
victor qui
se vincit
amore more
ore re
Cornelius
Verheyden de Lancey
M.D.
of the
MIDDLE TEMPLE
and
GRAY'S INN


COLL. REG. MED. LOND.
MDXVIII
Ο ΒΙΟϹ
ΤΕΧΝΗ
ΒΡΑΧΥϹ Η
ΔΕ
ΜΑΚΡΗ

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE CLASSIQUE.

NOMS DES PRINCIPAUX COLLABORATEURS.

MM.
Amar.
Amand–Guillaume.
Barbier (A.–A.).
Barbier (Louis) fils.
Beauvais (le général).
Bouillet.
Butet (Amédée de).
Calonne (P.–F. de).

MM.
Chamrobert (P. de).
Charlier (V.).
Clair.
Defauconpret (A.-J.-B.).
Descuret.
Duviquet.
Hennequin.
Lallement (Félix).

MM.
Malte-Brun.
Maurice (B.).
Nodier (Charles).
Parisot (V.).
Pichot (Amédée).
Soulice (Théodore).
Taschereau (J.).

Liste des noms compris au supplément, comme additions ou corrections, qui se rapportent à cette troisième partie.

Mangourit.
Maunourit-Declot.
Manoel.
Manuel.
Maturin.
Maurice.
Maximilien-Joseph.
Mazure.
Méon.
Michel-Koributh.
Milizia.
Mils.
Miollis.
Miramont.
Moline.
Mouti.
Moratin.
Moussine-Pouschkine.
Muller.
Munier.
Murray (Lindley).
Murray (John).
Musonius-Rufus.

Negri.
Néoplatoniciens.
Nestor.
Nettleton.
Nicéphore.
Nicolef.
Nicolle.
Niemeyer.
Novikof.

OElsner.
Onciu.
Opportune (Ste).
Ostrojskii.
Ozeretskovski.
Ozerof.

Pacho.
Padilla.
Patarin.
Paul-Petrovitsch.
Pelletier.
Pelletan.
Picard.
Pie VII.
Pignatelli.
Pilpay.
Pindemonte.
Pinkney.
Pisandre.
Pissaref.
Plowden.
Plutarque.
Poullain de Grandprey.
Poullain de Viéville.
Poussin.
Pritz.

Quesnel.

Rabault-St-Etienne.
Raffles.
Raievsky.
Rancé.
Raunequin.
Reichard.
Rivarol.
Rivière.
Rose.
Rousseau.
Royou.
Saint-Chamond.
Saint-Just.
Saint-Sébastien.
Saint-Urbin.
Salle.
Sampietro.
Schlegel.
Schultz d'Asscherade.
Sellius.
Schwartzemberg.
Shulkowski.
Simond.
Sommariva.
Spaendonck.
Spina.
Steward (Dugald).

Thumberg.
Turot.
Turquie.
Tzschirner.

Vadier.
Vérac.

PARIS. — IMPRIMERIE DE COSSON, RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 9.

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE CLASSIQUE,

OU

DICTIONNAIRE HISTORIQUE

PORTATIF.

Ouvrage entièrement neuf,

CONTENANT, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DES ARTICLES SUR L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES PEUPLES, SUR LES ORDRES RELIGIEUX, LES SECTES RELIGIEUSES, LES BATAILLES MÉMORABLES, LES GRANDS ÉVÉNEMENS POLITIQUES; ET PARTICULIÈREMENT LA NÉCROLOGIE DES PERSONNAGES CÉLÈBRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUS LES TEMPS, ET DES AUTEURS CONNUS, EN QUELQUE GENRE QUE CE SOIT, AVEC L'INDICATION DE LEURS PRINCIPAUX OUVRAGES, DES DIFFÉRENTES ÉDITIONS ET TRADUCTIONS QUI EN ONT ÉTÉ FAITES, etc., etc.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

Troisième partie.

S — Z

ET SUPPLÉMENT.

PARIS,

CHARLES GOSSELIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

MD CCC XXIX.

S

SA ou SAA (Emmanuel), jésuite et théol. portugais, né en 1530 à Villa de Conde, embrassa dès l'âge de 15 ans la règle de St Ignace, et dévoua toute sa vie à l'affermissem. de sa société. Pie V le choisit pour travailler à l'édit. de la Bible vulgate. Le père Sa, fondat. du séminaire de Milan, m. dans le diocèse de cette ville en 1596. Outre une *Vie*, en MS., *du P. Texeda*, général de la société de Jésus, il a laissé : *Scholia in quatuor evangelia*, Anvers, 1596, in-4; *Notationes in totam sacram script.*, Anvers, 1598, in-4; *Aphorismi confessariorum*, Douai, 1627, in-24, dont M. Weiss (*Biogr. univ.*, XXXIX, 397) ne mentionne que cette édition. D'après les PP. Alegambe et Southwell (*Bibl. soc. Jesu*), dont il a d'ailleurs reproduit passablem. le système apologétiq., il la présente comme la plus correcte. Mais ce biographe habile a fait une équivoque; au lieu de se servir du mot *correcte* en parlant de l'édition de Douai, il fallait dire qu'elle est *corrigée*, c'est-à-dire *purgée*, non de fautes typographiques, mais bien de plus de 80 proposit. qu'avait censurées le Maître du Sacré Palais, comme faussant les principes de l'Ecrit., les règles de morale, de discipline, consacrées par les PP. de l'Eglise et les conciles. Le soin qu'il prend de la gloire du P. Emmanuel Saa ne permet pas de croire qu'en s'abstenant de mentionner les édit. d'un livre où se trouve entre autres cette proposition : *Clerici rebellio non est crimen læsæ majestatis*, *quia non est subditus Regis*, M. Weiss ait cédé seulement à des considérations de morale publique. Mais si, contre toute vraisemblance, il a été mû effectivem. par cette délicatesse méticuleuse, il ne faudrait point l'en blâmer. Pour nous, assurés que même les louanges que donne M. Weiss à la piété de ce jésuite ne feront rechercher par qui que ce soit son livre comme un objet d'édificat., nous ne balancerons pas à citer les édit. des *Aphorismi confessariorum* omises par le biographe que nous venons de nommer, bien qu'on les trouve indiquées partout, même dans la biographie trad. du franç. en ital., et imp., *con licenza de' superiori e privilegio*, à Bassano en 1796. Ces éditions sont de Barcelone, 1609; de Paris, 1609; de Lyon, 1612; d'Anvers, 1615; de Rouen, 1617.

SAA *do Miranda*, poète portugais, né à Coïmbre en 1495, professa d'abord le droit dans cette ville; mais, abandonnant bientôt sa chaire, il visita l'Espagne et l'Italie, s'adonna tout entier à son goût pour les lettres, et ne revint dans sa patrie qu'avec une réputation méritée. Il m. en 1558. On a de lui : des *pastorales*, des *épîtres*, des *sonnets*, des *chansons* et deux *comédies* en prose, l'une a pour titre *les Etrangers*, et l'autre *dos Villalpandios*. Elles ont été imprimées séparément à Lisbonne, 1550 et 1622, et avec ses *poesies*, ibid., 1595.

SAAD-EDDYN MOHAMMED, ben Haçan, hist. turc très-renommé, m. en 1008 de l'hégyre (1600 de l'ère chrét.), est surtout connu sous le nom de Khodjah-Effendy. Son livre, *Tadj-al Tawarikh* (la couronne des histoires), comprend le règne de tous les sulthans jusqu'au douzième. Il a été trad. en italien par Vincent Brattuti (*v.* ce nom au *Supplément*), sous le titre de *Cronica dell' origine e progressi degli Ottomani*, Vienne, 1646, prem. partie, et Madrid, 1652, deuxième partie. Cet ouv. avait été égalem. traduit en latin par Kollar; mais l'impression de cette dernière version a été arrêtée à la 77e feuille. La Bibliothèque Royale de Paris poss. sept exempl. MSs., plus ou moins complets, de cette histoire. On trouve dans le *Journal asiatique* la trad., par M. Grangeret de La Grange, de l'*Hist. de la prise d'Abydos*, par Saad-Eddyn.

SAAD IBN ABOU WAKKAS, né à la Mekke, fut l'un des officiers de Mahomet les plus dévoués. Il est cité comme le premier qui ait fait couler du sang pour propager l'islamisme. Saad fonda la ville de Koufah, et se rendit maître de la capitale de la Perse. Il m. dans la 55e année de l'hégyre (675 de Jésus-Christ).

SAADI, le plus célèbre des poètes persans, naquit à Schiraz. L'absence de documens ne permet pas de préciser l'époque de sa naissance, et il faut s'en rapporter à la tradition qui le fait mourir âgé de 102 ans, en 1296 (de l'hég. 691). Les historiens partagent ainsi sa vie : 30 ans employés à l'étude, le même nombre en voyages ou dans les armées, et 30 autres dans une pieuse retraite qu'il se bâtit près des murs de Schiraz, où l'on visite encore son tombeau. Dès sa jeunesse il s'était livré aux exercices spirituels : on assure qu'il fit quatorze fois à pied le pèlerinage de la Mekke. Dans une guerre contre les croisés, en Syrie, ayant été fait prisonnier, il fut racheté par un habitant d'Alep, dont il épousa la fille. Ce mariage ne fut pas heureux : le caractère de Saadi lui méritait un meilleur sort; il était bon, enjoué, spirituel; il blâmait également l'exagération religieuse et l'indifférence pour les pratiques du culte. Il fut honoré de son vivant, et ses écrits ont perpétué sa mémoire. Le *Gulistan*, le plus célèbre de tous, est un recueil en prose et en vers de préceptes moraux et politiques, de sentences, de traits d'esprit, d'épigramm., d'anecdotes piquantes racontées dans un style élégant, pompeux, moins figuré cependant que celui des autres poètes orientaux. *Le Bostan*, à peu près dans le même genre, mais plus sévère quant aux principes religieux, est tout en vers; il comprend 10 livres ou chants. *Le Pend-naméh*, ou *les Conseils*, petit poème moral, et les *Conseils aux rois*, écrits en prose, complètent les œuvres de Saadi, que les Persans nomment la *salière des poètes*. Le recueil en a été imprimé à Calcuta, 1791, 2 vol. in-fol. On a traduit le *Gulistan* en plus. langues de l'Europe : en français par André Duryer, sous le titre de *Gulistan*, ou *l'Empire des roses*, Paris, 1634; par d'Aligre, Paris, 1704, in-12; par l'abbé Gaudin, Paris, 1791, in-8; en latin, avec des *notes*, par Gentius, et réimpr. plus. fois, Amsterdam, 1651, 1655, 1680 et 1688; en allem. par Olearius, avec fig., Slesvig, 1660; en anglais, avec le texte, par Gladwin, Calcuta, 1806, in-4, réimp. à Londres, 1808 et 1809, 2 v. in-8. On doit aussi une version anglaise à James Dumoulin, Londres, 1807, in-4. *Le Bostan* a été trad. en allemand, Hambourg, 1696, in-fol.; et le *Pend-naméh*, l'a été en angl., Calcuta, 1788, in-8. Le savant Langlès a donné une *notice historique* sur Saadi et sur ses *œuvres* dans le *Magasin encyclopédique*, 2e année, 1796, tom. 2. On doit à Mir Schir Ali Afsous une trad. de *Gulistan*, Calcuta, 1802, 2 vol. in-8, imprimé sous la direction de M. Gilchrist.

SAADIAS-GAON, gramm. juif et célèb. rabbin, né en 892 dans le Faïoum en Egypte, acquit de bonne heure parmi les siens une grande réputation de savoir et de vertu, fut mis à la tête de l'acad. ou réunion théologique et littéraire juive, établie depuis long-temps à Sora, près de Babylone (d'où lui vint son surnom de *Gaon*, titre affecté aux chefs de ces sociétés), et m. en 941 ou 942. On a de ce savant rabbin une trad. en langue arabe de l'*Ancien-Testament*, dont plus. livres, tels que le Pentateuque et les Prophéties d'Isaïe, ont été insérés dans les Polyglottes de Paris et de Londres, ou pub. séparément avec des *préfaces* et des *notes*;

Commentaire sur le Cantique des Cantiques, Constantinople, avec deux autres *commentaires*, sans date; Prague, 1609, in-4; *Comment. sur Daniel*, en hébreu, inséré dans les Bibles rabbiniques de Venise, de Bâle et d'Amsterdam; *Sepher emunoth* (livre des articles de foi), divisé en 10 traités, écrit en arabe, et trad. en hébreu par Juda ben Saül Aben Tibbon, Constantinople, 1562; Amsterdam, 1628, in-8; trois autres traités sur le même sujet, trad. en latin sous les tit. de *Quæsita ac Responsa de resurrectione mortuorum*, de *Quæsita et Responsa legalia*, et de *Tractatus de mundo et immundo*, etc.; *Tikkun* (constitution), ouv. composé de 2 poèmes, et inédit; *Sepher Jetzira*, en langue arabe, trad. depuis en hébr., et imp avec l'original, Mantoue, 1592, in-4; *Sepher Goraloth* (liv. des sorts), Amsterdam, 1701; Giessen, 1714, in-8; et plus. autres livres ou traités, sur lesquels on peut consulter la *Biblioth. judaïca*, le *Dizionario istorico* de l'abbé de Rossi, et la *Biblioth. hebræa* de Wolff.

SAARAVIUS (AL.). V. ALBUCASIS.

SAAS (JEAN), sav. bibliographe, né à St-Pierre de Franqueville en 1703, embrassa l'état ecclésiastique, et devint successiv. l'un des secrét. de l'archevêché de Rouen, curé de St-Jacques-sur-Dernetal, bibliothéc. du chapitre métropolitain, chanoine, memb. de l'acad. de Rouen, et m. en 1774. On lui doit des édit. de plus. ouv., entre autres: *nouveau Dictionnaire historique portatif* (de Chaudon), corrigé et augmenté de plus. art., Avignon (Rouen), 1769, 4 vol. in-8; un gr. nomb. d'*opusc.*, parmi lesquels on distingue: *Notice des manuscr. de la biblioth. de l'église métropolitaine de Rouen*, 1746, in-12: Dom Tassin critiqua vivement l'ouv. de Saas, qui répondit par une *Réfutation de l'écrit du P. Tassin*, 1747, in-12; *Lettres d'un académicien à M*** sur le catalogue de la Bibliothèque du Roi*, 1749, in-12, très-rare; *Lettres* (au nombre de sept) *sur l'Encyclopédie*, pour servir de supplément aux sept vol. de ce Dictionnaire, Amsterdam (Rouen), 1764, in-8; *Errata du Mémorial alphabétique des livres qui composent la bibliothèque de l'ordre des avocats au parlement de Normandie*, Rouen, 1765, in-8, très-rare. L'*éloge* de Saas, par Cotton Deshoussayes, a été imp. à Paris, 1776, in-8 de 35 pages. On y trouve, p. 22, l'indication des *mémoires* communiqués par l'abbé Saas à l'acad. de Rouen.

SAAVEDRA. V. CERVANTES.

SAAVEDRA FAXARDO (DIEGO de), moraliste, historien et homme d'état espagnol, né en 1584 à Algezarès (bourg de Murcie), fut d'abord secrét. du card. Gaspar Borgia, le remplaça ensuite comme ambass. d'Espagne à Rome; et, pendant 34 ans, ses talens diplomatiques l'appelèrent tour à tour en Suisse, en Allemagne, enfin au congrès de Munster. Il m. en 1648, après avoir reçu de ses compatriotes, en raison de ses écrits politiques, le surnom de *Tacite espagnol*, que le temps ne lui a pas confirmé. L'ouv. qui commença sa réputation est int.: *Idea de un principe politico christiano*, Munster, 1640, in-4, fig. (les édit. postérieures ont été mutilées). Ce recueil de maximes politiques, trad. en latin par l'auteur lui-même, l'a été en italien par Cerchiari, Venise, 1648, in-4, et en français par Rou, Paris, 1668, in-12, 2 vol. Il publia ensuite *Juicio de artes y ciencias*, Madrid, 1655, réimpr. sous le titre de *República literaria*, Alcala, 1670, ouv. renfermant une critique ingénieuse des ridicules des gens de lettres, et dont il existe plusieurs éditions; celle de 1788 est précédée d'une *notice* sur la vie et les écrits de l'auteur. Il en existe une traduct. franç. par François Grasset, Paris, 1770, 1 vol. in-12. Il a été fait plus. édit. des *Œuv. complètes de Saavedra*: Anvers, 1677-78, 1 vol. in-f., fig.; Madrid, 1789-90, 11 vol. in-8. Dans ces édit. *la Corona gotica, castellana*, etc., que l'auteur n'avait conduite que jusqu'à la mort de Rodrigue, en 716, est continuée par Muñez de Castro jusqu'à la mort de Henri II, en 1379.

SABACO, prince éthiopien, fit la conquête de l'Egypte dans le 8e S. avant l'ère chrét. On ignore quels furent les circonstances et les évènemens politiques qui amenèrent cette invasion et qui favorisèrent les succès du prince éthiopien. Celui-ci devint le fondateur d'une nouvelle dynastie, qui fut la 25e des races qui occupèrent le trône des Pharaons. On place en 737 le commencem. du règne de Sabaco, ainsi nommé dans Manéthon, mais appelé Taraca dans l'Ecriture-Sainte. La durée de la dynastie éthiopienne en Egypte fut de peu de durée; elle ne fournit que trois rois à ce pays, et s'éteignit au bout de 39 ou 40 ans. Sabaco, après un règne de 12 ans, laissa la couronne à Sevechous, en 726.

SABADINO DEGLI ARIENTI (JEAN), littér. italien, né à Bologne dans le 15e S., essaya d'écrire dans le genre de Boccace; mais il n'en a point imité la correction de style, et il a surpassé son modèle en licence. Ses contes, composés aux bains de la *Porretta*, ont été publiés sous le titre de *Settanta novelle dette le Porretane, con moralissimi documenti*, Bologne, 1483, in-fol., très-rare, réimpr. à Venise, 1531, et à Vérone, 1540. Sabatino a laissé quelques MSs., dont un, qui se trouve à la bibliothèque de Modène, est intit.: *Trattato di consolazione, ad Egano Lambertini, lontan dalla patria*. Fantuzzi a donné des renseignemens assez étendus sur cet écrivain dans ses *Notizie degli scrittori bolognesi*.

SABAR JESU, était un nom fort commun parmi les chrétiens de la secte nestorienne, et il fut porté par plusieurs de ses patriarches. — SABAR-JESU Ier, 32e patriarche nestorien, avait écrit une *Histoire de l'Eglise*, dont il ne reste qu'un fragment dans la bibliothèque vaticane. Il m. en 604. Sa mémoire est encore vénérée en Syrie, où on lui consacre le prem. dimanche d'octob. — SABAR-JESU II, 50e patriarche nestorien, est célèbre par ses ordonnances contre le relâchement des études. Il m. en 836. — SABAR-JESU III, 68e patriarche nestorien, m. en 1072. — SABAR-JESU IV, 75e patriarche nestorien, m. en 1225 — SABAR-JESU V, success. du précéd., m. en 1256. — SABAR-JESU, écrivain souvent cité par les auteurs syriens, vivait dans le 7e S. Il n'est rien resté des ouv. qu'il avait composés.

SABATAI-SEVI, faux messie des Juifs, né à Smyrne en 1625, séduisit et exaspéra la nation juive, occupa l'Europe de son imposture, et faillit à causer une révolution sérieuse dans l'Orient. Amené devant Mahomet IV, il ne put soutenir son rôle, avoua tous ses stratagèmes, et finit par embrasser l'islamisme, seule punition que le sulthan daignât lui infliger pour la réparation de tant de scandale. Il m. en 1676. *Le Théâtre de la Turquie*, par Lefebvre, l'*Histoire de l'Empire ottoman*, par l'abbé Mignot, et l'*Histoire des Sectes*, par M. Grégoire, contiennent des détails curieux sur cet imposteur et ses partisans.

SABATIER (ANDRÉ-HYACINTHE), littér., né à Cavaillon (Vaucluse) en 1726, vint perfectionner ses études à Paris, fut d'abord chargé de l'éducat. d'un fils du prince de Soubise, professa ensuite l'éloquence au collége de Tournon, les belles-lettres à l'école centrale du Var, et m. à Avignon en 1806. Quoiqu'il ait obtenu de brillans succès dans le monde, ses ouv. ne l'ont placé que parmi les écrivains médiocres. On a de lui des *odes*, des *épîtres*, quelques *opuscules* de circonstance, des *discours* académiques, une *tragédie*, un *opéra*, etc. L'édition la plus complète de ses *Œuvres* est celle d'Avignon, 1779, 2 vol. in-12. On peut consulter, pour plus de détails, les *Siècles littéraires* de Desessarts, t. 6 et 7, et la *France littéraire* d'Ersch.

SABATIER (RAPHAEL-BIENVENU), habile et

savant chirurgien, né à Paris en 1732, fut reçu maître ès-arts à 17 ans, memb. de l'acad. de chirurgie à 20, et à 25 chirurgien en chef adjoint des Invalides, sous le célèbre Morand, dont il devint le success. et le gendre. Il publia bientôt des *recherches*, des *dissertations*, des *mémoires* qui attestèrent son double talent, comme professeur et comme écrivain. Nommé démonstrateur royal de chirurgie, memb. de l'acad. des sciences, censeur royal et commissaire de l'acad. de chirurgie pour la correspondance, son activité lui donna encore le temps de publier, avec *notes* et *commentaires*, une édition du *Traité de chirurgie* de La Motte, et une autre de l'*Abrégé d'anatomie* de Verdier. Enfin, en 1796, il mit au jour son *Traité de la médecine opératoire*, d'une vaste érudition, et dont le succès fut universel. Sabatier fit partie de l'institut dès la création de ce corps. Napoléon se l'attacha comme chirurgien consultant. Sabatier m. en 1811. Une *notice nécrol.*, par Suard, insérée dans le n° 221 du *Moniteur* de 1811, et un *Eloge historiq.*, par le baron Percy, Paris, Didot, 1812, in-4 et in-8, donnent de grands détails sur la vie de ce célèbre chirurgien. Le *discours* prononcé sur sa tombe par M. Pelletan a été imp. en 1811 dans le *Moniteur*.

SABATIER (Antoine), littér., critique, né à Castres en 1742, prit d'abord l'habit ecclésiast., le quitta pour embrasser le parti des philosophes sous la protection d'Helvétius, et se déclara ensuite contre eux pour obtenir plus. pensions du ministère. A l'époque de la révolution, il émigra sans y être contraint, trafiqua de sa plume en Anglet. et en Allemagne comme il avait fait en France, flatta Napoléon, dont il n'obtint rien, et ne put rentrer dans sa patrie qu'en 1814. Ses importunités lui firent alors accorder une pension; mais, ne la trouvant pas assez forte, quoiqu'elle fût de 3,500 f., il déclama contre ses bienfaiteurs, et m. dans la misère en 1817. Les littér. reconnaissent en lui du savoir, de l'esprit, et une prodigieuse facilité pour le travail. Sa polémique et ses autres écrits formeraient une collection considérable. Celui qui est le plus connu a pour titre : *Les trois siècles de la littérature française*, ou *Tableau de l'esprit de nos écrivains, depuis François Ier jusqu'en* 1772, 3 v. in-8, 1772. Cet ouvrage, qui a eu 6 éditions, dicté en grande partie par la passion, est incomplet, inexact; le style en est souvent incorrect et les jugemens hasardés. Nous nous dispenserons de mentionner les autres écrits de l'abbé Sabatier, dont M. Beuchot a donné la liste dans la *Bibliographie de la France*, année 1817, p. 429 et 535. — A. Sabatier, ancien administrateur du départem. de la Seine, et ancien préfet de la Nièvre, m. à Paris le 14 sept. 1820, est aut. de div. opusc. dont M. Beuchot a également recueilli les titres dans la *Bibliographie de la France*, ann. 1822, p. 327-28. Nous citerons seulem. les suiv. : *Tableaux comparatifs des dépenses et des contributions de la France et de l'Angleterre, suivis de considérations sur les ressources des deux états, servant... de réfutation à l'ouvr. de M. Gentz*, 1805, in-8; *Des banques, de leur influence pour faciliter la circulation des capitaux*, etc., 1817, in-8; *De la dette publique et de la nécessité de réduire les fonds d'amortissement*, etc., 1820, in-8.

SABBAGH (Michel), orientaliste, né à St-Jean d'Acre vers l'an 1784, de parens catholiques, s'attacha aux Français lors de l'expédition d'Egypte, les suivit dans leur patrie, fut employé à l'imprimerie royale, puis à la Biblioth. du Roi, et m. en 1816. Il a publié les opuscules suivans, en arabe : *Hommage au grand-juge, ministre de la justice, visitant l'imprim. de la républ.*, 1803; *Vers à la louange du souverain pontife Pie VII*, 1805, in-f., avec une version latine par M. Silvestre de Sacy; *la Colombe messagère, plus rapide que l'éclair*, 1805, in-8, avec une trad. française et des *notes*, par M. Silvestre de Sacy; *Vers à l'occasion du mariage de Napoléon*, 1810, in-fol.; *Cantique sur la naissance du roi de Rome*, 1811, in-4; *Cantique de félicitation à S. M. Louis XVIII*, avec une trad. franç. de M. Grangeret de La Grange, 1814, in-4. Il a laissé plus. autres ouv. MSs., entre autres, une *Hist. des tribus arabes du désert*, et une *Histoire de la Syrie et de l'Egypte*, etc. On trouve une *notice* sur Michel Sabbagh dans l'*Anthologie arabe* de M. Humbert.

SABBATHIER (dom Pierre), relig. bénédictin de la congrégation de St-Maur, né à Poitiers en 1682, fut associé aux travaux littér. de D. Ruinart (*v.* ce nom), puis du P. Massuet, s'occupa seul de recueillir l'ancienne version de l'écrit.-sainte, appelée *Italique*, ou commune, que St Augustin préférait à toutes les autres, et mourut après avoir achevé ce travail, en 1742. Son ouvrage fut publié l'année suivante sous ce titre : *Bibliorum sacrorum latinæ versiones antiquæ, seu vetus Italicâ, et cætera quæcumque in codicibus MSs., et antiquorum libris reperiri potuerunt*, etc., Paris, 1743, 3 vol. in-folio.

SABBATHIER (François), litt., né à Condom en 1735, professa pend. 16 ans au collége de Châlons. En 1763, l'academ. de Berlin lui accorda un prix pour son *Essai historique et critique sur l'origine de la puissance temporelle des papes*, La Haye (Châlons), 1764; 2e édit., augment., 1765, in-12. Associé de l'institut et memb. de plus. acad., Sabbathier m. en 1807. On lui doit des compilations utiles, entre autres : *Dictionn. pour l'intelligence des auteurs classiques grecs et latins, tant sacrés que profanes*, Paris, 1766-1815, 37 vol. in-8 (le 37e est de Sérieys); *Recueil de dissertations sur divers sujets de l'Hist. de France*, Châlons, 1770, in-12; *les Mœurs, coutumes et usages des anciens peuples*, ibid., 1770, in-4; 1771, 3 vol. in-12; trad. en allem., Prague, 1777, 2 vol. in-8; *Exercices du corps chez les anciens*, Paris, 1772, 2 vol. in-8.

SABBATI (Liberato), botaniste ital. du 18e S., dont on ignore le lieu de la naissance et l'époque de la mort, fut conservateur du jardin botanique de Rome. On a de lui un catalogue rangé d'après la méthode de Tournefort, et intit. *Collectio plantarum quæ luxuriantur in agro romano*, Rome, 1754, in-4; *Hortus romanus*, 5 vol. gr. in-folio, 30 p. de texte et 100 planches, 1772-1778. Ses continuateurs, après avoir donné les vol. 6 et 7, en 1784, ont abandonné l'ouv.; il n'était qu'aux deux tiers d'après Tournefort.

SABBATINI (André), peintre napolit., né à Salerne vers l'an 1480, vint à Rome à environ 25 ans, et se mit au nombre des élèves de Raphaël; il retourna ensuite dans sa patrie, où il exécuta, ainsi qu'à Naples et à Gaëte, de nombreuses et belles compositions sur toile et à fresque, et mourut en 1545. Ses *madones* surtout sont très-estimées. Le musée du Louvre possède un de ses tabl. représentant la *Visitation*. — Lorenzo Sabbatini, appelé aussi *Lorenzino* de Bologne, lieu de sa naissance, dans le 16e siècle, travailla aux embellissemens du Vatican, exécuta plusieurs belles compositions que l'on voit dans div. églises de Rome, et mourut jeune encore en 1577. Le musée du Louvre possède un de ses tableaux, représentant *Jesus debout sur son berceau, soutenu par la Vierge, et montrant le ciel au jeune St Jean-Baptiste*.

SABBATINI (le P. Louis-Antoine), dit *Sabbatini* de Padoue, franciscain et maître de chapelle, élève du P. Martini pour le contrepoint, mort à Rome en janv. 1809, est aut. des ouvrages suiv. : *vera Idea delle musicali numeriche segnature*, Venise, 1799, in-4; *Elementi teorici e pratici di musica*, Rome, 1790, in-4; *Trattato delle fughe musicali*, Venise, 1802, 2 vol. in-4, fig.

SABELLICUS (Marc-Antoine), historien, né

dans la campagne de Rome en 1436, m. à Venise en 1508. Il a laissé des *notes* et des *comment.* sur plusieurs aut. anciens, tels que Pline, Tite-Live, Horace, etc., et plusieurs ouvrages historiq., tels que : *Historia rerum venetarum, ab urbe conditâ ad obitum ducis Marci Barbadici*, Venise, 1487, in-fol., dont il y a deux traduct. italiennes; et *Rapsodiæ historiarum enneadis*, ibid., 1498 et et 1504, in-fol.

SABELLIUS, célèbre hérésiarque du 3e siècle, né à Ptolémaïde, fut disciple de Noet, et poussa plus loin encore la hardiesse de ses innovations. Assimilant les trois personnes de la Sainte-Trinité aux actions diverses d'un même principe, il trouvait dans l'essence uniq. de Dieu, le Père, en tant qu'il est Créateur de toutes choses, et qu'il a, dans son éternité, ouvert aux hommes la voie du salut; le Fils, en tant qu'il a revêtu la forme hum. dans le sein de la Vierge, pour les racheter en souffrant sur la croix; enfin, le St-Esprit, en tant qu'il répand dans l'âme du pécheur l'efficace de la grâce. Condamnées par plusieurs conciles, notamment par celui d'Alexandrie, en 261, les hérésies de Sabellius ne laissèrent pas que de trouver en Italie et dans la Mésopotamie beauc. de sectateurs, qu'on désigna sous le nom de *Sabelliens*. St Denis d'Alexandrie a écrit un traité contre ce novateur.

SABINIEN, pape, succéda à saint Grégoire en 604. On a peu de détails sur sa vie. Quelques écrivains rapportent que, dans un moment de disette, il fit ouvrir les greniers de l'égl., mais pour en vendre le blé au peuple, qui murmura beauc. de cette opération fiscale. Ce pontife voulut aussi faire brûler les écrits de son prédécess., saint Grégoire, dont il jalousait la renommée. Il mourut en 606, et eut pour successeur Boniface III.

SABINUS (AULUS), poète du siècle d'Auguste, fut l'ami d'Ovide et son émule. Il ne reste de lui que trois épîtres ou héroïdes, qui font partie de l'édition d'Ovide dans la Biblioth. des clas.iq. lat.

SABINUS (MASURIUS), fut un jurisconsulte célèbre du temps de Tibère, et le prem. autorisé à donner des consultations écrites. Ses élèves prirent le nom de *Sabiniens*. Il ne reste de ses ouvrages que les fragmens qu'en a recueillis Riccoboni, dans son livre *de Historiâ*, Venise, 1568, in-8 — SABINUS (Cœlius), autre jurisconsulte, souvent cité par Ulpien, vivait sous Vespasien. — SABINUS, ami de Pline-le-Jeune, qui lui soumettait ses écrits avant de les publier, avait suivi la carrière des armes, et habitait la ville de *Firmum*, aujourd'hui Fermo, dans la marche d'Ancône.

SABINUS (JULIUS). V. EPPONINE.

SABLIER (CHARLES), littérateur, né à Paris en 1693, m. en 1786, s'est essayé dans presque tous les genres, et a donné lui-même, sur ses ouvrages et sur sa longue carrière, une *Notice* insérée dans le *Journal encyclopédique*, 1786, t. 8, p. 330-35. Ami de La Chaussée (*v.* ce nom), il a publié une édit. de ses *OEuvres*, précédée d'une *vie* de l'aut., 1763, 5 vol. in-12. L'ouvrage le plus important de Sablier est un *Essai sur les langues en général, sur la langue française en particulier*, etc., Paris, 1777 ou 1781, in-8.

SABLIÈRE (ANTOINE RAMBOUILLET DE LA), fils d'un riche financier, nommé seulement *Rambouillet*, et n'appartenant nullement à la famille noble des d'Angennes de Rambouillet, fut le mari de la dame du même nom, que les vers de Lafontaine et son amitié pour ce poète ont rendue célèbre. La Sablière, un des hommes les plus aimables et les plus spirituels de son temps, mourut en 1680, âgé d'environ 65 ans. Ses poésies fugitives ont été recueillies sous ce tit. : *Madrigaux de M. D. L. S.*, Paris, Barbin, 1680. La même année une seconde édition parut en Hollande chez les Elzevirs. Depuis il en a été fait plus. autres à Paris. La dern. est de 1825, in-12. Elle fait partie de la *Collection des petits classiques français*, publ. chez de Langle. On trouve, dans cette nouvelle édition, une *Notice* sur l'aut., par M. Charles Nodier. — Mad. de LA SABLIÈRE avait, de plus que son mari, une instruction profonde. Elle savait plusieurs langues, les mathématiques, la physique et l'astronomie. Les hommes illustres de l'époque composaient sa société, et elle s'est immortalisée par sa généreuse hospitalité à l'égard de Bernier et de Lafontaine. Ses dern. années furent consacrées au soulagement des pauvres, et elle mourut en 1693. Quelq. *Pensées chrétiennes* qu'elle avait écrites ont été imprimées plus. fois à la suite des *Pensées* de La Rochefoucauld. — SABLIÈRE (Nicolas de LA), fils des précédens, s'est fait connaître comme un des hommes les plus instruits de son temps. La *Bibliothèq. raisonnée des savans de l'Europe*, t. 6, 1re partie, contient une *Lettre de M. de La Sablière le fils à Bayle*. On sait d'ailleurs qu'il a communiqué des *remarques* critiques à cet aut. Ce fut lui qui publia une partie des *Madrigaux* de son père, l'année même de la mort de celui-ci.

SABOLY (NICOLAS), poète provençal, né vers 1660 à Monteux, près de Carpentras, embrassa l'état ecclésiastique, devint bénéficier et maître de musique du chapitre de Saint-Pierre d'Avignon, et mourut en 1724. Il a laissé un recueil fort estimé de *Noëls*, Avignon, 1699, 1724, in-12, plus. fois réimprimé.

SABOUREUX DE LA BONNETERIE (CHARLES-FR. ou LOUIS), av. au parl. de Paris, né vers 1725, mort en 1781, a donné une *traduct.* d'anciens ouvrages latins relatifs à l'agriculture et à la médecine vétérin., avec *notes*, 6 vol. in-12, Paris, 1771-75, 1783. Il avait aussi traduit, par ordre du dauphin, les *Constitut. des jésuites*, 1762, 3 vol. in-8 et in-12 On trouve de curieux renseignemens sur cet ouvrage dans la 2e édition du *Dictionnaire des anonymes*, n° 20,115. C'est par erreur que quelques biographes lui attribuent le *Manuel des inquisiteurs*. On sait que cet ouvrage est de l'abbé Morellet.

SABUNDE, SEBENDE, SEBON, SABONDE ou DE SEBONDE (RAIMOND), savant du 15e siècle, né à Barcelone, professait, vers l'an 1430, à l'université de Toulouse la médecine, la théologie et la philosophie scholastique. Les détails de sa vie sont restés ignorés; mais on sait qu'il mourut en 1432. On a de lui : *Theologia naturalis, sive Liber creaturarum*, Deventer, 1487, Strasbourg, 1496, in-f.; Nuremberg, 1502, Paris, 1509, 1647; Lyon, 1526, 1540, 1648, in-8, trad. en français par Michel de Montaigne (*v.* ce nom), Paris, 1569, 1581, 1611; Rouen, 1603, 1641; Tournon, 1605, in-8 (on sait que Montaigne composa en outre une *Apologie de Raymond de Sebonde*, qui forme le chap. le plus long de ses *Essais*); *de naturâ hominis Dialogi, sive viola animæ*, Cologne, 1501, in-4, Lyon, 1568, in-16. C'est un abrégé de l'ouvrage précédent. Il en existe deux traductions françaises, l'une par D.-Ch. Blendecq, Arras, 1600, in-16; l'autre par J. Martin, Paris, 1566, in-8. On a encore un autre abrégé de la Théologie naturelle de Sabunde, par J. Amos Comenius, sous ce titre : *Oculus fidei, Theologia naturalis, sive Liber creaturarum*, etc., Amsterdam, 1661, in-8. Sabonde avait composé plus. autres ouvrages, restés MSs. et ensevelis dans la poussière de quelques biblioth. de moines.

SACCHETTI (FRANCO), littérat. et conteur italien, né à Florence, vers 1335, d'une ancienne famille de cette ville, se fit remarquer, dès sa jeunesse, par des vers presque dignes de Pétrarque. Il remplit avec honneur les prem. fonctions publiques, et mérita plus tard d'être cité comme un modèle pour le style par l'académie de La Crusca. On croit qu'il mourut vers 1410. On a de lui des *Contes* (*Novelle*) dans le genre de Boccace, dont il fut le contemporain et l'ami, pub. pour la prem.

fois à Naples sous la rubrique de Florence, 1724, 2 v. in-8. Un autre ouv. de cet aut., *la Battaglia delle Vecchie e delle Fanciulle*, avait paru à Bologne en 1519, in-8. On peut consulter, pour plus de détails, la *Storia degli scrittori fiorentini* de Negri, et la *Vie* de Sacchetti, en tête de la 1re édition de ses *Novelle*, publiée par Bottari.

SACCHI (André), peintre, né à Rome en 1598, fut le dern. élève de l'Albane, et mourut en 1661. On le cite pour la simplicité et le naturel de ses compositions. Presque tous les tableaux qui restent de lui sont très-estimés. Le musée du Louvre en a possédé 2 jusqu'en 1815. C'étaient : *St Romuald assis au milieu de ses religieux*, et *St Grégoire donnant des reliques*. Ils ont été rendus au souverain pontife. — Sacchi (Charles), autre peintre, né à Pavie en 1616, m. en 1706, passe pour bon coloriste. Il a gravé à l'eau-forte quelques *estampes* estimées, d'après le Tintoret et Paul Véronèse. — Sacchi (Pierre-Franç.), né à Pavie un peu av. 1460, mort vers 1526, fut renommé pour la perspective. On a de lui, au Louvre, un tabl. représentant *les quatre Docteurs de l'église latine assis autour d'une table de marbre blanc*. — Un autre Sacchi, né à Cassal vers la fin du 16e S., fut élève de Montcalvo, et surpassa son maître. On voit plusieurs de ses tableaux dans quelques églises de sa patrie.

SACCHI (Juvénal), religieux barnabite, né à Milan en 1726 et m. en 1789, s'adonna à la musique, étudia profondément le système des anciens sur cet art, et composa plusieurs ouvrages que l'on cite pour une saine critique et une vaste érudition. Voici les principaux : *del Numero e delle Misure delle corde musiche e loro corrispondenze*, Milan, 1761, in-8 ; *della Divisione del tempo nella musica, nel ballo e nella poesia*, etc., ibid., 1770, in-8 : *della Natura e Perfezione dell' antica musica de' Greci*, etc., ib., 1778, in-8 ; *delle Quinte successive nel contrappunto*, etc., ibid., 1780, in-8. On a encore de lui les *vies* de Farinelli et de Bened. Marcello, en italien.

SACCHINI (François), jésuite, l'un des historiens de cette société, né en 1570 à Paciano, près de Pérouse, professa d'abord la rhétor. à Rome. Il travailla ensuite pendant 19 ans à l'*Histoire de l'institut de St Ignace*, dont le P. Orlandini avait publié le prem. vol., et la continua jusqu'aux prem. années du gouvernement du P. Aquaviva. Il mourut en 1625. On a aussi de lui plus. ouvrages, entre autres : *Libellus de ratione libros cum profectu legendi*, etc., Ingolstadt, 1614, in-16, et Leipsig, 1711, in-8, trad. en franç. par Durey de Morsan, sous ce tit : *Moyen de lire avec fruit*, Paris et La Haye, 1785, in-12; *Protrepticon ad magistros scholarum inferiorum soc. Jesu*, etc., Dillingen, 1626, in-12.

SACCHINI (Antoine-Marie-Gaspard), musicien-compositeur, né à Naples, en 1735, d'une famille pauvre, fut admis au conservatoire de Sainte-Marie de Lorette, où il étudia sous le célèbre Durante. Ses progrès extraordin. dans la composition lui procurèrent de bonne heure un engagem. pour Rome, et ses ouvrages dramatiq. ne tardèrent pas à justifier sa précoce renommée. Appelé ensuite à la direction du conservat. de l'*Ospedaletto* à Venise, il se fit alors remarquer par la majesté de ses chants religieux. Il parcourut ensuite l'Allemagne et la Hollande, y obtint de nombreux succès, et vint enfin triompher en Anglet. Il y fit jouer les opéras de *Montezuma*, de *Persée*, du *Cid*. Arrivé à Paris, où sa réputation l'avait devancé, il la soutint par l'opéra de *la Colonie*, dont la réussite ne put toutefois suspendre la guerre ridicule qui existait alors entre les gluckistes et les piccinistes (*v.* Gluck et Piccini). Mais Joseph II, qui visitait la France à cette époq., prit Sacchini sous sa protection, et le fit apprécier à la cour. Cet habile compositeur obtint successivement de faire représenter *Renaud*, *Chimène*, *Dardanus*, enfin *Œdipe à Colonne*, resté le modèle des drames lyriques. Cependant, malgré le charme entraînant de ses compositions, il se trouvait encore en butte à ces factions music., si souvent de mode en France. Ses ennemis parvinrent même à faire retirer *Œdipe* du répertoire. Sacchini indigné se disposait à retourner en Angleterre, lorsqu'une maladie, aggravée par les chagrins, le conduisit prématurément au tombeau. Il mourut à Paris le 7 octob. 1786, âgé seulement de 51 ans. Son *Eloge*, par Framery, a été inséré dans le *Journal encycloped.* de Bouillon, 15 décembre 1786. Il contient une *notice* sur ses partit.

SACCONAI (Gabriel de), V. Saconay.

SACCONE (Pierre), dit *Tarlati*. V. Tarlati.

SACHEVERELL (Henri), théologien anglais, né à Marlborough vers 1672, obtint une grande célébrité dans les troubles religieux de sa patrie par la hardiesse ou la bizarrerie de ses opinions. Mais son meilleur tit. dans la mémoire des hommes est d'avoir été l'ami d'Addison, qui lui dédia son poème des *Adieux aux Muses*. Doct. en théologie à l'univ. d'Oxford, il fut nommé en 1705 rect. de l'égl. de Southwark, et c'est là qu'il prêcha les sermons qui ont rendu son nom célèbre. Il y défendait la doctrine de l'obéissance passive. Il s'élevait contre la tolérance et les dissidens (*non conformistes*), déclarait que l'église était dangereusement attaquée par ses ennemis et mal défendue par ses prétendus amis, et exhortait le peuple à revêtir l'armure de Dieu pour la défense de l'église. Ces *sermons*, exaltés par le parti de l'opposition, furent imprimés à plus de 40,000 exempl., et répandus dans tout le royaume. Arrêté par ordre de la chambre des communes, et traduit devant celle des pairs, Sacheverell se défendit avec beaucoup d'adresse. Le procès dura trois semaines, et la reine Anne fut présente aux débats. La chambre haute déclara Sacheverell coupable à la majorité de dix-sept voix, tandis que trente-quatre pairs protestèrent contre cette décision. Il lui fut défendu de prêcher pendant 3 ans, et ses sermons furent brûlés par la main du bourreau. Ce fut à la crainte des excès auxquels le peuple aurait pu se porter en faveur du condamné, qu'on dut en grande partie la douceur de cette sentence, que les amis du prédicateur considérèrent comme une victoire remportée sur le parti des whigs, et qu'ils célébrèrent par des feux de joie et des illuminations. Pendant sa suspension, Sacheverell fut promu à un bénéfice dans la principauté, et alla en prendre possession avec une pompe et une magnificence tout-à-fait extraordin. Les magistrats des villes par où il passait allaient au devant de lui, et le traitaient en prince. En 1713, la reine lui conféra un nouveau bénéfice. On n'entendit plus parler de lui, depuis 1714 jusqu'à sa m., arrivée en 1724. L'évêq. Gilbert Burnet (*v.* ce n.) a peint Sacheverell « comme un homme audacieux et insolent, ayant peu de religion, de vertu, de savoir ou de bon sens. »

SACHSE (Hans). V. Hans Sachse.

SACI (Louis-Isaac LEMAISTRE de), l'un des sav. solitaires de Port-Royal, né à Paris en 1613, était frère puîné d'Ant. Lemaistre (*v.* ce nom). S'il faut s'en rapporter à l'hypothèse présentée par un biographe, le surnom de *Saci* ne serait autre chose que l'anagramme d'Isac, pour Isaac, l'un de ceux que Lemaistre cadet reçut au baptême. Après avoir fait ses études au collége de Beauvais avec le célèbre Arnauld, il embrassa l'état ecclés., mais ne voulut recevoir la prêtrise qu'à 35 ans. Appelé alors à la direct. des religieuses de Port-Royal, il adopta ce monastère, et lui consacra tout son bien, à l'except. d'une faible pens. qu'il partageait avec les pauvres. En 1661 il essuya les persécut. dirigées contre les solitaires de Port-Royal, accusés comme jansénistes. Caché dans Paris, il y fut arrêté et conduit

à la Bastille, où il resta 3 ans. Il y commença la traduct. de sa Bible, ouv. qui remplit presq. entièrement la fin de sa carrière, et qu'il ne put parvenir à achever. Il m. en 1684, éloigné de Port-Royal, qu'il avait été contraint de quitter une seconde fois. Son caractère et ses talens l'ont fait estimer de tous ses contemporains illustres, entre autres de Racine. Dans sa jeunesse il avait cultivé la poésie. Sa *vie* a été retracée dans le *Nécrologe de Port-Royal.* Il a laissé : le *Poème de St Prosper contre les ingrats*, trad. en vers franç., Paris, 1646, et en prose, ibid., 1650 : les édit. suiv. réunissent les deux vers.; *Fables de Phèdre*, trad. en franç., Paris, 1647, in-12 (*voy.* sur cet ouv. le *Dictionnaire des Anonymes*, 2e édit., no 6565); *Comédies de Térence* (trois, l'*Andrienne*, les *Adelphes*, le *Phormion*), ibid., 1647, in-12; l'*Office de l'Eglise*, en fr., 1650, ib., in-12; *les Enluminures du fameux Almanach des Jésuites*, poème en vers libres, 1654, in-8; une *Imitation de J.-C.*, trad. en franç., 1662, in-8 et in-12, publ. sous le nom de Beuil et contre laquelle le P. Bouhours fit imp. une critiq. en 1688. Quoique plus élégante que fidèle, cette trad. a eu plus de 150 édit., sur lesquelles on trouve des détails dans la *Dissert.* de M. A.-A. Barbier *sur* 60 *trad. franç. de l'Imitat. de J.-C.* Nous citerons encore, entre les ouv. qu'a pub. Lemaistre de Saci, trad. des 4e et 6e liv. de l'*Enéide*, 1666, in-4; le *Nouv.-Testam.*, trad. fr., connue sous le nom de *Nouv.-Testam. de Mons*, condamnée par Clément IX, et à laquelle prirent part Arnauld, Lemaistre, Nicole et le duc de Luynes, 1667, 2 vol. in-8; enfin la *Sainte Bible*, lat. et franç., avec des explicat., Paris, 1672, et suiv., 32 vol. in-8, terminée par Th. du Fossé, et réimp. plus. fois dans tous les formats.

SACKVILLE (George GERMAIN ou GERMAINE, vic.), homme d'état anglais, né en 1716, était le 5e enfant de Lionel Cranfield, prem. duc de Dorset. Il suivit la carrière milit., fut un des adjudans du roi George II dans la campagne de 1743, et fit les campag. suiv. sous le duc de Cumberland. Après la paix d'Aix-la-Chapelle, il fut nommé membre de la chambre des communes, s'y fit remarquer dans plus. circonstances, accompagna ensuite en Irlande son père, lord-lieutenant de ce royaume, revint avec lui en Angleterre, et se rangea du côté de l'opposition, dont il devint bientôt l'un des chefs. Après la retraite de lord Chatam, en 1757, le ministère offrit à Sackville le commandem. d'une expédition contre Rochefort; mais il le refusa. Il fut ensuite employé dans d'autres expédit., et commanda en chef l'armée angl. en Allemagne sous le prince Ferdinand. Sa conduite, à la bataille de Minden, lui ayant attiré de grandes mortificat. de la part du prince, il demanda son rappel en Angleterre, où il fut attaqué à son arrivée par une multitude de pamphlets qui l'accusaient hautem. d'insubordinat. et de lâcheté. Il ne put obtenir d'abord de se justifier devant une cour martiale, fut privé de ses emplois militaires; mais en 1760, il fut traduit devant le tribunal dont il avait sollicité la formation, montra beaucoup de fermeté et même de hauteur dans sa défense, fut déclaré coupable d'avoir désobéi aux ordres du prince Ferdinand, et incapable de servir le roi dans aucun emploi militaire quelconque. Cette sentence fut immédiat. confirmée par le monarque. A l'avènement de George III, Sackville obtint la permission de reparaître à la cour, et fut pourvu d'un emploi lucratif, mais inférieur dans le ministère. En 1774, il fut réélu membre de la chambre des communes et défendit l'administrat. de lord North, dont il partagea ensuite la disgrâce en 1782. Peu de temps avant, il avait été élevé par le roi à la pairie sous les titres de baron de Bolebrook et de vicomte Sackville. Il m. en 1785. Son fils aîné est devenu 5e duc de Dorset.

SACKVILLE (Thomas, Richard et Edouard). V. Dorset.

SACOMBE (Jean-Franç.), médec.-accoucheur, né à Carcassonne vers 1760, fut reçu docteur à Montpellier, vint professer à Paris en 1790, et y fit beaucoup de bruit, autant par la nouveauté de ses systèmes que par les accusations qu'il dirigeait contre les médecins et physiologistes de son temps. Il se montrait surtout l'antagoniste de tous ceux qui soutenaient l'*opération césarienne.* Baudelocque obtint contre lui un jugem. qui le déclarait calomniateur. Obligé de prendre la fuite, Sacombe voyagea, cherchant partout le bruit, et revint ensuite en France, où il pub. des *opuscules* sur son art, ainsi que des *pamphlets*, qui lui suscitèrent de nouvelles poursuites; et il m. en 1822. Ses princip. ouv. sont : *le Médecin-Accoucheur*, Paris, 1791, in-12; trad. en all., Manheim, 1794, in-8; *Avis aux sages-femmes*, Paris, 1792, in-8; *la Luciniade*, ou *l'Art des accouchemens*, poème didact. en 8 ch., Paris, 1792, in-8; réimp. plus. fois, et augm. de 2 chants; *Plus d'opération césarienne*, Paris, 1798, in-8. Dans son écrit intit. : *Résurrection du doct. Sacombe*, 1818, in-8, il donne des détails sur sa vie et ses ouv. Le doct. Demangeon a pub. : *Examen critique de la doctrine et des procédés du citoyen Sacombe*, *en contradict. avec les autres accoucheurs*, etc., 1799, in-8.

SACONAY (Gabriel de), théologien du 16e S., né dans le Lyonnais, m. en 1580, s'est fait connaître par la véhémence de ses écrits contre les protestans. On a de lui, outre une traduct. de 3 *sermons* du P. Louis de Grenade, et quelq. *traités* de controverse, oubliés aujourd., les écrits suiv. : *de la Providence de Dieu sur les rois de France*, etc., Lyon, 1568, in-4; *Traité de la vraie idolâtrie de notre temps*, ibid., 1568, in-8; *Discours des premiers troubles advenus à Lyon* (en 1562), etc., ibid., 1569, in-8, rare; *la Généalogie et la Fin des Huguenaux et découverte du calvinisme*, etc., ibid., 1572, in-8, ouv. recherché, à cause des estampes dont il est orné.

SACRELAIRE (Isaac), médecin, né à Sedan vers 1680, m. en 1745. On a de lui les trad. suiv. : *Proverbes de Salomon*, *trad. du latin de Schultens*, Leyde, 1762, in-4; *le Livre de Job*, *trad. du latin de Schultens*, Leyde, 1748, in-4. Sacrelaire a coopéré depuis 1729 jusqu'en 1732 au *Journal littéraire* pub. à La Haye de 1713 à 1737, 24 v. in-8. (V. *Dictionn. des Anonymes*, no 15,026 et 9070.)

SACROBOSCO (Jean de), astronome du 13e S., ainsi appelé du nom latin de son lieu de naissance, en anglais *Holywood*, dans le comté d'York, vint à Paris, après avoir achevé ses études à Oxford, s'y fit une grande réputat. par ses connaissances en mathématiq., et m. dans cette même ville en 1256. On a de lui un opuscule *de Sphærâ mundi*, qui a fait, pendant 400 ans, autorité dans les écoles, et qui est entièrem. oublié aujourd'hui (la prem. éd. de ce traité, pub. à Ferrare, 1472, in-4, de 24 feuillets, est très-rare, et la plus récente est de 1699); *de anni Ratione*, *sive de Computo ecclesiastico*, pub. par Melanchthon, à la suite du tr. de la *Sphère*, Wittemberg, 1588, in-8. On cite encore du même astronome, un opuscule, *de Algorismo*, resté MS.

SACROVIR (Julius), jeune Gaulois, de la nation ou tribu des Eduens, fut le principal auteur de la révolte des Gaules sous le règne de l'emper. Tibère. Il osa concevoir l'espérance d'affranchir sa patrie de la domination romaine, fit part de son projet à Julius Florus, qui exerçait une grande influence dans la Belgique, se concerta avec lui sur les moyens d'exécution, fut défait par C. Silius, dans une plaine près d'Autun, et se donna la m., pour ne pas être livré au vainqueur, en l'an 21 de l'ère chrét. J. Rosny (*v.* ce nom) a pub. un poème

en prose, intit. : *Julius Sacrovir*, ou *le dernier des Eduens*, Paris, 1803, 2 vol. in-8.

SACY (LOUIS de), littérat., né à Paris en 1654, embrassa la profess. d'avocat, se fit connaître au barreau par ses talens et sa probité, consacra ses loisirs à la culture des lettres, fut reçu à l'académ. franç. en 1701, et m. en 1727. On a de lui la trad. des *Lettres de Pline*, dont les 4 prem. livres parurent à Paris, 1699, in-12, et les autres en 1701, même format (cette trad., très-élégante et très-fidèle, a eu un très-grand succès; elle a été très-souv. réimp. : une nouv. édit., revue et corrigée par M. Jules Pierrot, a été imp. en 1826, dans la *Bibliothèque latine-française*, pub. chez Panckoucke); celle du *Panégyrique de Trajan*, par le même, 1709 : ces deux trad. ont été réunies dans div. édit., et réimp. aussi plus. fois isolément : on cite comme la meilleure édit. celle donnée par Adry, Paris, 1808, 3 vol. in-8, avec une bonne notice sur la vie et les ouvrages du traduct. On doit encore à celui-ci : *Traité de l'Amitié*, publié en 1703, souv. réimp.; *Traité de la Gloire*, 1714; *Mém.*, *Factums et Harangues*, 1724, 2 vol. in-4. Le *Catalogue* de la Bibliothèque du Roi, attribue à Sacy l'*Histoire du marquis de Clèmes et du chevalier de Pervannes*, Paris, 1716, in-12; mais ce roman est de son fils. Montesquieu, success. de Louis de Sacy à l'acad. franc., y prononça son *éloge*.

SACY (LEMAISTRE). V. SACI.

SADALÈS, nom commun à deux rois des Thraces Odrysiens, qui régnèrent dans le 1er S. avant J.-C. Le prem. vivait en l'an 81 : Cicéron en fait mention dans son prem. Discours contre Verrès.— Le second se dévoua à Pompée, combattit César à Pharsale, et se retira vaincu dans ses états, où il m. l'an 42 avant J.-C.

SADE (HUGUES de), dit *le Vieux*, chef d'une ancienne famille de Provence, n'est guère connu que par la beauté de sa prem. femme, Laure de *Noves* (*v.* ce nom), et par son opulence qui lui permit de donner, en 1355, deux cents florins d'or pour la réparation du pont que St Bénézet avait fait bâtir à Avignon en l'an 1177.—SADE (Paul de), fils du précéd., fut ministre de la reine Yolande d'Aragon et évêque de Marseille. Il assista au concile de Pise en 1409, et m. en 1433. — SADE (Hugues III, ou *Hugonin* de), 3e fils de Hugues et de Laure, est la souche des trois branches de la maison de Sade, connues sous les noms de Mazan, d'Eiguières et de Tarascon. — SADE (Jean de), fils aîné du précéd., habile jurisconsulte et magistrat célèbre en Provence, vivait dans la prem. moitié du 15e S.—SADE (Elzéar de), frère du précédent, écuyer et échanson de l'anti-pape Benoît XIII, obtint de Sigismond, pour services rendus à l'empire par lui et les siens, la permission d'ajouter l'aigle impérial à ses armes.—SADE (Pierre de), magistrat, exerça le prem., de 1565 à 1568, l'emploi de viguier triennal de Marseille, institué par Charl. IX. C'était une place éminente; celui qui l'occupait marchait escorté de vingt archers. — SADE-MAZAN (Jean-Baptiste de), évêque de Cavaillon, m. en 1707, âgé de 75 ans, a laissé, entre autres ouvr. pieux, des *Réflexions chrétiennes sur les Psaumes*, etc., Avignon, 1698, in-8.—SADE (Joseph-David, comte de), né dans sa seigneurie d'Eiguières en 1684, passa avec honneur par tous les grades de l'armée franç., défendit Antibes contre les Austro-Sardes, et m. maréchal-de-camp en 1761.—SADE (Hippolyte, comte de), de la branche de Tarascon, entra de bonne heure dans la marine, se distingua au combat d'Ouessant, fit la guerre d'Amérique comme chef d'escadre, et m. sur mer à son retour en 1780.—SADE (Jacques-François-Paul-Alphonse de), 3e fils de Gaspard-François, marquis de Sade, né en 1705, avait été vicaire-général de l'archev. de Toulouse et celui de Narbonne, lorsqu'il fut chargé d'une mission à la cour par les états de Languedoc. Il resta pendant plus. années à Paris, y recueillit les notes nécessaires pour le travail qu'il méditait, et se retira ensuite à Saumane, près de Vaucluse, où il se livra entièrem. à son goût pour les lettres. Il y m. en 1778. On a de lui : *Remarques sur les premiers poètes français et les troubadours*; *Œuvres choisies de Fr. Pétrarque*, trad. de l'ital. et du latin en franç., avec des *Mémoires sur sa vie*, etc., Amsterdam, 1764, 3 vol. in-4.—SADE (Jean-Baptiste-François-Joseph, comte de), frère aîné du précéd., gouvern. héréditaire des ville et château de Vaison pour le pape, prit du service dans le régim. de Condé, fut chargé par le cardinal de Fleury de plus. missions diplomatiq., abandonna les charges qui l'attachaient au pape pour se fixer en France, et devint lieutenant-général des provinces de Bresse, Bugey, Gex, etc. Il m. en 1767, laissant à sa famille un recueil d'anecdotes et de documens curieux sur la guerre de 1741 à 1746.— SADE (Donatien-Alphonse-François, marquis de), fils du précéd., né à Paris en 1740, embrassa la carrière milit. Revenu à Paris après la guerre de sept ans, il épousa une demoiselle de Montreuil, fille d'un présid. de la cour des aides, et termina là, en 1766, les seules années de sa longue carrière que l'honneur puisse avouer. Le libertinage le plus criminel, qu'il soutint bientôt après par les écrits les plus dépravés, appelèrent sur sa personne la malédiction de sa famille, le mépris public et les vengeances de la justice. Echappé à la peine de mort, que le parlement d'Aix avait portée contre lui, il passa vingt-neuf années dans onze prisons différentes, et m. à Charenton en 1814. Nous ne donnerons ici aucun des titres des licencieux ouvr. du marq. de Sade. On en trouve la liste dans la *Bibliographie de la France*, année 1815, page 38, etc. — SADE (LOUIS-Marie de), fils aîné du précéd., né à Paris en 1767, eut pour parrain le prince de Condé, et pour marraine la princesse de Conti. Il embrassa le parti des armes, et, comme pour racheter un nom que son père avait compromis, se montra constamment plein d'honneur et d'humanité. Emigré au commencem. de la révolution, il rentra en France dans l'année 1794, se fit d'abord graveur pour vivre indépendant, reprit ensuite l'état militaire, se distingua à Iéna, à Friedland, et m. assassiné sur une grand'route en 1809. Il avait pub. le prem. vol. d'une *Histoire de la nation française*, Paris, 1805, in-8.

SADEK-KHAN (MOHAMMED), prince persan, de la dynastie zend, et frère aîné du célèbre Kerim-Khan, vivait dans la seconde moitié du 18e S. Sous le règne de son frère, il gouverna le Farsistan avec sagesse, fit la guerre aux Turks avec talent et bravoure, et leur reprit Bassora en 1776, après un siége de treize mois. A la m. de Kerim en 1779, une sanglante division éclata entre les membres de la famille régnante; Sadek combattit d'abord l'usurpateur, voulut ensuite s'emparer lui-même du trône, fut vaincu, et mis à m. par son neveu en 1781.

SADELER (HANS ou JEAN), graveur au burin, né à Bruxelles en 1550, m. à Venise en 1610, fut le chef d'une famille qui s'est distinguée dans le même art. On cite plus. belles planches dans son œuvre, dont le détail se trouve dans le *Manuel des Amateurs de l'Art*, d'Hubert et Rost. — SADELER (Just), fils du précéd., a gravé dans la manière de son père, sans atteindre à la même célébrité.—SADELER (Raphaël), frère de Hans, et son élève, né à Bruxelles en 1555, aurait égalé son maître s'il ne s'était livré à un trop grand nombre de travaux; néanmoins on cite de lui des ouv. remarquables. Il m. à Venise en 1616.— SADELER (Raphaël), fils du précéd., ne s'est montré qu'un graveur du second ordre. — SADELER (Egidius ou Gilles), neveu de Hans et de Raphaël, et leur élève, né à Anvers en 1570, mérita et obtint une réputat. supérieure à celle de ses oncles : on l'a surnommé le *Phénix de*

la gravure. Le détail de son œuvre est dans le *Manuel de l'Amateur*, d'Hubert et Rost. Il m. à Prague en 1629.—SADELER (Philippe), fils du précéd. et son élève, est resté fort inférieur à son père. — SADELER (Marc), second fils de Gilles, n'est connu que comme édit. des ouv. de son père.

SADI. V. SAADI.

SADOC, fondat. de la secte des sadducéens, vivait, suiv. le Talmud, vers l'an 248 av. J.-C. Il avait eu pour maître, ainsi que Baïthus ou Baïthosus, son co-doctrinaire, Antigone de Socho, successeur de Simon-le-Juste, dans la chaire du sanhédrin de Jérusalem. Antigone enseignait qu'il fallait honorer Dieu, non comme des mercenaires qui n'agissent que par l'espoir du gain; mais comme des serviteurs généreux qui remplissent leurs devoirs, sans aucun motif de récompense. De cette doctrine Sadoc et Baïthus conclurent qu'il n'existait ni paradis ni enfer. Telle fut, suiv. quelq. docteurs talmudistes, l'origine du sadducéisme. L'historien Joseph expose ainsi cette doctr. (*Guerres des Juifs*, chap. 12): « Les sadducéens nient absolument le destin, et croient que, comme Dieu est incapable de faire du mal, il ne prend pas garde à celui que les hommes font. Ils disent qu'il est en notre pouvoir de faire le bien ou le mal, selon que notre volonté nous porte à l'un ou à l'autre; et que, quant aux âmes, elles ne sont ni punies ni récompensées dans un autre monde. Autant les pharisiens sont sociables et vivent en amitié avec les autres, autant les sadducéens sont d'une humeur si farouche qu'ils ne vivent pas moins rudem. entre eux qu'ils feraient avec des étrangers. » Il faut ajouter à cet exposé que les sadducéens rejetaient la resurrection des morts et l'existence des anges; car cela leur est formellem. reproché dans le Nouveau-Testament.

SADOLET ou SADOLETO (JACQUES), cardinal et l'un des écrivains les plus distingués du 16e S., né à Modène en 1477, était fils d'un savant jurisconsulte du même nom, m. à Ferrare en 1512, auteur d'un ouv. intit. *Repetitiones legales*, et auquel Tiraboschi a consacré une *notice* assez étendue dans la *Bib. modenèse*. Le jeune Sadolet fit de rapides progrès dans les langues grecq. et latine, la poésie, l'éloquence et la philosophie. Etant allé à Rome pour perfectionner ses connaissances, il devint secrétaire du cardinal Oliv. Caraffa; et Léon X étant parvenu au trône pontifical, le choisit avec Bembo (*v.* ce nom) pour remplir les mêmes fonctions auprès de lui. Ce même pape lui conféra ensuite l'évêché de Carpentras. Sadolet, après avoir perdu son emploi de secrétaire sous Adrien VI, y fut rétabli par Clément VII, qu'il voulut vainement détourner d'accéder à la ligue formée contre Charles-Quint. Il quitta Rome en 1527, après le sac de cette ville, où son palais fut pillé par les soldats allem., et se rendit dans son diocèse. Il y signala son zèle pastoral, par des actes multipliés de bienfaisance et la fondat. de plus. écoles. Rappelé à Rome par Paul III, il y fut créé cardinal en 1536, suivit le pape en 1538 à Nice, où Charles-Quint devait avoir une entrevue avec François Ier, et contribua beaucoup à la trêve qu'arrêtèrent ces deux princes. Il fut ensuite envoyé près de François Ier, pour l'engager à la paix, et ce monarque essaya vainement de le retenir près de lui par les offres les plus brillantes. Après avoir partagé le reste de sa vie entre ses devoirs et la culture des lettres, Sadolet m. à Rome en 1547. On a de lui un assez grand nombre d'ouv. littéraires, théologiques et philosophiq. qui ont été réunis sous le tit. d'*OEuvres*, dont l'édit. la plus complète est celle de Vérone, 1737 et ann. suiv., 4 vol. in-4. On peut recourir pour plus de détails à la *Bibliot. modenese* de Tiraboschi, t. 4. —Jules SADOLET, frère du cardinal, né vers 1494, cultiva aussi les lettres, fut chanoine de l'église San-Lorenzo à Rome, et m. prématurem. en 1521. —Paul SADOLET, cousin germain du cardinal, né à Modène en 1508, fut d'abord coadjuteur puis évêque de Carpentras, occupa, à trois reprises différentes, le poste de recteur ou gouvern. du comtat Venaissin, et m. en 1572. On a de lui des *lettres* et des *poèmes latins*, qui ont été rassemblés par l'abbé Costanzi dans l'*Appendice* du t. 5 des *Lettres* du cardinal Sadolet, pub. à Rome en 1767, par le même abbé.

SADUDDYN, historien turk. V. SAAD-EDDYN.

SADYATTES, roi de Lydie, grand-père de Crésus, entreprit, dans le 7e S. av. J.-C., une longue guerre contre les Milésiens, qui ne fut terminée que par Alyattes, son fils et son success. Il m. après un règne de 11 ans.

SAGARD-THÉODAT (GABRIEL), religieux récollet, missionnaire, partit de Paris en 1624 pour aller prêcher la foi au Canada, où il resta pendant deux ans, et revint ensuite en France, où il m. vers 1650. On a de lui: *Grand Voyage au pays des Hurons, situé en Amérique, vers la mer Douce, et derniers confins de la Nouvelle-France, dite* Canada, etc., Paris, 1632, in-12: l'aut. en donna ensuite une nouv. édit. sous le titre d'*Histoire du Canada et Voyages que les frères-mineurs y ont fait pour la conversion des infidèles*, etc., avec des addit., ibid., 1636, in-12.

SAGE (JOHN), évêque de l'ancienne église épiscopale d'Ecosse, né en 1652, consacré en 1705, m. en 1711, est aut. de divers écrits, tels que: *an Account of the late establishment of presbyterian government*, etc., Londres, 1693, et *the fundamental Charter of Presbytery*, ibid., 1695.

SAGE (BALTHASAR-GEORGE), professeur de chimie, ancien censeur royal, apothic.-major des Invalides, etc., né en 1740, à Paris, d'un pharmacien de cette ville, fit ses études au collége des Quatre-Nations, suivit les cours de physique de l'abbé Nollet, puis ceux de chimie de Rouelle, qu'il remplaça en 1770 à l'académie des sciences, et pourvu 8 ans après d'une chaire de minéralogie expérimentale, qui fut créée pour lui près la Monnaie, il fut encore nommé par le minist. de Calonne direct. de l'école des mines, fondée en 1783. Lorsque cet élan prodigieux qui bientôt devait amener la révolution poussa les meilleurs esprits vers la carrière indéfinie des améliorations, Sage, loin d'applaudir aux triomphes rapides de la nouv. école de chimie et de joindre ses efforts à ceux de Lavoisier, Guyton-Morveau, Chaptal, pour agrandir le domaine de la science, s'indigna à l'idée d'en recommencer l'étude sur de nouveaux frais, et s'obstina à y demeurer stationnaire. Dans cette disposition chagrine, il dut aussi naturellement se montrer l'ennemi des innovations politiques. Sa haine absolue pour les réformes avait ce double motif, qu'en ruinant de front les riches et puissans protecteurs sous le patronage desquels il avait pris l'habitude des prodigalités, la révolution élevait en outre aux honneurs et au pouvoir les hommes qui, par leurs découvertes quasi-merveilleuses, l'avaient laissé si loin derrière eux. La place de directeur de l'école des mines lui fut retirée. Il resta même quelque temps emprisonné à l'époque de la terreur. Mais, plus heureux que l'immortel Lavoisier, il sortit sain et sauf de cette grande crise sociale, dont les symptômes ne l'avaient point séduit, parce qu'il les avait jugés, comme les révolutions scientifiques, avec l'instinct de l'égoïsme. Replacé, sous le directoire, à la tête du cabinet de minéralogie de l'hôtel des Monnaies (dont il était le fondat.), il montra pour les nouvelles théories de Haüy (*v.* ce n.), le même dédain que pour celle des régénérateurs de la chimie, et, par suite de cette obstination stationnaire, il fut encore écarté de l'enseignement à la réorganisation du corps des mines. Sans le funeste accident qui le priva pour toujours de la vue en 1805, Sage eût peut-être, au moyen des traitem. qu'il ne cessa de recevoir depuis sa retraite, vécu

moins misérable dans le sein de l'étude; mais cette cruelle infirmité le laissant trop en présence avec ses souvenirs, il fut depuis lors aigri constamment par le regret des heureux jours qu'il avait passés dans un état plus brillant de fortune. Il mourut en 1824, membre de l'Institut. Le roi l'avait décoré en 1817 du cordon de Saint-Michel Il a écrit sur lui-même plusieurs *Notices biographiques* fort détaillées (Paris, 1818, 1820, 1824, in-8). Nous ne reproduirons pas la liste de ses nombreux ouvrages, qui s'y trouve indiquée. On la peut voir également dans la *Bibliographie de la France*, année 1824, p. 645-46 et 676-77, ainsi qu'au t. 5 de l'*Annuaire nécrologique* de M. Mahul. Il suffira de mentionner les suivans : *Examen chimique des différentes substances minérales*, etc., 1769, in-12, traduit en allemand par l'abbé G. Schrader, Gœttingue, 1772, in-8, avec *notes* de J. Beekman; *Elémens de minéralogie docimastique*, 1772, in-8; 1777, 2 vol. in 8; traduits en allemand avec des *notes* de N.-C. Leske, Leipsig, 1775, in-8, et en italien, Sienne, 1786, même format; *Expériences propres à faire connaître que l'alcali volatil-fluor est le remède le plus efficace dans les asphyxies*, etc., in-8, 3e édition, 1778; trad. la même année en allemand à Strasbourg, en espagnol à Madrid par Ortega, et en anglais à Londres par Forster; *Description méthodique du cabinet de l'école royale des mines*, 1784, in-8, dont l'aut. donna un *Supplément* en 1787; *Exposé sommaire des principales découvertes faites dans l'espace de 50 années par B.-G. Sage*, 1813, in-8; *Enumération des découvertes minérales faites pend. l'espace de 60 années*, 1819, in-8, etc. Le *Journal de physique* et le *Recueil de l'académie des sciences* contiennent plusieurs *mém* et articles de ce chimiste, à qui conviendrait assez l'épithète de *fossile*, que nous sommes tentés d'emprunter au spirituel auteur qui l'a appliquée avec une malice plus gracieuse, mais non avec plus de justesse.

SAGE (Le). V. Lesage.

SAGHANY (Ahmed ben Mohammed al), astronome arabe, vivait à Bagdhâd au 4e siècle de l'hégyre. Il fut directeur de l'observatoire que le sulthan Chérif-ed-Daulah avait fait élever dans ses jardins. Il avait perfectionné les anciens instrumens d'astronomie, et en avait inventé de nouveaux. Les biographes arabes lui ont donné le surnom d'*Asterlaby*, à cause de son talent dans la construction de l'astrolabe. Il mourut en l'an 379 de l'hégyre (989 de Jésus-Christ).

SAGITTARIUS (Gaspard), archéologue et historien saxon, né en 1643 à Lunebourg, embrassa l'état ecclésiastique, qu'exerçait son père, fut professeur d'histoire à Iéna, obtint le titre d'historiographe des ducs de Saxe, et m. en 1694. On a de lui des ouvr. de théologie, d'archéologie et d'hist. (au nombre de 67), dont on trouvera la liste dans les *Mémoires* de Niceron et dans le *Dictionnaire* de Moreri. Nous nous bornerons à citer ceux qui ne sont pas tombés tout-à-fait dans l'oubli : *Nucleus historiæ germanicæ*, Iéna, 1675 et 1682, in-12; trad. en français par Rocoles; *Introductio in historiam ecclesiasticam*, etc., ibid., 1694, in-4 (le plus important des écrits de l'aut., et qui peut être consulté avec fruit.) — Gaspard Sagittarius, père du précédent, pasteur à Lunebourg, m. en 1667, a laissé quelques écrits, cités par Ludovici, dans son *Historia rectorum*, tom. 1. — Thom. Sagittarius, oncle de l'historien et frère du précédent, m. en 1621, rect. du gymnase de Breslau, a laissé quelques *dissertat.* sur des sujets bizarres, entre autres, *qui fiat quod multi abhorreant ab esu casei.* — Jean-Christophe Sagittarius, fils du précédent, né en 1617, fut professeur d'histoire et de poésie à Iéna, et prédicat. de cour à Altenbourg, où il mourut en 1689. On a aussi de lui un grand nombre de dissertations, dont les plus importantes ont été recueillies sous le titre d'*Otium Jenense*, 1671, in-4. Il a traduit en allem. les ouvr. latins de Luther. — Son fils, Paul-Martin Sagittarius, m. en 1694, se distingua par son goût pour la numismatique et les recherches historiques. On a de lui six dissertations, *de Nummis Saxoniæ ducum*, Altenbourg, 1769 et années suiv., in-4, et un *Syllabus monetæ cupreæ Saxoniæ*, inséré par Mencke dans ses *Scriptor. rerum germanicarum*, t. 2. — Dideric Sagittarius, de la famille des précéd., né en 1642, professeur de poésie et bibliothécaire à Brême, m. en 1707, n'est connu que par quelq programmes académiq. — Jean-Helfrich Sagittarius, de la même famille, publia en 1745 à Francfort un écrit en allem., pour prouver qu'un malade chrétien ne peut pas, en conscience, consulter un médecin juif, etc. — Le nom de cette famille était *Schütze*, qui, suivant l'usage des érudits des 16e et 17e S., a été latinisé en *Sagittarius*.

SAGREDO (Jean), hist., né à Venise, vers 1616, d'une famille patricienne, occupa de hauts emplois dans l'administration de la république, qu'il représenta aussi comme ambassad. auprès de Cromwell et de Louis XIV. Piqué de n'avoir pas été élu doge après la mort de son frère Nicolas Sagredo, revêtu de cette dignité, il se retira dans une propriété sur les bords de l'Adriatique, y consacra ses loisirs à la rédact. d'une *Histoire des Turcs*, qui obtint un grand succès. Le doge Morosini tira Sagredo de sa retraite, et le fit nommer en 1691 provéditeur-général des mers du Levant. On ignore l'époque de la mort de cet historien. Son ouvrage est int. : *Memorie istoriche de' monarchi ottomani*, Venise, 1677, in-4; trad. en franç., Paris, 1724 et 1732, in-12. Sagredo avait aussi composé un *Traité de l'état et du gouvernement de Venise*, dont on défendit l'impression, et qui n'a point été publié.

SAHAG Ier, 10e patriarche d'Arménie, de la race roy. des Arsacides de Perse, est regardé comme le père de la littérat. arménienne. Il mourut en 441, dans un âge très-avancé, après 51 ans de patriarcat. — Sahag II, patriarche en 510, m. en 515, eut pour successeur Christophe II. — Sahag III, patriarche en 677, trahi par un agent du khâlyfe, et captif pendant 10 ans à Damas, m. en 703 au moment où il était rappelé à ses fonctions. — Sahag IV, neveu du patriarche Melchisédech, voulut succéder à son oncle au mépris du peuple et du clergé, qui lui opposaient un compétiteur de leur choix. Il s'appuya tour à tour, mais en vain, des autorités turques et persanes, et mourut méprisé en 1639. — Sahag V, surnommé *Ahakin*, était métropolite d'Arzroum, lorsqu'on l'appela au patriarcat en 1755. Ayant refusé de prendre part aux divisions du clergé arménien, il fut déposé, et mourut bientôt après en 1760.

SAHAG Ier, prince de la race des Pagratides, connétable de l'Arménie orientale, alors érigée en royaume sous Khosrou III, se distingua par de nombreux exploits, et mourut en 391. — Sahag II, surnommé *Asbied*, tenta de délivrer l'Arménie du joug des Persans, et périt victime de son patriotisme vers 484. — Sahag III, patricien et gouverneur de l'Arménie pour le khâlyfe de Bagdhâd, s'occupa de maintenir la paix dans sa patrie et de réparer les maux que la guerre y avait causés. Il fut assassiné en 770 par un chef arabe. — L'histoire d'Arménie mentionne encore un grand nombre de personnages distingués du même nom.

SAHEB-IBN-ABAD (Abou'l Cacem Ismael), célèbre et savant vézyr de la Perse, né vers 940, est cité, par les auteurs orientaux, comme un *ministre inimitable* par ses hautes vertus. Sa Bibliothèque se composait de 117,000 volumes, portés par 400 chameaux, lorsqu'il entreprenait un voyage. Il m. en 995, laissant un *Traité de l'art poétique*, une *Hist. des vézyrs*, et quelques pièces de vers, conservées par Abou'l Fedha et par Elmacin.

SAHIM-GHERAI. V. CHAHYN.

SAHOUDJY ou SAHOU-RADJAH, 3e et dern. souverain des Mahrattes, fils de Sambadjy, lui succéda en 1689, profita des troubles de l'Indoustan pour s'affranchir du tribut jusqu'alors payé au souverain de ce vaste empire, et recula, par des conquêtes, les limites de ses états. A sa mort, arrivée vers 1740, ses lieutenans se partagèrent l'empire mahratte, en lui donnant la forme qu'il conserve encore maintenant. L'hérit. légitime du trône fut relégué dans la forteresse de Sattarah.

SAID IBN BATRIK. V. EUTYCHIUS.

SAINCTES (CLAUDE de), théologien et controversiste, né dans le Perche en 1525, entra à 15 ans dans l'ordre des chanoines réguliers de Saint-Augustin, fut reçu docteur en théologie, attaqua avec véhémence les disciples de Calvin, et acquit une telle réputation comme controversiste, qu'on l'appela en cette qualité au colloque de Poissy, au concile de Trente, aux états de Blois et au concile de Rouen. Il embrassa le parti de la ligue, fut nommé év. d'Evreux en 1575, souleva son diocèse contre l'autorité royale, et vendit ses biens pour salarier les factieux. Un ordre d'Henri IV le fit arrêter et conduire devant le parlement de Normandie, qui le condamna à mort pour avoir approuvé l'assassinat de Henri III, et enseigné qu'on pouvait tuer son success.; mais le roi commua sa peine en une prison perpétuelle. Il m. dans le château de Crèvecœur en 1591. Nous ne citerons de ses ouvrages, dont on peut voir la liste dans le *Dictionnaire* de Bayle, que les suiv. : *Liturgiæ sive Missæ SS. Patrum Jacobi apostoli*, *Basilii magni*, *J. Chrysostomi; de Ritu missæ et eucharistiæ*, Paris, 1560, in-fol., en grec et en lat., rare; *Declaration d'anciens athéismes de la doctrine de Calvin et Bèze contre les premiers fondemens de la chrétienté*, ibid., 1567, in-8, rare; *Discours sur le saccagem. des églises catholiques par les hérétiques anciens et nouveaux calvinistes*, en 1562; *Traité de l'ancien naturel des Français en la religion chrétienne*, ibid., 1567, in-8; *de Rebus eucharistiæ controversis*, *lib. X*, ibid., 1575, in-fol.

SAINT-AIGNAN (FRANÇOIS, PAUL, PAUL-HIPPOLYTE DE BEAUVILLIER, ducs de). V. BEAUVILLIER.

SAINT-ALBAN (RICHARD DE BURGHO, plus connu sous le nom de), noble irlandais, 4e comte de Clanricard, né en 1565, se distingua par sa fidélité à la couronne d'Angleterre sous le règne d'Elisabeth, contribua puissamment à étouffer l'insurrection suscitée dans son pays par O'Neill, comte de Tyrone, jouit de la faveur de Jacq. Ier, qui le créa pair d'Angleterre, avec les titres de baron de Sommerhill et de vicomte de Tunbridge, et du roi Charles Ier, qui ajouta à ces titres ceux de vicomte de Galloway et de comte de St-Alban.—Son fils ULRICK est plus connu sous le nom de comte de Clanricard (*v.* ce dernier nom).

SAINT-AMAND (JEAN de), chanoine de Tournay, médecin de la faculté de Paris vers la fin du 12e S., fut l'un des plus fameux prof. de son temps, et un laborieux compilateur et commentat. d'Hippocrate et de Galien. Ses travaux en ce genre n'ont pas été publiés; mais on a de lui : *Expositio sive Additio super antidotarium Nicolai*, imp. à Venise, 1537, 1589, in-fol.; et deux *tr.* sur la matière médicale. En 1395 ses fameuses *Concordances* étaient encore en honneur près de la faculté de Paris.

SAINT-AMANT (MARC-ANTOINE GÉRARD, sieur de), né à Rouen en 1594, fils d'un offic. de marine, n'eut qu'une éducation fort négligée; mais, en parcourant l'Europe comme soldat ou comme voyageur, il apprit plus. langues vivantes, et devint ce qu'on appelle un homme du monde. Attaché au valeureux comte d'Harcourt, il le suivit dans ses campagnes, et vanta ses exploits. Nommé l'un des prem. membre de l'acad. franç., il obtint de ne pas prononcer le discours de réception d'usage, à la condition qu'il rédigerait les mots comiques du Dictionnaire, tels que *burlesque* et *grotesque*. Ce trait peint l'aut., que Boileau frappa de son fouet satirique. Saint-Amand, poète fécond, et souvent grossier, n'en fut pas moins aimé et recherché des grands de son époque; il est vrai qu'il lisait fort bien ses mauvais vers, qu'il était bon musicien et aimable convive. Il m. en 1660. Ses poésies diverses ont été impr. plus. fois, par parties, sous les tit. d'*OEuvres du sieur de St-Amant*, dans les formats in-4 et in-12. Le morceau principal est le poème de *Moïse*, que quelq. vers de l'*Art poétique* de Boileau ont pu seuls tirer de l'oubli.

SAINT-AMOUR. V. AMOUR.

SAINT-ANDRÉ (le maréchal de). V. ALBON (Jacques d').

SAINT-ANDRÉ (JEAN-BON), l'un des personnages remarquables de la révolution française, né à Montauban, en 1749, de parens calvinistes, devint ministre de ce culte, embrassa avec ardeur les principes révolutionnaires en 1789. Nommé député à la convention par le département du Lot, il approuva et défendit les violences de l'assemblée communale de Paris, se prononça fortement contre le parti dit *de la Gironde*, et vota la mort de Louis XVI, en rejetant l'appel au peuple et le sursis. Ce fut lui qui désigna et fit nommer Robespierre membre du comité de salut public. Envoyé à Brest comme commissaire de l'assemblée pour surveiller les travaux et diriger les opérations de la marine, il parvint en peu de temps, par des mesures violentes, à créer une armée navale assez puissante. S'étant embarqué sur la flotte qui sortit de ce port au mois de mai 1794, pour protéger l'arrivage d'un convoi de farines achetées en Amérique, il assista aux fameux combat du 1er juin de cette même année, et s'occupa plus, dit-on, du salut du vaisseau qu'il montait, que d'appuyer l'exécution des dispositions de l'amiral franç. Après le 9 therm., Jean Bon St-André manifesta des opinions modérées, et s'occupa particulièrement de finances. Il ne fit point partie des conseils législatifs qui succédèrent à la convention, et fut envoyé par le directoire consul-général à Smyrne, où il fut arrêté par les Turks lors de l'expédition d'Egypte. Rendu à la liberté en 1801, il fut chargé par Bonaparte, prem. consul, de l'organisation des quatre nouveaux départemens sur la rive du Rhin. S'étant acquitté de cette mission avec beaucoup d'intelligence, il fut nommé successivem. membre de la Légion-d'Honneur, baron de l'empire et préfet à Mayence, où il m., en 1813, du *typhus*, dont il avait été atteint en donnant ses soins aux nombr. prisonniers et aux blessés que les événemens de la guerre avaient entassés dans cette ville. Outre ses *discours*, *rapports*, etc., insérés dans le *Moniteur* et autres collections, on a imp. de lui séparément : *Arrêtés concernant la marine franç.*, etc., Brest, 1794, in-8; *Journal sommaire de la croisière de la flotte de la république commandée par le contre-amiral Villaret*, ib., in-8.

SAINT-ANGE (ANGE-FRANÇ. FARIAU, plus connu sous le nom de), poète français, né à Blois en 1747, manifesta de bonne heure son penchant pour la poésie, et obtint la protection du ministre Turgot, qui lui donna un emploi dans les finances. A l'époque de la révolut., Saint-Ange n'en adopta point les principes; mais se trouvant, en 1794, sans ressource et sans appui, il accepta un modiq. emploi dans l'agence et l'habillement des troupes. Bientôt après, à la réorganisation de l'instruction, il fut nommé successivem. profess. de grammaire et de belles-lettres dans l'une des écoles centrales de Paris; l'état de sa santé le força plus tard de demander un suppléant, et il conserva son traitement. A l'établissement de l'univ. impériale, il fut placé, avec Delille, Larcher et autres, sur le at-

bleau des profess. de l'acad. de Paris. En 1810, il devint membre de l'institut (académie française), et m., quelque temps après sa réception, le 8 déc. de la même année. Saint-Ange a traduit en vers franç. *les Métamorphoses*, *les Fastes*, *l'Art d'aimer*, *le Remède d'amour*, quelq. *élégies* et *héroïdes* d'Ovide, et a pub. aussi une *tragédie*, une *comédie* et un recueil de *poésies diverses*. Ces œuv., imp. d'abord séparément, ont été réunis et publ. sous le tit. d'*OEuvres complètes de St-Ange*, corrigées sur les MSs. de l'aut., Paris, chez L.-G. Michaud, 1823, 9 vol. in-12. Saint-Ange fut l'éditeur des *Mémoires de Chabanon*, son ami, imprimés en 1795, sous ce titre : *Tableau de quelques circonstances de ma vie* (v. CHABANON).

SAINT-AUBAN. V. AUBAN.

SAINT-AUBIN (GILBERT-CHARLES de). V. AUBIN et LEGENDRE.

SAINT-AUBIN (AUGUSTIN), grav., né à Paris en 1736, apprit le dessin sous la direction de son frère aîné, peintre, et l'art de la gravure chez Et. Fessard, puis chez Laurent Cars. Ses prem. product. le firent admettre à l'acad. de peinture en 1771, et il m. en 1807. On a de lui peu d'estampes dans le genre historique; mais il a gravé, d'après ses dessins, ou d'après différens maîtres, plus de trois cents portraits des hommes les plus célèbres, en grande partie ses contemporains. On a aussi de lui beaucoup de vignettes traitées avec goût et esprit; et la collect. des *pierres gravées* du cabinet d'Orléans. — Il ne faut pas confondre cet artiste avec un autre ST-AUBIN, acteur de l'Opéra comiq., et mari de la célèbre actrice de ce nom; ce dernier, qui était aussi grav., m. à Paris vers 1820.

SAINT AUBIN (CAMILLE), publiciste, né dans le duché de Deux-Ponts vers 1755, professa le droit public en Allemagne, vint en France au commencement de la révolution, ouvrit à Sens une école de langues vivantes, et obtint plus tard une chaire de législation aux écoles centrales de Paris. Membre du tribunat en 1800, il fit partie de l'opposition de ce corps, qui fut éliminée deux ans après. Depuis il publia de nombreuses brochures sur les finances et l'économie politique, selon les questions à l'ordre du jour. M. Mahul en a donné la liste dans son *Annuaire nécrologique* de 1820, année de la mort de C. St Aubin. Celui-ci a encore écrit une trad. des *Lois pénales* de Bentham, impr. à la suite du *traité* de Beccaria, traduit par Morellet, 1797, in-8. C'est par erreur qu'on lui a attribué une relation du *Siege de Dantzick*, pub. sous le nom anagrammatisé de *Nibuatnias*, Paris, 1818, in 8. Cet ouv. est d'un autre St-Aubin, auteur de quelques compilations, et encore vivant. — Henri-Michel GUEDIER de ST-AUBIN, docteur et biblioth. de Sorbonne, né à Gournay en 1695, m. en 1742, a laissé, entre autres ouv., une espèce de concordance de l'Ancien et du Nouveau-Testament intit. *Histoire sainte des deux alliances*, Paris, 1741, 7 vol in-12.

SAINT-AULAIRE (FRANÇ.-JOS. DE BEAUPOIL, marquis de), né dans le Limousin en 1643, entra de bonne heure au service, s'y distingua, parvint au grade de lieut.-gén., et vint ensuite se fixer à Paris. Il avait plus de 60 ans lorsqu'il se fit connaître comme poète. Il avait d'abord hasardé, sous le voile de l'anonyme, quelques vers qui furent attribués au marquis de La Fare (v. ce nom). Admis en 1706 à l'académie française, il y remplit plus. fois les fonctions de direct. avec autant d'éloquence que de dignité, partageant ses loisirs entre la société de la marquise de Lambert et celle que réunissait la duchesse du Maine au chât. de Sceaux. On connaît le madrigal qu'il fit *inpromptu* pour cette princesse, et qui est peut-être sa composition la plus remarquable. Il m. en 1742 presque centenaire. Ses vers, épars dans différentes collections du temps, n'ont jamais été recueillis.

SAINT-CHER (HUGUES de). V. HUGUES.

SAINT-CLOST (PERROS de), ou *Pierre de St-Claud*, qui vivait au commencement du 13e S., est célèbre par son *Roman du Renard*, poème allégorique et critique d'environ deux mille vers, et traduit en presque toutes les langues de l'Europe. Jacquemars Giélée en a donné une suite ou une imitation; d'autres écrivains y ont fait des additions sous le nom de *Branches*. Legrand d'Aussy dans sa *Notice des Manuscr.*, MM. Debure et van Praet dans le *Catalogue de La Valière*, t. 2, donnent l'analyse et l'historique de ce roman fameux. La traduction la plus récente du *Roman du Renard* a été pub. à Bruxelles, 1739, in-8, fig. On l'a reproduite à Paris sous le tit. des *Intrigues du cabinet des rats*, 1786, in-8, avec 22 planches.

SAINT-CONTEST (DOMINIQUE-CLAUDE BARBERIE DE), originaire de Normandie, né en 1668, m. en 1730, après avoir été conseiller au Châtelet et au parlement de Paris, intend. des armées et de plus. provinces, conseiller-d'état et envoyé diplomatique, n'a guère d'autre recommandation historique que son emploi de rapporteur dans le procès des princes du sang contre les princes légitimés, sous le régent (v. les *Mém. du duc de St-Simon*. — SAINT-CONTEST (François-Dominique BARBERIE, marquis de), fils du précéd., parcourut la même carrière que son père, parvint ensuite au ministère des affaires étrangères, mais n'administra que sous l'influence de Mme de Pompadour et du maréchal de Noailles. Il m. en 1754.

SAINT-CYR (l'abbé de). V. GIRY.

SAINT-CYRAN (JEAN DUVERGIER, et non DUVERGER, DE HAURANNE, connu sous le nom d'abbé de), théolog. céléb., né à Bayonne en 1581, termina en France ses humanités et sa philos. et alla ensuite suivre les cours de théol. de l'univ. de Louvain, où il se lia avec Jansenius, devenu depuis si céléb. De retour en France, Duvergier, après avoir passé quelque temps à Bayonne avec son nouvel ami, vint à Paris, suivit ensuite l'évêque de Poitiers, La Rocheposay, dans son diocèse, et devint abbé de Saint-Cyran en 1620. Etant retourné à Paris, au bout de quelques années de séjour à Poitiers, il se livra à la direction des consciences, et s'acquit une réputation de piété et de savoir qui lui attira un grand nombre de disciples et d'amis dans les classes les plus distinguées de la société. Mais, dans le même temps, de nombreux et puissans ennemis s'élevèrent contre lui. Il avait attaqué les jésuites dans la personne du P. Garasse. On le dépeignit au card. de Richelieu comme un homme dangereux. Ce ministre, qui, n'étant encore qu'évêque de Luçon, avait été lié avec l'abbé de Saint-Cyran, accueillit d'autant mieux les plaintes portées contre celui ci, qu'il avait lui-même quelques sujets de mécontentem. L'abbé fut arrêté et conduit au donjon de Vincennes en 1638. Bien qu'on n'eût rien trouvé dans ses papiers qui pût donner lieu à une accusation sérieuse, il ne sortit de cette prison d'état qu'à la mort du cardinal-ministre, en 1642; mais il jouit peu de temps de sa liberté, et m. le 11 octob. 1642. On a de lui : *Question roy. et sa décision*, où il est montré en quelle extrémité le sujet est obligé de conserver la vie du prince aux dépens de la sienne propre, Paris, 1609, petit in-12; *Apologie pour M. de La Rocheposay, évêque de Poitiers*, 1615, in-8; *la Somme des fautes et faussetés contenues en la somme théologique du P. Garasse sous le faux nom d'Alexandre de L'Exclusse*, Paris, 1626, in-4 (la même année, l'abbé de Saint-Cyran publia les deux écrits suiv. : *Avis de tous les savans et amateurs de la vérité, touchant la réfutation de la somme du P. Garasse*, et *Réfutation de l'abus prétendu et découvert de la véritable ignorance du P. Garasse*); *Petrus Aurelius*, composé par St-Cyran et son neveu de Barcos, pour la défense de la hiérarchie ecclés., imp. pour

la prem. fois, sans nom d'aut., en 1631, in-folio, réimp. aux frais du clergé de France en 1641 et 1646; *Lettres touchant les dispositions à la prêtrise*, 1647, in-12; *l'Annonce chrétienne et l'Annonce ecclésiastique*, ou *Tradition de l'Eglise touchant la charité envers les pauvres*, Paris, 1651, 2 vol. in-12; *la Vie de la Sainte-Vierge*, etc. (sous le nom de Granval), 1664, in-12; Lyon, 1688, in 8; *Considérations sur la mort chrétienne*, Paris, in-12; *Théologie familière*, ou *Brèves explications*, et quelques *traités de dévotion*, avec l'explication des cérémonies de la messe, et la raison de la suspension du St-Sacrement dans les églises; *in infandum Henrici IV Funus*, pièce en vers latins, insérée dans le recueil de celles composées sur la m. de ce prince; *Lettres spirituelles*, écrites en prison, plus. fois réimp. (Vallon de Beaupuis a pub. un *Recueil de maximes* extraites de ces lettres, Paris, in-18). On a attribué à l'abbé de St-Cyran div. écrits qui sont du P. Seguenot, de l'Oratoire, de la mère Agnès de St-Paul (Arnauld), et d'Antoine Arnauld. Lancelot a écrit des *Mém. touchant l'abbé de Saint-Cyran*, Cologne (Utrecht), 1738, 2 vol. in-12.

SAINT-DIDIER. V. Limojon.

SAINTE-AULAIRE. V. Saint-Aulaire.

SAINTE-BEUVE (Jacques de), théologien, casuiste, né à Paris en 1613, fit ses cours en Sorbonne, y devint ensuite prof. en théol., et perdit sa chaire pour avoir refusé de souscrire à la censure du docteur Arnauld; mais le clergé de France le fit son théolog., et lui donna une pension. Sainte-Beuve vivait dans Paris aussi retiré que s'il eût été dans un désert; mais il avait ouvert un cabinet de consultations, auquel on affluait de toutes parts. Il m. en 1677. — Son frère, connu sous le nom de Prieur de Sainte-Beuve a pub. un *recueil* de ses décisions, Paris, 1689-92-1704, 3 vol. in-4, plus. fois réimprimé.

SAINTE-CROIX ou SANTA-CROCE (Prosper de), cardinal, né en 1513, fut d'abord et successivement avocat consistorial, auditeur de Rote, évêque de Chisame, dans l'île de Candie, nonce en Allemagne, en Portugal, en Espagne et en France. Pendant cette dern. nonciature, la reine Catherine de Médicis le fit entrer au conseil du roi, et lui procura l'archevêché d'Arles. De retour à Rome sous le pontificat de Pie V, il reçut le chapeau de cardinal, fut nommé évêq. d'Albe, et m. en 1589. Ce fut lui qui, à son retour de la nonciature de Portugal, fit connaître en Italie la plante du tabac, qu'on appela d'abord de son nom l'herbe de *santa-croce*. On a de lui: des *Epistolæ; Decisiones Rotæ romanæ; Constitutiones lnneæ artis à Sixto V in urbe erectæ; de civilibus Galliæ Dissentionibus commentariorum lib. III*, depuis 1547 jusqu'en 1567, insérés dans le t. 5 de la grande Collection de dom Martène; 50 *lettres*, en ital. et en français, sur les affaires de France, pub. par Aymon dans son *Recueil des synodes des églises réformées*.

SAINTE-CROIX (Guillaume-Emmanuel-Joseph GUILHEM de CLERMONT-LODÈVE, baron de), savant écrivain, né à Mormoiron, dans le comtat Venaissin, en 1746, suivit d'abord la carrière militaire; mais, au bout de quelques années, entraîné par sa passion pour l'étude, il renonça à tous les avantages que lui promettait sa profession pour se consacrer tout entier aux lettres, et obtint successivement plus. prix au concours de l'acad. royale des inscriptions et belles-lettres. En 1777, cette société l'admit au nomb. de ses associés libres étrangers. Les événemens survenus dans le comtat pendant la révolut. ayant forcé M. de Ste-Croix à fuir de ce pays, il vint se fixer à Paris, y fut reçu membre de l'institut en 1802, et m. en 1809. Voici ses principaux ouv.: *Examen critique des historiens d'Alexandre* (ouv. couronné en 1772 par l'acad. royale des inscriptions et belles-lettres, qui en avait proposé le sujet), Paris, 1775: cette prem. édit ne doit être considérée que comme un essai; l'auteur l'a entièrement refondue dans celle pub. en 1804, et qu'on doit citer comme le principal monum. de son érudition; l'Ezour-Vidam, ou *ancien Comment. du* Vedam...., revu et publié avec des *observations* préliminaires, des *notes* et des *éclaircissemens*. Yverdun, 1778, 2 vol. in-12; *De l'état et du sort des colonies des anc. peuples*, Philadelphie (Paris), 1779; *Observ. sur le traité de paix conclu à Paris le* 10 *février* 1763 *entre la France, l'Espagne et l'Angleterre*, Amsterdam, 1780, in-12; *Mém. pour servir à l'hist. de la religion secrète des anciens peuples*, ou *Recherches historiques sur les mystères du paganisme*, Paris, 1784, in 8; 2e édit., corrigée et augmentée, ib., 1817, 2 vol. in 8; *Des anciens gouvernemens fédératifs et de la législat. de Crète*, Paris, an VII (1798), in-8. On doit encore à M. de Ste-Croix la publication des *OEuvres diverses de J.-J. Barthélemi*, Paris, an VI (1798), 2 vol. in-8. Il a enrichi le Recueil de l'académie des inscriptions et belles-lett. d'un gr. nomb. de *Mémoires*. On peut consulter la *notice* sur sa vie et les ouv. de M. de Sainte-Croix, par M. Silvestre de Sacy, et celle que M. Boissonnade a donnée dans le *Journal de l'Empire* du 6 avril 1809.

SAINTE-CROIX. V. Charpy, Ponce et Santa-Cruz.

SAINTE-MARIE V. Honoré.

SAINTE-MARTHE Nom d'une famille illustre par le grand nombre de ses memb qui ont marqué dans la théologie, les sciences et les lett., la poésie latine, et dans les emplois publics. Dreux Duradier, dans sa *Biblioth. du Poitou*, en mentionne quarante-cinq. Voici les principaux: — Sainte-Marthe (Charles de), le second des douze enfans de Gaucher de Ste-Marthe, méd. de François Ier, professait la théologie à Poitiers vers 1537. Accusé d'hérésie, il n'échappa à sa perte que par la protection de Marguerite de Valois. Il m. à peine âgé de 45 ans. Un seul de ses écrits lui a survécu; c'est l'*oraison funèbre* de sa bienfaitrice, en lat., Paris, 1550, in 4, trad. en franç. par l'auteur, et publié l'année suivante. — Sainte-Marthe (Gaucher II de), neveu du précédent, né à Loudun en 1536, changea son nom de *Gaucher* en celui de *Scévole*, suivant l'usage des sav. d'alors, défendit les droits de Henri III aux états de Blois, et occupa sous Henri IV plus. charges de finances. Deux fois maire de Loudun, il y fut nommé *Père de la Patrie* pour avoir sauvé cette ville du pillage, et il y mourut en 1623. Son *oraison funèbre* fut prononcée par le fameux Urbain Grandier (*v.* ce nom). Il a laissé: *Gallorum doctrinâ illustr.... Elogia*, etc., 1598, in-8; un recueil de *poèmes* latins, dans lequel on distingue *la Pædotrophie* (art d'élever les enfans à la mamelle), 1587, in-8, souv. réimp.; des *poésies* françaises; des *OEuvres mêlées*, en lat. et en français, Paris, 1573. in-4. — Sainte-Marthe (Abel de) ou Scévole II, fils aîné du précéd, né à Loudun en 1566, vécut sous quatre règnes. Louis XIII le fit conseiller-d'état et garde de la bibliothèq. de Fontainebleau. Il m. en 1652, laissant des *poésies*, des *discours* et des *plaidoyers*: ces dern. sont imprimés avec ceux de Corberon, Paris, 1693, in-4. — Sainte-Marthe (Abel II de), fils du précéd., m. octogénaire en 1706, était doyen de la cour des Aides et garde de la bibliothèq. de Fontainebleau. On a de lui un *discours* rempli de recherches curieuses sur cette bibliothèque, in-4. — Sainte-Marthe (Scévole III, et Louis de), frères jumeaux, fils du premier Scévole, nés à Loudun en 1571, partagèrent le même penchant pour l'étude, travaillèrent aux mêmes ouv., et obtinrent les mêmes succès. Le présid. de Thou a signalé leur savoir en déclarant qu'il leur devait des documens précieux. Louis XIV les nomma conseill.-d'état et

historiographes de France. Scévole III m. en 1650, et Louis en 1656. Ils ont laissé : *Histoire généalogique de la maison de France*, Paris, 1627-28, 2 vol. in-fol.; nouvelle édition, plus ample, mais non terminée, ibid., 1647 (les deux rendent l'ouv. complet); *Histoire généalogique de la maison de Beauvau*, ibid., 1626, in-fol.; *Gallia christiana*, Paris, 1656, 4 vol. in-folio. — SAINTE-MARTHE (Pierre de) ou SCÉVOLE IV, fils de Scévole III, né à Paris en 1618, obtint la survivance de son père comme historiographe du roi, et continua ses recherches généalogiques. — Son frère, NICOLAS-CHARLES, l'aida dans ce travail, qui valut à chacun d'eux le brevet de conseiller-d'état. Charles m. en 1662, et Scévole en 1690. Ce dernier a laissé de nombreux MSs. Parmi ses ouv. imp., nous citerons le *Traité historique des armes de France et de Navarre*, 1673, in-12. — SAINTE-MARTHE (Abel-Louis de), frère du précédent, né à Paris en 1621, fréquenta d'abord le barreau, entra en suite dans la congrégation de l'oratoire, en devint le 5ᵉ gén., travailla aussi à l'*Histoire généalogiq.* et au *Gallia christiana*; il passe pour avoir le plus enrichi ces ouv. Louis XIV lui accorda sa confiance pour la conversion des protestans. Mais ensuite, soupçonné de jansénisme, il fut contraint de se démettre du généralat des oratoriens, et m. peu de mois après dans la retraite, en 1697. On peut voir. dans le t. 5 de la *Bibliothèque de Poitou*, la *notice* de ses *poésies* latines. — SAINTE-MARTHE (Claude de), de la même famille, né à Paris en 1620, et m. en 1690, partagea les persécutions de ses confrères de Port-Royal. Il a écrit leur *Défense*, 1667 : la *préface* de leur *apologie* et plus ouv. de piété. — SAINTE-MARTHE (Denis de), de la même famille, né à Paris en 1650, et m. en 1725, fut général de la congrégation de St-Maur. Il a laissé un grand nomb. d'ouv., dont plus. sont remarquables par leur érudition, entre autres : *Traité de la confession auriculaire*, Paris, 1685, in-8; *Réponse aux plaintes des protestans*, 1688, in-12; *Vie de Cassiodore*, 1694, in-12; *Histoire de saint Grégoire-le-Grand*, 1697, in-4, qu'il traduisit en latin dans son édition des *œuvres* de ce saint.

SAINTE-PALAYE (JEAN-BAPT. de LA CURNE DE), savant littérat., né en 1697 à Auxerre, fit d'excellentes études, fut reçu membre de l'académie royale des inscriptions et belles-lettres en 1724, et se livra spécialement à des recherches sur l'hist. de France. La lecture qu'il faisait des vieux romanciers, pour y chercher des traces des mœurs de nos ancêtres, le conduisit à explorer l'origine de la chevalerie, et il publia ses observations dans une suite de *Mémoires* pleins d'intérêt et d'érudition. Il visita ensuite les plus riches dépôts littéraires de la France, fit dans le même but deux voyages en Italie, et recueillit 4,000 *notices* de manuscrits français, ainsi que des copies exactes des plus anciens monumens de notre langue. Ses travaux dans ce genre le firent admettre à l'académie française en 1758. Il était déjà des académies de La Crusca, de Florence, de Dijon et de Nanci. Il mourut du chagrin que lui causa la perte de son frère jumeau, en 1781. On a de lui un grand nombre de *mémoires* insérés dans le Recueil de l'académie des inscriptions et belles-lettres. Ceux qu'il a donnés sur la chevalerie ont été pub. séparém. sous ce tit. : *Mém. sur l'anc. chevalerie, considérée comme un établissement polit. et milit.*, Paris, 1759-81, 3 vol. in-12 : ces mémoires ont été réimp. en 1826, 2 vol in-8, avec une *introduction* et des *notes historiq.*, par M. Charles Nodier, trad. en polonais et en allemand. On a encore de Ste-Palaye : *Lettre* sur le projet d'une place pour la statue du roi (Louis XV); *Lettre à Bachaumont* sur le bon goût dans les arts et dans les lettres, 1751, in-12. Les MSs. laissés par Sainte-Palaye forment plus de 100 vol. in-f., dont 40 ont été acquis pour le roi. On trouve une *Notice* sur cet écrivain dans le *Nécrologe*, mois de mars 1782.

SAINTES (CLAUDE de). V. SAINCTES.

SAINT-EVREMOND (CHARLES MARGUETEL DE SAINT-DENIS, seigneur de), littér., né en 1613, près de Coutances, fut homme de cour, écrivain spirituel, quelquefois profond, et jouit pendant sa vie d'une réputation extraordin., duo autant à sa conversation brillante et caustique qu'au propre mérite de ses *opuscules*, qui ne furent jamais imprimés de son aveu. Les libraires tâchaient de se les procurer manuscrits, et, lorsqu'ils ne pouvaient y parvenir, ils lui attribuaient les ouvrages d'auteurs obscurs; de là ce mot connu : *Faites-moi du Saint-Evremond.* Une lettre satiriq., qu'il écrivit sur la paix des Pyrénées, lui fit encourir la disgrâce de la cour, et, pour éviter la Bastille, il s'exila en Anglet. en 1662, et y resta jusqu'à sa mort, arrivée en 1703. Il avait brillé à Londres, comme à Paris, au sein des prem. sociétés. Charles II et Guillaume III le recevaient dans leur intimité. Il faisait le charme des cercles de la duchesse de Mazarin, qui était venue partager son exil. Enfin, on louait encore son esprit, lorsqu'il était nonagénaire. Ses principaux écrits sont : *Observations sur Salluste et sur Tacite*; *Observations sur les divers génies du peuple romain*; *Reflexions sur la tragédie et la comedie*; *Discours sur les belles-lettres et la jurisprudence*; un *Parallèle de Condé et de Turenne.* La prem. édition complète et authentique de ses *OEuvres* a été publiée à Londres, 1705, 3 vol. in-4, par Desmaiseaux et Silvestre, avec une *vie* de l'aut. La plus estimée est celle d'Amsterdam, 1726, 7 vol. in-12. En 1804, Desessarts a publié : *OEuvres choisies de St-Evremond*, 1804, in-12. On a aussi l'*Esprit de St-Evremond* (par Deleyre), précédé d'une *Notice* sur cet écrivain, 1761, in-12.

SAINT-FLORENTIN (LOUIS PHÉLYPEAUX, comte de), fils du ministre d'état marquis de La Vrillière, né en 1705, occupa lui-même pendant 52 ans plusieurs ministères, notamment celui de la maison du roi, auquel on avait réuni les affaires génér. de la religion protestante. Louis XV, pendant la guerre de Flandre (1744), le chargea de la direction intérieure du royaume, et le créa duc en 1770. A l'avènement de Louis XVI, il fut obligé de prendre sa retraite. L'académie des sciences et celle des belles-lettres l'avaient nommé leur membre honoraire. L'opinion publique ne lui fut jamais favorable. On l'accusait de prodigalités, de mœurs trop faciles, et surtout d'avoir abusé des lettres de cachet. Il mourut en 1777. Son nom est resté à une rue de Paris, où il avait fait bâtir un superbe hôtel.

SAINTE-FOIX (GERMAIN-FRANÇ. POULLAIN de), littérateur, né à Rennes en 1698, fut d'abord mousquetaire, puis lieuten. de cavalerie, et quitta la profession des armes pour se livrer à la littérat., sans abandonner toutefois ses habitudes milit. Son caractère caustique et querelleur lui a laissé la réputation d'un bretteur. Ecriv. spirituel et fécond, mais peu soumis aux règles consacrées, il a donné au théâtre une vingtaine de pièces. *L'Oracle* seul s'est joué assez long-temps. Il est réimprimé dans le *Répertoire du Théâtre-Français*, avec une *Notice* de M. Fiévée sur l'aut. Ses *Lettres turques* ont eu quelque vogue, d'abord sous le tit. de *Lettres de Nedim Coggia*, 1732, in-12. On ne lit plus guère que ses *Essais sur Paris*, 1754, réimp. plusieurs fois. Nommé historiogr. de l'ordre du Saint-Esprit, il a rempli ses fonctions en publiant l'*Histoire* de cet ordre, 1667 et suiv., 2ᵉ édition, 1774, 2 vol. in-12. Il mourut en 1776. Ses *OEuvres* ont ont été recueillies en 6 vol. in-8, 1778, avec un *Eloge historique*.

SAINT-GELAIS (OCTAVIEN de), poète français, évêque d'Angoulême, né à Cognac vers 1466, a traduit plusieurs parties de Virgile et d'Ovide, et

laissé quelques poèmes, ouvrages de sa jeunesse, tels que *la Chasse d'Amours*, 1509, in-fol. On a aussi de lui : le *Séjour d'honneur*, Paris, 1526, in-4, et le *Trésor de la noblesse*, ibid., in-4. Il mourut en 1502. — SAINT-GELAIS (Jean de), son frère, a écrit une *Histoire de France*, depuis 1270 jusqu'à 1510. Cet ouvrage estimé a été publié par Th. Godefroy, Paris, in-4, 1622.

SAINT-GELAIS (MELLIN de), poète et music., né à Angoulême en 1491, fils nat., selon les uns, et, selon d'autres, neveu d'Octavien (*voy.* l'article précédent), fut homme de cour, aimé et protégé de François Ier, qui lui donna l'abbaye de Reclus, diocèse de Troyes, et le nomma aumônier du dauphin. Il était l'ami de Marot, qu'il a égalé quelquefois. On lui attribue l'introduction dans notre poésie du *sonnet* et du *madrigal*, imités des Italiens. Il mourut en 1558. La *Sophonisbe* du Trissin, traduite par lui, fut représentée à Blois en 1559, et imprimée la même année à Paris, in-8. Son *Histoire de Genièvre*, imitée de l'Arioste, et terminée par Baïf, ne parut qu'en 1572. La dern. édit. de ses *poésies* latines et françaises est de 1719, Paris, Coustelier, in-12. On trouve des détails sur sa vie dans la *Bibliothèque française* de l'abbé Goujet, t. 2 ; et dans les *Vies des poètes français*, par Colletet, in-4, MS.

SAINT-GENIS (AUGUSTE-NICOLAS de), avocat au parlement et audit. des comptes, né à Vitry-le-Français en 1741, et m. en 1808, fut profond légiste dans la prem. moitié de sa carrière, et savant agronome dans sa retraite de Pantin. Il avait recueilli, pour faire un *Dictionnaire des lois*, la collection des ordonnances royales depuis le commencement de la monarchie. Elle a été achetée par M. Barbier pour la Bibliothèque du conseil d'état. On a de lui : une *Défense des droits du roi contre les prétentions du clergé*, etc., 1785, in-4, et quelques *Mémoires* assez curieux dans les *Annales de l'agriculture française*, par M. Tessier. Une *Notice* sur sa vie et ses travaux, publ. en 1808 par M. ***, a été reproduite avec des *additions*, par M. A.-A. Barbier, dans les *Annales encyclopédiq.*, 1817, t. 3, p. 59.

SAINT-GEORGE (N..., chevalier de), mulâtre, né à la Guadeloupe, en 1745, du fermier-général de Boulogne et d'une négresse, fut amené fort jeune en France, où il déploya une aptitude extraordinaire dans les arts d'agrément, sans toutefois négliger les études sérieuses; mais il ne suivit ces dernières que pour en obtenir l'instruct. d'un homme bien élevé, tandis qu'il devint très-remarquable dans l'escrime, la danse, la musique, l'équitation, et c'est surtout dans l'escrime qu'il ne connut point de rival. La richesse de sa taille et la beauté de ses formes, la force du corps, la grâce et la vivacité de son esprit, enfin une gr. bonté de caractère et beauc. de générosité ajoutaient à tous ses talens ; aussi obtint-il de brillans succès dans le monde. D'abord mousquetaire, puis capitaine des gardes du duc de Chartres (duc d'Orléans), dont il était le protégé et le confident, il figura dans les premiers mouvemens de la révolution, et leva un corps de chasseurs à cheval à la tête duquel il fit ses prem. campagnes. Arrêté dans les tourmentes politiques, il recouvra la liberté au 9 thermidor, et m. en 1799 d'un ulcère vésical négligé. Il avait composé les *partitions* de plusieurs opéras comiques, qui n'ont pas eu de succès. On y remarquait de la délicatesse, mais point d'imagination. Il a été plus heureux dans ses *œuvres* légères et détachées. Plusieurs ont eu de la vogue, entre autres le *Menuet* qui porte son nom. La Boessière, le fils, en tête de son *Traité de l'art des armes*, a donné une *Notice historique* sur Saint-George. On peut aussi consulter la *Correspondance* de Grimm, années 1776, 1777, 1778.

SAINT-GEORGE (DAVID de). V. DAVID.

SAINT-GÉRAN. V. GUICHE.

SAINT-GERMAIN (CLAUDE-LOUIS, comte de), ministre de la guerre sous Louis XVI, était né en 1707 près de Lons-le-Saulnier. Il embrassa d'abord la carrière de l'enseignement sous les jésuites, et l'abandonna bientôt pour entrer dans un régiment dont son père était colonel. Le désir d'un prompt avancement lui fit prendre du service en Allemagne, où, distingué et protégé du prince Eugène, il devint feld-maréchal-lieuten. Rentré en France par l'entremise du maréchal de Saxe, il se distingua dans les guerres de Flandre et de Prusse, rallia l'armée après la malheureuse affaire de Rosback, protégea la retraite de Minden, et eut une grande part au succès de Corbach. Malgré sa conduite héroïque et sans doute à cause de son caractère ombrageux, il s'était fait des ennemis. Il quitta de nouveau la France, demanda du service au Danemarck, et y fut bientôt feld-maréchal-général, chargé de réorganiser l'armée. Sa sévérité ayant déplu au gouvernement, il prit sa retraite, et vint habiter l'Alsace, où il s'occupa de travaux agricoles. La faillite d'un banquier de Hambourg, chez lequel il avait placé sa fortune, le laissa tout à coup sans ressources. Les offic. allemands au service de France se réunirent pour lui offrir une pension ; action généreuse qui déplut au ministre, mais qui du moins lui fit comprendre St-Germain parmi les pensionnaires de la cassette du roi. Il rédigea alors des *mémoires* sur le système milit., et les envoya au maréchal du Muy, qui les oublia; mais, à la m. de ce ministre, Turgot en eut connaissance, et fit appeler St-Germain au ministère de la guerre (en 1775). Le courrier qui lui porta cette nouvelle le trouva labourant son champ. Ses réformes et son austérité soulevèrent la noblesse, qui toutefois ne put lui contester de grands talens, des vues droites et élevées. L'armée lui dut la suppression de la peine de mort contre les déserteurs ; mais elle lui reprocha avec amertume l'introduction de la discipline allemande. On ne citait plus que ses coups de plat de sabre. Il avait blessé l'honneur français. On lui prêta bientôt toutes les fautes de ses collègues au ministère. Il donna sa démission en 1777, se retira sans fortune, obtint de Louis XVI une pension de 40,000 liv., et mourut en 1778. Il a laissé des *Mémoires*, Amsterdam, 1779, in-8. Sa *Correspond. avec Pâris Duverney*, Londres, 1789, 2 vol. in-8, est précédée de sa *vie*. M. A.-A. Barbier attribue la rédaction de ses *Mémoires* à l'abbé de La Montagne (V. *Dictionnaire des anonymes*, n° 11,519). Le baron de Wimpfen a pub. en 1780 : *Commentaires sur les Mémoires de Saint-Germain.* Une *Notice* sur Saint-Germain, par M. Dacier, a été insérée dans les *Mémoires* de la société d'émulation du Jura, 1822.

SAINT-GERMAIN (N., comte de), aventurier fameux du dern. siècle, dont on n'a jamais su le véritable nom ni l'origine, était doué de beaucoup d'esprit, d'un vaste savoir, d'une éloquence facile, mais le modèle des charlatans. Il prétendait avoir vécu dans les temps reculés, et posséder tous les secrets possibles. Sa fortune mystérieuse consistait en pierres précieuses et en argent comptant. Lié avec tout ce que la cour avait de plus distingué, il fut même admis dans l'intimité de Louis XV. On le croyait fils d'un juif portugais. Il mourut obscur en 1784. Les *Mémoires* de Mme du Hausset, ceux du baron de Gleichen, Grosley (*Œuvres inédites*), donnent des détails curieux sur ce précurseur de Cagliostro. On croit que ce qui procura à ce charlatan des ressources pécuniaires assez considérables pour en imposer au vulgaire, c'est qu'il fut employé comme espion par différens ministres.

SAINT-GERMAIN (l'abbé de). V. MORGUES.

SAINT-GILLES (JEAN de), connu aussi sous les noms de *Jean de Saint-Alban* et de *Joannes*

Anglicus, doct. en théologie et en médecine, né en Angleterre vers 1168, professa en France avec éclat, et devint prem. médecin de Philippe-Auguste. On le regarde comme un des fondateurs de l'ordre des *Jacobins*. Il mourut vers 1255, laissant quelques écrits théologiq. On lui attribue, comme méd., le traité *de Formatione corporis*, et *Prognosticæ et Practicæ medicinales*.

SAINT-HAOUEN. V. Lecout.

SAINT-HUBERTI (Antoinette-Cécile CLAVEL, plus connue sous le nom de), célèbre actrice de l'Opéra, était née vers 1756 à Toul, ou, selon d'autres, à Thionville, Strasbourg ou Manheim. Cette incertitude provient de ce que, fille d'un milit., elle le suivit en div. pays, et l'attention ne put se porter que sur ses talens, qu'elle commença à déployer en Allemagne. Son début à l'Opéra est de 1777. Alors pauvre et sans protect., elle y fut d'abord peu remarquée, d'autant plus qu'elle n'était pas jolie. C'est Gluck qui sut l'apprécier. Douée d'un esprit juste et d'une sensibilité exquise, elle réunit bientôt à un degré encore inconnu les qualités de la comédienne et de la cantatrice. Aucune autre n'a pu jusqu'à présent lui être comparée, surtout dans la *Didon* de Piccini. L'Opéra lui doit la réforme des costumes, si longtemps ridicules sur tous nos théât. Intimem. liée avec le comte d'Entraigues, elle le suivit dans l'émigration, et devint son épouse en 1791. Tous deux sont morts assassinés à Londres en 1812, événem. qu'on attribue à leurs relations politiq. sur le continent. — V. Entraigues.

SAINT-HURUGE (N.; marquis de), agent révolutionnaire, né dans le Mâconnais vers 1750, suivit d'abord la carrière milit., voyagea ensuite dans diverses parties de l'Europe, dissipant la plus gr. partie de son patrimoine, fut enfermé, à son retour en France, dans un château-fort, pour une affaire d'honneur, et ensuite à Charenton par lettres de cachet sollicitées par sa famille, en punition de son inconduite. Ayant obtenu sa liberté en 1784, il passa en Anglet., puis reparut à Paris en 1789, se mit à la tête des groupes qui se formaient à cette époque dans le jardin du Palais-Royal, prit part à tous les mouvemens populaires qui eurent lieu depuis le 13 juillet de la même année jusqu'au 10 août 1792, et fit, dans l'intervalle, quelques voyages en Anglet. Comme il appartenait au parti de Danton, après la chute de ce chef, il fut renfermé au Luxembourg; mais il en sortit après le 9 thermidor. Il resta dès-lors dans l'obscurité, ne fut employé ni sous le direct. ni sous Bonaparte, et mourut à Paris vers 1810.

SAINT-HYACINTHE (Hyacinthe CORDONNIER, plus généralement connu sous le nom de THEMISEUIL de), littér., né à Orléans en 1684, obtint, après avoir perdu son père, en 1701, la protection de la famille du célèbre Bossuet (qu'on a indignement calomnié, en faisant passer Saint-Hyacinthe comme le fruit d'un mariage secret de ce grand prélat avec Mlle de Mauléon). Entré au service comme officier de cavalerie, il fut fait prisonnier à la bataille de Hochstett (1704), et conduit en Hollande. A son retour en France, il passa quelques années à Troyes, paraissant avoir renoncé à la carrière milit. Cependant, excité par sa mère, il avait résolu d'aller offrir ses services à l'aventureux Charles XII, lorsque la nouvelle de la défaite de Pultawa, qu'il apprit en débarquant à Stockholm, fit avorter son projet. Il revint en Hollande, où il se perfectionna dans les langues anciennes, et apprit l'italien, l'anglais et l'espagnol, dans l'intention de tirer parti de ses connaissances; mais il contracta des dettes, et épuisa toutes ses ressources. Obligé de quitter la Hollande à la suite d'une intrigue amoureuse, il rentra en France, pour y être bientôt forcé d'en sortir par suite d'une aventure du même genre. Réfugié de nouveau en Hollande, il s'adjoignit à plus. savans et littérat., tels que s'Gravesande, Sallengre, Prosper Marchand, etc., pour la rédact. d'un *Journal littéraire*, dont il avait conçu le plan pendant son prem. séjour. Le premier cahier de ce recueil en assura le succès. Saint-Hyacinthe s'occupa encore de plus. autres ouvrages. Celui auquel il doit sa réputat. est le *Chef-d'Œuvre d'un inconnu*, qu'il publia en 1714. Cette critique ingénieuse et piquante de l'abus de l'érudition obtint un succès extraordinaire, et frappa le pédantisme d'un coup dont il ne s'est jamais relevé. Saint-Hyacinthe passa ensuite en Anglet., fut admis à la société royale de Londres, quitta cette ville en 1734, pour venir s'établir à Paris, se retira au bout de quelques années dans un bourg, patrie de son épouse, près de Breda, et y mourut en 1746. Ses ouvrages sont : *le Chef-d'œuvre d'un inconnu, poème heureusement découvert, et mis au jour par le docteur Chrysostome Mathanasius*, La Haye, 1714, in-12; souvent réimp. (l'édition la plus complète est celle publiée par P.-X. Leschevin, Paris, 1807, 2 forts vol. in-8, avec une *notice* sur la vie et les ouvrages de St-Hyacinthe); *Lett. à mad. Dacier*, sur son liv. des Causes de la corrupt. du goût, La Haye, 1715, in-12, très-rare; *Mém. littér.*, ibid., 1716, in-8; *Entretiens*; etc. (écrit relatif à la conspirat. du marquis de Cellamare), ibid., 1719, in-12; *Lettres écrites de la campagne*, ibid., 1721, in-8; *Lettre critique sur la Henriade*, Londres, 1728, in-8; *Mém. concernant la théol. et la morale*, Amsterd., 1732, in-12; *Histoire du prince Titi*, Paris, 1735, 3 vol. in-12; *la Conformité des destinées*, et *Axiamire*, ou *la Princesse infortunée*, nouvelles, ib., 1736, in-12; *Recueil* de div. écrits sur l'amour et l'amitié, la politesse, etc., ib., 1736, in-12 (suiv. M. Barbier, *Dictionn. des anonymes*, n° 15450, St-Hyacinthe n'a fourni qu'une seule pièce à ce *Recueil*; les autres sont de différens aut.); *Recherches philosoph. sur la nécessité de s'assurer par soi-même de la vérité*, etc., Rotterdam et Londres, 1743, in-8. Outre sa part au *Journ. littéraire* (La Haye, 1713 et années suivantes, 24 vol. in-12), St-Hyacinthe a travaillé encore à l'*Europe sav.*, (ib., 1718-20, 12 vol.), et a publié des édit. du *Traité du poème épique*, du P. Le Bossu, et des *Réflexions nouv. sur les femmes*, de Mme de Lambert.

SAINT-JEAN (Henri). V. Bolingbroke.

SAINT-JORRI (Pierre Du FAUR de), en latin *Petrus Faber*, juriscons., né à Toulouse en 1540, très-proche parent du célèbre Faur de Pibrac, suivit à Bourges les leç. de Cujas, fut d'abord nommé maître des requêtes, puis conseiller au parlement de Toulouse, fut député par sa compagnie aux états de Rouen, et montra tant de fermeté dans sa conduite, que Henri IV lui donna la place de premier président de ce même parlement, qu'il remplit jusqu'à sa m., arrivée en 1600. Ce magistrat mérita par son érudition les éloges de Scaliger, de Juste-Lipse et des autres savans de son siècle. Nous citerons de lui : *Commentarius de regulis juris antiqui*, Lyon, 1566, in-fol.; *Semestrium Liber primus, secundus et tertius*, Paris, 1570-1595, 3 v. in-4; Lyon, 1598, id.; *Dodecamenon, sive de Dei nomine et attributis*, Paris, 1588, in-8; *Agonosticon, sive de Re athleticâ Ludisque veterum*, Lyon, 1590, 1595, in-4, réimp. dans le t. 8 du *Thesaurus antiquitatum græcar.*, de Gronovius. Teissier, et d'après lui d'autres biographes lui attribuent encore les *Comment. in libros academicos Ciceronis*, Lyon, 1601; Paris, 1611, in-8, dont M. Boissonnade (*Biographie univ.*, XIV, 4) donne comme aut. un certain *Petrus Faber*, prof. d'hébreu à La Rochelle à la fin du 16e S. (*v.* Faber).

SAINT-JORRY. V. Rustaing.

SAINT-JOSEPH (Pierre FOGLIA, plus connu sous la désignation de P. Matthieu de), missionnaire, de l'ordre des carmes déchaussés, né

près de Capoue en 1617, étudia d'abord la médecine, fut reçu docteur à l'âge de 21 ans, prit ensuite l'habit monastique à Naples, en 1639, fut ordonné prêtre, partit pour les missions d'Orient, débarqua en Syrie, passa 46 ans, tant dans cette contrée que dans plus. autres, et m. à Taffa, près de l'embouchure de l'Indus, en 1691. Il avait acquis une grande connaissance des langues orient., et perfectionné, par des observations nombreuses, son savoir en médecine et en botanique. Cajetan a donné une *Notice* sur la vie de ce missionnaire dans l'*Istoria botanica* de Zanoni. — Isidore de SAINT-JOSEPH, carme, né à Douai selon les uns, et, suivant les autres, à Dunkerque, m. à Rome en 1666, définiteur-général de son ordre, avait d'abord enseigné la théologie et la philosophie dans les Pays-Bas. Il fut appelé ensuite comme profess. de controverse dans la capitale du monde chrétien, et devint consulteur du saint office. Entre autres ouv., on cite de lui : *Vita et Epist. spirituales Joannis à Jesu Mariâ carmelitæ*, Rome, 1649, in-24, et une *Histoire des carmes de la congregation d'Italie*, publiée par le P. Pierre de St-André, 1671, 2 v. in-fol. — V. ANGE DE ST-JOSEPH.

SAINT-JULIEN (PIERRE de), historien, né vers 1520 dans le diocèse de Châlons, développa de bonne heure son goût pour les recherches historiques, embrassa l'état ecclésiastique, devint protonotaire apostolique, parcourut la France et l'Italie, visitant les bibliothèques et les archives des maisons religieuses, notamment celles de la Bourgogne et les cabinets des curieux. Adversaire déclaré du protestantisme, il embrassa le parti de la ligue avec chaleur, et mourut en 1593 à Châlons-sur-Saône, où il était doyen du chapitre. On a de lui : la traduction de deux *opuscules* de Plutarque, Lyon et Paris, 1546, in-8; *de l'Origine des Bourguignons, et Antiquité des états de Bourgogne*, etc., Paris, 1581, in-fol.; *Gemelles*, ou *Pareilles recueillies de divers auteurs, tant grecs, lat. que françois*, Lyon, 1584, in-8; *Mélanges historiques*, ou *Recueil de diverses matières, la plupart paradoxales et néanmoins vraies*, Lyon, 1589, in-8. On lui attribue encore l'écrit suivant : *Discours par lequel il apparoîtra que le royaume de France est électif et non héréditaire*, 1591, in-8 de 61 pages, digne production du génie de la ligue, que d'audacieux libellistes voudraient raviver de nos jours. St-Julien a laissé quelques manuscrits cités par Niceron et par Papillon (*Biblioth. de Bourgogne*), et conservés à la Bibliothèque du Roi.

SAINT-JULIEN (LOUIS-GUILLAUME BAILLET, baron de), littérat. du 18e siècle né et m. à Paris, n'est connu que comme aut. de divers opusc., tels que : *Réflexions sur quelques circonstances présentes* (Exposition des tableaux au Louvre), 1748, in-12; *la Peinture*, poème, 1755, in-12, 1756, in-8; *Satires nouvelles et autr. pièces*, 1754, in-8; *Œuvres mêlées*, 1758, in-12; *Manière d'enluminer l'estampe posée sur la toile*, 1773, in-8; *l'Art de composer et faire des fusées volantes et non volantes*, 1775, in-8.

SAINT-JURE (JEAN-BAPTISTE de), écrivain ascétique, né à Metz, en 1588, fut admis à l'âge de 16 ans dans l'institut des jésuites, se consacra particulièrement à la direction des consciences, fut du nombre des jésuites qui passèrent en Anglet. sous Charles Ier, et revint ensuite à Paris, où il m. en 1657. On a de lui : quelq. écrits ascétiques dans un style suranné et qu'on ne lit plus; une *Vie de M. de Renty*, publiée en 1651, in-4, souv. réimp., traduite en italien et en anglais, et reproduite par P. Poiret, pasteur protestant, sous ce titre : *le Chrétien réel*, Cologne, 1701, in-12.

SAINT-JUST (ANTOINE), memb. de la convention nationale, né en 1768 à Decize dans le Nivernais, venait à peine de terminer ses études à Soissons, lorsque la révolution éclata. Il en adopta les principes avec ardeur, comme la plupart des jeunes gens de cette époque, se fit remarquer dans le département de l'Aisne, où son père, ancien officier, avait fixé sa résidence, et fut nommé député de ce même département à la convention nationale. Il débuta dans cette assemblée par un discours sur la question de mettre Louis XVI en jugement (13 nov. 1792), et s'appuyant des exemples de l'hist. de Rome et d'Anglet., il prétendit que le roi devait être jugé, non comme *citoyen*, mais comme *ennemi*, comme *rebelle*, et que tout Français avait sur lui le droit que Brutus avait eu sur César. La perte du monarque étant devenue ainsi son idée fixe, St-Just devait prendre nécessairem. la part la plus active à la condamnat. : aussi vota-t-il la m. sans appel et sans sursis. Dans le même temps, n'ayant guère d'autre guide que son érudition de collége et quelques lectures faites à la hâte, il discutait à la tribune les quest. les plus importantes et les plus difficiles de la politique et de l'administration. Il avait un plan formé, comme on le voit par ses discours, et, jugeant peut-être mieux que ses collègues de la position où ils se trouvaient, il voulait concentrer le pouvoir dans la convention, et imposer à l'Europe par la terreur. Ce fut lui qui proposa aux memb. de l'assemblée de diriger eux-mêmes les opérations milit., ou du moins de s'en faire rendre compte par le ministre de la guerre, sous l'intervention du conseil exécutif. Il appuya le projet présenté par Dubois de Crancé (*v.* ce n.), sur l'organisation de l'armée, en s'efforçant toutefois de soumettre le milit. au pouvoir législat. Plus tard, il développa un projet de constitution, et fut adjoint, pour cet objet, au comité de salut public. Il eut une grande part au mouvement qui renversa le parti dit de la *Gironde*, le 31 mai 1793, et ce fut lui qui fit le rapport sur les proscriptions qui suivirent cette journée. Membre du comité de salut public, il fut un de ceux qui contribuèrent le plus à augmenter les pouvoirs de ce nouveau gouvernement. Les Autrichiens ayant forcé les lignes de Weissembourg, sur la frontière du Rhin, et l'armée républicaine se trouvant alors dans une position très-critique, St-Just fut envoyé sur ce point avec un de ses collègues, nommé Lebas, et tous deux prirent les mesures les plus rigoureuses pour rétablir les affaires de la république. En rendant compte de cette mission à l'assemblée, Robespierre s'exprimait ainsi : « Saint-Just a rendu les services les plus éminens, en créant une commission populaire qui s'est élevée à la hauteur des circonstances, en envoyant à l'échafaud tous les aristocrates municipaux, judiciaires et militaires. Ces opérations patriotiques ont réveillé la force révolutionn... » A son retour à Paris, Saint-Just, lié avec Robespierre depuis 1791, devint de plus en plus son confident intime. Il fut nommé président de la convention le 19 fév. 1794, et il acquit dès-lors la plus grande influence dans le gouvernem. « Osez, dit-il un jour dans un rapport qu'il faisait au nom du comité de salut public, osez : ce mot renferme toute la politique de notre révolution... Ceux qui font des révolutions à moitié ne font que se creuser des tombeaux. » Il se chargea de faire les rapports contre ses collègues Danton, Lacroix, Hérault de Séchelles, Chabot, etc., et il y établit l'accusation sur les motifs les plus vagues et les plus spécieux. Les décrets qu'il provoquait ne donnaient pas lieu à la plus légère discuss. au milieu de la convent., ni même dans les comités auxquels il les soumettait. A la fin d'avril (1794), il fut envoyé en mission à l'armée du Nord, alors sur la Sambre, et il y mit, comme à l'armée du Rhin, la terreur à l'ordre du jour. Accouru à Paris peu de temps avant la journée du 9 thermid., pour seconder les desseins de Robespierre, il le défendit presque seul à la tribune, lorsque la majorité de la convention s'éleva contre ce tyran. Il partagea sa proscription, et pé-

rit avec lui sur l'échafaud le 10 therm. (28 juillet 1794). On a de St-Just : *Organt*, poème en 20 ch., 1789, 2 v. in-8 (quelques exempl. renferment une clef imprimée du sujet et des personnages de cet ouvrage); *mes Passe-Temps*, ou *le nouvel Organt de* 1792 (poème lubrique en 20 chants), *par un député à la convent. nationale*, Paris, 1792, 2 part. in-8; *Rapports faits à la convention nationale*, sur les personnes incarcérées; sur les factions intérieures et de l'étranger; contre Danton, Fabre d'Eglantine, Lacroix, Phélippeaux, Camille Desmoulins, etc.; sur la police générale, etc., les crimes des factions, etc., etc (les frères Baudouin ont publié, en 1828, *Papiers saisis chez Robespierre, Saint-Just et autres*, 4 vol. in-8); *Fragm. sur les institutions républicaines*, ouv. posthume, 1800, in-12. — Un autre St-Just (Louis Léon), qui prenait le tit. de marquis de Fontvieille, et dont on ignore l'époque de la m., a publié : *Esprit de la révolution et de la constitution de la France*, sans date.

SAINT-LAMBERT (Charles-François, marquis de), poète français, né en 1717 à Vezelise en Lorraine, d'une famille noble, mais pauvre, fut voué, de bonne heure, à la carrière militaire, et entra dans le corps des gardes lorraines; mais après la paix d'Aix-la-Chapelle en 1748, il s'attacha à la cour du roi Stanislas; et c'est là qu'il connut la marquise du Châtelet (*v.* ce nom), avec laquelle il vécut dans l'intimité. Après la m. de cette dame, il vint à Paris, et se lia particulièrem. avec Duclos, Diderot, Grimm, J.-J. Rousseau, et autres philosophes et littérat. distingués de l'époque. A la m. du roi Stanislas, il vendit la charge d'exempt des gardes du corps qu'il exerçait près de ce monarque, obtint un brevet de colonel au service de France, fit en cette qualité les campagnes de 1756 et 1757, et renonça ensuite à l'état militaire, où il s'était peu fait remarquer, pour se consacrer exclusivem. aux lettres et aux plaisirs du grand monde. Il commença par lire dans plus. cercles quelq. poésies fugitives et des fragm. d'un poème sur les saisons, auquel il travaillait depuis long-temps : et ces lectures le placèrent dès-lors au nombre des poètes les plus à la mode. Il devint ensuite un des collaborat. de l'Encyclopédie. En 1769, il publ. son poème des *Saisons*, qui fut accueilli avec enthousiasme par le parti philosophiq., quelq. contes, des poésies fugitives et des fables orientales. Ces productions, surtout la prem., ouvrirent à leur auteur les portes de l'acad. franç., où il fut reçu le 23 juin 1770 Jusqu'en 1793, époque de la destruction de ce corps littéraire, Saint-Lambert se montra fort assidu à ses séances, s'occupant toujours de littérature; mais ensuite il se retira dans la vallée de Montmorenci, où il possédait (à Eaubonne) une habitat. voisine de celle de Mme d'Houdetot, avec laquelle il avait depuis long-temps contracté une liaison intime. Il sortit de cette retraite en 1800, pour assister aux réunions qui eurent lieu à Paris dans le but de reconstituer l'acad. française. Admis dans cette académie, constituée sur de nouvelles bases comme classe de littérature française, deuxième section de l'inst. national., St-Lambert m. peu de jours après, en 1803. On a de lui (outre son poème des *Saisons*, ses *Poesies fugitives*, ses *Contes*, ses *Fables orientales* et ses *articles* dans l'Encyclopédie) les ouv. suiv. : *Mémoire sur la vie de Bolingbroke*, Paris, 1796, in-8; *Principes des mœurs chez toutes les nations*, ou *Catechisme universel*, ouv. auquel l'aut. travailla pendant plus de 40 ans, achevé en 1788, mais qui ne fut pub., par parties successives, que de 1798 à 1801, 5 vol. in 8, sous le titre d'*OEuvres philosophiques de St-Lambert*. Cet ouv., qui n'avait eu presque aucun succès lors de son entière publicat., fut cependant jugé digne du gr. prix de morale, par le jury que nomma Napoléon, en 1806, pour adjuger les prix décennaux; et ce choix ne contribua pas peu, dit-on, à jeter du ridicule sur cette distribution de prix à laquelle Napoléon renonça.

SAINT-LO (Alexis de), missionnaire, né en Normandie vers la fin du 16e S., d'une famille protestante, embrassa le catholicisme, entra dans l'ordre des capucins, alla prêcher l'évangile en Amérique et en Afrique. revint ensuite en France, et m. à Rouen en 1638, après avoir donné le récit de ses travaux apostoliq. dans un ouv. intitulé : *Relation du voyage au Cap-Vert*, Paris et Rouen, 1637, in-12. C'est la prem., écrite en franç., où l'on trouve des détails sur les nègres qui habitent entre le Sénégal et la Gambie.

SAINT-LUC (François d'ESPINAY de), l'un des plus braves capitaines du 16e S., issu d'une ancienne famille de Normandie, obtint la faveur de Henri III, qui le nomma gouverneur de Brouage et de la Saintonge. Ayant eu l'indiscrétion de révéler à sa femme une intrigue amoureuse du monarque, et craignant le ressentiment de celui-ci, il s'exila volontairem. de la cour pour se renfermer dans la place que nous venons de nommer. Plus tard il suivit le duc d'Anjou dans les Pays-Bas, et revint ensuite à Brouage, qu'il défendit contre les protestans. Fait prisonnier à la bataille de Coutras, il resta fidèle au parti de Henri IV, et servit ce prince avec zèle. Il fut chargé de négocier avec le duc de Brissac, son beau-frère, pour la reddition de Paris, et entra dans cette ville avec les prem. détachem. de l'armée royale. Henri IV récompensa ses services par plus. commandem. importans, par le collier du St-Esprit et par la charge de grand-maître de l'artillerie. Saint-Luc fut tué au siége d'Amiens en 1597.—Saint-Luc (Timoléon d'Espinay de), fils du préc., maréch. de France, né vers 1580, accompag. d'abord Sully dans son ambassade en Anglet., entra dans la marine, se signala dans la guerre contre les Rochellois, fut nommé vice-amiral, obtint plus tard, en échange du gouvernem. de Brouage, qu'il avait hérité de son père, le titre de lieutenant-général de la Guienne, reçut le bâton de maréchal en 1628, et m à Bordeaux en 1644.

SAINT-MARC (Barthélemi de). V. Baccio della Porta.

SAINT-MARC (Charles Hugues LEFEBVRE de), savant littérat., né à Paris en 1698, entra d'abord au service comme sous-lieuten. dans un régiment d'infanterie, et voulut ensuite suivre l'état ecclésiastiq; mais déçu dans ses espérances de fortune, il se fit forcé pour vivre, de se charger de quelq. éducations particulières. Se livrant en même temps à la littérat., il composa une pièce lyrique, intit. *le Pouvoir de l'Amour*, qui eut quelq. succès. Entraîné ensuite vers des études plus sérieuses, il donna des édit. de plus. ouvr. de divers aut. avec des notes, et composa quelq. écrits qui décèlent ses connaissances étendues et variées; il m. en 1769. Les édit. qu'il a pub. sont les suivantes : *Mém. de Feuquières*, 1736; *la Médecine des Pauvres*, par Hecquet, 1745; *Histoire d'Angleterre*, de Rapin-Thoyras, 1745-1749, 16 vol. in-4; *OEuvres de Boileau*, 1747, 5 vol. in-8; *OEuvres de Pavillon*, 1750, *de Chaulieu*, 1751; *Voyage de Chapelle et Bachaumont*, 1755; *Poésies de Malherbe*, 1757, in-8; *Poésies de Lalanne*, du marquis de Montplaisir, de Saint-Pavin et de Charleval, 1759, 4 part. en 2 vol. in-12. L'ouv. le plus important de Saint-Marc est l'*Abrégé chronologique de l'Histoire d'Italie*, *depuis la chute de l'empire d'Occident*, Paris, 1761-70, 6 vol. in-8. Ses autres écrits consistent en quelq. opuscules peu remarquables. Il a rédigé les tom. 17, 18 et partie du 19e de l'ouv. périodiq. intit. *le Pour et le Contre*. On trouve une *notice* sur Saint-Marc dans le *Nécrologe des hommes célèbres de France*, année 1770.

SAINT MARC (l'abbé de). V. Guenin.

SAINT-MARC (Jean-Paul-André Des Ra-

SINS, marquis de), poète lyrique, né dans la province de Guienne en 1728, entra de bonne heure au service, dans les gardes françaises, et le quitta, en 1762, par suite d'un accident. Encouragé par le suffrage du poète Dorat (*v.* ce nom), il cultiva les lettres, s'essaya dans le genre lyrique, et fit représenter sur le théâtre de l'Opéra, plus. pièces, telles que *la Fête de Flore*, *Adèle de Ponthieu*, *le Langage des Fleurs*, etc., qui obtinrent quelq. succès. Ce fut lui qui composa les vers récités sur le Théâtre-Français en 1778, lorsque le buste de Voltaire y fut couronné. Il m. à Bordeaux en 1818. Ses productions ont été recueillies sous le titre d'*OEuvres*, qui ont eu plus. éditions : la plus complète est celle de Paris, 1789, 3 vol. in-8, avec portrait et vignettes.

SAINT-MARD. V. REMOND.

SAINT-MARTIN (MICHEL de), personnage plus connu par ses ridicules que par ses écrits, né à Saint-Lô en 1614, était le fils d'un marchand qui s'était enrichi, avait acheté des lettres de noblesse, et se faisait appeler le sieur de *La Mare du Désert*, *marquis de Miskon* (terre située, selon lui, dans le Canada). Le jeune Saint-Martin, héritier de la fortune et de la vanité de son père, ayant une figure repoussante, embrassa l'état ecclésiastique, visita l'Italie, acquit à Rome le double titre de docteur en théologie et de protonotaire apostolique, revint ensuite s'établir à Caen, et fut élu recteur de l'université de cette ville. Sa vanité, plus que sa bienfaisance, le portèrent, dit-on, à fonder plus. établissem. de charité dans sa ville natale, et à orner de statues et de bas-relief les églises ainsi que les principales places de Caen. Il ambitionna aussi le titre de protect. des lettres et fonda divers prix ; mais ces démarches, pour obtenir la considération publique, étaient rendues infructueuses par le ridicule constamm. attaché à la personne et aux habitudes de l'abbé de Saint-Martin, qui fut le jouet des plaisans et des mystificateurs, jusqu'à sa m., arrivée en 1687. Il a laissé des *opuscules* que le savant Huet (*v.* ce nom) a jugé indigne d'être connus, et qui sont cités, au nombre de 21, dans le *Dictionnaire de Moréri*, édit. de 1759. On trouvera des détails sur ce personnage dans le *Menagiana*, le *Fureteriana*, les *Mélanges de Vigneul de Marville* (*voy.* ARGONNE), et l'*Histoire de la Bastille*, par Renneville. Les curieux doivent lire surtout l'écrit intit. *Mandarinade*, ou *Histoire du Mandarinat de l'abbé de Saint-Martin*, par C.-G. Porée (La Haye, 1738, 3 vol. in-12, avec le portrait de l'abbé en caricature). C'est une des mystifications (dans le genre de la cérémonie du *Bourgeois gentilhomme*), dont il avait été l'objet.

SAINT-MARTIN (JEAN-DIDIER de), missionnaire, né à Paris en 1743, embrassa de bonne heure l'état ecclésiastiq., devint direct. du séminaire de St-Louis, fut reçu doct. en théologie en 1772, et partit la même année pour la Chine, entraîné par son goût pour les missions étrangères. Arrivé à Macao, ses supérieurs lui assignèrent la province de Sse-tchouan. Il y apprit assez bien l'idiome du pays pour prêcher en chinois, et publier dans la même langue une traduct. du livre de l'Imitation. En 1784, il fut nommé coadjuteur du vicaire apostolique de la province, et sacré évêque de Caradre *in partibus*. Il partagea l'année suivante la persécution qu'éprouvèrent une certain nombre de missionnaires, se retira quelq. temps à Manille, puis revint en 1789 dans la province de Sse-tchouan, dont il fut nommé, trois ans après, vicaire apostolique. Il termina sa carrière dans ce poste difficile en 1801. Il a composé ou traduit en chinois plus de 30 ouv. de piété, entre autres l'*Imitat. de J.-C.*, et le *Catéchisme de Montpellier*. Dix-huit de ses *lettres* sont insérées dans les trois prem. vol. des *Nouvelles lettres édifiantes*, et M. l'abbé Labouderie en a publié 23 autres sous ce titre : *Lettres de M. de Saint-Martin, évêque de Caradre*, etc., avec une notice biographiq. et des notes, Paris, 1822, in-8. On y a joint un *Essai sur la législation chinoise*, par M. Dellac, avocat.

SAINT-MARTIN (LOUIS-CLAUDE de), dit le *Philosophe inconnu*, né à Amboise en 1743, d'une famille honorable, puisa de bonne heure dans la lecture du liv. int. l'*Art de se connaître soi-même*, par le théolog. protest. J. Abbadie, les principes de philosophie, de morale et de religion qu'il professa toute sa vie. Destiné par ses parens à la magistrature, il étudia le droit ; mais ensuite préférant la profession des armes, qui lui laissait plus de loisirs pour s'occuper de méditations, il entra comme lieutenant dans le régim. de Foix, à l'âge de 22 ans. C'est alors qu'il fut initié par des formules, des rites et des pratiques, à la secte dite des *martinistes*, du nom de Martinez Pasqualis, qui en était le chef. Il n'adopta point entièrement les doctrines de cette secte ; mais ce fut par là qu'il entra dans la voie du *spiritualisme*. Plus tard, il exposa cette même doctrine dans ses ouv., et notamment dans son tableau naturel des rapports entre Dieu, l'homme, etc. Dans les associations de diverses nuances qui succédèrent à l'école de Martinez, après la m. de celui-ci, Saint-Martin suivait les réunions où l'on s'occupait d'exercices qui annonçaient, suivant son expression, des *vertus actives*. Il regardait comme étant d'un *ordre sensible inférieur* celles où l'on s'occupait du *magnétisme somnambulique*, auquel il croyait toutefois. Il eut l'occasion de se lier avec l'astronome Lalande ; mais la différence des opinions rompit bientôt cette liaison. Il eut aussi des rapports avec J.-J. Rousseau, dont il regardait la misanthropie comme un excès de sensibilité. Pour lui, il aimait les hommes comme meilleurs au fond qu'ils ne paraissaient être. La musique instrumentale, des promenades champêtres, des conversations amicales, étaient les délassemens de son esprit, et des actes de bienfaisance, ceux de son âme. Il voyagea, comme Pythagore, pour étudier l'homme et la nature, et pour confronter le témoignage des autres avec le sien. De retour en France, après avoir visité l'Allemagne et l'Angleterre, il reçut la croix de St-Louis pour ses anciens services militaires. Il n'émigra point à l'époque de la révolution, dans laquelle il reconnaissait les *desseins terribles de la Providence*, comme il crut voir plus tard un *grand instrument temporel* dans Buonaparte. Expulsé d'abord de Paris, comme noble, en 1794, il fut arrêté peu de temps après dans la retraite qu'il s'était choisie, comme faisant partie de la prétendue conjurat. de la *Mère de Dieu*, Catherine Théos (*v.* ce nom). Le 9 thermidor le rendit à la liberté ; et vers la fin de la même année (1794) il fut désigné par le district ou arrondissement d'Amboise, sa patrie, comme un des élèves de l'école normale, destinée à former des instituteurs pour propager l'instruction. De retour à Paris, il y publia successivement une partie des écrits que nous indiquerons ci-après, faisant de temps à autre de petites excursions en province pour visiter quelq. amis. Il m. en 1803, au village d'Aunay (près Paris), où il était allé voir le sénateur Lenoir de La Roche, avec lequel il était lié depuis long-temps. Saint-Martin a beaucoup écrit, et ses livres ont été commentés et trad. en partie, principalement dans les langues du nord de l'Europe. Le but de ces mêmes livres est non-seulem. d'expliquer la nature par l'homme, mais de ramener toutes nos connaissances au principe, dont l'esprit humain peut être le centre. L'auteur s'efforce de démontrer que le *spiritualisme* n'est pas simplem. la *science des esprits*, mais celle de Dieu. Voici la liste des ouv. de ce philos. : *des Erreurs et de la Vérité*, etc., par un philosophe inconnu, Edimbourg (Lyon), 1775, in-8 : écrit inintelligible, mais le plus remarquable de l'aut. et qui lui valut

le titre qu'il y prend lui-même, celui de *philosophe inconnu* (une suite des *Erreurs et de la Vérité*, etc., pub. en 1784, in-8, a été signalée par Saint-Martin comme frauduleuse); *Tableau naturel des rapports qui existent entre Dieu, l'homme et l'univers*, 2 part., Edimbourg (Lyon), 1782, in-8, trad. en allem. ainsi que le précéd.; *l'Homme de Désir*, Lyon, 1790, in-8; nouv. édit., rev. et corrigée, Metz, an x (1802), in-12; *ecce Homo*, Paris, an IV (1796), in-12; *le Nouvel Homme*, ib., 1796, in-8; *de l'Esprit des choses*, ou *Coup d'œil philosophique sur la nature des êtres*, etc., Paris, an VIII (1800), 2 vol. in-8; *Lettre à un ami*, ou *Considérations politiques, philosophiques et religieuses, sur la révolution française*, Paris, an III (1795), in-8; *Eclair sur l'association humaine*, Paris, an V (1797), in-8; *Reflexions d'un observateur sur la question proposée par l'institut: Quelles sont les institutions les plus propres à fonder la morale d'un peuple*, ibid, an VI (1798), in-8; *Discours en réponse au citoyen Garat, professeur d'entendem. humain aux écoles normales, sur l'existence d'un sens moral*, etc., imp. dans la Collection des Débats, des écoles normales, publ. en 1801, tom. 3; *Essai sur cette question proposée par l'institut: Déterminer l'influence des signes sur la formation des idées*, an VII (1799), in-8 de 80 pag.; *le Crocodile*, ou *la Guerre du bien et du mal*, etc., poème épico-magique en 102 chants, etc., en prose mêlés de vers, Paris, an VII (1799), in-8; *le Ministère de l'homme-esprit*, Paris, an XI (1802), 3 part. in-8; plus. trad. d'ouv. de J. Bœhm (*v.* ce n.), formant à peu près le tiers des *Œuvres* de cet illuminé. Les *Œuvres posthumes de Saint-Martin*, ont été pub. à Tours, 1807, 2 vol. in-8. On y trouve un journal, depuis 1782, des relations, des entretiens, etc., de l'auteur, sous le titre de *Portrait de Saint-Martin, fait par lui-même*. On a confondu cet écrivain philosophe avec Martinez-Pasqualis (*v.* ce nom), son maître. M. Gence a publié en 1824, chez Migneret, une *Notice biographique* sur Saint-Martin, in-8 de 28 pages.

SAINT-MARTIN (Louis-Pierre de), magist., né à Paris en 1753, embrassa d'abord l'état ecclésiastique, et prêcha, en 1786, le panégyrique de St Louis devant l'acad. franç. Depuis, ayant professé tous les principes de la révolut., il se maria, et profita ensuite de la loi du divorce. Juge à divers tribunaux, notamm. au tribunal de cassation, il fit aussi partie d'une commission chargée de recueillir les monumens des arts en Italie. Occupant en 1814 la place de conseiller à la cour d'appel de Liége, il fut continué dans ses fonctions par le roi des Pays-Bas, et m. en 1819. Le clergé liégeois lui refusa la sépulture des fidèles, ce qui détermina les francs-maçons à lui rendre publiquem. de très-grands honneurs, dont les détails, rapportés dans les journaux belges, ont fait aussi l'objet d'une brochure: *Honneurs funèbres rendus à la mémoire du vénér. frère de Saint-Martin*, Liége, 1819, in-8. On a de lui: *Réflexions en réponse à celles de l'abbé d'Espagnac, touchant Suger et les établissemens de St-Louis*, avec des notes, 1786, in-8.

SAINT-MARTIN. V. Juge.

SAINT-MAURIS (Jean de), et non *Maurice*, comme l'écrivent Moréri et quelques autres, jurisconsulte, né à Dôle vers la fin du 14e S., professa le droit dans cette ville avec beaucoup d'éclat. Allié à la famille de Granvelle, chancel. de Charles-Quint, il fut appelé au conseil d'état de Bruxelles, et nommé ensuite ambassad. en France. Retiré à Dôle, il y m. en 1555. On a de lui: *Utilissima simul ac doctissima repetitio legis unicæ*, Lyon, 1538, in-4; *Tractatus de restitutione in integrum*, Paris, 1548, in-4. Dunod a donné son *éloge* en tête du *Traité des prescriptions*. La bibliothèque de Besançon possède MSs. les *Mém. de l'ambassade de Saint-Mauris*. — Saint-Mauris (Jean-Baptiste de), colonel au service de l'Empire, arrière-petit-fils du précéd., prit une grande part au succès de la bataille de Prague, en 1620. Labbey de Billy a donné la *généalogie* de cette famille dans l'*Histoire de l'université du comté de Bourgogne*.

SAINT-MAURIS (Prudent de), autre jurisconsulte du 16e S., né aussi à Dôle, sans appartenir à la famille des précédens, s'acquit une grande réputation au barreau par ses lumières et son éloquence, fut député plus. fois en Flandre et en Allemagne pour les intérêts de sa province, et mourut dans sa ville natale en 1584. On a de lui: *la Pratique et le Style judiciaire observés au comté de Bourgogne*, ouv. qui servait de code de procédure dans cette province av. sa réunion à la France; réimp. plus. fois. Boyvin en a donné une édition revue et corrigée, Dôle, 1627, in-4.

SAINT-MÉARD (François de JOURGNIAC), chev. de St-Louis, ancien capitaine au régiment du roi (infanterie), né en 1745 à Bordeaux, m. à Paris le 5 fév. 1827, s'est acquis la réputat. d'un homme d'esprit et d'un plaisant de bon goût. Lié avec div. écrivains du parti monarchique à l'époque de la révolution, il fut un des principaux rédacteurs du *Journal de la cour et de la ville*, et fit imp. div. brochures, dont la plus connue est celle intitulée: *Mon agonie de trente-six heures*, où il raconte de quelle manière il échappa aux massacres de l'Abbaye (2 et 3 sept. 1792). On assure que cet opusc. a eu jusqu'à 57 édit. Lorsqu'en 1790 la garnison de Nanci se souleva, le chev. de St-Méard, qui se trouvait dans cette ville, fut investi du commandem.-général par les soldats révoltés; mais, trois jours après, ceux-ci l'accusèrent de trahison et prononcèrent contre lui une condamnation à mort. Ce fut en grande partie à ses saillies gascones qu'il avait dû son salut aux jours de la terreur. Depuis il continua de fréquenter les salons littéraires, s'associant parfois aux publications des libraires ou des écrivains avec qui il avait entretenu des liaisons. Les habitués de la boutique du libraire Desenne lui avaient donné le titre de *président et général en chef de la société univ. des Gobemouches*, et il se plut à le conserver.

SAINT-MORYS (Etienne BOURGEVIN-VIALART, comte de), off.-gén., né à Paris en 1772, fils d'un cons. au parlem., suivit son père dans l'émigration, prit du service dans l'armée des princes, et voyagea ensuite dans le nord de l'Europe, où il s'occupa des sciences natur. Rentré en France en 1803, il fut compromis dans la conjuration de George Cadoudal (*v.* ce nom), emprisonné à la Force, et bientôt après rendu à la liberté. En 1814, il obtint du service dans la maison militaire du roi, et suivit le prince à Gand en 1815. A son retour, il eut avec un colonel une altercation assez vive pour des affaires d'intérêt, et il succomba dans le duel qui en fut la suite, au mois de juillet 1817. Sa veuve a publié un *Mémoire et Consultation* sur cette affaire, qui a fait beaucoup de bruit, sans toutefois donner lieu à des poursuites judiciaires. On a de lui: *Voyage pittoresque de Scandinavie*, Lond., 1802, in-4; *Tableau littéraire de la France au 18e S.*, 1809, in-8; *Description d'un monument romain trouvé à Paris*, et quelques autres morceaux d'archéologie insérés dans le t. 2 des *mém.* de l'acad. celtique; *Réflexions d'un sujet de Louis XVIII*, etc., 1814, in-8; *Proposition d'une seule mesure pour dégrever la dette de l'état*, etc., 1816, in-8; *Mém. sur les moyens de rendre utiles les friches et côtes incultes en les plantant*, 1810, in-8.

SAINT-NECTAIRE (Madeleine de). V. Miramont.

SAINT-NON (Jean-Claude RICHARD, abbé de), amateur zélé des beaux-arts, né à Paris en 1727, fils d'un receveur-général des finances, embrassa l'état ecclésiastique, et acquit une charge de conseiller-clerc au parlement. Ayant partagé la

disgrâce de cette cour souveraine, lors des affaires de la bulle *Unigenitus*, l'abbé de Saint-Non, exilé à Poitiers, charma les ennuis de sa retraite, en cultivant la musique, le dessin, la peinture et la gravure. Devenu libre par sa démission de la place de conseiller, il voyagea en Angleterre, puis en Italie, séjourna quelque temps à Rome, visita le royaume de Naples en compagnie de Robert et de Fragonard, revint en France après une absence de trois années, mit en ordre les dessins qu'il avait recueillis, et s'occupa de les graver lui-même par un procédé dont il devait la connaissance au graveur Lafosse. Il publia d'abord la *suite* des vues de Rome, en 60 planches; et le succès qu'il obtint par cette publication l'encouragea dans le projet de publier le voyage pittoresque de l'Italie. De nouv. peintres partirent sous la direction de M. Denon (*v.* ce nom) pour compléter la galerie des vues et des monumens de cette belle contrée. L'abbé de Saint-Non se chargea de diriger les artistes de Paris qui devaient coopérer à ce grand ouvrage (Paris. 1781-86, 5 gr. vol. in-folio); et il y mit une telle activité que le *Voyage de Naples et de Sicile* fut achevé de 1777 à 1786 (*v.* le *Manuel du libraire* de Brunet, 3ᵉ édit., III, 272). Il avait sacrifié à cette entreprise sa fortune et celle de son frère. Il mourut en 1791. On trouve dans le *Manuel des Curieux*, par Huber et Rost, le *Catalogue des eaux fortes*, gravées par Saint-Non, et de ses *estampes* au lavis, en noir et en brun. M. Brizard a donné une *Notice sur Saint-Non*, Paris, 1792, in-8 de 36 p., assez rare, parce qu'elle n'a été distribuée qu'en présent.

SAINT-OLON. V. Pidou.

SAINTONGE ou SAINCTONGE (Louise-Geneviève GILLOT, femme), dame poète et lettrée fille de Mme de Gomez (*v.* ce nom), née en 1650, m. à Paris en 1718, a laissé deux opéras, *Didon* (reprét. et imp. en 1693) et *Circé*, représ. et imp. l'année suiv.; *poésies* (pastorales, élégies, coméd., etc.), 2ᵉ édit., Dijon, 1714, 2 vol. in-12; *la Diane de Montemayor, mise en nouveau langage*, réimp. en 1699 et 1735, et l'*Histoire secrète de don Antoine, roi de Portugal, tirée des Mémoires de Figueredo*, Paris, 1696, in-12, réimp. la même année en Hollande.

SAINT-PARD (Pierre-Nicolas van BLOTAQUE, plus connu sous le nom emprunté de), jésuite, né en 1734 à Givet-St-Hilaire (diocèse de Liége), entra à dix ans au collége de l'ordre à Dinan, vint faire son noviciat à Paris, et, après avoir été envoyé successivem. dans div. colléges comme prof., il se trouvait à celui de Vannes lorsque fut rendu exécutoire l'arrêt du parlement de Bretagne contre la compagnie de Jésus. La même mesure s'effectuait à Paris au moment où il vint y chercher asile; et c'est alors que, changeant de nom d'après les conseils de M. de Beaumont, archev. de Paris, il obtint par la protection de ce dernier un emploi dans la paroisse de St-Germain-en-Laye, où il demeura à l'abri de toutes recherches. De 1775 à 1790, l'abbé de St-Pard fut direct. des religieuses de la Visitation de la rue St-Antoine (à Paris); il ne quitta point la France pendant la révolution, reprit l'exercice public du saint ministère assez tôt pour encourir quelques emprisonnemens, que lui valut la hardiesse de ses sermons, alors que le système républicain était encore en vigueur; et, après le concordat de 1801, il fut nommé chan. honoraire par M. de Belloy. Fixé depuis sur la paroisse St-Jacq., l'abbé de St-Pard se livra avec zèle à la prédicat. et à la direction des consciences, et m. plus que nonagénaire en 1824. On trouvera sur lui une plus ample *notice* au t. 42, p. 198, de l'*Ami de la religion et du roi*; elle a été reproduite en tête de l'édit. de 1825 du *Livre des élus*, ou *Jesus crucifié*, *par le P. de St-Jure, revu et corr. par M. l'abbé* *** (St-Pard), in-12. Nous ne citerons de ses diverses publicat. que l'*Ame chrétienne*, etc., 1774, in-12; et l'*Exercice sur l'amour pénitent*, etc., 1819, in-16. Il a de plus laissé quelques MSs

SAINT-PAUL. V. Barletti et Charles.

SAINT-PAVIN (Denis SANGUIN de), poète français, né à Paris vers le commencem. du 17ᵉ S., fils d'un président au parlem., et parent du chanc. Séguier, embrassa l'état ecclésiast., et fut pourvu de l'abbaye de Livri, dont il fit bientôt une retraite voluptueuse, où il se livrait sans retenue à un libertinage de mœurs et d'esprit inexcusable, surtout dans sa profession. Boileau l'attaqua dans ses vers. St-Pavin changea de conduite vers la fin de sa vie, et m. en 1670. On a de lui des poésies (sonnets, épigrammes, épîtres et rondeaux) rassemblées et imprimées pour la prem. fois dans le recueil intit. *Poésies choisies de MM. Corneille, Boisrobert*, etc., Paris, 1655, reproduites dans le *Recueil des plus belles pièces des poètes français*, etc., pub. par Barbin, Paris, 1692, 5 vol. in-12. Lefebvre de St-Marc (*v.* ce nom) en a donné une dern. édit. en 1759, avec les *poesies* de Charleval.

SAINT-PERAVI (Jean-Nicolas-Marcellin GUERINEAU de), homme de lettres, né à Janville (Orléanais) en 1732, pub. d'abord des *opusc.* politiques et des compilations sur l'agricult., puis un gr. nombre de *poésies fugitives*, dont les plus remarquables ont été réunies aux *Morceaux choisis de La Condamine et de Pezai*, un vol. in-18, Paris, 1810. Pensionné du prince-év. de Liége, il se fixa dans cette ville, et y m. en 1789. Il a travaillé au *Journal d'agriculture et du commerce*, que publiaient Quesnay, Dupont, Mirabeau, etc. On cite encore de lui un petit roman satirique et allégoriq. intit.: *l'Optique, ou le Chinois à Memphis*, 1763, in-12; et un *discours* d'ouverture prononcé à la société d'émulation de Liége, dont il avait été nommé memb.-orat. Liége, 1779, in-8.

SAINT-PHILIPPE. V. Bacalar y Sanna.

SAINT-PIERRE (Eustache de), bourgeois de Calais au 14ᵉ S., que le chroniqueur Froissard, par une fable reçue sans examen, a offert à l'admirat. des siècles comme s'étant dévoué pour sa patrie, tandis qu'il est maintenant démontré que cet Eustache ne fut qu'un homme au moins pusillanime. Il s'opposa de toute son influence à une dern. défense de la ville, et se présenta en effet devant Edouard III la corde au cou, accompagné de plus. autres bourgeois de Calais; mais on ne peut se refuser de croire à ses intelligences secrètes avec le roi d'Angleterre, qui le combla aussitôt de biens et d'honneurs, jusqu'à le déléguer comme surveillant de ses intérêts auprès des Calaisiens fidèles à la France. « Eustache mourut en 1371. Des lettres du 29 juillet de la même année nous apprennent que les biens qu'il avait à Calais furent confisqués parce que ses héritiers étaient demeurés attachés à leur maître légitime. Edouard rendit à leur nom tout l'éclat que ces mêmes dons, acceptés par Eustache, avaient pu lui enlever. » Ainsi s'explique Bréquigny, dont les laborieuses recherches ont enfin éclairci ce point historique. *Voy.* les *mémoires* de l'acad. des inscriptions et belles-lett., t. 37. Hume, Voltaire et Lévesque avaient déjà élevé des doutes sur le dévouement d'Eustache, que le président Hénault crut devoir couvrir d'un silence qui a été expliqué par M. Walkenaer dans la dern. édition de cet historien. Toutefois le buste d'Eustache de St-Pierre, par Cortot, a été donné à la ville de Calais en 1819.

SAINT-PIERRE (Charles-Irénée CASTEL, abbé de), publiciste et moraliste, né à St-Pierre-Eglise (Basse-Normandie) en 1658, cousin-germ. du maréchal de Villars, se fit une réputation universelle de vertu et d'humanité, qu'il justifia pleinement par ses actions et par ses écrits. Prem. aumônier de la duchesse d'Orléans, qui lui fit donner l'abbaye de Tiron, il vécut en sage parmi les grands, et ne les observa que pour tâcher de les rendre

meilleurs. C'est au congrès d'Utrecht, où il avait accompagné l'abbé de Polignac, qu'il conçut son projet d'une *paix perpétuelle*, tant il fut effrayé de la difficulté des relations diplomatiques. Le cardin. Dubois disait de cette idée qu'elle était le *Rêve d'un homme de bien;* et ce mot, heureux et vrai, est resté à la plupart des spéculations morales de l'abbé de Saint Pierre. Appelé à l'acad. franç. en 1695, il en fut exclu le 5 mai 1718, pour avoir jugé sévèrement Louis XIV, à qui il retirait le surnom de *Grand;* ce jugement, provoqué par le cardinal de Polignac, fut porté par 23 académiciens: il n'y eut qu'une seule boule pour l'absolution, et ce fut celle de Fontenelle. Le fauteuil resta vacant jusqu'à la mort de St Pierre, et lorsque Maupertuis vint le remplacer, il lui fut interdit de prononcer son éloge, devoir qu'il n'a été permis de remplir qu'après 32 ans par d'Alembert. L'abbé de St-Pierre, qui avait en vain demandé à se défendre, ne témoigna aucun ressentiment de cette affaire; il continua à écrire librement, à faire du bien et à croire à la perfectibilité humaine. Il m. octogén. en 1743. La langue française lui doit les mots *bienfaisance* et *gloriole*, et, de ses nombreux projets, il eut le bonheur d'en voir adopter un dans quelques provinces, celui qui remplaçait la taille arbitraire par la *taille tarifée.* Ses principaux ouv. sont: *Projet de paix perpétuelle*, Utrecht, 1713, 3 vol. in-12; *Mémoire pour perfectionner la police contre les duels*, 1715, in-4; *Discours sur la polysynodie*, Amsterdam, 1718, in-4, et 1719, in-12; *Mém. pour les pauvres mendians*, 1724, in-8; *Projet pour perfectionner l'éducation*, 1728, in-12; *Projet pour perfectionner l'ortographe des langues de l'Europe*, 1730, in-8, rare; *Discours sur la différence du grand homme et de l'homme illustre*, dans les *Mémoires de Trévoux*, janv., 1736; *Annales politiques*, 1757, Londres (Paris), 2 v. in-8.

SAINT-PIERRE (JACQUES-HENRI BERNARDIN DE). V. BERNARDIN DE ST-PIERRE.

SAINT POL (le comte de). V. LUXEMBOURG.

SAINT-PREST ou SAINT-PRÊT (JEAN-YVES de), savant diplomate, né dans le 17e S., fut directeur des archives aux affaires étrangères, et l'un des fondateurs de l'académie politique créée dans ce ministère en 1710, en faveur des jeunes gens qui se destinaient à la carrière diplomatique. Il m. en 1720. Un travail important qu'il avait fait que pour le ministère, et qui fut dérobé par un élève, a paru sous ce titre: *Histoire des traités faits entre les diverses puissances de l'Europe depuis le règne de Henri IV jusqu'à la paix de Nimègue en* 1676, Amsterdam, 1726, 2 vol. petit in-fol.

SAINT-PRIEST (FRANÇOIS-EMMANUEL GUIGNARD, comte de), minist. de Louis XVI, pair de France sous Louis XVIII, né à Grenoble en 1735, fut admis fort jeune dans la maison militaire du roi, commença ses campagnes en 1760, servit en Allemagne sous les maréchaux de Broglie et de Soubise, et en Espagne avec le prince de Beauvau, fut ensuite ministre plénipotentiaire à Lisbonne. En 1768, il passa à l'ambassade de Constantinople, où il se distingua par l'habileté de ses négociations. Il ne faut sans doute attribuer qu'à la mobilité du cabinet de Versailles la plaisanterie qui le qualifiait de *ministre pour la Russie.* Pendant son séjour de 15 ans en Turquie, il conçut, rédigea et envoya en France le projet d'une expédit. d'Egypte qui, dit-on, a été fort utile au direct. et à Bonaparte. Remplacé à Constantinople par le comte de Choiseul-Gouffier il fut chargé quelq. temps de l'ambassade de Hollande, et prit enfin place aux conseils du roi. La révolution commençait. Après la prise de la Bastille, Louis XVI lui confia le département de l'intérieur. On le proclama alors l'un des ministres patriotes; mais bientôt l'opinion publique, si variable à cette époque, se prononça contre lui. Sur une lettre de Lafayette, qui lui annonçait les projets hostiles de la foule parisienne, il appela à Versailles le régiment de Flandre, et donna au roi le conseil de repousser la force par la force dans les fameuses journées des 5 et 6 oct, et, à tout événement, d'envoyer la famille royale à Rambouillet. Son avis ne prévalut point, et dès-lors, sans influence au ministère, il fut encore accusé chaque jour dans l'assemblée constituante et parmi les citoyens. Il brava l'orage jusqu'à la fin de 1790, qu'il donna sa démission. Depuis on le vit tour à tour en Prusse, en Suède, en Russie, en Autriche, soutenir les droits des Bourbons, solliciter des secours pour leur cause, ou accompagner Louis XVIII à Vérone, à Blakenbourg, à Mittau, suivre la correspondance politique de ce monarque, et rédiger le contrat de mariage de la fille de Louis XVI avec le duc d'Angoulême. Lorsqu'il ne lui fut plus permis d'espérer le succès de ses démarches, il sollicita en vain sa rentrée en France; la pension qu'il recevait de la Russie, et les emplois militaires qu'y occupaient ses trois fils, apportèrent un obstacle insurmontable à son retour dans sa patrie, où il ne reparut qu'avec son prince, en 1814; et l'année suiv. une ordonnance royale le créa pair de France. Il m. octogénaire dans une terre aux environs de Lyon, en 1821, laissant des *mémoires* MSs. On a de lui un *Examen des assemblées provinciales*, Paris, 1787, in-8. Son *éloge*, prononcé à la chambre des pairs par le comte de Sèze, est inséré au *Moniteur* du 14 juin 1821. — SAINT-PRIEST (Guillaume-Emmanuel, comte de), fils aîné du précédent, né à Constantinople en 1776, apprit le turc, le grec et l'allemand dans ses premières années, et reçut ensuite à Paris une éducation profonde et brillante. Emigré avec son père, il servit dans l'armée de Condé, prit ensuite du service en Russie, où il parvint aux grades les plus distingués. Il se distingua à la bataille d'Austerlitz, eut une jambe cassée dans la guerre de 1806, combattit les Turcs en 1810, reparut dans les dernières campagnes contre Napoléon, en Russie, en Allemagne et en France; il emporta de vive force la ville de Reims, et m. quelques jours après des suites de ses blessures, en mars 1814.

SAINT-RAMBERT (GABRIEL de), philosophe cartésien, né à Pontarlier dans le 17e S., et mort dans les Pays-Bas vers 1720, a pub.: *Nouveaux essais d'explications physiques du prem. chapitre de la Genèse*, Utrecht, 1713, in-8.

SAINT-REAL (CÉSAR VICHARD, abbé de), histor., né à Chambéri en 1639, d'une famille distinguée dans la magistrature de Savoie, fut envoyé jeune à Paris, où il étudia chez les jésuites. Distingué par son esprit, il brilla d'abord dans le monde, s'attacha à la belle Mancini, duchesse de Mazarin, l'accompagna à Londres, et contribua, avec St-Evremont, à l'éclat de ses cercles, qui ressemblaient à des réunions académiques. Son goût pour les études historiques lui fit ensuite choisir une solitude à Paris. Il y suivit des négociations politiques pour la Savoie, dont il avait été nommé historiographe, et soutint quelques controverses, entre autres contre le fameux Arnauld, ce qui le fit accuser de socinianisme. En 1692, il retourna dans sa patrie, et m. à Chambéry la même année. L'élégance et la pureté de son style ont beaucoup aidé à la formation de la langue française. Ses principaux ouvrages, fort estimés, sont: *De l'usage de l'histoire*, Paris, 1671; *don Carlos*, *nouvelle historique*, 1672, in-12; *Histoire de la conjuration des Espagnols contre la république de Venise*, 1618 et 1674; *Discours sur la valeur*, Cologne, 1688, in-12; trad. des *Lettres de Cicéron à Atticus*, avec des remarques. Ses *OEuvres complètes* ont été imp. plus. fois; la dern. édit. est de l'abbé Pérau, Paris, 1757, 8 vol. in-12; on a aussi pub. ses *œuvres choisies*, précédées d'une *notice* sur sa vie, par M. Ch. Malo, Paris, 1819, 1 vol. in 8.

SAINT-REMY (Pierre SURIREY de), officier-général d'artillerie, né vers 1650 dans les environs d'Alençon, embrassa de bonne heure la carrière militaire, acquit des connaissances très-étendues dans l'arme de l'artillerie, qu'il avait spécialement choisie, devint officier-général, et m. à Paris en 1716. On a de lui : *Mém. d'artillerie*, Paris, 1697, 1707, 2 vol. in-4; 1745, 3 vol. in-4, avec figures (cette dern. édit. est la meilleure et la plus complète) : ouv. qui a vieilli, mais qu'on peut consulter encore utilement, surtout pour l'hist. de l'art.

SAINT-ROMUALD. V. Guillebaud et Romuald (St).

SAINT-SAPHORIN (Armand-François-Louis de MESTRAL de), diplomate, né au pays de Vaud en 1738, s'attacha à la cour de Danemarck, et fut son chargé d'affaires ou envoyé extraordinaire à Varsovie, en Russie, en Espagne et en Autriche. Il m. à Vienne en 1805. Amateur éclairé des arts, il a laissé une collection fort estimée de tableaux et de gravures.

SAINT-SAPHORIN. V. Pesmes.

SAINT-SAUVEUR. V. Grasset.

SAINT-SILVESTRE (Juste-Louis du FAURE, marquis de), lieut.-général, né à Paris en 1627, d'une ancienne famille du Vivarais, dont était sorti également l'aut. des *Quatrains* (Faure de Pibrac), fut d'abord page des rois Louis XIII et Louis XIV, accompagna le duc de Beaufort dans l'expédit. de Candie en 1669, déploya ensuite autant de talent que de bravoure sous Turenne et sous Catinat, devint maréchal-de-camp sous ce dernier, prit une grande part au succès de Staffarde, s'illustra dans la guerre d'Espagne en 1693, fut fait lieuten.-gén., et m. à Valence en 1719, doyen des officiers-généraux de France. Sa correspond. avec Louis XIV, Turenne, Catinat, etc., est conservée par sa famille. — Saint-Silvestre (Charles-François Du Faure, marquis de), lieut.-colonel du génie, de la famille du précéd., né en 1752, dans le Vivarais, fut député de sa province aux états-généraux de 1789, vota avec la minorité, et m. en 1818. Il a laissé à son héritier, fixé dans les Pays-Bas, 58 ouv. MSs. sur l'hist. de l'Europe, ainsi que des notes prises jour par jour sur l'assemblée constituante. — Un de ses parens, Nicolas-Hubert-Maurice Du FAURE, m. en 1811, président du tribunal de Dinan-sur-Meuse, a pub. plus. brochures sur la révolution du Brabant, ainsi qu'un ouv. intit. : *la Religion et la Politique rappelées à leur centre commun*, etc., Namur, 1804.

SAINT-SIMON (Louis de ROUVROY, duc de), pair de France, né en 1675, d'une ancienne famille qui prétendait descendre des anciens comtes de Vermandois, fut tenu sur les fonts de baptême par Louis XIV et Marie-Thérèse d'Autriche. Il entra de très-bonne heure au service, fit ses prem. armes sous le maréchal de Luxembourg, se trouva au siége de Namur, à la bataille de Fleurus et à celle de Norwinde, succéda à son père dans le gouvernement de Blaye et dans ses tit. de duc et pair, et borna sa carrière au grade de maître-de-camp de cavalerie. La diplomatie et l'observation des mœurs de la cour occupèrent le reste de sa vie. Appelé au conseil de régence par le duc d'Orléans, avec lequel il s'était lié, il devint l'âme du parti qui se forma dans le sein de la cour contre le parlement, qu'on accusait alors de vouloir abaisser la pairie, et contre les princes légitimés qui voulaient s'élever au-dessus d'elle. Les ennemis qu'il s'attira dans ces circonstances signalèrent assez justement l'extrême petitesse de sa vanité nobiliaire, qui s'alliait mal en effet à l'esprit et au savoir qu'on lui reconnaissait presque généralement. En 1721, il fut envoyé en Espagne par le duc d'Orléans pour négocier le double mariage du jeune roi Louis XV avec une infante, et d'une fille du régent avec le prince des Asturies. Sa mission remplie, il revint en France avec le tit. de grand-d'Espagne, qui est resté dans sa famille. St-Simon perdit beaucoup de son crédit à la mort du duc d'Orléans ; il finit par se retirer dans une de ses terres, où il composa ses *Mémoires*, et m. à Paris en 1755. Plusieurs copies des *mémoires* dont nous venons de parler restèrent longtemps MSs. dans les mains de son frère, évêq. de Metz (lui-même avait ordonné de suspendre leur publication) ; et ce n'est qu'en 1788 qu'il en parut un abrégé, 3 vol. in-8. L'année suiv., on publia 4 vol. de supplément. Soulavie en donna une édit. plus complète, Strasbourg, 1791, 13 vol. in-8. Une nouv. édition plus méthodique, mieux ordonnée, mais incomplète, a été pub. par M. F. Laurent, Paris, 1818, 6 vol. in-8. M. le marquis de Saint-Simon vient de faire annoncer la prochaine publication d'une édition beaucoup plus complète que celles qui ont été pub. jusqu'à ce jour. — Saint-Simon (Charles-François Vermandois de Rouvroy Sandricourt de), parent du précéd., év. d'Agde, né à Paris en 1727, fut d'abord grand-vicaire de l'évêque de Metz, frère du duc de St-Simon, voyagea ensuite en Italie pour perfectionner les connaissances qu'il avait acquises dans ses études, et, à son retour, fut nommé évêque d'Agde. C'est dans cette résidence qu'il rassembla la collection la plus complète de livres ecclésiastiques, les meilleures édit. des aut. grecs et latins, et une suite nombr. d'ouv. d'antiquités, principalement sur les peuples du Nord. Son érudition le fit admettre, en 1785, à l'académie des inscriptions et belles-lettres. Persécuté pendant la révolution, il vint chercher un asile à Paris ; mais il ne put échapper aux proscriptions. Arrêté et détenu pendant plus. mois, il finit par être traduit au tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort le 23 juillet 1794. Sa biblioth., restituée à sa famille, fut acquise par le médecin Barthez (*v.* ce nom), qui l'a léguée à l'école de médecine de Montpellier. On trouve une *notice* sur ce prélat dans le *Magazin encyclopédique*, année 1808, t. 5, p. 377-84. — Le marquis Maximilien-Henri de Saint-Simon, écrivain estimable, mais peu connu, né vers 1720, entra de bonne heure au service, fut aide-de-camp du prince de Conti dans les guerres d'Italie, se livra ensuite à son goût pour la littér., voyagea pour perfectionner les connaissances qu'il avait acquises, se retira vers 1758 dans une terre près d'Utrecht, et y mourut en 1799. On a de lui : *des Jacinthes, de leur anatomie, reproduction et culture*, Amsterdam, 1768, in-4, avec pl. (l'aut. était passionné pour les fleurs, notamment pour les jacinthes, dont il avait réuni plus de 2,000 variétés dans son jardin) ; *Hist. de la guerre des Alpes*, ou *Campagne de 1744*, etc., ib., 1769, in-fol. ; 1770, in-4 ; *Hist. de la guerre des Bataves et des Romains*, d'après César, Tacite, etc., ib., 1770, gr. in-fol., avec fig. ; *Essai de traduct. littérale et énergique* (de l'*Essai sur l'homme*, de Pope, et d'une partie du 2e liv. de la *Pharsale*), Harlem, 1771, in-8, réimp. à Amsterdam, 1793, in-8 ; *Temora*, poème épique d'Ossian, trad. d'après l'édition de Macpherson, Amsterdam, 1774, in-8 ; *les Nyctologues de Platon*, Utrecht (1784), 2 parties in-4 ; *Absurdités spéculatives*, sans date, gr in-4 ; *Mémoire*, ou *l'Observateur véridique sur les troubles actuels de la France*, Londres, 1788, in-8 ; *Essai sur le despotisme et les révolutions de la Russie*, 1794, in-8.

SAINT-SIMON (Claude-Henri, comte de), fondateur de l'école politico-philosophique dite des *Industriels*, né en 1760 à Paris, de la même famille que les précéd., et le plus proche parent du duc de St-Simon, l'auteur des *Mém.*, se déclara de bonne heure partisan de ces idées libérales qu'embrassèrent avec le même zèle les jeunes seigneurs les plus distingués de la cour de Louis XVI. Il avait eu d'Alembert pour précepteur. Entré au service en 1777, il partit deux ans après pour l'Amérique,

servit dans la guerre de l'indépendance sous M. de Bouillé, puis sous Washington, fut fait prisonnier en 1782 avec M. de Grasse, et reçut des Américains la décoration républ. de Cincinnatus. De retour en France l'année suiv., il fut nommé colonel du régiment d'Aquitaine. Ayant quitté la carrière milit. en 1789, il se jeta dans des spéculations considérables sur les domaines nationaux, mais ne prit aucune part au mouvement révolutionn. Lorsque plus tard un mandat d'arrêt fut lancé contre lui par suite d'une ressemblance de nom, il alla se constituer lui-même prisonnier pour que son hôte ne fût pas inquiété; et, après 11 mois de détention, il recouvra sa liberté au 9 thermidor (27 juill. 1794). Ce ne fut qu'en 1807, qu'ayant liquidé ses opérat. financières, St-Simon, résolu à entreprendre le bizarre apostolat qui fut l'unique affaire du reste de sa vie, réalisa les débris de sa fortune, et pour refaire, comme il le disait, son éducation, passa dix années à se mettre au courant des div. branches de la science, nouant dans ses voyages en Angleterre, en Allemagne, en Suisse et en Italie, d'intimes relations avec les savans les plus renommés. Toutefois il exposa, dès 1807, dans son *Introduct. aux travaux scientifiques du 19e S.*, 2 vol. in-4, les idées fondamentales de son système. Devant nous borner à une esquisse succincte de la doctrine philos. de St-Simon, nous croyons pouvoir la définir une sorte de quakérisme sans spiritualité ni pratiques extérieures. Basée sur cette croyance que la destinée de l'homme sur terre est de produire par le travail, cette théorie, qui dans l'applicat. est nécessairem. circonscrite au cercle matériel de l'*utile*, proclame l'industrie comme but définitif de la société humaine, et les industriels comme la classe supérieure de cette société. L'imperturbable constance avec laquelle St-Simon poursuivit la propagation de sa doctrine ne fut qu'un instant suspendue par le dépit qu'il ressentit d'abord en voyant le peu de crédit qu'elle obtenait. Il avait dissipé en expériences scientifiq. ou industrielles des sommes hors de toute proportion avec ses ressources : la lassitude ou le dégoût donnant tout à coup une direction funeste à son excessive activité d'imagination, il résolut de se délivrer de la vie, et se tira un coup de pistolet; la perte d'un œil fut le seul résultat de cette tentative de suicide. Réduit désormais à un état de fortune extrêmement modique, il réussit mieux à persuader de la sincérité de son dévouem. aux intérêts de l'humanité, et il compta bientôt parmi ses disciples des hommes d'un mérite distingué. Cet homme extraordin., l'un des plus hardis penseurs de son époque, a vu, pour prix de tant d'efforts, fructifier les germes de sa doctrine, qui, pour être au fond une utopie, n'est pas sans applications utiles dans son résultat définitif. Il m. à Paris le 19 mai 1825, et son école, qui paraît devoir se soutenir avec quelque éclat, demeure chargée du soin d'honorer sa mémoire. On trouvera sur St-Simon quelq. détails dans le *Globe* du 4 juin 1825, dans la *Revue encyclopédique* d'avril 1826 (t. 30, p. 281), et dans le t. 6 de l'*Annuaire nécrolog.* de M. Mahul. Ce dern. a rec. les tit. des ouv. de St-Simon, parmi lesquels nous citerons comme les plus importans : *De la réorganisation de la société européenne*, etc. (avec A. Thierry, son élève et son fils adoptif), 2e édit., Paris, 1814, in-8; *l'Industrie, ou Discussions politiques, morales et philosophiques, dans l'intérêt de tous les hommes livrés à des travaux utiles et indépendans*, ib., 1817 et 1818, 4 vol. in-8 : c'est un recueil de morceaux imp. isolément, et dont plus. appartiennent aux élèves de St Simon : la hardiesse des idées qui y sont émises sur le gouvernem. représ. et sur la morale porta plus. des riches patrons, sous les auspices desquels ce recueil était publié, à en refuser officiellement la dédicace; *du Système industriel*, ibid., 1821-22, 3 parties in-8; *Catéchisme des industriels*, ibid., 1824, 3 cahiers formant 1 volume in-8 : le 3e cahier est de M. Aug. Comte; *nouveau Christianisme, dialogue entre un conservateur et un novateur*, ib., 1825, in-8. St Simon avait entrepris de pub. div. recueils ou feuilles périodiq., telles que *le Politique*, 1819, 12 cahiers in-8, et *l'Organisateur*, dont la prem. livraison, pub. en 1819, donna lieu à une poursuite devant la cour d'assises : l'aut. fut acquitté par la déclaration du jury. On a annoncé après la mort de l'auteur que ses amis donneraient une édit. complète de ses ouvrages (*Voy.* le recueil mensuel intit. *le Producteur*, pub. chez Sautelet).

SAINT-SIMON. V. POAN.

SAINT-SIRAN. V. SAINT-CYRAN.

SAINT-SORLIN. V. DESMARETS.

SAINT-URSIN (MARIE de), méd. et littér., né à Chartres en 1763, fut reçu docteur en médecine à l'univ. de Caen, devint premier médecin de l'armée du Nord en 1793, et bientôt après inspect.-gén. au conseil sanitaire. S'étant fixé à Paris en 1800, il releva l'ancienne *Gazette de Santé*, qui prit une nouvelle vie sous sa rédaction. La guerre de Russie l'ayant rappelé aux armées, il fut fait prisonnier; mais les Russes le traitèrent avec distinction. De retour en France (1815), il accepta la place de premier médecin de l'hôpital militaire de Calais, et m. dans cette ville en 1818. On a de lui : *l'Ami des femmes*, Paris, 2e édit., 1804; *Manuel populaire de santé*, ibid., in-8, 1808; *Etiologie et Thérapeutique de l'arthritis et du calcul*, etc., 1816, in-8. Une traduct. du livre de Giannini, intit. *de la Goutte et du Rhumatisme*, avec des *notes*, Paris, 1810, in-12; des *Stances sur la naissance du roi de Rome*, ibid., 1811, in-4. St-Ursin a fourni des *articles* au recueil intit. *l'Epicurien français*; et on lui attribue encore une *Lettre du docteur Aplopharmaque à son ami le docteur Botanophile*, 1810, in-8. On trouve une *notice* sur ce médecin dans *les Annales encyclopédiques*, t. 5, p. 138.

SAINT-VINCENT (GRÉGOIRE de), géomètre, né à Bruges en 1584, alla continuer ses études en Italie, entra dans l'institut des jésuites, à Rome, devint l'un des disciples du P. Clavius, lui succéda dans la chaire de mathématiq., et y acquit bientôt une grande réputation. Appelé à Prague par l'empereur Ferdinand II, il fut blessé pendant le siége de cette ville, par les Suédois, et perdit tous les MSs. qu'il avait composés sur la science qu'il professait. Il passa ensuite en Espagne pour donner des leçons de mathématiques au prince don Juan d'Autriche, puis revint dans les Pays-Bas, et m. bibliothécaire de la ville de Gand, en 1667. On a de lui : *Theses de Cometis*, 1619, in-4; *Theoremata mathematica scientiæ staticæ*, etc., Louvain, 1624, in-4, fig.; *Opus geometricum quadraturæ circuli et sectionum coni*, Anvers, 1647, in-fol. (ouv. où l'on trouve beaucoup de vérités géométriques, ainsi que des découvertes importantes et curieuses); *Opus geometrium ad mesolabum per rationum, proportionalitatumque novas proprietates*, Gand, 1668, in-4. On peut consulter sur le P. Saint-Vincent l'*Histoire des mathématiques*, par Montucla, t. 2. M. Quetelet a publ. aussi une *Notice biographique* sur ce savant religieux, dans les *Annales belgiques*, avril 1821, t. 7.

SAINT-VINCENT (le vicomte JOHN JERVIS DE), amiral anglais, membre de la chambre haute, conseiller privé, général des troupes de la marine, gr.-cordon de l'ordre du Bain, etc., né en 1734 à Meaford, du conseiller de l'amirauté sir Joh Jervis, entra à 10 ans au service de mer, qu'il quitta après la paix de 1748 pour venir passer quelque temps à Paris. De retour dans sa patrie lorsque recommencèrent les hostilités (1756), il reprit du service, fut fait capitaine de vaisseau, et employé dans les Indes occidentales. Il commandait le foudroyant au mémorable combat d'Ouessant, gagné

(27 juillet 1778) par le comte d'Orvilliers sur la flotte angl., et lorsque par suite de cet évènement l'amiral Keppel (*v.* ce nom) eut été traduit devant un conseil de guerre, il le justifia en rendant une justice éclatante à sa conduite. En 1782 il s'empara du *Pégase*, qui escortait une flotte franç., et cinq ans après il obtint en récompense de nouveaux services le grade de contre-amiral. Devenu membre du parlem., il parut en 1790 dans les rangs du parti de l'opposition. En 1793 il fut placé, en qualité de command. en chef des forces navales de l'Angleterre, à la tête de l'expédit. contre la Martinique; et cette île, ainsi que les autres colonies franç. des Indes occidentales, tomba bientôt en son pouvoir, non sans une vive résistance. Ces brillans succès furent encore surpassés par ceux qu'il obtint en 1797 sur la flotte espagnole commandée par l'amiral don Juan Cordova, auquel il prit 14 vaisseaux de ligne dans le combat du 14 fév. Récompensé magnifiquement et comblé des plus honorables distinctions, le lord Saint-Vincent (ce titre était pris du nom du lieu de son triomphe sur les Espagnols, le cap Saint-Vincent), vit ensuite échouer ses tentatives devant Cadix par la belle défense de l'amiral Massaredo. Après avoir remis à Nelson une grande partie de ses forces avec ordre d'aller détruire à Aboukir la flotte franç. qui venait de conduire en Egypte le général Bonaparte et son armée (1799), il continua de commander soit dans la Méditerranée, soit dans l'Océan, pendant les deux années suiv.; mais aussi à div. reprises, il chargea de son commandement d'autres amiraux, sous le prétexte du mauvais état de sa santé. Lorsqu'une insurrection éclata sur la flotte mouillée à la hauteur de Cadix il la comprima en faisant saisir, juger et exécuter dans le plus bref délai les promoteurs de cette sédition. Il résigna le poste d'amiral au moment où Pitt reprit la direct. du minist. (1805); mais moins d'un an après il avait remplacé lord Cornwallis dans le commandem. de la flotte du Canal. En 1806 il sortit honorablem. d'une accusat. de négligence dans ses fonctions de prem. lord de l'amirauté; mais l'année suiv. il encourut le blâme public pour s'être élevé contre le bill d'abolit. de la traite des noirs et en avoir voté le rejet. La dern. circonstance remarquable de la carrière polit. du vicomte de St-Vincent fut son improbat. hautem. manifestée dans un discours à la chambre des pairs en 1810 contre l'expédit. de sir John Moore, qu'il prétendit flétrir de réprobat. « puisque, dit-il, elle aura pour résultat de rendre inévitable la paix avec la France. » Vétéran des beaux jours de la marine angl., le lord St-Vincent m. en 1823, entouré de la considérat. due aux brillans services qu'il a rendus à son pays.

SAINT-VINCENT. V. FAURIS DE ST-VINCENS, pag. 1047, et au *Supplément*; et ROBERT DE SAINT-VINCENT, pag. 2583.

SAISSY (JEAN-ANTOINE), médecin et expérimentateur, né en 1756 aux environs de Grasse (Provence), m. en 1822 à Lyon, membre des sociétés de médec. et d'agricult. de cette ville, était fils d'un laboureur aisé qui le destinait aux travaux manuels de l'agricult., et jusqu'à 22 ans il n'eut d'autre instruct. que celle qu'il ajouta par la lecture aux prem. notions qu'avait pu lui transmettre le précept. de son village. Sa vocation pour l'art de guérir fut déterminée par la lecture d'ouv. de médecine que le hasard avait fait tomber entre ses mains. Il vint faire ses prem. cours à Paris, se rendit ensuite à Lyon, où il fut reçu chirurg. interne du grand Hôtel-Dieu (1783), et chargé de préparer les leçons de Dussaussoy (*v.* ce nom). Vers le même temps il obtint plus. prix d'anat.-physiolog. Admis plus tard au collége des chirurg. de Lyon, il ne tarda pas à être nommé par la compag. royale d'Afrique méd. et chirurg. major de ses comptoirs sur les côtes barbaresq. Après avoir rempli cet emploi pendant quelq. années avec beaucoup de distinction, il revint à Lyon, et continua d'y pratiquer la médec., science aux progrès de laquelle il n'est pas demeuré étranger. Outre ses *Recherches expérim., anat., chimiq., etc., sur la phys. des animaux mammifères hybernans, notamment les marmottes, les loirs*, etc.. Lyon, 1808, in 8, ouvrage qui fut couronné par la classe des sciences physiques et mathém. de l'institut national, il a composé *sur les maladies de l'oreille, sur sa physiologie et ses affections patholog.*, un bon traité dont quelq. fragm. ont été imp. au tom. 28 du *Dictionnaire des sciences médicales*, et d'autres couronnés en 1814 par l'acad. de Bordeaux. *Voy.* pour plus de détails les pag. 208-13 du *Compte rendu des travaux de la société d'agricult. de Lyon, par L.-F. Grognier*, Lyon, 1822, in-8.

SAITER ou SEITER (DANIEL), peintre, né à Vienne en 1674, fut envoyé à Venise pour y suivre les leçons de Charles Loth, acheva ses études à Rome, et travailla, avec d'autres artistes distingués de l'époque, à l'embellissem. du palais Quirinal sous Innocent X. Appelé ensuite à la cour de Turin, il orna de ses ouv. les palais et établissem. royaux. Cet artiste m. en 1805. On cite parmi ses meilleures composit. une *Notre-Dame de douleur*, dans la galerie de la cour, et la coupole du gr. hôpital, une des plus belles fresques que l'on puisse voir dans la capitale du Piémont.

SAIX (ANTOINE DU), en latin *Saxanus*, religieux et littér., né à Bourg, dans la Bresse, en 1515, et m. en 1579, fut précept. et ensuite aumôn. du duc de Savoie, qui l'envoya en ambass. auprès de François I[er]. Il a laissé plus. ouv., tant en prose qu'en vers, recherchés à cause de leur rareté. Nous citerons entre autres : *l'Esperon de discipline pour inciter les humains aux bonnes lettres*, poëme, Paris, sec. édit., 1538, in-16; *Petit fatras d'un apprentif, surnommé* l'Espernnnier de discipline, Paris, 1537, in-4; Lyon, 1538, in-8, etc.; *le Blason de l'église de Brou*, Lyon, sans date, in-8; *la Touche naïve pour éprouver l'ami et le flatteur*, etc., Lyon, 1537, in-8; *l'Opiate de Sobriete*, etc., ibid., 1553, in-8, écrit en vers; *Marquetis de pièces diverses*, etc., ibid., 1559, in-4.

SALA (ANGE), méd. ital. du 17[e] S., né à Vicence, dans l'état de l'église, m. vraisemblablem. à Gustrow, où en 1639 il florissait encore, revêtu du titre de médecin du duc de Mecklembourg, avait quitté sa patrie pour cause de religion, et pratiqué son art successivem. à Zurich, à La Haye et à Hambourg. Bien supérieur à la plupart des méd. de son temps, encore qu'il se soit montré l'admirateur de Paracelse, il a égalem. attaqué avec les armes de l'ironie le charlatanisme des adeptes de la science occulte et l'orgueilleuse suffisance des galénistes. A une époque où la transmutat. des métaux et la recherche de la panacée univ. étaient le principal objet de la chimie, il a enrichi cette science de plus. observat. importantes. Ces faits, joints à une sage critiq., donnent un haut intérêt à ses ouv., dont on a donné le rec. sous le titre d'*Opera medico chymica quæ extant omnia*, in-4, Francf., 1647, 1680, 1712, et Rouen, 1650. Parmi ces divers ouv. on distingue les suiv. : *Tractatus duo de variis, tùm chymicorum, tùm galenicorum erroribus in præparat. medicinali commissis*, Francf., 1602, 1649, in-4; *Anatomia vitrioli, in duos tractatus divisa*, Genève, 1609, 1613, in-12; Leyde, 1617, et Francfort, 1618, in-8; Hambourg, 1625, in-4; *Ternarius bezoardicorum hermeticorum, bezoardicor., laudanor.*, in-8, Erfurt, 1630, 1638; trad. en franç., Leyde, 1616. — Un autre SALA (Jean-Dominiq.), profess. de médec. à Padoue, de 1607 à 1644, époq. de sa m., était né vers 1579. Son principal ouv. est intit. : *Ars medica in quâ methodus et præcepta omnia medicinæ curatricis et conservatricis explicantur*, in-4, Padoue, 1614, 1641, 1659; Venise, 1620, même format.

SALA (Nicolas), musicien, composit. italien, élève de Léo, fut profess. et maître de chapelle à Naples, et m. presque centenaire en 1800. Il avait consacré presque toute sa vie à élaborer un grand ouv. sur la composit., que le gouvern. napolitain pub. avec luxe en 1794, sous le titre de *Regole del contrappunto pratico*, in-fol., et qui est devenu extrêmem. rare par suite de l'enlèvem. et de la dispersion des planches dans les troubles de 1799. On le trouve, en partie, dans les *Principes de composition des écoles d'Italie*, Paris, 1809, 3 vol. in-fol.

SALADIN, ou plutôt SALAH-EDDYN (Malek-Nasser-Youssouf), sulthan d'Egypte, le plus célèbre des défenseurs de l'islamisme à l'époque des croisades, était né à Tekrit, sur le Tigre, en 1137 (532 de l'hég.), d'une famille de guerriers au service des princes de Mésopotamie et d'Alep. Ses prem. années se passèrent dans une vie licencieuse; il ne commença à se distinguer qu'à l'âge de 30 ans, quoiqu'il ne fût parti qu'à regret sous les ordres de son oncle, qui allait combattre à la fois les Francs et les Egyptiens. Ces dern., l'ayant vu déployer une grande valeur à la prise d'Alexandrie, le choisirent pour leur chef contre les vézyrs qui les opprimaient. Il abolit le khâlyfat d'Egypte, et reçut le titre de *restaurateur de l'autorité du commandeur des croyans*. Bientôt puissant par ses conquêtes, proclamé *sulthan d'Egypte et de Syrie*, il fonda des colléges et des hospices; il fortifia les villes, notamment celle du Kaire, où l'on voit encore les travaux qu'il ordonna; il résolut enfin d'éteindre le royaume de Jérusalem, et de rendre aux fils de Mahomet toutes les terres occupées depuis environ un siècle par les sectateurs de la croix. Les chrétiens réunirent cinquante mille hommes armés, soutenus et encouragés par une population assez nombreuse d'Européens établis dans la Palestine et la Phénicie, où ils avaient appelé le commerce des trois parties du monde. Ils furent vaincus et complètem. défaits à la célèbre bataille de Tibériade en 1187. Leur roi Lusignan y resta prisonnier. Saladin tua de sa main Renaud, comme ayant tenté une expédition sacrilége sur la Mekke; il fit massacrer les frères templiers et hospitaliers par la raison que leur vœu les engageait à combattre l'islamisme jusqu'à la m.; les autres croisés furent esclaves ou payèrent rançon. Mais l'Europe se souleva à la nouvelle de ce désastre; Philippe-Auguste et Richard d'Angleterre arrivèrent en 1191 avec des forces prodigieuses (*v.* au mot Croisades), et l'année suiv. arrêtés dans leurs succès par leurs propres divisions, ils forcèrent du moins la sulthan à consentir une paix de trois ans : Richard et Saladin ne se la garantirent que sur leur parole, les autres chefs la signèrent. Chaque parti gardait ses positions. Libre de soins belliqueux dans ses états, Saladin se disposait à conquérir l'Asie-Mineure, l'Arménie, la Perse; il annonçait même l'intention de porter le Koran au centre de l'Europe, lorsqu'il m. en 1193, laissant l'Orient dans la consternation, et emportant les regrets des chevaliers ses ennemis, qui le regardaient comme le seul digne d'eux par ses vertus, sa loyauté, son courage; ils louaient surtout sa généreuse humanité après les combats, et sa magnificence dans les relations politiques. Les historiens de ces époques donnent à sa vie les couleurs brillantes du roman; mais des détails positifs qui feront apprécier son ambition et son fanatisme sans diminuer sa gloire, sont renfermés dans l'ouv. de M. Reynaud, *Extraits d'auteurs arabes*, etc., insérés au second vol. de la *Bibliothèque des Croisades*.—Saladin (Melik-el-Naser-Youssouf), sulthan d'Alep, arrière-petit-fils du précéd., né en 1229 (627 de l'hég.), tâcha de marcher sur les traces de son bisaïeul, dont il avait l'humanité, l'esprit et l'instruction; mais, guerrier malheureux, après avoir tenté de reconquérir l'Egypte sur les mamlouks, il périt à l'âge de 32 ans, assassiné par des chefs tartares. Avec lui finit, en soixante et quelq. années, la race du grand Saladin, qui avait partagé ses nombreux états entre les trois prem. de ses dix-sept fils.

SALADIN (Jean-Baptiste-Michel), conventionnel, né en Picardie vers 1760, exerçait la profession d'avocat à Amiens en 1789, et devint juge dans la même ville lors de l'établissem. des nouvelles autorités. En 1791, il fut député du département de la Somme à l'assemblée législative; réélu l'année suivante à la convention, il fit ensuite partie du conseil des cinq-cents. Dans la prem. de ces assemblées, il figura au côté gauche : dans la convention il vota la mort du roi, sans sursis et sans appel; au conseil des cinq-cents, il fit partie de la réunion dite de *Clichi*; et, condamné à la déportation, il sut se soustraire à cette mesure. Rappelé, sous le gouvernement consulaire, comme tous les proscrits de cette époque, il reprit la profession d'avocat à Paris, n'obtint aucun emploi public, et m. vers 1810.

SALANDO (Giuseppe), médec. ital. des 16[e] et 17[e] S., né à Bergame, m. plus que centenaire à Salo en 1630, avait d'abord enseigné les institut. méd. à l'univ. de Padoue, et après avoir pratiqué avec distinct. dans différentes villes d'Italie, où il s'établit successivem., il s'était rendu en Styrie, d'où il fut appelé, avec le titre d'archiatre palatin, à la cour de Maximilien II. A la m. de ce prince (1576), Salando quitta Vienne pour se rendre à Milan; il y fit imp. un vol. de *Consultations*, en ital., et plus tard pub. à Vienne un livre *de Panaceâ, seu elixir vitæ*.—Ferdinand, son fils, né en 1561 à Salo, dans l'état de Venise, m. en 1630, pratiqua aussi la médec., mais avec moins de succès. On cite de lui comme assez insignifiant, un *Tractatus de purgatione*, etc., Vérone, 1607, in-4.

SALANDRI (Pellegrino), ecclés. et poète ital., né en 1723 à Reggio, m. par accident en 1771, prem. official de la secrétairerie roy. de Mantoue, et secrétaire perpétuel de l'académ. des sciences et belles-lettres qu'il avait beaucoup contribué à faire fonder dans la même ville, commença par être précepteur des fils du comte Beltram Cristiani, et c'est à la protection de ce seigneur, autant qu'à son propre mérite, qu'il dut son avancem. dans la carrière des honneurs. L'abbé Salandri a principalem. consacré sa muse à chanter les louanges des grands personnages auprès desquels il fut en faveur. On trouvera sur lui d'amples détails dans la *Bibliot. modenese*, tom. 5, pag. 2 et suiv.; et le même recueil (tom. 6, pag. 187), contient aussi la liste complète de ses ouv. Nous nous bornerons à mentionner les suiv. : *Lodi a Maria*, Milan, 1759, in-4; *le Invettive contra Ibi, i Lisci*, e *la Pescagione di Ovidio, trad. in ottava rima*, etc., ib., 1653, in-4, etc. L'*éloge* de ce poète a été imp. dans l'*Europa letteraria*, nov. 1771, p. 92.

SALATIS fut le premier des rois pasteurs qui subjuguèrent l'Egypte à la tête de leurs tribus *nomades* (que l'on croit avoir appartenu à la grande nation des Scythes), 2340 ans avant J.-C., et dominèrent cette contrée pendant plus de cinq siècles. Josèphe, dans son traité contre *Appion*, livre 1[er], et Eusèbe dans sa *Préparation évangéliq.*, liv. 10, rapportent un passage de l'Egyptien Manéthon sur ce conquérant, qui m., après un règne de 19 ans, en l'an 2322.

SALAVAS. V. Merle.

SALAZAR Y MARDONES (don Pedro de), historien espagnol du 16[e] S., sur lequel on n'a que des renseignem. très-incomplets, était né dans le royaume de Grenade, selon quelq. biographes, ou, suiv. d'autres versions, à Madrid, ville dans laquelle il passa, du reste, une grande partie de sa vie, occupé de travaux littéraires ou exerçant divers emplois honorables. Il m. vers 1570. On a de lui : *Corónica del emperador D. Carlos Quinto*;

etc., Séville, 1552, in-fol., goth.; *Historia en que se cuentan muchas guerras sucedidas entre cristianos y infieles, desde el año 1545*, etc., Naples, 1552, in-fol.; nouvelle édit., continuée jusqu'en 1565, Medina del Campo, 1570, in-fol. Ces deux ouv. sont rares et recherchés.

SALAZAR Y MENDOZA (PEDRO de), histor. espagnol, qu'il ne faut pas confondre avec le précédent, était chanoine de Tolède, et vivait dans le 17e S. Il a écrit la *vie* du duc Jean Tavera et celle du cardinal d'Espagne. On a encore de lui: *Origen de las dignidades*, etc., sec. édit., augm., Madrid, 1657, in-fol.; *Corónica de la casa de los Ponces de Leon*, Tolède, 1620, in-4; *Monarquia de España*, Madrid, 1770-71, 3 vol. pet. in-fol. — Un autre SALAZAR (Pedro de), relig. franciscain, provincial de son ordre en Castille, inquisit. de la foi en 1612, a pub.: *Corónica de la fundacion y progreso de la provincia de Castilla de la orden de San-Francisco*, Madrid, 1612, in-fol.

SALE (GEORGE), savant littérat. anglais, né vers 1680, mort à Londres en 1736, fut un des principaux membres de la société formée dans cette ville pour la publicat. de l'*Histoire universelle*, à laquelle il coopéra, principalem. par des articles relatifs aux Orientaux. Il a aussi travaillé au *general Dictionary*, 10 vol. in-fol. On lui doit une trad. angl. du *Coran*, réimp. plus. fois; la dern. édit. est de 1801, 2 vol. in-8; les *Observations historiq. sur le mahométisme* qui la précèdent ont été trad. en franç. et pub. en tête d'une nouv. édit. de la version du *Coran* d'André Duryer, Amsterdam, 1770, 2 vol. in-8.

SALE (ANTOINE DE LA), l'un des romanciers les plus célèbres du 15e S., né en 1398, probablem. dans le comté de Bourgogne, dut à ses qualités aimables d'être attaché à la cour de Provence, sous les règnes de Louis III et de René d'Anjou, puis à celle de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, où il se lia avec le dauphin de France, depuis Louis XI. Il m. vers 1462. On connaît de lui: l'*Hystoire et Plaisante chronique du petit Jehan de Saintré et de la jeune dame des Belles Cousines......*, imp. avec l'*Histoire de Floridan et de la belle Ellinde* (par Rasse de Brinchamel), et l'*Extrait des chroniques de Flandres*, Paris, 1517, pet. in-fol., got., rare et recherché; 1523, in-4, goth.; 1528, 1533, in-4; Paris, chez J. Trepperel, sans date, in-4. Ces édit. sont également rares et recherchées: la *Chronique du petit Jehan de Saintré*, a été réimp. séparem., et Gueulette en a donné une édit., Paris, 1724, 3 vol. in-12, avec une préface et des notes curieuses; on sait aussi que le comte de Tressan a rajeuni ce même roman dans un extrait réimp. plusieurs fois séparem. et inséré dans le recueil de ses *œuvres*); *la Chronique et la généalogie des comtes d'Anjou, de la maison de France*, etc., Paris (1517), in-4; réimp. dans l'ouv. suiv. du même auteur: *la Salade, laquelle fait mention de tous les pays du monde*, etc., ibid., 1521, in-fol., fig. (ce dern. ouv. est un mélange de morale, d'hist., de géographie et de politiq.); *La Sale*, traité de morale, divisé en chapitres, dont il existe deux copies à la Bibliothèque du Roi, l'une in-fol. sur vélin, l'autre in-4 sur pap.

SALERNE (FRANÇ.), méd., naturaliste, né à Orléans, m. en 1760, a été le collaborateur d'Arnault de Nobleville dans la rédact. de l'*Histoire naturelle des animaux*, de la *Description abrégée des plantes usuelles*, et enfin de la partie zoologique de la continuat. du *Tractatus de Materiâ med.*, laissé imparfait par Et.-Fr. Geoffroy (*v.* ARNAULT et GEOFFROY). On lui doit en outre une traduct. franç. de l'*Ornithologie* de J. Ray, ou plutôt de Willoughby (Paris, 1767, in-4), ouv. auquel il a joint un gr. nombre de descript. et de remarq. La collect. de l'acad. des sciences contient aussi un *Mémoire* de Fr. Salerne sur les maladies que cause le seigle ergoté.

SALES (LOUIS, comte de), frère aîné du saint évêque de Genève, François de Sales, né en 1577 dans le Chablais, fit de grands progrès dans les lettres et la philosophie, en même temps qu'il se formait à la pratique des vertus chrétiennes par les exemples et les leçons de son illustre frère, alors prevôt du chapitre d'Annecy. Il accompagna en Italie le présid. Ant. Favre, chargé d'une négociation avec le saint-siége; et, de retour en Savoie, il fut chargé par le duc de la défense de ce pays contre les agressions des troupes espagnoles, stationnées en Franche-Comté. Il négocia ensuite le traité de Dôle, qui mit fin à cette lutte, fortifia la ville d'Annecy, et la défendit contre Louis XIII, qui vint l'assiéger en personne en 1630. Après avoir passé le reste de sa vie dans les exercices d'une piété fervente, il m. en 1654. Sa *vie* forme la seconde partie de l'ouv. intit. *la Maison naturelle de St François de Sales*, Paris, 1669; et elle est suivie du *Recueil de ses mémoires*. Une autre *Vie du comte L. de Sales*, a été pub. par le P. Buffier, Paris, 1718, 1737, in-12; trad. en ital. par le marquis Orsi, Padoue, 1720, in-8. — Charles de SALES, fils du précéd., né à Thorens en 1625, entra dans l'ordre de Malte en 1643, se signala dans plus. campagnes contre les Turks, contribua à la défense de Candie en 1650, et devint gouverneur de St-Christophe et autres îles adjacentes dans les Antilles, au nom de son ordre. Ces îles ayant été cédées à la France en 1665, C. de Sales en resta gouvern. avec le titre de vice-roi, pour Louis XIV, et périt, l'année suiv., en repoussant les Anglais qui avaient attaqué St-Christophe.

SALES. V. DELISLE, FRANÇOIS (St) et SALLES.

SALGAR, appelé aussi SANKAR (MODHAFER-EDDYN), fondateur de la dynastie des Salgarides, en Perse, appartenait à la tribu turkomane du Salgaris, établie dans le Farsistan, et dont son père, Maudoud-al-Salgari, était un des chefs. Salgar se révolta contre le neveu du sulthan Mas'oud-Abou'l Fethah, gouvern. de cette même province, et parvint à l'en expulser. On a peu de détails sur ce prince turkoman: on sait seulem. qu'il affermit sa dominat. dans le Farsistan, qu'il embellit la ville de Chyraz de plus. monum., et qu'il m. en l'an 556 de l'hég. (1161 de J.-C.).—ZENGHY-AL-SALGARI, frère du précéd., lui succéda, et fut confirmé dans la possession de ses états par le sulthan Melik-Arslan. Schondjah-Saad, fils de Zenghy II, lui succéda, fit la conquête du Kerman s'empara d'Ispahan, régna 29 ans avec gloire, et m. en 628 de l'hégire (1231 de J.-C.).—Son fils, ABOUBEKR-AL-SALGARI, eut un règne égalem. glorieux. Il triompha de tous ses ennemis, protégea les lettres, et m. en 658 (1260 de J.-C.).—Le onzième et dern. souver. de la dynastie des Salgarides, fut la princesse Abesch ou Aischah-Khatoun, petite-fille d'Aboubekr. Le khan des Mongholos, Houlagou, ayant déposé et fait périr Seldjouk-Chah en l'an 662 de l'hég., mit cette princesse sur le trône du Farsistan, en lui donnant pour époux un de ses fils, Mangou-Timour. En elle finit la dynastie des Salgarides, après avoir duré 120 ans. Les princes de cette maison avaient pris le titre d'*atabek*, qui leur était commun avec d'autre princes contemporains.

SALIAN (JACQUES), jésuite, né en 1557, à Avignon, embrassa la règle de St-Ignace à 27 ans, professa les humanités, l'écriture et la théologie morale dans div. colléges, devint recteur de celui de Besançon, fut ensuite appelé à Paris par ses supérieurs, et m. dans cette ville en 1640. On a de lui quelq. ouv. ascétiques sur la *crainte* et sur l'*amour de Dieu*, etc.; *Annales ecclesiastici Veteris Testamenti*, etc., dern. édit., Paris, 1641, 6 v. in-fol.; abrégé du même ouv. par l'auteur, Cologne, 1635, in-fol.; *Enchiridion chronologicum sacræ et pro-*

fanæ Historiæ, ibid., 1638, in-12 (c'est une espèce de sommaire des *Annales ecclesiastici*).

SALICET ou SALICETI (GUILLAUME), en latin *de Saliceto* ou *Placentinus*, médecin, né à Plaisance au commencem. du 13e S., embrassa l'état ecclésiastique, sans renoncer à l'étude de l'art de guérir. Ses connaissances physiologiq., anatomiq. et chimiq. le placèrent au-dessus des autres praticiens, ses contemporains. A l'exemple des Grecs et des Arabes, il employa le fer et le feu dans les cas de chirurgie, au lieu des topiques, usités de son temps. Il trouva une nouvelle méthode pour l'extraction de la pierre, et décrivit le prem. la maladie des enfans connue sous le nom de *lactescence* ou *croûtes lactées*. Sa réputat. le fit appeler dans les principales villes d'Italie, et après avoir professé long-temps à Vérone, il m. dans cette ville en 1280. On a de lui : *Liber in scientiâ medicinali*, etc., Plaisance, 1475, in-fol.; *Cyrurgia*, ibid., 1476, in-fol., souv. réimp.; trad. en ital. et en français, par Nic. Prevot, Lyon, 1492; Paris, 1506, in-4.

SALICETI (NATALE), archiatre (prem. médec.) pontifical, né en 1714 à Oletta en Corse, m. en 1789, membre de l'acad. de la Crusca, de l'institut de Bologne et de plus. autres corps sav. étrangers, avait été successivem. profess. d'anat. au gr. gymnase de Rome, prem. médec. assistant, puis principal de l'hospice du St Esprit, dans la même ville. Les biogr. ital., qui font un très-grand récit des talens, du savoir et des éminentes qualités du *monsignor* Natale Saliceti, disent qu'il n'eut guère le loisir de composer des ouv., mais citent pourtant de lui, sans indications plus précises, div. écrits « fort répandus, justem. admirés et qui font regretter vivem. que l'aut. n'ait pas assez songé à sa gloire ou à l'intérêt de la postérité pour en publier de plus importans. » Son *éloge*, par P. Pasqualoni, se trouve au t. 74, p. 178, du *Giornale di Pisa*. *Voy*. en outre les *Elogi di uomini illustri*, par Fabroni, p. 269.

SALICETI (CHRISTOPHE), homme d'état, etc., né à Bastia en 1757, fut d'abord avocat au conseil supér. de Corse. Député aux états-généraux de 1789, il sollicita et obtint la réunion de sa patrie à la France. Membre de la convention, il vota la m. de Louis XVI, sans appel et sans sursis, et fut ensuite chargé de plus. missions dans le midi, où il eut pour collègues Barras et Fréron. Sous le directoire il devint commissaire de la républiq. à l'armée d'Italie, s'attacha au général Bonaparte, et négocia l'armistice avec le pape. Il reparut au conseil des cinq-cents comme député de la Corse, et se prononça pour les mesures directoriales du 18 fructidor. Au 18 brum. il voulut soutenir l'indépendance de la législature dissoute à Saint-Cloud, fut porté au nombre des proscrits, et dut au prem. consul d'être rayé de cette liste, et employé aussitôt. Le nouveau gouvernem. lui confia successiv. des missions en Corse, à Lucques, à Gênes. Enfin Napoléon le donna à son frère Joseph comme ministre de la police générale du royaume de Naples, où il fut aussi chargé pendant quelq. temps du portefeuille de la guerre. Moins heureux sous Murat, qui ne voulut point se soumettre à l'influence qu'il exerçait sous son prédécess., il resta sans département; mais Napoléon le fit conserver dans les conseils de son beau-frère, qu'il surveillait du moins, n'ayant pu le diriger. Actif, ambitieux et prompt dans ses résolutions, dévoué sans réserve aux partis comme aux hommes qu'il servait, Saliceti se fit un si grand nombre d'ennemis à Naples, qu'une conjuration se forma pour faire sauter son hôtel pendant qu'il était ministre, et il n'échappa à l'explosion que par une circonstance fortuite. Lors de sa m., arrivée dans la même ville en 1809, on crut généralem. qu'il avait été empoisonné; mais l'ouverture de son corps prouva que de tels soupçons, qui pouvaient être des désirs, n'étaient nullement fondés.

SALINAS Y CORDOVA (BONAVENTURE de), religieux péruvien, né à Lima vers la fin du 16e S., fut vicaire général de l'ordre des franciscains dans les provinces de la Nouvelle-Espagne, de la Floride, des Philippines et des îles du Japon, et m. à Rome en 1653. On a de lui : *Memorial de las historias del Nuevo Mundo del Perú*, etc., Lima, 1630, in-4, 2e édit., Madrid., 1639. — DIEGO de SALINAS Y CORDOVA, frère du précédent et franciscain comme lui, fut historiographe de son ordre dans l'Amérique méridionale. Il a publié : la *Vie de D. Francisco Solano*, Lima, 1630, et Madrid, 1643, in-4; *Epitome de la Historia de la provincia de los doce apóstolos en la provincia del Perú*, Lima, 1651, in-fol.

SALINGUERRA, de Ferrare, l'un des chefs du parti gibelin, en 1200, et rival d'Arco VI, marquis d'Este, chef du parti guelfe, se fit remarquer dans cette longue lutte, où des trahisons réciproques accoutumaient chaque parti à ne respecter aucun engagement, aucun serment. Il périt octogénaire dans les prisons de Venise, où il était retenu depuis long-temps, par suite d'un stratagème des guelfes, qui avaient feint de traiter avec lui pour se saisir de sa personne.

SALINS (HUGUES de), médecin, né à Beaune en 1632, m. à Meursault en 1710, fut secrét. du roi en la chambre des comptes de Dôle, et employa une part. de sa vie à des recherches sur l'antiquité de sa ville natale, qu'il prétendait être la *Bibracte* des Eduens. Les magistrats de Beaune refusèrent d'imprimer aux frais de la ville le volumineux travail du médecin-archéologue, qui dut se borner à publier plus. dissertations sur ce sujet. — J.-B. de Salins, frère du précédent et médecin comme lui, est aut. d'une *Défense du vin de Bourgogne contre le vin de Champagne*, *par la réfutation d'une thèse soutenue à l'école de méd. de Reims*, dont Hugues donna une 2e édition, Luxembourg (Dijon), 1704, in-8, et publia la même année une traduction latine.

SALIS, nom d'une anc. famille de la Suisse, qui a joui autrefois de quelques droits de souveraineté dans le pays des Grisons, et dont la généalogie a été imprimée sous ce tit. : *Stemmatographia rhæticæ familiæ Salicæorum*, *vulgò* A SALIS, *ex authenticis documentis deducta*, Coire, 1782, in-fol. (tiré seulement à 36 exempl.) Cette famille a produit plusieurs personnages distingués dans les sciences et la carrière des armes, tels que les suivans : Baptiste SALIS, religieux cordelier, se fit remarquer au 15e S. par la publication d'une somme de cas de conscience, connue sous le tit. de *Summa baptistiniana*, Rome, 1479, in-fol., réimp. plus. fois. — Rodolphe-Baptiste de SALIS est aut. d'un écrit pub. en 1617 sous le tit. *de Proditione angl. pyrio-pulvureâ*, Bâle, in-4. — Jean-André de SALIS, jurisconsulte du 17e S., est aut. de *Discorsi politici*, que Zurlauben (*v.* ce nom) cite comme des écrits estimables. — Ulysse, baron de SALIS, appelé par Haller (*Bibl. helv.*) le *Polybe des Grisons*, né en 1594, était fils d'Hercule de Salis, connu comme négociateur. Entré d'abord au service de la républiq. de Venise, il se fit remarquer au siége de Gradisca. Les troubles de la Valteline l'ayant rappelé dans son pays natal, il y obtint le grade de colonel. Plus tard, il conduisit une compagnie de gardes-suisses au siége de La Rochelle, où il se distingua, puis il fut employé dans la guerre de la Valteline sous le célèb. duc de Rohan, et s'y signala par sa bravoure, sa droiture et sa fidélité. Etant passé ensuite à l'armée des Pays-Bas, il reçut le brevet de maréchal-de-camp pour être employé en Italie. Nommé gouvern. de Coni, il réduisit plusieurs places voisines, prit part aux siéges de Nice, Tortone, etc., obtint sa retraite en

1643, pour cause de santé, et se retira dans son chât. de Marschlins, où il m. en 1674. Ses *Mém.*, qu'il écrivit en ital. dans les loisirs de sa retraite, sont conservés dans sa famille, et forment 2 v. in-f. — Rodolphe de SALIS, colonel au service de France, se distingua, en 1674, à la bataille de Senef, en 1677, au siége de Valenciennes, fut nommé maréchal-de-camp en 1688, et mourut en 1690. — Pierre de SALIS, homme d'état, fut chargé en Angleterre et en Hollande de plusieurs négociations, dont il publia la relation en 1713, in-4 de 32 p., en allemand. Il mourut en 1749. J.-J. de Rota a écrit son oraison funèbre sous ce tit. *de Funere Salicæi*, etc., Lindau, 1749, in-4. — Pierre II de SALIS fut président de l'état des Grisons dans le 18e siècle. Sa *Vie* a été publiée en allemand par P. Kind, curé et profess. à Coire, 1780, in-4. — Raoul de SALIS, baron d'Haldenstein, né en 1750, m. en 1781, s'occupa beaucoup de recherches sur sa patrie. On a de lui : des *Vers sur la mort du grand Haller*, 1778, in-8 ; *Essai de chansons grisonnes* (en allem.), Coire, 1781, in-12. Il a laissé en manuscrit des ouvrages plus importans, tels que *Rhætia illustrata*, etc.; *Rhætia litteraria*, etc.; un *Voyage dans la haute et basse Engadine* (en allemand). — Rodolphe de SALIS de Soglio a publié en allem. une *Hist. de la langue romansche* (ou grisonne), Coire, 1776, in-8. — Rodolphe-Antoine-Hubert, baron de SALIS, né en 1732, servit en France, y devint maréch.-de-camp, puis lieuten.-général, reçut la grande croix de l'ordre du Mérite-Militaire, fut appelé ensuite dans le royaume de Naples par le ministre Acton (*v.* ce nom), pour y réorganiser l'armée nationale, se retira dans sa patrie en 1790, leva pour l'Autriche, en 1799, un régiment à la solde de l'Anglet., et mourut en 1807. — Rodolphe de SALIS, baron de Zitzers, né en 1736, entra au service de France, fut aide-major du régiment des gardes-suisses, se trouva aux Tuileries le 10 août 1792, accompagna le roi Louis XVI à l'assemblée législative, fut arrêté, conduit à la prison de l'Abbaye, et massacré le 2 septemb. de la même année. — Jean-Baptiste de SALIS, né en 1737, montra toute sa vie un caractère fort exalté. Après avoir exercé plus. fonctions publiques, il alla à Vienne, y tenta de vains efforts pour l'adoption de ses plans, qui avaient pour but la réun. des diverses communions chrétiennes, se fit renvoyer des états d'Autriche, passa quelque temps dans les cours de Bavière, de Bade et de Naples, prit dans cette dern. le tit. de prince de Chiavenna, et revint ensuite mourir dans sa patrie vers 1795. Il a publié quelques *pamphlets* en allemand et en italien, relatifs à ses projets de réunion des div. communions chrétiennes. — Charles-Ulysse de SALIS, né en 1728, exerça plus. emplois publics dans son pays ; il fut accusé d'avoir fait arrêter en 1792 M. de Semonville, ambassadeur de France, à son passage chez les Grisons, et de l'avoir livré aux Autrichiens. Poursuivi, il se sauva, fut condamné à mort, avec la confiscation de tous ses biens, se retira à Vienne, et y mourut en 1800. On a de lui plus. écrits contenant des recherches savantes. Nous citerons les suivans : *Mémoires pour servir à la connaissance de l'histoire naturelle et de l'économie domestique des deux Siciles*, Zurich, 1790, 2 vol. in-8 ; *Fragmens de l'hist. polit. de la Valteline*, etc., 1792, 4 vol. in-8 ; *Voyage en div. provinces du royaume de Naples*, 1793 ; *Journ. pour les ligues grises*, 1799, 6 cahiers formant un vol. in-8 ; *Archives historico-statistiques pour les Grisons*, 1799, 3 v. in-8 ; *OEuvres posthumes*, Whinterthur, 1803-1804, 2 v. in-8 ; *Galerie des malades souffrant du heimweh* (mal du pays), 2e édition, 1804, 3 vol. in-8. En tête du 3e volume est une *Notice biographique* sur l'aut., par Charles-Ulysse, l'un de ses fils. — Jean Gaudence, baron de SALIS, né en 1762, entra au service de France, fut capitaine aux gardes-suisses, passa ensuite dans la ligue comme officier-général, fit la campagne de Savoie en 1792, sous le général Montesquiou, se retira dans sa patrie l'année suivante, fut nommé inspecteur-général de la milice de la Suisse en 1798, se fit peu remarquer dans les évènemens militaires de cette époq., retourna dans son pays natal, et y mourut vers 1804. On a de lui des *poésies* allemandes estimées, recueillies pour la prem. fois à Zurich, en 1793, in-8, et souvent réimp. La dern. édition parut à Vienne, 1815, in-8. — SALIS-SAMADE (N. baron de), issu d'une branche de la famille précédente, né vers 1755, était fils du colonel du régiment suisse de ce même nom (Salis-Samade). Entré de bonne heure au service, il était parvenu au grade de major dans le régiment suisse de Château-Vieux, lors de l'affaire de Nanci, en 1790 (*v.* DÉSILES et MALSEIGNE), et sa fermeté le fit respecter dans cette circonstance critique. Nommé ensuite lieutenant-colonel au régiment de Diesbach, il eut une nouvelle occasion de déployer sa fermeté à l'époque du massacre du gén. Théobald Dillon (*v.* ce nom), en 1792. Après le licenciement des troupes suisses, le 8 septemb. de la même année, il se retira dans sa patrie. Ayant conservé quelque intérêt en France, il y était revenu en 1803, lorsqu'il mourut d'une maladie épidémique cette même année, à Montargis, où il se trouvait alors.

SALISBURY (JEAN PETIT, dit de), sav. moine anglais du 12e siècle, ainsi surnommé du lieu de sa naissance, et, pour le même motif, appelé aussi par les anciens auteurs, *Joannes Sariberiensis* ou *Severianus*, vint très-jeune suivre en Bretagne les leçons du céléb. Abailard, puis, en 1137, se rendit à Paris pour y achever ses études en tous genres, et se mit bientôt à même d'enseigner quelq.-unes des sciences auxquelles il s'était livré. De retour en Anglet. après 12 ans d'absence, il prit les ordres, demeura quelque temps attaché à l'église de Canterbury, revint en France, passa de là en Italie, fut accueilli avec distinction par les papes Eugène III et Adrien IV, enfin, rentré de nouveau en Anglet., s'attacha comme secrét. au célèbre archevêque de Canterbury, Thomas Becket, dont il partagea la proscription. Pendant les 7 années que dura son exil, Jean Petit, qui eut occasion de se faire connaître du pape Alexandre III, venu comme lui en France pour y chercher un asile, remplit auprès de ce pontife les fonctions de secrét. Il avait enfin rejoint son prem. patron, lorsque celui-ci fut assassiné aux pieds des autels (*v.* BECKET). La réputation de savoir et de piété de Jean de Salisbury le fit élire en 1176, par le clergé et le peuple de Chartres, pour leur évêque. Le nouveau prélat assista 3 ans après au concile de Latran. Il mourut dans le chef-lieu de son diocèse en 1180. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, et qui décèlent une érudition surprenante pour cette époq., nous nous bornerons à mentionner les suiv. : *Polycraticon, sive de Nugis curialium et Vestigiis philosophorum libri octo*, imp. pour la prem. fois à Cologne vers 1475, ou, suiv. d'autres bibliograph., à Bruxelles, réimp. à Leyde, 1639, à Amsterdam, 1664, in-8, et dans la *Bibliotheca patrum* ; traduit plus. fois en français, notamment par Mézerai, sous le titre de *Vanités de la cour*, Paris, 1640, in-4 (cette traduction est devenue de la plus gr. rareté); *de Membris conspirantibus*, poème pub. par André Rivinus, Leipsig, 1655, in-8, à la suite d'un autre poème de Fulbert de Chartres ; *Vita sancti Anselmi*, insérée dans l'*Anglia sacra*, de Henri Warthon ; *Vita atque Passio sancti Thomæ Cantuariensis archiepisc. et martyris*, ouvrage manuscrit, dont on trouve l'abrégé dans le *Quadrilogus*, recueil de quatre Vies de saint Thomas de Canterbury, par quatre auteurs différens ; *Epistolæ* (au nombre de 302), Paris, 1611, in-4. Ces lettres ont été repro-

duites par portions dans divers recueils, notamment dans le 16e volume du *nouveau Recueil* des historiens de France. Le baron de Sainte-Croix a donné une *notice* sur la vie et les écrits de J. de Salisbury, dans les *Archives littéraires*, t. 4. Il en existe une autre plus curieuse et plus exacte, par M. Pastoret, dans l'*Hist. littéraire de la France*, t. 14. — Jean de SALISBURY, jésuite anglais, né vers 1575 dans le comté de Cambridge, fut reçu à 30 ans dans l'institut de St Ignace, fut nommé provincial de son ordre en Anglet., et mourut en 1625. Il avait fait plusieurs missions dans le pays de Galles, et l'on a de lui plusieurs traductions, en langue galloise, d'ouvrages ascétiq. et de controverse, entre autres le *Catéchisme* du cardinal Bellarmin, Saint-Omer, 1618, in-8. — William SALISBURY, écrivain gallois, né dans le comté de Denbigh, m. vers 1530, est cité par Wood comme auteur de divers ouvrages, notamment d'un *Dictionnaire anglais et gallois*, imp. en 1547, in-4.

SALIVAHANA, roi puissant dans l'Inde méridionale, dont le nom est resté célèbre, sans qu'on ait conservé sur sa personne aucuns détails historiques. On sait seulement qu'il est le fondat. d'une ère appelée *Saka*, encore en usage dans toute l'Inde méridionale et dans l'île de Java. Elle commence à l'an 78 de J.-C.

SALIVET (LOUIS-GEORGE-ISAAC), jurisons. et littérat., né à Paris en 1737, m. dans la même ville en 1805, fut successivement avocat au parlement, accusateur public près des tribunaux criminels du département de la Seine, juge de paix employé dans l'administration générale des armes portatives, employé au ministère de la justice, et profess. de droit romain à l'académie de législation. Dans les loisirs que lui laissait le travail du cabinet, il cultivait les lettres et les arts, et exécutait en s'amusant sur le tour des pièces de mécaniq., remarquables par leur perfection. On lui doit de bonnes éditions de plusieurs livres classiques, entre autres, des *Vies de Plutarque*, traduites par Dacier (Paris, 1778, 12 vol. in-8, avec des *notes*); des *notes* françaises aux *œuvres* de Virgile, qui font partie du *Cours d'études* à l'usage de l'école milit. Il a aussi fourni quelques articles sur les arts au *Dictionnaire encyclopédique*, et c'est lui qui est le véritable auteur du *Manuel du Tourneur*, donné sous le nom de Bergeron, Paris, 1792-1796, 2 vol. in-4, et dont la 2e édition a été refondue et augmentée par P. Hamelin Bergeron, ib., 1816, 3 v. in-4.

SALLE (ANTOINE DE LA). V. SALE.

SALLE (ROBERT DE LA), voyageur, né à Rouen dans le 17e siècle, passa les prem. années de sa jeunesse chez les jésuites; mais, ayant été déshérité par sa famille en raison des engagemens qu'il avait pris avec cette compagnie religieuse, il alla chercher fortune au Canada vers l'an 1670. Informé de la découverte qui venait d'être faite du Mississipi, notre aventurier pensa que ce fleuve devait avoir son embouchure dans le golfe du Mexique, et qu'en le remontant, on pourrait trouver quelque facilité de pénétrer à la Chine ou au Japon par le Nord. Ayant communiqué ses vues au comte de Frontenac, gouvern. du Canada, celui-ci lui conseilla de retourner en France pour s'aboucher avec le gouvernement. Le marquis de Seignelay, ministre de la marine, accueillit les projets de La Salle, lui fit obtenir des lettres de noblesse, la concession d'un territoire près du lac Ontario, et un pouvoir très-étendu pour le commerce et la continuat. des découvertes. A son retour au Canada, La Salle, malgré des contrariétés sans nombre, put exécuter une partie de ses desseins. Il navigua sur le Mississipi, prit possess. du pays des Akansas, reconnut l'embouchure du fleuve, le remonta ensuite jusqu'au pays des Ilinois, et se rendit ensuite à Québec. Quelques mois après il retourna en France pour y rendre compte de son expédition. Le ministre Seignelay approuva le projet de reconnaître par mer l'embouchure du Mississipi, et de former un établissement sur ce point. La Salle éprouva de grandes contrariétés dans cette nouvelle entreprise. Toutefois, loin de se laisser abattre, il redoubla de courage et de résolution; mais, après avoir exploré une partie des côtes du golfe du Mexique, il fut tué dans une de ses courses le 20 janvier 1687, par trois scélérats, qui faisaient partie de sa troupe. On a publié, d'après les papiers du sieur Joutel, l'un de ceux qui avaient accompagné notre voyag. dans son expédition, le *Journal historique du dernier voyage que feu M. de La Salle fit dans le golfe du Mexique pour trouver l'embouchure et le cours de la rivière du Mississipi*, Paris, 1723, in-12, avec une carte.

SALLE (JEAN-BAPTISTE DE LA), doct. en théologie, fondat. des écoles chrétiennes, né à Reims en 1651, fut chanoine de l'égl. de cette ville, consacra son patrimoine à l'institution des frères des écoles chrét. (approuvée par le pape Benoît XIII), fit un grand nombre de voyages en France dans ce but, essuya beaucoup de persécutions, fonda une maison professe de ce nouvel ordre à Saint-Yon, près d'Arpajon, et mourut au même lieu en 1719. On a de lui, pour l'instruction des enfans qui fréquentent les écoles chrétiennes, les ouvrages suiv., souvent réimp. : *les Devoirs du chrét. envers Dieu, et les moyens de s'en acquitter*, in-12, et la *Civilité chrétienne*, in 8. La *vie* de J.-B. de La Salle a été imp. à Rouen, 1733, 2 vol. in-4. Le P. Garreau en a publié une autre, ibid., 1760, in-12.

SALLE (PHILIPPE DE LA), dessinat. et machiniste, né à Seissel en 1723, apprit le dessin à l'école d'un peintre lyonnais, nommé Sarrabat, prit ensuite des leçons de Fr. Boucher (*v.* ce nom), se fixa à Lyon, et porta dans les manufact. de cette ville de nombreux perfectionnemens. Ses dessins pour les étoffes, exécutés à la navette, furent admirés pour la vérité et la ressemblance des figures (on cite surtout les portraits de Louis XV et de l'impératrice Catherine de Russie.) C'est à lui qu'on dut l'idée des étoffes en soie pour meubles. Il inventa la navette volante, et en fit l'essai au château des Tuileries devant Louis XVI. Après avoir obtenu en 1775 le cordon de l'ordre de Saint-Michel, et une pension de 6,000 francs, il reçut en 1783 la grande médaille d'or destinée à récompenser les découvertes les plus utiles au commerce. Ses ateliers ayant été pillés et ses machines détruites, après le siége de Lyon, en 1793, il vendit ses meubles et ses effets les plus précieux, pour reconstruire de nouvelles machines. Ce respectable artiste perfectionna, dans les dern. années de sa vie, le tour et le moulin à soie, et mourut en 1804. La ville lui avait accordé un logement dans un de ses bâtimens publics, et il y avait fait transporter son cabinet.

SALLE (ANTOINE-CHARLES-LOUIS, comte DE LA), général de division, grand-officier de la Légion-d'Honneur, chevalier de la Couronne-de-Fer et des ordres de Bavière, né à Metz en 1775, était entré comme officier dans le régiment d'Alsace dès l'âge de 11 ans; mais, à l'époq. de la révolution, il renonça à un grade qu'il devait uniquement au privilége, et, voulant le mériter par lui-même, il entra comme simple soldat dans un régim. de chasseurs. Pour le récompenser d'une action d'éclat qu'il fit à l'armée du Nord, on voulut lui donner les épaulettes. Il les refusa, et ce ne fut qu'à l'âge de 19 ans, après de nouveaux services, qu'il se crut digne d'un honneur dont les insignes avaient été, pour ainsi dire, le jouet de son enfance. Toute la vie de La Salle répondit à ces nobles débuts. La prem. campagne d'Italie le vit grandir rapidement, et, lorsque s'ouvrit cette aventureuse expédition d'Égypte, il put se montrer avec avantages sur un

nouveau terrain. Entre autres combats où il se distingua, il faut citer celui de Salahyeh, le prem. où la cavalerie française lutta contre les Mamolucks sans le secours de l'infanterie. Il quitta l'Egypte après la convention d'El-Arych, signée par le gén. Desaix et les plénipotentiaires turks, et vint se créer de nouveaux titres d'honneur en Italie, puis en Allemagne. Nommé général de brigade à Austerlitz et général de division un peu plus tard, il eut dès-lors une réputat. éclatante parmi les meilleurs généraux de cavalerie de cette époque, si féconde en hommes remarquables. Il ne se démentit point en Espagne, et nous regrettons de ne pouvoir rappeler ici tous ses faits d'armes. Il retourna en Allemagne en 1809, prit une part active à cette glorieuse campagne, et périt sur le champ de bataille à Wagram, au moment où la victoire se déclarait pour les Français. Il n'avait que 34 ans, et il ne lui restait d'autre honneur à ambitionner que le bâton de maréchal.

SALLE DE L'ETANG (Simon-Philibert de La), conseill. au présidial de Reims, né dans cette ville en 1700, fut député par le conseil de ville à Paris, et y mourut en 1765. Il s'était beaucoup occupé d'agriculture. On a de lui : *des Prairies artificielles*, Paris, 1756, in-8, réimp. en 1758 et 1762; *Manuel d'agriculture pour le laboureur, le propriétaire et le gouvernement*, Paris, 1764, in-8, avec grav. Ce dern. ouvrage a été réfuté par Delamarre dans l'écrit suivant : *Défense de plusieurs ouvrages sur l'agriculture*, ou *Réponse au livre intitulé* Manuel d'agriculture, etc.

SALLÉ (Jacques-Antoine), jurisconsulte, né à Paris en 1712, fut reçu avocat en 1736, travailla dans le silence du cabinet à plusieurs ouvrages qui lui ont fait un nom dans la jurisprudence, fut lié avec les littérat. et les artistes les plus célèbres de son temps, et mourut d'hydropisie en 1778. On a de lui : *l'Esprit des ordonnances de Louis XV*, Paris, 1759, 3 vol. in-12, ou un vol. in-8; *l'Esprit des ordonnances de Louis XIV*, ibid., 1758, 2 vol. in-4; *Traité des fonctions des commissaires du Châtelet*, Paris, 1760, 2 vol. in-4; *nouveau Code des curés*, Paris, 1780, 4 vol. in-12. On trouve, dans le *Nécrologe* de 1778, une *Notice* assez détaillée sur ce jurisconsulte, par Forestier, son gendre. Elle est reproduite en tête du 4e vol. de son *Code des curés*.

SALLENGRE (Albert-Henri), littérat., né à La Haye, en 1694, d'une famille de réfugiés protestans français, fut reçu de bonne heure avocat de la cour de Hollande, vint en France après le traité d'Utrecht, séjourna quelque temps à Paris, visita les bibliothèques et les savans, et retourna dans sa patrie. Après un second voyage en France en 1717, il passa en Anglet., et fut reçu membre de la société royale de Londres. De retour à La Haye, il fut attaqué de la petite vérole, et mourut en 1723, étant alors commissaire des finances des états-généraux. On a de lui : l'*Eloge de l'ivresse*, 1714, in-12, réimp. plusieurs fois, et pub. en dern. lieu avec des *augmentations* considérables, par M. Miger, Paris, an VI (1798), in-12 (cette nouvelle édition peut être considérée comme un nouveau liv., en raison des additions et des changemens de l'éditeur); *Hist. de P. de Montmaur*, 1715, 2 vol. in-8 (V. Montmaur); *Mém. de littérature*, 1715-1717, 4 part. en 2 vol. in-12; *Poésies de La Monnoye*, La Haye, 1716, in-8; *Etat présent de l'égl. romaine*, etc., traduit de l'anglais de Richard Steel (qui lui-même l'avait traduit de l'italien d'Urbano Cerri), 1716, in-8; *Discours sur la vie et les ouvrages de Méziriac*, placé en tête de l'édition des *Commentaires sur les épîtres d'Ovide*, 1716, 2 vol. in-8; *novus Thesaurus antiquitatum romanarum*, 1716-1719, 3 vol. in-f., faisant suite à l'ouv. de Grævius sur le même sujet; *Essai d'une histoire des Provinces-Unies pour l'année* 1621, etc., ouvrage posthume, 1728, in-4. Sallengre a eu part au *Journal de La Haye*, 1713-22, et au *Chef-d'OEuvre d'un Inconnu*, de Sainte-Hyacinthe.

SALLES (Jean-Baptiste), député aux états-gén. de 1789 et membre de la convention nationale, né en Lorraine vers 1760, exerçait la médecine à Vézelise, lorsqu'il fut choisi pour l'un des représentans du tiers-état de la ville de Nanci. Partisan modéré des principes de la révolution, il défendit avec chaleur l'inviolabilité royale en 1791, lors de l'arrestation de Louis XVI à Varennes. Député à la convention, il fut du parti dit de la Gironde, vota pour l'appel au peuple dans le procès du roi (il avait proposé le prem. cette mesure), et la détention jusqu'à la paix, puis demanda le sursis à l'exécution. Proscrit au 31 mai 1793, mis hors la loi le 28 juillet suivant, il erra quelque temps en Normandie, en Bretagne, en Guienne, fut arrêté le 19 juin 1794, chez le père de son collègue Guadet (*v.* ce nom), et périt le lendemain sur l'échafaud révolutionn. dressé à Bordeaux.

SALLIER (Claude), philologue, né à Saulieu (Bourgogne) en 1685, fit de bonnes études, embrassa l'état ecclésiastique, vint ensuite à Paris, y fut chargé d'une éducat. particulière, et employa ses loisirs à se perfectionner dans la connaissance des langues classiq., à apprendre l'hébreu, le syriaque, et à se rendre familiers les meilleurs écrivains italiens, espagnols et anglais. Il fut admis à l'académie des inscriptions en 1715, obtint en 1719 la chaire d'hébreu au collége royal, et devint vers le même temps secrétaire interprète du duc d'Orléans pour la même langue et le syriaque. En 1721, il remplaça Boivin dans la place de garde des manuscrits de la Bibliothèque du Roi, et, en 1729, il fut élu membre de l'académie française. Ce savant et laborieux ecclésiastique mourut en 1761, sans avoir cessé un seul jour de se livrer à ses travaux multipliés avec une ardeur infatigable. Il était membre des sociétés royales de Londres et de Berlin. On ne connaît de lui aucun ouv. important ; mais il a enrichi le Recueil de l'académie des inscript. d'une foule de morceaux du plus grand intérêt, parmi lesquels nous citerons : des *remarques* ou *corrections* sur des tragédies de Sophocle et d'Eschyle, sur différens opuscules de Plutarque, sur des passages de Platon, Euripide, Longin, Suidas, Cicéron et d'autres auteurs grecs et latins ; des traductions de quelques *Odes* de Pindare et de quelques écrits de Platon ; des *recherches* historiques et biographiques sur plusieurs personnages anciens et modernes. On trouve, dans le t. 31 du Recueil de l'académie des inscriptions, l'*Eloge de Sallier*, par Lebeau. *Voy.* en outre les *Tables* du même Rec.

SALLO (Denis de), sieur de la Coudraye, conseiller au parlement, inventeur des journaux littéraires, né à Paris en 1626, acquit de bonne heure la réputation d'un magistrat non moins distingué par ses lumières que par son intégrité. Les devoirs de sa charge ne l'empêchaient point de cultiver la littérature et l'histoire avec ardeur. Il conçut l'idée du *Journal des Savans*, en obtint le privilége sous le nom du sieur de Hédouville, et s'associa pour la rédaction plus. de ses amis déjà connus dans la littérat. Le 1er numéro de ce journal parut le 5 janvier 1665, et continua de paraître toutes les semaines. L'entreprise eut d'abord un gr. succès ; mais la critique, bien que décente et raisonnée, souleva la foule des auteurs. Le nonce du pape près de la cour de France s'étant plaint d'un article sur l'inquisition, Sallo perdit son privilége, et refusa ensuite de reprendre le journal en se soumettant à la révision d'un censeur. Le privilége fut alors donné à l'abbé J. Gallois (*V.* ce nom). Sallo venait d'obtenir du ministre Colbert un emploi dans les finances, où il aurait pu rétablir sa fortune que son extrême obligeance avait dérangée, lorsqu'il m. d'apoplexie, en 1669.

On a de lui quelq. opuscules qu'il avait rédigés sur la demande de Colbert, et parmi lesquels nous citerons : *Traité des légats à latere*, impr. à la suite de l'ouvr. intitulé : *Origine des cardinaux du S.-Siége*, Cologne (Paris), 1665, 1669, in-12; *des Noms et Surnoms: Mémoire sur la question de savoir si l'on doit nommer la reine, Marie-Thérèse d'Espagne, ou bien Marie-Thérèse d'Autriche*, inséré au tome 3 du *Recueil de pièces d'hist. et de littérature*, par Granet. Sallo a laissé un recueil MS. de notes et d'extraits, formant 9 vol. in-fol., dont 7 sur l'hist. et 2 de mélanges. Il n'avait pub. que les 13 premiers numéros du *Journal des savans*. Nous croyons devoir rapporter le trait suivant du conseiller Sallo, dont la bonté de cœur égalait le savoir. Attaqué pendant la famine de Paris, en 1662, dans une petite rue détournée, par un malheureux, qui lui demanda sa bourse; il la donna et fit suivre le voleur par son laquais qui le vit acheter un pain chez un boulanger, et le porter ensuite à ses enfans affamés. Le lendemain, Sallo se rend au domicile de cet homme, qui se croit perdu. C'était un pauvre cordonnier, sans ouvrage, chargé d'une nombreuse famille :« Rassurez-vous, lui dit Sallo, je ne viens pas pour votre perte. Voilà 30 pistoles que je vous donne ; achetez du cuir et travaillez pour donner du pain à vos enfans. »

SALLUSTE (Caïus-Sallustius-Crispus), historien latin, naquit à Amiterne, ville considérable du pays des Sabins, l'an de Rome 668, sous le 7e consulat de Marius, et le 2e de Corn. Cinna. Sa famille était plébéienne et sans illustration; mais il n'en fut pas moins élevé avec le plus grand soin. Toutefois la culture des lettres et l'étude de la philosophie ne développèrent en lui que le germe des talens et non celui des vertus. Sa jeunesse fut marquée par des profusions insensées et par les actions les plus licencieuses. Il faut que ses déréglemens aient été grands, puisqu'un de ses biographes, M. Noël, a été réduit à faire de lui ce singulier éloge, qu'il n'avait jamais été soupçonné d'avoir trempé dans la conjuration de Catilina. Lorsque son âge lui permit d'aspirer aux charges, il brigua et obtint celle de questeur, qui donnait l'entrée au sénat, et, quelque temps après, celle de tribun du peuple, et il se livra aux agitations politiques avec une ardeur qui ne diminua rien de la licence de ses mœurs. Il fut même noté d'infamie et dégradé du rang de sénateur par les censeurs Appius Pulcher et Pison. Ce fut alors, à ce qu'on croit, qu'il écrivit la conjuration de Catilina. A peine vivait-il dans la retraite depuis deux ans, lorsque ses idées ambitieuses se réveillèrent, excitées par les hardis projets de César. Il se rendit au camp de ce citoyen rebelle, dont il avait toujours été l'un des chauds partisans; il fut nommé de nouveau questeur; par son crédit, rentra dans le sénat, par cette place, et fut ensuite élevé à la préture. Ce fut en cette qualité qu'il conduisit en Afrique une partie des légions de César. Après la bataille de Thapsa, il eut, avec le titre de proconsul, le gouvernement de la Numidie, et il revint à Rome avec des richesses immenses. Accusé de concussions et absous par César, il jugea, après la m. du dictateur, qu'il ferait bien de ne plus compromettre sa tranquillité dans les affaires publiques. Il fit construire sur le mont Quirinal une maison magnifique et de vastes jardins, où il rassembla à grands frais tout ce qu'il put trouver de précieux en statues, en peintures, en vases, etc. C'est de ces jardins, qu'on appelle encore aujourd'hui les *Jardins de Salluste*, qu'on a tiré une grande partie des plus belles antiques qui nous restent. Il passa ainsi les 9 dernières années de sa vie au milieu de toutes les jouissances d'un luxe acquis par les déprédations, et m. en 718 (av. J.-C. 35), sous le consulat de Cornificius et du jeune Pompée, dans la 51e année de son âge. Il nous reste de lui deux ouvr. entiers, la *Conjuration de Catilina*, qu'il écrivit après son exclusion du sénat, et la *Guerre de Jugurtha*, qu'il composa en 709, après son retour d'Afrique. Il avait écrit une *Histoire romaine*, qui contenait les évènemens passés entre le *Catilina* et le *Jugurtha*. Il ne nous en est parvenu que des fragmens. Les deux écrits dont nous avons parlé sont deux chefs-d'œuvre bien capables de nous dédommager de cette perte. Il nous reste à faire mention de ses *Lettres à César sur le gouvernement de l'Etat*. Tout y respire la flatterie, l'esprit de parti et la passion. Comme il aimait toujours et en toute matière à parler pompeusement de la vertu, qu'il ne pratiqua jamais, on y retrouve beaucoup d'énergie et un juste discernement des causes de la corruption nationale. M. Eusèbe Salverte a publ. ces *lettres* séparément, avec une traduction estimée, 1 v. in-18. Quant à la déclamation si virulente contre Cicéron, tout le monde s'accorde à penser que Salluste n'en est point le véritable auteur. Parmi les éditions de cet historien qu'on estime le plus, nous citerons les suivantes : d'Elzevir, 1634, in-12; *cum Notis variorum*, Amsterd., 1674 et 1690, in-8; *ad usum Delphini*, 1679, in-4; Cambridge, 1710, in-4; Paris, Barbou, 1744 et 1761, in-12; dans la *collect.* de N.-E. Lemaire (*ad codices parisinos recensitus, cum varietate lectionum et novis Commentariis; item Julius Exsuperantius, è codice nondùm explorato emendatus, curante Burnouf*), Paris, 1821, in-8 : on trouve en tête de ce volume une *Notice littéraire sur les principales éditions et traductions de Salluste en diverses langues*, par M. A.-A. Barbier. La plus récente édition de Salluste est celle que l'on doit aux soins de M. Planche, Paris, Charles Gosselin, 1825. Parmi les traduct. de Salluste, on cite le P. Dotteville de l'Oratoire, Beauzée, M. Mollevault, M. Billecocq, qui n'a donné que le *Catilina*, et surtout Dureau de La Malle, dont la traduction complète a paru en 1808, 1 vol. in-8, avec le texte en regard, suivant l'édition d'Havercamp, publiée en 1742, et qui passait pour la plus correcte. Il a paru en 1826 une nouvelle traduction, par Léopold, comte de Bohm, 1 vol. in-8. On a annoncé, comme devant être prochainement publiée dans la *collection* des classiq. lat., avec trad., imp. chez M. Panckouke, une autre traduct. de Salluste, par M. Durozoir.

SALLUSTE (Secundus Sallustius Promotius), dit *le Philosophe*, né, vers le commencement du 4e siècle de l'ère chrétienne, d'une famille patricienne, suivit avec distinction la carrière des emplois pub., fut nommé préfet des Gaules par l'empereur Constance, obtint l'amitié de Julien, suivit ce prince dans l'Orient, et devint son collègue au consulat en 563. Après la m. de cet emp., Salluste refusa la couronne que les soldats voulaient lui décerner, et favorisa l'élection de Valentinien. L'époque de sa m. n'est point connue. On lui attribue assez généralement l'écrit grec intitulé : *Traité des dieux et du monde*, publié, pour la prem. fois, avec une *version* latine d'Allatius et des *notes* de Holstenius, par Gabr. Naudé, Rome, 1638, in-12; recueilli ensuite dans les *Opuscula mythologica*, Cambridge, 1671, Amsterdam, 1688, in-8, et traduit en français par Formey, Berlin, 1748, in-8 (cette traduction a été insérée dans le *Philosophe payen*, 1759, 2 vol. in-12).

SALLUSTE, le dern. des philosophes cyniques, était né au 6e S. dans la ville d'Emèse, en Syrie. Il suivit d'abord les leçons du sophiste Eunoius, fréquenta ensuite les écoles d'Alexandrie, vint à Athènes se mettre sous la discipline de Proclus (*v.* ce nom), et retourna à Alexandrie avec le dessein d'attaquer sans ménagement les vices des sophistes et leur doctrine. Renonçant dès-lors aux plaisirs, et même aux simples commodités de la vie, il abandonna tout ce qu'il possédait, et prit le costume de

Diogène et de Cratès. On le vit parcourir les rues et les places publiques, enseignant à braver la douleur, à mépriser les richesses, combattant en toute occasion les principes des sophistes, et n'épargnant pas plus les platoniciens que les autres. Quelques critiques lui attribuent le traité *des Dieux et du Monde*, mais Brucker (*Histor. philosoph.*) a presque démontré que cet opuscule appartient au Salluste de l'article précédent. — Il y a eu d'autres écrivains du nom de SALLUSTE, sur lesquels les curieux peuvent consulter la *Biblioth. gr.* de Fabricius, t. 13, p. 644.

SALM-KIRBOURG (FRÉDÉRIC III, Wild et Rhingrave de), né à Limbourg vers 1746, de l'ancienne maison des comtes du Rhin, fixa sa résidence ordinaire à Paris, où l'hôtel qu'il fit bâtir devint le palais de la Légion-d'Honneur. La correspondance de Mme du Deffant donne une idée peu favorable de la jeunesse de ce prince. En 1787, il voulut jouer un rôle dans la révolut. de Hollande, et se présenta à M. de Calonne comme dévoué aux intérêts de la France. Ce ministre lui fit donner le brevet de maréchal-de-camp, avec un traitement de 40,000 fr., dont il se fit aussitôt réaliser le capital. Il partit alors, et rendit sa conduite équivoque aux yeux de tous les partis; on put surtout lui reprocher directement d'avoir abandonné aux Prussiens, sans coup férir, la ville d'Utrecht, qu'il s'était chargé de défendre avec 8,000 hommes. Revenu en France, il affecta d'embrasser le parti populaire, prit du service dans la garde nationale parisienne, encourut les plaisanteries des écrivains de l'époque, et ne put échapper aux proscriptions révolutionn.; il périt sur l'échaf. en 1794. Sa sœur, la princesse Amélie de Hohenzollern, fit faire des rech. pour retrouver son corps, ce qui a fourni à Treneuil le sujet d'un poème élégiaque intitulé *Amélie*, ou *l'Héroïsme de la piété fraternelle*, Paris, 1807 et 1808.

SALMANASAR, roi d'Assyrie, est célèbre dans l'histoire sainte pour avoir détruit le royaume d'Israël, et emmené en captivité au-delà de l'Euphrate la plus grande partie de la nation juive. On croit qu'il était fils de Theglath-Phalasar, et qu'il monta sur le trône, vers l'an 730 av. J.-C. Pour s'assurer la possession du pays qu'il avait conquis sur les Juifs, il y envoya des colonies des provinces de son empire, et les nouveaux habitans joignirent l'adorat. du Dieu d'Israël au culte des divinités de leur première patrie. Leurs descendans, mêlés avec quelq. juifs restés ou rentrés dans le pays, furent appelés *samaritains*. Ce nom ne vient pas, comme on pourrait le croire, de la ville de Samarie, qui ne fut fondée que plus tard, mais d'un mot syriaque et hébreu qui signifie *les gardiens*. Après la ruine du royaume d'Israël, Salmanazar étendit ses conquêtes en Syrie, mais il ne put soumettre la ville de Tyr, alors gouvernée par un roi nommé Elulæus. On ignore quelle fut la durée du règne de Salmanasar, qui eut pour successeur son fils Sennacherib.

SALMERON (ALPHONSE), théologien, l'un des fondateurs de la société de Jésus, né à Tolède en 1515, fit d'abord ses études à l'université d'Alcala, et vint ensuite achever sea cours de philosophie et de théol. à Paris. Il y fut distingué par St Ignace, qui, appréciant ses connaissances et ses talens, le choisit pour un de ses coopérateurs dans l'établissement de sa société. Salmeron parcourut successivement l'Italie, l'Allemagne, la Pologne, les Pays-Bas et la France, signalant partout son talent pour la controverse. Le pape récompensa son zèle en le nommant successivement nonce-apostolique en Irlande, et l'un des orateurs du St-Siége au concile de Trente. Salmeron m. à Naples en 1585, supérieur de son ordre dans ce royaume. On a de lui des *comment.*, des *questions* et des *dissertations* sur les Evangiles, les Actes des apôtres et les Epîtres canoniq., formant un recueil imp. à Madrid, 1547-1602, 16 tomes en 8 vol. in fol. Le P. Ribadeneira (*v.* ce nom) a publié la *Vie du P. Alph. Salmeron.*

SALMON (JEAN), poète, surnommé *Maigret*, en latin *Macrinus*, né à Loudun en 1490, d'une famille pauvre, obtint, par ses talens, d'illust. protecteurs, fut successivement secrétaire du cardinal Bouhier, archevêque de Bourges, précept. des enfans du duc René de Savoie, valet de chambre de François Ier, et quitta la cour dans les dernières années de sa vie, pour se retirer dans sa patrie, où il m. en 1557. Il reçut, de son temps, le surnom d'*Horace franç.*, et le mérita jusqu'à certain point par un grand nombre de pièces de vers latins élégantes et faciles. Ses *poésies* ont été réunies, en grande partie, dans un recueil imp. à Paris, chez Simon de Colines, 1530, in-8. On a aussi une édit. des *odes*, ibid., 1537, in-8. — Charles SALMON, fils du précéd., élève de Ramus (*v.* ce nom), précept. de Catherine de Bourbon, sœur d'Henri IV, fut enveloppé, comme calviniste, dans le massacre de la St-Barthélémi. Il savait très-bien le grec, et composait aussi des vers latins.

SALMON (NATHANIEL), savant antiq. anglais, né vers 1680, fit ses études à l'univ. de Cambridge, reçut les ordres sacrés, obtint une cure dans le comté d'Hertford, et abandonna ensuite l'état ecclésiastique pour se livrer à l'exercice de la médec. La pratique de cet art et l'étude des antiquités partagèrent le reste de sa vie, et il m. en 1742. On a de lui les écrits suivans, en anglais : *Description des stations des Romains dans la Grande-Bretagne*, d'après leur itinéraire, Londres, 1721, in-8; *Description des antiquités romaines dans les comtés de l'intérieur de l'Angleterre*, ibid., 1726, in-8; *Hist. du comté de Hertford, avec la description de ses anciens monumens*, etc., ibid., 1728, in-folio, fig.; *Vies des évêq. anglais*, etc. (de 1660 à 1688), ibid., 1733, in-8; *les Antiquités de Surrey*, ibid., 1736, in-8; *les Antiquités du comté d'Essex*, ib., 1740, in-fol., fig. — Thomas SALMON, frère aîné du précéd., m. en 1743, avait long-temps résidé dans l'Inde. On a de lui : *Hist. moderne*, ou *Etat présent de toutes les nations*, Londres, 1731 et années suiv., 32 volumes in-8 (il y a aussi une édition en 3 v. in-fol., et l'on en a fait div. abrégés et plusieurs continuations); trad. en allemand, Altona, 1733-39, 7 vol. in-4; *le Guide de l'étranger aux universités d'Oxford et de Cambridge*, etc., 1748, in-8; et quelques autres écrits historiques peu remarquables. — Thomas SALMON, père des deux précéd., est, suiv. Gough, l'auteur de la *Nouvelle Notice historique sur l'ordre de St-George*, Lond., 1704, et ne doit pas être confondu avec un autre Thomas SALMON, aut. d'un *Essai sur l'avancem. de la musique*, Lond., 1672. — William SALMON, d'une autre famille que les précédens, a laissé les ouv. suiv. : *le Parfait médecin*, ou *la Boutique du droguiste ouverte à tout le monde*, in-8 de 1207 p.; *le grand Herbier anglais*, Londres, 1711, 2 vol. in-fol.; *Polygraphice*, 10e édit., Londres, 1701. Ce Salmon était un empyrique qui eut beaucoup de vogue dans son temps.

SALMON (FRANÇOIS), doct. en théologie, né à Paris en 1677, fut associé à la maison de Sorbonne, en devint bibliothéc., et m. en 1736. On a de lui : *Traité de l'étude des conciles*, Paris, 1724, in-4, réimp. à Leipsig, in-8. Ce docteur était fort érudit. On a impr. le catalogue de sa bibliothèq. (*Bibliotheca salmaniana*), au nombre de plus de 8,000 vol., Paris, 1737, in-12. On trouve dans l'avertissement qui précède ce catalogue l'*éloge* de F. Salmon.

SALMON (URBAIN-PIERRE), méd., né à Beaufort dans le Maine vers 1767, fut reçu doct. à Angers en 1790, et servit ensuite dans les armées, soit comme chirurgien, soit comme médecin, jusqu'à sa mort, arrivée en 1805. Il s'ôta la vie dans un accès de mélancolie. On a de lui : *Topographie médicale*

de Padoue, 1797, in-8 de 68 pages; *Mém. sur un fragment de basalte volcanique tiré de Borghetto*, Rome, 1800, in-8; *Lettre sur la nature des monts Euganéens et la théorie des laves compactes*, Vérone, 1801, in 8. M. Desgenettes a pub. une *notice* sur ce médecin dans la *Revue philosophique*, janvier, 1807.

SALMON (ROBERT), mécanicien anglais, né en 1763 à Stratford-sur-Avon, dans le comté de Warwick, m. à Woburn-Abbey en 1821, après s'être fait, par une foule d'ingénieuses inventions, une réputation presque européenne, était fils d'un charpentier-constructeur de maisons, et n'avait reçu qu'une prem. éducation très-limitée. Il commença par être copiste dans l'étude d'un homme de loi, fut ensuite employé par M. Holland, entrepreneur de bâtimens, à la restauration du palais de Carlton-House, et enfin fut chargé, par le duc de Bedford, de la direction de ses vastes domaines, en qualité de conducteur des travaux. La singulière aptitude dont il était doué lui fit imaginer une foule de procédés, de machines ou d'instrumens, dont il a lui-même écrit la description, tant dans les *Transact.* de la société des arts de Londres que dans des brochures isolées; la plupart lui valurent des brevets d'invention. Nous citerons, parmi les plus remarquables de ces inventions, un *piége à homme*, pour prendre, sans les maltraiter gravement, les braconniers et autres déprédateurs des bois, un procédé pour transporter sur une toile neuve les tableaux peints sur les murs ou boiseries endommagés; une machine à pêcher les objets tombés au fond des eaux les plus hautes, enfin une nouveau bandage pour les hernies, appareil ingénieux dont l'idée lui fut suggérée par une incommodité qu'il éprouvait lui-même, et au sujet duquel il a publié un opuscule intit. : *Analysis of the general construction of trusses*, 1807, in-8.

SALNOVE (ROBERT de), gentilhomme français, né sur la fin du 16e S., et m. vers 1670, fut d'abord page de Henri IV, puis officier dans la maison de Louis XIII; il s'attacha ensuite à Victor-Amé Ier, et passa 18 ans en Piémont comme gentilhomme de la chambre de ce même prince. Revenu en France, il y fut conseiller du roi et lieutenant de la grande louveterie. Il s'était beaucoup occupé de la chasse pendant une grande partie de sa vie. On a de lui : *la Vénerie royale*, Paris, 1655, in-4; réimp. en 1665, même format, et plus tard in-12 : cet ouv. curieux est terminé par un *dictionn.* des termes de vénerie.

SALOMÉ, princesse juive, de la famille d'Hérode, est célèbre dans le Nouveau-Testament par la m. de St Jean-Baptiste, dont elle obtint la tête de son oncle, Hérode Antipas. Elle avait cédé en cette circonstance aux instigations de sa mère Hérodiade, irritée de ce que St Jean avait blâmé son commerce criminel avec le frère de son mari. Le second mari de Salomé, Aristobule, fils d'Hérode (roi de Chalcis et petit-fils d'Hérode-le-Grand), fut fait roi de la Petite-Arménie par Néron, en l'an 54 de J.-C. Cette princesse m. vers 72. Une médaille unique, découverte par Cousinery, offre, d'un côté, la tête du roi Aristobule avec la légende presque effacée qui exprimait son nom; au revers est le portrait de Salomé avec la légende lisible : Βασιλισσης Σαλωμης (*de la reine Salomé*). Cette médaille est reproduite dans l'*Iconographie grecq.* de Visconti, t. 3, p. 311.

SALOMON, 3e roi des Juifs, fils de David et de Bethsabée, naquit l'an 1033 av. J.-C. Le nom de Salomon, ou *Pacifique*, lui fut donné par son père, et celui de Jedidiah, qui signifie *aimable au Seigneur*, par le prophète Nathan. Il fut sacré du vivant de David, et lorsque la mort de cet excellent prince lui eut livré le pouvoir souverain, il débuta par faire périr Adonias, son propre frère, dont un parti nombreux avait soutenu les prétentions au trône. Il se débarrassa aussi, et cela d'après les dernières recommandations de son père, de Joab, fils de Sarvia, et de Séméï, fils de Géra. Après ces exécutions, le règne de ce prince s'affermit, dit l'Ecriture. Il épousa alors la fille d'un roi d'Egypte, appelé *Vaphrès* par Eupolème. On ne saurait assurer, d'une manière irréfragable, que la princesse égyptienne abandonna le culte des idoles en épousant le roi des Juifs. Très-peu de temps après son mariage, Salomon, qui avait alors 20 ans, suivant Usher, alla sacrifier à Gabaon, et la nuit suivante le seigneur lui apparut en songe, et lui promit de lui accorder ce qu'il demanderait. Il demanda la sagesse, et Dieu, satisfait de tant de modération, voulut lui donner en outre les richesses, la puissance et la gloire. Le jeune prince ne tarda pas à fournir des preuves d'une sagesse qui parut merveilleuse. On sait avec quelle heureuse habileté il parvint à reconnaître la véritable mère d'un enfant que deux femmes se disputaient, en ordonnant que cet enfant fût coupé en deux, et partagé entre elles. Au milieu de la paix profonde dont jouissaient ses états, il bâtit un temple au Seigneur sur le modèle du tabernacle, ou temple portatif de Moïse; mais il y consacra des sommes énormes qui en firent l'édifice le plus magnifique qu'on eût vu jusqu'alors. Nous ne pouvons nous arrêter à le décrire, et nous nous contenterons de renvoyer le lecteur au chap. 6 du 3e *Livre des Rois*, au *Codex Middoth*, à l'*Histoire* de Josèphe, et aux ouv. de Ribera, de Villalpand, du père Lami et de Lightfoot, où il trouvera, sinon des éclaircissemens satisfaisans, du moins des recherches, de l'érudition et des conjectures plus ou moins ingénieuses. Tout ce que nous pouvons dire ici, c'est que le temple fut commencé l'an 480 depuis la sortie des enfans d'Israël de l'Egypte, la 4e année du règne de Salomon, au mois de zio, qui était alors le second de l'année sacrée, et qu'il fut achevé au bout de sept ans et demi, la 11e année du même règne, au mois de bul, qui était le 8e de l'année sacrée. Salomon, ayant ainsi prouvé sa reconnaissance au Dieu dont il tenait la sagesse, songea à se bâtir plusieurs palais d'une étonnante richesse. Il fit aussi élever des murailles autour de Jérusalem, fonda, embellit ou fortifia plusieurs villes, soumit à un tribut les misérables restes des nations qui avaient jadis possédé la Judée, étendit les relations commerciales de ses sujets, et rendit son royaume florissant au-dedans et redoutable au-dehors. Parmi les monarq. qu'attira auprès de lui sa haute réputation, l'Ecriture-Sainte distingue la reine de Saba ou du Midi, qui vint le visiter, vraisemblablement à l'époque où le temple fut achevé. Il n'est pas très-facile de dire quel était son roy. : c'est l'Egypte, c'est l'Arabie, c'est l'Ethiopie, ou tout autre pays de l'Afrique ou de l'Asie, selon les divers faiseurs de système. On l'appelle Nicaulis, Candace, Maqueda, Belkiss, Nitocris; on va jusqu'à dire qu'elle eut de Salomon un fils, qui régna en Abyssinie. L'Ecriture nous apprend seulement que le roi des Juifs et la reine de Saba se firent réciproquem. des présens très-riches, et que cette dern. s'en retourna ravie d'admiration et de joie. Cependant Salomon ne put résister toujours aux séductions qui l'environnaient de toutes parts, et il s'égara, comme parle Bossuet, dans les passions qui ont perdu tant de rois. Il eut jusqu'à 700 femmes et 300 concubines, prises parmi les nations avec lesquelles la loi défendait aux Juifs de s'allier, et il s'abandonna pour leur plaire au culte des idoles. La volupté, en dégradant son cœur, obscurcit sa raison même, et son règne ne fut plus qu'une longue suite de turpitudes. Il put prévoir, dans ses dern. jours, que son royaume après lui serait divisé, et ce fut au milieu des craintes et des remords qu'il expira, à l'âge de 58 ans. Il en avait régné 40. Nous avons de lui : *Sir Hasirim* (Cantiq. des Cantiq.), en 8 chap. (ce liv. passe assez généra-

lement pour avoir été composé à l'occasion du mariage de Salomon avec la fille du roi d'Egypte, et il est certain qu'il a tout l'air d'un épithalame, et que l'on y trouve même des images d'une naïveté un peu trop patriarcale); *Misle* (proverbes), en 31 chap., qu'on a comparés aux *Maximes* de Pythagore, de Lokman et de quelques autres philos. de l'antiquité, mais qui valent mieux, sans contredit; *Coheleth* (ecclésiaste), en 12 chap. (ce livre, malgré sa morale fortement épicuricone, a été inséré dans le canon de l'Eglise); une *prière* dans le 3e *Livre des Rois*, chap. 8, vers. 23-53; et enfin les *Psaumes* 72 et 127. On n'est pas certain toutefois que ces *psaumes* soient de lui, et on ne lui attribue plus guère aujourd'hui que les livres de *la Sagesse* et de l'*Ecclésiaste*. L'abbé de Choisy a donné une *Vie de Salomon*, tant soit peu romanesque, Paris, 1687, in-8. Parmi les histoires, ou plutôt les romans, tant en prose qu'en vers, qu'on trouve chez les Orientaux, sur ce prince, le type de la sagesse asiatique, nous citerons le fameux livre composé par Ferdoucy, et intitulé *Soliman-Nameh*. On pourra consulter avec fruit le *Tableau général de l'empire othoman*, par M. d'Ohsson, t. 1, p. 184, in-8, si l'on veut avoir une idée de la vénération de toute l'Asie pour celui qu'ils appellent le glorieux *Soleïman* ou *Soliman ben Daoud*.

SALOMON, fils d'André Ier, roi de Hongrie, né vers 1045, fut couronné dès l'âge de 5 ans, mais après un traité qui donnait le trône à son oncle Béla. Il ne put ainsi succéder à son père, qu'en soutenant ses droits contre le prem. héritier, puis contre ses cousins-germains Geysa et Ladislas. Vainqueur une fois, il régna, et mourut détrôné en 1100. On le cite dans l'histoire pour avoir le prem. fait usage de canons, au siége de Belgrade, en 1073.

SALOMON Ier, duc de la Bretagne armorique, succéda à Conan, son aïeul, vers 421, et changea son nom teuton de *Guithol* ou *Withol* en celui sous lequel il est connu. Ayant voulu réformer les mœurs de ses sujets, il périt dans une émeute vers 434. Deux de ses fils, Grallon et Andren, héritèrent successivement de sa couronne ducale. — SALOMON II, duc de Bretagne, 4e fils de Hoël III, lui succéda en 612 au préjudice de son frère aîné Judicaël, à qui toutefois il laissa le trône, étant mort sans postérité vers 632. — SALOMON III, duc de Bretagne, n'obtint la couronne de son père Rivallon qu'après la m. de l'usurpateur Noménoé, son oncle, en 851. Guerrier cruel, il prit une part active aux troubles de son époque, s'allia à Charles-le-Chauve contre les Normands, et leur reprit la ville d'Angers en 872. Après avoir ajouté à la puissance et aux honneurs des ducs de Bretagne, il voulut abdiquer en faveur de son fils Wigon, lequel fut aussitôt assassiné par son beau-frère, Pasquitène, et lui-même, Salomon III, eut le même sort, en 874.

SALOMON, savant arménien du 13e siècle, né à Khelath, fut évêque de Bassora. Un de ses ouv., *l'Abeille*, en syriaque *Debourito*, jouit d'une gr. réputation dans l'Orient. C'est une explicat. scientifique de l'Ancien et du Nouveau-Testament. La Bibliothèque vaticane en possède deux exempl.

SALOMON IARKHI. V. JARCHI.

SALONINE (PUBLIA LICINIA JULIA CORNELIA SALONINA), impératrice romaine, femme de Gallien, qui l'avait épousée 10 ans au moins avant son avènement à l'empire, c'est-à-dire vers l'an 243, s'est rendue aussi célèbre par ses vertus que son mari le fut par ses vices. On n'a aucuns renseignemens sur sa naissance; seulement on conjecture qu'elle était d'origine grecque. Lorsque Gallien, pour s'assurer l'appui des Marcomans, eut admis à l'honneur de sa couche Pipa, fille de leur roi, Salonine, malgré tous les charmes de sa rivale, conserva sur le faible empereur l'ascendant que lui avaient acquis sa prudence et ses vertus. L'état lui fut redevable des plus hauts services; et le peuple de Rome apprit à bénir son humanité et sa munificence, ainsi que les utiles efforts qu'elle fit toujours dans les circonstances critiques, soit pour déterminer son époux à des mesures de vigueur contre les barbares, soit pour animer le courage des soldats, dont sa présence au camp garantissait la fidélité. Elle périt devant Milan, en 268, avec Gallien et le plus jeune de ses fils, Quint. Julius Saloninus Gallienus, depuis peu déclaré Auguste. Protectrice des arts et des lettres, qu'elle-même cultivait, elle éleva dans Rome un temple à la déesse de l'Abondance (*Segetia*), et honora Plotin (*v.* ce nom) d'une bienveillance particulière. M. Mionnet, dans son livre du *Degré de rareté des médailles romaines*, a bien décrit les médailles en tous métaux qu'on a de Salonine et de l'aîné de ses fils, PUBLIUS LICINIUS CORNELIUS SALONINUS VALERIANUS-AUGUSTUS, tué à 15 ans par ordre de Posthume en 257 ou 259, suivant Brequigny (*Mémoires* de l'académie des inscript., t. 22, p. 262).

SALTZMANN. V. SALZMANN.

SALUCES (THOMAS II, 7e marquis de), régnait dans le 14e siècle. Une guerre civile, suscitée par son oncle Mainfroi, lui arracha la couronne en 1341. Il la recouvra en 1355, et mourut deux ans après, laissant ses états à *Frédéric*, dont la postérité a donné de nombreux descendans à sa maison. — SALUCES (Thomas III, 9e marquis de), né vers 1350, soutint également des guerres civ., qui mirent plus d'une fois sa souveraineté en danger. Il mourut en 1416. Ayant séjourné en France, il y composa un ouvrage qui eut une grande vogue, le *Voyage du chevalier errant*, moitié prose, moitié vers, et ayant pour objet les affaires du temps. Le MS. en est resté à la Bibliothèque de Turin. Il a été imp. à Anvers, 1557. M. d'Igliano a inséré une *notice* sur ce roman dans les *Mémoires* de l'académie de Turin, t. 27, année 1823. — SALUCES (Louis Ier, 10e marquis de), fils et success. du précédent, et gouv.-gén. de la Savoie et du Piémont sous Amédée VIII, mérita le surnom de *Pacificateur* pour avoir réconcilié Venise et les Florentins avec Philippe-Marie Visconti, seigneur de Milan. On lui doit l'idée et les grands travaux de la route creusée au-dessous du mont Viso, à l'effet d'établir une communication entre le Piémont et la France. Il mourut en 1475. — SALUCES (LOUIS II, 11e marquis de), fils du précédent, né en 1438, voulut s'affranchir de l'hommage au duc de Savoie, et, à cet effet, obtint de la France un secours de seize cents hommes, qui rendirent célèbre le siége de Saluces en 1486; mais, de son côté, le duc de Savoie, s'étant allié à plusieurs princes d'Italie, réunit trente mille hommes sous le commandement du maréchal de Miolans, et s'empara de presque tout le marquisat, dont il ne fut dépossédé qu'en 1490. Louis II suivit alors le roi de France (Louis XII) dans la guerre d'Italie, et mourut à Gênes en 1504, avec la réputation d'un bon politique, d'un guerrier brave, mais malheureux. Il cultiva les lettres, protégea les savans, et fonda une académie. On a de lui : *l'Art de la chevalerie selon Végèce*, Paris, 1488. — SALUCES (Michel-Antoine, 12e marquis de), fils du précédent, continua les guerres d'Italie sous Louis XII et François Ier, qui le nomma son lieut.-gén. et amiral de Guienne. Il s'était trouvé aux affaires les plus glorieuses, comme aussi à celle de Pavie. Il avait dirigé l'av.-garde à la bataille de Marignan, et commandé l'armée fr dans le roy. de Naples. Il m. en 1529. — SALUCES (Jean-Louis, 13e marquis de), fils aîné du précéd., fut enfermé par un ordre de la France, qui donna le marquisat à son frère cadet, *François*, et ce dern., mort en voulant reconquérir la plénitude de ses droits contre la Savoie, laissa la couronne à *Gabriel*, son frère puîné; mais les mêmes dispositions politiques de la France le firent aussi reléguer au château de Pignerol, et la maison de Saluces perdit une

souveraineté qui datait de 4 siècles. Les rois de France Henri II et Henri III occupèrent le marquisat, cédé enfin à la Savoie par Henri IV, conformément au traité de Lyon, en 1601.

SALUCES DE MENUSIGLIO (JOSEPH-ANGE, comte de), illustre savant, né à Saluces en 1734, de l'ancienne maison de ce nom, est un des hommes qui ont provoqué et soutenu la révolution des sciences physiques dans le dern. siècle. D'abord page du roi de Sardaigne, puis officier dans son corps d'artillerie, il débuta par des travaux mathématiques qui fixèrent l'attention de ses contemporains. Ses relations avec les savans de l'époque commencèrent la célèbre société de Turin, érigée en académ. royale par Victor Amé III en 1783, mais dont il fut le véritable fondat., puis le présid., et dans laquelle on compta pour prem. membres ses dignes amis, tels que Cigna et Lagrange, et ensuite Bernoulli, Haller, d'Alembert, Condorcet, Lavoisier, Laplace, etc. La chimie, la physique et la mécanique lui ont dû de vastes progrès. Nous citerons seulem. ses découvertes sur les gaz, ses procédés nouveaux en teinture, son invention de la machine à filer la soie par la vapeur, etc. Dans la révolut. il fut chargé du commandem. général de l'artillerie piémontaise, puis revêtu de hautes fonctions civiles, notamment dans l'instruct. publiq., qu'il dirigea avec une haute sagesse. Sous l'empire il avait été créé command.-chancel. de la 17e cohorte de la Légion-d'Honneur. Il m. en 1810. Son *Eloge historique* en italien, a été publ. à Turin, 1813. M. Paroletti a pub. une autre pièce du même genre dans les *Vite e Ritratti de' Piemontesi illustri*, Turin, 1822, in-fol. On a du comte de Saluces: *Mémoires*, au nombre de 17, insérés dans le Recueil de l'acad. des sciences de Turin; *Lettre sur la convers. de l'acide vitriolique en acide nitreux*, Turin, in-4; *Memoria sulla discomposizione del sale ammoniaco*, imp. dans le t. 1 du recueil de la *Società Italiana*, Vérone, 1782; *sur l'Extraction et la Purification du nitre*, etc., inséré dans le 4e vol. de l'académie impér. de Turin; ouv. inédits en grand nombre, parmi lesquels on remarq.: *Expériences sur différentes espèces d'air; Analyse des scorpions*, etc.; *Observations sur les meilleurs procédés pour gauffrer les indiennes et pour teindre les étoffes de soie*, etc.; *Réflexions politiques sur l'état du Piémont depuis la paix de* 1796.

SALUTATO (LIN-COLUCCIO-PIERIO), savant italien, né en 1330, dans un bourg de Toscane, est compté parmi les restaurat. des lettres. Plus. MSs. des anciens ont été confrontés et corrigés par lui avec autant de goût que d'érudition. Nommé chancelier de Florence en 1375, lorsque les républiq. italiennes étaient déchirées par les factions, il exerça cet emploi avec honneur et sagesse jusqu'à la fin de ses jours, en 1406. Ses poésies latines, admirées des Florentins, lui avaient mérité d'être couronné publiquem.; mais, ayant cessé de vivre avant la cérémonie, il fut couronné mort dans un magnifique appareil, et l'état lui éleva un mausolée. De ces nombreux écrits, un seul a été imp.: *de Nobilitate legum et medicinæ*, Venise, 1542. Ses *lettres* sont conservées MSs. à la biblioth. de Florence. Le savant Lami en a pub. une partie sous ce titre: *Lini-Coluccii Salutati Epistolæ*, 1742; le recueil des illustres *Poeti italiani* et les *Excursus litterarii per Italiam*, contiennent quelq.-unes de ses *poésies*.

SALVA (FRANÇOIS), médecin espagnol, né à Tortose en 1747, est le prem. qui ait fait connaître l'inoculation en Catalogne, où il l'exerça avec succès, mais non sans combattre les préjugés et la superstition. Un prem. prix lui fut décerné par l'école de médecine de Paris pour cette question, qu'elle avait mise au concours: *Procédé de rouissage et blanchissage du chanvre sans danger pour la santé*. Il inventa une manière de voyager sans chevaux, au moyen de plans inclinés, et l'acad. des arts de Barcelone, sur l'expérience qu'il en fit dans l'année 1801, déclara que ce procédé pouvait être utile dans les pays de plaines. Il m. vers 1808. Outre plus. *mémoires* et *réflexions* en faveur de l'*inoculation*, on a de lui: *Dissertation sur l'influence du climat dans la guérison des maladies*, Barcelone, 1777, in-8; *Dissertation sur la salubrité des fruits*, ibid., 1777; *Description d'une nouvelle machine pour filer le chanvre et le lin* (en société avec Santpons), imp. d'abord à Barcelone, puis à Madrid, 1784, par ordre de Charles III.

SALVAGE (JEAN-GALBER), docteur en médecine, né à St-Flour en 1772, m. en 1813, profess. de clinique à l'hôpital du Val-de-Grâce, avait pris ses degrés à Montpellier; il commença par être attaché à un régim. en qualité de chirurgien, et il fut employé ensuite dans les hôpitaux milit. Salvage a donné en maintes occasions des preuves de dévouem. et d'habileté. Ses utiles travaux à l'hôpital d'instruction du Val-de-Grâce lui ont acquis des droits à la reconnaissance publique. Il a pub. l'ouv. suiv.: *l'Anatomie du gladiateur combattant*, Paris, 1802, 1 vol. gr. in-fol., renferm. 22 pl., dont 15 coloriées.

SALVAING. V. BOISSIEU.

SALVATOR ROSA. V. ROSA.

SALVEMINI. V. CASTILLON.

SALVI (TARQUINIO), peintre italien, est auteur d'un tableau du *Rosaire*, qui porte la date de 1573, et qu'on voit encore à Rome, dans l'église des Ermites.—SALVI (Jean-Baptiste), son fils et son élève, fut surnommé *le Sassoferrato*, du lieu de sa naissance en 1605. Il est beaucoup plus célèbre que son père. Deux de ses tableaux sont au Louvre: *le Sommeil de l'enfant Jésus*, et *la Vierge transportée au ciel par des chérubins*. Il m. à Rome en 1685.—SALVI (Nicolas), architecte, né en 1699 à Rome, où il est m. en 1751, a exécuté dans cette ville, sur ses propres dessins, le magnifique monum. dit *la Fontaine de Trevi*.

SALVIANI (HIPPOLYTE), médecin italien, né dans l'Ombrie en 1514, professa la méd. à Rome, fut l'un des médecins du pape Jules III, et m. en 1572. Il s'était beaucoup occupé de l'hist. naturelle des poissons; et ce fut sur l'invitation du cardinal Cervini qu'il entreprit et publia l'ouv. suiv.: *de Piscibus libri duo, cum eorumdem figuris ære incisis*, Rome, 1554, 1593, in-fol., fig.; Venise, 1600, 1602, in-fol., fig. On a aussi de lui: *de Crisibus ad Galeni cens.*, Rome, 1558, 1589, in-8; quelq. poëmes et comédies, dont une, intit. *la Ruffiana*, a été souv. réimp.—Salluste SALVIANI, fils du précédent, médecin et profess. comme lui, m. à la fin du 16e S., a pub.: *de Calore naturali, acquisito et febrili lib. II*, Rome, 1586, in-8; *de Urinarum differentiis, causis et judiciis lib. II*, ibid., 1587, in-8; *variarum Lectionum de re medicâ Lib.*, ib., 1588, in-8.

SALVIATI (JEAN), évêque de Ferrare et cardinal, né à Florence en 1490, petit-fils de Laurent le Magnifique et neveu de Léon X, remplit pour le saint-siége plus. missions diplomatiq., l'une entre autres auprès de Charles-Quint, à l'effet de négocier la délivrance de François Ier. Protecteur éclairé des savans et des artistes, il a surtout distingué François de' Rossi, jeune peintre, qui plus tard prit le nom de son Mécène (*v.* plus bas). Cet illustre cardinal m. à Ravenne en 1553.—SALVIATI (Bernard), évêque de Clermont et cardinal, frère du précéd., né à Florence sur la fin du 15e S., se distingua d'abord dans l'ordre de Malte, et devint général des galères de la religion, après avoir ravagé Tripoli et Scio, pris Coron et Modon, etc. Il s'attacha ensuite à sa parente, Catherine de Médicis, qu'il suivit en France, et dont il fut le prem. aumônier. On le compta parmi les députés du clergé aux états-généraux de 1557. Il m. à Rome en 1568.—SALVIATI (Léonard), philologue et orateur ital.,

né à Florence en 1540, de la famille des précédens, m. en 1589, sans avoir pu se justifier de la censure et des poursuites qu'il dirigea contre le Tasse, alors malade et prisonnier. Il a beaucoup écrit. Ses *Orazioni* (les 14 prem. seulem.) ont été imp. en 1575, Florence, in-4. La trad. des *Annales* de Tacite, par G. Dati, Florence, 1582, in-4, contient un de ses discours, intit. : *Pourquoi fut-il facile à Rome de devenir libre, et lui fut-il impossible de recouvrer la liberté quand elle l'eut perdue ?* etc. Des détails sur sa vie et sur ses ouv. sont contenus dans l'*Orazione* que lui a consacrée Pier Francesco Cambi, 1590, in-4, Florence.—SALVIATI (François, ou Cecco ROSSI de'), peintre célèbre, né à Florence en 1510, et m. dans la même ville en 1563, avait été le protégé du cardinal Jean Salviati, dont le nom lui est resté; il a enrichi de ses ouv. plus. palais de Florence, Rome, Venise, etc. Le musée du Louvre possède deux de ses tableaux : *Adam et Eve chassés du paradis terrestre*, et l'*Incrédulité de saint Thomas*. — SALVIATI, le jeune, peintre. V. PORTA (Joseph).

SALVIEN, *Salvianus*, prêtre de Marseille, né à Cologne ou à Trèves vers la fin du 4e S., reçut une éducat. soignée, devint surtout habile dans les lettres sacrées, épousa Palladie, fille d'Hypace, nourrie dans les croyances du paganisme, la convertit à la foi chrétienne, et après en avoir eu une fille, Auspiciole, résolut de vivre désormais dans un état d'abstinence qu'il croyait devoir être agréable à Dieu, mais qu'improuva très-vivement son beau-père. Obligé de se soustraire au courroux d'Hypace, Salvien se sauva avec sa femme et sa fille, et après avoir vendu ses biens dont il distribua le prix aux pauvres, il embrassa la vie religieuse, puis se rendit près de St-Eucher (*v.* ce n.), dont il instruisit les deux fils dans les lettres. Dès l'année 430 il était ordonné prêtre, et s'était fait par ses talens et sa piété un nom, célèbre dans l'église. De nombreuses homélies et instruct. qu'il a composées pour ceux d'entre les prélats des Gaules que leur inaptitude forçait de recourir à sa plume, lui ont fait donner le surnom de *Maître des Evêques* ; mais il n'a jamais occupé lui-même la chaire épiscopale, comme l'ont cru sans fondem. quelq. auteurs. Salvien mourut dans un âge avancé vers 484, suiv. Tillemont (t. 16, p. 181 de ses *Mém.*). Tous les ouv. qu'avait écrits ce vénérable prêtre ne nous sont point parvenus : ceux que le temps a respectés ont eu plus. édit. soit isolém. et avec d'autres ouv., soit collectiv. La plus estimée de ces dern. est celle qu'a donnée Baluze, Paris, 1684, in-8. Le P. Amable Bonnet, de l'Oratoire, et le jésuite Mareuil, ont pub. chacun une traduct. des *OEuvres* de Salvien. Le traité *de Gubernatione Dei*, son plus célèbre ouv., avait été déjà trad. par N. de Beaufremont, par P. Duryer et par Drouet de Maupertuy.

SALVINI (ANTOINE-MARIE), ecclésiast. et philologue ital., né à Florence en 1653, et m. dans la même ville en 1729, après avoir été l'orateur ordinaire de l'acad. des *Apatisti* et de celle de la *Crusca*, a laissé des *discours*, des *commentaires*, des *traductions*, quelq. *poésies*, etc. Il n'a conservé que la réputat. d'un écrivain laborieux. Lami, *Memorabilia ital.*, t. 1er, donne des détails sur sa vie et sur ses ouv.—SALVINI (Salvino), savant ital., né à Florence en 1667, et m. en 1751, frère du précéd., fut successivem. censeur, consul et archi-consul de l'académ. de la *Crusca*, qui lui dut d'importantes recherches sur les travaux et l'illustration de ses membres. Parmi ses écrits les plus estimés, on cite : *Fasti consolari dell' accademia Fiorentina*, Florence, 1717, in-4. Ses autres ouv. sont mentionnés dans le tom. 4 des *Elogj degli uomini illustri toscani*.

SALVINO *degli Armati*, inventeur des lunettes, né à Florence vers le milieu du 13e S., d'une famille honorée dans les emplois publics. La découverte qui fait sa célébrité lui ayant été contestée, plus. *dissertat.* ont été pub. à ce sujet, entre autres : *Trattato degli occhiali da naso*, par Manni, Florence, 1738, in-4, et *Lettera intorno all' invenzione degli occhiali*, t. 2 des *OEuvres* de Redi, Venise, 1742, in-4.

SALZMANN ou SALTZMANN (JEAN-RODOLPHE), profess. de médec. à la faculté de Strasbourg, m. à 83 ans en 1656, méd. ordin. de cette ville et doyen du chapitre de St-Thomas, a laissé un certain nombre d'opuscules pub. de 1611 à 1651, et dont quelq.-uns ont été rec. par Théd. Wynandts sous le titre de *Varia observata anat.*, Amsterdam, 1669, in-12.—Jean SALZMANN, autre médecin de de Strasbourg, né en 1679, m. en 1738, avait été promu en 1708 à la chaire d'anatom. de cette ville, et il fut le prem. qui y ouvrit un cours de chirurgie. On a de lui beaucoup d'opuscules académ. publ. à Strasbourg de 1683 à 1737, et que la *Biograph.* du *Dictionn. des sciences medic.* (t. 7, p. 88-89), cite au nombre de 29.

SALZMANN (FRÉDÉRIC-ZACHARIE), savant jardinier, né en 1730, exerça sa profess. dans la plupart des pays de l'Europe, et m. jardinier de la cour de Prusse, à Postdam, en 1801. La société de la Marche de Brandebourg, dont il était membre, a plus. *mémoir.* de lui dans ses Annales. Il a donné en outre : *Pomologia*, ou *Science des fruits*, Postdam, 1774 et 1795 ; in-8 ; *Instruction sur la manière de traiter pendant toute l'année les végétaux potagers et les herbes à épices*, Berlin, 1781 et 1786, in-8 ; *Art des Hollandais d'obtenir des végétaux précoces*, ib., 1783 et 1786, in-8.

SALZMANN (CHRÉTIEN-GOTTHILF), ministre protest. et institut., né près d'Erfurt en 1744, embrassa les innovations indiquées par Jean-Jacques et par Basedow, professa dans le célèbre *philanthropinum* de Dessau, et fonda lui-même à Schnepfenthal, terre qu'il avait achetée dans le pays de Gotha, une maison d'éducat. qui réunit des enfans de plus. maisons distinguées en Europe, et de laquelle sont sortis des hommes de mérite. Il m. en 1811. L'institut. Schnepfenthal subsiste entre les mains de ses descendans. En 1772 il avait pub. avec beaucoup de succès le *Messager de Thuringe*. Outre ses *discours* et autres écrits sur l'éducat., on a de lui un roman sentimental, *Carl de Carlsberg*, 6 vol., de 1481 à 1785. Une *Notice* sur sa vie et ses ouv., par son gendre Ausfeld, a été analysée dans le *Mercure de la Roër*, 31 déc. 1813.

SAMAH (BEN-MELIK-AL-KHAULANY AL), 6me émir, ou gouverneur arabe de l'Espagne en 718 (100 de l'hég.), signala son autorité par la protect. qu'il accorda aux sciences et aux arts, ainsi que par la sagesse de son administrat. civile et milit. ; mais, plein de gloire dans la péninsule, il voulut combattre les chrétiens de la France, les subjugua d'abord depuis Carcassonne jusqu'à Toulouse, assiégea cette ville, et m. sous ses murs le 11 mai 721, laissant une victoire mémorable au duc d'Aquitaine, Eudes, prince mérovingien.

SAMANI (ABOU-IBRAHIM-ISMAEL AL-), prince persan, fondateur de la dynastie des Samanides, né en 847, mourut en 907, après avoir réuni le Khoraçan et le Thabaristan à ses états, qui ne comprenaient que la Transoxane. Les auteurs orientaux louent son équité, son amour pour les sciences, ses vues politiques et commerciales, et font de sa vie une sorte de *cyropédie*. Sa dynastie, qui dura plus d'un siècle, se montra digne d'un tel chef, ainsi que le témoignent quelq. médailles, expliquées par les Orientalistes Adler et Frœhn.

SAMANIEGO (FÉLIX-MARIE), poète espagnol, né à Bilbao en 1742, mort à Madrid en 1806, membre de l'acad. roy. de cette ville, a été justement surnommé *le La Fontaine espagnol*. Ses *Fables* en vers *à l'usage du royal séminaire de Bassongado*

ont été imprimées à Bilbao, puis à Madrid, 1787, 2 vol. in-8.

SAMBIASI (François), missionn. de la société de Jésus, né à Cosenza (Naples) en 1582, s'embarqua en 1609 pour les Indes, devint supérieur-général des missions à la Chine, et m. dans ce pays en 1649, après avoir obtenu la confiance de l'empereur Houng-kouang, qui le revêtit de la dignité de mandarin. La langue chinoise lui était si familière, qu'il écrivit en cet idiome 2 vol. in-fol. : *de Animâ triplice, vegetativâ, sensitivâ et spirituali*. On en conserve un exempl. dans la biblioth. de la société à Rome. Il existe encore de lui deux autres traités *de Somno* et *de Picturâ*, mentionnés dans Southwell, *Bibl. script. soc. Jesu*, p. 252.

SAMBIN (Hugues), architecte du 16e S., élève de Michel-Ange, né à Vienne en Dauphiné selon quelq. biographes, à Dijon d'après un plus grand nombre, a d'ailleurs orné cette dern. ville de plus. monumens, la plupart remarquables, et c'est au gouv. de Bourgogne qu'il a dédié son *OEuvre de la diversité des termes dont on use en architecture*, Lyon, 1572, in-fol., avec 36 pl. en bois.

SAMBLACK ou SEMIOLAK (Grégoire), métropolite de Kief, m. en 1419, n'ayant occupé que 3 ans la chaire épiscopale, était Bulgare de naissance. Il eut à lutter contre le grand-duc de Lithuanie, qui, maître de Kief, y voulait établir le rite romain. On conserve de ce prélat, à la bibliothèque du synode de Moscou, 27 *instruct. pastorales et éloges MSs.*

SAMBLANÇAY. V. Beaune.

SAMBUCUS (Jean), savant littérat. et antiquaire, né en 1531 à Tyrnau (Hongrie), est placé par de Thou à l'égal des princes dont on vante le plus la générosité à l'égard des lettres. Pendant vingt-deux ans de voyages il a en effet rendu à la science un grand nombre de médailles, portraits, MSs. précieux, etc. Il a eu outre laissé des notes et des commentaires sur plus. écrivains de l'antiquité, ainsi que des traduct., des dissertat. historiq., etc. On en trouvera les détails dans l'*Histoire littéraire de Hongrie*, par le P. Alex. Horanyi, Vienne, 1770-1777, 3 vol. in-8. Il m. à Vienne (Autriche) en 1584, après avoir été nommé historiographe de Maximilien II. Ses MSs. et ses médailles ont passé dans la biblioth. impér. On trouvera sa *vie* dans la *Bibliothèque* de Boissard et dans l'*Académie* de Bullard.

SAMMARTINO (Matthieu), comte de Vischè, poète et grammair. piémontais, né en 1494, a contribué à la perfection de la langue ital. : quelques auteurs le regardent comme l'invent. de la poésie *pescatoria*. On a de lui, *Pescatorie ed Egloghe*, Venise, in-8 (vers 1540); *Osservazioni grammaticali e poetiche della lingua italiana*, Rome, 1555, in-8.

SAMMONICUS. V. Samonicus.

SAMON, roi des Esclavons dans le 6e siècle, né à Sens selon les uns, et selon d'autres à Soignies (Hainaut), avait d'abord été marchand. Dans un voyage de commerce, voyant les Esclavons courbés sous la tyrannie des Huns, il les provoqua à s'en affranchir, dirigea leur conduite, donna l'exemple du courage, et parvint ainsi à expulser les oppresseurs. La reconnaissance publique lui déféra le sceptre, qu'il sut tenir pendant 36 années en déployant les vertus d'un grand homme.

SAMONICUS (Quintus-Serenus), poète et médecin, qui vivait du second au troisième siècle, et qu'on fait mourir dans un festin par ordre de Caracalla, partage les érudits sur la question de savoir si le poëme *de Medicinâ* est de lui ou de son fils, lequel vécut dans l'intimité d'Alexandre-Sévère. Quoi qu'il en soit, l'un et l'autre furent des hommes savans. Le prem. réunit une bibliothèque de 62,000 volumes, laissée en héritage au second, qui la légua à Gordien III, son disciple. Quant au poème qu'on leur attribue, c'est un recueil de préceptes curatifs pour toutes les maladies, une espèce de *Médecine des pauvres*, compilation de conseils sages et de fables absurdes, comme celle qui donne au mot *abracadabra* la vertu de guérir certaine fièvre. Il en a été fait un grand nombre d'éditions sous ce tit. : *de medicinâ Præcepta saluberrima*. On n'en consulte plus que deux : celle de Padoue, 1750, 2 vol. in-8, avec les 2 *Lettres de Morgagni sur Samonicus*, et celle de J.-C.-T. Ackermann, Leipsig, 1786, in-8, avec *notes* et *commentaires*, etc.

SAMPIETRO, chef de troupes fameux dans le 16e siècle, né à Bastelica (Corse) vers 1501, obtint le commandement général des soldats italiens au service de France sous François Ier et Henri II. Il s'était couvert de gloire par la défense de Fossano (1536), et avait pris une grande part aux sièges de Coni et de Landrecies, à la bataille de Cérisoles, etc. Il renouvela alors son projet, déjà tenté, d'arracher la Corse aux Génois, en intéressant la France dans son entreprise. Une flotte lui fut accordée sous le commandement du maréchal de Termes ; mais la paix de 1555, au moment où il avait délivré sa patrie, la rendit aux Génois, et mit en péril la tête du libérat. Echappé à la m., il chercha de nouveaux secours en Turquie, et, ne pouvant réunir une armée, il débarqua en Corse avec 25 hommes seulement, et vit accourir à lui un grand nombre de ses concitoyens. Le succès allait couronner son héroïsme, lorsqu'il fut assassiné par un de ses offic., en 1567, seul moyen qu'eût trouvé Gênes pour se défaire d'un ennemi assez implacable pour avoir froidement étranglé sa femme, parce qu'elle avait eu l'idée d'implorer le sénat en sa faveur à l'époq. où sa tête était mise à prix. Il eut un fils qui fut le maréchal Ornano (*v.* ce nom).

SAMPSICERAMUS, prince arabe qui régnait à Emèse (Syrie), et que Pompée combattit l'an 63 av. J.-C. Il conserva ses états, et deux de ses fils, Iamblique Ier et Alexandre, lui succédèrent. — Sampsiceramus II, petit-fils du précédent, exerçait aussi la souveraineté à Emèse, sous le règne de Claude, en 43. — Sampsiceramus, qu'on suppose de la même famille, puisqu'en 258, il était grand-prêtre de Vénus dans la même ville, se mit à la tête des tribus arabes pour combattre le roi de Perse Sapor Ier, lequel fut contraint d'abandonner la Syrie.

SAMSAM-ED-DAULAH (Abou-Kalindjar-al-Marzaban), prince persan, de la dynastie des Bowaïdes, second fils du célèbre Adhad-ed-Daulah, fut proclamé à Bagdhad en 982 (de l'hég. 372) ; mais les guerres civiles traversèrent son règne. Son frère aîné lui fit crever les yeux, et l'un de ses cousins l'assassina de sa propre main en 998. L'usurpation de son frère, Abou'l Fawares Chyrzik, fut marquée par la construction d'un observatoire à Baghdad.

SAMSON, en hébreu *Soleil de lui*, juge d'Israël, fils de Manué, de la tribu de Dan, naquit vers l'an 1155 avant J.-C., suivant la chronologie d'Usher, et fut élevé en *Nazaréen*, c'est-à-dire qu'il fut consacré au Seigneur dès sa naissance, qu'on laissa croître sa chevelure, de laquelle devait dépendre sa force, et qu'il s'abstint de vin et de toute autre liqueur fermentée. A l'âge de 18 ans, il s'éprit d'amour pour une fille des Philistins, et il l'épousa. Dans un festin qui précéda son mariage, et auquel avaient été invités 30 jeunes Philistins, il leur proposa une espèce d'énigme incompréhensible pour quiconque n'était pas informé qu'il avait tué un lionceau, et mangé quelques jours après un rayon de miel déposé dans la gueule de l'animal par un essaim d'abeilles. Trente robes et autant de tuniq., voilà quel était le prix de cette lutte d'esprit. Les conviés eurent recours à la fiancée de Samson, et obtinrent par elle le mot de l'énigme,

Samson imagina, pour s'acquitter, de tuer 30 Philistins et de leur enlever leurs vêtem., qu'il donna à leurs compatriotes. Après cette expédition, il retourna chez son père, et, pendant ce temps, sa femme contracta un autre mariage. Il résolut alors de se venger sur toute la nation de la parjure. Il lia 300 renards deux à deux par la queue, y attacha des flambeaux allumés, et les lâcha parmi les bleds des Philistins, qui furent ainsi consumés par l'incendie. En vain les Philistins, pour apaiser la colère d'un si redoutable ennemi, brûlèrent sa coupable femme, et même son beau-père. Samson continua de leur faire une guerre mortelle. Cependant il fut livré par les Juifs eux-mêmes à la nation qu'il semblait vouloir anéantir. Ce fut alors que, rompant ses liens, il assomma mille Philist. avec une mâchoire d'âne. L'Ecriture nous dit qu'il eut soif après un tel exploit, et que le Seigneur, auquel il demandait à boire, fit sortir de l'eau d'une des grosses dents de la mâchoire. Samson, à partir de cette époque, exerça 20 ans la judicature en Israël; mais, malheureusement pour lui, dans un âge où ses passions devaient être amorties, il se passionna pour une femme de la vallée de Sorec, nommée Dalila, à laquelle il eut l'imprudence de révéler le secret de sa force. Cette femme s'entendait avec ses ennemis pour le trahir, et elle lui fit raser la tête pendant qu'il sommeillait. A son réveil, il tomba sans défense entre les mains des Philistins, qui lui crevèrent les yeux et l'emmenèrent prisonn. à Gaza. Dans une fête qu'ils donnèrent en l'honneur de Dagon, leur idole, ils firent venir Samson pour s'amuser de sa faiblesse et de ses infortunes; mais ils se trompaient. La force commençait à lui revenir avec les cheveux, et il fit crouler sur lui et sur ses ennemis la maison où ils étaient réunis en très-grand nombre. Cela eut lieu l'an 1117 avant J.-C. Plusieurs écrivains n'ont vu dans le récit de tant de merveilles que des allégor. dont on pouvait tirer parti pour édifier la piété : c'est peut-être là ce qu'il y a de plus raisonnable à croire, car l'apôtre saint Paul nous apprend que *toutes choses arrivaient en figure aux Israélites*. Quand on prononce le nom de Samson, il est impossible de ne pas citer Voltaire, qui en a fait l'éternel sujet de ses plaisanteries, notamment dans la *Bible enfin expliquée*.

SAMUEL (*qui est établi de Dieu*), juge et prophète d'Israël, naquit dans la petite ville de Ramatha (ou *Ramathaïm Sophim*), sur la montagne d'Ephraïm, vers l'an 1155 avant J.-C., et, comme il était de la tribu de Lévi, il fut présenté de bonne heure au grand-prêtre Héli, qui l'accepta pour le service du Seigneur. La parole divine était alors rare et précieuse, et depuis long-temps l'on n'avait pas entendu de prophéties. Héli vieillissait, et ses fils, par leurs turpitudes, éloignaient les Hébreux de la religion de leurs pères. Dieu parla au jeune Samuel, et lui dit qu'il avait résolu la ruine de cette coupable famille. Dès-lors Samuel parut évidemment inspiré, et, à l'âge de 40 ans, après les désastres de la maison d'Héli, il fut établi juge d'Israël. Il conseilla à son peuple de renoncer aux idoles, et de se purifier par les jeûnes et les sacrifices. Le peuple fut docile à ses avis, et obtint du Seigneur la victoire sur les Philistins. Parvenu à un âge avancé, Samuel se déchargea de la judicature sur ses deux fils, Joël et Abia, qu'il établit à Bersabée; mais ceux-ci marchèrent dans les voies de l'iniquité, et révoltèrent par leur conduite tous les anciens d'Israël, qui prirent le parti de demander un roi, comme en avaient toutes les autres nations. Cette proposition déplut à Samuel, qui néanmoins, après avoir expliqué au peuple quels seraient les droits et l'autorité d'un roi, consentit à sacrer le jeune Saül. Le nouveau prince ne tarda pas à mécontenter celui auquel il devait le souverain pouvoir, en offrant lui-même l'holocauste. Samuel alors lui annonça que son règne ne subsisterait pas, et que le Seigneur choisirait un autre roi selon son cœur. Cependant, il s'adoucit un peu quand il vit que ce roi maudit avait vaincu les Amalécites. Il alla même le trouver, le reconnut de nouveau pour le chef d'Israël, et lui ordonna de marcher contre les restes d'Amalec, pour anéantir toute cette race malheureuse. Saül ayant épargné le roi Agag, l'inflexible Samuel vint lui reprocher cet acte de clémence comme un crime, lui déclara qu'il était irrévocablement réprouvé, et se fit présenter le monarque amalécite, qu'il coupa en morceaux, dit l'Ecriture. Dieu lui ordonna de sacrer David, et il obéit. Ce fut après avoir frayé à ce jeune homme le chemin du trône, qu'il m. à Ramatha l'an 1057 av. J.-C., à l'âge de plus de 98 ans. Tout le monde a lu dans la Bible que l'ombre de Samuel, évoquée par la pythonisse d'Endor à la sollication de Saül, apparut à ce prince pour lui prédire encore une fois sa funeste destinée. On attribue à Samuel : *Sophetim* (le Liv. des Juges), en 21 ch.; *Ruth*, en 4 ch.; *Samuel*, ou le *premier Livre des rois*, jusqu'au chap. 24. On lui a aussi attribué un *Livre du droit du royaume*, et quelq. autres pièces apocryphes.

SAMUEL ABEN TIBON. V. TIBON.

SAMUEL D'ANI, doct. arménien du 12e siècle, a composé une hist. univ. dans le genre de la *Chronique* d'Eusèbe. Elle se termine à l'année 1177. La traduction latine, par le doct. arménien Zohrab, en a été publiée sous ce tit. : *Samuelis presbyteri Aniensis temporum usque ad suam ætatem Ratio à libris historicorum summatim collecta*, etc., Milan, 1818, 1 v. in-4. M. Maï a coopéré à cette édition. Un manuscrit de la *Chronique* de Samuel est à la Bibliothèque du Roi, sous le n° 96.

SAMUS ou SAMÈS, personnage dont l'existence n'a été révélée que par des médailles, et qu'on suppose avoir été roi de Comagène (Syrie), deux siècles avant l'ère chrétienne. On a à ce sujet : *Observations sur une médaille du roi Samus, prince jusqu'à présent inconnu*, mém. de l'abbé Belley, lu à l'académie des inscriptions en mars 1752, et inséré dans le t. 26 du Recueil de cette académie. On peut aussi consulter l'*Iconographie grecq.* de Visconti, t. 2.

SANADON (NOEL-ETIENNE), savant littérat. et memb. de la société de Jésus, né à Rouen en 1676, m. à Paris en 1733, bibliothécaire du collége de Louis-le-Grand. On a de lui des traductions et imitations de poëtes grecs, des poésies latines fort estimées, etc., et il a pub. : *Poésies d'Horace, disposées suivant l'ordre chronologique*, traduites en français, avec des *remarques* et des *dissertations* critiques, Paris et Amsterdam, 1728, 2 vol. in-4, ou 8 vol. in-12, dern. édition; une traduction du *Pervigilium Veneris*, Paris, 1728, in-12; *Carminum libri quatuor*, Paris, 1715, in-12. Son *éloge* se trouve dans le *Mercure* de décemb. 1733. — Son oncle, Nicolas SANADON, jés., né aussi à Rouen, et m. en 1720, n'a écrit que quelques ouvrages de piété. — SANADON (David DUVAL), parent des précédens, né à la Guadeloupe en 1748, élevé en France, et devenu l'un des plus riches colons de St-Domingue, avait embrassé l'état milit. Il combattit sous le comte de Grasse dans la campagne navale de 1781, contre les Anglais, et, en 1792, il servit dans l'armée des princes émigrés. Il mourut au commencement de 1816. On a de lui un assez grand nombre d'écrits, entre autres : *Réclamations et Observations des colons sur l'idée de l'abolition de la traite et de l'affranchissement des nègres* (anonyme), 1789; *Tableau de la situation actuelle des colonies, présenté à l'assemblée nationale en 1789*, 3e édition, 1814; *Hommage de la Neustrie au grand Corneille*, poëme héroï-lyrique, 1811.

SANATROCÈS, nom commun à un grand nombre de princes parthes ou arméniens de la race des

Arsacides, qui régnaient dans les deux prem. siècles de l'ère chrétienne, mais dont l'histoire, très-obscure, est moins l'objet de biographies que de dissertations grammaticales et numismatiques. D'après l'historien Josèphe, qui les cite, on voit seulement que plusieurs d'entre eux ont embrassé le christianisme à sa naissance. On retrouve encore un *Saaatrocès*, en arménien *Sanatrouk* ou *Sanadroug*, au commencement du 4e siècle.

SANCASSANI (Denys-André), médecin et littérateur italien, né en 1659 dans l'état de Modène, m. en 1739 à Comacchio, où il s'était fixé après avoir exercé son art dans diverses villes d'Italie, dont les sociétés savantes s'empressèrent de l'admettre dans leur sein, avait pris le grade de docteur à Bologne en 1677, puis était venu se former à la pratique au grand hospice de Florence. Non moins distingué par ses connaissances littér. et par son goût pour la poésie latine et italienne, que par son habileté dans les diverses branches de l'art de guérir, Sancassani a écrit un assez grand nombre d'ouvrages, et de plus il a coopéré à la *Biblioteca volante* de Cinelli. Sa *vie* a été écrite plusieurs fois en italien. La meilleure et la plus récente est celle qu'a publiée le doct. Jos.-Ant. Cavalieri à Comacchio, en 1781, sous le tit. de *Notizie storiche intorno alla persoaa e agli studj del D. Dioa.-Andrea Sancassani.* Eloy, dans son *Dictioaaaire de médecine*, et Mazzuchelli, dans les *Scritt. d'Italia*, ont donné le catalogue des écrits de ce médecin. Nous nous bornerons à mentionner les suivans : *il chiroae ia campo, o siasi vero e sicuro modo di medicar li ferite aell' armate*, in-8, Ferrare, 1708; Venise, 1729; *Aforismi gea. della cura delle ferite col modo del Magati*, Venise, 1713, in-8 (*v.* Magati); *Dilucidazioni fisico-mediche*, Rome, 1731-33-37-38, 4 t. in-fol.

SANCERRE (Louis de), connétable de France, né vers 1342, acheva l'illustrat. d'une famille déjà célèbre dans les fastes guerriers. Ayant perdu son père, tué à la bataille de Créci (1346), il fut élevé, par l'ordre de Philippe de Valois, avec les enfans de la race royale. A 17 ans, étant au siége de Melun avec le dauphin (Charles V), il mérita l'approbation de Duguesclin, et de ce moment leur amitié resta inaltérable. Nommé maréchal de France en 1369, il fit ces campagnes fameuses qui rendirent à la couronne le Poitou, la Saintonge et partie de la Guienne. C'est alors qu'il se lia, avec Duguesclin et Clisson, par un *vœu d'armes* qui les engageait à *vuider* cette dern. province, occupée par les Anglais depuis 50 ans, entreprise qui les couvrit de gloire. On peut remarquer que deux de ces héros étaient borgnes, Sancerre et Clisson. La délivrance du Périgord et du comté de Foix est due à Sancerre, qui l'opéra en sa qualité de connétable. Elle lui avait été déférée par Charles VI en 1397. Il m. en 1402, et fut enterré à St-Denis.

SANCHE Ier, dit *Garcias*, et surnommé *le Restaurateur*, monta sur le trône en 885, battit souv. les Maures, et leur prit la province espagnole de Rioja, qu'il fit chrétienne. Avide de gloire, il attaqua aussi la France, de laquelle il sépara la Basse-Navarre. En 919, il se retira dans un monastère, laissant non la couronne, mais le gouvernement à son fils Garcia, lequel perdit toutes les conquêtes de son père. Mais Sanche, vieux et infirme, reparut néanmoins à la tête de ses troupes en 921, et sa victoire sur Abdérame lui fit presque aussitôt recouvrer et ses états et ses nouvelles possessions. Il m. en 926. — Sanche III, surnommé *le Grand*, roi de Navarre, successeur de Garcia II, dit *le Trembleur*, reçut le sceptre en l'an 1000. Monarque brave et prudent, il fit autant de conquêtes par la politique que par les armes. Après avoir repoussé les Maures loin de ses frontières, il contracta des alliances avec les princes chrétiens, ses voisins, et réunit à sa couronne l'Aragon, le roy. de Léon et la Castille, où il devint *Sanche Ier*; mais à sa m., en 1035, il partagea ses états entre ses quatre fils, et par là affaiblit lui-même la puissance qu'il avait fondée. — Sanche II, roi de Castille, dit *le Fort*, fils aîné de Ferdinand Ier, lequel, en 1065, avait aussi partagé ses états entre ses enfans, voulut réunir sous ses lois l'héritage de toute la famille. Heureux dans les guerres civiles, il avait encore l'avantage de compter le fameux *Cid* parmi ses chevaliers. Mais il fut arrêté dans ses projets d'envahissement par la trahison d'un officier, qui le tua en 1072. — Sanche IV, roi de Castille et de Léon, mérita le surnom de *Brave*, lorsqu'il n'était encore que l'hérit. de la couronne, en combattant l'ennemi commun. Mais bientôt, révolté contre son père Alphonse X, qui mourut de chagrin en 1284, deux ans après l'usurpation de son fils, celui-ci eut à soutenir des guerres intestines pendant presque tout son règne. Cependant, en 1273, il enleva aux Maures la place de Tarifa, importante par ses relations maritimes. Il mourut en 1295. — Sanche VII, roi de Navarre, commença à régner en 1194. Il est surnommé *l'Eafermé* par quelques-uns, qui prétendent qu'il passa plusieurs années sans sortir de son palais de Tudela, et *le Fort*, par plusieurs autres, qui citent un exemple de sa vigueur à la bataille de Tolosa, en 1212, où il aurait brisé à coups de hache les grilles entourant le quartier du prince arabe. Mort octogénaire en 1234 et sans enfans, il légua ses états à Thibaud, comte de Champagne, son neveu.

SANCHÈS (Antoine-Nunez-Ribeiro), savant médecin du 18e siècle, né à Peñameçor (Portugal) en 1699, vint étudier à Leyde sous le célèb. Boerhaave, qui plus tard l'apprécia assez pour le placer parmi les trois docteurs que l'impératrice Catherine lui avait demandés (1731). Cette princesse le nomma son prem. médecin et conseiller-d'état. Il quitta la Russie en 1747, et se fixa à Paris, où il mourut en 1783. Aux sciences de sa profession, il joignait la connaissance de toutes les langues de l'Europe, et portait dans l'histoire un grand talent d'observation et de critique, comme le témoignent les 27 v. in-f, MS. qu'il a légués à son ami le docteur Andry. Il a publié en France : *Dissertation sur l'origine de la maladie vénérienne*, Paris, 1750, in-8, et 1753, in-12; *Examen historique sur l'apparition de la maladie véaér. ea Europe*, etc., Lisbonne (Paris), 1774, in-8; l'article de l'*Encyclopédie* sur la même maladie. Le docteur Andry a publié un *Précis historique* sur sa vie en tête du *catalogue* de ses livres, Paris, Debure, 1783.

SANCHEZ DE AREVALO. V. Rodriguez.

SANCHEZ (François), savant grammairien du 16e siècle, né à Las Brozas (Estramadure) en 1523, et m. en 1601, fut regardé par les érudits de son époque comme le restaurat. des lettres en Espagne. Juste-Lipse l'en nommait *l'Hermès*. Il a accompagné de *aotes* plus. auteurs classiques, et publié des *traités* de rhétorique, des *grammaires* grecque et latine, etc. Celui de ses écrits qui a obtenu un succès universel est la *Miaerva, seu de Causis linguæ latiaæ.* L'une des dern. éditions est de Leipsig, 1801-1804, 2 vol. in-8. Ses ouvrages, excepté ce dern., ont été recueillis en 4 vol. in-8, Genève, 1766, avec une *Vie* détaillée de l'auteur, par Grégoire Mayans.

SANCHEZ (Thomas), jésuite espagnol, né à Cordoue en 1550, mort direct. du noviciat à Grenade en 1610, a publié plus. ouvrages de morale théologique, entre autres celui-ci, qui a fait beaucoup de bruit : *Disputatioacs de sancto matrimonii sacramento*, et dont l'édit. la plus recherchée est celle de Martin Nutius, Anvers, 1607, in-fol. Ses *OEuvres* ont été recueillies en 1740, Venise, 7 v. in-fol. On trouve de curieux détails sur Sanchez dans le *Dictionnaire* de Bayle et dans les *Remarques* de Joly.

SANCHEZ (François), médecin et professeur de philosophie, né à Tuy (Portugal), suivit les cours de la faculté de Montpellier, et obtint une chaire à Toulouse, où il mourut âgé en 1632. Ses *Œuvres* ont été recueillies sous ce tit. : *Opera medica, his juncti sunt Tractatus quidam philosophici non insubtiles*, Toulouse, 1636, in-4, avec une *vie* de l'auteur, par R. Delassus, son disciple.

SANCHEZ (Thomas-Antoine), savant bibliographe espagnol, né à Burgos en 1732, mourut à Madrid en 1798, après avoir été bibliothécaire des rois Charles III et Charles IV. Outre plus. édit. de classiques espagnols, on lui doit : *Collection de poésies castillanes antérieures au 15e siècle, précédée de mémoires*, etc., Madrid, 1775 et suiv., 5 v. in-8; *Apologie de Cervantes*, etc., ib., 1788, in-8; *Lettre adressée à D. Josef Berni, sur sa dissertation en faveur du roi D. Pierre-le-Cruel*, ibid., 1788, in-8.

SANCHEZ (le docteur Pierre-Antoine), théologien espagnol, né à Vigo (Galice) en 1740, et m. en 1806, se fit autant connaître par son humanité que par son savoir; aussi fut-il surnommé *le Père des malheureux*. Il a beaucoup écrit. Ses princip. ouvrages sont : *Mémoire sur les moyens d'encourager l'industrie en Galice*, 1782, in-8; *Annales sacri*, Madrid, 1784, 3 vol. in-4; *Histoire de l'église d'Afrique*, ibid., 1784, in-8; *Traité de la tolérance en matière de religion*, ibid., 1785, 3 v. in-4; *Discours sur l'éloquence sacrée en Espagne*, Madrid, 1788, in-8; *Summa theologiæ sacræ*, ib., 1789, 4 vol. in-4.

SANCHO (Ignace), nègre et littérat. angl., né en mer dans l'année 1729, et baptisé à Carthagène (Nouvelle-Grenade), perdit ses parens d'une manière tragiq. Sa mère ne put supporter le changement de climat, et son père se suicida pour échapper à l'esclavage. Conduit en Anglet., où le nom de *Sancho* lui fut donné à cause de sa prétendue ressemblance avec l'écuyer de don Quichote, il plut au duc de Montagu, qui protégea ses dispositions studieuses, et, après une vie tant soit peu vagabonde, il obtint une telle réputation d'esprit et de vertu, que Feller disait de lui que *c'était l'image de Dieu taillée dans l'ébène*. Sterne fut son ami. Il mourut en 1780. On cite de lui : des *poésies*, deux *pièces* de théâtre, une *Théorie de la musique*, mais surtout des *lettres*, publiées avec succès en 1782, 2 vol. in-8., précédées de sa *vie*. Un article lui a été consacré par M. Grégoire dans sa *Littérature des nègres*.

SANCHONIATHON, auteur phénicien, natif de Tyr ou de Béryte, vivait à une époque qu'il n'est pas facile de déterminer, sous le règne de Sémiramis, selon les uns, peu de temps après Moïse, selon les autres, du temps de la guerre de Troie ou peu auparavant, suivant d'autres encore. M. Saint-Martin a cru trouver, dans le peu qui nous a été conservé de cet auteur, des raisons suffisantes d'affirmer qu'il vivait au 14e siècle avant notre ère. Il y a quelques ouvrages de Sanchoniathon dont les titres ne nous ont pas été conservés; mais on sait qu'il en composa trois principaux, qui sont : un *Traité de la physique d'Hermès*, une *Théologie égyptienne*, et une *Histoire* ou *Théologie phénicienne*. Ce dern. liv., écrit en phénicien, avait été traduit en grec par un certain Herennius Philon, natif de Byblos, en Phénicie, qui vivait dans le 2e S. de notre ère. C'est de cette trad. que nous viennent les fragm. de Sanchoniathon qui nous restent encore. Par malheur, l'on n'est pas sûr que la copie ait reproduit fidèlement tout l'original et rien que l'original. L'on a même de fortes raisons de penser le contraire.

SAN CONCORDIO (Bartolommeo da), religieux dominic. et grammairien, né près de Pise en 1262, a laissé plusieurs ouvrages estimés des académics de la Crusca; entre autres : *Ammaestramenti degli antichi*, trad. par l'auteur lui-même, qui l'avait composé sous le tit. de *Documentis antiquorum*, souvent réimp. La meilleure édition est celle de Manni, 1734, in-8, avec le texte latin et des renseignemens sur l'auteur, dont un ouvrage inédit se trouve encore à la Bibliothèque ducale de Florence, sous ce tit. : *degli Ammaestramenti o istituti de' santi Padri*.

SANCROFT (William), prélat anglais, né en 1616 à Fresingfield, en Suffolk, perdit en 1649, par sa résistance à l'acte de conformité, une bourse qu'il avait au collége de Cambridge, et, après la restauration, fut promu successivement à div. offices. Depuis 1677, il occupait le siége archiépiscopal de Cantorbery, lorsque son refus de prêter le nouveau serment, en 1688, le fit suspendre de ses fonctions, dont il ne tarda pas à être totalement dépossédé. Il se retira alors dans son pays natal, et y m. en 1693, après avoir disposé d'une grande partie de sa fortune en faveur des pauvres et de divers établissemens publics, notamment du collége Emmanuel de Cambridge. Parmi les ouvrages dont il est aut., on cite : *Modern Politics, taken from Machiavel, Borgia, etc., by an Eye-Witness*, 1652, in-12; 19 *familiar Letters*, etc. Ses MSs., que l'évêque Tanner avait déposés à la Bibliothèque bodléienne, ont été recueillis et publ. par le rév. John Gutch, sous le tit. de *miscellaneous Tracts relating to the history and antiquities of England and Ireland*, Oxford, 1781. 2 vol. in-8.

SANCTES PAGNINUS. V. Pagnino.

SANCTIUS (François). V. Sanchez.

SANCTORIUS (Sanctorius), ou *Santorio* (Santori), célèbre médecin italien, né à Capo d'Istria en 1561, est mort en 1636 à Venise, où l'on prononce annuellement son éloge, en mémoire d'un legs que lui doit le collége des médecins de cette ville. Parmi ses ouvrages, nombreux et fort estimés, on distingue surtout : *Ars de staticâ medicinâ*, Venise, 1614; réimp. souvent et dans toutes les grandes villes de l'Europe. La dernière édition de Paris est de 1770. in-12, avec *notes* et *commentaires* de Lorry. On a pub. ses *Œuvres*, Venise, 1660, 4 v. in-4; et sa *Vie*, en lat., par A. Capelli, 1750, in-4.

SANCY (Nicolas HARLAY de), homme d'état, né en 1546, servit avec un zèle égal Henri III et Henri IV, sous lesquels il fut successivement conseiller au parlement et maître des requêtes, capitaine des Cent-Suisses, ambassadeur en Anglet. et en Allemagne, et enfin surintendant des finances, charge qu'il transmit à Sully. On le vit ensuite combattre au siége d'Amiens. Son habileté comme ministre est citée à propos de sa négociation avec les Suisses, dont il obtint à la fois des hommes et de l'argent. Quant à l'inconstance qui lui fit abandonner et reprendre le catholicisme, il répondait qu'un sujet doit toujours être de la relig. de son prince. Il mourut octogén. en 1629. Par suite de ses opérations financières, un diamant de la couronne a gardé son nom de *Sancy*. On a de lui un *Discours sur l'occurrence des affaires*, in-4, curieux. Les *Mémoires* de Villeroi rapportent plusieurs de ses *Remontrances* à Marie de Médicis. — Achille de Harlay, baron de Sancy, 2e fils du précédent, né en 1581, à Paris, m. évêque de St-Malo en 1646, avait d'abord paru avec quelque distinction au barreau, puis, pourvu à 20 ans de trois riches abbayes et nommé évêque de Lavaur, avait quitté la carrière ecclésiastique pour celle des armes à la m. de son frère aîné, tué au siége d'Ostende en 1601. Il fit quelques campagnes en Italie et en Espagne, voyagea ensuite en Anglet., en Flandre, en Hollande et en Allemagne, fut nommé vers 1610 ambassadeur de Constantinople, et se signala surtout dans cette mission, en défendant avec succès les jésuites qu'on voulait vouer au supplice sur l'accusation d'avoir ourdi un complot contre les jours

du grand seigueur. Impliqué dans de mauvaises affaires pour la part qu'il avait prise, en 1617, aux tentatives faites en faveur de l'usurpat. Mustapha contre le jeune Osman, son pupille, le baron de Sancy demanda son rappel, et, de retour en France (1619), il entra aussitôt dans la congrégation de l'Oratoire. Après l'avoir employé d'abord à former divers établissemens, le P. Bérulle, son supér., le mit à la tête des douze prêtres de sa congrégation, composant la chapelle de la reine d'Anglet., dont lui-même était le confess. (1625). Cepend., forcé dès l'année suiv. de renoncer à la mission qui lui était confiée, Sancy revint en Anglet. avec le maréchal de Bassompierre, et, au prix des plus grands efforts, il obtint la liberté des ecclésiastiques français qu'on détenait dans les prisons comme coupables de prosélytisme. Il remplit peu après une autre mission près du duc de Savoie. Ce fut pour le dédommager du sacrifice qu'il fit en renonçant aux prétentions qu'il pouvait avoir à remplacer le cardinal de Bérulle dans le généralat de l'Oratoire, qu'il fut porté à l'évêché de Saint-Malo (1631). Dans ce nouv. poste, il présida aux états de Bourgogne (1634), fut un des quatre évêques chargés de procéder contre ceux des prélats du Languedoc qui avaient trempé dans la conspiration du duc de Montmorency, puis l'un des juges de René de Rieux, évêque de Saint-Pol-de-Léon, prévenu d'avoir favorisé l'évasion de la reine-mère hors du royaume, et enfin l'un des commissaires de l'assemblée du clergé de 1635 qui provoquèrent la déclaration de nullité prononcée contre le mariage de Gaston d'Orléans avec la princesse de Lorraine. Son opposition aux vues du cardinal de Richelieu dans cette dern. assemblée lui fit perdre beaucoup de son crédit. Ce prélat, fort érudit, a rendu de gr. services à la science, en formant à grands frais une magnifique collection de manuscrits pendant son séjour à Constantinople, collection qu'il légua à la Bibliothèque de Saint-Honoré, à Paris. Outre div. *opuscules* qui lui sont attribués sans certitude, on cite de lui : une *ode* à la louange d'Antoine Leclerc de Laforêt, imprimée en tête des *comment.* latins de ce jurisconsulte sur les lois romaines, Paris, 1603, in-4, et une *Relation* des persécutions dirigées contre les catholiq. en Anglet. par le duc de Buckingham, insérée dans le *Mercure français* de 1616.

SAND (Christophe), ou *Sandius*, célèbre socinien, né à Kœnigsberg en 1644, professa ses principes avec un éclat qui entraîna la ruine de son père, conseiller de l'élect. de Brandebourg, et son propre exil en Hollande, où il mourut âgé seulement de 36 ans. Il avait exercé à Amsterdam l'emploi de correct. d'imprimerie, dont il profita pour publier ses ouvrages, assez nombreux, et parmi lesquels on remarque : *Nucleus historiæ ecclesiasticæ*, Cosmopoli (Amsterdam), 1668, in-12; réimprimé en 1676, in-4, avec des *additions* et une *préface* du père de l'auteur. On y joint un *Appendix*, Cologne (Amsterdam), 1678, in-4, contenant des *corrections* et *additions*, avec 2 *lettres* de Samuel Gardiner. Paquot, dans ses *Mémoires*, t. 3, mentionne 21 manuscrits laissés par Sand.

SAND (Charles-Louis), l'assassin de Kotzebue, né en 1795 à Wunsiedel, dans le pays de Bareuth (cercle du Haut-Mein), fils d'un ancien conseiller de justice prussien, s'annonça d'abord comme un jeune homme doux, studieux et rangé, et il eut du succès dans ses études, qu'il fit à l'école de Hof, puis au gymnase de Ratisbonne. Il était venu suivre à l'université de Tubingen les cours de théologie d'Erchenmager, lorsqu'en mars 1815, le retour de Napoléon à Paris rappelant l'Europe aux armes, il s'enrôla dans un corps de volontaires. Sand ne reprit ses études qu'au rétablissement de la paix. Il vint les continuer à Erlangue, où il se distingua par son assiduité parmi les disciples de M. Kaiser. Il partageait à un haut degré l'enthousiasme patriotique qui dominait depuis plusieurs années la jeunesse allemande, enthousiasme que les gouvernans avaient su exploiter dans la crise de 1813, mais qui, depuis les grands évènemens des deux années suivantes, était devenu un objet d'alarme pour l'autorité politique, peu disposée à tenir les promesses dont elle s'était naguère montrée prodigue afin d'intéresser à ses desseins contre Napoléon et contre la France cette élite d'une génération nouvelle. Disposé par son tempérament à pousser jusqu'au fanatisme la plus noble des passions, Sand trouva sa raison impuissante contre l'indignation qu'allumèrent dans son âme, déjà exaltée, les sarcasmes et l'insultante raillerie avec lesquels Kotzebue s'évertuait à travestir des principes que lui-même avait autrefois professés. Ce qui concourut à irriter davantage encore le jeune et fanatique patriote, c'est qu'il devenait notoire que Kotzebue dégradait son beau talent jusqu'à le faire servir à ravaler la nation germanique tout entière, et à provoquer des persécutions dont l'ordre semblait émaner du cabinet de Saint-Pétersbourg, qu'il entretenait par des rapports. Résolu à se dévouer pour ce que son imagination troublée identifiait avec une vengeance sacrée de l'honneur national, Sand se rend d'Iéna à Manheim au mois de décemb. 1818, et, le 23 de ce mois, il exécuta son horrible dessein sur Kotzebue, qu'il poignarda avec un sang-froid qui suffirait, à défaut d'autre témoignage, pour attester le dérangement total de ses idées. L'assassin se frappa lui-même à plusieurs reprises avec l'arme encore fumante du sang de Kotzebue. L'espoir qu'on eut de lui trouver des complices fit donner les plus amples informations à son procès; mais elles furent sans résultat, et le coupable subit sa sentence au milieu d'un imposant appareil et avec une fermeté qu'il n'a pu puiser que dans l'absurde mais intime conviction d'avoir bien mérité de son pays, dont il considérait sa victime comme le plus dangereux ennemi. Nous avons été réduits, dans l'exposé de ce drame sanglant, à négliger beauc. de curieux détails, pour lesquels nous renvoyons à la *notice* qui a été consacrée à Sand dans les *Annales biographiques*, faisant suite à l'*Annuaire nécrologique* de M. Mahul, année 1826, 2e part., pag. 278 et suivantes.

SANDBY (Paul), grav. anglais, né en 1732 à Nottingham, m. en 1809, s'est fait dans sa patrie une très grande réputation d'habileté par les planches qu'il a exécutées dans le genre de l'*acqua-tinta*.— Thomas Sandby, son frère, m. en 1798, était prof. d'architect. à l'académie royale de Londres.

SANDE (Jean van den), histor. et jurisconsulte, hollandais, né à Arnheim (Gueldre), m. en 1638, membre du conseil supér. de la Frise. Comme historien, on lui doit : *Continuation* (en holland.) *de l'Histoire belgique* d'E. Reidam, 1650, in-fol.; *Abrégé de l'Histoire des troubles des Pays-Bas, depuis* 1666, Leeuwarde, 1651, in-12; trad. sous ce titre : *Leo Belgicus seu belgicarum historiarum Epitome*, Utrecht, 1652, in-12, fig. Il a laissé comme jurisconsulte : *Decisiones frisicæ; de actionum Cessione; de prohibitâ rerum Alienatione*; un comment. sur le titre *de Regulis juris* : ces ouv., imp. d'abord séparem., ont ensuite été réunis, notamment dans une édit. estimée de Bruxelles, 1721, in-fol., à laquelle sont joints des *Commentaires sur les coutumes féod. de la Gueldre et du Zutphen*, par Frédéric Sande, frère aîné de Jean, et m. consul d'Arnheim.

SANDEN (Henri de), profess. de médec. et de phys. à Kœnigsberg, sa ville natale, m. en 1728 à 56 ans, a pub., outre 6 *dissert.* lat., imp. à Kœnigsberg de 1696 à 1721, un livre *de Prolapsu uteri inversi ab excrescent. carneo fungosâ in fundo ejus interno, ex potu infusi crepitûs lupi enatâ*, Leipsig, 1722, in-4.—Il ne faut pas le confondre avec Chré-

tien-Bernard de SANDEN, auteur d'une dissertat. *de Cutis exterioris morbis*, Halle, 1740, in-4.

SANDER (ANTOINE), histor. belge, né à Anvers en 1585, et m. en 1664, a laissé 42 ouv. devenus très-utiles aux écrivains qui depuis se sont occupés de l'histoire des Pays-Bas; mais on peut se borner à citer: *Flandria illustrata*, etc., Cologne (Amsterdam), 1641-44, 2 vol. in-fol.; réimp. à La Haye, 1730 ou 1735, 3 tom. in-fol.; *Chorographia sacra Brabantiæ*, etc., Bruxelles, 1650, 2 v. in-fol., fig.; réimp. à La Haye, 1726, 3 v. in-fol. Quarante MSs. de ce laborieux écrivain sont en outre indiqués dans les *Mém.* de Paquot.

SANDERS ou SAUNDERS ou SANDERUS (NICOLAS), théolog. angl., né à Charlewood (Surrey) vers 1527, professa le droit canon à l'université d'Oxford, vint à Rome pour y embrasser l'état ecclésiastique, et assista au concile de Trente en qualité de secrétaire du cardinal Hosius. Nonce en Irlande, où il joua un rôle comme ultramontain, il y m. en 1580. La controverse et la morale religieuse ont fait l'objet de ses écrits, parmi lesquels on cite: *de Origine et Progressu schismatis anglicani libri tres*, imp. plus. fois, et trad. en franç. par Maucroix, Paris, 1678, 2 vol. in-12.

SANDERS (ROBERT), littérat. angl., né en 1727 à Breadalbane (Ecosse), et m. en 1783, vécut obscur et malheureux, travaillant souv. aux ouvrag. des autres, et voyant les siens se publ. avec succès sous d'autres noms, tels que le *Complet voyageur anglais*, que plus. personnes s'attribuèrent. On ne peut guère lui reconnaître qu'une *Histoire romaine* en forme de lettres d'un seigneur à son fils, 2 vol. in-12; l'*Almanach de Newgate*, 1764, 5 vol. in-8, avec grav., et le roman satiriq. de *Gaffer Grey-Bear*, 4 vol. in-12.

SANDERSON. V. SAUNDERSON.

SANDINI (ANTOINE), histor., né en 1692 dans le Vicentin, embrassa l'état ecclésiastiq., et m. 1750, après avoir publ.: *Historia apostolica*, etc., 1731, reimp. en 1754, Padoue, in-8, avec corrections et augm.; *Historiæ familiæ sacræ*, etc., sec. édit., ibid., 1755, in-8; *Vitæ pontific. romanor.*, etc., 3e édit., Ferrare, 1754, 2 vol. in-8; *Disputationes historicæ ad vitas pontificum*, etc. (suite du précédent), ibid., 1755, in-8.

SANDIUS. V. SAND.

SANDIVOGT. V. SENDIVOG.

SANDJAR (ABOU'L-HARETH-MOEZ-EDDYN, ou MOGHAÏT-EDDYN), sulthan des sulthans, le 6e des souverains seldjoukides de Perse, naquit en 1086 (de l'hég. 479) à Saudjar, dont il a gardé le nom. Les aut. orientaux exaltent ses vertus, son savoir, son courage, et le surnomment le second Alexandre. Il livra dix-neuf batailles rangées, et n'en perdit que deux; mais, comme il arrive souvent, elles furent désastreuses: la seconde lui coûta quatre ans d'une captivité qui ne cessa que par un hardi coup de main de ses émirs. A sa mort, arrivée en 1157, après un règne de 62 ans, la domination des Seldjoukides cessa dans le Khoraçan; il ne laissait point d'héritier.

SANDOVAL (fray PRUDENTIO de), histor. espagnol, évêque de Pampelune, né à Valladolid vers 1560, et m. en 1621, s'est livré à la recherche des antiquités civiles et religieuses de sa patrie; il a aussi écrit sur l'ordre de St-Benoît, dont il était membre; mais les ouvrag. qui l'ont fait connaître sont: *Historia de la vida y hechos del imperador Carlos V*, Valladolid, 1604, 2 vol. in-fol., et Anvers, 1681; *Historia de los reyes de Castilla y de Leon*, etc., de 1037 à 1134 (continuat. de la *Coronica* d'Amb. Morales), Pampelune, 1634, in-fol.

SANDRANS (JOSEPH DE CARDON, baron de), député de la noblesse de Bresse aux états-généraux de 1789, où il siégea à l'extrême droite, avait auparavant passé 15 ans comme officier dans le régiment de Rohan-Rochefort. Après sa carrière législative il fut président de l'administ. municip. de son départem., et m. près de Sandrans (Ain) en 1797.

SANDRART (JOACHIM), peintre et biographe, né à Francfort (Mein) en 1606, mort à Nuremberg en 1688, a joui pendant sa vie, comme artiste, de la faveur des souverains de l'époque; mais cette réputation ne s'est point conservée, tandis que ses ouv. comme écrivain et juge des arts restent toujours très-recherchés des connaisseurs; ce sont: *Teutsche academie*, etc., Nuremberg, 1675-79, 2 vol. in-fol.; *Iconologia deorum*, etc. (en allem.), ibid., 1680, in-fol., fig.; *Admiranda sculpturæ veteris*, etc., ibid., 1680, in-fol., fig.; *Romæ antiquæ et novæ theatrum*, etc., ibid., 1684, in-fol., fig.; *Romanorum fontinalia*, etc., ibid., 1685, in-fol.: une nouv. édit. de ces ouv. a été pub. par Volkmann, Nuremberg, 1769-75, 8 part. in-fol.

SANDRAS DE COURTILZ (GATIEN). V. COURTILZ.

SANDWICH. V. MONTAGU.

SANDYS (GEORGE), voyageur et poète angl., né à York en 1577, m. à Boxley (Kent) en 1643. Dryden et Pope le considèrent comme ayant contribué aux beautés de la poésie angl. par ses traduct. et paraphrases des Métamorphoses, de l'Enéide, des Psaumes, du Cantique des Cantiques, etc.; mais c'est surtout son *Voyage* qui a fait sa célébrité. Imp. à Londres en 1615, in-fol., avec fig., il était à sa septième édit. en 1673; son titre est: *Relation d'un voyage commencé en 1610, contenant la description de l'empire turk, de l'Egypte, de la Terre-Sainte, des parties écartées de l'Italie et des îles adjacentes*. —SANDYS (Edwin), père du précéd., archevêq. d'York, m. en 1588, s'était fait connaître par son *Europæ speculum*, ou Etat de la religion dans l'Occident, souv. réimprimé.

SANÉ (ALEXANDRE-MARIE), greffier de la justice de paix du 12e arrond. de Paris, m. dans cette capitale le 31 oct. 1818 à 45 ans, s'était adonné avec succès à l'étude des langues espagnole et portugaise. On a de lui: *Tableau histor., topogr. et moral des peuples des quatre parties du monde, comprenant les lois, les coutumes et les usages de ces peuples*, Paris, 1801, 2 vol. in-8; *Poésie lyrique portugaise, ou Choix des Odes de Franç. Manoel* (v. ce nom); *Histoire chevaleresque des Maures de Grenade, trad. de l'espagnol de Gines Perez de Hita*, avec *notes* hist. et litt., et précéd. de réflexions sur les musulmans d'Espagne, ib., 1819, 2 vol. in-8; *nouvelle Grammaire portugaise*, ib., 1810, in-8.

SANGALLO (JULIEN de), célèbre architecte, né à Florence en 1443, d'un architecte nommé François Giamberti, reçut le nom de la porte de *San Gallo*, dans sa ville natale, pour avoir bâti un monastère aux environs, et il le transmit à ceux de ses parens qui embrassèrent la profession des arts. Parmi ses constructions, commandées en partie par Laurent-le-Magnifique, on comptait plus. chefs-d'œuvre; les principales sont: le palais de Poggio à Cajano, les fortifications de la ville d'Ostie, le dôme de Notre-Dame-de-Lorette à Rome, etc. Il m. à Florence en 1517. — SANGALLO (Ant. GIAMBERTI de), son frère, né dans la même ville, et m. en 1534, se distingua aussi dans l'architect. C'est lui qui, par l'ordre d'Alexandre VI, transforma le mausolée d'Adrien, à Rome, en la forteresse nommée le chât. St-Ange. — SANGALLO (Ant.), né vers 1482 à Mugello (territ. de Florence), neveu et élève des précédens, devint plus célèbre qu'eux. Il prit des leçons du Bramante, et le seconda dans ses travaux importans. Léon X l'adjoignit à Raphaël pour la basilique de St-Pierre. On lui doit le fameux puits d'Orvietto, qui n'avait point de modèle, et qui n'eut que deux imitations, l'une à Chambord, l'autre à Turin. L'Italie est couverte de ses ouv. Il m. en 1546. — SANGALLO (Ant.-Baptiste GOBBO), son frère, architecte estimé, traduisit Vitruve après l'avoir augm. de *notes* sav. et de pré-

cieux dessins ; mais son travail n'a pas été publié. — SANGALLO (Bastiano da), neveu des précéd., né à Florence en 1481, dut à sa manière de disserter sur les arts le surnom d'*Aristotile*. Il étudia la peinture sous Pierre Perugin, et apprit du Bramante les secrets de la perspective, à laquelle il s'adonna particuliérement. Ses décorations ornaient les théâtres ; mais on rapporte qu'elles firent illusion dans les fêtes publ., surtout lors de la visite de Charles-Quint à Florence. Il m. en 1551.

SAN-GIORGIO (BENVENUTO da), chroniq. ital., né dans le Montferrat vers 1450, d'une famille illustre, porta les armes comme chev. de St-Jean-de-Jérusalem, remplit quelques missions diplomatiques, partagea la régence de son pays avec la princesse Marie, veuve du marquis de Montferrat, et m. vers 1525. Il a laissé : *de Origine guelphorum et gibelinorum*, etc., Bâle, 1519 ; *Chronique du Montferrat* (en ital.), plus. fois réimp., notamment par J. Vernazza, Turin, 1780, in-4, avec correct. et augmentat., précédée d'une *notice* sur l'auteur.

SAN-GIOVANNI (ERCOLE-MARIA di), peintre, né à Bologne, surnommé l'*Ercolino du Guide*, dont il fut élève, copiait les tableaux de son maître à un tel point d'exactitude et de perfection, qu'un jour, ayant enlevé du chevalet de ce célèbre artiste un ouv. à moitié achevé, il le remplaça par une copie que le Guide termina sans s'apercevoir de la substitution. Ses propres compositions avaient un mérite analogue à ses copies ; mais il m. fort jeune. — SAN-GIOVANNI (Jean MANOZZI di), grand peintre, né près de Florence en 1590, élève de Matthieu Rosselli, mourut âgé seulement de 48 ans, mais après avoir donné un nombre considérable d'ouv., parmi lesquels sont plus. chefs-d'œuvre, surtout dans ses fresques, dont on cite, au palais Pitti de Florence, *les Sciences et les Arts chassés de la Grèce, et recueillis par Laurent de Médicis.* — Son fils, GARZIA, s'est distingué dans le même art.

SANGUIN. V. SAINT PAVIN et ZENGHY.

SANIN (JOSEPH), fondateur et prem. abbé du monastère de Volokolamsk, né en 1440, mort en 1516, a été placé au rang des saints par l'église russe. Les biblioth. du Synode et de St-Alexandre Nefskii, à St-Pétersbourg, et de Ste-Sophie, à Novgorod, possèdent en MSS., de ce saint personnage : une *Histoire de l'origine, des progrès et des conséquences de l'hérésie dite* judaïque, qui s'était étendue en Russie dans le 15e S.; et de plus 15 discours supplémentaires sous le titre de *l'Eclaireur.* Il a été fait du tout un extrait inséré aux t. 14 et 16 de la *Bibliothèque ancienne de Russie.*

SANKAR. V. SALGAR.

SANLECQUE (JACQUES de), célèb. typogr., né dans le Bourbonnais en 1573, porta d'abord les armes pour la ligue, et se distingua ensuite, comme élève de G. Lebé, dans la gravure et la fonderie. Il a gravé des caractères de musique avec une perfection remarquable pour son temps, et c'est lui qui a fondu les caractères syriaque, samaritain, chaldaïque et arabe de la *Bible polyglotte* de Lejay. Ses édit. comme imp. ont été moins renommées. Il m. en 1648. — SANLECQUE (Jacques de), son troisième fils, partagea les travaux et la célébrité de son père, et fut en outre un des plus érudits de son époque, à laquelle il sacrifia en étudiant aussi la scholastique et l'astrologie judiciaire. On prétend qu'il embrassa le protestantisme à la sollicitation de son frère aîné, Henri, qui, après avoir été valet de chambre de Charles Ier, était revenu en France lors des troubles d'Angleterre. Jacques m. en 1659, laissant trois fils. — SANLECQUE (Louis de), poète, fils aîné du précéd., né à Paris en 1652, chanoine de Ste-Geneviève et prieur de Garnai, commença à se faire connaître par des *poésies* latines, et les fit suivre de *satires* en vers français qui auraient eu un grand succès si Boileau n'eût pas été son contemporain et son critique sévère : elles avaient pour objet les ridicules des gens d'église. Il a aussi composé des *épîtres*, *sonnets*, *madrigaux*, etc. Ses *poésies*, pub. sans son aveu, n'ont été recueillies qu'après sa mort, arrivée en 1714 ; alors il en parut plus. édit., notamment celle de Harlem (Lyon), 1726. Elles ont aussi été imp. à la suite du *Bolæana*, Amsterdam, 1742, in-12. — Des deux autres fils de Sanlecque, l'un, qui m. jeune, savait le latin, le grec et l'hébreu à l'âge de 7 ans ; l'autre, JEAN, suivit la profession de son aïeul, et m. en 1716, laissant ses ateliers à un dernier SANLECQUE, mort en 1778.

SAN-MARCO (FRA BARTOLOMEO). V. BACCIO.

SANMICHELI (MICHEL), célèbre architecte, né à Vérone en 1484, émule du Bramante et des Sangallo, embellit et fortifia les villes de Venise et de Vérone, dans lesquelles on admire encore ses palais et ses travaux militaires. Il est l'inventeur des bastions angulaires, adoptés après lui par tous les ingénieurs. Les magnifiques tombeaux du Bembo et de Contarini, à Padoue, sont les dern. et honorables ouv. de ce grand artiste, qui m. à Vérone en 1559. On peut consulter, relativement à sa vie, à ses travaux et aux dessins qu'il a laissés : *Selva*, *Elogio di Sanmicheli*, Rome, 1814, in-8 ; *Capella della famiglia Pellegrini*, etc., Vérone, 1816, in-fol., 30 planches.

SANNAZAR (JACQUES), poète célèb., naquit à Naples en 1458. Protégé par les princes aragonais qui régnaient dans sa patrie, il fit le charme de leurs fêtes dans la prospérité, et, pendant les jours d'infortune, il conserva envers eux un inviolable et courageux attachem. L'illust. Gonzalve de Cordoue, leur vainqueur, échoua auprès du poète, qui se refusa constamm. à célébrer son nom. La poésie italienne lui doit de grandes beautés élégiaques, et il a donné à la poésie latine un genre qu'elle ne possédait pas, *les mœurs et les travaux des pêcheurs.* Il mourut en 1530. Ses *Œuvres* en langue ital., recueillies en un vol. in-4, Padoue, 1723, avec une *vie* de l'auteur, par Crispo de Gallipoli, comprennent : *l'Arcadia*, pastorales, mélange de prose et de vers, dont 60 édit. ont été pub. dans le 16e S. seulement ; traduite en français par J. Martin, Paris, 1544, in-8 ; des *sonetti*, *canzoni* ; quelques *Lettres*, etc. Ses *œuvres* en latin, souv. impr. séparément, et recueillies aussi en 1 vol. in 4, Padoue, 1719, avec une *vie* de l'aut. par J.-A. Volpi, se composent des pièces suiv. : *de Partu Virginis*, poème en 3 chants, qui lui coûta 20 ans de travail, et lui mérita le surnom de *Virgile chrétien ; Salices et lamentatio de morte Christi* ; cinq *églogues* (dites poésies maritimes). Colletet a trad. le *de Partu* sous ce titre : *Couches sacrées de la Vierge*, Paris, 1646.

SAN PIETRO. V. SAMPIETRO.

SAN PLANCAT, l'un des fondat. de l'acad. des Jeux Floraux à Toulouse. V. CAMO.

SANSAC (LOUIS PREVOT DE), maréchal-de-camp, né à Cognac en 1486, dut le commencem. de sa fortune à d'heureuses circonstances que seconda son propre mérite. Jeune, il inspira de l'intérêt à Guillaume de Montmorency, qui le plaça auprès de son fils Anne, depuis connétable ; et plus tard François Ier se plut à le favoriser, comme ayant vu le jour dans la même ville que lui. Après avoir enseigné l'équitation à l'héritier des Montmorency, plus jeune que lui d'environ 10 années, il l'accompagna dans ses premières armes à la défense de Mézières. Ayant ensuite obtenu du roi le commandem. d'un corps de 16,000 hommes, qui se porta sur le Milanez, il se trouva à l'assaut de Novarre, au combat de Vigevano, à l'attaque du Pas-de-Suze, à la retraite de Rebec (1524), enfin à la bataille de Pavie, où, intrépide comme son prince, il éprouva le même sort ; mais, plus heureux, il parvint aussitôt à s'échapper, et, revenu en France, fut chargé de la correspond. de la reine-mère avec le monarque

captif. Le zèle de Sansac lui mérita la reconnaissance de François Ier, qui le plaça parmi les gouvern. de ses enfans, charge qu'il exerça aussi sous Henri II. On le revit encore combattre en Italie, se couvrir de gloire par sa longue et brillante défense de La Mirandole (1554), et, pour la prem. fois, recevoir une blessure à la bataille de Dreux (1562) : il avait alors 76 ans, et s'était trouvé à quinze siéges et à onze batailles rangées. Il m. à Cognac en 1566.

SAN-SEPOLCRO (fra Luca di BORGO). V. Paccioli.

SAN-SEVERINO (Robert), homme aventureux et vaillant capitaine du 15e S., s'attacha d'abord au duc de Milan, François Sforza, et le trahit pour servir Louis-le-Maure, à qui il livra la ville de Tortone en 1479. Bientôt trompé à son tour par ce prince, il prit du service dans les états de l'Eglise, puis chez les Vénitiens, et m. en combattant pour eux en 1487. — Ses trois fils, revenus à Louis-le-Maure, furent faits prisonniers avec lui par les Français à Novare (1500).

SANSEVERINO (Antonello). V. Sarno.

SANSEVERINO (Ferrante), 4e prince de Salerne, né à Naples en 1507, suivit Charles-Quint en Allemagne, en Flandre, et se fit admirer par sa bravoure dans la guerre d'Afrique. De retour en Europe, il commanda l'infanterie italienne à la bataille de Cérisoles (1544), et sauva Milan de l'invasion des Français. A Naples, il déploya la plus grande activité pour empêcher l'établissement de l'inquisition; mais peu après, en même temps qu'on lui intentait un procès sur les droits de sa principauté, il reçut un coup de feu porté par une main inconnue. Les priviléges des barons ne lui permettaient pas de rechercher le coupable, d'autant plus que lui-même, quelques années auparavant, avait employé le même expédient contre le marquis de Pulignano, lequel était mort sur le coup. Il se retira à Venise, puis en France, où, pour se venger de ses ennemis particuliers, il négocia, de concert avec Henri II et la Porte, une guerre contre le roy. de Naples. Ayant échoué dans son projet, il se rendit secrètement en Toscane, où il tenta d'exécuter par un complot ce qu'il ne pouvait accomplir avec une armée; il ne fit que des victimes. Pour lui, revenu en France pendant les guerres civiles, il embrassa le parti des protestans, et m. à Avignon en 1568, depuis long-temps dépouillé de ses biens, et condamné à la peine capitale en Italie. Il ne laissait point d'enfans. Ce prince avait aimé les lettres et les savans, et on lui doit d'avoir protégé la jeunesse du Tasse. On trouvera plus de détails sur sa vie dans Ammirato, *Famiglie nobili napol.*, etc.

SANSEVERINO (Dominique), médecin italien, né en 1707 à Nocera (Naples), mort en 1760, fut appelé par Charles III pour constater l'imbécillité de son fils aîné l'infant don Philippe. L'histoire du Vésuve avait été l'objet de ses recherches; mais, outre quelques *mémoires académiques*, on n'a de lui que *de fibrarum Sensibilitate atque Irritabilitate*, imp. dans un *Recueil sur l'insensibilité*, etc., Bologne, 1757; *Lezione su d'un vitello a due teste*, sans aucune indication.

SANSEVERO (Raimond de SANGRO, prince de), homme d'un génie universel, né à Naples en 1710, avait dès le collége exercé son esprit ingénieux en composant le modèle d'un théâtre mobile, approuvé par Michetti, célèb. architecte du temps. Interrogé sur la source de ce talent, pour lequel on ne lui connaissait aucune étude analogue, il répondait qu'Archimède lui avait apparu en songe; néanmoins il continua de montrer la plus grande justesse de raisonnement. Ses qualités de grand d'Espagne et de chambellan du roi l'appelaient dans la carrière des armes; il leva un régiment à ses frais, et se distingua à la bataille de Velletri (1744). Mais bientôt, revenu à ses occupations favorites, il parut plutôt inventer les sciences que les étudier. On lui a dû des procédés nouveaux et des découvertes curieuses en peinture, dans la fabricat. des étoffes, en mécanique, en hydraulique, dans l'art du lapidaire, etc. Il avait dans son palais une imprimerie, un laboratoire de chimie et une fabrique de cristaux. Les ingénieurs ont profité de son système de fortification; le maréchal de Saxe et le grand Frédéric ont adopté son plan de tactique pour l'infanterie. Il frappa d'étonnem. toute la ville de Naples en faisant marcher sur la mer une voiture à quatre roues, sans qu'on pût deviner le moyen qui la faisait surnager. Le voyageur suédois Bjoernstaehl, dans ses *Lettres à Gjorwel*, parle beaucoup de cette singulière construction; et Lalande, dans son *voyage*, consacre un chapitre entier à une autre invention de Sansevero pour fixer les couleurs sur les ouv. au pastel. Il cultivait aussi les lettres, et composait pour ses tableaux des inscriptions grecques, syriaques, hébraïques et arabes. Cet homme étonnant m. en 1771, memb. des acad. florentine et de la Crusca. Outre quelques écrits polémiques, on a de lui : *Pratica più agevole e più utile di esercizj militari per l'infanteria*, seconde édit., Rome, 1760, in-fol., figures; *Lettres à l'abbé Nollet*, etc. (chimie), ibid., 1753; *Dissertation sur une lampe antique*, etc. (suite du précéd.), ib., 1756, in-8. Parmi ses MSs., on cite : *l'Anti-Tolando* (origines juives); *Dialoghi critici sulla vita di Maometto*.

SANSON (Nicolas), géographe, né à Abbeville en 1600, de Nicolas Sanson, qu'on peut justem. regarder comme le créateur de la géographie en France, puisque, livré à cette science par un goût impérieux et exclusif, il voulut que ses enfans s'y livrassent dès leurs prem. années, et qu'en effet c'est lui qui donna à la France le prem. géographe exécutant qu'elle ait possédé. Le jeune Sanson, sortant de ses études, et comptant à peine 16 ans, avait déjà dressé une carte de l'ancienne Gaule, qui laissait au-dessous d'elle les ouv. d'Ortelius et de G. Mercator. Ses travaux et ses succès se suivirent avec une extrême rapidité, et, Richelieu protégeant son mérite, il fut admis auprès de Louis XIII, lui donna des leçons de géographie, et devint successivement ingénieur militaire pour la Picardie, géographe ordinaire du roi et conseiller d'état. Il m. en 1667, laissant d'excellens élèves, d'abord ses trois fils, puis son neveu Duval, et enfin le père du célèbre Guill. Delisle. Ses *cartes* et *livres*, très-précieux pour l'époque, ayant été rectifiés et de beaucoup surpassés depuis, il suffit d'en indiquer le *Catalogue*, lequel comprend les ouv. de ses fils, 1702, in-12.—Sanson (Nicolas), son fils aîné, qui paraissait devoir ajouter aux connaissances de son père, périt à 22 ans en défendant le chancelier Seguier dans la journée des barricades (27 août 1648). —Sanson (Adrien et Guillaume), second et troisième frères du précéd., héritiers du titre de géographes ordinaires du roi, furent dignes de leur père comme artistes. Outre les ouv. géographiques mentionnés dans le *Catalogue* commun à la famille, plus. écrits de Guillaume ont été insérés dans le *Journal des Savans* de 1697. Adrien cultivait aussi les lettres; un *sonnet* de lui est cité dans la *Récréation historique* de Dreux du Radier. Guillaume m. en 1703, et Adrien en 1718. — Sanson (Pierre Moulart), leur neveu et success., m. en 1730, laissa lui-même à son neveu, Robert de Vaugondy, le fonds des livres et cartes géographiques.

SANSON (Jacques), carme déchaussé d'Abbeville et religieux du Carmel, cousin des précéd., né en 1596, et m. en 1665, s'est principalement attaché à l'histoire de sa province, et entre autres ouv., on a de lui : *Histoire ecclésiastique de la ville d'Abbeville*, etc., Paris, 1646, in-4; *Histoire généalogique des comtes de Ponthieu*, etc., ib., 1657, in-f.; et en MSs. *Histoire ecclésiastique du diocèse d'Amiens*, les *Vies des saints* de ce dioc., et *Chronique des carmes déchaussés de France*.

SANSOVINO ou TATTI (Jacques), sculpteur célèbre et architecte, né à Florence en 1479, étudia les arts sous Contucci du Mont-Sansovino, dont il conserva le nom. Comme sculpteur, on n'a placé que Michel-Ange au-dessus de lui, et comme archit., rival souvent heureux des Paladio, des Sangallo, des Sanmicheli, sa réputation a été compromise par suite de la chute du dôme d'un monum. qu'il avait élevé à Venise. Cette ville, Rome et Florence possèdent plus. de ses chefs-d'œuvre; mais on admire surtout, dans la capitale des Doges, ses quatre évangélistes, son tombeau de l'archevêque de Cypre, ses bas-reliefs du pavillon Lozzetta, ses statues colossales de Mars et Neptune, etc. Il conserva son génie jusqu'à la fin de sa longue carrière en 1570. — Sansovino (François), son fils, né à Rome en 1521, mourut en 1586. Destiné par son père à devenir aussi l'un des ornemens du siècle de Léon X, il trompa cet espoir trop flatteur en abandonnant les arts pour les lettres, où malgré sa fécondité, il ne tient qu'un rang fort secondaire. Parmi ses ouv. on cite : *Del governo de' regni e delle repubbliche antiche e moderne*, Venise, 1561, in-4; trad. en franç. par F.-N.-D. Const., 1611, in-8; *dell' Arte oratoria*, Venise, 1561, in-4; *Istoria dell' imperio e origine de' Turchi*, ibid., 1568; *Venezia descritta*, ibid., 1604, in-4. Il a aussi donné des traduct., des recueils de divers auteurs, etc. Niceron, tom. 22, donne des détails sur les nombreux ouv. de cet écrivain, qui lui-même avait préparé sa *notice* dans son écrit *del Segretario*, Venise, 1568, in-8, souvent réimp. de son vivant.

SANTA-CRUZ (don Alvarez de Bassano, marquis de), célèbre amiral espagnol sous Charles-Quint, chassa les Barbaresques de la ville d'Oran, enleva Tunis à Barberousse, dispersa les pirates de Tétouan, et reçut trois blessures à la fameuse bataille de Lépante. Mais il ternit sa gloire par la cruauté qu'il déploya à l'égard des Portugais qui avaient combattu pour leur prince contre l'usurpat. de Philippe II; il fit précipiter tout vivant dans la mer le commandant Strozzi, et massacrer ses autres prisonniers, la plupart Français, envoyés par leur gouvernem. pour soutenir les droits de don Antoine. Il m. en 1587.

SANTA-CRUZ DE MARZENADO (don Alvar de Navia-Osorio, vicomte de Puerto, marquis de), diplomate et stratégien, naquit vers 1687, d'une illustre maison des Asturies. Colonel de milices dès l'âge de 15 ans, il se distingua pour la cause de Philippe V en Espagne et en Sicile; et, maréchal-de-camp en 1718, il commanda les Castillans en Sardaigne. Il représenta ensuite son roi à Turin, puis au congrès de Soissons en 1727, et enfin à la cour de France en qualité d'ambassadeur. La guerre d'Afrique lui donna une nouvelle occasion de déployer sa bravoure; il y fut gouverneur d'Oran, et c'est alors que, dans une sortie, il périt massacré par les Maures en 1732. Après son travail sur l'art militaire, considéré comme un véritable manuel du stratégien, il s'était occupé d'histoire des traités de paix faits par l'Espagne; elle n'a pas été achevée. Ainsi l'on n'a de lui que l'ouv. est. qui a pour titre : *Réflex. milit.*, Turin, 1724 et suiv., 10 vol. in-4; plus un 11e, Paris, 1730 traduites en franç. par Vergy, Paris, 1735, 11 vol. in-12. Un *Abregé*, par le gén. espag. Contreras, en a été publ. en 1786. Un extrait de son *Eloge* a été inséré dans les *Memoires de Trévoux*, déc. 1733. — Sa fille, Irène Quiros de Nabia, se distingua dans la poésie latine. Les *Mémoires de Trévoux*, mars 1642, contiennent une pièce composée par elle sur l'arrivée de l'infant dun Philippe en Italie.

SANTANDER (Charles-Antoine Laserna de), savant bibliographe, né à Coliudres (Biscaye) en 1752, était neveu de don Simon de Santander, autre bibliographe très-érudit, qui, après avoir été bibliothécaire du roi d'Espagne, s'était établi à Bruxelles. A l'âge de 20 ans il vint rejoindre cet oncle, et se fixa à son tour dans la même ville. Don Simon lui légua sa bibliothèq., achetée d'abord par un amateur pour la somme de 80,000 f., et qui plus tard (1809), transportée à Paris, y fut vendue par partie, et rapporta un plus haut prix. On en conserve néanmoins le catalogue pour les notes curieuses qu'il renferme sur la bibliographie. En 1795 la bibliothèque de Bruxelles avait été placée sous la direction de Laserna Santander, qui la mit dans un ordre admirable, l'augmenta considérablem., et en fit une de plus importantes de l'Europe. La même ville doit à ses soins un jardin botanique et un musée de tableaux. L'institut de France l'avait compté parmi ses correspondans dès sa première origine. Il m. à Bruxelles en 1813. On a de lui : *Note additionnelle à l'extrait de l'instruction sur la manière d'inventorier les dépôts littér.*, Bruxelles, an III (1794), in-8; *Dictionnaire bibliographique choisi du quinzième siècle*, avec un *Essai sur l'origine de l'imprimerie*, etc., Paris, 1805-07, 3 vol. in-8; *Mémoire historique sur la bibliothèque publique dite de Bourgogne*, etc. (celle de Bruxelles), ibid., 1809, in-8; enfin le *Catalogue des livres de la biblioth. de don Simon de Santander*, Bruxelles, 1792, 4 vol. in-8, mais réimp. en 1803 avec un vol. de *Supplément*, contenant entre autres : *Observations sur le filigrane du papier employé dans le 15e S.*; *Memoire sur l'origine et le premier usage des signatures et des chiffres dans l'art typographique*. Ce dern. morceau avait paru en 1795, Bruxelles, in-8.

SANTA-ROSA (Santorre, comte de), minist. de la guerre des Etats Sardes pend. la dern. insurrection populaire de l'Italie (1821), naquit à Savillano le 18 septemb. 1783. Encore enfant lorsque les commencemens de notre révolution ranimèrent des souvenirs de gloire dans sa patrie, il connut l'enthousiasme de la liberté avant de la pouvoir comprendre. Soldat à 11 ans, il grandit pendant les rapides commotions politiques qui n'enfantèrent, avec des prestiges d'indépendance et des fantômes de républiques, que l'asservissement des modernes Liguriens, Parthénopéens, Cisalpins, etc. Parvenu dans la suite à un grade supérieur dans l'armée, il y renonça pour embrasser la carrière de l'administration, et y occupa bientôt des emplois distingués. Lorsque dans les prem. mois de 1821, les Piémontais, entraînés par l'exemple de l'Espagne et de Naples, voulurent conquérir l'ancienne forme de gouvernement dite constitution des *cortes*, Santa-Rosa fut, avec le chevalier de Collegno, le colonel St-Marsan et le comte de Lisio, l'un des princip. chefs de la conjuration, à la tête de laquelle on avait maladroitement placé le prince de Carignan, Charles-Albert de Savoie. L'annonce de l'approche d'une armée allemande envoyée pour comprimer le soulèvement des constitutionnels ayant déterminé la première explosion du complot, le roi Victor-Emmanuel aima mieux abdiquer la couronne que d'encourir l'animadversion du cabinet autrichien en se prêtant aux vœux de son peuple. En l'absence du duc de Genevois, frère de Victor-Emmanuel, la régence fut dévolue au même prince de Carignan, qui la veille était le chef des conspirat. Après une incertitude mortelle de la part de ce dern., la constit. fut proclamée. Mais tandis que les constitutionnels s'agitaient pour réunir des forces contre le parti absolutiste et contre les Autrichiens, on apprit l'évas. du régent; et des protestat. de la part du duc de Genevois contre la révol. qui venait de s'opérer, arrivant incessamm. de Modène, et, pour ainsi dire, du camp autrichien, dans les principales villes du royaume, y mirent au comble l'incertitude et le découragement des patriotes. Le comte de Santa-Rosa seul agissait : mais ce fut en vain qu'il expédia des courriers sur tous les points pour mettre

les troupes en mouvement sur Alexandrie, Verceil, Gênes et Novare. A peine se trouvaient-elles rassemblées sur les frontières de la Lombardie, prêtes à soutenir les Napolitains, qu'on apprit les prem. revers de ces derniers. Sur ces entrefaites, le prince de Carignan fit signifier à Santa-Rosa de remettre au chev. de l'Escarène le portefeuille de la guerre. Répondant à cette injonction par une conduite toujours ferme, le ministre constitutionnel redoubla d'efforts à mesure que les conjonctures devenaient plus critiques. Enfin la défection totale des troupes napolitaines venait de perdre sans ressources la cause de la liberté italienne. Santa-Rosa, par sa constance énergique, soutint quelque temps encore l'ardeur de son parti en Piémont. L'exécution de ses ordres pouvait gagner à la cause populaire les troupes royales envoyées à Turin, sous les ordres du comte de La Tour, pour écraser les volontaires nationaux. Mais enfin les Autrichiens se présentèrent en force; il fallut céder au nombre; à peine les chefs du parti vaincu purent-ils en recueillir quelques débris. De Gênes, où il reçut l'hospitalité avec ce qui restait des siens, Santa-Rosa parvint à s'évader. Frappé d'une sentence de mort, séparé de sa femme et de ses enfans, il erra quelque temps sans asile, et, dit M. Cousin (dans sa dédicace *à la mémoire du comte Santorre de Santa-Rosa*, en tête du 4e vol. de sa trad. des *OEuvres complètes de Platon*), trouvant la persécution où il était venu chercher un abri, arrêté, jeté dans les fers, incertain s'il ne serait pas livré à son gouvernement, c'est-à-dire à l'échafaud, cet infortuné, dont le destin était de mourir pour la défense de la cause qu'il n'avait pu faire triompher dans sa patrie, alla combattre pour l'affranchissement des Hellènes. Il m. les armes à la main, le 9 mai 1825, dans l'île de Sphactérie, près de Navarin. On a de lui un écrit intit.: *de la Révolution piémontaise.*

SANTE (GILLES-ANNE-XAVIER de LA), poète latin et habile profess. de rhétorique, né près de Rhedon (Bretagne) en 1684, était de la société de Jésus. Parmi ses élèves, au collége de Louis-le-Grand, à Paris, on distingua Turgot et Lemierre. Il avait débuté dans les lettres par un poème latin (*Ferrum*) fort remarquable sur la manière de fabriquer le fer. Depuis il composa des panégyriques et des oraisons funèbres, des poésies françaises, et même des vaudevilles qui eurent du succès au théâtre, tels que *le Sauvage à la Foire*, *le Montreur de lanterne magique*, etc. Il m. à Paris en 1762. On a de lui: *Orationes*, Paris, 1741, in-12, sec. édit.; *Musæ rhetorices*, etc. (recueil de ses vers et de ceux de ses élèves qu'il a retouchés), réimp. plus. fois, notamm. en 1805, Paris, in-12, édit. de M. Amar.

SANTE-BARTOLI (PIETRE). V. BARTOLI.

SANTEN (LAURENT van), poète latin et philologue, né à Amsterdam en 1746, et m. à Leyde en 1798, embrassa la cause patriotiq. dans les troubles de sa patrie, à laquelle il consacra quelq. pièces de vers. Membre de l'administrat. municipale de Leyde, et curateur de l'université de cette ville, il marqua son autorité par des amélioral. dans l'enseignement public. Il pub. des morceaux d'Homère et des *hymnes* de Callimaque, trad. en latin, et seulem. quelq. parties de ses remarq. sur Ovide, Catulle et Properce. Un état habituel de maladie l'empêcha de terminer plus. ouv. Le recueil complet de ses *poésies latines*, avec une biographie très-détaillée de l'auteur, a été publ. en 1801, 1 vol. in-8, par m. Jacob-Henri Hoeufft.

SANTERRE. V. LOURDET.

SANTERRE (JEAN-BAPTISTE), peintre, né à Magny en 1651, et m. à Paris en 1717, étudia son art sous Boullongne aîné. Sans atteindre au prem. rang qu'il n'ambitionnait pas, il a mérité une place distinguée dans l'école française. Son tableau de *Suzanne*, maintenant au Louvre, lui ouvrit les portes de l'académie en 1704. *Adam et Eve*, la *Madeleine* et une *Ste Thérèse*, que Louis XIV avait fait admettre dans une chapelle de Versailles, sont très-estimés des artistes. Il a la réputation de bon coloriste et de dessinat. habile pour les études de femmes.

SANTERRE (CLAUDE), maître brasseur du faubourg St-Antoine de Paris, né en 1743, obtint une célébrité trop fameuse dans les prem. années de la révolution: la source en fut dans le travers martial qui le possédait, ainsi que dans la facile influence qu'un homme entreprenant exerce sur la foule. L'habitude qu'il avait de commander dans ses ateliers, il l'exerça avec succès sur le quartier populeux dont il était un des principaux membres, et on le vit ainsi réunir une garde bourgeoise, bientôt après garde nationale, alors que l'instruct. et la prudence eussent été des obstacles à l'explosion nationale. On l'honora beaucoup en lui prêtant des relations avec les chefs de parti, notamm. avec le duc d'Orléans, dont la prétendue faction a même été depuis considérée comme une chimère. La tourmente et le vagabondage révolutionnaire, succédant au travail et à la soumission, suffisaient à la basse classe de son faubourg pour la maintenir dans cet état d'exaspération qui lui donna une sorte d'importance guerroyante après le prem. mouvem. de 1789, qui avait été général. L'enlèvement des armes dans les arsenaux, la prise de la Bastille, l'opposition du Champ-de-Mars pour obtenir la déchéance du roi, l'insurrection du 20 juin 1792, et enfin le combat du 10 août, telles sont les circonstances où Santerre prit d'abord une part active à la tête de ses hommes indisciplinés. La fameuse commune de Paris le nomma alors général de la garde nationale parisienne, et c'est en cette qualité qu'il accompagna Louis XVI à la convention pendant son procès, et de là qu'il le conduisit à l'échafaud, où, par un roulement de tambours, il empêcha le roi-martyr d'adresser ses dernières paroles au peuple. Après ce déplorable évènem. il obtint le commandem. d'un corps d'armée dans la Vendée: son inexpérience et ses défaites le couvrirent de ridicule: on lui doit la déroute de Coron. Jeté en prison, il en sortit au 9 thermidor, et voulut en vain reparaître dans quelq. émeutes; sa popularité était perdue. Au 18 brum. on lui avait prêté quelques intentions hostiles contre Bonaparte, mais on peut en croire le directeur Moulin, son parent, qui attesta l'impossibilité où il aurait été de soulever quatre hommes dans les faubourgs. Il m. obscur en 1808. Les massacres des prisons n'avaient point chargé sa mémoire. Propriétaire d'un vaste terrain dans l'enclos du Temple, il y a fait bâtir la Rotonde.

SANTES PAGNINUS. V. PAGNINO.

SANTEUL (JEAN de), l'un des poètes latins modernes les plus célèbres, et par son beau génie, et par le noble usage qu'il en fit, en le consacrant à célébrer les vérités, les mystères et les triomphes de la religion, naquit à Paris le 12 mai 1630. Il fit ses prem. études à ce collége de Ste-Barbe, d'où sont sortis et sortent encore tous les jours des élèves distingués en tout genre. De Sainte-Barbe, le jeune Santeul passa à Louis-le-Grand, et termina, sous le P. Cossart, des études si bien commencées. Un maître aussi habile ne tarda pas à reconnaître dans l'élève confié à ses soins les disposit. les plus heureuses pour la poésie; il les cultiva, les perfectionna avec zèle, et Santeul, encore écolier, était déjà un poète fameux parmi ses condisciples: sa réputation naissante ne tarda pas à franchir l'enceinte du collége; et un petit poème, *la Bulle de Savon*, révéla son talent aux amis des muses latines. Bientôt des productions plus importantes, par le fond du sujet et le mérite de l'exécution, attirèrent sur lui tous les regards; mais pour se dérober en quelque sorte à l'importunité d'une renommée

prématurée, Santeul alla chercher dans le cloître de St-Victor le silence et le loisir dont il avait besoin. C'est de cette obscure retraite que sortirent d'abord ces admirables inscriptions en vers latins, qui firent si long-temps l'ornement des fontaines publiques, que l'on élevait alors dans Paris. Mais peu après une carrière plus noble, plus digne de son talent, s'ouvrit pour Santeul; et sa muse n'y trouva de rival que dans le célèbre Coffin, dont les *hymnes* partagent avec celles du poète Victorin l'honneur d'être chantées dans toutes les églises du culte catholique. Si l'on retrouve moins fréquemment dans celles du célèbre professeur les caractères de l'enthousiasme lyrique, la hardiesse de style et les écarts même du genre, elles se distinguent par une onction douce et pénétrante, par une latinité plus constamment pure, et surtout par une merveilleuse application des pensées, souvent même des paroles de l'Ecriture aux merveilles retracées par le pieux hymnographe. En un mot, peut-être Santeul est-il plus poète; mais Coffin paraît plus éminemment religieux. Ce n'est pas que le chanoine régulier démentît par sa conduite la vocation de sa muse; mais, poète dans toute la force du mot, il en eut quelquefois les caprices, les bizarreries, et si l'on veut même les ridicules : il en résultait nécessairement bien des écarts, bien des disparates, qui pouvaient nuire au religieux de St-Victor, mais qui n'altérèrent jamais en lui les qualités qui font l'honnête homme et le bon ecclésiastiq.; c'était les torts de son imaginat., qui ne furent jamais ceux de son cœur. L'originalité de son tour d'esprit le faisait, autant au moins que son génie, rechercher de tout ce qu'il y avait alors d'élevé en France par les dignités, le rang ou les talens. Le duc de Bourbon, le petit-fils du grand Condé, avait pour lui une affection toute particulière, mais qui devint malheureusement bien fatale à l'homme illustre qui en était l'objet. Santeul avait suivi le prince aux états de Bourgogne : ce fut à la suite de l'un des grands repas, donnés dans ces circonstances solennelles, qu'il se sentit tout à coup saisi d'une violente colique, qui l'emporta en quatorze heures, le 3 août 1697, à l'âge de 67 ans. On a beaucoup raisonné et déraisonné sur les causes réelles d'une mort aussi subite que terrible. On a prétendu que pour animer encore sa gaieté naturelle, et lui donner peut-être une pointe de plus d'originalité, quelq. convives s'étaient permis la cruelle plaisanterie de mêler dans son vin quelq. prises de tabac d'Espagne. Mais de pareilles anecdotes ne sont pas de celles que l'on doive croire légèrement; elles ont besoin d'autres preuves qu'une tradition populaire, et d'une autre autorité que les *Mémoires* de St-Simon. Il est bien plus vraisemblable que des veilles extraordinaires et l'assiduité au travail achevèrent d'enflammer un sang naturellem. vif et bouillant, et furent seules la cause d'une fin prématurée et si déplorable. L'édition la plus complète des poésies de Santeul, est celle de 1729, publ. en 3 vol. in-12, par A.-F. Bilhard. Il faut y joindre les *Hymni sacri*, in-12, 1698. On ne doit tenir aucun compte d'un recueil des prétendus *bons mots* de Santeul; méprisable compilation d'anecdotes apocryphes, recueillies dans la seule intent. de faire du bruit et du scandale. Le *Santoliana* de l'abbé Dinouart mériterait plus de confiance, quoique tout n'y soit pas égalem. avéré.

SANTI (GEORGE), profess. de chimie et d'hist. naturelle à l'univers. de Pavie, m. en 1822 à Pienza, sa patrie, avait été, sous le gouvernem. impérial, inspecteur des études et chef du jury médical à Florence. Son ouvr. le plus connu est un *Voyage au Montamiata et dans le Siénois*, en ital., Pise, 1795, in-8; trad. en français par Bodard, Lyon, 1802, 2 vol. in-8. On cite encore son traité sur le *Laurus nobilis*, et une *Analyse* chimiq. des eaux thermales de Santo-Juliano, près de Pise.

SANTO (MARIANO). V. MARIANO-SANTO.

SANTORELLI (ANT.), profess. de médecine à Naples, où il m. en 1653, était né à Nola vers 1581. On a de lui : *Antepraxis med., in libros XXI distributa*, etc., Naples, 1622, 1633, in-4; ib., 1651, in-fol.; *Postpraxis med., seu de medicando defuncto lib. unus*, ib., 1629, in-4; *de Sanitatis naturâ lib. XXIV*, ib., 1643, in-fol.

SANTORINI (JEAN-DOMINIQUE), grand anatomiste, né à Venise vers 1681, mort dans la même ville en 1737, avait étudié à Pise sous les célèbres Malpighi, Bellini et Delfini, et obtenu dès l'âge de 25 ans une haute réputation. Sa *Vie*, par un de ses fils, a été insérée dans le *Diarium* du P. Orteschi. On a de lui : *Opuscula medica de structurâ et motu fibræ*, etc., 1705, réimpr. plus. fois, notamm. en 1740, Venise, in-8; *Observationes anatomicæ*, 1724, réimp. à Leyde, 1739, in-4, fig.: *Istoria d'un feto estratto delle parti deretane*, Venise, 1727, in-4; *Istruzione alle febbre*, ibid., 1734, in-4; *Anatomicæ XVII tabulæ quas nunc primùm edit atque explicat Mich. Girardi, parmensis professor*, etc., Parme, 1775, in-fol., analysé par Haller dans la *Biblioth. anatomica*. Voyez pour plus de détails le t. 7, p. 92 de la *Biogr.* du *Dictionnaire des sciences médicales*.

SANTORIO. V. SANCTORIUS.

SANTOS (JEAN dos), missionn. portug. de l'ordre de Saint-Dominique, m. en Afrique dans l'année 1622, a publ. (en portug.) : l'*Ethiopie orientale*, ou *Histoire véritable des choses remarquables arrivées en Orient*, 1609, in-fol.; abrégée et trad. en franç. par Gaëtan Charpy, sous le titre de *Histoire de l'Ethiopie orientale*, Paris, 1684, in-12. — SANTOS (Manuel dos), histor. portug., né à Orentâo en 1672, et m. en 1740, a écrit (en portugais) plus. parties de la *monarchie portugaise*, mais la 8e seulem. a été publ., Lisbonne, 1729, in-fol., contenant l'hist. de Ferdinand et celle de Jean Ier, jusqu'en 1385.

SANTPONS (FRANÇOIS), médecin et chirurgien espagnol, né en 1723 à Balbastro (Aragon), et m. à Barcelone en 1797, obtint un prem. prix à l'école de médecine de Paris, pour un *Mémoire sur les causes des maladies des hôpitaux*, lequel lui mérita aussi d'être compté parmi les membres de la faculté de Paris. Il avait été le collaborat. de Salva dans la *Description d'une machine pour filer le chanvre et le lin*, etc., Madrid, 1784. C'est surtout dans les accouchemens qu'il s'est montré fort habile. L'Espagne lui a dû d'excellentes sages-femmes, et la science plusieurs écrits estimés.

SANUDO (MARC), chev. vénitien, né en 1153, combattit d'abord avec les Français pour l'établissement de l'empire latin de Constantinople, et fut ensuite chargé par sa république de reprendre une partie des territ. qui étaient sous la domination de Baudouin, comte de Flandre. Il remplit heureusement les vues jalouses du sénat de Venise, s'empara des Cyclades et des Sporades, et notamment de Naxos, en 1207. Mais il en demanda pour lui-même l'investiture à l'empereur Henri, qui, flatté de cet hommage, le créa prince de l'empire et *duc de l'Archipel*. Son ambition s'agrandit alors, et, secrètement favorisé par les Génois, il enleva Candie à ses propres compatriotes. Proclamé roi de cette île, il en fut bientôt chassé par Tepolo, général vénitien, et vint mourir en 1220 dans le château de Naxie, qu'il avait fait construire après la prise de Naxos. — SANUDO (Ange), son fils, né en 1194, conserva la souveraineté de Naxos, porta comme lui le tit. de duc de l'Archipel, et se distingua par sa bravoure dans la guerre qui s'était élevée entre les princes grecs et latins. Il m. aussi à Naxie, en 1254. — SANUDO (Marc), 3e duc de l'Archipel, fils du précédent, gouverna avec sagesse et fermeté, fit disparaître de Naxos quelques restes de paganisme, et s'unit à l'emp. Baudouin contre Paléologue. Il mourut en 1263. — SANUDO

(Guillaume), son fils, 4e duc de l'Archipel, se joignit également aux croisés pour défendre l'empire latin, mais finit, comme les Vénitiens, par traiter avec Paléologue. Il mourut vers 1284. — SANUDO (Nicolas), 5e duc de l'Archipel, fils du précédent, maintint l'alliance de son père avec les Grecs, et se distingua par une brillante valeur dans la guerre des Vénitiens contre les Génois. Fait prisonn., il n'obtint sa liberté que sous la condition de ne plus porter les armes contre la république de Gênes. Alors il poursuivit les Turks sur les côtes de l'Asie, et leur fit d'importantes prises maritimes. Il mourut âgé seulement de 46 ans. — SANUDO (Jean), frère et success. du précédent, 6e duc de l'Archipel, fut un prince pacifique qui céda aux menaces d'un frère cadet, en lui abandonnant une partie de ses états. Bientôt après il maria sa fille au prince de Négrepont, qui hérita ainsi de la souveraineté de Naxos. Le P. Robert Saulger, missionn., a donné une *Histoire des anciens ducs de l'Archipel*, Paris, 1698, in-12.

SANUTO (MARINO), dit *Torsello* ou *l'Ancien* (pour le distinguer du suivant), noble vénitien, qui vivait dans le commencement du 14e siècle, embrassa avec chaleur la cause des chrétiens d'Orient, fit cinq voyages en Terre Sainte, et parcourut l'Europe à l'effet d'y faire publier une nouv. croisade. Il ne put y déterminer ni le peuple ni les rois. Ses conseils aux Vénitiens pour s'emparer de l'Egypte ne furent pas mieux accueillis; mais il a décrit les pays de l'Afrique et de l'Asie qu'il avait visités, en développant les moyens qu'il croyait propres à y soutenir la guerre avec succès, et cet ouvrage, *Liber secretorum fidelium crucis*, publié par J. Bongars en 1611, Hanau, in-fol., est compris dans le 2e volume des *Gesta Dei per Francos*. — SANUTO (Marino), dit *le Jeune*, de la famille du précéd., naquit à Venise en 1466, et mourut en 1535, historiographe de la république et membre de la prem. académ. vénitienne. C'est à lui qu'Alde Manuce a dédié son édition des *OEuvres de Politien* en 1498. Entre autres manuscrits restés de ce savant, on cite: *de Adventu Caroli*, *regis Franciæ*, *in Italiam adversùs regnum neapolitanum*, *anno* 1494. Il en existe une copie à la Bibliothèque du Roi. Le *Dictionnaire historique italien*, imprimé à Bassano, donne des détails sur les ouvrages de Sanuto, dont il est aussi parlé dans l'*Histoire de Venise*, par M. Daru, t. 6. — SANUTO (Livio), géographe vénitien du 16e siècle, mourut âgé de 56 ans, avant d'avoir terminé un vaste travail, pour lequel il avait inventé des instrumens qui donnaient à ses cartes une perfection inconnue jusqu'à lui. On a peu de renseignemens sur sa personne. C'est surtout pour l'Afrique que les savans estiment son ouvrage, quoique incomplet. Il a été imprimé sous le tit. de *Géographie de Livio Sanuto, partagée en* 12 *livres*, etc., 1588, Venise, 1 vol. in-fol., avec *tables* et *avertissement*, par son ami Saraceni. On lui attribue aussi quelques *poésies*.

SANVITALI (FRÉDÉRIC), mathématicien ital., né à Parme en 1704, et m. à Brescia en 1761, professa l'éloquence, la littérat. et même la théologie, comme membre de la société de Jésus; mais c'est dans les mathématiques qu'il se fit une réputation: aussi, parmi ses ouvrages, on cite: *arithmeticæ Elementa explicata et demonstrata in usum adolescentium*, Brescia, 1750, in-8; *compendiaria arithmeticæ et geometricæ Elementa*, ibid., 1756, in-8; *Elementi d'architettura civile*, ibid., 1765, in-4, posthume.

SANZIO (RAPHAEL DE' SANTI, nom italianisé en celui de), le plus grand des peintres modernes, connu sous son prénom comme le créateur de l'école romaine, et l'heureux émule de Michel-Ange, qui ne lui dispute le premier rang que comme dessinateur, naquit à Urbin, dans l'état de l'église, en 1483. Il reçut les premières leçons de son père, Jean Sanzio, artiste médiocre, qui du moins sut juger sagement ses propres forces et les dispositions d'un tel élève. On l'a dit avec raison: c'est peut-être au bon esprit de Jean Sanzio que les arts durent Raphaël. Placé de bonne heure par son père auprès du célèbre Vanucci, dit le Perugin, il fut enlevé, dès l'âge de 17 ans, par une circonstance propice, à la tutelle où l'eût pu retenir plus long-temps sa juste reconnaissance pour ce maître. Quelques affaires ayant appelé Vanucci à Florence, Raphaël fit pendant son absence diverses excursions dans les environs de Pérouse. Il y était conduit par le *démon de la peinture*, désormais son seul guide. Au point de départ du jeune artiste dans la brillante carrière qu'il devait parcourir appartiennent les tableaux du *San Nicolo da Tolentino agli Eremitani*, du *Christ en croix*, peint pour l'église St-Dominique à Città di Castello, et le *Sposalizio*, ou Mariage de la Vierge, daté de 1504. C'est vers ce temps que lui fut transmise, par le Pinturicchio, la direction d'une gr. entreprise à laquelle ce dern. avait été appelé: la peinture, dans la bibliothèque (depuis sacristie) de la cathédrale de Sienne, des faits mémorables du pontificat de Pie II. Avant que fussent achevés ces travaux, auxquels il avait eu la principale part, Raphaël s'était rendu à Florence pour y recommencer un nouveau cours d'études, principalem. d'après les beaux restes d'antiquités que possédait le palais des Médicis. Il convient d'observer que ce n'était point la prem. fois qu'il visitait cette ville; de 1503 à 1504, il l'avait habitée alternativement avec Pérouse, et depuis y était venu encore après un voyage à Urbin. Ces remarques répondent seules aux allégations de Vasari (*Vite di più eccellenti pittori*, etc.), qui prétend que le but de sa venue de Sienne à Florence était de faire son profit des cartons de Léonard de Vinci et de Michel-Ange (V. VINCI). Ce n'est d'ailleurs que deux ou trois ans plus tard que fut rendue publique la vue de ces magnifiq. dessins, et que purent avoir lieu, entre les deux grands artistes chargés concurremm. par le sénat de peindre la salle du conseil, les débats fameux touchant ces cartons qui ont tenu en balance le suffrage de tout ce que Florence comptait d'artistes ou d'amateurs. Au reste, s'il n'avait été dans la nature du talent de Raphaël de savoir se rendre propres les qualités de tous sans imiter personne, Léonard était assurément celui d'entre les contemporains qu'il eût dû plus volontiers prendre pour modèle; et nous ne voyons pas qu'on ait taxé l'immortel *peintre des Vierges* de lui avoir emprunté quoi que ce soit. Raphaël, rappelé à Urbin par la m. de son père et de sa mère, y séjourna peu de temps; il quitta pour la dern. fois cette ville en 1505, ainsi que l'atteste une inscript. placée sur la façade de la maison où il avait vu le jour. Pendant les trois années suiv., il travailla alternativem. à Florence et à Pérouse; les ouvrag. qu'il y exécuta sont rangés parmi ceux qu'on rapporte à la 2e période de son beau talent, encore loin toutefois de son apogée. Aux qualités qu'il avait acquises à l'école du Pérugin, c'est-à-dire l'entente parfaite de la perspective et une gr. pureté de délinéation, se joignaient déjà une touche plus large, plus de grâces dans le coloris et de vigueur dans les teintes, qualités dont il était redevable à l'étude des peintures de Masaccio et aux conseils qu'il avait échangés avec les plus habiles maîtres de Florence, notamment Frà Bartolomeo di San-Marco. Il faut citer ici comme type de cette gradation ascendente du talent de Raphaël la *Déposition du Christ dans le tombeau* (palais Borghèse à Rome), la *Ste-Famille*, ou Vierge dite la *Belle Jardinière* (musée roy. de Paris), l'*Assomption* peinte pour le monastère de Monte-Luci. Si c'est surtout à son génie que jusque là Sanzio devait ses progrès toujours croissans, on peut supposer qu'il trouva un puissant véhicule dans l'ambition

d'égaler en talens les deux grands maîtres dont il dut voir les cartons alors qu'ils firent l'admiration de tout Florence. De telles pensées l'occupaient effectivement lorsque, sous les auspices du Bramante, son parent, et l'architecte de Jules II, il fut appelé à Rome (1508) pour peindre les salles du Vatican. Accueilli avec une extrême bienveillance par le pontife, qui le chargea immédiatem. de décorer de fresques la salle *della Segnatura*, Raphaël y exécuta ses quatre gr. compositions dites la *Dispute du St-Sacrement*, l'*Ecole d'Athènes*, le *Parnasse* et la *Jurisprudence*. Trois ans au plus suffirent à l'achèvem. de ces immenses travaux, empreints encore de l'accroissem. progressif de ses forces. Durant la même période de temps, Michel-Ange se tenait enfermé et inaccessible dans la chapelle Sixtine, dont il était chargé de peindre la grande voûte. Lorsqu'ensuite ce dern. recueillait les tributs d'admiration de Rome entière accourant pour contempler cette immense peinture, Raphaël, comme pour entrer plus directem. en lice avec lui, résolut de s'exercer sur les mêmes sujets qu'avait traités Michel-Ange avec un si brillant succès. De cette sorte de lutte sortirent les sybilles et les prophètes peints par Raphaël à l'église Santa-Maria della Pace. Mais loin d'imiter son émule, il sembla au contraire n'avoir choisi son terrain que pour le vaincre plus sûrement; et en effet la beauté majestueuse, le grandiose de ses têtes, la noblesse aisée et nat. de leurs poses accusèrent le point faible de Michel-Ange. Il s'éleva plus haut encore dans deux tabl. qu'il acheva peu après : la *Galathée*, peinte pour Aug. Chigi, et sa fameuse Vierge dite de *Foligno*, actuellement à Dresde. Reprenant ses travaux du Vatican, il commença à en peindre la 2e salle. Ici il nous devient impossible de signaler tout le luxe de talent et de galanterie qu'il a déployé dans cette série de peintures : en l'honneur de ses Mécènes, il y travestit les faits récens en des évènem. anciens par d'adroites allusions que décèlent les seules figures principales, c'est-à-dire d'admirables portraits. Dans le nombre de ces tableaux allégoriq. se distinguent l'*Héliodore chassé du temple*, et l'*Ange délivrant St Pierre*. L'époque de la mort du Bramante (1514) a été prise pour marquer le dern. terme de la 2me manière de Raphaël. Devenu pour ainsi dire le centre de réunion de ce que les arts comptaient de sujets plus distingués à Rome entouré d'une école florissante et de collaborat. jaloux de s'associer à toutes ses entreprises, il dirigea l'achèvem. de la Cour des Loges (au Vatican), dont le Bramante n'avait fait que planter les fondations. Trois étages ou rangs de galeries y furent destinés à recevoir un genre nouv. de décorat., où luttèraient de richesse, d'élégance et de variété les peintures histor. et symboliq., les arabesques et les sculptures en stuc (dont Jean d'Udine avait récemm. retrouvé le secret). On conçoit qu'il eût été impossible à Raphaël d'entreprendre tant de travaux si vastes sans le secours de beaucoup d'hommes habiles, sans l'aide de ses élèves; aussi, parmi celles des peintures du Vatican dont nous n'avons pas encore parlé (les dern. furent terminées en 1519), ne cite-t-on guère comme étant totalem. de lui que celle de l'*Incendie de Borgo-Vecchio*. Il faut parler maintenant des nombreux portraits dus au pinceau de Raphaël : on a vu qu'il en a groupé un grand nombre dans ses fresques : indépendamm. de ceux-là, on en compte plus de vingt-cinq à l'huile, entre lesquels il faut distinguer ceux des papes Jules II et Léon X; des cardinaux de Rossi et de Médicis; de Castiglione; de Bindo Altoviti; celui de Jeanne d'Aragon, et le sien propre. Leur grand caractère atteste jusqu'à quel point Raphaël savait allier le vrai au beau idéal, ou à telle expression que se proposait sa touche vigoureuse. Entre les autres tableaux qui appartiennent à sa 3e manière se rangent celui *del Spasimo di Sicilia*, chef-d'œuvre au prix duquel ajoutent encore les vicissitudes de sa destinée; la sainte famille dite *Vierge à la Perle*, rendue à l'Espagne en 1815, ainsi que le précéd.; deux autres Vierges, celles dites *aux Poissons* et *aux Quatre pères de l'Eglise*; *saint Jean dans le Désert*, l'un des plus beaux nus qu'ait faits Raphaël, etc., etc. Il travaillait à son magnifique tableau de la *Transfiguration*, lorsqu'à la suite d'une courte mais violente maladie, provenant d'échauffem. ou d'abattem., causé, dit-on, par un abus total de ses forces dans les plaisirs de l'amour, il m. à 37 ans, le 7 avril 1520, jour du vendredi saint, celui où il avait aussi reçu la vie. On raconte que sa fin fut hâtée, sinon causée par la maladresse des méd. qui, mal-instruits des causes de sa fièvre, lui firent administrer une saignée qui acheva de l'épuiser. Ses restes furent déposés à l'église de Ste-Marie de la Rotonde (le Panthéon), dans une chapelle dédiée à la Ste-Vierge, dont il avait prescrit la fondat. par son testam. La prem. disposit. de cet acte de ses dern. volontés, qu'il fit lorsque sa fin était prochaine, fut de pourvoir à ce que sa maîtresse eût de quoi vivre honorablem. : il l'avait dû renvoyer de sa maison, sur l'avis des ecclésiastiques entre les bras desquels il rendit le dern. soupir. Jules Romain, le plus célèbre d'entre ses élèves et le principal héritier de sa fortune, fut chargé de l'achèvem. du tableau de la *Transfiguration*, qui est à la fois le chef-d'œuvre de Raphaël et le chef-d'œuvre de la peinture. Joignant à une belle figure, à de nobles manières un esprit vif et élevé, Raphaël avait de plus un grand fonds de modestie. On sait que Léon X le voulut décorer de la pourpre romaine, et que François Ier, pour qui il fit presque tous les tableaux que possède actuellement de lui le musée du Louvre, ne l'honorait pas moins de son estime que de son admiration. Riches de pensées, d'une ordonnance noble, gr. et empreinte de cette majesté qui n'exclut point la grâce, les compositions de Raphaël se distinguent par l'heureuse disposit. des groupes, la variété des attitudes, par la beauté des draperies, une vigueur sans exagération et une naïveté exempte de froideur. Il a surtout excellé dans la peinture des *Vierges*; et l'on ne surpassera jamais l'expression de cette beauté céleste qu'a réalisée son pinceau sous tant d'aspects divers. Ses tableaux de chevalet sont très-rares, et ses dessins, gravés par Marc-Antoine, sont extrêmem. recherchés. Parmi les biographes de Raphaël, un seul peut être cité désormais; il a effacé tous les autres : c'est M. Quatremère de Quincy, à qui l'on doit l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Raphaël*, Paris, Ch. Gosselin, 1824, in-8, édition épuisée.

SAPHO, ou plus exactement SAPPHO, la plus célèbre de toutes les femmes qui ont cultivé la poésie, mérita d'être appelée la dixième muse, et la postérité a confirmé le jugement de l'antique Grèce, qui l'avait mise au rang de ses prem. poètes. Cependant tout ce qui nous a été conservé de ses ouv. se réduit à quelq. fragmens, auxquels il faut joindre un *hymne* à Vénus et l'*ode* fameuse, trad. par Catulle, par Boileau et par Delille. Ces deux pièces sont écrites en strophes et en vers *sapphiques*; car ce fut elle qui enrichit la poésie grecque de ce mètre lyrique si harmonieux, qu'Horace a fait passer avec succès dans la poésie latine. Tout ce qui nous reste d'elle a été recueilli et pub. avec une version latine, par Wolf, Hambourg, 1733, in-4, et par H.-F.-M. Vogler, Leipsig, 1810, in-8; mais le texte le plus estimé est celui qui fait partie du premier numéro du *Museum criticum*, Cambridge, 1813, in-8. C'est ici le lieu de démentir les contes accrédités depuis long-temps sur ses prétendus désordres que l'Amour voulut punir en lui inspirant une passion funeste pour un jeune homme qui la dédaigna. Nous devons avouer toutefois que l'histoire de la vie de Sapho est pleine d'incertitudes. On sait qu'elle naquit à Mytilène, dans

l'île de Lesbos, vers l'an 612 av. J.-C. Elle se maria, perdit son époux, et ne songea plus alors qu'à la gloire. Les dames lesbiennes et plus. étrangères étudièrent la poésie à son école, et furent tendrement aimées d'elle : de là ces bruits injurieux qui coururent sur son compte et que l'envie s'empressa d'accueillir et de répandre. On ne croit plus aujourd'hui qu'elle ait été l'amante de Phaon, et qu'elle ait fait le saut de Leucade. Elle fut malheureuse sans doute, mais ce ne fut pas l'amour qui causa ses malheurs. Il est probable qu'entraînée par Alcée dans une conspiration contre Pittacus, qui régnait à Lesbos, elle fut bannie de Mytilène, avec ce poète et ses partisans. La Sicile lui offrit un asile pendant sa vie et une statue après sa mort. On croit qu'elle avait aimé Anacréon, et le poète Hermésianax l'assure; mais quand on a parlé de son amour pour Phaon, il paraît qu'on la confondait avec une autre Sapho, née dans l'île de Lesbos aussi, mis dans une autre ville, celle d'Erésos. *Voyez* l'art. suiv. — SAPHO d'*Erésos*, a long-temps été confondue avec Sapho de Mytilène; mais on a une preuve incontestable de son existence, dans une médaille antique, nouvellem. apportée de la Grèce, et faisant aujourd'hui partie de la collect. de M. Allier-d'Hauteroche, qui a établi d'une manière satisfaisante les points suivans : que deux femmes, du nom de Sapho, ont eu pour patrie l'île de Lesbos; que l'une, qui cultiva la poésie avec un gr. succès, était de Mytilène, et que l'autre, célèbre courtisane, était d'Erésos; que la Sapho d'Erésos fut la seconde dans l'ordre des temps, et que c'est à elle qu'il faut attribuer cette passion pour Phaon, qui eut pour elle une si déplorable issue. Déjà Visconti, pour nous servir des expressions de M. Allier-d'Hauteroche, avait eu l'inspiration de soupçonner que l'épisode de Phaon et la catastrophe de Leucade appartenaient plutôt à la seconde qu'à la prem. Sapho.

SAPHON, général carthaginois, fils d'Asdrubal, florissait vers l'an 450 av. J.-C. Il pacifia la Mauritanie et l'Espagne, gouverna ce dern. pays pendant sept ans, et mérita la réputation d'administrat. habile et de grand capitaine. L'ombrageuse Carthage lui retira le commandem. de la péninsule Ibérique pour le partager entre Himilcon, Hannon et Giscon, fils d'Amilcar, et cousins de Saphon.

SAPIEHA (LÉON), grand-chancelier du royaume de Lithuanie, né en 1557, se distingua également comme négociat., guerrier et légiste. Les trêves conclues avec les tzars en 1584 et en 1600 avaient été son ouv. : lors de la reprise des hostilités en 1609, il contribua aux glorieuses batailles qui forcèrent les Russes à abandonner Smolensk, Novgorod et Czernichef. En 1625 il commandait en chef l'armée lithuanienne qui reprit la Courlande à Gustave-Adolphe. Le rapprochem. et la combinaison qu'il fit des lois de son pays et de celles de l'étranger ont formé les *Statuts du grand-duché de Lithuanie*, code qu'il dédia à Sigismond III, dont il avait favorisé l'élection après la mort du roi Etienne Bathori, son prem. protect. Il m. en 1633, laissant une mém. vénérée. Le prem. vol. de la *Biographie polonaise*, publ. à Varsovie en 1805, contient une *vie* détaillée de cet homme illustre, avec une collection curieuse des *lettres* que lui avaient adressées les personnages les plus considérables de son époque.

SAPOR. V. SCHAPOUR.

SARA, nièce ou plutôt sœur consanguine et femme d'Abraham, à qui elle fut unie à l'âge de 20 ans, était née vers l'an 2000 av. J.-C. Elle suivit son époux (*v.* ABRAHAM), dans ses div. voy., et sa beauté excita partout une vive admirat. Deux rois, à qui il entrait dans les desseins du patriarche de complaire, conçurent pour Sara une violente passion et l'enlevèrent, ignorant qu'elle fût unie par le mariage à Abraham, qui ne s'empressa point de les en instruire. Sara avait plus de 65 ans lorsqu'elle inspira de l'amour au prem., Pharaon-Apophis, et plus de 80 quand Abimélec, le 2me, se passionna pour elle. Mais Dieu ne permit point qu'ils attentassent à sa chasteté. Une postérité nomb. avait été promise aux deux époux par le Seigneur, et jusque là cependant Sara demeurait stérile. Enfin à 90 ans, lorsqu'elle n'espérait plus en la promesse divine, elle enfanta Isaac. C'est à quelq. années de là qu'elle décida Abraham à chasser de sa maison l'esclave Agar, qu'elle-même avait souhaité qu'il admît à sa couche, et qui l'avait rendu père d'Ismaël. Sara m. à 127 ans. L'Eglise lui rend en particulier un culte religieux le 19 mai. D'Herbelot, dans sa *Biblioth. orientale*, a rec. quelq.-uns des contes dont Sara est l'objet dans les livres sacrés des musulmans.

SARACINO ou SARACENI (CARLO), peintre, né en 1585 à Venise, d'où on l'a aussi nommé *Veneziano*, fut élève du Caravage. Il a exécuté des fresques pour le Vatican, et parmi ses tableaux, très-estimés, on en a vu deux au Louvre : l'un, qu'on a perdu en 1815, représente *des anges qui forment un concert pour charmer la sainte famille*, et l'autre *la Fuite en Egypte*, a été donné au musée de Lille. Saracino m. en 1625.

SARAI, jeune esclave circassienne, dont l'esprit et la beauté avaient séduit Achmet III, avant qu'il n'obtînt le trône, fut mariée deux fois, et néanmoins conservée pure à ce prince : la peine de mort commandait la discrétion aux maris. A son avènem., Achmet ne put la faire rentrer au sérail sans braver les lois qui le régissent, mais elle devint secrètem. sa favorite, et, après avoir passé pour la femme du fils de son prem. méd., elle fut réputée celle de Méhémet-Baltadji, grand-vézyr, à l'époq. de la paix du Pruth. Saraï dut ainsi à de hautes circonstances politiq. de laisser un souvenir dans l'histoire : elle était la protectrice de Charles XII.

SARASA (ALPHONSE-ANTOINE de), ecclésiastiq., de la société de Jésus, né à Nieuport (Flandre) en 1618, et m. à Anvers en 1667, est aut. d'un ouv. fort estimé de Leibnitz, de Wolf, etc., et intitulé : *Ars semper gaudendi, demonstrata ex solâ consideratione divinæ Providentiæ et per adventuales conciones exposita*, Anvers, 1664-67, 2 part. in-4; réimp. plus. fois, et trad. en allem.; un *abrégé* franç. en a été publ. sous ce titre : *l'Art de se tranquilliser dans les évènemens de la vie*, réimprimé plus. fois à Strasbourg; dern. édition, 1782, deux tom. in-8.

SARASIN. V. SARRASIN.

SARASINS ou SARACENES (les), qu'on croit avoir été, dans l'origine, une tribu nomade de l'Arabie déserte, ont pris leur nom de celui de Sara, femme d'Abraham, s'il faut s'en rapporter aux conjectures de quelq. savans. Mais, pour apprécier le mérite de cette étymologie, il faudrait examiner en détail les fables plus ou moins vraisemblables que racontent les auteurs orientaux et les commentateurs du Koran touchant la marâtre d'Ismaël. Ce qui est positif, c'est qu'au temps des empereurs d'Orient, les Saracènes étaient une horde guerrière qui non-seulem. évita le joug, mais se rendit souvent redoutable. Mahomet les rangea parmi ses prosélytes. Ils cessèrent de former une tribu distincte du moment que, sous l'étendard du prophète-conquérant, ils se furent répandus dans l'Afrique septentrionale et peu à peu sur presque toute l'extrémité méridionale de l'Europe : le nom des Sarasins demeura cependant, mais comme qualificat. générique employée par les chrétiens pour désigner tous les musulmans qu'ils eurent à combattre, soit en Palestine (*voy.* le mot CROISADES), soit sur les côtes d'Italie, en Espagne, devant Malte, etc.

SARAZIN (JACQUES), célèbre sculpteur franç., né à Noyon en 1590, étudia les élémens de son art à Paris, sous Guillain père; mais, jeune encore, il partit pour l'Italie, où ses brillantes dispositions lui méritèrent la protection éclairée du cardinal

Aldobrandini, l'amitié et les conseils du Dominiquin, dont il devint le collaborat. dans plus. monumens. Il resta dix-huit ans à Rome. A son retour en France, accueilli du cardinal de Richelieu et bientôt l'ami de ses contemporains célèbres, notamment du peintre Vouet, qui le fit son gendre, il fut chargé d'un grand nombre de travaux, la plupart cités comme des chefs-d'œuvre. Sans rival dans la sculpture, il voulut aussi devenir peintre, et ne réussit point; mais on lui doit, de concert avec Lebrun, Testelin et quelq. autres, le projet et les sollicitations qui eurent pour résultat l'établissement de l'académ. de peinture en 1655, et dont, le prem., il fut nommé recteur. Il m. en 1660. Le caractère de son génie était de réunir l'élégance à la sévérité, le naturel au grandiose. Ses principaux ouv. sont, en Italie, les statues d'*Atlas* et de *Polyphème;* à Lyon, les statues de *St Jean* et de *St Bruno;* à Paris, les *Quatre Anges* du maître-autel de St-Nicolas-des-Champs, le modèle des *huit Caryatides groupées* du pavillon de l'Horloge au Louvre; le *Vœu* de la reine-mère de Louis XIV (une *Figure d'Ange présentant à la Vierge un enfant d'or*); les *Mausolées du cardinal de Bérulle* et de *Henri de Bourbon*, et, ce qu'on regarde comme son chef-d'œuvre, le monument qui représente la *Religion*, la *Justice*, la *Piété* et la *Force*, avec 14 bas-reliefs en bronze.

SARBIEWSKI ou SARBIEVIUS (Mathias-Casimir), poète latin et savant profess. de la société de Jésus au collége de Wilna, naquit en 1595, dans le duché de Masovie (Pologne). Pendant son voy. à Rome, sous le pontificat d'Urbain VIII, il fut chargé de revoir les hymnes du Bréviaire. Le surnom d'*Horace polonais* lui a été décerné par ses contemporains pour l'élégance et la variété de ses *poésies lyriques*, compos. d'*odes*, d'*épodes*, de *dithyrambes*, d'*épigrammes*, etc., pub. de son vivant, et souv. réimp. depuis; la meilleure édition est celle de Barbou, Paris, 1791, in-12. Il m. jeune en 1640, laissant encore un poème intit. : *la Lechiade* (du nom d'un héros polonais), et plusieurs opuscules en prose latine. Une *Notice* sur sa vie et ses ouv., par L.-G. Langbein, a été pub. à Dresde, 1753, in-8, et in-4 en 1754.

SARCHIANI (Joseph), savant ital., né en 1746 à San-Casciano (Toscane), élève du célèbre helléniste Ricci, lui succéda comme profess. à Florence. Sous l'administrat. de Léopold, il s'occupa d'économie politiq., et pendant la révolution on lui confia la direction des archives diplomatiq. de Toscane. Membre de l'acad. de la Crusca, il travaillait au nouveau vocabulaire ital., lorsqu'il m. en 1821. Outre quelq. articles dans le *Giornale de' Letterati*, ainsi qu'une trad. en ital. du traité inéd. de Pelagonius sur *l'Art vétérinaire*, et qu'il a laissée MS., on a de lui : *Ragionamenti sul commercio*, etc., Florence, in-8; *Memorie economiche*, *politiche*, ibid.; *Trattato d'agricoltura di Soderini*, ibid., 1811, in-4.

SARCONE (Michel), médec. ital., né en 1732 à Terlizzi (Pouille), et m. en 1797, eut deux grandes occasions pour proclamer sa science et son talent d'observation, l'épidémie de Naples en 1764, et le tremblem. de terre des Calabres en 1783 : le travail qu'il fit à l'occasion de ce dern. évènem. était pour l'acad. royale des sciences de Naples, qui l'avait nommé son secrétaire perpétuel. Mais il a publié, outre un opuscule polémiq. : *Istoria ragionata de' mali osservati in Napoli*, etc., Naples, 1764, in-8; trad. en franç. par Bellay, Lyon, 1804, 2 vol. in-8; *Trattato del contagio del vajuolo*, etc., Naples, 1770; *Scrittura med. legale*, ibid., 1787.

SARDAIGNE (la), île de la Méditerranée, au sud de la Corse, dont elle n'est distante que d'environ 6 lieues marines par sa pointe la plus septentrionale, est un de ces pays dont on peut dire qu'ils survivent à leur histoire. Ce n'est pas que les insulaires de la Sardaigne aient été jamais un peuple florissant par son industrie ou ses hauts faits. Mais si leur destinée fut d'être toujours subjugués par des nations conquérantes, au moins passaient-ils autrefois, aux yeux de leurs dominateurs, pour une proie digne d'être disputée ou défendue. On sait que les deux mille lieues carrées qu'embrasse la surface de la Sardaigne ont nourri jusqu'à douze ou treize cent mille individus; et aujourd'hui sa population ne s'élève guère qu'à quatre cent mille âmes. La fable qui rapporte sa prem. colonisation à Sardus, fils d'Hercule, est tout au moins un indice de son ancienneté. Les Phéniciens, les Troyens, les Grecs, y établirent successivement des colonies. Elle tomba ensuite au pouvoir des Carthaginois, qui n'y maintinrent pendant 3 siècles leur domination que par une odieuse tyrannie et une guerre presque continuelle contre les insulaires, et qui furent enfin chassés de cette possession importante par les Romains lors de la prem. guerre punique. La fertilité de la Sardaigne fut d'un tel prix pour le peuple-roi que plus. de ses écriv. l'ont nommée *la Nourrice de Rome*, *la Favorite de Cérès*, *la Mère des troupeaux*. Les insulaires n'en demeuraient pas moins sous un dur esclavage. Ils ne firent que changer de maîtres après la décadence de l'empire : les Vandales, les Goths, les Maures, s'emparèrent successivement de la Sardaigne; elle fut enlevée à ces derniers par les Génois, à qui bientôt les Pisans la disputèrent avec opiniâtreté. La lutte dont cette île était l'objet entre les deux républiq. rivales fut tout à coup terminée par le pape Boniface VIII, qui, suiv. un droit qu'il s'était arrogé, en investit le roi d'Aragon don Pèdre IV. Après s'être emparé de la Sardaigne (1354), ce prince y mit en vigueur les institutions qui régissaient déjà son royaume, c'est-à-dire ce mode de gouvernem. représentatif que repoussent encore aujourd'hui quelques monarques d'Europe comme une innovation dangereuse. Ainsi, dès le 14e S., florissait dans ce petit état, à peine compté parmi les nations modernes, une constitution associant le pouvoir souverain au droit imprescriptible des peuples. Malheureusement il manquait un autre principe de vitalité au gouvernement de la Sardaigne, alors que le peuple, ainsi que le clergé et la noblesse, était représenté dans les *cortes* ou assemblées des états; elle était morcelée par une conséquence du système de l'hérédité féodale, et formait quatre souverainetés distinctes ou *judicats* (*v.* Eléonore d'Arborée). Cette division, qui nécessairement amenait des luttes fréquentes, empêcha le développement de toute force nationale. D'ailleurs, après la fusion des div. roy. de l'Espagne, la Sardaigne ne fut plus qu'une annexe de cette couronne. Elle fut gouvernée par des vice-rois espagnols jusqu'en 1706, et enlevée à cette époq. par les Anglais, qui, alliés à l'archiduc Charles dans la guerre de la succession d'Espagne, la rangèrent sous l'autorité de ce prince. Onze ans après elle fut reconquise à Philippe V par une flotte qu'Albéroni équipa à cet effet; et enfin, en août 1720, elle fut consignée au roi de Sicile Victor-Amédée II (*v.* ce n.) par le prince d'Ottaiano, qui l'avait reçue des Espagnols au nom de l'empereur Charles VI. C'est depuis lors que la Sardaigne fut instituée en roy. On a depuis (en vertu de l'accession de Charles-Emmanuel III aux préliminaires du traité d'Aix-la-Chapelle (30 mai 1748), compris sous le titre d'*Etats sardes* ou royaume de Sardaigne, la réunion en une même souveraineté de l'île de Sardaigne, de la Savoie, du Piémont, du Montferrat, la principauté d'Oneille, le marquisat de Saluces et le fief de Langhes. Le règne de Victor-Amédée III a été signalé par sa lutte impuissante contre la république française, dont il se fit bientôt l'allié, et par l'état de délabre où, à sa mort, il laissa

le royaume. Les mains de Charles-Emmanuel IV n'étaient point assez vigoureuses pour le relever sur le penchant de sa ruine ; il lui répugnait d'ailleurs de faire aucune concession à l'esprit du temps, et il fut entraîné par une révolution qu'il eût pu diriger, mais qu'il exaspéra par une résistance absolue. Réduit pour toute souveraineté à l'île de Sardaigne, il y put apprendre, par la lutte que soutinrent ses sujets d'Italie contre les troupes du directoire de France, combien le patriotisme est puissant pour sa propre défense. Cepend. les Piémontais, qui peut-être fussent parvenus à relever le trône de leur roi sans les secours des Austro-Russes (*v.* SOUVAROF), ne trouvèrent que résistance à ce dessein de la part de l'Autriche, leur alliée. Plus tard la bataille de Marengo décida du sort du Piémont. Bonaparte y établit une sorte de gouvernement provisoire ; et dès que la famille de Savoie eût perdu son unique protecteur par la mort de l'emp. Paul Ier, un décret fut rendu, qui réunissait à la France ses possess. d'Italie Quant à l'île de Sardaigne, elle demeura paisible et oubliée sous l'autorité de Victor-Emmanuel, frère et successeur de Charles-Emmanuel. Le roy. de Sardaigne fut reconstitué après les gr. évènem. de 1814. Outre son île, Victor-Emmanuel eut en partage, après le congrès de Vienne, tout le Piémont et le territoire de Gênes. Nous avons donné à l'article SANTA-ROSA quelques détails sur la révolution de 1821, qui détermina Victor-Emmanuel à abdiquer en faveur de son frère, Charles-Félix. On peut consulter pour les détails spéciaux à l'île de Sardaigne : *Storia di Sardegna*, par D. Jos. Manno, Turin, 1825, in-8 ; *Hist. de Sardaigne*, par M. Mimaut, Paris, 1825, 2 vol. in 8 ; *Voyage de Sardaigne de* 1819 *à* 1825, fait par Albert de La Marmora, 1826, 1 vol. in-8.

SARDANAPALE, roi d'Assyrie, est présenté par l'histoire comme un prince dont personne n'égala jamais la lâcheté et la mollesse ; mais nous croyons que l'on s'est habitué trop facilement à ne rien trouver en lui que de blâmable. L'hist. elle-même, sans le vouloir, l'a réhabilité à nos yeux, en quelque sorte, par le récit de ses dern. momens. Peut-être les vices de Sardanapale furent-ils, en grande partie, ceux de son époque, de son rang et de son pays ; peut-être n'en eût-on point parlé sans la gr. catastrophe qui le tira de l'obscurité où il languissait, et le mit en évidence avec tous les désordres de sa vie, mais aussi avec son courage vraiment admirable. Sardanapale était le successeur, et peut-être le fils d'Acrazanès. Lorsqu'il monta sur le trône de Ninive, en l'an 836 av. J.-C., l'autorité qui lui échut, quoique très-affaiblie, était encore reconnue depuis l'Hellespont jusqu'à l'Indus. L'histoire ne nous a laissé de détails que sur ses désordres et sur les évènemens qui précédèrent sa ruine et celle de l'empire d'Assyrie. Arbacès ou Varbak, prince mède, fut appelé, comme général des troupes de sa nation, à faire le service auprès de la personne du monarque. Plein de confiance dans les paroles d'un certain Bélésis, prêtre chaldéen et habile astrologue, qui lui avait prédit qu'un jour il porterait la couronne, il accéléra l'accomplissement de la prophétie, en faisant révolter les Mèdes, les Perses et les Babyloniens. Bientôt il se vit à la tête de 400,000 combattans, et dès-lors il ne borna plus ses projets à détrôner Sardanapale, il résolut d'arracher l'empire de l'Asie aux Assyriens. Sardanapale se réveilla de sa longue ivresse, et gagna sur les révoltés trois batailles, où il fit preuve de beaucoup de valeur et d'habileté ; mais il fut vaincu à son tour dans une attaque de nuit, et contraint de se renfermer dans Ninive. Il y résista 2 ans à toutes les forces de son empire soulevé contre lui. La troisième année, le Tigre, en se débordant, renversa une partie des murailles de la ville, et ouvrit une large brèche aux assaillans. Pour ne pas tomber vivant entre leurs mains, il fit élever, dans l'une des cours de son palais, un bûcher d'une hauteur considérable, y plaça ses trésors, ses ornemens royaux, ses femmes et ses eunuques, y mit lui-même le feu, et périt ainsi avec tout ce qu'il avait de plus cher et de plus précieux, l'an 817 av. J.-C., la 20e année de son règne. Il avait cessé de vivre lorsque Ninive fut prise.

SARDI (GASPAR), hist. ital. dont on ne loue ni le style, ni l'exactitude, ni la critique, est né à Ferrare en 1480, et mort en 1564, laissant plus. MS. conservés à la biblioth. de Modène, et en outre : *Epistolarum Liber. variâ, reconditâque Historiarum cognitione refertus*, Florence, 1549, in-8 ; *de triplici philos. commentariolus*, ibid. ; *Libro delle Storie ferraresi*, Ferrare, 1556, in-8 ; réimprimé en 1646. — SARDI (Alexandre), sav. archéologue, né à Ferrare vers 1520, était fils du précédent. Il se distingua par son érudition profonde et par la lumière de sa critique. Parmi les nombreux MSs. qu'on possède de cet aut. à la bibliothèque de Modène, on cite 40 liv. d'*Hist. anc. univ.*, et 7 liv. d'*Hist. d'Italie*, de 1534 à 1559. Il m. en 1588. Les princip. de ses écrits pub. sont : *de Ritibus ac moribus gentium lib. III*, Venise, 1557, réimp. la même année à Mayence avec deux nouveaux liv. ; *de numis Tractatus, in quo antiqua pecunia romana ac gr., metitur*, etc., Mayence, 1579, in-4 ; réimp. à Padoue, 1648, et Londres, 1675 ; *antiquorum numinum et heroum Origines*, Rome, 1775, in-4, avec une *vie* de l'auteur. Barotti, *Memorie de' letterati ferraresi*, donne des détails sur les deux Sardi.

SARISBERIENSIS (JOANNES). V. SALISBURY.

SARMIENTO (le P. MARTIN), savant profess. espagnol, de l'ordre des bénédictins, né à Ségovie en 1692, m. à Madrid en 1770. Chargé par le gouvernement de donner son avis sur un ouv. qui avait soulevé en Espagne tous les savans à préjugés, le *Théâtre critique et universel* du P. Feijoo, il osa l'approuver, compta dès-lors les mêmes ennemis que l'aut., et pub. l'*Apologie du Théâtre critique*, Madrid, 1732. Ses *OEuvres posthumes*, dans lesquelles on remarque des *Memoires pour l'hist. de la poésie et des poètes espagnols*, ont été pub. en 1775, Madrid, 4 vol. in-8.

SARMIENTO DA GAMBOA (PIERRE), navigateur espagnol, né en Galice, avait fait avec succès, en 1579, un voyage du Pérou au détroit de Magellan. L'année suiv., Philippe II lui confia la conduite d'une expédition consid. pour le même pays, où il prétendait avoir aperçu des contrées superbes, couvertes de villes, d'édifices, etc. Malheureux dans la traversée, il parvint à former quelques établissemens qui n'eurent aucune stabilité, et lui-même, fait prisonnier par les Anglais, m. peu après dans la disgrâce, avec la réputation d'un voyageur romanesque. Cependant la science géographique ne laisse pas sans intérêt le *recit de son expédition*, inséré dans l'*Histoire des Moluques*, par Argensola (liv. 3), et imp. (en espag.), Madrid, 1768, in-4.

SARNELLI (POMPÉE), prédicateur et évêque, né en 1649 à Polignano (Naples), et m. en 1724, dans son diocèse de Bisceglia, avait eu la prétention de se distinguer dans les div. genres de littér. ; et, malgré sa fécondité, n'obtint la place que d'un écrivain médiocre. Ses principaux ouv. sont : *Parafrasi elegiaca de' sette salmi penitenziali*, Naples, 1672, in-4 ; *bestiarum Schola ad homines erudiendos*, etc., Cesène, 1680, in-12 ; *Guida de' forestieri nella cità di Napoli*, Naples, 1685, in-12, réimp. plus. fois avec addit. et corrections, et trad. en franç., ib., 1706, in-12 ; *Lettere ecclesiastiche*, ibid., 1686 et suiv., réimp. à Venise, 1716, 9 vol. in-4.

SARNO (FRANÇ. COPPOLA, comte de). V. COPPOLA.

SARON. V. BOCHART.

SAROU-TAKI-KHAN (MIRZA), fils d'un bou-

langer devenu prem. ministre du sofy de Perse, était né vers 1565, dans la ville de Tauris, qu'il avait quittée par aversion pour l'état de son père. Il fut d'abord soldat à Ispahan, puis secrétaire d'un de ses chefs. C'est alors que, prévenu d'une infamie à l'égard d'un jeune garçon, il fit lui-même le sacrifice auquel on l'avait condamné, et que, plaçant les preuves de sa nouvelle condition dans un bassin d'or, il les présenta au roi, Chah-Abbas-le-Grand. Ce prince apprécia le courage, l'esprit et le malheur du coupable, et, le tirant de l'abjection, le plaça sur la route de la faveur en l'attachant au service de son administration. Déployant bientôt les vertus et les qualités d'un homme d'état, il obtint successivem. le maniement des finances, les charges de vézyr du Mazenderan, de gouvern. de Ghilan avec le titre de khan, de surintendant des domaines de la couronne, et enfin de premier ministre des deux successeurs du grand Chah-Abbas. Sa politique en faveur du trône et contre l'ambition des grands l'a fait comparer, par Chardin, au cardinal de Richelieu, dont il était du moins le contemporain. La vie lui fut arrachée à l'âge de 80 ans (1645), par les ennemis que sa sévérité lui avait faits à la cour. Abbas II fit périr ses assassins. Les aventures de ce célèbre eunuque ont fait l'objet d'un roman intitulé : *Sarou-Takhi et Alibek*, Lorient (Paris), 1752, in-12.

SARPI (PIERRE), plus connu sous le nom de *Frà Paolo*, le plus illustre des membres de l'ordre des servites, dans lequel il changea son prénom de *Pierre* en celui de *Paul*, naquit à Venise en 1552. Il est peu d'hommes chez qui les facultés intellectuelles se soient plus développées ; aucune des sciences de cette époque ne lui resta étrangère, et son érudition, protégée par une mémoire prodigieuse, il l'embellissait par son éloquence. A dix-sept ans il soutint à Mantoue des thèses de théologie et de philosophie en 309 articles. Ordonné prêtre à vingt-deux ans, il se rendit à Milan, où saint Charles Borromée le consultait sur des cas de conscience. En 1585 il fut nommé procureur-général de son ordre, et, dans l'intérêt de ses confrères, fit plus. voyages qui le mirent en relation avec les hommes célèbres ses contemporains. A son retour à Venise, resté quelq. temps sans mission, il s'occupa d'anatomie et d'astronomie. Mais, en 1597, rappelé à Rome par sa congrégat., il y joua alors un rôle politiq. pour la républiq. de Venise, que Paul V menaçait d'un interdit, et il pub. à cette occasion un écrit violent contre le saint-siége. La république le nomma son *théologien consulteur*. On lui reproche d'avoir aussi été un des conseillers du *tribunal des dix*. L'assassinat commis sur sa personne en 1607 révéla le prix que le gouvernem. de Venise attachait à l'existence d'un tel homme : le sénat leva sa séance aussitôt qu'il en apprit la nouvelle ; on fit venir de Padoue le célèbre chirurgien Fabrice d'Aquapendente ; le traitem. eut lieu aux frais de l'état ; on doubla les honoraires du *théologien consulteur*, à qui un logem. fut offert dans le palais. Frà Paolo voulut rester dans sa cellule, toujours occupé des affaires secrètes du gouvernem. La haine qu'il avait conçue contre Rome le portait à séparer Venise de la communion catholiq., et, s'il eût vécu plus long-temps, sa patrie aurait sans doute embrassé la réforme. Il termina sa carrière en 1623, et sa m., comme celle d'un souverain, fut notifiée à toutes les puissances de l'Europe. De ses nombreux ouv., nous citerons seulem. : *Traité de l'Interdit*, etc., Venise, 1605, in-4 ; trad. en franç. par Amelot de La Houssaye, dans son *Hist. du gouvernement de Venise ; Opinione del Padre Paolo servito, come debba governarsi la repubblica*, etc., Venise, sans date (1681), in-12 ; réimp., Londres, 1788, in-8 ; trad. en franç. par l'abbé de Marsy, sous ce titre : *le Prince de Frà Paolo*, ou *Conseils politiques*, etc., Berlin, 1751, in-12 ; *Histoire du concile de Trente*, Londres, 1619, in-fol. ; réimp. souv. et trad. en plus. langues ; en franç. par divers auteurs, entre autres le P. Le Courayer, Londres, 1736, 2 volum. in-fol. On a pub. plus. edit. des *Œuvres* de Frà Paolo : la plus complète est celle de Naples, 1790, 24 vol. in-8. Sa *vie*, attribuée à son fidèle compagnon, le frère Fulgence Micanzio, pub. en ital., Leyde, 1646, in-12, a été trad. en franç., Leyde, Elzevir, 1662, et Amsterdam, 1664, in-12. *Voyez* aussi M. Daru, *Histoire de Venise*.

SARRABAT (NICOLAS), jésuite, profess. royal de mathématiq. à Marseille, né en 1698 à Lyon, m. en 1737 à Paris, où il était venu pour les affaires de sa compagnie, remporta trois prix à l'acad. de Bordeaux en 1727, pour une *nouvelle hypothèse* sur les variat. de l'aiguille aimantée, et les deux années suiv. pour les *mémoires* sur la cause de la salure de mer, et sur celle de la variat. des vents. Ce ne sont pas là tous les titres de célébrité du P. Sarrabat, que M. Weiss (*Biographie universelle*), décore du titre de *physicien*, mais qui, avant tout, était de sa robe. Couronné trois fois à la même academ., notre jésuite ne devait plus suivant l'invitation qu'il en avait reçue, dit M. Weiss, se présenter de nouv. dans la lice « pour ne pas décourager les autres concurrens. » Cependant, entraîné par son zèle, il se crut permis d'adresser encore à la savante société, sous le nom supposé de *La Baisse*, un nouvel opuscule, au mérite duquel ladite acad. reconnut le véritable auteur. C'était une *Dissertation sur la circulation de la sève dans les plantes*, 1733, in-12. Nous devons dire que cet écrit n'a point valu au bon père une place dans la *Biographie* servant de complément au grand *Dictionnaire*, pub. chez C.-L.-F. Panckoucke. Il eût pu cependant donner lieu à plus d'une remarque intéressante, si l'on en juge par celle dont M. du Petit Thouars a enrichi la *notice* de M. Weiss, dans la *Biographie Michaud*. On y voit dans quelle méprise singulière est tombé le P. Sarrabat, en avançant « qu'une branche d'oranger entée en fente sur un pied de jasmin porte des fleurs qui tiennent plus de la fleur du jasmin que de celle de l'oranger. »

SARRASIN (JEAN-ANTOINE), méd. de l'école de Montpellier, né à Lyon vers le milieu du 16e S., est principalem. connu pour une bonne édit. qu'il a donnée des *œuvres* de Dioscoride, en grec et en latin ; elle a pour titre *Placidus Dioscorides, de materiâ med.*, Francfort, 1598, in-fol. On a en outre de lui : *de Peste commentarius*, in-8, Genève, 1571 ; Lyon, 1572 et 1589.—Michel SARRASIN, né en 1659 à Nuits, m. vers 1736 à Quebec, avait cultivé avec distinct. la méd. dans les missions étrangères. On ne connaît de lui que quelq. opuscules insérés dans div. rec., entre autres une *Histoire du Castor*, imp. dans les Mém. de l'academ. des sciences, celle du *Mus alpinus* dans le Journal des Savans, et des remarq. sur l'érable à sucre dans l'Histoire de l'Académie des Sciences.

SARRASIN (JEAN-FRANÇOIS), écrivain bel esprit, né à Hermanville, près de Caen, en 1603, et m. à Pezenas en 1654, mena une vie assez aventureuse, quoiqu'il eût d'abord été le protégé du ministre Chavigny, puis secrétaire des commandemens du prince de Conti. Ses écrits, qu'il n'eut pas le temps de perfectionner, attestent du moins un esprit ingénieux, et, de l'aveu de Boileau, lui conservent une place dans notre histoire littéraire ; on cite comme les principaux : *Histoire du siége de Dunkerque ; Vie d'Atticus*, traduct. de Cornelius Nepos ; *S'il faut qu'un jeune homme soit amoureux ;* la *Pompe funèbre de Voiture*, mélange gracieux de prose et de vers ; *Défaite des bouts-rimés*, poème en quatre chants, pleins de malice et de gaieté ; *Orbilius Musca, sive bellum parasiticum*, satire en vers contre Montmaur, *poésies diverses*, parmi lesquelles on distingue une *Ode sur la ba-*

taille de Lens. Pélisson, qui lui a rendu un hommage funèbre, a composé en outre un *Discours* sur ses *OEuvres*, inséré dans la prem. édit., donnée par Ménage, 1657, in-4; très-souv. réimp. Les *OEuvres choisies de Sarrasin*, 1 v. pet. in-12, ont été imprimées en 1826, avec une *notice* par M. Charles Nodier, dans la *Collection des petits classiq. fr.*, pub. chez Delangle. L'édit. de ses *Poésies* pub. par souscript. à Caen, 1824, in-8, est peu correcte.

SARRASIN (JACQUES). V. SARAZIN.

SARRAU (CLAUDE), en lat. *Sarravius*, conseill. au parlem. de Paris, né en Guienne sur la fin du 16e S., m. en 1651, laissant la réputation d'un magistrat intègre et d'un érudit profond. Il fournissait des notes et des avis aux savans Grotius, Freinsheim, Samuel Petit, Vossius, Saumaise, etc. La reine de Suède, Christine, l'avait nommé son correspondant. On a de lui, pub. par son fils Isaac : *Sarravii epistolæ, opus posthumum*, Orange, 1654, in-8; réimp. par Burmann à la suite des *Lettres de Marquard Gudius*, Leyde, 1711, in-4. Il a donné des *Notes* au *Perroniana*, édit. de 1740 Enfin on lui attribue la *Préface* du recueil de Grotius *Epistolæ ad Gallos*, 1648, in-12,

SARRAZINS. V. SARASINS ou SARACÈNES.

SARTAK, prince monghol du 13e S., arrière-petit-fils de Djenguys-Khan, et fils de Batou, souverain de Mangou, fut chargé par son père de suivre les négociations entamées par Guillaume Rubruquis, ambassad. de St Louis en Tartarie. Il traita les chrétiens avec tant d'égards et de générosité, que l'on put croire qu'il s'était fait chrétien lui-même, mais il paraît que cette protection n'était que le résultat de l'indifférence des princes monghols pour toutes les religions et surtout de leur politique contre les musulmans. On n'a rien de plus positif sur ce prince; mais on peut consulter : *Mémoires sur les relations politiques des princes chrétiens avec les emper. monghols*, Paris, 1824.

SARTI (MAUR), savant religieux ital., de l'institut de saint Romuald, né à Bologne en 1709, m. en 1766, avant d'avoir terminé l'histoire de l'université de Bologne, dont l'avait chargé Benoît XIV, est auteur de plus. ouv., entre autres : *de antiquâ Picentum civitate Cupra Montana*, etc., Iesi, 1748, in-8; *de veteri Casulâ Diptychâ*, Faenza, 1753; *de claris archigymnasii bononiensis Professoribus*, etc., Bologne, 1769-1771, 2 vol. in-fol., fig. (Le prem. vol. était sous presse quand l'aut. m., et l'ouv. fut achevé par le P. Fattorini.) — SARTI (Joseph), composit. de musique italien, né à Faenza en 1730, avait acquis à 26 ans une réputation qui le fit appeler par le roi de Danemarck; mais son génie parut s'éteindre dans ce pays. Revenu en Italie, il obtint les plus grands succès à Venise et à Milan. Parmi ses opéras on citait *Giulio Sabino*. L'impératrice Catherine voulut alors le posséder; il se rendit à ses offres brillantes, et de nouvelles œuvres, notamm. une *Armide*, lui méritèrent d'être élevé au rang de la noblesse russe. On cite comme une bizarrerie l'effet de plus. canons braqués dans une cour, et tonnant avec son orchestre un *Te Deum*, qu'il fit exécuter pour la prise d'Okzakow. Il m. à Pétersbourg en 1802.

SARTI. V. SCARSELLA.

SARTIGES (BERTRAND de), chevalier de l'ordre du Temple, né vers 1260 au château de son nom, près de Mauriac en Auvergne, obtint, pour prix de ses exploits contre les infidèles, une riche commanderie de sa province, celle de Carlat, qui était, en outre, une place très-forte. Lors du procès des Templiers, après avoir été interrogé par Aubert Aysselin, évêq. de Clermont (1309), devant lequel il soutint l'innocence de l'ordre, sans être ébranlé par la crainte des tortures, il fut conduit à Paris, et là, il fut un des quatre principaux chevaliers désignés par l'ordre lui-même pour le représenter et le défendre (1310). Il remplit cette mission sacrée avec un courage et une persévérance que ses ennemis respectèrent, parce qu'ils ne purent imaginer contre lui aucune charge personnelle. On croit qu'il passa en Allemagne, où il fut admis dans l'ordre teutonique, et où il termina sa carrière.—Charles-Gabriel-Eugène, vicomte de SARTIGES, de la même famille, ancien préfet de la Haute-Loire, mort à Lyon le 9 juillet 1827, en se rendant de son château de la Prugne, près Clermont, aux eaux de Baradue, était né en 1772 au château de Sourniac, près de Mauriac (Haute-Auvergne), et avait d'abord servi dans la marine (1787-1805). Transféré, après la restaurat., de la sous-préfect. de Gannat, qu'il occupait depuis 1807, à la préfect. de la Haute-Loire, il tenta d'organiser dans ce départem. une résistance sérieuse au retour de Napoléon (mars 1815), resta en surveillance à Clermont pendant les *cent-jours*, revint dans sa préfecture au Puy, lors de la rentrée de Louis XVIII, et fut écarté de ses fonctions sous le ministère de M. Decazes, à cause de son opposition ouverte aux principes politiq. du gouvernement. C'est à l'occasion de cette disgrâce (1819) que M. de Sartiges a été loué avec beaucoup de pompe dans le *Conservateur*, t. 2, p. 132.

SARTINE (ANTOINE-RAIMOND-JEAN-GUALBERT-GABRIEL de), magistrat et ministre, né à Barcelone en 1729, d'une famille franç., avait été conseiller au Châtelet de Paris, lieuten. criminel et maître des requêtes, lorsqu'en 1759 il fut appelé à remplacer Bertin comme lieutenant-général de police, emploi dans lequel il se rendit célèbre, d'abord par la finesse et la vigilance, qui sont des qualités indispensables dans un tel ministère, puis aussi par sa prudence, son humanité ses vues d'intérêt public : l'espionnage, très-actif sous son administration, devenait moins odieux par l'habileté qui le déguisait. L'assainissement et la sûreté de Paris ont été l'objet des sollicitudes de Sartine. On lui doit l'établissem. du mode d'éclairage par réverbères, en remplacement d'ignobles lanternes (1768). Il a fait construire la Halle-au-Blé, où son nom est conservé par une des rues qui environnent ce monument. Il a fondé une école gratuite de dessin en faveur des ouvriers. Pour arrêter les crimes que la passion du jeu faisait commettre dans des réunions secrètes, il laissa s'ouvrir des maisons de jeu publiques, plus aisément surveillées par la police. La récompense de sa gestion pendant quinze ans fut d'abord le titre mérité de conseiller d'état; mais, par une singulière aberration dans le choix du prince, l'année suiv. (1774), le lieutenant de police, remplacé par Lenoir, fut appelé au ministère de la marine, où il eut à conduire la guerre d'Amérique. Il y apporta de la probité, de l'ordre; mais il ne put s'y montrer marin, et de même qu'une faveur l'avait élevé à ce poste, une disgrâce l'en fit descendre en 1780. Il eut pour successeur le marquis de Castries La révolution le surprit dans la retraite : pour en éviter le choc, il se retira en Espagne, et m. à Tarragone en 1801. Outre ses *discours* comme magistrat, il a laissé son nom au *Règlement* de 1780, sur la salubrité des vaisseaux. —Son fils, qui avait été maître des requêtes, périt victime sur l'échafaud en 1794, à l'âge de 34 ans.

SARTO (ANDRÉ del). V. VANNUCCHI.

SASSI ou SAXIUS (JOSEPH-ANTOINE), savant ital., né à Milan en 1675, m. dans la même ville en 1751, recteur du collége Ambrosien et conservateur de la bibliothèque Borromée. Il a contribué, comme antiquaire et philologue, à plus. entreprises littér., notamm. au *rerum italicarum Scriptores*. On cite parmi ses ouv. : *de studiis litterariis Mediolanensium antiquis et novis Prodromus*, Milan, 1729, in-8; *archiepiscoporum Mediolanensium series historico-chronologica ad criticæ leges et veterum monumentor.*, etc., ibid., 1755, 3 tom. in-4; avec une *vie* de l'aut. par Th. Oltrocchi.

SATURNE (myth.), ou le Temps, fils du Ciel

et de Vesta, succéda à son père, quoiqu'il eût un frère aîné, que la fable nomme Titan; mais s'il lui fut permis de régner, ce fut à condit. qu'il dévorerait ses enfans mâles aussitôt après leur naissance. Il ne demandait pas mieux que de tenir parole; mais Rhée, sa femme, déroba à sa cruauté Jupiter, Neptune et Pluton, qu'elle remplaça par trois pierres emmaillotées. Titan, informé de la supercherie, arma contre son frère, le vainquit et le jeta en prison. Jupiter, devenu grand, vainquit à son tour le vieux Titan, et rendit le trône à Saturne; mais c'était pour s'y placer lui-même bientôt. Saturne, détrôné par son fils, se retira en Italie, et y resta caché pendant quelque temps, ce qui fit appeler cette contrée *Latium*, du mot *latere*, se cacher. Appelé par Janus, roi du pays, à partager les soins du gouvernem., il donna des lois et inspira l'amour de la vertu aux hommes à demi sauvages qui lui étaient confiés : son règne fut l'âge d'or que les poètes ont chanté. On raconte qu'il se consolait parfois des ennuis de la couronne avec la nymphe Philyre, de laquelle il eut le centaure Chiron. Saturne, tel que nous le représentent la fable et la peinture, est un vieillard, ayant quatre ailes et tenant une faulx à la main : quelquefois on lui donne un sablier ou un aviron, deux emblèmes qui nous indiquent que tous nos instans sont comptés et que nous glissons rapidement sur cette mer de la vie. Nous avons vu plus haut qu'il devait dévorer ses enfans; la fable ajoutait qu'il avait mutilé son père : l'on sent bien que c'était là encore une allégorie; que son père était le temps passé, que ses enfans figuraient les siècles à venir, et qu'il était lui-même le temps présent, né de l'un pour anéantir les autres. Nous ne dirons qu'un mot des saturnales, fêtes instituées en son honneur. Tout le monde sait que c'était une époque de licence, où l'on ne pouvait vaquer à aucune affaire, où les esclaves, abusant vite d'une indépendance de sept jours (du 15 au 21 déc.), disaient impuném. à leurs maîtres tout ce qu'ils voulaient et les raillaient en face sur leurs défauts.

SATURNIN, *Saturninus* (LUCIUS APULEIUS), créature de Marius, auquel il s'attacha d'abord par ambition et aussi en haine des patriciens, contre lesquels il avait des motifs particuliers de mécontentement, appartenait lui-même à une famille disting. de Rome, et avait, dans sa jeunesse, rempli à Ostie les fonctions de questeur qui lui furent retirées par le sénat sous prétexte de la négligence qu'il y avait mise. Nommé tribun du peuple, il affecta d'invoquer le salut de la patrie pour faire accepter à Marius un 4e consulat que celui-ci briguait secrètem. Deux ans plus tard, dans le but de l'appuyer contre Metellus le-Numidique, son concurrent pour un 6e consulat, il employa l'intrigue et la violence pour se faire continuer dans le tribunat, et n'y réussit que par le massacre de Nonnius, sur qui déjà se portaient les suffrages. Elu tumultuairement, il proposa aussitôt de faire distribuer aux citoyens indigens les terres reconquises par Marius sur les Cimbres. L'opposit. de Metellus à ce plébiscite fournit un prétexte pour l'envoyer en exil, et Marius eut encore le dessus. Cependant l'audace de Saturninus ne connaissait plus de frein; il prétendit porter Glaucias au consulat, que briguait aussi Memmius : ce dern. fut aussi immolé. Mais cet attentat mit le comble à l'indignation qu'avait excitée parmi les nobles la turbulence de Saturninus; ils se réunirent en armes contre lui et son complice, les réduisirent à se réfugier au Capitole avec leurs satellites, et ils y furent si étroitement bloqués par Marius lui-même, que la disette d'eau les obligea de se remettre aux mains du consul, en qui ils espéraient trouver un protecteur. On ignore quelles étaient effectivem. les vues de Marius sur Saturninus et Glaucias; mais ce qui est certain, c'est qu'ils ne tardèrent pas à être massacrés par le parti qu'avait si fort animé contre eux leur ardeur démagogique, l'an de J.-C. 97 (654 de la fondation de Rome). L'une des plus tyranniq. lois que fit adopter Saturninus pendant son tribunat est celle qui déclarait traître à la patrie quiconque oserait contredire ou même interrompre un tribun faisant au peuple quelq. propositions.—PUBLIUS SEMPRONIUS SATURNINUS, l'un des 30 tyrans qui disputèrent l'empire à Gallien, avait été revêtu de la pourpre en l'an 263 par les légions dont Valérien lui avait donné le commandem. Après quatre ans de règne il fut massacré par ceux qui l'avaient élevé sur le pavois, vers l'an 267. Trebellius Pollion, qui loue l'affabilité et les autres vertus de ce prince, ne nous fait pas connaître quelle part de l'empire lui était échue.

SATURNIN (SEXTUS JULIUS SATURNINUS), citoyen romain, d'origine gauloise, se distingua d'abord comme orateur, et dut ensuite à ses exploits dans les Gaules, en Espagne et en Afrique, d'occuper un rang élevé dans l'armée sous Aurélien et sous Probus. Les habitans d'Alexandrie l'ayant salué empereur, il hésita un moment à recevoir la pourpre, qu'enfin il prit en disant : « Par ma démarche d'aujourd'hui je ruine tout le passé. » En effet, après quelq. mois d'une puissance tourmentée par la crainte, il fut abandonné de ses troupes, et massacré dans Apamée par les soldats de Probus, dont il avait refusé le pardon (280).—Un autre SATURNIN, vivant sous Constance ou Julien (350-363), se fit également tyran dans les Gaules, ainsi que le témoigne, non l'histoire, mais une médaille publiée par Banduri, et dont l'authenticité est contestée par Mionnet, *Traité de la Rareté des Médailles*. Il eut sans doute le même sort que le préc.

SAUL, premier roi d'Israël, était le fils d'un homme puissant de la ville de Gabaa, et se faisait remarquer parmi tous ceux de sa nation par sa taille imposante et par d'autres avantages personnels. Il vint un jour consulter Samuel au sujet des ânesses de son père, qui s'étaient égarées. Le prophète, auquel les Israélites avaient demandé un roi, fixa son choix sur ce jeune homme, d'après un avertissem. du ciel, répandit sur sa tête l'huile sacrée, et aussitôt l'oint du Seigneur se mit à prophétiser. Cela se passait l'an 1091 av. J.-C. Lorsque le peuple fut assemblé pour élire un roi, le sort tomba sur Saül, dont quelques-uns n'approuvèrent pas la nomination. Saül se vengea noblem. de leurs murmures, à quelque temps de là. Il venait de remporter sur les Ammonites une victoire éclatante, et les Hébreux, dans l'ivresse de la reconnaissance et de l'admiration, voulaient lui sacrifier ceux qui l'avaient vu avec peine saisir le sceptre en Israël; mais il eut la générosité de prendre sous sa protection ces ennemis domestiq., et seulem. il fit renouveler la cérémonie de son élection. Peu de temps après, voyant tout son peuple effrayé du nombre des Philistins, avec lesquels il avait alors la guerre, il crut pouvoir, en l'absence de Samuel, offrir un sacrifice pour apaiser le Seigneur. Le pontife indigné lui prédit que son règne ne subsisterait pas. Cette prédiction ne s'accomplit pas aussitôt; car le roi, grâce surtout à la valeur de son fils Jonathas, défit complètem. les ennemis, et revint dans Gabaa chargé de butin. Son autorité, affermie par ses succès, lui permit d'entreprendre de nouvelles guerres contre ses voisins, qu'il rendit ses tributaires. Il vainquit entre autres les Amalécites, reçut de Samuel l'ordre d'en exterminer les restes, et osa épargner Agag, le roi de cette malheureuse nation. Ce fut un crime irrémissible aux yeux du Seigneur, à ce qu'il paraît, puisque son prophète vint annonçer au roi qu'il était réprouvé sans retour. Dès ce moment Saül eut de fréquens accès de fureur. Il attacha à sa personne le jeune David, qui savait le calmer par le doux son de sa harpe, et fit même de ce berger son favori; mais

bientôt il devint jaloux de ses exploits, que les chants des femmes d'Israël célébraient avec une véritable exagération, il refusa de lui donner sa fille Merob, quoiqu'il l'eût promise au vainqueur de Goliath, et après avoir essayé deux fois de le percer de sa lance; il l'envoya faire la guerre aux Philistins, dans l'espoir de se débarrasser de lui sans avoir besoin de commettre un meurtre. Son espoir fut trompé et sa fureur en devint plus terrible. Les cruautés qu'il exerça sur les nombreux partisans de David n'ayant pu éteindre la soif de vengeance qui le dévorait, il poursuivit David lui-même avec un acharnement inconcevable à travers les rochers, les bois et les déserts. Cependant son âme, qui avait été belle et grande, n'était pas encore entièrement dégradée par le sentiment de la haine. Il se trouva deux fois à la merci de son rival, qui l'épargna; il fut touché de tant de générosité, versa des larmes, et voyant bien que la destinée du berger de Bethléem était de régner un jour, il se réconcilia avec lui et lui fit promettre par serment de pardonner à sa race lorsqu'il serait monté sur le trône d'Israël. Le jour suprême approchait pour Saül; il l'apprit de la bouche même de Samuel, dont il fit évoquer l'ombre par la pythonisse d'Endor. Dans une bataille que lui livrèrent les Philistins et qu'il perdit, il eut la douleur de voir égorger sous ses yeux ses trois fils, Jonathas, Abinadab et Melchisna. Blessé lui-même, et ne voulant pas tomber vivant entre les mains des vainqueurs, il se jeta sur son épée, et termina ainsi par une m. déplorable, l'an 1051 av. J.-C., une carrière dont les commencemens avaient été si glorieux. Son hist., qui est racontée dans le prem. *Livre des Rois*, a été le sujet d'un grand nombre de compositions dramatiques, parmi lesquelles il faut citer la tragédie de M. Soumet.

SAULI (le bienheureux ALEXANDRE), supérieur-général de la congrégation de St-Paul, et surn. l'*apôtre de la Corse*, né à Milan en 1535, d'une famille genevoise, manifesta fort jeune la plus vive piété, en même-temps qu'il se livrait avec ardeur à l'étude des sciences. Théologien et prédicateur renommé, il assista au synode de Milan en 1565, et mérita que St Charles Borromée le choisît pour confesseur. En 1570, il fut nommé évêque d'Aleria, en Corse, et là, au milieu d'une population ignorante et farouche, il prêcha l'Evangile avec un zèle et une charité qui lui valurent la glorieuse qualification d'*apôtre*. Contraint d'accepter l'évêché de Pavie en 1591, il m. dans ce diocèse l'année suiv., et fut *béatifié* en 1741 par Benoît XIV. Ses *lettres pastorales*, *statuts synodaux*, *opusc. mystiques*, imp. ou MSs., sont mentionnés dans la *Biblioth. scriptor. Mediolan.* d'Argellati. — SAULI (Et.), fondat. d'une acad. dans le 16e S., et SAULI (Philippe), évêque de Brugnate, mort en 1531, étaient de la même famille.

SAULNIER (CHARLES), religieux prémontré, né à Nanci en 1690, et m. en 1738, fut élève, collaborateur et coadjuteur du savant Hugo, abbé d'Estival. On a de lui : *Statuta candidi et canonici ordinis præmonstratensis*, etc., impr. à Estival; *Bibliotheca scriptorum ordinis præmonstratensis*, etc., MS. resté au séminaire de Nanci.

SAULX. V. TAVANES.

SAUMAISE (BENIGNE de), conseiller au parlement de Bourgogne, né vers 1560 à Sémur en Auxois (Côte-d'Or), m. doyen de sa compagnie en 1640, avait d'abord rempli la charge de lieutenant particulier de la chancellerie de Sémur, dont son père s'était démis en sa faveur. Citoyen loyal non moins que savant distingué, il soutint l'autorité de Henri IV contre les ligueurs, et se montra digne de la confiance que lui avait témoignée ce prince. Outre quelques pièces de vers dont Papillon a recueilli les titres dans la *Bibliothèque de Bourgogne*, on a de B. de Saumaise : *Denys Alexandrin*, etc., trad. du grec, en vers français, avec des *commentaires* (plus estimés que le poème), Paris, 1597, in-12. — Claude de SAUMAISE, son fils, que les érudits appellent *Salmasius*, né aussi à Sémur en 1588, a obtenu une illustration à laquelle n'eût point ajouté une plus grande naissance. Instruit par son père, à qui du moins cette gloire est restée, dès l'âge de dix ans il traduisait Pindare, et composait des vers grecs et latins. Envoyé à 16 ans dans la capitale, il se lia aussitôt avec l'helléniste Casaubon, et bientôt après voulut comme lui être protestant. Il abjura la communion catholique à Heidelberg. Le savant Gruter devint, en Allemagne, son condisciple dans les hautes études de l'antiquité. S'élevant au-dessus de tous les doctes de l'époque, encore trop attachés à la scholastique, il chercha des secours à la science dans les monumens orientaux, et, sans maîtres, il apprit les langues persane, chaldéenne, arabe, cophte, etc.; il débrouilla même l'étrusque. Sa mémoire était telle, qu'il retenait ce qu'il lisait ou avait entendu lire une seule fois. Enfin, Ménage et Bochart, Scaliger, Grotius, Gronovius, Golius, Heinsius, et une foule d'autres érudits contemporains, le proclamèrent eux-mêmes le *prince des comment.*; et en effet il n'est resté à l'égal des autres que par l'absence de goût dans le style. En 1610, son père avait exigé qu'il se fît recevoir avocat au parlement de Dijon, et plus tard il voulut lui résigner sa charge de conseiller; mais on ne permit pas qu'un protestant vînt siéger sur les fleurs de lis. Saumaise voyagea, s'arrêtant dans les villes savantes, et plus particulièrem. à Leyde, dont l'université l'avait fait héritier des priviléges conférés à Scaliger. L'éclat de sa réputation le fit alors rechercher des rois. D'abord tout fut employé pour le rappeler en France : titres, pensions, etc., Richelieu ne ménagea rien; il voulait que Saumaise écrivît son histoire : « Je ne sais pas flatter, » répondit le savant. Mazarin échoua à son tour. Le roi de Danemarck l'admit à sa table. Christine, qui lui écrivait en latin qu'*elle ne pouvait vivre sans lui*, le reçut deux fois à sa cour, et ne le rendit qu'aux instances réitérées des académic. de Leyde, qui, disaient-ils, ne pouvaient pas plus *se passer de Saumaise que le monde du soleil*. L'exagération de cette vogue explique sans doute les ridicules qu'on a prêtés aux savans en *us*. Quoi qu'il en soit, la supériorité de Saumaise reste incontestée, et il était victime plutôt qu'acteur dans ces comédies. Charles II le pria d'écrire l'*Apologie de son père*, récemment mort sur l'échafaud, et c'est dans cette circonst. que Milton engagea avec lui une polémiq. peu honorable pour le poète anglais. Sa m., arrivée en 1658, alors qu'il était aux eaux de Spa pour tâcher de rétablir une santé toujours débile, affligea toute l'Europe; on eût dit que la science allait retomber dans les ténèbres. Comme Socrate il avait eu pour compagne une femme dont l'humeur aigre et tracassière rendit, en l'exerçant, sa patience égale à son savoir. De tous ses ouv., qui forment une véritable encycl., nous citerons seulem. celui dans lequel il traite de médecine, jurisprudence, théol., philos., hist., antiquités, langues anciennes, orientales, indou, chinois, etc.; son titre est : *Interpretatio Hippocratei aphorismi de calculo*. La *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne* donne la liste de ses travaux, qui porte à 80 les ouv. imp., à 60 ceux restés en MSs., et au même nombre les ouvrages non achevés.

SAUMIÈRES. V. LANGLADE.

SAUNDERS (NICOLAS). V. SANDERS.

SAUNDERS (JAMES CUNNINGHAM), chirurg. anglais, était déjà renommé lorsqu'il m. subitem. à Londres en 1810, âgé de 37 ans. Son *Traité pratique sur quelques points relatifs aux maladies de l'œil* a été réimp. en 1816, in-8, avec une *notice* sur sa vie, par le docteur Farre.

SAUNDERSON (NICOLAS), aveugle angl. célèb.,

par sa science, né en 1682 à Thurlston (Yorkshire), perdit les yeux lorsqu'il n'était encore âgé que d'un an, par suite de la petite-vérole ; mais, naturellement studieux, et toujours accompagné d'un lecteur infatigable, il obtint de ses autres sens un développement qui le dédommagea en quelque sorte de celui dont il était privé. Bientôt instruit dans les langues et dans plusieurs sciences, mais doué particulièrement du génie des calculs, que fécondait encore son état de cécité par l'absence de toute distraction, il devint un des plus célèbres profess. de mathém. à l'université de Cambridge, et Newton, dont il expliquait la théorie, put admirer lui-même un aveugle donnant de doctes leçons sur la lumière et les couleurs, sur les effets de l'arc-en-ciel, sur la combinaison des verres, etc. On cite des prodiges du secours que lui prêtaient le toucher et l'ouïe dans les observations physiques. Une vie trop sédentaire ne lui permit pas de pousser sa carrière au delà de 1739. Il n'a rien fait imp.; mais on a de lui, outre ses leçons MSs., des *Elémens d'algèbre*, Cambridge, 1740, 2 vol. in-8 ; un *Traité sur les fluxions*, ib., 1756, in-8, auquel on a joint ses *commentaires* (très-estimés) sur les *Principia* de Newton. Sa méthode de calcul par le sens du toucher, décrite dans ses *Elémens*, a été insérée par Montucla, sous le titre d'*Arithmétique palpable*, dans le t. 1er des *Récréations mathématiques.*

SAURIN (Jacques), illustre prédicateur protestant, né en 1677 à Nismes, a été confondu par l'historien de cette ville, Ménard, avec un abbé du même nom, de la même cité, mais d'une autre famille et son aîné, puisque cet abbé publiait en 1691 une trad. franç. des *Hymnes de Santeul* (voir, pour la 3e édit., faussement attribuée à *Saurin de l'académie française*, le *Journal des Savans* de 1699) ; et cette erreur est devenue une calomnie, puisqu'elle le représente comme ayant plus. fois changé de religion. Jacques Saurin était à peine âgé de 9 ans lorsque son père, secrét. perpétuel de l'acad. de Nîmes, s'expatria par suite de la révocation de l'édit de Nantes. Il acheva ses études à Genève, servit comme enseigne dans un corps de réfugiés soutenu par l'Angleterre, se fit ensuite pasteur de l'église Wallone à Londres, et, dès l'année 1700, voyagea dans la Hollande, où il finit par se fixer. A La Haie, pendant 25 ans, il exerça l'honorable emploi, créé pour lui, de ministre extraordinaire des nobles, et c'est dans cette chaire qu'il s'illustra comme orateur sacré. Son éloquence a été comparée à celle de Bossuet, et ses vertus l'auraient fait proclamer le Fénelon des protest. si l'envie ne lui eût prêté quelq. fautes, et suscité des chagrins qui l'ont conduit au tombeau dès l'année 1730. De la *collection* de ses *sermons*, en 12 vol., 5 ont été pub. par lui, et 7 par son fils; elle a été réimp. plus. fois ; la plus estimée est de La Haye, 1749, in-8. On a aussi de lui, outre quelq. ouv. d'éducation et de polémique religieuse : *Discours historiques*, *théologiques et moraux*, etc., 1720, 2 v. in-folio, désignés généralement comme *Bible de Saurin* (continuée par Roques et Beausobre fils, qoi l'ont augmentée de 4 vol.). On a publié plus. compilations sous les titres d'*Esprit de Saurin*, etc.; *Principes*, etc.; *Extraits*, etc.; la plus récente est : *Chefs-d'OEuvre*, ou *Sermons choisis de Saurin*, recueillis par J.-J. Chenevière, Genève, 1824, 4 vol. in-8.

SAURIN (Elie), théol. protest., né en 1639 à Usseaux (Dauphiné), était minist. d'Embrun lorsqu'il fut obligé de quitter la France pour un manque de respect à l'égard d'un prêtre catholiq. portant le saint viatique ; il se rendit en Hollande, devint pasteur d'Utrecht, et acquit de la célébrité par ses démêlés avec le ministre Jurieu. Il m. en 1703. On a de lui : *Examen de la théol. de Jurieu*, La Haye, 1694, 2 vol. in-8 ; *Défense de la véritable doctrine de l'église réformée*, etc., Utrecht, 1697, 3 vol. in-8 ; *Réflexions sur les droits de la conscience*, ibid., 1697, in-8 ; *Traité de l'amour de Dieu*, ib., 1701, in-8 ; *Traité de l'amour du prochain*, ibid., 1704, in-8. — Saurin (Joseph), de l'académie des sciences, frère du préc., né en 1659 à Courtaison (principauté d'Orange), brilla d'abord par son éloquence comme prédicateur protestant. Nommé ministre à Eure (Dauphiné), étant âgé seulement de 24 ans, il réclama les priviléges de ses co-religionnaires avec une violence qui l'obligea de se réfugier en Suisse, où il devint pasteur de Berchier, bailliage d'Yverdun. Il quitta ensuite sa patrie adoptive par suite de disputes religieuses selon lui, mais plutôt, comme on l'a malheureusement prouvé depuis, pour éviter une condamnation déshonorante : il était dominé par la passion du vol. Rentré en France, il abjura sa communion en 1690, et Bossuet, fier d'avoir converti un pasteur, le présenta à Louis XIV, qui fit au nouveau catholique une pension de 1,500 liv. Dès-lors, s'occupant exclusivement de la géométrie, il devint célèbre dans cette science, et ses travaux lui ouvrirent, en 1707, les portes de l'académie des sciences, qui lui dut plusieurs *mémoires* précieux ins. dans son Recueil. Il a aussi travaillé au *Journ. des Sav.* depuis 1702 jusqu'en 1708. Vers cette époque parurent les couplets qui firent le malheur de J.-B. Rousseau. On les attribua d'abord à Saurin, et il en fut absous après six mois de prison. Mais, malgré tout l'éclat de cette affaire, le temps ne semble pas l'avoir justifié, et l'on se plaît encore à plaindre le grand lyrique comme une victime de quelq. intrigans. On a même prétendu, dans la *Bibliothèque historique de la France*, nouv. édit., qu'au moment de sa mort, en 1737, Saurin s'était avoué l'aut. de ces trop fameux couplets ; mais le fait reste sans preuves. — Saurin (Bernard-Joseph), de l'académie française, fils du précédent, né en 1706 à Paris, se fit d'abord recevoir avocat au parlement de cette ville ; mais, lié depuis son enfance avec les plus célèbres littérateurs de l'époque, son goût naturel pour la poésie dramatique se fortifia dans leur société, et il s'y livra bientôt exclusivement. Néanmoins il approchait de sa quarantième année lorsqu'il donna sa prem. comédie, *les Trois Rivaux*, jouée avec succès. Parmi ses autres ouv., qui tous ne furent pas heureux, la tragédie de *Spartacus*, d'un style vigoureux, et l'ingénieuse et piquante comédie des *Mœurs du temps*, lui firent prendre une place distinguée au second rang du Parnasse dramatique. Il faut encore citer son *Beverlei*, tragédie bourgeoise imitée de l'anglais, production anti-classiq., mais restée au répertoire comme une effrayante et salutaire leçon pour les joueurs. Membre de l'acad. française depuis 1761, Saurin mourut en 1781. Ses *OEuvres* ont été rec. en 2 vol. in-8, Paris, 1783, avec une *notice* et une *lettre* de Mme Saurin sur son mari ; et ses *OEuv. choisies*, avec une *notice* par M. Fayolle, ibid., 1812, 1 vol. in-18.

SAURINE (Jean-Pierre), législat. et évêque, né en 1733 à St-Pierre d'Eysus (Basses-Pyrénées), fut d'abord vicaire à Ste-Marie d'Oleron, puis député du clergé de Béarn aux états-génér. de 1789, où il se montra partisan du nouvel ordre de choses. Après la session on le nomma évêque constitutionnel du département des Landes. Rappelé à la convention, il y déclara Louis XVI coupable, vota sa détention jusqu'à la paix, l'appel au peuple et le sursis. Il s'attacha au parti girondin, et, après le 31 mai, fut compris parmi les 72 députés retenus en prison jusqu'à la fin de 1794. Le conseil des Anciens le compta aussi parmi ses membres ; mais ses travaux législatifs se bornèrent à soutenir l'église constitutionnelle. Il fit partie du concile de 1801, et fut appelé l'année suiv. à l'évêché de Strasbourg, qu'il administra jusqu'en 1813, époque de sa m. Les reproches qui pèsent sur sa conduite ont leur source dans son indifférence pour l'ancienne disci-

plino, et surtout dans ses opinions hostiles contre la cour de Rome. Les *Annales de la Religion*, t. 6, 7 et 10, contiennent plus. de ses *opuscules*.

SAUROMATES, nom commun à huit rois du Bosphore cimmérien, et donné aussi à un peuple scythe qui habitait les frontières de leurs états. Ce qu'on sait de plus positif sur ces princes, c'est qu'ils régnaient dans les quatre premiers siècles de l'ère chrétienne et au commencem. du cinquième; que Sauromates VI, dont les prédécess. étaient alliés des Romains, entreprit contre eux une guerre dans l'Asie-Mineure, sous le règne de Dioclétien, lequel chargea Constance Chlore, père de Constantin, d'arrêter les envahissemens des barbares, et qu'un traité de paix termina ces différends, mentionnés par l'emp. Constantin Porphyrogénète. On sait encore que Sauromates VIII, le dern. du nom, périt dans un combat singulier avec un Pharnace, chef des Chersonites, peuple voisin constitué en république. Mais cette espèce de dynastie des Sauromates, dont chaque membre prenait le titre de *grand Roi des Rois du Bosphore*, n'est pourtant guère connue que par l'histoire des médailles, où un seul personnage en représente souvent plusieurs, selon la variété de ses inscriptions. On peut voir ce qui a été dit plus haut touchant les rois de la même contrée qui se nommaient *Rhescuporis*.

SAUROS ou SAURUS, architecte grec. Voyez BATRACHUS.

SAUSSAY (ANDRÉ du), évêque de Toul, né à Paris vers 1589, de parens pauvres qui le firent élever dans un établissement de charité, se distingua par une aptitude studieuse à laquelle il dut son admission dans l'état ecclésiastique. Devenu curé de St-Leu, aumônier et prédicateur du roi, il écrivit pour la mutation de l'évêché de Paris en métropole, et mérita ainsi les dignités de grand vicaire et d'official sous le prem. archevêq., J.-F. de Gondi. Le roi lui donna l'évêché de Toul en 1647. Il m. en 1675, avec la réputation d'un écriv. érudit, mais inexact et peu judicieux. Ses principaux ouv. sont: *le Métropole parisien*, etc., Paris, 1625, in-8; *Martyrolog. gallicanum*, ib., 1638, 2 vol. in-fol.; *de mysticis Galliæ Scriptoribus*, ib., 1639, in-4; *Panoplia episcopalis-clericalis-sacerdotalis*, ib., 1646 et suiv., 3 vol. in-folio. Une *notice* lui a été consacrée dans les *Mémoires* de Niceron, t. 40.

SAUSSAY (CARPEAU du), voyageur, né à Paris vers 1647, d'abord page du duc de Biron, mais tourmenté du désir de visiter des pays lointains, obtint du maréchal de La Meilleraye une commission pour Madagascar. Il s'embarqua en 1663. Son expédition, traversée par des accidens qui prouvèrent sa bravoure, ne fournit rien à la science. Revenu en France, il reçut un grade dans l'artillerie, où il servait encore dans l'année 1722, date de la public. de son *Voyage de Madagascar*, etc., vol. in-12, qui parût, on ne sait pourquoi, sous le nom de *M. de V*.....

SAUSSURE (HORACE-BÉNÉDICT de), célèbre naturaliste, né à Genève en 1740, se distingua dès l'âge de vingt ans dans les sciences mathématiq. et physiques, et bientôt après, ami et compagnon de Haller, il fournit à la botanique d'importantes découvertes. Mais ce sont ses voyages en Angleterre et en France, en Allemagne et en Italie, et surtout ses divers et courageux séjours sur les sommets glacés des hautes montagnes de l'Europe, dont il a le prem. décrit positivem. l'ordre et la nature, qui ont donné de précieuses rectifications aux systèmes de Buffon, et fait faire d'immenses progrès à la minéral. Ses observat. atmosphériq. l'ont porté à inventer ou rectifier des instrum. dont le secours est resté inappréciable. Cet illustre savant, m. en 1799, n'occupa jamais d'autre emploi que celui de profess. à Genève, et cette ville lui doit en partie l'établissem. de la société établie dans son sein pour l'encouragem. des arts. Ses *Voyages* ont été pub., le prem. vol. en 1779, le sec. en 1786, et les deux autres en 1796. Ses *mémoires* ou *dissertations* ont été insér. dans les recueils savans de l'époque, et l'on pourra en avoir l'indicat. en consultant le *Mémoire historique sur sa vie et sur ses écrits*, par Jean Senebier, Genève, an IX (1801), in-8.

SAUTEL (PIERRE JUST), poète latin et religieux de la société de Jésus, né en 1613 à Valence (Dauphiné), et m. à Tournon en 1662, a laissé: *div. Magdalenæ ignes sacri*, Lyon, 1656, in-12; *Lusus poetici allegorici*, ib., 1656 et 1667, in-12, réimprimé avec les *Poésies* de Madelenet, Paris, 1725 et 1752, in-12, et trad. en franç. par Coupé, dans les *Soirées litt.*, t. 12; *Annus sacer poeticus*, etc., Lyon, 1665, in-16, et Paris, 1675, in-8.

SAUTREAU DE MARSY. V. MARSY.

SAUVAGE (DENIS), sieur du Parc, grammairien et traducteur, né à Fontenailles (Brie), et m. vers 1587, fut nommé historiographe de Henri II, et ne laissa que le projet d'un traité sur la manière d'écrire l'histoire. Comme grammairien, il tenta quelques innovat. de peu d'importance. On prétend que la langue lui doit le mot *jurisconsulte*. Mais, comme traducteur, il a publié plusieurs ouvrages, entre autres: l'opuscule de Plutarque des *Vertus et notables faits des femmes*, Lyon, 1546, in-8; la *Circé* de J.-B. Gelli, ib., 1550, in-8, et la *Philosophie d'amour* de Léon Hébreu, ibid., 1551, in-8 (ces deux traductions ont été réimprimées plusieurs fois); l'*Histoire* de son temps, de Paul Jove (Giovio), ibid., 1552, in-fol. Il s'est fait aussi l'éditeur des *Annales et Chroniques* de Nicole Gille, des *Mémoires* de Philippe de Comines, des *Chroniques* de Froissart, de Monstrelet, etc.: ces édit. ont été effacées par celles qu'a pub. M. Buchon.

SAUVAGÈRE (FÉLIX-FRANÇOIS LE ROGER D'ARTEZET DE LA), né en 1707 à Strasbourg selon les uns, et selon d'autres à Chinon (Touraine), dont sa famille était originaire, fut à la fois officier du génie et savant archéologue. Partout où le conduisait sa profession militaire, il explorait le pays en faveur d'une science que lui faisait aimer l'approbation du comte de Caylus et de dom Calmet. Il mourut en 1781. Ses dissertations, d'abord publiées séparément et à ses frais, avaient été réunies par lui en 2 vol., avec des planches: *Recueil d'antiquités dans les Gaules*, Paris, 1770, in-4; *Recueil de dissertations* ou *Recherches historiques*, etc., ibid., 1776, in-12.

SAUVAGES DE LA CROIX (FRANÇOIS BOISSIER DE), botaniste et médecin célèbre, né en 1706 à Alais (Gard), étudia à Montpellier, et fut reçu docteur dès l'année 1726. On avait remarqué le sujet de sa thèse comme bachelier: *l'Amour peut-il être guéri par les plantes?* Son séjour à Paris, en 1730, ne fut d'abord marqué que par des compositions légères insérées dans le *Mercure*. Bientôt il se fit connaître par une ingénieuse et savante classification des maladies dans le genre de celle des plantes. En 1731 il obtint, dispensé du concours, la chaire de médecine de Montpellier, et quelques années après il remplaça Fitz-Gérald dans la chaire de botanique. Ses nombreux travaux, qui se succédèrent avec rapidité, l'associèrent à toutes les académies et sociétés savantes de l'Europe, et Linnée lui-même adopta sa *Nosologie* pour le texte de ses leçons à Upsal. Son zèle et son humanité comme méd. ne le firent pas moins admirer que son vaste savoir. Il mourut en 1767. Ses *Mémoires* et *Dissertations*, insérés en partie dans le Recueil de la société des sciences de Montpellier pour les années 1743 et 1745, se trouvent aussi dans les rec. sav. de div. pays, et parmi ses autres ouvrages, dont plus. ont été réimprimés ou traduits en divers langues, nous citerons seulement: *Nosologia methodica sistens morborum classes*, etc., 5 vol in-8, édition de Leipsig, 1797, augmentée par G.-F. Daniel; trad. en français par Gouvion, Lyon, 1772,

10 vol. in-12; ses *Chefs-d'œuvre*, réunis par Gilibert, 1771, Lyon, 2 vol. in-12. Son *éloge*, par de Ratte, a eu plusieurs éditions.

SAUVAGES (Pierre-Augustin BOISSIER de La CROIX de), naturaliste et grammairien languedocien, frère du précédent, né à Alais en 1710, étudia d'abord la théologie, mais n'embrassa l'état ecclésiastique qu'à l'âge de 60 ans. Il mourut en 1795. On lui doit : *Observations de lithologie pour servir à l'histoire du Languedoc*, etc., et *Memoire sur la mine de vitriol de Saint-Julien*, etc., insérés dans les Recueils de l'académie des sciences de Montpellier et de celle de Paris ; *l'Art d'élever les vers à soie*, *Culture du mûrier*, *Observations sur l'origine du miel*, etc., nouvelle édit., 1 vol. in-8, 1788 ; *Dictionnaire languedocien*, 3e édit., Alais, 1820, 2 vol. in-8, avec des *augmentations* et une *Notice* sur l'auteur, par M. d'Hombres-Firmas, son petit-neveu.

SAUVAL (Henri), hist., né à Paris vers 1620, avait obtenu la communication des archives et du trésor des chartes pour le grand ouvrage qu'il méditait; mais il m. vers 1670, laissant, après 20 années de travail, 9 vol. in-folio manuscrits, qui furent corrigés par un de ses amis, Rousseau, auditeur des comptes, et c'est encore un autre qui le publia en 1724, 3 vol. in-fol., sous ce titre : *Histoire et Recherches sur les antiquités de Paris*, ouvrage très-curieux : on a retiré du troisième volume un morceau intitulé : *les Amours des rois de France*, pour le joindre aux *Galanteries des rois de France* (par Vanel), réimp. souvent, notamment en 1753, 3 vol. in-12.

SAUVÉ (Jean). V. Noue.

SAUVES (Charlotte de BEAUNE SAMBLANÇAY, dame de), maîtresse de Henri IV, née en 1551, était dame d'atours de Catherine de Médicis, lorsque le roi de Navarre s'éprit de sa beauté, qui égalait son esprit. On lui donne aussi, et à la même époque, le duc d'Alençon pour amant. Veuve du baron de Sauves, elle épousa François de La Trémoille, premier marquis de Noirmoutier, et conserva au moins du dévouement pour le Béarnais, qu'elle instruisait des trames dirigées contre lui ou les siens. Le duc de Guise n'en obtint pas moins ses bonnes grâces ; et des sav. ont discuté la question de savoir si c'était avec elle ou avec la princesse Porcienne que le duc avait passé la nuit qui précéda son assassinat à Blois. L'indulgence du gr. Henri en amour lui fit conserver de la bienveillance pour la marquise de Noirmoutier, qui m. en 1617.

SAUVEUR (Joseph), célèbre géomètre de l'académie des sciences, né à La Flèche en 1653, disgracié de la nature sous les rapports de l'ouïe, de la parole et de la voix, est un des hommes qui ont fait faire le plus de progrès à la science musicale. Il s'était montré mécanicien dans les jeux de son enfance, mais ennemi des études classiques, et, sans maître, il devina plutôt qu'il n'apprit les élémens des sciences exactes. La lecture d'Euclide, dont il expliqua les six premiers livres en un mois sans aucun secours étranger, et ensuite les leçons du physicien Rohault décidèrent de sa fortune, qu'il commença en donnant des leçons pour subsister à Paris, où ses parens l'avaient abandonné à lui-même. Mais, ayant eu le bonheur de rencontrer mad. de La Sablière, il profita de son inépuisable bienveillance pour les gens instruits. Dès-lors le chemin du jeune géomètre fut rapide. Le prince Eugène, depuis si fameux, voulut recevoir de ses leçons. En 1680, il obtint la place de maître des mathématiques des pages de la dauphine, et en 1686 la chaire du collége royal de France. Devenu un des commensaux de la maison de Condé à Chantilly, et voulant aussi traiter de l'art des fortifications, il se rendit au siége de Mons en 1691, et visita toutes les places de la Flandre. L'académie des sciences l'appela dans son sein en 1696, et c'est alors qu'il ajouta à ses travaux utiles, mais connus, une branche toute nouvelle dans la plus agréable des sciences. On lui doit l'*acoustique musicale*, avec tous les développemens qui en sont la conséquence. Ses *mémoires* et *dissertations* à ce sujet sont dans le Recueil de l'académie des sciences, années 1700 à 1713. Il mourut en 1716. — L'abbé Sauveur, son fils, est auteur d'un *Calendrier perpétuel contenant les années grégor. et jul.*, accueilli favorablement de l'académie des sciences.

SAUVIGNY (Edme-Louis BILLARDON de), homme de lett., né vers 1730 près d'Auxerre, d'abord lieut. de caval., puis garde-du-corps du roi de Pologne Stanislas, s'était alors distingué par quelq. *poésies* légères. Se livrant ensuite tout entier à son goût pour les lettres, il se montra écrivain fécond dans plusieurs genres, et ne s'éleva dans aucun. Il a été censeur royal, ennemi des philosophes, et plus tard leur disciple Capitaine de vétérans et employé au ministère de l'intérieur pendant la révolution, il compta aussi parmi les lecteurs du lycée républicain, où, d'après le témoignage de Millin (*Magasin encyclopédique*), on applaudit plus. de ses *Fables*. Il disparut de la scène litt. long-temps avant sa m., arrivée en 1809. Nous citerons, entre ses poésies : *la Religion révélée*, poème en réponse à celui de *la Relig. natur.* par Voltaire, Genève (Paris), 1758, in-8 ; *Odes anacréontiques*, Paris, 1762, in-12, réimp. De tous ses ouvrages dramatiques, on n'a représenté avec succès que la *Mort de Socrate*, tragédie en 3 actes, 1763. Plus heureux prosateur, il a donné : *Histoire amoureuse de Pierre-le-Long et de sa très-honorée dame Blanche Bazu*, Londres (Paris), 1765, in-8; réimp., ibid., 1768, avec un *Discours sur la langue française*, etc ; nouvelle édition, sous ce tit. : *l'Innocence du premier âge en France* ou *Histoire*, etc., Paris, 1778, in-8 ; réimp., ibid., 1795, in-12. On a encore de lui, outre des opuscules polémiques, compilations, etc. : *Essais historiq. sur les mœurs des Français*, Paris, 1785-92, 10 vol. in-8.

SAVAGE (Richard), céléb. poète anglais, né à Londres en 1698, fruit de l'inconduite d'une comtesse de Macclesfield, qui se montra pour lui la plus horrible marâtre, sembla vouloir justifier une telle origine par les déréglemens de sa vie privée. Ses talens lui firent souvent d'illustres protecteurs. Pope l'honora de son amitié et de ses bienfaits. Mais, après avoir abusé de tout l'intérêt qu'on lui portait, il mourut prisonn. pour dettes à Bristol, âgé seulement de 46 ans (1743). Il avait travaillé avec succès pour le théâtre. Celui de ses poèmes qui retrace son origine et ses malheurs d'une manière ingénieuse et pathétique eut 5 éditions consécutives ; il est intitulé *le Bâtard*, etc. Ses *OEuvres* ont été recueillies en 2 vol. in-8, 1777, avec ses *Mémoires*, par le doct. Samuel Johnson. Ces *Mémoires*, d'abord publiés en 1744, font partie des *Vies des poètes angl.* — John Savage, théologien anglais, m. en 1747, avait été élevé à Cambridge. On cite de lui : *the turkish History*, 2 v. in-8 ; *Letters of the ancients*, etc.

SAVARESI (André), médecin et minéralogiste, né à Naples en 1762, mort en 1810, avait pub. : *l'Arte di far parlare i muti*, Naples, 1785, in-8 ; *Piano d'un corso di studj diretto a perfezionare la medicina*, ibid., 1788, in-8; *dell' Influenza della traspirazione de' Vecchi su i Giovani*, etc., ibid., 1789, in-8; *Lettre à M. Fourcroy sur la métallification des terres*, Chemnitz, 1790, in-8; *Lettera su i volcani*, etc., Naples, 1798, in-8; *Rapporto sopra un viaggio mineralogico nelle Calabrie*, etc., 2e édition, ibid., 1807, in-8 : *Sulla Miniera d'oro di Nagyag*, etc., 1808, in-8. Il a laissé entre les mains de son frère des *manuscrits* dont on attend la publicat., comme précieux pour la minéralogie.

SAVARON (Jean), magistrat et hist., né à Cler-

mont-Ferrand vers 1550, était lieutenant-gén. de la sénéchaussée d'Auvergne, lorsqu'il fut député du tiers-état de cette province aux états-gén. de 1614, où l'on remarqua son éloquence et son courage pour le maintien des droits qui lui avaient été confiés. Il mourut en 1622. On lui doit quelques éditions d'auteurs anciens, et un gr. nombre d'ouvrages dont la liste se trouve dans le t. 17 des *Mémoires* de Niceron. Voici les principaux : *Trnité contre les masques*, 3e édit., Paris, 1611, in-8, augmenté; *Traité contre les duels*, etc., ib., 1610, in-8; *Traité de l'épée franç.*, Paris, 1620, in-8; *Trnités* (deux) *de la souveraincté du roi et de son royaume*, ib., 1615, in-8, *Chronologie des états-généraux*, etc., depuis 422 jusqu'en 1605, Paris, 1615, in-8, réimp. en 1788, in-8; *Trnité de l'annuel et vénalité des chnrges*, ibid., 1615, in 8; *de la Sainteté du roi Clovis*, Paris, 1622, in-4; réimp. par Lenglet-Dufresnoy, dans le *Plan de l'histoire de la monarchie française*.

SAVARY (JACQUES), négociant célèbre, né à Douai (Anjou) en 1622, avait acquis une fortune considérable dans le commerce, lorsqu'il obtint du surintendant Fouquet la ferme des domaines de la couronne. La chute de son protect. lui fit perdre sa charge et une grande partie de ses mises de fonds. *Père de douze enfans vivans*, il avait droit aux secours accordés à cette position par l'ordonnance de 1666 : elle ne lui fut cepend. pas appliquée; mais le chancelier Séguier le dédommagea, en le faisant adjoindre au conseil chargé de la révision des règlemens sur le commerce, et la part qu'il prit à l'ordonnance de 1673 fit désigner cet acte comme le *Code Savary*. Il mourut en 1690. On lui doit le *parfait Négociant*, etc., et *Pnrères*, ou *Avis et Conseils*, etc., ouvrages importans, qui font encore autorité dans les discussions commerciales. Ces deux ouvrages, que Savary lui-même avait réunis en un seul, souvent corrigés et augmentés par lui ou par ses fils, ont encore eu depuis un gr. nombre d'éd., avec la *vie* de l'aut. *Le pnrfait Negociant* a été trad. en plus. langues. La dern. éd. franç. est de Paris, 1800, 2 vol. in-4. — SAVARY DES BRULONS (Jacques), fils du précédent, né en 1657, s'attacha également à la science du commerce, et obtint du ministre Louvois, en 1686, l'emploi d'inspecteur-gén. de la douane de Paris. On lui doit l'idée et la prem. classification du *Dictionn. univ. de commerce*, auquel son frère travailla avec lui; mais il mourut avant de l'avoir achevé en 1716. — SAVARY (Louis-Philémon), son frère, né en 1654, se consacra à l'état ecclésiastique et aux lettres, sans cependant abandonner le grand ouvrage commencé avec le précédent. Prédicateur et écrivain distingué, il reçut un prix d'éloquence à l'académie française en 1679, pour un *Discours sur la vraie et la fausse humilité*, imp. dans le Recueil de l'académie. Le *Dictionnaire universel de commerce* parut sous ses auspices en 1723, 2 v. in-fol. A sa mort, en 1727, il laissa un *Supplément*, publié en 1730, et depuis fondu dans le *Dictionnaire*, lequel fut réimp. et même traduit en anglais, Londres, 1757, 2 vol. in-fol. La meilleuro édit. française est celle de Copenhague (Genève), 1759-66, 5 vol. in-fol., augmenté par Cl. Philibert.

SAVARY (NICOLAS), voyageur et savant distingué, né en 1750 à Vitré (Bretagne), partit pour l'Egypte en 1774, observa ce pays pendant 5 ans, parcourut ensuite l'Archipel grec, fit un séjour de 15 mois dans l'île de Crète, et, rentré en France dans l'annéo 1781, publia plusieurs ouvrages qui sont restés très-estimés. Sa m. prémat. en 1788 eut pour oause le profond chagrin qu'il ressentit de la critique, souvent injuste, qu'un Allemand fit de ses écrits. On lui doit : *le Coran*, *trnd. de l'arabe, accompagné de notes et précédé d'un abrégé de la vie de Mahomet*, Paris, 1783, 2 vol. in-8, réimp. en 1798, et en 1826, 2 vol. in-18, avec une *notice* sur Mahomet, par Collin de Plancy; *Morale de Mnhomet*, etc., ibid., 1784, in-12 et in-18; *Lettres sur l'Egypte*, etc., Paris, 1788-89, 3 v. in-8, réimp. en l'an VII (1798), et trad. en plusieurs langues; *Lettres sur la Grèce*, Paris, 1788, 1 vol. in-8; réimp. en 1798, trad. en allemand et en anglais; ouvrage posthume, ainsi que les suivans : *Amours d'Anns Eloujoud et de Ouardi*, conte traduit de l'arabe, Maestricht (Paris), 1789, in-18, trad. en allemand; *Grammaire de la langue arabe vulgaire et littérnle*, Paris, 1813, in-4, imp. par ordre du gouvernement et revue par Langlès.

SAVARY (AUGUSTE-CHARLES), médecin, né à Paris en 1776, élève de Bichat, se montrait digne d'un tel maître, lorsqu'en 1814, à Paris, donnant ses soins à des indigens attaqués du typhus, il succomba lui-même sous cette affection. En 1807, il avait travaillé à la *Bibliothèque médicale*. La rédaction du *Journal de médecine*, etc., lui fut confiée en 1808. Il succédait à MM. Corvisart, Leroux et Boyer. Il a donné en 1813 une nouvelle édition, augmentée, de la *Médecine légale* de Béloe. Il a commencé le *Dictionnaire de médecine* avec Nysten. Plusieurs articles de lui sont insérés dans le *Dictionnaire des sciences médicales*, tels qu'*nnatomie*, *convulsion*, *asphyxie*, etc. Une *notice* lui a été consacrée par M. Lullier-Winslow dans le *Journal de médecine*, pour 1815.

SAVARY (FRANÇOIS). V. BREVES.

SAVASTANO, poète latin, de la société de Jésus, né à Naples en 1657, et m dans la même ville en 1717, avait mis en vers les *Elémens de botaniq.*, Naples, 1712; réimp. et trad. en ital. sous ce tit. : *qnattro Libri delle cose botaniche colla traduzione in verso sciolto italiano di G. Bergamini*, in-8, avec planches, Venise, 1749.

SAVERIEN (ALEXANDRE), mathématicien et littér., né à Arles vers 1720, d'abord garde de l'étendard à Marseille, fut nommé à 20 ans ingén. de la marine, consacra toute sa vie à des trav. utiles, et n'en obtint aucune récompense. On lui doit le projet de l'académie de marine établie à Brest en 1752. Il mourut à Paris, obscur et octogénaire, en 1805, après avoir publié un grand nombre d'ouv., entre autres : *nouvelle Théorie de la manœuvre des vaisseaux*, 1745; *nouvelle Théorie de la mâture*, 1747; *l'Art de mesurer sur mer le sillage du vaisseau*, 1750; *Dictionn. universel de mnthématiques et de physique*, avec 101 planches, Paris, 1753, 2 vol. in-4; *Dictionnaire historique*, *théorique et prntique de marine*, ibid., 2e édit., 1781, 2 vol., in-8; *Histoire des philosophes nnciens*, Paris, 1771, 5 vol. in-12, fig.; *Histoire des philosophes modernes*, 1762-69, in-4 et in-12, 8 v., avec portraits, par François; *Hist. des progrès de l'esprit humain dans les sciences*, etc., 1766-78, 4 v. in-8. On lui doit encore une édition du *Dictionn. d'architecture* de Daviler, 1755, avec addit. Ses autres ouv. sont indiqués dans *les Siècles* de Desessarts et la *France littér.* d'Ersch.

SAVERY (ROLAND), peintre de paysages, né à Courtrai, en 1576, de *Jacques Savery*, peintre sans réputation, étudia différens genres et sous son père et sous son *frère aîné;* mais il eut la sagacité de choisir celui qui convenait à son talent, et se fit une assez haute renommée dans le *pnysage*, pour que l'empereur Rodolphe, le prenant sous sa protect., l'envoyât copier les plus belles vues du Tyrol. Les tableaux dont il orna la galerie impériale de Prague ont été gravés par G. Sadeler. Avant 1815, le musée du Louvre possédait 4 de ses ouvrages, entre autres : *le Paradis terrestre* et *Jésus-Christ sur le mont Thnbor*. Il mourut à Utrecht en 1639. — SAVERY (Jean), son neveu et son élève, né à Courtrai vers 1580, apprit aussi la gravure sous Hans Boll, et se distingua dans cette partie. On cite de lui quelques *paysages* à l'eau-forte, et surtout une *Chasse au cerf*. Il mourut à Amsterdam.

SAVIARD (Barthélemi), chirurgien de Saint-Côme, né en 1656 à Marole-sur-Seine, m. en 1702, maître chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Paris, où il avait pratiqué pendant 17 ans, eut une grande réputation comme lithotomiste, et fut surtout un observateur habile. Sa longue pratique lui avait permis de recueillir beaucoup de faits, qu'il consigna dans une sorte de journal. Ce manuscrit a été mis en ordre et publié par les soins de Devaux, sous le tit. de *nouveau Recueil d'Observations chirurgicales*, Paris, 1702, in-8.

SAVIGNY (Christophe de), savant, que quelques personnes ont regardé comme le prem. encyclopédiste, prétendant même que Bâcon lui avait emprunté l'idée de son *Arbre encyclopédique*, est né vers 1540 dans un château du Rhetelois (Ardennes), qui portait son nom. L'ouvrage qui lui a mérité cet éloge est intitulé : *Tableaux accomplis de tous les arts libér.*, etc., Paris, 1619, 2e édit., in-fol. de 37 p., dont 18 imprimées et 19 gravées en bois, d'après les dessins de J. Cousin. La Bibliothèque du Roi possède un exemplaire de cet ouvrage, très-curieux. Une note de M. Brunet, dans son *Manuel du libraire*, expose la polémique à laquelle il a donné lieu. Un autre trav. de Savigny, cité par Lacroix du Maine, mais non publ., avait pour tit. : l'*Onomasticon des mots et dictions de chacune chose*, etc.

SAVILE (Henri), savant anglais, né à Bradley (Yorkshire) en 1549, fut procureur de l'université d'Oxford et prevôt du collége d'Eton. La reine Elisabeth reçut de lui des leçons de grec et de mathématiques, et le roi Jacques Ier, qui le créa chevalier, voulait en outre lui confier des charges publiques; mais le profess. refusa par attachement pour les lettres, qu'il protégea de ses conseils et de sa fortune. Il fonda une chaire de géométrie et une autre d'astronomie à l'académie d'Oxford, et fit imprimer à ses frais une édition grecque fort estimée des *OEuvres de saint Chrysostôme*. Il mourut au collége d'Eton en 1622. Sa traduction anglaise de l'*Histoire* de Tacite, avec la *Vie d'Agricola* et des *notes*, était accompagnée d'un *Traité sur la milice des Romains*, traduit en latin par Marq. Freher, et imprimé séparément, Heidelberg, 1601, in-8, et Amsterdam, à la suite des *notes*, trad. par Is. Gruter, 1649, in-12, Elzevir. On a encore de lui : *rerum anglicarum Scriptores post Bedam præcipui*, Londres, 1596, et Francfort, 1601, in-fol.; *Oratio coram reginâ Elizabethâ Oxoniæ habita, anno* 1592, Oxford, 1658, in-4; *Prælectiones XIII in principium elementorum Euclidis*, ibid., 1621, in-4. Il laissa en outre quelques *manuscrits* et *notes* mentionnés par Antoine Wood, *Hist. univ. oxoniensis*. — Savile (Henri), surnommé *le Long*, autre savant anglais, qu'on suppose né à *Shawill* (Yorkshire) vers 1568, mourut à Londres en 1617, laissant une copie de la *Chronique* d'Asser, imp. en 1602 et 1691.

SAVILE. V. Halifax.

SAVINE (Charles LAFONT de), évêque de Viviers, né à Embrun en 1742, embrassa les principes révolutionn. avec une telle exaltation qu'il crut devoir, en 1791, remettre ses pouvoirs aux électeurs de son département, qui le réintégrèrent dans ses fonctions. En 1793, il abjura l'épiscopat, et en déposa les insignes en se livrant à des déclamations blasphématoires. Cette conduite ne put le soustraire à quelques accusations politiques : il fut arrêté et remis en liberté après le 9 thermidor. Il voulut alors reprendre ses fonctions d'évêq.; mais l'aliénat. de son esprit s'étant bientôt prouvée par une foule d'actes bizarres, on le retint enfermé à Charenton pend. plus. années. Il guérit et revint à Embrun, se rétracta, s'humilia, et m. en 1814. Sa conduite est détaillée dans des *Lettres sur l'etat du diocèse de Viviers*, par M. l'abbé Vernet, supér. du séminaire de cette ville, publ. vers 1800.

SAVIOLI (Louis-Victor), poète et historien italien, né à Bologne en 1729, fut entraîné dans les révolutions de sa patrie, et, s'attachant tour à tour aux famill. patriciennes. et à la répub., il s'éleva contre les réformes, traita avec le direct. de France, et devint membre du corps législatif de Milan. Il accepta ensuite une chaire de diplomatie à l'université de Bologne, où il mourut en 1804. Il avait donné : *Amori* (recueil de pièces anacréontiques), réimp. plus. fois, notamment par Bodoni, 1795, in-4 et in-16, et 1802, in-4; *Annali Bolognesi*, depuis l'an de Rome 363 jusqu'à 1220 de J.-C., 4 part. en 2 gr. vol. in-4, Bassano, 1784; *Tacito* (le 1er. volume seulement), avec le *texte*, Parme, Bodoni, 1804, in-4.

SAVOIE (la), petite contrée montagneuse enclavée entre la France, l'Italie et la Suisse, bornée au nord par le lac de Genève, à l'est par les Alpes, à l'ouest par le Rhône, fut depuis le 11e jusqu'à la fin du 18e S. une souveraineté distincte, d'abord avec le titre de comté, puis sous celui de duché. Comprise autrefois dans la division de territoire que les Romains nommaient Gaule narbonnaise, la Savoie (*Sabaudia*) avait long-temps maintenu son indépendance par le courage de ses montagnards, notamment les Allobroges; et, lors des premières guerres puniques, son alliance fut recherchée par les Carthaginois contre les Romains, qui enfin la subjuguèrent. Lorsqu'en 1713 Victor-Amédée, dern. duc de Savoie, fut couronné roi de Sardaigne, le comté devint partie intégrante du nouveau royaume (V. Sardaigne). En 1792, la Savoie fut envahie par les troupes de la républiq. française, qui y furent accueillies avec enthousiasme, tandis que le Piémont et Gênes se préparaient à une résistance opiniâtre. Cet ancien duché, réuni à la France par suite de la cession qu'en exigea Bonaparte de Victor-Emmanuel, comme condition du traité de paix signé à Paris par les plénipotentiaires de ce prince (26 floréal an IV, — 15 mai 1796), forma le départem. du Mont-Blanc et une partie de celui du Léman. Après les évènemens de 1814, la Savoie fut comprise dans la nouvelle formation des états sardes. C'est en gr. partie sur la foi des généalogistes que repose l'histoire des comtes et ducs de Savoie. Ils se sont succédé dans l'ordre suivant :

COMTES.		DUCS.	
Humbert Ier règne (avec Amédée Ier, son fils) jusqu'en	1048	Amédée VIII. (v. Félix V, pap.)	1440
Oddon	1076	Louis	1465
Amédée II	1080	Amédée IX	1472
Humbert II	1103	Philibert	1482
Amédée III	1149	Charles Ier	1489
Humbert III	1188	Charles II	1496
Thomas Ier	1233	Philippe II	1497
Amédée IV	1253	Philibert II	1504
Boniface	1263	Charles III	1553
Pierre	1268	Emmanuel-Philib.	1580
Philippe Ier	1285	Charles-Emman.	1630
Amédée V	1323	Victor-Améd. Ier	1637
Edouard	1329	Franç.-Hyacinthe	1638
Aimon	1343	Charles-Emmanuel II	1675
Amédée VI	1383	Victor-Amédée est proclamé roi de Sardaigne en	1713
Amédée VII	1391		

Suivent les notices de ceux des personnages ci-dessus à qui il n'en a pas été consacré sous leurs noms particuliers :

SAVOIE (Humbert Ier de), dit *aux Blanches Mains*, paraît être issu d'une famille saxonne. On place sa naissance vers 990, et sa m. vers 1048. Le roi de Bourgogne Rodolphe III et l'emper. Conrad-le-Salique, qu'il servit tour à tour dans l'administration et dans les armes, lui donnèrent le

titre de comte et une partie des territ. restés à la maison de Savoie, dont il est regardé comme le fondateur. Son père, nommé Bérold, possédait déjà quelques établissemens dans ce pays, car il y avait déjà fait bâtir le fort de Charbonière en Morienne. Au surplus, tant de doutes s'élèvent sur cette origine, que nous renverrons à l'*Histoire généalogique de la roy. maison de Savoie*, par Guichenon, Lyon, 1660, in-fol. — HUMBERT II, *le Renforcé*, ayant prêté le secours de ses armes aux Tarentinois, qui voulaient secouer le joug d'Aimeri, seigneur de Briançon, reçut la soumission volontaire de toute la Tarentaise. Plus tard il hérita d'Adélaïde, son aïeule, l'ancien marquisat de Suze, et devint ainsi l'un des plus riches feudataires de l'empire. Sa souveraineté s'étendait à la même époque sur le pays de Vaud, le Chablais et une partie du Valais. Gisle ou Gisèle, dont il avait eu, entre autres enfans, Amédée III, qui lui succéda, se remaria dans la suite à Guillaume III, marquis de Montferrat. — HUMBERT III, compté au nombre des saints, était fils d'Amé ou Amédée III, et naquit en 1136 au chât. de Veillane en Piémont. Confié aux soins du St év. de Lausanne Amédée d'Hauterive, il passa la plus grande partie de sa vie dans les monastères, qu'il ne manqua pas d'enrichir, et particulièrement dans celui de Hautecombe. Il eut toutefois des guerres à soutenir. En 1153 il battit devant Montmélian le dauphin du Viennois Guigues VII. Plus tard, s'étant attaché au parti d'Alexandre VI contre l'empereur, il guerroya avec des chances div., mais toujours avec une grande animosité. Frédéric Barberousse, en livrant Suze aux flammes, n'avait pas épargné les archives de la maison de Savoie en 1174. L'année suivante Humbert vengea cet affront en s'emparant de Turin. Le Piémont, théâtre de ces sanglantes contestations, fut totalement ravagé en 1187 par l'emp. Henri IV, et le chagrin qu'en ressentit Humbert le conduisit à la tombe. Il m. à Chambéry le 4 mars 1188. Ce prince, qui avait voulu se faire moine à l'abbaye d'Aulps, fut marié quatre fois. Il eut de Béatrix de Vienne, sa 3e femme, un fils, THOMAS Ier, qui lui succ. à 11 ans; il m. à Aoste en 1233, après avoir pris une part très-active dans la querelle de l'empire et du saint siége, comme allié de Frédéric II, qui le créa vicaire impérial en Piémont. C'est sous le comte Thomas que Chambéry devint la capitale de la Savoie. — BONIFACE, fils et success. d'Amédée IV, né en 1244 à Chambéry, n'avait que 9 ans à la mort de son père. Pendant sa minorité, qui fut signalée par une révolte des bourgeois de Turin et par les entreprises faites contre plusieurs villes du Piémont par Charles d'Anjou, la régence demeura à Thomas de Savoie, comte de Flandre, oncle du jeune comte de Savoie. Ce dernier, que ses inclinations chevaleresques et sa vigueur de corps avaient fait surnommer *Roland*, vint en 1263 mettre le siége devant Turin, fut fait prisonnier, et mourut peu de mois après dans la prison où on l'avait jeté. — Le comte PIERRE, surnommé *le Petit-Charlemagne*, 7e enfant de Thomas Ier et oncle du précéd., auquel il succéda au préjudice des fils de son frère aîné, le comte de Flandre Thomas, était né en 1203 au château de Suze, et avait su accroître considérablement son faible apanage, qui d'abord ne consista qu'en quelques châteaux dans le Bugey et le Chablais, avec le tit. de comte de Romont. Après le mariage de Henri III d'Angleterre avec Léonore de Provence, il s'était rendu près de ce monarque, et au bout de 9 ans, pendant lesquels il avait fait payer chèrement ses bons offices, il était revenu en Savoie pourvu des comtés de Richemont d'Essex; enfin il était légataire des droits d'Ebal, fils du comte de Genevois, et étendait de jour en jour ses possessions dans le pays de Vaud. A peine eut-il été reconnu comte de Savoie, qu'il alla châtier Turin de son insurrection: ce fut à la fois venger la m. de Boniface et reprendre la proie qui lui avait échappé. La même année Pierre passa pour la troisième fois en Anglet. Il s'y fit délivrer par son neveu Richard, duc de Cornouailles et l'un des prétendans à l'empire, des diplômes confirmant ses conquêtes, et même de nouveaux priviléges. Enfin il obtint de l'emper. la cession de l'héritage du comte de Kybourg, son beau-frère, qui bientôt lui devait être contesté. A sa m., qui eut lieu en 1268 au château de Chillon (pays de Vaud), le comte Pierre, qui n'avait eu d'Agnès de Faucigny qu'une fille nommée Béatrix, laquelle était mariée à Gui, dauphin de Viennois, laissa ses états à PHILIPPE Ier, son frère. — Celui-ci, né à Aiguebelle en 1207, était le 8e des 14 enfans de Thomas. Il avait été d'abord prevôt de Bruges, évêque de Valence, archevêque de Lyon, et avait renoncé à ces bénéfices pour épouser, en 1267, Alix, héritière du comté de Bourgogne. Après avoir langui 10 ans malade d'hydropisie, il mourut en 1285 à Rossillon, en Bugey, ayant institué son hérit. Amé ou Amédée V (*v.* ce nom), le second des 3 fils de ce Thomas, qui avait été régent du comté pendant la minorité de Boniface, et dont la famille avait été injustement exclue de la succession de ce dern. — EDOUARD, dit *le Libéral*, fils d'Amé V, né en 1284 à Baugé, en Bresse, fit ses prem. armes en Flandre sous Philippe-le-Bel, eut la régence du comté de Savoie pendant l'expédition de son père en Italie, et succéda à ce dern. en 1323. Il soutint avec des chances variées la contestat. déjà engagée avec le comte de Genevois, dauphin du Viennois, fut réduit à suspendre cette guerre, vint alors combattre sous les drapeaux du roi de France, se signala à la bataille de Montcassel, et m. à Gentilly, près Paris, en 1329, après avoir fait sa paix avec le dauphin Guigue VIII (*v.* ce nom). Edouard avait autorisé les Juifs à s'établir en Savoie: c'est lui aussi qui le prem. purgea l'administrat. de la justice du mode infâme des amendes comme compensat. de la plupart des crimes. — AIMON, dit *le Pacifique*, son successeur, était le 2e fils d'Amé V. Il eut bientôt à soutenir les attaques du dauphin du Viennois, Guigue VIII, qui s'était fait le défenseur des prétentions de Jeanne de Savoie sur l'héritage d'Edouard. La m. de Guigue rétablit la paix. Aimon fournit en 1340 des troupes à Philippe de Valois, et combattit à leur tête dans la guerre que le monarque français soutenait contre l'Anglet. Mais, de retour dans ses états, il y fit plusieurs fondations pieuses, et s'appliqua surtout à régler l'administration de la justice. La capitale de la Savoie lui dut l'établissem. d'une cour supérieure de justice permanente (1329). Ce prince, qui m. à Montmélian en 1343, laissait 4 enfans légit. et 6 natur. Amé VI, l'aîné des prem. lui succéda. — V. AMÉDÉE VI, VII et VIII.

SAVOIE (LOUIS, 2e duc de), né à Genève en 1403, administra d'abord le duché avec le titre de prince de Piémont, et ne ceignit la couronne ducale qu'en 1440, lorsqu'Amédée VIII, son père, eut accepté la tiare. L'un de ses prem. actes de souveraineté fut de livrer à des juges l'ancien minist. Guillaume de Bolomier, qui s'était rendu odieux à toute la nation. Lors de la guerre qui s'alluma dans toute l'Italie au sujet de la succession de Philippe-Marie Visconti (1447), Louis faillit à ranger sous sa domination les Milanais, qui redoutaient davantage celle de François Sforza: son irrésolution lui devint fatale, et, par suite de son manque d'énergie, il se trouva engagé à la fois dans beaucoup de mauvaises affaires. Ses enfans eux-mêmes et notamment Philippe, comte de Bresse, lui inspirant des craintes, il vint se jeter dans les bras de Louis XI, son gendre, qu'il comptait servir utilement dans la guerre dite *du bien public*. Louis de Savoie ne pouvait choisir un plus dangereux asile que la cour de ce perfide monarque: il y fut arrêté au mépris de l'hospitalité, et mourut à Lyon

6 mois après en 1465. Ce fut ce prince qui établit, en 1459, le sénat de Turin, sorte de tribunal formé sur le modèle de celui qu'Aimon-le-Pacifique avait institué trente ans auparavant à Chambéri. Louis avait eu d'Anne de Cypre 16 enfans. L'aîné, qui lui succéda sous le nom d'Amé ou Amédée IX, était incapable de gouverner; ce fut Yolande, sa femme, qui eut d'abord la régence, qu'ensuite elle fut réduite à partager avec Philippe et les autres frères d'Amé-le-Bienheureux (car tel est le surnom qu'on a donné à ce prince, qui le méritait à plus d'un titre). — PHILIBERT Ier, dit *le Chasseur*, né à Chambéri, avait moins de 8 ans lorsqu'il succéda à Amé IX en 1472. Louis XI, qui avait précédemment fait donner la régence à Yolande, sa sœur, se la voulut adjuger alors concurremment avec le duc de Bourgogne, Charles-le-Téméraire. Il y eut une querelle engagée à ce sujet entre ces deux souver. et les oncles du jeune duc : son résultat définitif fut qu'Yolande conserverait la direction des affaires. Cette princesse eut à lutter contre la double influence de Louis XI et du duc de Bourgogne. Ce dern., qui avait entraîné la régente dans sa querelle avec les Suisses, essaya de s'emparer du jeune duc après la défaite de Morat, mais ne réussit qu'à enlever Yolande; et cette violence, loin de remplir le but qu'il se proposait, détacha la Savoie de son alliance. Les états déférèrent au roi de France la tutelle de Philibert, qu'ils remirent en ses mains; on institua comme ses lieutenans ses deux oncles, l'évêque de Genève en Savoie, et Philippe, comte de Bresse, en Piémont. Nouveaux débats entre ceux-ci et la mère du jeune duc, rendue enfin à la liberté. Cette princesse venait enfin de recouvrer la régence, peut-être contre le gré de Louis XI, qui avait consenti à la délivrer de sa prison, lorsqu'elle m. à Montcaprel en Piémont (1478). L'anarchie devint plus grande encore. Louis XI, à qui les états de Savoie avaient eu recours une seconde fois, feignit de leur accorder sa protect., mais dans le fait épuisa toutes les ruses de sa politique à exciter des querelles entre les membres de la famille ducale; il se flattait d'opérer ainsi la réunion de la Savoie à sa couronne. C'est dans ces conjonctures que mourut Philibert, à peine âgé de 18 ans. Il succomba à la fatigue qu'il s'était donnée dans une partie de chasse. — Son frère Charles Ier, dit *le Guerrier*, né en 1468 à Carignan, ne prit les rênes de l'état qu'après la mort de Louis XI, qui s'était déclaré son régent. Quoique engagé dans d'interminables différends avec le marquis de Saluces, il sut rétablir l'ordre dans ses états, les délivra de toute influence étrangère par sa fermeté, et se fit chérir des peuples. Ce prince, qui m. à 21 ans, avait reçu une éducation soignée; il aima et protégea les savans. Héritier de Charlotte de Lusignan, il prit, en 1487, le titre de roi de Cypre. — CHARLES II, ou plutôt CHARLES-JEAN-AMÉ, fils du préc., né en 1488 à Turin, n'avait que 9 mois à la mort de son père. La régence, qui ne fut pas sans quelques troubles, demeura à sa mère, Blanche de Montferrat, jusqu'à la mort du jeune duc, survenue en 1496. La couronne échut à son grand-oncle Philippe II, précédemm. comte de Bresse. — Celui-ci, né à Chambéri en 1438, avait alors 58 ans. C'est ce même prince qui, par sa turbulence, avait réduit Louis, son père, à se réfugier à la cour de France. Durant les 3 règnes suivans on le vit à la tête des factieux en Savoie. Épuisé par les agitations qui avaient traversé sa vie, il eut une vieillesse anticipée, et m. à Turin en 1497, après un an et demi de règne. — PHILIBERT II, surn. *le Beau*, fils aîné de Philippe II, né en 1480 à Pont-d'Ain, fut élevé auprès de Charles VIII, qu'il suivit avec son père à la conquête de Naples. L'alliance qu'il contracta ensuite avec l'emp. Maximilien rompit ses attachemens envers la maison de France. Il consuma les sept années de son règne en tournois et en fêtes, et mourut d'un échauffement qu'il prit à ces divertissem. en 1504, dans le lieu même de sa naissance. Ce prince n'avait pas eu d'enfans. Marguerite d'Autriche, sa 2e femme, et qui acquit plus tard de la célébrité comme gouvernante des Pays-Bas, lui érigea un superbe mausolée. — CHARLES III, frère du précédent, né en 1486 à Chazei, en Bugey, prit les rênes de l'état dans des conjonctures peu favorab.; il eût fallu à la Savoie un prince d'une plus forte trempe pour la préserver des maux qui allaient fondre sur elle. Une prem. guerre qu'il eut à soutenir contre les Suisses, par suite de sa participat. à la ligue de Cambrai, fut terminée par de durs sacrifices; ce n'était là que le prélude des humiliations et des désastres qu'entraîna pour le Piémont les querelles de François Ier et de Charles-Quint. Charles III était oncle du premier et beau-frère du second de ces monarques. Incapable de comprendre qu'il aurait meilleur parti de se déclarer pour l'un ou pour l'autre, il les mécontenta alternativement en s'interposant comme médiateur dans leurs démêlés; enfin il vit presque toutes ses possessions passer sous la conquête des Français, tandis que Genève, embrassant ouvertement la réforme religieuse, s'affranchissait de sa dépendance (1535), que les Bernois et les Fribourgeois reculaient à son détriment les limites de leur territoire, et qu'au mépris de ses droits la succession de Montferrat était adjugée par Charles-Quint aux Gonzagues de Mantoue. Réfugié à Nice, il se vit encore enlever par les Turks (1543) cette place, dont la citadelle seule résista à l'impatience des assiégeans. L'infortuné duc s'était réfugié à Verceil; c'est là qu'il m. en 1553, d'une fièvre lente dont l'accabla la perspective d'autres calamités que rendaient inévitables pour le Piémont les nouv. hostilités entre les Français et les Impériaux. De neuf enfans que lui avait donnés Beatrix de Portugal un seul survivait : — EMMANUEL-PHILIBERT. Né en 1528 à Chambéri, il n'eut pour souveraineté en succédant à son père que la Val d'Aoste, les comtés de Nice et d'Asti, et les villes de Verceil, Cherasco, Fossan et Coni. Aussitôt qu'il lui avait été possible d'embrasser la carrière des armes, dans le but de relever un jour sa maison, tant humiliée, il s'y était livré; et au moment où la mort de son père l'appela à prendre possession du débris de ses états, il commandait dans les Pays-Bas les troupes de l'empereur. Plusieurs faits d'armes lui donnaient droit à la bienveillance du prince qu'il servait; cependant, ne pensant pas que le temps fût encore venu d'essayer son crédit, il jugea plus convenable de demeurer à la tête de l'armée impériale et ajouter à son importance personnelle par les nouveaux succès qu'il pourrait obtenir, que de venir tenter des chances moins certaines en Piémont contre les Français qui y poursuivaient leurs avantages. Plusieurs années s'écoulèrent sans lui fournir les occasions sur lesquelles il avait compté. Enfin la trêve conclue à Vauxelles, en 1556, entre les Français et les Espagnols, fut violée par Henri II, et la reprise des hostilités fut marquée par la victoire remportée à St-Quentin par Emmanuel-Philibert (10 août 1557). La paix de Cateau-Cambresis (3 av. 1559) le fit rentrer dans ses états, sans l'y rétablir dans tous ses droits; mais la gloire qu'il avait acquise allait enfin lui profiter : par son mariage avec Marguerite de France, sœur de Henri II, dont Philippe II épousait la fille le même jour, il recouvra la Savoie et le Piémont, à l'exception de plus. places importantes que des garnisons franç. continueraient d'occuper. Le prem. soin du duc de Savoie, après son arrivée dans ses états, fut d'essayer de réduire les religionnaires; mais la résistance désespérée des Vaudois le détermina à leur laisser l'exercice de leur culte, sous condition toutefois qu'ils ne franchiraient point les limites de

leurs vallées (Angrogne, Luzerne, La Tour et St-Martin). Il songea ensuite à régler l'administration et les affaires extérieures du comté, apporta autant de fermeté que de prudence dans ses divers accommodemens avec les nations voisines. Lorsqu'en se rendant de Cracovie à Lyon pour ceindre la couronne qui lui était échue, Henri de Valois traversa la Savoie (1574), Emanuel-Philibert sut obtenir du nouveau roi de France la restitution de Pignerol et de Savillan; il recouvra l'année suiv. deux autres places (Santia et Asti) que les Espagnols avaient gardées jusque là comme sûreté; et en 1576 il augmenta ses domaines par l'acquisition de la principauté d'Oneille. Ce prince, qui m. en 1580, avait rétabli 8 ans auparavant l'ordre de St-Maurice, qu'il réunit à celui de St-Lazare. Parmi les autres établissemens qui lui font le plus d'honneur, il faut compter celui de l'univ. de Mondovi. On a une *vie* d'Emanuel-Philibert, en lat., par J. Tonsi (*v.* ce nom). — CHARLES-EMANUEL Ier, fils et successeur d'Emanuel-Philibert, était né à Rivoli en 1562. Les guerres de religion déchiraient le midi de la France lorsqu'il fut appelé à régner. Craignant que le protestantisme n'envahît ses états, il voulut d'abord s'emparer de Genève. Henri III en déclarant que cette ville était sous sa protection, empêcha qu'il ne l'attaquât à force ouverte, et le réduisit à ajourner ses projets. Charles-Emanuel, également inquiet des vues de Lesdiguières sur le marquisat de Saluces, résolut de s'en rendre maître, et, bien servi, par les discordes intestines de la France, dans l'exécution de ce projet, il réussit à l'accomplir (1588). Après que Henri eut rappelé les 3,000 hommes qu'il avait envoyés avec le seigneur de Sanci pour appuyer les Suisses, qui avaient pris les armes contre le duc de Savoie, Genève seule tint tête à celui-ci. C'est sur ces entrefaites que la mort de Henri III laissa vacant le trône de France, où les ligueurs prétendaient placer un prince de leur choix au préjudice de Henri IV. Fils unique de Marguerite de France, tante des trois derniers rois, Charles-Emanuel renonça à tous autres desseins pour venir se mettre sur les rangs. Les catholiques de Provence, que pressaient vivement les armes de Lesdiguières, décernèrent la souveraineté du comté au duc de Savoie, sous la condit. d'hommage à la couronne de France; et le 18 nov. 1590 Charles-Emanuel fit son entrée à Aix à la tête d'une armée. Pendant que ce prince s'épuisait en efforts pour soutenir le parti de la ligue, Lesdiguières envahissait le Piémont. Lorsqu'enfin Henri IV eut conquis son peuple, le duc, recueillant le juste prix de son ambitieuse politiq., se voyait mystifié par l'Espagne, et réduit à accepter la paix de Vervins (2 mai 1598). Un article de ce traité renvoyait à l'arbitrage du pape la décision sur l'hommage du marquisat de Saluces, seul prix offert au duc trois ans auparavant pour la reddition des places qu'il occupait alors en Provence. Bientôt Charles-Emanuel se détermina à venir traiter directement avec le roi de France. Il reçut à Paris un accueil honorable, mais y trouva le roi en garde contre ses intrigues: il se retira mécontent, mais non sans espoir de vengeance; il avait, dit-on, conféré dès cette époque avec le maréchal de Biron, qui devait si indignement ternir sa gloire en conspirant la perte du bon roi qui le nommait son ami. Les artifices même du duc de Savoie prémunirent Henri IV et Rosny contre le complot dont il étendait de plus en plus les ramifications. Sommé de remplir les conditions du traité qu'il venait de conclure, il répondit par un défi, et Henri fit envahir ses états; ils furent réduits en peu de temps, et le généreux monarque accorda à son mortel ennemi les trop favorables conditions de la paix signée à Lyon le 17 janvier 1601. C'est ce traité qui a déterminé les limites respectives de la France et de la Savoie telles qu'elles sont demeurées jusqu'à la fin du 18e S. Lesdiguières l'a qualifié avec peu de ménagement pour le monarque dont il est la plus gr. faute politique, en disant que le roi *avait traité en marchand et le duc en roi.* Charles-Emanuel ne quitta les armes qu'après une nouvelle levée de boucliers contre les Genevois, qui ne durent encore leur salut qu'à leur valeur toute patriotique. Aucun trouble n'agita la Savoie durant les 10 années qui suivirent la conclusion de la paix de Saint-Julien (21 juillet 1603). Charles-Emanuel s'était totalement rapproché de la cour de France; il avait même lié avec Henri IV des négociations pour de grandes entreprises qu'interrompit seul l'assassinat de ce prince. En 1613, sous le prétexte de se faire donner la tutelle de sa petite-fille, Marie de Gonzague, il fondit sur le Montferrat; le nouveau duc de Mantoue arma de son côté, soutenu par la France, l'Espagne et l'empereur; et cette guerre, dans laquelle le duc de Savoie déploya autant de vigueur que d'habileté, fut sans résultat décisif: les parties s'engagèrent par le traité de Pavie (9 octobre 1617) à se rendre réciproquement leurs conquêtes. Deux ans après Charles-Emanuel, en obtenant pour le prince de Piémont, son fils, la main de Christine, sœur de Louis XIII, resserra davantage son union avec la France. Il venait de briguer inutilement la couronne impériale, vacante par la mort de Mathias, lorsqu'éclata la guerre des Grisons contre les habitans de la Valteline, qui s'étaient donnés aux Espagnols. De concert avec la France, le duc de Savoie prit le parti des premiers, et ce fut pour lui une occasion de faire quelques conquêtes sur la république de Gênes, alliée de Philippe IV dans la ligue opposée. Trois mois lui avaient suffi pour soumettre, avec le secours de Lesdiguières, 174 places ou châteaux; mais en moins de temps encore toutes ses places se révoltèrent dès qu'il eut ramené son armée en Piémont. Le traité de Monçon (1626) mit fin à cette guerre. Moins de deux ans après, nouvelles hostilités au sujet de la succession de Vincent de Gonzague, que le conseil de France prétend adjuger au duc de Nevers. Cette fois le duc de Savoie fait cause commune avec les Espagnols; il défait (2 août 1628) et refoule au-delà des monts l'armée levée en France par le duc de Nevers, et commandée par le marquis d'Uxelles. Cependant, Louis XIII s'avançant en Piémont à la tête d'une armée nombreuse, le duc, incapable de résister, vend au monarque français, pour la ville de Trin et le pays environnant, sa renonciation à l'alliance des Espagnols. Mais à peine Louis et le cardinal de Richelieu ont-ils passé les monts avec leurs troupes, que Charles-Emanuel renoue des intrigues, et se dispose à tirer bon parti de sa situation. Deux armées s'avançaient, l'une espagnole, l'autre allemande: neutre, il se verra en butte aux coups des deux parties belligérantes; allié de l'une ou de l'autre, il sera du côté du plus fort, et c'est au plus offrant qu'il est résolu de se joindre. Tandis que, sous les armes, le duc de Savoie attend l'occasion de se déclarer, le card. de Richelieu vient à l'improviste pour l'enlever lui et son fils dans Rivoli. Averti à temps, Charles-Emanuel s'enfuit en toute hâte, et va se jeter dans les bras des Espagnols. En peu de mois, la Savoie tout entière, le marquisat de Saluces, et la moitié du Piémont tombèrent au pouvoir des Français. Avant la fin de cette conquête, Charles-Emanuel était m. de chagrin au bourg de Savillan, le 26 juillet 1630. Ce prince, que Henri IV et Richelieu ont jugé le plus habile de son temps, fut plus occupé de la gloire de ses peuples que de leur bonheur: apparemm. que dans sa pensée ces deux conditions de l'être étaient identiques. Il encouragea les travaux utiles, fit construire des routes et de beaux édifices publics, et rassembla une grande quantité de MSs. grecs, latins et arabes, dans la bibliothèque de Turin. Il avait un grand amour

pour les lettres, et composa lui-même des *parallèles* entre les grands hommes qu'il estimait le plus parmi les anciens et les modernes. Il écrivit de plus un ouvr. héraldique et un commencem. de *commentaire*. Le prince de Piémont, Philippe-Emanuel, étant mort avant lui à Madrid, en 1605, ce fut son second fils qui lui succéda. Catherine d'Autriche, sa femme, lui avait donné plus. autres enfans (*v.* CARIGNAN). —VICTOR-AMÉ Ier, né à Turin en 1587, était âgé de 43 ans lorsqu'il succéda à son père; et il avait en maintes occasions pris une part importante aux affaires de l'état. Bien que le nouveau duc, époux de Christine de France, se trouvât de si près allié à Louis XIII, son accession au trône n'apporta aucune modification ni dans la situation, ni dans la politique des parties belligérantes. Cependant, de part et d'autre, on en était venu à désirer la paix: une trève fut conclue par les négociations de Mazarin; peu après survint la paix de Ratisbonne (3 oct. 1630), et enfin les intérêts compliqués de la France et des ducs de Mantoue et de Savoie furent définitivement réglés par les longues négociations de Cherasco. Victor-Amé n'était pas encore ouvertement engagé dans les intérêts de la France lorsque, par l'entremise de l'Espagne, il conclut avec les Génois le traité de paix signé à Madrid le 27 nov. 1631. Mais bientôt Richelieu l'obligeant à signer la nouvelle ligue qu'il venait de former contre la maison d'Autriche, et lui promettant en échange de la Savoie le Montferrat et le duché de Milan, qui seraient érigés en royaume, il lui fit accepter le commandem. gén. des troupes franç. envoyées en Italie pour en expulser les Espagnols. La guerre fut commencée sous d'assez mauvais auspices; cependant, dès le commencement de la 2e campagne, les choses s'engagèrent plus sérieusem., et la défaite des Espagnols à Tornavento (22 juin 1636) ne laissa plus de doute sur le zèle de Victor-Amé pour la cause de ses alliés: traversant le Tésin pour secourir le maréchal de Créqui, dont les troupes commençaient à plier sous les attaques du marquis de Leganez, il détermina en faveur des Français l'issue de cette action, qui avait duré 7 heures. Une autre action décisive termina cette guerre, qui depuis la victoire du Tésin n'avait été poursuivie qu'assez mollem.: ce fut le combat de Monbaldone (8 sept. 1637), où la cavalerie espagnole fut mise en déroute. Victor-Amé mourut 18 jours après à Verceil. La veille il avait dîné chez le maréchal de Créqui avec son prem. minist., le comte de Verrue et le marquis de Villela, le plus habile de ses généraux. Tous deux furent frappés du même mal que leur souverain; le prem. succomba aussi, et le second ne dut son salut qu'à la vigueur extrême de son tempérament. — FRANÇOIS-HYACINTHE, l'aîné de ses deux fils, fut reconnu duc, sous la régence de Christine de France (*v.* ce nom): il n'avait alors que 5 ans. Il mourut l'année suiv., 4 oct. 1638, à la suite d'une chute, et la couronne passa à son frère.—CHARLES-EMANUEL II, 2e fils de Victor-Amé Ier, était né à Turin en 1634. Sa minorité fut signalée par les contestations des deux oncles et de la mère du jeune duc: ceux-ci, soit par ambition personnelle, soit en haine de la domination où Richelieu tenait la régente asservie, allumèrent une guerre civile dans laquelle intervinrent les Français d'une part, et de l'autre l'emp., puis les Espagnols (*v.* HARCOURT, dit *Cadet-la-Perle*, MOTHE-HOUDANCOURT, etc.). Les intrigues furent sans nombre, et bien des exploits inutiles épuisèrent les trésors et l'armée de la France; la fermeté de Christine fit échouer les projets auxquels on l'obligeait à donner ostensiblement les mains. Enfin, après avoir lié habilement le card. Maurice, l'un de ses beaux frères, qu'elle détermina à renoncer aux ordres sacrés pour épouser sa fille aînée Marie, et qui, en vertu du traité définitif du Valentin (3 avril 1645), avait la lieuten. génér. du comté de Nice, elle mit à profit l'absence du prince Thomas, autre oncle du jeune duc, et qui, généralissime du roi de France en Piémont, se trouvait alors éloigné du siége de la lieutenance générale dont il avait été également investi: conduisant le jeune duc à Ivrée, elle y proclama sa majorité (20 juin 1648). Comme plus. de ses prédécesseurs, Charles-Emanuel II commença son règne par une guerre contre les Vaudois: celle-ci fut plus sanglante encore que celles qu'avaient faites à ces religionnaires Emanuel-Philibert et Charles-Emanuel Ier. L'intervention des puissances protestantes fit cesser enfin les massacres; et après une conférence tenue à Pignerol (31 juillet 1655), les quatre vallées recouvrèrent leur ancienne liberté de conscience. Nous n'avons pas voulu nous arrêter à l'affligeant tableau des cruautés qui furent commises dans cette déplorable croisade (*v.* J. LEGER); elles attirèrent à quelq.-uns de leurs auteurs de bien sanglantes représailles. La paix générale des Pyrénées (7 nov. 1659) rétablit la maison de Savoie dans l'intégralité de ses domaines, et le Piémont fut délivré de l'occupation étrangère. Tant d'agitations rendaient le repos nécessaire aux peuples. Charles-Emanuel ne se voyait pas sans regret contraint à borner ses soins à l'administration de ses états. En 1672, séduit par les offres de Raphaël de La Tour, Génois contumace qui avait reçu à sa cour un accueil honorable, il effectua une invasion contre Savone; mais l'entreprise manqua, et l'armée piémontaise, commandée par le marq. Catalan, fut mise dans un état complet de déroute. Ce fut Louis XIV qui dicta les conditions de paix par lesquelles fut terminée cette échauffourée désastreuse. Depuis Charles-Emanuel II ne s'occupa plus qu'à faire exécuter d'utiles travaux qui lui méritèrent l'affection de ses sujets. Il mourut en 1675. Il ne laissait qu'un fils âgé de moins de 9 mois, et qui lui succéda sous la tutelle de Jeanne-Marie de Nemours, sa mère. Ce prince fut dans la suite roi de Sardaigne. V. VICTOR-AMÉ II.

SAVOIE (maison de). Outre ses princes souverains, cette famille compte d'autres membres dont les noms se lient à l'histoire. Nous nous bornerons à mentionner les plus célèbres.—THOMAS II, comte de Flandre, 3e fils du comte de Savoie Thomas Ier, naquit en 1199 à Montmélian. Il gouverna de 1236 à 1242 les comtés de Flandre et du Hainaut qu'il tenait du chef de Jeanne, sa femme, et qui retournèrent au comte de Dampierre à la m. de celle-ci. S'étant marié en 2es noces à Béatrix de Fiesque, il tenta en vain de se créer une souv. en Piémont, en soumettant quelq.-unes des cités encore libres alors, et m. à Chambéri en 1259. — THOMAS III, fils aîné du précéd., dont il hérita le titre de comte de Morienne, né à la cité d'Aoste en 1248, m. en 1282, avait long-temps guerroyé contre Guillaume VII, marquis de Montferrat, et lui avait extorqué plus. villes de Piémont, qu'il ne garda que peu de temps. Il eut de Guite de Bourgogne cinq enfans, dont l'aîné lui succéda.—PHILIPPE, prince d'Achaïe et de Morée, né à Suze en 1278, se trouvait, à la m. du comte Philippe, appelé par l'ordre de représentat. à la success. de la maison régnante, mais en fut écarté par Amé V, son oncle, qui ne lui laissa que le Piémont, sous condit. d'hommage. Il m. à Pignerol en 1334, transmettant à son fils aîné, Jacques, le titre de prince d'Achaïe et de Morée qu'il tenait du chef de sa première femme Isabelle de Villehardouin. — Ce JACQUES fut un prince turbulent qui perdit ses fiefs en cherchant à se rendre indépendant de la branche régnante de Savoie. A sa m., survenue en 1366, ce fut AMÉDÉE son second fils qui eut la principauté de Piémont, et il la transmit en 1402, époque de sa m., à LOUIS, son frère, lequel m. sans postérité en 1418. Les droits et titres de la branche de Savoie-Achaïe passèrent à Amé VIII.—PHILIBERT-EMMANUEL, grand

prieur de Castille et de Léon, et généralissime de la mer sous Philippe III d'Espagne, m. à Parme en 1624, était fils du duc Charles-Emmanuel Ier.— MAURICE, frère du précéd., cardinal, puis prince d'Oneille, m. en 1657, après avoir allumé une guerre civile en Savoie pendant la minorité de Charles-Emanuel II, dont il disputait, avec le précédent, la tutelle à Christine de France.—*Voy.* EUGÈNE, NEMOURS et SOISSONS.

SAVOLDO (JÉRÔME), peintre célèbre, né à Brescia au commencem. du 16e S., d'une famille noble et riche, donnait ses tableaux aux églises, et n'en exécutait que rarement pour les amateurs. Il imitait la manière du Titien. Son chef-d'œuvre, qu'on voit au maître-autel des dominicains de Pesaro, représente *J.-C. sur un nuage éclairé par le soleil céleste.* Un long séjour à Venise, où il est mort très-âgé, l'a fait connaître dans cette ville sous le nom de *Girolamo Bresciano.*

SAVONAROLA (JEAN-MICHEL), médecin ital., né à Padoue en 1384, quitta l'ordre de St-Jean-de-Jérusalem pour se livrer à son goût pour les sciences; il fit plus. voyages d'observation en Europe, et revint professer à Ferrare, où il m. en 1462. Sans être exempt de préjugés, il se montre supér. aux méd. de son époq., et parmi ses nombreux ouvrages on peut citer: *de Balneis et Thermis naturalibus omnibus Italiæ*, etc., Ferrare, 1485, in-fol.; *Practica de ægritudinibus à capite usque ad pedes*, Pavie, 1486, in-fol., et Venise, 1498 et 1560, sous le titre de *Practica major; Practica canonica de febribus*, etc., Venise, 1498, 1503 et 1552, in-fol.. et Lyon, 1560, in-8; *Libro della natura e virtù delle cose che nutriscono*, etc., Venise, 1576, in-4.—Le frère Jérôme SAVONAROLA, petit-fils du précéd., célèbre prédicateur, né à Ferrare en 1452, était déjà renommé comme religieux de saint Dominique, lorsqu'en 1488 il vint se fixer à Florence, où la politique et la superstition en firent tour à tour un homme d'état et un martyr. La force de son éloquence, dirigée contre le despotisme de Laurent de Médicis, l'entoura de nombreux auditeurs, auxquels il prédit entre autres choses une nouvelle ère de liberté. En effet, à la m. de Médicis, il reconstitua la république d'après les principes qu'il avait professés. Tout Florence lui fut dévoué, et le défendit même contre Alexandre VI, dont il avait censuré la conduite. Mais sa puissance lui suscita pour ennemis les partisans des Médicis, et pour envieux tous les prêtres qui n'étaient pas de son ordre. On l'attaqua sur ses prédications, et pour prouver ses impostures, ainsi que la justice de l'excommunicat. lancée contre lui par le pape, un moine franciscain promit de sortir sain en sauf d'un bûcher ardent, à la condition que frère Jérôme y entrerait aussi. Le défi d'un miracle n'effraya d'abord personne: plus. champions des deux ordres s'offrirent à subir l'épreuve à la place de leurs maîtres; on négocia; frère Dominique, dominicain, et frère Rondinelli, franciscain, obtinrent l'honneur du dévouem., considéré enfin comme l'effet de la charité chrétienne. Tout était préparé sur la grand'place du palais; déjà les flammes jetaient une lueur effrayante, lorsqu'une pluie abondante survint, renvoyant les victimes et les nombreux assistans. Le lendemain les ennemis de Savonarola attaquèrent le couvent de Saint-Marc, dont il était le prieur, et le gouvernem. fut obligé d'ordonner son arrestation. Deux juges envoyés de Rome, le condamnèrent à mort, ainsi que deux de ses disciples, brûlés avec lui le 23 mai 1498. Il m. courageusem. On montre encore à Florence quelq. reliques et la cellule de frère Jérôme. C'est à lui qu'on doit le prix excessif et l'extrême rareté des Décamérons, des Dante, des Pétrarque, etc., imp. à cette époque; il les faisait brûler comme livres impies. Son *Triumphus crucis*, Florence, 1492, in-fol., réuni à ses écrits ascétiq., forme 6 vol. in-12; Leyde, 1633. Sa *Vie*, écrite par plusieurs auteurs, est moins partiale dans les édit. modernes, comme *Memorie istoriche di letterati Ferraresi*, de J.-A. Barotti, Ferrare, 1792, t. I. —SAVONAROLA (Raphaël), relig. théatin, de la famille du précéd., né à Padoue en 1646, et m. en 1730, a donné une compilat. géogr. sous ce tit.: *Universus terrarum orbis scriptorum calamo delineatus*, etc., Padoue, 1713, 2 vol. in-fol., dont l'analyse se trouve dans le *Giornale de' letterati d'Italia*, tom. 8. Il avait attaché à cet ouv. l'anagramme d'*Alphonse Lasor à Varea.* Un immense travail bibliographiq, *Orbis litterarius universus*, auquel il consacra vingt années, et dont il ne publia que le prospectus, est resté MSs., en plus de 40 vol. in-fol.: ils se trouvaient en 1780 à la bibl. des Théatins de Padoue. Vezzosi le mentionne dans *Scritt. teatini*, t. 2.— SAVONAROLA (Innocent-Raphaël), son neveu et son biographe, né vers 1680, et m. à Vérone en 1748, est aut. d'un gr. nomb. d'ouv. égalem. indiqués dans le t. 2 du P. Vezzosi.

SAVOT (LOUIS), médecin, architecte et numismate, né vers 1579 à Saulieu, près d'Autun, et m. à Paris vers 1640, a laissé plus. ouv., entre autres: *de l'Art de guérir par la saignée*, trad. du grec de Gallien, avec un *Discours pour la saignée*, Paris, 1603, in-12, inséré par P. Guybert dans le *Méd. charitable; l'Archit. franç. des bâtim. particuliers*, ibid., 1624 et 1642, in-8, 1673 et 1685, même form., avec notes, correct., et avertissem. sur la *vie* de l'aut., par G. Blondel; *Discours sur les médailles antiques*, Paris, 1627, in-4, trad. en lat. par Lud. Néocore (Kuster), et inséré dans le *Thesaur. antiquit. romanor*, t. 10.

SAVOYE-ROLLIN (JACQUES-FORTUNAT, baron de), ancien secrétaire du tribunat et préfet, né vers 1765 à Grenoble d'une famille de magistrature, était avocat-général au parlem. de sa ville natale, et s'était acquis une grande popularité par sa résistance aux édits de Brienne, lorsqu'on l'obligea de présider l'assemblée populaire qui, à la nouvelle du prem. renvoi de Necker, s'était soudainement formée à Grenoble pour demander le rappel de ce ministre. Savoye-Rollin, appelé au tribunat après le 18 brum. an VIII, y signala son opposit. à l'intitut. de la Légion-d'Honneur dans un discours qui est demeuré l'acte principal de sa carrière publique. Plus tard néanmoins il appuya l'élévation de Napoléon à l'empire, fut nommé l'un des substituts du procureur-général près la haute-cour impér., et successivem. préfet de l'Eure, de la Seine-Inférieure et des Deux-Nèthes. Cette dernière nomination (1812) fut la réparat. d'une accusation injuste à laquelle il s'était trouvé exposé à l'occas. de soustract. commises dans les caisses de l'octroi municipal de Rouen. Ecarté des fonctions publiq. après la prem. restaurat., il s'en tint volontairement éloigné pendant les cent-jours; à la fin de 1815 il fut élu par le départem. de l'Isère député à la 2e chambre représentative, où il siégea aussi les années suiv., votant constamm. avec les défenseurs des libertés légales, et il m. à Paris en 1823. Outre ses opinions législat., notamm. celle *sur le projet de loi concernant la Légion-d'Honneur: séance du 28 floréal* (imp. nat., 12 p. in 8, prairial an X), on a imp. de lui quelq. chose dans le vol. intit.: *Recueil intéressant de plaidoyers dans la cause d'une femme protestante* (par Jolly, Farconet et Savoye fils), Genève, 1778, in-8.

SAWYER (sir ROBERT), légiste anglais, m. en 1692, avait, pendant plus. années, exercé les fonctions de procur.-général. On a sous son nom et sous ceux de sir Heneage Finch, sir George Treby et H. Pollexfen un recueil intit.: *Pleadings and arguments, with other proceedings in the court of King's Bench*, etc., 1690, in-fol.

SAX ou SAXIUS (CHRISTOPHE), savant bibliog., né en 1714 à Eppendorf, et m. en 1806 à Utrecht,

où il avait été recteur de l'université, publia un grand nombre d'articles dans le *Nova acta eruditorum* et dans la *Gazette littéraire allem.* de Leipsig. Auteur de beaucoup d'autres ouv. ou opuscules, il les a tous cités dans le tome 8 de son *Onomasticon*, vaste répertoire d'indicat. littéraires sur les choses et sur les personnes, depuis les prem. notions mémorables jusqu'en 1796. Il l'avait d'abord donné en un seul vol., 1759, in-8. Déterminé par le succès à le revoir et à l'étendre, il en publia successivement 7 v., depuis 1775 jusqu'en 1790; le 8e et dern., ou *Supplément*, est de 1803. Il avait fait lui-même un abrégé des deux prem. vol., intitulé : *Onomastici litterarii epitome*, Utrecht, 1792, in-8 : cette partie conduit à l'année 1500.

SAXE (la), ancienne principauté de l'empire germanique, se divisait en duché ou cercle électoral, et en Haute et Basse-Saxe. On sait que vers le 5e S. les Saxons, refoulés vraisemblablem. eux-mêmes par l'irruption des Huns et des Alains, se précipitèrent sur les Iles britanniques, en subjuguèrent les habitans, et y établirent sept petits états connus sous le nom d'*heptarchie* (*v.* ANGLETERRE). Mais ce fait ne présente rien de concluant touchant l'origine de cette tribu belliqueuse. Peut-être n'est-ce que vers le même temps qu'une portion de cette horde cimbrique se fixa dans la contrée de la Basse-Germanie qui a conservé le nom de Saxe. Quoi qu'il en soit les Saxons s'étaient rendus redoutables aux Francs, lorsque Charlemagne, après une guerre sanglante de 30 ans, les contraignit à lui payer un tribut et à accepter la croyance de l'évangile (*v.* WITIKIND). Dès le principe de l'organisat. de l'empire germanique, les Saxons, dont le territoire s'étendait depuis l'Elbe jusqu'au Bas-Rhin, furent gouvernés par des ducs à qui le roi déléguait temporairement la charge de gouverner en son nom, et qui peu à peu réussirent à rendre leurs charges héréditaires. Le prem. qui, suivant les généalogistes, transmit à ses descendans l'autorité ducale, fut Ludolfe, issu du sang de Witikind. Brunon et Othon, ses fils, régnèrent conjointem.; et, dans la personne de Henri dit l'*Oiseleur*, fils de ce dern., la maison de Saxe s'éleva au trône de la Germanie. L'emper. Othon Ier ayant revêtu Herman Billingen, l'un de ses ministres, du titre de duc de Saxe, il demeura pendant un siècle et demi dans la famille de celui-ci, laquelle fournit aussi des empereurs; et ensuite il passa à la maison de Bavière par le mariage de la fille de Lothaire II avec Henri-le-Guelfe. Vers 1176 Frédéric Barberousse dépouilla de sa souveraineté Henri *le Lion*, sous le prétexte qu'il l'avait mal secondé dans sa lutte contre le pape Alexand. III et les Lombards; et le duché de Saxe, moins la Poméranie et la Westphalie érigées en duchés particuliers, fut donné à Albert *l'Ours*. Bernhard comte d'Ascanie, fils de cet Albert (et que les généalogistes font descendre encore de Witikind), fut le prem. électeur de Saxe. Ses descendans se succédèrent comme il suit :

Albert Ier.	1212.	Rodolphe II.	1356.
Albert II.	1260.	Wenceslas.	1370.
Rodolphe Ier.	1308.	Rodolphe III.	1388.
		Albert III.	1418.

Ce dern. étant m. sans postérité, l'héritage de la maison de Ballenstadt ou d'Ascanie se partagea entre les deux maisons de Saxe-Anhalt et de Saxe-Lœumbourg. Celles de Saxe-Wittemberg, Saxe-Weimar, Saxe-Gotha, etc., se formèrent depuis et successivem. L'emper. Sigismond, après la mort d'Albert III, avait transféré l'électorat à Frédéric *le Belliqueux*, landgrave de Thuringe et margrave de Misnie, tige de la branche de Saxe-Wittemberg. Les généal. n'ont pas manqué de rattacher encore cette dynastie nouvelle au grand nom de Witikind. Les success. de Frédéric Ier dans le titre d'électeur sont :

Frédéric II.	1428.	Christian II.	1591.
Ernest.	1464.	Jean-George Ier.	1611.
Frédéric II, *le Sage*.	1486.	Jean-George II.	1656.
		Jean-George III.	1680.
Jean, *le Constant*.	1525.	Jean-George IV.	1691.
Jean-Frédéric, *le Magnanime*.	1532.	Auguste II (roi de Pologne).	1695.
Maurice.	1548.	Auguste III (*id.*).	1733.
Auguste, *le Pieux*.	1553.	Frédér.-Christian.	1763.
Christian Ier.	1586.	Frédér.-Auguste.	1763.

Ce dern. prince, après avoir accédé le 11 décemb. 1806 à l'acte d'organisat. de la fédérat. rhénane (12 juillet préced.), reçut de Napoléon le titre de roi, que lui a conservé en 1814 le congrès de Vienne. Ce royaume de Saxe est circonscrit à une petite étendue de territoire entre la Prusse, la Bohême, la Bavière, et à l'ouest les gr. duchés de Saxe-Weimar et de Saxe-Gotha; c.-à-d. qu'il comprend, outre le grand-duché de Varsovie, les cercles de Meissen, Leipsig, Erzberg, Voigtland, partie de celui de Mersbourg et de la Basse-Lusace. Le roi régnant est Antoine, frère de Frédéric-Auguste, m. le 5 mai 1827 (*v.* au *Supplément*).

SAXE (MAURICE, comte de), maréchal de France, et l'un des guerriers les plus illustres du 18e S., né à Dresde, en 1696, des amours de la belle comtesse Aurore de Kœnigsmarck avec Auguste II, électeur de Saxe et roi de Pologne, n'avait encore que 12 ans lorsqu'il fit ses prem. armes contre la France, au siége de Lille, dans l'armée des alliés. Il alla ensuite servir contre les Suédois, à la tête d'un régiment de cavalerie, puis il revint en Saxe pour y faire de nouvelles recrues, et se laissa marier par sa mère avec la jeune héritière des comtes de Loben : il n'avait alors que 15 ans. Il ne tarda pas à passer en Pologne, pour y soutenir les droits de son père, et il sut accroître encore sa réputation de valeur. Toutefois le grand art de la guerre lui était peu familier : il alla en recevoir des leçons du prince Eugène au siége de Belgrade. Revenu à Dresde, après la campagne de Turquie, il y fut tourmenté par la jalousie de sa femme, jalousie bien fondée sans contredit, et partit brusquement pour Paris, où il accepta du service et le grade de maréchal-de camp (1720). Il se rendit en Saxe, pour demander l'agrément de son père et faire prononcer son divorce, et revint promptement en France, où il étudia avec une grande ardeur la théorie et la pratique de son art; ce fut chez nous qu'il jeta les fondem. de sa haute renommée. Cependant on le vit tout d'un coup prendre la route du nord, avec l'espoir d'être élu duc de Courlande. Il parvint à son but, grâce à la protection du roi Auguste et aux intrigues de la duchesse douairière Anne Ivanovna, à laquelle il avait inspiré une passion. Mais la tzarine Catherine Ire se déclara contre lui; la diète de Pologne, en vertu de ses droits de suzeraineté, le somma de comparaître; son père lui-même lui signifia de renoncer à un duché qu'il ne pouvait garder avec tant d'ennemis. Maurice essaya de lutter quelq. temps contre tous ces obstacles, et s'honora par une défense vigoureuse, mais inutile. A peine de retour en France, avec son diplôme d'élection, l'unique fruit de son aventureuse entreprise, il crut devoir céder encore aux instances de la duchesse-douairière de Courlande, qui le rappelait auprès d'elle (1728). Il ne put s'interdire quelq. infidélités qui lui firent perdre pour toujours le cœur d'Anne Ivanovna, et il eut lieu de s'en repentir, car elle monta bientôt sur le trône de Russie, où elle l'eût, sans doute, fait asseoir à côté d'elle. La gloire l'attendait en France pour le consoler. Il fit partie de l'armée du Rhin, commandée par le maréchal de Berwick (1733), se distingua au siége de Philipsbourg et dans les campagnes des deux ann. suiv., et fut nommé lieuten.-général à la paix de 1736. Après avoir tenté encore une fois de faire valoir ses droits au duché de Cour-

lande, il revint dans sa patrie adoptive se consacrer tout entier à l'étude de l'art de la guerre. Bientôt une vaste carrière fut ouverte à ses talens par le mouvem. général qu'imprima à l'Europe la m. de l'emper. Charles VI. Chargé du commandem. de l'aile gauche dans l'armée envoyée en Bohême sous les ordres du maréchal de Belle-Isle, Maurice enleva rapidem. Prague et la forteresse d'Egra (1741). D'avides collatéraux, prêts à lui ravir des biens considérables en Livonie, le forcèrent de s'absenter un moment; mais il revint avec plus de zèle se placer sous les drapeaux français, et, après avoir défendu l'Alsace avec beaucoup d'habileté, il fut choisi par le roi pour commander l'expédition destinée à rétablir le prince Edouard sur le trône de ses pères. Cette expédition n'eut point lieu, et Maurice n'en reçut pas moins le bâton de maréchal (1743). L'année suiv., il fit plus que justifier cette faveur, en Flandre, où il tint constamm. les alliés en échec et conserva toutes les conquêtes qui avaient signalé l'ouverture de la campagne; mais ce fut surtout la campagne de 1745 qui l'immortalisa à jamais. L'on sait qu'il eut le command. suprême de l'armée, quoique tourmenté par une hydropisie qui minait ses forces, et qu'il était mourant le jour où fut livrée cette bataille de Fontenoi, qui sauva la France. Cependant il faut dire que bien des fautes avaient été commises du côté des Français, et qu'il faut en attribuer quelques-unes au maréchal lui-même, tout en avouant que son état de maladie l'excuse assez; mais, certes, il y avait, pour ainsi dire, quelq. aveuglem. à ordonner ces charges de cavalerie, si nombreuses, si décousues, si meurtrières pour elle-même, contre la colonne anglaise. Ce qui répara tout, ce fut d'abord le prodigieux effet de quatre pièces de gros calibre que l'on dirigea enfin sur cette formidable colonne: l'on ne saura jamais précisement à qui l'on doit faire honneur de cette idée si simple. Deux autres causes contribuèrent encore puissamm. au gain de la bataille, la présence de Louis XV et du dauphin, et l'intelligence pleine de courage des officiers et des soldats, qui firent d'eux-mêmes tout ce qu'exigeaient les circonstances. Cette victoire valut au comte de Saxe la jouissance du château de Chambord et 40 mille francs de revenu. Pendant qu'il recevait cette royale récompense, il achevait son ouvrage par la prise d'Apt et de Bruxelles. Son retour à Versailles fut marqué par une suite de fêtes et de triomphes. L'année suivante (1746), il reprit le chemin de Bruxelles, et poussa les alliés de position en position jusqu'à celle de Rocoux, où il gagna sur eux une bataille décisive, qui lui valut le titre de maréchal-général des armées du roi qu'avait porté Turenne. La campagne de 1747, où il gagna la glorieuse bataille de Lanfeld, la troisième que perdait contre lui le duc de Cumberland, et celle de 1748, illustrée par la prise de Maëstricht, amenèrent le traité de paix d'Aix-la-Chapelle. Dès-lors le comte de Saxe put jouir paisiblement de sa gloire, jusqu'à sa m., arrivée en 1750. Louis XV, qui ne put lui donner une place à Saint-Denis, à côté de Turenne, lui fit ériger, dans le temple de St-Thomas, à Strasbourg, un magnifiq. mausolée, qui est le chef-d'œuvre de Pigalle. On a de cet habile capitaine un ouv. où il s'est peint souvent au naturel: ce sont ses *Rêveries*, 1757, 5 vol. in-4, fig. Toutes les histoires qu'on raconte souvent de la force prodigieuse du comte de Saxe sont fondées sur la vérité.

SAXE-COBOURG. V. COBOURG.

SAXE-GOTHA et ALTENBOURG (EMILE-LÉOPOLD-AUGUSTE duc de), né en 1772 à Gotha, où il m. en 1822, avait succédé en 1804 au duc Ernest II, son père, dont il suivit la sage politiq. Il s'abstint de prendre parti dans les ligues où l'Autriche et la Prusse entraînèrent contre la France les diverses pincipautés de l'empire, et se trouva ainsi à l'abri des malheurs qu'eurent à déplorer les autres princes allem. lors de l'invasion de Bonaparte. Ami des arts et des lettres, que lui-même cultivait avec succès, s'il occupa peu le monde du bruit de son nom, il fit du moins beaucoup pour le bonheur de ses sujets, en assurant leur tranquillité par sa sage prévoyance. Marié deux fois, ce prince n'eut qu'une fille, du prem. lit, Louise, femme de Charles-Auguste, gr.-duc de Saxe-Weimar; sa success. a passé à Frédéric IV, son frère. On cite de Léopold-Auguste diverses compositions littéraires et musicales qui font beaucoup d'honneur à son goût et à ses talens. Nous nous bornerons à mentionner son livre intit. *Kyllenion*, rec. de 12 idylles avec plus. petites pièces de poésie, dont quelques-unes ont été mises en musique par lui, et d'autres par Himmel et Weber. Ce prince a légué aux établissem. publ. du duché de Saxe-Gotha ses tabl., sa biblioth. et ses collect. d'objets d'art —Plusieurs autres princes de la branche de SAXE-GOTHA, se sont rendus recommandables par un beau caractère, des vertus fortes et un gr. savoir.—ERNEST, surnommé *le Pieux*, 9ᵉ enfant de Jean IV, duc de Saxe-Weimar, m. en 1675, est la souche commune des branches de Gotha, Meinungen, Hildburghausen et Cobourg. Eyring a pub. en latin une *Vie d'Ernest de Saxe-Gotha*, in-8, Leipsig, 1704. *Voy.* pour quelq. autres renseignem. généal. sur la maison de Saxe, le tom. 40 de la *Biographie universelle*.

SAXE-WEIMAR (BERNARD, duc de), l'un des gr. capit. du 17ᵉ S., né à Weimar en 1600, fils du duc Jean IV, vint de bonne heure suivre les tournois et joutes que donnait à sa cour le duc de Saxe-Cobourg Jean-Casimir; il fit ses prem. armes avec Guillaume, son frère, au service du roi de Bohême Frédéric V, et se distingua en 1621 à l'affaire de Wimpfen. Le traité de neutralité signé à Mayence, en dispersant les troupes de l'union protestante, ramena Bernard à Weimar. Il eut en 1623 le commandem. d'un régim. d'infanterie dans l'armée sous les ordres du duc Christian de Brunswick, fit des merveilles au combat livré par Tilly près de Stadloe en Westphalie, puis se rendit dans les Pays-Bas près de son autre frère Jean-Ernest, et fut nommé au gouv. de Deventer par le prince Maurice de Nassau. L'année suiv., il parut à la tête d'un régim. de caval. dans les troupes de cette arme, envoyées sous le commandem. de Jean-Ernest par Christian IV, roi de Danemarck, contre les Impériaux, quitta inopiném. l'armée danoise en 1625, ne la rejoignit, deux ans après, que pour être témoin des succès de Wallenstein et de Tilly, fut refoulé jusque dans le Jutland, puis dans l'île de Fionie, se démit encore de son commandem., et passa par les Pays-Bas en France, d'où il lui fut permis de revenir à Weimar. L'un des prem. entre les princes protestans, il se rangea sous les drapeaux du roi de Suède, Gustave-Adolphe, pour la guerre que ce prince entreprit en 1631 de concert avec la France contre la maison d'Autriche. Le prem. exploit de Bernard fut des plus glorieux: le comte de Tilly ayant fondu à l'improviste sur les retranchemens suédois, non-seulem. il soutint le choc avec avantage, mais encore il chassa les Impériaux du landgraviat de Hesse-Cassel. Allant aussitôt rejoindre Gustave au siége de Wurtzbourg, il contribue fortem. à la réduction de cette place, suit le roi dans sa marche victorieuse jusqu'au Rhin, aide à en forcer le passage près d'Oppenheim, et glace d'épouvante les Espagnols qui abandonnent Mayence à son approche. Envoyé ensuite dans le Palatinat à la tête d'un petit corps, il surprend Manheim, et force l'ennemi d'abandonner toutes ses positions. En 1632 le roi le rappelant d'un commandem. qu'il lui avait donné sur les bords du Rhin, avec le grade de général d'infanterie, sous la direct. du chancel. Oxenstiern, l'envoya poursuivre la con-

quête du duché de Bavière. Arrêté au milieu de ses succès par un ordre de venir rejoindre le gros de l'armée devant le camp retranché des Impériaux près de Nuremberg, Bertrand fut bientôt chargé du commandem. d'une portion des forces suédoises pour faire tête à Wallenstein, tandis que Gustave rentrerait en Bavière avec l'autre moitié de son armée. Les manœuvres furent savantes de part et d'autre ; elles eurent pour résultat d'amener le théâtre de la guerre à l'entrée du duché de Saxe, en séparant le duc de Bavière de Wallenstein. Le duc de Weimar qui avait suivi le mouvem. de ce dern., fut rejoint par Gustave à Naumberg ; l'armée réunie fut dirigée par La Thuringe dans le burggraviat de Misnie, et le 18 nov. 1633 eut lieu entre Weissenfels et Lutzen, la célèbre bataille où périt le grand Gustave. Aussitôt après cet évènem. Bernard prend le commandem., achève la défaite des Impériaux qu'il oblige à la retraite, et le lendemain reconduit l'armée, encore victorieuse des Croates, à Weissenfels, où il est proclamé général en chef. Au bout d'un mois les Impériaux étaient totalem. expulsés de la Saxe, et la dignité temporaire de Weimar expirait. Oxenstiern partageant alors l'armée en deux, donna au duc le commandement de la plus faible partie, le subordonnant aux opérations du maréchal Horn. Ainsi ce fut en quelq. sorte sous les ordres de ce gendre du chancelier que Bernard prit part à la campag. suivante. Cependant le mécontent. de l'armée était devenu général par suite du peu de compte que tenait Oxenstiern de ses justes plaintes. Le duc de Weimar se chargea de les faire valoir à l'assemblée des états protestans des quatre cercles à Heidelberg. Outre l'acquittem. de la solde des troupes, qui fut enfin effectué, il demandait pour lui le commandement en chef des troupes de l'union évangéliq. ; mais il échoua sur ce point, et tout ce qu'il obtint fut l'érect. des deux évêchés de Bamberg et de Wurtzbourg, dont il était pourvu, en duché relevant de la couronne de Suède. Remettant à son frère Ernest le gouvernem. de cette souveraineté, Bernard alla rejoindre l'armée dans ses retranchemens près de Donawerth : il y rétablit promptem. l'ordre en payant aux troupes ce qui leur était dû, et fut bientôt en mesure d'aller mettre le siége devant Ratisbonne, qu'il força de capituler. Arrêté faute de secours et croisé même par les intrigues de Horn et d'Oxenstiern dans ses desseins d'envahir l'Autriche, il se vit obligé de ramener ses troupes en Franconie, et dès-lors, par la reprise de Ratisbonne et quelq. autres avantages, les Impériaux préludèrent à l'éclatante victoire de Nordlingen (7 sept. 1634), où Horn fut pris et l'armée suédoise totalem. défaite. Cependant un traité d'alliance conclu avec Louis XIII par les princes de l'union avait revêtu du commandem. supérieur le landgrave de Hesse au préjudice de Bernard, son frère : celui-ci visant à se rendre nécessaire, affecta plus d'empressem. à ménager ses soldats qu'à arrêter les conquêtes des Impériaux déjà maîtres de plusieurs états de la confédération ; on fut réduit à le solliciter, et satisfait des promesses que lui fit le ministre de France, il alla délivrer successivement plus. villes assiégées ou en reprendre d'autres déjà occupées par l'ennemi. Sur ces entrefaites, l'accession des princes protestans au traité conclu à Prague entre l'électeur de Saxe Jean-George et l'empereur ne lui laissant d'appui que du côté de la France, il se lie plus intimement aux vues de Richelieu, en reçoit un renfort considérable qui lui est amené par le card. La Valette, et en peu de jours il fait lever le siége de Mayence, après avoir refoulé le gén. imp. Galas au-delà du Rhin. Mais le principal objet de la campagne fut manqué par le refus que fit le landgrave de se joindre à son frère ; et celui-ci réduit à se replier devant un ennemi trop supérieur en nombre effectua son admirable retraite sur la Lorraine, l'une de ses plus belles opérat. militaires. Par le traité d'alliance et de subsides signé à St-Germain (26 oct. 1635), le roi de France s'obligea à payer au duc, pour l'entretion de ses troupes, quatre millions de livres, promettant en outre d'ériger pour lui en principauté reversible à sa famille le landgraviat d'Alsace et la préfect. d'Haguenau. Tandis que sa troupe tenait les quart. d'hiver aux environs du duché de Luxemb., Bernard vint à Paris (mars 1636) ; il y régularisa quelq. stipulations avec Richelieu, et concerta en même temps le plan de la prochaine campagne. Il l'ouvrit par la prise du fort de Holsenbaar et l'attaque de Saverne, qui lui ouvrit ses portes (15 juill.), presque à la vue de Galas. Au moment où il se disposait à passer le Rhin, Bernard fut appelé à la défense des frontières de la France que menaçaient simultaném. les Impériaux, les Espagnols et le duc de Lorraine. Après avoir puissamm. secondé le prince de Condé dans ses opérations en Bourgogne et contribué à la retraite de Galas par de là du Rhin, il alla encore soumettre quelq. places dans les Vosges et en Franche-Comté, où il prit ses quartiers d'hiver. La campagne suiv. fut marquée principalem. par la défense savante du duc de Weimar contre les continuelles attaques de Jean de Werth et de Savelli, génér. du duc Charles de Lorraine, dans le Brisgau ; par la bataille de Rhinfeld (3 mars 1638), où la défaite de l'ennemi fut des plus complètes ; par la prise de Rhinfeld, de Fribourg et des autres places du Brisgau ; enfin par la défaite du duc Charles près de Thann (14 oct.) et la conquête de Brisach. Dans la capitul. qu'il accorda à cette place, il traita exclusivem. en son nom ; et ce furent ses propres troupes qui y prirent garnison, et son général-major, J.-L. d'Erlach, qui en eut le gouvernem. Cette prise de possess. ne pouvait être du goût de Richelieu, et en effet, outre de gros subsides en argent, il avait fourni au duc pendant cette campagne si glorieuse un corps de troupes aux ordres du maréchal de Guébriant et du jeune Turenne. Toutefois l'habile ministre se garda de heurter le vainqueur de Rhinfeld, et se contenta de faire négocier près de lui pour le retenir dans les intérêts de la France. Brisant sur tous les pourparlers, Bernard se disposa à rentrer en campagne ; mais, à peine arrivé à Huningue où ses troupes devaient passer le Rhin, il fut saisi par une fièvre violente, qui l'enleva au bout de trois jours, le 18 juillet 1639. Ne pouvant entreprendre de réfuter les conjectures diverses que plus. historiens ont accréditées touchant les circonstances et la cause de cette mort inopinée, nous nous abstiendrons même de les reproduire, renvoyant pour plus de détails à l'*histoire* complète de ce prince, annoncée par un biographe (M. Guérard, *Biographie universelle*, t. 40), comme devant être prochainem. pub. sous les auspices du duc régnant de Weimar. On peut consulter aussi l'*Histoire de la guerre de trente ans*, de Schiller, ouv. trad. en franç. par M. Ch. de Champfen, 1803, 2 vol. in-8.—Charles-Auguste, grand-duc de SAXE-WEIMAR et EISENACH, m. en juin 1828 à Gralitz, près de Torgau, était né en 1757, et avait succédé en 1758 à son père Ernest-Auguste sous la régence de sa mère. Ce n'est qu'en 1815 que ce prince prit le titre de grand-duc. Il a fait fleurir ses états par son administrat. paternelle, et a rendu Weimar, lieu de sa résidence, célèbre par le concours des hommes de lettres et des savans les plus distingués de l'Allemagne, qu'il y fixa par sa munificence et par les honorables distinct. qu'il leur accordait (*v.* SCHILLER, etc.). Ce prince a eu pour successeur son fils Charles-Frédéric, naguère lieutenant-général au service de Russie.

SAXIUS. V. SAX.

SAXO GRAMMATICUS, ou *le Grammairien*, ou *Longus*, historien danois du 12[e] S., n'a laissé aucun renseignement sur sa vie. On sait seulement

qu'il mourut vers 1204, après avoir été secrétaire d'Axel ou Absalon, archevêque de Lund, lequel protégea particulièrement les études historiques. Mais on lui doit un des plus curieux monumens du moyen âge, et qui seul suffit à sa célébrité : c'est une histoire du Danemarck, composée en part. d'après les traditions populaires, les chants scaldes, les sagas islandaises, etc., et dans un style rapide, élégant, pompeux. Si la marche chronologique et l'enchaînement des faits laissent souvent à désirer, on y trouve du moins tout le charme d'un roman historique. Cet ouvrage a fourni et fournit encore des sujets pour le théâtre. L'*Hamlet* de Shakspeare en a été tiré. Il a été imprimé à Paris pour la première fois, 1514, sous ce tit. : *danorum regum heronmque Hist.*, *stylo eleganti*, *à Saxone Grammatico*, etc., 1 vol. in-fol.; réimp à Bâle, 1534, à Francfort, 1576, et enfin dans le Danemarck, à Soroe, 1644, aux frais du roi et de plusieurs seigneurs, avec des *notes* par J.-J. Stephanius. Plusieurs éditions, puis des traductions danoises en ont été publiées depuis. La dern. traduction est de 1819 et suivantes, in-4. Mais en outre il a donné lieu à des dissertations, notes, commentaires, etc., ainsi qu'à un abrégé, et cette bibliographie fait l'objet d'une *notice* insérée par Nyerup dans le t. 2 de son *Tableau historique et statistiq. de l'état du Danemarck*, etc.

SAXTORPH (Mathias), médecin danois, né à Meirup en 1740, et m. en 1800, étant professeur à l'université de Copenhague, a pub., outre quelques thèses et opuscules : *Abrégé de l'art des accouchemens, à l'usage des sages-femmes* (en danois), 1792, in-8. — Un docteur danois du même nom, Jean Sylvestre Saxtorph, publiait aussi vers cette époque des ouvrages sur l'art de l'accoucheur, entre autres : *Examen de divers instrumens employés aux accouchemens.*

SBARAGLIA (Jean-Jérome), professeur d'anatomie et de médecine à Bologne, sa patrie, où il mourut en 1710 à 69 ans, a laissé un certain nombre d'ouvrages, dont le plus considérable est intitulé : *oculorum et mentis Vigiliæ, ad distingnendum studium anatomicum et ad praxim med. dirigendam*, etc., Bologne, 1704, in-4. V. pour plus de détails la *notice* que lui a consacrée M. A.-J. L. Jourdan au t. 7 de la *Biographie* du *Dictionnaire des sciences médicales.*

SCACCHI (Fortunat), savant antiquaire ital., né à Ancône vers 1573, se voua à l'état ecclésiastique. Malgré la tache qui couvrait sa naissance (il était bâtard), il se fit admettre dans l'ordre de Saint-Augustin, et, plein de l'ambition d'acquérir de gr. connaissances, il se soumit aux emplois les plus vils pour suppléer au manque de fortune et parvenir à son but. En effet, jeune encore, il professa la théologie et l'hébreu dans plus. villes d'Italie. A Rome il mérita la bienveillance d'Urbain VIII, qui le nomma son maître de chapelle. Après avoir exercé cette charge pendant 15 ans, Scacchi en fut privé par l'intrigue de ses ennemis. Réduit à un état misérable, il succomba en 1643 aux chagrins et aux infirmités. On a de lui : *sacrorum Elæochrysmaton Myrrhoteca tria*, Rome, 1625-37, in-4, 3 part.; réimp. en 1725 sous le tit. de *Thesaurus antiquitatum sacro-profanar.*, La Haye, in-4; *de Cultu et Veneratione servorum Dei Liber primus*, etc., Rome, 1639, in-4; *Prediche e Discorsi sopra gli evangeli*, Rome, 1636, in-4. On peut consulter sur Scacchi la *nouvelle Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques* de Dupin, t. 17, in-4, et les *Mémoires* de Nicéron, t. 21.

SCÆVOLA (Caïus Mucius) est célèbre dans l'histoire par un trait d'héroïsme dont l'authenticité est contestée avec raison, mais qui peint admirablement le caractère des anc. maîtres du monde. Porsenna tenait Rome assiégée (an 507 avant J.-C.) Mucius se dévoue pour délivrer sa patrie d'un ennemi aussi redoutable, et, pénétrant armé dans la tente de ce prince, y frappe un secrétaire que la richesse de son costume lui fait prendre pour le roi. Arrêté aussitôt et mis en présence du supplice, il brave la colère de Porsenna, lui déclare que trois cents jeunes patriciens ont fait serment de le tuer, et, plaçant sa main sur un brasier ardent, la laisse consumer sans témoigner d'émotion. Tite-Live et Denis d'Halycarnasse racontent que le roi étrusque, étonné de tant de courage, accorda au jeune Romain la vie et la liberté, et conclut la paix avec le sénat. De retour au milieu de ses compatriotes, Mucius reçut d'eux le nom de *Scævola*, c'est-à-dire *gaucher*, en mémoire de sa glorieuse infirmité. On a remarqué, et cette observation confirme le doute des modernes sur la véracité des historiens latins, que la famille de Mucius, citée comme patricienne dans les premiers temps de la république, n'était que plébéienne trois siècles après. Une semblable décadence ne s'accorde pas avec les honneurs accordés à son chef. Elle a encore fourni plus. membres illustres, dont nous citerons les principaux. — Scævola (Quintus Mucius), célèbre comme jurisconsulte, vivait dans le 6e siècle de Rome. On le voit, en l'an 219 avant J.-C., à la tête d'une ambassade envoyée à Carthage. — Scævola (Publius Mucius), petit-fils du précédent, également cité comme jurisconsulte, fut consul en 621 de Rome, et montra une gr. fermeté au milieu de la sédition où périt Tiberius Gracchus. — Scævola (Quintus Mucius), cousin du précédent, fut augure et consul en 637, triompha des Daces avec Cæcilius Metellus, et se signala dans la guerre contre les Marses. Seul de tous les sénateurs, il osa résister à Sylla lorsque ce dictateur voulut déclarer ennemis publics les deux Marius et leurs partisans. Scævola avait été maître de Cicéron, et c'est lui que l'orateur romain a choisi pour interlocuteur dans le dialogue *de Amicitiâ*, dans le premier livre *de Oratore*, et dans le traité *de Republicâ*. — Scævola (Quintus Mucius), fils de Publius, parvint au consulat en l'an 659 de Rome, et reçut en même temps la dignité de grand-pontife. Préteur en Asie, il administra avec tant de prudence et d'équité, que les peuples reconnaissans instituèrent en son honneur une fête religieuse. Cicéron, qui avait été l'élève de Scævola, le cite comme le plus gr. orateur des jurisconsultes et comme le plus grand jurisconsulte des orateurs. Tant de mérite et de vertu ne désarma point la fureur des factions populaires : Scævola fut massacré l'an 667 de Rome par les ordres du jeune Marius. Il avait composé plusieurs ouvrages; l'un, intit. *Definitions*, est le plus ancien dont on trouve des extraits dans le Digeste.

SCALA (de La), nom d'une famille noble de Vérone, dont les membres ont tour à tour gouverné leur patrie, et se sont montrés ardens soutiens de la faction des gibelins. Nous citerons les plus célèbres. — Scala (Mastino Ier de La), succéda en 1259 à Ezzelin III comme podestat de Vérone, et fit rendre cette charge perpétuelle dans sa personne. Il se montra implacable ennemi des guelfes, et les poursuivit avec un acharnement qui lui attira de nombr. ennemis parmi les nobles de la province. Ceux-ci, vaincus à plusieurs reprises, eurent recours à la trahison, et parvinrent à le faire assassiner en 1277. — Scala (Albert Ier de La), frère et successeur du précédent, vengea sa perte par de nombr. supplices. Il mourut en 1301, après avoir gouverné 23 ans. — Scala (Barthelemi de La), fils d'Albert Ier, lui succéda, et ne régna que 2 ans. Il m. en 1304. — Scala (Alboin Ier de La), frère du précédent, occupa jusqu'en 1311, époq. de sa m., la charge de podestat de Vérone. — Scala (Cane Ier de La), 3e fils d'Albert Ier et success. de son frère Alboin, a mérité le nom de *Grand* par ses brillantes qualités et par sa bravoure. Né en 1291, il prit les rênes du pouvoir en 1312. Une guerre avec la

république de Padoue occupa 16 années de sa vie, et se termina par la soumission de cette ville. Devenu alors possess. d'une part. de la Haute-Italie, il venait d'assujettir Trévise à sa dominat., quand une maladie l'emporta subitem. en 1329. Depuis 12 ans Can Ier avait reçu le titre de capitaine-général des gibelins de la Lombardie : d'une part, lieutenant et conseiller des emper. Henri VII et Louis IV, il soutint leur autorité, si peu affermie dans ces contrées, et se fit chérir de ses soldats; de l'autre, protect. éclairé des lettres et des sciences, il recueillit à sa cour le Dante fugitif, et y rassembla les poètes et les artistes les plus illustres de l'époque. Vérone lui doit plusieurs monumens. — SCALA (Mastino II de LA), neveu du précédent, né en 1308, lui succéda en 1329 conjointement avec son frère Albert II. Resté maître des affaires par l'insouciance de ce dern., il se montra bientôt le plus puissant et le plus habile des chefs gibelins, agrandissant son pouvoir par une adroite politique, autant que par la perfidie et la mauvaise foi. Inquiet des entreprises de Jean de Bohême (*v.* ce n.), Mastino forma une ligue contre ce roi aventurier, et lui enleva plusieurs villes, qu'il retint au mépris des traités faits avec ses alliés. Mais sa puissance céda devant les efforts réunis des Florentins et des Vénitiens. Battu dans plusieurs rencontres (1338), il parvint cependant à obtenir une paix avantageuse, qui le laissait maître de Vérone, de Vicence, de Parme et de Lucques. Mastino travaillait à rétablir son crédit et à relever dans ses états les arts et l'agriculture, quand il m. en 1351. — SCALA (Can Grande II de LA), fils et successeur de Mastino II, montra un caractère aussi vicieux que perfide, et s'attira la haine de ses sujets par ses exactions et par sa cruauté. Après un règne de 8 ans, il périt assassiné par un de ses frères. — SCALA (Can Signore), s'empara de l'autorité après la m. de Can Grande II, qu'il avait tué de sa main. Peu instruit par l'exemple de son prédécesseur, il s'abandonna comme lui à la débauche, et mourut en 1375, à peine âgé de 35 ans. En lui s'éteignit la descendance légit. des Scala, qui avaient gouverné Vérone pend. 113 années. — SCALA (Antoine de LA), fils naturel du précéd., lui succéda conjointement avec son frère Barthélemi II, qu'il fit assassiner en 1381, pour conserver seul l'autorité. Ce fratricide éleva contre lui les princes de la Haute-Italie. Dépouillé de sa souveraineté, il mourut en 1388 dans les montagnes de Forli, empoisonné par les ordres de ses adversaires. La famille des Scala ne parvint point à ressaisir le gouvernem. de Vérone, et s'éteignit environ un siècle et demi après sa décadence par la mort de Brunoro, un de ses membres. On peut consulter à ce sujet le *Dictionnaire historique italien* imprimé à Bassano, t. 18, pp. 215-228.

SCALA (BARTHÉLEMI), homme d'état et littérateur, né en 1430 à Colle de Valdesa (Toscane) d'une famille de meuniers, vint étudier le droit à Florence. Frappés de son mérite supér., Come et Pierre de Médicis lui ouvrirent la carrière des honneurs, qu'il parcourut d'une manière brillante. D'abord revêtu de la dignité de chancelier, Scala se rendit en 1484 à la cour d'Innocent VIII, pour le féliciter de son exaltation au pontificat. Il fut récompensé de cette mission par le diplôme de secrétaire apostolique, et, à son retour do Rome, se vit élever au rang de gonfalonnier de la républiq. Sa gloire littér. était grande dans l'esprit de ses contemporains, et sous quelq. rapports il la méritait; mais aujourd'hui ses disputes philologiques avec Politien paraissent aussi puériles qu'elles étaient alors graves et sérieuses. Scala mourut en 1495. On a de lui : *ad Innocentium, summum pontificem, Oratio*, Florence; *pro Imperatoriis militaribus insigniis dandis C. Sforciæ, imperatori*, ibid., 1481; *Apologia contra vituperatores civitatis Florentiæ*, ib., 1496, in-fol.; *de Historiâ florentinâ*, Rome, 1677, in-4 (cet ouvrage, resté incomplet, a été inséré dans le t. 8 des *Histoires d'Italie* de Burmann); *Vita Vitaliani Borrhomæi*, ibid., 1677, in-4. On trouve des renseignemens sur Scala dans Zeno, *Dissertat. Voss.*, t. 2, p. 253; dans Manni, qui a écrit sa *Vie*, Florence, 1768, et dans les *Elogj degli uomini illustri toscani*, t. 2, p. 70. — SCALA (Alessandra), fille du précédent et femme du poète byzantin Marulli, est célèbre par sa beauté et par son instruction dans les langues grecque et latine, qu'elle avait étudiées sous Jean Lascaris et Démétrius Chalcondyle. Plusieurs de ses compositions ont été imprimées, avec les opuscules de Politien, dans le Recueil d'Acciajuoli. Alessandra m. à Florence en 1506.

SCALA (DOMINIQUE de LA), médecin sicilien, né en 1632 à Messine, où il occupa une chaire de médecine, jusqu'à sa m., arrivée en 1677, avait entrepris de réformer la théorie et la pratiq., en combinant avec les doctrines de van Helmont les principes de la philosophie de Démocrite. Il forma une secte nombreuse. Ses partisans étaient désignés sous le nom de *scalistes*. La Scala, devenu veuf, était entré dans les ordres sacrés. On ne connaît de lui que l'ouvrage suivant : *Phlebotomia damnata, sive Avidii Chrysippi-Cnidii, Asclepiadis, Erasistrati et Aristogenis contra sanguinis missionem Doctrina*, etc., Padoue, 1696, in-4.

SCALIGER (JULES CÉSAR), philologue célèbre par sa profonde érudition autant que par son excessive vanité, était né vers 1484. Padoue, Vérone et Venise se sont disputé l'honneur de lui avoir donné le jour. Sans nous arrêter à discuter la généalogie fabuleuse qu'il s'était créée, ni les évènemens qui, selon lui, avaient illustré les prem. années de sa vie, nous dirons que, selon toutes les apparences, Scaliger était le fils de Benoît Bordoni, peintre en miniature. Doué d'une gr. ardeur pour l'étude et d'une facilité extraordinaire, il acquit une instruct. profonde dans les lettres, les sciences et la médec., et l'augmenta par plusieurs voyages. Amené en France par Ant. de La Rovère, évêque d'Agen, qui se l'était attaché en qualité de médecin, il résolut de s'y fixer, et demanda et obtint des lettr. de naturalisation sous les noms de *Jules-César Lescalle de Bordonis*. Dès-lors, voué à la culture des lettres, Scaliger débuta dans cette carrière en attaquant les savans les plus illustres de l'époque, et commença ainsi la célébrité qu'il ambitionnait. Poète médiocre, mais grammairien profond et prosateur excellent, il contribua à rappeler les règles véritables du style, éclaircit par ses laborieuses investigations le texte de plusieurs auteurs anciens, et rendit d'importans services à la science botanique en montrant la nécessité d'abandonner la classification des plantes d'après leurs propriétés, et d'en adopter une fondée sur leurs caractères distinctifs. Scaliger mourut en 1558, admiré de ses contemporains, qui le nommaient le miracle et la gloire de son siècle : sans doute la postérité n'a pas confirmé ces éloges emphatiques, mais elle lui a laissé une place honorable parmi les premiers restaurateurs des lettres. On a de lui : *Oratio pro Cicerone contra D. Erasmum*, Paris, 1531, in-8; réimp. avec un second discours sous ce tit. : *adversùs D. Erasmum Orationes duæ, eloquentiæ romanæ vindices cum auctoris opusculis*, Toulouse, 1621, in-4; *de comicis Dimensionibus*, Lyon, 1539, in-8; *de Causis linguæ latinæ libri XIII*, ibid., 1540, in-4; Genève, 1580, in-8; *exotericarum exercitationum Liber XV de Subtilitate ad H. Cardanum*, Paris, 1557, in-4; Bâle, 1560, in-folio; *Poetices libri VIII*, Lyon, 1561, in-folio; Leyde, 1581, in-8; Heidelberg, 1607; *Poemata in duas partes divisa*, 1574 (Genève), in-8; Heidelberg, 1600, in-8; *Epistolæ et Orationes*, Leyde, 1600, in-8. Scaliger a publ. en outre une traduction latine de l'*Histoire des animaux*,

d'Aristote, Toulouse, 1619; une version latine du livre des *Insomnies* d'Hippocrate, et des *notes* sur le *Traité des plantes* de Théophraste, et sur l'ouv. du même genre qui porte le nom d'Aristote. Sa *Vie*, écrite par son fils, Leyde, 1594, in-4, n'offre qu'un tissu de fables. On peut consulter avec plus de certitude Scioppius, Maffei (*Verona illustrata*), et Tiraboschi (*Storia della letteratura italiana*). En 1806, M. Briquet a remporté le prix d'un *éloge* de Scaliger, proposé par l'académie d'Agen.

SCALIGER (Joseph-Juste), fils de Jules Scaliger et philologue non moins célèbre, né à Agen l'an 1540, fit ses prem. études sous la direction de son père, et, après la mort de ce dern., vint les terminer à Paris. Son ardeur et sa facilité étaient telles, qu'en peu de temps il apprit la plupart des langues de l'Europe et plusieurs langues orientales, et acquit une instruction profonde dans les lettres, l'histoire et la chronologie. Protégé par Louis de La Roche-Pozay, ambassadeur de France à Rome, qui l'avait choisi pour instituteur de ses fils, Scaliger visita le Midi de la France, l'Allemagne, la Suisse, l'Italie et l'Ecosse, se liant dans ses voyages avec les hommes les plus illustres de l'époque, et recueillant des notions précieuses sur les antiquités et sur la chronol. De retour dans ses foyers, il se livrait paisiblement à ses travaux philologiques quand les états de Hollande l'invitèrent à remplacer Juste-Lipse à l'académie de Leyde (1591). Scaliger, presque aussi vain que son père, et d'ailleurs célébré par ses amis comme *un océan de science* et comme *le chef-d'œuvre de la nature*, s'excusa d'abord d'accepter cet honneur, espérant que Henri IV s'opposerait à son départ, et balancerait à priver la France d'un génie tel que le sien; mais, engagé par ce prince à se rendre aux vœux des Hollandais, il vint se fixer à Leyde, où il m. en 1609. Scaliger était peut-être infér. à son père sous le rapport des grandes conceptions, mais il avait plus d'érudition et un goût plus éclairé. Zélé protestant, il ne prit néanmoins aucune part aux querelles religieuses de l'époque. On lui a reproché avec raison d'avoir souvent altéré le texte des anciens auteurs en leur prêtant ses propres idées. Il n'en est pas moins regardé comme un de nos premiers philologues et comme le véritable créateur de la science chronologiq. Ses travaux sont très-nombreux. Nous citerons, entre autres : ses *Comment.* sur Varron, Verrius Flaccus, Festus, Catulle, Tibulle, Properce, Perse, Ausone, Nonnus et César; *ses notes* sur le *Nouveau-Testament* grec, sur le traité *du Manteau* de Tertullien, sur le liv. d'Hippocrate des *Blessures à la tête*, etc.; ses traductions gr. et lat. des *Sentences* de Publius Syrus, des *Epigrammes* de Martial, de l'*Ajax furieux* de Sophocle, des *Epigrammes* d'Agathias, etc.; et, parmi ses ouvrages, *P. Virgilii Maronis Appendix, cum supplemento multorum antehàc nunquàm excursorum poematum veterum poetar.*, etc., Lyon, 1572, in-8; *Epist. de vetustate et splendore gentis Scaligeræ, et Vita Julii C. Scaligeri*, etc., Leyde, 1594; *Opus de emendatione temporum*, etc., Paris, 1583; Leyde, 1598; Genève, 1609, in-f.; *Thes. temporum complectens Eusebii, Pamphili Chronicon*, etc., Leyde, 1609, in-f.; Amsterdam, 1658, 2 vol. in-fol.; *Opera varia antehàc edita, nunc verò multis partibus aucta*, Paris, 1610, in-4; Francfort, 1612, in-8; *Poemata omnia*, Leyde, 1615, in-8 : *Epistolæ omnes quæ reperi potuerunt nunc primùm collectæ et editæ*, Leyde, 1627, in-8 Il a été publié sur Scaliger deux recueils sous le tit. de *Scaligerana prima* et *Scaligerana secunda*, Amsterdam, 1740. On peut encore consulter : le *Répertoire de bibliographies spéciales*, de M. Peignot, 252-56; les *Mém.* de Niceron, les *Eloges* de Perrault, etc.

SCAMOZZI (Vincent), célèbre architecte, né à Vicence en 1552, mort à Venise en 1616, fit des études approfondies de son art, et, jeune encore, conçut l'espérance de surpasser Palladio et le Sansovino, alors au plus haut point de leur renommée. Cette entreprise témér. fut couronnée d'un brillant succès. Après plusieurs voyages à Rome et à Naples, il se fixa à Venise en 1583, et y fut aussitôt chargé de plusieurs monumens qui commencèrent sa réputation, et la portèrent bientôt dans toute l'Italie. Ses ouvrages les plus remarquables sont les palais Cornaro et Trissino à Venise, le palais Strozzi à Florence, le palais Ravaschieri à Gênes, etc. On supputerait difficilement le nombre des dessins qu'il exécuta à la demande des princes et des grands des différentes contrées de l'Europe. Malgré ses immenses travaux, Scamozzi s'occupait du grand traité d'architecture qui a mis le sceau à sa célébrité. Malheureusement la m. l'empêcha de le terminer. Il a été pub. en 1615 sous ce tit. : l'*Idea dell' architettura universale, divisa in dieci libri*, 2 vol. in-fol., Venise; réimp. à Piazzola en 1687, et à Venise en 1694. Une traduction franç. a paru en Hollande sous le tit. d'*Œuvres d'architecture de Scamozzi, contenues dans son* Idée de l'architecture générale, *dont le 6e livre a été traduit par d'Aviler et le reste par Samuel du Ry*, Leyde, 1713, in-fol. On a aussi de Scamozzi : *Discorsi sopra le antichità di Roma, con 40 tavole in rame*, Venise, 1583, in-f.; *Sommario del viaggio fatto da Parigi sino in Italia per la via di Nancy, l'anno* 1600, journal manuscrit, dont l'original est dans la famille Tornieri à Vicence.

SCAMOZZI (Octave Bertotti), né à Vicence en 1726, portait par droit d'adoption le nom de l'illustre architecte, objet de l'article précédent. Il a publié une magnifique édition française des œuvres de Palladio sous le tit. suiv. : *les Bâtimens et les dessins de Palladio, recueillis et illustrés*, 4 v. in-fol., Vicence, 1776-83, avec un 5e vol., intit. : *les Thermes des Romains*, publiés de nouveau, avec quelques *observat.*, d'après l'exemplaire de lord Burlingthon, Vicence, 1785, in-fol. Ces deux ouvrages ont été traduits en italien et réimp. ensemble sous le tit. de *Fabbriche di Palladio, date in luce ed illustrate, da Ottavio Bertotti Scamozzi, coll' aggiunta delle Terme de' Romani*, Vicence, 5 vol. in-4.

SCANAROLI (Ant.), méd. modénois du 15e S., était disciple de Leoniceno, et il a pris sa défense contre les attaques de Montetesauro dans un sav. et curieux écrit intit. : *Disputatio utilis de morbo gallico*, etc., Bologne, 1498, in-4.

SCANDER-BEG (George Castriot, plus connu sous le nom de), né en 1404, eut pour père Jean Castriot, prince d'Epire ou d'Albanie, qui avait été forcé de payer un tribut à l'emper. Amurath II, et même de lui donner ses quatre fils en otage. Les trois aînés restèrent confondus dans la foule des esclaves du sulthan, tandis que George, le quatrième, fut élevé par lui et auprès de lui avec le plus grand soin, mais toutefois dans la religion musulmane. La force de corps et les actions courageuses du jeune Epirote ne tardèrent pas à lui faire donner par les Othomans le surnom de *Scander* (*Alexandre*), auquel l'emp. ajouta le tit. de *Bey* ou *Beg*. Elevé au grade suprême de sangiac, et chargé du commandement de 5,000 chevaux, il fit contre les ennemis de la Porte l'essai d'une valeur qui devait, plus tard, lui donner à elle-même de sérieuses inquiétudes. Jean Castriot étant mort en 1432, Amurath se défit, dit-on, par le poison des trois fils aînés de ce prince, et s'empara de Croïa, la capitale de ses états. Scander-Beg dissimula sa colère, et continua de servir le sulthan. Il commanda même l'armée destinée à l'envahissement des domaines du despote de Servie, et fut vainqueur, comme il l'avait toujours été; mais, dès cette époque, il prêta l'oreille aux propositions de quelques seigneurs albanais, fatigués du joug des musul-

mans. En 1443 il eut, avec le pacha de Romélie, le commandement d'une armée de 80,000 hommes contre les forces réunies du despote de Servie et de Ladislas, roi de Hongrie. Dans une grande bataille qui lui fut livrée par ces princes chrétiens sur les bords de la rivière Morava, il abandonna pour jamais la cause dont il avait été jusque-là l'un des plus fermes soutiens, et, muni d'un ordre supposé d'Amurath qui enjoignait au gouverneur de Croïa de lui remettre cette place, il s'en empara hardiment, se débarrassa de la garnison turque par un horrible massacre, et fit profession publique de la foi de ses pères. Plusieurs villes entrèrent, volontairem. ou par force, dans le parti de Scander-Beg, qui ne tarda pas à être déclaré chef de la confédération des grands-seigneurs épirotes, et général des troupes de l'Epire, et non souverain ou roi, dans l'acception ordin. de ces titres suprêmes, ainsi que l'ont avancé la plup. des historiens. Une bataille importante qu'il gagna sur les Turks dans une plaine de la Basse-Dibre, une incursion qu'il fit ensuite en Macédoine, et l'alliance qu'il contracta avec Ladislas, roi de Hongrie, et Huniade, vaivode de Transylvanie, portèrent le fier Amurath à lui proposer un accommodement. Le héros épirote répondit par de nouvelles victoires. Le sulthan, qui attribuait ses revers aux fautes de ses lieutenans, se mit lui-même à la tête d'une puissante armée, et entra en Albanie. La trahison l'ayant rendu maître de Sfétigrade, il vint assiéger Croïa (1450); mais Scander-Beg, resté en dehors de cette place, sut le harceler avec tant de succès et lui faire éprouver tant de pertes, qu'il le força à la retraite. On croit qu'Amurath mourut de regret et de honte à la fin de 1450 ou au commencement de l'année suivante. Les armées qu'envoya Mahomet II contre l'audacieux rebelle ne furent guère plus heureuses que celles de son prédécesseur. Même après la prise de Constantinople (1453), et lorsque toute l'Europe voyait avec effroi les Othomans assis sur les débris de l'empire d'Orient, Scander-Beg osa seul lutter contre la fortune de Mahomet, qui ne voulut pas le combattre lui-même, soit par dédain d'un si faible adversaire, soit par la crainte de compromettre sa gloire avec un si habile capitaine. Quoi qu'il en soit, les meilleurs lieutenans de l'emper. n'éprouvèrent que des échecs pendant trois ans, et leur vainqueur trouva du temps, au milieu de tant de succès, pour aller secourir Ferdinand Ier, roi de Naples, contre Jean d'Anjou, son compétiteur (1462). Cependant il fut rappelé bientôt dans ses états, dont Mahomet II préparait la conquête avec un appareil formidable. L'orgueil du sulthan fut encore cette fois humilié par des défaites. Enfin, il résolut de faire assassiner un héros qu'il ne pouvait vaincre; mais il était dans la destinée de ce héros d'échapper à ses piéges comme de braver sa puissance armée. Scander-Beg survécut peu à cette tentative. Il m. en 1467 à Lissa, aujourd'hui Alésie, ville qui appartenait aux Vénitiens, et où il s'était rendu pour former avec eux une ligue. On doit dire que personne mieux que lui n'aurait arrêté les progrès alarmans des Turks, s'il eût été dignement secondé de l'Europe chrétienne. Parmi les historiens de Scander-Beg, nous citerons Barlesio, son compatriote et son contemporain, dont l'ouvrage intitulé *de Vitâ et Moribus ac Rebus præcipuè adversùs Turcas gestis Georgii Castrioti, clarissimi Epirotorum principis, qui propter celeberrima facinora Scanderbegus, hoc est Alexander Magnus cognominatus fuit*, Strasbourg, 1537, in-fol., a été traduit littéralement en français par Jacques de Lavardin, seigneur du Plessis-Bourrot, Paris, 1597, in-8; ibid., 1621, in-4.

SCANDIANESE (TITUS-JEAN GANZARINI, dit LE), poète italien, né en 1518 à Scandiano (duché de Modène), professa les belles-lettres à Modène, à Reggio, à Carpi, et enfin à Asolo, où il m. en 1582. Il avait composé des *discours*, des *pastorales*, des *comédies* et plus. *poèmes*, dont la plus grande partie, restée inédite, a été dispersée; ce qui nous reste fait peu regretter cette perte; nous citerons: *la Fenice*, Venise, 1555, in-4 et 1557; *la Caccia*, *libri IV*, etc., ibid.; 1556, in-4; *Dialettica volgare*, Venise, 1563, in-4. On trouve quelq. renseignem. sur le Scandianèse dans la *Biblioteca modenese* de Tiraboschi, tom. 5, et dans le *Memorie degli uomini illustri d'Asolo*.

SCANNABECCHI (PHILIPPE), peintre italien, également connu sous le nom de *Lippo di Dalmasio*, né à Bologne vers 1360, m. dans la même ville vers 1400, fut élève de Vital, et donna pendant quelq. années un assez grand éclat à l'école bolonaise: la beauté rare de ses *madones*, admirées du Guide lui-même, ont fait donner à Scannabecchi le surnom de *Lippo dalle Madonne*.—SCANNABECCHI (Thérèse MURATORI), née à Bologne en 1662, m. en 1708, jouit comme peintre d'une réputat. méritée: un de ses tableaux les plus estimés est *saint Benoît ressuscitant un enfant*, qui orne l'église St-Etienne de Bologne.

SCANTILLA (MANLIA), est citée par Spartien comme épouse de l'emper. romain Didius Julianus. On ignore sa patrie et la date de sa naissance; mais son existence est prouvée par plus. médailles, qui attestent que le titre d'*auguste* lui avait été conféré par le sénat.

SCAPINELLI (LOUIS), poète et philologue italien, né à Modène en 1585, est au nombre des hommes les plus extraordinaires du 17e S. Privé de l'organe de la vue, il possédait une mémoire heureuse et une extrême facilité, et il parvint à un tel degré d'instruct. que le duc de Modène n'hésita pas à lui confier l'éducation de son fils. En 1609, Scapinelli devint professeur d'éloquence à l'université de Bologne: revenu en 1617 à Modène, il y enseigna les belles-lettres, fut ensuite appelé à l'université de Pise, et enfin nommé à Bologne premier profess. d'éloquence. Il ne jouit pas longtemps de ce dern. triomphe: à peine âgé de 50 ans, il succomba à Modène en 1634, aux atteintes d'une fièvre violente. Ses écrits, où l'on remarque des dissertat. très-savantes sur l'histoire de Tite-Live, ont été recueillis pour la prem. fois en 1801, sous le titre d'*Opere del dottore Lodovico Scapinelli* (Parme, Bodoni, 2 vol. in-8).

SCAPULA (JEAN), né en Allemagne au milieu du 16e S., m. au commencem. du 17e, est auteur de travaux utiles à la philologie grecq., mais qui ont encouru l'accusation de plagiat. En effet, son *Lexicum græco-latinum* (Bâle, 1579, in-fol.), n'est qu'une imitation du *Thesaurus* de Henri Estienne, son maître; il en a été fait un grand nombre de réimpress.; nous citerons celle des Elzevirs, 1652, in-f.: celle de Glasgow, 1816, 2 vol. in-4, et celle de Londres, 1820, in-4, donnée par les soins de Major. On a encore de Scapula un opuscule intit.: *Primogeniæ voces, seu radices linguæ græcæ*, Paris, 1612, in-8.

SCARABICUS (SEBAST.), profess. de médecine à l'université de Padoue, sa patrie, où il m. en 1686, eut une grande vogue, tant pour la facilité de son éloquence que pour la gaîté de son humeur qui attirait à ses cours un auditoire nombreux. On a de lui: *de ortu ignis febrifcri Hist. physico-med.*, Padoue, 1655, in-4; *Historia bovini cerebri in lapidem mutati*, *et de lapidis concretione in homine*, ibid., 1678, in-12.

SCARAMUCCI (JEAN-BAPT.), médec. des 17e et 18e S., membre de l'acad. des Curieux de la Nature sous le nom de *Phaéton*, exerça à Macerata et à Urbino. Nous ne citerons de lui que ses *Theoremata familiaria de physico-medicis lucubrat. juxta leges mechanicas*, Urbin, 1695, in-4.

SCARAMUCCIA (JEAN-ANTOINE), peintre italien, né à Pérouse, étudia son art sous Roncalli,

et obtint dans sa patrie une assez grande réputat. Ses tableaux, dont le coloris est en général un peu sombre, sont d'ailleurs remarquables par la franchise du pinceau et par l'esprit de la composition. —SCARAMUCCIA (Louis-Pellegrini), fils du précéd., né à Pérouse en 1616, m. à Milan en 1680, fut élève du Guide, et se montra digne de ce maître par la grâce de ses productions. Il obtint un égal succès dans un genre de gravure imitant les tailles de bois. On a de lui un ouv. sur son art, intitulé : *le Finezze de' pennelli italiani, ammirate e studiate da Girupeno* (anagramme de *Perugino*), Pavie, 1674.

SCARBOROUGH (CHARLES), médec. angl., du 17ᵉ S., professa pendant 17 ans l'anat. à Lond., et fut le prem. qui appliqua à cette science la géométrie et la mécaniq. Il était lié intimem. avec le célèbre Harvey, qu'il aida de ses conseils dans la rédact. de son traité *sur la génération*. Ch. Scarborough reçut de Charles II le titre de prem. médec., et le conserva sous Jacques II et Guillaume III. On ne connaît de lui qu'un *Syllabus musculorum*, imp. à la suite de la *Myotomie* de Guill. Molens, 2ᵉ édit., Londres, 1676, in-12.

SCARDONA (JEAN-FRANÇOIS), savant médec., né en 1718 à Costiola, près Rovigo, fit des études très-approfondies de son art, et s'acquit une gr. réputation d'habileté dans la théorie aussi bien que dans la pratiq. Son amour pour sa ville natale le porta à refuser les offres brillantes de plus. cités d'Italie, entre autres celles qui lui furent adressées en 1781 au nom de l'université de Padoue. Scardona m. en 1800. On a de lui : *Aphorismi de cognoscendis et curandis morbis*, etc., Padoue, 1746, in-4; réimp en 1754 ; *de Morbis mulierum*, ibid., 1758, in-4 : ces deux ouv. furent réunis, et réimp. ensemble en 1762 et 1775, 3 vol. in-4; *de Impedimentis quæ praxim med. retardârunt*, etc.; *Vade-Mecum*, inédit. La *Vie* de Scardona a été écrite en latin par Ferrari, Rovigo, 1812, in 8.

SCARLATTI (le chevalier ALEXANDRE), compositeur, né à Naples en 1650, m. dans la même ville en 1725, fut le prem. auteur d'une heureuse révolution qui releva la musiq. de l'état d'avilissement où elle était tombée. Il diminua considérablement les fugues, les contre-fugues, les canons, et tant d'autres recherches de style, qui, tout en montrant la science des maîtres, nuisaient à l'énergie de l'expression. Son prem. opéra, l'*Onesta in Amore*, qui fut joué, en 1680, dans le palais de la reine Christine de Suède, à Rome, offre déjà des traces de la réforme qu'il devait introduire dans son art. Il n'a pas moins fait pour la musique d'église que pour celle de théâtre. Ses messes, qui dépassent le nombre de deux cents, sont parsemées de grandes et nobles idées, et empreintes d'un caractère grave et sublime. — SCARLATTI (Dominique), fils du précéd., né en 1683, m. en 1757 à Madrid, où il était maître de musique de la reine, se fit surtout un nom, comme harpiste. Il est le prem. qui ait hasardé des notes de goût et d'effet, en violant tous les principes consacrés par une vieille routine. On connaît de lui trente *Caprices*, imp. à Amsterdam, et six *Sonates*, à Nuremberg.—SCARLATTI (Joseph), fils du précéd. et dern. rejeton de cette famille de musiciens, né à Naples en 1718, m. en 1776 à Vienne, où il avait vécu long-temps, estimé pour ses compositions autant que pour son talent extraordinaire dans l'enseignem. du clavecin. On a de lui douze opéras : celui du *Mercato di Malmantile*, joué à Vienne en 1657, eut un succès prodigieux. Le conservatoire de Naples possède en MS. la plupart des composit. inédites des trois Scarlatti.

SCARPA (ANT.), céléb. anatomiste et chir., prof. émérite de l'univ. de Pavie, où il m. (suivant div. journaux franç.) en oct. 1826, direct. de la faculté de méd., membre de l'institut royal des sciences, belles-lettres et arts du royaume lombardo-vénitien, associé étranger de l'acad. des sciences de Paris, etc., était né vers 1746, et avait commencé de bonne heure sa réputat. par des cours brillans de clinique et d'opérat. chirurgicales. Praticien habile et observat. exact autant que laborieux, il a puissamm. contribué par ses travaux aux progrès de la chirurgie. Plusieurs de ses écrits sont devenus classiques en Europe. C'est lui qui a remis en honneur l'opérat. de la cataracte par la méthode de l'abaissem., et qui a accrédité, pour le traitem. des anévrismes, la méthode dite de *Hunter* (plus exactem. d'Anel); enfin la pratiq. chirurgicale lui doit l'ingénieux procédé de la ligature par l'aplatissement. Parmi les ouv. de ce grand chirurgien, les plus connus sont : *anatomicæ Descript. de Auditu et Olfactu*, Pavie, 1789, in-fol.; *Tabulæ nevrologicæ ad illustrandam hist. cardiacorum nervorum*, ibid., 1794, in-fol.; *Comment. de penitiori ossium structurâ*, Leipsig, 1779, in-4; trad. en franç. par M. Léveillé sous le titre de *Mém. de physiol. et de chirurgie pratique*, Paris, 1804, in-8; *sull' ernie, Mem. anat.-chirurg.*, Milan, 1809-10, in fol.; trad. en franç. par M. Cayol, Paris, 1812, in-8, avec atlas in-fol. (les additions faites à cet ouv. par l'aut. dans une nouv. édit. ont été rec. et trad par forme de *Supplément* à la version de M. Cayol, par M. Ollivier, Paris, 1823, in-8); *Riflessioni ed Osservazioni anat.-chirurg. sull' anevrisma*, Pavie, 1804, gr. in-fol.; trad. en franç. par Delpech, 1809, in-8, avec atlas in-fol.; *Trattato delle principali malattie degli occhi*, 5ᵉ édit., Pavie, 1816, 2 vol. in-fol.; trad. en franç. sur la prem. édit. par M. Leveillé, et sur la dern. par MM. Bousquet et Bellanger, ainsi que par MM. Fournier Pescay et L.-J. Bégin, 1821, 2 vol. in 8; *Saggio di Osservazioni sul taglio retto-vesicale*, etc., Pavie, 1823, in-8 : les objections qu'y présente l'aut. ont été combattues avec avantage en Italie par Vacca Berlingieri (*voy.* ce nom), et en France par plus. prat. : c'est un des dern. écrits de l'auteur, qui, bien que fort âgé et presque entièrement privé de la vue, ne put se décider à rester neutre dans la polémiq. qui venait de s'engager en Italie au sujet de l'opérat. de la taille : adversaire violent de la méthode recto-vésicale, il se fit l'imperturbable défenseur de la taille latéralisée.

SCARRON (PAUL), poète franç., né à Paris vers la fin de 1610, ou au commencem. de 1611, perdit sa mère de bonne heure, et ne tarda pas à être tourmenté par une belle-mère, comme c'est l'usage, et exilé par son père, qui acheta à ce prix la paix de son nouveau ménage. Cependant on réconcilia au bout de deux ans le père et le fils; mais celui-ci promit qu'il embrasserait l'état ecclésiast., et prit le petit collet. Il était peu propre à honorer le clergé, et il eut le bon esprit d'en être persuadé et de ne pas entrer dans les ordres. Jeune encore, il s'était livré aux plaisirs avec si peu de réserve, que sa santé était ruinée à jamais par les maladies les plus douloureuses : enfin, à l'âge de 27 ans, à la suite d'une folie du carnaval, qui le fit poursuivre par toute la populace du Mans et le força de se réfugier dans les roseaux de la Sarthe, il fut saisi du froid, au point de perdre pour toujours l'usage de ses membres et devenir, comme il le dit lui-même « un raccourci de la misère humaine. » Avec sa santé, il perdit bientôt sa fortune, par l'exil de son père, dont on ne connaît point la cause et par un procès avec sa belle-mère. Privé de son patrimoine, il se mit à faire des comédies burlesques, qui eurent une grande vogue et le firent vivre, en même temps qu'elles le désennuyaient. Sa maison devint le rendez-vous de ce qu'on est convenu d'appeler la bonne société, savoir : les beaux esprits et les grands seigneurs : ses bons-mots lui valaient chaque jour quelque nouvelle gratification, et l'on n'a pas oublié que, pré-

senté à la reine Anne d'Autriche, il lui demanda la permission d'être son *malade en titre d'office*, et fit attacher une pension de 500 écus à cette charge de création nouvelle. Plus tard, ces honoraires, si facilem. accordés, lui furent enlevés, pour avoir fait la *Mazarinade*, et comme il avait toujours augmenté sa dépense, en proportion de ce qu'il recevait, il se trouva dans la gêne, pour avoir cru les faveurs des grands inépuisables. Il faut ajouter que le burlesque commençait à ne plus trouver tant d'admirateurs et à ne rien produire, que la fortune du pauvre poète se réduisait à un patrimoine de quelq. faibles rentes viagères et une pension de seize cents livres, qu'il tenait du surintendant Fouquet. Il n'était pas, comme l'on voit, un parti bien sortable, lorsqu'il épousa, en 1652, Mlle d'Aubigné, si célèbre depuis et si puissante sous le nom de Mme de Maintenon, mais qui fit alors une bonne affaire. Scarron fut heureux aussi de voir l'offre de sa main acceptée; car il faisait une bonne action. Ce mariage fixa chez lui les réunions les plus brillantes, et améliora sensiblem. le ton de sa maison, où avaient régné trop souvent jusque là, au lieu d'une liberté sage et avouée par le bon goût, des habitudes de bouffonnerie et de licence. La gaieté du poète malade survécut à son changem. d'état, comme elle avait résisté aux plus intolérables douleurs, et, quoique parfois il s'affligeât à l'idée de laisser sans ressource une femme qu'il aimait, il m. en riant en 1660. Il y a long-temps que l'opinion est arrêtée sur le mérite littéraire de Scarron. Son *Enéide travestie*, en 8 liv., continuée depuis par Moreau de Brazey, ses coméd. de *Jodelet*, ou *le Maître Valet*, de *don Japhet d'Arménie*, et ses autres ouv., à l'except. du *Roman comique*, ne sauraient exciter aujourd'hui que la pitié et le dégoût; mais il faut reconnaître aussi qu'ils contribuèrent beaucoup, par l'excès même de leur burlesque gaieté, à faire tomber ce faste des grandes phrases sentimentales et toute cette affeterie du style précieux, dont Molière fit depuis complète justice. Quant au *Roman comique*, on le lit encore avec quelq. plaisir, et l'on suit en cela l'exemple de Boileau, qui ne pardonnait pas, comme on sait, à son auteur d'avoir travesti l'*Eneide*. MM. Barré, Radet et Desfontaines ont fait jouer au Vaudeville une jolie pièce intit. le *Mariage de Scarron*. Ses *Œuvres* ont été rec. par Bruzen de La Martinière, 1737, 10 v. in 12; réimp. en 7 v. in-8; Paris, 1786.

SCARSELLA (Sigismond), peintre, né à Ferrare en 1530, m. dans la même ville en 1614, fut surnommé *Modino*, par ses concitoyens. Il exécuta, dans sa patrie, plus. tableaux estimés; mais le seul que l'on cite d'une manière authentique, comme étant de lui, est la *Visitation*, qui se voit dans l'église de Ste-Croix. — Scarsella (Hippolyte), fils du précéd., né à Ferrare en 1551, mort dans la même ville en 1621, fut surnommé *Scarsellino*. Il se forma surtout d'après Paul Véronèse, dont il a su imiter heureusem. la manière. Sa facilité était si grande, que la plupart des églises de sa ville natale renferment un grand nombre de ses tableaux, et que la Lombardie et la Romagne en conservent aussi une quantité considérable. Parmi ceux de Ferrare, on cite la *Nativité de la Vierge*, son *Assomption*, les *Noces de Cana*, la *Mère de Pitié*; la *Décollation de St Jean*; la *Pentecôte*, l'*Annonciation*, et l'*Epiphanie*, qui, peint en concurrence avec la *Présentation au temple* d'Annibal Carrache, soutint dignem. la comparaison.

SCAURUS (Marcus Æmilius), né l'an 163 av. J.-C., de la noble famille *Æmilia*, retombée depuis long-temps dans l'obscurité et ravalée jusqu'aux dern. emplois, plaida d'abord quelq. causes qui étaient loin d'annoncer en lui un véritable orateur. Il servit ensuite en Espagne et en Sardaigne, obtint la charge d'édile, l'an 123, celle de préteur, l'an 117, et, bientôt après, le gouvernem. de l'Achaïe. Il sollicita vivement le consulat pour l'année 115, et se permit, ainsi que Rutilius, son compétiteur, les manœuvres les plus honteuses. Il l'emporta, et eut l'adresse de faire condamner, comme seul coupable de brigue, ce Rutilius, homme honorable d'ailleurs. Il rendit des lois contre le luxe de la table et sur les droits des affranchis, fit disparaître, au moyen d'un canal navigable de Parme à Plaisance, les marécages impraticables et insalubres, formés dans la Gaule Cisalpine, par les inondations de la Trébia, pénétra le prem. dans le pays des *Gaulois Carniques*, qu'il soumit, grâce à l'austère discipline établie par lui dans son armée, et revint à Rome recevoir les honneurs du triomphe, et se faire élire (vers l'an 114), prince du sénat: l'on sait que cette distinct. était à vie et donnait le droit d'opiner toujours le prem. Il ne tarda pas à être envoyé en Afrique pour arrêter Jugurtha dans ses criminels projets, et il ne fit rien pour remplir sa mission. Cependant on croit qu'il ne s'était pas encore vendu, à cette époque, au prince numide. Après l'assassinat d'Adherbal, il se rendit de nouveau en Afrique, et cette fois comme lieutenant du consul Calpurnius (112): tous deux se laissèrent gagner. L'arrivée de Jugurtha dans Rome aurait pu intimider tout autre que Scaurus; mais il sut, avec une audace inconcevable, détourner de lui, sinon les soupçons, du moins la peine, en se faisant nommer l'un des commissaires chargés d'instruire dans ce scandaleux procès. Il fut même nommé censeur l'an 90, et, après la m. de son collègue, il tenta, au mépris des lois, de conserver sa magistrat., et ne se démit qu'au moment où l'on allait le mener en prison. Il était parvenu, à cette époque, au plus haut degré d'influence dans le sénat, où il parlait toujours avec un ton grave et plein d'autorité, sans gestes, sans efforts oratoires, sûr qu'il était de se faire écouter par l'ascendant de son caractère. Tout le reste de sa vie s'écoula dans des luttes continuelles pour la noblesse; et l'on doit dire qu'il se tira quelquefois avec une étonnante dignité des accusations que lui intentèrent les tribuns du peuple, qui voyaient en lui l'adversaire le plus redoutable de leur cause. Cependant on ne peut concevoir les éloges prodigués à sa mémoire par Tacite dans la vie d'Agricola, et par Cicéron dans plus. endroits de ses ouv., ou bien il faut expliquer cette erreur de deux grands écrivains par la dépravation de Rome, où la cupidité la plus basse, les exactions et la vénalité se faisaient facilement excuser, lorsqu'elles se joignaient dans le même homme à de grands talens et à un énergiq. caractère. Scaurus, selon l'opinion la plus probable, m. l'an de Rome 666 (88 av. J.-C.). Il avait écrit divers ouv.; mais il ne nous reste que quelq. fragmens de ses *Mémoires*, cités par Valère-Maxime et par le grammair. Diomède.—Scaurus (M. Æmilius), fils du précédent, n'eut ni son mérite ni son influence dans les affaires; mais aussi il ne fut ni avide, ni intéressé, comme lui, jusqu'à la bassesse. Il se rendit fameux par ses prodigalités et surtout par sa passion pour le luxe des bâtimens. On lira avec plaisir l'ouvr. que l'architecte Mazois (*v.* ce n.) a pub. sous ce titre: *Palais de Scaurus*, ou *Description d'une maison romaine*, *fragment d'un voyage fait à Rome*, *vers la fin de la république*, *par Mérovir*, *prince des Suèves*. — Scaurus (Mamercus), petit-fils du précéd., vécut sous Tibère, qui le fit dénoncer au sénat comme coupable d'adultère et comme initié aux superstitions des mages; mais le véritable motif de la colère du tyran était qu'il avait cru se reconnaître dans le principal personnage d'une tragédie d'*Atrée*, donnée au théâtre par Scaurus. Celui-ci se tua pour éviter une m. infamante. *Voyez*, sur toute cette famille, la *notice* du président de Brosses, dans le recueil de l'académie des inscript. et b.-lett., t. 24, p. 235-61.

SCAVINI (N.), profess. de cliniq. à l'univ. de Turin, m. dans cette ville en 1825, a pub., entre autres ouv. peu connus en France, un *Précis historique de l'inflammat., depuis Hippocrate jusqu'à nos jours*, en ital., ainsi qu'une dissertat. *sur la goutte et les goutteux*. Le doct. Scavini n'a point de notice dans la *Biographie médicale*, publ. chez C.-L.-F. Panckoucke.

SCEPEAUX (Marie-Paul-Alexandre-César de Boisguignon de), né, en 1769, d'une anc. et noble famille du Poitou, fut un des chefs de l'insurrection royaliste de ce pays, eut une grande part aux succès de Vihiers et de Saumur, et continua à combattre pour la même cause jusqu'au désastre de Quiberon. Il eut alors la sagesse de déposer les armes et d'adresser à sa troupe une proclamation pour l'engager à en faire autant. Rayé de la liste des émigrés et rétabli dans ses biens par le gouvernement consulaire, il demanda à prendre du service dans l'armée impériale, et, à l'époq. du retour des Bourbons, il était général de brigade. Il se tint à l'écart pendant les cent-jours, reparut au second retour du roi, et m. à Angers en 1821, avec le grade de mar.-de-camp.—V. Vieille-Ville.

SCEVOLA. V. Scævola.

SCEVOLA (Louis), littérateur, né à Brescia en 1770, y professa la rhétoriq. depuis l'âge de 17 ans jusqu'en 1797, époque des changemens politiques arrivés en Italie. Il devint alors secrétaire d'un comité d'instruction publique, et rendit un grand service à sa ville natale, en empêchant la dispersion des liv. des couvens supprimés. Nommé sous-bibliothécaire à Bologne en 1807, il perdit cette place après la mort de Murat, et fut même obligé pour ses opinions de chercher un asile à Milan, où il mourut en 1819. Il avait voulu que son médecin fît sur lui l'essai d'un remède nouvellement découvert, afin, disait-il, d'être encore de quelque utilité à ses semblables. On a de lui des *tragédies* imprimées ensemble à Milan en 1815, in-12. Ce sont: la *Morte di Socrate; Annibale in Bitiniâ; Saffo; Erode; Aristodemo; Giulietta e Romeo*.

SCHAAF (Charles), orientaliste, né à Nuys, près de Dusseldorff, en 1646, mort à Leyde en 1719, avait professé les langues orientales à l'académie de cette dern. ville, et auparavant à celle d'Augsbourg. Nous citerons de lui: un *Nouveau-Testament*, en syriaque, avec une version latine, 1708, in-4; un *Lexicon syriacum*, 1717, in-4, et un *Epitome grammatices hebrææ*, 1716, in-8. — Schaaf (Jean-Henri), fils aîné du précédent, et très-savant aussi dans les langues orientales, ne put succéder à son père comme profess., parce qu'il fut accusé d'hérésie.

SCHAARSCHMIDT (Auguste), célèbre chirurgien et anatomiste allemand, né en 1720 à Halle où il termina ses études, qu'il avait commencées à Berlin, obtint d'abord à Ratenau, dans la marche de Brandebourg, une place de physicien à laquelle il renonça bientôt, devint prosecteur au collége médico-chirurg. de Berlin, puis médecin de l'hôpital de la Charité de cette ville, et enfin fut investi d'une chaire d'anatomie et de chirurgie à l'université de Butzow, lieu où il mourut en 1791. On a de lui, en allemand, plusieurs ouvrages d'anatomie qui ont été long-temps considérés comme classiques, et dont on peut voir l'indication au t. 7 de la *Biographie* du *Dictionnaire des sciences medic.* Les plus répandus sont ses tableaux anatomiques, savoir: *myologische Tabellen*, Halle, 1747, 1783, in-8; *splanchnologische Tabellen*, ibid., 1748, 1764, in-8; *nevrologische Tabellen*, Berlin, 1750, 1762, 1777, in-8; *adenologische Tabellen*, ibid., 1751, 1765, in-8; *syndesmologische Tabellen*, ib., 1752, 1765, in-8. Il a paru à Moscou, en 1767, une traduction latine de ces tableaux par les soins de J.-Fréd. Erasme. Une autre traduction latine, avec des *additions*, par F.-X. de Wasserberg, a été imprimée à Vienne, 1777, in-8, et enfin Hartenkeil et Sœmmerring en ont donné une nouvelle édition augmentée, Francfort, 1803, 2 vol. in-8. — Samuel Schaarschmidt, frère du précédent, né en 1709 à Terki, près d'Astracan, m. en 1747 à Berlin, membre de l'académie des sciences de cette ville et méd. de la garnison, avait quitté les études théologiques pour se livrer à l'art de guérir, et avait été nommé en 1736 à la chaire de physiologie et de pathologie du collége médico-chirurg. de Berlin. Ses principaux ouvrages ont pour tit.: *medicinische and chirurgische Nachrichten*, Berlin, 1738-48, 6 vol. in-4; *Physiologia*, ibid., 1751, 2 vol. in-8; *Anweisung zu dem studio med.-chirurg., welche die Pathol., Chirurg., und Praxis in sich hælt*, ibid., 1754, 3 vol. in-8, 2e édit.

SCHABAN Ier (Melik el-Kamel Zein-Eddyn), 18e sulthan d'Egypte, de la dynastie des Mameluks Baharites, monta sur le trône l'an 745 de l'hégyre (1345 de J. C.), et ne tarda pas à s'en montrer indigne par sa mollesse, ses dissolut. et sa capricieuse tyrannie, dont les émyrs eurent surtout à se plaindre. Il périt dans une sédition qui éclata au Kaire, l'an 747 (1346), après un règne de 2 ans et 2 mois. — Schaban II (Mélik-al-Aschraf Abou'l Moufakher Zein-Eddyn), 23e sulthan de la même dynastie, et neveu du précédent, n'avait que 10 ans lorsqu'il fut placé sur le trône, l'an 764 (1363), après la déposition de son cousin Mohammed. Il n'avait régné encore qu'un peu plus de 2 ans, quand il eut à résister aux attaques de Pierre de Lusignan, roi de Cypre, dont il se débarrassa, du moins pour le moment, en parlant d'un traité, qu'il refusa ensuite de signer. Bientôt des séditions éclatèrent en Egypte, et le jeune prince, après les avoir apaisées et avoir pardonné généreusem. aux rebelles, se crut tranquille; mais il eut encore à lutter contre le roi de Cypre, puis contre le roi d'Arménie, qu'il fit prisonnier, et dont il conquit tous les états. En 1377, le sulthan partit pour le pèlerinage de la Mekke; mais à peine était-il éloigné du Kaire, qu'il apprit que son fils y avait été proclamé en sa place. Il revint secrètement dans cette ville. On l'y découvrit, on l'étrangla et on le jeta dans un puits. Il n'était alors âgé que de 24 ans, et en avait régné 14. Sa générosité, sa bienfaisance, la protection qu'il accorda aux gens de bien, aux savans, et même aux chrétiens cophtes, par une rare tolérance, auraient dû lui assurer un meilleur sort.

SCHABOL (Jean-Roger), ecclésiastiq. et agronome, né à Paris en 1690, ne s'éleva pas bien haut dans la hiérarchie du clergé, puisqu'il s'arrêta au diaconat, et fut seulement, grâce à la protection du cardinal de Noailles, supér. des clercs, préfet des catéchismes et direct. des écoles dans la paroisse Saint-Laurent. Il n'alla guère plus loin en agriculture, quoi qu'il ait pu penser et dire lui-même de son mérite. Le seul service à peu près qu'il ait rendu à la science est d'avoir fait apprécier l'industrie, alors presque inconnue, des habitans de Montreuil dans la culture du pêcher. Il avait acheté à Sarcelles, village à 4 lieues au nord de Paris, une maison de campagne, où il se livra à son goût pour le jardinage, et fit quelques heureux essais. Il fut un moment placé par Louis XV à la tête des jardins de Choisy; mais il ne répondit point à l'attente qu'avait fait naître sa réputation, et fut bientôt congédié. Les amateurs d'agriculture liront peut-être avec plaisir son *Dictionnaire pour la théorie et la pratique du jardinage et de l'agriculture par principes*, etc., Paris, 1767, et sa *Pratique du jardinage*. ouvrage rédigé après sa mort, sur ses *mém.*, par D***, avec fig. en taille-douce, 1770, 1 vol. in-8 de 700 pag., divisé en 2 parties.

SCHACHT (Chrétien-Paul), médecin, né en 1767 à Harderwyck, où il mourut en 1800, professeur de botanique, de chimie et d'histoire nat., est auteur de divers opuscules académiques, tels que:

Oratio de utili ac pernecess. hist. nat., cum reliquiis disciplinæ med. conjunctione et vinculo arctissimo, Harderwyck, 1793, in-4. Il a en outre inséré plusieurs *mémoires* dans divers recueils scientifiques de la Hollande. — SCHACHT (Lucas), professeur de médecine à Leyde au 17e siècle, est principalement connu comme auteur d'une relation de l'épidémie scorbutique qui ravagea la Hollande en 1678 et 1679. Cette pièce a pour tit. : *epistolica Narratio de scorbuto epidemico*, etc., Londres, 1680, in-8. — Germain OOSTERDYC, plus connu sous le nom de SCHACHT, qu'il prit en l'honneur de Lucas *Schacht*, son beau-père, se fit, au commencement du 18e siècle, une grande réputat. comme professeur à l'université de Leyde. Nous ne citerons de lui que ses *Orationes IV de iis quæ medicum ad artis exercitium se adjungentem præcipuè scire oportet*, etc., Leyde, 1735, in-4. — Jean OOSTERDYK-SCHACHT, fils du précédent, né en 1706, m. en 1791, avait été successivement profess. de philosophie à Franeker et de médecine à Utrecht. Outre plusieurs opuscules académiques, on a de lui : *Institutiones medicinæ pract. ad auditorum potissimùm usum, in epitomen redactæ*, Utrecht, 1747, 1767, in-4; Venise, in-8, 1764. Il ne faut pas confondre avec les précéd. Théod.-Philippe SCHACHT, qui a publ. aussi des opusc. acad., de 1703 à 1724.

SCHADI-MOLOUK, femme de Khalil-Mirza, l'un des fils de Miran-Chah, qui l'avait épousée secrètement, s'aliéna par son orgueil et ses dédains l'attachement des grands qui s'étaient rangés au parti de Khalil, après la mort de son père, et causa ainsi ses propres malheurs et ceux de son époux. Celui-ci, surpris par trahison dans son palais de Samarcande, fut emmené chargé de chaînes dans le Turkestan, et, pendant ce temps, Schadi-Molouk eut à subir mille outrages. Enfin Khalil, ayant recouvré sa liberté et ne pouvant vivre loin de celle qu'il aimait éperduement, se décida à s'humilier devant Chah-Roch, son oncle, qui la lui rendit, en le comblant même de témoignages de bonté. Chargé par ce prince du gouvernement de l'Irak et de l'Adzerbaïdjan, Khalil mourut, après une campagne malheureuse contre son cousin Iscander, qui avait levé l'étendard de la révolte. Schadi-Molouk, ne voulant pas survivre à son époux, s'enfonça un poignard dans le cœur.

SCHADOW (ZONO-RIDOLFO), sculpt., né à Rome en 1786, fut emmené à Berlin en 1788 par son père, Godefroi Schadow, qui y fut nommé sculpt. du roi et direct. de l'académie des beaux-arts. Le jeune Ridolfo se forma par les leçons paternelles, et exécuta à l'âge de 18 ans une copie remarquable de l'Apollon du Belvédère, qui lui valut une pension du roi et la faculté d'aller perfectionner son talent dans sa ville natale, en 1810. Il y fut accueilli de la manière la plus généreuse par Canova et Thorwaldsen, et ne tarda pas à se montrer digne de pareils maîtres. Parmi ses ouvrages, nous citerons : un *Pâris méditant sur le jugement qu'il va prononcer*; une *jeune Fille attachant ses sandales à ses pieds*; une *Fileuse*; un *Amour tenant une couronne*, qu'il veut donner à une de ces deux filles, placées devant lui, mais ne sachant laquelle il doit préférer; une *jeune Fille tenant d'une main un pigeonneau et de l'autre la mère.* Il avait entrepris dans ses dern. années un *Achille* d'une grandeur colossale, soutenant le corps de Penthésilée, et le protégeant contre des Grecs qui veulent l'outrager. Le prince de Hardenberg vit que l'artiste épuisait ses forces par trop d'ardeur au travail, et, pour le mettre en état de se ménager, il décida le roi de Prusse à acheter ce groupe pour 48,000 francs, et à donner aussitôt à l'auteur sur cette somme celle de 16,000 fr. Ce trait fait honneur à la puissance. Schadow, si noblement encouragé, redoubla de zèle; mais une m. prématurée termina sa carrière en 1822. Le roi de Prusse ordonna que le groupe d'Achille et Penthésilée fût achevé par Wolf, cousin de Schadow.

SCHAEFFER (JACOB-CHRISTIAN), l'un des savans les plus remarquables du 18e S., né à Querfurt en 1718, m. à Ratisbonne en 1790, passa sa longue vie à faire beaucoup de bien, à composer beaucoup d'ouvrages utiles, à multiplier les inventions profitables à la société. Dépourvu de toute ambition personnelle, il ne créa point de système, ne fut le collaborateur ou le protégé d'aucun journ., et fut lui-même l'éditeur de ses propres ouvrages, afin de les pouvoir débiter à plus bas prix. On ne doit pas être surpris, d'après cela, que son nom soit peu connu. Il est même oublié dans presque tous les dictionnaires biographiques. Schaeffer avait eu à lutter, pour faire ses études, contre tous les embarras d'une excessive indigence. Il parvint cependant à en triompher, et fut nommé successivement maître de la faculté de Tubingue, doct. à celle de Wittemberg, et surintendant ou président du consistoire de Ratisbonne. Dès qu'il se vit dans une position indépendante, rien ne put ralentir son ardeur à faire de bons écrits et de bonnes actions. Ses travaux les plus importans, les seuls dont nous parlerons, sont ceux qu'il entreprit sur l'histoire naturelle, et particulièrement sur les insectes, les zophites et les plantes. Les nombreux ouvrages qu'il publia sur ces diverses branches de la science peuvent se diviser en trois classes. La prem. comprend ceux où il s'est contenté de faire dessiner et colorier un gr. nombre d'individus; tels sont les deux suivans : *fungorum qui in Bavariâ..... nascuntur Icones*, Ratisbonne, 1762-70, 4 t. in-4; *Icones insectorum circa Ratisbonam indigenor.*, ib., 1766, 5 t. in-4. La seconde se compose de dissertations particulières, la plupart écrites en allemand, et avec des planches coloriées. On en trouvera les tit. dans la *Bibliographie* de Cohrès pour l'histoire naturelle, dans Boehmer, dans Meusel, etc. La troisième comprend les deux ouvrages dont voici les tit. : *Elementa entomologica*, Ratisbonne, 1766, in-4, lat. et allem.; 3e édition, ibid., 1780, in-4; *Botanica expeditior*, ibid., 1762, 3 part. in-8, fig. La postérité, dit M. Walckenaer, placera Schaeffer parmi le petit nomb. de ces hommes qui, nés avec le génie de l'observation, ont pu déchiffrer avec succès quelques-unes des pages du grand liv. de la nature. — Jean-Gottlieb SCHAEFFER, frère du précédent, né en 1720 à Querfurt, fut mis de bonne heure en apprentissage chez un pharmacien d'Altenbourg, passa 7 ans après dans une autre officine à Ratisbonne, et commença alors seulement à se livrer à l'étude du lat. et du grec. Son frère lui ayant fourni ensuite les moyens d'aller suivre des cours d'humanités à Neustadt, il se mit à même d'embrasser en 1744 l'étude de la médecine, et au bout d'un an il reçut le bonnet de docteur à Altdorf. Il vint alors s'établir à Ratisbonne, et, après une pratique de 30 ans, il y mourut en 1795. J.-G. Schaeffer avait été reçu membre de l'académie des Curieux de la Nature. Outre les observations qu'il a fournies dans les recueils de cette academ., il a publié divers ouvrages, parmi lesquels il faut distinguer son traité sur l'usage des lavemens de fumée de tabac, intit. : *Der Gebrauch und Nutzen des tabackrauchklystiers, nebst einer dazubequemen maschine*, Ratisbonne, 1757, 1766, 1772, in-4. On trouve quelques détails sur quatre autres médecins de ce nom au t. 7 de la *Biographie* du *Dictionnaire des sciences médicales*.

SCHAERTLIN DE BURTENBACH (SÉBASTIEN), né en 1496 à Schorndorf en Wurtemberg, entra au service de l'Autriche vers 1518, servit avec zèle Charles-Quint, aida à défendre Pavie, assista à la prise de Rome, et, devenu grand-maréchal et capitaine-gén., se distingua en Hongrie contre le parti potestant; mais ensuite il se rangea sous les bannières de ce même parti dans la guerre

de Smalcalde. Il ne tarda pas à se brouiller avec le landgrave Philippe de Hesse, qui contrariait ses projets. Proscrit alors et exclu de même de l'amnistie accordée par le traité de Passau, il se mit au service de la cour de France, qui favorisait les protestans d'Allemagne. Il se rendit redoutable à Charles-Quint et au roi Ferdinand de Bohême, qui l'apaisèrent en levant l'arrêt de proscription et de confiscat. lancé contre lui. Schaertlin passa le reste de sa vie dans sa terre de Burtenbach, entre Ulm et Augsbourg, et mourut en 1577. Il a laissé des *mém.*, d'après lesquels a été publiée la *Vie du chevalier Sébastien Schaerthn*, Francfort et Leipsig, 1777-1782, 2 vol. in-8.

SCHAFÉI (ABU-ABDALLA MAHOMET BEN). V. CHAFEI.

SCHAH-ABBAS. V. ABBAS.

SCHAH-ALLUM. V. CHAH-AALEM.

SCHAHAN-SCHAH, prince arménien du 13e S., n'avait que 5 ans, en 1211, époque de la mort de son père, l'un des plus puissans vassaux des rois de Géorgie. Il n'eut pas à beaucoup près le même pouvoir, et d'ailleurs il fut obligé de se soumettre à l'autorité des lieutenans envoyés dans l'Occident par le grand khan des Mongols, après la destruct. de l'empire des Kharizmiens. Ce ne fut pas sans essayer, mais vainement, de se soustraire par la guerre à cette domination. Il conserva ses domaines, à la condition de payer tribut et de soutenir les Tartares dans toutes leurs expéditions. Il mourut, en 1261, de chagrin de ce que son fils Zacharie avait été assassiné par ces farouches dominat.

SCHAHARBARZ, général persan, dont le véritable nom était *Roumizan*, paraît dans l'histoire, pour la prem. fois, en l'an 614. Il était alors à la tête d'une puissante armée que Chosroès II ou Khosrou Parwiz, depuis long-temps en guerre avec les Romains, envoya en Syrie. Il prit Damas, et l'année suivante Jérusalem, entra en Egypte en 1616, pénétra jusqu'aux frontières de l'Ethiopie et de la Lybie, et s'empara d'Alexandrie. Il continua de prendre une part active à cette guerre, qui se poursuivit avec acharnement pendant plusieurs années; mais enfin Héraclius sortit de sa longue inaction, pénétra au centre de la Perse, et força ainsi Chosroès à rappeler Schaharbarz et ses autres généraux à son secours. Depuis cette époq., Schaharbarz n'obtint guère d'avantages.

SCHAH-KOULI, c'est-à-dire *l'Esclave du Shah*, célèbre music. de Bâghdad, se trouvait dans cette ville lorsqu'elle fut prise, en 1638, par Amurath IV. Le vainqueur avait donné l'ordre de massacrer tous les habitans, et déjà le carnage avait commencé, lorsque les chants du musicien adoucirent le courroux du monarque, et le décidèrent à faire cesser cette boucherie. Schah-Kouli suivit ensuite Amurath à Constantinople, et y fonda la prem. école de musique qu'aient eue les Turks. La tradition a conservé le morceau de musique qui eut tant de puissance sur le cœur du sulthan, et l'aut. de la *Littérat. des Turks*, qui l'a entendu sur l'instrument à 8 cordes qu'on appelle tambuur, assure qu'il est vraiment pathétique et attendrissant.

SCHAHOFSKOI (SIMON), prince russe, ayant encouru vers 1630 la disgrâce du tzar Michel Feodorovitsch, fut relégué au couvent des Miracles, où vraisemblablement il finit ses jours. On conserve en manuscrit à la bibliothèque du synode russe divers opuscules qu'il avait écrits durant sa détent. La plus curieuse de ces pièces est une *Epître au très-haut prince Schah-Abbas, roi de Perse et de Médie, au nom du grand-prêtre et serviteur de Dieu le patriarche Philarète Nikitische de Moscou, sur la foi orthodoxe.* Schahofskoï, dans cette épître, remercie le schah du présent qu'il avait fait au tzar d'une partie de la robe de N. S. J.-C., et l'engage à se faire baptiser.

SCHAHPOUR ou CHAHPOUR, nom qui, en ancien persan, signifie *Fils de roi*, et que les écrivains européens ont changé en celui de SAPOR, est commun à plusieurs souverains orient. — SCHAHPOUR Ier, roi de Perse, était fils d'Ardeschyr et d'une esclave présumée être de la dynastie des Arsacides, et que la découverte de sa vraie origine avait fait condamner à mort. Il fut sauvé avec sa mère, qui le portait encore dans son sein, et les prédictions des astrologues en sa faveur lui ayant fait trouver grâce auprès d'Ardeschyr, ce fut à lui que ce prince voulut transmettre la couronne (environ l'an 240 de notre ère). Le commencement du règne de Schahpour fut signalé par une invas. en Mésopotamie (242). Arrêté dans ses conquêtes par l'approche d'une armée romaine conduite par l'empereur Gordien, il ne balança pas à acheter, au prix de grands sacrifices, une paix qu'il viola aussitôt qu'il le put faire avec quelques chances de succès. Vainqueur de Valérien, qui s'était avancé contre lui, il l'abreuva des plus sanglantes ignominies av. de lui donner la mort, et, comme pour frapper les Romains de stupeur, il fit un hideux trophée de la peau de ce prince, qui, par ses ordres, fut peinte en rouge et suspendue dans un temple. On rapporte que, dans une retraite précipitée, il avait fait égorger un assez gr. nomb. de prisonn. romains, pour combler avec leurs cadavres une rivière que son armée ne franchit qu'à l'aide d'un tel pont. Après 30 ans de règne, Schahpour périt assassiné par les grands de son royaume en 269 ou 271. — SCHAHPOUR II, fils putatif, ou, suivant d'autres, frère d'Hormouz ou Hormidas II, fut proclamé roi quelques mois av. sa naissance, qui eut lieu en l'an 309 ou 310 de J.-C., et pendant sa minorité la Perse fut saccagée par les Arabes. A peine Schahpour eut il atteint sa 16e année, qu'il leva contre ceux-ci une armée à la tête de laquelle il harcela ses ennemis jusqu'au-delà de l'Euphrate, faisant rompre les épaules à tous les Arabes que le sort des armes mettait en son pouvoir. De là lui vint le surnom de *Dhoulaktaf* (maître des épaules). Ses guerres contre les Romains ne furent pas moins sanglantes. Après la victoire remportée sur eux à Singare, en l'an 350, il était venu mettre le siége devant Nisibe. Depuis 4 mois les habitans de cette ville opposaient à ses gigantesques efforts une résistance héroïque, lorsqu'une invasion des Massagètes le contraignit à retourner précipitamm. dans ses états. Plus de vingt mille Persans avaient péri dans cette infructueuse campagne, qui en outre avait coûté d'immenses apprêts. Le siége d'Amide, entrepris 9 ans après par Schahpour II, fut plus glorieux pour lui, mais lui coûta plus cher encore. En 73 jours, 30,000 des siens y périrent. En 362, il vainquit Julien dans un combat où ce dern. périt, et plus tard il n'accorda la paix à Jovien que moyennant la cession de Nisibe et de cinq provinces romaines. Ayant échoué dans les entreprises qu'il tenta contre l'empire après la mort de Jovien, il fut réduit à abandonner l'Arménie et plusieurs autres conquêtes. Revenu à Ctésiphon, capitale de ses états, il y mourut en l'an 380.

SCHAHPOUR, roi d'Arménie, était de la race des Sassanides et fils d'Iezdedjerd Ier, roi de Perse, qui, quelques mois auparavant, à la demande des Arméniens eux-mêmes, avait donné le royaume d'Arménie à Khosrou (ou Chosroès III). Ce dern. étant m., la couronne devait passer au fils de Bahram-Schahpour, avant-dern. roi d'Arménie; mais Iezdedjerd, au mépris des droits de ce prince, alors âgé de 10 ans, envoya son fils régner sur les Arméniens, qu'il voulait amener du christianisme à la loi de Zoroastre, et par suite détacher entièrement des intérêts des Romains. Schahpour fut loin de réussir dans les projets dont l'exécution lui était confiée par son père, et même bientôt il devint l'objet du mépris. Il venait de partir pour Ctésiphon, où son père était gravement malade, lors-

qu'une révolte générale éclata en Arménie et arracha, du moins pour quelque temps, cette contrée à la domination des étrangers. Non moins malheureux du côté de la Perse, Schahpour ne put se mettre en possession du trône laissé vacant par la mort de son père, et périt peu après victime de la trahison. Le célèbre Behram V, connu sous le nom de *Behram-Gour*, frère de Schapour, recueillit l'héritage d'Iezdedjerd. — SCHAHPOUR, fils de Sempad, de la famille des Pagratides, devint en 782 prince de la province de Sber (l'Hyspiratide), et prit part aux guerres qu'Aschod, son frère, ne cessa de soutenir contre les Arabes. Mort en 818, il laissa un fils nommé aussi Aschod. Schahpour II, fils d'Aschod et petit-fils du précédent, composa une *Histoire générale d'Arménie*, citée avec de grands éloges par le patriarche Jean VI, mais dont malheureusement on n'a qu'un fragment très-intéressant, qui se trouve sous le n° 86 des MSs. arméniens de la bibliothèque royale.

SCHAIBEK-KHAN, fondateur de l'empire des Ouzbeks, descendait de Djoudji, fils aîné de Djenguyz-Khan et était pet.-fils d'Aboul-Khaïr, khan du Touran. Ce prince ayant été mis à mort, ainsi que plusieurs de ses enfans, Bourga, sulthan, un de ses parens, s'empara du trône; mais dans la suite Schaïbek rentra dans les provinces où avait régné son aïeul, surprit Bourga dans une partie de chasse et le fit périr (1482), conquit le Mawahr-al-Nahr (Transoxane), déchiré par les guerres intestines des fils et petit-fils d'Abousaïd (1504), s'empara du Kharizm, vainquit Badi-Ezzaman, prince du Khoraçan (1507), et le força à se réfugier à la cour de Chah-Ismaël Sophi, roi de Perse, tandis qu'il s'appropriait ses états. Malheureusement il éprouva à son tour l'inconstance de la fortune, et il fut tué en 1510 près de Mernu, où il perdit une grande bataille contre Chah-Ismaël. Koudj-Kandji, son success., répara cet échec par une victoire non moins éclatante, mais le Khoraçan resta à la Perse.

SCHAITBERGER (JOSEPH), paysan des états de Saltzbourg, naquit le 19 mars 1658 à Durrenberg, et étudia dans l'école catholique romaine de Saltzbourg, mais fut élevé secrètement dans les doctrines de l'église luthérienne, dont il acquit une connaissance approfondie. Son zèle pour ce culte lui attira des persécutions, et il fut avec plusieurs de ses amis jeté en prison comme transfuge de la foi catholique (1686). Il rédigea alors une profession de foi qu'il fit présenter à l'archevêque, et qui lui valut la liberté, mais à condition qu'il s'éloignerait des états archiépiscopaux. Ses biens, de plus, furent confisqués, et sa femme et ses enfans le suivirent dans l'exil. Schaitberger se fixa à Nuremberg, et y vécut du travail de ses mains, jusqu'à ce que les forces lui manquant, il fut reçu par le magistrat de cette ville dans une fondation évangélique, où il mourut en 1733 (2 oct.). Il a laissé un gr. nomb. d'ouv. relatifs au luthéranisme, et impr. plusieurs fois à Nuremberg sous le titre de *Lettres*. *Voyez* Schelhorn, *Origine de la religion évangéliq. dans les Etats de Saltzbourg*.

SCHALKEN (GODEFROI), peintre hollandais, né à Dort en 1643, m. à La Haye le 16 nov. 1706, étudia d'abord sous van Hongstraten, qu'il surpassa bientôt, et se fit une réputation avantageuse par ses portraits, qu'il faisait payer fort cher. Cependant il ne réussit pas lorsque, à l'exemple des Klostermann, des Kneller et des Lély, il entreprit de peindre le portrait en grand. Il a aussi composé un nombre assez considérable de tableaux. Ce que l'on y admire principalement est la lumière. Schalken avait étudié cette partie avec le plus grand soin, et il excellait à la reproduire. Sa couleur est chaude et dorée, sans manquer de vérité. Il aimait surtout les scènes de nuit éclairées par une lampe ou une bougie, parce qu'elles lui donnaient occasion de faire contraster brusquement la lumière et les ombres. Les ouv. de ce peintre se recommandent encore par un fini qui n'exclut point un faire libre et large. Quant au dessin, il faut avouer qu'il est loin d'égaler les grands maîtres. Le Musée du Louvre possède quatre de ses tableaux.

SCHALL (JEAN-ADAM), missionn. allemand, naquit à Cologne en 1591, et prit l'habit de jésuite en 1611 à Rome, où il se livra principalement à l'étude des mathématiques et de la théologie. S'étant ensuite embarqué pour la Chine avec le père Trigault, il y fut accueilli honorablement, grâce à la prem. de ces deux sciences, et se vit appelé à la cour, où on le chargea de la confection du calendrier impérial. Sa faveur se conserva sous plusieurs princes. Mais c'est surtout sous l'emp. Chun-tchi qu'il parvint au plus haut degré de considération. Nommé conseiller-directeur du bureau des affaires célestes et *maître des doctrines subtiles*, il acquit un tel ascendant sur le monarque qu'on lui accorda un décret pour la libre prédicat. du christian., et qu'en 14 ans on baptisa plus de 100,000 Chinois. La mort de Chun-tchi mit un terme à ses succès, et une persécution violente s'éleva contre les chrétiens. Schall, après avoir été pendant 9 mois de tribunaux en tribunaux, fut condamné à être coupé en dix mille morceaux. Cette sentence eût reçu son exécution si une comète, un tremblement de terre et un violent incendie, qui eurent lieu presqu'en même temps, n'eussent semblé aux superstitieux Chinois autant de menaces du ciel. On fit grâce au missionnaire; mais peu après il fut accusé de nouveau, et il m. pendant son procès, le 15 août 1669. Les Chinois lui rendirent les plus grands honneurs après sa mort. Son calendrier fut confié au P. Verbiest. Schall avait aussi été chargé, lors de l'incursion des Tatars en 1636, de présider à la fonte des pièces d'artillerie. On a attribué à cet homme célèbre 150 vol. en chinois. Mais il paraît qu'il faut réduire ce nombre à 24. Il les a pub. sous le nom de Thang-jo-Wang. Quelques-uns sont à la Bibliothèque du Roi, à Paris. Son portrait se trouve dans Kircher, *Chine illustrée*, p. 154.

SCHALLER (JÉRÔME), philosophe et médecin de Nuremberg, occupa en 1670 la chaire de phys., puis celle de médecine à Wittemberg, reçut le titre de recteur de cette académie, et y renonça au bout d'un an d'exercice. On a de lui une lettre à Fend sur *la composition de la thériaque*, insérée dans le recueil des *Epist. med.* de Scholze, 1598. — Jacques SCHALLER, doct. en théol., né à Heilsgenstein, près Strasbourg, le 25 fév. 1664, étudia à Strasbourg, Tubingue, Marbourg, Iéna, et professa la philosophie morale dans la prem. de ces académies. Il m. le 24 juin 1676, après avoir rempli 43 ans sa chaire. On a de cet écrivain une foule d'*opuscules* philologiques, théologiques et autres. Quelques-uns ont de l'intérêt. Nous indiquerons les suivans: *de Aristophanis Pluto; Observationes ad Joh. Miltoni loca quædam; de quatuor libris memorabilium Socratis; laudabilium politicorum ex Justino lib. II; de Propricidio classiariorum seu, num classiarii, ne in hostium potestatem veniant, pulveri pyrio ignem conjicere possint; Ethica Hesiodea*, etc. — Jaroslav SCHALLER DE ST-JOSEPH, prêtre piariste de Prague, m. le 6 janv. 1809, était memb. des sociétés sav. de Berlin, Halle et Iéna. On lui doit, entre autres ouv., une *Topographie du royaume de Bohême*, 17 vol. in-8, Prague, 1785-90, travail exact et complet, qui n'a d'autre tort que d'avoir vieilli, et dont les 4 prem. vol. eurent une 2e édit. en 1790. Schaller y joignit dans la suite une *Descr. de la ville de Prague*, 4 vol., Prague, 1794 (abrégé en 1 vol., 1798), et un *Nouv. cadastre du roy. de Bohême*, Prague, 1802, in-4.

SCHALMAGANY (MOHAMMED-IBN-ALY, surn. AL), parce qu'il était né à Schalmagan (Irak Arabi), fameux hérésiarq. musulman, soutenait qu'Aly était le prem. des mortels, et peut-être Dieu lui-

même ; que dans chaque homme résida une portion de la divinité, qui par conséquent habite les contraires ; qu'ainsi Dieu s'est partagé entre le corps d'Adam et celui du diable, entre Abraham et Nemrod, entre Jésus-Christ et Satan, etc. ; que la loi de Mahomet devait durer seulement 350 ans, au bout desquels Aly devait avoir la prééminence. Du reste il enseignait la métempsycose, encourageait les mariages incestueux, bannissait l'aumône, le culte, la prière. Ces doctrines, prêchées secrètem., ne nuisirent point aux chefs de sectes ; mais dans la suite, ayant voulu répandre ses doctrines, il fut arrêté par l'ordre du vézyr Moclah, traduit devant le khâlif Rady, et condamné à être pendu et brûlé. La secte de Schalmagany a donné naissance à celle des illuminés de l'Orient.

SCHAMBERG (JEAN-CHRÉTIEN), célèbre méd. allemand, naquit à Leipsig le 21 avril 1667, passa des colléges de sa ville natale à ceux de Freyberg, d'Altorf et de Leyde, se fit, en 1689, recevoir docteur en méd., et ne tarda pas à s'acquérir une réputation éclatante par son habileté à aider la nature dans les accouchemens laborieux. Assesseur de la faculté de méd. en 1693, il devint par la suite professeur extraordinaire de chimie, puis de physiologie, et enfin d'anatomie. Il était pour la seconde fois recteur de l'acad. de Leipsig, lorsqu'il mourut dans cette ville le 4 août 1706, n'ayant pas encore 40 ans. On a de lui : *Lineamenta prima pharmaciæ chymicæ ; Dissertationes de gustu ex recentt. philosophorum hypothesi ; de Respiratione læsâ ; de Peripneumonia*, etc. Il eut aussi beaucoup de part à la composition du *Theatrum anatomicum*.

SCHAMS-EDDIN. V. SCHEMS-EDDYN.

SCHAMS-EDDYN (ILETMICH ou ALTUMACH), roi de Delhi, né en Tartarie, fut vendu par ses frères à des marchands d'esclaves, des mains desquels il passa dans celles du roi de Bokhara, puis de Cothouh-Eddyn Aïbek, alors le prem. général du sulthan Chehab-Eddyn Mohammed, et depuis success. de ce prince. Iletmich s'acquit les bonnes grâces de son maître à tel point que lorsque celui-ci fut monté sur le trône, son ancien esclave finit par être son gendre et son fils adoptif. A ces titres, il joignait ceux de gouv. de Gualyor, de vice-roi de Boundaoun et de lieut.-génér. du roy. Il profita de ces avantages, après la mort de son protecteur (1210), pour détrôner l'héritier légitime, Aram-Chah. Mais son usurpation occasiona plus. révoltes qu'il ne put étouffer que par les armes. Vers l'an 1215 il marcha contre Ildouz, ancien souverain de Gazna, et alors prince du Pendjab, le vainquit, incorpora ses états à son empire, conquit le Behar et le Bengale sur le gouv. Gaiath-Eddyn Kilidj, qui s'y était déclaré indépendant, s'empara du Mahlwa, et prit la ville d'Oudjéïn, si célèbre par son temple, qui depuis 300 ans était le but des pèlerinages, et qui fut dépouillé de toutes ses idoles. Schams-Eddyn m. le 30 avril 1236, après un règne de 26 ans, et eut pour successeur Rokn-Eddyn Fyrouz-Chah, son fils. Sa dynastie resta près d'un siècle sur le trône de Delhi.

SCHANFARI. V. CHANFARY.

SCHANNAT (JEAN-FRÉDÉRIC), historien, né en 1683, étudia d'abord le droit, et fut même reçu avocat au conseil supérieur de Malines. Mais bientôt il renonça au barreau pour l'état ecclésiastique. Chargé d'écrire l'histoire de l'abbaye de Fulde, il fit naître, par la publication de div. pièces, qu'il avait découvertes dans les archives, et qui blessaient les prétentions des princes allemands sur l'abbaye de Fulde une contestation littéraire. Eckhart et Estor nièrent l'authenticité des chartes mises en avant. Tout en se défendant contre ces deux hommes illustres, Schannat entreprit d'autres ouvrages, et rassembla d'immenses matériaux, que sa mort, arrivée le 6 mars 1739, ne lui laissa point le temps de mettre en œuvre. Parmi ses écrits, nous mentionnerons, outre l'*Hist. de Fulde* (*Historia fuldensis*, Wurtzbourg, 1729, 3 vol. in-fol.), l'*Hist. du comte de Mansfeld* (Luxembourg, 1707, in-12), à laquelle l'auteur dut le commencement de sa réputation ; *Vindemiæ litter.*, *h. e. veterum monumentorum ad Germaniam sacram præcipuè spectantium*, etc., Fulde, 1723-24, 2 vol. in-fol., fig. ; *Hist. episcopatûs wormatiensis documentis aucta et illustrata*, Wurtzbourg, 1734, 2 volum. in-fol.; *Hist. abrégée de la maison palatine*, ibid., 1720, in 8 ; *Concilia Germaniæ*, Cologne, 1769-90, 2 vol. in-fol. (continués après la m. de l'aut. par le P. Hartzheim, et terminés par Herm. Scholl). Schannat se proposait aussi de pub., en plus. vol. in-fol., sous le titre d'*Accessiones novæ ad hist. antiquam et litterariam Germaniæ*, les nombreux documens qu'il avait trouvés en Italie sur l'histoire d'Allemagne. *Voy.* les *Acta erudit.* de Leipsig, où l'on trouve une analyse étendue des principales compositions de Schannat.

SCHAPER (JEAN-ERNEST), méd. et conseiller du duc de Mecklenbourg, m. en 1721, était né à Custrin en 1668, et avait rempli quelq. temps une chaire à l'univ. de Rostock. La *Biogr. médicale* pub. chez C.-L.-F. Panckoucke contient l'indicat. de ses *opuscules* acad., au nombre de 24, pub. de 1688 à 1720 : le prem. est de Francfort-sur-l'Oder, où il avait étudié sous Albinus le père ; les autres ont été imp. à Rostock, tous dans le format in-4.

SCHARD (SIMON), aut. allem., né vers 1535 en Saxe, se fit connaître dans div. cours d'Allemagne, moins peut-être par son habileté dans les langues anciennes que par la connaissance approfondie de l'hist. et du droit. Ses talens le firent nommer d'abord conseiller du duc de Deux-Ponts, puis (1566) assesseur à la chambre impériale de Spire. C'est dans cette ville qu'il m., le 20 mai 1573. Parmi les div. compilat. de ce labor. écrivain, on remarque les suiv.: *germanicarum rerum quatuor vetustiores Chronographi*, Francfort, 1556, in-fol. (premier recueil qu'on ait publié des histor. de l'Allemagne : il contient la Chroniq. de l'archev. Turpin et celles de Réginon de Prum, de Sigebert de Gemblours et de Lambert d'Aschaffenbourg) ; *Opus historicum de rebus germanicis*, Bâle, 1574, 4 tom. en 3 vol. in-fol. (*voy.* Lenglet-Dufresnoy, *Méthode pour étudier l'histoire*, XI, p. 166-172, édit. in-12) ; et un *Lexicon juridicum juris pontificii et romani*, Bâle, 1582, in-fol., surpassé depuis long-temps. On estime aussi son *Hypomnema de fide*, *amicitiâ et observantiâ pontificum romanorum erga impp. Germanicos*, et sa *Sylloge historico-politico-ecclesiastica*. C'est à Schard que l'on doit la prem. édit. des *lettres* du chancelier Pierre Desvignes.

SCHARFENBERG (GEORGE LOUIS), entomologiste, né à Humpfershausen (duché de Saxe-Meiningen), 1746, étudia dans l'université de Halle, et occupa, de 1781 à 1810, époque de sa m. (2 décembre) la cure de Ritschenhausen. Ses vastes recherches entomologiq. fournirent plus. *Mémoires* au journal de Scriba, et lui donnèrent l'occasion de publier séparément une *Histoire naturelle complète des insectes nuisibles aux forêts*, Leipsig, 1804, 3 vol in-4, 13 planches.

SCHARFENBERGER (NICOLAS), imp. polonais, traduisit dans sa langue maternelle le Nouveau-Testament tout entier, vers l'époq. où les dogmes de la réformation gagnaient du terrain en Pologne, et le publia en 1556 à Cracovie, où était son établissement.

SCHARFF (BENJAMIN), ancien recteur de l'école médicale de Mulhausen, et méd. de la ville de Sondershausen, m. en 1702, memb. de l'acad. des Curieux de la Nature sous le nom de *Bias*, était né en 1651 à Nordhausen, en Thuringe. Entre autres écrits, on cite de lui : *Arkeuthologia, seu Juniperi Descript. curiosa*, in-8, Leipsig, 1672, 1679 ; *Toxicologia, seu Tract. med.-chym. de*

naturâ venenorum in genere, Iéna, 1678, in-8; trad. en allem., Erfurt, 1698, et enfin un *Mémorial des symptômes, préservatifs et remèdes de la peste* (en allem.), Iéna, 1681, in-12, 2e édit.— Plusieurs théologiens du nom de SCHARFF (Godefroi-Balthasar, né en 1676, et m. en 1744, prem. pasteur de Schweidnitz; Jean, né en 1595 à Kroppenstadt, et m. en 1660 à Wittemberg, où il professait la théologie, etc.), ont composé une infinité d'ouvr. dont on peut voir le détail dans Jœcher, *Dictionn. univ. des Savans*, t. 4.

SCHARLACH (SAMUEL), poète impérial, né à Gardeleben, dans la Vieille-Marche, le 27 septemb. 1569, avait d'abord été précepteur particulier du général d'Arnim. Nommé ensuite prof. de physiq., puis de médecine, il vint se fixer à Francfort-sur-l'Oder, où il m. le 2 septemb. 1635. On distingue parmi ses œuvres poétiques le recueil intit. *Carmina*, et la *paraphrase* en vers héroïq. du tableau de Cébès.

SCHAROK. V. CHAH-ROUKH-MYRZA.

SCHARSCHMIDT (CHARLES), jurisconsulte, né à Krimmitschau le 22 nov. 1645, entra au service après avoir fini ses cours académiq., combattit sous le baron de Friesen, qui, en 1702, avait commandé à Landau, et fut enfin prof. à Iéna. Il m. à Dresde le 9 mai 1717. On a de lui : *Exercitationes 24 ad novellas Justinianni; Systema juris publici romano-germanici; Notitia imperii romano-germanici*, anonyme; une édit. du *disc.* de Schütz, *de Statu rei romanæ*, avec des remarq. et des additions, et div. autres ouv. en allem.

SCHATTEN (NICOLAS), jésuite et hist., m. dans la Westphalie, sa patrie, à l'âge de 68 ans, en 1676, avait été chargé par l'évêque de Munster (Ferdinand de Fürstenberg) d'écrire l'histoire de cette contrée. De là l'*Hist. Westphaliæ* (Neuhaus, 1690, in-fol.), et les *Annales paderboraenses* (ib, 1693, in-fol.), qui n'étaient point achevées avant sa mort, et que l'évêq. Ferdinand lui-même avait publ. avec un soin particulier. On remarque aussi sa dissert. lat. sur Charlemagne : *Carolus Magnus, romanus imperator*, etc.

SCHAUFELEIN (HANS ou JEAN) ou SCHEUFFELEIN, peintre et grav. en bois, né à Nuremberg vers 1487, et m. à Nordlingue en 1550, fut élève d'Albert Durer, dont il retrace bien la manière. On remarque à Nordlingue, où cet artiste s'était fixé, divers tableaux de lui. Ils décèlent tous un haut mérite pittoresque pour son époque. Cependant il s'y trouve des anachronismes risibles. Comme graveur, il a exécuté, de 1515 à 1550, des tailles de bois vraiment étonnantes. Son œuv. contient 43 pièces. Papillon lui attribue, mais sans fondement, toutes les gravures du célèbre liv. du *Tewerdancks*.

SCHEAB-EDDYN BEN ISMAIL. V. CHEHAB EDDYN.

SCHEDE (ELIE), en lat. *Schedius*, sav. allem., né en Bohême le 12 juin 1615, et mort le 2 mars 1641 à Varsovie, figure au nombre des enfans célèbres. Dès l'âge de 12 ans, il versifiait en lat. avec la plus grande facilité, et à 15 ans il trad. en vers Dictys de Crète, Darès de Phrygie, l'*Exil* de Diomède, la *Guerre des Juifs* et les *Phénomènes* d'Aratus. On a de lui en outre plus. traités, entre autres celui *de diis germanicis, sive veteri Germanorum, Gallorum, Britannorum religione Syntagmata IV*, Amst., 1648, in-8; Halle, 1728, in-8, avec des notes de Jarckius. Cet ouvrage est estimé. L'*éloge* de Schede se trouve dans le Recueil de quelques enfans précoces par Goez, Lubeck, 1708, in-8. — George SCHEDE, père du précéd., recteur de Cadan, mort en 1650 à l'âge de 71 ans, publia l'ouv. de son fils *de Diis germanicis*, et composa lui-même des *tragédies* latines, *Viridarium philologico-historicum*, des *oraisons funèbres*, etc. — Paul SCHEDE ou MELISSUS, poète, né à Melrickstadt (Franconie) en 1539, fut couronné et élevé au rang de noble à Vienne, fit la guerre en Hongrie, voyagea en France, en Italie et en Angleterre, fut nommé à son retour bibliothécaire à Heidelberg, et m. le 3 fév. 1602. Ses vers allemands se sentent de l'état de la langue à cette époque. Mais on estime davantage ses vers latins, impr. sous le titre de *Melctemata* ou *Schediasmata poetica*, 1586, Paris; 1625, Halle, in-8.

SCHEDEL (HARTMANN), méd. de Nuremberg, né en 1440, m. en 1514, a laissé un Traité sur la peste (*Consilium de peste*), et div. écrits médicaux aujourd'hui peu utiles. Il s'est aussi essayé dans le genre de l'histoire, et les amateurs recherchent son *Chronicon mundi*, ou *Chronicon chronicorum*, à cause des gravures en bois dont il est rempli. Quoique généralement rédigé avec sécheresse, cet ouv. présente quelques passages intéressans qui ont été insérés comme pièces originales dans de grandes collections historiques, telles que le *rerum boïcarum scriptores* (t. 1) et le *Scriptores rerum polonicarum*, t. 1, p. 163-4.

SCHEDEL (JEAN-CHRÉTIEN), écriv. allemand du 18e S., a pub. sur le commerce plus. ouv., qui, quoique rédigés avec trop de précipitation, ne laissent pas d'être utiles à la classe à laquelle il les destinait. Voici les principaux : *Ephémérides du commerce*, Lubeck, 1784, 12 cahiers; *Journal général*, ou *Articles, Essais et Avis d'utilité publique pour les marchands*, Butzow, 1786, plus. vol.; *nouveau Dictionnaire complet des marchandises*, Offenbach, 1790-91, 2 vol. in-8; ib., 1797, 2 vol.; *nouveau Manuel complet pour les marchands de vin, commissionn., expéditeurs et amateurs de vins*, Leipsig, 1793-95, 2 vol. in-8; *Manuel de la jurisprudence mercantile*, Leipsig, 1793 et 95, 2 vol. in-8; *nouvelle Académie des marchands*, ou *Dictionnaire encyclopédique du commerce* (originairement par Ludovici), ib., 1797-1801, 6 vol. in-8; *nouveau Dictionnaire géographique complet pour les gens d'affaires*, ibid., 1802-1804, 2 vol. in-8. Schedel fut de plus l'éditeur des Cahiers économiques. Il m. à Dresde le 31 mars 1803.

SCHEDONE (BARTHÉLEMI), peintre, né à Modène vers 1570, semble s'être particulièrement attaché à imiter les sectateurs de Raphaël et du Corrège. Aussi a-t-il reproduit avec un bonheur extraordinaire les qualités et les grâces de ce dern. Une variété charmante dans les expressions et les attitudes, un coloris délicat, riant et vif, une touche légère, un fini précieux, tels sont les principaux mérites de ce peintre, qui réunissait au talent d'exécution un génie élevé et noble. On ne lui reproche qu'un dessin dont la correction n'est pas parfaite, et quelques fautes de perspective. Schedone fut protégé surtout par le duc de Parme, Ranuccio, qui le nomma son prem. peintre, et pour lequel il fit les portraits de toute la famille ducale. Il m. vers 1615, du regret que lui occasionèrent des pertes de jeu. Le chef-d'œuvre de cet artiste est le *Jésus-Christ posé par Madeleine sur le bord du tombeau*. Ce tableau se trouve dans le Musée du Louvre. On admire aussi sa *Résurrection d'un jeune enfant opérée par St Geminien*, que l'on prendrait pour une des plus belles productions du Corrège.

SCHEEL (HENRI-OTHON de), officier d'artillerie prussienne, né en 1745 à Rendsbourg (duché de Holstein), fit, très-jeune encore, la campagne de Mecklenbourg, voyagea en France en 1770, entra au service de Prusse pendant la guerre de la succession de Bavière (1778), et s'acquit l'estime de Frédéric II, qui lui offrit de l'avancement pour le retenir dans son armée. Il refusa, et revint en Danemarck, où il fut nommé chambellan du roi. Mais dans la suite, il revint en Prusse, où de grade en grade il arriva à celui de major-général, directeur-suprême de toutes les académies militaires du royaume, puis commandant de deux brigades de fortifications. Il mourut à Berlin en 1807, après

avoir pub. , entre autres ouv., des *Mém. d'artillerie*, etc., en franç., avec 28 pl. gravées par l'aut., Copenhague, 1777, in-4.

SCHEELE (Charl.-Guill.), célèbre chimiste et l'un des créateurs de la chimie organiq., naquit le 19 déc. 1742 à Stralsund, travailla six ans chez l'apothicaire Bauch à Gothenbourg, étudia ensuite seul avec une persévérance extraordinaire, dirigea diverses pharmacies à Malmoë, à Stockholm et à Upsal, s'y fit remarquer du prince Henri de Prusse et du prince de Sudermanie, qui visitaient les instituts littéraires et scientifiq. de cette dern. ville, et enfin devint direct. (1775), puis propriétaire de la pharmacie de Pohler à Kœping. C'est là qu'il fit la plupart des découvertes auxquelles bientôt son nom dut une célébrité européenne. L'académ. roy. de Stockholm, dont il était membre ordinaire, lui confiait la plupart de ses expériences chimiq. et lui allouait à cet effet une somme considérable. Le ministère anglais cherchait à l'attirer à Londres, lorsqu'il m. le 24 mai 1786. On doit à cet habile manipulateur la découverte de l'oxigène, du chlore, du manganèse, du molybdène, de l'hydrogène arseniqué, de l'hydrure de soufre, du principe doux des huiles, des acides urique, lactique, gallique, oxalique, hydrocyaniq., malique, etc., de la préparation de l'acide benzoïq. et du phosphore, et de beaucoup d'autres substances ou principes chimiques. Ses ouv., qui consistent en div. *traités* et *mémoires* insérés dans les *Recueils de l'académie royale de Stockholm* et son admirable *Traité de l'air et du feu*, Upsal, 1777 (trad. en franç. par Dietrich, 1 vol. in-12 et in-8), ont été publ. par Hermbstaedt sous le titre de *Collection des recherches de C.-G. Scheele sur la physiq. et la chimie*, Berlin, 1793, 2 vol.

SCHEELS (Rabode Herman), en latin *Schelius*, savant hollandais, né en 1622 dans l'Over-Yssel, étudia en Westphalie, à Groningue et à Leyde, visita la France et l'Italie, où le grand-duc de Toscane, Ferdinand III, essaya vainem. de le retenir, parut aux états hollandais de 1651 à La Haye, comme député de la noblesse de sa province, fut nommé gouvern. d'Ysselmonde, et m. en 1662. On a de lui : *Hygini et Polybii de Castrametatione Romanorum quæ exstant cum notis et animadversionibus*, Amsterdam, 1660, in-4 ; suivi de deux excellentes dissertat. *de Re militari populi romani* (ins. dans les *Antiq. rom.* de Grævius, tom. 9) ; *de Libertate publicâ*, 1662, in-12 (posthume) ; *Protrepticon de pace et causis belli anglici primi*, Deventer, 1668, in-12 ; *de Jure imperii* (posth.), Amsterdam, 1671, in-16. On trouve dans ce dern. l'*éloge* de l'auteur par Hogers.

SCHEFFEL (Chrétien-Etienne), profess. de méd. à Gripswald, ville où il m. en 1763, était né en 1693 à Mehldorf, près de Dithmar. Après avoir étudié à Wismar, Lubeck, Kiel et Leipsig, il alla prendre le grade de doct. à Leyde, et, de retour en Allemagne, commença par pratiquer à Wismar. Ce profess. a pub. de 1721 à 1756 environ 45 dissertations acad. en lat., dont on trouve l'indicat. au tom. 7 de la *Biographie* du *Dictionnaire des sciences médicales* ; les plus remarquables sont celles intit. : *Dissertat. de Mictopharmacomaniâ*, etc., Gripswald, 1735-36-38, in-4 ; *Programma de fatis medicament. roborantium*, ib., 1745, in-4.

SCHEFFER. V. Schoeffer.

SCHEFFER (Jean), antiquaire, né à Strasbourg en 1621, quitta de bonne heure l'Alsace, alors troublée par le voisinage d'une guerre dont elle pouvait à chaque instant devenir le théâtre, et se fixa en Suède, où la reine Christine lui fit obtenir (1648) la chaire d'éloquence et de politiq. à Upsal, puis celle de droit. Il m. le 25 mars 1679, biblioth. de l'acad. On a de lui, outre une infinité de *thèses*, de *harangues*, d'*éloges*, de *dissertations*, dont Niceron (*Mém.*, tom. 39) a recueilli les titres, et des édit. avec comment. de *Phèdre*, de la *Tactiq.* d'Arrien, des *Histoires diverses* d'Elien, du *Panégyrique* de Pacatus, etc. : *Dissertat. de varietate navium apud veteres*, Strasbourg, 1643, in-4 (insérée dans le *Thes. antiquit. græc.* de Gronovius, t. 11, p. 769) ; *Agrippa liberator, sive diatriba de novis tabulis*, ib., 1645, in-8 ; ins. dans le *Thes. Antiquitatum romanar.*, t. 8, p. 975, et dans la *Biblioth. antiq. et exegetic.* de Zorn (t. 2, p. 97) ; *de Stylo ad consuetudinem vet.*, Upsal, 1653, in-8, 1657, in-8, 2 éd., et à la tête du *Gymnas. styli*, ibid., 1657, 1665, in-8 : *de Militiâ navali vet. lib. IV*, 1654, in-4 ; *de Naturâ et Constitut. philosophiæ italicæ seu pythagoricæ*, Upsal, 1664, et à la suite des *Vers dorés* de Pythagore, édit. Schurzfleisch, Wittemberg, 1701, in-8 ; *Regnum Romanum* (7 *dissertat.* sur le prem. liv. de Tite-Live), Upsal, 1665, in-4 ; *Upsalia antiqua*, etc., ibid., 1666, in-8 (rare et très-curieux) ; *Graphice, seu de arte pingendi*, Nuremberg, 1669, in-8 ; *de Re vehiculari vet.*, Francfort, 1671, in-4, fig., (rare, excellent et accompagné d'un fragm. de Ligorio sur le même sujet ; *Incerti scriptoris Sueci qui vixit circa ann.* 1344 *breve Chronicon archiepiscorum, præpositorum, decanorum, etc., eccles. upsaliensis, cum notis*, Upsal, 1673 (le plus anc. monum. pour l'hist. ecclés. de Suède) ; *Lapponia, seu gentis... lapponicæ accurata Descript.*, Francfort, 1673, in-4, fig. (rare) ; traduct. anonyme (de P.-A. Lubin), Paris, 1678, in-4 ; *de situ et vocabulo Upsaliæ Epistola*, etc., Stockholm, 1677, in-8 (rare) ; *Suecia litterata*, ibid., 1680, in-8 ; Hambourg, 1698, in-4 (avec addit. de Moller), et dans la *Biblioth. septentrionis eruditi*, Leipsig, 1699, in-8. La société d'éducat. d'Upsal proposa en 1781 pour l'*éloge* de Scheffer un prix qui fut décerné au mém. de Fant, Stockholm, 1783, in-8. —Henri-Théophile Scheffer, petit-fils du précédent, né à Stockholm (1710), étudia les mathématiques et la physiq. sous André Celsius, établit à Upsal un laboratoire, où il fit un grand nombre d'expériences utiles aux arts, spécialement sur la fonte des métaux et sur l'analyse des plantes employées dans la teinture, et fournit beaucoup de *mémoires* à l'acad. des sciences de Stockholm, dont il était membre. Il m. en 1759, laissant en MS. un *Cours de chimie*, qu'il avait fait à Stockholm, et qui fut pub. en 1776, par Bergman. Il existe un *éloge* d'H.-Th. Scheffer, lu à l'acad. des sciences de Stockholm, et imp. en 1760.

SCHEFFER (Sébastien), médec. de Francfort-sur-le-Mein, né en 1631, m. en 1686, avait étudié à Strasbourg, à Leipsig et à Helmstaedt ; il parcourut les Pays-Bas et la France, et reçut le bonnet de doct. à Heidelberg. Il était membre adjoint de l'acad. des Curieux de la Nature sous le nom de Persée. On a de lui : *Introductio in universam artem medicam ; Observationes de calculo sub linguâ ; de exsectâ prope uvulam carneâ excrescentiâ* (ins. dans les *Miscellanea* de l'acad. des Curieux de la Nature), etc. — Guillaume-Ernest Scheffer, son père, s'était fait connaître par une bonne édit. de l'ouv. de Severinus *de Medicinâ efficaci*, 1646, in-folio, auquel il fit une *préface*.

SCHEFFLER (Jean), nommé aussi quelquefois *Joh. Angelus Silesius*, théologien, né à Breslau de parens luthériens, étudia d'abord la médec., et après avoir été admis aux honneurs du doctorat, devint médecin du duc Sylv.-Hemrod de Wurtemberg et de l'empereur. Dans la suite il s'appliqua à la théologie mystiq., lut avec admirat. les écrits de Jacq. Boehm, abjura le protestantisme pour la religion catholiq. (1663), et embrassa l'état ecclésiastiq. Il m. à Breslau en 1677, dans le couvent de St-Matthieu. On a de lui une infinité d'ouv., la plupart bizarres et même ridicules. Tels sont : *la Précieuse perle evangélique ; Venez et voyez comment l'é-*

glise catholique honore St Joseph et les saints, et de quelle manière elle entend leur culte (anonyme); le Voyageur cherubinique, dédié à la très-sainte Trinité, etc., etc.

SCHEGK (JACQUES), philosophe et médecin allemand, né à Schœndorf en 1511, étudia à Tubingue, où il fut maître-ès-arts en 1529, se livra à la théologie et principalem. à la théologie scholastiq., puis après s'être fait ordonner à Kœsnitz, il fit une étude spéciale de la philosophie et de la médecine qu'il professa 30 ans avec un égal succès. Il m. le 9 mai 1587. Sur la fin de ses jours il était devenu aveugle. C'est alors qu'il composa la plupart de ses ouv., voici les titres des principaux : *Dialogus de animæ principatu, cordi an cerebro tribuendus sit? Commentationes in Aristotelis physica, ethica, organum, topica; de unâ personâ et duabus naturis in Christo adversùs antitrinitarios; Hyperaspides responsi ad Petri Rami 4 Epistol.; melior Mens Sim. Simanio precata; de plasticâ seminis Facultate lib. V; de primo sanguificationis Instrumento;* une traduct. en prose latine du *Manuel* d'Epictète et une en vers héroïques latins des *Sentences* de Théognis.

SCHEHAB-EDDIN. V. YAKOUT.

SCHEIBE (JEAN-ADOLPHE), musicien, né à Leipsig en 1708, étudia d'abord le droit qu'il abandonna bientôt pour se livrer à son penchant pour la musique. Le prem. objet de ses vœux en suivant cette nouvelle carrière était d'obtenir une place d'organiste. Ne pouvant y réussir il se mit à composer, parcourut l'Allemagne, publ. à Hambourg un ouv. périodiq., auquel il dut la protection du margrave de Brandebourg-Culmbach et du roi de Danemarck. Celui-ci le nomma son maître de chapelle. Sur la fin de ses jours Scheide perdit les bonnes grâces de son maître et se retira de la cour avec la modiq. pens. de 400 écus. Il m. en avril 1776. Outre beaucoup d'œuvres musicaux, la plupart inédits, on doit à Scheide *le Musicien critique*, Hambourg, 1737, et suiv., 78 nos; réimp. (Leipsig, 1745, 4 v. in-8; *Thusnelda*, opéra en 4 act., Leipsig et Copenhague, 1749; *Sur la composition en musique*, Leipsig, 1773; la m. empêcha l'auteur de donner une suite au prem. vol. de cet ouv. qui devait en avoir quatre.

SCHEID (EVERARD), en latin *Scheidius*, savant hollandais, né à Arnheim en 1742, et m. à Leyde en 1795, fut successivem. profess. à Harderwyck (1768) et à l'univers. de Leyde. Egalem. versé dans les langues latine, grecq., hébraïq. et arabe, il mérita par ses travaux et son excell. manière d'enseigner d'être mis au nombre des philologues du premier rang. Ses ouv. principaux sont : le *Glossar. arabico-latinum manuale, maximam partem à lexico Goliano excerptum*, Leyde, 1769, in-4, 2e édit., ibid., 1787, in-4; *primæ Lineæ institutionum..... sive specimen grammaticæ arabicæ*, Leyde, 1779, in-4; *Opuscula de ratione studii*, 1786-92, 3 part. in-8; *L.-B. Walckenarii Observ. academicæ et J.-D. à Lennep Prælectiones acad. de analogiâ linguæ græcæ*, Utrecht, 1790, 1 vol. in-8; *J.-D. à Lennep Etymolog. linguæ græcæ*, Utrecht, 1790, 2 vol. in-8; des édit. d'Ibn-Doréid et de la *Minerve* de Sanchez, et plus. *disc.*, *dissertat.* et *remarq.*, dont Sax, *Onomasticon*, t. 8, a enregistré les titres.

SCHEIDT (BALTHAZAR), laborieux théologien de Strasbourg, fut dès son extrême jeunesse un prodige d'érudition. A 14 ans il faisait des discours grecs et à 15 il fit publiquem. une dissertat. en hébreu. Revenu dans sa patrie après divers voyages il y obtint la chaire de langue grecq. (1645), qu'il quitta 5 ans après pour celle des langues orientales, et m. recteur de l'académ. le 26 nov. 1670, dans sa 56e année. Outre plus. ouv. imp. parmi lesquels nous citerons une éd. d'Hérodien., avec index philologique; *Jonas propheta philologico-historico commentario expositus; de Astronomiâ Hebræorum biblicâ; de Salamonis Mulieribus ex 1 regum XI, 3, Psalmus CXIX hebraïcè, chaldaïcè, syriacè et arabicè, cum commentariis hebraicis* : ce savant laissa une foule de MSs., parmi lesquels il faut placer au prem. rang son *Nucleus talmudicus*, immense recueil où il a consigné tous les endroits de la *Misna* et de la *Gemare* favorables à la cause du christianisme. Cette vaste compilat. se composait de 10 vol. in-4, dont 9 relatifs à l'Ancien-Testam. et 1 au Nouveau. Le dern. fut pub. dans la suite par Jean-Gérard Meuschen dans son *Novum Testamentum ex Talmude et Hebræor. antiquitatibus illustratum*. — Jean-Valentin SCHEIDT, son fils, né à Strasbourg en 1651, étudia la médec. à Padoue, visita, outre l'Italie et l'Allemagne, la France, la Hollande, l'Angleterre, la Suisse, occupa plus. emplois honorables, et m. en 1731, laissant plus. dissertat., entre autres : *de Polypo cordis* et *de duobus Ossiculis in cerebro mulieris apoplexiâ exstinctæ repertis*, Strasbourg, 1687, in-4. — C'est à un autre médec. de Strasbourg, Jean-Godefroi SCHEIDT, qu'appartient l'opuscule intit. : *Hist. mulieris cujusd. quæ inopinato casu loquelam amisit et.... repentè recepit*, ib., 1725, in-4.

SCHEIDT (CHRÉTIEN-LOUIS), historien allem., né en 1709 à Waldenbourg (pays de Hohenlohe), étudia le droit à Altorf et à Strasbourg, où il refusa la place d'archiviste du comte palatin Chrétien III, accompagna le jeune prince d'Ettingen à l'université de Halle, se fit recevoir doct. en droit à Gœttingue, où il fut nommé profess. extraordin. de cette science. Appelé ensuite en Danemarck pour y remplir la chaire de droit public, il gagna par des *mémoires* rédigés dans le sens du gouvernem. la faveur de la cour et le titre d'institut. du prince héréditaire. Mais bientôt il quitta cette place pour celle de bibliothécaire royal et d'historiographe à Brunswick (1748). Ayant ainsi à sa disposition des trésors littéraires de tout genre, il pub. une infinité d'opuscules et d'ouv. intéressans, et fournit un grand nombre d'articles à la *Gazette littéraire* de Gœttingue. Scheidt m. le 25 oct. 1761. On lui doit, outre des *dissertations* sur le droit et les articles pour la *Gazette de Gœttingue*, des édit. de la *Protogea* de Leibnitz, 1749, in-4; du *de Origine Germanorum eorumque vetustissimis coloniis, migrationibus ac rebus gestis*, des *Origines guelficæ* (commencé par Leibnitz et continué par Eckhard et Gruber), Hanovre, 1750-51-52-53, 4 vol. (Jung en ajouta depuis un 5e laissé MS. par l'auteur); *Notions historiques et diplomatiques de la noblesse haute et inférieure en Allemagne*, Hanovre, 1754, in-4; *Bibliotheca gœttingensis*, Gœttingue, 1758, in-8, 1 vol. (les autres n'ont point paru), etc. *Voyez* pour plus de détails Hirsching, *Dictionnaire historique littéraire*, t. 10, part. 2.

SCHEIK-MOHAMMED. V. MOHAMMED.

SCHEINER (CHRISTOPHE), astronome, né en 1575 près de Mundelheim (Souabe), entra dans l'institut des jésuites à l'âge de 20 ans et enseigna les mathématiq. à Ingolstadt, où, dit-on, il perfectionna l'hélioscope en substituant aux verres ordinaires de l'oculaire des verres coloriés, et où ses confrères prétendirent qu'il avait le prem. aperçu dans le soleil des taches vues 18 mois auparavant par Galilée. D'Ingolstadt Scheiner se rendit à Fribourg, puis à Rome, où il écrivit contre les découvertes de Galilée, et soutint l'immobilité de la terre et la rotation du soleil. Dans la suite il revint en Allemagne, et exerça les fonctions de recteur à Neiss en Silésie, où il donna des leçons de mathématiques à l'archiduc Maximilien, et fut le direct. du prince Charles, son frère. Le P. Scheiner m. le 18 juillet 1650. On a de lui : *Ad M. Velserum de maculis solaribus tres epistolæ*, Augsbourg, 1612, in-4; réimp. à Rome, 1613, in-4, avec le morceau suivant : *de iisdem et stellis circa Jovem*

errantibus Disquisitio Apellis post tabulam latentis Disquisitiones mathematicæ de controversiis et novitatibus mathematicis, Ingolstadt, 1614, in-4; *novum Salis elliptici Phænomenum*, Augsbourg, 1615, in-4; *Exegesis fundamentarum gnomonices*, Ingolstadt, 1616, in-4; *Oculus, sive Fundamentum opticum*, Deux-Ponts, 1619, in-4; Londres, 1652, in-4; *Rosa ursina, sive Sol ex admirando facularum et macularum suarum phænomeno varius*, Bracciano, 1630, in-fol. (rare); *Pantographice, seu Ars delineandi*, Rome, 1631, in-4, fig.

SCHEITAN-KOULI, c.-à-d. *Esclave de Satan*, derviche célèbre, se fit connaître d'abord par ses austérités excessives et par une retraite de dix ans au fond d'une caverne, prêcha ensuite la prééminence d'Ali, seul vrai success. immédiat de Mahomet au préjudice des khâlyfes Aboubekr, Omar et Othman, puis ayant amassé autour de lui bon nombre de disciples, leur fit prendre les armes et leva l'étendard de la révolte (1510). D'abord vainqueur des meilleurs généraux et maître de plus. villes, il perdit pourtant tous ses avantages dans un combat contre Ali-Pacha, et fut obligé de se réfugier en Perse, près de Schah-Ismaël. Il y fut accueilli avec transport et y restaura le schisme persan et la doctrine des scheites, inspirant à ses disciples une haine profonde pour le sunnisme.

SCHELHAMMER (Gonthier-Christophe), médecin, né à Iéna en 1649, étudia à Leipsig en 1666, voyagea en 1672 dans l'Allemagne et les Pays-Bas, resta près de 2 ans à Leyde, visita ensuite l'Angleterre, la France, l'Italie, fut admis au doctorat en 1677, et occupa successivem. les chaires de botanique à Helmstadt, d'anatomie, chirurgie et botanique à Iéna, et de médec. pratiq. à Kiel. Il m. en 1716. Outre plus de 50 ouv. sur la médec., ouv. dont Niceron (*Mém.*, t. 33), a donné le catalog. et dont nous indiquerons seulem. une *dissertatio de Peste*, 1682, in-4, et *Natura sibi et medicis vindicata*, 1697, in-4, Schelhammer a pub. une traduction allem. de l'*Alexandre* de Racine. Après sa m. Scheffel publ. *viror. clariss. ad G.-C. Schelhammerum Epistolæ selectiores*, Wismar, 1727, in-8, et Leipsig, 1740, in-8.—Henriette-Marie Schelhammer, sa fille, née à Helmstadt en 1685, trad. du franç. un roman intit. *Almanzaïde*.—Christophe Schelhammer, père et aïeul des précéd., né en 1620 à Hambourg, m. à Wismar en 1652, avait professé quelq. temps la botaniq. à Iéna. On cite comme les plus remarquables d'entre les dissertat. qu'il a laissées, celles *de Spiritibus*, Iéna, 1644, in-4; et *Dissertat. de humoribus corporis humani*, ib., 1649-50, in-4.

SCHELHORN (Jean-George), bibliographe célèbre, né à Memmingen en 1694, fut d'abord prédicateur dans sa ville natale. Devenu ensuite bibliothécaire de l'academ. et co-recteur, il se livra exclusivement aux travaux d'érudit., recueillit un gr. nombre de livres rares et curieux en Allemagne et en Suisse, et publia plus. ouv. bibliographiq. très-estimés. Dans la suite (1754), il fut nommé surintendant ecclésiastiq., et exerça cette charge jusqu'à sa mort (31 mai 1773). Ses publicat., les plus importantes, sont: *Amœnitates litterariæ*, Francfort et Leipsig (Ulm), 1724-31, 14 tom. en 7 vol, pet. in-8 (les 4 prem. part. ont été réimp., 1730); *Amœnitates historiæ ecclesiasticæ et litterar.*, ib., 1737, 4 tom. en 2 vol., pet. in-8; *Dissertat. epistolaris de Mino Celso senensi, rarissimæ disquisitiones in hæreticis coërcendis quatenus progredi liceat, auctore*, Ulm, 1748, in-4; *commercii epistolaris Uffenbachiani Selecta, variis observationibus illustrata*, Ulm, 1753-56, 5 vol. in-8 (précédé de la *vie* de Zach.-Conrad d'Uffenbach); *de antiquissimâ latinorum Bibliarum Editione, ceu primo artis typographicæ fœtu et rariorum librorum phœnice*, ibid., 1760, pet. in-4 (Schelhorn s'est trompé en regardant comme le prem. produit typographique l'édit. qu'il décrit et qui fut publiée par Pfister à Bamberg, de 1460 à 1462); *de optimorum scriptorum Editionibus quæ Romæ primùm prodierunt*, Lindau, 1761, in-4. On trouve la *vie* de Schelhorn dans la *Pinacotheca* de Brucker, dec. VI.

SCHELLER (Emmanuel-Jean-Gérard), sav. allem., né en 1735 à Ihlow, en Saxe, fut élevé à l'école d'Apolda, au lycée d'Eisenberg et à Leipsig, où il étudia sous Ernesti et Fischer. Nommé en 1761 recteur du lycée de Lübben dans la Basse-Lusace, puis en 1771 recteur du gymnase de Brieg (Silésie), il mena dans ces deux places la vie la plus laborieuse, composa plus. ouv. qui furent éminemment utiles à l'instruct., et m. en 1803 (5 juillet). On a de lui 2 *Dictionnaires* regardés comme classiques en Allemagne. Ce sont: le *Petit Dictionn. latin-allemand et allemand-latin*, Leipsig, 1779, 1780, 1790 (réimp. par les soins de Lunemann en 3 vol. après la m. de l'auteur); le *Grand Dictionnaire allemand-latin et latin-allemand*, Leipsig, 1783, 3 vol. petit in-4; ibid., 1788-89, 4 vol.; réimp. après sa m. en 7 vol. Scheller a donné de plus une *Grammaire latine*, 1779, 4e édit., 1803 (abrégée, 1780, 1785); *Præcepta styli benè latini, in primis ciceroniani, seu eloquentiæ romanæ*, 1778, 2 vol. in-8, 1784, 1797 (publ. d'abord en allem., Halle, 1770, 1781, abrégé sous le titre de *Compendium præceptorum styli benè latini*); le *Nouveau Nécrologe* de Schlichtegroll, t. 3, contient une *notice* sur Scheller.

SCHELLIG (Conrad), médec. de l'élect. palatin Philippe, et profess. à Heidelberg au commencem. du 16e S., est aut. d'un ouv. tr.-import. pour l'hist. de la science, et qui a pour tit.: *Consilium in pustulas malas, morbum quem malum de Franciâ vulgus apellat, quæ sunt de genere formicarum*, Heidelberg, s. d. (vers 1494), in-4.

SCHELLINGS (Guillaume), peintre de paysage, naquit à Amsterdam. Déjà renommé dans son pays, il eut le courage d'aller parcourir l'Angleterre, l'Italie et la France, pour y étudier les chefs-d'œuvre et particulièrem. la nature. Aussi revint-il plus habile qu'avant son départ et fut-il accablé de demandes. Il m. le 11 oct. 1678. On regarde comme son plus bel ouv. l'*Embarcation de Charles II pour l'Angleterre*. Ce peintre composait en grand maître; son dessin, sa couleur sont également admirés; tous ses tableaux sont terminés avec le soin le plus délicat.—Daniel Schellings, son frère et son élève, né à Amsterdam en 1633, et m. le 18 sept. 1701, peignit aussi le paysage avec succès.

SCHELSTRATE (Emmanuel), un des coryphées des doctrines ultramontaines, naquit en 1649 à Anvers, où il embrassa l'état ecclésiastique et où l'exagérat. de ses principes sur la prééminence du pape lui valut, avec un canonicat, la place de chantre de la cathédrale d'Anvers, et dans la suite un canonicat à Rome même, dans l'église de Saint-Jean de Latran, avec le titre de conservat. de la bibliothèq. du Vatican. Il m. dans cette ville en 1692. On a de cet écrivain: *Antiquitas illustrata circa concilia generalia et provincialia, decreta et gesta pontificum et præcipua totius historiæ ecclesiasticæ capita*, Anvers, 1678, in-4 (dans la suite il réimp. le commencem. de cet ouv. avec des additions considérables, sous le tit. d'*Antiquitas ecclesiæ dissertationibus, monumentis ac notis illustrata*, Rome, 1692, 1697, 2 vol. in-fol.; le tout devait se composer de 6 vol.); *Ecclesia africana sub primate carthaginiensi*, Paris (Anvers), 1679, in-4; *sacrum antiochenum Concilium pro arianorum conciliabulo passim habitum, nunc verò primùm ex omni antiquitate auctoritati suæ restitutum*, Anvers, 1681, in-4; *Acta constantiensis concilii ad expositionem decretorum ejus sessionum quartæ et quintæ facientia, nunc primùm et codd. MSs. in lucem edita et dissertatione illustrata*; *de*

legendis Actis cleri gallicani congregat. ann. 1682, *dissert.*, 2e éd., 1740; réimp. Malines, 1824, à la suite du tr. de Veith *de Primatu et Infallibil. romani pontificis; Tractatus de sensu et auctoritate decretor. concilii constantiensis circa potestatem eccles. cum actis et gestis ad illa spectantibus*, Rome, 1686, in-4; *Diss. de auctoritate patriarchali et metropoliticá* (contre Ed. Stillingfleet), ibid., 1687, in-4.

SCHEMS-EDDYN-MOHAMMED, écrivain mahométan d'illustre naissance, composa plus. ouv. historiq., dont le seul qui nous soit connu porte le tit. de *Kitab alkewakib alsairat fi akhbar misr walkahirat*, c.-à-d. le Livre des étoiles errantes, concernant l'histoire d'Egypte et du Kaire, jusqu'aux prem. jours de l'an 1063 de l'hég (1652-1653) : il en existe un exemplaire MS. à la Biblioth. royale.

SCHENCK (Frédéric), en lat. *Schenckius*, écrivain, né en 1503 dans les Pays-Bas, suivit d'abord la carrière des emplois et parvint, par son mérite que relevait une naissance illustre, aux plus hautes dignités; mais dans la suite il renonça à la cour pour se consacrer à l'état ecclésiastiq., et devint successivem. évêq., puis archevêq. d'Utrecht, où il m. en 1580, après 20 ans d'épiscopat. On a de lui : *Trins forensis*, Anvers, 1528, in-8; *Progymnasmata fori* et *Viridarium conclusionum juridicarum*, Halle, 1537, in-fol.; Cologne, 1589, in-8; *Tractatus de testibus*, Cologne, 1577, in-fol.; *Interpretationes in libros 3 feudorum*, Cologne, 1555; *Traité des devoirs d'un évêque*, 1525, in-8; *de l'Usage et de l'Ancienneté des Images*, Anvers, 1567, in-8.—Jean-Théodose Schenck, profess. en médec. à Iéna, sa patrie, où il m. en 1671, âgé de 50 ans, composa entre autres ouv. des *Observationes medicæ* (Leyde, 1644, in-fol.; Francfort, 1667, in-fol., 1670, in-8), où il montre une crédulité déplorable. On peut voir la liste des écrits de J.-T. Schenck, au nombre de 67, dans la *Biographie* du *Dictionnaire des sciences médicales.* — Jean-Henri-Christophe Schenck, profess. particulier d'anat. à Iéna, sa patrie, m. en 1798, à 66 ans, a pub. : *Betrachtung einiger Knochen des Skelets, in Ansehung ihrer Verhaeltniss gegen einander und gegen ihre baender*, etc., Leipsig, 1795, in-8.

SCHENCK DE GRAFFENBERG (Jean), médecin, né à Fribourg le 20 juin 1531, étudia à l'université de Tubingue, où il fut admis au doctorat en 1554, et revint exercer dans sa patrie la charge de médecin de la ville. Il m. le 12 nov. 1598. L'unique ouv. qu'on ait de lui et qui a pour titre : *Observationum medic. rararum, novarum, admirabilium et monstrosarum Volumen tomis 7 de toto homine institutum*, prem. vol., Bâle, 1584, 2e, Fribourg, 1594; 3e, ibid., 1595-6; 4e, 5e, ibid., 1596; 6e et 7e, ibid., 1597 (réimp. depuis, Francfort, 1600, 2 vol. in-8, 1609, in-fol.; Fribourg, 1604, in-8; Lyon, 1644, in-fol.; édit. Strauss avec augm., Francfort, 1665, in-fol.), prouve de la méthode, de la sagacité, un esprit observat. et indépendant. On y remarq cependant quelq. traces de la superstit. alors si puissante.

SCHENCKEL (Lambert-Thomas), mnémoniste, né à Bois-le-Duc en 1547, étudia à Louvain et à Cologne, professa la gramm. et les humanités dans plus. villes, devint en 1576 recteur de l'école publiq. de Malines, que bientôt il abandonna pour aller porter dans les pays étrangers son système de mnémoniq. ou mém. artificielle, dont la lecture des anciens lui avait donné la prem. idée. Quelq. réelles qu'aient pu être les découvertes de Schenckel dans un art dont la possibilité est encore problématique pour beaucoup de monde, on ne peut guère nier qu'il ne les ait annoncées avec une emphase et une exagération d'enthousiasme qui ressemblaient à du charlatanisme. Les audit. devaient moyennant 20 écus payés d'avance, et après avoir juré de garder un silence inviolable sur les procédés de Schenckel apprendre le lat. en moins de six mois, faire de tête les calculs les plus compliqués et devenir en état de dicter en même temps à 20 secrétaires sur des matières différentes. Schenckel parcourut ainsi l'Europe pendant 40 ans, encouragé de temps en temps par d'illustres suffrages, appuyé par les universités de Louv., de Douai, de Wurtzbourg, de Paris, et investi du privilége exclusif d'enseigner sa méthode en France. Malgré ces espèces de succès, sur la fin de ses jours il cessa de se voir des disciples, et m. ignoré dans une petite ville d'Allemagne vers 1630. On a de ce savant : *de Memoriâ libri duo*, in-8; réimp. sous le titre de *Gazophylacium artis memoriæ vel Fundamenta artificialis memoriæ*, Strasbourg, 1610, in-12; Rostock, Venise et Lyon, 1629; Francfort, 1678, in-8; trad. en franç. par un anonyme, Douai, 1593, in-8, et par A. Le Cuirot sous le tit. de *Magasin des Sciences*, Paris, 1623, in-12 (rare), et en allem. par Kluber sous celui d'*Abrégé de Mnémonique*, Erlang, 1804; commenté par Jean Paëpp Galbaïcus dans son *Schenkelius detectus*, Lyon, 1627, in-12 (anonyme), et dans le *Crisis Jani Phaosphori in quo Schenckelius illustratur*, ibid., 1629, in-12. Schenckel avait encore composé d'autres ouvrages que nous ne mentionnerons pas ici, mais dont on trouvera le détail dans Foppens, *Biblioth. belgica*, p. 802.

SCHERB (Philippe), en latin *Scherbius*, philosophe et médecin de Bischoffzell, étudia à Bâle, parcourut l'Italie, revint ensuite dans sa patrie et finit par professer (1586) la logiq., la métaphysiq. et la médec. à Altorf, où il m. le 11 juin 1605. On lui doit un *commentaire* (latin) sur la politiq. d'Aristote, *Dissertat. pro philosophiâ peripateticâ et euclideâ adv. Petr. Ramum aliosque, præsertim Casp. Pfradium* (ins. dans la *Philosophia altorfina* de Felvinger), et des *Disputat. medicæ*, pub. par son élève Gasp. Hoffmann, sous le tit. de *Scherbii Theses medicæ*, Leipsig, 1614, in-8.

SCHEREFF-EDDYN. V. Cheryf-ed-dyn Aly.

SCHEREMETOF (Boris-Petrovitsch, comte de), excellent général russe, appartenait par sa naissance à une famille illustre alliée de la maison de Romanof. Chargé de couvrir le siége de Narva, il se fit remarquer quoique ne réussissant pas dans ses manœuvres : il battit ensuite le général suédois Schlippenbach à Elestfer (du 30 déc. 1701 au 2 janvier 1702), donna au tzar le conseil d'éviter toute affaire générale avec Charles XII, qui voulait pénétrer en Ukraine, et enfin contribua puissamm. au gain de la bataille de Pultawa. Il accompagna aussi Pierre dans la campagne du Pruth, passa plus. mois à Constantinople comme otage, s'empara de Riga et de la Livonie, et défit sur les bords de la mer Caspienne le rebelle Stenka. Scheremetof m. le 17 janvier 1719. Sa *Vie* a été publ. (Pétersbourg, 1780, in-8), par G.-F. Muller, et trad. en allem. par Bakmeister. Son petit-fils, le comte de Scheremetof, donna en 1774, in-fol., les *Lettres* de Pierre-le-Grand à son feld-maréchal et conseiller intime, le conseiller Scheremetof.

SCHERER (George), jésuite de Schwatz (Tyrol), né en 1539, et m. en 1605 le jour anniversaire de sa naissance, laissa des *sermons*, divers écrits polémiques, une *Dissertation sur la papesse Jeanne*, et divers autres ouv., qui tous ont été réunis à Munich en 1614, en un vol. in-fol.

SCHERER (Barthél.-Louis-Joseph), gén. fr., né à Delle, près Béfort, en 1735, était fils d'un bouch. qui le fit élever avec quelq. soin, ce qui n'empêcha point le jeune homme de quitter la maison paternelle et de prendre du service en Autriche. Il déserta bientôt et vint de Mantoue, où il était en garnison, à Paris, où il mena une vie très-dissipée. Son frère, maître d'hôtel du duc de Richelieu, lui fournit les moyens d'entrer dans l'armée française,

et son esprit d'intrigue lui fit obtenir de l'avancem. A l'époq. de la révolut. il était major dans la légion de Maillebois. Success. aide-de-camp des généraux Desprez-Crassier, Eikmeier et Beauharnais (1792-1793), il fut un instant éloigné de l'armée comme aristocrate, puis reparut en qualité d'adjudant-général, puis de général de brigade et enfin de général de division. Employé à l'armée de Sambre-et-Meuse, il reprit Landrecies, Valenciennes, Condé, le Quesnoi, débusqua les Autrichiens du poste de la Chartreuse (17 sept. 1794), contribua au succès du combat d'Aldenhoven (2 oct.) en forçant le passage de la Roër, et en accablant l'aile gauche des Autrichiens, ce qui les forçait à se retirer sur Kerpen. En 1795 il alla prendre le commandem. de l'armée des Pyrénées-Orientales abandonné par Pérignon. L'année se passa dans une inaction presque totale, interrompue rarement par quelq. manœuvres insignifiantes auxquelles mit fin bientôt la paix de Bâle. Vers la fin de cette même année Scherer passa à l'armée d'Italie, où il débuta par remporter la victoire de Loano, qui le rendait maître de tout le pays naguère occupé par les Austro-Sardes, et qui pouvait devenir la source de bien d'autres avantages, s'il eût songé à en profiter. Mais au lieu d'avancer il prit ses quartiers d'hiver et resta immobile dans ses cantonnem. Au commencem. de l'année suivante (1796) Bonaparte vint le remplacer dans le commandem. De retour à Paris, Scherer ne tarda pas à être, par l'influence de son ami, le directeur Rewbell, nommé ministre de la guerre. Il resta un an et demi dans cette place (de juillet 1797 à févr. 1799) jusqu'à ce que des plaintes et des accusations de plus en plus violentes s'élevèrent contre la rapacité du ministre avec tant d'unanimité que pour le soustraire aux poursuites, le directoire le renvoya en Italie, où il prit le commandemant de l'armée. Il commença par frapper sur Turin une contribut. extraordinaire de 600,000 francs. Mais quand il s'agit de faire face à l'ennemi, après de légers avantages, il concentra malgré l'avis de Moreau ses forces entre l'Adige et le Tartaro, perdit la bataille de Magnano, et bientôt fut rejeté en désordre derrière l'Oglio. Sur ces entrefaites arriva Suwarov avec les troupes russes; et Scherer, épouvanté, se retira brusquement dans Lodi puis dans Milan, d'où il envoya sa démission au directoire. Les membres de cette pentarchie lui donnèrent alors le titre d'inspecteur des troupes françaises en Belgique. Cependant l'opinion se déchaînait avec la plus gr. violence contre lui, et les faits allégués contre son administration se multipliaient et s'aggravaient tellem. qu'il donna de nouveau sa démission, et prit la fuite tandis que les directeurs ses amis étaient obligés de promettre qu'on allait procéder à sa mise en accusation. La révolution du 18 brumaire vint mettre un terme à ces poursuites; et Scherer, sauvé par l'oubli où tombèrent tout à coup les créatures du directoire, se retira dans sa terre de Chauni, où il m. en août 1804. On a de lui une espèce de mém. justificatif intitulé *Précis des opérations militaires du général Scherer en Italie*, 1798, in-8.

SCHERF (Jean-Chrét.-Fréd.), né en 1750 à Ilmenau, m. en 1818, méd. du prince de La Lippe, à Dethmold, a écrit sur la méd. populaire et sur la police médicale divers ouv., tels que : *Anzeige der rettungsmittel bey leblosen und in ploetzliche lebensgefahr gerathen*, in-8, Altona, 1780; Leipsig, 1787, 1796; *archiv der medicinischen Polizey und der gemeinnuetzigen Arzneykunde*, Leipsig, 1783-1787, 6 vol. in-8 (rec. continué sous le titre de *beytraege zum Archiv der medicinischen polizey*, ibid., 1789-1799, 8 vol. in-8); et *Dispensatorium lippincum*, Lemgo, 1792-94, 2 v. in-8.

SCHERMER (Luc), poète hollandais, né en 1688 à Harlem, mort de la pierre à 22 ans, avait composé, dans le genre bucolique surtout, un certain nombre de pièces de poésies qui ont été publ. par Vlamming, avec une notice sur l'auteur.

SCHERZ (Jean-George), savant antiq., né en 1678 à Strasbourg, où il m. en 1754, après avoir enseigné publiquement la philosophie et le droit, a pub., entre autres ouv. : *philosophiæ moralis Germanorum medii ævi Specimen* (dix autres essais de lui sur le même sujet portent le même titre), 1704-1711, in-4; *de Nobilitate Liber*, Strasbourg, 1709, in-4; *Glossarium germanicum medii ævi, potissimùm dialecti sueviæ*, ibid., 1781-84, 2 vol. in-fol., avec *notes* et supplément d'Auberlin. Il a été l'éditeur du *Thesaurus antiquitatum teutonicarum* de Schilter, etc.

SCHEUCHZER (Jean-Jacques), médecin et naturaliste, né en 1672 à Zurich, alla prendre le grade de docteur à Utrecht, parcourut l'Allemagne, vint étudier les mathémat. à Altorf, puis entreprit div. courses dans la Suisse, notamment dans les Alpes, et se forma ainsi de riches collections qui, dans la suite, devinrent la base de ses écrits. Il fut nommé en 1696 médecin de la ville de Zurich, et eut en même temps la survivance de la chaire de mathématiq. Vers 1712, Pierre-le-Grand, à qui Leibnitz l'avait recommandé, lui offrit la place de son médecin; mais le sénat de Zurich le retint en lui donnant une chaire de profess. de physique et une prébende de la collégiale. Scheuchzer mourut en 1733. On n'a de lui qu'un ouv. sur la médecine; il a pour titre : *Traité des maladies qu'occasione l'ergot du seigle*. C'est à ses travaux sur l'histoire naturelle qu'il doit sa célébrité. Il s'occupa longtemps des ichthyolithes, et prouva que les poissons fossiles sont, non pas des jeux de la nature, mais des restes de poissons véritables qui ont eu vie, et qui, selon l'auteur, ont été enterrés par le déluge. De là ses *piscium Querelæ et Vindiciæ*, 1708, in-4, ouv. à tort ridiculisé par Buffon; *Museum diluvianum*, Zurich, 1716, in-8; *Homo diluvii testis et θεοσκόπος*, ib., 1726, in-4 (le squelette décrit par Scheuchzer, et qui était tiré des carrières d'OEningen, après avoir long-temps passé pour un homme, puis pour un silure, n'est réellement, comme l'a démontré M. Cuvier, qu'une salamandre gigantesq., dont l'espèce n'existe plus aujourd'hui); *Physica sacra Jobi*, ibid., in-4, 1721, 1740; *Biblia ex physicis illustrata, quibus res naturales*, etc., Vienne, 1731-35, 5 vol. in-fol.; traduit en allem., Ulm, 8 vol. in-fol.; en franç., La Haye, 1734; en hollandais, Amsterdam, 1735, in-folio, 720 pl. Nous citerons de plus, parmi les ouv. de Scheuchzer, son Οὐρεσιφοίτης *helveticus, sive Itinera per Helvetiæ alpinas regiones facta, ann.* 1702-11, Leyde, 1702-1711, 4 tomes in-4, avec 132 pl.; *Bibliotheca scriptorum historiæ naturali omnium terræ regionum inservientium*, Zurich, 1716, 1751, in-8; *Hist. nat. gén. de la Suisse* (en allemand), 3 vol., 1716-17-18. Quant aux autres *opuscules, dissertations, traités, mémoires*, composés par Scheuchzer, on en trouvera la liste dans le *Mercure suisse*, août, 1733, avec un abrégé sur sa vie. — Jean-Gaspard Scheuchzer, fils du précédent et médecin comme lui, m. à Londres en 1729, à 27 ans, a donné, outre une trad. anglaise de l'*Histoire du Japon* de Kæmpfer (Lond., 1727, in-fol.), un opuscule intit. : *Account of the success of inoculating the small-pox for the year* 1727, Lond., 1728, in-8.

SCHEUCHZER (Jean), botaniste, frère de Jean-Jacques, né à Zurich en 1684, servit en Hongrie, suivit comme secrét. le comte Marsigli en Italie; et, de retour dans sa patrie, s'appliqua à la mécanique et aux fortifications. Ses talens le firent nommer, en 1712, ingénieur du canton de Zurich. Appelé en 1718 comme prof. de botanique à l'univ. de Paris, il ne put exercer cette place, étant protestant. Il devint en 1732 secrét. des états du comté de Bade, et l'année suiv. prof. d'hist.

nat. à Zurich, en remplacement de son frère. C'est là qu'il m., en 1738. On a de lui : *de Usu hist. naturalis in medicinâ*, Bâle, 1706, in-4 ; *agrostographiæ helveticæ Prodromus*, etc., Zurich, 1708, in-fol.; *operis agrostographici Idea*, ibid., 1719, petit in-8 ; *Agrostographia, sive graminum, juncorum, cyperoidum eisque affinium Historia*, ib., 1719, in-4 : c'est le principal ouv. de l'aut. ; mais la conception en fait surtout le mérite : l'édition qu'en a donnée Haller, Zurich, 1774, in-4, est considérablement augmentée. Linné a nommé *scheuchzeria* une espèce d'alismacées.

SCHEYB (FRANÇOIS-CHRISTOPHE de), savant allemand, né à Thengen (Haute-Souabe) en 1704, fut élevé à Vienne, devint secrétaire du comte de Harrach, vice-roi de Naples, accompagna le jeune comte de Thun, son petit-fils, à l'univ. de Leyde, séjourna quelque temps à Bruxelles, revint en Italie près d'un autre fils du vice-roi, et enfin fut nommé, en 1739, secrét. des états de la Basse-Autriche, puis conseiller-aulique. Il m. en 1777 à Vienne, laissant, outre des pièces de vers dans le patois autrichien : une traduct. de la vie de saint Jean Népomucène, Vienne, 1773, in-8 ; et divers *opuscules* ; *la Thérésiade*, poème en 12 chants en l'honneur de Marie-Thérèse, ib, 1747, in-4 ; une édit. du traité de Grotius, *de Jure belli et pacis*, Leyde, 1728, in-8 ; une édition magnifique de la table de Peutinger sous le titre de *Tabula peutingeriana itineraria, quæ in augustâ bibliot. vendobonensi nunc servatur accuratè descripta*, Vienne, 1753, in-fol., reproduite depuis en Italie, 1809, et par les soins de l'acad. bavaroise, Leipsig, 1824, in-fol., avec *notes* de Mannert ; *Vendobona romana*, Vienne, 1766, in-8 ; *Chæremon*, 1770, in-8 ; *Orestrio, des trois arts du dessin*, Vienne, 1774, in-8, suite du précédent.

SCHIAMINOSSI (RAPHAEL), peint. et grav., né vers 1580 à Borgo-San-Sepolcro, fut élève de Raph. del Colle, et se fit surtout connaître par ses pièces à l'eau-forte, parmi lesquelles on distingue deux suites de son invention sur les mystères du rosaire, l'une de 14 feuilles in-8, Rome, 1609 ; l'autre de 15 feuilles in-fol. On a de lui en tout 73 gravures, toutes très-recherchées et d'un beau brut pittoresque. On connaît aussi de lui le tableau du maître-autel de l'église du Dôme, à Borgo-San-Sepolcro.

SCHIAVONE (ANDRÉ MÉDULA, dit LE), peint., né en 1522 à Sebenico, m. à Vicence en 1582, travailla long-temps en mercenaire, et non en artiste, et commença à peindre sans avoir étudié le dessin. Le Titien et le Tintoret l'arrachèrent à cette position indigne de lui, et le proposèrent, soit pour les peintures de la bibliothèque de St-Marc, soit pour d'autres travaux, dans lesquels il les aida. A l'exception du dessin, le Schiavone possède toutes les parties de la peint. : belle composition, mouvement spirituel des figures, coloris agréable et suave, tels sont les caractères de ses ouv., qui tous sont touchés en grand-maître. Les principaux sont la *Naissance de Jésus-Christ* et l'*Assomption de la Vierge* (à Rimini dans le couvent des Théatins), et une tête de St-Jean-Baptiste, dont les yeux sont baissés : tel est le mérite de ce morceau (actuellement au Musée du Louvre), qu'il a été souv. attribué à Raphaël. — Grégoire SCHIAVONE, peint., né en Dalmatie, avait été avec Mantegne, élève du Squarcione, et il adopta dans ses ouv. un style qui tient le milieu entre celui du premier de ces peint. et celui de Bellini. Toutes ses compositions sont pleines de grâce : une des plus jolies est celle qu'on voit à Fossombrone avec le tit. *Op. Sclavonii Dalmatici Squarzoni scholaris.*

SCHIAVONETTI (LOUIS), grav., né à Bassano en 1765, fit, malgré la médiocrité de son premier maître, de grands progrès dans le dessin, entra dans l'établissement chalcographique du comte Remondini à Bassano, étudia sous Bartolozzi et Volpato, suivit le prem. de ces grav. à Lond., et y acquit bientôt une grande réputation. Il m. à Brompton en 1810. On lui doit, parmi une foule d'ouv. remarquab., la *Mater dolorosa*, d'après van Dyck, *Juliette et Roméo*, le *Fils du doge Foscari*, le *Corps de Tippoo-Saïb reconnu par sa famille*. Dans tous ses morceaux se retrouvent une force de dessin, un éclat, un mouvement qui décèle plutôt le génie d'un peintre que l'effort d'un graveur. *Voy.*, pour plus de détails, l'*éloge* de Schiavonetti dans le poème du *Tombeau* par Blaire, Londres, 1813, in-4.

SCHICKARD (GUILLAUME), célèbre oriental. allem., né en 1592 à Herrenberg, étudia success. au collége de sa ville natale et à Tubingue, fut pourvu en 1613 des vicariats de Herrenberg et de Kircheim-sous-Teck, commença vers la fin de cette même année ses leçons publiq. de langue hébraïq., fut promu au diaconat de Nurtingen, où il fit connaissance avec Keppler, et enfin devint profess. de langue hébraïque (en 1619), à l'univ. de Tubingue, puis recteur du pensionnat. Quelque temps après, il apprit seul, et sans aucun secours, la langue arabe, qu'il essaya de populariser dans l'univ. En 1626, il obtint de partager les avantages de la place que Westmuller laissait vacante dans le collége des Arts. L'année suiv., il devint inspect. des écoles de Stuttgard, fut, en 1631, investi d'une chaire d'astronomie, et m. 4 ans après de la peste, après avoir eu la douleur de perdre toute sa famille, à l'exception d'un fils âgé de 9 ans. Ce savant possédait également l'astronomie, la géographie et les langues ; il s'était même occupé de sculpt. et de peint. Ses principaux ouv. sont : *Methodus linguæ sanctæ breviter complectens universa quæ ad solidam ejus cognitionem ducunt*, Tubingue, 1614, in-8 ; *Bechinat Happeruschim, hoc est interpretationum hebraïcarum in Genesin..... Liber*, Tubingue, 1621, in-4 (très-rare) ; *Bechinat Happeruschim, hoc est examinis commentationum rabbinicarum in Mosen Prodromus........ complectens gener. protheoriam*, etc., ib., 1624, in-4 (très-rare et estimé) : on en trouve une analyse dans la *Bibliothèque critiq.* de Richard Simon, t. 4, p. 204 ; *Biur Haophan, hoc est Declaratio Rotæ pro conjugationib. hebræis noviter excogitatæ*, etc., ib., 1621, 1683 ; Leipsig, 1636, 1659 ; Lond., 1639, in-8 ; *Diss. de nummis Hebræorum*, Tubingue, 1622, in-4 ; *Disp. de nomine tetragrammato solius Dei proprio*, Hambourg, 1622, in-4 ; *Deus orbus Saracenorum è pseudo-prophetæ Mohammedis Alkurano projectus*, etc., Tubingue, 1622, in-4 ; *Horologium Hebræum, sive Consilium quomodò sancta lingua spatio 24 horarum......... addisci possit*, ib., 1623, in-12 ; 1731, in-8 (réimp. plus de 40 fois) ; *Astroscopium*, etc., ibid., 1623, in-12 ; *Nizzahon, sive triumphator vapulans*, etc., ibid., 1623, in-4 ; *Jus regium Hebræorum è tenebris rabbinicis erutum*, Strasbourg, 1625, in-4 ; Leipsig, 1674, in-4 ; *Paradisus saraceno-judaïca è genuinis auctoribus suis, Alkorano et Talmud breviter descripta*, Tubingue, 1625, in-4 ; *Tarich hoc est Series regum Persiæ*, ibid., 1628, in-4 ; *Anemographia*, etc., ibid., 1631 ; *Purim sive Bacchanalia Judæorum*, ibidem, 1634, in-18 ; une longue *préface* du *Gulistan* de Sadi, ibid., 1636, in-12, et enfin des *lettres* intéressantes. Ses meilleurs ouv. ont paru sous le tit. d'*Exercitatt. hebraïcæ*, ibid., 1655, in-4. On peut consulter sur ce savant Schnurrer, *Notice biographique sur les hebraïsans de Tubingue*, Ulm, 1792, in-8.

SCHIDONE. V. SCHEDONE.

SCHIEFERDECKER (JEAN-DAVID), orient., né en 1672 à Weissenfels (Saxe), apprit dès son enfance les langues orientales, et soutint à l'univ. de Leipsig des thèses célèb. Profess. de théologie dans sa ville natale en 1698, puis doct. en théologie à Jéna, il présida à un grand nomb. de thèses théo-

logiques. Il m. en 1721, laissant, outre un grand nomb. de *programmes*, un *Recueil de cantiques spirituels*, Weissenfels, 1716, in-4; une *Description de l'église de Notre-Dame de Weissenfels*, 1703, in-4; une *Grammaire arabe* et une *Grammaire turque*, réunies avec une diss. *de Fructibus ling. arab.* (Leipsig, 1692, in-4), sous le titre de *Nucleus Institutionum arabicarum enucleatus, variis ling. ornamentis atque præceptis dialecti turcicæ illustratus*, Zeitz, 1695, in-8. — Jean SCHIEFERDECKER, son père, m. le 4 janv. 1705, surintendant ecclésiastique à Weissenfels, laissa, avec div. écrits et *dissert.*, *Idœa consiliorum quibus reipubl. benè consulitur.* — SCHIEFERDECKER (Gaspard), juriscons., m. à Breslau, sa patrie, en 1631 à 50 ans, était avocat royal des principautés de Schweidnitz et de Jauer. Il fut aussi un des memb. de l'acad. florimontane d'Anneci. On a de lui : *Disput. forenses ad Anton. Fabrum; controversiarum forensium Lib. II*, etc.

SCHILL (FERDINAND de), colonel prussien, né à Sotthof (Silésie) en 1773, d'une famille origin. de Hongrie, entra, en 1789, cadet dans un régiment de hussards, passa l'année suivante dans les dragons de la Reine, se trouva dans les prem. campagnes de la révolution contre les Français; puis (1806) fut blessé grièvement à Iéna. A peine rétabli il se mit à la tête d'un corps franc avec lequel il eut quelque succès, que la paix de Tilsitt interrompit bientôt. Nommé major et ensuite colonel, il établit des relations avec les chefs de la *Tugend-Bund*, ou association patriotique qui venait de se former dans les div. parties de l'Allemagne. Le roi de Westphalie, Jérôme, en fut informé, et fit ses plaintes au roi de Prusse. Schill, craignant de se voir arrêter, profita des circonstances qui semblaient menacer l'empire français pour se porter sur Wittemberg, Dessau, Hall, Halberstadt. Il eut d'abord de légers avantages. Mais bientôt le désaveu public du roi de Prusse et les défaites de l'archiduc Charles, que l'emp. des Français avait déjà repoussé dans ses états héréditaires, rendirent sa position difficile, et il n'eut d'autre ressource que de se jeter dans Stralsund, où il espérait se maintenir avec un corps de 6,000 homm., jusqu'à ce qu'une flotte anglaise le reçût à bord. Assiégé sur ces entrefaites, il périt, après une belle défense, 31 mars 1809.

SCHILLER (JULES), ermite de St-Augustin et astron. du 16e S., natif d'Augsbourg, est surtout connu par son *Cœlum stellatum*, ins. dans l'édit. de 1627 de l'*Uranometria nova* de Bayer. Il y prétendait substituer aux noms païens des noms tirés de l'Ecrit.-Sainte, et notamment appliquer aux douze signes du zodiaque le nom des douze apôtres.

SCHILLER (JEAN-FRÉDÉRIC-CHRISTOPHE), l'un des régénérateurs du théâtre allemand, poète et historien illustre, naquit à Marbach, dans le Wurtemberg, en 1759. Sa prem. éducat. et une inclination naturelle très-prononcée le portaient vers la carrière évangélique; il en fut détourné malgré lui pour être placé dans une école militaire nouvellement fondée à Ludwigsbourg par le duc de Wurtemberg. Tandis que la discipline monotone et sévère de cet établissement exaspérait de jour en jour son amour inné pour l'indépendance, il nourrissait son imagination, déjà toute poétique, par l'étude d'Homère et de Virgile, par la méditation de la Bible, par la lecture des poésies de Klopstock et des récens chefs-d'œuvre de Gœthe et de Lessing. Il n'avait que 9 ans lorsque son enthousiasme pour la scène s'était manifesté par le prodigieux effet que produisit sur lui une représentation théâtrale, à laquelle il avait assisté; dès cette époque sa jeune tête avait bâti des plans de compositions dramatiques. Mais, par le fait même de la contrainte qu'on imposait à ses penchans, il demeura long-temps sans plan déterminé, quant à l'objet plus spécial de ses études. Un moment décidé à se livrer à celle de la jurisprudence, il en fut promptement détourné par d'autres vues non moins vagues; et c'est dans ce cercle indéfini que se jouait l'extrême activité de son esprit, lorsqu'en 1775, après la translation de l'acad. de Ludwigsbourg à Stuttgard, il résolut de se consacrer à la carrière médicale. Durant deux années, il s'y voua, sinon sans partage, du moins avec toute son ardeur. Enfin il sortit de l'acad. pour occuper un emploi de chirurg. dans le régim. d'Augé. Même contrainte, même rigueur de discipline dans sa nouvelle profession. Schiller, qui avait appris de bonne heure à considérer le théâtre comme la grande école des peuples et la plus sûre voie d'enseignement moral après la chaire divine, résolut d'y exposer les amers griefs qu'il imputait à l'organisation sociale telle qu'il l'avait pu comprendre sous le joug des règlemens militaires, qui jusque-là n'avaient cessé de froisser son âme ardente. Il fit impr. sa traged. des *Brigands* (1781), pièce qui, jouée l'année suiv. à Manheim avec des changemens demandés par le baron Dalberg, et que l'aut. avait lui-même jugés nécessaires, obtint un succès éclatant. Ayant vainement sollicité du prince la permission d'aller assister aux deux représentat. qui en furent données (en janvier et en mai), il affronta pour voir la 2e une punition de 15 jours d'arrêts et de vives réprimandes. Bientôt une réclamation adressée par un habitant des Grisons au duc de Wurtemberg contre l'auteur des *Brigands* fut le prétexte d'une défense faite à ce dern. de publier autre chose que des ouv. de médecine. Mais la carrière de Schiller était désormais tracée. Le refus qu'on lui fit d'accepter sa démission le porta à s'esquiver furtivem. des états de Wurtemberg sous un nom supposé, et à se rendre auprès d'un de ses condisciples aux environs de Bauerbach. Ainsi c'est au prix de l'abandon de sa famille que son protect. l'avait réduit à acheter cette liberté, qui pour lui était moins un droit qu'une condition de vie. C'est dans sa retraite de Bauerbach qu'il acheva la *Conjuration de Fiesque*, et qu'il écrivit la tragédie bourgeoise de *Cabale et Amour*. Ainsi que *les Brigands*, ces deux dernières pièces accusent chez l'auteur un manque de connaissances pratiques que donne seule l'expérience du monde; son génie n'avait pu les deviner, et nul talent ne les supplée. Jugeant, comme il le faisait, que le but de toute action dramatique doit être l'amélioration ou le perfectionnement de la société, il comprit que les spéculations de l'esprit sont insuffisantes pour pénétrer tous les secrets du cœur humain, et résolut de s'avancer dans un nouveau champ d'études. La lect. des pièces de Shakspeare avait pu le frapper vivem., mais il ne les prit point pour son unique modèle; il est même douteux qu'à son début il connût aucune des composit. du tragique anglais. Quittant sa retraite pour s'établir à Manheim (sept. 1783), et lié bientôt avec Dalberg, Iffland, etc., il sacrifia à ses desseins quelque peu de son indépendance, fut présenté à la cour du landgrave de Hesse-Darmstadt, accepta du duc de Weimar le titre de conseiller, et enfin se créa des relations avec les hommes les plus distingués de l'Allemagne à cette brillante époque. Nous ne suivrons pas Schiller dans ses différens voyages à Leipsig, à Dresde, à Weimar, à Rudolstadt. C'est dans la première de ces villes qu'il fit impr., en 1787, *don Carlos*, qu'il avait terminé à Dresde; et vers le même temps, à l'invitation de Wieland, il enrichit le *Mercure allemand* de plus. pièces, telles que *les Dieux de la Grèce*, *les Artistes*, etc. Deux ans auparavant il avait commencé à Manheim la publication du recueil périodiq. intit. *la Thalie du Rhin.* Goethe, avec qui il s'était lié en 1788 à Rudolstadt, sollicita pour lui près du duc de Weimar la place de prof. extraordin. d'hist. à Iéna, qu'il vint occuper l'année suiv., après avoir publié à Leipsig l'*Histoire de la Défection des Pays-Bas*, in-8. Ce

fut pour l'ouverture de son cours qu'il écrivit l'admirable morceau oratoire int. : *Qu'est-ce que l'histoire univ.*, *et quel est le but de cette étude?* imp. dans le *Mercure allemand* (nov. 1789), puis séparément à Iéna, 1790, in-8. Schiller, désormais rangé parmi les plus gr. écrivains de l'Allemagne, jouissait enfin d'une existence honorable et sûre : heureux eu avantages extérieurs, il trouva encore le bonheur domestique dans son union avec une demoiselle de Legenfeld, qu'il avait vue souvent à Rudolstadt. Cependant les études continuelles et forcées auxquelles il se livrait avaient déjà gravement altéré sa santé, lorsqu'en 1791 il fut atteint d'une maladie de poitrine dont il ne devait jamais se relever complètement. Dans l'*Histoire de la guerre de Trente Ans* (imp. dans l'*Almanach hist. des Dames* pour 1791, Leipsig, in-18), on trouve à la fois des marques frappantes et de l'élévation toujours croissante du talent de Schiller, et de l'affaiblissement de ses forces physiques : il semble en effet qu'elles lui aient manqué pour terminer cet ouv., qu'il a poussé jusqu au 4[e] livre avec tant de verve, de chaleur et de vie. C'est après cette publication, et pendant qu'il se trouvait contraint à ralentir ses travaux, que Schiller reçut presque simultanément du prince héréditaire (depuis régnant) de Holstein-Augustembourg et du ministre de Danemarck, comte de Schimmelmann, une double pension de mille thalers (4,000 fr.). En épuisant les recherches hist. sur l'époque si éminemment dramatique de la guerre de Trente-Ans, Schiller avait conçu la pensée de faire de Gustave-Adolphe le héros d'un poème épique : il y renonça pour s'occuper de *Wallenstein*, trilogie ou tragéd. en 3 actions, sur le mérite de laquelle les avis seront partagés en France tant que durera la querelle des *classiques* et des *romantiques* : elle fut représ. pour la prem. fois à Weimar en oct. 1798. Cette magnifiq composition excita en Allemagne un enthousiasme général ; et malgré plusieurs défauts de composit., qu'on trouve amplement rachetés par les beautés sans nombre qu'y a semées le beau génie du poète, elle demeurera l'un des plus précieux ornemens de la scène allemande. Il nous resterait à parler du roman *le Visionnaire*, des tragéd. de *Marie Stuart*, de *Jeanne d'Arc*, de *la Fiancée de Messine*, de *Guillaume Tell;* mais à peine trouvons-nous, dans les courtes limites de cette notice, l'espace que nous voudrions consacrer à la louange de la belle action que fit Schiller en entreprenant d'adresser à la convention un mémoire en faveur de Louis XVI lors du procès de cet infortuné prince. On sait que cette même assemblée conventionnelle décréta plus tard l'adresse d'un brevet de citoyen français à l'auteur de la tragédie républicaine de *Guillaume Tell*, et que tous les signataires de ce brevet avaient déjà péri de mort violente lorsque le rétablissem. de la paix avec l'Allemagne permit qu'il lui fût expédié. Un biographe place en première ligne de tout ce qu'a écrit Schiller dans le genre philosophico-littér. son traité *Sur la poésie naïve et sentimentale.* Ce morceau, qui parut dans les *Horen*, était bien fait pour commencer la réputation de ce recueil périodique (1795-97), où d'ailleurs Schiller s'était associé des écrivains tels que le célèbre Gœthe. C'est aussi en commun avec ce dern. qu'il rédigea l'*Almanach des Muses* (1795-1801), où parurent ces *Xénies* ou distiques épigramm., si fameux dans l'hist. littér. de l'Allem. à cette époque. Bien que depuis long-temps il eût totalement renoncé au professorat, Schiller reçut des offres brillantes au nom de plus. princes. Il fut appelé en 1795 à l'univ. de Tubingue, puis en 1804 à Berlin. Mais, dès 1799, il avait irrévocablement fixé son séjour à Weimar ; outre qu'il y était retenu par sa reconnaissance envers le prince dont il avait reçu les prem. encouragemens après son départ de Wurtemberg, et qui lui avait fait obtenir en 1802 des lettres de noblesse, il y était surtout attaché par son intime liaison avec Gœthe. C'est dans cette ville qu'au sein du bonheur domestique et des honneurs, il fut enlevé par une fièvre maligne à la fleur de l'âge et dans la pleine jouissance de son talent, le 9 mai 1805. Nous n'avons indiqué que les principaux ouv. de ce gr. écrivain ; on en trouvera la liste complète dans le *Lexicon* de Jordaens, etc.; la plupart ont été plus. fois réimpr., et il existe dans la plupart des lang. de l'Europe des traductions de ses chefs-d'œuvre dramatiques. Des éditions complètes de ses *œuvres* ont été pub., Tubingen, 1812-15, 12 vol. in-8; Vienne, 1816, 26 vol. in-12; Carlsruhe, 1816-17, et Leipsig, 1824, 18 vol. in 8. L'*hist. de la guerre de Trente-Ans* a été trad. en franç. par M. Champfeu, 1803, 2 vol. in-8; et par M. Mailher de Chassat, 1820, 2 v. in-8; celle du *Soulèvem. des Pays-Bas* l'a été par M. Châteaugiron, 1827, 2 v. in 8. Les *OEuv. dram. de F. Schiller* ont été pub. en franç. par M. de Barante, Paris, Ladvocat, 1821, 6 vol. in-8. Cette trad. est précédée d'une *vie* de l'auteur très-développée, et pleine de savoir et d'intérêt. — Jean-Gaspard SCHILLER, père du précéd., né en 1723 à Bitterfeld (Wurtemberg), m. en 1796, gardien ou intendant du château ducal de *La Solitude*, à Marbach, avec le grade de capitaine, a composé sur l'agriculture, qui était sa principale occupat., divers ouv., dont le plus remarquable a pour titre, en allemand : *De la culture des arbres*, *traitée en grand d'après vingt expériences*, 1797.

SCHILLING (DIEBOLD), hist., né à Soleure, était greffier du conseil de Berne dans le 15[e] S. On a de lui une hist. de Suisse qui s'étend de 1468 jusqu'à 1484, et que par conséquent on peut regarder comme la continuation de Tsthachtlan et de Justinger. Elle leur est très-supérieure. L'auteur lui-même déclare que, dans toute la partie de sa chronique de Berne qui précède 1468, et qui commençait à 1162, il a copié ces deux hist. La dern. partie seule a été imp. sous le tit. de *Description des guerres de Bourgogne*, 1743, in-fol., en allemand. — Diebold SCHILLING ou SIHILLING, autre hist. suisse, a laissé une *Chronique* (manusc.) *de la ville de Lucerne*, qui contient plus de 400 dessins, et qui se trouve aux archives de Lucerne. On attribue au père de ce dern. une *Hist. des guerres de Souabe et de Milan*, dont le MS. se trouve dans plus. biblioth. de Suisse, particulièrement à Zurich. — André SCHILLING, profess. de philosophie, puis de médecin. à Strasbourg, où il m. en 1638, était natif d'Itenheim, en Alsace. On a de lui : *univ. medic. dogm. Siagraphia*, Strasbourg, 1621, in-4 — ANDRÉ, son fils, méd. de l'élect. de Saxe, a laissé : *Loimographia tripartita*, etc., Dresde, 1680. in-12, etc. — Sigismond SCHILLING, méd., né à Frankestein, en Silésie, m. à Leipsig en 1622, a laissé 9 *dissert.* academ., dont deux en grec, et les autres en latin. Elles ont été imp. à Bâle et à Leipsig de 1597 à 1621, format in-4. On en peut voir l'indication au t. 7 de la *Biogr. du Dictionn. des sciences médicales*, rec. où sont cités comme aut. de div. *opuscules* 4 autres SCHILLING. Nous ne mentionnerons que GODEFROY-GUILLAUME, méd. prussien établi à Paramaribo (Guiane hollandaise) dans la 2[e] moitié du 18[e] S. Outre div. *mémoires* adressés à l'acad. des sciences de Berlin, on a de lui : *Diatribe de morbo in Europâ penè ignoto*, *quem Americani vocant Jaws*, Utrecht, 1770, in-8; et *de Leprâ comment.*, Leyde et Francf., 1778, in-8.

SCHILTER (JEAN), jurisc., né à Pégau (Saxe) en 1632, fut successivem. bailli de Suhla (1668), memb. du conseil-aulique, du consistoire et de la chamb. des finances du duc de Saxe-Iéna, ouvrit à Iéna un cours public (1678), puis s'établit à Francfort-sur-le-Mein, d'où enfin il consentit à passer à Strasbourg avec le double tit. de *consulent* et de profess. à l'univ. C'est là qu'il m. en 1705.

On lui doit, entre autres ouv. : *Exercitatt. ad L libros Pandectarum*, in-4, réimp. sous le titre de *Praxis juris romani in foro germanico*, Iéna, 1698; Leipsig, 1713; Francfort-sur-le-Mein, 1733, 3 vol. in-fol.; *Manuductio philos. moralis ad veram, non simulatam, jurisprudentiam*, Iéna, 1676, in-8; *Praxis, artis analyt. in jurisprudentiâ*, Iéna, 1678, in-8; *Institutiones juris canonici ad eccles. veteris et hodiernæ statum accommodatæ*, prem. édition, Iéna, 1681, in-12; Strasbourg, 1688, in-8, souvent réimp. avec *observations* et *notes*, parmi lesquelles on distingue le *comment.* de Th.-G. Ekard, 13 vol. in-4, Leipsig, 1724-33; *de Libertate ecclesiarum Germaniæ, lib. VII*, Iéna, 1683, in-4 (très-estim.); *Institut. juris ex principiis juris naturæ, gentium et civilis, tùm romani cùm germanici*, etc., Leipsig, 1685, in-8, réimp. sous le tit. de *jurisprudentiæ totius... legitima Elementa*, Strasbourg, 1698 (regardés comme un chef-d'œuv.); *ad jus feudale utrumque germanicum et langobardicum Introductio*, etc., Strasb., 1693, in-8; 1721, avec *notes* de Gebauer, Leipsig, 1728, 1737, 1758, avec *notes* d'Uhl; Berlin, 1742; *Codex juris feudalis Allemanniæ*, Strasbourg, 1697, in-4; 1728, in-fol.; *Aurelii Augustini Lib. II de adulterinis conjugiis*, Iéna, 1692, in-4; *Thesaurus antiquitatum teutonicarum ecclesiasticarum, civil., litterar.*, Ulm, 1727, 3 vol. in-fol., posth., pub. par Frick et Scherz.

SCHIM (Henri), poète holland., né en 1695 à Maas-Sluis, où il m. vers 1742, est cité par M. de Vries, t. 2, p. 124-28 de son *Histoire de la poésie hollandaise*, comme aut. de *poésies* morales et sacrées, parmi lesquelles on distingue la pièce int. *Bonheur de la vie champêtre.*

SCHIMMELMANN (Henri-Charles, comte de), minist. danois, né en Poméranie en 1724, suivit d'abord la carrière du commerce, prit à ferme les accises de Saxe, et obtint le titre de conseill.-privé en Saxe. Chargé plus tard des approvisionnemens par les employés prussiens, il acquit à bas prix les porcelaines de Meissen, qu'il revendit avec un gain considérable, alla se fixer à Hambourg, où il accrut encore sa fortune, et bientôt, propriétaire d'un grand domaine dans le Holstein, il entra en relation avec la cour danoise. Frédéric V le nomma son minist. près le cercle de Basse-Saxe, lui donna le titre de baron et le cordon de l'ordre de Danemarck; et enfin, lorsque l'emp. de Russie, Pierre III, fit entendre des menaces de guerre, il fut chargé du département des finances, qu'il continua de diriger sous Christian VII. Malgré les charges qu'il exerçait à la cour et les titres dont le revêtit ce nouveau prince, Schimmelmann continuait ses opérations à Hambourg. Le public de Copenhague lui attribuait la baisse du papier-monnaie, mais ces murmures ne l'empêchèrent pas de conserver la confiance du gouvernem. Il m. en 1782. — Un des frères de ce minist. était past. d'un village en Poméranie quand Schimmelmann, devenu minist., lui fit quitter sa cure et lui assura une pension de 4,000 fr. Il composa plus. ouv., parmi lesquels on remarque ses *commentaires* sur les recueils théologiques de l'Orient et du Nord. L'auteur y montre beaucoup d'érudition, mais peu de critique.

SCHINDERHANNES (Jean Buckler, dit), célèb. voleur, né à Nastetten (comté de Catzen-Elenbogen) en 1779, se mit dès son jeune âge à la tête d'une bande de jeunes garçons avec lesquels il enlevait de temps en temps des vivres dans les fourgons de l'armée française, puis entra au service du bourreau de Bærenbach. Puni à cette époque de la bastonnade pour un vol qu'il avait commis, il alla s'enrôler dans la troupe des garrotteurs ou chauffeurs qui désolaient les deux rives du Rhin. Son audace, l'adresse qu'il mit à s'échapper des prisons de Sarrbruck et de Simmeren lui donnèrent bientôt de la célébrité. Il fut proclamé capitaine d'une troupe qui avait déclaré la guerre aux juifs. On raconte de ce brigand des traits de hardiesse qui semblent vraiment incroyables. Il lui suffisait souvent d'une sommation pour faire comparaître en sa présence de riches fermiers qu'il voulait mettre à contribution. Satisfait de leur générosité, il leur donnait un passeport pour circuler librement dans le pays. Enfin l'organisation de la police et de la gendarmerie sur la rive française du Rhin força Schinderhannes à se rejeter en Allemagne; il y fut saisi le 31 mai 1802 par le grand bailly de Limbourg, conduit à Francfort, et de là à Mayence, puis condamné à m. par le tribunal spécial. Sa sentence fut exécutée le 21 nov. 1803. Il courut à cette époque une lett. d'un style énergique dans laquelle Schinderhannes implorait la clémence de Buonaparte, et lui demandait d'être mis à la tête d'un corps d'enfans perdus, qui eût fait partie de l'expédition d'Anglet. M. de Sevelinges a publié une *Vie de Schinderhannes*, etc., Paris, 2 vol. in-12.

SCHINNER ou SKINNER (Matthieu), plus communément nommé le *Cardinal de Sion*, né aux environs de cette capitale du Valais vers 1470, appartenait à une famille pauvre et obscure. Destiné à la carrière ecclésiast., il vint faire ses études à Côme, fut pourvu d'une cure dans le Valais, puis appelé au chapit. de Sion, et enfin élevé au siége épiscopal en 1500. Avec son importance s'accrurent les prétentions du nouveau prélat. Mécontent du peu de prix que Louis XII semblait mettre aux services que lui avaient rendus les cantons, et lié par des vues ambitieuses aux intérêts de Jules II, avec qui ce prince était alors en contestat., Skinner usa de son influence pour détacher les Suisses de l'alliance du monarque français, et les déterminer à embrasser contre lui la cause du pape. Cette défection, qui ne s'effectua pas sans une vive résistance de la part de ceux à qui le prélat n'avait pu en imposer sur ses propres raisons d'agir, eut pour résultat de forcer les Français à se retirer d'Italie; Skinner reçut aussitôt le chapeau de cardin., et fut investi, avec le tit. de légat-apostolique, du command. gén. de la Lombardie pour le pape. Dans ce poste, il mit tout en œuv. pour susciter de nouv. défections en faveur de son parti et communiquer son ardeur belliqueuse aux soldats mercenaires qu'il avait attachés au service de l'Eglise. Mais ce fut en vain que, les ayant animés par ses discours, il marcha à leur tête, revêtu de ses habits pontificaux et précédé de la croix; l'issue de la journée de Marignan (*v.* François Ier) démentit les promesses qu'il avait faites aux siens de l'assistance divine. Son zèle furibond n'en fut point ralenti; il se rendit en toute hâte auprès de l'emp. Maximilien, passa de là en Anglet. pour solliciter Henri VIII de s'unir aux ennemis de la France, et avant qu'il fût de retour, avec un riche subside que lui fournit ce dern. prince, le parti qu'il avait comprimé dans le Valais s'était relevé, et, confisquant ses biens, prononçait sa proscription. Toutefois, au moyen de l'or qu'il apportait, il réussit à lever un corps de 6,000 hommes, et contribua ainsi aux revers qu'essuyèrent les Français. Ce fut par ses conseils que Charles-Quint mit au ban de l'empire George Supersax et ses adhérens, et que Léon X mit le Valais en interdit. Skinner m. à Rome en 1521. Paul Jove a parlé de ce prélat dissolu et implacable dans ses *Elogia virorum bellicâ virtute illustrium*; Simler a aussi fait son *éloge* dans sa *Vallesiæ Descr.* La fameuse *Harangue* que Skinner avait prononcée en 1514 devant Henri VIII a été pub. par Toland, Lond., 1707, in-8, et réimprimée avec le *Gallus aretalogus* de l'édit., Amst., 1709, in-12.

SCHINZ (Salomon), médecin et botaniste, né en 1734 à Zurich, où il m. en 1784, y avait enseigné publiquement la physique et les mathémat. Ses *Dissertat. III de itineribus per Helvetiam cum fructu faciendis*, Zurich, 1781, in-4, sont, entre

ses div. écrits, celui qui peut offrir le plus d'intérêt.

SCHIRACH (Adam-Théophile), past. à Klein-Bautzen, en Lusace, où il m. en 1773, après avoir établi dans ce village une société d'apiculture qui, dans la suite, donna lieu à la fondation des sociétés analogues dans div. contrées, s'est fait un nom honorable par les travaux auxquels il s'est livré avec une constance soutenue. Son ouv. le plus considérable, et où se retrouve en substance tout ce qu'il avait publié, est son *Traité des abeilles pour toutes les contrées*, etc., Zittau et Leipsig, 1768, in-4. Le past. J.-G. Vogel a publié un ouv. posthume d'A.-T. Schirach, intit. *Culture des Abeilles des bois*, 1774, précédé d'une *notice* sur l'auteur. Ce dern. était memb. des sociétés d'économie rurale et domestique de Pétersbourg, Gnettingue, Leipsig, etc. Outre ses ouv. d'apicult. dont l'un, l'*Histoire naturelle de la reine des Abeilles*, a été trad. en franç. par J.-J. Blessière, Amsterdam, 1787, in-8, il a pub. div. ouv. ou trad. d'ouv. de relig., et il a coopéré à l'édit. de 1751 (Budissen) de la Bible de Luther. — Théophile Schirach, philologue, né en 1743 au village de Tieffenperth, en Lusace, remplit pendant 10 années une chaire de philos. à l'univ. d'Helmstadt (de 1769 à 1779), se concilia la protection de la cour en écrivant dans son sens div. ouv., et enfin un *Journal politique* (Altona, 1780), reçut des lett. de noblesse, et m. en 1804. Le fils de Schirach (Guillaume-Benoît), qui lui était adjoint dans la rédaction du *Journal politique*, et qui l'a continué depuis, y a inséré une *notice* sur son père, dont les principaux ouvrages sont : *Clavis poetarum classicorum*, Halle, 1768-69, 2 parties in-8; *Biographie des Allemands*, 1770-74, 6 vol.; *Histoire de l'emp. Charles VI*, Halle, 1776, in-8; les *Vies de Plutarque, trad. en allem.*, avec *notes*, et enfin deux recueils périodiques, l'un en allem. sous le tit. de *Magasin de la critique allemande*; l'autre intit. *Ephemerides litter. helmstadienses*, 1770-75.

SCHIROUIEH. V. Siroès.

SCHLEGEL (Paul-Marquart), méd. à Hambourg, sa patrie, né en 1605, m. en 1653, avait reçu le doctorat à Padoue, et rempli ensuite pend. 4 ans (1638 42) une chaire de médec. à l'université d'Iéna. On ne connaît de lui que des *dissert.* citées au nomb. de 10 dans la *Biogr.* du *Dictionn. des sciences médicales*. Le même recueil contient des détails bibliographiques sur d'autres méd. du même nom. — Le plus connu est Jean-Chrétien-Traugott, né en 1746 à Langen-Eichstaedt, et successivem. méd. à Langensalza, puis conseiller et méd. du prince de Schoenbourg-Waldenbourg. Ses publications les plus importantes sont : *Collectio opuscul. select. ad med. forensem spectantium*, Iéna, 1783-91, 6 vol. in-8; et *neue medicin. Litteratur* (avec Arnemann), 1787-94, 4 vol. in-8. — Schlegel (Jean-Elie), poète allem., né en 1718 à Meissen (Saxe), s'annonça de bonne heure par des trad. des *Géorgiques* de Virgile, des *Epîtres* d'Horace, de la *Cyropédie* de Xénophon, et enfin par des imitations de quelques pièces de Sophocle et d'Euripide. Ce fut à la céléb. école de Pforte, où il étudiait encore, que furent représ. pour la prem. fois, par ses condisciples, les tragéd. d'*Oreste et Pylade* et d'*Hécube* : cette dernière, à laquelle il fit plus tard des changemens considérab., fut pub. sous le tit. des *Troyennes*. Cependant le jeune poète, obligé de se choisir un état, avait embrassé la carrière du droit. Il n'en continua pas moins à cultiver le théât. et les lett. Sa répul. s'étant fort accrue, il fut recherché par les coryphées de la littér. à cette époque, et concourut à la rédact. de divers recueils, notamment la *Bibliothèque* de Gottsched et les *Amusemens de l'esprit* de Schwabe. En 1743, il suivit Spener en Danemarck comme secrét. d'ambassade, et s'étant lié bientôt avec les savans de ce pays, dont il étudia la langue et l'histoire, il devint dès la même année l'un des collaborateurs du céléb. recueil int. : *Fragm. de Brême*, (*bremische Beytræge zum Vergnügen des Verstandes und des Witzes*). La création d'un théât. allem. et franç. à Copenhague le ramena à s'occuper plus spécialement de compositions dramatiq., et il fit imp. en 1746 le recueil de ses *œuvres* en ce genre. Deux ans après il accepta, avec l'agrément du duc de Saxe, une place de profess. extraordin., à l'univ. de Soroé, et telle devint dès-lors la multiplicité des travaux qu'il embrassa, que bientôt sa santé s'altéra sensiblement, et qu'il m. d'une fièvre inflammatoire, en 1749, dans sa 31e année. Bien que les travaux hist. de Schlegel ne soient pas sans mérite, c'est surtout à ses tragédies qu'il a dû sa célébrité. Elles ont toutefois beaucoup perdu de leur prix aux yeux de la critique. La moins faible est celle d'*Hermann*. La seule de ses coméd. qu'on cite encore avec éloge est celle intitulée *la Beauté muette*, en vers. Ses *OEuvres* ont été recueillies par les soins de son frère (Jean-Henri), Copenhague et Leipsig, 1766-70, 5 vol. in-8. — Schlegel (Jean-Adolphe), frère du précéd., né en 1721 à Meissen, m. en 1793, après avoir occupé successivement div. emplois ecclés. et universitaires, notamment ceux de past. et profess. à Zerbst, a composé, outre plus. ouv. de théol., 3 vol. de *Cantiq.*, Leipsig, 1766, 1769 et 1772; 2 vol. de *Poésies diverses*, Hanovre, 1787, et des *sermons*. — Jean-Henri Schlegel, frère des précéd., né à Meissen en 1724, m. en 1780, bibliothéc., historiog. et prof. d'hist. à Copenhague, a pub., outre la collect. des *œuvres* de son frère Jean-Elie, avec *notice*, quelq. trad. de l'allem. en danois, une *Hist. des rois de Danemarck, de la maison d'Oldenbourg* (jusqu'en 1729), in-folio; un *Recueil de traités sur l'hist., la numismatique, l'économie et la langue du Danemarck*, Copenhague, 1771-76, 2 vol. in-8.

SCHLEGEL (Théophile), d'une autre famille que les précéd., né en 1739 à Kœnigsberg (Prusse), fut successivement profess. de langue latine et de philos. au collége de cette ville (1761), professeur-adjoint de l'univ., rect., puis inspect. du collége de Riga (1763-71), prem. diacre de la cathédrale d'Erlang, enfin surintendant de la Poméranie suédoise et de l'île de Rugen, en même temps que vice chancel. et prem. profess. de théol. à l'univ. de Greifswald. Il fit en faveur de l'instruction d'utiles établissemens, fonda une caisse générale de pensions pour les veuves des pasteurs, et administra avec autant de zèle que de succès. Ses dernières années furent profondément troublées par les malheurs de la guerre et les infortunes du roi Gustave IV. Cet homme vénérable m. en 1810, laissant, outre une *Grammaire latine* (en allemand), 1787 et 1790, des *Remarques sur les moyens de vivifier parmi les hommes la religion intérieure et extérieure*, Greifswald, 1810, in-8, et un *Manuel pratique de la doctrine pastorale à l'usage des ministres protestans*, 1811, in-8, pub. par J.-C. Parow, qui y a joint des *notes* et une *biographie* de l'auteur.

SCHLEGER (Théodore-Auguste), profess. de médecine et de chirurgie à Cassel, où il mourut en 1772, était né à Ulm en 1727, et, après avoir étudié à Strasbourg et pris le grade de docteur à Helmstadt, avait professé l'anatom. à Brunswick (1750), rempli les fonctions de médecin pensionné dans sa ville natale, puis s'était attaché successivement, en qualité de médecin, au comte de Goerz et au landgrave de Hesse-Cassel. Parmi ses écrits, mentionnés au t. 7 de la *Biographie* du *Dictionnaire des sciences médicales*, nous ne citerons que celui intitulé : *Programma quo claves secalinos perperàm à nonnullis venenum morbique rigidi cerealisve caussam nominari novis argumentis et experimentis docet*, Cassel, 1772, in-4.

SCHLICHTEGROLL (Adolphe-Henri-Frédé-

RIC de), savant biographe allemand, né en 1764 à Gotha, où il fit ses prem. études, songea d'abord à se livrer à la théologie ; mais, étant allé à Iéna et ensuite à Goettingue, il renonça à cette science pour s'adonner à la philologie et à l'histoire. Profess. à Gotha en 1789, il fut ensuite employé de la bibliothèque publique, puis de la bibliothèque particulière du duc Ernest, adjoint et conservat. du cabinet des médailles, président de l'académie de Munich, et enfin (1807) secrét.-général de cette même académie. Il fut aussi décoré de div. ordres en Bavière. Sa retraite, qu'il demanda en 1821, ne précéda que de quelque temps sa mort, qui eut lieu le 4 décembre 1822. Parmi les ouvrages de cet écrivain, on consulte surtout le *Nécrologe des Allemands*, 34 v. in-4, 1790-1806. Cette biographie presque contemporaine, pèche assez souvent par l'exagérat. et la multitude des éloges obligés, prodigués à des hommes qui venaient de mourir, et dont, pour la plupart, le nom fera peu de bruit dans la postérité. On trouve sous le tit. de *Xénies*, dans l'*Almanach des muses* de Schiller pour 1798, quelques *épigrammes* de ce poète célèbre et de Gœthe contre le complaisant nécrolog. En somme pourtant, l'ouvrage est indispensable pour qui veut connaître l'histoire politique et litt. de cette époq. On doit encore à Schlichtegroll : *Historia Numothecæ gothanæ*, et *Annales numismatiques*, 1804, 1er vol. et un cahier du 2e

SCHLOETZER ou SCHLOEZER (AUGUSTE-LOUIS de), histor., né en 1737 à Jagstad, perdit son père à 4 ans, passa sa prem. jeunesse au gymnase de Wahlheim, se rendit en 1751 à Wittenberg pour y faire son cours de théologie, étudia 2 ans à Goettingue les langues orientales et la philologie sacrée, et enfin, ne pouvant, ainsi qu'il en avait le projet, entreprendre un voyage en Asie, passa en Suède comme instituteur. Il demeura trois ans à Stockholm et à Upsal, d'où, en 1757, il revint à Goettingue étudier l'arabe sous le célèb. Michaelis, et la médecine sous Rœderer. Il était sur le point de se faire recevoir doct., quand l'historiographe de Russie Müller l'engagea à venir, comme son secrét., l'aider à mettre de l'ordre dans les riches matériaux qu'il avait recueillis sur l'histoire, encore si peu connue, de la Moscovie. Malgré la modicité des appointemens, Schloetzer accepta, et il apprit en peu de temps le russe, le slavon ou vieux russe, le polonais et le bohémien. Ces langues, ainsi que l'idiome suédois, que Müller ignorait, le rendirent un collaborat. des plus utiles; mais l'envie et la défiance s'armèrent contre lui, et, quoique nommé adjoint à l'académie en 1762, il se dégoûta tellement de sa nouvelle patrie, qu'il accepta une chaire sans appointemens à Goetting. Malheureusement il lui fut défendu de sortir de l'empire. Ce ne fut qu'au bout de quelq. mois que Catherine, jugeant plus prudent de gagner par des bienfaits un homme dont on redoutait les immenses connaissances hist., lui confia, avec la place de prof. à l'académie, la rédaction de l'histoire ancienne de Russie, et lui accorda un congé de trois mois. Schloetzer travailla beaucoup jusqu'en 1767, époq. à laquelle il obtint un nouveau congé ; mais il refusa de reprendre la route du Nord, et resta à Goettingue en qualité de prof. de philosophie et de politique. C'est là qu'il resta jusqu'à sa m., arrivée en 1809. La dern. partie de sa vie avait été agitée par diverses aventures, au nombre desquelles il faut mettre l'imprudence qu'il commit (1793), en accusant de concussion un fonctionn., qui le poursuivit en calomnie. Condamné à une amende pécuniaire, il eut de plus le chagrin de se voir réduit à faire examiner tous ses écrits par deux de ses collègues avant de les livrer à l'impression. L'envahissement de son pays par les armées françaises le fit aussi souffrir cruellement. Comme littérateur, Schloetzer figure parmi les plus illustres historiens modernes. Son style est loin d'être classiq., ce qui d'ailleurs est peu compatible avec le nomb. de ses ouvrages ; mais la sagacité dont toutes les pages qu'il a écrites sont empreintes décèlent un homme du prem. ordre. Sec, tranchant, bizarre, il subjugue néanmoins l'assentiment du lecteur par la force de ses raisonn., la lucidité de son exposition et la sûreté de sa critique. C'est lui qui a créé l'histoire du Nord, jadis incomplète, et mêlée de fables que son inexorable scepticisme a fait pour jamais diparaître. Voici les tit. des ouvrages de Schloetzer : *Introduction à l'histoire du Nord*, 1771, in-4 (cette introduction forme le 31e vol. de l'*Histoire universelle anglaise*, trad. en allemand) : *Histoire de la Lithuanie jusqu'à sa réunion définitive à la Pologne*, en 1569, 1776 (insérée dans l'*Histoire univ.*, t. 50, 1785) ; *Echantillon d'annales russes*, Brême, 1768, in-8 ; *Tableau de l'histoire de Russie* (en russe, français, allemand), 1768, in-12 ; *la Russie nouvellement changée*, 1767 et suivantes ; 4 v. in-8, réimp. 1768 et 1777 (pseudonyme); *Oskold et Dir*, Goettingue, 1775, in-8 ; *Recherches historiques sur les lois fondamentales de la Russie*, ibid., 1777, in-12 ; *Histoire des monnaies et mines de Russie*, de 1700 à 1789, Goettingue, 1791, in 8 ; *Louis Ernest, duc de Brunswick et Lunebourg, feld-maréchal de S. M. I. R. et du St-Empire*, Goettingue, 1786, in-8 ; trad. en français, Gotha, 1788 ; *Correspondance*, et *Indicateur politiq.*, 60 et 72 cahiers, 1776-94, réunis en 80 vol. in-8. On doit joindre à ces ouvrages les 3 publications suivantes : *Lois rendues dans le* XIe *siècle par le gr.-duc Jaroslaf et ses fils ; Annales russes de Nicon*, 1er vol. (imp. par l'académie de Pétersbourg); *Chronique du moine Nestor*, texte russe, d'après 17 MSs. traduits de l'allemand, avec *commentaires* historiques et critiques. Cette édition de l'ouvrage de Nestor (*v.* ce nom), la plus complète qu'on ait donnée, valut à Schloetzer l'ordre de St-Vladimir.

SCHLUTER (ANDRÉ), sculpteur et architecte, né à Hambourg en 1662, fit probablem. un voyage en Italie ; car on ne saurait expliquer autrement la perfect. de talent auquel on fut surpris de le voir parvenu dès ses prem. ouvrages. En 1691, il travailla pour le roi de Pologne à Varsovie, et, en 1694, il fut appelé à Berlin par l'élect. de Brandebourg. L'année suivante il fut nommé l'un des directeurs de l'académie des arts que l'élect. venait de fonder, et, en 1699, il eut la charge d'architecte de la cour ; mais une faute assez grave qu'il commit dans une construct., et dont l'importance fut exagérée avec adresse par ses ennemis, lui fit perdre cette dern. charge en 1706. Il se rendit à Pétersbourg en 1713, et y mourut l'année suivante. Pierre-le-Grand venait de lui confier plus. palais à bâtir. Son chef-d'œuvre en sculpture, où il a surtout excellé, est la statue équestre du *Grand-Electeur*, en bronze et de grandeur un peu au-dessus de nat., qui fait l'ornement d'un pont de la Sprée. En architecture, les ouvrages de lui qu'on estime le plus sont ceux qu'il a ajoutés au *Château royal* de Berlin, et qui ont donné à cet édifice sa forme actuelle.

SCHMALZ (CHARLES-LOUIS), médecin allem., né en 1730 à Pirna, où il mourut en 1802, a laissé, entre autres écrits, un recueil de *Faits singuliers, relatifs à la chirurgie et à la médecine*, en allemand, Leipsig, 1784, in-8.

SCHMAUSS (JEAN-JACQUES), historien et publiciste, né à Landau en 1690, fit des cours d'histoire à Halle dès l'âge de 22 ans, et se mit en même temps aux gages des libraires pour vivre. En 1721, il fut tiré de cet état de dépendance par le margrave de Bade-Dourlach, qui le nomma d'abord conseiller de cour, et, plus tard, conseiller intime de sa chambre domaniale. En 1734, il fut attiré par George II à l'université de Goettingue, où il remplit la chaire d'histoire, puis celle de droit public et d'histoire d'Allemagne. Il mourut à Goettingue en 1747.

M. Schoell le regarde comme le créat. de la science politique, et en effet, pendant les 26 ans qu'il professa à Goettingue, cette université fut ce qu'ensuite Strasbourg devint sous Schœpflin et Koch, une école diplomatique pour la jeunesse des grandes familles de toute l'Europe. Parmi ses ouvrages, presque tous écrits en allemand, nous citerons : *Précis de l'histoire de l'empire*, pour servir aux cours académiques, Leipsig, 1720, in-8; réimp. en 1729, 1740, 1744 et 1751; *Corpus juris publici academicum* (Recueil contenant les principales lois de l'empire germanique), Leipsig, 1722, in-8; réimp. en 1729, 1734, 1745, 1759, 1774 et 1794; *Corpus juris gentium academicum* (ou Recueil de traités entre les puissances européennes), Leipsig, 1730, 2 vol. in-8; *Introduction à la politique*, ib., 1741 et 1747, 2 vol. in-8; *Elémens de droit public de l'empire pour servir aux cours publics*, ibid., 1746, in-8; 1766, 1782; trad. en français, par le chevalier du Buat, sous le titre de : *Tableau du gouvernem. actuel de l'empire*, Goettingue, 1755, in-8. — Léonard SCHMAUSS, médecin et profess. à Saltzbourg au commencement du 16ᵉ siècle, n'est connu que comme aut. d'un livre qui n'a d'importance que par rapport à l'histoire de la science. Il a pour tit. : *Lucubratiuncula de morbo gallico et curâ ejus noviter repertâ cum ligno indico*, Vienne, 1518, in-8.

SCHMEITZEL (MARTIN), historien, né à Cronstadt, dans la Transylvanie, en 1679, remplit les chaires de droit public et d'histoire à l'académie de Halle pendant 17 ans, et mourut en 1747. Il est un des prem. écrivains qui se soient occupés en Allemagne de la statistique, science alors nouvelle, qui a fait depuis d'immenses progrès. Nous citerons de lui : *Commentatio de Coronis, tàm antiquis quàm modernis iisque regiis; speciatìm de Origine ac Factis sacræ, angelicæ et apostolicæ regni hungarici coronæ*, Iéna, 1712, in-4; *Schediasma de electivis regni Hungariæ et ritu inaugurandi regis*, ibid., 1713, in-4.

SCHMETTAU (SAMUEL, comte de), né en 1684, s'était d'abord consacré au service de l'Autriche, y avait acquis une grande renommée comme officier du génie, surtout dans la guerre contre les Turks, et avait obtenu pour récompense le gouvernement de Temeswar et le grade de feld-maréch., lorsque, poussé à bout par les intrigues de ses ennemis, il entra au service du roi de Prusse, Frédéric II, qui le nomma feld-maréchal-général, le chargea de plusieurs missions diplomatiques, le combla de bienfaits, et l'honora de son amitié. Le comte mourut en Prusse en 1751. Son *éloge* fut prononcé à l'académie des sciences de Berlin, dont il était curateur, par Maupertuis.

SCHMID ou CUNTZEL DE ROTENACKER (NICOLAS), né en 1606 à Rotenacker, village des environs de Gera, en Saxe, a reçu, dans la *Biographie universelle*, la singulière dénomination de *paysan savant*. Le fait est qu'il ne savait pas encore lire à l'âge de 16 ans, et qu'il l'apprit d'un valet de son père, dont l'habileté n'allait pas jusqu'à lire tous les mots couramment. On dit de plus qu'il se perfectionna ensuite par les leçons d'un de ses parens, lequel était notaire et lui fut utile, ce qui est difficile à croire, pour l'étude du grec, de l'hébreu, du syriaque, de l'arabe, du persan, de l'arménien, de l'éthiopien, etc., etc. Ce qu'il y a d'extraordin., c'est qu'*il apprenait ces différentes langues*, assure-t-on, *tout en battant le bled*, et que les travaux auxquels l'obligeait sa dure condit. de paysan n'eurent point à souffrir de ses études philologiq. Ainsi faisant, il en vint à traduire l'Oraison dominicale en 51 langues, s'appliqua à la médecine et à l'astrologie, apprit la marche des planètes, commença à publ. un *almanach*, et fut ravi au monde savant en 1671. — SCHMID (Jean), théologien, né en 1639 à Nordlingen, en Souabe, perdit la vue à l'âge de 10 ans, ce qui ne l'empêcha pas de reprendre ses études, qu'il avait d'abord interrompues. De 1667 à 1670, il fit des cours de philosophie et de théologie à Iéna. Il quitta cette ville, y revint ensuite, en sortit encore, alla à Wittenberg, puis à Ulm, et enfin en Danemarck, et ne put se fixer nulle part. Il finit par venir s'établir cabaretier dans l'auberge de Baldingen, village près de Nordlingen, et y mourut en 1689. Cette auberge porte encore le nom de *Coin de l'Aveugle*. On a de Schmid un grand nombre de *livres* de théologie, des *sermons*, beaucoup de *poésies* médiocres, etc., dont on trouve la liste à la suite de sa *vie* dans les *Amœnitates litter.*, de Schelhorn, t. 12, p. 515-36. — SCHMID ou SCHMIDT (George-Louis), conseiller de Saxe-Weimar, né à Auenstein, au canton d'Argovie en Suisse, en 1720, m. en 1805 à Nyon, au pays de Vaud, avait eu des relations très-suivies avec les chefs du parti philosophiq. dans le 18ᵉ S. On s'en aperçoit à ses écrits, parmi lesquels nous citerons ses *Essais sur divers sujets intéressans*, 1760, 2 vol. in-8 (en français).

SCHMIDEL (ULRIC), voyageur allemand, né à Straubing, en Bavière, fit partie de l'expédit. que P. de Mendoza, à la tête de 2,500 Espagnols et de 150 Allemands, Belges ou Saxons, conduisit en Amériq. en 1534, et qui atterit au Rio de la Plata. Schmidel assista à la fondation de *Buenos-Aires* et du fort de l'*Assomption*, et prit part aux diverses excursions qui furent faites dans le but de reconnaître le pays, et de soumettre ou plutôt d'exterminer les Indiens. En 1553, il mit à la voile pour l'Europe. On trouvera de plus grands détails dans la *Relation* de son voyage, écrite en allemand, imp. d'abord dans le *Recueil* de de Bry, en cette même langue, et ensuite traduite en latin par Gotthard Arthus, dans la 7ᵉ partie de cette *Collection*. Cependant nous devons prévenir ici que la seule traduction que l'on consultera avec plaisir est celle qu'a donnée Lévin Hulsius, en latin, sous ce tit. : *Vera Historia admirandæ cujusdam navigationis quam Huldericus Schmidel, Straubingensis, ab anno 1534 usque ad annum 1554, in Americam vel Novum-Mundum, juxta Brasiliam et Rio de la Plata confecit*, Nuremberg, 1599, 1 v. in-4, avec carte et fig. — SCHMIDEL ou SCHMIEDEL (Casimir-Christophe), médecin, né à Baireuth en 1718, remplit les fonctions de profess. de médec. en second à Erlangen pendant 20 ans, donna sa démission en 1763, et alla s'établir à Anspach, où le margrave le nomma médecin de la cour et conseiller-privé. Il mourut en 1792. La médecine et les sciences lui doivent des observations et des découvertes importantes. Nous citerons de lui : *Icones plantarum et Analyses partium æri incisæ atque vivis coloribus insignitæ*, Nuremberg, 1747-59, 1782-96, in-f.; et *Instituti mineralog., botan.*, etc., Erlangue, 1794, in-4. *Voy.*, pour la longue énumération de ses autres écrits, le t. 7 de la *Biographie* du *Dictionn. des sciences médicales*, p. 148 et 149.

SCHMIDLIN (JACQUES), controversiste luthér., de la secte des *ubiquitaires*, né en 1528 à Waiblingue, dans le duché de Wurtemberg, avait acquis, très-jeune encore, une brillante renommée par ses prédications, avait été nommé ministre à Stuttgard, puis rect. de l'université de Tubingue, avait assisté aux diètes de Ratisbonne et d'Augsbourg et à la conférence de Worms, lorsque les princes luthériens d'Allemagne, qui connaissaient son zèle conciliat. et son adresse à manier les esprits, le chargèrent de travailler à établir la réforme dans leurs états, et à réunir en un seul corps toutes les branches du luthéranisme. Ce dern. objet surtout ne cessa d'occuper Schmidlin, qui eut des conférences très-vives avec les Zwingliens, avec Zanchius, avec Flacius Illyricus, avec Bèze principalement. Il mourut à Tubingue en 1590, laissant plus de 150 écrits, oubliés aujourd'hui, et qui se

rapportent la plupart à son chimérique projet de conciliation.

SCHMIDT (Jean-André), profess. de médec., puis de chimie à Helmstadt, né en 1697 dans cette ville, où il mourut en 1736, est aut. de quelques *opuscules* académiques, indiqués au t. 7 de la *Biographie* du *Dictionnaire des sciences médicales.*— Douze autres médec. ou chirurgiens du même nom sont cités dans le même recueil comme aut. d'ouvrages d'un intérêt secondaire. Nous nous bornerons à mentionner les suivans : Jean Schmidt, médecin de l'école de Montpellier, né vers 1614, m. à Dantzig en 1680, fut le collaborat. de J.-E. Scheffler dans la compilation du *Dispensatorium officinarum gedanensium.* Il a inséré diverses observat. dans les *Ephémérides des curieux de la nat*, etc. — François-Willibald Schmidt, médecin et prof. de botanique à l'université de Prague, ville où il mourut en 1796, avait été chargé, par le comte Joseph Malabaila de Canal, d'y établir un jardin botanique. On a de lui, entre autres ouvrages : *Flora bohemica inchoata*, etc., Prague, 1793-94, in-f. — Jean-Adam Schmidt, chirurg. des armées impériales, m. en 1809, profess. de méd. à Vienne, était né en 1759 à Aub, dans le pays de Wurtzbourg. On distingue parmi ses ouvr. une *Biblioth. ophthalmologique*, en allem., Brême et Iéna, 1801-05, in-8, publ. en société avec Himly.

SCHMIDT (George-Frédéric), graveur, né à Berlin en 1712, vint à Paris pour se perfectionner dans son art, et, par une exception honorable, fut reçu de l'académie en 1742, quoiqu'il professât la religion protestante. Appelé à Berlin 2 ans après par le grand Frédéric, qui le nomma graveur de la cour, il séjourna 13 ans dans cette ville, et y exécuta un grand nombre d'ouvrages. En 1756, il se rendit à Pétersbourg sur l'invitation de l'impératrice Elisabeth, qui le chargea de graver son portrait. Six ans après il était de retour à Berlin, où il mourut en 1775. Il y avait établi une école de gravure, d'où sont sortis un gr. nombre d'élèves distingués. Son *OEuvre* s'élève à plus de 200 pièces, dont le conseiller Grayen, de Leipsig, a publié un *catalogue* raisonné. Parmi les portraits au burin, nous citerons ceux de *Mignard*, de l'abbé *Prévost* et de *l'impératrice Elisabeth dans son costume impérial.* — Schmidt (Benoît), né en 1726 à Vorchkeim, dans l'évêché de Bamberg, fut un des principaux publicistes allemands du *parti catholique.* L'on doit savoir que les jurisconsultes et publicistes allemands étaient divisés, comme la nation elle-même, en deux partis, qui marchaient sous des bannières différentes, non-seulement en matière de religion, mais aussi en politiq. D'un côté, les catholiques, regardant la constitution de l'Allemagne comme essentiellement et purement monarchique, accordaient au chef du gouvernement tous les droits de souveraineté que les états n'auraient pas réussi à se faire déléguer par des priviléges spéciaux ; de l'autre, les protestans considéraient l'Allemagne comme une confédération d'états souv., sous un chef jouissant des prérogatives que les capitulations d'élection lui avaient laissées. Cette distinction fera mieux comprendre quelle a dû être nécessairement la tendance des écrits de Schmidt. Après avoir été nommé successivement profess. extraordin. de droit à l'université de Bamberg, conseiller de cour du prince-évêque de cette ville, profess. ordin. des Instituts, du droit des gens et de l'hist. de l'empire, memb. de l'académ. des sciences de Munich, il fut appelé à Ingolstadt en 1761, pour y professer le droit public et féodal, et y m. en 1778. Nous citerons de lui : *Preuve que, par les lois fondamentales de l'empire, et nommément par la paix de Westphalie, les apostats sont privés de tous les droits de succession, tant allodiaux que féodaux*, Francfort, 1754, in-4 ; *la Jurisdiction ecclésiastique revendiquée en faveur des états d'empire catholiques sur leurs sujets protestans*, Francfort, 1754, in-4 ; *Principia juris germanici antiquissimi, antiqui, medii pariter atque hodierni, ex moribus, legibus, statutis, diplomatibus, actis, scriptoribus, etc., deducta*, Nuremberg, 1756, in-8. — Schmidt (Michel-Ignace), hist. allem., né en 1736 à Arnstem, petite ville de l'évêché de Wurtzbourg, entra dans les ordres sacrés, et administra quelque temps la cure de Rassfurth. Il se chargea ensuite d'élever le fils du baron de Rotenhau, gr.-maître de la cour de Bamberg, et, pendant la guerre de Sept-Ans, il suivit ce seigneur dans les terres qu'il avait près de Stuttgard. La cour du duc Charles-Alexandre de Wurtemberg était une des plus brillantes de l'Europe, et se trouvait le point de réunion des prem. artistes dans tous les genres, des étrangers les plus distingués par leurs talens ou leur naissance, et de tout ce qui, en Europe, recherchait le faste et les plaisirs. Schmidt y agrandit le cercle de ses connaissances, et y fit sur les hommes et sur le monde ces études dont la lecture des liv. ne dispense point, et sans lesquelles il ne saurait y avoir de véritable historien. Après la paix de Hubertsbourg, il retourna dans sa patrie, où il remplit plus. fonctions importantes. Nous ne parlerons que des services qu'il rendit comme membre d'une commission établie pour réformer l'instruction publique et pour donner une meilleure éducation aux classes infér. On dut à ses conseils une institution sans laquelle il eût été impossible d'obtenir aucune amélioration durable, c'est-à-dire la fondation d'un séminaire pour l'éducation des maîtres d'école. Après la publication des prem. volumes de son *Histoire des Allemands*, ouvrage populaire, dont le succès surpassa son espérance, il fut attiré à Vienne par l'empereur Joseph et par sa mère, qui réussirent à l'y fixer, en le mettant à la tête des archives de l'état, avec le tit. de conseiller aulique, et en le chargeant de donner des leçons d'hist. à l'archiduc François, aujourd'hui emp. Il employa le reste de sa vie à continuer son grand ouvrage, qu'il poussa jusqu'au 11e vol., lequel s'arrête à l'année 1686. Ce volume parut en 1793, et l'auteur mourut l'année suivante. On trouva dans ses papiers les matériaux des autres volumes, et un écrivain distingué, Jos. Milbiller, se chargea de les mettre en ordre. Le t. 22, allant jusqu'en 1806 et renfermant la table de tout l'ouvrage, fut publié en 1808. Une partie de cet ouvrage a été traduite en français par J.-Ch.-Thibault de Laveaux, 9 vol. in-8, 1784 et années suivantes. — Schmidt (Christophe de), dit *Phiseldeck*, hist. allemand, né en 1740 à Nordheim, petite ville de la principauté de Goettingue, fut appelé en 1765, comme profess. d'histoire et de droit public, au *Carolinum* de Brunswick, et fut mis à la tête des archives du duché de Wolfenbuttel en 1779, avec le tit. de conseiller intime. Il mourut en 1801, laissant plusieurs ouvrages utiles et sagement écrits sur la Russie, où il avait passé quelques années et dont il possédait bien la langue. Nous citerons de lui : *Histoire de Russie*, Riga, 1773, 2 vol. in-8 ; *Matériaux pour la connaissance de la constitution de Russie*, ibid., 1782, in-8 ; *Matériaux pour l'histoire de Russie depuis la mort de Pierre Ier*, ibid., 1777 et suiv. 3 vol. in-8.

SCHMITZ (N.), grav., dont l'hist. se rattache entièrement à celle de Krahe (*v.* ce nom), n'était encore qu'un garçon boulanger, lorsqu'il fit connaître ses heureuses dispositions pour le dessin à cet artiste estimable, qui se chargea généreusement des frais de son éducation, et le traita comme un fils. Schmitz s'éprit d'amour pour la fille de son bienfaiteur, et cacha long-temps sa passion ; mais un jour il découvrit qu'il avait un rival, et vit les préparatifs du mariage qui devait lui enlever pour toujours celle qu'il adorait. Il tomba dangereusement malade, avoua la cause de son mal, et ne re-

vint à la vie qu'après la rupture de ce mariage projeté, et lorsque Krahe lui eut dit qu'il l'acceptait pour gendre. Cependant Schmitz, pour ne pas rester trop au-dessous de tant de bonté, se rendit secrètement à Munich, toucha l'élect. par le récit de son histoire, et revint bientôt avec le décret d'une pension de 600 florins. Il mourut à Dusseldorf peu de temps après son beau-père, Krahe, mort lui-même en 1790. Nous citerons de lui : un *Groupe d'enfans*, gravé d'après Rubens, et un *Jésus et St Jean*, d'après Sarcellino.

SCHMUCK (EDMOND-JOSEPH), médecin, né en 1771 à Heidelberg, où il mourut en 1792, avait visité l'Italie et séjourné quelques années à Pavie. Son ouvrage le plus remarquable a pour tit. : *Observationes medicæ de vasorum sanguiferorum inflammatione*, Heidelberg, 1793, in-4. Il est le prem. aut. qui ait publié en Allemagne des recherches sur le galvanisme. L'écrit où elles sont consignées est intitulé : *Beytræge zur næhern Kenntniss der thierischen Electricitæt*, Manheim, 1792, in-8.

SCHMUCKER (JEAN-LEBERECHT), chirurgien en chef des armées prussiennes et direct. des hôpitaux militaires de Berlin, né en 1712, m. en 1786, a laissé deux ouvrages bons à consulter. Ils ont pour tit., en français : *Remarques chirurg.*, Berlin et Stettein, 1774, 2 v. in-8 ; ibid., 1789, in-8 ; *Mélanges de chirurgie*, Berlin, 1776-82, 3 v. in 8, plusieurs fois réimp. isolément. — C'est à un autre méd. du même nom, J.-A. SCHMUCKER qu'appartient l'écrit intitulé : *das Verdauungsgeschæft, eine anatomisch-physiol. Abhandlung*, Augsbourg, 1789, in-8.

SCHMUTZER (JEAN-ADAM, JOSEPH et ANDRÉ), tous trois frères et grav. au burin, nés à Vienne vers 1700, chacun à une année de distance, moururent tous trois aussi à un intervalle semblable, le prem. en 1739, le second en 1740, et le troisième en 1741. Jean-Adam, l'aîné, fut loin d'égaler ses frères, et les pièces les plus faibles du recueil de la galerie de Vienne sont celles qu'Altomonte le chargea de graver. Joseph et André ont presque toujours travaillé de concert, et, selon que l'un ou l'autre avait eu la plus grande part au travail commun, leurs planches étaient marquées, ou Joseph-André ou André-Joseph. Les 3 *Rubens* de la galerie de Lichtenstein, représentant 3 circonstances du dévouement de Décius, sont ce que les deux frères ont fait de plus considérable et de plus estimé. — SCHMUTZER (Jacques), fils d'André, né à Vienne en 1733, était en bas âge lorsqu'il perdit son père et ses deux oncles. Il fut réduit à la nécessité de garder des moutons, avec la perspective d'être boucher plus tard ; mais son génie, qui le portait vers les arts, le fit triompher des prem. obstacles, toujours les plus difficiles à vaincre. Enfin le prince de Kaunitz l'envoya à Paris étudier sous le célèbre Wille, qui développa ses heureuses dispositions, et contribua à faire de lui l'un des plus habiles graveurs du 18e siècle. Parmi les chefs-d'œuvre que l'on doit à Schmutzer, nous citerons les deux pièces suivantes, qu'il a gravées d'après Rubens : *Mucius Scevola devant Porsenna*, et *la Naissance de Vénus*.

SCHNEIDER (CONRAD-VICTOR), médecin de l'élect. de Saxe et profess. à Wittemberg, ville où il mourut en 1680, était né vers 1610 à Bitterfeld, dans la Misnie. Il a le prem. fait connaître la véritable texture de la membrane pituitaire, à laquelle on a donné son nom ; et, par ses nombreux écrits, qui, bien que prolixes et diffus, décèlent dans leur aut. un observat. judicieux et un homme profondément instruit, il a puissamment contribué aux progrès de la science. Ils sont, dit un biographe, du petit nombre de ceux qu'un médecin instruit doit lire et méditer. Nous n'en reproduirons pas la longue énumération (qui se trouve au t. 7 de la *Biographie* du *Dictionnaire des sciences médic.*, p. 153-54), nous bornant à signaler comme les plus importans : *Dissertat. de osse occipitis, ejusq. vitiis et vulneribus*, Wittemberg, 1653, in-12 ; *Dissertatio de osse cerebriformi, et sensu ac organo odoratûs et morbis ad utrumque spectantibus*, ib., 1655, in-12 ; *de Catarrhis, lib. VI*, ib., 1660-62, in-4 ; *Dissert. de lacrymis*, ibid., 1656, in-4 ; *de Catarrhis lib. specialissimus*, etc., ibid., 1664, in-4 ; *Liber de spasmorum nat.*, etc., ibid., 1678, in-4. — Lebrecht-Ehregott SCHNEIDER, chirurg. à Mitweyda, dans la Saxe élect., né en 1731 à Zschopau, a publié en allemand un recueil de *Faits chirurgicaux, avec des remarques théoriques et pratiques*, Chemnitz, 1762-88, 12 vol. in-8. — Un autre SCHNEIDER (Gottlob-Sigismond), né à Burkartsdorf en 1736, m. à Dresde en 1779, est aut. de 3 *opuscules* de médecine, cités dans la *Biographie médicale*.

SCHNEIDER (EULOGE ou plus exactem. JEAN-GEORGE), écrivain allem., moins connu en France par ses ouvrages que par ses excès démagogiques, naquit en 1756 à Wipfeld, village de l'évêché de Wurtzbourg. Il passa ses prem. années dans une extrême misère, qu'il dut attribuer en gr. partie à sa mauvaise conduite. Fatigué d'une aussi déplorable existence, il se jeta dans un cloître de récollets, y prit l'habit religieux, et s'y fit une certaine réputation d'éloquence, qui engagea ses supér. à l'envoyer comme prédicat. à Augsbourg. Il y prêcha dans le sens des innovations que Joseph II venait d'exécuter, et que la cour de Rome avait désapprouvées, et mécontenta ainsi ses supér., dont il se sépara. L'amitié des protestans dut le consoler, et d'ailleurs le duc Charles de Wurtemberg, quoique catholiq., s'empressa de l'attirer à sa brillante cour de Stuttgard comme son prédicat. Là, Schneider s'affermit encore dans ses principes d'indépendance religieuse et politique. Il vint prendre part à la révolution française, fut nommé, presque aussitôt après son arrivée à Strasbourg, vicaire-général de l'évêque constitutionnel de cette ville, et montra d'abord quelque modération ; mais bientôt, son influence augmentant avec les progrès de la révolut., il se fit nommer maire de Haguenau, puis accusat. public près le tribunal criminel ; et devint la terreur de tout le pays, mais surtout de ses anciens confrères, les prêtres catholiques, qui n'avaient pas voulu prêter le serment. Pour être plus expéditif dans ses poursuites et ses exécut., il se transportait d'un lieu à un autre, traînant après lui une bande de misérables qui lui servaient de juges, et même le bourreau et l'instrument du supplice. Mais les commissaires Lebas et St-Just, qui avaient résolu sa perte, feignirent d'être effrayés de cet horrible appareil, auquel il avait su donner une sorte de pompe triomphale, et l'accusèrent d'une conspiration, selon l'usage du temps. Ce fut là son arrêt de mort, et il porta sa tête sur l'échafaud en 1794, en sa qualité de *prêtre autrichien de Wurtzbourg*, d'*émissaire de l'ennemi*, etc. Nous aurons peu de chose à dire de Schneider comme littérat. Ce qu'il a fait de mieux, c'est sa traduct. allemande des *Homélies de saint Chrysostôme sur l'Evangile de St Matthieu*, Augsbourg, 1786, 4 v. in-8, et celle des *Homélies* (du même père) *sur l'évangile de St Jean*, ibid., 1787, 3 vol. in-8. — SCHNEIDER (Jean-Gottlob), un des plus grands philologues et des naturalistes les plus distingués du dern. siècle et du nôtre, né en 1750 au village de Kolm, près de Hubertsbourg, fut envoyé à l'âge de 18 ans à Leipsig, pour y étudier le droit ; mais la connaissance qu'il y fit de Reiske, Fischer et Reiz, le décida à se consacrer à la littérat. classiq. De Leipsig il se rendit à Goettingue, où il vécut pendant quelques années dans la plus grande détresse. En 1774, il accompagna Brunck à Strasbourg pour l'aider dans ses travaux philologiques, et il sut trouver du temps pour étudier l'histoire nat.,

surtout la botanique et la zoologie, dans la vue de comparer les connaissances des anciens avec les découvertes des modernes. Après trois ans de séjour dans cette ville, il fut nommé profess. de philologie à Francfort-sur-l'Oder; mais, pend. les 34 ans qu'il y remplit ces fonctions, ce fut moins par ses leçons qu'il se rendit utile que par ses écrits. Lorsqu'en 1811 l'université de Francfort fut transférée à Breslau, il continua d'y occuper la même chaire, et en 1816 il fut nommé prem. bibliothéc., emploi qui convenait mieux à ses goûts que celui de prof. Il mourut en 1822. Ce qui constitue le véritable mérite de Schneider, c'est d'avoir remarqué avec raison que les ouvrages des anciens sur les sciences physiques sont précisément ceux dont les philologues ont le plus négligé la critique et l'interprétat., et d'avoir réparé cette négligence, en en faisant l'objet spécial de ses études, et en en donnant de bonnes éditions. Personne n'avait été propre à ce genre de travail depuis plus d'un siècle, parce que personne n'avait réuni au même degré l'érudition classique et les connaissances physiques. Schneider, outre les *mém.* nombreux qu'il a publiés dans différens recueils, a donné beaucoup d'ouvrages et d'éditions, dont on trouvera la liste dans l'*Allemagne littéraire*, de Meusel, et parmi lesquels nous nous contenterons de citer les suivans : *Demétrius de Phalère*, édition critique, accompagnée d'un excellent *comment.*; Altenbourg, 1779, pet. in-8; une édit. des *Scriptores rei rusticæ veteres latini*, Leipsig, 1794 et suivans, 4 vol. in-8; une édition de l'*Hist. des animaux* d'Aristote, dédiée à M. Cuvier, ib., 1811, 4 v. in-8; une éd. parfaite des *Œuvres complètes* de Théophraste, ibid., 1818-21, 6 vol.; *Eclogæ physicæ* (en allemand), 1801, 2 v. in-8; *Specimina aliquot zoologiæ veterum ex hist. nat. piscium sumpta*, Francfort sur-l'Oder, 1782, in-4; *Ichthyologiæ veterum Specimina*, ibid., 1782, in-4; *Synonymia piscium græca et latina, sive Historia piscium naturalis et litteraria*, Leipsig, 1789, in-4; *Recueil de divers traités pour l'éclaircissement de la zoologie et de l'histoire du commerce* (en allemand), Berlin, 1784, in-8. *Voy.*, pour plus de détails, une *Notice nécrologiq.*, par son collègue M. Manso, dans la *Gazette d'état* de Berlin, du 19 fév. 1822.

SCHNURRER (Christian-Frédéric), théolog. protestant et orientaliste, né à Canstadt, dans le royaume de Wurtemberg, en 1742, embrassa la carrière du ministère évangélique à une époque où commençait une révolution dans l'étude de la théologie et des div. sciences qui en dépendent. Cette circonstance et un ardent besoin de s'instruire le portèrent à voyager. Il quitta en 1766 le sémin. de Tubingue, où il avait étudié, et n'y revint qu'au bout de 5 ans, après avoir visité Goettingue, Iéna, Leipsig, Halle, Dresde, Berlin, Brunswick, Amsterdam, Leyde, Londres, Oxford et Paris. A son retour, il fut nommé professeur à l'université de Tubingue, et, quelques années après, admis à la faculté de philosophie, avec le tit. de profess. ordin. Placé en 1777 à la tête du séminaire de théologie, il remplit ces fonctions pendant 29 ans. Devenu chancel. de l'université de Tubingue en 1806, et installé en même temps dans la prem. chaire de théol. et dans la prélature de Lorch, il fit partie des états du royaume en 1815, déplut au nouveau souverain en 1817, et fut privé de ses places. Il se retira alors à Stuttgard jusqu'à sa mort, arrivée en 1822. Pendant le temps de son professorat, il ne se passait guère d'années qu'il ne publiât quelq. *dissertation* sur un point de philologie sacrée. Il a réuni lui-même ces div. écrits en 1 vol in-8, imp. à Gotha, en 1790, sous ce tit. : *Dissertationes philologico-criticæ; singulas primùm nunc conjunctas edidit Chr.-Fr. Schnurrer*. On trouve aussi quelq. chose de lui dans le *Répertoire de la littérature biblique et orientale* de M. Eichhorn, et dans le *nouveau Répertoire pour la littérature biblique et orientale* de M. Paulus.

SCHOBELT (Christophe-Henri), méd., né en 1741, m. en 1807 à Strasbourg dans l'Uckermarck, a pub., entre autres opuscules peu import. : *Tractatio de hemicraniâ*, Berlin, 1776, in-8.

SCHOBER (Gottlob), inspect. des pharmacies de Moscou et prem. médec. de cette ville, où il m. en 1739, membre de l'acad. des Curieux de la Nature sous le nom d'*Aristophane*, était né vers 1670 à Leipsig, avait été attaché successivem. en qualité de médec. au roi de Suède, au tzar Pierre Ier, puis à la princesse Nathalie, sœur de ce dern. Ayant été chargé en 1717 d'aller examiner les eaux minérales qui coulent sur les bords du fleuve Terek, il rédigea sur le résultat de cette mission une description ample qui est demeuré MSte, mais dont un extrait a été inséré dans le recueil de l'*Histoire russe*. Il avait pub. en allem. une *Pharmacopée portative*, Leipsig, 1707, in-8, etc.

SCHOEFFER ou SCHOIFFER (Pierre), l'un des inventeurs de l'art typographique, né à Gernsheim, ville du pays de Darmstadt, exerçait le métier de copiste à Paris, où il se trouvait encore en 1449. Il se rendit à Mayence vers 1450, et fut d'abord le subordonné, puis l'associé et le gendre de Fust. On lit son nom dans la souscript. du Psautier de 1457. La société de Guttenberg et Fust se servait de lettres fondues, qu'elle obtenait par le moyen de matrices fondues elles-mêmes. Ce fut Schoeffer qui imagina les poinçons et compléta ainsi la découverte de l'art typographique. Le premier ouv., imp. avec les caractères obtenus par le procédé dont ou lui fait honneur, est le *Durandi rationale divinorum officiorum*, 1459, in-fol. Schoeffer, devenu seul possess. de l'imprim. par la m. de son beau-père (1466), continua de l'exploiter, jusqu'à sa m., arrivée, à ce que l'on présume, 1502.

SCHOEN (Martin), orfèvre, peintre et graveur au burin, né à Culembach, en Franconie, vers 1420, m. en 1486, passe pour l'inventeur de la gravure en taille douce, aux yeux de ceux qui ne croient pas que le Florentin Maso Finiguerra, son contemporain, ait des droits à cette invention. On a cherché à satisfaire toutes les prétentions, en disant que ces deux artistes avaient trouvé le secret de cet art charmant, chacun de son côté et sans se le communiq. On a eu des raisons de croire aussi que la découverte en était antérieure à l'un et à l'autre. Nous ne nous établirons pas juge entre ces diverses opinions, et nous dirons seulem. que Schoen, connu en France sous le nom du *Beau Martin*, montra un talent d'exécution bien supérieur à celui de tous les artistes italiens et allemands de son époq. Son œuvre, qui consiste en 150 pièces originales environ, est de la plus grande rareté. M. de Heinecke en a donné l'énumérat. dans son *neue Nachrichten von Kunstlern und Kunstsachen*. Le musée du Louvre possède du *Beau Martin* un tableau représentant les *Israélites recueillant la manne*, et un dessin du *Portement de la croix*, exécuté à la plume et rehaussé de blanc sur papier bleu.

SCHOENBERG (Matthieu de), théologien, de la société de Jésus, né à Munich en 1734, m. en 1792, avait été mis par l'élect. de Bavière à la tête de l'institution de l'*Aumône-d'Or*, dont l'objet était de répandre dans le peuple des ouv. instructifs, qui fussent à sa portée. Parmi ceux que l'on doit à Schoenberg, il suffira de citer les suiv. : les *Pensées chrétiennes, entremêlées de petites histoires*; et l'*Histoire populaire du dogme*. — Schoenberg (André), historiographe suédois, m. dans sa terre près de Gèfle, dans la province Gestricie, en 1811, avec le titre de conseiller de chancellerie et de chevalier de l'Etoile-Polaire, est surtout connu par le grand nombre de petits traités et de brochures qu'il a publ. tant sur l'hist. que sur la politique. Nous

citerons seulement ses *Lettres historiques sur la constitution du royaume de Suède, dans les temps anciens et modernes*, Stockholm, 1777-78, in-8.

SCHOENBORN (BARTHÉL.), médec. allem. du 16e S., profess. à l'univ. de Wittemberg, est aut. d'un écrit pub. par Barth. Kiswetter sous le titre de *Dialogus de peste servestanâ anni* 1582, Wittemberg, 1613, in-8 : on lui doit en outre une édit. des deux livres de Pline *de mundi Hist.*, Leipsig, 1574, in-4.

SCHOENEMANN (CHARLES-TRAUGOTT-GOTTLOB), compilateur allemand, né à Eisleben en 1766, fut nommé, en 1799, profess. extraordinaire de philosophie à l'univers. de Goettingue, où il m. en 1802. Nous citerons de lui : *de l'Étendue de la diplomatique et de ses rapports avec les autres sciences*, 1798, in-8 ; *Essai d'un système complet de diplomatique générale*, 1801 et 1802, 2 vol. in-8.

SCHOENFELD (JEAN-HENRI), peintre, né dans la ville impériale de Biberach en 1619, alla perfectionner son talent en Italie, et revint se fixer à Augsbourg, où il cultiva son art, jusqu'à sa mort, arrivée en 1675. On voit dans l'église de Sainte-Croix, de cette ville, deux de ses ouv. capitaux : l'un est le *Christ allant au Calvaire*, l'autre une *Descente de croix.*

SCHOENING ou SCHIOENING (GERHARD), historien de Norwége, né en 1722, dans le district de Lofoden, province de Northland, fut appelé en 1751, à diriger l'école de Drontheim, où il avait été élevé, et ce fut là qu'il se prépara, avec son ami Suhm, à la carrière historique. Il fut nommé en 1765 profess. à l'acad. de Soroé, où il acheva ses grands travaux sur les annales des Norwégiens. Il m. en 1780. Outre un grand nombre de *dissertations* et de *mémoires*, insérés dans les recueils de l'academ. de Copenhague et de la société savante de Norwége, dont il était membre, nous citerons de lui : un *Essai de la géographie ancienne de la Norwége*, Copenhague, 1751, in-4 ; et surtout l'*Histoire de Norwége*, dont le prem. vol. parut à Soroé en 1771, le 2e dans la même ville en 1773, et le 3e à Copenhague en 1781. A la tête de ce dern. on trouvera une *Notice biogr.* sur Schoening, par son ami Suhm.

SCHOENEVELD (ETIENNE de), médec., né à Hambourg, où il m. en 1616, après s'être fait une gr. réputat. comme praticien, avait été attaché long-temps au service du prince de Holstein-Gottorp. On fait encore quelq. cas de son *Ichthyologia et nomenclatura animalium marinorum*, *fluviat.*, *lacustrium*, *quæ in ducatibus Slesvici et Holsatiæ, et in emporio Hamburgo occurrunt trivialia*, etc., Hambourg, 1624, in-4.—Il ne faut pas confondre avec le précéd. Victorien SCHOENFELD, méd. de Bautzen, m. en 1591 à Marbourg, où il avait rempli successivem. les chaires de mathématiq. et de méd., aut. de quelq. opuscules. C'est à ce dern. qu'appartiennent les consultat. insérées dans le recueil de Scholtz.

SCHOENMETZEL (FRANÇ.-GABRIEL), profess. de médec. à l'univ. de Heidelberg, ville où il m. en 1785, était né en 1736 à Aichstaedt, et avait été reçu doct. à Reims après avoir étudié à Manheim, Montpellier, Paris et Strasbourg. Entre un certain nombre d'opuscules qu'il a pub., nous mentionnerons : *Collectaneorum ad hist. facultatis medicinæ heidelbergensis fasciculi duo*, Heidelberg, 1772, in-4 ; et *Constitutio epidemica Heidelbergensis à sept.* 1781, *ad finem junii* 1782, ibid., 1782, in-4.

SCHOEPF (JEAN-DAVID), savant médec. et naturaliste allem., né en 1752 à Wunsiedel, étudia à Erlangue, y fut reçu doct. après avoir voyagé en Autriche, en Prusse, en Russie, en Italie, en Suisse, s'embarqua pour l'Amériq. en 1777, comme médec. dans les troupes recrutées en Allemagne par les Anglais, et après la paix demeura dans les états de l'Union jusqu'en 1784 qu'il revint occuper la place de second méd. pensionné à Bayreuth. C'est dans cette ville qu'il m. en 1800, comblé de distinct. honorifiq. Les plus estimés de ses ouv. sont : *Materia medica americana, potissimùm regni vegetabilis*, Erlangue, 1787, in-8 ; et *Hist. testitudinum*, ibid., 1773-1801, 6 fasc. in-4 : ce dern., resté incomplet, contient 31 pl. color. Le recueil de la société d'hist. nat. de Berlin, les actes de l'acad. des Curieux de la Nature, etc., contiennent div. mém. de ce savant.

SCHOEPFLIN (JEAN-DANIEL), savant critique, né à Sulzbourg, petite ville du margraviat de Bade-Dourlach en 1694, obtint, avant l'âge de 26 ans, une chaire d'éloquence et d'histoire à Strasbourg, et quelq. années après l'autorisat. de faire, aux frais de cette ville, un voyage en France et en Italie. La cinquantième année de son professorat fut célébrée, comme une fête publiq., à Strasbourg en 1770. Il m. l'année suiv. Conseiller et historiographe de France, associé des academ. de Pétersb. et de Florence, et de la société royale de Londres, il était encore membre correspond. de l'académie des inscriptions et belles-lettres de Paris, qui, dans les tom. 9, 10, 15, 17, 18 et 23 de ses *Mém.*, conserve de lui plus. dissertations savantes. Nous citerons, en outre, de lui : *Vindiciæ typographicæ*, Strasbourg, 1750, in-4 ; *Alsatia illustrata, celtica, romana, francica*, Colmar, 1751-62, 2 vol. in-fol. ; *Alsatia ævi merovingici, carolingici, saxonici, salici et suevii diplomatica*, Manheim, 1772-75, 2 vol. in-fol. ; *Vindiciæ celticæ*, Strasbourg, 1756 et 1760, in-4. On trouvera quelques détails sur la *vie* de Schoepflin dans les *Archives littéraires*, et dans le *Moniteur* du 2 mess. an XII.

SCHOETTGEN (CHRISTIAN), philologue, né en 1687 à Wurzen, en Saxe, montra beaucoup de goût, dans sa jeunesse, pour la prédicat., à laquelle il renonça en 1716, pour se vouer à l'instruction publiq. Il devint successivem. recteur du gymnase de Francfort-sur-l'Oder, profess. de belles-lettres à celui de Stargard, recteur d'un des gymnases de Dresde, et occupa cette dern. place jusqu'à sa m., arrivée en 1751. Outre de nombreuses éditions et quelq. ouv. originaux qu'on lui doit, nous citerons son *Jésus le vrai Messie*, 1748, 1 vol. in-8, qui est le livre le plus fort qu'on ait écrit contre l'incrédulité des Juifs.

SCHOIFFER (JEAN). V. SCHOEFFER.

SCHOLARIUS (GEORGE), juge général des Grecs et secrétaire de Jean Paléologue, accompagna en 1439 cet empereur au concile général de Florence, et y appuya avec autant de force que d'éloquence l'union projetée des Grecs avec les Romains. Mais de retour à Constantinople il fut subjugué par les argumens de Marc d'Ephèse, qui le fit changer de sentimens, et depuis il se montra l'un des adversaires les plus zélés de la réunion. C'est vers le même temps qu'il embrassa la vie monastique sous le nom de GENNADE. Promu au patriarcat de Constantinople après la prise de cette ville par les Turks en 1453 (*v.* CONSTANTIN-DRACOSÈS), Gennade reçut l'investiture de Mahomet II, et suivant la coutume suivie par les empereurs, le sulthan lui mit entre les mains le bâton pastoral. Le nouveau pontife chercha vainem. à ramener la paix dans l'église grecque ; mais les troubles s'accroissant incessamm., il abdiqua en 1458 pour se retirer dans un monastère de Macédoine, où il m. vers 1460. On trouve sous le nom de Scholarius dans le recueil des conciles du P. Labbe et dans la Biblioth. des Pères divers morceaux en faveur de l'union ; un *Traité de la procession du St-Esprit* contre Marc d'Ephèse, un autre *de la prédestination*, etc. (*Voyez* la *Créance de l'église orientale* de l'abbé Renaudot.)

SCHOLLINER (HERMANN), historien, né en

1722 à Freisingen, entra dans l'ordre des bénédictins, où il enseigna la théologie et le droit canon avec un succès qui le fit nommer direct.-général des études en Bavière et membre de la classe teutonique de l'acad. des sciences de Munich. Il fut chargé encore de plus. fonctions importantes dans l'enseignem. et dans l'ordre ecclésiastiq.; et ce fut en 1784 seulem. qu'il se vit libre de suivre exclusivement son goût pour l'histoire. Il m. en 1795. Ses ouv. sont de deux classes. Nous ne parlerons point de ceux qui ont pour objet la théologie et l'histoire ecclésiastiq.; et quant à ceux qu'il a donnés sur l'histoire de la Bavière, sur la généalogie de ses princes et sur la vie de ses hommes célèbres, on les trouvera pour la plupart dans les tom. 11 et 18 des *Monumenta boïca*, dans les tom. 4 et 5 des *Mémoires* de l'acad. de Munich, et dans le *Recueil* de Westenrieder (*Beytræge zur vaterlandischen geschichte*), Munich, 1788, et suiv.

SCHOLTZ DE ROSENAU (Laurent), méd. et naturaliste, né en 1552 à Breslau, où il m. en 1599, après avoir établi à ses frais un jardin de botanique dans cette ville, a pub. entre autres ouv.: *Aphorismor. med., theor. et pract. sectiones VIII*, Breslau, 1589, in-8; Francfort, 1626, in-8 et in-16; *Consiliorum med., conscript. à præstantissimis nostrorum temporum medicis, lib. singularis*, in-fol., Francfort, 1598; Hanau, 1610.

SCHOMBERG (Henri, comte de), maréchal de France, né à Paris en 1583, d'une famille originaire de Misnie, porta d'abord le titre de comte de Nanteuil, et fit, sous ce nom, ses prem. armes en Hongrie, comme volontaire dans les troupes de l'emper. Rodolphe II. Dans les dix-sept années de paix dont jouit la France à la fin du règne de Henri IV et au commenc. de celui de Louis XIII, il vit son ardeur guerrière enchaînée; mais il n'en rendit pas moins quelq. services au pays, d'abord comme lieutenant du roi dans le Limousin, puis comme ambassadeur en Angleterre et auprès des diverses cours d'Allemagne. En 1617 et 1618 il alla combattre en Piémont les Espagnols, qui voulaient accabler le duc de Savoie, alors notre fidèle allié. En 1619 il eut la place de surintendant des finances, sans abandonner pour cela la carrière des armes; car on le voit bientôt, en qualité de grand-maître de l'artillerie, contribuer puissamm. à la prise des places que les calvinistes possédaient dans le Languedoc, et à la prompte soumission de la Guienne. Ses exploits furent loin d'être récompensés, parceque Richelieu était devenu tout-puissant et voulait le punir de s'être laissé porter à la tête des affaires, en 1621, par ses ennemis. Schomberg fut privé de la charge de surintendant des finances et éloigné de la cour; mais ce n'était qu'une leçon du despotique Richelieu, qui bientôt le fit rappeler, lui obtint le bâton de maréchal en 1625, et lui montra à l'avenir une entière confiance. Schomberg prouva qu'il en était digne, en chassant les Anglais de l'île de Rhé (1627), et surtout par sa belle conduite au siége de La Rochelle et dans la guerre que soutinrent les Français en Piémont, pour le duc de Mantoue, contre l'empire et les princes d'Italie. On peut lire sa *Relation de la guerre d'Italie*, 1630, in-4. Son dévouement bien connu le fit choisir, en 1632, pour commander l'armée royale dirigée contre les rebelles du Languedoc. Ce fut lui qui gagna la bataille de Castelnaudari, et fit Montmorenci prisonnier. Pour prix de sa victoire il eut le gouvernem. du Languedoc; mais il n'en jouit pas beaucoup, étant mort la même année à Bordeaux.—Schomberg (Charles, duc de), fils du précéd., né à Nanteuil en 1601, fit ses prem. armes sous les ordres de son père, dans le Languedoc et le Poitou, se distingua ensuite en Italie et en Savoie, et eut le gouvernem. du Languedoc, dont on a vu que le comte Henri de Schomberg n'avait pas eu le temps de jouir. Il défit les Espagnols en 1636 devant Leucate, fut créé peu de temps après maréchal de France, et poursuivant le cours de ses succès dans le Roussillon, s'empara de Perpignan en 1642. Mais la m. de Louis XIII, avec lequel il avait été élevé et qui l'avait toujours beaucoup aimé, fut le terme de sa faveur. Il fut obligé de se démettre de son gouvernem., et obtint, comme une espèce d'indemnité, celui de Metz, avec la charge de colonel des Suisses et Grisons. On lui imposa ensuite le commandem. de l'armée de Catalogne; « et il partit, dit Mlle de Montpensier, avec peu d'argent, peu de faveur et peu d'hommes. » La campagne fut glorieuse pour lui, mais ne lui rendit pas la bienveillance de la reine-mère et de son ministre. Schomberg m. à Paris en 1656, regretté des gens de bien et sans avoir voulu prendre part aux troubles de la Fronde. Il avait été marié deux fois: la prem. avec Anne, duchesse d'Halluyn, dont il prit le titre et le rang parmi les pairs du royaume; la seconde avec Marie de Hautefort, dont l'article suit.—Schomberg (Marie de Hautefort, duchesse de) excita l'admiration générale par sa beauté, lorsqu'elle parut à la cour de Louis XIII, à l'âge de 14 ans. Nommée d'abord fille d'honneur de Marie de Médicis, elle passa bientôt au service de la jeune reine, qui l'honora de son amitié et de sa confiance. Le roi de son côté lui accorda, dès qu'il la vit, une prédilection marquée, dont Anne d'Autriche ne pouvait pas s'alarmer; car elle devait connaître son ridicule époux, et savoir qu'il n'était pas capable d'aimer une maîtresse autrem. qu'un favori. « Il en était jaloux, dit le président Hénault, et c'était où se bornaient ses sentimens. » La favorite voulut user de son ascendant sur le prince pour l'affranchir de la tutelle de son ministre; mais celui-ci fut plus fort qu'elle et parvint à l'écarter elle-même, et mettre en sa place, dans la faveur du faible Louis XIII, le jeune Cinq-Mars. Après la m. du roi, Mme de Hautefort fut rappelée à la cour par la reine; mais elle fut de nouveau disgraciée pour s'être exprimée avec trop de liberté sur le cardinal Mazarin. Elle connut et épousa le duc de Schomberg, à cette époque (1646), et dès-lors elle parut rarem. à la cour. Devenue veuve en 1656, elle conserva dans le monde une grande considérat. qu'elle méritait bien par sa conduite irréprochable, son esprit et ses belles manières. Elle consacra ses dern. jours à des exercices de piété, et m. en 1691, au couvent de la Madeleine de Trainel à Paris. Elle avait 75 ans.

SCHOMBERG. V. Liancourt.

SCHOMBERG (Armand-Frédéric de), maréchal de France, d'une autre famille que les précédens, né vers 1619, n'avait que quelq. mois, lorsqu'il perdit son père. Il resta sous la tutelle de l'électeur palatin Frédéric V, qui désigna, pour administrer ses biens, quatre commissaires, dont il ne put jamais obtenir de comptes. Il chercha dans le parti des armes des consolations et de la gloire. Après avoir servi sous les ordres de Rantzau, et vu confisquer ses biens par l'emper., il se rendit en Hollande, où le prince d'Orange, Henri-Frédéric, s'empressa de lui donner de l'emploi; mais en 1650 il passa en France, acheta la compagnie des gardes écossaises, et mérita par ses services le grade de lieutenant-général. Ne pouvant citer tous ses faits d'armes, nous dirons seulement qu'il contribua beaucoup au succès de la bataille des Dunes, qu'il prit ensuite Bergues, et qu'au lieu de rester inactif, lors de la paix avec l'Espagne, il alla défendre contre les entreprises de cette nation l'indépendance de la maison de Bragance, dont il affermit le trône par la victoire de Villa-Viciosa. Cepend. l'Europe s'était coalisée contre Louis XIV. Schomberg, qui commandait l'armée de Catalogne, sut contenir les Espagnols, et leur enlever Figuières et d'autres forteresses, et quoique protestant, il reçut le bâton de maréchal en 1675. Il passa pres-

que aussitôt à l'armée des Pays-Bas, où ses actions n'eurent pas moins d'éclat ; mais la révocation de l'édit de Nantes vint l'arracher à la France, et le transporter en Portugal, dont la grandesse lui avait été accordée précédemm., puis à la cour de l'électeur de Brandebourg, qui le créa ministre d'état et généralissime. Mais il ne tarda pas à s'attacher au prince d'Orange : il le suivit en Angleterre, prit une part active à son expédition contre Jacques II, et périt à la bataille de la Boyne (1690). On a l'*Abrégé de la vie de Schomberg*, par Lusancy (Matthieu Beauchâteau), Amsterdam, 1690, in-12.

SCHONA (Ben), Mohed-Eddin Abou'l Valid MOHAMMED, chef de la religion et grand-juge d'Irak (ou de la Chaldée), né à Alep, m. l'an 883 de l'hég. (1478 de J.-C.), est regardé comme le prem. des doct. chez les mahométans. Parmi ses nombreux ouv. on cite surtout une *Histoire générale*, en quatre part., depuis Adam jusqu'en 1403, qui a pour titre : *Jardin des choses mémorables*. On en a un MS. à la Biblioth. du Roi à Paris.

SCHONÆUS ou DE SCHOONE (Corneille), poète latin, né à Gouda (Hollande) vers 1540, m. en 1611, avait rempli pendant 25 ans les fonctions de recteur de l'école latine de Harlem, où il avait été appelé vers 1575. Son principal ouv. est le *Terentius christianus*, Cologne, 1614, in-8 ; Amsterdam, 1629, in-8. C'est un recueil de coméd. sacrées, où il a imité le style de Térence, avec quelque succès, s'il faut en croire M. Marron.

SCHOOCKIUS (Martin), né à Utrecht en 1614, professa successivem. dans cette ville, à Deventer, à Groningue et à Francfort-sur-l'Oder, où il m. en 1669. Il abusa de la permission que tout le monde a d'écrire, et fit des traités *sur le beurre*, *sur les harengs*, *sur les cicognes*, tout cela du plus gr. sérieux et en latin, et sans s'arrêter à une seule idée d'hygiène ou d'économie domestiq. *Impudentissima bestia* est le nom que lui donna Vossius, avec toute la politesse de ces temps heureux de l'érudition.

SCHOONHOVEN (Florent), en latin *Schoonhovius*, né à Gouda, en Hollande, vers 1594, dans la religion réformée, m. en 1648, dans la religion catholique, a laissé des *Carmina*, en 3 liv., Leyde, 1613, in-12, etc.—Un autre Schoonhoven (Gisbert-Antoine), est connu surtout par une édition d'*Eutrope*, Bâle, 1554, in-8.

SCHOONJANS (Antoine), peintre, né à Anvers en 1655, traversa rapidem. la France, séjourna dix ans à Rome, alla ensuite se fixer à Vienne, où l'en voit encore ses principaux ouv.; il fit de là une excursion à Londres, puis à la cour de l'électeur palatin, et revint dans la capitale de l'Autriche, où il ne cessa d'être accablé de travaux et de faveurs, jusqu'à sa m., arrivée en 1726.

SCHOPP. V. Scioppius.

SCHORER (Christophe), méd. de la ville de Memmingen, où il était né en 1618, et où il m. en 1671, avait pris le grade de docteur à Padoue. Passionné pour l'étude de l'astron. il s'y livra en même temps qu'à la méd., et il continua pendant 30 ans la pub. d'un almanach qu'il avait donné en 1641 dans sa ville natale. Nous ne citerons que ses *Opuscula conjuncta*, Vienne, 1694, in-12.

SCHOSULAN (Jean-Michel), méd. à Vienne, où il m. en 1795, était né en 1743 à Waydhofen sur le Theya. Outre une version latine du traité de médec. pratiq. de Stoerk, imp. à Vienne, in-8, 1777, il a laissé div. écrits, dont le meilleur est son manuel intit. en allem. : *Solide instruction pour les gens de la campagne*, etc., Vienne, 1786, in-8.

SCHOTANUS (Christian), ministre protestant, né à Scheng, village de la Frise, en 1603, fut profess. de grec d'hist. ecclésiastiq. et prédicateur à Francker, où il m. en 1671. Nous citerons de lui : *Bibliotheca histor. sacra Veteris Testamenti, sive exercitationes sacræ in historiam sacram Sulpitii Severi et Josephi*, 1664, 2 vol. in-fol.

SCHOTT (André), jés., né à Anvers en 1552, m. en 1629, après avoir professé successivem. la rhétorique, la langue grecq., ou la théologie à Louvain, à Tolède, à Saragosse et à Rome, avait été poussé par un singulier motif à embrasser la règle de St-Ignace. Il en avait fait le vœu dans l'espoir d'obtenir du ciel que sa ville natale, assiégée par le duc de Parme, rentrât sous la domination du roi d'Espagne. Son espoir ne fut pas trompé ; et il s'empressa d'acquitter ses engag. envers le gr. saint de la Biscaye. (1586). On a de lui un gr. nom. d'ouv., dont 47 sont cités dans les *Mém.* de Niceron, t. 26, p. 64-82. Il nous suffira d'indiquer les suiv. : *Vitæ comparatæ Aristotelis ac Demosthenis, olympiadibus ac præturis Atheniensium digestæ*, Augsbourg, 1603, in-4 ; *Hispania illustrata, seu rerum urbiumque Hispaniæ, Lusitaniæ, Æthiopiæ et Indiæ Scriptores varii*, Francfort, 1603-1608, 4 v. in-fol. (il n'est l'édit. que des deux prem. vol : le 4ᵉ a été publié par son frère, et le 3ᵉ par Pistorius); *selecta variorum Commentaria in Orationes Ciceronis*, Cologne, 1621, 3 vol. in-8.—Schott (François), frère aîné du précéd., et comme lui natif d'Anvers, fut honoré de différentes charges municipales, et m. en 1622, à l'âge de 74 ans. Il a laissé divers *itinéraires*, de France, d'Allemagne, d'Espagne et d'Italie, oubliés depuis long-temps. — Schott (Gaspard), physicien, né en 1608 à Kœnigshofen, dans le diocèse de Wurtzbourg, embrassa de bonne heure la règle de St-Ignace, professa plus. années à Palerme la théolog. morale et les mathématiq., se rendit ensuite à Rome, où il fit un long séjour, et revint enfin dans sa patrie après trente ans d'absence. Il partagea dès-lors ses loisirs entre la rédaction de ses ouv. et l'enseignement des sciences physiq., dont il ranima l'étude en Allemagne. Il m. à Wurtzbourg en 1666. Mercier de Saint-Léger a donné la *notice* raisonnée des ouv. du P. Schott, Paris, 1785, in-8, de 108 pag. Nous citerons les suiv. : *Magia universalis naturæ et artis, sive recondita naturalium et artificialium rerum scientia*, Wurtzbourg, 1657-1659, 4 vol. in-4 ; réimp. en 1677; *Physica curiosa, sive mirabilia naturæ et artis, lib. XII compensa*, ibid., 1662, in-4, 1667 ou 1697, in-4, avec 100 pl. ; *Anatomia physico-hydrostatica fontium et fluminum explicata : accedit Appendix de verâ origine Nili*, ibid., 1663, in-8 ; *Technica curiosa, sive mirabilia artis, lib. XII comprehensa*, Nuremberg, 1664 ; ibid., 1687, 2 v. in-4. Tous ces ouv. seraient bons à consulter, même aujourd'hui.

SCHOTTE (Jean-Pierre), médec. et voyageur, né en 1744 à Wolfhagen, dans la Hesse, étudia la pharmac., la chirurg. et l'anatom. à Amsterd., puis à Paris, visita successivem. le Portugal, l'Espag., l'Angleterre et le Sénégal, prit à son retour d'Afrique le grade de doct. en méd. à Marbourg, et m. dans sa ville natale en 1785, après avoir fait une nouvelle excursion au Sénégal. Les curieuses observations qu'il fut à même de recueillir dans ses courses nombreuses se trouvent disséminées dans les *Annales de géographie* de Sprengel, ainsi que dans les Transactions philos. On a en outre de lui, en angl., un *Traité sur le* synochus atrabiliosa, *fièvre contagieuse qui a régné au Sénégal dans l'année* 1778, etc., Londres, 1782, in-8 ; trad. en allem. par l'aut., Stendal, 1786, in-8.

SCHOUSCHERIN (Jean-Cornilovitsch), ecclésiastique russe du 17ᵉ S., fut en crédit auprès du patriarche Nikon, dont il partagea la disgrâce, et passa 13 ans dans div. prisons. On a de lui : *Vie du St patriarche Nikon par un clerc attaché à sa personne*, St-Pétersbourg, 1784, in-8.

SCHOUTEN (Guillaume-Cornelissen), navigateur hollandais, né à Horn, eut le commandem.

d'un naviro dans l'expédition do Le Maire, qui avait pour objet de pénétrer dans le Grand-Océan, par une autre route que celle du détroit de Magellan (*voy.* LE MAIRE). De retuur dans sa patrie en 1617, il exécuta depuis plus. graods voyages. Il revenait en Europe en 1625, lorsque le mauvais temps le força d'entrer dans la baie d'Antongil, à la côte orientale de Madagascar, où il m. La relation de l'importante entreprise de Le Maire et de Schouten, écrite par Aris Classen, parut en hollandais, sous le tit. de *Journal*, ou *Description du merveilleux voyage fait par G.-C. Schouten, natif de Horn*, etc., Amsterdam, 1617, in-4; trad. en fr., ibid., 1618-20. Une île, située près de la côte septentrionale de la Nouvelle-Guinée, porte le nom de Schouten.—SCHOUTEN (Gautier), voyageur hollandais, né à Harlem, s'embarqua en 1658, comme chirurgien, sur un vaisseau de la compagnie des Indes, et revint à Amsterdam en 1665, après avoir visité Java, Célèbes, le royaume d'Aracan, etc., avec un soin et un esprit d'observat. dont fait assez foi la relation qu'il a publ. en hollandais, sous ce tit.: *Voyage aux Indes orientales, où l'on voit plusieurs descriptions de pays, royaumes, îles et villes, siéges et combats sur terre et sur mer, coutumes, manières*, etc., Amsterdam, 1676, in-4, fig.; ibid., 1704; trad. en franç., ibid., 1708, 2 vol., fig.—SCHOUTEN (Josse), d'abord résident à Siam, donna une descript. de ce royaume en 1636. On la trouve en franç. dans le *Recueil* de Thévenot. De Siam, Schouten fut appelé à Batavia, où il devint conseiller extraordinaire des Indes, et eofin président du conseil de justice. Il fut brûlé vif en 1653, pour un crime infâme. *Voyez* les *Voyages* de Tavernier.

SCHOUVALOF (PIERRE-JEAN, comte de), feld-maréchal au service de Russie, fut un des prem. favoris d'Elisabeth, dont il conserva toujours l'estime et la confiance. Il m. en 1762, deux jours après cette princesse. Il contribua beaucoup au perfectionnement de l'artillerie russe, et iuvita des obus, qui portent son nom.—SCHOUVALOF (Jean, comte de), fils du précéd., sénateur et membre du conseil suprême, né en 1727 à Moscou, où il m. en 1798, eut aussi une grande part à la faveur d'Elisabeth, dont il fut le chambellan, et qui le chargea de diriger les progrès des arts et de la civilisat. dans ses états. Il était digne, sous tous les rapports, de remplir une telle mission. Il avait voyagé dans toutes les contrées de l'Europe, et séjourné longtemps à Paris. Il faisait fort bien les vers dans notre langue; et l'on trouve dans différens recueils ou almanachs, des pièces de sa composit. fort remarquables, notamm. l'*Epître à Ninon*, et celle *à Voltaire*. Il fut long-temps en correspondance avec Voltaire, qui reçut de lui des renseignem. pour la composition de son *Histoire de Russie sous Pierre-le-Grand*. Schouvalof avait visité le philosophe dans sa retraite de Ferney, où il lui remit, tant en son nom que de la part de l'impératrice Catherine II, des présens honorables. C'est par méprise qu'on a donné à ce seigneur le surnom d'*André* dans la *Biographie universelle*, et qu'on y fixe à l'année 1789, l'époque de sa mort — SCHOUVALOF (Paul, comte de), fils du précéd., était lieutenant-gén. et aide-de-camp de l'emper. Alexandre, lorsqu'il fut chargé de conduire Bonaparte à l'île d'Elbe. Il a laissé, sur cette mission et sur d'autres événemens politiques, des *mémoires* qui n'ont pas été impr. Il m. à Pétersbourg en 1823.

SCHRAEMBL (FRANÇOIS-ANTOINE), libraire de Vienne, né dans cette capitale en 1751, m. en 1803, est surtout connu par son grand atlas général en 136 feuilles, format grand-aigle, qu'il commença en 1786 et qu'il finit en 1800.

SCHRADER (JEAN), poète latin et philologue, né en 1721 à Tounawierde, en Frise, fut d'abord lecteur d'éloquence et d'histoire à Franeker, puis profess. extraordinaire, puis encore profess. ordinaire. Il m. dans la même ville en 1782. Nous citerons de lui: *Observationum liber*, Franeker, 1761, in-4; *Carmina*, Leeuwarde, 1786, in-8.—Frédéric SCHRADER, médec. et mathém., né en 1657 à Helmstadt, où il m. en 1704, après avoir occupé 20 ans une chaire de médecine à l'univ. de cette ville, avait reçu le doctorat à Leyde, et avait ensuite pratiqué à Groningue. Outre une trentaine de dissertat. lat. sur des questions de méd., on a de lui: *Additamenta ad Veslingii syntagma anat.*, Helmstadt, 1691, in-4; *Programma hippocratica de prognosticis signis*, ibid., 1693, in-4, etc. — La *Biographie* du *Dictionnaire des sciences méd.* mentionne plusieurs autres médecin du même nom, notamm. Germain-Henri-Chrét. SCHRADER, né en 1733 à Osterode, dans le Harz, m. profess. de méd. à l'univ. de Rinteln en 1776. Après avoir pris ses grades à Goettingue, il était venu pratiquer à Salzgitter, et investi ensuite d'une chaire d'accouchem. à Brunswick, il y avait renoncé en 1761 pour prendre du service comme médec. dans les troupes du landgrave de Hesse, où il ne resta que deux ans. Entre autres opuscules on cite de lui: *Observat. rariorum ad rem med. et obstetriciam spectantium fasciculus*, Wolfenbuttel, 1760, in-8; *Programma de insitione variolarum*, Rinteln, 1771, in-4.

SCHREBER (JEAN-CHRÉTIEN-DANIEL de), naturaliste allem., né en 1739 à Weissensee en Thuringe, fut un des élèves les plus distingués du gr. Linné, dont il contribua beaucoup à consolider les doctrines. Il fit d'abord des cours de médecine à l'école de Butzow, alla habiter ensuite Leipsig, et y devint membre, puis secrétaire de la société économique. En 1769 il fut appelé à l'université d'Erlangen, comme professeur ordinaire de médecine, d'histoire naturelle, de botaniq. et d'administrat. financière, avec le titre de conseiller aulique. Plus tard il reçut encore de nombreuses et légitimes faveurs, tant de l'emper. que des sociétés savantes de l'Allemagne. Il m. en 1810. Nous citerons de lui: *de Phasco observationes*, Leipsig, 1770, in-4; *Plantarum verticillatarum unilabiatarum genera et species*, etc., 1774, in-4; *Ueber die sæugthiere (sur les mammifères)*, Erlang, 1775-1792, 15 cah. in-4.

SCHREIBER (JEAN-FRÉD.), profess. d'anatom. et de chirurg. à St-Pétersbourg, et membre de l'académie des sciences de cette ville, où il m. en 1760, était né en 1705 à Kœnigsberg, et avait pris le doctorat à Leyde sous Boërhaave. Il pratiqua quelque temps en Hollande, vint ensuite à Marbourg, s'y lia avec le célèb. Wolf, puis alla faire des cours de mathématiq. et de philos. à Leipsig, d'où il passa, en 1731, dans les troupes du tzar Pierre II. Outre div. observat. dans le rec. de l'académie de St-Pétersbourg, et sa dissertation inaug. *de Fletu*, Leyde, 1728, in-4, on a de lui différens ouv., dont on trouve la liste au t. 7 de la *Biographie méd.*, p. 167. Nous nous bornerous à citer les suiv.: *Observat. et Cogitata de peste quæ annis 1738 et 1739 in Ucrainâ grassata est*, Saint-Pétersbourg, 1740, in-4; Berlin, 1741, in-8; ib., 1750, in-4; *Almagestum medicum*, Vienne, 1757, in-4.

SCHREVELIUS (CORNEILLE), philologue, né à Harlem vers 1615, m. en 1667, selon Foppens, Eloy et autres, ou en 1664, s'il faut en croire Paquot, qui parle d'après Jean Alberti, est surt. connu par son *Lexicon Manuale græco-latinum*, dont la prem. édit. est de 1645, et qui en a eu un grand nombre d'autres: la meilleure est celle que l'on doit à M. Fleury-Lécluse, Paris, 1820, in-8.

SCHROECKH (JEAN-MATHIAS), hist. prot., né à Vienne en 1733, fut nomm. en 1767, prof. d'éloquence, puis d'histoire à Wittemberg, où il m. en 1808. Il a laissé des ouvrages d'une si vaste

étendue et d'un travail si consciencieux, qu'ils sembleraient n'avoir pu être exécutés que par une société de savans. Nous citerons : *Histoire de l'église chrétienne* (depuis l'origine du christianisme jusq. à la réformation), 35 vol., Leipsig, 1768-1803 ; *Histoire de l'église chrétienne depuis la réformation*, 8 vol., Leipsig, 1804-1819 ; *Histoire univ. à l'usage de la jeunesse*, 4 part. en 6 vol., 1779-1784 ; 1796-1804. Ce dernier ouvrage, le plus répandu de tous ceux de Schrockh, a été traduit en franç., Leipsig, 1784-1790, in-8, tom. 1-6.

SCHROEDER (Eric), né à Nikœping, vers la fin du 16e siècle, fut interprète roy. sous le règne de Gustave-Adolphe. Il est surtout connu par sa *Relation poétique de la cruelle tyrannie de Christian II*, l'une des premières productions en vers, de quelque étendue, qui ait paru en langue suédoise. — Schroeder (Jean-Joachim), savant orientaliste, né à Neukirchen, dans le landgraviat de Hesse-Cassel, en 1680, s'appliqua surtout à l'étude de l'arménien, et y fit de grands progrès, dont on peut voir la preuve dans sa grammaire arménienne, intitulée : *Thesaurus linguæ armenicæ antiquæ et hodiernæ*, Amsterdam, 1 volume in-4. C'est le seul ouvrage qu'il ait publié. Il professa dans l'université de Marbourg les langues orientales, l'histoire ecclésiastique et la théologie, et m. dans cette ville en 1756, laissant quatre fils qui se firent un nom dans les lettres orientales. Trois d'entre eux seulem. seront mentionnés par nous dans les trois articles qui suivent. — Schoeder (Nicol-Guillaume), né à Marbourg en 1721, m. en 1798, mérite d'être cité pour ses *Institutiones ad Fundamenta linguæ hebreæ*, Groningue, 1768, in-8. — Schroeder (Jean-Guillaume), né en 1726, mort en 1793, a laissé : *Observationum philosophicarum criticarumque in difficiliora quædam Psalmorum loca Fasciculus*, Leyde, 1781, in-8. — Schroeder (Philippe-George), médecin, né à Marbourg en 1729, professa les diverses parties de son art à Rinteln, dans sa ville natale, puis à Goettingue, où il m. en 1772. Ses écrits académiques ont été recueillis sous ce titre : *P.-G. Schrœderi Opuscula*, etc., Nuremberg, 11 vol. in-8. — Schroeder (Théodore-Guillaume), fils de ce dernier, né à Rinteln en 1759, professa la médecine à Cassel et dans sa ville natale, où il m. en 1793, ne laissant que des dissertations académiques. — Schroeder (George-Guillaume), médecin, d'une autre famille que les précéd., né à Bielefeld en 1733, m. professeur de médecine à Marbourg, en 1778, donna dans l'alchimie et publia plusieurs écrits sur cette matière. — Jean Schroeder, autre médecin, né en 1600 à Saltzufeln, dans la Westphalie, m. en 1664, physicien à Francfort-sur-le-Mein, avait servi quelq. temps comme méd. dans les armées suédoises. On a de lui : *Pharmacopœia medico-chymica, sive Thesaurus pharmacologicus*, in-4, Ulm, 1641, 1649, 1655, 1662, 1705 ; Lyon, 1649, 1665 ; Francfort, 1669, 1677 ; Nuremberg, 1746, in-fol. ; trad en allem., ib., 1685, in-4, etc. ; *Quercetanus redivivus*, etc., in-4, Francfort, 1648, 1667, 1679. — Gaspard Schroeder, pseud. de Christophe Helwig (*v.* ce nom).

SCHROEDER (Charles), général autrichien, est connu surtout par ses fautes et ses revers. En 1787, à la suite d'une attaque imprudente, il se fit battre complètement, à Turnhout, par les insurgés brabançons. Il ne tarda pas à être disgracié. Cependant on le retrouve à la tête de l'armée qui occupait le pays de Luxembourg en 1793. Il fut attaq. par les Français à Arlon, et se laissa enlever son artillerie et ses magasins. Lieutenant-général en 1795, il obtint le commandement de la forteresse de Cracovie, où il m. en 1807.

SCHROEER (Samuel), méd., né à Bautzen en 1669, m. en 1716 à Leipsig, où il avait ouvert des cours particuliers, a publié entre autres opuscules : *Observat. et Experimenta de naturâ et usu thermarum Caroliniarum*, Leipsig, 1704, in-4.

SCHROETER (Jean), méd. du duc de Saxe-Weimar et profess. à l'univ. d'Iéna, ville où il m. en 1593, était né à Weimar en 1513, avait d'abord rempli pendant trois ans les fonctions de rég. d'un collége de Vienne, et après divers voyages, avait été investi d'une chaire dans les écoles de la faculté de cette ville, puis obtenu la place de méd. du roi Maximilien de Bohême, qu'il remplit jusqu'en 1554. On trouvera la liste de ses écrits au t. 7 de la *Biog. méd*, qui mentionne deux autres méd. du même nom. — Jean-Fréd., fils du précéd., né en 1559 à Iéna, m. en 1625, physicien à Bautzen ; — et Louis-Philippe, né en 1746 à Rinteln, où il m. à 54 ans, dont on n'a égalem. que des opusc. acad. en grec, en latin ou en allemand.

SCHROETER (Jean-Samuel), ministre luthér., né en 1735 à Rastenbourg en Thuringe, m. à Bukstaedt en 1808, se livra à l'étude de l'histoire naturelle, et se distingua comme minéralogiste et conchyliologue. Parmi ses écrits, tous en allemand, nous citerons : *Introduction complète à la connaissance et à l'histoire des pierres et des pétrificat.*, Altenburg, 4 vol. in-8., 1774-84 ; *la Vieillesse, ou Moyen infaillible d'atteindre un âge avancé*, nouv. édit., Berlin, 1805, in-8.

SCHRYVER. V. Graphæus et Scriverius.

SCHTSCHERBATOF (le prince Michel-Michaelovitsch), homme d'état et littérat. russe, né en 1733, m. à Moscou en 1792, avait quitté la carrière des armes pour celle de l'administrat., dans laquelle il s'éleva aux prem. emplois. Il eut, sous Catherine II, beaucoup de part à l'organisation de l'instruction publique et l'ordre judiciaire. Outre divers opuscules, dont quelques-uns parurent dans les recueils du temps et les autres isolément, tels qu'un traité *des anc. degrés de noblesse en Russie*, Moscou, 1784, et *Dissertat. hist.* sur la généal. des princes russes descendant de Rurik, ibid., 1785, on a de Schtscherbatof 5 vol. in-4 d'une *Histoire de Russie* qu'il avait commencé à publier en 1770, et qu'il n'a eu le temps de pousser que jusqu'au règne du tzar Michel Théodorovitsch. Cet ouvrage a été vivement critiqué par le général-major Boltin, et les justificat. de l'auteur n'ont pas prévalu contre les attaques auxquelles il donnait prise, tant sous le rapport de l'exactitude quo sous celui du style. Indépendamment de ses propres écrits, le prince Schtscherbatof a publié comme éditeur les ouvrag. suiv. : *Hist. abrégée des usurpateurs russes*, St-Pétersbourg, 1774 ; *le Livre royal*, ibid., 1769 ; *les Annales roy.*, ibid., 1772 ; *Annales des troubles de la Russie*, ibid., 1771 ; *Vie de Pierre-le-Grand, avec le texte original, imp. à Venise, et des not.*, ibid, 1771 ; *Journal de Pierre-le-Grand*, 2 vol., 1770 et 1771 ; *Cahiers et Notes de Pierre-le-Grand pour les années 1704-5-6*, ibid, 1774 ; *Tableau du règne de Monomaque*, ibid. ; 1774, etc.

SCHUBART DE KLEEFELD (Jean-Chrétien), agronome allemand, né à Zeitz en 1734, commença par être domestique chez le ministre de Saxe près la cour de Vienne, et finit par devenir conseiller aulique au service de Hesse-Darmstadt, puis conseiller intime de Saalfeld-Cobourg, après avoir passé par plusieurs autres emplois honorables. Il m. en 1787. On fait ici mention de lui, parce qu'il est l'aut. d'un nouveau système qui tendait à faire de la culture des herbes fourragères un but princ. de l'agronomie. C'est à son ardeur pour la cult. du trèfle, en particulier, qu'il doit son nom de baron de Kleefeld (champ de trèfle). Ses vues sont consignées dans son recueil d'*Ecrits d'économie rurale et publique*, Leipzig, 1786, 6 vol, in-8, et dans sa *Correspondance économique*, ibid., 1786, 4 cah. in-8, fig.

SCHUCHHARD (Louis-Henri), professeur de

langue allemande à l'école royale et militaire de La Flèche, né en 1795, près d'Amorbach en Bavière, m. à La Flèche en 1824, est connu par une grammaire allem., que MM. Hase et Letronne, chargés de l'examiner, ont placée au-dessus de toutes celles qu'on avait pub. jusqu'alors à l'usage des Français. Elle a paru sous ce titre : *Grammaire allemande, par feu M. L.-H. Schuchhard, professeur à l'école royale de la Flèche, ouvrage adopté par le gouvernement pour les écoles royales militaires*, Paris, Dondey-Dupré, père et fils, 1825, in-8 de 536 pag.

SCHUETTE ou SCHUTTE (Jean-Henri) anatomiste, né en 1694 à Soest, étudia à Iéna et à Altorf, fut reçu doct. à Utrecht, puis nommé phys. à Viauen, retourna ensuite pratiquer dans sa patrie, et m. en 1774 à Clèves. Outre une édit. de la *Flore de Halle* (Leipsig, 1718, in-8), et une 12me d'opusc. acad. en allem., on a de lui : *Amusem. des eaux de Clèves*, 1748, in-8. ; *la Sage-femme bien instruite* (en allemand), Francfort et Wesel, 1766 et 1773, in-8 ; *Anthropotheologia*, Halle, 1769, in-8.

SCHUETZE. V. Sagittarius et Schutz.

SCHULEMBOURG (Jean-Mathias, comte de) l'un des plus habiles généraux du 17e S., né à Cendan, près Magdebourg, en 1661, entra d'abord au service du Danemarck, puis de la Pologne, et fit avec distinction les campagnes de Sobieski. Plus tard, lorsque Charles XII se jeta sur la Livonie (1700), il sauva les débris de l'armée saxonne, battue au combat de Riga, obtint pour cet exploit le grade de lieutenant-général, et fut chargé par Frédéric-Auguste, roi de Pologne et élect. de Saxe, de conduire un secours de dix mille hommes à l'empereur contre les Français. Il se distingua partout dans ce nouveau poste; mais ce fut surtout dans la campagne de 1704, en Pologne, qu'il montra toute son habileté. Forcé de céder à la fortune de Charles XII, qui venait de déclarer Frédéric-Auguste déchu du trône, il réussit à se retirer derrière l'Oder, sans désordre, par une opération des plus glorieuses, et fit dire à son invincib. adversaire : « *Aujourd'hui Schulembourg nous a vaincus*. » En 1708 il fut envoyé au service de Hollande avec neuf mille Saxons ; il prit Tournay, opéra sa jonction avec Eugène et Marlborough, et fut un des héros de la journée de Malplaquet. En 1715, il accepta le commandement des forces de terre de la république de Venise, et dès le commencement de l'année suivante, il s'occupa de fortifier Corfou. Bientôt il y fut assiégé avec vigueur par les Turks, qu'il força à la retraite et qu'il poursuivit même jusqu'en Epire (1717). L'année suivante, il dirigea ses efforts contre l'Albanie, et alla former le siége de Scutari; mais la paix de Passarowitz arrêta le cours de ses succès. Il reçut les plus grands honneurs à Venise ; et le plus favorable accueil dans toutes les cours de l'Europe que la paix lui permit de visiter. Il mourut à Vérone en 1747. Sa *vie* a été écrite par M. Varnhagen, dans un ouvrage publié à Berlin, sous le titre de *Monumens biographiques*, 1824, in-8.

SCHULTENS (Albert), le restaurateur de la littérature orientale dans le 18e siècle, né à Groningue en 1686, embrassa le ministère évangélique, mais joignit à l'étude de la théologie celle du grec, de l'hébreu, du chaldaïque, du syriaque et de l'arabe. Nommé pasteur de l'église de Wassenaar en 1711, il quitta sa cure au bout de deux ans pour la chaire de langues orientales de l'académie de Franeker. Plus tard les créateurs de l'acad. de Leyde fondèrent en sa faveur une nouv. chaire. Il y avait déjà quelques années qu'il y remplissait les fonct. de professeur sans en avoir ni le titre ni les appointemens. Il m. dans cette ville en 1750. Nous citerons de lui : *Origines hebrææ, sive hebrææ linguæ antiquissima Natura et Indoles, ex Arabiæ penetralibus revocatæ*, Franeker, 1724-38, 2 vol. in-4 ; *Institutiones ad fundamenta linguæ hebraïcæ, quibus via panditur ad ejusdem analogiam vindicandam et restituendam*, Leyde, 1737 ou 1756, in-4 ; *Commentarius in librum Job, cum novâ versione*, ibid., 1737, 2 vol. in-4 ; *vetus et regia Via hebraïzandi contra novam et metaphysicam hodiernam*, ibid., 1738, in-4 ; *Monumenta vetustiora Arabiæ, sive specimina quædam illustria antiquæ historiæ et linguæ ex variis MSs. excerpta*, ibid, 1740, in-4 de 71 pag. — Schultens (Jean-Jacques), fils du précéd., né à Franeker en 1716, prit possession, en 1742, de la chaire de théologie et de langues orientales à l'acad. de Herborn, fut appelé, sept ans après, à l'académie de Leyde, où il ne tarda pas à succéder à son père, et m. en 1778. Il n'a guère d'autres titres que d'avoir donné de nouvelles édit. de quelques-uns des ouvrages de son père. — Schultens (Henri-Albert), fils du précéd., né à Herborn en 1749, fut nommé, à l'âge de 24 ans, professeur des langues orientales à l'académie d'Amsterd. En 1778 l'université de Leyde lui fit offrir la chaire que son aïeul et son père avaient si dignement occupée; et en 1787 elle lui conféra la dignité de recteur. Son ardeur pour le travail l'enleva à la littérature orientale dans la maturité de l'âge et du talent en 1793. Nous citerons de lui : *Anthologia sententiarum arabicarum, cum scholiis Zamachsjnrii, arab. et latinè*, Leyde, 1772, in-4. ; *Meidanii proverbiorum arabicorum Pars, lat. cum notis*, ibid., 1795, in-4 de 314 pag.

SCHULTING (Antoine), jurisconsulte, né à Nimègue en 1659, fut appelé, en 1694, comme professeur à l'académie de Harderwyck et passa, en 1713 à l'univ. de Leyde, où il m. en 1734. Nous citerons de lui : *Enarratio partis primæ Digestorum*, Leyde, 1720, in-8 ; *Jurisprudentia antejustinianæa*, ibid., 1717, in-4. — Schulting (Corneille), né à Steenwyck en 1540, fut régent de la bourse laurentienne, et chanoine de St-André, à Cologne, où il m. en 1604. Nous citerons de lui : *Bibliotheca catholica, contra theologiam calvinianam*, Cologne, 1602, 2 vol. in-4.

SCHULZE (Jean-Henri), l'un des prem. sav., de son temps, né à Colbitz, dans le duché de Magdebourg, en 1687, d'un pauvre tailleur qui ne pouvait seconder ses heureuses dispositions, sut intéresser lui-même à son sort de généreux protecteurs, qui ouvrirent à sa jeune ardeur la route des sciences. Il avait un penchant décidé pour l'étude de la médecine, à laquelle il se voua spécialement. Il s'instruisit en même temps dans les antiquités, la philologie, et apprit les langues arabes, syriaq., chaldéenne, éthiopienne et samaritaine. En 1708, il accepta, au *pædagogium* de Halle, une place d'instituteur qu'il conserva sept ans, et au sortir de laquelle il s'appliqua de nouveau à la méd. avec beaucoup de zèle. En 1720, il fut nommé professeur d'anatomie à l'université d'Altdorf, et il remplit cette chaire avec éclat jusqu'en 1732, époque à laquelle le gouvernement prussien lui offrit la place de professeur d'éloquence et d'antiquités à l'univ. de Halle. Il m. en 1744. Nous citerons de lui : *Historia medicinæ à rerum initio ad annum urbis Romæ DXXXV deducta*, Leipsig, 1728, in-4 ; *Dissert. academicarum ad medicinam ejusque historiam pertinent. Fasciculus*, Halle, 1743, in 4. La *Biog. du Diction. des sciences méd.*, où se trouve la liste de ses nombreuses *dissert.*, mentionne six médec. du même nom, auteurs d'opuscules académiques et autres peu importans. — Schulze (Benjamin), missionnaire luthérien, né à Sonnenburg, dans la Nouvelle-Marche, arriva à Tranquebar en 1719, comme candidat de mission, reçut l'ordination en 1720, et revint à Copenhague en 1743, après s'être signalé dans l'Inde par ses travaux évangéliques et s'y être instruit dans les langues malabare, télinga et indostane. Il m. en 1760. Nous citerons de lui : *Conspectus litteraturæ telugicæ vulgò warugicæ*,

secundum figurationem et vocalium et consonantium, necnon earumdem multifariam variationem, Halle, 1747, in-4; *Orientalisch.*, etc. (le maître des langues orientales et occidentales, contenant cent alphabets, des tables polyglottes, les noms de nomb. et l'oraison dominicale en deux cents langues ou dialectes), Leipsig, Gesner, 1738, in-8.—SCHULZE (Ernest-Conrad-Frédéric), poète allemand, né à Celle, dans l'électorat de Hanovre, en 1789, m. dans la même ville, en 1817, d'une maladie de poitrine, est surtout connu par son poème de *Cécile*: c'est le nom d'une jeune personne qu'il aima et qui lui fut enlevée par une mort prématurée. Le prof. Bouterweck, de Goettingue, a publié en 4 vol. les *OEuvres poétiques de Schulze.*

SCHUPPACH (MICHEL), empirique, né en 1707 à Biglen, dans le canton de Berne, mort en 1781, avait appris la médecine et la chirurgie chez un paysan qui avait une certaine réputation dans le pays. A son exemple, il consacra ses soins aux hab. de la campagne; mais quelques cures éclatantes le mirent en vogue et attirèrent au village de Langnau (dans l'Emmenthal), qu'il avait choisi pour sa demeure, une foule de malades tant de la Suisse que de l'étranger. Voltaire l'appelait *le méd. des urines*, à cause de sa manière de reconnaître les maladies.

SCHUPPEN (PIERRE van), graveur, né à Anvers en 1623, m. en 1707 à Paris, où l'avait fixé le grand Colbert, fut également versé dans l'hist. et le portr. Elève de Nanteuil, il se distingua par la pureté, le moelleux et le fini de son burin. Parmi se pièces hist., nous citerons la *Vierge à la chaise*, d'après Raphaël; et parmi ses portraits, ceux de *Mazarin*, d'après Mignard, et de *Louis XIV* et du chancelier *Séguier*, d'après Lebrun. — SCHUPPEN (Jacques van) fils du précéd., né à Paris en 1669, fut appelé à Vienne en 1716 par l'empereur, et devint peintre de son cabinet et directeur de l'acad. impériale des beaux-arts, établie dans cette cap., où il m. en 1751.

SCHUREN (GERT van der), chroniqueur du 15e siècle, est auteur d'une histoire des comtes d'Altona, de Clèves et de la Marck, rédigée dans la langue de la Basse-Allem., et qui va jusqu'à l'an 1473. Elle a été publiée pour la prem. fois par le doct. L. Tross, à Hamm en Westphalie, sous ce tit.: *Chronik von Cleve und Mark*, 1824, 315 p., in-8.

SCHURER (JACQ.-LOUIS), profess. de phys. à Strasbourg, né en 1734 dans cette ville, où il m. à la fin du 18e siècle, a publié, outre un certain nombre de dissertat.: *Eléments de phys.* en forme de tables, Strasbourg, 1786, in-8., et *Hist. præcipuorum repertor. circa ignem*, ibid., 1789, in-4.

SCHURIG (MARTIN), médecin allem., m. en 1733, ayant le titre de physicien à Dresde, avait reçu le bonnet de docteur à Erfurt en 1688. Nous ne citerons de ses div. écrits que ceux int.: *Chylologia*, etc., Dresde, 1725, in-4; *Sialographia*, etc., ibid., 1727, in-4; *Lithologia*, ibid, 1744, in-4; *Hæmatologia*, etc., 1744. Plusieurs autres de ses compilations ont rapport aux maladies des femmes, etc.

SCHURMANN (ANNE-MARIE de), femme cél. par son érud. et par ses dévotes rêveries, naquit à Cologne en 1607, dans la religion réformée. Elle apprit le latin, le grec, l'hébreu et les langues dont la connaissance lui était nécessaire pour lire l'Ecriture sainte dans les textes originaux, se rendit l'éthiopien même assez familier, ce qui ne l'empêcha pas d'être bonne musicienne et de cultiver avec succès la peinture, la sculpture et la grav. Cette réunion de talens lui fit donner le surn. de *Sapho*, et lui attira des lettres et des visites des savans les plus illustres de Hollande, de France et d'Allem., et même de quelq. personnages du plus haut rang. A la fin, tant d'éclat lui devint importun, et elle se retira dans une solitude presque absolue à Lexmund, près de Vianen (1653). Elle ne tarda pas à tomber dans les erreurs du piétisme, suivit Labadie dans ses courses, et après la m. de ce fanatique, poursuivit l'accomplissement de son absurde mission. Elle conduisit le petit nombre de ses partisans à Wivert, dans la Frise, leur distribua tout ce qu'elle possédait, et m. dans le dénûment le plus absolu en 1678. Il paraît qu'elle avait gardé constamment le célibat, quoiqu'on l'ait dit mariée secrètement à Labadie. Nous citerons d'elle: *Opuscula hebræa, græca, latina, gallica, prosaïca et metrica*, Leyde, 1648, in-8; 1650, même format; Utrecht, 1652, in-8.

SCHURTZFLEISCH (CONRAD-SAMUEL), laborieux philologue, né à Corbach, dans le comté de Waldeck, en 1641, fut attaché en 1671 à l'académie de Wittemberg, comme professeur extraordinaire d'histoire, et obtint ensuite la chaire de poésie, puis celle d'histoire, à laquelle il joignit bientôt celle de grec. En 1700 il passa de cette dernière à celle d'éloquence, et peu de temps après il remit celle d'histoire à son frère. Sur la fin de sa vie, il fut nommé conseiller du duc de Weimar et garde de sa bibliothèque. Il m. en 1708. Ses voyages dans diverses parties de l'Allemagne, dans les Pays-Bas, en Angleterre et en Italie, n'avaient pas peu contribué à augmenter le cercle de ses connaissances, et à lui assurer la grande célébrité dont il jouissait dans sa patrie. Nous citerons de lui: *Dissertationes histor. civiles ad rem præscrtim Germanicam spectantes*, Leipsig, 1699, in-4; *Disputationes philologico-philosophicæ*, ib., 1700, in-4; *Epistolæ arcanæ varii, politici imprimis historici, antiquarii et litterarii argumenti*, Halle, 1711-12, 2 vol. — SCHURTZFLEISCH (Henri-Léonard), frère cadet du précéd., s'appliqua aux mêmes études, le remplaça en 1700 dans la chaire d'histoire de l'académie de Wittemberg, et plus tard lui succéda comme bibliothécaire du duc de Weimar. Il m. en 1723. Nous citerons de lui: *Historia ensiferorum ordinis teutonici Livonorum*, Wittemberg, 1701, in-8; *Annus Julianus*, ibid., 1704, in-4.

SCHUSTER (GOTTWALD), médecin, né à Iéna en 1701, étudia à Altenbourg et à Leipsig, pratiqua 5 ans dans cette dernière ville, fut nommé ensuite physicien de Penig en 1726, ne prit le grade de docteur que l'année suiv., et enfin s'établit à Chemnitz, où il m. en 1785, après avoir publié un assez grand nombre d'écrits parmi lesquels nous citerons: *Hydrologia mineralis medica*, Chemnitz, 1746, in-8; *Observat. therapeut.*, Leipsig, 1755, in-4; *Lexique médico-chimique*, en allem., Chemnitz, 1756, in-8; *Journal méd.*, id., ib., 1767-70, in-8; des *Mélanges* (Vermischte Schriften), ibid., 1772-78, in-8.

SCHUTZ (J.-J.), jurisconsulte allemand du 18e S., est auteur d'un abrégé du travail de Lauterbach sur les Pandectes, qui a eu de nombreuses éditions, sous ce titre: *Compendium Schuzio-Lauterbachianum.* Cet abrégé toutefois a perdu beaucoup de sa réputation, depuis que les Allemands, dans l'étude du droit, consultent surtout les sources et les monumens historiques.

SCHUTZE. V. SAGITTARIUS.

SCHUYL (FLORENT), profess. de méd., puis de botanique à l'univers. de Leipsig, au 17e S., fut un des plus chauds adhérens de Sylvius, et prétendit retrouver jusque dans Hippocrate les fondemens de sa doctrine *chimiatrique* (*Voyez* Franç. SYLVIUS). Nous ne citerons de lui que son *Catalogus plantarum horti acad. Lugduno-Batav.*, in-12, Leyde, 1652-1668, et Heidelberg, 1672. On lui doit aussi une traduct. lat. du *Traité de l'Homme* de Descartes.

SCHWAB (JEAN-CHRISTOPHE), écrivain allemand, né à Isfeld, dans le Wurtemberg, en 1743, professa successivement au gymnase de Stuttgard la philosophie, les mathématiques et le criticisme, devint secrétaire intime du duc de Wurtemberg,

puis conseiller aulique, et enfin président du conseil secret. Après la m. du duc, son protecteur, il descendit sans peine de ses hauts emplois pour reprendre ses travaux scientifiques. On lui donna toutefois, en 1816, une place de conseiller royal de l'instruction publique. Il m. à Stuttgard en 1821. Nous citerons de lui : *Mélanges poetiques*, 2e édit., 1782; *Dissertation sur les causes de l'universalité de la langue française, et la durée vraisemblable de son empire*, Stuttgard, 1784; traduit en français par D. Robelot, Paris, 1803, in-8. L'académie de Berlin, qui avait mis ce sujet au concours, partagea le prix entre la *Dissertation* de Schwab et celle de Rivarol.

SCHWANDTNER (Jean-George), conseiller aulique autrichien, né en 1716, au château de Stadelkirchen, dans la Haute-Autriche, m. en 1791, a publié : *Scriptores rerum hungaricarum veteres ac genuini*, t. 1-3, Vienne, 1746, in-fol.

SCHWARTS ou SWARTS (Jean), peintre, né à Groningue vers 1480, parcourut une partie de l'Italie pour perfectionner son talent, et fut un de ceux qui contribuèrent à introduire dans les Pays-Bas et la Hollande le goût italien. Le musée du Louvre possède de lui un *paysage avec un grand nombre de figures et animaux*, et un autre *paysage* d'une composit. moins vaste.—Schwarts (Christophe), peintre né à Ingolstadt, en 1550, fit le voyage d'Italie pour se perfectionner et revint étonner ses compatriotes par des ouvrages qui lui firent décerner unanimement le surnom de *Raphaël de l'Allemagne*, et lui valurent le titre de peintre de l'électeur de Bavière. Il m. en 1594, à Munich, dont il avait décoré le palais et les églises de fresques et de peintures à l'huile, parmi lesquelles on cite un *Jésus portant sa croix*.

SCHWARTZ (Berthold), religieux bénédict., ou cordelier, qu'on regarde assez communément comme l'inventeur de la poudre, était, dit-on, né à Fribourg dans le Brisgau, peu avant la moitié du 14e S. On n'a pas de renseignemens positifs sur sa personne. On lui a d'ailleurs contesté l'honneur de cette découverte, que l'on a reculée de plusieurs années et même de plusieurs siècles. Pour pouvoir démêler la vérité au travers des récits contradictoires de vingt historiens, il est bon de se rappeler que les anciens connaissaient un mélange composé de naphte, d'asphalte et de soufre, dont ils se servaient dans leurs fêtes et à la guerre. Une partie de ces matières entrait dans la composition du feu grégeois, employé par les Grecs à la destruction des vaisseaux. Mais Roger Bacon, qui m. à Oxford en 1292, fut le premier qui, en parlant des effets que le salpêtre enfermé pouvait produire, indique d'une manière distincte les ingrédiens de la poudre à canon, dont il pressentait la puissance. De nombreux ouvrages sur cette matière nous dispensent d'entrer dans de plus longs détails.

SCHWARZ ou SCHWARTZ (Christophe-Théophile), laborieux philologue, né en 1675, à Leisnig dans la Misnie, remplit avec distinction, pendant plus de 40 ans, la chaire de morale et celle d'histoire à l'académie d'Altorf. Ses talens le firent créer comte palatin par l'empereur Charles VI et lui attirèrent des marques d'estime de la plupart des souverains d'Allemagne. Il m. en 1751. Nous citerons de lui : *primaria quædam Documenta de origine typographiæ*, Altorf, 1740, in-4; *Dissertationes de ornamentis librorum apud veteres usitatis*, Leipsig, 1705-06; Altorf, 1711-1717, in-4, fig.; *de Libris plicatilibus veterum*, Altorf, 1717; *de variâ Supellectile rei librariæ veterum*, ibid., 1725, in-4. Dans ces dissertations, pleines de recherches curieuses, on trouve le traité le plus complet qui existe sur la forme des livres des anciens, la matière qu'ils y employaient, les couleurs et les peintures dont ils les ornaient : elles ont été réimprimées avec une préface de J.-Chr. Leuschner, Leipsig, 1756, in-4, fig. — C.-G. Schwartz, m. à Paris le 11 mai 1824, a publié sous le voile de l'anon. les trois opusc. suiv. : *Qu'est-ce que le zodiaque ? En a-t il jamais existé un vraim. astron. ?* in-8, sans date; *Mém. explicatif sur la sphère caucasienne et spécialement sur le zodiaque*, 1813, in-4; *Lettre critique.... sur la zodiacomanie d'un journaliste anglais*, etc., 1817, in-8.— Le baron Franç.-Xav. Schwartz, maréch. de camp, command. de la Légion-d'Honneur, etc., m. en retraite à Raffini, près de Metz, en octob. 1826, était né en 1762, et entré de bonne heure au service, s'était particulièrement distingué à la bataille d'Austerlitz où il commandait le 5e régiment de hussards.

SCHWARTZENBERG (Charles-Philippe, prince de), feld-maréchal autrichien, né à Vienne en 1771, d'une ancienne et illustre famille, entra de bonne heure au service, et parcourut rapidement tous les grades de l'armée. Après avoir fait deux campagnes contre les Turks, il fut employé dès la 1re campagne de cette longue guerre qu'alluma la révolution française et qui ne finit qu'avec elle. En 1796 il était général-major, et 3 ans plus tard lieutenant-général. Après la mort du tzar Paul Ier, en 1801, la cour de Vienne envoya Schwartzenberg à St-Pétersbourg pour féliciter Alexandre Ier sur son avènement au trône impérial de Russie, et rétablir les relations amicales qui avaient été suspendues pendant 2 années entre les deux gouvernemens. En 1805, le prince, employé de nouveau sous les ordres du général Mack, réussit à se soustraire à la catastrophe d'Ulm, avec une partie de la cavalerie autrichienne dont l'archiduc lui confia le commandement, et assista ensuite à la célèb. bataille d'Austerlitz, livrée, dit-on, contre son avis. En 1809, nommé de nouveau ambassadeur à St-Pétersb., il quitta ce poste pour venir reprendre un commandem. dans l'armée, où il arriva peu de temps avant la bataille de Wagram. A la fin de cette campagne, il obtint le grade de gén. de cavalerie, puis fut envoyé, immédiatement après la paix de Vienne, ambassad. à Paris, où Napoléon l'accueillit avec une distinction particulière. Le mariage de Napoléon avec l'archiduchesse Marie-Louise d'Autriche eut lieu à cette époque; et la fête que Schwartzenberg donna pour célébrer cette alliance amena pour lui une affreuse catastrophe. Le feu prit dans la salle de bal de son hôtel, et la princesse Pauline d'Aremberg, son épouse, y périt dans les flammes, victime de son amour maternel. En 1812, le prince fut chargé du commandement d'un corps auxiliaire de 30,000 h. que l'Autriche s'était engagée à fournir à la France pour la désastreuse compagne de Russie. L'impartiale hist. jugera la conduite du gén. autrichien dans des circonstances si éminemment critiques. Quoi qu'il en soit, c'est dans cette même campagne qu'il reçut de son souverain le bâton de feld-maréchal; et lorsque l'année suivante il fut envoyé à Paris, Napoléon lui dit en souriant : *Vous avez fait une belle campagne, vous*, » en appuyant sur ce dern. mot, et en le répétant deux fois. De retour à Vienne cette même année (1813), Schwartzenberg fut investi du commandement en chef de toutes les armées alliées contre la France. Nous n'entrerons dans aucun détail sur ces deux dern. campagnes de la guerre de la révolution : nous en avons rapporté ailleurs les résultats (v. Buonaparte); et il nous suffira de dire qu'on a contesté au généralissime des alliés une partie du vaste plan des opérations de 1814, notamment l'idée première de la marche sur Paris. Au surplus, ces campagnes valurent à Schwartzenberg les distinctions les plus flatteuses. En 1815, lors de l'évasion de l'île d'Elbe, il fut encore appelé au commandement d'une grande partie des forces alliées.

De retour à Vienne, il fut nommé président du conseil aulique de guerre, poste qu'il occupa jusqu'à sa m., arrivée le 15 octob. 1820; 3 ans auparavant il avait été frappé d'une apoplexie qui lui paralysa tout le côté droit. Nous ne craignons point de dire, d'après l'opinion des meilleurs juges de notre époque en fait de capacité militaire, que Schwartzenberg s'est montré au-dessous de la haute réputation qu'ont voulu lui faire quelques écrivains allemands, français et anglais. M. Prokesch, officier autrichien, a publié une biographie de ce prince (en allem.), Vienne, 1823.

SCHWARZKOPF (JOACHIM de), ministre de l'électorat de Brunswick-Lunebourg, près du cercle du Haut-Rhin, né en 1776 dans le duché de Lawenbourg, m. à Paris en 1806, a laissé quelques collections politiques précieuses pour l'histoire; un *Manuel du congrès de Rastadt*, avec 3 continuations, Rastadt, 1798, en allem.; beaucoup de traités et d'articles insérés dans différens ouvrages périodiques allemands; un écrit *sur les Almanachs* (en allem.), Berlin, 1795, in-8; deux dissertations latines qui remportèrent le prix à la faculté de droit de l'université de Goettingue en 1785 et 1786; enfin un opuscule *sur les Gazettes*, imprimé à Francfort, 1795, in-8, (en allem.)

SCHWEBEL (NICOLAS), philologue allemand, né à Nuremberg en 1713, fut reçu docteur à l'université d'Altorf en 1737, devint ensuite recteur du gymnase de Nuremberg et professeur de langue grecque dans la même institution, puis recteur et professeur du gymnase d'Anspach, où il m. en 1773. On a de lui, outre un grand nombre de dissertations dont on trouve les titres dans le t. 2 des *Vitæ philologorum*, de Harles, des édit. de la *Stratégie*, d'Onosander, des *Ellipses grecques* de Lambert Bos; des *Institutions militaires*, de Végèce; enfin des *Stratagèmes*, de Frontin, publ. à Nuremberg et à Leipsig.

SCHWEDER (CHRISTOPHE-HERMANN), jurisconsulte allem., né en 1678, à Colberg, d'une famille originaire d'Ecosse, étudia le droit à Tubingue, devint ensuite référendaire puis conseiller aux tribunaux poméraniens, et m. conseiller intime du roi de Prusse en 1741. On a de lui: *Theatrum historicum prætentionum et controversiarum illustrium*, Leipsig, 1712, 1727, 2 vol. in-fol. — Gabriel SCHWEDER, jurisconsulte, de la même famille que le précéd., né à Coslin en 1648, fit ses études en droit à Tubingue, devint conseiller au tribunal, professeur de droit public et féodal à l'université de la même ville, et y m. en 1735. On a de lui quelq. ouvr. de jurisprud. dont le plus connu a pour titre: *Introductio in jus publicum imperii R. G. novissimum*, Tubingue, 1681, in-8, souv. réimp.; les autres écrits de G. Schweder se trouvent dans les vol. 1 et 4 de la *Collectio nova consiliorum tubingensium*.

SCHWEDIAUR, SWEDIAUR, ou plus exactement SCHWEDIAUER (FRANÇOIS-XAVIER), médecin, né en 1748 à Steit, dans la Basse-Autriche, d'une famille originaire de Suède, vint étudier les div. branches de la science médicale à Vienne, y suivit 3 ans la clinique du doct. Haen, puis, ayant entrepris de visiter l'Europe sav., séjourna long-temps en Angleterre, y pratiqua avec un grand succès, passa en Ecosse (1784), et 5 ans après vint s'établir à Paris où il se fit naturaliser et où il mourut, le 27 août 1824. Lié intimement avec plusieurs personnes influentes du parti libéral, il fut du nombre de celles qui s'inscrivirent comme caution pour MM. Comte et Dunoyer, rédacteurs du *Censeur européen*, lors du premier procès politiq. qui leur fut intenté au sujet de leur rec. périod. Schwediaur avait entrepris à Londres, de concert avec les doct. Nooth et Milman, ses condisciples de Vienne, la rédaction d'un journal médic. (*foreing med. Review*), dont il partagea 2 ans après la rédact. avec le doct. Simmons, et qui alors prit le titre de *London med. Journal*. Ce médecin, qui s'est spécialem. occupé des affections vénériennes, eut, dans les divers pays où il a pratiqué successivem., une clientelle très-lucrative. Un biographe a remarqué qu'il compta, à Londres, parmi ses cliens, cinq ambassadeurs ou ministres étrangers. Ses princip. ouvr. sont, outre sa thèse inaug. pour le doctorat, laquelle est une Descrip. du musée anatom. de Vienne (Vienne, 1772, in-8): *Methodus medendi hodierna in nosocomiis londinensibus usitata*, Vienne, 1777, in-8; *practical Observat. on the more obstinated and inveterated venereal complaints*, in-8, Londres, 1784; 3e édition, Edimbourg, 1788; traduit en allemand par l'auteur, Vienne, 1786; *Philosophical Dictionary, or the Opinions of modern philosophers on metaphisical, moral and political subjects*, Londres, 1786, in-8; cet écrit, publ. sous les seules initiales F. S., fut vivem. attaqué dans le *Monthly Review*; *Arguments on the abolition of the laws prohibiting the free importat. of rook salt into Scotland*, ibid., 1789, in-8, (broch. en faveur de la libre importation du sel gemme); *Traité complet sur les symptômes, les effets, la nature et le traitement des maladies syphilitiques*, Paris, 1798; 2 vol. in 8; 7e édit., ibid., 1817; *Materia medica*, Paris, 1800, in-12; réimprim. peu après avec des correct. sous ce titre: *Pharmacologia*, etc.; *Pharmacopeia medica pract. univ.*, Leipsig, 1803, in-12; *novum medicinæ rationalis Systema*, Halle, Londres et Paris, 1812, 2 vol. in-8.

SCHWEIDEL (GEORGE-JACQUES), catalographe, né vers 1690 à Nuremberg, suivit la carrière ecclésiastique, partagea son temps entre les fonctions de son état et la recherche des livres rares et singuliers, en forma une collection précieuse, rédigea plusieurs catalogues spéciaux, et m. en 1752. On a de lui: *Bibliotheca exegetico-biblica*, Nuremberg, 1721, in-4; une description de livres rares et curieux (en allem.), Francfort, 1731-32, six part. in-8; un autre recueil du même genre, ibid., 1733-34, six part. in-8; *Biblioth. historico-critica libror., opusculorumque variorum et rariorum*, etc., ibid., 1736, in-8, lat. et allem.; *Thesaurus bibliothecalis*, etc. (lat.-allem.), ibid., 1738-39, 4 vol. in-4; une *Notice historico-critique* (lat.-allem.) des livres les plus rares, depuis l'invention de l'imprim. jusqu'à l'année 1682, Nuremberg, 1747 ou 1748, in-4, publié sous le pseudonyme de *Theophilus Sincerus*, et reproduit avec un nouveau frontispice, Francfort et Leipsig, 1753, in 4. On a imprimé le Catalogue du cabinet de ce bibliophile, Nuremberg, 1753, in-8.

SCHWEITZER (JEAN-CORNEILLE-FRÉD.), de Ulm, m. vers 1776, physicien de Wetzlar, avait suivi des cours de méd. à Giessen, et, revenu dans sa ville natale, y avait ouvert une officine de pharmacie; depuis il fut successivement apothicaire à Biberach, et médecin du prince de Nassau. Son principal ouvrage a pour titre, en allem.: *Nouv. descript. phys. et chimiq. des eaux ferrugineuses de Langenschwalbach*, in-8, Wetzlar, 1770, 1773.

SCHWENCKFELD (GASPAR de), fondateur d'une secte religieuse, né en 1490, dans un château de la Silésie, d'une famille noble et ancienne, embrassa l'état ecclésiastique, fut pourvu d'un canonicat du chapitre de Leignitz, et, d'abord l'un des adhérens de Luther, se brouilla avec celui-ci en voulant pousser plus loin la réforme religieuse. Banni de la Silésie, en 1527, Schwenckfeld parcourut alors l'Allemagne en fugitif, continuant à répandre ses opinions et à gagner des partisans. Il forma ainsi une nouvelle secte, s'en constitua le chef, et m. à Ulm, en 1561, sans avoir cessé de mener depuis son exil une vie errante et malheureuse. Ce sectaire, dont quelques disciples subsistent encore, dit-on, dans la Silésie, n'admettait

point que les livres sacrés eussent été inspirés, et prétendait que Dieu se communique à chaque homme en particulier. Il posait en principe que la dispute ne convient pas aux hommes, qui doivent attendre, dans la paix et le silence, des lumières de Dieu seul. Il voulait ménager à la fois les catholiques et les protestans; mais il ne put les empêcher de se réunir contre lui. Les derniers surtout, et à leur tête Mélanchthon, Flacius Illyricus, (Francowitz, *v.* ce nom), ont parlé dans les termes les plus injurieux de Schweuchfeld. Celui-ci a publié un grand nombre d'opuscules en allem. et en lat., tous très-rares, attendu qu'ils ont été défendus et supprimés à l'époque de leur publication. Bauer, dans sa *Biblioth. univers. libror. rarior.* donne la liste de 67 de ces écrits; mais Simler en porte le nombre à plus de 80. Nous citerons ceux qui sont les plus recherchés en France: *De statu, officio, et cognitione Christi*, 1546, in-8 de 22 pag., (on ne connaît qu'un seul exempl. de cet ouvr., qui a fait partie de la biblioth. de Mac-Carthy), *Epistola plena pietatis de dissentione et dijudicatione opinionum Lutheranæ et Zwinglianæ in articulo de cœnâ Domini*, etc., 1554, in-8: *Quæstiones aliquot de ecclesiâ christianâ*, 1561, in-8 de 18 feuil., très-rare. J.-J. Jan a publié: *novissima Schwenckfeldianorum Confessio*, Wittemberg, 1726, in-4, avec le portrait de ce chef de secte.—Un autre Gaspard Schwenckfeld, médec., né à Greiffenberg, dans la Silésie, m. en 1609 à Goerlitz, où il pratiquait son art depuis plus. années, est auteur de div. ouvr. mentionnés dans les biograp. méd. Nous ne citerons que les suiv.: *Theriotropheion Silesiæ*, etc., in-4, Leignitz, 1603, 1604; *Thermæ Teplicenses*, etc., in-8, Goerlitz et Leignitz, 1607; Leipsig, 1619 et 1708, etc.

SCHWERIN (Christophe, comte de), feld-maréchal prussien, né en 1684 dans la Poméranie suédoise, fut élevé par les soins d'un de ses oncles, colonel au service de Hollande, entra dans le régiment que celui-ci commandait, et duquel son frère aîné était lieutenant-colonel, débuta dans la campagne de 1704, où Marlborough et le prince Eugène commandaient les armées alliées contre la France, et obtint le grade de capitaine. Deux ans après, il passa au service du duc de Mecklenbourg, qui le nomma colonel, puis brigadier-général de ses troupes, et c'est dans ce dernier grade que Schwerin battit le corps autrichien envoyé dans le Mecklenbourg en 1719, et termina les différends qui s'étaient élevés entre le duc, la noblesse de ce duché et l'empereur. Il entra au service de Prusse comme maj.-gén. en 1720, devint lieutenant-gén. en 1731, et enfin commandant-gén. de l'infanterie en 1739. Frédéric II, monté sur le trône prussien en 1740, appela Schwerin dans son conseil, et lui donna la prem. place dans son armée. Ce fut à la fermeté et à l'expérience de son général que le jeune monarque, alors inexpérimenté, dut la victoire de Molwitz (10 avril 1741), et par suite, les Prussiens étant restés maîtres de la Silésie, Schwerin fut nommé gouv. de deux places de cette province, Neiss et Brieg. Il commanda encore un corps d'armée dans la campagne de Bohême en 1744. Retiré dans ses terres après la paix de Dresde (26 décemb. 1745), le feld-maréchal ne reprit les armes qu'en 1756, lorsque commença la fameuse guerre de 7 ans, dont il ne devait pas voir la fin. En effet, il fut tué l'année suivante à l'attaque de Prague, où le roi lui avait confié le poste le plus périlleux. Frédéric II a fait l'*éloge* de ce digne lieutenant dans son ouvrage intitulé *Hist. de mon temps.* — Schwerin (Guillaume-Frédéric-Charles, comte de), neveu du précédent, lieutenant-gén. des armées prussiennes, né en 1738, entra de bonne heure au service, fut d'abord aide-de-camp de son oncle, et, après la m. de celui-ci, obtint le même emploi auprès du roi; il parvint ensuite successivement aux grades de gén.-maj. et de lieutenant-gén., commanda en cette dern. qualité l'armée qui marcha, en 1794, contre les Polonais, mais ne conserva ce commandement que sept semaines. Ayant été remplacé par suite de fautes milit. très-graves, il demanda avec instance d'être jugé, et fut condamné par le conseil de guerre, réuni à cet effet, en mai 1795. A l'avènement de Frédéric-Guillaume III, il sollicita vainement la révision de cette sentence, et ce qu'il put obtenir du roi fut la permission de passer au service étranger. Il mourut à Hambourg en 1802. Il avait publié pour sa justification l'écrit suivant: *véritable Exposé... de la cause pour laquelle j'ai reçu ma démission, après un service de 43 ans*, Leipsig, 1799, in-8; réimp. depuis sous le tit. fastueux de *Modèles de Rapports pour servir aux officiers d'état-major, par un élève de Frédéric II.* Cet écrit a été réfuté par les génér. Klinckowstiom et Favrat, que l'aut. attaque pour se disculper.

SCHWILGUÉ (C.-J.-A.), médecin, né à Schelestadt en 1774, suivit d'abord les cours de l'école de médecine de Strasbourg, puis vint à Paris, en 1797, pour y perfectionner ses études, fut attaché à l'hôpital de la Salpêtrière, et reçu médecin en 1802. Il se livra à des recherches pathologiques, publia quelques ouvrages estimables, et mourut, en 1808, d'une fièvre cérébrale. On a de lui: *Essai sur le croup aigu des enfans*, Paris, 1802 ou 1803, in-8 (c'est la reproduction de sa thèse inaugurale); *Traité de matière médicale*, ibid., 1805, 2 v. in-8; *Manuel médical*, ibid., 1807, in-8.

SCHWINDEL (George-Jacques), ministre luthérien, né à Nuremberg en 1684, fut diacre de l'église du Saint-Esprit de la même ville, et y m. en 1752. Il a laissé plusieurs écrits sur différens sujets (en allemand), dont on trouvera la liste dans le t. 3 du *Dictionnaire des savans Nurembergeois*, par Will, et dans le *supplément* de Nopitsch.

SCHYRLE. V. Reita.

SCIAMERONI (Philippe FURINI, dit Le), peintre italien, né dans le 16ᵉ siècle à Florence, fut élève du Passignano (*v.* ce nom), et se fit une réputation dans le genre du portrait. — Sciameroni (F. Furini), fils du précédent, peintre célèbre, né à Florence en 1604, fut d'abord élève de son père, puis du Passignano et de Rosselli; il alla ensuite à Rome, où le peintre J.-M. San-Giovanni (*v.* ce nom) le jugea capable d'être associé aux travaux dont il était chargé. De retour à Florence, ses compatriotes lui donnèrent les surnoms de l'*Albane* et du *Guide* de leur école, et, sur sa réputation, il fut appelé à Venise pour y peindre une *Thétis*, destinée à servir de pendant à l'*Europe*, peinte par le *Guide*. A l'âge de quarante ans, il embrassa l'état ecclésiastiq., devint curé d'un village des environs de Florence, sans cesser de cultiver son art, et m. à Florence en 1646. La plupart de ses tableaux se trouvent dans cette capitale de la Toscane. On cite surtout, parmi les compositions de Sciameroni: *Hylas enlevé par les nymphes*; *les trois Grâces*; *Loth et ses Filles*; l'*Ivresse de Noé*; la *Mort d'Adonis*; le *Jugem. de Pâris*; plusieurs *Madeleines*, etc. En général, cet artiste, très-habile dans le dessin, peignait de préférence les sujets où le nu devait dominer.

SCIAOUS-PACHA. V. Tchaous-Pacha.

SCIARRA (Marc), chef de brigands ital. dans le 16ᵉ siècle, avait organisé dans les états du pape une bande nombreuse et redoutable, qui dévasta long-temps, avec impunité, le patrimoine de l'église et les frontières de Toscane et de Naples. La jalousie des vice-rois espagnols et des grands-ducs de Toscane entretenait ces bandits. Sixte-Quint était parvenu à les écarter de Rome, mais non à les dompter. Enfin, en 1592, Clément VIII réussit, par la vigueur de ses poursuites, à disperser la

troupe de Sciarra, et celui-ci, renonçant au théâtre de ses brigandages, s'engagea au service de Venise, avec 500 de ses plus braves compagnons, et fut envoyé en Dalmatie pour faire la guerre aux Uscoques. Clément VIII ne tarda pas à demander que ces brigands lui fussent livrés, et, comme il insistait, menaçant la république d'excommunication, le sénat vénit. fit assassiner Sciarra, en même temps qu'il envoyait ses compagnons dans la place de Candie, où régnait alors la peste, et où ils périrent tous.

SCILLA (AUGUSTIN), peintre, né à Messine en 1639, fut envoyé par le sénat de cette ville à Rome, avec une pension, pour y suivre les leçons d'André Sacchi. Après 4 ans d'études, il revint dans sa patrie, et y ouvrit une école où sa réputation attira un grand nombre d'élèves. Une révol. qui eut lieu en Sicile obligea Scilla de se réfugier à Rome, où il s'établit, et se fit recevoir à l'académie de peinture. La numismatique et la recherche des antiquités occupèrent ses loisirs dans la capitale de la chrétienté, et il y mourut en 1700. On voit quelq.-uns de ses tabl. à Rome, mais le plus gr. nombre se trouve à Messine, et l'on cite comme son chef-d'œuvre le *St Hilarion mourant* qui décore l'église de Sainte-Ursule de cette dern. ville. Scilla s'occupa aussi beaucoup d'histoire naturelle, et Boccone (*v.* ce nom) le cite avec éloge en plusieurs endroits de ses ouvrages de botanique. On connaît de cet artiste une lettre intit. : *la vana Speculazione disingannata dal senso : lettera responsiva circa i corpi marini*, etc., Naples, 1670, in-4, rare ; traduite en latin sous ce tit. : *de Corporibus marinis quæ defossa reperiuntur : addità Dissertat. Fabii Columnæ de glossopetris*, Rome, 1747, 1752 ou 1759, in-4, avec pl. — Xavier SCILLA, numismate, fils du précédent, cultiva aussi la peinture. On a de lui : *breve Notizia di monete pontificie antiche et moderne, sino alle ultime dell' anno XV del pontifice Clemente XI*, Rome, 1715, in-4.

SCIOPPIUS (GASPARD SCHOPP, plus connu sous le nom latin de), savant grammairien et philologue, l'un des écrivains les plus féconds et les plus emportés qui aient existé, naquit en 1576 dans le Palatinat. Après avoir fait de gr. progrès dans les langues anciennes, il voyagea pour perfectionner ses connaissances. Etant en Italie en 1598, il fit le *panégyriq.* du pape Clément VIII, qui se déclara son protecteur, lui fit abjurer la religion réformée, et le fixa à Rome par les honneurs et les dignités qu'il lui conféra. Scioppius se montra reconnaissant des bienfaits du pontife, en écrivant des traités sur l'autorité du saint-siége, sur les indulgences et les jubilés. D'abord grand admirat. de Scaliger (*v.* ce nom), il devint ensuite son ennemi le plus acharné, et confondit dans sa haine tous les protestans, contre lesquels il publia plusieurs écrits véhémens. Il entreprit ensuite un voyage en Allemagne. En passant à Venise, il essaya de ramener le fameux Fra-Paolo au parti de la cour de Rome ; mais cette démarche le fit mettre en prison, où il ne resta que quelq. jours. L'accueil qu'il reçut à la cour d'Autriche le dédommagea de ce contre-temps. L'empereur le nomma conseill.-auliq., et le créa comte-palatin. Scioppius, de retour en Italie, s'ennuya bientôt du séjour de Rome, et partit pour l'Espagne vers 1613. Il était depuis quelques mois à Madrid, lorsque l'ambassadeur d'Angleterre, dont il avait maltraité le souverain dans un de ses écrits, le fit bâtonner par ses gens. Effrayé de cette insulte, dont il n'espérait pas de satisfaction, il quitta précipitamment l'Espagne, et vint à Ingolstadt, où il publia l'écrit intitulé *Legatus latro*, pour se venger de l'ambassadeur qui l'avait fait maltraiter. De retour en Italie, il s'établit à Milan en 1618, et continua d'écrire contre les protestans avec la plus grande violence. Plus tard, il attaqua les jésuites, dont il avait été long-temps l'apologiste et le défenseur. Obligé de quitter Milan, et craignant pour sa vie, il vint chercher un asile à Padoue, où il m. en 1649, laissant un nom également odieux aux protestans et aux catholiques. Parmi ses ouvrages, au nombre de 104, dont on trouvera les titres détaillés dans le t. 35 des *Mémoires* de Niceron, avec les pseudonymes sous lesquels il s'est caché dans quelques-uns, nous citerons seulement : *Verisimilium lib. IV, in quibus multa veterum scriptorum loca emendantur*, etc., Nuremberg, 1595 ; Amsterdam, 1662, in-8 ; *suspectarum lectionum lib. V*, etc., ibid., 1597 ; Amsterdam, 1664, in-8 ; *de Arte criticâ*, ibid., 1597 ; Amsterd., 1662, in-8 ; *Elementa philosophiæ stoïcæ moralis*, Mayence, 1606, in-8 ; *Scaliger hypobolymæus*, etc., ibid., 1607, in-4 : *Ecclesiasticus autoritati Ser. Dom. Jacobi, Magnæ Britanniæ regis, oppositus*, Hartberg, 1611, in 4 : *Collyrium regium*, etc. (autre libe le contre Jacques Ier, roi d'Angleterre), 1611, in-8 ; *Grammatica philosoph.*, etc., Milan, 1628 ; Amsterdam, 1664 ; Francker, 1704, in-8 ; *Paradoxa litteraria, in quibus multa de Litteris nova contra Ciceronis, Varronis, etc....., Sententiam disputantur* (sous le nom de *Pascasius Grosippus*), Milan, 1628 ; Amsterdam, 1659, in-8 ; *Arcana societatis Jesu, publico bono vulgata*, etc., 1635, in-8 (pub. sous le n. de *Mariangelus à Fano*) ; *Consultationes de scholarum et studiorum ratione*, etc., Padoue, 1636, in-12 ; Amsterd., 1660, 1665, in-8 ; *Mercurius quadrilinguis, id est linguarum ac nominatim latinæ, germanicæ, gr. et hebrææ nova et compendiaria discendi Ratio*, Bâle, 1637, in-8. On a en outre de Scioppius des *notes* sur Phèdre, sur Apulée, sur la *Minerva* de Sanchez ; des éditions de *Varron* et des *Lettres* de Symmaque. On peut consulter sur cet écrivain le *Dictionnaire* de Bayle et l'*Onomasticon* de Sax.

SCIPION (PUBLIUS-CORNÉLIUS), de l'antique maison des Cornéliens, fut le prem. qui rendit historique un nom destiné à être immortel. Il remplit la dignité de maître-général de la cavalerie, sous la dictature de Camille, l'an de Rome 360 (av. J.-C. 394), qui fut marquée par la prise de Véies. Les deux années suivantes, il fut revêtu du tribunat milit., avec le pouvoir consulaire. A partir de ce moment, on retrouve toujours dans les prem. dignités de la républiq. quelques membres de la famille des Scipions. Nous ne pouvons tous les citer. — SCIPION (Lucius-Cornélius), surnommé *Barbatus*, descendant du précédent, fut consul l'an 456 (298 avant J.-C.). Son tombeau, que l'on conserve au musée *Pio-Clémentin* à Rome, est le plus ancien monument sépulcral auquel on puisse assigner une date approximative, et offre aussi l'inscription la plus ancienne qui existe en langue lat. Elle porte qu'il s'empara de plusieurs places dans le Samnium, et conquit toute la Lucanie. — SCIPION (Lucius-Cornélius), fils du précédent, parvint au consulat en 495 (259 av. J.-C.), la seconde année de la prem. guerre punique. Il conquit sur les Carthaginois les îles de Corse et de Sardaigne, et s'honora encore plus par sa modération et son humanité que par ses victoires. Après avoir obtenu le triomphe, il fut élevé à la censure l'an 496. Ses vertus sont attestées par une inscription antique, trouvée avec le tombeau de Scipion Barbatus. — SCIPION (Cnéus Cornélius), surnommé *Asina*, parvint au consulat l'an 494 de Rome, et présida, avec son collègue Duillius, à la construction presque merveilleuse, par sa célérité, de la prem. flotte de guerre qu'aient eue les Romains. Il mit à la voile avant Duillius, à la tête d'une escadre de dix-sept vaisseaux, et se laissa prendre par les Carthaginois. Rendu à la liberté l'an 498, par suite des victoires de Régulus, il fut revêtu d'un second consulat deux ans après, et se rendit maître de plusieurs places de la Sicile, entre autres de Panorme.

SCIPION (CNÉUS CORNÉLIUS), surnommé *Cal-*

vus, fils de L. Corn. Scipion, le conquérant de la Sardaigne, obtint le consulat l'an de Rome 532, et seconda dignement son collègue, le célèbre Marcellus, dans la guerre contre les Gaulois cisalpins. Mais c'était en Espagne qu'il devait se couvrir de gloire. Il fit voile pour cette contrée l'an 536, avec la flotte que lui avait confiée le consul Publius, son frère, et, par ses victoires sur les Carthaginois, il opéra cette puissante diversion qui sauva les Romains, prêts à succomber sous la fortune d'Annibal, dans le sein de l'Italie. Ses succès empêchèrent Asdrubal, frère d'Annibal, d'aller rejoindre ce gr. capitaine sous les murs de Rome, et contribuèrent ainsi puissamment à changer le résultat de la seconde guerre punique. Maître d'une grande partie de l'Espagne, où il avait su faire chérir son nom, il y vit arriver son frère Publius l'an 537, et comme dès-lors, par une sorte de fraternité de gloire et de malheur, ils eurent tous deux part aux mêmes triomphes et aux mêmes désastres, nous pouvons renvoyer, pour les faits de cette période, à l'article suivant. Il nous faut seulement dire quelques mots des dern. momens de Cnéus. Après qu'il se fut séparé de son frère, il se dirigea contre l'armée carthaginoise commandée par Asdrubal; mais bientôt, abandonné des Celtibériens, qui faisaient sa principale force, et ignorant encore la défaite et la m. de Publius, il vit s'avancer contre lui les troupes réunies de Magon et d'Asdrubal, fils de Giscon. Il prit le parti de la retraite devant cette effroyable multitude d'ennemis; mais, atteint dans sa marche et forcé de combattre avec une poignée d'hommes, il périt après une courte résistance. Sa m. doit être placée en l'an 542. (V. l'*Art de vérifier les dates*, t. 5, p. 14).

SCIPION (Publius Cornélius), frère du précédent, fut nommé consul l'an 536 de Rome, la première année de la seconde guerre punique, et eut en partage le département de l'Espagne, où l'on croyait que serait le principal théâtre de la guerre; mais le nouveau consul, à peine arrivé à Marseille, apprit que le général carthaginois avait passé les Pyrénées, et bientôt, après avoir fait de faibles et inutiles efforts pour l'arrêter dans sa marche triomphale à travers les Gaules, il crut devoir envoyer son frère Cnéus en Espagne, et regagner lui-même l'Italie. Il eut lieu d'être surpris d'y trouver déjà son ennemi prêt à combattre. Il perdit contre lui la fameuse bataille du Tésin, et, malgré une blessure grave, opéra sa retraite en bon ordre au-delà du Pô. Il s'établit dans le voisinage de la Trébie, où son collègue, trop présomptueux, ne tarda pas à livrer, nonobstant ses sages représentat., et à perdre une seconde bataille. Scipion, dont la blessure n'était pas encore guérie, ne put réparer ce désastre, et ce ne fut qu'à la fin de la campagne suiv. (537), qu'il fut en état de répondre aux vœux de ses concitoyens. Les victoires de Cnéus Scipion en Espagne avaient fait sentir au sénat l'importance d'une diversion dans cette péninsule, et Publius y fut envoyé avec le titre de proconsul. Dès-lors les deux frères se partagèrent les soins de cette guerre avec un accord parfait, Publius à la tête de l'armée navale, et Cnéus à la tête des troupes de terre. L'an 538, une victoire décisive, remportée par eux sur Asdrubal, empêcha ce chef redoutable d'aller joindre Annibal, qui venait de jeter la terreur dans Rome par le grand désastre de Cannes. La campagne de 539 fut signalée par deux autres victoires, qui achevèrent de ranger toute l'Espagne dans le parti des Romains. L'année suivante (540), les deux Scipions, attaqués sur tous les points par Asdrubal et Magon, qui avaient obtenu des secours des Gaulois, sortirent vainqueurs de quatre combats acharnés, et chassèrent les Carthaginois de Sagonte. Ils employèrent l'année 541 à ramener les anciens alliés de Rome et à s'en ménager de nouv.; mais ils commirent ensuite la faute de diviser leurs forces, dans l'espoir de battre séparém. deux grandes armées ennemies, et de terminer promptement la guerre. Celle de ces 2 armées contre laquelle marcha Publius Scipion avait pour chef Asdrubal, fils de Giscon, et Magon. Il apprit en chemin qu'Indibilis, chef d'une peuplade espagnole, était sur le point d'amener un renfort aux Carthaginois. Aussitôt il laisse son camp sous la garde d'un faible détachement, et vole au-devant de ce nouvel adversaire; mais à peine l'a-t-il joint qu'il se voit attaqué en flanc par Masinissa et la cavalerie numide, et pris en queue bientôt après par une troisième armée. Il périt avec courage en faisant face à tant d'ennemis, auxquels sa mort donna la victoire, et, en outre, l'espérance légitime d'anéantir aussi les forces de Cneus Scipion.

SCIPION (Publius Cornelius), fils du précédent et si célèbre sous le nom d'*Africain*, naquit l'an de Rome 518, selon Polybe, ou 520, selon Tite-Live. Il avait 17 ans, lorsqu'à la bataille du Tésin, la première à laquelle il assistait, il sauva la vie à son père, grièvement blessé. D'autres actes de courage ne tardèrent pas à le recommander à l'admirat. de ses concitoyens, qui lui accordèrent l'édilité, l'an 539, contre l'usage établi de n'accorder aucune magistrature à un Romain qu'après dix campagne. Le bruit courut à Rome qu'un songe, qu'une inspiration d'en haut avait suggéré à Scipion l'idée de revêtir la robe de candidat. Le peuple s'accoutuma dès ce moment à le regarder comme un homme favorisé et même inspiré des dieux, et lui-même ne négligea rien pour accréditer cette idée superstieuse: ce fut là une politique de toute sa vie. Il recueillit bientôt les fruits de cette haute opinion qu'il avait donnée de ses destinées futures. On voulait envoyer un proconsul en Espagne pour remplacer Claudius Néron; mais personne ne se présentait. Le jeune Scipion s'offrit seul à réparer les malheurs de sa patrie et de sa famille dans cette province désastreuse. Il fut élu avec des acclamations unanimes à l'âge de 24 ans, si l'on adopte l'opinion de Tite-Live. A peine le décret fut prononcé, que l'enthousiasme fit place aux plus vives anxiétés dans les imaginat. mobiles de la multitude. Scipion sut triompher encore de ce dern. obstacle, et partit pour l'Espagne, où il avait peu de ressources, et trois armées carthaginoises à combattre. Il résolut de ne point livrer de bataille; mais, comme il était nécessaire de ranimer le courage des Romains par quelque grand fait d'armes, il alla mettre le siége devant Carthagène, la plus forte place de la Péninsule, dont 1.000 hommes, commandés par Magon, frère d'Annibal, formaient toute la garnison. Il s'empara de cette ville (l'an 544), tira de sa victoire autant d'avantage que d'honneur, par la générosité avec laquelle il traita les prisonniers et surtout les enfans donnés en otage aux Carthaginois par les plus illustres familles espagnoles. Ce fut dans la même circonstance qu'il respecta une captive de la plus grande beauté, et voulut lui-même la remettre à un prince celtibérien, nommé Allucius, auquel elle était fiancée. Ce prince fut reconnaissant, et ne tarda pas à amener aux Romains un corps de 1,400 cavaliers. Plusieurs autres chefs imitèrent son exemple. Le proconsul marcha alors contre Asdrubal, frère d'Annibal, et le battit près de Bæcula. Sa modération politique envers les prisonniers celtibériens le fit saluer roi par ces peuples; mais il refusa ce titre, et accrut encore par son refus leur admiration. De nouvelles victoires remportées sur Asdrubal Giscon, sur Hannon et sur Magon, achevèrent la soumiss. de l'Espagne: c'était beaucoup pour Rome, ce n'était pas assez pour Scipion. Ce jeune héros, qui déjà songeait à porter la guerre sous les murs de Carthage, et sentait la nécessité de se ménager quelque puissante alliance en Afrique, fit voile secrètem. pour ce pays, et réussit, dans un voyage de 4 jours, à

se faire un ami de Syphax, roi des Massyliens. De retour dans la Péninsule, il s'y occupa à réduire quelques places importantes, qui tenaient encore contre la force de ses armes; mais il tomba malade, le bruit de sa m. se répandit, les troupes romaines cantonnées à Sucrone se soulevèrent; Mandonius et Indibilis, deux chefs celtibériens, que la crainte seule avait rendus les alliés de Rome, rompirent ce pacte avec empressement. Scipion recouvra la santé, et tout changea de face, moyennant quelq. punitions exemplaires et quelq. victoires. Il compta même bientôt un allié de plus, Masinissa, et une ville nouvelle, celle de Gadès. Laissant alors à ses lieutenans le commandement de ses légions, il revint à Rome (l'an 548), et sut respecter la loi qui interdisait le triomphe aux généraux non revêtus du consulat; mais il demanda et obtint cette dignité par le suffrage unanime des centuries (l'an 549). Il demanda au sénat l'autorisation de porter la guerre en Afrique, essuya un refus, et ne put en appeler au peuple de cette décision, parce que les sénateurs surent mettre les tribuns dans leur parti. Cependant on lui accorda la Sicile pour province, avec la permission de passer en Afrique, si l'intérêt de l'état l'exigeait. Il trouva dans la confiance qu'il inspirait aux Italiens et aux Siciliens des ressources imprévues, qui réparèrent la parcimonie jalouse dont avait usé le sénat à son égard. Il se disposait à exécuter son projet favori d'une descente en Afrique, lorsqu'il crut devoir saisir une occasion favorable de prendre Locres, ville d'Italie, qui avait embrassé le parti de Carthage. Il confia le gouvernement de cette ville à Pléminius, qui s'y fit détester. Le sénat, sur les plaintes des Locriens, nomma dix commissaires pour examiner la conduite de ce subdélégué et même celle de Scipion. Ce dern. n'eut qu'à s'applaudir de leur examen et de leur rapport, et, au lieu d'une disgrâce que provoquaient ses ennemis, il obtint tous les moyens propres à accélérer son expédition d'Afrique. Enfin, il débarqua sur ce sol, où l'attendait tant de gloire. Il se trouvait toutefois réduit à ses seules forces par la défection de Syphax et la déplorable situation de Masinissa, nouveau, mais fidèle allié de Rome. Il se contenta donc, pendant sa première campagne, de ravager le pays et d'enlever quelques places. L'année de son consulat étant près d'expirer, le commandement lui fut prorogé, avec le titre de proconsul, pour tout le temps que durerait la guerre. Au printemps de l'année suivante (550), tandis qu'il paraissait presser le siége d'Utique, déjà commencé précédemment, il feignit de vouloir accepter la médiation de Syphax entre Carthage et Rome; mais son but était d'endormir la prudence de ses ennemis, et de connaître par des émissaires l'état des deux camps, numide et carthaginois. Lorsqu'il sut tout ce qu'il voulait savoir, il rompit les négociations, et remporta facilement sur Asdrubal et sur Syphax, pendant la nuit, une victoire dont il tira plus d'avantage que de véritable honneur. La route lui fut ainsi ouverte à des succès certains. Plusieurs villes tombèrent en son pouvoir, Syphax fut envoyé prisonnier à Rome, et Sophonisbe, pour éviter le même sort, fut obligée de s'empoisonner. L'on ne reconnut pas en cette occasion la générosité ordinaire du général romain. Enfin, il eut un rival digne de lui, le malheureux Annibal, qui vint couronner tant de triomphes par une honorable défaite dans les plaines de Zama (l'an de Rome 552). Scipion, après cette bataille décisive, craignant de se voir enlever par un autre la gloire de terminer une guerre qui lui avait coûté tant de travaux, se hâta d'accorder la paix aux Carthaginois, en leur imposant des conditions onéreuses, qui furent ratifiées par le sénat romain. De retour dans sa patrie, il y triompha avec éclat, reçut le glorieux surnom d'*Africain*, et vit prodiguer à son armée des récompenses extraordinaires. Il fut censeur en 555, et consul pour la seconde fois en 560; mais son crédit n'était plus le même ni dans le sénat ni auprès du peuple. Il ne put se faire écouter de ses concitoyens lorsqu'il leur conseilla, au nom de la dignité romaine, de ne point s'immiscer dans les factions qui divisaient Carthage, et surtout de ne point se liguer avec les ennemis d'Annibal, pour tourmenter dans sa vieillesse un aussi grand homme. Cependant la carrière publique devait se rouvrir pour Scipion. Sans nous arrêter à quelques actes moins remarquables, nous arriverons à la guerre contre Antiochus, dans laquelle il consentit à être le lieutenant ou plutôt le guide de son frère, le consul Lucius. Sa haute renommée contribua beaucoup à maintenir Philippe, roi de Macédoine, et Prusias, roi de Bithynie, dans l'alliance des Romains. Antiochus lui-même, pendant toute la guerre, donna plus d'une preuve de son admiration et de sa déférence pour le vainqueur d'Annibal, et lorsqu'il eût perdu la bataille de Magnésie contre le consul Lucius, ce fut au lieutenant Publius qu'il envoya une ambassade pour obtenir la paix. Le grand Scipion dicta effectivement les clauses de ce traité, qui fut ratifié par le sénat; mais Rome ne lui réservait plus de triomphes. Il avait offensé le peuple par quelques actes de vanité patricienne, il ne fut plus défendu par lui contre ses envieux. Caton suscita contre lui les deux tribuns Petilius, qui l'accusèrent d'avoir vendu la paix au roi de Syrie (l'an de Rome 567). L'on sait que le premier jour où l'illustre accusé comparut devant le peuple, il se contenta de vanter ses propres exploits, sans être contredit par personne, que la cause fut ajournée, et que la seconde fois il se montra aussi fier, et, sans vouloir descendre à faire son apologie, entraîna après lui tous les ordres de l'état pour célébrer l'anniversaire d'une de ses plus belles victoires. Peut-être eût-il mieux fait de rendre ses comptes et de prouver son innocence, comme il lui était facile de le faire. L'on n'a rien de précis sur les dernières années de sa vie; seulement l'opinion générale est que, pour se soustraire aux attaques de l'envie, il quitta Rome, et se retira dans une modeste métairie de Linternum, sur le bord de la mer, en Campanie. Là, il trouva des consolations dans les travaux champêtres et dans l'amour des lettres. Parmi les hommes remarquables qui venaient le visiter dans sa solitude, on cite le poète Ennius. La même année, selon Polybe, vit mourir Annibal et Scipion (l'an de Rome 572). Cicéron place la mort de l'illustre Romain deux ans plus tôt. C'est à Rome qu'il finit ses jours selon les uns, à Linternum selon les autres: il est certain qu'on montrait son tombeau dans ces deux endroits. On peut dire, avec Voltaire, que *Scipion fut peut-être l'homme qui fit le plus d'honneur à la république romaine*. Les écrivains qui nous ont le mieux fait connaître ce grand homme sont Polybe, Tite-Live, Valère-Maxime, Aulu-Gelle, et, d'après eux, Rollin, Levesque, St-Réal, etc. — SCIPION (Cneus Cornélius), fils aîné du précédent, se montra indigne d'un tel père. L'an 680, il brigua la préture, et ne l'obtint que par la générosité du plébéien Cicéréius, qui avait été secrétaire de Scipion-l'Africain, et qui se désista de sa candidature, pour que le fils d'un si grand homme n'essuyât pas l'affront d'un refus. Cnéus l'emporta donc; mais il ne remplit pas long-temps ces hautes fonctions. Il fut exclu du sénat par les censeurs, et s'attira même l'animadversion de sa propre famille. — SCIPION (Lucius ou Publius Cornélius), frère du précédent, aurait ajouté beaucoup à l'éclat de son nom, si sa mauvaise santé ne l'avait empêché de suivre la carrière des armes et de la politique. On trouve, dans le dialogue de Cicéron *sur la Vieillesse*, un bel *éloge* de ses talens et de ses lumières. On avait de lui quelq. *discours* et une *Histoire* écrite en grec. Il fut le père adoptif de Scipion Emilien.

SCIPION (Lucius Cornélius), *l'Asiatique*, fils aîné de Publius Scipion, tué en Espagne, dut une grande partie de sa gloire à son frère *l'Africain* (*voy.* l'article précédent). Ainsi, ce fut par le crédit de cet illustre citoyen qu'il obtint la charge d'édile curule, par laquelle il débuta dans la carrière des honneurs. Plus tard, il le suivit en Espagne, fut chargé par lui de faire le siége d'Oringis, dont il s'empara, et reçut de la complaisance fraternelle des louanges exagérées. Ses services en Sicile et en Afrique, où il combattit encore sous les ordres du grand Scipion, lui valurent successivement la préture l'an 561 de Rome (194 avant J.-C.), puis le consulat l'an 564, lors de la guerre contre Antiochus, roi de Syrie. Le sénat le chargea de cette expédition, dans l'espoir que son frère l'accompagnerait comme lieutenant, et le seconderait dans toutes ses démarches. C'est ce qui eut lieu en effet; mais toutefois la fortune de Lucius voulut qu'il remportât, en l'absence de Publius, l'importante victoire de Magnésie. De retour à Rome, il se fit donner le surnom d'*Asiatique*, et triompha avec plus d'éclat que ne l'avait fait son frère. Après la mort de ce grand homme, il se vit plus que jamais en butte à la haine jalouse de Caton et des Pétilius, et il fut condamné à une amende de 4 millions de sesterces, sur la fausse accusation d'avoir reçu ou extorqué de l'argent d'Antiochus et de ses sujets. On vendit ses biens, qui ne produisirent pas l'amende exigée; on l'aurait même jeté en prison, si le tribun Tibérius Sempronius Gracchus ne se fût opposé à l'exécut. de cette dern. partie du jugem. A partir de cette époq., Lucius Cornélius Scipion, oublié de ses ingrats concitoyens, fut livré sans défense à l'animosité de ses ennemis. On ne sait en quelle année il mourut. Cicéron a vanté son éloquence et rendu hommage à son désintéressement. — SCIPION *Asiaticus* (Lucius Cornélius), descendant du précédent à la quatrième génération, fut consul l'an 671 de Rome (84-83 avant J.-C.), au milieu des troubles civils. Deux fois il se vit débaucher son armée, d'abord par Sylla, puis par le jeune Pompée. A peine sorti de charge, il fut mis en tête de la première liste de proscription dressée par Sylla.

SCIPION EMILIEN (Publius Scipio Æmilianus), destructeur de Carthage et de Numance, né l'an 568 de Rome, était le plus jeune des quatre fils de Paul-Emile, qui le fit entrer par adoption dans la famille des Scipions, et se chargea néanmoins de lui donner les premières leçons de l'art militaire dans sa glorieuse campagne de Macédoine. Cette guerre terminée, le jeune Emilien fut confié aux soins de Métrodore, peintre et philosophe, qui fut bientôt secondé et même remplacé par Polybe, devenu l'otage des Romains. Un homme aussi illustre ne pouvait être un précepteur ordinaire. Ses instructions et ses conseils, dictés par un zèle plein de bienveillance, non par l'obligation pénible d'une position dépendante, développèrent facilem. toutes les vertus dans le cœur d'un jeune homme si heureusement disposé à sentir les douceurs de l'amitié et à se passionner pour les sévères jouissances du devoir. Bientôt il donna des preuves d'un désintéressement qu'on put à peine expliquer dans cette Rome, où la cupidité fut toujours comme un vice inné et contagieux pour tous. Sa mère Lutatia, les deux sœurs de son père adoptif, filles de Scipion-l'Africain, enfin ses propres sœurs et son frère Fabius éprouvèrent les effets de sa rare générosité. Ces heureux commencemens, joints aux mœurs les plus pures, l'avaient élevé très-haut dans l'estime des Romains; mais ce n'était pas assez pour lui. Il voulait la gloire, il la chercha dans la carrière des armes, où il avait débuté sous un grand maître. La guerre contre les Cantabres et les Ibères, ennemis sauvages et redoutés, lui offrit une occasion qu'il saisit avidement de déployer la valeur la plus intrépide. Il était alors tribun. Le hasard le rapprocha de Carthage, qu'il devait détruire un jour. Chargé par le consul Lucullus d'aller demander un secours d'éléphans à Masinissa, il arriva en Afrique pour être spectateur immobile d'une sanglante bataille par laquelle ce roi numide préludait à la ruine totale des Carthaginois. Les vaincus, plus frappés de son nom que de sa jeunesse, réclamèrent pour médiateur le jeune héritier de Scipion; mais la paix fut mise à trop haut prix par les exigences de Masinissa et probablement aussi par la politique de Rome, qui voulait d'abord épuiser les forces de sa rivale, et en amener à loisir l'entière destruction. Enfin le temps parut arrivé de frapper les derniers coups, et le succès de cette lutte mortelle avait été préparé par les Romains avec une astuce et une barbarie qui les déshonoreront à jamais. Dans la première année de cette guerre et au commencement de la seconde, Scipion n'eut que le titre de tribun de légion, d'abord sous le consul Manilius, puis sous Lucius Calpurnius; mais dès-lors il s'était mis au premier rang parmi tous les chefs, et dans le voyage qu'il fit à Rome vers la fin du consulat de Calpurnius, pour solliciter la charge d'édile, l'opinion publique se hâta de le désigner comme étant celui qui devait terminer la guerre d'Afrique. Il fut nommé consul, quoiqu'il n'eût pas encore l'âge exigé par la loi, et l'Afrique lui fut décernée pour province, sans que l'on tirât au sort entre son collègue et lui, comme c'était l'usage. Il part aussitôt de Rome, et, à peine arrivé en Afrique, il court délivrer Mancinus, lieutenant du dernier consul, dont les troupes étaient bloquées par une armée carthaginoise. Il marche alors avec toutes ses troupes réunies contre Carthage. On a raconté cent fois comment cette ville, privée de tous moyens de défense par les perfides stipulations du traité antérieur, parvint à en créer tout d'un coup, et avec quel courage mêlé de désespoir elle fut défendue par ses habitans; enfin elle dut céder à sa destinée. Le général romain, en accordant la vie aux assiégés, fit une exception pour les transfuges, qui, au nombre de 900, se retranchèrent alors dans le temple d'Esculape avec Asdrubal, le général des Carthaginois, sa femme et ses deux enfans. Asdrubal fut le seul qui alla demander grâce au vainqueur; mais ses compagnons mirent le feu au temple qui leur servait de refuge et s'abîmèrent sous ses ruines, et l'on vit sa femme, après avoir prononcé anathème sur lui, égorger ses enfans et se précipiter avec leurs cadavres dans les flammes. Scipion, au retour de cette expéd. sanglante, obtint le triomphe le plus éclatant qu'on eût vu jusque-là dans Rome, et consacra plusieurs années d'un honorable loisir à la culture des lettres, naturalisées depuis peu sur le sol de l'Italie. Dans cet intervalle de repos, il fut envoyé comme ambassadeur de la république à la cour de Ptolémée, roi d'Egypte, ce qui lui permit d'étudier cette contrée célèbre et de visiter plusieurs royaumes de l'Asie, et, à son retour, il fut élevé à la dignité de censeur, dont il remplit les devoirs avec une sévérité qui malheureusem. trouva quelques obstacles dans la faiblesse de son collègue. La résistance héroïque des Ibères aux Romains ne tarda pas à rappeler Scipion dans un pays où il avait acquis déjà quelque gloire, et où la fortune lui réservait de nouveaux triomphes. Nommé consul pour la seconde fois, il eut l'Ibérie pour province. Son premier soin fut de rétablir l'ancienne discipline, relâchée par une défaite et par le luxe et la négligence des chefs de l'armée, et ce fut après avoir endurci ses soldats par des fatigues continuelles qu'il les conduisit devant Numance, la plus forte ville de la confédération ibérienne. Il sut éviter toute action décisive avec ses redoutables ennemis, et les enfermer dans leur ville, où il les épuisa lentement par la famine. L'on sait que les Numantins se défendirent contre

le fer et contre la faim avec un héroïsme dont l'Espagne garde encore aujourd'hui le souvenir comme une belle portion de sa gloire nationale. Scipion enfin planta ses aigles sur les débris de cette ville, qui naguère était la puissante Numance, et joignit à son titre d'*Africain* le surnom de *Numantin*. D'autres combats lui étaient préparés dans Rome, et il devait y trouver de dignes rivaux. Il était encore en Espagne, lorsqu'il connut et approuva hautement le meurtre de Tibérius Gracchus, son beau-frère. A son retour, il se déclara le zélé défenseur de l'aristocratie, s'opposa constamment aux prétentions du pouvoir populaire, et attira sur sa tête de violentes animosités. Caïus Gracchus, faisant allusion à cet ascendant qu'il avait pris dans les affaires, s'emporta jusqu'à dire qu'il fallait se défaire du tyran. Cette menace coupable, jetée à la tribune dans le moment où le parti des nobles parlait de nommer Scipion dictateur, pouvait faire éclore de funestes desseins dans l'âme de quelq. amis du peuple. Le futur dictateur ne manqua pas d'être attaqué bientôt avec plus de fureur encore par Fulvius, collègue et confident de Caïus. Ce jour même, il fut reconduit en triomphe chez lui par le sénat; mais le lendemain il fut trouvé mort dans son lit. Il ne fut point fait d'enquête publique sur cette m. si subite, et Plutarque en donne pour motif la crainte qu'avait le peuple de trouver Caïus coupable; mais peut-être ne faut-il pas accuser trop facilement de meurtre ceux qui sont morts victimes. Scipion-Emilien fut éloquent, moins sans doute que les deux illustres fils de Cornélia, mais assez toutefois pour que ses discours aient été mis par Cicéron parmi les premiers monumens du second âge de l'éloquence romaine. On lui a fait l'honneur aussi d'avoir aidé Térence; mais cette opinion semble aujourd'hui peu fondée, et, entre autres raisons puissantes qui la combattent, il faut alléguer l'extrême jeunesse du futur vainqueur de Carthage, lorsque le Ménandre latin donna ses premiers ouvrages. Nous dirons, avec M. Villemain, qu'il faut laisser à Térence, esclave africain conduit à Rome, la gloire d'avoir fait d'excellentes comédies, et à Scipion la gloire fort différente d'avoir pris Carthage et Numance.

SCIPION (PUBLIUS CORNÉLIUS), surnommé *Nasica*, né vers l'an de Rome 524, était fils de Cnéus Scipion, tué en Espagne. Il obtint à l'âge de 27 ans, et avant d'avoir rempli aucune fonction publique, une distinction bien précieuse; il fut proclamé, en vertu d'un sénatus-consulte, le plus homme de bien de la république, à l'occasion de l'arrivée à Rome de la statue de la mère des Dieux, *Mater Idæa*, qui, d'après l'oracle de Delphes, devait être reçue par un homme ainsi qualifié, au jugement de ses concitoyens. Encouragé par un tel début, Nasica brigua l'édilité, et fut repoussé pour s'être permis une plaisanterie inconvenante envers un habitant de la campagne. Cependant il fut nommé, l'an 554, triumvir d'une colonie envoyée à Venouse, édile curule en 558, préteur en 560, et partit l'année suivante, en qualité de propréteur, pour l'Espagne, où il fit rentrer cinquante cités sous l'obéissance des Romains. Il parvint au consulat l'an 553, et signala sa magistrature par une victoire décisive remportée sur les Boïens. Lors du procès inique intenté à Scipion-l'Asiatique, il prit vainement la défense de son cousin, contre lequel s'acharnait l'opiniâtre Caton. L'an 570 il fut nommé triumvir pour conduire une colonie latine à Aquilée, et dans sa vieillesse il devint prince du sénat et patron de l'Espagne citérieure. Aux plus rares vertus il joignait une grande étendue de connaissances, et l'amitié qui l'unit au poète Ennius atteste son amour pour les lettres.

SCIPION-NASICA (PUBLIUS CORNÉLIUS), fils du précéd., surnommé *Corculum*, à cause de la bonté de son cœur, hérita des vertus et des talens de son père. Très-jeune encore, il accompagna Paul-Emile dans la guerre contre Persée, l'an de Rome 586, et contribua au prompt succès de cette campagne. Nommé consul pour l'année 591, il avait déjà pris possession de son département lorsque le sénat, instruit de quelques irrégularités commises dans cette élection relativement aux auspices, lui ordonna d'abdiquer sa magistrature: le vertueux citoyen s'empressa d'obéir. Il parvint à la censure l'an 565, et ce fut alors qu'il plaça dans Rome une horloge nommée *clepsydre*, marquant toutes les heures par le moyen de l'eau. Pendant son second consulat, l'an 599, il fit la guerre aux Dalmates, et s'empara de Delminium leur capitale. Dans toutes les discussions qui s'ouvrirent à quelque temps de là dans le sénat sur le sort de Carthage, il s'opposa constamment à la ruine entière de cette ville qu'il regardait comme un épouvantail, sans lequel la corruption des mœurs romaines ne manquerait pas de faire des progrès effrayans; il fut même une fois mis à la tête d'une ambassade, chargée d'intervenir entre Carthage et Masinissa, et il réussit pour le moment à arrêter le vieux Numide dans ses terribles projets de vengeance. Par sa droiture inflexible, par ses mœurs austères, et même par l'ascendant de sa parole éloquente, Nasica était devenu en quelque sorte l'arbitre des délibérations du sénat. Il termina sa carrière publique par ses succès en Macédoine, où il arrêta les progrès de la révolution qui avait porté Andriscus, homme de néant, sur le trône d'Alexandre: il laissa cette guerre à terminer à Metellus; mais du moins il donna le temps au sénat de prendre des mesures salutaires. Scipion-Nasica, gendre de Scipion l'Africain, n'eut pas autant de gloire, mais bien autant de vertus solides et pures que ce grand homme.

SCIPION-NASICA (PUBLIUS CORNÉLIUS), fils du précéd., fut nommé questeur l'an 605 de Rome, et reçut en cette qualité les armes et les munitions que les Carthaginois, avant la troisième guerre punique, consentirent à livrer aux Romains, dans l'espoir d'obtenir la paix. Son consulat, (l'an 615) fut très-orageux; mais il sut faire tête aux murmures populaires avec une rare fermeté: tel était l'ascendant qu'il avait pris dans la république, qu'il fut le premier, et probablement le seul citoyen, nommé souverain-pontife sans se présenter à l'élection. Lors des séditions excitées par Tibér. Gracchus (l'an 621), il se montra le plus ardent adversaire de ce tribun, qui était son cousin; et après avoir sommé vainement le consul Scævola de recourir contre lui à la force armée, il se mit lui-même à la tête des partisans de l'aristocratie: l'on sait qu'il s'ensuivit une lutte sanglante, dans laquelle périt l'illustre fils de Cornélie, et l'on croit que ce fut de la main de son cousin qu'il reçut le coup fatal. D'après les usages de Rome, Nasica, qui était alors souverain-pontife, pouvait être considéré comme ayant commis un sacrilége. Le sénat, pour le soustraire aux fureurs de la multitude, crut devoir l'envoyer en Asie, avec la mission d'apaiser les troubles excités dans le royaume de Pergame par Aristonicus: c'était encore une atteinte portée aux lois, qui imposaient au chef du sacerdoce l'obligation de ne point sortir d'Italie. Nasica, à peine arrivé à Pergame, m. de chagrin l'an 622.— SCIPION-NASICA (P. Cornélius), fils du précéd., consul l'an de Rome 641, m. dans le cours de sa magistr., soutint l'autorité de son nom par une intégrité parfaite. Il faut remarquer que Diodore de Sicile, Valère-Maxime, Aurélius-Victor, ont confondu les trois premiers Scipion Nasica.

SCIPION NASICA (PUBLIUS CORNÉLIUS), fils du précéd., adopté par Q. Cæcilius Metellus Pius, et connu dans l'histoire sous le nom de *Metellus-Scipion*, fut tout-à-fait indigne de ses ancêtres. Il eut toutefois une grande influence par ses alliances, son nom et ses richesses. Il se mit sup-

les rangs pour le consulat l'an 702 de Rome, et contribua beaucoup aux sanglans désordres qui signalèrent les brigues de cette année si fameuse, et auxquels le sénat mit un terme en nommant un seul consul, qui fut Pompée. Scipion donna alors sa fille Cornélie au nouveau consul, qui, au mépris de la loi qu'il venait de porter lui-même contre la brigue, défendit avec succès son beau-père, prêt à succomber sous une accusation de cette nature, et le prit même pour collègue dans le consulat, dont il remplissait seul les fonctions depuis six mois. Au lieu de songer d'abord à réformer ses mœurs infâmes, Scipion voulut corriger l'État, et fit rendre à la censure ses anciennes prérogatives. Lorsque la guerre civile parut imminente, l'espoir de partager avec Pompée le commandement des armées, et la crainte d'être recherché pour ses malversations si la paix rétablissait l'ordre dans l'Etat, le portèrent à repousser le premier dans le sénat les ouvertures pacifiques de César. Il partit presque aussitôt pour la Syrie avec le titre de proconsul et la mission de rassembler toutes les troupes de l'Orient, et une fois arrivé dans cette malheureuse contrée, il y signala sa marche désastreuse par toutes sortes de cruautés, d'exactions et de brigandages; enfin il passa en Macédoine, sur les injonctions de Pompée, puis en Thessalie, où il obtint des avantages sur les partisans de César, qui crut devoir faire, mais vainement, quelques démarches pour l'entraîner dans son parti. Scipion ne tarda pas à jouir du prix de sa fidélité, lorsque son gendre vint se réunir à lui après la victoire de Dyrrachium, et le fit participer à tous les honneurs du commandement. Il échappa au massacre qui fut fait de tant d'orgueilleux patriciens dans les plaines de Pharsale, et fit voile vers l'Afrique, où il trouva les légions de Varus et les troupes auxiliaires de Juba, roi de Mauritanie, auxquelles il n'apportait que le courage d'un soldat et quelque connaissance de la tactique. Cependant, grâce à d'habiles lieutenans, il eut bientôt rassemblé des forces imposantes, formé des magasins pour plusieurs campagnes, et rendu son parti redoutable. César aborda en Afrique, et se garda pour quelque temps d'engager aucune action décisive avec des ennemis trop nombreux. N'écoutant que les avis d'une prudence qui fut traitée par eux de lâcheté, il s'occupa d'abord de se concilier l'affection des Africains qu'avaient aliénés les violences de Scipion, et insensiblement il en vint à se faire craindre à son tour de cet insolent proconsul, qui se montrait de plus en plus indigne de vaincre, par ses fautes multipliées, par ses bravades, qui ne l'empêchaient pas de s'humilier devant Juba, et par les cruautés qu'il exerça même sur des prisonniers romains; enfin la journée de Thapsus lui montra quel rival c'était que le vainqueur des Gaules. Scipion prit la fuite, et à quelq. temps de là on le retrouve sur une escadre de douze vaisseaux avec lesquels il se proposait de passer en Espagne. Obligé par les vents contraires de relâcher à Hippone, et se voyant sur le point de tomber entre les mains des partisans de César, il se perça de son épée. Entendant demander autour de lui par les ennemis, maîtres de son vaisseau, *où était le général*, il fit un dernier effort pour dire d'une voix mourante : *Le général est en sûreté!* puis il expira. Ce fut là le seul beau moment de sa vie. — SCIPION NASICA (Publius Cornélius), fils du précéd., fut consul l'an 738 de Rome, sous le règne d'Auguste, entretint un commerce incestueux avec la fameuse Julie, sa sœur utérine, et fut exilé par l'empereur qui était son beau-père. — SCIPION (P. Cornelius), petit-fils du précéd., vécut sous les règnes de Tibère, de Claude et de Néron, et se fit connaître surtout comme l'un des plus vils adulateurs de l'affranchi Pallas. Cependant il avait servi avec distinction en qualité de lieutenant de Blœsus dans la guerre contre Tacfarinas, roi des Garamantes (l'an de Rome 775). En lui s'éteignit, à ce qu'il paraît, la race dégénérée des Scipions.

SCLASS ou SERLASSEY. V. RASWELTA.

SCOLARI (PHILIPPE, connu aussi sous le nom de PIPPO-SPANO), habile capitaine, né en 1369 à Tizzano, à trois lieues de Florence, de parens nobles mais pauvres, fut confié, très jeune encore, à un ami de sa famille qui dirigeait une maison de commerce à Bude en Hongrie. Bientôt le trésorier du roi le prit pour son intendant, et alla jusqu'à lui abandonner une partie de l'administration publique. Plus tard, le roi Sigismond le plaça à la tête du département des mines qui formaient alors la branche principale des revenus de la couronne. Les anciens partisans de Charles III d'Anjou ayant réussi à s'emparer de la personne de Sigismond, Scolari forma des rassemblemens nombreux pour délivrer son bienfaiteur; et ce prince étant parvenu à s'évader, récompensa un sujet aussi fidèle par le titre de comte de Temeswar. Scolari, que son dévouement et sa reconnaissance avaient transformé en général, tourna ensuite ses armes contre les Turks et leur rendit son nom formidable par une continuité de succès. Lorsque la m. de Robert eut appelé Sigismond sur le trône impérial, ce prince n'oublia pas son favori qu'il chargea d'abord d'une négociation auprès de la cour de Rome, puis d'un commandement contre les Vénitiens, ensuite du gouvernement général de la Hongrie, et enfin de plusieurs missions importantes. Pendant une maladie qui devait l'emporter, le bruit prématuré de sa mort se répandit et suffit pour relever le courage des Turks qui menacèrent d'envahir encore la Hongrie. Il crut devoir alors céder aux instances de l'empereur effrayé, et se faisant porter sur un brancard, il conduisit ses troupes à une dernière victoire, au sortir de laquelle il eut à peine le temps de gagner Lippa, où il expira en 1426.

SCOOREL (JEAN), peintre hollandais, né à Schoorel, près d'Alkmaer, en 1493, m. en 1550, s'était perfectionné, selon l'usage de presque tous les artistes de son pays, par de longs voyages en Allemagne, en Italie, et même dans la Terre-Sainte, dont les *vues* lui servirent dans la plupart des sujets de l'évangile qu'il exécuta. Il serait trop long d'énumérer tous les ouvrages que l'on connaît de lui. Quand le roi Philippe II se rendit en Flandre, en 1549, il fit acheter et transporter en Espagne ses principales productions; plusieurs autres ont été détruites ou brûlées, au grand regret des amateurs, dans les troubles des Pays-Bas en 1566; cependant on conservait dans l'abbaye de Marchienne un beau tableau de lui, représentant le *martyre de St Laurent*, et dans celle de St-Waast un *Crucifix* qui ornait le derrière du maître-autel.

SCOPAS, l'un des artistes les plus célèbres de l'antiquité, naquit à Paros vers la 89e olympiade, 460 ou 462 ans av. notre ère, et peu d'années après la m. de Phidias : telle est du moins l'opinion adoptée par M. Emeric-David, et qui nous semble la plus vraisemblable. Scopas porta dans l'architecture un génie inventif, noble, élevé, et se fit admirer dans la sculpture par un ciseau fécond, une imagination brillante, une sensibilité profonde, sans atteindre toutefois aux bornes de l'art; mais il fraya la route à Lysippe et à Praxitèle qui vinrent après lui et le surpassèrent. Comme architecte, il n'est connu que par son temple de Minerve *Alea* : l'histoire ne nous a conservé le souvenir d'aucun autre monument dû à ses travaux; mais comme sculpteur, on sait qu'il obtint d'abord quelque célébrité dans l'Asie-Mineure, et qu'il peupla ensuite de ses ouvrages la Béotie, l'Attique et le Péloponèse. Les sculptures du tombeau de Mausole furent, à ce qu'il paraît, un de ses derniers travaux; il n'en exécuta toutefois qu'une partie. Ce magnifique *mausolée* avait quatre faces, et ce fut celle

du levant qui lui fut confiée. Nous regrettons de ne pouvoir énumérer tous les chefs-d'œuvres de ce grand artiste, dont le souvenir est parvenu jusqu'à nous; mais les étroites limites de notre cadre ne nous empêcheront pas de citer les deux statues qui peut-être lui ont fait le plus d'honneur, et que l'antiquité a louées avec le plus d'enthousiasme. L'une était un Mercure, dont son ciseau avait fait véritablement un Dieu; l'autre était une bacchante dans l'ivresse, et à laquelle il avait su donner une expression de fureur qui n'altérait en rien sa beauté. La plus importante pour nous des productions de Scopas est le groupe de Niobé et de ses enfans, qu'on a vu long-temps à Rome dans les jardins de Médicis, et qui fait aujourd'hui partie de la galerie de Florence. Nous devons dire toutefois que Scopas n'est pas, aux yeux de tout le monde, l'auteur de cette suite intéressante; mais la majorité des écrivains anciens et modernes la lui attribue, et nous avons plus d'un motif d'adopter l'avis de la majorité. Scopas fut nommé l'*artiste de la vérité*, ce qui ne veut pas dire qu'il négligea le choix des formes; et s'attacha uniquement à rendre avec une exactitude d'anatomiste les contours d'un modèle pris au hasard. Chez les Grecs, l'élégance, la dignité, la noblesse, étaient indigènes en quelque sorte, et constituaient le mérite de tous ceux qui pratiquaient les arts d'imitation; il ne restait plus qu'à exiger de ces artistes si heureusement inspirés un mérite spécial, celui de ne pas se laisser entraîner hors de la vérité par la recherche du beau idéal: il paraît que ce fut là un des caractères distinctifs du talent de Scopas.

SCOPOLI (JEAN-ANTOINE), naturaliste ital., membre de la soc. des Curieux de la Nature, de celles des sciences de Padoue, Naples et Turin, des sociétés écon. de Paris et de St-Pétersb., etc., né en 1723 au château de Cavalèse, dans le Val de Fiemme (Tyrol), vint suivre à Inspruck des cours de matière méd., pratiqua ensuite à l'hospice de Trente, puis à Venise, sous Lotario Lutti, et s'adonna dès le même temps à l'étude de la botanique qu'il aimait de prédilection. Venu en Allemagne à la suite du prince-évêque Léopold de' Conti de Firmian, il prit le doctorat à Vienne, et fut aussitôt après nommé protophysicien d'Idra en Carniole. Scopoli commença sa réput. en publiant une flore, puis une entomologie de cette province. Quoique occupé selon ses goûts sur cette terre que la science n'avait pas encore explorée, il n'aspira bientôt qu'à s'éloigner d'Idra, dont l'insalubrité et l'aspect misérable contribuaient fortement, avec les malheurs domestiques qu'il y avait essuyés, à lui rendre le séjour insupportable; mais le gouvernement autrichien se montrait d'autant moins empressé de l'appeler à d'autres emplois qu'il s'acquittait avec plus de distinction de celui qui lui était confié. Scopoli songea alors à acquérir des connaissances qui le rendissent utile dans un autre ordre de fonctions; il embrassa l'étude de la minéralogie et de la métallurgie, et se frayant, par l'application des procédés chimiques, une route nouvelle dans ces deux branches de la science naturelle, il y parvint à un haut degré de savoir. Il fut appelé en 1766 à remplacer, comme conseiller au départem. des mines et profess. de minéral., le célèb. Jacquin dans la chaire de Schemnitz. Dix ans plus tard, il vint occuper celles de chimie et de botanique à l'univ. de Pavie, et c'est dans cette ville qu'il m. en 1787. L'*Eloge* de Scopoli a été fait en ital. par le profess. Mairone Daponte, Bergame, 1811, gr. in-8, de 40 pages. Les principaux ouv. de Scopoli sont: *Flora carniolica*, etc., in-8, Vienne, 1760, Leipsig, 1772; *Tentamina phys.-chym.-medica*, in-8, Venise, 1761, Iéna, 1771; trad. en allem., Munich, 1786, in-8; *Entomologia carniolica*, Vienne, 1763, in-8; *Annuus hist. medicus*, I-V, Leipsig, 1769-72, in-8; *Principia mineralogiæ system. et pract. succinctæ*, Prague, 1772, in-8; trad. en ital. par J. Arduini, Venise, 1778, et en allem. par C. Meidinger, Munich, 1786, in-8; *Fundamenta chymiæ*, in-8, Prague, 1777, Pavie, 1780, trad. en allem., Vienne, 1786, in-8; *Fundamenta botanica*, in-8, Pavie, 1783, Vienne, 1786; *Deliciæ floræ et faunæ insubricæ, seu nov. et minùs cognitæ plantar. et animalium Species*, etc., Pavie, 1786-88, 3 v. in-fol., fig., etc. *Voy.* pour plus de détails l'article consacré à Scopoli dans la *biographie médic.*, par M. A.-J. Jourdan, tom. 7, pag. 181.

SCOPPA (l'abbé ANTOINE), né à Messine en 1762, fut déterminé par les troubles politiques de Naples à passer en France dans l'année 1801. Il s'établit d'abord à Versailles, où il donna des leçons d'ital., puis il fut *employé extraordinairement* à l'université impériale, et ce fut en cette singulière qualité qu'il fit, en 1810, un voyage en Italie avec MM. Cuvier et Delambre, qui avaient été chargés par M. de Fontanes d'examiner l'état des écoles et collèges de ce pays. Après la chute de Bonaparte, il se rendit à Naples, fut chargé par son souverain d'établir des écoles d'après la méthode de Lancaster, et m. en 1817. Parmi ses écrits, peu nombreux et assez féconds en paradoxes, nous citerons celui qui a pour titre: *Les vrais principes de la versification, développés par un examen comparatif entre la langue italienne et la langue française*, 3 v. in-8, dont le 1er parut en 1811, le 2e en 1812, et le 3e en 1814. Son but était surtout de prouver que notre langue est aussi harmonieuse et aussi musicale que celle des Italiens: l'on pense bien qu'il n'a réussi à convaincre personne; cependant son livre pourrait être lu avec fruit par nos auteurs d'opéras: il leur recommande entr'autres choses de donner à leurs vers français la coupe des vers lyriques italiens, et de composer toujours leurs couplets de vers égaux. L'organisation de notre langue rend l'application de cette règle assez difficile, et d'ailleurs nos grands faiseurs de récitatifs consentiront avec peine à sacrifier aux accords d'un musicien les beautés prétendues poétiques de leurs ouvrages; c'est ce sacrifice que leur demandent aujourd'hui, comme Scoppa, les vrais amateurs du chant. MM. Scribe et Germain Delavigne ont donné l'exemple de cette abnégation méritoire de l'amour-propre d'aut. dans plus. parties de leur *Muette de Portici*.

SCORZA (SINIBALDO), peintre, né en 1589 à Voltaggio, dans le pays de Gênes, m. en 1631, fut le premier qui se distingua dans l'école ligurienne comme paysagiste, et l'on chercherait vainement en Italie un artiste qui ait su aussi bien que lui y naturaliser la manière flamande; il animait ses paysages de petites figures d'hommes et d'animaux dans le goût de Berghem. Nous citerons de lui un *Apollon gardant les troupeaux d'Admète*, les *amours d'Angélique et Médor*, et surtout une *Annonciation* dans l'église des PP. conventuels de Voltaggio.

SCOT (JEAN). V. DUNS.

SCOTT (MICHEL), *Scotus*, *Scot* ou *Schot*, écrivain du 13e siècle, naquit dans le comté de Fife en Ecosse sous le règne d'Alexandre II; il séjourna en France, en Allemagne, en Angleterre, et alla ensuite chercher en Norwége une princesse destinée à partager le trône d'Ecosse; mais celle-ci mourut en route (1290). Scott était alors dans un âge fort avancé, et l'on croit qu'il m. l'année suivante, les uns disent à Holme-Coltrame, les autres à l'abbaye de Melrose. Il passa, dans son temps, pour un homme d'un grand savoir, et, en effet, il avait étudié les langues, les mathématiques, la médecine, la chimie, et s'était occupé beaucoup des sciences occultes. Nous citerons de lui *Physiognomia et de hominis Procreatione*, Paris, 1508, in-8; réimpr. avec les œuvres d'Albert-le-Grand, Amsterdam, 1655, 1660, etc., in-12. Mackenzie et quelques

autres lui attribuent une traduct. lat. d'*Aristote*.— — SCOTT (Jean), appelé aussi *Erigène*, du nom d'*Erin* que portait autrefois l'Irlande, sa patrie, était aussi instruit que l'on pouvait l'être dans le 9e S.; il fut accueilli avec empressement à la cour de Charles-le-Chauve, et m. en France. Un traité qu'il composa sur la *prédestination divine* se trouve dans les *Vindiciæ prædestinationis et gratiæ*, 1650, 2 vol. in-4. — SCOTT (Réginald), né à Smerth, dans le comté de Kent, vers le commencement du 16e S., m. en 1599, fit preuve d'un courage et d'une force d'esprit au-dessus de son temps, en publiant la *Sorcellerie et la Magie dévoilées* (en anglais), 1584, in-4, réimpr. en 1651 et en 1665, in-fol., avec des additions. — SCOTT (David), né en Ecosse en 1675, composa une *Histoire* de son pays qui parut en 1727, et m. à Hadington en 1742. — SCOTT (Daniel), théologien et helléniste, né à Londres vers la fin du 17e S., m. dans la même ville en 1759, est connu principalement par son *Appendix ad thesaurum linguæ græcæ ab H. Stephano constructum, et ad lexica Constantini et Scapulæ*, Londres, 1745-46, 2 vol. in-fol. — SCOTT (Samuel), l'un des peintres les plus renommés de l'Angleterre, né dans les premières années du 18e siècle, m. en 1772, s'est fait beaucoup d'honneur par ses *marines*, par ses *vues du pont de Londres* et *du quai de Custom-House*, etc. — SCOTT (Jean), poète, né à Londres en 1730, m. à Radcliff, près de cette capitale, en 1783, a laissé entre autres ouvrages un poème descriptif d'*Amwell* (c'est le nom d'un village où il avait passé sa jeunesse et reçu ses premières inspirations), des *élégies descriptives et morales*, un *code des lois sur les grandes routes et sentiers*. et des *observations sur l'état présent des pauvres de paroisse et de ceux qui n'ont point de domicile fixe*. La plus grande partie de ses projets fut réalisée par le parlement.

SCOTTI (JULES-CLÉMENT), jésuite, né à Plaisance en 1602, professa la philosophie à Parme et à Ferrare, et fut ensuite recteur de la maison de son ordre à Carpi; mais il essuya de la part de ses confrères quelques désagrémens qu'il dut attribuer à son insubordination et à son excessif amour-propre. Il se retira à Venise, y prit l'habit séculier, et se hâta de publier la *Monarchie des Salipses*, ouvrage dans lequel il censure fortement les vices qu'il avait remarqués dans l'institut de St Ignace. Ce livre curieux, le seul de Scotti dont on se souvienne encore, fut publ. sous ce titre : *Lucii Cornelii Europæi Monarchia Solipsorum, ad Leonem Allatium*, Venise, 1645, in-12, trad. en franç. par Restaut, Amsterdam, 1721, 1754, in-12 : une édit. in-8 a été publ. en 1824, par M. le baron d'Henin de Cuvillers. Nous devons dire ici que Scotti n'est pas, aux yeux de tout le monde, l'auteur de la *Monarchie des Solipses* (V. le *Dict. des anonymes* de M. Barbier, 2e édit., no 12,090). Scotti m. à Padoue en 1669 — SCOTTI (Marcel-Eusèbe), savant et pieux ecclésiast., né à Naples en 1742, obtint un grand succès dans la prédication; mais il se vit accusé de répandre dans le peuple des principes qui altéraient la pureté de la foi, et il fut obligé de descendre de la chaire de vérité pour n'y plus remonter. Sa modération dans cette circonstance et les vertus qui honorèrent tout le reste de sa vie peuvent donner à penser que l'accusation n'avait aucun fondement. La révolution de Naples, en 1799, vint le jeter dans le tourbillon des événemens politiques malgré lui; et après le rétablissement de la monarchie, il fut condamné à mort (1800). Il montra dans ses derniers momens la résignation d'un chrétien et le calme d'un philosophe. Parmi ses ouvr., nous citerons : *Catechismo nautico*, Naples, 1788, in-8 (le 1er v. seulement); *della Monarchia universale de' Papi*, ibid., 1789, in-8. — SCOTTI (Côme-Galéas), littérateur italien, né à Mérate, village du Milanez, en 1759, se fit connaître de bonne heure par quelques poésies légères, et s'exerça ensuite avec succès dans l'art dramatique. Une mélancolie profonde le porta, à l'âge de 32 ans, à s'enfermer chez les Barnabites. Nommé presque aussitôt professeur de rhétorique à Milan, il y resta jusqu'en 1801, qu'il fut appelé à Crémone pour y occuper la chaire d'éloquence. Il remplissait celle d'histoire, nouvellement fondée, lorsqu'il m. en 1821. Nous citerons de lui : *Giornate del Brembo, colle veglie di Belgiojoso*, Crémone, 1806, 6 vol in-8; l'*Accademia borromea* (la 1re partie seulement a été publ.), ib. Ces deux ouv. renferment des contes qui ne sont pas inférieurs à ceux de Soave.

SCOTTO (ALBERT) fut un des chefs du parti gibelin à Plaisance, dans l'année 1290, et parvint à se faire nommer capitaine perpétuel de cette république. Il voulut s'assurer l'appui d'Azzo VIII, marquis d'Este, qui gouvernait Ferrare, en épousant sa sœur Béatrix; mais ce fut Matthieu Visconti qui obtint cette princesse pour son fils Galeazzo. Scotto, pour se venger de cet affront, se mit à la tête des guelfes de Lombardie, et réussit, moins par la force que par de sourdes manœuvres, à rétablir les de La Torre dans la principauté de Milan, sur les ruines de Visconti (1302). Après ce succès, qui étendait son pouvoir sur tout le pays situé entre les Alpes et les Apennins, il paraissait devoir être guelfe sans retour; mais il était trop récemment dans ce parti pour y jouir d'une grande confiance; il vit les difficultés de sa position, et, pour en sortir, il tenta de rendre Milan aux Visconti (1303). Ses efforts n'aboutirent qu'à lui faire perdre à lui-même la souveraineté de Plaisance; il la recouvra par surprise en 1309, et se fortifia cette fois de l'alliance des gibelins; mais bientôt il fut obligé de laisser rentrer les guelfes dans la ville et de partager l'autorité avec eux. Le lendemain du jour où il avait eu la faiblesse de signer ce traité, il fut chassé de nouveau. En 1312, étant rentré dans sa patrie comme simple particulier, grâce à la protection de l'empereur Henri VII, il s'unit aux guelfes, et s'empara de la souveraineté pour la troisième fois; mais il en fut dépouillé pour toujours, l'année suivante, par Matthieu et Galéas Visconti, et alla mourir dans l'exil à Crême, en 1318. SCOTTO (François), fils du précéd., recouvra la souveraineté de Plaisance en 1335, après en avoir chassé la garnison qui l'occupait au nom du pape; mais Azzo Visconti qui lui avait prêté secours, et qui croyait avoir travaillé pour lui-même, vint l'assiéger dans Plaisance, le força de capituler (1336), et lui donna en fief la bourgade de Firenzuola. A ce prix Scotto abandonna ses droits à une souveraineté établie par son père.

SCOTUS. V. MARIANUS et SCOTT.

SCRETA (JEAN), *Schotnovius de Zavorziz*, méd. à Schafhouse au commencem. du 17e S., n'est connu que pour avoir mis en ordre avec Soperling les *Centuriæ curat. empiric.* de Rusand (v. ce nom). —Henri SCRETA qu'on croit fils du précéd., fut reçu méd. à Heidelberg en 1670, et exerça aussi l'art de guérir à Schafhouse, où il florissait encore en 1686. Ce méd., qui appartenait à l'école *iatra-chimique*, est auteur d'un traité *de Febre castrensi malignâ*, Schafhouse, 1686, in-8, réimp. à Dresde en 1710 par J.-F. Trefurth, puis à Bale en 1716. Enseveli depuis long-temps dans un juste oubli, ce livre en a été tiré momentaném. en 1816 par le docteur Marquais, qui prétendit que M. Broussais y avait puisé ses idées sur l'inflammat. gastro-intestinale dans les fièvres.

SCRIBANI (CHARLES), jésuite, né à Bruxelles en 1561, prit l'habit de St Ignace à Trèves, en 1582, et fut l'un des douze religieux envoyés en Flandre pour travailler à l'établissem. de l'institut. Les historiens de la société les nomment les *douze apôtres*. Le P. Scribani devint provincial de cette province, après

avoir passé par divers emplois de l'enseignem, et m. en 1629. Nous citerons de lui : *Amphitheatrum honoris, in quo calvinistarum in soc. Jesu criminationes jugulantur, libri III*, Palæopoli Aduaticorum (Namur), 1605, in-4 ; augmenté d'un 4e liv., ibid., 1605 ; et d'un 5e, Anvers, Plantin, 1607, in-4 (cet ouvrage parut sous le nom de *Clarus Bonarscius*) ; *veridicus Belgicus, seu civilium apud Belgas bellorum Initia, Progressus, Finis optatus*, etc., Anvers, 1624, 1627, in-8.

SCRIBONIANUS (FURIUS-CAMILLUS) avait été consul l'an 32 de notre ère, et commandait un corps d'armée dans la Dalmatie lors de l'avènem. de Claude à l'empire. Il entraîna ses troupes à une révolte ouverte, et se fit proclamer empereur, s'il faut en croire Suétone ; mais Dion assure qu'il promit aux soldats de rétablir l'ancien gouvernement. On est certain du moins qu'il écrivit à Claude une lettre pleine de reproches outrageans, par laquelle il lui enjoignait d'abdiquer l'empire. Son audace ne fut point secondée de la fortune, et il eut le chagrin de voir ses soldats, sur la foi de quelque présage défavorable, refuser tout à coup de marcher sur Rome, et massacrer même leurs officiers ; il n'eut que le temps de s'enfuir dans l'île de Lissa (aujourd'hui Lésina), où il fut égorgé par un de ses légionnaires. Cet événement est de l'an 42.

SCRIBONIUS (GUILLAUME-ADOLPHE), rhéteur et méd., né à Marpurg au commencem. du 16e S., fut le chaud partisan de Ramus, et poussa jusqu'au dernier point la crédul. et l'aveuglem qui forme le trait principal de son époque. Ce n'est que par rapport à l'hist. de l'art que nous mentionnons ici ses ouvr. ; ils ont pour titre : *Idea medicinæ secundum logicas leges informandæ et describendæ*, in-8, Lemgo, 1584, et Bâle, 1585 ; *de sagarum naturâ et Protestate*, etc., Helmstadt, 1584, in-4, et Marbourg, 1588, in-8 ; *Resp. ad examen veritatis de purgat. sagarum per aquam frigidam*, Francfort, 1590, in-8. — V. GRAPHÆUS.

SCRIBONIUS-LARGUS, médec., montra pour le système d'Asclépiade un penchant qui le rapproche de la secte des méthodistes ; cependant Freind et M. Portal n'ont vu en lui qu'un empirique. On sait qu'il pratiquait déjà son art sous Tibère, et qu'il suivit Claude dans la Grande-Bretagne l'an 43. Des div. ouv. qu'il avait laissés, il ne nous reste qu'un opuscule : *de Compositione medicamentorum*, publ pour la 1re fois par Jean Ruelle, Paris, 1529 ; Bernhold en a donné une édition, Strasbourg, 1786, in 8, qui se joint à la collect. des *variorum*.

SCRINCI (J.-ANT.-JOSEPH), profess. ord. de chimie et de physiq. expériment. à l'univ. de Prague, m. dans cette ville en 1774, a laissé un certain nombre d'opusc. acad., parmi lesquels on distingue sa *Dissertat. de ossium naturâ horumque inflammat. in genere*, etc., Prague, 1743, in-4 ; et *de Oleo vitrioli dulci*, ib., 1753, in-4. On cite en outre de lui : *Tractatus de fontibus soteriis Toeplitzeansibus*, Vienne, 1760, in-8 ; imp. la même année en allemand, ibid., in-8.

SCRIVANO, pacha de Caramanie, prit ce titre en 1600, en se révoltant, avec les pachas de Sivas et d'Erzerum, contre Mahomet III. Bientôt les rebelles furent maîtres de toute l'Asie-Mineure depuis Alep jusqu'à Pruse. Une armée fut envoyée contre eux. Scrivano se vit alors réduit à la dern. extrémité ; et loin de se laisser abattre, il montra une persévérance et des talens dignes d'une meilleure cause. Pressé par la disette, il apprit à ses troupes, par son exemple, à vivre de fruits sauv. et d'herbes, et fit, à défaut de boulets, charger ses canons avec des cailloux. Enfin il parvint à se retirer en Perse, et, l'année suivante, il reparut avec des forces bien inférieures sans doute à celles des Othomans, mais avec lesquelles néanmoins il fit trembler tout l'empire, depuis les frontières de la Perse jusqu'aux rivages maritimes de la Natolie. Il mourut au moment de voir sa prospérité égaler son courage.

SCRIVERIUS (PIERRE SCHRYVER, connu sous le nom latinisé de), poète, historien et philologue, né à Harlem en 1576, s'établit à Leyde, parce qu'il y trouvait plus de ressources que partout ailleurs pour ses travaux ; mais, exempt d'ambition et satisfait de sa fortune, il ne voulut jamais accepter aucun emploi. Cependant on le regardait comme un membre de l'académie, parce qu'il assistait à tous les exercices et qu'il se faisait un plaisir d'y suppléer les professeurs. Il m. en 1660. Nous citerons de lui : *antiquitatum batavicarum Tabularium, Hollandiæ, Zelandiæ, ac Noviomagi Gelrici inscriptiones, monumentaque antiqua repræsentans omnia*, 1609, in-4 ; *Chronicon Hollandiæ, Zelandiæ, Frisiæ et Ultrajecti* (en hollandais), Amst., 1663, in-4 ; *Opera anecdota, philologica et poetica, edente Ara. Henr. Westerhusio*, Utrecht, 1738, in-4.

SCROFA (SÉBASTIEN), médecin, qui florissait à Cambrai vers le milieu du 16e S., n'est connu que comme traducteur de divers traités de Galien, dont il était zélé partisan. On lui doit entre autres : *de bono et malo succo, et de remediis parabilibus, cum scholiis*, Lyon, 1547, in-16. — Les biographies italiennes mentionnent deux autres Scrofa, notam. le comte CAMILLE, poète, dont parle l'auteur du *Songe de Polifile* (Fr. COLONNA), et qu'on assure avoir été le prem. réformateur du genre de poésie dit *pedantesco*. Né à Vicence, il mourut dans cette ville en 1576.

SCROFANO ou SCLAFANO (JEAN-ANT.), médecin, poète, mathématicien et astronome, né en 1605 à Raguse, m. en 1681, médecin stipendié à Modica, est cité par Eloi (*Diction. de la méd.*), comme auteur d'un traité *De febre populari quæ vagata est per totum Siciliæ regnum anno 1672*, Palerme, 1673, in-8. Le père Dolci a mis le nom de ce sav. univ. dans ses *Fast. litt. Ragus.*

SCUDÉRI (GEORGE de), écrivain à jamais fam. par le ridicule qui semble inséparable de son nom, naquit au Havre vers 1601. Il embrassa d'abord le parti des armes, et servit dans les gardes-franç. ; mais, vers 1630, il brisa son épée et se mit à travailler pour le théâtre. Il fut fécond dès son début, et fit représenter seize pièces de 1631 à 1644. Le plus mauvais goût y règne, et les lois de la scène y sont presque continuellem. violées. Il faut dire, il est vrai, que toutes ces règles dont on n'a pu s'écarter depuis sans passer pour barbare, n'étaient pas encore toutes inventées ou exhumées des écrits d'Aristote à l'époque où écrivait Scudéri. Ce fut même lui qui introduisit le premier en France la règle des 24 heures dans sa pièce de l'*Amour libéral*, tragi-comédie jouée en 1636 sans succès. Lorsque parut le premier chef-d'œuvre de Corneille, Scudéri fit sa cour au cardinal de Richelieu, en publiant des *observations sur le Cid*, qui donnèrent lieu aux *sentimens de l'académie* sur ce chef-d'œuvre. Ce fut de même, à ce qu'il paraît, pour plaire à la reine Christine de Suède, protectrice non moins hautaine que le cardinal des lettres et des sciences, qu'il entreprit le poème d'*Alaric* ou *Rome vaincue*. L'on sait que, dans cet ouvrage, il atteignit aux dernières limites du grotesque. Il fut reçu membre de l'acad. en 1650, à la place de Vaugelas, et obtint, probablement vers la même époque, le gouvernem. du fort de Notre-Dame-de-la-Garde, sur lequel aussi Chapelle et Bachaumont, dans la relation de leur *voyage*, ont jeté un ridicule ineffaçable. Ce malheureux poète, qui aurait mieux fait de demeurer gentilh. et soldat, m. à Paris en 1667. Peu de mots ont suffi pour le juger comme écriv. ; mais pour le faire connaître tout entier, il faudrait citer plus d'un trait honorable, susceptible de rendre à son nom toute la considération que lui ont fait perdre de bien mauvais vers et de la prose non moins

plate. Sans entrer à son égard dans de longs détails bibliographiques, nous dirons seulement que ses *observations sur le Cid*, publiées à Paris en 1637, in-8, sont ordinairement jointes aux OEuvres de P. Corneille ; et que son *Alaric* ou *Rome vaincue*, *poème héroïque*, parut à Paris en 1654, in-fol., ou en 1656, in-12. — Sa femme, nommée Marie-Françoise de MARTIN-VAST, resta veuve à l'âge de 36 ans, ne contracta pas de nouveaux liens, et m. en 1712. Elle est connue par ses *Lettres* à Bussy-Rabutin, qui ont été publiées avec celles de ce bel-esprit, et ont eu depuis d'autres éditions ; mais on y remarque des retranchemens considér., et il serait à désirer qu'on en fît, sur les MSs de Bussy-Rabutin, une publication plus complète, qui enrichirait de beaucoup de détails l'histoire anecdotique d'un siècle aussi fécond en pet. intrigues qu'en grands évènemens.

SCUDÉRI (MADELEINE de), sœur du poète dont l'article précède, naquit au Havre, en 1607. Elle vint de bonne heure à Paris, où les agrémens de son esprit et l'étendue de ses connaissances la firent admettre dans cette espèce de cour galante et littéraire qui rendait ses arrêts à l'hôtel de Rambouillet. Elle était pauvre, et, pour réparer les torts de la fortune, elle se mit à publier, sous le nom de son frère, des romans qui eurent un succès prodigieux. On ne conçoit pas, au premier abord, l'engouement de nos pères pour ces informes productions, et l'on est presque tenté de croire que si l'on eût vécu à cette époque, on eût trouvé facilement tous les traits d'admirable satire par lesquels Boileau et Molière en ont stygmatisé le goût détestable. Mais on ne peut douter, en y réfléchissant plus mûrement, que des causes puissantes et nombreuses n'aient déterminé cet engouement qui semble aujourd'hui si ridicule. Les gens frivoles n'en étaient pas seuls atteints ; mais on voit les hommes les plus graves par leur caractère, la nature de leurs étud., leur profession, tels que le savant Huet, évêque d'Avranches, l'austère Mascaron, l'élégant Fléchier, joindre leurs suffrages à ceux des contemporains, et traiter aussi Mlle Scudéri comme une moderne *Sapho*. Ne conviendrait-il pas d'attribuer ce concert de louanges à l'habitude de tout admirer, si commune dans l'enfance des littératures; au genre même du roman, création presque nouvelle alors, et dans laquelle ne s'offrait aucun chef-d'œuvre véritable pour terme de comparaison; à la rareté des spectacles, des concerts et des autres délassemens publics ; à la vie sédentaire des femmes, qui passaient une grande partie de la journée à broder et à faire de la tapisserie, et qui trouvaient ainsi, tout en s'occupant d'autre chose, le loisir et la patience d'entendre lire tout haut, par une demoiselle de compagnie, des récits interminables d'aventures placées hors de la vérité? Ne faut-il pas surtout expliquer le succès de la bizarre romancière par le défaut même qu'on lui a le plus reproché ? L'on sait qu'elle avait fait de Cyrus un Artamène, plus fou que tous les bergers de l'*Astrée*, qu'elle avait donné *l'air et l'esprit français* aux héros des premiers temps de Rome. Ce système absurde de travestissement, une fois admis, lui permit de semer partout des allusions aux intrigues de la cour de France, et de tracer, sous des noms empruntés à l'histoire ancienne, les portraits des personnages connus de son siècle. Après cela, c'était chose assez simple qu'elle fît fureur dans les coteries pour lesquelles elle écrivait. Au reste, Mlle de Scudéri, qui paraît aujourd'hui presque aussi ridicule que son frère, quoiqu'elle fût douée sans contredit d'un talent plus réel, avait avec lui une conformité honorable; elle était pleine de noblesse et d'élévation, et avait encore ce qu'il n'eut jamais, beauc. de modestie. Parmi ses amis, qui étaient nombreux et sincères, il faut citer Pélisson, avec lequel elle entretint long-temps un commerce de complimens et de galanteries, dont la fadeur prouverait assez que les sens n'y eurent point de part, quand on ne saurait pas d'ailleurs que tous deux étaient renommés pour leur laideur, et que la médisance même des contemporains ne jeta sur eux aucun soupçon. Mademoiselle de Scudéri m. dans une extrême vieillesse en 1701. Nous citerons d'elle : *Artamène* ou *le Grand Cyrus*, 10 vol. in-8, Paris, 1650, 1651, 1654, 1655, 1656 et 1658 ; *Clélie, histoire romaine*, 10 vol. in-8, ibid., 1656, 1658, 1660, 1666, 1731, in-12; *Conversations sur divers sujets*, ibid., 1680, 2 vol, in-12 ; *Conversat. nouvelles sur divers sujets*, ibid., 1684, 2 vol. in-12 ; *Conversations morales*, ibid., 1686, 2 vol. in-12 ; *Nouvelles Conversations de morale*, ibid., 1688, 2 vol. in-12; *Entretiens de morale*, ib., 1692, 2 vol. in-12. Ces 10 derniers vol. sont ce qu'elle a laissé de mieux. On pourrait faire remarquer aussi quelq.-unes de ses pieces de vers et de ses lettres, où l'on trouve une simplicité et un ton naturel qui étonnent lorsqu'on songe à sa réputation bien méritée d'afféterie et de *préciosité*.

SCULTET (JEAN), célèbre chirurgien, né à Ulm en 1595, suivit les leçons de Fabrice d'Aquapendente et d'Adrien Spiegel, à Padoue, y reçut le laurier doctoral en médecine, en chirurgie et en philosophie, et ne tarda pas à venir exercer ses talens dans sa ville natale, où il s'acquit la réputat. d'un praticien adroit et surtout très-heureux. Il m. à Stuttgard en 1645. On a de lui : *Armamentarium chirurgicum bipartitum*, Ulm, 1653, in-fol., 43 planches ; Francfort, 1666, in-4, 56 planches ; Amst., 1741, in-8, 86 pl. ; trad. en français par Fr. Deboze, sous ce titre : l'*Arsenal de chirurgie*, Lyon, 1675, ibid., 1712, in-4. — Un autre Jean SCULTET, méd. de Nuremberg, est connu par un opuscule *sur la Plique polonaise*, Nuremberg, 1658, in-12.

SCULTETUS (BARTHÉLEMI), mathématicien, dont le nom allemand était *Schultz*, naquit à Goerlitz en 1540. Il fit d'abord des cours particuliers à Leipsig, et compta Tycho-Brahé parmi ses élèves ; puis il fut appelé dans sa ville natale, où il réunit au modeste emploi de maître d'arithm. et de sphère, plusieurs fonctions municipales. Sa vigilance et sa sagesse contribuèrent beauc. à diminuer les effets de la peste de 1585. Consulté par l'emp. Rodulphe et par le pape Grégoire XIII pour la réforme du calendrier, il en publia un à Goerlitz par ordre de l'emper, ; d'autres villes furent obligées, en 1598, de l'adopter. Les exemplaires en sont aujourd'hui très-rares. Nous citerons en outre de Schultz : *Gnomonice de solariis, sive Doctrina practica tertiæ partis astronomicæ*, 1572, 45 feuilles in-fol., avec 84 fig. en bois. L'auteur m. en 1614.

SCUPOLI (le P. LAURENT), écrivain ascétique, de l'ordre des théatins, né à Otrante vers 1530, m. à Naples en 1610, est connu surtout par le *Combat spirituel*, opuscule imprimé pour la première fois à Venise en 1589, in-12, et que vainement les bénédictins ont revendiqué pour le père Castagna, et les jésuites pour le P. Achille Gagliardo. St Franç. de Sales portait toujours sur lui ce livre, relié en un même volume avec l'*Imitation de J.-C.* On en compte jusqu'à huit traductions françaises, dont une, par M. de St-Victor, a paru en 1820, et fait partie de la *Bibliothèque des dames chrétiennes*, in-24. *V.* sur cette trad. le nº 2,481 de la 2ᵉ édit. du *Dictionnaire des anonymes* de M. Barbier.

SCURRON (JEAN), plus connu sous le nom de *Schyron*, né à Anduse, dans les Cévennes, reçut, en 1520, le doctorat à Montpellier, devint profess., puis chancelier de cette faculté célèbre (1539), fut choisi comme méd. par Henri II d'Albret, beau-frère de François Iᵉʳ, et m. fort âgé en 1556. On a pub. sous le nom de Scurron : *Methodi medendi, sive Institut. med. faciendæ.... libri IV*, in-16, Genève, 1608, 1623 ; et Montpellier, 1609.

SCYLAX, géographe, vivait 500 ans avant J.-C.

Suidas l'a confondu à tort, dans son *Lexique*, avec deux autres écrivains du même nom, dont l'un florissait sous le règ. d'Alexandre-le-Grand, et l'autre était l'ami du philosophe Panætius. Celui dont il est ici question, et qu'on appelle Scylax *l'Ancien*, pour le distinguer des autres, était de Caryande, ville de la Carie. Il fit, dans sa jeunesse, différentes excursions sur les côtes de l'Europe et de l'Asie, et offrit à Darius, fils d'Hystaspe, la relation de ses voyages. Chargé par ce prince de visiter les régions situées à l'orient de l'empire des Perses, il partit de Caspatyre, descendit l'Indus jusqu'à la mer, et dirigeant ensuite sa route vers le couchant, aborda au port de la mer Erythrée, où s'étaient embarqués long-temps auparavant les Phéniciens envoyés par le roi Néchoz à la découv. des côtes de Libye. Il écrivit, à son retour, le récit de cette expédition, et il paraît que son ouvrage se conserva jusq. au milieu du 12[e] S., puisque Tzetzès en a tiré quelques détails sur les peuples de l'Inde. Mais il ne nous reste de lui aujourd'hui que le *Périple* (ou relation) de ses premiers voyages. C'est un des plus précieux monumens de l'ancienne géographie, par le tableau exact qu'il offre des peuples et des villes de la Grèce, de leurs différentes colonies, et des autres nations qui habitaient, au temps de Darius, les côtes de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique. La 1[re] édit. est celle d'Augsbourg, 1610, in-8, qui ne contient que le texte grec. Isaac Vossius en donna une 2[e], avec une version latine et des notes, Amsterdam, 1639, in-4. Enfin le *Périple* a été inséré par Jacques Gronovius dans la *Geographia antiqua*, Leyde, 1697 ou 1700, in-4, et fait partie du tom. 1[er] des *Geographi græci minores*, publiés par J. Hudson, 1698, in-8. On lira avec intérêt les *Observations géograph. et chronologiques sur le Périple de Scylax*, données par Ste-Croix dans le tom. 42 du recueil de l'acad. des Inscriptions, 350-80.

SCYLITZÈS (Jean), l'un des auteurs de l'Hist. byzantine, né dans le 11[e] S. chez les Thracésiens, peuple qui habitait les bords de la mer Egée, fut amené de bonne heure à Constantinople, où il passa par plusieurs emplois honorables, et parvint à la dignité de curopalate, ou gouverneur du palais, l'une des premières de l'empire. Il entreprit de continuer l'*Histoire* de Théophanes, et mit au jour, en deux fois, le récit des évènemens les plus importans arrivés dans l'Orient depuis la mort de l'emper. Nicéphore-Logothète, en 811, jusqu'à la déposition d'Alexis Botoniate, en 1081. On conserve des copies de cet ouvrage dans les principales bibliothèques d'Italie, de France et d'Allemag. Il a été trad. en latin par le P. J.-B Gabio, Venise, 1570, in-fol. C'est ici le lieu de dire un mot de cette accusation de plagiat que les bollandistes et d'autres critiques modernes font peser sur Scylitzès, par la raison que son ouvrage se trouve presque mot pour mot dans la *Chronique* de George Cedrenus. Le savant Allatius (*Diatriba de Georgiis*), Vossius, Fabricius, etc., ont démontré que Cedrenus était le copiste, comme il l'avoue d'ailleurs lui-même dans sa préface.

SCYLLIS. V. Dipène.

SCYMNUS, *de Chio*, géographe grec, vivait vers l'an 80 avant J.-C. Il a laissé une *Description du monde* (*Periegesis*) en vers ïambiques grecs, dont il ne reste que les 741 premiers, et des fragmens de 236 autres, ce qui, suivant l'opinion des savans, ne forme qu'à peine le quart du livre que l'auteur avait composé. Cet ouvrage, qui n'a pas un grand mérite comme poème, en a un peu plus comme traité de géographie. Il fut publié par Hœschel en 1600, et par Vinding en 1700. On le trouve dans le tom. 2 des *Geogr. græci minores* de J. Hudson, 1698, in-8.

SEBA (Albert), pharmacien, né en 1665 à Eetzel, village du bailliage de Friedeburg en Ost-Frise, fit son apprentissage chez un pharm. de Neustadt-Goedens, grand-bourg des envir. d'Eetzel, exerça son état dans les principales pharmacies d'Amsterd., et, plus tard, sur des vaisseaux de commerce. Il fit ainsi plus. voyages dans les deux Indes, y forma une précieuse collection d'histoire naturelle, et revint s'établir à Amsterdam, où il acquit une fortune considérable. Sa collection ayant été achetée par Pierre-le-Grand, il en forma une nouvelle plus riche encore, qui malheureusem. fut vendue à l'enchère et dispersée après sa mort arrivée en 1736. Cependant les naturalistes purent profiter de la description que Seba en fit paraître sous ce titre: *locupletissimi rerum naturalium thesauri accurata Descr. et iconibus artificiosissimis Expressio*, etc., tom. 1[er], Amsterdam, 1734, 111 pl.; tom. 2, ibid., 1735, 114 pl.; tom. 3, ibid., 1761, 116 pl.; tom. 4, ibid., 1765, 108 pl., grand in-fol. Tout le mérite de ce livre consiste dans les gravures, quoique Gaubius, Muschenbroeck, Massuet, le chevalier de Jaucourt et Artedi, passent pour avoir travaillé au texte. On a publié en 1827 les 6 prem. livraisons de planches d'une nouvelle édition de cet ouvrage sous le titre suivant: *Planches de Seba, accompagnées d'un texte explicatif mis au courant de la science, et rédigé par une réunion de savans*: MM le baron Cuvier, Geoffroy-St-Hilaire, Audouin, etc, *ouvrage publié sous les auspices de MM. les professeurs et administrat. du Muséum royal d'histoire naturelle de Paris, par les soins de* M. E. Guérin, in-fol. pour les planches et in-8 pour le texte, dont il n'a encore rien paru au moment où l'on imprime ces pages (juin 1828).

SÉBASTIEN, empereur romain, ou plutôt tyran des Gaules pendant l'espace d'une année, de 412 à 413, dut son vain titre à l'ambition de son frère Jovin, qui s'était fait aussi proclamer empereur à Mayence en 411, et qui avait cru devoir l'élever pour s'appuyer sur lui; mais ce fut ce qui perdit les deux frères. Ataulphe, leur allié et le beau-frère d'Alaric, s'unit alors contre eux avec Constance, général d'Honorius. Sébastien et Jovin furent mis à mort en 413.

SÉBASTIEN I[er], roi de Portugal, né à Lisbonne en 1554, quelq. jours après la m. de son père, l'infant don Juan, succéda à son aïeul, don Juan III, en 1557. Pendant sa minorité, la régence fut confiée d'abord à son aïeule Catherine, puis à son grand-oncle le cardinal Henri, qui ne réussirent point à modérer la fougue de son caractère. Lorsqu'il fut devenu majeur, en 1569, il prit en main les rênes de l'état; et bientôt, brûlant d'imiter Alexandre, il forma un plan de conquête d'après lequel il devait soumettre l'Afrique, passer ensuite dans les Indes, pénétrer dans la Perse, revenir en Europe par la Turquie, et arracher enfin Constantinople à l'islamisme. Pour préluder à l'exécution de ce projet extravagant, il fit une invasion dans le pays voisin de Tanger (1571), tailla en pièces les Maures qu'il rencontra, et revint à Lisbonne sans avoir obtenu ni cherché même à obtenir aucun résultat de sa singulière expédition. Il se préparait à passer une seconde fois en Afrique, lorsqu'il reçut une ambassade de Muley-Mohammed al Mnthaser, souv. de Fez et de Maroc, qui, dépouillé d'une partie de ses états par son oncle le vieux Muley-Abdelmelek, implorait l'assistance du Portugal, dont il offrait de devenir tributaire. Dès ce moment, rien ne put arrêter l'imprudent Sébastien. Il partit (1578) avec 12 mille Portugais et 8 mille auxiliaires, tant Allemands qu'Italiens, auxquels se réunirent 8 mille Maures du parti de Mohammed. Avec ces forces, s'il eût su en faire un sage emploi, il eût pu espérer quelq. avantages; mais il s'avança rapidement dans l'intérieur des terres, contre l'avis de ses capit. les plus expérimentés, fut vaincu dans les plaines d'Alcaçar-Quivir (4 août 1578), et périt de la main d'un chef africain. *Voy.*, pour plus de détails, l'*Hist. des Espagnes* de Vasconcellos, l'*Hist. de*

Portugal de Herrera, et les *mém.* de Machado *sur Sébastien.*

SEBASTIEN (le père) V. Truchet.

SEBASTIEN ou SEBASTIANO del PIOMBO (frà), peintre, né à Venise en 1485, prit le nom sous lequel nous le désignons, lorsque, ayant embrassé la vie religieuse, il fut pourvu de la charge de scelleur des brefs à la chancellerie pontificale; mais son véritable nom était *Luciano.* Il excella dans le portrait, et dessina surtout avec une grande perfection les têtes et les mains. Sa réputation était déjà répandue dans toute l'Italie lorsqu'il se rendit à Rome, où il se lia avec Michel-Ange qui le favorisa en toute occasion, et se plut à lui fournir les dessins de la plupart de ses tableaux. On assure, il est vrai, que ce grand peint. avait été porté à en agir ainsi par la jalousie qu'excitèrent en lui les chefs-d'œuvre de Raphaël. Il espérait, en associant la vigueur de son dessin à la beauté de coloris qui distinguait Sebastiano, lutter avec avantage, et sans se mettre lui-même en évidence, contre le prince de la peint. C'est à cette circonstance que l'artiste de Venise dut l'honneur d'être chargé de la *Résurrect. de Lazare*, qu'il peignit pour Clément VII (alors card.) en concurrence avec la *Transfigurat.* de Raphaël. Celui-ci n'eut pas de peine à reconnaître dans l'ouvrage de son compétiteur le dessin d'un maître plus célèbre. Sébastiano m. à Rome en 1547. Le Musée du Louvre possède de lui, outre deux dess., trois tabl. d'un grand prix : le *Portrait du sculpt. florentin Baccio Bandinelli*; la *Visitation de la Vierge*; et des *Anges apportant les objets nécessaires pour coucher l'enfant Jésus.*

SEBEK-TEGHYN NASSIR-EDDYN, fondat. de la dynastie des Sebek-Teghynides, fut d'abord l'esclave, puis le gendre d'Alp-Téghyn, premier émir de Ghazna, dont il remplaça le fils et le successeur, Ishak, m. l'an 365 de l'hég. (976 de J.-C). Les états dont il devenait ainsi le maître n'étaient alors qu'un fief peu important de la couronne des Samanides. Il les agrandit par la conquête, en enlevant à Djeipal, roi de l'Inde septentrionale, les pays de Peïschawer et de Leingan. Plus puissant désormais que l'émir de Bokhara, Nouh II, son suzerain, il fut assez généreux pour lui rester fidèle et pour le secourir contre des rebelles, et fut récompensé de ses services par le gouvernement du Khoraçan. Il m. à Balkh l'an 387 (997), laissant la réputation d'un prince juste et bon.

SEBISH (Melchior), *Sebizius*, archiâtre ordinaire de la ville de Strasbourg, sa patrie, m. en 1671, avait pris le bonnet de docteur à Bâle, après avoir étudié en 26 autres universités, et remplacé son père (1612) dans la chaire de méd. de Strasbourg. L'emp. Ferdinand II l'avait créé comte-palatin en 1671. Nous ne reproduirons pas la longue énumération des opuscules qu'il a publiés. Les principaux sont mentionnés au tom. 7 de la *Biograp. méd.*, où l'on trouve aussi quelq. détails sur trois autres méd. de la même famille, notamm. Jean Albert, fils du précéd., né en 1615 à Strasbourg, où il m. en 1685, ayant le titre de méd. ord. de cette ville.

SEBONDE (Raimond). V. Sabonde.

SECHELLES (Jean-Moreau de), contrôleur-général des finances, né à Paris en 1690, remplaça Machault dans cette charge haute et difficile en 1754, n'y déploya pas une très-grande habileté, y renonça en 1756, et m. en 1760. Il avait rempli antérieurement d'autres fonctions moins élevées avec plus de talent et de succès, entre autres celles de maître des requêtes qui lui permirent de travailler au rétablissement des maréchaussées, et celles d'intendant du Hainaut, et, plus tard, de la Flandre. Ses travaux utiles dans ces deux postes importans, ainsi que dans celui d'intendant des armées de Flandre et d'Alsace, lui valurent l'honneur d'être cité par le grand Frédéric comme le modèle des administrateurs militaires.

SECKENDORF (Gui-Louis de), historien, né en 1626 à Herzogen-Aurach en Franconie, avait achevé depuis fort peu de temps ses cours académiques, lorsque Ernest *le Pieux*, prem. duc de Gotha, dont il était protégé, lui fournit les moyens et le loisir de perfectionner ses études, et après l'avoir employé dans plusieurs missions politiques, lui confia les fonctions les plus importantes. Non content de ces honneurs, le jeune savant y réunit d'autres charges qui lui furent conférées par le duc de Saxe-Altenbourg et par le duc Maurice de Saxe-Zeitz. Vers 1681, il prit la résolution de finir ses jours dans la retraite; mais en 1692, il se rendit à l'université de Halle, nouvellement fondée, pour y remplir les fonctions de chancelier. Cette ville était devenue le siége du *piétisme*, et déjà les ministres orthodoxes se plaignaient, déjà des troubles religieux menaçaient d'éclater : le nouveau chancelier rétablit l'union entre les partis, et leur fit même signer un compromis par lequel ils renonçaient à tous leurs différends. Cet acte fut le premier et le dernier de son administration, car il m. l'année même où il avait été installé. Nous citerons de lui : *Commentarius historicus et apologeticus de lutheranismo*, divisé en 3 livres dont le 1er parut en 1686, et fut suivi d'un supplém., 1689; le 2e en 1690; le 3e en 1692, (l'ouv. complet fut réimp. en 1694); *Compendium histor. eccles.*, etc., Leipsig, 1666, in-8. Sa *vie* a été écrite par D.-G. Schreber, Leipsig, 1696, in-4.

SECKENDORF (Frédéric-Hénon, comte de), feld-maréchal, né en 1673 à Kœnigsberg, en Franconie, fut élevé avec le plus grand soin par un oncle qui le destinait à la diplomatie; mais il préféra embrasser l'état militaire, et servit d'abord dans l'armée prussienne, d'où il passa ensuite dans celle de l'empire, sous le patronage immédiat du margrave de Brandebourg-Anspach. Ce ne fut guère qu'en 1701, lors de la guerre de la succession d'Espagne, qu'il commença à se faire connaître avantageusement. Il assista aux siéges de Vanloo, de Stevensvert, de Ruremonde et de Liége, se distingua à la bataille de Hochstett, à la prise des lignes de Hildesheim et dans d'autres actions importantes, et recueillit les plus grands éloges de la part de Marlborough et du prince Eugène. Cependant il changea de maître, et quitta le margrave de Brandebourg-Anspach pour Auguste Ier, roi de Pologne, qui le nomma major-général, puis lieutenant-général, après avoir éprouvé ses talens et son dévouement. Seckendorf avait pris l'habitude de n'écouter que son ambition personnelle dans le choix qu'il faisait de ses maîtres. Il se laissa facilem. nommer, en 1717, feld-maréch.-lieut. et colonel du régiment d'infanterie fourni par le margrave de Brandebourg-Anspach à Charles VI, et trouva au siége de Belgrade et dans une expédition en Sicile l'occasion d'accroître sa renommée militaire et de mériter le grade, qui lui fut donné plus tard, de général-feldzeugmeistre impérial. Une autre gloire, celle des négociations, lui fut ouverte par les traités de Vienne et d'Herrenhausen (1725), qui avaient divisé toute l'Europe en deux partis, et placé d'un côté l'empereur, l'Espagne et la Russie; de l'autre la France, l'Angleterre, les Etats Généraux, la Prusse, les puissances du Nord et le Landgrave de Hesse-Cassel. C'était une chose importante pour l'Autriche de détacher le roi de Prusse de la ligue d'Herrenhausen; et Seckendorf fut envoyé auprès de Frédéric-Guillaume Ier, sur lequel il prit et conserva long-temps une influence étonnante, au point de brouiller ou de réconcilier à son gré les membres de la famille royale et de s'opposer avec succès aux alliances qu'ils désiraient contracter. Enfin il vit son crédit tomber tout d'un coup, mais par suite d'événemens qu'il n'avait pu ni diriger, ni empêcher et vers la fin de 1728, il fut chargé d'aller à Dresde

négocier une alliance avec Frédéric-Auguste. Il ne réussit point à persuader ce prince, dont l'intérêt était plutôt de s'unir avec la France; mais il se dédommagea, en 1732, par l'alliance qu'il fit conclure à Christian V, roi de Danemarck, avec l'Autriche et la Russie, et par d'autres traités moins importans qui datent de la même époque. Pendant toutes ces négociations, il avait conservé l'ambassade de Berlin, et malgré ses fréquentes absences, malgré les nombreux ennemis du système autrichien, il fit signer à Berlin, vers la fin de 1732, le traité de Lœwenwolde, dont une des clauses était que la Prusse, la Russie et l'Autriche placeraient sur le trône de Pologne l'infant Emmanuel de Portugal; mais l'on sait que cette clause ne fut point exécutée, et que Frédéric-Guillaume fut dès-lors moins dévoué à la maison impériale. La guerre éclata contre la France, et Seckendorf, tout en conservant son titre d'ambassadeur à Berlin, se rendit à l'armée et la vit avec peine jouer un rôle passif dans les campagnes de 1734 et 1735. Enfin, il en eut le commandement, grâce à une absence du prince Eugène, et se signala par quelques avantages qui poussèrent le maréchal de Coigny et le comte de Bellisle des pays situés entre la Moselle, la Meuse et le Rhin. La paix fut signée la même année; mais presque aussitôt la cour de Vienne crut devoir diriger l'ardeur des Allemands contre la Porte, et Seckendorf, que le grand Eugène avait désigné pour son successeur à Charles VI, fut nommé feld-maréchal et eut le commandement de l'armée. La campagne ne fut point heureuse pour l'Autriche, et les ennemis du général, croyant le moment favorable pour le perdre, prononcèrent hautement le mot de *trahison*, et arrachèrent au faible Charles VI la destitution de son fidèle serviteur, qui subit trois ans d'emprisonnement et n'obtint justice qu'à l'avènement de Marie-Thérèse. Encore ne l'obtint-il qu'imparfaite, ce qui le décida à donner sa démission à cette jeune reine, pour entrer au service du nouvel empereur Charles VII, électeur de Bavière. Nommé feld-maréchal et conseiller intime de ce prince, il parvint, en 1742, à remettre son nouveau souverain en possession de la Bavière, qui lui avait été enlevée récemment; mais la campagne suivante tourna à l'avantage de Marie-Thérèse, qui exigea encore une fois l'évacuation de la Bavière. Seckendorf, forcé de déposer son épée, se jeta dans les négociations et établit avec le grand Frédéric les bases de l'union de Francfort, qui donna à Charles VII pour nouveaux appuis la France et la Prusse. Il réhabilita sa gloire dans la guerre qui éclata alors, et après avoir pris Munich, où l'empereur fit son entrée, il exécuta son projet de retraite définitive (1744). Charles VII étant m., et le jeune électeur qui lui succéda se trouvant dans une position fort critique, Seckendorf lui conseilla de demander la paix à la cour de Vienne, et contribua beaucoup à amener la conclusion du traité de Fuessen (1745). Il m. à Meuselwitz en 1763, non sans avoir éprouvé les effets du ressentiment de Frédéric II, qui se déshonora par une courte mais dure persécution. Une *Vie* du feld-maréchal, tirée de ses papiers, a été publiée sous le voile de l'anonyme en 1790, 4 vol. in-8, par son petit-neveu.

SECKENDORF (CHARLES-SIGISMOND, baron de), de la même famille que le précéd., né à Erlangen en 1744, fut envoyé en 1784 auprès du cercle de Franconie, comme second ambassadeur de Prusse, et m. à Anspach l'année suivante. On a de lui des *poésies*, quelques ouvrages dramatiques, etc. — SECKENDORF (Léon, baron de), poète allemand, de la même famille, né à Wonfurt, en 1773, fut d'abord assesseur à la cour de Weimar, ce qui le mit en relation avec Wieland, Gœthe, Schiller et Herder, puis chambellan à la cour de Wurtemberg, et conseiller du gouvernement de Stuttgard. Lors de la guerre de 1807, il entra comme capitaine dans le 4e bataillon de la landwehr de Vienne, et fut tué au combat d'Ebersberg, dans la Haute-Autriche, en 1809. Il est connu par quelques *recueils de poésies*, et surtout par un journal littéraire, qu'il publia à Vienne pendant quelque temps, avec son ami Stoll, sous le titre de *Prométhée*. — Vitus-Louis de SECKENDORF, de la famille des précédens, né en 1626 à Aurach en Franconie, m. en 1692, a laissé entre autres ouvrages: *Comment. histor. et apologet. de lutheranismo*, Francfort, 1692, 2 vol. in-fol.

SECOND (JEAN), poète latin moderne, né à La Haye en 1511, se fit recevoir docteur en droit à Bourges, accepta ensuite la place de secrétaire intime de l'archevêque de Tolède, ce qui ne l'empêcha pas bientôt après de suivre Charles-Quint à l'expédition contre Tunis (1534). A son retour il s'attacha à la personne de George d'Egmond, évêque d'Utrecht; mais il avait apporté d'Afrique le germe d'une maladie mortelle à laquelle il succomba à Tournai, en 1536. Ses *Poésies latines*, publiées pour la première fois à Utrecht, chez Herman Borculo, en 1541, in-12, ont été réimpr. très-souvent et en divers endroits, soit séparément, soit avec d'autres poésies; mais la meilleure édit. de toutes est celle que l'on doit à M. Bosscha fils, Leyde, 1821, 2 vol. in-8. Parmi ces poésies on a toujours distingué les 19 pièces que le poète a nommées ses *Baisers* (*Basia*): ce sont des chants érotiques pleins de feu, de naturel, et de vivacité, qui n'ont rien du cynisme de Catulle, mais qui n'approchent pas non plus de la sensibilité délicate de Parny. La meilleure traduction que nous connaissons des *Baisers*, et la seule que nous citerons est celle qu'a donnée M. Tissot, Paris, 1806, in-12. Il a d'ailleurs traduit aussi les *Élégies* du même poète.

SECONDAT (JEAN-BAPTISTE, baron de), agronome, né en 1716 à Martillac, près Bordeaux, était fils de l'illustre auteur de l'*Esprit des lois*; mais la vénération pour la mémoire de son père l'empêcha de prendre le nom de MONTESQUIEU. Il s'appliqua dès l'enfance à l'étude des lettres et des sciences, fut pourvu de bonne heure d'une charge de conseiller au parlement de Bordeaux, et en remplit les devoirs avec zèle et intégrité. Employant en partie ses loisirs à des essais agronomiques, il contribua beaucoup à réveiller l'attention sur les services rendus à l'agriculture par Olivier de Serres. Pendant la révolution il prit la détermination de jeter au feu les MSs. de son père, dans la crainte qu'on n'y découvrît des prétextes pour inquiéter sa famille. Cet homme vertueux m. à Bordeaux en 1796. C'est à lui que l'on doit le petit roman d'*Arsace et Isménie*, et divers fragmens insérés dans les dernières édit. des *Œuvres complètes* de son père. On a de lui: *Mém. sur l'électricité*, Paris, 1746, in-8; *Observat. de physique et d'hist. nat. sur les eaux minérales des Pyrénées*, ibid., 1750, in-12; *Considérat. sur le commerce et la navigation de la Grande-Bretagne*, trad. de l'anglais, 1750, in-12; *Considérat. sur la constitution de la marine milit. de France*, Lond., 1756, in-8; *Mémoire sur l'hist. nat. du chêne*, etc., Paris, 1785, in-fol. de 92 p., avec 15 planches.

SECONDO (JOSEPH-MARIE), littérat. ital., né en 1715 à Lucera (roy. de Naples), fit ses études dans cette capitale, fréquenta le barreau, et occupa ensuite plus. places dans la magistrature. Passionné pour la langue et la littérature anglaise, il entreprit la trad. du *diction. encyclopédique* de Chambers, de la vie de Cicéron par Middleton, s'occupa ensuite d'autres trav. littér., et m. en 1798, exerçant la charge de conseiller de la cour suprême de justice de Naples. On a de lui la *Conversione d'Inghilterra al cristianismo, paragonata colla sua pretesa*

riformazione, trad. du français, Naples, 1742, in-8; *Vita di M. Tullio Cicerone*, trad. de l'anglais de Middleton, ibid., 1744, 5 vol. in-8, 1748, 5 vol. in-4, 1762, 5 vol. in-8; *Ciclopedia o Dizionario universale delle arti e delle scienze*, trad. de l'angl. de Chambers, ibid., 1747, 9 vol. in-4; augment. de plus. art. relat. à l'histoire, aux antiquités, etc., du roy. de Naples; *Relazione storica dell'antichità, rovine e residui dell'isola di Capri*, ibid., 1750, in-8; *Storia della vita di C. Giulio Cesare, tratta dagli autori originali*, ib., 1776-77, 3 vol. in-8, fig.; Venise, 1782, 5 vol. in-12, fig.

SECOUSSE (Denis-Franç.), histor., né à Paris en 1691, étudia d'abord le droit par déférence pour son père, jurisconsulte estimé, et se fit recevoir avocat au parlement en 1710; mais, après la m. de l'aut. de ses jours, il se hâta de quitter une carrière dans laquelle il était entré malgré lui, et se livra tout entier à l'étude de l'hist. Il fut bientôt jugé digne d'être admis, en 1722, à l'académie des inscriptions et belles-lett., à laquelle il communiqua plus. *mémoires* qui répandirent un nouveau jour sur différens points de l'hist. de France, jusqu'alors négligés. En 1728, il fut désigné par le chancelier d'Aguesseau pour continuer l'importante collection, commencée par Laurière, des *ordonnances* des rois de la 3e race. Il acheva le 2e vol. de ce recueil, et pub. successiv. les suiv. jusqu'au 9e (ce recueil des *ordonnances*, continué depuis la mort de Secousse par Villevaults, Bréquigny et le marquis de Pastoret, n'est pas encore terminé). L'assiduité que Secousse mettait à ses travaux affaiblit progressivement sa vue, qu'il finit par perdre entièrement. Depuis lors il ne fit plus que languir, et mourut à Paris en 1754. Il avait rassemblé plus de 12,000 vol. sur l'hist. de France; et il ordonna par son testament que cette belle collection serait vendue en détail pour faciliter aux gens de lett. l'acquisition des ouv. relatifs à leurs études. On a de Secousse, outre les volumes du recueil des *ordonnances* dont nous venons de parler, un gr. nomb. de *mém.* dans le Recueil de l'acad. des inscript.; *Mém. pour servir à l'hist. de Charles II, roi de Navarre, dit le Mauvais*, Paris, 1755-58, 2 v. in-4: *Mém. histor. et critiq. sur les principales circonstances de la vie de Roger de St-Lary de Bellegarde, maréchal de France*, ibid., 1764, in-12, précédé de l'*éloge* de l'aut., par Bougainville, etc. — Jean-Franç.-Robert Secousse, frère du précéd., curé de St-Eustache, m. à Paris en 1771, est aut. d'une *Lettre d'un curé du diocèse de..... à M. Marmontel sur son extrait critique de la lettre de J.-J. Rousseau à d'Alembert*, Paris, 1760, in-8

SEDAINE (Michel-Jean), homme de lett., né à Paris en 1719, était fils d'un architecte peu favorisé de la fortune. Resté l'unique soutien de sa famille vers l'âge de 18 ans, le jeune Sédaine, presque sans ressource, résolut d'apprendre le métier de tailleur de pierres tout en continuant d'étudier. Un archit. par qui il était employé l'ayant surpris un livre à la main, le questionna, prit un vif intérêt à lui, l'admit au nomb. de ses élèves, et finit par l'associer à ses travaux. Devenu plus libre, Sédaine se livra au goût qu'il avait eu de bonne heure pour la littér. Il se lia avec plus. poètes, et commença à se faire remarquer par quelq. pièces de vers, entre autres par une *épître* adressée *à son habit*, qui eut beaucoup de succès, et lui valut la protection et l'amitié d'un ancien magistrat. Il débuta dans la carrière dramatique, en 1756, par le *Diable à quatre* (sujet tiré du théât. anglais), qui fut joué au théât. de l'Opéra-Comiq.: plus. autres pièces, également bien accueillies du public, succédèrent à celle-là, et donnèrent la vogue au théât. qui les représentait. Sédaine, prenant ensuite un vol plus élevé, donna au théât. *le Philosophe sans le savoir*, comédie en 5 actes, en prose, la meilleure et la plus importante de ses compositions théâtrales. Il ne cessa point, malgré le succès de cette comédie, de travailler pour l'Opéra-Comiq., où beaucoup de ses ouv. sont long-temps restés au répert. Il fit ensuite pour le grand Opéra, *Aline, reine de Golconde*, *Amphitrion* et *Guillaume Tell*, puis donna au Théât.-Italien, avec Grétry, *Richard-Cœur-de-Lion*, dont le succès brillant lui ouvrit les portes de l'acad. française (il était depuis plus. années secrét. de l'acad. d'architect.). Il ne cessa de travailler pour la scène lyrique qu'à sa mort, arrivée à Paris en 1797. Les pièces dramat. de Sédaine, au nomb. de 32 (tant pour le grand Opéra, que l'Opéra-Comique et le Théât.-Franç.), ont été imp. séparément. Ses comédies (*le Philosophe sans le savoir* et *la Gageure imprévue*, sont ins. dans les div. *Répertoires du Théâtre-Français*. On a encore de Sédaine: *le Vaudeville*, poème didactique en 4 chants, Paris, 1756, in-8, réimp. dans le *Recueil des poésies* du même aut., seconde édit., 1760, 2 vol. in-12. Il a paru une édit. stéréotype des *Œuvres choisies de Sédaine*, avec une *notice biograph.* par M. Auger, Paris, 1813, 3 v. in-18. On trouve une *Notice sur Sédaine* dans les *Œuvres de Ducis*, édit. in-8, t. 3, p. 409. Madame la princesse Constance de Salm a lu au Lycée des Arts un *Éloge de Sédaine*, imp. en 1797, in 8.

SEDANO (D. Juan-Joseph Lopez de), antiq. espagnol, né à Alcala-de-Henarès en 1729, étudia la philosophie, les mathématiques et les langues anciennes à Salamanque, alla ensuite à Madrid, où il fut employé d'abord à l'université de St-Isidore, puis à la bibliothèque royale, où il eut la garde du cabinet des médailles. Il fit plusieurs voyages dans l'intérieur de l'Espagne, par ordre du roi, pour y examiner les anciens monumens, publia ensuite le résultat de ses observations, et m. à Madrid en 1801. On a de lui, en espagnol, les ouv. suiv.: *Parnasse espagnol*, ou *Collection des meilleurs morceaux des plus célèb. poètes de cette nation*, Madrid, 1768-78, 3 vol. in-8; *Dissertat. sur les médailles et les monumens anciens, trouvés en Espagne*, ibid., 1789, in-4; *Explication des inscriptions et des médailles trouvées dans les villes de la Catalogne et du royaume de Valence*, ibid., 1794, in-8. Sedano a écrit en outre différens *mémoires* scientifiq. et litt. qu'il a lus à l'académie de Madrid.

SEDÉCIAS (Bible), dern. roi de Juda, fils de Josias, était l'oncle de Joachim ou Jéchonias, que Nabuchodonosor fit descendre du trône peu de temps après l'y avoir placé. Le roi de Babylone fit choix du neveu du roi déchu, qui changea dès-lors son nom de Mathatias en celui de Sédécias. Ce prince, suivant les traces de son père et de son oncle, *fit le mal devant le Seigneur*, et se rendit odieux au peuple par ses débauches. Le prophète Jérémie vint le trouver de la part de Dieu pour lui reprocher sa conduite; mais Sédécias persista dans le mal, fit emprisonner Jérémie, et le livra ensuite aux grands de sa cour. Cependant Nabuchodonosor assiégea Jérusalem, que le roi de Juda abandonna au bout de deux ans. Arrêté dans la plaine de Jéricho, Sédécias fut conduit devant le roi de Babylone, qui lui fit crever les yeux, et l'envoya ensuite en Chaldée, où ce prince m. bientôt de chagrin. C'est en Sédécias que finit, vers l'an 587 avant J.-C., le royaume de Juda, dont la durée, depuis Roboam, avait été de 375 ans.

SEDELMEYER (Jérémie-Jacques), peint. et grav. allemand, né à Augsbourg en 1704, apprit le dessin et la grav. chez le grav. et marchand d'estampes Pfeffel, passa ensuite à Vienne chez le peint. en miniature Kenkel, son beau-frère, s'y lia d'amitié avec Gaspard Fuessli (*v.* ce nom), se livra à la peint. en miniature à l'huile, à la gravure à la pointe et au burin, et acquit beaucoup de réputat. dans ces deux genres. Il devint fou dans les dern.

années de sa vie, et m. en 1761. On a de lui plus. portraits, tant peints que gravés; une suite de planches d'après les tableaux peints par Dan. Gran dans la bibliothèque impériale. C'est le peu d'encouragement donné par le gouvernement impérial à cette entreprise qui occasiona l'aliénation mentale de Sedelmeyer.

SEDLEY (sir CHARLES), poète angl., né vers 1639 dans le comté de Kent, avait vécu dans l'obscurité jusqu'à la restaurat. des Stuarts sur le trône, lorsqu'il parut à la cour de Charles II, et fut admis dans la société des gens d'esprit et d'humeur libertine qui entouraient ce monarque. Les prem. essais de Sedley furent des poésies érotiques. S'étant jeté ensuite dans la politique, il réussit à se faire nommer memb. de la chamb. des communes, où ses relations précédentes le maintinrent long-temps dans le parti de la cour; mais sous Jacques II, irrité contre ce prince, qui l'avait offensé dans son honneur, il se jeta dans l'opposition, et concourut de tout son pouvoir à la révolution de 1688. On présume qu'il m. vers 1720. Ses *Œuvres*, qui consistent en *poésies*, *pièces* de théâtre et *discours* prononcés à la chambre des communes, ont été pub. par M. Ayloff, Londres, 1722, in-8.

SEDULIUS (CAIUS CÆLIUS ou CÆCILIUS), prêtre et poète du 5e S., sur lequel on a peu de renseignemens, est aut. d'un poème latin intitulé: *paschale Carmen, id est, de Christi Miraculis libri V*, pub. pour la première fois (selon Laserna-Santander), in-4, sans date, ensuite à Leipsig, 1499, in-4, puis à Milan, avec les *poésies* de Prudence (*v.* ce nom), 1501, et ins. dans les *Poetæ christiani veteres* (pub. par Alde Manuce), Venise, 1501-1502, 2 vol. in-4. Sedulius mit ensuite ce poème en prose, et intitula ce nouveau travail: *Opus paschale*. L'ouvrage, dans cette forme, a été imp. pour la prem. fois à Paris en 1585. On trouve quelquefois, à la suite du *paschale Carmen*, deux *hymnes* du même aut. La dern. et la meill. édit. de Sedulius est celle publ. à Rome, 1794, in-4: elle contient la *vie* de ce poète, la liste de ses ouv., de ses MSs. et édit. — Un autre SEDULIUS, qui vivait dans le 8e S., passe pour l'aut. des écrits suivans: *Collectanea sive Explanatio in omnes Epistolas sancti Pauli*, imp. pour la prem. fois à Bâle en 1528, in-8, et ins. dans la *Biblioth. patrum*; *Commentarii in artem Eutychii*, dont on trouve un MS. à la Bibliothèque du Roi, à Paris; *de Rectoribus christianis et convenientibus Regulis quibus est res publica ritè gubernanda*, Leipsig, 1619, in-8; *Collectanea in Matthæum*, inédit.

SEED (JÉRÉMIE), théolog. angl., natif du Cumberland, m. en 1747, a laissé des *discours* et autres écrits qui ont été publiés après sa m. avec une *notice* sur l'aut., 1750, 2 vol. in-8.

SEELEN (JEAN-HENRI de), philologue allem., né en 1687 dans le duché de Brême, mérita, par l'étendue des connaissances qu'il possédait dès son jeune âge, d'être placé parmi les enfans précoces. Il suivit la carrière évangélique au sortir de ses études, et fut admis au saint ministère; mais son goût pour les recherches litt. le porta bientôt vers l'enseignement, et il professa quelque temps le grec et le latin au gymnase de Stade, où il avait été élevé. Devenu ensuite recteur à Lubeck, il m. dans cette ville en 1762. On a de lui: *Stada litteraria*, 1711, in-4 (c'est un tableau de l'état des lett. et des sciences à Stade au commencement du 18e S.); *Oratio de præcocibus eruditis*, etc., Flensbourg, 1713, in-4; *de Scriptoribus gentilibus falsò in christianorum ordinem relatis*, etc., ibid., 1714, in-4; *Athenæ lubecenses*, Lubeck, 1719-22, 4 parties in-8; *selectorum litterariorum Specimina exhibentia*, etc., ibidem, 1724-25, in-4; *Memoria stadeniana, sive de vitâ, scriptis ac meritis Diederici à Stade Commentarius*, Hambourg, 1725, in-4; *Bibliotheca lubecensis*, Lubeck, 1725-31, 12 vol. in-8; *selecta Numaria*, Rostock, 1726; Lubeck, 1735, in-8; *Philocalia epistolica*, etc., Lubeck, 1728, in-8; *Deliciæ epistol., sive Centuria epistolar. memorab., compl.*, etc., ib. 1729, in-8; *Meditationes exegeticæ*, etc., ib., 1730-32, deux parties in-8; *Miscellanea quibus Commentationes varii argumenti continentur*, ib., 1734, in-8; une *notice*, en allemand, *sur la typographie de Lubeck*, ibid., 1740, in-8; *Eclogarium*, ibid., 1745, in-8; *Memorabilium flensburgensium Sylloge*, ibid., 1752, in-4; *Analecta ad Middendorpii librum de academiis*, ibid., 1756, in-4; enfin un grand nomb. de *programmes*, de *dissertat.*, d'*éloges* et de *notices* biog., dont il serait impossible de donner la liste.

SEE-MA-KOUANG. V. SSE.

SEEMILLER (SÉBASTIEN), orientaliste, né en 1752 à Veldin, en Bavière, étudia chez les jésuites de Landshut et de Munich, entra ensuite dans l'ordre des chanoines réguliers de St-Augustin, s'appliqua à l'étude de l'hist. et des langues orientales, prit le grade de doct. en philosophie et en théologie à l'univ. d'Ingolstadt, et donna quelques cours de théologie et d'hébreu dans son couvent. En 1781, il fut appelé aux places de prof. de langues orientales et de bibliothéc. de l'univ. d'Ingolstadt, avec le tit. de conseill. de l'élect. Etant devenu plus tard curé de l'une des paroisses de Munich, il m. dans cette ville en 1798. On a de lui un assez gr. nomb. d'ouv., tous écrits en latin, les uns tenant à la bibliographie, les autres à la critique sacrée. Nous citerons seulement: *Bibliothecæ acad. ingolstadiensis incunabula typographica*, 1787-1792, 4 cahiers in-4; *Institutiones ad interpretationem Sanctæ Script.*, etc., Augsbourg, 1779, in-8; *SS. Jacobi et Judæ apostol. Epist. cathol. quas ad gr. textûs fidem latinè reddidit*, etc., Nuremberg, 1783, in-8; *septem Psalmi pœnitentiales*, etc., Ingolstadt, 1790, in-4; *Quindecim psalmi graduales*, etc., ibid., 1791, in-4.

SEEROP (George), profess. de philos. à Copenhague, où il m. en 1700, était né à Rieppen en 1660, avait pratiqué la médecine en même temps qu'il enseignait les belles-lettres dans sa ville natale. Outre un *Traité de logique* et une *Apologie* de Descartes, on cite de lui une thèse intitulée: *Triumphum lithargyriatorum*, Copenhague, 1700, in-4.

SEETZEN (Ulrich-Jasper), voyageur allemand, né vers la fin du 18e S., dans l'Ost-Frise, se livra particulièrement, dans ses études, à celle des sciences naturelles, publia ensuite quelq. opuscules sur l'histoire naturelle, la statistique, l'économie politique, et devint conseiller aulique de l'empereur de Russie, dans la principauté de Jever. Ayant pris ensuite la résolution de voyager dans l'Orient, il se munit de différentes recommandations, partit en 1802 pour Constantinople, d'où, après avoir pris des renseignem. sur les divers pays qu'il se proposait de visiter, il se rendit en Syrie. Il séjourna assez long-temps à Alep, puis parcourut les contrées voisines, et fit des observat. astronomiques à Damas. En 1806, il parcourut la Palestine, s'avança jusqu'à Karrak, et revint par le sud de la mer Morte, où il reconnut des ruines d'édifices magnifiques inconnus jusqu'alors aux peuples d'Occident. Il visita Jérusalem et Bethléem, puis se rendit, par Jaffa, à St-Jean-d'Acre. Peu de temps après il fit de nouveau le tour de la mer Morte, alla d'Hébron au mont Sinaï par une route inconnue aux Européens, et se dirigea ensuite sur Suez, d'où il gagna le Kaire. Là, décidé à visiter le berceau de l'islamisme, il fit profession publique de cette religion, puis entreprit le pèlerinage de la Mekke. S'étant embarqué au port de Suez le 31 juillet 1809, il atterit à Djedda le 19 août, et partit pour la Mekke, où il arriva le 10 octobre. Après avoir accompli tous les devoirs imposés aux pèlerins, et examiné dans tous leurs détails les lieux

saints des musulmans, Seetzen se joignit à une caravane qui allait à Médine, visita la mosquée qui renferme les cendres de Mahomet, malgré la surveillance des Wabahi (*voy.* ce nom), maîtres de la contrée, et qui défendaient aux musulmans l'entrée de ce lieu saint. Il fut assez heureux pour dessiner, sans être aperçu, le plan de la ville et du plus remarquable de ses édifices, revint ensuite à la Mekke, y séjourna plus de deux mois, puis gagna Djeddà, où il s'embarqua pour visiter l'Yemen. Après avoir parcouru ce canton montagneux, et vu la plupart de ses villes, il écrivit, du port de Moka, en Europe. Ce fut sa dern. lett. : il tomba malade, et m. à Taës dans les derniers jours de déc. b. 1811. On a supposé qu'il avait été empoisonné par l'ordre de l'*iman*, ou prince du pays, entre les mains duquel sont restés tous ses papiers, avec ses bagages, dans lesquels ce barbare croyait trouver des trésors. Il n'existe pas de relation complète des voyages de Seetzen; quelq. fragmens en sont épars dans différens recueils ou journaux, d'après les lettres qu'il avait adressées au baron de Zach, grand-maréchal de la cour de Saxe-Gotha, qui les a insérées dans sa *Correspondance géograph. et astronomique*. Indépendamment des détails que nous venons d'indiquer, ces lettres renferment des *Mémoires sur les tribus d'Arabes nomades de Syrie, du désert et des contrées voisines*. Ces différ. morceaux ont été insérés dans les *Annales des Voyages* (ann. 1809-1814). D'autres lettres, adressées par Seetzen à divers savans, sont, par extrait, dans le *Magasin encyclopédique*.

SEFY (Chah), 6e ou 7e roi de Perse, de la dynastie des Sofys, monta sur le trône en 1628, après la m. d'Abbas-le-Grand, son aïeul, qui l'avait désigné pour son successeur, à l'exclusion de ses propres fils, qu'il avait fait périr ou aveugler. Ce prince, dont le vrai nom était celui de Sam qu'il changea pour prendre celui de son malheureux père, fut le Néron de la Perse. Il fit m. ou priva de la vue tous les princes de son sang, tous les grands alliés à sa famille, presque tous ses ministres et ses généraux les plus distingués. Toutefois aucune révolte n'éclata sous son règne, par suite du respect qu'on y conservait pour la race du grand chah Abbas, et de la bonne et sévère police que ce même monarque avait établie dans ses états. Sefi régna 14 ans, et m. à Kachan en 1642. On peut consulter, sur la *vie* de ce prince, les relations de Thomas Herbert, d'Olearius, de Tavernier et de Chardin.

SEGARELLE (Gérard), hérésiarque du 13e S. chef d'une des sectes appelées *apostoliques*, était né à Parme, et n'avait reçu aucune éducation. Il paraît qu'il fut admis dans l'ordre des frères-mineurs, mais sans y faire profession. Il s'imagina qu'il pouvait devenir un apôtre en prenant le costume de ceux qu'il voyait représentés dans un tableau de l'église de son couvent, et peu content de cette imitation, il voulut aussi avoir quelq. conformités avec J.-C., et vivre comme St François, patron de son ordre. S'étant fait circoncire, emmailloter comme un enfant et mettre dans un berceau, il attira d'abord l'attention sur lui, et le menu peuple s'attroupa autour de ce fou, qu'il regardait comme un être extraordinaire. Segarelle vendit ensuite la maison qu'il possédait, et en distribua le prix à une troupe de bandits et de fainéans qu'il trouva un jour rassemblés sur la place publique. Quelques-uns s'attachèrent à lui, et il se trouva bientôt à la tête de 30 compagnons qui ne tardèrent pas à l'abandonner. Cependant, la secte continuant à s'étendre sous la direction d'un autre chef nommé Matthieu, l'évêque de Parme fit arrêter et mettre en prison Segarelle, comme premier auteur de cette réunion, qui se livrait à toutes sortes de débauches et d'impuretés. Le misérable sectaire ayant eu l'adresse de contrefaire l'insensé, fut bientôt mis en liberté; mais ensuite le prélat, informé de ses excès et de ceux de ses compagnons, les chassa tous de son diocèse. Segarelle ayant eu l'audace de reparaître aux environs de Parme, vers l'an 1300, l'év. le fit arrêter de nouveau; on instruisit son procès, et il fut condamné à être brûlé, sentence qui fut exécutée le 18 juillet de la même année. Les *apostol.*, presque tous mendians vagabonds, prétendaient que tout devait être commun, même les femmes. Ils distinguaient trois règnes : celui du père, dont le caractère était la justice et la sévérité; celui du fils, règne de grâce et de sagesse, et celui du St-Esprit, dont la charité était l'unique loi, tellement obligatoire, qu'on ne pouvait rien refuser de ce qui était demandé en son nom, ce qui devenait la source de toute espèce de désordres. On avait vu déjà, dès le 2e et le 3e S., div. sectes d'*Apostoliques* dont l'existence fut plus ou moins longue.

SEGAUD (Guillaume de), jésuite, prédicat., né à Paris en 1674, entra dans son ordre à l'âge de 26 ans, enseigna d'abord les humanités au coll. de Louis-le-Grand, dirigé par la même société, et professa ensuite la rhétoriq à Rennes et à Rouen. Il témoignait le désir de se consacrer aux missions chez les sauvages; mais ses supérieurs voulurent qu'il se dévouât de préférence à la prédication. C'est à Rouen qu'il débuta dans cette nouv. carrière, et il prêcha ensuite avec un grand succès à Paris et dans d'autres villes principales de la province. Sa simplicité, sa douceur, l'onction de ses paroles lui attirèrent bientôt un gr. nombre de pénitens de toutes les classes. Il remplaça le P. Perusseau dans le poste de confesseur du dauphin et de la famille royale, et m. à Paris en 1748. On a de lui des *Sermons*, quelq. *Panégyriques* et deux *Oraisons funèb.*, rec. en 6 v. in-12, Paris, 1750-51, par les soins du P. Berruyer, et réimp. plus. fois.

SEGAUD (Pierre-Dominique), avocat à Lyon, où il m. en 1821, était né en 1784 à Montluel (Ain), et avait suivi ses cours de droit à Paris, dans l'établissem. dit *Academ. de législat.* Il fut l'un des fondat. du *Cercle littér.* à Lyon, et se plaça, par ses talens, au rang des hommes distingués de cette ville, dans la double carrière des lettr. et du barreau. Outre plus. *Mém. judiciaires* qui ont été impr., et quelq. ouvr. encore inéd., on cite de lui un écrit anonyme intit. : *l'Académie de Lyon en* 1809, in-8, broch. satirique. On a imprimé dans la *Gazette univ. de Lyon* (28 sept. et 2 oct.), un *disc. funèr.* de M. Passel, et une *notice* sur Segaud, dont M. Beuchot a détaillé les product. dans la *Bibliogr. de la France*, 1822, p. 643.

SEGER (George), méd., né en 1629 à Nuremberg, suivit à Copenhague les cours de Thomas Bartholin, prit le bonnet de doct. à Bâle (1660), revint pratiquer dans sa ville natale, et après avoir occupé quelq. temps la place de méd. pensionné à Thurn, fut nommé (1675) physicien de Dantzig, ville où il m. en 1678. Outre un gr. nombre d'*Observations* insérées dans les Éphémérides des Curieux de la Nature, on a de lui quelq. opuscules tels que *Dissertat. de Lymphæ Bartholinianæ quidditate et materiâ*, in-4, Copenhague, 1653, 1668; *de Hippocratis Lib. de Corde ortu legitimo*, in-4, Bâle, 1661, 1678.

SEGHERS (Gérard), peintre flamand, né à Anvers en 1589, fut élève de H. van Balen, et se rendit fort jeune à Rome, où il étudia la manière des différ. maîtres sans en adopter aucune particulièrement, résolu qu'il était de s'en faire une à lui. Cependant il ne put éviter d'imiter Manfredi (*v.* ce nom), dont les compositions et la touche l'avaient séduit. Cette imitation fut même telle, que d'habiles connaisseurs y furent trompés, et que Seghers vit ses tableaux recherchés. De retour à Anvers, il espérait obtenir le même succès; mais ses compatriotes, accoutumés au coloris brillant de Rubens, trouvèrent les teintes de Seghers trop rembrunies, ce qui décida cet artiste à prendre le mi-

lieu entre le style du maître de l'école flamande et celui du peintre italien. Seghers m. dans sa patrie en 1651. On cite parmi ses compositions : le *Mariage de la Vierge*, qui est son chef-d'œuvre ; *Jésus élevé sur la croix* ; le *Martyre de St Lievens*. Le Musée du Louvre possède un tableau de cet artiste représentant *St François en extase, soutenu par des anges*. — Daniel SEGHERS, peintre, frère du précéd., prit des leçons de Breughel de Velours, quand celui-ci ne peignait que des fleurs, et embrassa fort jeune la vie religieuse dans l'institut des jésuites qui encouragèrent son talent pour la peinture. Il obtint la permission d'aller à Rome, et, à son retour, ses tableaux obtinrent une grande vogue ; il m. en 1660. Bien qu'il peignît le paysage historique, son genre spécial était les fleurs, et peu d'artistes l'ont égalé dans le même genre. Sa couleur est belle, légère, transparente ; sa touche large, quoique finie ; ses bouquets sont bien composés, et les insectes qu'il y a placés sont pleins de vérité. On a conservé à Anvers son chef-d'œuvre, qui ornait l'égl. des jésuites de cette ville : c'est une *guirlande* composée de tout ce que le printemps, l'été, l'automne produisent de fleurs et de fruits les plus rares et les plus précieux. Le Musée du Louvre a possédé 3 tableaux de D. Seghers, provenant de la galerie impériale de Vienne : ils ont été rendus en 1815.

SEGLA. V. MONTEGUT.

SEGNER (JEAN-ANDRÉ), mathématicien allem. distingué, né à Presbourg en 1704, fit ses études au gymnase de cette ville, puis à l'université d'Iéna, où il prit, en 1730, le grade de doct. en médecine. De retour dans sa patrie, il s'y livra d'abord à la pratique de son art ; mais quelques désagrémens qu'il essuya de la part de ses confrères le dégoûtèrent de cette carrière. Un de ses anciens maîtres le fit agréger à l'univers. d'Iéna, pour y faire des cours de mathémat., avec la promesse de la première chaire vacante. En 1733, il fut nommé professeur extraordinaire de philos., et, en 1735, il passa à Gœttingue comme profess. de sciences naturelles et de mathémat. En 1755, la réputation qu'il avait acquise dans ses cours le fit appeler à l'université de Halle, avec le titre de conseill. privé, et le gouvernement prussien lui conféra en même temps des lettres de noblesse. Segner remplit encore avec la même distinction les chaires de physique et de mathém. jusqu'à sa m., arrivée en 1777. On a de lui, outre un gr. nomb. de *dissert.* et de *programmes*, les ouvr. suiv. : *Elementa arithmeticæ et geometriæ*, Goettingue, 1739, in-8, avec pl.; *Specimen logicæ universaliter demonstratæ*, Iéna, 1740, in-8; *Introduct. à la physique* (en allem.), Goettingue, 1746, in-8, avec pl., plus. fois réimp. ; *Fasciculus exercitationum hydraulicarum*, ibid., 1747, in-4; *Usus scalarum logisticarum*, ibid., 1749 ; *Elementa analyseos finitorum*, Halle, 1758, in-8; *Element. analyseos infinitorum*, 1761-63, 2 vol. in-8 ; *Leçons astronomiques* (en allem.), ibid., 1775-76, 2 vol. in-8.

SEGNERI (PAUL), prédicat. italien, né à Nettuno (état ecclésiastique) en 1624, fut placé de bonne heure au sémin. romain, embrassa en 1637 la règle de St Ignace, se voua à la prédicat., parcourut les campagnes de préférence aux villes, fut ensuite rappelé à Rome et attaché à la cour du pape Innocent XII en qualité de théolog., et m. en 1694. Aucun prédicat., depuis Savonarola, n'avait exercé, comme le P. Segneri, une influence si grande sur la multitude, et il était devenu l'objet d'un culte poussé jusqu'à la superstition. On a de lui un *Quaresimale* (carême), Florence, 1679, in-fol.; *Prediche dette nel palazzo apostolico*, Rome, 1694, in-4 ; *Panegirici sacri*, Florence, 1684, 2 vol. in-12; plusieurs *Traités* et *Dissert. spirituels*, publ. d'abord séparém., puis réimpr. ensemble à Venise, 1712, 4 vol. in-4, et à Parme, 1714, 3 vol. in-fol., avec la *vie* de l'auteur (un de ces Traités, *la Concordia tra la fatica e la quiete*, fut condamné par l'inquisition, qui révoqua ensuite son arrêt); *Istoria della guerra di Fiandra, deca.* II, etc., Rome, 1684, in-4 ; *Lettere sulla materia del probabile* (sous le pseudonyme de *Massimo degli Afflitti*), réimp. en 1732, in-12.—Paul SEGNERI, neveu du précéd., né à Rome en 1673, fut élevé chez les jésuites, embrassa leur règle, se livra, comme son oncle, à la prédicat., et m. à Sinigaglia en 1713, après avoir publ. : *Istruzione sopra le conversazioni moderae* (sans nom d'auteur), Florence, 1711, in-8; *Dell' amore di Gesu*, trad. du franç. du P. Nepveu, ibid. 1711, in 8. Après la m. de Paul Segneri, Muratori et l'abbé Carrara publièrent de ce jésuite les autres écrits suiv. : *Esercizi spirituali esposti secondo il metodo del P. Segneri juniore*, Modène, 1720, 2 vol. in-8 ; *Opere postume raccolte e pubblicate da Carrara*, Bassano, 1795, 3 v. in-8, avec la *vie* de l'aut., par Muratori.

SEGNI (BERNARD), hist. et philos. italien, né à Florence vers la fin du 15e S., fit ses études à Padoue, dirigea ensuite une maison de commerce à Aquila, revint ensuite dans sa patrie, offrit ses services au duc Côme de Médicis qui le chargea d'une mission diplomat. auprès de Ferdinand, roi des Romains, fut nommé consul, ou chef de l'académ. de la Crusca, et m. à Florence en 1558. On a de lui : *Rettorica e Poetica d'Aristotele, tradotte di greco*, etc., Florence, 1549, in 4; Venise, 1551, in-8 ; *Trattato de' governi*, Florence, 1549, in-4 ; Venise, 1551, in-12; *L'Etica, tradotta e comentata*, ibid., 1550, in-4, et 1551 in-8 ; *Trattato sopra i libri dell' anima*, publ. par le fils de l'aut., Florence, 1583, réimpr. en 1607 ; *Storie fiorentine dall' anno 1527 all' anno 1555, colla vita di Nicolò Capponi*, pub. pour la prem. fois à Augsbourg, in-fol., avec les portr. de Capponi et de l'auteur, Palerme, 1778, 2 vol. in-4 ; *L'Edipo principe, tragedia, tradotta da Sofocle*, publié pour la première fois à Palerme en 1778, réimp. à Florence, 1811. in-4.

SEGNI (LOTHAIRE de). V. INNOCENT III, pape.

SEGRAIS (JEAN REGNAULD ou RENAUD, sieur de), poète franç., né en 1624 à Caen, fut d'abord destiné par sa famille à l'état ecclés.; mais le goût qu'il manifesta de bonne heure pour la poésie le détourna de cette carrière, où sa naissance lui permettait d'espérer un rapide avancement. Après avoir débuté dans la littérature par des chansons, quelques nouvelles et un poëme pastoral, il publ. un roman et une tragédie qui fixèrent sur lui l'attention des hommes lettrés de sa province. Il fut présenté à *Mademoiselle*, fille de MONSIEUR (Gaston, duc d'Orléans), qui le prit pour secrétaire, et le nomma ensuite son gentilhomme ordinaire. C'est alors que Segrais entreprit la traduction en vers de Virgile, en même temps qu'il se délassait de ce travail sérieux par des compositions plus légères. Ayant eu la franchise d'émettre une opinion peu favorable au dessein que la princesse avait formé de s'unir avec Lauzun (*v.* ce nom), Segrais se vit forcé de quitter cette illustre protectrice en 1672, et accepta l'asile que lui offrit madame de La Fayette dans sa maison. Là, il ne fut point étranger, dit-on, à la composition des deux romans de *Zaïde* et de *la Princesse de Clèves*, publiés par cette même dame. Quatre ans plus tard, fatigué de la vie tumultueuse qu'il menait à Paris, il se retira à Caen, où sa maison devint le lieu de réunion de l'acad. de cette ville, dispersée après la m. de Matignon (*v.* ce nom), son protecteur. Après avoir fait long-temps, par son aménité et le charme de sa conversation, les délices de la meilleure société de sa ville natale, Segrais m. en 1701. Il avait été reçu à l'acad. franç. en 1662. Presque toutes les compositions de ce poète, qui eut de son temps la plus haute réputation, et dont Boileau a fait un si bril-

lant éloge, sont aujourd. complètem. oubliées. Les curieux recherchent *le Segraisiana* ou *Mélanges d'hist. et de littér.* (liv. composé par A. Galland, d'après les conversations de Segrais chez Faucault, intendant de Caen), La Haye (Paris), 1722, et Amsterdam (Paris), 1723, in-8, ainsi qu'un *Recueil de Nouvelles françoises*, composées pour le divertissement de la princesse Aurélie (Mademoiselle), Paris, 1756. On en trouve des extraits dans la *Bibliothèque des Romans*, septemb. 1775.

SÉGUIER (Pierre), l'un des magistrats les plus célèbres du 16e S., né à Paris en 1504, descendait d'une ancienne famille de Languedoc, distinguée dans la magistrature dès le 14e S., et dont un des membres était venu se fixer dans la capitale vers le milieu du 15e. D'abord simple avocat, P. Séguier, jouissant déjà d'une certaine réputation, fut nommé par François Ier avocat-général à la cour des aides, et, presque en même temps chancelier de la reine Eléonore d'Autriche. Sous Henri II il passa avocat-général au parlem. Ce fut en cette qualité qu'il s'opposa aux prétentions de la cour de Rome, lors des différens du pape Jules II avec le roi, au sujet du duché de Parme; et Henri II récompensa son zèle en l'élevant, en 1554, à la place de président à mortier. L'année suiv., Séguier fut chargé de porter aux pieds du trône les remontrances de sa compagnie, contre un édit qui établissait l'inquisit. en France, et que le parlem. refusait d'enregistrer. Il parla avec autant d'énergie que de respect, émut le roi, déconcerta les ministres; et la France n'eut point à subir le tribunal odieux que des conseillers fanatiq. ou séduits par la cour de Rome voulaient lui imposer. Le digne magistrat défendit avec la même énergie le parlement contre les attaques de la chambre des comptes, au sujet des gages, et obtint le même succès au conseil du roi. Sous François II Séguier fut chargé de traiter de la fixation des limites entre le Dauphiné et le Piémont. Il m. en 1580. On a de lui : *Rudimenta cognitionis Dei et sui*, publ. par Balesdens, Paris, 1636, in-12; trad. depuis en franç. par Colletet. — Les six fils du président Séguier furent tous magistrats : François, l'aîné de tous, m. président aux enquêtes. — Pierre II Séguier, 2e fils, fut présid. à mortier en 1578, par la résignation de son père. On conserve de lui un recueil des harangues qu'il prononça au parlement séant à Tours et à Paris. — Jérôme Séguier, 3e fils, fut chevalier de l'ordre de St-Jean-de-Jérusalem, et grand-maître des eaux et forêts de France. — Louis Séguier, 4e fils, entra dans l'état ecclésiastique, devint conseiller-clerc au parlem. et doyen de l'église cathédrale de Paris; il fut incarcéré à la Bastille en 1589, par le conseil de l'union, comme suspect de favoriser le parti royal, et n'obtint sa liberté qu'en payant une rançon. Plus tard il fut expulsé de Paris par la faction des seize. Nommé à l'évêché-pairie de Laon par Henri IV, dont il avait préparé la conversion, il préféra demeurer au sein de son chapitre. — Antoine Séguier, 5e fils, né à Paris en 1552, fut successivem. conseiller au parlement, maître des requêtes, surintendant de justice en province après les rigueurs exercées par le présid. d'Oppède (*v.* ce nom) contre les calvinistes, conseiller d'état, avocat-général, président à mortier, ambassad. à Venise, et m. 1626. Ce magistrat s'était montré constamment le défenseur des droits de la couronne et des libertés gallicanes. Ce fut sur ses conclus. que la bulle de Grégoire XIV, *se disant pape*, fut condamnée par arrêt du 5 août 1591, à être lacérée et brûlée par la main du bourreau. — Jean Séguier, 6e et dern. fils de Pierre Ier, fut lieuten. civil à Paris; il accompagna Henri III dans sa retraite de cette ville, contribua beaucoup à la réduction spontanée de la même capitale, et, rétabli sur son siége, fit rechercher avec le plus grand soin et supprimer tous les écrits injurieux contre le roi. Il m. en 1596. — Nicolas Séguier, frère du président Séguier, Pierre Ier, seigneur de Saint-Cyr, est celui de qui descend directem. le prem. présid. actuel de la cour royale de Paris. — Martin Séguier, autre frère de Pierre Ier, embrassa l'état ecclésiastiq., devint conservateur des priviléges de l'université, et refusa deux fois la charge de conseiller au parlem., qu'il croyait incompatibles avec ses devoirs de prêtre. On a de lui les écrits suiv. : *Soupirs du bon pasteur, qui sont lieux recueillis de la Bible, et rapportés aux misères du temps*, Paris, 1570, in-8; *Prières du Roi*, ibid., 1577, in-8; *Paraphrases sur 30 psaumes du roi-prophète David*, ibid., 1579, in 16; *Epître envoyée à un gentilhomme françois étant en Allemagne*, ibidem, 1580, in-8. — Jérôme Séguier, seigneur d'Estioles, fils et neveu des deux précéd., fut présid. au grand conseil. On a de lui : *Hist. miraculeuse de la Ste hostie, gardée en l'église de St-Jean-en-Grève*, ensemble quelq. *hymnes au St Sacrement de l'autel*, Paris, 1604, in-8; *Daphnidium, seu Henrici IV heroïca*, etc., 3e édit., Paris, 1606, in-4. — Anne Séguier, dame de La Vergne, cousine des précéd., fut, suivant Lacroix-du-Maine « une des accomplies dames et d'esprit et de corps (de son temps), ayant fait part de plusieurs beaux vers chrétiens, accompagnés d'un dialogue en prose de vertu, honneurs, plaisirs, fortune et la mort. »

SÉGUIER (Pierre 3e), chancelier de France, petit-fils du présid. Pierre Ier et fils du lieutenant civil Jean Séguier, né à Paris en 1588, fut successivem. conseiller au parlem., maître des requêtes, intendant de Guienne, président à mortier, garde des sceaux (1633), avant d'être appelé à la plus haute dignité de la magistrature en 1635. Bien qu'il dût son élévation au cardinal de Richelieu, il ne se crut pas obligé de ployer constamm. sous les volontés de ce redoutable ministre. Après la mort de Louis XIII, il contribua à faire casser par le parlement le testam. de ce monarque, à faire reconnaître la reine Anne pour régente, et il exerça une grande influence dans le conseil. Pendant les troubles de la fronde, il demeura fidèle à son devoir; et, lorsque la cour se crut obligée de faire des concessions aux frondeurs, elle dut *emprunter*, pour ainsi dire, les sceaux de l'état à l'inflexible chancelier, pour les remettre à M. de Châteauneuf. Séguier les reprit ensuite pour les céder à Molé, qui les conserva jusqu'à sa m., arrivée en 1656. A cette époque ils furent rendus pour la 3e fois au chancelier et ne lui furent plus ôtés. Séguier fut forcé de remplacer le prem. président de Lamoignon dans la présidence de la commission qui jugea le surintendant Fouquet (*voy.* ce nom); mais, suivant l'expression d'un judicieux biographe, il s'estima sans doute plus heureux de présider ensuite le conseil où se confectionnèrent les belles ordonnances de 1669 et 1670, auxquelles il eut l'honneur d'attacher son nom. Il était l'un des prem. fondateurs de l'académ. française, dont il avait donné l'idée et le plan au cardinal de Richelieu; et il en devint le protecteur après la m. de ce ministre. Pendant 30 ans il rassembla cette illustre compagnie dans son propre hôtel, et il maintint les réglem. dans toute leur exactitude. Ce magistrat m. à Paris en 1672. Son oraison funèbre fut prononcée par le célèbre Mascaron, évêque d'Agen, par le P. Laisné, de l'Oratoire, par l'abbé Tallemant, et par l'abbé de La Chambre. Il en existe une en latin, au nom du recteur de l'université, prononcée dans l'église des Mathurins le 23 fév. 1673. Barère de Vieuzac, membre de l'assemblée constituante et de la convention, a composé un *éloge* du chancelier Séguier, couronné à l'acad. de Montauban en 1784.

SÉGUIER (Antoine-Louis), avocat-général au parlement de Paris, né dans cette ville en 1726, descendait de Nicolas Séguier, seigneur de Saint-

Cyr, l'un des fils du président Séguier (Pierre Ier). Son père, Louis-Anne, conseiller au parlem. de Paris, avait refusé la place de prem. président du parlem. de Metz. Antoine-Louis, doué des plus heureuses dispositions, et ayant fait des études brillantes, fut d'abord nommé en 1748 avocat du roi au Châtelet, puis devint successivem. avocat-général au grand conseil (1751), avocat-général au parlem. de Paris (1755), et conserva ce dern. poste jusqu'en 1790, époque de la dissolution des cours souveraines. Ses études profondes dans la science des lois, ses connaissances étendues en littérature, lui avaient donné autant de solidité dans le jugement que de pureté dans le goût. Le choix que l'académie française fit de cet éloquent magistrat, en 1757, reçut l'approbation de la plupart des gens de lettres de l'époque. Plus tard, obligé, par sa place et par ses principes, de combattre des doctrines politiques professées par la majorité de ses collègues littéraires, il se fit des ennemis de tous ceux qui appartenaient à la secte dite *philosophique*. En 1770 le parlem. balançait à ordonner l'impression du réquisitoire que l'avocat-général venait de diriger contre divers écrits émanés de cette même secte; mais Louis XV donna lui-même l'ordre de cette publication. Lorsque la guerre éclata ensuite entre la cour et le parlem., et que la nouvelle magistrat., appelée par dérision *le parlement Maupeou*, fut installée, Séguier donna sa démission et s'éloigna, bien qu'il n'eût point partagé l'honorable disgrâce de l'ancienne compagnie. Il rentra avec elle en 1774, et, fidèle à ses principes, il continua de combattre avec énergie les opinions nouvelles; mais voyant ses efforts impuissans aux approches de la révolution, il cessa une lutte trop inégale. Renfermé au sein de sa famille, après la suppression des parlemens, il ne cherchait que le repos d'une honorable obscurité, lorsqu'un libelle dans lequel il était signalé à la vindicte révolutionn., lui fit prendre la détermination de quitter la France. Retiré à Tournai, il y m. en 1792 d'une attaque d'apoplexie. Il a laissé des *réquisitoires*, des *mercuriales* et des *discours* académiq.; mais ces productions sont éparses et difficiles à trouver. L'*éloge* d'A.-L. Séguier a prononcé à l'institut le 2 janv. 1806, par le comte Portalis (*v.* ce nom); et c'est un des écrits remarquables de cet illustre homme d'état.

SÉGUIER (Jean-François), antiquaire et naturaliste, né à Nîmes en 1703, d'une famille d'origine commune avec celle des précéd., se fit remarquer, dès son enfance, par un goût particulier pour la numismatiq. A cette étude, qu'il suivit avec une ardeur peu commune dans l'âge de l'adolescence, il joignit celle de l'histoire naturelle, et en particulier de la botaniq. Envoyé à Montpellier pour faire son cours de droit, il suivit moins cette école que les leçons de botaniq. du profess. Chicoyneau. Toutefois, de retour dans sa patrie, il était sur le point de sacrifier ses goûts à l'autorité de son père qui voulait lui transmettre sa charge de conseiller au présidial de Nîmes, lorsque l'arrivée de Scipion Maffei (*v.* ce nom) dans cette ville, en 1732, décida de la vocation de J.-F. Séguier. Le savant Italien obtint la permission d'emmener ce jeune homme dans les diverses contrées qu'il se proposait de parcourir; et ils visitèrent ensemble une partie de l'Europe. La mort seule put rompre cette association. Après la perte de son digne ami qu'il avait suivi en Italie, Séguier ne pouvant plus supporter le séjour de cette contrée, revint se fixer dans sa patrie, où il apporta les livres, les médailles, les plantes, les minéraux et les collections de tout genre qu'il avait recueillis dans 23 ans de voy., de fatigues et de périls. Les antiquités que renferme la ville de Nîmes devinrent alors l'objet de ses études; et, en 1772, il fut nommé associé de l'acad. des inscript. et belles-lettres. Une attaque d'apoplexie enleva subitem. ce savant distingué en 1784. On a de lui : *Bibliotheca botanica*, La Haye, 1740, in-4 : ouv. d'une grande érudition, mais que celui de Haller, sous le même titre, a fait oublier; *Plantæ veronenses*, 1745-54; une traduct. franç. des *Mémoires du marquis Maffei*, frère aîné de son ami et général au service d'Autriche, La Haye, 1740, 2 vol in-12; *Dissertation sur la maison carrée de Nîmes*, 1759 et 1776, in-8; plus. autres *mémoires* archéolog., épars dans divers recueils académiq. On conserve aussi de lui un vaste recueil MS. int. : *Inscriptionum antiquarum index absolutissimus*, etc., 2 vol. in-fol. (c'est un catalogue de toutes les inscript. anciennes); une introduction à ce même recueil en 2 autres vol. in-fol.; 4 vol. in-4 et in-fol., comprenant des *supplémens*, des *notes* et des *tables*. La collection des *lettres*, adressées à J.-F. Séguier par divers savans et littérateurs, est conservée égalem. dans la biblioth. de la ville de Nîmes. L'*éloge* de ce savant, par M. Dacier, lu a l'acad. des inscriptions et belles-lettres, est ins. au tom. 47 des *Mémoires* de cette société.

SEGUIN (Charles-Antoine), jurisconsulte, né en 1708 à Vaivres, près de Vesoul en Franche-Comté, fut profess. de droit à l'université de Besançon et memb. de l'académ. de la même ville; il acquit une réputation méritée, et m. en 1790. On a de lui : *in D. Justiniani institutiones commentarii*, pub. par M. Proudhon, élève de l'auteur et doyen de la faculté de droit de Dijon, à Besançon, 1805, in-8; quelq. *discours*, *dissertations* et *mémoires*, conservés dans les registres de l'académie de Besançon. M. Genisset, professeur d'éloquence, a publ. l'*Eloge* de Seguin, Besançon, 1809, in-8.

SÉGUR (Henri-François, comte de), officier-général, né en 1689, était fils du marquis de Ségur, colonel d'un régiment de son nom. Il servit dans ce même corps, en devint colonel en remplacement de son père, fut nommé successivement mestre de camp et brigadier, servit en Espagne, dans les Pays-Bas, en Italie, obtint le grade de maréchal-de-camp, après avoir été blessé à la bataille de Guastalla, servit ensuite en Lorraine sous le comte de Belle-Isle, fut nommé lieutenant-général en 1738, commanda avec distinction en Allemagne et en Flandre, et m. à Metz en 1751. — Jean-Charles de Ségur, frère du précéd., évêque de St-Papoul, né à Paris en 1695, prit d'abord le parti des armes, entra ensuite à l'Oratoire; puis quitta cette congrégation, reçut les ordres, et obtint, en 1723, l'évêché de Saint-Papoul. S'étant lié avec les appelans (*v.* Soanen), il se démit de son siége en 1735, mena ensuite une vie très-retirée pour éviter les persécutions, et m. à Paris en 1748. On a publ. la *Vie* de ce prélat, Utrecht, 1749, in-12; et son *éloge* se trouve dans les *Nouv. ecclés.*, nos des 4, 18 et 25 déc. 1748. La haine des jésuites a long-temps poursuivi sa mémoire (*v.* dans la *Biogr. univ.* la *notice* que lui a faite M. Picot, rédact. de l'*Ami de la Religion*).

SEGUR (Philippe-Henri, marquis de), maréchal de France, fils et neveu des précéd., né en 1724, entra très-jeune au service, se distingua dans les guerres de Bohême, d'Italie et de Flandre, devint maréchal-de-camp, puis, bientôt après, lieutenant-général, se fit égalem. remarquer dans les campagnes de Hanovre, et fut fait prisonnier à Clostercamp. A la paix, il fut nommé inspecteur d'infanterie, puis obtint le commandement de la Franche-Comté. En 1781, il fut appelé par le roi Louis XVI au ministère de la guerre, et reçut, presque en même temps, le bâton de maréchal. Il quitta le ministère lorsque l'intrigue s'empara des conseils du roi, lors du ministère du cardinal de Lomenie-Brienne. Depuis lors il vécut obscur et paisible dans le sein de sa famille, et, après avoir échappé aux proscriptions de 1793 et 1794, il m. à Paris en 1801.

SÉGUR (Joseph-Alexandre, vicomte de), lit-

térateur, 2e fils du précéd., entra de bonne heure au service, fut successivem. colonel des régimens de Noailles, de royal-Lorraine et des dragons de son nom, et maréchal-de-camp en 1790. A cette époque, renonçant au service actif, il se livra entièrement au goût qu'il avait contracté dès sa jeunesse pour les lettres. fit paraître successivem. plus. romans, et travailla pour le grand Opéra, le Théâtre-Français, l'Opéra-Comique, etc. Après avoir publié encore quelq. écrits littéraires, il m. aux eaux de Bagnères en 1805, d'une affection de poitrine. Peu d'hommes du monde ont été plus aimables que le vicomte de Ségur. Comme écrivain il ne s'est pas élevé au-dessus du médiocre, et peu de ses ouv. lui ont survécu. Nous citerons parmi eux : *Correspondance secrète entre Ninan de l'Enclos, le marquis de Villarceaux et mad. de M......* (Maintenon), publ. en 1790; la *Femme jalouse*, roman, 1791; *la Création du Monde*, opéra parodié de l'allem., pour la musique du célèb. Haydn sur le même sujet, trois pièces données aux comédiens franç., dont une seule, le *Retour du Mari*, est restée au théâtre; deux drames joués au théât. de l'Odéon; cinq pièces au théâtre de l'Opéra-Comique; *les Femmes*, ouvr. littéraire, Paris, 1802, 2 vol. in-12. M. de Ségur a été l'édit. des *Mém. du baron de Besenval* (*v.* ce nom).

SEGUY (JOSEPH), poète et orateur religieux, né à Rodez en 1689, embrassa de bonne heure l'état ecclésiastiq., cultiva la poésie et l'éloquence, surtout celle de la chaire, parut à la cour ainsi que dans la capitale, avec distinction, comme orateur chrétien, et fut pourvu de l'abbaye de Genlis et d'un canonicat à la cathédrale. En 1732, il remporta le prix de poésie à l'académ. française, fut admis, 4 ans après, au nombre des membres de la même compagnie; se retira à Meaux vers la fin de sa vie, et y m. en 1761. On a de lui : *Recueil de Poésies*, 2 vol. in-12; *Panégyrique des Saints*, 1734, 2 vol. in-12; *Oraison funèbre du maréchal de Villars*, 1736, in-4; *Oraison funèbre du cardinal de Bissy*, 1737, in-4; *Oraison funèbre d'Elisabeth de Lorraine, reine de Sardaigne*, 1745, in-4; *Discours académiques*, 1736, in-12; *Nouvel Essai de poésies sacrées*, 1756, in-12. — Un autre SEGUY, frère du précéd., fut lié d'amitié avec J.-B. Rousseau; il a donné une édit. des *OEuvres* de ce poète, Paris, 1743, 3 vol. in-4 et 4 vol. in-12.

SEIBOLD (CHRÉTIEN), peintre, né à Mayence en 1697, n'eut d'autre maître que son génie et l'étude de la nature; il fut nommé peint. du cabinet de l'impératrice Marie-Thérèse en 1759, et m. à Vienne en 1768. On cite parmi ses compositions les plus remarquables, un *Vieillard à mi-corps ouvrant des yeux presque éteints, et paraissant faire des efforts pour parler*. Le Musée du Louvre possède le port. de cet artiste peint par lui-même.

SEICK-MAHMOUD. V. MOHAMMED.

SEID-BECHAR, derviche turk, jouissait d'une haute réputation de sainteté, et passait pour prophète sous le règne d'Amurath II. Ce sulthan ayant consulté ce saint personnage, en l'an 825 de l'hég. (1422 de J.-C.), pour connaître l'issue de la guerre qu'il allait entreprendre contre un imposteur qui se faisait passer pour Mustapha, fils de Bajazet Ier, échappé à la déroute d'Ancyre (*v.* BAJAZET), Seid-Bechar lui prédit la victoire, qui en effet couronna ses armes. Quelq. temps après, Amurath ayant mis le siége devant Constantinople, consulta de nouveau le prophète, dont l'infaillibilité se trouva compromise cette fois. Il avait annoncé la prise de la capitale de l'empire grec; mais l'armée othomane fut repoussée et forcée de lever le siége au bout de deux mois. Seid-Bechar reprit alors le chemin de son monastère, et y m. sans avoir rien perdu de son crédit sur la multitude.

SEID-MOUSTAPHA, célèbre ingénieur turk, né à Constantinople vers le milieu du 18e S., montra de très-bonne heure un goût très-prononcé pour les sciences et les arts. Elevé par des parens dépourvus d'instruction, il s'amusait, comme Pascal, dans la maison paternelle, à décrire sur le plancher des cercles, des angles, des parallèles et d'autres figures régulières, qu'il s'efforçait ensuite d'expliquer à ses camarades. Quelques instrumens de géométrie étant tombés entre ses mains, il s'appliqua dès-lors à l'étude des mathématiques, et fut assez heureux pour se procurer les Elémens de géométrie d'Euclide, et quelques fragmens d'autres anciens écrivains trad. en arabe. Il fréquenta ensuite les *mudresseés* ou écoles des maîtres turks, apprit de l'un d'eux le calcul des logarithmes, puis résolut d'étudier la langue française, comme étant celle qui le mettrait plus à portée d'approfondir les sciences auxquelles il consacrait tout son temps. Bientôt il put lire les ouvr. de Wolf, d'Ozanam, de Bélidor et de plusieurs autres mathématiciens. A force de travail, il se rendit familiers les calculs de l'algèbre. Le sulthan Sélim III ayant fondé une nouvelle école de mathématiq., Seid-Moustapha, dont l'aptitude était déjà connue, y fut placé en qualité d'élève permanent et salarié, et devint un des plus habiles ingénieurs qui s'y formèrent. En 1803, il fit imprimer en français, dans l'établissement typographique de Scutari, un ouvr. intit. : *Diatribe de l'ingenieur Seid-Moustapha sur l'état actuel de l'art militaire, du génie et des sciences à Constantinople*, réimp. à Paris en 1810, in-8, par par les soins de M. Langlès (*v.* ce nom), qui y a joint une préface et des notes. On n'a aucun renseignement sur les dernières années de ce savant musulman; mais il y a lieu de croire qu'il périt lors de la révolution qui renversa du trône le sulthan Sélim III.

SEIDAH-KHATOUN, princesse persane de la famille de Bowaides, née dans le 10e S. de l'ère chrétienne (4e de l'hég.), épousa le prince Fakhr-ed-Daulah, dont les états s'étendaient depuis Ispahan et Hamadan jusqu'à la mer Caspienne. Devenue régente de ces mêmes états à la mort de son mari en l'an 387 de l'hégire (997 de J.-C.), Seidah rétablit l'ordre dans les finances, fit régner la justice, et maintint la tranquillité dans l'intérieur en même temps que la paix au dehors. Sommée par Mahmoud *le Ghaznevide* (*v.* ce nom) de le reconnaître pour suzerain et de lui payer tribut, elle s'y refusa avec une fermeté qui imposa à ce conquérant de la Perse orientale. Elle remit les rênes du gouvernement à son fils quand il eut atteint sa majorité, et les reprit bientôt après à cause de l'incapacité de ce prince. Celui-ci, incité par quelq. courtisans, ayant pris les armes, Séidah le vainquit, le fit prisonnier, lui pardonna, lui rendit la liberté et le trône, et continua à le diriger par ses avis et son expérience. Elle m. en l'an 415 de l'hég. (1024 de J.-C.); et cinq ans après, les états de son fils, Madjd-ed-Daulah, passèrent sous la domination de Mahmoud-le-Ghasnevide.

SEIDEL (CHRÉTIEN-HENRI), pasteur prot., né en 1747 dans la principauté de Sulzbach, fut sous-inspecteur de la bibliothèque de Nuremberg, diacre de l'église de St-Sébald de la même ville, et m. en 1787. On a de lui quelques écrits, notamm. des sermons dont on trouvera la liste dans le *Dictionnaire* de Meusel (*v.* ce nom). — Charlotte-Sophie-Sidonie SEIDEL, femme du précédent, née dans le pays de Magdebourg en 1743, m. en 1778, a laissé quelques écrits en prose et des poésies qui ont été recueillis et publiées après sa mort sous le titre d'*OEuvres posthumes* (en allem.), Nuremberg, 1793, in-8. —Jacques SEIDEL, médecin, né vers 1547 à Olo (Silésie), m. à Gripswald en 1615, a publié, entre autres écrits : *Methodica arthritidis et phthisis curat.*, etc., Anclam, 1590, in-4, et *Observat. med. rariores*, Copenhague, 1665, in-4. — Un autre SEIDEL (Bruno), médecin et poète,

m. vers 1577 à Querfurt, sa patrie, y avait pratiqué son art et en même temps professé la philosophie. Outre sept livres de poésies variées, parmi lesquelles on estimait surtout les élégies, il a laissé quelques ouvr. de médecine, tels que : *Liber morborum incurabilium causas mirâ brevitate summâque lectoris jucunditate exhibens*, in-8, Francf., 1593, Leyde, 1662.—Charles SEIDEL, m. en 1822 à Dessau, a écrit en allem. des romans et nouvelles qui ont eu du succès, et parmi lesquels on cite : *la comtesse Séraph. de Hoenacker*; *la comtesse Sidonie de Montabauer*; *Goldchen*, ou *la jeune bohémienne*.

SEIF-ED-DAULAH (ABOU'L-HAÇAN-ALY), prem. émir ou roi d'Halep, né dans le 10e S. de l'ère chrét., était un prince de la dynastie des Hamdanides qui régnait à Moussoul. Il conquit Alep et Emesse sur le turk Akhschid, qui venait d'ajouter la Syrie à l'Egypte, dont le khâlife Rady lui avait accordé l'investiture; et se trouvant par la position de cette conquête sentinelle avancée des musulmans sur la frontière de l'empire grec, il se montra digne de ce poste périlleux, soutint les efforts des troupes grecq. commandées par Léon et Nicéphore Phocas, par Jean Zimisces, arrêta leurs progrès et les attaqua quelquefois avec avantage, et continua cette guerre longue et cruelle jusqu'à sa mort, arrivée à Halep en l'an 356 de l'hég. (967 de J.-C.). Ce prince a été loué par les savans et les poètes musulmans de son temps, notamment par Motenabby et Al-Faraby. Abou'l-Feda et Elmakin ont rec. dans leurs ouv. quelq. pièces de vers de sa composition.

SEIF-ED-DAULAH (ABOU-DJAFAR-AHMED III), 6e et dernier prince de la dynastie des Houdides, émirs ou rois de Saragosse, succéda à son père Abd-el-Melek Emad-ed-Daulah, en l'an de l'hég. 525 (1130 de J.-C.). Prince faible et sans énergie, il livra, dans l'espace de 3 ans, au roi d'Aragon, la plupart des places qui lui restaient encore dans le N.-O. de l'Espagne, après les cessions faites précédemment par son père, aussi pusillanime que lui. Après la m. du roi d'Aragon, Alphonse Ier, Seif rechercha la protection d'Alphonse-Raimond, roi de Castille, et les menaces et les mauvais procédés de ce dernier le forcèrent à l'abandon des places qui lui restaient moyennant la cession de la moitié de Tolède et de quelques domaines aux environs de cette ville. Il vivait depuis 5 ans dans cette nouv. possession, quand les musulmans de Cordoue l'appelèrent au trône en l'an 539 (1145 de J.-C.), pour remplacer un roi qu'ils venaient de se donner, et dont ils s'étaient dégoûtés au bout de quatorze jours. Seif à son tour ne garda son nouveau poste que huit jours, son prédécesseur ayant été rappelé par les inconstans Cordouans. Plus heureux que méritant, l'ex-souv. de Cordoue fut proclamé roi à Murcie, peu de temps après sa chute. Après avoir échoué dans une expédition contre Grenade, il fut reconnu comme souverain à Valence et à Denia; mais ayant réuni ses troupes pour secourir la ville de Xativa, assiégée par Alphonse-Raimond, il fut tué dans les plaines d'Albacete, en 540 (1146 de J.-C.). La famille des Houdides, ou Ben-Houd, se releva plus tard dans la personne de Motawakkel-Ala-Allah (*v.* ce nom).

SEIF-EDDYN Ier, 10e roi d'Hormuz, sur la côte de Kerman, vers le commencement du 13e S., monta sur le trône après avoir vaincu et tué le minist. Chahribar qui l'avait usurpé. Il régna assez paisiblement, et eut pour succ. son neveu Chehab-Eddyn Mahmoud II. — SEIF-EDDYN II, 13e roi d'Hormuz, succéda à son père Rokn-eddyn Mahmoud III en 1277, fut chassé bientôt par deux de ses frères, rentra ensuite dans ses états, et fit périr l'un de ces frères perfides; mais l'autre, nommé Cothb-eddyn, le força encore une fois de prendre la fuite. Rappelé au trône après l'expulsion d'un usurp. qui avait assassiné Cothb-eddyn, il périt bientôt lui-même victime d'un autre frère, Mas'oud IV, qui lui succéda vers l'an 1290.—SEIF-EDDYN III (Padischah), 25e roi d'Hormuz, chassa du trône son père Cothb-eddyn II, et on l'y voit assis vers l'an de l'hég. 832 (1429). Il tenta de s'affranchir par la guerre du tribut qu'il devait à Chahrokh, fils et successeur de Tamerlan; mais il ne put y réussir. Détrôné par son frère Touran-Chah, il se rendit à Hérat, où son suzer. Chahrokh tenait sa cour; mais, après avoir vainement réclamé de lui des secours, il fut obligé de céder ses droits à son frère, et de se contenter de la forteresse de Tirzek. Ce compromis fut signé l'an 841 (1438). — SEIF-EDDYN IV, 31e roi d'Hormuz, succéda à son oncle, Salgar-Chah, vers l'an 1501, fut forcé par les victoires d'Albuquerque, en l'an 1507, de se rendre tributaire des Portugais. Il fut empoisonné par un gouverneur d'Hormuz en 1513 ou 1514.

SEIF-EDDYN-GHAZY Ier, roi de Moussoul, de la dynastie des Atabeks, né au commencem. du 6e S. de l'hég. (12e de J.-C.), succéda à son père Zenghi (*v.* ce nom), recouvra plusieurs places qui avaient appartenu à sa famille, et m. en 544 de l'hég. (1149 de J.-C.), à l'âge de 40 ans, après en avoir régné trois. — SEIF-EDDYN-GHAZY II, neveu du précédent, monta sur le trône de Moussoul après la mort de son père, Cothb-eddyn Maudoud, en l'an 565 de l'hég. (1170 de J.-C.), au préjudice de son frère aîné, Emad-eddyn-Zienghy. Il fit la guerre à son cousin Melik-el-Saleh Ismael, roi d'Halep, s'empara de tout le territoire que ce prince possédait en Mésopotamie; mais fut moins heureux contre le sulthan Saladin qu'il voulait arrêter dans ses conquêtes. Après avoir perdu une grande bataille en l'an 571 de l'hégire, il obtint la paix de ce dernier prince, et m. de phthisie à Moussoul en 576 (1180 de J.-C.). Il eut pour successeur son frère cadet Mas'oud-Azz-Eddyn (*v.* ce nom).

SEIFFERT ou SAIFFERT (D. ANDRÉ), médecin allemand, exerça son art à Paris à peu près depuis l'avènement de Louis XVI au trône jusqu'aux premiers temps de la révol. Il fut très en vogue, surtout dans les hautes classes de la société; il m. à Paris en 1809. Il a laissé des *Observations pratiques sur les maladies chroniques*, 1er vol. Paris, à l'imprimerie des amis de la langue allemande (Brunswick et Leipsig), 1804, in-8 (en allemand). Ce vol. fut suivi d'un autre, contenant un petit *Dictionnaire pour servir à l'explicat. des observat. pratiques*, etc., in-8, même date.

SEIGNELAY (J.-B., marquis de). V. COLBERT.

SEIGNETTE (PIERRE), pharmacien à La Rochelle, où il m. en 1719, est cité comme auteur de la découverte du tartre de potasse et de soude, qui a long-temps porté son nom, et qu'il avait décoré lui-même de celui de *polychreste*. Cette préparat., qu'il a vantée dans div. brochures comme un remède univ., lui devint un moyen de fortune, parce qu'en la préconisant il eut le soin d'en garder long-temps le secret.

SEIGNEUX (GABRIEL), seigneur de Correvon, né à Lausanne vers les dernières années du 17e S., m. dans la même ville en 1776, eut une existence plus utile que brillante, et employa l'influence que lui donnaient ses fonctions de magistrat à fonder dans sa patrie une école de charité. Nous citerons de lui : *Système abrégé de jurisprudence criminelle*, 1756, in-8.

SEILER (GEORGE-FRÉDÉRIC), professeur de théologie à Erlangen, né en 1733, m. en 1807, a beaucoup contribué, comme pasteur et comme auteur, à la propagation des idées religieuses; parmi ses écrits, dont le nombre s'élève à 170, quelques-uns ont été tirés à cinq cent mille exemplaires. Nous

ne citerons que sa *Religion des enfans*, son *petit Catéchisme*, et ses *Lectures* pour l'habitant des villes et celui des campagnes.

SEISLAS ou CIASLAS, roi de Dalmatie, était un de ces petits souverains que la faiblesse de l'empire d'Orient enhardissait au 9e S. à se rendre indépendans; il ne s'assit sur le trône qu'après en avoir chassé son père Rodoslas; bientôt il eut à soutenir une guerre contre les Hongrois, qui furent vaincus, et perdirent leur chef Kuse ou Ladislas; mais la veuve de ce prince continua la guerre, fut victorieuse à son tour, et fit jeter, dit-on, Ciaslas dans la Save: cet évènement peut être rapporté à l'an 860.

SEISSEL (CLAUDE de), historien, né vers 1450, dans la petite ville d'Aix en Savoie, remplit d'abord une chaire d'éloquence à Turin, et vint ensuite en France, où Louis XII et le cardinal d'Amboise le fixèrent quelque temps par des preuves signalées de leur confiance; mais enfin il accepta (1517) l'archevêché de Turin, et m. dans cette ville en 1520. Son mérite le plus réel est d'avoir le premier écrit notre langue avec quelque netteté. Parmi ses ouv. nous citerons: *Histoire singulière du roi Louis XII, père du peuple*, Paris, 1508, in-8; ibid., 1558, in-8; ibid., 1587, in-8; la *grande Monarchie de France*, ibid., 1519, petit in-4; ibid., 1540 ou 1541, in-8; 1557, même format.

SEITER, V. SAITER.

SEJAN (ÆLIUS), né à Vulsines en Toscane, s'attacha de bonne heure et sut se rendre agréable à Tibère, qui l'envoya avec Drusus calmer la révolte des légions de Pannonie. A son retour il travailla sans relâche à consolider son crédit, et bientôt, à force d'artifices, il s'empara tellement de l'esprit de son maître que celui-ci, toujours impénétrable pour le reste des hommes, parut lui accorder une entière confiance, le nomma commandant des gardes prétoriennes, et lui vit rendre, sans crainte et sans jalousie apparentes, des honneurs vraiment dignes d'un monarque. Séjan, dont l'ambition démesurée ne pouvait être satisfaite par tant de faveurs, se fit le distributeur des grâces impériales, et parvint ainsi à se créer de nombreux partisans dans l'armée et dans le sénat. On peut croire qu'il se proposa alors de succéder à Tibère, ou de le détrôner même, quand on voit avec quelle perfide adresse il réussit à faire périr toute la famille de ce prince soupçonneux, et à le reléguer lui-même volontairement dans l'île de Caprée. Enhardi par le succès de tant de manœuvres, il osa demander la main de Livie, femme adultère de Drusus, qu'il avait séduite, et par laquelle il s'était débarrassé de ce malheur. fils de Tibère. Il essuya un refus, et il vit que tout était perdu s'il ne frappait les derniers coups contre celui qu'il n'appelait plus depuis quelque temps que *le roi de Caprée*; mais le roi de Caprée le prévint: Macron est nommé par lui commandant des gardes prétoriennes et envoyé à Rome; le sénat est convoqué: un des consuls lit une lettre de l'empereur, longue, vague, enveloppée, et qui se termine par l'ordre d'arrêter Séjan. Le même jour, ce ministre, abhorré de tous les Romains malgré ses largesses, est étranglé dans sa prison (l'an 31 de J.-C.); son corps, livré aux insultes de la populace, fut traîné par les rues et jeté dans le Tibre: le tableau de cette subite disgrâce et des horreurs qui la suivirent a été tracé par le crayon énergique de Juvénal dans sa 10e satire. *V.* surtout Tacite, Suétone, et Crevier qui les a copiés.

SEJAN (NICOLAS), organiste, né à Paris en 1745, obtint l'orgue de Saint-Merry au concours à l'âge de quinze ans, fut ensuite organiste de Notre-Dame et du Roi, puis professeur au conservatoire de musique, etc.; il m. en 1819, laissant gravés quelques *sonates*, *rondeaux*, etc. Delille a consacré à son éloge quelques vers du poème des *Trois Règnes de la Nature*.

SEJOUR (DU), V. DIONIS.

SELCHOW (JEAN-HENRI-CHRÉT. de), né à Werningerode en 1732, professa le droit à Goettingue, puis à Marburg, où il m. en 1795. Nous citerons ses *Elémens du droit privé allemand* (*Elementa juris germanici privati hodierni*), dont il a paru 8 édit., de 1757 à 1795, et qui ont été adoptés par la plupart des universités d'Allemagne.

SELDEN (JEAN), publiciste anglais, né en 1584, à Salvington dans le comté de Sussex, partagea presque toute sa vie entre les débats parlementaires et d'immenses travaux littéraires et politiques. En 1624, il fut envoyé à la chambre des communes par le bourg de Lancastre, et cette fois il ne se mit pas en évidence; mais dans le nouveau parlement convoqué par Charles Ier, au commencem. de son règne, il se rangea parmi les ennemis de la cour et du duc de Buckingham; et dans le parlement suiv. (1626), il fit partie du comité chargé de dresser l'acte d'accusation de ce ministre, et eut même la mission spéciale de l'attaquer sur ses prévarications. L'on sait que le parlement fut dissous la même année; Selden fut appelé à celui de 1628, et s'y conduisit avec la même indépendance; aussi, après la dissolution qui ne tarda pas à être prononcée, il fut jeté dans une prison, d'où il eut quelque peine à sortir, et ce ne fut même qu'en 1634 qu'il obtint une décharge entière des griefs qu'on lui imputait. Il siégea encore au parlement convoqué en 1640, et marcha toujours dans la même voie, s'attachant uniquement aux principes, et ne craignant pas de mécontenter un jour son parti par trop de modération, un autre jour le monarque par trop de hardiesse; il fut assez généreux pour refuser, sous Cromwell, de combattre les ouv. dans lesquels la conduite de Charles Ier était justifiée. On voit que Selden était une espèce de *doctrinaire* de ce temps-là, comme l'a dit un de ses biographes, qui a cru sans doute le rendre par cela même ridicule. Selden m. en 1654, laissant un gr. nombre d'écrits, composés au milieu des troubles politiques, avec une facilité dont cette circonstance fournit la preuve incontestable. Nous sommes dispensés d'en faire la longue énumération, puisque la collection entière des œuvres de ce laborieux écrivain parut à Londres, en 1726, par les soins de David Wilkins, 3 vol. in-fol.

SÉLÉNÉ. V. CLÉOPATRE-SÉLÉNÉ, et PTOLÉMÉE VIII.

SELEUCUS Ier, surnommé *Nicator* ou *le Vainqueur*, né vers l'an 354 avant notre ère, prit part aux guerres d'Asie, sous Alexandre, dont il mérita l'estime, et qui lui fit épouser la fille d'un des premiers satrapes de Perse. Après la m. du héros macédonien, et lorsque Perdiccas eut été investi de l'autorité souveraine, Séleucus fut nommé commandant du corps des hétaires ou *camarades* du roi: c'était une espèce de garde d'honneur. Après la m. de Perdiccas, auquel succéda Antipater, le command. des hétaires échangea son titre contre celui de gouverneur de Babylone. Antipater étant m. aussi, et Eumènes ayant été nommé gouverneur-général de l'Asie, Séleucus eut à se défendre contre les prétentions de cet habile capitaine, et, quoique vaincu, il resta en possession de son gouvernement de Babylone; il put se croire un moment délivré de toute crainte par la m. d'Eumènes; mais il trouva dans Antigone un ennemi plus redoutable, qui bientôt le força de quitter la Babylonie et d'aller en Egypte former avec Ptolémée une ligue dans laquelle entrèrent aussi Lysimaque et Cassandre. La victoire fraya un chemin à Séleucus vers Babylone, et l'amour des peuples qu'il avait gouvernés fit le reste; c'est de cette époque, c.-à-d. de l'année 311, selon M. St-Martin, qu'il faut dater le commencem. de la dynastie et de l'ère

des Séleucides. Toutefois Séleucus ne fut pas long-temps paisible possesseur de sa conquête. Pendant qu'il était dans la Haute-Asie, il faillit à perdre pour toujours Babylone qui fut un moment aux mains de Démétrius, fils d'Antigone; mais l'amour des peuples fut encore cette fois son salut; il recouvra son vaste empire, et y consolida sa puissance; mais il paraît que ce fut seulement l'an 307 av. J.-C. qu'il prit hautement le titre de roi : il était alors maître de tous les cantons de l'Asie situés entre l'Euphrate et l'Indus. Son ambition lui montra la conquête de l'Inde comme facile : un rival digne de lui s'opposa à ses projets, l'obligea d'en venir à un accommodement, et lui donna sa fille en mariage. D'autres ennemis épiaient toutes les démarches du roi de Babylone, toujours prêts à fondre sur lui : c'était Antigone et son fils Démétrius; il s'unit contre eux avec ses anciens alliés, et les battit complètement (301 av. J.-C.) dans les plaines d'Ipsus, où périt Antigone. De nouvelles provinces ajoutées à ses états furent le prix de sa victoire; il eut en outre quelq. temps de paix, dont il usa noblement pour fonder Séleucie, Antioche qui devait un jour s'élever à un si haut degré de splendeur, et plusieurs autres villes. Sa puissance éveilla les inquiétudes de ses alliés, Lysimaque et Ptolémée, qui se liguèrent contre lui. De son côté, il résolut de faire cause commune avec Démétrius, dont il épousa même la fille Stratonice. Cependant la bonne intelligence ne fut pas de longue durée entre le beau-père et le gendre, et Séleucus ne tarda pas à retourner vers ses anciens alliés. Il s'empara de la Cilicie, et tout en continuant assez mollement la guerre contre Démétrius, qui avait trop d'affaires ailleurs pour lui résister avec vigueur, il travailla plus que jamais à rendre ses états florissans par la fondation de nouvelles villes et par les routes qu'il ouvrit au commerce de l'Inde avec l'Europe. Ce fut dans cette période de repos et de bonheur qu'il abandonna sa femme Stratonice à son fils Antiochus qui se sentait consumer pour elle d'une passion irrésistible : action généreuse, sans doute, si l'on admet avec les anciens qu'elle ne soit point immorale. Il ne pouvait toutefois espérer une paix durable tant que Démétrius aurait encore une ombre de pouvoir; en effet, le fils d'Antigone, qui avait réparé la perte de ses états en s'emparant de la Macédoine, recommença la guerre avec plus d'ardeur, l'an 290; mais après plus d'une alternative de succès et de revers, il tomba entre les mains de Séleucus qui le retint prisonnier jusqu'à sa m., arrivée en 284, mais le traita toujours en roi. Tout semblait devoir promettre à Séleucus quelque repos pour ses derniers jours. De tous les généraux d'Alexandre il ne restait plus que lui et Lysimaque; la désunion se mit entre eux, et une guerre s'ensuivit, dans laquelle Séleucus finit par avoir tout l'avantage; mais ayant refusé de satisfaire les prétentions de Polémée-Céraunus, fils du roi d'Egypte, Ptolémée-Soter, quoique ce fût à la sollicitation de ce jeune prince qu'il avait pris les armes, il excita son ressentiment, et fut assassiné par lui en 279, la 32e année de son règne. Séleucus fut sans contredit un des plus grands et des meilleurs princes qui aient régné en Asie.

SÉLEUCUS II, surnommé *Callinicus* ou le *Beau Vainqueur*, 4e roi de la dynastie des Séleucides, était fils d'Antiochus II, surnommé *le Dieu*, et de Laodice. Son père, à la suite d'une guerre longue et sanglante contre le roi d'Egypte, Ptolémée-Philadelphe, avait épousé Bérénice, fille de ce prince, et avait stipulé que la couronne de Syrie reviendrait aux enfans issus de ce mariage, au préjudice de ceux qui étaient nés de Laodice, encore vivante. Philadelphe étant m. l'an 247 av. J.-C., Antiochus *le Dieu* reprit sa première femme, répudia la seconde dont il avait un fils, et m. bientôt après. Laodice ne tarda pas à faire assassiner sa rivale et le fils qu'elle avait eu du feu roi. Mais les femmes de la princesse égyptienne répandirent le bruit qu'elle avait été blessée seulement, et excitèrent à la vengeance le roi d'Egypte, qui était alors Ptolémée Evergètes, et qui, après avoir dévasté tout l'empire de Séleucus, lui accorda une trêve de dix ans. Cependant les Parthes, toujours prêts à se révolter contre les princes syriens, profitèrent de ces circonstances favorab. pour s'emparer de la Parthyène et des cantons limitrophes, où leur chef Tiridate prit le titre de roi. D'un autre côté, Séleucus avait à lutter et luttait avec des chances diverses contre son jeune frère Antiochus *Hierax*, ou *l'Epervier*, qui, chargé par lui du gouvernement de l'Asie-Mineure, s'y était déclaré indépendant. Pour mettre le comble aux inquiétudes du roi de Syrie, Ptolémée rompit la trêve. Tout le règne de Séleucus fut employé à combattre ces redoutables adversaires, et les victoires nombr. qu'il remporta, sans que toutefois il pût parvenir à se débarrasser d'eux, lui acquirent le surnom qu'on lui connaît. Il m. l'an 225 av. J.-C., dans la 21e année de son règne. Parmi les marbres qu'a rassemblés le comte d'Arundel se trouva une longue inscript. contenant un traité d'alliance entre les Smyrniens et les Margnètes en faveur de Séleucus II (*voy.* les *Marmora oxon.* de Chandler, etc.)

SÉLEUCUS III, fils et success. du précéd., ne fit pour ainsi dire que passer sur le trône de Syrie, dont il hérita bien jeune encore. Il eut le temps de mériter par son courage le surnom de *Céraunus*, qui signifie le *Foudre*. Sa première et sa seule entreprise eut pour objet de rétablir son autorité dans l'Asie-Mineure. Il fut empoisonné, avant d'avoir pu la conduire à bien, par deux de ses généraux l'an 222 avant J.-C., dans la 3e année de son règne.

SÉLEUCUS IV, surnommé *Philopator*, devint roi de Syrie l'an 186 av. J.-C., après la m. de son père Antiochus-le-Grand. Les sommes énormes qu'il fut obligé de fournir aux Romains les mirent hors d'état d'entreprendre rien de remarquable : quelques vexations contre les juifs, et une vaine tentative faite au-delà du mont Taurus, pour défendre Pharnace, roi de Pont, contre Eumènes, roi de Pergame : voilà tous les souvenirs que l'histoire nous a conservés de ce faible prince, qui périt empoisonné par son ministre Héliodore l'an 174 av. J.-C., dans la 12e année de son règne.

SÉLEUCUS V, se fit déclarer roi de Syrie aussitôt après la mort de son père Démétrius II, surnommé *Nicator*, l'an 124 av. J.-C. Il ne régna pas un an entier, et tomba sous les coups de sa mère Cléopâtre, qui plaça sur le trône un autre fils, Antiochus VIII, qui fut surnommé *Grypus*.

SÉLEUCUS VI surnommé *Epiphanes*, fils aîné d'Antiochus Grypus, devint roi d'une portion de la Syrie l'an 96 av. J.-C.; l'autre était au pouvoir d'Antiochus-le-Cyzicénien, sur lequel il parvint à la reprendre. Mais il trouva un nouveau compétiteur dans Antiochus Eusèbe, fils du Cyzicénien, fut obligé de se retirer dans la Cilicie, et périt à Mopsueste l'an 95 av. J.-C.

SÉLEUCUS, surnommé *Cybiosactes*, prince séleucide, régna quelques mois en Egypte, l'an 56 av. J.-C., à l'époque où Ptolémée-Aulètès, fut chassé par ses sujets et contraint de se réfugier à Rome. Il avait des droits à la couronne d'Egypte, par sa mère Cléopâtre-Séléné, sœur de Ptolémée Soter II. En montant sur le trône il épousa Bérénice, fille et héritière de Ptolémée-Aulètes; mais il ne tarda pas à déplaire, par ses habitudes de débauche, à sa nouv. épouse, qui le fit étrangler.

SELING (Godefroi), né à Weissenfels, abandonna la religion juive, pour se faire baptiser, en 1738. Il enseigna long-temps la langue rabbinique à l'univ. de Leipsig, et m. à Dresde en 1795. Nous citerons de lui : *Compendia vocum hebraico-*

rabbinicarum, 1788, ouvr. utile aux hébraïsans.

SÉLIM Ier, neuvième empereur des Othomans, né en 1467, parvint au trône en 1512, après avoir fait périr son père Bajazet II. Il affermit sa puissance par le meurtre de ses frères et de leurs enfans, et tout le reste de son règne répondit à ces affreux commencem. Il déploya toutefois beaucoup de valeur et de talent. Dès l'année 1514, il mena les Turks contre les Persans, et remporta sur Chah-Ismaël la sanglante victoire de Tchaldcran. En 1516, il se rendit maître de la Syrie, et l'année suivante, après avoir détruit la milice souveraine des mamlouks, il réunit l'Égypte à ses états. Le résultat de cette conquête le plus glorieux pour lui fut la cession que lui fit du droit de l'imamat le dern. des khâlyfes abbassides, qui résidait au Grand-Kaire. L'investiture de ce droit sacré plaça la maison othomane au-dessus de tous les princes musulmans, et entraîna la soumission du Hediaz en Arabie. Sélim m. à Tchourlou, près de Constantinople, l'an 926 de l'hég. (1520). Il justifia bien le surnom d'*Yavous* (le féroce), qui lui fut donné. Cependant, il faut le dire, les lettres furent protégées et même cultivées par ce barbare.

SÉLIM II, onzième sulthan des Othomans et fils de la fameuse Roxelane, succéda à son père Soliman-le-Grand en 1566. L'événement le plus glorieux de son règne fut la conquête de l'île de Cypre (1570). Un autre évènement qui pouvait avoir des suites désastreuses pour l'empire othoman, fut la fameuse bataille de Lépante, gagnée par don Juan d'Autriche (1571); mais les chrétiens ne surent point profiter de leurs avantages, et, dès l'année suivante, on vit apparaître une nouvelle flotte turque sur les mers qui avaient été le théâtre de ce grand désastre. Sélim II m. en 1574, à l'âge de 52 ans, laissant une réputation de sagesse et de grandeur qui ne resta pas beaucoup au-dessous de l'éclatante renommée de son père.

SÉLIM III, vingt-huitième empereur des Turks, né en 1761, suiv. les uns, et suivant d'autres en 1762, était fils unique de Mustapha III. Après la m. de ce prince (1774), Abdul-Hamid, son frère, fut proclamé sulthan, et le jeune Sélim fut élevé dans le sérail, où il put voir de près la faiblesse de son oncle et la corruption des ministres othomans. Dès-lors il conçut le projet de travailler un jour à la régénération de son pays. Il était à cette époque adoré de tout le peuple. Pour se préparer au grand rôle qu'il espérait jouer avec bonheur, il chercha à acquérir les lumières qui lui manquaient, en entretenant, du fond de sa retraite, une correspondance suivie avec d'anciens serviteurs de Mustapha III, avec plusieurs membres de l'administration de son oncle, et même avec Louis XVI, ce qui semblera presque incroyable à ceux qui connaissent les usages de l'empire othoman. Il monta sur le trône en 1789, et il signala les prem. jours de son règne par quelq. mesures généreuses ou d'une politique adroite, mais aussi par des actes d'une sévérité excessive, qui le rendirent bientôt un objet de terreur pour les habitans de Constantinople. Il trouva, à son avènement, la Turquie engagée dans une guerre désastreuse contre l'Autriche et la Russie. Il refusa d'écouter les sages avis de la France, pour se livrer entièrem. aux conseils intéressés de l'Angleterre, de la Prusse et de la Suède, qui le poussaient à continuer la guerre. Cependant il ne parut point à l'armée, quoiqu'il en eût d'abord manifesté l'intention avec assez d'énergie. Les Turks perdirent deux grandes batailles près de Focziani en Moldavie, et près de Rimnick, et bientôt toute la Servie fut au pouvoir des Autrichiens. Pendant ce temps-là les Russes s'emparaient de Bender, d'Akerman, de la province d'Oczakoff, de la Moldavie, de la Bessarabie, etc. Heureusement pour la Porte, Joseph II m. et son success. Léopold II signa avec elle (1790) des préliminaires, convertis en une paix définitive, environ un an après. L'impératrice de Russie continua seule la guerre, et toujours avec succès. Le peuple de Constantinople murmurait, et déjà dans sa fureur, il avait incendié plusieurs quartiers de la capitale, lorsque, par suite de la médiation de l'Angleterre et de la Prusse, fut signé entre les deux puissances belligérantes le traité de Yassy (9 janv. 1792), qui ôtait à la Russie toutes ses conquêtes, à l'exception d'Oczakoff et du territoire situé entre le Bog et le Dniester. La joie que causa cette paix aux Othomans fut un peu altérée par les mauvaises nouvelles qui furent reçues de la Syrie, de l'Egypte et des frontières de la Perse. Sélim sut garder une exacte neutralité entre la France devenue république et les puissances coalisées contre elle. Seulement il parut céder aux exigences des monarchies européennes, lorsqu'il refusa de recevoir comme ambassadeur M. de Sémonville, qui remplaçait M. de Choiseul-Gouffier (1792); mais il fit aussi quelq. chose pour son ancienne et fidèle alliée, en recevant M. Descorches, comme envoyé extraordinaire de la républiq. franç., et en faisant venir de France des ouvriers, des sous-officiers instructeurs, des lamineurs, des fondeurs de bombes, des officiers de terre et de mer, et des artistes de tout genre. L'invasion de l'Egypte par Bonaparte (1798), vint troubler cette bonne intelligence qui avait régné si long-temps entre les deux nations. Cependant, et malgré les pressantes instigations de l'Angleterre, le divan différa de déclarer la guerre à la France jusqu'à la bataille navale d'Aboukir. L'on peut voir, aux articles de Bonaparte, Kléber, Menou, etc., les résultats de cette coalition de la Porte avec la Russie et la Grande-Bretagne. Lorsque Bonaparte, transfuge de l'Egypte, eut emporté d'assaut le gouvernem. de la France, il s'empressa d'entamer avec la Turquie des négociations qui aboutirent à un tr. de paix signé à Paris en 1802. Sélim songea alors plus que jamais à poursuivre ses réformes. Il avait déjà des canonniers exercés à l'européenne, une artillerie légère et un petit corps d'infanterie armée de baïonnettes. Secondé dans son hardi projet par le muphti Veli-Zadeh-Effendi, son compagnon d'enfance, et par Hussein-Pacha, il travailla à l'organisation plus complète d'un corps composé d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, sur le pied européen, qui reçut définitivement le nom de *nizam-djedid* (nouvelle ordonnance). Il chercha à en augmenter le nombre avec d'autant plus de soin qu'il voulait s'en faire un rempart contre les janissaires. Ces changem. trop précipités ne manquèrent pas de produire une grande fermentation parmi tous les fidèles musulmans; mais ce fut un autre motif qui força le sulthan d'ajourner l'exécution entière de ses projets. Le général Sébastiani, ambassad. de France, après avoir obtenu de ce prince plusieurs concessions importantes, parvint à lui faire déclarer la guerre à la Russie, quoique le moment ne fût guère favorable pour commencer une pareille lutte : Passwan-Oglou, Ali, pacha de Janina, et d'autres sujets puissans de la Porte étaient en état de révolte déclarée, et l'Angleterre appuyait la Russie. Le 20 fév. 1807, neuf vaisseaux anglais avaient passé les Dardanelles et se trouvaient devant la pointe du sérail. Des officiers de génie et d'artillerie, détachés de l'armée du général Marmont en Dalmatie vinrent aider les Turks à presser leurs préparatifs de défense, tandis que Sélim, d'après le conseil de l'ambassadeur français, gagnait du temps par des négociat. trompeuses, et finissait par forcer l'escadre anglaise à repasser les Dardanelles. Mais, à peine débarrassé de la crainte d'une invasion étrangère, le sulthan se jeta trop vite dans ses mesures de réforme et excita un soulèvement qu'il ne réprima pas tout d'abord et qui lui coûta le trône et la liberté. On épargna sa vie pour le moment et on le relégua dans un kiosk;

mais Mustapha Baraïctar (*v.* ce nom) ayant essayé de le rétablir sur le trône, le nouveau sulthan, Mustapha, fils d'Abdul-Hamid, et cousin de Sélim, fit étrangler ce malheureux prince, qui, du fond de sa retraite, pouvait être encore dangereux. Cet assassinat fut commis le 28 juillet 1808. Le gr. tort de Sélim fut d'avoir trop précipité ses réformes et de n'avoir pas employé à propos la fermeté nécessaire.

SELIS (Nicolas-Joseph), littérat. médiocre, né à Paris en 1737, obtint la chaire d'éloquence au collége de Louis-le-Grand, par le crédit de Delille, et plus tard, lorsque les académies eurent été rétablies sous un autre nom par le directoire, fut appelé à la troisième classe de l'*Institut national*. Ce fut dans le même temps qu'il fut nommé profess. de belles-lettres à l'école centrale du Panthéon, examinateur des élèves du Prytanée, et enfin profess. de poésie latine au collége de France, à la place de Delille, qui venait de s'éloigner de Paris. Il m. en 1802. Nous ne citerons de lui que les *Satires de Perse*, trad. en prose franç., 1776, 1 vol. in-8. Tous ceux qui ont lu Perse, ont lu aussi cette traduction, ce qui ne veut pas dire qu'elle soit bonne, mais seulem. la moins mauvaise à peu près jusque aujourd'hui.

SELKIRK (Alexandre), né à Lasgo, dans le comté de Fife, en Ecosse, vers 1680, se voua dès l'enfance à la marine, et devint maître sur un bâtiment commandé par un nommé Pradling, avec lequel il eut des démêlés assez vifs pour que cet impitoyable capitaine l'abandonnât dans l'île inhabitée de Juan Fernandez, dans la grande mer qui sépare l'Amérique de l'Asie. Il y avait quatre ans et quatre mois qu'il était dans cette île, lorsqu'il y fut trouvé par Woods Rogers. Son aventure et celle d'un moskite indien, abandonné dans la même île en 1681, et trouvé par Dampierre en 1684, ont fourni à Daniel de Foë le sujet de son roman si connu de Robinson Crusoé. Cette circonstance doit nous dispenser de donner des détails sur la vie singulière que mena Selkirk dans sa solitude.

SELLE (Chrétien-Théophile), médecin, né à Stettin en 1748, s'adonna de bonne heure à l'étude des langues, qui l'initia ensuite à la connaissance des philosophes et des médecins anciens et modernes. Il se fixa, jeune encore, à Berlin, et devint successivem. profess. à l'hospice de la Charité, médecin particulier du grand Frédéric, membre de l'academ. des sciences, conseiller intime et direct. du collége de médec. et de chirurgie, etc. Il m. à Berlin en 1800, laissant beaucoup d'ouv. estimables, parmi lesquels nous citerons: une *Introduction* à l'étude de la nature et de la médec. (*Einleitung in das studium der natur.*, etc., Berlin, 1777, in-8), trad. en franç. par M. Coray; une *Médecine clinique*, trad. par le même; et des *Rudimenta pyretologiæ methodicæ*, Berlin, 1773, 1786, 1789; trad. en franç. plus. fois, notamment par M. Nauche, 1802. M. F.-G. Boisseau a consacré à Selle un bon art. au tom. 7 de la *Biographie* du *Dictionnaire des sciences medicales*: on y trouve d'amples détails sur ses ouvrages.

SELLIUS (Godefroi), né à Dantzig vers le commencement du 18e S., étudia les belles-lettres, la jurisprudence, la théologie, la médec., l'histoire naturelle, et fit dans tout cela de grands progrès. Il professa quelq. temps aux universités de Goettingue et de Halle, vint ensuite à Paris, où il eut beaucoup de peine à vivre, malgré ses nombreuses traduct. de l'allem., du hollandais, de l'anglais, et alla mourir à l'hospice de Charenton en 1767. Nous citerons de lui: *Historia naturalis teredinis seu xylophagi marini*, *tubulo chonchoïdis specialim*, Utrecht, 1733, ou Arnheim, 1753, in-4, avec 2 pl.; *Histoire générale des Provinces-Unies*, Paris, 1757-70, 8 vol. in-4, fig., trad. en gr. partie du latin de Wagenaer.

SELVATICO (Jean-Baptiste), médecin, né dans un petit village du Lodesan vers l'an 1548 ou 1549, remplit avec beaucoup d'éclat la chaire de médec. de l'école de Pavie, et m. en 1622. Nous citerons de lui; *Controversiæ medicæ*, Francfort, 1601, in-fol.; *de iis qui morbos simulant Deprehendendis*, Milan, 1595, in-4.

SELVE (Jean de), d'une ancienne famille du Bas-Limousin, était conseiller au parlem. de Paris, lorsque Louis XII le nomma, en 1507, prem. président à celui de Rouen, d'où il passa, en la même qualité, à Bordeaux. Plus tard il fut mis à la tête du parlem. établi par François Ier dans sa nouvelle conquête du Milanez, et il remplit, en outre, avec un égal succès, les fonctions d'intendant. Après la bataille de Pavie, il fut envoyé à Madrid avec Philippe de Chabri et l'archev. d'Embrun, pour traiter de la délivrance du roi, et, à son retour, il eut la charge de prem. présid. du parlem. de Paris. Il m. en cette ville en 1529. On lui doit la prem. édit. des *Mémoires de Comines*, Paris, 1523, in-fol. — Selve (George de), fils du précéd., fut fait évêque de Lavaur en 1524, n'ayant encore que 18 ans. Il remplit avec distinction les ambassades de Venise, de Rome et d'Allemagne, et m. dans son diocèse en 1542, laissant divers écrits politiq. ou religieux, qui furent réunis en 1 vol. in-fol., Paris, 1559. Chargé par François Ier de trad. en franç. les *Vies* de Plutarque, il en avait publ. huit en 1535. — Selve (Jean-Paul de), frère du précéd., fut ambassadeur à Rome en 1557, et m. évêque de Saint-Flour en 1570.

SELVES (Jean-Baptiste), jurisconsulte et magistrat, né à Montauban en 1757, fut reçu avocat au parlem. de Toulouse, et remplit bientôt après les fonctions de juge au présidial de sa ville natale. Vers 1793 il fut nommé président du tribunal criminel du départem. du Lot, et rendit d'importans services à plus. proscrits de cette époque. Ayant été élu député du même départem. au conseil législatif des cinq-cents, son élection fut annulée par les mesures arbitraires qui suivirent la révolut. du 18 fructidor (4 nov. 1797). Bonaparte, devenu premier consul, nomma Selves juge du tribunal criminel de Paris; et dans le célèbre procès de Pichegru, Moreau, George, etc., en 1804, ce magistrat fut un des cinq qui opinèrent contre le vainqueur de Hohenlinden à la peine capitale. En 1811 Selves n'ayant pas été compris dans l'organisation de la cour d'appel de Paris, cessa ses fonctions de juge, et commença dès-lors ces longs travaux de chicane qui l'ont rendu célèbre au palais. Il attaqua dans beaucoup d'écrits les avoués et les juges, à la vérité avec emportem. et passion, mais souvent avec justice. Il intenta aussi de fréquens procès qui lui attirèrent de nombreuses persécut., dont il a fait lui-même le récit prolixe et qui ont duré jusqu'à sa m., arrivée en 1823. Parmi les écrits pub. par Selves, et la plupart relatifs à des affaires personnelles, nous citerons seulem.: *Explication de l'origine et secret du vrai jury*, etc., Paris; 1811, in-8; *Tableau des désordres dans l'administration de la justice, et des moyens d'y remédier*, ibid., 1812, 1813, in-8; *au roi: la Vérité sur l'administration de la justice*, ibid., 1814; *Plan d'une nouvelle organisation judiciaire pour le criminel et le civil*, ibid., 1818, in-8. On lui attribue: *Opinions et Reflexions d'un vieil étudiant en législation criminelle sur la procédure du maréchal Ney*, etc., publ. en déc. 1815. M. Mahul a donné la liste complète des ouv. de Selves au t. 4 de son *Annuaire nécrologique*.

SEM (Bible), patriarche, fils aîné de Noé, né en l'an 2476 av. J.-C., eut cinq fils, Olam, Assur, Arphaxad, Lud et Aram, qui s'établirent tous en Asie. D'Arphaxad descendit en ligne directe le patriarche Abraham, à la 8e générat. Sem m. en l'an 1877 av. J.-C., âgé de 600 ans, suivant la Genèse, ayant pu voir quinze générations de ses descendans.

SE-MA-TSIEN. V. SSE-MA-THSIAN.

SEMBLANÇAI. V. SAMBLANÇAI.

SEMENTINI (ANTOINE), médecin italien, né en 1743 à Mondragone (royaume de Naples), commença, dès l'âge de 12 ans, ses études en médec. à Naples, fit des progrès très-rapides, devint professeur à l'université, et m. en 1814. On a de lui un assez grand nombre d'écrits, dans plus. desquels il se montre zélé partisan des nouvelles théories médicales. Nous citerons seulem. les suivans, comme étant les plus remarquables : *Institutionum medicarum*, *partes septem*, Naples, 1780-84, 7 vol. in-8 ; *Institutiones physiolog. in usum regii neapolitani archigymnas.*, ibid., 1794, 3 v. in-8, 2e éd. très-augm. ; *l'Arte di curare le malattie*, etc., ibid., 1801, in-8 ; *la Patologia*, *ossia della malattia in generale..... ; preceduta da un saggio di esame del sistema di Brown*, ibid., 1803, in-8.

SEMERY (ANDRÉ), jésuite, né à Reims en 1630, fut admis dans l'institut de St-Ignace à Rome, professa d'abord les humanités dans la même ville, fut envoyé ensuite à Fermo pour y occuper la chaire de philosophie, puis revint occuper celle de Rome, et plus tard la chaire de théologie qu'il remplit pendant 30 ans avec un grand succès. Il était censeur de livres et théologien du général de son ordre, lorsqu'il m. en 1717. On a de lui : *Triennium philosophicum*, Rome, 1682, et Venise, 1723, 3 vol. in-4 ; *Difesa della vera religione contro il grosso volume dei pretesi riformatori e riformati*, Brescia, 1710, in-4 : le *Grosso volume* était une *apologie* des réformés, par Picenini, ministre du saint évangile en Suisse. Ce même ministre répondit au P. Semery par un nouvel écrit intit. : *il Trionfo della vera religione*, Genève, 1712.

SEMINI (ANTOINE), peintre italien, né à Gênes vers 1485, m. vers 1550, a peint avec un de ses compatriotes, nommé Teramo Piaggia, un assez grand nombre de tableaux estimés, parmi lesquels on cite le *Martyre de St André* (placé dans l'église de ce saint à Gênes). Parmi les compositions qui lui appartiennent en propre, on distingue la *Déposition de croix* dans l'église des dominicains de Gênes, et la *Nativité* dans l'église de St-Dominique à Savone.—André et Octave SEMINI, fils et élèves du précéd., nés à Gênes, se perfectionnèrent à Rome sous Raphaël, et, de retour dans leur patrie, furent appelés à Milan, où ils exécutèrent de nombreux ouv., tantôt ensemble, tantôt séparém. André m. en 1594, laissant 2 fils qui cultivèrent aussi la peinture, mais avec moins de succès que leur père et leur oncle. On voit, dans l'église de St-François de Gênes, une *Crèche* d'André Semini, qui rappelle tout-à-fait, dans son exécution, le goût de Raphaël. Octave Semini, plus grand peintre que son frère, s'appliqua particulièrem. à la peinture à fresque. On voit encore plus. de ses compositions en ce genre à Gênes et à Milan, où il mourut en 1604.

SÉMIRAMIS, reine d'Assyrie, régna, suivant Hérodote, cinq générations avant Nitocris (*v.* ce nom), et fit construire les digues destinées à contenir les eaux de l'Euphrate. Tels sont les seuls renseignemens que cet historien nous fournit sur une princesse si célèbre ; mais on trouve dans Diodore de Sicile de plus longs détails, tirés en grande partie de Ctésias (*v.* ce nom). Nous ne les reproduirons point ici parce qu'ils sont ou fabuleux ou erronés. Il convient d'attribuer (avec Hérodote) aux souverains qui ont précédé ou suivi la fameuse veuve de Ninus (*v.* ce nom) les travaux qui ont fondé, fortifié, embelli Babylone. D'autres historiens, postérieurs à Diodore de Sicile, en parlant avec moins de détails que lui de Sémiramis, ont modifié diversem. son histoire. Polyen (*v.* ce n.) nous a transmis une inscription où cette princesse parle d'elle-même dans les termes les plus pompeux et les plus louangeux. Rollin a rassemblé, dans son *Histoire ancienne*, presque toutes les traditions sur Sémiramis, en cherchant à les accorder ; après lui, l'abbé Sevin, Freret, Volney, ont aussi discuté le même sujet ; et l'on peut consulter leurs écrits. Sémiramis a été produite sur la scène tragiq. et lyrique par plus. poètes français et italiens, notamment par Metastase, Voltaire et Crébillon. La tragédie de Voltaire a été arrangée en opéra (musique de M. Catel), jouée et imprimée à Paris en 1802.

SEMLER (JEAN-SALOMON), théologien protestant, né à Saalfeld en 1725, professa d'abord l'éloquence et la poésie à Altdorf, passa ensuite à l'université de Halle pour y occuper la chaire de théologie, et conserva ce dern. poste jusqu'à sa m., arrivée en 1791. On a de lui plus. ouv. historiq. et dogmatiq. sur le christianisme qu'il semble vouloir réduire (suivant M. Grégoire, *Histoire des sectes religieuses*, t. 2, p. 194), à n'être plus qu'une doctrine humaine. Nous citerons seulement : *Histor. ecclesiast. selecta capita*, Halle, 1767-69, 3 vol. in-8 ; *Essai d'un extrait substantiel de l'histoire de l'église* (en allem.), ibid., 1778, 3 vol. in-8 ; *Introduction à l'exégèse théologique* (idem), ibid., 1760-1769, 4 cahiers in-8 ; *Apparatus ad liberalem Novi Testamenti interpretationem*, ibid., 1767, in-8 ; *Apparatus ad lib. Veter. Testam. interpretation.*, ibid., 1773, in-8 ; *Institutio ad doctrinam christianam*, ibid., 1774, in-8. Dix ans avant sa m. Semler avait pub. : *Histoire de ma vie*, *racontée par moi-même* (en allem.), Halle, 1781, 2 vol. in-8. Fréd.-Aug. Wolf a écrit *les Derniers jours du docteur Semler*, *à l'usage de son biographe futur* (en allemand), ibid., 1791, in-8 ; et A.-H. Niemeyer a pub. *les Dernières déclarations de Semler sur des matières religieuses*, *deux jours avant sa mort* (idem), ibid., 1791, in-8.

SEMOLEI (LE), surnom donné au peintre Batt. FRANCO (*v.* pag. 1131).

SEMPAD, seigneur arménien qui vivait dans le Ier S. de l'ère chrét., peut être regardé comme le chef de la famille des Pagratides ou Bagratides, qui a donné des rois à l'Arménie et à la Géorgie, et de laquelle se prétendent issus les princes ou seigneurs russes. Bagration (*v.* ce nom). En récompense des services qu'il avait rendus au roi Ardaschès que l'usurpateur Erovant II (*v.* ce nom) priva pendant plus. années de la couronne paternelle, Sempad fut élevé à la dignité de *sbarabied* ou connétable du royaume d'Arménie ; il se signala ensuite dans plus. guerres, vainquit une armée romaine envoyée contre les Arméniens par l'emper. Domitien, et m. dans les prem. années du 2e S. — L'histoire d'Arménie mentionne encore plus. personnages de cette famille, qui furent connétables ou gouvern. de l'Arménie, sous différens empereurs grecs et sous les khâlyfes de Damas, jusque vers 860, époque à laquelle Aschod, fils de Sempad surnommé *Khosdovanogh* (le Confesseur) fut placé sur le trône de cette même contrée.

SEMPAD Ier, surnommé *Nahadag* (le Martyr), 2e roi d'Arménie, de la race des Pagratides, monta sur le trône, après la m. de son père Aschod, en 889. Ce prince se fit confirmer dans sa dignité par le khâlyfe de Bahgdad, Motadhed, et renouvela l'alliance contractée par son père avec l'emper. Léon-le-Philosophe. Les musulmans lui ayant déclaré la guerre ensuite, il les vainquit à plusieurs reprises ; mais privé des secours qu'il avait demandés à l'empereur grec, il finit par succomber dans cette lutte opiniâtre. Après avoir rendu la dern. place qui lui restait, sous la condition d'avoir la vie, il fut emmené prisonnier, et mis à mort en 914, au bout d'un an de captivité.—SEMPAD II, roi d'Arménie, arrière-petit-fils du précéd., succéda, en l'an 977, à son père Aschod III. Parvenu à une grande puis-

sance, il fut heureux dans toutes les guerres qu'il entreprit, et m. sans postérité en 989, laissant le trône à son frère Kakig Ier.

SEMPAD, roi de la Petite-Arménie, de la race des Rhoupeniens, alliés à celle des Pagratides, né dans le 13e S., s'empara du trône sur ses 2 frères, qui l'occupaient avant lui et régnaient ensemble, et les contraignit de chercher un asile à Constantinople. Ces princes étant revenus, en 1297, avec des troupes que leur avait fournies l'empereur Andronic-Paléologue, Sempad les vainquit et les força à chercher un nouvel asile auprès du roi de Cypre, dont ils ne purent obtenir aucun secours. Sempad réussit ensuite à s'emparer de leurs personnes, comme ils se rendaient en Perse pour solliciter l'appui du sulthan de cette contrée, en fit mettre un à mort, et priva l'autre de la vue. Mais bientôt il fut lui-même détrôné par son troisième frère, Constantin. Celui-ci fut chassé à son tour par le frère qui avait eu les yeux crevés. Sempad et Constantin, envoyés à Constantinople, y moururent dans la prison où l'empereur Michel les avait relegués. Le Sempad dont il est question ici est nommé par les historiens orientaux *Sembat* et *Senibald*. — Un prince arménien du nom de SEMPAD, de la race des Orpélians, aida son père à conquérir la province de Khounan, occupée par les musulmans, et lui succéda dans la souveraineté de ce pays, qui lui avait été assurée en l'an 1128 par le roi de Géorgie, Démétrius II. — SEMPAD, prince de Siounik'h et de Vaïotsdsor, en Arménie, succéda à son frère Elikoum vers l'an 1243. Les historiens nationaux le citent avec éloge comme le soutien et le libérateur de l'Arménie. Ce prince, de la race des Orpélians, comme le précédent, mourut en 1265 ou 1272, sans postérité, à la cour de Tauris.

SEMPRINGHAM. V. GILBERT.

SEMPRONIA, fille de Tibérius Sempronius Gracchus (*v.* ce dernier nom), née vers la fin du 5e S. de Rome, épousa Scipion Emilien. Comme elle n'était point aimée de son mari, par suite de la diversité de leur opinion politique, elle se prêta sans peine, disent plusieurs historiens, aux instances de Cornélie, sa mère, et de Caïus Gracchus, son frère, et empoisonna Scipion, ou, selon d'autres, souffrit que des assassins s'introduisissent dans la maison conjugale pour étrangler ce gr. homme. — SEMPRONIA, de la même famille que la précédente, épousa Décius Junius Brutus, consul de Rome, en l'an 677, et entra dans la conjuration de Catilina avec plusieurs autres dames romaines. Ce fut dans sa maison que l'affranchi Umbrenus, un des agens de Catilina, attira les ambassadeurs allobroges pour leur confier tout le plan de la conjuration. Sempronia eut de son mari un fils nommé Decimus Junius Brutus, qui fut un des meurtriers de César, et qu'il ne faut pas confondre avec le fameux Brutus, son parent, et le chef de la conjuration contre le dictateur.

SEMPRONIUS (AULUS), consul de Rome dans les années 257 et 263 de la république, vit instituer sous son premier consulat la fête des saturnales, et ce fut sous le second qu'eut lieu l'exil de Coriolan. — SEMPRONIUS ATRATINUS, consul en l'an 332 de Rome, fut battu par les Volsques, mis en jugement par les tribuns du peuple, et absous par l'intercession de plusieurs tribuns militaires qui avaient servi sous lui. — SEMPRONIUS SOPHUS (Publius), tribun du peuple en l'an de Rome 444, consul en 449, triompha des Èques, et fut des premiers pontifes choisis par les plébéiens. Il fut aussi censeur, et dut son surnom de *Sophus* (sage) à sa profonde connaissance en jurisprudence. — SEMPRONIUS, tribun, proposa en l'an 449 une loi tendant à empêcher qu'on ne pût consacrer un temple ou un autel sans la permission du sénat. — SEMPRONIUS, surnommé aussi *Sophus*, consul en l'an de Rome 485, battit les Èques et les Picentins. — SEMPRONIUS LONGUS (Tiberius), fut consul l'an de Rome 534, et ce fut sous son consulat qu'Annibal commença le siége de Sagonte. Quelq. temps après Sempronius livra, contre l'avis de son collègue, Cornélius Scipion, la bataille de la Trébia, qu'il perdit. Il fut ensuite moins malheureux contre Annibal et contre Hannon, qu'il repoussa en Lucanie. — SEMPRONIUS TUDITANUS (P.), tribun militaire, se fit jour à travers les ennemis, après la perte de la bataille de Cannes, avec la légion qu'il commandait, fut successivement édile, préteur, censeur et consul en l'an de Rome 547, conclut en cette qualité la paix avec Philippe, fut battu par Annibal, et le vainquit à son tour en l'an 551 de Rome. — T. SEMPRONIUS GRACCHUS, gr.-père des fameux tribuns Tibérius et Caïus Gracchus, fut consul en l'an 536 de Rome, se signala contre les Carthaginois, et périt dans son second consulat, en 538, par la trahison d'un officier lucanien nommé Fulvius, qui servait dans son armée. — SEMPRONIUS. V. les trois GRACCHUS. — SEMPRONIUS ASELLIO, tribun militaire vers l'an 620 de Rome, servit en Espagne, et écrivit la relation de l'expédition contre Numance. Cet ouvrage est cité par Aulu-Gelle (*voy.* ce nom) et quelques autres historiens anciens. On lui a attribué quelques autres écrits, publiés par Annius de Viterbe et qui ont été reconnus apocryphes. — SEMPRONIUS TUDITANUS, consul romain, avait écrit des *commentaires historiques* qui se sont perdus, mais que citent Pline-le-Naturaliste, Aulu-Gelle, Macrobe et Cicéron. — SEMPRONIUS ASELLIO (A.), prêteur en l'an de Rome 663, fut tué dans une émeute suscitée par des créanciers dont il voulait réprimer les usures. Sa mort resta impunie. — L'histoire romaine mentionne plusieurs tribuns du nom de SEMPRONIUS qui se signalèrent en mettant en cause des personnages qui avaient rendu d'importans services à la république. — On cite aussi un SEMPRONIUS RUFUS qui fut exclu du sénat par les censeurs pour avoir fait servir une grue sur sa table. — Tacite parle d'un SEMPRONIUS GRACCHUS qui séduisit Julie, femme de Tibère; il fut relégué ensuite dans l'île de Cercine sur la côte d'Afrique, et périt, après 14 ans de séjour dans ce lieu d'exil, par les mains de soldats que ce même Tibère s'était hâté d'envoyer à ce dessein, la première année de son règne. — Le même historien mentionne également un SEMPRONIUS DRUSUS, centurion d'une cohorte, qui, chargé par Galba d'escorter Pison, courut au devant des assassins envoyés peu de temps après pour tuer ce dernier, et facilita sa fuite.

SENAC (JEAN-BAPTISTE), premier médecin de Louis XV et membre de l'académie des sciences, né en 1693 dans le diocèse de Lombez, en Gascogne, commença dans sa jeunesse par essayer de plusieurs états avant de se décider pour l'étude de la médecine. D'abord protestant, puis proposant ou ministre-apprenti de l'évangile, il se fit ensuite catholique et jésuite. Une maladie dangereuse dont il eut le bonheur de guérir le maréchal de Saxe, pendant la guerre de 1745, jeta les fondemens de sa réputation. Nommé prem. méd. du roi en 1752, il se concilia à un tel point l'estime de Louis XV, que ce prince, l'ayant perdu en 1770, ne voulut point lui donner de successeur. On a de lui, entre autres ouvrages : *Traité des causes, des accidens et de la cure de la peste*, 1744, in-4; *Traité de la structure du cœur*, 1748, 2 vol. in-4 (réimprimé en 1777 et 1783, avec des *additions* et des *corrections* de M. Portal; il a été en outre traduit en anglais); *de reconditâ febrium Naturâ et Curatione*, 1759. Il a publié, sous le nom de Julien Morisson, des *Lettres sur le choix des saignées*, Paris, 1730, in-12. On lui doit encore divers *mémoires* insérés dans les Recueils de l'académie des sciences, et trois éditions successives de l'*Anatomie* de Heister, avec des *notes* et des figures.

SENAC DE MEILHAN (Gabriel), fils du précédent, littérateur, né à Paris en 1736, fut successivement maître des requêtes, intendant d'Aunis, de Provence et de Hainaut, et se montra administrateur habile. Le comte de Saint-Germain, à son entrée au ministère en 1775, l'appela près de lui avec le titre d'intendant de la guerre; mais il le garda peu de temps. Senac de Meilhan avait l'espoir d'arriver à la place de contrôleur-général, lorsque la révolution vint renverser tous ses projets. Il passa en Allemagne, puis en Russie, fut admis dans la société intime de Catherine II, et obtint de l'impératrice une pension de 6,000 roubles. Après la mort de cette princesse, il fit un voyage à Venise, y séjourna quelque temps, et se rendit à Vienne, où il mourut en 1803. On a de lui : *Mémoires d'Anne de Gonzague, princesse palatine*, Paris, 1786, in-8, et 1789, 2e édition, revue, corrigée et augmentée; *Considérations sur le luxe et les richesses*, 1786, in-8; *Considérations sur l'esprit et les mœurs*, Londres (Paris), 1787, in-8; *Comparaison de St Pierre de Rome avec Catherine II*, insérée dans les *OEuvres philosophiq. et littér.*, Hambourg, 1795, 2 vol. in-12; *Lettre à madame de****, 1792 (il y donne le récit de sa première entrevue avec Catherine II); *des Principes et des Causes de la revolution française*, Paris, 1790, et Saint-Pétersbourg, 1792, in-8; *du Gouvernement, des Mœurs et des Conditions en France avant la révolution*, Hambourg, 1795, in-8; et Paris, 1814; *l'Emigré*, roman historique, 4 vol. in-8. On a tiré de ses manuscrits et publié à Paris, en 1813, le livre intitulé : *Portraits et Caractères des personnages distingués de la fin du 18e S., suivis de pièces sur l'histoire et la politiq., par M. Senac de Meilhan, précédés d'une Notice sur sa personne et ses ouvrages, par M. de Levis.* Une autre *Notice* sur lui se trouve dans les *Essais sur la littérature française*, écrits pour l'usage d'une dame étrangère par Craufurd, 1803.

SENAR et non SENARD (Gabriel-Jérôme), avocat, né en 1760 à Châtellerault, exerçait à la sénéchaussée de l'Ile-Bouchard, lorsque la révolution commença. Après avoir rempli pendant quelq. temps dans cette ville les fonctions d'officier municipal, il alla s'établir à Tours, y acquit de la popularité, et fut nommé procureur de la commune. Il obtint ensuite la place de secrétaire-rédacteur près du comité de sûreté générale, et se trouva le témoin des actes les plus sanguinaires. Il en révéla plus tard une partie dans un livre qu'il écrivit pendant une détention d'une année, qu'il subit comme terroriste après la mort de Robespierre. Après sa mise en liberté, il se retira à Tours, et y mourut en 1796. L'ouvrage intitulé *Révélations puisées dans les cartons des comités de salut public et de sûreté générale*, Paris, 1824, in-8, dans la *Collection des mém. relat. à la revol.*, n'est que l'extrait d'un écrit plus volumineux qui ne s'est point trouvé dans ses papiers. M Eckard a pub. en 1824, chez Ch. Gosselin, *Lettre à M. Alexis Dumesnil, éditeur des Mémoires de Senar*, in-8. On a aussi de Senar un opuscule intitulé *les Brigands de la Vendée en évidence*, an III (1794), in-8.

SENAREGA (Barthélemi), patricien génois, né vers le milieu du 15e S., fut employé dans diverses négociations et chargé de continuer les *Annales* de sa patrie. Il les a écrites en lat. sous le tit. suivant : *de Rebus genuensibus Commentaria, ab anno* 1488 *ad annum* 1514. Ce livre n'a vu le jour qu'en 1733, dans les *Scriptores rerum italicarum* de Muratori. Senarega mourut vers 1515.

SENAULT (Jean-François), né à Anvers en 1599 ou en 1604, vint terminer ses études à Paris, entra dans la congrégation de l'Oratoire, et se voua au ministère de la prédication. Quinze années d'études théologiques et littéraires lui préparèrent un fonds de doctrine et d'éloquence qui le plaça à la tête des prédicateurs de son temps. En 1662, il fut choisi pour remplacer le P. Bourgoin, supér.-général de l'Oratoire, qui venait de mourir. Il administra pendant dix ans à la satisfaction générale de son ordre, et mourut en 1672. Il avait eu le désintéressement de refuser plusieurs fois des bénéfices, des pensions et même un évêché. On a de lui : *Panégyrique des saints*, Paris, 1656, 1657 et 1658, 3 vol. in-4, réimpr. in-8; des *Oraisons funèbres*, parmi lesquelles on remarque celles de *Marie de Médicis* et de *Louis XIII*; un *Traité de l'usage des passions*, Paris, 1641, in-4, souvent réimprimé et traduit en anglais, en allemand, en italien et en espagnol; *Paraphrase sur Job*, Rouen, 1667, 9e édition; *l'Homme criminel* ou *la Corruption de la nature par le péché*, Paris, 1644, in-4; *l'Homme chrétien* ou *la Réparation de la nature par la grâce*, ibid., 1648, in-4. — Senault (Joseph), neveu du précédent, prédicateur dominicain et docteur en théologie, a laissé, sous le titre d'*OEuvres choisies*, 1691, 2 vol. in-8, 150 projets de disc. en forme de sermons sur tous les mystères.

SENAUX (Marguerite de), femme célèbre par sa piété, née à Toulouse, en 1590, d'une famille illustre, épousa Raimond de Garibal, conseiller au parlement de Toulouse. Partageant tous deux les mêmes sentimens de piété, ils résolurent de se retirer du monde, et tous deux exécutèrent ce projet le même jour. Raimond entra dans la Chartreuse de Toulouse, et Marguerite de Senaux dans le couvent de Ste-Catherine-de-Sienne de la même ville. Elle fut appelée à Paris pour fonder le monastère des Filles-St-Thomas, établi d'abord dans le Faubourg Saint-Marcel en 1627, puis au Marais, et enfin au bout de la rue Vivienne sur l'emplacement occupé aujourd'hui par la nouvelle Bourse. En 1636, elle fonda celui de la Croix, passa le reste de ses jours dans cette communauté, et mourut en 1657. — Senaux (Pierre-Madeleine), conseiller au parlement de Toulouse, qui périt sur l'échafaud pendant le règne de la terreur, était le dernier rejeton de cette famille.

SENDIVOG (Michel), alchimiste polonais, né vers 1566, se destina d'abord à l'état ecclésiastiq., mais la lecture des livres d'alchimie changea ses dispositions. Il ne rêva plus qu'aux moyens de découvrir le secret du *grand œuvre*, et il se lia avec Nicolas Wolsky, grand-maréchal de Pologne, qui lui fournit les moyens de travailler à la recherche de la pierre philosophale. Il parcourut l'Allemagne, fit connaissance avec un Anglais, célèbre alchimiste, connu sous le nom du *Cosmopolite*, et le suivit dans une partie de ses excursions, sans pouvoir lui dérober le secret que celui-ci prétendait posséder. Après avoir exploité la crédulité en Allemagne, il revint pour quelque temps en Pologne, puis il alla à Vienne. On prétend qu'il gagna la confiance de Ferdinand II, en lui persuadant qu'il connaissait en Autriche, sur la frontière de Pologne, une mine de plomb fort riche. On dit même que ce prince lui donna en récompense le village de Kravarzpolsky, en Silésie. D'autres assurent qu'il mourut dans la misère en 1646. On a de lui les ouvrages suivans : *Dialogus mercurii, alchimistæ et naturæ*, Cologne ou Prague, 1607, in-8; *Ænigma philosophicum ad filios veritatis*, tous deux insérés dans le *Theatrum chymicum*, ainsi que celui qui a pour tit. : *novum Lumen chymicum de lapide philosophorum, in XII tractatus divisum*, Prague, 1607, in-12. Ce dernier écrit, dont il n'a été que l'édit., est du *Cosmopolite* dont nous avons parlé plus haut On trouvera une *notice* biographique sur Sendivog dans l'*Hist. de la folie humaine*, par Adelung.

SENEBIER (Jean), naturaliste et bibliographe, né à Genève en 1742, embrassa la carrière évangélique, et fut nommé pasteur en 1765. Les fonctions du pastorat ne l'empêchèrent pas de se livrer à l'étude de la botaniq. En 1773, ayant été choisi pour

bibliothécaire de Genève, il donna ses soins à rédiger un *catalogue* par ordre de matières pour les livres imprimés, et publia une excellente *notice* raisonnée des manuscrits de cette biblioth. Lors de la révolution de Genève, il se retira dans le pays de Vaud, revint dans sa patrie en 1799, et y mourut en 1809. Il était membre de la plupart des académies de l'Europe. On a lui les ouvrages suivans : *Essai sur l'art d'observer et de faire des expériences*, Genève, 1775, 2 v. in-8; ib., 1802, 3 v. in-8; ouv. très-estimé; *Catalog. raisonné des MSs. conservés dans la Biblioth. de Genève*, ib., 1779, in-8, ouvrage que l'on regarde comme un modèle en son genre; *Mémoires physico-chimiques* sur l'influence de la lumière solaire pour modifier les êtres des trois règnes de la nature et surtout ceux du règne végétal, ibid., 1782, 3 vol. in-8; *Recherches sur l'influence de la lumière solaire*, pour métamorphoser l'air fixe en air pur par la végétation, ibid., 1783, in 8; *Recherches analytiques sur la nature de l'air inflammable*, ibid., 1784, in-8; *Histoire littéraire de Genève*, ibid., 1786, 3 vol. in-8; *Physiologie végétale*, ib., 1800, 5 v. in-8; *Rapport de l'air atmosphériq. avec les êtres organisés*, ibid., 1807, 3 v. in-8 (extrait en partie des manuscrits de Spallanzani); *Météréologie pratique*, à l'usage de tous les hommes et surtout des cultivateurs, ib., 1810, in-16. On lui doit en outre une foule de *mémoires* ou d'*opuscules* insérés dans le *Journal de physique*, dans les *Annales de chimie*, dans les *Recueils* de l'académie de Turin, des sociétés physiques de Lausanne et de Genève, et dans le *Magasin encyclopédique*. Il a traduit les ouvrages de Spallanzani et a rédigé la partie *Physiologie végétale* de l'*Encyclopedie methodique*. On trouvera la liste de ses ouvrages, imprimés et manuscrits, à la suite de son *Eloge*, lu à la société des arts par M. Maunoir.

SENECÉ ou SENEÇAI (ANTOINE BAUDERON de), poète et littérateur, né à Mâcon en 1643, petit-fils de Brice Bauderon, savant médecin, auteur d'une des plus anciennes *pharmacopees*, se destinait à la carrière du barreau; mais une affaire d'honneur l'obligea à quitter sa patrie. Il se retira en Savoie, puis en Espagne. Son affaire ayant été oubliée ou arrangée, il revint en France, acheta en 1673 la charge de premier valet de chambre de la reine Marie-Thérèse, et l'exerça pendant 10 ans jusqu'à la mort de cette princesse. Il passa ensuite auprès de Mme d'Angoulême, et conserva cet emploi pendant 40 ans jusqu'à la mort de la duchesse. Il se retira en 1713 à Mâcon, et y m. le 1er janvier 1737. C'était un homme d'un esprit agréable, d'un caractère enjoué et d'une gaieté douce et aimable. Ces heureuses qualités lui avaient concilié l'affection des deux princesses auxquelles il était attaché On a de lui : des *Nouvelles* en vers, 1695, in-12; des *Satires*, 1695, in-12; des *Epigrammes* et une *Critique des Mém. du cardinal de Retz*. On doit à M. Auger une édition des *OEuvres diverses* de Senecé, 1805 et 1806, avec une *notice* sur sa vie et ses ouvrages. Cette même *notice* a été réimprimée en 1826 en tête de l'édition des *OEuvres choisies de Senecé*, publ. dans la *Collection des petits classiques français*, de Delangle.

SENÈQUE père (MARCUS ANNÆUS SENECA), célèbre rhéteur, né à Cordoue 58 ans environ avant J.-C., vint à Rome à l'âge de 15 ans, y professa la rhétorique pendant un grand nombre d'années, retourna dans sa patrie à l'âge de 52 ans, épousa Helvia, femme distinguée par sa beauté et ses talens, en eut 3 fils, Marcus Novatus, Lucius Annæus et Annæus Mela, et revint mourir à Rome l'an 32 de J.-C. Nous avons de lui deux ouvrages, intit., l'un *Suasoriarum liber I*, et l'autre *Controversiarum libri X*. Ce sont des passages de discours ou de harangues qui avaient été prononcés en sa présence dans les écoles par les rhéteurs les plus célèbres, et qui s'étaient assez profondément gravés dans son esprit pour qu'il fût en état de les reproduire. Comme contemporain de Cicéron, il n'eût pas manqué de nous conserver des extraits des fameux plaidoyers de l'orateur romain; mais les guerres civiles l'avaient obligé à rester dans sa patrie. Il paraît que nous ne possédons pas en entier le livre des *Suasoriæ*, et que, dans les *Controverses*, nous n'avons complets que les 1er, 2e, 7e, 9e et 10e livres, et seulement des extraits des 5 autres. Ce dernier écrit a été traduit en français par Lesfargues, avocat au parlem. de Toulouse, Paris, 1639, in-4. On trouve une *notice* estimée sur Senèque, le père, dans les *Jugemens des savans sur les auteurs qui ont traité de la rhétorique*, par Gibert. Les *OEuvres* de Senèque ont souvent été imp. à la suite des *OEuvres* complètes de son fils *le Philosophe*.

SÉNÈQUE *le Philosophe* (LUCIUS-ANNÆUS-SENECA), fils du précédent, né à Cordoue l'an 2e ou 3e de J.-C., sous le règne d'Auguste, était encore enfant lorsqu'il vint à Rome avec son père. Il montra de bonne heure une ardeur extrême pour l'étude, et se dévoua à la carrière du barreau; mais, craignant les effets de la basse jalousie de Caligula, il chercha à se faire oublier, s'adonna tout entier à la philosophie, et embrassa la secte du Portique. La carrière des fonctions publiques ne le détourna point de ses études philosophiques, et on le vit, bien que revêtu de la questure, ouvrir une école où se rendirent d'illustres disciples. Accusé d'adultère avec Julie, fille de Germanicus, par l'infâme Messaline, et relégué en Corse, il puisa d'abord dans la philosophie toutes ses consolations; mais deux années d'exil épuisèrent son courage. Il tenta vainement par de basses adulations d'acheter son rappel du stupide Claude et de Polybe, affranchi de l'empereur; il languit éloigné de Rome pendant 5 ans, et ne dut son retour qu'à la révolution qui mit Agrippine sur le trône l'an 47 de J.-C. Il fut alors nommé préteur et chargé d'élever Néron, qui venait d'être adopté par l'emper. Tant qu'il ne fut que précepteur de l'héritier de l'empire, Senèque se montra docile aux volontés d'Agrippine; mais, devenu ministre de l'empereur, il changea de conduite, soit que l'intérêt de l'état lui fissent un devoir de s'opposer aux vues ambitieuses de la mère de Néron, soit qu'il fît le sacrifice de l'affection de cette princesse pour conserver la confiance du souverain. On ne peut se dissimuler qu'il n'ait avili son caractère en favorisant la débauche de Néron, en acceptant les terres et les palais provenant de la dépouille de Britannicus, enfin en ne faisant aucune représentation à Néron, lorsque celui-ci lui confia l'horrible parricide qu'il méditait. Ce fut encore lui qui composa la lettre que Néron adressa au sénat pour se justifier. Bientôt des favoris attaquèrent le crédit de Sénèque; ses richesses lui firent des envieux; il se retira à la campagne avec son épouse. L'empereur avait déjà tenté de le faire empoisonner, lorsque la conspiration de Pison lui fournit un prétexte de le condamner à mort. Il lui ordonna de s'ouvrir les veines l'an de J.-C. 68e, le 8e du règne de Néron. Un gr. nomb. d'écrivains ont loué ou blâmé Senèque; Diderot, le plus ardent de ses panégyristes, a cherché à le justifier sur tous les points. Une lecture attentive de Tacite montre que le philosophe était loin d'être irréprochable. Les ouv. de Senèque étaient nombreux; il ne nous reste que les suiv. : 124 *Lettres à Lucilius Junior*, chev. romain, intendant en Sicile; *Traité de la colère*, en 3 liv., adressés à son frère Gallion; *Consolations*, écrites pend. son exil et envoyées à Helvia, sa mère; *Consolations à Polybe*, ouv. qui ne nous est parvenu qu'incomplet; *Traité de la Clémence*, en 3 liv. (une gr. partie du 2e liv. et le 3e sont perdus); *De la Providence*, ou *Pourquoi les Bons sont si souvent malheureux*; *De la sérénité de l'Ame*; *De la brièveté de la vie*,

De la manière de vivre heureux; *Des loisirs et de la retraite du sage*; *Des bienfaits*, en 7 livr.; l'*Apocoloquintose*, satire mêlée de prose en de vers, dirigée contre Claude; *Questions naturelles*, en 7 livr.; il a composé aussi quelques épigrammes et sa propre épitaphe. On lui attribue en outre dix tragédies, intit. : *Médée*; *Hippolyte*, à laquelle Racine a beaucoup emprunté; *Agamemnon*, qui a été imitée par M. Lemercier; la *Troade* ou *les Troyennes*, *Hercule furieux*, *Thyeste*, les *Phéniciennes*, ou *la Thébaïde*, *OEdipe*, imitée de l'OEdipe roi, de Sophocle; *Hercule sur l'OEta*; enfin *Octavie*, pièce dans laquelle figure Néron. Pétrarque, Pierre Crinitus, Daniel Cajetan, Erasme, Juste Lipse, Daniel Heinsius, Joseph Scaliger, Vossius et les autres commentateurs ne s'accordent point sur le nombre de celles dont on doit le reconnaître auteur. On a cherché à prouver que ces tragédies étaient d'Annæus-Novatus Gallion, frère du philosophe. Nous renvoyons aux écrits des commentateurs déjà cités, et à la dissertation que M. Levée a placée en tête de sa trad. nouvelle des tragédies romaines. On pourra aussi consulter, sur *le philosophe* et ses œuvres, les ouvr. suiv. : *Histoire abrégée de la littérature romaine*, par M. Schœel, tom. 2, p. 450; *Soirées de St-Pétersbourg*, par M. de Maistre, tom. 2, 181-200; le *Manuel du Bibliophile*, par M. Peignot, tom. 1, 326; Montaigne, St-Evremond, Amelot de la Houssaye, dans son édit. des *Réflexions*, *Sentences et Maximes morales*; Bayle, Diderot, dans son *Essai sur la vie de Senèque*; La Harpe, dans son *Cours de littérat.*; *Abrégé analytique de la vie et des œuvres de Sénèque*, par Vernier, 1 vol. in-8, 1812; *sa Vie*, en italien, par Rosmini; l'*Histoire critique de la philosophie*, par Deslandes, t. 3, p. 54 et suiv.; une *Vie de Senèque*, qui forme le 14e vol. de l'édit. de ses *Œuvres complètes*, traduct. de Lagrange, avec le texte en regard, 1819, 14 v. in-12, avec des notes inéd. de Naigeon. La plus ancienne édit. des *OEuvres de Sénèque* est celle de Naples, 1475, in-f. Les plus recherchées sont celles de 1640, 3 vol. in-12 (Elzevir), de 1672, Amsterdam, 3 vol. in-8, *cum notis variorum*; enfin celle de la *Collection des Classiques* de M. Lemaire, avec *notes* de M. Bouillet, 1827-28, 3 vol. in-8. Le philos. a été trad. en partie par differ. écriv., en tête desquels il faut placer Dureau de La Malle. Il a été trad. en entier par Chalvet, prés. au parl. de Toulouse, Paris, 1604 et 1647, 1 vol. in-fol.; par Malherbe, Duryer et Baudoin, Paris, 2 vol. in-fol. 1649; enfin par Lagrange, cité plus haut.

SENF ou SINAPIUS (MICHEL-ANGE), médecin. né à Bude en Hongrie en 1602, est aut. de plus. Traités, dans lesquels il combat chaudement les aphorismes d'Hippocrate, et se déclare l'adversaire de Galien. L'observation a prouvé que ses attaques ont quelq. été justes; mais ses écrits sont remplis de rêveries cabalistiques. On connaît de lui les ouvr. suiv. : *Absurda vera*, *seu paradoxa medica*, *occasione controversiarum quæ neotericis cum Galenicis intercedunt*, Varsovie, 1693; Genève, 1697, in-8; *Tractatus de remedio doloris*, *seu de materiâ anodynorum*, *nec non opii causâ criminali in foro medico*, Amsterdam, 1699, in-8. — Un autre SENF (Jean), ou SINAPIUS, égalem. médec., d'abord profess. à l'université de Tubingen, puis médecin particulier du prince évêque de Wurzbourg, m. en 1561, a laissé une version lat. de ce que Lucien a écrit *sur la goutte*, et une *Description historique de la ville de Scheweinfurt*, insérée dans la *Cosmographie* de Munster.

SENKENBERG (HENRI-CHRISTIAN, baron de), célèbre jurisconsulte allemand, né à Francfort en 1704, étudia le droit sous les plus habiles juriscons. de son temps aux univers. de Francfort, de Halle et en Saxe, fut nommé, en 1730, 1er conseiller du rhingrave de Dhaun, conserva cette place jusqu'au moment où la guerre de 1735 le força de quitter la contrée, et passa aux fonctions de l'enseignement à la faculté de droit de l'université de Gœttingen. L'année suiv. il reçut le titre de conseiller de l'électeur de Hanovre, et plus tard, il remplit les mêmes fonctions à Giessen. Le margrave de Brandebourg Anspach, et le prince de Nassau-Orange, le nommèrent leur juriscons.; enfin, en 1745, l'empereur lui conféra le rang de conseill. aulique, puis le titre de baron, et le chargea d'assister à l'élection du roi des Romains à Francfort. Il m. en 1768, laissant un gr. nomb. d'écrits, dans lesquels il a éclairci des points obscurs du droit civil, politique et féodal de sa patrie. Les princip. sont les suiv. : *Selecta juris et historiarum sex anecdota tum jam edita*, *sed rariora*, Francfort, 1734-1742, 6 vol. in 8; *Disquisitio quâ filiam ultimæ gentis suæ in regnis et principatibus privative succedere ex genuinis fontibus deducitur et diplomaticâ appendice ulterius illustratur*, Gottingue, 1736, in-4; *Corpus juris germanici publici ac privati ineditum*, *è bibliothecâ Senkenbergianâ emissum*, Francfort, 1760 et 1766, 2 vol. in-fol.; *Corpus juris feudalis germanici*, Giessen, 1740; Halle, 1742, in-8; *Traité de la juridiction suprême de l'empereur en Allemagne*, Francfort, 1760, in-4. Il a donné des soins à diverses édit. d'ouv. de droit, et a laissé en MS. le livre intit. *Tractatus de jure primarum precum regum imperatorumque germanicorum*, *indulto papali haud indigente*, pub. par son fils, Francf., 1784, in-4.; et Vienne en 1789. Une notice biogr., commencée par lui-même, a été également pub. par son fils, Francfort, 1782, in-4., en latin.

SENKENBERG, (JEAN-CHRISTIAN), frère du précédent, médecin à Francfort-sur-le-Mein, né en 1707, m. en 1772, avait amassé, dans l'exercice de sa profession, une fortune considérable qu'il employa à fonder à Francfort un hôpital qui porte son nom, et qui passe pour un des plus beaux de l'Allem.; il attacha à cet établissement une bibliothèque, un théâtre anatomique, un laboratoire de chimie et un jardin botanique.

SENKENBERG (RENÉ-CHARLES, baron de), fils de Henri Christian, se livra, sous la direction de son père, à l'étude de la jurisprudence, et se perfectionna ensuite dans diverses universités en Allemagne et en Italie. A l'époque où la maison d'Autriche fit valoir ses prétentions à la succession de Bavière (1778), Senkenberg communiqua au ministère bavarois la copie d'une pièce qu'il avait trouvée dans les papiers de son père, et de laquelle il résultait que le duc Albert avait vendu tous ses droits à la maison de Bavière, en 1129 : il n'avait eu d'autre intention que de prévenir une déclaration de guerre, mais l'empereur, irrité de cette découverte, le fit arrêter et traduire en jugement. Ayant été acquitté, Senkenberg se retira à Giessen, où il fut appelé aux fonctions de conseiller de la régence : il fit ensuite divers voyages, quitta sa place en 1784, afin de se livrer à des travaux littéraires et à l'éducation d'une fille unique que la petite-vérole lui enleva en 1799; lui-même périt victime de cette maladie la même année. Il a laissé quelques *poésies* allemandes et latines; on lui doit un supplément à la *Bibliotheca realis juridica* de Martin Lipenius et les 22, 23, 24, 25, 26, 27 et 28e vol. de la continuation de l'*Histoire de l'Empire germanique* de François-Dominique Hæberlin. Son *Eloge* a été publ. sous le tit. suiv. : *Memoria C. R. L. B. de Senkenberg*, *auctore C. J. Kunal*, Giessen, 1802, in-4.

SENNACHÉRIB, roi d'Assyrie, appelé aussi *Sargon* (dans le liv. d'Isaïe), succéda à Salmanasar, son père, environ 712 ans av. J.-C. Il porta la guerre dans la Judée, enleva quelq. places, battit les rois d'Égypte et d'Ethiopie qui venaient au secours du roi de Juda, ravagea l'Egypte pend. trois ans, et fit un gr. nombre de captifs. Ayant porté le

siége devant Jérusalem, il attira sur son armée la colère divine, perdit 185,000 h., frappés de mort par le Seigneur dans leur camp, et revint dans ses états avec les débris de son armée. Pour se venger de cette déroute, il condamnait chaq. jour à mort quelques-uns des Israélites qui étaient en son pouvoir, et défendait qu'on leur rendît les honneurs de la sépulture. Il persécuta Tobie qui avait eu le courage d'enfreindre cette défense, se rendit odieux à ses sujets, et périt assass. 707 ans environ av. J.-C., par Adramelech et Sarazar, ses deux fils, qui, après ce parricide, s'enfuirent en Arménie, et laissèrent le trône à Assaharaddon leur frère.

SENNERT (Daniel), médecin, né à Breslau en 1572, professa d'abord la médec. à l'acad. de Wittemberg, et y introduisit, en 1602, l'enseignement de la chimie. Il rendit des services signalés aux habitans de cette ville pendant la durée des nombr. épidémies dont ils furent affligés, et il eut le bonheur de sauver un gr. nombre de malades. Une cure heureuse qu'il opéra sur l'élect. de Saxe, en 1628, lui valut le titre de médecin de ce prince sans l'obliger à quitter Wittemberg : il m. dans cette ville en 1637. Ses *OEuvres*, recueillies en 3 vol. in-fol., ont eu plus. édit. ; la meilleure est celle de Lyon, 1650 ou 1666. On trouvera le détail de ses écrits dans les *Mémoires* de Niceron et dans le *Dictionnaire* d'Eloy.

SENNERT (André), savant orientaliste, fils du précéd., né à Wittemberg en 1606, se livra, très-jeune encore à l'étude qui devait faire l'occupation de toute sa vie, suivit d'abord les leçons de Martin Trostius, puis se perfectionna en visitant la plupart des universités d'Allemag. et de Hollande. De retour dans sa patrie, il fut nommé profess. de langues orientales à l'acad. de Wittemberg, et en remplit les fonctions pend. plus de 50 ans, jusqu'à sa m. en 1689. On a de lui les ouvr. suiv. : *Chaldaïsmus et Syriasmus, hoc est præcepta utriusque linguæ, cum compendio lexici*, Wittemberg, 1651 et 1666, in-4 ; *de Cabbalâ maximè Hebræorum, Dissertatio* ; ibid., 1655, in-4 ; *Arabismus sive præcepta arabicæ linguæ*, ibid., 1658, in-4, et 1666, idem ; *Centuria proverbiorum arabicorum*, ibid., 1658, in-4 ; *Schediasma de linguis orientalibus..... accedit confessio fidei christianæ Claudii, Ethiopiæ imperatoris*, ibid., 1681, in-4. On lui doit encore d'autres écrits et un gr. nombre de *dissertations* philologiques, et plus. opuscules dont on trouvera les titres, soit dans les *Mémoires* de Niceron, tom. 33, soit dans le liv. intit. : *Elogia philologor. quorum. Hebræorum*, par C.-H. Goez, Lubeck, 1708, in-4.

SENSARIC (Jean-Bernard), bénédictin de la congrégation de St-Maur, né en 1710 à La Réole, vint à Paris en 1739, pour exercer le ministère de la prédication. Ayant été chargé de prêcher le carême devant le roi en 1753, il eut le talent de toucher le cœur de ce prince, qui le nomma son prédicateur. Il m. à Paris en 1756. On a de lui des *Serm.*, Paris, 1771, 4 vol. in-12, et un liv. intit. : *L'Art de peindre à l'esprit*, ibid., 1758, 3 vol. in-8. Une 2e édit. a été revue par Wailly, 1771.

SENTIES (Joseph), m. à Paris en 1824, s.-chef à l'administr. de la Loterie, est auteur de product. éphémères que M. Beuchot a mentionnées dans la *Bibliogr. de la France*, année 1824, p. 32. Nous ne citerons que celle intit. : *Le Joueur*, ou *le Nouv. Stukely*, 1807, 2 vol. in-12.

SEPHER (Pierre-Jacques), savant bibliophile, né à Paris vers 1710, embrassa l'état ecclés. et fut pourvu d'un canonicat de St-Etienne-des-Grès ; il obtint aussi le titre de vice-chancel. de l'université et m. à Paris en 1781. Il s'était occupé à réunir les meilleurs ouvr. dans tous les genres, et particulièrement des ouvr. de théolog. et d'hist. Sa biblioth. se composait de plus de 30,000 volumes. On lui doit des édit. des ouvr. suiv. : de *la Vie de Saint-Charles Borromée*, par Godeau, 1747, 2 vol. in-12 ; de l'*Histoire des anciennes révolutions du globe terrestre*, trad. de l'allemand par Sellius, 1752, in-12 ; des *Mémoires pour servir à l'histoire de Hollande*, par Aubéry du Maurier, avec les *notes* d'Amelot de-La-Houssaye, 1784, 2 vol. in-12 ; des *Maximes et Libertés de l'église gallicane*, avec plus. *discours*, La Haye, Paris, 1755, in-12 ; des *Histoires édifiantes* de Duché, 1756, in-12 ; des *Mémoires sur la vie de Pibrac*, par L'Epine de Grainville, avec des pièces justificatives, etc., 1758, in-12 ; et des *Madrigaux de La Sablière*, avec une *notice* sur l'ouv. et l'aut., 1758, in-16.

SEPMANVILLE (Lieudé-François-Cyprien-Antoine, baron de), ancien contre-amiral, correspondant de l'acad. des sciences, né à Roman, en Normandie, l'an 1762, entra à 17 ans comme aspirant dans la marine royale à Brest. En 1780, il fit la campagne de Cadix, et l'année suivante celle d'Europe et celle d'Amérique. En 1784, il fut chargé d'opérations géographiques qu'il continua jusqu'au moment où la révolution vint à éclater. Il émigra en 1791 avec le corps d'offic. de la marine royale, fit la campagne des princes, puis se rendit en Anglet., et reçut du roi la croix de St-Louis. Il rentra dans sa patrie en 1801, fut nommé peu de temps après memb. associé de l'institut, se retira en Normandie dans une terre qui lui appartenait pour se livrer à l'étude des sciences et de l'agriculture, et remplit div. fonctions gratuites d'administration et de bienfaisance. A la restauration, il fut nommé capitaine de vaisseau et chevalier de la Légion-d'Honneur, et en 1815 il fut admis à la retraite avec le grade de contre-amiral ; mais il renonça à sa retraite au profit du trésor royal, et mourut à Evreux en 1817. On a de lui un ouv. élémentaire intit. : *Manuel des Marins*, qui a été approuvé par le bureau des longitudes. Le rapport fait lors de cette approbation fait partie du *Précis de la vie du baron de Sepmanville*, par Aug. Gady, juge à Versailles, Versailles, 1817, in-8.

SEPTCHÊNES (Leclerc de), litt., né à Paris, fils d'un prem. commis des finances, se livra par goût à des travaux d'érudition et à l'étude des langues, voyagea en Anglet., en Hollande, en Italie et en Suisse. A son retour, il fut attaché comme secrétaire au cabinet de Louis XVI, et m. à la fleur de l'âge, enlevé par une maladie de poitrine, en 1788, à Plombières, où il ne voulait que passer pour se rendre en Italie. Il a paru sous son nom en 1777 une trad. des 3 prem. vol. de l'*Hist. de la décadence et de la chute de l'empire romain*, par Gibbon, dont Louis XVI est regardé comme le véritable traduct. (*v.* le *Dictionnaire des Anonymes*, n° 7489) ; et un *Essai sur la religion des anciens Grecs*, Genève, 1787, 1 volume in-8. On lui doit aussi la publication des prem. vol. d'une édition incomplète et incorrecte des *OEuvres de Fréret* (*v.* ce nom). Il avait formé une biblioth. nomb. et bien choisie qui, après sa mort, paraît être passée entre les mains de M. de Talleyrand.

SEPTIER (Armand), né à Toulouse en 1744, fut successivement chanoine régulier de l'abbaye royale de St-Victor, puis biblioth., et enfin *chambrier* de la même congrégation. Il passa ensuite au prieuré de Bucy-le-Roy, diocèse d'Orléans, et, quoique privé de ce bénéfice par la révolution, il n'en adopta pas moins les principes, et s'honora par une conduite modérée et loyale. L'organisation et la conservation de la bibliothèque d'Orléans occupèrent les dern. années de sa vie, terminée en 1824. Il a laissé un catalogue raisonné sous ce tit. : *Manuscrits de la bibliothèque d'Orléans*, ou *Notices sur leur ancienneté*, etc., Orléans, Rouzaut-Montaut, 1820, 1 vol. in-8 de 18 feuilles.

SEPTIME SÉVÈRE. V. Sévère.

SEPTIMIUS SERENUS (Aulus), poète latin, dont il nous reste quelques fragmens qui ne sont pas sans mérite, paraît avoir vécu sous les règnes de Vespasien et de ses fils. C'est probablement à

lui que Stace adressa l'épître V de son 4e liv. des *Sylves*. D'après cette pièce il était romain d'origine, mais né à Leptis, en Afrique, et fut ramené encore enfant à Rome, où il parut quelquefois au barreau; mais la campagne surtout avait des attraits pour lui, et il se plut à en décrire les travaux et les plaisirs. De ses *Opuscula ruralia*, il ne nous reste que quelques vers, disséminés dans les écrits des grammairiens latins, recueillis dans les *Poetæ latini minores* de Wernsdorff et dans la *Collection* de M. Lemaire. On s'accorde généralement à lui attribuer deux pièces placées d'ordinaire à la suite des *poésies* de Virgile, l'une int. *Moretum*, l'autre *Copa*.

SEPULVEDA (JUAN GINEZ DE), hist., surn. *le Tite-Live espagnol*, né vers 1490 aux environs de Cordoue, quitta l'Espagne en 1515, après avoir terminé ses humanités, et se rendit à Bologne : il y fit sa philosophie sous le célèb. Pomponace, étudia la théologie, et se perfectionna dans les langues anciennes. Le prince de Carpi (Alberto Pio), le cardinal Cajetan et le card. Quiñonès se l'attachèrent successivement, et ce dern. l'emmena à Gênes à l'époque où il fut chargé d'aller complimenter ce prince. Ayant été nommé chapelain et historiog. de l'emp. en 1536, Ginez revint dans sa patrie après 22 ans d'absence; il fut attaché comme institut. à l'infant don Philippe, passa plus. années à la cour, et finit par se retirer à Mariano, où il composa ses ouv. hist., et où il m. en 1573. Les memb. de l'académie d'histoire ont donné une belle édition des *OEuvres de Sepulveda*, Madrid, 1780, 4 vol. in-4 : elle contient l'*Hist. de Charles-Quint*, l'*Hist de la guerre des Indes* et le commencem. de celle de *Philippe II*, les *Lettres de Ginez*, des traduct. latines avec des *commentaires*, de plus. *opuscules* d'Aristote et d'autres écrits. Mylius et André Schott avaient déjà donné à Cologne, en 1602, in-4, une édition de Ginez moins complète que celle de Madrid; celle de Cologne est précédée d'une *notice* sur l'aut., et celle de Madrid d'une *Dissertation sur la vie et les ouvrages de Sepulveda*.

SEQUESTER. V. VIBIUS.

SERADJ-ED-DAULAH (MIRZ-MAHMOUD KHAN), dern. souverain indépendant du Bengale, fils adoptif et success. de l'usurpat. Allah-Werdy-Khan, en 1756, est représenté par les historiens anglais comme un prince cruel, lâche et de mœurs crapuleuses. Profitant du moment où les Anglais étaient occupés à leurs préparatifs de guerre contre les Français, il s'empara de Cacembazar et de Calcutta au mois de juin 1756; mais le 5 janvier de l'année suivante cette dern. place fut reprise, et le Nabab fut forcé de signer un traité de paix que ses ennemis violèrent aussitôt qu'ils se virent en mesure de le renverser. Seradj ed-Daulah fut vaincu le 23 juin à la bataille de Plassey, tomba entre les mains de ses ennemis, et périt assassiné à 22 ans par le fils de Mir-Djafar, gendre d'Allah-Verdy-Khan. Le Bengale fut alors gouverné sous l'influence des Anglais, qui bientôt en demeurèrent possesseurs.

SERAIN (PIERRE-EUTROPE), médecin, memb. correspondant des sociétés d'agricult. de Lyon et de Caen, né à Saintes en 1748, mort à Canon, près Croissanville (Calvados) en fév. 1821, a pub. différens *mémoires* dans les journaux de physique et de médecine, et a laissé les ouvr. suiv. : *Instruction pour les personnes qui gardent les malades*, 1777, in-8; réimp. dans la *Biblioth. physico-économiq.*; dans l'*Encyclopédie méthodique*, et en 1803, in-12; *Nouvelles recherches sur la génération des êtres organisés*, 1788, in-12; et une *Instruction sur la manière de gouverner les abeilles*, qui a obtenu le prem. accessit à la société d'agricult. du départem. de la Seine, 1802, in-8. Il a pub. en outre, sous le tit. d'*Idée d'une grande entreprise relative aux sciences, aux arts et à l'industrie, qui offrira au public, ainsi qu'aux personnes qui souhaiteront concourir à ce travail, des avantages extraordinaires*, 1817, in-8, le *prospectus* d'une encyclopédie qu'il eût intit. : *Collection instructive*, ou *Recueil de toutes les vérités théoriques et pratiq.*

SERAN DE LA TOUR (l'abbé), litt. peu connu, né vers le commencement du 18e S., est auteur de plus. compilations estimées qui ont paru sous le voile de l'anonyme. On a de lui les ouvr. suivans : *Histoire de Scipion-l'Africain pour servir de suite aux hommes illustres de Plutarque, avec les observations du chevalier Folard sur la bataille de Zama*, Paris, 1738, in-12; *Hist. d'Epaminondas*, ibid., 1739, in-12 : *Histoire de Philippe, roi de Macédoine, père d'Alexandre*, ibid., 1740, in-12; *Amusemens de la raison*, 1747 et 1748, 2 v. in-12; *Mysis et Glaucé*, poème qu'il prétendit avoir traduit du grec, Genève (Paris), 1748, in-12; *Hist. de Catilina*, Amsterdam (Paris), 1649, in-12; *Hist. de Mouley-Mahamet, fils de Mouley-Ismaël, roi de Maroc*, Genève (Paris), 1749, in-12; *Parallèle de la conduite des Carthaginois à l'égard des Romains dans la deuxième guerre punique avec la conduite de l'Angleterre à l'égard de la France dans la guerre de 1756*, Paris, 1757, in-12; *l'Art de sentir et de juger en matière de goût*, Paris, 1762, 2 vol. in-12, réimpr. en 1 vol. in-8, Strasbourg, 1790; *Histoire du tribunal de Rome depuis sa création jusqu'à la réunion de sa puissance à celle de l'empereur Auguste*, Amsterdam (Paris), 1774, 2 vol. in-8.

SERAO (FRANÇOIS), médecin, né en 1702 à San-Cipriann, dans le royaume de Naples, fit ses études médicales à Naples, obtint au concours la chaire d'anatomie, et celles de pathologie et de clinique. A sa m., en 1783, il avait le titre de proto-médecin du royaume, et il était attaché au service de la reine de Naples. On a de lui les ouv. suiv. : *Storia dell' incendio del Vesuvio, del* 1737, composé par ordre de Charles III, alors roi de Naples, et publié à Naples en 1738, in-8 et in-4; traduit en latin par l'auteur, et en franç. par Duperron de Castera, Paris, 1741, in-12; *Lezioni accademiche sulla tarantola, o falangio di Puglia*, Naples, 1742, in-4, écrit auquel on ne peut contester le mérite d'avoir grandement contribué à déraciner le préjugé qui s'était attaché aux prétendus effets de la morsure de la tarentule; *Vita Nicolai Cirilli*, mise en tête des *Consulti Medici* du même, Naples, 1738, 3 vol. in-4; *Commentariolum de rebus Alexii Symmachi Mazzocchi*, composé à la demande de Poleni et inséré avec la dissertat. intit. : *in mutilum amphitheatri campani titulum*, du même aut. dans le *Supplém.* au trésor de Grævius et Gronovius, tom. 5; *Lettera intorno al contagio*, Naples, 1744; *Schediasma de suffocatis ad vitam revocandis*, imp. dans les *Opuscoli di vario argomento*, ibid., 1767, in-4; et d'autres écrits dont on trouvera le détail dans sa *vie* écrite en latin par Lupoli et insérée par Fabroni dans les *Vitæ italorum*, tom. 14.

SÉRAPIS (mythol.), divinité des Egyptiens, était prise souvent pour Jupiter, pour le Soleil ou pour Pluton. Bien que toutes les superstitions des Grecs leur vinssent des Egyptiens, il paraît constant néanmoins que ce fut des Grecs que les Egyptiens reçurent le culte de Sérapis. On a même avancé, sans trop de fondem. peut-être, que ce dieu n'était autre qu'Apis, roi d'Argos, qui m. en Egypte. Si cette explication était admise, il faudrait croire encore qu'Apis fut déifié par les Grecs qui l'avaient accompagné dans son expédit., et non par les Egyptiens; car ces dern. n'étaient pas dans l'usage de décerner à des hommes les honneurs de l'apothéose, et ils ont pu seulem. accepter un dieu tout fait, sans vouloir s'inquiéter de son origine. Sérapis, considéré comme le soleil qui répand l'abondance sur la terre, avait la tête couverte d'une espèce de panier ou de boisseau. A ce signe près, ses attributs étaient les mêmes que ceux de Jupiter. Parmi les temples nombreux qui lui avaient été élevés en

Egypte, le plus renommé était celui de Canope, et le plus ancien celui de Memphis. Les Grecs et les Romains lui en élevèrent aussi. A la porte de tous ces temples, était une figure, ayant le doigt sur la bouche, comme pour recommander le silence. L'on sait qu'une loi égyptienne défendait, sous peine de la vie, de dire que Sérapis avait été un mortel.

SERARIUS. V. SERRARIUS.

SERASSI (PIERRE-ANTOINE), biographe, né à Bergame en 1721, membre de l'académie des *Trasformati*, secrétaire perpétuel de l'acad. des *Eccitati*, successivem. profess. de belles-lettres dans sa ville natale, secrétaire de plus. cardinaux à Rome, m. dans cette ville en 1791, s'était particulièrement livré à des recherches historiq. et littéraires sur la langue italienne; il avait même réuni les matériaux d'une histoire littéraire que la m. ne lui permit pas de composer. On a de lui un gr. nombre d'écrits, parmi lesquels nous citerons les suiv.: *Vita di Torquato Tasso*, Rome, 1785, in-4, et Bergame, 1790, 2 vol. in-4, avec des corrections et des additions; *Parere intorno alla patria di Bernardo Tasso e di Torquato suo figliuolo*, Bergame, 1742, in-8; réimpr. dans les *Lettres* de Bernard Tasso, Padoue, 1751, in-8, t. 3; *Vita di Angelo Poliziano premessa alle sue stanze*, Bergame, 1747, et Padoue, 1751 et 1765, in-8; *Vita di Bernardo Cappello*, *premessa alle sue rime*, Bergame, 1748 et 1753, in-8; *Vita di Bernardo Tasso*, *premessa alle sue rime*, ib., 1749, 2 vol. in-12; réimp. avec l'*Amadigi*, ibid., 1755, 4 vol. in-12; *Dissertazione sopra Prudente grammatico*, Parme, Bodoni, 1787, in-8; *Vita di Pietro Bembo*, *premessa alle sue rime*, Bergame, 1753, in-8; *Vita di Domenico Veniero*, *premessa alle sue rime*, ibid., 1751, in-8; *Vita di Dante*, *premessa alla divina commed a*, ibid., 1752, in-12, *Vita del Petrarca*, *premessa alle sue rime*, ibid., 1753, in-12, *Vita del conte Baldassare Castiglione*, *unita alle sue opere*, Padoue, 1766, in-4; *Vita Basilii Zanchi*, en tête de ses poésies latines, augm. d'un nouveau liv., Bergame, 1747, in-8; *Vita di Jacopo Mazzoni*, Rome, 1790, in-4, etc. Il a donné des soins à des édit. très-estimées de divers aut. italiens, et a laissé en outre une foule d'autres notices biographiq. intéressantes.

SERBELLONI (GABRIEL), un des plus habiles généraux du 16e S., né à Milan en 1508, était d'une famille franç. d'origine qui s'était expatriée pendant les troubles du règne de Charles VI. Il entra de bonne heure dans l'ordre de Malte, et fut nommé prieur de Hongrie. Lors de l'envahissement de ce royaume par Soliman, il arrêta le vainqueur par une défense héroïque dans la ville de Strigonie en 1543. Trois ans après il passa au service de Charles-Quint, il eut le commandement d'une division, sous le duc d'Albe, dans la guerre de 1546, et se signala par son intrépidité autant que par ses talens militaires. Appelé en Italie en 1549 au secours du marquis de Marignan, son parent, qui faisait la guerre aux Siennois pour les Médicis, il termina glorieusement la guerre par la prise de Sienne. En 1560 il prit le commandement des troupes du pape Pie IV, enleva Ascoli aux Plaisantins, rebâtit Cività-Vecchia, et mit Rome à l'abri des insultes des Turks, en fortifiant la cité Léonine. En 1565, Philippe II le chargea de fortifier plus. villes du royaume de Naples, afin de les mettre en état de résister aux calvinistes. Deux ans après il soumit les Brabançons qui s'étaient révoltés. Il fut ensuite appelé à faire partie de l'expédition de don Juan d'Autriche contre les Turks, eut la plus grande part à la victoire de Lépante, et reçut, en récompense de ses services, le titre de vice-roi de Sicile. Ayant été chargé de la défense de Tunis, il tomba au pouvoir des Turks, après avoir soutenu 14 assauts consécutifs, fut échangé contre 36 officiers supérieurs turks, fit la campagne de Flandre en 1577 et 1578, tailla en pièces les insurgés, et contribua à la prise de Maëstricht. Philippe II lui avait destiné le commandem. d'une armée expéditionnaire qu'il voulait envoyer en Portugal, mais Serbelloni m. en 1580 au moment de commencer de nouvelles opérations militaires. On trouve une *notice* étendue sur sa vie dans l'ouv. de Gualdo Priorato, intit.: *Scelta d'uomini illustri d'Italia* (1659).—SERBELLONI (Jean-Baptiste, comte de), feld-maréchal, de la même famille que le précédent, entra au service sous l'emper. Charles VI, se signala dans la guerre de la succession, et obtint en 1745 un régiment de cuirassiers qu'il commanda pendant 33 ans. Il contribua au gain de la bataille de Plaisance en 1746, et pendant la guerre de sept ans, il montra en diverses rencontres une valeur égale à celle du célèbre Gabriel Serbelloni qui fait l'objet de l'art. précéd. A la fin de la guerre il fut nommé au commandem. de la Lombardie, et m. à Milan en 1778. On trouve une *notice* sur sa vie dans les *Archives d'hist.*, par Rittersberg, Vienne, 1804, n° 109.

SERENT (JEAN-BAPTISTE-SÉBASTIEN de), fondateur d'une société littéraire-militaire à Besançon, né à Vannes vers 1710, embrassa l'état ecclésiastique, et professa pendant quelq. temps dans la congrégation de l'Oratoire, il prit ensuite ses degrés en droit civil et canonique et se fit recevoir avocat. Ayant été conduit par ses affaires à Besançon, il essaya vainem. de se faire admettre dans l'académ. que le duc de Tallard, gouvern. de la Franche-Comté, avait nouvellem. fondé dans cette ville. Pour se venger du refus de ces académiciens, il fonda en 1753 une société du même genre qui tint des assemblées publiq. où l'on s'égayait aux dépens des membres de l'académ. rivale. Une lettre de cachet mit un terme à ces réunions, et la soc. ne put se soutenir malgré les efforts de son fondateur. On ignore l'époque de la m. de l'abbé Serent. On trouve dans le *Supplément à la France littéraire* pour 1757, une liste des écrits de Serent: tous paraissent inédits; ce sont pour la plupart des pamphlets contre l'acad. de Besançon.

SERENUS. V. SAMONICUS.

SERGARDI (LOUIS), un des meilleurs poètes latins du 17e S., connu aussi sous le nom de *Quintus Sectanus*, qu'il prenait lui-même, né à Sienne en 1660, m. à Spolète en 1726, après avoir été préfet de la basilique vaticane, est aut. de satires très-estimées, écrites en latin: l'édit. la plus complète est celle que le P. Gianelli a donnée sous le tit. suiv.: *Satyræ*, *argumentis*, *scholiis*, *enarrationibus illustratæ*, Lucques, 1783, 4 vol. in-8; elles ont été trad. en italien d'abord par Capellari sous le titre suiv.: *le Satire di Quinto Settano*, *tradotte da Sesto Settimio*, etc., Palerme, 1707, in-8; ensuite par l'abbé Missirini sous le titre de *Sermoni di Q. Settano*, Pise, 1820, 2 vol. in-8. On a en outre de Sergardi quelq. autres écrits, dont on trouvera le détail dans les *Vitæ Italorum* de Fabroni, tom. 10, et dans les *Elogj di uomini illust.*, du même aut., tom. 2.

SERGEANT (JOHN), controversiste, né à Barrow dans le comté de Lincoln, d'une famille anglicane, embrassa la religion catholiq., et se rendit à Lisbonne en 1642 pour y faire ses études théologiq. et recevoir l'ordination. Dix ans après il revint en Angleterre, exerça pendant 40 ans les fonctions de missionnaire, et m. en 1707 à 86 ans. On a de lui des écrits relatifs: 1° à ses controverses avec Hammond, Bramhall, Stillingfleet, Tillotson, Talbot et autres; 2° au cartésian.; à l'*Essai concernant l'entendement humain* de Locke, à la fameuse dispute entre le clergé séculier et le clergé régulier, à l'érection du chapitre de St-Paul à Londres. Parmi ces dern. on distingue principalem. ses *Réflexions sur les sermens de suprématie et d'allégeance*, 1661, in-12. L'Histoire de ses controverses, écrite par lui-même à la prière de lord Petre, a été imp. en 1816 dans

le recueil intit. : *Catholicos*.—Un autre SERGEANT, prédicat., né en 1720, dans le New-Jersey, m. à Stockbridge en 1749, après avoir exercé le ministère évangéliq. chez les Indiens de Massachusetts, a trad. en indien tout le Nouveau-Testam. et une partie de l'Ancien. Il a publ. en outre une *Lettre sur l'éducation des enfans indiens*, et un *Sermon sur le danger des illusions en matière de religion*, 1743, in-12.

SERGEL (JEAN-TOBIE), sculpteur, né à Stockholm en 1740, élève de Larchevêque, artiste français, qui avait été appelé en Suède pour décorer de statues les places publiq., aida son maître à faire les modèles des statues de Gustave Ier et de Gustave II. Il alla ensuite se perfectionner à Rome, et y resta jusqu'en 1778 : à son retour il passa par Paris, fut reçu membre de l'acad. des beaux-arts et après la suppression de cette compagnie, il fut nommé correspondant de l'institut. Il m. à Stockholm en 1814 comblé d'honneurs, et laissant des morceaux qui lui assurent un rang très-distingué parmi les plus célèbres sculpteurs. Nous citerons entre autres un *Othryade*, soldat grec blessé : ce fut son morceau de réception à l'académ. de France; il orne aujourd'hui la galerie du Luxembourg; un groupe d'*Amour et de Psyché*, une *Cérès* cherchant Proserpine, un *Faune* couché, un *Diomède* tenant le Palladium, un groupe de *Vénus et de Mars*, une *Vénus Callipyge* plus grande que nature, enfin un haut relief en plâtre, exécuté pour l'église d'Adolphe-Frédéric à Stockholm et représentant la *Résurrection*. On lui doit aussi plus. bustes et médaillons de souverains et de gr. hommes.

SERGIUS Ier, pape, success. de Conon, né à Palerme, vint à Rome sous le pontificat d'Adéodat, entra dans la carrière ecclésiastiq., se fit remarquer par ses excellentes qualités, et mérita de Léon II le gouvernem. de la paroisse de Ste-Susanne. Sa haute réputation lui concilia la presque unanimité des suffrages au moment où Théodore et Pascal se disputaient le saint-siége; il fut élu le 15 décemb. 687. Des persécutions exercées contre lui l'obligèrent à s'absenter de Rome pendant sept ans. Il ramena à la foi de l'église catholiq. le patriarche d'Aquilée et ses suffragans, orna et répara plus. églises, éleva un tombeau à St Léon dans la basilique de St-Pierre, et fit faire une cassolette d'or pour brûler des parfums pendant la messe. Il m. l'an 701, après un pontificat de 13 ans 8 mois. Jean VI lui succéda. C'est à Sergius Ier que l'on doit l'institution des processions le jour de l'Assomption et de la Présentat., qui était autrefois la fête de St Simon, nommé par les Grecs *Hippapante*. C'est aussi de son pontificat que date l'usage de chanter l'*Agnus Dei*, au moment de la consécration.—SERGIUS II, success. de Grégoire IV, né en 844 à Rome, fut placé fort jeune dans l'école du chant et des bonnes-lettres, par les soins du pape Léon III. Appelé à succéd. à Grégoire, il vit son élect. contestée d'abord par un nommé Jean, dont la mutinerie fut comprimée par la noblesse de la ville, puis par l'emper. Lothaire, qui trouva mauvais que cette élection eût été faite sans son consentem. Sergius apaisa le mécontentement du prince en sacrant son fils, le jeune Louis, roi d'Italie. On ne connaît rien du reste de ce pontificat, qui dura trois ans et un jour. Léon IV succéda à Sergius II. — SERGIUS III, Romain de naissance, était, suivant Baronius, le plus méchant de tous les hommes et livré à toutes sortes de vices : il fut reconnu le 9 juin 905, après la m. de Théodore, qui avait usurpé le saint-siége pendant les troubles que causa la condamnat. de Formose. On ne sait presque rien de Sergius, et le peu que l'on sait suffit pour justifier le jugem. de Baronius; il entretint un commerce criminel avec Théodora, femme intrigante et débauchée, qui avait une gr. autorité à Rome, et en eut un fils qui devint pape à son tour (Jean XI). Sergius m. vers 911 ou 912, et fut remplacé par Anastase III. — SERGIUS IV, successeur de Jean XVIII en 1009, fut le prem. Romain, suivant Fleury, qui changea son nom en arrivant au saint-siége. Il est vrai que celui de *Bouche de Porc*, qu'il portait, n'avait rien de noble. Son pontificat, qui ne dura que 2 ans 9 mois, n'eut rien de remarquable. Sergius m. le 13 juillet 1012, et eut pour success. Benoît VIII.

SÉRIEYS (ANTOINE), littérateur, né en 1755 à Pont-de-Cyran (Aveyron), vint à Paris en 1779 pour suivre la carrière du barreau, à laquelle sa famille le destinait; mais l'année suiv. il renonça à l'étude du droit pour une place de profess. de mathématiques que d'Alembert lui fit obtenir dans une pension à Passy. Sérieys quitta cet emploi pour faire un voyage en Italie, et à son retour ayant vainem. tenté de former à Paris un établissem. d'instruct., il accepta de Bailly, maire de la ville, une place dans un dépôt littéraire. En 1794 il fut nommé bibliothécaire et profess. d'hist. et de morale à l'institut des Boursiers qui devint plus tard le Prytanée franç.; Sérieys remplit ensuite les fonctions de censeur des études à Douai et à Cahors. Ayant perdu sa place dans cette dern. ville, il revint à Paris, et profitant ou plutôt abusant de son extrême facilité, il pub. un grand nombre d'ouv., tantôt sous son nom, tantôt sous les noms de personnages célèbres; il en a aussi publ. quelq.-uns sous le voile de l'anonyme en les annonçant comme *revus* et pub. par l'abbé Sicard. Sérieys m. à Paris le 7 août 1819. M. Beuchot a recueilli les titres de ses div. écrits dans la *Bibliographie de la France*, année 1825. Les principaux sont : *les Décades républicaines*, ou *Histoire de la république française*, 1795, 4 vol. in-12, et 7 vol. in-18; *Mémoires historiques, politiques et militaires, pour servir à l'histoire secrète de la révolution française*, 1798, 2 vol. in-8; *Anecdotes inédites de la fin du 18e S.*, 1801, in-8; *la Mort de Robespierre*, tragéd. en 3 actes, in-8, 1801, et 1802; *Tablettes chronologiques de l'histoire ancienne et moderne*, 1817, in-12, 5e édit.; *Dictionnaire généalogique, historique et critique de l'Ecriture-Sainte*, etc., 1804, in-8; *Bibliothèque académique*, ou *Choix fait par une société de gens de lettres de différens mémoires des académies françaises et étrangères*, 1810-1811, 12 vol. in-8; *Delilliana*, ou *Recueil d'anecdotes concernant M. Delille*, etc., 1813, in-18; *Vie publique et privée de Joachim Murat*, 1816, in-8; *Fouché de Nantes, sa vie privée, politique et morale*, 1816, in-12; *Carnot, sa vie politique et privée*, 1816, in-12; *Entretiens historiques et politiques de plusieurs grands personnages*, 1816, 2 vol. in-18; *Histoire de Marie-Charlotte-Louise, reine des Deux-Siciles*, 1816, in-8; *le Règne de Louis XVIII*, 1816, in-8; *Vie de madame la dauphine, mère de Louis XVIII*, 1817, in-12, où l'on retrouve des pages entières pillées du liv. intit. : *le Dauphin, père de Louis XVI*, par M. Durozoir; *La Harpe, peint par lui-même*, 1817, in-18; *Lettres inédites de madame la marquise Duchâtelet*, 1819, in-8; *Correspondance inédite de l'abbé Galiani*, Paris, 1818, 2 vol. in-8. Il a pub. en outre plus. écrits à la louange de Bonaparte, et a laissé un bon nombre de MSs.

SERIMAN ou SCERIMAN (ZACHARIE), littérat., né à Venise en 1708, mort dans la même ville en 1784, est auteur d'un roman philosophiq. dans le genre du *Gulliver* de Swift; ce livre est intitulé : *Viaggi di Enrico Wanton ai regni delle scimmie e de' Cinocefali*, Berne (Venise), 1764, 4 v. in-8, fig. Il a laissé en outre les ouv. suiv. : *Almanacchi ad uso de' pedanti*, Venise, 1767 et 1783; *i Medici e le medicine*, ib., in-8; *il Sogno d'Aristippo*, petit poème en vers blancs : et une traduct. en ital. de l'Histoire de la républiq. de Venise par Laugier, Venise, 1767-69, 12 vol. in-8.

SERIN (NICOLAS, comte de), général hongrois, célèbre par sa valeur et sa m. glorieuse, s'était signalé en plus. rencontres contre les Othomans, lors-

qu'en 1756, il se trouva assiégé par Soliman dans la place de Sigeth, dont l'emper. Ferdinand d'Autriche lui avait confié la défense. Après avoir gardé une contenance héroïque, voyant qu'il ne pouvait résister plus long-temps, il ouvrit les portes du fort, se précipita à la tête du reste de ses soldats au milieu de l'armée ennemie, et périt couvert de blessures avec presque tous les siens.

SERIONNE (Jacques ACCARIAS de), avocat au grand conseil, né à Châtillon, diocèse de Die, en 1709, m. à Vienne, en Autriche, en 1792, a pub. les ouv. suiv., la plupart sous le voile de l'anonyme : *l'Etna de P. Cornelius Severus*, *et les Sentences de Publius Syrus*, trad. en franç. avec des remarq., etc., Paris, 1736, in-12, avec un plan de l'Etna et une carte de la Sicile; *Mémoire concernant l'exécution du concordat germaniq.*, 1747, in-4; *le Commerce de la Hollande*, 1765, 3 vol. in-12; *les Intérêts des nations de l'Europe développés relativement au commerce*, 1766, 2 vol. in-4, 1767, 4 vol. in-12; *la Richesse de l'Angleterre*, Vienne, 1771, in-4; *la Liberté de penser et d'écrire*, Vienne, 1775, 2 vol. in-8; *l'Ordre moral*, ou *Développement des principales lois de la nature*, 1780, in-8; *Situation politique actuelle de l'Europe*, *considérée relativement à l'ordre moral*, *pour servir de supplément à l'ordre moral*, 1781, in-8. Il a trad. du latin en franç. la *Vie de Laurent de Médicis*, dit *le Magnifique*, par Fabroni, Berlin, 1791, in-8; et de l'ital. en français l'écrit intit. du *Commerce des peuples neutres en en temps de guerre*, par Lampredi, La Haye, 1793, in-8.

SERIPANDO (Jérôme), cardinal, né à Troja dans le royaume de Naples en 1493, embrassa par goût la vie monastiq., remplit successivem. diverses chaires dans les collèges de l'ordre des augustins, fut nommé en 1539 à la place de général de son ordre et l'occupa pendant 12 ans. Il avait déjà refusé une fois le siège épiscopal pour vivre dans la retraite, mais il ne put se défendre, pour répondre à la confiance de ses compatr., de se charger d'une miss. auprès de Charles-Quint à l'époque où ce prince était à Belgrade, et d'accepter l'archevêch. de Salerne en récompense de ses services. Il reçut plus tard le chapeau de cardinal, fut envoyé en qualité de légat au concile de Trente, et m. dans cette ville en 1563. Avant son départ il avait obtenu, du pape Pie IV, la fondat. d'une imprim. afin de déterminer le célèbre Paul Manuce à venir se fixer à Rome. On a de lui les ouv. suiv. : *Novæ Constitutiones ordinis*, etc., Venise, 1549, in-fol.; *Oratio in funere Caroli V imperatoris*, Naples, 1559, in-4; *Prediche sopra il simbolo degli apostoli*, *dichiarato co' simboli del concilio Niceno e di S. Atanasio*, Venise, 1567, in-4, et Rome, 1586, in-8, avec des addit.; *Commentarius in epistolam divi Pauli ad Galatas*, Venise, 1569, in-8; *Commentaria in divi Pauli epistolas ad Romanos et ad Galatas*, Naples, 1601, in-4, avec une *vie* de l'aut. par le P. Milensi; *de Arte orandi seu expositio symboli apostolorum*, Louvain, 1681, in-12; plus. *lettres* de Seripando ont été imp. dans le Recueil de Lagomarsini, pub. sous le tit. de *Pogiani epistolæ, et Orat.* 4 vol. in-4, Rome, 1762. On trouvera des détails plus étendus dans la *Bibliotheca augustiniana* d'Ossinger, et dans la *Storia degli scrittori napoletani* de Tafuri, t. 3, 2e part.

SERLIO (Sébastien), architecte, né à Bologne en 1475, quitta sa patrie à une époque où elle était agitée par des troubles intérieurs, visita plus. villes de l'Italie, les états de Venise, la Dalmatie, et arriva à Rome, sous le pontificat de Paul III. La publicat. des matériaux qu'il avait recueillis dans ses voyages fixa sur lui l'attention de François Ier. Ce prince fit à Serlio un riche présent et pour répondre au désir que cet artiste avait témoigné d'être autorisé à retracer les monum. romains du midi de la France, le roi l'engagea à se rendre auprès de lui, et le nomma architecte de Fontainebleau et surintendant des bâtimens de la couronne. Après la m. de son protect., Serlio tomba dans la détresse, se retira d'abord à Lyon, puis à Fontainebleau, et m. dans cette dern. ville en 1552. Ses œuvres complètes ont été pub. pour la prem. fois sous le titre de *Tutte le opere di architettura*, Venise, 1584, 1618 ou 1619, in-4 et 1663, in-fol., avec la trad. latine : J.-D. Scamozzi y a joint une table des matières. On trouvera des détails plus étendus sur Serlio et ses ouv. dans les *Memorie degli architetti*, par Milizia, et dans les *Scrittori bolognesi*, par Fantuzzi. On a un *Eloge* de Serlio par le marquis Amorini, Bologne, 1823, in-fol.

SERMENT (Louise-Anastasie), femme poète, surnommée par ses amis *la Philosophe*, née à Grenoble en 1642, passa la plus grande partie de sa vie à Paris dans la société des hommes de lett. les plus distingués de son temps, et m. dans cette ville en 1692. On a d'elle des *poésies* latines et françaises remarquables par la douce philosophie qui y règne; la plupart ont été publ. par Guyonnet de Vertron dans sa *nouvelle Pandore*, Paris, 1698, 2 volum. in-12. Mlle Serment était memb. de l'académie des *Ricovrati de Padoue*.

SERMET (Antoine-Pascal-Hyacinthe), év. constitutionnel de la Haute-Garonne, né à Toulouse en 1732, était connu avant la révolut. comme prédicat. sous le nom de *père Hyacinte*. Son patriotisme lui valut l'évêché que M. de Brienne avait refusé, et il fut sacré à Paris en 1791. Son élection excita les plaintes de M. de Fontanges, archevêque de Toulouse, qui défendit au nouv. prélat d'exercer les fonct. épiscopales. Sermet rencontra moins d'obstacles après la terreur : il assista à la 2e encyclique des constitutionnels, puis au concile tenu en 1797, et fut même l'un des vice-présidens de cette assemblée. On le vit, après le 18 fructidor, s'opposer le prem. à ce que le dimanche fût transféré au décadi, et son nom fut le prem. inscrit sur la décision motivée que rendirent à ce sujet onze évêques, le 3 déc. 1797. Cette pièce se trouve dans les *Annales de la religion*, t. 6, p. 121. On y trouvera aussi le précis des opérations d'un concile que Sermet tint à Carcassonne, et qui dura sept jours. L'évêque de Toulouse parut encore au concile de Paris en 1801; il donna sa démission peu de temps après, et m. à Paris en 1808, après avoir, dit-on, rétracté son serment; mais ce fait est contesté par M. Grégoire dans son *Oraison funèbre de Sermet*.

SERNA. V. Santander.

SEROUX D'AGINCOURT (Jean-Baptiste). V. Agincourt et au *Supplément*.

SERPILIUS (George), bibliog., né à Sopron (en latin *Sempronium* et en allem. *OEdenburg*), capitale du comté de ce nom en Hongrie, l'an 1668, embrassa le ministère évangélique après avoir fait de brillantes études dans les universités d'Allemagne. Il exerça d'abord l'emploi de diacre dans la Saxe; mais bientôt ses talens lui valurent de plus hautes dignités; à sa m., en 1723, il était surintendant ecclésiastique à Ratisbonne. On a de lui les ouv. suiv. : *Scingraphia Hermetis epistolici ad analysim et genesin epistolarum latinarum viam commonstrantis; cum Appendice de variatione styli et de orthographiâ et interpunctione*, Meissen, 1691, in-8; *Catalogus biblioth. ratisponensis*, Ratisbonne, 1700-07, 2 vol. in-fol.; les *Epitaphes des théologiens saxons* (en allem.), ibid., 1707, in-8; *Personalia Mosis*, *Josuæ*, *Samuelis*, *Esræ*, *Nehemiæ*, *Mardoches et Estheræ*, Leipsig, 1708, in-8; *Harmonia evangelica*, ib., 1711, in-4; *de Anagrammat. lib. duo; cum Appendice selectorum anagrammatum*, 1713, in-8, sous le nom de *Celspirius*, anagramme de *Serpilius*. On lui doit en outre une *Notice de livres rares* qui a été publ. à Francfort et à Leipsig (Ratisbonne), 1723, in-8, 3 parties, et qui, suivant Struvius, est le premier recueil de livres rares. Il a laissé un gr. nomb. de

programmes, de *thèses*, de *dissert. exégétiques*; des *vers* en latin et en allemand, des *sermons* et des *livres* de controverse, dont Czwittinger a donné les tit. dans son *Specimen Hungar. litterar.*, 342-346. On trouvera dans le même recueil les *éloges* donnés à Serpilius par les théologiens et les savans de la communion protestante dont il faisait partie.

SERRA (Ant.), un des plus anciens écrivains ou économie politique, né à Cosenza vers le milieu du 16e S., n'est connu que comme aut. d'un livre intit. *breve Trattato delle cose che possono fare abbondare li regni di oro e di argento*, *dove non sono miniere*, *con applicazione al regno di Napoli*, *diviso in tre parti*, Naples (Scorriggio), 1613, in-4, réimp. dans la collection des *Economisti italiani*, Milan, 1803, in-8. Dans son *traité*, Serra montre l'insuffisance des moyens employés par le vice-roi de Naples pour relever les finances de l'état, qui gémissait alors sous le joug de l'Espagne. On ignore l'époque où m. Antoine Serra : on sait seulement qu'en 1599 il était enfermé dans les cachots de Naples, et on croit que c'était pour avoir été compromis dans la conspiration de Campanella.

SERRA ou SERRE (Michel), peint. espagnol, né vers 1658, quitta sa patrie à l'âge de 8 ans pour se soustraire aux mauvais traitemens de sa mère, se rendit à Marseille, et reçut pendant deux ans les leçons d'un peint. médiocre qui s'était intéressé à son sort. A 10 ans il résolut d'aller à Rome, et, après un séjour de sept années qu'il employa à un travail assidu, il revint à Marseille, et embellit la plupart des églises de cette ville d'un gr. nombre d'ouv. estimés; il a fait aussi beaucoup de tableaux de chevalet, qui étaient très-recherchés. Il avait acquis par son travail une fortune considérab. qu'il épuisa totalement pendant la fameuse peste de Marseille en secourant les malheureux; et, lorsque ce fléau fut apaisé, il recommença de nouveaux travaux qui lui rendirent de l'aisance. Il m. à Marseille en 1728. On cite particulièrement son tabl. du *Martyre de St Pierre*, et deux scènes *de la peste de Marseille*. Ces ouvrages se distinguent par l'invention et le feu de l'exécution. Serra était memb. de l'acad. de peint. de Paris.

SERRA CAPRIOLA (Antoine MARESCA DONNORSO, duc de), diplomate italien, né à Naples en 1750, fut envoyé en 1782 à la cour de Russie en qualité de minist., gagna la confiance de l'impér. Catherine, puis celle de Paul Ier. Depuis l'invasion de sa patrie par les armées françaises, et pendant toute la durée du règne de Murat, il ne cessa d'être utile à son légitime souverain, non plus comme minist., mais comme un homme qui avait toute l'estime du souverain auprès duquel il avait été accrédité. Ce fut lui que l'emp. Alexandre chargea de stipuler de nouveaux traités avec la Perse, la Turquie et l'Angleterre au moment où se préparait l'expédition de la Russie. On le vit plus tard, au congrès de Vienne, se déclarer le défenseur des droits de la maison de Bourbon sur le roy. de Naples. Le renversement de la puissance de Napoléon lui permit de rentrer dans sa patrie après une absence de 32 ans. Son souverain ne manqua pas de le conserver au poste qu'il avait si dignem. occupé. Le duc de Serra Capriola, sur la demande du roi, prêta serment à la constitution des *Cortes*; l'ordre des choses qui ne tarda pas à succéder au régime constitutionnel ne l'atteignit cependant pas, et il m. à Pétersbourg en 1822, après avoir rempli pendant 40 ans l'emploi d'ambassad. auprès de la cour de Russie.

SERRANO (Thomas), jésuite espagnol, né en 1715 à Castalla, dans le royaume de Valence, commença par professer dans plus. colléges de son ordre; il obtint par la suite le tit. d'historiographe du royaume de Valence et le diplôme d'associé de l'académie de Roveredo. Il se retira en Italie après la suppression de son ordre, et m. à Bologne en 1784. On a de lui les écrits suiv. : *super Judicio H. Tiraboschi de M. Valer. Martiale, L. Ann. Senecâ et M. Ann. Lucano et aliis argenteæ ætatis Hispanis*, *ad Clementinum Vanettium Epistolæ duæ*, Ferrare, 1776, in-8; *Carminum Libri IV*, *opus posthumum; accedit*, *de auctoris vitâ et litteris, Mich. Garciæ Commentarius*, Foligno, 1788, in-8. On lui doit en outre des *discours* latins prononcés dans des solennités littér., des *opuscules*, quelques pièces de vers en espagnol, une *Descript.* des fêtes célébrées à Valence en 1762 pour la troisième année séculaire de la canonisation de St Vincent-Ferrier. On trouvera la liste de ses écrits dans le *Supplem Biblioth. soc. Jesu* de Caballero, p. 259 et suivantes.

SERRAO (Jean-André), évêque de Potenza, né en 1731 à Castel-Monardo, dans les Calabres, remplit pendant quelque temps l'emploi de secrét. de la classe des belles-lett. de l'acad. de Naples; mais il s'en démit pour se livrer exclusivem. aux fonctions du saint ministère. A l'époque de la révolut. de Naples, il se montra disposé à favoriser les partisans de la liberté et de l'égalité; aussi les revers de Schérer ayant amené le renversem. de la république napolitaine et l'anarchie la plus complète dans ce malheureux pays, il fut égorgé dans son lit, à Potenza, vers la fin de 1799. Ses ouv. sont : *Commentarius de vitâ et scriptis Jani Vincentii Gravinæ*, Rome, 1758, in-4; *de Sacris Scripturis Liber*, *qui est locorum moralium primus*, Naples, 1763; *Adnotationes ad Stephanum Patritii de monasticarum dotium ratione ineundâ*, inséré dans l'ouv. de Patrizio; *de claris Catechistis Lib. III*, 1769, in-8; *Apologeticus*, ib., 1771, in-8; *ad Commentar. Dominici Alfeni Varii*, *super constit.* : PRÆDECESSORUM NOSTRORUM, ib., 1774, in-f.: *de rebus gestis Mariæ Theresiæ Austriacæ Commentarius*, 1781, in-8. Sa *Vie*, écrite par M. D. F. D. (Mg. Dominique Forges-Davanzati), a été imp. à Paris, 1806, in-8. La *Revue philosophique* de la même année en contient un extrait. — V. Serao.

SERRE (Jean PUGET de La), écrivain, né à Toulouse vers 1600, est beaucoup plus connu aujourd'hui par les vers de Boileau qui le tournent en ridicule que par la foule des productions médiocres qu'il a publiées. Il passait condamnat. sur sa propre nullité en avouant « qu'il préférait les » pistoles qui le faisaient vivre dans l'aisance à la » chimère d'une vaine gloire qui le laisserait misé» rable.» Sa fécondité lui valut en effet une fortune fort honnête, et même le tit. de conseill. d'état et d'historiog. de France; mais il ne put jamais obtenir l'une des pensions que Colbert faisait donner aux gens de lett. On a supposé que Chapelain s'y était opposé, et tel a été le fondement de la plaisanterie de *Chapelain décoiffé* qu'on trouve à la suite de presque toutes les édit. de Boileau, quoique cet aut. n'y ait eu qu'une très-faible participation. La Serre a pub. plus de 100 vol. sur des sujets de morale, d'hist., de litt., de philosophie, de théât., etc. On trouvera l'analyse de ses pièces de théât. dans la *Bibl. du Théâtre-Français*, dite *de la Vallière*, II, 273-83. Quant aux titres de tous ces écrits, leur médiocrité nous dispense de les énumérer.

SERRE (Jean-Louis-Ignace de La), sieur de Langlade, poète dramatique, né à Cahors vers 1662, vint se fixer à Paris, et perdit au jeu 25,000 l. de rentes en peu d'années. Pour réparer les torts de la fortune, il composa des pièces de théât. dont la médiocrité n'était pas propre à relever ses affaires. Le crédit de Mlle de Lussan lui valut une place de censeur royal qu'il conserva jusqu'à sa m., en 1756. Il a donné à l'opéra : *Polyxène et Pyrrhus*, 1706; *Diomède*, 1710; *Polydore*, 1720; *Pirithoüs*, 1723; *Pirame et Thisbé*, 1726; *Tarsis et Zélie*, 1728; *la Pastorale héroïque*, 1730; *Scanderberg*, en société avec Lamotte, et *Nitétis*, 1741; au Théâtre-Français, *Artaxares*, tragédie, 1718, imprimée en 1734. On a en outre de cet

écrivain un livre intitulé *Hipalque*, *prince scythe*, *histoire merveilleuse*, Paris, 1727, in-12; et des *Mémoires pour servir à l'histoire de Molière et de ses ouvrages*, insérés dans l'édition de Paris, 1734, in-4.

SERRE (HERCULE, comte de), garde-des-sceaux et minist. de la justice sous Louis XVIII, était issu d'une famille honorable de Lorraine. Il émigra, bien jeune encore, et servit dans l'armée de Condé. Rentré en France à la faveur de l'amnistie de 1802, il fut d'abord avocat à Metz, puis prem. président de la cour impériale de Hambourg, et obtint à la restauration la présidence de la cour royale de Colmar. Il se prononça très-fortement contre Buonaparte dans les cent-jours, et resta cependant en France. Elu député à la chamb. de 1815, il parut souvent à la tribune, et défendit avec une grande puissance de talent et de raison le ministère, alors attaqué par une majorité qui demandait à grands cris de funestes et imprudentes réactions. Lorsque l'ordonnance du 5 sept. 1816 et les élections qui la suivirent eurent débarrassé le ministère d'une chambre hostile pour lui en donner une favorable, il prit place dans cette nouvelle majorité, fut porté à la présidence, quittée par M. Pasquier, et remplit cette importante magistrature avec une rare impartialité. A la session suivante (1817), il fut appelé aux mêmes fonctions; et ce fut alors qu'ayant développé une proposition très-sévère pour la réforme du réglement de la chamb., il la vit rejetée avec de nombreux murmures. Il fut lui-même, à l'ouverture de la session de 1818, écarté de la présidence par le ministère et remplacé par M. Ravez; mais, à la fin de la même année, lors de la retraite du duc de Richelieu et du triomphe accordé au système politique de M. Decaze, il entra dans l'administration renouvelée, et eut les sceaux en partage. Il débuta par défendre avec son éloquence ordinaire la loi des élections du 5 fév. 1817, que menaçait une proposition déjà adoptée par la chambre des pairs, et présenta ensuite sur la police de la presse trois lois généreuses et dignes d'une nation éclairée. On sait qu'une des améliorations consacrées par cette législation nouvelle consistait à remettre au jury l'examen de tous les délits commis par voie de publication. Comme administrateur, le garde-des-sceaux ne mérita pas moins d'éloges; et personne encore n'avait montré autant de zèle que lui pour rendre la magistrature indépendante et honorable, en la fortifiant des sujets les plus distingués par leurs lumières et leurs vertus. En un mot, la prem. moitié de la session suffit pour porter au plus haut degré la popularité du nouveau minist.; mais hélas! il devait trahir toutes les espérances de ses amis. On s'aperçut pour la prem. fois de son changement à la véhémence extrême qu'il déploya contre les bannis qui demandaient leur rappel; et bientôt sa conduite devint inexplicable. Le 20 nov. 1819, les memb. du ministère, qui voulaient conserver intacte la loi des élections, furent obligés de se retirer et de faire place aux adversaires constans de cette loi; mais M. de Serre resta assis au conseil à côté de ces nouveaux venus, et prit part à leurs funestes projets, dont nous avons vu plus tard les fruits déplorables: car de là datent tous les maux qui ont affligé si long-temps la France. L'attentat du 13 fév. 1820 offrit bientôt un prétexte pour calomnier les libertés publiques et embrasser un système qui leur fût franchement hostile. La nation comptait encore sur M. de Serre, alors absent de Paris pour des raisons de santé; mais il ne reparut à la tribune que pour défendre tout ce qu'il avait naguère combattu et combattre tout ce qu'il avait défendu: quoique malade, il trouva pour cette coupable mission une vigueur étonnante de zèle et d'éloquence. Nous sommes heureux que les étroites limites de notre cadre ne nous permettent pas de nous arrêter scrupuleusement sur toute cette dern. partie d'une carrière politique qui aurait pu être si glorieuse. Nous dirons seulement, ce que d'ailleurs l'on peut bien deviner, que son administration se ressentit de la violence et de l'aigreur qu'il venait chaque jour apporter et accroître à la tribune dans la lutte contre ses anciens amis: le chef de parti paralysa les bonnes intentions du chef de la justice. Nous sommes modérés, timides même, lorsque nous portons ce jugement d'un homme qui fit tant de mal à la cause de la liberté; mais nous nous souvenons qu'il l'avait aussi défendue avec une éloquence qui a fait peut-être germer les vrais principes dans quelques cœurs, dont il aura été moins facile de les déraciner. Enfin M. de Serre, que n'appuyait plus aucun parti, aucun intérêt, mal soutenu, ou plutôt embarrassé par ses nouveaux amis, auxquels il aurait dû se fier moins que tout autre, repoussé par la France, qu'il privait depuis près de deux années de la liberté de la presse, et pour laquelle il eut l'audace ou la folie de demander aux chambres une prolongation de censure ministérielle, tomba sous les efforts réunis de la droite et de la gauche (1821). Le lendemain de sa chute, il alla s'asseoir au centre droit, dans la chambre élective. Il employa encore une fois sa parole éloquente à défendre les droits du jury sur les questions relatives aux délits de la presse. Le fantôme de sa popularité passée alarma peut-être le nouveau ministère, qui s'empressa de l'envoyer en ambassade à Naples (1822). Ce fut dans cet exil qu'il passa ses dern. jours, regrettant la France, censurant l'administration dont il voulait bien être l'agent, et ne pardonnant point au côté gauche, qu'il avait lui-même délaissé. Il expira sur cette terre étrangère en 1824.

SERRE-FIGON (N. du), ex-jésuite, né en 1728 à Avignon, fut attaché avant la révolution à la paroisse de St-Roch (Paris). Ayant émigré, il se rendit à Florence; c'est dans cette ville qu'il mourut en 1800 Parmi ses écrits, mentionnés avec détail dans l'*Examen critique* de M. Barbier, nous nous bornerons à citer: *Panégyrique de madame de Chantal*, etc., Paris, 1780, in-8; *Panégyrique de Ste-Thérèse*, ibid., 1785, in-8; *Oraison funèb. de Louise-Marie de France*, ibid., 1788, in-8.

SERRES (OLIVIER de), seigneur de Pradel, célèbre agronome, né à Villeneuve-de-Berg, dans le Vivarais, en 1539, a mérité le surnom de *Père de l'agriculture française* par la publication de son *Théâtre d'agriculture*, ouv. qui lui mérita l'estime particulière de Henri IV, et qui a eu plus de vingt édit.; la meill. est celle qui a été donnée en 1804 sous le tit. suiv.: *le Théâtre d'Agriculture..., nouvelle édition conforme au texte, augmentée de notes et d'un vocabulaire publ. par la société d'agriculture du département de la Seine*, 2 gros vol. in-4, chez Mme Huzard, avec un portr. d'Olivier. On ne connaît rien de particulier sur la vie d'Olivier de Serre; on sait seulement que les habitans de son canton l'avaient chargé d'aller à Genève en 1561 demander à Calvin un minist. de l'évangile. Il m. en 1619, après avoir vu son liv. arriver à sa 8e édition. La France doit à Olivier de Serres l'introduction de la soie. Ce fut lui qui indiqua les moyens de nourrir les vers à soie. Henri IV, protecteur éclairé de toutes les industries et de tous les talens qui pouvaient contribuer au bien être de son peuple ainsi qu'à la gloire de son règne, fit amener à Paris, en 1601, plus de 15,000 plans de mûriers qui furent plantés dans div. lieux, et notamment dans le jardin des Tuileries, où ils s'élevèrent heureusement. Un *Eloge d'Olivier de Serres*, par M. Dorthès, a été couronné en 1790 par l'acad. de Montpellier; un autre *éloge* a été fait par François de Neufchâteau. Un monument a été élevé en son honneur, en 1804, sur la place de Villeneuve-de-Berg par les soins de M. Caffarelli, alors préfet de l'Ardèche; et une médaille a été frappée en son honneur par la société d'Agriculture. Plus. écriv. agronomes ont puisé, sans en rien dire, dans le

Théât. d'Agricult. Le liv. intit. : *l'Agriculture et le Mesnage des champs et de la ville*, sans nom d'auteur, in-12, Grenoble, 1695, chez Giluux, en est un abrégé littéral.

SERRES (Jean de), en latin *Serranus*, frère cadet du préc., né vers 1540 à Villeneuve-de-Berg, se livra particulièrement à l'étude de la philosophie et de la théologie en France, et entra dans la carrière évangélique. Les massacres de la St-Barthélemi le déterminèrent à se réfugier en pays étranger : il se retira à Lausanne, puis à Nismes, où il exerçait, en 1579, les fonctions du pastorat et celles de prof. en théologie. Plus tard il fut député des églises du Bas-Languedoc au synode de Vitré, fut employé pour les affaires des protestans, tant dans l'intérieur du royaume que dans les pays étrangers, assista, comme député de la principauté d'Orange, au synode de Saumur en 1596, reçut de Henri IV le titre d'historiog. de France, et m. à Genève en 1598. On a de lui : *Comment. de statu religionis et reipub. in regno Galliæ lib. XV*, 1571-1573, 2 vol. in-8, en 3 part.; 1577, en 4 part.; et Leyde, 1580, en 5 parties : on y trouve l'histoire des troubles de France de 1557 à 1576 ; *Psalmorum Davidis aliquot metaphrasis gr., adjecta è regione Paraphrasis latina G. Buchanani ; — Precationes ejusdem gr.-lat. quæ ad singulorum psalmorum sunt accommodatæ*, Genève, 1576, in-16; *Commentarius in Salomonis Eccles.*, ibid., 1579, in-8, et 1588 ; trad. en anglais par Jean Staeword, Lond., 1585, in-8 ; *Discours sur l'immortalité de l'âme*, Lyon, 1590, in-8 ; *Avis par souhait pour la paix de l'Eglise et du royaume*, 3e édit., 1597, in-8 ; *Inventaire général de l'histoire de France, illustré par la conférence de l'Eglise et de l'empire*, Paris, 1597, in-16 ; *Apparatus ad fidem catholicam*, ib., 1597, in-fol. Les détails contenus dans son *éloge* par le P. Lelong (*Biblioth. histor. de France*, t. 3), dans la *notice* donnée par Niceron (*Mém.*, t. 4 et t. 10, avec des augmentations et des corrections) se trouvent réunis dans l'article que Marchand a placé dans son *Dictionnaire*.

SERRIE (Franç.-Jos. de La), amateur distingué des lett. et des arts, m. en 1819, était né en 1770 au château de La Serrie, près de Nantes. Le Recueil de l'acad. de cette ville (*séance publique* du 29 juillet 1819) contient sur lui quelq. détails ; M. Beuchot en a réuni d'autres concernant la partie bibliog. dans le *Journal de la librairie* de 1819, p. 4718. Nous y renvoyons pour la nomenclature des productions de La Serrie, qui ne forment pas moins de 22 petits vol. in-8, lesquels n'ont pas été mis dans le commerce. Ils se composent en grande partie de *nouvelles* et de *poésies* de div. genres.

SERRONI (Hyacinthe), archev. d'Albi, né à Rome en 1517, entra dans l'ordre de St-Dominiq. en 1644, vint en France avec le P. Michel Mazarin, frère du cardinal de ce nom et cardinal lui-même. Le P. Serroni, s'étant fait connaître par ses talens, fut nommé en 1646 à l'évêché d'Orange, et se vit chargé successivement des fonctions d'intendant de la marine, d'intendant de l'armée de Catalogne et de commissaire pour le réglement des limites. L'évêché de Mende, puis l'archevêché d'Albi furent la récompense de ses services ; il obtint en outre le tit. de prem. aumônier d'Anne d'Autriche, figura avec distinction à différentes assemblées du clergé, ainsi qu'aux états du Languedoc, et m. à Paris en 1687. Il fut enterré dans l'église des Dominicains de la rue du Bac, à Paris, aujourd'hui nommée St-Thomas-d'Aquin, dont il est le fondateur. On a de lui : *Entretiens affectifs de l'âme avec Dieu sur les Psaumes de David*, Paris, 1689, 3 vol.; *Exercices spirituels et Méditations sur les Psaumes de la pénitence*, 1686. Donneau de Visé a inséré une *notice sur Serroni* dans le *Mercure galant* de janvier 1687.

SERRURIER. V. Sérurier.

SERRY (Jacques-Hyacinthe), théologien de l'ordre de St-Dominique, né à Toulon, fut envoyé à Rome par ses supérieurs, devint théol. du card. Altieri et consulteur de l'Index. En 1697 on le chargea de professer la théologie dans l'université de Padoue, et il m. dans cette ville en 1738, à l'âge de 79 ans. On a de lui : une *Histoire des congrégations* de Auxiliis, réimp. avec des augment. en 1709 ; des *Exercitationes histor., crit., polem. de Christo, ejusque Virgine matre*, Venise, 1719 ; *Theologia supplex*, 1736, in-12, trad. en franç. en 1756 ; un écrit ital. sur les rites chinois ; quelq. écrits sur des contestations entre les missionn. dans l'île de Scio ; une *Dissertation* sur la profession de foi de St Thomas d'Aquin au Mont-Caucase, etc.

SERTORIUS (Quintus), général romain, sorti de la classe plébéienne, naquit à Norcia, ville du pays des Sabins, environ 121 ans avant notre ère. Après avoir paru au barreau avec distinction, il se voua bientôt tout entier à la carrière des armes, fit ses premières campagnes dans les Gaules et durant la guerre des Cimbres, et passa ensuite en Espagne, où il jeta les premiers fondemens d'une réputation qui devait un jour lui soumettre les peuples de cette péninsule. Lorsqu'après ces premiers faits d'armes et d'autres encore dans la Gaule cisalpine, dont il avait été nommé questeur, il revint à Rome et parut au théâtre, le peuple l'accueillit par de nombreux applaudissem. Dès le commencement de la guerre civile, il se rangea sous les drapeaux de Marius, et, après avoir contribué puissamment aux succès dont la prise de Rome fut le résultat (97 avant J.-C.), il fut le seul des chefs du parti vainqueur qui ne sacrifia personne à son ressentiment. Il condamna même hautement les proscriptions. Lorsque la mort de Marius et le retour de Sylla triomphant lui eurent ôté tout espoir de sauver la liberté de Rome, il se retira en Espagne, résolu d'y fonder une nouvelle république. Sa valeur et ses talens militaires étaient connus des Espagnols. Il leur fit aimer son autorité ; mais il fut obligé bientôt de céder le terrain à un des lieutenans de Sylla, et ne trouva d'asile que sur mer. Long-temps ballotté par sa mauvaise fortune, il descendit sur les côtes d'Afrique, et, comme pour occuper ses troupes, il aida les Marusiens à vaincre leur roi Ascalius. Cependant, sa situation précaire le laissait en proie aux plus vives inquiétudes, quand les Lusitaniens lui envoyèrent une ambassade pour le supplier de se mettre à leur tête. Il se rendit promptement à leurs vœux, et, quoiqu'il n'eût d'abord qu'une bien faible armée, il battit successivement quatre généraux que Rome lui opposait avec des forces supérieures, fit la conquête de la plus grande partie de l'Espagne, et parcourut la Gaule narbonaise jusqu'au pied des Alpes. Il ne négligeait pas toutefois le gouvernement de la république qu'il voulait établir, et, sachant combien la multitude s'attache au merveilleux, il eut, comme presque tous les fondateurs d'empires, des inspirations surnaturelles : c'était une biche blanche qui était l'intermédiaire entre lui et la divinité. Il était parvenu au plus haut degré de puissance (77 ans avant J.-C.), lorsqu'on envoya contre lui Cn. Pompée, déjà surnommé *le Grand* par Sylla lui-même. La réputation de ce nouveau général ébranla d'abord la fidélité de la nation espagnole ; mais le peu de succès de ses premières tentatives fit évanouir bientôt la terreur que son nom et ses présomptueuses menaces avaient partout inspirée. Sertorius évita de livrer aucune affaire générale, et fatigua ses ennemis par des combats partiels, où il n'eut pas toujours un avantage marqué, si ce n'est celui de traîner la guerre en longueur dans un pays dont il était le maître. Le sénat reçut de Pompée une lettre désespérante, suivie presque aussitôt de la nouvelle qu'une alliance venait d'être conclue entre le vainqueur de l'Espagne et Mithridate-Eupator, roi de Pont. Dans ses négociations avec ce prince, le héros romain s'était conduit avec toute

la fierté et la grandeur d'âme qu'on avait lieu d'attendre de lui. Mithridate promettait de l'argent et des vaisseaux, si l'on voulait lui assurer la possession de l'Asie ; mais Sertorius, toujours soigneux, même dans ces circonstances difficiles, de ne point dépouiller son ingrate patrie, ne consentit à céder que la Cappadoce et la Bithynie, autrefois provinces intégrantes du royaume de Pont, et il fallut que le roi asiatique acceptât ces conditions d'un banni. L'union de deux hommes si redoutables faisait trembler Rome, lorsque des traîtres la sauvèrent. Depuis quelq. temps, les sénateurs qui avaient cherché un asile en Espagne étaient las de la guerre, et voyaient d'un œil d'envie les succès de l'illustre plébéien auquel ils étaient contraints d'obéir. Ils travaillèrent avec une adresse infernale à miner son crédit, par les vexations et les injustices qu'ils exercèrent en son nom et à son insu dans les villes et les provinces dont il leur avait confié l'administration. Le peuple espagnol se plaignit, puis se souleva. Sertorius ne fut d'abord que sévère, et c'était déjà trop contre des hommes qui avaient le droit d'être mécontens ; mais bientôt, aigri par des révoltes successives, il devint ombrageux et cruel. Ses perfides ennemis, que dirigeait Perpenna (*v.* ce nom), jugeant qu'il n'avait plus d'appui dans la nation, l'assassinèrent l'an de Rome 679 (73 ans av. J.-C.), la 8e année de son commandement. Avec lui périt la république dont il était le fondateur et la liberté espagnole. L'on sait que la vie héroïque de Sertorius a fourni à Corneille le sujet d'une tragédie.

SÉRURIER, (JEAUME-MATTHIEU-PHILIBERT, comte), né à Laon en 1742, entra au service en 1755 comme lieutenant de milice de sa ville natale, passa ensuite comme enseigne dans le régiment de Beauce en 1759, fit ses premières armes dans la guerre de Hanovre, fut blessé à l'affaire de Warzbourg le 31 juillet 1760, fit la campagne de Portugal en 1762, celle de Corse en 1771, et se trouvait en 1789 major de régiment. Il adopta avec ardeur les principes qui avaient amené la révolut., fut nommé colonel, général de brigade, puis enfin général de division en 1794. Ayant été envoyé à l'armée des Alpes, il se fit remarquer sous les ordres de Kellermann et de Schérer. En 1795 et l'année suivante, il se signala sous les ordres de Bonaparte à St-Michel, à Vico, au passage du Mincio, au blocus de Mantoue. A la fin de la campagne de 1797, il fut nommé command. de Venise, puis de Lucques, et fut chargé d'y organiser un gouvernement provisoire. Moins heureux dans les campagnes suivantes, Sérurier se vit forcé de capituler à Verderin le 28 avril 1799, par suite de la défaite de Schérer. Il se trouvait à Paris lorsque Bonaparte revint d'Egypte, et il prit une part très-active aux événemens du 18 brumaire. Il fut nommé sénateur, puis gouverneur des Invalides, et enfin maréchal de France et gr.-officier de la Légion-d'Honneur. En 1814, il reçut du roi le titre de commandeur de Saint-Louis et celui de pair de France, les perdit tous deux en 1815 pour avoir servi Bonaparte dans les cent-jours, fut remplacé dans le gouvernement des Invalides par le duc de Coigny en 1816, et m. à Paris en 1819.

SERUZIER (le baron), colonel d'artillerie légère, né à Charmes, aujourd'hui département de l'Aisne, en 1679, d'un laboureur qui avait été soldat lui-même, entra volontairement au service dès l'âge de 14 ans, fut nommé officier au choix en 1793, et fit toutes les campagnes de la république et de l'empire. Il mérita, par quelques heureux faits d'armes et par une intrépidité à toute épreuve, la confiance entière de Bonaparte, qui n'en était pas prodigue. Fait prisonnier dans la guerre de Russie, il rentra en France, lors de la restaurat., pour y jouir d'un repos qu'il avait bien acheté par ses nombreuses blessures ; mais il prit part aux événemens des cent-jours. Dénoncé et arrêté en 1817 comme conspirateur, il fut mis au secret pendant huit mois, plaida sa cause lui-même devant une cour prevôtale, et fut acquitté à l'unanimité en 1818. Il mourut à Château-Thierry en 1825. Ses *Mémoires militaires*, mis en ordre et rédigés par M. Lemière de Corvey (Paris, Anselin et Pochard, 1823, in-8 de 344 pages), sont ceux d'un soldat plein de courage et d'amour pour son métier.

SERVAN (JOSEPH-MICHEL-ANTOINE), avocat-général au parlement de Grenoble, né à Romans en 1737, était, à l'âge de 27 ans, pourvu de la charge dans l'exercice de laquelle il s'est illustré. Il a la gloire d'être le premier qui ait signalé les réformes qui depuis ont été opérées dans l'administration de la justice. Son éloquence lui avait concilié l'affection populaire ; mais il n'hésita pas à sacrifier l'opinion publique à sa propre conscience, et on le vit, dans la cause fameuse d'un grand seigneur ruiné par une chanteuse, se déclarer pour celui-ci, quoique l'opinion publique et les juges eux-mêmes soutinssent ouvertement la partie adverse. Poursuivi par des calomnies et par des couplets satiriques, interrompu à plusieurs reprises par l'improbation de ce public, dont il ne voulait pas payer les flatteries au prix de son honneur, il interrompit son plaidoyer, en déclarant qu'il terminait son discours et sa carrière publique. Sa retraite lui épargna d'être compris dans les persécutions que le chancel. Maupeou fit essuyer à la haute magistrature. Servan s'appliqua, dans de nouveaux *mémoires*, à mettre au grand jour les abus de notre ancienne législation pénale. Au commencement de la révolution, il fut nommé aux états-généraux par deux bailliages ; mais il s'excusa sur sa santé, et continua de se livrer à ses études sur la jurisprudence. En 1800, il s'empressa de communiquer ses vues aux législateurs chargés de la restauration de l'ordre judiciaire. Sous l'empire, il refusa de siéger au corps législatif, dont il était membre ; il resta dans la retraite, et y mourut en 1807. On a de lui les écrits suivans : *Discours sur l'administration de la justice criminelle*, Grenoble, in-8, et Genève, 1767, in-12 ; *Discours dans la cause d'une femme protestante*, Grenoble, 1767, in-12 ; *Discours sur les mœurs prononcé à la rentrée du parlement de Grenoble*, 1769, in-8 ; Lyon, 1772, in-8 et in-12 ; *Discours sur une déclaration de grossesse*, Lyon, 1772 ; *Discours d'un anc. avocat-général dans la cause du comte de* (Suze) *et de la demoiselle* (Bon), *chanteuse de l'Opéra*, Lyon, 1772, in-12 ; *Réflexions sur quelques points de nos lois à l'occasion d'un événement important* (accusation d'empoisonnement portée contre M. de Vocance, conseiller au parlement de Grenoble), Genève, 1781, in-8 ; *Discours sur les progrès des connaiss. humaines en gén., de la morale et de la législation en particulier*, Lyon, 1781, in-8 ; *Réflexions sur les Confessions de J.-J. Rousseau, sur le caractère et le génie de cet écriv., sur les causes et l'étendue de son influence, enfin sur quelques principes de ses ouvrages*, Paris, 1783, in-12 ; *Apologie de la Bastille, pour servir de réponse aux Mémoires de Linguet*, 1784, in-8 ; *Questions..... au sujet de Mesmer et du magnétisme animal*, Padoue (Lyon), 1784, in-8 ; *Essai sur la formation des assemblées nationales, provinciales et municipales*, 1789 ; *Recherches sur la réformation des états provinciaux*, 1789, in-8 ; *Idées sur le mandat des députés aux états-généraux ; Projet de déclaration des droits et des devoirs des citoyens*, 1789, in 8 ; *Adresse aux amis de la paix* (dirigée contre Mirabeau), 1789, in-8 ; *Essai sur la situation des finances et la libération des dettes de l'état*, 1789, in-8 ; *Réfutation de l'ouv. de M. l'abbé Sieyes sur les biens ecclésiastiques*, Paris, 1789, in-8 ; *des Assassinats et des Vols politiques ou des Proscriptions et des Confiscations*, Amsterdam et Paris, an III (1795), pub. sous le nom de l'abbé Raynal ; *Observations adressées aux représentans*

de la nation sur le rapport du comité de constitution, concernant l'organisation du pouvoir judiciaire, Paris, 1799, in-8, et un grand nomb. d'*opuscules* dont on trouvera la liste dans la table du *Dictionn. des anon.*, par M. Barbier. M. X. de Portets a donné une édition des *Œuvres choisies de Servan*, Paris, 1823-25, 3 vol in-8. Elle est précédée d'une *notice* sur la vie de Servan et ses ouvrages, et accompagnée de *Pièces justificatives*. On doit au même éditeur un *Choix des œuvres inédites de Servan*, Paris, 1825, 2 vol. in-8.

SERVAN (JOSEPH), frère du précédent, né à Romans en 1741, embrassa la carrière militaire, fut officier du génie, et sous-gouverneur des pages de Louis XVI. Avant la révolution, il avait prouvé, par la publication du *Soldat citoyen*, 1780, 1 vol. in-8, qu'il était prêt à en soutenir les principes; aussi fut-il nommé colonel de l'un des régimens de la garde soldée de Paris, formée avec les gardes françaises, puis maréchal de camp. Le parti dont il se rendait l'organe le porta au ministère de la guerre à une époq. où Louis XVI n'était plus maître de choisir; mais son exagération obligea le roi à le révoquer. L'assemblée nationale, par décret du 13 juin 1792, déclara que Servan avait bien mérité de la patrie. Après la révolution du 10 août, elle lui rendit le portefeuille de la guerre. Il le conserva jusqu'au 14 octobre 1792, passa au commandement de l'armée des Pyrénées occident., donna sa démission pour se justifier des accusat. de Robespierre et Chabot, fut employé dans les départemens méridionaux après le 9 thermidor, devint, sous le consulat, président du conseil des revues et commandant de la Légion-d'Honneur, et m. à Paris en 1808. Outre le livre déjà cité plus haut, on a de lui : *Projet de constitution pour l'armée française*, 1790, in-8 (en société avec Cessac); *Histoire des guerres des Gaulois et des Français en Italie, depuis Bellovèse jusqu'à la m. de Louis XII*, 1805, t. 2 à 7, in-8. L'*Introduction*, qui forme le 1er vol., est du général Jubé (*v.* ce nom).

SERVANDONI (JEAN-JÉRÔME), peintre et architecte, né à Florence en 1695, se rendit fort jeune à Rome pour y étudier la peinture à l'école de Pannini; il prit aussi des leçons de l'architecte Jean-Joseph de Rossi, et résolut de se perfectionner, par les voyages, dans la connaissance des monumens de l'antiquité. Le Portugal, la France, l'Angleterre, l'Autriche et la Pologne jouirent tour à tour de ses talens pour l'embellissement des fêtes royales. On est étonné de l'immense quantité de dessins de décorations qu'il a exécutés, sans compter un nombre prodigieux de tableaux d'architecture, de ruines et de perspectives, très-recherchés des amateurs. Le roi de Portugal lui donna l'ordre du Christ; l'académie française de peinture l'admit dans son sein comme paysagiste; il reçut en outre le titre de peint.-décorat. du Roi, et fut chargé de la direct. des fêtes que la ville de Paris donna en 1739 pour célébrer la paix, et de celles du mariage de Mme Louise Elisabeth de France avec l'infant d'Espagne don Philippe. On lui doit plusieurs monumens remarquables. La façade de l'église de Saint-Sulpice est un de ceux qui le placent au rang des artistes les plus distingués par la fécondité, le feu et la hardiesse du génie. Servandoni mourut à Paris en 1766. Son nom a été donné à la rue qu'il habitait près de Saint-Sulpice.

SERVET (MICHEL), fameux antitrinitaire, né en 1509 à Villanova, en Aragon, vint fort jeune en France, et se livra à l'étude du droit, puis à celle de la médecine. La lecture de la Bible lui ayant suggéré l'idée d'attaquer les dogmes principaux de la religion chrétienne, il commença l'exécution de son projet en publiant, sur la Trinité, des écrits qui soulevèrent contre lui les hérétiques eux-mêmes. Long-temps persécuté, il erra de ville en ville jusqu'au moment où Calvin, son ennemi personnel, le fit arrêter et traduire en jugement devant les magistrats de Genève. Servet fut condamné à être brûlé vif et exécuté le 27 octobre 1553. Il ne sera peut-être pas inutile de faire observer que Théodore de Bèze et Calvin se déclaraient les apologistes de cette exécution, à une époque où les protestans ne cessaient de se plaindre de la barbarie avec laquelle ils étaient traités dans les pays catholiques. On trouvera d'amples renseignemens sur la vie et les écrits de Servet dans les ouvrages suiv. : *Servetianismus*, par Vigand, Kœnigsberg, 1575, in-8; *Bibliotheca antitrinitariorum*, de Sand, Freistadt (Amsterdam), 1684, in-8; *Historia Serveti*, par Boysen, Wittemberg, 1712, in-4; *Hist. impartiale de Michel Servet*, Lond., 1724, in 8 (en angl.); *Historia Serveti*, par Allwoerde, Helmstadt, 1727, in-4; *Essai d'une histoire complète et impartiale des hérétiques*, par Mosheim, ibid., 1748, in-4, en allem.; *nouv. Recherches sur le cél. méd. espagnol Michel Servet*, par le même, ibid., 1750, in-4, en allem., réimp. in-8, avec des *Pièces justificatives*. On pourra aussi puiser des docum. dans les ouv. cités dans la *Bibliotheca bunaviana*, t. 1, partie 2, et dans l'*Histoire des sectes religieuses*, par M. Grégoire.

SERVI (CONSTANTIN de), peintre et architecte, né à Florence en 1554, se fit connaître d'abord dans sa patrie comme bon peintre, surtout dans le genre du portrait. Il parcourut ensuite les cours de l'Europe, et reçut partout l'accueil le plus flatteur. Il alla même passer une année en Perse sur la demande du sophi. A son retour dans sa patrie, on le nomma surintendant de la manufacture de mosaïques en pierres dures, fondée depuis quelques années par le grand-duc François Ier, et ce fut depuis cette époque que cet établissement commença à envoyer ses produits dans toutes les parties de l'Europe. Servi fut ensuite attaché au service du grand-duc en qualité de vicaire de la commune de Lusignano, et avec le titre de conseiller aulique de l'empereur, et mourut en 1622. On trouvera de plus amples détails sur lui dans les *Notizie de' professori del disegno*, etc., de Baldinucci, Milan, 1812, in-8 (édition des classiques italiens).

SERVIEN (ABEL), marquis de Sablé, né en 1593 à Grenoble, débuta dans la magistrature, en 1616, par la charge de procureur-général au parlement de sa ville natale. L'année suivante on l'appela à l'assemblée des notables qui se tint à Rouen. En 1618, il obtint le titre de conseiller-d'état; en 1624, celui de maître des requêtes de l'hôtel du roi, et, en 1627, il fut envoyé en Guienne en qualité d'intendant de justice, police et finances. Louis XIII le chargea ensuite de diverses missions dont il s'acquitta avec habileté; il lui donna la place de secrétaire-d'état de la guerre après la mort de Beauclerc d'Achères, et le chargea, avec le maréchal de Toyras, de négocier avec l'emper. Ferdinand II le rétablissement de la paix en Italie. Après la conclusion de cette affaire, il reprit les fonctions de sa charge; mais, se voyant contrarié par le cardinal de Richelieu, il donna sa démission et se retira dans sa terre de Sablé, en Anjou. A la m. du cardinal, on eut recours à ses services pour régler divers points en contestation dans les Provinces-Unies. On l'envoya ensuite à Munster avec le comte d'Avaux, pour y préparer le traité que l'on appelle *Traité de Westphalie*, et qui fut signé en 1648. On lui conféra le brevet de ministre en 1649, le titre de trésorier et de chancelier de l'ordre du Saint-Esprit en 1661, enfin il obtint la charge de surintendant des finances, et la conserva jusqu'à sa mort en 1669. Il était membre de l'académie française depuis 1634. On trouvera des détails sur la dernière mission de Servien dans les deux *Histoires des négociations de Westphalie*, l'une écrite par le P. Bougeant, Français et catholique, l'autre par Schiller, protestant et étranger. Nous avons quelq. *lett.* de Servien, imp. avec celles du comte d'Avaux.

SERVIÈRES. V. GROLLIER.

SERVIEZ (JACQUES ROERGAS DE), historien, né en 1679 à Saint Gervais (diocèse de Castres), étudia le droit à Montpellier, visita l'Italie, plaida même à Rome, devant le sacré collége, la cause d'un religieuse qui réclamait contre ses vœux, et en fit prononcer la dissolution. De retour dans sa patrie, il vint se fixer à Paris, où l'appelaient les vœux des savans les plus distingués de son temps, et mourut dans cette ville en 1727. Il était chevalier de Saint-Lazare et de Notre-Dame-du-Mont-Carmel. On a de lui les ouvrages suivans : *les Impératrices romaines* ou *Histoire de la vie et des intrigues secrètes des femmes des douze premiers Césars*, Paris, 1720, 2 vol. in-12, réimp. en 1744 et 1758; *les Hommes illustres du Languedoc*, Béziers, 1723, in 12; *le Caprice* ou *les Effets de la fortune* (roman), Genève, 1724, in-12. On trouvera une *notice* sur Serviez, par son petit-fils, le général Serviez, dans les *Siècles littéraires* de Dessessarts, t. 6. — Emmanuel-Gervais SERVIEZ, petit-fils du précédent, né à Saint-Gervais en 1755, entra au service, en 1772, comme simple soldat dans le régiment de Roussillon, parvint au grade de général de brigade, et fit en cette qualité les premières campagnes de la révolution. En 1793, il fut emprisonné comme suspect, et ne recouvra sa liberté qu'après le 9 thermid. On l'employa à l'armée d'Italie jusqu'à la conclusion du traité de Campo-Formio. En 1801, il obtint la préfecture des Basses-Pyrénées; en 1802, il fut nommé membre du corps législatif, et mourut en 1804. On a de lui, outre la *notice* citée dans l'article précéd., une *brochure* contre le système allemand que le comte de Saint-Germain avait voulu introduire, publ. en 1788; une *Adresse* aux soldats pour les exhorter à la discipline, 1790, et un roman intit. : les *Prémices d'Annette*, Paris, 1792, in-16, et 1798, in-18. Il a publié une *Statistique du département des Basses-Pyrénées*, et enfin un *Mémoire sur l'agriculture* dans ce département, Paris, 1803, in-8.

SERVILIE, fille de Quintus Servilius Cœpion et sœur utérine de Caton d'Utique, née vers l'an de Rome 655, épousa en premières nôces Junius Brutus, en secondes nôces Decimus Julius Silanus. Infidèle à ses deux époux, elle devint éperduement amoureuse de Jules-César, et, comme la naissance de Marcus Brutus, meurtrier de ce grand homme, remonte à une époque où cet amour était dans toute sa force, on ne doutait point à Rome que Brutus ne fût le fils de César. Servilie conserva son ascendant sur lui, en livrant à ses désirs la troisième de ses filles, Junia Tertia. On ignore ce qu'elle devint après la mort de son amant. Une héroïde, intitulée *Servilie à Brutus après la mort de César*, par Duruflé, avocat, a été couronnée par l'académie de Marseille en 1767, et imprimée à Elbeuf (Paris), 1767, in-8. — SERVILIE, fille aînée de la précéd., mariée au jeune Lépide, n'imita point les désordres de sa mère et de sa sœur Tertia Junia. Ne voulut pas survivre à son époux, qui avait péri victime de la vengeance d'Octave l'an 722, elle se donna la m. — SERVILIE, fille de Cœpion et sœur cadette de la première Servilie, ne fut pas moins débauchée que celle-ci. Lucullus, son époux, se vit forcé de la répudier. Servilie se retira auprès de Caton, son frère. Elle partagea sa mauvaise fortune, et, à force de dévouement, parvint presque à faire oublier les débordemens de sa conduite. — SERVILIE, fille de Baréa Soranus, gouverneur de l'Asie-Mineure, née l'an de Rome 798, sous le règne de Claude, fut accusée d'avoir interrogé des devins pour connaître le sort de son père, qui était sous le poids d'une accusation iniq., et d'Annius Pollion, son époux, que l'empereur avait condamné au bannissement. Servilie et son père furent condamnés à mourir. La perte du 16e livre des Annales de Tacite nous laisse dans l'ignorance sur le genre de leur mort.

SERVILIUS PRISCUS (PUBLIUS), consul romain, l'an de Rome 259, au moment où de violens démêlés entre les deux ordres agitaient la république, gagna d'abord la faveur populaire en se déclarant l'antagoniste d'Appius Claudius, son collègue et défenseur des droits des patriciens. Au milieu des plus vives dissensions, on apprend que les Volsques marchent sur la ville. Le peuple refuse de prendre les armes; Servilius emploie toute son influence pour l'y déterminer; le sénat lui confie le salut de l'état; il marche sur l'ennemi, le défait et revient chargé de dépouilles. Délivrés du danger, les patriciens refusent de tenir la promesse qu'ils avaient faite de soulager les pauvres plébéiens, en leur accordant la remise de leurs dettes. De nouveaux désordres règnent dans l'état; les Sabins prennent les armes dans l'espoir d'en profiter. Servilius et son collègue quittent le consulat, chargés de la haine publique, le premier pour avoir cherché à se ménager les deux partis, et le 2e pour s'être montré inflexible à toutes les demandes des plébéiens.

SERVILIUS STRUCTUS (SPURIUS), de la même famille que le précédent et son contemporain, était consul de Rome l'an 278. Il marcha contre les Etrusques, et les repoussa jusque dans leur camp. L'ardeur qui l'avait entraîné lui eût été funeste, si Virginius, son collègue, ne fût venu à son secours pour rétablir le combat. La victoire demeura aux Romains; mais elle leur coûta un grand nombre de soldats. Les tribuns le citèrent devant le peuple pour se justifier. La défense courageuse qu'il fit de sa conduite et le témoignage de Virginius lui méritèrent l'absolution. — SERVILIUS AHALA, général de la cavalerie sous le dictateur Cincinnatus, perça de son épée, au milieu même du peuple, Mélius, qui aspirait à la tyrannie et refusait de comparaître devant le dictat. Il fut d'abord exilé pour ce meurtre; mais, rappelé ensuite, il fut élevé au consulat l'an 478 avant J.-C.

SERVILIUS PRISCUS ou STRUCTUS, surnommé *Fidenas* (QUINTUS), de la même famille que Servilius Ahala et son contemporain, nommé dictateur l'an 320, pour chasser les Fidénates et les Véiens, qui étaient venus camper jusque sous les murs de la ville de Rome, repoussa les ennemis hors du territoire romain, et s'empara de la ville de Fidènes. Il fut élu dictateur une seconde fois, et eut encore le bonheur de sauver sa patrie.

SERVILIUS GEMINUS (PUBLIUS), consul de Rome l'an 502, s'empara d'Himère, place importante de la Sicile. Il fut élevé une seconde fois au consulat 4 ans plus tard, réprima les incursions des Carthaginois, et reprit plusieurs places que les Romains avaient perdues dans les années précédentes. — SERVILIUS GEMINUS (CNÉUS), fils du précédent, nommé consul avec Flaminius, l'an de Rome 537, la 2e année de la 2e guerre punique, céda le commandement au prodictateur Fabius Maximus, après la bataille de Trasimène, fut envoyé à Ostie pour prendre le commandement de la flotte destinée à protéger les côtes d'Italie, que menaçaient les Carthaginois, fut renvoyé à l'armée de Fabius, lorsque les pouvoirs du prodictateur furent expirés, voulut vainement s'opposer à ce que la bataille fût engagée à Cannes, et perdit la vie dans cette journée à la tête du centre de l'armée, l'an de Rome 538.

SERVILIUS PULEX GEMINIUS (MARCUS), de la même famille que les précédens, premier augure l'an de Rome 543, édile l'an 550, fut choisi l'année suivante pour commander la cavalerie. En 552 il fut nommé consul. Vers la fin de sa carrière il dit, en plaidant la cause de Paul-Emile, qui demandait le triomphe : « Je suis sorti vainqueur de » 23 combats singuliers, et je suis revenu couvert » des dépouilles de tous les guerriers avec lesquels » je me suis mesuré. Ma poitrine est couverte de » blessures honorables. » Ce fut à la défense de ce vieux guerrier que Paul-Emile dut les honneurs

qu'il réclamait, et que des envieux seuls osaient lui contester.

SERVILIUS GEMINUS (Caius), de la même famille que le précéd., d'abord tribun du peuple, et successivement pontife, édile, plébéien, édile-curule, général de la cavalerie, l'an 546, sous les ordres du dictateur T. Manlius Torquatus, et enfin consul l'an de Rome 551, eut le bonheur de rendre à la liberté C. Servilius, son père, et C. Lutatius, son oncle paternel, tombés en esclavage depuis 16 ans. L'an de Rome 552, on le nomma dictateur pour présider les comices consulaires. L'an 571, il fut nommé souverain pontife, et m. 5 ans après.

SERVILIUS CÆPIO (Cnéus), de la famille des Servilius Ahala, fut nommé successivement décemvir des sacrifices l'an de Rome 541, édile-curule l'an 548, préteur de la ville l'année suivante, et consul l'an 550. Il vainquit Annibal sur le territ. de Crotone, et s'attribua la gloire de l'avoir chassé d'Italie, parce qu'après cette défaite, le général carthaginois, se soumettant aux ordres qu'il avait reçus, repassa en Afrique. Servilius voulait le poursuivre jusque dans cette contrée ; mais on l'obligea à revenir en Italie. Il mourut pendant la peste qui ravagea Rome l'an 580 (175 avant J.-C.) — Servilius Cæpion (Cnéus), son fils, fut envoyé comme préteur en Espagne l'an 580. Deux ans après on le chargea d'aller en Macédoine annoncer à Persée que les Romains renonçaient à son amitié. Il fut ensuite consul dans la Gaule cisalpine. A la fin de son consulat, il présida aux comices qui élurent Paul-Emile, et seconda ce général dans ses préparatifs.— Quintus Servilius Cæpion, fils du précédent et consul l'an de Rome 614, fut envoyé dans l'Espagne ultérieure, où son frère Fabius Servilianus venait de conclure la paix avec Viriathe. Cæpion désapprouva ce traité, le rompit, et mit terme à la guerre en faisant assassiner le général ennemi. Le sénat romain lui refusa les honneurs du triomphe, en déclarant que le meurtre de Viriathe avait rendu la victoire plus déshonorante que glorieuse.

SERVILIUS VATIA (Publius), surnommé *Isauricus*, fut questeur l'an de Rome 665, édile-curule l'an 668, et préteur l'an 670. Ayant été envoyé en Cilicie, avec le titre de proconsul, pour combattre les pirates qui infestaient les mers de la Grèce, il remporta plusieurs victoires navales, prit d'assaut des villes importantes dans l'île de Rhodes, dans la Lycie et dans la Pamphilie. Il força les passages du mont Taurus, et s'empara de la ville d'Isaure. Ces victoires, sans avoir tout l'effet que l'on en avait attendu, préparèrent du moins les exploits de Pompée, et il ne fallut rien moins que toutes les forces navales de la république pour détruire entièrement les pirates. Servilius mourut à Rome à l'âge de 90 ans l'an 709. Ses funérailles furent faites aux frais publ. Nous possédons une médaille du triomphe qui lui fut décerné à son retour de la Cilicie. — Publius Servilius *Vatia Isauricus*, fils du précédent, fut deux fois revêtu du consulat, et se montra l'un des partisans les plus dévoués de César.

SERVILIUS NONIANUS (Marcus), sénateur romain sous les règnes de Tibère, de Caligula, de Claude et de Néron, était descendant des Servilius patriciens. Il fut élevé au consulat l'an de Rome 788, et mourut l'an 813 sous le règne de Néron. Quintilien le cite comme un historien de beaucoup d'esprit et de sens, mais plus diffus que ne le comporte le genre historique.

SERVIN (Louis), avocat-général à Tours depuis la dispersion du parlement par la faction des *Seize*, en 1589 montra dans l'exercice de ses fonctions une fermeté invincible, un attachement inviolable au roi et un zèle patriotique, dont il mourut victime en 1626. Louis XIII tenait un lit de justice pour faire enregistrer des édits bursaux, dont Servin démontra l'injustice et les inconvéniens. Le roi l'interrompit dans sa remontrance, se laissa même emporter jusqu'à menacer le courageux avocat, qui, ne pouvant supporter le colère du prince, tomba mort à ses pieds. D'autres disent qu'il se trouva mal dans l'assemblée, qu'on le rapporta chez lui, et qu'il mourut quelques heures après d'une attaque d'apoplexie, suite de l'émotion qu'il avait éprouvée. On a de lui : *Actions notables et Plaidoyers accompagnés de quelques autres pièces curieuses*, 1631, in-4, et 1640, in-f.; *Vindiciæ secundum libertatem ecclesiæ gallicanæ*, *et Defensio regii status*, etc. (en faveur de Henri IV), Tours, 1590 ; Genève, 1593, in-8 ; *pro Libertate statûs et reipublicæ Venetorum*, 1606, et un *Plaidoyer* (fait en 1611) *contre les jésuites*, imprimé dans un *rec.* de pièces sur les RR. PP.

SERVIUS TULLIUS ou plutôt TULLIUS SERVIUS, 6e roi de Rome, naquit esclave de Tarquin-l'Ancien ; mais, s'étant fait remarquer par une intelligence extraordinaire, il gagna l'affection de son maître, qui l'instruisit dans les sciences grecques, lui donna sa fille en mariage, et plus tard l'associa au soin des affaires de l'état. Sa justice lui concilia tellement la confiance du peuple, qu'après la mort de Tarquin, il fut élevé au trône d'une commune voix, l'an 578 avant J.-C. Pendant 20 années de guerre contre les Etrusques, il fut constamment vainqueur, et augmenta sa popularité, en distribuant les terres des vaincus entre les plus pauvres citoyens. Il étendit l'enceinte de la ville, la divisa en 4 quartiers, rendit des lois utiles, augmenta les attributions du sénat, créa un cens ou dénombrement, et divisa le peuple de manière à assurer aux riches la supériorité des suffrages dans les délibérations publiques. Il institua une assemblée générale et annuelle des villes du Latium, afin d'en attacher les habitans à la ville de Rome. On lui attribue en outre la gloire d'être le premier qui ait fait frapper au coin la monnaie romaine. En un mot, il avait assuré la tranquillité intérieure et extérieure de l'état, lorsqu'il périt assassiné par son gendre, Lucius Tarquin, après un règne de 40 ans selon Denys d'Halicarnasse, et de 44 selon Tite-Live. On voit encore à Rome, sur le penchant de la colline du Capitole, un bâtiment qu'il avait fait construire pour prison, et qui sert aujourd'hui de chapelle souterraine à une petite église.

SERVIUS (Honoratus Maurus), grammairien du 15e siècle, n'est guère connu que comme auteur de *Commentaires sur Virgile*, qui nous sont parvenus tellement mutilés par les copistes, qu'il est très-difficile de reconnaître ce qui appartient en propre à Servius. Ils ont été quelquefois imprim. avec le texte de Virgile. Au nomb. des éditions les plus estimées sont celles de Venise, 1475, in-fol., et de Paris, Robert Estienne, 1532, in-fol. On a encore de Servius les opuscules suivans : *in secundam Donati editionem Interpretatio*, imp. dans le *recueil* des anciens grammairiens de Putschius ; *de Ratione ultimarum syllabarum ad Aquilinum Liber*, ibid.; *Ars de centum metris ad Albinum liber*, ibid. Ces deux derniers écrits ont aussi été publ. au 15e S sous le tit. suivant : *Libellus de ultimis syllabis et Centimetrum ex recens. Laurentii Abstemii*, Cagli, Robert de Fano, 1476, in-4. Van Santen a donné une édition du *Centimetrum* à La Haye, 1788, in-8.

SESONCHOSIS ou SESONCHIS est le nom de plusieurs pharaons ou rois d'Egypte, dont le plus ancien, suivant les listes de Manéthon, fut l'aïeul du premier Sésostris. — Un autre Sésonchosis, qui paraît être le même que le second Sésostris ou Ramsès-le-Grand, passe pour avoir établi en Egypte la distinction des castes ; mais d'autres versions mieux autorisées démentent cette opinion. — Un troisième Sésonchosis, le seul vraiment historiq., fonda la 22e dynastie de Manéthon. Son nom s'écrit aussi *Scheschonk*. M. Champollion, le jeune, a prouvé qu'il est le même que Sesac ou Sehuschac, auprès duquel se réfugia Jéroboam, poursuivi par la colère de Salomon. Peu de temps après, vers

l'an 971 avant notre ère, ce Sésac prit et pilla Jérusalem et rendit le peuple de Juda tributaire. Il est probable que l'Asychis d'Hérodote et le Sasychis de Diodore sont identiq. avec Sésac ou Scheschonk. On fera bien de consulter le *Précis du système hiéroglyphiq.*, par M. Champollion le jeune.

SÉSOSTRIS est le nom de plusieurs monarques égyptiens que l'on a souvent confondus. — Un SÉSOSTRIS, le premier et le plus ancien, aurait été, suivant Dicéarque, le successeur immédiat d'Orus ou Horus, fils d'Osiris et d'Isis, et aurait régné 2936 ans avant la 1re olympiade. — Un 2e SÉSOSTRIS est mentionné par Manéthon comme le troisième des pharaons de la douzième dynastie, et placé par lui au-delà de 3,000 ans avant J.-C. Au reste, le premier, et surtout le second Sésostris, et bien d'autres pharaons de ces races antiques paraissent, au gré des récits divers qui nous ont été transmis par les Grecs et les Romains, se confondre dans le grand SÉSOSTRIS, troisième du nom si l'on admet le Sésostris de Dicéarque, et second seulement d'après les listes de Manéthon. C'est de ce personnage, le plus célèbre de tous les pharaons égyptiens, que nous nous occupons dans l'article suivant. — SÉSOSTRIS, ou RAMSÈS-SÉSOSTRIS, eut pour prédécesseur son père, Aménophis-Ramsès. Manéthon raconte que cet Aménophis fut chassé de ses états par des sujets qu'il en avait bannis lui-même, probablement parce que ceux-ci ne voulaient pas se soumettre au joug de la police sacerdotale. D'après ce récit, qui nous a été transmis par Josèphe, le prince égyptien se serait enfui avec son fils, âgé de 5 ans, chez le roi éthiopien de Méroé, et y serait demeuré pendant les 13 années accordées par un oracle au triomphe et aux ravages des rebelles. Ce terme expiré, le père et le fils seraient rentrés victorieux en Egypte. Nous ne ferons pas comme Josèphe, qui croit devoir absolument rejeter ce récit; mais nous donnerons une autre version, celle de Diodore, qui est incompatible avec la précédente. Selon cet écrivain, le roi d'Egypte fit élever avec son fils et comme lui, dans les plus rudes travaux, tous les enfans nés le même jour que lui en Egypte. Pour compléter cet apprentissage des fatigues de la guerre, il l'envoya avec ses jeunes compagnons subjuguer les hordes nomades des déserts à l'orient du Nil, vers la mer Rouge, puis il dirigea son ardeur contre la Lybie, dont une grande partie fut bientôt soumise. Quoi qu'il en soit de ces deux récits différens, le jeune Sésostris, après la mort de son père, osa concevoir le dessein de conquérir toute la terre. Avant de partir, il assura la tranquillité de ses états au moyen de bonnes institutions, et s'occupa de mériter l'amour de ses peuples. S'il fallait en croire les récits des Egyptiens, son expédition aurait été plus merveilleuse que celle d'Alexandre. Selon eux, il commença par la conquête de l'Ethiopie, puis il rangea l'Asie entière sous ses lois, pendant que sa flotte subjugait les îles et les côtes de la mer Erythrée jusque dans l'Inde. Remontant ensuite vers le Nord, il dompta les tribus scythiques jusqu'au Tanaïs, soumit l'Asie-Mineure et les Cyclades; mais il ne pénétra pas en Europe plus loin que la Thrace. Enfin, au bout de 9 années, il revint dans ses états, satisfait d'avoir imposé un tribut annuel à tant de peuples, qu'il traita d'ailleurs avec modération. A son arrivée, il faillit périr victime de la trahison de son frère. Après avoir récompensé magnifiquement les compagnons et les artisans de sa gloire, l'illustre conquérant ajouta à l'éclat de sa renommée par ses institutions politiques, ses lois et ses grands travaux d'utilité générale. Devenu aveugle dans sa vieillesse au bout d'un règne de 33 ans, ou de plus de 50 suivant Manéthon, il se donna la mort : ce fut une dern. preuve de grandeur d'âme aux yeux des Egyptiens. On a reproché à Sésostris l'orgueil qui lui inspira de faire traîner son char par les chefs des nations vaincues. On lui a contesté, avec non moins de raison peut-être, une partie des actes qui lui ont été attribués comme législateur, comme roi, comme guerrier, et l'on a dit qu'à son nom, comme à celui de l'Hercule grec, avaient été rattachés les grands souvenirs disséminés dans la vie de plus. autres personnages. Toutefois il faut remarquer que la plupart des faits qui le concernent ont reçu une confirmation aussi précieuse qu'inattendue des découvertes archéologiq. faites depuis 30 ans, et surtout des savantes lectures hiéroglyphiques de M. Champollion le jeune.

SESTINI (BARTHÉLEMI), improvisateur italien, de Pistoja, fut forcé de bonne heure de quitter sa patrie, vint recueillir des tributs d'admiration à Marseille, puis à Paris, et m. dans cette dernière ville à la fleur de l'âge, en 1822. On n'a imprimé de lui qu'un poème en 3 chants, intit. : *la Pia, leggenda romantica*, Rome, 1822.

SESTO (CÉSAR da), peint., élève de Léonard de Vinci, surnommé *le Milanèse*, du nom de la ville de Sesto, dans le duché de Milan, où il était né, a travaillé avec Balthazar Peruzzi aux peintures que celui-ci était chargé d'exécuter dans la citadelle d'Ostie. On ne sait rien de particulier sur sa vie, et même on ignore l'époque de sa mort. Parmi les tableaux qu'il a laissés, on cite comme les plus remarquables une *Hérodiade* et une *Sainte Famille*, qui rappellent la manière de Raphaël; une *Vierge et un enfant Jésus*, imités de la célèbre madone de *Foligno* par Raphaël, et placés dans l'église de Saint-Roch de Milan; une *Tête de Vieillard* d'un style vaporeux et étudié, qui se voit dans la bibliothèque Ambrosienne de Milan; enfin un *St Martin*, un *St George à cheval* et les deux saints que l'on invoque contre la peste, *St Sébastien* et *St-Roch*, tous quatre peints sur les pilastres de l'église de Sarone, entre Pavie et Milan.

SESTRENSIEWICZ. V. SIESTRZENCEWICZ.

SETHOS ou SETHON, roi d'Egypte, suivant Hérodote, fut d'abord grand-prêtre du temple de Phtha ou Vulcain, à Memphis, et s'empara probablement du trône des pharaons à la faveur de la guerre étrangère et des troubles civils suscités par l'invasion des conquérans éthiopiens, dans la dernière moitié du 8e S. avant notre ère. Il méprisa et persécuta la caste des guerriers, qui refusa de le soutenir contre Sennachérib, roi des Arabes ou des Assyriens (*v.* SENNACHERIB). Sethos rassembla une armée de marchands et d'artisans, et fort de l'espoir qu'il avait placé en son Dieu, s'avança jusqu'à Péluse, où l'ennemi était campé. La nuit suivante, une effroyable multitude de rats se répandit dans les tentes des Assyriens, rongea les cordes de leurs arcs, les courroies de leurs boucliers, et les mit hors d'état de se défendre.

SETTALA (LOUIS) ou *Septalius*, médecin célèbre au 17e S., né à Milan en 1552, était, à l'âge de 21 ans, premier lecteur de médecine pratique à Pavie; il fut ensuite appelé à Milan par l'archevêque Borromée pour remplir la place de profess. de médecine pratique et d'archiâtre du duché. Sur le bruit de sa réputation, Philippe III, roi d'Espagne, lui offrit le titre d'historiographe; l'électeur de Bavière lui proposa la direction de l'université d'Ingolstadt; la ville de Bologne, le grand-duc de Pise et le sénat vénitien se le disputèrent aussi; mais Settala préféra rester à Milan où l'attachait l'amour de la patrie. Pendant la peste de 1628, il donna tous ses soins à diminuer les ravages de ce fléau, engagea St Charles Borromée à construire hors de la ville un magnifique lazaret qui sert actuellement de caserne, fut lui-même atteint de la peste; mais il en guérit, et m. en 1633 après avoir souffert pendant 5 ans d'une paralysie qui lui avait frappé tout le côté gauche. On a de lui les ouvrages suivans : *in librum Hippocratis de aere, aquis et locis Commentarii quinque*, Cologne, 1590, Francfort, 1645, in-fol.; *in Aristotelis problemata Commentaria*, Francfort, 1607,

Lyon, 1632, 2 vol. in-fol.; *de Nævis Liber* (envies ou taches de naissance), Milan, 1605; Padoue, 1628, 1651, in-8; *animadversionum et cautionum medicarum Libri septem*, Milan, 1614, in-8; Strasbourg, 1625, in-12; Padoue, 1638, in-12; le même ouv. augm. de 2 livres, Milan, 1629; Padoue, 1630; revu par Périus, Dordrecht, 1650, in-8, et augm. des *notes* de J. Rhodius, Padoue, 1632 et 1659; *de Margaritis judicium*, Milan, 1618, in-8; *de Peste et pestiferis Adfectibus Libri quinque*, Milan, 1622, in-4; *analyticarum et animasticarum dissertationum Libri duo*, ibid., 1626; *de Morbis ex mucronatâ cartilagine evenientibus Liber*, ibid., 1628, *Compendio di chirurgia*, ibid., 1646; *de Ratione instituendæ et gubernandæ familiæ libri quinque*, ibid., 1626, in-8.

SETTALA (MANFRED), fils du précéd., mécanicien, surnommé l'*Archimède milanais*, né en 1600, associa l'étude des sciences exactes et des lang. anciennes et modernes à celle du droit, s'instruisit à fond dans toutes les branches de la philosophie et des mathématiques, cultiva les arts avec succès, et surpassa les ouvriers les plus habiles de son temps dans la construction des microscopes, des miroirs ardens et de quelques autres instrumens nécessaires à ses expériences. Il étendit surtout le cercle de ses connaissances dans l'histoire naturelle et les antiquités par des voyages dans les différentes parties de l'Italie; il alla même sur les côtes d'Afrique et d'Asie, visita l'île de Chypre, la Syrie, l'Egypte, l'île de Candie, Smyrne, Ephèse et Constantinople. Il forma la collection la plus complète qu'on eût encore vue en Italie de machines, de médailles, d'objets curieux d'histoire naturelle, mérita d'être associé aux principales sociétés littéraires d'Italie et à la société royale de Londres. A sa mort, en 1680, ses collections qu'il avait destinées à la bibliothèq. Ambroisienne, restèrent entre les mains de ses héritiers : la *description* en a été publiée en latin par Terzago, Tortone, 1664, in-4; elle a été traduite en italien par Scarabelli, ibid., 1677, in-4. Manfred a laissé quelques opuscules qui sont aujourd'hui dépourvus d'intérêt.

SETTIMELLA (HENRI de). V. ARRIGHETTO.

SEUME (JEAN-THÉOPHILE), littérateur allem., né en 1763 à Posern (entre Leipsig et Lutzen), fit ses études à l'université de Leipsig, s'adonna principalement à l'étude des langues anciennes, à celles de l'histoire et des mathématiques, et se proposait de venir en France pour se faire recevoir à l'école d'artillerie de Metz. Mais arrêté dans son voyage par le landgrave de Hesse, qui faisait alors avec les Anglais une espèce de traité, il fut envoyé en Amérique avec les recrues qui y allaient combattre les indépendans. Lorsque la paix eut été conclue, Seume était menacé de ne point recouvrer sa liberté; ce ne fut qu'après bien des traverses qu'il parvint à s'échapper et à retourner à Leipsig. Il s'y livra d'abord à des travaux littéraires, puis à des éducations particulières. En 1793, il accompagna en Russie le comte d'Igelströhm, passa ensuite dans la Pologne avec le frère de celui-ci, qui était plénipotentiaire de la Russie et général en chef de l'armée russe en Pologne; plus tard il revint à Leipsig, ayant été désigné par l'impératrice pour accompagner le jeune major de Muronzoff. A l'avènement de Paul Ier, il fut rayé des états de l'armée, parce qu'il avait cru ne pas devoir se conformer aux ordres de ce souverain qui avait ordonné à tous les officiers russes de rentrer immédiatement en Russie. Tourmenté de l'envie de voyager, il entreprit d'aller à Syracuse, partit vers la fin de 1801, passa par Vienne, Venise, Rome, Naples, Palerme, visita le cratère de l'Etna, fit le tour de la Sicile, revint à Naples, traversa l'Italie, la Suisse, la France jusqu'à Paris, et revint dans sa patrie après 9 mois d'absence; il avait fait ce voyage presque entièrement à pied; 2 ans après, le désir de revoir des amis qu'il avait laissés en Russie le détermina à retourner dans ce pays; il visita Pétersbourg, Moscou, Stockholm, Upsal, Copenhague, et revint par Hambourg à Leipsig. Il quitta cette ville pour se rendre aux bains de Toplitz, dont l'usage lui avait été ordonné pour sa santé, et m. dans cette ville en 1810. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées par M. J.-H. Zimmermann en 5 volumes. Les principaux écrits qui en font partie sont : *des Détails sur les évènemens de Pologne en* 1794, publiés en 1796, un opuscule *sur la vie et le caractère de Catherine II*, imp. à Leipsig en 1797; des lettres sur *les changemens survenus en Russie depuis l'avènement de Paul Ier*; *Promenade à Syracuse*, publiées en 1803, 1 vol. in-8; *Mon Été dans le nord*, Leipsig, 1806, 1 vol. in-8. On trouve dans ces deux derniers ouvrages des détails intéressans sur la vie et la personne de l'auteur

SEUR (LE). V. LESEUR.

SEVECHOUS, SEVECHOS ou SENECHOS, roi d'Egypte, monta sur le trône l'an 726 avant J.-C., et régna douze ou quatorze ans. Il est probablement le même que Sua l'Ethiopien, dont Osée, roi d'Israël, implora le secours contre Salmanasar, roi d'Assyrie.

SÉVÈRE. V. CORNELIUS-SEVERUS et SULPICE SÉVÈRE.

SÉVÈRE (LUCIUS SEPTIMIUS SEVERUS), emp. romain, né à Leptis, sur la côte d'Afrique, l'an 146 de J.-C., se fit connaître dès l'âge de 18 ans comme orateur, devint avocat du fisc, fut admis ensuite au sénat, et parcourut rapidement la carrière des emplois publics tout en se livrant à son goût effréné pour les plaisirs. Elevé au consulat par Commode, il commandait les légions de l'Illyrie lorsque la mort de ce prince vint lui faciliter l'accès du trône qu'il ambitionnait depuis long-temps. Cependant Pertinax et Didius Julianus devaient s'y asseoir encore avant lui. Ce dernier avait acheté l'empire, et un marché si honteux avait excité l'indignation des Romains. Sévère, profitant des circonstances favorables, s'annonce pour le vengeur de Pertinax, est proclamé empereur par ses légions l'an 193, et court à Rome se faire reconnaître par le sénat qui avait devancé son espérance et l'avait déjà reconnu. Le nouveau monarque, après avoir cassé les prétoriens, fit son entrée solennelle dans la capitale, et promit de prendre pour modèle Marc-Aurèle et Pertinax. Il lui restait un rival redoutable dans Pesceonius-Niger, qui, revêtu de la pourpre aussi par ses légions, dominait en Orient. Il s'occupa d'abord d'assurer la tranquillité de Rome par de sages mesures, et marcha ensuite contre Niger, qui succomba dans cette lutte. Sévère déshonora sa victoire par des cruautés, et au retour d'une campagne qui n'avait été ni longue ni marquée par de grands exploits, reçut les surnoms d'*Arabique*, d'*Adiabénique* et de *Parthique*. Il avait ménagé jusqu'alors Albin, commandant des légions de la Grande-Bretagne, pour n'avoir pas en même temps deux ennemis à combattre aux deux extrémités de l'empire; mais une fois débarrassé de l'un, il chercha et sut trouver un prétexte pour écraser l'autre, et Albin succomba à son tour dans les Gaules l'an 197. Dès lors Sévère s'abandonna tout entier à l'affreux plaisir de la vengeance, fit dresser des tables de proscriptions dans les Gaules et dans l'Ibérie, et, à peine revenu à Rome, poursuivit le cours de ses cruautés. Il ne paraissait vouloir plaire qu'au peuple et aux soldats. L'invasion des Parthes dans la Mésopotamie l'obligea de retourner, vers la fin de 197, dans l'Orient qu'il pacifia après plusieurs victoires. Il passa de là en Egypte dont il enleva les livres sacrés, et revint à Rome l'an 203. Son retour triomphant fut consacré par l'arc qui porte encore aujourd'hui son nom et par les jeux et les fêtes les plus magnifiques. La désunion funeste de ses deux fils, Caracalla et Geta, empoisonna ses derniers jours. Il partit néanmoins avec eux, en 208, pour la Grande-Bretagne, où

les Calédoniens et les Méates s'étaient révoltés; mais il perdit beaucoup de monde dans cette expédition qui ne lui rapporta guère d'autres avantages que le titre de *Britannicus-Maximus*. Bientôt ses infirmités l'avertirent que sa dernière heure était arrivée, et il expira l'an 211, à York, à l'âge de 66 ans. Il était sobre, patient, simple dans ses goûts et d'une activité infatigable; il aimait les lettres et les cultiva avec quelque succès; mais on a vu quels actes déshonorèrent de si précieuses qualités. — SÉVÈRE II (Flavius-Valerius-Severus), empereur romain, né en Illyrie d'une famille obscure, parvint aux premiers emplois militaires sans aucun mérite, et fut créé César par Dioclétien. Il était le protégé de Galère, qui se l'associa à l'empire l'an 306 après la mort de Constance. Mais Maxence, fils de Maximien Hercule, lui disputa bientôt son droit avec succès et le força de se mettre au pouvoir de Maximien, qui, au mépris de la foi jurée, ne laissa à son captif que le choix du supplice. Sévère se fit ouvrir les veines (l'an 307) après avoir porté 9 mois le titre d'empereur. — SÉVÈRE III (Livius-Severus), empereur romain, né dans la Lucanie, fut proclamé par les légions d'Illyrie l'an 461. Il devait le trône à son incapacité qui avait attiré sur lui les regards du tout-puissant et despotique Ricimer. Il acheva une vie sans gloire dans le palais où l'avait relégué ce général, à Rome, l'an 465. Son règne ne tient une place dans l'histoire que par les ravages des barbares.

SEVERIN, pape, succéda à Honorius en 640, le 28 mai, après une vacance du siége pendant 19 mois et 17 jours, et mourut la même année, n'ayant gouverné l'église que 2 mois et 4 jours. Il laissa toutefois une réputation de vertu et de piété. — Trois saints du même nom ont vécu en France dans le 6e S.

SEVERINO (MARC-AURÈLE), médecin, né en 1580 à Tarsia, dans la Calabre, s'établit à Naples, et fut nommé chirurgien en chef de l'hôpital des Incurables. Il saisit cette occasion pour se mettre en opposition avec ses confrères, et substituer aux lenteurs de la médecine expectante l'emploi du fer et du feu. Ses innovations soulevèrent contre lui tous les médecins de l'hospice qui le firent destituer et parvinrent même à le faire emprisonner. Après avoir été rendu à la liberté, Severino essuya encore de nouvelles persécutions; mais enfin l'université de Naples lui ayant confié la chaire de médecine et d'anatomie, il s'éleva à une grande célébrité et fut regardé comme un des restaurateurs de la science médicale. Il m. en 1656, victime de la peste qui ravageait la ville de Naples. On a de lui plusieurs écrits dont on trouvera la liste dans celui qui a été publié par Grégoire Villani, l'un de ses élèves, sous le titre de *Therapeuta neapolitanus*, seu *Veni mecum Consultor*, Naples, 1653 et 1655, in-8. Nous citerons en outre comme les plus remarquables les traités suivans : *de abscessuum reconditâ Naturâ libri VIII*, Naples, 1632, in-8; 1638, in-4; Francfort, 1643, 1668, in-4; Padoue, 1651, 1668, in-4; Leyde, 1724, in-4; *Zootomia democritea, id est Anatome generalis totius animantium opificii*, ibid., 1645, in-4, fig. : ouvr. estimé, dans lequel on dit que se trouve le germe de plusieurs découvertes modernes; *de efficaci Medicinâ libri III*, Francfort, 1646, 1671, in-folio, Paris, 1669, in-4; trad. en franç., Genève, 1668, in-4 : il y traite de l'emploi du feu, dont il fait presque un remède universel; *de lapide fungifero et de lapide fungimappâ Epistolæ duæ*, dans l'ouvrage de Baptiste Fiera, intitulé *de Cœnâ*, Padoue, 1649, in-4; Wolfenbüttel, 1728, in-4 : c'est un traité curieux sur les pierres à champignon du royaume de Naples; en les couvrant d'une couche de terre que l'on arrose avec de l'eau tiède pendant quelques jours, on obtient des champignons de 5 à 6 pouces de haut; *de Pedanchone malignâ*, seu *de Theriomate faucium pestis vi pueros præfocante*, Francfort, 1655, in-8. Ce mémoire, écrit à l'occasion du croup épidémique qui exerça ses ravages à Naples en 1618, a été augmenté d'un commentaire par Thomas Bartholin, médecin du roi de Danemarck. La vie de Severino se trouve jointe à celui de ses écrits qui a pour titre : *Antiperipatias*, *hoc est adversùs Aristoteleos, de respiratione piscium; de Piscibus in sicco viventibus; Phoca illustratus, de radio turturis marini*, Francfort, 1659, 1661 et 1665, in-fol.

SÉVIGNÉ (MARIE de RABUTIN-CHANTAL, marquise de), née, à ce qu'on croit, dans le château de Bourbilly en Bourgogne le 5 février 1627, n'avait guère que 5 mois lorsque son père fut tué en défendant l'île de Ré contre les Anglais. Elle était encore dans un âge fort tendre lorsqu'elle perdit sa mère. Alors elle fut placée sous la tutelle de son oncle maternel, l'abbé de Coulanges, qu'elle appelle le *Bien-Bon*. Elle reçut des leçons de Ménage et Chapelain, qui cultivèrent son esprit avec beaucoup de soins. A 18 ans elle épousa Henri de Sévigné, maréchal-de-camp, issu de l'une des plus anciennes familles de Bretagne, et qui, sept ans plus tard, fut tué en duel et laissa sa veuve avec un fils et une fille. Jeune, belle et riche, madame de Sévigné sut résister à toutes les séductions de la société, pour consacrer sa vie entière à l'éducation de ses enfans. En 1663, elle présenta sa fille à la cour et la maria en 1669 au comte de Grignan, qui y avait un emploi, dans l'espoir de passer sa vie avec elle; mais le service du roi appela et retint M. de Grignan en Provence. La consolation de madame de Sévigné fut, tantôt d'attirer sa fille à Paris, et tantôt de l'aller trouver au fond de cette province. Son dernier voyage eut lieu en 1694, à l'occasion du mariage du marquis de Grignan, son petit-fils, avec Mlle de St-Amant. Vers le milieu de l'année 1695, madame de Grignan eut une maladie fort longue, qui donna tant d'inquiétude à sa mère que sa santé s'altéra, et qu'elle mourut le 6 avril 1696, enlevée en 14 jours de temps à l'âge de près de 70 ans. Ses *lett.* sont un des monum. les plus précieux de la littérature française. Quelques-unes parurent quelques mois après sa mort dans les mémoires de Bussy-Rabutin. L'année suivante, la marquise de Coligny, fille de celui-ci, en publia un plus grand nombre parmi celles de son père. D'autres éditions plus ou moins complètes ont vu le jour à diverses époques. Grouvelle en fit paraître une assez complète en 1806, 8 vol. in-8. La plus complète et la plus estimée est celle qu'a donnée M. de Monmerqué, Paris, J.-J. Blaise, 1818, 11 vol. in-8, avec portraits, vues et *fac simile*, y compris les *Mémoires de Coulanges*, et 13 vol. in-12. Cette édition est précédée d'une *notice bibliographique* et d'une *notice* fort étendue sur *madame de Sévigné*, sur *sa famille et sur ses amis*.

SÉVIGNÉ (CHARLES, marquis de), fils de la précédente, né en 1647, embrassa la carrière militaire, servit en qualité de volontaire contre les Turks en 1669, acheta ensuite la charge de sous-lieutenant des gendarmes du dauphin, et fit preuve d'intrépidité dans diverses circonstances, notamm. au combat de Sénef en 1674 et à celui de St-Denis, près de Mons, en 1678. Sa jeunesse fut d'abord très-dissipée; il partageait son temps entre les gens de lettres, tels que Racine et Despréaux, et les femmes les plus célèbres par leur beauté, telles que Ninon de Lenclos et la comédienne Champmêlé. Mais depuis son mariage en 1684, il se retira aux *Rochers*, se fixa ensuite à Paris, et y m. en 1713, après avoir passé les dern. années de sa vie dans la dévotion. On a de lui une *Dissertation critique sur l'art poétique d'Horace*, Paris, Barthélemi Girin, 1698, dans laquelle il contredit l'interprétation forcée que Dacier, trad. d'Horace, avait faite d'un passage de cet auteur.

SEVIN (François), philologue, né en 1682 à Villeneuve-le-Roi, fit d'excellentes études dans les colléges des jésuites à Sens et à Paris, se lia d'une étroite amitié dès sa jeunesse avec le célèbre Etienne Fourmont, qui a rendu des services signalés à la littérat. chinoise, et fut choisi en 1728 pour aller avec lui à Constantinople rechercher des MSs. Il en rapporta plus de 600 ouv. grecs d'une conservation parfaite, et depuis son retour il continua par les relations qu'il avait conservées dans ce pays, d'en recevoir un grand nombre d'autres, dont il a enrichi la Bibliothèq. royale. L'abbaye de la Ferrade lui avait été donnée en récompense de ses services, mais, ne voulant pas quitter Paris, il se contenta d'une pension de 1500 livres sur un autre bénéfice. En 1737 il fut nommé garde des MSs. de la Bibliothèque du Roi. On lui doit les deux premiers vol. du *Catalogue*, qui contiennent les MSs. en langues orientales et les MSs. grecs : Fourmont et Mélot l'avaient aidé dans ce travail ; dans les autres travaux il eut l'abbé Sallier pour collaborat. Sevin m. à Paris en 1741, laissant une foule de *mémoires* ou de *dissertations* qui font partie du Recueil de l'académ. des inscript., dont il était membre. On cite principalem. ses *Remarques sur des passages d'Anacréon*, *d'Hésiode*, *de Pline et d'autres auteurs grecs et latins*; ses *Recherches* sur l'histoire d'Assyrie, sur celle de la Lydie, de la Carie, sur les rois de Pergame et sur ceux de Bythinie ; des *dissertations* sur la vie et les ouv. de Juba, roi de Mauritanie, sur Hécatée de Milet, Nicolas de Damas, Evhémère, Callisthène, Tyrtée, Archiloque, Panætius, Thrasile, Philiste, Jérôme de Cardie, Athénodore, Charon de Lampsaque et Théophane. On a en outre de lui des *Lettres sur Constantinople*, adressées au comte de Caylus, Paris, 1802, in-8. Son *éloge*, par de Boze, se trouve dans le 16e vol. des *Mémoires* de l'académie des inscript.

SEWA-DJY, fondat. de l'empire Mahrate, dans l'Indoustan, naquit en 1628 à Baçain, ou dans un bourg du territoire de cette ville. Sa propre vie et l'origine du peuple mahrate sont enveloppés de ténèbres ; au milieu des contradictions des écrivains qui se sont occupés de l'histoire de ce pays, on découvre que Sewa-Djy profita des troubles qui déchiraient l'empire monghol et le royaume de Bedjapour, pour se rendre maître de la plus grande partie de la contrée montueuse de la province de Baglana et du bas pays de Kouncan, il soumit ensuite quelq. petits royaumes de la côte de Malabar, aida son frère Ekodjy à s'établir dans le Tanjaour, et finit par gagner la cession d'une partie des revenus du Dékhan, avec la souveraineté de toute la partie montagneuse, depuis la rivière de Baglana jusqu'à Goa. Il se disposait à recommencer la guerre, lorsqu'il m. en 1680, à l'âge de 52 ans. Avant sa m. son fils Samba-Djy, âgé de 20 ans, avait été reconnu son success. On a une *vie* de Sewa-Djy, écrite en portugais, et pub. sous le tit. suiv. : *Vida e Acçoens de famoso Sevagy da India-Oriental*, Lisbonne, 1730, in-8. On trouvera encore des détails sur son compte dans les *Voyages* de Carré, qui le présente comme un homme instruit dans la géographie, la tactique militaire et l'art des fortifications.

SEWARD (Guillaume), littérat. anglais, né à Londres en 1746, m. en 1799, n'est guère connu que comme auteur d'une suite d'articles imp. dans le journal int. : *european Magazine*, 1789-1799, sous le tit. de *Drossiana.* Un choix de ces articles fut pub. en 1794, en 2 vol., dont il parut ensuite une continuation en 3 vol., sous ce tit. d'*Anecdotes sur plus. personnes distinguées, principalement du siècle présent et des deux qui l'ont précédé.* On a aussi de lui un ouv. en 2 vol. intit. *Biographiana.* — Seward (Anne), dame anglaise, née en 1747 à Eyam en Derbyshire, montra, presque dès l'enfance, un goût décidé pour la poésie. Son père ne négligea rien pour cultiver son éducation ; aussi ses prem. essais donnèrent une heureuse opinion de ses talents ; ses product. en prose sont de beauc. infér. à ses compositions poétiques, et sa correspondance donnerait une idée peu favorable d'elle aux personnes qui ne connaîtraient point ses autres écrits. Elle m. en 1809 dans le palais épiscopal de Lichfield, où elle s'était fixée depuis long-temps. Les *Œuvres poétiques d'Anne Seward* ont été pub. en 1810, 3 vol. in-8, avec des extraits de sa *correspondance littér.*, par sir Walter Scott, à qui elle avait légué ses ouv. pour les réunir et les publier : l'édit. y a joint une préface biographiq. On a pub. en 1816, les *Beautés d'Anne Seward*, 1 vol. in-12, avec son portrait, d'après Romney.

SEWEL (Wilhem), historien et lexicographe, né à Amsterdam en 1654, se fit agréger au collége de chirurgie de sa ville natale, partagea sa vie entre les devoirs de son état et l'étude des lettres ; il se livra surtout à l'étude des langues, et parvint à parler avec une grande facilité les principales langues de l'Europe. On croit qu'il m. en 1720 ; il a laissé les ouv. suiv. : une *Histoire de l'origine*, *de la formation et des progrès de la société des quakers* (en holland.), Amsterdam, 1717, estimée pour son exactitude et sa fidélité, et qui a été trad. en anglais ; une *Grammaire* et un *Dictionnaire* anglais et hollandais, 1691, in-4 ; une traduct. en hollandais de l'*Histoire des Juifs*, par Josèphe, Amsterdam, 1704, in-fol., et une autre des *Antiquités romaines de Denys d'Halicarnasse.* Il a donné en outre une édit. revue et corrigée de la *Grammaire flamande* de Lagrue, Amsterdam, 1718, in-8.

SEWELL (George), poète et médecin, natif de Windsor, m. en 1726, est auteur d'une *Vie de John Philips*, et d'une traged. de *sir Walter Raleigh.* On a en outre de lui : *Vindication of the english stage*, etc.

SEXTIUS SEXTINUS LATERANUS (Lucius), tribun du peuple l'an de Rome 378, conçut le projet de rendre le consulat accessible aux plébéiens, l'exécuta avec l'assistance de Licinius Stolon, son collègue, et fut nommé, le prem., consul plébéien, l'an de Rome 388. Son élection fut vivem. contestée par les patriciens qui n'y souscrivirent qu'après avoir obtenu la création de deux préteurs patriciens. L'admission des plébéiens au pouvoir consulaire, est un fait assez important dans l'histoire du gouvernement romain pour mériter d'être signalé au nom de celui qui en fut l'auteur. — Sextius Calvinus (Caïus), consul l'an de Rome 630, remplaça dans la Gaule-Transalpine Fulvius, qui n'avait obtenu que de faibles succès sur les Saliens, peuples de la Provence. Sextius, après avoir remporté une victoire signalée, s'empara de la capitale du pays, établit la domination romaine fort avant dans la Ligurie-Cisalpine, et, pour la maintenir, il employa ses légionnaires à fonder la ville qui reçu le nom d'*Aquæ Sextiæ* (Aix en Provence). Il chassa ensuite les barbares de toute la côte, depuis Marseille jusqu'aux confins de l'Italie, et m. accablé par les fatigues de la guerre et les infirmités qui en avaient été la suite. — Sextius (Publius), fils du tribun du peuple Lucius Sextius, épousa en 2e noces Cornelia, fille de Caïus Cornélius Scipion, qui fut exilé à Marseille par ordre de Sylla ; il suivit son beau-père dans son exil, et de retour à Rome fut nommé questeur du consul C. Antonius, collègue de Cicéron, l'an de Rome 691. Il contribua à déjouer les projets de Catilina, et secondant les efforts de Pétreius, lieutenant d'Antonius, il battit l'armée rebelle. Ayant été envoyé ensuite en Macédoine comme questeur d'Antonius, il se vit impliqué dans les accusations de concussions et de rapines intentées contre celui-ci : tous deux durent leur salut à l'éloquence de Cicéron. Plus tard Sextius prouva sa reconnaissance en allant dans les Gaules, l'an de Rome 696, plaider auprès de César la cause de l'orateur exilé ; il échoua dans sa tentative, mais ses efforts réunis à ceux de trois autres tribuns du

peuple triomphèrent enfin de l'opposition du parti de Clodius, et Cicéron fut rappelé. Cette victoire n'avait pas été remportée sans danger, des violences avaient été exercées sur Sextius, et même il se vit poursuivi devant les tribunaux. Hortensius et Cicéron se chargèrent de sa défense et le firent absoudre des accusations qui lui étaient intentées. L'an 700, Sextius ayant été nommé préteur, fut accusé de brigue par Titus Junius, et condamné à l'exil malgré le dévouement de Cicéron. On ignore ce qu'il devint depuis cette époque; la date de sa m. n'est même point connue.

SEXTUS-EMPIRICUS, médecin et philosophe grec, qui vivait, à ce que l'on croit, vers le commencement du 3e S., paraît avoir été un des disciples d'Hérodote de Tarse. On ignore le lieu de sa naissance ainsi que l'histoire de sa vie. Ses ouv., dans tous lesquels il fait profession du scepticisme, consistaient en *mémoires de médecine* et *mémoires empiriques*, et en *traités philosophiques* : trois de ces dern. seulem. nous sont parvenus, savoir : *Hypotyposes pyrrhoniennes*, ou *Exposition abrégée du pyrrhonisme*, en 3 liv.; *contre les mathématiciens* (c.-à-d. contre les partisans de quelq. science que ce soit); et 5 liv., joints ordinairem. à l'ouv. précédent, qui forme alors 11 liv.; mais on les regarde comme des appendices du 2 et du 3e liv. des Hypotyposes. Une traduct. latine d'une partie de ces écrits, par Henri Estienne, parut en 1562 in-8, et le reste fut pub. égalem. en latin par Gentien Hervet en 1569 à Anvers, et à Paris en 1601. Le texte grec n'a vu le jour qu'en 1621, Paris et Genève, in-fol., avec la traduct. latine de Henri Estienne et d'Hervet : une 2e édit. a été donnée par J.-A. Fabricius, Leipsig, 1718, in-fol. Les Hypotyposes ont été trad. en franç. par un sieur Huart, et pub. à Amsterdam sous le tit. suiv. *les Hipotiposes* (sic), ou *Institutions pirroniennes* (sic) *de Sextus-Empiricus*, en 3 liv., trad. du grec avec des notes qui expliquent le texte, 1725, in-12, sans indication de lieu.

SEYBOLD (David-Christophe), philologue allemand, né en 1747 à Brakenheim dans le Wurtemberg, fut nommé, en 1771, profess. de belles-lettres à Iéna; l'année suiv. il accepta la place de recteur du gymnase de la républiq. de Spire : en 1776 il alla remplir les mêmes fonctions à Grunstadt; enfin on le chargea de relever l'ancien gymnase de Bouxwiller, chef-lieu du comté de Hanau-Lichtenberg; ce fut dans ce dern. poste qu'il acquit une grande célébrité. A l'époque de la révolution française, Seybold vit détruire son école; il resta pendant quelq. années dans une situation assez critique par suite de la perte de son emploi; plus tard, il obtint une chaire de littérat. ancienne à Tubingen, et m. dans cette ville en 1804. On a de lui une foule de livres sur toutes sortes de sujets, tels que romans moraux, ouv. historiq., traduct. du grec, et un grand nombre d'articles insérés dans les journaux littéraires. Nous citerons seulem. comme les plus remarquables, sa *Mythologie* (en allem.), dont la prem. édit. est de 1779; sa *Chrestomathia poetica græco-latina*, 1775, in-8; une *Anthologie historique grecque-latine*, et une *Anthologie poétique latine*. Sa *biographie*, écrite par lui-même, a été pub. en 1796 à Tubingen.

SEYDLITZ (Frédéric-Guillaume de), général prussien, né à Clèves en 1722, entra à l'âge de 12 ans dans les pages du margrave de Brandebourg-Schwed, et fit sa prem. campagne à 20 ans en qualité de cornette au service de Prusse. Frédéric ayant reconnu en lui une grande bravoure le nomma capitaine de hussards et l'adjoignit au fameux partisan Schietz. Seydlitz justifia le choix du prince pendant toute la campag.; il mit ensuite à profit la durée de la paix pour étudier la théorie de l'art militaire, mérita d'être choisi pour discipliner successivement un régiment de dragons et un régiment de cuirassiers, et d'être nommé colonel en 1755. Il se signala encore pendant la guerre de sept ans, notamment aux batailles de Kollin et de Rosbach en 1757, à celles de Zorndorff et de Hochkirchen en 1758, et enfin à celle de Kunnersdorf en 1759, où il fut blessé assez grièvem. pour n'être pas en état de faire la campagne de 1760. Il se trouvait à Berlin, lorsqu'un corps d'Autrichiens et de Russes força cette ville à capituler : il n'était chargé que de la défense de l'une des portes. La campagne de Saxe en 1761 et 1762, lui fournit de nouvelles occasions de se signaler. Il fut ensuite chargé de l'inspection de toute la cavalerie de la Silésie, fut élevé au grade de général en 1767, et m. en 1773. Frédéric II, qui avait su apprécier ses talens, voulut que tous les officiers de cavalerie de l'armée portassent le deuil, et il lui fit élever une statue de marbre sur la place Guillaume à Berlin.

SEYMOUR (Jeanne), femme de Henri VIII et mère d'Edouard VI, rois d'Angleterre, était attachée comme dame d'honneur à Anne de Boleyn, lorsque après l'exécution de cette infortunée, elle fut choisie pour la remplacer dans la couche sanglante du monarque-théologien. Elle m. deux jours après la naissance d'Edouard VI en 1537. Elevés aux prem. honneurs par son crédit, les frères de Jeanne devinrent la tige des ducs de Somerset, des comtes de Hertford, etc.—Thomas Seymour, lord Dudley, gr.-amiral d'Angleterre sous Henri VIII, fut nommé par ce prince l'un de ses exécuteurs testam. et membre du conseil de régence pendant la minorité d'Edouard VI. Ses perfidies et ses intrigues faillirent plus. fois compromettre la sûreté du royaume et celle du prince, son neveu, qui enfin l'envoya à la Tour de Londres, où il fut décapité en 1548. Thomas Seymour avait poussé l'ambition jusqu'à aspirer à la main d'Elisabeth, depuis reine d'Angleterre, et déçu dans ses prétentions, il épousa Catherine Parr, veuve de Henri VIII.

SEYSSEL. V. Seissel.

SEZE (le comte de). V. Deseze au *Supplément*.

SFONDRATE (François), cardinal, né à Crémone en 1493, commença par professer le droit civil pendant plus. années dans les universités de Padoue, de Pavie, de Bologne, de Rome et de Turin, fut ensuite chargé de diverses négociations par le duc François Sforza et par Charles-Quint, reçut le gouvernem. de Sienne en récompense de ses services, eut le bonheur d'apaiser les troubles qui agitaient cette ville et mérita le titre de Père de la patrie, qui lui fut décerné. Ayant perdu sa femme, il embrassa l'état ecclésiastiq., s'éleva rapidement aux plus hautes dignités, reçut la pourpre romaine sous le pontificat de Paul III, et m. à Crémone en 1550. On a de lui quelq. *traités* de jurisprudence, des *lettres* relatives aux négociations dont il a été chargé, et un écrit int. : *de Raptu Helenæ*, *poema heroïcum*, *libri tres*, imp. avec le *Curtius* de Sadolet, *in academiâ venetâ*, 1559, in-4; dans les *Deliciæ poetarum italorum*, et dans les *Carmina illustr. poetar. italor.*, tom. 9.

SFONDRATE (Célestin), cardinal, de la même famille que le précéd., né à Milan en 1649, était déjà connu comme un théolog. distingué, lorsque la déclaration du clergé de France en 1682 lui offrit l'occasion de se montrer zélé défenseur des intérêts du saint-siége. Il fut élu presque aussitôt évêque de Novare et abbé de St-Gall, mais il refusa l'évêché et se contenta du second titre. En 1695 ayant été créé card. par Alexandre VIII, il se rendit à Rome, et y m. peu de temps après en 1696. On a de lui les écrits suiv. : *Tractatus regaliæ contra clerum gallicanum* (St-Gall), 1682, in-4; *regale Sacerdotium romano pontifici assertum et quatuor propositionibus cleri gallicani explicat.*, 1684, in-4 (pub. sous le nom d'Eugenius Lombardus), et inséré dans la *Bibliotheca pontificia* de Rocaberti, tome 3; *Gallia vindicata*, etc., 1687, in-4; Mantoue, 1701, avec des addit. considérables, égalem. inséré dans la *Bibliotheca* de Roca-

berti; *Legatio marchionis Lavardini Romam ejusque cum Innocentio XI dissidium*, Rome, 1688, in-12; *Innocentia vindicata de immaculato conceptu B. M. V.*, 1695, in-fol., fig.; *Nodus prædestinationis dissolutus*, Rome, 1696, in-4 : les principes émis dans cet ouv. sur la grâce, le péché originel et l'état des enfans morts avant le baptême, ont été vivement contestés par Bossuet et le cardinal de Noailles; *Cursus philosophicus*, St-Gall, 1699, 3 vol. in-4. On doit en outre à Sfondrate quelq. *opuscules* dont Argellati a donné les titres dans les *Scriptores mediolan.*

SFORZA ATTENDOLO (Giacomuzzo), célèbre capitaine italien, né en 1369 à Cotignola dans la Romagne, fils d'un cordonnier suivant les uns, d'un cultivateur suiv. d'autres, fut la tige de l'illustre maison de Sforce. Simple paysan, il était occupé aux travaux des champs lorsque la vue d'une troupe de soldats passant près de lui lui fit éprouver le désir subit de s'associer à eux. Sa force physiq., qui lui valut le surnom de Sforza, son impétuosité et sa valeur le placèrent bientôt au prem. rang parmi les guerriers de son temps qui louaient leurs services au plus offrant. Il rallia alors autour de lui quelq. compagnons d'armes, dont il forma un petit corps. En 1401 il comptait avec lui 150 gens-d'armes qu'il employa au service des Florentins. En 1405 mille cavaliers s'étaient rangés sous lui et passèrent à diverses reprises au service de la Lombardie et de la Toscane. La réputation militaire de Sforza lui valut la confiance du roi de Naples; ce prince le chargea de plus. expédit., et le nomma grand-connétable du royaume. La faveur dont il jouit sous le règne de Jeanne II lui attira les persécutions de Jacques de Bourbon, pendant la captivité de la princesse; mais aussitôt que la reine eut recouvré la liberté, elle récompensa sa fidélité par le don de plus. fiefs import. Sforza combattit toujours avec zèle les ennemis de Jeanne II. Il périt malheureusem. en 1424, noyé dans le fleuve Pescara, au moment où il marchait contre les troupes de Braccio, qui s'était réuni au fils adoptif de la reine, Alphonse d'Aragon. Il laissait plus. enfans dont la postérité s'est éteinte sans gloire. Franç.-Alexandre Sforza, son fils naturel, était seul destiné à donner un gr. éclat au nom paternel.

SFORZA (François-Alexandre), duc de Milan, fils naturel du précéd., né en 1401, suivit son père dans toutes ses campagnes, et eut l'adresse de retenir auprès de lui l'armée que celui-ci avait formée : avec elle il combattit le célèbre Carmagnole dans la Lombardie en 1426; il enleva la Marche d'Ancône au pape Eugène IV en 1434, et s'en fit un état indépendant. Il battit tous les ennemis que lui suscita le duc de Milan, pour être dispensé de lui donner sa fille en mariage, et de protecteur il devint conquérant du duché de Milan. Vainem. les Vénitiens s'opposèrent à lui, il les força à signer la paix. On lui reproche d'avoir affermi son pouvoir par des cruautés, telles que l'assassinat de Piccinino, l'un de ses plus redoutables adversaires; il se montra le protecteur des lettres et des arts, et offrit un asile aux Grecs expatriés; mais il ne fut pas exempt des vices de son siècle, et s'il fut toujours vainqueur on dit qu'il ne le dut pas moins à ses perfidies qu'à sa valeur. Il m. en 1466, laissant 5 fils, dont l'aîné lui succéda.—Sforza (Galéaz-Marie), duc de Milan, fils du précéd. et de Blanche Visconti, né à Fermo en 1444, était au service de Louis XI avec un corps de troupes auxiliaires, lorsqu'il apprit la m. de son père. Il revint promptem. à Milan, et prit le gouvernement des mains de sa mère, qui avait maintenu le peuple dans l'obéissance jusqu'à son retour. Le nouveau duc n'avait aucune des qualités de son père; livré à des penchans criminels, il souleva contre lui la haine publique, et périt assassiné au milieu de ses gardes en 1476, dans la basilique de St-Étienne. Il laissa un fils âgé de 8 ans, qui lui succéda. — Sforza (Jean-Galéaz), fils du précéd., succéda à son père en 1476, à l'âge de huit ans, sous la tutelle de Bonne de Savoie sa mère. Celle-ci, aidée de François Simonetta, son principal ministre, écarta les frères du dern. duc qui voulaient participer à la régence; mais Louis-le Maure, l'un d'eux, ayant surpris Tortone en 1479, la força de lui donner part au gouvernem. Bientôt François Simonetta fut mis à mort, et Jean-Galéaz, aussitôt qu'il eut atteint sa 21e année, fut relégué dans le château de Pavie, et y m. empoisonné en 1494. Il laissait un fils et deux filles : le prem. fut dépouillé de l'héritage paternel par un diplôme impérial que Ludovic fit paraître; il fut amené en France par Louis XII en 1499, fut fait abbé de Marmoutier, et m. à la chasse en 1524.

SFORZA (Ludovic), surnommé *le Maure*, à cause de son teint basané, 3 fils du duc François, se fit déférer la souveraineté immédiatem. après la m. de Jean-Galéaz; il n'avait rien de la prudence et du courage de ses ancêtres, et quoiqu'il ait été un moment l'arbitre de l'Italie, soit en prêtant son appui à Charles VIII, soit en le lui refusant, ses crimes et sa bassesse le rendirent méprisable à toute l'Europe. Attaqué par Louis XII en 1499, il fut dépouillé de ses états en 15 jours de temps; mais une administration trop dure ayant révolté les esprits contre les Français, il reparut en 1500, et obtint quelq. succès passagers. Obligé de céder au nombre, il fut livré à ses ennemis et languit pendant 10 ans enfermé dans une prison à Loches. Ses deux fils, Maximilien et François, étaient, à l'époque des revers de leur père, auprès de l'emper. Maximilien. —Sforza (Maximilien), fils aîné du précéd., fut rappelé en 1512 par la ligue que Jules II avait formée contre les Français; mais il n'avait aucune des grandes qualités des prem. ducs de ce nom. Il ne sut ni inspirer du respect pour sa personne ni gagner l'attachem. de son peuple. En 1513 toute la Lombardie se révolta contre lui; l'évacut. des Français la même année ne lui laissa qu'un repos momentané, pend. lequel il exaspéra encore les esprits par les amendes énormes qu'il imposa aux villes qui avaient ouvert leurs portes aux Franç. La victoire de Marignan en 1515 lui enleva toutes ses ressources; il se rendit au duc de Bourbon, abandonna à François Ier tous ses droits au duché de Milan, moyennant une pension qui lui assurée, se retira en France, et m. à Paris en 1530.—Sforza (François-Marie), dern. duc de Milan, 2e fils de Louis-le-Maure, vivait dans l'obscurité, lorsque le pape Léon X forma avec Charles-Quint une ligue dont la prem. condition était le rétablissem. des Sforce à Milan. Il entra dans cette capitale en 1522 au milieu des démonstrations d'amour; l'année suiv. le château se rendit à lui; la défaite de François Ier à Pavie en 1525 semblait lui promettre quelq. sécurité, mais il resta à la discrétion des Espagnols et des Allemands, qui exigèrent de lui des tributs énormes pour remboursem. des frais de la guerre. Il n'obtint même de Charles-Quint l'investiture du duché qu'en payant en un an 400 mille ducats, et en s'engageant à en payer 50 mille pendant 10 ans. A ce prix il conserva le duché, mais il perdit l'affection de ses sujets. Il m. en 1535 au moment où François Ier se disposait à se venger de ses premiers désastres.

SFORZA (Alexandre), seigneur de Pesaro, fils naturel de Jacques Sforza-Attendolo, né à Cotignola en 1409, prit les armes après la m. de son père en 1434, combattit avec son frère François, acquit la seigneurie de Pesaro en 1445, par son mariage avec la célèbre Constance de Varano, nièce de Galeazzo Malatesta, et se soutint dans sa principauté contre les attaques de Sigismond Malatesta et l'excommunication d'Eugène IV. Il rendit des services importans à Ferdinand, roi de Sicile, ainsi qu'à Paul II et aux Vénitiens; et sans avoir les talens militaires de son frère, il fut

cependant se placer au premier rang parmi les généraux de son temps. Il m. en 1473. On peut consulter pour l'histoire de sa vie : les *Mémoires* publ. par Annibal Olivieri en 1785, et sur celle de Constance de Varano, le liv. intit. : *Memorie su la vita di quattro donne illustri della casa Sforza*, par Ratti, Rome, 1785, in-8. — SFORZA (Constant), fils et successeur du précédent, suivit la même carrière que ses ayeux mais avec moins de gloire et d'habileté. En 1479, il causa la défaite des Florentins attaqués au *Poggio imperiale*, par Alphonse duc de Calabre; Venise lui confia ensuite le commandement de ses troupes, et il était au service de cet état lorqu'il m. en 1483. — SFORZA (Jean), fils naturel et successeur du précédent, épousa en 1493 Lucrèce Borgia, fille du pape Alexandre VI, et compta par ce mariage s'assurer un allié. Mais sa femme le quitta en 1497, fit prononcer son divorce et se remaria peu de temps après. Jean Sforza, abandonné à ses seules forces, ne put résister à celles de César Borgia, qui vint l'attaquer dans Pesaro. Il abandonna ses états et se retira à Venise où il m. vers 1501. — SFORZA (Catherine), fille naturelle de Galéaz-Marie, duc de Milan, s'est signalée comme une femme d'un grand caractère et d'un courage digne du nom qu'elle portait. Elle épousa en 1484 Jérôme Riario qui avait acheté la seigneurie d'Imola et usurpé celle de Forli. En 1488, Jérôme ayant été assassiné à Forli, dans une conspiration, Catherine et son fils, Octavien Riario, tombèrent au pouvoir des conjurés. Ceux-ci lui permirent d'entrer dans la citadelle, dans l'espoir qu'elle déterminerait le commandant à leur en ouvrir les portes, mais ils retinrent le jeune Octavien en otage. Aussitôt que Catherine se vit auprès de sujets fidèles, elle monta sur les créneaux pour ordonner aux rebelles de déposer les armes, et comme on la menaçait de faire périr son fils si le fort refusait de se rendre, elle répondit avec un geste expressif *qu'elle avait de quoi faire d'autres enfans.* Cependant les conjurés n'exécutèrent pas leur menace; ils se contentèrent de presser le siège; mais n'ayant pas été secourus, ils furent obligés de capituler et de reconnaître Octavien comme seigneur et prince. Dans la suite, Catherine épousa en secondes nôces, mais secrètement, Jean de Médicis, père d'un autre Jean, le chef fameux des bandes noires, et aïeul de Cosme de Médicis. En 1499, attaquée par César Borgia, elle se renferma dans la forteresse de Forli, soutint le siège jusqu'à la dernière extrémité, et fut prise sur la brèche l'année suiv. au milieu de ses soldats massacrés autour d'elle. On lui rendit la liberté à la sollicitation de Louis XII, et on lui permit de se retirer à Florence où elle mourut. L'histoire de sa vie a été publ. par Buriel sous le tit. de *Vita di Catarina Sforza-Riario*, Bologne, 1785, 3 vol. in-8. Quant aux autres Sforza, on trouvera des renseignemens plus étendus sur ce qui les concerne dans les ouv. suiv.: *Memorie della famiglia Sforza*, par Ratti, Rome, 1794, 2 vol. in-4; *l'Autenticità degli alberi genealogici stampati pel duca conti Sforza Cesarini*, par le même, ibid., 1821, in-4; *Nuovi documenti degli alberi suddetti*, par le même, ibid. 1821, in-4.; et l'art. *Famiglia Sforza*, dans le *Recueil des femmes* célèbres de l'Italie, par Litta.

SFORZA (BONNE), V. BONNE SFORCE.

S'GRAVESANDE. V. GRAVESANDE.

SHADWELL (THOMAS), poëte dramatique anglais, né à Stanton-Hall, en Norfolk, vers 1640, quitta l'étude du droit pour se livrer au théâtre, et se fit connaître avantageusement par de nombreux succès. En 1688, il fut nommé historiographe et poëte lauréat : ce dernier titre venait d'être ôté à Dryden, parce qu'il avait suivi avec trop de chaleur le parti de l'opposition. On n'a point de détails particuliers sur la vie de Shadwell. Il m. en 1692, par suite d'une forte dose d'opium qui lui avait été administrée par erreur. Ses *œuvres* complètes ont eu plus. éditions; on regarde comme la meilleure celle de 1724, 4 vol. in-12. — John SHADWELL, fils du précéd., se livra à l'étude de la médecine, et fut successiv. attaché à la personne de la reine Anne, à celle de George Ier et à celle de George II. Il accompagna le comte de Manchester envoyé en ambassade extraordinaire près de Louis XIV, en 1699. On ignore l'époque de sa mort. — Charles SHADWELL, aut. dramatique, fils ou frère puîné de Thomas, paraît avoir suivi la carrière des armes et servi quelque temps en Portugal. Il m. en 1726, à Dublin, où il occupait une place dans les finances. On a de lui sept pièces de théâtre qui ont été imprimées en 1720, 1 volume in-12.

SHAFTESBURY (ANTOINE ASHLEY COOPER, comte de), homme d'état, né en 1621 à Winburne-Saint-Giles dans le comté de Dorset, commença en 1640 à prendre une part active aux affaires publiques en qualité de membre du parlement. A l'époque où éclata la guerre civile, il se montra d'abord dévoué aux intérêts du roi, mais bientôt il embrassa le parti contraire, accepta une commission du parlement, et se montra, dit-on, l'ennemi implacable de la famille royale. Plus tard cependant il se mit en correspondance avec les amis de Charles II, refusa de prêter le serment d'exclusion contre ce prince, et devint l'un des négociateurs les plus empressés à rétablir le souverain légitime. De hauts emplois furent la récompense des services qu'il avait rendus en dernier lieu, et le 4 novembre 1672 il fut élevé au poste de lord grand-chancelier d'Angleterre. Mais n'approuvant pas le caractère de faiblesse du roi, il se jeta dans le parti populaire, et sortit du ministère en attaquant les mesures de la couronne. Lors de la présentation du bill du *Test* par le trésorier Danby, sa vive opposition occasiona des discussions si véhémentes, que le roi se vit obligé de proroger le parlement. Lorsque ce corps fut réuni de nouveau en 1677, Shaftesbury soutint avec quelques autres qu'il devait être considéré comme dissous, et il défendit son opinion avec une telle chaleur que le roi le fit arrêter et enfermer à la Tour. Après 13 mois de captivité, il se remit à la tête de l'opposition, parvint à faire renvoyer tout le conseil privé du monarque, et se fit nommer président du nouveau conseil en 1679; peu de mois après il fut disgracié par le crédit du duc d'York, fut emprisonné à la Tour comme accusé de haute trahison, et traduit en jugement devant un jury qui l'acquitta. S'étant trouvé impliqué dans la conspiration de Rye-house, et ne se croyant pas en sûreté en Angleterre, il se réfugia en Hollande en 1682, et m. à Amsterdam l'année suiv. Ce personnage a été jugé diversement par les historiens de son temps; on peut consulter Macpherson, Dalrymple, Hume, et un pamphlet intit. : *Paquet d'avis et d'animadversions, envoyé de Londres aux gens de Shaftesbury, à l'usage de tous les sujets de S. M. dans les trois royaumes*, par Marchamont-Needham, Londres, 1676.

SHAFTESBURY (ANTOINE ASHLEY COOPER, comte de), écrivain distingué, petit-fils du précédent, né à Londres en 1671, refusa pendant long-temps de prendre aucune part aux affaires publiques, et consacra tout son temps à l'étude des belles-lettres et des beaux-arts, et perfectionna ensuite ses connaissances en voyageant en France et en Italie. Vers 1694, il fut appelé à la chambre des communes, et y montra un esprit de liberté dont il ne se départit jamais. L'affaiblissement de sa santé l'ayant obligé de renoncer à la carrière parlementaire après la dissolution de 1698, il se rendit en Hollande, en cachant soigneusement son nom et ses titres, se mit en relation avec les gens de lettres de ce pays, se lia particulièrement avec

Bayle, et ne cessa d'entretenir avec lui une correspondance suivie. A la m. de son père, en 1699, il entra à la chambre des pairs, mais sa mauvaise santé ne lui permit d'y assister que très-rarement. Il appuya les mesures du roi Guillaume pour former la grande alliance, et donna à ce prince des conseils utiles. Depuis l'avènement de la reine Anne, il vécut dans la retraite, occupé de préparer une édit. de ses œuvres, de revoir tous ses écrits et de les réunir en un seul corps. Il m. à Naples en 1713 L'édition la plus complète et la plus soignée de ses œuvres a été publ. sous le tit. suiv. : *Characteristicks of men, manners, opinions, times*, en 1713, 3 vol. in-8., avec des gravures allégoriques. Ses lettres ont été publ., savoir : une partie sous le tit. de : *Quelques lettres écrites par un noble lord à un jeune homme à l'Université* (en angl.), 1716; et une autre partie sous celui de : *Lettres du feu comte de Shaftesbury à Robert Molesworth, écuyer* (idem), 1721. On lui doit aussi la *Preface* qui précède les *Sermons* de Whichcot, publ. en 1698. Quelques-uns des écrits de Shaftesbury ont été trad. en français et publ. à diverses époques.

SHAKSPEARE (William), né le 23 avril 1564, à Stratford-sur-l'Avon, dans le Warwickshire, et mort en 1616 le jour anniversaire de sa naissance, était fils de John Shakspeare, marchand de laine, et de la fille de Robert Arden de Wellingcote, gentilhomme du même comté. Une famille de dix enfans à nourrir et peu de succès dans son commerce réduisirent John Shakspeare à une fortune plus que médiocre. Il avait été un des baillis de sa corporation et il fut forcé d'en cesser les fonctions On ajoute même qu'il descendit jusqu'au métier de boucher. William, l'aîné de ses fils, étudia quelque temps à l'école de Stratford, et fut placé ensuite chez un procureur : à l'école il ne resta pas étranger aux premiers élémens du latin, et chez le légiste, il apprit au moins ces mots techniques dont il a fait usage dans ses pièces. Ben-Jonson nous dit même qu'il savait un peu de grec, et l'on voit qu'il avait du moins lu les anciens dans des traductions. A 18 ans il épousa Anne Hathaway, fille d'un fermier; les détails de sa vie à cette époque se réduisent au fait qui le conduisit à Londres : dénoncé pour avoir braconné dans le parc de sir Thomas Lucy, au crime d'avoir tué un cerf il ajouta celui de composer une ballade satirique sur sir Thomas lui même, qui était à la fois la partie lésée et le magistrat du canton. Le poète fut obligé de quitter le pays et garda rancune à sir Thomas, qu'il a peint sous des traits ridicules dans le juge Shallow. Arrivé à Londres, les mêmes goûts qui l'avaient lié à Stratford avec des braconniers durent lui faire rechercher les comédiens et les habitués des coulisses : on a prétendu qu'il gardait à la porte du théâtre de Southward les chevaux des spectateurs qui n'avaient pas de domestiques. On le trouve bientôt dans la liste des acteurs, et remplissant le plus souvent les rôles secondaires; dans ses propres pièces il joua depuis le rôle facile du spectre dans Hamlet. Son premier poème fut un sujet classique ; c'était le goût du temps : la mythologie et l'histoire ancienne étaient tout ce qu'il y avait de plus national à la cour de la pédante Elisabeth; mais rien de moins classique que le style de l'époque : toutes les bizarreries d'antithèses et d'affectation emphatique du fameux Lily sont égalés dans le poème de *Venus et Adonis*, dédié à lord Southampton, et dans celui de *Lucrèce et Tarquin.* Ces vers lui valurent du moins le patronage des grands, et ce patronage, qui procura au poète quelques faveurs d'Elisabeth et plus tard du roi Jacques, explique peut-être pourquoi Shakspeare, homme du peuple, a si souvent flatté le pouvoir dans ses pièces. L'auteur le plus populaire de la Grande-Bretagne en est peut-être le moins démocrate. Comme poète dramatique, Shakspeare débuta en arrangeant les pièces déjà usées au théâtre, ou en devenant le collaborateur des auteurs inexpérimentés. Quelques-unes des pièces de son répertoire ne sont même que des pièces refaites : mais celles-là sans doute sont de celles où il sut mettre un cachet particulier qui ne permit à personne de les réclamer. Quant à Shakspeare lui-même, il y tenait peu, et il ne s'occupa jamais que très négligemment de les imprimer. Il se fiait à la mémoire des acteurs, ne pensant pas que ses compositions dussent survivre à la curiosité de ses contemporains; et c'est là l'homme auquel les critiques allemands ont de bonne foi attribué un système! Shakspeare fut par excellence l'auteur dramatique de son temps, sublime ou bouffon par caprice, ne raturant jamais une ligne une fois écrite; son génie ne fut qu'à lui, mais l'on peut accuser autant son siècle que sa propre insouciance de ses défauts. Pendant sa vie, la gloire fut pour Shakspeare dans la familiarité flatteuse des grands, dans les applaudissemens du peuple et dans l'amitié de ses confrères les auteurs et les comédiens. Dans le nombre était le fameux Ben-Jonson, appelé *classique*, par opposition à Shakspeare, sans qu'il faille en conclure que Ben-Jonson ait écrit d'après Aristote, ou que Shakspeare ait été un homme illettré, parce qu'il n'avait pas la science de son rival. C'est encore à tort qu'on a supposé que Ben-Jonson était jaloux de lui; au contraire l'orgueil de son propre mérite ne l'a pas rendu injuste envers le génie moins cultivé de Shakspeare. Si celui-ci pensait peu à la gloire, il négligea moins la fortune, et il parvint à acquérir une propriété à Stratford, où il se retira dans les dernières années de sa vie, abandonnant le théâtre au moment où il avait encore assez de jeunesse pour s'y surpasser lui-même. Il fut enseveli dans l'église de Stratford, où l'inscription de son modeste caveau prononce une malédiction contre celui qui oserait y troubler le repos de ses cendres pour les transporter ailleurs. Un monument lui a été élevé à Westminster en 1741, et payé par deux représentations aux théâtre de Drury-Lane et de Covent-Garden ; un mûrier planté de ses mains fut longtemps l'objet d'un culte tout particulier dans le Warwickshire, et fut détruit en 1759, par le propriétaire du domaine où il avait fini ses jours. On en fit des tabatières qui se sont multipliées comme par féerie. William Shakspeare laissa deux filles qui épousèrent, l'une un médecin, le docteur Hall, l'autre un nommé Thomas Quincy.

On ne compte guère que trente-six pièces qu'on puisse réellement attribuer à Shakspeare, et ce serait fort peu, en considérant sa facilité, si, comme nous l'avons dit, il n'avait fait plus souvent le métier d'*arrangeur*. Il est huit autres pièces qu'on a imprimées avec son nom, et que quelques-uns de ses admirateurs ne veulent pas reconnaître, quoique d'autres les admirent de bonne foi autant que ses chefs-d'œuvre. Le culte de Shakspeare est vraiment une idolâtrie en Angleterre, et, comme toutes les idolâtries, il a ses superstitions ridicules : aussi les mystiques allemands ont-ils encore renchéri sur ses concitoyens. L'admiration de ce qui est beau dans le dieu du théâtre anglais nous semble exclure l'admiration de ce qu'il a d'absurde; il s'agit donc de comparer Shakspeare à lui-même pour l'apprécier à sa juste valeur; les contradictions perpétuelles de son génie mettent également à leur aise ses enthousiastes et ses détracteurs. Ses pièces ne résistent pas à l'analyse, mais elles vivent dans l'imagination; ses caractères tour à tour sublimes et ridicules dans leur langage sont cependant des créations si profondes, que l'impression qu'ils nous laissent de leur individualité surpasse toutes les impressions analogues. C'est qu'il y a quelque chose au-dessus de la perfection de l'art, et c'est l'inspiration première du génie, ce don secret qui a mérité à Homère l'épithète de divin.

Que serait Racine, s'il n'avait que les qualités qu'on refuse à Shakspeare? Que sont en Angleterre les imitateurs des formes dramatiques de Shakspeare? Il serait donc bien maladroit d'imiter aveuglément ce grand homme, mais il faut l'étudier comme a fait sir Walter-Scott. La gloire de Shakspeare a eu en Angleterre même ses époques d'éclipses; ressucitées par Garrick après un long oubli, ses pièces ne sont restées qu'en petit nombre au théâtre, et encore ont-elles été mutilées Ses tragédies sont préférées à ses comédies qui sont généralement des sujets romanesques, où il y a plus d'imagination et d'esprit que de comique; celle des *Joyeuses Femmes de Windsor* se rapproche peut-être le plus des habitudes de notre scène. La première édit. des œuvres de Shakspeare, date de 1623, in-fol; la plus splendide est celle de l'alderman Boydell, et la plus estimée parmi les plus récentes celle de Malone. Pope, Steevens, S. John son, etc., sont les commentateurs de Shakspeare les plus utilement consultés; mais la publication la plus curieuse et la plus savante sur Shakspeare est l'ouvrage du doct. Drake, intitulé *Shakspeare and his Times*, 2 vol. in-4. En France nous devons à Voltaire les premières notions sur l'Eschyle britannique. Laplace traduisit ensuite quelques-unes de ses pièces; puis Letourneur, aidé de MM Catuelan et Malherbe-Fontaine, en publia une version complète, mais souvent infidèle par trop d'emphase classique. Cette version a été réduite à une traduction plus littérale en 1820, par MM. Guizot, Barante et Amédée Pichot; mais qui, par un défaut contraire, a quelquefois décoloré la poésie sublime ou gracieuse qu'on admire dans Shakspeare. Dans un choix de ses tragédies et de ses comédies, M. Bruguières de Sorsum a essayé de reproduire sa prose en prose et ses vers blancs en vers blancs. troisième espèce d'infidélité. Enfin cet auteur si original et si intraduisible a subi une dernière mutilation dans les *Essais sur Shakspeare*, de M. Paul Duport (1828) On a célébré déjà plusieurs fois en Angleterre le jubilé de Shakspeare, espèce de fête assez ridicule imaginée par Garrick.

SHARP (Jacques), archevêque de Saint-André, né en 1618 dans le comté de Banff, se montra d'abord zélé presbytérien, et fut même envoyé auprès de Cromwell pour faire entendre les réclamations de sa secte au sujet de quelques différends qui s'étaient élevés entre les presbytériens d'Ecosse. Cédant à des vues ambitieuses, il se réunit à l'église d'Angleterre, et accepta l'archevêché de Saint-André; mais son élévation excita la haine de ses coreligionnaires. Un prédicant tenta vainem. de l'assassiner en 1688; il périt 10 ans plus tard égorgé par neuf brigands sur un grand-chemin. — Sharp (John), prédicateur angl., né à Bradford en 1644, obtint d'abord l'archidiaconat de Norwich, et fut suspendu de ses fonctions, sous le règne de Jacques II, à cause de la chaleur de ses prédications contre les catholiques (1686). Après la révolution de 1688, il fut nommé doyen de Canterbury, puis archevêque d'York. Il mourut à Bath en 1714. Ses *sermons* ont été imprimés plusieurs fois séparém., et réunis en un seul corps d'ouvrage qui a paru en 1740, 7 vol. in-8. — Graville Sharp, petit-fils du précéd., né en 1734, m. en 1813, fut le fondateur de la société pour l'abolition de la traite des esclaves, et c'est à cette grande œuvre qu'il a consacré toute sa vie. On cite un certain nombre d'ouvrages qu'il a publiés à ce sujet. On lui doit: *Remarks on the uses of the definitive article in the Greek of the New Testament*, Durham, 1798, in-8. — Sharp (Grégoire), chapelain ordinaire du roi, membre de la société royale et de celle des antiquaires, né en 1713, m. en 1771, est auteur d'un ouvrage intitulé: *Syntagma dissertationum quas olim auctor doctissimus Thomas Hyde separatim edidit*, 1767, 2 vol. in-4, avec plusieurs planches à l'eau-forte gravées par lui-même.

SHARP (Abraham), mathématicien anglais, né à Little-Horton près Bradford, dans le Yorkshire, en 1651, entra fort jeune dans la carrière du commerce; mais, entraîné par un goût dominant pour la science du calcul, il quitta le négoce pour se livrer à l'enseignement, et ouvrit à Liverpool une école où il montra pendant quelque temps l'écriture et l'arithmétique. Ayant eu l'occasion de venir à Londres, il se lia avec Flamsteed, qui lui donna d'abord un emploi dans l'arsenal de Chatam, puis le prit pour son *assistant* à l'Observatoire roy. Dans ce poste, Sharp sut rendre ses connaissances très-utiles à son protecteur. Il l'aida dans la construction de son fameux *Catalog. de 3,000 étoiles.* Ce travail altéra sa santé, et il fut obligé de se retirer dans son pays natal; mais, pour n'y pas rester oisif, il se construisit lui-même un observatoire, et fabriqua les télescopes et les divers instrumens dont il avait besoin. En 1786, il travailla de nouveau avec Flamsteed, qui s'occupait alors de terminer le gr. mural qu'il voulait placer à Greenwich, puis il se chargea de dresser un grand nombre des *tables* que contient le 2e vol. de l'*Histoire céleste*, 3 vol. in-fol. Cependant d'autres travaux importans l'occupaient encore. Il composait un *précis* des meilleures méthodes connues pour le calcul des sinus, des sécantes et des tangentes naturelles, et en faisait l'application à la détermination approchée du rapport de la circonférence au diamètre. Il a publié lui-même ce travail dans un ouvrage intitulé *Geometry impraved*, Londres, 1717, in 4, qui ne porte que les initiales de Sharp: *by A. S. Philomath.* On trouve en outre dans ce livre des *tables* très-étendues et très-exactes des div. segmens du cercle, avec leurs différences à 12 fig., et leur usage pour la résolution d'un gr. nombre de problèmes. L'auteur y a joint un *Traité* (curieux) *sur les Polyhèdres.* Sharp mourut à Horton en 1742.

SHARP (Samuel), chirurgien angl., né au commencement du 18e siècle, fut d'abord élève du célèbre Chéselden, vint ensuite étudier son art dans les hôpitaux de Paris, et ne commença que fort tard l'exercice de sa profession. Il obtint la place de chirurgien de l'hôpital de Guy à Londres, fut nommé membre de la société royale en 1749, et membre étranger de l'académie de chirurgie. En 1665, il fit un voyage sur le continent pour rétablir sa santé, puis passa les dernières années de sa vie dans la retraite, et mourut en 1778. On a de lui: *Traité des opérations chirurgicales*, avec la description des instrumens, des gravures, et une *Dissertat. sur la nature et le traitem. des plaies, ulcères, abcès*, 1761, 6e édition; *Recherches critiques sur l'état de la chirurgie*, 1761, 4e édition (ces deux ouvrages ont été traduits en français); et des *Lettres sur l'Italie*, 1 vol. in-8.

SHARP (William), grav. anglais, né en 1749, fils d'un armurier, n'apprit d'abord qu'à graver des ornemens d'armurier; mais il se sentit bientôt entraîné par le goût de son art, et il produisit successivement une foule d'ouvrages qui le placent au premier rang parmi les artistes anglais les plus célèbres au 19e S. On cite comme des chefs-d'œuvre les gravures suivantes: les *Docteurs de l'église disputant sur l'immaculée concept.*, d'après le Guide; les *deux Enfans égarés et endormis dans une forêt*, d'après Benwell; *Diogène; le roi Lear au milieu de la tempête*, d'après West; la *Ste Cécile* du Dominiquin; la *Pythonisse d'Endor*, d'après Salv. Rosa, et le *portr.* du célèb. anatom. John Hunter, d'après Reynolds. Sharp m. retiré à Chiswick en juillet 1824. On lui reproche d'avoir professé des opinions religieuses au moins singulières, et de s'être livré aux rêveries mystiques de la secte de Svedenborg.

SHAW (Thomas), voyageur anglais, né à Kendal en Westmoreland vers 1692, entra dans l'état ecclésiastique, et fut nommé chapelain du comptoir d'Alger. Après un séjour de 12 ans qu'il mit à

profit pour visiter une partie de l'ancienne Numidie, la Syrie et l'Egypte, il rapporta dans sa patrie des médailles, des fragmens d'antiquités, et beaucoup d'objets d'histoire naturelle, se fit recevoir docteur en théologie et en médecine, remplit successivement les places de président du collége de Saint-Edmond's-Hall d'Oxford, de professeur de grec, de recteur de Braunley, dans le Hampshire, et fut nommé membre de l'académie royale. Il m. en 1751, laissant l'ouvrage suivant écrit en anglais: *Voyages* ou *Observations relatives à plusieurs parties de la Barbarie et du Levant*, Oxford, 1738, in-folio, avec cartes et figures. Une nouvelle édition a été publiée en 1757, in-4, fig., cartes et un *supplément*. Cet ouvrage, un des plus instructifs que l'on connaisse sur les royaumes d'Alger et de Tunis, a été traduit en français et publié avec des *notes* et des corrections fournies par l'auteur, La Haye, 1743, 2 vol. in-4, avec cartes et figures. Il a aussi été traduit en allemand, Leipsig, 1765, in-4, et en hollandais, Utrecht, 1773, 2 vol. in 4, figures. En mémoire des services que Shaw a rendus à la botanique, Forster a donné le nom de *shawia* à une plante de la Nouvelle-Zélande.

SHAW (CUTHBERT), écrivain anglais, né en 1738 à Ravensworth, dans le comté d'York, commença par être sous-maître de l'école de Darlington, vint ensuite à Londres, travailla à la rédaction de plusieurs journaux, puis se mit à jouer la comédie et la tragédie avec la troupe de Foote, tant dans la capitale qu'en province. Malgré tous ses efforts, il ne put sortir de la misère. Le désespoir abrégea ses jours. Il m. à Londres en 1771 à l'âge de 34 ans. On a de lui: un poème *sur la Liberté*, 1756; des odes *sur les Quatre Saisons*, pub. en 1760 sous le nom de W. Seymour; une satire intitulée *les Quatre Chandelles d'un sou*, 1762 (contre Lloyd, Churchill, Colman et Shirley); une autre satire intitulée *the Race* (la lice), 1766, in-4, dans laquelle il caractérise les principaux poètes de son temps; une élégie intitulée *Monodie à la mémoire d'une jeune femme, par un mari inconsolable*, 1768, composée à l'occasion de la mort de sa femme; une autre élégie sur la mort de son fils, et une dern. satire qu'il publia, en 1769, sous le tit. de *la Corruption*, et dans laquelle il peint l'horreur de la position où il se trouvait.

SHAW (GEORGE), naturaliste angl., né en 1751 à Bierton, dans le Buckinghamshire, embrassa l'état ecclésiast., afin d'assister son père dans l'exercice du vicariat dont celui-ci était chargé; mais il abandonna bientôt ces fonctions pour se livrer exclusivement à l'étude des sciences natur. et de la médecine. Après avoir suivi pendant trois ans les cours des plus célèbres professeurs de l'université d'Edimbourg, il obtint à Oxford la place de lecteur-adjoint à la chaire de botanique. Les statuts de l'Université s'opposant à ce qu'un ecclésiastiq. occupât une chaire de professeur, il ne put succéder au titulaire. Il prit alors ses grades en médecine, et s'établit à Londres comme praticien. Il obtint en 1791 une place de conservateur de la Bibliothèque d'histoire naturelle au Musée britannique, renonça à la pratique de la médecine pour se livrer exclusivement à ses recherches favorites. Il succéda au docteur Gray en qualité de conservateur du Musée britannique, et garda cette place jusqu'à sa mort, en 1813. On a de lui les écrits suivans: *musei leveriani Explicatio anglica et latina, operâ et studio Georgii Shaw: adduntur figuræ eleganter sculptæ et coloratæ impensis J. Parkinson*, 1792-1796; *the Zoology of New-Holland*, insérée dans l'ouvrage que J. Smith publia en 1794 sur les objets nouvellement découverts dans la Nouvelle-Hollande. On lui doit le texte de l'ouvrage intit.: *Cimelia physica: Figures of rare and curious quadrupeds, birds, etc., together with several most elegant plants engraved and coloured from the subjects themselves, with Descriptions by G. Shaw*, 1796. Il est aut. d'une *Zoologie générale* ou *Histoire naturelle*, avec des gravures d'après les meilleures autorités et les spécimens les mieux choisis, en 10 vol., dont le dernier n'a paru qu'en 1816; d'un abrégé des *Transactions philosophiq.*, 18 vol. in-4, 1809, et de plusieurs *mém.* pour la société linnéenne, dont il était membre et vice-président. — SHAW (Pierre), premier médecin du roi d'Angleterre, n'est connu que comme auteur d'une *Histoire et Traitement des maladies*. Londres, 1738, 2 vol. in-8, en anglais, et de *Leçons de chimie*, qui ont été traduites en français par Mme d'Arconville. Paris, 1769, in-4.

SHAW (STEBBING), historien angl., né en 1762 à Stone, dans le comté de Stafford, embrassa l'état ecclésiastique, et se chargea de terminer l'éducation du fils de sir Robert Burdett, le jeune Francis, devenu célèbre dans la suite. Il succéda en 1799 à son père dans la cure de Harlsthorn, et mourut en 1802, laissant incomplète une *Histoire du comté de Stafford*, dont les 2 prem. volumes seulement ont vu le jour. — Plusieurs théologiens du même nom ne méritent pas d'être tirés de l'obscurité où ils sont tombés, ainsi que leurs écrits.

SHEBBEARE (JOHN), écrivain politique angl., né en 1709 à Biddeford, dans le comté de Devon, se destina d'abord à la carrière de la médec.: mais n'ayant pu parvenir à se former une clientelle, il se rendit à Bristol, et se fit connaître par la publication d'une épitaphe pour Thom. Cosler, et d'une brochure sur les eaux minérales de Bristol. De 1754 à 1788, époque de sa mort, il publia des brochures politiques, qui lui valurent quelques années de prison, l'exposition au pilori et des amendes. On cite entre autres les suivans: *l'Acte de mariage*, *Histoire politique*, 1754, satire contre le parlement; *Lettres sur la nation anglaise, par Batista Angeloni, jésuite, ayant résidé à Londres pendant plusieurs années, trad. de l'italien par l'auteur de* l'Acte de mariage, 1755, 2 vol. in 8 (il s'était caché sous le nom de Batista Angeloni); des *Lettres adressées au peuple anglais*, dans lesquelles il attaquait vigoureusement l'administration, et d'autres brochures.

SHÉE (le comte HENRI), pair de France, né en 1739, à Landrecies, d'une famille irlandaise, entra à 16 ans comme cadet dans le régiment irlandais de Clarke, et, traversant successivement tous les grades, parvint à celui de colonel au régiment de colonel-général (1785). Mis en retraite en 1791, pour cause d'infirmités, il reprit du service sous le directoire, fut fait général de brigade, et c'est en cette qualité qu'il eut part au projet de descente en Irlande formé en 1796 par les génér. Hoche et Brucix. Après un service effectif de 46 ans et 9 mois et 11 campagnes, Shée entra dans les emplois civils (1797). Il remplit, entre autres fonctions, celles de préfet du Mont-Tonnerre, puis du Bas-Rhin (1802). Appelé au sénat en 1810, il fit partie de la chambre des pairs en 1814, et y vota constamment avec les partisans du système aristocratique. Il mourut en 1820, plus qu'octogénaire. Son *éloge* a été prononcé à la chambre des pairs par le maréchal Mortier, le 23 juill. 1820. Le roi accorda la survivance de la pairie du comte Shée à son petit fils, M. Dalton-Shée.

SHEFFIELD (JEAN-BAKER HOLROYD, comte de), né vers 1735 à Penn, dans le comté de Buckingham, entra d'abord dans la carrière militaire, et servit dans le corps d'armée sous les ordres du marquis de Granby; mais, s'étant trouvé propriétaire d'une fortune considérable par suite de la m. de son frère aîné, il se livra à l'agriculture dans sa terre de Sheffield en Sussex. Nommé représentant du bourg de Coventry au parlement de 1780, il se signala surtout par son zèle à défendre les catholiques contre les agressions de lord Gordon, et montra des connaissances étendues dans la science de l'économie publique. L'énergie avec laquelle il s'é-

leva contre la traite des nègres, lorsque la ville de Bristol l'eut choisi pour son représentant, lui gagna l'affection populaire, et il la conserva en s'occupant sans cesse de tout ce qui intéressait le cultivateur et le commerçant. Il mourut en 1821, laissant les ouvrages suiv. (en anglais) : *Observations sur le commerce des Etats-Unis d'Amériq.*, 1783, traduites en français par de Rumare, 1789, in-4; *Observations sur les manufactures, le commerce et l'état actuel de l'Irlande*, 1785, in-8; *Observations sur le projet d'abolir la traite des esclaves*, 1789, in-8; *Observations sur le bill concernant les grains*, 1791, in-8; *Discours au sujet de l'union avec l'Irlande*, 1799, in-8; *Remarques sur la disette des grains*, 1800, in-8; *Observations sur les objections faites contre l'exportation des laines de la Grande-Bretagne pour l'Irlande*, 1800, in-8; *Remarques critiques sur la nécessité de maintenir le système maritime et colonial de la Grande Bretagne*, 1804, in-8; *les Ordres du conseil et l'Embargo américain profitables aux intérêts de la Grande-Bretagne*, 1809, in-8; *Lettre au sujet des lois sur les grains, et sur les moyens de remédier à la détresse*, 1815, in-8.—V. BUCKINGHAMSHIRE.

SHELBURNE (WILLIAM PETTY, marquis de LANSDOWN, comte de), homme d'état, descendant de William Petty, mécanicien et économiste célèbre, né en 1737, entra fort jeune au service, fit avec distinction les campagnes de la guerre de Sept-Ans sous les ordres du duc de Brunswick, et fut nommé en 1760 aide-de-camp du roi George III, avec le grade de colonel. Il entra à la chambre des pairs en 1761, et embrassa la défense de la cour à l'occasion des préliminaires de la paix signée en 1762. L'année suiv., il fut appelé au conseil privé et à l'emploi de premier lord commissaire du commerce et des colonies; mais il ne resta pas longtemps à ce poste. Il s'attacha à lord Chatam, qui, en entrant au ministère, lui donna la place de principal secrétaire-d'état pour le départem. du Midi. A l'exemple de son patron, Shelburne se retira en 1768, se rangea dans le parti de l'opposition, et fit briller son éloquence dans toutes les questions importantes. La m. du comte de Chatam le laissa seul à la tête d'un parti qui déjà portait le n. de *parti Shelburne*. Il rentra dans l'administration des affaires publiques en 1782, avec Fox. Tous deux préparèrent les traités qui devaient rendre la paix au monde et assurer l'indépendance de l'Amérique. Ayant été remplacé au bout de neuf mois, il se mit de nouveau à la tête de l'opposition, et porta le jeune Pitt au ministère. Quelques années après il se retira dans ses terres, et ne reparut qu'au moment où les évènemens de la révolution française le déterminèrent à prendre part aux affaires publiq. Jusqu'à sa mort, arrivée en 1805, il ne cessa de blâmer les mesures adoptées par le gouvernement, et de s'opposer surtout à la guerre contre la France.

SHELDON (GILBERT), archevêque de Canterbury, né en 1598, dans le comté de Stafford, d'une famille obscure, ne dut son élévation qu'à son mérite et à son dévouement aux Stuarts. Nommé en 1634 chapelain ordinaire du roi, il le suivit à Oxford et dans l'île de Wight. Après la restaurat., il fut élevé successivem. à la place de doyen de la chapelle de Charles II, à l'évêché de Londres, à l'archevêché de Canterbury et aux fonctions de chancelier de l'univ. d'Oxford. Il jouit pend. long-temps de la confiance du roi, ne la perdit que pour lui avoir conseillé de renvoyer sa maîtresse, Barbara Villiers, et mourut en 1677.

SHELLEY (PERCY BISSHE), poète anglais, célèbre par la hardiesse de ses opinions philosophiques et la précocité de son talent, était encore à l'univ., lorsqu'il écrivit en faveur de l'athéisme, et contracta un mariage d'inclination qui le brouilla avec son père, riche baronnet. Après la m. de sa prem. femme, il épousa la fille du fameux Godwin, qui lui a survécu. Privé de ses enfans par un arrêt du grand-chancel., il s'exila d'Angleterre, et vécut d'abord à Genève, où il se lia avec lord Byron. Il passa de là en Italie, et habita tour à tour Venise, Florence, Pise et Livourne. Le 8 août 1822, il fut surpris sur mer par une tempête, et périt dans sa 30e année. Son corps fut retrouvé au bout de 15 jours, brûlé sur un bûcher d'après ses dern. volontés, et ses cendres déposées dans une urne. Sa veuve a publié la collection de ses *OEuvres*, moins *la reine Mab*, poème philosophique, qui a été condamné comme immoral par les lois anglaises. Sa tragédie de *Cenci*, fondée sur une histoire tragique très-connue en Italie, offre plusieurs situations dramatiques avec un mélange d'horreurs. Son *Prométhée déchaîné* a quelque chose de plus classique. On vante aussi son poème d'*Hellas*, son conte de *Julien et Maddalo*, ses imitat. de *Faust*, et son élégie d'*Adonaïs*. *Voy.*, pour plus de détails sur Shelley, le t. 3 du *Voyage historique et litt. en Anglet. et en Ecosse*, par Amédée Pichot.

SHENSTONE (WILLIAM), poète anglais, né en 1714 à Hales-Owen, dans le comté de Shrop, m. en 1763, est auteur de différentes pièces estimées, parmi lesquelles on distingue les suiv. : *the Judgment of Hercules* (Hercule entre le vice et la vertu), Londres, 1740; *la Maîtresse d'école*, ibid., 1741, des *élégies*. On lui doit aussi des *Lett. à ses amis*; des *Essais sur les hommes et les mœurs*. Ses *OEuvres* ont été réunies et publiées par Dodsley, Londres, 1764, 3 vol. in-8. La *Vie de Shenstone* a été écrite par Johnson. On peut consulter aussi sur ce poète les *Souvenirs* de Graves.

SHERARD ou SHERWOOD (WILLIAM), botaniste anglais, né en 1659, fit plus. voyages sur le continent dans le but de contribuer aux progrès de la science qu'il cultivait avec ardeur, et se lia avec les plus célèbres botanistes. Ayant été nommé consul d'Angleterre à Smyrne vers 1702, il profita de son séjour dans ce pays pour observer particulièrement les curiosités naturelles, et envoya à la société royale un *précis* sur la nouvelle île volcaniq. qui sortit de la mer, le 12 mai 1707, aux environs de Santorin. Il rendit encore un grand service à la botanique en ramenant d'Allemagne, en 1721, le célèb. Dillenius, qui était principalement versé dans la connaissance des cryptogames. L'époque de la m. de Sherard n'est pas connue. On lui attribue un petit vol. intit. *Schola botanica*, Amsterdam, 1689, in-12, contenant un catalogue systématique des plantes du Jardin du Roi à Paris. Il a composé une *introduction* pour le *Paradisus batavus* du prof. Hermann, sur lequel il a donné une *notice* intéressante; et il a revu, conjointem. avec Boerhaave, le MS. du *Botanicon parisiense* de Vaillant. — SHERARD (James), frère du précédent, pratiqua la médecine à Londres, se retira dans sa province, à Eltham, après avoir acquis une fortune considérable, et se livra par goût à l'étude de la botaniq. Il m. en 1728, léguant à l'univ. d'Oxford 3,000 l. st., destinées à augmenter le traitement du profess. de botanique. Catesby lui dut les moyens de publ. son *Hist. naturelle de la Caroline*, et Dillenius, secondé de sa bourse et de ses conseils, mit au jour son *Hortus Elthamensis*. Linné a appelé *sherardia* un genre de plantes de la famille des rubiacées.

SHERIDAN (RICHARD BRINSLEY), célèbre orat. et aut. dramat., né à Dublin en 1751, épousa par amour miss Linley, cantatrice aussi distinguée par ses talens que par sa beauté, mais sans fortune; comme il n'en avait pas non plus, il chercha à se créer une ressource en travaillant pour le théâtre; il donna successivement quelques essais qui ne reçurent pas un accueil trop favorable. Un arrangement avec le célèbre Garrick l'ayant rendu un des propriétaires du théâtre de Drury-Lane, il se serait trouvé dans l'aisance si ses prodigalités et la funeste passion du jeu n'avaient épuisé toutes ses ressources. Elu à la chamb. des communes en 1780, il se montra l'un des plus redoutables adversaires

du gouvernement, moins dans ses discours à la tribune que dans des pamphlets et des feuilles périodiques. A l'époque de la révolution française, il en défendit les principes avec exagération. Il avait été, en 1782, sous-secrét. d'état des affaires étrangères, alors sous la direction de Fox ; il fut ensuite, en 1783, secrét. de la trésorerie, et en 1806 trésorier de la marine ; mais il n'occupa ces div. postes que fort peu de temps. Depuis cette dernière époque, Sheridan, livré à ses propres ressources, donna tous ses soins à l'administration de son théâtre de Drury-Lane. Vers la fin de sa vie, il s'abandonna à la débauche, et se mit dans des embarras tels qu'il eût été conduit en prison si son médecin n'eût déclaré qu'il était malade, et qu'il ne pouvait être transporté sans danger. Il m. en 1816, et fut inhumé à Westminster. On a de lui : *Epîtres d'Aristenète*, trad. du grec ; *les Rivaux*, comédie, 1774 ; *la Duègne*, opéra ; *un Tour à Scarborough*, comédie imitée de van Brugh ; *la Critique*, ou *la Répétition d'une tragédie ; l'Ecole de la médisance*, comédie jouée en 1777 ; trad. en franç. par Bunel, de Lille, 1790, in-8, et par M. Villemain dans le t. I[er] du *Théâtre anglais* des *Chefs-d'OEuvre des Théâtres étrangers* pub. chez Ladvocat ; *Vers à la mémoire de Garrick ; Etat comparatif des deux bills sur l'Inde ; Epître à Henri Dundas ; Pizarre*, imitée de Kotzebue, et un *Discours sur le budjet de* 1802. On trouve dans la collection *the british Classics*, pub. chez Baudry, les *OEuvres dramatiques de Sheridan*, 4 v. in-32. Thomas Moore a pub. des *Mémoires sur la vie de Shéridan*, Lond., 1826, 2 vol. in-12 : cet ouv. a été trad. en franç. par M. Th. Parisot, Paris, 1826, 2 vol. in-8. — SHERIDAN (Thomas), père du précédent, né en 1721 à Quilca, en Irlande, fut successivement acteur à Dublin et à Londres, et direct. de théâtre. Il se retira postérieurement à la retraite de Garrick, et m. 1788. On a de lui plus. productions insignifiantes, un *Dictionnaire de la langue anglaise* estimé, et une *Vie de Swift*. — SHERIDAN (Françoise), son épouse, née en Irlande vers 1724, m. à Blois en 1766, est aut. d'un roman estimé intit. *Sydney Bidulph*, qui a été trad. en franç. par Robinet et par Prévost, 4 vol. in-12. On lui doit encore un autre roman intit. *Nourjahah*, 1 vol., traduit en franç. en 1769, in-12, et duquel M[me] de Genlis a tiré son *Règne d'un jour*. Françoise Sheridan a composé, en outre, deux comédies, *la Découverte* et *la Dupe*, jouées toutes deux en 1763.

SHERLOCK (THOMAS), célèb. prédicat. angl., né à Lond. en 1678, fit des études brillantes à l'université de Cambridge, y obtint ensuite une chaire d'enseignement, puis succéda à son père comme prof. à l'école du Temple ; il prit une part active aux discussions que fit naître l'évêque de Bangor, Benjamin Hoadly, réfuta les principes irréligieux du fameux Collins, et en récompense de son zèle et de ses talens fut promu à l'évêché de Londres en 1748. Il m. en 1771, laissant plus. ouvr. également estimés des catholiques et des protestans, et qui ont été trad. en franç. Nous citerons, entre autres, les suivans : *Traité de l'usage et des fins des prophéties*, trad. par Lemoine, Amsterdam, 1728, et 1733, in-8 ; *les Témoins de la résurrection de Jésus-Christ, examinés et jugés selon les règles du barreau*, trad. par Lemoine, La Haye, 1732, in-8 (écrit regardé comme un chef-d'œuv. de discussion et de bonne logique) ; des *Sermons*, trad. par le P. Houbigant, Lyon, 1768, in-12.

SCHERWIN (JOHN-KEYSE), peintre et graveur anglais, né au commencement du 18[e] S., se fit connaître par une bonne gravure de ce qu'on appelle en Angleterre le *Bijou de Marlborough*, devint un artiste à la mode et gagna beaucoup d'argent. Mais ses prodigalités le ruinèrent complètem., et obligé de se mettre à la discrétion d'un marchand d'estampes, il m. pauvre et obscur en 1790. On connaît de lui : un tableau de *Moïse sauvé*, et une belle gravure du *Village abandonné*, dans laquelle il a placé le portrait de son père, charpent. à Sussex.

SHIRBURN (EDOUARD), littérateur, né à Londres en 1618, perdit, pendant la guerre civile, la charge d'intendant de l'artillerie, dans laquelle il avait succédé à son père en 1641. Cette place lui fut rendue par Charles II, en récompense de ses services dans l'armée royale et comme un dédommagement à la perte de sa fortune. Ayant été privé de son emploi après la révolution de 1688, il alla vivre dans la retraite, uniquement occupé de la la culture des lettres et des sciences, et m. en 1702. On a de lui des traductions de la *Medée* de Sénèque, et de la *réponse* de ce philosophe à Lucilius sur la manière dont les hommes de bien doivent supporter les infortunes ; du *Rapt d'Hélène*, de l'*Hippolyte*, de *Phèdre*, et de plusieurs autres pièces avec des notes ; des *Idylles* de Théocrite et du poème de *la Sphère*, de Manilius. Cette dernière traduction est accompagnée d'un catalogue et d'une notice des principaux astronomes anciens et modernes, Londres, 1675, in-fol.

SHIRLEY (ANTOINE), voyageur anglais, né en 1565, s'embarqua en 1596 sur une escadre qui allait dans les Antilles. A son retour, il fut envoyé en Italie par la reine Elisabeth ; de là il se rendit à Venise, s'embarqua de nouveau pour la Perse, revint chargé de lettres et de présens de Schah-Abbas (*v.* ce nom) pour diverses puissances de l'Europe, visita la Russie et l'Espagne, fut retenu dans ce dern. pays par les faveurs du roi, qui le nomma amiral des mers du Levant et membre du conseil de Naples. On croit qu'il mourut vers 1631. Son *Voyage aux Antilles* se trouve dans le recueil de Hakluyt, tom. 3, édit. de 1600. Son *Voyage en Perse*, publié à Londres en 1613, in-4, a été inséré en abrégé dans le Recueil de Purchas, tome 2[e]. Guillaume Parry, qui avait accompagné Shirley dans ce voyage, a publié, en 1601, *Voyage de sir Antoine Shirley, par la mer Caspienne et à travers la Russie*. On en trouve également un extrait dans Purchas. Nous avons en outre un écrit intitulé : *Relat. d'un voyage en Perse fait ès-années* 1598 *et* 1599, *par un gentilh. de la suite du seigneur Scierley* (pour Shirley), *ambassad. du roi d'Angleterre*, imprimé dans un recueil de Morisot, Paris, 1651, in-4. Les *Voyages* de Figueroa et d'Herbert ; l'*Histoire d'Angleterre*, de Rapin Thoyras ; le livre intitulé : *l'Ambassadeur et ses fonctions*, par Wicquefort, qui a puisé dans celui de *Finetti Philoxenus, some choice Observations of sir John Finet.... touching the receptions of ambassadors*, Londres, 1696, in-8, contiennent des détails sur Antoine Shirley. — SHIRLEY (Thomas), frère aîné du précédent, né en 1564, passa également une partie de sa vie à voyager, et publia une relation de ses voyages. — SHIRLEY (Robert), frère cadet des précédens, né vers 1570, accompagna son frère Antoine en Perse, prit de l'emploi dans l'armée de Schah-Abbas vers 1599, revint en Europe en 1604 avec la mission d'assurer les princes chrétiens de l'affection du souverain, et de proposer aux Anglais la liberté du commerce en Perse. De retour dans ce pays, le schah le maria à une Circassienne, lui donna sa confiance et l'employa dans diverses autres négociations. En 1623, il revint en Angleterre en qualité d'ambassadeur ; mais trois ans après, un autre envoyé persan se présenta avec le même titre et le traita d'imposteur. Jacques I[er] ne sachant auquel des deux il devait accorder sa confiance, les renvoya tous deux en Perse sous la conduite de Dodmer Cotton ; mais celui qui avait accusé Shirley d'imposture s'empoisonna en route. Shirley voulut en vain obtenir une justification authentique qui l'eût réhabilité dans sa patrie, et m. en 1627 du chagrin de n'avoir pu y réussir.

SHIRLEY (JACQUES), littérateur, né à Londres en 1594, se consacra d'abord à l'enseignement de la langue latine et à la composition de pièces

de théâtre qui lui gagnèrent la faveur de la reine Marie. Fidèle à la cause royale, il servit pendant la guerre civile sous les ordres du duc de Newcastle, et mourut en 1656, laissant diverses pièces de théâtre qui ont été impr. séparém., et des *Poèmes*, publ. à Londres, 1649, in-8. On a en outre de lui deux grammaires latines estimées. La prem. est intitulée: *Via ad linguam latinam complanata*, Londres, 1649, in-8; et la 2e a pour titre: *Manuductio*, 1656, in-8.

SHIRLEY (Thomas), l'un des médecins ordin. de Charles II, né à Westminster en 1638, m. en 1678, est auteur d'un ouvrage intitulé: *Essai philosophique sur la production des pierres dans la terre et dans la vessie* (en anglais), Londres, 1672, in-8. Il a traduit du latin de Molinbrochius, le livre intitulé: *Cochlearia curiosa*, ou *Manière de connaître les mauvaises herbes*, ibid., 1676; et du français de Mayerne-Turquet les deux livres suivans: *Conseils et Avis de médecine*, ibid., 1676; et le *Traité de la goutte*.

SHORE (Jane), née à Londres vers le milieu du 15e S., était l'épouse d'un riche orfèvre de cette ville, lorsqu'elle inspira une passion violente à Edouard IV, qui l'enleva à son mari. La puissance dont elle se trouva revêtue lui offrit l'occasion de montrer un cœur noble et généreux; elle n'abusa jamais de l'ascendant de ses charmes, n'employa son crédit que pour secourir les malheureux. Après la mort d'Edouard, en 1482, il paraît qu'elle s'attacha à lord Hastings; du moins Richard III l'enveloppa dans une accusation qu'il lança contre celui-ci en plein conseil. Ce tyran n'osa cependant pas la faire exécuter sans formes juridiques; il la traduisit devant le conseil comme sorcière; mais aucune preuve n'ayant été trouvée pour motiver une condamnation, il la renvoya devant une cour ecclésiastique, qui la condamna, *pour ses adultères et ses débauches*, à faire amende honorable, en chemise, devant l'église de Saint-Paul et en présence de tout le peuple. Bien que les traditions populaires la fassent mourir de faim, on est fondé à croire, d'après des autorités respectables, qu'elle vécut encore long-temps et qu'elle ne mourut que sous le règne de Henri VIII. Ses malheurs ont fourni à Rowe, poète anglais, le sujet d'une tragédie estimée, qui a été imitée par MM. Liadières et N.-L. Lemercier. La tragédie du 1er, intitulé *Jane Shore*, a été jouée à l'Odéon et imp. en 1824, in-8; Celle du 2e a été représentée sur le Théâtre-Français sous le titre de *Richard III et Jane Shore*, drame historique en 5 actes et en vers, imité de Shakespeare et de Rowe, 1824, in-8. Nous avons une traduction en prose de la tragédie de Rowe publ. en 1824, in-8, par M. Andrieux.

SHOVEL (sir Cloudesley), amiral anglais, né près de Clay, dans le comté de Norfolk, vers 1650, s'embarqua fort jeune comme mousse, et s'appliqua à l'étude de la navigation. Sa première action d'éclat fut l'incendie des navires tripolitains, dans le port même de Tripoli, en punition des insultes qui avaient été faites au commerce anglais dans la Méditerranée. Ce service signalé lui valut le commandement du *Saphir*, navire du 5e rang, d'où il passa à celui du *James*, qu'il commanda jusqu'à la mort de Charles II. Il continua d'être employé sous le règne de Jacques II et de Guillaume III, se fit remarquer par sa bravoure à la bataille navale de Baotry-Bay en 1689, fut créé amiral en 1692, et prit part à la bataille de la Hogue. Malgré tout le zèle qu'il avait déployé au service de sa patrie, il vit peser sur lui la responsabilité des désastres qu'essuyèrent les Anglais en 1693, mais il se justifia complètem., et fut envoyé en 1694, sous les ordres de lord Berkley, dans la baie de Camaret. En 1702 on l'envoya à Vigo recueillir les dépouilles des flottes franç. et espagnole, après la prise de cette place. Il fut ensuite chargé de protéger le commerce angl. dans le détroit, de secourir les protestans en armes dans les Cévennes, et de tenir en respect les puissances de l'Italie. En 1704, il prit part à l'action qui eut lieu près de Malaga. L'année suiv. il fut nommé commandant en chef de la flotte chargée de transporter en Espagne les troupes des comtes de Péterborough et Monmouth. A son retour en Angleterre il échoua sur les rochers des îles Sorlingues, et périt avec presque tout son équipage. Son corps, retrouvé par des pêcheurs, fut transporté à Londres, et enterré avec une grande pompe dans l'abbaye de Westminster.

SHUCKBURGH-EVELYN (sir George-Auguste-Guillaume), physicien anglais, membre de la société royale de Londres et de celle des antiquaires, associé de l'académ. des sciences, bell.-lettres et beaux-arts de Lyon, m. à Shuckburgh-Park en 1804, à l'âge de 53 ans, avait parcouru la France et l'Italie, en se livrant à des observations scientifiques, particulièrem. sur la composition et les qualités de l'atmosphère. On a de lui les écrits suiv. (en angl.): *Observations faites en Savoie, pour déterminer la hauteur des montagnes au moyen du baromètre*, 1777, in-4; *Comparaison des règles de Shuckburgh et de celles du colonel Roy, pour mesurer les hauteurs par le moyen du baromètre*, 1778; *sur la Variation de la température de l'eau bouillante*, 1778; *Description d'un équatorial*, 1793; *Rapport sur quelques essais pour la fixation d'un étalon de poids et mesures*, 1798.

SIAGRIUS (Afranius). V. Syagrius.

SIAUVE (Etienne-Marie), savant littérateur, né à St-Etienne en Forez, entra d'abord dans les ordres, et exerçait les fonctions de vicaire au moment où la révolution s'annonça; il quitta alors l'état ecclésiastiq., prit du service dans l'administrat. de l'armée, et devint commissaire des guerres. Nommé en 1798 député au conseil de cinq-cents, sa nomination fut annulée par le décret du 22 floréal. En 1800 et 1802 il fut employé, en qualité de commissaire des guerres, à l'armée d'Italie, passa ensuite à celle de Hollande en 1805, fut renvoyé en Italie, et était à Vérone en 1811. L'année suiv. il partit pour la Russie, et périt dans les désastres de la retraite. Sa vie active ne l'avait pas empêché de s'occuper d'études sérieuses et de travaux littéraires. Il a publ. dans divers pays et en différentes langues un grand nombre d'opuscules, parmi lesquels nous citerons les suiv.: *Eloge funèbre de Mirabeau*, in-8 de 24 pag.; *Projet d'établissement d'une société ambulante de technographes*, Paris, an VII, in-8; *E.-M. Siauve au corps législatif de la république française*, in-8; *Projet d'établissement d'une société d'agriculture et de commerce à Crémone*; *Discours prononcé à l'académie des sciences et beaux-arts, dans la salle du collège public, le 10 fructid. an VIII*, Crémone, an VIII, in-8, en italien et en franç.; *Jacqueline Foroni rendue à son véritable sexe*, ou *Rapport, Réflex. et Jugem. présentés à l'académie de Mantoue, par la classe de médecine, sur le sexe d'un individu vivant*, trad. de l'ital., Milan, 1802, in-fol.; *Mémoire sur diverses constructions en terre ou argile, propres à faire jouir les petits ménages de l'économie des combustibles, et applicables à la cuisine du soldat*, Poitiers, 1804, in-8; *Mémoires sur les antiquités du Poitou*, 1804, in-8; *Précis d'un mémoire sur l'octogone de Montmorillon*, Utrecht, 1805, in-8; *Mémoire sur les temples des druides et les antiquités du Poitou*, ibid., 1805, 2 vol. in-8; *Lettre à M. le baron Buri*, Vérone, in-8, 1811, dans laquelle il relève plus. erreurs qui lui sont échappées dans l'ouv. précéd.; *de antiquis Norici viis, urbibus et finibus ad eruditos tirolenses et germanos epistola*, ib., 1812, in-8.

SIBBALD (Robert), médecin naturaliste, né vers 1643 au comté de Fife, en Ecosse, visita la France et l'Italie pour se perfectionner, et à son retour en Ecosse fut nommé médecin et

géographe du roi Charles II, créé chevalier et chargé d'écrire l'histoire de sa patrie. La ville d'Edimbourg lui doit en partie la fondation d'un collége de médecine et l'établissem. d'un jardin des plantes. Il enrichit en outre le musée d'hist. naturelle fondé par Balfour, et jusqu'à sa m. en 1720 il s'appliqua à reveiller en Ecosse le goût des sciences. Il a laissé les ouv. suiv. : *Scotia illustrata, seu prodromus hist. naturalis*, Edimbourg, 1684. ou 1696, in-fol., fig. ; *Phalainologia nova sive observationes de rarioribus quibusdam balænis in Scotiæ littus nuper ejectis*, Londres, 1773, in-8 ; *Histoire ancienne et moderne des comtes de Fife et de Kinross* (en anglais), 1710, in-fol. ; *Histoire ancienne et moderne du comté de Linlithgow* (idem), 1720, in-fol. ; *Description des Orcades et des îles Shetland* (idem), 1711, 3 fig. ; *de Charâ, radice cujus fit mentio apud. J. Cœsarem* (*de bello civili, liber* 3), imp. dans les *Miscell. erud. antiq. ad boreal. Britanniar. partem spectantia*, 1710, in-fol ; des *lettres* insérées dans les *Transact. philos.*, année 1696, avec quelques autres dissertations.

SIBERT. V. GAUTIER.

SIBILET (THOMAS), poète, né vers 1512 à Paris, se fit recevoir avocat au parlem., mais s'appliqua plus à la poésie qu'aux affaires du barreau. Pendant les troubles de la ligue il fut mis en prison avec L'Estoile, son ami, comme attaché à la cause roy., et m. peu de temps après en 1689. On a de lui les écrits suiv. : *l'Art poétique françois pour l'instruction des jeunes étudians et encore peu avancés en la poésie franç.*, Lyon, 1548, pet. in-8 ; *l'Iphigénie d'Euripide, tournée de grec en françois*, Paris, 1549, in-8 ; *Traité du mépris de ce monde*, ibid., 1579, in-16 ; *Paradoxe contre l'Amour*, ibid., 1581, in-4. Il a aussi fait plus. traduct., dont Lacroix du Maine a donné les titres.

SIBOUYAH ou SAIBOUYA (ABOU-BASCHAR-AMROU), le plus célèbre des grammair. arabes, m. l'an 180 de l'hég. (796 de J.-C.) à Chyras ou à Beidhâ, en Perse, a composé, entre autres ouv., une *Grammaire* tellem. estimée chez les Arabes, qu'elle est seulem. désignée par le nom de *Livre*. La bibliothéq. de l'Escurial en possède un MS. sous le nº 1. Sibouyah est encore auteur d'un livre sur l'art poétique, intit. *Distiques*, dont un MS. se trouve dans la même bibliothèque de l'Escurial sous le nº 308.

SIBTHORP (JEAN), botaniste anglais, né en 1758, succéda, en 1784, à son père dans la chaire de botanique à l'université d'Oxford ; mais ayant formé le projet de visiter la Grèce, dans l'intérêt de la science qu'il professait, il l'effectua en 1786 Après avoir passé près d'un an à Constantinople pour apprendre la langue grecque moderne, il parcourut l'Archipel, visita ensuite les îles de Candie et de Cypre, et une partie du littoral de l'Asie-Mineure, débarqua à Athènes, dirigea ses excursions scientifiques dans différentes provinces de la Turquie d'Europe, telles que la Livadie, la Thessalie, la Macédoine, puis revint en Angleterre, où il consacra tous ses momens à classer et à décrire les objets de ses recherches en botanique et en histoire naturelle. Mais ses collections étant incomplètes, il repartit pour le Levant en 1794, fit diverses excursions dans l'Asie-Mineure, dans la Morée, à Zante, à Cephalonie, sur les côtes de l'Albanie, revint malade en Angleterre, et m. à Bath en 1796. Il avait légué à l'université d'Oxford une rente destinée à pub. la *Flora græca* fruit de ses travaux pendant ses longs voyages dans le Levant, en 10 vol. in-fol., ornés chacun de 100 grav. coloriées, avec un vol. d'introduction. (La publicat. de ce gr. ouv. n'était point encore terminée en 1827). Le seul ouvrage que Sibthorp ait pub. lui-même est une *Flora oxoniensis*, Oxford, 1794, in-8. Linné a donné le nom de *sibtorpia* à un genre de plante assez rare, qui se trouve dans la Grande et la Petite-Bretagne, et dont le père du botaniste anglais lui avait envoyé des fleurs desséchées.

SIBYLLES (Mythol.), nom donné par les Grecs et les Romains à des femmes qu'ils disaient inspirées de l'esprit prophétiq. Platon est le prem. qui ait parlé de la seule sibylle d'Erythrée. Solin et Ausone en comptent trois : celles de Sardes, d'Erythrée et de Cumes. D'autres auteurs parlent de celles de Delphes, de Samos, de Claros, d'Ancyre. La plus célèbre est celle de Cumes, à laquelle les Romains ont donné les différens noms d'Erophile, Démophile, Daphné, Manto, etc. On a prétendu qu'une sibylle vint à Rome du temps de Tarquin-l'Ancien, et y apporta les livres connus sous le nom de *Sibyllins* qui contenaient les destinées de l'état romain, et qui furent brûlés, dit-on encore, du temps de Sylla, dans l'incendie du Capitole.

SICARD, prince de Bénévent, succéda à Sicon, son père, en 833, et comme lui fit la guerre aux Napolitains pour les forcer à payer un tribut. Il s'empara quelq. années après d'Amalfi, ville dépendante du duché de Naples. Ses cruautés l'ayant rendu odieux aux Bénéventins, une conspiration se forma contre lui, et il périt assassiné en 839 Ses états furent partagés entre Radelgise, son trésorier, et Siconolfe, son frère.

SICARD, chroniqueur du 12ᵉ S., originaire de Casal ou Casel, en Italie, embrassa l'état ecclésiastique, fut nommé évêque de Crémone en 1185, accompagna dans l'Orient le cardinal Pierre, légat apostolique, revint ensuite en Italie, et m. en 1215. On a de lui plus. ouv., dont le plus important est une *Chronique universelle*. Muratori en a pub. la 2ᵉ part. dans les *Scriptores rerum italicarum*, tom. 7. On trouvera des détails sur les autres écrits de Sicard dans la *Cremona litterata* de Fr. Arisi, et dans les *Script. ecclesiast.* d'Oudin.

SICARD (CLAUDE), missionn. jés., né à Aubagne en 1677, quitta la France en 1706 pour partager les travaux des missions dans la Syrie. Après avoir prêché et cathéchisé à Alep, il fut envoyé au Kaire, où il fit plus. conversions. Il parcourut ensuite les différentes provinces de l'Egypte, et recueillit des observations sur les monumens qui s'y trouvent, et m. en 1726, emporté par la peste qui affligeait le Kaire. Ses recherches sur les monum. anciens ont été pub. dans les *Lettres édifiantes*. Il avait projeté de rédiger la description de l'Egypte ancienne et moderne ; mais il n'eut pas le temps d'achever cet ouv. Il n'a laissé qu'un *discours* qui a été pub. avec un livre intit. *Reflexions historiques et politiques sur l'empire othoman*, par C.-L. D***, interprète de la républiq. franç. pour les langues orientales, Paris, 1802, in-8. Tout ce que ce savant jésuite a écrit sur l'Egypte a été trad. en allemand dans le *Recueil des Voyages* les plus remarquables en Orient, pub. par Paulus, Iéna, 1798, et ann. suiv., in-8.

SICARD (ROCH-AMBROISE CUCURRON), savant instituteur des sourds-muets, né le 20 sept. 1742 au Fousseret, près de Toulouse, embrassa l'état ecclésiastiq., vint à Paris apprendre la methode de l'abbé de l'Epée, et alla la mettre en pratique à l'école des sourds-muets que l'archevêq. de Bordeaux venait de fonder dans cette ville. Les succès du jeune instituteur lui valurent le titre de vicaire-général de Condom, de chanoine de Bordeaux, et celui d'associé d'une foule de musées, d'academ. et de sociétés littéraires. A la m. de l'abbé de l'Epée en 1789, l'opinion publ. désignait l'abbé Sicard comme son success.; toutefois il n'obtint la direct. de l'école de Paris qu'après un concours public, dans lequel il fut reconnu le plus capable. Quoiqu'il eût embrassé les principes de la révolut., il fut jeté dans les prisons, et il aurait été enveloppé dans les massacres de septembre sans le dévouement d'un horloger nommé Monnot, qui le sauva au péril de ses jours. Lors de la création de l'école

normale en 1795, l'abbé Sicard fut nommé profess. de grammaire ; il était en même temps profess. au lycée national, et coopérait à la rédaction du *Magasin encyclopédique*. Le 18 fructidor il fut compris, comme rédacteur des *Annales catholiques*, au nombre des journalistes déportés à Synamari ; mais cette proscript., qui souleva l'indignation publique, ne fut pas exécutée, et Sicard en fut quitte pour rester caché dans un faubourg jusqu'au 18 brumaire. Il reprit alors la direction de l'établissem. des sourds-muets, forma une imprimerie desservie par ses élèves, perfectionna la méthode de son prédécesseur, et donna tous les mois des exercices dans lesquels le public fut appelé à juger des progrès des élèves. Sa vieillesse fut troublée par des embarras pécuniaires qui le forcèrent à s'imposer les plus grandes privations ; il les supporta avec résignation jusqu'à sa m., arrivée en 1822. On a de lui les ouv. suiv. : *Mémoire sur l'art d'instruire les sourds de naissance*, Bordeaux, 1789, in-8 ; *Second Mémoire*, Paris, 1790, in-8 ; *Catechisme à l'usage des sourds-muets de naissance*, ib., 1796, in-8 ; *Manuel de l'enfance, contenant des élémens de lecture et des dialogues instructifs et moraux*, 1796, in-12 ; *Elémens de grammaire générale appliquée à la langue franç.*, 1799, 2 v. in-8 ; *Cours d'instruction d'un sourd-muet de naissance pour servir à l'éducat. des sourds muets*, Paris, 1800, 1803, in-8, fig. : ouv. qui mérita une mention honorable dans le rapport des prix décennaux en 1810 ; *de l'Homme et de ses facultés physiques et intellectuelles, de ses devoirs et de ses espérances*, trad. de l'anglais de D. Hartley, avec des notes explicatives, 1802, 2 vol. in-8 ; *Journée chrétienne d'un sourd-muet*, 1805, in-12 ; *Théorie des signes pour l'instruction des sourds-muets*, 1808, 2 vol. in-8, avec un hommage à Napoléon. On lui doit aussi des *Sermons inédits de Bourdaloue*, pub. en 1823, in-8, d'après un MS. authentiq. Il a écrit en outre, sur la grammaire générale et sur l'art d'instruire les sourds-muets, plus. morceaux détachés qui se trouvent dans le *Magasin encyclopédique*, 1re et 2e année, dans les *Seances des ecoles normales*, et dans les *Mémoires de l'Institut*. On trouvera des détails plus étendus sur la personne et les écrits de l'abbé Sicard dans son *éloge funèbre* prononcé par M. Bigot de Préameneu, au nom de l'academ. française, dans celui que M. Laffon-Ladebat a fait au nom des administrat. des sourds-muets et dans son *eloge* académiq. par M. l'évêque d'Hermopolis.

SICHEM (CHRISTOPHE van), dessinat. et graveur hollandais, né vers 1580, n'est connu que comme un des disciples les plus distingués du célèbre Goltzius (*v.* ce nom). On ignore l'époque de sa m. Ses gravures au burin sont en très-grand nombre ; les plus remarquables sont : le *Portrait de Calvin*, *l'empereur Charles-Quint*, en pied, avec le costume impérial ; *la Reine d'Angleterre Elisabeth*, en pied, dans ses habits royaux. Il a égalem. gravé au burin une suite volumineuse de portraits in-4, représentant les principaux hérésiarq. et réformat. qu'il pub. d'après ses propres dessins, sous le tit. *Icones hæresiarcarum*, Amsterdam, 1609, et une suite de portraits in-fol. des comtes de Hollande et de Zélande. Il a fait aussi des tailles en bois qui sont fort estimées, et parmi lesquelles on distingue, une *suite de douze sujets historiq.*, format in-12 ; *Judith mettant la tête d'Holopherne dans un sac que lui tient sa servante ; Ste Cécile touchant de l'orgue*, et les *quatre Evangelistes* : ces 4 dern. pièces, exécutées in-fol., passent pour le chef-d'œuvre de cet artiste.

SICILES (le royaume des DEUX-), la plus importante des souverainetés de l'Italie, se compose de l'ancien royaume de Naples et de la Sicile proprement dite, qui n'en est séparée que par le détroit de Messine, et qui dès les temps anciens fut renommée pour la richesse de son sol, la magnificence et la splendeur de ses villes. Bien que jusqu'à nos jours ces deux états aient eu une existence distincte, leur histoire s'enlace par une affinité presque continuelle à partir du 12e S. C'est en 1131 que pour la prem. fois Naples et l'île de Sicile formèrent une seule monarchie sous le sceptre de Roger II (*v.* ce nom). Nous ne dirons ici que peu de chose de la Sicile et de Naples avant cette époque. Soumis par les Romains dès le commencem. de leur puissance, le territoire de Naples devint après la décadence de l'empire la proie des Goths, puis des Lombards : Charlemagne l'enleva à ceux-ci, et ses success. le partagèrent avec les empereurs grecs, qui s'en étaient totalem. emparés, lorsqu'au 10e S. il fut envahi par les Sarasins, sur lesquels il fut repris ensuite par les Normands (*voy.* GUILLAUME-BRAS-DE-FER et ses success.). Pour la Sicile, la plus grande et la plus riche des îles de la Méditerranée, elle était déjà florissante au temps des Phéniciens. Une colonie ibérienne qui s'y établit, lui donna d'abord le nom de *Scanie ;* les Grecs, qui y envoyèrent des colonies à diverses reprises, la désignaient sous le nom de *Trinacrie :* sa forme triangulaire la faisait appeler *Triquetra* par les Latins, et enfin c'est d'une tribù ital. qui s'y fixa, les *Siculi*, qu'elle reçut le nom qu'elle a conservé. Syracuse, la plus célèbre de ses villes, se gouvernait depuis long-temps en liberté lorsqu'à la faveur de dissensions qui s'y élevèrent un tyran la plaça, en l'an 485 av. J.-C., sous un joug qu'il sut faire chérir (*v.* GÉLON). Ses success. n'eurent pas le même avantage ; la démocratie triompha encore, et ce ne fut que 60 ans plus tard que le prince Denys commença de régner sur les Syracusains. A l'époq. de la prem. guerre punique, la Sicile (264-241 av. J.-C.) obéissait à Hiéron II, qui l'avait soustraite à la diminat. de Pyrrhus. Long-temps disputée aux Carthaginois par les Romains, elle demeura enfin en la possession de ceux-ci, dont elle fut la prem. conquête hors du continent italique (*v.* le prem. MARCELLUS). Envahie et pillée par Genseric, reprise sur les Vandales par Bélisaire, et enfin enlevée aux emper. d'Orient par les Sarasins, et à ceux-ci par les Normands, la Sicile devint comme Naples, une espèce de fief relevant du saint-siége, d'abord sous le titre de comté, puis sous celui de royaume. Après la m. de Roger II, Constance, sa fille, seule héritière de la maison de Tancrède de Hauteville, porta en dot à Henri VI, fils de Frédéric Barberousse, ses droits sur les deux royaumes. Ce ne fut pas sans une opposition violente de la part des papes que la maison de Souabe se maintint en possession du royaume des Deux-Siciles jusqu'en 1266, époque à laquelle périt Manfred, en défendant ses droits contre Charles d'Anjou à qui Urbain IV avait conféré l'investiture du royaume de Naples et de Sicile. Le protégé du pape ensanglanta son triomphe en faisant trancher la tête au jeune Conradin, dern. rejeton du sang de Conrad III. C'est aussi sous le règne de Charles d'Anjou qu'eut lieu (le jour de Pâques de l'an 1282) l'affreux massacre dit les *vêpres siciliennes* (*voy.* PROCIDA). En faisant périr la reine Jeanne qui l'avait adopté, Charles de Duraz s'assura le royaume de Naples (1382), tandis que Louis Ier d'Anjou se faisait couronner roi de Sicile à Avignon par Clément VII. Jeanne II de Naples prodige d'impudeur et de débauche, se choisit aussi alternativem. divers success. par adoption : après sa mort (1435), René d'Anjou et Alphonse d'Aragon se disputèrent la couronne, qui en définitive demeura au dern. (1450). Il la transmit à Ferdinand Ier, son fils naturel ; mais René d'Anjou avait transmis aux rois de France ses droits sur la Sicile : de là les vaines tentatives de Charles VIII et de Louis XII pour s'en rendre maîtres. Naples et la Sicile se confondirent en une même monarchie sous le sceptre de Ferdinand-le-Catholique, et les roy. des Deux-Siciles demeurèrent annexés

à la couronne d'Espagne jusqu'en 1714, que l'archiduc, depuis emp. Charles VI, fut mis en possession de Naples, tandis que Philippe V, son compétiteur, établissait son autorité dans la péninsule au-delà des Pyrénées et en Sicile. La paix d'Utrecht plaça cette île sous l'autorité du duc de Savoie; mais peu d'années après l'emper. réunit la monarchie des Deux-Siciles. Les Espagnols en firent la conquête en 1733 pour l'infant D. Carlos, 2e fils de Philippe V, et la paix de Vienne l'en laissa possesseur. Ce prince appelé au trône d'Espagne en 1759 sous le nom de Charles III, céda les Deux-Siciles à son fils, Ferdinand IV, lequel, dépouillé en 1805 du roy. de Naples, qui fut donné par Napoléon à son frère Joseph, et ensuite à Joach. Murat, en reprit possess. en 1815. Déclarant l'année suiv. que les deux roy. ne formeraient plus qu'une monarchie une et indivisible, il prit le nom de Ferdinand Ier, sous lequel nous lui avons consacré une notice (pag. 1059) à laquelle nous renvoyons pour l'exposé des événem. de 1821. François Ier, le roi régnant des Deux-Siciles, est fils de ce dernier prince.

SICINIUS-BELLUTUS (Caius), Romain plébéien, engagea le peuple à se retirer sur le Mont-Sacré, lors du soulévem. causé en l'an de Rome 261 (491 av. J.-C.), par la dureté des patriciens envers les plébéiens. L'établissem. du tribunat ayant été une des suites de cette insurrection, Sicinius fut un des 5 tribuns élus les prem., s'il faut en croire Denys d'Halycarnasse, ou n'exerça cette fonction que deux ans après, suivant Ciceron et Asconius. Il se porta avec M. Duilius, l'un de ses collègues, pour accusateur d'Appius Claudius (*v.* ce nom).—Caius Sicinius, fils du précéd., fut nommé tribun dans une circonstance semblable à celle qui avait donné lieu à l'élevat. de son père, c.-à-d. lors de la retraite du peuple sur le Mont-Aventin en l'an 305 de Rome, pour se soustraire à la tyrannie des décemvirs.—Titus Sicinius, de la même famille, tribun du peuple, après la prise de Veïes, fit rendre une loi qui tendait à transporter dans cette ville la moitié du sénat et du peuple romain; mais Camille et le sénat s'opposèrent à l'exécution de cette mesure.—Sicinius, autre tribun du peuple, entreprit, après la m. de Sylla, en l'an de Rome 627, de rétablir les prérogatives d'une charge à laquelle sa famille devait son prem. lustre. Les consuls Curion et Octavius combattirent cette proposition qui n'eut d'autre suite que l'assassinat de Sicinius par Curion, irrité de ce que ce tribun l'avait exposé aux risées du peuple en le comparant à un farceur de théâtre, nommé Barbaléius.

SICINIUS-DENTATUS (Lucius), tribun, né dans le 3e S. de l'ère romaine, avait servi 40 ans dans les armées de la république, s'était trouvé à 120 combats, et avait obtenu toutes les récompenses militaires, lorsque le décemvir Appius Claudius, craignant l'influence de ce brave guerrier mécontent de la tyrannie décemvirale, le fit assassiner par des soldats gagnés à cet effet. Sicinius se défendit jusqu'au dern. moment, mit un grand nombre de ces sicaires hors de combat, et finit par succomber sous le nombre.

SICON Ier, prince de Bénévent, success. de Grimoald en 817, est soupçonné d'avoir fait mourir ce prince pour s'emparer de ses états. Il fit la guerre aux Napolitains, qui avaient conservé leur indépendance, les obligea à lui payer un tribut et à lui livrer les reliques de St Janvier. A sa m. en 833 il laissa la principauté de Bénévent à Sicard, son fils, qu'il avait déjà associé au gouvernement.

SICON II, prince de Salerne, succéda vers l'an 851 à Siconolfe, son père: comme il était encore mineur on le mit sous la tutelle du comte Pierre, son parrain, qui voulant s'emparer de la souveraineté conseilla à son pupille de se rendre à la cour de Louis-le-Débonnaire pour achever son éducation et se perfectionner dans les exercices chevaleresq. A son retour dans sa patrie, vers l'an 860, ce jeune prince fut empoisonné par ordre du comte Pierre qui voulait assurer à son propre fils la principauté de Salerne.

SICONOLFE, prince de Salerne, fils de Sicon Ier, et frère de Sicard, avait été enfermé dans une prison, à Tarente, par ordre de son frère, qui avait conçu de la jalousie contre lui. Après la m. de celui-ci, en 839, les Salernitins ayant refusé de reconnaître Radelgise, firent sortir Siconolfe de sa prison, et le reconnurent pour leur prince. C'est de cette époque que date la fondation de la principauté de Salerne. Les deux rivaux combattirent pendant dix ans pour la possession de toute l'Italie méridionale; ils ne firent la paix qu'en 848, par l'entremise de Louis II, roi d'Italie, et promirent de réunir leurs armes contre les Sarasins, dont ils avaient imprudemment invoqué l'assistance. Siconolfe m. en 851; Sicon III, son fils, lui succéda.

SIDI-MOHAMMED, emp. de Maroc, de la dynastie des Chérifs, aujourd'hui régnante, succéda, en 1757, à Muley-Abdallah son père, qui déjà l'avait associé au gouvernement. Le long règne de ce prince forme un contraste étrange avec les règnes de ses prédecess; on ne le vit pas, à leur exemple, se livrer à des actes de férocité: il sembla diriger toutes ses vues vers la civilisation de son empire, se rapprocha des nations européennes, afin d'entamer avec elles des négociations commerciales qui devaient rétablir ses finances; et la paix ne fut troublée que momentanément en 1769, par la prise de Mazagan sur les Portugais, en 1774 par le siège de Melilla occupé par les Espagnols. Pendant le blocus de Gibraltar, Sidi Mohammed ferma ses ports aux Angl., et mit celui de Tanger à la disposition des flottes espagnole et française pour s'y ravitailler. Sidi Mohammed m. à Rabat en 1783, après un règne de 33 ans, au moment où il se disposait à punir la révolte d'un de ses fils, Muley Yesid. Ce dern. fut son successeur.

SIDNEY (Henri), homme d'état, d'une famille noble de Surrey, fut d'abord ambassadeur du jeune Edouard VI près de la cour de France, occupa ensuite div. postes honorables près de ce souverain, après la m. duquel il se retira de la cour, et alla vivre dans son chât. de Penshurt. La reine Marie l'appela auprès d'elle et lui donna sa confiance; Elisabeth en fit autant, et la faveur de ces deux souveraines donna à sir Henri l'occasion de prouver qu'il n'était pas moins brave capitaine qu'habile conseiller. Il fut gouver. du pays de Galle, cheval. de la Jarretière, enfin député d'Irlande, et m. en 1586. L'Irlande lui doit des *statuts* qui ont été imprimés. On a de lui quelq. *lettres* adressées à son fils sir Philippe.

SIDNEY (Philippe), fils du précéd., né en 1554 à Penshurt, dans le comté de Kent, montra dès sa jeunesse une intelligence précoce, et ayant terminé ses études à l'âge de 17 ans, il fit son tour d'Europe, suivant la coutume des riches seigneurs, se trouva à Paris pend. les massacres de la St-Barthélemy, alla ensuite à Heidelberg et à Francfort; à Vienne, où il apprit les exercices militaires; à Venise, où il étudia la géométrie et l'astronomie, à Padoue pour visiter le Tasse; à Rome, etc. De retour dans sa patrie, à l'âge de 21 ans, il passait pour le chevalier le plus accompli de la cour d'Elisabeth, gagna la confiance de sa souveraine, et fut, à peine âgé de 22 ans, nommé ambass. auprès de l'empereur, avec la mission de former une ligue de tous les princes protestans contre le pape et l'Espagne; il réussit complétement, ainsi qu'auprès de Casimir, comte Palatin; du vice-roi des Pays-Bas et du prince d'Orange, qu'il fit entrer dans une coalition, dont le résultat fut de placer l'Angleterre à la tête des puissances qui avaient adopté la réforme. En 1579, il eut le courage de publier une lettre contre le mariage projeté d'Elisabeth avec le duc d'Anjou, et il eut le bonheur de ne pas exciter le mé-

contentement de la reine. Il fut moins heureux plus tard dans sa querelle avec Edouard Vere, duc d'Oxfort; sa retraite de la cour fut une espèce d'exil; mais il employa honorablement ses loisirs, en se livrant à la culture des lettres. Deux ans après il fut créé chevalier. Le comté de Kent le choisit ensuite pour son représentant à la chambre des communes. Sir Philippe se disposait à partir avec sir Francis Drake pour un voyage de découvertes en Amérique, lorsque Elisabeth lui fit connaître qu'elle avait besoin de ses services; elle s'opposa même à ce qu'il se rendît aux vœux des Polonais, qui venaient de le choisir pour roi, et elle l'envoya en Flandre en qualité de gouvern. de Flessingue et de général de la cavalerie. Il se distingua par sa prudence et sa valeur, surprit Axel en 1586, sauva l'armée anglaise à l'affaire de Gravelines, se signala surtout à la bataille de Zutphen; mais il y fut blessé mortellement, et m. à Arnheim, où il avait été transporté. On a de lui plus. ouvr. qui ont été publ. après sa m. sous les tit. suiv. : l'*Arcadie*, roman, Londres 1591, imité, dit-on, d'Héliodore, ou du livre du même nom de Sannazar; il a été trad. en franç. par Mlle Geneviève Chapellais, 1625, et par Hardouin; *Astrophel et Stella*, impr à la suite du précéd., édit. de 1591; *Défense de la poesie*, Londres, 1595; *le Remède de l'amour*, *the Lady of the May*, pièce à la louange d'Elisabeth, et reprёs. devant elle; *Valour anatomized in a fancie*, 1591; Des *sonnets*, des *chansons*, etc. On a des *Mémoires sur la vie et les écrits de sir Philippe Sidney*, par Thomas Zouch, 1808, in-4.

SIDNEY (ALGERNON), 2e fils de Robert, comte de Leicester, né à Londres vers 1617, suivit son père dans son ambassade de Danemarck en 1632, dans celle de France en 1636, et dans son gouvern. d'Irlande. Pend. la révolte de ce royaume, il se signala par une grande bravoure; aussi Charles Ier crut devoir l'appeler auprès de lui après la trève de 1643; mais à son débarquement, Sidney, ayant été arrêté par ordre du parlem., qui était alors en état de rébellion, abandonna la cause du roi. fut nom. colonel d'un régiment dans l'armée de Fairfax, et bientôt après lieutenant général. Il fut ensuite successiv. gouverneur de Dublin et du chât. de Douvres. Appelé à siéger à la haute-cour de justice qui devait juger le roi, il assista seulement aux débats, et refusa de s'y trouver le jour où la sentence fut prononcée. On assure cependant qu'il était loin de désapprouver cette condamnation; néanmoins il ne voulut pas servir sous le protectorat des deux Cromwell, se retira dans ses terres, et ne reparut qu'après l'abdication de Richard. Il devint memb. du conseil d'état, et fut envoyé en Danemarck en 1659 pour négocier un traité de paix entre ce royaume et la Suède. A l'avènement de Charles II, il refusa le bénéfice de l'acte d'oubli et d'immunité accordé par ce prince, et préféra rester éloigné de sa patrie pend. 17 ans. Elu memb. du parlem en 1678, il devint l'adversaire le plus redouté des ministres par son éloquence, et s'y montra l'un des plus ardens défenseurs du bill d'exclusion proposé contre le duc d'York. En 1683, ayant été impliqué dans la conspiration dite de *Rye-house*, dont le but était d'assassiner le duc et le roi, il fut trad. devant un jury présidé par l'infâme Jefferies, fut condamné, et m. avec courage le 7 décemb. 1683. Malgré les actes publics et les Mémoires publiés par les contemporains sur cette conspiration, la vérité n'est pas encore bien connue, et l'exécution de Sidney, dont la culpabilité n'est point avérée, doit être regardée comme une tache ineffaçable pour le règne de Charles II. On a de Sidney des *Discours sur le gouvernement*, 1698, 1704, in-fol., et 1773, in-4. Ils ont été trad. en français par Samson, La Haye, 1702, 3 vol. in-8.

SIDOBRE (ANT.), médec. de la faculté de Montpellier au 17e S., n'est connu que comme auteur d'un traité *De variolis et morbillis* (Lyon, 1699, in-12), où il se montre partisan de la méthode antiphlogistique.

SIDOINE-APOLLINAIRE (CAIUS SULLIUS), poète chrétien et évêque, né vers l'an 430, d'une illustre famille de Lyon, fut élevé avec soin dans les belles-lettres et dans les sciences, et jouit d'une grande faveur à Rome, sous les emper. Avitus, Majorien et Anthémius; il fut fait préfet du prétoire, patrice et sénateur, et fut employé dans plus. ambassades importantes. Revenu dans les Gaules, il se fixa chez les Arvernes, qui l'élurent, quoiqu'il fût encore laïc, pour évêq. d'*Augustonemetum* (Clermont), l'an 472. Il renonça aussitôt à toutes les dignités séculières, abandonna ses biens à ses enfans, et se livra tout entier aux fonctions de l'épiscopat. Il m. dans son évêché en 489, le 21 août, jour où l'Eglise honore sa mémoire. On a, sous le nom de ce prélat, 24 *poèmes* qui se composent, pour la plupart, de panégyriques et d'épithalames, et 9 liv. de lettres. L'édit. *princip.* de ses *OEuvres* est d'Utrecht, s. d. (vers 1473), in-fol. Les édit. qu'en a données J. Savaron, 1598, in-8, et 1609, in-4, avec notes, a été surpassée par celle de J. Sirmond, 1614, réimp. en 1652, in-4, par les soins de Ph. Labbe. On doit à Remy Breyer la trad. franç. des *Lettres* de Sidoine, et à Sauvigny celle des *Lettres et Poésies*, 1787, 2 vol. in-4 et in-8. Cette dern., très-incomplète, est peu estimée.

SIDOROFSKY (JEAN-IVANOVITSCH), littérat. russe, né en 1748, prêtre, prof. de langues grecque et latine au séminaire de Kostroma, membre de l'acad. impér. de Pétersbourg. m. en 1795, a trad. du grec les ouvr. suiv. : *La Chronique de Cedrène*, Moscou, 1794, 3 vol. in-fol.; *les Homélies non encore traduites de St Jean Chrysostôme*, 1787 et 1791, 2 vol. Il a égalem. trad., mais de concert avec Pachamoff, translateur du synode, les *Dialogues de Lucien*, en 3 parties, Pétersbourg, 1775; les *OEuvres de Platon*, Pétersbourg, 1780-1785, 3 vol.; les 3 prem. vol. de la *Description de la Grèce*, par Pausanias et par Strabon, Pétersbourg, 1788-1789, et les *Sermons choisis de St Jean Chrysostôme*, Moscou, 1791. On a en outre de lui une traduction d'un *Essai sur la Providence*, écrit en français, et une explication des Evangiles des dimanches et fêtes. Il a pris part à la rédaction du grand *Dictionnaire russe* publ. par l'acad. de Pétersbourg: il avait trad., pour faire ce travail, une partie du *Dictionnaire de l'acad. française*.

SIDRONIUS. V. HOSSCHIUS.

SIEBENKEES (JEAN-PHILIPPE), savant helléniste, né à Nuremberg en 1759, étudia les langues anciennes et la théologie dans sa patrie, passa ensuite à Venise en qualité de précepteur, mit à profit son séjour dans cette ville pour examiner les MSs. de Strabon, ceux de l'Iliade et ceux d'Héliodore, et alla passer 15 mois à Rome pour consulter les monumens de la littérature ancienne, déposés dans la bibliothèque du Vatican. Il retourna à Nuremberg vers la fin de 1790 : nommé l'année suiv. profess. à Altdorf, il y m. en 1796. On a de lui les ouv. suivans : *Vie de Bianca-Capello di Medici, grande-duchesse de Toscane, d'après des documens authentiques* (en allem.), Gotha, 1789, in-8; *Expositio tabulæ hospitalis ex ære antiquissimo, in museo Borgiano velitris asservatæ*, Rome, 1789, in-4; *Essai d'une histoire de l'inquisition d'état de Venise*, Nuremberg, 1791, in-8, en allemand; *Esquisse servant à l'étude de la statistique de l'ancienne Rome*, Altdorf, 1793, in-8, en allemand; *sur le Temple et la Statue de Jupiter, à Olympie, par Phydias, d'après Pausanias*, Nuremberg, 1795, in-8, en allemand; *Strabonis rerum geographicarum Libri XVII græca ad optimos codd. MS. recensuit...... adnotationibus illustravit, Xylandri versionem emendavit J. P. Siebenkees*, Leipsig, 1796, in-8, tom. 1er; les 2, 3 et 4e ont été publ. en 1798, 1801 et 1806, par Tschucke; *Anecdota græca è præstantissimis italicarum bibliothecarum codi-*

cibus...., publ. par J.-A. Gœtz, Nuremberg, 1798; *Theophrasti characteres cum additamentis anecdotis*, etc., publ. par Gœtz, ibid. 1798, in-8.

SIEBOLD (Charles-Gaspard de), céléb. chir., né en 1736 à Nidecken, dans le duché de Juliers, fut de bonne heure destiné à l'art de guérir par son père, praticien distingué, qui donna les plus gr. soins à son éducat. D'abord attaché aux hôpitaux de l'armée franç. pend. la guerre de sept ans, puis envoyé comme aide à l'hospice civ. de Wurtzbourg (1760), il voulut visiter la France, l'Anglet. et la Hollande avant de prendre le grade de doct., fut à son retour nommé chirurgien du prince-év., et investi d'une chaire d'anat., de chirurg. et d'accouchem., qu'il remplit avec une très-gr. distinct. jusqu'à sa m. arrivée en 1807. Opérateur non moins habiles que théoricien profond, ce profess., qui fut le principal ornement de la célèbre université de Wurtzbourg, n'a écrit qu'un petit nombre d'ouvr. au nombre desquels nous citerons : *Collect. observat. med.-chir.*, Bamberg, 1769, in-4; *Journal de chirurgie* (en allem.), Wurtzbourg, 1792, in-8, et *Dissert. de schirro parotidis ejusque curâ*, ibid., 1793, in-4. — George Christophe Siebold, fils du précéd., né en 1767, à Wurtzbourg, se livra spécialement à l'art des accouchem., devint profess. de pathologie gén. et de diététique à l'univ. de sa ville natale, et après y avoir occupé la chaire d'accouchem. et de physiologie, devint direct. du gr. hospice. Il m. en 1798 laissant, entre autres ouvr. : *Exposit. systémat. des div. modes d'accouchem.*, (en allem.), Wurtzbourg, 1794, in-8.; *Doloris faciei, morbi rarioris atque atrocis, observ. illustrata Adumbratio*, ibid., 1795, 1797, in-4. (*V.* sur ces deux chirurg. et quelq. autres du même nom, le t. 7 de la *Biogr.* du *Dict. des sciences médic.*

SIESTRZENCEWICZ appelé aussi SESTRENSIEWICZ de BOHUCZ (Stanislas), métropolitain de toutes les églises cathol. rom. de Russie, né en 1731 à Zabludow, dioc. de Wilna, m. à St-Pétersbourg, le 3 déc. 1826; archevêq. cathol. de Mohilof, chev. des divers ordres de l'empire, etc., avait été élevé dans la religion protestante, et après avoir servi quelq. temps comme officier dans un régim. prussien, s'était attaché au prince Massalski, évêq. de Wilna, qui le détermina à se faire cathol., et lui donna un riche canonicat de sa cathédrale. L'imp. Catherine ayant négocié près du saint-siège la nominat. d'un év. pour ses nouv. sujets cathol.; après le prem. partage de la Pologne, Siestrzencewicz fut fait d'abord év. de Mallo *in partibus*, et vic. apostol. pour la Russie-Blanche. C'est en cette qualité que le nouv. prélat permit aux jésuites de ce pays de recevoir des novices (juin 1779). Plus tard, Mohilof ayant été érigé en archev., à la demande de l'impératrice (avril 1783), l'év. de Mallo fut investi de ce siège. La juridict. de l'archev. de Mohilof s'étendit de plus en plus; à ses fonctions furent jointes celles de ministre du culte catholiq. pour tout l'empire, et enfin il eut l'administrat. du vaste dioc. de Wilna, où 4 év. suffragans lui étaient subordonnés. Les soins que comportaient ses attributions immenses ne l'empêchèrent point de donner quelq. instans à la culture des lettres et des sciences; il était présid. de la société libre économiq. de St-Pétersbourg, membre de l'acad. russe, et de plus. autres sociétés sav. ou littér. Outre un nombre considér. d'*instruct.*, *mandem.*, etc., il a publié une *Histoire de la Tauride, depuis l'antiquité jusqu'à sa réunion définitive à la Russie*, St-Pétersbourg, 1806; des *Recherches hist. sur l'origine des Sarmates, des Esclavons et des Slaves*, etc., ibid., 1812, in-8. et des *Recherches sur l'origine de la nation russe*, ibid., 1818, in-8.

SIETSCHENOF (Dmitri), prélat russe, né en 1708, m. à Moscou en 1767, métropolitain de Novgorod, et présid. du synode dirigeant, avait été fort en crédit auprès des impératr. Elisabeth et Catherine II, bien qu'il se fût montré le censeur sévère des désordres des gr. dans les sermons qu'il avait été chargé de prêcher à la cour. Ce fut lui qui couronna la dern. de ces souveraines. Il n'a été imprimé de Dm. Sietscheoof que des *instruct. pastorales* et divers *sermons*, aujourd'hui fort rares.

SIFFRID, *de Misnie*, chroniqueur du 4e siècle, né en Saxe, n'est connu que comme auteur d'une *chronique* écrite en latin, qui s'étend dep. la création jusqu'à l'année 1307. Cet ouvr. n'a jamais été impr., mais on en trouve des extraits faits par George Fabricius, dans les *Res Misnicæ*, dans les *Origines Saxonicæ* du même auteur, et dans les *Scriptores rerum germanicarum* de Pistorius, t. 1er.

SIGAUD DE LAFOND (Jean-René), chirurgien célèbre comme auteur de la découverte qui consiste à substituer, dans certains cas, la section de la symphise du pubis, chez les femmes en couches, à l'opération césarienne, né à Dijon en 1740, fit ses études au collége des jésuites dans sa ville natale, vint suivre ses cours de chirurgie à l'école de St-Côme, à Paris, se fixa dans cette ville, et s'y livra principalement à la pratique des accouchem.; il exerça ensuite dans plus. autres villes, donna des leçons de physique qui eurent du succès, notamment à Bourges, où il m. en 1810. Il était membre de diverses acad., et associé de l'Institut dep. 1796. On a de lui les ouvr. suiv. : *Leçons de physique expérimentale*, 1767, 2 vol. in-12, trad. en allem., Dresde, 1773, in-8; *Leçons sur l'économie animale*, 1767, 2 vol. in-12; *Traité de l'électricité*, 1771, in-12; *Lettre sur l'électricité médicale*, 1771, in-12; *Description et usage d'un cabinet de physique expérimentale*, 1775, 2 vol. in-8; *Elémens de physique théorique et expérimentale*, faisant suite à l'ouvr. précéd., 1787, 4 vol. in-8, trad. en espagnol par Taddeo Lope, 1782-89, 5 vol. in-4; deux opuscules *sur la Section de la Symphise des os du pubis*, 1777 et 1779, in-8; *Dictionnaire de physique*, 1780, 4 vol. in-8, augmenté d'un *suppl.* en 1782; *Précis histor. et expérimental des phénomènes électriques*, 1781, 1785, in-8; *Dictionn. des merveilles de la nature*, 1781, 2 vol. in-8, trad. en allem. par C.-G.-F.-Webel, Leipsig, 1782-83, 2 vol. in-8; *l'Ecole du bonheur*, ou *Tableau des vertus sociales*, Paris, 1782, in-12, 1802, 2 vol. in-12; *la Religion défendue contre l'incrédulité du siècle*, contenant un *Précis de l'Histoire sainte*, ibid., 1785, 6 vol. in-12, augm. de 2 vol. in-12, 1787, sous le titre de l'*Economie de la Providence dans l'établissement de la religion*; *Physique particulière*, 1792, in-12; *Examen de quelques principes erronés en électricité*, 1795, in-8.

SIGEBERT, 3e fils de Clotaire Ier, époux de Brunehaut, eut en partage le royaume d'Austrasie l'an 561, et montra des qualités que l'on n'avait pas encore rencontrées dans les successeurs de Clovis. Sa générosité, sa bienfaisance et surtout son courage le rendirent cher à ses sujets. Toutes ces vertus cependant ne produisirent aucun heureux résultat par suite de l'ascendant que son épouse prit sur lui. La haine de Brunehaut et de Frédégonde donnèrent naissance à une foule d'évènemens remarquables qui appartiennent plutôt à l'histoire personnelle de ces deux femmes qu'à celle de Sigebert. Dès les premières années de son règne, ce prince eut à repousser une invasion des Huns. A la tête de ses soldats et la hache à la main, il se jeta sur ces barbares et les repoussa de l'autre côté du Rhin. A son retour de cette expédition, il eut à combattre Chilpéric qui, profitant de son absence, s'était emparé de Reims et de quelq. autres places; il resta encore vainqueur et dicta la paix à celui-ci. Une nouvelle invas. des Huns obligea Sigebert à se remettre en campagne; il les vainquit, mais, entraîné par son courage, il se trouva seul au milieu d'eux et resta leur prisonnier. Ayant recouvré la liberté, il fut encore forcé de se défendre contre Chilpéric, le vainquit à diverses reprises, et se voyait sur le point de se rendre maître de sa per-

sonne, lorsqu'il périt assassiné à Vitri, par des envoyés de Frédégonde, l'an 575.

SIGEBERT II, roi d'Austrasie, fils et successeur de Dagobert, monta sur le trône l'an 633, gouverna d'abord sous la direction de Cunibert, évêque de Cologne, et sous celle du duc Adalgise; il abandonna ensuite l'exercice du pouvoir à Grimoald, ne s'occupa plus que de fonder des monastères, combla les moines de ses dons, et mourut en 654. Le seul événement remarquable de ce règne est la guerre de Thuringe, dans laquelle son armée fut défaite par le rebelle Radulfe. C'est de cette époque que date la puissance des maires du palais.

SIGEBERT *de Gemblours*, savant littérateur, né vers l'an 1030 dans le Brabant français, entra fort jeune dans l'ordre de Saint-Benoît, à l'abbaye de Gemblours (diocèse de Liége), s'appliqua à l'étude des langues anciennes, surtout de l'hébreu, dont la connaissance était alors fort rare, professa pendant plusieurs années à l'abbaye de St-Vincent de Metz, revint ensuite se fixer à Gemblours, et y m. en 1112. On a de lui les ouvrages suivans: *Chronicon ab anno* 381, *quo Eusebius finit, usquè ad annum Christi* 1112, Paris, Henri Etienne, 1513, in-4, augmenté d'extraits de la Chronique de Galfrid par le docteur Ant. Le Roux, et d'une continuation jusqu'à l'année 1206 par Robert (de Thorigny), abbé du Mont-Saint-Michel; plusieurs autres écrivains ont fait la continuation de ce livre (on peut consulter à cet égard la *Bibliothèque hist. de France*, n° 16,630); *de Viris illustribus, sive Scriptoribus ecclesiasticis*, Cologne, 1580, in-8; *Vita S. Theodorici, episcopi, fundatoris ecclesiæ et abbatiæ S. Vincentii apud Metenses*, publiée par Leibnitz dans les *Scriptores rerum Brunswicentium*; *Vita S. Sigeberti, Austrasiorum regis*, dans les *Francorum Scriptores* de Duchesne: cette vie a été traduite en français par George Aulbery, Nanci, 1616, in-8; *Vita S. Guiberti, confessoris et cœnobii Gemblacensis fundatoris*, dans le Recueil des bollandistes; *Vita S. Maclovii sive Machutis* dans les *Acta Sanctor, ord. S. Benedicti*; *Gesta abbatum Gemblacentium*, dans le Spicilège de dom Luc d'Achery, etc. On trouvera des détails plus amples sur les ouvrages tant imprimés que MSs de Sigebert dans l'*Histoire litt. de France*, tom. 11.

SIGEE (LOUISE), savante Espagnole du 16e S., appelée par ses contemporains la *Minerve* de son siècle, doit sa plus grande célébrité à un ouvrage obscène dont elle n'est pas l'auteur, l'*Aloysia Sigea*, de Nicolas Chorier (*v.* ce nom). Ses écrits sont: 30 *Epîtres latines*, d'autres poésies et un opuscule intitulé: *Dialogus de differentiâ vitæ rusticæ et urbanæ*. Aucun de ces écrits n'a été impr. — Anne SIGÉE, sœur de Louise, était aussi une femme distinguée par ses talens comme musicienne, et ses connaissances dans les langues grecque et latine.

SIGISMOND (SAINT), roi de Bourgogne, successeur de Gondebaud, son père, en 516, professait l'arianisme; mais il fut converti à la foi catholique par St Avit, archevêque de Vienne. Il rétablit l'exercice de la religion dans ses états, promulga de nouveau la loi *gombette*, et se livra tout entier aux soins du gouvernement. En 522, accablé de douleur d'avoir fait périr Sigéric son fils, faussement accusé par sa belle-mère d'une conspiration contre la vie de son père, il se retira dans l'abbaye d'Agaune pour expier son crime. Pendant son absence, une révolte de ses sujets fit passer le trône entre les mains de Clodomir, roi d'Orléans; il fut livré à ses ennemis avec sa femme et ses deux fils; Clodomir leur fit trancher la tête peu de temps après, en 524. L'église romaine honore la mémoire de Sigismond comme martyr le 1er mai, et sa *vie*, écrite par Grég. de Tours, se trouve dans le Rec. des bollandistes.

SIGISMOND, empereur d'Allemagne, fils puîné de Charles IV et d'Anne de Silésie, né en 1366, hérita du margraviat de Brandebourg en 1378. Quatre ans après, il épousa Marie, fille de Louis-le-Grand, roi de Hongrie, qui lui cédait ses droits au trône de Pologne; mais la diète de Wilika n'ayant pas confirmé cette cession, Sigismond fut forcé d'y renoncer. En 1386, il se fit couronner roi de Hongrie, maintint sous sa dépendance Etienne, vaïvode de Valaquie, repoussa ensuite les Polonais qui étaient venus lui disputer l'héritage de sa femme, et resta maître absolu du royaume. Plus tard, les Valaques s'étant soulevés de nouveau, Sigismond marcha contre eux avec un renfort de Français et d'Anglais; mais la perte de la fameuse bataille de Nicopolis, engagée par les Français contre ses avis en 1396, l'obligea à prendre la fuite. Après avoir erré pendant 18 mois hors de ses états, il fut fait prisonnier dès qu'il y reparut, et enfermé dans la citadelle de Ziklos par les seigneurs mécontens. Ayant recouvré la liberté par la générosité de ses gardiens, Sigismond passa en Bohême, leva des troupes, dispersa la ligue formée contre lui, et rentra dans l'exercice du pouvoir souverain. A la mort de Robert, palatin du Rhin, une partie des électeurs réunis à Francfort l'élevèrent à l'empire. Sigismond signala son avènement par d'importantes améliorations; il ramena dans l'empire un calme qui avait cessé d'y régner depuis long-temps, et devint un objet de vénération pour les peuples de l'Allemagne, qui lui donnèrent le titre de *Lumière du monde*. Voulant à tout prix terminer le grand schisme d'Occident, ce prince convoqua un concile à Constance, s'empara de la pers. de l'hérésiarque Jean Huss qui était venu sous la foi d'un sauf-conduit, et le fit brûler vif (1415) pour avoir refusé d'abjurer ses erreurs. Les rois d'Aragon, de Castille, de Portugal et de Navarre reconnurent l'autorité de ce concile. Sigismond se rendit ensuite en France et en Angleterre, et forma une ligue contre Charles VI dans l'espoir de recouvrer les provinces de l'ancien royaume d'Arles; mais ses projets n'eurent aucun résultat. Devenu maître de la Bohême en 1419, par la mort de Wenceslas son frère, il poursuivit à outrance les partisans de Jean Huss, afin d'éteindre les dissensions religieuses dans ce pays. Il essuya plusieurs défaites, et fut même obligé de traiter avec eux après s'être fait couronner roi d'Italie à Milan en 1431. Bientôt profitant des dissensions qui se formèrent parmi les réformés, il les vainquit à diverses reprises, offrit une amnistie aux principaux d'entre eux, les attira dans une grange sous le prétexte de conférer de leurs intérêts, mit le feu à ce bâtiment, et anéantit ainsi la ligue des hussistes qui avait si long-temps déchiré le royaume. Sigismond soumit ensuite complètement la Bohême, et mourut en 1437 à Znaim. Il avait épousé en 2es noces Barbe, fille d'Hermann, comte de Cillei, surnommée la *Messaline de l'Allemagne*.

SIGISMOND Ier, dit le *Grand*, roi de Pologne, 5e fils de Casimir IV et d'Elisabeth, né en 1466, fut élu roi après la mort d'Alexandre Jagellon son frère, l'an 1506. Dès le commencement de son règne, il fut obligé de repousser les agressions des Russes encore barbares, qui venaient presque tous les ans dévaster la Pologne et enlever du butin; il les poursuivit jusqu'aux environs de Moscou et leur imposa la paix à des conditions onéreuses. Il fut ensuite obligé de tourner ses armes contre les chevaliers teutoniques, qui avaient recouru à l'appui de l'empereur Maximilien; il les vainquit, détacha Maximilien de leur alliance, et se garantit facilement des incursions des Russes réduits à leurs propres forces. Tout en s'occupant de guerre, Sigismond ne négligea pas ce qui pouvait contribuer à la prospérité de son royaume; il retarda les progrès de la réforme religieuse dans ses

états, inspira à ses sujets le goût des arts et des sciences, embellit ou fortifia la plupart des villes, et m. en 1548, laissant une mémoire vénérée de tous ses sujets. — SIGISMOND II, dit *Auguste*, fils du précédent, né en 1520, fut déclaré héritier du trône à l'âge de 10 ans et du vivant même de son père, par dérogation à la loi fondamentale de la Pologne. Lorsqu'il monta sur le trône, il fut obligé de déclarer un mariage secret qu'il avait contracté avec Barbe Radziwil; la diète voulut en prononcer la nullité, mais le prince fit savoir qu'il mourrait plutôt que de répudier son épouse. Pendant les débats que cette affaire lui suscita avec les grands du royaume, les Tartares firent une irruption dans les provinces et les dévastèrent. Sigismond les repoussa, et, par ses victoires, il ramena à lui les esprits des mécontens. En trois années il conquit la Livonie, soumit les chevaliers porte-glaives, et força les duchés de Courlande et de Semigalle de se reconnaître feudataires de la Pologne. Étant devenu veuf de la reine Barbe Radziwil, il épousa, en 1553, Catherine d'Autriche, veuve du duc de Mantoue; mais en 1565, il la renvoya sans oser toutefois former d'autres liens, parce que le sénat et le saint-siége s'opposaient à son divorce. Pour se venger des refus de la cour de Rome, il favorisa les protestans et contribua aux progrès de la réforme avec autant de soins que son père en avait mis à les prévenir. Il m. en 1572, et eut pour successeur le duc d'Anjou, qui depuis fut roi de France sous le nom de Henri III.—SIGISMOND III, neveu du précédent, fils de Jean III, roi de Suède, né en 1566, fut élevé au trône de Pologne en 1587, après la mort d'Etienne Battori, força l'archiduc d'Autriche Maximilien, son compétiteur, de renoncer à ses prétentions, et réunit la couronne de Suède à celle de Pologne après la m. de son père. Son attachement à la foi catholique l'ayant rendu suspect aux Suédois qui, pour la plupart, étaient luthériens, il fut dépouillé de la couronne de Suède en 1604, au profit du duc de Sudermanie, son oncle. Dans une guerre qu'il eut en 1611 avec les Russes, il fit périr deux cent mille Moscovites dans Smolensk et réduisit en cendres la ville de Moscou; mais il ne fut pas aussi heureux dans ses guerres avec les Turks et avec Gustave-le-Grand. La cession de toutes ses conquêtes ne lui valut qu'une trève de quelques années, avant l'expiration de laquelle il m. en 1632. Son fils aîné lui succéda sous le nom de Wladislas VII.

SIGMARINGEN (Saint FIDÈLE de), martyr, né en 1577 dans la ville de Sigmaringen (principauté de Hohenzollern), se livra d'abord à l'étude du droit, et occupa pendant quelque temps une charge de conseiller à Colmar. Il résigna ensuite son emploi pour prendre l'habit dans l'ordre des capucins de Fribourg en 1612, se dévoua à la prédication, et obtint des succès tels, que la congrégation de la propagande le nomma chef de la mission qu'elle envoya dans le pays des Grisons. Il y opéra un grand nombre de conversions malgré la haine dont ce peuple était animé contre la cour de Rome. Un jour qu'il voyageait seul pour aller rejoindre ses confrères, il tomba entre les mains d'une troupe de soldats qui l'assassinèrent. Sa canonisation a été prononcée par le pape Benoît XIV, en 1746. Sa vie se trouve dans la *Vie des Pères*, par Godescard.

SIGNORELLI (LUCAS), peintre toscan, né vers 1440, élève de Pierre della Francesca, est un des premiers peintres toscans qui se soient attachés à l'intelligence de l'anatomie. Il a travaillé à Urbin, à Volterre, à Florence et dans plusieurs autres villes de la Toscane; il a participé aux travaux de la chapelle Sixtine à Rome, et mourut en 1521. On cite comme ses meilleurs ouvrages les compositions suivantes: *la Communion des apôtres*, à Cortone, dans l'église de Jésus; *le Voyage de Moïse avec Sephora* et la *Promulgation de l'ancienne loi*, toutes deux dans l'église Sixtine. — SIGNORELLI (François), petit-fils du précédent, est un des meilleurs artistes qu'ait produits la ville de Cortone. — SIGNORELLI (Léonard), né à Pérouse en 1490, embrassa la carrière des armes, joignit l'étude des mathématiques à la culture des lettres, passa au service de Léon X, à Rome, après avoir déjà fait plusieurs campagnes en qualité de volontaire, gagna les bonnes grâces de ce pape par la publication d'un ouvrage intitulé: *les Amours d'Emilie et d'Erophile*, passa au service de la république de Florence après la mort du pape Adrien, et fut chargé de diriger les fortifications de cette ville à l'époque où le prince d'Orange vint en faire le siége en 1529. Il était depuis peu capitaine-général de l'artill. de la répub. lorsqu'il m. en 1530.

SIGNORELLI (PIERRE-NAPOLI), littérateur, né à Naples en 1731, quitta la profession d'avocat qu'il avait embrassée pour se livrer à l'étude des belles-lettres et à la culture de la poésie dramatique. Pendant un séjour de quelques années en Espagne, où il avait obtenu une place de garde du sceau de la loterie royale, il composa divers ouvrages qui le firent connaître avantageusement. A son retour dans sa patrie, on lui donna la place de secrétaire de l'académie de Naples en 1784. Lors de l'invasion des armées françaises, Signorelli fut nommé un des chefs de la nouvelle république, et fit partie d'un comité de législation. Après l'évacuation, il chercha un asile à Milan, où on lui donna le titre de professeur dramatique au lycée de Brera; il passa ensuite à Bologne en qualité de professeur de diplomatie et d'histoire. Il retourna à Naples en 1806, cessa de s'occuper de toutes fonctions publiques, et mourut le 1er avril 1815. On a de lui les ouvrages suivans: *Satire sei*, Gènes, 1774, in-8; *Storia critica de' teatri antichi e moderni*, Naples, 1777, in-8; *Faustina, commedia in cinque atti in versi*, Lucques (Naples), 1779, in-8; *Tabl. de l'état actuel des sciences et de la littérature en Espagne*, Madrid, 1780, in-8; *Discorso storico-critico su' i saggi apologetici dell' ab Lampillas*, Naples, 1782, in-8; *Vicende della coltura delle Due-Sicilie*, ibid., 1784, 5 vol. in-8; *Supplemento*, etc. (à l'ouvr. précéd.), ibid., 1791, 2 vol. in-8; *Orazione funebre per Carlo III, re delle Spagne*, ibid., 1789, in-4; *Regno di Ferdinando IV*, ibid., 1798, in-8; *Prolusione alla cattedra di poesia rappresentativa*, ibid., 1801, in-8; *Ragionamento sul gusto*, ib., 1802, in-8; *Lettera sullo spettacolo musicale del* 1803, etc., ibid., 1804, in-8; *Elementi di critica diplomatica, con istoria preliminare*, ibid., 1805, 4 vol. in-8, etc. On trouvera des détails plus étendus sur sa personne et ses écrits dans son *Eloge histor.*, par M. Avellino, Naples, 1815, in-4.

SIGONIO (CHARLES), savant italien, un des plus illustres du 16e S., né à Modène vers 1520, fut appelé, en 1546, à remplir la chaire que Portus laissait vacante dans cette ville, accepta ensuite celle de belles-lettres à Venise en 1552, et se lia d'une étroite amitié avec le savant Panvinio. En 1560, il vint occuper une chaire d'éloquence à Padoue, la quitta en 1563 à la suite de débats assez vifs qu'il eut avec Robortello sur un point d'érudition, et se rendit à Bologne, où il professa pendant plusieurs années avec un succès prodigieux. Vers la fin de sa vie il se retira dans une campagne près de Modène, et y m. en 1584, laissant un grand nombre d'ouvrages, dans lesquels il éclaircit les antiquités romaines, débrouilla l'histoire du moyen âge, et créa la science de la diplomatique. Ses nombreux écrits ont été recueillis par Argellati, et publiés à Milan, 1732-37, 6 vol. in-fol, avec une vie de l'auteur par Muratori, des notes et des observations du sieur Jos-Marie Stampa, de Sassi, de Laur. Maffei, et de plusieurs autres savans italiens. On trouve une liste complète des écrits de Sigonio et une *notice* sur lui dans Tiraboschi.

SIGORGNE (Pierre), physicien, né en 1719 dans un village de la Lorraine, embrassa l'état ecclésiastique, et fut chargé d'une chaire de philosophie au collége du Plessis. Divers ouvrages qu'il publia sur le cartésianisme et le système de Newton le firent connaître avantageusement. Aussi ayant été exilé pour une chanson, et s'étant rendu à Mâcon, la considération qu'il avait inspirée lui valut le titre de vicaire-général du diocèse. Il finit par renoncer à la carrière de la chaire pour se livrer entièrement à la culture des sciences, et il a la gloire d'avoir contribué par ses écrits aux progrès de la bonne physique; mais on lui reproche d'avoir attaqué la chimie nouvelle. Il m. à Mâcon en 1809. On a de lui les écrits suivans : *Examen et Réfutation des leçons de physique données au collége royal par Privat de Molières*, Paris, 1740, in-12; *Réplique à M. de Molières, ou démonstration physico-mathématique de l'insuffisance et de l'impossibilité des tourbillons*, ibid., 1741, in-12; *Institutions newtoniennes*, ou *Introduction à la philosophie de Newton*, ibid., 1747, 2 vol. in-8; *Astronomiæ physicæ juxta Newtonis principia Breviarium*, ib., 1748, in-12; *Lettres écrites de la plaine*, Amsterd., 1765, in-12 (en réponse aux *Lettres de la montagne*, par J.-J. Rousseau); *le Philosophe chrétien*, ou *Lettres sur la vérité et la nécessité de la religion*, Avignon, 1765, in-12; *Institutions leibnitziennes*, ou *Précis de la monadologie*, Lyon et Paris, 1767, in-4. Il a publié aussi un bon nombre de brochures.

SIGOVÈSE, anc. guerrier des Gaules, frère de Bellovèse, le fondateur de Milan, fut, comme lui, chargé par son oncle Ambigat, roi des Bituriges, d'emmener, pour les établir dans quelq. lointains pays, les prolétaires qui surchargeaient la populat. de la partie des Gaules qui formait ses états. Ce fut dans la forêt Hercinie que, suiv. les oracles, Sigovèse dut se fixer, environ l'an 588 av. J.-C., avec ses guerriers, qui étaient des Volces Tectosages. *V.* pour la descript. de médailles découv. en 1806, et portant en inscript. le nom de Sigovèse (*Ielihn Vési* en étrusque), les *Antiquités et Monum. du départem. de Vaucluse*, par M. Fortia d'Urban, 1808, in-12, fig.

SIGRAIS. V. Bourdon.

SIGUENZA Y GONGORA (Charles de), poète et mathématicien espagnol, né au Mexique en 1645, embrassa l'état ecclésiastique, se voua à la carrière de l'enseignement, et professa pend. 20 ans la philosophie et les sciences exactes à Mexico. Dans les dernières années de sa vie, il remplit les fonctions de chapelain de l'hospice de *l'Amor de Dios*, et m. en 1700. Il avait composé divers écrits sur les caractères hiéroglyphiques dont se servent les indigènes de l'Amérique; mais tous ses MSs. périrent dans l'incendie qui consuma une partie de la ville de Mexico en 1692. On a de lui les ouvrages suiv. : *Ver indicum, poema sacro-epicum*, Mexico, 1668, in-8; *Triumphus partheuicus* (poème à la louange de la Ste Vierge), ibid., 1684, in-4; *orientalis Planeta evangelica, epopeia sacro-panegyrica Indiarum apostolo magno S. Francisco Xaverio*, ibid., 1700, in-4; *Expositio philosophica adversùs cometes*, ibid, 1681, in-4; *Libra astronomica et philosophica*, ib., 1690, in-4; *Infortunia Alph. Ramirez circùm per orbem euntis*, ibid., 1693, in-4; *Mercurius volans et Novum Mexicum restauratum præ se ferens*, ibid., etc., etc.

SIGURD Ier, l'aîné des fils de Magnus, roi de Norwège, partagea le royaume avec ses deux frères en 1109, quitta les Orcades où il régnait depuis 1098, et s'établit dans la Norwège méridionale. En 1107, il partit pour la Terre-Sainte avec 10,000 croisés, se réunit aux troupes de Baudouin Ier, roi de Jérusalem, se signala par son courage et son habileté dans div. occasions, notamment à la prise de Sidon. De retour dans sa patrie, Sigurd réunit sous son autorité la Norwège entière après la m. de ses frères, et m. en 1130, laissant le trône à son fils Magnus IV.— Sigurd II, fils et success. de Harald IV, monta sur le trône avec Ingon, son frère, en 1136, et périt assassiné l'an 1155 — Sigurd III, appelé au trône de Norwège en 1162 par un parti nombr., fut déposé et décapité six ans après.

SIGWART (George-Fréd.), profess. d'anat. et de chirurg. à Tubingue, où il m. le 9 mars 1795, était né en 1711 à Gross-Bettlingen, dans le Wurtemberg, et s'était destiné d'abord à la carrière évangél., avait été pend. 4 ans cathéchiste à l'hospice des orphelins de Francfort-sur-le-Mein. Lorsqu'il se fut décidé à embrasser les études méd., il alla suivre les cours des plus célèbres univ. d'Allemagne, fut reçu docteur à Halle, vint pratiquer à Berlin, Iéna, puis à Stuttgard, où ses succès lui valurent le titre de méd. du prince. C'est de là qu'il fut appelé à Tubingue; mais avant de s'y rendre, il voulut visiter Strasbourg et Paris. Les écrits de Sigwart sont cités au nombre de 67 au t. 7 de la *Biogr.* du *Dict. des sciences méd.*; les plus intéressans sont ceux qui se rapportent à l'anat. pathol.; de ce nombre sont ceux intit. : *Nosologia luxationis brachii*, Tubingue, 1771, in-4; *Ætiologia* (*ejusd.*), ibid., 1771, in-4; *Casus singularis osteosacroseos*, ib., 1781, in-4, et *Conspectus morborum corporis hum. specialis*, ibid., 1782, in-4.

SIHILLING. V. Schilling.

SILANION, sculpteur grec, né à Athènes, contemporain de Lysippe et d'Alexandre, suivant Pline, paraît avoir excellé principalement dans l'imitation des passions vives. On cite de lui une statue de *Satyrus*, deux fois vainqueur au pugilat, et celle de *Démarate*, également vainqueur dans le même exercice; une *Corinne*, un *Thésée*, un *Achille*, la statue d'*Apollodore*, célèbre statuaire de son temps; une autre de la *Sapho* de Lesbos, enfin une statue de *Platon*, qui paraît avoir servi de modèle au seul portrait authentique que nous ayons de ce philosophe. Toutes ces statues étaient en bronze.

SILANUS (Marcus-Junius), propréteur en Espagne l'an 543 de Rome, fut chargé par Scipion de garder le pays en deçà de l'Ebre. Quatre ans après il remporta, à la tête de 10,000 fantass. et 500 chevaux, une victoire complète sur les génér. carthaginois, Hannon et Magon; et enfin, après avoir contribué, l'an 548, au gain de la bataille de Bæcula, où il commandait avec Marcius l'aile gauche de l'armée romaine, il fut laissé avec des forces considérables dans le midi de l'Espagne, où il acheva la dispersion des Carthaginois. Il noua alors des communicat. avec Masinissa, qui bientôt accepta ouvertem. l'alliance des Romains; et, cette mission remplie, il alla en annoncer l'heureuse issue à Scipion dans Tarragone. — Marcus-Junius Silanus, son arrière-petit-fils, consul l'an de Rome 645, n'est cité que pour la défaite qu'il essuya contre les Cimbres dans la Gaule narbonnaise.—Decimus-Junius Silanus, fils du précéd., et 2e mari de la fameuse Servilie, maîtresse de César, était consul désigné lors du jugem. de Catilina et de ses complices (691 de Rome); il avait été précédemment questeur, édile, puis préteur d'Asie. Ce personnage, que les désordres de sa femme couvrirent d'ignominie, est présenté lui-même comme plus avide d'argent que de gloire. Il brigua toutefois le triomphe au sortir d'un commandement qu'il avait eu en Illyrie après son consulat. On suppose qu'il périt durant la guerre civile.—Il y a eu, de la même famille, quatre consuls; savoir : M. Junius, époux de Julie, petite-fille d'Auguste, cons. en 727;-M. Junius, cons. l'an 771, et que Caligula, son gendre, força à se donner la mort en 778;-Appius-Junius, cons. l'an 779, puis procons. en Espagne : Claude lui fit épouser la mère de Messaline, et à l'instigat. de celle-ci, le fit poignarder l'an 793;-Marcus-Junius, fils du précéd., cons. l'an 797, et empoisonné en 805 par ordre d'Agrippine; — enfin plus. per-

sonnages élevés en dignité sous les prem. empereurs, entre autres Lucius-Junius SILANUS, frère du dern. consul. Fiancé d'Octavie, fille de Claude, il devint l'objet de l'inquiète jalousie d'Agrippine, qui, par d'abominables calomnies, réussit à le perdre dans l'esprit de l'emp. Le jour du mariage de celui-ci avec la mère de Néron, il se donna la m. (l'an 799 de Rome.)—C'est à Lucius SILANUS, frère du précéd., et égalem. victime de Néron (816 de Rome), que Trajan fit ériger une statue.

SILBERSCHLAG (JEAN-ISAÏE), pasteur de l'église de la Trinité et membre du conseil-suprême des bâtimens à Berlin, né à Aschersleben en 1721, fut d'abord profess. à l'école de Kloster-Bergen, près Magdebourg, remplit ensuite les fonctions de pasteur d'une église à Magdebourg pend. quelques années, quitta cette place pour aller diriger l'école dite *Réal-Schule* à Berlin, devint memb. du cons. supr. des bâtim., créé en 1770 par Frédéric II, et m. en 1791. On a de lui : *Geogonie*, ou *Explic. sur la création du monde d'après Moïse*, *par les principes de la physique et des mathématiques* (en allem.), Berlin, 1780, 3 v. in-4; *Chronol. rectifiée par les saintes Ecritures* (en allemand), ibid, 1784, in-4; *Traité sur l'hydrotechnie ou sur l'architecture hydraulique*, Leipsig, 1772-73, 2 vol. in-8, en allemand, trad. en français par d'Auxiron, Paris, 1769, in-4. Il a écrit et publié lui-même sa *Biographie* (en allemand), 1783, in-4.

SILHON (JEAN), un des premiers membres de l'acad. française, né vers la fin du 16[e] S., à Sos, petit bourg de la généralité d'Auch, vint à Paris dans sa jeunesse, se fit connaître avantageusement du card. de Richelieu, obtint la place de conseill. d'état, et fut agrégé à l'acad. française dès la création de cette compagnie. Pendant les troubles de la fronde, il fut en butte aux excès de la populace, comme partisan de la cour, vit piller sa maison, et fut réduit, après de longs services, à vivre d'une modique pension. Il m. en 1667; Bayle le regardait comme l'un des plus solides et des plus judicieux auteurs de son siècle. On a de lui les écrits suiv. : *Les deux Vérités*, l'une de Dieu et de la Providence, l'autre de l'immortalité de l'âme, Paris, 1626, in-8; *Panégyrique au cardinal de Richelieu*, sur ce qui s'est passé aux dern. troubles de France, ibid., 1629, in-4; *le Ministre d'état avec le véritable usage de la politique moderne*, ibid., 1631-43, 2 vol. in-4; *de l'immortalité de l'Ame*, Paris, 1634, in-4; *Eclaircissement de quelques difficultés touchant l'administration du cardinal Mazarin*, ibid., 1650, in-fol., trad. en latin; *De la Certitude des connoissances humaines*, ibid., 1661, in-4.

SILHOUETTE (ETIENNE de), contrôleur-général des finances, né à Limoges en 1709, se prépara de bonne heure à la carrière administrative par l'étude des ouvr. relatifs à cette partie, par des voyages dans le midi de l'Europe, et un séjour d'une année à Londres. Il fut d'abord conseiller au parlement de Metz, vendit sa charge pour en acheter une de maître des requêtes, vint se fixer à Paris, s'y fit connaître par quelq. traduct. de l'anglais, et devint secrétaire, puis chancelier du duc d'Orléans, fils du régent. Après le traité d'Aix-la-Chapelle, en 1748, il fut un des commissaires chargés de régler avec l'Angleterre les limites des possessions françaises en Acadie, et fut ensuite commissaire du roi près la compagnie des Indes. Le crédit de M[me] de Pompadour le porta au ministère en 1757. Il sembla d'abord qu'il allait justifier la confiance qu'avait inspirée sa longue expérience des affaires; il débuta par opérer, dans l'administration des finances, des réformes qui firent rentrer 72 millions dans les caisses de l'état; mais les économies qu'il proposa sur les dépenses personnelles du roi et des ministres, son projet d'un *Edit de subvention* qui créait plus. impositions nouvelles, soulevèrent contre lui l'opinion générale; ses opérations manquèrent; il fut couvert de ridicule, et forcé de sortir du ministère après une administrat. de 8 mois; il se retira dans sa terre de Brie-sur-Marne, et y m. en 1767. On a de lui les ouvrages suiv. : *Idée générale du gouvernement chinois*, Paris, 1729, in-4; *Réflexions politiques sur les plus grands princes, et particulièrement sur Ferdinand-le-Catholique*, traduit de l'espagnol de Balth. Gracian, ibid., 1730, in-4 et in-12; *Lettres sur les transactions publiques du règne d'Elisabeth*, contenant plus. anecdotes et quelq. réflexions critiques sur l'histoire de ce règne, par Rapin-Thoyras, Amsterdam, (Londres), 1736, in-12; *Essai sur l'homme*, trad. en prose de l'angl. de Pope, Londres, 1736, in-12; *Essai d'une traduction des Dissertations* (de Bolingbroke) *sur les partis qui divisent l'Angleterre*, ibid., 1739, in-12; *Traité mathématique sur le bonheur*, par Irénée Krantzovius, trad. de l'angl., précédé d'une lettre préliminaire du traduct., ibid., 1741, in-12; *Mélanges de littérature et de philosophie*, ibid., 1742, 2 vol. in-12; *Dissertation sur l'union de la religion et de la politique*, trad. de l'angl. de Warburton, ibid., 1742, 2 vol in-12; *Mémoires des commissaires du roi et de ceux de S. M. britannique sur les possessions et le droit des deux couronnes en Amérique*, Paris, 1755, 4 vol. in-4; *Voyage de France, d'Espagne, de Portugal et d'Italie*, ibid., 1770, 4 vol. in-12. On a publié en 1773 : *Testament politique de M. de Silhouette*, vol. in-12, dont la vente fut prohibée.

SILIUS-ITALICUS (CAÏUS), originaire d'Italie, et né, à ce qu'on croit, sous le règne de Tibère, l'an 25 après J.-C., fut consul sous les empereurs Néron et Vitellius, puis gouv. de l'Asie-Mineure, et, dans ces emplois, réunit au génie d'un homme d'état le désintéressement d'un vrai philosophe; mais c'est surtout comme écrivain qu'il est cité maintenant. Il professa un si vif enthousiasme pour Virgile et pour Cicéron, qu'il se procura à grands frais la maison de campagne qu'avait habitée celui-ci à Tuscule, de même que celle où avait séjourné celui-là près de Naples. Ce fut dans cette retraite, et presque sur le tombeau même du chantre d'Enée, que Silius consacra les dernières années de sa vie, et le loisir que lui laissait le règne de Trajan, à la composition de son épopée sur *la seconde guerre punique*, sujet du plus haut intérêt pour les Romains, même dégénérés, et qui en a tant acquis pour toutes les générations sous la plume éloquente de Tite-Live. Silius a sur ses contempor., Lucain et Stace, l'avantage d'un style moins raide, moins tendu; sa diction est, en général, plus pure, plus correcte; mais il est loin d'avoir la majesté, la profondeur de pensées du premier, l'éclat et le coloris de style du second de ces poètes. Sa correction, toujours froide et inanimée, ne décèle qu'une imitat. timide du gr. modèle qu'il s'attachait à suivre. Il faut encore observer que l'âge où Silius se livra à cet important travail n'était plus celui de l'imagination. A en juger par les éloges que lui prodigue Martial, Silius et son poème auraient joui, de son vivant même, d'une brillante réputat.; mais la postérité n'a point confirmé les éloges du famélique Martial; elle a jugé comme Pline (*lib. VI, ep.* 7) qui, tout en lui accordant le mérite du zèle et du travail, lui refusait toutefois le don du génie et de l'invention : rien de plus stérile en effet que son abondance prétendue. Au surplus, Silius, mort la dernière année du 1[er] siècle de l'ère chrétienne, resta complètement ignoré jusqu'au 5[e], où Sidoine Apollinaire jeta en passant un mot sur lui, dans la liste des poètes dont il recommande la lecture à son ami Félix; peut-être même n'en parlait-il que sur la foi de Pline et de Martial. Il faut, pour le retrouver, descendre ensuite jusqu'en 1414, époque du concile de Constance, où, le Pogge, cet habile et heureux indagateur des anciens, découvrit, dans le monastère de l'abbaye de St-Gall, le manuscrit de Silius, qui a servi de base à toutes les édit.

publ. depuis. Les plus estimées sont celles de *Drakenborch*, de *Deux-Ponts*, de *Ch.-Th. Ernesti*, et surtout celle de *G.-A. Ruperti*, textuellement reproduite, avec quelq. annotations nouvelles de l'éditeur, dans la *Biblioth. classica-latina*, de M. N.-E. Lemaire. On ne s'est guère occupé de traduire un poète aussi peu lu ; on n'en cite guère que la version anglaise de Thom. Ross, imprimée à Londres en 1661, peu estimée ; celle en italien de Buzio, moins estimable encore, et celle de Lefebvre de Villebrune (Paris, 1781), qui n'a sauvé d'un oubli presque total ni le poète latin, ni le traducteur français.

SILLERY (ALEXIS BRULART, d'abord comte DE GENLIS, puis marq. de), né en 1737, fut élevé par le marquis de Puisieux son oncle, ministre des affaires étrangères sous Louis XV. Il porta le titre de comte de Genlis du nom d'une terre que son frère aîné possédait en Picardie (son épouse, si connue par ses product. littéraires, a conservé le titre de comtesse de Genlis). Sillery entra fort jeune dans la carrière des armes ; il fut employé pendant 5 ans dans l'Inde, se distingua par son courage, et à peine âgé de 20 ans mérita le grade de capitaine de vaisseau et la croix de St-Louis. Ayant été fait prisonnier par les Anglais, il se lia pendant sa captivité avec Ducrest de St-Aubin, également prisonnier, et épousa sa fille dès qu'il eut recouvré sa liberté. Il était capitaine des gardes du duc d'Orléans lorsqu'il fut nommé député aux états-génér. par la noblesse de Reims. Il passa le 25 juin 1789 dans l'assemblée du tiers-état avec la minorité de son ordre, et se montra constamment fidèle au parti du duc d'Orléans. En 1791, il s'occupa surtout de l'organisation de la marine, et fut un des membres qui contribuèrent le plus à la rédaction des lois sur cette partie du service. Nommé député à la Convention en 1792, par le départem. de la Somme, il fut envoyé comme commissaire à l'armée de Champagne. Dans le procès de Louis XVI, il vota pour l'appel au peuple, la détention et le bannissement à la paix et pour le sursis. Le 1er avril 1793, on demanda qu'il fût mis en état d'arrestation comme complice de Dumouriez, et agent de la faction d'Orléans. Le 4 du même mois, un mandat d'arrêt fut lancé contre lui ; il fut compris dans les proscriptions du 2 juin 1793, condamné à m. le 30 oct. suiv., et exécuté le lendemain. — V. BRULART.

SILLY (JACQUES JOSEPH VIPART, marquis de), né au château de Silly, près Dozulé, en Normandie, l'an 1671, entra dans les mousquetaires en 1688, obtint l'année suivante une compagnie dans le régiment dauphin-étranger, fit toutes les campagnes de ce temps jusqu'en 1713, et fut nommé colonel du régiment de cavalerie d'Orléans. Il servit ensuite sous les ordres du maréchal de Berwick, qui, dans ses *Mémoires*, parle de lui comme d'un officier très-distingué, fut employé en 1718 en qualité de lieutenant-général en Normandie, sous le duc de Luxembourg, et mérita par ses services le tit. de conseill.-d'état d'épée et de chevalier des ordres. Ses liaisons avec Mme de Staël, qui le cite souvent dans ses *Mémoires*, l'ont plus fait connaître que les services qu'il a pu rendre à l'état. Il paraît cependant qu'à son retour d'Allemagne, une passion plus violente s'était emparée de son cœur. Les obstacles qu'il rencontra l'exaltèrent au point que, dans un accès de délire, il se jeta par une fenêtre dans les fossés du château de Silly, et s'y noya en 1727. On trouve 37 *lettres* de lui au duc de Richelieu dans le rec. des *Pièces inéd. sur les règnes de Louis XIV, Louis XV et Louis XVI*, t. 2.

SILVA (JEAN-BAPTISTE), médecin, né à Bordeaux en 1682, vint se fixer à Paris, prit une partie de la clientelle d'Helvétius, et se fit connaître avantageusement par plusieurs cures remarquables. En 1721, il fut appelé plusieurs fois en consultation pour la maladie de Louis XV, ce qui lui valut en 1724 la place de médecin consultant du roi, et en 1738 des lettres de noblesse. Il mourut en 1742. On a de lui les ouvrages suiv. : *Traité de l'usage de différentes sortes de saignées, principalement de celle du pied*, Amsterdam, 1729, 2 v. in-12 ; *Dissertat. et Consultat. médicin. de MM. Chirac et Silva*, 3 vol. in-12, 1744-1755, précédées d'un *Mémoire pour servir à la vie de Silva*, par Bruhier. — SILVA (Donato), littérat. milanais, né en 1690, m. en 1779, est cité comme l'un des collaborateurs les plus utiles de Muratori. Il a fourni des *notes* sur la bulle de Pascal Ier et sur le synode de Pavie, rédigé avec Bretta le *discours* sur la géographie des siècles barbares, écrit une *dissertation* sur St Sérène, insérée dans le Recueil des bollandistes ; il a travaillé à la nouvelle édit. de la *Chronique* des Visconti, publiée par Azario à Milan, 1771, et à celle des *Statuts de Biandrate ;* enfin il a coopéré à l'ouvrage de Frisi sur la *Figure de la terre*. Son *Eloge*, par Frisi, a paru à Milan, 1779, in-8, sous le voile de l'anonyme.

SILVA. V. FIGUEROA.

SILVANI (GHERARDO), architecte florentin, né en 1579, a exécuté dans sa patrie un grand nomb. d'édifices, parmi lesquels on cite *l'Eglise et le Couvent des Théatins*, et celle de *la Confrérie des Stigmates*, *la Façade du palais Strozzi*, *le Palais Capponi* dans la Via Larga, *le Palais Marucelli*, dans la rue San-Gallo, le plus beau monument de la Toscane, *la Façade du palais Gianfigliazzi*, *l'Eglise de St Franç. de Paule*, hors de Florence, et plusieurs autres édifices remarquables, qu'il serait trop long d'énumérer. Il cultiva aussi la sculpture avec assez de succès, montra jusqu'à l'âge le plus avancé une activité extraordinaire, et mourut à Florence en 1675. — Pierre-Franç. SILVANI, son fils et son élève, a construit *l'Eglise des PP. de l'Oratoire*, et a exécuté des trav. importans dans la cathédrale de Florence.

SILVÈRE (St), pape, fut appelé à remplacer Agapet Ier sur le saint-siége en 536, par la seule faveur de Théodat, roi des Goths. Ayant, peu après son intronisation, repoussé les ouvertures que lui fit faire l'impératrice Théodora, dans le but de replacer Anthyme sur le siége de Constantinople, il se vit accusé devant Justinien d'avoir des intelligences coupables avec les Goths. On l'envoya en exil à Patare, en Lycie, et Vigile, le protégé de Théodora, fut élu en sa place. Ce fut en vain que Justinien ordonna qu'on rétablît Silvère : cet infortuné pontife fut livré à son compétiteur par Bélisaire, à qui l'impératrice en avait intimé l'ordre. Conduit dans l'île Calmaria, il y mourut de faim en 538. L'église célèbre sa fête le 20 juin.

SILVERSTOLPE (ALEXANDRE-GABRIEL), historiographe suédois, né en 1772, se voua à l'instruction publique, fut nommé rect. de la haute école de Linkiœping, s'efforça dans ce poste de perfectionner l'enseignement élémentaire, publia div. *mémoires* sur l'éducation, et obtint des lettres de noblesse en récompense de son zèle et de ses services. Nommé membre de la diète, il continua de se signaler par son zèle pour l'amélioration de l'enseignement public, eut part à la rédaction de la constitution actuelle de la Suède, et mourut en septembre 1824. On a de lui : un *Abrégé de l'histoire de Suède*, et un *Abrégé d'histoire universelle et de chronologie*, Stockholm, 1805, in-8 ; une *Géographie générale*, 1804, in-8 ; une traduction estimée de la *Corinne* de Mme de Staël ; un *Recueil de poésies*, imitées pour la plupart des poètes étrangers, Stockholm, 1814, 2e éd. ; un *Essai des principes de la grammaire génér.*, ibid., 1814 ; un écrit intitulé *Théorie invariable de l'épellation de la langue suédoise*, ibid., 1811, et une traduction de la *Vie d'Agricola*, de Tacite. Il a rédigé un *Journal de littérature suédoise*, t. 1 à 5.

SILVESTRE, pape. V. SYLVESTRE.

SILVESTRE (ISRAEL), dessinat. et grav., né à Nanci en 1621, neveu et élève d'Israël Henriet,

vint se fixer à Paris, se fit connaître par le goût et l'intelligence de ses dessins, fut chargé de dessiner et de graver les *Maisons royales*, ainsi que les *Fêtes données* et les *Places conquises* sous le règne de Louis XIV, travaux qui lui valurent le titre de maître de dessin du dauphin, une pension et un logement au Louvre. Il mourut à Paris en 1691. Son œuvre se compose de plus de 1,000 pièces, dont les plus remarquables sont : *les Plaisirs de l'île enchantée; les Vues des parcs et maisons royales; les Villes conquises par Louis XIV;* une grande *Vue de Rome*, en 4 pièces; la *Vue de Campo-Vaccino* à Rome; les *Fêtes du Carrousel*, en 1662, etc. On trouvera des détails plus étendus dans le *Manuel des amateurs de l'art*, par Huber et Rost. — SILVESTRE (Louis), fils du précédent, né à Paris en 1675, peintre et dessinat., élève de Lebrun et des Boullongne, orna de ses ouvrages le réfectoire de Saint-Martin-des-Champs, Saint-Roch, Notre-Dame, fut appelé à Dresde par le roi de Pologne Auguste II, qui l'y retint, en le nommant son prem. peintre et en lui donnant des lettres de noblesse. Après un séjour de 24 ans dans cette ville, il revint à Paris, obtint de Louis XV un logement au Louvre et une pension de 1,000 écus, qu'il conserva jusqu'à sa m., en 1760. Il était membre de l'académie de peinture.

SILVESTRE-MEDVIEDEF, supérieur du couvent de Jaïkonospark à Moscou, décapité en 1691 comme inculpé dans un complot politique, avait été précédemment détenu dans un couvent à cause de la hardiesse avec laquelle il montrait son attachement pour la foi catholique romaine. On conserve de lui en MS., dans les principales bibliothéq. de Russie, une *Histoire de la révolte des Strelitz*, dans laquelle il fut soupçonné d'avoir joué un rôle. Il a de plus laissé quelques opuscules en vers et en prose, tels qu'une *épître* à la princesse Sophie Alexievna, à l'occasion de la présentation des statuts de l'académie de Moscou.

SIMARD ou SYMARS (PIERRE), inquisiteur de la foi, né vers 1620 à Besançon, prit fort jeune l'habit de Saint-Dominique, remplit successivem. divers emplois dans sa province, fut nommé inquisiteur-gén. pour le comté de Bourgogne, poursuivit avec acharnement les personnes soupçonnées de magie, et en fit périr plusieurs sur le bûcher. Depuis 1673, il fut chargé du maintien de la règle dans toutes les maisons de son ordre en France. A sa m., vers 1680, il était prieur du couvent de Poligny. On a de lui : le *Trésor du rosaire*, imp. à Dôle et à Besançon, in-12; *Avis favorables et salutaires aux prêtres et pasteurs*, Besançon, 1677, petit in-8.

SIMÉON (Bible), 2e fils de Jacob et de Lia, né vers l'an 1748 avant J.-C., fut celui de ses frères que Joseph retint en otage (V. JOSEPH), lorsqu'ils vinrent acheter du bled en Egypte. Siméon se joignit à Lévi pour massacrer les Sichemites; aussi, selon la prédiction de Jacob, ses descendans n'eurent-ils en partage qu'un canton démembré de la tribu de Juda. Sur 59,000 combattans qui composaient sa progéniture lors de la sortie d'Egypte, 29,000 seulement entrèrent dans la Terre-Promise. — SIMÉON, vieillard de Jérusalem à qui fut révélée la venue du Sauveur, le vit lors de sa présentation au temple, et chanta alors le cantique fameux : *Nunc dimittis servum tuum, Domine.* — SIMÉON, dit *le Frère de Jésus*, dont effectivement il était le cousin par la chair du côté de la Sainte-Vierge, devint évêque de Jérusalem après la mort de saint Jacques, et, après avoir gouverné 40 ans cette église, fut crucifié par ordre d'Atticus en la 107e année du Christ. Il avait alors 120 ans.

SIMÉON-STYLITE (ST), anachorète, né vers l'an 390 à Sisan, aux confins de la Cilicie et de la Syrie, avait embrassé fort jeune la vie solit., après avoir été d'abord pâtre. Surpassant en ferveur les religieux chez lesquels il avait réussi à se faire admettre, et qui poussaient l'austérité jusqu'à ne faire qu'un seul repas en deux jours, il se réduisit à ne manger qu'une fois la semaine, et ajouta dans la même proportion à toutes les rigueurs de cet institut, d'où on finit par le renvoyer, de crainte que son exemple n'entraînât les autres moines à ces excessives rigueurs. Siméon, s'étant retiré dans un ermitage au pied du mont Télenisse, s'y livra à son gré à des rigueurs bien autres, et dont l'Homme-Dieu avait jusque-là fourni le seul exemple. Il passa le carême entier sans prendre de nourriture. Visité au bout de 40 jours par un pieux cénobite de son voisinage, appelé Basse, à qui il avait fait part de sa résolution, il fut trouvé étendu par terre et ne donnant aucun signe de vie. A ses côtés étaient intactes les provisions que ce Basse avait voulu lui laisser. Ce dern., s'empressant d'humecter avec une éponge la bouche de Siméon, lui donna l'eucharistie, et aussitôt le saint anachorète se sentit fortifié. Depuis il passa, dit-on, tous les carêmes sans prendre aucun aliment. Importuné par les visites nombreuses qu'attirait près de lui l'éclat de sa pénitence, il quitta la hutte qu'il s'était construite au sommet d'une montagne, et, vers 423, il imagina de se retirer sur une colonne : c'est de là que lui a été donné le surnom de *Stylite.* Du haut de cette demeure singulière, il faisait aux fidèles de courtes, mais énergiques exhortations deux fois par jour. Il avait, pour la troisième fois, changé de colonne et passé vingt années sur la dern., lorsqu'il mourut à 69 ans en 459 ou 460. Sa fête est célébrée le 1er septembre par l'église d'Orient, et le 5 janv. par les Latins. On a conservé une *lettre* écrite par ce saint à l'emp. Théodose-le-Jeune, pour le détourner de rendre aux Juifs leurs synagogues (*v.* le t. 1 de la *Bibliothèque orientale*, et le t. 15 de l'*Hist. des auteurs ecclésiastiques*, par D. Ceillier). La *Bibl. max. patrum* contient (VII. 127-28) une homélie, *de Morte assiduè cogitandâ*, sous le nom de saint Siméon-Stylite, dont la *vie* a été écrite par Théodoret. Fréd.-George Lantensach a publié *Dissert. de Simeone Stylitâ*, Wittemberg, 1700, in-4. — Un autre St SIMÉON-STYLITE, dit *le Jeune*, d'Antioche, né en 521, m. en 592, après avoir été abbé de Thaumarton, est auteur d'*opuscules* ascétiques. Sa fête est célébrée par l'église grecque le 24 mai, et par les Latins le 3 septemb. *Voy.* le *Recueil* des bollandistes et la *Bibliotheca græca* de Fabricius, t. IX, p. 279.

SIMEON *de Durham*, hist. anglais du 12e S., m. postérieurement à 1130, après avoir enseigné publiquement les mathématiques à Oxford, et avoir été grand-chantre (*præcentor*) de l'église de Durham, avait écrit une *Histoire des rois d'Angleterre* de 616 à 1130. Cet ouv., continué jusqu'en 1156 par Jean, prieur d'Hexham, a été imprimé dans les *Decem Script.* de Twisden (*v.* ce nom). — SIMÉON *de Polotsk* (Siméon PETROSKII-SITIANOVITSCH, appelé plus communément), né en 1628 à Polotsk, fut le prem. prédicat. russe qui introduisit dans la chaire sacrée les discours préparés ou improvisés; avant lui il ne s'y faisait que des lectures de l'Evangile ou des Pères. Venu à Moscou après la réunion de Smolensk à la Russie (1667), Siméon, qui était versé dans les lettres et avait visité plusieurs univ. étrangères, fut désigné comme précepteur du jeune Feodor Alexievitsch. Lorsque ce prince eut ceint la couronne, il resta en faveur près de lui. A sa sollicitat., une imprimerie fut établie à la cour, et de ses presses sortirent de nombreux exemplaires des ouvrages de piété qu'il avait composés à l'invitation du patriarche de Moscou, Joasaphe. Cependant, ce même pontife taxa bientôt Siméon d'hérésie, et leurs démêlés n'eurent point de cesse jusqu'à la m. de celui-ci, en 1680. Outre ses nombreux ouvrages de dévotion, il avait composé sur des sujets analogues un grand nomb. de *drames*, pour être représentés devant la prin-

cesse Sophie. Plus. de ces pièces sont conservées dans les biblioth. russes, entre autres celles de l'*Enfant prodigue* et de *Nabuchodonosor*, etc. Parmi ses autres ouvrages, on distingue une sorte de profession de foi du clergé russe intit. le *Sceptre du gouvernement*, Moscou, de l'imprimerie supérieure (celle qu'il avait fait établir), 1668; le *Psautier translaté en vers*; la *Soirée ecclésiastique*, etc. Ce fut la lecture de l'avant-dern. de ces ouv. qui décida le goût de Lomonossof pour la poésie.

SIMEON *le Métaphraste*. V. MÉTAPHRASTE.

SIMEONI (GABRIEL), littérat. florentin, né en 1509, fut présenté à Léon X à l'âge de 6 ans comme un enfant extraordin. Il n'avait pas encore 20 ans lorsqu'il fut envoyé en France par la république de Florence, avec le célèbre Giannotti. Après avoir passé une partie de sa vie à chercher des protecteurs en France, en Angleterre et à Rome, il se retira en Savoie sous le patronage d'Emmanuel-Philibert, auquel il avait dédié son livre des *devises*. Il mourut à Turin vers 1570. On a de lui un assez grand nombre d'écrits sur lesquels on trouvera des renseignemens dans les *Dissertationes litterariæ*, de Mencke, Leipsig, 1734, in-8; dans *le Veglie piacevoli* de Manni, Venise, 1760, in-8, et dans la *Letteratura italiana* de Tiraboschi, t. 2. Nous citerons, entre autres, les suiv. : *Comment. sopra la tetrarchia di Milano, di Mantova e di Ferrara*, Venise, 1546, in-8; *le tre Parti del campo de' primi studj di G. Simeoni*, ib., 1546, in-12; *Discorso sopra la castrametazione e disciplina militare de' Romani, con i bagni ed esercizj antichi de' Greci e de' Romani*, trad. du français de Duchoul, Lyon, 1555, in-fol.; *Discorso della religione anticha de' Romani*, traduit du même, ib., 1569, in-4; *la Vita e Metamorfoseo* (sic) *d'Ovidio, figurato ed abbreviato in forma d'epigrammi*, 1559 et 1584, in-8, fig.; *Devises et Emblèmes*, Paris, 1559, in-4; *Descrizione della Limania*, trad. en français par A. Chappuis, 1561, in-4; *Figure della Biblia, illustrate di stanze toscane*, Lyon, 1565, 1577, in-8, fig.

SIMI (NICOLAS), profess. d'astronomie à Bologne, où il naquit vers 1530, et où il m. en 1564, est connu comme auteur des ouv. suivans : *Theorica planetarum in compendium redacta*, Venise, 1551; *Ephemerides annorum XV, ab anno Christi 1554 ad 1568, ad meridianum Bononiæ : Canones usum ephemeridum explicantes*, ib., 1554; *Tractatus de electionibus, de mutatione aeris, de revolutionibus annorum et alia*, ibid., 1554, in-4; *Introductorium ad summarium totius geographiæ*, Bologne, 1563, in-8.

SIMIANE (CHARLES-EMMAN.-PHILIBERT-HYACINTHE de), marquis de Pianesse, fils d'un gouv. de Savoie, se destina dès sa jeunesse à la carrière des armes, se signala dans les guerres du Montferrat et du pays de Gênes, fut envoyé en 1631 en ambassade extraordin. à la cour de Vienne, nommé ensuite colonel-général de l'infanterie et président du conseil de la régence, après la m. du duc Victor-Amédée Ier, en 1637. Au bout de quelques années, il renonça volontairement à ses dignités, se retira dans la maison des prêtres de la mission, et y mourut en 1677, à l'âge de 69 ans. On a de lui deux ouv. ascétiques, intitulés : *Piissimi in Deum affectus cordis, ex D. Augustini confessionibus delecti*, Paris, Vitré, in-12; *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, en italien, trad. en franç. par le P. Bouhours, Paris, 1672, in-12, avec une *préface* qui contient des détails sur la vie de l'aut.

SIMIANE (PAULINE ADHÉMAR DE MONTEIL DE GRIGNAN, marquise de), petite-fille, par sa mère, de Mme de Sévigné, née à Paris en 1674, reçut une éducat. très-soignée, et ne se faisait pas moins remarquer, à 17 ans, par son esprit que par les grâces de sa personne. Elle épousa en 1695 Louis de Simiane, marquis d'Esparron, gentilhomme du duc d'Orléans et lieutenant des gendarmes écossais, resta veuve en 1718, et mourut en 1737 à Paris, où elle s'était rendue pour soigner sa santé. On a d'elle quelques poésies publ. sous le tit. de *Portefeuille de madame ***, contenant diverses odes, idylles et sonnets*, Paris, 1715, in-12, et des *lettres*, publiées pour la première fois par La Harpe, en 1773.

SIMLER (JOSIAS), historien suisse, né en 1530 à Cappel, près de Zurich, fut nommé, après avoir fini ses études, suppléant de Conrad Gessner dans l'enseignement des mathématiques, puis entra dans les ordres et fut chargé en 1552 d'expliquer le Nouv.-Testament. Il succéda ensuite à Th. Bibliander et à Pierre Martyr dans la place de prem. professeur de théolog. Il en remplit les fonctions jusqu'à sa m., en 1576. On a de lui un assez bon nomb. d'ouv., dont Niceron a donné la liste dans ses *Mémoires*, t. 18. Nous citerons, entre autres, les suivans : *Epitome Bibliothecæ Conradi Gessneri conscripta primùm à Conrado Lycosthenо*, Zurich, 1555, in-fol.; *de Principiis astronomiæ Libri duo*, ibid., 1559, in-8; *de Helvetiorum Republicâ, Pagis, Oppidis, etc., Libri duo*, ibid., 1576, in-8, et 1744, in-8, avec des *notes* de Fuessli; *Vallesiæ descriptionis Libri duo, et de Alpibus Commentarium*, ib., 1574, in-8; *Vocabularia rei nummariæ, ponderum et mensurarum, gr., lat., hebr., arabic., ex diversis auctoribus collecta, et in ordinem alphabeticum digesta*, ibid., 1584, in-8.

SIMMAQUE. V. SYMMAQUE.

SIMMIAS, de Rhodes, poète grec, sur lequel on ne sait rien de positif. Il vivait, selon les uns, 406 ans après la prise de Troie (778 ans av. J.-C.), ou, suivant d'autres, sous le règne de Ptolémée-Lagide, 324 ans av. J.-C. Il est généralement regardé comme l'inventeur de cette sorte de composition dans laquelle les vers doivent, dans leur ensemble, présenter la forme extér. des objets qu'ils décrivent. Il ne nous reste de lui que 3 pièces : *les Ailes*, *l'OEuf* et *la Hache*. Elles ont été traduites en vers latins par Claude Aubery, médecin, et insérées dans le rec. intit. : *vetustissimor. auctor. Georgica, Bucolica et Gnomonica*, Genève, 1569, in-12. Saumaise en a donné un *commentaire* dans un opuscule recueilli par Crénius, dans le *Museum philologico-histor.*, t. 2. Fortunio Liceti a donné une explication très-détaillée de la Hache de Simmias dans un livre intitulé : *Encyclopedia ad securim Epei à Simmiâ Rhodio constructam, in quâ multa vetustatis recondita monumenta, rerum historias et naturas complectentia, recluduntur*, Paris, 1635, in-4. — Vossius parle d'un autre SIMMIAS, aut. d'une *Histoire de Samos*, et Strabon en cite un 3e comme un habile grammairien.

SIMNEL (LAMBERT), fameux imposteur, né vers 1472 à Oxford, n'avait que 15 ans lorsqu'il se prêta aux projets d'un prêtre (Richard Simon) qui avait résolu de l'opposer à Henri VII, sous le nom du duc d'York, 2e fils d'Edouard IV, dont la mort n'avait pas été bien constatée. Le bruit s'étant répandu que le comte de Warwick, fils du duc de Clarence et seul hérit. de la maison d'York, s'était échappé de la Tour de Londres, Rich. Simon prit le parti de faire passer Simnel pour celui-ci. Il lui fit prendre le nom d'Edouard VI et lui forma un parti en Irlande; mais, au lieu d'y attendre Henri VII, ils se portèrent au devant de l'armée royale, furent vaincus à la bataille de Stoke en 1487, et tombèrent tous deux entre les mains du roi. Henri, dédaignant de punir Simnel de son imposture, se contenta de le reléguer dans ses cuisines en qualité de marmiton.

SIMON-MACHABÉE, surn. *Thasi*, 5e fils du gr.-prêtre Mathatias, montra de bonne heure une sagesse égale à sa valeur, et rendit d'importans services à l'état sous le gouvernem. de Juda et de Jonathas, ses frères. Lorsque ce dern. tomba aux mains de Tryphon, la nation juive l'investit du comman-

dement par acclamation. Son prem. soin fut de remettre l'armée sur un pied respectable. Campé près d'Addus, il reçut les ambassad. de Tryphon, et souscrivant aux condit. qu'exigeait celui-ci pour rendre la liberté à Jonathas, lui livra en otage les deux fils de ce prince après lui avoir payé en outre cent talens d'argent. Mais Tryphon violant bientôt sa promesse, entra en Judée, et furieux de ce que ses tentatives avaient été déjouées par l'activité de Simon, il fit égorger impitoyablem. Jonathas et ses deux fils. Après avoir recueilli les restes de son frère et lui avoir érigé un tombeau à Mudin, Simon s'occupa de réparer les places de la Judée et de les approvisionner. Il envoya ensuite des ambassad. au roi de Syrie, Démétrius, qui, à sa demande, affranchit la nation juive du tribut. Il ne tarda pas à rentrer en possess. de Gaza et du fort de Jérusalem; et ces triomphes semblèrent commencer une ère de gloire pour Israël. La paix fut cimentée par des alliances avec les Grecs et les Romains; le commerce reçut un gr. essort, et par-dessus tout l'observance rigoureuse de la loi ainsi que la pompe du culte furent l'objet des soins de Simon. Toutefois une fin bien cruelle était reservée à ce prince: la guerre s'étaot rallumée parce qu'Antiochus Sidetès revendiquait le tribut imposé autrefois à la nation juive par les rois de Syrie, des succès obtenus par Juda et Hyrcan, fils de Simon, en signalèrent le commencement; mais ce prince fut assassiné (l'an 135 av. J.-C.) par les satellites de Ptolémée, son gendre, alors gouvern. de la plaine de Jéricho, et chez qui il était venu loger pendaut une visite qu'il faisait de ses états.

SIMON (St), l'un des douze prem. apôtres, surnommé *le Cananéen*, à cause de son vif attachem. à son divin maître, était natif de la Galilée. On n'a pas de notions précises sur les lieux où il prêcha l'évangile, ni même sur celui de sa mort, que St Jérôme et les anciens martyrologues placent à Suamir, dans la Perse. Sa fête, dont l'Eglise a réuni la célébration à celle de St Jude, est celébrée le 28 oct. *Voy.* le tom. I, pag. 399, des *Mémoires* de Tillemont.

SIMON *le Magicien*, né au bourg de Gitton, dans la Samarie, vers les prem. temps de l'ère chrétienne, avait, dit-on, appris l'art des prestiges d'un certain Dosithée, qui lui-même prétendait être le Messie. Déjà il avait réussi à se faire considérer comme étant d'une nature supérieure, et on l'appelait *la Grande Vertu de Dieu*. L'espoir d'apprendre des secrets supérieurs aux siens le porta à demander le baptême au diacre Philippe, venu pour prêcher l'évangile en Samarie. En effet frappé d'étonnem. à la vue des miracles que faisait le St-Esprit sur les nouveaux chrétiens, dans l'imposit. des mains par les apôtres, il les attribuait à un moyen magique qu'il était jaloux de connaître. Déçu dans ses spéculations sacriléges, et maudit par St Pierre à qui il avait osé offrir de l'argent pour obtenir la vertu des miracles (d'où est venu le mot *simonie*, pour exprimer le trafic des choses saintes), Simon entreprit de rivaliser avec les apôtres. Il les devança dans plus. provinces, s'y fit des prosélytes, et vint faire des dupes jusqu'à Rome. Il traînait à sa suite une courtisane qu'il amenait de Tyr, où il l'avait achetée et qu'il nommait Hélène ou Sélène, la donnant tantôt pour cette Hélène qui autrefois avait causé la destruct. de Troie, tantôt pour *Minerve*, et dans tous les cas pour l'intelligence prem., c'est-à-dire la mère de toutes choses. Voilà à peu près tout ce qu'on sait de positif sur ce Simon; car on ne trouve dans St Justin, dans St Irénée ni dans Tertullien, qui cependant parlent de lui, aucune mention de la chute qu'il fit, ajoute-t-on, en présence de l'emper. Néron, et d'une foule immense accourue à ce spectacle, en se faisant enlever dans un char de feu par deux démons que conjurèrent les prières de St Pierre. Les apologistes de la foi que nous avons nommés rapportent que le peuple de Rome et le sénat même adorèrent Simon comme un dieu, et qu'une statue lui avait été érigée dans l'île du Tibre, avec l'inscript. *Simoni Deo sancto.* Mais on conjecture avec beaucoup de fondem. que c'est à *Semo-Sachus* qu'était consacrée la statue qui a pu donner lieu à cette assertion. Au reste plus. auteurs ont approfondi ces diverses questions; on peut surtout consulter le *Dictionnaire des Hérésies* de l'abbé Pluquet, et la *Storia crit. della vite degli eresiarchi del primo secolo*, du P. G.-M. Travasa, Venise, 1757, in 8. La doctrine de Simon n'a pu être analysée dans les courtes limites de cet article; quant aux écrits qu'il avait composés sous le titre de *Contradictoires*, il n'en reste que peu de fragmens rec. par Grabe dans le *Spicilegium SS. Patrum*, tom. I, pag. 305-12. Il existait encore des sectateurs de ce faux prophète au 10ᵉ S., suiv. Moïse Barcepha, et l'on cite parmi les écrits qu'avaient composés ses disciples, un évangile qu'ils appelaient *le Livre des quatre Coins du Monde.*

SIMON BEN JOKHAI, disciple du fameux rabbin Akiba, vivait au commencem. du 2ᵉ S. Il est généralem. regardé parmi les Juifs comme le chef des cabalistes, et on lui attribue le livre connu sous le titre de *Zoar* (Lumière), qui traite des mystères les plus cachés de la loi et de la cabale ou tradition. L'abbé de Rossi a donné une analyse de ce livre dans son *Dizionario storico degli autori ebrei*, Mantoue, 1560, in-4; Amsterdam, 1728.

SIMON, prem. évêque de Sousdab et de Vladimir, m. en 1226, a composé, en commun avec le moine Policarpe, son parent, une biographie des pères du couvent des Grottes à Kief. C'est mal à propos que dans la *Biographie universelle*, publ. chez Michaud, cet ouv. est attribué à *Nestor*, la prem. et la 3ᵉ partie sont de *Simon*, la 2ᵉ de *Policarpe*. Il en a été fait un grand nombre d'éditions à Kief et à Moscou; la plus ancienne est celle de Kief, 1661, in-fol., sous le titre de *Paterikon* (Paterik), ou *Biographie......., contenant la vie de nos saints et bienheureux pères qui ont brillé dans les Grottes.* On attribue encore à l'évêq. Simon: *Description de la sainte et miraculeuse église des Grottes à Kief*, et une *Epître à Policarpe*, qui n'ont pas été imprimées.

SIMON (RICHARD), savant hébraïsant, né à Dieppe en 1638, entra dans la congrégation de l'Oratoire à 21 ans, professa la philosophie pendant plus. années, tant au collége de Juilly qu'à Paris, mais fut exclu de ce corps par suite d'une querelle que fit naître son *Histoire critique du vieux Testament*, où il eut la hardiesse d'enlever à Moïse la composition du Pentateuque pour l'attribuer à des scribes du temps d'Esdras. Il se retira d'abord dans son prieuré-cure de Belleville, dans le pays de Caux, puis revint à Paris au bout de deux ans pour se livrer à ses travaux littéraires. Après une vie fort agitée par des disputes continuelles avec Bossuet et les savans de Port-Royal, il retourna à Dieppe, et y m. en 1712. On trouve dans Niceron l'énumération des nombreux écrits que Simon a publ.; la plupart sont des fragmens; nous citerons entre autres les suiv.: *Histoire critique de la créance et des coutumes des nations du Levant*, par le sieur de Moni, Amsterdam, 1684; *de la Créance de l'église orientale sur la transubstantiation*, 1687: c'est un supplém. à l'ouv. précéd.; *Histoire de l'origine et des progrès des revenus ecclésiastiques*, sous le nom de Jérôme Acosta, Francfort (Rotterdam), 1684; ibid., 1706, 2 vol. in-12; *Bibliothèque choisie*, par le sieur de St-Jore, 4 vol. in-12; les 2 prem., Bâle, 1709, et les 2 dern., Amsterd., 1708-1710; *Remarques sur la bibliothèque des auteurs ecclésiastiques et sur les prolégomènes de la Bible de Dupin*, 4 vol. in-8; *Novorum Bibliorum Synopsis*, Utrecht, 1684, in-8; *Antiquitates ecclesiæ orientalis*, Londres, 1682, in-12; *Lettres critiques où l'on voit les sentimens de M. Simon sur plus. ouvrages nouveaux publ. par un gentilhomme*

allemand, Bâle (Rome), 1699, pet. in-12 ; *Lettres choisies*, Amsterdam, 1730, 4 v. in-12, avec une *vie* de l'aut., par Bruzeu de La Martinière, son neveu, éditeur des lettres. — Un autre Richard SIMON, lexicographe, originaire du Dauphiné, embrassa l'état ecclésiastiq., fut pourvu de la cure de Saint-Uze, diocèse de Vienne, la résigna pour des raisons de santé et se retira à Lyon, où il se livra à des travaux littéraires. On lui doit un ouv. intit. : *le Grand Dictionnaire de la Bible*, ou *Explication litterale et historiq. de tous les mots propres de l'Ancien et du Nouveau-Testament*, Lyon, 1703, 2 vol. in-fol., 2e édit. Ce livre a été fort estimé jusqu'au moment où dom Calmet a pub. le sien.— SIMON (Denis), jurisconsulte franç., né vers 1660, m. en 1731 à Beauvais, où il était président du bailliage, est connu comme aut. d'une *Nouvelle Bibliothèque historique des principaux auteurs de droit depuis Irnerius*, Paris, 1692 et 1695, 2 vol. in-12 ; et d'un *Supplément à l'Histoire de Beauvais*, 1706, in-12.

SIMON (EDOUARD-THOMAS), médecin et littérateur, né à Troyes en 1740, renonça à la carrière du notariat qu'avait suivie son père, pour se livrer à l'étude de la médecine et de la chirurgie, vint habiter à Paris en 1786, s'y trouvait à l'époque de la révolut., et fut nommé, en 1790, secrétaire-général du conseil de salubrité et successivem. de ceux de mendicité et de secours publics. Ayant été accusé de conspirer pour la royauté en 1792, il se déroba aux persécutions en accompagnant dans sa mission le conventionnel Bourel, son ami. Lors de la constitution de l'an III, il fit adopter le plan d'une bibliothèq. commune au conseil des anciens et au conseil des cinq-cents, et en fut nommé conservateur; il fut ensuite bibliothécaire du tribunal, perdit cette place en 1807, par suite de la suppress. de ce corps, entra dans l'instruct. publiq., fut d'abord censeur des études au lycée de Nanci, puis professeur d'éloquence latine à Besançon, et m. le 4 avril 1818. On trouvera la liste de ses écrits, tant imp. que MSs. dans la *Bibliographie de la France*, année 1825. Les principaux sont les suiv. : *Choix de Poesies*, trad. du grec, du latin et de l'italien, contenant la Pancharis de Bonnefons, les Baisers de Jean second, ceux de Jean van der Does, des morceaux de l'Anthologie et des poètes anciens et modernes, avec des notices sur la plupart des aut. qui composent cette collection, 1786, 2 vol. in-18, *Notice sur Grosley*, 1787, in-8 ; *les Muses provinciales*, ou *Recueil des meilleures productions du génie des poëtes des provinces de France*, 1788, pet. in-12 ; *Contes moraux à l'usage de la jeunesse*, trad. de Fr. Soave, 1790, in-12 ; *Essai politique sur les révolutions inévitables des societés civiles*, par A. de Giuliani, trad. de l'ital., 1791, in-8 ; *Coup-d'œil d'un républicain sur les tableaux de l'Europe en* 1795 *et* 1796, in-8 ; *la Clémence royale*, ou *Précis historique d'un soulevement populaire arrivé en Angleterre sous le règne de Richard II*, *au* 14e *S.*, an V (1796), in-8 ; *Correspondance de l'armée française en Egypte*, *interceptée par l'escadre de Nelson*, pub. a Londres, avec une introduct. et des notes de la chancellerie anglaise, trad. en franç. avec des observations, an VII (1799), in-8 ; *Napoléon-le-Grand*, *emper. des Français*, *ode pindarique*, trad. du portug. du doct. Soyé, 1808, in-8 ; *le Congrès des Fleuves*, poëme latin qui obtint un des prix proposés par MM. Lucet et Eckard, et qu'ils ont imp. dans les *Hommages poétiques* en l'honneur de Napoléon 2 vol. in-8 ; *Saint Louis*, poëme héroïq. et chrét., 1816, in-8, abrégé du poëme du P. Lemoine, et suivi d'une *Ode* adressée en 1814 *à S. A. R. Monsieur*, aujourd'hui Charles X ; *Epigrammes de M. Val. Martial*, trad. nouvelle et complète, pub. par M. Simon fils, et M. P.-R. Auguis, 1819, 3 vol. in-8.

SIMON (VICTOR), auteur et musicien, né à Metz en 1753, fut l'un des 5 administrat. du théâtre Montansier-Variétés, de 1790 à 1799, remplit en même temps une place de violon dans l'orchestre, fut ensuite membre du comité de lecture, et m. en 1820. Il est auteur ou collaborateur de la musique de quelq. pièces de ce théâtre, entre autres du *Jocrisse changé de condition*, de Dorvigny ; de *l'Apothicaire*, dont Fabre d'Eglantine a fait les paroles ; du *Lion parlant* ; de *la Force du Sang* ; du *Riche amoureux* ; de *la Fille rusée*. On a publ. sous son nom un *Projet d'un établissement pour les auteurs d'ouvrages dramatiques*, 1818, in-8 ; et des *Réflexions*, *Remarques et observat.*, 1820, in-8.—Un autre SIMON (J.-M.), est aut. d'une tragédie intit. *la Comtesse de Châteaubriand*, 1769, in-8.

SIMON DE CALVI (PHILIBERT), littérat., né en 1722 à Sémur (en Auxois), fut pendant six ans gouvern. du duc de Cadaval, prince royal de Portugal, revint en France après avoir terminé cette éducation, et m. à Paris en 1760. On a de lui un *Poëme sur l'Education*, Paris, 1757, 1 vol. in-8 ; et une comédie intit. *les Confidences réciproques*, jouée au Théâtre-Français en 1757. Il a laissé en MS. plus. traged. qui n'ont jamais été jouées.

SIMON DE SIENNE. V. MARTINI.

SIMON DE VERVILLE, médecin, physicien, orientaliste, né Rouen vers l'an 1715, fut choisi par l'acad. royale des sciences pour aller en Perse faire des recherches sur la physique, la botanique et l'hist. naturelle ; il partit en 1751, mais arrivé à Halep, il rompit toutes ses relat. avec la France, se fit musulman sous le nom de Mohammed Rezaï, et alla se fixer à Ispahan, où il enseigna les mathématiques aux jeunes gens de la cour, et fut chargé de la surintendance des bâtimens royaux; il établit même dans cette ville un laboratoire de chimie et un salon d'électricité qui ont été long-temps un sujet d'admiration en Perse. On croit qu'il périt en 1757 dans une bataille perdue par Açad-Khan, l'un des prétendans au trône de Perse, dont il avait été forcé de suivre les drapeaux. Il avait recueilli un grand nombre de MSs. précieux qui ont été dispersés après sa m. Il n'en reste qu'un seul, c'est le grand *Almageste*, en arabe, du célèbre Nassir-Eddyn-Al-Thoussy, gr. in-fol.

SIMON-STOCK. V. STOCK.

SIMOND (PHILIBERT), né à Rumilli, en Savoie, en 1755, était vicaire du village de Gruffi, lorsque commença la révolution française ; son enthousiasme qui le fit renvoyer de son pays lui valut le titre de vicaire-général de l'évêque constitutionnel du Bas-Rhin. Nommé député de ce départem. à la convention nationale, il ne manqua aucune occasion de provoquer la réunion de sa patrie à la France. Il était en mission dans le Mont-Blanc avec M. Grégoire, Jagot et Hérault de Séchelles, pend. le procès de Louis XVI, et il signa avec ses collègues une lettre où la condamnation du roi était demandée. De retour à Paris, il prit une part très-active aux délibérations de la convention nationale, se signala par une exaltation toujours croissante, contribua beaucoup au renversem. du parti de la Gironde, fit ordonner la fermeture des barrières et l'arrestation des suspects. Envoyé, comme représentant du peuple, à l'armée des Alpes, il dirigea lui-même un corps de troupes après avoir destitué Santerre, leur général, et fit reculer les Piémontais ; mais ayant été rappelé à Paris, il fut accusé de modérantisme, désigné comme un complice de Danton et comme un agent de l'étranger. Conduit au tribunal révolutionn. et condamné avec Charette et Gobel, il périt sur l'échafaud le 21 germin. an XI (avril 1794). On a de lui les écrits suiv. : *Sur l'éducation des filles* ; *Lettres aux jacobins de Chambéri* ; *Réponse à la société des jacobins de Chambéri*, Anneci, 1793 ; *Philibert Simon à ses commettans*, discours du 30 janvier 1793, Chambéri, in-8 ; *Lettre aux jacobins de Paris*, du 12 avril 1793.

SIMONE (N.), peintre napolitain du 14e S., élève du Giotto, aida son maître dans les travaux que lui avait confiés le roi Robert, fut aussi chargé par le même prince et par la reine Sancho d'orner un grand nombre d'églises, et m. en 1346. On cite particulièrem. le *Couronnement du roi Robert*, par son frère St Louis, évêque, exécuté dans l'église de Saint-Laurent; la *Déposition de croix*, peinte pour le maître-autel de l'*Incoronata*, et une *Madone*, en clair-obscur, qui orne l'église de Sainte-Claire. Il a terminé les tableaux de la *Vie de saint Louis, évêque*, que son père avait commencés. — SIMONE DE' CROCIFISSI, peint. bolonais, qui vivait en 1377, excella surtout à peindre des crucifix. On en voit encore quelques-uns dans diverses églises de Bologne. On conserve égalem. à Saint-Michel *in Bosco*, une *Madone assise*, qui passe pour un des meilleurs ouv. de ce temps.

SIMONET (EDME ou EDMOND), jésuite, né à Langres en 1662, entra dans la société en 1681, professa successivem. la philosophie à Reims et la théol. scholastiq. à Pont-à-Mousson, puis devint chancelier de l'université de cette ville, où il m. en 1733. On a de lui un cours de théologie intit.: *Institutiones theologiæ ad usum seminariorum*, 11 vol. in-12, imp. à Nanci en 1721 et en 1728, et réimp. à Venise, 1731, 3 vol. in-fol.

SIMONETTA (ANGE), né à Caccuri, en Calabre, vers 1400, s'attacha à la personne de Franç. Sforza (*v.* ce nom), le suivit dans toutes ses expéditions, et réussit par ses intrigues politiques à paralyser les forces des princes qui auraient pu s'opposer à la réussite des projets de ce guerrier. Simonetta fut récompensé de ses services par de nombreuses faveurs; il conserva tout son crédit sous le règne de Galéaz-Marie, et m. à Milan en 1472.—SIMONETTA (François ou Cecco), neveu du précéd., né en 1410, rendit aussi d'importans services à François Sforza, fut pourvu de plus. fiefs aussitôt que celui-ci parvint au duché de Milan, conserva la confiance de Galéaz-Marie, et plus tard assista de ses conseils la duchesse Bonne de Savoie, qui administra pendant la minorité de son fils Jean-Galéaz. Mais un certain Tassino, de Ferrare, ayant gagné le cœur de la princesse, Simonetta qui avait cherché à la détourner d'une passion indigne d'elle, fut dépouillé de tous ses biens, enfermé dans le château de Pavie, mis à la torture, et enfin décapité en 1480.—SIMONETTA (Jean), historien, frère du précéd., se montra également très-dévoué à François Sforza, qui le combla de bienfaits. Il fut compris dans la disgrâce de son frère, et, comme lui, mis à la torture, mais on ne lui ôta pas la vie; il m. vers l'an 1491. On a de lui: *de Rebus gestis Francisci Sfortiæ, mediolanensis ducis, lib. XXXI*, Milan, Zarot, 1480 et 1486, in-fol.: cet ouv. a été trad. en italien par Christophe Landino, ibid., 1490, in-fol., et par Sébastien Fausto, Venise, 1543, in-8. — SIMONETTA (Boniface), neveu du précéd., entra dans l'ordre de cîteaux, et fut élu abbé de St-Etienne *del Corno*, au diocèse de Lodi. A l'époque des persécutions exercées contre sa famille, il se retira à Rome chez le cardinal Cibo (Innocent VIII). On a de lui un ouv. intit.: *de Persecutionibus christ. fidei et romanor. pontificum*, Milan, 1492, in-fol.; trad. en franç. par Octavien de St-Gelais, évêque d'Angoulême; un discours *de Pace servandâ*, et plus. *lettres* insérées dans divers recueils.—SIMONETTA (Jacques), cardinal, fils de Jean Simonetta, l'historien de François Sforza, né à Milan vers la fin du 15e S., vint à Rome, après avoir embrassé l'état ecclésiastiq., et se fit connaître du pape Jules II par un traité *de Reservationibus beneficior.*, qui lui valut le titre d'avocat consistorial, puis celui d'auditeur de Rote. Il s'acquitta ensuite heureusement de l'importante mission que Léon X lui avait confiée d'apaiser les troubles de Florence. Ses services furent récompensés par l'évêché de Pesaro en 1529, et en 1535 par la pourpre romaine et l'évêché de Pérouse. Simonetta continua d'être employé dans les affaires de l'Eglise les plus importantes, jusqu'à sa m. en 1539 à Rome. Son traité *de Reservationibus* a été pub. pour la prem. fois à Cologne, 1583, in-8. On a en outre de lui des *lettres* et quelq. *opuscules*, sur lesquels on trouvera des détails dans les *Scriptores mediol.* d'Argellati, 11e part., col. 1399.—SIMONETTA (Louis), cardin., neveu du précéd., qu'il remplaça en 1535 sur le siége épiscopal de Pesaro, fut créé cardinal en 1561, et envoyé comme légat au concile de Trente, où il se fit remarquer par son éloquence et sa fermeté pour le maintien de l'ancienne discipline. Il m. à Rome en 1568. La biblioth. ambrosienne possède une grande partie de la correspondance de Simonetta avec St-Charles Borromée, auquel il était uni par les liens de l'amitié. Ces lettres sont restées inédites.

SIMONIDE, poète et philosophe, né à Joulis, dans l'île de Céos, l'une des Cyclades, la 3e année de la 55e olympiade, l'an 558 av. J.-C., chercha de bonne heure dans ses talens des ressources contre l'indigence. Il vint à Athènes, et y obtint la faveur d'Hipparque, fils et success. de Pisistrate. Après le meurtre de ce prince, ami des lettres, il se retira auprès d'Alenas, roi de Thessalie; et c'est à cette époque de sa vie qu'on place l'aventure merveilleuse dont Phèdre et La Fontaine ont parlé, et qui montra jusqu'à quel point Castor et Pollux étaient reconnaissans d'avoir été chantés par lui. Lors du rétablissem. de la démocratie dans Athènes, dont Hippas venait d'être chassé (l'an 511 av. J.-C.), Simonide revint dans cette ville et se joignit au peuple pour célébrer les meurtriers d'Hipparque: c'était porter un peu loin son amour subit de la liberté. Bientôt il trouva de plus beaux et de plus purs sujets de poésie dans les victoires remportées sur Darius et sur Xerxès. A l'âge de 87 ans, il céda aux instances d'Hiéron, roi de Syracuse, qui l'appelait à sa cour, et l'on dit qu'il contribua à affermir ce prince dans ses disposit. vertueuses. Il m. dans cette cour, presque nonagénaire, l'an 468 av. J.-C. Il excella dans la poésie lyrique et dans l'élégie; mais le caractère distinctif de son talent, c'est le pathétique, et rien de plus célèbre chez les anciens que ses *thrènes* ou complaintes. De toutes ses product., le temps n'a épargné que quelq. épigrammes et quelques fragmens, recueillis par Brunck dans le prem. vol. de ses *Analecta*. Il n'était pas moins célèbre dans l'antiquité, comme philosophe, que comme poète, et l'on trouvera un intéressant résumé de sa doctrine dans le 76e chapitre du *Voyage d'Anacharsis*. Malheureusem. il est le prem. Grec qui ait rendu sa muse vénale; mais sa pauvreté l'excuse. On lui attribue la gloire d'avoir ajouté une 8e corde à sa lyre et d'avoir complété l'alphabet grec par l'invention de 4 lettres.

SIMONIN (ETIENNE), poète latin, né vers la fin du 16e S. à Gray, dans le comté de Bourgogne, embrassa l'état ecclésiastique, visita les univ. de Flandre, fit un voyage en Italie, et fut admis à réciter au pape Urbain VIII quelques vers qu'il avait composés à sa louange, et qui lui valurent un canonicat du chapitre de Dôle et quelques autres bénéfices. De retour dans sa province, Simonin fut nommé prem. prof. de théologie à l'univ., remplit cette chaire pendant 20 ans, et m. à Dôle en 1668. On a de lui un recueil de poésies lyrique intitulé: *Sylvæ urbanianæ, seu Gesta Urbani VIII, P. M.*, Anvers (Plantin), 1637, in-4; et un opuscule ascétique pub. sous le titre de l'*Etendart de bon secours*, ou *l'Assistance donnée chaque mois aux âmes du purgatoire*, Dôle, 1655, in-12.

SIMONIS. V. MENNO.

SIMONNEAU (CHARLES), dessinat. et grav., né à Orléans vers 1639, élève de Noël Coypel pour le dessin, et de Guillaume Château pour la grav., mort à Paris en 1728, memb. de l'acad. et grav. du

roi, a gravé avec une supériorité marquée les portraits, les pièces historiques et même des vignettes. On cite, comme ce qu'il a fait de mieux, le *Portrait de Mansart*, une estampe qui représente *Jésus-Christ et la Samaritaine*, d'après le Carrache, et *la Conquête de la Franche-Comté*, d'après Lebrun. Son œuvre s'élève à plus de 130 pièces, dont on trouvera le détail dans le *Manuel des amateurs de l'art* d'Huber et Rost. — SIMONNEAU (Louis), grav., frère du précéd., memb. de l'académie, m. à Paris en 1738, a laissé moins de pièces que son frère, mais elles ne sont pas moins remarquables; on cite surtout : l'*Assomption de la Vierge*, en deux pièces, d'après le plafond peint par Lebrun au séminaire de St-Sulpice; *l'Aurore*, d'après le même; *Loth et ses Filles; Susanne au bain* et *Jésus instruisant Marthe et Marie*, d'après Coypel. — SIMONNEAU (Philippe), fils de Charles, cultivait aussi la grav., mais sans succès. On connaît de lui deux gr. frises sur une même feuille représentant, l'une l'*Enlèvement des Sabines*, et l'autre *la Paix entre les Romains et les Sabins* d'après Jules Romain; *les Trois déesses se disposan à subir le jugement de Pâris* d'après Perino del Vaga, et *Vénus et Adonis* d'après l'Albane.

SIMONNNET. V. MAISONNEUVE.

SIMPLICIUS (St), élu pape en 468, suivant Lenglet-Dufresnoy et le P. Pagi, ou en 467 suiv. Fleury, succéda à St Hilaire, donna tous ses soins aux affaires d'Orient et d'Occident, qui se trouvaient alors fort embrouillées. Avec l'aide de l'emp. Zénon, il fit reconnaître l'autorité du concile de Chalcédoine, et rétablir sur le siége d'Alexandrie et sur celui d'Antioche les évêques catholiques qui en avaient été chassés par les eutychiens. Il ne fut pas aussi heureux dans les affaires d'Occident, et il m. avant d'avoir pu les terminer On a de lui quelques *lettres* imp. dans le Recueil du P. Labbe.

SIMPLICIUS, philosophe péripatéticien, né dans la Cilicie suiv. Agathias, son contemporain, n'est connu que comme commentateur d'Aristote; il paraît qu'il avait compilé un gr. nomb. de liv., mais il ne nous reste de lui que les suiv : une *Explication des huit livres de physique*, imprimée pour la prem. fois chez les Aldes, 1526, in-fol., et traduit en latin par Lucile Philethée, Venise, 1543; un *Comment. sur les Catégories*, Venise, 1499; Bâle, 1541; traduit en latin au 13e S. par Guillaume de Morbeka, et plus tard par Guillaume Dorothée, Venise, 1541, 1550, 1567; une *Explicat. des trois livres sur l'âme*, ibid., 1527, in-fol., trad. en lat. par Fascoli, ib., 1543; un *Comment. sur Epictète*, Venise, 1528, in-4, trad. en latin par Ange Canini, ibid., 1546, in-folio : le texte a été réimprimé avec une version lat. de Jérôme Wolf, et des *notes* de Cl. Saumaise, Leyde, 1640; la meill. édition est celle qui a été donnée par M. Schweighæuser, en 1800, avec des *variantes* et des *notes*. Ce comment. a été trad. en franç., avec le *Manuel* d'Epictète, par André Dacier, 1715, 2 volumes in-12; Maffei en avait déjà donné une version italienne, Venise, 1582, in-8. On trouvera des détails sur les écrits de Simplicius dans le t. 9 de l'édition de la *Biblioth. grecque* de Fabricius, donnée par Harlès; dans l'*Hist. critique de la philosophie*, par Brucker, et dans le *Système intellectuel* de Cudworth. — Un autre SIMPLICIUS (Saint Simplice), évêque d'Autun en 374, à une époque où le paganisme dominait encore au sein des Gaules, acquit une grande réputation de vertu. Grégoire de Tours lui attribue même div. miracles. On trouvera une *notice* sur lui dans les *Mém. de l'hist. ecclés.* de Tillemont, t. 10. — Un troisième SIMPLICIUS, disciple de St Benoît et abbé du Mont-Cassin, m. vers l'an 576, a pub. quelques *poésies* latines sur la règle de son ordre.

SIMPSON (THOMAS), mathématicien anglais, né à Bosworth, dans le comté de Leicester, en 1710, fut obligé de quitter la maison paternelle, parce qu'il ne se sentait aucune disposition pour l'état de tisserand, que pratiquait son père, se retira dans une petite ville, où il se livra, pour vivre, au métier de diseur de bonne aventure. Après avoir passé plus. années dans la détresse, il se rendit à Lond., y trouva de l'occupation comme copiste, et, comme maître de mathématiq., se fit connaître en publiant différens ouv. sav. qui lui valurent la place de prof. de mathém. à l'academ. de Woolwich, le titre de memb. de la société roy. de Lond. et de l'academ. roy. de Stockholm, et m. en 1761. On a de lui : un *nouveau Traité des fluxions*, 1737, 1 vol. in-4; un *Traité sur la nature et les lois de la probabilité, suivi de la solution de deux problèmes importans et de deux méthodes nouvelles pour la sommation des séries*, 1740, in-4; des *Essais sur div. sujets curieux et intéressans dans les mathématiques pures et appliquées*, 1740, in-4; *Traité sur les annuités et les tontines, avec des tables fort utiles pour ce genre de calcul, un appendice et des remarques sur l'ouvrage de Moivre sur le même sujet*, 1742, in-8; des *Dissertations mathématiques sur divers sujets de physique et d'analyse*, 1743, in-8; un *Traité d'algèbre*, 1745, in-8; une *Géométrie*, 1747 et 1760, in-8; une *Trigonométrie rectiligne et sphérique, avec un petit traité sur la construction des logarithmes*, 1748; la *Doctrine des fluxions*, 1750, 2 vol. in-8; des *Exercices choisis pour les jeunes étudians en mathématiques*, 1752; et enfin des *Mélanges*, 1757, in-4.

SIMSON (EDOUARD), savant chronologiste, né dans le comté de Middlesex en 1578, entra dans le ministère évangélique, professa long-temps l'hébreu et l'Ecrit.-Ste à l'univ. de Cambridge, et m. en 1651. On a de lui l'ouv. suiv. : *Chronicon historiam cathol. complectens ab exordio mundi ad nativitatem D. N. J. C., et exindè ad annum à Christo nato LXXI*, Oxford, 1652, in-folio, avec une *vie* de l'aut., tirée de ses MS. par Th. Jones.

SIMSON (ROBERT), mathémat. écossais, né en 1687, fut nommé à 22 ans prof. de mathémat. au collége de Glascow, occupa cette chaire avec distinction pendant près de 50 ans, et m. en 1768. On a de lui les ouv. suiv. : *deux Propositions générales de Pappus, où sont renfermés plus. des porismes d'Euclide*, 1723, dans les *Transactions philos.*, t. 32; *sur l'Extraction des racines approximatives des nombres par séries infinies*, ibidem, année 1753; *des Sections coniques*, 1735, in-4; les Loci plani *d'Apollonius rétablis*, 1749, in-4; *Elémens d'Euclide*, trad. en anglais, 1756, in-4; et 1767, in-8; quelques autres de ses ouv. ont été pub. après sa m. par le comte de Stanhope.

SIMSON (THOMAS), prof. de médec. et d'anat. à l'univ. de St-André, en Ecosse, est auteur des écrits suiv. : *de re medicâ Dissertationes quatuor*, Edimbourg, 1726, in-8; *Essai sur le mouvement musculaire*, ibidem, 1752, in-8, en anglais; des *mém.* et des *observ.* qui se trouvent dans les *Essais* d'Edimbourg.

SINAN-PACHA, surn. *Kodjah* (maître, vieillard), l'un des plus grands capitaines de l'empire othoman, était renégat et natif de Florence ou du Milan; il fut élevé quatre fois au vézyrat sous les règnes de Soleiman Ier, de Sélim II, d'Amurat III et de Mahomet III, commanda plus. fois les armées othomanes, assiégea et prit, en 1551, la ville de Tripoli, défendue par les chevaliers de Malte, fit rentrer le Yémen révolté sous l'obéissance du sulthan, et tua le chef des rebelles de sa propre main, réduisit le royaume de Tunis, et chassa les Espagnols des places fortes qu'ils y occupaient, combattit ensuite en Hongrie, et montra, même dans les revers qu'il essuya, une valeur peu commune. Il n'était pas moins renommé comme administrateur que comme guerrier : ce fut toujours à lui que les sulthans eurent recours dans les circonstances les plus difficiles, même après avoir méconnu ses services dans des temps plus heureux. Sinan-Pacha

était encore premier vézyr lorsqu'il m., vers l'an 1595. L'Egypte, la Syrie et l'Anatolie lui doivent des établissemens utiles, tels que des mosquées, des bains, des marchés, des hôpitaux, etc. — Un autre SINAN-PACHA, contemp. du précédent, surnommé *Defterdar*, gouverna l'Egypte de 1584 à 1587, fut remplacé par Weis-Pacha, et périt massacré par ses propres soldats.

SINAN-YOUSOUF, pacha, grand-vézyr de Sélim Ier, commandait les troupes de l'Asie à la bataille de Tchaldiran, l'an de l'hég. 920 (1514 de J.-C.), battit l'aile gauche des Persans, et eut une bonne part à la victoire. En 1516, il était à la tête de l'avant-garde de Sélim à la bataille de Mardj-Dabek, où le sulthan d'Egypte, Kansouh-al-Gauri, son ennemi, perdit la vie; il prit ensuite Alep et Damas, et fut tué l'année suiv. (1517) à la bataille de Reïodanièh ou des Pyramides, emportant avec lui les regrets du sulthan et de l'armée. Il a fait construire à l'entrée du port de Constantinople un palais soutenu par 40 colonnes de marbre à huit faces qui subsiste encore.

SINCLAIR (CHARLES-GÉDÉON, baron de), général suédois, servit dans sa jeunesse en France, en Prusse et en Saxe, fit presque toutes les guerres du 18e S., et m. le 1er sept. 1803, à l'âge de 73 ans. On a de lui plus. écrits estimés sur l'art militaire; nous citerons, entre autres, les suiv.: un *Réglement pour l'infanterie*, qui est en vigueur en Suède; *Institutions militaires*, ou *Traité élémentaire de tactique*, Deux-Ponts, 1773, 3 vol. in-8. — Un autre SINCLAIR, major suédois, envoyé comme négociateur à Constantinople, fut assassiné à son retour en 1739, près de Naumbourg, en Silésie. Ce crime paraît avoir été l'œuv. de la cour de Russie, qui avait intérêt à enlever les dépêches dont Sinclair était chargé. La *relation* de cet assasssinat a été pub. par un français nommé Couturier qui accompagnait le major, et n'échappa qu'avec peine aux meurtriers. Elle se trouve égalem. dans l'*Histoire de la guerre entre la Russie et la Turquie* par Keralio.

SIND (N.), lieutenant de vaisseau de la marine russe, chargé, en 1764, d'un voyage de découverte entre l'Asie et l'Amérique, avait précédemment exploré cette mer avec Behering, auprès duquel il servait alors comme garde-marine. Les succès de son nouveau voyage se bornèrent à des rectifications de position de quelques îles et parties de côtes indiquées jusqu'alors fautivement sur les cartes géographiques.

SINDIAH, ou SENDYAH BEHADOUR (MADHADJY), prince mahrate, né vers l'an 1743, profita de la décadence de l'empire mogol et de l'anarchie de l'Indoustan pour s'emparer de toutes les possessions comprises entre le Gange et le golfe de Cambaie, et entre les frontières du Lahor et celles du Kandeisch. Il eut une armée de cent mille hom. équipés et payés de ses propres deniers, et créa des fonderies de canon. On croit qu'il se proposait de se rendre maître absolu de tout l'Indoustan, lorsqu'il fut enlevé par une m. subite en 1794. Il avait attaché à son service plus. officiers français, parmi lesquels on cite le général de Boigne, dont les talens lui furent très-utiles.

SINETY (ANDRÉ-MARIE, marquis de), ancien maître-d'hôtel du comte de Provence (depuis Louis XVIII), m. en 1811 ayant le titre de maréchal-de-camp, est principalement connu comme agronome. On a de lui: *l'Agriculture du midi*, ou *Traité d'agriculture propre aux départemens méridionaux*, Marseille, 1803, 2 vol. in-12. La *Biographie des hommes vivans*, publ. chez Michaud, et la *Biogr. nouv. des Contemporains*, qui ont mal à propos confondu le marq. de Sinety avec M. André-Louis-Esprit de Sinety, son cousin, anc. major au régim. de Royal-Navarre-Cavalerie, et député de la noblesse de Marseille aux états-gén. de 1789, citent comme étant du même personnage la pièce intitulée: *l'Hommage de Phocée* (Marseille), ou *l'Europe sauvée, drame héroïque en l'honneur de Napoléon-le-Grand, emper. des Français, roi d'Italie*, 1806, in-8.

SINGLIN (ANTOINE), ecclésiastique, solitaire de Port-Royal, né à Paris, d'abord confess. et direct. des religieuses de Port-Royal, puis supérieur des deux maisons des Champs et de Paris, occupe une place honorable parmi les bons prédicateurs de son temps. Ayant pris une part assez active aux discussions relatives aux affaires de la société dont il faisait partie, il craignit d'être arrêté en 1661, se retira dans une campagne, et m. en 1664. On a de lui: *Instructions chrétiennes sur les mystères de N. S. J.-C., et sur les dimanches et les principales fêtes de l'année*, 1671, 5 vol. in-8, et 1736, 12 vol. in 12. Cette dern. édit. est précédée d'une *Vie de Singlin*, par l'abbé Goujet.

SINNER (JEAN-RODOLPHE), philologue, né à Berne en 1730, fut nommé conservateur de la bibliothèque de cette ville à 19 ans, en fit le catalogue, mit en ordre la précieuse collection des MSs. de Bongars, se démit de sa place en 1776 pour entrer au grand conseil, devint bailli d'Erlach, et m. en 1787. On a de lui les ouvr. suiv.: *Extraits de quelq. poésies des 12, 13 et 14e S.*, Lausanne, 1759 in-8; *Catalogus codicum MSs. bibliothecæ Bernensis, annotationibus criticis illustrat.*, Berne, 1760-1770-1772, 3 vol. in-8, 4 pl.; *Bibliothecæ Bernensis librorum typis editor. Catalogus*, ibid., 1764, 2 vol. in-8; les *Satires de Perse, avec des notes*, ibid., 1765, in-8; *Essai sur les dogmes de la métempsycose et du purgatoire, enseignés par les brahmines de l'Indostan*, suivi du récit abrégé des dernières révolutions et de l'état présent de cet empire, traduit de l'anglais d'Alexandre Dow, Berne, 1771, 2 parties petit in-8; *Voyage historique et littéraire dans la Suisse occidentale*, Neufchâtel, 1781, 2 vol. in-8. On lui attribue quelques brochures sur les écoles publiques, et une *notice* historique sur les mines de houille du canton de Berne, insérée dans le Recueil de la société économique de cette ville, année 1768.

SINZENDORF. V ZINZENDORF.

SIONITA. V GABRIEL-SIONITE.

SIRANI (JEAN-ANDRÉ), peintre italien, né à Bologne en 1610, m. en 1679, fut élève du Guide, termina quelq. tableaux que son maître avait commencés, et exécuta plusieurs compositions dans le même style. On cite, particulièrem. le *Repas chez le pharisien*, conservé à la Chartreuse, le *Mariage de la Vierge*, à St-George de Bologne, et les *douze Crucifix* du dôme de Plaisance. On a aussi de lui des gravures à l'eau forte très-estimées des amat.; elles sont ordinairement marquées de ses initiales G. A. S. — SIRANI (Elisabeth), fille et élève du précéd., née à Bologne en 1638, l'une des femmes les plus célèbres qui aient cultivé la peinture, a exécuté, dans le genre de la seconde manière du Guide, un nombre de tableaux qui paraîtra prodigieux si l'on observe qu'elle m. à 26 ans, empoisonnée par des rivaux jaloux de son mérite. Elle a peint avec un succès égal les grandes compositions historiques et le portrait. On cite comme ses meilleurs ouvrages le *Baptême de J.-C.*, exécuté pour la Chartreuse; *St Antoine de Padoue qui baise les pieds de l'enfant Jésus*, fait pour l'église de St-Léonard; son *portr.*, où elle est représentée couronnée par un petit amour, etc., etc. Elle a aussi cultivé la gravure à l'eau forte, et a laissé des pièces qui se distinguent par une exécution pleine d'esprit et de facilité.

SIRET (LOUIS-PIERRE), grammairien, né à Evreux en 1745, paraît avoir rempli. av. la révol., quelq. missions secrètes pour le gouvern. Après le 9 thermidor an XI (1794) il établit une imprimerie à Paris, la garda peu de temps, se retira à Vitry sur les bords de la Seine, et y m. en 1798. On a de lui: *Elémens de la langue anglaise*, 1773, souv. réimp.,

une *Grammaire italienne*, 1797, et une *Grammaire française et portugaise*, publ. in-8 en 1799, par le professeur Cournand, avec un *Précis de la vie du citoyen Siret*.—Un autre SIRET (C.-J.-C.), ancien maître de langues à Reims, est aut. d'un *Epitome historiæ græcæ*, Paris, 1801, in-12.

SIRI (VITTORIO), historien italien, né à Parme en 1608, entra dans l'institut de St-Benoît, et se destina d'abord au ministère de la prédication; mais bientôt il se sentit porté par goût à s'occuper d'affaires politiques, et publ. des écrits dans lesquels il se montra partisan de la France, ce qui lui valut la protection du cardinal de Richelieu, puis celle de Mazarin. Il fut chargé de diverses missions en Italie, et m. à Paris en 1685. On a de lui les ouvrages suiv. : *Problemata et Theoremata geometrica et mechanica*, Bologne, 1633, in 4; *Il politico soldato Monferino*, *ovvero discorso politico sopra gli affari di Casale, del capitano Latino Verità*, Casal (Venise), 1640, in-4; *lo Scudo e l'Asta del soldato Monferrino*, etc. (Venise), 1641, in 4; *il Mercurio ovvero historia de' correnti tempi*, les tomes 1 et 2, Casal (Venise), 1644, in-4; le tom. 3, Lyon, 1652, in-4; les tom. 4 et suiv. jusqu'au 10, Casal, 1665-68, in-4; les tomes 10 à 13, Paris, 1670-1674, in-4, enfin les tom. 14 et 15, Florence, 1682, in-4; *Memorie recondite dell' anno* 1601, *sino al* 1640, impr.; savoir : les tom. 1 et 2, Rome (date supposée), 1676, in 4; les tom. 3 et 4, Paris, 1677, in-4, et les tom. 5 à 8, Lyon, 1679, in-4. On a tiré de ces Mémoires les *Anecdotes du ministère du card. de Richelieu*, Amsterd. (Rouen), 1717, 2 vol. in-12, et celles du *ministère du comte d'Olivarez*, Paris, 1722, in-12.

SIRICE (SAINT), pape, romain de naissance et fils de Tiburce, fut élu le 1er janv. 385, sous l'approbation de Valentinien Ier, et après avoir gouverné dignement l'Eglise pend. près de 14 ans, m. dans un âge fort avancé, le 3 nov. 379. Ce pontife, qui le prem. régla divers points de doctrine, et dont les décisions ont servi de base à ce qui a été pratiqué depuis en pareille matière, avait eu à combattre diverses hérésies qui, de son temps, affligèrent l'église. Il concourut puissamm., avec l'emper. Théodose, à réprimer les manichéens, et plus. synodes furent tenus pend. son pontificat. On a conservé plus. lettres de St-Sirice, dont l'Eglise honore la mémoire le 26 avril, et qui eut St Anastase Ier pour successeur.

SIRLET (GUILLAUME), cardinal, né en 1514 à Guardavalle, petit village de la Calabre, ne dut son élévation qu'à son mérite personnel, qui le recommanda aux papes Paul IV et Pie IV; il paraît même qu'à la m. de celui-ci, il aurait été élu son successeur si on n'eût craint que ses travaux littéraires ne le détournassent de l'administration des affaires de l'Eglise. Pie V lui confia plus. charges honorables, et, en dernier lieu, celle de directeur de la bibliothèque vaticane, que Sirlet garda jusqu'à sa m. en 1585. On a de lui les ouvr. suivans : *Vitæ sanctorum in latinum versæ, et à Metaphraste editæ*, dans les deux derniers volum. des *Vitæ Ss.*, publ. par Lippomani, Venise, 1551-58, 6 vol. in-4; *Adnotationes variarum lectionum in psalmos*, imp. dans l'*Apparatus* de la *Bible polyglotte* d'Anvers, 1569, in-fol.; *Menologium Græcorum, nunc primum è Ms. in lucem editum*, inséré dans le recueil de Canisius, intit. : *Antiquæ lectiones*, Ingolstadt, 1601, in-4, et d'autres écrits dont on trouvera le détail dans le liv. intit. : *funebris Oratio in cardinalem Sirletum*, par Laz. Motta, Rome, 1585, in-4; dans les *Flores historiæ sacri collegii cardinalium*, de Doni d'Attichi, et dans les *Scrittori napoletani* de Tafuri.

SIRMOND (JACQUES), sav. jésuite, né à Riom en 1559, entra dans l'institut de St-Ignace après avoir terminé ses études au collége de Billom, et professa d'abord la rhétorique à Paris. En 1590, il partit pour Rome, où le P. Aquaviva, général de la société, l'appelait en qualité de secrétaire, mit à profit un séjour de 16 années dans cette ville pour examiner les anciens MSs. de la bibliothèque vaticane, et revint à Paris en 1608, avec la réputation d'un savant distingué, quoiqu'il n'eût encore rien publié. Il continua, dans les bibliothèques et les archives des couvens de France, ses précéd. recherches, dans le but de découvrir les MSs. les plus importans pour l'histoire du moyen âge, fut nommé confesseur de Louis XIII, en remplacem. du P. Caussin en 1637, se rendit encore une fois à Rome en 1645, à l'occasion de l'élection du génér. de la société, et m. à Paris en 1651. Ses ouvr. ont été recueillis en 5 vol. in-fol., Paris, 1696, par le P. Labaume; ils sont accompagnés d'une *vie* de l'aut., par l'éditeur; de son *Oraison funèbre*, par Henri Valois, et de la liste de ses ouvr. impr. ou MSs., ainsi que de ceux auxquels il a coopéré. La *La Vie du P. Sirmond* a été écrite par Paul Colomiès, et insérée dans la *Biblioth. choisie*, édit. de 1731; son *eloge* se trouve dans les *Hommes Illustres* de Perrault. — SIRMOND (Jean), neveu du précéd., un des premiers membres de l'académie franç., né à Riom vers 1589, vint à Paris dans sa jeunesse, fut chargé par le card. de Richelieu de répondre aux pamphlets du sieur de St-Germain, un des plus ardens adversaires du ministre, et obtint, en récompense de ses services, le titre d'historiographe du roi. Entré à l'acad. en 1634, il fut l'un des commissaires chargés de recevoir le travail de l'acad. sur le *Cid.*, avant que ce travail eût été confié à Chapelain. Après la m. de Richelieu, Sirmond se retira en Auvergne et y m. en 1649. Il avait pub. un gr. nombre d'écrits de circonstance qui sont tombés dans l'oubli; on en trouvera la liste dans l'*Histoire de l'acad. française*, dans les Tables de la *Biblioth. historique* de la France, et dans le *Dictionn. de Moréri*.—SIRMOND (Antoine), jésuite, frère du précéd., né en 1591 à Riom, m. à Paris en 1643, s'était consacré tout entier au ministère de la prédication. On a de lui les écrits suivans : *de immortalitate animæ Demonstratio physica et aristotelica*, *adversùs Pomponatium et asseclas*, Paris, 1625, in-8; *l'Auditeur de la parole de Dieu*, ibid., 1638, in-8; *le Prédicateur*, ibid., 1638, in-8; *la Défense de la Vertu*, ibid., 1641, in-8, etc.

SIROES ou KOBAD II, surnommé *Schirouièh*, 24e roi de Perse de la dynast. des Sassanides, monta sur le trône l'an 268 de J.-C., après la déposition de Chosroës II son père, contre lequel il s'était révolté, et qu'il fut forcé de faire assassiner avec ses 14 ou 15 frères, pour conserver l'appui de la faction à laquelle il devait la couronne. Il essaya de faire fleurir la justice, et d'effacer l'impression que sa cruauté avait produite sur l'esprit de ses sujets; mais il m. après un règne de 9 mois, succombant sous le poids des remords, suivant les uns, et emporté par la peste suivant d'autres. La couronne passa, dans l'espace de quelq. mois, sur la tête du jeune Ardéchir III son fils, puis sur celle de Kiouvaz Carahin, surnommé *Schahryar*, *Schahribar* ou *Schahrbarz*, et enfin à Touran-Dokht, fille aînée de Khosrou-Parwiz.

SISCARD. V. MAYANS.

SISEBUT (FLAVIUS), roi des Visigoths d'Espagne, fut élu successeur de Gondemar l'an 612, soumit les Vascuns et les Asturiens révoltés, chassa les Romains de la Bétique et de la Lusitanie, et fit fleurir dans ses états la religion, le commerce et les lettres. On lui reproche cependant d'avoir employé des moyens violens pour forcer les juifs à embrasser le christianisme; il m. en 621, laissant un fils qui lui succéda sous le nom de Recarède II. On a conservé quelq. *lettres* écrites par Sisebut, et dont plus. ont été publ. dans l'*España sagrada* du P. Florez, tom. 7.

SISENNA (LUCIUS-CORNÉLIUS), orateur et historien romain, contemporain de Marius et de Sylla,

et ami de Varron, d'Atticus et de Cicéron, fut questeur en Sicile l'an 676 de la républ., puis préteur, et enfin gouv. d'Achaïe, comme lieuten. de Pompée. Il avait composé une *histoire* comprenant depuis la prise de Rome par les Gaulois jusqu'aux guerres de Sylla, ainsi qu'un *comment.* sur les comédies de Plaute, et traduit en latin les *Contes milésiaques*. Il ne nous est parvenu que des fragmens de son *histoire*, conservés par différ. auteurs. — Un autre SISENNA, fils d'Archélaüs, prince de Comane, tenta, vers l'an 63 av. J.-C., de s'emparer du trône de Cappadoce, et fit périr Ariobarzane II qui y régnait; il ne réussit cependant à se placer sur le trône que l'an 42 av. J.-C., par la protection d'Antoine.

SISINIUS, pape, syrien de naissance, fut élu le 19 janv. 708 pour succéder à Jean VII, et n'occupa que 20 jours la chaire de St-Pierre, où il fut remplacé par Constantin. Ce pontife impotent avait, dit-on, une gr. fermeté d'âme.

SISMONDI (CHINZICA), fille d'un gentilhomme de Cologne qui était venu s'établir à Pise en 980, s'est illustrée par son courage en sauvant la ville de Pise, dont les Sarrasins de Sardaigne tentèrent de s'emparer par surprise pend. une nuit de l'an 1005. Déjà un quartier de la ville était en flammes, et le reste des habitans, ensevelis dans le sommeil, allaient périr sans défense, lorsque, seule, elle se fraya un chemin à travers les bandes des fuyards et des soldats ennemis, et alla donner l'alarme au palais des consuls. Les Sarasins furent repoussés, et on consacra le souvenir du courage de l'héroïne, en donnant son nom au faubourg qui avait été la proie des flammes. — SISMONDI (Ugolin), surnom. *Buzzacherino*, amiral de la république de Pise en 1241, remporta une victoire signalée sur les Génois entre la Mélorta et l'île Giglio, coula à fond 3 galères, en prit 19 sur 27, que commandait leur amiral Jacques Malocello, fit 4000 prisonniers, au nombre desquels se trouvaient 2 cardinaux et un gr. nombre d'évêques et de prélats français, que les Génois s'étaient engagés à transporter à Rome. Cette victoire valut à Ugolin le titre de comte. — SISMONDI (Ginicello), autre amiral Pisan, chassa les Génois des bouches de l'Arno en 1282, dispersa 30 galères dans la rivière du Levant, prit et livra au pillage Porto-Venere, menaça Gênes, mais ne put s'en emparer parce qu'une tempête violente détruisit une partie de sa flotte.

SISSOUS DE VALMIRE, avocat du roi au bailliage de Troyes, né vers 1740 et mourut en 1819, n'est connu que comme aut. d'un livre de métaphysique qui faillit le faire mettre à la Bastille, parce qu'il le faisait impr. clandestinement avant d'avoir reçu l'approbation des censeurs. Ce livre est intitul. : *Dieu et l'Homme, par M. de Valmire*, Amsterdam, 1771, in-12. L'auteur en envoya un exemplaire à Voltaire qui l'en remercia par une lettre du 27 décembre 1771. Il ne faut pas confondre ces ouvr., comme d'autres l'ont fait quelquefois, avec l'écrit du philosophe de Ferney, intit. : *Dieu et les Hommes, œuvre théologique, mais raisonnable, par le docteur Obern, trad. par Jacq. Aimond*, à Berlin, chez Christian de Vos, 1769, in-8, brûlé par arrêt du parlement de Paris en 1769, et condamné à Rome l'année suiv. Un *Examen raisonné* du livre de Sissous de Valmire a été publ. par Louis Tallot, prêtre (mort à Troyes en 1777, à 56 ans).

SISYPHE (Mythol.), fils d'Eole, célèbre par ses ruses et ses vols, fut, dit-on, le fondateur et le premier roi d'Ephyre ou Corinthe. La fable rapporte qu'il eut des intrigues avec Anticlée, mère d'Ulysse, avant qu'elle eût épousé Laërte, et il est regardé comme le véritable père d'Ulysse. Il exerçait des brigandages sur tous les peuples voisins; ce qui le fit condamner, après sa mort, à rouler du haut d'une montagne une grosse pierre qui retombe au moment d'arriver au sommet.

SITALCÈS, roi de la Thrace odrysienne, succéda à Térès son père, vers l'an 430 avant J.-C., ou vers la 2ᵉ année de la 87ᵉ olympiade, et, pendant un règne de 8 ans, se montra aussi vaillant capitaine que sage administrateur, étendit les limites de ses états, et acquit une influence telle qu'Athènes rechercha son alliance. A la sollicitation de cette république, il leva une armée nombreuse pour terminer la guerre de la Chalcidique; mais cette expédition ne se termina pas heureusement, par suite de la jalousie même des Athéniens qui l'avaient provoquée, et Sitalcès fut forcé de rentrer précipitamment dans ses états. On ignore l'époque de sa m. Sadocus son fils lui succéda.

SITIUS (PUBLIUS), surnommé *Nucerinus*, du nom de la ville de Nocera où il avait reçu le jour, s'étant enfui de Rome pour se soustraire à une accusation grave, alla en Afrique se mettre à la tête d'autres bannis, et se signala dans différentes expéditions contre des princes de ce pays. S'étant fait ensuite l'auxil. de César, il prit la ville de Cirthe, tua Sabura, général de Juba, dispersa les troupes de ce prince, et fit prisonniers Afranius et Faustus Sylla, fils du dictateur, l'an 46 avant J.-C.; plus tard, il dissipa la flotte de Scipion; en un mot, il concourut d'une manière efficace aux succès des armes romaines en Afrique. César le récompensa en lui donnant une partie de la Numidie qu'il avait enlevée à Manassès, auxiliaire de Juba; mais après l'assassinat du consul romain, Sitius fut pris en trahison par Arabion, fils de Manassès, et mis à m. vers l'an 43 av. J.-C.

SIVERS (HENRI-JACOB), naturaliste, né à Lubeck en 1709, mort en 1758 avec le titre de membre de la société royale des sciences de Berlin, a laissé un grand nombre d'ouvrages sur divers sujets. On cite entre autres les suivans : *curiosa niendorpensia*, Lubeck, 1732, 1734; *Museum lekoifianum*, ibid., 1732; *Relation sur le marbre de Suède*, Norkoeping, 1738, en allemand et en suédois; *Description du digerdoeden*, ou *de la grande peste du nord*, Stockholm, 1751, en suédois; *Fragment remarquable de l'histoire de Gustave Ier*, ibid., 1754.

SIX (JEAN), poète dramatique, né à Amsterd. en 1618, mort en 1700, a été cité par Vondel et les poètes de son temps comme un oracle de goût et un modèle de *purisme* dans sa langue maternelle; il est aussi connu comme le protecteur et l'ami de Rembrandt, qui nous a conservé ses traits dans sa belle gravure du portrait du bourguemestre Jean Six. Il a laissé quelques tragédies, dont la plus remarquable est intitulée *Médée*. — SIX DE CHANDELIER (Jean), parent du précédent, né à Amsterd. vers 1610, m. antérieurement à l'année 1674, est auteur de quelques *poésies* publiées en 1657, et parmi lesquelles on remarque la pièce intitulée : *l'Hiver des Amsterdamois*. Il a laissé une traduction, en vers hollandais, des Psaumes de David, publ. en 1674.

SIXTE ou XISTE Ier (ST), pape, Romain de naissance, successeur de St Alexandre, l'an 116 ou 119, occupa le saint-siége pendant 9 ou 10 ans sous le règne des empereurs Adrien et Antonin-le-Pieux. On n'a aucuns détails sur sa vie. L'Eglise l'honore comme martyr. La bibliothèque des Pères contient deux épîtres qui lui sont attribuées. St Telesphore lui succéda. — SIXTE II (ST), Athénien de naissance, succéda à St Etienne, l'an 257, à un âge très-avancé, et souffrit le martyre l'an 259, pendant la persécution de Valérien. On lui attribue des *épîtres* et des *ordonnances*. St Denis fut son successeur. — SIXTE III, Romain de naissance, fut élu en 432 pour remplacer St Célestin dans la chaire de St Pierre. Il travailla à la réunion des églises de l'Orient, aidé des lumières et du zèle de St Cyrille, et m. en 440, léguant 5,000 marcs d'argent (somme considérable dans ce temps)

pour orner et réparer différentes églises. Léon-le-Grand lui succéda.

SIXTE IV (FRANÇOIS D'ABESCOLA DE LA ROVÈRE), pape, successeur de Paul II eu 1471, était fils d'un pêcheur de Celles, près de Savone ; il naquit en 1414, fut général de l'ordre des frères-mineurs, et élevé au cardinalat sous le pontificat de Paul II. A son avènement au saint-siége, il s'occupa beaucoup de la réforme ecclésiastique et de la guerre contre les Turcs ; mais ses opérations milit. n'eurent pas un grand succès. On se plaignit de sa facilité à accorder des grâces extraordinaires, surtout à ses parens et particulièrement à l'un de ses neveux, nommé Riario, homme dépravé et affichant un luxe scandaleux. Il rétablit à Rome les chanoines réguliers de St-Jean-de-Latran, institua un jubilé tous les 25 ans, et convertit le tribut que Naples payait à la cour de Rome comme redevance féodale, en l'hommage d'une haquenée blanche. L'événement le plus remarquable de son pontificat fut l'assassinat de Julien de Médicis, auquel on lui a reproché de n'avoir pas été étranger. Les troubles qui désolèrent Florence à cette occasion intéressèrent le roi de France, le duc de Milan, les Vénitiens et les autres princes de l'Italie. Après deux ans de négociations, Sixte IV rétablit la tranquillité de ce côté ; mais ses dernières années furent troublées par les attaques des Turks et des querelles avec les Vénitiens. Ses prodigalités envers les membres de sa famille et ses dépenses en bâtimens contribuèrent, avec toutes ces causes extérieures, à épuiser le trésor public et à motiver l'établissement d'impôts excessifs. Il m. en 1484, et fut remplacé par Innocent VIII. On a de lui plus. lettres, décrets, etc., insérés dans divers recueils, et quelques écrits parmi lesquels on remarque les suivans : *de Sanguine Christi*, Rome, 1473, in-fol. ; *de futuris Contingentibus; de Potentiâ Dei ; de Conceptione beatæ Virginis*.

SIXTE V, (FÉLIX PERETTI, pape sous le nom de), appelé plus communém. SIXTE-QUINT, naquit en 1521 dans la Marche-d'Ancône, près du château de Montalte. Admis au noviciat des cordelier d'Ascolsi, il s'y distingua par un goût prononcé pour l'étude, mais aussi par un caractère inquiet et pétulant qui lui aliéna l'affection de ses condisciples. En revanche ses supérieurs le chérissaient, et il mettait tous ses soins à leur plaire. Ordonné prêtre en 1545, il obtint successivement les degrés de bachelier et de docteur en théologie, et changea alors son nom de Peretti en celui de Montalte. Il s'acquit bientôt une haute réputation par ses sermons, et fut nommé inquisiteur à Venise ; mais s'étant brouillé avec le sénat de cette ville, il fut contraint de s'enfuir, et vint à Rome, où il fut bientôt élevé aux dignités de consulteur de la congrégation, puis de procureur général de son ordre. Il accompagna en Espagne le cardinal Buon-Compagno en qualité de théologien du légat et de consulteur du saint-office. Pie V, qui avait été son condisciple, le nomma général des cordeliers, évêque de Sainte-Agathe, et enfin cardinal vers 1568. Le cardinal Buon-Compagno, son ami, étant devenu pape sous le nom de Grégoire XIII, Montalte ne songea plus qu'à lui succéder. Dans cette vue, il affecta de renoncer aux affaires et aux intrigues, feignit d'être accablé de vieillesse et d'infirmités ; il ne paraissait en public que la tête courbée, appuyé sur un bâton, et ne parlait que d'une voix cassée, interrompue par une toux fréquente. Ces ruses lui réussirent, et, à la mort de Grégoire XIII, les cardinaux, espérant régner sous son nom et procéder bientôt à une nouvelle élection, le choisirent d'un commun accord en 1585. A peine fut-il élu, que, sortant de sa place, il se redressa, jeta son bâton et entonna le *Te Deum* d'une voix si forte que toute la chapelle en retentit. Il prit le nom de Sixte V, en mémoire de Sixte IV, qui, comme lui, avait été cordelier. Il s'acquitta avec force et exactitude de tous ses devoirs, fit rendre la justice avec sévérité, sévit contre les juges corrompus, et embellit Rome en y élevant des monumens à la fois magnifiques et utiles. On lui reprocha d'avoir approuvé la Saint-Barthólemi et d'avoir fomenté les guerres civiles en France en favorisant la ligue ; il lança en effet une bulle contre Henri III et le prince de Condé. Ce célèbre pontife mourut en 1590, à 69 ans, peu regretté des Romains à cause des impôts dont il les avait chargés. Bien qu'on ne puisse approuver les artifices par lesquels Sixte V parvint au souverain pontificat, et quoiqu'on lui reproche un excès de sévérité qui dégénéra en cruauté, on ne peut cependant disconvenir qu'il ne soit un des plus grands hommes qui aient gouverné l'Eglise. On a de lui des sermons et quelques autres ouvrages. Il fit faire une version de la Bible, publ. en 1590. Sa *Vie* a été écrite par le P. Tempesti, cordelier, d'après des documens authentiques, et publ. à Rome, 1754, 2 vol. in-4. Urbain VII lui succéda sur le saint-siége.

SIXTE *de Sienne*, né en 1520 dans la ville dont il porte le n. de parens juifs, embrassa la relig. chrét. à un âge encore tendre, entra dans l'ordre de Saint-Franç., et prêcha avec beaucoup de succès dans les principales villes de l'Italie. Ayant émis dans ses sermons des proposit. qui sentaient le judaïsme, il fut arrêté comme relaps, enfermé à Rome dans les prisons du saint-office et condamné au feu. Il dut la vie et la liberté à l'intérêt que prit à son sort Michel Ghisilieri, depuis pape sous le nom de Pie V, et alors commiss.-général de l'inquisition. Ayant pris l'habit de St-Dominique, il recommença l'exercice de la prédication et travailla même efficacement à la conversion des juifs jusqu'à sa mort en 1569. On a de lui un livre intitulé : *Bibliotheca sancta*, dédiée au pape Pie V, 1586, in-4 ; Cologne, 1626, in-4 ; Naples, 1742, 2 vol. in-fol. avec des additions et des améliorations par le P. Milante. Il avait composé d'autres écrits dont il brûla tous les MSs. avant de mourir. Sa *Vie* est à la tête de l'éd. de la *Bibliotheca* donnée par le P. Milante.

SIXTE *de Vesoul* (JEAN PARIS, plus connu sous le nom de P.), religieux capucin, orientaliste, né en 1736 dans un village de la Franche-Comté, embrassa à 18 ans la règle de St-François, dans un des monastères de son ordre, à Vesoul, fut envoyé par ses supérieurs à Paris pour y continuer ses études, devint bientôt membre de la société des capucins hébraïsans, prit une part active à ses trav., fut chargé de sa correspond. avec les savans après la mort du P. Louis de Poix (*v.* ce nom), et m. vers 1792. Il est auteur d'une traduction littérale de l'*Histoire de la première croisade*, par Matthieu d'Edesse, que l'on croit être restée en MS., et d'un *prospectus* d'un *Dictionnaire arménien*, *latin*, *français et italien*, que la société se proposait de publier ; mais elle en fut empêchée par les événemens de la révolution. Le P. Sixte avait été admis au nombre des membres de l'académie *degli Arcadi* de Rome.

SIXTE V. HEMMING.

SKELTON (JOHN), poète anglais de la fin du 15e S. et du commencement du 16e, né dans le Cumberland, se distingua de bonne heure à l'université d'Oxford par son talent pour la poésie qui lui valut le titre de lauréat. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il obtint une cure dans le comté de Norwich. Quelques satires contre les moines et des épigrammes contre le cardinal Wolsey lui attirèrent d'abord des réprimandes de son évêque ; et bientôt, pour éviter la persécution, il alla chercher un asile dans l'abbaye de Westminster, où il resta caché jusqu'à sa mort arrivée en 1529. Ses *Poésies* ont été publiées à Londres en 1512, in-8, et souvent réimprimées depuis. Elles consistent dans des comédies, des sonnets, de petits poèmes, des sa-

tires, etc. — Skelton (Philippe), théologien irlandais, mort à Dublin en 1787, s'était fait remarquer par son zèle pour l'église anglicane. On a de lui : le *Déisme révélé*, 2 vol. in-8 ; des *sermons* et quelques autres écrits (en anglais) peu dignes d'être cités.

SKINNER (Etienne), étymologiste, né à Londres en 1622, fit ses études à l'université d'Oxford, s'appliqua particulièrement à celles des langues anciennes, orientales et de la médecine, voyagea ensuite en France, en Espagne, en Italie et en Allemag., pour perfectionner ses connaissances par la fréquentation des savans et des académies célèbres, fut reçu docteur en médecine à Heidelberg, revint se faire agréger au collége de médecine d'Oxford, puis s'établit à Lincoln où il pratiqua son art avec succès, et où il mourut en 1667. Il avait laissé en MSs. différens ouvrages, tous relatifs aux origines de la langue anglaise. Ils ont été corrigés, complétés et publiés par Thomas Heushaw, sous le titre d'*Etymologicon linguæ anglicanæ, seu Explicatio vocum anglicarum etymologica ex propriis fontibus, scilicet ex linguis duodecim*, Londres, 1671, in-folio. Ce volume, rare en France, est fort recherché des curieux.

SKORINA (Franç.), docteur en médecine, né à Polotzk, florissait à Vilna au commencement du 16e S., et était attaché au bourguemestre de cette ville. Il n'est connu que pour avoir traduit la Bible du lat. dans le dialecte russe de cette époque, et encore cette traduction ne s'est-elle pas conservée en entier ; il ne reste qu'une seule partie du Nouveau Testament : les *Actes des apôtres*, Vilna, 1525, in-8. Les portions de sa traduction de l'Ancien Testament qui sont restées, sont : le *Livre de Job*, celui de *Jésus, fils de Sirach*, les *Proverbes de Salomon*, le *Livre de la Sagesse*, 4 des *Rois*, 5 de *Moïse*, le *Livre de Josué*, des *Juges*, de *Ruth*, de *Judith*, d'*Esther*, les *Lamentations de Jérémie* et le *Livre de Daniel*. Il en a été fait 15 éditions à Varsovie, de 1515 à 1519, in-4. Skorina a joint à ces livres des prédictions et des notes avec des dessins gravés en bois.

SKYTTE (Jean), sénateur suédois, né en 1577 à Nikoeping, où son père était bourguemestre, porta d'abord le nom de *Schroderus*, qui était celui de sa famille ; mais on a dit qu'il était fils du duc de Sudermanie, depuis roi sous le nom de Charles X. Quoi qu'il en soit, ce prince le fit élever avec soin et lui fournit les moyens de voyager. Le jeune Schroderus, après s'être fait remarquer dans les universités étrangères, revint dans sa patrie en 1602, travailla quelque temps à la chancellerie, et fut nommé ensuite par les états précept. du prince Gustave-Adolphe, fils de Charles, ainsi que des autres enfans de la famille royale. Il fut depuis employé dans les affaires publiques, et prit le nom de Skytte, lorsque le duc de Sudermanie, devenu roi, l'eut anobli. Gustave-Adolphe, monté enfin sur le trône, n'oublia pas son précepteur ; il le nomma, en 1612, conseiller des finances, 8 ans après président de la chambre des comptes, lui confia plusieurs missions diplomatiques importantes et l'éleva à la dignité de sénateur. Skytte fut nommé en 1627, sénéchal de la Finlande septentrionale, et plus tard gouverneur de la Livonie, de l'Ingrie et de la Carélie, enfin premier président de la cour royale de Gothie, créée en 1634. Comblé ainsi des faveurs de ses souverains, il seconda de tout son pouvoir les efforts que faisait Oxenstiern (*v.* ce nom) en Allemagne pour soutenir l'honneur et les intérêts de la Suède, et m. en 1645. Consacrant à l'étude tous les momens qu'il pouvait dérober aux affaires, il composa plusieurs ouvrages, dont le plus remarquable est une *Instruction pour l'éducation d'un prince* (en suédois), Stockholm, 1604, in-8. — Laurent Skitte, neveu du précédent, fut résident de la cour de Suède en Portugal, puis donna sa démission pour se rendre à Rome, où il abjura la religion luthérienne et entra dans l'ordre des frères-mineurs de l'étroite observance. Il refusa un évêché qu'on lui offrait avec l'espérance du chapeau de cardinal, et m. dans son couvent en 1696. On a de lui : *Oratio de accessu Gustavi-Magni Upsaliæ habita*, 1633 ; *Confessio veritatis eccles. catholicæ*, Cologne, 1652 ; *Peregrinatio sancti fratris Laurentii*, Rome, 1658 ; *Scala pietatis*, ibid., 1668.

SLAUGTER (Edouard), jésuite anglais, passa sa vie dans le collége de son ordre et de sa nation, à Liége, où il professa la théologie, et mourut en 1729. On a de lui, *Grammatica hebraïca*, Rome, 1725 ; *Arithmetica*, Liége, 1725. Ces deux ouvrages prouvent que l'auteur avait étudié les langues orientales et professé les mathématiques dans les dernières années de sa vie.

SLAVINETZKII ou SLAVIANITZKII (Epiphane), moine russe du 17e S., élève de l'académie de Kief, résidait au couvent des Grottes de cette ville, lorsque le boyard Rtischtchef, qui venait de fonder près de Moscou une espèce de congrégation sous le nom d'*Ermitage de la Transfiguration*, l'appela à en faire partie. Ces moines devaient s'occuper uniquement de la traduction en langue slave des ouvrages religieux qui sembleraient les plus utiles. Slavinetzkii fut un des membres les plus laborieux de cette association, qui comptait d'autres savans cénobites, tels qu'Arsénius Satanofskii et Euphême. Le résultat des travaux de ces moines fut la publication de diverses traductions imprim. à Moscou en 1664 et 1665. Nous citerons entre autres la *vie* et les *sermons* de Saint Jean Chrysostôme ; des *sermons* de St Grégoire de Nazianze, de St Athanase d'Alexandrie, des *homélies* de St Basile ; le livre intitulé *Hebesa*, de Jean Damascène, etc. Slavinetzkii a de plus composé un *dictionnaire complet grec-slave-latin* en 2 vol., et un *dictionnnire philologique*, conservés MSs., le prem. à la bibliothèque du synode, et l'autre dans diverses bibliothèques particulières en Russie. Successivement correcteur de la typographie de Moscou et professeur à l'école patriarcale, Slavinetzkii fut ensuite chargé (1664) par le tzar Alexis Micaelovitsch d'écrire une traduction complète de la Bible, conjointement avec quelques collaborateurs, et sous la surveillance du métropolite ; mais il mourut en 1676, laissant cet immense travail imparfait. On peut consulter sur ce moine le *Dictionnaire historique des auteurs ecclésiastiq. en Russie*, Pétersbourg, 1818, 2 vol.

SLEIDAN (Jean Philipson), hist. allem., né dans l'électorat de Cologne en 1606, fit ses études à Liége, à Cologne, à Louvain, passa ensuite en France, fit son cours de droit à Orléans, vint à Paris, et fut attaché au card. Jean du Bellay. La rigueur des édits rendus par François Ier contre les partisans de Luther força ensuite Sleidan à quitter la France en 1542. Il se fixa à Strasbourg, et fut député de cette ville en 1551, au concile de Trente. Dans ses loisirs, il travaillait à l'histoire contemporaine. Il m. en 1556. On a de lui un assez gr. nombre d'ouv. dont on trouvera les titres dans les *Mem.* de Niceron, t. 39. Nous citerons seulement les deux principaux : *de Statu religionis et reipublicæ, Carolo Quinto Cæsare, Comment.*, Strasbourg, 1555, in-fol., réimp. deux fois dans la même année, in-8, et souvent depuis (la meill. édition est celle donnée par J.-G. Bœhm, avec les *notes* et *additions* de C.-C.-A. Ende, Francfort, 1785-86, 3 vol. in-8) ; trad. en allem., en franç., en ital. (la meill. trad. franç. est celle de Le Courayer, sous le tit. d'*Hist. de la réformation*, La Haye, 1767-69, 3 vol. in-4) ; *de quatuor summis Imperiis, babylonico, persico, græco et romano, Libri tres*, Strasbourg, 1556, in-8. On compte jusqu'à 55 éditions de ce dern. ouvrage, qui a été continué par G. Strauch, C.-S. Schurtzfleisch et Christophe Junker ; trad. en franç. par Ant. Teissier, sous

le tit. d'*Abrégé de l'hist. des quatre monarchies du monde*, Berlin, 1710, in-12; et par Hornot sous celui d'*Abrégé chronologique de l'hist. universelle*, Amsterdam et Paris, 1757, in-12; 1766, in-8. L'Allemagne protestante appelle Sleidan son *Tite-Live*. Charles-Quint appelait ce même historien et Paul Jove ses *menteurs*, parce que le prem. avait dit trop de mal de lui, et l'autre trop de bien.

SLINGELANDT (Pierre van), peint. holland., né à Leyde en 1640, fut élève de Gérard Dow, s'attacha à imiter, ou plutôt à s'approprier sa manière, et y réussit au point qu'on a confondu ses ouv. avec ceux de son maître. Il m. en 1691. Parmi ses compos., on cite : une *jeune Fille badinant avec un chat* et un *Matelot*. Le Musée du Louvre possède 3 de ses tableaux : une *Dame assise entre ses deux enfans*, un *Portrait d'homme* et *divers objets de nature morte* réunis dans un même cadre. Un 4e tableau, représentant une *Femme à la porte d'un cordonnier*, a été rendu au roi des Pays-Bas en 1815. — SLINGELANDT (Simon van), homme d'état, né en Hollande vers la fin du 17e S., fils d'un magistrat, fut successivement secrét. du conseil-d'état, trésorier-génér. des Provinces-Unies, grand-pensionnaire de Hollande, et m. en 1736. On a imp. à Amsterdam, en 1787, 3 vol. de ses écrits politiques (en hollandais), qui consistent en différens *discours* sur l'ancien gouvernem. de Hollande, sur les finances, sur les défauts de la contitution des Provinces-Unies, et les moyens d'y remédier, etc.

SLOANE (sir Hans), médec., botaniste, né en 1660 dans le comté de Down, en Irlande, fit ses études à Lond., s'appliqua surtout à celle de la botanique dans le jardin de Chelsea, fit un voyage en France pour y perfectionner ses connaissances; et, de retour en Anglet., fut admis à la soc. royale de Lond. Il se lia alors avec Sydenham (*v.* ce nom), et devint memb. du collége royal de médec. Peu de temps après, il accompagna le duc d'Albemarle, nommé gouv. de la Jamaïque, séjourna 15 mois dans cette île, et rapporta à Lond., en 1689, une riche collection d'objets d'hist. naturelle. La réputation qu'il acquit par ses différentes publications le fit nommer, en 1708, memb. associé de l'acad. des sciences de Paris. Sa réputation comme médecin fut aussi très-étendue. A l'avènement de George Ier, il devint médecin en chef de l'armée, et reçut le tit. de baronnet du royaume vers la fin de sa vie, dans une terre qu'il possédait à Chelsea, et y m. en 1752, dans sa 92e année. On a de lui : *Catalogus plantar. quæ in insulâ Jamaïcâ sponte proveniunt vel vulgò coluntur*, Londres, 1696, 3 vol. in-8; *Voyage aux îles de Madère, la Barbade, Saint-Christophe et la Jamaïque, avec l'hist. nat. des plantes et des arbres, des quadrupèdes, poissons, oiseaux, insectes*, etc.; le prem. vol. de cet ouv., in-fol., parut en 1707, avec 156 pl.; et le second en 1725, avec 118 pl. Sloane a donné en outre quelques *articles* aux *Transactions philosophiques* (dont il recommença, en sa qualité de secrét. de la soc. royale, la publication, qui avait été suspendue), et aux *Mém.* de l'acad. des sciences. On peut consulter la *vie* de Sloane dans l'*Hist. de l'académ. des sciences*, année 1753, et l'article *Sloane* dans l'*Hist. de la botanique* par Pulteney, 2e vol. Linné a donné le nom de *sloanea* à un bel arbre des Indes occidentales de la famille des *liliacées*.

SLODTZ (Sébastien), sculpt., né à Anvers en 1655, se fit un nom parmi les artistes qui travaillèrent à l'embellissement du palais de Louis XIV, et m. à Paris en 1726. Nous citerons parmi ses ouv. la statue d'*Annibal comptant les anneaux des chevaliers romains tués à la bataille de Cannes*, qui est dans le jardin des Tuileries; celle de *St Ambroise* dans l'église des Invalides, et le *groupe de Protée et d'Aristée* dans le parc de Versailles. — Sébastien-René Slodtz, fils du précéd., et l'aîné de 5 frères, cultiva aussi la sculpt. avec quelq. succès. — Paul-Ambroise Slodtz, frère puîné de Sébastien-René, en 1702, fut prof. de l'académ. de peint. et sculpt., dessinat. de la chamb. et du cabinet du roi, et m. en 1758. — René Michel, plus connu sous le nom de Michel-Ange Slodtz, frère des précéd., né à Paris en 1705, surpassa de beaucoup leur talent. A 21 ans, ayant remporté le 2e prix de sculpt., il fut envoyé à Rome comme pensionnaire du roi. Après un séjour de 17 ans dans cette capitale des arts, il revint à Paris, précédé de la grande réputation qu'il avait déjà acquise à l'étranger, fut admis à l'académ., succéda à son frère Paul-Ambroise dans l'emploi de dessinateur de la chambre et du cabinet du roi, et m. en 1764. On cite parmi ses ouv. les plus remarquables, la statue de *St Bruno refusant la couronne qu'un ange lui apporte*, dans l'église de St-Pierre de Rome; *le Tombeau de Languet, curé de St Sulpice*, à Paris (ce dern. ouv., par sa composition bizarre et mesquine, est une nouvelle preuve de la décadence des arts sous le règne de Louis XV).

SMALRIDGE (George), sav. prélat anglais, né en 1663 dans le comté de Strafford, de parens pauvres, se fit remarquer de bonne heure par son goût pour la poésie latine et son talent pour la controverse. Ayant embrassé l'état ecclés., il fut choisi, en 1708, pour prédicat. ordin. de l'église de Saint-Dunstan, à Lond., et nommé, en 1714, évêque de Bristol en même temps qu'aumônier de la reine; mais, n'ayant pas voulu signer la déclaration de l'archevêque de Cantorbéry et de plus. autres évêques, il perdit ce dern. emploi en 1715, et m. en 1718. Outre des ouv. de controverse pub. en 1687, et récemment réimp. à Oxford dans un ouv. intit. : *Church's Government*, on a de lui : un poème latin, *Auctio davisiana*, 1689, in-4, réimp. dans les *Muses anglicanes*; 12 *Sermons* estimés, 1717, in-8; et d'autres pub. après sa m., 1726, 1727, in-4.

SMART (Pierre), théol. angl, né au 17e S. dans le comté de Warwick, fit ses études à l'école de Westminster et au collége de Christ à Oxford, obtint un canonicat à Durham, se fit remarquer par ses opinions exaltées, fut dégradé de son ministère, condamné à une amende considérable, et confiné pendant 11 ans dans une étroite prison. On ignore l'époque de sa m. On a de lui un poème lat. et des *Sermons*, d'abord pub. séparém., recueillis et pub. en 1791 sous le tit. d'*Œuv. de P. Smart*. — Smart (Christophe), poète anglais, né dans le comté de Kent en 1722, de la même famille que le précéd., manifesta de bonne heure un grand talent poétique, et fut encouragé par le célèb. Pope, dont il a traduit en vers lat. l'*Ode de Ste-Cécile* et l'*Essai sur l'homme*. Il travailla ensuite pour le théât., publia des poèmes anglais sur div. sujets de morale et autres, concourut à la rédaction de différens écrits périodiques pub. à Lond., tomba, par son inconduite, dans une misère profonde, fut enfermé pour dettes, et m. dans sa prison en 1770. Ses *œuvres*, dont quelq. parties avaient déjà paru séparément, ont été rec. et pub. à Lond., 1791, 2 vol. in-12.

SMEATHMAN (Henri), naturaliste anglais, né vers le milieu du 18e S., occupa la place de secrét. du collége de commerce de Lond., et fit plus. voy. en Afrique. A son retour, en 1781, il écrivit à sir Joseph Banks une lett. dans laquelle il donne de longs et intéressans détails sur les *termites*, ou fourmis blanches, que l'on trouve en Guinée et dans plus. autres contrées méridionales. Cette lett., ou plutôt ce mémoire, est ins. dans le 71e vol. des *Transactions philosophiques*; imp. séparément, Lond., 1781, et trad. en franç. par Cyr. Rigaud, Paris, 1786, in-8. Smeathman m. en 1787.

SMEATON (John), ingén. anglais, né en 1724 dans le comté d'York, se fit remarquer de bonne heure par des talens distingués en mécanique; et son père, qui voulait d'abord lui faire suivre la carrière judiciaire, lui permit ensuite de s'abandonner à l'impulsion qui l'entraînait vers les sciences

industrielles. Smeaton, après plus. travaux mécaniques très-remarquables, fut admis à la société royale de Londres. en 1753. Il construisit le phare d'Eddystone à l'entrée du canal de la Manche, entreprise dans laquelle avaient échoué précédemm. deux autres ingén., et qui mit le sceau à la réput. de Smeaton. Employé auprès de l'administration de l'hôpital milit. de Greenwich, il s'appliqua au perfectionnem. des moulins et à l'amélioration des propriétés de ce même établissem.; mais ses occupations comme ingén. civil se multiplièrent tellement qu'il crut devoir se démettre de son emploi en 1775. Dès-lors il se donna tout entier aux objets d'une utilité générale. Il dirigea les travaux par lesquels la rivière Calder a été rendue navigable, ceux du pont de Londres, et construisit un grand nombre de moulins d'après sa propre théorie. Ce savant ingén. m. en 1792. On a de lui 14 ouv., ou *mémoires* sur la physique, la mécanique appliquée, l'astronomie, et la *Description du phare d'Eddystone*, etc., Lond., 1791, in-fol., avec pl. Le plus important des mém. a pour tit.: *Recherches expérimentales sur la puissance mécanique de l'eau*, etc. (*an experimental Inquiry concerning the natural power of water and wind to turn mills*, etc., Lond., 1794), trad. en franç. par M. Girard de l'acad. des sciences, Paris, 1810. On a imp., après la m. de Smeaton, un recueil de ses rapports (*Reports of the late John Smeaton, F. R. S., made on various occasions*, etc., Lond., 1812, 3 vol in-4).

SMELLIE (WILLIAM), méd.-accoucheur, né en Ecosse vers le commencem. du 18e S., se fixa à Lond. en 1741, y fit un cours d'accouchement qui lui valut une brillante réputation, et qui fut suivi par un gr. nomb. d'élèves des deux sexes. Il perfectionna les instrumens dont on se sert dans les cas graves, et donna, sur leur application, des règles très-utiles. Dans les dern. années de sa vie, il se retira à Lanerk, et y mourut en 1763. On a de lui: un *Abrégé* de son *Cours d'accouchement*, Londres, 1752, 1754, 2 volumes in-8, traduit en français par Préville; une *Collection de* 36 *planches anatomiques*, avec des *explications* relatives aux doctrines qui formaient la base de son cours public, ib., 1754; *Thesaurus medicus, sive disputationum in academiâ Edinensi, ad rem medicam pertinentium* (ouv. posth.). Edimbourg, 1778-82, 4 vol. in-8. — Un autre William SMELLIE, impr., memb. de la société royale d'Edimbourg, m. dans cette ville en 1795, a pub. une trad. de l'*Histoire naturelle de Buffon*, 1781-85, 9 vol. in-4; et *the Philosophy of natural history*, 1789, in-4.

SMERDIS, mage de Perse, profita de l'absence de Cambyse pour usurper le trône, en prétendant qu'il était le prince Smerdis, frère du monarque, et dont tout le monde ne savait pas que les jours avaient été tranchés par un assassinat. La mort de Cambyse parut devoir assurer l'usurpat. du mage; mais il se perdit par un excès de précaution qui fit soupçonner la vérité. L'on savait que Smerdis le mage avait eu les oreilles coupées pour une faute grave. Une de ses femmes reconnut à cette marque la supercherie, et bientôt une conspirat. se forma, dont le prompt résultat fut d'arracher au faux monarque le trône avec la vie. Le mage, pendant un règne de 7 mois, ne s'était fait connaître que par des bienfaits.

SMETIUS (JEAN SMIT VAN DER KETTEN, plus connu sous le nom de), antiquaire, né dans la province de Gueldre vers la fin du 16e S., embrassa le ministère évangélique, et fut pourvu d'une chaire de philosophie à Nimègue, où il m. en 1651. Nous citerons de lui: *oppidum Batavorum seu Noviomagum Liber singularis*, Amsterdam, 1644, in-4. — SMETIUS (Jean), fils du précéd., né à Nimègue vers 1630, fut past. à Alcmaer, puis à Amsterdam, où il m. en 1710. On a de lui plus. ouv. théologiq.

SMIDS (LUDOLPHE), poète et médecin, né à Groningue en 1649, m. à Amsterdam en 1720, n'a laissé qu'une pièce qui soit encore représentée parfois: c'est sa tragédie de *Courndin*. Nous citerons de lui en outre une *Chronique* des guerres de son temps, en prose.

SMITH (sir THOMAS), littérat. anglais, né à Saffron-Walden, dans le comté d'Essex, en 1514, fut nommé, dès l'âge de 19 ans, profess. de grec à l'université de Cambridge, et réussit, non sans de gr. obstacles, à corriger la manière vicieuse dont les Anglais prononçaient cette langue. Au retour d'un voyage sur le continent, pend. lequel il avait suivi les cours des plus célèbres univ. de France et d'Italie, il obtint une chaire de droit à Cambridge. A l'avènement d'Edouard VI, il fut appelé auprès du duc de Somerset, par le crédit duquel il reçut de grandes faveurs, entre autres les titres de chevalier et de ministre d'état, et une ambassade auprès de l'emper. Après la chute du duc (1549), Smith lui resta fidèle, et subit une détention qui ne put rien changer à ses sentimens de reconnaissance. Il perdit sous le règne de Marie toutes ses places; mais il revint en faveur sous Elisabeth, fut deux fois envoyé en ambassade auprès de la cour de France, fut admis au conseil-privé, et nommé secrétaire-d'état et chancelier de l'ordre de la Jarretière. Il mourut en 1577. Nous citerons de lui: *de Republicâ Anglorum*, 1583 et 1584, réimprimé plusieurs fois; *de rectâ et emendatâ linguæ græcæ Pronunciatione*, Paris, Robert Etienne, 1568. — SMITH (Richard), théologien catholiq., né en 1566 dans le Lincolnshire, fut appelé en 1624 aux fonctions de vicaire apostolique en Angleterre, avec le titre d'évêque de Chalcédoine. Les commencemens de son épiscopat furent tranquilles; mais, lorsqu'il entreprit de faire exécuter le décret du pape Pie V, conforme en cela à celui du concile de Trente, pour soumettre les réguliers à la juridiction épiscopale, il éprouva de leur part, surtout de celle des bénédict. et des jésuites, une résistance opiniâtre. Ces religieux aimaient mieux dépendre du pape, qui, placé à 400 lieues de distance, ne pouvait pas les surveiller, que d'un évêque établi sur les lieux, qui était plus à portée de les contenir, lorsqu'ils abusaient de leurs immenses priviléges. Ils se liguèrent contre le prélat, et attirèrent sur sa tête des persécut. qui le forcèrent de se retirer en France. Le cardinal de Richelieu, juste appréciateur des services qu'un homme si vertueux et si éclairé aurait pu rendre à l'église cath. d'Anglet., lui donna l'abbaye de Charroux; mais Mazarin la lui retira, et le reduisit ainsi à accepter un asile chez les bénédictines anglaises, où il mourut en 1655. Le principal ouvrage de Smith, dans la querelle où il méritait un meilleur succès, est intitulé: *brevis et necessaria Declaratio juris episcopalis*, etc., Calais, 1631. — SMITH (John), navigateur anglais, né en 1579, commanda l'expédition envoyée en 1606 dans la Virginie, pour y fonder un établissement, et présida à la fondation de James-Town, qui devint le chef-lieu de la colonie. Après avoir eu beaucoup à souffrir, tant de la guerre qu'il soutenait contre les Indiens que des autres embarras inséparables d'une pareille entreprise, une blessure dangereuse l'obligea de retourner en Angleterre (1609). La compagnie chargée de la colonisation de la Virginie le renvoya dans ce pays en 1614. Il fut de retour avant la fin de la même année, et présenta à Jacques Ier une carte dite de la *Nouvelle-Angleterre*. Enfin, après un 3e voyage dans la même contrée, Smith revint dans sa patrie, où il mourut en 1631. On a de lui, en anglais: *Description de la Nouvelle-Angleterre*, ou *Observations et Découvertes du capitaine Jean Smith*, etc., Londres, 1616, in-8, fort rare. *On peut*, a dit Thomas Jefferson, ex-président de l'Union-Américaine, *regarder le capitaine Smith, après Walter Raleigh, comme fondateur de notre colonie: c'est à lui qu'elle a dû de se soutenir contre les attaques des naturels du pays. Il était homme honnête*, raison-

nable et bien instruit. — SMITH (Thomas), orientaliste, né à Lond. en 1638, m. en 1710, a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons : 4 *Lettres* sur la religion, les mœurs et le gouvernement des Turks, etc., Oxford, 1672 et 1674; *Inscriptiones græcæ Palmyrenorum*, 1698, in-8 de 96 pages. — SMITH (Edmond-Neale), poète angl., né en 1668, remplit pendant quelque temps une place à l'université d'Oxford, que sa conduite scandaleuse lui fit bientôt retirer. Il vint à Londres, et s'y lia avec les whigs, qui le soutinrent, dans l'espoir de faire tourner ses talens au profit de leur cause. Il composa une tragédie assez médiocre de *Phèdre et Hippolyte*, et une *élégie* remarquable sur la mort de Jean Philips, son ami de collége : c'est là une grande partie de son bagage poétique. Il mourut, en 1710, d'une maladie causée par des excès de table. On a publié le recueil de ses *OEuvres* en 1719, avec une *notice historique.* — SMITH (William), voyageur anglais, fut envoyé en 1726 par la compagnie d'Afrique à la côte de Guinée, pour lever des plans depuis l'embouch. de la Gambie jusqu'à Juidah. On a de lui : *nouveau Voyage de Guinée, contenant une descript. exacte*, etc., Londres, 1744, fig; trad. en franç., Paris, 1751, 2 vol. in-12, fig. — Un autre William SMITH a écrit l'*Histoire de la Nouvelle-York, depuis la découverte de cette prov. jusqu'à notre siècle*, Londres, 1765, 1 v. in-8; trad. en franç. par Eidous, Paris, 1767, in-12. — SMITH (Robert), physicien anglais, né en 1689, mort en 1768, contribua avec le célèbre Cotes, son cousin et son ami inséparable, à répandre la philosophie de Newton. Nous citerons de Smith : *compleat System of opticks*, 1728; trad. en franç. par le P. Pézenas, Avignon, 1767, 2 v. in-4, et par Duval Leroy, Brest, 1767, in-4, avec des augmentat. considérables. — SMITH (John), dessinat. et grav. en manière noire, né à Londres en 1654, m. dans la même ville en 1719, s'est fait estimer surtout par la douceur de son exécution, et par l'intelligence avec laquelle il a su conserver l'esprit des peintres qu'il a trad. Parmi ses pièces hist., au nombre de 28, on cite principalement : une *Ste-Famille*, d'après Carle Maratte; et, parmi les portraits qu'il a laissés, les plus remarquables sont ceux de *la Comtesse de Salisbury* et de *Mistress Cross.* — SMITH (Gabriel), grav., né à Londres vers 1724, mort dans la même ville en 1783. Nous citerons de lui : *la Reine de Saba visitant le roi Salomon*, d'après Le Sueur.— SMITH (William), né à Chichester, mort en 1764, peignit avec beaucoup de succès le *paysage*, le *portrait*, les *fleurs* et les *fruits.* — SMITH (John), frère du précédent, né à Chichester, m. en 1764, cultiva avec succès la peinture du paysage et la gravure à l'eau-forte. Nous citerons de lui : les *Vues des abbayes de Kirstall et de Fountain*, et des *Parcs d'Agley*, d'*Exton* et de *Newstead.* — SMITH (George), frère des deux précédens, né en 1730, m. en 1776, montra plus de talent qu'eux comme peintre et comme grav., et s'exerça même dans la poésie pastorale avec un succès qui lui a mérité le surnom de *Gessner anglais.* Nous serions embarrassés de faire un choix entre les charmans *paysages* qu'il a peints. — SMITH (John-Raphaël), né à Londres vers 1740, dessina et grava en manière noire. Parmi ses pièces historiq., on cite *le Barde*, d'après le tableau de Thomas Jones. — SMITH (Samuel), historien américain, né au New-Jersey, m. en 1778, s'est fait connaître par une *Hist.* de cette colonie, depuis sa fondation jusqu'en 1721, et un *Appendix* des choses arrivées depuis cette dernière année jusqu'en 1765.

SMITH (ADAM), économiste célèb., né en 1723 à Kirkaldy, en Écosse, était d'une constitution faible et délicate, qui, en le mettant dans l'impossibilité de se livrer aux exercices du corps, seconda son goût naturel pour les travaux de l'esprit et surtout pour les études sérieuses. Sa mère désirait lui voir embrasser l'état ecclésiastique; mais il ne se reconnut aucune disposition pour cette carrière, et entra dans une autre. En 1751, il fut nommé professeur de logique à l'univ. de Glascow, et l'année suiv. il obtint, dans la même université, la chaire de philosophie morale. Ses cours le mirent en gr. réputation, et déjà il y jetait la plupart des idées qu'il devait développer plus tard dans son gr. ouvrage d'économie politique. Vers la fin de 1763 on lui proposa d'accompagner le duc de Buccleugh dans ses voyages. Il y consentit, et se démit de ses fonctions de professeur. Il fit un assez long séjour en France, s'y lia avec les philosophes et particulièrement avec les économistes, et revint ensuite passer 10 ans dans la retraite à Kirkaldy, uniquement occupé d'études sévères et profondes. Déjà il avait publié plusieurs écrits, et notamm., depuis 1759, sa *Théorie des sentimens moraux.* Ce livre l'a fait connaître partout comme moraliste, sans lui donner aucune gloire; car il n'en est point hors de la vérité. Il sentit la nécessité de fixer une base à la morale, et il n'alla point la chercher, comme quelques prétendus philosophes, dans l'intérêt personnel. La distinction du juste et de l'injuste lui parut insuffisante aussi pour régler tous les devoirs de l'homme, et il crut pouvoir les faire dériver, ainsi que les vertus qui leur sont corrélatives, de la sensibilité nat. à notre espèce, et qu'il nomma sympathie. Cette première loi morale une fois établie, il expliqua facilement par elle les vertus *aimables*, comme la pitié, l'humanité, etc.; mais il devait nécessairem. échouer dans les autres, qu'il appelait *austères.* Le sceptique Hume, son ami, lui disait que jamais il n'éprouvait aucun sentiment tendre pour les indigens; qu'il n'avait pour eux aucune *sympathie;* que pourtant il les secourait : qu'il fallait bien, par conséquent, donner de ses actes de charité une autre raison, apparemment la conscience, toujours invariable dans tous les hommes, du bien et du mal, du juste et de l'injuste. L'on pouvait faire et l'on a fait bien d'autres objections contre le système moral de l'économiste écossais, qui ne trouve pas aujourd'hui beaucoup de défenseurs. Il n'en trouvera guère parmi ceux qui voudront considérer que, la sympathie étant évidemment involontaire et fatale, on ne peut la supposer l'unique base de nos devoirs, sans déclarer implicitement que les vertus humaines dépendent de la fatalité, ou, en d'autres termes, qu'il n'y a point de vertus réelles. Toutefois Smith, dans ce traité, a rendu de gr. services à la science comme historien psycologiq., et lorsqu'il se borne à analyser les phénomènes sensibles, à observer le jeu de la sympathie, toutes ses vues sont neuves, ingénieuses et fines, toutes ses découvertes, c'est le mot qui leur convient, sont d'une vérité frappante et d'une délicatesse exquise. Un autre ouv. a valu à Smith une réputation plus solide, quoique souvent contestée; ce sont ses *Recherches sur la nat. et les causes de la richesse des nations*, qu'il pub. en 1776, qui ont été honorées de nombreuses éditions en Angleterre et de plusieurs traductions franç., dont la meilleure est celle donné en l'an IX (1800), par Germain Garnier, et réimp. en 1822, 6 vol. in-8. L'on n'attend pas de nous un examen détaillé des principes posés par le céléb. économiste : cet examen est partout, et d'ailleurs il nous entraînerait dans de longues discussions. Il nous suffira de dire qu'Adam Smith fait consister la richesse publique uniquement dans le travail, et que selon lui, ou plutôt selon tout le monde, l'un des moyens qui augmentent le plus la puissance productive du travail, c'est sa division, qui donne au producteur le moyen de faire *plus*, *mieux* et *à meilleur marché*, et procure par conséquent au consommateur la facilité d'appliquer à son usage, avec le même revenu, les produits d'un plus gr. nombre d'industries. Une autre vue, particulière à Smith, adoptée depuis par beaucoup de bons esprits, mais re-

poussée encore par des préjugés qu'il n'est pas temps de dédaigner, est celle-ci : l'intervention des gouvernemens produit un effet tout contraire à celui qu'ils se proposent, et ils doivent éviter de se mêler des affaires de leurs sujets, se borner à les protéger, en laissant à la concurrence une libre carrière, au commerce intérieur et extérieur une liberté complète, sans l'entraver par un système de douanes, de prohibitions et même de primes, etc. Adam Smith est auteur de quelques autres écrits moins importans, et qu'il nous est permis de ne point citer. Une édition de ses *OEuvres complètes* a été donnée en 1817, 5 gros v. in-8, par Dugald Steward, son ami. Le célèbre économiste était m. depuis 1790.

SMITH (CHARLOTTE), dame angl., née en 1749 à Stoke, près de Guilford, dans le Sussex, fut entraînée à publier des poésies pleines d'élégance, de sentiment et d'harmonie, quelques traductions du français et une foule de romans et d'ouvrages d'éducation, non par cette soif de célébrité toujours blâmable dans une femme, mais par la nécessité de vivre et le désir de réparer honorablement les malheurs où l'avaient jetée l'imprévoyance, la paresse et l'incapacité d'un mari livré à la carrière hasardeuse du commerce. Elle mourut en 1806. Nous citerons d'elle : *elegiac Sonnets and other Essays*, auxquels elle ajouta par la suite un poème (*the Emigrant*), en vers blancs. Dans sa *Biographie des romanciers célèbres*, sir Walter Scott a analysé le talent de Charlotte Smith avec détails.

SMITS (DIDERIC), poète hollandais, né à Rotterdam vers la fin du 17e siècle, a laissé des pièces charmantes, où tout est naturel, riant, aisé, dit M. Marron, et dont Abraham Versteeg a publié le *Recueil*, 3 vol. in-4, avec une *Notice biographique*. — SMITS (Gaspard), peintre, né en Allemagne vers le commencem. du 17e siècle, vint exercer son art en Angleterre et en Irlande, et m. à Dublin, en 1689, dans un état voisin de la misère, grâce à son inconduite. Il avait un gr. talent pour le portrait à l'huile en miniature. Son plus grand plaisir était de peindre des *Madeleines*, et il y excella au point qu'on lui donna le nom de cette pénitente célèbre. — SMITS (Louis), peintre hollandais, connu aussi sous le nom de *Hartcamp*, né à Dordrecht en 1635, m. en 1675, se distingua par la singularité de sa touche, et par sa manière originale de rompre ou de faire saillir ses couleurs pour produire de fortes oppositions ; mais ses ouvrages, peints avec peu de solidité, perdaient bientôt leur beauté primitive. — SMITS, peintre, né à Breda vers 1672, a mis plusieurs beaux *plafonds* et *tableaux* d'hist. dans le château de Hous-Laarsdyck.

SMOLLETT (TOBIE), écriv. angl., né en 1720 à Dalquhurn, au comté de Dumbarton, en Ecosse, fut destiné à la médecine, et partit, à l'âge d'environ 19 ans, comme chirurgien en second sur un vaisseau de l'expédition dirigée contre Carthagène. Il rapporta de cette campagne la connaissance des mœurs et du langage des marins, dont il a souvent fait un heureux usage dans ses romans. De retour à Londres, il se livra à la pratique de l'art de guérir, mais avec peu de succès, et ne tarda pas à y renoncer, pour s'occuper uniquement de littérat. Son excessive vanité, son humeur satirique, l'imprudence qu'il commit en contractant un mariage dont il attendait, avec trop de confiance, une gr. fortune, le luxe qu'il ne cessa d'étaler, même après avoir vu son espoir déçu, semèrent d'épines la nouvelle carrière où il était entré. Il retourna encore une fois à la médecine, mais pour la quitter encore et reprendre ses travaux littéraires. Le succès du *Monthly-Review*, organe des whigs et de la basse église, fit naître en 1755 le *critical Review*, écrit dans les principes des torys et du haut clergé. La rédaction en fut confiée à Smollett, qui, se trouvant ainsi dans une position conforme à ses goûts, s'abandonna plus que jamais aux censures amères et partiales, aux déclamations violentes, et attira sur sa tête la double peine de l'amende et de la prison. Il resta pourtant au *critical Review* jusqu'en 1763, époque à laquelle il entreprit un voyage en France et en Italie, pour rétablir sa santé et faire quelque diversion à la douleur que lui avait causée la m. d'une fille uniq. La relation qu'il donna de ce voyage, à son retour (1766), se ressentit de la fâcheuse disposit. de son esprit. Bientôt il éprouva encore le besoin d'aller chercher un climat moins rigoureux que son pays. Il retourna en Italie, et mourut à Livourne en 1771. Nous citerons de lui : *les Larmes de l'Ecosse*, poème, 1746 ; les *Aventures de Roderick Randon*, roman, 1748, 2 vol. in-12 ; trad. en français, 1761, 3 vol. in-12 ; les *Aventures de Péregrine Pickle*, roman, 1751, 2 v. in-12, trad. en franç., Paris, 1753, 4 vol. in-12 ; l'*Histoire complète d'Angleterre*, publiée en 1758 et années suivantes, 4 vol. in-4 et in-8 ; traduite en partie par Targe, 1759, 19 vol. in-12.

SMOTRITSKII (MELETIUS), évêque de Polotsk, du rit grec uni, m. en 1663, est aut. d'une *Grammaire slavonne*, divisée en 4 part., fort étendue en détails, et imp. à Evia, près Wilna, en 1619, sous un de ces tit. longs et pompeux en usage en Russie à cette époque.

SNAKENBURG (HENRI), recteur de l'école lat. de Leyde, où il m. en 1750, n'est guère connu que par les *critiq.* qu'on a faites d'une édit. de *Quinte-Curce*, qu'il a donnée dans la collection holland. des *Variorum*. On a de lui des *Poésies holland.*, publiées par Fr. de Haas, Leyde, 1753, in-4. — Il ne faut pas le confondre avec Théod. Van SNAKENBURG, autre poète dont on trouve quelq. pièces dans un recueil intitulé *Proeve*, etc.

SNAYERS (PIERRE), peintre d'Anvers, né en 1593, mort à Bruxelles en 1670, excella dans le paysage, l'histoire, le portrait et les batailles. Le Musée du Louvre a possédé de lui une suite de 12 tableaux de batailles, représentant les *Actions les plus mémorables de l'archiduc Léopold-Guillaume et du feld-maréch. Piccolomini*. Ces tabl. ont été rendus à l'Autriche en 1815. — SNAYERS (Henri), grav., né à Anvers en 1612, a laissé des estampes d'un travail large et moelleux, la plupart d'après Rubens. Nous citerons la *Communion de St François d'Assises mourant, soutenu par ses frères*.

SNELGRAVE (WILLIAM), navigateur anglais du 18e S., fit la traite à la côte de Guinée pendant plusieurs années, et publia, en angl., un ouvrage curieux sous ce tit. : *nouvelle Relation de quelques endroits de Guinée et du commerce d'esclaves qu'on y fait*, Londres, 1434, in-12 ; traduite en français, Amsterdam, 1735, in-12, avec une carte de D'Anville.

SNELL (WILLEBRORD DE ROYEN), en latin *Snellis*, géomètre, né à Leyde en 1591, m. en 1626, avait professé dans cette ville les mathématiques avec un talent qui faisait concevoir de lui les plus belles espérances. Il paraît que ce fut lui, au rapport de Vossius et de Huyghens, qui trouva le premier la véritable loi de la réfraction. Une gloire que l'on peut moins encore lui contester est celle d'avoir, le premier, déterminé la grandeur de la terre par la mesure géométrique et astronomique d'un arc du méridien. Il n'obtint qu'un résultat inexact, sans doute, à cause de l'imperfection des instrumens ; mais il entra le premier dans la bonne route. Nous citerons de lui : *Eratosthenes Batavus de terræ ambitûs verâ quantitate suscitatus*, Leyde, 1617, in-4 ; *Cyclometricus, seu de circuli Dimensione*, ibid., 1621, in-4.

SNEYDERS (FRANÇOIS), peintre, né à Anvers en 1579, excella à représenter les fruits et les animaux. Son genre de talent le porta surtout à peindre des *chasses* et des *intérieurs* de grande dimension, dont les figures étaient ordinairement de Rubens ou de Jordaens. On admire en lui une couleur

chaude et dorée, une grande liberté de main et une adresse merveilleuse à représenter le poil, la plume des différentes espèces d'animaux. Le Musée du Louvre possède de lui 9 tableaux, que nous ne pouvons énumérer ici.

SNORRO-STURLESON, historien islandais, né en 1178 au Dale-Syssel, dans l'ouest de l'Islande, remplit plus. fonctions de magistrature héréditaires dans sa famille, qui prétendait avoir avec les rois de Norwége et les ducs de Normandie une origine commune. Il visita la Norwège et la Suède, où l'on présume qu'il employa son temps à recueillir les anciennes traditions et *sagas*, que personne n'avait encore réunies. De retour dans sa patrie, il fut loin d'y trouver le repos, et après bien des traverses et des combats dont la nécessité lui fut imposée par des dissensions civiles, il périt assassiné en 1241. Il avait rédigé le système de la Mythologie scandinave, qui fut nommé, d'après lui, *Snorro-Edda*. M. Rask a donné de ce livre, en 1818, une nouvelle édit., sous le tit. de *Snorra-Edda œsamt skaldu og tharmed fylgjandi ritgjordum*. Quant au Recueil des *Sagas*, lequel porte le nom d'*Heimskringla*, le texte islandais en fut publié par les soins de Perinskiold, Stockholm, 1697, 2 v. in-fol., avec une traduct. latine de l'éditeur, et une trad. suédoise de l'Islandais Gudmund Olafson. D'autres édit. et traduct. du même ouvrage ont été données depuis cette époque.

SNYDERS (JEAN), en latin *Sartorius*, humaniste hollandais du 16e S., né à Amsterdam, m. en 1567 selon Brandt ou 1570, selon Wagenaar, avait embrassé la réforme, ce qui lui attira des tracasseries, et le soumit à une vie errante vers le déclin de sa carrière. Nous citerons de lui la *Paraphrase des grands et des petits Prophètes*, qui parut sous le nom anagrammatique de *Tosarrius*, Bâle, Oporin, 1558, in-fol.

SOANEN (JEAN), évêque de Senez, né à Riom en 1647, entra, fort jeune encore, dans l'Oratoire, professa quelque temps, suivant l'usage, et put se livrer ensuite à son goût pour la prédication. Nous croyons inutile de parler des sermons qu'il prêcha, tant en province que dans les grandes églises de Paris ou à la cour, et nous nous hâtons d'arriver à l'année 1695, où il fut nommé évêque de Senez. Il édifia les fidèles de ce diocèse par sa régularité, sa simplicité, son zèle pour extirper les abus, et sa charité pour les malheureux. Il était tout occupé du soin de sa pieuse mission, lorsque la bulle *Unigenitus* vint le troubler dans sa foi et sa conscience. Il refusa positivement, en 1714, d'accéder à cette bulle, fut exilé dan son diocèse, et n'en persista pas moins dans son opposition. Après la mort de Louis XIV, il vint à Paris, et donna le signal de l'appel, en 1717. Renvoyé alors dans son diocèse, il réappela en 1720, et publia plusieurs écrits pour appuyer sa démarche. Enfin, un concile, assemblé dans la province d'Embrun, dont le siége de Senez faisait partie, suspendit le prélat de sa juridiction (1727), et le roi l'exila à La Chaise-Dieu, abbaye de bénédict. en Auvergne, où il resta jusqu'à sa m., arrivée en 1740. L'on aurait de la peine à se figurer aujourd'hui jusqu'à quel point furent portés, à l'égard de cet évêque assez insignifiant à nos yeux, le ressentiment et l'amour des deux partis religieux qui divisaient alors la France. On publia en 1750 la *Vie et les Lettres de M. Soanen*, 2 vol. in-4, réimprimés en 8 vol. in-12.

SOAVE (FRANÇOIS), célèbre instituteur, né à Lugano en 1743, se trouvant chargé de professer la philosophie à Milan, réforma cette partie importante de l'enseignement qui était assujétie encore aux anciennes méthodes. Il multiplia les écoles normales en Lombardie, traduisit plus. ouvrages, et en rédigea d'autres, parmi lesquels on trouve des élémens d'orthographe, de prosodie, et jusqu'à des cahiers de calligraphie et de lecture. Dans ses dernières années, il occupa la chaire d'idéologie à l'université de Pavie, où il m. en 1816. Il nous suffira de citer de lui des *Novelle morali*, plusieurs fois réimp., et trad. en français par E.-T. Simon, en 1790 et 1803.

SOBIESKI (MARC), palatin de Lublin, né vers 1525, se distingua dans la guerre que firent les Polonais à Michel, hospodar de Moldavie, vers 1550, remporta une importante victoire, en 1577, sur les Dantzicois révoltés contre Etienne Battori, et fut tué en 1581 devant Sokol, forteresse de Moscovie. — SOBIESKI (Jacques), fils du précéd., né vers la fin du 16e S., fut appelé le bouclier de la liberté polonaise, et justifia ce beau surnom par sa valeur dans les combats, et par son zèle à défendre les droits de la nation dans les assemblées publiques. Il fut l'un des plénipotentiaires de la Pologne, dans les conférences avec la Russie, qui amenèrent une trève de 10 ans, signée à Diwilina en 1618. La paix de Choczim, conclue avec la Porte en 1621, le fut encore par lui, ainsi que les trèves d'Altmark (1629), et de Stumsdorf (1635), entre la Pologne et la Suède. Il aimait les arts et cultivait les lettres. L'histoire de la guerre qui précéda le traité de Choczim a été écrite par lui et publiée sous le titre de *Commentarius belli chotinensis*, Dantzig, in-4. Il m. en 1648.

SOBIESKI (JEAN III), fils du précéd., roi de Pologne, et l'un des plus gr. capitaines du 17e S., né au chât. d'Olesko, dans le palatinat de Russie, en 1629, voyagea de bonne heure dans les différens états de l'Europe; mais ayant appris la défaite des Polonais à Pilawiec par les Cosaques, il se hâta de retourner dans sa patrie, et prit les armes pour la défendre (1648). Sa valeur, son coup-d'œil rapide et ses talens l'eurent bientôt rendu l'idole de l'armée. Nommé par le roi Casimir V porte-enseigne de la couronne, il commanda une partie de la cavalerie polonaise dans la campagne de 1651, et contribua beaucoup au gain de la bataille de Bérétesck. La guerre si désastreuse que la Pologne eut à soutenir en 1653 et dans les années suivantes, contre Charles-Gustave, r. de Suède, et contre ses alliés, les Cosaques, les Tartares, les Moscovites, les Transsylvains, etc., ne fournit au jeune héros que trop d'occasions de faire connaître quelques-unes des ressources de son génie, sa constance dans les revers et son infatigable activité. Enfin le traité d'Oliva (1660) désarma la Suède; et les autres ennemis de la Pologne demandèrent la paix ou furent abattus en peu d'années par les victoires de Sobieski. A peine, pour prix de ses services, était-il investi des charges de grand-maréchal et de petit-général de la couronne, qu'il reçut l'ordre de marcher contre le rebelle Lubomirski, retranché dans une position très-avantageuse. Il obéit à regret, sûr d'être battu, le fut effectivement, et sut exécuter une retraite savante et difficile, tandis que tout le monde rejetait le blame de son échec sur l'obstination du monarque. La reine, qui appréciait les talens de Sobieski, lui fit donner la place de grand-général de la couronne (1667); et cette faveur, qui semblait prématurée, fut bientôt justifiée par d'importans services. Cent mille Tartares avaient envahi la Wolhynie, le palatinat de Russie et la Podolie de concert avec les Cosaques, et la Porte prenait ce temps pour faire entendre des menaces. Le grand-général fit des emprunts considérables, leva huit mille hommes à ses frais, consacra les récoltes de ses terres à l'approvisionnement de l'armée, et parut vouloir se charger seul du poids de la guerre. Tant de dévouement lui réussit; il remporta sur les ennemis de la Pologne une victoire éclatante, suivie aussitôt d'une paix (1668). On jeta un moment les yeux sur lui, lorsqu'il fallut remplacer le roi Casimir V, qui avait abdiqué; mais il ne fit rien pour appuyer cette disposition favorable, et on nomma, au lieu de lui, Michel Koributt Wieçnowieçki, prince faible, qui accepta la couronne en pleurant (1669). Les Cosaques rentrèrent alors en Pologne,

et n'y trouvèrent encore que Sobieski pour leur résister. Enfin ce héros résolut, avec les principaux seigneurs polonais, de se débarrasser du roi qui leur avait été imposé; mais Michel avait pris goût au trône, et une guerre civile était imminente, lorsqu'on apprit que les Turks, les Tartares et les Cosaques se précipitaient de tous côtés sur la Pologne (1672). Sobieski, dont la tête venait d'être mise à prix par le roi, ordonne aux braves qui l'entouraient, et qui lui juraient un attachement inviolable, de marcher d'abord contre l'ennemi commun. Il est obéi, et il commence par battre les Tartares en plusieurs rencontres, et les refouler jusqu'au pied des monts Carpathes. Pendant ce temps, la forteresse de Kaminieck, le boulevart de la Pologne, était tombée au pouvoir de Mahomet IV, et Michel avait conclu avec lui un traité déshonorant. Sobieski en versa des larmes d'indignation devant la diète assemblée, et fit annuler ce traité (1673). Le prem. résultat de ses efforts fut une victoire importante remportée auprès de Choczim la même année. Le jour où se donnait cette bataille, le trône devenait vacant par la mort de Michel, et son successeur fut Sobieski, lequel, au lieu de se faire couronner, alla de nouveau combattre les Turks (1675), les battit et les repoussa jusque sous le canon de Kaminieck. Il revint alors à Cracovie se faire couronner (1676); mais le diadème était à peine sur son front, qu'il dut songer à le défendre encore contre les Turks et les Tartares. L'issue de cette nouvelle campagne ne pouvait qu'être funeste aux Polonais, si leur roi, aussi prudent que brave, n'eût réussi à gagner le khan des Tartares, par la médiation duquel la paix fut signée à Zurawno (1676). Sobieski put jouir alors de six années d'un repos bien acheté. En 1683, les pressantes sollicitations du pape Innocent XI l'engagèrent à signer un traité d'alliance avec l'empereur Léopold Ier qui allait bientôt avoir besoin de secours. En effet, trois cent mille Turks et Tartares, sous les ordres du vézir Kara-Mustapha, inondèrent l'Autriche, et assiégèrent Vienne. Le héros polonais vole au secours de cette ville, abandonnée de son lâche souverain. Il n'avait qu'une faible armée de 20 mille hommes, que les renforts amenés par plusieurs princes de l'empire portèrent environ à 75 mille. Ce fut avec de telles forces qu'il mit dans une déroute complète la puissante armée des infidèles. Le peuple de Vienne, ivre de joie et de reconnaissance, fit à son libérateur un accueil auquel rien n'aurait manqué, si Léopold, non moins ingrat qu'il avait été suppliant et humble, eût pu se résoudre à prendre part à l'enthousiasme public. Mécontent de l'empereur, comme il devait l'être, Sobieski acheva pourtant la déroute des ennemis, et retourna ensuite à Cracovie. Il trouva les Polonais peu touchés d'une gloire qui ne leur donnait aucun avantage réel: on l'accusa même, avec quelque raison, d'être entré dans la ligue chrétienne pour se faire un appui hors de la Pologne, et assurer à sa famille le trône où il était assis en vertu d'une élection. Cependant ce dévouement à la cause de la chrétienté pouvait être vraiment utile aux Polonais, si Léopold eût tenu la promesse qu'il avait faite de les aider à reprendre Keminieck; mais, le danger passé, ce prince oublia tout. Sobieski essaya de reprendre seul cette ville, et n'y réussit point (1684). Il voulut alors sérieusement quitter la ligue chrétienne, et tout l'y engageait, principalement les offres avantageuses et certaines de Mahomet; mais il se laissa encore retenir par le perfide Léopold, qui lui proposa de l'aider à conquérir la Moldavie et la Valaquie, où il pourrait, au défaut de la Pologne, faire régner ses enfans. Les secours de l'Autriche lui manquèrent encore dans cette entreprise, qui échoua; et alors fut conclu avec la Russie ce traité de Moscou si funeste à la Pologne. Le malheureux prince essaya de se dédommager par la conquête de Kaminieck, puis par celle de la Moldavie et de la Valaquie; mais ce fut encore vainement. Le mauvais état de sa santé le força bientôt d'abandonner le commandement de l'armée, et l'empêcha de s'occuper, comme il l'aurait désiré, de l'administration intérieure, et de remédier aux maux de la république, qui ne firent qu'empirer. Enfin il m. en 1696, après un règne de 23 ans, qui, malgré des fautes en politique, lui assure à jamais le nom de *Grand*. L'abbé Coyer a donné une *vie* de Jean Sobieski, que l'on lit avec intérêt, et le comte de Raczynski a publié à Varsovie, en 1823, un recueil de *Lettres* adressées par ce prince à sa femme, pendant la campagne mémorable où il fit lever aux Turks le siége de Vienne. — SOBIESKI (JACQUES-LOUIS), fils aîné du précédent, né en 1667 à Paris, où sa mère se trouvait depuis quelq. mois, fut conduit bientôt par elle en Pologne et y reçut pourtant une éducation française. Il accompagna son père dans plus. campagnes, et se signala par son courage. Il épousa, en 1691, une sœur d'un prince de Neuburg, et se trouva ainsi allié aux premières maisons régnantes catholiques. Malgré l'ascendant que pouvait lui donner cette position, il se mit vainement sur les rangs, après la m. de son père, pour obtenir le trône de Pologne: le grand Sobieski, et surtout sa femme, s'étaient aliénés bien des cœurs dans les dernières années de leur règne, et leur fils porta la peine de leurs fautes. L'électeur de Saxe fut déclaré roi sous le nom d'Auguste II (1697). Sobieski se retira dans Ohlau, en Silésie, où il se trouvait encore en 1704, lorsqu'un manifeste de Charles XII le présenta à la nation polonaise comme compétiteur d'Auguste II. Il fut arrêté alors par les ordres du roi de Pologne, et retenu par lui prisonnier jusqu'en 1706. De retour à Ohlau, il y encourut la disgrâce de l'Autriche, en 1719, pour avoir donné la main de sa fille au prétendant d'Angleterre, et se rendit au couvent de Czenstochow en Pologne, où il resta jusqu'à son raccommodement avec l'empereur. Il m. en 1734, et avec lui s'éteignit le nom de Sobieski.

SOBRY (JEAN-FRANÇOIS), né à Lyon en 1743, étudia d'abord l'architecture, puis le droit, se fit recevoir avocat, et obtint une place dans les finances, qu'il perdit à la révolution, mais pour en occuper ensuite plus. autres, tant à Paris que dans sa ville natale. Le culte théophilanthropique eut en lui un zélé partisan; mais lorsque le comité de direction morale et religieuse voulut établir une juridiction sur les adeptes, il fut un de ceux qui déclarèrent n'avoir pas secoué le joug d'une secte pour en adopter une autre. Quelque temps après le 18 brumaire, il fut nommé commissaire de police du 10e arrondissement de Paris, et c'est dans cet emploi qu'il m. en 1820. Il n'avait jamais cessé de cultiver les lettres. Nous citerons de lui *le Mode français*, ou *Discours sur les principaux usages de la nation française*, 1786, in-8; *le Nouveau Machiavel*, ou *Lettres sur la politique*, 1788, in-8; *Poétique des arts*, ou *Cours de peinture et de littérature comparés*, 1810, in-8 de près de 500 pages.

SOCAKI, SEKAKI ou SERAKI (ABOU-YACOUB-YOUSOUF-SERADJ-EDDYN AL), né dans le Kharizme l'an 555 de l'hég. (1160 de J.-C.), m. en 623 ou 626 (1226 ou 1229), s'est acquis une haute réputation par son *Meftah al oloum* (*Clef des sciences*). C'est un ouvrage classique concernant les institutions oratoires, et divisé en 3 parties: grammaire, poésie et rhétorique. La Biblioth. royale de Paris possède 2 exemplaires, n°s 934 et 935, de la 3e partie seulement.

SOCIN (LÉLIUS), hérésiarque, né à Sienne en 1525, étudia le droit et les livres saints surtout avec beaucoup d'ardeur. En 1546, il fut admis dans une société établie aux environs de Vicence, pour discuter des questions religieuses. L'Écriture y fut soumise aux règles de la critique humaine, et le résultat de cet examen fut que le dogme de la Trinité, celui de la consubstantialité du Verbe, etc., de

vaient être retranchés du symbole de la société, comme n'étant pas appuyés de la révélation. C'était renouveler toutes les erreurs d'Arius et de ses disciples. Quelques-uns des novateurs furent punis de mort, et les autres prirent la fuite. Socin erra pendant 4 ans, en France, en Angleterre, dans les Pays-Bas, en Allemagne, et finit par trouver un asile à Zurich, où il passa plus. années, se conduisant avec assez de prudence pour n'y être pas inquiété. Il y m. en 1562. Quatre ou cinq ans auparavant, il avait fait un voyage en Pologne, où beaucoup de seigneurs, ennemis et jaloux du clergé, avaient adopté les principes des nouveaux Ariens ou anti-trinitaires. On a attribué à Socin plus. ouvr., dont il n'est pas démontré qu'il soit l'auteur. — SOCIN (Fauste), neveu du précéd., né à Sienne, en 1539, adopta les opinions de son oncle, et s'exila comme lui pour échapper à la persécution dont nous avons parlé plus haut. Plus tard il rentra en Italie, et fut investi d'emplois honorables à la cour du grand duc de Toscane. Il avait perdu son oncle à cette époque, et il resta 12 ans sans songer aux questions théologiques. Mais enfin il se reprocha sa négligence coupable, alla étudier la théologie à Bâle, passa ensuite en Transsylvanie, puis en Pologne, où les anti-trinitaires possédaient beaucoup d'églises. Il acquit bientôt sur eux une grande influence, et se mit à prêcher sa doctrine, qui consistait à débarrasser la croyance de tous les dogmes que la raison ne peut concevoir. Les protestans essayèrent de le réfuter publiquement, et il les réduisit au silence par les raisonnemens qu'ils employaient eux-mêmes contre l'église romaine. Ils attirèrent alors sur sa tête la calomnie et la persécution, et ils l'auraient réduit à la plus affreuse misère, si ses disciples n'étaient venus à son secours. Les progrès toujours croissans de son système religieux, et la réunion des différentes sectes d'unitaires en une seule église qui prit le nom de *socinienne*, n'étaient pas propres à diminuer la haine de ses ennemis. Il fut obligé enfin, pour s'y soustraire, de se retirer dans le village de Luclavie, où il m. en 1904. Ses ouvrages, oubliés depuis long-temps, composent les deux premiers vol. de la *Biblioth. fratrum Polonorum*, Irenopoli (Amsterdam), 1656, 8 vol. in-fol.

SOCRATE, né à Athènes la 4e année de la 77e olympiade (470 av. J.-C.), d'un sculpt. nommé Sophronisque et d'une sage-femme, exerça d'abord la prof. de son père et même avec assez de succès ; mais il la quitta de bonne heure, à l'instigation de Criton, l'un de ses amis, pour se livrer tout entier à la philosophie. Il étudia sous Anaxagore et sous Archélaüs, et bientôt se vit lui-même entouré de disciples auxquels il donnait gratuitement ses leçons. Il enseignait particulièrement la morale, méprisant la physique et la métaphysique de son temps. Il donnait lui-même l'exemple de toutes les vertus civiles et domestiques. Il se distingua par son courage aux batailles de Tanagre, de Délium, et sauva la vie à Xénophon et à Alcibiade, ses disciples et ses amis. Dans l'intérieur de sa famille, il était bon époux et bon père, et supportait avec une patience admirable la mauvaise humeur et les mauvais traitemens d'une femme acariâtre. Méprisant la mort, il blâmait sans crainte tous les abus. Après la prise d'Athènes par les Lacédémoniens, il attaqua ouvertement les 30 tyrans. La liberté de ses discours ne put manquer de lui attirer un grand nombre d'ennemis. Dès l'année 424 avant J.-C., le poète comique Aristophane l'avait livré à la risée du public dans sa comédie des *Nuées*. Sous le gouvernement des 30, trois de ses ennemis, Melitus, Anytus et Lycon l'accusèrent de corrompre la jeunesse, de mépriser les dieux et d'introduire des divinités nouvelles. Malgré son innocence qui était publiquement reconnue, ses ennemis parvinrent, à force d'intrigues et de calomnies, à le faire condamner. Il but la ciguë l'an 400 avant J.-C. A peine eut-il cessé de vivre, que les Athéniens, honteux de leur injustice, exilèrent ses accusateurs. Socrate commença en Grèce une nouvelle ère philosophique. Renonçant au système hasardeux formé par ses prédécesseurs, combattant les subtilités oiseuses des sophistes, il tourna l'attention de l'homme sur lui-même, et s'occupa tout entier de la morale et de l'existence de Dieu. Aussi forma-t-il une nouvelle école de laquelle sortirent presque tous les grands philosop. qui ont illustré la Grèce : Platon, Xénophon, Aristippe, Antisthène, Aristote, Zénon. Il enseignait partout, au milieu des rues, des places publiques : il ne donnait point ses leçons d'une manière didactique, mais amenait ses disciples, par des interrogations faites avec art, à découvrir la vérité. Socrate prétendait être inspiré par un génie familier qui l'avertissait dans les occasions délicates de sa vie de ce qu'il devait faire ou éviter. Il est peu à croire qu'un homme de la gravité de Socrate ait voulu en imposer par un mensonge grossier, et ce génie n'était sans doute que les inspirations subites de sa conscience ou de sa raison, que lui-même ne savait à quelle puissance rapporter. Socrate n'a laissé aucun ouvrage ; mais nous trouvons dans Platon, et surtout dans Xénophon, des détails très-étendus sur ses opinions. Xénophon rapporte de lui une infinité de traits et de paroles remarquables par leur sagesse et leur originalité. Un physion. ayant dit qu'il était brutal, impudique et ivrogne, les disciples du sage indignés voulaient le maltraiter, quand il les en empêcha en leur avouant qu'il avait réellement un penchant pour ces vices, et que ce n'était que par ses efforts continus qu'il s'en était corrigés. Ennemi du dogmatisme de ses prédécesseurs, il répétait sans cesse que *la seule chose qu'il savait était qu'il ne savait rien.* Lorsqu'on lui annonça qu'il était condamné par les juges : « *Eux-mêmes*, dit-il, *ne le sont-ils pas par la nature ?* » Xanthippe, sa femme, se désolait de ce qu'il était condamné injustement : « *Aimerais-tu mieux*, lui dit-il, *que je le fusse justement ?* »

SOCRATE, dit *le Scholastique*, né à Constantinople vers la fin du 4e S., entreprit de continuer l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, de Césarée, et le fit avec une exactitude judicieuse et pleine de bonne foi. Son ouvrage, divisé en 7 livres, qui s'étendent de 306 à 439, a été abrégé par Epiphane-le-Scholastique, dans l'*Historia tripartita*, et imprimé pour la prem. fois à la suite de l'*Histoire d'Eusèbe*, Paris, Robert Estienne, 1544, in-fol. Il a été traduit en franç. par le présid. Cousin.

SODERINI (PIERRE), né vers 1450, fut nommé en 1502, peu de temps après l'expuls. des Médicis, gonfalonier perpétuel de la répub., par le choix libre et volontaire des Florentins. Il protégea les arts, et fut l'ami des grands peintres, des sculpteurs, des architectes, des poètes et des philosophes qui faisaient alors la gloire de l'Italie ; mais comme homme d'état, il laissa peu de renommée. Plein de douceur et de modestie, il fut loin d'abuser du pouvoir qui lui avait été confié, et ne maintint pas même ses prérogatives autant qu'il l'aurait dû pour le bien de sa patrie. Cependant ce fut sous son administration que Pise, fut enfin réduite (1509). Soderini, qui devait beaucoup à la France, lui montra un dévouement dont Jules II ne pouvait manquer d'être irrité. Aussi, lorsque les Français eurent évacué l'Italie, en 1512, ce pontife se hâta de travailler au rétablissement des Médicis, et, la même année, le gonfalonier perpétuel fut déposé. Il fut relégué alors à Raguse, et y resta jusqu'à l'élection de Léon X, qui l'appela à Rome, le traita avec distinction, mais ne lui permit jamais de retourner à Florence. — SODERINI (Jean-Victor), agronome, né à Florence en 1526, de la même famille que le précédent, trempa dans une conspiration contre les Médicis, fut condamné par le conseil des huit à perdre la tête sur l'échafaud, et dut son salut à la générosité de Ferdinand Ier, qui le relégua pour la vie dans la ville de Cedri, près de Volterra. Lo

noble exilé chercha des consolations dans l'étude de l'agriculture et dans la composition de plusieurs ouvrages estimés sur cette science. Nous citerons particulièrement son *Trattato della coltivazione delle viti e del frutto che se ne può cavare*, Florence, Giunti, 1600, in-4; ibid., 1734, in-4. Les académiciens de la Crusca ont mis cet écrit au nombre des *Testi di lingua*. Soderini m. en 1596. — SODERINI (Jean-Antoine), antiquaire et voyageur, né à Venise en 1640, fit un long séjour en Chypre, visita ensuite la Palestine, l'Égypte, la Barbarie, la Syrie, la Natolie, la Turquie d'Europe, et rapporta dans son pays une immense collection de médailles rares, qui fut dispersée après sa mort arrivée en 1691. Charles Patin et d'autres numismates ont fait son éloge, ainsi que les célèbres voyageurs Spon et Wheler.

SODOMA. V. RAZZI.

SOEMIAS (JULIA), femme de Varius Marcellus, que sa mort prématurée empêcha d'arriver au consulat, entretint publiquement un commerce adultère avec Caracalla, dont elle eut l'infâme Héliogabale. Elle suivit en exil sa mère Mœsa, qui, comme on sait, persuada aux légions stationnées en Syrie de proclamer empereur le fils de Caracalla. Dans le combat qui décida entre Macrin et son comtiteur, Soëmias montra beaucoup de courage; mais après la victoire, elle ne s'occupa plus guère que de ses plaisirs; et sa vie, dit Lampride, fut celle d'une courtisane. Elle retrouva pourtant de l'énergie pour périr avec son fils l'an 222.

SOGDIANUS, l'un des fils naturels d'Artaxerce-Longue-Main, s'empara du trône après avoir assassiné Xercès; mais il en fut à son tour précipité par Darius-Ochus, son frère, qui le fit étouffer dans de la cendre l'an 424 avant J.-C.

SOISSONS (CHARLES DE BOURBON, comte de), grand-maître de France, né en 1556, du prince de Condé, Louis Ier du nom, et de Françoise d'Orléans-Longueville, qui l'éleva dans la religiou catholique, eut un orgueil excessif, une ambition démesurée, mais avec cela un génie médiocre qui l'empêcha toujours de figurer à la tête d'un parti. Après la formation de la ligue, en 1587, le duc de Guise songea un instant à l'employer comme un instrument contre le roi de Navarre (depuis Henri IV); mais celui-ci s'attacha le jeune prince en lui offrant la main de Catherine sa sœur et sa présomptive héritière. Le comte se hâta d'aller joindre Henri sur les bords de la Loire, et déploya la plus grande valeur à Coutras; mais il fut un de ceux qui conseillèrent le plus fortement au vainqueur de licencier l'armée; son but était d'aller au plus tôt épouser Catherine, et de s'élever par ce mariage sur les ruines de son futur beau-frère, qui lui paraissait devoir succomber dans une lutte contre tant d'ennemis. Henri eut connaissance de ces arrière-pensées, et rompit avec son perfide allié qui n'était pas encore son parent. Le comte de Soissons se rendit alors auprès d'Henri III, qui venait de sortir de Paris après la journée des barricades (1588). Mal reçu d'abord par ce monarque, il ne tarda pas à gagner sa confiance par des services réels, tant aux états de Blois que dans plusieurs combats et siéges. C'est ici le lieu de dire qu'il montra dans toutes les circonstances de sa vie une brillante valeur que l'on a cherché vainement à lui contester. Il obtint du roi de France le gouvernement de la Bretagne; mais, comme il se rendait à Rennes, il fut fait prisonnier. Il parvint à s'évader, alla secourir le Navarrais auprès de Dieppe, revint avec lui assiéger Paris (1589), et mérita par sa belle conduite la charge de grand-maître de France. L'on sait qu'à cette époque tout ressentiment avait été oublié entre les deux Henri. Cette année et les deux suivantes virent le comte se signaler par de beaux faits d'armes; mais comme s'il eût été dans sa destinée d'être tour à tour fidèle et perfide, il passe secrètement en Béarn pour accomplir son mariage avec Catherine dont il avait le cœur, et dont la main lui avait été refusée. Il revint de ce voyage sans avoir réussi, et se jeta dans le tiers parti qui prétendait mettre la couronne sur la tête de son frère, le jeune card. de Bourbon. Cependant il se laissa bientôt ramener par les bontés du roi de Navarre, et le servit encore utilement pour le quitter ensuite, parce que le prince de Conti, son frère aîné, avait obtenu une faveur qu'il croyait mériter lui-même. Des réconciliations, puis des brouilleries survinrent encore; mais au milieu de tout cela, le comte sut obtenir le gouvernement du Dauphiné. Enfin il était dans ses terres lorsqu'il apprit l'assassinat du bon roi. Il accourut à Paris dans l'espoir chimérique d'être régent, et fut obligé de se contenter du gouvernement de Normandie. Tantôt mal, tantôt bien avec le duc d'Epernon, avec son propre neveu, le prince de Condé, et avec Sully, il finit par s'unir avec Concini contre ce ministre et le fit renvoyer (1611). A partir de ce moment, ce fut contre la régente Marie de Médicis qu'il eut à lutter, et surtout contre d'Epernon et les Guises qui se trouvaient toujours en son chemin. Pour abattre ces puissans ennemis, il eut l'idée de ressusciter le parti protestant, et déjà il était entré en correspondance avec les princes de Galles et d'Orange et le duc de Savoie, lorsqu'il m. au château de Blandy dans la Brie, en 1612.

SOISSONS (LOUIS DE BOURBON, comte de), fils du précéd., né à Paris en 1604, avait à peine 16 ans lorsqu'il fut entraîné par sa mère dans les cabales de cour, à propos de l'honneur de donner au roi la serviette que lui disputait son grand-oncle, le prince de Condé. Louis XIII se fit donner la serviette par son propre frère; mais la querelle se prolongea et partagea toute la cour, et il s'ensuivit une petite guerre civile. Le jeune comte de Soissons, dont le seul but était de se rendre redoutable pour obtenir la main de Mme Henriette, troisième fille de Henri IV, entra en négociation avec l'assemblée protestante de La Rochelle, qui l'accueillit mal et le força ainsi à se jeter dans les bras du roi. Sa rébellion fut oubliée, le commandement de Paris lui fut donné, et, en 1622, il prit part à l'expédition contre les protestans et y servit avec distinction. La paix conclue, il se déclara l'ennemi de Richelieu, entra même dans la conjuration de Chalais, parce que le ministre l'avait empêché d'obtenir la main de Mlle de Montpensier, la plus riche héritière de l'Europe; mais le ministre le fit combler de faveurs, et n'en persista pas moins à marier la princesse avec le frère du roi. Le siége de La Rochelle (1628), et une expédition en Italie (1630), offrirent au comte une occasion de se distinguer et contribuèrent avec des hautes récompenses à le consoler. Cependant il désirait avoir une guerre à conduire, et cet honneur lui avait toujours été refusé par le soupçonneux cardinal. Enfin en 1636 il fut relégué, avec le commandem. d'un petit corps de troupes, dans le pays au-delà de l'Aisne et de l'Oise, où il était probable qu'il n'aurait rien à faire. On s'était trompé: une armée puissante déboucha de ce côté et ravagea la Picardie et la Champagne. Le comte fit tout ce qu'il était possible pour arrêter les Espagnols, et se vit imputer les désastres qui accablaient le nord de la France. Ce fut alors qu'il s'entendit avec Gaston pour faire assassiner le ministre, qui l'avait desservi auprès du roi: ce projet échoua, parce que Gaston était un lâche et que son complice n'avait pas le courage du crime. Le comte craignant pour sa propre sûreté ne tarda pas à se retirer à Sédan (1637), et pendant 4 ans il eut la force de rester tranquille. Mais en 1641, il fut entraîné par les ducs de Bouillon et de Guise à prendre les armes contre la France. Il gagna une prem. bataille dans la plaine de Bazeille, près du bois de la Marfée, en Champagne, et déjà il jouissait de son triomphe, lorsqu'il tomba

raide mort. Les uns ont prétendu qu'il se tua lui-même, en relevant avec son pistolet la visière de son casque : les autres ont rapporté qu'on vit passer devant lui un cavalier, qui, plus prompt que l'éclair, le tira droit au visage et disparut. Cette dernière opinion a prévalu ; mais nous croyons qu'on a eu tort de charger encore la mémoire du cardinal de cet assassinat. Il faut accorder au comte de Soissons le courage militaire, mais non la hardiesse de l'esprit et cette résolution indispensable à un chef de parti.

SOISSONS (Emmanuel-Philibert-Amédée de Savoie-Carignan, comte de), fils aîné de Thomas-François de Savoie et de Marie de Bourbon-Soissons, né à Chambéri en 1630, était complétement sourd, et cependant il parvint à parler un peu avec une extrême difficulté. Ses yeux et sa spirituelle physionomie faisaient deviner tout ce qu'il voulait dire. Son intelligence étonnante, son adresse dans tous les exercices du corps, son courage dont il donna des preuves dans les guerres dont l'Italie fut le théâtre durant la dernière partie du 17e S., lui acquirent la réputation d'un cavalier accompli. Il m. en 1705. — Soissons (Eugène-Maurice de Savoie, comte de), frère du précéd., né à Chambéri en 1633, entra au service de France, épousa Olympe Mancini en 1657, et dut à cette alliance la charge de colonel-général des Suisses et Grisons, avec le gouvernem. de Champagne. Il se distingua l'année suivante contre les Espagnols, fut envoyé à Londres en 1660 pour complimenter le roi Charles II sur son rappel au trône, et après avoir servi encore dans plus. campagnes, fut créé lieutenant-général en 1672, sans avoir passé par les grades de brigadier et de maréchal-de-camp. Il m. en Westphalie en 1673, laissant la réputation d'un honnête homme, mais faible, et qui fut dominé et entraîné par sa femme dans des affaires désagréables.—Soissons (Olympe-Mancini, comtesse de), la seconde des nièces du cardinal Mazarin, fut amenée à Paris, avec ses sœurs, en 1647. Plus ambitieuse que tendre, elle ne se laissa point abuser par les soins assidus que lui rendait Louis XIV, et elle ne vit dans ce goût passager d'un roi que le moyen de s'assurer à elle-même un grand établissem. Par son union avec le comte de Soissons, elle devint surintendante de la maison de la reine, et elle ne tarda pas à avoir avec la duchesse de Navailles, dame d'honneur, des disputes très-vives sur les attributions de leurs charges. Les maris s'en mêlèrent, et le comte de Soissons, pour avoir provoqué le duc de Navailles, fut éloigné de la cour avec sa femme. Bientôt l'intrigante comtesse revint en faveur, et ce fut pour travailler avec son amant en titre, le marquis de Vardes, à remplacer la timide La Vallière par une favorite de son choix, dans le but de gouverner ainsi le monarque. Elle échoua, fut exilée, perdit sa charge de surintendante, et ne se corrigea point. Compromise enfin par les déclarations de La Voisin, elle partit brusquem. pour la Flandre, laissant courir sur son compte les bruits les plus injurieux. Décrétée d'accusation en France, humiliée de sa situation à Bruxelles, elle se rendit à Madrid, et parvint à gagner la confiance de la jeune reine, que Saint-Simon l'accuse d'avoir empoisonnée dans une tasse de lait. Elle erra ensuite dans quelques villes d'Allemagne, et revint enfin à Bruxelles, où elle m. en 1708, délaissée de tout le monde, même de son fils, le célèb. prince Eugène.

SOJARO (Bernardin-Gatti, surnommé Le), peintre, né à Crémone, m. en 1575, fut élève du Corrége et l'un des artistes les plus distingués de la troisième école lombarde. Il réussit égalem. dans la peinture à l'huile et à fresque. On cite surtout de lui une *Ascension de Jésus-Christ*, qu'il peignit dans l'église de Saint-Sigismond, aux environs de Crémone. Le musée du Louvre possède de lui un *Christ au tombeau*.

SOKMAN Ier AL-COTHBY, fondateur de la dynastie dite de *Chah-Armen* (roi d'Arménie), fut d'abord esclave, et dut le trône à sa réputation de justice, de bravoure et de prudence, qui le lui fit offrir l'an 493 de l'hég. (1100 de J.-C.), par les habitans de Khelath, ville d'Arménie, lassés de la tyrannie des Merwanides. Le nouveau souverain se joignit à la grande armée que le sulthan de Perse envoya contre les Francs de Syrie, et m. au retour de cette expédition l'an 506 (1112).—Sokman II, petit-fils du précéd., n'avait que six ans lorsqu'il monta sur le trône vacant par la m. de son oncle Ahmed. Il régna long-temps en paix avec ses voisins et fit le bonheur de ses sujets; mais les progrès des Géorgiens le forcèrent de recourir aux armes, et le jetèrent dans une lutte où l'attendaient des chances diverses. L'an 1182 il osa seul secourir Azzeddyn Mas'oud, roi de Moussoul, contre Saladin, et rappela ainsi à leur devoir les alliés et les vassaux de cet atabek. Mais l'arrivée du sulthan dissipa les confédérés. Sokman m. en 1184 ou 1185, à l'âge de 64 ans.—Un autre Sokman, contemporain du prem., posséda d'abord en fief la ville de Jérusalem, conjointem. avec son frère Ylghazy ; mais les Egyptiens s'en étant emparés en 491 (1098), Sokman, après diverses aventures, alla fonder en Mésopotamie une souveraineté, qui fut agrandie par ses successeurs, appelés Ortokides, du nom de son père Ortok. Il m. en 1105, au retour d'une heureuse expédition contre les chrétiens.

SOLANDER (Daniel), naturaliste suédois, né dans le Nortland en 1736, étudia à Upsal, puis voyagea dans la Laponie, à Arkhangel et à St-Pétersbourg, passa à Londres, d'où un vaisseau l'emmena aux Canaries et au cap de Bonne-Espérance. Revenu en Angleterre, il fut nommé suppléant au musée britanniq. et memb. de la société roy. Banks, son ami et son protect., l'engagea dans la suite à l'accompagner sur l'*Endeavour*, commandé par le célèbre Cook, et Solander, dans cette expédition qui dura 3 ans (1768-71), se distingua principalement comme botaniste. Il fut peu de temps après nommé sous-bibliothécaire au musée, et y rendit de nouveaux services en rangeant la collection de plantes de Banks. Solander m. en 1781. On lui doit : *Description des pétrificat. trouvées dans la province de Hampshire et données au musée britannique par Gustave Brander*, avec grav., in-4. Le nom de *solandera*, donné successivem. à deux genres, qui ont été depuis reconnus faire partie des *hydrocotyles* et des *hibiscus*, a été définitivement transporté à une belle plante de la Jamaïque, jadis confondue parmi les *datura*.

SOLANO (Franç.), médecin espagnol., né en 1685 à Montilla, près de Cordoue, m. en 1738 à Antequera, où il pratiquait depuis plus. années, est auteur d'un traité intit. *Lapis lydius Apollinis*, Madrid, 1731, in-fol. Cet ouv., un de ceux qui font époque dans l'hist. de la médec., a ouvert une nouvelle route à l'observation ; il roule sur les diagnostics que peut offrir le pouls.

SOLANO (F.-M.), marquis *del Socorro*, fils de l'amiral de ce nom, fit avec honneur les campagnes de 1793, 1794 et 1795 aux armées des Pyrénées. Il servit ensuite comme volontaire dans l'armée du Rhin en 1796 et parmi les troupes du camp de St-Roch. Quelques années plus tard, il fut nommé, dans sa patrie, capitaine-général de l'Andalousie et gouverneur de Cadix, postes qu'il occupa jusqu'à l'invasion de l'Espagne en 1808. La lenteur avec laquelle il faisait ses préparatifs de défense inspira des soupçons à la populace qui força les portes de sa maison, et l'entraîna dans la rue, où il fut égorgé le 28 mai 1808. Tel fut le prem. acte de soulèvem. de l'Espagne contre Napoléon, et peu après commença la guerre qui fut une des princip. causes de la chute de ce conquérant.

SOLARI (Joseph-Grégoire), poète génois, né à Chiavari en 1737, entra de bonne heure dans la congrégation des piaristes, et après avoir professé

les mathématiq. au collége des Tolomei à Sienne, fut promu par Pie VI au poste d'examinat. et de théologien de son association. Dans la suite ayant accepté lors de la création de la républiq. romaine une place de commissaire dans un départem. il fut à la chute de ce gouvernem. éphémère renfermé à Livourne. Mais sa détention fut de courte durée, et en 1804 il devint professeur de grec à Gênes, puis membre de la Légion-d'Honneur. Solari m. le 12 oct. 1814. On a de lui des traduct. ital. en vers de l'*Enéide*, Gênes, 1810, 2 vol. in-8; des *Eglogues* et des *Géorgiques*, de Virgile, ibid., 1810, in-8; des *Poésies* d'Horace, ibid., 1811, 2 v. in-8; des *Métamorphoses* d'Ovide, ibid., 1814, 3 vol. in-8; de quelq. *Psaumes* et *Cantiq.*, Turin, 1816, in-12. Il avait aussi trad. *Perse*, *Juvénal*, les quatre prem. livres de *la Thébaïde* de Stace et plus. morceaux d'Homère, de Catulle, etc. Mais ces dern. essais n'ont point été publiés. Ce qui distingue les traduct. de Solari, c'est une extrême concision due tant aux ellipses fréquentes qu'à la multiplicité des élisions. Il y avait été en quelque sorte forcé par la nécessité qu'il s'était imposée de ne point dépasser le nombre de vers du texte. Mais ce tour de force a nui à l'élan, à la chaleur et à la richesse qu'il aurait pu déployer dans ces ouvrages s'il ne se fût chargé volontairem. d'entraves bizarres et puériles. On loue aussi l'adresse avec laquelle il mania des rhythmes rares et difficiles.

SOLARIO (Antoine), dite vulgairement ZINGARO, c'est-à-dire *le Bohémien*, peintre, né à Civitá (Abruzze) en 1382, exerçait à Naples l'état de chaudronnier, lorsque épris de la fille du peintre Colantonio del Fiore, il osa la demander en mariage à son père. Celui-ci répondit que sa fille n'épouserait qu'un homme de son état. Aussitôt Solario se voua à la peinture, et après 10 ans d'études opiniâtres, dont trois furent employées en voyages, il revint solliciter et obtint enfin la main de celle qu'il aimait. Cet artiste, malgré l'époque reculée à laquelle il vivait, possédait un vrai talent. La belle expression de ses têtes, la fraîcheur de son coloris et le mouvem. de ses figures feraient honneur aux bons peintres de nos jours. On ne lui reproche guère que l'incorrection avec laquelle il rend les pieds et les mains. Son ouv. capital est une *Vie de St Bernard*, peinte à fresque autour du cloître de St-Séverin de Naples. Solario m. à Naplès en 1455, laissant plus. élèves distingués. L'aventure qui le fit peintre a donné lieu à une coméd. ital. de M. Genoino, intit. *le Nozze del Zingaro pittore*, Naples, 1824, in-12.

SOLDANI (Jacq.), poète, m. à Florence, sa patrie, le 11 avril 1641, à l'âge de 62 ans, avait été disciple de Galilée, et il dut à son instruction en même temps qu'à son amabilité les titres de consul de l'académie florentine (1606), de sénateur (1637) et de gouvern. du cardinal Léopold, frère du gr.-duc Ferdinand II. On n'a de lui, outre deux *Oraisons funèbres*, imp. l'une à Florence, 1609, in-4, l'autre dans les *Prose fiorentine*, tom. 4, prem. part., pag. 45, et un *Traité des vertus morales*, inéd., qu'un recueil de sept *Satires*, Florence, 1751, in-8, avec *Discours préliminaire* de Gori et not. Comme tous les ouv. ital. de ce genre elles sont en *rime tierce*. L'acad. *della Crusca* les cita av. qu'elles fussent pub. parmi les *Testi di lingua*.

SOLDANI (Maximil.), sculpt. célèbre, né à Florence en 1658, parvint presque sans indication et sans le moindre principe de dessin à faire de petits modèles en argile et à peindre sur toile une *Annonciation de la Vierge*. Dans la suite il fut confié aux soins de Joseph Arrighi à Florence, puis de Ciro Ferri et d'Herc. Ferrata. Charmé de ses talens, le grand-duc Côme III, qui l'avait aidé de ses secours, l'attira auprès de lui, lui donna un logement, et l'envoya quelq. après à Paris pour s'y perfectionner dans son art. Revenu à Florence en 1688, il y resta jusque vers la fin de sa vie, époque à laquelle il se retira dans sa maison de campagne à Montevarchi. Il y m. le 23 fév. 1740. L'éclatante réputation de cet artiste lui avait attiré, surtout depuis son retour de France, une quantité prodigieuse de demandes, et il composa, généralement pour les grandes familles de Florence, une foule de petites statues et de bas-reliefs en or et en argent, des candelabres, des châsses, des ostensoirs magnifiq. pour de riches églises et de superbes mausolées, notamm. ceux de M.-Ant. Zondadari et de dnn Manoel de Vilhena.

SOLDANI (Amb.), natur., né en Toscane en 1736, entra de bonne heure dans l'ordre de St-Romouald, et s'appliqua avec ardeur à la zoologie des testacés microscopiques alors dédaignée des naturalistes. Les myriades de coquilles imperceptibles qu'on trouve à l'état de fossilisation dans les montagnes de Sienne et de Volterre devinrent pour lui l'objet des observat. les plus importantes et fournirent bientôt d'amples matériaux, tant aux classificateurs zoologistes qu'aux géologues. Soldani se fit aussi le plus grand honneur par ses idées sur divers phénomènes météorologiq, entre autres sur la format. des aérolithes. Il fut nommé par le grand-duc professeur de mathématiq. à l'université de Sienne, puis secrétaire perpétuel de l'acad. des *Fisiocritici* de cette ville, et m. le 14 février 1808, général de l'ordre des camaldules. Outre div. *mémoires* et écrits polémiq., Soldani composa un *Essai oryctographique et Observations sur les terrains de la Toscane, provenant de nautiles et d'ammonites* (ital.), Sienne, 1780, in-4; et *Testaceographia et Zoophytographia parva et microscopica*, ibid., 1789-98, 4 vol. in-fol., avec appendix et fig. Bianchi a prononcé un *eloge* de ce savant cénobite, et Ricca a pub. un *Discours sur les œuvres de Soldani*, Sienne, 1810, in-8.

SOLE (Antoine-Marie dal), peintre de paysage, né en 1597 à Bologne, et m. en 1684, fut élève de l'Albane, et excella dans le genre qu'il avait adopté. Il peignait avec une égale adresse des deux mains, et il reçut en considér. de cette circonstance le surnom de *Manchino de' Paesi* (Gaucher du Paysage). —Jean-Joseph dal Sole, son fils, né comme lui à Bologne en 1654, suivit aussi la carrière de la peinture; mais il s'adonna à un genre plus élevé et acquit par ses grandes composit. une réputation européenne. On distingue ordinairem. deux périodes dans la manière de ce maître. La prem. rappelle Pasinelli, son maître, auquel il est inférieur pour la grâce parfaite de l'ensemble, mais qu'il surpasse soit dans la beauté de certains accessoires, soit pour l'énergie, la régularité, l'exactitude des costumes, la fidèle représentation de l'architecture et des paysages. La seconde montre en lui un imitateur du Guide, et comme tel il obtint de ses contemporains le surnom de *Guide moderne*. Un des caractères les plus remarquables de cet artiste, c'est le soin qu'il mit à tous ses tableaux. Cependant il prouva qu'il pouvait peindre avec beaucoup de rapidité. Mais ce qu'il avait exécuté de cette manière à la grande satisfaction de ses amis lui semblait indigne de l'art et il l'effaçait pour recommencer. Sole grava aussi à l'eau-forte. Il m. en 1719.

SOLEIL (mythol.). Cet astre, majestueuse image de la puissance et de la bonté du Créateur, a été le prem. objet de l'idolâtrie des hommes. Les plus anciens peuples de l'Orient avaient son culte en gr. vénération; les Egyptiens l'adoraient sous le nom d'*Osiris*, les Chaldéens et les Phéniciens sous celui de *Bel* ou *Baal*, les Chananéens et les Ammonites sous celui de *Moloch*, les Moabites sous celui de *Belphégor*, les Perses sous celui de *Mithras*; enfin les Grecs et les Romains le déifièrent sous le nom de *Phébus*. On sait qu'il fut aussi le dieu des Incas.

SOLEISEL. V. Solleysel.

SOLEIMAN (Abou-Ayoub), 7e khâlyfe ommeyade de Damas, et fils d'Abd-el-Melek, succéda en 715 à Walid Ier, son frère aîné. Son règne, du

reste peu remarquable, fut troublé par la révolte de Kotaïbah (v. ce nom), dans le Khoraçan, et signalé par l'expédit. de son frère Moslemah contre Constantinople. C'est à Soleiman que l'on attribue la construction du mekkias, ou nilomètre de l'île de Rhaoudah. Il éleva aussi plus. autres édifices. Mais, selon les aut. musulmans, bientôt il se livra tout entier à son goût pour les plaisirs de la table, et ne se distingua de ses sujets que par son penchant extrême pour les femmes, et son excessive voracité. Cette gloutonnerie lui fut fatale, et il périt d'une indigestion en sept. 717, à 39 ou 45 ans. Les historiens louent sa générosité et sa clémence.

SOLEIMAN (ABOU-AYOUB AL-MOSTAÏN BILLAH), 12e émyr ou roi de Cordoue, de la race des Ommeyades, et arrière-petit-fils du célèb. Abd-Al-Rahman III, enleva le roy. à l'exception des provinces N.-E. à Mohammed-Al-Mahdi, qui avait détrôné Hescham II Al-Mowaïad. Dans la suite, Al-Mahdi revint l'attaquer et le défit; mais ensuite il fut battu lui-même, et Al-Mowaïad, délivré de sa prison, acheva de ruiner son parti, et le fit périr. Soleiman n'en persista pas moins dans ses prétentions, et, s'étant attaché plus. gouv. de provinces en rendant leur autorité héréditaire, il parvint à rentrer dans Cordoue, et fit disparaître Hescham. Soleiman s'occupa ensuite d'organiser l'intérieur du royaume et d'affermir sa puissance en distribuant des gouvernemens. Mais bientôt Ali-ben-Hamoud, gouv. de Ceuta et de Tanger, Cacem, Wali d'Algeziras, et Khaïran, jadis vézyr et hadjeb d'Al-Mowaïad, se réunirent contre lui et gagnèrent sur ses troupes deux batailles. Soleiman prisonnier fut conduit avec son frère et son père à Cordoue, où Ali les tua tous trois de sa propre main au mois de juillet 1016. Il y avait 7 ans que ce prince avait usurpé. Il avait, dit-on, autant d'éloquence et de talent pour la poésie que de bravoure et d'habileté militaire.

SOLEIMAN Ier, chef de la dynastie des sulthans de Konieh, avait pour père Koutoulmisch, m. victime de son ambition dans ses révoltes contre Alp-Arslan. Chargé par Melik-Chah d'aller conquérir les pays à l'O. de l'Euphrate, et au N. de la Syrie jusqu'au Bosphore, il s'empara de tout le pays jusqu'à Nicée, et y fonda un état célèb., d'abord feudataire de l'empire de Perse. C'est alors que commença entre la race turque et les Grecs cette longue lutte, qui ne se termina que par la prise de Constantinople. Soleiman, après avoir consolidé son autorité sur son nouvel empire, alla en 1084 s'emparer d'Antioche, puis remporta (1085) une grande victoire sur l'émyr d'Alep, Mouslem, qui était venu au secours du gouv. de cette ville. Mais il eut bientôt à combattre Toutousch, prince seldjoukide de Damas; et, s'étant laissé vaincre par ce dernier sous les murs d'Alep, il se perça de son épée pour ne point tomber vivant entre les mains de son adversaire. La m. du sulthan de Nicée plongea son royaume dans une anarchie qui n'eut de fin qu'à l'avènem. de Kilidj-Arslan Ier, son fils aîné.

SOLEIMAN II. V. ROKHN-EDDYN-SOLEIMAN.

SOLEIMAN-AL-KHADEM, gén. othoman, fils d'un corroyeur de Métélin, et d'abord esclave de Sélim Ier, fut 4 ans (1521-1525) pacha de Damas, puis suivit en Egypte le gr.-vézyr Ibrahim, qu'il aida puissamm. à étouffer la révolte d'Ahmed-Pacha. Soleiman lui donna en récompense le gouvernem. de l'Egypte, que ce nouveau pacha régit 10 ans avec assez de modération et de sagesse. En 1538, il fut chargé du gouvernem. de l'Yémen et du commandement d'une flotte qui devait secourir les princes musulmans de l'Inde contre les Portugais. Mais les exactions et les perfidies qu'il commit sur sa route, ainsi que le mépris avec lequel il traitait le chef des troupes goudjerâtes, le rendit odieux à ceux qu'il devait soutenir, et une lettre supposée par le sulthan indien Mahmoud l'engagea à lever précipitamment le siége de Diu, qu'il avait commencé. Revenu dans l'Arabie, il fit mettre à mort Ahmed, gouv. de Zabid, envoya de nouveaux kachefs dans tous les départem. de l'Yémen, mit une garnison turque à Djazan, et se rendit à la Mekke, où, pendant toute la durée du pélerinage, il commit toutes sortes d'excès et de cruautés. Il rentra ensuite en Egypte, et gouverna de nouveau ce pays jusqu'à ce qu'en 1541 il se transporta à Constantinople, et y obtint la place de grand-vézyr, qu'il garda 3 ans. Disgracié au bout de ce temps, il alla vivre au sein de la retraite, et m. en 1553 dans une de ses terres. L'Egypte doit à ce pacha plus. édifices publics et un cadastre général, le seul qui fût consulté au dern. siècle.

SOLEIMAN III (CHAH), fils aîné d'Abbas II, succéda en 1666 à son père sur le trône des Sofis, et porta d'abord le nom de Sefi II, qu'il quitta bientôt pour reprendre le sien. Livré aux plaisirs de la table et de la débauche, il ne se signala pendant la durée d'un règne de 28 ans que par des ordres sanguinaires. Aussi les Persans virent-ils les bords de la mer Caspienne ravagés par le fameux Cosaque Stenko-Razin, le Khoraçan presque tous les ans envahis par les Ouzbeks, les îles Bahrein en proie aux attaques des pirates arabes de Maskat et celle de Kismich conquise par les Hollandais. Au reste la sagesse de son minist. Cheikh-Ali-Khan adoucit les maux et empêcha que la tranquillité fût troublée à l'intérieur du royaume. La cour d'Ispahan était toujours des plus magnifiques de l'Orient, et des ambassad., des missionn., des voy., y affluaient de toutes les parties de l'Europe. Soleiman III m. en 1694, à 48 ans, laissant le trône à Chah-Houcein, son fils, l'avant-dernier de sa dynastie. On peut consulter, pour plus de détails, Chardin, *Voyag.*; Kæmpfer, *Amœnit. exot.* et la *Relation* du père Samson.

SOLEIMAN Ier, pacha de Baghdâd, Géorgien de naissance, fut d'abord esclave du célèb. Ahmed-Pacha, dont il eut le bonheur de sauver la vie, et qui bientôt le fit khasmadar (trésorier), kiaya et enfin son gendre. Ahmeh étant mort en 1748, Soleiman fut investi par la Porte du pachalik de Bassorah; mais, peu content de ce gouvern. inférieur, il marcha sur Baghdâd à la tête de 800 hommes, vit passer sous ses drapeaux l'armée entière du pacha Mohammed Teriaki, naguère envoyé par la cour de Constantinople en remplacement d'Ahmed, et fit son entrée dans la ville en 1750. Un mémoire fut ensuite adressé au divan en faveur de Soleiman, et il fut confirmé par le sulthan pacha de Baghdâd et de toutes les provinces que son beau-père s'était appropriées. Il ne fit usage de son immense pouvoir que pour rétablir le bon ordre dans ces contrées. Les Arabes qui pillaient les caravanes et les bâtimens marchands furent presque anéantis, tant par son courage et ses fréquentes expéditions contre eux que par l'ordre qu'il intima aux pachas, ses voisins, de les contenir et de les attaquer sans relâche. Il eut de plus l'art d'attirer dans ses états le commerce de l'Inde, et rendit Baghdâd et Bassorah très-florissantes. Soleiman Ier m. le 15 mai 1762, après avoir gouverné 13 ans la province de Baghdâd et déjoué plus. tentatives de la Porte contre sa vie. Adila Khatoun, sa femme, qui avait joui sous lui d'une autorité illimitée, fut son unique héritière, et consacra sa fortune à élever des karavansérails et des mosquées, tant à Baghdâd que dans les autres villes de ce pachalik.

SOLEIMAN II, dit *le Vieux*, pacha de Baghdâd, était aussi Géorgien de naissance et esclave. Affranchi de bonne heure par son maître, il s'éleva par son mérite au rang de moutselim de Bassorah, et défendit un an entier cette ville contre les Persans (1775-76). Pris au bout de ce temps par ses ennemis, il fut renfermé à Chiraz, et y passa trois ans dans la captivité. Mais Sadek-Khan ayant alors usurpé le trône, rendit la liberté à Soleiman, et le renvoya chargé de présens. En même temps la

Porte lui rendit le gouvern. de Bassorah, dont elle fit un pachalik distinct de celui de Baghdâd, et peu après (1780) elle les lui confia tous les deux. Soleiman s'y maintint avec une autorité presque absolue, et y acquit une puissance égale à celle d'un souverain. Les tribus arabes et kourdes, qui si souvent ravageaient les environs de l'Euphrate et du Tigre, furent obligées de restreindre leurs déprédations. Le cheikh de la tribu de Kiab, grâce à la position de ses états vers l'embouchure du Chat-el-Arab, fut le seul que Soleiman ne put parvenir à réduire. Le cheikh Touheni, chef des Mountefik, s'étant, en 1787, emparé de Bassorah, il tailla ses troupes en pièces, et reprit la ville enlevée par ce rebelle. Bassorah fut encore dans la suite (1788 et 1791) le théât. de deux révoltes, que Soleiman étouffa bientôt avec son habileté ordin. Tymnur-Pacha s'étant mis vers ce temps à ravager la Mésopotamie, il marcha contre lui à la tête de 25,000 hommes, le battit complètement, subjugua sa tribu, et s'empara de tous ses biens. Les dern. années de Soleiman furent troublées par les incursions des wahabis. Ces dangereux sectaires prirent Mesched-Houcein, et ne se retirèrent qu'après des massacres horribles et chargés des trésors conservés dans la magnifique mosquée de cette ville. Le pacha préparait contre eux une expédit. quand il m. en 1802, âgé de plus de 80 ans. Açad-Beg, son fils aîné, le remplaça quelques années après dans sa dignité. Soleiman s'était toujours montré attaché aux Anglais, à l'intercession desquels il devait en partie son pachalik, et aux Français, dont les agens diplomatiques et les voyageurs eurent toujours à se louer de lui, même pendant la guerre qui eut lieu entre la Turquie et la France lors de l'expédition d'Egypte.

SOLENANDER (Reinier), médecin, né à Burick (duché de Clèves) en 1521, étudia à Louvain, voyagea en Italie et en France aux frais du duc, et revint se fixer à Juliers, où il m. en 1596. Supérieur aux préjugés de son temps, ce praticien excellait à bien voir dans les maladies d'un caractère extraordinaire. Ses *œuvres* ont été réunies sous le titre de *Raineri Solenandri Consilia medica*, Francfort, 1596, Hanau, 1609, in-4, et contiennent beaucoup d'observations de faits curieux.

SOLERI (George), un des peintres les plus distingués de l'école milanaise, naquit à Alexandrie au commencement du 16e S., et excella dans le portrait comme dans le genre historique. On ne connaît aujourd'hui que 2 ouv. authentiques de ce maître, savoir *la Vierge prenant sous sa protection la ville d'Alexandrie* et un *St Laurent à genoux devant la Ste-Vierge*, le plus beau tableau que possède la ville de Casal. — Raphaël-Ange Soleri, son fils, cultiva aussi la peinture, mais avec un moindre succès.

SOLGER (Adam-Rodolphe), premier pasteur luthérien de Nuremberg et savant littérateur, est connu surtout par la belle bibliothèque qu'il s'était composée, et qui fut achetée après sa m., en 1766, par le sénat, et réunie à la bibliothèque de la ville. On peut consulter sur la collect. de Solger, outre *C.-H. Mulleri Commentarii itineris sui, etc......., qui de incunabulis artis typograph. Norimbergæ visis, etc., exponunt*, Fridericksstadt, 1769, in-4, pages 71-119, et le *Memorabilia bibliothecarum public. Norimb.* de Murr, 1786, 3 v. in 8, le catalogue publié par le possesseur lui-même sous le tit. de *Bibliotheca, sive Supellex librorum impressorum in omni genere.... et codicum MStorum, quos collegit A.-R. Solger*, etc., Nuremberg, 1760-62, 3 vol. in-8.

SOLI (Joseph-Marie), architecte italien, né en 1745 à Vignola, était fils d'un laboureur. Le comte Malvasia, instruit de son goût pour les arts du dessin, le fit venir à Bologne pour qu'il y suivît les écoles des beaux-arts, et dans la suite la ville même de Modène l'envoya comme pensionnaire à Rome. Revenu au bout de plusieurs années, il fut chargé d'organiser à Modène une acad. des beaux-arts, dont il fut nommé maître et directeur, et surveilla en même temps les travaux de plusieurs édifices publics en qualité d'architecte de la cour. Toujours employé par les gouvernemens, il fut, lors de l'institution de la république cisalpine, déclaré prof. de dessin à l'école militaire de Modène, d'où on le consultait pour presque toutes les constructions exécutées à Milan, Mantoue et Venise, et quand le duc de Modène fut réintégré dans ses états, il reprit ses anciennes fonctions près de lui, et les exerça jusqu'en 1821. Il m. l'année suivante, le 20 octob. Cet artiste était d'un grand désintéressement, et aux offres brillantes qui lui furent faites pour se fixer à Pétersbourg et à Paris, il préféra constamment le séjour de Modène. Ses principaux travaux sont le palais Bellucci à Vignola, l'église de Carboniano près Rome, le pont sur le Panaro entre Modène et Bologne, 3 façades et 2 escaliers du palais ducal de Modène et le pont de Rimini. Soli avait aussi composé plus. tableaux, dont l'inspection prouve que s'il se fût livré uniquement à la peint. il serait devenu un des plus habiles peint. de son temps. On lui doit aussi quelques pages excellentes sur les voûtes en bois, qu'il avait étudiées particulièrement. Elles ont été imp. à la suite du *Manuale di archit.* de Braoca, Modène, 1789, in-8.

SOLIÉ (Jean-Pierre SOULIER, dit), acteur et composit. de musiq., né à Nîmes en 1755, apprit la musique dès son enfance. Jeune, il jouait de la basse à l'orchestre de div. théât. de province, et donnait pendant le jour des leçons de guitare et de chant. Dans la suite, il s'engagea comme acteur, et tint l'emploi de prem. haute-contre jusqu'à ce qu'il reçût un ordre de début pour le théât. Favart en 1782. Mal accueilli, il retourna en prov. et ne reparut dans la capitale qu'en 1789 Bientôt il se fit connaître comme composit.: et, dans un espace de 20 ans (de 1792 à 1812), il donna 25 opéras, dont 5 surtout (*le Jockei*, 1795, *le Secret*, 1796, *le Chapitre second*, 1799, *Mademoiselle de Guise*, 1808, et *le Diable à quatre*, 1809), le placèrent au nombre de nos plus gracieux auteurs. Comme acteur, Solié n'avait qu'un mérite ordin., et n'excellait guère que dans quelques rôles, dont plus. furent créés par lui. Mais c'est à juste titre qu'il était regardé comme le meilleur lecteur de musique de France et comme un des plus agréables chanteurs de Paris. L'Opéra-Comique lui doit en partie la méthode de chant qui y fut acclimatée vers la fin du siècle dern., et qui remplaça un système non moins vicieux que celui de l'anc. Opéra. Solié m. le 6 août 1812.

SOLIER (François), prem. recteur de la société de Jésus à Limoges, m. au collége de St-Macaire, en 1638, à l'âge de 70 ans. On a de lui: *Vie de St François de Borgia*, 1597; *Traité de la mortification*, Paris, 1598, in-12; *Traité de l'Oraison mentale*, Paris (Limoges), 1598; Paris, 1606, in-12; *Martyrologe romain* (trad. de l'italien), Limoges, 1599; Paris, 1615; *Manuel des exercices spirituels*, Paris, 1601, in-16: *la Perfection religieuse* (trad. de l'ital. de Pinelli), Limoges, 1603, in-24; *la Science des saints*, Paris, 1609, in-12; 3 *Sermons à l'occasion de la béatification de St Ignace* (trad. de l'espagnol), Poitiers, 1611, in-12 (censuré par la faculté); *Histoire ecclésiastique du Japon*, Paris, 1627, 2 vol. in-4. Voir *Annales du Limousin*, p. 808.

SOLIGNAC (Pierre-Joseph de La Pimpie, chevalier de), littérat., né en 1687 à Montpellier d'une famille noble, mais pauvre, fut d'abord destiné à l'état ecclésiast.; mais les encouragemens et les leçons de Lamotte et de Fontenelle le détournèrent de ce projet, et il se voua à la littérat. Quelques *opuscules* l'avaient déjà fait connaître avantageusement, lorsqu'il obtint pour la Pologne une commission honorable, et dont il s'acquitta si

bien que le roi Stanislas le choisit pour son secrét., et que sa sœur, la princesse Radziwill, lui fit conférer la place de grand-maréchal. Solignac courut de grands dangers lors de l'arrivée des Russes à Varsovie, et il n'échappa qu'avec peine à leurs perquisitions. Il vint ensuite rejoindre son maître à Kœnigsberg, où il publia pour le prince dépossédé un *Mémoire justificatif*, et de là le suivit en Lorraine. Solignac m. à Nanci le 28 fév. 1773. Il était secrét. perpétuel de l'acadéin. de cette ville et memb. de beaucoup de sociétés littér. Les principaux ouv. de Solignac sont : *Récréations littéraires*, Paris, 1723, in 8 ; *les Amours d'Horace*, Cologne, 1728, in-12 ; *Amusemens des eaux de Schwabach*, etc., Liége, 1738, petit in-8, fig. ; *Hist. générale de la Pologne*, Amsterdam, 1751, 6 vol. in-12 (elle ne va que jusqu'à l'année 1580 ; il en parut un *abrégé* en 1762). Il avait composé aussi div. *éloges*, *mémoires*, *dissertations*, etc., et une *Histoire du roi Stanislas*, pleine, dit-on, de détails totalement neufs. Le MS. en est conservé à la bibliothèque de Nanci. L'abbé Ferlet prononça à l'acad. de Nanci un *éloge* de Solignac qui est un modèle en ce genre.

SOLIMAN, fils aîné d'Orkhan Ghazi, sulthan othoman de Konieh, effectua le premier, à l'aide de radeaux portés sur des outres pleines de vents, le passage des Turks en Europe, s'empara de Sestos, de Gallipoli (1338), de Malzara, de Démotica, et enfin arriva dans Epibatos, à 2 lieues de Constantinople. Il mourut, en 1360, d'une chute de cheval dans un divertissement guerrier et aux yeux de toute l'armée. Orkhan en mourut de douleur.

SOLIMAN, Ier surn. TCHÉLÉBI, fils de Bajazet Ier, passa en Europe après la bataille d'Ancyre (1402), et s'y fit proclamer sulthan à Adrianople par ce qui restait de troupes othomanes dans cette contrée. Tamerlan ayant ensuite quitté l'Asie-Mineure, Tchélébi repassa dans la péninsule, délivrée des Tatars, et y trouva son frère Mousa, que le conquérant avait placé sur le trône. Mais ce prince n'osa pas livrer bataille aux troupes européennes qu'amenait Soliman ; deux fois il prit la fuite devant lui à Brouse, et celui-ci aurait joui sans difficulté de la souveraine autorité, s'il n'eût commis l'imprudence de se brouiller avec son frère Mohammed, gouverneur d'Amasie, et si, par des excès de tout genre, il n'eût irrité la majeure partie de ses sujets. Ceux-ci le chassèrent et rappelèrent Mousa, qui poursuivit son rival jusqu'en Europe, et le força de quitter Adrianople. Soliman se dirigea alors vers Constantinople dans le dessein de demander un asile à l'empereur grec ; mais il fut reconnu en route, et tué par des Turks du parti de son frère. Il avait régné 8 ans. Cependant, la plupart des historiens ne le font point figurer parmi les sulthans, non plus qu'Isa, Mousa et Cacem, ses frères, à cause des révolutions qui rendirent leur puissance si précaire, et ils placent, de la mort de Bajazet à l'avènement de Mahomet Ier, un interrègne de 12 ans.

SOLIMAN II (ou Ier, si l'on ne compte pas Soliman Tchélébi parmi les sulthans), dit *le Grand*, *le Magnifique*, *le Conquérant*, *le Législateur*, le plus célèbre des empereurs othomans, naquit en 1494, et succéda en septemb. 1520 à son père, Sélim Ier. Le gouverneur de Syrie, Djabezdi-al-Gazali-Beig, usurpa sur ces entrefaites la souveraineté à Damas, et chercha à se rendre maître d'Alep. Il fut vaincu presque aussitôt, et sa mort mit un terme à la révolte. L'année suivante (1521), Soliman alla en personne conduire ses armées vers la Hongrie, et prit Belgrade, Salankemen, Peterwaradein et plusieurs autres villes. L'année 1522 fut signalée par la prise de Rhodes et des îles voisines, qui, depuis 212 ans, appartenaient aux chevaliers de St Jean-de-Jérusalem. Soliman assistait à l'expédition, et dirigeait lui-même le siége de la ville. Il envoya ensuite (1523) son célèbre vézyr Ibrahim en Egypte, pour y étouffer la rébellion d'Ahmed-Pacha et pourvoir à son remplacement; mais Ibrahim, en arrivant, trouva le rebelle massacré par la soldatesque. Les années 1524 et 1525 se passèrent dans une paix profonde, que vint enfin interrompre une guerre avec la Hongrie. Soliman reprit Peterwaradein, remporta le 29 août 1526 la victoire de Mohacz, où le jeune roi Louis II perdit la couronne et la vie, et entra dans Bude, qu'il fit saccager par ses troupes ; mais l'archiduc Ferdinand d'Autriche, beau-frère et successeur de Louis, reprit cette capitale en 1527. Comme il avait un compétiteur dans Jean Zapolski, Soliman ne se hâta point de rentrer dans la contrée que se disputaient les 2 rivaux, et il attendit que les forces de l'un et de l'autre commençassent à s'épuiser. Il prit alors parti pour Zapolski, le plus faible des 2 princes chrétiens, entra comme allié, et se comporta en ennemi dans la Hongrie (1529), s'empara de Bude pour la seconde fois, et en laissa égorger la garnison, la remit ensuite aux mains de Jean, qui se reconnut son vassal, et vint à la tête de 250,000 hommes mettre le siége devant Vienne; mais il fut obligé au bout de 18 jours de renoncer à son entreprise, et il décampa en prononçant un anathème solennel contre ceux de ses successeurs qui oseraient la tenter de nouveau. Ferdinand aurait pu, pendant la retraite de son ennemi, reconquérir la plus grande partie de ses états; mais il ne reprit que quelques places, et ne put même venir à bout de rentrer dans Bude. Bientôt (1531) Soliman reparut en Hongrie, et gagna la bataille de Gradisca, qui lui soumit l'Esclavonie. Il faisait le siége de Strigonie, lorsque Charles-Quint, seul capable en Europe de contrebalancer une puissance aussi considérable que celle du prince turk, se décida enfin à venir au secours de son frère, et rassembla sous les murs de Vienne plus de 120,000 hommes (1532). Mais la guerre importante que l'Europe s'attendait à voir naître entre les deux potentats se réduisit à des escarmouches de peu d'importance. On eût dit que tous deux craignaient également de compromettre leur gloire. Cependant le khan de Crimée, Saheb-Ghéraï, s'était révolté, et le gouverneur de l'Aderbaïdjan appelait Soliman en Asie pour combattre la Perse. Ces circonstances ou les suggestions du grand vézyr Ibrahim, corrompu peut-être par l'or des chrétiens, déterminèrent le sulthan à suspendre la guerre avec la Hongrie. Parti de Constantinople en 1533, il alla passer l'hiver à Alep, s'empara de Van et de plusieurs places du Diarbekr et de la Haute-Arménie, livra une gr. bataille près d'Ejad-Abad, entra dans Bagdhâd, et dicta la paix au chah dans Tauris. Le golfe Persiq. et les monts du Kourdistan devinrent ainsi les limites orientales de l'empire. En même temps Barberousse soumettait à la domination othomane le royaume de Tunis, qui pourtant retourna au bout d'un an à son maître, et l'attaque des Impériaux en Bosnie ne servait qu'à donner au Croissant la ville et le territoire de Kilia, dont on fit un nouveau sandjiakat. Soliman soumit ensuite (1537), sans effusion de sang, le pays des Arnautes, puis vint attaquer Corfou ; mais, n'ayant pu sur-le-champ s'emparer de la capitale, il se rembarqua pour Constantinople. Le butin fait par Barberousse dans l'Archipel et les avantages du pacha de Sémendrie sur les Allemands et les Hongrois le dédommagèrent de cet échec. C'est alors que les troubles de l'Yémen et les réclamations des princes de l'Inde, en guerre avec les Portugais, appelèrent vers l'Orient les pensées du sulthan (1538). Chargé d'entreprendre ces conquêtes lointaines, le pacha d'Egypte s'empara de l'Yémen ; mais il échoua dans ses tentatives devant Diu. De nouvelles victoires de Barberousse valurent au prince turk Castel-Novo, Malvoisie, Napoli et 14 îles de l'Archipel. La mort de Jean Zapolski, en 1540, ralluma la guerre entre la maison d'Autriche et le grand-seigneur, qui refusait de laisser Ferdinand succéder au titre de roi de Hon-

grie, et d'accepter son hommage comme vassal et tributaire, sous prétexte que Zapolski avait laissé un fils à qui appartenait réellement la couronne. Bientôt pourtant on put voir quelle valeur l'ambitieux sulthan attachait aux droits du jeune orphelin, lorsque, par une perfidie inexcusable, il s'empara de sa personne, refusant de le rendre à sa mère avant que celle-ci n'ordonnât à tous les chefs de ses troupes de remettre aux Turks les provinces et les villes hongroises, et que, maître du royaume par cet artifice, il relégua la reine et son fils en Transylvanie, où un simple fief fut pour eux la compensation de ce qu'ils avaient perdu. Soliman, qui avait déjà conclu (1535) un traité d'alliance avec la France, ennemie comme lui de la maison d'Autriche, en resserra les nœuds en 1542, et envoya Barberousse sur les côtes de l'Italie. Celui-ci prend et pille Reggio, jette l'effroi dans Ostie et dans Rome, s'empare de Nice, ravage les îles d'Ischia et de Lipari, et rentre dans Constantinople avec 7,000 prisonniers : mais il meurt en 1546. Soliman retourne 2 ans après en Perse, et prend Tauris; mais bientôt les manœuvres de Chah-Tamasp le forcent à revenir sur ses pas, et cette campagne se termine sans gloire comme sans évènemens importans. Les années suivantes se passent de même; mais la troisième campagne de Perse (1553 et 54) conduit à des résultats définitifs, et un traité solennel assigne pour limites à l'empire othoman, du côté de la Perse, les villes de Van, de Marach et de Mossoul. Les lieutenans de Soliman remportaient pendant ce temps des victoires en Hongrie, en Russie et en Afrique. De retour à Constantinople (1555), le sulthan eut bientôt le chagrin de voir aux mains ses fils, Sélim et Bajazet. Celui-ci, voulant, malgré les ordres de son père, se soutenir dans son gouvernement de Kiutayeh, alla livrer bataille à Sélim le 30 mai 1559 dans les plaines de Konieh; 40,000 Turks y périrent. Bajazet vaincu n'eut d'autre ressource que de s'enfuir à la cour de Perse, où il fut reçu d'abord avec bienveillance, puis empoisonné, avec ses 4 fils, par Chah-Tamasp. L'année 1560 fut signalée par la gr. victoire navale de Tripoli et la prise de l'île de Djerbes. Pialeh, aut. de ce double exploit, eut en 1562 la commission de reprendre Malte sur les chevaliers de St-Jean; mais la désunion qui se mit entre les chefs othomans, non moins que l'héroïque résistance du gr.-maître, Parisot de La Valette, fit échouer l'entreprise. Les hostilités du gouverneur de la Hongrie contre les possesseurs turks et le waiwode de Transylvanie, en 1565, engagèrent Soliman à une dernière campagne. Parti de Constantinople le 10 mai 1566, il franchit le Drave et la Save, fait trancher la tête au beigler-beg Arslan-Pacha, qui s'était laissé battre par les Autrichiens, envoie son vézyr prendre Ghiula, et met lui-même le siége devant Szigeth. Les deux villes tombèrent bientôt aux mains des Turks. Mais Soliman venait de mourir d'une fièvre maligne le 8 septembre 1566, à l'âge de 72 ans, et après un règne de 46; son corps, rapporté à Constantinople, fut placé dans la gr. mosquée Souleimanieh. Sélim II, son fils, lui succéda. Ce prince avait presque toutes les qualités qui font les grands rois. Non moins juste et moins politiq. que brave, il fit des lois utiles, ordonna la compilation et la révision de toutes celles de ses prédécesseurs, régla les devoirs, les rangs, les costumes, les pouvoirs et les priviléges des fonctionnaires, organisa les levées, le service, l'équipement, la solde des troupes de terre et de mer, le mode de recettes et de dépenses du trésor, divisa l'empire en pachaliks et en sandjiakats, créa le corps des bostandjis, pour paralyser d'autant celui des djéni-séris, fit construire un grand nombre de mosquées, de karavansérails, d'hôpitaux, fonda quatre colléges et une bibliothèque, creusa des canaux dans le territoire de Baghdâd. C'est sous ce prince que la langue turque a acquis, par le mélange du persan et de l'arabe, l'élégance et la mollesse qui lui manquaient. On ne peut guère lui reprocher que la perfidie dont il usa à l'égard de la reine et du fils de Zapolski, la facilité avec laquelle il versa le sang, tant de son favori Ibrahim, le plus habile de ses généraux et de ses ministres, que de son fils Mustapha, étranglé par des muets pour plaire à sa femme Roxelane, et la malheureuse condescendance qu'il montra toujours pour cette épouse égoïste et ambitieuse. Les intrigues de cette esclave, devenue sulthane, remplirent sa vieillesse de chagrins et de troubles, et rendirent le prince le plus puissant de l'Europe un sujet de pitié dans sa famille. (V. ROXELANE et ROUSTAM). On n'a point publié d'histoire particulière de Soliman, et tout ce qui se trouve sur son règne dans les histoires générales ou autres de l'empire othoman pèche par l'inexactitude. La Bibliothèque du Roi possède une hist. manuscrite turke de Soliman sous le tit. de *Soliman-Nameh*, par Cara-Tchélébi-Zadeh-Abd-el-Aziz, in-4, plusieurs *manuscrits* sur divers évènemens de son règne, par Saad-Eddyn et autres; plusieurs exemplaires du *Canoun-Nameh*, ou *Recueil des lois de Soliman*, tant en turk que trad., par A.-L.-M. Pétis de La Croix, in-12, et des *lettres* de Soliman à Henri II dans un *Recueil de lettres turkes*, manuscrites, n° 144. Les lois de ce prince, relatives aux finances et à la guerre, se trouvent dans l'*Etat militaire de l'empire othoman*, de Marsigli, et ses *édits* sur la police et l'administration de l'Egypte, à la suite des *nouv. Contes arabes et turks, précédés d'un Abrégé de l'hist. othomane*, de Digeon, Paris, 1781, 2 vol. in-12.

SOLIMAN III ou II (*Voy.* SOLIMAN-TCHÉLÉBI), frère et successeur de Mahomet IV, était renfermé depuis 40 ans au fond du sérail, lorsque la déposition de son frère le força, malgré ses premiers refus, de monter sur le trône. A peine sulthan, il se vit menacé par une violente sédition, dont l'unique cause était l'impossibilité de faire aux djéniséris la gratification d'usage, et les scènes de rebellion se reproduisirent dans toutes les provinces de l'empire othoman. Pendant ce temps les Impériaux recouvraient Agria, Péterwaradein et Albe-Royale; les Vénitiens faisaient de gr. progrès en Dalmatie; le prince Louis de Bade battait les Turks à Nissa. Heureusement pour l'empire othoman, le sulthan, sans capacité pour les affaires, fit choix de Koproli-Mustapha pour grand-vézyr. Ce choix changea en un instant la face de la guerre : Nissa et Belgrade reprises, Témesswar ravitaillé, Orsowa et Lippa conquis, Veterani battu à Essek, telles furent les premières opérations du célèbre ministre, qui bientôt revint à Constantinople pour assister aux dern. momens de Soliman III, qui m. en juin 1691, âgé de 52 ans, après 3 ans et 9 mois de règne. Ce prince passe pour un saint chez les Othomans.

SOLIMAN. V. SOLEIMAN.

SOLIMENA (FRANÇOIS), peintre napolitain, né à Nocera de' Pagani en 1657, devint peintre en dépit de ses parens, qui le destinaient au barreau, et imita tour à tour div. artistes, entre autres Lanfranc, Piétro de Cortone et le Calabrese. De là un style où tout est indécis, mais qui pourtant n'exclut point de gr. beautés. Dans la suite, Solimena se corrigea de son défaut capital; mais il tomba dans le vice contraire, et mit une extrême exagération dans le ton de tous ses tableaux. Au reste, ces taches n'empêchèrent point qu'il acquît de son vivant une réputation égale à celle des peintres les plus illustres, et que les personnages du premier rang se disputassent ses ouvr. Solimena amassa ainsi une très-grande fortune, et se bâtit à Naples un palais magnifique. Ses neveux, qui héritèrent de l'une et de l'autre, prirent après sa m., arrivée à La Barra en 1747, le titre de marquis. Parmi les meilleures productions de ce peintre, on vante surtout les *fresques* de la sacristie de St-Paul à Naples, la *Vision de St Benoît* (dans l'église de Donna Alvina);

Héliodore chassé du temple (dans celle de Gesù-Novo); l'*Arrivée de Christophe Colomb dans le Nouv.-Monde* (pour le sénat de Gênes); *Phaëton* et l'*Enlèvem. de Céphale* (pour le prince Eugène); *l'Aurore* (pour l'élect. de Mayence). Dans ces 3 dern. surtout Solimena déploie une extrême richesse d'imagination, et c'est encore plus comme poète que comme peintre que l'y admirent les connaisseurs.

SOLIN (C. JULIUS SOLINUS), compilateur latin, qu'on place avec quelq. vraisemblance vers l'an 230, n'est connu que par son *Polyhistor* (publ. d'abord sous le titre de *de Situ et Mirabilibus orbis*, sans date, in 4, chez Bonini Mombriti, et Venise, 1473, in-f.; de *Rerum mirabil. Collectanea*, Parme, 1480, in-4; de *de Mirabilibus* ou *Memorabilibus mundi*), Paris, 1503, in-4, très-souvent réimpr., soit seul, soit avec Pomp. Mela, ou d'autres géographes latins. C'est un maigre *extrait* de Pline, dont l'auteur copie souvent les expressions et les phrases les plus élégantes, les entremêlant à son jargon âpre et barbare. Du reste nulle critiq., nul ordre. Le seul avantage que puissent retirer de cette lecture les savans condamnés à la faire, est la faculté de corriger le texte de Pline par quelques passages de son imitateur. Il paraît que l'ouvrage de Solin a eu chez les anciens même deux éditions, ce qui peut expliquer et la multiplicité des titres et la variété dans le nombre des chapitres, qui est de 56 dans certains manuscrits, tandis que dans d'autres il va à 70. La meilleure édition du *Polyhistor* est celle des Deux-Ponts, 1794, in-8, où l'on trouvera la *Notice* de toutes les éditions antérieures. Solin a été traduit en allemand par Jean Heydan, Francfort, 1600, in-folio, et en italien par Louis Domenichi, Venise, 1603, in-4. Ce même opuscule a été le prétexte de l'énorme travail publié par Saumaise sous le titre d'*Exercitationes Plinianæ in Solinum*, Paris, 1629, 2 vol. in-fol., et Utrecht, 1689, in-fol.

SOLINGEN (CORNEILLE de), célèbre chirurgien et accoucheur hollandais, florissait à La Haye vers la fin du 17e siècle. Ses ouvrages, d'abord publiés séparément, ont été réunis sous ce titre : *alle de medicinale en chirurgische Werken*, Amsterdam, 1698, in-4. T. Peucer a donné une traduction allemande de son *Manuel d'opérations chirurgicales*, in-4, Francf.-sur-l'Oder, 1693, et Wittemberg, 1712.

SOLIS (JEAN DIAZ DE), navigat. espagn. de Lebrixa, accompagna Pinzon en 1507 dans le voyage qui eut pour résultat la découverte de l'Yucatan, fut, conjointement avec lui, nommé pilote royal, et, ayant mécontenté le gouvernement par sa conduite, fut emprisonné en 1510. Délivré peu après, il entra le premier, dit-on, dans la baie de Rio-Janeiro, prit possession de la côte septentrionale au nom du roi d'Espagne, et, de retour à Madrid, demanda à être chargé de la conquête du pays, ce qu'on lui accorda. Mais, à peine était-il un peu avancé dans les terres, qu'il tomba dans une embuscade, et fut mangé par les Indiens, ainsi que tous ceux qui l'avaient accompagné (1515). Les matelots de deux navires qu'il avait laissés derrière lui furent témoin de cette horrible fête, qu'ils ne purent empêcher par leur artillerie.

SOLIS (VIRGILE), graveur, né à Nuremberg en 1514, et m. dans la même ville en 1570, a laissé, outre les morceaux qu'il a gravés d'après Raphaël, Aldegrave et Lucas de Leyde, plus de 800 pièces, tant en cuivre qu'en bois, parmi lesquelles on remarque une *Collection des portraits des rois de France*, depuis Pharamond jusqu'à Henri III (avec explication latine, Nuremberg, 1566, in-4), et les *Métamorphoses* d'Ovide (170 tailles en bois, Francfort-sur-le-Mein, 1563, 1 vol. in-8).

SOLIS (don FRANCISCO de), peintre espagnol, né à Madrid en 1629, et m. le 25 septemb. 1684, s'était signalé dès l'âge de 18 ans par un gr. tableau. Possesseur d'une fortune très-considérable, due à ses travaux, il ouvrit chez lui une école de peinture dont il faisait tous les frais, et où il recevait avec empressement tous les jeunes gens qui annonçaient des disposit. On regarde comme son chef-d'œuv. une *Conception*, dans laquelle il représente la Vierge foulant aux pieds la tête du dragon. Solis avait composé, en espagnol, une *Vie des peintres, sculpteurs et architectes de l'Espagne*, qu'il n'eut pas le temps de faire imprimer, et qui, parvenue dans les mains de Pierre Guarrienti, a fourni à celui-ci beaucoup d'additions à l'*Abecedario pittorico* de l'Orlandi.

SOLIS (Don ANTONIO de), excellent historien espagnol, né le 18 juillet 1610 à Placentia, fit dès l'âge de 17 ans représenter une comédie intitulée *Amor y Obligacion*, et dès-lors se livra avec ardeur à la composition des pièces de théâtre, qu'au reste il mena de front avec l'étude du droit, de l'hist., de la politique et de la morale. Sa réputat. et ses talens le firent enfin appeler à la cour, où il fut nommé secrétaire de Philippe IV, puis historiographe des Indes par la régente. Solis mourut à Madrid le 19 avril 1686. Il était dans les ordres depuis 20 ans. On a de lui 9 pièces, parmi lesquelles *la Bohémienne* (*la Gitanilla*) et *le Château du mystère* (*el Alcazar del santo*) tiennent le premier rang; une *Histoire de la conquête du Mexique*, Madrid, 1684, in-fol., souvent réimpr. (entre autres, Madrid, 1783, 2 vol. gr. in-4, et ib., 1798, 5 vol. in-12, fig.); trad. en français par Citri de la Guette, en ital. par un académicien della Crusca, Florence, 1699, in-4, et en anglais par Thomas Townsend, Londres, 1724, in-fol.; 1753, 2 vol. in 8; des *Poésies diverses* (*varias Poesias sagradas y profanas*), Madrid, 1692, 1716, 1732, in-4, et des *Lettres*, publiées par Mayans y Siscar, ibid., 1737. On trouve à la tête des éditions de l'*Histoire de la conquête du Mexique* une *Vie de Solis*, par Goyaneche. Niceron, *Mém.*, t. 9, en donne un *extrait*, complété depuis par Goujet, t. 10, p. 185.

SOLLEYSEL (JACQUES de), célèbre écuyer, né en 1617 au Clapier, près de Saint-Etienne, étudia à Lyon, et, lors des négociations pour la paix de Munster, suivit le duc d'Avaux en Allemagne. Revenu en France, il fonda dans sa prov. une école, qui fut bientôt fréquentée par tous les jeunes gens du voisinage, et contribua à la formation de l'académie que peu après Bernardi établit à Paris. Solleysel mourut le 31 janvier 1680. On lui doit : *le parfait Maréchal*, in-4, 1664, très-souvent réimprimé et traduit dans presque toutes les langues de l'Europe; *le Maréchal méthodiq.* (pseudonyme sous le nom de La Bessée); *Dictionnaire de tous les termes de la cavalerie*, et une traduction de la *Méthode de dresser les chevaux*, du duc de Newcastle. Il laissa aussi des *Mémoires* (manuscrits) *sur l'embouchure des chevaux*. V. l'*Eloge de Solleysel* dans les *Hommes illustres* de Ch. Perrault.

SOLLIER (JEAN-BAPTISTE de), savant jésuite, né en 1669 au village de Herseau, dans le Courtraisis, fut associé aux travaux des continuateurs de Bollandus, et dirigea pendant 20 ans la publication des *Acta sanctorum*, l'une des plus importantes du 18e S., et à la perfection de laquelle il contribua beaucoup. Il m. en 1740.

SOLON, l'un des sept sages de la Grèce et le législateur d'Athènes, naquit l'an 592 avant notre ère, dans le bourg de Salamine. Sa famille était fort ancienne et fort illustre; mais son père ayant dissipé presque tout son patrimoine dans des actes de bienfaisance, le jeune Solon embrassa la carrière du commerce, et fit plusieurs grands voyages qui lui donnèrent, avec les richesses qu'il cherchait, les lumières dont il n'était pas moins avide. Il s'attacha de préférence aux personnages distingués qui faisaient une étude spéciale de l'homme et de la science des gouvernemens. Mais sa prédilection pour les choses graves et sérieuses ne l'empêcha pas de cultiver ces talens agréables dont ne peut se passer une imagination vive et brillante. La poésie

eut surtout pour lui un grand charme ; mais fidèle au but qu'il s'était proposé de rechercher l'utile en toute chose, il fit servir les vers à populariser les maximes morales. Tout devenait un moyen pour lui dès qu'il s'agissait de l'intérêt de son pays. On sait que les Athéniens, fatigués de ne pouvoir reprendre Salamine aux Mégariens, avaient défendu par un décret de parler jamais de cette île. Solon feignit d'abord une démence qui excusât tous ses écarts, et se présentant ensuite sur la place publique, il y prononça des vers dignes de Tyrtée, et reprocha à ses concitoyens leur faiblesse. Il leur arracha ainsi une déclaration de guerre contre Mégare, fut même chargé de la conduite cette expédition, et fit tomber Salamine au pouvoir d'Athènes par une ruse nouvelle. Il eut dès-lors une grande influence dans les affaires, et fut nommé archonte. On alla plus loin ; on l'engagea d'accepter la royauté pour mettre un terme aux dissensions intestines qui déchiraient la répub. Il refusa, et trouva un autre moyen d'être utile à ses concitoyens sans les asservir; ce fut d'abroger le code de Dracon par d'autres lois, *non pas les meilleures possibles*, comme il le dit lui-même, *mais aussi bonnes qu'ils pouvaient les supporter*. Le gouvernement établi par lui fut une démocratie tempérée et balancée par une aristocratie de 400 sénateurs, pris dans les quatre tribus de l'Attique. Bientôt la concorde régna entre tous les ordres de l'état, qui le louèrent et le bénirent. Cependant il voulut donner à ses lois la sanction du temps, et pour se soustraire à toute réclamation, il résolut de voyager pendant dix ans ; mais il eut soin de faire jurer aux Athéniens qu'ils seraient fidèles aux institutions nouvelles. Il partit alors, trop sûr peut-être de leur inviolabilité, visita l'Egypte, la Lydie, l'île de Cypre, et fit admirer partout sa sagesse en même temps qu'il travaillait à l'accroître. A son retour, avant l'expiration des dix ans qu'il voulait consacrer à ses voyages, il trouva Athènes en proie aux factions et Pisistrate tout-puissant. En vain Solon tenta de déjouer les projets de cet habile ambitieux, il ne put l'empêcher de se saisir ouvertement de la tyrannie, et prit le parti de s'exiler volontairement d'une cité qui n'était plus libre. On dit qu'il mourut en Cypre l'an 559 avant notre ère. Sa volonté dernière fut que l'on transportât ses restes dans sa patrie, qu'on les brûlât, et que ses cendres fussent répandues dans les campagnes de l'Attique. Comme législateur, l'histoire l'a placé au rang des plus célèbres bienfaiteurs de l'humanité. Il fut en outre grand homme de guerre, magistrat intègre, administrateur habile, philosophe-pratique, orateur et poète distingué. On consultera avec plaisir un recueil intitulé : *Solonis Atheniensis carminum quæ supersunt, præmissâ commentatione de Solone poetâ*, etc., Bonn, Weber, 1825, in-8. — SOLON, glytographe, vivait à Rome sous le règne d'Auguste. Son nom, qu'on lit sur une belle pierre gravée, a trompé les antiquaires, persuadés qu'elle représentait le législateur d'Athènes. Mais Baudelot Dairval a démontré que le nom de Solon était celui de l'artiste qui avait gravé cette pierre. On peut voir les motifs de son opinion dans une *Lettre sur le prétendu Solon des pierres gravées*, Paris, 1717, in-4. Parmi les pierres qui nous sont parvenues de Solon, outre celle dont il s'agit et qui représente *Mécène*, nous citerons surtout un *Diomède assis*, gravé en relief avec une rare perfection.

SOLORCANO PEREIRA (JUAN de), juriscons., né à Madrid vers la fin du 16e S., professa le droit à Salamanque, s'occupa beaucoup des lois des Indes-Occidentales, et fut nommé membre du sénat de Lima. De retour dans sa patrie au bout de 18 ans, il fut admis au conseil suprême des Indes, puis nommé procureur fiscal, et m. dans une extrême vieillesse. Nous citerons de lui ; *Disputatio de Indiarum Jure, sive de justâ Indiarum Occidentalium inquisitione, acquisitione ac retentione*, 1629, 1 vol. in-fol, auquel il ajouta par la suite (1649) un second volume sur le gouvernement des Indiens.

SOLORCANO. V. CASTILLO-SOLORZANO.

SOLTICOFF (YVAN-MICHEL), officier russe, fils du général de ce nom, qui se fit connaître au commencement du 17e S. dans les troubles de sa patrie, était lui-même à peine âgé de 20 ans, que déjà il avait remporté divers avantages sur les Suédois ; mais les habitans de Novgorod, voulant décharger sur lui toute la haine qu'ils portaient au père pour son attachement aux Polonais, l'attirèrent dans leurs murs, l'accusèrent de trahison, lui firent subir les plus horribles tortures sans pouvoir tirer de lui aucun aveu, et l'empalèrent en 1610. — SOLTICOFF (le comte Pierre-Simon), feld-maréchal, de la même famille que le précédent, né dans les premières années du 18e S., parvint à un grand crédit sous l'impératrice Elisabeth, et fut chargé, en 1659, du commandement de l'armée envoyée contre Frédéric II. Il obtint d'assez grands avantages sur les Prussiens, et il suffit de citer la sanglante victoire de Kunnersdorf, qui coûta aux ennemis 160 pièces de canon et 7.000 prisonniers. Cependant il ne tarda pas à se brouiller avec les Autrichiens, ses alliés, comme l'avaient fait les généraux russes qui l'avaient précédé. Frédéric II profita de ces dissensions. La mort d'Elisabeth vint d'ailleurs, l'année suivante (1761), changer entièrement l'aspect du nord de l'Europe et donner les Russes pour alliés au roi de Prusse. Solticoff, nommé gouverneur de Moscou, m. dans cette capitale en 1772. — SOLTICOFF (le comte Ivan Pétrovitsch), fils du précédent, se distingua comme administrateur et comme militaire. On cite surtout ses deux campagnes contre les Suédois, qui menaçaient Pétersbourg au moment où la Russie était engagée dans une lutte sanglante avec les Turks sous le règ. de Catherine II. Ses services amenèrent une paix avantageuse et lui valurent de nobles récompenses. Paul 1er, à peine monté sur le trône, l'éleva à la dignité de maréchal de l'empire et lui donna le commandement en chef de la même armée qui s'était couverte de gloire sous le célèbre Romanzoff. L'année suivante, il le nomma au gouvernement de Moscou, que Solticoff conserva jusqu'à sa m., arrivée en 1805.—SOLTICOFF (Anne), fille du précédent, née à Pétersbourg en 1781, épouse du comte Grégoire Orloff, un des plus riches seigneurs de la Russie, fut obligée, par une maladie cruelle, de quitter son pays en 1812, et depuis lors elle voyagea successivement en Allemagne, en Angleterre, en Italie et en France, laissant partout des traces d'une bienfaisance à laquelle son immense fortune pouvait à peine suffir. Elle mourut à Paris en 1824. Lémontey lui a consacré une petite *notice* à la fin de son introduction aux *Fables russes* de Kriloff, Paris, 1825, 2 vol. in-8. — SOLTICOFF (le comte Nicolas), de la même famille que les précédens, né en 1736, apprit le métier des armes sous les yeux du feld-maréchal Pierre Solticoff, et après avoir fait avec distinction presque toutes les campagnes qui eurent lieu depuis lors et avoir mérité tous les grades auxquels il avait été élevé, fut chargé, en 1783, de diriger l'éducation des grands-ducs Alexandre et Constantin. Pendant la guerre de Turquie, de Suède et de Pologne, il dirigea le département de la guerre. Nommé successivement comte, feld-maréchal, président du conseil-d'état et de celui des ministres, et enfin, en 1814, prince de l'empire, il mourut peu de temps après avoir été investi de cette dernière dignité. — SOLTICOFF (le comte Sergius), qui fut le premier amant connu de Catherine II, était de la même famille que les précéd., et l'un des seigneurs les plus aimables de la cour de Russie. L'impératrice, instruite de son intrigue avec Catherine, encore grande-duchesse, le tint dès-lors éloigné dans une sorte d'exil en Suède, où il mourut.

SOLVYNS (François-Balthazar), né à Anvers en 1760, apprit de bonne heure à peindre et à graver, ce qui lui fut très-utile par la suite. Son goût pour les voyages l'ayant porté à s'embarquer sur l'escadre de sir Home Popham, destinée pour la mer Rouge et la mer des Indes, il séjourna pendant assez long-temps chez les Hindous, étudia à fond leurs mœurs et leurs habitudes, et entreprit un recueil de gravures représentant leurs diverses castes, leurs états et leurs conditions; c'est un petit vol. in-folio. De retour en Europe, il vint s'établir à Paris, et résolut de mettre au jour un ouvrage immense sur les *Hindous*, au sujet desquels il n'existait presque rien dans la littérature française que quelques relations de voyages. Il annonça 4 vol. in-fol. avec 288 planches coloriées. La publication commença en 1809 et fut achevée trois ans après. C'est lui-même qui a gravé toutes les planches : elles sont mauvaises sous le rapport de l'art; mais les sujets ont un caractère de fidélité et de vérité qu'on trouve rarement dans la représentation de sujets étrangers. Elles sont accompagnées d'un texte français et anglais généralement court et un peu aride. Solvyns mourut à Anvers en 1824. Une *Notice biographique* sur lui, par Ph. L*** (Lesbroussart), a été imp. récemment à Bruxelles.

SOMAIZE (Antoine BAUDEAU, sieur de), écrivain obscur, né vers 1630, n'occupe ici une place que pour avoir osé défendre les *précieuses* contre les victorieux sarcasmes de Molière dans une comédie des *Véritables Précieuses*, en 1 acte et en prose (Paris, 1660, in-12), laquelle ne fut point représentée, et dans plusieurs autres ouv., parmi lesquels les curieux ne recherchent guère aujourd'hui que le *Grand Dictionnaire des Précieuses, historique, poétique, géographique*, Paris, 1661, 2 vol. in-8 avec la *Clef*. Somaize était secrétaire de Marie Mancini, qu'il suivit en Italie. On peut conjecturer qu'il n'en est pas revenu, puisqu'il n'est plus fait mention de lui après cette époque. On ignore l'année de sa mort.

SOMASQUES (ordre des frères). V. Jérôme Emiliani.

SOMBREUIL (Charles VÉROT de), l'un des officiers de l'expédition de Quiberon, avait manifesté, dès les premiers jours de la révolution, une résistance aussi fougueuse qu'irréfléchie aux nouveaux princ. Il émigra, alla servir dans l'armée du roi de Prusse, fit les campag. de 1793 et 1794 sur les bords du Rhin et en Hollande, et passa ensuite en Anglet. Il fut mis à la tête de la 2e div. de la faible armée royaliste destinée à opérer une descente sur les côtes de France, et il arriva dans la rade de Quiberon neuf jours après le débarq. de la première division commandée par d'Hervilly. C'était déjà faire une grande faute que de mettre si peu de précision dans cette grande entreprise insurrectionnelle. Les prétentions des divers chefs royalistes, tous aussi incapab. qu'avides de commander, leur impéritie, le peu d'ardeur de la plupart de leurs soldats à envahir le sol natal, le courage enfin et l'habileté de Hoche, rendirent facile le triomphe des troupes républicaines. Sombreuil fut fait prisonnier et conduit à Vannes, où il fut condamné à mort par une commission militaire. Il subit son arrêt avec intrépidité. Il avait 26 ans.— Sombreuil (Mlle de), sœur du précédent et plus heureuse que lui, resta en France pour sauver son père. Ce vieillard, qui avait été gouverneur des Invalides, n'échappa aux massacres du 2 septembre que par les éloquentes prières de sa fille, qui s'interposa entre lui et ses bourreaux. Toutefois il devait être frappé quelq. mois après par les juges du tribunal révolutionn. plus cruels que les brigands de septembre. Mlle de Sombreuil, dérobée elle-même à une mort certaine par la réaction du 9 thermidor, quitta la France où elle ne revint qu'en 1815. Elle était alors l'épouse du comte de Villelume. Elle m. à Avignon en 1823.

SOMEREN (Jean van), jurisconsulte, né à Utrecht en 1634, remplit dans sa ville natale différentes magistratures jusqu'à sa m. arrivée en 1706. On cite de lui deux traités de droit, imprimés ensemble à Bruxelles, 1719, in-12. — Someren (Corneille van), né à Dordrecht en 1593, s'y distingua comme médecin et comme magistrat, et y mourut en 1649. Nous citerons de lui : *Tractatus de variolis et morbillis, cum epistolâ de renum et vesicæ calculo*, Dordrecht, 1641, in-12. — Someren (Jean van), fils du précédent, né à Dordrecht en 1622, m. dans la même ville en 1676, après avoir rempli diverses magistratures, cultivait avec succès la poésie hollandaise, comme l'atteste un recueil qu'il a laissé, Nimègue, 1660, et qu'a honorablem mentionné M. Jérôme de Vries dans son *Hist. de la poésie holland.*, t. I, p. 223-225.

SOMERSET (Edouard SEYMOUR, duc de), oncle du roi Edouard VI, grâce au mariage de sa sœur Jeanne Seymour, avec Henri VIII, fut l'un des seize exécuteurs testamentaires de ce prince, chargés par lui en même temps d'être gouverneurs de son jeune fils. En 1548, l'ambitieux Seymour se fit nommer lord-trésorier, duc de Somerset, comte-maréchal d'Angleterre, et obtint, pour l'office de protecteur et de gouverneur du roi et de ses royaumes, une patente par laquelle on lui accordait, entre autres prérogatives, un véto dans le conseil, tandis qu'aucun membre ne pouvait s'opposer à sa volonté. Il se trouva ainsi tout-puissant, et ses collègues ne furent plus que des conseillers privés, sans aucune autre autorité. Une campagne brillante en Ecosse éleva au plus haut point sa réputation, et fit concevoir aux Anglais les plus grandes espérances : mais le consentement que donna le duc à l'exécution de son frère, grand-amiral d'Angleterre, sa partialité pour les communes, et d'autres causes encore, contribuèrent à animer contre lui la noblesse; et une faction rivale de son pouvoir se forma sous l'influence du comte de Southampton, lord chancelier, et du comte de Warwick. Le clergé, dépouillé par lui de ses meilleures propriétés, lui déclara une guerre dont les motifs apparens furent les réformes introduites dans la religion. Somerset dut succomber; il fut dépouillé de ses emplois et de ses biens, et condamné à une amende annuelle. Cependant il ne tarda pas à rentrer en grâce auprès du roi son neveu, et à sceller même sa réconciliation avec Warwick par une alliance des deux familles; mais ce rival implacable l'accusa bientôt d'avoir cherché à l'empoisonner, et le fit condamner comme félon. Le malheureux Somerset, qui passait généralement pour innocent, fut décapité à Tower-Hill en 1552. — Somerset (Robert-Carr, vic. de Rochester, puis comte de), favori du roi d'Anglet. Jacques Ier, né en Ecosse, dut à sa jeunesse et à sa beauté l'affection sans bornes de son souverain, et la grande influence qu'il exerça dans le cabinet britannique. Les commencemens de sa faveur furent heureux, parce qu'il suivit les sages conseils de Thomas Overbury; mais lorsque, non content d'avoir inspiré un amour adultère à la jeune comtesse d'Essex, l'imprudent favori chercha à s'unir avec elle d'un lien indissoluble, il fut détourné de ce projet par son fidèle conseiller, et ne l'écouta pas. La comtesse divorça avec son mari, épousa son amant, et dès-lors le couple criminel jura de se venger d'Overbury, qui fut empoisonné (1613). La beauté de Somerset, bientôt flétrie par les remords, permit à George Villiers de le supplanter auprès de Jacques. Ce ne fut pas tout, le crime du favori déchu fut révélé, et coûta la vie à ceux qui en avaient été les instrumens subalternes. Quant au comte et à sa coupable épouse, après avoir langui quelques années en prison, ils recouvrèrent la liberté, et allèrent loin de l'Angleterre cacher leur infamie et entretenir la haine mortelle qui avait succédé en eux à leur aveugle passion. On suppose que le comte m. vers 1638.

SOMERS (lord JOHN), homme d'état et célèbre légiste anglais, né à Worcester en 1650, se fit d'abord connaître par des traductions et des essais poétiques qui lui donnèrent des protecteurs puissans, et par suite une clientelle nombreuse. Il publia plus. pamphlets contre Charles II, et plus tard, il prit une part active aux évènemens qui précipitèrent du trône le dernier des Stuarts. Guillaume II, pour le récompenser de ses services, le nomma *solicitor general* en 1689, *recorder* de Gloucester en 1690, procureur-général en 1692, et lord-garde du sceau en 1693. Ce ne fut pas tout : le monarque, qui voulait s'affermir sur un trône usurpé et qui connaissait la popularité, les talens politiques et l'influence toujours croissante de Somers, le créa encore baron d'Evesham et lord-chancelier d'Angleterre, et lui fit plusieurs dons magnifiques. Une négociation à laquelle avait pris part le nouveau chancelier ayant déplu au parlement, Guillaume l'invita à lui remettre les sceaux, et fut obligé de lui en donner l'ordre. Cependant le roi aimait son chancelier, et ne se décida à ce sacrifice que pour satisfaire le parti des torys. Ceux-ci voulurent obtenir davantage, et parlèrent d'en venir à une accusation formelle; mais Somers les prévint, se présenta de lui-même à la barre de la chambre des communes pour être entendu sur les griefs qu'il savait devoir lui être imputés, et plaida sa cause avec beaucoup de force et d'éloquence. La majorité, dans les communes, fut contre lui, mais il fut acquitté dans la chambre haute (1701). Depuis lors, il n'eut plus guère d'autre influence que celle que lui donnaient ses talens dans les délibérations du parlement. Cependant, en 1708, le système de l'administration ayant changé, il fut nommé président du conseil; mais une nouvelle défaite du parti whig le força, en 1710, de rentrer dans la vie privée. Il m. en 1716. On lui doit des éloges sans restriction, pour s'être fait le Mécène des hommes de talent, pour avoir introduit Addison dans le monde littéraire, et pour avoir, l'un des premiers, tiré de l'obscurité le *Paradis perdu* de Milton. Nous ne pouvons citer tous les ouvr. qu'on lui attribue à lui-même; mais nous dirons que ses MSs. formaient au-delà de 60 vol. in-fol., détruits par un incendie dans Lincoln's-Inn en 1752, et que les fragmens épargnés par le feu furent publiés par Lord Hardwicke en 1778, in-4, sous le tit. de *Papiers d'état, de* 1501 *à* 1726. Nous ajouterons que les *Somers Tracts*, etc., si souvent cités, sont une collection de pièces rares, en 4 vol. in-4, publiés par Cogan, d'après des pamphlets presque tous de Somers. Sir Walter Scott a dirigé une dernière édition des *œuvres* de lord Somers.

SOMERVILLE (WILLIAM), poète anglais, né en 1692, dans le château d'Edston, vécut dans ses terres, y remplit les fonctions de juge de paix, et m. en 1742. Il s'exerça dans plusieurs genres avec plus ou moins de succès. Son poème de la *Chasse* est, sans aucun doute, son premier titre littéraire : il a été réimpr. en 1796 et 1802.

SOMMERY (mademoiselle de), née dans les premières années du 18e S., fut élevée dans un couvent, où sa pension était payée exactement par une main inconnue. Elle s'y lia avec une jeune personne, qui fut depuis la maréchale de Brissac, et qui lui assura une rente de 4,000 fr. Dès-lors elle reçut toujours chez elle une foule de littérateurs distingués et de personnages du plus haut rang. Son esprit demandait grâce pour sa laideur, et sa franchise, pleine d'originalité, faisait excuser en elle un ton tranchant et des opinions exagérées qui eussent choqué dans toute autre femme. Elle n'écrivit que fort tard. Nous citerons d'elle : *Doutes sur différentes opinions reçues dans la société*, petit in-12, 1782; 3e édit., 1784, 2 vol. in-12; *Lettres de Mme la comtesse de L*** à M. le comte de R****, 1785, 1 vol. in-8; *l'Oreille*, conte asiatique, 1789, 3 petits vol. in-12. Mlle de Sommery m. en 1790.

SOMMIER (JEAN-CLAUDE), archevêque de Césarée, né en 1661 à Vauvillers, dans le comté de Bourgogne, obtint la cure de Champs en Lorraine, en 1696, et, avec un revenu très-borné, il parvint à se former en peu de temps une bibliothèque assez considérable. Il s'appliqua dès-lors, avec une ardeur extrême, à la théologie, à l'histoire, à la critique sacrée, sans négliger la philosophie, les sciences et les études purement littéraires. Ayant eu occasion de prêcher devant le duc de Lorraine, Léopold Ier, il devint d'abord prédicateur ordinaire de ce prince, puis conseiller-clerc à la cour de justice du Barrois, fut chargé de différentes négociations importantes à Vienne, Venise, Mantoue, Parme, Paris, et remplit les fonctions de résident de Léopold à Rome. Le pape Clément XI le nomma successivement protonotaire apostoliq., camérier honoraire du saint-siége, et archevêque de Césarée. Entre autres récompenses, le duc de Lorraine lui accorda l'autorisation d'exercer les fonctions épiscopales dans le territoire de Saint-Diez, qui fut distrait momentanément de l'évêché de Toul. Sommier m. en 1737. Nous citerons de lui : *Histoire dogmatique de la religion*, ou *la Religion prouvée par l'autorité divine et humaine, et par les lumières de la raison*, Champs, 1708; Paris, 1711, 6 vol. in-4.

SOMMER (WILLIAM), antiquaire anglais, né à Canterbury, en 1598, publia divers écrits en faveur des Stuarts, fut mis en prison après la m. de Cromwell pour avoir demandé un parlement libre, et ne recouvra sa liberté qu'après la restauration : des emplois lucratifs le payèrent de ce qu'il avait souffert pour la cause royale. Il m. en 1669 dans sa ville natale. Nous citerons de lui : *Antiquities of Canterbury*, édit. augmentée par Nicol. Battely, Londres, 1703, in-fol.; *Dictionarium saxonico-latino-anglicum*, Oxford, 1659, in-fol. L'auteur y a joint, en forme d'appendix, la *Grammaire* et le *Glossaire* saxon d'Aelfric.

SOMPEL (PIERRE-van), grav. au burin, né à Anvers, dans les dernières années du 16e S., a laissé des *protraits* et des *pièces historiques*. Parmi ces dernières, nous citerons *Erichton découvert dans sa corbeille par Aglaure et ses sœurs*, et *Ixion trompé par Junon*, toutes deux d'après Rubens.

SOMROU est le surnom sous lequel s'est fait connaître dans l'Inde un Walter Reinhardt, né à Trèves ou à Strasbourg vers 1725, lequel servit dans les armées française et anglaise successivement, et les abandonna toutes deux pour passer au service de deux ou trois princes indiens, et enfin à celui du nabab du Bengale, Cacem-Aly-Khan. Ce nabab ne tarda pas à être chassé du Bengale par les Anglais (1763), et fut contraint de se retirer, avec Somrou, sur les domaines de Choudjâ-Eddaulah, nabab d'Aoude, et vézyr titulaire de l'empire moghol. Les deux princes s'unirent contre la régence de Calcuta, furent vaincus, et se laissèrent imposer l'obligat. de ne plus prendre Somrou à leur service. Celui-ci se retira alors chez les Djattes, et, après la réduction de cette tribu par Nadjyb-Kouli-Khan, il fut employé honorablement par ce vainqueur généreux, et obtint de lui une espèce de petite principauté et le commandement de quelques troupes. Il m. en 1778. — Sa femme, BEGOUM-SOMROU (la princesse SOMROU), lui survécut, et fut confirmée avec son fils, par Nedjef-Khan, émyr-al-omrah de l'empire moghol, dans les mêmes priviléges. Elle sut attirer et fixer à son service les Européens, maintenir l'ordre, la paix et l'abondance dans son petit état, et le rendre l'un des plus riches et de plus fertiles de l'Indoustan. Nous ne la suivrons pas dans tous les actes de sa vie, qui tendent à prouver qu'elle était douée d'une rare intrépidité et de vertus généreuses. En 1803, lorsque les Anglais eurent pris Dehly, cette capitale superbe dont relevait sa petite principauté, on vit souvent l'illustre princesse moghole au quartier-général des

vainqueurs : elle paraissait avoir 55 ans. En 1805, sa fidélité aux nouveaux maîtres de l'empire parut suspecte ; mais elle réussit à se justifier complètement. Depuis lors on n'entend plus parler d'elle.

SON (JORIS ou GEORGE van), peint. d'Anvers, né en 1622, se fit une réputation par ses tableaux de fleurs et de fruits. — SON (Jean van), fils du précéd., montra dans le même genre une bien gr. supériorité. Les principales cours de l'Europe se disputaient ses ouvr. Il préféra à tout autre séjour celui de Londres, où il fut reçu de la manière la plus distinguée, et où il peignit une quantité innombrable de tableaux de toutes les dimensions, sans pouvoir satisfaire aux demandes qu'on lui adressait de toutes parts. Personne ne l'a égalé pour représenter surtout les raisins et les pêches. Il m. en 1703.

SONNENBERG (FRANÇOIS-ANTOINE-JOSEPH-IGNACE-MARIE, baron de), poète allemand, né à Munster en 1778, ne resta étranger à presque aucune branche des connaissances humaines ; mais ce fut surtout la poésie qui eut ses hommages assidus. Pour composer son poème de *Donatoa* (Halle, 1806, 2 vol. in-12), il renonça au commerce des hommes, au sommeil : son imagination s'égara entièrement, et il se donna la mort à Iéna en 1805 Le *Recueil* de ses poésies fut publié après sa mort par J.-G. Gruber, Rudolstadt, 1808, in-8.

SONNERAT (PIERRE), voyageur, né à Lyon vers 1745, entra dans l'administrat. de la marine, ayant déjà des connaissances en hist. naturelle, et dessinant avec facilité. Il partit de Paris en 1768 pour l'Ile de-France, où Poivre, son parent, exerçait les fonctions d'intendant. A partir de ce moment, presque toute sa vie fut employée en voy. ou en observations curieuses. On peut lui reprocher de manquer d'ordre dans ses écrits et de se montrer quelquefois crédule. Du reste son zèle était infatigable : lorsqu'il rencontrait un arbre ou une plante utile, il les envoyait dans nos colonies pour les y multiplier. Les îles de France et de Bourbon lui doivent l'arbre à pain, le cacao, le mangoustan et d'autres arbres à fruit ou à résine, qui y sont devenus communs. Il m. a Paris en 1814. Nous citerons de lui : *Voyage à la Nouvelle-Guinée, dans lequel on trouve la description des lieux, des observations physiques et morales, et des détails relatifs à l'histoire naturelle dans le règne animal et le règne végétal*, Paris, 1776, 1 vol. in-4, avec 120 fig.; *Voyage aux Indes orientales et à la Chine, fait par ordre du roi depuis 1774 jusqu'en 1781*, Paris, 1782, 2 vol. in-4, avec beaucoup de fig. Sonnini publia une nouvelle édition de ce *voyage*, Paris, 1806, 4 vol. in-8, avec un atlas et plusieurs additions au texte fournies par le fils de l'auteur.

SONNET (FRANÇOIS-CHARLES), jurisconsulte, né à Vesoul dans le 16e S., partagea son temps entre les exercices du barreau et la culture des lettres. Nous citerons de lui : *Conseil sur les donations réciproques des pupilles et mineurs*, etc., Besançon, 1602, in-4. — SONNET (Claude-François), neveu du précéd., et l'un des sav. hommes de son temps, obtint au concours une chaire de théologal du chapitre de Besançon, et m. en cette ville vers 1630. — SONNET DE COURVAL (T.-H.), a publié des *Œuvres satiriques*, 2e édit., Paris, 1622, in-8.

SONNIN (ERNEST-GEORGE), architecte, né à Perleberg, dans la Marche de Priegnitz, en 1709, se trouva de bonne heure dénué de toutes ressources, et eut besoin, pour faire ses études, d'une persévérance et d'un zèle à toute épreuve. Il s'appliqua spécialement aux mathémat., et établit d'abord à Altona un atelier où il confectionna, avec une adresse singulière, des clepsydres, des globes terrestres et célestes, des machines de nivellement, et surtout des instrumens d'optique. Il se mit ensuite à étudier l'architecture, y fit de grands progrès en peu de temps, et fut nommé, par le sénat de Hambourg, architecte en second de l'église de Saint-Michel, qui devait être construite à la place de celle que le feu du ciel avait consumée en 1750. Quoiqu'il ne fût pas le chef de l'entreprise, ce fut lui effectivement qui la dirigea et qui eut l'honneur d'élever ce bel édifice Il m. en 1794.

SONNINI DE MANONCOURT (CHARLES-NICOL.-SIGISBERT), naturaliste, né à Lunéville en 1751, fut distingué de bonne heure par Buffon et par Nollet, qui favorisèrent ses brillantes dispositions pour les recherches d'histoire naturelle. Aussi, quoique reçu docteur en philosophie et avocat à la cour souveraine de Nanci, il embrassa le parti des armes, qui devait bientôt lui fournir l'occasion de satisfaire son goût pour les voyages. A peine entré dans le génie de la marine, il demanda à être envoyé à Caïenne, ce qui eut lieu en 1772. Dans ce pays, si peu connu alors et si malsain, il rendit les plus grands services par son intrépide amour des découvertes, que soutenait d'ailleurs le tempérament le plus robuste. Il vint ensuite en France donner lui-même au gouvernement des détails sur ses aventureuses entreprises. En 1775, il retourna à Caïenne après avoir visité la côte occidentale de l'Afrique depuis le cap Blanc jusqu'à Portudal ; mais bientôt la maladie le força de quitter une colonie où il avait déjà une si belle réputation. Il passa l'hiver de 1776 à 1777 à Montbard, où il partagea les travaux du grand écrivain de la nature. De là il ne tarda pas à se rendre en Egypte, puis en Grèce, et après avoir exploré ces deux anciennes et poétiques régions et plusieurs parties de l'Asie-Mineure, de la Macédoine, etc., il revint en France (1780). Il eut à soutenir, à peine arrivé, un procès pour défendre son patrimoine ; il le gagna et se livra alors, dans sa petite ferme de Manoncourt, à des essais qui eurent pour résultat d'introduire dans notre système agricole plusieurs végétaux exotiques d'une utilité reconnue. La révolution vint l'arracher à ses jardins pour l'investir de fonctions administratives qui faillirent lui être funestes et dont il fut ensuite heureusement destitué. Le discrédit des assignats l'avait ruiné. Il chercha une ressource dans la publication de ses ouvrages et de ceux des autres : mais une circonstance imprévue le força d'interrompre ses travaux en 1810, et lui fit visiter la Moldavie et la Valaquie. Il revint de ce dernier voyage avec une fièvre pernicieuse, qui l'enleva en 1812. Nous citerons de lui : *Vœu d'un agriculteur*, Paris, 1788, in-8 ; *Essai sur un genre de commerce particulier aux îles de l'archipel du Levant*, Nanci, 1797, in-8 ; *Voyage dans la Haute et Basse-Egypte*, Paris, 1799, 3 vol. in-8 avec atlas ; *Voyage en Grèce et en Turquie*, ib., 1801, 2 vol. in-8 avec atlas.

SONTHONAX (LÉGER-FÉLICITÉ), l'un des personnages les plus célèbres qui aient figuré dans l'insurrection de St-Domingue, était né en 1763 à Oyona en Bugey (département de l'Ain), et se trouvait avocat au parlement de Paris lorsque éclata la révolution française. Il en embrassa tout d'abord les principes, consacra sa plume à les défendre, et demanda dès-lors dans ses écrits que la liberté des hommes de couleur fût proclamée aux Antilles. Les premiers décrets rendus sur cet objet ayant rencontré chez les colons une vive opposition qui amena des troubles sérieux à St-Domingue, l'assemblée législative envoya dans cette colonie un armement dont la direction fut confiée à trois commissaires civils, investis d'un pouvoir sans bornes, Sonthonax, Polverel et Ailhaud. Lorsqu'ils débarquèrent au Cap (1792), ils trouvèrent le pays en proie à toutes les horreurs d'une insurrection de noirs et d'une guerre civile entre les hommes de couleur et les blancs ; et déjà même ces deux partis, aveuglés par leur haine, avaient commis l'imprudence de faire marcher dans leurs rangs des esclaves armés. Les commissaires se hâtèrent de reconnaître solennellement deux classes distinctes à St-Domingue, celle des hommes libres sans distinction de couleur, et

celle des esclaves ; mais ils ne surent pas achever le rapprochement commencé outre les deux partis d'hommes libres par cette déclaration et surtout par le danger commun ; ils perdirent le temps en d'inutiles détails d'administration, se séparèrent pour gouverner chacun un département de la colonie, et ne cherchèrent plus guère à s'appuyer que sur les hommes de couleur. La guerre fut reprise alors contre les noirs révoltés. Sonthonax, après avoir assuré la soumission du Port au-Prince, revint au Cap et y reçut un accueil triomphal ; mais le général Galbaud, privé de son commandement par les commissaires, ne tarda pas à faire succéder à cette ivresse du succès tous les désastres d'une révolte ouverte. Le parti des commissaires, près d'être écrasé, rompit la chaîne des noirs, ouvrit les prisons, arma les esclaves. Cette ressource désespérée lui donna la victoire, mais décida la ruine de St-Domingue, ou du moins l'émancipation irrévocable de cette belle colonie française. Sonthonax (car c'était lui qui dirigeait Polverel, son seul collègue depuis qu'Ailhaud avait renoncé à des fonctions si périlleuses), fut entraîné à une nouvelle concession qui parut le seul moyen de conserver St-Dominique à la métropole ; il proclama par un acte formel l'affranchissement général des noirs dans la partie française. Il dut compter dès-lors pour ennemis les hommes de couleur aussi bien que les blancs, tandis que les noirs songeaient avant tout à faire leurs propres affaires. Les hommes libres de tous les partis, également effrayés et mécont. du nouvel état de choses, appelèrent à leurs secours les Anglais de la Jamaïque, et Sonthonax, après avoir défendu contre eux avec un admirable courage la ville de Port au-Prince qui tomba en leur pouvoir par trahis. (1793), fit voile pour la France, où la proscript. des Girondins, dont il avait toujours été le chaud partisan, laissait un vaste champ à ses ennemis pour le faire condamner lui-même. Il parvint pourtant à se faire décharger de toute condamnation, grâce surtout à ses intentions qui avaient été pures, mais grâce aussi à l'heureuse révolution du 9 thermidor (27 juillet 1794). Il fut envoyé de nouveau à St-Domingue en 1796 par le directoire exécutif, avec les pouvoirs dont il avait déjà été investi sous le précédent gouvernement ; mais il ne devait plus avoir dans cette île la même influence. Il y trouva le nègre Toussaint Louverture presque tout-puissant, et lui fit entendre, pour le mettre dans ses intérêts, qu'il le destinait au commandement en chef des armées de la colonie. Il fut obligé bientôt de tenir cette promesse, et dès-lors il vit décroître rapidement son crédit, au point que Toussaint se crut assez fort pour lui intimer l'injonction secrète de s'embarquer pour la France. Il semblait avoir pris soin lui-même de justifier d'avance cet ordre du despote nègre ; car, dès son arrivée dans la colonie, ayant écarté tous ceux qui lui portaient ombrage, et craignant l'effet de leurs plaintes, il s'était fait nommer député de St-Domingue au corps législatif, dans l'espoir que ce titre parlerait en faveur de la popularité de son administration. Ce fut là le prétexte dont se servit Toussaint pour l'écarter à son tour. Sonthonax fit donc voile pour la métropole, où, en son absence, il avait été vivement attaqué par Blad, Bourdon de l'Oise, Tarbé, et surtout M. de Vaublanc, et habilement défendu par Garan de Coulon, tandis que d'ailleurs le gouvernement le soutenait. Il débarqua en France peu de temps après la révolution du 18 fructidor (4 septembre 1797), qui avait fait triompher le directoire, fut admis au corps législatif, et donna tous les détails propres à justifier son administration Il parla quelquefois encore sur les matières relatives aux colonies, et vota constamment avec les républicains les plus exaltés. Il cessa ses fonctions législatives en 1799, mais sans cesser de figurer dans les réunions de patriotes. Il fut, sous le consulat et sous l'empire, en opposition déclarée avec le nouveau maître de la France, et trouva heureusement quelques garanties pour sa liberté personnelle dans le crédit et l'amitié de Fouché. Lorsqu'il vit qu'enfin le pouvoir de Bonaparte était affermi pour longtemps, il eut la sagesse de se retirer dans son pays natal, où il m. en 1813. Il avait une âme haute et ferme, des principes franchement républicains, un esprit cultivé et beauc. de désintéressem., sans doute, puisqu'il ne jouissait guère que de dix mille liv. de rentes, après avoir exercé un gr. pouv., dans des temps de troubles, au sein de la plus riche colonie du monde.

SOPHI. V. ISMAEL.

SOPHIE, fille du tzar Alexis Michaïlovitsch, née en 1656, n'était que la sœur consanguine de Pierre-le-Grand, tandis qu'elle était à la fois la sœur consanguine et utérine d'Ivan. Après la m de leur frere Fédor, en 1682, la couronne fut sur le point de passer au jeune Pierre, que soutenaient quelques grands de l'empire dirigés par sa mère la princesse Narischkina ; mais Sophie, appuyée par un parti nombreux, et secondée par les strélitz, s'empara du pouvoir et régna sans obstacle pendant plus. années au nom d'Ivan et de Pierre, et d'après les conseils de son favori Galitzin. Les projets de réforme de Pierre étant devenus manifestes, les strélitz se révoltèrent, et furent assez hardis pour pénétrer jusqu'à lui les armes à la main. Son seul aspect les intimida, et dès-lors il put se croire le maître de la Moscovie. Son premier soin fut de faire enfermer la princesse Sophie dans un couvent, où elle m. en 1704, sans que l'on puisse assurer qu'elle n'ait pas été empoisonnée. On a chargé sa mémoire de plus d'un crime que l'on n'a point prouvé. La seule chose bien certaine, c'est qu'elle eut beaucoup d'ambition, justifiée par de grandes qualités. Cette princesse, qui aimait et cultivait les lettres, avait fait établir dans l'intérieur de son palais un théâtre où elle faisait représenter des tragédies, dont elle-même remplissait un des rôles. On a conservé les MSs. de quelq. pièces dramatiques qu'elle avait composées, et auxquelles, assure-t-on, il ne manquerait, pour être goûtées encore aujourd'hui, que cette pureté de goût qui de son temps était inconnue en Russie.

SOPHIE-CHARLOTTE, reine de Prusse, née en 1668, fut la 2e femme de Frédéric Ier, qu'elle épousa en 1684, et m. en 1705. Elle se fit remarquer par son amour pour les lettres, et par les relations qu'elle entretint avec les savans. Ce fut à son instigation que le roi son époux fonda l'acad. des sciences de Berlin. — SOPHIE-DOROTHÉE, reine de Prusse, née en 1687, fut la femme de Frédéric-Guillaume Ier et la mère du Grand-Frédéric. Elle passa pour la princesse la plus accomplie de son temps, mais non pour la plus heureuse. Veuve en 1740, elle m. en 1757 au chateau de Monbijou.

SOPHOCLE, le plus grand poète tragique de la Grèce, naquit environ cinq siècles av. J.-C. : l'année précise de sa naissance ne peut être fixée avec certitude, mais l'indication qui se concilie le mieux avec les circonstances de sa vie, est celle du scholiaste grec qui le fait naître dans la 2e année de la 71e olympiade (495 av. J.-C.). Il paraît qu'il vit le jour dans le bourg de Colonos ou Colone, situé aux portes d'Athènes et immortalisé par lui dans l'une de ses plus célèbres tragédies. Eschyle lui donna des leçons de son art, s'il faut en croire le scholiaste ; mais cette opinion est bien hasardée pour ne rien dire de plus. Quoi qu'il en soit, ce fut dans la dern. année de la 77e olympiade que Sophocle, âgé de 20 ans, donna sa prem. pièce, dont il nous reste quelq. vers, et qui avait rapport aux voyages de Triptolème, et peut-être aux mystères de Cérès : c'était un drame *satyrique*, c.-à-d. un drame dans lequel les *satyres*, les nymphes et les autres divinités champêtres jouaient un rôle, par conséquent une sorte de pastorale. Depuis ce premier succès

jusqu'à sa m., qui eut lieu dans sa 89e ou 91e ann., Sophocle ne cessa de travailler pour le théâtre. Il ne serait donc pas étonnant qu'il eût composé 130, ou selon d'autres 123 pièces ; mais on en attribue aujourd'hui une partie à ses élèves. Il nous reste les titres et quelq. fragm. d'environ 102 ouv., recueillis par Brunck dans sa belle édit. des sept traged. qui ont été conservées en entier. Il s'en faut bien qu'ils appartiennent tous au genre tragique, même dans l'acception très-étendue que ce mot avait chez les anciens. Il y en a environ 20 ou 22 que l'on reconnaît pour avoir été décidém. du genre désigné par les Grecs sous le nom de *satyrique*, genre que nous avons défini plus haut, dont Casaubon et Eichhorn, ont développé la théorie et l'histoire, et qu'il faut se garder de confondre avec ce que nous appelons *satire*. Toutefois quelq.-uns des autres drames du poète paraissent avoir été *satiriques* dans l'acception moderne de ce mot. En parcourant les fragmens qui nous en restent, on croirait lire Aristophane. Outre ces pièces il s'en trouve encore une vingtaine qu'on ne sait dans quelle classe ranger, mais dont les titres ne paraissent pas indiquer des sujets tragiques. Hâtons-nous d'arriver aux traged. proprement dites, sur lesquelles principalem. est fondée la gloire du poète athénien. L'on sait que le temps en a épargné sept qui sont parvenues entières jusqu'à nous, savoir : le *Philoctète*, l'*Antigone*, l'*OEdipe-Roi*, l'*OEdipe à Colone*, l'*Ajax*, l'*Electre* et *les Trachiniennes*. Ce serait une chose impossible que de fixer des dates certaines à ces pièces, si ce n'est au *Philoctète*, la dernière ou l'une des dernières, à coup sûr, puisqu'elle fut jouée sous l'archontat de Glaucippus dans la 3e année de la 92e olympiade (l'an 410 av. J.-C.), et fort peu de temps avant la m. de l'auteur. Parmi les tragédies perdues, les unes ont des titres qui peuvent facilement nous en indiquer les sujets ; des autres il nous reste des fragmens qui conduisent au même résultat ; mais sur quelques autres il est impossible de hasarder aucune conjecture raisonnable. Tous ces détails d'ailleurs n'entrent point dans notre plan. Il vaut mieux nous occuper de l'influence du poète sur le théâtre d'Athènes, et rappeler quelq.-unes des réformes qu'il y introduisit. Les pièces de Thespis étaient très-probablement récitées par un seul acteur, quoiqu'il paraît qu'elles fussent déjà dialoguées. Quand on dit qu'Eschyle inventa le dialogue, cela signifie qu'il mit en scène deux acteurs parlans. Sophocle hasarda le premier de faire parler ensemble trois acteurs, et cette innovation fit faire un grand pas au drame. L'usage prescrivait aux poètes de jouer eux-mêmes le principal rôle dans leurs pièces ; Sophocle, qui avait la voix faible, changea le prem. cette loi tyrannique. Mais ses réformes les plus importantes, sans contredit, portèrent sur la disposition, la conduite et le style de la tragédie, dont il éleva tout le sytème au plus haut degré de perfection que les Grecs aient pu atteindre. Telle était l'admiration des Athéniens pour lui, qu'ils ne crurent pas trop le récompenser d'avoir fait l'*Antigone*, en le nommant l'un des dix *stratèges* ou généraux d'armée, destinés à faire la guerre aux Samiens. Il fut plusieurs fois aussi chargé d'importantes ambassades et revêtu même d'un sacerdoce ; mais l'histoire ne nous a rien appris de ses exploits militaires ni de ses travaux civils. On lit partout que, dans sa vieillesse, ses enfans voulurent lui faire ôter l'administration de ses affaires, sous prétexte que sa raison était affaiblie, et que, pour les confondre, il lui suffit de lire l'*Œdipe à Colonne*, chef-d'œuvre qu'il venait d'achever. Malte-Brun a prouvé, selon nous, d'une manière incontestable, que ce récit est faux, quoiq. ayant pour base une aventure réelle. Voici en peu de mots comment il a rétabli la vérité. Chaque enfant athénien, légitime ou adoptif, devait être inscrit sur le registre de la *Phratria*, ou confrérie de laquelle sa famille faisait partie. Sophocle se présenta pour remplir cette formalité à l'égard d'un fils que Suidas dit expressément avoir été un bâtard. Mais les *phratores* ou confrères, pouvaient refuser leur consentem. à l'inscription, et il paraît certain que ce fut pour les déterminer à ce refus, que l'un des fils légitimes du grand poète forma entre leurs mains une opposition qu'ils rejetèrent. Quant au moyen de défense que l'on prétend avoir été employé par Sophocle n'est-il pas probable qu'il cita à ses juges, au milieu de sa plaidoirie, plus. passages de son *OEdipe*, tout simplement parce qu'ils étaient applicables à sa propre situation et à la conduite de son fils ? Où a-t-on vu d'ailleurs que cette admirable tragédie était une production de l'extrême vieillesse de Sophocle ? L'*OEdipe à Colonne* devait naturellem. précéder l'*Antigone* dans l'ordre d'une trilogie dramatiq. ; il faut donc croire que le poète avait composé cette première pièce, sinon avant la seconde du moins à peu d'années de distance ; or, l'on sait qu'il était entre sa 50e et sa 57e année lorsqu'il donna la seconde, et qu'il était au bord de la tombe, lorsqu'il eut avec son fils le différend dont il est question. Il m. dans la 3e année de la 93e olympiade, l'an 405 av. J. C. Sa vie, traitée par Lessing (*Leben des Sophocles*, 1790), est un morceau de critiq. admirable, malheureusement resté incomplet. L'*Histoire de la littérature grecque* par M. Schœll, nous fait bien connaître les diverses éditions du texte de Sophocle ; mais à cause de la falsification dont ce texte a souffert, la seule édition de Brunck (4 vol. in-8, ou 2 in-4, Strasbourg, 1789), mérite l'attention des amateurs. On fait assez de cas de la traduction franç. de Rochefort (1788, 2 vol.).

SOPHONIE, le 9e des petits prophètes, exerça son ministère pendant les prem. années du règne de Josias. Son style est simple et coulant, et ses figures sont suivies : les reproches qu'il fait au peuple de Dieu respirent une tendresse touchante. Sa prophétie est renfermée dans trois chapitres.

SOPHONISBE, reine de Numidie, fille d'Asdrubal, fils de Giscon, naquit à Carthage vers l'an 235 av. J.-C., et fut élevée dans la haine des Romains. Elle eut assez d'ascendant sur Syphax, son mari, pour le détacher de l'alliance de ce peuple, et lorsqu'elle fut tombée, avec le prince égaré par elle, au pouvoir de Lælius et de Masinissa, l'an 203 av. J.-C., elle consentit à épouser ce dernier, auquel elle avait inspiré une violente passion et dont elle espérait se faire un appui ou plutôt une caution contre la vengeance de Rome. Mais Scipion, craignant qu'elle n'exerçât un funeste empire sur son nouvel époux, plaça celui-ci dans l'alternative de l'abandonner ou de renoncer à l'amitié de la république. Masinissa se décida à envoyer du poison à Sophonisbe, et cette femme, à laquelle il ne restait pas d'autre moyen d'éviter la servitude, m. avec un courage digne du reste de sa vie. L'on sait que la prem. traged. régulière donnée sur le théâtre italien, est la *Sophonisbe* du Trissin, représentée à Vicence en 1514. Le même sujet a inspiré depuis plusieurs poètes, parmi lesquels il faut citer Corneille, Lagrange-Chancel et Voltaire : aucune de ces pièces ne mérite d'être tirée de l'oubli.

SOPHRONIUS, prêtre russe, né dans le 15e S. à Riatzan, a écrit un poème sur l'*Invasion du roi idolâtre Mamaï à la tête d'une armée innombrable*. Cet ouv., dont il n'a été imp. qu'un extrait au tom. 5 de l'*Histoire de l'empire de Russie*, est actuellement en la possession du comte Th.-A. Tolstoy. On attribue en outre à Sophronius un *Discours au grand-duc Dmitri Joannovitsch*, dont un extrait a été également impr. au tom. 5 de l'histoire précitée.

SOPIKOF (BASILE-STEVANOVITSCH), d'abord libraire à St-Pétersbourg, puis attaché à la bibliothèque imp. de cette ville, où il m. en 1818, est aut. d'un *Essai sur la bibliographie russe*, dont il n'a

pu faire paraître que les 4 premiers vol., Saint-Pétersbourg, 1813 et suiv.; le 5me, terminé par M. B.-G. Anastasevitsh, a été pub. en 1821.

SOPRANI (Raphael), biographe, né à Gênes en 1612, m. dans la même ville en 1672, s'occupa surtout des artistes génois et leur prodigua à tous indistinctem. des éloges avec peu de jugem. Nous citerons : *Vite de' pittori, scultori ed architetti genovesi, e de' forestieri che in Genova operarono*, Gênes, 1674, in-4; 1768, 2 vol. in-4, avec la *vie* de l'auteur.

SORANZO (Jean), doge de Venise, succéda en 1312 à Marin Giorgi, administra la république à l'époque où son gouvernem. aristocratique acquérait la plus grande solidité, et m. en 1328. Son successeur fut François Dandolo.

SORBAIT (Paul du), méd. de l'impérat.-douairière Eléonore, m. à Vienne en 1691, membre de l'acad. des Curieux de la Nature, était natif du Hainaut, et avait rempli d'abord une chaire de médecine dans la capitale de l'Autriche. Son principal ouv. a pour titre : *Universa medicina, tàm theorica quàm practica, nempè Isagoge institut. med. et anat.*, etc., Nuremberg, 1672, in-fol.; Vienne, 1680 et 1701, même format.

SORBIER (Jean-Bartholomé, comte), lieutenant-général, né en 1762, embrassa fort jeune la carrière des armes et passa par tous les grades. Colonel d'artillerie en 1805, il commanda l'une des trois divisions de cette arme à la bataille d'Austerlitz, et après cette glorieuse campagne fut envoyé à l'armée de Dalmatie. Ce fut lui qu'on chargea en 1807 de porter au camp du grand-vézyr les condit. de l'armistice entre les Turks et les Russes. Nommé ensuite général de brigade, il fit en cette qualité la campagne de 1809 en Italie, après laquelle il fut élevé au grade de général de division. En 1811, il reprit le commandement de cette artillerie de la garde, qui devait si chèrem. expier, sous le climat glacé de la Russie, la gloire des journées meurtrières de Smolensk et de la Moskwa (1812). Le nom du gén. Sorbier figure avec honneur parmi ceux des héros de ces mémorab. journées. Il se signala en 1813 aux batailles de Wachau et de Leipsig. L'année suiv. le roi Louis XVIII joignit aux dignités de grand-officier de la Légion-d'Honneur et de grand-dignitaire de l'ordre de la couronne de Fer dont était revêtu le comte Sorbier, celles de grand-cordon de l'ordre royal de la Légion-d'Honneur et de commandeur de l'ordre roy. et milit. de St-Louis. A la même époque il fut nommé inspect.-général de l'artillerie. Le départem. de la Nièvre, sa province natale, le nomma en mai 1815 son représentant à la chambre élective. Mis à la retraite après les cent-jours, il s'honora d'exercer les fonctions de maire de la commune de Saint-Sulpice; et ses qualités civiques lui concilièrent l'affection de ses administrés de même que sa conduite honorable comme guerrier et homme public lui avaient assuré leur vénération. Il m. le 23 juillet 1827, dans son château de La Motte, près de Nevers, au sein de cette commune de St-Sulpice, dont à bon droit les habitans l'avaient nommé leur père.

SORBIÈRE (Samuel), méd., né à St-Ambroix, diocèse d'Uzès, en 1615, était neveu du doct. Samuel Petit, par lequel il fut élevé et dont il exploita depuis la réputation. Après avoir exercé quelques années son art en Hollande, il revint en France, où *il retourna sa jaquette*, selon l'expression de Gui Patin, c.-à-d. qu'il quitta la religion protestante pour la religion catholique. Assez mécontent des modiques rétributions que lui avait valu sa conversion, il prit l'habit ecclésiast. après la m. de sa femme et se rendit à Rome deux fois pour en solliciter de plus grandes sans succès. Tout le reste de sa vie répondit à de tels débuts. Il parvint à se faire nommer historiographe du roi en 1660; mais ce ne fut là qu'un titre sans fonctions. Il m. à Paris en 1670. Il s'était fait pendant quelq. temps une sorte de réputation de savant, grâce au talent qu'il avait de saisir les idées des autres dans la conversation et à l'audace qu'il avait de les colporter comme siennes. Patin, Hobbes, Baluze, etc., lui dédièrent des ouvrages. Quant à ce qui le regarde lui-même, nous ne pouvons guère citer que ses *Lettres et Discours sur diverses matières curieuses*. Au reste, l'on a un *Sorberiana*, Toulouse, 1691, pub. par François Graverol.

SORBIN (Arnaud), dit de *Sainte-Foi*, évêque de Nevers, prédicat. des rois Charles IX, Henri III et Henri IV, théologal de Toulouse, prononça dans la métropole de Paris les oraisons funèbres des plus illustres personnages de son temps, et fut lui-même un des hommes distingués et surtout l'un des écrivains les plus féconds de la dernière moitié du 16e S. Il pub. près de 30 ouv. en prose et en vers; mais tout cela n'empêche pas qu'il ne soit aujourd'hui oublié et presque inconnu. Il était né à Monteig, village du Querci, près de Montauban, et il m. à Nevers en 1606, à l'âge de 74 ans. Il avait fait partie de la ligue, et l'on voit, par les titres seuls de plus. de ses ouv., qu'il y avait porté un esprit fort passionné. Nous citerons de lui : *Histoire de la ligue sainte, sous la conduite de Simon de Monfort, contre les Albigeois, tenant le Béarn, le Languedoc, la Gascogne et le Dauphiné, laquelle donna la paix à la France*, etc., *trad. du latin de Pierre, moine de Vaux-de-Cernay*, Paris, 1569, in-8; *Conciles de Tholose, Beziers et Narbonne, ensemble les ordonnances du comte Raymond contre les Albigeois*, etc., ibid., 1569, in-8; *Histoire contenant un abrégé de la vie, mœurs et vertus de Charles IX, où sont contenues plusieurs choses merveilleuses advenues pendant son règne*, ibid., 1574, in-8; *Vrai discours des derniers propos mémorables et trépas du feu roi Charles IX*, ibid., Lyénard le Sueur, 1574, in-8.

SORBON (Robert), fondat. de la maison dite de *Sorbonne*, né en 1201 au village de Sorbon ou Sorbonne, dans le diocèse de Reims, d'une famille pauvre et obscure, fit ses études à Paris, avec une grande distinction, fut reçu doct. en théologie, et s'acquit bientôt une grande réputation par ses sermons et ses conférences. Appelé à la cour par Louis IX, et admis à la table du saint roi; il devint son chapelain et même son confesseur. Vers 1251, il obtint un canonicat à Cambrai; et ce fut à cette époque qu'il conçut le projet d'une société d'ecclésiastiq. séculiers qui « vivant en commun et ayant les choses nécessaires à la vie, ne fussent plus occupés que de l'étude et enseignassent gratuitement. » Telle fut l'origine de la maison de Sorbonne, dont on place la fondation à 1252 Sorbon en fut le direct. et en rédigea les statuts qui n'ont jamais été reformés ni changés jusqu'à la suppress. de l'établissement pendant la révolution. Robert Sorbon m. en 1274. Ses écrits sont : *de Conscientiâ; super Confessione; iter Paradisi* (ces trois ouv. sont imp. dans la *Biblioth. patrum*); *Glossa divinorum librorum* imp. dans les *Commentarii totius S. Scripturæ*, de Menochius, édit. du P. Tournemine); son *Testament* (imp. dans le *Spicilegium* de D. Luc d'Achery); les *Statuts de la maison et société de Sorbonne*; un livre *du Mariage*; un autre des *trois Moyens d'aller en Paradis*; un gr. nomb. de *sermons*, long-temps conservés en MSs. dans la biblioth. de Sorbonne.

SORDELLO, troubadour italien du 13e S., n'est nommé que par un seul des historiens ou chroniq. de son temps, savoir par Rolandin. Le Dante en parle dans son poème du *Purgatoire* et dans un traité latin qu'il a composé sur le langage vulgaire. On lit dans ce dern. que Sordello excellait en poésie, dans tous les genres de discours, et qu'il a contribué à fonder la langue de l'Italie, par d'heureux emprunts aux dialectes de Crémone, de Brescia, de Vérone, cités voisines de Mantoue, sa patrie. Rolandin raconte que la sœur d'Ezzelino da

Romano (*v.* ROMANO), appelée Cuniza, épouse du comte Richard de St-Boniface, fut enlevée par un Sordellus ou Sordello, son parent. Aliprando, auteur d'une chronique fabuleuse du Milanez, en vers italiens, parle avec beaucoup de détails de ce Sordello, qui appartenait, selon lui, à la famille des Visconti. Nostradamus, dans ses *Vies des poètes provençaux*, dit que les poésies du Mantouan Sordello, au service du comte de Provence, Bérenger, étaient préférées à celles des troubadours provençaux, génois ou toscans; qu'il composa, entre autres ouv., un traité intit. : *lou Progrès et Avansament dels reys d'Aragon en la contat de Provenza*, et qu'il m. vers 1281. C'est dans la *Storia della letterat. italiana* de Tiraboschi qu'on trouve le plus de documens sur la vie de Sordello. De tous les ouv. composés par ce troubadour, on ne connaît que ses pièces de vers en langue provençale, au nombre de 34; M. Raynouard en a inséré, dans son *Choix des poésies des troubadours*, deux qui avaient été trad. par Millot. Au surplus, ce qui nous est parvenu des poésies de Sordello assure à ce troubadour, d'après l'opinion de M. Daunou, un rang éminent parmi les poètes du 13e S., qui ont écrit en langue provençale.

SOREAU (JEAN-BAPTISTE-ETIENNE-BENOÎT), avocat au parlem. de Paris, né à Tours en 1738, m. à Paris en 1808, associa la littérat. à ses travaux de jurisprudence. Il coopéra à la nouvelle édition de la *Collection d'arrêts* de Denisart (*v.* ce nom), et fournit beaucoup d'articles au *Magasin encyclopédique* de Millin. On a aussi de lui quelq. brochures littéraires et politiq. dont M. A. Beuchot a donné l'indication dans la *Bibliographie de la France.* — Un autre SOREAU (Antoine), avocat à Paris dans le 17e S., a trad. les *Lettres de Brutus et de Cicéron touchant les affaires de la république*, etc., 1663, in-12.

SOREL ou SOREAU (AGNÈS), dame célèbre du 15e S., née au village de Fromenteau, en Touraine, vers l'an 1409, était fille d'un gentilhomme attaché à la maison du comte de Clermont. A l'âge de 15 ans placée en qualité de fille d'honneur près d'Isabeau de Lorraine, duchesse d'Anjou, elle l'accompagna à la cour de France en 1431, lorsque cette princesse y vint solliciter la liberté de son mari, fait prisonnier à la journée de Bullegneville. Charles VII devint éperdum. amoureux de la *demoiselle de Fromenteau* (ainsi qu'on appelait alors Agnès), et pour la fixer à la cour, il lui donna près de la reine la place qu'elle occupait près de la duchesse d'Anjou. Agnès parut bientôt avec un éclat qui scandalisa le peuple et fit murmurer. Cependant les Anglais possédaient la moitié de la France, et le roi, quoique naturellem. brave, oubliait à Loches et à Chinon, dans le sein des plaisirs, qu'il lui fallait reconquérir son royaume. Un astrologue s'étant un jour présenté à la cour, fut consulté par le roi en présence d'Agnès qui voulut connaître aussi sa destinée. Le devin lui ayant prédit qu'elle devait fixer long-temps le cœur d'un grand roi, Agnès saisit cette occasion pour tirer Charles de sa léthargie et lui demanda la permission de se retirer à la cour du roi d'Angleterre : « Sire, ajoute-t-elle, c'est ce monarque sans doute que regarde la prédiction, puisque vous allez perdre votre couronne et que Henri va la réunir à la sienne. » Quoi qu'il en soit de cette anecdote, rapportée par Brantôme, toujours est-il qu'Agnès se servit de l'ascendant qu'elle avait sur l'esprit du roi, pour lui rappeler ce qu'il se devait à lui-même et à son peuple. Les succès de Charles augmentèrent encore la faveur d'Agnès qui n'abusa jamais de son crédit. Se trouvant en butte à la haine et aux mauvais procédés du dauphin, elle prit le parti de se retirer, en 1445, à Loches, où Charles VII lui avait fait bâtir un château. Il lui avait donné en outre des terres considérables en Bretagne, dans le Berri et le château de Beauté, sur la Marne, d'où elle prit le nom de dame de Beauté. Elle fut cinq ans sans paraître à la cour; mais le roi fit plus. voyages en Touraine pour la voir. Vers la fin de 1449, la reine, qui n'avait point oublié les nobles conseils qu'Agnès avait donnés au roi, l'engagea à revenir à la cour. Elle y parut, et quelque temps après, étant venue trouver Charles à l'abbaye du Jumiège, où ce monarque, vainqueur des Anglais, avait établi son quartier d'hiver, elle y m. le 9 fév. 1450. Les historiens ne sont point d'accord sur l'opinion qu'on doit avoir de cette femme célèbre. Les uns en parlent avec mépris et l'accusent d'avoir dilapidé les finances par ses dépenses scandaleuses; les autres lui attribuent la gloire d'avoir sauvé la France. Ce qui est certain, c'est qu'Agnès n'abusa jamais de son pouvoir; qu'elle fut sincèrement attachée au roi, et qu'elle eut l'art de conserver jusqu'à sa mort l'amitié de la reine.

SOREL (CHARLES), sieur de Souvigny, littérat., né dans les dern. années du 16e S., était fils d'un procureur de Paris, et se prétendait de la même famille que la belle Agnès, dont l'article précède. Il cultiva les lettres pendant toute sa vie avec ardeur, et ne rechercha jamais la protection des grands. Il avait succédé, en 1635, à son oncle Ch. Bernard, dans la charge d'historiogr. de France. Il perdit plus tard cet emploi, et m. en 1674 sans avoir cessé d'écrire jusqu'à ses derniers momens. Parmi ces nombreux ouvrages, généralement très-médiocres, dont on trouvera la liste dans les *Mém.* de Niceron, t. 31 (plus complète dans la *Biblioth. franç*, publ. par Sorel lui-même, *v.* plus bas), nous citerons *la Vraie Histoire comique de Francion*, Paris, 1622, 1633, in-8 (c'est un roman que les amateurs de l'ancienne naïveté française peuvent lire avec quelq. plaisir; il a été trad. dans presque toutes les langues de l'Europe); la dern. édit. est celle de Leyde, 1721, 2 vol. in-12, fig.; *le Berger extravagant*, Paris, 1627, 3 vol. in-8 (c'est une imitation de don Quichotte.), réimpr. sous le titre de *l'Anti-roman*, ou *Histoire du berger Lysis*, ibid., 1635, 2 vol., Rouen, 1646, 4 vol. in-8; *Histoire de la Monarchie franç., depuis Pharamond jusqu'en* 840, Paris, 1636, 2 vol. in-8; *la Maison des Jeux*, etc., ibid., 1642, 4 vol. in-8; *Nouveau Recueil des pièces les plus agréables de ce temps, ensuite des Jeux de l'Inconnu et de la Maison des Jeux*, ibid., 1644, in-8, réimp. en 1658 avec quelq. changem.; *la Science universelle*, Paris, 1660, 4 vol. in-12; *Histoire de la Monarchie françoise sous le règne de Louis XIV*, Paris, 1662, 2 vol. in-12; *Biblioth. françoise* (ouvrage dans le genre de celui de l'abbé Goujet), ibid., 1664, nouv. éd., augm., 1667, in-12; *de la Connoissance des bons Livres*, ou *Examen de plus. aut.*, ibid., 1671, in-12; *de la Prudence*, ibid., 1673, in-12.

SORIA (FRANÇOIS-ANTOINE), biographe, né vers 1730 dans le royaume de Naples, mort vers 1800, avait embrassé l'état ecclésiastique. On a peu de détails sur sa vie, et il n'est guère connu que comme auteur des ouvrages suivans : *Memorie storico-critiche degli storici napolitani*, Naples, 1781-82, 2 vol. in-4; *Lettere ad un amico*, ibid., 1797, in-8 (l'auteur y passe une revue critique de plusieurs ouvrages biographiques); *Storia del regno di Maometto II*, traduite du français de Guillet de Saint-George.— SORIA (Jean de), professeur et bibliothécaire à Pavie, m. en 1767, a publié un *Recueil d'opuscules philosophiques et philologiques* (en ital.), Pise, 1766, 3 vol. in-8.

SORINIÈRE (CLAUDE-FRANÇ. DU VERDIER DE LA), littérateur, né en Anjou vers 1702, m. vers 1775, a fourni beaucoup de morceaux, soit en vers, soit en prose, au *Journal de Verdun* et au *Mercure de France.* Une de ces pièces, intitulée *Essai sur les progrès des sciences et des beaux-arts, sous le règne de Louis-le-Bien-Aimé* (Louis XV), poème inséré d'abord dans le *Mercure*, a été réimprimé à part (3e édition, *avec des additions et changemens*

considérables, Angers, 1750, in-4). Cet auteur serait peut-être entièrement oublié, sans ces vers de Voltaire, qui, dans son *Epître* à Boileau, dit qu'il a vu le parti janséniste

.... Tombant dans la poussière
Avec Guyon, Fréron, Nonotte et Sorinière.

— Jean MORIN, sieur de LA SORINIÈRE, prem. président de la chambre des comptes de Bretagne à la fin du 16[e] S., est auteur, s'il faut en croire Scévole de Ste-Marte et La Croix du Maino, d'*oraisons*, de *poésies françoises*, d'un *discours* sur le mépris des biens de la fortune, de *Mémoires et Recherches touchant les antiquités et singularités de la Bretagne armorique*. Tous ces écrits paraissent perdus ou n'ont point été imprimés.

SORNET (CLAUDE-BENOÎT), savant bénédictin de la congrégat. de St Vannes, né à Salins en 1739, fit profession à l'abbaye de Luxeuil, prêcha d'abord avec succès, et se livra ensuite à des travaux littéraires. Arraché au calme du cloître par la révolution de 1789, il vécut ignoré dans la retraite jusqu'en 1801, qu'il accepta une cure dans l'arrondissement de Lons-le-Saulnier. Il se consacra dès-lors tout entier à ses devoirs de pasteur, et mourut en 1815. On a de lui : une *dissertation* savante sur l'origine, la forme et le pouvoir des états de Franche-Comté; des *Recherches historiques* sur les princes et seigneurs des comtés de Bourgogne; les *éloges* de l'amiral Jean de Vienne, de N. Perrenot de Granvelle, d'Ant. Brun. Tous ces écrits, couronnés à diverses époques par l'académie de Besançon, ont été conservés dans le Recueil de cette société et dans la bibliothèque publique de la même ville.

SORRI (PIERRE), peintre italien, né dans le territoire de Sienne en 1556, fut élève de Salimbeni et du Passignano, resta long-temps fixé à Florence, parcourut les principales villes de la Toscane, visita Gênes, où il ouvrit une école et exécuta plusieurs tableaux, et Rome, où il composa son tableau du *Mariage de la Vierge*, qui se v-it dans une des églises de Sienne. Il se retira vers la fin de sa vie dans le lieu de sa naissance, et y mourut en 1622. On cite, parmi ses principales compositions : la *Consécration de l'église du Dôme*, à Pise, dont les détails d'architecture et les ornemens rappellent la manière de Paul Véronèse, et la *Dispute de Jésus avec les doct.*, tabl. placé dans la même église.

SOSIGÈNE, astronome d'Alexandrie, fut du nomb. des mathématiciens appelés à Rome par César pour la réforme du calendrier. Il démontra la nécessité d'adopter l'année solaire, et son travail fut publié dans tout l'empire sous le nom de *Calendrier Julien*. Sosigène avait bien prévu que les 4 minutes 48 secondes dont l'année, dans son système, était trop longue, finiraient par nécessiter une nouvelle réforme du calendrier; mais il laissa (dit le savant Bailly, *Histoire de l'astronomie*) aux siècles futurs le soin de corriger l'erreur, quand elle serait arrivée. Ce fut, comme on sait, l'ouvrage de Grégoire XIII, dont le calendrier remplaça celui de Sosigène. Cet astronome avait composé des *comment.* sur le traité d'Aristote, *de Cœlo*, et un livre des *Révolutions de Sparte*. Ces deux ouv. se sont perdus.

SOSTRATE *de Guide*, architecte, fut le constructeur du *Phare* célèbre d'Alexandrie, qui depuis servit de modèle à tous les monumens du même genre. Il construisit aussi à Guide, sa patrie, ces *Jardins suspendus* sur lesquels les érudits ont fait tant de conjectures. — Un autre SOSTRATE, statuaire, vivait vers la 114[e] olympiade, et fut contemporain de Lysippe et de Silanion. — Il ne faut pas le confondre avec un 3[e] SOSTRATE, élève et neveu de Pythagore de Rhege, et père de Panthias de Chios, aut. d'une statue d'*Aristée, vainqueur à la course des chars*.

SOTER, pape, né à Fondi dans la terre de Labour, fut le successeur de St Anicet, le 1[er] janvier de l'an 162, suivant Lenglet-Dufresnoi, ou, selon l'*Art de vérifier les dates*, en 168. Ce qu'on sait de plus certain, c'est qu'il vécut et gouverna l'égl. romaine sous le règne de Marc-Aurèle. Sa mémoire est honorée le 2 avril, jour auquel il est inscrit dans les martyrologes, quoique rien n'indique qu'il ait été victime d'aucune persécution. Il eut pour successeur St Eleuthère.

SOTIN DE LA COINDIÈRE (PIERRE-JEAN-MARIE), né à Nantes en 1764, achevait ses cours de droit à Nantes, lorsque la révolution éclata. Il s'en montra zélé partisan, fut nommé membre du district de Nantes en 1790, et administrateur du département de la Loire-Inférieure en 1792. L'année suivante il se trouva enveloppé dans la proscription des 132 Nantais qui furent envoyés à Paris, et ensuite jugés et acquittés par le tribunal révolutionnaire, après la mort de Robespierre. Sotin s'établit alors à Paris, obtint la place de commissaire central auprès du département de la Seine, fut nommé en 1797 ministre de la police, forcé de donner sa démission l'année suivante pour cause de légèreté et d'étourderie dans l'exercice de ses fonctions, et envoyé à Gênes, avec le titre d'ambassadeur, pour remplacer le ministre Faypoult. Ayant donné dans ce poste une nouvelle preuve de son incapacité, il fut rappelé au bout de 2 mois pour aller, en qualité de consul général, à New-York (en Amérique), d'où il fut transféré bientôt au simple consulat de Savanah. Bonaparte, alors consul, le fit remplacer dans ce dernier poste, pour avoir prêté la main au mariage de son frère Jérôme avec une demoiselle du pays. De retour à Nantes en 1804, Sotin, dégoûté des honneurs, se contenta du modeste emploi de percepteur des contributions d'une petite commune dans les environs de sa patrie. et y m. en 1810.

SOTO (DOMINIQUE), théologien espagnol, né à Ségovie en 1494, enseigna d'abord la philosophie à Alcala, entra ensuite dans l'ordre de St Dominique en 1524, et reprit l'enseignement dans l'université de Salamanque. Sa réputation le fit envoyer par Charles-Quint, en 1545, au concile de Trente, avec le titre de premier théologien de ce prince. A son retour, il fut nommé confesseur de l'empereur, qui voulut le faire évêque de Ségovie. Soto quitta la cour en 1550, pour se retirer à Salamanque, où il mourut en 1560. Ses ouvrages sont : un *Comment.* estimé sur *le Maître des sentences*, Venise, 2 vol. in-fol.; un *Commentaire* sur l'*Epître aux Romains*, Salamanque, 1530; Anvers, 1550; *Traité de la nature et de la grâce*, imprimé à la suite de l'ouv. précédent, édition d'Anvers; *de Justitiâ et Jure*, Anvers, 1568; Lyon, 1582; Venise, 1608. — Pierre SOTO, autre dominicain, né à Cordoue vers l'an 1500, fut aussi confesseur de Charles-Quint pend. quelque temps, puis accompagna Philippe II en Angleterre, où il rétablit l'enseignement de la foi catholique dans les universités d'Oxford et de Cambridge, par ordre de la reine Marie. Plus tard, il fut envoyé au concile de Trente : il y mourut en 1563, laissant plusieurs écrits théologiques, entièrement oubliés aujourd'hui.

SOTO (FERNAND de), guerrier espagn. du 16[e] S., né à Villanneva de Barca Rota, en Estremadure, s'embarqua pour l'Amérique en 1520. Ayant abordé sur la côte du Darien, il reçut de Pedrarias, gouverneur de cette province, le commandement d'une compagnie de cavalerie, avec laquelle il accompagna Pizarre à la conquête du Pérou. Il se distingua dans cette expédition, et revint bientôt après en Espagne, pour solliciter auprès de Charles-Quint la permission d'entreprendre la conquête de la Floride. En lui accordant cette demande, l'empereur lui confia le gouvernement de San-Iago de Cuba, afin qu'il pût prendre dans cette île tout ce qui lui serait nécessaire, et lui assura en outre la place de gouverneur général de la Floride. Soto, riche par la conquête du Pérou, recruta promptement une foule d'aventuriers, avec lesquels il s'embarqua à San-Lucar, en Andalousie, sur six vaisseaux, au

mois d'avril 1538. Arrivé à Cuba 6 semaines après, son prem. soin fut de rebâtir la ville de la Havane, que des corsaires français avaient ruinée, puis il envoya un pilote expérimenté reconnaître les côtes de la Floride. Tout étant disposé pour cette expédition, il mit en mer au mois de mai 1529, et son escadre mouilla, 19 jours après, dans la baie du Saint-Esprit, sur la côte occidentale de la Floride. Nous ne le suivrons pas dans tous les évènemens de son entreprise: il nous suffira de dire qu'après avoir parcouru toutes les parties occidentales du pays, et l'intérieur de celui qu'on appelle aujourd'hui la Géorgie, jusqu'à une distance de 300 lieues du point de débarquement, il fut attaqué de la fièvre, et mourut le 25 juin 1552. Après sa mort, nul de ses officiers n'eut le courage de poursuivre ses explorations. La troupe espagn. marcha vers l'ouest pour gagner le Mexique, revint ensuite vers le Mississipi, qui était débordé, construisit des barques grossières sur lesquelles elle monta avec les bagages et les chevaux qui restaient, et atterit à l'embouchure du Panour, fleuve du Mexique. Cette expédition avait coûté la vie à plus de 700 hommes. On en trouve la relation dans l'*Histoire de la Floride*, par Garcilaso de la Vega (*v.* ce nom), et dans un petit ouvrage intitulé *Histoire de la conquête de la Floride par les Espagn., sous Ferdinand de Soto*, traduite en français par Citri de La Guette, Paris, 1685, in 12. Cette dernière relation diffère en quelques points de celle de Garcilaso.

SOTO (JEAN de), peintre, né à Madrid en 1592, fut un des élèves les plus distingués de B. Carducho (*v.* ce nom), qui l'associa à la plupart de ses travaux. Il était encore très-jeune, lorsqu'on lui confia une partie des embellissemens du *Palais du Pardo*. D'autres ouvrages à l'huile assurèrent sa réputation. Il promettait de devenir un des peintres les plus renommés de l'école espagnole, lorsqu'il mourut prématurément en 1620. — Don Lorenzo SOTO, autre peintre, né à Madrid en 1634, entra de bonne heure à l'école de B. M de Aguerro, paysagiste, sut s'approprier la manière de son maître, et orna ses compositions d'épisodes historiques, exécutées avec esprit. Il tenta aussi de grandes compositions, parmi lesquelles nous citerons le tableau de *sainte Rosalie* que l'on voit dans l'égl. du Rosaire à Madrid. Vers l'âge de 35 ans, il quitta la peinture pour exercer un emploi en province, et, lorsqu'il voulut reprendre cet art à l'âge de 50 ans, il ne put recouvrer son talent, et mourut dans la misère à Madrid en 1688.

SOTVEL. V. SOUTHWELL.

SOUABE (FRÉDÉRIC, duc de), 2e fils de l'empereur Frédéric Barberousse, né vers 1160, reçut de son père en 1169 l'investiture des duchés de Souabe et d'Alsace. Il fit partie de la nouvelle expédition formée pour la délivrance des lieux saints. Après la m. de son père, qui se noya dans le Cydnus (*voy.* FRÉDÉRIC Ier), il prit le commandement de l'armée des croisés, conquit plusieurs places sur les Sarasins, et se signala au siége de Ptolémaïs ou St-Jean-d'Acre; mais une épidémie l'enleva devant cette ville au mois de janvier 1191. Il était à peine âgé de 28 ans. Après sa mort, les croisés découragés levèrent le siége, et se rembarquèrent pour revenir en Europe. — Hedvige ou Hadewige, duchesse de SOUABE, se distingua au 10e S. par son goût pour les études classiques. Elle était fille de Henri de Bavière, et veuve de Burcard de Lintzgau, qui, déjà possesseur d'une partie de la Suisse, avait été élevé en 916 à la dignité de duc de Souabe. Hedvige avait été promise par son père à l'empereur de Constantinople, et avait même appris le grec à cette occasion; mais ensuite, aimant mieux rester dans sa patrie, elle s'était fait peindre horriblement laide, quoiqu'elle fût très-belle. Ce portrait, envoyé à Constantinople, avait dégoûté le souverain grec, et Hedvige épousa Burcard, octogénaire, qui la laissa bientôt maîtresse de biens considérables. La duchesse choisit alors à l'abbaye de Saint-Gall, située dans ses états, un moine très-savant et avec des dehors agréables, nommé Eckard, pour résider dans son palais, et lire avec elle les auteurs classiques de la Grèce et de Rome. L'abbé du couvent de Reichnau, ayant osé plaisanter sur les têtes-à-têtes d'Hedvige et du moine, fut cité devant le tribunal de la princesse, qui le condamna à une assez forte amende, et le fit censurer par l'évêq. de Constance. Toutefois Eckard, qui, dit-on, regrettait quelquefois son monastère, présenta un jour à la duchesse un sien cousin, jeune homme, qui faisait ses études à Saint-Gall. Hedvige accueillit fort bien ce dern., se chargea d'achever son instruction, et envoya le moine, avec une lettre de recommandation, à l'empereur Othon, qui le nomma son chapelain et son secrétaire, et lui confia l'éducat. de son fils. Hedvige mourut vers le commencement du 11e siècle, et ses fiefs furent donnés au chapitre de Bamberg par l'empereur Henri II.

SOUBEIRAN (JEAN DE SCOPON), littérateur, né à Toulouse en 1699, se dégoûta de la profession d'avocat que ses parens lui avaient fait embrasser, vint à Paris pour s'y livrer à la culture des lettres, voyagea ensuite en Hollande, retourna à Toulouse, puis revint se fixer à Paris, où il mourut en 1751. On a de lui: *Réflexions sur la tragédie de Brutus*, par Voltaire, imprimée d'abord dans *le Nouvelliste du Parnasse*, t. 1, 1731, et réimprimée en 1738; *Lettre au sujet de l'Histoire de mad. de Luz*, Paris, 1742; *Examen des Confessions du comte de****, ibid., 1742 (ces critiques de deux romans publiés par Duclos eurent quelque succès); *Réflexions sur le bon ton et la conversation*, 1746, in-12; *Caractère de la véritable grandeur*, 1746, in-12; *Considérations sur le genie et les mœurs de ce siècle*, 1749, in-12.

SOUBEYRAN (PIERRE), dessinateur et graveur à l'eau-forte, né à Genève en 1713, vint fort jeune à Paris, y séjourna 20 ans, pendant lesquels il grava la plus grande partie des planches qui accompagnent le texte des 2 vol. du *Traité des pierres antiq. gravées du cabinet du roi.* Il revint à Genève en 1750, s'y livra à l'étude des mathématiques, puis à la pratique de l'architecture, art dans lequel il se montra habile. Il fournit les plans, et dirigea la construct. de la plupart des bâtimens importans élevés dans Genève à cette époque. Il mourut vers 1770. On a de lui, outre les planches mentionnées plus haut, quelques gravures, dont la plus remarquable est *la belle Villageoise*, d'après Boucher.

SOUBISE (BENJAMIN DE ROHAN, seigneur de), né vers l'an 1589, était frère du célèbre duc de Rohan, chef du parti protestant en France sous Louis XIII (*v.* Henri, duc de ROHAN). Il apprit le métier des armes en Hollande sous Maurice de Nassau, et fut un des gentilshommes français qui, en 1606, se jetèrent dans Bergues, lorsque les Espagnols assiégèrent cette place. Au moment où commencèrent les guerres relig., en 1621, Soubise fut nommé, par l'assemblée des protestans tenue à La Rochelle, commandant-général dans les provinces de Poitou, de Bretagne et d'Anjou, et il se montra, comme son frère, fidèle à ses co-religionnaires, et inaccessible aux offres les plus brillantes de la cour. Lorsque Louis XIII marcha en personne contre les protestans insurgés, Soubise se renferma, avec un grand nombre de gentilshommes, dans la place de Saint-Jean-d'Angély; mais, après s'être défendu pendant un mois contre toutes les forces royales, il se vit forcé de se rendre. On lui reproche d'avoir manqué à la promesse qu'il fit alors au roi de le servir fidèlement. A la tête de quelques troupes, il s'empara bientôt après de Royan, se rendit maître du Bas-Poitou et de plusieurs îles sur la côte, s'empara d'Olonne, et menaça Nantes; mais le roi ayant marché de nouveau contre lui, il s'enfuit à La Rochelle, abandonnant son canon et ses équipages, sans avoir combattu. Il passa ensuite en Angleterre pour y demander du secours; mais l'édit de pacifi-

cation, donné à Montpellier le 19 octobre 1622, mit fin aux hostilités. Après ce traité, Soubise ne cessa d'intriguer, soit auprès de la cour d'Espagne, soit auprès de celle de Londres, jusqu'au commencement de 1625, où il troubla la paix par l'entreprise la plus audacieuse. Après avoir publié un manifeste, il s'embarque à l'île de Ré avec 300 soldats, se dirige sur Blavet, petit port de Bretagne, où se trouvait la flotte royale, attaque le vaisseau principal, s'en empare, ainsi que de tous les autres, et débarque ensuite pour attaquer le fort. Mais il y trouva plus de résistance qu'il ne l'avait soupçonné. La place ayant résisté jusqu'à l'arrivée d'un fort corps de troupes commandé par le duc de Vendôme, gouverneur de Bretagne, Soubise, qui se vit fermer la retraite, força les barrières qui lui interdisaient la sortie du port, et fit voile pour l'île de Ré, emmenant avec lui quinze vaisseaux de la flotte royale. Il s'empara ensuite de l'île d'Oleron, et demeura maître de la mer depuis Nantes jusqu'à Bordeaux. Quelque temps après, se trouvant bloqué à l'île de Ré par la flotte combinée du roi et celle de la Hollande, forte de 20 vaisseaux, sous les ordres de l'amiral Houstein, il entra en négociation, obtint une suspension d'armes, et les deux amiraux se donnèrent réciproquement des otages. Bientôt Soubise redemanda les siens, sous la condition que la suspension d'armes ne finirait qu'après avoir reçu des nouvelles de la cour de France; mais, au mépris de cette clause, il attaque au dépourvu la flotte combinée, et met le feu au vaisseau amiral. Plus tard, la flotte des protestans fut battue par celle du roi, commandée par Montmorenci. Soubise s'enfuit à l'île d'Oleron, puis fit voile pour l'Angleterre, d'où il amena au secours de La Rochelle, alors menacée par les forces royales, une flotte sous les ordres du duc de Buckingham. On peut voir, dans l'article du cardinal de RICHELIEU, quel fut le résultat de cette expédition, que l'amiral anglais termina par la plus honteuse retraite. Après la capitulation de La Rochelle, Soubise refusa d'accepter les conditions honorables qui lui furent offertes, préféra retourner en Angleterre, et n'en fut pas moins compris dans l'édit de pacification du 29 juin 1629, par lequel le roi lui accordait entière absolution pour le passé. Il ne quitta point l'Angleterre, continua d'intriguer en faveur de son parti, et mourut en 1641, sans laisser de postérité. Capable d'exécuter les coups de main les plus hardis, Soubise n'eut cependant ni le courage ni les vertus de son frère, et on cite de lui des traits qui sont bien peu honorables. C'est par erreur que ce seigneur est qualifié de duc par la plupart des historiens. A la vérité, le roi avait érigé la baronie de Frontenai, appartenant à Soubise, en duché-pairie, par lettres datées de Nantes, au mois de juillet 1626; mais elles ne furent jamais enregistrées, ce qui les rendait nulles.

SOUBISE (CHARLES DE ROHAN, prince de), duc de Rohan et Ventadour, pair et maréch. de France, de la famille du précédent, né en 1715, obtint en 1734, par la démission du prince de Rohan, son aïeul, la charge de capitaine des gendarmes de la garde, fut aide-de-camp du roi dans les campagnes de 1744 à 1748, fut blessé au siége de Fribourg en 1745, reçut le grade de maréchal-de-camp en 1748, puis le gouvernement de Flandre et du Hainaut, en 1751. Lié avec la célèbre marquise de Pompadour (*v.* ce nom), il obtint du roi, lorsque la guerre de Sept-Ans commença, le commandem. du corps de 24 000 hommes qui avait été stipulé par le traité de 1757. Les opérations de ce corps d'armée furent d'abord assez heureuses, et la guerre eût pu se terminer à l'avantage de la France, s'il y eût eu plus d'accord entre le prince de Soubise et le maréchal de Richelieu. Le premier n'avait pas la confiance de ses troupes, et comptait, dit-on, parmi ses officiers un grand nombre d'ennemis secrets, qui désiraient lui voir éprouver des revers. Après un prem. échec essuyé dans Gotha, où, surpris par un détachement prussien, Soubise n'eut que le temps de se jeter à cheval pour s'enfuir, il donna dans le piége que lui tendait Frédéric II à Rosbach. Croyant cerner l'armée prussienne, à peine forte de vingt mille hommes, dans cette position, mal secondé par les troupes allemandes, qui, avec les Français, formaient environ soixante mille hommes, Soubise est attaqué et battu de prime abord, ses troupes écrasées par l'artillerie ennemie, tandis que les batteries françaises, placées dans un fonds, n'atteignaient point les Prussiens. La journée de Rosbach (3 novembre 1757) ne fut pas moins honteuse pour la France que celle de Fontenoi lui avait été glorieuse, 12 ans auparavant. Soubise revint tout humilié à la cour, et se vit en butte, pendant plusieurs mois, aux épigrammes les plus sanglantes; mais il en fut dédommagé par les faveurs du roi, qui l'aimait plus qu'aucun de ses courtisans. Il reçut le titre de ministre d'état, une pension de 50,000 livres, et les gouvernemens du bois de Boulogne, des châteaux de Madrid et de la Muette. Une nouvelle armée lui fut confiée en 1758. Moins malheureux cette fois, il triompha des Hessois, des Hanovriens et des Anglais à Sundershausen le 13 juillet, à Lutzelberg le 10 octobre, et l'occupation du landgraviat de Hesse fut le fruit de ces deux combats. Neuf jours après le dernier, le roi envoya à son favori le bâton de maréchal. Soubise commanda encore une armée nombreuse sur le Rhin pendant la campagne de 1761, et ne s'entendit point avec le maréchal de Broglie, qui commandait une armée moins forte sur le Mein. Ces deux généraux, ayant séparé leurs troupes, envoyèrent à la cour des mémoires contradictoires pour se disculper. Le crédit de Mme de Pompadour fit donner gain de cause à Soubise; Broglie fut rappelé et exilé dans ses terres. Le public et l'armée s'indignèrent de ce jugement. Durant la campagne suivante, Soubise eut le bon esprit de se laisser guider par les conseils du maréchal d'Estrées, et la bataille de Johannisberg fut gagnée. C'est à ce dernier évènement que se termina la carrière militaire du prince de Soubise, et depuis sa vie ne fut plus que celle d'un courtisan voluptueux, d'un favori complaisant. Il fut le premier à faire hommage à Mme Dubarry, lorsque Louis XV eut livré à cette courtisane son cœur et son royaume. Il est juste de dire qu'à la mort de ce monarque, Soubise, seul de tous les nombreux courtisans que le feu roi avait eus de son vivant, suivit le cortége de son maître, composé de quelques valets et de quelques pages, et ne se sépara de sa dépouille mortelle que lorsqu'elle eût été déposée dans les caveaux de Saint-Denis. Instruit de cette conduite, Louis XVI fit dire au fidèle courtisan, par la comtesse de Marsan, sa sœur, qu'il pouvait reprendre sa place dans le conseil des ministres. Le prince de Soubise m. en 1787. L'abbé Georgel le représente, dans ses *Mém.*, comme initié dans les secrets du ministère occulte de Louis XV, et mêlé dans toutes les intrigues qui se rattachent à l'ambassade du cardinal de Rohan à Vienne, ainsi qu'à la nomination de ce prélat à la dignité de gr.-aumonier. — V. PARTHENAY.

SOUBOUTAI ou SOUBADAI, surnommé *Bahadour* (le Héros), gén. monghol, naquit vers la fin du 12e S. de l'ère chrét. Son nom, altéré dans les transcript. qu'on en a faites en arabe, s'est changé en *Souida*, *Soundaï* et *Sounathy*. Il était fils de l'un des chefs de la tribu tatare des Ouriyangkit, nommé Haban, contemporain de Djenguyz. Souboutaï entra au service de ce prince monghol en qualité de chef de tribu, se distingua d'abord dans une guerre contre les Merkites, puis dans une autre contre les Ouïgours de Kharisme, et devint bientôt l'un des génér. les plus entreprenans de l'empire de Djenguyz-Khan, à l'agrandissement duquel il eut une très-forte part. Poussant ses conquêtes vers l'Occident, après avoir traversé la Transoxane, le Mazenderan, l'Irak-Adjemi, après avoir fait le tour de la mer Caspienne, traversé le

Caucase par le défilé de Derbend, défait les Comans et les Russes, dévasté les contrées qui avoisinent la mer d'Azof, pénétré en Crimée et fait une invasion dans le pays des Bulgares, Souboutaï fut arrêté dans sa marche victorieuse par un ordre de Djenguyz, qui le rappelait pour faire la conquête des Tangut. Il hésita long-temps pour obéir à cet ordre, mais enfin il s'y rendit, traversa le grand désert, battit, chemin faisant, plus. tribus tatares, soumit toutes les villes situées sur le fleuve Jaune, du côté de la Tatarie, et n'arriva à la résidence impériale qu'après la mort de Djenguyz. Ogodaï, successeur de ce prince, lui fit épouser une princesse de sa famille, et le nomma pour accompagner son frère Tholouï dans son expédition au midi du fleuve Jaune. Les Tatars entrèrent dans le pays des *Kin* (partie de la Chine qu'on nomme aujourd'hui Ho-nan) par le passage dit *la Tête-de-Bœuf*, firent la conquête de plus. provinces, s'emparèrent des deux villes principales, Pian et Tsaï, et renversèrent la dynastie des Kin. Après cette brillante expédition, qu'il conduisit presque seul (le prince Tholouï ayant bientôt quitté l'armée), Souboutaï fit partie d'une autre expédition dans le Kiptchak (pays des Comans), commandée par le prince monghol Batou. Les Tatars forcèrent le roi de cette contrée de se retirer dans une île de la mer Caspienne, vainquirent une seconde fois les Russes, dévastèrent la Russie, la Pologne, la Hongrie, et pénétrèrent jusqu'en Silésie. Souboutaï contribua puissamment à ces succès, et m. dans son campement sur le Danube, à l'âge de 73 ans. Les exploits de ce héros monghol ont été particulièrement consignés dans un écrit chinois intit. : *Sin houng kian lou*, dont M. Abel Remusat a fait un extrait très-intéressant pour l'article SOUBOUTAÏ de la *Biographie universelle* de Michaud. Nous en avons emprunté les détails qu'on vient de lire, et nous y renvoyons ceux de nos lecteurs qui en désireraient de plus étendus.

SOUBRANY (PIERRE-AUGUSTE de), conventionnel, né à Riom en 1750, d'une famille noble, était officier dans un régiment de dragons à l'époq. de la révolution, et en adopta les principes avec chaleur. Nommé d'abord député à l'assemblée législative de 1791, il fut réélu l'année suivante pour faire partie de la convention nationale; et il ne parut à la tribune que pour voter (dans le procès de Louis XVI) contre l'appel au peuple, pour la mort et contre le sursis. Au mois de mai 1793, Soubrany eut une mission auprès de l'armée de la Moselle, et ne s'y occupa que de détails militaires. Envoyé ensuite à l'armée des Pyrénées orientales, il se fit aimer des soldats; frugal et brave, il partageait leurs fatigues, leurs privations et leurs dangers; et il contribua beaucoup aux succès qu'obtinrent les armées républicaines sur cette partie des frontières de France. Peu de temps après son retour à Paris eut lieu le mouvement insurrectionel du peuple de cette capitale, dont une partie des membres de la convention voulait profiter pour recommencer le régime de la terreur. Soubrany, que la faction avait désigné pour commander la force armée, fut décrété d'accusation lorsque la convention reprit ses séances légales : livré à une commission militaire, il fut condamné à mort, ainsi que Romme, Duroi, Bourbotte, Duquesnoi et Goujon (*v.* ces noms), ses complices, le 18 juin 1795.

SOUCHAY (JEAN-BAPTISTE), litt., né en 1688 dans le Vendomois, vint à Paris après avoir terminé ses études au collége de Vendôme, fut chargé de plus. éducations particulières, devint membre de l'acad. des inscriptions en 1726, obtint en 1732 une des deux chaires d'éloquence du collége royal, deux ans après un canonicat à la cathéd. de Rhodez, et m. en 1746. On a de lui, outre un assez grand nombre de *dissertations* lues à l'acad. des b.-lett. : une édit. très-soignée du *Comment.* de Jul. Fleury (*v.* ce nom) *sur Ausone*, Paris, 1730; une nouv. édit. des *œuvres de Boileau*, avec des *notes* qu'il attribuait à Valincour et à l'abbé Renaudot, ibid., 1735, 2 vol. in 12, réimp. en 1740; des éditions d'Honoré Durfé et de Pélisson (*v.* ces noms). Il avait légué tous ses MSs. au comte de Maillebois; aucun n'a été mis au jour.

SOU-CHÉ, lettré chinois, né dans le 11e siècle dans une ville de la province du Sse-tchhouan, d'une famille honorable, subit ses examens, et reçut ses grades dans la capitale de l'empire, occupa successivement plus. postes importans dans lesquels il déploya une grande sévérité d'administration. Comme dans les rapports qu'il adressait à l'empereur il n'épargnait pas le prem. ministre, dont la conduite excitait depuis long-temps de justes réclamations, celui-ci résolut de se débarrasser d'un censeur importun, et, l'ayant destitué de tous ses emplois, le fit mettre en prison. Les nombreux amis de Sou-ché réussirent à lui faire rendre la liberté, mais il fut exilé dans une province éloignée, où, ayant acquis une petite maison et revêtu l'habit de la dern. classe, il se livra à la culture de la philosophie, de l'éloquence et de la poésie. Il se croyait oublié dans cette retraite lorsque l'emper. le désigna pour remplir les fonctions de son historiographe. Le prem. ministre, constant ennemi de Sou-ché, eut encore le crédit de faire donner cette charge à un autre; mais l'emp., mécontent du travail du nouvel historien, déclara qu'il voulait que Sou-ché fût chargé de mettre en ordre les mémoires de la dynastie. Le minist., ne pouvant pas s'opposer à la volonté du souverain, fit assigner pour résidence à l'écrivain une petite ville voisine de la capitale. Sou-ché demanda de retourner au lieu de son exil, parce qu'il y possédait une maison et quelques arpens de terre. Cette demande lui fut accordée, et il demeura 10 ans dans cette retraite, uniquement occupé de son travail historiq. Après la m. de l'emp. Chen-tsoung, Sou-ché fut rappelé par l'impératrice régente, nommé gouv. de Tingtcheou, appelé, peu de mois après, au tribunal des rites, mis au nombre des institut. des princes, décoré du titre de *grand-maître de la doctrine*, et chargé d'expliquer au jeune emper. l'histoire et les *king*, ou livres sacrés. Après la m. de l'impératrice, les services de Sou-ché ne tardèrent pas à être oubliés, et ce vertueux lettré eut à subir de nouvelles persécutions. Dénoncé comme ayant pris part à un complot séditieux, privé de tous ses emplois, il fut encore exilé dans une bourgade éloignée, et l'on défendit au magistrat d'avoir pour lui les égards qu'on ne refuse pas aux plus grands criminels. Mais sa réputation était si répandue et si bien établie qu'il reçut une somme suffisante pour se construire une maison et s'assurer les besoins de la vie. Une amnistie générale accordée à tous les condamnés pour délits politiques lui permit de choisir une résidence plus agréable, et il m. en 1101, à près de 60 ans. Outre l'ouv. histor. dont nous avons fait mention et la continuation du *comment.* que son père avait commencé sur le *Yi-king*, Sou-ché a écrit une *Explication des Chou-king* et une foule de pièces en prose et en vers insérés dans les recueils. On peut consulter sur cet illustre lettré les *Mém. concernant les Chinois*, t. 10, p. 70 à 107.

SOUCHET (JEAN-BAPTISTE), savant docteur de Sorbonne, né à Chartres à la fin du 16e S., fut successivement curé d'un village près de Dreux, notaire, secrétaire et chanoine du chapitre de Notre-Dame dans sa ville natale. L'hist. du pays chartrain étant presque encore inconnue dans le 17e S., Souchet l'étudia avec ardeur dans les MSs., les chartes, les chroniq, etc., qu'il put se procurer sur les lieux. C'est en se livrant à ce travail qu'il conçut le projet de donner une édit. complète des œuvres de St Yves, évêque de Chartres. Les soins apportés par lui à cette publication, et le débat littéraire qu'il eut à soutenir pour le même objet, l'empêchèrent sans doute de mettre au jour l'*Histoire de la ville*

et de l'église de Chartres, puisque cet ouvr. (dont le MS. original se trouve dans la biblioth. de Chartres, et dont la Biblioth. du Roi, à Paris, possède une copie), était achevé à la m. de l'auteur arrivée en 1654. Les œuvres de St Yves furent publiées en deux part., sous le titre de *D. Ivonis Opera*, etc., Paris, 1647. Une fraude qui eut lieu lors de l'impression de ces œuvres, et par laquelle le nom du P. Fronteau, genovéfain, était substitué à celui de Souchet, donna lieu à l'écrit suivant de ce dernier: *J.-B. Soucheti, D. T. necnon Carnot. ecclesiæ canon. veritatis Defensio in P.-J. Frontonem, canon. regularem*, Chartres (1650), in-8 de 111 pag., très-rare. On a encore de Souchet une édit. de la *Vie de Bernard*, prem. abbé de Tyron, par Geoffroi le Gros (en latin), Paris, 1649, in-4, très-rare.

SOUCIET (Etienne), savant jésuite, né à Bourges en 1671, embrassa la règle de St Ignace à l'âge de 19 ans, quitta de bonne heure la carrière de l'enseignement pour raison de santé, et vint à Paris, où ses talens le firent bientôt connaître. Choisi pour travailler à l'ouvr. que sa société se proposait d'opposer aux *critici sacri* de Pearson (*v.* ce nom), il se vit dans la nécessité d'apprendre l'hébreu et les langues orientales, où il fit des progrès rapides. Après avoir occupé pendant quelq. années la chaire de théologie morale, il devint conservateur de la biblioth. du collége de Louis-le-Grand, et m. à Paris en 1744. Outre un gr. nombre d'articles intéressans, insérés dans les *Mém. de Trévoux*, dont il fut long-temps un des principaux rédacteurs, on doit au P. Souciet les ouvr. suiv. : *Recueil de Dissertations critiq. sur des endroits difficiles de l'Ecriture-Sainte*, etc., Paris, 1715, in-4; *Recueil de Dissert. chronologiques*, ibid., 1726-36, 2 vol. in-4; *Observat. mathémat.*, *astronom.*, *géograph. et physiques*, *tirées des anc. livres chinois*, etc., ibid., 1729, in-4. — Etienne-Augustin Souciet, frère puîné du précédent, entra comme lui chez les jésuites, se distingua dans la poésie latine, et m. en 1744, 2 jours après son frère. On connaît de lui 2 poèmes écrits avec facilité et élégance : *Cometæ*, Caen, 1710, in-8, inséré aussi dans le tom. 2 des *Poemata didascalica; Agricultura*, Moulins, 1712, in-8, et dans le supplém. des *Poemata didascalica*. —Jean Souciet, frère cadet des précéd., et jésuite comme eux, fut un des principaux collaborateurs du *Journal de Trévoux*, de 1737 à 1745, devint, après la m. de ses frères, bibliothéc. du collége de Louis-le-Grand. et m. en 1763.

SOUFFLOT (Jacques-Germain), célèbre architecte, né à Irancy, près d'Auxerre, en 1714, de parens riches, reçut une éducation brillante, et manifesta de bonne heure un goût irrésistible pour les beaux-arts. Son père, lieut. au bailliage d'Auxerre, ne croyant pas devoir contrarier cette vocation, lui donna les meilleurs maîtres, puis l'envoya en Italie, et jusque dans l'Asie-Mineure pour étudier les monumens anciens. Admis au nombre des pensionnaires du roi à Rome, il avait à peine passé 3 ans dans cette ville, lorsque, ayant appris que les Chartreux de Lyon voulaient rebâtir leur église, il leur envoya le plan d'un dôme, et les moines se décidèrent à construire le bâtim. sur cette seule esquisse. A son retour d'Italie, précédé par sa réputation, Soufflot s'arrêta plus. années à Lyon, et y construisit plus. édifices remarquables, entre autres l'*Hôtel-Dieu*, monument qui le fit appeler à Paris, où il fut bientôt admis aux académies d'architecture et de peinture. Le roi lui donna le cordon de St-Michel, et le nomma successivement contrôleur et intendant-général de ses bâtimens. En 1757, la construction de la basilique de Ste-Geneviève ayant été mise en quelque sorte au concours, les plans de Soufflot furent adoptés; mais l'exécution de ce gr. monument ne put être dirigé que jusqu'à la naissance du dôme. Il essuya, au sujet de ce même dôme, des contradictions nombreuses, des critiques amères, et n'eut pas la force de résister à ces injustes tracasseries. Sa santé en dépérit; attaqué d'une maladie de langueur, il m. à Paris en 1781, et fut inhumé dans la vieille église de Ste-Geneviève. On doit encore à Soufflot l'*Ecole de droit* et plusieurs autres édific. publ. et particul.; une *Suite de plans, coupes, profils, élévat. géométrales et perspectives de trois temples antiques, tels qu'ils existaient en 1750, dans la bourgade de Pæstum*, etc., *mis au jour par les soins de G.-M. Dumont en 1764*; *OEuvres*, ou *Recueil de plus. parties d'architecture de M. Soufflot*, Paris, 1767, 2 vol. gr. in-fol., avec 230 pl.; *Elévations et coupes de quelq. édifices de France et d'Italie, dessinées par feu M. Soufflot* et publ. par M. Dumont, Paris, 1781, in-fol.

SOUHAIT (N. du), gentilhomme et poète champenois de la fin du 16e S., est auteur des ouvr. suivans : *les Amours de Glorian et d'Ismène*, 1600, in-12; *les Amours de Poliphile et de Mélonymphe*, Paris, Lynn, 1600, in-12; *les Amours de Palémon*, Lyon, 1605, in-12; l'*Académie des Vertueux*, Paris, 1600, in-12; *Portraits des chastes dames*, ibid., 1660, in-12; *le Pacifique*, ou *l'Anti-soldat*, Paris, 1604, in-12; *Marqueteries*, ou *Poésies diverses*, ibid., 1601, in-12; *les divers Souhaits d'amour*, Paris, 1599, in-12.

SOULANGIS. V. Moreau.

SOULAVIE (Jean-Louis Giraud), ecclésiastique, littérateur, né à l'Argentière, dans le Vivarais, en 1751 ou 1752, était, à l'époque de la révolution, en 1789, curé de Sevent, et vicaire-gén. du diocèse de Châlons. A cette époque il avait déjà publ. quelq. ouvr. d'histoire naturelle qui lui valurent le titre de correspondant de l'acad. des belles-lettres de Paris, et de quelq. autres sociétés étrangères et de province. Il embrassa les idées nouv., devint membre de la société des amis de la constitution, publia des articles politiques dans les différens journaux, tout en s'occupant de travaux littéraires, rédigea en 1791 l'adresse présentée à l'assemblée nationale par les prêtres de St-Sulpice qui avaient prêté serment à la constitution civile du clergé, et fut un des premiers prêtres qui se marièrent. En 1793, il fut nommé résident de la républ. française à Genève, et destitué à la fin de la même année par arrêté du comité de salut public; mais l'exécution de cet arrêté fut suspendue sur les représentations de Barrère. Dénoncé à la convention après le 9 thermidor, comme un des partisans de Robespierre, il fut révoqué par le nouveau comité de salut public, ramené en France, incarcéré, et sa détention se prolongea jusqu'à l'amnistie de 1796. Après le 18 brumaire (9 décemb. 1799), les consuls Sieyes et Roger-Ducos placèrent le nom de Soulavie sur une liste de déportation; mais Bonaparte s'opposa à cette mesure, et dès-lors Soulavie se livra tranquillement à ses travaux littéraires jusqu'en mars 1813, époque de sa m. Vers la fin de ses jours, il s'était réconcilié sincèrem. avec l'Eglise, et avait envoyé la rétractation de ses erreurs à l'abbé de Barruel (*v.* ce nom), qui l'avait autrefois combattu dans ses ouvr. On a de ce littérateur, l'un des plus féconds de son temps : *Histoire naturelle de la France mérid.*, 1re part., *Minéraux*, Paris, 1780, 7 v. in-8; idem, 2e part., contenant l'*Hist. phys. des plantes distribuées par climats*, etc., ibid., 1780, un seul vol.; *Elémens de l'hist. naturelle*, Pétersbourg, 1 vol. in-4; *OEuvres du chevalier Hamilton* (ministre de George III près le roi de Naples), etc., Paris, 1781, in-8; *des Mœurs et de leur influence sur la prospérité ou la décadence des empires*, etc., Toulouse, 1784, in-8; *l'Histoire, le Cérémonial et les Droits des états-généraux*, Paris, 1789, 2 vol. in-8; *Mém. du maréchal de Richelieu*, etc., composés dans la biblioth. et sous les yeux de ce maréchal, etc., Londres (Paris), 1790, les 4 premiers vol. (les 3 dern. furent publ. en 1793); *Mém. de Barthélemy*, Paris, 1799, in-8 (c'est une fraude littéraire; Soulavie vendit son MS. à un libraire comme l'ayant reçu de Sinamary : ce qui

était un mensonge); *Mém. histor. et politiq. du règne de Louis XVI*, etc., Paris, 1801, 6 v. in-8; *Hist. de la décadence de la monarchie française*, etc., ibid., 1805, 3 vol. in-8, avec atlas; *Mém. de la minorité de Louis XV, par J.-C. Massillon, évêq. de Clermont*, etc., Paris, 1792, in-8 (c'est une rapsodie fabriquée par le prétendu éditeur, et Chénier, dans son *Tableau de la littérature française*, a fait justice de cette production). Soulavie a publ. en outre, comme éditeur : *OEuvres complètes du duc de St-Simon*, etc., Paris, 1790, 13 v. in-8; *Mém. du duc d'Aiguillon* (composés par Mirabeau, sur les pièces fournies par le maréchal de Richelieu), 1789, in-8; *Mém. sur les règnes de Louis XIV, la régence et Louis XV*, par Duclos; *Mem. de M. le duc de Choiseul, écrits par lui-même et imprimés sous ses yeux à Chanteloup en* 1778, Paris, 1796, 2 vol. in-8; *Mém. de Maurepas*, rédigés par Salé, son secrétaire, 1792, 4 vol. in-8; *Pièces inédites sur les règnes de Louis XIV, Louis XV et Louis XVI*, Paris, 1809, 2 vol. in-8. Soulavie a laissé en MS. plus. autres ouvr. historiques. Il avait formé une collection générale de tout ce qui avait été gravé en France ou à l'étranger sur l'histoire de France, depuis Pharamond jusqu'à Napoléon Bonaparte en 1809. Cette collection, unique en son genre, formant 162 vol. in-fol., fut saisie à la m. de l'auteur en 1813, par ordre de Napoléon, et déposée dans les archives du ministère des affaires étrangères.

SOULÈS (François), littérateur obscur, né à Boulogne-sur-Mer vers l'an 1750, m. en 1809, fut compris dans l'état des gens de lettres auxquels la convention nationale accorda des secours en 1795. On a de lui : *Hist. des troubles de l'Amérique anglaise*, 1787, 4 vol. in-8, avec cartes; *Relation de l'état actuel de la Nouv.-Ecosse*, trad. de l'angl., 1787, in-8; *Clara et Emmeline*, etc., roman trad. de l'angl., 1787, 2 vol. in-12; *l'Indépendant*, nouv. trad. de l'angl., 1788, in-8; *Procès de Warren-Hastings, ci-devant gouvern.-général du Bengale*, trad. de l'angl., 1788, in-8; *Affaires de l'Inde, depuis le commencem. de la guerre avec la France, en 1756... jusqu'en* 1783, trad. de l'angl., 1788, 2 vol., avec carte; *Exposition des intérêts des Angl. dans l'Inde*, etc., *par M. Fullarton*, trad. de l'anglais, 1787, in-8; *Réflexions sur l'état actuel de la Grande-Bretagne*, etc. trad. de l'angl., 1788, in-8; *Règle du parlem. d'Angleterre*, 1789, in-8; *les Droits de l'homme, en réponse à l'ouvr. de M. Burke sur la révol. franç.*, etc., trad. de l'anglais de Th. Payne, 1791, in-8; *De l'homme, des sociétés et du gouvernem.*, 1792, in-8; *Voyage à la mer du Sud*, trad. de l'angl. de G. Bligh, 1792, in-8; *Voyage en France pendant les années* 1787-1790, par Arthur Young, trad. de l'angl, 1793, 3 vol. in-8; *Voyage en Italie pend. l'année* 1789, par Arthur Young, trad. de l'ang., 1796, in-8; *le véritable patriotisme*, 1788, in-8; *Vade-Mecum parlementaire*, 1789; *Moyens de rétablir le crédit et les finances*, 1800; *Montalbert et Rosalie*, roman trad. de l'angl., 1800, 3 vol. in-12; *Adonia*, idem, 1801, 4 vol. in-12; *Hist. civile et commerc. des colonies angl. dans les mers occidentales*, trad. de l'angl., 1801, in-8; *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique*, par Horneman, trad. de l'angl. 1802; *la Forêt, ou l'Abbaye de Ste-Clair*, trad. de l'angl. d'Anne Radcliffe, 1798, 3 vol. in-12; *Edmond de la Forêt*, roman, 1799, 4 vol. in-12; *le château d'Athling et de Dumbayne* (attribué à Anne Radcliffe), 2 vol. in-18; *Voyage au Brésil*, trad. de l'angl., 1806, in-8; *Arnold et la belle Musulmane*, trad. de l'angl., 1808, 2 vol. in-12. Soulès fut aussi un des traducteurs de la *Géographie* de Guthrie (*v.* ce nom).

SOULFOUR (Nicolas de), oratorien, né en Savoie vers la fin du 16e S., fut d'abord intendant de la maison du cardinal de la Rochefoucauld, ambassadeur de France à Rome, reçut le titre de protonotaire apostolique, entra ensuite, à son retour à Paris, dans la congrégation de l'oratoire, dont il avait négocié (comme pronotaire apostolique), la bulle de fondation, et fut renvoyé à Rome par le cardinal de Berulle (*v.* ce nom) pour prendre possession de l'établissement formé dans l'hospice de St-Louis. Après avoir rempli cette mission, il se retira au séminaire de St-Magloire à Paris, et y m. en 1624, âgé de 75 ans. On a de lui la *Vie de St Charles Borromée*, Paris, 1615, in-4, et 2 vol. in-8; *du Devoir des Pasteurs*, trad. de l'italien de Tullio Carreto, ibid., 1615, in-8.

SOULIER (Pierre), théologien controversiste, né vers 1640 dans le diocèse de Viviers, prit une part active aux conférences que l'abbé de Cordemoy (*v.* ce nom) et d'autres docteurs de Sorbonne avaient établies à Paris, exerça ensuite son zèle dans les missions du Limousin, obtint une cure dans le diocèse de Sarlat, et fut nommé, par son évêque, syndic des affaires concernant les temples des réformés dans le Rouergue et les provinces voisines, dont les évêques lui donnèrent aussi leur confiance pour le même objet. On ignore l'époque de sa m. On a de lui les ouvr. suiv. : *Abrégé des édits, des arrêts et des déclarations de Louis XIV, touchant ceux de la religion prétendue réformée*, avec des réflexions, Paris, 1681, in-12; *Hist. des édits de pacification*, etc., ibid., 1682, in-12; *Explication de l'édit de Nantes*, par Par Bernard, etc., avec de nouvelles *observations*, ibid., 1683, in-8; *Histoire du Calvinisme*, ibid., 1686, in-4. Le ministre protestant Jurieu prétend que Soulier, avant d'entrer dans les ordres, avait exercé le métier de cordonnier ou de tailleur sous le nom de Vivarès.

SOUMAROKOFF (Alexandre-Petrovitsch), poète et auteur dramatique russe, né à Moscou en 1718, fils d'un officier-général, fit ses études avec une grande distinction au corps des Cadets, et se passionna de bonne heure pour la lecture des anciens classiques et des poètes français Corneille et Racine. Après s'être fait connaître d'abord comme poète lyrique et didactique, il s'exerça dans le genre dramatique, et débuta par la tragédie de *Koreff*, qui fut représentée avec succès devant l'impératrice Elisabeth. Cette pièce fut bientôt suivie de plusieurs autres, parmi lesquelles on distingua celles de *Zémire* et de *Sinaf et Trouvor*. Soumarokoff composa aussi un grand nombre de comédies où l'on trouve souvent de l'originalité, ainsi que quelques opéras. Il m. à Moscou en 1778, ayant le titre de conseiller-d'état actuel, directeur des théâtres de la cour et membre de plusieurs sociétés savantes. Outre son théât., on a de lui des *poésies diverses* (odes, épîtres, satires, élégies, madrigaux, églog., fables, etc.); une *Chroniq. abrég. de Moscou*, un traité de l'*Eloquence de la chaire en Russie*, des *Dialogues des Morts*, des *discours* en vers, etc. Ses OEuv. complètes ont été publiées par Novikof, Moscou, 1787, 10 gros vol. in-8.

SOUMILLE (Bernard-Laurent), savant ecclésiastique, né à Carpentras vers la fin du 17e S., consacra sa vie à l'étude des sciences physiques et mathématiques, fut correspondant de l'académie royale des sciences de Paris, et m. à Villeneuve-lez-Avignon en 1774. On a de lui le *Grand Trictrac, ou Méthode pour apprendre les finesses de ce jeu*, 1738, 1756, et un grand nombre d'autres éditions in-8; *la Loterie insidieuse, ou Tableau général de tous les points, tant en perte qu'en profit, qu'on peut faire avec sept dés*, Avignon, sans date, in-12. L'abbé Soumille avait surtout cherché à faire d'utiles applications de la mécanique. Il fut l'inventeur de plusieurs instrumens aratoires, entre autres d'un semoir à bras, dont il publia la description, Avignon, 1763, in-16. Il fit hommage à l'académie des sciences, en 1770, d'un thermomètre de sa façon, qui fut approuvé par cette société savante comme un *moyen ingénieux et très-*

sûr de faire apercevoir jusqu'aux moindres changemens dans la température de l'air. La description en a été insérée dans les *Mémoires* de l'académie, année 1770.

SOUQUE (JOSEPH-FRANÇOIS), agent politique et ensuite membre de la chambre représentative pendant les dern. années qui précédèrent la 2ᵉ restauration, né en 1767, mort à Paris le 14 septembre 1820, s'attacha pendant la révolution au parti des girondins, fut incarcéré avec Brissot, recouvra sa liberté après le 9 thermidor, remplit sous le directoire la place de secrétaire d'ambassade en Hollande, et sous l'empire celle de secrétaire-génér. de la préfecture du Loiret, puis du gouvernement de Catalogne. Député du Loiret à la chambre de 1814 et durant les cent-jours, il embrassa avec chaleur la défense de la cause popul., et s'éleva surtout en faveur de la liberté de la presse et contre la censure (9 août 1814). Il a donné au théâtre 2 comédies en cinq actes et en prose, l'une intitulée le *Chevalier de Canolle*, ou un *Episode de la Fronde* (Paris, Didot, 1816, in-8); l'autre, *Orgueil et Vanité* (ibid., 1819, in-8).

SOURCE (MARIE-DAVID-ALBIN DE LA), minist. de la religion protestante, né à Angles, dans le Languedoc, en 1762, embrassa les principes de la révolution, fut député du département du Tarn à l'assemblée législative en 1791 et à la convention nationale en 1792, se fit remarquer dans ces assemblées par plusieurs discours véhémens, vota la mort du roi, et revint bientôt à des idées plus modérées. Les députés qui avaient voté l'appel au peuple dans le procès de l'infortuné Louis XVI ayant été dénoncés par le département des Bouches-du-Rhône, La Source se déclara leur défenseur et attaqua vivement Robespierre à l'occasion de la pétition des sections de Paris contre les *girondins*. Il fut compris dans la proscription de ce dernier parti et condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, le 30 octobre 1793, avec les principaux chefs, Vergniaud, Gensonné, Guadet, etc.

SOURDIS (FRANÇOIS D'ESCOUBLEAU, cardin. de), né vers 1570, était fils de Franç. d'Escoubleau, marquis de Sourdis, et d'une tante de Gabrielle d'Estrée, et c'est au crédit de cette favorite que la famille de Sourdis dut son élévation, après avoir vécu jusqu'alors assez obscurément en province. Le jeune François, après avoir vécu quelque temps dans le monde sous le titre de comte de la *Chapelle-Bertrand*, le quitta brusquement pour entrer dans les ordres, et fut fait archevêque de Bordeaux en 1591. Sur les vives sollicitations d'Henri IV, il obtint ensuite, en même temps que le célèbre d'Ossat, le chapeau de cardinal en 1599. Sourdis montra peu de sagesse dans l'administration de son diocèse, et eut des démêlés violens avec son chapitre, ainsi qu'avec le parlement de Bordeaux. L'acte qu'il commit en 1615, pend. que Louis XIII était à Bordeaux avec la reine-mère (en arrachant à l'échafaud un gentilhomme du Querci convaincu de crimes énormes et condamné par le parlement), le fit interdire par le pape et exiler de la métropole par le roi. Quelques mois après, cet interdit et cet exil furent révoqués, et dès-lors le cardinal de Sourdis comprit mieux les saintes fonctions de son ministère pastoral. Il célébra le mariage de Louis XIII avec Anne d'Autriche à Bordeaux le 18 octobre 1615, présida ensuite plusieurs assemblées du clergé, convoqua un concile provincial en 1624, et rendit des ordonnances synodales qui attestent son zèle pour la discipline ecclésiastique. Il termina sa carrière en 1628. L'historien Jacques-Auguste de Thou, son parent, dans une lettre adressée au sieur de Boissise, témoigne fort peu d'estime pour un homme « dont les sentimens sont, dit-il, très-opposés aux siens », et il qualifie sa conduite, dans l'affaire du gentilhomme du Querci, d'*attentat inouï, de la plus audacieuse témérité*, d'*entreprise violente* qui blessait l'autorité royale.

— Henri d'ESCOUBLEAU DE SOURDIS, frère du précédent, embrassa comme lui l'état ecclésiastique, fut fait évêque de Maillezais en 1623, et archevêque de Bordeaux en 1628, après la m. du cardinal. Il suivit les deux carrières des armes et de l'église en les mêlant avec confusion selon l'esprit du temps. Il accompagna Louis XIII au siége de la Rochelle, où il eut l'intendance de l'artillerie et la direction générale des vivres. Il se trouva, en 1633, à l'expédition d'Italie, et il contribua à la reprise des îles Ste-Marguerite sur les Espagnols. Non moins turbulent que son frère, il donna à la France le scandale de ses démêlés violens avec le duc d'Epernon, gouverneur de Bordeaux. L'historien Daniel a rapporté les circonstances de cette querelle, qui fit le plus grand éclat dans le royaume. L'archev., soutenu par le card. de Richelieu, ne craignit point d'excommunier le duc d'Epernon, les officiers et les soldats de sa garde, et de mettre en interdit toutes les églises de Bordeaux, ainsi que celles de la ville et du château de Cadillac qui appartenaient au duc. Le mariage du duc de la Valette, fils de d'Epernon, avec une parente du cardinal-ministre, rendit ce dernier plus favorable à l'adversaire de l'archevêque. L'affaire s'arrangea moyennant quelques soumissions de la part de d'Epernon. Sourdis ayant laissé échapper quelques plaintes indiscrètes sur cet arrangement; reçut l'ordre de s'éloigner de la cour; mais sa disgrâce fut de courte durée. Il présida l'assemblée du clergé au commencement de l'année suivante (1634), et reparut à la cour. Il mourut à Auteuil en 1645. On a pub. sur ce différend entre Sourdis et d'Epernon un assez gr. nomb. d'écrits dont on trouve les titres dans la *Bibliothèque historique de la France*, tom. 1ᵉʳ.

SOUTH (ROBERT), théologien anglais, né à Hakney, dans le Middlesex, en 1633, servit alternativement tous les partis pendant les troubles qui affligèrent son pays, obtint des faveurs de tous, fut successivement, après avoir été reçu docteur en théologie à Oxford, chapelain de lord Clarendon, de l'université d'Oxford, du duc d'York, de Laurence Hyde, chanoine de *Christ-Church* et curé d'Yslip. Il m. en 1716. On a de lui des ouvr. de controverse oubliés aujourd'hui; des sermons peu estimés, 6 vol. in 8; un recueil d'oraisons et de poëmes latins, trois sermons, un voyage en Pologne, et des mémoires sur sa vie: ces dern. ouv. rec. sous le tit. d'*Œuv. posth.* (posthumous Works), 2 vol. in-8.

SOUTHCOTE (JANE), visionnaire anglaise, née dans le comté de Devon en 1750, passa les 40 premières années de sa vie fort tranquillement dans la domesticité, sans donner d'autre signe de dérangement de sa raison que par son assiduité aux réunions des méthodistes. Un homme de cette secte, nommé Sanderson, contribua beaucoup par ses discours à tourner la tête de Jane. Tout à coup elle se déclara prophétesse, se borna d'abord à des prédictions relatives au beau temps et à la pluie, et s'exalta successivement jusqu'à proférer des menaces concernant l'état de l'Europe et les succès de Bonaparte, qui remplissaient alors les papiers publics. L'évènement confirma quelques-uns de ses pronostics, et elle obtint un grand crédit. Un prédicant méthodiste d'Exeter l'engagea à faire impr. ses visions, qu'elle avait déjà rédigées par écrit, partie en prose, partie en lignes rimées. Après avoir publié quelques cahiers, elle annonça qu'elle avait reçu du ciel l'ordre de ne plus écrire et de proférer ses oracles de vive voix. Elle prétendait être la femme de l'Apocalypse, qui a la lune sous les pieds et sur la tête une couronne de 12 étoiles. Enfin elle vint à Londres, où elle trouva de nombreux sectateurs, et offrit de subir un examen public pour prouver la vérité de sa vocation: il n'y parut que des adeptes, mais tout s'y passa suiv. les formes. Jane Southcote m. le 27 déc. 1814. Dans tout ce qu'elle a pub., on trouve à peine trois phrases de

suite qui soient liées. Toutefois, elle a compté parmi ses disciples plus. gens bien élevés, même des ecclésiastiques. On peut consulter sur cette visionnaire les *Letters from England, by don M. A. Espriella, translated from the spanish*, Londres, 1800, 3 vol. in-8. On suppose que cet ouv., prétendu traduit, est d'un écrivain anglais.

SOUTHERN (Thomas), poète dramatique, né, selon Lemprière, en 1662, à Stratfort-sur-l'Avon, dans le comté de Warwick, ou, suivant d'autres biogr., à Dubliu, en 1659, fit ses études à Oxford, et vint à 18 ans s'établir dans Middle Temple, à Londres. Plus occupé de poésie que de l'étude des lois, il s'était déjà fait connaître par la pièce de circonstance intit. *the loyal Brother* (1682), lorsqu'appelé au service militaire il fut placé en qualité d'enseigne dans le régiment de *Terrer*. Revenu à Londres après la paix, Southern n'y acquit pas moins de fortune que de réputation par ses pièces de théâtre; il passa ses dix dern. années à Westminster, et c'est là qu'il m. à l'âge de 85 ans; non en 1736 comme le dit la *Biogr. univ.* par une erreur sur laquelle a enchéri M. G. Crabb (*univ. hist. Dictionn.*) en fixant cette époque à 1756, mais évidemment en 1746. Southern avait entretenu des relations d'amitié avec Dryden, et ce dernier s'est fort honoré en louant avec effusion un rival plus heureux que lui, et dont il était en droit de blâmer les moyens de fortune. Dans le *Recueil des œuvres de Southern*, imp. d'abord en 1735, 2 vol. in-12, et dont il a été fait depuis plus. autres éditions en 3 vol. in-12, on distingue surtout l'*Excuse des femmes*, *le fatal Mariage*, ou *l'Adultère innocent*, et enfin *l'Oroonoko*, ou *l'Esclave royal*, qui est sa meilleure composition.

SOUTHWELL (Robert), jésuite et poète anglais, né en 1560 à Norfolk, quitta de bonne heure sa patrie pour venir à Rome, où il fit profess., et après avoir été quelque temps préfet du collége anglais de son ordre dans cette capitale, il fut envoyé comme missionn. à Londres, où ses prédications le firent arrêter peu de temps après chez la comtesse d'Arundel, où il demeurait. On supposait avec beaucoup de fondem. qu'il était initié au complot tramé contre la reine Elisabeth. Les tortures ne purent d'abord lui arracher son secret: enfin, après une détention de 3 années, la question lui ayant été appliquée pour la 10e fois, il déclara qu'il était jésuite, qu'il était venu en Angleterre pour y prêcher la religion catholique, et qu'il était disposé à donner sa vie pour la défense de cette cause. En conséquence de ces aveux, il fut condamné à m., et exécuté à Tyburn en 1595. Ses ouv., en prose et en vers, sont assez rares, et l'on a peine à croire qu'il en ait été fait 24 édit., comme l'avance M. Ellis, lequel a cherché vainement avec Headly à remplir une souscription pour la réimpress. des *œuvres* de ce jésuite. Nous nous bornerons à mentionner, d'après ses biogr.: les *Complaintes de Saint Pierre avec d'autres poésies*, Londres, 1593, 1596; et le *Poème sur les mystères de la vie de Jésus-Christ*. — Nathaniel Southwell, en latin *Sotwellus*, autre jésuite anglais, l'un des biographes de son ordre, naquit à Holfolk, fit profess. en 1624, et mourut en 1676 à Rome, après avoir rempli 17 ans les fonctions de secrét. du général de la société. Son livre, intit. *Biblioth. scriptor. societatis Jesus, opus inchoatum à R. P. Ribadeneira..... continuatum à Phil. Alegambe ad ann.* 1643, *recognitum et productum ad ann.* 1675, Rome, 1676, in-fol., présente une foule d'omissions volontaires, et beaucoup d'inexactitudes.

SOUTMAN (Pierre), peintre et grav., né vers 1580 à Harlem, fut élève de Rubens, s'attacha à l'élect. de Brandebourg, alla ensuite à la cour de Pologne, et m. postérieurement à 1646. Cet artiste eut du succès dans la peint. hist. et dans le portr.; mais il n'est guère cité aujourd'hui que comme graveur. Il s'exerça principalement d'après les dessins de son maître, et forma aussi des élèves qui ont perfectionné son genre, notamm. van Sompel, J. Suyderhoff, J. Louys, etc. Les meill. estampes de Soutman sont, outre ses *portraits* d'après Rubens, *Jésus-Christ donnant les clefs à St Pierre*, d'après Raphaël, et la *Cène*, d'après Léonard de Vinci: c'est également Rubens qui lui avait fourni les dessins qu'il a suivis pour ces deux planches.

SOUVAROF ou SOUVOROF (Pierre-Alexis-Vassilievitsch), feld-maréchal et prince de l'empire russe, sous le surnom d'*Italiskii*, qui lui fut conféré par l'emp. Paul Ier après la campagne de 1799 en Italie (*v.* Joubert, Masséna, Moreau, Scherer, etc.), naquit en 1730 à Suskoï, dans l'Ukraine, d'un officier qui l'envoya étudier à Saint-Pétersbourg dans l'école des Cadets. Il fit à 17 ans sa prem. campagne, reçut bientôt le grade de lieutenant, et après div. promotions qu'il obtint en récompense de sa bravoure et de son activité pend. la guerre de sept-ans, il fut nommé colonel, puis brigadier des armées. C'est en cette qualité qu'il commanda, en 1768, l'assaut de Cracovie. Pend. les quatre campagnes suiv., dont le terme fut le prem. démembrement de la Pologne, il se signala par de sanglantes victoires sur les confédérés, notamment à Stralovitz, où il battit l'armée aux ordres d'Oginski, lui tailla 1,000 hommes en pièces et fit 700 prisonniers. Rappelé à St-Pétersbourg, Souvarof eut l'inspect. des frontières de la Fionie. Il fut envoyé bientôt contre les Turks à la tête d'un corps séparé (1773), obtint de rapides avantages, et, nommé lieut.-gén. à l'ouverture de la campagne suiv., alla se joindre au gén. Kamenski, avec lequel il eut part au succès de la victoire remportée près de Kosludje. En 1782 il fut envoyé en Crimée contre les Tartares-Nogays, qu'il réduisit à la soumission. Cette expédition et d'autres services encore lui valurent de la part de Catherine, avec le grade de gén. en chef et d'éminentes distinctions, le don de son portrait enrichi de diamans. C'est de ce portrait que le guerrier fit toujours, dans la suite, sa décoration la plus chère, lorsque, dépouillant la peau de mouton qui formait son vêtem. de guerre, il revêtait son costume de grande tenue. La guerre s'étant rallumée entre la Porte et la Russie, Souvarof, alors gouv. de la Crimée, vint prendre le commandement d'un corps de troupes à Cherson. Attaqué peu après, non loin de Kinburn, par sept mille Turks, qui d'abord eurent le dessus, il les repoussa après deux actions vigoureuses dans chacune desquelles il fut grièvement blessé. Il eut le même sort au siége d'Okzakow, mais sans être cette fois consolé par la victoire. La campagne suivante, marquée par la défaite de Sélim III, dont il battit les troupes conjointement avec le prince de Cobourg, près de Fokschany, puis du fleuve Rimnick, lui valut de la part de Joseph II le titre de comte de l'empire, auquel Catherine II joignit celui de comte de l'empire russe avec le surn. de *Rimniskii*. Ces faits d'armes, auxquels il faut joindre encore la prise d'Ismaïlof (22 déc. 1789), si chèrement achetée, ainsi que la facile répression du dernier soulèvement de la Pologne (*v.* Kosciuszko) formaient les titres de Souvarof à la renommée d'un guerrier intrépide, lorsqu'en 1799 il fut mis, comme généralissime, à la tête d'une première armée de 30,000 hommes envoyée contre les Français en Italie par les puissances coalisées. On a parlé ailleurs avec quelques détails de l'état où se trouvaient réduits les soldats républicains. Un prem. avantage obtenu par Souvarof à Cassano (27 avril) les força de se retirer en Piémont. Mais les plans d'invasion que méditait déjà le généralissime des Austro-Russes furent renversés bientôt par l'habileté du général Macdonald, qui, en opérant sa jonction avec Moreau, commença cette série d'échecs qu'essuya Souvarof jusqu'à la sanglante victoire de Novi. Elle ne lui demeura qu'au prix d'un immense carnage de ses propres soldats; et ce fut pourtant là le

dern. avantage dont il se dût glorifier. Obligé à la retraite par l'arrivée de Masséna, déjà vainqueur de la 2e armée austro-russe, commandée par Kursakoff, Souvarof, mécontent de ses alliés, dont lui-même il avait encouru le blâme, s'en revint à St-Pétersbourg, où on lui promettait une sorte de triomphe : il n'y trouva que la disgrâce, et le chagrin qu'il en ressentit le conduisit bientôt à la tombe. Parmi les nombreux écrits qu'on a publiés sur cet homme fameux, nous citerons sa *Vie*, ou *Collection* de ses lettres et de ses écrits, pub. avec des remarques par Serge Glinka, 2 vol. in-8; et l'*Hist.* de ses campagnes, 2e éd., Paris, 1802, 3 vol. in-8 et in-12; et enfin une autre *Vie* par S.-F. Anthing, en allem., Gotha, 1807, 3 vol. in-8. — Souvarof avait eu de la princesse Prozorofskaïa, sa femme, nièce de Romanzof, un fils qui, devenu lieuten.-gén., se noya en 1811 dans ce même fleuve de Rimnick, près duquel, 30 ans auparavant, son père avait remporté une grande victoire.

SOUVENEL (Alexis-Franç.-Jacq. ANNEIX de), avocat à Rennes, sa patrie, né en 1689, mort en 1758, est moins connu comme auteur que par l'interpellation qu'il fit, dit-on, dans une de ses plaidoiries aux juges qui s'étaient laissé gagner par le sommeil. Le même trait est d'ailleurs attribué à plusieurs autres avocats. Outre une *Epître à l'ombre de Despréaux*, 1753, d'environ 350 vers, on connaît de lui une *Lettre critique et historique touchant l'idée que les anciens avaient de la poésie et celle qu'en ont les modernes*, 1712, in-12.

SOUVIGNY (Gui de), oratorien, né vers 1598 à Blois, m. à Orléans en 1672, avec la réputation d'un des plus savans hellénistes de son temps, enseigna la rhétorique et les humanités dans divers colléges, et visita Rome avec le P.-J. Morin, qu'il a beaucoup aidé dans la collation des textes grecs pour la rédaction de ses ouvr. On lui doit : *Cyri Theodori Prodromi Epigrammata, primùm lat. donata in univ. script.*, Paris, 1632, in-4 : cette version est en vers, ainsi que l'original, dont le texte est placé en regard. Il a aussi publié, entre autres écrits : *Trattato del computo eccles.*, Rome, 1641, in-8.

SOUVRÉ (Gilles de), marq. de Courtanvaux, maréchal-de-France, né en 1540, fut d'abord gr.-maître de la garde-robe du duc d'Anjou (depuis Henri III), qu'il avait suivi en Pologne, puis capitaine du château de Vincennes, poste où il s'honora en refusant de prêter les mains à l'assassinat du duc de Montmorenci projeté par la reine-mère. Serviteur loyal du prince qui se l'était attaché par des bienfaits, mais dont il ne caressait point les vices, il montra surtout son attachement à Henri III aux jours de son infortune. Il fut des prem. à reconnaître les droits de Henri IV, qu'il servit depuis avec une inébranlable fidélité, et qui montra combien il l'appréciait en le nommant gouv. du dauphin. En 1613, Souvré obtint, comme récompense de ses anciens faits d'armes et de ses nouveaux services, le bâton de maréch. Il m. en 1624, à 84 ans. On a pub. : *Disc. sur la mort de Gilles de Souvré, marquis de Courtanvaux*, in-8, Paris, 1626. — Jacques de Souvré, petit-fils du précéd., fut reçu à 5 ans dans l'ordre de Malte, y commença ses caravanes en 1628, vint ensuite rejoindre l'armée au siége de Casal, et après avoir commandé pendant 15 ans un régiment qu'il avait levé à ses frais, fut fait lieut.-gén., et eut en cette qualité une part honorable au siége de Portolongone (1646). Fidèle au parti de la cour pendant les guerres de la fronde, il s'acquit une juste considération qu'il fit tourner au profit de son ordre lorsqu'il en devint le mandat. près de Louis XIV, en 1648, avec le titre de commandeur. Il devint gr.-prieur de France en 1667, m. 3 ans après, et fut enterré dans l'église de Saint-Jean-de-Latran, dépend. de sa commanderie, où un tombeau en marbre blanc lui fut érigé sur les dessins d'Anguier le cadet. Les biens et tit. de cette famille passèrent à la maison de Louvois, en 1662, par le mariage d'Anne de Souvré, dern. rejeton des marquis de Courtanvaux, avec le célèbre Louvois, ministre de Louis XIV.

SOUZA (Jean de), religieux du tiers-ordre de St-François, né vers 1730 à Damas (Syrie), de parens cathol., y fut d'abord employé dans une maison de commerce française, puis, s'étant embarqué pour l'Europe sur un vaisseau marchand, qu'après une traversée longue et périlleuse la tempête poussa dans le port de Lisbonne (1750), il s'établit dans cette capitale, et s'attacha à la famille Saldanha. Il avait déjà acquis quelq. importance, lorsqu'en 1770 il prit l'habit de St-François à Coïmbre, où il avait suivi Gaspard de Saldanha, nommé rect. de l'univ. de cette ville. Trois ans après il fut choisi comme secrét.-interprète à la suite de l'ambassade envoyée par Joseph Ier à l'empér. de Maroc, et depuis on l'employa fréquemment à de semblables fonctions; enfin, sous la reine Marie, une chaire d'arabe fut créée pour lui au couvent de Jésus à Lisbonne. C'est là qu'il m. en 1812, commis de la secrétairerie d'état de la marine et memb. associé de l'acad. roy. des sciences de Lisbonne. Outre une *gramm. arabe* qu'il écrivit pour son cours, et qui a été souvent réimp., ainsi que divers *mémoires* insérés dans la collection de ceux de l'académie, on a du P. J. de Souza : *Vestiges de la langue arabe en Portugal*, etc., Lisbonne, 1789; et *Récit de l'arrivée des princesses africaines dans Lisbonne*, 1693, etc.

SOUZA-BOTELHO (don Jose-Maria), diplomate portugais, connu aussi comme littérat., naquit en 1758 à Oporto. Fils d'un gouverneur général de la province de Saint-Paul au Brésil, il embrassa à 20 ans la carrière des armes, et la quitta en 1791, pour venir comme plénipotentiaire en Suède, où il rétablit des relations commerciales dont les stipulations, réglées par un ancien traité, demeuraient depuis long-temps oubliées. De Stockholm, il passa en 1795 à Copenhague dans la même qualité, fut rappelé peu de temps après à Lisbonne par la mort de son père, puis reçut l'ordre de se rendre à Madrid, où toutefois il n'eut aucune part au traité de paix conclu entre l'Espagne et la France. Chargé vers le même temps d'une mission en Angleterre, il tenta vainement de se faire admettre à stipuler les intérêts de son pays au congrès d'Amiens. Depuis 3 ans il résidait à Paris comme ministre plénipotentiaire de Portugal, lorsqu'en 1805, il fut désigné par le cabinet de Lisbonne pour aller occuper le même poste à Saint-Pétersbourg. Toutefois il ne put se rendre à cette destination, et de la même époque, il cessa d'être revêtu de tout caractère politique. Fixé en France, il y rechercha le commerce des savans, fit sa principale occupation de la culture des lettres, et, jaloux d'associer son nom à celui du Camoëns, dont il était l'admirateur enthousiaste, il entreprit de publier une édition de son poème, où rivaliseraient de magnificence les arts de l'imprimerie, du dessin et de la gravure. Souza m. à Paris le 1er juin 1825. Outre sa superbe édition des *Lusiades* (Paris, Firmin Didot, 1817, grand in-4, figures gravées d'après les dessins de Gérard), et sur laquelle M. Raynouard a donné un article fort étendu dans le *Journal des Savans*, juillet 1818, on doit à Souza une traduction, dans son idiôme, des *Lettres portugaises*, publiées avec le texte français en regard, Paris, Firmin Didot, 1824, in-12. Dans une *Notice bibliographique* qu'il a mise en tête, il s'attache à prouver que 5 seulement de ces *lettres* sont authentiques, et que les 6 autres sont une fabrication ajoutée à l'édition originale de 1669. Don J.-M. Souza avait épousé à Paris, en secondes noces, la veuve du lieutenant-général comte Flahault de la Billarderie, connue par de jolis romans. Une *Ode* à la mém. de Souza a été lue par M. Lemercier dans la la séance publ. de l'académie fr., le 25 août 1825,

SOYE (PHILIPPE de), grav. holland. du 16e S., suivit à Rome son compatriote Corneille Cort, et mourut dans cette capitale vers 1675, après y avoir publié, outre une suite de portraits des papes en demi-fig., depuis 408 jusqu'à son temps, un grand nombre d'estampes, dont les principales sont : *St François recevant les stygmates*, d'après Frédéric Zuccaro; *l'Ange ordonnant à saint Joseph de fuir en Egypte*, d'après C. Cort. Philippe de Soye signait également ses ouvrages des noms latinisés de *Sericus* et de *Stylius*. On lui attribue la gravure de *Prométhée enchaîné sur le Caucase*, d'après le tableau du Titien, bien que cette planche porte le nom de C. Cort.

SOYOUTHI ou SIOUTI (ABOUL FADHL ABD-EL RHAMAN DJELAL-EDDYN, surnommé AL-), écriv. arabe d'une excessive fécondité, mort, dit-on, en l'an 911 de l'hégyre (1505 de notre ère), sous le règne du sulthan Kansouh-Al Gaury, devait le surnom sous lequel nous l'indiquons ici, d'après la *Biographie univ.*, à la ville de Siout en Egypte, où il naquit l'an de l'hégyre 849 (de J.-C. 1445). La longue nomenclature des ouvrages de Soyouthi, donnée par M. Audiffret dans le recueil que nous venons de nommer, est une de ces conquêtes peu certaines encore de la *Bibliographie orientale*. Un examen minutieux nous ayant démontré combien facilement se reproduisent, dans les nomenclatures biographiques, ces noms orientaux, dont presque toujours la forme graphique n'est réglée que par la fantaisie ou la préoccupation en faveur d'un système isolé, nous craindrions, en retraçant le catalogue dressé par M. Audiffret, de multiplier en pure perte des indications déjà portées à un ou plusieurs noms identiques au fond, et seulement divers par la forme, qui, comme on vient de le dire, est encore absolument arbitraire. On se bornera à mentionner *le Pré fleuri* de Soyouthi, dont on connaît plusieurs manuscrits. M. Humbert, de Genève, en a traduit divers morceaux dans son *Anthologie arabe*, Paris, 1819, in-8 (*Voy.* ABRAHAM ECHELLENSIS).

SOZOMÈNE (HERMIAS), que quelques auteurs appèlent aussi Salaman, écrivain ecclésiastiq., natif de Gaza, ou peut-être de Bételie en Palestine, et non de l'île de Salamine, et remplit avec un médiocre succès dans Constantinople les fonct. d'avocat, auxquelles on a prétendu qu'il joignait un emploi à la cour. Au reste Sozomène ne nous est connu que par son *Histoire ecclésiastique*. L'ouvrage en 9 livres comprend un laps de temps de 115 ans, de 324 à 439. Le style ne manque pas d'élégance, mais il n'y a ni jugement ni critique chez l'auteur qui mêle sans cesse à de vaines descript. et à des hors-d'œuvres des contes dignes des légendaires, et qui d'ailleurs s'est trop souvent approprié sans mot dire le travail de Socrate, son devancier. Sozomène était aussi l'aut. d'un *abrégé* d'hist. depuis l'ascens. de J.-C. jusqu'à la mort de Licinius en 323; mais cet abrégé est perdu Quant à l'*Irrisio gentilium* qui porte le nom d'Hermias, c'est probablem. à tort qu'on le lui attribue. *Voyez* Fabricius, *Biblioth.*, tom. 6, p. 123.

SOZOMENO, chanoine, né à Pistoie en 1387, étudia à Florence et ensuite à Bologne, parut au concile de Constance, où il eut de vives contestat. avec son évêque, accompagna Léonard Bruni et le Pogge dans cette excursion au monastère de Saint-Gall, dont le fruit fut la découverte de Quintilien, de Valerius Flaccus et d'Asconius Pedianus, et copia ce dern. manuscrit. Pendant les 22 dern. années de sa vie, il séjourna constamment dans sa ville natale, et y exerça 4 ans (1454-58) les fonctions de vicaire-général. On a de lui une *chronique* des évènemens les plus importans, depuis le commencem. du monde jusqu'en 1455. Muratori (*Scriptor. rerum italic.*, tom. 16, pag. 1059), en a pub. un extrait tiré d'un MS. qui n'allait que jusqu'à l'an 1410. La biblioth. du Vatican (nº 7272 des MSs. latins) en possède une copie complète, et il se trouve justem. que la dern. partie est la plus intéressante.

SPADA (JEAN-BAPTISTE), cardinal, né à Lucques en 1597, vint de bonne heure faire ses études à Rome, où il avait un oncle, doyen des avocats consistoriaux, exerça lui-même cette place et celle d'avocat du fisc, devint ensuite secrétaire de la congrégation *del Buon' governo*, fut nommé par le pape Urbain VIII gouvern. de Rome, exerça dignement cette place de 1635 à 1645, reçut le chapeau de cardinal des mains d'Innocent X en 1654, fut successivem. légat à Ravenne et à Ferrare, et m. à Rome en 1675. Il avait écrit des *mémoires* qui ont été tout récemm. découverts par M. l'abbé Félix Allard, lequel a donné à ce sujet un article dans le Bulletin universel des sciences et de l'industrie, pub. par M. le baron de Ferussac (*Bulletin des sciences historiques*, *antiquité philolog.*, nº 3, mars 1828).

SPADA (LEONELLO), célèbre peintre de l'école bolonaise, étudia sous les Carraches, qui primitivement s'étaient servi de lui pour broyer leurs couleurs, peignit pour diverses églises, principalement pour celle de Reggio, et enfin fut appelé à la cour de Parme par le duc Ranuccio, qui le chargea d'orner le théâtre qu'il avait fait construire dans cette ville. Leonello m. en 1622, n'étant encore âgé que de 46 ans. Ses ouv., tant à fresque qu'à l'huile, sont très-nombreux et consistent principalem. en saintes-familles ou en traits de l'évangile en demi-figures suivant la méthode du Guerchin et du Caravage. La *Décollation de St Jean-Baptiste* était un de ses sujets favoris. On admire surtout son *Martyre d'une sainte* dans l'église du St-Sépulcre à Parme, son *Saint Jérôme* aux Carmélites de la même ville, *Suzanne au Bain* et *l'Enfant prodigue* dans la galerie de Modène, enfin *Saint brûlant les livres prohibés*, le meilleur tableau qu'il ait fait à Bologne. Sans reproduire perpétuellem. la noblesse des Carraches, Spada n'a point, comme l'école du Caravage, copié sans choix toutes les formes que présente la nature. Un coloris vrai, de l'originalité, de la hardiesse, du relief dans le clair-obscur sont ses qualités principales. On reproche seulement à ses ombres une teinte rougeâtre qui les rend maniérées. Le musée du Louvre possède deux tableaux de ce maître, un *Enfant prodigue* et un *Martyre de St Christophe*.

SPADA (JEAN-JACQ.), naturaliste, né vers 1680 à Vérone, était curé de Grezzana. Le grand nomb. de fossiles répandus dans les environs de cette ville lui inspira du goût pour cette partie de l'histoire naturelle, et il pub. sur ce sujet plus. ouv. qui malgré quelq. erreurs ont obtenu à juste titre l'estime générale. Tels sont *de' Petrificati corpi marini antediluviani*, Vérone, 1737, in-4; *de Plantis veronensibus*, ibid., 1737, in-4; *Dissertazione, ove si prova che li petrificati corpi marini, che ne' monti adjacentia Verona si trovano non sono scherzi di natura nè diluviani, ma antediluviane*, 1737, in-4; *Giunta alla dissertazione de' corpi marini petrificati, ove si prova che sono antediluviani*, 1737, in-4; *Catalogus lapidum veronensium ἰδιομόρφων, id est propria forma præditor. qui apud J.-J. Spadam asservantur*, ibid., 1739, in-4, avec un supplément, 1740; réimp, 1744. *Voy.* Brocchi, *Conchiliologia fossile subapennina*, tom. 1, pag. 33.

SPADAFORA (PLACIDE), grammairien de Palerme, m. le 1er nov. 1691 dans cette ville, était jésuite et dirigeait dans les écoles de sa société les classes inférieures. On a de lui d'excellens livres élémentaires. Les principaux sont : *Patronymica græca et latina*, Palerme, 1668, in-4; *Phraseologia seu Lugdodædalus utriusq. linguæ latinæ et romanæ*, ib., 1688, 2 v. in-8 (abrégé par le P. Alberto, ibid., 1708, in-8); *Prosodia italiana ovvero l'arte con l'uso degli accenti nella volgar favella d'Italia*, ibid., 1682, 2 vol. in-8; 1709, édit. augm. et

très-souv., réimp.; *Precetti grammaticali sopra le parti le più difficili e principali dell' orazione latina*, ibid., 1691, in-8. Il préparait aussi un *Dictionn. sicilien et toscan* en 4 vol. que la m. l'empêcha de livrer à l'impression.

SPAENDONCK (van), célèbre peintre de fleurs, né en 1746 à Tilbourg, fut élève de Herreyns, puis vint en France, où il se fit d'abord connaître comme peintre en miniature et où Watelet le fit nommer en 1774 peintre en miniature du roi. Bientôt ses tableaux de fleurs lui acquirent une réputation encore plus haute, et tout le monde à la cour voulut avoir sur un dessus de boîte un vase de fleurs peint par van Spaendonck. Lors de la révolution, il devint administr. et profess. d'iconographie au Jardin des Plantes, et quand l'institut fut fermé, il fut un des peintres appelés à former le noyau de la classe des beaux-arts. Van Spaendonck m. le 11 mai 1822. Ses ouv., extrêmement nombreux, se distinguent surtout par l'art de la composition que peut être nul peintre de fleurs n'a si bien entendue que lui. Il reproduit avec la plus grande fidélité le velouté des fruits, la forme et le port des fleurs; et son coloris est fin, léger, transparent, plein de fraîcheur et d'harmonie.

SPAEN-LALECQ (le baron GUILLAUME-ANNE de), historien hollandais, né le 26 janv. 1750, et m. en avril 1817, avait été bourgmestre d'Elburg, député aux états-généraux de Hollande en 1774, puis membre du collége de l'Amirauté. On lui doit une *Introd. critiq. à l'hist. de la Gueldre*, Utrecht, 1801-5, 4 vol. in-8; *Essais historiques et antiquaires*, 1805; *Hist. de la province de Gueldre*, 1814.

SPAGNUOLI. V. BATTISTA, poète latin.

SPALDING (JEAN-JOACHIM), excellent prédicateur allemand, né le 1er nov. 1714 à Triebsess (Poméranie suédoise), passa ses prem. années au gymnase de Stralsund (1729), et à l'université de Rostock (1731), où les études étaient peu fortes. Il répara en partie le défaut de cette prem. éducation chez un profess. de Griefswald, qui le prit pour instituteur de ses enfans. Il accompagna ensuite pendant plus. années comme gouvern. un jeune gentilhomme, assista (1740) son frère aîné dans ses fonctions pastorales à Triebsess, se chargea d'une nouvelle éducation en 1742, devint en 1745 secrétaire de légation de l'envoyé de Suède à Berlin (Rudenskiold), et enfin se vit appelé comme pasteur à Lassahn (Poméranie suédoise). Spalding remplit de la manière la plus distinguée le ministère ecclésiastiq. qui avait été l'ambition de toute sa vie; et dès-lors il se fit un nom parmi ses confrères. Aussi lui offrit-on bientôt les places éminentes de surintendant-général des églises de la Poméranie suédoise, de vice-chancelier de l'université de Greifswald et de profess. de théologie. Mais il refusa et se borna dans la suite à celle de membre du consistoire général et de prem. pasteur de l'église de St-Nicolas à Berlin (1764). Cinq ans plus tard il fit partie de la commiss. assemblée pour délibérer sur le divorce de Frédéric II et de la princesse, sa femme, divorce qui fut prononcé. Spalding prêcha encore 19 ans, jusqu'à ce que la publicat. de l'édit de religion de 1788 l'engageât à renoncer à la prédication. Il n'en continua pas moins ses fonctions consistoriales, et écrivit encore un ouv. qui fut publié en 1797 (*voy.* plus bas). Spalding m. le 26 mai 1804 à Berlin. Il avait été marié trois fois, et eut de sa prem. femme deux fils qui se signalèrent après lui dans le monde littéraire. C'est principalem. à ses *Sermons* (Berlin, 1765, in-8, réimp. en 1768 et 1775), et *Nouveaux Sermons* (Berlin, 1er v. 1768, 1770, 1777, 2e vol. 1784), que Spalding doit sa réputation: le style en est d'une pureté et d'une élégance ravissantes. Ses autres ouv. sont intit.: *Destination de l'homme*, Greifswald, 1748, in-8; réimp. 14 à 15 fois (4 trad. franç., 1re Formey; anonyme; 2e Dresde, 1752, in-8; Schwerin, 1754; Dresde, 1764; 3e de J.-B., Berlin, 1765, in-4; 4e de la reine Elisabeth de Prusse, Berlin, 1776, in-8); trad. en lat. par Heinze sous le titre *Soliloquium quâ lege natus sit homo deliberatio*, Luneburg, 1765, in-8; *Pensées sur l'importance des sentimens religieux*, Leipsig, 1761, in-8; 5e éd., 1784; *sur l'Utilité de la prédication*, Berlin, 1772, in-8; 1773, 1791; *Lettres confidentielles sur la religion*, Breslau, 1784, 1785, 1788, in-8; *la Religion l'affaire la plus importante de la vie*, Leipsig, 1797, 1798, 1799, 1806, in-8. George-Louis Spalding (*v.* l'article suiv.), pub. avec des addit. une espèce de biographie de son père, rédigée par lui-même, Halle, 1804, in-8.

SPALDING (GEORGE-LOUIS), second fils du précédent, né à Barth le 8 avril 1762, commença ses études au gymnase de Berlin, alors dirigé par Büsching, passa de là à Gœttingue et à Halle, voyagea en Allemagne, en Suisse, en France, en Angleterre et en Hollande, puis en revenant à Berlin fut nommé institut. des enfans du prince Ferdinand, et en 1787 devint profess. au gymnase de Berlin. Il ne tint qu'à lui lors de la mort de Gedike en 1803 d'en devenir le directeur, mais il refusa cet honneur. Dans la suite cependant il ne put éviter d'être attaché comme conseiller au ministère de l'instruct. publiq. Spalding m. le 7 juin 1811. Il était depuis huit ans membre de l'académie des sciences de Berlin pour la classe historiq. Ce savant est connu surtout par son excellente édit. de Quintilien, 4 vol. in-8, 1798, 1803, 1808 (le 4e n'est pas de lui). Ses autres écrits sont une édit. du *Discours* de Démosthène *contre Midias* (à l'usage des classes), une *Dissertation* latine *sur l'école philosophique de Mégare*, Halle, 1792; et un vol. intit. *Essai de poésies didactiques*. Buttmann prononça son *éloge*, qui a été inséré dans les *Mémoires* de l'academ. de Berlin, ann. 1814 et 1815.

SPALLANZANI (LAZARE), célèbre naturaliste, né le 12 janv. 1729 à Scandiano, étudia à Reggio, où les dominicains et les jésuites, frappés de ses dispositions, essayèrent vainem., chacun de leur côté, de l'engager dans leur ordre, puis à Bologne, où il entendit les leçons de Bianconi et de l'illustre Laure Bassi. Forcé d'abord par ses parens à suivre la carrière du barreau, il suivit aussi ses cours de droit et il allait être reçu docteur quand enfin les remontrances de Vallisnieri décidèrent sa famille à le laisser libre de choisir l'objet de ses études. Spallanzani se livra alors aux lettres, aux langues savantes, aux mathématiq. et aux sciences physiques qui de plus en plus importantes à ses yeux, absorbèrent bientôt toutes ses facultés. Professeur de logique et de littérature grecque à l'université de Reggio en 1754, il y reçut successivem. les invitat. de celles de Coimbre, de Parme, de Cesène et de Modène, qu'il accepta enfin en 1760, et où il continua par des recherches toujours aussi originales qu'importantes et fécondes en découvertes de répandre son nom dans l'Europe savante. Il y était depuis 10 ans quand il fut appelé à Pavie avec le titre de profess. d'hist. naturelle, titre auquel il joignit bientôt celui de directeur du musée. Neuf ans après il commença une série de voyages qui fait époque dans l'histoire de la science, et on le vit successivem. explorer la plus grande partie des cantons suisses (1779 et 1780), côtoyer la Méditerranée, de Livourne à Marseille (1781), parcourir l'Italie, les monts Euganéens et les rivères de l'Adriatique et de l'Archipel (1782, 1783), visiter Corfou, Cérigo (1785), traverser encore, et toujours en observateur, la mer Egée, séjourner 11 mois à Constantinople et dans le Roum-Ili, et revenir par Vienne en 1786. C'est là qu'il apprit les détails d'un procès odieux que l'envie voulait lui faire intenter. On l'accusait d'avoir soustrait quelq. morceaux rares du cabinet de Pavie. Mais son innocence solennellem. reconnue fut proclamée par un décret impérial, et son arrivée dans Pavie, au milieu des acclamations universelles, ressembla à une

pompe triomphale. Spallanzani fit encore un nouveau voyage en 1788. Mais cette fois ses courses se bornèrent à voir le Vésuve, l'Etna et les îles Eoliennes. Le but de tous ces pèlerinages scientifiq étail de rassembler des objets d'histoire naturelle pour le musée de Pavie, dont effectivem. Spallanzani peut passer pour le second créateur. Spallanzani jouissait alors d'une réputat. européenne, et ses ouv., objet de l'admirat. univ., étaient trad. en France, en Angleterre, en Allemagne; la plupart des prem. académ. de l'Europe s'empressaient de l'admettre au nombre de leurs membres, et personne ne fut étonné quand Saliceti passant par Pavie lui offrit au nom de la républiq. franç. la chaire d'histoire naturelle au Jardin des Plantes de Paris. Spallanzani s'excusa sur son grand âge et sur sa mauvaise santé. En effet, tourmenté depuis longtemps par une ischurie vésicale, il ne tarda guère à être en butte à diverses attaques d'apoplexie, et il succomba à l'une d'elles le 12 févr. 1799. Peu d'hommes dans le 18e S ont rendu d'aussi grands services à l'histoire naturelle que Spallanzani; nul n'avait à un degré plus éminent la sagacité, la patience, l'esprit judicieux et puissamm. méthodique qui seuls peuvent rendre fructueuse l'observation de la nature: aussi est-ce principalem. à ses découvertes et à ses expériences que la physiologie et l'anatomie comparée sont redevables de leurs progrès. Parmi celles-ci nous rappellerons son examen général du système circulatoire, dont 15 conséquences au moins étaient alors absolum. neuves, ses observat. sur les animalcules infusoires, ses découvertes sur la reproduction, parmi lesquelles sa fécondat. artificielle tient le prem. rang, et ses expériences sur la digestion. Ces résultats, souvent énoncés de vive voix dans ses cours, sont de plus consignés dans une nombreuse suite d'ouvrages. Nous nous bornerons ici à indiquer les principaux, savoir: *Lettere due sopra un viaggio ne' monti del Reggiano ed al lago di Ventasso* (ins. dans le t. 9 de la *nuova Raccolta Calogeriana*); *Saggio di osservazioni microscopiche concernenti il sistema della generazione di Needham e di Buffon* (même recueil), Modène, 1767, in-8; et trad. en français avec notes de Needham, par Régley, Londres et Paris, 1769, in-8; *de Lapidibus ab aquâ resilientibus*, *diss.*, 1766 (même rec., tom. 95); *sopra gli Animali delle infusioni*, e *su i novi pensamenti*, etc. (ins. dans le *Giornale d'Italia*, Venise, 1767, 3e vol.); *Mem. sopra i muli*, Modène, 1768, in-8; *dell' Azione del cuore*, etc., Modène, 1768, in-4; une traduct. italienne des *Contemplations* de Bonnet, avec notes et observat., Modène, 1769, 2 vol. in-8; *dei Fenomeni della circolazione*, etc., etc., Modène, 1777, in-8 (très-estimé); trad. en franç. par Tourdes, Paris, 1800, in-8; *Opuscoli di fisica animale* e *vegetabile*, Modène, 1776, 2 vol. in-4; trad. en allem. par Donndorf, et en franç. par Senebier, Genève, 1777, 2 vol. in-8; *Dissertazioni di fisica animale* e *vegetabile*, Modène, 1780, 2 vol. in-4; trad. en angl., Londres, 1784, 2 vol. in-8; en allem. par Michaelis, Leipsig, 1785, et en fr. par Senebier sous le titre d'*Expériences sur la digestion*, Genève, 1783, in-8; et d'*Expériences pour servir à l'hist. de la génération*, Genève, 1785, in-8; *Risultati di esperienze sopra la riproduzione della testa nelle lumache terrestri* (1er et 2e vol. des *Mem. della società italiana*, Vérone, 1782, in-4); *Lettere al signor Scopoli*, Zoopoli (Pavie), 1788, in-8; *Mem. sulla respirazione*, Milan, 1803, 2 v. in-8 (trad. en franç. avant la prem. pub., Genève, an XI, in-8). Une édit. complète des *Œuvres* de Spallanzani, Bologne, 16 vol. in-8, a été annoncée par le profess. Cardinali. *Voyez* pour plus de détails les *éloges* de Spallanzani par Senebier (*Magasin encyclop.*, 1re année, t. 3, p. 328), par Pozzetti (Parme, 1800), par Fabroni (*Vitæ ital.*, t. 19, p. 39), et par Alibert, *Eloges hist.*, Paris, 1806, in-8, et Tourdes, *Notice sur la vie litt. de Spallanzani*,

SPANGENBERG (CYRIAQUE), savant historien, né à Nordhausen le 17 juin 1528, m. à Strasbourg le 10 fév. 1604, avait rempli les fonctions de pasteur et d'inspect. des écoles à Eisleben, puis celles de doyen et chapelain à Mansfeld; mais il s'était vu destituer en 1575 comme partisan de Flacius. Il fut en effet une des principales causes des troubles qui eurent lieu dans le comté de Mansfeld par les disputes de Flacius. On doit à Spangenberg, entre autres ouv., des *sermons* sur les cantiq. de Luther, sous le titre de *Cithara Lutheri*, une *Histoire ecclésiastique*, *chronique des évêques de Werden*, Hambourg, 1720, in-fol.; des *Chroniques d'Allemagne;* travail estimé surtout pour ce qui concerne la Saxe, les comtés de Henneberg, de Querfurth, etc.; un *Traité de la noblesse* (ins. dans la *Biblioth. equestris* de Burgermeister, tom. 2), et quantité de *traités* théologiq., des *comment.* sur div. parties de la Bible et d'écrits polémiq. Lemkfeld a publié une *Notice* sur sa vie et ses ouv., Quedlimbourg, 1712 et 1720, in-4 (allem.).

SPANGENBERG (AUGUSTE-THÉOPHILE), év. de la secte des frères moraves, né le 15 juillet 1704 à Klettenburg (comté de Hohenheim), s'appliqua d'abord au droit, que jeune encore il quitta pour la théologie. Bientôt ayant fait connaissance du comte de Zinzendorf, il eut l'occasion de visiter Herrnhut, où celui-ci avait fondé son nouvel institut. La vue de ce noble et paisible établissem. ne tarda point à lui faire désirer d'en être membre, et quelques années après il y fut reçu à Herrnhut même, d'où au bout de cinq à six mois il passa à Copenhague, avec le titre d'assistant de la société des frères moraves, puis en Amérique (1735). Il y resta 4 ans, tant en Géorgie qu'en Pennsylvanie et à l'île danoise de St-Thomas, et y fonda plus. maisons sur le modèle de celle de Herrnhut. Deux autres voyages en Amérique, l'un de 1746 à 1749, l'autre de 1751 à 1760 le firent connaître encore sous des rapports plus avantageux, et l'habituèrent à regarder le Nouveau-Monde comme sa patrie. Cependant ses talens et son zèle lui avait déjà valu des titres assez élevés, entre autres celui d'évêque de l'Unité des Frères. La m. de Zinzendorf en 1760 le fit appeler par la direction générale au conseil suprême de Herrnhut, et en 1764 il fut nommé inspecteur-général des établissem. de la Haute-Lusace. Enfin en 1789, il devint président de la direction-générale et s'établit avec elle à Bertholdsdorf, dans le voisinage de Herrnhut. C'est là qu'il m. le 18 sept. 1792, âgé de 89 ans. Les dern. années de sa vie, surtout, avaient été consacrées de la manière la plus heureuse et la plus active à servir les intérêts de sa secte; et c'est en grande partie à son habileté que les frères moraves durent l'avantage de voir leurs établissem. se multiplier dans tous les états protest. de l'Europe et même en Russie. Les ouv. les plus remarq. de Spangenberg sont une *Vie du comte de Zinzendorf*, Barby, 1772-75, 8 vol. in-8, et son *Résumé de la doctrine chrétienne dans la communauté évangélique des Frères*, Barby, 1779, in-8. Une *Vie de Spangenberg*, par lui-même, composée lorsqu'il avait 80 ans, a servi de base à celle que pub. J. Risler, Barby, 1794, in-8.

SPANGENBERG (GEORGE-AUGUSTE), savant allemand, m. à Gœttingue, sa patrie, le 4 mars 1806, à l'âge de 74 ans, professa le droit à l'univ. de cette ville et donna une édit. assez médiocre du *Corpus juris civilis* de Gebauer, Gœttingue, in-4, 1er vol. 1776, 2e vol. 1797.

SPANHEIM (FRÉDÉRIC), théologien protestant, né le 1er janv. 1600 à Amberg, étudia à Heidelberg et à Genève, voyagea à Paris, puis obtint à Genève la chaire de théol. qu'il remplit avec succès de 1631 à 1642. Il alla ensuite à Leyde et y professa la même science jusqu'en 1649, époque à laquelle il m. On a de lui *le Soldat suédois*, ou *Histoire de ce qui s'est passé en Allemagne depuis l'entrée du roi de Suède* (Gustave-le-Grand) *jusqu'à sa mort*, Ge-

nève, 1633, in-8; *Mercure suisse*, 1633, in-8; *Comment. historiq. de la vie de la mort de Christophe Dhona*, Genève, 1639, in-4; *Tableau d'une princesse*, in-4, sans date et sans nom de ville; réimp. sous le titre de *Mém. sur la vie et la mort de l'électrice palatine*, Leyde, 1645, in-4; *Diatriba historica de origine, progressu et sectis anabaptistarum*, Franeker, 1645, à la suite de la *Gangræna theologiæ anabaptisticæ* de Cloppenburg. *Voyez* Freher, *Theat. vir. ill.*, t. 1, p. 543, et Bayle, *Dict. crit.*

SPANHEIM (Ezéchiel), numismate et philologue du prem. ordre, fils du précéd., naquit à Genève le 7 déc. 1629, passa en 1642 à Leyde avec son père, et mérita par ses rares disposit. de figurer parmi les enfans précoces. A 13 ans, il était invité par Saumaise à donner une édit. de l'*Antologie grecque*, avec version latine. Revenu à Genève vers 1650, il y remplit l'année suivante une chaire d'éloquence. Mais bientôt il la quitta pour occuper à la cour de l'électeur palatin, Charles-Louis, la place de gouvern. de son fils. Bientôt ses talens lui acquirent toute la confiance du prince, et il fut envoyé en Italie avec l'ordre d'étudier la politiq. et les différens intérêts des princes de la Péninsule. Ces fonctions diplomatiq., qui le conduisirent successivement à Florence, à Mantoue, à Parme, à Modène, à Rome, à Naples, en Sicile et jusqu'à Malte, ne l'empêchèrent point de se livrer avec un succès éclatant à l'étude des antiquités qu'il fit marcher de pair avec celle du droit public. Envoyé ensuite aux conférences d'Oppenheim et de Spire, puis au congrès de Breda, il passa de là au service de l'élect. de Brandebourg, depuis roi de Prusse, qui après lui avoir confié plus. missions délicates récompensa enfin ses services en le créant baron et en le nommant son ambassad. à Londres (1702). C'est là que Spanheim m. le 7 nov. 1710. Il fut inhumé à Westminster. Le roi de Prusse acquit sa bibliothèq. Spanheim était membre de la société royale de Londres. Ses principaux ouv. sont des *Dissertat.* lat. *de præstantiâ et usu numismat. antiquorum*, Rome, 1664, in-4; Paris, 1671, in-4; Londres et Amsterd., 1706-17, 2 vol. in-fol. (véritable trésor d'érudition et le chef-d'œuvre de l'archéologie avant Eckhel, Zoega et Visconti), auxquelles on peut joindre *de Nummo Smyrnæor. inscripto* Σμυρναιων πρύτανεις, etc., Paris, 1672 (à la suite du *Traité des médailles* de Seguin, et dans le *Thes. antiq. romanarum* de Grævius, t. 5, p. 660); et 7 *lettres*, dont 2 à Beger et 5 à André Morel. Ses autres écrits consistent en *notes* sur Callimaq. (dans l'édit. de Grævius, Utrecht, 1697), Strabon (Amsterdam, 1707), les trois prem. comédies d'Aristophane (édit. Kuster, 1707-09), Aristide (édit. Jebb, 1722), Josèphe (Leyde, 1726), et Thucydide (édit. Duker, Amsterdam, 1731); *Discours sur la crèche et la croix*, Genève, 1655, in-8 (franç.); un trad. franç. des *Césars* de l'empereur Julien, Heidelberg, 1660, in-8; Paris, 1683, in-4; Amsterdam, 1728, in-4, et quelques thèses. *Voyez* pour plus de détails les *Mémoires* de Niceron, tom. 2, le *Dictionnaire* de Chauffepié, *Acta erudit. Lips.*, 1711, etc.

SPANHEIM (Frédéric), frère du précéd., né à Genève en 1632, mort à Leyde en 1701, avait professé successivement la théologie à Heidelberg, la théologie et l'histoire sacrée à Leyde, où de plus il occupa la place de bibliothécaire, et où quatre fois il fut nommé recteur de l'université. Ses ouv., au nombre de 71 (*voy.* Niceron, tom. 29, Chauffepié, *Dictionn.* et *Histoire littéraire de Genève* par Senebier, tom. 2, pag. 269), ont été recueillis sous le titre d'*Opera quatenùs complectuntur geographiam, chron. et histor. sacram et eccles.*, Leyde, 1701-3, 3 vol. in-fol. Ses dissertat. théologiq. les plus remarquables ont été aussi pub. à part sous le titre *Elenchus controversiarum de religione*, Amsterdam, 1701, in-8. La plus curieuse est celle qui roule sur la papesse Jeanne; elle a été trad. en fr. par Lenfant. *Voyez* Klefeker, *Biblioth. erudit. præcoc.*, pag. 357.

SPARFVENFELDT (Jean-Gabriel), sav. suédois, étudia à Upsal, voyagea en Hollande, en France, en Espagne, en Afrique et en Italie, où le pape Innocent XII, pour lui témoigner son estime, lui remit de sa main les clefs de la bibliothèque du Vatican, et fut nommé à son retour en Suède (1694) grand-maître des cérémonies. Sparfvenfeld m. en 1727, à sa maison de campagne, à l'âge de 72 ans, avec la réputat. d'un des hommes les plus érudits de son siècle. Il était en correspondance avec les savans de toute l'Europe, et possédait outre la géographie, les antiquités et l'hist., 14 langues. On a de lui plus. ouv., entre autres des traduct. du latin et de l'espagnol, et un *dictionn.* esclavon. G. Wallin pub. son *Eloge funèbre*, Stockholm, 1730, in-4 (lat.).

SPARRE (Eric), sénat. suédois, né en 1550, siégait depuis 5 ans au sénat, lorsque Jean III l'envoya à Varsovie pour y faire élire Sigismond, son fils, roi de Pologne. Sparre réussit, mais peu après il fut compromis dans des menées tendant à rendre Sigismond indépendant de son père, et traduit en conséquence devant les états de Suède, qui le privèrent de ses dignités. La m. de Jean ayant amené des différends entre Sigismond et Charles, duc de Sudermanie, Sparre, après s'être déclaré contre ce dern. remplit le rôle de médiat. entre les deux princes et rentra en possess. de ses titres. Mais la discorde éclata de nouveau, et Sparre fut obligé de chercher un refuge en Pologne avec beauc. de seigneurs suédois. Malheureusement les deux rivaux en vinrent aux armes, et Sigismond vaincu fut obligé de livrer Sparre, qui fut décapité à Linkœping en 1600. On a de cet homme d'état une *Lettre à Danzé*, ministre de France en Danemarck (dans le *Mercure suédois* de 1758); et un ouv. polémiq. intit. : *Pro lege, rege et grege*, pub. lors des prem. différends entre Sigismond et Charles, et très-rare aujourd'hui par suite de la prohibition qu'en fit ce dernier.

SPARRMAN (André), naturaliste et voyageur suédois, né vers 1747 dans la province d'Upland, avait étudié en médecine et fixé les regards du célèbre Linné par ses progrès dans l'histoire naturelle, lorsqu'en 1765 il s'embarqua pour la Chine sur un navire de la comp. suédois des Indes-Orientales, commandé par Ekeberg, son cousin. Ce premier voyage acheva de développer son penchant pour la recherche des curiosités naturelles. A son retour il en exposa la relation dans une thèse, qu'il soutint le 30 novemb. 1768. Quatre ans après il alla au cap de Bonne-Espérance, où l'attendait l'emploi de précepteur des enfans d'un habitant de cette extrémité australe de l'Afrique; mais peu après son arrivée, il s'attacha aux naturalistes Forster, père et fils, qui accompagnaient Cook, alors au cap, et il fit avec eux le fameux voyage autour du monde. Revenu en Afrique (juillet 1775), Sparrman y fit ressource de ses connaissances en chirurgie et en médec., et ayant ainsi amassé une somme suffisante, il entreprit avec Dan. Immelman d'explorer l'intérieur des terres. Se dirigeant vers l'est et se prolongeant sur la partie inférieure de la terrasse la plus voisine de la côte, il visita la baie de Mossel, regagna l'intérieur du pays, alla jusqu'aux rives du *Groote visch revier*, puis remontant au nord, passa jusqu'au 28° 30′ de latitude australe, à 350 lieues du Cap. Il en reprit le chemin le 6 février 1776, et le 15 avril suiv., il y était revenu sans mésaventure, avec les fruits de ses explorations. La même année Sparrman retourna en Suède; il fut élu de l'acad. de Stockholm, puis nommé conservateur de la belle collect. laissée à cette compagnie par le baron de Geer. Sparrman m. à Stockholm le 20 juillet 1820, laissant, outre une trad. angl. du traité de Rosen *sur les maladies des enfans*, qu'il avait écrite pend. son voyage avec Cook, les ouv.

suiv. : *Voyage* (en suédois) *au cap de Bonne-Espérance, au cercle polaire austral et autour du monde, ainsi que dans les pays des Hottentots et des Cafres, de* 1772 *à* 1776, Stockholm, 1787, in-8, carte et fig.; trad. en allem. par Groskard, Berlin, 1784; puis en anglais, avec préface et notes de Forster, Londres, 1786. 2 vol. in-4; et enfin en franç., sur cette dern. version, par le Tourneur, Paris, 1787, 2 vol. in-4 ou 3 vol. in-8, carte et fig. (c'est par méprise que ce dern. trad. annonça dans sa préface la m. récente de l'aut. : celui-ci, dans le même temps, venait visiter Paris); *Museum carlsonianum*, Stockholm, 1786, 2 vol. in-fol.; des *discours*, etc. On a consacré à la mémoire de Sparrman un bel arbrisseau du cap de Bonne-Espérance de la famille des liliacées, sous le nom de *sparrmania*.

SPARTACUS, l'un des hommes les plus extraordinaires dont les annales de Rome aient conservé la mémoire, sortit tout d'un coup de l'obscurité et de l'abjection la plus profonde, pour acquérir en trois années une gloire immortelle. Nous n'avons que quelq. mots à dire sur la prem. et la plus longue partie de sa vie. Après la conquête de la Macédoine, les Romains avaient réduit avec de grands efforts quelq.-unes des peuplades belliqueuses de la Thrace, et en avaient tiré des corps d'auxiliaires. Spartacus fut un des barbares qui servirent de cette manière dans les armées romaines; mais trop fier pour supporter long-temps cette servitude déguisée sous le nom de milice, il déserta et se mit à faire aux oppresseurs de son pays une guerre de partisans. Par malheur il tomba entre leurs mains, et sa force et sa stature avantageuse le firent réserver pour l'emploi de gladiateur. L'an 680, il était enfermé à Capoue dans une école d'esclaves de cette profession, qui formèrent une conspiration, dont le but unique d'abord fut d'échapper à la captivité. La guerre retenait alors les plus grands généraux loin de l'Italie avec les légions, et l'occasion ne pouvait être plus favorable; mais le complot fut découvert par un des conjurés. Spartacus néanmoins sort de Capoue à la tête de soixante-quatorze compagnons, décidés à périr ou à être libres. Ils saisissent dans une cuisine, en fuyant, des couperets, des broches, des couteaux, rencontrent un peu plus loin des chariots chargés d'armes de gladiateurs, et les pillent. Un prem. avantage qu'ils obtiennent sur les habitans de Capoue, envoyés à leur poursuite, met à leur disposit. des armes plus dignes de leur courage, et leur amène d'autres partisans. Ils battent alors le préteur Claudius, et bientôt leur nombre est porté à dix mille pour s'augmenter encore de jour en jour. Malheureusem. leur armée se divisa en deux corps : les Gaulois et les Germains avaient pour chefs OEnomaüs et Crixus; les Thraces avec les autres alliés obéissaient à Spartacus, qui conduisait toute l'expédition, mais avec une autorité précaire. Son dessein était de ramener ses compagnons dans leur patrie et d'assurer leur liberté; mais il ne pouvait les empêcher de piller partout sur leur passage, et de diminuer ainsi leurs moyens de vaincre par une conduite non moins imprudente que coupable. Cependant il battit encore en deux rencontres le préteur Varinius, et ses deux lieutenans aussi, Frurius et Cossinius. Ces victoires et les proclamat. dont il les accompagnait, lui attirèrent de nouveaux soldats, et il en compta bientôt soixante-dix mille. Il essaya d'établir quelque discipline dans cette troupe tumultueuse, et tandis qu'il cherchait à en faire une armée plus régulière, il avisait toujours aux moyens de sortir de l'Italie; car il ne comptait pas pouvoir lutter long-temps contre la fortune de Rome. Ses gens, aveuglés par leurs succès et occupés de piller l'Italie, ne lui permirent pas d'exécuter un projet si sage. Rome s'alarma et prit des mesures plus vigoureuses contre cette révolte de gladiateurs qu'elle avait d'abord méprisée. Ce fut dans un pareil moment que les Gaulois et les Germains se séparèrent tout-à-fait de Spartacus, dont ils accusèrent la lenteur, et dont les Thraces et les Lucaniens continuèrent seuls de suivre les drapeaux. Après avoir sauvé les débris des troupes gauloises et germaines que l'imprudence de leurs chefs avait fait battre, le héros longea l'Apennin pour s'approcher du nord de l'Italie. Il battit successivem. les deux consuls Gellius Poplicola et Cornelius Lentulus et deux préteurs, et arriva enfin toujours combattant et toujours victorieux jusqu'aux rives du Pô. La crue des eaux de ce fleuve et le manque de bateaux l'obligèrent de s'arrêter, et dès ce moment il n'eut plus, pour ainsi dire, que des revers. Entraîné par ses compagnons qui parlaient toujours de prendre Rome, il retourna sur ses pas; et l'effroi se répandit en effet dans la ville souveraine à un tel point, que lors de l'ouverture des comices pour l'élection des préteurs l'an 682, Crassus fut le seul qui osa se charger du commandem. Les forces imposantes avec lesquelles se présenta ce nouveau général, décidèrent les esclaves révoltés à abandonner leur projet hardi, et tinrent en échec Spartacus, qui tâchait de regagner l'Abruzze, affaibli qu'il était par les nouvelles divisions de son armée. Ce malheureux chef d'esclaves incapables de le comprendre était arrivé dans la presqu'île de Rhegium, et avait tenté vainement de passer en Sicile. Obligé de rester en Italie, il remporta encore quelq. avantages, dont Crassus fut assez effrayé pour écrire au sénat d'envoyer à son secours Pompée, nouvellem. arrivé d'Espagne. Spartacus ne s'aveugla pas néanmoins et proposa à Crassus un accommodem., que la fierté romaine ne voulut point accepter. Poussé alors à une bataille générale et décisive, autant par ses propres soldats que par les Romains, il se prépara à combattre comme un homme qui n'avait plus que cette ressource. Rome triompha; mais il sut échapper à sa vengeance par une mort aussi glorieuse que l'avait été sa vie. On peut consulter, pour plus de détails, Tite-Live, Velleius Paterculus, Tacite, Appien, Florus, les *Stratagèmes* de Frontin, et *Spartacus, ou la Guerre des gladiateurs*, par Meissner, trad. de l'allem. par M. Viollant, 1803, in-12.

SPARTIEN (ÆLIUS SPARTIANUS), le prem. des six écrivains de l'*Histoire auguste*, vécut depuis le règne de Dioclétien, dont on croit qu'il était l'affranchi, jusqu'à celui de Constantin-le-Grand. Saumaise le regarde comme l'auteur de toutes les vies des emper. qui font partie de l'*Histoire auguste*, jusqu'à celle d'Alexandre Sévère; mais sept seulement portent son nom : ce sont les *vies* d'Adrien, d'Ælius Verus, de Didius Julianus, de Septime Sévère, de Pescennius Niger, de Caracalla et de Geta. L'on sait que l'incorrection du style, le manque de goût et l'absence totale de critique sont des défauts communs aux écrivains de l'*Histoire auguste*, excepté cependant Vopiscus; mais on leur doit la connaissance d'une foule de détails précieux sur les lois, les usages et les mœurs des Romains, pendant un espace de cent-soixante ans. L'*Histoire auguste* a été imp., pour la prem. fois, par Phil. de Lavagna, Milan, 1475, in-fol., à la suite des douze Césars de Suétone (*v.* le *Manuel du Libraire* par M. Brunet). L'édit. de ce recueil, publ. par Saumaise, avec les notes de Casaubon, Paris, 1620, in-fol., est la plus estimée des savans.

SPÉ ou SPEE (FRÉDÉRIC de), jésuite, né en 1595 au château de Langenfeld, près de Keyserwerth, montra le prem. la nécessité d'une réforme dans le mode de procéder contre les prévenus de sorcellerie. Il admettait l'existence des sorciers, mais il n'en croyait pas le nombre aussi gr. qu'on l'imaginait alors généralem. Il publia à ce sujet un ouv. intit. : *Cautio criminalis seu de processibus contra sagas, authore theologo romano*, Rhintel, 1631, in-8; réimp. plus. fois à Francfort et à Cologne : trad. en franç. sous ce titre : *Avis aux criminalistes* sur les abus qui se glissent dans les pro-

cès de sorcellerie, par F.-B. de Villedor (Ferdin. Bouvot de Besançon, ville qui s'est appelée dans le 10e et le 11e S. *Chrysopolis* ou Ville-d'Or), Lyon, 1660, in-8. Spée m. en 1635, victime de son zèle pieux et charitable dans une contagion qui ravagea la ville de Trèves.

SPECIALE (Nicolas), né à Noto, en Sicile, vers la fin du 13e S., est l'auteur d'un travail historique sur la Sicile, resté long-temps inédit, et qu'on trouvera dans la grande collection des *Scriptores rerum italicarum*, tom. 10, pag. 915. Cet ouv., divisé en 8 livres, embrasse une période de 55 ans, depuis les *vêpres siciliennes* en 1282, jusqu'à la m. de Frédéric Ier d'Aragon en 1337. On ignore à quelle époque m. cet historien.—Speciale (Nicolas), qu'on a confondu à tort avec le précéd., fut vice-roi de Sicile, depuis 1423 jusqu'en 1432. Il m. à Noto en 1444, après avoir été comblé de bienfaits et chargé de plusieurs missions importantes par Alphonse V.

SPEDALIERI (Nicolas), publiciste, né en 1741 à Bronte, en Sicile, chercha à mettre d'accord la philosophie du 18e S., avec la religion. Les dogmes de l'Evangile lui paraissaient plus que suffisans pour fonder la société sur les bases de l'égalité et de la justice. Dans son ardeur de tout concilier, il alla jusqu'à essayer de justifier la théorie du régicide par la doctrine de St Thomas. L'ouv. où il développa ses singulières idées dans un but éminemment religieux est intit. : *de' Diritti dell' uomo lib. VI, ne' quali si dimostra che la più sicura custode de' medesimi nella società civile è la religione cristiana*, Assise, 1791, in-4; Gênes, 1805, 2 vol. in-8. Spedalieri s'attira de violentes critiques; mais ses protecteurs firent valoir les services qu'il avait rendus à la religion, et il obtint un bénéfice à la basilique vaticane. Il m. à Rome en 1795.—Spedalieri (Archange), médecin, neveu du précéd., né à Bronte en 1779, se rendit à Bologne lors de la révolution de 1799, et y fut nommé adjoint à la chaire de clinique médicale. Plus tard il remplaça Jacopi comme profess. de physiologie et d'anatomie comparée à Pavie. Il. m. à Alcamo, en Sicile, en 1823. Nous citerons de lui : *Memorie di fisiologia e di patologia vegetabile*, Milan, 1806, in-8; *Medicinæ praxeos compendium*, Pavie, 1815, 2 vol. in-8.

SPEED (John), écrivain estimé pour ses recherches sur la géographie et l'histoire de l'Angleterre, né en 1552 à Farrington, dans le comté de Chester, m. à Londres en 1629, avait d'abord exercé le métier de tailleur. Son plus grand ouvrage, intit. *Histoire de la Grande-Bretagne*, etc., in-fol., parut en 1614.

SPEGEL (Haquin), archevêque d'Upsal, né en 1645, m. à Upsal en 1714, fut un des poètes suédois les plus féconds du 17e S. Outre ses poésies, oubliées aujourd'hui, on a de lui plusieurs ouvr., entre autre un *Glossaire de la langue gothique*.

SPELMAN (sir Henri), antiquaire anglais, né à Cougham, près de Lynn-Regis, en 1562, étudia le droit à Lincoln's-Inn, et surtout le droit ancien de la Grande-Bretagne, dont il rechercha aussi les vieux usages. Il fut reçu membre de la société des antiquaires, se lia avec les savans distingués de son époque, et leur fut plus d'une fois utile. Il était shérif de Norfolk, lorsque la réputation de ses connaissances profondes en fait d'anciennes chartes le fit désigner par Jacq. Ier comme un des commissaires chargés de terminer les contestations relatives aux titres des terres et manoirs de l'Irlande. Ce ne fut pas, au reste, la seule mission honorable que lui valut son érudition. Il mourut à Londres en 1641. Parmi ses ouvrages, nous citerons une *Collection des conciles, décrets, lois et constitutions de l'église d'Angleterre, depuis 1066 jusqu'en 1531*, formant 3 vol., dont 2 seulement parurent de son vivant; le 3e fut publié en 1664, avec des augmentations considérables de sir William Dugdale. — Spelman (John), fils aîné du précédent, promettait de marcher glorieusement sur ses traces : mais il ne lui survécut que de deux ans. Nous citerons de lui une *Vie d'Alfred-le-Grand*, publiée par Hearne, Oxford, 1709. — Spelman, (Clément), frère puîné du précédent, avocat et ensuite juge de l'échiquier, mort en 1679, laissa quelques écrits sur le gouvernement.

SPENCE (Joseph), littérateur anglais, né à Winchester en 1698, occupa pendant 10 ans la chaire de poésie à l'université d'Oxford, fit ensuite un voyage en Italie, et obtint plus tard un bénéfice ecclésiastique dans le comté de Buckingham, puis quelque temps après une chaire d'histoire moderne à Oxford. Il m. en 1768 à Byfleet, dans le comté de Surrey. Voici le titre de son principal ouvrage : *Recherches sur les rapports qui existent entre les écrits des poètes romains et ce qui reste des anciens artistes, pour les expliquer les uns par les autres*, 1747, 1 vol. in fol. Il avait inséré dans plusieurs recueils périodiques des morceaux qui ont été réunis et publiés avec quelques autres de ses écrits, sous le titre de *Moralités*, 1753.

SPENCER. V. Spenser.

SPENCER (John), théologien et hébraïsant, né en 1630 à Bocton, comté de Kent, fit ses études à l'université de Cambridge, devint successivement recteur de Landbeach, archidiacre de Sudbury, diacre d'Ely, et mourut en 1695. On a de lui des *Sermons* (1660); des *Discours* sur les miracles et les prophéties (1665 et 1667); une *dissertation* sur l'*Urim* et le *Thummin*; mais son principal ouvrage est celui qui a pour titre : *de Legibus Hæbræorum ritualibus et earum rationibus libri tres*, la Haie, 1686, 2 vol. in-4; Leipsig, 1705, 2 vol. in-4. L'auteur a pour but d'expliquer les cérémonies judaïques d'après les lumières de la raison; mais comme il a recherché l'origine de beaucoup de ces cérémonies dans celles des païens dont les Juifs étaient environnés, son livre causa un grand scandale lors de sa publication. J. Spencer répondit à ses nombreux adversaires par un écrit qui ne parut que long-temps après sa mort, dans une nouvelle édition de son livre plus complète que les précédentes, publiée à Cambridge, 1727, 2 vol. in-fol. Ce savant écrivain est généralement regardé comme l'un des plus doctes théologiens de l'église anglicane et l'un des plus habiles hébraïsans de son temps.

SPENCER (Charles), fils du comte de Sunderland, ne en 1707, hérita du titre de duc de Marlborough, après la m. du célèb. Churchill (*v.* Marlborough), son grand-père du côté maternel, entra de bonne heure au service, parvint au grade de lieutenant-général, commanda en 1758 les troupes anglaises destinées à combattre les Français en Allemagne, et m. l'année suivante (1759).

SPENDIUS, esclave à Rome dans le 3e S. avant J.-C., se sauva en Sicile et se mit au service des Carthaginois. Après la prem. guerre punique, ayant excité les troupes mercenaires à la révolte, il devint leur chef conjointement avec Mathos (*v.* ce nom), dont il partagea la fureur et les cruautés. Défait par Amilcar en l'an 239 avant J.-C., il se vit forcé, par ses propres troupes, d'aller traiter avec le vainqueur, qui le fit mettre en croix.

SPENER (Philippe-Jacques), célèbre docteur de l'église protestante et savant héraldiste, né en 1635 à Ribeauwiller, en Alsace, est regardé comme le fondateur de la secte appelée des *piétistes*. Après avoir étudié la théologie, les langues anciennes et l'hébreu à l'université de Strasbourg, il devint instituteur des deux princes de Birkenfeld, voyagea en Allemagne, en Suisse et en France, fut reçu docteur en théologie en 1664, accepta ensuite la première place parmi les pasteurs de Francfort, et séjourna 20 ans dans cette ville. C'est là qu'il institua chez lui, en 1670, des assemblées particulières, dans lesquelles, après des actes de dévotion, il répétait, d'une manière populaire et sommaire, le contenu de ses sermons, et expliquait les

versets du Nouveau-Testament. Les femmes étaient admises à ces exercices, mais sans pouvoir être vues du reste de l'auditoire. On donnait à ces réunions la dénomination de *Collége de piété*. Il se forma des assemblées pareilles dans plusieurs villes de l'Allemagne, dont les pasteurs et les magistrats conçurent des inquiétudes. Des plaintes s'élevèrent, et Spener crut devoir justifier son institution par un écrit intitulé *Pia desideria*, dans lequel il s'efforçait de démontrer la nécessité d'une réforme générale dans tous les états de la société, en s'arrêtant particulièrement aux ecclésiastiques dont les études n'étaient dirigées, selon lui, que pour faire briller les prédicateurs dans les disputes religieuses, au lieu de les pénétrer de cet esprit de charité, d'humilité, de ces sentimens pieux qui édifient les fidèles. Malgré le grand nombre d'autres écrits théologiques et d'instruction religieuse qu'il publia pendant son séjour à Francfort, il trouva encore le temps de s'occuper de travaux d'une autre espèce pour lesquels il avait pris du goût dans sa jeunesse, et qui le constituèrent fondateur de la science héraldique en Allemagne. En 1690, Spener accepta la place d'inspecteur et de prem. pasteur de l'église St-Nicolas, à Berlin, et plus tard il eut le crédit d'introduire son système de réforme dans l'université de Halle, nouvellement fondée par l'électeur de Brandebourg. Cette même ville de Halle devint dès-lors le centre du *piétisme* (nom donné à la nouvelle réforme), et tous les luthériens d'Allemagne se divisèrent en deux partis opposés, les orthodoxes et les piétistes ou *spénériens*. Ce fut en vain que l'électeur de Saxe, Frédéric-Auguste Ier, pressa Spener de venir reprendre la place de prédicateur de la cour de Dresde qu'il avait exercée de 1686 à 1690; ce savant docteur ne voulut plus quitter Berlin et y m. en 1705. On ne peut nier que quelq-unes de ses opinions sont peu conformes aux livres symboliques des luthériens; celle qui, élevant la théologie au-dessus d'une science, en faisait une lumière intérieure, paraît conduire au mysticisme, et Spener semble se rapprocher de l'église catholique par le mérite qu'il accorde aux bonnes œuvres. Ses idées sur une seconde venue du Christ forment tout-à-fait une nouvelle croyance. Spener a laissé un grand nombre d'ouvrages de théologie en langue allemande oubliés aujourd'hui, quoique plusieurs ne méritent pas ce sort. Ses ouvrages historiques et héraldiques sont écrits en latin et ont pour titre: *Sylloge genealogico-historica è numero præcipuarum familiarum quibus suos principes Germania nostra debet XII exhibens*, etc., Francfort, 1665, in-8; *Theatrum nobilitatis europeæ*, etc., ibid., 1668-78, 4 vol. in-folio; *Commentarius historicus in insignia serenissimæ domûs saxonicæ*, ibid, 1668, in-4; *Insignium Theoria, seu operis heraldici pars specialis*, ib., 1680; — *pars generalis*, 1690, 2 vol. in-folio, réimp. en 1717; *Illustriores Galliæ Stirpes tabulis genealogicis comprehensæ*, ibid., 1689, in-fol. — Jacques-Charles SPENER, fils du précédent, m. en 1730, a publié: *Historia germanica universalis et pragmatica*, 2 vol. in-8; *Notitia Germaniæ antiquæ*, 1717, in-4

SPENSER (EDMOND), l'un des plus célèbres poètes de la Grande-Bretagne, né à Londres vers 1553 d'une famille noble, fit ses études à l'université de Cambridge, alla ensuite habiter le nord de l'Angleterre, où une passion malheureuse lui inspira des poésies mélancoliques dont il revint faire imprimer le recueil à Lond. en 1579, sous le tit. de *Calendrier du Berger*, dédié à sir Philippe Sidney. Ce seigneur devint le protecteur du jeune poète, le recommanda au comte de Leicester son oncle, qui lui fit obtenir la place de secrétaire de lord Grey de Wilton, lieutenant-général en Irlande. Au bout de deux ans, Spenser obtint, en récompense de ses services, une concession de trois mille et quelques acres de terres confisquées au comte de Desmond, sous l'obligation de cultiver ces terres par lui-même. Pendant le séjour qui lui était ainsi imposé en Irlande, il occupa ses loisirs à composer l'ouvrage qui est devenu son plus beau titre de gloire poétique, *la Reine des Fées* (*the faery Queen*), dont les 3 prem. livres furent publiés en 1590, avec une dédicace à la reine Elisabeth. Ce poème eut un succès prodigieux, et Elisabeth récompensa l'auteur par une pension de 50 livres sterl. Les bienfaits de la cour ne furent pas les seuls avantages que Spenser retira de la publication des 3 prem. livres de la *Reine des Fees*; les libraires lui demandèrent bientôt avec instances de nouvelles productions. Il publia successivement d'autres poésies, et continua de travailler à son grand poème, dont il fit paraître en 1596 une nouvelle édition, augmentée de 3 autres livres. C'est tout ce que nous avons de cette composition, qui n'est arrivée ainsi qu'à moitié. Il ne reste des 6 autres livres que 2 fragmens imparfaits de la *Légende de la Constance*. On suppose, d'après une épigramme de John Stradling, contemporain de Spenser, que les 6 dern. livres de *la Reine des Fées* disparurent dans le pillage de la maison de l'auteur, qui eut lieu lors de la révolte de Tyrone, en Irlande. Spenser ne survécut pas long-temps à ce désastre. Forcé de chercher avec sa famille un refuge en Angleterre, il y m. de chagrin en 1598, peu de temps après son arrivée, et il fut enterré dans l'abbaye de Westminster, à côté de Chaucer, aux frais du comte d'Essex. Outre les deux ouvr. déjà cités, on a de Spenser beaucoup d'autres poésies, publiées séparément et peu remarquab., un *Aperçu de la situation de l'Irlande*, imp. à Londres en 1633. La meilleure édition de la *Reine des Fées* est celle de Londres, 1751, 3 vol. in-4 avec un glossaire. Forbes a publié en 1774 des remarques très-estimées sur ce poème, composé en stances de huit vers, à l'imitation de l'*ottava rima* des Italiens. Tout est allégoriq. dans *la Reine des Fées*; l'auteur y fait allusion, dans les principaux personnages, à ceux les plus célèbres qui existaient de son temps en Angleterre. Ainsi la reine des fées, Gloriana, est Elisabeth; le prince Arthur, Sidney, etc., etc. Hume dit que la lecture en est plutôt une tâche qu'un plaisir, et cette opinion sera celle de tous les lecteurs peu accoutumés au langage des anciens poètes anglais. On a perdu beaucoup d'autres productions de Spenser, entre autres neuf comédies dans le goût de celles d'Arioste, des traductions du *Cantique des Cantiques*, des *Sept Psaumes*, etc.

SPERLING (OTTON), médecin-naturaliste, né à Hambourg en 1602, étudia successivement à Amsterdam et à Copenhague, alla ensuite en Italie, où il suivit les leçons des plus célèbres professeurs de Padoue, explora plus tard la Dalmatie et l'Istrie, et recueillit dans ces provinces un grand nombre de plantes rares ou inconnues à ses devanciers. Après avoir reçu le bonnet de docteur à Padoue, il revint dans sa patrie, en traversant la France, les Pays-Bas et l'Allemagne, puis s'établit à Bergen, en Norwége, fut nommé médecin de cette ville, et appelé bientôt à Copenhague, pour y recevoir le titre de premier médecin du roi et du sénat. Enveloppé dans la disgrâce du ministre d'état comte d'Ulfeld, son protecteur, Sperling quitta Copenhague en 1651, et revint à Hambourg. Il y vivait depuis plusieurs années, estimé de ses concitoyens et ayant une clientelle nombreuse, lorsque le roi Frédéric III, poursuivant avec acharnement le comte d'Ulfeld jusque dans la personne des amis de cet ex-ministre, trouva le moyen d'attirer Sperling hors de Hambourg, le fit arrêter et conduire à Copenhague en 1664. Quoiqu'on n'eût d'autre tort à reprocher à ce médecin que de n'avoir pas abandonné son illustre ami dans sa disgrâce, il fut enfermé dans une prison, où il mourut en 1681, après 17 ans de captivité. On a de cet infortuné: *Hortus christianus, seu Catalogus plantar. quibus Christiani IV viridarium hafniense*, 1642, *adornatum*

ernt, Copenhague, in-12; *Catalogus stirpium Daniæ indigenarum quas in horto Sperling aluit*, 1645, insér. dans la *Cista medica* de Th. Bartholin (*v.* ce nom); *Commentaires* (non achevés) sur l'*Histoire naturelle* de Pline et quelques ouvrages d'anciens médecins. — Otton SPERLING, fils du précédent, antiquaire et numismate, né à Bergen en 1634, fit ses études à Kiel, puis à Helmstadt, et s'appliqua, sous la direction de Conring (*v.* ce n.), à l'hist. et aux antiquités. La disgrâce de son père ne lui permettant pas de retourner en Danemarck, il voyagea en Allemagne, en France et dans les Pays-Bas, revint à Hambourg, après l'arrestation de son père, pour consoler ses sœurs, se dévoua tout entier au soulagement de sa famille, et exerça bientôt avec succès la profession d'avocat. Ses premières économies furent consacrées aux frais des démarches qu'il entreprit pour briser les fers de son père; mais le roi de Danemarck et ses ministres demeurèrent inflexibles. Sperling vint à Paris en 1681, et fut bien accueilli par Colbert, qui lui fit accorder une pension. Son père étant mort vers le même temps, il conçut le projet de retourner en Danemarck, où l'on convenait généralement que le vieux Sperling avait été traité avec trop de rigueur. Il obtint en 1687, avec le titre d'assesseur du tribunal de Holstein, le tit. de conseiller royal. Trois ans après, il fut nommé professeur d'éloquence et d'histoire à l'académie équestre de Copenhague, récemment fondée, et devint en 1697 membre de la société royale de Londres. Il mourut en 1715, laissant une belle collection d'antiquités. Outre un assez grand nombre de *dissertations* sur des objets d'archéologie et de numismatique, insérées dans les journaux de Lubeck et de Copenhague, on a de lui: *Monumentum hamburgense benedictinum*, Kiel, 1675, in-4; *de Numo Furiæ Sabinæ Tranquillinæ*, etc., Amsterdam, 1688, in-8; *de danicæ linguæ et nominis antiquâ Gloriâ*, etc., Copenhague, 1694, in-4; *Testamentum Absalonis, archiepisc. lundensis, notis illustratum*, ibid., 1696, in-8; *Diatribe de crepidis veterum*, ibid., 1696, in-8; *Dissertatio de baptismo ethnicorum*, ibid., 1700, in-8; *de Numis non cusis tàm veterum quàm recentiorum*, Amsterdam, 1700, in-4; *de nummorum bracteatorum et cavorum Origine et Progressu*, Lubeck, 1700, in-4; *de succico Nummo æreo, per errorem Francicorum sevennensibus adscripto*, Copenhague, 1703, in-4; *Commentarius de summo regio nomine et titulo, septentrionalibus et germanis omnibus et aliis usitato*, Konning, etc., ib., 1707, in-4; plusieurs autres *opuscules* moins importans et des *manuscrits*, en 17 vol. in-4, conservés à la bibliothèque royale de Copenhague.

SPERONI DEGLI ALVAROTTI (SPERONE), littérateur italien, né en 1500 à Padoue, regardé comme l'un des meilleurs prosateurs de son temps, est aussi auteur d'une tragédie intitulée *la Canace*, qui a passé pour le chef-d'œuvre du théâtre moderne. Les noms d'Homère, d'Aristote, de Démosthènes et de Platon de Padoue, lui ont été décernés par ses contemporains; mais la postérité n'a pas confirmé ces éloges emphatiques. Pie IV, Grégoire XIII et les savans les plus distingués du siècle montrèrent une haute estime pour les talens de Speroni; mais les tracasseries qu'il essuya de la part de l'inquisition, à cause de quelques-uns de ses écrits, l'éloignèrent du monde en 1578. Il mourut dans la retraite en 1588. On a de lui: des *observations* sur Virgile; un *commentaire* sur la rhétorique d'Aristote; des *dialogues*; la *tragéd.* que nous avons citée plus haut; des *lettres*, etc. Ses *OEuvres complètes* ont été publiées à Venise, 1740, 5 vol. in-4, par l'abbé delle Laste et par Forcellini. Les éditeurs ont placé une *vie* de Speroni au commencement du 5e vol. — SPERONI DEGLI ALVAROTTI (Arnaldo), évêque de Rovigo, né à Padoue, en 1727, de la même famille que le précédent, mort dans son diocèse en 1801, a traduit en italien l'*Histoire ecclésiastiq.* de Godeau, Venise, 1761, 12 v. in-4, a donné en outre *Vita di Ant. Godeau, vescovo di Veace*, ibid., 1761, in-4, et a publié les deux ouvrages suivans: *Ragionamenti sopra gli ordini minori e sacri*, Padoue, 1783, in-8; *Adriensium episcoporum Series historico-chronologica, monumentis illustratata*, 1788, in-4.

SPEUSIPPE, philosophe grec, né à Myrrhina, dans l'Attique, disciple de Platon, et son success. comme chef de l'académie, avait composé des *dialogues*, qui sont perdus, mais dont on trouve les titres dans les *Vies des philosophes*, par Diogène Laërce (liv. IV). On trouve aussi dans un *Recueil d'opuscules philosophiques*, publ. par Alde l'ancien, 1497, in-fol., un traité attribué à Speusippe, et intitulé *Liber de Platonis definitionibus*.

SPIEGEL (HENRI), poète hollandais, né à Amsterdam en 1549, acquit dans le commerce une fortune considérable, dont il fit un noble usage pour l'encouragement des lettres et des beaux-arts. Il cultiva la littérature comme un délassement, et rendit à sa langue maternelle d'importans services, dont on trouvera le développement dans l'*Histoire de la langue hollandaise*, par A. Ypey, Utrecht, 1812, in-8. Il mourut en 1612, laissant en manuscrit un poème moral et religieux, intitulé: *Miroir du cœur*, publié pour la première fois à Amsterdam, 1615, réimprimé en 1723, in-8, ibid., avec un *Commentaire* estimé et une *biographie* intéressante, par Pierre Vlaming. Spiegel a fait à ses frais la première édition de la *Chronique rimée* de Mélis ou Emile Stoke, Amsterdam, 1591.

SPIELMANN (JACQUES-REINHOLD), chimiste, né à Strasbourg en 1722, étudia d'abord sous les plus habiles profess. de l'université de cette ville, et se perfectionna ensuite dans plusieurs universités d'Allemagne et à Paris. Après avoir exercé pendant quelque temps l'état de pharmacien, comme successeur de son père, il prit le grade de docteur en médecine, fut nommé professeur de poésie à l'université de Strasbourg en 1756, puis il obtint une chaire de médecine, de chimie et de botanique, fut nommé membre ou correspondant de plusieurs académies ou sociétés savantes, et mourut dans sa ville natale en 1783. On lui doit une analyse exacte des différentes espèces de lait, la connaissance de tous les végétaux malfaisans ou vénéneux de l'Alsace et d'autres recherches intéressantes consignées dans ses ouvrages, dont les principaux sont les suivans: *Institutiones chemiæ, prælectionibus academicis accommodatæ*, Strasbourg, 1763, 1766, in-8; trad. en français par Cadet le jeune, Paris, 1777, 2 vol. in-8; *Institutiones materiæ medicæ*, etc., Strasbourg, 1774, in-8; trad. en allemand par J.-J. Spielmann, fils de l'auteur et médecin, ibid., 1775; *Pharmacopæa generalis*, ibid., 1783, in-4; des *dissertations*, 1777-1781, 4 vol. in-4.

SPIERINGS (HENRI), peintre d'Anvers, né vers 1633, jouissait déjà dans sa patrie de la réputation d'habile paysagiste, lorsque Louis XIV le chargea d'exécuter plusieurs tableaux. Cet artiste possédait surtout le talent d'imiter la touche et le style des meilleurs maîtres, entre autres de Salvator Rosa. Il quitta la France pour se rendre en Italie, resta quelques années à Bologne, puis passa en Angleterre, et mourut en 1715.

SPIERRE (FRANÇOIS), dessinateur, né à Nanci en 1643, m. à Marseille en 1681, à son retour d'un voyage en Italie, a gravé un assez grand nombre d'estampes, d'après plusieurs maîtres italiens et d'après ses propres dessins. On cite comme les meilleurs: le *Portrait du comte Laureat de Marciano*; *Mars et Minerve présidant à la culture des roses, dont trois nymphes sont occupées*; sa *Vierge*, d'après le Corrége, in-fol. de forme ovale.

SPIESS (PHILIPPE-ERNEST), écrivain allem., né en 1734 à Ettenstadt, dans la principauté d'Anspach, entra d'abord en qualité de cadet dans la compagnie des gardes-du-corps du margrave Char-

les-Guillaume-Frédéric, et parvint au grade de premier lieutenant. Son service ne l'ayact pas empêché de se livrer à l'étude du droit public et féodal, et surtout à celle de l'histoire de l'empire, il fut nommé archiviste secret et membre de la régence d'Anspach, s'acquitta de diverses missions diplomatiques de manière à mériter la confiance des princes qui l'employèrent, et mourut à Bareuth en 1799. On a de lui les ouvrages suivans : *Bulla aurea Rudolfi I, Roman. regis, quæ Plassenburgi asservatur*, etc., Bareuth, 1744, in-4; *des archives*, en allemand (précis sur la manière d'organiser les dépôts d'actes publics), Halle, 1777, in-8; *Occupation d'un archiviste dans des momens dérobés* (en allemand), ibid., 2 vol. in-4; *Histoire diplomatiq. de la ligue impériale*, de 1535 à 1544, Erlang. 1788, in-4, en allemand.

SPIFAME (JACQ.-PAUL), personnage du 16e S., dont la destinée fut très-singulière, né à Paris, dans les dernières années du 15e S., d'une famille noble, se voua d'abord à l'étude des lois, devint ensuite conseiller, puis président au parlement, et rendit à ce corps d'utiles services, notamm. en lui faisant restituer l'exercice du droit d'indult. Il était maître des requêtes et conseiller-d'état, lorsqu'il conçut la pensée d'entrer dans l'état ecclésiastique. En conséquence, il résigna ses charges pour le tit. de chanoine de Paris, fut élevé plus tard à l'évêché de Nevers, et se distingua aux états de Paris en 1557. Bientôt après on le vit fuir avec une femme, abjurer sa religion, et se faire ministre à Genève sous les auspices de Calvin, qui l'envoya comme négociat. à la diète de Francfort. Enfin, en 1566, à l'âge de plus de 70 ans, il eut la tête tranchée à Genève, sous prétexte d'avoir fabriqué un contrat de mariage avec la femme qu'il avait amenée; mais il paraît que son véritable crime était d'entretenir des intelligences avec la France, soit pour rentrer dans le sein de l'église, soit pour livrer Genève aux ducs de Savoie. — SPIFAME (Raoul), frère du précédent, s'étant fait interdire de la profession d'avocat à cause de la bizarrerie de son imagination, prit le titre de *dictateur et garde du sceau dictatorial et impérial*, et publia, sous cette qualification, un livre singulier, intitulé : *dicæarchiæ Henrici, regis christianissimi, Progymnasmata*, 1556, in-8, contenant 309 arrêts sur presque toutes les branches de la législation, supposés rendus par Henri II. Auffray en a extrait ses *Vues d'un politique du 16e siècle*, Paris, 1775, in-8. Spifame m. à Melun en 1563. — SPIFAME (Martin), de la même famille, est connu comme auteur d'un recueil de mauvaises *Poésies*, publiées en 1583, in-16.

SPIGEL (ADRIEN), médecin, né à Bruxelles en 1578, m. en 1625 à Padoue, après y avoir professé l'anatomie et la chirurgie, a laissé en manuscrit ses *Leçons*, rédigées en un corps d'ouvrage qui a été publié par les soins de Liberalis Crema, son gendre, Venise, 1627, et a été réimprimé à Amsterd., 1645, in-fol. Linné a nommé *Spigelia* un genre de plantes d'Amérique, dont une des espèces est regardée comme un des meilleurs vermifuges. Spigel passe pour auteur de diverses découvertes, entre autres de celle du petit lobe du foie, auquel on a donné son nom.

SPILBERG (JEAN), peintre, né à Dusseldorf en 1619, fut attaché successivement à plusieurs électeurs palatins, pour lesquels il exécuta divers ouvrages qui se font remarquer par un dessin correct, une touche ferme et moelleuse. Il mourut en 1690. On regarde comme son chef-d'œuvre *la Muse de la musique entourée d'un groupe de belles femmes*, de grandeur naturelle. Ce tableau a fait partie de la galerie de Dusseldorf.

SPILBERGEN (GEORGE van), navigateur hollandais du 17e S., fut envoyé aux Indes, en 1601, par la compagnie de Zélande, rendit les plus importans services à cette même compagnie, fit d'utiles découvertes, et revint en Zélande, après une absence de plus de 16 ans, en 1617. On ignore l'époque de sa m. Le journal de son voyage, rédigé en hollandais par J. Cornelissen de Mayz, a été publié en latin sous ce tit. : *Speculum orientalis occidentalisque Indiæ navigationum quarum una Georgii à Spilbergen, altera Jacobi Lemaire auspiciis directa est annis* 1614-1618, Leyde, 1619, in-4 oblong, avec cartes et fig.; trad. en français, Amsterdam, 1621; en allemand, Francfort, 1625, in-fol.; et inséré en outre dans les recueils de De Bry, de Purchass, et dans le t. 8 des *Voyages de la compagnie des Indes*.

SPILSBURY (INIGO), dessinateur et graveur anglais, né vers 1730, établit à Londres en 1760 un commerce d'estampes qui prit beaucoup d'extension, et remporta en 1761 et en 1762 le prem. prix de gravure décerné par la société d'encouragement de Londres. Il a gravé un grand nombre de portraits d'après différens maîtres et d'après ses propres dessins. On cite comme ses ouvrages les plus remarquables : *une jeune Dame coiffée en cheveux, assise et tenant un gros bouquet de fleurs*, d'après un tabl. de Reynolds; un *Portrait d'Howard*, d'après le même; ceux de *George III*, de *la Reine Charlotte*, du peintre *Benjamin West* et de l'architecte *Inigo Jones*, etc.

SPINA (ALEXANDRE della), religieux du 13e S., né à Pise, et m. en 1313 dans le couvent des frères prêcheurs de la même ville, a passé pour l'inventeur des lunettes, dont la découverte est due à Salvino degli Armati. On trouve une *notice* sur Spina dans les *Memorie istoriche degl' illustri Pisani*, par le P. Canovaï.

SPINA ou DE L'ESPINE (ALPHONSE), religieux de l'observance de St-François, recteur de l'université de Salamanque au 15e siècle, est aut. d'une apologie de la religion chrétienne, publiée en latin sous le tit. de *Fortalitium fidei in universos christianæ religionis hostes*, etc., Nuremberg, 1494, 1498; Lyon, 1511 et 1525, in-4. On trouvera une *notice* sur ce livre dans la *Biblioth. critique* de Richard Simon, t. 3, p. 316.

SPINCKES (NATHANIEL), théologien anglais, né à Castor, dans le Northamptonshire, en 1653 ou 1654, occupa successiv. plusieurs cures, fut destitué pour avoir refusé de prêter le serment à Guillaume et à Marie, et m. en 1727, laissant des ouvrages de controverse qui ont été réunis et publ. à diverses époques. La 6e édit. (1775) contient une *Notice historique* sur l'auteur.

SPINELLI (MATTHIEU), chroniqueur italien, né vers 1230 à Giovenazzo, près de Bari, dans le roy. de Naples, remplit les fonctions d'auditeur ou de juge, fut député vers Manfred, puis vers Charles d'Anjou, prit les armes dans la guerre qui suivit l'occupation du trône de Naples par la maison d'Anjou, et fut tué, dit-on, à la bataille de Tagliacozzo, le 28 août 1268. On a de lui une espèce de journal dans lequel sont consignés les évènemens remarquables dont il a été le temoin, et ceux dont il a eu connaissance par des personnes dignes de foi. Ce journal, qui est intéressant pour l'histoire de la maison d'Anjou à Naples, est le plus ancien monument de la langue italienne en prose. Il se trouve dans les *rerum italicar. Scriptor.* de Muratori avec une version latine et des notes par le P. Papebroch et des remarques critiques de J. Bernardin Tafuri.

SPINELLI (NICOLAS), jurisconsulte, connu sous le nom de *Spinelli de Naples* pour le distinguer du précédent, fut d'abord chanoine de l'égl. de Naples et abbé dans plus. couvens, puis ayant renoncé à l'état ecclés. et obtenu sa sécularisation, il professa la jurisprudence dans les universités de Naples, de Padoue et de Bologne, fut employé dans diverses négociations diplomatiques par Urbain V, par Grégoire XI, par Jeanne Ire, dont il eut toute la confiance, et enfin par Jean Galeaz Visconti qui l'envoya en France en 1394, avec une mission secrète auprès de Louis d'Orléans, qui avait pris en

main le gouvernement de l'état pend. la démence de Charles VI. On ignore l'époque de sa m. Spinelli est auteur de quelq. commentaires, parmi lesquels on cite les suiv. : *Lectura super tribus posterioribus libris Codicis*, Pavie, 1491, in-fol. ; *Lectura in aliquot titulos, primæ partis Infortiati*, inséré dans les *OEuvres de Bartole*, Venise, 1605, in-fol. ; *Additiones, seu Glossæ ad constitutiones et capitula regni neapolitani*, Naples, 1551, in-fol.

SPINELLI (Spinello), dit l'*Ancien*, peintre peintre d'Arezzo, né vers le milieu du 13e S., a exécuté un gr. nombre de tableaux pour les villes de la Toscane, et notamment pour celle de Florence. La plupart ont été détruits par les ravages du temps ; ceux qui restent lui assignent encore un rang honorable parmi les artistes de son temps. On cite surtout la *Vocation des fils de Zébédée* (St Jacques et St Jean) qui orne l'église des Carmes à Florence, ainsi qu'une grande fresque représentant la *Mort et l'Assomption de la Vierge ; une Vierge donnant une rose à l'enfant Jésus*, qui avait été peinte dans l'ancienne église de Saint-Etienne, et que l'on conserve religieusement dans le palais des Treize. Spinelli m. à l'âge de 92 ans dans la ville d'Arezzo, et laissa deux fils, dont l'aîné, nommé *Forzore*, se distingua dans l'orfèvrerie et la ciselure, et le plus jeune, appelé *Parri* (ou Gaspard), se livra à la peinture, et se montra meilleur dessinateur que son père. — Spinello Spinelli, dit le *Jeune*, fils de Forzore, exécuta les peintures de la sacristie de San-Miniato, près Florence, mal à propos attribuées à Spinelli l'Ancien par Vasari.

SPINELLI (Franç.-Marie), prince de Scala, né en 1686 à Murano, en Calabre, s'appliqua à l'étude de la philosophie sous la direction de Caroprese, devint un des plus ardens sectateurs de Descartes, et prit la défense de ce philosophe contre ceux qui l'accusaient d'avoir donné des armes au spinosisme. Il s'occupait d'un essai sur les principes de la philosophie, lorsqu'il m. à Naples en 1752. On a de lui : *Riflessioni sulle principali materie della prima filosofia*, Naples, 1733, in-4 ; *de origine mali*, ibid., 1750, in-8 ; *de origine boni*, ibid., 1753, in-8, en réponse à l'art. de Bayle sur les manichéens. La *Vie de Spinelli*, écrite par lui-même, se trouve dans la *Raccolta Calogerana*, ainsi que son *Eloge funèbre* par J.-P. Cirillo, Naples. 1774.

SPINO (Pierre), poète et biographe, né en 1513 au bourg d'Albino, près de Bergame, m. en 1585, a laissé quelq. *poésies* impr. dans le Recueil de Licinio, Bergame, 1587, in-8, et dans celui de Ruscelli ; on lui doit aussi un liv. intit. : *Vita e fatti dell' eccellentissimo capitano di guerra Bartolommeo Coleone*, Venise, 1569, in-4. Sa *vie*, par Serassi, se trouve dans la *Raccolta calogerana*.

SPINOLA (Ambroise, marquis de), un des plus gr. capitaines du 16e S., né à Gênes en 1571, entra à l'âge de 30 ans au service de Philippe III, roi d'Espagne. Il employa à lever des troupes une partie de l'immense fortune dont il avait hérité de sa famille, et qu'il avait encore augmentée en trafiquant dans le Levant, pourvut à la solde de ses soldats pend. plus. années ; en un mot, il donna au roi d'Espagne les moyens de continuer la guerre contre la Hollande et les Pays-Bas révoltés. Il lutta heureusement contre le fameux Maurice de Nassau, s'empara d'Ostende en 1604, après un siége de 3 ans et malgré les efforts du prince pour secourir la place. Il se trouvait enfin sur le point d'opérer la réduction générale des rebelles, lorsque la cour de Madrid, sans le consulter, consentit à négocier avec eux, et signa en 1609 la trève qui assura l'établissement de la nouvelle république. Au moment où la guerre recommença, en 1621, Spinola fut nommé commandant-général des troupes ; il se rendit maître, en 1625, de la ville de Breda, qui passait pour la plus forte place des Pays-Bas, et par cet exploit mit le sceau à sa réputation. Rappelé de l'armée en 1627, par suite d'intrigues de cour, il fut envoyé au secours du duc de Savoie, obtint quelques succès ; mais n'étant pas secondé par les ministres de Philippe IV, auxquels il ne cessait de demander des renforts, se persuada qu'on l'abandonnait à lui-même pour le faire échouer et le déshonorer. Il m. de chagrin en 1630 à Castel-Nuovo di Scrivia. Strada, Bentivoglio, Grotius et de Thou ont consigné dans leurs ouvr. les principaux traits de la vie de cet illust. capit. — Spinola (Frédéric), frère du précéd., était entré au service de Philippe III, roi d'Espagne, en 1598, avec six galères armées à ses frais ; il fut nommé commandant de l'escadre des Pays-Bas, remporta des avantages brillans sur les Hollandais, et fut tué d'un coup de canon dans une bataille navale en 1603 ; il était alors grand-amiral d'Espagne.

SPINOSA (Benoît de), chef des Panthéistes modernes, né à Amsterdam en 1632 de parens juifs portugais qui l'élevèrent dans leur religion, quitta sa ville natale à la suite de persécutions que lui firent essuyer ses co-réligionn., sous prétexte qu'il avait manqué de respect pour Moïse et pour la loi, et se retira à La Haye, où il vécut dans la retraite, occupé de méditations philosophiques et travaillant à une nouvelle analyse de la *Bible*, dans le dessein de saper les bases de la révélation. Le premier, il a réduit l'athéisme en un corps de doctrine, mais le fond de son système lui est commun avec plusieurs philosophes tant anciens que modernes : Leucippe, Démocrite, Diagoras, Epicure, Straton, presque tous les stoïciens et les éléatiques, Xénophane de Colophon surtout, paraissent avoir eu des principes du même genre sur la Divinité. La doctrine de Spinosa a été développée dans un gr. nombre d'ouvrages, notamment dans un liv. allemand intit : *Lettres sur la doctrine de Spinosa*, par Jacobi, Leipsig, 1786, in-8. et Breslau, 1789, in-8. Bayle est au nombre des réfutateurs du spinosisme. Tous ceux qui ont parlé de Spinosa s'accordent à le regarder comme un homme sobre, modéré, pacifique et désintéressé. Il ne voulut pas sortir de sa retraite pour remplir la place de professeur de philosophie à Heidelberg, que lui avait offert l'électeur palatin ; soit qu'il craignît de n'avoir pas assez de latitude pour exposer librement ses principes, soit que sa santé ne lui permît pas de se livrer à l'enseignement. Il m. en 1677 d'une phtisie pulmonaire qui le faisait languir depuis plus. années. Ses *OEuvres complètes* ont été publ. par le professeur Paulus, Iéna, 1803, 2 vol. in-8. Sa *Vie*, écrite en hollandais par Lucas, médec. hollandais, a été publiée sous le nom de *Colerus*, La Haye, 1706, in-8 ; elle a été trad. en franç., ibid., 1706, in-8, et en allem., Francfort et Leipsig, 1733, in-8. On la trouve aussi insérée en tête du *Rec. des réfutations de Spinosa* (de Boulainvilliers, de Lami, Fénelon et Orobio), Bruxelles (Amsterdam), 1731, in-12.

SPIRITI (Salvator), biographe, né à Cosenza en 1712, m. en 1776 avec le titre de conseiller de la chambre royale de Ste-Claire, est aut. de plus. ouvr., parmi lesquels nous citerons les suiv. : *Memorie degli scrittori Cosentini*, Naples, 1750, in-4 ; *Alcone, ossia del governo de' cani da caccia*, trad. (*in ottava rima*) du lat. de Fracastor, ibid., 1756, in-8 ; *Dialogo de' morti, ossia trimerone ecclesiastico-politico, in dimostrazione de' diritti del principato e del sacerdozio*, ibid., 1770, in-8 ; *Elogium Jos. Aurelii Januarii*, impr. dans les *OEuvr. de Genaaro*, ib., 1767, 4 vol. in-8. — Spirito (Laurent) ou Gualtieri, poète ital., né à Pérouse vers 1436, n'est guère connu que par ses ouvr. On croit néanmoins qu'il a été maire de Tolentino. Nous avons de lui plus. écrits, dont on trouvera le détail dans le *Manuel du Libr.*, aux mots Esprit et Spirito. Le plus curieux est le poème *Altro Marte*, etc.

SPITTLER (Louis-Timothée, baron de), ministre du roi de Wurtemberg, né à Stuttgard en 1752, commença par professer la philosophie à l'u-

niversité de Goettingue, obtint ensuite le titre de conseiller aulique du roi de la Grande-Bretagne, électeur de Hanovre, et m. en 1810 avec le titre de baron du royaume que lui avait accordé le roi de Wurtemberg, et celui de président de la direction suprême des études. On a de lui les ouvr. suivans, tous écrits en allemand : *Abrégé de l'histoire de l'Eglise chrétienne*, Goettingue, 1806, in-8, 4e édit.; *Histoire du Wurtemberg*, ibid., 1783, in-8 ; *Histoire de la principauté d'Hanovre*, ibid., 1786, 2 vol. in-8 ; *Esquisse de l'Histoire des états de l'Europe*, Berlin, 1793, 2 vol. in-8 ; *Histoire de la révolution danoise, en* 1660, ibid, 1796, in-8. On a sur Spittler une *Notice*, par le professeur Plank, Goettingue, 1811, in-8, et des *Observations*, par Heeren, dans le *Musée patriotique*, Hambourg, 1812, t. 2, 1er cahier.

SPITZNER (JEAN-ERNEST), pasteur luthérien, né en 1731 à Oberalbertsdorf, près de Zwickau, m. en 1806 à Trebitz, où il était pasteur, est l'un des hommes qui a le plus contribué à perfectionner l'éducation des abeilles en Allemagne. Il est aut. des écrits suiv., tous en allemand : *Instruction pour l'éducation des Abeilles en ruche*, Leipsig, 1775 et 1803, in-8 ; *Histoire critique des opinions sur les Abeilles*, ibid., 1795, in-8, 2 vol. ; *Almanach perpétuel des Abeilles*, ibid., 1805, in-8, et d'autres ouvr. d'économie rurale, et des dissertations d'histoire naturelle insérées dans divers recueils périodiques de son temps.

SPIZEL ou SPIZELIUS (THÉOPHILE), bibliographe, né dans la Styrie ou à Augsbourg en 1639, remplit successivem. dans cette ville les fonctions de diacre et de pasteur pendant 29 ans et jusqu'à sa m. en 1691. On a de lui 24 ouvr. ou dissertat., dont on trouvera les tit. dans les *Décades* de Pipping et dans les *Memoires de Nicéron*, tom 35. Il a laissé en outre des *Mémoires* sur sa vie que Pipping a insérés dans sa 3e *Décade des illustres Théologiens*.

SPOHN (FRÉDÉRIC-AUGUSTE-GUILLAUME), sav. et laborieux philologue allemand, né en 1792 à Dortmund, fut nommé en 1817 professeur extraordinaire de philosophie à l'univers. de Leipsig, puis professeur ordinaire de littérat. ancienne en 1819, et conserva cette place jusqu'à sa m. en 1824. Il a laissé une foule d'ouvrages de critique, d'histoire, de géographie, de philologie, d'antiquité classique ; on cite surtout de lui une excellente critique littéraire, historique et grammaticale sur Homère. Il a donné des édit. estimées des classiques latins, a commencé la publication d'un ouvrage fort intéressant sur l'Egypte, dont on fait espérer la continuation. L'université de Leipsig lui doit la fondation d'une *société de critique* dont la destination est de favoriser les progrès de l'érudition philologique et des antiquités classiques. On trouvera une notice biogr. sur Spohn dans *les Contemporains* (Zeitgenossen), nouv. série, n° 15.

SPOLVERINI (HILARION), peintre, né à Parme en 1657, élève de Monti, célèbre peintre de batailles, se distingua dans le même genre, et peignit aussi des scènes de brigands et d'assassinats avec une grande supériorité. Il a exécuté la plupart de ses tableaux pour le duc de Parme. Entre plusieurs élèves habiles, il a formé François Simonini et Antoine Fratacci. Il m. à Plaisance en 1734.

SPOLVERINI (le marquis JEAN-BAPTISTE), poète italien, né à Vérone en 1695, est du nombre de ceux qui par leurs préceptes et leur exemple ont contribué à la régénération des bonnes études en Italie. Il remplit successiv. diverses charges publiques, telles que celles d'officier municipal, de présid. de la chambre de commerce et de gouverneur du lac Garda, et m. en 1763. On a de lui un poème dans le genre des *Géorgiques*, intitulé : *La Coltivazione del riso*, dans lequel il célèbre la culture du riz qui fait la plus grande richesse du territoire de sa patrie ; son poème, composé d'environ 5,000 vers blancs, lui a coûté 20 années de travail. La meilleure édit. est celle de Padoue, 1810, in-8, avec des notes de l'abbé Ilario Casarotti, et augmentée de *l'éloge* de l'auteur, par Pindemonte.

SPON (CHARLES), médecin, né à Lyon en 1609, m. dans cette ville en 1684, est aut. d'une traduct. en vers lat. des Prognostics d'Hippocrate, publiée sous le titre de *Sibylla medica*, en 1661, et d'une *Appendice chimique à la pratique de Pereyre*. Il a rédigé en outre la *Pharmacopée* de Lyon.

SPON (JACOB), fils du précédent, médecin et antiquaire, né à Lyon en 1647, visita l'Italie, Venise, la Dalmatie, les îles de l'Archipel, Constantinople, l'Asie-Mineure, Patras, Delphes, Thèbes, Athènes et l'île de Négrepont, recueillant les matériaux des ouvr. qu'il publia après son retour dans sa ville natale. Comme protest., il quitta la France peu de temps avant la révocation de l'édit de Nantes, se retira à Genève, puis à Vevey, et y m. en 1685 dans un dénûment extrême. On a de lui une *Relation* de son voyage, Lyon, 3 vol. in-12, 1678 ; des *Recherches curieuses d'antiquités*, ibid., 1683, in-4; un liv. intit. *Miscellanea eruditæ antiquitatis in quibus marmora, statuæ, etc., Grutero et Ursino ignota.... illustrantur*, ibid. 1685, in-fol.; une *Histoire de Genève*, ibid., 1730, 4 vol. in-12 ou 2 vol. in-4 avec des notes par Gauthier, professeur de philosophie; les *Aphorismes d'Hippocrate*, avec des notes en latin, ibid., 1683; des *Observations sur les fièvres et sur les fébrifuges*, ibid. 1681, in-12; enfin un petit discours sur l'*Origine des Etrennes*, Lyon 1614, in-12, et Paris, Didot aîné, 1781, in-18.

SPONDE (JEAN de), fils d'un conseiller-secrétaire de la reine Jeanne d'Albret, né en 1557 à Mauléon, fut successiv. lieutenant-général en la sénéchaussée de la Rochelle et maître des requêtes, et m. en 1595 après avoir renoncé au calvinisme. On a de lui : *Homeri poematum Versio latina ac notæ perpetuæ*, Bâle, 1583, in-fol. ; *Hesiodi Opera et Dies*, grec-lat., avec des *commentaires*, la Rochelle, 1592 ; *Déclaration des principaux motifs qui induisent le Sr Sponde..... à s'unir à l'Eglise catholique*, Melun, 1594, in-8. etc., etc. — SPONDE (Henri de), historien, frère du précédent, né à Mauléon en 1568, fut d'abord nommé maître des req. du roi de Navarre par Henri IV, son parrain ; plus tard il abjura le calvinisme, à l'exemple de son frère ; il embrassa même l'état ecclésiastique, fut nommé évêque de Pamiers en 1626, et m. en 1643. On a de lui les ouvr. suiv. : *les Cimetières sacrés*, Bordeaux, 1596, in-12; *Annales ecclesiastici card. Baronii*, etc., Paris, 1612, in-fol. ; *Annales sacri à mundi creatione ad ejusdem redemptionem*, ibid., 1637, in-fol.; *Annalium Baronii Continuatio, ab anno* 1127 *ad annum* 1622, ibid., 1639, 2 vol. in-fol. L'*éloge* de Sponde se trouve dans Nicéron et dans les *Hommes illust.* de Perrault.

SPONTONI (CYRUS), historien, né à Bologne vers 1552, fut successivement secrétaire de l'archevêque de Ravenne, de l'évêque de Policastro, du duc de Nemours Jacques de Savoie, de Rodolphe de Gonzague, marq. de Castiglione, du duc de Mantoue qu'il suivit en Hongrie et en Transylvanie, et m. vers 1610 à Bologne, où il exerçait la charge de secrétaire du sénat. On a de lui plusieurs ouvr. parmi lesquels nous nous bornerons à citer les suivans : *dodici Libri del governo di stato*, Vérone, 1600, in-4; *Ragguaglio del fatto d'arme seguito nell' Africa tra D. Sebastiano, re di Portogallo, e Malei Auda Malucco* (Muley-Abdel-Melek), ibid., Bologne, 1601, in-4 ; *Azioni de' re dell' Ungaria*, ibid, 1602, in-folio; *Avvertimenti della storia* (de Guichardin), Bergame, 1608, in-8 ; *Istoria della Transilvania*, Venise, 1638, in-4.

SPORENO (JOSEPH), hist., né à Udine vers 1490, surnommé *Scutarino* par quelques écrivains, parce que sa famille était origin. de Scutari, m. vers l'an 1560 dans sa ville natale, où il exerçait la profession de notaire, est auteur d'une histoire de Frioul,

insérée dans le 3e vol. des *Miscellanee del Lazzaroni*, Venise, 1740.

SPORK ou SPOERKEN (François-Antoine, comte de), un des hommes les plus distingués de la Bohême par sa philanthropie et sa bienfaisance, né en 1662, forma de vastes bibliothèques à Prague, à Lissa et à Kukus, et en permit l'accès à tout le monde; il fit traduire en allemand plus de cent ouvrages étrangers, principalement les livres français qui étaient les plus propres à répandre les principes de la morale et de la religion parmi le peuple et à inspirer le goût de la bonne littérature. Il introduisit en Bohême les opéras italiens, et établit un théâtre pour lequel il fit venir des artistes de toutes les contrées. Il fonda des hôpitaux magnifiq. et les dota libéralement. Il m. en 1738, universellement regretté. Dans le nombre des livres qu'il fit trad. on distingue les suivans : l'*Ecole de vertu des chrétiens, par le P. Yves, de Paris, capucin*; les *Psaumes de David, avec les explications de Saci*; la *Morale chrétienne*, etc.

SPOTSWOOD (Jean), un des réformateurs de l'Ecosse, né en 1509, devint un des principaux collaborateurs du *Livre de discipline* et de *la Profession de Foi*, publ. dans le but de faire triompher les doctrines de la réforme; il fut nommé surintendant (évêque) après l'établissement de la religion presbytérienne, et m. en 1585. — Spotswood (Jean), son fils, né en 1565, fut nommé pasteur de Calder à l'âge de 18 ans, suivit en qualité de chapelain le duc de Lennox dans son ambassade de France, et fut nommé, en 1603, archevêque de Glascow et membre du conseil privé d'Ecosse. Il passa ensuite à celui de St-André avec le titre de primat. et de métropolitain de l'Ecosse, présida l'assemblée d'Aberdeen qui avait pour but le rétablissement de l'ancienne discipline ecclésiastiq., jouit de la faveur de Jacques Ier, sacra Charles Ier dans l'abbaye de Holyrood-House, et enfin fut nommé chancelier d'Ecosse en 1635. Quatre ans plus tard, les troubles civils l'obligèrent de se retirer en Angleterre. Il m. à Londres en 1639. On a de lui une *Histoire d'Ecosse, depuis l'an* 203 *de N. S. jusqu'au règne de Jacques VI*. Elle a été imprimée en 1655.

SPRAGGE (sir Edouard), amiral anglais, célèbre par le courage qu'il déploya dans les deux guerres de la Hollande, sous le règne de Charles II, se fit remarquer dans tous les combats que livra le duc d'Albemarle, fut employé contre les Algériens pendant l'intervalle qui s'écoula entre la 1re et la 2e guerre de Hollande, assiégea Alger en 1672, entra dans le port, brûla plusieurs vaisseaux et imposa la paix. A la reprise des hostilités contre les Hollandais, il s'attacha surtout à combattre l'amiral ennemi, van Tromp, le mit deux fois en fuite en 1672; mais l'année suiv. il périt avec son vaisseau, qui fut coulé bas après un combat sanglant.

SPRANGER (Barthélemi), peintre, né à Anvers en 1546, élève de Jean Madyn, se rendit en Italie et se fit connaître avantageusement à Rome par l'exécution de plusieurs paysages qui lui méritèrent la protection du cardinal Farnèse et celle du pape Pie V. Il exécuta d'après leurs ordres un grand nombre de tableaux, quitta l'Italie après la mort du souverain pontife, et se rendit à Vienne auprès de l'empereur Maximilien qui le chargea de travaux importans et lui donna des lettres de noblesse. Spranger m. à Prague en 1623. On cite comme ses plus belles productions la *suite de paysages* à fresque, dont il a embelli le château du cardinal Farnèse à Caprarola; un *Jugement dernier*, de 6 pieds de haut, dans lequel on compte plus de 500 fig.; une suite des sujets de la *Passion*, exécutés sur cuivre; une *Vierge dans une gloire* pour l'église de St-Louis-des-Français à Rome; le *Martyre de St-Sébastien*, donné par l'empereur à l'électeur de Bavière; une *Résurrection de J.-C.* qui passe pour son chef-d'œuvre.

SPRAT (Thomas), prélat anglais, né en 1636 à Tallaton, dans le Devonshire, fut d'abord chapelain du duc de Buckingham, puis du roi, et finit par être promu à l'évêché de Rochester. Il se montra le défens. de la cause des Stuarts jusqu'au moment où un nouveau gouvernement s'établit, et sa conduite énergique dans des circonstances difficiles lui valut d'être compromis dans une conspiration contre la nouvelle autorité; mais son innocence fut reconnue. Il conserva ses places et m. en 1713. On a de lui : l'*Histoire de la société royale de Londres* dont il était membre, 1667, traduite en français, Genève 1669, in-8; une *Vie du poète Cowley*, écrite en latin et placée à la tête de l'édition de 1668; *Observations sur le voyage de Sorbière en Angleterre*, 1668; *Histoire de la conspiration de Rye-House*, 1684, etc.

SPRECHER ou SPRECCHER *de Berneck* (Fortunat), historien suisse, né en 1585 à Davos, dans le pays des Grisons, m. en 1647, après avoir été gouverneur du comté de Chiavenne, est auteur des ouvrages suivans : *Pallas rhætica armata et togata*.... (*Chronicon Rhætia, seu Historia*), Bâle, 1617, in-4; *Historia motuum et bellorum, postremis hisce annis in Rhætiâ excitatorum et gestorum, auspiciis... Ludovici XIII*..., Genève, 1629, in-4; une *Carte du pays des Grisons*, Amsterdam, 1630, in-fol., grav. par C. Vischer, etc. — Sprecher (Florian) est auteur d'une *Description* du canton de Davos, en allemand et manuscrite. — Sprecher (André) est connu comme auteur d'un mémoire sur le syndicat du gouvernement de la Valteline, publ. en italien sous le titre de *Vera e distinta notizia*, etc., 1699, in-fol. — Sprecher (George), major du régiment de Brendle, a écrit des *Mémoires historiques* sur le régiment de Seedorf (de 1689 à 1731). — Sprecher (Salomon de Bernegg), né à Davos en 1697, fut landamman de la ligue des Dix-Droitures, de 1731 à 1736, fit d'une manière brillante les guerres d'Italie au service de l'Autriche, et les campagnes de Silésie, parvint au grade de lieutenant-général feld-maréchal, et allait être mis à la tête de l'armée impériale en 1758, lorsqu'il périt malheureusement écrasé par sa voiture. — Sprecher de Bernegg (Henri), est cité dans la *Bibliothèque d'Histoire suisse* de Haller, comme auteur de deux pamphlets politiques en allem., adressés aux ligues des Grisons en 1783, in-fol.

SPRENG (Jean-Jacques), professeur de langue grecque, de poésie, d'éloquence et d'histoire à Bâle, où il naquit en 1699, et où il m. en 1768, est auteur d'une traduction des *Psaumes de David*, Bâle, 1741, in-8; de *Poésies sacrées et profanes*, Zurich, 1749, in-8, et de quelques ouvr. historiq. sur le canton de Bâle.

SPRENGEL (Matthieu-Chrétien), historien, né à Rostock en 1746, nommé professeur extraordinaire à la faculté de philosophie de l'université de Goettingue en 1778, puis chargé de la chaire d'histoire à l'université de Halle, m. en 1803, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages historiques estimés, parmi lesquels nous citerons les suivans : *Histoire des principales découvertes géographiques jusqu'à celle du Japon en* 1542, Halle, 1783, in-8; *Hist. des révolut. des Indes-Oriental.*, de 1756 *à* 1783, *notamment des conquêtes des Anglais dans le Dékhan et l'Hindoustan*, 1788, in-8; *Histoire des Mahrattes jusqu'à la dernière paix conclue avec l'Angleterre*, Halle, 1785, in-8; *Résumé de l'histoire du* 18e *S.*, ibid., 1797, in-8; *Geographie des Indes orientales*, Hambourg, 1802, in-8; *Manuel de la statistique des principaux états de l'Europe*, Halle, 1793, in-8, t. 1er.

SPRENGER (Balthasar), écrivain agriculteur, conseiller du duc de Wurtemberg, né en 1724, fut successivement adjoint à la faculté de théologie de Tubingen, pasteur à Gœppingen, professeur du collége de Maulbronn, surintendant-général, prélat à Alderberg, et m. en 1791, après avoir fait

partie pendant plusieurs années du comité permanent des états. On a de lui un grand nomb. d'écrits, parmi lesquels on remarque les suivans : *Traité général sur l'agriculture*, extrait en partie de l'ouvrage de Duhamel, Stuttgard, 1764, in-8; *Traité complet de la culture de la vigne*. ib., 1765, 1766 et 1778, 3 vol. in-8; *Elémens complets d'agriculture*, ibid., 1772 - 1778, 3 vol. in-8.

SPRENGER (PLACIDE), historien, né en 1735, était bibliothécaire du monastère de Banz en Franconie. Lorsque les couvens furent sécularisés en 1803, il se retira dans le bourg de Lichtenfels, dans la principauté de Bamberg, et y m. en 1806. On a de lui les ouvrages suivans : *le Spectateur de la Franconie*, Francfort, 1772, in-8; la *Littérature de l'Allemagne catholique*, Cobourg, 1775-88, 8 vol. in-8; *Magasin littéraire pour les catholiques*, ibid., 1792-95, 6 cahiers; *Thesaurus rei patristicæ*, Wurtzbourg, 1784 - 1792, 3 vol. in-4; *Histoire de l'imprimerie de Bamberg*, Nuremberg, 1800, in-4; *Histoire de l'abbaye de Banz*, de 1050 à 1251, ibid., 1803, in-8.

SPRETI (DIDIER), historien, né à Ravenne en 1414, m. vers 1474, est auteur d'un ouvrage intitulé : *De amplitudine, vastatione et instauratione urbis Ravennæ libri III*, Venise, 1488 ou 1489, in-4, réimprimé à Ravenne, 1793, 2 vol. in-4, fig. avec la *Vie de Spreti*, par Carrari. — SPRETI (Camille) n'est connu que comme auteur d'un livre intitulé : *Compendio storico dell' arte di comporre i mosaïci*, etc., Ravenne, 1804, in-4.

SPRINGER (JEAN-CHRISTOPHE-ERIC de), jurisconsulte allemand, né en 1727 à Schwabach, dans la principauté d'Anspach, successivem. memb. de la chambre des finances d'Anspach, prof. d'économie politique dans cette ville, puis à Erfurt, directeur de la chambre des finances du landgraviat de Hesse-Darmstadt, et ensuite du comté du Buckebourg, et enfin chancel. de l'université de Rinteln et professeur d'économie politique, m. en 1798, est auteur d'un grand nombre d'écrits qui ont contribué puissamment à répandre en Allemagne le goût de la science administrative. On a de lui 75 écrits imprimés sur des sujets de droit civil, d'économie politique, de finances, d'administration, d'agriculture, de commerce, d'histoire naturelle, de droit public d'Allemagne, d'histoire, de généalogie, etc.

SPRINGSFELD (GOTTLOB-CHARLES), médecin, né en 1714 à Veisseufels, m. à Vienne en 1772, avait été directeur du théâtre anatomique institué dans sa ville natale par le duc Jean-Adolphe, et après la mort de ce prince, son protecteur, il alla s'établir à Carlsbad, où il ne put demeurer longtemps à cause des persécutions dont sa qualité de protest. fut le prétexte. Entre autres écrits, on a de Springsfels : *Iter med. ad thermas aquisgranenses et fontes spadanos*, Leipsig, 1748, in-8; *de Prærogativâ thermarum carolinarum in dissolvendo calculo vesicæ præ aquâ calcis vivæ*, ib., 1756, in-4.

SPROT (RABBI SCEM TOV ben ISAAC ben), médecin juif, né à Tudela vers l'an 1374, est auteur d'un ouvrage très-violent dirigé contre les chrétiens, et intitulé *Even Bochen* (pierre de touche), dans lequel il traite de tous les articles de la foi judaïque. Ce livre existe en MS. dans la plupart des bibliothéq. de l'Europe, et n'a jamais vu le jour.

SPURINNA (VESTRICIUS), général romain, né vers l'an de Rome 777 (de J.-C. 23), commanda plusieurs fois les armées sous les règnes d'Othon, de Vitellius et de Vespasien, se distingua par son courage, remplit diverses charges, gouverna des provinces, et mérita une statue triomphale. Une lettre de Pline (la 1re du 3e liv.) nous fait connaître que Spurinna passa les dernières années de sa vie retiré à la campagne; mais il ne nous apprend pas l'époque de sa mort. On le croit auteur de quelques poésies lyriques, que Bayer a publ. avec des corrections et des remarques dans les *Mém. de l'acad. de Pétersbourg*, tom. II.

SQUARCIONE (FRANÇ.), peintre, né à Padoue en 1394, l'un des plus célèbres de l'école vénitienne de son temps, parcourut l'Italie et la Grèce en recueillant tout ce qu'il trouvait de remarquable en peinture et en sculpture, et forma la plus riche collection que l'on eût encore vue. Il est plus connu comme professeur que comme artiste, car l'on porte jusqu'à 137 le nombre des élèves qu'il forma, tandis que l'on ne cite de lui que quelques peintures dont une seule est authentique; c'est un *St Jérôme*, exécuté de 1449 à 1452. Squarcione m. à Venise en 1474.

SQUIRE (SAMUEL), évêque de St-David, membre de la société royale de Londres et de celle des archéologues, né en 1714 dans le Wiltshire, est aut. d'un gr. nomb. de *sermons* et de plus. autres écrits, parmi lesquels on remarque les suiv. : *Examen de la constitution anglaise*, ou *Essai historiq. sur le gouvernement anglo-saxon en Allemagne et en Angleterre*, 1753, 2e édit.; *deux Essais*....., *le premier conten. une défense de l'ancienne chronologie grecque*, *le deuxième des recherches sur l'origine de la langue grecque*, Cambridge, 1741; *Plutarchi de Iside et Osiride Liber*, *gr. et angl*..., ibid., 1744; *Essai sur la balance du pouvoir civil en Angleterre*, in-8.

SSEMA-KOUANG, célèb. lettré chinois, né vers l'an 1018 de J.-C., fils d'un minist. de l'emp. Yngtsoung, et minist. lui-même de ce souverain et de trois de ses success., m. l'an de J.-C. 1086, est auteur d'une hist. de sa patrie, ou chronique dans laquelle tous les faits sont ramenés à un ordre uniq.; cet ouv. contenait 294 liv. de texte, 30 de tables, et 30 de dissertations et de discussions. On trouvera des détails étendus sur la vie de cet historien et sur son ouv. dans la *Notice sur le Thoung-kian*, ins. dans le grand ouv. du lettré Ma-touan-lin, intit. : *When-hian-thoun-khan* (recherche approfondie des anciens monumens), dont la biblioth. roy. possède deux exemplaires.

SSEMA-TCHING, hist. chinois, vivait vers la fin du 6e S. et au commencem. du 7e. Il entreprit de suppléer à ce qui manquait dans le grand ouv. de Ssema-thsian (*v.* plus bas) par un opuscule intit. *San Hoang-pen-ki*, et par des mémoires en 30 liv. intit. *Sou-ying*. Dans le prem. de ces ouvrages, il a réuni les principales traditions qui se rapportent aux personnages moitié histor. et moitié mytholog. de sa patrie. On trouve quelq. détails sur ces écrits dans les *Mém. chinois* du P. Cibot, missionnaire, tome I, page 85.

SSEMA-THAN, hist. chinois du 2e S. av. J.-C., historiographe de l'emper. Wou-ti, de la dynastie des Han, fut mis à la tête d'une sorte d'académie de lettrés qui étaient chargés de recueillir tous les mémoires historiq., d'en faire une critique sévère, et de coordonner les matériaux d'un grand ouv. sur l'hist. de la Chine. Mais il m. avant d'avoir rempli sa mission. Ses travaux ont été continués par Ssema-thsian, son fils et son disciple, que l'on regarde comme le père de l'histoire en Chine, et dont l'article suit.

SSEMA-THSIAN, le plus célèb. des historiens chinois, surn. *le Père de l'histoire*, né vers l'an 145 avant J.-C. à Loung-men, était fils du personnage précéd., qui, voyant en lui un continuateur de ses propres travaux, lui donna une éducation spéciale, et dirigea l'attention de l'enfant vers les objets qui devaient faire un jour l'occupation de sa vie. Dès l'âge de 10 ans, Thsian était en état de lire les monumens littéraires qui restaient de l'antiquité, et, à 20 ans, ayant terminé ses études, il résolut d'aller s'assurer par ses yeux de la réalité de plus. des traditions dont il avait pris connaissance, et notamment des travaux de nivellement et de canalisation, attribués, dans l'ancien liv. intit. *Chou-king*, au grand Yu (*v.* ce nom). Il visita dans ce dessein les provinces du sud et du nord de la Chine. Dans un de ces voyages, ayant été informé que son père était

dangereusement malade, il se hâta de venir recevoir ses dern. instructions et son dern. soupir, puis il consacra les trois années de deuil qu'il dut observer suiv. l'usage, et qui prescrit un recueillem. absolu, à mettre en ordre les notes qu'il avait prises dans ses voyages, et il continua, pendant deux années encore, ces recherches préparatoires, et se mit ensuite à écrire l'hist. qu'il avait projetée. Il avait immédiatement remplacé son père dans les fonctions de grand historiographe. Cette charge n'est point à la Chine ce qu'on la supposerait en Europe: celui qui l'exerce n'est pas uniquement l'hist. des siècles antérieurs, c'est encore un magistrat du temps présent, obligé de jouer un rôle actif, de se mêler aux événemens et de prendre part aux affaires. Dire la vérité est son devoir sans restriction: obligation qui n'est pas sans danger. Ayant pris consciencieusement la défense d'un gén. des armées de l'empire, accusé par l'opinion publiq. d'avoir trahi l'état, en passant du côté de l'ennemi à la suite d'une bataille qu'il avait perdue, Ssema-thsian, enveloppé dans la disgrâce de son client, fut mis en jugement lui-même, et condamné à mort. L'emp. crut lui faire grâce en substituant à la peine capitale une autre peine qui mettait, suiv. l'expression du P. Amiot, jésuite (*Mém. chinois*, t. 3) « *hors du rang des hommes* un des plus grands hommes que la Chine possédât à cette époque ». Après avoir subi cette peine, Sséma-thsian put se livrer tout entier à ses travaux historiques. Il lui fallut rechercher tous les débris des anciennes annales, recueillir les fragmens, rapprocher les lambeaux épars des chroniques impériales, provinciales, urbaines, interroger les monumens, déchiffrer les inscriptions, mettre à profit tout ce qui existait de livres sacrés, classiques, etc. C'est ainsi qu'il composa le grand ouvrage qui l'a immortalisé, et auquel il donna le simple titre de *Sse-ki* (mémoires histor.), divisé en 130 liv., distribués en 5 parties. Il commence son récit au règne de Hoang-ti (2697 av. J.-C.), et il le termine au règne de Hiao-wou, de la dynastie des Hans (122 ans av. l'ère chrét.). Quelques-uns des livres de cette histoire se sont perdus. La distribution des matières, telle qu'il l'a établie pour cet ouvr., a servi depuis lui de modèle à tous ceux qui ont travaillé aux différentes branches de l'histoire authentique, ou, comme on les appelle, des grandes annales de l'empire, et dont les ouvrages réunis forment le vaste corps historique connu sous la dénomination des *vingt-deux histoires*. Dans le *Sse-ki*, la prem. partie, intit. *Chronique impériale*, renferme le récit des évènem. par ordre de dates; la deuxième renferme les *tableaux chronologiq.*, dont la forme ressemble beaucoup à celle de nos atlas historiques; la troisième traite de ce qui a rapport aux rites, à la musique, aux tons considérés comme types des mesures de longueur, à la mesure du temps, à l'astronomie, aux cérémonies religieuses, aux rivières et canaux et aux poids et mesures; la quatrième partie renferme l'histoire généalogique de toutes les familles qui ont possédé quelque territoire; enfin la cinquième et dernière partie est consacrée à des articles de biographie, plus ou moins étendus, sur tous les hommes qui se sont fait un nom dans div. parties des sciences ou de l'administration. Malgré l'arrêt qui le condamnait à une prison perpétuelle, Sse-thsian était rentré en grâce auprès de l'emp., qui l'avait nommé à une sorte de chancellerie littéraire, charge qu'il exerça jusqu'à sa mort, dont l'époque précise est restée ignorée. On ne connaît pas de lui d'autres ouvrag. que le *Sse-ki*. Le P. Amyot lui en attribue sept, dont il rapporte les tit.; mais ce ne sont que les part. mêmes du *Sse-ki*, dont nous avons parlé plus haut, et que le bon missionnaire a prises pour des ouv. différens. Cet ouvr. ne fut pub. qu'après la m. de l'aut., auquel on conféra le tit. posthume de *Sse-thoung-tseu*, qui est une des dignités du coll. impérial. La Biblioth. du Roi, à Paris, possède plus. édit. du *Sse-ki*, dont une de très petit format.

STAAL (N...., DE LAUNAY, baronne de), née à Paris en 1693, était fille d'un peint. qui, forcé de s'expatrier, se retira en Angleterre et y mourut. Elle reçut sa première éducation dans l'abbaye de St-Sauveur, en Normandie, où sa mère avait trouvé un asile honorable, et passa ensuite dans un couvent de Rouen, où, par l'effet de la tendresse qu'avait pour elle la supérieure, elle fut traitée en personne de distinction et reçut une instruction brillante. Ayant quitté ce couvent en 1710, après la m. de sa protectrice, pour entrer dans un autre, à Paris, elle s'y fit connaître de la duchesse de La Ferté, qui, charmée de son savoir et de son esprit, la conduisit à Versailles et à Sceaux pour la présenter au duc de Bourgogne, à la duchesse du Maine et aux prem. dames de la cour, comme un objet de curiosité. M[lle] de Launay a rapporté dans ses *mémoires* les scènes humiliantes et ridicules auxquelles donnèrent lieu les démarches bizarres de sa nouvelle protectrice, qui lui nuisait par son trop grand empressement à la faire valoir. Enfin, après une année de démarches, pendant laquelle elle eut l'avantage de faire la connaissance de beaucoup de grands seigneurs et de littérat. distingués qui admiraient son instruction et son esprit, elle fut forcée d'accepter une place de femme de chambre chez la duchesse du Maine. D'abord méconnue de sa maîtresse, rebutée et calomniée par ses camarades, elle allait s'abandonner au désespoir, lorsqu'une heureuse circonstance la tira de cette fâcheuse situation. Une lettre qu'elle écrivit, par l'ordre de la duchesse du Maine, à Fontenelle (*v.* ce nom), et dans laquelle elle déploya la grâce de son esprit et tout le piquant d'une fine plaisanterie, eut un succès prodigieux. Dès ce moment la pauvre femme de chambre ne fut plus négligée. Elle gagna la confiance de la duchesse, devint l'âme des fêtes de la cour de Sceaux, et fut recherchée par tout ce qu'il y avait de plus aimable dans cette même société. Lors de la conspiration de Cellamare (*v.* ce nom), M[lle] de Launay fut un des principaux agens des communications de sa maîtresse avec cet ambassadeur. Elle fut arrêtée en même temps que la duchesse, conduite à la Bastille, et soutint avec une rare présence d'esprit les divers interrogat. que lui firent subir les ministres Leblanc et d'Argenson. A sa sortie de prison, elle fut mal récompensée de son dévouement par le froid accueil que lui fit la duchesse du Maine. Cette princesse ne songea pas même à la secourir dans le dénûment où elle se trouvait, ayant quitté la Bastille, comme elle le dit elle-même, presque déguenillée. Elle trouva plus de générosité dans une amie, qui, sans se faire connaître, lui envoya tout ce dont elle avait besoin. Après être restée encore quelques années dans un pénible esclavage auprès de l'ingrate duchesse, qui, loin de vouloir rompre ses liens, s'occupait de les redoubler, son existence changea par le mariage qu'on lui fit faire avec le baron de Staal, vieil officier suisse retiré du service, mais auquel le duc du Maine donna une compagnie dans les gardes avec le tit. de maréchal-de-camp. M[lle] de Launay reçut en même temps du prince une pension, qui, jointe à une autre qu'elle tenait déjà de la cour, et à quelques legs de ses amis, lui assurait une fortune suffisante: le mariage fut conclu. Dès ce moment la situation de M[me] de Staal changea auprès de la duchesse: elle jouit de toutes les prérogatives des dames attachées à cette princesse. Sa vie fut désormais exempte d'agitations. Elle m. en 1750 On a d'elle: *Mém. de Mad. de Staal, écrits par elle-même*, pub. pour la prem. fois à Londres (Paris), 1755, 4 vol. in-12, avec 23 *lettres* mêlées de prose et de vers et quelq. comédies; les *Mém.* seuls ont été réimp. à Paris, 1783, 2 vol. in-12; *Rec. de lett. de Mademoiselle de Launay* (*Madame de Staal*) *au chevalier de Mesnil, au marquis de Silly et à monsieur d'Héricourt*, ib., 1801, 2 volum. in-12

(dans ce recueil sont comprises les 23 lettres déjà citées et celles de Chaulieu et de Remond à Mlle de Launay). On a encore de cette dame 22 *lettres*, écrites à Mme du Deffand, ins. dans le recueil int. : *Correspondance inédite de Mad. du Deffand*, Paris, 1809, 2 vol. in-8. Toutes les *Œuvres de mad. de Staal* ont été recueillies par Renouard, Paris, 1821, 2 vol. in-8.

STABEN (Henri), peintre flamand, né en 1578, voyagea de bonne heure en Italie pour se perfectionner, se fixa à Venise, et suivit quelque temps l'école du Tinturet (*v.* ce nom). Ayant perdu bientôt ce maître habile, il ne dut qu'à lui-même les progrès qu'il fit ensuite. Il m. en 1658. Ses compositions présentent le mélange heureux du style flamand et du style italien, et décèlent le génie de l'invention. On cite parmi ses ouv. un tableau de petite dimension représentant la *galerie d'un amateur*, où il a introduit toutes sortes d'objets de curiosité exécutés avec le soin le plus exquis.

STABILI. V. Cecco d'Ascoli.

STACE (Publius Papinius Statius), poète latin, né à Naples l'an de Rome 814 (61 de J.-C.), d'un père très-instruit dont il fut l'élève, n'avait pas encore 20 ans lorsqu'il entreprit son poème de *la Thébaïde*. Il était déjà marié à cette époque avec une veuve nommée Claudia, dont on a cru faussement que Lucain avait été le premier époux. Il ne tarda pas à se faire connaître par ses pièces fugitives, par ses triomphes dans les concours poétiq., et surtout par les lectures publiques qu'il faisait à Rome des prem. chants de son grand ouv., qui parut enfin, élaboré par 12 années de veilles assidues. Peut-être les défauts qui en déparent le style doivent-ils être attribués en grande partie au soin trop minutieux qu'il prit de le polir. Malgré ces défauts et d'autres imperfections, sans doute, il ne faut pas être injuste envers *la Thébaïde*, comme plusieurs critiques que leur admiration légitime, mais exclusive, pour Virgile et Horace a armés d'une sévérité peu réfléchie contre tous les autres poètes latins d'un rang inférieur. Ce poème offre des beautés qui révèlent un génie épique, et que le Tasse et le Dante lui-même, cet adorateur passionné du chantre de Mantoue, n'ont pas dédaigné de s'approprier. Ce fut après la publication de *la Thébaïde* que Stace fit paraître, en quatre édit. successives, les quatre prem. livres des *Sylves*. Le cinquième est probablement un recueil posthume. Ces *Sylves* sont des poésies de circonstance versifiées avec un facilité rare, qui approchait de l'improvisation, et inspirées autant à son cœur qu'à son esprit par tous les événemens susceptibles d'intéresser la gloire, le bonheur ou la fortune de ses amis. Rien de plus agréable, sous le rapport de l'art, qui s'y montre avec moins d'affectation que dans son grand poème; et rien de plus honorable pour son caractère, grâce aux sentimens qui y sont exprimés. Il rejaillirait de ces écrits sur son nom un lustre sans tache, si l'on n'y trouvait des pièces où il prodigue à Domitien les plus extravagantes hyperboles de l'adulation la plus servile. Les bienfaits et les faveurs d'un tel monstre ne sont pas pour le poète une excuse suffisante. Stace n'atteignit point sa 36e année. Vers la fin de sa vie, le mauvais état de sa santé et le besoin de respirer l'air natal l'avaient ramené à Naples, où, malgré son affaiblissement, il commença le poème de *l'Achilléide*, qui avait pour sujet l'enfance d'Achille. Il n'en écrivit que deux chants, qu'il n'eut pas le temps de corriger, et qui se recommandent néanmoins par de très-beaux passages. Les éditions de Stace n'ont pas été très-multipliées. Nous nous contenterons de citer celle qui parut en 1600 par les soins de Lindebrog. Le meilleur et le plus ample *Commentaire* qu'un ait sur lui est de Gaspar Barth, in-4, 1671. Ses *œuv.*, avec la trad. de l'abbé Cormiliole, la seule qu'on ait en franç., car il est impossible de compter celle de l'abbé de Marolles, ont été réimp. en 1820, 5 v. in-12. L'on sait que Luce de Lancival a donné une imitation en vers de *l'Achilléide*.

STACKHOUSE (Thomas), savant ecclésiastique anglais, né en 1680, fut d'abord pasteur à Amsterdam, puis, de retour en Angleterre, devint successivement vicaire à Richmond, à Ealding et à Benham-Valence, dans le comté de Berk, où il m. en 1752. On a de lui de nombreux écrits, parmi lesquels nous citerons seulement : les *Misères et grandes Peines du bas clergé à Londres et aux environs* (en anglais), Londres, 1722, in-8; *Défense de la religion chrét.*, etc., ibid., 1731, in-8; trad. en franç. (par Chais) sous ce tit. : *le Sens littéral de l'Ecriture-Sainte défendu contre les principales objections des antiscripturaires et des incrédules modernes*, etc., La Haye, 1738, 3 vol. in-8; *Réflexions sur la nat. et les propriétés des langues* (en anglais), Londres, 1731, in-8; *nouvelle Histoire de la Bible*, etc., 1732, 2 vol. in-fol., plus. fois réimprimé; *Aperçu général de l'histoire, de la chronologie et de la géographie ancienne*, etc. (en anglais), réimprimé en 1817, 3 vol. in-4.

STADE (Thierri de), savant philologue allemand, l'un de ceux qui ont le plus travaillé à éclaircir les origines de la langue nationale, était né à Stade en 1637. Il voyagea en Suède, après avoir fait ses prem. études à l'univ. d'Helmstadt, suivit les cours des plus célèbres professeurs d'Upsal, fut ensuite chargé de l'éducation d'un jeune seigneur, puis nommé par le roi de Suède secrétaire du consistoire royal à Bremen et à Verden, archiviste de ces deux principautés, et m. à Bremen en 1718. On a de lui : *Interpret. latina fragmenti vet. linguæ francicæ*, inscr. dans l'*Harmonia Tatiani* (*v.* Tatien); *Specimen lectionum antiquarum francicarum*, etc., Stade, 1708, in-4; *Explicat. des principaux mots allemands dont s'est servi le docteur Martin Luther dans sa traduction de la Bible* (en allemand), Bremen, 1737, in-8, 3e édition; une traduction allemande du livre de M.-G. Block contre les *Prédictions astrologiques* (*v.* Block). Stade a laissé en MS. un *glossaire* de la traduction des Evangiles, par Otfrid, et un grand nombre de *dissertations* et de *notes* relatives à l'histoire de la langue allemande. On a une *notice* fort détaillée sur la vie et les écrits de ce philologue, sous le tit. de *Memoria stadiana*, Hambourg, 1725, in-8.

STADION (Philippe, comte de), homme d'état, né à Mayence, en 1763, d'une ancienne famille, entra fort jeune dans la carrière diplomatiq., sous le ministère du prince de Kaunitz, fut successivement ministre plénipotentiaire impérial en Suède et à Londres, quitta momentanément le service de l'Autriche pour cause de mécontentement, et accepta la place de grand-trésorier de l'évêché de Wurtzbourg. Réconcilié ensuite avec le gouvernement autrichien, il fut envoyé à Berlin comme ambassadeur, et passa ensuite à Pétersbourg avec le même tit. Après la paix de Presbourg, en 1806, il fut appelé au ministère des affaires étrangères. Napoléon, vainqueur à Wagram, exigea, comme une des conditions du nouveau traité qu'il accordait à l'empereur d'Autriche, le renvoi du comte de Stadion, qu'il accusait avec raison d'être un des principaux auteurs de la guerre. Ce ministre remit le portefeuille au comte de Metternich, et se retira dans ses terres, en Bohême, où il resta jusqu'en 1813. A cette époque, il reparut sur la scène politique, fut un des plénipotentiaires qui signèrent à Tœplitz le traité d'alliance entre les trois grandes puissances du nord, assista, en la même qualité, aux conférences de Francfort et de Châtillon, signa le traité de Paris du 11 avril 1814, assista ensuite au congrès de Vienne, puis fut nommé ministre des finances, et mourut à Bade en 1824. — Son frère, Frédéric de Stadion, remplit aussi différentes fonctions diplomatiques, fut quartier-maître général de l'armée impériale en 1809, et mourut à Vienne en 1819.

STÆHELIN. V. STAHELIN.

STAEL-HOLSTEIN (ERIC MAGNUS, baron de), diplomate suédois, né, vers 1755, d'une ancienne famille de Suède, entra fort jeune dans la carrière diplomatique, et devint ministre plénipotentiaire auprès de la cour de France en 1783. S'étant lié avec M. Necker (*v.* ce nom), il épousa sa fille en 1786. Il devait acquérir un jour, par cette alliance, une notabilité historique que ses moyens personnels ne lui auraient point procurée. Le rôle que joua son beau-père dans les prem. évènemens de la révolution, décida le baron de Staël à prendre à ces mêmes évènemens autant de part que son caractère diplomatique pouvait le lui permettre. Le roi Gustave III, opposé dès le commencement aux principes révolutionnaires, rappela son ministre en 1792, peu de temps avant qu'il ne périt lui-même par le fer d'un assassin; mais le duc de Sudermanie, ayant pris les rênes du gouvernement, renvoya à Paris le baron de Staël, qui arriva deux mois après la mort de Louis XVI, et fut alors le seul ambassadeur d'une monarchie auprès de la nouvelle république. Mais, effrayé de tout ce qui l'entourait, il se hâta de retourner en Suède, emportant un projet d'alliance que le régent de Suède ne crut pas devoir ratifier. Après la chute de Robespierre, le ministre suédois revint à Paris, et reçut le plus brillant accueil de la convention; alors il continua ses fonctions auprès du directoire, resta à Paris jusqu'en 1799, et fut rappelé en Suède, à cette époque, par le jeune roi Gustave-Adolphe, qui venait d'atteindre sa majorité. Il mourut à Poligni (Franche-Comté) en mai 1802, se rendant à Coppet avec son épouse chez son beau-père, où le mauvais état de ses affaires l'avait obligé de chercher une retraite.

STAEL-HOLSTEIN (ANNE-LOUISE-GERMAINE, baronne de), épouse du précédent, née à Paris le 22 avril 1766, fut la plus célèbre des femmes-auteurs de son époque, et joua un rôle remarquable sur la scène politique. On a dit d'elle qu'elle avait toujours été jeune et jamais enfant. En effet, elle n'était pas traitée comme telle, dès ses jeunes ans, par ses graves parens et leur société, qui se composait des beaux-esprits, alors à la mode, Thomas, Raynal, Marmontel, Grimm, etc. Ses délassemens étaient, comme ses devoirs, des exercices d'esprit. Ses facultés intellectuelles prirent rapidement un essor prodigieux. A 15 ans, elle fit des *extraits* de l'*Esprit des lois*, de Montesquieu, en y joignant ses réflexions. L'extrême sensibilité de son cœur se développa comme la vivacité de son esprit, et ce développement précoce ne put s'opérer qu'aux dépens de sa constitution physique. La santé de mademoiselle Necker donnant de l'inquiétude à ses parens, ceux-ci appelèrent le docteur Tronchin, leur compatriote, qui ordonna à la jeune malade le séjour de la campagne et l'abandon de toute étude sérieuse. Dès-lors « une vie toute poétique (suivant l'ingénieuse expression d'un biographe), succéda pour elle à une vie toute studieuse, et elle gagna en amabilité ce qu'elle ne pouvait plus acquérir en science. » C'est dans la solitude de Saint-Ouen, où elle était retirée et où M. Necker allait souvent se distraire des soucis du ministère, qu'elle conçut pour son père un redoublement de tendresse et une admiration qui se transforma en une sorte de culte. Elle avait vingt ans lorsqu'elle épousa le baron de Staël (*v.* l'article précéd.), et c'est désormais sous ce nom que nous la désignerons. Lorsque la révolution éclata, madame de Staël, par l'effet de la posit. de son père, et en conséquence de ses propres principes, ne put demeurer étrangère à ce gr. mouvement; « mais (en empruntant encore les expressions du même biographe) elle trouva toujours dans son cœur un remède aux erreurs de son esprit. » C'est ainsi qu'elle mit tout en œuvre pour arracher à la révolution ses plus nobles victimes, quand elle eut reconnu que les démagog. étaient les plus cruels des tyrans. Pressentant la terrible catastrophe du 10 août 1792, elle rédigea un plan d'évasion du roi et de sa famille du palais des Tuileries; mais M. de Montmorin, à qui ce plan fut adressé, ne jugea pas à propos de le communiquer à l'infortuné Louis XVI. Plus tard, mad. de Staël osa adresser au gouvernement révolutionnaire une *Défense de la reine*, dans laquelle, cherchant à faire oublier le personnage politique, elle ne montrait dans Marie-Antoinette que la femme aimable, bonne et compatissante, la tendre mère, l'épouse dévouée et courageuse. Après la chute de Robespierre, elle tenta d'acquérir de l'influence auprès des personnages qui se trouvaient à la tête des affaires; mais elle n'obtint qu'un faible crédit. En 1797, lors de la formation de la réunion dite *le club de Clichi*, qui ne dissimulait pas son intention de renverser le gouvernem. director., mad. de Staël prit parti pour ce même gouvernem., qu'elle estimait peu, et ce fut elle qui fit rentrer sur la scène politique un personnage que les évènemens de 1792 en avaient éloigné, après y avoir joué un grand rôle. Présenté par elle au directeur Barras, M. de Talleyrand reçut bientôt le portefeuille des affaires étrangères. Dans un écrit intitulé *dix Années d'exil*, mad. de Staël a pris le soin de faire connaître ses prem. relations avec le célèbre personnage dont l'élévat. subite devait répandre bientôt l'amertume sur le reste de son existence. Notre cadre ne nous permet pas d'entrer dans beaucoup de détails à ce sujet. Il nous suffira de dire qu'après avoir éprouvé plusieurs contrariétés, qu'il serait injuste de qualifier de persécution, comme l'ont fait quelques écrivains de parti, mad. de Staël reçut en 1801 l'ordre de s'éloigner de Paris à une distance au moins de 40 lieues, et de partir dans les 24 heures qui suivaient cette notification. Elle se rendit alors à Weimar, où elle apprit la langue allemande, et en étudia la littérature avec Goëthe, Wieland et Schiller. Peu de temps après (1804), elle fit un voyage à Berlin, où elle fut bien accueillie du roi, de la reine et du jeune prince Louis de Prusse. La m. de M. Necker rappela en Suisse sa fille, qui essaya de charmer sa douleur en mettant en ordre les manuscrits laissés par l'ex-ministre; mais bientôt la santé de mad. de Staël exigeant qu'elle allât respirer l'air du Midi, elle entreprit le voyage d'Italie, où elle sut retrouver la force de penser et d'écrire. De retour de ce voyage dans l'été de 1805, elle passa une année, soit à Coppet, soit à Genève, et commença dans ce temps son roman de *Corinne*; mais, se rappelant tout à coup qu'il lui était permis de résider en France à 40 lieues de Paris, elle alla s'établir d'abord à Auxerre, puis à Rouen, dont la distance était moindre que celle prescrite par l'arrêt d'exil. Le ministre Fouché, loin de punir cette violation du ban, autorisa tacitement la délinquante à s'établir dans une terre appartenant à M. de Castellane, à 12 lieues de Paris, et c'est dans cette résidence que fut terminé l'ouvrage dont nous venons de parler plus haut. Le succès qu'il obtint appelant l'attention de l'Europe entière sur son auteur, il ne paraîtra pas étonnant de voir le nouvel emper. des Français céder à des ressentimens que les indiscrétions de mad. de Staël avaient déjà réveillés avant son retour. Elle reçut l'ordre de quitter la France (1807), et revint à Coppet le cœur navré. Occupée depuis deux ans du plan d'un ouvrage sur l'Allemagne, elle alla passer l'hiver à Vienne pour recueillir de nouv. matériaux, et ne fut pas moins bien accueillie dans cette capitale de l'Autriche qu'à Berlin. A son retour à Coppet, tout en travaillant à sa grande entreprise, elle écrivait et jouait sur le théâtre de son château de petites pièces fort ingénieuses, qui ont été recueillies dans ses *OEuvres* sous le tit. d'*Essais dramatiques*. Les 3 vol. de *l'Allemagne* étant terminés, mad. de Staël hasarda de se rapprocher de Paris, mais cette fois à l'ancienne distance prescrite. Elle vint donc s'é-

tablir près de Blois dans le château de Chaumont-sur-Loire. Peu de temps après elle alla habiter celui du Fossé, appartenant à M. de Salaberry. Le but de son retour était de surveiller l'impression de son ouvrage, qui s'exécutait à Paris. Tout à coup elle apprend que les 10,000 exemplaires de *l'Allemagne* qui venaient d'être tirés ont été saisis et mis au pilon par ordre du ministre de la police (Savary, duc de Rovigo), et elle reçoit de plus l'ordre de sortir de France sous 3 jours. Un sursis qu'elle demanda au ministre lui fut refusé; elle se vengea plus tard de ce procédé, en consignant dans la *préface* de la seconde édition de *l'Allemagne* la *lettre* froidement ironique qu'elle reçut à ce sujet du duc de Rovigo. Peu de temps après défense fut faite à l'exilée de s'éloigner de Coppet de plus de 2 lieues. Cette tyrannique injonction fut pour mad. de Staël un motif de plus pour abandonner cet asile, que lui rendait désagréable la surveillance déjà exercée par le préfet de Genève. Après avoir mis huit mois à préparer son évasion, elle sortit un jour, sous le prétexte d'une promenade, au printemps de 1812; et, traversant rapidem. la Suisse et le Tyrol, elle gagna Vienne, où bientôt la police impériale française vint l'inquiéter. Dans cette situation critique, les regards de l'aut. de *Corinne* se portèrent tour à tour sur Constantinople, sur Moscou, et elle se décida pour la dern. de ces villes. Son séjour y fut de courte durée, et elle vint à Pétersbourg, où l'emp. Alexandre lui fit le plus bienveillant accueil. Ayant quitté cette capitale au moment où les Français entraient à Moscou, elle passa en Suède, séjourna plusieurs mois à Stockholm, de là se rendit à Londres, où son premier soin fut de s'occuper d'une nouvelle publication de son ouvrage sur *l'Allemagne*, et elle ne rentra en France qu'après la restauration. A l'époque du 20 mars 1815, elle se rendit à Coppet, et refusa l'invitation qui lui fut faite, au nom de Napoléon, de revenir à Paris, « où l'on avait besoin d'elle, lui disait-on, pour propager les idées constitutionnelles. » Plus tard, mad. de Staël obtint quelques audiences particulières de Louis XVIII, qui lui fit restituer par le trésor royal la somme de 2,000,000, que M. Necker y avait déposée. En 1816, elle entreprit un second voyage en Italie, et séjourna quelq. temps à Pise. A son retour, les maux dont elle se plaignait depuis long-temps prirent un caractère plus alarmant, et elle y succomba le 14 juillet 1817. La lecture de son testament révéla le 2e mariage qu'elle avait contracté avec M. de Rocca (*v.* ce nom) depuis plusieurs années. Outre les ouvrages cités dans cet article, on a encore de madame de Staël : *Réflexions sur la paix, adressées à M. Pitt et aux Français* (sans nom d'aut.), 1795, in-8; *Réflexions sur la paix intérieure* (idem), 1795, in-8; *de l'Influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*, 1796, in-8; *de la Littérature dans ses rapports avec les institutions sociales*, 1800; *Delphine*, roman, Paris, 1802; *Considérations sur la révolution française*, Paris, 1818, 3 vol. in-8. Les *OEuvres complètes* de mad. de Staël ont été publiées par le baron de Staël, son fils, Paris, 1821, 17 v. in-8, et cette édition est précédée d'une *Notice* sur le caractère et les écrits de l'auteur, par mad. Necker de Saussure, sa parente. Mad. de Staël a fourni quelques *articles* à la *Biographie universelle*, publ. par L.-G. Michaud. — Le baron Auguste de STAEL-HOLSTEIN, fils des précédens, né vers 1790, m. le 17 novembre 1827 au château de Coppet, s'est fait une réputat. honor. par ses trav., moins brillans qu'utiles. Membre de diverses sociétés d'agriculture et d'une association pour l'amélioration des laines, il s'est livré à d'heureuses expériences agronomiques dans son beau domaine de Coppet, et y a perfectionné différentes races de bétail, notamment celles des moutons anglais dits *cottswolds* et *dishley*. Il était de plus membre de plusieurs sociétés philanthropiques et de celle de la morale chrétienne. Outre des éditions des *Œuvres* de sa mère, ainsi que de celles de Necker, précéd. d'une *notice*, il a publié div. écrits, tels que deux brochures intitulées, l'une *du Nombre et l'Age des députés*, Paris, 1819, in-8; l'autre *du Renouvellement intégral de la chambre des députés*, ibid., 1819, in-8, et des *Lettres sur l'Angleterre*, Paris, 1825, in-8. Les restes du baron Auguste de Staël-Holstein ont été déposés à Coppet auprès du tombeau de M. Necker et de mad. de Staël. Il laissait en mourant une jeune épouse enceinte, qui peu après mit au monde un fils, unique descendance d'une femme qui a rempli l'Europe de son nom. L'établissement pastoral du baron de Staël à Coppet a été l'objet d'un rapport fait, en 1827, à la société royale d'agriculture, d'histoire naturelle et des arts utiles de Lyon, par M. Grognier, secrét. de cette société, et imprimé la même année chez Barret.

STAEWARTS ou STEVERTS (PALAMÈDE), peintre de l'école flamande, né à Londres en 1607, était fils d'un artiste flamand appelé à la cour d'Angleterre par le roi Charles Ier. Amené dès son bas âge à Delft par son père, Palamède, sans autre maître que son génie, s'essaya dans la peinture, en copiant quelques ouvrages d'Isaïe van den Velde, et acquit assez promptement un talent remarquable. Son genre était des sujets militaires, tels que *Combats d'infanterie et de cavalerie*, des *Scènes de vivandières*. Il mourut en 1638 à l'âge de 31 ans. Ses tableaux sont rares et d'un prix très-élevé. — Antoine-Palamède STAEWARTS, frère aîné du précédent, m. en 1680, fut aussi un artiste distingué, quoique inférieur à son cadet dans toutes les part. de la peinture. On a de lui un grand nombre de tableaux représentant des *conversations*, des *concerts*, et autres scènes d'industrie. Il peignait aussi le portrait.

STAFFORD, nom d'une ancienne famille originaire de Normandie, et venue en Angleterre avec Guillaume-le-Conquérant, auquel elle était alliée. — Humfrei de STAFFORD fut créé duc de Buckingham, dans le 15e siècle, par le roi Henri VI. — Henri de STAFFORD, petit-fils du précédent, né vers 1450, succéda aux biens et aux titres de son aïeul, parvint à une grande faveur sous le règne de Richard III, qu'il aida de la manière la plus odieuse dans le meurtre des princes, ses neveux, et dans l'usurpation de la couronne. (V. RICHARD III). Il se révolta ensuite contre ce monarque, fut abandonné par ceux qu'il avait entraînés dans sa rébellion, livré par un de ses serviteurs, et décapité à Salisbury en 1483. — Son fils aîné, EDOUARD, accusé de trahison, eut aussi la tête tranchée en 1521. — STAFFORD DE HOOKE, de la même famille, commandait en 1470 un des corps de l'armée sous les ordres du comte de Pembroke, qui avait été chargé de réduire les rebelles du nord de l'Angleterre. Il abandonna ce général dans le moment décisif, et fut par là cause de sa défaite. Le roi Edouard IV, irrité de cette défection, fit trancher la tête à Stafford de Hooke. — Antoine de STAFFORD, de la même famille, m. en 1641, est auteur de quelques écrits, dont le plus remarquable a pour titre : *le Triomphe de l'honneur et de la vertu sur la mort, manifesté dans la vie et la m. de Henri lord Stafford* (en anglais), in-4.

STAFFORD (GUILLAUME HOWARD, comte de), second fils de Thomas, duc de Norfolk, né en 1611, fut créé par Charles Ier lord, vicomte et baron de Stafford, dont il avait épousé l'héritière. Il suivit Charles II dans l'exil, et revint en Angleterre après la restauration. Dévoué à la cause des Stuarts et zélé catholique, il fut l'un de ceux que le parti des whigs poursuivit avec le plus d'acharnement. Impliqué dans les conspirations des *poudres* et des *farines*, Stafford fut mis à la Tour de Londres, avec quatre autres pairs. Quelque temps après la chambre des communes, ayant essuyé l'affront de voir rejeter par celle des pairs le fameux

bill d'exclusion contre le duc d'York, dirigea son ressentiment contre les seigneurs enfermés à la Tour, et il fut décidé par les chefs du parti des whigs que Stafford, vieillard infirme et peu redoutable par son éloquence, serait la première victime. On instruisit son procès sur le fait de la conspiration des poudres. Oates, inventeur de cette conspiration, et deux hommes aussi méprisables que lui parurent comme témoins, et firent contre le comte les dépositions les plus invraisemblables. Stafford, contre l'attente de ses ennemis, se défendit courageusement et même avec éloquence. Après 6 jours de délibération, les pairs, contrairement au texte des lois criminelles, prononcèrent la sentence de mort à une majorité de 24 voix seulement. Toutefois la grâce du condamné fut sollicitée par la chambre haute auprès du roi, qui n'osa pas l'accorder: « faiblesse infâme, dit Voltaire, dont son père avait été coupable, et qui perdit son père. » Stafford, sur l'échafaud, répéta avec le plus grand calme les protestations d'innocence qu'il avait faites devant ses juges, et la populace, qui s'était livrée à la joie la plus féroce en apprenant sa condamnation, à l'aspect des cheveux blancs, de l'inaltérable douceur de la victime, ne put retenir ses larmes. Stafford eut la tête tranchée le 29 décembre 1680.

STAHELIN ou STÆHELIN (Jean-Henri), médecin suisse, né à Bâle en 1668, m. en 1721, cultiva la botanique avec quelque succès. On a de lui un recueil intit. *Theses anat.-botan.*, Bâle, 1711, in-4. — Benoît Stahelin, fils du précéd., fut envoyé de bonne heure à Paris par son père pour étudier la botanique sous Vaillant; et, de retour dans sa patrie, employa les connaissances qu'il avait acquises à la recherche des plantes de la Suisse, s'attachant principalement aux mousses et aux champignons. Il se lia avec le célèbre Haller, plus jeune que lui de quelques années, et devint son guide dans les excursions que celui-ci entreprit pour poser les fondemens du gr. ouv. qu'il méditait, la *Flore* de la Suisse. B. Stahelin fut nommé prof. de phys. à Bâle en 1727, et m. dans la même ville en 1750. On a de lui; *Observ. anat.-botan.*, Bâle, 1721, in-4; *Tentamen medicum*, ib., 1724, in-4; *Observ. anat. et botan.*, ib., 1731. B. Stahelin était correspondant de l'acad. des sciences de Paris. — Jean Stahelin, parent des précéd., médecin et botaniste comme eux, publia en 1751, *Theses miscellaneæ med.-anatom.-botan.* — Jean-Rodolphe Stahelin, de la même famille, né à Bâle en 1724, obtint en 1753 la chaire d'anatomie et de botanique, puis celle de médecine en 1776 dans la même ville, et m. vers la fin du 18e S. On a de lui: *Specimen observationum anatomicarum et botanicarum*, 1751; *Specimen observation. medicarum*, 1753; et plus. *observations* botaniques insér. dans les *Mém.* de la société helvétiq. Linné, en l'honneur de cette famille de botan., a donné le nom de *stæhelina* à un genre de plantes *composées*.

STAHL (George-Ernest), célèb. médecin allemand, né à Anspach en 1660, fit ses études médicales à Iéna, et jeta de bonne heure les fondem. de la haute réputation à laquelle il est parvenu. En 1687, il fut nommé médecin de la cour du duc de Saxe-Weimar, et en 1694 second prof. de médec. dans l'université de Halle, qui venait d'être créée. En 1716, après 22 ans de professorat, il devint médecin du roi de Prusse, se fixa à Berlin, et y termina sa carrière en 1734. Stahl est devenu, par ses écrits, le chef d'une école fameuse dont le système n'est autre chose que le *spiritualisme*. Il avait adopté, d'après les principes du sav. G.-W. Wedel (*v.* ce nom), son maître, partisan lui-même de la doctrine de van Helmont (*v.* ce nom), l'influence d'un principe immatériel, pour expliquer d'une manière plus satisfaisante les phénomènes de l'économie animale. Son système repose entièrement sur l'état passif de la matière; et, selon lui, toutes les propriétés du mouvement sont immatérielles. La cause de l'activité du corps organisé, celle qui veille à sa conservation, à l'intégrité de son ensemble, est un être immatériel que Stahl appelle *âme*, et qui n'est autre chose que la nature des anciens, dont Hippocrate disait qu'elle fait sans instruction tout ce qu'elle doit faire. Leibnitz prit parti contre cette théorie psychologique, en rappelant que l'âme ne peut régir le corps indépendamm. des lois du mécanisme: or, les lois du corps sont celles du mouvement et les lois de l'âme sont morales. Stahl répondit en donnant à l'âme l'étendue et la matérialité. Ainsi l'âme est le seul principe auquel il fasse jouer un rôle dans les phénomènes de l'économie animale. Nous ne pousserons pas plus loin l'analyse de ce système, développé dans quelques-uns des nomb. écrits de Stahl, dont nous citerons seulem. les suiv., comme étant les plus remarquables: *Fragmentorum ætiologiæ physiologico-chymicæ ex indagatione sensu rationali, seu Conaminum ad recipiendam notitiam mechanicam de rarefactione chymicâ, Prodromus*, etc, Iéna, 1683, in 12; *Disputatio de intestinis eorumque morbis*, etc., ib., 1684; Halle, 1713, in-4; *Dissertatio epistolica ad J.-A. Slevogt de motu tonico vitali*, etc., Iéna, 1692; Halle, 1702, 1722, in-4 (c'est dans cet écrit que Stahl expose formellem. sa théorie psycholog); *de Autocratiâ naturæ, seu spontaneâ morborum Excussione et Convalescentiâ*, Halle, 1696, in-4; *de venæ Portæ portâ malorum hypocondriaco-splenetico-suffocativo-hysterico-hæmorroidarum*, ibid., 1698, 1705, 1722, 1751, in-4; *de morborum ætatum Fundamentis pathologico-therapeuticis*, ibid., 1689, 1702, in-4; *Disputationes med. epistolares et academ., phisiolog., theoret., pract., generales et speciales*, ib., 1707, in-4; *de Scriptis suis vendiciæ*, ibid., 1707, in-4; *Theoria medica vera*, etc., ibidem, 1707, 1708, 1737, in-4; *Disputationes med. ab anno 1707 ad 1712*, ibid., 1712, in-4; *Negotium otiosum, seu Sciamachia adversùs positiones aliquas fundamentales theor. veræ medicæ, à viro celeberrimo intentata*, etc., Halle, 1720, in-4 (c'est la réponse de Stahl à Leibnitz); *Fundamenta chim. dogmat. et experiment.*, Nuremberg, 1723, 1728, in-4; ib., 1746, 3 vol. in-4; trad. en franç. par Demachy, Paris, 1757, 6 vol. in-12; *Experimenta, Observationes, Animadversiones... chym. et phys.*, Francf. et Leipsig, 1697; Berlin, 1732, in-8; *Synopsis medic. stahlianæ*, Budingen, 1724; Halle, 1726, in-12; *de hæmorroidalis Motûs et Fluxûs hæmorroidum diversitate*, Offenbach, 1731, in-8; *Ars sanandi cum expectatione, opposita arti curandi nudâ expectatione Gedeonis Harveii*, Offenbach, 1730; Paris, 1730, in-8: *Collegium casuale magnum*, Leipsig, 1728, 1732, 1733 et 1745, in-4; *Collegium casuale, sic dictum minùs, complectens centum et duo casus*, Hirschberg, 1734; Dresde, 1741, in-4. Ces deux ouv. renferment de nombr. hist. de maladies, avec des comment., d'après des cahiers écrits sous la dictée de Sthal, en allemand, par D.-J. Storchen, mélangé de latin et de mots composés de ces deux langues. En général, les ouvrages de Stahl sont écrits d'un style obscur, incorrect et prolixe.

STAHREMBERG (Guido-Balde, comte de), feld-maréchal autrichien, né dans le cercle d'Autriche en 1657, d'une ancienne famille, fut d'abord destiné à l'état ecclés., et fit ses études chez les jésuites; mais ensuite, ayant témoigné quelque goût pour le métier des armes, il entra au service en 1680 dans le régiment du comte Stahremberg, son cousin, parcourut successivement les différens grades jusqu'au plus élevé de l'armée, assista au siége de Vienne entrepris par les Turks, à l'assaut de Bude en 1686, au siége de Belgrade (1688), où il fut grièvement blessé, se trouva sous les ordres du prince Eugène en Hongrie et en Italie, commanda en chef dans cette dern. contrée en 1701, s'y conduisit avec distinction, et parvint, malgré

l'infériorité de ses forces, à tenir l'armée française éloignée de Turin. Nommé feld-maréchal en 1704, Stahremberg fut rappelé d'Italie pour réprimer la révolte qui venait d'éclater en Hongrie, et s'acquitta de cette tâche difficile avec beaucoup de succès. Chargé ensuite du commandement de l'armée d'Espagne, il eut à combattre le duc d'Orléans, et se maintint honorablem. dans une situation assez difficile jusqu'à l'arrivée de nombreux renforts et de l'archiduc Charles en personne. Il triompha des troupes de Philippe V à Almenara et près de Sarragosse; mais, le 10 déc. de la même année (1710), il perdit, contre le duc de Vendôme, la bataille de Villa-Viciosa. Il retourna ensuite en Allemagne avec l'archiduc, qui allait prendre possession de l'empire sous le nom de Charles VI, fut nommé, en 1716, président du conseil aulique de guerre, et conserva ce poste jusqu'à sa m., arrivée en 1737. — George Adam, prince de Stahremberg, neveu du précédent, né en 1724 à Londres, où son père était ministre plénipotentiaire de l'empereur, suivit la même carrière, fut nommé, en 1755, ambassadeur en France, devint ensuite successivement ministre d'état et des conférences, grand-maître de la cour impériale, gouv.-gén. des Pays-Bas, donna sa démission de cette dern. place en 1783, et m. dans ses terres en 1807.

STAIN (Charles-Léopold, comte de), grand-maître de l'artillerie autrichienne, né à Bruxelles en 1729, d'une ancienne famille de Souabe qui avait déjà fourni plus. offic.-gén. distingués aux armées impériales, entra au service à l'âge de 18 ans, et fit d'abord une campagne dans les Pays-Bas sous les ordres du comte de Mercy. Il était lieuten.-colonel au commencement de la guerre de sept-ans, se distingua dans plus. occasions, notamment au siége de Schweidnitz et à la bataille de Torgau, fut nommé gén.-major après la paix de Hubersbourg, devint grand-maît. de l'artillerie en 1773, et en 1781 commandant de la Lombardie. Ce fut lui qui fit construire la citadelle de Milan. Forcé de quitter son commandement, en 1796, par suite des progrès de l'armée française en Italie, il prit sa retraite aussitôt son arrivée à Vienne, et mourut dans une de ses terres en Souabe, l'an 1809. — V. Stein.

STAINER (Richard), vice-amiral anglais, né dans les prem. années du 17e S., se fit remarquer, sous le protectorat de Cromwell, par son extrême courage et sa grande expérience navale. Capitaine de vaisseau, il commandait une division de 3 frégates en 1656, lorsqu'il tomba au milieu d'une escadre de 8 vaisseaux espagnols. Sans se laisser décourager, il attaqua l'ennemi avec une grande résolution, brûla l'un des bâtimens, en coula à fond un second, en prit deux, et força les 4 autres à s'échouer sur la côte. L'année suiv., il contribua puissamment, sous les ordres de l'amiral Blake, à la destruction d'une flotte espagnole dans la baie de Ste-Croix. Cromwell récompensa les exploits de cet officier par le grade de contre-amiral. A la restauration, Stainer fut chargé, avec l'amiral Montague, de ramener le roi Charles II en Angleterre, et ce prince le nomma chev. et contre-amiral. Il m. en 1662, laissant à son frère une fortune considérable.

STAIR (Jean DALRYMPLE, comte de), homme d'état et général anglais, né à Edimbourg en 1673, embrassa de bonne heure la carrière des armes, fut envoyé en Hollande auprès du prince Guillaume, et reçut, dit-on, des leçons de mathématiques et de fortification du célèb. ingén. Cohorn (v. ce nom). Malgré son jeune âge (il n'avait pas encore 17 ans), il fut renvoyé secrètem. à Edimbourg par les chefs de la conspiration, qui cherchaient à détacher les Ecossais de la cause du roi Jacques II, et il parvint à ce résultat *par son éloquence*, s'il faut en croire Henderson, son historien. Guillaume d'Orange, monté sur le trône d'Anglet., créa le père du jeune Dalrymple baron et vicomte de Stair, secrét.-d'état, et nomma le fils officier dans ses gardes. Ce même prince emmena ensuite le dern. avec lui en Irlande, le nomma secr.-d'état-adjoint du roy. d'Ecosse en 1692, et lui conféra peu de temps après le grade de colonel. Stair servit sous le duc de Marlborough dans les campagnes de 1702 et années suiv., fut envoyé comme ambassad. auprès d'Auguste II, roi de Pologne, en 1709, fut rappelé en 1713, lors de la disgrâce de Marlborough, et resta sans emploi jusqu'à l'avènem. de George Ier. A cette époque, il obtint le commandem.-gén. des troupes écossaises, fut l'un des 16 pairs d'Ecosse au parlement de la Grande-Bretagne, puis fut envoyé comme ambassad. en France. Il y vit les derniers momens de Louis XIV, les commencemens de la régence du duc d'Orléans, gagna la confiance de ce prince en partageant ses plaisirs, et lui fit adopter plus. mesures contraires aux intérêts de la France. Il forma le projet de faire arrêter le prétendant (v. Stuart), et de délivrer par un assassinat la maison d'Hanovre d'un concurrent redoutable; mais le chev. de St-George sut échapper au danger qui le menaçait. Ce fut avec cet ambassad. que le régent et son ministre Dubois concertèrent le projet de la quadruple alliance entre la France, la Hollande, l'Angleterre et l'Autriche, malgré les conseils de Villars. En 1730, Stair fut nommé par George II grand-amiral du royaume d'Ecosse, et, en 1741, feld-maréchal commandant toutes les forces anglaises assemblées en Flandre, en même temps qu'il remplissait les fonctions d'ambassadeur extraordinaire auprès des états-généraux de Hollande. L'année suiv., après avoir décidé les Hollandais à prendre part à la guerre en faveur de la reine de Hongrie, il conduisit l'armée anglaise en Allemagne, et gagna sur les Français la bataille de Dettingen; mais il ne sut pas profiter de cette victoire inespérée. La jalousie que George II avait conçue envers lui détermina bientôt Stair à résigner le commandement, et à se retirer dans ses terres d'Ecosse. Il y resta jusqu'au temps où le prince Charles-Edouard vint soulever ce pays en sa faveur. Il offrit alors ses services, qui furent acceptés par le roi. Henderson assure que ce fut Stair qui traça le plan des opérations qui terminèrent promptement cette guerre et anéantirent à jamais les espérances des Stuarts. Stair rentra ensuite dans sa retraite, et m. en 1747. — Jean Dalrymple, comte de Stair, parent du précéd., fut élu, en 1770, l'un des représentans de la pairie écossaise au parlement de la Grande-Bretagne, perdit ce siége pendant la révolution d'Amérique, fut élu de nouveau lorsque Fox et Grenville furent appelés au ministère, et déplacé une seconde fois sous l'administration suivante. Il m. en 1789. On a de lui les écrits suiv.: *Etat de la dette nationale*, 1776, in-8; *Considérations préliminaires sur la fixation des revenus de l'année*, 1781, in-8; *Faits et leurs conséquences soumis à la considération du public* (brochure relative aux finances), 1782, in-8.

STALBENT (Adrien), peint. flamand, né à Anvers en 1580, s'attacha au genre du paysage, prit pour modèle Breughel de Velours, et se fit une grande réputation. Appelé à la cour d'Angleterre par le roi Charles II, il passa plus. années à Londres, y amassa une fortune considérable, revint ensuite dans sa patrie, et continua de travailler jusqu'à sa m., arrivée en 1660. On cite comme son chef-d'œuvre, et l'un des plus beaux paysages connus, une *Vue de Greenwich*. Il gravait aussi à l'eau-forte; et l'on connaît de lui une belle planche qui représente les *Ruines d'une abbaye, autour desquelles paissent de nombreux troupeaux*.

STALENS (Jean), oratorien, né dans le duché de Clèves en 1595, fut d'abord chanoine et curé de Rees, quitta ensuite ce dernier poste pour entrer dans la congrégation de l'oratoire, fixa ensuite son séjour dans une petite ville de la Gueldre, et y m. en 1681. On a de lui plus. ouv. en latin et en flamand. Les premières sont: *Papissa, monstruosa e*

mera fabula, Cologne, 1639, in-12 (écrit savant sur la prétendue papesse Jeanne); *Peregrinus ad loca sancta*, ibid.; *Concio de consecratione et dedicatione eccles.* (*Kev·lner*) ib., 1649; *Oratio in recentem terræ motum Germaniæ utriusque*, ibidem, 1650, in-4; et quelques autres écrits théologiques peu remarquables. Ses ouv. en flamand sont : *Instruction courte et facile pour connaître l'église*, *une*, *sainte et romaine*, Amsterdam, 1657; une traduction des *Litanies des saints*, avec des *notes* pour prouver la légitimité de leur invocation; un *Catéchisme* composé des propres paroles de l'Ecriture-Sainte; un *Traité de l'Eucharistie*, et plus. autres restés MSs.

STALPART VAN DER WIEL (Corneille), méd. pensionné de La Haye, où il naquit en 1620, n'est connu que par le recueil suiv., plein de faits intéressans, surtout par rapport à l'anat. pathol. : *Observ. rariores med.*, *anat. et chirurg.*; *accedit de unicornu Dissertatio*, 2 vol. in-8, Leyde, 1687; réimp. en 1727, et trad. en fr. par Planque (*v.* ce nom). L'aut. l'avait d'abord pub. en hollandais, La Haye, 1682, 1686, in-8. — A la suite de l'édit. de 1727 se trouve un opuscule (*de nutritione fœtus Exercitatio*) de Pierre Stalpart van der Wiel, fils du précéd., et comme lui natif de La Haye. On n'a point de renseignemens biographiq. sur leur compte.

STAMFORD (Henri-Guillaume de), poète et officier-général hollandais, né en 1742 à Bourges, en France, de parens inconnus, servit pendant la guerre de sept-ans dans les troupes du duc de Brunswick en qualité de lieutenant, quitta le service après la paix, accepta la place de profess. de langue française et de géométrie pratique à l'école de Ilefeld, et se fit connaître comme poète par quelques pièces insér. dans les *Almanachs des Muses* qui paraissent tous les ans à Goettingue. En 1775, il fut chargé, par le prince héréditaire de Brunswick de faire un cours de sciences militaires aux officiers de son régiment; et, sur la recommandat. du même prince, il fut nommé major par le roi de Prusse, qui l'employa dans le corps du génie à Berlin. Quelque temps après, Stamford fut appelé à La Haye par le stathouder pour être instituteur du prince héréditaire et du prince Frédéric. Il prit ensuite rang dans l'armée hollandaise, et s'avança jusqu'au grade de lieut.-gén. Ayant pris ensuite sa retraite, et s'étant retiré dans le duché de Brunswick, où sa femme devint gouvernante de la princesse héréditaire, il m. à Hambourg en 1807. On a de lui, outre les *poésies* insérées dans *le Mercure* allem. de Wieland, et dans l'*Almanach des Muses* de Goettingue : un *Essai d'Instructions pour apprendre au cavalier*, *en temps de paix*, *le service de campagne*, Berlin, 1794, in-8 (en allem.). On a pub. à Hanovre, en 1808, des *Poésies posthumes de Stamford*, *avec une notice sur l'auteur*, in-8.

STAMPA (Gaspara), femme poète, née à Padoue vers 1523, fut élevée à Venise où elle apprit le grec et le latin; elle s'exerça ensuite dans la poésie italienne, prenant Pétrarque pour modèle. Ayant conçu une grande passion pour le comte Collalto de Trévise, l'un des plus vaillans chevaliers de son siècle, au service de la France, elle se livra tout entière à cet amour, et chanta son bonheur et sa honte dans de beaux vers, qui eurent une grande vogue dans toute l'Italie; mais ce délire cessa bientôt et fit place au repentir. Accablée de chagrins, elle m. prématurément vers l'an 1554. Ses *poésies* furent publiées par sa sœur Cassandre, Venise, 1554, in-8. Ce livre étant devenu très rare, un des descendans des comtes de Trévise, dont la famille s'était établie en Moravie, fit les frais d'une nouvelle édition, publiée à Venise sous le titre de *Rime di madonna Gaspara Stampa*, 1738, in-8. On y a joint plusieurs sonnets de Collalto, ainsi que de Balthasar Stampa, frère de Gaspara. Quelques exemplaires ont été tirés dans le format in-4.

STANCARI (François), poète catholique apostat, né à Mantoue en 1501, fut chassé, à cause de ses opinions, successivement de l'Italie et de l'Allemagne, et se retira en Pologne où il fut admis pour professer l'hébreu au collége de Cracovie. L'évêque de cette ville étant bientôt informé des principes hétérodoxes du nouveau professeur, donna l'ordre de l'arrêter; mais il le relâcha ensuite sur la sollicitation de plusieurs seigneurs qui le protégeaient et se montraient disposés à suivre sa doctrine, qui était à peu près la réforme. Stancari alla ensuite à Kœnisgberg, où il professa également l'hébreu. Ce fut dans cette ville que commencèrent ses disputes avec Osiander, dont il ne combattit les erreurs que pour en créer de nouvelles. Il soutenait que J.-C. nous avait rachetés *en tant qu'homme*, « car, disait-il, s'il avait été médiateur comme » dieu, loin d'être co-essentiel à Dieu le père, il » ne serait que d'une nature divine secondaire. » Ses opinions furent condamnées par quelques synodes, entre autres par celui de Xian, où les chefs du parti de la réforme se rassemblèrent en 1560. Stancari protesta contre leur arrêt, dont il demanda vainem. la révision; et les églis. de Pologne invoquèrent contre lui l'appui de Genève. Le consistoire de cette ville chargea Calvin de relever les erreurs de Stancari, qui ne leur survécut point. Il m. à Stobnitz en 1574. Parmi ses ouvrages, dont on trouve l'indication dans l'*Epitome* de Gesner, page 207, nous citerons comme le plus important, pour faire connaître son système, *de Trinitate et mediatore Domino nostro J.-C., adversus Bullingerum, P. Martyrum, J. Calvinum et reliquos tigurinæ ac genevensis ecclesiæ ministros*, etc., Bâle, 1547, in-8.

STANCARI (Victor-Franç.), mathématicien, né à Bologne en 1678, partagea d'abord les travaux de l'astronome Guglielmini, devint ensuite, en remplacement d'Eustache Manfredi, dont il était l'élève et l'ami, directeur du nouvel observat. fondé par le comte Marsigli, fut reçu docteur en philosophie en 1704, professa ensuite la géographie et l'architecture militaire au collége des Nobles, et mourut en 1709 d'une affection de poitrine. On peut voir la liste des nombreux ouvrages de ce mathématicien dans les *Scrittori Bolognesi* de Fantucci. Son *Eloge*, composé par E. Manfredi et imp. avec un de ses ouvr. posthumes (Bologne, 1713, in-4), a été inséré seul dans les *Vitæ Italorum*, de Fabroni, tom. 5.

STANCEL. V. Stansel.

STANDISH (Henri), prélat anglais, né vers la fin du 15e S. dans le comté de Lancastre, entra d'abord dans l'ordre des franciscains, prit le bonnet de docteur à Oxford, devint provincial de son ordre, fut nommé évêque de S.-Asaph en 1519, se déclara fortement contre le divorce de Henri VIII, fut conseiller de la reine Catherine, et m. en 1535. On a de lui un recueil de *sermons* et un *traité* contre la version du Nouveau-Testament par Erasme. — John Standish, neveu du précédent, fut chapelain de la reine Marie, chanoine de Worcester, et m en 1556. On a de lui divers ouvrages contre Robert Barnes, contre les traductions de la Bible en langue vulgaire, et un traité de l'*Unité de l'Eglise*. Il montre, dans ces différens écrits, un grand zèle contre les prétendus réformateurs, dont lui-même avait fait d'abord partie.

STANHOPE (Jacques), 1er comte de ce nom, né en 1673 d'une ancienne famille du comté de Nottingham, accompagna, étant encore fort jeune, son père, envoyé extraordinaire de Guillaume III près de la cour d'Espagne, s'attacha à connaître la langue, les lois et les mœurs de ce pays. Après un séjour de quelques années à Madrid, il se livra au même genre d'étude pendant le cours de ses voyages en France, en Italie et dans plusieurs parties de l'Allemagne; il servit ensuite comme volontaire en Flandre, s'y distingua et obtint le

brevet de colonel. A son retour en Angleterre, il fut élu à la chamb. des commun. dans le 1er parlem. qui s'assembla sous la reine Anne, obtint ensuite le grade de brigad.-génér., fut employé en Espagne sous les ordres du comte de Peterborough, se signala à la prise de Barcelone, et fut chargé de porter en Angleterre la nouvelle de la reddition de cette place, ainsi que le traité de commerce signé avec l'archid. Charles. Il reprit séance au parlem., fut élevé en 1708 au grade de major-général, et presque en même temps nommé ministre plénipotentiaire près de l'archiduc, compétiteur de Philippe V, avec le commandement des forces anglaises dans la Péninsule. Il s'empara cette même année du Port-Mahon et de l'île Minorque. L'année suivante (1709), étant retourné en Angleterre, il fut nommé l'un des commissaires de la chambre des communes dans le procès de Sacheverel. En 1710, revenu en Espagne, il obtint d'abord quelques avantages sur les troupes de Philippe V, notamment à Almenara, le 27 juillet; mais au mois de décembre, il fut fait prisonnier à Brihuega. Sa captivité dura 2 ans, au bout desquels il fut échangé. En 1716, Stanhope accompagna George Ier, son souverain, dans le Hanovre, et y arrêta avec l'abbé Dubois les préliminaires du fameux traité de la triple Alliance, conclu à La Haye le 4 janvier 1717 entre l'Angleterre, la France et les états-généraux de Hollande. L'année suivante il fut nommé prem. lord de la trésorerie, chancelier de l'échiq. et pair de la Grande-Bretagne, sous le titre de baron Stanhope d'Evaston et vicomte de Mahon. Il devint ensuite prem. secrétaire-d'état, fut créé comte et contribua à faire conclure le traité de la Quadruple-Alliance entre l'Anglet., la France, l'empereur d'Allemag. et les états-génér. de Hollande. En 1719, il accompagna une seconde fois George Ier en Hanovre, parvint, l'année suivante, à arranger quelques différens qui s'étaient élevés dans la famille royale, et il m. le 5 février 1721. Le comte de Stanhope a eu la réputat. d'un des plus habiles diplomates et d'un des militaires les plus expérimentés de son temps. Il était aussi très versé dans l'histoire ancienne. On a conservé de lui un *Mém.* qu'il adressa en 1718 à l'abbé de Vertot, contenant quelques questions sur la constitution du sénat de Rome. Ce mémoire et la réponse Vertot ont été imprimés en 1721, et commentés par Hooke dans ses *Observations sur le sénat romain*, 1758, in-8. On les trouve aussi à la fin du 3e vol. des dernières éditions des *Révolutions romaines* de Vertot. — Philippe, comte STANHOPE, fils du précédent, m. en 1786, avait été élevé par le célèbre comte de Chesterfield, son oncle. Possesseur d'une grande fortune, exempt d'ambition, il passa sa vie à la culture des lettres et des sciences. Membre de la chambre des pairs, il ne s'y rendait que dans les occasions importantes. Il n'a laissé aucun écrit; mais il fit imprimer à ses frais ceux du célèbre mathématicien Robert Simson; et c'est à lui qu'on doit la belle édition des *OEuvres d'Archimède*, imprim. à Oxford en 1792, sous la direction de J. Torelli de Vérone. — Charles STANHOPE, fils puîné de Philippe, né en 1753, accompagna son père à Genève, lorsque celui-ci s'y rendit dans l'espoir de voir la santé de son fils aîné se rétablir sous un climat plus salubre que celui de l'Anglet., termina ses études dans cette ville, où il fut laissé, après la m. de son frère, sous la surveillance de George-Louis Le Sage (*v.* ce nom). S'étant spécialement attaché à l'étude des sciences physiques, de la philosophie naturelle et expérimentale, et ayant fait de grands progrès, il publia successivement, à son retour en Angleterre, divers ouvrages scientifiques. Il fit un grand nombre d'expériences sur le mode le plus sûr et le plus économique de garantir les édifices de l'action du feu. En 1780, il fut élu membre de la chambre des communes; et, à la mort de son père en 1786, il entra dans la chambre des pairs avec le titre de comte. Lord Stanhope se montra partisan très-prononcé de la révolution française à l'époque où elle éclata. Edmond Burke ayant attaqué en termes virulens ce grand mouvem. politique et la société anglaise (dite de la révolution) qui l'approuvait, Stanhope publia une réponse à cette diatribe. En 1792 il défendit dans la chambre haute le fameux *libel-bill* (en faveur de la liberté de la presse) que Fox avait présenté à la chambre des communes, et il publia ensuite le résumé de son discours sous ce titre; *les droits des jurés défendus, avec les autorités à l'appui, et réfutation des objections faites au libel-bill de M. Fox*, in-8. Il manifesta encore en différentes occasions son attachement aux principes de la révolution française; mais dégoûté plus tard des affaires politiques, il se livra tout entier aux travaux mécaniques et à des projets de canaux pour améliorer ses possessions dans le comté de Devon. Lord Stanhope m. en 1816. Parmi ses travaux mécaniques et ses inventions, nous devons citer la presse qui porte son nom, et dont la typographie tire un grand avantage; un nouv. procédé pour brûler la chaux, un nouveau moyen de couvrir les maisons avec une préparation qui tient lieu de tuiles ou de briques et permet de faire les toits moins inclinés.

STANHOPE. V. CHESTERFIELD.

STANISLAS (St), évêque de Cracovie et martyr, né en 1030 d'une des plus illustres familles de Pologne, commença ses études à Gnesne, et vint les terminer à Paris, où il étudia pendant 7 ans le droit canon et la théolog. De retour dans sa patr., il distribua aux pauvres son patrimoine afin de s'occuper uniquement du service de Dieu. Il fut ordonné prêtre par l'évêque de Cracovie, qui lui donna un des canonicats de sa cathédrale, et le chargea de prêcher l'évangile. L'évêché étant devenu vacant, Stanislas y fut appelé par les vœux unanimes du roi, du clergé et du peuple, et il fut sacré en 1072. Boleslas II régnait alors en Pologne et faisait sa résidence à Cracovie. Ce prince, qui ne mettait point de bornes à sa tyrannie et à ses débauches, s'était rendu odieux à ses sujets. Stanislas eut le courage, dans une audience particulière qu'il sollicita du roi, de lui rappeler ses devoirs de souverain. Boleslas parut d'abord touché des représent. du saint prél.; mais il retomba bientôt dans ses excès préc. L'évêq. ayant renouvelé ses démarches, fut repoussé, accablé d'injures et menacé de la mort. Le roi ne se présenta pas moins à l'église pour assister au service divin; mais Stanislas ordonna que l'office cesserait à l'avenir quand le prince entrerait dans l'église, et frappa ainsi Boleslas d'excommunication. Il fut bientôt victime de son zèle. Le roi, après avoir commencé par frapper le prélat au moment où il finissait de célébrer les saints mystères dans une église hors de la ville, le fit traîner dehors et couper en morceaux par ses satellites, pour que sa dépouille mortelle fut plus promptem. dévorée par les bêtes et les oiseaux de proie. Ainsi périt Stanislas le 8 mai 1079. Toutefois ses memb. furent recueillis et enterrés devant la porte de l'église d'où il avait été arraché, et plus tard transférés dans la cathédrale de Cracovie. Le pape canonisa solennellement ce saint martyr en 1253; et dans le 18e S., le roi Stanislas-Auguste établit un ordre de chevalerie qui porte le nom du même saint.

STANISLAS-KOSTKA (St), jésuite, né en 1550 au château de Rostkou, était fils de Jean Kostka, sénateur polonais, qui l'envoya, après lui avoir donné une première éducation, continuer ses études au collége des jésuites de Vienne. Malgré les représentations de son frère Paul et du gouverneur qui les avait accompagnés l'un et l'autre dans la capitale de l'Autriche, Stanislas avait pris la résolution d'embrasser la règle de St Ignace; mais le P. Magius, provincial, craignant de mécontenter le père du jeune homme en se prêtant aux désirs de ce dernier, n'osa pas le recevoir dans sa

compagnie. Stanislas prit alors le parti de quitter Vienne, se rendit à Augsbourg, puis à Dillingen, où le P. Canisius, autre provincial, le soumit à des épreuves austères pour s'assurer de sa vocation. On l'envoya ensuite à Rome, où François Borgia, général des jésuites, l'admit parmi les novices de la société, d'après ses nouvelles instances, en 1567. Quelques jours après, Stanislas reçut une lettre de son père, qui lui faisait les plus vifs reproches. Il y répondit en exprimant la sincère et ferme résolution où il était de suivre sa vocation. Après avoir passé neuf mois dans les exercices de la plus austère piété, il tomba malade et m. le jour de l'Assomption de la Vierge, 15 août 1568, n'ayant pas encore atteint la 18e année de son âge. En 1604, il fut déclaré bienheur. par le pape Clément VIII, et Paul V approuva plus tard un office en son honneur pour les églises de Pologne. Clément X permit aux jésuites de réciter cet office en plaçant la fête de St Stanislas au 13 novembre, jour auquel son corps, trouvé sans corruption, fut transféré à l'église du noviciat, fondée à Rome par le prince Pamphile. La *Vie de St-Stanislas Kostka*, traduite de l'ital. de Cépari par Calpin, a eu un grand nomb. d'édit., et fait partie des livres que les jésuites mettent entre les mains de leurs élèves.

STANISLAS Ier, LECKZINSKI ou LESZCZINSKI, roi de Pologne, né en 1682 à Lemberg, capitale de la Russie-Rouge, était issu d'une famille originaire de Moravie et de Bohême, mais connue depuis long-temps dans les fastes polonais. Il reçut une éducation à la fois guerrière et savante, qu'il perfectionna ensuite par les voyages. De retour dans sa patrie, il fut initié par son père aux affaires de la républiq, et lors de la m. du grand Sobieski, il était déjà, quoique âgé seulement de 19 ans, staroste ou juge de la noblesse du palatinat d'Odolanou. Député par sa province à la diète préparatoire pour l'élection d'un nouveau roi, puis à la diète d'élection, il dut seconder les efforts de son père, qui aurait voulu placer sur le trône Jacques Sobieski, fils aîné du dern. roi; mais il se rapprocha de Frédéric-Auguste, lorsque ce prince l'eut emporté, et reçut bientôt de lui le palatinat de Posnanie et la charge d'échanson de la couronne. Mais la ligue que le nouveau monarque eut l'imprudence de former avec le tzar Pierre Ier ayant attiré sur la Pologne les armes de Charles XII, et une confédération tenue à Varsovie ayant cru devoir envoyer au roi de Suède un député pour conclure une négociation déjà entamée, tous les yeux se portèrent sur Stanislas, qui alla trouver le conquérant à Heilsberg, et obtint de lui ce qu'il était chargé de lui demander et même quelque chose de plus; car il gagna son amitié, et l'on sait qu'alors cette amitié donnait des royaumes. La diète de Varsovie, enchantée du succès de la négociation, vota des remerciem. à son ambassad., et déclara le trône vacant (1704). Stanislas y fut placé, la même année, par le vœu de la nation, et surtout par l'influence de Charles XII, qui vint, pour ainsi dire, assister en armes à l'élection. Bientôt les victoires des Suédois sur les Saxons parurent devoir affermir sur le trône le jeune Stanislas, qui fut couronné avec le plus grand appareil en 1705. Cependant l'électeur de Saxe n'avait pas perdu tout espoir de rétablir ses affaires, et avait conclu un nouveau traité d'alliance avec le tzar; puis, les Russes ayant été battus, il signa le traité d'Alt-Ranstadt, par lequel il reconnaissait son rival pour seul en légitime roi de Pologne. Le tzar, moins facile à se décourager, résolut de faire un nouveau roi, et commença par obtenir des assemblées polonaises une déclaration qui anéantissait les droits de Stanislas et d'Auguste. Le prem. de ces deux souverains, ainsi déchus, défendit ses droits avec succès contre les armes des Moscovites, et s'appliqua ensuite à réparer par une sage et bienfaisante administration tous les maux de son royaume. Pendant ce temps Charles XII, qui avait forcé les Russes d'évacuer entièrement la Pologne, pour aller défendre leurs propres frontières, succombait à Pultawa. Le malheureux Stanislas ne put pas se soutenir long-temps sur le trône après cette fatale journée, mais il s'honora par ses efforts et quelque fois par ses succès contre les Danois, les Saxons et les Russes. Enfin il fut assez peu ambitieux pour préférer à son intérêt celui de la Pologne et pour songer à un accommodement avec Auguste : il demanda l'agrém. de Charles, qui était alors en Turquie, et n'ayant pu l'obtenir, il résolut d'aller trouver lui-même ce prince opiniâtre, qu'il se flattait de ramener à la raison (1712). Il arriva après l'échauffourée de Bender, fut long-temps retenu prisonnier par les Turks, dont il fut sur le point de tirer des secours considérab., mais qu'il quitta en 1714 sans avoir pu les intéresser utilem. à sa cause, et pour prendre possession de la principauté de Deux-Ponts, que lui avait accordée le roi de Suède, toujours grand et généreux au milieu du plus profond abaissem. Il ne jouit guère que quatre ans de ce don d'un héros; car après la m. de Charles XII (1718), il fut obligé d'abandonner sa principauté au comte palatin Gustave. Ne sachant où porter ses pas, il eut recours à la France, gouvernée alors par le duc d'Orléans, qui lui accorda une pension et la ville de Weissembourg pour asile. Telle était sa position lorsqu'on vint lui demander sa fille pour Louis XV. Il accepta cette faveur inespérée de la fortune qui devait être suivie bientôt de faveurs plus trompeuses. A la m. d'Auguste II (1733), il se mit sur les rangs pour lui succéder, quoiqu'il connût l'inconstance des Polonais et qu'il se fiât mal à leurs promesses; mais il crut devoir céder aux instances de sa patrie adoptive, qui s'engageait à lui fournir les secours les plus puissans. L'Autriche et la Russie, qui favorisaient les prétentions du fils du roi défunt, étaient déterminées à fermer tout passage, soit par terre soit par mer, au beau-père du roi de France. Stanislas trompa leur active surveillance par un travestissement, et parut tout d'un coup à Varsovie, quelq. jours avant l'élection qui lui fut favorable. Bientôt une armée russe marcha contre sa capitale, et malgré les magnifiques promesses des Polonais et de la France, il fut obligé de s'enfermer à Dantzig, où il soutint un siége horrible avec un courage dignem. secondé par les habitans. Réduit enfin, quoiqu'il eût reçu les secours tardifs de la France, à sortir de cette malheureuse place, déguisé en paysan, et n'ayant pour guides que trois *schnapans*, espèces de brigands, et un banqueroutier, il eut à surmonter des périls et des fatigues sans nombre, avant d'arriver à Kœnigsberg, où il put prendre quelq. momens de repos. La conduite de l'emper. d'Allemagne au sujet des affaires de Pologne lui avait attiré, dès 1733, une guerre de la part de la France, qui ayant eu tout l'avantage, stipula dans le traité de paix conclu à Vienne en 1738, que Stanislas abdiquerait, mais qu'il conserverait les titres et les honneurs de roi de Pologne, et qu'il serait mis en possession des duchés de Lorraine et de Bar, lesquels, après lui, seraient réunis à la monarchie française. Ici commence une époque de véritable gloire pour Stanislas, qui jusqu'alors n'avait guère mérité d'être connu que par ses infortunes, dont nous n'avons, il est vrai, raconté qu'une faible partie. Il sut par ses bienfaits, par la douceur et par la sagesse de son gouvernem, adoucir les regrets que conservaient ses nouveaux sujets pour leurs anciens souverains et mériter le surnom de *Bienfaisant*, confirmé bientôt par la voix de toute l'Europe. Il favorisa les lettres et les sciences, embellit ses états d'un grand nombre de monumens somptueux, n'épargna rien pour rendre sa petite cour l'une des plus brillantes et des plus polies, et, ce qu'il faut surtout remarquer, l'une de celles qui coûtaient le moins aux peuples : il subvenait à toutes ces dépenses avec une pension an-

nuelle de deux millions, pour laquelle il avait renoncé aux revenus des deux duchés. Ce fut au milieu de ces douces occupations qu'il passa les dern. jours d'une vie si agitée; mais un malheur l'attendait encore au bout de sa carrière. A l'âge de 88 ans il se laissa tomber dans le feu de sa cheminée, y resta quelq. temps sans qu'il vînt personne pour le relever, et périt des suites de cet affreux accident (1766). Divers écrits de lui ont été réunis par Marin, sous le titre d'*OEuvres du philosophe Bienfaisant*, Paris, 1763, 4 v. in-8 et 4 v. in-12. On a imp. aussi : *OEuvres choisies de Stanislas, roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar*, précéd. d'une *notice* historiq. par Mme de St-Ouen, 1825, 1 vol. in-8. Proyart a pub. l'*Histoire* de ce prince, Lyon, 1784, 2 vol. in-12.

STANISLAS II, ou STANISLAS-AUGUSTE, roi de Pologne, né en 1732 d'une famille ancienne, mais peu riche, celle de Poniatowski, se présenta dans le monde avec un esprit cultivé, les manières les plus aimables et tous les avantages extérieurs. Dans ses voyages il s'arrêta quelq. temps à Pétersbourg, y eut beaucoup de succès, et fixa surtout l'attention de la grande-duchesse Catherine, depuis impératrice, aux yeux de laquelle il ne tarda pas à se représenter avec le titre d'ambassad. de Pologne. Ses assiduités auprès de la grande-duchesse finirent par donner de l'ombrage au grand-duc, mais ne furent point la cause de son rappel, qu'il faut plutôt attribuer à l'influence de la cour de Versailles. Il y avait peu de temps qu'il était de retour à Varsovie, lorsque le roi Auguste III mourut. Il osa se mettre sur les rangs pour lui succéder, malgré tous les obstacles qu'il paraissait devoir rencontrer, et il fut élu en 1764, grâce à la protection de la Russie. Il usa de son pouvoir avec beaucoup de prudence et de modération, et fit tout pour se rendre agréable à la noblesse et au peuple; mais il y avait dans la nation polonaise trop de causes de divisions et de désordres qui paralysèrent tous ses efforts. Quoique la religion catholique fût la religion de l'état, les dissidens de l'église grecque, les luthériens et les calvinistes, avaient eu les mêmes droits que les catholiq., et ils n'en étaient privés que depuis les constitutions de 1717, 1733 et 1736. Stanislas, non de son propre mouvement, mais forcé par les réclamations énergiques de ces diverses sectes, qu'appuyaient d'ailleurs de leur puissante intercession l'Angleterre, le Danemarck, la Prusse et surtout la Russie, reconnut enfin en 1768 le libre exercice de toutes les religions, avec la faculté pour tous de parvenir à tous les emplois. Mais bientôt la noblesse catholiq. ayant formé une confédération à Bar, en Podolie, pour détruire de nouveau les libertés, il résulta de cette opposition une guerre intestine des plus cruelles. La confédération de Bar déclara hautem., par un manifeste, le trône vacant, et décida que Stanislas serait enlevé, livré à Pulawski, général des confédérés, ou mis à mort, si l'enlèvem. ne pouvait s'exécuter. Le 3 sept. 1771, quelq. hommes armés s'emparèrent du roi, dans la ville même de Varsovie, le blessèrent à la tête, le traînèrent hors des murs, et après avoir erré quelq. temps dans l'obscurité de la nuit, frappés de terreurs paniq., l'abandonnèrent les uns après les autres pour chercher leur salut dans la fuite. Kosinski, l'un des chefs de l'entreprise, resta seul auprès du roi : mais voyant l'affaire manquée, il se jeta aux pieds de son prisonnier, obtint de lui son pardon et lui rendit en échange la liberté. Stanislas, fidèle à sa promesse, écrivit en faveur de ce misérable aux juges, qui l'acquittèrent, et le fit ensuite partir pour l'Italie, où il eut la générosité de lui payer pendant long-temps une pension. Ce fut à cette époque que la peste étant venue se joindre à la guerre civile, plongea la Pologne dans un abîme de calamités. Sous prétexte de se garantir de la contagion, les puissances voisines avaient, dès 1770, réuni sur leurs frontières des cordons sanitaires, qui pouvaient bien être considérés comme des armées d'invasion. En effet, les mêmes puissances publièrent, en 1772, des manifestes par lesquels elles établirent différentes prétentions sur le territoire polonais, et un traité de partage fut conclu entre elles en 1773, après de longues négociat. Par ce traité trois mille neuf cent quarante-cinq milles quarrés furent détachés de la Pologne, deux mille furent dévolus à la Russie, treize cent quatre-vingt-neuf à l'Autriche, et cinq cent cinquante-six à la Prusse. Les Polonais se virent forcés de donner leur consentem. à cette spoliation dans une diète convoquée pour cet objet, et leur constitution éprouva, dans le même temps, de grandes modifications dictées par le cabinet de Pétersbourg. Stanislas, réduit à une ombre de pouvoir, tenta néanmoins plus. améliorations; mais il rencontra de grands obstacles de la part de la noblesse, qui se croyait blessée dans ses prérogatives. Enfin il parvint à dissiper les préjugés d'une grande partie de ce corps redoutable et à s'en faire un appui. La Prusse promit de le protéger contre la Russie, qui avait protesté hautem. contre toute innovation. Stanislas proposa donc et fit agréer à la diète de 1791 le projet d'une nouvelle constitution, dont les principaux articles portaient que la religion catholique, quoique déclarée religion de l'état, n'empêcherait pas le libre exercice des autres cultes; que la couronne serait héréditaire dans la maison électorale de Saxe; que la noblesse serait maintenue dans ses priviléges, mais les paysans mis sous la protection de lois spéciales; que le pouvoir législatif appartiendrait aux états, partagés en deux chambres, et le pouvoir exécutif au roi, avec un conseil privé, composé du primat, de cinq ministres et de deux secrétaires. Enfin cette nouvelle constitution promettait réellem. au pays un avenir plus heureux. Mais le parti de l'opposition jura de la renverser, et pour y parvenir, forma ce qu'on nomme la confédération de Targowicz. Pendant ce temps Catherine II faisait sa paix avec les Turks (1792). Elle déclara alors qu'elle désapprouvait la nouvelle constitution, envoya des troupes au secours des confédérés, et força le roi lui-même, dont les droits avaient été vainem. défendus par le brave Kosciuszko, d'accéder au pacte de Targowicz. La même année s'ouvrit la fameuse diète de Grodno, sous l'influence de l'armée russe : l'on sait que cette assemblée eut pour résultat de rétablir l'ancienne constitution. La Prusse avait changé d'opinion au milieu de ces évènem., et elle s'accorda avec l'Autriche et la Russie pour arrêter le second partage de la Pologne, par lequel il ne resta plus à ce malheureux pays que le tiers de son étendue, tellement que Varsovie, la résidence du roi, devint une ville frontière. Malgré une nouvelle insurrection organisée par le généreux Kosciuszko, qui dut succomber sous des forces supérieures, ce scandaleux partage fut consommé, et Stanislas, mandé à Grodno par Catherine, fut contraint de donner son assentiment à la destruction de son royaume. Il vécut depuis à Grodno, d'une pension que lui firent les puissances co-partageantes. A l'avènem. de Paul Ier, et sur l'invitation de ce prince, il se rendit à Pétersbourg, où il m. en 1798. Il ne laissa point d'enfans, et il n'avait même pas été marié, comme s'il eût craint d'associer une femme à sa déplorable destinée.

STANLEY (THOMAS), écrivain anglais, né dans le comté d'Hereford dans le 17e S., acheva ses études à l'université de Cambridge, vint ensuite s'établir à Londres, où il partagea d'abord son temps entre l'étude des lois et la lecture des meilleurs livres de l'antiquité grecq. et latine. En 1649, il commença a pub. la traduct. anglaise de quelq. poésies anciennes et modern. dans les deux langues que nous venons de nommer; puis il en fit paraître successivement plus. autres d'ouvr. français, espagnols et italiens. C'est par ces travaux qu'il préluda à une

vaste et importante composition, l'*Histoire de la philosophie*, qui est son principal titre littéraire. Il m. à Londres en 1678. Ses contemporains ont loué unanimem. la douceur et l'égalité de son caractère, ses mœurs, sa probité et ses habitudes bienfaisantes. Les deux prem. tomes de l'*Histoire de la philosophie* (en angl.), furent pub. à Londres en 1655, et le 3ᵉ en 1662, in-fol. : deux autres édit. parurent dans le même format et le même nombre de vol., ibid., 1687 et 1701; une 4ᵉ, ibid., 1743, in-4. Il en existe deux trad. latines : une incomplète, par J. Leclerc, Amsterdam, 1690, la 2ᵉ, complète et même avec des additions, par Godefroi Olearius, Leipsig, 1711, in-4. On connaît aussi une *version* flamande, imp. à Leyde en 1702, chez van der Aa

STANSEL (VALENTIN), jésuite, astronome, né dans la Moravie en 1621, embrassa la règle de St-Ignace dès l'âge de 16 ans, professa la rhétoriq. et les mathématiq. dans les colléges d'Olmutz et de Prague, et fut ensuite attaché à la missinn des Indes. S'étant rendu en Portugal où il devait trouver l'occasion de passer dans l'Orient, il donna, en l'attendant, des leçons d'astronom. à Evora. Comme de nouveaux obstacles retardaient son départ pour les Indes, il passa au Brésil, où il professa la théologie au collége de San-Salvador, et continua de faire des observations astronomiq. Il m. dans cette même ville en 1690. On a de lui : *Orbus alfonsinus* (description d'un cadran solaire indiquant à la fois quelle heure il est dans tous les pays), Evora, 1658, in-12; *Legatus uranicus ex orbe novo in veterem, hoc est, observationes americanæ cometarum factæ, conscriptæ ac in Europam missæ*, Pague, 1683, in-4; *Uranophilus cœlestis peregrinus, sive mentis uranicœ per mundum sidereum peregrinantis Ecstases*, Gand, 1685, in-4; plus. autres ouv. conservés MSs. à Rome, et dont on trouve les titres dans la *Biblioth. societat. Jesu* de Southwell.

STANYHURST (RICHARD), savant ecclésiast., né à Dublin vers 1545, s'aquit une grande réputation dans l'université d'Oxford, par des *commentaires* sur Porphyre, qu'il y publia à l'âge de dix-huit ans. Plus tard il embrassa la religion catholiq. en Flandre, fut ordonné prêtre, et devint chapelain de l'archiduc Albert, place qu'il conserva jusqu'à sa m., arrivée à Bruxelles en 1618. Ses ouvr. sont : *Harmonia in porphyrianas constitutiones*, Londres, 1570, in-fol.; *de Rebus in Hyberniâ gestis*, Auvers, 1584, in-4; *Descriptio hyberniæ*, trad. en anglais et insér. dans le prem. vol. des *Chroniques* de Hallingshed; *de Vità S. Patricii*, Anvers, 1587; *Hebdomada mariana*, etc., ibid., 1609, in-8; *Hebdomada eucharistica*, Douai, 1614; *Brevis præmunitio pro futurâ concertatione cum Usserio*, ibid., 1615; et quelq. autres écrits peu remarquables en latin et en angl.—Guillaume STANYHURST, que l'on croit fils du précédent, né à Bruxelles, entra chez les jésuites en 1607, et m. dans la même ville en 1663. On a de lui quelques opuscules latins peu remarquables et tombés dans l'oubli. Nous citerons seulem. *Album marianum*, en vers et en prose, Louvain, 1641, in-fol. C'est un éloge de la maison d'Autriche.

STANZIONI (MAXIME), peintre napolitain, né 1585, m. de la peste en 1656, fut élève de Caracciolo, avec lequel il a beaucoup d'analogie. Dans le portrait, aucun artiste de son pays ne s'est autant que lui approché du Guide, et plus. ouvrages importans l'ont mis au rang des peintres à fresque les plus distingués. Pendant un séjour à Rome, il orna la Chartreuse de plus. tableaux magnifiques, parmi lesquels on cite particulièrement un *saint Bruno donnant à ses religieux la règle de son ordre.*

STAPEL. V. BODOEUS.

STAPFER (JACQUES), né à Zurich en 1466, entra au service du roi de France en 1507, et signala sa valeur et ses talens dans l'expédition de Gênes. Elu sénateur en 1509, il accrut sa réputation d'habile capitaine dans les campagnes suivantes de Lombardie; mais il se fit beaucoup d'ennemis, fut accusé de concussion, et d'abord condamné, puis reconnu innocent. Il fut alors placé à la tête des Suisses qui marchèrent contre Milan sous les ordres de Maximilien Iᵉʳ. Bientôt après, pour s'être permis un acte important sans l'aveu et même contre les intentions de son canton, il fut puni d'une amende. Renonçant à la bourgeoisie de Zurich, il céda aux instances du prince-abbé de St-Gall, qui l'engagea à son service en 1525, et l'employa dans la haute administration de ses états. A partir de cette époque, les annales de la Suisse ne font mention de Stapfer qu'à l'occasion du colloque de Baden, auquel il assista en qualité de présid. laïque. — STAPFER (Jean-Frédéric), l'un des théologiens les plus disting. de l'Eglise réformée, né à Brougg, canton d'Argovie, en 1708, entreprit de donner à la théorie et aux préceptes du christianisme la clarté et l'enchaînement méthodique que Wolf avait apportés dans l'exposition des doctrines morales et métaphysiques. Ce dessein, accompli avec autant de succès que d'habileté, a enrichi la théologie protestante de trois ouvr. considérables, tous imprimés à Zurich, et dont voici les titres : *Institutiones theologiæ polemicæ*, 5 vol. in-8 (1743-47), 2ᵉ édit., 1752; les *Fondemens de la vraie Religion* (en allemand), 12 vol., 1746-53; *la Morale chrétienne*, 6 vol. in-8, 1756-66. Sa vie fut l'image fidèle de sa doctrine. Pasteur d'une des paroisses les plus étendues et les plus importantes du canton de Berne (Diesbach, près de Thoun), il sut appliquer à tous les besoins des habitans des chaumières les vérités dont il avait offert le développem. philos. aux sav., et à sa m., arrivée en 1775, cette vaste commune présentait le spectacle d'une seule famille unie et heureuse.—STAPFER (Jean), frère du précéd., né en 1719, m. en 1801, premier professeur de théologie à l'académie de Berne, contribua au perfectionnement de l'instruction religieuse par ses éloquentes prédications et par le zèle et la patience qu'il mit à refaire, d'un bout à l'autre, la version rimée des Psaumes en usage dans les églises bernoises. Nous citerons en outre de lui 11 volumes de *Sermons*, Berne, E. Haller, 1761-81, in-8.—STAPFER (Albert), frère du précéd., né en 1722, m. en 1798, est auteur de plus. *Mémoires* sur l'irrigation des prés, insérés dans les prem. vol. de la collect. des *Mémoires de la Société économique de Berne*, 1760-70.

STAPLETON (THOMAS), habile controversiste catholique, né en 1535 à Henfield, dans le comté de Sussex, quitta l'Angleterre lors de l'avènement d'Elisabeth pour se rendre à Louvain, où il finit par se fixer après plus. voyages, où il occupa une chaire de théologie, et où il m. en 1598. Ses ouvr. sont comme un arsenal d'armes destinées à combattre les protestans. Clément VIII se les faisait lire pendant ses repas. Ils ont eu de nombreuses éditions, et ont été recueillis enfin en 4 gros vol. in-f., Paris, 1620, précédés de la *vie* de l'aut., par Holland. — STAPLETON (Robert), ou STAPYLTON, né à Carleston, dans l'Yorkshire, fut un des courtis. de Charles Iᵉʳ, eut la place d'huissier du conseil privé sous Charles II, et m. en 1669, laissant des tragédies et quelques traduct. d'auteurs latins.

STARAVASNIG (GEORGE-CHARLES), méd., né en 1748 à Stein, dans l'Ukraine, m. en 1792, professeur de physiol. et de méd. à Fribourg en Brigau, est appelé en allem. *Neuhofer*. Outre plus. dissert. lat. sur div. sujets de méd., on a de lui : *Abhandlung von dem ausserordentlichen Fasten der Maria Monika Mutschlerin zu Rotweil*, Fribourg et Vienne, 1780-82, 2 t. in-8.

STARAY (ANTOINE, comte de). V. SZTARAY.

STARCK (SAMUEL), né en 1649, à Pyriz en Poméranie, d'abord ministre à Dargoun, puis prevôt de Neucahlen, et enfin professeur en théologie et pasteur à Rostock, où il m. en 1697, fut un des pre-

miers en Allemagne qui songèrent à expliquer l'un par l'autre l'hébreu et l'arabe. On a de lui quelques *dissertations*. — STARCK (Jean-Auguste de), petit-fils du précéd., né à Schwerin en 1741, dans la relig. luthérienne, fut appelé en 1762 à une chaire de langues orientales et d'antiquités à Pétersbourg, dont il se démit, au bout de deux ans et demi, pour voyager. Il vint à Paris déjà dégoûté de la réforme par la lect. des ouv. de Luther, si violens et si passionnés, et de l'*Hist. des Variations*, de Bossuet. Il ne tarda pas à embrasser la religion cathol. (1766). Son abjuration resta secrète, et elle pourrait par conséquent être contestée si M. Picot ne nous assurait qu'il en a vu l'acte sur un registre MS. que l'on conserve encore à St.-Sulpice. Starck néanmoins, mal affermi encore dans la foi, sollicité par ses parens et ses amis, pressé peut-être par le besoin, car il avait demandé vainement de l'emploi à Paris, retourna en Allemagne, et reprit l'exercice de la religion protestante sans que l'on se doutât de son abjuration. Seulement ses ennemis lui reprochèrent souvent de pencher en secret pour le catholicisme, et il ne parut point chercher à s'en défendre ni par ses écrits, ni par sa conduite. Après avoir rempli successivem. plusieurs fonctions honorables, entre autres celles de professeur de théologie et de prédicateur de la cour à Kœnigsberg; de professeur de philosophie à Mittau, de premier prédicateur à la cour de Darmstadt, où il fut comblé de faveurs, il m. en 1816. Parmi ses nombreux ouvr., la plupart en allem., nous citerons : *Histoire du premier siècle de l'Eglise chrétienne*, Berlin, 1779 et 1780, 3 vol.; *Essai d'une histoire de l'arianisme*, ibid., 1783, 2 vol.; *Triomphe de la Philosophie dans le* 18ᵉ S. (il faut dire que l'auteur était l'ennemi des philosophes), Francfort, 1803, 2 vol.; *le Banquet de Théodule*, trad. en franç. par M. l'abbé de Kentsinger, sous le titre d'*Entretiens philosophiques sur la réunion des différ. communions chrétiennes*, Paris, 1818, in-8, 2ᵉ édit., 1822.

STAREMBERG. V. STAHRENBERG.

STARK (JEAN-CHRÉTIEN), habile accoucheur allem., né en 1753 à Ostmannstaedt (princip. de Weimar), m. le 11 janv. 1811, avait pris ses grades à l'université d'Iéna, où il devint profess. en 1799. Parmi ses ouv., la plupart écrits en allem., et cités au t. 7 de la *Biogr.* du *Dictionn. des sciences méd.*, nous nous bornerons à mentionner : *Archiv. für die Geburtshülfe; Frauenzimmer und neugebohrner Kinderkrankheiten*, Iéna, 1787-97, 6 vol. in-8; *Nues Archiv. für die Geburtshülfe*, ibid., 1798-1804; enfin une *Biogr. von Johann-Philipp. Hagen*, 1749, in-8.

STARNINA (GHERARDO), peintre florentin, né en 1354, fut un des dessinateurs les plus instruits de son temps : il eut de l'originalité dans l'invention et du naturel dans l'expression. Parmi les ouvrages qui lui furent demandés, ses contemporains admirèrent les peintures de la chapelle de St-Jérôme dans l'église des Carmes, à Florence. La seule qui existe aujourd. est le tabl. d'autel représentant la *Mort de St-Jérôme*. Vasari s'est trompé en plaçant en 1403 la m. de Starnina, qui fut chargé de consacrer la prise de la ville de Pise, arrivée en 1406.

STAROWOLSKI (SIMON), l'un des meilleurs historiens de la Pologne, né vers la fin du 16ᵉ S., professa d'abord la philosophie et la théologie, fut ensuite secrétaire du grand-général de Lithuanie, Ch. Chodkiewicz, visita l'Allemagne, l'Italie, la France et la Hollande après la m. de ce héros, puis, ayant embrassé l'état ecclésiastique, fut pourvu d'un canonicat du chapitre de Cracovie. Il. m. en 1656. Parmi ses nombreux ouvr., il en est plusieurs qui peuvent être encore consultés utilement, par exemple, ceux dont voici les titres : *Polonia, sive Status regni Poloniæ*, Cracovie, 1632, in-fol., nouvelle édit., corrigée et augmentée par Herm. Conring, Wolfenbuttel, 1656, in-4; *Institutorum rei militaris libri VIII*, Cracovie, 1640, in-fol.; *Monumenta seu epitaphia illustrium Sarmatorum*, ibid., 1655, in-fol., fig.

STASSART (HENRI-IGNACE-PHILIPPE de), jés., né en 1640 à Gand, d'une famille dont plus. membres se sont honorés dans de hautes fonctions de magistrature, professa d'abord la réthorique dans un collége de son ordre, puis obtint, pour cause de santé, la permission de revenir dans sa ville natale, où il m. en 1691. Entre autres ouvr. de dévotion, il avait écrit des *Réflexions sur le saint sacrifice de la messe*, dont la dernière édit. est de Bruxelles, 1777, in-12, avec une *Notice* sur l'auteur, par l'abbé Grizar. — Le baron Jacq. Jos. de STASSART, son petit-neveu, m. à 90 ans en 1801, avait été successivement conseiller fiscal du souv. bailliage, cons. et proc.-gén. au conseil de Namur (1745), pair au conseil privé de Bruxelles (1757), et enfin présid. du conseil de Namur avec le titre de conseiller d'état (1764-89). Léopold II le créa baron du St-Empire en 1791. Entre autres ouvr. inédits, il a laissé un *Précis des affaires traitées au conseil privé*, 4 vol. in-fol. (1747-64), et 4 autres vol. de *Mémoires et titres relatifs aux discussions avec la France et autres pays limitrophes*. Ces deux ouvr. ont été déposés en 1819 aux archives de l'état des Pays-Bas, ainsi que 13 vol. in-fol. également MS., laissés par l'aîné de ses fils, JACQ.-JOS. AUGUSTIN, qui l'avait remplacé en 1789 dans la présid. du cons. de Namur.

STATIUS (ACHILLES). V. ESTAÇO.

STAUDIGL (ULRIC), savant bénédictin, né en 1644 à Landsberg sur le Lech, m. en 1720, est peut-être le seul individu qui ait été revêtu du grade de docteur en toutes les facultés, savoir de philosophie, de théologie, de médecine et de droit. Nous citerons de lui : *Omnium scientiarum et artium Organon universale, seu Logica practica*, etc., Rome, 1686, in-8.

STAUNTON (sir GEORGE-LÉONARD), médecin et voyageur, né à Galway en Irlande, exerça d'abord la méd. à Londres, puis à la Grenade, dans les Antilles, fut ensuite le secrétaire du gouverneur de cette colonie, lord Macartney, et devint procureur-général. Il accompagna son protecteur en Europe, puis à Madras, rendit de grands services partout, et mérita, entre autres récompenses, la place importante de secrétaire de la légation que Macartney conduisit en Chine : il devait même remplacer cet ambassadeur en cas de mort, et il avait été investi d'avance du titre d'envoyé extraordinaire et de ministre plénipotentiaire. Il m. en 1801, laissant, en anglais, un *Récit authentique de l'ambassade envoyée par le roi de la Grande Bretagne à l'empereur de la Chine, avec une Relat. de son voyage à la mer Jaune et au golfe de Pe-king, et de son retour en Europe, tiré principalement des papiers du comte de Macartney*, Londres, 1797, 2 v. in-4, cartes et fig., trad. en franç. par Castera, sous le titre de *Voyage fait dans l'intérieur de la Chine et de la Tartarie*, 5 vol. in-8. Ce qui forme le 5ᵉ vol. est un *Précis de l'histoire de la Chine* par Huttner, précepteur du fils de Staunton.

STAVELEY (THOMAS), savant angl., né à Cussington dans le comté de Leicester, suivit la carrière du barreau, et voyant l'héritier du trône embrasser ouvertement la cause du catholicisme en 1674, il publia contre la cour de Rome un ouvr. intitulé : *Romish Horseleech*, 1679. Il m. en 1683. Nous citerons encore de lui une *Histoire des Eglises d'Angleterre*, publié en 1712, et réimprimée en 1773.

STAY (BENOÎT), poète lat., né à Raguse en 1714, eut l'idée d'appliquer, comme Lucrèce, la poésie aux objets qui semblent la repousser; il eut même la prétention de surpasser son modèle, et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'il s'est trouvé des biographes pour soutenir qu'il l'avait effectivement surpassé. Tout ce que l'on peut dire, c'est qu'il a eu l'avantage de développer en vers des systèmes

de philosophie et de physique plus raisonnables que celui d'Epicure ; mais c'est à Descartes et à Newton surtout qu'il faut en rapporter la gloire, et non au poète latin moderne. Voici le titre de son travail de versification sur le système de Descartes : *Philosophiæ versibus traditæ libri VI*, Venise, 1744, in-8, réimpr. à Rome et à Veniso. Le travail analogue qu'il fit sur Newton parut sous ce titre : *Philosophiæ recentioris versibus traditæ libri X, cum adnotationibus et supplementis Rog. Boscovich*, Rome, 1755, 1er vol. ; 1760, 2e vol. ; 1792, 3e vol. in-8, réimpr. en entier, Rome, 1792. Ces poèmes ouvrirent un chemin brillant à leur auteur en lui conciliant la faveur des pontifes Benoît XIV, Clément XIII, Clément XIV, Pie VI et Pie VII. Nous nous dispeoserons d'énumérer tous les emplois honorables dont il fut revêtu par eux. Il m. en 1801.

STEBBING-SHAW. V. Shaw.

STEDMAN (Jean-Gabriel), né en Ecosse en 1748, m. à Tiverton en 1797, avait été long-temps au service de Hollande, et avait fait la guerre contre les uègres marrous de Surinam, ce qui lui avait permis de pénétrer fort avant dans l'intérieur de la Guiane. Une relation de son voyage, publiée à Londres en 2 vol. in-4, 1796, a été trad. en franç. sous ce titre : *Voyage à Surinam et daas l'inter. de la Guiane*, par le capitaine J.-G. Stedman, etc., Paris, 1799, 3 vol. in-8.

STEELE (Richard), littérateur distingué, né à Dublin vers 1675, suivant Nathan Drake, et en 1671 suivant Chalmers, eut le bonheur de connaître Addison au collége, et de se lier avec lui d'une amitie qui lui fut souvent utile. Il montra dès-lors du goût pour les lettres ; mais son talent n'était pas encore remarquable. Vers la même époque il fut saisi d'uoe violente passion pour la carrière militaire, et entra comme simple soldat dans les gardes à cheval malgré sa famille, ses amis, et même malgré un riche parent qui le déshérita. Son esprit, sa gaieté, sa franchise le rendirent l'idôle des officiers qui réunirent leur influence pour lui procurer la place d'enseigne. Steele ne vit guère dans cet avancement d'autre avantage que celui de se livrer plus facilem. à la dissipation et à la débauche. Cepend. il donna en 1701 les *Fuacrailles* ou *le Chagria à la mode*, la prem. de ses comédies qui ait eu du succès. Deux ans après, une seconde pièce de lui fut aussi très-bien accueillie; mais une troisième ayant été sifflée, l'auteur, dégoûté du théâtre pour long-temps, se mit à publier *le Babillard* (*the Tatler*), ouvrage périodique, dont quelques nos seulement avaient paru lorsque Addison vint coopérer à sa rédaction. Après *le Babillard* vint *le Spectateur*, dont le plan avait été concerté entre les deux amis, et au succès duquel ils concoururent tous deux, Addison comme écrivain seulement, Steele comme édit. et comme directeur. *Le Mentor* (*Guardian*) fut encore une des publications périodiques de ce dernier, qui en fit les frais à ses risques et périls comme pour le précéd., et qui sut se procurer l'utile coopération de Berkeley, de Pope, de Tickell et surtout d'Addison. Tout d'un coup Steele interrompit cette publication en 1713, au no 175, soit par suite de ses démêlés avec son imprimeur, soit parce qu'à cette époque il se lança complétement daus les discussions politiques. En effet il entreprit presque aussitôt, sous le titre de *l'Aaglais* (*the Englishman*), un nouveau journal où il défendit, comme il l'avait d'ailleurs toujours fait, les principes des whigs, auxquels il était fortement attaché. Déjà depuis quelque temps il siégeait à la chambre des communes, où il comptait beaucoup d'adversaires de ses opinions politiques. Lorsque le nouveau parlement s'assembla en 1714, Steele ne se laissa point intimider par la puissance du parti tory, qui avait acquis une major. nombreuse dans les deux chambres, et manifesta dès le premier jour, ses sentimens avec une énergie assez rude. Ses ennemis répondirent à ses argum. parlementaires, en l'attaquant sur deux nos de *l'Anglais* et sur un pamphlet intitulé *la Crise*, lancé par lui dans le public, et réussirent à le faire expulser de la chambre comme auteur de libelles séditieux. Steele ne fut guère affecté de cette disgrâce, et continua à publier des pamphlets et de nouvelles feuilles périodiques. A l'avènement de George Ier (1714), il reprit faveur, fut nommé successivement inspecteur des écuries royales d'Hamptoncourt, l'un des magistrats du comté de Middlesex, et fut chargé d'administrer le théâtre de Drury-Lane, avec le brevet de gouverneur de la compagnie royale des comédiens. Cependant il paraît que, malgré ces emplois et d'autres faveurs, il eut besoin de recourir quelquefois encore aux expédiens : l'on est fondé à croire que ce fut pour suffire à ses prodigalités qu'il entreprit à cette époque plusieurs nouvelles publications qui eurent peu ou point de succès, telles que le *Town-Talk* (*Caquetage de ville*). On le vit même former, avec un mécanicien, une association qui ne réussit pas davantage, pour transporter à Londres du saumon frais. En 1719, le comte de Sunderland ayant proposé de fixer le nombre des memb. de la chambre haute, et de déclarer que le roi ne pourrait en créer de nouv. qu'après l'extinction des familles anciennes, Steele se prononça contre cette mesure, et publ. le 1er no du *Plébéien*, auquel Addison répliqua vertement, et qui amena une brouille entre les deux vieux amis. Le bill fut rejeté par la chambre des communes, et les idées du *Plebéin* eurent gain de cause ; mais l'auteur lui-même tomba dans la disgrâce du ministère et bientôt daos le besoin, par la perte de sa patente de gouvern. de la compagnie royale des comédieos (1720). Il chercha dans les pamphlets une ressource et une consolation jusqu'à ce qu'en 1721, Walpole, devenu chancelier de l'échiquier, le rétablit dans son emploi à Drury-Lane. Steele donna l'année suivante ses *Amans géaéreux* (*coascious Lovers*), l'une des meilleures comédies du théâtre anglais. Il ne tarda pas à s'engager, contre les administrateurs de Drury-Lane, dans un procès qui dura trois aos et qu'il perdit. Pour comble de malheur, une attaque de paralysie vint lui interdire tout travail littéraire. Ce fut alors qu'abandonnant tout ce qu'il possédait à ses créanciers, il se retira à Hereford, puis dans sa terre de Llangunnor, près Caermarthen, dans le pays de Galles, où il m. en 1729. Ses créanciers avaient eu la générosité de lui assurer une pens. alimentaire.

STEEN (Jean), peintre, né à Leyde en 1636, tenait un cabaret dont il était lui-même le plus fort consommateur. Lorsque sa cave était vide, il ôtait son enseigne, et se mettait à peindre un ou deux tableaux. Le prix qu'il en tirait lui servait à remonter sa cave, qu'il était le premier à épuiser de nouveau. L'on pense bien que les scènes qu'il dut représenter de préférence sont des *Tabagies*, des *Intérieurs de cabarets*, des *Buveurs ivres*, des *Repas de aoces*, etc. Cependant il a exécuté plusieurs morceaux d'histoire, tels que *Moïse frappant le rocher*, et la *Mort d'Aaanie et de Saphire*, et il y a montré une science et une correction de dessin, une noblesse et un sentiment dont on a lieu d'être étonné. L'on sait toutefois qu'il possédait à un degré éminent la théorie de son art, et qu'il en parlait avec beauc. d'entrainem. et de facilité. Il m. en 1689, abruti par le vin, et laissant dans la misère une nombr. famille. Le musée du Louvre ne possède plus de lui qu'un seul tableau, acquis par le roi en 1819, et représentant un *Intérieur de fête*. C'est une de ses plus faibles productions. — Steen (François van den), peintre et graveur d'Anvers, né en 1604, est surtout connu pour avoir reproduit dans des gravures estimées trois tableaux du Corrége, qui font partie de la galerie de Vienne, et qui représentent *l'Amour faisant un arc de la massue d'Hercule*, *Jupiter et Io*, et *l'Enlèvement de Ganimède*.

STEENWYCK (Henri van), peintre de l'école hollandaise, né à Steenwyck en 1550, commençait à voir sa fortune répondre à sa réputation, lorsque les évènemens de la guerre l'obligèrent de quitter les Pays-Bas pour se réfugier à Francfort-sur-le-Mein. Il mourut en 1604. C'est surtout par des tableau d'intérieur qu'il s'est fait connaître. — Steenwyck (Henri van), fils du précédent, né à Amsterdam, en 1589, fut élève de son père, avec lequel on l'a quelquefois confondu; mais, tout en égalant son exactitude et sa vérité dans la perspective, il parvint à le surpasser en adoptant un ton plus clair et plus transparent. Il fut produit à la cour d'Angleterre par van Dyck, qui avait pour lui une haute estime, y amassa une fortune considérable, et y m. dans un âge peu avancé. Le musée du Louvre possède de lui trois tableaux : *Jésus chez Marthe et Marie* (les figures sont de Corneille Poelenburg); *l'Intérieur d'une église gothiq., consacrée au culte catholique romain*, et une autre *Vue d'une église*. — Steenwyck, qu'on a confondu parfois avec le précédent, naquit, à ce qu'on croit, à Breda vers l'an 1640. Il a du moins toujours vécu dans cette ville. Il excellait à peindre des sujets de nature morte, et surtout des emblêmes du peu de durée de la vie. Il mourut dans une misère profonde, où l'avait jeté la plus ignoble débauche.

STEEVENS (George), critique anglais, né à Stepney en 1736, éprouva de bonne heure le besoin de manifester son admiration pour le créateur de la scène anglaise, en publiant le résultat de ses études sur le génie et les ouv. de ce gr. homme. Il se borna d'abord à comparer entre elles les différentes éditions, pour donner un texte exact et épuré de 20 pièces de théâtre, et ce recueil parut en 1766, 4 vol. in-4. Plus tard, ses travaux et ses talens, réunis à ceux de Johnson, produisirent une édition très-supérieure, qui vit le jour en 1773, 10 vol. in-8. Il donna encore en 1778 une édition nouv., pour laquelle les observations de Malone ne lui avaient pas été inutiles. Le *Shakspeare* de Johnson et Steevens fut réimprimé en 1785, en 10 vol. Malone en ayant donné une autre, en 1790, sous son propre nom, Steevens, lorsqu'il réimpr. la sienne en 1793, ne dédaigna pas d'y puiser; mais aussi faut-il reconnaître le mérite supérieur de cette dernière édition. Les autres écrits de Steevens ne consistent guère qu'en jeux d'esprit, ingénieux et élégans, insérés surtout dans les ouvrages périodiques. Malheureusement il se permit des attaques anonymes, se rendit redoutable et odieux par un esprit caustique et dénigrant, aussi bien que par un naturel impérieux et jaloux, fut plus constant dans sa haine que dans son amitié. Sa vie dès-lors, dit Johnson, fut celle d'un banni. Il mourut dans sa maison d'Hampstead en 1800, sans qu'un véritable ami lui fermât les yeux.

STEFANI (Pierre de'), le plus ancien sculpteur de l'école napolitaine, né à Naples vers 1228, mort vers 1310, fut souvent employé par Charles d'Anjou et par son fils Charles II. C'est lui qui a exécuté les *tombeaux* du pape Innocent IV et de l'archevêque Philippe Minutolo, qu'on voit encore dans l'Archevêché de Naples.— Stefani (Thomas de'), frère du précédent, né à Naples en 1230, fut employé aussi par Charles d'Anjou et par son fils. Il orna la chapelle de' Minutoli, dans l'église du Dôme, de plusieurs tableaux tirés de la *Passion de Jésus-Christ*.

STEFANO ou ETIENNE *de Florence*, peintre, né en cette ville en 1301, mort en 1350, montra beaucoup d'originalité dans la peinture des raccourcis, et fut le premier à s'écarter de la manière sèche et raide des maîtres qui l'avaient précédé. Il travailla dans sa ville natale et dans plus. autres grandes villes d'Italie.

STEIBELT (N.), compositeur dramatique allemand, m. en 1823 à Saint-Pétersbourg, dans un âge avancé, mérite d'être cité comme auteur de la musique de l'opéra de *Roméo et Juliette*, joué à Paris au mois de septembre 1793. (V. le *Moniteur* du 23 de ce mois). Il est connu en outre par de beaux *morceaux de piano*.

STEIDELE (Raphael-Joachim), profess. d'anatomie, de chirurgie et d'accouchement à l'université de Vienne, était né le 20 fév. 1737 à Inspruck. On ignore l'époque de sa m. Il est connu par différens ouv., ainsi que par une modification qu'il a faite au forceps. Le plus important des ces ouvr., qui tous sont écrits en allem., a pour titre : *Sammlung verschiederer in der chirurg.-praktischen Lehrschule gemachten Beobachtungen*, Vienne, 1777-88, 4 vol. in-8. Nous citerons encore son écrit intitulé *Unterricht für die Hebammen*, ibid., 1784, in-8, 3e édition.

STEIGUER (Nicolas-Frédéric de), le dernier avoyer de la répub. de Berne, né en 1729, fut élevé presque unanimement, en 1787, à la prem. dignité de son pays. Nous nous pressons d'arriver à cette époque de sa vie, laissant de côté les services qu'il avait rendus dans des emplois inférieurs. A peine venait-il de prendre en main le gouvernement des affaires publiques, que la révolution franç. éclata. Dès-lors il lui fut facile de prévoir que ce grand évènement aurait une influence nécessaire sur les destinées de la Suisse. En effet, deux partis se formèrent dans l'état de Berne, comme dans tous les autres cantons : l'un, et c'était celui de l'inflexible Steiguer, parlait de maintenir la dignité nationale, même par les armes, s'il le fallait, contre les prétentions du directoire exécutif de France; l'autre, qu'on appelait le parti français avec assez d'injustice, car alors il était aussi celui du pays, jugeait convenable de temporiser et de descendre à des négociations et à des déférences, et regardait de bonne foi les Français comme les alliés les plus naturels. Ce dernier parti conquit dans le conseil souverain, en 1795, un ascendant qui, se trouvant contrarié par l'opinion fixe de l'avoyer, commença l'anarchie. On fit, pour plaire au directoire, des innovations démocratiques dans la constitution, et l'occupation du pays de Vaud par l'armée franç. y ayant achevé la révolution, le conseil souverain de Berne admit dans son sein, en 1798, 54 députés des villes et villages de la partie allemande du canton. Les magistrats étaient sans force, le peuple sans confiance, et dans plusieurs endroits les paysans réclamaient par des révoltes le maintien de leurs anciennes lois. Pend. ce temps les agens du directoire continuaient leurs menées, et ses troupes devenaient de plus en plus redoutables pour l'indépendance helvétique. Enfin le conseil souverain de Berne parut se réveiller un moment à la voix de Steiguer, et conféra au général d'Erlach d'Hindelbank des pleins pouvoirs illimités pour attaquer l'ennemi, lorsque la suspension d'armes, sous laquelle on se trouvait alors, serait ou expirée ou rompue. Mais à peine les officiers furent-ils partis pour rejoindre leurs corps, que les adversaires de l'avoyer reprirent une nouvelle influence dans le conseil, et arrêtèrent à une faible majorité que la décision récemment prise serait rapportée, et que l'ancien gouvernement serait remplacé par un gouvernement provisoire. C'était ainsi qu'on répondait à l'*ultimatum* du directoire, qui avait exigé en effet la dissolution du gouvernement et le licenciement des troupes. Steiguer, plein de douleur et de honte pour son pays, alla rejoindre d'Erlach, assista à sa déroute, et, après avoir cherché vainement la mort sur le champ de bataille, se retira dans l'Oberland. On ne l'y laissa pas tranquille, et l'on avait quelque raison de le craindre; car il n'avait pas encore désespéré de rendre la liberté à sa patrie. Il ne tarda pas à se rendre à Vienne, où il devint comme un point de ralliem. pour tous ceux que les mesures oppressives du nouveau gouvernement forçaient de quitter la Suisse. En 1799, il tenta de rentrer dans sa patrie, et malheureusement à la suite des troupes étrangères : déplorable

résultat des dissensions civiles ? Mais la défaite des Russes à Zurich lui ôta toute espérance, et il alla rendre le dernier soupir à Augsbourg (1799). Ses amis le pleurèrent, et ceux même qui l'avaient combattu rendirent à sa mémoire l'hommage d'admiration et de respect qui lui était dû.

STEIN (George-Guillaume), médecin-accoucheur, né en 1737 à Cassel, en Hesse, occupa la chaire de médecine, de chirurgie et d'accouchemens au collége de sa ville natale dit *Carolinum*, puis une chaire analogue à l'université de Marburg, fut admis dans le sein de plusieurs sociétés savantes, et m. en 1803 Nous citerons de lui : *Théorie de l'art des accouchemens*, Cassel, 1770, in-8 ; 7ᵉ édition, 1805, in-8; *Pratique des accouchemens dans les cas graves et contre nature*, ibid., 1772; 7ᵉ édit., 1805, in-8.

STEINBACH. V. Erwin.

STEINBOCK. V. Stenbock.

STEINER (Werner), né à Zoug, en Suisse, vers le milieu du 15ᵉ siècle, suivit avec distinction la carrière des armes, et mourut en 1517 dans sa ville natale, dont il était grand-bailli. On cite de lui une *Chronique de la Suisse*, de 1503 à 1513. — Steiner (Werner), fils du précéd., né à Zoug en 1492, embrassa la réformation de Zwingli, son ami. Il a fait sur la *chronique* d'Etterlin, des *notes* estimées, et a laissé lui-même une *chronique* de 1503 à 1516, demeurée manuscrite. — Steiner (Jean-Gaspar), de la même famille, né vers le commencement du 17ᵉ siècle, se fit catholique à la fin de sa carrière. Nous citerons de lui la *Description allégorique de la Suisse*, Turin, 1682, in-12. — Steiner (Jean-Jacques), de la même famille, né en 1724 au château de Hégi, près Winterthur, entra au service de France en 1746, et de grade en grade parvint, en 1784, à celui de maréchal de camp, que sa valeur lui avait bien mérité. Il se retira en 1792, pour exercer les fonctions de bailli à Regensberg (canton de Zurich), où il demeura jusqu'à la révolution de 1798. Il redoubla alors de zèle pour servir son pays dans les troubles qui l'agitèrent. Il mourut en 1808. — Il avait eu un fils, Gaspar Steiner, ne en 1770, qui, après avoir servi sous les drapeaux de la France et de l'Autriche, et occupé quelques emplois à Zurick, entra au service d'Angleterre, et m. à l'île de Saint-Christophe en 1797.

STELLA (François), peintre, né à Malines en 1563, se fixa à Lyon, où il mourut en 1605. Il a laissé quelques-unes de ses productions dans la plupart des églises de cette ville. Le tableau du grand autel des Célestins, représentant une *Descente de croix*, est de lui. — Stella (Jacques), fils et élève du précédent, né à Lyon en 1596, fit un long séjour en Italie, et fut employé avec honneur à Florence et à Rome. Il allait partir pour l'Espagne, dont le roi l'appelait auprès de lui, lorsqu'il fut jeté en prison sur les calomnieuses imputations de ses ennemis. Il s'amusa, pendant sa captivité, à dessiner au charbon, sur le mur de sa chambre, une *Vierge avec l'enfant Jésus*, que bientôt toute la ville de Rome alla visiter. L'on sait que ce trait a fourni à M. Granet le sujet d'un charmant tableau. Enfin l'innocence de Stella fut reconnue. Il se hâta alors de retourner en France, avec l'intention de passer en Espagne ; mais le cardinal de Richelieu le fixa à Paris, en lui donnant successivement une pension et un logement au Louvre, le cordon de Saint-Michel et le brevet de prem. peintre du roi, et en s'empressant surtout de lui assurer des travaux. Ce sont les ouvrages exécutés par Stella à Paris qui ont particulièrement assuré sa gloire. On cite de lui : le *jeune Jésus disputant avec les docteurs de la loi*, qu'on voyait au noviciat des jésuites, le *Baptême de Jésus-Christ* dans l'église Saint-Germain ; le *Miracle des cinq pains* et *la Samaritaine*, aux Carmélites du faubourg Saint-Jacques. On voit de lui au musée du Louvre un tableau représentant *Minerve au milieu des muses* ; et un dessin allégoriq. à la plume et lavé. Stella mourut à Paris en 1647. — Stella (François), frère du précédent, né en 1603, m. en 1647, exécuta quelques tableaux dans le même style que lui, mais avec moins de force. — Stella (Antoine Boussonnet), neveu des deux précédens, né à Lyon en 1630, m. dans la même ville en 1682, fut élève de son oncle Jacques, dont il saisit parfaitement la manière. Il exécuta plusieurs tableaux estimés à Lyon et à Paris, et grava plusieurs morceaux à l'eau-forte. — Stella (Claudine Boussonnet), sœur du précéd., née à Lyon en 1634, m. à Paris en 1697, apprit la peinture auprès de son oncle Jacques, mais préféra se consacrer à la gravure, genre infér., dans lequel elle montra un rare talent. Personne n'a saisi comme elle le caractère du Poussin : en voyant les gravures de Claudine, on croit voir les tableaux du grand peintre. Les deux pièces capitales de cette femme habile sont un *Moïse frappant le rocher* et un *Jésus-Christ mis en croix entre les deux larrons*, estampe connue sous le nom du *Grand-Calvaire*. — Stella (Françoise Boussonnet), sœur de la précédente, l'aida beaucoup dans ses travaux. On cite d'elle *une Suite de 66 planches d'ornemens antiq.*, et une *autre Suite de 56 vases*. — Stella (Antoinette Boussonnet), sœur des précéd., née à Lyon vers 1635, m. à Paris en 1676, montra dans la gravure un talent presque aussi remarquable que celui de Claudine, témoins les deux pièces suivantes : *Romulus et Rémus allaités par la louve*, et l'*Entrée de l'empereur Sigismond à Mantoue*.

STELLA (Jules-César), poète latin, né à Rome en 1564, fut camérier secret sous Clément VIII et Paul V, et survécut peu à ce dern. pontife. Le seul ouv. de lui qui mérite d'être cité est un commencement de poème sur la découverte du Nouveau-Monde. On peut en louer la latinité et la versification, mais non le plan, qui est vicieux. En voici le titre : *Columbeidos Libri priores duo*, Rome, 1590, in-4.

STELLER ou STOELLER (George-Guillaume), médecin voyageur, né en 1709 à Windsheim, en Franconie, alla exercer son art en Russie, et fut jugé digne d'entrer dans une commission d'explorateurs que l'on envoyait en Sibérie et dans la Grande-Tartarie. Il se mit en route en 1738, traversa la Sibérie, arriva l'année suiv. au Kamtchatka, et accompagna le commandeur Bering dans sa navigation au nord-ouest de l'Amérique. Il fit naufrage en revenant au Kamtchatka, et passa trois années dans une île déserte, celle où mourut Bering, et qui a reçu le nom de ce malheureux et célèbre navigateur. Steller soutint le courage de ses compagnons, et leur persuada de reconstruire avec les débris du vaisseau naufragé un petit bâtiment, qui les transporta au Kamtchatka. Il se mit bientôt en route pour Pétersbourg, et il se trouvait en mars 1745 à Jakoutsk, en Sibérie; mais on le perd alors de vue, et on sait seulement qu'il fut enterré en novembre 1745 à Tumen. Par un heureux hasard, il avait envoyé d'avance à Moscou ses papiers, ce qui a permis d'insérer plusieurs morceaux de lui fort intéressans dans les *nouv. Mémoires du Nord*, et dans les *novi Commentarii academiæ scient. Petropolit.*, et de publier à part une *Description du Kamtchatka*, etc., Francfort et Leipsig, 1774, in-8, avec fig.

STELLINI (Jacques), moraliste, né à Cividal del Friuli en 1699, entra dans l'ordre des somasques dès l'âge de 18 ans, enseigna la rhétorique au collége des Nobles à Venise, et fut appelé en 1739 à une chaire de morale à l'université de Padoue, où il mourut en 1770. Quelques lignes suffisent pour retracer sa vie, mais non pour faire connaître tout son mérite. Poète, orateur, géomètre, philosophe, théologien, médecin et chimiste, il aurait pu, selon Algarotti, se charger d'enseigner le même jour toutes les sciences, comme ce mime de Lucien qui représentait tous les dieux dans le même

ballet; mais ce fut surtout vers la morale qu'il tourna toutes les forces de son esprit. En 1740, il publia un *Essai sur l'origine et les progrès des mœurs*, qui fit beaucoup de sensation en Italie. Ce n'était pourtant que le prelude du grand ouvrage qu'il expliqua en chaire pendant 6 ans, et dont l'édition posthume ne parut qu'en 1778. Nous n'entreprendrons pas d'analyser cet ouvrage, que l'on trouvera réuni à plusieurs autres écrits du même auteur dans une édition due aux soins des PP. Barbarigo et Evangeli, et publiée sous le tit. d'*Opera omnia*, 1778-79, 4 vol. in-4. Nous dirons seulement que Stellini a considéré l'homme dans l'état de nature, dans celui de société et dans les différentes situations de la vie, et qu'il fonde les progrès de notre perfectionnement individuel et social sur le libre développem. de nos facultés, sur leur usage modéré et légitime. Son système, comme l'on voit, est assez simple, et on ne saurait lui reprocher de bizarres innovations; aussi est-il presque oublié, quoiqu'il ne mérite pas de l'être.

STELLIOLA (Nicolas-Antoine), physicien, né en 1547 à Nola, dans le royaume de Naples, m. à Naples en 1623, était de l'académie des *Lincei*, fondée à Rome par le prince Cesi, et élevée à la plus haute splendeur par Galilée. Il a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels a été cité particulièrement *il Telescopio, ovver' ispecillo celeste*, Naples, 1627, in-4. Nous devons dire que cet écrit a été trop vanté. Ce n'est pas, comme dans tous les livres de sciences, le texte qui explique les figures, mais bien les figures qui peuvent aider à déchiffrer le texte. Galilée, qui en a fait l'*éloge*, a peut-être jugé de tout le travail d'après les planches.

STELLUTI (François), l'un des savans qui aidèrent le plus le prince Cesi à établir et à former l'académie des *Lincei*, était né à Fabriano, dans l'état de l'église, en 1577. Après la m. du prince, son protect., il fit tous les efforts imaginables pour soutenir le courage et la persévérance des *Lincei*; car il regardait cette société comme le plus beau tit. de gloire de celui qui l'avait fondée. Il parvint, à force de zèle et de constance, à trouver un puissant ami des lettres, avec le secours duquel il fit terminer l'impression de l'*Abrégé de l'histoire des plantes du Mexique*, de Hernandes, fait par Recchi. Ces services valent mieux que les ouvr. qu'il a laissés.

STENBOCK (Magnus, comte de), général suédois, né à Northalen en 1664, servit contre la France sous les princes de Waldeck et de Baden, accompagna Charles XII en Russie, en Pologne et en Saxe, et se rendit en Scanie en 1707, comme gouverneur-général de cette province. Il eut d'abord des avantages assez marqués sur les Danois et les Saxons, en Scanie et en Allemagne; mais trop enhardi par ses succès, il commit l'imprudence de passer dans le Holstein, où les Danois, les Saxons et les Russes vinrent l'envelopper. Tombé prisonnier du roi de Danemarck, il m. en 1717, après avoir écrit la relation de ses malheurs et de ses souffrances, que l'on trouve dans un Recueil d'anecdotes, en suédois, publié en 1773.

STENDARDI (Charles-Antoine), voyageur, né à Sienne en 1721, partit pour l'Asie très-jeune encore, gagna le port de Smyrne, non sans avoir éprouvé déjà de grandes contrariétés, et revint dans sa patrie après trois années de dangers et de malheurs. Il fut ensuite envoyé à Constantinople comme consul, et à Alger comme résidant, et fit un long séjour dans ces deux villes. Plus tard il fut consul à Naples, puis magistrat du tribunal sanitaire et de la chambre du commerce. Il m. en 1764. Nous citerons de lui: *Saggio astronomico*, Alger (Florence), 1752, in-8; *Governo e commercio d'Algieri*.

STENGEL (Lucas), méd. ord. d'Augsbourg, où il naquit en 1523, et où il m. en 1587, avait pris le doctorat à Padoue. Ce fut à lui que le collége des médec. d'Augsbourg dut son institut. Ses ouv. sont: *Apologia adversùs stibii spongiam*, etc., in-4, Vienne, 1565, 1569; et *Questiones tres medicæ*, etc., ibid., 1566, in-4.

STENO (Michel), élu doge de Venise en 1400, pour succéder à Ant. Venieri, gouverna la républiq. dans le temps de la guerre contre François de Carrare, et ce fut en son nom que, par ordre du cons. des dix, eut lieu le supplice odieux de ce prince de Padoue et de ses fils. Steno m. en 1413, et eut pour successeur Thomas Mocenigo.

STÉNON (Nicolas), anatomiste, né à Copenhague en 1638, s'est fait connaître par un zèle infatigable pour la science et par des découvertes importantes que l'on ne s'attend pas à nous voir énumérer. Nous dirons seulement qu'il a découvert le premier le *canal excréteur de la parodite*, appelée aussi *conduit parotidien*, où, ce qui paraîtra plus intelligible au commun des lecteurs, *conduit salivaire supérieur*; il a même eu l'honneur de lui donner son nom (*ductus stetonianus*). Il visita, pour étendre et perfectionner ses connaissances, la Hollande, la France et l'Italie, et s'établit à Florence, où il trouva des savans du premier ordre, et où le grand-duc Ferdinand II et son frère Léopold le comblèrent de faveurs, surtout lorsqu'il se fût décidé à embrasser la religion catholique (1667). Cependant, en 1672, Sténon se rendit à l'invitation de Christiern V, qui lui offrait une chaire d'anatomie à Copenhague. Ses opinions religieuses servant de prétexte à ses ennemis pour l'attaquer, il retourna vivre en Toscane, où le grand-duc Côme III lui confia l'éducation de son fils Ferdinand. Il se crut dès-lors appelé à une nouvelle vocat., renonça aux sciences natur., se fit prêtre, travailla à la conversion de ses anciens coréligionnaires les luthériens, et composa même pour eux quelques ouvr. ascétiques. Pour récompense de son zèle; il eut un évêché *in partibus*, et fut envoyé comme vicaire apostolique dans le nord de l'Europe. Il fixa sa résidence à Hanovre, fut forcé de s'en éloigner en 1679, et se rendit à Munster, à Hambourg, puis à Schwerin, où il m. en 1687. Parmi ses nombreux ouvrages, nous ne pouvons citer que les suivans: *Observationes anatomicæ, quibus varia oris, oculorum et narium vasa describuntur*, etc., Leyde, 1662, in-12; *observationum anatomicarum de musculis et glandulis Specimen*, Copenhag., 1664, in-4; *elementorum miologiæ Specimen, seu musculorum Descript. geometrica*, Florence, 1667, in-4, fig.; *Discours sur l'anatomie du cerveau*, Paris, 1669, in-12; traduit en latin, Leyde, 1671, in-12: tous ces ouv. ont été réimp. dans la *Bibliotheca anatomica* de Leclerc et Manget, Genève, 1685, in-fol.

STENSTURE. V. Sture.

STEPHANIE. V. Crescentius.

STEPHENS (Alexandre), biographe anglais, né en 1757 à Elgin, du prevot de cette cité, étudia à Aberdeen, voyagea ensuite pour son instruction, puis s'adonna à l'étude des lois qu'il abandonna enfin pour ne s'occuper que de littérature. Ce sav., qui avait été lié avec plusieurs hommes distingués de son époque, tels que sir James Makintosh, John Horne-Tooke, sir Francis Burdett, sir Philip Francis, M. Curranet, etc., est mort le 24 fév. 1821. Outre plusieurs morceaux dans le *Monthly Magazine*, des traductions, quelques pamphlets anonymes, 2 poëmes et les 9 prem. vol. de l'ouvrage intitulé *public Characters*, il a publié, en anglais, une *Hist. des guerres faites à la France à l'occasion de la révolut.*, 1803, 2 vol. in-8; les *Mémoires de John Horne-Tooke*, 1813, in-8; et tom. 1 à 4 de l'*Annual Biography obituary*, Lond., 1817-21, in-8, portraits, ouvrage qui a été continué, et auquel les biographes étrangers empruntent de confiance les détails qui concernent les hommes illustres de la Grande-Bretagne.

STERBEECK (Franç. van), ecclésiastique sé-

culier flamand, né à Anvers en 1631, était chanoine à Hoogh-Part, et s'occupait beaucoup de jardinage. Il consigna les résult. de ses recherches dans plus. ouv., dont un seul lui a mérité une place honorable parmi les botanistes ; c'est le *Theatrum fungorum of het Tonneel der campernoelien* (théât. des champignons). Il paraît certain qu'il n'y a eu qu'une édition de ce livre en 1675 ; depuis on a seulement changé le titre ; et de là une prétendue édition de 1712. L'ouvrage, accompagné de 36 pl., est divisé en deux traités; le premier est sous-divisé en 3 liv., contenant les champignons comestibles, les champignons dangereux et les tubérosités ou champignons souterrains, à la suite desquels viennent les plantes tuberculeuses parfaites ; le second est consacré aux plantes vénéneuses parfaites. Malgré des défauts frappans, ce livre est encore le plus curieux et le plus étendu que l'on ait sur la matière.

STERN (DIETRICH ou THÉODORE van), graveur et dessinateur hollandais, né vers 1500, a gravé, généralement d'après ses dessins, des paysages et des sujets tirés de l'histoire sainte. Ses estampes sont ordinairement marquées des lettres D et V que sépare une étoile. De là vient qu'il a reçu le nom de *maître à l'étoile*. Nous citerons de lui : la *Pêche miraculeuse* et le *Déluge universel*. Cette dernière estampe est la seule de lui qui soit in-fol. — STERN (Ignace), peintre, né en Bavière vers 1698, alla fort jeune en Italie, et, après avoir travaillé dans plusieurs villes de la Lombardie, se fixa à Rome, où il m. en 1746. Nous ne citerons de lui qu'une *Annonciation*, que l'on voit à Plaisance dans l'église de l'Annonciade.

STERNBERG (JOACHIM, comte de), chambell. de l'empereur d'Autriche, né en 1755, m. en Bohême en 1808, protégea et cultiva lui-même les sciences. Nous citerons son *Voyage de Mo[...]ou à Kœnisberg* (en allemand), Berlin, 1793, in-8, et ses *Remarques sur la Russie pendant un vo[y]age en* 1792-93 (en allemand), Dresde, 1794, in-8. — STERNBERG (Jean-Henri), conseiller aulique et professeur de médecine à Marbourg, né à Goslar en 1772, fut condamné à être fusillé en 1809 comme ayant eu des relations avec les chefs d'une insurrection dirigée contre le roi de Westphalie, Jérôme Buonaparte. Nous citerons de lui une *Défense de la doctrine de Brown contre Marcard*, Berlin, 1803, in-8.

STERNE (LAURENT), célèbre écrivain, né à Clonmel, dans le sud de l'Irlande, en 1713, d'un père chargé de famille et dépourvu de fortune, trouva un appui dans un de ses cousins, qui le fit étudier à l'université de Cambridge. Après y avoir pris le grade de maître-ès-arts en 1740, il trouva un nouveau protecteur dans Jacques Sterne, son oncle, prébendier de Durham et d'York, qui le décida à se consacrer à l'état ecclésiastique, et lui procura le bénéfice de Sutton. Ce fut alors que Sterne se fixa dans le comté d'York, où il se maria en 1741, et où les livres, la peinture, la musique et la chasse, comme il nous l'apprend lui-même, étaient ses amusem. Mais il n'avait pas tardé à se brouiller avec son oncle, whig ardent et zélé partisan de la maison de Hanovre, pour n'avoir pas voulu défendre dans les journaux ses opinions trop violentes. En 1760, il se rendit à Londres, et surprit le monde littéraire auquel il était encore inconnu, par la publicat. de deux vol. de *Tristram Shandy*. Les qualités et même les défauts de ce singulier ouv. contribuèrent à lui donner une vogue extraordinaire. Les memb. du clergé et d'autres graves personnages ne lui épargnèrent pas, il est vrai, les critiq., que justifiait assez plus d'une pag. licencieuse; mais l'auteur se félicita d'une sévérité qui servait à donner plus d'éclat encore à son succès. Il ne crut pas blesser les convenances en publiant deux vol. de sermons l'année suivante, puis il retourna à *Tristram Shandy*, et en publia, en 1761 et 1762, quatre autres volumes qui furent aussi bien accueillis que les premiers; mais le septième et le huitième, qui virent le jour en 1765 et qui valaient mieux que tous les précédens, furent reçus assez froidem. ; le charme de la nouveauté était dissipé. Enfin, et après quelques nouveaux sermons, parut le neuvième et le dernier vol. de *Tristram Shandy* en 1767. La prem. apparition de ce livre original avait valu à son auteur le presbytère de Coxwold, qui valait mieux que son bénéfice de Sutton ; mais aussi, dès cette époque, c'est-à-dire en 1762, il avait été forcé de faire un voyage sur le continent pour rétablir sa santé, à laquelle les excès du plaisir, on a lieu de le soupçonner, avaient fait plus de tort que les travaux littéraires. C'est en visitant la France et l'Italie qu'il recueillit les matér. de son voyage sentimental. Sa santé déclinant rapidem., il revint à Londres vers la fin de 1767, et publia la première partie de ce voyage, qui est incontestablement le meilleur de ses ouvrages et le seul qu'on réimprime très-souvent, le seul qu'on aime à relire en entier. Sterne m. à Londres en 1768, sans avoir pu jouir long-temps du succès de sa nouvelle publication. Il n'existe pas de bonne édition de ses ouvrages. La dernière, en 4 vol. in-12, Londres, 1823, est défigurée par des fautes d'impression. Toutes ne sont que des réimpressions des prém. édit. Les *Œuvres complètes de Laurent Sterne*, traduites en franç., ont paru en 1818, 4 vol. in-8 ou 6 vol. in-18. On en connaissait depuis long-temps bien d'autres traductions que nous pouvons nous dispenser de citer.

STERZINGER (FERDINAND), théatin, né en 1721 à Lichtenworth, dans le Tyrol, professa la théologie morale à l'université de Prague et le droit canon à Munich, fut élu, en 1762, supérieur de son couvent et membre de l'académie des sciences nouvellement établie par l'élect. de Bavière, Maximilien Joseph. Cette académie le nomma, en 1779, directeur ou président de la classe d'histoire. Il m. en 1786. On aura peine à croire qu'à une époque si rapprochée de la nôtre, il fut dénoncé comme un philosophe et un athée pour avoir cru qu'il y avait du charlatanisme dans les cures merveilleuses du fameux exorciseur Gassner, et pour avoir combattu sérieusement le préjugé de la sorcellerie. Nous citerons de lui : *la Magie tromperie et la Sorcellerie rêverie*, 1767, in-4 ; les *merveilleuses Cures de Gassner dévoilées*, 1775, in-8 de 55 pag. ; *Introduction chronologique à l'histoire ecclésiast.*, Munich, 1764-78, 5 vol. in-8. — STERZINGER DE SALZREIN (Antoine-Regalat), né à Inspruck en 1751, professa la théologie en cette ville. Nous citerons de lui une traduction de l'allem. en italien d'une *Histoire du Tyrol*, 1780, in-8.—STERZINGER de SIEGSMUNDSRIED (don Joseph), né à Inspruck en 1746, est l'auteur de la *Vie de Pierre Anich*, Munich, 1764, in-4.

STÉSICHORE, l'un des plus anciens poètes de la Grèce, né à Himère en Sicile dans la 37e olympiade, porta d'abord le nom de *Tisias* ; mais ayant ajouté aux deux mouvemens des chœurs, dans les danses religieuses, un temps de station ou de repos, pendant lequel était chantée l'*épode*, il en reçut le nom de *Stesichore*, qui indique cette station. Il m. dans une extrême vieillesse. Il avait écrit un très-grand nombre de poésies en dialecte dorique. Suivant Suidas, ils remplissaient 26 liv. C'étaient des hymnes, des poèmes épiques, etc. Les éloges magnifiques accordés par les anciens à ces poésies doivent nous en faire plus vivement regretter la perte. Il ne nous en reste qu'un petit nombre de fragmens qui ont été recueillis par J.-A. Suchfort, et publiés à Gottingue en 1771, in-4. — Un autre poète du même nom vivait également à Himère dans le 7e S. avant J.-C.

STETTEN (PAUL de), président du conseil suprême des églises d'Augsbourg, né dans cette ville en 1705, mort en 1786, a laissé une *Histoire de la ville libre et impériale d'Augsbourg*, t. I, Franc-

fort, 1743 ; t. II, 1758, in-4. — STETTEN (Paul de), frère du précédent, né à Augsbourg en 1731, mort dans la même ville en 1808, a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Lettres d'une femme du 14e S., d'après d'anciens documens*, Augsbourg, 1777, in-8, 2e édition avec des gravures, 1783, in-12 ; trad. en franç., Amsterdam (Paris), 1788, in-12, fig. ; *Histoire des arts et des métiers dans la ville d'Augsbourg*, 2 vol in-8, Augsbourg, 1779 88.

STEUCO (AUGUSTIN), théologien, nommé aussi *Eugubinus*, du nom de Gubbio (*Eugubium*), dans l'Ombrie, où il naquit en 1496, s'appela d'abord *Gui*, et prit le nom d'*Augustin* lorsqu'il entra dans la congrégation des chanoines réguliers de St-Sauveur en 1513. Il fut élevé en 1538 sur le siége de Kisamo en Candie, et remplaça plus tard Aleandre dans les fonctions de préfet de la bibliothèque vaticane. Il m. à Venise en 1549. Ses ouvr. ont été recueillis en 3 vol. in-fol, Paris, 1577, et Venise, 1591 et 1601. Nous nous contenterons de citer les suivans : *Cosmopœia, vel de Mundano opificio, expositio trium capitum Geneseos*, Lyon, 1535, in-folio, et Paris, 1535, in-8 ; *de perenni Philosophiâ libri X*, Lyon, 1540, in-folio, et Bâle, 1542, in-4.

STEVENS (GEORGE-ALEX.), aut. et coméd., né à Londres, m. à Baldock, au comté de Hertford, en 1784, dans un état d'affaiblissement moral produit par ses débauches, n'eut guère de succès sur la scène ; mais en revanche, il conçut l'idée de lire publiquement des discours d'un genre bisarre, dont le sujet ordinaire était un buste ou portrait qu'il avait sous les yeux. L'agrément qu'il sut mettre à ces lectures leur donna de la vogue et lui assura quelque aisance. Le recueil de ces singuliers discours a été publ. sous ce titre : *Lectures upon heads*, 1 vol. in-12. Nous ne citerons que cela de Stevens, quoiqu'il ait laissé d'autres écrits.

STEVIN (SIMON), mathématicien, né à Bruges vers le milieu du 16e S., fut ingénieur des digues, et eut le titre de mathématicien du prince Maurice de Nassau. C'est tout ce qu'on sait de positif sur ce savant homme, que Weidler et Montucla ont confondu avec Alb. Girard, son traducteur. Ainsi que l'algébriste Viète, Stevin avait précédé Descartes dans l'idée de representer les diverses puissances d'une base quelconque par des exposans numériques appliqués à cette même base écrite une seule fois, au lieu de la répéter autant de fois que les degrés de puissances renferment d'unités. Seulement, au lieu d'une lettre pour représenter la base, Stévin se servait de ce qu'il appelait un circle (petit cercle), dans lequel il exprimait, comme l'a fait Descartes, l'exposant de la puissance par un chiffre arabe (*v.* son *Arithmétique*, revue par Albert Girard, Leyde, Elzevir, 1625). Dans un article inséré au *Moniteur* du 14 janv. 1826, intit. *de la Lenteur des progrès en certaine partie de la science*), M. F.-D. Budau de Boislaurent, inspect.-gén. des études, a montré de plus que Stevin connut la conversion des quantités radicales en puissances fractionn., que Newton a cru pouvoir s'attribuer depuis : Stevin tenait lui-même cette notion d'auteurs déjà anciens alors. Il a résolu une foule de questions de mécanique, traité d'une manière neuve la fortification par écluses et la navigat., et enfin contribué à l'avancem. de la science par ses ouvrages. Ils ont été rec. et publ. à Leyde en 1605, 2 vol. in-fol., et trad. pour la plupart en lat. par Will. Snellius, sous le tit. de *Hypomnemata, id est de cosmogr., de praxi geom., de staticâ, de opticâ*, etc., ib., in-f. L'édit. franç. des *OEuvres de Stevin*, donnée par Alb. Girard, en 6 part., in-fol., contient: 1° le *Tr. d'Arithm.*, les 6 liv. d'*Algèbre de Diophante d'Alexandrie*, trad. du grec (les deux dern. ont été trad. par Girard) ; la *Pratique de l'arithmétique* et l'*Explication du Xe livre d'Euclide;* 2° la *Cosmographie*, ou *Doctrine des triangles*, la *géograph. et l'astron.*; 3° la *Prat. de géométrie*; 4° *Statique*, ou *l'Art pondéraire*; 5° *l'Optique*; 6° *la Castramétat.*, la *fortificat. par écluses*, et le *nouv. Système de fortificat.* On doit de plus à Stevin l'importante découverte de la pesanteur de l'air, s'il faut en croire les assertions émises à cet égard dans la *Correspond. mathématique*, publiée à Bruxelles par MM. Garnier et Quetelet, juillet 1825.

STEWART (MATTHIEU), mathématicien anglais, né en 1717 à Rothsay, dans l'île de Bute (côte d'Ecosse), dut la rapidité de ses premiers progrès dans les sciences à ses heureuses dispositions d'abord, et ensuite aux excellentes leçons du docteur Simson et du célèbre Maclaurin. Il conserva pour le premier de ces professeurs un inaltérable attachement, et succéda au second dans la chaire de mathématiques d'Edimbourg, en 1747. Il était dès-lors dans les ordres, et avait été nommé ministre de Roseneath. Nous ne pouvons faire connaître ici ses travaux comme professeur et comme auteur, autrement qu'en citant quelques-uns de ses ouvrages : les *Théorèmes généraux*, publ. en 1746 ; les *Traités physiques et mathématiques*, publ. en 1761. On trouvera de lui quelques propositions intéressantes dans le 1er et le 2e vol. des *Essais de la société philosophique d'Edimbourg*. Le dépérissement de sa santé l'ayant obligé de cesser les fonctions de professeur en 1772, il trouva un digne appui dans son fils, Dugald Stewart, qui lui fut adjoint trois ans après. Mathieu Stewart ne s'occupa plus dès-lors des mathématiques que comme d'un simple amusement, jusqu'à sa mort arrivée en 1785.

STEWART (DUGALD). *Voy.* au *Supplement.*

STEWART-DENHAM (sir JACQUES), écrivain politique, né à Edimbourg en 1713, venait à peine d'être reçu avocat, lorsqu'il consacra cinq années à visiter la Hollande, l'Allemagne, la France, l'Espagne, l'Italie. S'étant montré l'un des plus zélés partisans du prince Edouard, il fut exclu nominativement de l'amnistie, après la ruine du parti jacobite; mais déjà il avait cherché un refuge en France. A la paix de 1763, il obtint la permission de se rendre à Londres incognito ; mais ce ne fut qu'en 1767 qu'il fut complètement rétabli dans ses droits de citoyen. Il fixa alors sa résidence à Coltness, en Ecosse, et ne s'occupa plus que d'amener des améliorations dans la science économique. Parmi ses ouvr. on distingue les *Recherches sur les principes d'économie politique*, publ. en 1767, 2 vol. in-4 ; réimpr. en 1805, avec quelques autres de ses écrits, 6 vol. in-8.

STEYAERT (MARTIN), théologien, né en 1647 à Somerghem dans le diocèse de Gand, prit le bonnet de docteur à Louvain en 1675, et fut envoyé deux ans après à Rome pour y déférer des propositions de morale relâchée qui circulaient dans les Pays-Bas, et qui furent condamn. par Innocent XI. Il refusa de souscrire les quatre articles de la déclaration de 1682, et se trouva plus tard engagé dans une affaire où ses opinions furent combattues par quelques écrits d'Arnauld et d'autres jansénistes. Entre autres fonctions importantes qu'il remplit, il faut mentionner celles de vicaire apostolique de Bois-le-Duc dont l'investit Innocent XII en 1691. Il était destiné à l'évêché de Ruremonde lorsqu'il m. en 1701 à Louvain. Nous citerons sa *Theologia moralis emendata*, Ypres, 1686, in-4. On trouvera le titre de ses autres écrits dans le *Synopsis monumentorum......... archiepiscopatûs Mechliniensis*, par Van-de-Velde, Gand, 1822, 3 vol. in-8.

STIERNHIELM (GEORGE), savant suédois, né en 1598, m. en 1672, avait voyagé dans la plupart des pays de l'Europe. Il était très-versé dans les mathématiques, dans la physique, dans l'histoire, dans les langues, et il cultivait la poésie. Nous citerons de lui : *Lexicon vocabulorum antiquorum gothicor.*, dont il n'a paru que la première lettre,

Stockholm, 1642, in-4; *Archimedes reformatus*, ibid., 1644, in-4; *vestgothæ Leges, sive Leges vestrogothicæ ex codice membraaacco veteri*, etc., ibid., 1663.

STIERNHOEK (Jean), conseiller de cour du roi de Suède, né en 1596 dans la province de Dalécarlie, m. à Stockholm en 1675, avait professé le droit et rempli des fonctions judiciaires. Il est principalement connu par son traité *de Jure Sueonum et Gothorum vetusto*, Stockholm, 1672, in-4.

STIERNSKOLD (Nils Goransson), général suédois, fit ses premières armes en 1601, dans une expédition en Livonie, et alla ensuite se former sous le prince Maurice de Nassau, qui combattait pour l'indépendance des Pays-Bas. De retour en Suède, après avoir passé par la Hongrie et servi contre les Turcs dans l'armée impériale, il se distingua contre les Russes et contre les Danois. Obligé, en 1627, de faire les fonctions d'amiral et d'attaquer devant Dantzig la flotte russe, fort supérieure en nombre, il se présenta au combat avec intrépidité, et se voyant cerné, ordonna de mettre le feu aux poudres. Il fut frappé d'un boulet au moment où il donnait cet ordre.

STIEVENARD (Simon-Pierre), chanoine de Cambrai pendant que Fénélon en était archevêque, dut non-seulement cette honorable place, mais même son éducation théologique à ce vertueux prélat. Il ne fut pas ingrat, car il donna en 1715 une seconde édition d'un petit écrit de Fénelon, l'un de ceux, il est vrai, qu'on ne lit plus aujourd'hui, et son zèle pour la mémoire de son digne protecteur le porta à réfuter dans plusieurs ouvrages le dominicain Billuart, qui reprochait au prélat de confondre les thomistes et les jansénistes, et de les envelopper dans la même condamnation. Il suffira de citer l'*Apologie pour feu M. de Fénelon contre le thomisme triomphant*, 1726, in-4.

STIGAND, archevêque de Cantérbury, parvint à se faire placer sur ce siége du vivant même du prélat qui en était titulaire, et cela sans quitter l'évêché de Winchester qui lui appartenait, et sans se démettre des abbayes qu'il possédait contre les canons. Son administration temporelle répondit à ce début; aussi ne put-il obtenir le pallium que de l'anti-pape Benoît, qu'il consentit à reconnaître malgré l'exemple contraire que lui donnèrent les prélats anglais. De là des dissensions qui duraient encore quand Guillaume-le-Conquérant, devenu maître de l'Angleterre, le fit déposer de son siége par un concile tenu à Winchester (1070). Stigand ne fut regretté par aucun parti.

STIGLIANI (Thomas), poète italien, né à Matera, dans le roy. de Naples, peu avant la moitié du 16e S., eut de vives contestations avec Marini, et il s'ensuivit une guerre poétique non moins animée que celle qui venait de finir au sujet de la supériorité du Tasse et de l'Arioste. Un coup d'épée qu'il reçut de Davila le détermina à quitter le service du duc de Parme où ce malheur lui était arrivé, pour aller vivre à Rome: c'est dans cette dernière ville qu'il composa la plupart de ses ouvr., et qu'il m. octogénaire. Nous citerons de lui: *Canzoniero di Stigliani, dato in luce da Balducci*, Rome, 1623; *il Mondo nuovo*, Plaisance, 1617, in-12; Rome, 1628, in-12.

STILICON (Flavius Stilico, ou Stilicho), personnage célèbre par ses exploits, son ambition et sa fin tragique, réussit à s'insinuer, très-jeune encore, dans la faveur de Théodose, car dès 384 on le voit député à la cour du roi de Perse, Sapor III, dont il obtint tout ce qu'il avait à lui demander, grâce à l'extrême souplesse de son caractère. Il ne tarda pas à épouser Serène, nièce de l'empereur, et regardée plutôt comme sa fille adoptive. Cette alliance fut à la fois pour l'heureux favori un acheminement aux plus hautes dignités et un appui dans les intrig. de cour. Les deux époux devinrent, en 394, les tuteurs du jeune Honorius, nouvellement proclamé auguste par son père, qui déjà penchait vers son déclin. Après la mort de ce prince, l'empire du monde devait se trouver partagé entre Honorius et Arcadius, ou plutôt entre leurs ministres et leurs maîtres, Stilicon et Rufin. Ces deux hommes se disputaient la fav. de Théodose, et outre cette rivalité de puissance qui devait naturellem. les rendre ennemis l'un de l'autre, ils avaient encore d'autres motifs de haine. L'empereur étant mort après avoir recommandé ses deux fils à Stilicon, celui-ci se crut autorisé à prétendre que les deux princes étaient également soumis à sa surveillance, et qu'il avait le droit d'exercer la même autorité dans les deux empires. Il commença par assurer la tranquillité de l'Occident, et résolut ensuite d'aller à Constantinople faire reconnaître son prétendu droit à la tutelle d'Arcadius et dépouiller Rufin de sa puissance. Seulement, afin de ne laisser derrière lui aucun sujet de crainte, il soumit rapidement les peuples de la Germanie, et ses succès étonnans depuis le Rhin jusqu'à l'Elbe, tout en portant la terreur de son nom jusque dans la Grande-Bretagne, firent trembler Rufin sur les marches du trône d'Orient. Ce lâche ministre d'Arcadius, craignant de voir bientôt aux portes de Constantinople un rival aussi redoutable, voulut le retenir à tout prix en Occident, et ne trouva rien de plus sûr que d'introduire lui-même les barbares dans l'empire. Alaric, déterminé par ses prières et surtout par son or, se précipita sur la Mésie, la Thrace et la Pannonie, porta la désolation depuis la mer Adriatique jusqu'au Bosphore et éleva ainsi une barrière sanglante entre les deux rivaux. Stilicon, réunissant les troupes de l'Occident à celles d'Orient, qui avaient servi sous les ordres de Théodose, marcha au-devant du roi des Goths qu'il rencontra dans les plaines de Thessalie; mais au moment où il allait lui livrer bataille, il reçut un message d'Arcadius, qui redemandait les troupes d'Orient. Il reconnut facilement à ce trait la perfidie de Rufin, et avant de reprendre la route de l'Italie, il concerta avec Gaïnas le complot dont ce lâche ennemi périt bientôt victime. Cependant, la Grèce continuant à être ravagée par Alaric, et Eutrope, qui avait remplacé Rufin, songeant moins à défendre cette portion de l'empire d'Orient, qu'à s'emparer de l'esprit de l'empereur, Stilicon se mit une seconde fois en campagne contre les Goths (an 396); mais au moment où il pouvait se croire assuré de vaincre, il donna lui-même à son armée l'exemple de la mollesse et de la débauche, laissa les liens de la discipline se relâcher, et ne put ou ne voulut point empêcher Alaric de s'échapper. Eutrope ayant eu l'art de faire considérer comme un attentat aux droits de l'empereur d'Orient cette expédition en Grèce du ministre d'Occident, et s'étant permis lui-même d'exciter Gildon qui commandait en Afrique à une révolte ouverte contre Honorius, une lutte devint imminente entre les deux empires. N'osant prendre sur lui seul le fardeau d'une telle responsabilité, Stilicon engagea son maître à respecter, en cette occasion, un usage depuis longtemps oublié, celui de n'entreprendre aucune guerre sans un décret du sénat. Le décret fut rendu, Gildon fut déclaré ennemi de l'état et vaincu complètement bientôt après par son propre frère Mascezil, que le ministre d'Honorius eut la lâcheté de faire périr ensuite pour récompense d'un tel service. A partir de ce moment, Stilicon montra bien encore de l'habileté, mais nulle véritable grandeur. Il ne parvint que par la perfidie à triompher d'Alaric, qui de la Grèce s'était jeté sur l'Italie en 401. Quelques années après, il rechercha l'appui de ce prince barbare, et le pressa de se joindre à lui pour attaquer l'Illyrie orientale, sous prétexte que cette province devait appartenir tout entière à Honorius. Son but secret était d'affaiblir l'empire d'Orient, et de jeter ensuite assez de trouble et de

confusion dans celui d'Occident pour s'en emparer au nom de son fils Eucherius, sans attendre la m. d'Honorius qui n'avait alors que 20 ans. Avant de commencer l'exécution de son plan, il eut à repousser l'invasion de Radagaise, l'un des chefs des Germains, et il le fit avec succès; mais il retourna aussitôt à ses préparatifs d'attaque contre l'Illyrie, et parut ne faire aucune attention aux nouvelles entreprises des barbares. Il ne fallut rien moins qu'un ordre absolu de l'empereur pour le rappeler à Rome, où il prit quelques faibles mesures contre les ennemis qui se présentaient de toutes parts. Il se divisa alors avec sa femme Sérène qui aimait sincèrement Honorius, et qui, après avoir déjà fait épouser à ce prince sa fille Marie, le voyant veuf depuis 404, travaillait à lui faire épouser son autre fille Æmilia-Materna-Thermantia. Stilicon ne voulait pas courir une seconde fois le risque de laisser naître un héritier de l'empereur; mais cette crainte était vaine, grâce aux précautions de Sérène, qui, en voulant retarder le développement des facultés de son auguste pupille les avait enchaînées pour toujours. Le mariage eut lieu et resta aussi infructueux que le premier. Cependant Alaric qui, depuis trois ans et sur l'invitation du ministre, s'était avancé jusqu'en Epire, demanda qu'on l'indemnisât du temps qu'il avait perdu, et Stilicon, qui sentait le besoin de le ménager pour son intérêt particulier, lui fit donner une somme d'argent considérable. Il tramait toujours ses complots, encore ignorés d'Honorius; mais Olympe, homme clairvoyant et ambitieux, les découvrit, en fit part au prince, et le voyant incapable de prendre aucune mesure énergique, se chargea de faire périr tous les partisans qu'avait dans l'armée le ministre conspirateur. Celui-ci, qui se trouvait alors à Bologne, n'osa prendre aucun parti, et révolta, par sa timide inaction, un de ses capitaines goths nommé Sarus, qui se présenta dans sa tente pour le tuer, et le força de chercher son salut dans la fuite. Olympe le fit arrêter à Ravenne sur un ordre de l'empereur, et obtint qu'on lui tranchât la tête l'an 408. C'était la digne récompense des crimes par lesquels Stilicon avait déshonoré la fin d'une vie long-temps utile et glorieuse. L'on sait que l'ouvrage de Claudien *de Laudibus Stiliconis* est bien inférieur aux invectives du même poète contre Rufin. La mort de Stilicon a fourni à Th. Corneille le sujet d'une tragédie en 5 actes, représentée en 1660.

STILLING (Jean-Henri), dont le véritable nom était *Jung*, né à Grund, dans le duché de Nassau, en 1740, eut besoin d'une constance à toute épreuve pour lutter contre les embarras de la position sociale où le sort l'avait placé. On ne lira pas sans intérêts les mémoires qu'il a rédigés lui-même sous le titre de *Jeunesse*, *Adolescence*, *Voyages et Vie privée de Henri Stilling*, Berlin, 1777-1779, 3 vol., et sous le titre de *Biographie* Berlin, 1805. Enfin il réussit à achever lui-même son éducation, s'établit à Elberfeld comme médec., et commença à jouir d'un sort plus prospère. Par suite, sans doute, de ce que son enfance avait été négligée, il donna dans les illusions d'une piété bizarre, qui dégénéra même en superstition; mais, malgré ses rêveries inconcevables, il se rendit utile par la pratique de son art et par la publication de quelq. écrits, tels qu'un *Manuel de la science financière*, Leipsig, 1789; un *Manuel de la science d'administration*; et une *Méthode d'opérer la cataracte et de la guérir*, Marbourg, 1781, in-8, fig. Il m. à Heidelberg en 1817. Il avait professé à l'université de cette ville et à celle de Marbourg, et avait reçu du grand-duc de Bade le titre de conseiller aulique.

STILLINGFLEET (Edouard), l'un des plus savans controversistes de l'église anglicane, né en 1635 à Craubourn, dans le comté de Dorset, s'était déjà fait une brillante réputation par ses écrits, et avait joui d'un grand nombre de bénéfices, lorsqu'il fut nommé évêque de Worcester par Guillaume III en 1689. Il s'occupa de rétablir la régularité dans son diocèse, fut un des commissaires chargés de revoir la liturgie anglicane, et ne cessa d'attaquer, dans ses sermons, les catholiques, les presbytérieus, les déistes, les sociniens. Il m. à Westminster en 1699. Ses *OEuvres*, réimp. en 1710, forment 6 vol. in-fol. Un recueil de ses *OEuvres diverses*, 1735, in-8, a été pub. par son fils, chanoine de Worcester.—STILLINGFLEET (Benjamin), petit-neveu du précéd., né en 1702, m. à Londres en 1771, cultiva la poésie, la musique et surtout l'histoire naturelle. Il avait dans cette dernière partie des connaissances étendues, et il détruisit beaucoup de préjugés qui dominaient encore de son temps. Nous nous contenterons de citer ses *Mélanges et Dissertations diverses sur l'histoire natur.*, 1759; 2e édit., 1762, Londres, in-8. *V.* pour plus de détails: *Vie littéraire et OEuvres choisies de B. Stillingfleet*, par G. Coxe, Londres, 1811, 3 vol. in-8.

STILPON, philosophe de Mégare, florissait vers l'an 306 av. J.-C. Il acquit une telle réputat. d'éloquence et de savoir, qu'on désertait les autres écoles pour venir écouter ses leçons. Trop éclairé pour adopter le système du polythéisme, il était trop sage pour attaquer publiquem. les croyances populaires; mais sa prudence ne l'empêcha point d'être condamné à l'exil. Ce ne fut pas la seule épreuve qu'il eut à soutenir et qu'il soutint avec courage. Sa fille étant tombée dans des désordres qui n'étaient que trop communs aux Mégariennes, et quelqu'un le plaignant d'être déshonoré par elle, il répondit: « Pas plus que je ne peux l'honorer.» Mégare ayant été pris successivem. par le roi Démétrius, surnommé *Poliorcètes*, et par Ptolémée-Soter, vainqueur de Démétrius, ces deux princes eurent les plus grands égards pour Stilpon. Ce philosophe m. dans un âge très-avancé. *Voyez* les *Vies des Philosophes* par Diogènes Laërce et le *Dictionnaire* de Bayle.

STIRLING (William-Alexandre, comte de), poète et homme d'état, né en Ecosse en 1580, vécut sous les règnes de Jacques Ier et de Charles Ier, auprès desquels il fut toujours en grande faveur. Ce fut lui qui conçut l'idée d'établir une colonie à la Nouvelle-Ecosse, dans l'Amérique septentrionale, et qui obtint de Jacques une cession formelle de ce territoire en 1621. Charles, après la m. de son père, accorda au même projet de grands encouragemens et nomma William Alexandre, son lieutenant, dans la colonie nouvelle, qui ne réussit point. William n'en fut pas moins nommé secrétaire d'état pour l'Ecosse en 1626, et pair du roy. en 1630, sous le titre de vicomte de Stirling, qu'il remplaça bientôt par celui de comte. Il m. en 1640. Peu de temps auparavant il avait donné une nouvelle édit. de ses *poésies*, qui sont aujourd'hui peu recherchées. — STIRLING (James), mathématicien anglais, né vers la fin du 17e S., a été omis dans presque toutes les biographies, où il méritait pourtant un rang honorable. Il a pub. plus. ouv. estimés, parmi lesquels nous citerons: *Methodus differentialis sive tractatus de summatione et interpolatione serierum infinitarum*, Londres, 1730, petit in-4. On ne connaît pas précisém. l'année de sa m.; mais il est à présumer qu'il ne survécut pas longtemps à la réimp. de son *Methodus differentialis*, qui eut lieu en 1764.

STISSER (Jean-André), profess. d'anatomie à Helmstaedt, où il avait rempli d'abord une chaire de chimie, naquit en 1657 à Luchau, dans le duché de Lunebourg, et m. le 21 avril 1700. Parmi ses ouv., aujourd'hui oubliés, nous nous bornerons à mentionner celui qui a pour titre: *Acta laboratorii chymici in acad. Juliâ edita*, Helmstaedt, 1690-93-98, 3 part. in-4; réimp. en 1701, même format, et son *Catalogus horti helmstadiensis*, ib., 1699, in-8.

STOA. V. QUINZANO.

STOBÉE, STOBAIOS, STOBÆUS ou STOBENSIS (JEAN), écrivain ou plutôt compilateur, tire sans doute son nom de la ville de Stobi, dans laquelle on suppose qu'il était né, et qui fut la deuxième métropolitaine de la Macédoine, après la division de cette province. On ne sait absolum. rien sur sa personne ni sur sa vie; mais on a supposé, avec assez de probabilité, qu'il écrivait entre les années 450 et 500. Son seul titre à la reconnaissance du monde savant, est d'avoir transcrit et classé dans un ordre méthodiq. des fragmens des plus célèbres auteurs grecs; et comme la plupart des ouv., dont il a extrait ses citations, sont perdus ou ne sont parvenus jusqu'à nous que fort mutilés, son recueil est fort intéressant pour nous, quoique mutilé lui-même. On le désigne le plus souvent sous le titre de *Recueil d'extraits choisis*, *sentences et préceptes*. Il est divisé en deux parties, dont la prem. est nommée plus particuliè m. *Eclogæ physicæ et ethicæ*, la seconde *Anthologicon* (*Florilegium*), ou *Sermones*. Nous recommanderons surtout deux édit. à ceux qui voudront consulter les fragmens de Stobée. M. Heeren de Gœttingue a publié des *Eclogæ* en 4 part. in-8, en 1792, 1794 et 1801. M. Th. Gaisford a pub. le *Florilegium*, avec notes et supplém., à l'imp. de Clarendon (Oxford), 1822, 4 vol. in-8. Jusqu'ici ces deux parties n'ont été imprimées ensemble qu'une fois en 1608.

STOBÉE (KILIAN), érudit suédois, professeur d'histoire à l'univers. de Lund, né en 1690, m. en 1742, a laissé sur diverses matières plus. *mémoires* particuliers, qui ont été réunis, après sa m., en un seul vol., sous ce titre : *Opera in quibus petrefactorum, numismatum et antiquitatum historia illustratur in unum volumen collecta*, in-8, de 327 pag. avec 17 planch., Dantzig, 1753.

STOCCHI (FERDINAND), fameux imposteur, né à Cosenza en 1599, apprit seul et assez bien les mathématiques et la philosophie, et eut la fantaisie de se faire passer pour astrologue. Parmi les dupes qu'il fit, on cite un grand personnage, Charles Calà, qui avait pris les titres de duc de Diano et de marquis de Villanova, et auquel il eut le talent de donner un illustre ancêtre, le bienheureux Jean Calà, qui aurait été, selon lui, doué de l'esprit prophétique et aurait terminé sa vie en odeur de sainteté. On pense bien que les reliques du prétendu saint furent recueillies par les soins de sa famille; mais plus tard on découvrit que ces reliques n'étaient que des ossemens d'âne. Stocchi m. méprisé en 1661. Nous citerons de lui un recueil d'extravagances, sous ce tit. : *del Portentoso decennio, opera astrologica*, Cosenza, 1655, in-8.

STOCHOVE. V. FERMANEL.

STOCK (le baron SIMON), général de l'ordre du Carmel, né au 12ᵉ S. dans le comté de Kent, m. à Bordeaux en 1265, après avoir gouverné vingt ans son ordre avec sagesse et l'avoir fait placer sous la protect. spéciale du saint-siége, a laissé des *lettres* et *homélies*, des *Canones officii divini*, un opuscule *de christianâ Pœnitentiâ*, et deux *hymnes* à la Ste-Vierge, dont une est l'*Ave stella matutina*.

STOCK (JEAN-CHRÉTIEN), profess. de médec. à Iéna, sa patrie, né en 1707, m. le 4 nov. 1759, après avoir partagé sa vie entre la pratique et à l'enseignement de l'art de guérir, a laissé une foule d'opuscules académiq. mentionnés au tom. 7 de la *Biographie médicale*, pub. chez C.-L.-F. Panckoucke, et tous pub. à Iéna de 1729 à 1758 dans le format in-4.

STOCKDALE (PERCIVAL), littérat., né en 1736 au village de Branxton en Écosse, servit quelque temps dans l'armée anglaise, et entra ensuite dans les ordres sacrés, sans que cette situation nouvelle fixât l'inconstance de son caractère. Il alla faire un voy. en Italie, et peu de temps après son retour, il publia en 1770 une traduct. de l'*Aminte* du Tasse, qui lui donna quelq. réputation. Les libraires vinrent alors lui faire leur cour, et il répondit à leur empressem. par de nombreux ouv. Ses succès lui valurent plus. cures. Malgré tant d'avantages qui devaient le retenir dans sa patrie, il se rendit en Espagne et sur la côte de Barbarie, et y fit des recherches savantes. Il revint en Angleterre, et m. en 1811. Nous citerons de lui des *Recherches sur la nature et les vraies lois de la poésie*, 1778, in-8; des *Leçons* (Lectures) *sur le mérites respectifs des plus grands poètes anglais*, 1807; des *Memoires* sur sa vie, 1809; un choix de *Poésies*, 1808, in-8.

STOCKMANS (PIERRE), jurisconsulte, né à Anvers en 1608, fut successivement profess. en droit à Louvain, conseiller à la cour souveraine de Brabant, etc, et m. à Bruxelles en 1671. Outre plus. écrits en faveur du jansénisme, on a de lui différens ouv. de droit, parmi lesquels nous citerons : *Jus Belgarum, circa bullarum pontificiarum receptionem*; et *Defensio Belgar. contra evocationes ad peregrina negotia*. Il y a une collection de tous ses écrits, publ. à Bruxelles en 1686-1700, in-4.

STOEFLER. V. STOFFLER.

STOELLER. V. STELLER.

STOEK (ANTOINE, baron de), médecin de la cour de Vienne, conseiller auliq., né en 1731 dans la petite ville de Soulgau, en Souabe, m. en 1803, laissant une fortune d'un demi-million de florins avait été élevé dans la maison des indigens à Vienne. Il a puissamm. contribué aux progrès de l'art de guérir dans les états autrichiens. On lui doit plus. écrits, parmi lesquels nous citerons : *Dissertatio de conceptu, partu naturali, difficili et præternaturali*, Vienne, 1758, in-4; *de Cicutâ libellus I et II cum supplem.*, ibid., 1761, in-8; *Libellus de Stramonio, Hyosciamo, Aconito*, ib., 1762, in-8. Ces divers tr., et d'autres encore, ont été trad. en franç. par Lebègue-de-Presle.

STOEVER (DIDIER-HENRI), publiciste allem., né à Verden en 1767, fut le principal collaborat. de Schirach au Journal politique de 1786 à 1793, époque à laquelle on lui confia la rédaction du *Correspondant impartial de Hambourg*, dont il resta chargé jusqu'à sa m., arrivée en 1822. Pendant ces 29 ans, il exerça une influence puissante sur l'opinion publique, non-seulem. de l'Allemagne, mais de l'Europe entière. Nous citerons de lui une *Vie* de Linné, 2 vol. in-8; une collection des *Lettres* du même naturaliste, en latin, 1 vol. in 8; et l'ouv. suivant, en allem. : *Notre siècle*, ou *Tableau des choses remarquabl.*, etc., Altona, 1791, 3 vol in-8.—STOEVER (Jean-Hermann), frère aîné du précéd., né à Verden en 1764, m. recteur du gymnase de Buxtehude, après avoir travaillé à la rédaction des journaux, a pub. divers ouv. historiques, sans se nommer sur le titre.

STOFFLER ou STOEFFLER (JEAN), en latin *Stofflerinus*, célèbre astronome, né en 1452 à Justingen dans la Souabe, professa les mathématiq. avec beaucoup de succès à l'académie de Tubingen, et s'occupa de la réformation du calendrier; mais son travail, qu'il adressa au concile de Latran, ne fut point agréé, quoique renfermant des idées justes. Il est surtout connu par ses éphémérides. Il m. en 1531, si l'on croit Melch. Adam (*Vitæ viror. eruditor.*) à Blaubeuren, d'une malad. contagieuse. Parmi ses ouv., dont on trouvera la liste dans l'*Abrégé de la Bibliothèque* de Gesner, nous nous bornerons à citer : *Calendarium romanum magnum*, Oppenheim, 1518, 1524, in-fol.; trad. en allem.; et ses *Ephémérides*, depuis 1482, souvent réimp. en Allemagne et en Italie. Philippe Imsser en a publ. la suite, de 1532 à 1552, Tubingue, 1562, in-4.

STOFFLET (NICOLAS), général vendéen, né en 1751, d'un meunier de Lunéville, servit quinze ans dans l'armée royale, sans obtenir d'avancem., entra ensuite chez le comte de Colbert Maulevrier comme garde-chasse, et se crut obligé à ce titre de se joindre aux prem. Vendéens qui prirent les armes contre la républiq. Il eut part à la prise de

Chollet, de Fontenai, dont il fut nommé commandant, et mérita par d'autres services rendus à son parti d'être élevé, le 15 juillet 1793, au grade de major-général de l'armée catholique et royale. Seul il conserva de l'ascendant sur ses compagnons dans leurs revers; mais à l'attaque du Mans, le 12 décembre, il donna lui même l'exemple de la fuite. Après la m. de La Rochejaquelein (27 janv. 1794), il s'empara du commandem., obtint plus. avantages sur les républicains, et prit un arrêté qui déclarait soldats du roi tous les habitans de l'Anjou et du Haut-Poitou, depuis quinze jusqu'à cinquante ans, sous peine de mort. Quoiqu'il n'aimât pas les nobles et qu'il choisît de préférence ses officiers parmi les paysans, il consentit à joindre ses forces à celles de Charette, et contribua avec lui à faire fusiller Marigny; mais il ne tarda pas à être jaloux et mécontent de son nouvel allié, dont il se sépara. Il suivit alors les avis d'un curé Bernier, et parvint à donner à l'insurrection un caractère plus imposant; mais ses actes d'autorité achevèrent de le brouiller avec Charette, et cette division hâta le triomphe des républicains. Stofflet, après d'inutiles efforts, fut obligé de conclure la paix avec les envoyés de la convention, dont il obtint des conditions assez avantageuses, sinon pour son parti, du moins pour lui-même. Il paraissait disposé à demeurer tranquille désormais, lorsque les agens du comte d'Artois vinrent le pousser à reprendre les armes. Deux fois, cedant à leurs instances, il se réconcilia avec Charette; mais, quoique revêtu du titre de lieutenant-général par le frère du roi exilé, il trouva dans les habitans de l'Anjou des dispositions moins favorables que quand il portait la bandoulière de garde-chasse. Enfin il tomba entre les mains des républicains, fut traduit devant une commission militaire à Angers, fut condamné, et sut mourir avec courage (23 fév. 1796). Il était dépourvu, l'on n'en fait aucun doute, des qualités nécessaires à un commandem. en chef; mais il avait celles d'un excellent partisan. Il s'était trouvé dans l'espace de deux ans à 150 affaires.

STOKE (Mélis ou Emile), chroniq. holland., qui florissait à Utrecht sur la fin du 13e et au commencement du 14e S., a laissé une chroniq. rimée, qui s'étend depuis le comte Thierri Ier (885) jusqu'à la m. de Jean II (1305), où à l'avènement de Guillaume III. La meilleure édit. de cet ouv. est celle qu'a publ. Balthasar Huydecoper en 1772, 3 vol. in-8. *Voy.* pour plus de détails l'*Histoire de la langue hollandaise*, par A. Ypey, p. 333-342.

STOLBERG-STOLBERG (Frédéric-Léopold, comte de), littérat. allem., né en 1750 à Bramstedt, dans le Holstein, fut emmené, dès son enfance, en Danemarck, par son père, y reçut sa prem. éducation et alla ensuite terminer ses cours dans les universités de Halle et de Gœttingue. Au sortir de cette dern. école sa vocation poétique était déjà décidée, puisqu'il entreprit sa traduct. de l'*Iliade*, ouvrage assez estimable. Un voyage en Suisse et dans une partie de l'Italie, avec Goethe et Lavater, dut lui fournir de nouvelles inspirations qui influèrent, sans doute, sur le développem. de son talent naturel. De retour à Copenhague, il y fut fixé par un titre honorable, celui de ministre plénipotentiaire en Danemarck du duc d'Oldenbourg, prince-évêque de Lubeck, et plus tard, en 1782, par un premier mariage. Ses traduct. d'Eschyle, plus. ouv. dramatiq. et un grand nombre de poésies datent de cette époque. Il accepta en 1785 un bailliage dans le pays d'Oldenbourg, et en prit possession, après avoir rempli une mission assez importante au nom du duc à la cour de Russie. Devenu veuf en 1788 d'une femme qu'il adorait, il se remaria en 1790 à Berlin, où il avait été envoyé par le prince régent de Danemarck, avec une commission d'un grand intérêt. Il fit alors un nouveau voyage, dont il publia, en 4 vol., une relation curieuse, qui embrasse une grande partie de l'Allemagne, la Suisse, toute l'Italie, y compris la Sicile. Placé à son retour à la tête du gouvernem., du consistoire et des finances du prince-évêque de Lubeck, il sut trouver du loisir pour se livrer à ses études favorites, et publia la traduction des dern. discours de Socrate et des plus sublimes dialogues de Platon. Il voulut même lire et comparer les plus habiles controversistes catholiques et protestans; et cet examen eut pour résultat de le faire rentrer dans le sein de l'église catholique en 1800. On doit dire, et cela seul pourrait suffire à son éloge, que son changem. de religion ne lui enleva point ses amis. Il changea pourtant de résidence et alla s'établir à Munster, où il travailla à son *Histoire de la religion chrétienne*, qui parut à Hambourg, 1806, 15 vol. in-8, et dont la 4e édit. est de Vienne, 1816. Il m. en 1819, à sa terre de Sundermuhlen, au pays d'Osnabruck, dans de grands sentimens de piété. Nous avons indiqué dans le cours de cet article ceux de ses ouv. que notre cadre nous permet de citer. — Stolberg (Christian, comte de), frère du précéd., né en 1748, m. en 1821, étudia beaucoup la poésie des Grecs, et mérite d'être compté parmi les poètes distingués que l'Allemagne a produits dans le siècle dern. Cependant il est bien inférieur à son frère.

STOLL (Maximilien), l'un des médec. les plus distingués de l'école de Vienne, né en 1742 à Erzingen, en Souabe, fit une partie de ses études d'humanités au collége des jésuites de Rotweil, et entra, en 1761, dans cette compagnie, dont il se retira dégoûté, en 1767, pour se livrer exclusivement à la médecine. C'est surtout à Vienne qu'il se forma, d'après les leçons de Haën, qu'il remplaça comme prof. en 1776. Il était gr. partisan de l'inoculation, et tous les étés il louait, hors de Vienne, un jardin pour l'y pratiquer plus commodément. Il m. en 1788. Nous citerons de lui: *Ratio medendi*, 1777-78-79-80, 4 vol. in-8; traduct. par Mahon, Paris, 1809, 2 vol. in-8; *Aphorismi de cognoscendis et curandis febribus*, 1787, 1 v. in-8, trad. en français par Mahon et Corvisart, 1 vol. in-8.

STOLLE (Théophile), en latin *Stollius*, bibliographe, né en 1673 à Lignitz, en Silésie, remplit avec beaucoup de succès une chaire de philosophie à l'univ. d'Iéna, y fut le président d'une académie formée par quelques jeunes littérat., zélés pour les progrès de la langue et de la littérature allemande, et y m. en 1744. Sans parler de ses *poésies*, de ses nombreuses *dissertations*, de ses *articles* dans le grand *Dictionnaire historiq.*, et de la part qu'il eut au journal intit.: *die academischen Nebenstunden* (les loisirs académiques), Iéna, 1717-19, in-8, six parties, nous citerons de lui: *courte Introduction à l'histoire littéraire* (en allem.), Halle, 1718, in-8, trad. en latin par Ch.-Henri Lange, 1728, in-4; *aufrichtige Nachricht*, etc.; *Notice exacte sur la vie, les écrits et la doctrine des pères des quatre prem. S. de l'Eglise*, Iéna, 1733, in-4.

STOLLER. V. Steller.

STOLTERFOHT (Jean-Jacques), méd. pensionné de Lubeck, où il m. le 1er avril 1718, était né à Sleswig en 1665, et s'était d'abord destiné aux études théol. Outre div. *articles* dans les *Nova litteraria maris baltici et septentrionis*, il a laissé plus. *dissert.* et *programmes*. Nous ne citerons que son *opuscule* singulier intit. *Physiologia in nuce*, Gripswald, 1697, in-4.

STONE (Edmond), mathém. écossais, né vers la fin du 17e S., apprit le latin, le français et les élém. de mathém., sans le secours d'aucun maître, et fut admis parmi les membres de la société roy. de Londres en 1725; mais il vit son nom rayé des registres de cette compagnie en 1742 ou 1743, et m. dans la misère en 1768. Sans parler des ouvrag. dont il fut le trad. ou l'édit., nous citerons de lui, *Méthode des fluxions*, tant directe qu'inverse, Londres, 1730, in-4; trad. en franç. par Rondelt sous le titre d'*Analyse des infiniment petits*, com-

prenant le calcul intégral dans toute son étendue, etc., Paris, 1735, in-4.

STONE (JOHN-URFORD), impr. et lettré, né vers 1765 dans le comté de Devon, en Angleterre, ayant été banni de son pays, en 1791, comme impliqué dans une conspiration ourdie par son frère, et tendante à substituer le républicanisme au régime monarchique, vint à Paris, et s'y lia avec les membres les plus influens du parti de la Gironde. Après avoir fait d'assez vastes entreprises typographiques, il m. pauvre à Paris le 12 avril 1821. Mme la comtesse de Genlis, dans le t. 1er de ses *Mém.*, l'accuse de lui avoir volé un MS. Stone de son côté prétendait se faire restituer par cette dame une somme de 12,000 fr. qu'il avait déboursée à l'époque de la terreur, dans le but d'arracher M. de Sillery (*v.* ce nom) à la prison où il était détenu. Le principal titre de Stone à la mention qu'on fait de lui dans ce dictionn. est l'édit. de la *Ste Bible*, version de Genève, qui a gardé son nom : elle est de Paris, 1805, in-12 de 1330 pages.

STONEHOUSE (sir JAMES), méd., puis théol. anglais, né en 1716, près d'Abingdon, dans le comté de Berk, exerça son art à Coventry, puis à Northampton, avec un grand succès et un rare désintéressement. Plus tard, s'étant repenti de l'acharnement qu'il avait déployé, dès sa tendre jeunesse, contre le christianisme, il entra dans les ordres sacrés, fut investi de deux cures, et obtint dans cette nouvelle carrière la popularité dont il avait joui comme médecin. Il écrivit sur des sujets religieux un grand nombre de *traités* clairs et familiers, qui ont été souvent réimp., et qui, pour la plupart, ont été adoptés par la *société instituée pour avancer la science chrétienne*. Il m. en 1795.

STORCH (NICOLAS), l'un des chefs des anabaptistes et le fondat. de la secte des pacificateurs, né à Stolberg, en Saxe, vers la fin du 15e S., avait moins d'éloquence et d'instruction, mais des manières plus douces et plus insinuantes que Luther, dont il adopta les principes pour en tirer des conséquences exagérées. Ainsi, il établit que tous les chrétiens devaient être rebaptisés, et de là le nom d'*anabaptistes* donné aux sectateurs de sa doctrine; il proscrivit, comme dangereux, les pères, les conciles et même les belles-lettres, et donna d'ailleurs la plus grande latitude aux défenseurs de la liberté de conscience. Luther, furieux de voir qu'on allât plus loin que lui, obtint de l'électeur de Saxe un ordre de bannissement contre Storch et ses adhérens, qui n'en continuèrent pas moins de propager les nouveaux principes à Zwickau, dans la Souabe, la Thuringe, la Franconie, la Silésie et la Pologne. Storch m. à Munich en 1530, après avoir donné des bases plus sages à l'anabaptisme, qui, ainsi modifié, s'est perpétué jusqu'à ce jour sous diverses dénominations. V. le *Diction. des Hérésies* de Pluquet, les *Annales anabaptistici* de J.-H. Ottius, Bâle, 1672, in-4.

STORCH (JEAN), inspecteur des pharmacies d'Eisenach, puis méd. de cette ville, de la cour et du prince, m. à Gotha le 9 janv. 1751, était né en 1681 à Ruhl, d'un tailleur, dont il s'était vu réduit d'abord à embrasser la profess. N'ayant pas réussi, à cause de son extrême jeunesse, dans la pratique de la médecine, qu'il était venu exercer à Ordraff et à Weimar après avoir pris, en 1701, le grade de licencié. Plus tard, l'autorité lui ayant permis de débiter des remèdes de sa composition, il se releva d'une prem. disgrâce, et eut bientôt une gr. vogue dans le pays. Il s'était affilié, sous le nom d'*Erotien II*, à l'acad. des Curieux de la Nature, dont les *Actes* renferment beaucoup de *mémoires* et *observations* de lui. On lui doit en outre divers ouv., tels que : *medicinischer Jahrgang*, Leipsig, 1724-32, 7 t. in-4; et *theorische und praktische Abhandlung von Kinderkrankheiten*, Eisenach, 1750-51, 4 vol. in-8.

STORCK (ANTOINE, baron de). V. STOERK.

STORMS (JEAN), en latin *Sturmius*, chanoine de Cambrai et prof. ordin. de médec. en cette ville, où il mourut le 9 mars 1650, était né à Malines en 1559, et avait été d'abord prof. de philos., puis principal du collége de cette ville, et enfin profess. de mathém. Devenu veuf, il entra dans les ordres, sans pour cela abandonner la pratique des sciences qu'il avait cultivées. On distingue parmi ses ouv. : *de Rosâ hierochuntiaâ Lib. unus*, etc., Louvain, 1607, in-12; et *Theoremata physices......... versu heroïco descripta*, etc., ibid, 1610, in-12.

STORR (GOTTLOB CHRÉTIEN), théologien protestant, né à Stuttgard en 1746, m. dans la même ville en 1805, après y avoir rempli, pend. quelq. années, les fonctions de prédicateur de la cour et de conseiller du consistoire, était très-versé dans la littérat. ancienne et surtout dans celle de l'Orient. Nous citerons de lui : *doctr. christ. Pars theoretica*, Stuttgard, 1793 et 1807, in-8 : trad. en allemand avec *notes* et *additions* par K.-C. Flatt, ib., 1803 et 1813, in-8.

STOSCH (PHILIPPE, baron de), archéologue, né en 1691 à Küstrin, se sentit de bonne heure entraîné par un goût invincible vers la numismatiq., et profita de ses longs voyages en Allemagne, dans les Pays-Bas, en Anglet., en France et en Italie, pour se composer, spécialement en camées et en pierres gravées, des collections précieuses. Il fut honoré par le roi de Pologne du titre de conseiller et d'une mission auprès des états-généraux de La Haye. Il connut dans cette ville lord Carteret, qui le fit entrer au service de l'Angleterre, et l'envoya à Rome en 1722 pour surveiller les Anglais attachés au prétendant. Il ne put s'acquitter de fonctions aussi délicates sans se voir exposé à des haines violentes qui le forcèrent enfin à se retirer à Florence. Il m. en 1757. Nous nous contenterons de citer de lui un grand ouv. qui fut publié en 1724 sous ce titre : *Gemmæ antiq. cælatæ sculptorum imaginibus insignitæ*, etc., in-fol., et dont Limiers donna, la même année, une mauvaise traduction française sous le titre de *Pierres antiques gravées sur lesquelles les graveurs ont mis leurs noms*, in-folio, orné de 70 planches.

STOTHARD (CHARLES-ALFRED), peint. angl., né en 1778, travailla d'abord avec son père pour le marquis d'Exeter à Burleigh, s'adonna ensuite plus spécialement à l'illustrat. des antiquités nationales de la Grande-Bretagne, et fut chargé de dessiner les planches de div. ouv. sur ce sujet. Nommé en 1815 peint. d'hist. de la société des antiquaires, il fut député l'année suiv. par cette académie pour prendre à Beauvais les dessins de la fameuse tapisserie de la reine Mathilde, et il mit encore à profit ce voyage en faisant à l'anc. abbaye de Fontevrault et en d'autres lieux des recherches analogues à l'objet de sa mission. Deux ans après il fit un nouveau voy. en France, et y continua ses recherches. Il était depuis peu revenu d'une excursion en Hollande, entreprise dans l'automne de 1820, lorsqu'il périt, le 28 mai 1821, à Bere Ferrers, d'une chute qu'il fit en levant les dessins des vitraux d'une église. Il avait été reçu en 1819 memb. de la société des antiquaires. Sa femme, qui l'avait accompagné dans son dern. voyage en France, a pub. à son retour à Londres, en 1818, avec une partie de ses dessins, le livre intit. : *Lettres écrites durant un voyage en Normandie, en Bretagne et autres parties de la France*. Le 19e vol. de l'*Archeologia* renferme un bon *mémoire* de Stothard sur la tapisserie de Beauvais. Outre ses *dessins* pour la *Magna britannia* du Dr Lysons, il faut citer ses *figures* de Richard II, d'Elisabeth, et plus. séries de très-beaux dessins. On doit en outre à Stothard : *monumental Effigies of Great Britain*, 1812-23, 10 livraisons in-4.

STOW (JEAN), laborieux antiquaire et historien anglais, né à Londres en 1525, exerça d'abord la profession de tailleur, qui était celle de son père; mais une passion décidée le porta de bonne heure

vers la recherche des objets d'antiquités. Il eut le bonheur de rencontrer un protecteur instruit dans le docteur Parker, archev. de Canterbury, et se trouva à portée de recueillir de nombreux matériaux qu'il destina à composer une description de la capitale de l'Angleterre. Ce fut en 1598 que parut pour la prem. fois cet ouv., *the Survey of London*, que la m. de son protecteur l'avait forcé d'achever au milieu des soucis rongeurs de la pauvreté. Dans la première édit. de ce livre si intéressant, il avait négligé à dessein de donner un aperçu du gouvernement politique de la ville : il remplit cette lacune dans la deuxième édit., qui vit le jour en 1603, et fut suivie de plus. autres. La misère n'en assaillit pas moins ses dernières années, au point qu'il fut obligé de solliciter, et qu'on lui accorda la permission, délivrée au nom du roi de la Grande-Bretagne, *d'aller dans les églises et autres lieux recevoir les dons charitables des personnes bienveillantes.* Après sa m., arrivée en 1605, sa veuve put recueillir des dons assez considérables pour lui ériger un beau monument dans l'église de St-André-Undershaft. Son ouv. fut plus. fois réimp., avec de nouv. continuat. La 6e et dern. édit. est de 1754.

STRABON, que Malte-Brun appelle le premier géographe de l'antiquité, sous le rapport des connaissances historiques et littéraires, naquit à Amasée, dans la Cappadoce, environ 50 ans av. J.-C. Il a pris la peine de nous donner lui-même des renseignemens positifs sur ses aïeux maternels, qui figurèrent parmi les personnages les plus distingués de la cour des Mithridates ; mais le silence qu'il garde relativement à sa famille paternelle nous autorise à croire qu'elle était obscure. Le savant que nous avons cité plus haut la suppose *semi-romaine*, ce sont ses expressions, et pense même qu'elle eut pour prem. aut. un protégé de la maison de Pompée-le-Grand. Sans nous arrêter aux motifs plus ou moins puissans qui militent en faveur de cette hypothèse, nous croyons pouvoir admettre, comme un fait certain, que Strabon avait été initié à la connaissance de la langue latine. Quels que fussent ses parens, il était né avec de la fortune, et reçut une éducation distinguée. Il étudia à Nysa (près Tralles) sous Aristodème, à Amisus, dans le Pont, sous Tyramion, à Séleucie (de Cilicie) sous Xénarque, philosophe péripatéticien, et alla ensuite visiter Alexandrie, et puiser à Tarse dans les leçons du stoïcien Athénodore cette élévation et cette gravité qui forment le caractère distinctif de ses écrits. Il n'accepta pas témérairement la mission de géographe sans avoir voyagé. Il parcourut, entre autres régions, l'Asie-Mineure et le Pont jusqu'aux frontières de l'Arménie, la Syrie, la Palestine, la Phénicie et l'Egypte jusqu'aux cataractes, la Grèce et la péninsule Italique. Enfin, le long séjour qu'il fit dans la capitale de l'Empire lui ouvrit les sources auxquelles il lui était indispensable de puiser pour décrire l'occident et le nord de l'Europe. Il composa dans ses momens de loisir des *mém historiq.* cités par Josèphe, par Plutarque et par lui-même, et une *géographie* dont la majeure partie nous est restée. On peut assurer qu'il ne termina ce dernier ouv. que dans les prem. années du règne de Tibère ; mais il faut convenir, au reste, qu'on ne saurait établir relativement à Strabon aucun système chronologique positif qui ne soit sujet à de sérieuses difficultés. L'examen des questions nombreuses qu'on a soulevées sur cette matière n'entre pas dans le plan de notre Dictionnaire, et serait d'ailleurs fort peu intéressant pour la plupart de nos lecteurs. Ce qu'ils ont droit de nous demander, c'est un jugement sur le mérite du géographe grec et sur les vues qui ont présidé à la composition de son grand ouv. Nous ne pouvons mieux faire pour cela que d'emprunter les propres paroles de Malte-Brun. « Strabon, dit-il, seul parmi les anciens, avec Hérodote et Tacite, a conçu la géographie comme » une doctrine historique, comme le tableau raisonné de la surface du globe avec tous les objets » de curiosité générale à une époque donnée, tandis que Pline et Ptolémée, dominés par un faux » esprit scientifique, n'y voient qu'une aride nomenclature ou une table des positions astronomiques. » Nous regrettons de ne pouvoir ici nous arrêter successivement à chacun des 17 livres qui composent la *Géographie* de Strabon, pour mieux faire connaître le mérite de l'ensemble par un examen détaillé des matières contenues dans chacune de ses parties. Nous terminerons cet article, déjà long pour notre cadre, par quelques renseignem. purement bibliographiques. L'édition *Princeps* de la *Géographie* de Strabon est celle des Aldes, Venise, 1516, in-folio. Parmi les édit. qui suivirent nous citerons celle de Siebenkees, continuée par Tzchucke, Leipsig, 1796-1811, 6 volum in-8, et celle du savant grec, M. Coraï, 1818, 1819, 4 v. in-8. Nous en citerons deux traductions lat., l'une, de *Phavorinus* et de *Tifernas*, est antérieure à la publication du texte, ayant été imp. à Rome, chez Sweinheim et Pannarz, sans date, mais dès 1469 ou 1471 ; l'autre est de Xylander, Bâle, 1571. Nous en devons une trad. française à MM. Laporte du Theil, Gossellin, Coraï et Letronne, qui a paru en 5 vol., Paris, 1805-1819, gr. in-4°.

STRABUS ou STRABON (WALAFRIDE), bénédictin du 9e S., ne nous est guère connu d'une manière certaine par les circonstances de sa vie. Cependant, et quoi qu'en aient dit les biographes anglais, tels que Bale et Pits, on peut croire qu'il était né en Allemagne : il indique lui-même la Souabe comme son pays natal Nommé doyen de l'abbaye de St-Gall en 842, et ensuite abbé de celle de Reichenau, dans le diocèse de Constance, il mérita, par sa piété exemplaire et son profond savoir, la confiance de Louis Ier, dit *le Germanique*, fut envoyé par lui en ambassade auprès de Charles-le-Chauve, et m. à Paris, vers 849, dans le cours de cette mission. Il a laissé un gr. nomb. d'écrits, dont 19 ont été pub. dans différens recueils, notamment dans celui de Canisius intit. : *antiquæ Lectiones*. Nous ne citerons de lui qu'un petit poème didactique de 450 vers, intit. *Hortulus*. Les préceptes qu'il y expose sur plus. points d'horticulture sont très-justes et sont toujours exprimés avec élégance et précision.

STRADA (FAMIEN), jésuite et historien, né à Rome en 1572, enseigna 15 ans la rhétorique au collége romain, et s'annonça dans le monde littéraire par quelques discours académiques et par un recueil de vers dans lequel il essayait d'imiter le style de plus. poètes lat. Ces écrits n'auraient pu préserver son nom de l'oubli ; mais aussi son principal tit. à l'estime de la postérité est d'avoir décrit la longue et opiniâtre lutte qui détacha de la domination espagnole les provinces bataves. Son histoire, composée de deux parties ou décades, divisées chacune en 10 livres, commence à l'abdication de Charles-Quint en 1555, et s'étend jusqu'à la reddition de Rhinsberg (30 janvier 1590). En voici le titre : *de Bello belgico Decades duæ*, Rome, 1632-47, 2 vol. in-fol. ; Maïence, 1651, in-4 ; trad. en franç. par P. Duryer, Paris, 1650, 2 vol. in-fol. On cite une 3e décade inédite, dont on assure que la cour d'Espagne avait empêché la publication. Malgré des défauts assez frappans, parmi lesquels il faut compter les digressions inutiles, les détails insignifians et l'abus des comparaisons, des sentences et de toutes les vaines précautions empruntées au style oratoire, l'ouv. de Strada gardera une place distinguée parmi les trav. hist. du 17e S. *V.* Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, t. 8.

STRADA DE ROSBERG (JACQUES), antiquaire, né à Mantoue au commencement du 16e S., mort à Prague en 1588, fut un des premiers savans qui firent servir l'étude des médailles à l'avancement des travaux historiques ; mais en même temps il fit sur les objets d'art un trafic dont il retira plus

d'argent que d'honneur. Nous citerons de lui : *Epitome thesauri antiquitatum, hoc est imperatorum rom, orient. ac occident. iconum, ex antiquis numismat. delineatorum*, Lyon, 1553, in-4; Rome, 1577, in-8; trad. en franç. sous le titre de *Trésor des antiquités*, par Louveau, Lyon, 1553, in-4; *Dessins artificiaux de toutes sortes de moulins, de pompes et autres inventions pour faire monter l'eau*, Francfort, 1617-18, 2 vol. in-fol. Ce dernier recueil a été publié par Octavien Strada, son petit-fils, dont on a aussi quelques ouvrages qui peuvent être considérés comme la continuation de ses travaux.

STRADAN (JEAN), ou STRADANUS, peint., né à Bruges en 1536, alla perfectionner son talent en Italie et s'établit à Florence, où il exécuta, pour les palais du duc de Toscane, un grand nombre de tableaux à fresque et à l'huile. Plus tard il revint se fixer à Bruges. On sait qu'il vivait encore en 1604. Parmi ses ouvrages les plus remarquables, il faut citer le *Christ entre deux larrons*. A la science du dessin et à la manière grandiose qu'il avait rapportée d'Italie, il joignait la couleur, qui est le caractère distinctif de l'école de son pays.

STRADIVARIUS (ANTOINE), célèbre facteur d'instrumens à cordes et à archet, né à Crémone vers 1670, mort vraisemblablement vers 1728, fut le dernier et le plus habile élève des Amati, les premiers luthiers de leur temps. Il surpassa ses maîtres; et ses instrumens, devenus très-rares, sont encore aujourd'hui très-recherchés des artistes, qui les ont poussés quelquefois à des prix exorbitans dans les ventes. Les plus parfaits de ses violons sont ceux qu'il a fabriqués de 1700 à 1722. Ce fut sous lui que se forma le célèbre Joseph Guarnerius, dont on recherche aussi les violons, quoique inférieurs à ceux de son maître.

STRAFFORD (THOM. WENTWORTH, comte DE), la première des victimes illustres de la révolution anglaise et l'ami dévoué du faible Charles Stuart, qui, sur l'échafaud, n'a pu trop déplorer la perte du grand homme qu'il y avait lâchement laissé conduire, était né à Londres le 13 avril 1593 d'une famille alliée au sang royal. Au sortir de ses études, qu'il avait faites avec un grand éclat au collége de St-Jean à Cambridge, il visita l'Europe, et pendant ces voyages, il préluda à la grande destinée qui l'attendait en s'occupant des objets les plus graves. Créé chevalier à son retour, et successivement juge de paix et garde des archiv. du comté d'York, puis représentant du même comté au parlement, il défendit à la fois les droits légaux du trône, les franchises nationales et la tolérance religieuse. Déjà l'indépendance de ses principes lui avait valu l'inimitié de Buckingham, lorsque commença la dern. période du rég. de cet insolent favori par l'avènement de Charles Ier. Wentworth, élu député d'York pour le parlement de 1625, dissous aussitôt après son ouverture, fut écarté des bancs parlementaires dans la session suivante, par sa nomination à la place de grand-shériff du comté d'York, office qui comportait pour celui qui en était revêtu l'obligation de résider dans la province confiée à son administration. Un mois plus tard le parlement était encore dissous, et Wentworth, président de la cour du comté, reçut en pleine séance l'ordre de se démettre de sa charge de garde des archives. Il obéit après avoir lu publiquement la dépêche royale, protestant avec une noble énergie de l'irrépréhensibilité de son administrat. Cependant Buckingham, dans l'impossibilité où il se voyait de dominer le parlement comme aux temps d'Elisabeth, voulut pourvoir aux besoins de l'état sans son concours, et imposa une taxe extraordinaire sous le nom d'emprunt. Wentworth, en refusant de payer cet impôt illégal, donna le premier un mémorable exemple; il fut emprisonné, puis envoyé en exil, et rappelé enfin pour prendre siége au parlement de 1628. C'est dans cette session fameuse qu'il proposa, défendit et fit sanctionner la célèbre *pétition* de droits; mais il allait être bientôt débordé par les puritains. Il s'arrêta indigné de l'audace de la faction qui jetait le masque en attaquant la prérogative royale et la constitution religieuse de l'Angleterre. Sa résistance à la marche désordonnée où s'engageait le parlement fut traitée d'apostasie, et l'animosité qui se souleva contre lui le refoula décidément dans le parti de la cour. Buckingham venait de mourir, quand, appelé d'abord à la pairie, puis au conseil privé, Wentworth fut investi de la présid. de la cour du nord, sorte de dictature crée par Henri VIII, que du moins il sut rendre honorable, autant que pouvait l'être l'exercice mesuré d'un pouvoir illégal, quant au droit, et seulement sanctionné par le fait de l'utilité qu'on avait trouvée jusque-là dans son établissement. Gouverneur de l'Irlande (1632), Wentworth obtint des catholiques, avant sa venue, un don volontaire de 20,000 liv. sterl., en échange duquel il était autorisé à promettre au nom du roi l'établissement d'un parlement irlandais. A peine eut-il pris possession de son gouvernem., qu'il s'appliqua et réussit à y calmer la turbulence des peuples, à réprimer les abus du fisc, la tyrannie des gr. ou des préposés subalternes, à contenir les animosités religieuses. Les coutumes barbares révisées, les distinctions d'origine abolies, la distribution de la justice désormais assurée, une police plus régulière, des lois protectrices de la propriété et de l'agriculture, tels furent les bienfaits que lui dut l'Irlande dès la 2e année de son gouvernement. Un seul abus de pouvoir lui put être reproché pendant les 7 années que dura cette administration, dont on a dit que tout y fut prodige, et cet abus ne fut que l'erreur d'une âme élevée et trop irritable. Choqué de la menace insolente d'un lord Mountnorris, garde du sceau privé d'Irlande et son ennemi le plus ardent, il provoqua sa mise en accusation, et le tribunal milit. auquel par ordre du roi fut déféré cet homme décrié et réellem. vil, comme occupant une charge dans l'armée, prononça contre lui une condamnation à la peine capitale; mais content d'avoir mis à ses pieds un homme peu dangereux et dont toutefois la famille était puissante, Wentworth, après lui avoir fait lire sa sentence, fit surseoir à l'exécution, demanda au roi et obtint la grâce du coupable, envers qui il s'était ôté le droit d'être généreux. Empressé de venger les insultes qu'avait essuyées le pavillon britannique, il assuma sur sa tête une responsabilité plus grave envers l'opinion publique en faisant lever dans le comté d'York, avant qu'elle fût consentie par le parlement, la *taxe des vaisseaux*, que rendait urgente la nécessité d'une flotte promptement équipée, et dont les juges du royaume avaient reconnu et déclaré la justice. Sur ces entrefaites éclata l'insurrect. écossaise, tandis que Wentworth adressait au roi de vives instances, tant pour qu'il convoquât le parlement afin de lui faire confirmer la levée de cette taxe, que pour que son produit fût religieusement employé à sa destination. Cette crise fait suspendre tout autre soin. Les sages avis de Wentworth sont négligés; une sorte de fatalité maîtrise le faible Charles : les rebelles viennent le braver jusque sur le territoire du royaume (1638). *La guerre à l'Ecosse, un parlement à l'Irlande!* s'écriait le fidèle ministre en accourant auprès du roi. Celui-ci promet tout, et en effet des représentans de l'Irlande sont assemblés à Dublin. Cependant tout conspire bientôt à déconcerter les démarches habiles du comte de Strafford, récemment investi de la dignité de vice-roi (*lord lieutenant*) d'Irlande et prêt de succomber à une maladie violente. A peine a-t-il réussi à ramener au parti de la cour la majorité du parlement de Dublin, travaillée en son absence par des traîtres, qu'un ministre perfide, le chevalier Vane, remet tout en confusion, et fait prononcer par le roi la dissolution

de ce même parlement dont on allait obtenir des secours contre les Ecossais. Au milieu des fautes de toute espèce où Charles est entraîné, Strafford indigné de la mollesse des conseillers du roi envers les rebelles, et surtout de la lâcheté du général qui vient de fuir devant eux à la tête de l'armée royale, se fait décerner le commandement, et par sa seule contenance, à la tête d'un parti d'Irlandais, il intimide et arrête les insurgés écossais, et donne la mesure de leur faiblesse en mettant une divis. de leur armée en déroute. Le roi lui enjoignit de ne pas achever sa victoire. Strafford voulut résigner l'office de vice-roi après qu'on eut acquiescé à toutes les exigences des rebelles. Charles le conjura de conserver son poste. A peu d'interv. de là, un bill d'accusation, parti de la chambre basse d'Irlande, le traduisait devant ses pairs. Muni de preuves des liaisons de ses ennemis avec les ennemis de l'état, le comte de Strafford se rend en hâte à Londres; ses ennemis l'y avaient devancés; le *long parlement* venait de s'ouvrir, et les puritains régnaient déjà sur l'Angleterre. Pym, le plus influent du parti, s'empressa de provoquer à la chambre des communes une enquête contre le vice-roi, et ce fut lui-même qui la présenta et la soutint à la chambre des lords, où l'infortuné Strafford ne trouva que de lâches ennemis au lieu de défenseurs. L'informat. dura trois mois, au bout desquels l'acte en fut communiqué à l'accusé, sommé d'y répondre avant 8 jours. Cependant à peine lui accordait-on un conseil, et il n'avait que trois jours pour assigner à son tour et réunir des témoins. Ce fut le comte d'Arundel, son ennemi déclaré, que la chambre des pairs chargea de diriger les débats de cette monstrueuse procédure. Avant qu'elle fût clause, les communes, poussées par une indicible frénésie, avaient accueilli contre l'accusé un bill d'*attainder*, espèce de proscript. qui dispense de l'entrave des formes judiciaires. Enfin le bill de mort, sorti des communes à la major. de 204 voix contre 59, fut porté à la chamb. des pairs. Après de lâches incertitudes, Charles, qui avait engagé sa parole de roi pour assurer Strafford qu'il ne souffrirait ni dans son honneur ni dans sa vie, sanctionna la condamnation, lorsque le généreux comte lui eut rendu son serment. Le surlendemain (15 mai 1641) Strafford expira sur le billot, priant pour le roi, pour l'Anglet., pour ses juges. « Cet homme, dit l'illustre auteur des *Quatre Stuarts*, n'eut qu'un défaut, et ce défaut le perdit; il méprisait trop les conseils et les obstacles. Fait par la nature pour commander, la moindre contradict. lui était insupport. L'emp. appartient sans doute aux talens, la souveraineté réside dans le génie; mais c'est un malheur quand le sentiment d'une supériorité incontestable est révélée à celui qui la possède dans une seconde place, alors qu'il lui est impossible d'atteindre à la première. Ce qui serait grandeur et puissance légitime au plus haut degré de l'ordre social, devient, un degré plus bas, orgueil et tyrannie. » (*Chóteaubriand*, *OEuvres complètes*, t. 22, p. 121.) L'hist. a recueilli de cet homme, que Hume place au rang des plus grands qui aient honoré l'Angleterre, une foule de traits qui sont demeurés fameux. La surprise, au reste peu fondée, que lui causa la nouvelle de la sanction donnée par le roi à sa condamnation, lui arracha ces paroles du Psalmiste: *Ne mettez point votre confiance dans la parole des princes ni dans les enfans des hommes.* Sous Charles II la mémoire de Strafford fut réhabilitée, et son fils reprit son rang à la chambre haute. Sa *vie* a été écrite en anglais par le chevalier Ratcliffe, son ami, et de nos jours par M. Mac-Diarmid; celle qu'a publ. M. de Lally-Tolendal, Londres, 1795, 2 vol. in-8, est suivie d'une tragédie en 5 actes, dont le comte de Strafford est le héros. Cette pièce n'a point été reproduite dans la nouv. édit. de cette vie, 1814, in-8.

STRALENBERG (Philippe-Jean), l'un des malheur. serviteurs de Charles XII, roi de Suède, né en 1676 dans la Pomeranie suédoise, accompagna son souverain en Russie, assista à la bataille de Pultawa, fut fait prisonnier et alla passer 13 ans en Sibérie. Il profita de sa captivité pour dresser une carte détaillée de ce pays, qu'il fit imprimer plus tard à Lubeck sous le titre de *Description historique et géographique des parties septentrionales et orientales de l'Europe et de l'Asie*, en *allemand*, in-4. Il m. en 1747, commandant de la citadelle de Carlshamn.

STRAMBI (Vincent-Marie), hagiog. ital., né en 1745 à Civitá-Vecchia, prit de bonne heure l'habit de St-Dominique, puis s'attacha au V. Paul de la Croix, fondateur des *passionistes*, dont plus tard il écrivit la vie, et qu'il contribua, comme postulateur, à faire béatifier. Nommé en 1801, par Pie VII, évêque de Macerata et de Tolentino, il ne quitta qu'à regret les douceurs qu'il avait su goûter dans la vie cénobitique; mais il n'en signala pas moins son zèle par diverses fondations qu'il érigea dans son diocèse, notamment une maison de filles repenties et une école de jeunes filles, où il se plaisait à voir pratiquer la dévotion de l'institut des *passionistes*. Vers l'époque des persécutions que Pie VII eut à essuyer de l'empereur Napoléon; Strambi fut envoyé en exil à Novare, puis à Milan; il ne rentra que beaucoup plus tard au milieu de ses ouailles, et fit enfin agréer sa démission par Léon XII, qui lui accorda l'insigne honneur de le loger au palais Quirinal. C'est là qu'expira Strambi, le 2 janvier 1825. On a rapporté, peut-être après coup, qu'ayant vu Léon XII dangereusement malade, il avait offert à Dieu sa vie pour racheter celle du St père, et que cette généreuse prière fut exaucée. Les plus considérables d'entre ses ouvrages, tous écrits en ital., sont: la *Vie de Paul de la Croix*, en 3 vol., Macerata, 1805, et un traité des *Trésors que nous avons en Jésus-Christ notre Sauveur*, *et des mystères de sa passion et de sa mort*, *source de tout bien*; et des *Exercices et mouvemens pieux vers le sang de Jésus-Christ*, *avec une manière d'entendre la messe*, 1813. Voy., pour plus de détails, 2 *notices sur Strambi*, l'une, en italien, publiée à Milan par le chanoine Rudoni; l'autre, en latin, à Macerata, par M. Ferrucci.

STRANGE (Robert), grav., né dans l'une des îles Orcades en 1725, mort à Lond. en 1795, avait étudié les premiers principes de son art à Paris, et était allé ensuite se perfectionner en Italie. On doit le louer surtout d'avoir échappé à la contagion du mauvais goût de son époque et de n'avoir consacré son talent qu'à traduire les ouvrages du Corrége, de Raphaël, du Guide, du Titien, dans un temps où la gravure multipliait toutes les productions de Le Boucher, qu'on appelait le peintre des grâces. Le seul reproche qu'on puisse faire à ses estampes, c'est de manquer parfois de vigueur; du reste, elles sont remarquables par la douceur du burin, le choix des sujets et la corr. du dessin. Les principales sont le *St Jérôme* du Corrége, la *Vénus couchée* et la *Danaé* du Titien, et 4 beaux *portr.* de Charles I[er] et de sa famille, d'après van Dyck. On a de lui un liv. sur son art, qu'il pub. à Lond. en 1769 en 1 v. in-8, sous ce tit.: *a descript. Catal. of a collect. of selected pictures from the roman*, *florentine*, *lombard*, *venitian*, *neapolitan*, *flemish*, *french and spanish schools*, etc. (*Catal. descr. d'un choix de peint. des écoles romaine*. *florent.*, etc.).

STRAPAROLA DE CARAVAGE (Jean-François), conteur italien du 16[e] S., vivait en 1508, époque où parut un de ses ouvrages à Venise, et n'était pas mort en 1554, année de la publication de la seconde partie de ses contes. Il n'est guère connu que par le titre de son recueil: *le Piacevoli notti*, Venise, Comin de Trin, 1550-54, 2 vol. in-8. L'édition de 1557 est la plus recherchée. Le Décaméron lui a servi de modèle comme à tous les anciens auteurs italiens; mais Straparola est loin

d'avoir égalé Boccace, et ses récits sont trop souvent déparés par une obscénité qui n'a d'égale que leur extravagance.

STRATA (ZANOBI DA), poète lauréat, né en 1312 à Strata, petit village à deux lieues de Florence, professa d'abord les belles-lettres dans cette capitale, fut appelé de là aux fonctions de secrétaire du roi de Naples, fut couronné à Pise par l'empereur Charles IV en 1355, passa ensuite à la cour d'Avignon en qualité de protonotaire apostolique et de secrét. des brefs d'Innocent VI, et m. à Avignon en 1361. Ses contemporains le regardèrent comme un des plus grands hommes de son temps. Nous ne pouvons que nous en rapporter à leur jugement, car il ne nous reste de Strata que 5 vers latins publiés par Méhus dans la vie de Traversari, page 90, et quelques ouvrages en prose. Nous citerons sa trad. des *Morales* de St Grégoire, qu'il n'eut pas le temps d'achever, mais que l'académie de la Crusca a honoré de ses suffrages, en la rangeant au nombre des *Testi di lingua*. Il en existe une ancienne édition intitulée : *i Morali del pontefice san Gregorio Magno, sopra il libro di Giobbe*, Florence, 1486, 2 volumes in-folio ; et 2 réimpressions, Rome, 1714-30, 4 vol. in-4 ; Naples, Simone, 1745, 4 vol. in-4.

STRATICO (le comte SIMON), mathématicien, né à Zara en 1733, avait à peine 25 ans lorsqu'il fut nommé professeur de médecine à Padoue. Plus tard, il fut destiné à remplacer le marquis Poleni dans la chaire de mathématiques et de navigation. En 1801 il fut appelé à l'université de Pavie, et y suppléa souvent l'illustre Volta dans les cours de physique. Il remplit successivement plusieurs autres fonctions importantes, et fut comblé d'honneurs et de dignités par le chef du gouvernement français, qui disposait alors des destinées de l'Italie. Stratico mourut à Milan en 1824. Nous citerons de lui : *Series propositionum, continens elementa mechanicæ et staticæ earumque varias applicationes, ac præsertìm ad theoriam architecturæ civilis et nauticæ*, Padoue, 1772, in-8 ; *Bibliografia di marina nelle varie lingue dell' Europa o sia raccolta de' titoli de' libri, i quali trattano di quest' arte*, Milan, 1823, in-4 ; des *observations, discours* et *dissertations* dans les *Actes de l'Institut italien*, dans les *Mém. de l'acad. de Padoue*, etc.

STRATON *de Lampsaque*, philosophe grec, disciple de Théophraste, lui succéda dans son école l'an 248 avant J.-C., et s'y fit une grande réputation par son savoir et son éloquence, pend. 18 ans qu'il la dirigea. Au bout de ce temps il s'éteignit doucement entre ses amis et ses disciples, auxquels il laissait pour maître Lycon. Diogène (*Vies des philosophes*) donne les titres des nombreux ouvrages de Straton ; mais par malheur il ne nous en reste que des fragmens, insuffisans pour faire apprécier ses idées philosophiques : de là les jugemens contradictoires que les modernes ont portés sur lui. On est allé jusqu'à l'accuser d'athéïsme ; mais Brucker a montré que ce reproche était fondé sur des motifs bien légers. Le même écrivain a rassemblé, dans son *Histoire de la philosophie*, tout ce qu'on sait de Straton et diverses *maximes* de ce philosophe, extraites de Sextus Empiricus, Simplicius et Stobée. — STRATON, poète grec, qui florissait vraisemblablement sous l'emper. Septime-Sévère, a attaché son nom à la publication d'un rec. d'*épigrammes*, la plupart obscènes, de différens aut. Ce rec. forme un des livres du manuscrit de l'anthologie, devenu célèbre sous le nom de *Manuscrit palatin*, et conservé aujourd'hui à la bibliothèque du Vatican. Il contient 238 *épigrammes*, dont 93 sont de Straton.

STRAUCH (JEAN), jurisconsulte, né en 1612 à Colditz, en Misnie, m. en 1679 à Giessen, où il occupait les places de profess. en droit et de vice-chancelier, après avoir rempli dans d'autres villes plusieurs autres fonctions du haut enseignement, jouit encore aujourd'hui d'une gr. autorité dans les tribunaux d'Allemagne, où ses nombreuses dissertations sont toujours citées. Nous citerons de lui : *Opuscula juridica, historica, philologica, rariora XXV in unum volumen collecta, curâ C.-G. Knorrii*, Francfort, 1727, et Halle, 1729, in-4 ; *Dissertationes ad universum jus justinianeum privatum, theorico-praticæ, XXIX*, Iéna, 1659, in-4 ; réimp. en 1668, 1674 et 1682.

STRAUCH (FRANÇOIS-RAIMOND), religieux espagnol, né à Tarragone, en 1760, d'un officier suisse au service de l'Espagne, fit profession chez les cordeliers-observantins de l'île Maïorque, et ne tarda pas à être pourvu à l'univers. de Palma d'une chaire de théologie, qu'il occupa 25 ans. Il avait des connaissances variées et étendues, et du talent pour la prédication. Il écrivit plusieurs ouvrages, et fut le principal rédact. de différens journaux, qui furent loin de plaire aux amis de la liberté. Il subit quelques mois de détention à Maïorque. Au retour de Ferdinand VII dans ses états, il fut nommé évêque de Vich ou Vique, en Catalogne. Il continua de mener dans son palais la vie d'un religieux et de porter l'habit de son ordre ; mais ses opinions politiques lui attirèrent de nombreuses contrariétés, lorsque les cortès eurent saisi la plus grande influence dans le gouvernement. Il ne voulut prêter serment à la nouvelle constitution que lorsque Ferdinand lui en eut donné l'exemple, et, même après l'avoir fait, il se rendit coupable de quelques actes de résistance. C'est ainsi qu'il empêcha dans son diocèse la publication d'un catéchisme constitutionnel, où il trouvait plus. choses contraires à la doctrine de l'Eglise. On le mit aux arrêts dans son palais en 1822, comme prévenu d'être en relation avec la régence d'Urgel. Il fut condamné à mort par des juges dont il refusa de reconnaître la compétence, fut absous par d'autres, et n'en fut pas moins inhumainement massacré, en 1823, à Vallirana, entre Barcelone et Villafranca. Nous citerons de lui une *Carte de l'île Maïorque*, assez estimée, et une *feuille hebdomadaire*, dont la collection forme 106 numéros, et dont voici le tit. : *Semanario cristiano-politico di Mallorca*, Palma, Guasp, 1812-14.

STRAUSS (JEAN). V. STRUYS.

STREATER (ROBERT), peintre, né à Londres en 1624, m. en 1680, a été vanté outre mesure par ses contemporains, ce qui prouverait, si on ne le savait de reste, qu'il soignait particulièrement ses succès. Il eut le titre de peintre du roi Charles II. Il a aussi gravé à l'eau-forte ; mais sa pointe n'offre rien de piquant.

STRITTER (JEAN-GOTTHELF de), hist. russe, né en 1740 à Idsteim, dans le duché de Nassau, fut archiviste de l'empire et conseiller-d'état, et mourut en 1801. Nous citerons de lui : *Memoriæ populorum olìm ad Danubium, Pontum Euxinum, Paludem Mœotidem, Caucasum, Mare Caspium, et indè magis ad septentriones incolentium, è scriptoribus Historiæ byzantinæ erutæ et digestæ*, vol. I-IV, Pétersbourg, 1771-80, in-4, et une *Histoire de l'empire russe*, écrite en russe, mais non terminée, et dont les 2 prem. tomes parurent à Pétersbourg en 1800.

STROBELBERGER (JEAN-ETIENNE), médecin allemand, né à Gratz vers le commencement du 17e siècle, m. en 1630 à Carlsbad, avait étudié à Montpellier et fait des observations assez curieuses sur cette ville et sur d'autres parties de la France, ainsi que l'attestent les ouvrages que nous citerons de lui : *Galliæ politico-medicæ Descriptio*, Iéna, 1620, in-16, et 1621, in-12 ; *Historia Monspeliensis*, Nuremberg, 1625.

STROEMER (MARTIN), astronome et physicien, né à Upsal en 1707, mort dans la même ville en 1770, avait remplacé dans la chaire d'astronomie le savant André Celsius. Outre les *mémoires* présentés par lui à l'académie des sciences de Stock-

holm, dont il était membre, nous citerons sa traduction suédoise des *Elémens* d'Euclide, et ses *remarques* sur les anc. calendriers runiques usités en Suède.

STROGANOF (SPIRIDION), négociant russe, revenant vers le milieu du 14e siècle d'un voyage qu'il avait fait à la Grande-Horde, introduisit dans sa patrie la manière si prompte et si facile de calculer au moyen de petites boules enfilées dans des aiguilles de métal, en usage alors chez les Tatars, et que les Russes ont conservée jusqu'à ce jour.

STROGONOFF (le comte ALEXANDRE de), seigneur russe, distingué dans son pays et en Europe par son goût pour les sciences, les lettres et les arts, naquit vers le milieu du 18e siècle, vint perfectionner son éducation à Paris par la conversation des hommes les plus remarquables par leur esprit et leur savoir, et retourna à Pétersbourg, où il fut nommé président de l'académie des beaux-arts, et où son immense fortune lui permit d'être le Mécène des gens de lettres et des artistes. Il mourut à Pétersbourg en 1811. — STROGONOFF (le comte Paul de), neveu du précédent, fut aide-de-camp du prince Potemkin de 1788 à 1791, et devint successivement conseiller-privé, sénateur, collègue du ministre de l'intér., etc. Il fit la campagne de 1805 en Autriche, celle de 1807 en Prusse, celle de 1808 contre les Suédois en Finlande, celle de 1809 contre les Turks en Moldavie, et se fit remarquer partout par sa bravoure. Enfin il prit part aux campagnes de 1812 et 1813 contre les Français, et fut tué sous les murs de Laon en 1814. — STROGONOFF (le baron Alexandre de), né en 1772, m. en 1815, est auteur de 2 vol. de *Lettres à ses amis*, Genève, 1809, auxquelles il a joint l'*Histoire des chevaliers de la vallée* et l'*Histoire de Pauline Dupuis*, deux petits ouvrages fort remarquables.

STROZZI (PALLAS), érudit, né à Florence en 1372, employa une grande partie de sa fortune à entretenir des savans, à ouvrir des écoles, à ramasser et à faire copier des manuscrits, qu'il tirait à grands frais de la Grèce. C'est à lui que l'on doit l'*Almageste* de Ptolémée, les *Vies* de Plutarque, les *OEuvres* de Platon, la *Politiq.* d'Aristote. Lorsqu'en 1428 il fut placé à la tête de l'université de son pays, il n'épargna ni peines ni soins pour la relever de l'abaissement dans lequel elle était tombée. Il y attira plusieurs hommes célèbres, et la soumit à de nouveaux règlemens, qui l'élevèrent bientôt à un haut degré de splendeur; mais son attachement sincère aux libertés publiques l'ayant jeté dans le parti contraire aux Médicis, il fut obligé de se réfugier à Padoue, où il mourut en 1462. On cite plusieurs de ses traductions du grec; mais aucune n'a été imp. *Voy.* Negri, *Scrittori fiorentini*, p. 443.

STROZZI (TITUS-VESPASIEN), poète latin, né à Ferrare vers 1422, m. dans une maison de campagne nommée *Bacano*, non loin de Ferrare, en 1505, se fit remarquer surtout par une élégance bien rare chez les autres écrivains de son temps. Il fut successivement protégé par les ducs Borso et Hercule Ier, et chargé par ce dernier de plusieurs missions importantes. Il fut même élevé à la charge de président du gr. conseil des douze, la plus haute dignité de l'état après celle du duc, qui en était le chef; mais son administration fut marquée par de grandes calamités publiques, qu'il n'était pas en son pouvoir d'empêcher, et il eut plus d'une fois à souffrir des injustes murmures du peuple. Il dut regretter souvent d'avoir voulu allier à la culture des lettres la poursuite pénible des honneurs. Ses poésies, dont il existe un assez grand nombre, de différens genres, ont été recueillies et publiées pour la prem. fois par Alde Manuce, en 1513, sous ce tit. : *Strozzii, poetæ, pater et filius*, Venise, in-8. — STROZZI (Hercule), fils du précédent et meilleur poète que lui, né à Ferrare en 1471, lui fut adjoint dans la présidence du conseil des douze, et se trouva exposé, comme lui, à la haine publique. Il était enfin débarrassé de ces fonctions pénibles, et il allait épouser une dame qu'il aimait depuis long-temps, lorsqu'il fut assassiné (1508). L'impunité de ce crime l'a fait rejeter sur Alphonse Ier, qui régnait à Ferrare, et qui, dit-on, aurait été le rival de Strozzi. Les poésies d'Hercule Strozzi ont été réunies avec celles de son père. (*v.* l'art précédent). *Voy.*, pour plus de détails sur l'un et sur l'autre, Barotti, *Memorie storiche de' letterati Ferraresi*, Ferraro, 1777, t. I, p. 109 et 127.

STROZZI (PHILIPPE), sénateur florentin, né en 1488, se trouva jeté ainsi au milieu des temps les plus orageux de la république. Jeune et possesseur d'une fortune considérable, il épousa, malgré les représentations du gouvernement de sa patrie, la fille du dern. des Médicis, qui venaient d'être chassés de Florence. Cette union, qui pouvait être considérée comme un pacte politique entre deux puissantes familles, fit planer sur Strozzi des soupçons qu'il était loin de mériter, comme il le prouva bientôt, en refusant de seconder le pape Jules II dans son projet de rétablir l'autorité des Médicis. Il se montra aussi inflexible lorsque Léon X, son oncle, essaya de le gagner à la même cause par l'offre d'une principauté. Il ne voulut accepter que les fonctions de trésorier de la chambre apostoliq., à Florence, qu'il continua d'exercer sous les successeurs de Léon X. Loin de servir des ambitions étrangères, il fut le principal moteur de la révolution qui rétablit dans sa patrie l'ancienne forme de gouvernement; mais il eut le tort de l'abandonner au moment où elle avait besoin de tous ses enfans, pour aller visiter une maison de commerce qu'il avait à Lyon. Plus tard il eut la faiblesse d'accepter le diplôme de sénateur des mains d'Alexandre Médicis, devenu maître de Florence; mais il vit qu'il ne serait pas long-temps en sûreté avec un pareil tyran, et, après avoir tenté vainement de mettre des bornes à son despotisme, il alla chercher un asile à Venise (1536). Après le meurtre d'Alexandre et la nomination de Côme, Strozzi se mit à la tête d'une troupe d'exilés pour rentrer à main armée dans Florence, et essuya une défaite complète (1537), qui consolida la puissance des Médicis, et enleva aux Florentins tout espoir de liberté. Fait prisonnier et soumis à la torture, il se donna la m., pour éviter une seconde épreuve et le supplice qui l'attendait (1538). Il était très-versé dans la littérature ancienne, et nous citerons de lui les traductions suivantes : *del Modo di accampare*, trad. du grec de Polybe, Florence, Torrentina, 1552, in-8; *Scelta d'apotegmi*, trad. du grec de Plutarque, avec le volume précédent. — STROZZI (Léon), fils du précédent et l'un des grands hommes de mer de son temps, né à Florence en 1515, entra dans l'ordre de St-Jean-de-Jérusalem, et se distingua d'abord dans la guerre contre les Turks. Parvenu aux prem. grades de la marine de son ordre, il apprit et jura de venger la m. de son père. Il s'engagea au service de la France, qui, par ses prétentions sur l'Italie, semblait être la seule puissance capable d'abaisser un jour l'orgueil des nouveaux ducs de Florence. Il fut nommé chef d'escadre; mais il fut chargé d'une mission toute pacifique auprès de Soliman II : ce n'était pas là de quoi satisfaire ses projets de vengeance contre les oppresseurs de sa patrie. En 1547, il conduisit vingt galères sur les côtes de l'Ecosse pour secourir la reine contre Elisabeth, et repassa la mer à travers une flotte angl., emmenant avec lui un riche butin et un gr. nombre de prisonniers. Au retour d'une nouvelle expédition, dont il fut chargé contre l'Espagne et qui n'eut aucun résultat important, il fut disgracié. Il se rendit à Malte, y fut mal accueilli par le grand-maître, et se mit alors en course pour son compte, attaquant les infidèles et quelquefois les chrétiens. Bientôt il eut à choisir entre le service de l'emp., de la France ou de Malte. Il se décida pour la

France, qui venait (1554) de recommencer la guerre en Flandre et en Italie. Il reprit le commandement des galères françaises stationnées à Port-Ercole, et alla investir le fort de Scarlino, dans la principauté de Piombino Il y fut blessé mortellement, et rendit le dern. soupir à Castiglione della Pescaïa (1554). *Voy.* les *Capitaines français* de Brantôme, t. 2, p. 322. — STROZZI (Pierre), frère aîné du précédent, voulut aussi être le vengeur de son père, et chercha à donner à la liberté de sa patrie l'appui de la France. Il entra dans l'armée française, assista au siége de Luxembourg (1543), fut battu l'année suivante à La Mirandole, servit sous l'amiral Annebault en 1545, et fut créé général des galères; mais son avancement rapide et ses succès ne pouvaient lui faire oublier le grand but de tous ses travaux, la vengeance. Enfin, il fut envoyé en 1554 au secours de Sienne, que Côme Ier assiégeait; mais il fut défait près de Lucignano, et se vit obligé de revenir en France en 1555. Il alla, deux ans plus tard, prendre le commandem. de l'armée du pape Paul IV, et obtint avec elle quelques avantages, qui ne l'approchèrent pas du but de tous ses efforts. Il revint se faire tuer au siége de Thionville en 1558. — STROZZI (Philippe), fils du précédent et l'un des grands capitaines de son temps, né à Venise en 1541, fut amené en France dès l'année suivante, et placé comme enfant d'honneur près du dauphin, depuis François II. A l'âge de 15 ans, il alla signaler sa valeur à l'armée de Piémont, et à son retour il fut nommé capitaine. De nouveaux exploits lui valurent le grade de colonel des gardes-françaises en 1563, et plus tard celui de colonel-général de l'infanterie, dont il dut par la suite se démettre, lorsqu'il prit fantaisie au roi d'en gratifier le duc d'Espernon. Il fit des merveilles au combat de la Roche-Abeille, à la bataille de Moncontour et au siége de La Rochelle. Chargé en 1581 du commandement de la flotte destinée à soutenir les prétentions de don Antoine, reconnu roi de Portugal, il attaqua les Espagnols non loin des Açores, fut pris et livré à l'amiral Ste-Croix (Santa-Cruz), qui le fit jeter à la mer avec une insigne lâcheté (1582). *Voy.* Brantôme, t. 10, p. 276, éd. de 1740.

STROZZI (CYRIAQUE), professeur de l'univers. de Pise, né en 1504 dans un château voisin de Florence, m. à Pise en 1565, fut l'un des plus intrépides ergoteurs de son temps, et se fit admirer souvent dans ces assauts d'érudition, où la victoire reste d'ordinaire, non pas au plus savant, mais au plus adroit. Du reste, il était versé dans la philosophie et les langues anciennes. Nous citerons de lui : *de Republicâ libri duo, scilicet IX et X reliquis octo additi, quos scriptos non reliquit Aristoteles*, grec-lat., Florence, Junte, 1562, in-4. — STROZZI (Laurence), sœur du précéd., née comme lui aux environs de Florence en 1514, prit l'habit de St Dominique dans le couvent de St-Nicolas *di Prato*, et termina en 1591 une vie toute consacrée à la piété. On cite d'elle des *hymnes*, qui ont été pub. sous ce titre : *in singula totius anni Solemnia hymni*, Florence, Junte, 1588, in-8.

STROZZI (PIERRE), secrétaire des brefs sous Paul V, né à Florence vers 1575, m. vers 1640, rendit un service éminent à l'église, en amenant les nestoriens modernes à reconnaître l'autorité du saint-siége, ce qui ne l'empêcha pas de perdre la bienveillance de son maître par les intrigues de ses ennemis; il résigna lui-même son emploi et alla professer la philosophie à l'université de Pise. Nous citerons de lui : *Disputatio de origine et dogmatibus chaldæorum, sive hodiernorum nestorianor.*, Rome, 1617, in-4.

STROZZI (BERNARD), peintre, dit *il Prete Genovese*, ou *il Capuccino*, né à Gênes en 1581, avait déjà quelque réputation dans son art à l'âge de seize ans, ce qui ne l'empêcha pas de s'en dégoûter bientôt et de se faire capucin. Puis le goût de la peinture se réveilla en lui dans les ennuyeux loisirs du cloître. On lui permit d'en sortir, parce que sa mère et sa sœur avaient besoin de son talent pour être tirées de la misère; mais plus tard sa mère étant m. et sa sœur étant mariée, on voulut lui faire reprendre l'habit religieux, et comme il hésitait à obéir, il fut arrêté et mis en prison dans le couvent de son ordre, où il resta plus de trois ans. Enfin il parvint à s'évader, et se rendit à Venise, où il m. en 1644, après y avoir fait un grand nombre d'ouv. à la biblioth. de St-Marc, à la procuratorerie, à l'église de St-Benoît et à l'hôpital des Incurables. C'est surtout à ses fresques qu'il doit sa réputation. Le musée du Louvre possède de lui deux tableaux : le prem. représente *St Antoine* de Padoue tenant l'Enfant Jésus qui le caresse; le second, la *Vierge* avec l'Enfant Jésus sur des nuages, entourés de différens attributs.

STROZZI (JULES), poète italien plus que médiocre, né à Venise en 1583, m. dans la même ville en 1660, s'essaya dans plus. genres, mais surtout dans le drame. « Il trouvait moyen, dit un de ses biographes, de faire entrer dans ses pièces de théâtre des devises, des jeux de mots, des anagrammes qui sillonnaient la scène en lettres de feu. Un de ses ridicules ouv. fut joué avec un grand luxe de décoration devant Louis XIV en 1645. C'était la *Finta pazza, o Achille in Sciro*, Plaisance, 1641, in-4; réimp. sous ce titre : *Feste teatrali per la finta pazza*, Paris, 1645, in-fol., fig. Nous citerons en outre sa *Venezia edificata, poema eroico, con gli argomenti di Francesco Cortesi*, Venise, 1624, in-folio, figures.

STRUDEL (PIERRE), peintre tyrolien, né vers 1660 à Clez, dans la vallée de Naosperg, qui fait partie de l'évêché de Trente, m. à Vienne en 1717, excellait à peindre les enfans nus, comme le prouvent les bacchanales qu'il a exécutées; et peut être n'a-t-il en cette partie d'autre rival que le Dominiquin. Ses ouv. fixèrent l'attention de l'empereur Léopold, qui lui accorda le titre de baron, se plut à le voir travailler, et l'honora des mêmes marques d'estime dont Charles-Quint avait comblé le Titien. Parmi ses compositions les plus estimées, on cite un *Ecce homo*, un *St Jean-l'Evangeliste*, et une *Ste Famille*, qui faisaient l'ornem. de la galerie de Dosseldorf.

STRUENSÉE (ADAM), théologien danois, né en 1708 à Neu-Ruppin, dans la Marche de Brandebourg, m. en 1791, s'était lié avec la secte des frères moraves et avec son fondateur, le comte de Zinzendorf; ce qui ne l'empêcha pas de rester fidèle à sa communion. En 1760, il fut nommé surintendant-général des duchés de Holstein et de Schleswig. Il est surtout connu par sa piété et par ses ouv. ascétiques. Ses deux fils, dont les articles suivent, acquirent une célébrité d'un autre genre.

STRUENSÉE DE CARLSBACH (CHARLES-AUGUSTE), fils du précéd., né à Halle, fut appelé en 1757 comme profess. de philosophie et de mathématiques à l'academ. des jeunes nobles de Liegnitz. Frédéric II envoya souvent des gentilshommes se former à son école; et il faut dire que Struensée se montra digne d'un pareil suffrage, non-seulem. par ses leçons verbales, mais encore par la composition de plus. ouv. remarquables sur l'art militaire. En 1770, il fut appelé à Copenhague par son frère, alors tout puissant en Danemarck (*v.* l'art. suiv.), et fut nommé intendant des finances avec le titre de conseiller de justice. L'économie politiq. devint alors son occupation favorite; mais il n'eut pas la faculté de faire souvent l'application de ses recherches en cette matière. Enveloppé bientôt dans la chute de son frère, il ne recouvra sa liberté qu'en prouvant son innocence, et alla reprendre ses utiles fonctions à Liegnitz, où il resta cinq ans. Frédéric lui confia en 1777 la direction d'un bureau succursal de la banque royale à Elbing, et l'appela à Berlin en 1782 comme conseiller intime au départem. des finances et comme direct. de l'éta-

blissement royal, connu sous le nom de *Société pour le commerce maritime*. Le prince royal de Danemarck lui conféra en 1789 la noblesse sous le nom de Carlsbach. Enfin le nouveau roi de Prusse, Frédéric-Guillaume, le nomma en 1791 ministre des finances et chef du départem. des accises, des douanes et du commerce. Il se maintint au ministère jusqu'à sa m., arrivée en 1804. Administrat. sage et intègre, Struensée ne fut pas un grand ministre : il lui manquait la sensibilité et l'imaginat., sans lesquelles il n'y a point de génie. Parmi ses ouv., tous en langue allemande, nous citerons : *Elémens d'artillerie*, Liegnitz, 1760, in-8, 1769, 1788; Leipsig, 1817; *Elémens d'architecture militaire*, Lieguitz, 1770, 3 vol. in-8, 1786; *Recueil d'écrits sur l'économie politique*, ibid., 1776, 2 v. in-8; *Mémoires sur des objets essentiels de l'économie politique*, Berlin, 1800, 3 vol. in-8.

STRUENSÉE (Jean-Frédéric), frère du précédent, né à Halle en 1737, avait acquis le titre de docteur en médecine, lorsqu'en 1757 son père l'emmena à Altona, où il allait remplir les fonctions de principal pasteur. Le jeune Struensée, qui avait appris à penser librem. par la lecture de Voltaire et d'Helvétius, était allé trop loin et avait adopté les principes relâchés de la morale épicurienne. Sa seule religion d'ailleurs était le plus complet matérialisme. Il tint table ouverte à Altona, se livra à tous les plaisirs, fit beaucoup de dettes, et eut un moment l'idée d'aller dans l'Inde chercher la fortune, dont il ne pouvait se passer. Il avait bien essayé aussi de la profession d'écrivain; mais ce n'était pas là qu'il pouvait trouver la richesse, et il cessa d'écrire pour se jeter dans la société des gr. seigneurs, auxquels il était sûr de plaire par son esprit, sa figure, son ambition même et ses idées hardies. Bientôt il fut introduit à la cour de Danemarck, et en 1768, il fut nommé médecin particulier du roi Christian VII, qu'il accompagna dans son voyage en France et en Angleterre, et dont il était déjà le favori, lorsqu'ils revinrent en Danemarck. Au mois de mai 1770, il fut chargé de l'inoculat. du prince royal. Il fut très-assidu auprès de lui, sans doute parce que la reine Mathilde ne voulut pas quitter un instant son fils, et il put, dans de fréquentes conversations, prendre sur elle l'ascendant qu'il avait sur le roi. Mathilde crut voir dans Struensée l'homme qui pouvait lui donner quelque influence à la cour; et Struensée, en lui laissant cet espoir, travailla pour lui-même. Il se fit confier l'éducation de l'héritier du trône, obtint le titre de conseiller de conférence et de lecteur du roi, et fut dès-lors considéré comme le chef du parti de la jeune reine et comme l'adversaire de Berostorf, Thott, Rosencrantz, Moltke et Reventlow, membres du conseil privé, odieux au peuple par leurs principes aristocratiques et par leur aversion pour toute réforme. Bernstorf fut renvoyé (13 sept. 1770). Struensée, qui avait contribué à le faire renvoyer, et qui, dès le 4 sept, avait fait rendre, sans le concours d'aucun ministre, un *ordre du cabinet*, contenant abolition de la censure des livres et des journaux, fut véritablem. ministre, quoiqu'il n'eût encore aucun titre légal. Le 27 déc. un *acte royal*, rédigé par lui, abolit le conseil privé, qui se croyait autorisé par la constitution de l'état à mettre des bornes au pouvoir des rois de Danemarck. C'était déclarer la guerre à l'aristocratie et rétablir dans toute sa pureté le pouvoir monarchiq., dont l'exercice fut remis entre les mains de l'heureux favori, décoré depuis quelques jours seulem. du titre modeste de maître des requêtes, équivalant à celui de ministre et secrétaire d'état. En juillet 1771 le roi le nomma comte, ministre du cabinet, et ordonna que tous les départem. de l'administrat. lui obéiraient, sans qu'il fût nécessaire de produire la signature du souverain. Le ministre, devenu tout puissant, suivit un système fondé sur des vues grandes, justes et salutaires. Il s'efforça d'affranchir le Danemarck de l'influence tyranniq. de la Russie, chercha à renouer avec la Suède et avec la France des relations amicales, et ne mérita pas moins d'éloges pour les réformes qu'il introduisit dans l'administrat. intérieure du royaume. Elles tendaient à prévoir les disettes, à diminuer les impôts, à briser les entraves qui arrêtaient l'industrie nationale, à adoucir les lois pénales, à abréger les formalités de l'ancienne jurisprudence; mais il précipita un peu trop ses mesures utiles, qui blessaient d'ailleurs des intérêts privés. On murmura, on répandit dans des libelles les insinuations les plus perfides sur ses liaisons avec la reine; et il se vit forcé de déclarer, par une nouvelle ordonnance, que la liberté de tout imprimer n'excluait pas la responsabilité devant les tribunaux. Bientôt le mécontentem. se fit jour par de petits mouvem. de révolte, auxquels le ministre opposa très-peu de résistance; et ce défaut de fermeté parut être le signal de sa chute. La reine-douairière Julie se mit à la tête des ennemis de Mathilde et de Struensée, parmi lesquels se trouvait le comte de Rantzau-Aschberg, l'un des premiers amis du ministre. A la suite d'un bal les conjurés pénétrèrent jusqu'à l'appartem. du roi, lui parlèrent d'un complot contre sa vie et lui firent signer l'ordre d'arrêter la reine et ceux qu'ils appelaient ses complices. Cet ordre fut exécuté sur-le-champ. On réduisit à six les principaux chefs de l'accusat. dirigée contre Struensée. Quelques-uns étaient absurdes, d'autres étaient glorieux pour lui ou pouvaient être facilem. combattus; un seul est digne de fixer un moment notre attention, c'est celui qui rappelait, pour les incriminer, ses relations avec la reine. Struensée avait fait des aveux à ce sujet, disait-on, et il est certain que son avocat le recommanda à la clémence royale, *sur ce seul point*; mais les historiens les plus récens ont accrédité l'opinion qu'il s'était laissé aller à faire de tels aveux, dans l'espoir assez fondé de sauver sa tête, en associant sa cause à celle de la reine. Quoi qu'il en soit, le roi, livré alors sans volonté à l'ascendant du parti vainqueur, confirma la sentence le 27 avril 1772, et le lendemain Struensée fut décapité. Son ami Brandt, qui avait partagé son étonnante fortune, fut immolé avec lui à la vengeance de ses ennemis. Nous avons indiqué à l'article MATHILDE, quelques ouv. que l'on peut consulter sur cette gr. catastrophe. Nous citerons encore : *Histoire du comte de Struensée et de son ministère* (en danois), par J.-K. Host, Copenhague, 1824, 2 vol. in-8, avec un 3e vol. de pièces justificatives.

STRUTT (Joseph), antiquaire anglais, dessinat. et graveur au pointillé et au lavis, né en 1749, fut chargé de quelq. dessins, en 1770, par le directoire du muséum britannique. Les richesses réunies dans cette collection d'objets d'art et de sciences tournèrent son attention vers l'archéologie, dans laquelle il fit de très-grands progrès. Il m. en 1802. Nous citer. de lui : *Essai sur les mœurs, les usages, les armes, les vêtem., etc., des habitans de l'Angleterre depuis l'invasion des Saxons jusqu'au règne de Henri VIII*, 1774-75, 2 tom., 1797; *Dictionnaire des graveurs*, 2 tom., 1785-86; *Tableau complet des habillemens du peuple anglais, depuis l'établissement des Saxons jusqu'à nos temps*, contenant 143 pl., 1796-99, 2 vol. in-4. Une trad. franç. du 1er vol. par Boulard, sous le titre d'*Angleterre ancienne*, avec 67 pl., parut en 1789, 2 vol. in-4.

STRUTTER (Jean-Théophile), né à Udstein en 1740, d'abord conseiller d'état au service de Russie, fut ensuite attaché au dépôt des archives des affaires étrangères à Moscou, où il m. en 1801. Il est auteur des ouv. suiv. : *Extraits des historiens byzantins en ce qui concerne l'histoire ancienne de la Russie*, en latin, 4 vol., Saint-Pétersbourg, 1771-1780; trad. en russe par Svietof, ib., 1778-1775; *Histoire de Russie* (les 3 prem. vol. seulem., s'arrêtant à 1462), ibid., 1800-1803.

STRUVE (George-Adam), jurisconsulte, né à

Magdebourg en 1619, prit ses degrés en 1646 avec un tel éclat, qu'on lui offrit une chaire vacante à l'académie d'Iéna. Ayant quitté la carrière de l'enseignement en 1660, il remplit pendant 4 ans les fonctions de premier conseiller de la ville de Brunswick, et fut ensuite employé dans des affaires importantes par l'électeur et les princes de Saxe, et par le prince de Hesse-Darmstadt. En 1673, il revint à Iéna occuper la chaire de droit canonique, fut élu président du sénat et du consistoire, et m. en 1692. Nous citerons de lui : *juris feudalis Syntagma* et *jurisprudentiæ civilis Syntagma*, souvent réimpr. l'un et l'autre dans le 17ᵉ S., et adoptés par la plupart des univers. d'Allemagne.—STRUVE (Burkhard-Gotthelf), savant et laborieux bibliographe, fils du précéd., né à Weimar en 1671, fut employé par son frère aîné, conseiller du prince de Hesse, dans différentes affaires pour les cours de Darmstadt, Stuttgard et Cassel. Il partagea la folie de ce frère qui se ruina en cherchant la pierre philosophale, et dont il paya les dettes. La crainte de se voir privé de toute ressource le jeta dans une mélancolie profonde, dont il sortit enfin pour se livrer à l'étude avec plus d'ardeur. Nommé bibliothécaire à l'académie d'Iéna en 1697, il y ouvrit des cours particuliers de physique, de littérature grecque et d'antiquités, et y obtint la chaire publique d'histoire en 1704, puis le titre de professeur extraordinaire en droit. Il m. en 1738 conseiller de l'électeur de Saxe. Nous citerons de lui : *Bibliotheca juris selecta*, Iéna, 1703, in-8; 1756, 2 t. in-8; *Introductio in notitiam rei litterariæ et usum bibliothecarum*, *cum supplementis Lilienthalii*, *Coleri*, *Koehleri*, etc., ib., 1704, in-8; Francfort, 1754, 2 vol. in-8.

STRUYS (JEAN), voyageur hollandais, dont le vrai nom était *Jans Janszoon Strauss*, parcourut un grand nombre de pays au service de diverses nations, de 1647 à 1672. De retour de ses courses, il se retira dans le Ditmarsch (pays danois au nord de Hambourg), où il m. en 1694. Les mémoires de sa vie et de ses voyages, publiés par lui en hollandais (Amsterdam, 1677), et trad. en allem. l'année suivante, ont aussi été publiés en franç. par Glanius, sous ce titre : *Voyages de Jean Struys en Moscovie*, *en Tartarie*, *en Perse*, *aux Indes et en plusieurs autres pays étrangers*, traduits du flamand, Amsterdam, 1681, in-4, carte et fig.; Lyon, 1682, 3 vol. in-12, fig.; Amsterdam, 1718, 3 vol. in-12, cartes et fig.

STRYK (SAMUEL de), jurisconsulte allemand, né en 1640, fut nommé à l'âge de 26 ans professeur extraordinaire de *Novelles* à Francfort. Il obtint en 1668 la chaire des *Institutes*, en 1672 celle des *Pandectes*, en 1680 celle du Code, et 2 ans après il fut nommé chef de la faculté de droit. Déjà depuis long-temps l'empereur Léopold lui avait adressé des lettres de noblesse, lorsqu'en 1690 l'électeur de Saxe pria l'électeur de Brandebourg de lui céder un professeur si distingué, qu'il voulait placer d'une manière avantageuse à son université de Wittenberg. Cette prière fut écoutée, et Stryk se rendit à son nouveau poste; mais l'électeur de Brandebourg le rappela en 1692, lorsqu'il fonda l'université de Halle, et le nomma son conseiller intime, directeur de l'université, et premier professeur de jurisprudence. Il m. à Halle en 1710, après avoir refusé les offres les plus avantageuses qui lui furent faites de la part de l'empereur. Stryk s'est acquis un double titre à l'estime de l'Allemagne savante par son enseignement et par ses écrits, qui font autorité devant les tribunaux toutes les fois que, pour la décision d'une question, il n'est pas nécessaire de consulter l'histoire et les antiquités; car, sous ce rapport, il laissait beaucoup à désirer. Ces écrits consistent en *consultations* et *décisions*, en *traités* sur des matières particulières. Au reste, tous ses ouvr. et même ceux de son fils Jean-Samuel, qui fut son collègue pendant 15 ans, comme professeur de droit à l'université de Halle, ont été réunis en 16 vol. in-fol., Ulm, 1744-55.

STRYKOWSKI (MATHIAS), premier historien de la Lithuanie, sa patrie, écrivait sous le règne de Sigismond-Auguste, qui le nomma conservateur des archives de la couronne. Ce savant homme, qui avait acquis une foule de connaissances positives dans ses voyages en Asie, en Italie, en Allemagne et en France, passa le reste de ses jours à mettre en ordre et étudier les docum. confiés à sa garde. Parmi les ouv., tant en prose qu'en vers, qu'il a écrits en polonais, nous citerons un *Traité sur la liberté de la nation polonaise*, et une hist. des peuples slaves, sous ce titre : *Chroniq. de la Pologne*, *de la Lithuanie*. de la *Russie*, *de la Prusse*, *de la Moscovie et de la Tartarie*; Kœnigs., 1582, in-f.

STRYPE (JEAN), biographe, né en 1643 à Londres, ou plutôt à Shepney (village voisin), exerça, pendant plus de 50 ans, l'office de pasteur à Low-Leytun en Essex, et m. en 1737, à Hacney. Outre ses notices biographiques, parmi lesquelles nous n'indiquerons que celle de l'archevêque Cranmer, 1694, in-f., qui a été réimpr. à Oxford, 1810, in-8, revue par Henri Ellis, avec des éditions et une *vie* de l'auteur lui-même, nous devons parler de son édit. de la *Description de Londres*, par Stow. C'est son travail le plus important.

STUART (ROBERT II), roi d'Ecosse, né en 1316, était le neveu de David II (Bruce), pendant la captivité duquel il tint les rênes de l'état, et apprit à le gouverner un jour pour lui-même. A la m. de son oncle, en 1370, il fut reconnu roi, conformément au testam. de Robert 1ᵉʳ, son aïeul. Ce ne fut pas sans opposit. toutefois. Guill. comte de Douglas prétendit avoir des droits à la couronne; mais ses prétentions furent rejetées par un acte du parlement réuni à Scone, qui déclara même que le trône, après Robert II, appartiendrait à Jean son fils. Dès la première année de son règne, Robert II renouvela l'antique alliance de l'Ecosse avec la France. Il s'occupa aussi de payer tout ce qui pouvait encore être dû sur la rançon de David Bruce, et de régler toutes les affaires relatives à l'Anglet. Il fut obligé bientôt de soutenir contre ce pays une guerre souvent interrompue par de courtes trèves, et terminée enfin par une dernière convention conclue en 1389. Dans le cours de ces hostilités, l'armée écossaise avait gagné la bataille sanglante d'Otterburn (1388), célébrée par une ballade bien connue, sous le nom de *Chasse de Cheviot*. Robert m. au chât. de Dundonald en 1390.

STUART (ROBERT III), fils du précédent, auquel il succéda en 1390, avait reçu au baptême le nom de *Jean*, qui fut changé par le parlem. en celui de *Robert*, cher à la nation. L'humeur belliqueuse des nobles ne tarda pas à exciter des troubles, auxquels le nouveau roi, aussi faible d'esprit que de corps, ne put mettre un terme. Heureusement l'Ecosse était alors en paix avec l'Angleterre, par les prolongations successives de la dernière trève, conclue sous le règne précéd.. Mais en 1400, Henri IV, roi d'Angleterre, vint réclamer à main armée l'hommage de Robert et de ses seigneurs : les mauvais temps, la disette, les maladies le forcèrent de renoncer à ses prétentions et de se retirer. Une trève fut conclue en 1402, puis une autre en 1404, à la suite de laquelle on parla d'une paix définitive. Pendant ce temps Robert faisait emprisonner David, son fils aîné, coupable des excès les plus scandaleux, et le perdait par suite des rigoureux traitemens qu'éprouva ce jeune prince. Le malheureux père renonça au gouvernement et se retira dans l'île de Bute. Pour dérober Jacques, son second fils, aux piéges du duc d'Albany, qu'il supposait avec quelq. raison avoir hâté la fin de David, il le fit embarquer pour la France; mais ce jeune prince ayant été pris par les Anglais et enfermé à la Tour de Londres, Robert m. de chagrin en 1405.

STUART (Marie). V. Marie.

STUART (Arabella), plus connue dans l'histoire sous le nom de *lady Arabelle*, eut une destinée analogue à celle de la fameuse *Mademoiselle*, fille de Gaston, duc d'Orléans. On place sa naissance vers 1577. Elle était fille de Charles Stuart, comte de Lenox, le frère cadet de ce Henri Darnley que Marie fit asseoir sur le trône. Sa main fut recherchée par un grand nombre d'ambitieux qui auraient voulu partager ses droits éventuels à la couronne d'Angleterre, et qui voyaient d'ailleurs en elle, tout en attendant mieux, l'unique héritière de la maison de Lenox. La politique faisait donc briguer de toutes parts son alliance; mais la politique aussi rompait toutes les mesures des prétend. Lorsqu'elle fut en âge de prendre conseil de son cœur pour le choix d'un époux, elle jeta les yeux, s'il faut en croire de Thou, sur le fils du comte de Northumberland; mais ce fait et ceux qui suivent dans le récit de l'historien français ne paraissent pas avérés. Après la m. d'Elisabeth, Arabella, qui avait été emprisonnée par cette reine impérieuse, commença à jouir de la liberté et même de quelque faveur à la cour de son cousin Jacques VI d'Ecosse. Mais ce prince ayant appris en 1610 qu'elle avait épousé William Seymour, fils de lord Beauchamp et petit-fils du comte de Hertford, les fit enfermer tous deux séparém. Seymour parvint à s'échapper et se réfugia dans les Pays-Bas. La princesse, demeurée captive, ne cessa de souffrir qu'en cessant de vivre en 1615 Elle adorait son époux, qui paraît avoir conservé d'elle le souvenir le plus tendre.

STUART (Jacques-Edouard-François), fils du roi Jacques II et de Marie de Modène, n'eut jamais que le titre de roi, et l'on peut dire que sa naissance, arrivée le 10 juin 1688, hâta la révol. qui enleva le trône à son père; reconnu par Louis XIV à la mort de Jacques II en 1701, ce ne fut qu'en 1715 qu'une tentative sérieuse eut lieu pour lui rendre la couronne. Le comte de Mar, qui commandait ses partisans en Ecosse, fut malheureusement vaincu par le duc d'Argyle, plutôt sous le rapport de la conduite de la guerre, que dans la bataille douteuse de Sheriffmoor. La présence du prince lui-même ne put rétablir ses affaires l'année d'après (1716). Le fils de Jacques II se flatta quelque temps, mais en vain, que la reine Anne le désignerait pour son successeur. Après la mort de Louis XIV et celle de cette princesse, il fut abandonné par le régent de France, et n'eut d'autre appui qu'Alberoni, dont les projets en sa faveur échouèrent en 1719. Errant d'états en états, tantôt honoré, tantôt proscrit, le prétendant sembla enfin renoncer lui-même à sa couronne en ce monde après l'expédition de 1745, où son fils Charles-Edouard le fit proclamer en Ecosse une dernière fois. Le pape avait été son parrain; la cour de Rome lui fut constamment dévouée Il m. dans la capitale du monde chrétien le 2 janv. 1766, âgé de 78 ans. Plus connu dans l'histoire sous le titre de chevalier de Saint-Georges, ce prince était, à ce qu'il paraît, dépourvu de talent, et n'eut que ces vertus pacifiques qui malheureusement pour les peuples assurent plutôt aux princes la couronne des cieux qu'une couronne terrestre. Il avait épousé la princesse Sobieska, petite-fille du grand Sobieski, dont il eut deux fils.

STUART (Charles-Edouard-Louis-Philippe-Casimir), fils aîné de Jacques III, et connu sous les noms divers de *Charles-Edouard*, du *Prétendant*, du *Chevalier* et du *comte d'Albany*, était né à Rome le 31 décemb. 1720. Il vécut d'abord en Italie, et vint à Paris lorsque la guerre de 1740 éclata entre la France et l'Angleterre. Long-temps déçu dans les promesses de secours armés que Louis XV fit aux Stuarts, mais jamais découragé malgré le découragement de son propre père, le jeune prétendant résolut de tenter seul la fortune en Ecosse, et s'embarqua à Nantes avec sept personnes proscrites comme lui, au moment où la bataille de Fontenoy, si fatale à l'Angleterre, semblait lui offrir une chance contre la maison de Brunswick. De simples armateurs le conduisirent jusqu'aux Hebrides, et, échappé à plus d'un danger, il jeta l'ancre le 19 juillet 1745 dans le Lochnanuagh, entre Moddart et Arisaig. Les chefs des highlands hésitèrent d'abord de s'engager dans une entreprise qui leur semblait téméraire sans l'aide de la France. Charles-Edouard les décida par son ardeur toute chevaleresque: le pibroch réunit les clans fidèles, l'étendard des Stuarts fut arboré, Jacque III proclamé roi, et 2,000 montagnards escortèrent le jeune prince comme régent jusqu'à Edimbourg. Le gouvernement de l'usurpation méprise d'abord cette faible armée. Le général Cope, qui l'a vainement cherchée dans les montagnes, revient sur ses pas, impatient d'une victoire qu'il croit sûre. Charles-Edouard court au-devant de lui à Prestonpans, le défait, rentre triomphant dans Holyrood, organise son parti en donnant des fêtes, marche sur Carlisle, et pénètre jusqu'à Derby à une ou deux journées de Lond. Le gouvernem. angl. tremble, et se prépare à la fuite; mais là les principaux chefs de l'armée écossaise doutent de leur fortune, étonnés de ne pas voir accourir les jacobites anglais qui se contentent d'envoyer leurs vœux au prétendant. La retraite est résolue, lorsqu'il ne s'agissait plus peut-être que de 24 heures pour regagner sur George II la partie que Jacques II avait perdue en 1688 avec Guillaume. Charles-Edouard revient sur ses pas en pleurant de colère. Le duc de Cumberland, qui commandait les troupes anglaises, prend alors l'offensive, et suit de près les montagnards jusque sur les frontières d'Ecosse, où il laisse le commandement au général Hawley. La guerre continue en Ecosse: Charles-Edouard gagne la bataille de Falkirk; mais le duc de Cumberland, qui revient avec des renforts, remporte la victoire de Culloden, disperse le parti jacobite, et achève de le dompter par les exécutions militaires. Charles-Edouard fugitif erre dans les montagnes et les îles. Après une foule d'aventures romanesques, de privations et de périls, trouvant partout des amis, nulle part un traître, quoique sa tête fût mise à prix, obligé de se déguiser en femme à la suite de la célèbre Flora Macdonald, il parvient enfin à s'embarquer pour la France, où il arrive ayant tout perdu *fors l'honneur*. Le traité d'Aix-la-Chapelle força Charles-Edouard de se réfugier à Avignon et puis en Italie. Il reparut mystérieusement à Londres en 1753, et une dernière fois, en 1761, à l'époque du couronnement de George III. Il avait épousé la princesse de Stolberg, plus jeune que lui de 30 ans. Cette union ne fut pas heureuse: sa femme, connue sous le nom de comtesse d'Albany, épousa depuis Alfieri le poète, et le peintre Fabre en troisième noces. Charl.-Edouard m. à Florence le 31 janv. 1788. Tour à tour proscrit, victorieux, vaincu et proscrit encore, ce prince se montra, dans la bonne fortune comme dans la mauvaise, digne de remonter sur le trône de ses aïeux. Sa gloire s'accroît encore de la comparaison qu'appelle naturellement le nom de son vainqueur le duc de Cumberland, surn. le *Boucher*, à cause de ses cruautés. J. Home a publié en Angleterre l'*Histoire de la rébellion de* 1745, ouvr. infidèle par ses réticences, et qui a été refait par R. Chambers, mais toujours avec les opinions anti-jacobites. Voltaire a consacré plusieurs pages éloquentes de son *Siècle de Louis XV* aux aventures de Charles-Edouard. Le supplém. du 3e vol. de l'*Histoire d'Ecosse* trad. de Walter Scott contient tout ce qui a paru de plus complet en France sur ce prince.

STUART (Henri-Benoît), second fils du chevalier de St-Georges, naquit le 6 mars 1725. Son titre de duc d York se changea en celui de cardinal d'York, au grand déplaisir de son frère Charles-Edouard, qui regardait la pourpre romaine comme

incompatible avec les prétent. des Stuarts au trône d'Anglet. Cependant, à la mort de Charles-Edouard, le cardinal d'York se fit appeler Henri IX. Il cessa de vivre à Rome en 1807. « Ainsi m. sous le chapeau d'un cardinal le dernier des petits-fils de ce Jacques II qui avait sacrifié au papisme la triple couronne de la Grande-Bretagne. » Nous empruntons cette réflexion à l'ouvrage que nous venons de citer en terminant le précédent article.

STUART. V. CHARLES, MARIE, etc.

STUART (JACQUES), architecte et antiquaire, né à Londres en 1713 de parens pauvres, les perdit de bonne heure, et se trouva, en sa qualité d'aîné, chargé de soutenir sa famille; mais cette position difficile ne l'empêcha pas de se perfectionner dans les arts du dessin, dont les premiers élémens ne lui avaient été enseignés par aucun maître. L'heureuse persévérance, qui faisait le fond de son caract., lui permit d'apprendre de même le lat. et le gr. Il voulut alors visiter Rome et Athènes. Dans la première de ces deux villes, il se lia d'amitié avec Revett, qui fut son compagnon dans le voyage de Grèce (1750). Le résultat de leurs courses et de leurs travaux scientifiques parut sous ce titre : *Antiquités d'Athènes, mesurées et dessinées par J. Stuart et Nicolas Revett, peintre et architecte*, t. 1er, gr. in-f., 1762; t. 2e, 1790, avec des explications et des notes de Newton; t. 3e, 1794, avec le texte de Revett; t. 4e, 1815, avec un texte explicatif et historique de Taylor. Cet ouvr. a été trad. en franç. par M. Feuillet, 1808-15, 3 vol. in-fol. Stuart était m. en 1788, estimé de tous les amis des arts qui l'avaient surnommé *l'Athénien*.

STUART (sir CHARLES), général anglais, né en 1753, entra au service à l'âge de 17 ans, et fit ses premières armes en qualité d'aide-de-camp du vice-roi d'Irlande. Après s'être distingué dans la guerre d'Amérique (1775) et dans celles contre la France, et avoir obtenu le grade de maréchal-de-camp, il alla s'emparer de la Corse, puis il fut envoyé (1797) dans le Portugal qu'il préserva de l'invasion projetée alors contre ce pays par le gouvernement français. En 1798, il fut envoyé encore une fois dans la Méditerranée, et il enleva Minorque aux Espagnols; il mit la Sicile à l'abri d'une invasion des Français, et leur reprit l'île de Malte. Il retourna alors en Anglet., où il siégea à la chambre des communes dans les rangs de l'opposition. Il m. en 1801.

STUART (GILBERT), écriv. écossais, né en 1742 dans l'université d'Edimbourg, où son père était professeur d'humanités, fut destiné d'abord au barreau; mais après avoir passé quelques années chez un procureur, il suivit sa vocation, qui l'entraînait vers les études historiques et philosophiques. Il était avantageusement connu par quelques écrits lorsqu'il vint en 1768 à Londres, où il concourut à la rédaction du *Monthly Review* jusqu'en 1775. Ne pouvant, dans ce journal, se livrer commodément à ses passions haineuses, il revint dans sa ville natale, et y fonda l'*Edinburgh Magazine and Review*, où il distilla le fiel à son aise contre les écrivains les plus estimables, surtout contre les histor. Henry, Robertson et Gibbon. Il dut à la malignité imprévoyante de ses lecteurs un grand succès de quelques mois; mais bientôt toutes les personnes honnêtes furent révoltées de la virulence et de l'injustice de ses critiques. Il cessa en 1776 de publier son journ., et en 1782 il reparut à Londres, où il travailla au *Political Herald* et à l'*English Review*. Enfin il revint m. à Edimbourg en 1786. Son odieux caractère ne doit pas nous empêcher de dire qu'il a laissé quelq. ouvr. remarquables, et de citer parmi eux : *Histoire de l'établissement de la réformation religieuse en Ecosse*, Londres, 1782, in-4; *Tableau de la société en Europe dans son passage de la barbarie à la civilisation*, 1778, in-4, traduit en français par A.-M.-H. Boulard, 1789, 2 vol. in-8.

STUBBE (HENRI), sav. auteur anglais, né en 1631 à Partney, près de Spilshye en Lincolnshire, fit ses prem. études au milieu des entraves d'une extrême misère, et fut assez heureux cepend. pour trouver quelques ressources dans la générosité de sir Henri Vane le jeune. Il resta constamm. fidèle à ce chef parlementaire, et même il est permis de croire que s'il se jeta dans le parti républicain, ce fut surtout par un sentiment de reconnaissance. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne demeura pas aussi attaché à son parti qu'à son bienfaiteur. Après avoir servi dans l'armée parlementaire et s'être fait payer de ses services par la place de conservat. adjoint de la bibliothèq bodléienne à Oxford, il eut soin de contredire lui-même par d'autres écrits les écrits qu'il avait publiés en faveur de la révolution; il accepta le dogme de l'obéissance passive, et lorsque l'épiscopat fut rétabli, il reçut la confirmation des mains de son diocésain. Il obtint ainsi grâce devant le nouveau gouvernem.; mais il n'eut point de part aux fonctions publiques. Il se contenta d'exercer la médecine en Warwickshire, et occupa ses dernières années par des disputes avec la société royale de Londres, dont il blâmait l'esprit sagem. et heureusement novateur. Il se noya en 1676, comme il se rendait de Bath à Bristol, pour visiter un malade. Nous citerons de lui l'*Apologie de sir Henri Vane*; l'*Essai sur la bonne vieille cause*; et la *Lumière sortant des ténèbres, avec une apologie des quakers*.

STUBBS ou STUBBE (JOHN), savant législe anglais, né vers 1541, fut condamné à avoir la main droite coupée pour avoir publié un écrit satirique, à propos du bruit qui courut vers 1579, que la reine Elisabeth allait épouser le duc d'Anjou. Tout le monde voyait, comme lui, dans ce mariage, qui n'eut point lieu, un danger imminent pour la religion protestante. Stubbe, auquel sa condamnation n'avait rien fait perdre dans l'estime publique, fut employé, quelq. années après, par le lord-trésorier Burleigh, à répondre à la *Defense des catholiques anglais*, du cardinal Allen. On ignore l'année de sa m.—STUBBS (Philippe), que Wood croit être le père ou le frère du précéd., est auteur de l'*Anatomie des abus*, et d'autres ouv. contre les vices de son temps.

STUBBS (GEORGE), anat. et peintre d'animaux, né à Liverpool en 1736, ou, selon Chalmers, en 1724, m. en 1806, a excellé surtout à rendre toutes les qual. des chevaux de course; mais par suite de son insouciance à rechercher le beau idéal, même pour la figure humaine, l'on trouve dans ses ouv. la précision d'un faiseur de *fac-simile*, suiv. l'express. d'un de ses biographes, plutôt que le génie d'un peintre. On vante beaucoup un *tigre* qu'il a peint d'après nature, son *Philis*, *beau chien d'arrêt de lord Clarmont*, et son *Chien d'arrêt épagneul*. Il a écrit : l'*Anatomie du cheval*, *contenant la description des os*, etc., avec 18 pl. dessinées d'après nature; et un *Tableau de l'anatomie comparée de la structure du corps humain*, *d'un tigre et d'un oiseau ordinaire*, avec 30 planches. Cet ouv., dont il a paru 3 livraisons, devait en avoir six.

STUCK ou STUCKIUS (JEAN-GUILLAUME), antiquaire, né à Zurich vers le milieu du 16e S., m. en 1607, dut quelque réputation à son *Traité des festins des anciens et de leurs sacrifices*, Zurich, 1591, in fol.; réimp. avec d'autres écrits sur le même sujet, Leyde, 1695, 2 vol. in-fol. — STUCK (Théophile-Henri), bibliographe, né à Halle en 1716, m. en 1787, s'occupa de minéralogie, d'histoire et surtout de géographie. On a de lui, en allemand : *Catalogue de relations de voyages et descriptions de pays*, *anciennes et modernes*, *esquisse d'une partie principale de l'histoire littéraire de la géographie*, Halle, 1784, in-8; *Supplément*, ibid., 1785; 2e part. pub. après la m. de l'auteur, par H.-Ch. Weber, ibid., 1787, in-8. Le nombre des écrits indiqués dans ce précieux répertoire est de 3452. Il a paru un si grand nombre de voyages depuis 1787, que les amis de la géographie

doivent souhaiter qu'il soit pub. une suite à l'ouv. de Stuck.

STUCKLAND (André de), maître provincial de l'ordre Teutonique en Livonie en 1250, s'illustra par ses exploits contre les Lithuaniens, les Samogitiens et les Sémigalliens, rendit même la Sémigalle tributaire de son ordre, et imposa à Mendog, grand-duc de Lithuanie, l'obligation de se faire chrétien pour conserver ses états, que le vainqueur fit ériger en royaume par le pape Innocent IV (1251). Après quelques autres actes honorables, André de Stuckland se démit de sa dignité, et se retira en Allemagne, où il mourut.

STUKELEY (William), antiquaire et médecin anglais, né en 1687 à Holbech en Lincolnshire, vint fixer son domicile à Londres en 1717, et ne tarda pas à être admis dans le sein de la société roy. Il fut successivem. nommé membre, puis censeur du collége des médecins, conseiller de la société royale, secrétaire de la société des antiquaires, qu'il avait contribué à relever en 1718. Il quitta Londres en 1726 pour venir exercer la prof. de méd. à Grantham. Là il se livra plus que jamais à son goût favori pour les antiquités, et, il faut le dire, à des conjectures plus ou moins singulières qui n'avaient d'appui que dans son imagination. Les douleurs de la goutte l'engagèrent à abandonner la médecine et à entrer dans les ordres sacrés, et il fut d'abord curé d'All-Saints à Stamford (1730), puis de Somerby, près Grantham, et enfin recteur de St-George à Londres (1747). Il m. en 1765. Nous citerons de lui : *Traité sur la cause et la guérison de la goutte par un nouveau traitement*, 1734; *Palæographia sacra*, 1736, in-4; *Itinerarium curiosum*, Londres, 1776, in-fol., avec 103 planches.

STURE (Sténon), surnommé *l'Ancien*, administrateur du royaume de Suède, fut mis à la tête du gouvernem. en 1471, après la m. du roi Charles VIII, lorsque les Danois demandaient que l'union de Calmar fût renouvelée. Il eut à défendre ses nouveaux droits contre Christian Ier de Danemarck, qui réclamait la couronne, et il sortit vainqueur de cette lutte. Il remporta égalem. plusieurs victoires sur les Russes, qui avaient opéré une invasion en Finlande; mais dans le même temps un parti s'étant formé contre lui dans le sein de la Suède; il fut dépouillé de sa dignité, déclaré ennemi de la patrie et excommunié. Jean, qui avait succédé en Danemarck à Christian Ier, fut proclamé roi de Suède en 1497. Bientôt des plaintes s'élevèrent contre ce nouveau prince, Sture reparut et fut nommé administrat. une seconde fois en 1501. Il conserva le gouvernem. jusqu'à sa m., arrivée en 1503. — Sture (Svante), administrat. de Suède, d'une autre famille que le précéd., le remplaça en 1504, et m. en 1512, après avoir tenu les rênes du gouvernem. avec beaucoup de fermeté dans des temps difficiles. — Sture (Sténon), *le Jeune*, administrateur de Suède, eut des démêlés violens avec Trolle, archevêque d'Upsal, avec lequel il chercha vainem. à se réconcilier, et que les états déposèrent en 1517 comme perturbateur du repos public. Trolle s'étant retiré auprès de Christian II, roi de Danemarck, qu'il entraîna dans une guerre contre la Suède, Sture remporta une prem. victoire sur les troupes danoises; mais dans une autre bataille qu'il leur livra à Bogesund (1520), il reçut une blessure, à laquelle il survécut peu de temps. Sa veuve, Christine Gyllenstierna, défendit Stockholm avec un courage héroïque, mais ne put empêcher Christian d'être proclamé roi et couronné par Trolle à Upsal.

STURLESON. V. Snorro.

STURM (Jacques) *de Sturmeck*, l'un des plus illustres magistrats de son temps, né à Strasbourg en 1489, m. en 1553, emporta les regrets de ses compatriotes, dont il avait été 28 ans l'oracle. Il se prononça l'un des prem. en faveur de la réforme que Luther venait d'établir en Allemagne, et il décida ses compatriotes à l'adopter. Il fut député 91 fois, tant aux diètes de l'empire qu'à la cour de Charles-Quint et en Angleterre. Sa correspondance est conservée, en partie, dans les archives de Strasbourg, et Louis-Chr. Mieg a pub. de lui une lettre: *de emendandâ Acad. heidelbergensi* (1522) dans les *Monumenta pietat. et litterar. virorum illustr.*, Francfort, 1702, tom. I, pag. 276-79. — Sturm (Jean), célèbre humaniste, né en 1507 à Sleida ou Schleiden, dans l'Eiffel, vint à Paris en 1529, et y reçut des savans un accueil qui le décida facilem. à se fixer dans cette ville. Il y ouvrit une école, où il compta bientôt un grand nombre d'élèves: mais comme il avait adopté secrètem. les principes de la réforme, il eut lieu d'être effrayé de la rigueur des ordonnances rendues en France contre les hérétiques, et accepta avec empressem. la place de recteur du gymnase de Strasbourg (1538). Cette école devint, en peu d'années, l'une des plus florissantes de l'Allemagne, et en 1566 l'emper. Maximilien II l'éleva au rang d'académie. Sturm, par sa modérat. non moins que par son penchant pour les dogmes de la confession helvétique, se fit des ennemis violens parmi les sectat. de la confession d'Augsbourg, qui parvinrent à lui faire ôter, en 1583, la place de recteur. Il se retira alors dans une campagne près de Strasbourg, où il m. en 1589. Il avait pub. un grand nombre d'ouv., dont Oberlin a donné la *notice* détaillée dans trois *Programmes* imp. en 1804 et 1805. Tous ses opuscules classiques ont été réunis par Fréd.-Aud. Hallbauer sous ce titre : *de Institutione scholasticâ opuscula omnia*, Iéna, 1730, in-8.—Sturm (Jean-Christophe), le restaurat. des sciences physiq. en Allemagne, né en 1635 à Hilpolstein dans la principauté de Neubourg, se consacra au ministère évangéliq. et obtint une vocation pour une paroisse du comté d'Ettingen. Il fallut que ses amis sollicitassent pour lui la chaire de physique et de mathématiq. à l'académie d'Altdorf. Il en prit possession en 1669, et la remplit avec autant de zèle que de succès, jusqu'à sa m., arrivée en 1703. L'Allemagne lui dut l'introduct. de l'enseignement des mathématiq. dans les gymnases et dans les écoles de campagne, et s'il ne fit point de découvertes nouvelles en physique, il rendit du moins de grands services à cette science, en répandant le goût des expriences. Ses ouv. étant tombés dans l'oubli, à raison même des progrès des sciences, auxquels ils ont contribué, nous ne citerons que les suiv. : *Collegium experimentale sive curiosum*, etc., Nuremberg, 1676-85, 2 vol. in-4, fig.; *Philosophia eclectica*, ibid., 1686, in-8, 2 part.; *Physica eclectica sive hypothetica*, ibid., 1697-1722, 2 vol. in-4; *Mathesis juvenilis*, ibid., 1701, 2 vol. in-8.—Sturm (Léonard-Christophe), célèb. architecte, né à Altdorf, et fils du précéd., professa d'abord les mathématiq. à Wolfenbuttel, puis à l'académ. de Francfort-sur-l'Oder, d'où le duc de Mecklembourg le tira pour lui confier, avec le titre de conseiller, l'intendance générale de ses bâtimens. Sturm m. à Gustrow en 1719, à l'âge de 50 ans. Parmi ses ouv., tous en allem., et qui lui ont acquis une grande réputation dans son pays, nous citerons : *Parallèle des systèmes de fortification de Vauban, Cohorn et Rimpler*, Augsbourg, 1718, in-fol.; *Idée et Abrégé de l'architecture civile et militaire*, ibid., 1718-20, in-fol., 16 part. —Sturm (Christophe-Chrétien), prédicateur, de la même famille que les précéd., né à Augsbourg en 1740, m. prem. pasteur de la paroisse de Saint-Pierre à Naumbourg en 1786, a laissé plus. ouvr., parmi lesquels nous citerons : *Méditation sur les œuvres de Dieu dans l'ordre de la nature et de la providence, pour chaque jour de l'année*, Halle, 1775, 2 vol. in-8, souv. réimp.; trad. en franç. par la reine Christine de Prusse, et dans plus. autres langues de l'Europe.

STURME ou STURMIUS prem. abbé de Fulde, né en Bavière vers le commencem. du 8e S., fut

confié, dès son enfance, à St Boniface, qui conçut pour lui l'affection la plus tendre, le seconda dans son projet de fonder un monastère sur les bords de la Fulde (744), et l'en institua abbé après lui avoir donné des instructions écrites. On sait que cette célèbre abbaye, qui fut depuis érigée en évêché, était soumise à la règle de St Benoît. Sturme fut un des prêtres choisis par Charlemagne pour prêcher l'évangile aux Saxons. Il remplit cette mission avec un zèle infatigable, et il en fut récompensé par un privilége qui plaça son abbaye hors de la juridiction épiscopale et sous la protection immédiate du roi. Il m. en 779, et fut canonisé par Innocent II en 1139. Sa *vie*, écrite par St Eigild, 4e abbé du même monastère, a été pub. par Mabillon, s. 3, b. part. 2.

STÜRZ (HELFRICH-PIERRE), littérat. allem., né à Darmstadt en 1736, fut d'abord secrétaire particulier du baron de Widmann, ministre de l'impératrice-reine à Munich; mais bientôt, dans la crainte que sa qualité de protestant ne l'empêchât de faire son chemin en Autriche, il accepta une place semblable chez M. d'Eyben, chancelier du duché de Holstein. En 1762 il se rendit à Copenhague, où le comte de Bernstorf, qu'on distingue des autres ministres de son nom par l'épithète de *grand*, le prit pour son secrétaire particulier et lui donna une place au départem. des affaires étrangères. En 1768 il fut nommé conseiller de légation et fut choisi pour accompagner le jeune roi Christian VII dans son voyage en France et en Angleterre. En 1770, après la chute de son protect., il s'attacha à la fortune de Struensée, et vit s'ouvrir devant lui une perspective non moins brillante; mais il tomba avec le nouveau favori, et passa 4 mois dans une prison d'état. En le rendant à la liberté, on le nomma membre de la régence d'Oldenbourg, avec des appointemens qui durent lui paraître faibles. Il est vrai que le duc de Holstein augmenta bientôt son revenu, et lui conféra en 1775 le titre de conseiller d'état. Mais Stürz ne put oublier ce qu'il avait perdu; sa santé s'altéra; son caractère, autrefois d'une gaîeté et d'une vivacité charmantes, devint sombre et taciturne, et il m. en 1776, d'une maladie subite, déterminée, dit-on, par l'espoir qui lui fut donné dans une lettre d'un prochain changement de fortune. Cet homme, qui avait si peu de philosophie, a laissé quelques ouv. intéressans, dont on connaît plus. collections. Nous nous contenterons de citer celle qui parut à Leipsig en 1786, sous le titre d'*OEuvres de Sturz*, 2 vol. in-8. Les *Souvenirs de la vie de J.-R.-E. comte de Bernstorf*, qui avaient paru en 1777, en sont la pièce la la plus remarquable.

SUARD (JEAN-BAPTISTE-ANTOINE), de l'académie fr., né en 1734 à Besançon, vint à Paris en 1750 pour s'y livrer à la culture des lett. Il n'avait que des talens médiocres; mais il eut le bon esprit de voir quel parti il en pouvait tirer. Il n'aspira point à la gloire, du moins nous le croyons, se contenta de passer pour un homme d'esprit et assez lettré aux yeux des gens du monde, pour un homme du monde aux yeux des gens de lettres, et songea surtout à s'assurer une fortune par ses succès littér. Il commença par coopérer à la rédaction d'un journal anglais qui s'imprimait à Paris, puis il se présenta au concours d'une académie de province, et y fit couronner un *éloge* de Montesquieu. En même temps il recherchait la société des philosophes et l'appui de quelques seigneurs qui croyaient aimer la philosophie. Un voyage en Anglet. lui fournit un moyen facile d'accroître sa réputation, jusqu'alors établie sur des tit. bien frivoles. Grâce à la complaisance de Robertson, qui lui communiqua les épreuves de son histoire de Charles-Quint à mesure qu'on l'imprimait, il put traduire le prem. cet excellent ouvrage, et publier sa traduction aussitôt que l'original. Le succès du liv. fut aussi grand en France qu'en Angleterre, et le traduct. fut associé, sans trop savoir pourquoi, à la gloire de l'immortel historien écossais. Deux places étant venues à vaquer à l'académie française en 1772, l'une fut donnée au traduct. de Virgile, l'autre au traduct. de Robertson; mais le roi annula par son désaveu cette double élection. Il est vrai que Suard ne fut point écarté pour n'avoir pas assez écrit, mais pour avoir participé à *l'œuvre coupable* de l'*Encyclopedie*: or, il est certain qu'il n'y travailla jamais Ainsi la décision royale, juste en elle-même, devenait injuste par le motif qui l'avait déterminée. Cependant l'admission de Suard, ainsi que celle de Delille, ne fut que différée: le prem. remplaça à l'académie l'abbé de La Ville, le second La Condamine. Suard, pour se soutenir au niveau de sa nouvelle dignité littér., ne se crut pas obligé de composer rien d'original. Il avait do l'esprit, de la finesse, un style agréable et plein d'urbanité; mais l'imagination, la verve, cette sensibilité enfin sans laquelle il n'y a point de vrai talent, lui avaient été refusées. Il se remit à compiler, à traduire, à faire des journaux. Une mention particulière est due aux *lettres* qu'il publia, sous le nom de l'*Anonyme de Vaugirard*, dans la fameuse querelle musicale qui partagea nos pères en *gluckistes* et *piccinistes*. Un prem. mérite de ces *lettres*, selon nous, est d'avoir été écrites pour la défense de Gluck; mais ce n'est pas le seul: elles offrent un parfait modèle d'exquise plaisanterie, de politesse et de raison toujours spirituelle. Malheureusement ce peu d'écrits que nous avons cités, si l'on y joint quelques *notices* pour des éditions nouv. de La Rochefoucauld, de La Bruyère, de Vauvenargues, sont à peu près tout ce qu'a produit Suard pendant 60 années qu'il a consacrées à la culture des lett. En sa qualité d'écriv. peu remarquable, il fut censeur. De telles fonctions étaient dans ce temps-là moins odieuses qu'aujourd'hui; mais il ne sut pas néanmoins se concilier l'amitié de ses confrères. L'aut. du *Mariage de Figaro* eut surtout à se plaindre de lui. La révolution compta d'abord Suard au nombre de ses partisans; mais il ne tarda pas à se détacher d'elle, et, par malheur pour lui, ce fut avant les horreurs qui vinrent jeter l'effroi dans le cœur des amis sincères du pays. Il compromit plus d'une fois sa sûreté par ses écrits, et s'expatria au 18 fructid. Il rentra en France après le 18 brum., et prit place dans la 2e classe de l'Institut, dont il fut même nommé secrét. perpétuel, de préférence à M. de Fontanes. On assure que ses confrères, à l'exception de quelques-uns toutefois, n'eurent pas à se louer des relations journalières qu'ils avaient avec lui. On n'oubliera pas surtout la part qu'il eut, après la chute de Buonaparte, à la nouv. organisat. de l'acad. franç., par laquelle neuf memb., furent éliminés. Suard m. en 1817. Nous ne reviendrons pas ici sur ses ouvr., dont nous avons parlé dans le cours de cet art. *Voy.*, pour quelq.-unes de ses trad., l'art. ROBERTSON, et, pour ses autres écrits, les rec. suiv., qu'il a pub. lui-même: *Variétés littér.*, 1769, 4 v. in-12; 1804, 4 vol. in-8; *Mélanges de littér.*, 1803-1805, 5 v. in 8, où, entre autres morceaux, on distingue des *Lett. sur la censure des théât.*, des *Conseils à un jeune homme*, etc. Suard a fourni des *not.* à la *Biogr. univ.*, où un art. lui a été consacré par M. Roger, son succ. à l'acad.

SUARÈS (FRANÇOIS), théologien, né à Grenade en 1548, prit de bonne heure l'habit de St-Ignace, fut chargé d'enseigner la philosophie à Ségovie, occupa ensuite successivement les chaires de théologie à Valladolid, Rome, Alcala, Salamanque, et eut partout un grand nombre d'auditeurs. Enfin il fut nommé, par Philippe II, à la prem. chaire de l'université de Coïmbre. Il prit une part active aux disputes que fit naître le système sur la grâce de son confrère Molina, et imagina celui qu'on a nommé *congruisme*, et dont personne ne s'inquiète aujourd'hui. Le pape Paul V l'ayant invité à écrire contre le serment d'allégeance que le roi Jacques Ier exigeait de ses sujets, il publia dans ce but: *Defensio catholicæ fidei contra anglicanæ sectæ errores*,

Coïmbre, 1613, in-f. Ce liv. fut brûlé par la main du bourreau à Londres et à Paris, comme renfermant des maximes contraires aux droits des souverains. « On assure, dit M. Weiss, que Suarès aurait désiré de partager le sort de son liv. » Nous ne voyons pas ce qui s'est opposé à ce que Suarès pût cueillir la palme du martyre, qu'il méritait bien : ce fut peut-être l'apologie que son digne souverain voulut bien faire de l'ouvrage incriminé par l'Anglet. et par la France. Le grand Suarès se résigna à rester dans ce monde tout plein de corruption, et il m. à Lisbonne, de mort naturelle, en 1617. On trouvera les tit. de ses très-nombreux écrits dans la *Bibl. soc. Jesu*, p. 257 et suivantes. Ils ont été recueillis à Mayence et à Lyon, 1630 et années suivantes, in-fol., 23 vol. L'édition la plus récente est celle de Venise, 1740.

SUARÈS (JOSEPH-MARIE), savant antiquaire, né à Avignon vers la fin du 16e siècle, embrassa l'état ecclésiastique, fut nommé prevôt de la cathédrale d'Avignon, puis camérier du pape Urbain VIII à Rome, et évêque de Vaison en 1633. Il se démit de cet évêché en faveur de son frère en 1666, et revint à Rome, où il fut nommé garde de la bibliothèque du Vatican et vicaire de la basiliq. de Saint-Pierre. Il mourut en 1677. Allatius a publié, dans les *Apes urbanæ*, le catalogue des ouvrages que ce prélat avait fait impr. jusqu'alors, et la liste, beaucoup plus étendue, de ses manuscrits. Nous citerons de lui : *Prænestes antiqua*, *libri duo*, *cum numismatibus*, *inscriptionibus et figuris*, Rome, 1655, in-4; réimp. dans le *Thesaurus antiquitat. Italiæ*, tome 8, *Vindiciæ Sylvestri II*, *pontificis maximi*, Lyon, 1658, in-4; *Arcus Septimi Severi Aug. æri incisus*, *cum explicatione*, Rome, 1676, in fol., fig.; *Lettre sur la patrie et les parens de la belle Laure*, dans l'*Hist. de la noblesse du comtat*, par Pithon-Curt, t. 3, p. 200.

SUBLET DES NOYERS (FRANÇOIS), intendant des finances et secrétaire-d'état sous Louis XIII, né en 1578, m. en 1645, fut le fondat. de l'impr. royale, établie d'abord dans les galeries du Louvre. On a dit, et on devait le croire, qu'il aimait les arts; mais il aimait encore plus la décence apparemment, puisqu'il eut la sottise de faire brûler un tableau de Michel-Ange, dont François Ier avait décoré le château de Fontainebleau, et qui, dit-on, était le chef-d'œuv. de peinture de ce grand artiste.

SUBLEYRAS (PIERRE), peintre, né à Uzès en 1699, obtint le grand prix décerné par l'académie en 1726, partit deux ans après pour Rome, et y mourut en 1749. Il fut un des plus habiles artistes de son temps; mais on doit dire aussi qu'il parut à une époq. de décadence. Le musée du Louvre possède de lui plusieurs tableaux, parmi lesquels nous citerons : le *Serpent d'airain*, qui lui valut le prix; un *Jésus-Christ à table chez Simon le pharisien*, et une esquisse de *l'empereur Théodose recevant la bénédiction de St Ambroise*.

SUBLIGNY, avocat au parlement de Paris dans le 17e siècle, s'occupa plus de la littérat. que des plaidoiries du barreau. Il écrivit pour et contre Racine, et si son nom est parvenu jusqu'à nous, c'est à la faveur du nom de ce grand homme. Nous citerons de lui : *la folle Querelle*, comédie en 3 actes et en prose, 1668, in-12 (c'est une *critique* d'*Andromaque;* Racine l'attribua à Molière, et se brouilla avec lui, comme on sait); *Dissertation sur les tragédies de Phèdre et Hippolyte*, 1677, in-12. — La fille de SUBLIGNY fut une des prem. femmes qui parurent dans l'opéra comme danseuses de profession. Il paraît qu'elle vint peu de temps après la demoiselle Fontaine, et qu'elle fut fort applaudie. Elle quitta le théâtre en 1705, et m. après l'année 1736.

SUCHET (LOUIS-GABRIEL), duc d'Albuféra, maréchal de France, né en 1772 à Lyon, entra à 20 ans comme volontaire dans la cavalerie nationale de cette ville, passa peu après capitaine d'une compagnie franche de l'Ardèche, puis, au bout de 4 mois, fut fait chef du 4e bataillon de ce même département. C'est vers ce temps qu'il eut à remplir la déplorable mission d'assister, avec son bataillon, à l'exécution de l'ordre sanguinaire donné par le proconsul Maignet, de réduire en cendres la commune de Bedouin et d'en décimer les malheureux habitans. Suchet, passé dans son grade à l'armée d'Italie, fit partie de la brigade Laharpe. Il se distingua particulièrement au combat de Loano, où il enleva 3 drapeaux aux Autrichiens. Après s'être ensuite signalé sous les ordres du général Augereau, puis sous ceux de Masséna, et avoir mérité, par ses faits d'armes et d'honorables blessures, l'honneur d'être chargé de présenter au général en chef, Bonaparte, les drapeaux pris dans les dern. mois de 1797 par la division dont son bataillon faisait partie, il fut nommé chef de brigade sur le champ de bataille de Neumark, et envoyé à l'armée d'Helvétie, où il concourut au traité conclu avec les Bernois et les Fribourgeois. On sait que, nonobstant ce traité, la guerre recommença en Suisse. Suchet y fit preuve d'habileté, et, après cette brillante campagne, il fut député à Paris, pour offrir au directoire 25 drapeaux qui avaient été enlevés à l'ennemi. Désigné pour faire partie de l'expédition d'Egypte, mais retenu par le général Brune à l'armée d'Italie, et nommé major-général, il eut occasion de développer toute l'étendue de ses moyens militaires, en améliorant l'organisation de l'armée et en y ramenant la discipline. Il n'en fallait pas davantage pour devenir suspect d'aristocratie. Suchet, rappelé à Paris malgré les instances de Joubert, réussit à se justifier, et fut envoyé à l'armée du Danube, où il seconda utilement Masséna dans ses habiles manœuvres sur le pays des Grisons. Dès que Joubert eut repris le commandement de l'armée, après les désastres de Schérer, il rappela près de lui Suchet dans le grade de chef d'état-major, qu'il avait rempli sous Masséna, et qu'il continua encore d'occuper auprès de Championnet, jusqu'à ce que le premier consul Bonaparte l'adjoignît comme lieutenant à Masséna, devenu général en chef de l'armée d'Italie. C'est en cette qualité que Suchet, à la tête d'un corps de 8,000 hommes, tint en échec le général Mélas, qui commandait à 40,000 Autrichiens; ensuite, par d'habiles manœuvres, il contribua à réduire cette armée, qu'il avait privée de tout moyen de retraite. Suchet rejoignit Masséna dans les plaines d'Alexandrie, et assista à la bataille de Marengo, après laquelle il alla prendre le commandem. de Gênes. A l'expiration des 6 mois de l'armistice (décemb. 1800), il eut le commandement du centre de l'armée d'Italie, parvint à dégager le général Dupont, et avec lui fit à Pozzolo 4,000 prisonniers sur l'armée autrichienne commandée par Bellegarde. Pendant la paix qui suivit le traité de Lunéville, Suchet, employé d'abord à l'inspection des troupes cantonnées dans le Midi et dans l'Ouest, vint prendre un commandement au rassemblement de Boulogne; il fut chargé ensuite de conduire les travaux du port de Vimereux, et de là envoyé comme gouv. du château de Laeken, près de Bruxelles. Rentré en campagne en 1805 et chef de la 1re division du corps d'armée de Lannes, il se distingua particulièrement par une manœuvre aussi hardie que savante à Austerlitz. Il eut l'année suivante la principale part au gain de la bataille d'Iéna, et ses succès en Pologne couronnèrent glorieusement cette campagne. Les préparatifs de la guerre d'Espagne, en 1808, le firent rappeler en France. Mis à la tête du 5e corps d'armée, il traverse les Pyrénées, prend part au siége de Sarragosse, et est détaché en Aragon comme général en chef. Son armée était dans un état complet de délabrement. Il la relève en peu de temps par des succès habilement ménagés, et les soins qu'il donne à rétablir la discipline profitent d'abord à sa troupe, dont il réussit plus sûrement à réparer les besoins.

L'ordre lui est envoyé de Madrid d'attaquer l'inexpugnable forteresse de Lérida, que couvre un corps considérable aux ordres du génér. O'Donnel, et cette place tombe bientôt en ses mains, après la brillante victoire de Margalef. Sa prise est suivie de celle de quelques autres forts, puis de Tarragone, et enfin de l'occupation du Mont-Serrat, où il avait à enlever, sous le feu d'une escadre anglaise, la plus redoutable position. Le bâton de maréchal fut la récompense de ces beaux faits d'armes. S'avançant vers Murviedro (l'antique Sagonte), dont on venait de relever à grands frais les fortifications, il s'en rend maître, après avoir pris d'abord Oropeza et battu le général Blacke sous ses murailles. La garnison du château de Sagonte avait fait en vain deux sorties et repoussé deux assauts, lorsqu'enfin la place fut réduite à se rendre (décemb. 1811). A peu d'intervalle de là, Suchet, à qui un renfort vient d'être envoyé de la Navarre, court investir Valence, qu'il force à capituler, et dont il prend possession le 10 janvier 1812. Toute la province ne tarda pas à lui être soumise. C'est alors que lui fut donné le tit. de duc d'Albuféra avec le domaine qui en formait l'apanage, et qui avait été le théâtre de ses dern. triomphes. Celui qui fait le plus d'honneur à ce guerrier, c'est de s'être concilié, par sa justice et ses vues élevées, l'estime et l'affect. des Espagnols. « Sa mission était de vaincre et de conquérir; on le chargeait de nourrir la guerre par la guerre : il se donna celle d'augmenter sa force par la sagesse, et de diminuer les résistances par la justice. » (*Journ. de la Méditerranée* du 7 janv. 1826). Ainsi qu'il l'avait fait dans l'Aragon, le maréchal Suchet institua pour le territoire de Valence une commission de gouvernement composée des hommes les plus éclairés et les plus recommandables. Des députés des chapitres, des propriétaires, des négocians, des hommes de loi furent rassemblés pour voter et répartir avec équité les taxes de guerre, et il leur était rendu un compte fidèle et détaillé de l'emploi de ces impôts, avant que de nouvelles charges ne fussent imposées. Il savait également entretenir la discipline et l'émulation parmi ses troupes par le même esprit d'équité. Lorsque l'arrivée d'un renfort envoyé aux Espagnols par l'Angleterre, sous la conduite du général Wellington, eut amené le revers fameux de Vittoria, et que les Français furent contraints d'évacuer la péninsule, le maréchal Suchet dut aussi se retirer des provinces de l'Est; mais, dans sa retraite vers les Pyrénées, il ne perdit point l'attitude de vainqueur. On sait que, chargé de protéger la rentrée de Ferdinand VII en Espagne, il reçut de ce prince à Perpignan le témoignage de *sa reconnaissance de la manière dont il avait fait la guerre à ses peuples;* et si la juste expression de cette reconnaissance n'était, comme il se peut, qu'un compliment échappé à l'ivresse de la joie, du moins les peuples de l'Aragon et de Valence ont gardé le plus honorable souvenir de leur magnanime vainqueur, et l'ont hautement manifesté par les éloges du maréchal que nos soldats trouvèrent en 1823 dans toutes les bouches, en parcourant le théâtre de ses exploits. Lorsq. le duc d'Albuféra revint en France, Louis XVIII y était rétabli sur le trône. Ce prince, qui l'accueillit avec des marques éclatantes de confiance et d'estime, lui donna, avec le tit. de commandeur de Saint-Louis, le commandement de la 10e division militaire. Sa conduite ferme, loyale et mesurée durant les cent jours ne lui valut pas seulement, au second retour du roi, la dignité de grand'croix de la Légion d'Honneur (16 août 1816), mais elle lui mérita les témoignages solennels de reconnaissance de la part des citoyens de Lyon, qui lui devaient d'avoir vu leur ville respectée par les Autrichiens. L'une des conditions du traité qu'y avait conclu le maréchal avec le chef de l'armée étrangère fut que la cité de Lyon conserverait son matériel de guerre, lequel a été évalué à 10 millions. Réintégré dans sa dignité de pair de France par ordonnance du 5 mars 1819, le duc d'Albuféra fut plus tard nommé par le roi pour assister aux couches de mad. la duchesse de Berry. Ce ne fut pas sans quelque surprise qu'en 1823, l'on ne vit point le vainqueur de Tarragone et de Sagonte accompagner monseigneur le duc d'Angoulême dans sa rapide expédition d'Espagne; mais un mal cruel minait la constitution robuste du maréchal Suchet. Après une maladie longue et douloureuse, il mourut à Marseille le 7 janvier 1826, laissant, avec plusieurs enfans, une jeune veuve enceinte, et qui donna le jour à un fils. Le maréchal duc d'Albuféra s'occupait, dans les dern. temps de sa vie, de la rédaction de *Mémoires* dont on attend la prochaine publication.

SUCKLING (sir JOHN), écrivain anglais, né en 1609 à Witton, en Middlesex, se destina d'abord à la carrière des armes, et servit quelque temps sous les drapeaux de Gustave-Adolphe, roi de Suède. De retour en Angleterre, il se fit remarquer parmi les hommes à la mode et les beaux-esprits, et composa, pour amuser la cour, plusieurs pièces de théâtre, dont la représentation lui coûta des frais énormes à cette époque. Lorsque la guerre civile éclata, il leva pour le service du roi une compagnie de cent cavaliers, qu'il équipa avec une gr. magnificence, et qui furent les prem. à prendre la fuite à la bataille de Newburn, en 1639. Il fut accablé de ridicule par les républicains, et l'on présume que le chagrin qu'il en ressentit contribua pour beaucoup à avancer sa mort, arrivée en 1641. Ses *OEuvres*, publiées pour la prem. fois en 1646, in-8, ont été réimprim. depuis très-souvent. Elles consistent en *poésies* et en *lettres* où règne une gr. licence. Dans la *Collect. des poètes angl.* (21 vol. in-8, 1810 et suivantes), l'on a compris seulement ceux des poèmes de Suckling que la décence permettait de reproduire.

SUDAN (JEAN-NICOLAS), ancien archiviste de la ville de Lyon, où il était né en 1761, et où il m. le 1er avril 1827, chanoine honoraire et secrétaire-général de l'archevêché, avait été attaché dès l'âge de 16 ans aux archives du chapitre de sa ville natale. Forcé d'émigrer aux jours de la terreur, il passa en Suisse, qui était la patrie de son père, et il revint bientôt exercer le St ministère en France, ce qu'il fit avec un grand zèle jusqu'au jour où les églises furent rendues au culte. Les recherches historiques et archéologiques occupèrent presque exclusivement le reste de ses jours. Outre des matériaux considérables qu'il avait compilés, mais qu'il n'eut pas le temps de mettre en ordre, il a laissé: des *Recherches sur le retour de la ville de Lyon à la monarchie sous Henri IV*, *contenant* 3 *lettres inédites de ce prince*, Lyon, 1814, in-8, et une *Notice sur quelques Manuscrits de la bibliothèque du roi*, *concernant l'histoire de Lyon et de la province*, insérée au t. 5, p. 145-154, des *Archives historiques*, *etc.*, *du département du Rhône.* On a consacré dans le même recueil une *nécrologie* à l'abbé Sudan.

SUDET (JEAN-MATHIAS), profess. à l'université de Prague, soutint par plusieurs thèses, au commencement du 17e siècle, l'opinion que les Russes, les Roxolans et les Bohémiens ont une seule et même origine. Il trouva un rude adversaire dans Troïle, recteur de l'université de Prague, et dut avoir tort. Nous ne nous ferons point juges dans cette quest., qui a été vivement discutée en 1812 et 1813 dans le sein de l'Institut de France; nous nous contenterons de citer une brochure de Sudet, intitulée: *de Origine Bohemorum et Slavorum subsecivâ*, *Joh.-Mathiæ à Sudetis*, Leipsig, 1615, in-4.

SUE (PIERRE), chirurgien, né à Paris en 1739, succéda à son père Jean Sue, en 1762, dans la charge de chirurgien de cette ville. En 1767, il fut nommé professeur et démonstrateur de l'école pratique, conjointement avec Lassus, et, en 1770, il

débuta dans la littérature médicale par la traduct., du latin en français, de la 1re édition de la *Pathologie* de Gaubius. Il profita des améliorations apportées à cet ouvrage par plusieurs réimpressions successives, et améliora lui-même sa traduct., qui demeura long-temps classique dans les écoles de médecine. L'academ. de chirurgie, en le nommant prévôt du collége, conseiller, commissaire pour les extraits et pour la correspondance, enfin receveur de ses fonds, excita à la fois en lui et récompensa le zèle le plus infatigable pour la science. Après avoir occupé pend. quelq. temps la chaire de thérapeutique, qu'il perdit par la suppression de l'académie de chirurgie, il fut en 1794, lors de la formation de l'école de santé, actuellement faculté de médecine, appelé successivement dans cette école aux fonctions de bibliothécaire, de professeur pour la bibliographie et pour la médecine légale, et de trésorier. Il mourut à Paris en 1816, justem. regretté. Nous citerons de lui: *Elémens de chirurgie*, en latin et en français, 1774, in-8; *Anecdotes de médecine*, *chirurgie*, etc., 1785, 2 vol. in-12; *Histoire du galvanisme*, 4 vol. in-8, 1801 et années suivantes. — Jean-Joseph SUE, aïeul du précédent, dit *Sue de la Charité*, né en 1710, vint à Paris à 19 ans, s'y attacha au célèbre Verdier, dirigea bientôt son amphithéâtre, et le suppléa dans ses leçons. Vers 1754 il succéda à son maître dans l'enseignement de l'anatomie au Collége royal de chirurgie, puis fut nommé substitut du chirurg. en chef de l'hôpital de la Charité, et remplit 25 ans cette place. Il mourut à Paris le 10 décemb. 1792, memb. de l'académie de chirurgie, de la société royale de Londres, de celle de Philadelphie, etc. Ses principaux ouvrages sont: *l'Anthropotomie* ou *l'Art d'embaumer et de conserver toutes les parties du corps humain*, in-12, Paris, 1749, 1765, et des *Elémens de chirurgie*, ib., 1755, in-12. — JEAN-JOSEPH, fils du précédent et oncle de Pierre Sue, continua les travaux de son père. Il était en 1792 chirurgien-major au camp de Meaulde, substitut du chirurgien en chef de l'hôpital de la Charité, professeur d'anatomie et de physiologie à l'école pratique, au lycée des arts et à l'académie de peinture. Outre une traduction de l'*Anatomie comparée* de Monro, Paris, 1786, in-12, on a de lui quelques écrits, dont le plus remarquable a pour titre: *Recherches physiologiques et expérimentales sur la vitalité*, etc., 1797, in-8, inséré au t. 4 du *Magasin encyclopédique*.

SUÈDE (royaume de), l'un des grands états de l'Europe et le plus reculé au Nord, embrasse une étendue de 44,875 lieues carrées, et sa population ne s'élève guère qu'à 3,307,000 âmes. Outre la Suède proprement dite, et la Norwége qui lui fut annexée en 1814, ce royaume comprend la province de Finmarck, à son extrémité nord, celles de Sudermanie, Nericie, Westmanie, Dalécarlie, Gothie, Nordland, Westro-Botnie, enfin les îles Oeland et de Gottland, dans la mer Baltique. Après une guerre malheureuse avec la Russie, la Suède se vit enlever en 1809 toute la Finlande, et vers le même temps elle détacha de sa souveraineté la Poméranie, qui passa sous celle de la Prusse. Nulle origine plus ignorée n'a donné lieu à autant de fables que l'histoire des premiers temps de la Suède. Elle aurait eu, s'il faut en croire quelques fabricateurs de chroniques, une longue série de roi antérieurement aux temps de la fondation de Rome, et même avant celle du roy. d'Argos par Inachus. Le fameux *Odin* aurait, 120 ans avant notre ère, renversé de ce trône imaginaire la lignée royale issue du vieux *Forniothr* (le chaos), par ses fils *Agir* (eau), *Kare* (air), et *Loga* (feu). On doit placer au même rang que ces traditions mythiques, et la dyn. des rois d'Upsal fondée par *Yngue*, fils d'Odin et le gr. emp. de la Baltique établi par les conquêt. d'*Isvar Widfarne*, et démembré par un autre guerrier fameux, *Ragnur Lodbrock*. Nous avons voulu citer ces noms en faveur des enthousiastes du romantisme. C'est à Biern le Vieux, descendant de Lodbrock, et à ses fils Olof et Eric, rois d'Upsal, que se rattachent les premières lueurs de certitude historique. Le fils du dernier, Olof III, surn. *Skœtkonung*, parce qu'il fut élu étant encore enfant, se fit baptiser en 1001, et prit le titre de roi de Suède. La vie de cet Olof est pourtant encore assez problématique pour que nous ayons dû nous abstenir d'inscrire son nom parmi les personnages historiques. Passons rapidement sur les autres rois de cet état pour arriver jusqu'au temps où Marguerite, dite la *Sémiramis du Nord*, réunit sous un même sceptre la Norwége, le Danemarck et la Suède (1388). La diète de Calmar, en 1397, ratifia cette réunion des trois royaumes scandinaviens, qui subsista jusqu'en 1521. Ce fut une période malheur. pour la Suède, qui, dans cet intervalle, obéit successivement à Eric XIII, au roi de Danemarck Christophe, à Charles VIII *Canutson*, à Christian Ier, Sténon Ier, Jean II, Christian II, surnommé *le Cruel*. L'excès de la tyrannie de ce dernier souleva enfin l'indignation d'un homme, et Gustave Wasa affranchit la Suède du joug des Danois (1523). Ce gr. prince fonda en réalité un nouveau royaume, et sa dynastie, bien qu'éteinte dans les mâles dès 1632, a continué de posséder le trône jusqu'à nos jours. A sa m., en 1560, il laissa la couronne à l'aîné de ses fils, Eric XIV, qui méditant bientôt, dit-on, d'assassiner ses frères qu'il voulait dépouiller de leur apanage, fut devancé par eux, et forcé d'avaler du poison (1577). Jean III, l'un d'eux, qui le remplaça sur le trône, déploya le plus grand zèle contre le luthéranisme, qu'il ne réussit point à étouffer sous les persécutions. A sa m. (1591), son fils Sigismond III, qu'il avait fait élire roi de Pologne, ne réunit qu'un instant à cette couron. celle de Suède, qui lui fut arrachée pour être donnée à son oncle Charles IX, précédemment duc de Sudermanie. Ce fut en se déclarant le protecteur des luthériens que ce fils de Gustave Wasa obtint les suffrages des états du royaume assembl. à Norkoeping (1604). Gustave *le Grand*, fils de Charles IX, eut après lui la couronne (1611), qu'il laissa, après un règne glorieux, à sa fille, la fameuse Christine (1632). On sait que d'abord cette princesse soutint dignement l'éclat et la puissance du trône suédois. Elle désigna en 1649, pour son successeur, le prince Charles-Gustave; mais depuis ce temps jusqu'à 1654, époque où elle abdiqua, sa gloire subit plus d'une atteinte. Charles-Gustave, dont le règne offrit une succession d'exploits prodigieux, se disposait à entreprendre la conquête de tout l'empire du Nord, lorsque, frappé en 1660 par une mort inopinée, il laissa, pour héritier de ses conquêtes et de ses projets, son fils Charles IX encore enfant. La minorité de ce dern. prince fut marquée par des agitations intestines où le sénateur Gabriel de la Gardie, d'origine franç., joua un grand rôle, ainsi que par des revers au-dehors, qui heureusement furent arrêtés par la conclusion de la paix de Nimègue. C'est sous de tels auspices que devait commencer l'un des plus brillans règnes qui remplissent les annales suédoises. Rien ne manquerait à la gloire de Charles XI, si l'on n'avait à lui reprocher d'avoir établi l'absolutisme politique dans ses états. L'aventureux Charles XII, son fils (1697), allait commencer une autre ère de merveilles. Maître de trésors considérables laissés par son père, et poussé à la guerre par la fatalité des circonstances non moins que par son propre penchant, ce prince étonna le monde par l'audace de ses entreprises. Un gigantesque projet, dont le baron de Goertz, son ministre, pressait l'exécution dans des conférences avec le tzar Pierre-le-Grand, était sur le point d'ébranler l'Europe, lorsque Charles XII périt au siége de Frédéricshall (1718). Sous lui la Suède, naguère riche et florissante, s'était vue bientôt réduite au dernier degré de la détresse. Les guerres

où s'engagea l'éternel rival du roi de Pologne Auguste II la dépouillèrent de la plus grande partie de ses possessions. Ulrique-Eléonore, fille de Charles XI, fut appelée à remplacer sur le trône le héros de Bender, non à titre d'hérédité (le duc de Holstein aurait pu lui contester ses droits), mais par élection, et elle avait mis d'avance dans ses intérêts le sénat et les états du royaume, en promettant d'introduire dans la forme du gouvernement les modifications qu'accomplit en effet une constitution qui ne tarda pas à être promulguée. En 1720 Ulrique, avec l'assentiment des états, transmit la royauté à Frédéric de Hesse, son époux, lequel eut, en 1751, Adolphe Frédéric de Holstein pour successeur. Gustave III, fils de celui-ci, fut élu roi à sa m. (1751). A son avènement, il renversa la constitution d'Ulrique qui partageait le pouvoir entre le sénat et les états. Il fut assassiné en 1792, au moment où le plus grand calme semblait régner dans le royaume. Gustave-Adolphe, son fils, qui n'avait alors que 14 ans, lui succéda sous la régence du duc de Sudermanie son oncle, depuis Charles XIII. C'est à ce même prince que les états décernèrent la couronne en 1809, après la révolution qui l'enleva à Gustave-Adolphe. Mort en en 1818, le sage Charles XIII eut pour successeur le général français Bernadotte, déclaré prince roy. par les états depuis 1810, et actuellement régnant sous le nom de Charles XIV.

SUELTO. V. GARCIA-SUELTO.

SUÉNO AAGESON. V. AAGESEN.

SUÉNON I[er], roi de Danemarck, surn. *Tyfve-Skeg* (barbe fourchue), était âgé de 9 ans lorsque l'emp. Othon II vint en Danemarck, en 972, et lui donna son nom, en le faisant baptiser, avec son père Harald Bloand. De là vient que Suénon I[er] est appelé par quelques historiens Suen Otte ou Othon. Impatient de régner, il se révolta plus. fois contre son père, dont il obtint un généreux pardon sans être touché, et dont il se débarrassa enfin par un parricide, en 985. Il rétablit alors le culte des idoles, cher aux Danois. Pour occuper l'armée qui l'avait aidé à devenir roi, il en employa une partie à ravager la Saxe, et l'autre à effectuer des descentes périodiques sur le sol de l'Angleterre, qu'il força plus d'une fois à payer une rançon considérable. Dans l'intervalle de ces expéditions, il s'empara d'une partie de la Norwége, et eut ainsi de nouveaux moyens de nuire aux Anglais. Des motifs puissans étaient venus d'ailleurs l'animer contre eux. Ethelred, leur roi, avait fait égorger tous les Danois qui se trouvaient dans ses états. Suénon en tira une vengeance effroyable sur l'Angleterre même, qu'il remplit de sang et de feu. Tous les ans il recommença ses désastreuses expéditions, jusqu'à ce qu'enfin, en 1013, il vint assiéger Londres, qui lui ouvrit ses portes. Il fut proclamé roi d'Angleterre : mais on doute qu'il ait été couronné. Il m. en 1014, de m. violente, à ce qu'on croit. Son fils Canut lui succéda. — SUÉNON II, petit-fils du précéd., est représenté par tous les historiens comme un jeune homme doué de tous les avantages extérieurs et de quelques brillantes qualités. Magnus I[er], roi de Norwége et de Danemarck, le combla d'honneurs et le nomma vice roi de ce deru. pays, que le jeune prince ambitieux ne tarda pas à faire soulever contre son bienfaiteur. Magnus l'appela néanmoins au trône de Danemarck en 1047. Harald, roi de Norwége, voyait avec peine qu'un fleuron si beau fût détaché de sa couronne. De là une guerre longue et cruelle entre les deux princes, qui la terminèrent enfin par un traité, sans qu'elle eût produit pour l'un ni pour l'autre aucun résultat politique. Quelques années après, Suénon fit faire en Angleterre une descente qui n'eut pas plus de résultat, parce que son frère, qui la dirigeait, se laissa gagner par Guillaume-le Conquérant. Il essaya ensuite de faire une irruption chez les Saxons pour remplir ses engagemens envers l'emp. Henri IV, son nouvel allié; mais ses troupes refusèrent d'attaquer d'aussi anciens amis que les Saxons, et il se vit obligé de retourner en Danemarck, où il m. en 1074. — SUÉNON III, fils d'Eric Emund, contesta la couronne à Canut V, après l'abdication d'Eric III (l'Agneau), en 1147. Cette querelle fit éprouver au Danemarck toutes les horreurs d'une guerre civile presque continuelle. Suénon, après s'être débarrassé de Canut par un assassinat (1150), voulut en faire autant de Valdemar, qui possédait le Jutland, indépendamment du Slesvig, son patrimoine. Mais cette fois il lui fallut combattre, et le sort s'étant déclaré contre lui dans la plaine de Grathe, près de Viborg (1157), il fut tué dans sa fuite. Suénon est surnommé quelquefois *Grathe*, du nom de la bataille qu'il perdit.

SUÈRE-DUPLAN (JEAN-MAURICE), savant ecclésiastique, né à Rieux vers le milieu du 18[e] S., m. en 1806, consacra ses veilles et sa fortune à propager le goût des bonnes études en France, et fit imp. à ses frais de nouvelles éditions d'ouv. grecs, dont il distribua gratuitement les exemplaires. Indépendamment de ses travaux en ce genre, que nous n'énumérerons pas, il a fait un *Essai d'office en français*, avec une *préface* enrichie de citations des pères favorables à cette innova ion.

SUETONE (CAÏUS SUETONIUS TRANQUILLUS), historien latin, né au 1[er] S. de l'ère vulgaire, mort au 2[e], est un des écrivains de l'antiquité sur la vie duquel on a le moins de renseignemens positifs. On sait qu'il a été avocat, et l'on croit qu'il avait donné des leçons de grammaire et de rhétorique. L'on apprend, par quelques lignes de Spartien, qu'étant devenu secrétaire (*magister epistolarum*) de l'empereur Adrien, il perdit cette place pour s'être conduit, à l'égard de l'impératrice Sabine, avec plus de familiarité qu'il ne convenait. Les savans ne sont pas d'accord sur le genre de familiarité dont il est ici question. Quoi qu'il en soit, Suétone fut renvoyé de la cour impériale en l'année 121, et nous ignorons combien de temps il survécut à cette disgrâce. Plus. livres qu'il avait écrits sur les jeux (ou les écoles) des Grecs, sur les spectacles des Romains, sur les lois et les coutumes de Rome, etc., ne subsistent plus. Il ne nous reste aujourd'hui de lui, outre les *Vies des douze Césars*, que de très courtes *notices* sur les grammairiens, sur les rhéteurs, sur Térence, Horace, Lucain, Perse, Juvénal : celle de Pline-l'Ancien, qui ne consiste qu'en 12 ou 15 lignes, est évidemment supposée. C'est à son Histoire des douze prem. emper. que Suétone doit surtout sa réput. Il s'est proposé, dans cet ouvr., de retracer les mœurs privées et la conduite personnelle de chacun des douze Césars, plutôt que de présenter le tableau des affaires politiques et militaires de leurs règnes. En général, on rend hommage à son exactitude, à sa véracité scrupuleuse : seulem. on lui a fait le reproche de tout rapporter, de ne rien peindre, et de n'être proprement qu'un *anecdotier*; c'est dire assez qu'il est du moins curieux à lire et à consulter. On lui a reproché encore, et avec raison, d'avoir fait un recueil d'*anecdotes* souvent scandaleuses, dont ses récits rendent la licence plus choquante. Il fallait une grande chasteté de pinceau, une hardiesse pleine de retenue et un art vraiment délicat pour faire tourner au profit de la morale, dans l'âme de tous les lecteurs, le tableau même des débauches et de la dépravation. Les éditions de cet aut. se sont extrêmement multipliées. Nous nous contenterons de citer les suiv. : Rome, 1470, mois d'août, in-fol. (c'est la prem. de toutes); Venise, Alde, 1516, in-8; Paris, imprim. royale, 1644, in-12; Amsterdam, Elzevir, 1650, in-12; Paris, 1684, in-4, *ad usum Delphini*; Amsterd., 1736, 2 vol. in-4; Leipsig, 1804, 2 vol. in-8. Parmi ses principaux éditeurs, annotateurs, commentateurs, il faut remarquer Erasme, Isaac Casaubon, Ernesti, Juste-Lipse. Sans parler des ver-

sions qui existent de Suétone dans presque toutes les langues de l'Europe, nous en trouvons en français un assez grand nomb. La Harpe, qui en donna une en 1770, 2 vol. in-8, réimp. en 1806, et depuis dans la collection de ses *œuvres*, est le plus élégant, et quelquefois même le plus fidèle trad. que Suétone ait eu dans notre langue avant la fin du dern. siècle. Deux autres versions ont été pub. à Paris en 1807, l'une par M. A.-L. de La Roche, in-8, l'autre par M. Maurice Lévesque, 2 volumes, même format. — Vopiscus parle d'un SUÉTONE, surn. *Optatianus*, qui avait écrit une *Vie de l'empereur Tacite*.

SUETONIUS PAULINUS est un des plus grands généraux qu'ait produits l'empire romain dans le 1er S. de l'ère chrét. L'on croit qu'il avait écrit des *mémoires*, qui malheureusement ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Aussi n'avons-nous sur lui que fort peu de renseignemens. On ignore la date ainsi que le lieu de sa naissance. Il paraît pour la prem. fois dans l'histoire, au commencement du règne de Claude, avec le titre de préteur. C'est en cette qualité qu'on le voit, l'an 37 de J.-C., envoyé contre les peuples révoltés de la Mauritanie. Pline est le seul auteur ancien qui nous donne quelques détails sur cette expédit., dont la géographie retira quelques avantages. Des savans modernes, en grand nombre, ont cru pouvoir avancer que Suetonius Paulinus avait franchi le désert de Sahara; mais M. Walckenaer, dans ses *Recherches géographiq. sur l'intérieur de l'Afrique septentrionale* (p. 370), a démontré que le général romain n'avait pas pénétré au-delà du pays de Tafilet. Il n'acheva même pas la conquête de ce pays, où il se vit bientôt remplacé par un autre preteur, Cn. Hosidius Geta. Cependant un homme tel que Suetonius ne pouvait rester long-temps sans emploi, même sous Néron. Il fut nommé consul-subrogé vers l'an 59 de notre ère, et envoyé comme gouvern. dans la Grande-Bretagne Toute cette île, qu'on lui donnait à gouverner, était à découvrir et à conquérir, à l'exception de quelques cantons de la partie méridionale, où les Romains avaient formé des établissemens mal assurés. Il soumit, vers le Nord et à l'Ouest, plusieurs peuples qui jusqu'alors étaient restés indépendans, établit chez eux de fortes garnisons, tourna ensuite ses armes contre l'île *Mona* (Anglesey), qui recélait dans ses sombres et mystérieuses forêts les autels les plus vénérés des Bretons, et parvint à leur enlever cet asile de leur religion et de leur liberté, malgré le fanatisme effrayant qu'ils mirent à le défendre Mais, tandis qu'il remplissait noblement sa mission de conquérant, les cruautés et les exactions des intendans romains excitaient, dans la partie de la Grande-Bretagne déjà conquise, la plus furieuse des insurrections. Il comprit aussitôt que tout était perdu s'il ne réunissait au plus vîte sur un seul point les troupes qu'il avait disséminées dans divers cantonnemens. Bientôt, en effet, toute son armée fut rassemblée, et il livra aux Bretons une bataille meurtrière et décisive, qu'il gagna malgré la frénésie de vengeance dont les avaient animés la vue et les paroles éloquentes de la reine Bodicée, leur montrant son corps déchiré par les verges et ses deux filles outragées. En peu de temps les rebelles furent soumis; mais par malheur il ne pouvait disposer seul, et à son gré, des destinées de Rome dans les contrées qu'il avait conquises. Un certain Julius Classicianus, procurateur ou intendant des finances, jaloux de ses succès, contrariait toutes ses mesures et excitait même sourdement les Bretons à la résistance. Pour décider entre le procurateur et le général, dont les querelles retentirent jusqu'à Rome, Néron envoya auprès d'eux un affranchi qui prit le parti de Julius Classicianus et fit rappeler le vainqueur de la Bretagne, au moment où il allait recueillir le fruit de deux ans de travaux et de périls. Huit ans après, l'an 69 de notre ère, on retrouve Suetonius Paulinus commandant la cavalerie et l'infanterie de l'emp. Othon. Il conseilla à ce prince, lorsque Vitellius vint lui disputer le trône, de traîner la guerre en longueur. Ses avis ne furent point écoutés, et la bataille de Bedriac livra l'empire à Vitellius. Ici nous devons dire, et c'est avec regret, que Suetonius, cet homme si honorable, trouva grâce devant le vainqueur, en lui présentant comme le résultat de sa trahison tout ce qui avait concouru à la défaite d'Othon. Il faut attribuer cette démarche honteuse aux dissensions civiles, qui, lorsqu'elles se prolongent trop, fatiguent les caractères les plus énergiques et souillent les âmes les plus nobles. L'hist., à partir de ce moment, ne fait plus mention de Suetonius Paulinus.

SUEUR (EUSTACHE LE). V. LESUEUR.

SUFFREN (JEAN), jésuite, né en 1565 à Salon, en Provence, se distingua dans la carrière de l'enseignement, puis dans celle de la prédication, et devint en 1615 le confesseur de la reine-mère Marie de Médicis, à laquelle il s'attacha sincèrement, et qu'il eût empêchée de se brouiller avec son fils si elle eût pu écouter de sages conseils. Louis XIII le prit à son tour pour confesseur après le renvoi de Séguiran: mais le père Suffren, auquel Richelieu crut devoir tracer la conduite qu'il avait à tenir, n'avait pas ce qu'il fallait, quoique jésuite, pour se maintenir dans ce poste difficile. Il ne tarda pas à être remplacé, et alla rejoindre la reine mère dans les Pays-Bas. Il la suivit en Angleterre, et il se disposait à se rendre avec elle à Cologne, lorsqu'il m. à Flessingue en 1641. Nous citerons de lui des *Sermons*, Paris, 1722-23, 2 vol. in-8, et l'*Année chrétienne*, ib., 1641, 6 vol. in-4.

SUFFREN DE SAINT-TROPEZ (LOUIS-JÉRÔME), évêq. de Sisteron, puis de Nevers, né en 1722 dans le diocèse d'Arles, a attaché son nom à un canal qui a beaucoup augmenté les richesses des habitans de Sisteron. Il m. dans l'émigration.

SUFFREN-SAINT-TROPEZ (PIERRE-ANDRÉ de), né au château de St Cannat, en Provence, en 1726, fut destiné par sa famille à entrer à la fois dans la marine française et dans l'ordre de St-Jean-de-Jérusalem. Admis dans les gardes de la marine en 1743, il parvint au grade d'enseigne en 1747, et fit en cette qualité plus campagnes. Lorsque la paix d'Aix-la-Capelle, signée en 1748, parut devoir le condamner au repos, il se rendit à Malte, et consacra les années qui suivirent, jusqu'en 1754, à faire les caravanes exigées par les règlemens. La guerre s'étant rallumée entre la France et l'Angleterre en 1756, Suffren fit partie, comme lieuten. de vaisseau, de l'escadre commandée par M. de La Galissonnière, et contribua à la prise de Mahon. Nous ne pouvons le suivre dans toutes les campagnes où il se distingua, et nous nous hâtons d'arriver à l'année 1781, qui le vit se placer au premier rang des généraux d'armées navales. Il était à cette époque, et depuis long-temps, commandeur dans son ordre et capitaine de vaisseau en France. Investi par le roi du commandement d'une division de cinq vaisseaux et de deux frégates destinée à protéger contre les Anglais le Cap de Bonne-Espérance et les possessions hollandaises dans les Indes orientales, il trouva et saisit, avant d'arriver dans les parages où il devait agir, l'occasion de remplir une partie de sa mission. Il entra dans la baie de la Praya, sans avoir égard à la neutralité du pavillon portugais, ruina l'escadre du commodore Johnston, destinée à lutter contre la France dans l'Inde, et remit en mer après avoir ainsi préservé d'un danger imminent le Cap de Bonne-Espérance, où l'on ignorait même encore son départ. Du Cap, où il relâcha, il se rendit à l'Ile-de-France, d'où il appareilla pour la côte de Coromandel, après avoir opéré sa jonction avec l'escadre du comte d'Orves. Cet amiral étant mort en route, Suffren se trouva chargé du commandement en chef. Arrivé à l'atterrage de Madras, il fut harcelé par l'escadre de l'amiral Hughes, et lui livra un combat dont elle sor-

tit fort maltraitée. Il s'arrêta un moment à Pondichéri, et se porta ensuite sur Porto-Novo. Les circonstances étaient favorables pour la France, et Suffren ne manqua pas d'en profiter. Il conclut tout d'abord avec Hyder-Ali, qui avait juré une haine implacable aux Anglais, un traité d'alliance offensive et défensive, puis il mit à la voile, impatient de rencontrer l'escadre ennemie. Un premier engagement eut lieu à la hauteur de *Provédien*, dans lequel il n'eut point un avantage décisif, mais qui suffit pour inspirer quelque terreur aux Anglais et une confiance extrême au prince maratte. Au sortir de ce combat, dont les deux escadres avaient beaucoup souffert, Suffren se rendit à Batacolo pour réparer ses bâtimens endommagés et rétablir ses équipages attaqués du scorbut. Il partit ensuite pour Goudelour, où il trouva des dépêches d'Hyder-Ali, qui lui témoignait le désir de le voir entreprendre le siége de Négapatam. Il n'hésita pas un moment à satisfaire ce désir, quoiqu'il eût appris que Négapatam venait d'être renforcé par l'arrivée de l'amiral Hughes : ce fut même là une raison de plus de hâter son départ. Il trouva l'ennemi au mouillage, lui présenta la bataille, fut vainqueur après l'action la plus meurtrière, et se décida à rentrer dans Goudelour pour réparer ses pertes, qui ne laissaient point que d'être considérables. Ce fut alors que le puissant nabab, dont il était l'allié, vint le voir à deux lieues de la côte où ses bâtimens étaient mouillés, et lui donna les marques les moins équivoques d'une haute admiration : c'était une chose jusque-là sans exemple, qu'un des plus puissans souverains de l'Asie se fût déplacé de 40 lieues, avec une armée de 80.000 hommes, dans le seul but de rendre un éclatant hommage à la valeur d'un général étranger. Il est vrai que le Maratte profita de cette circonstance pour échauffer encore, s'il était possible, le zèle du général français. Celui-ci ne tarda pas à appareiller pour aller chercher de nouveau l'escadre anglaise. Il se porta sur Trinquebar, puis sur Batacolo. Là il reçut de France un renfort d'hommes et de munitions de guerre, qui l'enhardit à entreprendre le siége de Trinquemalé. Des dépêches arrivées d'Europe lui avaient apporté d'ailleurs l'approbation formelle de sa conduite à la baie de la Praya, la confirmation de toutes les grâces demandées par lui pour les officiers de son escadre et sa nomination de bailli dans l'ordre de Malte. Il eut bientôt justifié ces faveurs du grand-maître et du roi de France par la prise de Trinquemalé, qu'il força en cinq jours de capituler. L'on sait que ce port était alors l'un des plus importans de l'Inde. Suffren, maître de cette position avantageuse, mit presque aussitôt à la voile pour aller chercher encore l'escadre anglaise qu'on avait signalée aux environs. Il la joignit, l'attaqua et essuya un échec pour la prem. fois ; mais son habileté et sa valeur, loin d'être compromises, parurent dans le plus grand jour : tout le mal vint de l'inégalité de la marche de ses vaisseaux, du désordre causé par l'incendie de l'un d'eux, et de quelques signaux mal compris. La nuit vint mettre fin à cet engagement, où le bailli presque seul, du côté des Français, avait conservé son sang-froid et son intrépidité. A peine rentré dans le port de Trinquemalé, il reçut des avis qui lui inspirèrent quelque frayeur pour Goudelour, où l'on avait réuni une grande quantité de vivres et de munitions, et qu'il fallait conserver à tout prix. Il mit à la voile, alla se convaincre par lui-même que les Anglais n'avaient fait aucune tentative sur cette place, et se dirigea vers Achem (île de Sumatra), avec l'intention d'y passer l'hivernage : on était alors à la fin de 1782. Ayant appris dans cette île l'arrivée prochaine du général Bussy, avec un renfort de vaisseaux, d'hommes et de munitions, il alla l'attendre à Goudelour. Après avoir réparé à la hâte les bâtimens qui lui étaient envoyés d'Europe, il retourna à Trinquemalé, laissant Bussy à Goudelour ; mais bientôt il apprit que cette dernière place était bloquée par terre et par mer. Il savait qu'elle ne pouvait tenir long-temps si elle était réduite à ses seules ressources : il vola à son secours, et parut oublier qu'il n'avait que 15 vaisseaux à opposer à l'amiral Hughes, dont la flotte était de 18 vaisseaux. Les Anglais, à la vue de l'escadre française qui s'avançait, appareillèrent pour aller au-devant d'elle, et levèrent ainsi d'eux-mêmes le blocus de Goudelour, qu'ils ne devaient plus reprendre. Le bailli, tout en manœuvrant pour saisir l'avantage du vent, réussit à se glisser entre l'amiral Hughes et la côte, et se trouva mouillé dans la rade de Goudelour, où il renforça ses équipages. Plein de confiance alors dans sa fortune, il sortit, présenta le combat aux ennemis après s'être assuré du vent ; et si aucun des deux partis ne put se dire vainqueur, du moins la gloire dut être pour celui qui avait changé l'état des choses par des manœuvres si habiles. Ce combat fut le dernier : la paix, signée à Versailles le 9 février 1783, fut connue du bailli de Suffren le 29 juin. Il fit voile pour l'Europe, et, après avoir touché au Cap de Bonne-Espérance, la prem. colonie sauvée par lui au commencem. de sa glorieuse expédition, il entra à Toulon en mars 1784. Moins de trois ans lui avaient suffi pour acquérir une renommée dont l'Asie se souvient encore et dont la France sera toujours fière. Il fut reçu partout sur son passage avec un enthousiasme difficile à décrire. Les états de Provence firent frapper une médaille en son honneur. Le roi Louis XVI lui fit à Versailles l'accueil le plus bienveillant, et, lorsqu'en 1787 il fut question d'une guerre nouvelle entre l'Angleterre et la France, ce fut sur lui que le monarque jeta les yeux pour commander son armée navale. La guerre n'eut point lieu, comme on sait, et d'ailleurs Suffren aurait été incapable de répondre à la confiance de son prince. Il languissait depuis quelque temps, et il m. l'année suiv. à Paris. Il fut pleuré de ceux qui avaient servi sous ses ordres, autant qu'il avait été admiré de toute la France.

SUFFRID PETRI. V. PETRI.

SUGER, abbé de St Denis, né dans la dernière moitié du 11e S. à St-Denis, à Tours, en Beauce, ou à St-Omer, suivant les diverses opinions entre lesquelles on peut choisir, fut placé à l'âge de dix ans dans l'abbaye de St-Denis, où était élevé Louis VI. Ce prince l'appela auprès de lui dès qu'il fut monté sur le trône, et il en fit son conseil et son guide. Suger, quoique soutenu par la juste faveur de son maître, se présentait à la cour avec de grands désavantages, une naissance obscure et un extérieur qui ne démentait point sa naissance; mais de grandes et solides qualités lui eurent bientôt donné sur les ecclésiastiq. et sur les seigneurs un ascendant qu'il eut soin de faire excuser par sa modestie. Lorsqu'il fut nommé abbé de St-Denis en 1122, il prit d'abord les manières, les équipages, le luxe d'un gr. seigneur; c'était l'usage de tous les hauts dignit. de l'église dans ce temps : mais il se laissa bientôt toucher par les exhortations de St Bernard, et donna le premier l'exemple d'une réforme dont le clergé du siècle avait besoin. Chargé par le monarque d'administrer la justice et de perfectionner les lois, il montra tant de génie pour les affaires, que les négociations avec les états étrangers, et même l'administration de la guerre ne tardèrent pas à lui être aussi confiées. La sagesse de sa politique nous est suffisamm. prouvée par le zèle qu'il mit à préparer l'affranchissement des villes du royaume, et par le tendre attachement que conserva toujours pour lui l'habile Louis-le-Gros. Après la mort de ce prince, pour lequel il avait été un conseill. fidèle, il devint pour Louis VII un minist. nécessaire. Il voulut empêcher son jeune roi d'aller à la seconde croisade prêchée par St Bernard sur l'invitation du pape Eugène III ; il écrivit même à ce pontife et le pria de s'opposer à cette ardeur imprudente; mais

voyant que l'enthousiasme religieux triomphait partout en Europe des conseils de la raison, il accepta la régence du royaume et s'occupa de rétablir l'ord. dans les finances pour préparer des ressources à son prince lorsqu'il serait revenu de sa désastreuse expédition. Celui-ci ne fut pas ingrat; il lui donna à son retour le titre de *Père de la patrie* et le laissa à la tête des affaires. Suger était alors le seul homme en Europe qui se fût opposé à la croisade, et il pouvait jouir paisiblement du concert de louanges qui s'élevait autour de lui, lorsqu'il s'avisa à son tour, en 1152, de prêcher une nouvelle expédition en Terre-Sainte. Comme on ne répondait à ses discours que par le silence de la douleur et de l'étonnement, il résolut de lever une armée, de l'entretenir à ses frais et d'en être lui-même le général : il avait alors 70 ans. C'est sans doute à l'affaiblissement de ses facultés qu'il faut attribuer ce projet inconcevable. Heureusement pour sa gloire, il ne put le mettre à exécution; mais déjà plus de dix mille pèlerins se disposaient à le suivre en Asie, lorsqu'il mourut en 1552. Nous venons de dire qu'il avait vécu 70 ans; mais comment accorder cette assertion avec l'opinion qui le fait naître en 1087? On devrait avoir la modestie de convenir que l'on ignore l'époque précise de sa naissance. On a de Suger : *Vita Ludovici VI et regum Franciæ, de translatione corporum S. Dionisii et sociorum, ac consecratione ecclesiæ à se ædificatæ*, dans le tom. 4 de la collection de Duchesne; *De rebus in suâ administratione gestis*, Paris, 1648, in-8. On trouve aussi beaucoup de lettres de lui dans la collection de Martène et Durand. V. pour plus de détails : *Vita Sugerii, abbatis S. Dionysii, summi Franciæ ministri* etc., publié par Duchesne d'après un ancien MS. que l'on croit être du secrétaire de Suger, 1648, in-8; *Histoire de l'administration de Suger*, Paris, 1645, in-4; *Histoire de Suger, abbé de St-Denis*, etc., par D. Gervaise, sous le voile de l'anonyme, Paris, 1732, 3 vol. in-12. On a un *Eloge de Suger* par M. Garat, couronné à l'académie française en 1778.

SUHM (Ulric-Frédéric de), diplomate saxon, né à Dresde en 1691, fut nommé minist. plénipotentiaire de l'électeur à Vienne en 1718, et à Berlin en 1720. Pendant son séjour dans cette dernière capitale, il gagna l'estime et même l'amitié du grand Frédéric, alors prince royal, qui, à son avènement au trône, le pressa d'entrer au service de Prusse. Suhm, qui était alors minist. de Saxe à Pétersbourg, accepta l'offre que lui faisait un roi, son ancien ami; mais comme il se rendait à Berlin en 1740, il tomba malade à Varsovie, où il m. On a imprimé en 1787 la *Correspondance familière et amicale de Frédéric avec Suhm*, 2 vol.

SUHM (Pierre-Frédéric), célèbre historien danois, né à Copenhague en 1728, annonça de bonne heure ses heureuses dispositions par une passion extraordinaire pour la lecture. Il fut quelq. temps assesseur au tribunal de la cour, afin d'être agréable à son père; mais il se démit bientôt de cet emploi pour se livrer à la littérature et aux études historiques, et dès ce moment il se tint éloigné des fonctions publiques, quoique le gouvernem. l'eût successivem. nommé gentilhomme de la chambre, conseiller de conférence, chambellan, et enfin historiographe roy. Il est incontestable pourtant qu'il prit part à la conspiration de courtisans qui renversa le ministère de Struensée et de Brandt; mais il paraît que ce fut dans l'espérance dont on le flatta que le pouvoir arbitraire serait aboli. Au reste, il retourna bientôt à ses paisibles et laborieuses études. Il entreprit en 1751 de visiter la Norwége, s'y maria avec la fille d'un riche négoc. de Drontheim (Drontheim), et resta 14 ans dans ce pays, recherchant avec un zèle infatigable les monum. propres à répandre un nouveau jour sur l'origine des peuples du Nord. Il revint, en 1765 à Copenhague, dont il ne s'éloigna plus. A ses travaux sur l'hist. de Danemarck, il joignit de temps en temps, des productions d'un genre moins sévère, parmi lesquelles il faut remarquer ses romans historiques, dont quelques-uns ont été traduits en français par M. Coiffier, et insérés dans sa collection des *Romans du Nord*. Mais tous ces écrits ont été effacés par les 3 grands ouvrages historiques dont voici les titres : *Introduction à l'Histoire critique du Danemarck*, 5 vol. in-4; *Histoire critique du Danemarck pendant les siècles paiens*, 4 vol. in 4, 1774, 1775, 1776 et 1781, avec un vol. de *Tableaux*, 1779, in-fol.; *Histoire du Danemarck*, dont il n'a paru que 7 tom. in-4; le 1er a été publié en 1782. Si l'on ne voulait considérer Suhm que comme protecteur des lettres, on trouverait que, même sous ce rapport, il mérite une grande place dans la mémoire des hommes. Non content d'entretenir à l'université les jeunes gens dans lesquels il trouvait des dispositions pour les sciences, il consacrait chaque année des sommes considérables à l'impression de livres importans. Enfin, malgré l'éclat de sa fortune et de sa gloire, il fut, toute sa vie, simple, modeste, et le plus obligeant des hommes. Il m. en 1798, membre de presque toutes les académies du Nord. La plupart de ses opuscules, épars dans les journaux et les recueils scientifiques, ont été réunis en 15 vol., Copenhague, 1788-98. Le dern. contient un essai sur sa vie et ses ouvr., par M. Ramus Nyerup, bibliothécaire de l'université de Copenhague.

SUICER (Jean-Gaspar SCHWEITZER, plus connu sous le nom latinisé de), théol. et philolog., né à Zurich en 1620, embrassa la carrière évangélique, puis celle de l'enseignement, et fut pourvu en 1660 de la chaire d'hébreu et de grec au collége de sa ville natale. Il m. en 1684. Nous citerons de lui : *Thesaurus ecclesiasticus de patribus græcis, ordine alphabetico exhibens quæcumque phrases, ritus, dogmata, hæreses et hujusmodi alia spectant*, Amsterdam, 1682, in-f., 2 vol.; ibid., 1728, 1 vol. in-fol., corrigé et augmenté d'un supplém., que l'on doit en partie à son fils aîné, dont l'article suit. — Suicer (Jean-Henri), né à Zurich en 1644, se consacra au saint ministère et à l'enseignement, succéda à son père dans la chaire de grec en 1683, fut pourvu d'un canonicat l'année suivante, et accepta en 1700 la chaire de théologie à l'acad. de Heidelberg, où il m. en 1705. Nous citerons de lui : *Compendium physicæ aristotelico-cartesianæ*, Amsterdam, 1685; Bâle, 1691, in-12. — On l'a quelquefois confondu avec un autre J.-H. Suicer, l'un de ses ancêtres, dont on a : *Chronologia Helvetica, res gestas Helvetiorum ad nostra usque tempora..... complectens*, Hanau, 1607, in-4, réimpr. en 1735 dans le *Thesaurus helveticus* de Fueslin. — V. Schweitzer.

SUIDAS, lexicographe grec, n'est connu que par l'ouvrage qu'on a sous son nom. On ignore quel fut le lieu de sa naissance, et on n'est pas d'accord sur l'époque où il a vécu. L'opinion la plus probable est qu'il florissait à la fin du 9e S. et dans les prem. années du 10e. Son ouvrage ou *Lexique* est une compilation faite presque sans choix et sans jugement; mais on y trouve un gr. nombre de fragmens d'écrivains qui ne nous sont point parvenus, et des détails curieux sur les poètes, les orateurs et les historiens de l'antiquité. Il a servi à remplir bien des lacunes dans l'histoire littéraire des Grecs et des Romains. La prem. édit. de *Suidas* est celle qu'on doit à Démétrius Chalcondyle, Milan, 1499, in-fol. Parmi les édit. postérieures, nous citerons celle que publia Ludolphe Kuster, Cambridge, 1705, 3 vol. in-fol., avec la traduct. latine de Portus, corrigée dans une foule d'endroits. Un grand nombre de savans, que nous ne pouvons citer ici, se sont occupés de rétablir ou d'expliquer des passages de Suidas.

SUINTILA, 23e roi des Visigoths d'Espagne, avait déjà donné des preuves de sa valeur, lorsqu'il

fut élevé sur le trône en 622 par le choix des grands de sa nation. Il réforma les lois, protégea le peuple contre l'oppression des ducs et des comtes, mit un terme aux irruptions des Gascons dans la Biscaye et la Navarre, et acheva de chasser de la prov. d'Algarve les Romains d'Orient qui la tenaient encore. Mais la suite de son règne ne répondant point à ces beaux commencemens, les grands se soulevèrent, et appelèrent à leur secours Sisenand, gouverneur de la Gaule gothique, lequel fut proclamé roi. Suintila dut son salut à la fuite, et m. peu de temps après.

SUISSE (la), connue jusqu'au 15e siècle sous le nom d'*Helvetie*, doit sa désignation nouvelle au pays de Schwitz (*Schwizer* ou *Schweizer*), dont les habitans s'illustrèrent, dès les premiers temps de la confédération, dans une bataille mémorable gagnée au pied du Morgarten, sur une armée formidable aux ordres de Frédéric d'Autriche, frère de l'empereur Léopold dit *le Glorieux*. Les prem. souvenirs historiques des anciens Helvétiens se rattachent à Diviko ou Divicon, un de leurs chefs, qui, après avoir aidé les Teutons et les Cimbres à battre le consul Silanus, défit lui-même Lucius Cassius l'an de Rome 646. Survint ensuite César, qui écrasa ces barbares au moment où ils allaient quitter leurs montagnes pour se répandre dans les Gaules. De la domination romaine l'Helvétie passa, ainsi que le reste de l'Europe, sous celle des hordes guerrières venues du Nord, et subit aussi la conquête des Goths, puis des Francs. Sous les successeurs de Clovis elle ne se releva un moment indépendante que pour se confondre ensuite dans la monarchie de Charlemagne. Fiefs de la maison d'Autriche jusqu'au commencement du 14e siècle, les trois prem. cantons qui, secouant le joug, fondèrent la ligue helvétique (1303), furent ceux d'Uri, Schwitz et Underwald. On sait que les chroniques et la tradition joignent au récit de l'établissement de cette république fédérative l'histoire plus merveilleuse que vraisemblable de Wilhelm Tell. Authentiq. ou fabriquée, cette histoire ne peut préjudicier à la réalité des faits qui se rapportent aux trois autres héros de ce même établissement : Arnold de Melchtal, Werner, Stauffacher et Walter Fürst d'Attinghausen. Quelques savans d'Allemagne pensent encore que l'histoire de Tell n'a pas été empruntée, comme on le pourrait croire, par les chroniqueurs suisses à l'*Histoire des rois et héros saxons*, écrite au 12e S. par Saxo Grammaticus, et où effectivement elle se trouve tout entière, à la différence près des noms (liv. 10, p. 286 de l'éd. de Leipsig), mais bien qu'on l'a extraite après coup de ces chroniques pour l'incorporer à l'ouvrage de l'historien danois. A cet égard le scepticisme n'est point toléré chez les bons habitans des Waldstœtten Des guerres sanglantes furent le berceau de la liberté helvétique. Isolée en quelque sorte de l'Europe par la double chaîne des Alpes et du Jura, qui la traversent et forment autour d'elle un imposant rempart, la Suisse ne dut pas seulement au courage héroïque de ses soldats-pasteurs l'accroissement de ses forces et la prospérité de ses villes : la nécessité de rester unis contre l'ennemi commun fit à tous une loi impérieuse de la vertu qu'on admire le plus chez ces républ., l'inviolable fidélité à la foi promise. Ce ne fut que progressivement que les divers cantons furent admis à être parties dans la confédération helvétique, après ceux d'Uri, Schwitz et Underwald. Ils s'y rangèrent dans l'ordre suivant : Lucerne en 1332, Zurich en 1351, Glaris et Zug vers le même temps, Berne en 1353, Fribourg et Soleure en 1481, Bâle et Schaffhouse en 1501, et Appenzel en 1513. Vainqueurs des Bourguignons à la fameuse bataille de Morat en 1476 (*v.* CHARLES *le Téméraire*), les Suisses, devenus riches et puissans, avaient presque aussitôt perdu les vertus fortes où les avaient entretenus la pauvreté et le travail. La cupidité poussait les habitans des vallées à quitter la garde des troupeaux pour se faire *gens de guerre*. La désunion allait éclater parmi les confédérés au sujet du partage des subsides obtenus de l'étranger, quand heureusement, à la voix d'un vénérable ermite, Nicolas Lœvenbrougger, dit *de Flue* (l'homme du rocher), la concorde est partout rétablie. L'empereur Maximilien fait aux Suisses une guerre aussi sanglante qu'inutile, terminée enfin sous la médiation du roi de France Louis XII, et c'est à partir de cette époque surtout que naissent d'affreux désordres, conséquence des guerres mercenaires (*v.* Matthieu SCHINNER). Le clergé, à qui l'Helvétie devait ses prem. pas vers une civilisation plus douce, était alors, là comme ailleurs, plongé dans la corruption et le dévergondage. Un réformateur s'élève : Ulric Zwingle, curé de Glaris, prêche le retour à l'évangile, tonnant contre la vente scandaleuse des indulgences, le culte des images, le célibat des prêtres, etc. C'est peu après ce temps que Luther souleva aussi l'Allemagne à sa voix. Berne abolit la prem. l'ancien culte ; son exemple est bientôt imité par les cantons de Bâle, de Zurich et de Schaffhouse. Une guerre de religion éclata bientôt entre les cités protestantes et celles demeurées fidèles au culte catholique : Cappel fut le théâtre d'un prem. combat ; Zwingle y périt, et son parti eut le dessous. (V. GENÈVE et SAVOIE.) Depuis qu'avec la différence de religion les jalousies et les haines ont relâché, sinon dissous l'union politique, il éclate de fréquentes dissensions parmi les cantons suisses et même parmi les citoyens d'une même ville où les deux croyances ont des sectateurs. Pendant que les catholiques et les religionnaires sont aux prises, les Autrichiens se rendent maîtres du pays des Grisons ; les Français et les Espagnols disputent cette proie aux Impériaux, et pendant quinze ans le sang coule dans ce malheureux pays, désintéressé, mais non étranger à la lutte de ses dominateurs. Enfin la paix et l'indépendance sont accordées aux Grisons, à la condition que la foi catholique dominera dans leurs montagnes : dès-lors le protestantisme s'y accroît en silence. Nouvelles humiliations pour la Suisse tant que dure la guerre de trente ans ; ses droits sont assurés enfin par la paix de Westphalie ; au dedans la puissance seigneuriale des bourgeois est affermie par la compression d'une révolte des paysans ou serfs de l'Entlibouch et de Berne. Moins à plaindre pour avoir été battus et complètement défaits que pour avoir manqué l'œuvre de leur affranchissement, ces malheureux sont resserrés à la glèbe. De semblables soulèvemens des paysans sur d'autres points de la Suisse sont égalem. comprimés. C'est tout ce qu'offre l'histoire de la Suisse pendant le siècle suivant : querelles de vasselage, séditions, complots, massacres pour cause de religion. Les projets ambitieux de Louis XIV et les évènemens de la guerre de la succession d'Espagne n'avaient que pour un moment fait diversion à cet état de choses. Une portion nombreuse de la population suisse se trouvait ainsi intéressée aux réformes que proclamait notre révolution Cependant le seul pays de Vaud semble d'abord appeler contre ses maîtres l'assistance des républicains français. Ceux-ci envahissent le territoire suisse, qui se soulève et leur dispute pied à pied le sol de la patrie. (V. BRUNE, MASSÉNA, SOUVAROF, SUCHET, etc.). Enfin l'ancienne constitution est renversée. Violemment unie à ses vainqueurs, la Suisse fut bientôt le théâtre de la guerre que ceux-ci eurent à soutenir contre les puissances coalisées. Après diverses promulgations de constitutions éphémères, Bonaparte en donne une que les Suisses acceptent avec reconnaissance : elle conservait chez eux le patriciat sous ses formes démocratiq. ; mais cette fois le servage était aboli. Un moment de désordre suivit la rupture de l'acte de médiation par les évènem de 1814 ; mais le congrès de Vienne mit fin aux dissensions, en assignant à la fédération helvétique ses droits, ses limites et ses devoirs (*voy.* STEIGUER).

SULEAU (François-Louis), né en 1757, d'une famille de Picardie, était avocat aux conseils du roi, lorsque éclata la révolution. Il se montra d'abord l'ennemi de tout changement dans l'ordre social, fut traduit devant le tribunal du Châtelet, comme atteint du crime de *lèze-nation*, et se fit facilem. absoudre. Il continua de servir la cause royale par des articles dans le *Journal politique* et dans les *Actes des Apôtres*, par de fréquens voyages à Coblentz, et par la négociation qu'il entama dans le but d'attacher Mirabeau au parti de la cour. Il fut l'une des victimes de la journée du 10 août 1792. Il avait été averti par Camille Desmoulins du sort qui lui était réservé, et n'avait pas voulu accepter l'asile que lui offrait dans sa propre maison ce généreux partisan de la révolution, qui était aussi l'ennemi de tous les excès.

SULGHER-FANTASTICI MARCHESINI (Fortunée), improvisatrice, née à Livourne en 1755, m. à Florence en 1824, avait débité des vers, presque au sortir du berceau, avant d'avoir appris l'art de les composer. Pour trouver un aliment à cette facilité de tout exprimer en vers, qui fait le mérite des improvisations, elle étudia les belles-lettres, se rendit familières les langues savantes, voulut même être initiée dans les mystères de la nature; et elle devint ainsi la rivale des plus célèbres improvisat. de l'Italie. En l'admettant dans son sein, l'Arcadie lui donna le nom de *Themire Parraside*, sous lequel on a pub. quelques-uns de ses vers. Nous citerons d'elle : *Componimenti poetici*, Parme, 1791, in-8; *la Morte di Abele, tragedia*, Florence, 1804, in-8.

SULIKOW DE SOLKI (Jean-Démétrius), archevêque de Lemberg, né dans le Palatinat de Sieradz, fut secrétaire d'état du roi Sigismond Auguste, qui l'employa dans les affaires les plus importantes. Après la m. de ce prince (1572), il soutint les prétentions de Henri de Valois à la couronne de Pologne, et obtint toute sa confiance; mais il eut bien des reproches à essuyer de la part du sénat et de la noblesse, lorsque le faible Henri, fatigué d'un règne de trois mois, abandonna secrètement le royaume qu'il était venu gouverner. Cependant ce fut Sulikow que l'on crut devoir envoyer, pour ainsi dire, à la poursuite du monarq. fugitif; mais comment triompher de la mollesse de cet homme qui se voyait rendu à ses habitudes de plaisir et à la société corrompue de ses infâmes amis. L'habile Polonais chercha vainement à le ramener sur le trône et revint seul en Pologne, pour y voir faire un nouveau choix, malgré tous ses efforts. L'archev. primat proclama l'emper. Maximil. roi de Pologne, et la noblesse, indignée de l'audace de ce prélat, proclama reine la princesse Anne, fille du feu roi Sigismond, et lui donna pour mari en même temps Etienne Battori ou Bathori, palatin de Transsilvanie. Sulikow s'attacha à la fortune de ce dernier, et reçut même des états du royaume la mission d'aller le faire reconnaître par l'emper. Maximilien, son concurrent. A son retour en Pologne, après la m. de l'emper., qui s'était permis de lui faire subir quatre mois de captivité, il fut nommé chapelain du roi, archevêque de Lemberg, et s'acquitta avec succès de plus. missions. Dans l'interrègne orageux qui suivit la m. de Battori, il présida le sénat en l'absence du primat, et montra beaucoup de courage; mais enfin l'agitation toujours croissante des esprits le força de se retirer à Lemberg, où il m. en 1603, après avoir gouverné son église pendant 20 ans. Parmi les écrits que l'on a de lui, il faut distinguer les mémoires qu'il a publ. sur les événem. de son temps, sous ce titre : *Joann. Demet. Sulikowii Comment. brevis rerum polonicar. à morte Sigismundi Augusti*, Dantzig, 1647, in-4.

SULLIVAN (Jean), général américain, né à Berwick, au district du Maine, en 1741, fut nommé major-général par le congrès dès le commencement de l'insurrect. des colonies anglaises, fit les campagnes de 1776, 1777 et 1778, et fut détaché, l'année suivante, avec Brandt, pour disperser les peuplades indiennes et brûler leurs habitations. Après avoir été éloigné quelq. temps de l'armée par les intrigues de ses ennemis, il reprit faveur et fut nommé président, puis juge du New-Hampshire. Il m. en 1795. — SULLIVAN (Jacques), son frère, né en 1744, fut successivem. juge, accusat. public et gouveru. du Massachusetts. Nous citerons de lui : *Observations sur le gouvernement des Etats-Unis d'Amérique*, 1791, in-8; *Dissertation sur la liberté constitutionnelle de la presse dans les Etats-Unis*, 1801, in-8.

SULLY (Maurice de), évêque de Paris au 12e S., né de parens très-pauvres, dans le village de Sully, sur les bords de la Loire, fut réduit, dit-on, à la mendicité dans sa jeunesse; mais il trouva les moyens de venir étudier à Paris, où bientôt il enseigna, où il prêcha même avec un éclatant succès, qui le fit nommer chanoine de Bourges, et lui obtint, peu d'années après, un canonicat et la dignité d'archidiacre dans la capitale. On sait qu'il y fut élevé sur le siége épiscopal en 1160, après le décès de Pierre Lombard; mais on n'est pas d'accord sur la manière dont fut faite son élection. Ne pouvant faire ici l'histoire de son épiscopat, nous dirons seulement que Paris lui doit la construction de sa cathédrale : ceux qui lui ont contesté cet honneur ont été victorieusem. réfutés par l'abbé Lebeuf. Il fit poser la prem. pierre de ce bel édifice par le pape Alexandre III en 1163, et jusqu'à sa m., arrivée en 1196, il y consacra tous ses soins. Pour subvenir à une dépense à laquelle eût à peine suffi le trésor d'un prince, il s'adressait à ceux qui devaient accomplir quelq. pénitences, et il les leur remettait, en tout ou en partie, moyennant des contributions pécuniaires. Les détails relatifs à sa vie et à ses écrits, d'ailleurs peu importans, ont été recueillis par M. Daunou, pag. 149-158 du tom. 15 de l'*Histoire littéraire de la France*, pub. en 1820, in-4. —SULLY (Eudes ou Odon de), né à la Chapelle-Damgilon, en Berri, d'une famille illustre, qui tenait aux maisons d'Angleterre, de Champagne et de France, succéda à Maurice de Sully sur le siége épiscopal de Paris en 1197, et acheva la construct. de la cathédrale fondée par son prédécess. Parmi les actes de son épiscopat, il faut signaler les efforts qu'il fit pour soutenir l'autorité d'Innocent III, lorsque ce pontife jeta un interdit sur les églises de France, à l'occasion du divorce de Philippe-Auguste. L'on ne doit pas oublier non plus qu'il venait de provoquer la croisade contre les Albigeois, quand il m. en 1208, à l'âge d'environ 40 ans. *Voy.* pour plus de détails les pag. 78 et 79 du *Gallia christiana nova*, et 574-583 du tom. 16 de l'*Histoire littéraire de la France*.

SULLY (Maximilien de Béthune, duc de), l'un de grands minist. qui aient gouverné la France, né à Rosny en 1560, dans la religion réformée, fut placé de bonne heure auprès du roi de Navarre, depuis Henri IV, qu'il accompagna dans sa fuite, lorsque ce prince s'échappa de la cour de France. On vit dès lors s'établir entre le maître et son serviteur, plus jeune que lui de sept ans, une rivalité de bravoure et de prouesses, qui contribua peut-être à cimenter leur amitié. Le jeune Maximilien, qui n'était encore que baron de Rosny, épousa une riche héritière, Anne de Courtenay, et un tarda pas à se faire remarquer par ses grandes dépenses que soutenaient d'ailleurs ses heureuses spéculations commerciales et surtout un ordre parfait. Cette habileté à conduire ses propres affaires fut peut-être ce qui disposa Henri à lui croire plus tard le talent de bien administrer les finances de l'état. Mais à cette époque Rosny n'était qu'un officier plein de valeur, assez avide de richesses pour être peu scrupuleux sur les moyens d'en acquérir et surtout très-présomptueux. Les gouvernem. de Gisors et de Mantes lui ayant été refusés, parce que le roi

craignait de faire ombrage aux catholiques, il s'emporta, accusa l'ingratitude d'un maître qui l'aimait déjà et dont il aurait dû mieux comprendre la position embarrassante, et se condamna à une retraite volontaire. Il était alors marié en secondes noces à Rachel de Cochefilet, veuve du seigneur de Châteaupers. Lorsque son dépit fut calmé, il rentra au service de Henri avec un nouveau zèle, dont il donna bientôt une preuve incontestable en lui proposant, pour pacifier le royaume, d'embrasser la foi catholique. Après la reddition de Paris, le Béarnais commença à ne plus pouvoir se passer de son cher Rosny, qu'il fit entrer en 1596 au conseil des finances. La prem. opération de l'habile serviteur fut de parcourir les provinces pour examiner les comptes des receveurs et en rejeter les dépenses irrégulières, et il revint de cette tournée avec 70 charrettes remplies d'argent. L'année suiv. il fut seul chargé des finances, ayant sous ses ordres les deux autres conseillers, et deux ans après, il fut déclaré surintendant. Jamais un ministre habile n'avait été plus nécessaire à la France. L'on crut même, vu la situation alarmante du trésor, qu'il fallait convoquer une assemblée des notables. Ceux-ci proposèrent de se charger des dettes, à condition que le roi leur abandonnerait la moitié des revenus de l'état. Une telle proposition blessait les droits de la couronne; et cependant Rosny fut seul d'avis qu'on l'acceptât, parce qu'il croyait un refus trop dangereux dans la disposition actuelle des esprits, et en outre, parce qu'il voyait plus loin que tout le monde. Les notables firent un essai infructueux et furent réduits bientôt à supplier le roi de reprendre, sans partage, la direction des finances: cet exemple força le peuple à se fier désormais à la sollicitude royale. En aucune circonstance peut-être Rosny ne fut plus utile à l'état et à son prince. Dès-lors il put marcher paisiblem. dans la voie des améliorat., et tel fut le succès de ses efforts qu'on trouva à la Bastille, après la m. du roi, près de 42 millions, quoiqu'on eût fait d'immenses travaux en tout genre et de grands approvisionnem. de guerre. C'est une faute, en thèse générale, de soustraire tant d'argent à la circulation; mais si l'on considère à quel point le crédit public manquait de bases solides, on expliquera, l'on approuvera peut-être la prudence du ministre. On pourrait lui faire d'autres reproches plus fondés: c'est d'avoir, en s'attachant aux détails, trop négligé le perfectionnem. du système général des finances, de n'avoir point vu que l'épargne de l'argent est parfois une malheureuse économie, et de s'être opposé avec une inconcevable obstination aux plans de son maître pour l'accroissement des manufactures. « *Le labourage et pastourage*, repétait-il souvent, *voilà les deux mamelles dont la France est alimentée, les vraies mines et trésors du Pérou*. Sans doute c'est là une abondante source de richesses; mais il ne fallait pas pour cela se croire dispensé de favoriser l'industrie. Au reste la gloire la plus solide de Sully, comme financier, est dans la vigueur qu'il déploya contre les abus et les prodigalités. Une autre gloire lui était réservée, celle d'être l'ami et souvent le sévère conseiller du meilleur des princes. On cite vingt traits qui attestent son austère franchise et nous laissent dans l'impuissance de décider auquel, du maître ou du serviteur, appartient la palme d'une si généreuse amitié. En un mot, il était devenu pour Henri un homme indispensable dans les soucis de la vie privée comme pour les affaires d'état. On oublie assez généralem. les services militaires de Sully, pour ne voir en lui que le ministre économe et le compagnon fidèle du bon roi. Cependant il avait conservé un vif attrait pour la guerre, passion de ses prem. années. La charge de grand-maître de l'artillerie et des fortifications ne fut point dans ses mains un simple titre d'honneur. Il avait acquis des connaissances très-remarquables pour son temps sur l'emploi du canon et sur l'attaque des places, et il en donna plus d'une preuve. Il ne fut pas moins utile dans les fonctions de grand-voyer de France, de surintendant des bâtimens, de capitaine héréditaire des canaux et rivières. La vie régulière et laborieuse qu'il s'était tracée lui donnait le temps de suffire à toutes les affaires. Après l'assassinat de Henri IV, il vit que son pouvoir était passé, et il ne songea qu'à retirer le plus d'argent possible de ses charges en les résignant au gré de la reine, et à se faire assurer une pension considérable. Il possédait en outre de grands domaines, parmi lesquels on compte la terre de Sully, érigée pour lui en duché. On peut dire hardiment qu'il ne s'était pas piqué de servir l'état avec désintéressem.; mais ce serait aller trop loin que de prétendre, avec le cardinal de Richelieu, qu'il ne se conforma pas toujours aux lois rigoureuses de la probité. Sully conserva en se retirant la direction de l'artillerie et des fortifications, la grande voierie et le gouvernement du Poitou, et plus d'une fois il trouva encore le moyen d'être utile par les avis importans qu'il transmettait à la régente. Il chercha sans doute pour se faire respecter de la cour à plaire aux réformés, dont les croyances étaient restées les siennes, malgré les sollicitations pressantes des plus hauts personnages; mais il ne prit point les armes contre les catholiques. Louis XIII accorda à sa fidélité et à ses services le bâton de maréchal de France en 1634. Sully m. dans sa terre de Villebon en 1641. Nous possédons peu de documens historiques aussi précieux que ses *mémoires*, auxquels il a donné le titre d'*Economie royales*. Il a donné au récit la forme la plus bizarre: ce sont ses secrétaires qui lui racontent à lui-même toutes ses actions. Il en publia les deux prem. vol. en 1634: l'impression en fut faite au château de Sully. Le troisième et le quatrième vol. parurent à Paris en 1662, par les soins de Jean Le Laboureur. On en a eu depuis d'assez nombreuses réimpressions. En 1745 l'abbé de l'Ecluse eut l'idée d'arranger, d'après un nouvel ordre et en style moderne, ces mémoires, peu supportables par leur mauvaise rédaction. Ce travail n'est pas sans mérite à cause des notes qui l'accompagnent; mais la vérité de l'histoire y est trop fréquemment altérée par des suppressions, par la refonte générale des faits, des pensées et du style.

SULLY (Henri), artiste anglais, reçut des leçons de Gutten, habile horloger de Londres, et fit de rapides progrès dans la mécaniq. Il mérita même les suffrages de Newton par des recherches sur les longitudes. Le désir d'augmenter ses connaissances le conduisit successivem. en Hollande, en Autriche et en France, où il gagna l'amitié du célèbre Julien Leroy et la faveur du duc d'Orléans, qui lui donna la direction de la manufacture d'horlogerie qu'il se proposait d'établir à Versailles. Sully perdit cette place par son inconduite, et bientôt toute industrie étant paralysée en France par les suites désastreuses du fameux système de Law, il retourna dans son pays avec un assez grand nombre d'ouvriers français; mais il ne tarda pas à revenir à Versailles, et ce fut alors qu'il exécuta sa pendule à levier pour mesurer le temps en mer. On récompensa ce beau travail, comme si on avait oublié les efforts que son auteur avait faits naguère pour enrichir l'Anglet. des debris des manufact. franç. Il m. en 1728 à Paris. On ne saurait nier qu'il n'ait contribué beaucoup aux progrès de l'horlogerie dans le 18e S. Lepaute a décrit ses ouv. et recueilli des détails sur sa vie. Nous citerons de lui: *Règle artificielle du temps*, Paris, 1717, in-8; réimp. avec des addit. par Jul. Leroy, 1737.

SULPICE-SÉVÈRE, abréviateur élégant de l'histoire sacrée, né vers 363 dans l'Aquitaine, probablement à Toulouse, ou dans les environs de cette ville, suivit d'abord avec succès la carrière du barreau. Il faisait son séjour habituel à Toulouse et à *Eluso* ou *Elusio*, près de Carcassonne; mais la m. de sa femme, qu'il aimait tendrement, l'ayant

décidé à quitter le monde, il distribua une partie de ses biens aux pauvres, donna le surplus à l'église, en s'en réservant l'usufruit, et se retira vers 392 à Primuliac, près de Beziers, où il vécut en cénobite, consacrant tout son temps à la prière et aux exercices de piété. On croit assez généralement qu'il embrassa l'état ecclésiastiq. L'invasion de l'Aquitaine par les Vandales l'obligea de chercher un asile dans un monastère de Marseille, où il m. vers 410, selon le P. Prato; mais la plupart des autres auteurs reculent sa m. jusqu'en 429. Son principal ouv., celui dont le style élégant et pur l'a fait surnommer *le Salluste chrétien*, est l'*Histoire sacrée*, divisée en 2 liv., dont le prem. s'étend depuis la création du monde jusqu'à la ruine du temple, sous Sédécias, et le second jusqu'à l'an 410 au consulat de Stilicon. Ses autres écrits peu importans et peu nombreux, se trouvent dans la collection de ses *OEuvres*, dont il y a une foule d'éditions. Les plus recherchées sont les suiv.: Leyde, Elzévirs, 1635; ibid., 1643, in-12; Vérone, 1741-54, 2 vol. in-4. *Voy.* pour plus de détails l'*Histoire littéraire de la France*, tom. 2, pag. 95-116.

SULPITIA, dame romaine, qui vivait sous le règne de Domitien vers l'an 90 de J.-C., cultiva la poésie avec succès; mais il ne nous reste d'elle qu'une satire médiocre contre Domitien, composée à l'occasion de l'exil des philosophes, et que l'on a imprimée sous ce titre: *de edicto Domitiani*, quelquefois avec Pétrone, avec Juvénal, et dans le *Corpus poetarum* de Maittaire, ainsi que dans les *Poetæ latini minores*. Elle a été trad. en vers français, par l'abbé de Marolles, à la suite de ses *Epithalames de Catulle*, 1661, in-8, et par M. Ch. Monnard, avec le texte en regard et des notes, 1816, in-8. — Une autre SULPITIA fut chargée, l'an 639 de Rome, comme étant la plus vertueuse des dames romaines, de présenter à Vénus la statue que l'oracle avait ordonné d'offrir à cette déesse, afin qu'elle inspirât plus de pudeur aux femmes.

SULPITIUS-GALLUS. V. GALLUS.

SULTHAN-ED-DAULAH (ABOU-SCHOUDJA), roi de Perse, de la dynastie des Bowaïdes, succéda à son père Boha-ed-Daulah l'an 403 (1013). Pour s'assurer l'amitié de ses trois frères, il donna le gouvernem. du Kerman à Abou'l Fewarès, celui de Bassora à Abou Taher-Khosrou, et la partie méridionale du Diarbekr à Abou-Aly al-Haçan; mais il eut lieu bientôt de se repentir de sa généreuse confiance. Il eut d'abord à réprimer la révolte excitée par le gouvern. du Kerman, auquel il pardonna et rendit son apanage l'an 409 (1018). Il lui fallut lutter ensuite contre Abou-Aly al-Haçan, non moins ambitieux et plus actif, plus habile et plus brave. Cette lutte tourna à l'avantage du prince rebelle, qui, après avoir substitué dans la khthbah, le nom de *Moscheref-ed-Daulah*, qu'il tenait du khâlyfe, à celui de Sulthan-ed-Daulab, obtint de celui-ci, par un traité formel l'an 413 (1021), la souveraineté de l'Irak pour lui-même, et le gouvernem. absolu de Bassora et de l'Ahwaz pour leur frère Abou-Taher Khosrou. Ainsi réduit à la moitié de ses états, Sulthan-ed-Daulah m. à Chiraz en 415 (1024), dans la 32e année de son âge, après en avoir régné plus de 12.

SULZER (JEAN-GEORGE), écrivain allemand, né à Winterthur en 1720, remplit pendant quelq. temps les fonctions de vicaire d'un curé de campagne et celles d'institut., obtint une chaire de mathématiques au collége Joachim à Berlin en 1747, et fut reçu à l'academ. des sciences trois ans après comme agrégé à la classe de philosophie spéculative. Il dirigea ses travaux principalem. vers la psychologie et ne tarda pas à être compté parmi les métaphysiciens de l'Allemagne. Il résigna sa chaire en 1764, et voulut se retirer en Suisse; mais Frédéric II désirant le retenir à Berlin, lui accorda une pension, et le nomma profess. de philosophie à l'académie des nobles. Sulzer m. à Berlin en 1779. Il a écrit lui-même des *Fragmens* sur sa vie, pub. par Nicolaï en 1809 à Berlin, en allemand. Parmi ses ouv. nous citerons sa *Théorie universelle des beaux-arts* (en allem.), 1772, 2 vol. in-4; 1792, 4 vol. in-8. C'est le principal monument de sa gloire. — SULZER (Jean-Gaspar), médec., né à Winterthur en 1716, m. à Gotha en 1779, mérite quelque reconnaissance pour avoir contribué puissamm. à introduire l'inoculation de la petite vérole dans une gr. partie de l'Allemagne.

SUMMARIPA (GEORGE DE SOMMARIVA, plus connu sous son nom latin de), poète médiocre et presque ridicule, né à Vérone en 1435, étudia la jurisprudence, fut gouverneur de Gradisca en 1488, et m. vers la fin du 15e S. Nous citerons de lui: *Batracomiomachia d'Omero*, *trad. in terza rima*, Vérone, 1470, in-4; *Satire di Giovenale*, *trad. in terza rima*, Trévise, 1480, in-fol., et Venise (1530), in-8; *Cronica delle cose geste nel regno napolitano*, *per anni* 959, *dall' anno* 537 *insino al* 1495, *per rithmos compilata*, Venise, 1496, in-4.

SUMMONTE (JEAN-ANTOINE), chroniqueur, né vers le milieu du 16e S. à Naples, fit connaître, dans son histoire de ce royaume, l'établissement des gabelles et d'autres droits de la couronne, et dévoila en même temps l'origine basse ou honteuse de quelques familles puissantes. Il n'en fallait pas plus pour lui attirer de graves persécutions. Il vit son ouvrage saisi et brûlé, fut lui-même mis aux fers et contraint de changer quelques-uns de ses chapitres. Il en m. de chagrin en 1602. Son travail contient quelques faits qui n'ont pu être adoptés que par un esprit vraiment trop crédule; mais il offre un grand nombre de renseignemens utiles qui embrassent tout l'espace de temps compris entre la fondation de Naples et l'ann. 1582. Il porte ce titre: *Istoria della città e regno di Napoli*, etc., Naples, 4 vol. in-4, publiés, chacun séparément, de 1601 à 1643; réimpr. en 1675, 4 vol. in-4, avec d'autres écrits de divers auteurs; et en 1748, 6 vol. in-4, avec la vie de Summonte, par de Cristofaro.

SUMOROKOF. V. SOUMAROKOF.

SUNDERLAND (HENRI SPENCER, 1er comte de), né à Althorp en 1620, devint l'époux, à l'âge de 19 ans, de la belle Dorothée Sidney, fille du comte de Leicester, et célébrée vainement par Waller sous le nom poétique de *Saccharissa*. Il succéda à son père dans la chambre des lords en 1641. Quoiqu'il n'approuvât pas les mesures adoptées par Charles Ier, il soutint ce prince de son crédit, de ses conseils et de son épée, fut créé par lui comte de Sunderland en 1643, et périt la même année à la bataille de Newburg, où il commandait une partie de la cavalerie de l'armée royale.—SUNDERLAND (Robert Spencer, 2e comte de), fils unique du préc., né vers 1641, fut nommé par Charles II ambassadeur extraordinaire près la cour d'Espagne en 1671. Sa mission était de déterminer le roi Catholique à se réunir à la France et à l'Angleterre contre les Provinces-Unies, ou à conserver du moins la neutralité. Il ne réussit point, et se rendit à Paris la même année avec le même titre. De retour en Angleterre en 1674, après avoir assisté au congrès de Cologne, dont le but était de rétablir la paix générale sous la médiation de la Suède, il fut admis au cons. privé. Envoyé de nouveau en France en 1678, il ne put empêcher Louis XIV et les états-généraux de signer un traité de paix particulier, et n'en fut pas moins nommé à son retour secrétaire-d'état. En 1679, il vota contre la proposition d'exclure le duc d'York de la couronne; et, l'année suivante, il émit un vote diamétralement opposé sur les droits de ce prince, dont il jugeait alors *l'avènement au trône comme une calamité nationale*. Il fut banni du conseil pour cette raison; mais il y rentra en 1682, devint même principal secrétaire-d'état, et signa, en 1685, l'ordre de proclamer Jacques II roi d'Angleterre. Il obtint, sous ce nouveau souverain, la présidence du conseil,

le titre de chevalier de la Jarretière, et, pour paraître plus fidèle, professa ouvertement le catholicisme en 1688. Dans le même temps, il tenait la conduite la plus équivoque entre Jacques et son gendre, et il ne tarda pas à perdre la confiance du premier. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'il fut excepté de l'acte d'amnistie signé par le second en 1690. On serait tenté de croire que c'était une ruse convenue entre Sunderland et Guillaume, pour dissimuler les intelligences qui avaient existé entre eux; car ce nouveau roi lui accorda plus tard toute sa confiance, le nomma lord-chambellan, membre du cons. privé et lord-justicier. Sunderland donna au bout de quelques mois sa démission de toutes ses charges; et lassé de cette vie politiq. où il avait joué tant de rôles opposés, il se retira dans sa résidence d'Althorp, où il m. en 1702. — SUNDERLAND (Charles Spencer, 3e comte de), fils du précéd., fut envoyé en 1705 comme ambassadeur extraordinaire auprès de l'empereur Joseph Ier pour le féliciter sur son avènement à l'empire, et pour arranger les différens qui s'étaient élevés entre lui et les Hongrois. De Vienne il se rendit à Berlin, où il renouvela avec le roi de Prusse le traité de subsides qui venait d'expirer; enfin, il passa par le Hanovre et par la Haye, où il termina d'importantes négociations avec les Etats-Généraux, et reparut à Londres, dont il ne s'était absenté qu'environ 7 mois pour faire tant de choses. Les deux chambres lui votèrent des remercîmens. De nouveaux services lui valurent une place de conseiller privé et de secrétaire-d'état; mais l'ordre qu'il donna de poursuivre les partisans du théol. Sacheverel, anima contre lui tout le parti de la *haute église*, qui parvint à le faire dépouiller de tous ses emplois. Lorsque George Ier monta sur le trône, son 1er acte fut de renvoyer les ministres de la reine Anne et de rappeler auprès de lui les chefs du parti whig. La faveur de Sunderland fut plus éclatante encore que n'avait été sa disgrâce. Entre autres dignités dont il fut investi par le nouveau souverain, qui lui accordait une entière confiance, il faut nommer celle de lord-lieutenant d'Irlande, de président du conseil-privé, de premier commissaire de la trésorerie, de lord-justicier. Il resta à la tête des affaires jusqu'à sa mort arrivée en 1722, et l'on doit louer sans restriction l'intégrité qu'il y montra.

SUNIATOR ou SUNIATES, l'un des principaux citoyens de Carthage, se laissa égarer par la haine qu'il portait à Hannon, au point d'écrire à Denis, tyran de Syracuse, une lettre en langue grecque, où il lui donnait avis d'une expédition que devait commander contre lui le général carthaginois. Cette lettre fut interceptée, et Suniator fut puni de mort vers l'an 387 avant J.-C. Pour empêcher à l'avenir toute correspondance criminelle avec l'ennemi, le sénat alla jusqu'à faire une loi qui défendit à tout habitant de Carthage d'écrire ni de parler la langue grecque.

SUN-TSEU, général et tacticien chinois, né plusieurs siècles avant l'ère chrétienne dans le royaume de Tsi, offrit ses services au roi de Ou, et se vanta d'être assez habile pour inspirer des sentimens belliqueux et apprendre les évolutions militaires aux femmes de ce prince, lequel voulut éprouver si c'était chose possible; mais lorsqu'il fallut faire exécuter les premières manœuvres à cette singulière légion, ce fut dans tous les rangs un rire général, qui redoubla encore par la mauvaise humeur du tacticien désappointé. Pour se faire écouter, il trancha la tête à ses lieutenans, qui étaient les deux favorites du prince. Celui-ci jugea que c'était pousser trop loin la plaisanterie, et il renvoya le barbare Sun-Tseu; mais une guerre le força bientôt de le rappeler, et il lui dut la victoire. Tout cela nous semble une fable imaginée pour montrer que la sévérité est la base de la discipline. On a de Sun-Tseu les *Règles de l'art militaire*, ouvrage regardé par les Chinois comme un chef-d'œuvre, traduit en mandchou par ordre de l'empereur Khang-Hi, et en français par le P. Amiot. *Voy.* les *Mémoires sur les Chinois*, t. 7, p. 57-159.

SUPERSAX (GEORGE AUF DER FLUDE, plus connu sous le nom latinisé de), personnage influent du Pays-de-Vaud au 16e S., lutta contre les intrigues du cardinal Schinner, lorsque ce prélat commença à entraîner les Suisses du parti de Louis XII à celui de Jules II. Il fut jeté dans un cachot et appliqué à la torture comme prévenu d'un crime supposé. Sa femme, dont il avait eu 23 enfans, ayant réussi à intéresser l'avoyer de Fribourg, Supersax parvint à s'évader, et souleva contre Schinner un parti qui obligea cet audacieux intrigant à aller chercher un refuge à Rome. Supersax continua d'exercer une très-grande influence, jusqu'à ce que, à l'instigat. du cardinal de Sion, Charles-Quint le mit au ban de l'empire.

SUPERVILLE (DANIEL de), jurisconsulte, médecin et botaniste, né en 1696 à Rotterdam, ayant pris le doctorat à Utrecht en 1718, passa en Prusse, fut professeur d'anatomie et de chirurgie au gymnase de Stettin, fut comblé de distinctions honorifiques dans cette ville, mais la quitta néanmoins pour se rendre à la cour du margrave de Bayreuth, où de plus grands avantages lui étaient offerts. C'est là qu'il mourut vers 1770. Entre autres opuscules, il a laissé : *Programma de anatome à multis calomniis et falsis imputationibus vindicandâ*, Stettin, 1728, in-4; et *Gedanken von Quacksalbern*, *Medicis und Patienten*, ibid., 1733, in-8.

SURBECK (EUGÈNE-PIERRE de), capitaine-commandant de la compag. générale des gardes-suisses, né à Paris en 1678, mort à Bagneux, village voisin de cette ville, en 1741, avait montré, dès sa tendre jeunesse, un goût décidé pour les médailles, qu'il cultiva pendant toute sa vie.

SURCOUF (ROBERT), l'un des plus intrépides marins qu'aient produits les dernières guerres, naquit à St-Malo en 1773. On assure qu'il descendait par sa mère de Duguay-Trouin. Il s'embarqua dès l'âge de 13 ans, et après quelques voyages en Europe, il partit pour l'Inde, où il devait se signaler par des faits d'armes presque incroyables, et acheter la fortune au prix de mille dangers. Il avait déjà étonné tous ses compagnons par la fermeté de ses résolutions, son coup d'œil perçant et sûr, sa bravoure à toute épreuve, lorsqu'il fut nommé capitaine à l'âge de 20 ans. Il commanda successivement les corsaires *la Clarisse*, *la Confiance* et *le Revenant*, et chacune de ses croisières fut marquée par quelque action d'éclat. Nous ne rappelerons ici que deux faits de la carrière militaire de Surcouf; mais ils suffiront pour faire connaître tout ce qu'il y avait en lui d'habileté, d'audace et de sang-froid dans le péril. En 1796, après avoir capturé un schooner anglais dont les forces étaient de beaucoup supérieures aux siennes, il s'y embarqua avec 19 hommes et alla croiser sur les brasses du Bengale. Il y fut rencontré par *le Triton*, vaisseau de la compagnie des Indes, armé de 26 canons et portant 150 hommes d'équipage. Il ne perdit point courage à cette vue; mais l'idée lui vint que s'il pouvait un instant se faire passer pour un des pilotes du Gange, une brusque attaque le rendrait maître du vaisseau. Il manœuvra en conséquence, accosta *le Triton* sans éprouver d'obstacle, et s'en rendit maître après un combat de quelques minutes, auquel l'équipage anglais n'était nullement préparé. En 1799, avec le corsaire *la Confiance*, de 20 canons et de 120 hommes d'équipage, il osa attaquer et il enleva à l'abordage le vaisseau de la compagnie anglaise *le Kent*, de 40 canons et de 437 hommes d'équipage, auxquels était réuni l'équipage d'un autre vaisseau de la compagnie recueilli à la suite d'un incendie. Le nom de l'intrépide corsaire devint la terreur du commerce anglais dans les parages de l'Inde, et le gouvernement britanniq. crut devoir y renforcer sa station par plusieurs fré-

gates. En 1809, Surcouf se chargea de conduire en France la frégate *le Charles*, et il entra dans le port de St-Malo, après avoir échappé, par son sang-froid et l'habileté de ses manœuvres, aux croisières ennemies, si nombreuses alors dans la Manche. Il consacra la dernière partie de sa vie à des spéculations commerciales qu'il dirigea sans sortir du port, et qui furent pour lui une nouvelle source de richesses. Il m. en 1827 à une campagne qu'il possédait près de St-Servan, et il fut inhumé à St-Malo.

SURENA, général des Parthes, célèbre par la victoire qu'il remporta sur Crassus l'an de Rome 699 (avant J.-C 55), était d'une naissance illustre, et réunissait à tous les avantages extérieurs et à une fortune immense, beaucoup de bravoure et d'habileté. Il s'était déjà fait connaître par plus d'un exploit et avait même contribué à rétablir Orodes sur le trône, lorsqu'il fut envoyé contre Crassus dans la Mésopotamie. Il reprit à ce général plus. villes, et le battit complètem. sur les bords de l'Euphrate, mais il voulut aussi se rendre maître de sa personne, et il employa pour y réussir une sorte de guet-apens, dans lequel Crassus fut tué. Suréna ne jouit pas long-temps d'une victoire qu'il avait souillée par une lâcheté. Il fut lui-même mis à m. par le tyran jaloux, auquel il avait rendu un si gr. service. Il n'avait guère alors que 30 ans. L'on sait qu'il a fourni à Corneille le sujet de sa dernière tragédie.

SURENHUSIUS (GUILLAUME), professeur de langues orientales au lycée d'Amsterdam, florissait au commencement du 18e S. On lui doit : *Mischna, sive totius Hæbræorum juris rituum, antiquitatum, ac legum oralium Systema, cum clarissimorum rabbinorum Maïmonidis et Bartenoræ commentariis integris*, Amsterdam, 1698-1703, in-fol, 6 part. ou 3 vol., fig.

SURET (ANTOINE), supérieur-général de la congrégation des prêtres de la doctrine chrétienne, né en 1692 au village de Cabrières, près de Nîmes, mort à Avignon en 1764, s'efforça constamment de préserver son ordre de l'effervescence des passions qu'excitaient alors, dans l'église et même dans l'état, les dissentimens relat. aux opinions religieuses. Outre quelques écrits de circonstance, on cite de lui : *Conférences de Meade*, etc., en 10 vol. ; *Conférences sur la Morale et le Decalogue*, pour servir de suite aux *Conférences de Paris* du P. Semelier, sur le mariage, l'usure et la restitution.

SURIAN (JEAN-BAPTISTE), prédicateur, né à St-Chamas, en Provence, en 1670, prêcha deux avens et deux carêmes à la cour, avec un succès qui, joint à sa conduite prudente et modérée dans les querelles du jansénisme, lui valut l'évêché de Vence. Il m. dans son diocèse en 1754, laissant la réputation d'un des meilleurs et des plus charitab. évêques de cette époque. Nous avons quelques-uns de ses sermons dans le recueil des *Sermons choisis pour tous les jours de carême*, Liége, 1738, 2 vol. in-12. On a imprimé en 1778, in-12, son *Petit Carême*, prêché en 1719. Il était membre de l'académie française, et il eut pour successeur d'Alembert, qui a dit de son éloquence qu'elle est *touchante et sans art comme la religion et la vérité*.

SURIAN (JOSEPH-DONAT), médecin et pharmacien de Marseille à la fin du 17e S., dut à ses connaissances assez étendues en chimie et en botaniq l'avantage d'être envoyé aux Antilles pour en explorer toutes les richesses naturelles. Il s'adjoignit pour compagnon le P. Plumier, botaniste et surtout dessinateur habile. Ils partirent en 1689, revinrent au bout de 18 mois brouillés pour toujours, on ne sait à quel propos, et travaillèrent dès-lors séparément. Leur sort ne fut pas le même. Plumier fut chargé d'une nouvelle mission pour les Antilles; Surian fut congédié. Plumier publia un ouvrage très-remarquable, Surian donna un *Catalogue* fort sec d'un petit nombre de plantes désignées par les noms de leurs pays, lequel parut dans le *Traité des Drogues*, par Lemery, 1698, et un autre *Catalogue des Drogues et Médicamens des Indes*, imprimé pag. 67-73 du *Droguier curieux* de Pomet, Paris, 1709, in-8. Au reste, Surian avait une qualité précieuse pour herboriser, il était d'une frugalité qui dépasse tout ce que l'on peut imaginer. Ce n'était pas là son seul mérite. Plumier lui-même a fait de lui un assez grand éloge, et a consacré le nom de *Suriana* à un genre de la famille des rosacées, qui se trouve sur les bords de la mer dans tous les pays équatoriaux.

SURIN (JEAN-JOSEPH), jésuite et écrivain ascétique, né à Bordeaux en 1600, fut chargé en 1634 d'aller diriger les ursulines de Loudun, que l'on disait possédées du démon. Il ne tarda pas à tomber dans un état de malasie analogue à celui de ses pénitentes, et fut rappelé par ses supérieurs, au bout de 2 ans environ. Il y retourna cependant en 1637, et y séjourna quelque temps encore ; mais quand il en sortit cette fois, il se trouva dans un état indéfinissable d'égarem., de faiblesse et d'exaltation : on le crut ensorcelé. Il ne recouvra qu'en 1658 l'usage complet de ses facultés, et m. en 1665. Nous citerons ses *Dialogues spirituels*, revus par le P. Champion, 1704, 3 vol. in-12 ; ses *Lettres spirituelles*, dont il y eu une dernière édit. en 1825, 2 vol. in 12, et les *Fondemens de la vie spirituelle*, plusieurs fois réimpr., notamment en 1824, dans le recueil de la *Bibliothèque catholique*.

SURIREY. V. SAINT-REMY.

SURITA. V. ZURITA.

SURIUS (LAURENT), écrivain ascétique, né à Lubeck en 1522, embrassa la règle de St-Bruno, et m. en 1578. De Thou, dont le témoignage n'est pas suspect, loue sa simplicité, sa piété, sa candeur qui ne l'empêchèrent pas toutefois d'adopter les fables les plus grossières sur les chefs des réformés, et d'applaudir aux massac. de la St-Barthélemi. Rien n'est plus propre à faire connaître l'esprit de ces temps déplorables. Nous citerons de lui : *Vitæ sanctorum ab Aloysio Lipomanno olim conscriptæ*, Cologne, 1570 et ann. suiv., 6 vol. in-fol., plusieurs fois réimpr. La meilleure édit. est celle de Cologne, 1618, divisée en 12 tomes (un pour chaque mois), qui se relient ordinairement en 6 ou 7 vol. in-fol.—SURIUS (le P. Bernardin), récollet, président du St-Sépulcre et commissaire de la Terre-Sainte dans les années 1644, 1645, 1646, 1647, a écrit son voyage en flamand, et ensuite l'a trad. en franç. sous ce titre : *le pieux Pèlerin*, ou *Voyage de Jérusalem*, divisé en trois livres, etc., Bruxelles, 1666, in-4.

SURLET. V. CHOKIER.

SURREY (HENRI HOWARD, comte de), poète et guerrier, né vers 1520, eut part aux faits d'armes les plus brillans du règne de Henri VIII, et surtout à la bataille de Flodden-Field, où il gagna le titre de comte de Surrey. En 1546 il fut nommé capitaine-général de l'armée anglaise en France ; mais, ayant été battu, il fut aisément calomnié auprès du roi, et eut la tête tranchée à Tower-Hill, en 1547. Le seul crime dont on put le convaincre fut d'avoir dit que le roi était *mal conseillé*. Le comte de Surrey fut le premier qui apprit à la noblesse anglaise qu'on peut avoir commerce avec les Muses sans déroger. Il inventa les vers blancs, et concourut, avec sir Th. Wyat, à donner à la poésie nationale une douceur jusqu'alors inconnue. Ses œuvres, souvent réimpr., l'ont été notamment dans la *Collection générale des poètes anglais* du doct. Anderson, d'Édimbourg, et en 1812, accompagnées de notes critiques et historiques, etc., par G.-F. Nott.

SURVILLE (MARGUERITE-ÉLÉONORE-CLOTILDE DE VALLON-CHALIS, dame de), née vers 1405, à Vallon, château sur la rive gauche de l'Ardèche, donna des preuves d'un talent très-précoce pour la poésie, épousa le jeune Bérenger de Surville en 1421, et eut le malheur de le perdre

après 7 ans de la plus tendre union. Elle se consacra tout entière à l'éducation d'un fils unique. Elle était âgée de plus de 90 ans quand elle mourut. On croit que ce fut à Vessaux, et qu'on l'y inhuma dans la tombe qui renfermait les cendres de son fils, de sa bru Héloïse de Goyon de Vergy, et de sa petite-fille Camille. Elle avait survécu à tous les objets de son affection. Ses poésies n'ont été publiées qu'en 1803. Voilà ce que l'on sait ou du moins ce que l'on a dit sur Clotilde de Surville. Il est possible qu'une dame de ce nom ait existé, qu'elle ait fait des vers et même de jolis vers; mais le recueil qu'on lui attribue contient des choses qui évidemm. n'ont pu être écrites par une femme du 15e S., et qui trahissent la main d'un auteur plus récent. C'est une opinion assez répandue que la plupart de ces poésies ont été composées par le marquis J.-E. de Surville, m. en 1798, auq. nous consacrons aussi un article. Au reste, les *poésies* prétendues de Clotilde de Surville ont été réimpr. à Paris en 1825, in-8, in-12 et in-32. Elles ne sont pas sans mérite. On peut consulter, sur la question de leur authenticité, que nous n'avons pu même effleurer, un article de M. Raynouard, inséré dans le *Journal des Savans* de juillet 1824.

SURVILLE (Louis-Charles de Hautefort, marquis de), général français, m. à Paris en 1721, à l'âge de 63 ans, s'était signalé aux batailles de Fleurus et de Steinkerque, avait contribué à la victoire remportée sur les Hollandais devant Nimègue, avait ensuite décidé le gain de la bataille de Spire, et s'était enfin trouvé assiégé dans Tournai en 1709. Pendant ce siége, il fit frapper, pour l'usage de la garnison, des pièces de monnaie, sur lesquelles il plaça son nom et son effigie. Cette innovation aurait pu entraîner pour lui de fâcheuses conséquences, si l'académie, consultée par le ministère, n'eût décidé que ces pièces n'étaient pas, à proprement parler, des monnaies, et que par conséquent Surville n'avait préjudicié d'aucune manière aux droits du souverain.

SURVILLE (Jean-François-Marie de), officier de marine, né en 1717 au Port-Louis en Bretagne, servit avec distinction la compagnie des Indes, et montra dans plusieurs occasions beaucoup d'intrépid. et une rare présence d'esprit. La compagnie le chargea d'aller rétablir la ville de Pondichéri, et lui donna en même temps le brevet de gouverneur en survivance de cette colonie. Law de Lauriston, qui en était le gouverneur actuel et en titre, et Chevalier, gouverneur de Chandernagor, l'associèrent à une entreprise difficile en 1769. Il s'agissait d'aller prendre possession d'une île de la mer du sud, découverte, disait-on, par les Anglais et distante de 700 lieues des côtes du Pérou. Il fallait d'abord trouver cette île, dont la renommée exaltait l'opulence. Surville ne la put découvrir et fut forcé, par le scorbut et la disette d'eau, de gagner au plus vite les côtes du Pérou. Arrivé sur la barre de Chiles, il se pressa trop d'aller à terre sur une frêle embarcation par un mauvais temps, et périt dans le port (1770).

SURVILLE (le marquis Joseph-Étienne de), né dans le Vivarais vers 1760, fit les campagnes de Corse et d'Amérique, émigra en 1791, et servit dans les armées des princes. Rentré en France en 1798, avec une mission du roi Louis XVIII, il fut arrêté et condamné, et marcha à la mort avec beaucoup de courage (1798). Il avait confié à sa femme le MS. des *poésies* de Clotilde de Surville, l'une de ses aïeules. On a pu voir, à l'article de Clotilde, que leur authenticité est loin d'être incontestable.

SUSANNE, fille d'Helcias, était parfaitement belle et craignant Dieu. Elle épousa Joakim, de la tribu de Juda, et le suivit dans la captivité de Babylone, ordonnée par Nabuchodonosor. Elle inspira une passion violente à deux juges ou *anciens* d'Israël, ce qui ne veut pas dire absolument que c'étaient des vieillards, comme on l'a toujours cru sans preuve. Ces hommes se firent l'un à l'autre l'aveu de leur criminel amour, et résolus de rester unis pour le mieux satisfaire, ils surprirent Susanne au bain, et la menacèrent, si elle ne cédait à leurs désirs impudiques, de l'accuser d'adultère. La chaste femme de Joakim préféra sa vertu à sa réputation et même à sa vie; car les deux juges tinrent parole, et il leur fut facile de la faire condamner à mort. Daniel, alors enfant et inconnu dans Israël, réussit à la sauver en obtenant pour elle la faveur d'un nouveau jugement, d'où elle sortit victorieuse. Ses calomniateurs subirent la peine qu'ils avaient invoquée contre elle.

SUSARION, le plus ancien poète tragique grec, né à Icarie, bourg de l'Attique, dans la première moitié du 6e S. avant notre ère, composa pour le théâtre d'Athènes des pièces dont l'histoire lui fournissait le sujet. Il florissait vers l'an 589. Les marbres de Paros nous apprennent que ce Susarion, et un autre poète appelé Dolon, reçurent un jour, à titre de récompense, un panier de figues et un tonneau de vin.

SUSON (le B. Henri), fameux ascétique, né probablement à Constance dans les premières années du 14e S., prit l'habit de St Dominique, et après avoir prêché pendant plus de 30 ans dans les provinces d'Allemagne, et principalem. la Souabe et l'Alsace, m. à Ulm en 1366. Ses *Œuvres* ont été publiées avec sa *vie*, Cologne, 1555, 1588, 1615, in-8, et ont été trad. en français par D. Nicole Lecerf, Paris, 1586, 1614. in-8.

SUSSMILCH (Jean-Pierre), économiste et théologien, né à Berlin en 1708, fut aumônier de régiment, puis prévôt de l'église de Cœlo, dans sa ville natale, et membre du consistoire, et m. en 1767. Il était de l'académie des sciences de Prusse. Son principal ouvrage est un *Traité de l'ordre divin dans les variations du genre humain sous le rapport des naissances*, etc., publié à Berlin en 1742, et plusieurs fois réimpr. On avait donné jusqu'alors, en Allemagne surtout, peu d'attention à l'arithmétique politique.

SUTTON (Thomas), né à Knaith dans le comté de Corke en 1532, acheta la Chartreuse de Smithfield, au comté de Suffolk, et la convertit en un hôpital pour les pauvres, qui subsiste encore sous le nom de *Charter-House*. La cour lui offrit la pairie, à condition qu'il instituerait son héritier le duc d'York, qui fut depuis Charles Ier; mais il préféra l'honneur plus réel de consacrer au soulagement des malheureux son revenu qui était environ de 1,500,000 fr., somme énorme pour le temps. Il m. en 1611. — Sutton (Samuel) inventa en 1740 une méthode de désinfecter les vaisseaux par des tuyaux de communication avec le feu des cuisines. — Sutton (Robert), et son fils Daniel, se sont rendus célèbres en Anglet. dans le siècle dern., en perfectionnant la pratique de l'inoculation de la petite-vérole.

SUVÉE (Joseph-Benoît), peintre, né à Bruges en 1743, vint achever son éducation à Paris, y obtint le grand prix, quoique étranger, fut reçu de l'académie, devint même profess. et enfin fut nommé en 1792 directeur de l'école de France à Rome. Il fut incarcéré pendant les orages de la révolution, et ne put se rendre à son poste qu'en 1801. L'école était parfaitem. établie à la villa Medicis, et il allait jouir du fruit de ses travaux, lorsqu'il m. en 1807. Parmi ses nombreux ouv., nous citerons une *Descente du St Esprit* et une *Adoration des rois*, qui se font admirer dans une église d'Ypres.

SUWAROW. V. Souvarof.

SUZANNET (Pierre-Jean-Baptiste-Constant, comte de), chef vendéen, né en 1772 dans le Poitou, était cousin germain de Henri de La Rochejaquelein. Il émigra, fit la campagne de 1792 dans l'armée des princes, se rendit ensuite en Angleterre, et après avoir pris part à l'expédition de Quiberon, alla rejoindre Charette, qui lui confia le commandem. d'une division. Les victoires

des républicains le forcèrent de se retirer en Suisse; mais il revint bientôt à Paris, pour se mêler aux intrigues des agens des Bourbons. Lors de la révolution du 18 fructidor an V, il retourna en Angleterre, d'où il ne tarda pas à se rendre encore dans les provinces de l'ouest de la France. Il commanda l'armée qui avait combattu sous Charette, et prépara les mouvem. qui, vers la fin de 1799, éclatèrent contre la république; mais en 1800, il posa les armes dans l'espoir de voir Bonaparte jouer le rôle de Monk. Il se trompait, et comme on craignait toujours de sa part quelq. tentatives d'insurrection, il fut tour à tour enfermé au Temple, au château de Dijon, au fort St-André, au fort de Joux, et enfin confiné à Valence. Il prit la fuite lors du procès de Cadoudal et de Pichegru, revint en France en 1807, et se décida à rester tranquille jusqu'aux désastres de l'expédition de Russie. A cette époque il profita de la détresse et du mécontentem. de la nation pour préparer dans la Vendée un soulèvem., qui n'éclata point, parce que la reddition de Paris le rendit inutile. Mais il ne fit que différer ce que lui avait dicté sa haine pour Bonaparte, et dans les *cent-jours*, il fut un des chefs qui commandèrent les quatre corps d'armée organisés pour inquiéter dans l'ouest le nouveau maître de la France, obligé alors de lutter contre les ennemis extérieurs. Suzannet reçut le 20 juin, au combat de la Roche-Servière, une blessure, à laquelle il succomba.

SUZE (Henri de), célèbre canoniste du 13e S., fut successivem. évêque de Sisteron, archevêque d'Embrun et cardinal-évêque d'Ostie, et m. en 1271, selon MM. de Sainte-Marthe. Nous citerons de lui une *Somme du droit canonique et civil*, connue sous le nom de *Somme dorée*, Bâle, 1537 et 1573; Lyon, 1588 et 1597. Il a de plus fait un *Comment.* sur les Décrétales, Rome, 1470, 1473; Venise, 1581.

SUZE (Henriette de COLIGNI, comtesse de La), née en 1618, et m. à Paris en 1673, fut célèbre en son temps par sa beauté, ses aventures et ses vers. Fille de Gaspard de Coligni, seigneur de Châtillon, maréchal de France et petite-fille de l'amiral de Coligni, elle fut mariée en 1643 à un Ecossais, Thomas Hamilton, comte de Hadington; et devenue veuve peu de temps après ce mariage, elle ne tarda pas à épouser en secondes noces le comte de La Suze, de l'illustre maison des comtes de Champagne. Elle eut beaucoup à souffrir de la jalousie de ce nouvel époux, qui paraît d'ailleurs avoir été assez fondée. Elevée, ainsi que lui, dans la religion calviniste, elle se fit catholique, « afin, disait la reine Christine, de ne voir son mari ni dans ce monde ni dans l'autre. » Toute la cour s'intéressa vivement à cette conversion qui ramenait à la religion de Charles IX la petite-fille de la plus illustre victime de la St-Barthélemi. La comtesse de La Suze voulut ensuite faire casser son mariage, et tel était son désir de gagner cette cause, que, pour vaincre la résistance peut-être simulée de son mari, elle lui donna 25 mille écus. Ce sacrifice et un procès qu'elle perdit plus tard contre Mme de Châtillon la ruinèrent; mais elle était libre enfin; elle pouvait consacrer tout le reste de sa vie à la poésie, aux billets galans, à ce qu'on appelait alors le parfait amour, et, il faut le dire, peut-être à des liaisons un peu moins épurées; elle vit le dérangement de sa fortune avec une indifférence pleine de philosophie. Les beaux-esprits du temps affluèrent chez elle et firent de sa maison comme une succursale de l'hôtel de Rambouillet. Elle fut accablée de louanges exagérées que malheureusem. la postérité n'a point ratifiées. Cependant Boileau lui-même a écrit que l'on a d'elle des *élégies* d'un agrément infini; mais nous pensons que le satirique aurait rendu un arrêt plus sévère, s'il eût vu les chefs-d'œuvre de Paruy et de quelq.-uns des élèves de son école. Il nous est d'ailleurs difficile aujourd'hui de connaître, avec précision, ce qui appartient à Mme de La Suze dans les nombreuses édit. des *Recueil d'œuvres galantes* en prose et en vers, publ. sous son nom et sous celui de Pélisson (Paris, 1684, 4 part. in-12; Lyon, 1695, 4 t. in-12; Paris, Cavelier, 1698, 4 tom. in-12; Trévoux, 1725, 4 vol. in-12; ibid., 1741, 5 vol. in-12). On y trouve aussi des pièces de Mlle de Scudéri, de Bachaumont, de Quinault, etc. Celles même qui peuvent passer pour appartenir à Mme de La Suze, doivent probablem. quelq. chose à d'autres auteurs qui l'aidaient.

SVEDENBORG (Emmanuel), fameux sectaire, né à Stockholm en 1688, reçut de son père, qui était assez imbu des idées mystiques, une éducation qui exerça sans doute une grande influence sur son esprit. Cependant il passa la plus grande partie de sa vie sans paraître s'occuper de systèmes religieux. Au sortir de ses études, qu'il avait faites avec distinction à l'université d'Upsal, il pub. quelq. écrits d'érudition classique, puis il alla visiter les différentes universités de l'Allemagne, de la Hollande et de l'Angleterre pour se fortifier dans les mathématiques, auxquelles il s'était déjà livré avec ardeur. De retour en Suède, il plut beaucoup au roi Charles XII, qui le nomma assesseur au conseil des mines. Après la m. de ce héros, il se maintint en grande faveur auprès de la reine Ulrique-Eléonore, qui lui conféra des titres de noblesse et changea le nom de Svedberg, qu'il avait porté jusque là, en celui de Svedenborg. Il redoubla de zèle pour remplir les fonctions de sa charge, et explora successivem. les mines de la Suède, de la Saxe et du Harz, dans l'électorat de Hanovre. Au milieu de ses nombreuses occupations et de ses voyages, il trouvait du temps pour pub. divers écrits sur les sciences naturelles, l'algèbre, l'astronomie, la mécanique. Ces travaux, qui engagèrent l'université d'Upsal à lui offrir une chaire, n'étaient que le prélude d'un plus grand ouv. qu'il donna en 1734, sous le titre d'*Opera philosophica et mineralogica*, 3 vol. in-fol., ornés de 155 grav. Cette publication fit une grande sensation; et l'académie impériale de Pétershourg, se hâta de le nommer son associé. Il avait été reçu quelq. années auparavant membre de la société royale des sciences de Stockholm. Malgré tant de succès qui l'avaient mis dans la position la plus brillante, il renonça au monde, à l'âge de 59 ans, se démit de sa charge d'assesseur, et s'annonça comme chargé d'une mission divine. On le vit tout à coup prodiguer des millions pour relever et soutenir une foule de maisons de commerce d'Allemagne. On sait maintenant et on l'a appris par ses sectateurs eux-mêmes que les richesses qu'il distribua lui étaient fournies par un certain Elie Artiste, homme extrêmem. riche, dont on a un traité sur le *grand œuvre*, que les adeptes regardent comme le chef-d'œuvre de l'art. C'est encore une question de savoir s'il fut de bonne foi, ou s'il voulut simplem. jouer un rôle. Au reste, comme la plupart des chefs de sectes, il crut ou il prétendit avoir des visions. Nous ne pouvons nous permettre d'analyser ici sa doctrine, sur laquelle on trouvera quelq. détails dans l'*Histoire des sectes religieuses* de M. Grégoire; seulem. nous dirons qu'elle est fortement empreinte de mysticisme et de théosophie. Svedenborg m. à Londres en 1772. Ses sectateurs, qui ont pris le nom de svedenborgistes, sont au nombre de deux mille en Suède. Ils jouissent en Angleterre d'une tolérance publique et avouée par le gouvernement depuis 1783, et ils ont des chapelles à Bristol, à Birmingham, à Manchester et à Londres; mais ils y sont aujourd'hui, à ce qu'il paraît, dans un état peu florissant. En France, en Allemagne et en Pologne il n'existe que des adhérens et quelques sectateurs isolés. Aux Indes-Orientales, aux Etats-Unis et dans la partie méridionale de l'Afrique, leur nombre est plus considérable. L'opinion qui règne parmi eux, que la nouvelle Jérusalem existe parfaitement organisée au centre de l'Afrique, les

a déterminés à explorer cette partie du monde. Ils ont contribué avec ardeur à y former des colonies libres, et ont fait de louables efforts pour abolir la traite. Nous pourrons nous dispenser d'énumérer tous les ouvrages du théosophe suédois, en disant que depuis 1819 il en paraît chez Treuttel et Wurtz une traduct. française (annoncée en 36 vol.), par J.-P. Moet, ancien sous-bibliothécaire du roi. On a publié en 1820 à Copenhague une *Vie de l'assesseur Swedenborg*.

SVIENTOSLAS ou SVIENTOSLAFF, grand-duc de Russie, succéda à son père Igor en 945. Endurci aux fatigues dès son enfance et brûlant de se distinguer par quelques exploits militaires, il eut à peine atteint sa majorité, qu'il partit de Kief et alla soumettre plus. peuples plus ou moins éloignés, entre autre ceux qui habitaient les contrées situées entre l'embouchure du Volga et celle du Don. En 967, sur l'invitation et avec les subsides de l'emper. grec Nicéphore Phocas, il marcha contre Pierre, roi des Bulgares, et remporta sur lui de gr. avantages. Bientôt il fut rappelé dans ses états par la nécessité de repousser les Pieczyngoviens, qui avaient profité de son absence pour y faire une invasion. Cette tâche une fois remplie, il lui restait de rendre ses sujets heureux; mais ses vœux se portaient toujours vers les rives du Danube, où il résolut enfin de transférer le siége de son empire. Il entreprit donc une nouvelle expédition contre les Bulgares en 970, les battit, s'empara de la ville de Péréyaslavetz, y fixa son séjour, et fit repentir les Grecs de l'avoir attiré une prem. fois vers le midi de l'Europe. Jean Zimiscès, emper. d'Orient, le somma d'évacuer la Bulgarie; mais le grand-duc répondit que bientôt il serait à Constantinople et qu'il refoulerait les Grecs en Asie. Il entra dans la Thrace qu'il ravagea jusqu'à Andrinople, et retourna en Bulgarie (970). L'année suivante Zimiscès entra dans la Thrace et s'avança contre Svientoslas, avec lequel il se rencontra dans les environs de Dorostol, aujourd'hui Silistria. Svientoslas fut vaincu et demanda la paix, qui fut conclue. Il reprit le chemin de Kief; mais il fut attaqué par les Pieczyngoviens, et périt sans gloire (973). — SVIENTOSLAS, duc de Tchernigof et de Novgorod, vivait au 12e S. Il possédait déjà la prem. de ces principautés, lorsqu'il fut investi de la seconde, dont des sujets rebelles avaient dépouillé son frère Vzévolod. Il se conduisit avec beaucoup de générosité envers ce frère malheureux, qui devint en 1139 grand-duc et souverain de la Russie. Après sa m., Svientoslas contribua beaucoup à placer sur le trône son frère Igor; mais il ne put l'y maintenir et le vit renverser par le prince Isiaslaff, et massacrer peu de temps après par les habitans de Kief. Il jura de venger cet attentat, et se laissa entraîner par ce motif dans une suite interminable d'hostilités; mais il fit admirer du moins en toute occasion ses vertus et ses talens, et la Russie méridionale regarda sa m., qui arriva long-temps après, comme une calamité publique.

SVIERCKOFSKI, général de cosaques, servit puissamm. Ivon ou Juonia en 1574, dans la guerre que ce palatin entreprit pour soustraire sa principauté de Moldavie à l'autorité du sulthan Sélim. Il obtint sur les troupes turques de grands et nombreux avantages; mais enfin il fut fait prisonnier et emmené à Constantinople. Il parvint à s'échapper, revint trouver ses cosaques, et répandit encore, pendant plus. années, le carnage et la terreur sur les côtes de la mer Noire.

SWAAN (JOSEPH), profess. de chimie à l'école de médec. de Koorn, où il m. en 1826, était né en 1774 dans la Nord-Hollande, et avait été d'abord direct. du collége de Vianen puis recteur des écoles latines. Outre de nombreuses dissertat. scientifiq. ainsi que des articles de littérat. insérés dans div. rec. périodiq. de la Hollande, il a pub., de concert avec le doct. Jorritzma des trad. de 2 sav. mém. du chev. de Kirkhoff, l'un sur l'*Ophtalmie de l'armée des Pays-Bas*, l'autre *sur l'air atmosphériq. et son influence sur l'économie animale*.

SWALWE (BERNARD), d'Embden, dans l'Ost-Frise, né vers 1625, prit le bonnet de docteur à Leyde, alla s'établir à Herlingue, y devint médecin pensionné, et fut reçu au conseil de l'amirauté. On ignore l'époque de sa m. Parmi ses ouvrag. qui sont écrits dans l'esprit philosophiq. de Descartes, et selon les systèmes de Tachenius et de Sylvius, dont il était le chaud partisan, nous nous bornerons à citer: *Ventriculi querelæ et opprobria*, in-12, Amsterdam, 1664, 1669 et 1675; *Naturæ et artis instrumenta publica*, *alcali et acidum*, etc., ibid., 1667, 1670, in-12; Francfort, 1677, in-8.

SWAMMERDAM (JEAN), célèbre anatomiste hollandais, né en 1637 à Amsterdam, prit le bonnet de doct. à Leyde en 1667; mais ne se sentant aucun goût pour la pratique de la médecine, il fit sa principale occupation de l'anatomie de l'homme et surtout de celle des insectes. Il montra une habileté et une patience admirables à disséquer les parties les plus minutieuses des animaux les plus remarquables par leur petitesse; et ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'il fut moins heureux dans la dissection des animaux plus volumineux, comme si la nature ne l'avait appelé qu'à l'observation des infinim. petits. L'extrême contention d'esprit et les recherches subtiles qu'exigeait la nature de ses travaux, finirent par troubler ses facultés intellectuelles. Tout d'un coup il jeta le scalpel, et courut joindre dans le Holstein la fameuse Bourignon, dont il partageait les rêveries mystiques. Il revint néanmoins quelq. temps après à Amsterdam, et y vécut dans la retraite jusqu'à sa m., arrivée en 1680. Nous citerons de lui: *Histoire générale des insectes* (en holland.), Utrecht, 1669, in-4: trad. en franç., ibid, 1682, 1685, in-4; *Histoire de l'éphémère* (en hollandais), Amsterdam, 1675, in-8; trad. en latin, Londres, 1681, in-4; *Biblia naturæ, seu historia insector. in certas classes reducta, necnon exemplis et anatomico variorum animalculorum examine æneisque tabulis illustrata*, Leyde, 1737-1738, 2 vol. in-fol.; trad. en franç. dans les t. 4 et 5 de la *Collection académique* de Dijon, partie étrangère.

SWARTZ (OLAUS), botaniste suédois, né à Norkœping en 1760, parcourut d'abord, en herborisant, les provinces et les îles de la Suède, et s'embarqua pour le Nouveau-Monde à l'âge de 23 ans. Après avoir étudié la flore de la Jamaïque, de St-Domingue et des autres îles, ainsi que celle des côtes de l'Amérique méridionale, il alla séjourner quelque temps à Londres, et revint dans sa patrie en 1789, riche des résultats nombreux de ses recherches. Il visita encore plus tard les Alpes de la Norwége et une partie de la Laponie. Il m. en 1817, après avoir soutenu par d'utiles travaux l'honneur de l'école suédoise, fondée par Linné. Nous citerons de lui: *Flora Indiæ occidentalis*, Erlang, 1797-1806, 3 vol. in-8; *Fasciculus lichenum americanorum*, ibid., 1811.

SWEBACH (JACQUES-FRANÇ.-JOS.), peintre, connu sous le nom de *Fontaine*, naquit en 1769 à Metz, où son père s'était fait de la réputat., sinon par beaucoup d'habileté, du moins par l'audace qui lui fit embrasser tour à tour la culture des branches diverses de la science du dessin, la mécaniq. et enfin la minéralogie. Ayant obtenu le 2me grand prix en 1791, Swebach vint à Paris concourir avec les peintres les plus habiles de l'époque, et il se distingua surtout par une grande entente de composit., une touche fine et gracieuse et surtout par une connaissance parfaite de la magie de la perspective. Nommé en 1814 par l'emper. de Russie direct. de sa fabrique impér. de porcelaines, il ne put long-temps supporter la rigueur du climat, et revint en France décoré du titre de chev. de l'ordre de Ste-Anne de Russie, 3e classe. Il m. à Paris le 10 déc. 1823. On cite comme les plus remarquables d'entre ses tableaux: la *Bataille de Rivoli*, le *Passage du*

Danube, la *Calèche*, la *Malle-Poste*. On a recueilli en 4 volumes ses dessins études et autres compositions gravées.

SWEDENBORG. V. SVEDENBORG,

SWEDIAUR. V. SCHWEDIAUR.

SWEERT (FRANÇOIS), compilat., né à Anvers en 1567, m. en 1629, cultiva les lettres en même temps qu'il faisait le commerce de tapisseries. Nous citerons de lui : *rerum belgicarum Annales*, Francfort, 1620, in-fol. : *Athenæ belgicæ, sive Nomenclator inferioris Germaniæ scriptorum*, Anvers, 1628, in-fol.—SWEERT (Emmanuel), fleuriste, né à Sevenbergen près de Breda, fut nommé chef (*præfectus*) des jardins de l'emper. Rodolphe II. Ayant fait graver les plus belles plantes de ses collections, il les pub. sous le titre de *Florilegium amplissimum et selectissimum*, in-fol., Francfort. La prem. partie parut en 1612, et la 2me en 1614. Les deux parties réunies reparurent à Amsterdam en 1747. On cite d'autres édit. jusqu'en 1672; mais comme on y voit toujours figurer la préface de 1612, on peut les soupçonner identiques.

SWEIGKER ou SCHWEIGKER (SALOMON), ministre protestant, né en 1554 à Sultz, dans le pays de Wurtemberg, est connu par son voyage en Turquie, en Egypte et dans la Terre-Sainte, dont Crusius nous a conservé les détails sous le titre suivant : *Hodoeporicon sive Itinerarium D. Salomonis Sweigkeri Sultzensis, qui Constantinopoli in aulâ legati imperatoris romani aliquot annos ecclesiasta fuit, et è Thraciâ in Ægypto, Palestinâ, Arabiâ, atque Syriâ peregrinatus est, conscriptum à Mart. Crusio*, Leipsig, 1586, in-12.

SWERRE ou SVERRIR, roi de Norwége, né en 1151, fut élevé dans une île éloignée par les soins d'un évêque, qui l'ordonna prêtre. Le trône de Norwége était alors occupé par Magnus, qui en avait fait descendre l'illustre famille des Harald, dont Swerre était le dern. rejeton. En 1171, ce jeune prince rentra dans le royaume de ses pères et en parcourut d'abord secrètem. plus. provinc. Cédant aux sollicitat. de ses partisans, dont le nombre augmentait chaque jour et qui le proclamèrent roi, il prit les armes et se trouva en 1179 à la tête d'une petite flotte. Après une lutte pénible, il reconquit ses droits sur l'usurpat., qui périt dans un combat naval en 1184. Swerre, par des motifs de polit. sans doute, rendit un hommage éclatant à la mémoire de Magnus, qui avait porté dignem. la couronne. Tant de modération ne put fléchir le parti vaincu, contre lequel il eut à lutter pendant toute la durée de son règne. Malheureusem. il lui fallut combattre encore d'autres ennemis, non moins opiniâtres, le haut clergé et la cour de Rome. Excommunié par le pape Célestin III, qui jeta un interdit sur ses états, il demanda vainem. au légat l'onction royale et fut réduit à la recevoir des mains des évêques nationaux, qui n'avaient point oublié leur devoir de fidélité. L'insolence de la majeure partie du haut clergé, qu'avaient enhardi quelq. succès, alla jusqu'à proclamer un autre roi. Swerre, accablé de fatigues et d'inquiétudes, tomba malade à Bergen, et m. en 1202, dans la force de l'âge. Il s'était montré aussi grand dans la mauvaise que dans la bonne fortune. *V.* pour plus de détails sur sa vie *Tarfœi historiæ rerum norvegicarum*, *Pars 3a et 4a*, Copenhague, 1711, in-fol. Ce prince, l'un des hommes les plus instruits de son temps, passe pour l'auteur du *Miroir royal*, ouv. curieux qui parut pour la prem. fois dans l'ancienne langue norwégienne ou islandaise, avec la version latine, sous ce titre : *Kongsskugg-sio, utlogd a daunsku og latinu. Speculum regale cum interpretatione danicâ et latinâ*, Soroe, 1768, in-4. On a aussi de lui un traité de droit public, en ancienne langue islandaise, publ. par Christ. Werlauff, sous ce titre : *Anecdoton historiam Swerreri regis Norvegiæ illustrans, è codice membranaceo bibliothecæ Arna-Magnæanæ, cum versione latinâ et comment.*, Copenhag., 1815, in-8.

SWEYNHEIM (CONRAD), typographe allemand, partage avec son compatriote Pannartz la gloire d'avoir porté l'imprimerie en Italie. Il m. probablem. en 1476 ou 1477. On n'a aucun ouv. sous le nom seul de Sweynheim ; mais il en est beaucoup qui portent les noms de *Sweynheim et Pannartz*.

SWIENTOCHNA, fille de Casimir, roi de Pologne, épousa Wratislas II, duc de Bohême, en 1062, et reçut avec lui, en 1086, la couronne et l'onction royale. Elle eut quatre fils : Brzeczislas, Borzivoy, Wladislas et Sobieslas. Ayant survécu plus de 30 ans à son époux, mort en 1092, elle vit ses enfans régner l'un après l'autre, et parut avoir été conservée si long-temps par le ciel pour calmer, par son autorité, les dissensions qui éclatèrent dans sa famille.

SWIENTOPELK, roi de Moravie, reçut le baptême avec Radislaw, son oncle, en 862 ; mais, oubliant bientôt ce qu'il devait de reconnaissance à ce prince, qui lui avait donné une province de la Moravie en fief, il le livra à Louis-le-Germanique, et devint par cette trahison maître et roi de la Moravie (870). Louis-le-Germanique lui en donna l'investiture, après avoir fait crever les yeux à Radislaw. Ce beau royaume comprenait alors l'Autriche proprement dite, la basse Hongrie et la Bohême. Une fois monté sur le trône, il ne renonça pas aux perfidies qui le lui avaient donné, et il joignit à ses possessions, en 864, toute la Pannonie, pour laquelle il fut seulement tenu de rendre hommage, comme vassal, à l'emp Charles-le-Gros. Il mourut en 894, redouté de ses voisins.— SWIENTOPELK ou ZUENTIBOLD, roi de Lorraine, filleul du précédent, qui lui donna son nom, et fils naturel de l'emp. Arnoul, avait toute l'affection de son père, qui l'aurait déclaré son héritier au trône de Germanie, s'il ne lui était venu un fils légitime. Arnoul se contenta donc de le proposer aux états de Lorraine pour leur roi, ce qui fut d'abord rejeté ; mais, ayant réussi à se faire reconnaître lui-même à ce tit. en 895, il convoqua une diète générale à Worms, où, du consentement des grands et des év., il déclara et fit couronner enfin ce fils chéri roi de Lorraine. Cet état s'étendait alors bien loin au-delà des limites du duché qui a porté le même nom. Pour s'agrandir, Swientopelk chercha à intervenir dans les affaires de France, pour Charles-le-Simple, contre Eudes, comte de Paris. Forcé de se retirer, il ne tarda pas à épouser la fille du comte Eudes. Cette alliance et l'appui de l'emp. Arnoul pouvaient à jamais assurer sa puissance ; mais il la compromit par ses actes arbitraires et vexatoires, qui portèrent au comble le mécontentement général. Les grands alors proclamèrent le fils légitime d'Arnoul, le prince Louis, roi de Lorraine. Swientopelk perdit le trône avec la vie en 900, dans une bataille sur les bords de la Meuse. — SWIENTOPELK, grand-duc de Kief, épousa une fille de Boleslas Ier, roi de Pologne, vers l'an 1000. Il professait la religion romaine, quoique fils de Wladimir-le-Grand, qui tenait fortem. pour le rit grec, et qui le fit emprisonner. Rendu à la liberté après la m. de son père, en 1015, il vit le peuple mépriser son droit d'aînesse, et appeler au trône son jeune frère Bori. Celui-ci eut la générosité de reconnaître pour roi Swientopelk, qui fut assez lâche pour le faire massacrer, dans le but de se débarrasser de toute crainte ultérieure. Tous les Russes se soulevèrent alors, pleins d'une légitime indignation, et Swientopelk se réfugia en Pologne. Rétabli sur le trône par son beau-père, il fut à peine abandonné à lui-même qu'il se trouva aussi faible qu'auparavant contre le mécontentement général, augmenté encore par les désastres de l'intervention polonaise. Vaincu et réduit à la fuite, il alla succomber sous le poids de ses malheurs mérités dans une petite ville des frontières de la Bohême. — SWIENTOPELK, duc de Bohême, était fils d'Otton, marquis d'Olmutz, m. en 1091, et fut dépouillé de

la succession de son père par son oncle Wratislas II, roi de Bohême, qui donna le duché d'Olmutz à son fils Brzécislas. Swientopelk, cédant à la nécessité, réussit à se faire accueillir par l'usurpateur de ses droits, et l'accompagna dans plusieurs expéditions. Plus tard il parvint à se faire proclamer duc de Bohême. Ayant été obligé par l'emp. Henri de rendre compte de sa conduite, et s'étant vu jeter par lui en prison, il racheta sa liberté et le droit de posséder tranquillement le duché de Bohême au moyen d'une forte rançon. En outre, il accompagna l'emp. dans une expédition contre les Hongrois; mais des troubles le rappelèrent bientôt dans la Bohême, qu'il épouvanta par le massacre de toute la famille des Werzsowicz. Sa cruauté lui fut funeste; car un des membres de cette malheureuse famille, échappé à ce massacre, paya un assassin qui, au siége de Glogau, lorsque le duc sortait de la tente impériale, lui porta le coup mortel (1109). — SWIENTOPELK Ier, duc de Poméranie, obtint ce tit. des rois de Pologne au commencem. du 12e S., et ne tarda pas à se déclarer indépendant. Forcé par Boleslas Krzywousty de rentrer dans le devoir (1119), il se révolta encore l'année suivante, fut livré par les siens et emmené en Pologne, où il m. dans la captivité. — SWIENTOPELK II, duc de Poméranie, ne fut d'abord que gouv. de cette province, et dut sa nomination, en 1217, au prince polonais Leszko. Peu de temps après le tit. de duc lui fut offert par les habitans eux-mêmes, qui, se trouvant alors attaqués par les peuples, encore païens et barbares, de la Prusse orientale, espéraient de lui une protection plus efficace que des princes polonais, toujours désunis entre eux. Swientopelk garda le tit. de gouv.; mais cette modération apparente cachait des projets ambitieux, qu'il laissa percer lorsqu'il eut fomenté de nouvelles divisions entre les princes polonais. En effet, il demanda alors à Leszko le tit. de duc, et n'ayant obtenu de lui qu'une réponse dilatoire, il le tua de sa propre main (1227), prit le tit. qu'il désirait, et porta le ravage en Pologne. Il avait d'abord uni ses armes à celles des chevaliers teutoniques; mais bientôt, effrayé des succès de cet ordre naissant, il se lia secrètement contre lui avec les habitans de la Prusse, et fut ainsi le prem. moteur d'une guerre d'extermination. Vers 1243 un légat du pape exhorta vainement à la paix le farouche Swientopelk, qui poursuivit le cours de ses sanglans succès, mit les chevaliers à deux doigts de leur perte, et réduisit enfin le pape Grégoire IX à faire prêcher contre lui une croisade en Allemagne et en Pologne. Deux princes polonais s'étant réunis aux chevaliers, ceux-ci furent vainqueurs à leur tour, et le duc de Poméranie demanda la paix; mais il n'en profita que pour fortifier son parti, en y faisant entrer les habitans de la Lithuanie occidentale et ceux de la Prusse, et il recommença la guerre avec avantage contre les chevaliers. Une nouvelle croisade fut prêchée contre lui, et il fut trop heureux d'accepter la paix (1246). Cette fois ce furent les chevaliers qui violèrent la foi jurée. Quelques hostilités eurent lieu, à la suite desquelles un légat du pape réussit à concilier les deux partis (1248). Swientopelk, à partir de cette époque, n'eut plus de démêlés avec l'ordre teutonique; mais on le vit se jeter successivem. sur la Pologne et sur les terres de Warcislas, duc de la Poméranie occidentale, et des évêques de Camin et de Cujavie. Il mourut à Dantzig en 1266, après avoir été pendant près de 50 ans, la terreur de ses voisins.

SWIENTOSLAS. V. SVIENTOSLAS.

SWIERCKOWSKI. V. SVIERCKOFSKI.

SWIETEN. V. VAN-SWIETEN.

SWIFT (JONATHAN), célèbre écrivain anglais, né en 1667 à Cashel, dans le comté de Tipperary, en Irlande, d'une famille ancienne, mais pauvre, passa en Angleterre au sortir de l'université de Dublin, et réclama la protection de sir William Temple, dont il était parent par sa mère, et dont on a prétendu faussement qu'il était le fils adultérin. Ce grand homme d'état l'accueillit parfaitement, et le présenta au roi Guillaume III, qui goûta beaucoup et rechercha souvent la conversation du jeune Irlandais, et lui offrit même une compagnie de cavalerie. Swift, qui se sentait plus de goût pour l'état ecclésiastique, refusa cette offre d'un prince, qui pouvait le mener loin. Il entra dans les ordres, obtint la prébende de Kilroot, en Irlande, et la résigna ensuite pour se rendre aux invitations pressantes de Temple, qui désirait le fixer auprès de lui, et dont il espérait de son côté exploiter le crédit avec succès; mais il perdit bientôt ce protect., fut mis en oubli par le roi, et retourna en Irlande, où il parvint à se faire nommer doyen de St-Patrick. Quoique élevé dans les principes des whigs, il employa ses loisirs à défendre par quelq. écrits les ministres de la reine Anne, qui désirèrent le voir, et qui l'honorèrent de l'accueil le plus gracieux dans plusieurs voyages qu'il fit à Londres. Plus d'une fois le doyen de Saint-Patrick eut l'honneur d'être dénoncé au parlement comme l'âme du conseil privé, et il paraît que cette accusation n'était pas sans quelque fondement. Quoi qu'il en soit, il retomba bientôt dans une nullité politique, dont il alla se consoler en Irlande par les plaisirs de la société et de la table, son doyenné lui rapportant plus de 1,000 liv. sterl. Une jeune et belle personne, célébrée par lui sous le nom de *Stella*, qu'il avait connue chez sir William Temple, et attirée avec lui en Irlande, faisait les honneurs de sa maison; mais il vivait avec elle seulement comme avec une amie, et même lorsqu'il l'eut épousée, après une liaison de 16 ans, il s'en tint aux mêmes rapports de pure amitié. Ce singulier mariage conduisit au tombeau une jeune personne, nommée Esther van Homrigh, qui s'était aussi éprise d'amour pour le doyen, l'avait suivi en Irlande, et lui avait proposé vainement sa main, lorsqu'il était encore libre. Stella périt aussi du chagrin que lui causa la négligence de son bizarre époux. Celui-ci avait, dit-on, un défaut de constitution physique qui peut expliquer sa froideur; mais rien ne saurait l'excuser d'avoir reçu les sermens d'une femme pour la faire périr de honte et de regrets. Il devint dès-lors un objet d'horreur pour ses amis les plus familiers, qui le laissèrent seul et sans consolation au milieu des plus cruelles douleurs et d'un anéantissement moral presque complet; enfin la m. le délivra de tant de maux en 1745. Swift fut un écrivain très-fécond, et les éditions complètes de ses *Œuvres* ne forment pas moins de 18 à 20 v.; mais on ne connaît généralement en France que deux de ses ouvrages, les *Voyages de Gulliver à Lilliput*, dont la continuation n'est pas de lui (on ne peut d'ailleurs s'y tromper,) et le *Conte du Tonneau*, satire allégorique, où, sous les noms de *Pierre*, de *Martin* et de *Jean*, sont attaqués tour à tour le pape, Luther et Calvin. On trouvera des détails sur ses autres écrits dans les *Mém. politiq. et litt.* qu'a pub. sur lui sir Walter Scott (trad. fr., t. 20 21 de l'édit. in-12 des *OEuvres complètes de sir Walter Scott*). La *notice* que le même aut. a consacrée au doyen de St-Patrick dans la *Biogr. des romanciers célèbres* (trad. en franç., Paris, Ch. Gosselin, 1825), n'est qu'un extrait de ses *Mémoires politiques et littér. sur la vie et les ouvr. de Swift*. Voltaire a été trop indulgent peut-être lorsqu'il a surn. Swift *le Rabelais* de l'Angleterre.—SWIFT (Deane), petit-fils de Godwin Swift, oncle du précédent, mort à Worcester en 1783, a laissé quelques écrits qui se rattachent aux *Œuvres* du fameux doyen de Saint-Patrick. Il suffira de citer: *Essai sur la vie, le caractère et les écrits du docteur Jonathan Swift*, 1755, in 8. — SWIFT (Théophile), fils du précédent, né dans le comté de Hertford, m. en Irlande en 1815, avait fait paraître à diverses époques quelques poèmes de peu d'étendue, où l'on trouva

de l'esprit, des idées originales et de la facilité. Nous citerons : *les Escrocs* (*the Gambler s*), in-4 ; le *Temple de la folie*, en 4 chants, in-4.

SWINBURNE (Henri), voyag. anglais, né à Caphealon, ayant épousé une femme qui partageait son goût pour les antiquités et pour les beaux arts, partit avec elle vers 1774, et passa 6 ans à visiter les lieux les plus remarquables de la France, de l'Espagne, de l'Italie et de l'Allemagne. Plus tard, ayant marié sa fille avec l'aventurier Paul Benfield, il alla s'établir dans la colonie de la Trinité, où il mourut en 1803. Nous citerons son *Voyage en Espagne*, traduit en français (Paris, 1787, in-8) par J.-B. de Laborde, et son *Voyage dans les Deux-Siciles*, traduit par le même (ib., 1785, 4 v. in-8).

SWINDEN (Jean-Henri van), savant holland., né à La Haye en 1746, obtint une chaire à l'académie de Franeker dès l'âge de 20 ans, et passa de là, en 1785, à celle de physique et d'astronomie à l'athénée d'Amsterdam. Lors de l'organisation de la république batave, il fut appelé au pouvoir exécutif. Plus tard il remplit successivement diverses fonctions importantes, dans lesquelles il rendit des services réels à son pays. Il mourut en 1823. Il était correspondant de l'Institut de France, et appartenait aux principales sociétés savantes de l'Europe, qui n'avaient qu'à se louer de son active coopération. Le latin, le hollandais et le français lui étaient familiers, et il a écrit dans ces trois langues. Nous citerons de lui : *Tentamina theoriæ mathematicæ de phænomenis magneticis*, 1769, in-4 ; *Dissertat. sur l'analogie de l'électricité et du magnétisme*, 1784, in-8 ; *Recueil de différens mémoires sur l'électricité et le magnétisme*, 3 vol. in-8 ; *Traité sur les poids et mesures*, 1802, 2 vol. in-8.

SWINTON (John), antiquaire et philolologue anglais, né dans le Cheshire en 1703, fut chapelain de la factorerie anglaise à Livourne, puis profess. au collége de Christ à Oxford, membre de la société royale de Londres, et mourut en 1777, archiviste de l'académie d'Oxford. Nous citerons de lui : *de priscis Romanorum litteris Dissertatio*, Oxford, 1746, in 4 ; *Inscriptiones citicæ, sive in binas inscriptiones phænicias, inter rudera Citii nuper repertas Conjecturæ ; accedit de numis quibusdam samaritanis et phœniciis Dissert.*, ib., 1750, in-4.

SWITZER (Étienne), jardinier anglais, se distingua dans sa profession au commencement du 18e S., et m. probablem. en 1745. Ce fut lui qui, le premier, donna aux Anglais, en 1717, les directions convenables pour obtenir des primeurs par le moyen des serres chaudes. Nous citerons de lui : *the practical fruit and kitchen's Garden*, Lond., 1727, in-8 ; 4e édit., 1729, in-8 ; *Iconographia rustica, or the nobleman, gentlemen and gardeners Recreation*, ibid., 3 vol. in-8.

SY (Alex.-César-Annibal-Firmin, baron de Stonne, marquis de), ancien officier au régim. de Dauphiné, mort à Corbeil le 12 septembre 1821, ayant le titre de maréchal-de-camp, avait émigré à l'époque de la révolution, et s'était lié intimement à Londres avec Delille, dont il partageait les sentimens et les goûts. Outre des *Mélanges de poésies* impr. par lui même à Londres en 1792, in-12, on a du marquis de Sy : *la Chute de Rufin*, poème en 2 chants, *trad.* du latin de Claudien (texte en regard), ibid., 1811, in-8, l'*Art poétique d'Horace*, traduit en vers français (idem), 1816, in-8 ; *Epithalame d'Honorius et de Marie*, poème traduit de Claudien en vers français (idem), 1816, in-8. Le baron de Sy n'était rentré en France qu'après la restauration.

SYAGRIUS (Afranius), secrétaire (*notarius* de l'empereur Valentinien en l'an 369, ayant été envoyé par ce prince aux confins de la Gaule pour y présider à des travaux de fortification destinés à préserver la contrée des excursions des Allemans, se vit forcé par ceux-ci de recourir à la fuite pour conserver ses jours. Exilé à Lyon après son retour, il se livra à la poésie, et mérita l'amitié d'Ausone, qui lui ménagea quelque crédit auprès de Gratien, héritier de la couronne. Il fut depuis trois fois préfet et une fois consul, en l'an 382. Sidoine-Apollinaire le cite avec éloge. — Son arrière-petit-fils est ce Syagrius qui fut défait par Clovis dans le territoire de Soissons, où il commandait pour les Romains. S'étant réfugié à Toulouse près d'Alaric, le proconsul romain fut livré par ce prince visigoth à son vainqueur qui le fit m. dès qu'il se vit maître du pays de Soissons. — On cite encore quelq. personnages du même nom, notamment St Syagrius ou Syagre, évêque d'Autun en 560. Ce prélat assista aux divers conciles tenus en France de son temps, et figura surtout à celui qu'on assembla à Poitiers pour rétablir la paix et l'ordre au monastère fondé dans cette ville par Ste Radegonde, et d'où Chrodielde, fille du roi Charibert, venait de s'échapper scandaleusement avec plus de 40 religieuses. Plus tard le pape Grégoire-le-Grand lui envoya le *palladium*, lui enjoignant d'assembler un concile pour extirper les abus qui déshonoraient l'église de France à cette époque. Le même pontife adressa encore quelques lettres à Syagrius, qu'on a présenté sans raison comme étant parent de la reine Brunehaut.

SYDENHAM (Thomas), célèbre médecin anglais, né en 1624 à Windford-Eagle, comté de Dorset, se fit recevoir docteur à Cambridge, et s'établit ensuite à Westminster où il obtint de tels succès, qu'à l'âge de 36 ans il jouissait de la réputation d'un des premiers praticiens de l'Angleterre. Il m. en 1689. Pour se faire une idée des gr. services qu'il a rendus à la science, on doit se rappeler qu'il vivait à une époque où la méd. était envahie d'un côté par l'application outrée et hypothétique des principes de la chimie, et de l'autre par celle, non moins hasardée, des mathématiques. Il sut éviter ce double écueil ; et, en s'appuyant sur la pure observation des faits, il ramena les esprits dans la route presque entièrement abandonnée de la nature et de l'expérience. Il observa surtout, avec une scrupuleuse attention, les constitutions atmosphériques, parce qu'elles donnent naissance aux épidémies, lesquelles, à leur tour, exercent une grande influence sur le caractère des maladies intercurrentes et sur le traitement qui doit leur être appliqué. Il ne tarda pas à se convaincre que les épidémies dont il fut témoin étaient de nature inflammatoire, et il les combattit avec succès par la saignée. Cette méthode, dite *antiphlogistique* ou rafraîchissante, fut appliquée par lui avec un égal bonheur au traitement des petites véroles ; et certes on lui doit la plus grande reconnaissance pour avoir introduit dans la pratique cette importante modification curative. C'est aussi lui qui paraît avoir découvert la meilleure manière d'administrer le quinquina dans les fièvres intermittentes, en prescrivant cette écorce après la fin de l'accès. Auteur de la composition du laudanum qui porte son nom, il a préconisé les avantages de l'opium avec un enthousiasme trop exclusif, et nous dirons ici qu'on peut lui reprocher de n'avoir point assez complètement renoncé à cette polypharmacie qui régnait de son temps. C'est un peu légèrement que ses compatriotes lui ont donné le titre d'Hippocrate anglais. Tout ce qu'il était permis de dire, c'est qu'il fut un médecin hippocratique, c'est-à-dire qu'il sentit, comme le père de la médecine, le prix de l'observation et de l'expérience. Ses œuvr. complètes, sous le titre d'*Opera universa*, ont eu beaucoup d'édit., dont les meilleures sont celles de Londres, 1734, in-8 ; Genève, 1737, 2 vol. in-4 ; Leyde, 1754, in-8. Elles ont été trad. en français par A. F. Jault, Paris, 1774, 2 v. in-8 ; Avignon, 1799, 2 v. in-8 ; Montpellier, augm. par J.-B.-T. Baumes, 1816, 2 v. in-8 ; ib., 1816, 2 vol. in-8, avec une *notice* sur la vie et les écrits de Sydenham par Prunelle.

SYDENHAM (Floyer), helléniste anglais, né

en 1710, publia en 1759 un projet de souscription pour les *OEuvres de Platon*, *traduites du grec en anglais*, avec des notes explicatives et critiques, et un nouvel argument en tête de chaque dialogue. Les souscripteurs s'étant présentés en petit nombre, et quelques-uns même ayant manqué à leur engagement, il fut obligé d'interrompre sa publication à peine commencée. Privé enfin de tous moyens d'existence, il fut arrêté pour dettes, et m., dit-on, des suites de cette détention en 1787 ou 1788. Ce triste événement engagea quelques amis de l'humanité et des lettres à former un fonds de secours en faveur des écrivains recommandables par leur caractère, leurs talens et leurs malheurs. Telle fut l'origine de cette société de bienfaisance, appelée le *Fonds-Littéraire*, qui est aujourd'hui en Angleterre dans un état de prospérité toujours croissante.

SYDNEY (sir PHILIPPE). V. SIDNEY.

SYEN (ARNOLD), médecin, né à Amsterdam en 1640, prit un goût très-vif pour la botanique, et parcourut différentes parties de l'Europe, surtout la France, l'Angleterre et l'Allem., pour se perfectionner dans cette science, qu'il fut chargé de professer à Leyde en 1670, après la m. de Flor. Schuyl. Tous les gens riches de la Holl. à cette époque rivalisaient entre eux d'ardeur et de sacrifices pour tirer des deux Indes ce qu'elles avaient de plus rare et de plus beau dans le règ. végétal ; mais d'abord ceux qu'ils chargeaient de cette comm. rapportaient au hasard tout ce qu'ils trouvaient; et ensuite ces plantes languissaient dans les serres sans produire ni fleurs ni fruits, de manière qu'il n'était guère possible de déterminer leurs affinités. Syen fit donner, en 1671, à un jeune et habile botan. allem., Paul Hermann, la mission d'étudier les plantes exotiq. sur les lieux mêmes et dans tous les développemens de leur végétation. Van Rheede ayant envoyé de l'Inde le MS. du 1er vol. de son *Hortus malabaricus*, Syen fut chargé d'examiner la nomenclature de cet ouvrage, et de la faire concorder avec les noms précédemm. établis ; mais il m. en 1667. Jean Commelin et d'autres continuèrent ce travail.

SYKES (ARTHUR-AGHLEG), théologien, né à Londres en 1684, mort dans la même ville en 1756, cumula diverses places ecclésiastiques dans les dernières années de sa vie. Il se fit toujours remarquer par une tolérance assez rare dans l'église anglicane. Nous citerons de lui : *Réflexions sur les principes et connexion de la religion naturelle et de la religion révélée*, 1740, in-8 ; *Sur la necessité d'améliorer les lois concernant les papistes et de les soumettre à une révision*, 1746.

SYLBURG (FRÉDÉRIC), savant helléniste, né en 1536 d'un paysan de Weller, près Marbourg en Hesse, fut long-temps attaché à l'imprimerie de Wechel, à Francfort, et à celle de Jér. Commelin, à Heidelberg, comme directeur des éditions d'auteurs grecs et latins que ces typographes publièrent. Il corrigea avec infiniment de goût les textes altérés, et les accompagna de bonnes notes et de tables utiles. Il m. en 1596, et emporta les regrets des savans les plus recommandables. Parmi les éditions auxquelles il donna ses soins, et qui sont encore recherchées malgré les progrès qu'a faits la critique littéraire, il suffira de citer les suivantes : les *OEuvres d'Aristote*, Francfort, 1584-87, 5 vol. in-4 ; les *OEuvres de Denys d'Halicarnasse*, ibid., 1586. 2 vol. in-fol. ; *Scriptores historiæ romanæ*, ibid., 1588 et suiv., 3 vol. in-fol. ; les *OEuvres de St Justin le martyr*, Heidelberg, 1595, in-fol. ; *Saracenica, sive Collectio scriptorum de rebus ac religione Turcarum*, grec et latin, ibid., 1585, in-8.

SYLLA ou SULLA (LUCIUS CORNELIUS), né vers l'an de Rome 617 (av. J.-C. 137), descendait de la branche la moins illustre de l'antique maison de Cornelius, retombée depuis long-temps dans l'obscurité et presque l'indigence. Dès sa plus tendre jeunesse, il fut connu par ses honteuses débauches, qui lui valurent les faveurs et l'héritage d'une riche courtisane, et ne purent empêcher sa belle-mère de lui léguer une assez belle fortune. Heureux ainsi dès ses premiers pas dans la vie, Sylla tourna ses regards vers la carrière des honneurs. Nommé questeur l'an 647 de Rome (107 av. J.-C.), il alla servir en Afrique sous le sévère Marius, qui, le jugeant sur sa réputation scandaleuse, l'accueillit avec mépris. Les étonnantes qualités du jeune patricien lui eurent bientôt concilié l'amour et l'admiration de tous les soldats, et même, pour un instant, une sorte d'affection de la part de son chef, dont il exécutait ou prévenait les ordres avec autant de précision que de bonheur. Aussi, lorsque Bocchus demanda la paix, Sylla fut un des deux députés que lui envoya Marius, et quoique plus jeune que son collègue, l'habile questeur joua le principal rôle dans cette négociation qui ne réussit pas pour le moment. Mais un service génér. de Sylla, et ses conseils en outre, achevèrent de déterminer le prince numide à demander la paix. Les bases en furent posées par le sénat de Rome, et Bocchus pria qu'on lui envoyât encore une fois le jeune patricien dont il avait déjà reconnu la générosité et les talens supérieurs. Celui-ci triompha des dernières irrésolutions du barbare, non sans de grands efforts, et même de grands périls, auxquels il ne voulut opposer d'autre défense qu'une circonspection calme et magnanime. Il reçut enfin des mains de Bocchus le redoutable Jugurtha, et parut dès-lors s'élever dans l'esprit des Romains reconnaissans à côté et presque au-dessus de Marius. Cependant il resta le lieutenant de ce général, qui ne songeait pas encore à le redouter, et qui même lui offrit, en l'envoyant contre les Tectosages, puis contre les Marses, de nouvelles occasions de s'illustrer. Sylla en profita, et à son retour il quitta Marius pour s'attacher à l'autre consul, Lutatius Catulus. Dans cette position, soit qu'il contribuât à mettre plus en évidence son nouveau général, soit qu'il trouvât encore moyen de porter secours à son ancien chef, il alarmait ou humiliait Marius ; mais il augmentait du moins chaque jour sa propre renommée. Croyant le moment arrivé pour lui d'aspirer aux dignités civiles, il brigua la préture urbaine, et ne fut point élu, non qu'on ne l'en crût pas digne, mais parce que le peuple voulait le réduire à postuler l'édilité pour avoir de lui de magnifiques combats de bêtes d'Afrique. L'ambitieux Sylla attendit l'année suivante, et acheta la préture qu'il désirait : dès ce jour nous ne le verrons plus reculer dans la carrière de l'ambition. Sa préture étant expirée (l'an de Rome 661), il alla en Cappadoce établir sur le trône Ariobarzane, élu roi par la nation, du consentement des Romains, et à la place duquel Mithridate, roi de Pont, avait élevé un prince de sa famille. Une seule victoire lui suffit pour accomplir cet ouvrage. Ce fut alors qu'il reçut une ambassade des Parthes avec une fierté qui fit dire à un Cappadocien : *Quel homme ! il sera quelque jour le premier de l'univers !* Le retour de Sylla dans Rome n'aurait pas tardé à allumer la guerre civile entre sa faction, c'est-à-dire celle des patriciens, et le parti populaire qui se ralliait au vieux drapeau du vainqueur des Cimbres, si la guerre sociale ne fût venue ajourner une explosion désormais inévitable. Sylla brilla plus que son rival dans cette nouvelle guerre qui touchait à son terme, lorsqu'il demanda et obtint, pour la première fois, le consulat à l'âge de 49 ans (l'an de Rome 666). Il brûlait d'aller se mesurer contre Mithridate, et déjà il s'était fait assigner par le sénat le département de l'Asie : mais les intrigues de Sulpicius engagèrent le peuple à confier le commandement de cette guerre importante à Marius. Sylla, obligé de céder après quelques tentatives de résistance, en appela aux légions qui se trouvaient à Nola disposées à partir pour l'Asie. Il connaissait toute son influence sur des troupes auxquelles il avait coutume de tout permettre.

A leur tête, il marcha sur Rome, l'enleva, et cette fois il se contenta de proscrire quelques-uns de ses ennemis. Il se signala même par quelques actes de modération, dont le tribun Virginius, à l'instigation du nouveau consul, Lucius Cornelius Cinna, faillit le faire repentir en intentant contre lui une accusation capitale, mais poursuivant son projet, le fier patricien laissa là son accusateur et ses juges, et s'empressa d'aller chercher Mithridate en Asie. Il savait que pour dominer dans Rome le plus sûr moyen était d'effacer la gloire militaire de son rival. A peine arrivé en Grèce, il reçut des députations de toutes les villes, à l'exception d'Athènes, qui, soumise à la tyrannie du philosophe Aristion, créature de Mithridate, persistait dans l'alliance du roi de Pont. Quoiqu'il sentît la nécessité de terminer promptement son expédition pour retourner à Rome où dominait le parti de Marius, il ne voulut point aller plus loin sans avoir pris Athènes; et, pour y parvenir, il n'épargna ni les bois sacrés des environs, qui servirent à la construction de ses machines et de ses batteries, ni les trésors des temples d'Epidaure, de Delphes et d'Olympie. Lorsqu'il eut enfin la capitale de l'Attique en son pouvoir, il y fit couler des flots de sang, et la priva de tout moyen de défense; puis il lui rendit, comme par dérision, le droit de se gouverner par ses propres lois. Il s'empressa ensuite d'évacuer l'Attique, où Taxile et Archelaüs auraient pu l'enfermer et le réduire par la famine, et passa dans la riche et fertile Béotie. Là ses soldats, épouvantés du nombre des ennemis, s'enfermèrent dans leurs retranchemens et l'empêchèrent d'accepter la bataille qui lui était présentée Ce fut alors qu'il leur imposa, sans aucune utilité réelle, des travaux si rudes, qu'ils demandèrent le combat de leur propre mouvement. Bientôt la victoire de Chéronée assura la fortune de l'heureux proconsul. Pour restituer aux dieux les trésors qu'il leur avait enlevés au commencement de la guerre, il enleva aux Thébains la moitié de leur territoire, et en consacra les revenus à Apollon Pythien et à Jupiter Olympien. Marius n'était plus; mais son parti lui survivait et triomphait dans Rome. Lucius Valerius Flaccus, qui lui avait été substitué dans le consulat, se hâta de traverser la mer Ionienne avec une armée qu'il destinait moins à combattre Mithridate que Sylla. Ce dernier, toujours confiant dans sa fortune, marchait contre ce nouvel ennemi, quand il fut obligé de rentrer en Béotie pour faire tête à une armée de 80 000 Asiatiques, sous les ordres de Dorilaüs. Il remporta sur eux, à Orchomène, une victoire éclatante et long-temps disputée, où il se surpassa lui-même par la valeur, l'activité et le talent qu'il déploya. Mithridate demanda la paix, et ne l'obtint point, parce qu'il ne voulut point se soumettre aux conditions qui lui étaient imposées par le général romain, dont la hauteur ne se démentait en aucune circonstance. Enfin les succès de Fimbria, qui, après avoir assassiné le consul Flaccus, avait pris sa place, concoururent, avec ceux de Sylla, à réduire Mithridate, qui demanda une entrevue au proconsul, et en passa par tout ce qu'il voulut. Sylla, débarrassé désormais des inquiétudes que pouvait lui donner ce redoutable ennemi, acheva de disperser les restes du parti de Marius en Asie, ou les attira dans son armée, dont il paya les services et s'assura l'affection pour l'avenir avec les trésors de l'Asie-Mineure. Alors il partit pour l'Italie, où il aborda l'an 671, avec 40,000 hommes, dont il vit bientôt s'accroître le nombre à mesure qu'il s'avançait. Il avait toutefois à lutter contre 200,000 hom., commandés par 15 génér aux. Une première victoire qu'il remporta sur le consul Norbanus inspira une confiance sans bornes à ses troupes, et lui assura, à lui ainsi qu'à ses lieutenans, une suite de triomphes qui le menèrent jusqu'aux portes de Rome. Il y trouva le Samnite Pontius Telesinus, qui, sous prétexte de défendre la cause du jeune Marius, n'avait d'autre but que de détruire une ville odieuse. Sylla est encore vainqueur cette fois, grâce à son lieutenant Crassus. Rome se crut sauvée; mais elle ne savait pas quel terrible libérateur entrait dans ses murs! Cet homme, qui désormais va répandre le sang avec une facilité inconcevable, commença par une action atroce qui dut ouvrir les yeux aux Romains sur leur funeste destinée. Pendant qu'il haranguait le sénat dans le temple de Bellone, il fit égorger dans le cirque 6,000 prisonniers samnites, dont les cris, entendus de toute l'assemblée avec une surprise mêlée d'horreur, ne purent altérer un moment la sérénité de son front et le calme de ses paroles. Bientôt commença la plus horrible proscription qui ait décimé jamais la race humaine. Il suffisait, non pas d'avoir suivi le parti de Marius, mais d'être riche, mais d'avoir encouru l'inimitié de quelque partisan obscur de Sylla, pour être porté sur les listes fatales. On punissait de mort le fils qui n'avait pas dénoncé son père proscrit, le frère qui n'avait pas trahi son frère, l'esclave qui n'avait pas livré son maître, et les récompenses attendaient celui qui se présentait couvert du sang d'une victime. Le honteux amour de la vie fit violer les lois les plus saintes de la nature, et opéra dans les cœurs une épouvantable révolution, dont la morale publique se ressentit toujours depuis cette funeste époque. Les morts eux-mêmes, chose ridicule à la fois et cruelle! furent proscrit ainsi que les enfans à naître, pour que leurs biens pussent être confisqués. Et pendant ce temps Sylla avait touj. le sourire sur les lèvres, il se livrait en paix aux plaisirs bruyans, aux débauches infâmes, il prenait hautement le surnom d'*Heureux*, et parfois, en écrivant aux Grecs, celui d'*Epaphrodite*, c'est-à-dire *favori de Vénus*. Enfin il se fit déférer la dictature dont il exerçait déjà effectivement toute la redoutable autorité. Il en usa pour ruiner à jamais il put le croire du moins, l'influence du parti populaire. Lorsqu'il eut travaillé quelq. temps à cette œuvre, qui avait été la grande pensée de toute sa vie, il se décida à faire aux Romains la plus forte injure, en abdiquant un pouvoir absolu dont il avait tant abusé. Nommé consul pour l'année 673, il dédaigna cette magistrature dont il avait détruit tout le prestige, et bientôt il déclara en plein *forum* qu'il rentrait dans la vie privée, et qu'il était prêt à rendre compte à ses concitoyens du sang versé par lui. Il alla se livrer à ses débauches ordinaires avec une sécurité complète que rien ne vint troubler. On n'en sera pas surpris, si l'on songe qu'il avait fait disparaître par les proscriptions presque tous les partisans de Marius, et qu'il avait tout recomposé, le sénat, l'armée, la population même, pour ainsi dire, de l'Italie; car il avait répandu sur la face de ce malheureux pays 120 mille soldats et 10 mille esclaves de proscrits, qui lui devaient, les premiers leur fortune, les seconds leur affranchissement. Mais il trouva sa punition dans ses propres débauches qui couvrirent son corps d'une infirmité dégoûtante, et dans les terreurs superstitieuses qui épouvantèrent son âme, d'ailleurs inaccessible aux remords. Il m. à sa maison de campagne, sur le territoire de Cumes, l'an de Rome 676. Il avait laissé des *Mémoires* écrits en grec, dont il ne nous est parvenu que quelques fragmens cités par Plutarque. Trois hommes surtout ont sondé avec quelque succès les replis de cette âme si extraordinaire: ce sont Plutarque, Verri dans les *Vérités romaines*, et Montesquieu dans sa *Grandeur des Romains* et dans son *Dialogue d'Eucrate*. On peut après cela, mentionner pour mémoire, une tragédie de M. de Jouy, intitulée *Sylla*, et représentée au Théâtre Français en 1823 avec un gr. éclat.—SYLLA (Faustus Cornelius), fils du précéd., né l'an de Rome 670, embrassa le parti de Pompée, se joignit à Caton d'Utique après la bataille de Pharsale, fut pris à celle de Thapsus, et mis à mort par ordre de César l'an de Rome 706.—SYLLA (Publius-Cornelius),

neveu du dictateur, fut questeur sous ses auspices, et participa à sa tyrannie, ce qui le rendit odieux au peuple. Il obtint le consulat l'an de Rome 688; mais convaincu d'avoir eu recours à la corruption des suffrages, il fut dépouillé de cette magistrature. Il paraît démontré que l'esprit de vengeance le jeta dans les deux conjurations de Catilina, quoique l'éloquence de Cicéron et d'Hortensius l'aient soustr. aux coups de la loi, devant laquelle il fut traduit comme coupable. Il embrassa plus tard le parti de César, après le triomphe duquel il se montra fort empressé de dépouiller les vaincus. Il m. en 708. —SYLLA (Cornélius Faustus), le dernier descend. du dictateur, était gendre de l'empereur Claude, ce qui donna quelque ombrage à Néron, qui l'exila à Marseille l'an 809 de Rome, et l'y fit assassiner l'an 815. Cependant telle était la stupidité de Sylla, qu'on ne pouvait raisonnablement lui supposer aucune vue ambitieuse.

SYLVA. V. SILVA.

SYLVESTRE (St), pape, élu en 314, était Romain de naissance, et succéda à St Miltiade. Constantin ayant fait cesser les persécutions contre les chrétiens, le pontificat de Sylvestre eût été heureux et tranquille si les donatistes (*v.* DONAT) n'avaient point mis de nouveau le trouble dans l'Eglise. Mécontens de la décision d'un concile tenu à Rome sous le pontificat de St Miltiade, ces sectaires en firent convoquer un autre à Arles, où ils réitérèrent leurs accusations contre Cécilien (*v.* ce nom.) Ce fut sous le pontificat de Sylvestre qu'éclata l'hérésie d'Arius (*v.* ce nom), et que Constantin convoqua en 325, à Nicée, le prem. concile œcuménique. Ce pape fut égalem. témoin de la translat. du siége de l'empire à Bysance en 328 On a, au surplus, peu de détails sur la vie de St Sylvestre, qui m. en l'an 335, le 31 déc., jour auquel on honore sa mémoire.

SYLVESTRE II, pape, succéda à Grégoire V en 999. Son nom de famille était Gerbert. Il avait vu le jour en Auvergne, et reçu une savante éducat. dans un monastère d'Aurillac. Après s'être attaché d'abord à l'empereur Othon II, il revint en France, fut placé auprès de l'archevêq. de Reims, Arnoul, et devint instituteur du prince Robert, fils de Hugues-Capet. Quelques années après, Arnoul (*v.* ce nom), ayant trahi les intérêts du roi, fut déposé et remplacé par Gerbert; mais le pape Jean XV n'approuvant point cette déposition, Arnoul fut établi sur son siége, et Gerbert se réfugia auprès de l'empereur qui lui donna d'abord le siége de Ravenne, puis le fit élever au trône pontifical après la m. de Grégoire V. Pendant 4 ans et quelques mois que dura son pontificat, Sylvestre II déploya des talens, des lumières et des vertus bien rares dans ce siècle d'ignorance et de barbarie. Il m. le 12 mai 1003, dans un âge très-avancé. On attribue à ce pape l'introduction du chiffre arabe ou indien, qu'il avait bien pu tenir des Maures lors d'un voyage qu'il fit en Espagne. D'autres en font honneur à Léonard de Pise. Ce fut aussi Gerbert qui entreprit la première horloge, dans laquelle, en 1650, on substitua le pendule au balancier. On a de lui 149 épit., un disc. contre la *simonie*, quelq. opusc. sur les mathém., etc. (*Voy.* les *Analecta* de Mabillon, t. 2, p. 215.)

SYLVESTRE, antipape, occupa le Saint Siége concurremment avec un autre intrus appelé Jean, après l'abdicat. de Benoît IX en 1044. Le schisme se prolongea encore après l'exaltat. de Grégoire VI.

SYLVESTRE-GOZZOLINI (St), fondat. d'un ordre appelé de son nom des *Sylvestrins*, en Italie, né en 1177 à Osimo, dans la marche d'Ancône, fut d'abord chanoine de l'église de cette ville; mais frappé vivement à 40 ans de la pensée de la mort, il prit la résolution de renoncer entièrement au monde, et se retira dans un lieu désert. Quelques personnes s'étant réunies à lui, il bâtit, en 1231, le monastère de Montefano (Marche d'Ancône). En 1248 le pape Innocent IV approuva le nouvel institut, auquel son fondateur n'avait donné d'autre règle que celle de St Benoît dans toute sa pureté primitive. L'ordre des sylvestrins comptait déjà vingt-cinq maisons lorsqu'il perdit son instituteur, en 1267. Fabrius, 4e général de l'ordre, a écrit la *Vie de saint Sylvestre* dans la *breve Chron. della congreg. de' monachi sylvestrini.*

SYLVESTRINS, ordre relig. V. l'art. précéd.

SYLVIUS (ÆNEAS). V. PIE II.

SYLVIUS (JACQUES). V. DUBOIS, p. 897.

SYLVIUS (FRANÇOIS). V. DUBOIS, p. 898.

SYMEONI (GABRIEL). V. SIMEONI.

SYMES (MICHEL), voyageur anglais du 18e S., embrassa de bonne heure la profession des armes, et servit dans l'Inde. Il était parvenu au grade de major lorsque, en 1795, sir John Shore, gouvern. général des établissemens britanniq. dans cette contrée, jeta les yeux sur lui pour l'envoyer en ambassade auprès du roi des Birmans, avec lequel il s'était élevé des difficultés pour une violation de limites. Symes partit de Calcuta le 21 fév., arriva à Rangoun dans les dern. jours de mars, et, en attendant la permission de continuer son voyage jusqu'au lieu de la résidence du monarque birman, alla visiter Pegou, capitale d'un royaume autrefois indépendant, mais depuis subjugué par les Birmans. De retour à Rangoun, il y reçut l'autorisation demandée; et le 18 juillet il fit son entrée dans Amerapoura, capitale de l'empire birman. Il ne fut admis en présence du souverain que le 30 août suivant; mais ce délai ne nuisit point aux négociations dont il était chargé, et, malgré les tracasseries que les ministres birmans lui suscitèrent, il conclut un traité avantageux pour le commerce anglais. Après son retour à Calcuta, en 1797, Symes fut chargé d'une nouvelle mission chez les Birmans, et s'en acquitta avec un égal succès. Il revint en Europe, et pub. la *relation* de sa prem. ambassade. En 1808 il fut envoyé en Espagne avec le 76e régiment de ligne, dont il était devenu lieutenant-colonel, et il m. en 1809, dans la traversée du port de la Corogne à l'Angleterre. On a de lui en anglais : *Relation de l'ambassade anglaise envoyée en* 1795 *dans le royaume d'Ava*, Londres, 1800, in-4, ou 3 v. in-8, avec 27 planches; trad. en franç. par Castera, Paris, 1800, 3 vol. in-8, avec atlas; en allem. par Hager, Hambourg, 1801, in-8, fig.

SYMMAQUE (CÉLIUS), pape, originaire de Sardaigne, était diacre de l'église romaine lorsqu'il fut élu en 498 success. d'Anastase II. Cette élection avait eu l'assentiment du plus grand nombre; mais le patrice Festus, ayant gagné d'autres suffrages à prix d'argent, fit élire l'archiprêtre Laurent, qui fut consacré dans l'église de Ste-Marie en même temps que Symmaque l'était dans la basilique de Constantin. Théodoric, roi des Goths, fut pris pour arbitre dans ce schisme, et décida en faveur de Symmaque. Laurent céda sans résistance et devint évêque de Nocera. Quelque temps après Festus, et Probus, autre patrice, ayant rappelé en secret Laurent à Rome, accusèrent Symmaque de crimes horribles, et subornèrent de faux témoins pour en déposer devant Théodoric, qui résidait à Ravenne. Un concile fut convoqué à Palma pour juger le pontife; et les évêq. qui le composaient, au nomb. de 76, prononcèrent l'absolution de Symmaque. Cette sentence n'ayant pas obtenu une approbation générale, un nouveau concile fut tenu à Rome en 503. Ennodius (*v.* ce nom) y fut chargé de la défense de Symmaque; le prem. jugement d'absolution fut maintenu, et les évêques demandèrent que les accusateurs de Symmaque et des actes du concile de Palma fussent condamnés. Le pontife délivré de ces tracasseries, ne cessa jusqu'à la fin de poursuivre les hérésies de Nestorius et d'Eutychès, protégées par la cour de Constantinople. Les évêq. d'Orient, forcés de communiquer avec ces hérésiarques, écrivirent à Symmaque qu'ils n'en persistaient pas moins dans leur attachement à l'église de Rome et aux principes du concile de Calcédoine. On a

conservé la réponse du pape qui exhorte ces évêq. à être fermes dans leur foi, et à condamner hautement tous les partisans de l'*hénotique*, c'est-à-dire de l'édit rendu par l'emp. Zénon pour l'union des catholiq. et des Eutychéens. Symmaque m. à Rome en 514, et eut pour success. Hormisdas.

SYMMAQUE (Quintus Aurelius Avianus Symmachus), magistrat romain, né à Rome vers le milieu du 4e S., était fils de Lucius Avianus Symmachus, préfet de Rome en 364. Après avoir reçu une éducation distinguée, il entra dans la carrière des fonctions publ., fut successiv. questeur, préteur, pontife, intendant de la Lucanie, proconsul en Afrique, enfin préfet de Rome en 384. S'étant mis à la tête du parti qui s'efforçait de relever le paganisme, il réclama d'abord auprès de l'empereur Gratien, puis auprès de Valentinien II, le maintien dans l'empire d'une religion qui avait garanti la prospérité de l'état et le rétablissement, dans le lieu des séances du sénat, de l'autel de la victoire, dont le nom était le gage des triomphes du peuple romain. Cet autel, renversé par Constantin, avait été rétabli par Julien, maintenu par Valentinien Ier et détruit de nouveau par Gratien. Saint Ambroise informé de la présentation de la requête de Symmaque à Valentinien II, en demanda communication, et y répondit avec chaleur. L'emp. n'eut aucun égard à la demande du préfet de Rome, qui bientôt fut accusé d'avoir inquiété, emprisonné et torturé des chrétiens, et même des évêques. Symmaque repoussa ces imputations calomnieuses par le témoignage des officiers publics et principalem. par celui du pape Damase, qui attesta, peu avant de mourir, qu'aucun chrétien n'avait été maltraité ni persécuté par le préfet. Symmaque conserva cette charge jusqu'en 388 ou 389 ; mais s'étant avisé encore, en complimentant Théodose, de requérir au nom du sénat la restauration de l'autel de la Victoire, cet empereur exila l'orateur loin de l'Italie. Toutefois Cassiodore n'attribue cette disgrâce qu'au ressentiment que Théodose conservait des éloges prodigués par Symmaque à l'usurpateur Maxime (*v.* ce nom). Quoi qu'il en soit, cet illustre magistrat rentra en grâce vers l'an 391, année où il fut nommé consul. On ignore l'époque de sa m ; mais on sait qu'il survécut plus. années à Théodose, et fut employé par les fils de cet emper., Arcadius et Honorius. Il avait acquis, surtout comme orateur, une réputation brillante. Les poètes Ausone et Prudence le comparent à Cicéron. Ses contemporains Macrobe et Ammien-Marcellin font l'éloge de son éloquence. Ses *panegyriq.* de Maxime et de Théodose et ses *harangues* ne sont point parvenus jusqu'à nous. Il ne reste de lui que des *lettres* recueillies et distribuées en 10 liv. par son fils Q. Avianus Memnius Symmachus, qui fut préteur en 397 et et 419. Ces *lettres* sont au nomb. de 965, adressées à 130 personnages différens, parmi lesquels on distingue son père, son fils, deux ou trois de ses frères, les emper. Constance, Gratien, Valentinien II, Théodose, Arcadius et Honorius, le poète grec Andronicus, le poète latin Ausone, et un Ambroise que Tillemont croit être le saint évêque de Milan. Elles furent imp. avant la fin du 15e S., sans indication de lieu ni d'année. Les autres éditions sont celles de Strasbourg, 1510, in-4; de Bâle, 1549, in-8; de Paris, 1580, in-4, avec les *notes* de Juret, jointes à celles de l'éditeur J. Leet ; de Mayence, 1608, in-8, avec les *notes* de Scinppius, etc. La dern. et la meill. est celle de Leyde, 1653, in-12. Le savant abbé Maï a découvert dans la bibliothèque ambroisienne quelques fragmens des *harangues* de Symmaque, et les a pub. à Milan, 1815, in 8, avec d'autres fragm. de div. aut. et des *notes*. — Outre l'aut. de ces *lettres*, outre son père, son fils, et le beau-père de Boëce, dont nous parlerons plus bas, huit autres Symmaques sont cités par des écriv. anciens. — Martial a fait trois *épigrammes* sur un médecin de ce nom. — Un 2e traduisit en grec, sous Sévère, une grande partie de l'Ancien-Testament (*v.* plus bas Symmaque, le 4e des interprètes de l'Ancien-Testament). — Un 3e, écriv. grec, est cité par Tzetzès, par Suidas, et dans le grand Recueil étymologique. — Lucius Aurelius Symmachus, consul en 330, était probablement l'aïeul ou l'oncle du préfet de Rome. — On peut regarder comme appartenant à la même famille Quintus Aurelius Symmachus consul en 446, avec Ætius. — Un Symmaque, évêque d'Attalie, en Lydie, assista au concile d'Ephèse en 449. — Un des fils de Boëce avait reçu le nom de Quintus Aurelius Anicius Symmachus. — Enfin un Symmaque, sénateur et orateur, est cité par Olympiodore dans Photius pour les grandes dépenses qu'il avait faites durant la préture de son fils.

SYMMAQUE ou SYMMACHUS (Quintus Aurelius Memmius), sénateur romain, né vers la fin du 5e S. de l'ère chrét., descendait du préfet de Rome, dont l'article précède, et avec lequel on l'a confondu quelquefois, bien qu'il y ait plus d'un siècle d'intervalle entre eux. Q. A. M. Symmaque fut le tuteur du célèbre Boëce (*v.* ce nom), et lui donna plus tard la main de sa fille Rusticienne. Après avoir été consul en l'an 485, sous le règne d'Odoacre, il renonça en quelq. sorte aux affaires publiques. Occupé de l'éducation de ses petits-fils, il menait une vie paisible, lorsque la disgrâce de son illustre gendre, vint mettre son courage à une rude épreuve. Des paroles indiscrètes échappées à sa douleur furent rapportées à Théodoric, qui le fit venir de Rome à Ravenne, et mettre à mort, en l'an 525 ou 526.

SYMMAQUE, le 4e des interprètes de l'Ancien-Testament en langue grecque, né à Samarie dans le 2e S., vivait sous l'empire de Sévère. Après avoir embrassé l'erreur des Ebionites (*v.* Ebion), il entreprit une nouvelle version de l'Ancien-Testam. pour l'opposer au texte ou à la version dont les Samaritains faisaient usage dans leurs assemblées La version de Symmaque occupait la 4e colonne dans les *Hexaples* d'Origène (*v.* ce nom). Il ne nous en reste plus que des fragm., recueillis par le P. de Montfaucon (*Hexapl. Origenis quæ supersunt*, etc.). Ebed-Jesu (*v.* ce nom) nous apprend qu'on trouvait de son temps chez les Chaldéens des ouv. de Symmaque pour la défense des Ebionites.

SYMPHORIEN (St), né à Autun dans le 2e S., souffrit le martyre sous le règne de l'emper. Marc-Aurèle vers l'an 178. Des personnes pieuses enterrèrent son corps près d'une fontaine ; et dans le 5e S. Euphone, év. d'Autun, fit bâtir une église sur cette sépulture, qui était devenue célèbre, dit-on, par plus. miracles (*v.* les *Acta sanctorum* de Ruinart et Ceillier).

SYMPHOROSE (Ste), souffrit le martyre, avec ses sept fils, sous le règne de l'emp. Adrien, vers l'an 120, et leurs corps furent jetés dans une fosse profonde près du temple d'Hercule. La persécution ayant cessé, les chrétiens donnèrent aux restes de ces victimes une sépulture honorable sur la voie Tiburtine, entre Rome et Tivoli. Ces reliq. furent depuis transportées à Rome dans l'église de St-Ange, où on les trouva sous le pontificat de Sixte IV, avec une inscription qui relate les circonstances de cette translat. (*v.* les *Acta sanct.* de Ruinart et Ceillier).

SYNCELLE (George le), chronographe grec, né au 8e S. de l'ère chrét., tirait son surnom de la fonction qu'il exerçait auprès de Taraise, patriarche de Constantinople. On a très-peu de détails sur sa vie, et il a été quelquefois confondu avec d'autres individus du prénom de George (*v.* la *Diatriba de Georgiis* d'Allatius). Le Syncelle vivait sur la fin du 8e S., et l'on croit qu'il m. vers 800. On a de lui une *Chronographie* qui va jusqu'à l'an 284 de J.-C., et dont l'une des plus précieuses copies, datée de l'an 1021, se conserve à la Biblioth. royale de Paris. Cette même copie a servi à l'édit. de 1652, in-fol., qui forme un des vol. de l'*Hist.*

byzantine. L'ouv. du Syncelle a été continué, de 285 à 813, par Théophane l'Isaurien. On connaît encore du même chronographe une *oraison* sur l'ascension des âmes après la mort ; une autre en l'honneur de Zacharie, père de St Jean-Baptiste ; des *fragmens* sur l'emp. Héraclius, sur Justin et Justinien, et sur Léon l'Isaurien. Des versions lat. de ces div. écrits se trouvent dans trois MSs. de la Bibliothèque royale de Paris.

SYNESIUS, écriv. grec, év. de Ptolémaïde en Afrique, était né à Cyrène, capitale de la Pentapole, vers la fin du 4e S. de l'ère chrét., et vivait sous les règnes d'Arcadius et de Théodose-le-Jeune. Il se rendit de bonne heure à Alexandrie et se rangea parmi les disciples de la célèb. et malheureuse Hypathie (*v.* ce nom), dont il conserva toujours un honorable souvenir. Il fit ensuite le voyage d'Athènes dans le dessein d'en fréquenter les écoles ; mais il trouva, ainsi qu'il nous le dit lui-même, que cette ville n'offrait plus que le souvenir de ses orateurs et de ses philosophes. De retour dans sa patrie, il refusa toutes les dignités auxquelles l'appelait sa naissance, et qui lui furent offertes pour mener une vie paisible. Toutefois, ne pouvant rester insensible aux maux qui pesaient sur ses compatriotes, il se chargea de porter leurs plaintes à l'emper. Arcadius, qui l'accueillit favorablement. Après un séjour de trois ans à Constantinople, il quitta cette ville au moment où elle était affligée d'un tremblement de terre, pour visiter de nouveau Alexandrie, où il se maria vers l'an 403 ou 404. Étant revenu ensuite à Cyrène, il se vit forcé de quitter cette ville, menacée par des peuplades barbares établies dans le voisinage de la Pentapole. La réputation qu'il avait acquise par ses talens et ses vertus décida les habitans de Ptolémaïde à le choisir pour leur évêque vers l'an 410. Après avoir d'abord refusé ce poste honorable, il finit par céder aux instances de Théophile, patriarche d'Alexandrie, reçut l'ordination, et obtint la permission de passer quelques mois dans la retraite, pour se disposer par la prière à ses nouveaux devoirs. Il s'en acquitta en digne pasteur, et concourut de tous ses moyens à la défense de Ptolémaïde lorsque cette ville fut assiégée en 412. Synesius avait eu de son mariage trois fils auxquels il survécut. On place sa m. vers l'an 430. Il nous reste de lui : *Discours à Arcadius sur les devoirs de la royauté*, trad. du grec en franç. par Dan d'Auge, 1555, in-8 ; *Dion*, ou *de l'Institution de soi-même* ; *Éloge du chauve*, trad. en franç. par Duverdier (cette traduct. n'est point imp.) ; *l'Égyptien*, ou *la Providence*, et plusieurs autres écrits qui ont été réunis et publiés en grec par Adrien Turnèbe, Paris, 1553, in-folio, édit. *princeps*, belle et rare, mais peu recherchée. Le P. D. Petau en a donné une édit. grecq. et lat., Paris, 1612, 1633, in-folio. On peut consulter, pour plus de détails, la *Biblioth. græca* de Fabricius, l'*Histoire ecclésiastique* de Tillemont, l'*Histoire des auteurs sacrés* par D. Ceillier, les dissert. *Theologumena Synesii* de Matth. Chladni (Wittemberg, 1713, in-4), et *Philosophumena Synesii* de P.-A. Boysen (Halle, 1714, in-4). — Il y a plus. autres aut. grecs du nom du précédent. On trouve dans le Recueil des chimistes grecs une *lettre* d'un SYNESIUS, philosophe, à un prêtre du temple de Sérapis, touchant un *opuscule* chimiq. de Démocrite. — Un autre SYNESIUS est aut. d'un *Traité des fièvres*, publ. en grec et en latin, avec *notes*, par J.-E. Bernard, Amsterdam, 1749, in-8.

SYPHAX, roi de la Numidie occidentale, contracta au commencement de la deuxième guerre punique une alliance avec les Romains. Vaincu deux fois par Masinissa (*v.* ce nom), que les Carthaginois avaient suscité contre lui, ce prince parvint, par sa fermeté et son courage, à se maintenir dans ses états ; toutefois il allait traiter avec les Carthaginois lorsque Scipion-l'Africain (*v.* Publius Cornelius SCIPION), après avoir réduit l'Espagne, vint à sa cour pour l'engager à rompre cette négociation. Plus tard Syphax, ayant épousé Sophonisbe, fille d'Asdrubal, se laissa entièrement subjuguer par les attraits de cette céléb. Carthaginoise. Il fit la guerre à Masinissa, devenu à son tour l'allié des Romains, et quand Scipion débarqua en Afrique, ce même prince, se déclarant pour Carthage, s'empara de Tholus, où étaient les magasins de l'armée romaine, fit passer la garnison au fil de l'épée, et opéra sa jonction avec l'armée carthaginoise. Mais la campagne suivante lui fut fatale : vaincu par Scipion et Masinissa, poursuivi jusqu'au cœur de ses états, il fut fait prisonn., et conduit au pays des Marses pour servir ensuite d'ornement au triomphe de Scipion, en l'an de Rome 553. Les historiens ne sont point d'accord sur l'époque de la mort de Syphax. Les anciens historiens romains assurent que ce roi numide ne put survivre à son infortune, et que son trépas précéda la pompe triomphale de Scipion ; mais Polybe dit qu'il succomba après cet événem.

SYRIANUS, philosophe et grammairien grec, né à Alexandrie vers l'an 380 de l'ère chrétienne, fit ses études à Athènes sous le platonicien Plutarque, fils de Nestorius, et le remplaça dans la direction de son école jusque vers l'année 450, qui fut celle de sa m. Suidas donne le catalogue de plusieurs ouv. que Syrianus avait écrits et qui n'existent plus aujourd'hui, tels que : un *commentaire* sur Homère entier, en 7 liv. ; un traité de la *République de Platon* ; plusieurs autres de la *Théologie d'Orphée*, des *Dieux d'Homère*, de l'*Accord entre Orphée, Pythagore et Platon*, des *Oracles*, en 10 liv. Il nous reste de ce philosophe un *commentaire* sur quelques parties de la *Métaphysique d'Aristote*, dont le texte grec n'a pas été publié. Jérôme Bagolini a fait une *version* latine de la partie qui traite des livres III, XII et XIII, qu'il avait trouvée seule dans un manuscrit. Cette *version* a été imp. à Venise, 1558, in-4. La bibliothèque roy. possède deux *manuscrits* du texte grec, cotés 1893 et 1894. On a encore de Syrianus un *commentaire* sur la *Rhétorique d'Hermogènes*, inséré dans l'éd. aldine du rhéteur grec, publiée en 1508 et 1589.

SYRIE (le SOURISTAN, encore désigné sous le nom de), grande contrée d'Asie, ayant à l'est l'Euphrate, au nord le mont Taurus, à l'ouest la Méditerranée, et bornée au sud par l'Arabie, comprend les provinces anciennement appelées la Phénicie, la Seleucie, la Judée ou Palestine, la Mésopotamie, la Babylonie et l'Assyrie. Partie intégrante de l'empire des Perses jusqu'à l'invasion d'Alexandre, la Syrie forma, après la m. du conquérant, le lot de Séleucus Nicator, qui l'érigea en royaume 312 ans avant J.-C. Ses success., dits *les Séleucides*, occupèrent le trône dans l'ordre suivant :

Antiochus Ier en.	283	Antiochus VI. . . .	144
Antiochus II. . . .	261	Tryphon	143
Séleucus II. . . .	246	Antiochus VII. . .	139
Séleucus III	226	Alexandre II. . . .	127
Antiochus III . . .	223	Antiochus VIII. . .	123
Séleucus IV	187	Antiochus IX. . . .	112
Antiochus IV. . . .	175	Antiochus X	95
Antiochus V. . . .	164	Antiochus XI. . . .	94
Démétrius Ier. . . .	162	Antiochus XII . . .	87
Alexandre Ier. . . .	150	Tigranes	83
Démétrius II. . . .	146	Antiochus XIII. . .	69

Sous le dern. Antiochus, la Syrie, conquise par Pompée (65 ans avant J.-C.), fut réduite en province romaine, à l'exception de Damas et son territoire, où régnèrent 2 princes du nom d'Aretas. Plus tard les Sarasins se rendirent maîtres de la Syrie, qui, après la m. de Mahomet, forma alors un empire distinct, dont le siége fut Baghdâd. Ses souverains, désignés sous le titre de khâlyfes, se succédèrent comme il suit :

Abou-Bekr, de l'hég., réby Ier, an	11,	de J.-C.	632
Omar.	13	—	634
Othman	23	—	644
Ali.	35	—	656

Al Hasan.	40	—	661
Moawyah Ier	41	—	661
Yiezid.	60	—	680
Moawyah II.	64	—	683
Abdallah (proclamé à la Mekke).	62	—	680
Merwan Ier.	64	—	684
Abd el-Melek	65	—	685
Al Walid Ier.	86	—	705
Soliman	96	—	715
Omar II	99	—	717
Yiezid II.	101	—	720
Hescham.	105	—	724
Al Walid II.	125	—	743
Yiezid III.	126	—	744
Ibrahim	126	—	744
Merwan II	127	—	745
Aboul'-Abbas	132	—	749
Abou-Djafar al Mansour. . .	136	—	754
Al Mohdi.	158	—	775
Mousa al-Hadi.	169	—	786
Haroun-al-Raschid.	170	—	786
Al Amin.	193	—	809
Al Mamoun.	198	—	813
Al Motasem-Bi'llah.	218	—	833
Wathek-Bi'llah	227	—	842
Motawakkel.	232	—	847
Monthasser-Bi'llah	247	—	861
Mosta'in-Bi'llah.	248	—	862
Motaz-Bi'llah.	252	—	866
Mohtady-Bi'llah.	255	—	869
Mo'tamed-Ala'llah.	256	—	870
Mo'tadhed-Bi'llah.	279	—	882
Moktafi-Bi'llah.	289	—	902
Moktader-Bi'llah	295	—	908
Caher-Bi'llah.	320	—	932
Radhy-Bi'llah..	322	—	933
Mottaky-Bi'llah.	329	—	940
Mostacfy-Bi'llah.	333	—	944
Mothy-Li'llah	334	—	946
Taïr-Li'llah.	363	—	974
Cader-Bi'llah.	381	—	991
Caïm-Biamr'-Allah.	422	—	1030
Moktady Biamr'-Allah . . .	467	—	1074
Mostadher-Bi'llah.	487	—	1094
Mostarched-Bi'llah.	512	—	1118
Rasched-Bi'llah.	529	—	1135
Moktafy-Biamr'-Allah. . . .	530	—	1136
Mostandjed-Bi'llah.	555	—	1160
Mostady-Biamr'-Allah. . . .	566	—	1170
Nasser-Ledin'-Allah	575	—	1180
Dhaher-Biamr'-Allah. . . .	622	—	1225
Mostanser-Bi'llah	623	—	1226
Mosta'sem-Bi'llah	640	—	1242

Après un règne de 17 ans, Mosta'sem-Bi'llah, détesté pour son avarice, ses débauches et sa tyrannie, vit Baghdâd, sa capitale, attaquée subitement par Houlagou, prince monghol, qui mit fin au khâlyfat, et fonda sur ses ruines une dynastie nouv., celle des kans de Perse. Depuis la Syrie, incorporée à l'empire othoman, fut régie par des vice-rois qui, plus d'une fois, tentèrent de s'affranchir de leur dépendance envers la Porte. Au nombre de ceux-ci fut l'émir Fakhr-Edyn, prince des Druses, qui, après avoir gouverné quelque temps cette contrée en souverain, fut attaqué, défait et mis à m. par Amurath IV. Vers le milieu du dern. siècle, un scheik ou prince de la Palestine, Dhaher, soutint une guerre ouverte contre le sulthan de Constantinople, se rendit indépendant, mais finit également par succomber. C'est à ce scheik que succéda, comme pacha de Syrie, le fameux Djezzar, qui, lors de l'expédition des Français en Egypte, ne se montra le soutien de la puissance othomane que pour mieux affermir sa propre autorité.

SYROPULUS (SYLVESTRE), grand ecclésiarque de l'église de Constantinople dans le 15e siècle, se rendit en cette qualité au concile de Florence avec le patriarche grec. Etant l'un des 5 prem. grands-vicaires de son église, il souscrivit comme les autres le décret d'union arrêté entre les Grecs et les Latins; mais, de retour à Constantinople en 1440, voyant l'aversion que le clergé et le peuple de cette capitale marquaient hautement pour l'union, il désavoua l'acte qu'il avait signé, et publia, en grec du moyen âge, l'*Histoire du concile de Florence*, avec le récit des évènemens qui avaient précédé et qui suivirent cette assemblée. La bibliothéq. royale de Paris possède un manuscrit de cette *Histoire* (sous le no 427, avec trois autres ouvrages grecs), dont Cl. Sarrau, conseiller au parlement, tira une copie qu'il donna à Is. Vossius pour la publier. Ce dern., sur la demande de Charles II, roi d'Anglet., alors à Bruxelles, remit ensuite la copie dont nous parlons à Robert Creyghton, prédicat. du prince, qui la publia, avec une *version* latine, sous ce tit. : *Historia unionis inter Græcos et Latinos, sive concilii florentini Narratio, græcè scripta per Sylvestrum Sguropulum* (faute du copiste : il fallait *Syropulum*), *magnum ecclesiarcham, atque unum è quinque crucigeris et intimis conciliariis patriarchæ Constantinopol.*, etc., La Haye, 1660, in-fol. Le travail de l'éditeur de cet ouvrage, bien qu'il ne soit pas exempt de défauts, est précieux pour les dern. momens du bas Empire.

SYRUS (PUBLIUS). V. PUBLIUS.

SZALKAI (ANTOINE), poète hongrois, mort à Bude en 1804, peut être regardé comme le fondat. de la littérat. dramatiq. de sa nation. Il commença à se faire connaître par une *Enéide travestie*, en hongrois, composée sur le modèle de celle de Blumauer (*v.* ce nom), avec plus de licence encore que celle de Scarron. Il publia ensuite un ouvrage plus estimable, *Pikko Hertzeg*, la 1re pièce dramatiq. régulière qui ait été composée en lang. hongr., et où l'on trouve le germe d'un talent remarquable.

SZEGEDI (JEAN-BAPTISTE), jésuite hongrois, né en 1699, dans le comté d'Eisenstadt, d'une famille noble, embrassa de bonne heure la règle de St-Ignace, professa d'abord les hautes sciences dans différ. maisons de son ordre, devint successivem. rect., missionnaire, aumônier général, et mourut à Tirnau en 1760. On a de lui : *tripartitum juris hungarici Tirocinium*, Tirnau, 1734, in 12; *Synopsis titulorum juris hungarici*, ibid., 1734, in-8; *Decreta et Vitæ regum Hungariæ qui Transylvaniam possiderunt*, Coloswar, 1743, in-8; *Werbotsius illustratus*, Tirnau, 1753, in-8.

SZENT-MARTONIY (IGNACE), savant jésuite, né en Croatie vers le commencement du 18e S., se voua spécialement à l'étude des mathématiques et de l'astronomie, et y fit de grands progrès. Etant devenu astronome de la cour de Portugal, il fut envoyé au Brésil pour lever, près du fleuve des Amazones, le plan des frontières qui étaient en discussion entre l'Espagne et le Portugal. Il était occupé de ce travail depuis plusieurs années, lorsqu'éclatèrent en Portugal les troubles qui occasionnèrent la destruct. de l'ordre de St-Ignace. Tous les jésuites qui se trouvaient au Brésil, sans except., furent arrêtés et embarqués pour Lisbonne, où on les mit en prison. Szent-Martoniy resta détenu pendant 8 ans, et enfermé ensuite avec ses confrères dans un souterrain, où, pendant 6 autres années, il fut privé, dit-on, de la lumière du jour. Mis en liberté après la mort du roi Joseph Ier, ce jésuite retourna à Vienne, d'où, après avoir fait le récit de ses aventures à l'impératrice Marie-Thérèse, il se rendit dans sa patrie, où il m. en 1793, à l'âge de 75 ans. Il y a lieu de croire que ce relig. astronome, tout en s'occupant de la mission spéciale qu'on lui avait donnée au Brésil, ne fut point étranger aux intrigues de son ordre dans le Paraguay, et que c'est à cette dern. cause qu'il faut attribuer la longue persécution dont il fut l'objet.

SZTARAY (ANTOINE, comte de), officier-général autrichien, m. en 1808, était entré de bonne heure au service, et y avait acquis une grande réputation de bravoure; mais, pendant les guerres

de la révolut., la fortune lui fut presque toujours contraire. Chargé du commandement de l'arrière-garde de l'armée autrichienne en 1792, et vivem. poursuivi après la bataille de Jemmapes, il fut grièvement blessé. Il le fut également dans presque toutes les actions auxq. il prit part jusqu'en 1800, qu'il cessa d'être employé dans l'armée active.

SZYMANOWSKI (Joseph), poète polonais, m. en 1801, est aut. d'une traduction du *Temple de Gnide*, en vers polonais, et de *poésies fugitives* pleines de goût et d'harmonie. Ces différ. pièces ont été réunies et pub. dans le recueil int. : *Choix d'auteurs polonais*, Varsovie, 1803-1805, 26 vol.

SZYMONOWICZ (Simon), surnommé *Simonides*, poète polonais, né en 1553, m. en 1624, était chanoine du chapitre de Léopol à Lemberg. On a de lui des *églogues* qui sont encore les meilleures de la langue polonaise. Elles ont été imp. à Cracovie, 1629, 1686, in-4. On en trouve 20 dans le *Choix d'aut. polonais*, Varsovie, 1803-1805.

T

TABARI (Abou-Djafar Mohammed ebn Djobaïr), historien et jurisconsulte arabe, né en 839 de J.-C. (de l'hég. 224) à Amol, capitale du Tabaristan, m. à Bagdad en 925, possédait des connaissances variées et étendues, dont il a fait preuve dans un grand nombre d'ouv. Les deux principaux sont un commentaire sur le *Khoran*, et une *Histoire* ou Chronique universelle depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 302 de l'hég. (an 917 de J.-C.). Il y a des traduct. de son hist. en langue turque et persane.

TABARIN, célèbre farceur du commencem. du 17e S., courut, avec Mondor, son associé ou son maître, la ville et la province, débitant ses quolibets au peuple pour faire acheter ses drogues. Il s'est trouvé des imprimeurs pour recueillir en plus. vol. et à div. reprises, toutes ces plaisanteries, souv. grossières, ces jeux de mots insipides dont Tabarin réjouissait la société du Pont-Neuf et de la place Dauphine. Nous nous contenterons de citer l'*Inventaire universel des OEuvres de Tabarin, contenant ses fantaisies, dialogues, Paradoxes, farces, rencontres et conceptions, ouvrage où, parmi les subtilités tabarainiques, on voit l'éloquente doctrine de Mondor, ensemble les rencontres, coqs-à-l'asne et gaillardises du baron de Gratelard*, 1622, 1 vol. in-12.

TABARRANI (Pierre), médecin, membre de l'institut de Bologne, né à Lombricci, dans l'état de Lucques, en 1702, m. à Lucques en 1779, fut emmené par le cardinal Salviati à Rome, où il se livra avec ardeur à l'étude de l'anatomie, de là se rendit successivem. à Bologne, où il se lia avec les doct. Galéazzi et Beccari, à Padoue pour connaître le grand anatomiste Morgagni, dont il obtint l'estime. Enfin il fut appelé en 1759 à la chaire d'anatomie de Sienne, qu'il conserva jusqu'à sa m. On a de lui plus. écrits, entre autres : *Observ. anat.*, Lucques, 1753, in-4 : ouv. honoré des suffrages de Haller, van Swieten, Morgagni et Portal.

TABERNÆMONTANUS. V. Théodor.

TABET-BEN-CORRAH. V. Thabet.

TABOR (Jean-Othon), jurisconsulte, né en 1604 à Bautzen, m. à Francfort en 1674, occupa 22 ans une chaire de droit à Strasbourg, fut ensuite conseiller intime et direct. de la chancellerie à Gustrow, employé par le duc de Mecklenbourg dans différentes missions. Les dern. fonctions qu'il remplit furent celles de chancelier de l'université et de prem. profess. de droit à Giessen. Il a laissé, entre autres ouv. de jurisprudence, *Filus Ariadnens per sinuosos Pandectarum juris anfractus viam monstrans*, Strasbourg, 1642, 1657, in-fol.—Henri Tabor, médec. allem., né en 1757, m. à Francfort-sur-le-Mein en 1795, est principalem. connu par sa *Collectio dissertat. et programm. quod in usus med. elaboravère inclyt. acad. heidelberg. professores*, Heidelberg, 1791, in-8. Outre beaucoup de trad. d'ouv. étrangers en allem., il a encore publ. d'autres écrits mentionnés au tom. 7 de la *Biographie médicale*. — Robert Tabor, qui se faisait appeler le *chev. Talbot*, vint, l'an 1679, en France, où, à l'aide du quinquina, il guérit le dauphin d'une fièvre très-opiniâtre. Le succès de cette cure lui fit une grande réputat., et le roi lui acheta le secret de son remède pour le rendre public. C'est de là qu'on appela long-temps *remède anglais*, l'infusion du quinquina dans le vin. On connaît de Robert Tabor, sous le nom du chev. Talbot : *Pyretologia, or a rationnl account of the cause and cure of agues, with their signs*, Londres, 1672, in-8.

TABOUET (Julien), en latin *Taboetius*, historien et jurisconsulte, né au commencem. du 16e S. à Chantenay, près du Mans, m. vers 1562, fut procureur-général près le sénat de Chamberi, et par la suite détenu dans cette même ville, grâce aux fâcheuses affaires qu'il s'attira par son humeur tracassière. Joly, dans ses Remarques sur le Dict. de Bayle, donne la liste de ses ouv., peu importans, sur l'histoire, la jurisprudence et la politique. Nous nous contenterons de citer le suivant : *de Republicâ et linguâ francicâ ac gothicâ, deque diversis ordinibus Gallorum vetustis et hodiernis, necnon de primâ senatuum origine*, etc., Lyon, 1559, in-4.

TABOUREAU (Louis-Phil.). V. Villepatour.

TABOURIER (Pierre-Nicolas), né en 1753 à Chartres, m. en cette ville curé de St-Pierre en 1806, y avait été d'abord curé de St-Martin. On a de lui plus. écrits dans lesquels il défend la constitution civile du clergé, décrétée par l'assemblée nationale, et fait l'apologie des nouvelles idées religieuses et politiques. Il suffira de citer son *Tableau moral du clergé de France*, etc., 1789, in-8.

TABOUROT (Étienne), écrivain, plus connu sous le nom de sieur *des Accords*, né en 1547 à Dijon, m. en 1590, fut procureur du roi au bailliage et à la chancellerie de sa ville natale, ce qui ne l'empêcha pas de pub. plus. ouv. plus ou moins facétieux et originaux, tels que *les Bigarrures et Touches du seigneur des Accords, avec les escraignes Dijonnoises et les Apophtegmes du sieur Gaulard, gentilhomme de la Franche-Comté bourguignotte*, Paris, 1662, in-12 ; et les *Portraits des quatre derniers ducs de Bourgogne, de la maison de Valois, avec leurs épitaphes et l'abrégé de leurs vies*, en latin et en franç., Paris, 1587, in-8, etc. «Il avait beaucoup d'esprit et d'érudition, dit Bayle, mais il donna trop dans la bagatelle.»—Jehan Tabourot, oncle du précédent, m. à 76 ans en 1595, fut chanoine et official de Langres, et a laissé quelques ouv. peu importans, publiés sous le voile anagrammatique de Thoinot Arbeau. Nous citerons l'*Orchesographie, traité en forme de dialogues, par lequel toutes personnes peuvent facilement apprendre et pratiquer l'honnête exercice des danses*, Langres, 1589, in-4, très-rare.

TABRIZY. V. Tebrizi.

TACCOLI (Nicolas), historien ou plutôt généalogiste, né en 1690, et m. en 1768 à Reggio, se livra à de grandes recherches dans l'unique intention d'abord de prouver l'ancienneté et la noblesse de sa famille. Comme il avait amassé une foule de matériaux, il alla plus loin et fit une histoire de son pays, mais la fit mal. On s'aperçoit qu'il avait eu primitivem. un autre dessein. Cet ouv. est divisé en 3 vol., dont le prem. parut sous le titre de

Compendio delle diramazioni o sieni discendenze de' Taccoli, con alcune memorie istoriche più rimarcabili della città di Reggio, Reggio, 1742; et les deux autres sous le titre de *Memorie storiche della città di Reggio di Lombardia*, le 2e à Parme en 1748, et 3e à Carpi en 1769, in-4.

TACFARINAS, chef africain au Ier S. de l'ère chrétienne, porta les armes d'abord pour Tibère, puis abandonna l'armée romaine, se mit à la tête de plusieurs peuplades, comme les Muzelains, les Maures, les Numides, ses compatriotes, dont le nombre fut encore grossi par une foule de vagabonds, et leva l'étendard de la révolte. Tour à tour vainqueur et vaincu, sans jamais se reposer sur ses succès ni se décourager de ses défaites, il se rendit enfin si importun aux Romains que Tibère donna l'ordre à Junius Blæsus, proconsul d'Afrique, d'offrir à tous les insurgés une amnistie générale dont serait exclu le seul Tacfarinas qu'il fallait poursuivre avec plus d'ardeur encore. Cependant le Numide lutta long-temps; il perdit enfin la vie dans un combat contre le nouveau proconsul Dolabella. Ce chef de brigands avait pendant huit ans tenu tête aux Romains en Afrique et menacé d'y détruire leur puissance.

TACHARD (GUI), jésuite et missionn. du 17e S., débuta dans la carrière par visiter, avec le maréchal d'Estrées, les colonies de l'Amérique méridionale, où il resta près de 4 ans. Plus tard il accompagna le chevalier de Chaumont, ambassad. de Louis XIV à Siam, revint en France chercher de nouveaux missionnaires, les conduisit à Siam, fut chargé par le roi de ce pays d'accompagner comme interprète les ambassad. qu'il envoyait à Louis XIV et au pape, retourna aux Indes, et m. au Bengale, d'une maladie contagieuse. Outre plusieurs *lettres* qui se trouvent dans le recueil des *Lettres édifiantes*, on a de lui: *Voyage de Siam des PP. jésuites*, envoyés par le roi aux Indes et à la Chine, avec leurs observat. astronomiq. et leurs remarques de physique, de géographie, d'hydrographie et d'histoire, Paris, 1686, in-4, fig.; *Second voyage de Siam*, ib., 1689, in-4, fig.

TACITE (MARCUS CLAUDIUS TACITUS), proclamé emper. romain par le sénat en 275, abandonna au profit de l'état, dès son avènement au trône, les revenus de son immense fortune. Pendant un règne de six mois, il fit des réformes utiles qui ne furent pas maintenues après lui. Il songea ensuite à l'organisation de l'armée, vainquit et repoussa les Goths. Ce bon prince fut, dit-on, assassiné; l'on n'en est point sûr, non plus que du lieu de sa m., arrivée, selon toute apparence, en 276. Il aimait les lettres et admirait surtout l'historien dont il porte le nom et dont il s'honorait d'être descendu.

TACITE (CAÏUS CORNELIUS TACITUS) hist. lat., d'une famille équestre, vivait au Ier S. de l'ère vulg. et au commenc. du 2e: on ne connaît point le lieu de sa naissance. Il suivit d'abord à ce qu'on croit le parti des armes, et s'attacha ensuite au barreau, tout en cultivant la poésie et en formant sa prose sur les bons modèles de l'antiq., principalement sur Thucydide. Vespasien commença sa fortune, qui fut accrue par Titus et portée au comble sous Domitien. On présume qu'av. l'avènem. de ce dern., il n'avait encore été que quest., édile ou peut-être tribun; mais alors il fut nommé préteur et, après la mort de Domitien, il parvint au consulat l'an 97. Il écrivit cette année même la Vie d'Agricola, et l'année suivante les Mœurs des Germains. Malgré la perfection de ces deux tableaux, ce sont les Annales et les Histoires qui ont immortalisé surtout le nom de Tacite. Ces deux grands ouv. ne nous sont parvenus que mutilés, et nous avons encore à regretter son panégyrique de Verginius, son discours contre le proconsul Priscus et ses autres plaidoyers, ses poésies et un livre de facéties dont on l'a dit l'auteur. Le dialogue sur les causes de la corruption de l'éloquence lui est attribué par les uns et par d'autres à Quintilien: la prem. opinion a des partisans plus nombreux et paraît plus probable. On suppose que Tacite m. octogénaire vers l'an 134 ou 135. Il avait été lié très-intimement avec Pline le jeune, son collègue au barreau; tous deux furent chargés par le sénat de soutenir l'accusation intentée par les Africains contre le proconsul Marius Priscus (*voy.* sur cette cause céléb. le liv. 2, ép. 11, des *Lettres de Pline*); et ce fut à sa prière que le même Pline traça la relation détaillée de l'éruption du Vésuve, où son père avait péri. Telle était l'affinité qui existait entre ces deux grands écriv. dont cependant les caractères différaient essentiellement, que, de leur temps, nommer l'un c'était aussi présenter l'autre à la pensée. Tacite ayant un jour engagé au Cirque une conversation piquante avec un chevalier romain, homme érudit, ce dern. adressa à son interlocuteur, qu'il souhaitait connaître, une question à laquelle Tacite satisfit en lui disant: *Vous me connaissez, et j'en ai l'obligation aux lettres*; à quoi l'autre repartit: *Etes-vous Pline ou Tacite?* On sait que l'emp. Tacite se glorifiait de descendre de l'illustre historien: toutefois, aucunes notions ne nous ont été transmises sur sa progéniture. Marié dès l'an 79 à la fille de Cn. Junius Agricola, il était avec elle absent de Rome depuis 4 ans lorsque ce général y périt misérablement. C'est lui-même qui nous l'apprend. Mais quelle avait été la cause de son éloignement? était-il forcé ou volontaire? voilà ce qu'on ignore. Il n'est pas invraisemblable qu'il en ait employé le temps (de 89 à 93) à voyager chez les Germains, comme on le conjecture. Il nous est impossible de tracer ici la bibliographie complète de Tacite (cette partie, traitée avec quelq. détails par M. Brunet, t. 3, p. 403 et suiv., du *Manuel du libraire*, y occupe près de sept colonnes); quant à ce qu'on pourrait dire du mérite de l'inimitable hist., c'est qu'il est peut-être encore au-dessus des éloges de ses admirateurs: au nombre des plus enthousiastes sont Tillemont, La Bléterie, Thomas, Chénier. Il est, suiv. Racine, *le plus gr. peintre de l'antiquité*, et, au jugement de La Harpe, il n'a fait que des chefs-d'œuv. Et pourtant, même sur les points qu'exaltent les uns, d'autres ont censuré Tacite. Rollin, Voltaire, Mably, se sont faits ses aristarques; et il n'est pas besoin de dire que chacun d'eux eut ses motifs particuliers de le reprendre. Il n'y en avait pas assurément pour lui prodiguer autant d'injures que l'a fait Budé, et surtout Linguet. Nous ne pouvons parler ici des éditions et traduct. partielles de Tacite. On cite deux MSs. à Florence, quatre de la biblioth. du Vatican. Ceux de Paris sont moins renommés. La plus ancienne édit. est celle de Venise vers 1469. Depuis celles des Juntes, des Aldes, des Gryphes, des Elzevirs, les meill. édit. sont celles annotées par Freret, Th. Ryckius, Nic. Heinsius, J.-A. Ernesti, Brotier, commentateurs qu'avaient précédés Alciat, B. Rhenanus, H. Savile, Juste-Lipse, Gruter, Grotius, Gronovius, etc. Nous remarquerons parmi les plus récentes: celles de Lond., 1790, d'Edimbourg, 1798, de Leipsig, 1801, édit. d'Ernesti, augmentée par Oberlin; reproduite par M. Lemaire de 1819 à 1821, et M. de Calonne, Paris, Ch. Gosselin, 1824, 5 v. in-12; enfin celle de Panckoucke (sous les auspices du comte Corbière), 1826-27, 4 vol. in-fol. Tacite a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe, et dans la nôtre spécialem. par Perrot d'Ablancourt, Amelot de La Houssaye, La Bletterie, Dotteville, Dureau de La Malle, 3e édit., 1818; et en dern. lieu par M. Burnouf, Paris, Hachette, 1827 et suiv., 6 vol. in-8. On sait que J.-J. Rousseau a trad. le prem. livre des *Histoires* et d'Alembert des morceaux choisis dans les diverses parties des *Œuvres* de Tacite, tous deux avec la supériorité de talent qui les distingue.

TACONNET (TOUSSAINT-GASPARD), célèbre comédien, né à Paris en 1730, m. en 1774, débuta sur le théâtre de la Foire, s'engagea ensuite dans

la troupe foraine de Nicollet, dont il faisait la fortune, mais sans en être plus riche lui-même, ni plus triste Il m. à l'hôpital en plaisantant. Il a laissé un gr. nomb. de pièces et de farces, dont aucune n'est restée au théât. A la suite de l'une d'elles (*le Procès du Chat*), on en trouve une liste dont 23 sont indiquées comme imprim. Les *Spectacles de Paris*, 22e partie, 1773, en contiennent une liste plus considérable. Préville a donné l'idée la plus juste du genre de Taconnet acteur, en disant : « Il joue si bien les savetiers qu'il serait déplacé dans les cordonniers. » — TACONNET (Jacques), frère aîné du précéd., et comme lui comédien au théâtre de Nicollet, est aut. du *Congé de Semestre*, coméd. en un acte, mêlée de vaudevilles.

TACQUET (ANDRÉ), mathématic., jésuite, né en 1611, m. en 1660 à Anvers, professa les mathématiques pendant 15 ans avec succès, et a laissé plus. ouv. en latin sur cette science, un entre autres où il suppose la terre immobile par respect pour Riccioli et pour les livres saints. Cet ouv. se trouve, avec d'autres traités de géométrie pratiq., d'architecture militaire, d'optique, dans ses *Opera mathematica*, Anvers, 1668 et 1669, in-fol.

TADINO (GABRIEL), général italien, né à Martinengo, près de Bergame, vers l'an 1480, m. en 1543, étudia d'abord la médecine qu'il quitta pour apprendre sous un ingénieur français l'art de fortifier les places. Il servit les Vénitiens dans leur lutte contre la ligue de Cambrai, fut un des plus braves défenseurs de Rhodes assiégée, prit ensuite service contre la France pour Charles-Quint qui le fit gr.-maître de son artillerie. Dans sa vieillesse, il fut encore, par ses conseils, utile aux Vénitiens, durant la fameuse guerre de Chypre (*v.* LÉPANTE).

TADJ-EDDYN-ILDOUZ ou ILDIZ, roi de Ghazna au 13e S., resta possess. plus ou moins paisible de cet état qu'il devait à la protection puissante du sulthan gauride Schehab-Eddyn-Mohammed, jusqu'au jour où il eut l'imprudence d'attaquer le fameux sulthan du Kharizme, Mohammed, qui le dépouilla et ne lui laissa que le Kerman. Ildouz, profitant de quelq. circonstances favorables, rentra bientôt dans l'Iodoustan et pénétra jusqu'à Dehly ; mais fut vaincu, fait prisonnier par Schams-Eddyn l'an 1215, et m. dans les fers, après avoir régné 9 ans. Le Kerman passa sous la domination des rois de Perse.—TADJ-EDDYN (Aly-Ben-Khaïr), historien arabe, né à Baghdad, m. en 1275 de J.-C. (674 de l'hég.), a laissé : *Histoire du Kaire*; *Histoire des Khâlyfes*; *Hist. des Hommes illust.*, en 5 v., etc.

TAFTAZANI (SAAD-EDDYN MAS'-OUD-AL), jurisconsulte et théologien musulman, fils d'Omar, m. en 1389 à Marasch, a laissé une *Grammaire arabe*; un *Traité du droit civil*; un *Commentaire du Koran*, et d'autres ouv. de jurisprudence, de logique et de métaphysique.

TAFURI (JEAN BERNARDIN), biographe, né en 1695 à Nardò, dans le pays d'Otrante, où il m. en 1760, a laissé, entre autres écrits et compilations hist : *Istoria degli scritt. nati nel regno di Napoli*, Naples, 1744-70, 9 v. in-12 Le plus gr. nomb. de ses opusc a été ins. par Calogera dans sa *Raccoltà*.

TAGAULT (JEAN), médecin et chirurgien du 16e S., né à Vimeu en Picardie, m. en 1545, avait pris le doctorat à Paris. Il professa la chirurgie avec éclat, fut quatre ans doyen de sa compagnie, et joignit la culture des belles-lettres à la pratique de l'art de guérir. Ses ouv. qui ont joui dans le temps d'une très-gr. faveur, et ont été fort utiles aux médec. qui ont écrit après lui paraissent être imités de ceux de Guy de Chauliac, mais se recommandent par un style plus correct. Les 2 principaux sont : *Comment. de purgantibus medic. simplicibus lib. II*, Paris, 1537, in-4, et 1571, in-8 ; Lyon, 1549, in-16, 1553, in-12 ; *de chirurg. Institut. lib. V*, Paris, 1543, in-fol ; Venise, 1544, 1549, in-8 ; Lyon, 1547, 1560, 1567, in-8 ; Zurich, 1555, in-fol. ; Francfort, 1574, in-fol. ; trad. en ital., Venise, 1550, in-8 ; en fr., Lyon, 1580, et Paris, 1618, in-8 ; en holl., Dordrecht, 1621, in-f.

TAGEREAU (VINCENT), avocat au parlem. de Paris dans le 17e S., est aut. du *Vrai praticien français*, Paris, 1633, in-8, et d'un *Discours sur l'impuissance de l'homme et de la femme*, 1612, in-8.

TAGESEN. V. TAUSAN.

TAGLIACARNE, V. THÉOCRÈNE.

TAGLIACOZZI (GASPARD), chirurg., né en 1546 à Bologne, où il m. en 1599, après y avoir occupé pendant plus années la chaire d'anatomie, a pub. le prem., sur les moyens de rétablir les nez coupés, un ouv. méthodique, le plus complet que nous ayons même aujourd'hui sur cette opération, qui se pratiquait déjà en Sicile et en Calabre, avant qu'il eût rien écrit. Cet ouv., intitulé : *de Curtor. chirurgiâ per insitionem*, etc., Venise, 1597, in-fol., fig., a été réimp. sous ce titre : *Chirurgia nova de narium, aurium, labiorumque defectu per insitionem cutis ex humero, arte hactenùs omnibus ignotâ, sarciendo*, Francfort (1598), in-8. On y trouve ce principe général que l'épiderme seule peut servir à réparer les nez mutilés, parce qu'il n'y a que la peau qui soit presque partout la même, et qu'il ne peut y avoir d'adhésion qu'entre des parties analogues ; mais ce qu'on y remarque surtout, c'est qu'il rejette expressement la peau du front comme difficile à se joindre et d'un autre tissu que celui du nez. Cependant c'est avec cette peau que M. Lisfranc a fait dernièrem. de si belles opérations. Il faut convenir toutefois qu'avant lui les Anglais, qui suivaient la même méthode, ne réussissaient pas souvent. Les Indiens, dont ils se montraient en cela les imitateurs, étaient plus heureux ou plus habiles, à ce que l'on assure.

TAGLIAZUCCHI (JÉRÔME), littérateur, né en 1674 à Modène, où il m. en 1751, a formé, entre autres élèves, dans les diverses chaires qu'il occupa à Modène, à Milan et à Turin, la célèbre Marie Gaëtane Agnesi. Il a laissé : *Prose e Poesie toscane*, Turin, 1735, in-4 ; *Raccolta di prose e poesie ad uso delle regie scuole*, ibid., 1744, 2 v. in-8, etc.

TAHUREAU (JACQUES), poète franç., né vers 1527 au Mans, servit quelq. temps dans les guerres contre Charles-Quint, revint bientôt à Paris cultiver les lettres et s'y acquit l'estime des poètes les plus renommés de son temps. Il m. en 1555, dans la fleur de l'âge. « C'était, dit La Croix du Maine, le plus beau gentilhomme de son siècle et le plus dextre à toutes sortes de gentillesses. » Il avait, peu de temps avant sa mort, livré à l'impression trois différens recueils de vers En 1574, ses poésies, mises toutes ensemble, furent réimprim. par Jean Ruelle à Paris, in-8, pour Robert le Mangnier. Il y a de l'aisance et quelquefois de l'harmonie dans la diction de Tahureau, et s'il eût vécu plus longtemps, il avait assez d'imagination de talent et d'étude, pour faire quelq. chose de mieux : c'est le jugem. que porte de lui M Daunou.

TAIE ou THAI-LILLAH (ABOUBEKR ABD EL KERIM), 24e khâlyfe abbasside de Baghdad, m. à 76 ans, l'an de l'hég. 392 (de J.-C. 1003), avait remplacé son père Mothy-Lillah, forcé d'abdiquer en 974. Il fut protégé successivem. par l'émir al Omrah Adhad-Eddaulah et ses deux prem. fils. Mais le 3e, Boha-Eddaulah, le força d'abdiquer le titre de khâlyfe, qu'il avait porté 18 ans.

TAIKO-SAMA, le prem. cubo ou chef temporel du Japon. Cet empire, depuis sa fondation, était gouverné par un daïro, qui réunissait les deux autorités civile et religieuse. Fide-Jos (c'est le nom primitif de Taiko-Sama), après avoir rempli les fonctions les plus viles auxquelles le condamnait sa naissance, devint le favori et le lieutenant d'un général qui s'était rendu maît. de quelq. provinces, et il lui succéda. Dès-lors, il combla le cubo d'honneurs, l'enferma dans un palais magnifique pour le soustraire comme une divinité à tous les regards et s'empara peu à peu de sa puissance. Il ruina et fatigua

les grands qu'il craignait, dans des guerres désastreuses, prolongées à dessein, et maintint le peuple dans l'obéissance par des lois rigoureuses, sans oublier pourtant la prospérité de l'empire. Il est le prem. chef japonais qui ait persécuté les chrétiens, ou qui, selon d'autres, en ait fait périr quelq.-uns non sans de justes raisons.

TAILHIÉ (JACQUES), prêtre et historien, né à Villeneuve dans l'Agénois vers le commencem. du 18e S., a pub des *abrégés* des histoires ancienne et romaine de Rollin, son maître. L'*Abrégé de l'Histoire ancienne*, publ. à Lausanne, 1744, 5 vol. in-12, a été souvent réimp., notamment à Lyon, 1805, fig. L'*Abrégé de l'Histoire romaine*, a été souvent réimp. aussi, notamm. à Lyon, 1801, 1805, 1825, 5 vol. in-12. On a de lui en outre : *Histoire de Louis XII*, Paris, 1755 ; *Abrégé chronologique de l'Histoire de la société de Jésus*, etc., 1759, 2 part. in-12 ; nouv. édit. augm., 1760, in-12.

TAILLANDIER (CHARLES-LOUIS), bénédictin, né en 1705 à Arras, m. en 1786, s'est livré surtout à des recherches sur les antiquités nationales. Il a fait paraître : *Projet d'une histoire générale de Champagne et de Brie*, 1738, in-4 ; *Dictionnaire de la langue bretonne* par D. Lepelletier. — TAILLANDIER (Jean-Baptiste), jésuite et missionn. français du 18e S., fit le tour du monde et prêcha la religion à Pondichéri. On trouve quelques observat. de lui dans les *Lettres édifiantes*. *Voy.* le *Journal des Savans* de 1715, pag. 286.

TAILLASSON (JEAN JOSEPH), peintre, né en 1746 à Blaye près de Bordeaux, m. en 1809, eut à lutter contre ses parens, comme tant d'autres, avant de pouvoir se livrer à son goût pour les arts. On remarque dans ses tableaux beaucoup de sensibilité et d'expression ; mais peut-être le travail n'y est-il pas assez dissimulé. On a de lui : *Observ. sur quelq. gr. peintres*, 1807, in-8. Parmi les tableaux qui font honneur à son talent, on citera : *Virgile lisant l'Enéide à Auguste*, et *la Mort de Sénèque*.

TAILLE (JEAN DE LA), poète, né à Bondaroy, près de Pithiviers, vers 1540, fut destiné à la magistrature et néanmoins suivit le parti des armes pendant quelq. temps. Mais il laissa l'un et l'autre pour la poésie et la littérature. Il n'était pas m. en 1607 : c'est tout ce qu'on sait. On a de lui des *tragédies*, des *poèmes*, des *comédies*, des *élégies*, etc. Nous citerons sa tragéd. de *Saül le Furieux*, 1572, in-8, précédée d'un discours sur l'*Art de la tragédie* ; et son *Histoire abrégée des singeries de la ligue*, 1595, in-8 ; réimp. avec la *Satyre Ménippée*, Ratisbonne, 1711, et Paris, Delangle, 1824. — TAILLE (Jacques de La), poète, frère cadet du précéd., né en 1542 à Bondaroy, m. à Paris en 1562, a laissé plus. *tragédies*, et un ouv. dont les principes n'ont pas fait fortune ; *la Manière de faire des vers en franç. comme en gr. et en ital.*, 1573, in-8.

TAILLEPIED (NOEL), historien et théologien, né vers 1540 dans le diocèse de Rouen, m. à Angers en 1589, fut successiv. cordelier et capucin, et a laissé, entre autres ouvr., les *Vies de Luther*, de *Carlostadt* (André Bodestein), et de *P. Martyr*, Paris, 1577, in-8.

TAISAND (PIERRE), jurisconsulte, né en 1644 à Dijon, où il m. en 1715, était parent de Bossuet. Il se distingua d'abord comme avocat, et acquit ensuite une charge de trésor. de France, mais n'abandonna point l'étude de la jurisprud. On cite de lui : *Commentaire sur la coutume du duché de Bourgogne* ; *Histoire du Droit romain*, Paris, 1678, in-12. *Voy.* pour plus de détails les *Vies des Commentateurs* de la coutume de Bourgogne, par Bouhier, et la *Bibliothèque de Bourgogne*.

TAITBOUT (JEAN-ETIENNE), seigneur de Marigny, né vers 1680 à Paris, issu d'un officier belge qui s'était établi en France sous le règne de Henri IV, fut chargé de plusieurs missions difficiles dans le Levant, et remplit long-temps les fonctions de consul à Scio. — Le chevalier Alexis-Jean-Eustache TAITBOUT, seigneur de Marigny, son fils, né à Paris vers 1705, servit d'abord dans les mousquetaires, et, après avoir mérité d'honorables distinctions par sa bonne conduite en différentes affaires, fut nommé en 1734, consul-général de France à Alger. Il passa en la même qualité à Naples en 1741, se retira en 1766, et m. à Paris en 1778. — TAITBOUT *de Marigny* (Jean-Alexis-Victor-Eustache), fils du précédent, né à Paris en 1731, parcourut la même carrière que ses ancêtres, et se fit bientôt remarquer par l'intégrité la plus sévère et par des talens très-distingués. Pendant sa gestion du consulat général de France à Alexandrie d'Egypte, une sédition qui éclata parmi la populace lui fournit l'occasion de déployer la fermeté de son caractère et son courageux dévouement aux intérêts confiés à sa défense : c'est à lui uniquement que les habitans français de cette ville durent leur salut. A l'époque où la révolution française éclata il résidait en Morée comme consul-général. Ayant alors émigré, il alla s'établir à Théodosie, en Crimée, et y mourut en 1807. — Une autre branche de cette famille a possédé héréditairement, pendant tout le siècle dern., la charge de greffier en chef et conservateur des hypothèques de l'Hôtel-de-Ville de Paris : c'est d'elle qu'une des rues de la capitale a pris le nom de *Taitbout*.

TAI-TSOU, emp. de la Chine, fondateur de la dynastie des Tcheou postérieurs l'an 951, m. en 954 âgé de 53 ans, déploya, avant de monter sur le trône, de grands talens militaires que rehaussait encore l'éclat d'une illustre naissance, et mérita d'être nommé par l'emp. Kao-Tsou mourant tut., avec 3 autres mandarins, de son fils Yu-ti. Celui-ci reconnut mal leurs services, les fit mourir, extermina leurs familles ; Tai-Tsou seul échappa, et après le meurtre de son jeune empereur, auquel il n'avait point pris part, fut forcé d'accepter le trône, qu'il ne put occuper assez long-temps pour le bonheur de son peuple. Ce fut la 2e année de son règne que fut publiée l'édition des *Neuf King*, véritable édition *princeps*, dit M. Abel Rémusat, qui détermina l'époq. de l'établissem. de l'art typogr. à la Chine.

TAI-TSOUNG, emp. de la Chine, m. en 997, avait succédé l'an 977 à Tai-Tsou, chef et fondat. de la dyn. des Song, qui s'était affermi sur le trône en faisant le bonheur du peuple. Le nouvel emp. marcha dans la même route, donna les plus grands témoignages de son respect pour la mémoire de Confucius, forma une bibliothèque de 80 mille vol., et montra toujours pour sa mère une tendresse et un respect qui approchaient de l'adoration.

TAIX (GUILLAUME de), chanoine de l'église de Troyes, etc., né vers 1532 à Fresnai, près de Châteaudun, m. en 1599, a laissé : *Recueil sommaire des propositions faites aux états de Blois, en 1576*, etc. qui se trouve dans les *Mélang. histor.* publ. par Nicolas Camusat, Troyes, 1619, in-8 ; *Mémoires des affaires du clergé de France en 1576, 1579, 1580, 1585 et 1586*, etc., Paris, Bouillerot, 1625, 1 vol. in-4.

TAIZY. V. COQUEBERT.

TAKASCH ou TAGASCH (ALA EDDYN), sulthan du Kharizme, fut obligé, à la mort d'Il-Arslan son père, de soutenir ses droits les armes à la main contre son plus jeune frère sult. Chah-Mahmoud. La guerre dura plus. ann., et Sulthan Chah, quoiq. vaincu, se maintint dans la partie orientale du Khoraçan jusqu'à sa m. en 1193, qui laissa Takasch seul paisible possesseur de tout l'empire. Le reste de son règne, qui fut de 28 ans et se termina par sa m. l'an 1200, fut employé à de nouvelles guerres pour agrandir ses possessions ou pour les défendre. C'est le prem. prince turk qui ait placé un croissant au faîte de ses palais.

TAKTAZANI. V. TAFTAZANI.

TAKY-EDDYN OMAR (MELIK-EL-MODHAFFER), premier roi de Hamah, qu'il obtint, à titre de fief en 1178, du gr. Saladin son oncle, avait suivi ce

prince dans toutes ses guerres, et il contribua beaucoup à consolider sa puissance. Saladin ajouta plus tard à la principauté d'Hamah d'autres possessions encore qui inspirèrent à Taky-Eddyn Omar le désir des conquêtes. Ce fut dans le cours d'une expédition commencée contre les Arméniens qu'il tomba malade et m. l'an 1191. Sa race subsista jusqu'en 1342 et fournit 8 princes.

TAKY-EDDIN est un des nombr. surn. sous lesquels est parfois désigné MAKRISI. (*V.* p. 1822.)

TALBERT (FRANÇOIS-XAVIER), prédicateur et littérateur, né à Besançon en 1728, entra de bonne heure dans les ordres, et fut successivem. chanoine du chap. de St Jean dans sa ville natale, gr.-vicaire de l'év. de Lescar, prieur du Mont-aux-Malades, dioc. de Rouen. Il émigra dès le commencement de la révolution, et m. à Lemberg, dans la Gallicie, en 1803. Il s'était fait une gr. réputation par ses sermons, à Paris, à Versailles, à Lunéville, et surtout par les nombreuses couronnes que lui obtinrent, dans presque toutes les académies de France, ses discours, ses éloges historiques, écrits, selon La Harpe, d'un style qui sent le rhéteur de province. L'abbé Talberg traita la question proposée par l'académie de Dijon en 1754 : *de l'origine de l'Inégalité*, etc., question rendue à jamais fameuse par J.-J. Rousseau. La médaille fut adjugée à l'abbé Talberg, qui souffrit toujours avec peine qu'on lui rappelât ce triomphe sur un aussi puissant adversaire. Son *Discours* fut publié en 1754, in-8 de 35 pages. Nous citerons en outre de lui : l'*Eloge de Louis XV*, Besançon, 1775, in-8; l'*Eloge de Montaigne*, couronné par l'académie de Bordeaux en 1774, Paris, 1775, in-8; *Eloge historique de Bossuet*, couronné par l'acad. de Dijon en 1772, Besançon, 1773, in-8; les *Avantages de l'adversité*, poème couronné par l'acad. d'Amiens en 1769, in-8.

TALBOT (JOHN), général anglais, né à Blechmore dans le Shropshire, vers 1373, fut un des plus gr. hom. de guerre de son pays dont il fut nommé l'Achille. Ce fut d'abord en Irlande, dont il était lord-lieutenant depuis 1414, qu'il signala son zèle contre des insurgés. En 1417, il passa en France avec Henri V, et se distingua par son courage et son dévouem. sous les ordres des comtes de Warwick, de Salisbury et de Suffolk. Devenu général en chef, après le désastre de ce dernier, il fut fait prisonnier par Xaintraille, qui lui rendit la liberté sans rançon. Talbot eut bientôt l'occasion de déployer envers Xaintrailles, fait prisonnier à son tour, la même générosité. Par une série de beaux faits d'armes, il essaya de soutenir la fortune chancelante de son pays contre l'heureux Charles VII, ce qui lui valut successivement les titres de comte de Shrewsbury, de Wexford et de Waterford. Donné en ôtage au roi de France par le duc de Sommerset, régent d'Angleterre, remis bientôt après en liberté, il resta quelq. temps sans prendre part à aucune expédition, reparut enfin à la tête d'une armée dans la Guienne en 1452, remporta quelques victoires, et vint à l'âge de plus de 80 ans, en 1453, se faire tuer devant Castillon, dont il voulait faire lever le siége aux Français. La piété, l'humanité, la bonne foi, la modération de Talbot égalaient sa valeur héroïque.

TALBOT (CHARLES), de la même famille que le précéd., né en 1684, nommé lord-gr.-chancelier et baron de la Grande-Bretagne en 1733, m. en 1737 regretté de ses concitoyens, dans le souvenir desquels il vit comme grand orateur, magistrat intègre et homme de bien.—TALBOT (Robert), antiquaire anglais, né au commencement du 16e S. à Thorp, dans le comté de Northampton, m. en 1558, trésorier de l'église cathédrale de Norwich, a fait sur les antiquités de son pays des recherches utiles consignées dans plus. MSs. qu'il a légués à *New College* et à d'aut. établissem.—TALBOT (Pierre), archevêque de Dublin, né en Irlande en 1620, m. en 1680 au château de Dublin, où il avait été emprisonné comme coupable d'avoir pris part au prétendu complot des papistes, a laissé plusieurs ouvr. de controverse, parmi lesq. nous citerons : *Traité de la nature de la Foi et de l'Hérésie*, Anvers, 1657, in-8; *Traité de la Religion et du Gouvernement*, Gand, 1670, in-4.—TALBOT (Catherine), anglaise assez célèbre, née en 1720, m. en 1770, a laissé quelques opuscules réunis après sa mort par une amie, et imprimés sous le titre d'*Essais sur divers sujets*, 7e édit. 1812, 2 vol. in-8. Elle est, dit-on, l'auteur du 30e n° du *Rambler*, et a pris part aux *Lettres Athéniennes*. — *Voy.* KELLEY et TABOR (Robert).

TALEBI. V. THALEBI.

TALLART (CAMILLE D'HOSTUN, duc de), maréchal de France, né en 1652, m. en 1728 fit son apprentissage sous le grand Condé et sous Turenne, et mérita, par son courage et son habileté, le grade de lieutenant-général en 1693, et le bâton de maréchal en 1703. Ce fut après avoir été revêtu de cette dernière dignité qu'il gagna sur les impériaux, à Spire, une bataille décisive qui assura pour touj. à la France Landau et l'Alsace. Le maréchal dut la la victoire à son activité et à ses bonnes disposit. Malheureusement il perdit, bientôt après, cette fameuse bataille de Hochstett, et ne put s'en prendre qu'à ses fautes inconcevables. Fait prisonnier et conduit à Londres, on dit qu'il contribua, par ses intrigues auprès de la reine Anne, à faire rappeler Marlboroug de l'armée d'Allemagne. Au reste, il avait déjà montré son habileté comme négociat., dans une ambassade en Angleterre, vers le temps et au sujet de la m. de Charles II, roi d'Espagne. Tallart fut, sous Louis XV, d'abord membre du conseil de régence, puis ministre d'état.

TALLEMANT (FRANÇOIS), littérateur, né vers 1620 à la Rochelle, m. à Paris en 1693, sous-doyen de l'académie, posséda plusieurs bénéfices, fut 24 ans aumônier de Louis XIV, et n'aurait rien laissé de remarquable dans les lettres, sans sa traduction de Plutarque qui l'a fait qualifier par Boileau de *sec traducteur du français d'Amyot*. Cette version parut à Paris en 8 vol. in-12, de 1663 à 1665, et eut, pendant la vie de l'auteur, quelques autres éditions; mais elle déplut généralement, et Boileau ne fut pas le seul qui se déclara contre elle.—TALLEMANT (Paul), cousin du précéd., et comme lui prêtre, littérateur et académicien, né en 1642, et m. à Paris en 1712, écrivit, à l'âge de 18 ans, un *Voyage à l'île d'Amour*, en vers et en prose, imprimé à Paris en 1663, in-12, et qui reparut en Hollande en 1667, dans un recueil de pièces nouvelles et galantes. Ce fut le seul titre qui lui ouvrit en 1666 les portes de l'académie, encore fermées pour l'auteur d'*Andromaque* et pour Boileau. Tallemant, qui avait alors 24 ans, ne composa plus guère que des *harangues*, des *panégyriques*, des *complimens*, ce qui lui valut des pensions, des bénéfices, les prieurés d'Ambierle et de St Albin, etc.

TALLEYRAND paraît avoir été, dans l'origine, un nom de terre qu'ajoutèrent à leur nom, au commencement du 12e S., plusieurs comtes-souverains du Périgord, et qui devint par la suite le titre distinctif d'une branche cadette de cette maison, sans cesser néanmoins d'être porté par quelques seign. de la branche aînée. Le dernier comte de Périgord, dans cette branche aînée, fut Archambaud VI, qui fut banni et dont les biens furent confisqués par arrêt du parlement du 19 juin 1399. D'ailleurs il m. en 1425, sans laisser de postérité. Le comté de Périgord, donné au duc d'Orléans, arriva de main en main à Antoine de Bourbon, et fut réuni par Henri IV, son fils, à la couronne de France en 1589. La branche cadette des comtes de Périgord n'est pas éteinte, et ses membres, dont quelq.-uns ont acquis de nos jours une grande illustration, furent connus sous les noms de sires, puis comtes de Grignols, enfin de princes de Chalais et de Talleyraud.—TALLEYRAND DE PÉRIGORD (Helio), cardi-

nal, né en 1301, m. en 1364 au moment de partir, comme légat, pour une nouvelle croisade sollicitée par Pierre Ier, roi de Cypre, et prêchée par Urbain V, cultiva et protégea les lettres, et fut l'ami de Pétrarque. Grâce aux talens et à l'instruction qui se réunissaient en lui à une haute naissance et à une fortune considérable, accrue par d'heureuses spéculations commerciales, il exerça toujours une grande influence dans le sacré collége, et fit 4 papes, trouvant plus beau sans doute, dit Pétrarque d'en faire que de l'être lui-même. Sous ces 4 papes, Benoît XII, Clément VI, Innocent VI, Urbain V, dont la reconnaissance lui laissa un grand pouvoir, il joua souvent le premier rôle dans les négociations les plus importantes. Ce fut la faction dont il était le chef qui fit nommer Charles de Luxembourg empereur, en 1346, à la place de Louis V, excommunié par Clément V. Ce fut lui encore qui alla solliciter à Londres la liberté du roi Jean, et obtint, au nom d'Edouard III, une trève de 2 années.

TALLEYRAND (HENRI de), comte de Chalais, né vers 1599, m. en 1626 sur l'échafaud, avait été élevé avec Louis XIII, dont il devint le favori, grâce à ses qualités aimables et à la valeur qu'il montra aux siéges de Montpellier et de Montauban. Mais s'étant ligué avec la duchesse de Chevreuse qu'il aimait contre le cardinal de Richelieu, celui-ci, dont la vie avait été mise en péril par leurs complots, accusa le comte de Chalais d'avoir formé un pareil projet contre la vie même du roi, et le fit condamner au dernier supplice, après avoir tiré de lui de fausses dépositions contre la reine. Mais le jeune homme se rétracta dès qu'il eut entendu son arrêt, et se prépara à mourir en chrétien. Il reçut 30 coups avant d'avoir la tête séparée du corps — TALLEYRAND (Charles II, de), frère aîné du précédent, né vers 1596, fut chargé des affaires de France à la cour de Russie, où il fut desservi par un de ses collégues et relégué par le tzar en Sibérie, où il resta 3 ans : exemple atroce de despotisme de la part d'un souverain qui n'était pas son maître.

TALLEYRAND-PÉRIGORD (ALEXANDRE-ANGÉLIQUE de), cardinal, pair de France, etc., né en 1736 et m. en 1821 à Paris, dont il était archevêq. depuis 2 ans, quoique nommé depuis 1817, avait été déjà avant la révolution archevêq. de Trajanople et coadjuteur de l'archevêque de Reims en 1766, puis archevêque lui-même en 1777 de ce diocèse, où sa charité inépuisable s'occupa de soulager les malheureux, d'ouvrir un asile aux vieux prêtres, d'entretenir les hospices, tandis que sa vigilance s'étendait sur les manufactures, encourageait l'industrie, amenait d'Espagne un troupeau de moutons mérinos, remplaçait le chaume par la tuile sur les maisons des paysans. La révolut. vint. Le prélat, après avoir voté avec le côté droit et signé ses principales protestations dans la 2e assemblée des notables et celle des états-généraux, émigra, suivit la fortune de Louis XVIII, dont il devint le grand-aumônier en 1808 et avec lequel il rentra en France en 1814. Ce fut alors qu'il recommença une nouvelle carrière de vertus, qui fut trop tôt terminée.

TALLIEN (JEAN-LAMBERT), l'un des plus célèbres personnages de la révolution française, né à Paris en 1769, était fils d'un portier du marquis de Bercy, qui se chargea de lui faire faire des études. Il fut successivem. clerc de procur., employé dans des bureaux de commerce et de finances, enfin prote à l'imprimerie du *Moniteur*. Vers la fin de la session de la prem. assemblée, il se mit à composer et à afficher deux fois la semaine sur les murs de Paris des placards remplis de déclamations violentes contre la cour, et empreints d'une forte couleur républicaine. Il prit souvent la parole au club des Jacobins, et acquit ainsi sur la multitude une influence qu'il eut soin d'accroître et d'entretenir par de nouveaux écrits et par quelques actes énergiques. Nommé dans la nuit du 9 au 10 août secrétaire-greffier de cette commune de Paris qui venait de s'installer illégalement en proclamant l'insurrection, il attacha son nom à plus d'une mesure désastreuse de cette époque, féconde en violences et en crimes. On l'a accusé souvent de n'avoir pas été étranger aux massacres d'août et de septembre; mais peut-être ce reproche n'est-il fondé que sur une malheureuse coïncidence entre le jour de son admission dans la commune et celui qui vit la liberté souillée de sang pour la prem. fois. Il est certain du moins qu'il déroba à la mort quelques personnes dans ces journées déplorables. Nommé député de Seine-et-Oise à la convention nationale, il demanda à l'ouverture de la session que l'assemblée prêtât le serment de ne point se séparer, avant d'avoir donné au peuple français un gouvernement fondé sur les bases de la liberté et de l'égalité. A partir de ce moment il se signala par l'exagération de son langage dans plusieurs occasions, et surtout lors du procès de Louis XVI, auquel il voulut interdire le droit de se choisir des conseils. Il vota ensuite contre l'ajournement de la discussion du procès, pour la peine de mort, contre l'appel au peuple, enfin contre le sursis, et le jour même de l'exécution du malheureux prince il fut élu membre du comité de sûreté générale. Ses actes continuèrent à porter le même cachet de violence. Il s'opposa au décret d'accusation contre Marat, proposa de mettre hors de la loi les députés girondins qui s'étaient soustraits au décret d'arrestation porté contre eux, et se déclara le défenseur de l'infâme Rossignol. Mais au commencement de 1794, il fut envoyé en mission à Bordeaux, et, après s'y être montré d'abord l'exécuteur trop docile des lois cruelles de la révolution, il ne tarda pas à rassurer tous les gens honnêtes par un grand changement dans sa conduite politique. L'empire que venait de prendre sur lui la belle mad. de Fontenay, née Cabarrus, qu'il épousa depuis, ne contribua pas peu sans doute à modérer sa fougue souvent criminelle. Il destitua, comme tyranniques, la commission militaire et le comité révolutionnaire de Bordeaux, mérita la défaveur du comité de salut public, et fut rappelé à Paris, où il se vit placé à son tour parmi les suspects. Il parut toutefois chercher un abri dans l'exaltation de ses discours contre la haine ou la défiance de Robespierre, et alla jusqu'à peindre comme un héros le fameux Jourdan, dit *Coupe-Tête*. Il ne fut point enveloppé dans la proscription qui atteignit Danton et ses autres amis. Il avait même été élu précédemment secrétaire, puis président de la convention. Cependant les dangers s'accumulaient sur sa tête, et plus d'une fois il vit éclater contre lui, en signes non équivoq., la colère de Robespierre et de ses partisans. Dès lors se forma autour de lui une réunion d'hommes mécontens, dont on ne peut pas dire qu'il fût le chef, car ce n'était pas là une véritable conspiration, mais auxquels il donna l'exemple d'une noble et audacieuse résistance à la tyrannie. St-Just ayant pris la parole au commencement de la séance du 9 thermidor, Tallien l'interrompit brusquement, et, avec l'accent de la fureur, dévoila les projets de Robespierre, et appela contre lui la vengeance de l'assemblée, qui répondit à cette vive attaque par l'acclamation soudaine et unanime, *à bas le tyran!* Aussitôt Billaud-Varennes se lève et retrace les crimes du despote, qu'un seul instant vient de placer sous le poids d'une accusation capitale. Tallien reprend ensuite la parole, et c'est pour déclarer qu'il s'est armé d'un poignard, et qu'il en percera le sein du nouveau Cromwell, si la convention n'a pas le courage de le décréter d'accusation sur-le-champ. Il fait briller à tous les yeux ce poignard, et l'assemblée se lève avec transport pour témoigner son assentiment. Tallien, non content de ce triomphe, ou plutôt pour mieux l'assurer, fait décréter, toujours par acclamation, la perma-

nence des séances jusqu'à ce que le glaive de la loi ait achevé le succès de la révolut. qui vient d'être commencée. La séance se prolonge pend. la journée du 9 therm., toute la nuit, et le lendemain 10 jusqu'à quatre heures. Suspendue jusqu'à sept, elle est reprise alors, et Tallien, précédé de vifs applaudissemens, vient annoncer à la convention que ses ennemis ont péri sur l'échafaud : ainsi fut accomplie, surtout par le courage d'un homme, cette grande révolution du 9 thermid., qui tira la France d'un abîme. Tallien, élu membre du comité de salut public, continua sa lutte avec les successeurs de l'affreux système qui venait d'être renversé, et se prononça fortement aussi contre le parti royaliste, qui cherchait à s'élever sur les ruines du parti des jacobins. Ne pouvant énumérer ici tous les actes qui honorèrent cette partie de sa carrière politique, nous nous contenterons de dire qu'on le vit successivement provoquer la juste punition de Carrier, de Fouquier-Thinville, de Joseph Lebon, voter le rapport d'un décret qui déclarait la ville de Bordeaux en état de rébellion, combattre le désastreux principe du *maximum* légal imposé au prix des subsistances, plaider pour la mise en liberté de madame de Tourzel, gouvernante des enfans de Louis XVI, proposer la suppression des comités révolutionnaires, et réclamer l'inviolabilité des lettr. En un mot, il montra qu'il était rentré complètement dans l'ordre légal, et s'efforça noblement d'y faire rentrer tous ceux qui s'en étaient écartés : c'est ainsi qu'il cherchait à faire oublier les inexplicables égaremens de sa vie passée, pour lesquels les récriminations ne lui étaient pas épargnées par les envieux de sa gloire nouvelle. Lors de l'expédition de Quiberon, il fut commissaire de la convention dans l'armée de Hoche, et se vit obligé d'ordonner l'exécution des lois rigoureuses contre les émigrés. Après cette mission, il sortit du comité de salut public. Au 13 vendémiaire on le trouve parmi les plus ardens défenseurs de l'assemblée contre les sections, et, après que ce mouvement insurrectionnel eut échoué, on le voit proposer la nomination d'une commission de cinq membres, chargée de présenter des mesures de salut public. Il en fit lui-même partie, et comme il prévoyait bien que, la convention une fois dissoute, les élections nouvelles ne pouvaient manquer de lui faire perdre une grande partie de son influence, il parut trop disposé à s'appuyer sur des coups d'état et des mesures arbitraires. Sous le régime établi, non sans obstacles, par la nouvelle constitution, il fut conservé par le sort au conseil des cinq-cents. Il y fut accusé d'entretenir des relations avec les Bourbons : toute sa conduite démentait cette accusation, dont il fut obligé pourtant de prouver la fausseté. Son véritable tort, à cette époque, fut de voter avec obstination contre toutes les mesures réparatrices que le conseil adoptait chaque jour dans l'intérêt de la justice et même de la républiq. Il eut pourtant raison une fois contre la majorité de ses collègues : c'est lorsque ceux-ci, pour prévenir les désordres produits par les sociétés populaires dans les prem. années de la révolution, voulurent priver les citoyens du droit de se réunir et de délibérer sur les affaires publiques. Lorsque le 18 fruct. eut rendu le pouvoir à son parti, il usa de la victoire avec modération, défendit plusieurs de ses collègues et un grand nombre d'individus atteints par la loi du 19 du même mois : ce furent là les dern. actes de sa carrière législative, qu'il termina en sortant du conseil le 1er prairial an VI (20 mai 1798). Repoussé alors par tous les partis, il se décida à suivre Buonaparte en Egypte, sans autre tit. que celui de savant. Il y fut nommé administrateur de l'enregistrement et des domaines nationaux, memb. de l'Institut d'Egypte, et travailla à la *Decade égyptienne*, journal publié au Kaire; mais Menou, devenu le chef de l'armée, le renvoya en France, en l'y faisant précéder d'une dénonciation dictée par la haine. Tallien fut pris par les Anglais et conduit à Londres, où les fêtes les plus brillantes lui furent données par l'opposition, qui, le jugeant déjà comme le jugera la postérité, ne voulut voir en lui que l'homme du 9 thermidor. Après sa rentrée en France, ce fut encore le souvenir de cette journée qui le protégea contre l'aversion de Buonaparte, jadis son protégé, et lui valut la place de consul à Alicante, avec l'autorisation de continuer à résider à Paris. Cette faveur particulière a donné lieu d'insinuer qu'il rendait des services secrets à la police impériale; mais cette imputation est loin d'avoir été prouvée, et cependant elle fut reproduite sous le gouvernement royal, qui lui avait conservé les mêmes avantages. Pendant les cent jours Tallien signa l'*Acte additionnel*, probablement par la crainte de perdre un traitement qui était resté à peu près sa dern. ressource. A la seconde restauration il ne fut point exilé, et les souvenirs du 9 thermidor furent assez puissans pour le protéger contre la culpabilité de son dern. acte politique, et même de son vote dans le procès de Louis XVI; mais on ne crut pas devoir lui continuer son traitement. Il mourut à Paris en 1820, accablé d'infirmités et dans un état presque complet d'isolement, car son mariage avec mad. de Fontenay, n'ayant pas été heureux, avait été annulé par le divorce peu de temps après son retour d'Egypte. Il aurait traîné ses dern. jours dans la misère, si un personnage influent, qui peut-être servait à cacher les bienfaits d'une munificence plus auguste, n'eût fait descendre dans son asile des secours indispensables : c'était encore la gloire immortelle du 9 thermidor qui parlait alors en faveur de cet homme de la révolution.

TALMA (François-Joseph), le plus grand tragédien de notre temps, né à Paris le 15 janvier 1763, passa les prem. années de sa vie en Flandre et en Angleterre, où son père exerçait la profession de dentiste, et fut renvoyé en France à l'âge de 9 ans pour y commencer ses études. Dès cette époque, il décela de prodigieuses dispositions pour la scène dans la représentation d'une tragédie jouée au pensionnat de M. Verdier, où il étudiait. Cette vocation prononcée se développa rapidement lorsque, de retour à Londres, le jeune Talma se fut réuni à plusieurs de ses compatriotes pour jouer avec eux, dans des salons particuliers, quelques petites comédies françaises, qui attirèrent à leurs représentations tout ce qu'il y avait de plus distingué dans West-End. On le pressa de débuter à Drury-Lane, et peu s'en fallut qu'il ne s'y décidât. Cepend. il revint en France, et pend. 18 mois il y pratiqua l'état de son père. Dans le même temps il exerçait au théâtre de Doyen ses talens pour la scène, et y recueillait des applaudissemens que déjà il méritait. Son projet d'embrasser la carrière théâtrale étant décidément arrêté, il entra à l'école de déclamation fondée en 1786, et il y reçut les leçons et les conseils de Molé, Dugazon et Fleury. Ce fut le 21 novemb. 1787 qu'il débuta par le rôle de Séïde dans la carrière qu'il devait parcourir avant tant d'éclat. On fut frappé de la noble régularité de ses traits, de la grâce de son maintien et de la chaleur de son débit. Malgré le succès qu'il obtint les 27, 29 et 30 du même mois dans d'autres rôles d'épreuve, il fut laissé dans l'emploi obscur des confidens. Une sérieuse étude de l'histoire occupa les loisirs que laissait l'aristocratie tragi-comique au modeste pensionnaire de l'ancienne comédie française, et c'est ainsi qu'il prépara pour notre scène l'exécution de cette réforme du costume, dont l'accomplissement avait été tenté inutilement par Lekain, Mlle Clairon et Mlle Saint-Huberti. Enfin, au commencement de 1789, on le vit, dans le rôle de Proculus de la tragédie de *Brutus*, paraître pour la prem. fois vêtu de la toge romaine et dans toute la sévérité du costume antique. Aux temps où l'on était, c'en fut assez d'avoir porté le premier coup pour que

s'écroulât aisém. un préjugé absurde. Les grands évènemens politiq. qui ébranlaient alors la France ne contribuèrent pas peu à développer dans Talma l'admirable talent dont il devait les germes à la nature. Il se trouva d'ailleurs en communication avec tous les hommes supér. de cette époque. Comme la plupart d'entre eux il aima la liberté avec passion; mais il déplora toujours les excès dont elle fut le prétexte. Le prem. rôle que créa Talma fut celui de Charles IX dans la tragédie de Chénier; vint ensuite celui de J.-J. Rousseau dans une petite pièce de circonstance intit. le *Journaliste des Ombres*, où, au jugement de Grimm, il porta au plus haut point la vérité d'imitation. Tracer une biogr. complète de Talma, ce serait presque écrire l'histoire de notre scène depuis sa régénération; cette tâche a été remplie par M. Moreau, dans ses *Mémoires historiques et littéraires* sur ce grand tragédien (3e édition, Paris, Ladvocat, 1827, in-8). Nous nous bornerons à dire que, délivré des tracasseries dont l'entourait l'animosité de plusieurs de ses confrères, dont il ne partageait point les opinions politiques, et corrigeant par degrés, d'après l'expérience et les conseils des meilleurs critiques, ce qu'il y avait de trop violent dans sa verve, il donna à son jeu un degré de perfection dont ses contemporains n'avaient pas eu d'exemple. On sait que Napoléon, qui l'avait connu avant son élévation au faîte de la grandeur, l'appelait souvent dans son intimité Ce grand acteur mourut à Paris le 19 octob. 1826. La gravure a représenté ses dern. instans, et son buste a été exécuté par M. David. Plusieurs disc. ont été prononcés à ses funérailles, notamm. par M. Lafon, son camarade à la comédie franç. Les principaux rôles qu'a créés Talma, ceux où il a poussé le plus loin l'élévat. de son talent sont Manlius de Lafosse, Othello et Hamlet de Ducis, Sylla de M. Jouy, Régulus de M. L. Arnault, Oreste dans la *Clytemnestre* de M. Soumet, Léonidas de Pichat, et surtout Charles VI de M. Delaville, qui peut être regardé comme le chant du cygne. Talma est aut. de *Reflexions sur Lekain et sur l'art théâtral*, 1825, in 8, réimp. la même année avec les *Mém. de Lekain* (*Collect. de mém. sur l'art dramat.*, pub. chez Ponthieu). *Voy.* la nécrol. de Talma (par M. Duviquet) dans le *Journal des débats* du 20 oct. 1827, et la *notice* que lui a consacrée M. Lemercier dans la *Revue encyclop.*, 1827, t. 3, p. 289

TALMONT (Gabrielle de Bourbon, princesse de), fille de Louis Ier, comte de Montpensier, mariée à Louis II, sire de La Trimoille, l'un des plus grands généraux de son siècle, m. au château de Touars, en 1516, du chagrin que lui causa la perte de son fils, tué à la bataille de Marignan, cultivait les lettres selon le goût du temps, et a laissé quelques liv. de dévotion, tels que: *Contemplation sur la nativité et passion de N. S. J.-C.;* le *Château du Saint-Esprit*, etc.

TALMONT (A.-Phil. de La Trimoille, prince de), chef vendéen, émigra d'abord, et fit dans l'armée des princes une prem. campagne. Il rentra en France au commencement de 1793, se joignit aux insurgés de la Vendée, qui le nommèrent sur-le-champ général de cavalerie, et montra dans cette guerre désastreuse une grande valeur et quelques talens militaires. Tombé enfin au pouvoir d'un corps de la garde nationale, il fut condamné et décapité à Laval devant l'entrée principale de son château. Il faut admirer un de ses domestiques, nommé Matelein, qu'on voulut sauver, mais qui préféra mourir, et monta sur le même échafaud que son maître.

TALON (Omer), professeur de belles-lettres au 16e S., né on ne sait précisément en quel lieu ni en quelle année, m. en 1562 à l'âge de plus de 50 ans, fut l'ami de Ramus, dont il partagea les idées de réforme pour l'enseignement, mais non pour les doctrines religieuses. Parmi ses ouvrages, qui n'offrent plus aucun intérêt, on trouve un traité de rhétorique (*Institutiones oratoriæ*), qui eut de son temps une grande vogue. La prem. édit. est celle de Paris, 1544 ou 1545, in-8. Au reste, ses ouv., dont le P. Daire a donné la liste dans l'*Histoire litt. d'Amiens*, p. 94 et suiv., ont été rec. par Thomas Freig, Bâle, P. Perna, 1575, in-4 de 706 pag.

TALON (Omer), célèb. avocat-gén. au parlem. de Paris, né vers 1595, m. en 1652, fit entendre le prem. au barreau une éloquence simple et dégagée de tout cet appareil ridicule d'érudition qu'étalaient alors les avocats. Il montra, dans les troubles de la Fronde, son attachement aux lois, son dévouement à la cause royale et toujours le plus noble caractère. Il a laissé des *mémoires* qui sont ceux d'un bon citoyen et d'un sage magistrat. Ses *plaidoyers* et ses *discours* les plus importans viennent d'être réunis avec ceux de son fils sous le titre d'*Œuvres d'Omer et de Denis Talon*, Paris, 1821, 6 vol. in-8. — Talon (Denis), fils du précéd., auquel il succéda dans la charge d'avocat-gén., né en 1628, m. en 1698, président à mortier, marcha sur les traces de son père. Il fut un des rédact. de ces ordonnances rendues par Louis XIV, et dont rien n'avait encore égalé la sagesse (*v.* Omer Talon, dont l'article précède). C'est à tort qu'on a longtemps attribué à Denis Talon le *Traité de l'autorité des rois dans le gouvernement de l'Eglise.* — Talon (Jacques), prêtre de la congrégation de l'oratoire et parent du célèbre avocat-gén. du même nom, avait suivi le cardinal de La Valette dans ses campagnes de 1635 et 1636 avant d'entrer dans les ordres. Il m. à l'âge de 73 ans, en 1671. Outre des ouv de dévotion, on a de lui: les *Memoires du cardinal de La Valette*, 1772, 2 volum. in-12. — Talon (Nicolas), jés., né en 1605 à Moulins, m. en 1691 à Paris, outre une *Oraison funèbre de Louis XIII*, 1645, in-4, et plus. ouv. ascétiques, a laissé: l'*Histoire-Sainte*, Paris, 1640 et années suiv., 4 t. in-4 Il s'était proposé un but assez bizarre en publiant cet ouv.: persuadé que beaucoup de personnes ne pouvaient plus goûter l'ancienne et majestueuse simplicité des écritures, il résolut d'écrire une histoire des Juifs qui fût à la fois édifiante et agréable. Cependant il finit par se borner à choisir les principaux évènemens, qu'il distribua par chapitres. D'ailleurs il ne se fit aucun scrupule de paraphraser les discours qui ne sont qu'indiqués dans le texte, et d'y joindre des détails et des réflexions qui lui appartiennent en propre. Il existe de cette compilation ridicule une belle édit., in-f., Paris, Cramoisy, 1665, 2 vol.

TAMAR V. Thamar

TAMBRONI (Joseph), littér., né en 1773 à Bologne, m. en 1824 à Rome, fut attaché successiv. à la légation cisalpine, au congrès de Rastadt et de Vienne, à la légation ital. à Paris et au ministère des affaires étrangères, confié au comte Marescalchi, son protect. Enfin, il fut consul à Livourne, puis à Rome. Plus. academ le reçurent dans leur sein ou se l'associèrent. Il a laissé: *Compendio delle storie di Polonia*, Milan, 1807, 2 vol. in-8; *Intorno alla vita di Canova, Comentario*, Venise, 1823, in-8. — Tambroni (Clotilde), sœur du précédent, née en 1758, et m. en 1817 à Bologne, savait les langues grecq., latine, française, anglaise, espagnole, et occupa même pendant quelq. années la chaire de langue grecq. dans sa ville natale, où souvent des femmes ont eu le titre et rempli les fonctions de profess. On a d'elle quelques *poésies* grecq. et ital. tout ensemble, telles que: *Ode pindarica gr.-ital. per la ricuperata salute dell' arcivescovo di Bologna*, Bologne, 1793, in-8.

TAMERLAN, héros tartare que les historiens orientaux nomment *Timour-Beig* ou *Emir-Timour*, et les Chinois *Tiei-mou-eul*, naquit en l'an 736 de l'hég. (1336 de J.-C.) dans la province de Kesch, que son père Targaï, chef de la tribu de Berlas, possédait à titre de fief. Il était issu de Djagathaï,

l'un des fils du fameux Djenguyz-Khan, et le fondateur d'un empire qui prit son nom. De bonne heure Tamerlan, par la supériorité de son génie, annonça les hautes destinées qui l'attendaient. Devenu chef de la tribu de Berlas quelque temps après la mort de son père, et maintenu par Toglouk Timour, nouveau khan de Djagathaï, dans le commandement où il avait remplacé son oncle Hadjy Seif-Eddyn Berlas, Tamerlan, préférant bientôt à ce poste honorable les chances d'une entreprise difficile, alla joindre, dans le désert de Khiwa, l'émyr Houcein, son beau-frère, qui vainement déjà avait tenté d'établir sa puissance dans la Transoxane après que cette vaste province fut tombée sous le joug du conquérant Toglouk. C'est à cette époque que Tamerlan, dans un combat qu'il eut à soutenir sur les frontières du Seïstan, où il voulait pénétrer, reçut deux blessures qui le rendirent pour toujours boiteux et manchot. Tougiouk Timour étant mort (765=1363), Tamerlan et Houcein réussirent, avec des forces très-inférieures, à évincer Elias Khodjah, son success., puis ils firent proclamer khan de Djagathaï un prince de la race de Djenguyz appelé Kaboul Aglen, homme nul sous lequel ils demeurèrent en possession du pouvoir, que tous deux songeaient déjà à s'approprier à l'exclusion l'un de l'autre. Cette révolution ramena devant Samarkand avec de nouvelles troupes Elias Khodja, qui fut encore réduit à évacuer la Transoxane (le Mawar-el-nahr), mais non sans avoir remporté cette fois une victoire importante sur Tamerlan et son beau-frère. Ces deux émirs ne tardèrent pas à s'engager l'un contre l'autre dans une lutte où, après s'être honoré d'abord par de la générosité et de la modération, Tamerlan, vainqueur de Houcein près de Balkh, força ce dernier à abdiquer la souveraineté entre ses mains, puis le laissa égorger par deux généraux qui en voulaient à sa vie. Les enfans du malheureux émyr furent également immolés; ses femmes et ses trésors furent la proie du vainqueur, qui alors s'assit sur le trône de Djagathaï (771=1370). Avant cet événem., les liens qui unissaient Tamerlan à Houcein étaient rompus : la femme du premier était morte, et Houcein avait accumulé les offenses envers l'émule que lui-même se flattait de perdre. Ceint de la couronne et du baudrier royal, Tamerlan reçut des grands de l'état les surnoms de *Saheb-Keran* (maître du monde, ou textuellement des grandes conjonctions), de *Kour-Khan*, etc. Il établit dès-lors sa résidence à Smarkand, s'appliqua à rendre cette ville florissante, y convoqua une assemblée générale des grands seigneurs de l'empire, et, après avoir assuré par de sages mesures la tranquillité intérieure et une bonne administration, il commença (772=1371) cette série de victoires et de conquêtes qui mirent en ses mains le Kaptchak, le Kaschgar et le Kharizme, provinces qui autrefois formaient, avec la Transoxane, l'empire de Djagathaï. Il ne s'y vit pas plutôt affermi que ses regards se portèrent vers la Perse, dont il commença la conquête par une invasion dans le Khoraçan (782 = 1380). Des tours construites avec les têtes des vaincus furent l'affreux trophée de chacun de ses triomphes : une fois même il en éleva avec les corps de deux mille prisonniers, qu'il entassa ainsi tout vivans entre la brique et le mortier; et, chose étrange, le barbare qui se complaisait à ces abominables atrocités, respecta presque toujours les savans, les artistes et les prêtres ou docteurs. Revenu à Samarkand, il y met ordre aux affaires de l'empire, et se dispose à une nouvelle expédition (788 = 1386) dans laquelle il débute par la soumission de Tauris, de l'Adzerbaïdjan et de tous les pays jusqu'à l'Araxe. La Géorgie est envahie, son roi Bagrat V traîné à la suite de Tamerlan, qui l'oblige à embrasser l'islamisme. Dans le même temps Ibrahim, cheik du Chirwan, accourait se prosterner devant le conquérant tartare, et obtenait, à force de bassesses, d'être maintenu dans sa souveraineté. Ce contagieux exemple est suivi par une foule de petits princes; un cepend., Zein-Alabedin, fils du chah modhafféride Choudjah, veut essayer de la résistance; presque aussitôt il voit Ispahan, la plus forte de ses places, investie par Tamerlan, qui l'emporte d'assaut, et y réduit tout à feu et à sang (6 dzoulkadah 789=18 novemb. 1387). La reddition de Chyraz suivit cette boucherie horrible, où 70.000 têtes avaient servi à ériger des monumens du désastre de Zein-Alabedin. Un oncle de cet infortuné fut placé sur le trône de Chyraz par Tamerlan, que des troubles intérieurs rappelaient à Samarkand. Le mirza Omar Cheikh, son fils, avait été vaincu près d'Otrar par les troupes de l'émir rebelle du Kaptchak, Toktamisch, qui de plus menaçaient le cœur de l'emp. de Djagathaï, où elles avaient exercé de grandes dévastations. Tout rentre bientôt dans l'ordre par la présence du terrible Timour, qui, dans l'automne de 792 (1390), va en personne punir Toktamisch de son audace. Après plus de 4 mois d'une marche pénible au milieu de montagnes désertes, il l'atteint entre le Yaïk et le Volga, lui livre une bataille décisive, et ne doit une victoire chèrement payée qu'à la trahison du porte-étendard du valeureux khan Toktamisch. Cette expédition terminée, Tamerlan, de retour à Samarkand, en partit de nouveau au mois de redjeb 594 (juin 1392) pour achever la conquête de la Perse. Ce fut encore par les massacres et l'incendie qu'il signala sa marche triomphale au travers du Kourdistan, du Louristan et du Khouzistan jusqu'à Chyraz, où Chah Rokh, un de ses fils, apporta à ses pieds la tête de l'intrépide Chah Mansour, le dern. des Modhafférides. Omar Cheikh, autre fils de Timour, est placé par lui sur le trône de Perse : celui de l'Adzerbaïdjan est adjugé au myrza Miran Chah; et se mettant en marche contre Baghdâd, d'où le sulthan Ahmed Djelaïr fuit à son approche, le conquérant tartare se contente d'y lever une contribution; il reçoit la soumission de Bassora et de Moussoul, et, avant de traverser le Tigre, est arrêté un moment devant Tekrit par la résistance de l'émir Haçan, bandit fameux qu'il fait enfin exterminer ainsi que ses soldats. Presque aussitôt maître de la Mésopotamie et de la Basse-Arménie, il réunit tous ses efforts contre Cara Yousouf, chef de la tribu du Mouton-Noir, fait assiéger à la fois toutes ses places fortes, et lui-même court en Géorgie pour punir le roi Bagrat d'avoir ressaisi sa couronne. Mais au moment où toutes ces entreprises divisent ses forces, il se décide à les réunir pour marcher encore contre Tuktamisch, qui se remontre en forces dans le Chyrwan. Après avoir fait une revue de ses guerriers, au nombre de 400 000, Timour quitte le rivage de la mer Caspienne (7 djoumadi 1er 797=28 fév. 1395), et bientôt il se trouve en présence avec l'armée du Kaptchak entre le Terek et le Volga, à peu près sur le même terrain où il a déjà vaincu Toktamisch, qui cette fois encore est forcé de céder à sa fortune. Timour poursuivit, dit-on, ce vaillant ennemi jusque dans Moscou; il ravagea plus. provinces de la Russie et de la Pologne; puis, revenant par Azof, le Kouban, la Circassie et le pays des Abkhas, il ne laissa presque que des ruines pour limites entre ses états et celui des princes russes, qui purent songer dès-lors à secouer le joug des Tartars. Timour laissa de nouvelles traces de ses vengeances en traversant la Géorgie et la Perse pour rentrer dans la Transoxane. Son absence de Samarkand avait duré cinq années : une seule fut donnée au repos, aux fêtes ainsi qu'aux affaires de l'intérieur; après quoi, conquérant plus que sexagénaire, il se prépara à la plus difficile et la plus brillante de ses expéditions. A la fin de mars 1398 (redjeb 800) on le vit partir de Samarkand avec 92,000 hommes de cavalerie, se dirigeant vers l'Indoustan. La marche de Timour jusqu'à Dehly offrit une alternative d'obstacles sans nombre et d'exécrables cruautés.

Vainqueur de Mahmoud dans une bataille décisive, il prend et saccage sa capitale, traverse le Gange, défait Moubarek, khan de Thouglouk-Pour, et, après avoir égalem. vaincu ceux des autres princes qui ne s'empressaient pas de se soumettre, il revint (21 chaban 801 = 28 avril 1399) à Samarkand, où son prem. soin fut de fonder une mosquée magnifique. Il songeait à prendre quelque repos, mais autant ses conquêtes étaient rapides, autant les vaincus s'empressaient de secouer le joug à la première occasion favorable. Il lui fallut se remettre en campagne (8 moharrem 802= 10 septemb. 1399) contre Ahmed Djelaïr, qui, avec les secours du Turkoman Cara Youssouf, avait recouvré presque tout le Diarbekr, et menaçait Tauris. La disette et les rigueurs de la saison l'arrêtèrent dans sa marche tandis qu'il dévastait la Géorgie pour punir une nouvelle levée de boucliers du roi de cet état. Il revint camper dans la plaine de Carabagh, près de l'Araxe, et ce furent deux de ses petits-fils qui achevèrent la campagne, l'un, le mirza Roustem, en reprimant le sulthan de Baghdâd, l'autre, Iskander, en se rendant maître du royaume de Khotan. Cepend. au printemps Timour fond de nouveau sur la Géorgie, impose l'islamisme aux peuples, et, après bien du sang répandu, il accorde la paix au roi George pour diriger bientôt tous ses efforts contre le sulthan Bayazid Ilderim (Bajazet Ier), qui vient d'envahir une partie des états de l'empire grec de Constantinople, et qui prétend imposer un tribut à l'émir d'Arz-roum et d'Arsendjau, vassal du monarque tartare (1er moharrem 803=22 août 1400). Ce dern., écrasant une armée turque près de Césarée, se porte sur Siwas, et, au mépris de la capitulation qu'il avait accordée à cette ville, il la pille, le réduit en cendres, et fait enterrer vivans 4000 hommes qui composaient la garnison. Bientôt, maître de Malathia, il passa de là en Syrie, s'empara d'Alep, et les cruautés inouïes qu'il y exerça décidèrent la plupart des autres villes à se rendre, afin de détourner les coups du terrible Timour. S'avançant vers Damas, il trouva le sulthan Barkok campé devant cette place et disposé à la défendre. Les prem. combats furent à l'avantage des Mamlouks, et une action générale étant restée indécise, Timour songeait à en venir à un accommodement, lorsque, la désunion s'étant mise parmi les chefs ennemis, il réussit enfin à se rendre maître de Damas, qu'il laissa dévastée (17 fév. 1401) pour se porter au-delà de l'Euphrate jusqu'à Baghdâd, dont il s'empara, et où il fit également un épouvantable massacre. Plus de 90 000 têtes servirent à l'érection de 120 tours, qui, avec les mosquées, les colléges et les hôpitaux, seuls monum. qu'il respecta, marquèrent la place de la ville détruite. Diverses raisons, dont la principale était la lassitude de ses soldats, l'empêchèrent de pousser plus loin la guerre contre Bajazet, qui lui-même demandait la paix. Campé près de l'Araxe, il y occupa le temps des quartiers d'hiver à faire creuser un canal de navigation qu'il nomma Nahr-Berlas; et, dès le retour de la bonne saison, il se remit en campagne après avoir remonté le moral de son armée en faisant intervenir les prestiges d'un astrologue : il se dirigea vers l'Anatolie (13 redjeb 804=16 fév. 1402). Rien n'avait été négligé de la part de Timour pour que la paix se rétablit entre lui et le sulthan; mais Bajazet refusa d'adhérer aux propositions du monarque tartare. Une bataille générale est engagée près d'Ancyre ou Angoura entre les deux armées; celle des Othomans est enfoncée, mis en déroute, et le sulthan, après des efforts inouis, tombe aux mains de Timour, qui d'abord le traite avec générosité. On ne croit plus maintenant aux contes qu'on a faits au sujet de la captivité où le héros tartare tint son ennemi vaincu (*v.* BAJAZET); il y aurait lieu plutôt d'être surpris de la générosité qu'il montra à son égard, si l'on ne savait à quel point le mérite personnel était respecté de Timour. Il faut croire par la même raison que l'orgueil, les saillies furibondes du sulthan obligèrent son vainqueur à prendre bientôt avec lui un autre ton que celui de la pitié; mais il ne cessa point d'être généreux. Pendant un mois de séjour à Koutayeh, Tamerlan y célébra ses triomphes par des fêtes magnifiques, et s'occupa aussi de relations et d'arrangemens au dehors. Au milieu de décemb. 1402, il vint assiéger Smyrne, et malgré la belle défense des chev. de St-Jean-de-Jérusalem, qui y avaient soutenu sept ans l'effort des armes de Bajazet, il s'en empara au bout de 15 jours, et la rasa après avoir massacré ses habitans. A peu d'intervalle de là, il reçut la soumission du sulthan d'Egypte, fit encore une expédition sanglante en Géorgie, et en juillet 1404 il était de retour à Samarkand après une absence de 7 années. Rien ne manquait à la gloire et à la fortune du conquérant tartare; cepend. son ambition n'était pas satisfaite: il aspirait depuis long-temps à soumettre la Chine. Ce ne fut pas sans de grands efforts qu'il parvint à disposer ses guerriers à une telle entreprise. Enfin un corps d'élite de 200,000 chev. est équipé, et le 23 djoumade 1er 807 (27 nov. 1404) Timour quitte pour la dern. fois sa résidence impériale. Bravant les rigueurs de la saison, il parvient jusqu'à Otrar, mais là, saisi par une fièvre violente, il est emporté en peu de jours à 69 ans, le 17 chaban 807 (18 fév. 1405), après 36 années de règne, et laissant une postérité nombreuse (36 princes, tant fils que petits-fils et arrière-petits-fils et 17 princesses). Après lui son colossal empire eut à peu près le même sort que celui qu'avait fondé Alexandre; mais sa dissolution fut moins rapide, et ce n'est pas assurément le seul rapprochement qu'il soit permis de faire entre les deux héros. Né obscur dans un pays barbare, Timour eut à vaincre plus d'obstacles que n'en rencontra le fils de Philippe, commandant à des Macédoniens : aussi ses conquêtes furent-elles plus sanglantes. A côté des violences atroces dont on a lu le récit, quoique fort incomplet, il est juste de placer quelques traits du caractère privé de Tamerlan, à qui les meilleurs historiens accordent une grande fermeté d'esprit, une constance inébranlable, beaucoup de pénétration, un jugement sain, plus d'élévation d'âme qu'on n'en devait attendre d'un aussi impituyable guerrier. « La terre, disait-il, ne doit avoir qu'un maître comme il n'y a qu'un Dieu dans le ciel : et qu'est-ce que la terre avec tous ses habitans pour l'ambition d'un grand prince? » Il avait voulu être enterré à Samarkand dans le même tombeau que l'iman Bereké, *pour qu'au jour du jugement ses mains suppliantes, implorant l'assistance d'un intercesseur, pussent tenir la robe de cet enfant du prophète.* Etant un jour au bain avec plus. courtisans, et s'égayant avec eux par un jeux d'esprit qui consistait à estimer ce que valait chacun des assistans, il demanda à celui qu'on avait chargé d'être le priseur à combien il l'évaluait lui-même : « *Je vous estime trente-cinq aspres*, dit celui-ci. — *C'est ce que vaut la serviette que j'ai autour de moi*, reprend le monarque. — *Mais je vous mets à ce prix justement à cause de la serviette*, reprend l'autre; et cette réponse valut un présent considérable au railleur, qui vraisemblablement était ce poète Ahmed-Kerami, auquel on doit une hist. en vers du monarque tartare intit. : *Timour-Nameh.* On trouvera dans les recueils plus étendus la nomenclature des ouv. qu'on a écrits sur Tamerlan : nous nous bornerons à mentionner comme le plus complet et le plus exact (d'après M. Audiffret, *Biogr. univ.*, XLIV, 484) celle écrite en persan par Cherif Eddyn-Aly, sous le tit. de *Zafar*, ou *Dhafer-Nameh* (le livre de la victoire), trad. en fr. par Petis de La Croix. Langlès a pub., avec une *vie* de ce conquérant, accompagnée de *tables* hist. et géogr., les *Instituts politiq. et milit. de Tamerlan*, ouvr. qu'on suppose avoir été écrit en monghol par le monarque lui-même,

et dont il n'existe maintenant qu'une version persane par Abou-Thaleb Al-Hoceiny. On a conservé une *lettre* de Tamerlan, écrite en persan et adressée au roi de France Charles VI (*v.* à ce sujet le *mémoire* lu par M. Silvestre de Sacy à l'Institut le 3 juillet 1812).

TAMIM ou TEMYM, 6e prince de la dynastie des Sanhadjides, commença en 1061 à régner sur l'Afrique, et m. en 1108, âgé de 79 ans. Pendant ce long règne, il fut presque toujours occupé à soumettre des rebelles dans ses états, ou à lutter contre les Grecs et les chrétiens de Sicile. Il laissa 60 filles et 40 fils. L'un d'eux, Yahia, lui succéda.

TAMIMI (Abou-Thaher-Mohammed), littérat. maure d'Espagne, composa un recueil de 50 *Mécamat*, ou *Discours académiques*, dont il y a un exempl. à la biblioth. du Vatican. — Un autre Tamimi, de Maroc, a écrit une *Histoire du règne des Maures en Espagne*, qui se trouve à la bibliothèq. acad. de Leyde, no 1798.

TAMMEAMEA, roi des îles Sandwich, a commencé la civilisation de son pays, lui a donné quelques-uns des arts de l'Europe, des navires, des armes à feu, de bonnes lois de police et de sûreté générale, le goût du commerce et l'émulation de faire de nouvelles choses. Il s'était mis, en 1794, sous la protection du roi d'Angleterre, représenté par Vancouver, et dès-lors il ouvrit avec plus de confiance ses ports aux Européens, contre lesquels il avait, ou pensait avoir ainsi un appui en cas de violence. Mais il n'eut pas besoin d'y recourir, et m., après un règne long et heureux, en 1819, à Ovaïhy. Son fils Rio-Rio, qui lui succéda, vint mourir en 1824 à Londres, avec sa femme.

TANAQUIL, *Tanaquilla*, femme de Tarquin-l'Ancien, qu'elle avait épousé av. son élévation à l'autorité suprême, passa pour habile dans l'art des augures. S'il faut en croire Tite-Live, elle prédit les glorieuses destinées de Servius Tullius, encore enfant. Ce qui est mieux prouvé, c'est qu'après le meurtre de son époux (*v.* Tarquin), elle contribua puissamm. à la fortune de cet esclave devenu roi.

TANARA (Vincent), né vers le commencement du 17e S. à Bologne, où il m. vers 1667, partagea sa jeunesse entre les travaux de la guerre et l'amusement de la chasse, s'éprit tout d'un coup de l'amour de l'étude à la vue de la riche bibliothèq. du card. Sforza, et composa plus. ouv., dont un seul a été imp.; c'est un tableau de la vie champêtre sous le titre de l'*Economia del cittadino in villa*, Bologne, 1644, in-4, plus. fois réimp.

TANCARVILLE (Jean II, vicomte de MELUN, comte de), l'un des plus vaillans chev. du 14e S., combattit les infidèles en Prusse et en Espagne, les Anglais dans l'Angoumois et la Normandie, et mérita d'être nommé par le roi Jean aux deux charges de grand-chambellan et de grand-maître de France. Il négocia ensuite le mariage de Philippe, depuis duc de Bourgogne, avec la fille de Robert de Mâle, comte de Flandres. Fait prisonnier à la funeste bataille de Poitiers, en 1356, et emmené en Anglet. avec le roi, il revint en France en 1358 pour travailler à la délivrance de son maître. La seule nouvelle de son retour effraya les Parisiens, alors excités à la révolte par Charles-le-Mauvais et par Marcel. Bientôt après le dauphin chargea Tancarville et quelq. autres des négociations de la paix de Bretigny. Jean, rendu à la liberté, le fit entrer dans son conseil, et le nomma souverain maît. des eaux et forêts. Tancarville conserva sous le roi Charles V une grande influence, et m. l'an 1382, gouv. de Champagne, de Bourgogne et de Languedoc. — Guillaume IV, vicomte de Melun, comte de Tancarville, 2e fils du précéd., fut gr.-chambellan, et remplit div. négociations importantes sous le règne de Charles VI, qui, dans un acte public, lui donna le titre de *nostri consanguinei*. Il fut tué en 1415 à la bataille d'Azincourt, et ne laissa qu'une fille.

TANCHELIN, hérésiarque de la fin du 11e et du commencement du 12e S., né à Anvers, parvint à introduire les plus hardies et les plus absurdes réformes dans la religion, et trouva un grand nomb. de sectateurs dans la Hollande, le Brabant et une partie de l'Allemagne, malgré le scandale public de ses mœurs et la dépravation dont il se faisait un titre de plus auprès de ses proselytes. Il faut voir dans Bayle toutes les marques inconcevables de dévotion prodiguées à sa personne comme à celle d'un dieu. Cet audacieux brigand, qui tuait ceux qu'il ne pouvait persuader, partit pour Rome afin d'attaquer la religion dans son sanctuaire même, et ne put réussir. A son retour, après avoir été arrêté et emprisonné par l'archev. de Cologne, auquel pourtant il échappa, il fut tué par un prêtre catholiq. dans le cours d'une navigation, en 1115.

TANCRÈDE, un des chefs de la prem. croisade, Sicilien d'origine du côté de son père et Normand du côté de sa mère, sut allier, dès sa jeunesse, le courage le plus intrépide à la modération, la générosité, l'humanité, la modestie, la piété, enfin à toutes les vertus les plus hautes, et fut le modèle des chev. de son temps. Cependant il se reprochait presque ses exploits, qui lui semblaient condamnés par les lois de l'Evangile, et la crainte généreuse de déplaire à Dieu enchaînait encore l'essor de son courage. Mais une guerre sainte fut prêchée par Urbain II en 1096, et Tancrède aussitôt se réunit à son cousin Bohémond, prince de Tarente, pour aller joindre l'armée des croisés. Ils abordèrent tous deux en Epire, et bientôt Tancrède signala sa valeur contre les Grecs au passage de la rivière Vardari. Bohémond, gagné par les présens et l'insidieuse amitié d'Alexis, emp. grec, se décida à rendre hommage à ce prince. Tancrède alors partit pour l'Asie, alla se joindre aux autres chefs croisés qui se rassemblaient sous les murs de Nicée, et se distingua au siége de cette ville. On le voit ensuite se brouiller décidément avec Alexis, et, tandis que l'armée se dirigeait vers Antioche, entrer lui-même en Cilicie prendre Tarse et Mamistia. Il eut une querelle avec Beaudoin pour la possession de la ville de Tarse; tous deux, à la tête de leurs guerriers, en vinrent aux mains : on les réconcilia, et Tancrède, dont la modération fut généralement admirée, alla prendre d'autres villes, et se joignit ensuite à l'armée qui assiégeait Antioche. Sa patience admirable, son généreux désintéressement dans la disette qui se fit sentir aux assiégeans comme aux assiégés, ne contribuèrent pas peu à retenir l'armée et les chefs sous les murs de la ville. Elle fut prise pendant qu'il était occupé ailleurs : mais il se vengea sur les Persans dont il fit un affreux carnage. Au printemps de 1099, on marcha sur Jérusalem, et Tancrède eut l'honneur de planter le prem. l'étendard des Francs au lieu même où naquit le Sauveur. Ce fut lui encore qui découvrit la forêt où les croisés prirent le bois nécessaire aux échelles et aux machines de guerre. La ville sainte fut prise. Tancrède, au milieu des massacres dont se souillèrent les chrétiens, fut un modèle de modération et d'humanité. Bientôt après il contribua puissamm. au gain de la bataille d'Ascalon, qui rendit inutile le secours tardif du soudan du Kaire, et fut le dern. triomphe de la prem. croisade. Tancrède resta en Orient avec ses chevaliers, et reçut de Godefroi la ville de Caïphas et la principauté de Tibériade ou de Galilée. A l'avènement de Baudoin au trône de Jérusalem, il consentit à lui rendre hommage, malgré leur ancienne animosité et leurs nouvelles divisions. Appelé en 1100 par les députés d'Antioche, il gouverna cette ville pendant la captivité de Baudoin, et la lui rendit à son retour dans un état plus florissant, après avoir remis sous le joug Malmystra, Adana et Tarse et pris Laodicée. Choisi ensuite pour gouverner le comté d'Edesse pendant la captivité de Baudoin du Bourg, il remporta une victoire décisive sur les

Musulmans. Bohémond, en s'embarquant pour la France en 1103, laissa encore une fois sa principauté aux mains de son cousin, qui se trouva d'abord dans une pénurie extrême; mais il fit face à tout, battit le prince d'Alep, prit Artésie, Apamée, et lutta contre une multitude infinie de Turcs qui envahissaient la Mésopotamie. Bientôt il eut à lutter contre le comte d'Edesse, rendu à la liberté, et contre Josselin, qui avait eu la lâcheté d'appeler les Turks à son secours : Tancrède fut encore victorieux. De nouveaux différends s'élevèrent entre lui et Bertrand, fils de Raymond de St-Gilles, et le comte Baudoin du Bourg, mais ne servirent qu'à prouver encore sa modération et son dévouement à la cause commune des chrétiens. Dès lors on ne le voit plus combattre que les infidèles : il prend Sarepta et un château appelé Vetulum dans les montagnes de Djiblah. C'est là son dern. exploit. Il m. de maladie à Antioche en 1112, laissant, selon Guillaume de Tyr, dans le monde un souvenir illustre de ses hauts faits et de la sagesse de son administration, et dans l'église la mémoire éternelle de ses aumônes et de ses œuvres de piété. On a sur ce héros : *Gesta Tancredi*, par Raoul de Caen, et *Histoire de Tancrède*, par M. Delbarre, Paris, 1822, in-12.

TANCRÈDE, roi de Sicile, fils naturel de Roger, duc de Pouille, et petit-fils du roi Roger II, eut d'abord du chef de sa mère le comté de Lecce. Emprisonné par Guillaume Ier, son oncle, qui craignait de se voir disputer par lui le trône, il parvint à s'échapper, se retira à Constantinople, revint après la mort de son oncle, et fut bien accueilli par son cousin Guillaume II. A la m. de ce dern., Tancrède, que sa bravoure, sa prudence et sa générosité avaient rendu cher aux Siciliens, fut proclamé roi et couronné en 1190. A peine sur le trône, il eut à lutter contre Henri VI de Souabe, qui revendiquait les droits de sa femme Constance, tante du dern. roi, et dont le général, Testa, envahissait la Pouille, de concert avec le comte d'Andria : mais les maladies le débarrassèrent de cet ennemi; le comte d'Andria périt dans une embuscade. Richard Cœur-de-Lion fit valoir aussi à main armée les prétentions les plus extravagantes; mais son départ pour la Terre-Sainte délivra Tancrède d'un adversaire redoutable. Devenu possesseur pacifique des Deux Siciles, il maria, en 1191, son fils Roger avec la fille d'Isaac-Ange, emper. de Constantinople. Cette même année, Henri VI entra les armes à la main dans le royaume de Naples; les maladies combattirent encore pour Tancrède : Constance, qui tomba entre ses mains, fut traitée par lui en reine, et renvoyée en 1192 comblée de présens vers son mari. La guerre n'en continua pas moins avec des succès variés de part et d'autre. Enfin, dans une 3e campagne, en 1193, Tancrède eut quelq. avantages sur Conrad *Mosca in Cervello*, gén. d'Henri VI. Mais, à la fin de l'année, il perdit son fils Roger, et lui-même m. au commencem. de 1194, laissant le trône à son 2e fils Guillaume III. Tancrède aimait et cultivait avec succès, dans ces temps d'une barbarie profonde, les lett., les mathématiq., l'astronomie et la musique.

TANCRÈDE. V. Rohan.

TANDY. V. Napper-Tandy.

TANNEGUI DU CHATEL, vaillant capitaine et politique habile du 15e S., prit parti dans nos malheureuses dissensions pour le duc d'Orléans contre le duc de Bourgogne, soutint pendant quelque temps la fortune de Louis d'Anjou qui tentait de reconquérir son trône de Naples, revint en France, fut nommé maréchal de Guienne et prevôt de Paris, dejoua plus. complots de la faction ennemie, et enfin sauva le dauphin (depuis Charles VII) des mains des Bourguignons, devenus maîtres de Paris par une trahison. Les Anglais ravageaient alors la France. Tannegui, pour engager le duc de Bourgogne à ne pas s'unir aux ennemis communs, eut avec lui à Montereau une entrevue, où le duc fut assassiné. Ce crime a été imputé par quelq.-uns à Tannegui, d'autres l'en ont lavé. Le dauphin, devenu roi, combla son fidèle serviteur de bienfaits et de dignités qui excitèrent l'envie des courtisans. Tannegui, malgré les efforts du roi pour le retenir, se sacrifia et s'exila en Provence, où il m. en 1449, âgé d'environ 80 ans, après avoir été consolé dans sa retraite par plus. chargés honorables et plus. missions importantes. *Voy.* pour plus de détails les *OEuvres de St-Foix*, tom 5, p. 206 et suiv.; les *Recherches de la France* de Pasquier, tom. 6, pag. 4; les *Origines de Clermont* de Savaron; et l'*Histoire des ducs de Bourgogne* de M. de Barante, tom. 4.—Tannegui du Chatel, vicomte de La Bellière, formé par son oncle, le précéd., à l'art de la guerre, marcha sur ses traces. A la m. de Charles VII, il fut le seul courtisan qui ne quitta point le roi défunt pour le roi vivant : il resta près du corps de son bienfaiteur et dépensa lui-même pour ses obsèques 30 mille écus, qui ne lui furent remboursés que dix ans après. Louis XI lui accorda toute sa faveur, le nomma grand-maître des écuries, gouverneur du Roussillon, chevalier de St-Michel, etc., l'employa dans des guerres et des négociations. Tannegui fut blessé mortellem., à côté du roi, au siége de Bouchain en 1477. Le roi lui-même se chargea du soin de ses obsèques.

TANNEGUI. V. Lefèvre.

TANNER (Mathias), jésuite, né à Pilsen, en Bohême, en 1630, m. à Prague au commencem. du 18e S., fut recteur de cette dern. ville, après l'avoir été d'Olmutz, et fut élu provincial à Rome. Entre autres écrits, on a de lui : *Societas Jesu usquè ad sanguinis et vitæ profusionem in Europâ, Asiâ, Africâ et Americâ militans, sive vitæ et mortes eorum qui in causâ fidei interfecti sunt*, Prague, 1675, in-fol.—Tanner (Adam), jésuite, profess. de théologie à Vienne et chancelier de l'université de Prague, né en 1572 à Inspruck, m. en 1632, a laissé de nombr. écrits, entre autres : *Astrologia sacra*, Ingolstadt, 1621, in-fol.—Tanner (Bernard), né à Prague, voyagea dans plusieurs contrées de l'Europe, et fut nommé en 1678 gentilhomme-interprète de l'ambass. que Jean Sobiesky, roi de Pologne, envoya au tzar Féodor Alexievitseh. Il a laissé une relation qui fait connaître les mœurs des Moscovites à cette époque, où Pierre-le-Grand était près de les changer; en voici le titre : *Legatio polono-lithuanica in Moscoviam*, etc., *à teste oculato, Bern. Leop. Franc. Tannero*, Nuremberg, 1689, in-4. — Tanner (Thomas), biographe angl., archidiacre de Norwich, chanoine du chapitre du Christ d'Oxford, évêq. de St-Asaph, né en 1674, m. à Oxford en 1735, a laissé : *Bibliotheca britannica-hibernica sive de Scriptoribus qui in Angliâ, Scotiâ et Hiberniâ ad sæculi XVII initium floruerunt*, Londres, 1748, in-fol., l'ouv. le plus complet qui existe sur l'hist. littér. d'Angleterre.

TANNEVOT (Alexandre), financier et poète, né en 1692 à Versailles, m. en 1773, avec le titre de censeur royal, a laissé un gr. nombre de poésies assez médiocres, parmi lesquelles on ne cite plus qu'une chanson sur le livre de l'esprit d'Helvétius. Cette chanson, un peu longue, se trouve perdue dans les *Poésies diverses* de Tannevot, 1732, in-12; nouv. édit., 1766, 2 vol. in-12.

TANSILLO (Louis), poète italien, né à Venosa vers 1510, mort à Teano (royaume de Naples) en 1568, fut le contemporain de l'Arioste, de Bembo et du Tasse, auxquels il peut être comparé pour l'harmonie, le choix des expressions et le charme du style, qualités d'autant plus étonnantes en lui, qu'il passa une partie de sa vie dans les camps et à la suite de don Garcia, fils de don Pèdre, vice-roi de Naples. Parmi ses nombreuses poésies, on remarque : *il Vendemmiatore*, Naples, 1534, in-4, dont on cite la version de Mercier, intitulée le *Jardin d'Amour*, ou *le Vendangeur*, Paris, 1798;

in-12; *le Lagrime di san Pietro*, Vicho, Cacchi, 1585, in-4; *la Balia*, *poemetto*, etc., Verceil, 1767, in-4; *il Podere*, Turin, 1769, in-12. Ces deux dern. poèmes sont les meilleurs ouvrages de Tansillo.

TAN-TAO-TSI, ministre et général chinois, vivait au commencem. du 5e S. Ou-Ty, fondateur de la petite dynastie des Soung, l'éleva au plus haut grade, celui qui correspond à notre ministre de la guerre, et lui confia en mourant la régence de son fils Chao-Ty, conjointem. avec trois autres ministres qui sacrifièrent à l'intérêt de l'état leur pupille, dont les penchans vicieux les effrayaient. Tan-Tao-Tsi n'avait point participé à ce crime et obtint toute la confiance du nouvel emper., frère de Chao-Ty; mais, malgré ses importans services à l'armée comme au conseil, des envieux réussirent à lui enlever l'amitié de son prince, et à le faire condamner à mort l'an 436.

TANTARANI (MOÏNEDOIN ACHMED), poète arabe, professait à Baghdâd du temps de Nizam Almouk, m. en 1091. Il composa en l'honneur de ce prince un poème vanté dans tout l'Orient, traduit et publié par M. de Sacy dans sa *Chrestomathie*. Cette traduct. a été faite d'après le MS. arabe de la Bibliothèque royale de Paris, d'après deux autres MSs., l'un de la biblioth. bodléienne, nº 1274, l'autre de la biblioth. de Leyde, nº 1637, et d'après un comment. qui se trouve avec ce dern. MS.

TANTALE (mythol.), roi de Phrygie, ayant reçu les dieux à sa table leur fit servir les membres de son propre fils Pelops, qu'il avait égorgé. Il se flattait d'abuser ses hôtes célestes et de se jouer ainsi de leur puissance; mais les dieux ayant aussitôt découvert cet horrible mystère, plongèrent le roi impie dans le Tartare, où il éprouve une soif et une faim cruelles sans pouvoir jamais les satisfaire.

TANTALE, chef des Lusitaniens, successeur de Viriathe et moins heureux que lui, fut contraint par Servilius Cépion de se rendre avec toute son armée, l'an 141 av. J.-C. Il fit toutefois cette condition que les Romains donneraient à ses soldats des terres à cultiver pour qu'ils pussent subsister sans être forcés de se livrer au brigandage.

TANUCCI (BERNARD), jurisconsulte et ministre napolitain, né en 1698 à Stia en Toscane, m. en 1783 à Naples, se fit de bonne heure une sorte de réputation en Italie par la chaleur qu'il mit à soutenir les prétentions bien connues de Pise, relativement à la découverte des Pandectes. Plus tard, pour satisfaire don Carlos qui, prêt à punir un criminel, avait été un moment arrêté par l'inviolabilité des temples, il se chargea de prouver que le droit d'asile est une violation des lois divines et humaines. Ce fut là l'origine de sa fortune. Il accompagna don Carlos à la conquête du roy. de Naples, et devint son prem. ministre quand le prince fut devenu roi. Des innovations nombreuses et non préparées, des attaques imprudentes contre le pouvoir pontifical et les priviléges de la noblesse, des ordonnances arbitraires mises trop souvent à la place et au-dessus des arrêts rendus par les tribunaux, un code demeuré presque inconnu au peuple pour lequel il fut rédigé, un système financier fondé tout entier sur des lois fiscales, les savans les plus recommandables oubliés ou dédaignés ou repoussés, tels furent les actes qui signalèrent surtout son long ministère. Il fallut l'influence d'une nouvelle reine (Caroline, archiduchesse d'Autriche), pour le faire sortir du conseil. On a de lui quelq ouv. de controverse au sujet des Pandectes. Il nous suffira de citer : *Epistola de Pandectis Pisanis in Amalphitanâ direptione inventis ad academicos etruscos*, *in quâ confutantur quæ Guido Grandius opposuit*, etc., Florence, 1731, 2 vol. in-4.

TAPLIN (GUILLAUME), chirurgien vétérinaire anglais, m. en 1807, a fait faire à son art de grands progrès. On a de lui : *Observations pratiques sur les blessures faites aux chevaux par des épines*, etc., 1790, in-8; *Compendium*, ou *Traité abrégé de la ferrure pratique et expérimentale*, 1796, etc.

TAPPER (RUEWARD), doyen et chancelier de l'université de Louvain, né à Enkhuysen, m. âgé de 72 ans, en 1559, à Bruxelles, où l'avait appelé Philippe II, déploya toute sa vie en faveur de la doctrine catholiq. le zèle le plus pur soutenu par les plus rares connaissances et fut envoyé par Charles-Quint au concile de Trente. On a recueilli ses *Œuvres* à Cologne, 1582, in-fol. Nous citerons seulem. l'ouv. suiv. : *Explicatio articulorum facultatis*, dédié à Philippe II. Dans sa préface, l'auteur fait voir d'une manière claire et solide, que, depuis les apôtres, l'Eglise a constamm. fait usage de l'autorité que J.-C. lui a confiée, et qu'elle a décidé en dern. ressort les questions qui se sont élevées parmi les fidèles.

TARABOLOUS (ALI-PACHA, dit), nommé grand vézyr par Achmet II en 1693, laissa prendre Scio par les Vénitiens et piller par les Arabes la caravane de la Mekke. Il voulut, à la mort d'Achmet, placer sur le trône Ibrahim, enfant de 3 ans. Mais Mustapha II fut proclamé en 1695, et fit étrangler Tarabolous.

TARAFAH (AMROU BEN ALABAD), poète arabe, né vers la fin du 6e S., assassiné à l'âge de 26 ans par l'ordre d'Amrou, roi de Hira, était passionné pour les plaisirs, la poésie et les combats, et nous a laissé un poème, l'un des sept qui portent le nom de *Moallakah* (Suspendus), où l'on retrouve les principes de la morale épicurienne. Le savant Reiske a pub. à Leyde en 1742 la *Moallakah* de Tarafah, avec une traduct. latine, des gloses arabes, un prologue et des notes remplies d'érudition.

TARAISE, patriarche de Constantinople, né en cette ville vers le milieu du 8e S., m. en 806, n'accepta qu'à regret une aussi haute dignité, vaincu par les instances d'Irène, et signala son zèle en faisant condamner par le concile de Nicée, en 787, l'hérésie des iconoclastes, et en s'opposant au dessein de Constantin de répudier son épouse et de la remplacer par une des suivantes de sa mère. Nous avons le *discours* de Taraise à l'impératrice Irène, pour se défendre d'accepter les fonctions de patriarche, ainsi que ses *lettres* au pape Adrien et aux évêques, dans le Recueil des Conciles du P. Labbe, tom. 7, pag. 34 et suiv.

TARAUDET. V. FLASSANS.

TARBÉ (PIERRE-HARDOUIN), imprimeur, né en 1728 à Sens, m. en 1784, a fait des recherches sur l'histoire civile, ecclésiastiq. et militaire de sa ville natale et du diocèse, qu'il a consignées dans l'*Almanach historique du diocèse de Sens*, de 1763 à 1781 inclus.—TARBÉ (Louis-Hardouin), ministre des contribut. sous Louis XVI, fils du précéd, né 1753 à Sens, m. en 1806, avait été successivem., malgré le penchant qui l'entraînait vers les lettres, avocat et prem. commis des finances sous les ministères de Necker et de Calonne, puis direct. des contribut. sous de Lessart. Devenu ministre lui-même de cette partie importante, il en créa toute l'organisation, qui fut parfaite dès le prem. jour et n'a guère subi de changem. Quand il vit que rien ne pouvait plus arrêter la marche de la révolution, il donna sa démission en 1792. Obligé de se cacher pendant long-temps, il revint à Sens dès que le calme fut rétabli; mais désormais tranquille, il vécut d'une pension de six mille francs, que lui avait obtenue le duc de Gaëte, et c'est en vain que le ministre des finances Gaudin, le 3e consul Lebrun, lui offrirent encore de hautes fonctions. Sa famille a entre les mains quelques poésies de lui, tant originales que traduites. Parmi ces prem. on cite la romance si célèbre de *la Folle par amour*, qui commence par ce vers : *C'est dans les champs de la Neustrie*.—TARBÉ (Charles), frère du précédent, député à l'assemblée législative, puis au conseil des cinq-cents, né à Sens en 1756, m. en 1804 à Cadix, où les chambres d'assurance de Rouen et

du Havre lui avaient confié une mission honorable, avait été d'abord négociant dans la prem. de ces deux villes, et l'on fut étonné, quand il parut à la tribune, de la clarté et de la profondeur qu'il apporta dans la discussion des plus hautes questions de la politique et de l'ordre social. Ses opinions furent les mêmes que celles de son frère, et, comme elles, invariables. Il combattit surtout les mesures de philanthropie relatives aux noirs esclaves.

TARCAGNOTA (JEAN), historien, né vers la fin du 15e S. à Gaëte, m. en 1566 à Ancône, était allié à la malheureuse famille des Paléologues. Le plus considérable de ses ouv. est une histoire universelle, qui, malgré de grands défauts d'exécut., est le meilleur essai de ce genre dans la langue italienne. En voici le titre : *dell' Istorie del Mondo, le quali con tutte quelle particolarità che bisognano, contengono quanto dal principio del mondo fin a' tempi nostri è successo*, Venise, 1562, 4 vol. in-4 ; réimp., ibid., 1573, 1585, 1588, 1592, 1598, 1606. — V. MARULLI.

TARDIEU (MARIE FERRIER), femme célèbre par son avarice sordide au 17e siècle, fut assassinée dans sa maison, en 1665, avec son mari, lieuten.-criminel de Paris. Tout prouve que Boileau n'a pas fait un tableau exagéré de la lésinerie de ce malheureux couple. — TARDIEU (Nicolas-Henri), graveur célèbre, élève de G. Audran, né en 1674 à Paris, m. en 1749, fut admis en 1716 à l'académie. Il a gravé la *suite* des batailles d'Alexandre, une *Madeleine*, le *Sacre de Louis XV*. etc. — TARDIEU (Jacques-Nicolas), fils du précédent, a laissé des gravures très-estimées : les *Misères de la guerre* ; le *Déjeuner flamand*, d'après Téniers, etc. — TARDIEU (Pierre-François), cousin de Jacques-Nicolas, a marché dignement sur les traces des artistes dont il portait le nom. Nous citerons son *Jugement de Pâris*, d'après Rubens. — Antoine-François TARDIEU, dit de l'*Estrapade*, graveur géographe, né en 1757 à Paris, où il mourut le 4 janvier 1822, travaillait dès 1778 à Malines à la gravure de la *carte* du Ferraris. Ses principaux ouvrages sont, outre 8 *plans* in-fol. : des *Capitales de l'Europe*, faisant partie de l'*Atlas* de Mentelle ; les cartes des *Palatinats de Cracovie*, *Plock*, *Lublin* et *Sandomir*, gravées pour le dern. roi de Pologne (Stanislas Auguste); l'*Atlas* du *Voyage aux terres australes*, de M. Péron, et celui de l'*Histoire des guerres des Français en Italie*, d'après Lapie, etc.

TARDIF (GUILLAUME), littérat., lecteur ordin. de Charles VIII, né au Puy-en-Velai vers 1440, a laissé des compilations et des traductions. Nous citerons de lui : *Grammatica et Rhetorica* (Paris, Cæsaris, vers 1480), in-4, excessivement rare : *Apologues et Fables d'Esope*, traduits du lat., de Laur. Valle, Paris, Ant. Vérard (1490), in-folio de 36 feuillets ; *Anti Balbina, vel Recriminatio tardiviana in Balbum*, ib., 1495, in-4 : ce Balbi (Jér.) l'avait attaqué vivem. dans une satire intit. *Rhetor gloriosus*. On ignore l'époque de sa mort.

TARDIN (JEAN), médecin à Tournon dans la première moitié du 18e siècle, n'est connu que par quelques écrits qui eux-mêmes méritent peu d'être tirés de l'oubli. Telle est son *Histoire nat. de la fontaine qui brûle près de Grenoble*, etc., Tournon, 1618, in-12. On a aussi de lui : *Disquisitio de eâ quæ XI° mense peperit*, ibid., 1640, et Paris, 1765. in-8.

TARDY (JEAN), conseiller au Châtelet en 1591, fut pendu, par ordre de la faction des Seize, avec avec Brisson et Larcher, dans la chambre haute du Châtelet. Il est curieux de rappeler que les brigands dressèrent une sentence de mort contre ces trois magistrats, et l'écrivirent au-dessus des signatures de plus. notables bourgeois, qu'ils avaient surprises sous un autre prétexte. — TARDY (Claude), prof. d'anatomie, né en 1607 à Langres, m. vers 1670, s'était fixé à Paris, où il travailla puissamment à prouver aux incrédules la circulation du sang, nouvellement découverte par Hervey. La plupart des ouvrages qu'il a laissés sont écrits en latin. Nous citerons seulement : *Quæstio medica discutienda in scholis medicorum*, etc., 1543, in-4 ; *in Librum Hippocratis de virginum morbis Commentatio*, Paris, 1648, in 4 ; *Cours de méd.*, ib. 1662, in-4.

TARELLO (CAMILLE), auteur agronomique italien, a publié : *Ricordo d'agricolturn*, Venise, in-8, 1567 ; réimp. à Mantoue en 1577, 1622 et 1735 ; à Trévise en 1731 ; enfin de nouveau à Venise en 1772, in-4, avec des *notes* du P. Scosseni. Quelques-uns de ses conseils ont trouvé en Suisse et en France une justice tardive. M. Yvart a fait sentir son mérite dans un *Traité particulier sur les assolemens*, publié en 1822.

TARENTE. V. LOUIS *de Tarente*.

TARGA (LÉONARD), médecin, né en 1730 à Vérone, m. en 1815, avait étudié à Padoue sous Morgagni. Il a publié : *Celsi Opera, ex recognitione Leonardi Targæ*, Padoue, Comino, 1769, 2 v. in-4.

TARGE (JEAN-BAPTISTE), historien, né à Paris vers 1720, m. à Orléans en 1788, avait professé les mathématiques à l'école militaire lors de sa création. Outre des traductions de plusieurs ouvrages historiques anglais, il a écrit lui-même : *Histoire de l'avènement de la maison de Bourbon au trône d'Espagne*, Paris, 1772, 6 vol in-12, etc.

TARGET (GUI-JEAN-BAPTISTE), né en 1733 à Paris, m. en 1807, célèbre avocat du barreau de la capitale, se fit par ses plaidoieries, et surtout par ses consultations, une renommée qui le porta l'un des prem. à l'assemblée des états-généraux comme député de sa ville natale. Il s'y montra toujours le zélé défenseur des droits ou des réclamations du tiers-état ; mais son éloquence parlementaire, trop diffuse, surchargée de détails fastidieux, ne lui acquit aucune gloire nouvelle, fit tort à sa célébrité antérieure, et fut long-temps l'objet des railleries du public, trompé dans son attente. Plus tard, il laissa échapper une belle occasion d'agrandir sa renommée d'orat., en refusant de défendre Louis XVI, qui l'avait nommé un de ses avocats. Sous le régime de la terreur, il fut le secrét. d'un comité révolutionnaire dont était président le savetier Chalandon ; mais on assure que Target employa son influence sur ce président, qui savait à peine lire, pour sauver un grand nomb. de personnes. Nommé en 1798 conseiller à la cour de cassat., il donna des preuves de ses profondes connaissances et de son jugement sain en matière de jurisprudence. On a de lui plusieurs écrits, parmi lesquels nous citerons : *Observations sur le commerce des grains* (faites en 1769), Paris, 1776, in-12 ; *Mémoire sur l'état des protestans en France*, 1787. L'écrit le plus honorable pour lui n'est pas celui par lequel il essaya de justifier son cruel refus de défendre Louis XVI, et qu'il intitula : *le Républicain Target*.

TARGIONI-TOZZETTI (JEAN), médecin des grands ducs de Toscane, botaniste, archéologue, né en 1712 à Florence, m. en 1783, a laissé, entre autres ouvrages sur les sciences, qu'il cultivait avec succès : *Notizie degli aggrandimenti delle scienze fisiche, accaduti in Toscana nel Corso di anni sessanta, nel secolo* 17, Florence, 1780, 4 v. in-4.

TARIK BEN ZEIAD, général arabe au 8e siècle, pénétra le prem. en Espagne, et en commença la conquête. Ce fut à la sollicitation de quelques seigneurs visigoths, fatigués de leur roi Rodrigue et par l'ordre de Mousa ben Noseir, gouv. d'Afrique, que Tarik, qui déjà avait soumis toute la Mauritanie, débarqua à Algésiras le 28 avril 711. La même année il gagna la bataille décisive de Guadalète sur Rodrigue, le tua de sa main, et bientôt une grande partie de l'Espagne lui fut soumise. Il la gouvernait en paix, lorsque Mousa vint lui enlever le fruit de ses travaux et le faire emprisonner, le frapper même. Tarik, rendu par le khalyfe Walid Ier à la liberté et à de nouvelles expéditions toujours heureuses, ne vécut pas mieux avec son ancien gouv.

Le khâlyfe, fatigué de leurs dissensions, leur retira à tous deux le commandement. Tarik mourut dans l'obscurité; mais son nom vivra à jamais dans celui de *Gibraltar*, formé par altérat. de *Djebal-Tarik* (mont de Tarik). C'est à tort que l'on a fait deux et même trois personnages différens de Tarik, au moyen de quelques variantes dans l'orthographe de son nom et de ses surnoms. Il est constant que c'est le même homme qui opéra les deux prem. débarquemens en Espagne, et qui en commença la conquête.

TARIN (JEAN), profess. au Collége royal, né en 1586 à Beaufort, en Anjou, m. en 1666 à Paris, a laissé plus. traduct. et des *poésies* latines. Un de ses fils a été gouv. de Saint-Domingue. — TARIN (Pierre), habile anatomiste, né au commencement du 18e siècle à Courtenai, dans le Gâtinais, n'eut jamais que le grade de bachelier, et a fourni d'excellens articles à l'*Encyclopédie*. Outre quelques traductions d'ouvrages d'anatomie, il en a composé lui-même un assez grand nomb. sur cette science. Nous citerons seulement: *Anthropotomie*, ou *l'Art de disséquer*, etc., Paris, 1750, 2 vol. in-12, fig.; *adversaria Anatomica*, ib., 1753, in-4, fig.; *Dictionnaire anatomique*, suivi d'une *Bibliothèq. anatomique et physiologique*, ibid., 1753, in-4; *Observations de médecine et de chirurgie*, ib., 1758, 3 vol. in-12.

TARLATI (GUIDO), gentilhomme toscan, se trouvait, au commencement du 14e siècle, le chef de sa famille, invariablem. attachée aux gibelins. Evêque d'Arezzo, il s'en fit le souverain en 1323, surprit et livra à son parti Città di Castello, et en fut puni par l'excommunication. Au parlement de Trente, en 1327, il engagea Louis IV, élu emp., à venir au secours des gibelins. Bientôt, ayant perdu son influence sur l'emp., il mourut de chagrin en 1327 à Montenero, près de Livourne. — TARLATI (Pierre), dit *Saccone*, frère du précéd. et son successeur, en 1327, à la souveraineté d'Arezzo et de Città di Castello, était déjà maître d'un petit état que ses ancêtres lui avaient laissé dans la partie la plus sauvage des Apennins. Habitué de bonne heure à braver toutes les rigueurs des saisons et à mépriser la mollesse et le luxe de la moderne Italie, il résolut d'être le roi de ces affreux pays, où il n'avait qu'un fief, et bientôt toutes les hautes montagnes de la Toscane, de la Romagne et de la Marche d'Ancône lui furent soumises; mais une guerre contre les Florentins, dans laquelle l'entraîna son allié Mastino de La Scala, lui fit perdre Arezzo en 1337. Il n'en demeura pas moins l'ennemi des Florentins et des guelfes, auxquels son habileté dans la petite guerre, ses ruses, ses attaques imprévues furent souvent funestes. Il m. vers 1356, âgé de 96 ans, et put dès-lors prévoir que la fortune, après lui, abandonnerait sa famille.

TARLO (JEAN), gentilhomme polonais du 17e S., resta fidèle à Jean Casimir, tandis que toute la noblesse des palatinats de Posen et de Kalisch se soumettait à Charles-Gustave, roi de Suède. Arrêté et emprisonné comme rebelle à Graudenz, il parvint à s'évader, quand Stanislas Potocki et George Lubomirski eurent mis le siége devant cette ville. Il y revint le même jour, mais conduisant après lui l'armée polonaise, monta le prem. à l'assaut, et mourut percé de coups, en s'enveloppant dans son drapeau.

TARNOWSKI (JEAN), dit *le Grand*, célèb. général, d'une des plus illustres familles de Pologne, né en 1488, m. à Tarnow en 1571, parcourut dans sa jeunesse les côtes de la mer Noire, la Syrie, la Palestine et l'Afrique, où il combattit pour le roi de Portugal contre les Maures. Il laissa partout sur son passage les princes et les peuples charmés de ses qualités personnelles. Créé comte de l'empire par Charles-Quint, il en reçut, aussi bien que du pape Léon X, les lettres les plus honorables pour lui, adressées au roi Sigismond Ier. Nommé bientôt par celui-ci châtelain de Woiniski et palatin de la petite Russie, il déploya dans une campagne contre les Russes une valeur chevaleresque, fut envoyé au secours des Hongrois, attaqués par Soliman, reçut à son retour le tit. de grand général de la couronne, marcha contre les Moldaves, qui envahissaient la Pokucie, en 1531, et les battit complètement à plusieurs reprises. Il triompha dans Cracovie avec un éclat et des distinctions dont jamais roi peut-être n'honora un sujet. Il eut de nouveau les Russes à combattre, les Moldaves à repousser, et fut partout vainqueur. Nous regrettons de ne pouvoir le suivre dans une carrière où chacun de ses pas est marqué par une victoire ou un acte de générosité, de désintéressement, et par l'exercice des plus hautes vertus. Ce grand homme avait aimé les lettres toute sa vie, et les avait cultivées dans ses loisirs. Entre autres ouvrages, on a de lui: *Conseils sur l'art militaire*, en polonais, Tarnow, 1558, in-4; un *Traité sur les lois et les discours* les plus importans qu'il a tenus dans les diètes de Pologne (en lat.). *Voy.* sa *vie*, pub. par M. Thadée Mostowski dans les *Auteurs polonais*.

TARPEIA. V. TATIUS.

TARQUIN (LUCIUS TARQUINIUS PRISCUS), 5e roi de Rome, était fils d'un riche habitant de Corinthe, nommé Démarate, qui, ayant été forcé de s'expatrier, alla s'établir à Tarquinies, lui donna le jour dans cette ville, et lui laissa une immense fortune. Lucumon (c'est le nom sous lequel était alors désigné le fils de Démarate) renonça bientôt au séjour de sa ville natale, où son origine étrangère le faisait dédaigner, pour aller se fixer à Rome, où il savait que cette qualité même serait un titre de faveur. Il pouvait avoir alors 25 ans; Ancus était dans la huitième année de son règne (627 avant J.-C.). Lucumon changea son nom en celui de Lucius Tarquinius, et, grâce à sa valeur guerrière, à sa prudence dans les conseils, et surtout au noble usage qu'il fit de ses richesses, il ne tarda pas à devenir, après le roi, le personnage le plus considérable de sa patrie adoptive. Ancus, en mourant, le nomma tuteur de ses deux fils; mais Tarquin réussit à se faire décerner la couronne au détriment de ses pupilles. C'était une action odieuse, puisque c'était de l'ingratitude et de la mauvaise foi; mais, au reste, la royauté n'était pas héréditaire à Rome, et ses droits valaient bien ceux de ses pupilles, dont il n'eût pas dû toutefois accepter la tutelle. Pour se rendre agréable aux plébéiens, à la faveur desquels il devait son élévation, il tira de leur ordre cent hommes, qu'il promut au rang de patriciens et de sénateurs. Il embellit et fortifia Rome, lui donna, entre autres monumens durables, ces égoûts que l'on admire encore aujourd'hui, et prépara sur le mont Tarpéien l'emplacement de ce Capitole qui reçut long-temps les vœux de l'univers. Il doubla par deux fois le nomb. des chevaliers, puis, à propos d'un autre changement qu'il parut vouloir introduire dans cet ordre, il eut soin de se faire contredire par un célèbre augure, Attus Nævius, auquel on sait qu'il porta le défi de couper un caillou avec un rasoir. L'augure fit ce miracle aux yeux du peuple émerveillé, qui, à partir de ce moment, ne cessa de montrer le plus gr. respect pour la science des auspices. On est porté à croire que le roi ne s'était pas proposé d'autre but, et qu'il avait préparé lui-même d'avance toute cette scène. Tarquin eut souvent les armes à la main. Sa prem. guerre eut lieu contre les peuples du Latium. Il les battit, et célébra sa victoire avec un appareil jusqu'alors inconnu. Les Sabins eurent leur tour, et n'obtinrent la paix qu'en cédant aux Romains, qui d'ailleurs n'avaient pas été les agresseurs, Collatie et son territoire. Il fit ensuite aux Latins une guerre dont les résultats furent importans, s'il est vrai qu'il prit les villes de Corniculé, de Ficulnée, de Camérie, de Crustumère, d'Amériole, de Médullie et de Nomente avec leurs dépendances. Quant à la

guerre contre les Etrusques dont parle Denys d'Halicarnasse, et qui dura 9 ans selon lui, c'est un de ces faits hasardés qu'on trouve si souvent dans cet historien peu consciencieux. Il est certain toutefois que les deux nations étrusque et romaine s'offrent à nous réunies en une seule à cette époq. Ne pourrait-on pas expliquer cette réunion en supposant, ce qui n'est pas invraisemblable, que Tarquin était un des rois (*Lucumons*) de l'Etrurie, qui, appelé à régner dans Rome au même titre que Numa, sur la seule réputation de sa puissance et de sa sagesse, joignit à l'état romain la partie de l'Etrurie sur laquelle il régnait déjà, soit du chef de son père, soit par un mariage avec une princesse du sang roy. de la *Lucumonie* de Tarquinies. Au reste, il ne faut point s'attendre à connaître la vérité tout entière sur les prem. temps de Rome. Tarquin, après avoir travaillé pendant 38 ans à la gloire et au bonheur de sa patrie adoptive, fut massacré dans son palais par des assassins qu'avaient apostés, dit-on, les fils d'Ancus. C'était attendre bien long temps pour punir l'usurpateur d'un trône, comme l'observe judicieusement un critique moderne, qui paraît vouloir ainsi révoquer en doute ce crime, imputé aux pupilles de Lucumon. L'on sait que ces jeunes princes ne furent pas les successeurs du monarque assassiné.

TARQUIN *le Superbe* (LUCIUS TARQUINIUS SUPERBUS), 7e et dern. roi de Rome, était petit-fils de Tarquin *l'Ancien*, et gendre de Servius Tullius. Il avait un frère nommé Arons, qui avait aussi épousé une des filles de ce monarque. Les deux femmes des deux jeunes princes portaient le même nom, celui de Tullia. Lucius Tarquin trouvant dans sa belle-sœur une déplorable conformité d'ambit. perverse et d'audace, entretint d'abord avec elle un commerce incestueux, qui fut le prélude de nouveaux crimes. Ils se débarrassèrent par le poison, l'un d'une femme, l'autre d'un époux, qui n'avaient d'autre tort que d'être inaccessibles à toute insinuat. coupable. Ils formèrent ensuite, sous ces auspices sanglans, les nœuds d'un affreux hyménée, et ne tardèrent pas à ravir en même temps à Servius le trône et la vie (l'an 534 avant J.-C.). Tarquin s'annonça comme un despote dès le prem. jour de son règne. Il ne se fit élire ni par le sénat, ni par le peuple, et prit la couronne comme un bien héréditaire, quoiqu'il dût savoir que d'après le droit public de la monarchie romaine, la légitimité résidait dans l'élection. Après un tel début, il ne pouvait régner que par la terreur. Il extermina la plupart des sénateurs, régla l'administrat. intérieure, décida de la paix ou de la guerre, sans prendre l'avis d'aucun corps de l'état, se réserva le jugem. des causes capitales, ou se reposa de ce soin sur des magistrats vendus ou subjugués. Les plébéiens étaient ravis d'abord de voir les grands humiliés; mais ils changèrent de sentimens, lorsqu'ils furent chargés d'impôts arbitraires et de corvées continuelles, et qu'ils se virent exposés chaque jour aux excès d'une tyrannie violente et soupçonneuse. Ce fut par leurs mains et au prix de leurs sueurs que s'élevèrent tant de magnifiq. monumens, destinés à faire la gloire de Rome, mais aussi à déposer éternellem. contre la cruelle domination de Tarquin-le-Superbe. Ce tyran, soutenu contre la haine de ses sujets par des troupes étrangères et par des alliances avec les rois voisins, put étendre son empire au-dehors sans craindre les révoltes intérieures. Placé à la tête d'une confédération de quarante-sept villes, la plupart du Latium, il soumit par la force des armes les Sabins et les rendit tributaires, combattit ensuite les Volsques avec avantage, et entreprit de soumettre Gabies, ville alors fort considér. Ne pouvant y réussir par la force, il eut recours à la ruse. Sextus, son fils, feignant d'avoir été maltraité par lui, se retira chez les Gabiens, dont il gagna toute la confiance et qui l'élevèrent bientôt au commandement général de leurs troupes. Le jeune prince envoya alors consulter son père sur la conduite qu'il devait tenir. Le roi de Rome mena le messager de son fils dans son jardin, et abattit devant lui les têtes des pavots qui s'élevaient au-dessus des autres: ce fut là sa seule réponse, et elle signifiait qu'il fallait se débarrasser des princip. personn. de Gabies. Le fils était digne de comprendre l'ordre affreux de son père, et il montra qu'il savait aussi l'exécuter. Tarquin, profitant des troubles causés par cette exécution même dans la ville ennemie, s'y présenta, y fit son entrée, sans éprouver de résistance, et, contre l'attente universelle, se montra humain et même généreux, par politique. Il se voyait puissant au dehors, redouté au dedans: il jeta les fondemens et commença la construct. du Capitole, acheta les livres sibyllins qui passaient pour contenir les destinées de l'état, et s'occupa d'organiser pour le despotisme un peuple né pour vivre libre. La violence exercée par son fils Sextus sur Lucrèce fut l'occasion plutôt que la cause, qui amena la ruine de sa famille et la destruction de la royauté. Ce fut l'an de Rome 244 et dans la 25e année de son règne qu'il fut banni avec tous les siens par une loi curiate. Il avait alors 75 ans; mais sa vie politique était loin d'être terminée, et il montra bientôt combien il lui restait encore d'ambition et d'énergie. Des députés de la ville de Tarquinies, où il avait trouvé un asile et même un favorab. accueil, vinrent à Rome demander son rétablissem. ou du moins la restitution de ses biens. Cette dern. réclamat. fut la seule à laquelle on résolut de faire droit; mais une conspiration, fomentée parmi les jeunes patriciens par ces députés perfides, fut découverte (*voy.* BRUTUS), le décret de restitut., qui commençait à s'exécuter, fut rapporté, et les biens abandonnés au pillage de la multitude. Le tyran déchu recourut alors à la force, mit dans son parti Tarquinies, Véies et d'autres villes de la Tyrrhénie, et quoique vaincu, ne désespéra pas encore de sa fortune. Il implora et obtint l'appui de Porsenna, roi de Clusium, l'une des principales souverainetés de la Toscane. Il eut un moment l'espoir de reconquérir son trône à l'aide d'un si puissant allié; mais ce prince, après avoir imposé des condit. fort dures aux Romains, dont il admirait le courage, abandonna la cause de leur tyran, pour lequel rien ne fut stipulé dans le traité. Tarquin se tourna alors vers les Sabins, ou plutôt ce fut son fils Sextus qui gagna à sa cause ces peuples, ainsi que les villes de Fidènes et de Camérie. Sextus se conduisit avec beaucoup d'habileté et de courage dans cette nouvelle lutte; mais il fut obligé de céder à la fortune naissante de la républiq. romaine. Son père ayant trouvé encore le moyen d'intéresser à sa cause trente nations de la confédération latine, et de tramer dans Rome, parmi les plébéiens mécontens, une seconde conspiration, la guerre reprit avec plus de fureur et dura quatre ans, pendant lesquels Sextus joua un grand rôle, mais toujours sans succès. Enfin fut donnée, sur les bords du lac Régille, une bataille gagnée par les Romains, et où périt l'intrépide fils de Tarquin, qui, chassé lui-même du territoire des Latins, et resté seul de toute sa famille, alla m. à Cumes.—V. COLLATINUS.

TARRAKANOFF (ANNE-PÉTROVNA, princesse de), née en 1755 du mariage clandestin d'Elisabeth, impérat. de Russie et d'Alexis Razumoski, enlevée jeune encore par le prince Radziwill, qui voulait l'opposer un jour à Catherine II, vivait à Rome avec une seule gouvernante, quand le comte Alexis Orloff, par des promesses insidieuses, obtint sa confiance, s'unit à elle des liens d'un mariage célébré par de faux prêtres, l'entraîna à Livourne, où elle eut l'imprudence de visiter une escadre de la marine russe. De ce jour Anne-Pétrovna disparut du monde. Les uns ont dit qu'elle périt dans les plus affreux supplices; d'autres assurent qu'enfermée dans la forteresse de St-Pétersbourg, elle fut y noyée, après six ans de captivité, en 1777,

par la Néwa, dont les eaux pénétrèrent dans l'inondation jusqu'à son cachot. L'histoire de cette malheureuse princesse a été l'objet de plus. composit. littéraires, entre autres d'un roman pub. à Paris en 1813, par Mme de R., sous le titre de *Anna-Pétrowna, fille d'Elisabeth*, 1 vol. in-12.

TARRIBLE (Jean-Dominique-Léonard), jurisconsulte, né en 1753 à Auch, m. à Paris le 27 fév. 1821, conseiller à la cour des comptes, avait rempli div. fonct. publiq. à l'époque de la révolution, et était entré au tribunat après le 18 brum. Ce magistrat fut un de ceux qui eurent la principale part à la confection du Code civil. Il a concouru aussi à la rédaction du journal de jurisprudence intit. *Annales du notariat*, pub. de 1803 à 1807, 9 vol. in-8, et qui contient un traité *de la tutelle* et *des servitudes*. De la portion qui lui appartient du Comment. sur le Code civil (les 3 dern. vol. sont totalem. de lui), il a extrait et pub. séparém. un *Manuel des justices-de-paix*, Paris, Artaud, 1806, in-8. Voy. le *Moniteur* du 4 mars 1821, où se trouve le disc. prononcé sur sa tombe par M. Brière de Surgey, présid. de la cour des comptes.

TARSIA (Galéas de), poète italien, né à Cosenza vers 1476, m. en 1530, fit la guerre sous Frédéric II d'Aragon, aima la fameuse Vittoria Colonna, mais n'en obtint que des rigueurs : voilà toute sa vie. Dans les poésies peu nombreuses (*rime*) que nous avons de lui, Naples, 1758, in-8, l'on trouve un coloris frais et une grande énergie de style.—Tarsia (Paul-Antoine de), historien, né à Conversano, dans la Pouille, au commencem. du 17e S., m. à Madrid en 1670, avait embrassé l'état ecclésiastiq., et a laissé quelq. ouv. peu recherchés aujourd'hui. Nous nous contenter. de citer : *Historiarum cupersanaensium libri III*, Madrid, 1649, in-4 ; réimp. par Burmann, dans sa *Collection des historiens d'Italie*, tom. 9, part. 5e; *Tumultos de la cindad y reyno de Népoles*, *en el anno* 1647, Lyon, 1670, in-4.

TARTAGLIA (Ange-Labello), condottiere italien, de la fin du 14e et du commencem. du 15e S., fut d'abord lieutenant de Sforza, se brouilla avec lui en 1406, servit sous Braccio de Montone, le quitta, se mit au service du pape Martin V en 1421, et se trouva encore une fois sous les ordres de Sforza qui l'appliqua au chevalet pour lui tirer l'aveu de ses intelligences avec Braccio, et lui fit trancher la tête.—Tartaglia (Nicolas), géomètre, né au commencement du 16e S., m. à Venise en 1557, était le fils d'un pauvre messager de Brescia et resta orphelin, privé de toutes ressources à l'âge de 6 ans. Il fut long-temps le plus malheureux des hommes; mais sa constance fut admirable. Il apprit seul tout ce qu'il sut depuis, fut un des plus grands mathématiciens de son temps, enseigna à Vérone, à Vicence, à Brescia, etc., la science qu'il avait si péniblement acquise, et laissa plus. ouv. utiles. Il appliqua l'un des prem. les mathém. à l'art de la guerre. Nous citerons de lui : *Quesiti ed invenzioni diverse*, Venise, 1550, 1551, in-4, et 1554, in-4, avec un supplém. assez curieux qui traite de l'art de fortifier les places: *la Travagliata invenzione*, *ossia regola generale per sollevare non solamente ogni affondata nave*, *ma una torre solida di metallo*, ibid., 1551, in-4.

TARTAGNI (Alexandre), juriscons. du 15e S., m. en 1477 à Bologne, âgé de 53 ans, professa le droit pendant 30 ans dans plus. villes d'Italie, fut appelé le *Docteur de la Vérité*, et pub. sur le Digeste, le code, les clémentines, les décrétales, des *commentaires* qui eurent un grand succès. Ses Conseils (*Consilia*) ont été très-utiles à Dumoulin, qui y puisa la plus gr. partie de sa science.

TARTAROTTI (Jérôme), littérat. italien, né en 1706 à Roveredo, m. en 1761, fonda une petite société littéraire dans sa patrie, dont les membres prirent le nom de *dodonei*. Il lutta fortem. contre les scholastiq., et pub., entre autres ouv. nombreux, un traité sur le sabbat, dont il s'applique à prouver l'imposture. En voici le titre: *del Congresso notturno delle lammie, con due dissertazioni supra l'arte magica*, Roveredo, 1749, in-4. Parmi ses autres écrits, nous citerons : *Ragionamento intorno alla poesia lirica toscana*, Roveredo, 1728, in-8; *Memorie antiche di Roveredo*, ibid., 1754, in-4. — Tartarotti (Jacq.), frère du précéd., né en 1708, m. en 1737, notaire à Roveredo, a laissé quelq. poésies médiocres et d'autres ouv., parmi lesquels nous citerons : *Raccolià delle iscrizioni più antiche della val Lagarina*, dans les *Memorie antiche di Roveredo*. *Voy.* l'article précédent.

TARTERON (Jacques), jésuite, né en 1644 à Paris, m. dans la même ville en 1720, a laissé des traduct. d'*Horace*, de *Juvénal* et de *Perse*, long-temps estimées avant qu'on eût celles de MM. Campenon et Després, de Dusaulx, de Séls et de Lemonnier. La version des *Epîtres* et des *Satires* d'Horace, par le P. Tarteron, parut en 1685 : celle des *Odes*, par le même, fut jointe à l'édition de 1704, et réimp. l'année suivante. La version de *Juvenal* et de *Perse*, imp. en 1688, eut aussi plus. éd.

TARTINI (Giuseppe), célèbre musicien, né en 1692 à Pirano en Istrie, m. en 1770 à Padoue, fut destiné par ses parens à l'état ecclésiastiq. qu'il refusa d'embrasser, commença l'étude du droit, mais en fut distrait par son goût naissant pour la musiq. et par une passion inconcevable et bien plus forte pour l'escrime. Un mariage clandestin avec une demoiselle de Padoue lui fit craindre la vengeance de la famille de sa femme, toute-puissante en cette ville. Il mena pendant quelq. temps une vie errante et misérable, trouva un asile dans un couvent à Assise, s'y livra à des études musicales, se fit pardonner son mariage et commença dès-lors à jeter les fondem. de sa réputat. à Venise, à Ancône, à Prague, à Padoue. Il se fixa enfin dans cette dern. ville, où il avait été nommé, en 1721, chef d'orchestre de l'église de St-Antoine. Tartini fut à la fois virtuose habile, composit. fécond et aut. de quelq. ouv. estimés sur l'art qu'il cultivait. En voici les titres : *Trattato di Musica*, *secondo la vera scienza dell' armonia*, Padoue, 1754, in-4; *Risposta di Giuseppe Tartini alla critica del di lui Trattato di Musica di M. Serre di Ginevra*, Venise, 1767, in-8; *Dissertazione dei principi dell' armonia musicale*, *contenuta nel diatonico genere*, Padoue, 1767, in-4. Sa musique, gracieuse, tendre et touchante, prouve la plus exquise sensibilité et n'a pas besoin du secours de la parole pour se faire entendre au cœur.

TARUFFI (Joseph-Antoine), poète italien, né en 1722 à Bologne, m. en 1786 à Rome, étudia d'abord la jurisprudence pour obéir à sa famille, et remplit quelq. fonctions diplomatiq. en Pologne et à Vienne; mais il doit toute sa renommée à ses poésies, recueillies à Rome en 1760. Il fut l'ami de Métastase, dont il pub. un *Eloge*, Rome, 1783.

TARUTIUS (Lucius), nommé par Bayle Tarruntius, surnommé *Firmanus*, était né à Firmium, dans le Picentin, et vivait au temps de Cicéron et de Varron, qui furent ses amis. Il avait écrit en grec un livre sur l'astronomie, selon Pline, ou peut-être sur l'astrologie judiciaire dont il s'occupait beaucoup et à laquelle il est avéré que croyait son ami Varron. Il est mentionné par Pline au nombre des auteurs auxquels il a emprunté les matériaux du 18e livre de son *Histoire naturelle*.

TASCHFYN (Abou'l Moezz, Abou-Omar), *al Masmoudy*, roi de Maroc, combattit, de 1126 à 1138, en Espagne, où son père Aly l'avait chargé de remplacer son oncle Temym, m. gouverneur de ce pays, y reprit un grand nombre de places fortes, remporta plus. victoires, entre autres celle de Zalaka sur le roi Alphonse, et il eût établi sans doute pour long-temps dans la Péninsule la domination de sa famille (celle des Almoravides), si son père ne l'eût rappelé pour l'opposer aux Almohades,

sectaires, qui déjà appuyaient leurs opinions et leur pouvoir sur de grands succès. Taschfyn, constamment malheureux dans cette nouvelle guerre, vit son père m. de chagrin, lui succéda en 1143, et ne put se rendre la fortune plus favorable. Enfin dépouillé de presque toutes ses possessions en Afrique et luttant en vain, par ses lieutenans, contre l'Espagne encore une fois soulevée, il périt dans une dern. tentative sous les murs d'Oran en 1145. Sa dynastie s'éteignit en 1146, par la défaite et la mort de son fils.

TASMAN (ABEL-JANSSEN), le plus illustre navigateur des Hollandais et l'un des plus grands de toute nation au 17e S., a rendu d'importans services à la géographie et fait plus. découvertes. Chargé par van Diemen, gouverneur-général de la compagnie des Indes, en 1642, de reconnaître l'étendue du continent austral, il découvrit dans ce premier voyage une terre qu'il nomma van Diemen, une autre qu'il appela Terre-des Etats et qui porte aujourd'hui le nom de Nouvelle-Zelande, un groupe de petites îles qu'il nomma les Trois-Rois, les principales îles de l'archipel des Amis et quelq.-unes de de celui de Fidji, etc. Le succès de cette première expédition engagea van Diemen à lui en confier une seconde, sur laquelle on n'a aucun renseignement positif. Les Hollandais ont montré une indifférence coupable pour la gloire d'un homme qui a tant fait pour eux. Malgré cela son nom reste attaché à une rivière de la Carpentarie, à une île de la terre van Diemen, à une baie de la Nouvelle-Zelande, et le nom de *Tasmanie* commence à remplacer celui de van Diemen.

TASSE (OMODÉE), inventeur ou plutôt restaurateur des postes vers la fin du 13e S., paraît être la tige de la famille des Tasse, tant illustrée par le chantre des croisades. — TASSE (Bernard), poète, de la même famille que le précéd., né en 1493 à Bergame, m. à Ostille en 1569, éprouva jeune encore les plus gr. malheurs domestiq. et demeura orphelin sans fortune. Ses talens lui obtinrent successivement la protect. du comte Guido Rangone, général des troupes du pape, de la duchesse de Ferrare, du prince de Salerne, dont il partagea les revers. Obligé de se remettre au service des gr. seigneurs pour vivre, il fut du moins accueilli noblement par les ducs d'Urbain et de Mantoue. Ses ouv., auxquels peut-être la postérité eût moins songé sans la gloire immortelle de Torquato qui semble se réfléchir jusque sur eux, sont : l'*Amadis de Gaule*, Bergame, 1775, poème en 100 chants, où brille plutôt l'art du versificat. que le génie du poete ; *Floridant*, épisode de l'*Amadis*, en 19 ch., Bologne, 1587 ; enfin 5 liv. de *Rime*, avec des *églogues*, des *odes*, des *élégies*, des *silves*, etc., Bergame, 1749.

TASSE (TORQUATO TASSO, ou LE), né à Sorrente en 1544, fut obligé, dès sa plus tendre enfance, de quitter sa patrie, pour aller rejoindre son père dans l'exil. Il reçut sa prem. éducat. à Rome, et fit admirer ses talens précoces, à l'âge où les autres enfans bégaient à peine les élémens des langues. Pour paraître doci e aux volontés de son père, poète lui-même (*v.* l'article précéd.), et qui craignait de le voir suivre la même carrière, il alla étudier le droit à l'université de Padoue; mais la plus grande partie de son temps fut consacrée à la composition du poème de *Renaud*, dans le genre de l'Arioste. Cet essai d'un écolier excita un enthousiasme général, et fixa la vocation du jeune poète. Il parut seul mécontent de son ouv., parce qu'il avait conscience de son génie, et dès-lors il conçut le plan de son immortelle *Jerusalem délivrée*. Il commença par soumettre à l'examen d'une critique indépendante les principes constitutifs de l'épopée, et, une fois convaincu de la nécessité d'une action simple et unique, il eut le courage de lutter contre l'exemple donné par l'Arioste, et contre les préventions mal raisonnées des partisans de cet admirable génie, qui opposaient le succès prodigieux des chants irréguliers du *Roland furieux*, à l'oubli dont était frappée l'*Italie délivrée* du Trissin, composée d'après les modèles homériques. Le Tasse était occupé d'établir ainsi les bases de son monument, lorsque, sur l'invitation du duc Alphonse, il se rendit à la cour de Ferrare en 1565. Là, à mesure qu'il avançait dans son travail, il en lisait des morceaux aux sœurs du duc. On a dit que l'une d'elles surtout, la princesse Léonore, l'écoutait avec un tendre intérêt, auquel son amour propre ne fut pas seul sensible. S'il y eut quelq. liaison de cœur entre lui et cette princesse, pédante, maladive et privée de tous les dons de la beauté, il est permis de croire, contre l'opinion générale, qu'elle fut toute platonique. Mais il n'est même pas démontré que cette Léonore, célébrée dans quelq. sonnets du poète de Sorrente, fût véritablem. la sœur du duc Alphonse. Trois dames de ce nom, y compris la princesse, vivaient alors à la cour de Ferrare, et l'on ne peut dire précisément laquelle des trois eut l'honneur d'inspirer une passion à un grand homme : peut-être ni l'une ni l'autre. Quoi qu'il en soit, le Tasse éprouva bientôt d'autres peines que celles de l'amour. Il perdit son père en 1569, et tomba dans une profonde tristesse, dont le tirèrent difficilem. ses études poétiques et un voyage qu'il fit en France, au commencement de 1571, à la suite du cardinal d'Este. La France était alors livrée à ce calme trompeur qui précéda et couvrit les massacres de la St-Barthélemi. Le jeune poète reçut du roi Charles IX, qui faisait aussi des vers, un accueil si flatteur, que les courtisans s'en alarmèrent. Il n'en fut pas moins réduit à emprunter un écu pour vivre, et il quitta ce malheureux pays sans regret vers la fin de 1571. On a de lui une lettre pleine de raison, dans laquelle il fait le parallèle de la France et de l'Italie. De retour à Ferrare, où le duc et les princesses conservaient encore pour lui la même estime et la même bienveillance, il reprit avec une nouvelle ardeur la composition de son grand ouv. Dans les intervalles de repos que lui laissait la muse héroïque, il écrivit le drame pastoral d'*Aminte*, qui fut joué devant la cour en 1573, et qui enleva bientôt les suffrages de toute l'Italie. Le Tasse fut presque indifférent à ce triomphe ; il sentait qu'une gloire plus éclatante lui était réservée, et il travaillait sans relâche à sa *Jérusalem délivrée*, qui fut terminée en 1575. Il s'empressa de la soumettre aux critiques de quelq. gens de goût, dont il reçut avec docilité les observations, lorsqu'elles lui parurent raisonnables. Les soins minutieux que lui coûta la correction de son poème et quelq. contrariétés qu'il éprouva à la cour de Ferrare, enflammèrent son sang, et jetèrent le trouble dans ses idées, qui furent encore bouleversées davantage par les terreurs religieuses. En vain Alphonse et ses sœurs cherchèrent à ramener le calme dans son esprit agité : le malheureux poète, égaré par les craintes chimériques qui lui montraient des ennemis dans ses plus chers bienfaiteurs, sortit secrètem. de Ferrare en 1577, sans argent, sans guide et presque sans vêtement. La douce société d'une sœur chérie, qu'il n'avait pas vue depuis long-temps, et la paisible influence du beau ciel de Naples, dissipèrent pour un moment sa sombre mélancolie. Bientôt il sentit le besoin de revoir Ferrare ; mais il avait excité la colère du duc, ce qui ferait croire à ses romanesq. amours avec la princesse Léonore, et il ne retrouva que ses places, mais non la faveur dont il avait joui, dans ces jours de bonheur qui ne devaient plus revenir. Il brisa de nouveau ses chaînes, se réfugia à la cour de Mantoue, qui le laissa dans la détresse, puis auprès du duc d'Urbin, qui se montra sensible à ses malheurs, l'accueillit avec bonté et ranima un instant son courage et son génie. De sombres idées vinrent encore assaillir son imaginat. et lui persuadèrent qu'il serait mieux à la cour de Savoie. Il y fut reçu en effet avec les égards qu'il avait

droit d'attendre ; mais un penchant irrésistible l'entraîna encore vers Ferrare, où il arriva au milieu des préparatifs du mariage d'Alphonse avec Marguerite de Gonzague. Il fut repoussé par les courtisans, outragé par les domestiq., et s'emporta en invectives contre son ancien protect., qui se chargea de justifier cette colère d'un homme de génie malheureux, en le faisant ignominieusem. enfermer dans un hôpital de fous (1579). On ne lui épargna pas les vexations, et l'on acheva de troubler sa raison, en ajoutant les maux du corps aux peines de l'âme. Pour comble de tourment, il apprit que sa *Jérusalem* venait de paraître à Venise, d'après une copie informe, tombée entre les mains d'un spéculateur. Mais cette prem. publicat., suivie aussitôt de plus. autres, répandit sa gloire avec rapidité dans toute l'Europe. Il croyait jouir paisiblem. de ce triomphe, qui peut-être lui eût fait oublier tant d'infortunes ; mais l'envie s'éveilla et le força d'entrer dans une longue polémique, où l'on vit figurer tous les littérateurs du temps et surtout l'académie de la Crusca, dont l'injustice et la dureté furent révoltantes. Il répondit à ses adversaires, dont le nombre ne l'intimida point, avec beaucoup de modestie et d'habileté, et s'appliqua principalem. à défendre la mémoire de son père qu'on avait confondu avec lui dans les mêmes attaques ; mais de tels efforts portèrent un dern. coup à sa santé et à sa raison. Enfin il fut mis en liberté par Alphonse, sur les vives instances de la ville de Bergame, des ducs d'Urbin, de Mantoue, de Toscane et du pape lui-même. Il s'éloigna aussitôt de Ferrare, et se traîna de ville en ville, accueilli quelquefois avec honneur, poursuivi plus souvent par la misère. Se trouvant à Naples en 1592, il sentit son âme flétrie se ranimer, et le prem. usage qu'il fit de sa force fut de composer un nouveau poëme, sur lequel il fondait toute sa gloire. Il en était venu à regarder sa Jérusalem *comme un enfant adultérin dont il fallait désavouer la naissance*. Peut-être rougissait-il des louanges excessives qu'il avait prodiguées à la maison d'Este, et dont il avait été payé par tant d'ingratitude. Comme s'il était arrêté que la fortune se jouerait de lui jusqu'à son dern. jour, il apprit qu'on lui préparait à Rome les honneurs du triomphe, s'y résigna, non sans répugnance et avec un pressentim. pénible, et ne put en jouir. A peine arrivé dans la capitale du monde chrétien, il tomba malade et se fit transporter au couvent de Saint-Onofrio, où il expira le 25 avril 1595, désabusé de toutes les gloires et de toutes les joies de ce monde, après avoir ordonné la destruction de ses ouv. Cet ordre ne fut pas plus exécuté que celui de Virgile. Il est peut-être inutile de dire que le prem. titre de gloire du Tasse est sa *Jérusalem délivrée*, pub. pour la prem. fois sous le titre de *il Goffredo*, Venise, Cavalcalupo, 1580, in-4; et réimp. ensuite sous le nom qui lui est resté, Casalmaggiore, 1581, in-4; et Parme, 1581, in-4 et in-12. Parmi les autres édit. nombreuses qui en ont paru en italien, nous citerons celle de Paris, Didot, 1784, 2 vol. in-4, fig. Ce poëme, comme on peut bien penser, a été trad. en toutes les langues de l'Europe. Parmi les traduct. en vers franç., nous citerons celle de M. Baour-Lormian, Paris, 1795, 2 vol. in-8, 1797, 2 vol. in-4; 1819, 3 vol in-8, avec une notice par M. Buchon. Parmi les traduct. en prose, l'on ne cite guère que celles de Mirabaud, Paris, 1724, 2 vol. in-12; de Panckouke et Framery, ib., 1783, 5 vol. in-18, et surtout de Lebrun, ibid., 1774, 2 vol. in-8, et 1813, 2 vol. in-8, avec une notice par Suard. Nous ne ferons point ici l'énumérat. de tous les autres écrits du Tasse ; mais nous ne pouvons nous dispenser de citer les suiv. : *il Rinaldo*, Venise, 1562, in-4; trad. en franç. plus. fois, notamment par Cavellier, Paris, 1813, in-12; *Aminta, favola boscareccia*, Venise, Alde, 1581, in-8; Paris, 1655, in-4, avec les notes de Ménage; trad. en plus. langues ; en vers franç. par Baour-Lormian, Paris, 1813, in-18, et en prose franç. par Berthre de Bourniseaux, ibid. 1802, in-12, et par bien d'autres traduct.; *le Differenze poetiche, per risposta ad Orazio Ariosto*, Vérone, 1581, in-8; *Gerusalemme conquistata*, Rome, 1593, in-4, et Paris, 1595, in-12; *Rime*, Milan, 1619, 6 vol in-12; *Lettera nella quale si paragona l'Italia alla Francia*, Mantoue, 1581, in-8; *Dialoghi e Discorsi*, Venise, 1586, in-12; *Apologia in difesa della Gerusalemme liberata*, Ferrare, 1585, in-8; *Discorsi sull' arte poetica e sul poema eroico*, Venise, 1587, in-4. Ses *Opere complete* ont été publiés par M. Rosini, Pise, 1821 et années suiv., 30 vol. in-8.

TASSE (FAUSTIN), poëte italien, d'une autre famille que les précédens, né vers 1541, et m. vers la fin du 16e S. à Venise, a laissé, entre autres ouvrages, 2 liv. de *Poésies toscanes*, Turin, 1573. — TASSE (Augustin), peintre, né en 1566 à Pérouse, mort à Rome en 1644, s'est fait un nom par ses paysages, où il a représenté surtout des *navires*, des *scènes de pêche*, *de tempête*, etc. — TASSE (Hercule), écrivain peu remarquable du 16e siècle, a laissé quelques ouvrages, parmi lesquels nous citerons : un *Rec. de poés.*, avec des *notes* de Corbelli, Bergame, 1593, et un *Traité de la réalité et perfection des devises*, ib., 1612, in-4. Bien qu'il eût publié une *diatribe* contre les femmes et le mariage, il épousa une demoiselle de Bergame distinguée par sa beauté. — TASSE (le comte François-Marie), peintre et poëte, né en 1710 à Bergame, m. en 1782, a laissé un ouvrage posthume : *Vies des peintres, sculpteurs et architectes de Bergame*, Bergame, 1792, 2 vol. in-4.

TASSEL (RICHARD), peintre, sculpteur et architecte, né en 1588, et m. vers 1666 à Langres, se distingua surtout dans la peinture, dont il avait reçu des leçons du Guide à Bologne. L'on voit plusieurs de ses tableaux à Lyon, à Dijon et dans sa ville natale. Il a calqué sa manière sur celle du Guide et du Caravage, et ses productions furent trop nombreuses sans doute pour être soignées.

TASSET (JOSEPH), musicien, né en 1732 à Chartres, m. à Nantes en 1801, jouait dès l'âge de six ans assez bien de la flûte pour en donner des leçons, et il devint bientôt le prem. artiste de l'Europe sur cet instrument, auquel il ajouta plus. clefs et donna une plus grande perfection. Il inventa même des flûtes d'un nouveau genre. Pendant le séjour qu'il fit en Angleterre, il eut pour élèves les personnages les plus distingués par leur naissance et pour amis Sterne, Ferguson et Guthrie.

TASSIE (JAMES), célèbre modeleur du 18e S., né près de Glascow, fut d'abord tailleur de pierre et vécut dans l'indigence. Mais instruit par le docteur Quiot à jeter en pâtes coloriées, en émail blanc, en soufre, les pierres gravées anciennes et modernes, tant camées qu'intailles, il fit de tels progrès dans cet art que les plus habiles antiquaires souvent ne pouvaient distinguer les copies des originaux. Une honnête aisance fut la récompense de ses travaux. Le catalogue descriptif de sa collection générale a été pub. en anglais et en franç., 1791, 2 vol. in-4, par le savant allemand E. Raspe, sous ce titre : *Catalogue descriptif d'une collection générale de pierres gravées* (gems) *anciennes et modernes, tant camées qu'intailles, tirées des plus célèbres cabinets de l'Europe, jetées en pâte coloriée, en émail blanc et en soufre, par James Tassie, modeleur, mises en ordre et décrites par R.-E. Raspe, et accompagnées de planches : précédé d'une introduction sur les diverses utilités de cette collection, l'origine de l'art de graver sur les pierres dures et les progrès des compositions appelées pâtes.*

TASSIN (RENÉ-PROSPER), savant bénédictin, né à Lonlay, diocèse du Mans, en 1697, m. en 1777 à Paris. Outre quelq. ouv. d'érudition, composés en société avec D. Toustain, son ami, il a laissé une *Histoire littéraire de la congrégation de St-Maur*,

Paris et Bruxelles, 1776, in-4.—Léonard TASSIN, chirurg.-major de l'hôpital militaire de Maëstricht, m. le 13 avril 1687, était natif de Vandœuvre en Champagne, et avait suivi la clinique des hôpitaux de Paris avant de pratiquer son art à la suite des armées. On a de lui deux écrits assez remarquables, l'un, *la Chirurgie militaire*, ou *l'Art de guérir les plaies d'arquebuse*, Nimègue, 1673, in-18; Paris, 1688, in-8; l'autre, *Administrat. anat. et myologie*, Paris, 1678, 1688 et 1693, in-12; Lyon, 1692, in-12; trad. en allem., Nuremberg, 1674, et en holland., 1730, in-12.

TASSONI (ALEXANDRE), poète italien, né en 1565 à Modène, malgré son caractère indépendant et son humeur caustique, fut successivem. au service de plus. grands seigneurs, du cardinal Ascagne Colonne, de Charles-Emmanuel, du cardinal de Savoie, du card. Ludovisi, neveu de Grégoire XV, enfin du duc de Modène, François Ier, dont il m. conseiller en 1635. Tassoni a laissé quelq. ouv. qui attestent de gr. connaissances en physique, en géographie, en morale, en politique, en histoire, en littérature. Mais ce qui a surtout répandu en Europe sa réputation, c'est la *Secchia rapita* (le Sceau enlevé), poème héroï-comiq., Modène, 1744. Voltaire l'a jugé un ouv. plat, sans invention, sans imagination, sans variété, sans esprit et sans grâce. Apostolo Zéno ose le placer au-dessus du Lutrin.— TASSONI (Alexandre), écrivain religieux, né à Collalto, dans la Sabine, en 1749, m. en 1818 à Rome au moment d'être nommé cardinal, a laissé, entre autres ouv. : *la Religione dimostrata e difesa*, Rome, 1805, 3 vol. in-8.

TASTE (LOUIS-BERNARD de LA), évêq. de Bethléem, né en 1692 à Bordeaux, m. en 1754 à Saint-Germain-en-Laye, est l'auteur d'un ouv. intit. : *Lettres théologiques aux écrivains défenseurs des convulsions et autres prétendus miracles du temps*. La prem. lettre est du 15 avril 1733; la vingt-unième et dern. est du 1er mai 1740. Le recueil forme 2 vol. in-4. Taste fut récompensé de son zèle par d'autres dignités ecclésiastiq., plus avantageuses que son titre d'évêque, sans diocèse.

TATE (FRANCIS), antiq., né dans le comté de Northampton en 1560, m. en 1715, avait étudié à Oxford, puis à Middle Temple. Il a laissé plusieurs MSs. dont quelques-uns ont été insérés par Gough dans les *Collectanea curiosa*.

TATHEVATSI (GRÉGOIRE), doct. arménien, né vers le milieu du 14e S., m. en 1410, a laissé un *Corps* complet de *théologie*, des *sermons*, des *commentaires* sur quelq. parties de l'Ancien et du Nouveau-Testament, etc., que l'on trouve parmi les MSs. de la Biblioth. du Roi à Paris.

TATISCHTCHEF (BASILE-NIKILITSCH), homme d'état et historien russe, né en 1686, fut du nombre des jeunes gens que Pierre-le-Grand envoya chercher dans les pays étrangers les arts et les sciences qu'il voulait transplanter dans son empire. Tatischtchef montra un zèle et une habileté que son maître sut récompenser. D'abord officier d'artillerie attaché au collége des mines et chargé à div. reprises de missions particulières en Sibérie, il fut nommé en 1723 grand-maître des cérémonies de la cour, et chargé l'année suivante d'une négociation secrète en Suède, où il resta jusqu'en 1726. Appelé en 1737 aux fonctions de grand-maître des mines, avec des attribut. très-étendues, il se rendit en Sibérie, y réorganisa le service dont il était chargé et s'occupa de rédiger un *Code des mines* de Russie. Il prit sa retraite en 1745, et m. dans une de ses terres près de Moscou en 1750. Tatischtchef avait conçu le plan d'une histoire générale de la Russie, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'avènem. du tzar Michel Theodorovitsh en 1713; mais il n'a eu le temps que d'amasser des matériaux pour ce grand ouv. : son travail, qui formait une sorte de chronique informe, a été mis en ordre par Müller, et pub., les 3 prem. vol., à Moscou, de 1769 à 1774; et le 4e à St-Pétersbourg, 1784, in-4 : ainsi corrigé cet ouv. offre, de l'avis même des critiq. les plus sévères un corps d'hist. très-utile à consulter. On doit aussi à Tatischtchef un *Atlas de la Sibérie* en 20 feuilles, pub. en 1745, et un *Dictionn. hist.*, *politiq. et civil de la Russie* (qui s'arrête à la lettre *L*), St-Pétersbourg, 1793. Quelques autres productions hist. de Tatischtchef, encore inédites, ont été détruites dans un incendie.

TATIEN, philosophe platonicien, né en Syrie vers l'an 130 de l'ère vulgaire, se rendit à Rome après avoir visité les villes les plus célèbres de l'Orient et avoir acquis par l'étude, ainsi que par les voyages, des connaissances très-étendues. La comparaison qu'il fit des vices grossiers de la religion païenne et des contradict. choquantes des systêmes des philosophes avec la doctrine des chrétiens, le porta à se ranger, mais plutôt par lassitude que par conviction, parmi les disciples de St Justin. Il était trop imbu des idées platoniciennes pour qu'elles ne se mêlassent pas à ses opinions nouvelles. Après la mort de son maître, il ne tarda pas à s'abandonner aux écarts de son ardente imagination. Ayant quitté Rome vers l'an 172 pour retourner en Orient, il y jeta les fondemens d'une secte qui, de la Mésopotamie, s'étendit dans les provinces de l'Asie-Mineure, dans les Gaules, en Espagne et pénétra jusqu'à Rome. Ses sectateurs reçurent le nom d'*Encratites* ou continens, et d'*Hydroparastates* ou aquariens, parce qu'il leur avait prescrit, entre autres choses, de s'interdire le mariage et de fuir l'usage du vin, se fondant, d'une part, sur ce que le prophète Amos reproche aux Juifs d'avoir fait boire du vin aux Nazaréens, et d'autre part, sur ce qu'il est dit, dans l'*épître aux Galates* (ch. VI, 87) : *Celui qui sème dans la chair recueillera la corruption de la chair.* Tatien avait composé un gr. nomb. d'ouvrages; mais il ne nous reste que son *Discours aux Grecs*, dont l'édit. la plus recherchée est celle qu'a publiée Guillaume Worth sous ce titre : *Tatiani oratio ad Græcos*, et *Hermiæ irrisio gentilium philosophorum gr.-lat.*, *cum notis variior.*, Oxford, 1700, in-8. — TATIEN *de Mésopotamie*, qui doit avoir vécu dans 5e S., a écrit une *Harmonie des Evangiles*, que Victor de Capoue a traduite en latin, en l'attribuant mal à propos à Tatien d'Alexandrie. Cette traduction a été insérée dans la *Bibliothèque des Pères*.

TATIUS (TITUS), roi de Cures dans le pays des Sabins, était déjà assez avancé en âge lorsque l'enlèvement des filles du Latium et de la Sabinie par les Rom. lui mit les armes à la main contre ce peup. naissant, l'an 8 de Rome (745 av. J.-C.). Nous devons ici prévenir le lecteur des contradictions que l'on trouve dans Tite-Live, Denys d'Halicarnasse et Plutarque, contradictions qui porteraient à révoquer en doute l'existence de ce prince, ou qui prouvent du moins que l'histoire des prem. temps de Rome n'est guère autre chose qu'une fable convenue. Nous ne nous arrêterons qu'au petit nomb. de faits qui nous paraîtront le plus vraisemblables. Tatius, loin d'imiter la précipitat. des Céniniens, des Crustuminiens, des Antemnates, ne se mit en campagne que deux ans après l'offense qu'il avait reçue; aussi fit-il aux Romains une guerre assez redoutab. On conte qu'une jeune Romaine nommée Tarpéia, fille de Spurius Tarpéius, qui commandait la citadelle de Rome, y introduisit les Sabins et fut punie par eux-mêmes de sa trahison. Sur ce point, plus que sur tout autre, les historiens déraisonnent et se contredisent à plaisir. Nous ne chercherons pas à les accorder. Quoique maître de la citadelle, Tatius eut encore à combattre les Romains. Trois batailles générales furent livrées, et ce fut pendant la troisième, selon Plutarque et Tite-Live, que les Sabines se précipitèrent entre les deux armées, et les forcèrent à conclure un traité par les Romains et les Sabins, désormais réunis en une seule nation, reconnurent l'autorité de deux rois, Tatius et Ro-

mulus. Denis d'Halicarnasse, le seul qui nous donne des détails sur ce règne commun, dit que le prince sabin s'établit sur les monts Quirinal et Capitolin, qu'il contribua à l'agrandissement de Rome, et qu'il bâtit des temples au Soleil, à la Lune, à Saturne, à Rhéa, etc. Les deux rois, avec un accord parfait, vainquirent ensemble les habitans de Camérie qu'ils réduisirent en colonie romaine; mais ils commencèrent à se désunir à propos d'un déni de justice, dont Tatius se rendit coupable envers les Laviniens. Ceux-ci l'ayant attiré à Lavinium pour la solennité d'un sacrifice, le massacrèrent au pied de l'autel. Il est permis de croire que Romulus n'était pas étranger à ce meurtre. *L'Art de vérifier les dates*, que nous avons suivi dans cet article, place la m. de Tatius à la 15e année de Rome (739 avant J.-C.). — V. ACHILLE TATIUS.

TAUBE (FRÉDÉRIC-GUILLAUME de), conseiller de régence autrichien, né à Londres en 1724, m. à Vienne en 1778, a contribué surtout à améliorer les manufactures et à perfectionner la statistique de l'Allemagne, son pays adoptif. Entre autres écrits, il a laissé: *Description géographique et historique du royaume d'Esclavonie*, Vienne, 1777, in-8; *Description historique et politique des manufact. du commerce, de la navigation et des colonies des Anglais*, Vienne, 1774, in-8, 2e édition, corrigée et augmentée, ibid., 1777, 2 vol. in-8. — Daniel-Jean TAUBE, médecin du roi d'Angleterre et de l'électeur de Brunsvick-Lunebourg, né en 1727 à Zell, m. le 8 décemb. 1799, est principalement connu comme auteur d'une hist. de la raphanie épidémique qui ravagea sa patrie en 1770 et 1771. Cet écrit a pour titre: *Geschichte der Kriebelkrankheit*, etc., Goettingue, 1782, in-8.

TAUBEL ou TAUEBEL (CHRÉTIEN), imprimeur du 18e S., dirigea l'imprimerie impériale à Vienne, et publia les ouvrages suivans: *Manuel orthotypographique*, ou *Introduction à l'art typographique*, Halle et Leipsig, 1785, in-8; *Manuel-pratique pour les commençans dans l'art typographique*, Leipsig, 1791, in-8; *Dictionnaire théoriq. et pratique de l'imprimerie et de la fonderie en caractères*, Vienne, 1805, 2 vol. in-4.

TAUBMANN (FRÉDÉRIC), poète latin et philologue, né à Wonseieb, en Franconie, en 1565, mort professeur de belles-lettres à Wittemberg en 1613, a laissé 3 *recueil de vers* aujourd'hui peu recherchés, un *recueil de saillies*, en allem., et des *commentaires* estimables sur *Plaute*, Wittemberg, 1621, in-4, et sur *Virgile*, 1618.

TAUENTZIEN-WITTEMBERG (FRÉDÉRIC-BODISLAS-EMMANUEL, comte de), général d'infanterie prussienne, né en 1761 à Potsdam, d'un père qui s'était illustré par la défense de Breslau, dans la guerre de sept-ans, fut élevé à l'école militaire de Berlin, passa à l'âge de 14 ans porte-drapeau dans le régiment des gendarmes, devint peu après officier, puis aide-de-camp du prince Henri, fit avec lui la campagne de 1778 et l'accompagna dans son second voyage en France. Rappelé de l'armée en 1794 pour être envoyé comme ambassad. près la cour de Russie, il demeura dans cet emp. jusqu'après le couronnem. de Paul Ier, et il remplit ensuite diverses autres missions, durant lesquelles il fut promu au grade de major-général (1801). Sa bravoure et ses bons services lui valurent d'honorables distinctions; et à l'ouverture de la campagne de 1806, il eut le commandement de l'avant-garde du corps de Hohenlohe. Sa bonne conduite à la bataille d'Iéna lui mérita le grade de lieutenant-général, et il commanda en cette qualité le 4e corps d'armée prussien jusqu'à 1813, époque à laquelle, placé sous les ordres du général Bulow, il fit preuve de bravoure et de talens distingués, notamment à l'affaire de Dennewitz. Le 12 octob., Ney le débusqua de Dessau; mais il prit sa revanche en enlevant Wittemberg d'assaut le 28 du même mois. En vertu d'une convention qu'il stipula au mois d'avril suivant avec le général Lemarrois, gouverneur de Magdebourg, les Français évacuèrent cette place; et ayant eu ainsi une part importante au succès de la campagne, Tauentzien reçut du roi, avec le surnom de *Wittemberg*, le titre de comte et la grande-croix de Fer. Sa vie n'offre plus rien de remarquable. Il m. à Berlin le 20 février 1824.

TAULER ou TAULÈRE (JEAN), écrivain mystique de l'ordre de Saint-Dominique, né en Allemagne vers 1294, m. à Strasbourg en 1361, a été comblé d'éloges par Luther, Mélanchthon et les autres chefs de la réforme, ainsi que par Bossuet. Ses *Œuvres* ont été publiées en allemand à Francfort, 1720, in-4. Il en existe une *version* latine de Surius, Paris, 1623; Anvers, 1685. Elles ont été réimprimées plusieurs fois en allemand dans l'ordre adopté par Surius. L'édition de Francfort, 1720, in-4, donnée par P.-J. Speyer, passe pour la meilleure. Nous citerons particulièrement ses *Institutions divines*, souvent réimprimées in-8 et in-12, et traduites plusieurs fois en français, notamment Loménie de Brienne, Paris, 1665, in-8. *Voyez*, pour plus de détails, *G.-Fred. Hempel*, *Memoria J. Tauleri instaurata et loco exercitii academici exhibita*, Wittemberg, 1688, in-4.

TAULÈS (le chevalier de), militaire et négociateur, né vers 1725, m. il y a quelques années d'après la *notice* mise en avant de son principal ouvrage: *l'Homme au masque de fer, mémoire historique, où l'on réfute les différentes opinions relatives à ce personnage mystérieux, et où l'on démontre que le prisonnier fut une des victimes des jésuites*, 1825, in-8.

TAUNAY (A.), sculpteur, né à Paris en 1768, mort le 7 mai 1824 à Rio de Janeiro, où il s'était rendu avec plusieurs autres artistes à l'invitation du gouvernement du Brésil, a orné le palais impérial de Boa Vista d'un beau *Buste du Camoëns*. On connaît de lui à Paris une *Statue en pied du général Lasalle*, et un *Buste de Ducis*.

TAURELLI (LELIO). V. TORELLI.

TAUSAN ou TAGESEN (JEAN), un des prem. apôtres du luthéranisme, né à Birkinde, dans l'île Fuhnen (Danemarck), en 1494, m. en 1561, après avoir été successivement renfermé, banni, rendu à la liberté, à sa patrie, est le deuxième évêque luthérien de Ripen. Il a laissé des ouvrages de controverse énumérés dans la 1re partie de la *Bibliothèque danoise*.

TAUVRI (DANIEL), anatomiste, né à Laval en 1669, m. en 1701, a laissé, entre autres ouvrages, *nouvelle Anatomie raisonnée*, ou *les Usages de la structure du corps de l'homme et des autres animaux, suivant les lois des méchaniques*, Paris, 1690, 1693, 1698 et 1720, in-12; *Traité des médicamens et de la manière de s'en servir*, ibid., 1690, 1699 et 1711, in-12. Fontenelle fit son *éloge* à l'académie des sciences, dont il était associé.

TAVANNES (GASPARD DE SAULX DE), maréchal de France, né à Dijon en 1509, fut d'abord page de François Ier, auprès duquel il combattit à Pavie et dont il partagea la captivité. Plus tard, il fut distingué par Charles, duc d'Orléans, dernier fils de François Ier, au service duquel il entra pour se livrer, comme lui pend. la paix, aux exercices les plus violens et aux entreprises les plus téméraires. La guerre se ralluma, et Tavannes, soit avec le duc, soit du moins avec ses gens d'armes, fit de beaux exploits au siége d'Yvoi (1542), à la Rochelle (1543), et à la bataille de Cérisolles (1544); mais jusqu'à la paix qui suivit cette dern. victoire des Français, il parut plus attaché aux intérêts du prince qu'il servait qu'à ceux du pays et du roi. Il reconnut bientôt son erreur, et le roi, après la m. du duc d'Orléans, en 1545, n'eut pas de peine à faire de lui un fidèle serviteur avec quelq. grâces. La guerre ayant recommencé, Tavannes, nommé maréch.-de-camp (major-général) de l'armée des-

tinée à envahir les Trois-Evêchés, réussit à faire ouvrir les portes de Metz au roi, qui le nomma aussitôt gouverneur de Verdun. En 1554, il détermina le gain de la bataille de Renti, et ne tarda pas à obtenir de Henri II la lieutenance-générale du gouvernement de Bourgogne, sous le duc d'Aumale, avec des privilèges extraordinaires qui le rendaient presque l'égal du gouverneur. Il fut maréchal-de-camp de l'armée envoyée en Italie au secours du pape, en 1556, et ce fut lui qui, après le rappel du duc de Guise, son général, dégagea et ramena les troupes en France à travers un pays couvert d'ennemis. Le traité de Cateau-Cambresis, qu'il désapprouva, vint le condamner pour quelq temps au repos; mais, ayant été nommé par commission temporaire lieutenant-général en Lyonnais, Forez et Dauphiné, après la conjuration d'Amboise, il combattit avec succès les protestans de ces provinces, qui s'étaient révoltés. Il ne montra pas moins d'ardeur à poursuivre ces religionnaires dans le gouvernement de Bourgogne, et ce fut par son influence que le parlem. de Dijon, seul entre toutes les cours souveraines du royaume, refusa d'entériner l'édit de 1562. Cependant on lui ôta, au milieu de ses succès, le commandement de l'armée royale, pour le donner au duc de Nemours. Il rentra dans la retraite, et sut y rendre encore des services à son prince. Lorsque la guerre se ralluma, il ne manqua pas d'être rappelé, et cette fois il fut attaché au duc d'Anjou, depuis Henri III. Les victoires de Jarnac et de Moncontour, l'armée royale sauvée à La Roche-Abeille, le siége de Poitiers levé, tels furent les exploits qui signalèrent cette partie de sa carrière milit., et lui valurent l'honneur, jusqu'alors sans exemple, de voir créer pour lui seul une 5me charge de maréchal de France, dont la suppression était subordonnée à son décès ou à celui de l'un des quatre autres maréchaux. La Saint-Barthélemi arriva, et Brantôme raconte que, dans la matinée, Tavannes parcourait les rues de Paris en criant : *Saignez, saignez ; les médecins disent que la saignée est aussi bonne en tout ce mois d'août qu'en mai.* On a fait des efforts pour le justifier de toute participation à ce massacre : nous ne dirons point si l'on a réussi; mais toujours est-il certain qu'il conseilla de chasser les protestans du royaume sans leur laisser le temps de se reconnaître, qu'il obtint bien ôt après le gouvernement de Provence, et qu'en 1573 il fut chargé du siége de La Rochelle avec le duc d'Anjou. Il tomba malade en route, et mourut au château de Suilly, près d'Autun. On estime ses 4 *Avis au roi*, qui se trouvent joints aux différentes éditions des *Mém.* publiés par son fils (*v.* les articles suivans). — TAVANNES (Guillaume DE SAULX, seigneur de), fils aîné du précédent, né en 1553, fit ses premières armes sous les ordres de son père, et se signala en plusieurs rencontres, surtout à la bataille de Jarnac. Devenu en 1574 lieutenant du roi dans le duché de Bourgogne, il sut conserver la tranquillité dans cette province et en maintenir une partie sous l'autorité de Henri III, malgré les efforts du duc de Mayenne. Entre autres villes, il prit Flavigni, où, de concert avec quelques membres du parlement restés fidèles, il fit transférer cette cour, qui passa de là à Semur, aussitôt qu'il eut pu s'en rendre maître. Aux premières nouvelles de la m. de Henri III, il se déclara pour Henri IV, et, quoique contrarié dans toutes ses mesures par le duc d'Aumont, gouvern. de la Bourgogne, il fit pend. 3 ans la guerre contre son frère, le vicomte de Tavannes, qui commandait les forces de la ligue. Il se distingua au combat de Fontaine-Française, en 1595, et, loin de prétendre aux récompenses auxquelles il avait tant de droits, il poussa le désintéressement jusqu'à céder la lieutenance-générale de Bourgogne au baron de Senecci, qui avait mis cette condit. à sa soumiss. et à celle de la ville d'Auxonne, qu'il tenait encore pour la ligue. Il se retira dans ses terres, où il mourut en 1633, laissant des *Mémoires des choses advenues en France et guerres civiles, depuis l'année* 1560 *jusqu'en* 1596. La meilleure édition de ces *Mémoires* est celle de Paris, 1625. — TAVANNES (Jean DE SAULX, vicomte de), frère puîné du précédent, né en 1555, fut admis, dès l'âge de 11 ans, dans la ligue formée à Dijon par son père contre les protestans. En 1573 il était au siége de La Rochelle, auprès du duc d'Anjou, depuis Henri III, et il fit tout ce qui dépendait de lui pour empêcher la levée de ce siége. Plus tard, il partit pour la Pologne avec le même prince; mais il ne revint pas avec lui en France. Il prit part à la guerre que les Moldaves faisaient aux Turks, et subit une courte captivité. On le retrouve en 1575 au combat de Dormans, où il dégage de la mêlée le duc de Guise, grièvement blessé. Il se signala par son acharnement contre les protestans, et ensuite contre Henri III lui-même. Il porta aussi les armes contre Henri IV, auquel il consentit à se soumettre en 1595, pour être confirmé dans le grade de maréchal de France, qu'il tenait du duc de Mayenne. N'ayant point obtenu cette confirmation, qu'il désirait, il rentra dans le parti des mécontens, et, après de nouvelles traverses, fut heureux de pouvoir vivre tranquille dans ses terres. On ignore la date précise de sa mort; mais celle de son testament est de 1629 : il avait alors 74 ans. On lui doit des *mémoires*, ou plutôt une *vie* du maréchal de Tavannes, son père, ouvrage très-remarquable, que, sans aucun doute, n'ont jamais lu les auteurs qui l'ont attribué à Guillaume de Tavannes, lequel a d'ailleurs laissé aussi des *mémoires* (*v.* l'article précédent). Ceux dont il est ici question, d'abord imprimés secrètement au château de Suilly, près d'Autun, en 1 vol. in-fol., l'ont été de nouveau, dans le même format, par Fourmy, Lyon, 1657. Ils font partie des deux éditions de la collection des *Mémoires relatifs à l'histoire de France.* — TAVANNES (Jacques DE SAULX, comte de), petit-fils du précédent, m. en 1683 à l'âge de 63 ans, suivit le grand Condé dans ses campagnes, et parvint au grade de lieutenant-général. On a de lui des *Mémoires sur la guerre de Paris, depuis la prison des princes, en* 1650, *jusqu'en* 1653, Paris et Cologne, 1691, in-12.

TAVELLI (JOSEPH), théolog. ital., né en 1764 à Brescia, m. en 1784 à Pavie, a laissé, entre autres écrits, mentionnés dans les *Nouv. ecclés* : *Essai de la doctrine des PP. grecs touchant la prédestination et la grâce*, Pavie, 1782, in-8.

TAVERNIER (JEAN-BAPTISTE), célèbre voyageur français, né en 1605 à Paris, m. vers 1686 à Moscou, avait, dès l'âge de 22 ans, parcouru une grande partie de l'Europe, dont il parlait presque toutes les langues; mais c'est surtout par ses voyages dans les diverses régions de l'Orient qu'il s'est immortalisé. Parti d'abord dans la seule vue de courir des aventures, il fit, pour se défrayer, quelques spéculations dont le succès l'engagea pour toujours dans le commerce des diamans et des pierreries, qui lui donna une fortune immense. Louis XIV lui octroya des lettres de noblesse. La relation de ses *Voyages en Turquie, en Perse et aux Indes* a été réimprimée souvent et traduite en anglais, en allemand et en hollandais. La meilleure édition française est celle de 1679, 3 vol. in-8 (Hollande). Quoique Tavernier, comme dit Voltaire, soit plus un marchand qu'un philosophe, on doit lui savoir gré des services qu'il a rendus par ses voyages dans un siècle où plusieurs contrées de l'Europe même étaient inconnues aux peuples savans de l'Europe. — Nicolas TAVERNIER, profess. au collége royal de France, né à Beauvais en 1620, m. en 1698, a laissé une édit. de *Vell. Paterculus*, Paris, 1658, in 12, et des *œuvres* latines, sur lesquelles on peut consulter l'*Histoire du Collége royal*, 1754-1780, édition in-12.

TAVORA (la marquise de) joua un rôle dans la

conjuration ourdie contre le roi de Portugal Joseph Ier (V. AVEIRO et POMBAL.)

TAXÈS ou TOXÈS, 4e duc de Hongrie au 10e S., m. en 971, commença à régner, conjointement avec son père Zoltan, en 957, et, comme lui, fut l'effroi des Grecs d'Orient. Il vainquit en plusieurs rencontres l'emp. Nicéphore, le força d'implorer le secours des Russes, dont le chef Svientoslas ne tarda pas à se joindre à Taxès contre son allié. L'emp. Zimiscès vengea Nicéphore, en 970, par la défaite complète des forces réunies de Taxès et de Svientoslas. Taxès, quoiqu'il fût demeuré païen, protégea la religion chrétienne, dans le sein de laquelle il choisit une épouse pour son fils.

TAYLOR (JOHN), poète angl., dit le *Water-poet* (poète d'eau), parce qu'il était batelier, né vers 1584 dans le comté de Glocester, m. vers 1655, fut constamment le poète, le chansonnier et le pamphlétaire de la cause royale dans la malheureuse révolution qui ôta à Charles Ier le trône et la vie. Ses écrits, dont la renommée ne s'est point étendue hors de l'Angleterre, ont été réunis en un volume in-fol., 1630. — TAYLOR (John), théologien angl. de la secte des *dissenters*, né dans le comté de Lancaster au commencem. du 18e S., mourut à Warrington en 1761. Outre la *Concordnace de la Bible anglaise et hébraïque*, Londres, 1754, 2 v. in-f., il a laissé plusieurs ouvrages qui lui ont fait une réputation de socinianisme. — TAYLOR (Jérémie), évêque anglican, né en 1613 à Cambridge, m. en 1667, accompagna le roi Charles Ier dans toutes ses campagnes en qualité de prédicateur ordin., vécut dans les chagrins et la misère sous le protectorat de Cromwell. Charles II, rétabli sur le trône des Stuarts, le nomma évêque de Down et Connor, administrateur de l'évêché de Dromore, vice-chancelier de l'université de Dublin, membre du conseil privé d'Irlande. Taylor a laissé en anglais plus de 36 ouvrages de théologie et de controverse, dont les principaux ont été réunis sous le tit. de *Symbolum theologicum*, Londres, 1674, 1 vol. in-fol. Les Anglais l'appellent le *Shakspeare* des théolog.

TAYLOR (BROOK), mathématicien célèbre, né en 1685 à Edmonton, dans le Middlesex, mort en 1731, cultiva la peinture et la musique avec succès, et publia sur ces deux arts des ouvrages estimables; mais c'est aux mathématiques qu'il doit son prem. tit. de gloire. Il est l'inventeur de la fameuse formule analytique que les géomètres appellent théorème de Taylor, et dont Lagrange fait la base de sa théorie des fonctions analytiques. Ce théorème est le principal résultat ou plutôt le résumé de son livre, intitulé : *Methodus incrementorum directa et inversa*, Londres, 1715, 1717. Taylor a publié en outre : *new Principles of linenr perspective*, 1715, et d'autres écrits sur les sciences, la morale et les arts, qu'il aimait. On en trouve une grande partie dans les *Transactions philosophiques*. Il fut secrétaire de la société royale, et compta parmi ses nombreux amis lord Bolingbroke. — Le chevalier John TAYLOR, fameux oculiste anglais du 18e S., m., suivant toute apparence, à Paris quelq. temps après 1767, parcourut plusieurs fois toutes les contrées de l'Europe, honoré et généreusement récompensé par les rois, les princes et le pape; mais il a nui lui-même à sa réputation par son incroyable vanité. Il a publié en son nom : *Anecdotes de la vie du chevalier Taylor*, etc., in-4. Ses principaux ouvrages sont : *Mécanisme du globe de l'œil*, Londres, 1730, in-8, traduit en 8 langues; *Traité sur les maladies de l'organe immédiat de la vue*, Paris, 1735, in-12, et autres sur le même sujet. — — TAYLOR (John), philologue angl., né vers 1704 à Shrewsbury, m. en 1766 à Londres, chanoine du chapitre de Saint-Paul, s'est fait surtout un nom par ses excellentes éditions de *Lysias* et de *Démosthènes*. Ses autres ouvrages sont : *Essai sur la loi universelle*, Londres, 1754, in-4; *Elémens du droit civil*, ibid., 1756, in-4, etc. — TAYLOR (Silas), antiquaire anglais, né en 1624, m. en 1678, a laissé *History of Harwich*.

TAYLOR (JAMES), mécanicien anglais, m le 18 septemb. 1825 à Cumnoch, âgé de 67 ans, avait eu part, avec M. Miller, à la prem. expérience, faite en 1788, de la possibilité d'appliquer à la navigation les forces motrices de la vapeur. James Taylor fit seul l'année suivante l'essai d'une navigation sur un bateau à vapeur mieux confectionné; mais le manque de fonds ne lui permit pas de donner tout le développem. désirable à sa découverte, et elle fut poursuivie par Fulton et Bell, qui en recueillirent tout l'honneur.

TAZZI-BIANCANI (JACQUES), antiquaire, né en 1729 à Bologne, m. en 1789, fut associé à presque toutes les académ. d'Italie, et consulté par les plus savans antiquaires de l'Europe. Il a laissé un *Traité des pierres antiques* et d'autres ouvrag. d'érudition, dont quelques-uns sont imprimés dans les *Mém.* de l'institut de Bologne.

TCHAMTCHIAN (MICHEL), historien arménien, né en 1738 à Constantinople, mort en 1823 dans la même ville, a laissé : *Grammaire arménienne*, rédigée en arménien, Venise 1779, in-4; *Histoire d'Arménie*, Venise, 1784, 1785 et 1786, 3 vol. in-4, en arménien littéral, beaucoup d'autres livres ou opuscules sur la théolog. et sur des mat. ascétiq. Il y a de son hist. un *Abrégé* par Mekhithar Dzaghigean, en armén., Venise, 1811, 1 vol. in-8.

TCHAOUSCH ou TCHAVOUSCH-PACHA, grand-vézyr du 17e S., reçut les sceaux de l'empire en 1648, après la mort d'Ibrahim, sous son fils Mahomet IV. Il s'unit à la sulthane Terkhan mère du jeune Mahomet, contre la sulthane Kiosem, mère d'Ibrahim, à laquelle pourtant il devait sa fortune. Une conspiration se trama contre lui, qui n'eut d'abord d'autre effet que de faire tomber les têtes de Kiosem et de quelques-uns de ses partisans; mais quelque temps après, en 1649, le vézyr fut poignardé par les parens de ceux contre lesquels il avait été forcé de sévir. Selon d'autres hist., il m. en 1656 d'une fièvre chaude. Quoi qu'il en soit, les Otthomans le vénérent comme un homme qui sut gouverner avec une grande fermeté et pourtant avec justice dans des jours orageux.

TCHELEBI-EFENDI (RECHID MUSTAPHA, plus connu sous le nom de), homme d'état et écriv. turk, reis-efendi en 1802, approuva la réforme que Sélim III essaya vainement d'introduire dans la discipl.ne de son armée, et il publia sur cette mesure nécessaire, mais difficile, un écrit apologétique, qui se trouve traduit en français dans le *Tableau historique, géographique et politique de la Moldavie et de la Valachie*, Paris, 2e édit., 1824.

TCHELEBI (KHATIB). V. HADJI-KHALFA.

TCHEOU-KONG, législat., philosophe, homme d'état chinois, vivait 11 siècles avant J.-C Il aida son frère aîné, Won-wang, à renverser la dynastie des Chang et à s'emparer du trône, fut comblé d'honneurs, et nommé par ce frère mourant régent de l'emp. et tuteur de son fils Tching-wang. Celui-ci écouta un moment de perfides conseils; son oncle s'exila volontairement; mais bientôt il fut rappelé, honoré plus que jamais, et mérita ces nouveaux honneurs par de nouveaux services. Il mourut à Fong l'an 1106 avant J.-C. Tcheou fut un des hommes les plus instruits de son siècle et de sa nation qu'il a contribué à policer. Il a laissé plusieurs ouvrages, et surtout a pris une grande part au livre des Rits, où l'on trouve des renseignemens précieux sur les mœurs et l'antiquité des Chinois. Son éloge est dans les *Mémoires* des missionnaires, t. 3, p. 34-38.

TCHERBATOF. V. SCHTSCHERBATOF.

TCHEREPANOF (NICÉPHORE), professeur d'histoire, de statistique et de géographie à l'université de Moscou, ville où il m. le 25 août 1823, était né en 1762 à Viatka, et avait été employé à div. missions scientifiques. On ne connaît de lui que des

traductions russes d'ouvrages allemands et français, entre autres de l'*Histoire universelle à l'usage de l'institut de Ste Catherine*, Moscou, 1811, in-8.

TCHING-KIS ou GENGIS-CAN. V. DJENGUYZ-KHAN.

TCHING-TCHING-KONG, amiral ou pirate chinois du 17e S., connu des Européens sous le nom de Koxinga, écouta d'abord les propositions des Tartares-Mandchoux qui envahissaient la Chine; mais trahi par eux, il leur jura une haine éternelle, et remporta sur eux plusieurs victoires. Il faisait la guerre au nom d'un descendant des Ming qui vint à mourir. Dès-lors il ne pensa plus qu'à se former un établissement pour lui-même. Il attaqua les Hollandais, les chassa des îles Formose et Pong-hou, prit le titre de roi, s'unit aux Anglais pour lutter contre les Mandchoux, et m. vers 1670, laissant à son fils le trône qu'il avait fondé, et que ses ennem. détruisirent en 1683.

TCHOURLOULI-ALI-PACHA, grand-vézyr d'Achmet III, avait été apprenti chez un barbier. Il dut sa fortune à son esprit naturel et à son extérieur agréab. Mais il fut malheur. d'avoir à lutter contre Charles XII, qui, conservant sa fierté impérieuse dans l'exil, l'accusa auprès du sulthan de s'être laissé corrompre par l'or du tzar Pierre, ce qui était vrai, et le fit déposer et reléguer à Mytylène en 1710. L'année suivante, Achmet lui fit trancher la tête, qui fut exposée à la porte du sérail. Ce vézyr a laissé une grande réputation d'éloquence, de pénétration, de sagesse et surtout d'équité.

TCHOU-YOUAN-TCHANG. V. HOUNG-WOU.

TEACH, surnommé *Barbe-Noire* (Black Beard), fameux pirate, né vers la fin du 17e S., en Angleterre, avait d'abord fait des courses contre la France pour des armateurs de la Jamaïque. En 1716 il se fit pirate et se signala par une férocité de sans-froid et une farouche intrépid. dont il n'entre pas dans notre plan de raconter les actes nombreux. Les deux Carolines surtout eurent à souffrir de ses brigandages. Ce fut un marin anglais, Robert Maynard, qui débarrassa le monde de ce monstre de cruauté.

TEBALDEO (ANTOINE TIBALDEO ou), poète, né à Ferrare en 1456, mort en 1538, eut dans son temps une grande réputation peu méritée, et fut même placé aussi haut que Pétrarque. Il a laissé: *Sonetti e Capitoli*, Modène, 1499, in-4; *Epigrammata*, dans les *Carmina illustrium poetarum*, de Toscano, t. 1er, et d'autres poésies ital. et lat. *Voy.* le t. 3, p. 373 du *Giornale de' lett. d'Italia.*

TEBRIZI (ABOU-ZACARIA YAHYA, fils d'Ali), surnommé *Scheïbani*, et plus connu encore sous le nom d'*Eba-Alkhatib*, littérat. arabe, né à Tébriz ou Tauris l'an de l'hég. 424 (1031 de J.-C.), m. à Baghdâd en 502 (1109 de J.-C.), a laissé des commentaires sur le *Hamasa*, sur le *Diwan*, et a composé un grand nombre d'ouvrages de littérature très-estimés.

TEDESCHI (NICOLAS), ou *Nicol. Panormitain*, célèbre canoniste du 15e S., archevêq. de Palerme, cardinal, né à Palerme ou à Catane vers 1389, m. de la peste, dans son diocèse, en 1445, a laissé un grand nombre d'ouv. peu intéressans aujourd'hui, dont il existe une collect., Venise, 1617, 9. v. in-f.

TEGEL (ERIC), historiographe de Suède, m. à Stockholm en 1638, a laissé des *généalogies* des rois de Suède, de Pologne et de Danemarck; une *Histoire de Gustave Ier*, Stockholm, 1622, 2 part. in-fol.; une *Histoire d'Eric XIV*, Stockholm, 1751, in-4.

TEGLATH-PHALASAR, successeur, selon toute apparence, de Phul, au trône du 2e empire d'Assyrie, fut heureux dans toutes ses guerres, entre autres dans celle qu'il entreprit pour Achaz, roi de Juda, contre les rois de Syrie et d'Israël. Il régna 19 ans, et m. vers l'an 730 av. J.-C.

TEÏA, dern. roi de la monarchie des Ostrogoths en Italie, après avoir soutenu Totila vainem. contre Narsès, et lutté long-temps avec sa mauvaise fortune, vint enfin se rencontrer près de Nocera, au pied du Vésuve, avec Narsès, qui le battit en 553. Teïa périt dans le combat.

TEICHMEYER (HERMANN-FRÉDÉRIC), célèbre médecin, né en 1685 à Minden dans le Hanovre, m. en 1746 à Iéna, où il avait occupé avec la plus grande distinction la chaire de physique expérimentale, et fait des cours d'anatomie, de médec. légale, de chirurgie, de botanique, de chimie, fut le maître de Haller. Il a laissé une foule de *dissertations*, recueillies en partie par Haller dans ses *Collections*; des *Institutiones medic. legalis et forensis*, Iéna, 1740, 1762, in-4; et d'autres ouvrages de médecine.

TEIFASCHY (ABOU'L ABBAS AHMED AL), Ibn Yousouf, Ibn Mohâmmed, commerçant arabe au 13e S., a laissé un ouv. curieux sur les pierres précieuses, dont il y a une traduct. en italien sous ce titre: *la Fleur des pensées sur les pierres précieuses*, avec le texte arabe et des notes, Florence, 1818, gr. in-4.

TEISSIER (ANTOINE), né en 1632 à Montpellier, m. en 1715 à Berlin, fut un des écrivains protestans que la révocat. de l'édit. de Nantes força d'aller porter en pays étranger leurs talens et leurs lumières. D'Aguesseau et Baville voulurent le faire rentrer en France; il refusa constamment. Il a laissé un grand nombre d'écrits qui sont pour la plupart des trad. du latin moderne et du grec, et des compositions historiq. et biograph. Nous nous contenterons de citer les *Eloges des hommes savans, tirés de l'histoire de M. de Thou*, etc., Utrecht, 1696, 2 vol. in-12; Leyde, 1715, 4 vol. in-12; *Catalogus auctorum qui librorum catalogos indices, bibliothecas, virorum litteratorum elogia, vitas aut orationes funebres scriptis consignârunt*, Genève, 1686, in-4; *Traités pour la réunion des protestans*, ib., 1636, in-12.

TEIXEIRA (PEDRO). V. TEXEIRA.

TEKELI (EMERIC), né en 1658, fut long-temps le chef des calvinistes et d'autres mécontens de la Hongrie contre l'Autriche, dont il battit six fois les armées et qu'il fit un moment trembler. Les ministres de Léopold s'abaissèrent à employer contre lui la perfidie. Tékéli indigné appela les Othomans à son secours: Cara-Mustapha vint avec 220 mille hommes, et alors s'ouvrit la fameuse campagne de 1683, où Tékéli se signala par des cruautés inouïes que la fureur même des Turks ne put égaler. Il avait dressé des chiens de guerre, comme jadis les Castillans à Hispaniola. Le prince de Bade, profitant du temps que perdait le Hongrois en cruautés, le surprit auprès de Presbourg, dont il ne pressait pas assez le siége, délivra cette ville, et rétablit la fortune de son parti. Cara-Mustapha rejeta sur Tékéli toutes les fautes de cette malheureuse expédition; mais celui-ci prouva aisément que le grand-vézyr seul était coupable. Cependant il fut lui-même, deux ans après, mis aux Sept-Tours par ordre de Mahomet IV: cette injustice révolta les Hongrois, qui se donnèrent enfin à l'Autriche. En vain la Porte rendit la liberté à Tékéli, le nomma vaïvode de Transylvanie, puis roi de Hongrie; il avait perdu son influence et ne se montra qu'un chef de brigands dans la guerre qu'il fit en Esclavonie et en Servie. Il assista, déjà accablé par l'âge et les infirmités, à la bataille de Zenta, et vit là déroute complète des Othomans. La paix de Carlowitz mit fin à la guerre en 1699, et là finit aussi la carrière politique du comte Tékéli, qui m. à Nicomédie en 1705, presque oublié. On trouvera dans les *Memoires* du comte Bethlem Niklos *sur les troubles de la Transylvanie* (1736, 2 vol. in-12), des éclaircissem. touchant ce personnage, qu'on a souvent confondu avec Michel TÉLÉKI, prem. ministre de Transylvanie, et qui avait devancé Emeric Tékéli, dans le command. des mécont. de Hongrie.

TELAZIX, roi des Mexicains, élu en 1483, fut

empoisonné après un règne de 4 ans, pendant lequel il ne se signala que par sa lâcheté et son incapacité totale. Il était fils de Montezuma Ier.

TÉLÉKI (Michel). V. Tékéli (Emeric).

TÉLÉSILLE, femme célèbre par son courage autant que par son talent pour la poésie, florissait vers l'an 520 av. J.-C. à Argos, qu'elle sauva en sortant à la tête des femmes armées, contre Cléomène, roi de Sparte, qui ne voulut point compromettre sa gloire militaire avec de pareilles troupes et se retira sans combattre. Une fête fut établie en l'honneur de Télésille, et une statue lui fut érigée. Il ne nous reste de ses poésies que quelques fragmens, recueillis par Wolf dans les *Poetriarum octo fragmenta et elogia*, Hambourg, 1734, in 8, et précédemm. par Orsini dans les *Carmina novem illustrium feminarum*, Anvers, 1668, in-8.

TELESIO (Antoine), dit *Thylesius* ou *Tilesius*, littérat., né à Cosenza, dans le royaume de Naples, en 1482, m. dans la même ville vers 1533, professa les belles-lettres à Milan et à Rome, où il se lia avec Paul Jove et Jérôme Vida. Il a laissé des *poésies* latines, des *notes* sur Horace et d'autres ouv. qui ont été recueillis par Daniele, Naples, 1762, 1808, in-4.—Telesio (Bernardin), philosophe et mathématicien, neveu du précéd., né à Cosenza, dans le royaume de Naples, en 1509, m. dans la même ville en 1588, fut un des prem. qui luttèrent contre l'autorité d'Aristote dans les écoles, et c'est là son principal mérite. Car il n'a guère remplacé les rêves du dieu de l'école que par d'autres rêves dans ses ouv., qui sont : *de Rerum naturâ juxta propria principia*, Genève, 1588, in-fol. ; *Varii de naturalibus rebus libelli*, Venise, 1590, in-4

TÉLESPHORE (Saint), pape, succéda à saint Sixte Ier en l'an 127, souffrit le martyre selon toute apparence vers 138, et eut pour successeur St Hygin.

TELL (Guillaume), l'un des chefs de la révolution suisse de 1307, né à Burghau, canton d'Uri, passa la prem. partie de sa vie dans l'obscurité ; mais sa haine pour la tyrannie et le service durable qu'il a rendu à son pays lui ont acquis un nom immortel. Gessler, homme farouche et soupçonneux, nommé gouverneur de la Suisse par l'emp. Albert, avait fait élever sur la place publiq. d'Altorf un chapeau, représentant sans doute le chapeau ducal d'Autriche, auquel il prétendait que tout le monde rendît hommage. Tell n'obéit point, murmura même hautement, fut arrêté ; et Gessler voulut le conduire lui-même dans son chât.-fort de Kusnacht. Le bateau sur lequel ils s'étaient embarqués était arrivé à la hauteur du Grutli, où la conjuration avait pris naissance, lorsqu'une violente tempête se déclara qui força Gessler à confier la conduite de la barque et sa vie à Guillaume Tell. Celui-ci tint le gouvernail pendant quelq. temps, s'approcha du rivage, y sauta et laissa le tyran dans le plus grand danger. Gessler eut pourtant le bonheur d'y échapper ; mais comme il passait dans un chemin creux pour gagner Kusnacht, Tell lui décocha une flèche, et l'étendit m. sur la place. On a voulu révoquer en doute l'authenticité de ce fait aussi bien que de cet acte de cruauté réfléchie de Gessler, qui aurait ordonné à Tell d'enlever avec une flèche une pomme placée sur la tête d'un de ses enfans. Au reste, il est vrai de dire que la même fable est racontée dans l'histoire de Danemarck. Il paraît que Guillaume Tell se trouva en 1315 à la bataille de Morgarten, et qu'il m. en 1354 à Bringlen, receveur de l'église de ce bourg. L'hist. de Guillaume Tell a été le sujet de plus. ouv. littér., entre autres d'un roman de Florian, d'une tragéd. de Lemierre et d'un admirable drame de Schiller (*v.* l'art. Suisse).

TELLER (Guillaume-Abraham), théologien allem. de l'église réformée, né à Leipsig en 1734, m. en 1804, avait été, pour ses opinions peu religieuses, déclaré hérétique à Helmstadt, dont il était prem. pasteur et où il professait la théologie. Il vint en 1767 s'établir à Berlin et y fut nommé membre du consistoire, prem. pasteur de l'église de St-Pierre et académicien. Il connaissait parfaitement les langues orientales, l'histoire et surtout celle de l'église réformée. On a de lui : *Doctrine de la foi chrétienne*, en allem., Helmstadt et Halle, 1764, in-8 : ouv. qui le fit condamner comme hérétique ; *Dictionnaire du Nouveau-Testament*, Berlin, in-8, 6e édit., 1805 ; *Morale pour tous les états*, etc., Berlin, 1797, 2 vol. in-8 (en allem.). Ces deux dern. ouv. sont d'une hardiesse qui approche quelquefois de l'impudence. Parmi ses autres ouv., assez nombreux, où règnent les mêmes principes et le même ton, on cite surtout *la plus ancienne Théodicée*, ou *l'Explication des trois premiers chapitres du prem. livre de l'Histoire des temps antérieurs à Moïse*, Berlin, 1802 : cet ouv. a été réfuté par J.-A. Deluc, dans une brochure intitulée *Principes de théologie, de théodicée et de morale*, etc., Hanovre, 1803, in-8.

TELLÈS D'ACOSTA (Dominique-Antoine), ancien intendant de Mme la dauphine, conseiller du roi, grand-maître enquêteur et général réformateur des eaux et forêts de France au départem. de Champagne, a pub. : *Instruction sur les bois de marine, contenant des détails relatifs à la physique et à l'analyse du chêne, et en ce qui concerne l'économie et l'amélioration des bois en général*, Paris, 1780, in-12.

TELLEZ DE SYLVA (don Manuel), marq. d'Alegrète, né en 1682 à Lisbonne, où il m. en 1736, cultiva les lett. dont le goût était héréditaire dans sa famille, fut élu par le roi Jean V prem. secrét. perpétuel de l'ac. d'hist. fondée en 1720, et pub. : *Poematum lib. primus et epigramm. centuria prima*, Lisbonne, 1722, in-8 ; La Haye, 1723, in-4 ; *Collecão dos documentos, statutos et memorias da acad. real da hist. portugueza*, ib., 1721-27, 7 t. in-fol. ; *Histor. da acad. real da hist. portugueza*, ib., 1727, in-4.—Balth. Tellez, jés. et hist., né en 1595 à Lisbonne, où il m. en 1675, après avoir été provinc. de son ordre, a laissé, sous le titre de *Cronica*, etc., une *Histoire de la société des jésuites en Portugal*, Lisbonne, 1644-47, 2 vol. in-fol. (la période la plus intéressante de l'hist. de ces bons pères n'était point venue alors, *v.* Pombal) ; et une *Histoire générale d'Ethyopie*, aussi en portugais, Coïmbre, 1660, in-fol., très-rare.

TELLEZ (Eléonore). V. Eléonore Tellez.

TELLIER (Le). V. Letellier.

TELUCCINI (Marius), dit *le Bernia*, l'un des poètes les plus féconds du 16e S., ne nous est connu que par ses product., qui sont : *Artemidoro, dove si contengono le grandezze degli antipodi*, Venise, 1566, in-4 (roman en vers de 43 chants) ; *Erasto*, Pesaro, 1566, in-4 (poème en 9 chants et en octaves) : *le Pazzie amorose di Rodomonte secondo*, Parme, 1568, in-4 (poème en 20 chants et en ortaves) ; *Parigi et Vienna*, *ridotto in ottava rima*, Gênes, 1571, in-4.

TEMANZA (Thomas), biographe et architecte, né en 1705 à Venise, où il m. en 1789, surintend. des eaux de cette ville et membre de plus. corps savans, a laissé un assez gr. nombre d'ouv., parmi lesquels on distingue : *le Antichità di Rimino, libri due*, Venise, 1741, pet. in-fol., fig ; *Vita di Andrea Palladio, Vicentino*, ibid., 1763, in-4 ; *Vite de' più celebri architetti e scultori veneziani, che fiorirono nel secolo XVI*, ibid, 1777, 2 vol. in-4 ; *degli Scamilli impari di Vitruvio*, ibid., 1780, in-8. Ses principaux ouv., comme architecte, sont : la façade de Ste-Marguerite à Padoue ; une rotonde à Piazzola ; le pont de Dolo sur la Brenta ; l'église de Ste Marie-Madeleine, où l'on a placé le tombeau de Temanza.

TEMESWAR (le comte de). V. Scolari.

TEMPELHOF (George-Frédéric), tacticien

allemand, né en 1737 à Tramp, dans la Moyenne-Marche, m. à Berlin en 1807, s'était engagé comme simple soldat dans un régim. d'infanterie, avait fait plus. campagnes où son courage et ses profondes connaissances dans les mathématiq. et dans l'art de la guerre l'avaient fait remarquer. Le gr. Frédéric conçut pour lui une haute estime, le chargea d'instruire les meilleurs officiers d'infanterie et de cavalerie dans les inspections de Berlin et de la Marche, le nomma major et commandant d'un corps d'artillerie, et lui accorda des lettres de noblesse. Frédéric-Guillaume II le chargea d'instruire les deux princes, ses fils aînés, dans les mathématiq. et la science de la guerre. Frédéric-Guillaume III lui conféra en 1802 l'ordre de l'Aigle-Rouge, le nomma lieuten.-gén. et instituteur des deux jeunes princes, ses frères. On a de ce tacticien, qui était en relation avec Euler, Lambert, Sulzer, Lagrange et d'autres savans, un assez grand nombre d'ouv., parmi lesquels il faut distinguer : *le Bombardier prussien*, 1781, in-8 ; *Géométrie pour les soldats et pour ceux qui ne le sont pas*, Berlin, 1790, in-8 ; *Histoire de la guerre de sept ans en Allemagne, entre le roi de Prusse et l'impératrice-reine, avec ses alliés*, trad. de l'angl. du général Lloyd, avec plans et remarq., 2e édit., Berlin, 1794, 5 v. in-4 ; *Art de la guerre, expliqué par des exemples*, ouv. posth., Zerbst, 1808, in-8.

TEMPLE (le chevalier GUILLAUME), homme d'état et écrivain distingué, né à Londres en 1628, fit d'excellentes études et acquit surtout une connaissance approfondie de la langue latine qui lui fut très-utile plus tard dans des négociations importantes. Il commença ses voyages à 19 ans, passa deux années en France, visita la Hollande, la Flandre, l'Allemagne, et apprit les langues de tous ces pays. A son retour en 1654, il alla vivre dans la retraite en Irlande, au sein de sa famille et avec une femme adorée, éclairant son esprit et fortifiant son caractère par l'étude de l'hist. et de la philosophie. Il ne voulut accepter aucun emploi sous Cromwell. A la restauration de Charles II, en 1660, il fut élu membre de la convention d'Irlande, où il manifesta la plus vive opposition contre le poll-bill, présenté par les lords justiciers. Nommé l'année suivante membre du parlem., il montra une parfaite indépendance et une rare impartialité, tour à tour votant pour et contre les ministres. Il fut un des commissaires députés au roi par ce parlem. en 1662, et vit à Londres le duc d'Ormond, qu'il revit plus tard à Dublin, et dont l'estime lui valut ensuite la protection de lord Clarendon et du secrétaire d'état Arlington. Ce dernier, en 1665, le chargea, au nom du roi, d'une commission secrète auprès de l'évêque de Munster : il s'agissait d'engager ce prélat à s'unir à l'Angleterre contre la Hollande. Le traité était déjà conclu et l'on avait à peine appris le départ de Temple. En 1666, il fut chargé encore d'une semblable mission auprès du même prélat qui, mécontent de ses nouveaux alliés, menaçait de se déclarer pour les Hollandais ; mais Temple arriva trop tard ; l'évêq. avait conclu un traité à Clèves avec les Etats-Généraux. La paix qui ne tarda pas à être signée entre les deux puissances lui permit de visiter encore une fois les Provinces-Unies et de connaître le grand-pensionnaire de Witt. Il eut bientôt à s'applaudir d'avoir gagné l'amitié de ce grand homme avec lequel il fut chargé de conclure en 1668 le fameux traité de la *triple alliance* entre l'Angleterre, la Hollande et la Suède : ce ne fut l'ouv. que de cinq jours. La même année il concourut à la paix signée à Aix-la-Chapelle. Enfin deux ans après une mission auprès des Provinces-Unies lui fut offerte, qui répugnait à sa délicatesse ; il la refusa et alla dans sa maison de Shene près de Richmond, écrire ses *Observations sur les Provinces-Unies*, et une partie de ses *Mélanges*. On voit Temple reparaître sur la scène de la politique en 1674, contribuer avec deux autres ambassad. extraordinaires à la paix de Nimègue signée en 1678, accepter, après ce traité, l'emploi de secrétaire d'état, se trouver sans cesse dans le conseil en opposition avec Shaftesbury, et fatigué enfin des affaires publiq., se retirer dans sa petite terre de Moor-Park, dans le Surrey, où il m. en 1698, ou suiv. Chalmers en 1700, après avoir vu la révolut. de 1688, sans y prendre part et sans vouloir même que son fils s'y engageât. Outre les ouv. déjà cités, on a de lui plus. vol. de *lettres* ; une *Introduction à l'histoire d'Angleterre* ; des *mém.* qui sont, pour la postérité, ce qu'il a laissé de plus intéressant. Ses ouv. ont été réimp. en 1814, 4 vol. in-8.—TEMPLE (John), fils du précéd., fut pendant plus. mois secrétaire d'état au département de la guerre, et se noya dans la Tamise en 1689, laissant dans le bateau, d'où il se précipita, un billet par lequel il accusait lui-même son incapacité qui avait causé, disait-il, beaucoup de préjudice au roi et au royaume. On lui accordait pourtant assez généralement beaucoup d'habileté. On croit qu'il fut porté à se donner la m. par le chagrin qu'il avait conçu en voyant le général Hamilton, dont il avait garanti la fidélité, trahir les intérêts du roi Guillaume. Il laissa, de son mariage avec une Française, deux filles, auxquelles leur aïeul, le chev. Guillaume Temple, laissa toute sa fortune, mais sous la condition expresse qu'elles n'épouseraient pas de Français.

TEMPLEMAN (PETER), médecin anglais, né en 1711, m. en 1769, étudia à l'univers. de Leyde sous Boërhaave et d'autres profess. distingués, et revint à Londres en 1739, pour y exercer son art. Mais l'habitude de vivre avec les gens instruits et dans la meilleure société l'avait rendu tellem. difficile qu'oubliant les devoirs sacrés du médecin de se dévouer à l'humanité tout entière, il voulut, pour ainsi dire, choisir ses malades. Le chemin de la fortune lui fut fermé, malgré son mérite reconnu. On a de lui : *Remarques et Observations curieuses en physique, anatomie, chirurgie, chimie, botaniq et médecine*, 1er vol., 1753, 2e vol., 1754 (l'aut. se proposait de porter l'ouv. à 12 vol.) ; une traduct. des *Voyages en Egypte et en Nubie*, par Norden, 1757, in-fol. et in-8 ; une édit. des *Select cases*, etc., par le doct. Woodward, 1757, in-8.

TEMPLERI. V. LEVEN.

TEMPLIERS (les), aussi appelés CHEVALIERS DU TEMPLE, furent institués au commencement du 12e siècle (environ l'an 1118) par des croisés français, dans le but de protéger les pèlerins et de leur rendre facile l'accès des saints lieux. Les premiers membres de cette association religieuse et milit., au nombre de neuf, se lièrent par un vœu solennel qu'ils prononcèrent en présence du patriarche de Jérusalem, et Baudouin II leur donna pour résidence dans cette ville une maison située près du Temple : c'est de là que les nouveaux religieux prirent le nom sous lequel ils ne tardèrent pas à se rendre fameux par leurs exploits. Accru promptement par la ferveur des fidèles, l'ordre des Templiers, qui ne se soutenait d'abord qu'à l'aide d'aumônes, finit par acquérir d'immenses richesses, et il est naturel de penser qu'en perdant leur pauvreté, ils se dépouillèrent aussi des vertus chrétiennes qui réprouvent le luxe et la mollesse. Cependant la reconnaissance des papes, des rois et des peuples s'était complue à accroître le lustre qu'avait acquis l'ordre des Templiers, notamment par sa défense héroïque dans Ptolémaïs lors du siége de cette ville par les Sarasins (*voy.* au mot CROISADES, p. 772). Mais son importance souleva parmi d'autres ordres militaires et religieux une rivalité qui se changea bientôt en une haine implacable. Déjà sa destruction était résolue, lorsqu'en 1307 deux d'entre les chevaliers qui avaient suivi en France le grand-maître de l'ordre, Jacques de Molai, furent condamnés par celui-ci, comme accusés d'hérésie et convaincus de plusieurs forfaits, à finir leurs jours

dans les cachots. Ces deux hommes dégradés, poussés par le désir de la vengeance et aussi dans l'espoir de recouvrer leur liberté, firent informer le surintendant des finances, Enguerrand de Marigni, qu'ils avaient à faire des révélations dont le roi pourrait tirer plus d'utilité que de la conquête d'un royaume. Dans l'état de délabrement où se trouvaient les finances de l'état, on n'attendait qu'un prétexte spécieux pour dépouiller les chev. du Temple de leurs richesses, devenues scandaleuses, vu la détresse où la France se trouvait alors réduite. Le ministre de Philippe-Auguste saisit l'occasion qui lui était offerte. On entendit les dépositions des deux misérables chevaliers, qui firent un détail affreux des infamies commises, suivant eux, dans leur ordre, et dont ils confessaient avoir été les témoins ou les complices. C'est sur un pareil témoignage que, le 13 octob. de la même année, on fit arrêter à la fois tous les Templiers qui se trouvaient en France. Guillaume de Nogaret et le dominicain *Imbert*, confesseur du roi et revêtu par le pape du tit. d'inquisit., furent chargés de la poursuite de cette déplorable affaire, et ne mirent que trop de zèle à seconder les vues du monarque et du pontife d'Avignon (Clément V) contre les restes dispersés de l'ordre du Temple. Tout fut mis en œuvre pour obtenir contre eux des témoignages accusateurs : tortures, promesses de grâces et de récompenses à ceux des prévenus qui s'avoueraient coupables, violences atroces envers ceux que ne pouvaient ébranler l'appât de l'or ni les horreurs d'un bûcher. C'est ainsi qu'on arracha au plus grand nombre des chevaliers l'aveu de quelques crimes honteux dont ils étaient accusés, et qui offensaient à la fois la nature, la religion et les mœurs. Trente-six de ces malheureux périrent au milieu des tortures. Jacques Molai, sur sa demande, avait été envoyé avec d'autres chefs de l'ordre auprès du pape pour s'expliquer devant lui ; mais sa marche fut arrêtée à Chinon, où des cardinaux vinrent l'interroger. On rapporte, sans preuves bien certaines, que le gr.-maître céda d'abord ou à la crainte des tourmens et de la m., ou à l'espérance d'obtenir pour les siens quelques conditions favorables, en ne contrariant pas les projets de la politique de Philippe-le-Bel. Quoi qu'il en soit, afin de donner une apparence juridique aux moyens violens qui devaient amener la destruction de l'ordre, le pape convoqua un concile écuménique à Vienne, et nomma une commission qui se rendit à Paris dans le but de dresser l'information nécessaire pour motiver la décision du concile Molai fut amené devant les commissaires du saint-siége, et on lui lut les pièces de la procédure. Quand il entendit celles qui mentionnaient les aveux, vrais ou supposés, faits par lui à Chinon, il manifesta son étonnement et son indignation contre cette assertion. L'affaire prit alors un caractère tout différent. Un très-grand nombre de chevaliers qui, forcés par les tourmens, avaient fait des aveux devant les inquisiteurs, les révoquèrent devant la commission papale, et déclarèrent avec énergie qu'ils défendraient l'ordre jusqu'à la mort, de corps et d'âme, devant et contre tous, contre tout homme vivant, excepté le pape, le roi de France, etc. Le grand-maître demanda avec instance qu'on le conduisît devant le pape, qui devait le juger. Cinq cent quarante-six chevaliers, soit de ceux qui avaient fait des aveux précédemm., soit de ceux qui avaient résisté aux moyens des oppresseurs, se constituèrent défenseurs de l'ordre, et le nombre s'en éleva bientôt à neuf cents : mais la détermination du pape et du roi était irrévocablem. prise. Les chevaliers furent partagés en 3 classes. Ceux qui, ayant rétracté les aveux précédens, soutenaient l'innocence de l'ordre, furent livrés au jugement des inquisiteurs. Tous ceux qui persistaient dans leur rétractation furent déclarés *hérétiques, relaps*, livrés à la justice séculière et condamnés au feu. Ceux qui n'avaient jamais fait d'aveux, et qui persistèrent à n'en pas faire, furent condamnés à une détention perpétuelle comme Templiers *non réconciliés*. Quant à ceux qui ne rétractèrent pas les aveux déjà faits, ils furent mis en liberté, reçurent l'absolution, et on les déclara Templiers réconciliés. La procédure, le jugement et le supplice des prétendus relaps ne demandèrent que 24 heures, et, le 12 mai au matin, cinquante-quatre chevaliers furent livrés aux flammes. Les historiens ont attesté unanimement l'intrépidité de ces nobles victimes jusqu'à la mort. D'autres exécutions eurent lieu en France. Dans les pays étrangers les Templiers, malgré les poursuites du pape et de Philippe-le-Bel, résistèrent avec succès, parce qu'on n'employa pas contre eux les terribles moyens dont on avait fait usage en France. Le 13 octobre 1311 le pape ouvrit le concile écuméniq. de Vienne; mais les memb. de ce conseil ayant été d'avis d'entendre les Templiers en leur défense, le souverain pontife, sans consulter l'assemblée, publia le décret d'abolition de l'ordre du Temple par voie de provision. Cependant Jacques de Molai était encore en prison à Paris. Il avait toujours réclamé son jugement, que le pape s'était réservé en personne. Trois commissaires furent nommés par ce dernier pour juger le grand-maître, ainsi que trois autres chefs de l'ordre. Après une longue procédure les accusés, placés sur un échafaud dressé dans le parvis de l'égl. Notre Dame, venaient d'entendre la lect. d'une sentence qui les condamnait à la réclusion perpétuelle, lorsque Molai, rendant hommage à l'innocence de l'ordre, déclara qu'il aimait mieux renoncer à la vie que de faire des aveux mensongers qui terniraient la gloire de cette institution respectable. L'un des trois chevaliers parla dans le même sens. Le conseil du roi, assemblé à l'instant, condamna Molai et son compagnon à la mort, sans réformer la sentence des commissaires du pape et sans faire prononcer aucun tribunal ecclésiastique. Le bûcher fut dressé à l'endroit même où est aujourd'hui la statue de Henri IV, et les deux victimes y furent brûlées à petit feu le 18 mars 1314. Jusqu'au dern. soupir ils protestèrent de leur innocence et de celle de l'ordre. Quelques historiens ont rapporté que le grand-maître, avant de mourir, avait cité le pape Clément V et le roi au tribunal de Dieu. « Si ces sortes de traditions, a dit un écrivain, ne sont pas toujours véritables, elles permettent du moins de croire que l'opinion publique qui les accueillit jugeait que les condamnés étaient innocens. » Toute l'affaire des Templiers s'explique d'ailleurs par ce mot profond de Bossuet : « Ils avouèrent dans les tortures ; mais ils nièrent dans les supplices » On peut consulter : l'*Histoire de la condamnation des Templiers*, par Dupuy, Bruxelles, 1751, in-4; *Histoire apologétique des Templiers*, par le P. Le Jeune, Paris, 1789, 2 v. in-4; *Procès de l'ordre des Templiers* (en allem.), Hambourg, 1792, in-8; *Mémoires historiques sur les Templiers*, par Grouvelle, Paris, 1805, in-8, et surtout l'écrit intitulé : *Monumens historiques relatif. à la condamnation des Chevaliers du Temple et à l'abolition de leur ordre*, par M. Raynouard (qui a composé une tragédie estimée sur le même sujet), Paris, 1813, in-8.

TENA (Louis de), théologien, né à Cadix vers le milieu du 16e siècle, m. en 1622, évêq. de Tortose, après avoir occupé successivement avec distinction des chaires de philosophie et de théologie, celle d'interprète de l'Écriture-Sainte, et reçu de de Philippe II l'administration des colléges royaux et la dignité de chanoine théologal au chapitre de Tolède, a laissé : *Commentaria et Disputationes in epistolam D. Pauli ad Hæbræos*, Londres, 1661, in-fol.; *Isagoge in Sacram Scripturam*, in-fol.

TENCIN (Pierre GUÉRIN de), cardinal, archevêque de Lyon, né à Grenoble en 1680, m. en 1758, fut d'abord prieur de la maison de Sorbonne, puis grand-vicaire et grand-archidiacre de Sens,

enfin abbé de Vézelai, diocèse d'Autun, et eut à soutenir, en cette dern. qualité, un procès qui fit tort à sa réputation, et dont ses liaisons avec Law ne contribuèrent pas peu à rappeler plus tard le scandale. Il n'en fut pas moins le conclaviste du cardinal de Rohan, qu'il accompagna à Rome en 1721 Il y obtint même l'emploi de chargé d'affaires de France, fut nommé archevêque d'Embrun et sacré par le pape en 1724 A peine fut-il revenu en France pour prendre possession de son siége, qu'il prit part à la condamnation de Soanen, évêque de Senez, prononcée en 1727 par le concile de la métropole d'Embrun. Dès ce moment, quoique les décrets du concile eussent été approuvés par les deux puissances, l'archevêque d'Embrun eut à lutter contre les avocats, le parlement même et les partis puissans des philosophes et des jansénistes. C'est alors qu'il publia une foule de *lettres pastorales* et de *mandemens*, dont quelques-uns furent supprimés par le parlement. Nommé cardinal en 1379, il assista au conclave de 1740, fut appelé la même année à l'archevêché de Lyon, dont il ne prit possessinn qu'en 1742. Le cardinal de Fleury le fit nommer mioistre-d'état; mais, à la m. de ce prem. ministre, le cardinal de Tencin n'eut plus de crédit. Il quitta entièrement la cour en 1752, ne prit aucune part aux disputes entre le clergé et le parlement, et vécut dans son diocèse, où il se fit estimer par d'abondantes aumônes.

TENCIN (CLAUDINE-ALEXANDRINE GUÉRIN DE), sœur du précédent, née à Grenoble en 1681, fut d'abord religieuse, contre son gré, au couvent de Montfleury, près de sa ville natale; mais elle protesta contre ses vœux après 5 ans de profession, et passa comme chanoinesse au chapitre de Neuville, près de Lyon Bientôt elle vint à Paris; le pape lui accorda un rescrit qui la dégageait de tout lien religieux, mais qui ne fut pourtant pas fulminé. Mad. de Tencin n'en continua pas moins de vivre dans le monde, où elle s'occupa beaucoup d'avancer la fortune de son frère, à l'exemple duquel elle se jeta dans les spéculations financières et dans le parti des constitutionnaires; elle mit même tant d'ardeur à défendre la bulle *Unigenitus*, qu'elle reçut l'ordre de se retirer pour quelque temps à Orléans. L'intrigue et l'ambition ne purent la préserver de l'amour: elle eut du chevalier Destouches-Canon un fils qui fut d'Alembert. La Fresnaye, un de ses amans, se tua chez elle d'un coup de pistolet, et ce suicide, qu'on put regarder d'abord comme un assassinat, la conduisit au Châtelet, puis à la Bastille, d'où elle ne tarda guère à sortir. Ce fut alors qu'elle résolut de faire oublier tant de scandales par une vie plus régulière. Elle rassembla chez elle les gens de lettres et les savans les plus distingués, défendit de tout son pouvoir l'*Esprit des lois* contre les censures amères qui assaillirent cet immortel ouvrage dès son apparition, et en prit un grand nombre d'exemplaires. Elle entretint avec Benoît XIV une correspondance suivie, et mourut en 1749 à Paris, laissant des romans estimés et souvent réimprimés. On les réunit à ceux de mad. de La Fayette en 1786, 7 vol petit in-12. La même collection, augmentée de deux romans de mad. de Fontaine, a été réimp., Paris, 1804, 5 vol. in-8, avec des *notices* et un *Essai sur les romans*, par M. Auger, puis en 1808, 4 vol. in-8, enfin avec des *notices* de MM. Jay et Etienne, Paris, 1825. 5 vol in-8. *Le Comte de Comminges* est le chef-d'œuvre de mad. de Tencin, et *peut être regardé*, dit La Harpe, *comme le pendant de* LA PRINCESSE DE CLÈVES.

TENDE (RENÉ DE SAVOIE, comte de), fils naturel de Philippe II, duc de Savoie, reçut de son frère le duc Philibert, dit *le Beau*, la charge de lieutenant-général et des lettres de légitimation, se rendit ensuite à Rome pour les faire confirmer par le saint-siége; mais son acte de légitimation fut annulé par l'emp., grâce aux intrigues de Marguerite d'Autriche, deuxième femme de Philibert. Il se retira alors auprès de la duchesse d'Angoulême, sa sœur, et, se voyant déclaré criminel de lèse-majesté en Savoie, ayant perdu ses biens par la confiscation, il s'attacha à la France, parvint aux plus hautes dignités sous le règne de François Ier, son neveu, et lui rendit des services signalés en Suisse à la bataille de Marignan, à l'attaque de la Bicoque, enfin à la bataille de Pavie (1525), où il se couvrit de gloire et reçut des blessures auxquelles il succomba. — TENDE (Claude DE SAVOIE, comte de), fils du précédent, né en 1507, entra de bonne heure dans la carrière milit., fut fait prisonn. à la bataille de Pavie, revint en France, fut nommé colonel des Suisses, et accompagna Lautrec à son expédit. de Naples. Ayant succédé à son père dans la place de gouv. et sénéchal de Provence, il repoussa avec vigueur les attaques de Charles-Quint, et sut échapper à l'influence des partis, sévissant également contre les huguenots séditieux et contre les catholiques ambitieux. Suspendu un moment de ses fonctions par les intrigues de ses ennemis, il fut rétabli dans sa charge par Henri II; mais lorsque l'édit de 1562 eut permis le libre exercice du culte reformé, l'exactitude scrupuleuse qu'il mit à le faire exécuter réveilla la haine des catholiques, qu'il chercha à apaiser en s'adjoignant, dans la charge de gouv., un fils du prem. lit, le comte de Sommerive. Celui-ci, pour se venger de sa belle-mère, leva des troupes, et força son père à s'enfuir en Piémont. Le comte de Tende, rappelé par la cour. mourut subitement à Cadranache en 1566.— TENDE (Honorat DE SAVOIE, comte de VILLARS et de), frère puîné du précédent, né en 1509, se signala, jeune encore, dans les guerres que la France eut à soutenir, s'enferma en 1553 dans Hesdin, assiégé par le prince Emmanuel-Philibert, depuis duc de Savoie, qui le fit prisonn., fut blessé dangereusement à la bataille de Saint-Quentin, et se jeta néanmoins dans Corbie, qu'il sauva. Nommé lieutenant-général en Languedoc (1560), il déploya une telle rigueur contre les protestans qu'on le rappela, mais pour lui confier une division de l'armée royale, à la tête de laquelle il combattit pour la même cause en Touraine, au siége de Poitiers, à Saint-Denis, à Moncontour. Nommé lieutenant-général de Guienne en 1570, il reçut l'année suivante le bâton de maréchal, eut la charge d'amiral après Coligni, et mourut à Paris en 1580. — TENDE (Gaspard de), littérat., né à Manne, en Provence, en 1618, m. à Paris en 1697, avait servi avec distinction dans le régiment d'Aumont, avait été intendant de la maison de la reine de Pologne Louise-Marie de Gonzague, et contrôleur de la maison de Jean-Casimir, qu'il suivit en France après son abdication, enfin, avait accompagné en Pologne l'évêque de Marseille, depuis cardinal de Janson, qui decida l'élection du grand Sobicski. On a de lui: *Traité de la traduction*, Paris, 1660, in-8; *Relation historique de Pologne*, Paris, 1688, 1697, in-12, sous le nom de *Hauteville*.

TENIERS (DAVID), dit *le Vieux*, peintre flamand, né en 1582 à Anvers, où il mourut en 1649, fut d'abord élève de Rubens, et composa de grands tableaux qui eurent quelque succès, mais, s'étant lié d'amitié à Rome avec Adam Elzheimer, dit Tedesco, il s'adonna au même genre que ce peintre, et ne peignit plus guère que des figures de petite proportion. On a de lui des *réunions de charlatans*, *de buveurs*, *de fumeurs*, des *intérieurs de ménages rustiques*, des *scènes villageoises*, etc., où l'on trouve la naïveté grotesque des mœurs flamandes. Teniers-le-Vieux a moins de célébrité que son fils; mais a-t-il moins de talent et de mérite? C'est encore une question pour bien des amateurs; car ceux même dont le goût est le plus exercé distinguent difficilem. ses ouvrages de ceux de Teniers-le-Jeune, et d'ailleurs il ne faut pas oublier que le père fut le créateur de sa manière, et que le fils

n'en fut que l'imitateur, sans doute très-habile, plus habile même, si l'on veut.— TENIERS (David), dit *le Jeune*, fils et élève du précédent, né à Anvers en 1610, m. à Bruxelles en 1694, débuta dans la carrière des arts par l'imitation des grands peintres de son temps, et sut rendre leurs manières, souvent opposées, avec une habileté merveilleuse, qui ne pouvait être comparée qu'à son extrême rapidité d'exécution. On le surnomma le *Protée* ou le *singe* de la peinture. Mais bientôt il résolut de ne plus imiter que la nature, et de cette époque datent ses véritables tit. à la gloire. Aucun peintre ne l'a égalé peut-être pour la facilité et la légèreté du pinceau et pour le sentiment intime et prompt de la vérité. On sait qu'il s'exerça dans le genre créé par son père, et pourtant ce peintre si vrai des tavernes, des cabarets et des fêtes villageoises, vécut dans les plus hautes classes de la société, fut créé gentilhomme de la chambre de l'archiduc Léopold, reçut de la reine Christine son portrait avec une chaîne d'or, eut D. Juan d'Autriche pour élève, fut honoré enfin de l'utile protection du roi d'Espagne, du prince d'Orange, du comte de Fuensaldaña et de l'évêque de Gand. Louis XIV seul, renfermé dans son goût trop exclusif pour les grands sujets et les grandes choses, ne lui rendit pas justice. Le musée royal possède 14 tabl. de ce maître, parmi lesquels on remarque surtout les *OEuvres de miséricorde*, *l'Enfant prodigue*, la *Chasse au héron*, le *Joueur de cornemuse*, la *Tentation de saint Antoine* et la *Noce de village*. Une partie de son œuvre a été publiée sous le tit. de *Theatrum pictorium*, Anvers, 1658, 1660, 1684, 245 planches, et en français sous ce tit. : *le grand Cabinet de tableaux*, etc., 1755, in-f. Il existe, d'après ce maître, des estampes innombrables, dues pour la plupart à Lebas. Teniers lui-même a gravé à l'eau-forte quelques-uns de ses tableaux. — TENIERS (Abraham), frère de Teniers-le-Jeune et élève de son père, ne fut qu'un peintre médiocre, et un exact, mais froid copiste de la nature.

TENISON (THOMAS), théologien anglican, archevêque de Cantorbéry, né à Cottenham, dans le comté de Cambridge, en 1636, m. dans le palais de Lambeth en 1715, était demeuré pendant le protectorat de Cromwell constamm. attaché à la cause royale et à l'église établie, avait montré un courage et un dévouement admirables dans une peste qui ravagea la paroisse de Saint André-le-Grand, dont il avait été nommé curé en 1665. Enfin dans l'hiver de 1683 il distribua, dit-on, plus de 300 liv. sterl. aux pauvres. Tenison fut un des régens de la Gr.-Bretagne pendant l'interrègne qui suivit la m. de la reine Anne et précéda l'arrivée de George Ier. On a de ce prélat des *sermons*, des *lettres* et div. *traités* de théologie, où l'on trouve plus de savoir que de jugement, et parmi lesquels nous ne mentionnerons que les suivans : *the Creed of M. Hobbes examined, in a feigned Conference between him and a student in Divinity*, 1670, in-8, *Baconiana*, 1679, in-8, qui a servi à la composition du *Christianisme de Bacon*, par Emery; *the Protestant and popish Ways of interpreting Scripture impartially compared*, Londres, 1689, in-4.

TENIVELLI (CHARLES), biographe, né en 1756 à Turin, fusillé en 1797, sur la place de Moncalieri, par l'ordre du roi de Sardaigne, pour avoir eu la faiblesse, dans une insurrection populaire, de céder au vœu de la multitude qui le tira de sa maison, et lui ordonna d'improviser sur la place publique un *disc. à la louange du peuple* et *contre la taxe des comestibles*, ne put, grâce à cette imprudence funeste, achever le grand ouv. qu'il méditait, et qui devait servir de continuation aux collections de Muratori. On n'a de lui que sa *Biografia piemontese*, Turin, 1784-92, 5 vol. in-8.

TEN-KATE (LAMBERT), philologue, né en 1674 à Amsterdam, où il mourut en 1731, est celui qui, avec Balthazar Huydecoper, a rendu le plus de services au système grammatical et étymologique de la langue hollandaise. On a de lui : *Rapport entre la langue gothique et la langue hollandaise*, 1710; *Introduction à la connaissance de ce qu'il y a de plus relevé dans la langue hollandaise*, Amsterd., 1723, 2 vol. in-4; un recueil de *Poésies morales*; quelques ouv. de religion originaux ou traduits, entre autres sa version du traité grec de *Pléthon sur les 4 vertus cardinales*, à la suite du *Traité de la vie et de la mort*, par Philippe de Mornay, 1728.

TENNANT (SMITHSON), chimiste angl., né dans le comté d'York en 1761, m. à Boulogne-sur-Mer, en 1815, des suites d'une chute de cheval, n'a laissé que des *mémoires* particuliers, publiés dans les *Transactions philosophiques*, dans le *Journal scientifique* de Nicholson et dans les *Transactions* de la société de géologie. Il fut un des premiers à adopter la théorie antiphlogistiq., et paraît même, suivant Thompson, avoir entrevu les effets merveilleux de l'électricité voltaïque.

TENNENT (GILBERT), minist. de New-Brunswick aux Etats-Unis, m. en 1765, avait établi, en 1743, une église presbytér. à Philadelphie. Il prêcha avec beaucoup de succès dans plus. provinces, fut accusé d'immoralité dans un pamphlet intitulé *l'Examinateur*, auquel il répondit par un autre pamphlet, *l'Examinateur examiné*, suivi bientôt de *la Paix de Jérusalem*, ouv. par lequel il cherchait à amener une réconciliation. — TENNENT (Guillaume), frère du précéd., minist. de Free-Hold, dans le New-Jersey, habile et vertueux théologien, a pub. une *Notice sur le retour de la religion à Free-Hold et en d'autres lieux*.

TENNHART (JEAN), visionnaire, né en 1661 à Dodergast, en Saxe, m. à Cassel en 1720, avait, dès sa plus tendre enfance, cru voir le diable lui apparaître sous la figure d'un homme portant un collet jaune noué avec un cordon noir. Il se destina d'abord à l'état ecclésiastique, se fit ensuite barbier, et, comme tous ceux de cette profession, se mit à courir le monde, toujours rêvant, toujours divulguant ses rêveries. Il se fixa enfin à Nuremberg, s'y enrichit, épousa une femme riche, et devint plus raisonnable. Mais la mort de sa femme et d'un de ses enfans troubla encore une fois sa raison. Ses nouvelles visions, ses prédications, ses écrits scandaleux, ses principes contraires aux dogmes de la religion établie et même à la morale lui valurent plus. longues détentions. On peut chercher dans le Dictionn. histor. de Hirshing la liste des ouv. de Tennhart : partout il s'y donne comme appelé de Dieu à la conversion du genre humain et comme l'*écrivain de la voix intérieure*.

TENO. V. ZENO.

TENON (JACQUES-RENÉ), chirurg., memb. de l'institut, né à Sépaux, près de Joigny, en 1724, mort à Paris en 1816, avait été nommé, en 1744, chirurgien de prem. classe aux armées, et à son retour de la campagne de Flandre, qu'il avait faite en cette qualité, avait obtenu au concours la place de prem. chirurgien de la Salpétrière, où il fit un cours de chirurgie. Il fut un des premiers à reconnaître les avantages de la vaccine. Chargé par Louis XVI d'aller visiter les hôpitaux de l'Anglet., il en rapporta une ample collection d'observations utiles. Nommé à son retour député à l'assemblée législative, il s'y fit remarquer par la sagesse de ses opinions. On a de lui plus. *mémoires* insérés dans le *Magasin encyclopédique*, dans le *Recueil des mém. des savans étrangers* et dans les *Mémoires de l'acad. des sciences*; et en outre des ouv. parmi lesquels il faut distinguer : *Observations sur les obstacles qui s'opposent aux progrès de l'anatomie*, Paris, 1785, in-4; cinq *Mém. sur les hôpitaux de Paris*, ib., 1788, imp. par ordre du roi.

TEN-RHYNE. V. RHYNE.

TENTZEL (GUILLAUME-ERNEST), philologue et numismate, né en 1659 à Arnstadt, m. en 1707 avait été d'abord régent au gymnase de Gotha, et

ensuite, mais pend. peu de temps, historiographe de la maison de Saxe. Outre des *dissertations* dans les *Acta eruditorum*, dans les *Observationes hallenses*, etc., on a de lui : *Exercitationes selectæ in duas partes distributæ*, Leipsig, 1692, in-4 ; *de Ritu lectionum sacrarum*, Wittemberg, 1685, in-4 ; *monatliche Unterredungen* (entretiens mensuels), Leipsig, 1689-98, 10 vol. in-8, le plus ancien, dit-on, des journaux littér. de l'Allemagne ; *Saxonia numismatica, sive nummophylacium numismatum*, etc., Francfort, 1705, 8 parties in-4, lat. et allem. ; et autres ouv. sur lesquels on peut voir les *Mémoires* de Niceron, III, 184-99. — André TENTZEL s'est fait une réputation au 17e S. par un ouvrag. étendu sur les momies ; Haller et d'autres biographes lui attribuent encore d'autres ouv. que M. Desgenettes a mentionnés dans une *notice* consacrée à ce personnage au t. 7 de la *Biographie* du *Dictionn. des sciences médicinales*.

TEPLOF (GRÉG.-NICOLAEVITSCH), conseiller privé et sénateur russe, mort le 30 mars 1779, ne nous est connu que comme auteur d'un écrit ayant pour titre : *Connaissances relatives à la science de la philosophie*, en russe, St-Pétersbourg, 1751.

TERAMO (JACQUES de). V. PALLADINO.

TERBURG (GÉRARD), peintre flamand, né à Zwol en 1608, m. à Deventer en 1681, visita l'Allemagne, l'Italie, l'Angleterre, la France, et surtout l'Espagne, où il séjourna quelque temps, et reçut du roi le titre de chevalier et des présens honorables. On voit encore de lui, dans différentes galeries, beaucoup de tableaux, dont presque tous les sujets sont pris dans la vie privée. Le plus remarquable est celui qui représente le congrès de Munster, et dont Suyderhof a fait une grav. estimée.

TERCIER (JEAN-PIERRE), né en 1704 à Paris, où il m. en 1767, fut secrét. d'ambassade à Varsovie, contribua beaucoup au rétablissement de Stanislas, et resta jusqu'au dern. moment dévoué à la cause de ce malheureux monarque. De retour en France, il fut long-temps prem. commis du ministère des affaires étrangères et censeur royal, et fut nommé memb. de l'acad. des inscriptions, dont il a enrichi la Collection de morceaux d'érudition assez remarq. *sur la conquête de l'Egypte par Selim*, *sur la dynastie des Sophis*, *sur la prise de Rhodes*, etc.

TÉRENCE (PUBLIUS TERENTIUS AFER), poète latin, ne nous est connu que par six coméd., comptées parmi les chefs-d'œuvre de la littér. latine et par une *notice* que lui a consacrée Suétone. Il naquit en Afrique, et selon toute apparence à Carthage, vers l'an 192 ou 193 avant l'ère vulgaire ; et il n'avait donc que 8 ou 9 ans à la mort de Plaute, arrivée en 184. Il fut fait prisonnier, on ne saurait trop dire comment, puisque la paix régna entre Rome et Carthage depuis l'an 200 jusqu'en 149, espace dans lequel toute sa vie est comprise. Il faut croire qu'il fut enlevé par quelques hordes africaines dans une guerre particulière contre les Carthaginois, et vendu ensuite à des marchands romains. Quoi qu'il en soit de cette conjecture, on sait qu'il tomba au pouvoir du sénateur Terentius Lucanus, qui distingua ses talens, le fit élever avec beaucoup de soin, l'affranchit de très bonne heure et lui donna son nom. Le jeune affranchi ne tarda point à obtenir par ses succès dramatiques une brillante réputation, qui lui valut l'amitié de quelques personnages illustres, tels que Lælius et Scipion Emilien. Ces deux patriciens, qui devaient faire un jour tant d'honneur à la république, étaient bien jeunes encore, et n'avaient pas acquis une très-grande célébrité lorsque Térence jouissait déjà de toute la sienne. D'après cela, on peut apprécier la valeur de ces suppositions envieuses, qui leur attribuaient la meilleure part dans les compositions comiques du poète africain. Nous aurions, si l'espace ne nous manquait, d'autres preuves à alléguer en faveur du droit exclusif de Térence sur les pièces qui portent son nom. Cependant il eut la faiblesse de s'affliger de ces bruits, par lesquels la malveillance travaillait à ternir sa gloire. Réduit, si nous en croyons Porcius, à une indigence extrême, il sortit de Rome et disparut. D'autres disent au contraire qu'il avait amassé une petite fortune, et qu'il la porta en Grèce ou bien en Asie, avec l'intention d'y finir ses jours en paix. Soit en allant chercher cette retraite, soit en revenant en Italie, il perdit, à ce qu'on assure, 108 pièces de théâtre qu'il avait traduites, extraites ou imitées de Ménandre. Quelques-uns racontent qu'il périt lui-même dans ce naufrage ; d'autres qu'il mourut à Stymphale ou Leucade, en Arcadie, du chagrin que lui causa une perte si cruelle. Suétone place sa m. sous le consulat de Cornelius Dolabella et de Fulvius Nobilior, année 159 av. notre ère. Le malheureux poète était encore à la fleur de l'âge, comme on voit. Les six comédies qui nous restent de lui sont : l'*Andrienne*, jouée pour la prem. fois aux fêtes mégalésiennes ou de Cybèle ; Fulvius et Glabrion étant édiles curules, sous le consulat de Marcellus et de Sulpitius ; l'an 588 de Rome (166 av. J.-C.) ; l'*Hécyre*, ou *la Belle-Mère*, qui parut sous le consulat d'Octavius et de Manlius, l'an 165 av. J.-C.; l'*Heautontimorumenos*, ou l'*Homme qui se punit lui-même*, joué l'an 163 av. J.-C., sous le consulat de Sempronius et de Juventius ; *le Phormion*, donné l'an 161 av. J.-C., sous le consulat de Fannius et de Valerius Messala ; *l'Eunuque*, représenté quelques mois après ou avant *le Phormion*, sous les mêmes consuls ; enfin *les Adelphes*, qui furent joués un an av. la m. de l'aut., l'an 594 de Rome (160 avant J.-C.), sous les consuls Anicius Gallus et Cornelius Cethegus. Térence, qui doit presque tout le fond de ses pièces à Ménandre, a fourni d'heureuses inspirations à plus. poètes modernes, parmi lesquels il est glorieux pour lui qu'il faille compter Molière. On sait d'ailleurs que Baron, ou, sous son nom, le P. de La Rue, a donné sur notre théâtre une imitation de l'*Andrienne*, qui porte le même titre, et une autre des *Adelphes*, intitulée *l'Ecole des Pères*. Les commentateurs, les traducteurs, les critiques de profession n'ont pas manqué de porter sur Térence mille jugemens contradictoires, et de le placer, les uns au-dessus, les autres au-dessous de Plaute, selon qu'ils étaient plus disposés à admirer un style élégant, une décence parfaite de langage et une régularité sévère, ou bien une gaieté souvent grossière, mais toujours franche, et animée quelquefois par le comique le plus vrai. Nous ne nous occupons ici que de l'ami de Lélius, et le jugement que nous adopterons sera celui de César. Ce grand homme, dans quelques vers qui sont parvenus jusqu'à nous, l'appelle un demi-Ménandre (*ô dimidiate Menander!*), et regrette, avec une sorte de douleur patriotique, qu'il soit resté au-dessous des Grecs pour n'avoir pu réunir aux grâces du style la force comique (*vis comica*). La versification de Térence a été l'objet de recherches particulières, et nous en dirons quelq. mots. La plupart des grammairiens se sont efforcés de ramener ses vers à des ïambiques trimètres, c'est-à-dire de trois mesures ou de six pieds. La seule règle qu'il observe assez constamment est de finir chaque vers par un iambe : encore s'en est-il souvent dispensé. A l'égard des autres pieds, il use amplement de la liberté de substituer à l'iambe et au spondée le trochée, l'anapeste, le dactyle, le double pyrrhique ou quatre brèves, le crétique ou une brève entre deux longues. On a aussi besoin de supposer fréquemment l'élision extraordinaire de quelques syllabes ; et, malgré tant de licences, on n'en est pas moins obligé d'admettre des vers tetramètres (de 4 mesures ou 8 pieds) entremêlés aux trimètres. Peu d'auteurs classiques ont été plus souvent copiés au moyen âge que Térence : aussi trouve-t-on seulement à la bibliothèque royale de Paris plus de vingt MSs. complets ou incomplets de ses comédies. Parmi les interprètes modernes, pour

ne rien dire des anciens, qui se sont exercés sur son texte, on distingue Ange Politien, Erasme, Dolet, Mélanchthon, Gabriel Faërne, Muret, Daniel Heinsius, Tanneguy Le Febvre, Bentley, Westerhovius, Zeune et M. Bruns. Ces interprètes du poëte ont été aussi ses principaux éditeurs. En 1779, on comptait déjà 395 éditions de Térence qui paraissaient dignes d'être remarquées, et dont le catalogue se trouve dans celle de Deux-Ponts, 1779, 2 vol. in-8. Parmi les traduct. nombreuses qui en ont paru en prose française, nous citerons celles que l'on doit aux littérateurs de Port-Royal, Paris, 1647, in-12, plus. fois réimp; à l'abbé de Marolles, 1660, 2 vol. in-12; à Roger Sibour, Strasbourg, 1684, in-12; à Mme Dacier, 1688, 3 vol. in-12; à Le Monnier, Paris, 1771, 3 vol. in-8, fig. Cette excellente traduct. a été réimp. en 1820, dans le Théâtre latin de MM. Duval, et plus récemment encore, précédée d'un *Essai sur la comédie latine, et en particulier sur Térence* par M. Auger, Paris, Janet et Cotelle, 1825, 6 v. in-18. H.-G. Duchesne essaya de traduire Térence en vers franç. (1806, 2 vol. in-8); mais c'était là une œuv. trop difficile pour être couronnée de succès.

TERENTIA, femme de Cicéron, qui l'épousa, selon l'opinion la plus probable, l'an 676 de Rome, vécut long-temps avec lui dans l'union la plus parfaite, et l'on croit même qu'elle eut sur lui une gr. influence dans plus. occasions importantes. Ce fut elle, dit-on, qui engagea son mari à déposer contre Clodius, accusé d'avoir violé les myst. de la bonne déesse, et attira ainsi sur l'orateur les persécutions qui plus tard lui coûtèrent la vie. Ce fut elle encore qui détermina Cicéron à punir de mort les complices de Catilina. Pendant l'exil de son époux en 695, elle resta à Rome pour veiller à leurs intérêts communs et y courut les plus grands dangers. L'ann. suivante elle le vit revenir et partagea la joie de son triomphe. Cependant elle se livrait depuis long-temps à des profusions extravagantes qui augmentèrent de jour en jour et finirent par déranger beaucoup les affaires de son mari. Celui-ci eut recours au divorce l'an de Rome 707, et Térentia épousa la même année l'historien Salluste, un des plus violens ennemis de Cicéron, et après la m. de Salluste, en 718, l'orateur Messala Corvinus. Dion Cassius lui donne encore un 4e mari, Vibius Rufus, qui fut consul sous Tibère. Térentia vécut selon les uns jusqu'à 103 ans, suivant les autres jusqu'à 106, suivant d'autres enfin jusqu'à 117 ans. Si l'on s'en rapporte aux lettres de Cicéron, et l'on n'a pas beaucoup d'autres documens à consulter, il faut reconnaître à sa femme beaucoup d'esprit, d'activité et d'adresse, mais un caractère hautain et impérieux, des vues ambitieuses qui la poussèrent dans de nombreuses intrig. et même dans des crimes (*scelerate quædam facere. Ad Att.*, XI, 16); et, ce qui paraît mieux prouvé, une prodigalité effrayante.

TERENTIANUS MAURUS, poëte qu'on suppose avoir vécu dans le 3e S., n'est guère connu que par l'ouv. que nous avons sous son nom, et qui est un poëme de 2981 vers *Sur les règles de la poésie*. Il a été pub. pour la prem. fois en 1497 à Milan par G. Merula, reproduit par Maittaire dans le *Corpus poetar.*, par Putschius dans les *Grammat. lat. auctores antiqui*, et isolém. à Francfort, 1584, in-8.

TERENTIUS (JEAN), médecin allemand et missionnaire de la société de Jésus, né à Constance en 1581, mort en Chine on ne sait en quelle année, a travaillé à une édit. de l'*Abrégé des plantes* de Recchi, et a laissé sur la botanique, dont il avait fait une étude particulière, quelq. renseignemens curieux; mais sa correspondance, à laquelle il les confiait, a été perdue en grande partie. Il est question de lui dans le *Pinax* de Gaspard Bauhin, page 342, et l'on trouve une de ses lettres dans les Commentaires de Faber sur Recchi, page 556.

TERKHAN-KHATOUN, épouse et mère des deux sulthans du Kharizme (v. TAKASCH et MOHAMMED ALA-EDDYN), eut la plus grande influence sous le règne de son fils Mohammed, et vit même souvent ses ordres exécutés avant ceux du sulthan. On lui donnait le titre de khodavendè-djihan (dame du monde), et elle prenait elle-même ceux de protectrice de la foi et du monde et de reine des femmes. Elle haïssait Djelal-Eddyn, l'aîné des enfans de Mohammed, et voulut, mais inutilement, engager celui-ci à assurer le trône à son second fils, Cothb-Eddyn. Irritée du refus qu'elle essuya, elle abandonna la capitale du Kharizme, que menaçait alors Djenguyz-Khan, se retira dans la forteresse d'Ilan ou Elak, où bientôt elle fut assiégée. Ne pouvant se résoudre à chercher un asile auprès de Djelal-Eddyn, elle jura de préférer l'esclavage, l'opprobre et les traitemens les plus rigoureux à une protection qui eût blessé son orgueil. Forcée de capituler en 1220, elle fut envoyée à Djenguyz-Khan, et mourut dans les fers sous le poids des chagrins et des humiliations.—TERKHAN-KHATOUN, épouse de Mélik-Chah, 3e sulthan seldjoukide de Perse, voulant assurer le trône à son fils Mahmoud, provoqua la disgrâce et peut-être la fin du sage ministre qui gouvernait l'empire, et après la mort du sulthan, l'an 485 (1092), disputa le pouvoir au nom de son fils à Barkyarof, frère aîné de ce prince, qui la vainquit et voulut bien lui laisser Ispahan, où elle était parvenue à couronner Mahmoud. Elle mourut ainsi que son fils favori en 478 (1094); mais leur mort ne mit pas fin aux troubles qu'ils avaient excités. — TERKHAN-KHATOUN, épouse du sulthan Sandjar, gouverna la Perse orientale avec beaucoup de sagesse pendant la captivité de son époux chez les Gozzes, et m. l'an 551 (1196).

TERKHAN, sultahne validé, mère des 3 emper. Mahomet IV, Soliman II et Achmet II, fut régente pendant la minorité du prem. de ces princes, gouverna l'empire avec sagesse et fermeté, et enrichit Constantinople d'établissemens utiles et de monumens magnifiques. La sulthane était née dans la religion chrétienne, et l'on vit avec étonnement sa mère, qui ne voulut jamais se faire mahumétane, vivre avec elle dans le sérail et y jouir du libre exercice de son culte et des respects des grands, du peuple et de l'empereur.

TERLON (HUGUES de), négociateur français, né à Toulouse au commencement du 17e S., fut chargé par Mazarin, en 1655, d'aller complimenter sur son mariage le roi de Suède auquel il sut tellement plaire, qu'après la mort de l'ambassadeur français à Stockholm, Charles-Gustave demanda que le même emploi lui fût transmis. Terlon accompagna le prince dans son expédition de Seelande en 1658, présida, en qualité de médiateur plénipotentiaire, aux négociations de Tostrup, assista ensuite aux conférences qui amenèrent le traité de Copenhague en 1660 entre la Suède et le Danemarck. Il conclut encore en 1662, entre la France et la Suède, le traité de Stockholm, par lequel fut renouvelée l'alliance de Fontainebleau. Chargé par Louis XIV, en 1664, d'engager les régens de Suède à accéder au traité d'alliance conclu en 1663 entre la France et le Danemarck, il ne put obtenir que la neutralité de la Suède, et fut envoyé ensuite comme ambassadeur extraordinaire à Copenhague, où il demeura jusqu'à la fin de 1675. Il a laissé des *Mém.* sur ses négociat. depuis 1656 jusqu'en 1661, Paris, 1681, 2 vol. in-12.

TERMINIO (ANTOINE), littérateur italien, né vers 1525 à Contursi (royaume de Naples), m. vers 1580 à Gênes, dont il travaillait à continuer les annales commencées par Bonfadio, a laissé des poésies ital., dont quelq.-unes se trouvent dans les *Rime spirituali* de Ferdinand Caraffa, marquis de Santo-Lucido, Gênes, 1559, in-4, et quelq. vers lat. dans un rec. pub. par Dolce, Venise, Giolito, 1554, in-8.

TERNAT (TERNATIUS), évêque de Besançon, mort vers 680, avait écrit l'*Histoire chronologique* des évêques ses prédécesseurs qui ne nous est point

parvenue. Il est le fondat. d'une église de Besançon, qui devint ensuite l'abbaye de St-Vincent, fameuse par les sujets distingués qu'elle a donnés à la religion et aux lettres.

TERPAGER (PIERRE), théologien de l'église réformée, né en 1654 à Ripen en Jutland, où il fut chanoine et où il m. en 1737, fit de grandes recherches sur l'hist. de sa ville natale, et publia : *Ripæ cimbricæ, seu urbis Ripensis in Cimbriâ sitæ descript.*, etc., Flensbourg, 1736, in-4, et d'autres ouvrages sur le même sujet ou sur des sujets analog., qui se trouvent tous à la Bibliothèque royale de Paris. — TERPAGER (Laurent), pasteur à Mehrnen. en Seelande, fils du précédent, a laissé plus. *Dissertat. latines*, dont la plus remarquable est : *de typographiæ Natalibus in Daniâ.*

TERPANDRE, poète et musicien, né à Lesbos, florissait dans le même temps qu'Arion, et fut le prem. qui, suivant Athénée, remporta le prix aux jeux carniens, dont l'institution remonte à la 26e olympiade (276 ans avant J.-C.). Il enrichit la lyre d'une ou de plusieurs cordes, fut couronné, selon Plutarque, 4 fois de suite aux jeux olympiques, apaisa par ses chants une sédition à Sparte, et vit ses airs, partout admirés, devenir populaires et commencer partout l'ouverture des jeux publics. Il fixa par des notes le chant convenable aux poésies d'Homère, introduisit de nouveaux rythmes dans la poésie, et inventa, si l'on en croit Pindare, les scolies ou chansons bachiques. Aucun de ses ouvrages ne nous est parvenu. Voy. les *Remarques* de Burette sur le *Dial.* de Plutarque *touchant la musique* dans le *Recueil* de l'académie des inscript., tom. 10.

TERRASSON (JEAN), abbé, philosophe et écrivain, né en 1670 à Lyon, m. à Paris en 1750, était membre de l'acad. française et de celle des sciences. qui, pendant plus de 33 ans, le choisit tous les six mois pour aller, suivant l'usage alors établi, rendre compte de ses travaux à l'acad. des inscriptions et belles-lettres. Le système de Law, en faveur duquel il écrivit, l'enrichit d'abord et le ruina ensuite, sans pouvoir rien changer ni dans ses habitudes ni dans son caractère. Sur la fin de sa vie, il perdit absolum. la mémoire. On a de lui plus. ouv., parmi lesquels il faut distinguer : *Trois Lettres sur le nouveau système de finances*, 1728, in-4 (c'est un roman de finances, selon l'expression de Lenglet Dufresnoy) ; *Mémoire pour justifier la compagnie des Indes contre la censure des casuistes qui la condamnent*, 1720, in-12 ; et surtout *Séthos*, *Histoire ou Vie tirée des monum.-anecdotes de l'anc. Egypte*, 1731, 3 vol. in-12, dans lequel Voltaire a reconnu qu'il y a de beaux morceaux.—TERRASSON (André), prêtre de l'Oratoire, frère aîné du précéd., est mis au nombre des meilleurs prédicat. du second ordre, ainsi que son frère Gaspard. On trouve quelq.-uns de leurs sermons dans la dern. série de la collection des *Orateurs chrétiens*, Paris, 1820, et ann. suiv. André consulta plus son zèle que ses forces, et le dern. carême qu'il prêcha dans la cathédrale de Paris lui causa un épuisement, dont il m. en 1723, âgé d'environ 54 ans. Ses *Sermons* ont été recueillis et publ. après sa m., 1726, 4 vol. in-12, et 1736, ibid., idem. — TERRASSON (Gaspard), Oratorien, frère du précéd., dont il surpassa la réputation, comme prédicat., était né à Lyon en 1680, et m. à Paris en 1752. Il professa, dans plus. maisons de son ordre, les humanités et la philosophie qu'il abandonna ensuite pour se livrer exclusivem. à la prédicat. : il fut obligé plus tard de quitter l'Oratoire et le ministère de la parole, et l'on a attribué la principale cause de cette retraite à l'excès de son zèle pour le jansénisme. Ses *Sermons* ont été imp. chez Didot, 1749, 4 vol. in-12.—TERRASSON (Matthieu), jurisconsulte distingué, cousin des trois précédens, né à Lyon en 1669, m. à Paris en 1734, travailla pendant 5 ans au *Journal des Savans*, et donna des consult. qui lui acquirent le surnom de *Plume dorée*. Son fils, Antoine, pub. les *Œuvres de Matthieu Terrasson*, 1737, in-4.—TERRASSON (Antoine), jurisconsulte, fils du précéd., né à Paris en 1705, m. en 1782, fut censeur royal, conseiller au conseil souverain de Dombes, puis chancelier de cette principauté, avocat du clergé et profess. au collége de France. On a de lui : *Histoire de la jurisprudence romaine*, 1750, in-fol. ; *Discours sur les progrès de l'éloquence du barreau et sur ceux de la jurisprudence sous le règne de Louis XIV*, inséré dans le tome 1er de l'*Histoire littéraire du règne de Louis XIV*, par l'abbé Lambert, 1751, 3 vol. in-4 ; *Mélanges d'histoire, de littérat., de jurisprud., de critique*, etc., 1768, in-12.

TERRAY (l'abbé JOSEPH-MARIE), contrôleur-général des finances de France, né à Boen, petite ville du Forez, en 1715, dut le commencem. de sa fortune à un oncle, prem. médecin de la mère du duc d'Orléans, qui s'était enrichi par la pratique de son art, et qui lui acheta une charge de conseiller-clerc au parlem. de Paris en 1736. L'abbé mena d'abord une vie conforme à la modicité de son revenu et à la gravité de l'état ecclésiastiq., et acquit au palais la réputation d'un magistrat zélé, austère, laborieux et doué d'une incroyable aptitude à débrouiller les affaires les plus compliquées. Mais dès que l'opulent héritage de son oncle et quelques protections qui furent la conséquence naturelle de sa nouvelle position lui eurent permis de secouer impunément le joug des convenances que lui imposait son double caractère de magistrat et de prêtre, il étonna tout le monde par le scandale de ses mœurs et le cynisme de son langage. En même temps il se lança dans la carrière de l'ambition, avec une confiance justifiée par beaucoup d'esprit et par une santé capable de résister aux plus grands travaux ; mais du reste son extérieur était ignoble et repoussant, et ses succès à la cour auraient pu être difficiles, s'il n'eût eu tant d'adresse et d'impudence. Ce fut en séparant sa cause de celle de sa compagnie, lors de la démission générale des parlementaires en 1755, qu'il gagna la faveur de madame de Pompadour, avec laquelle il travailla ensuite à l'expulsion des jésuites. Il fut rapport. dans cette affaire, puis commissaire pour recevoir l'abjuration de tous les memb. de la *société* qui se résignèrent à la faire, et dès-lors son crédit s'accrut rapidement. Il songeait déjà à remplacer l'Averdy au contrôle-général, et tout en s'applaudissant des fautes de ce ministre, il le secondait avec une apparence de zèle, qu'il avait soin de faire apercevoir à Louis XV. Ce monarque lui sut gré surtout d'avoir pris part au fameux arrêt du conseil de 1764, autorisant l'exportation des grains à l'étranger, sous prétexte de hausser le prix des propriétés territoriales, mais en effet pour doubler le produit des vingtièmes et pour ouvrir la porte au plus odieux monopole, qui désormais fut administré par une compagnie de capitalistes. Le même ordre de choses se continua, en se perfectionnant d'une manière effrayante sous Maynon d'Ynvau, success. de l'Averdy, et l'on pense bien que Terray en profita pour augmenter beaucoup sa fortune : ce qui ne l'empêchait pas toutefois de rechercher et d'obtenir une popularité illégitime, en rédigeant les remontrances de ses confrères du parlem. contre les mesures financières du ministre. Ni cette popularité, ni ses grandes richesses ne pouvaient lui suffire : il voulait le contrôle des finances, et il y parvint à la fin de 1769 ; mais ce fut là l'écueil de la faveur dont il jouissait dans le public. Il s'engagea bientôt dans les mêmes voies que ses prédécess., si impitoyablem. critiqués par lui, et fit plus mal encore. Le principe dont il partit eût fait pourtant beaucoup d'honneur à ses lumières, s'il en eût poursuivi les conséquences, l'une après l'autre, par une marche douce et graduée. Il avait en horreur l'usage, si commode en apparence, des dettes publiques, ne se fiait point aux promesses trompeuses du crédit,

et croyait que le grand secret de la finance, le seul véritablem. utile, était d'établir le niveau entre la dépense et la recette. Mais il eut le tort impardonnable de chercher cet équilibre par deux moyens honteux, la banqueroute et le monopole des grains : et cependant il pouvait alors, avec plus de patience et surtout avec de meilleures intentions, trouver de grandes ressources pour l'exécution de son plan dans le développem. de l'industrie de la France, qui était en paix depuis plus. années avec toute l'Europe. Par malheur il se proposait moins de balancer entre elles la dépense et la recette de l'état que de fournir de l'argent aux prodigalités de Louis XV, pour se maintenir en place : ce fut l'action la plus lâche et la plus funeste, dont il pût se rendre coupable; car il ruina son pays et déshonora son roi. Tantôt avec l'appui du parlement, où il conserva d'abord quelq. influence, tantôt sans la participation de cette compagnie, dont il dédaignait les remontrances, il lança sur la France une foule d'édits désastreux. Pour faire apprécier le début de son administration, il suffira de dire qu'il mit tout d'abord la main sur la caisse d'amortissem., fit suspendre le paiement des billets des fermes, diminua les arrérages de divers effets royaux, réduisit les pensions et les gratifications, principalem. celles accordées au mérite et à l'indigence, et consacra même pour cette dernière mesure une rétroactivité de deux années. Il s'ensuivit une crise financière qui amena des procès, des banqueroutes, des suicides; et pendant ce temps le contrôleur-général insultait au mécontentem. public par des plaisanteries qui annonçaient une étonnante démoralisat. Après avoir jeté le désespoir dans Paris, il frappa les provinces, les villes de commerce surtout, et porta un dern. coup à la compagnie des Indes : rien ne devait plus surprendre de la part d'un homme qui n'avait pas même respecté les tontines où les artisans et les domestiques avaient placé leur pécule. Toutes ces mesures fiscales et bien d'autres encore, furent prises par lui dans la prem. années de son ministère : l'on est effrayé d'une activité si prodigieuse et si mal dirigée. Lors même qu'il s'avisa de faire le bien, il le fit mal. Ainsi lorsqu'il voulut ramener à son ancien taux l'intérêt de l'argent, réduit à quatre pour cent en 1766, par une opération forcée de l'Averdy, il avait évidemm. pour but d'empêcher que les régnicoles ne plaçassent leurs fonds ailleurs qu'en France, et d'y attirer même ceux des capitalistes étrangers; mais il tenta cette mesure dans un moment où toute confiance était détruite, et il ne réussit qu'à grever l'état de plus forts intérêts. Lors du grand coup d'état frappé par Maupeou sur les parlem., l'abbé Terray se tint politiquement dans l'ombre; mais il s'en applaudit, et désormais délivré de toute contradict. pour l'enregistrement de ses édits, il donna une plus vaste carrière à son génie fiscal. Il soumit successiv. toutes les charges et même la collation des ordres royaux à la contribution; il ne ménagea pas non plus les princes du sang ni le clergé; il s'empara d'une partie des revenus de l'université; il créa de nouvelles charges pour créer de nouveaux impôts; il augmenta les droits d'entrées sur les choses les plus essentielles; enfin, pour tout dire en un seul mot, il fut le contrôleur-général le plus prodigue que l'on ait vu d'édits bursaux, et en fit paraître jusqu'à onze le même jour. Au milieu de la misère publique, dont il était la seule cause, et qui ne l'empêchait pas de porter à soixante mille livres par mois la pension de Mme du Barry, sa digne protectrice, il prononçait parfois des mots, dont la dureté, mêlée de moquerie, fait horreur et peine, ou dont le cynisme, assaisonné d'un esprit infernal, est bien la censure la plus amère de cette époque déplorable. Il nous reste à parler du système qu'il adopta sur les grains, et c'est par là que nous terminerons l'esquisse incomplète de sa funeste administrat. Il avait dès 1770 révoqué l'autorisat. d'exporter à l'étranger, et le peuple, dans son imprévoyance, s'était réjoui de cette mesure; mais bientôt le monopole des grains fut organisé, presque ouvertem., pour le compte du roi, et leur hausse ou leur baisse fut calculée uniquem. dans le but de multiplier les chances avantageuses de cet odieux trafic, dont le ministre aussi retira d'énormes bénéfices. Enfin pour le récompenser du mal qu'il avait fait à son pays, on donna à cet infâme ministre la place d'intendant-général des bâtimens, à laquelle était attachée la direct. des beaux-arts; et, chose singulière! il fit quelq. bien et un bien durable dans ce nouv. poste. Mais l'avèn. du vertueux Louis XVI vint le repousser dans la vie privée. Il tomba en même temps que Maupeou, d'Aiguillon et Baynes, le 24 août 1774, jour qu'on nomma *la St-Barthélemi des ministres*. Il m. à Paris en 1778, chargé de haine et de mépris. On peut consulter, pour plus de détails, les *Mémoires* de l'abbé Terray, contrôleur-général des finances, etc. (Londres, 1776, 1 vol.), par Coquereau, avocat; la *Vie privée de Louis XV*; le *Café politique d'Amsterdam*, t. 2, article FRANCE; les *Mém. de l'abbé Georgel*; la *Lettre de la marquise du Deffant*, etc.

TERREROS Y PANDO (ETIENNE), jésuite et savant grammairien, né en 1707 à Val-Trucios dans la Biscaye, m. en 1782 à Forli en Italie, où il s'était réfugié après l'expulsion de son ordre de presque tous les états de l'Europe, avait professé la rhétorique et les mathém. dans son pays avec succès. On a de lui : *Diccionario castellano con las voces de ciencias y artes, y sus correspondientes en las tres lenguas francesa, latina e italiana*, Madrid, 1785-87-88-93. 4 vol. in-fol.; plus. autres ouv. et des traduct. espag., parmi lesquelles on remarque celle du *Spectacle de la nature* de Pluche, Madrid, 1753-55, 16 vol. in-4.

TERREVERMEILLE (JEAN de), doct. en droit et avocat à la sénéchaussée de Beaucaire, né vers la fin du 14e S. à Nîmes, où il m. en 1430, défendit avec courage les droits du dauphin pendant la démence de Charles VI. On a de lui un écrit plein de vigueur, pub. en 1420 et réimp. sous ce titre : *Aureum singulareque opus Joannis de Terrâ rubeâ*, etc., Lyon, 1526, in-4.

TERRIER DE CLÉRON (CLAUDE-JOSEPH), magistrat distingué par ses lumières et son courage, né en 1697 à Besançon, m. en 1765 du chagrin d'avoir perdu son fils, fut président de la chambre des comptes de Dôle, et contribua puissamm. à faire refleurir l'agriculture et le commerce dans la Franche-Comté. Son opposition vigoureuse aux mesures du ministère et ses fréquentes remontrances au roi lui valurent l'honneur d'être exilé et mis à la Bastille. Il faut remarquer parmi ses ouv. : *Discours sur la dignité et les devoirs de la magistrature, et sur la nécessité et l'emploi du tribut*, 1757, in-8; *Observations sur la vérification des lois bursales*, 1757, in-8. — TERRIER (Jean), lieutenant-général du bailliage d'Ornans, né dans le 16e S. à Vesoul, de la même famille que le précéd., m. en 1634, a laissé un ouv. réimp. sous ce titre : *Attributs de la Ste Vierge*, Besançon, 1668, in-4. — TERRIER (Jacques), fils du précéd., m. en 1658, doyen des conseillers au parlem. de Dôle, a laissé des *notes* sur le droit romain et sur la coutume de la province, et un *recueil* d'arrêts du parlem. de Dôle.

TERRIN (CLAUDE), antiquaire et numismate, né vers 1640 à Arles, m. en 1710, a laissé : *la Vénus et l'obelisque d'Arles*, ou *Entretiens de Musée et de Calisthène*, Arles, 1680, in-12; plus. *dissert.* intéressantes dans le *Journal des Savans*, *les Mémoires de Trévoux* et *la Continuation des Mémoires de Littérature* par le P. Desmolets.

TERRY (EDOUARD), voyageur anglais, né vers 1590, accompagna sir Th. Roe, ambassad. auprès du grand-monghol, resta deux ans à la cour de ce prince, fut nommé à son retour recteur de Greenford, dans le Middlesex, où il passa le reste de

ses jours, et pub. : *Voyage aux Indes-Orientales*, etc., Londres, 1655, in-8; ib., 1778, in-8.

TERSAN (CHARLES PHILIPPE CAMPION DE). V. CAMPION DE TERSAN.

TERSERUS (JEAN), évêque de Linkœping en Suède, né en 1605 en Dalécarlie, avait d'abord été évêque d'Abo; mais une explicat. qu'il donna du cathéchisme de Luther excita contre lui un violent orage et lui fit perdre sa place. Ce ne fut que huit ans après qu'il obtint l'évêché de Linkœping. On a de lui, outre son *Explication du catechisme*, Abo, 1663; plus. *sermons*, des *lettres* et la *relation* d'une assemblée des notables en 1660, insérée dans *Historick Maerkvaerdigheter*, Z Del.

TERTULLIEN (QUINTUS SEPTIMUS FLORENS TERTULLIANUS), l'un des plus illustres docteurs de l'Eglise, né à Carthage vers l'an 160, fut élevé dans la religion païenne et se montra même l'ardent adversaire du christianisme. Ce fut la constance des martyrs qui lui ouvrit les yeux, et dès-lors il devint l'un des plus éloquens défenseurs de cette foi sublime, à laquelle il avait insulté. Il a expliqué les motifs de sa conversion dans l'*Apologie* qu'il publia en faveur des chrétiens, à l'époque des proscriptions ordonnées par Plautien, cet indigne favori de Sévère. Tertullien, qui était marié; mais qui n'avait pas eu d'enfans, se sépara de sa femme pour se consacrer à l'état ecclésiastiq. Il déplut au clergé de Rome par son rigorisme, et ne tarda pas à repasser en Afrique, mécontent de tout ce qu'il avait vu. Le désir d'atteindre à une plus grande perfection lui fit adopter les erreurs de Montan; mais il y persista ensuite par orgueil et il brava les censures de l'Eglise, qu'il continua pourtant de servir par ses ouv., en attaquant toutes les erreurs qui tendaient à s'établir en Afrique. Il abandonna plus tard les principes des montanistes, et fonda une secte nouvelle, dont on trouvait encore des traces à Carthage, du temps de St Augustin. Il m. dans un âge avancé vers 245. Malgré l'obscurité de son style, il a tant d'énergie, de vivacité, d'éclat et d'élevation, qu'il a trouvé dans tous les temps de nombreux admirateurs : il suffira de nommer Bossuet, qui parle de lui avec enthousiasme dans plus. de ses écrits, et M. de Châteaubriand, qui l'a proclamé *le Bossuet de l'Afrique*. Nous citerons de Tertullien : l'*Apologétique*, dont il a été question plus haut, et que tous les critiques s'accordent à regarder comme un chef-d'œuvre d'éloquence et de raison; le *Traité contre les Juifs*, modèle de controverse; les *Cinq livres contre Marcion*, l'un des trésors de l'ancienne théologie. Au reste on a plus. édit. de ses *OEuvres complètes*. Celle qu'on doit au savant Rigault, Paris, 1628, n'a pas été surpassée et a été reproduite plus. fois. Indépendamm. des réimp. de Paris, 1641, 1664, 1675, in-fol., on recherche celle de Venise, 1746, in-fol. Plus. ouv. de l'éloquent docteur ont été trad. du latin en français, entre autres l'*Apologétique*, par l'abbé Meunier, 1822, in-12 : nous nous contentons de citer le traducteur le plus récent.

TERZI ou TERZO (OTTOBON), tyran de Parme, s'était instruit dans l'art de la guerre à l'école d'Albéric de Barboano, et avait commandé les armées de Jean Galéas Visconti. A la m. de ce prem. duc de Milan, il profita des guerres civiles pour s'emparer de la souveraineté de Parme en 1404, et bientôt après de Plaisance et de Reggio, et gouverna ces 3 villes moins en souverain qu'en chef de brigands. Philippe-Marie Visconti envoya contre lui son général Facino-Cane, qui fut vaincu en 1407 à Binasco. Les plus fréquentes attaques de Terzi étaient dirigées contre le marquis d'Este, auquel cependant il offrit la paix; mais, au milieu de la conférence qui eut lieu à Rubbiéra en 1409, il fut tué par Sforza Attendolo, général du marquis, et son cadavre, transporté à Modène, fut abandonné aux outrages de la populace.

TESAURO (ANTOINE), jurisconsulte distingué, né à Fossano, dans le Piémont, au commencement du 16e siècle, m. en 1586 à Turin, dont il avait été nommé sénateur, rétablit l'ordre et la justice dans le gouvernement d'Asti, qui lui fut confié dans des temps difficiles. On a de lui : *novæ Decisiones sacri senatûs pedemontani*, in-fol., Turin, 1602, et Venise, 1605. — TESAURO (Gaspard-Antoine), fils du précédent, a publié les ouv. suiv. : *Tractatus de augmento ac variatione monetarum*, Turin, 1602, in-folio; *Quæstionum forensium Libri IV*, etc., ibid., 1604, in-fol.; *de Censibus*, ib., 1612, in-fol. — TESAURO (Emmanuel), 2e fils du précédent, né à Turin en 1581, fut prof. à Milan, et a laissé : *Elogia XII Cæsarum cum epigrammatibus*, Oxford, 1627, in-12; *Oratio in quâ probatur academiam cremonensem Animosorum esse verum Herculis templ.*, Crémone, 1620; *la Magnificenza*, disc., Turin, 1727. — TESAURO (Charles-Antoine), frère du précédent, né à Turin en 1587, m. en 1655 au Vatican, dont il était pénitencier, a laissé : *de Pœnis ecclesiasticis seu Censuris latæ sententiæ praxim bipartitæ*, Rome, 1640. — TESAURO (Alexandre), né à Fossano en 1558, m. à Turin en 1621, a laissé un poème intitulé *la Séréïde*, Turin, 1585; Verceil, 1777, in-8. — TESAURO (le comte Emmanuel), historien, fils du précédent, né en 1591 à Turin, où il mourut en 1677, fut élevé par ses contemporains presque aussi haut que Davila et Guicciardini. La postérité a cassé cet arrêt, et les écrits de Tesauro ne trouvent presque plus de lecteurs. On a de lui un gr. nomb. d'ouv., parmi lesquels nous citerons seulement : *Campeggiamenti, ovvero istorie del Piemonte*, Turin, 1640, in-fol.; Ivrée, 1646, in-fol. : *Ermenegildo*, *tragedia*, Turin, 1661, in-12; *del Regno d'Italia sotto barbari*, ibid., 1664, in-fol.; *la Filosofia morale, derivata dall' alto fonte del grande Aristotele*, ibid., 1670, in-fol.; Trévise, 1704, in-12; trad. en espagnol, Barcelone, 1692, in-12. — TESAURO (Camille), médecin et profess. de philosophie à Salerne, d'une autre famille que les précédens, est aut. de *pulsuum Opus absolutissimum*, Naples, 1594.

TESEO-AMBROSIO. V. AMBROSIO.

TESMAN (JEAN), jurisconsulte et diplomate, né en 1643, professa le droit et l'éloquence au gymnase académique de Steinfurt, accompagna en Angleterre le duc de Montmouth, qu'il avait connu à Paris, fut employé à Berlin et à Bremen pour des affaires de famille des comtes de Steinfurt, fut envoyé, pour les intérêts du comte de Bentheim, dont la tutelle lui avait été confiée, auprès de Christophe Galen, électeur de Cologne, puis aux Etats-Généraux, et ensuite à Berlin. Il alla, en 1674, comme profess. en droit à Marbourg, où il mourut en 1693. On a de lui : un écrit où il prétend que Christine avait le droit de juger et de faire périr Monaldeschi; une édition de l'ouvrage de Hugues Grotius, *de Jure belli et pacis*, Francfort, 1696, in-fol., et des *dissert.*, dont 10 ont été recueillies sous ce tit. : *Dissertationum academicarum Volumen I*, Marburg, 1685, in-8.

TESSANECK (le P. JEAN), jésuite et l'un des commentat. de Newton, né vers 1720 en Bohême, m. après 1780, avait été nommé, lors de la suppression de son ordre, profess. de mathématiques transcend. à l'univ. de Prague. On a de lui : *Expositio sectionis secundæ et tertiæ libri primi principiorum mathematicorum philosophiæ naturalis à Newtono inventorum*, Vieux-Prague, 1766, in-8; *Newtonis philosophiæ naturalis Principia mathematica, commentationibus illustrata, lib. I*, ib., 1768, in-8, 1780, in-4, etc. (*v. Effigies virorum eruditorum Bohemiæ*, par Born et Adrien Voigt, Prague, 1773 et 1775).

TESSÉ (RENÉ DE FROULAI, comte de), maréchal de France, né vers 1650 dans le Maine, dut à la protection de Louvois les tit. de maréchal de-camp et de chevalier de l'ordre du roi, avant

de s'être signalé par aucune action d'éclat, puis le gouvernement d'Ypres et les grades de lieutenant-général et de colonel-général des dragons. Il servit sous les ordres de Catinat en Italie, fit lever aux Impériaux le blocus de Pignerol, reçut en 1696 la mission de détacher le duc de Savoie de l'alliance de l'Autriche, et ne put y réussir, battit en 1701 Trautsmandorf entre Mantoue et Castiglione, et nommé maréchal en 1703, défit les Portugais devant Badajoz, assiégea inutilement Barcelone, revint en France faire lever aux Piémontais le siége de Toulon. On le voit ensuite ambassad. à Rome, puis à Madrid, d'où il revint mécontent, pour se retirer chez les camaldules, où il mourut en 1725. On a de lui 3 *opusc.* hist. ou politiq., publiés dans le *Recueil A* (*v.* PERAU). Grimoard a publié *Mémoires et Lettres du maréchal de Tessé*, Paris, 1806, 2 vol. in-8. — V. FROULAY.

TESSIN (NICODÈME, comte de), sénateur de Suède et grand-maréchal de la cour, né en 1654 à Nikœping, m. en 1718, est surtout connu par ses travaux d'architecture, parmi lesquels on distingue le *Palais du roi* à Stockholm et le *Château royal de Drotningholm*. Nous ne citerons de ses écrits, en latin ou en suédois, que le traité *de cometarum Naturâ*, Stockholm, 1700, in-f. — TESSIN (Charles-Gustave, comte de), fils du précédent, né en 1695 à Stockholm, révéla de grands talens dans les discussions politiq qui s'élevèrent en Suède après la m. de Charles XII, et fit triompher le parti des chapeaux. Nommé président de l'assemblée de la noblesse à la diète de 1738, il fit changer le système de gouvernement dans les points les plus essentiels, et décider qu'on accorderait les plus grands encouragemens aux manufactures et au commerce, alors trop négligés. Il conseilla de préférer à l'alliance de l'Angleterre et de la Russie celle de la France, et fut envoyé comme ambassadeur à Paris, où il resta de 1739 à 1742, et conclut le traité d'alliance qu'il désirait. De retour dans son pays, on le voit envoyé en Danemarck, pour rétablir la bonne intelligence entre ce royaume et la Suède, puis à Berlin, pour négocier le mariage de Louise-Ulrique, sœur de Frédéric, prince royal de Suède. Comblé de dignités et d'honneurs, de 1747 à 1752, il dirige les affaires étrangères comme président de la chancellerie, en même temps qu'il remplit noblement les fonctions de gouv. du prince roy., depuis Gustave III. En 1761, fatigué de lutter contre l'obstination des partis, il résigne toutes ses charges, et se retire dans sa belle terre d'Akeroe, en Sudermanie, où il vit et meurt en sage, l'an 1770. Il avait adressé à son royal élève une suite de *lettres* relatives à la morale, à la politique, à l'administration, qui furent imprimées et qui ont été traduites en français et en d'autres langues. On a en outre de lui plus. *discours* académiques, et un *Essai sur la manière d'adapter la langue suédoise au style des inscriptions.*

TESSON DE LA GUERIE (J.), né à Coutances en 1744, m. à Paris en 1776, est aut. d'une comédie en un acte et en prose, int. *la Fille de 30 ans* 1775, in-8, et d'un roman ayant pour titre *les Amours de Lucile et de Doligny*, Amsterd., 1770, 2 vol. in-12.

TESTELIN (LOUIS), peintre, né en 1615 à Paris, où il mourut en 1655, fut élève de Vouet et compagnon d'étude de la plupart des grands peintres du 17e S. Nommé profess. en 1650, il fit pour Notre-Dame deux tableaux : *St Paul ressuscitant Tabithe* et la *Flagellation de St Paul et de Silas.* Lebrun fut son ami, et le consulta plus d'une fois sur ses travaux. — TESTELIN (Henri), peint., frère du précéd., né en 1616, m. vers 1695 à La Haye, où il s'était retiré comme calviniste, après la révocation de l'édit de Nantes, avait été memb., puis secrét. de l'académie de peinture, et profess. en 1656. On a publié depuis sa m. un ouv. qui porte son nom : *Sentimens des plus habiles peintres sur la pratique de la peinture et sculpture*, etc., Paris, 1699, in-fol.

TESTI (FULVE), poète ital., né en 1593 à Ferrare, passa toute sa vie dans les travaux pénibles de l'ambition. D'abord commis dans les bureaux de César d'Este, il alluma la colère du cabinet de Madrid par un petit poème dédié au duc Charles-Emmanuel de Savoie, fut condamné au bannissement et à une forte amende, rappelé ensuite sur de nouveaux vers où il désavouait les prem., et honoré de la confiance du prince Alphonse, qui le plaça à la tête de sa bibliothèque et le chargea de fonder une académie : le duc de Savoie le dédommagea de sa disgrâce momentanée par de nouvelles faveurs qui éveillèrent l'ambition du poète. Mais ses démarches empressées à Rome et à Modène pour s'élever ne furent pas heureuses, et il fut obligé de se consoler par l'étude des rigueurs de la fortune. Enfin, sous Alphonse III, il fut nommé secrét. d'état, et sous le duc François envoyé successivement à Rome, à Mantoue, à Milan, à Venise, à Vienne, et récompensé de ses services par un fief avec le titre de comte. On le voit encore ambass. à Madrid, puis gouv. de la Garfagnane, prendre part ensuite aux conférences de Castelgiorgio, d'Acquapendente et de Venise : mais convaincu, en 1646, d'avoir entretenu une correspondance secrète avec Mazarin, il m. la même année, probablem de mort tragiq. On a de lui : *Rime*, Venise, 1653; *l'Italia* (sans date), in-4; *Miscellanea di littere* (sans date), in-12; *Opere scelte*, Modène, 1817, 2 vol. in-8.

TESTU (JACQUES), abbé de Belval, memb. de l'acad. franç., né à Paris, m. en 1706, dans un âge assez avancé, s'annonça d'abord par quelques succès dans la carrière de la prédication, à laquelle sa santé l'obligea bientôt de renoncer. Il partagea dès-lors ses loisirs entre la culture des lettres et les cercles les plus spirituels, eut l'amitié de Mme de Sévigné, obtint la protection de Mmes de Montespan, de Thianges et de Maintenon, qui ne purent lui faire donner un évêché, parce que Louis XIV ne le trouva pas *assez homme de bien* pour conduire les autres. On a de cet abbé : *Stances chrétiennes sur divers passages de l'écriture et des pères*, Paris, 1703, in-12. — TESTU (Jean), abbé de Mauroy, m. en 1706, fut admis à l'acad. franç., sans avoir aucun titre pour y entrer que la protection de Monsieur, frère de Louis XIV.

TETENS (JEAN-NICOLAS), conseiller d'état et des finances à Copenhague, né en 1737 à Tetensbull, dans le duché de Schleswick m. à Copenhague en 1807, a pub. en allem. : *Essai philosophique sur la nature humaine et sur ses développemens*, Leipsig, 1777, in-8; *Considérations sur les droits réciproques des puissances belligérantes et des puissances neutres sur mer*, Copenhague, 1805, in-8; etc.

TETI (CHARLES), ingénieur, né au commencement du 16e S. à Nola, dans le royaume de Naples, m. à Padoue vers 1595, servit successiv. l'emper. Maximilien II et la répub. de Venise. C'est lui qui a construit à Pergame le bastion dit de la *Chapelle.* On a de lui : *Discorsi de fortificazioni, expugnazioni, etc., lib. VIII*, Venise, 1589, in-4, et ib., 1617, in-fol.

TETRICUS (P. PIVESUS ou PEVUSIUS), emper. romain, prit la pourpre à Bordeaux en 268. Son autorité, qui s'étendait sur les Gaules et sur une partie de l'Espagne et de la Grande-Bretagne, fut souvent méconnue, et l'on voit, par les médailles qui nous restent, qu'il remporta des avantages multipliés sur ses ennemis. Mais le trône, qu'il devait aux intrigues et à l'influence de Victorine, n'avait point de charmes pour lui dans ces temps difficiles : il livra toutes les provinces de sa domination à Aurélien, oublia le rang dont il avait voulu lui même descendre, et m. heureux dans une condition privée qui ne fut point sans honneur. De Boze a pub. : *Hist. de l'emp. Tetricus éclaircie et expliquée par*

les médailles (*Mém.* de l'académ. des inscriptions, XXVI, 504-22).

TETZEL ou TEZEL (Jean), dominicain, né vers 1470 à Pirna, dans la Misnie, fut chargé de prêcher les indulgences que le St-siége venait d'accorder aux chevaliers teutoniques pour les aider à soutenir la guerre contre les Russes, et recueillit des sommes considérables, malgré l'irrégularité de ses mœurs. Il fit un voyage à Rome pour implorer le pardon de ses fautes, et en revint avec le titre d'inquisiteur de la foi et la commission de prêcher de nouvelles indulgences, dont il fit un scandaleux trafic en Allemagne. Luther l'attaqua, et il répondit par un ouv. intit. : *Propositiones centum et sex lutheranis adversæ, quibus catholicum de indulgentiis dogma propugnabat.* Il fit même brûler à Francfort les écrits de son adversaire. Cet acte de violence, qui fut si funeste, lui attira de la part de Miltitz, légat apostolique en Allemagne, de vifs reproches qui le firent mourir de chagrin en 1519 à Leipsig (*v.*, sur Tetzel, la *Germania sacra et litteralis* de Godef. Hecht, Wittemb., 1717, in-8.

TEULIÉ (Pierre), gén. italien, né en 1763, suivit d'abord la carrière du barreau, et prit le parti des armes lors de la révolution franç. Il organisa la garde nationale, qui depuis fit la force de l'armée italienne, marcha bientôt contre les Autrichiens qui menaçaient la Lombardie, et, après les premiers succès des armées françaises, fut chargé d'organiser un gouvern. provisoire à Vérone et à Vicence. Après de nouveaux exploits et des prodiges de valeur, il vit son gén., Lahoz, abandonner le parti des Français; mais cet exemple n'ébranla point sa fidélité. Il en fut récompensé par le gén. Grenier, qui le nomma son chef d'état-major. Cependant les ennemis l'emportèrent pour un moment, et Teulié vint en France, y recomposa, par l'ordre du consul, la légion italienne, retourna dans son pays, où il signala encore son courage pour la défense de la même cause, et fut nommé min. de la guerre. Sa sagesse, ses rigueurs nécessaires et son activité lui firent beaucoup d'ennemis qu'il satisfit en donnant sa démission. Plus tard, mis à la tête d'un conseil pour achever l'organisation de l'administration milit., et destitué ensuite sur d'injustes soupçons, on le vit, quand il en reçut l'ordre, reprendre les mêmes fonctions avec le même zèle, se rendre au camp de Boulogne en 1805, entrer dans le Hanovre en 1807, et aller la même année se faire tuer pour son pays adoptif sous les murs de Colberg, en Poméranie. Le gouvern. de cette ville honora sa mémoire en accordant une trève de 24 heures, et en arborant un crêpe sur ses remparts.

TEUTONIQUE (ORDRE), confrérie de chevaliers qui s'institua devant St-Jean-d'Acre vers l'an 1191, à l'instar des hospitaliers de St-Jean-de-Jérusalem et des templiers, eut d'abord pour objet de pourvoir au soulagement des croisés malades ou blessés. On suppose que ses fondateurs furent des bourgeois de Lubeck et de Brême, qui établirent une sorte d'hospice sous une tente faite avec les voiles d'un vaisseau teutonique. Mais il faut remarquer qu'alors déjà les ordres sur le modèle desquels se forma celui-ci commençaient à jouir d'une gr. considération dans la chrétienté, et qu'ils jetaient les fondemens de leur puissance future : celle des chevaliers teutoniques ne devait pas être moindre. L'ordre fut confirmé sur la demande de Henri, roi de Germanie, par une bulle de Célestin III en date du 21 fév. 1192. Les chev. teutoniques furent placés sous la règle de St-Augustin; leur costume était le manteau blanc chargé d'une croix noire. D'abord soumis à l'obédience des patriarches et autres prélats, ces hospitaliers devinrent bientôt un ordre milit. Vers 1230 un duc Piast de Cujavie (Conrad), appela les chev. teutoniques en Prusse pour subjuguer et convertir cette nation encore idolâtre; il leur donna pour résidence la ville de Culm. En sanctionnant cette donation, Frédéric se déclara le protecteur de l'ordre, et il rangea les chev. parmi les grands vassaux de l'empire. Un évènement qui eut beaucoup d'influence sur les progrès de leur fortune, c'est qu'un autre ordre religieux et milit., celui des chev. porte-glaive (fondé depuis peu d'années par Albert d'Apelderen, 3e évêq. d'Yxküll), s'incorpora à l'ordre teutonique afin de défendre avec plus d'avantage, contre les év. de Riga, les Danois, etc., ses prétentions sur l'Esthonie, dont il revendiquait la possession, en vertu du pacte de son institution qui lui allouait un tiers des conquêtes faites sur les idolâtres. Cette fusion eut lieu le 22 sept. 1236. Mais les ci-devant chev. porte-glaive formèrent dans l'ordre une langue distincte: celle de Livonie. En 1352, la totalité de l'Esthonie fut achetée, moyennant 19 000 marcs d'argent, du roi de Danemarck par le grand-maître de l'ordre teutonique Louis d'Erlichshausen, qui était revêtu de cette dignité (19 oct. 1466), fut obligé, à la suite d'une défaite, d'abandonner à la couronne de Pologne la partie occidentale de la Prusse : ses successeurs prêtèrent hommage aux rois de Pologne jusqu'à Frédéric, duc de Saxe, élu en 1498. Albert de Brandebourg, qui lui succéda vers 1512 dans la dignité de gr.-maître de l'ordre en Prusse, voulut s'affranchir de ce vasselage. Après cette levée de boucliers, il vint, en qualité de vassal de l'empire, requérir près de la diète de Nüremberg des secours qui lui furent refusés. Courroucé de cette indifférence, il commença par s'arranger avec Sigismond Ier, roi de Pologne, lui céda définitivement, par le traité de Cracovie, la partie occidentale de la Prusse (nommée depuis Prusse royale), et reçut en échange des mains de ce prince l'investiture du titre hérédit. de duc de la Prusse orientale. Aussitôt après il se déclara pour la réforme religieuse, et se maria. L'exemple d'Albert entraîna la plupart des chevaliers; mais ceux de Livonie, et quelques-uns parmi les autres langues, protestèrent contre ce qu'avait fait Albert de Brandebourg; on lui nomma un successeur, lequel alla fixer sa résidence à Mergentheim ou Mariental, en Franconie. Dès le 10 août 1520, Albert avait concédé aux chev. Livoniens, par une convention signée à Kœnigsberg, le droit de se choisir un chef parmi eux, leur assurant en même temps la jouissance et entière possession de Reval et de Narwa, des pays d'Allentacken, Jerwen et Wierland, enfin les ville, château et domaines de Wesemberg. Toutefois, un nouvel acte d'Albert, comme grand-maître de l'ordre teutonique, en date du 25 janv. 1525, replaçait sous son obédience immédiate les chev. livoniens, auxquels il interdisait de rechercher auprès des emper. ou des papes aucun privilége dérogatoire à cette obédience au grand-maître de l'ordre. On voit par là, qu'indépendamment de leur fidélité à la communion romaine, les chev. livoniens avaient un motif de ne pas suivre les traces d'Albert, dont ils sollicitèrent à outrance la mise au ban de l'empire. C'est au milieu de toutes ces rivalités et jalousies des puissances religieuses que le luthéranisme s'établit en Allemagne. Charles-Quint reconnut dans le titre de grand-maître de l'ordre Walter de Cr mberg, l'investit du tit. d'administrateur de l'ordre de Prusse, et réunit sous sa maîtrise les possessions de l'ordre en Allemagne, qui avaient dépendu immédiatement de la province de Prusse. De tels titres, qui donnaient au nouveau grand-maître, dans les diètes, le même rang qu'avait tenu Albert, n'étaient au fond qu'une puissance fictive : en vain l'ordre comptait-il, indépendamment de la principauté de Mergentheim, les douze bailliages de Franconie, d'Alsace et de Bourgogne, d'Autriche, de l'Adige, de Coblentz, d'Altenbiesen (Belgique), de Westphalie, de Lorraine, de Hesse, de Saxe, de Thuringe et d'Utrecht. Un nomb. considérable de chev. embrassèrent successivement les principes de la réforme; ils furent

d'abord défaits totalement dans la bataille sanglante d'Ermis, gagnée sur eux par les Russes (2 août 1560); et par un traité conclu à Wilna le 28 nov. de l'année suiv., la province de Livonie se soumit au roi de Pologne. Ainsi que l'ordre de Malte, l'ordre teutonique, *en considération des services militaires de ses membres*, fut soustrait à la sécularisation dans les dispositions (section III, 26) du recès de la députation de l'empire (25 fév. 1803). Mais deux ans plus tard, en vertu du traité de Presbourg (art. 12) la dignité de grand maître de l'ordre Teutonique, les domaines et revenus qui y étaient attachés, furent rendus héréditaires dans la personne et la descendance directe et masculine de l'archiduc Antoine, frère de l'emp. d'Autriche. La guerre ayant éclaté en 1809 entre ce dern. prince et l'emp. Napoléon, celui-ci rendit, le 24 avril, un décret qui supprima l'ordre Teutonique dans tous les états de la confédération; ses biens furent réunis au domaine des princes dans les états desquels ils étaient situés, et qui, par forme de dédommagement, furent tenus à faire des pensions aux membres de l'ordre. Furent exceptés de cette dernière close ceux des chev. teutoniques qui auraient porté les armes contre les états de la confédération, ou qui seraient restés en Autriche depuis la déclarat. de guerre. L'art. 15 de la confédération germaniq., conclue à Vienne le 7 juin 1815, ratifia cette disposition envers les chev. sans exception, et chargea la diète de Francfort de son exécution.

TEXEIRA (JOSEPH), dominicain portugais, né en 1543, m. en 1604 à Paris, où il avait suivi l'infant D. Antoine, auquel il s'était attaché dès son avènement au trône, et qu'il ne voulut jamais abandonner, a laissé: *De Portugalliæ ortu, regni initiis, deniquè de rebus à regibus universoque regno præclarè gestis compendium*, Paris, 1582, in-4; et d'autres ouv. sur lesquels on peut voir les *Mém.* de Niceron, t. 5. — TEXEIRA (Pierre), historien et voyageur portugais, né vers 1570, résida plus. années en Perse, et surtout dans l'île d'Hormuz, et y étudia la langue persane pour pouvoir lire et traduire Mi-khond, aut. de l'hist. la plus étendue de la Perse. Il visita ensuite plus. provinces de l'Inde, revint en Portugal, en passant par le Mexique et par d'autres colonies de l'Amérique. Il fit un autre voyage par terre dans plus. contrées de l'Asie, et, à son retour en Europe, parcourut l'Italie, la France, se rendit à Anvers, où il publia: *Relaciones de Pedro Texeira, del origen, descendencia y sucesion de los reyes de Persia y de Hormuz, y de un viage hecho por el mismo autor, desde la India oriental hasta Italia por tierra*, 1610, petit in-8. Cotolendi en a donné une assez mauvaise traduction sous ce tit.: *Voyages de Texeira, ou l'Histoire des rois de Perse*, etc., Paris, 1621, 2 parties in-12.

TEYMOURAZ Ier, roi de Géorgie, né vers la fin du 17e S., fut élevé comme otage auprès de Chah-Abbas-le-Grand, qui le rendit à la liberté quand les évènemens eurent appelé ce jeune prince au trône, mais en lui faisant jurer qu'il serait toujours vassal de la Perse. Teymouraz fut fidèle à ce serment: mais il eut l'imprudence de faire un mariage où il avait le Sofy pour compétiteur, et attira ainsi sur sa tête une vengeance terrible. Abbas, en 1614, fit envahir la Géorgie, et en donna le gouvernem. à Bagrat-Mirza. Teymouraz, retiré dans une forteresse du Caucase, lutta quelque temps contre Bagrat, et fut obligé, après de vains efforts, de se réfugier auprès du grand-seigneur, qui lui donna la ville de Konieh et les revenus de quelques terres dans l'Asie-Mineure, et qui consentit même à s'engager pour lui dans une guerre malheureuse. Le prince de Géorgie, pressé par les Turks de se faire mahométan, se retira en Russie, rentra ensuite en Géorgie, fut obligé, après quelques vains succès, de céder à la fortune de Chah-Abbas, reparut encore une fois, à la m. de ce prince, sur la scène politique, remporta de grands avantages, rendus bientôt inutiles par le nouveau roi de Perse, Chah-Séfy, et se réfugia enfin auprès de son beau-frère Alexandre, roi d'Imireth. Mais il n'eut pas la consolation d'y finir ses jours en repos. Imireth fut conquis, et le malheureux Teymouraz fait prisonnier, et conduit par ordre d'Abbas II à la cour de Perse, où il m., en 1659, de vieillesse, de maladie et de chagrin.

TEYNG. V. CERATIN.

THAARUP (THOMAS), poète danois, né en 1749 à Copenhague, m. en 1821, avait commencé par professer l'hist., la géogr. et les belles-lettres à l'académie des cadets de la marine, et, de 1794 à 1800, il fut memb. de la direction du théâtre royal de sa patrie. Ses *Poésies*, qui consistent en petites compositions dramatiques et en chants sacrés, ont été recueillies après sa m. en un fort volume in-8, et pub. par K.-L. Rahbek, Copenhague, 1822.

THABARI. V. TABARI.

THABET (BEN CORRAH, BEN HAROUN), nommé *Tabit* par les Européens, philosophe, mathématicien et médecin, de la secte des Sabéens et de la ville d'Harran, dans la Mésopotamie, né l'an 221 de l'hég. (835 de J.-C.), et m. en 288 (900), composa en arabe environ 150 ouv. sur la dialect., les mathém., l'astrol. et la médec., et 16 en syriaque. On en peut voir la liste dans Casiri, t. 1, p. 386 et suiv. — SENAN ou SINAN, fils de Thabet, fut premier méd. du khâlyfe Caher-Billah, qui le chargea d'examiner la capacité des méd. de Baghdâd, et de signaler les charlatans. Il m. l'an 331 de l'hégyre (942-3 de J.-C.), laissant sur l'astronomie et la médecine plus. ouvrages très-estimés dans l'Orient.— THABET BEN SENAN, fils et petit-fils des précéd., fut médecin de l'hôpital de Baghdâd, et composa une *Histoire* de son temps depuis l'an 290 de l'hég. (902 de J.-C.) jusqu'à l'an 360 (970), époq. de sa m. — HÉLAL, fils du 2e Thabet, médecin et philosophe, ajouta un *supplément* à l'ouv. de son père.

THADÉE. V. JUDE.

THAHER (AL KHOUZAÏ BEN HOCEIN BEN MASAB), fondat. de la dynastie des Thahérides, avait servi avec distinction sous le khâlyfe Haroun-al-Raschid, et, quand la guerre éclata entre les deux fils de ce monarque, commanda l'armée du Khoraçan, où régnait Al-Mamoun. Il obtint de grands avantages, fit périr le khâlyfe Amin, rendit encore des services importans à son maître, et en fut noblement récompensé. Mais il eut de justes raisons de craindre que le khâlyfe Al-Mamoun ne songeât à venger le meurtre de son frère; il demanda donc et obtint le gouvernement du Khoraçan, et, quand il se crut assuré de l'affection des peuples, monta en chaire dans la grande mosquée de Merou, et prononça publiquement un anathème indirect contre le khâlyfe. Il mourut, dit-on, la nuit suiv., d'une maladie soudaine ou peut-être d'un poison violent, en 207 (822).

THAHMAS-KOULI-KHAN. V. NADIR-CHAH.

THAHMASP Ier (ABOU'L-MODHAFFER-BEHADER-KHAN-CHAH), deuxième roi de Perse, de la dynastie des Sofys, succéda à son père, Chah-Ismaël, l'an 930 (1524), à l'âge de 10 ans. Ce jeune prince livra en personne une bataille aux Ousbeks, qui étaient entrés dans le Khoraçan l'an 935 (1528), les défit et les repoussa au-delà du Djihoun. Il vainquit également les Ousbeks du Kharizme, avec lesquels il fit la paix, en épousant la fille de leur khan. L'an 936 (1529), il entra en vainqueur dans Baghdâd, dont s'était emparé Dzoulfekar, un des chefs kizil-bachis. Les victoires qu'il remporta ensuite sur la tribu de Tekelou forcèrent les chefs dispersés de cette tribu d'implorer la protection des Othomans, et l'engagèrent ainsi dans une guerre contre des adversaires plus redoutables. Il perdit Baghdâd, Moussoul et plusieurs autres places de l'Irak et du Diarbekr; mais du moins il sut éviter les batailles rangées, harceler l'ennemi, auquel il ne pouvait

opposer d'artillerie, et lui faire plus de mal encore qu'il n'en reçut. L'an 945 (1538), il mit fin à la dynastie des rois de Chyrwan, réunit à la Perse cette province, dont il donna le gouvernem. à son frère Elkas-Mirza; mais celui-ci se révolta, fut vaincu, se réfugia auprès de Soliman, et l'entraîna en 955 (1548) dans une guerre contre Thahmasp, qui sut s'en tirer mieux encore que de la prem. Un autre de ses frères, Bahram-Mirza, se révolta aussi, et ne fut pas plus heureux qu'Elkas-Mirza. Thahmasp s'empara de la Géorgie, attira ainsi une troisième fois Soliman dans ses états, mais signa enfin la paix avec lui à Amasie l'an 961 (1554). Il passa les vingt dern. années de sa vie dans un repos honteux, et se déshonora encore plus en faisant ou en laissant assassiner Bajazet III, qui était venu chercher auprès de lui un asile contre la vengeance du sulthan des Othomans. Thahmasp mourut à l'âge de 64 ans, après en avoir régné plus de 53, en 984 (1576), empoisonné, dit-on, par une de ses femmes.— THAHMASP II (Chah), roi de Perse, de la dynastie des Sofys, fut reconnu à Cazbyn, où il était allé chercher un asile, par l'ordre de son père Chah-Houcein, assiégé dans Ispahan et réduit aux dern. extrémités par les Afghans en 1722. Mais Mir-Mahmoud, devenu maître d'Ispahan, ne le laissa pas jouir en paix du tit. de roi. Thahmasp, obligé de se retirer à Tauris, négligea ses affaires, se livra aux plaisirs, et envoya contre le chef des Afghans des troupes qui furent battues. Bientôt les Russes l'attaquèrent par le nord, et les Turks entrèrent dans ses états par l'occident; en vain il essaya de fléchir par des ambassadeurs ces puissans ennemis; il ne réussit qu'à faire avec Pierre-le-Grand un traité qui n'empêcha pas celui-ci d'en conclure un autre avec les Turks, pour opérer le démembrem. de la Perse. Le Sofy établit sa cour à Fehrabad, où il demeurait spectateur indifférent de la lutte engagée entre les princes qui se disputaient ses états, quand le fameux Nadir, mis à la tête des armées, fit rentrer sous sa domination Ispahan et la Perse méridionale. Thahmasp, jaloux des succès de son lieutenant, qui semblait n'avoir relevé le trône des Sofys que pour s'y placer lui-même, voulut se signaler par quelque action d'éclat, et rompit un traité conclu par Nadir avec les Turks; mais il n'éprouva que des revers, signa un traité honteux, et fut enfin déposé par Nadir (1732). On croit qu'il fut tué 7 ans après par ordre de Riza-Kouli-Mirza.

THAIS, courtisane grecque, se trouvait à Athènes lors de l'incendie de cette ville par Alexandre-le-Grand, qu'elle suivit en Asie, et aux mains duquel elle mit, dans un moment d'ivresse du conquérant, la torche qui brûla Persépolis. Après la m. de cet illustre amant, sur qui elle avait pris tant d'empire, elle devint une des femmes de Ptolémée, roi d'Egypte, qui eut d'elle plus. enfans. — THAÏS, illustre pénitente, née en Egypte dans le 4e siècle, fut élevée dans la religion chrétienne, qu'elle abandonna pour se livrer publiquement à la prostitution. Plus tard elle se convertit à la voix de St Paphnuce, anachorète de la Thébaïde, et, après avoir jeté au feu tout ce qu'elle avait amassé par le crime, se soumit à une pénitence rigoureuse dans un monastère de son sexe. Sa fête est marquée au 8 octob. dans le ménologe des Grecs.

THAI-TSOUNG, emp. de la Chine, fut le véritable fondat. de la dynastie des *Tang*; car ce fut lui qui, voyant la faiblesse de la dynastie des Souy, résolut de faire passer la couronne sur la tête de son père Ly-yun, simple gouv. d'une province, et, sans la participation de ce vieillard timide et irrésolu, excita les peuples à la révolte, et le fit enfin proclamer emp. sous le nom de Kao-tsoun. Il garda lui-même son nom de Li-chi-min, ne voulut point être déclaré prince héritier, parce qu'il avait un frère aîné, et ne put cependant, par sa modération, obtenir l'amitié de ses frères, qui périrent enfin de sa main au moment même où ils cherchaient à l'assassiner. Reconnu alors prince héritier, il succéda bientôt après, l'an 626, à son père, qui se démit de l'empire. Les fêtes du couronnement furent troublées par une invasion des Turks; mais la contenance ferme de l'emp. et ses prem. préparatifs de guerre suffirent pour leur faire accepter la paix. Thaï-tsoung songea à organiser une armée puissante et aguerrie, sans oublier pour cela les lettres, les savans et l'administration intér. de l'empire, qui fut réglée avec une rare sagesse. Son fils se révolta contre lui, et éprouva sa clémence; les complices seuls de la révolte furent punis. L'emp., qui avait toujours fait la guerre par ses lieutenans, entreprit en personne une expédition en Corée, remporta plus. victoires, mais vint échouer contre Gan-chi-tching, capitale de ce royaume, et en mourut de chagrin en 649. Il est aut. d'un liv. intitulé *Ti-fou*, et d'un autre sous le tit. de *Précieux Miroir*, desquels le P. Duhalde a donné l'analyse. Ce fut sous le règne de ce prince qu'O-lo-peu apporta l'évangile à la Chine en 635, et l'on dit qu'après s'être fait rendre compte de la nouvelle doctrine, il en favorisa la prédication.

THALEBI ou THAALEBI (ABOU-MANSOUR-ABD'-EL-MELEK-AL), né à Nischabour, en Perse, l'an 350 de l'hégyre (961 de J.-C.), et mort, suivant les uns, en 430 (1038), suivant les autres, en 429 (1037), suivant d'autres enfin, en 427 (1035), est aut. d'un grand nomb. d'ouv. sur diverses matières, parmi lesquels on distingue une *Anthologie* ou *Florilége* de sentences tirées de plus. poètes et orateurs: elle se trouve à la bibliothèque royale de Paris; et *Intelligence de la lang. arabe*. Son chef-d'œuvre est intitulé *la Perle des hommes du plus grand mérite de ce siècle*, et se trouve à la bibliothèque royale de Paris, n° 1370. — SEIF-EDDYN-AL-THALEBI, natif ou origin. d'Amide, en Mésopotamie, fit des innovations en matière de théologie, fut persécuté au Kaire, et se réfugia à Hamah, puis à Damas, où il m. à 82 ans en 631 (1234).

THALEB ou TSALAB *El Nahouï*. V. CHEIBANY.

THALÈS, l'un sept sages de la Grèce, né en Phénicie l'an 639 av. J.-C., alla en Egypte à l'âge de 14 ans pour se former aux leçons savantes des prêtres de ce pays. Il étudia chez eux les premiers élémens de la géométrie, et puisa dans leur conversation le goût des sciences naturelles et un profond respect pour la divinité. Il retourna dans sa patrie vers l'an 609; mais il la quitta de nouveau, vers 587, pour venir habiter Milet, où les Grecs avaient établi depuis plus. siècles une république indépendante, et où le droit de bourgeoisie lui fut accordé. Il préférait avec raison ce séjour à celui de la Phénicie, toujours menacée de la guerre par les Scythes ou par les Egyptiens. Sa mère, qui l'avait suivi dans sa patrie adoptive, le pressa, comme elle l'avait déjà fait, de se marier; mais il lui avait répondu autrefois qu'il était trop tôt, et il lui dit alors qu'il était trop tard: peut-être y avait-il plus d'égoïsme que de sagesse dans cette réponse. On serait tenté de le croire, lorsque l'on se rappelle que, pour se justifier auprès de Solon de n'avoir point voulu avoir de famille, il apprit à ce véritable sage la mort prétendue de son fils, et parut jouir d'une douleur qu'il regardait comme un argument en faveur du célibat. La véritable gloire de Thalès fut d'avoir étudié l'astronomie avec succès, d'avoir dissipé par des raisons physiques les frayeurs que causaient au peuple les éclipses, et d'avoir fondé l'école ionique, de laquelle sont dérivées toutes les sectes de la philosophie grecque: ce furent ces services, sans doute, qui lui firent décerner par les habitans de Milet et de l'île de Cos un trépied d'or, trouvé par des pêcheurs, et dont la Pythie avait ordonné de faire hommage au plus sage. Il eut la modestie de transmettre à Bias de Priène ce riche présent, qui, après avoir passé ainsi par les mains de ceux qu'on appelle les sept sages de Grèce, lui revint encore, comme au plus digne. Cette fois le

philosophe de Milet l'offrit à Apollon-Isménien, et crut avoir rempli les intentions de l'oracle. Thalès ne séjourna pas continuellement à Milet. A l'âge de 69 ans il se rendit en Egypte, sur l'invitation d'Amasis, et à son retour il passa par Sardes, où il vit le jeune Crésus. Il tint à ces deux princes un langage franc et hardi. Ce père de la philosophie m. à l'âge de 90 ans, dans la 58e olympiade, commencée le 15 juillet 548. Lucien le fait parvenir jusqu'à 100 ans. On sait, et voilà tout, que Thalès avait publié un *traité* sur les solstices, un autre sur les équinoxes, div. écrits en vers sur les météores, et une *Astronomie nautique*.

THALÈS ou THALETAS, poète-musicien, né dans l'île de Crète, fut contemporain et ami de Lycurgue, et introduisit à Sparte, ainsi qu'en Arcadie et dans Argos, plusieurs sortes de danses. On conte que ses chants eurent la vertu de guérir Sparte d'une peste et d'y apaiser une sédition. Au reste, il paraît qu'il n'était pas seulement un poète lyrique, mais un grand philosophe et un habile politique. Ses *Odes* étaient dictées par une intention morale, et prêtaient aux lois une force d'autant plus efficace qu'elle était plus douce. *V.* les *Mémoires de l'acadèm. des inscript.*, tom. 10, pag. 289.

THALIUS (JEAN), médecin allemand, qui occupe une place honorable parmi les fondateurs de la botanique au 16e S., a laissé : *Sylva Hercynia, sive Catalogus S....*, ou *Catalogue des plantes qui croissent dans les montagnes et autres lieux voisins de la forêt Hercynienne, qui touche à la Saxe*, Francfort-sur-le-Mein, 1588, in-4, dont Haller a dit : *eximium opus et ex proprio clarissimi viri labore natum.* Linné a donné à un genre de la famille des Balisiers le nom de *Thalia*.

THALLELÉE ou TALLELOEUS, jurisconsulte grec du 6e S., nommé par Cujas l'*OEil-des-Lois*, et cité avec éloge dans la constitution que Justinien a placée en tête des *Pandectes*, paraît avoir été l'un des principaux rédacteurs de la compilation de lois connue sous le nom de *Corpus juris Justinianeum*. Il fut ensuite chargé seul de traduire en langue grecque le *Digeste* pour les provinces d'Orient. Ce travail ne nous est point parvenu, mais l'on peut s'en faire une idée par les nombr. fragm. que l'on retrouve, sous le nom de Thallelée, dans les Basiliques.

TE-WATER (J.-W.), ministre protestant, né en 1740 à Zaamslay, en Hollande, m. à Leyde le 19 octobre 1822, membre de commiss. ecclesiast., de diverses sociétés savantes et historiog. de Zélande, avait consacré une grande partie de sa longue carrière à l'enseignement de la jeunesse. Il a publié plusieurs ouvrag. qui sont inconnus en France, mais sur lesquels les curieux trouveront des détails dans des *Mém.* qu'il a publ. sous le titre de *Levens Berigt*, etc., Leyde, 1824, in-8. *Voy.* une courte *notice* sur lui dans la *Revue Encyc.*, t. XXI, p. 409.

THAMAR, Chananéenne, qui épousa Her, fils aîné de Juda, vers l'an du monde 2350. Her ayant été puni par une mort subite de quelques crimes que l'Ecriture ne désigne pas, Juda engagea Onan, son second fils, à épouser Thamar; mais cette union ne plaisant pas à Onan, il se livra à des pratiques criminelles qui furent punies de mort. Thamar demanda en mariage le dern. des fils de Juda, nommé Scela, qui lui fut refusé. Pour en venir à son but, elle alla attendre ce jeune homme sur le gr. chem., se prostitua à lui, et devint mère de Pharès et de Zara, qui sont nommés dans la généalogie de J.-C.

THAMAR, reine de Géorgie, succéda à son père George III l'an 1184. Elle régna glorieusement, remporta des victoires éclatantes sur ses ennemis, recula les frontières de ses états, rendit tributaires de sa couronne plusieurs princes chrétiens ou musulmans, et fit reconnaître son autorité depuis la mer Noire jusqu'à la mer Caspienne. S'il faut en croire les historiens géorgiens, dont les récits semblent trop exagérés, elle se signala par des conquêtes encore plus étendues. Quoi qu'il en soit, il est juste de dire qu'elle dut une partie de sa gloire à deux frères d'une origine illustre, Zak'haré, à qui elle conféra la charge de *spasalar*, ou généralissime de ses armées, et Ivané, qui reçut d'elle la dignité d'*atabek* avec la direction générale de toutes les affaires intérieures du royaume. Suivant les historiens géorgiens, elle m. l'an 1198, et eut pour successeur son fils George IV, surnommé *Lascha*. Mais on voit, par une ancienne inscription, qu'elle vivait encore an 1201. On peut présumer qu'elle avait associé son fils au trône en 1198, et qu'elle ne mourut qu'en 1206 ou 1207. C'est au règne de cette princesse et à celui de son père et de son fils qu'on fixe l'époque la plus brillante de la littérature géorgienne.

THAMAS-KOULI-KAN. V. NADIR CHAH.

THAMER (THÉOBALD), théologien allemand, fameux par son opposition aux dogmes des luthériens, était originaire de Rosheim, petite ville de la Basse-Alsace. L'année de sa naissance n'est pas connue. On sait seulement qu'il étudia à Wittemberg, sous Luther et Mélanchthon, puis à Francfort-sur-l'Oder. Il fut appelé à Marbourg en 1543, comme professeur de théologie et prédicateur. Il ne tarda pas à se déclarer contre le dogme des concordatistes, qui exprimait clairement, malgré l'obscurité du reste de la formule, qu'en recevant le pain et le vin, non-seulement les vrais pénitens, mais aussi les indignes, recevaient vraiment le corps et le sang de J.-C. Les efforts du landgrave Philippe-le-Magnanime pour calmer ce fougueux sectaire ne l'empêchèrent pas de s'attaquer bientôt après au dogme fameux de la justification, qui, suivant Luther, s'opère par la foi seule sans les bonnes œuv. Il résulta de cette opposition et de toutes les discussions qui en furent la conséquence naturelle, un grand scandale dans l'église protestante, et Thamer finit par être suspendu de ses fonctions de professeur de théologie et de prédicateur. Il essaya plusieurs moyens de vengeance, et ayant accepté, sans faire toutefois abjuration, la place de second prédicateur à l'église catholique de St-Barthélemi à Francfort, en 1550, il se mit à prêcher contre ses coréligionnaires. Il obtint sur eux un triomphe digne d'être remarqué. Il leur reprocha de ne reconnaître qu'une seule autorité, celle des Saintes-Ecritures, et leur enseigna qu'il y en avait encore deux autres, notamment la conscience de l'homme, qui fut admise depuis par les protestans. Cependant Thamer fut destitué par l'élect. de Maïence comme trop imbu encore des principes de la réforme. Il recommença avec plus d'ardeur sa lutte contre ses coréligionnaires, s'attira des persécut., et se décidant enfin à rentrer franchement dans le sein de l'église catholique, publia sa justification en 1562. Il fut alors envoyé comme professeur de théologie à Fribourg, où il m. en 1569.

THAN (PHILIPPE de), né à la fin du 11e S. dans le village de Thao, à 3 lieues de Caen, m. vers 1126, est auteur du *Livre des créatures*, 1107, et du *Bestiaire*, 1123, traduct. du *liber Theobaldi de naturâ animalium, vel avium, seu bestiarum*. Ces ouvrages n'existent qu'au Musée britanniq. et dans la bibliothèque du Vatican. — THAN (.... de), professeur de philosophie et recteur dans l'université de Caen au commencement du 18e S., a laissé une *Gramm. lat. et franç.*, Caen, 1751, 3 vol. in-12.

THA-THA-TOUNG-O, ministre de Djengniz-Khan au 13e S., était de la nation des Ouïgours, dont il appliqua l'alphabet à la langue monghole. Il avait été d'abord chargé d'expédier les ordres et de garder le sceau d'or du prince de la nation des Naïmans, nommé Taï-yang, et lui était resté fidèle, même après la ruine de sa principauté. L'histoire des Mongholes donne à ce ministre une rare intelligence et une profonde instruction.

THAULER. V. TAULER.

THAUMAC DE LA THAUMASSIÈRE (GASP.)

sieur du Puy-Ferrand, né vers le milieu du 17e S. à Bourges, où il m. en 1712, a laissé : *Histoire du Berri et du diocèse de Bourges*, 1689, in-f. ; *Notes sur la Coutume de Berri*, 1701, in-fol. ; *Notes sur la Coutume du Beauvoisis*, 1690, in-fol.; *Traité du franc-alleu de Berri*, 1667, 1701, in-fol.

THÉAGÈNE, célèbre athlète de l'île de Thasos, remporta jusqu'à quatorze cents couronnes en divers lieux de la Grèce. Il mangeait, dit-on, un bœuf en un jour comme Milon de Crotone. Après sa mort, un oracle d'Apollon le fit mettre au rang des dieux. — THÉAGÈNE, de Rège, hist. grec, qui vivait 528 ans av. J.-C., écrivit divers ouv. qui sont cités par Eusèbe, mais qui ne sont pas venus jusqu'à nous.

THÉAULON (ETIENNE), peintre, né en 1744 à Aigues-Mortes, mort en 1780 à Paris, excellait à rendre les scènes populaires. On lui commanda plusieurs ouvrages pour orner les boudoirs de Bagatelles à côté de ceux des Greuze, des Lagrénée, des Fragonard.

THÉDEN (JEAN-CHRÉTIEN-ANTOINE), 1er chirurgien de l'armée prussienne sous Frédéric II, né en 1714 à Steinbeck, dans le Mecklenbourg, m. en 1797, concourut aux progrès de son art, fit plus. découvertes, parmi lesquelles on cite son eau vulnéraire, ses cathartères, ses pompes de poitrine, ses tenailles pour extirper les polypes, et publia 2 écrits remarquables : *Nouvelles Observations et expériences servant à enrichir la chirurg.*, Berlin, 1771, in-8 ; *Instruction pour les sous-chirurgiens des armées*, Berlin, 1774, 2 vol. in-8.

THEIL. V. PORTE-DU-THEIL (La).

THEBESIUS (ADAM-CHRÉTIEN), médecin de Hirschberg en Silésie, au 18e S., memb. de l'acad. des Curieux de la Nature, est connu par de bonnes observat. sur divers points d'anatomie pathologique insérées dans les recueils de cette compagnie savante. On cite particulièrement de lui une savante dissertation *de Sanguinis circulo in corde* (Leyde, 1708, 1716, in-8, et Leipsig, 1739, in-4), qui a fait donner son nom à la valvule de la veine coronaire gauche du cœur. Les orifices de veines cardiaques entourant la fosse ovale sont aussi appelés par les anatomistes *trous de Thebesius*.—Deux autres médecins du même nom, ADAM-SÉBASTIEN et JEAN-EHRENFRIED, ont aussi pratiqué leur art à Hirschberg au 18e S., et sont auteurs d'écrits mentionnés dans la *Biog.* du *Dictionn. des sciences médicales*. Nous nous bornerons à citer du 2e celui intitulé : *Hebammenkunst* (ou Guide des sages-femmes), in-8, Leignitz, 1757, 1759, 1769, 1779.

THEIS (MARIE-ALEXANDRE de), poète et littérateur, né à Paris en 1738, mort en 1796, a laissé : *le Singe de La Fontaine*, ou *Contes et Nouvelles en vers, suivis de quelques poésies*, 1773, 2 v. in-12 ; deux comédies intitulées : *le Tripot comique*, ou *la Comédie bourgeoise*, et *Frédéric et Clitie* ; *Encyclop. morale ou le Code primitif*, 1785, 1 v. in-12.

THEKAKISQUI, chef des Iroquois, né en 1756, m. en 1802 à Chillowi, fit d'abord des excursions sur le territ. des Espagnols dans l'Amérique septentrionale, devint ensuite l'auxiliaire des Angl. dans leur guerre contre les États-Unis, mit tout à feu et à sang dans la Caroline, et dévasta entièrem. le district de Ninety-Six. Il y eut un traité en 1794 à Philadelphie, par lequel ce chef sauvage céda à la confédération américaine une partie du territ. des Iroquois. Dès lors son peuple, qui n'avait encore su vivre que de la chasse, devint une nation agricole, grâce à la paix et au grand nomb. d'esclaves noirs pris dans les excursions précédentes et distribués entre les guerriers des tribus iroquoises.

THEMISEUL. V. SAINT-HYACINTHE.

THÉLIS (le comte de), philanthrope, né vers 1730 dans le Forez, mourut vers 1790 dans une de ses terres, découragé et complètement oublié, après avoir passé toute sa vie à faire le bien ou à proposer des mesures utiles aux grands de la terre. Il réclama dès 1772, à l'exemple du duc de Charost, la suppression des *corvées*, dont il démontra l'inutilité par les raisons les plus victorieuses, c'est-à-dire par des travaux exécutés à ses frais dans ses domaines. On a de lui : un opusc. *sur la législation du flottage des bois*, Paris, 1775, in-8 ; *Moyens proposés pour le bonheur des peuples qui vivent sous le gouvernement monarchique*, ibid., in-4 ; *Réflexions d'un militaire*, in-4 ; *Mémoires sur les rivières et canaux*, 1779, in-4 ; *Plan d'éducation nationale en faveur des pauvres enfans de la campagne*, 1779, in-12.

THÉMINE (PONS DE LAUZIERE, marquis de), maréchal de France, né vers 1552, obtint d'abord du roi Henri III une compagnie de gendarmes, fut nommé sénéchal du Quercy, et empêcha les ligueurs de s'établir dans le Rouergue et le haut Languedoc, fit lever le siége de Villemur, en 1592, au duc de Joyeuse, arrêta le prince de Condé en 1616, et reçut le même jour le bâton de maréchal de France. Il combattit ensuite les rebelles avec succès dans le Languedoc et dans le comté de Foix, fut appelé au gouvernement de la Bretagne en 1627, et des plaintes ayant été portées contre lui par le parlement à raison des désordres commis par ses soldats, il mourut de chagrin à Aurai en 1627.

THÉMISTIUS, rhéteur et sophiste grec d'un talent remarquable, né dans un bourg de la Paphlagonie, florissait pendant la seconde moitié du 4e S. Il fit sous les yeux de son père Eugénius, homme de mérite et de savoir, des progrès rapides dans la philosophie péripatétique et dans l'art d'écrire. Après avoir propagé, par ses éloquentes leçons et par son exemple, le goût des études philosophiques dans plusieurs grandes villes de l'Orient, où il séjourna successivement, il se fixa à Byzance, et pendant vingt ans, soit comme philosophe, soit comme orateur, soit comme membre du sénat, il jouit, dans cette nouvelle capitale de l'empire, de l'admiration des peuples et de la faveur des princes qui se succédèrent sur le trône depuis Constance, fils de Constantin, jusqu'à Théodose. Dans cette suite de sept emp. se trouve Julien, auquel il ne plut pas moins qu'aux autres, tous zélés partisans de la relig. chrétienne. Au reste, il était lui-même païen : mais il est permis de croire qu'il profita des exemples de vertu et des enseignemens de haute morale donnés par le christianisme ; car le fond de la doctrine était un éclectisme sage, relig. et plein de tolérance. On ignore l'année de sa m., comme celle de sa naissance ; mais on pense qu'il ne vécut pas au-delà du 4e siècle. Il laissa de nombreux ouvrages, parmi lesquels il y avait sans doute beaucoup de *lettres*, aujourd'hui perdues. Photius lui attribue des *commentaires* sur toutes les *œuvres* d'Aristote. St Augustin, Boëce, Cassiodore, Simplicius, Suidas en ont cité quelques-uns, et plus. subsistent en manuscrit. On n'a imprimé que ses *Paraphrases* sur les dernières *Analytiques*, sur les 8 liv. de *Physique*, sur les 3 liv. de *l'Ame*, sur ceux de *la Mémoire*, du *Sommeil* et de *la Veille*, des *Songes*, de *la Divination par le sommeil*. A cela il faut joindre ses *Panégyriques* et ses *Déclamations*. L'édition la plus complète des écrits de Thémistius, et la seule qui mérite encore aujourd'hui quelque estime, est celle qui fut dédiée au duc de Montausier par le père Hardouin, Paris, 1684, in-fol.

THÉMISTOCLE, l'un des plus grands hommes d'Athènes, naquit dans le bourg de Phréas, vers le milieu de la 61e olympiade (535 ans avant J.-C.), d'une famille très-obscure ; ce qui ne l'empêcha pas de montrer dès son enfance une grande fierté, et une ambition qu'il mesurait moins sur sa naissance que sur son génie. Cependant, au milieu de ses idées de gloire et des sérieuses études que lui imposait le soin de son avenir, il se livra plus d'une fois aux désordres les plus scandaleux : son âme ar-

dente ne pouvait connaître de bornes ni dans le bien ni dans le mal. Il assista à la bataille de Marathon, et dès ce moment les trophées de Miltiade l'empêchèrent de s'endormir au sein des voluptés. Il était persuadé que cette victoire, où ses imprudens concitoyens puisaient les motifs d'une entière sécurité, serait le prélude d'une lutte terrible contre les Perses. Il s'occupa donc de donner à son pays une marine formidable, et, n'oubliant pas l'intérêt de sa gloire personnelle, il se fraya un chemin au commandement des forces athéniennes par l'exil de son rival Aristide. Il savait pourtant, dans l'occasion, sacrifier son amour-propre à la cause générale. Il le prouva bien en cédant à Eurybiade, amiral des Lacédémoniens, le commandement de la flotte des Grecs, auquel il avait certainem. plus de droits qu'aucun autre, et plus tard en bravant les menaces du même chef, et lui disant avec un admirable sang-froid, dans une discuss. très-vive : *Frappe, mais écoute*. Lorsqu'il fallut en venir avec les Perses à une action décisive, après le massacre des Thermopyles, ce fut à ce Thémistocle, si patient, parce qu'il était sûr de sa force, que l'Attique et toute la Grèce durent leur salut. Il détermina les Athéniens à abandonner leur ville, prit avec lui sur les vaisseaux tous ceux qui pouvaient porter les armes, envoya les autres à Trézène, et se prépara à combattre; mais avant d'en venir là il eut encore à surmonter un nouvel obstacle, la frayeur d'Eurybiade et des autres généraux. Il eut recours à la ruse, et donna avis à Xerxès du projet qu'avaient les Grecs de prendre la fuite. Ce monarque leur ferma tous les passages, et les obligea ainsi d'accepter cette fameuse bataille de Salamines, qu'ils gagnèrent (l'an 480 avant J.-C.), et dont tout l'honneur fut pour Thémistocle. Après avoir ainsi préservé la Grèce de l'invasion des barbares, ce gr. homme travailla sans relâche, et quelquefois sans une trop scrupuleuse équité, à rendre à sa patrie l'influence que lui avait fait perdre Lacédémone. Pour cela, il fit reconstruire les murs d'Athènes, fortifia le Pirée, dirigea vers la marine toutes les forces de la république, et combattit avec succès la résolution que voulaient prendre les Lacédémoniens, d'exclure du conseil des Amphictyons les villes qui n'étaient pas entrées dans l'union générale contre les Perses. Il faut dire que l'adoption de cette mesure aurait assuré à Lacédémone la prépondérance dans les délibérations : aussi les chefs de cette cité ambitieuse s'attachèrent-ils dès-lors à susciter des ennemis au vainqueur de Salamines; ils ne réussirent que trop : Thémistocle, banni pour 5 ans, choisit Argos pour sa retraite. Il se trouva compromis par quelq. lettres lors de la découverte de la trahison de Pausanias, roi de Sparte, dont il avait pourtant repoussé les coupables propositions. Pour ne pas être traduit devant le conseil des Amphictyons, il alla successivement demander l'hospitalité à Admète, roi des Molosses, son ennemi personnel, et au gr. roi Artaxerxès. Celui-ci l'accueillit avec une générosité et une munificence qui parurent d'abord désintéressées; mais bientôt il voulut le faire entrer dans ses projets hostiles contre la Grèce. Thémistocle refusa de payer à ce prix les bienfaits d'un barbare, et s'empoisonna l'an 470 avant J.-C. Il était âgé de 65 ans.

THÉOBALD ou THIÉBAUT, célèbre général du 12e S., fils de Wladislas Ier et frère de Wladislas II, roi de Bohême, défendit les états de son frère en 1142, pendant que celui-ci allait implorer le secours de l'emp. Conrad, et en 1147, pendant qu'il était en Terre-Sainte. Frédéric Barberousse l'invita aux fêtes de son mariage en 1157, et l'admit ensuite à son expédition en Silésie; mais ce fut surtout dans les campagnes d'Italie que Thiébaut se distingua. La guerre finie, il resta en Italie à l'armée de l'emper., où il m. — THÉOBALD (Louis), littérat. anglais du 18e S., né à Sittingburn, dans le comté de Kent, est connu par quelques ouv. de critique et de poésie, et surtout par ses éditions de Shakspeare, par son travail sur ce poète, et par les vives discussions dans lesquelles il s'engagea contre Pope. Ce dernier ayant donné en 1725 une édition de Shakspeare, en 7 vol. in-4, Théobald fit paroît en 1726 *Shakspeare restored*, et deux autres édit. en 1762 et en 1767, Londres, 7 v. in-8.

THÉOCRÈNE (BENOÎT TAGLIACARNE, plus connu sous le nom de), littérat. italien, né vers la fin du 15e siècle à Sarzana, dans l'état de Gênes, parvint en 1514 à la dignité de chancelier ou secrétaire de la république, vit sa fortune ruinée en 1522 par la prise de Gênes, vint chercher un asile en France à la suite des Frégose, ses protect., fut nommé précept. des fils de François Ier, entra dans les ordres, reçut l'évêché de Grasse en 1535 et deux riches abbayes, et m. en 1536 à Avignon, après avoir toujours cultivé les lettres dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. On a de lui : *Poemata quæ juvenis lusit*, Poitiers, 1536, in-4. Il avait composé les *Annales de l'état de Gênes*, ouvrage qui est perdu.

THÉOCRITE, le père de la poésie pastorale, né à Syracuse, florissait dans le 3e siècle av. J.-C., car il fut contemporain de Ptolémée-Philadelphe, qui, par ses libéralités, l'attira à sa cour. Voilà tout ce qu'on sait de certain sur la vie d'un poète si illustre : peu importe à la postérité, qui, en tout état de cause, se serait toujours occupée principalement de ses ouvrages. Ils ne sont pas les prem. qu'ait inspirés la muse pastorale chez les Grecs; mais leur perfection a fait oublier tous ceux qui les avaient précédés : c'est ainsi qu'Homère passe pour le plus ancien des poètes épiques, parce qu'il a effacé tous ses devanciers. Théocrite ne connaît dans l'églogue d'autre rival que Virgile; encore a-t-il sur le poète latin l'avantage d'avoir choisi le mécanisme de versification qui convenait le mieux à la poésie bucolique. Il est vrai que, d'un autre côté, il s'est permis trop souvent des expressions indécentes et grossières, qui auraient répugné à la voix chaste et pure du cygne de Mantoue. Au reste, la victoire est encore aujourd'hui indécise entre ces deux chantres harmonieux des plaisirs champêtres : l'un précéda l'autre et lui servit de modèle, c'est tout ce que l'on peut se permettre de dire, pour aider ceux qui seraient tentés de se porter juges dans ce grand procès. Mais leurs qualités sont différ., et paraissent devoir rendre à jamais impossible entre eux tout parallèle : le premier se distingue par ses grâces simples et naïves, par son naturel, par son harmonie sans recherche; le second par sa douceur, son exquise sensibilité, son élégance et sa ravissante mélodie. On a de Théocrite 30 *idylles*, et en outre 23 *épigrammes* ou *inscriptions*, où l'on croit entendre toujours résonner quelques accens affaiblis de la lyre champêtre. On a aussi recueilli de lui 3 fragm., dont l'un semble faire suite à sa 29e idylle. Parmi les nombreuses éditions du poète de Syracuse, on estime celles d'Oxford, 1699, in-8, et 1770, 2 vol. in-4, en grec et en latin; de Lond., 1729, in-8, avec des *notes*; de Glascow, 1746, petit in-4, en grec; de Leipsig, 1810, in-fol. L'édition grecque de Théocrite, Moschus et Bion, tirée à 200 exemplaires, Parme, Bodoni, 1792, in-8, est très-recherchée. Parmi les traductions en prose qu'on a du premier de ces bucoliques, nous distinguerons celles de M. Gail, Paris, 1792, in-8 et in-12, et de L.-J. Geoffroy, ibid., 1800, in-8, et, parmi les traductions en vers fr., celle de M. Servan de Sugny, ibid., 1822, in-18.

THÉODAT, roi des Ostrogoths en Italie, fut élevé sur le trône, après la mort d'Athalaric, par Amalasonte, qu'il épousa en 534, et que bientôt après il fit assassiner. En 535 la Sicile fut conquise par Bélisaire, sans que Théodat fît un mouvement pour la défendre. Il fit ensuite à Justinien, pour avoir la paix, les offres les plus humiliantes, qui furent acceptées, et qu'une victoire remportée en

Dalmatie par ses généraux l'empêcha d'exécuter. Il fut puni de sa mauvaise foi par la prise de Naples et par de nouveaux revers, qui amenèrent enfin l'armée à choisir Vitigès, son général, pour roi en 536. Celui-ci le fit assassiner aussitôt après cette élection.

THÉODEBERT Ier, roi d'Austrasie, succéda à son père, Thierri, en 534. La haute réputation de courage et d'habileté qu'il s'était acquise en combattant les Danois lui fut utile contre ses oncles, qui voulaient lui ravir son héritage. Il les intimida, s'unit à eux pour détruire le royaume de Bourgogne, dont il eut sa part, écouta ensuite les propositions des Ostrogoths et de Justinien, qui se faisaient la guerre, les laissa s'affaiblir, et attaqua l'un et l'autre parti successivement avec avantage. Il se disposait à marcher sur Constantinople, et déjà il avait intéressé dans sa querelle les Gépides, les Lombards et d'autres peuples, quand il m. d'une chute de cheval en 548, au milieu de ses projets ambitieux, qui peut-être s'étendaient jusqu'à l'espoir de réunir sous sa puissance tous les lambeaux de la domination romaine. Il n'est point de prince, dans ces temps barbares, qui fût plus digne de concevoir un tel dessein.— THÉODEBERT II, roi d'Austrasie, succéda à son père, Childebert II, en 596 Il fut élevé par son aïeule Brunehaut, qui, expulsée du royaume par les seigneurs d'Austrasie, voulut le rendre responsable de cette violence, excita contre lui son frère Thierri, fut favorisée par la victoire, et le fit mourir à l'âge de 27 ans en 612. Trois des enfans de Théodebert furent massacrés par l'ordre des vainqueurs.

THÉODELINDE, femme d'Autharic, roi des Lombards, qu'elle épousa en 589, choisit ensuite pour époux Agilulphe, duc de Turin, qui dut à ce choix de la reine, et d'après la proposit. même des Lombards, la couronne, dont il sut se rendre digne. Il abandonna l'arianisme, et se fit catholique à la sollicitation de sa femme, qui, à sa mort, fut chargée de la tutelle d'Adaloald, leur fils, et l'exerça probablement de 614 à 625. Elle m. chérie de ses sujets, et laissant la réputation d'une sage et pieuse princesse.

THÉODEMIR, prince du sang royal des Visigoths d'Espagne, commanda la flotte qui, suivant les auteurs espagnols, vainquit celle des Maures d'Afrique vers l'an 695 de J.-C., remporta une autre victoire navale sous le règne de Witiza, soutint, l'an 92 de l'hégyre (711 de J.-C.), les premiers efforts des musulmans, envahissant l'Andalousie, se trouva à la fameuse bataille de Guad-al-Lethe, près de Xerès, sauva une partie de l'armée des Goths en se retirant au-delà de la Sierra-Morena, où il paraît qu'il prit le titre de roi. Vaincu par Abd-el-Aziz, fils et lieutenant de Mousa, poursuivi jusqu'à Orihuela et ne pouvant s'y défendre, il conclut avec son vainqueur, en 713, un traité honorable et avantageux, par lequel, moyennant un léger tribut, il fut reconnu souverain d'un petit état formé de quelques districts des provinces de Valence, de Murcie et de la Nouvelle-Castille. Ce traité fut maintenu par le khâlyfe Walid Ier, qui même exempta Théodemir du tribut auquel sa principauté avait été assujettie. Théodemir m. tranquille quelq. années après, et son nom resta long-temps attaché à la prov. qui prit depuis le nom de Murcie. — THÉODEMIR, abbé de Psalmodi, mort vers l'an 825, était un homme d'un grand savoir, qui a laissé des controverses dont on trouve des fragm. dans les *OEuvres* de Jonas, évêque d'Orléans.

THÉODOR (JACQ.), plus connu sous le nom de TABERNÆMONTANUS, médecin et botaniste, né vers l'an 1520 à Bergzabern, dans le duché de Deux-Ponts, m. à Heidelberg en 1590, forma de bonne heure le projet de continuer les recherches de son maître Tragus (le Bouc) sur les plantes de l'Allemagne, et après 36 ans d'études, fit paraître en 1588 un prem. vol. in-fol., sous le titre de *Nouvel Herbier complet*. Sa m. vint suspendre ses travaux. Mais son libraire Bassœus, pour donner au moins une idée de l'ouv. projeté, publia la collect. complète des figures des plantes, rangées dans l'ordre qu'elles devaient avoir, avec leur nom seul, sous ce titre : *Icones plantarum seu stirpium........ omnis generis, tàm inquilinorum quàm exoticorum*, etc., Francfort, in-4, de forme allongée, 1588 et 1590, 1128 pag., 2 fig. sur chaque pag. Plus tard, en 1590, Nicolas Brauer, médecin, acheva, d'après les MSs. de Tabernæmontanus, ce que celui-ci avait commencé ; mais sur un plan moins vaste, car les deux vol. qu'il donna, suivant l'intention de son devancier, purent aisém. se réduire à un seul.

THÉODORA, femme de l'emper. Justinien, sur qui elle exerça la plus grande influence, était née dans une condition abjecte, et avant d'inspirer une passion violente au prince qui l'épousa elle avait acquis une odieuse célébrité dans la prostitution, et suivi un certain Hécebole comme comédienne dans plus. villes d'Égypte, d'où elle fut successivement chassée par les magistrats. Justin régnait encore lorsque Justinien s'éprit des attraits de Théodora, et que de sa maîtresse il l'éleva au rang de son épouse, au mépris des remontrances que lui avaient faites de leur vivant sa mère et son aïeule. Couronnée avec le nouvel emp. en 527, elle disposa à son gré de l'autorité suprême, et cachant ses fureurs sous le masque de la religion et de la politique, elle s'abandonna à une série de crimes et de turpitudes qu'on n'essayera point d'énumérer ici. Toutefois on la vit déployer une grande force de caractère, lorsqu'en 532 une sédit. terrible eut mis Justinien à deux doigts de sa perte. Le zèle et le dévouem. de Bélizaire ayant rétabli l'autorité de l'emp., Théodora reprit le cours de ses désordres. Son palais devint un lieu de prostitution, où d'infâmes courtisanes, Chrysomale, Indora, Macédonia, partageaient ses orgies Tel est le tableau peu flatté que font les historiens de la cour de cette princesse, à qui cependant quelq. contemporains ont prodigué les louanges comme à une sainte femme. Ce qui est certain, sous ce dern. rapport, c'est qu'elle fut deux fois frappée d'anathème par les papes Agapet et Vigile. Il n'est pas moins vrai qu'elle montra beaucoup de zèle à seconder son époux dans l'entreprise qui fait son principal titre de gloire, la réforme et la rédact. des lois (*v.* JUSTINIEN). Ce prince la pleura amèrem. lorsqu'elle m. d'un cancer au mois de juin 548. Procope parle d'elle d'une manière contradictoire dans ses *Anecdotes* et dans son *Histoire* —THÉODORA, autre impérat. d'Orient, femme de Théophile et mère de Michel III, surnommée *Porphyrogénète*, née vers l'an 815 de J.-C. à Ebissa en Paphlagonie, fut digne de partager le trône où la plaça son époux. A la m. de celui-ci (842), elle gouverna l'état en qualité de régente, étouffa l'hérésie des iconoclastes dont Théophile s'était montré l'adhérent, soutint plus. guerres en Asie contre les Sarasins, et soumit à son autorité les Esclavons, établis dans la Thrace. Un des évènemens les plus singuliers de sa régence fut la conversion de Bogaris, roi des Bulgares, qui avait osé lui déclarer la guerre, et qui s'estima heureux d'obtenir son amitié. Cepend. Michel III n'eut pas plus tôt atteint sa 15e année qu'il mit fin au gouvernem. de Théodora. Cette princesse fut reléguée avec ses filles dans un couvent, où, suiv. l'*Art de vérifier les dates*, elle m. quelq. jours avant la catastrophe de son imprudent fils (*v.* BASILE Ier et MICHEL III). L'église grecq. honore Théodora comme une sainte.

THÉODORA, femme de Léon l'Arménien, fut épargnée par les assassins de son époux, qu'elle avait enhardis involontairem. en obtenant de ce dernier qu'il différât par des raisons de dévotion le supplice de Michel-le-Bègue, condamné la veille de Noël à être brûlé dans le fourneau des bains du palais impérial. Conduite d'abord à l'île de Protée

avec ses quatre fils, dont l'aîné Constantin, portait depuis cinq ans le titre d'auguste, elle eut la douleur de les voir mutilés; elle fut ensuite transférée vers l'an 823 dans l'île de Chalcis, comme on le voit par une lettre que lui adressa dans ce lieu Théodore Studite (*v.* ce nom), qui la félicite d'avoir abjuré l'erreur des iconoclastes.

THÉODORA, fille de Constantin VIII et sœur de l'imp. Zoé (*v.* ce nom), avec qui elle partagea le trône après que le sénat eut déposé Michel V, dit *Calaphate*, fut dépouillée de toute autorité, lorsque pour la 3e fois sa sœur eut créé un emp. dans la personne de Constantin-Monomaque, et à plus de 70 ans elle ressaisit le sceptre qu'elle soutint avec fermeté jusqu'en 1056, époque de sa m. Elle avait régné seule 1 an et 9 mois. Michel Stratiotique fut désigné par elle comme son success. Cette princesse, à qui l'on reconnaît des vertus qui la distinguaient en tout point de l'imp. Zoé, fut le dern. rejeton de la famille de Basile-le-Macédonien.

THÉODORA, dame romaine, fameuse dans l'histoire de l'Eglise de 890 à 920, disposa à son gré pendant cette époque de l'autorité pontificale. Aussi riche que belle et dissolue, elle avait pour amans la plupart des jeunes nobles de Rome. C'est parmi eux qu'elle choisit pour favori un jeune ecclésiastique qu'elle fit élever à la papauté sous le nom de Jean X, et avec qui elle conserva ses relations de galanterie. Il est digne de remarque que ce Jean X ne fut pourtant pas, comme on l'a observé, un des plus mauvais papes qui aient gouverné l'Eglise. Il arriva pis sous l'empire de Marozia, fille de Théodora, qui, belle et dissolue comme elle, exerça dans Rome une autorité encore plus scandaleuse, sans égaler toutefois en infamie les désordres des Borgia. L'époque de la mort de Théodora n'est point connue.

THÉODORE *de Cyrène*, surnommé *l'Athée*, vivait à la fin du 4e S. avant J.-C. Ce fut son livre *sur les dieux* qui lui valut le surnom sous lequel il est encore désigné; mais il ne faut pas oublier que ce titre était donné par le peuple à tous ceux qui ne respectaient pas ses erreurs superstitieuses et la multitude innombrable de ses divinités. On a plus d'une raison de croire qu'il ne fut pas athée, dans le sens attaché aujourd'hui à ce mot. Quoi qu'il en soit, il fut exilé de sa patrie, vint à Athènes, où il se fit de mauvaises affaires avec l'aréopage, ce fidèle gardien des superstitions publiq., et finit, à ce qu'il paraît, par boire la ciguë comme Socrate. Il fut le fondateur de la secte des *théodoriens*, l'une des trois subdiv. de l'école de Cyrène.

THÉODORE Ier, élu pape en 642, était Grec de nation, et né à Jérusalem d'un évêque du même nom. Il succéda à Jean IV. Dans un concile tenu à Rome, il fit condamner Paul, patriarche de Constantinople, pour n'avoir point fait ôter des églises l'affiche de l'ecthèse d'Héraclius, et pour avoir favorisé l'erreur de Pyrrhus, qui professait le monothélisme. Paul de son côté se signala par de grandes violences dans Constantinople, contre les partisans de l'église de Rome. Théodore m. en 649, et eut pour success. St Martin Ier. Il laissa la réputation d'un pontife doux, charitable et rempli de zèle.— THÉODORE II, élu pape en 898, était né à Rome, et succédait à Romain. Il eut lui-même pour successeur Jean IX, après un pontificat de 20 jours, qui avait fait concevoir les plus belles espérances aux amis de la paix et de la justice.

THÉODORE (Ste), vierge et martyre, ayant, durant les persécut. de Dioclétien, refusé de sacrifier aux idoles, se vit, malgré la condit. illustre dans laquelle elle était née, condamner au singulier supplice de la prostitution. Mais elle n'eut pas été plus tôt conduite aux lieux infâmes qu'un chrétien appelé Didyme, fendant la foule, l'y suivit sous le déguisem. d'un soldat, et favorisa son évasion en la revêtant de son costume emprunté. Didyme, livré au juge, confessa hautement Jésus-Christ, et fut condamné à avoir la tête tranchée. Lorsqu'on le conduisait au supplice, Théodore accourut lui disputer la couronne du martyre, dont elle n'était pas moins jalouse qu'elle avait été empressée de fuir l'infamie. Loin d'être attendri par ce combat de générosité, le juge y mit fin en faisant exécuter les deux martyres. *V.* le traité *de Virginate* de St Ambroise; et les *Acta sincera* de dom Ruinart. On sait que le grand Corneille a puisé dans l'hist. de Théodore le sujet d'une tragédie.

THÉODORE, évêque de Mopsueste, né à Antioche vers l'an 350, s'appliqua surtout à l'éloquence profane dans sa jeunesse; mais ayant vu St Jean-Chrysostôme, son condisciple, quitter le barreau, pour se livrer à l'étude des lettres sacrées, il suivit son exemple et se retira dans un monastère près d'Antioche, où il partagea tout son temps entre la prière et la lecture. Ordonné prêtre vers l'an 382, il combattit avec beaucoup de talent l'hérésie des apollinaristes, qui faisait de grands gr. progrès en Orient, et mérita d'être élu en 392 évêque de Mopsueste, qu'il avait délivrée des Ariens. Malgré le zèle qu'il montra pour maintenir la pureté de la foi, il paraît probable qu'il eut quelque penchant pour le pélagianisme. Cependant il assista au concile de la province de Cilicie, assemblé pour condamner les erreurs de cette secte, et il les anathématisa. Mais la crainte de se voir lui-même condamner pour ses opinions, déjà suspectes, peut expliquer sa conduite. Il m. en 428. Sa mémoire ne tarda pas à être attaquée par St Cyrille d'Alexandrie; son nom fut ôté des diptyques de son église, et enfin sa personne et ses écrits furent anathématisés par le cinquième concile œcuménique, assemblé à Constantinople en 553. On fait monter le nombre de ses écrits à dix mille et plus (*v.* les *Mémoires* de Tillemont, t. 12, p. 444); mais il n'est pas vraisemblable qu'il ait pu composer autant d'ouvrages. Il ne nous reste de lui en entier qu'un *Commentaire sur les Psaumes* dans la Chaîne du P. Corder. On trouve des fragmens de quelq.-uns de ses autres écrits dans l'ouv. de Facundus *de Tribus capitulis*, dans les *Actes* du 5e concile œcuméniq., dans la *Biblioth.* de Photius, et dans le vol. que l'abbé Maï vient de pub. sous le tit. de *Scriptorum veterum nova collectio è Vaticanis codicibus*, Rome, Bourlié, 1825, in-4.

THÉODORE, surnommé *Lecteur*, pour avoir occupé cet emploi dans l'église de Constantinople, vivait au 6e S. Il composa en grec une histoire appelée par lui *tripartite*, quoiqu'elle soit divisée en deux livres, dont le prem. commence à la 20e année de Constantin, et le second finit au règne de Julien. Cet ouv. a été imp. en grec, par Robert Estienne, Paris, 1544, in-fol.; en grec et en lat., Genève, 1612; avec les notes de Valois, Paris, 1673, in-fol.; et trad. en franç. par Cousin dans son *Histoire de l'Eglise.*

THÉODORE, surnommé *Ascidas*, était visiteur ou chef d'un monastère en Palestine, lorsqu'il vint à Constantinople vers l'an 535, dans le dessein de répandre les erreurs des origénistes. Il sut se mettre en crédit auprès de l'emp. Justinien et surtout de l'impérat. Théodora, et obtint ainsi l'archevêché de Césarée. Il abusa de sa faveur pour faire pub. en 546 un décret impérial, portant condamnation des *œuvres* de Théodore de Mopsueste, de la *lettre* d'Ibas et de l'*écrit* de Théodoret contre les douze anathèmes de St Cyrille. Tous les évêq. de l'empire grec ayant reçu l'ordre de souscrire ce décret sous peine d'être déposés ou exilés, il y eut un grand scandale dans l'Eglise. En vain le pape Vigile condamna ce qu'on nommait les *trois chapitres*, mais sans préjudicier en rien à l'autorité du concile de Calcédoine et à condition que personne ne parlerait et n'écrirait plus sur cette question. Une décision si sage n'apaisa pas les troubles suscités par Théodore, qui finit par être privé de l'épiscopat et

de la communion catholique. Enfin eut lieu à Constantinople, en 563, un concile reconnu par l'Église pour œcuménique, et qui confirma solennellement celui de Calcédoine, en le plaçant au même rang que les quatre prem. conciles généraux. L'archevêque de Césarée, qui avait perdu presque toute son influence depuis la m. de l'impérat. Théodora, n'eut plus alors de prétexte pour troubler l'Église.

THÉODORE DE PHARAN, ainsi nommé de la ville de Pharan en Arabie, dont il avait été élu évêque, est communém. regardé comme le prem. auteur du monothélisme. Il paraît que c'est en 626 dans un faux concile de Constantinople, que pour la prem. fois il fut question de cette hérésie, laquelle consiste à ne reconnaître en J.-C., quoiqu'il ait deux natures, qu'une volonté et qu'une opération. Si Théodore est le prem. aut. de cette hérésie, ce qui n'est pas prouvé, il est certain du moins que ce n'est pas lui qui a le plus contribué à l'établir et à la propager; et Sergius, patriarche de Constantinople, y prit une part bien plus active, ainsi que deux autres personnages, Cyrus év. de Phaside, et Athaose, patriarche des jacobites. On ne sait ni où ni à quelle époque m. Théodore.

THÉODORE (ST), sacré archevêque de Canterbury par le pape Vitalien en 668, à l'âge de 66 ans, prit possession de son siége l'année suivante. Il était né à Tarse en Cilicie, avait étudié à Athènes, et s'était acquis à Rome, dans le monastère où il vivait, une grande réputation de sainteté. Il était d'ailleurs très-versé dans les sciences divines et humaines. Le titre de primat d'Angleterre, qu'il avait reçu du pape, lui donna le pouvoir d'introduire dans ce pays d'utiles réformes au profit de l'Église et des lettres. Il m. en 690. Son nom est attaché au fameux *Pénitentiel*, ou Recueil de Canons qu'il pub. pour régler le temps que devait durer la pénitence publiq., selon l'espèce et la gravité du péché. On en doit à Jacques Petit l'édition la plus complète et la plus exacte, pub. sous ce tit.: *Theodori archiepiscopi cantuariensis pœnitentiale*, etc., Paris, 1677, in-4.

THÉODORE STUDITE, né à Constantinople en 759, était depuis 13 ans religieux dans le monastère de Saccudion, lorsqu'en 795 il fut désigné par ses confrères pour succéder à son oncle Platon, qui en était abbé, et qui lui confia aussitôt le gouvernement de la maison. Ses prem. actes furent empreints de l'énergie qui fit toujours le fond de son caractère. Il sut maintenir et faire exécuter, malgré les plaintes de ses religieux, la décision de son oncle, qui avait aboli dans le monastère l'usage, si contraire à la vie monastique, de se faire servir par des esclaves. Bientôt il refusa de communiquer avec l'emp. Constantin, qui avait donné le scandale de répudier Marie pour épouser Théodote, une des filles attachées à la maison de l'impératrice. Il fut d'abord fustigé, puis exilé à Thessalonique: mais après la m. de son puissant persécuteur en 797, il fut rappelé et passa quelq. temps dans son monastère de Saccudion. Les Barbares, qui poussaient leurs incursions jusqu'aux portes de Constantinople, l'ayant obligé de se réfugier dans cette ville, il s'établit au monastère de Stude, où il ne trouva que douze religieux, et où bientôt il en réunit mille sous sa conduite: de là lui vient son surnom de *Studite*. Cette maison présentait un admirable spectacle de paix, d'ordre et de travail: les religieux, non contens d'étudier les lettres saintes, exerçaient divers métiers, comme ceux de maçons, de charpentiers, de forgerons, de tisserands, pour n'être à charge à personne. Théodore se brouilla bientôt avec l'emp. Nicéphore, et fut exilé et enfermé dans une île voisine de Constantinople: c'était encore là une punition de sa vertueuse fermeté; car il avait refusé de communiquer avec le patriarche, qui venait de rétablir Joseph, ce prêtre déposé précédemm. pour avoir béni le mariage illégitime de Constantin. Il ne fut rappelé qu'en 811, par Michel Curopalate, success. de Nicéphore. La paix dont il jouit alors ne tarda pas à être troublée par la persécut. que l'emp. Léon l'Arménien fit subir à l'église d'Orient pour abolir le culte des images. Le St abbé de Stude se signala par son zèle et sa courageuse liberté entre tous les adversaires des iconoclastes, et fut enfermé dans un château à Métope près d'Apollonie, puis à Bonite, lieu plus retiré dans la province de Natolie. Du fond de ces deux prisons au milieu des mauvais traitem. et malgré la surveillance la plus sévère, il ne cessa d'instruire et d'encourager par ses lettres tous ceux qui étaient restés fidèles à la foi catholique, et d'implorer pour eux la protect. du pape Pascal. Après avoir été plus d'une fois flagellé à outrance, il fut transféré en 819 à Smyrne, dont l'archevêq., qui était un des chefs des hérésiarq., se plut à aggraver sa déplorable position. Enfin Michel-le-Bègue monta sur le trône en 820, et proclama la liberté des opinions, quoiqu'il tînt lui-même pour les iconoclastes. Théodore sortit de prison l'année suiv.; mais ni son élargissem. inattendu, ni l'accueil distingué qu'il reçut partout dans son voyage de Smyrne à Constantinople, ni la faculté qui lui était donnée de professer hautem. sa doctrine ne purent le satisfaire: c'était un des travers de ce temps de ne pas vouloir être libre seulement pour soi, mais de chercher à asservir les autres à sa croyance. Brisé, mais non abattu par tant de combats livrés pour la défense de la vérité, le saint prêtre m. le 11 nov. 826, dans la péninsule de St-Tryphon. Les Grecs honorent sa mémoire le jour de sa m., et l'église latine le lendemain. Plus. de ses ouv. ont été pub., en grec et en latin, dans le 5e t. des *OEuvres* du P. Sirmond, Paris, impr. royale, 1696, in-fol. Pour les autres on peut consulter la *Bibliotheca græca* de Fabricius, t. 9, p. 234-249.

THÉODORE (J.), religieux de St Sabas en Palestine, fut envoyé à Constantinople vers l'an 820 par le patriarche de Jérusalem, pour rendre témoignage contre la doctrine des iconoclastes. Il était accompagné de son frère Théophane, qui partagea son dévouem. et ses souffrances. Ils furent frappés de verges et emprisonnés ensuite par ordre de Léon l'Arménien, après la m. duquel ils revinrent à Constantinople, où ils opérèrent quelq. conversions. Mais ils furent de nouveau enfermés sous Michel-le-Bègue. L'emp. Théophile, par un raffinem. bizarre de cruauté, leur fit piquer le visage de manière à y graver douze vers ïambiques, puis il les envoya en exil. Théodore y m. en 833.

THÉODORE-PRODROME, moine grec du 12e S., est principal. connu par le roman des *Amours de Rhodanthe et de Dosiclès*, dont la prem. et jusqu'ici l'unique édition a été donnée par Gaulmin (Paris, 1625, in-8) «Tout y est mauvais, dit M. Boissonade, l'invention, les détails et le style.» Gaulmin a joint au texte une version latine fort infidèle, mais qui l'est moins pourtant que la version française de Godart de Beauchamps. Parmi un grand nombre d'autres opuscules, échappés à la plume trop féconde de Théodore, et dont on trouvera *la* liste dans la *Bibliothèque grecque* de Fabricius, on lit avec quelq. plaisir sa tragéd. burlesq. de la *Galeomachie*, son dialogue satiriq. d'*Amarantus*, ou *les Amours d'un Vieillard*, inséré par Dutheil dans le 8e vol. des *Notices des Manuscrits*, et son dialogue de *l'Amitié exilée*, dont les éditions sont nombreuses.

THÉODORE. V. BALZAMON, GAZA, MÉTOCHITE, et NEUHOF.

THÉODORET, évêque de Cyr, était né vers 387, d'une famille illustre d'Antioche. Après la m. de ses parens, qui lui avaient fait donner une forte et pieuse éducation, il distribua ses biens aux pauvres et se retira dans un monastère près d'Apamée. Il en fut tiré de force en 423, pour être placé sur

le siége épiscopal de Cyr, petite ville située dans la partie de la Syrie, nommée Euphratrienne. Il rendit de gr. services à son diocèse, même sous le rapport temporel. Heureux s'il ne se fût point mêlé aux querelles religieuses de son temps. Mais son amitié pour Nestorius, dont il ne partageait pourtant pas les erreurs, le porta à se déclarer contre St Cyrille, qui le fit pour un moment déposer de son siége d'Alexandrie. Il se réconcilia bientôt lui-même avec ce saint patriarche ; mais ce ne fut que long-temps après qu'il consentit, pour le bien de la paix, à condamner son cher Nestorius. Le zèle qu'il déploya contre l'hérésie d'Eutychès fournit à ses ennemis l'occasion de le perdre auprès de l'empereur. Il reçut l'ordre de se retirer dans son diocèse et de n'en plus sortir, et pendant ce temps Dioscore, patriarche d'Alexandrie, assemblait un concile, et le faisait condamner sans l'entendre, sans même le citer. Il poursuivit la réparation de cette injustice, et l'obtint enfin sous l'emp. Marcien. Il revint alors à Cyr, où il m. vers 458 La meilleure édit. de ses ouv. est celle qu'on doit au P. Sirmond, Paris, 1642, in-fol, 4 vol., auxquels on réunit un 5e vol. sous le tit. d'*Auctarium*, pub. par le P. Garnier en 1684. J.-D. Schulze et J.-Aug. Nouselt ont donné une édit. plus récente, gr. et lat., des *Œuvres* de Théodoret, Halle, 1767-74, 10 vol. in-8.

THÉODORIC Ier, roi des Goths ou Visigoths, et fils d'Alaric, est parfois aussi désigné par les historiens sous les noms de *Theudo*, *Théodoride*, etc. Porté à l'autorité suprême après la m. de Vallia, il songea à agrandir ses états, vint assiéger Arles en 426, s'en tint aux condit. avantageuses que lui offrit Aetius, et différant ses projets d'envahissem. jusqu'à l'année 436, il arriva en forces à cette époque devant Narbonne. Litorius, chargé par le sénat romain de la défense de cette place, tint d'abord en échec Théodoric, qui plus. fois battu, remporta à son tour une victoire décisive sur le général romain, qui demeura son prisonn. Une paix fut conclue ensuite entre Orientius, délégué d'Aétius, et le roi goth qui voulut aussi resserrer son alliance avec les Vandales. Mais un horrible outrage que fit Genséric à sa bru, fille de Théodoric, détermina ce dern. à prendre les armes contre le prince vandale. Au moment où les hostilités allaient s'engager entre les deux princes barbares (451), la partie des Gaules qu'occupait Théodoric fut menacée d'une invasion des Huns, conduits par Attila, et appelés peut-être par Genséric. Faisant alors cause commune avec les Romains, d'après les conseils d'Avitus, depuis emp. d'Occident, et avec qui il était lié depuis long-temps, le prince visigoth se mit, ainsi que ses alliés, à la poursuite d'Attila ; il périt dans la sanglante bataille qu'ils lui livrèrent peu après sur les bords de la Marne. Théodoric avait régné glorieusem. pendant 32 ans. Thorismond, l'aîné de ses fils, qui lui succéda, ne conserva le trône que deux ans, au bout desquels il lui fut arraché avec la vie par ses deux frères. — THÉODORIC II, 2e fils de Théodoric Ier et frère de Thorismond, qu'il remplaça en 453 sur le trône après l'en avoir précipité, couvrit son fratricide du prétexte de sa fidélité à l'alliance des Romains. Il contribua à faire élire emp. Avitus pour qui son père avait professé une gr. estime, et dans les entretiens duquel il avait lui-même puisé du goût pour la philosophie et les lettres. Provoqué insolemm. par Réchiaire, roi des Suèves, son beau-frère, il marcha à sa rencontre, le défit près de la rivière *Urbicus*, et après lui avoir fait trancher la tête et s'être adjugé ses états, il comprima la révolte d'Agiulfe, son lieutenant en Espagne, fit alliance avec Genséric, et avec lui entreprit de renverser du trône d'Occident Majorien, qui venait de s'y asseoir en la place d'Avitus, déposé et mis à mort. En l'an 462 Théodoric se rapprocha de Ricimer, qui de fait gouvernait l'empire, et en obtint la cession de Narbonne. Au moment où ce prince méditait de plus importantes conquêtes, il fut assassiné par Euric, son frère, qui l'avait secondé dans le crime auquel il devait le trône. Théodoric II était âgé de 40 ans, et en avait régné 13. *Voy.* sur les personnages nommés dans ces deux articles l'*Histoire de la Décadence de l'Empire* par Gibbon, ch. 34. Sidoine Apollinaire, dans une de ses *Lettres* (VIII, 2), fait un pompeux éloge de Théodoric II ; il a été reproduit dans *l'Art de vérifier les dates*.

THÉODORIC, roi des Ostrogoths, surnommé *Amale*, naquit en 457, de la race royale de sa nation. Il fut élevé, comme otage, à la cour de Constantinople, et renvoyé à 16 ans dans son pays, qui comprenait alors une partie de la Pannonie et de la Mœsie. Deux ans plus tard le consentem. unanime des Goths le porta au souverain pouvoir à la place de Théodemir. Réunissant à beauc. de force d'âme et au courage qui distinguait sa nation, l'instruct. et l'habileté qu'il avait acquises auprès des philosophes et des rhéteurs de la Grèce, il songea de bonne heure à se créer par les armes un établissem. lointain, comme l'avait fait Odoacre en subjugant l'Italie. Ses vues s'étaient tournées vers l'emp. d'Orient, mais il se laissa entraîner par les caresses et les présens de Sabinien, lieutenant de Zénon, à contracter une alliance avec ce prince, qui le nomma général de sa garde, le désigna consul pour l'année 484, et même, dit-on, l'adopta à la manière des Barbares. Soit que résolu de garder à Zénon la foi promise, il jugeât comme trop éloigné le moment auquel aspirait son ambition, soit qu'il se crût assez sûr de sa faveur pour aller faire au loin l'essai de sa fortune, ou bien même qu'il lui répugnât de concourir par ses services à l'affermissem. du pouvoir de l'emper. grec, il se fit autoriser par lui à entreprendre à la tête des siens une expédit. contre l'Italie, où régnait Odoacre sous le titre de patrice. La nation entière des Ostrogoths se mit en campagne dans l'automne de 488, et au mois de février de l'année suiv. elle menaçait déjà les passages de l'Italie par les Alpes. Théodoric les franchit en passant sur le corps des Gépides ; il pénètre dans le Frioul, atteint Odoacre au-delà du Lisonzo et de l'Adige, et une prem. victoire le rend maître de Milan et de la Lombardie supérieure. Cependant de Ravenne, où il s'était retranché après sa défaite, Odoacre était revenu fondre sur les Ostrogoths. Théodoric, se portant en force au secours de ceux de siens qui viennent d'être refoulés par le patrice de Rome, taille en pièces pour la 2e fois celui-ci qui se réfugie encore dans Ravenne, où il est réduit à capituler après un siége de 30 mois au moins (5 mars 493). Théodoric, qui avait accordé d'honorables condit. à Odoacre, le fit massacrer peu de jours après dans un festin. Mais c'était peu pour Théodoric d'avoir soumis l'Italie à ses armes ; il s'attacha à gagner le cœur des peuples, et dans ce but il donna pour base à sa puissance le respect des lois, l'indép. des magistrats, le bien-être des citoyens. Il s'affermit aussi par des alliances avec les chefs des Francs, des Vandales, des Visigoths, des Bourguignons. Ceux-ci, à sa sollicitat., renvoyèrent en Italie la foule des captifs qu'ils en avaient enlevés. Anastase, qui avait remplacé Zénon sur le trône d'Orient, le reconnut en qualité de roi d'Italie (497) et lui renvoya les insignes et ornem. du trône d'Occident. Les honneurs suprêmes lui furent rendus par le pape, le sénat et le peuple à son entrée dans Rome (500). La sécurité intérieure fut affermie par plus. victoires sur les Bulgares et les Gépides, il reçut la soumission des Visigoths de la Gaule narbonnaise après avoir embrassé leur défense contre les Francs, étendit son pouvoir sur presque toute l'Espagne, et enfin sur la Souabe et la Rhétie ; de sorte que la plus grande partie de l'anc. empire d'Occident se trouvait réuni sous son autorité. L'Italie était redevenue florissante par l'agriculure et le commerce : les ravages qu'avaient causés pendant tout un siècle

les invasions des Barbares furent réparés et leur traces mêmes disparurent. Mais redouté d'abord à cause de sa puissance, Théodoric qui, nourri dans la croyance des ariens, s'était rendu respectable à l'Eglise par sa déférence envers les papes et par l'entière liberté qu'il avait laissée aux chrétiens, vit la fin de son règne troublée par l'animosité qui enflamma tout à coup ceux-ci contre les Goths à cause de la différence de leur religion. Entre le rôle de persécuteur et celui de persécuté le choix de Théodoric ne pouvait être douteux; mais ici se terminent les jours de sa gloire. C'est un malheur déplorable, cent fois attesté par l'histoire, que la tolérance, si éloquemm. recommandée par l'Evangile, n'a été que rarem. la vertu des chrétiens. Une persécution générale s'étant soulevée en Orient contre les ariens (523), Théodoric députa le pape Jean Ier à l'emp. Julien, pour réclamer en faveur de ses frères la liberté de conscience, dont jusque-là les chrétiens d'Occident avaient joui sous son sceptre. Cette mission fut sans succès et le roi ostrogoth commença les représailles dont il avait menacé Julien. A en juger par l'espèce de modération qu'il y mit, on voit qu'il crut ainsi parer à de plus gr. maux. Soupçonnant le pape Jean d'avoir fort mal rempli sa mission dans l'intérêt des ariens, il le fit jeter en prison avec les sénateurs qui l'avaient accompagné. Des conspirat. se tramèrent; elles coûtèrent la vie à Boèce, personnage consulaire, puis à Symmaque son beau-père, dont Théodoric ordonna le supplice. Nous ne rattacherons pas la m. de Théodoric, survenue à Ravenne le 30 août 526, au conte ridicule que rapporte Procope et dont Voltaire a fait justice : nous voulons dire la prétendue vision qui montra au roi ostrogoth la tête d'Odoacre dans celle d'un poisson. Il faut probablem. ranger avec cette fable le prétendu édit de persécut. qu'aurait signé Théodoric contre les chrétiens peu de temps av. sa m. Ce prince eut pour succ. son petit-fils Athalaric, fils d'Amalasonte. Cassiodore, minist. de Théodoric, a écrit sa *vie*. On en doit une autre à Jornandès, év. de Ravenne, dans son traité *de Rebus gothicis*.

THEODOSE Ier (FLAVIUS), surn. le Grand, empereur romain, né l'an 346 en Espagne, d'un général que Gratien fit décapiter injustement en 376, n'avait que 18 ans quand, placé par ce même prince à la tête d'une armée, il délivra l'emp. des hordes barbares qui couvraient la Thrace, la Grèce, la Pannonie, et força ces redoutables ennem. de repasser le Danube. En récompense de ce service, et pour réparer peut-être envers Théodose l'injustice dont son père avait été la victime, Gratien, qui d'ailleurs désespérait de conserver sous sa puissance les provinces d'Orient, en investit Théodose qu'il proclama empereur à Sirmium, en présence de l'armée, le 19 janvier 379. D'éclatans succès obtenus sur les Goths réduisirent ceux-ci à la soumission, après quoi les autres hordes qui ravageaient les provinces demandèrent aussi la paix. La principale occupation de Théodose, qui dans un moment de péril pour sa vie venait de demander le baptême, fut, dès qu'il se vit rétabli d'une maladie dangereuse, d'aller à Constantinople pour y mettre fin aux déchirem. que l'arianisme causait dans l'église et dans l'état. C'est là qu'il reçut Athanaric, et qu'il accorda un honorab. asile à ce prince goth et à ceux de ses sujets qui lui étaient demeurés attachés dans sa disgrâce. Peu après se tint le concile œcuméniq. de Constance, à l'issue duquel Théodose, dont l'alliance des Goths avait renforcé les troupes, marcha à la rencontre d'autres hordes qu'il tailla en pièces, et dont il incorpora encore les débris à son armée. L'Orient recouvrait le calme sous le sceptre de ce prince, et l'Occident ne devait pas moins à la fermeté et à la prudence de Gratien, son collègue et son bienfaiteur. Cependant ce dernier est subitement renversé du trône par Maxime. A la nouvelle de cette usurpation, Théodose, qu'occupait tout entier le soin de terrasser les restes du paganisme et de faire raser les temples des faux dieux, les seuls débris de la splendeur des arts, Théodose, disons-nous, se borna à faire des vœux pour que Maxime respectât du moins les états du jeune Valentinien. Au reste, de vifs chagrins domestiques vinrent troubler la félicité dont il jouissait. Deux ans après avoir déclaré auguste Arcadius son fils, il eut la douleur de perdre presque à la fois une fille en bas âge, Pulchérie, 3e fruit de son union avec Flaccille, et cette impératrice elle même, bien digne de tous les regrets qui la suivirent à la tombe. Une nouvelle invasion de barbares le vint distraire de ses chagrins; et, de retour à Constantinople après les avoir défaits et rangés sous son autorité, il épousa Galla, sœur de Valentinien II. A partir de cette époque, il montra beaucoup de munificence envers son jeune beau-frère; mais les secours qu'il lui envoya à l'époque où une famine horrible désolait Rome l'ayant réduit à lever des taxes énormes, les habitans d'Antioche s'insurgèrent et abattirent les statues de l'empereur, celles d'Arcadius et d'Honorius ses fils, ainsi que de Flaccille leur mère. Le courroux de Théodose fut au comble. Non content du supplice des coupables, il voulut que la ville fut rasée et ordonna le massacre des habitans. Par bonheur les hommes à qui était confiée l'exécution de cet horrible édit ne furent pas insensibles aux prières et aux larmes de St Chrysostôme et de l'évêque Flavien. Ce dernier vint plaider aux pieds du trône la cause des habitans d'Antioche, et réussit enfin à détourner le glaive de dessus leur tête. Sur ces entrefaites, Maxime, rompant l'engagem. qu'il avait pris avec Théodose en recevant de lui le titre d'auguste, s'avançait en Italie, chassant devant lui Valentinien, dont il usurpait les états. On a rapporté ailleurs par quel stratagème Théodose, s'empressant de venir au secours de son beau-frère, réussit à prendre l'avantage sur le tyran des Gaules (*v.* MAXIME). On ne répétera pas non plus ce qui concerne la fin tragique de cet ambitieux, dont l'empereur réunit les états à ceux de Valentinien. Justine, mère de ce prince, étant morte vers ce temps, Théodose repassa en Occident, et durant 3 années gouverna le vaste empire de son beau-frère, s'occupant surtout, comme il l'avait fait en Orient, d'achever la ruine du paganisme. Il avait laissé à son fils Arcadius le gouvernement des affaires à Constantinople, et au sujet d'une révolte des ariens qui y éclata peu après son départ, il donna au jeune et indigne pupille du célèbre Arsène une grande leçon de modération que lui-même fut loin de mettre en pratique dans l'émeute populaire de Thessalonique. Par son ordre, le massacre de 7000 habitans de cette ville fut la punition féroce de cette révolte, qui avait commencé au sujet d'un cocher du cirque. Mais d'humiliantes expiations furent imposées à l'emper. repentant par St Ambroise, et aux yeux de l'Eglise, que du reste il a servie avec tant de zèle, la résignat. parfaite qu'il montra durant cette pénitence de huit mois, absout sa mémoire de cette tache odieuse (*v.* RUFIN). Cependant Valentinien atteignait sa 20e année; Théodose lui remit les rênes du gouvernement et alla reprendre celles de son propre empire que menaçaient de nouvelles hordes de barbares. Il les défit. Mais à peine 2 ans s'étaient écoulés depuis son retour d'Occident, qu'informé de l'assassinat commis sur Valentinien par Arbogaste, il fit ses dispositions pour aller le venger. Le 5 septembre 394, son armée rencontra celle du général gaulois non loin d'Aquilée. L'avantage du premier choc fut pour celui ci; mais Théodose, ranimant les siens au combat après une prière fervente, fondit sur les troupes du barbare, les défit complètement et leur accorda merci. Les vaincus voulant acheter ainsi leur pardon, immolèrent eux-mêmes, dit-on, l'infortuné Eugène qu'Arbogaste avait revêtu de la pourpre; et celui-ci n'évita le même sort qu'en se perçant de son épée. Devenu par là maître de l'Occident, il en donna le trône à Honorius son 2e fils, sous la direction du

l'habile général Stilicon. Mais à peine avait-il réglé ces choses importantes, qu'il m. d'une hydropisie le 17 janvier 395, âgé seulem. de 50 ans. Le règne de ce prince est l'une des plus brillantes époques du moyen âge. Il faut voir le tableau qu'en a tracé l'éloq. Fléchier dans sa *Vie de Théodose-le-Grand.*

THÉODOSE II, dit *le Jeune*, emp. d'Orient, petit-fils du précéd., n'avait que 8 ans lorsque la m. d'Arcadius, son père, en 408, l'appela sur un trône ruiné et avili par les intrigues d'indignes favoris. Pendant le temps de sa minorité, Anthemius, qui tenait les rênes de l'état, ne négligea rien de ce qui pouvait en retarder la chute. Ce fut par les conseils de cet habile ministre que Théodose refusa de reconnaître le gén. Constance dans la dignité impériale d'Occident, qu'Honorius l'avait appelé à partager avec lui; il fit aussi asseoir sur le trône, à côté du jeune prince, Pulchérie, l'une des sœurs de celui-ci, dont la précoce sagesse suppléa aux qualités qui manquaient à Théodose pour gouverner. Cette princesse lui choisit pour femme la belle et savante Athénaïs, choix qui ne fut heureux ni pour l'un ni pour l'autre des deux époux. Sans les éloges absolus qu'on s'accorde à faire de Pulchérie, l'on serait tenté de croire qu'elle n'avait disposé ce mariage qu'afin de conserver le pouvoir. Ce n'était pas une femme savante, mais une femme prudente et habile qu'il fallait au simple et dévot emp. Une guerre qu'il avait eu à soutenir contre les Perses s'étant heureusement terminée par un traité durable, rien ne troubla sa tranquillité jusqu'en 423, qu'il envoya une armée en Occident afin de placer sur le trône, devenu vacant par la m. d'Honorius, et qu'un secrét.-d'état avait usurpé sous le nom de Jean Ier, le jeune Valentinien III, à qui plus tard il donna en mariage sa fille Eudoxie. Bientôt les querelles religieuses de Nestorius et de St Cyrille l'occupèrent tout entier. D'abord zélé partisan du premier, il le chassa ensuite pour rappeler en sa place l'év. d'Alexandrie, qu'il avait exilé. En 438 parut sous le nom de Théodose-le-Jeune un code dont la rédaction avait été confiée à Antiochus et à six autres jurisconsultes; il ne reste que des fragmens de cette compilation, dont il est difficile d'apprécier le but: elle fit accuser l'emp. de dureté par les païens; les chrétiens lui reprochèrent de consacrer des erreurs dangereuses. Cependant Genséric avait envahi l'empire de Valentinien; Théodose envoya contre lui des forces qui ne préservèrent point l'Italie des ravages du prince vandale, et presque dans le même temps Attila se précipita sur l'empire d'Orient, y porta le massacre et le pillage. Incapable de le combattre, l'emp. voulut faire assassiner ce redoutable ennemi, qui en fut informé, et ne se montra que plus impitoyable. Le dernier acte auquel Théodose prit part fut l'expulsion de St Flavien par les partisans d'Eutychès après le concile fameux dit *brigandage d'Ephèse*. Ce prince m. d'une chute de cheval en 450. Sa sœur Pulchérie, appelée à lui succéder, donna sa main et le trône à Marcien. — THÉODOSE III, d'abord receveur des deniers publics à Adramite, en Bithynie, fut proclamé emper. d'Orient par l'armée romaine qui venait de se mutiner à Rhodes, où elle naviguait. Revêtu de la pourpre malgré ses refus, il fut conduit à Constantinople, où il reçut l'abdication d'Anastase, qu'il relégua à Thessalonique. Léon-l'Isaurien, qui commandait une armée en Orient, ayant refusé de reconnaître le nouvel empereur, celui-ci, à la demande du sénat, qui appréhendait de mécontenter Léon au moment où l'on avait besoin de lui pour faire face aux Sarasins, abdiqua volontiers (717) pour s'enfermer avec son fils dans un couvent, où ils passèrent le reste de leur vie.

THÉODOSE *de Tripoli*, géomètre, né dans la Bithynie, et non sur la côte d'Afrique, comme son surnom pourrait le faire supposer, était contemporain de Géminus de Rhodes et de Sosigènes, deux astronomes qui florissaient 50 ans avant l'ère chrétienne. Cette opinion, qui est celle de Vossius, a prévalu sur celle qui le fait vivre sous le règne des Antonins, et a été adoptée par Montucla, Delambre et d'autres astronomes distingués. Des trois *opuscules* qui nous restent de Théodose, le principal est son traité de la *Sphère*, regardé long temps comme classique en astronomie. La meill. édition qu'on en ait est celle de Jean Hunt, grec et latin, Oxford, 1707, in-8. Il y en a une trad. franç. par D. Henrion, Paris, 1615, in-8. Les deux autres opuscules sont: *de Habitationibus Liber unus*; et *de Diebus et Noctibus Lib. duo*. pub., en grec et latin, à la suite de la *Sphère*, par Conrad Dasypodius, Strasbourg, 1572. Au reste, il faut dire que Delambre ne fait aucun cas de ces trois écrits.

THÉODOSE, diacre, autrement dit *le Grammairien*, né à Syracuse vers le milieu du 9e S., fut attaché à la cathédrale de cette ville par l'évêque Sophrone, avec lequel il subit une dure détention à Palerme, après la prise de Syracuse par les Sarrazins en 880. C'est de là qu'il écrivit à Léon, archidiacre de la même église, une *lettre* assez intéressante, laquelle a eu plus. édit. Nous citerons celle qu'a donnée M. Hase, avec une nouvelle traduction et des *notes* philologiques et historiques, à la suite de l'*Hist. de Léon*, *diacre*, Paris, 1819, in-folio, p. 177.

THÉODOTION ou THÉODOTE, le troisième traduct. de l'Ancien-Testament en grec, vivait sous l'emp. Commode. Il paraît qu'il était de Synope, dans le royaume de Pont, et que, dégoûté du marcionisme, sa prem. croyance, il adopta le système des ébionites. Il dut pub. sa traduction avant l'an 160 de J.-C., puisque St Irénée, qui écrivait à cette époque, en parle dans ses *Livres contre les hérésies.* Ce n'est d'ailleurs que celle des Septante qu'il arrangea à sa manière, et qu'il conforma aux erreurs des ébionites. Elle occupe la sixième colonne dans les *Hexaples* d'Origène. V. *Hexapl. Origenis*, t. 1, p. 56.

THÉODULFE, évêq. d'Orléans, né vers le milieu du 8e S. dans la Haute-Italie, fut appelé par Charlemagne à sa cour vers l'an 781, et pourvu de l'abbaye de Fleury et ensuite de l'évêché d'Orléans, où il s'occupa de rétablir l'ancienne discipline et de faire fleurir les bonnes études, et pub., dans ce double but, des capitulaires qui servirent de modèles aux autres prélats. Il établit des écoles, fonda ou répara des églises, dota des couvens, et fut un des restaurateurs des lett. en France. Charlemagne, qui avait pour lui une haute estime, le chargea de réformer l'administration de la justice dans les deux provinces narbonnaises, et l'admit, avec quelques évêques, à signer son testament. Louis-le-Débonnaire hérita des sentimens de son père pour Théodulfe, le choisit pour aller à la rencontre du pape Etienne IV, et l'accompagner jusqu'à Reims, faveur qui lui valut le *pallium* et le tit. d'archevêq. Mais l'année suiv. (817), il fut accusé d'avoir pris part à la conjuration de Bernard, roi d'Italie, dépouillé de ses bénéfices, et exilé en 818 à Angers, où il m. en 821. On trouve un excellent abrégé de ses *capitulaires* dans l'*Hist. ecclés.* de Fleury, t. 9, p. 502-8. La meill. édition de ses autres ouvr. est celle qu'on en a donnée dans la collection des *Œuvres* du P. Sirmond, t. 2, p. 915-1128. V., pour de plus grands détails, la *Storia della letteratura italiana* de Tiraboschi, t. 3, p. 201-9.

THÉOGNIS, poète philosophe, né vers la 59e olympiade (6e siècle av. J.-C.), était de Mégare, comme il nous l'apprend lui-même. Mais il y avait deux villes de ce nom, l'une en Sicile, l'autre en Achaïe: de laquelle a-t-il voulu parler? C'est là une question qui a été bien débattue, et que nous n'essaierons pas de résoudre. Les évènemens de sa vie ne nous sont guère mieux connus: tout ce qu'on en peut recueillir, d'après les vers qui nous restent

de lui, c'est qu'il n'eut point à se louer de ses concitoyens; qu'il vécut en exil, et choisit Thèbes pour retraite; que, né d'une famille noble et opulente, il avait perdu sa fortune, et en avait à peine rassemblé quelques débris. Suidas lui attribue des *maximes élégiaques*, en 2800 vers, qu'il paraît distinguer des *sentences*, qui n'en ont aujourd'hui que 1392; d'autres *préceptes* de conduite, et enfin des *Parénèses*: mais l'ouv. le plus cité par les anciens, et dont les trois précédens n'étaient probablement que des divisions, est celui que nous possédons encore, du moins en grande partie; c'est le poème intit.: *Sentences élégiaques*. On éprouve, à la lecture de ces vers moraux, un charme de poésie qu'il est bien rare de rencontrer dans ces sortes d'ouv. Les édit. en sont innombrables; 7 seulement sont indiquées dans le *Manuel* de Brunet. Théognis occupe presque toujours le prem. rang dans les div. collections des *Poètes gnomiques*. Il a été publié aussi séparément plus. fois. Enfin M. Boissonade lui a donné une place dans sa Collection des poètes grecs, Paris, Lefèvre, 1823 et années suiv., in-32. Théognis, qui, dans la plupart des édit que nous nous sommes dispensés de citer, est accompagné d'une version latine, a été trad. en franç. par Nic. Pavillon, Paris, 1578; par Lévesque dans la *Collection des moralistes anciens*, Paris, 1783; etc.

THÉON, mathématicien grec, surnommé *l'Ancien*, pour le distinguer de Théon d'Alexandrie, dont l'article suit, était de Smyrne, et florissait, sous les regnes de Trajan et d'Adrien, au commencement du 2[e] siècle de l'ère chrétienne. On ne connaît aucune des particularités de sa vie. Il avait composé un *Traité d'astronomie*, dont il ne nous reste que quelques lignes, publiées par Boulliau, d'après un manuscrit de la bibliothèque roy; mais nous avons encore de lui un abrégé des 4 sciences mathématiques: l'arithmétique, la musique, la géométrie et l'astronomie. Boulliau en a donné les deux prem. parties, accompagnées d'une *version* latine et de *notes*, sous ce tit.: *eorum quæ in mathematicis ad Platonis lectionem utilia sunt Expositio*, Paris, 1644, in-4. On croit que les deux parties encore inédites sont conservées parmi les MSs. de la bibliothèque ambroisienne de Milan.

THÉON, sophiste ou rhéteur d'Alexandrie, paraît avoir vécu sous les Antonins ou un peu plus tard, vers le même temps que le célèbre Aphthonius. Il avait composé plus. ouvrages que cite Suidas; mais il n'est plus connu aujourd'hui que par ses *Progymnasmata* ou *Exercices préparatoires*, espèce de cahiers de rhétorique, où l'on trouve, dans un ordre assez peu méthodique, des règles et des exemples sur la fable, le conte, la sentence, etc La meilleure édition de ces *Exercices* est celle de Leyde, 1626, in-8, que l'on doit à Daniel Heinsius. Elle est accompagnée d'une traduction latine plus ancienne, mais revue et corrigée par le savant éditeur. Les *Règles* du genre épistolaire, imprimées parmi les *OEuvres* de Libanius, ont été attribuées à Théon par quelques critiques.

THÉON, célèbre mathématicien d'Alexandrie, contemporain de Pappus, florissait dans la second la moitié du 4[e] S., et fut un des plus illustres prof. de l'école d'Alexandrie. Les deux principaux ouvrages qui nous restent de lui sont destinés à faciliter l'étude des mathématiques; ce sont des *commentaires* sur les *Elémens* d'Euclide et sur l'*Almageste* ou *Syntaxe* de Ptolémée Le premier fut publié pour la prem. fois à la suite d'Euclide, par les soins de Grynée, Bâle, Hervage, 1533, in-fol. Il a été traduit en latin par Commandino, et souvent réimprimé. Le second se composait de 13 liv., qui ne nous sont pas tous parvenus; on regrette la fin du 10[e], le 11[e] tout entier et le commencem. du 12[e]. Ce second *commentaire*, quoique faible, n'en est pas moins, après les livres de Ptolémée lui-même, l'ouvrage d'astronomie le plus important et le plus curieux qui nous reste des Grecs. Il parut à la suite de l'édition princeps de Ptolémée, Bâle, J. Walder, 1538, in-fol., encore par les soins de l'infatigable Grynée. Porta publia le prem. liv. en latin, Naples, 1588, in 4, et avec le second, ib., 1605, in-4. La traduction française de ces deux liv. a été donnée par M. l'abbé Halma, Paris, 1821, 2 vol. in-4, avec le texte grec corrigé et des *notes* On ignore si Théon est le véritable aut. des *Tables manuelles* qui portent son nom, mais que plus. MSs. attribuent à Ptolémée, et que M. l'abbé Halma vient de publier en entier, d'après un MSs. de la bibliothèque du roi, Paris, 1822-23, 2 vol. in-4, avec une traduction française et des *notes*. Pour l'honneur de Théon, il n'est pas démontré qu'il soit l'aut. du *Commentaire sur Aratus*, qu'on lui attribue généralement, et qui ne contient que des remarq. puériles et des observat. astrolog Au reste, M. Halma l'a traduit et publié à la suite des *Tables manuelles*.

THÉOPHANE, historien et poète grec, était de Mitylène dans l'île de Lesbos, qu'il abandonna probablement à l'époque où les Mityléniens, par une trahison dont il ne voulut pas être complice, livrèrent Manius Aquilinus, l'un des généraux romains, à Mithridate. Il s'attacha bientôt à la fortune de Pompée, lui montra un dévouement qui tenait presque de l'adoration, et reçut de lui, en revanche, le droit de bourgeoisie romaine et bien d'autres faveurs éclatantes. Après la mort de ce grand homme, il implora la clémence de César, dont on croit qu'il favorisa de tout son pouvoir les vues ambitieuses. Il est probable qu'il ne survécut que peu d'années au dictateur. De tous ses ouvrages le plus important était l'*Histoire des guerres des Romains sous le commandement de Pompée*. Il ne nous en reste que 4 fragmens, 3 dans Strabon, et le 4[e] dans Plutarque. L'abbé Sévin croit en avoir découvert un 5[e] dans Stobée. De toutes les poésies de Théophane, nous ne connaissons que deux *épigrammes*, insérées dans l'*Anthologie*.

THÉOPHANE (St George), confess. et l'un des aut. de l'*Hist. byzantine*, né vers l'an 751, épousa une jeune et riche héritière par pure obéissance filiale, vécut avec sa femme dans la continence, la détermina ensuite à embrasser la vie religieuse, et se retira lui-même dans le monastère de *Megal-Agre* (grand champ), qu'il avait fondé dans la Mysie, et dont il fut le prem. abbé. Sa réputation de sagesse, de sainteté et d'éloquence fit bientôt accourir vers lui de toutes les provinces de l'Orient les fidèles qui avaient besoin de conseils. Le zèle qu'il mit à défendre le culte des images, sous Léon-l'Arménien, lui coûta la liberté, et l'exposa à des mauvais traitemens, auxquels il succomba en 818. On lui doit une *Chronographie*, qui s'étend depuis 284 jusqu'à 813, et qui a été publiée par les soins du P. Combefis, avec la *version* latine du P. Goar, Paris, 1655, in-fol.

THÉOPHANE ou THÉOPHANON, impératrice d'Orient. fut tirée d'une condition abjecte par le jeune Romain, fils de Constantin VII, qui l'épousa en 959. Ses artifices déterminèrent bientôt son mari à se rendre maître du trône par un parricide. Quatre ans après elle se débarrassa elle-même, par un breuvage empoisonné, de Romain II, dont elle avait deux enfans; et, maîtresse de l'empire, elle crut se donner un appui en favorisant l'usurpation de Nicéphore-Phocas, qui l'épousa. Plus tard cependant elle le fit assassiner (969); mais le principal ministre de ce dernier crime, Zimiscès, en montant sur le trône, exila cette femme abominable, qui toutefois reparut à la cour lorsque ses fils eurent réussi à s'élever au pouvoir. L'époque de sa mort n'est pas connue.

THÉOPHILE (St), évêque d'Antioche et l'un des pères de l'Eglise, était né de parens idolâtres, qui le firent instruire dans les sciences et les let-

tres. Frappé des vérités sublimes du christianisme, il en embrassa la croyance, et mérita d'être élevé au siége épiscop. d'Antioche vers l'an 168 de J.-C. On sait que ce saint prélat, qui m. vers l'an 190, avait écrit beaucoup d'ouvrages pour la défense des pures doctrines contre les erreurs de Marcion et d'autres philosophes païens; mais il ne nous est resté de lui qu'une *Apologie de la foi chrétienne*, en 3 liv., adressés à son ami Autolyque. Cet ouvrage a été plus. fois imprimé en latin et en grec, notamment à Zurich, 1546; à Oxford, 1684, in-4, et à Hambourg, 1724, in-8.

THÉOPHILE, dit *l'Indien*, parce qu'il était né à *Diu*, d'où, jeune encore, il avait été envoyé comme otage à la cour de Constance II, embrassa la vie monastiq., fut consacré évêq. par les ariens, et mis à la tête d'une mission partie vers l'an 343 pour l'Arabie Heureuse, et chargée de solliciter auprès du chef de la tribu des Homérites ou Hamyarides, en échange de riches présens, la permission de bâtir dans ce pays des églises pour les sujets de l'empire qui y voyageraient, ainsi que pour les naturels qu'on réussirait à convertir. Cette mission eut un grand succès; le prince lui-même embrassa la foi chrétienne, et érigea à ses frais trois églises, à Tasar, à Adane ou Aden, et dans une autre ville qu'on croit être El-Kâtif. Théophile retourna ensuite à l'île Diu, poussa ses pieuses excursions dans les Indes, visita même les Ethiopiens-Axumites, et à son retour jouit d'un gr. crédit à la cour de Constance. S'étant attaché particulièrem. au césar Fl. Const. Gallus, il fut enveloppé dans la catastrophe de ce prince, et envoyé en exil (354). De nouv. compromis dans les tentatives des ariens, après le concile de Sirmium (358), Théophile fut relégué à Héraclée, dans le Pont, et y finit ses jours.

THÉOPHILE, empereur d'Orient, successeur de Michel-le-Bègue, son père, était né à Amorium en Phrygie. A peine fut-il couronné (3 octob. 829), qu'il fit rechercher les assassins de Léon; et ceux-ci, estimant qu'il songeait à les récompenser de ce meurtre auquel il devait le trône, se présentèrent d'eux-mêmes. Théophile leur fit trancher la tête. Cependant les Arabes pressaient l'empire de toutes parts. Il marcha contre eux en personne (830), fut d'abord battu, puis les vainquit ensuite, et en dernier lieu essuya un échec tel qu'il ne dut son salut qu'au courage désespéré d'un de ses généraux appelé Manuel, à qui plus tard il voulut indignement faire crever les yeux sur d'injustes soupç. La fuite de Manuel lui épargna ce crime, et il lui rendit sa faveur. En 837, Théophile s'étant rendu maître de la Syrie, fit raser la ville de Zapetra, lieu de naissance du khâlife Motasem, qui se vengea de cette bravade en détruisant à son tour Amorium, dont les habitans furent passés au fil de l'épée. La mort de l'emper. suivit de près cet événem.: atteint d'une profonde mélancolie, il s'obstina à ne prendre aucun aliment, et expira en 842, laissant le trône à Michel son fils, sous la rég. de Théodora (*v.* ce nom).

THÉOPHILE (THÉOPHILOS), jurisconsulte grec, qui florissait l'an 533 de J.-C., professa le droit avec distinction à Constantinople, et fut, avec son collègue Dorothée, chargé par Justinien de rédiger, sous la direction de Tribonien, des *Institutes* ou *Elem. de Droit*, qui, réunis au Digeste, au Code et aux Novelles, forment toute la compilation justinienne. Le mérite de ce travail sera convenablement apprécié à l'article de Tribonien. Nous ne voulons parler ici de Théophile que comme auteur d'une paraphrase grecque des Institutes, qui en est encore aujourd'hui le meilleur commentaire. Cet ouvrage, vraim. précieux, quoique trop peu connu, ne fut découvert qu'au commencement du 16e S., par Viglius Zuichemus, professeur de droit à Louvain, qui s'empressa de le publier et le dédia à Charles-Quint. De toutes les éditions de cette paraphrase, la plus récente, la plus complète et même la plus correcte, est celle qu'a donnée du texte grec, avec une traduct. lat. en reg., Guill. Ott. Reiz, La Haye, 1751, 2 vol. in-4.

THÉOPHILE, surnommé *Protospatharius*, moine grec, qui vécut, suivant Fabricius, au 7e S., sous le règne de l'empereur Héraclius, et qui se distingua comme philosop. péripatéticien et comme médecin, a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons: *de hominis Fabricâ libri* 5 (en grec), Paris, 1540, in-16; ib., 1555, in-8; réimp. plusieurs fois, et notamment avec une traduction latine, ibid., 1576, in-8; *de Urinis Liber singularis*, imp. avec une trad. lat., ibid., 1608, in-12.

THÉOPHILE, surnommé tantôt *Monachus*, tantôt *Presbyter*, vécut dans le 10e ou le 11e S., et fut un artiste très-recommandable pour cette époq. Il paraît que son vrai nom était *Roger*. Quant à sa patrie, elle est inconnue. On lui doit, sur les procédés usités de son temps, un ouv. très-intéressant pour l'histoire des arts. Il y traite successivement de la peinture et des couleurs les plus propres à être employées sur les murs, la toile, le bois et le vélin; l'art de peindre sur verre et d'exécuter des mosaïques avec cristaux colorés; de l'orfèvrerie et des arts qui en dépendent, tels que l'art de *nieller*, celui de damasquiner, celui de monter les pierres fines. Cet ouvrage a été imprimé en entier sous le titre de *diversarum artium Schedula*, dans les *Mémoires d'histoire et de littérature tirés de la bibliothèque du duc de Wolfenbuttel*, Brunswick, 1781, 6e partie. On en voit un exemplaire très-complet dans le cabin. des MSs. de la bibliothèq. royale de Paris, sous ce titre: *De omni scientiâ picturæ artis*. L'article le plus remarquable de cet ouvrage est celui où il est question de la peinture à l'huile. Quelques personnes, d'après une lecture trop peu réfléchie de ce passage, ont cru y reconnaître la peinture à l'huile telle que nous la pratiquons; mais c'est une erreur. Théophile ne parle que de peint. exécutées avec de l'huile de lin pure ou seulement concentrée au feu; il ajoute que, lorsqu'il veut s'en servir pour représenter des fleurs ou des figures, il trouve fort long et fort incommode d'attendre qu'une couleur ait séché pour en établir une autre par dessus. Cette confidence nous prouve qu'il ne faut pas se presser d'enlever à Van Eyck l'honneur d'avoir inventé la véritable peinture à l'huile.

THÉOPHILE VIAUD, ou plutôt *de Viau*, habituellement désigné par son prénom de *Théophile*, naquit à Bousseres-Sainte-Radegonde, village de l'Agénois en 1590, et vint à Paris en 1610. Ce fut alors qu'il forma avec Balzac une liaison très-étroite, qui donna même lieu à des médisances, mais qui ne dura pas long-temps. Ils se brouillèrent à la suite d'un voyage qu'ils firent ensemble en Hollande (1612): l'on a quelque raison de penser que les torts étaient du côté de Balzac. A son retour, Théophile se fit connaître par des poésies assez médiocres, par des saillies spirituelles et des impromptus fort heureux, qui le mirent en faveur auprès de quelques jeunes seigneurs, dont le rapprochaient d'ailleurs son goût pour les plaisirs et ses manières de bonne compagnie; mais quelques vers satiriq. lui suscitèrent de puissans ennemis, qui prirent le prétexte de ses mœurs déréglées pour le perdre. Il reçut du roi en 1619 l'ordre de sortir de France, et se rendit à Londres, où il ne put obtenir l'honneur d'être présenté au roi Jacques Ier. La meilleure de ses pièces est peut-être celle qu'il adressa à Louis XIII pendant cet exil, et qui commence par ce vers: *Celui qui lance le tonnerre*. Ayant obtenu la permission de rentrer dans sa patrie, il abjura le calvinisme, probablement pour vivre plus en sûreté à l'avenir; mais il ne réforma ni ses mauvaises mœurs ni son penchant à la satire, et il se vit exposé à de nouvelles accusations. On lui attribua la publication du *Parnasse des vers satiriques* (1622): c'était un recueil rempli d'obscénités sacriléges. Quoiqu'il fût bien l'aut. de plus.

pièces de ce recueil, tout porte à croire que l'impression en avait eu lieu par le fait seul des libraires et sans sa participation. Il n'en fut pas moins poursuivi criminellement, grâce surtout à la cruelle activité de plus. membres de la société de Jésus, parmi lesquels on cite les PP. Garasse, Guérin, Raynaud et Voisin. Condamné par contumace, en 1623, à être brûlé vif, comme coupable de lèse-majesté divine et humaine, il fut protégé quelque temps contre la rigueur de cette sentence et contre le ressentiment des jésuites par le duc de Montmorenci, qui lui donna asile à Chantilly, et par le roi lui-même, qui lui continua sa pension, sans oser toutefois prendre sa défense ouvertement; enfin il fut arrêté et emprisonné, et, après une procédure de 18 mois, il parvint, malgré la haute influence de ses persécuteurs, à faire commuer sa peine en un simple bannissem. de la capitale. Bientôt même, par le crédit du généreux du duc de Montmorenci, qui devait plus tard porter sa tête sur un échafaud, il put revenir à Paris; mais il y m. des suites de ses souffrances en 1626, à l'âge de 36 ans. Malherbe ne tenait Théophile *coupable de rien, que de n'avoir rien fait qui vaille au métier dont il se mêloit*, celui de poète. Ce jugement paraît avoir été généralement ratifié par la postérité. Cependant, tout en rendant à Théophile la justice de croire qu'il ne méritait pas tant de persécutions, il faudrait peut-être aussi lui accorder quelques talens comme poète et comme prosateur : c'est de quoi l'on serait convaincu, si l'on voulait se donner aujourd'hui la peine de parcourir ce qu'il a écrit. Ses *Œuvres*, en 2 parties, furent imprimées pour la prem. fois, de son aveu et avec privilège, en 1621. Il s'en fit une seconde édition dès l'année suivante. La 3e partie ne parut qu'en 1626 à Rouen, par les soins de Scudéri. Dix-huit ans après la m. de l'aut., sa correspondance fut publiée par Mairet sous ce tit. : *nouvelles OEuvres de M. Théophile, composées d'excellentes lettres latines et françoises.*

THÉOPHRASTE, né à Erésos, une des principales villes maritimes de l'île de Lesbos, la 2e année de la 102e olympiade (371 avant J. C.), se rendit, jeune encore, à Athènes pour y suivre les leçons de Platon, qui ne tarda pas à le distinguer, mais qui laissa pourtant la direction de son école à Speusippe, son neveu. Celui-ci ayant adopté les dogmes de Platon sans en garder les mœurs austères, une foule de disciples quittèrent l'académie : Théophraste fut de ce nombre. Il parcourut, en voyageur éclairé, toute la Grèce et ses îles, délivra Lesbos, sa patrie, des tyrans qui l'opprimaient, se rendit ensuite en Macédoine, et, après la bataille de Chéronée, rentra dans Athènes, qu'il avait quittée 12 ans auparavant. Bientôt Aristote vint l'y retrouver, et ce fut pour ouvrir dans le Lycée une école nouvelle, dont Théophraste ne dédaigna pas d'être l'un des auditeurs, quoiqu'il eût été, chez Platon, le compagnon d'études du philosophe de Stagyre. Il le remplaça dans la direction du Lycée vers la 114e olympiade, et donna un nouv. lustre à cette école, déjà célèbre, où l'on vit des rois s'asseoir parmi ses nombreux disciples. Ce succès presque merveilleux, dans un temps où les malheurs d'Athènes faisaient fuir ses principaux habitans, où l'exil frappait ceux qui n'avaient pas pris la fuite, où les places publiques et les théâtres étaient déserts, ce succès et plus encore les censures éloquentes et vraies que le vertueux philosophe lançait hardiment sur tout ce qu'il trouvait de condamnable éveillèrent contre lui l'envie et la persécution. On le dénonça à l'archonte-roi comme coupable d'impiété; mais il lui suffit de parler, de développer devant ses juges l'ensemble de sa morale, et il fut absous. Cependant ses ennemis ne se tinrent pas pour battus. Afin de l'atteindre plus sûrement et de lui ôter les moyens d'une juste défense, ils obtinrent une loi qui fermait toutes les écoles et interdisait aux philosophes d'enseigner, soit publiquement, soit en particulier. Cette loi inconcevable fut rapportée au bout d'un an, et Théophraste reparut dans les jardins du Lycée avec plus d'éclat que jamais. Il y jouit de la tranquillité d'âme que donnent la vertu, l'habitude du bien, l'absence de toute ambition et l'étude des merveilles de la nature, et m., entouré de ses disciples, à l'âge de 85 ans, dans la 3e année de la 123e olympiade. On compte jusqu'à 229 ouvrages de lui, dont la liste nous a été conservée par Diogène Laërce et les autres auteurs grecs. Ils roulent sur la grammaire, la logique, la rhétorique, la poésie, l'art musical, les sciences mathématiques et physiques, la morale et l'économie politique. Ces écrits ne sont pas tous arrivés jusqu'à nous; mais ils nous en reste assez de fragmens, épars çà et là dans une foule d'ouvrages, et que M. Thiébaut de Berneaud se proposait, en 1826, de réunir en un seul recueil. En attendant qu'il ait rempli cette tâche vraiment intéressante, nous ne citerons ici que 3 ouvrages de Théophraste, les plus considérables que possèdent nos biblioth., savoir : l'*Histoire des plantes*; le *Traité des causes de la végétation*, et le liv. des *Caractères*. Le seul énoncé de ces titres montre qu'il y a 2 hommes à considérer dans Théophraste, le naturaliste et le philosophe. Pour apprécier tout son mérite comme naturaliste, il faudrait peut-être que le savant dont nous avons parlé tout à l'heure eût publié le résultat de ses recherches; toutefois nous pouvons dire, dès ce moment, que l'élève et l'ami d'Aristote fut comme lui un prodige de science, et qu'il devina presque ces secrets de la nature qui ne se révèlent aujourd'hui qu'aux observations les plus laborieuses. Comme philosophe et comme moraliste, tout le monde a jugé Théophraste, car tout le monde a lu son livre des *Caractères*, qui a servi de modèle à notre La Bruyère, et dont il existe plus. traductions françaises, parmi lesquelles nous citerons celle de La Bruyère lui même, donnée en 1688, et celle du doct. Coray de Smyrne, publiée en 1799. C'est une suite de tabl. esquissés de la main d'un maître. Partout on y admire un esprit vif et original, un jugement sûr et délicat, un style plein d'élégance, une grande finesse d'aperçus et un atticisme délicieux. Le désordre que l'on y remarque parfois vient de ce que nous ne possédons pas l'ouvrage en entier. Schneider l'a très-bien observé : nous n'en connaissons réellement que des extraits dus à des plumes inexpérimentées, à des rapsodes, pour trancher le mot. On a plus. éditions et traductions partielles de divers traités particuliers de Théophraste. Nous ne pouvons ici nous permettre de les énumérer. Nous dirons seulement que l'édition la plus complète de ses *OEuvres* est celle de Daniel Heinsius, pub. à Leyde en 1613. *Voyez* le *Manuel du libraire* par M. Brunet, t. 3, p. 446-8.

THÉOPHYLACTE, surnommé *Simocatta*, l'un des auteurs de l'*Histoire byzantine*, nous apprend lui-même qu'il était né dans la Locride. Il remplit à la cour de l'emp. Maurice plus. charges importantes. On présume qu'il m. vers l'an 640 : à cette époque il devait être âgé d'environ 70 ans. On a de lui : *Historiæ rerum à Mauricio gestar. Lib. VIII, ab anno* 582 *ad annum* 602, dans la collection des aut. de l'*Histoire byzantine*, Paris, 1648, in-fol.; trad. en français par le président Cousin; *physicæ Problemata*, gr.-latin, Leipsig, 1653, in-4, et des *lettres*, au nombre de 85, plus. fois imprimées, notamment en 1599, par les soins de J. Gruter, avec la *version* latine de Kimedoncius.

THÉOPOMPE, roi de Sparte au milieu du 8e S. avant notre ère, montra des vues élevées, et honora le trône par beaucoup de modération au milieu des guerres de cette époque. Ce fut lui qui institua les éphores, magistrats, au nombre de cinq, investis du droit de contrôler les actes du sénat et même du roi. Le prétexte de cette innovation lui avait été fourni par les plaintes du peuple au sujet de la rixe survenue entre les Lacédémoniens et les

Argiens, pour la possession d'un petit pays nommé Thyréa, rixe qu'on voulut faire vider par 300 champions nommés de part et d'autre, et qui se trouva décidée en faveur des Lacédémoniens, sans toutefois qu'aucun des combattans survécût à cette boucherie, le dern. restant, nommé Othriades, s'étant lui-même percé de son épée après une aussi horrible victoire. Une série de guerres encore plus déplorables s'allumèrent bientôt entre les Spartiates et les Messéniens. Ceux-ci, au mépris de la sainteté d'une fête que célébraient annuellement les prem. aux confins de la Messénie, avaient enlevé quelques filles lacédémoniennes qu'ils déshonorèrent. Les Spartiates vengèrent cet attentat. Euphaés, roi des Messéniens, fut défait et périt de ses blessures; mais, à son tour, Théopompe tomba dans les mains d'Aristodème avec 300 autres Spartiates, après s'être vu enlever la ville d'Ithôme, et il fut impitoyablem. égorgé avec eux. Pausanias, liv 4, et Diodore de Sicile, liv. 15, rapportent de Théopompe plus. traits qui décèlent une haute sagesse.

THÉOPOMPE, de l'île de Chio, orat. et histor., vivait dans la 105e olympiade, vers l'an 358 avant J.-C. Il suivit son père Damasistrate dans l'exil, ne fut rétabli dans sa patrie qu'à l'âge de 46 ans par Alexandre-le-Grand, et après la m. de ce prince, passa en Egypte, où il ne put trouver d'asile. On ignore le lieu et l'époque de sa m. Il était disciple d'Isocrate pour l'art oratoire, et la Grèce n'offrait aucune ville un peu considérable, où il n'eût prononcé avec succès quelque harangue. Comme historien, il passe pour être beaucoup plus digne de foi quand il loue que quand il blâme. Il eut toutefois plus. des qualités nécessaires pour écrire l'histoire : aussi Strabon, Athénée, Denys d'Halycarnasse, Pausanias, Diodore de Sicile, Plutarque, Laërce et une foule d'autres anciens aut. le citent souvent. Il s'était fait connaître surtout par deux ouv. hist. L'un était l'*Hist. de la Grèce* en 12 liv., commençant où Thucydide avait fini, et se terminant à la bataille navale de Cnyde; l'autre, intit. *Philippica*, était destiné à retracer le règne de Philippe de Macédoine, et se divisait en 58 liv. Aucun des ouv. de Théopompe n'est parvenu jusqu'à nous.

THÉOS ou THÉOT (CATHERINE), misérable visionnaire, née en 1725 dans un village près d'Avranches, vint à Paris pour y chercher des moyens d'existence, et se persuada qu'elle était, tantôt la mère de Dieu, tantôt une nouvelle Eve, appelée à régénérer le genre humain. Le gouvernement la fit renfermer, et, quand sa détention l'eut calmée, la remit en liberté, et l'on ne parla plus d'elle qu'en 1794. Ce fut alors que Senart fut chargé de l'arrêter, au nom du comité de sûreté générale, dans un galetas où elle avait recommencé à débiter ses rêveries. On présenta les conférences qui se tenaient chez cette femme comme les actes d'une ligue de prêtres perturbateurs, on l'accusa d'entretenir des liaisons avec Pitt, avec le baron de Batz, avec la duchesse de Bourbon, la marquise de Chastenay et d'autres personnages qu'elle n'avait sans doute jamais connus, et on la mit à la conciergerie, où elle m., à l'âge d'environ 70 ans. Il paraît certain que la Théos n'était qu'une pauvre femme digne de pitié, et que le comité de sûreté générale voulut se servir d'elle pour établir une de ces prétendues conspirations trop souvent imaginées par la tyrannie révolutionnaire. On trouve les plus grands développemens sur Catherine Théos dans l'opuscule de Vilate intit. : *les Mystères de la Mère de Dieu dévoilés*, formant la 3e partie des *Causes secrètes de la révolution* (du 9 au 10 therm.), réimp dans la *Collection des Mém. relatifs à la révolut. franç.*, des frères Baudouin, 20e livrais., p. 271 et suiv.

THÉRAMÈNES, orateur athénien, fameux par sa versatilité, qui lui fit donner le surnom de *Cothurne*, était né dans l'île de Céos vers le milieu du 5e S. avant J.-C. Adopté par Agnon, l'un des principaux citoyens d'Athènes, il fut élevé avec soin, et eut pour maît. d'éloquence le rhéteur Prodicus de Céos. Après avoir contribué, conjointement avec Pisandre et l'orateur Antiphon, à abolir la démocratie pour y substituer la tyrannie des quatre cents, il osa se mettre ouvertement à la tête du parti qui rétablit l'ancien gouvernem., et rappela Alcibiade (411 av. J.-C.). Il eut deux ans après le commandement de 20 galères, avec lesquelles il maltraita rudement les villes alliées dont la foi paraissait douteuse; l'aristocratie fut renversé par lui dans l'île de Paros, et chargé d'un immense butin fait dans cette campagne, il porta des secours au roi de Macédoine, puis vint se joindre à Thrasybule sur les côtes de Thrace. Maintenu dans le commandement d'une portion de la flotte athénienne réunie à Sestos, au printemps de l'an 409, il contribua à la défaite de l'armée navale du Péloponèse, et l'année suiv., mit à contribution Chalcédoine, dont il avait fait le siége à la tête de 50 vaisseaux, et eut part avec Alcibiade à la prise de Byzance. Théramènes eut à se justifier devant le peuple, en 405, de n'avoir pas exécuté la mission qu'il avait eue de faire rendre les honneurs funèb. aux Athéniens morts au combat naval des Arginuses, où lui même avait commandé l'aile droite de l'armée. Il réussit à rejeter le blâme sur les généraux qui lui étaient subordonnés. Personne n'était coupable, puisqu'une tempête violente avait dispersé les 47 galères envoyées pour ramasser les dépouilles des morts; mais l'adroit orateur comprit qu'il ne pourrait faire admettre aucune justification, et il aima mieux se sauver seul que de risquer de se perdre en joignant sa cause à celle de ses généraux, qui, de leur côté, n'avaient pas balancé à chercher leur salut en l'accusant de négligence. Il se fit députer à Lysandre après la malheureuse journée d'Ægos-Potamos, et fut retenu par le vainqueur pendant 3 mois, au bout desquels, envoyé avec de pleins pouvoirs à Lacédémone, il n'obtint des éphores, pour Athènes, que des conditions qui la réduisirent à entrer dans la ligue lacédémonienne. Malgré les efforts qu'il opposa à l'établissement de l'oligarchie des trente tyrans, il se laissa comprendre dans leur nomb., partagea d'abord le système de conduite de Critias, puis s'honora en opposant toute son influence aux odieux desseins de cet homme sanguinaire, qui dès-lors songea à le perdre. Accusé par lui devant le sénat d'avoir des intelligences avec Thrasybule, Théramènes rejeta aisément sur son adversaire tout l'odieux de ses inculpations; mais l'audace prévalut sur l'éloquence : Critias, introduisant dans le sénat ses satellites en armes, prononça la condamnation de son rival au nom de tout ce conseil suprême, que l'épouvante rendit muet à cette scène violente. Théramènes se réfugia en vain au pied des autels; il en fut arraché pour être traîné au supplice (l'an 403 av. J.-C.). Cicéron, dans les *Tusculanes*, dit qu'il but la ciguë, comme s'il eût étanché sa soif. Lançant à terre ce qui restait au fond du vase, il s'écria avec un accent à la fois ironique et inspiré : *Je passe la coupe au beau Critias*, prédisant ainsi la mort prochaine de son cruel ennemi (*v.* CRITIAS).

THÉRÈSE, comtesse souveraine de Portugal, fille naturelle d'Alphonse VI, roi de Castille et de Léon, et sœur de la fameuse Urraque, dont elle imita les déréglemens et l'ambition, avait été mariée vers 1093 à ce Henri de Bourgogne, prince français par lequel des généalogistes ont rattaché l'origine de la prem. maison roy. de Portugal à la race de Hugues Capet (*v.* l'art. PORTUGAL). Devenue veuve et régente l'an 1112, elle livra l'état à de méprisables favoris, ce qui n'empêcha pas qu'elle voulût profiter des agitations soulevées en Castille par la mésintelligence d'Urraque avec son 2e mari, Alphonse-le-Batailleur. Prenant le tit. de reine (1120), elle entre en Galice à la tête d'un armée, s'empare de plus. places; mais, vaincue dans une action décisive, elle est refoulée au-delà du

Minho, et voit son comté de *Porto-Cale* ravagé par les troupes d'Urraque. Elle n'arrêta, dit-on, ces désastres qu'en gagnant par des complaisances, ou peut-être par de l'argent, l'archev. de Compostelle, qui, remmenant ses troupes, diminua d'autant les forces de la méchante reine de Castille. En 1127, Thérèse fit une nouvelle invasion en Galice, au mépris de la trève que lui avait accordée Urraque : elle échoua dans cette entreprise, et fut obligée de s'humilier devant les armes d'Alphonse Raymond, son neveu. C'est ce moment que choisirent les seigneurs mécontens pour proclamer souverain du Portugal Alphonse Henriquez, dont le parti triompha des adhérens de sa mère. Confinée dans une prison, Thérèse y m. le 1er nov. 1130.

THÉRÈSE (Ste), la réform. de l'ordre du Mont-Carmel, née le 28 mars 1515 à Avila (Castille-Vieille), était la cadette de trois filles d'Al.-Sanchez de Cépède et de Béatrix d'Ahumade. Elevée par eux dans les principes d'une ardente piété, elle éprouva dès l'enfance de si vifs élans de l'amour divin, qu'elle résolut un jour, avec un de ses frères qu'elle affectionnait particulièrement, d'aller chercher dans le pays des Maures la couronne du martyre, probablement à l'exemple de quelque saint dont on venait de leur lire la vie en famille. Déjà ils étaient à quelque distance de la ville lorsqu'ils furent rencontrés par un oncle qui les ramena à la maison paternelle. La ferveur de Thérèse ne fit qu'augmenter jusqu'à l'époque où elle perdit sa mère (1527) ; mais elle se relâcha alors, et bientôt elle prit un goût tout aussi vif pour les frivolités et les amusemens du monde. Comme elle était fort belle, les tentations ne manquèrent pas de l'assaillir. Toutefois son père, qui lui avait fait en vain les plus sages réprimandes, la plaça chez les religieuses augustines d'Avila. La force des bons exemples qu'elle y eut sous les yeux, et surtout les entretiens de la supérieure, ramenèrent Thérèse aux sentimens de piété. Tels furent même ses progrès dans la dévotion, qu'au bout d'un an et demi de séjour dans ce monastère, elle ne balança pas à s'en échapper pour aller se faire recevoir parmi les novices des carmélites de l'Incarnation, malgré les refus et les tendres remontrances de son père, qui l'avait conjurée d'attendre, pour prendre ce parti, qu'il eût cessé de vivre. A peine Thérèse eut-elle prononcé ses vœux (sept. 1534), qu'elle fit une maladie assez grave pour que son père obtînt la triste consolation de la faire soigner dans sa maison. Elle n'y voulut demeurer que 4 mois, au bout desquels une crise terrible succédant à d'affreuses souffrances, elle se fit ramener dans son couvent, afin, dit-elle, de ne point *mourir dans une terre étrangère.* On aime à croire qu'à son insu la tendre Thérèse voulait aussi épargner à son père le spectacle si affreux des dern. instans d'une fille chérie. Cependant, après huit mois passés entre la vie et la m., elle resta encore trois ans privée de l'usage de ses memb. Mais son retour aux vanités mondaines dut suivre promptement le commencement de sa convalescence (1537) ; car, ainsi qu'elle nous l'apprend avec autant d'ingénuité que de componction dans sa *vie* écrite par elle-même, elle était retombée tout-à-fait dans la dissipation, lorsqu'elle perdit (1539) son père, qui peut-être succombait à la douleur que lui avaient causée les pieuses déterminations de sa fille, ses longues souffrances, ses refus à permettre qu'il entourât du moins son chevet de consolat. ou de larmes. Le prêtre qui avait assisté le malheureux don Sanchez de Cépède se chargea de diriger la conscience de la jeune religieuse. Il lui fit reprendre le salutaire usage des méditations; mais, nonobstant ses pieux avis, Thérèse continua de se laisser entraîner au monde, et, suiv. ses propres paroles, elle passa encore vingt ans dans les tourmens d'une lutte intérieure, s'efforçant d'*allier le ciel avec la terre.* Les seuls momens de souffrance physique et de maladie la rendaient tout entière à Dieu, pour retomber bientôt après. De là peut-être cette invocation qu'elle faisait souvent : *Seigneur, ou souffrir ou mourir.* Ce fut la lecture des Confessions de St Augustin qui ranimèrent totalement la ferveur divine dans le cœur de Thérèse ; elles lui suggérèrent l'inébranlable résolution de fuir les occasions qui l'avaient plongée dans le dégoût et les distractions coupables. Déjà, dans ses instans de grâce, elle avait travaillé à gagner d'autres âmes au Seigneur : ce fut désormais l'un de ses goûts les plus vifs, comme la pratique des œuv. extérieures devint son infaillible remède contre les peines d'esprit dont elle fut souvent accablée. Plus. traits de sa vie attestent qu'en elle l'humilité, la douceur et la simplicité s'alliaient à une piété ardente et à une charité toute céleste. Se sentant bien affermie dans les voies de la vertu et de la piété, Thérèse se mit en devoir de travailler à la sanctification des autres. D'abord elle entreprit de réformer son ordre, où de grands relâchemens s'étaient introduits. En 1562 elle vint à bout d'établir à Avila un monastère où la règle serait observée dans toute sa sévérité ; et qui fut mis sous l'invocat. de St Joseph. Non-seulement elle obtint, à force de persévérance, la permission de demeurer dans le nouvel institut, dit des *Carmélites déchaussées*, mais 4 ans plus tard elle eut encore l'autorisat. de fonder d'autres maisons sur le même plan que celle de St-Joseph. La seconde qu'elle institua fut celle de Medina-del-Campo. Elle ne se borna pas à établir la réforme dans les couvens de femmes; elle la porta aussi dans plus. couvens d'hommes, aidée dans cette entreprise par St Jean-de-La-Croix. Le nomb. des uns et des autres s'élevait à 14, lorsque Ste Thérèse m. dans un monastère de sa règle à Albe, le 5 oct. 1582, jour qui, par suite de l'introduction du calendrier grégorien, fut compté pour le 15. C'est à cette date que l'église célèbre la fête de Ste Thérèse, qui fut canonisée en 1621 par le pape Grégoire XV. La dépouille mortelle de cette sainte, enlevée d'Albe en 1585 pour être transportée au couvent de Saint-Joseph à Avila, fut rendue l'année suiv. à la prem. de ces villes par un ordre du souverain pontife. Ces précieuses reliques y sont conservées au couvent des carmélites sous un riche mausolée. Indépendamm. de sa *vie*, dont nous avons parlé, et dont on a plus. trad. fr. (la plus récente est due à M. de Villefore, Lyon, 1824, 2 v. in-12, on a de Ste Thérèse des *lett.* (cartas) ; des *statuts* pour les couvens de carmélites ; un traité *Sur la manière de visiter les monastères*, un autre *Sur le chemin de la perfection*, des *avis à ses religieuses*, des *Méditations sur le* Pater, le *Château de l'âme*, des *Pensées sur l'amour de Dieu*, des *Méditations sur la communion*, et enfin un *cantique* après la communion, dit *Glose de Ste Thérèse.* Ses *OEuvres* (*Obras de Sta Teresa de Jesus*) ont été pub. par fra Diego-de-la-Conception, gén. des carmélites, dédiées à Aune d'Autriche, reine d'Espagne, Bruxelles, 1675, 2 vol. in-folio. Le vénérable D. Juan de Palafox, év. d'Osma, a commenté ses *lettres*, Saragosse, 1658, in-4 ; et Arnaud d'Andilly a pub. des trad. de ces div. écrits dont on a d'autres trad. partielles par l'abbé Chanut, Pelicot, Chappe de Ligni, M. J.-B. de St-Victor (*Biblioth. des dames chrét.*), etc. On peut consulter sur les détails de la canonisat. de Ste Thérèse : *beatæ Theresiæ vitæ Relationes Paulo V facta*, Barcelone, 1621, in-8, et à la Biblioth. du Roi : *Acta authent. canonisat. stæ Theresiæ.* L'abbé Emery a pub. l'*Esprit de Ste Thérèse*, etc., avec ses *opusc.*, 3e édit., Paris, 1820, in-8. On a plusieurs *vies* abrégées de Ste Thérèse ; les plus récentes sont, celle publiée à Montpellier, chez Aug. Seguin, sans nom d'aut., 1827, in-12 de 3 feuilles, et une autre aussi anon., imp. à Lille, chez Lefort, 1827, 6 feuilles in-18).

THERMES (Paule de La Barthe, seigneur de), maréchal de France, né à Couserans en 1482, servit en 1528 sous les ordres de Lautrec au siége de Naples, fut 2 ans prisonniers chez les Turks av.

de pouvoir revenir en France, reçut à son retour, du roi François Ier, une compagnie de cent chevau-légers, à la tête de laquelle il se signala dans les campagnes du Piémont et dans le Roussillon. Il obtint, pour prix de ses exploits, le gouv. de Savillan, qu'il défendit avec succès contre les efforts réunis du duc de Savoie et du marquis de Vasto, et plus tard le gouv. de Lans, chât. près de Turin; il rendit encore de gr. services à son roi dans le Piémont, contribua beaucoup à la victoire de Cerisoles, où il fut fait prisonnier. Racheté bientôt après, on le voit, quand la guerre eut recommencé en 1547, s'emparer du marquisat de Saluces et de Revel, place forte du Piémont, passer, 2 ans après, en Ecosse, et y combattre les Anglais avec avantage, tenter ensuite, mais vainement, de faire déposer les armes à Jules III, et, sur son refus, prendre Parme, exciter à la révolte et défendre efficacem. la petite république de Sienne, enfin soumettre l'île de Corse presque entière à la France. Appelé par Henri II au commandement-général en Piémont, il fit deux campagnes en 1555 et 1557, revint en France, où la bataille de St-Quentin avait jeté l'alarme, prit Calais, dont le gouvern. lui fut donné, s'empara de Dunkerque, et reçut enfin le bâton de maréchal. Vaincu bientôt après à Gravelines par le comte d'Egmond, fait prisonnier, et relâché à la paix de Cateau-Cambrésis en 1559, il prit parti, dans nos malheureuses divisions, pour les Guises, dont il ne prévoyait pas les vues ambitieuses, fut nommé gouv. de Paris, et chercha à y rétablir le calme: mais sa modération déplut aux fanatiques, et lui attira une disgrâce honorable, suivie bientôt de sa m., en 1562. Ses faits d'armes, oubliés aujourd'hui, le placèrent dans son temps au rang des prem. capitaines.

THÉROIGNE DE MÉRICOURT, sorte d'amazone à qui ses liaisons avec quelq. meneurs de la révolution n'ont pas fait moins de célébrité à cette époque que la part qu'elle prit à leurs intrigues, ainsi qu'aux mouvem. populaires, était fille d'un riche cultivateur des environs de Liége, et se trouvait à Paris av. 1789, dans une condition tout au moins suspecte. La feuille intit. *les Actes des apôtres*, dont l'esprit très-peu relevé s'exerçait presque toujours sur d'assez minces sujets, fit long-temps de la Théroigne le plastron de ses quolibets, lui donnant pour amant le député *Populus*. Un biographe (M. Beaulieu), qui se vante d'avoir été convié par la Théroigne aux réunions politico-littéraires qui se tenaient chez elle, croit pouvoir avancer qu'elle avait une mission spéciale lorsqu'au commencem. de 1791 elle se rendit dans les Pays-Bas, « où, dit-il, elle fut arrêtée par les agens de l'emp. Léopold, qui voulut voir cette femme, et ne la fit renvoyer d'Allemagne qu'après qu'elle eut été retenue à Vienne pendant un an. » Elle reparut dans les groupes et dans les tribunes de Paris au mois de janv. 1792, et ce qui peut prouver à quel étage elle était descendue parmi les agens d'intrigue, c'est qu'au mois de mai on l'arrêta dans les Tuileries pour la fouetter publiquement. Cette malheureuse tomba dans une démence des plus complètes, et m. à l'hospice de la Salpétrière en 1817.

THERMUSE, reine des Parthes, était une esclave italienne que l'emp. Auguste envoya, avec d'autres présens, à Phraates IV, et qui, devenue sa concubine, puis sa femme, le détermina à envoyer, comme otages à Rome, les quatre enfans légitimes qu'il avait eus d'un autre mariage, et à laisser la couronne à Phraatacès, le fils qu'elle lui avait donné. Ce jeune prince hâta la m. de son père, pour monter sur le trône, vers l'an 9 de J.-C., et fut assassiné la même année avec sa mère, qui avait secondé son horrible projet et avait même, dit-on, joint l'inceste au parricide.

THESAURO. V. TESAURO.

THÉSIGNY (FRANÇ.-DENIS DOMILLIER DE), fils d'un trésorier de France, qui lui laissa avec cette charge honorifique une fortune plus qu'aisée, fréquenta de bonne heure les coulisses des théâtres, travailla quelq. fois pour celui du Vaudeville, dont il épousa une des actrices (Mlle Desmares). Deux enfans étaient nés depuis cette union que Thésigny fit rompre par le divorce. A la m. de celui-ci, survenue le 25 avril 1825, un procès s'engagea au sujet de sa success., entre les fils de l'actrice et des collatéraux. Les journ. de 1826 donnèrent d'amples détails sur cette cause, qui fut jugée en faveur des adversaires des enfans Desmares. M. Beuchot a rec. les titres des div. pièces données au théâtre du Vaudeville par Thésigny (*Bibliogr. de la France*, 1826, p. 264). Il suffira de mentionner: *la Petite Métromanie* (avec M. Chazet), coméd. en 1 acte, mêlée de vaudev., an VI, in-8; et *Catinat à St-Gratien* (avec Philippon de La Madelaine), an XI (1802), in-8.

THESPIS, le créateur de la tragédie, était né dans un petit bourg de l'Attique, nommé *Icarie*. L'on sait qu'il existait avant lui des poètes tragiq.; mais tout leur art consistait à mettre dans la bouche du chœur un simple chant en l'honneur de Bacchus. Thespis eut l'idée d'introduire en scène un personnage, dont les récits, en délassant le chœur, soutiendraient l'attention de l'auditoire. Ces récits, qui n'étaient dans le principe que l'accessoire, formèrent bientôt le corps de la tragédie, et les chœurs n'en furent plus que l'accompagnem. La chronique de Paros fixe à la prem. année de la 61e olympiade (536 av. J.-C.) la représentat. de sa tragéd. d'*Alceste*; mais Corsini prouve (*Fasti attici*) que ce n'était pas la prem. qu'il eût donnée dans le genre dont il était l'invent. On cite en effet de lui: *le Combat de Pelias*, ou *Phorbas*, *les Prêtres*, *les jeunes Grecs et Penthée*. Banni d'Athènes, sans doute parce que le mensonge de ses pièces paraissait au trop sévère Solon un exemple redoutable donné au public, Thespis courut les bourgs voisins avec ses acteurs sur un chariot qui leur servait de théâtre. Pour remplacer la lie dont ils se barbouillaient le visage, il imagina de leur faire prendre des masques, qui furent d'abord de simple toile. Voilà tout ce que fit le baladin grossier d'Icarie pour cet art, qui devait être un jour le plus noble et le plus pur amusement des nations civilisées. On peut consulter, pour plus de détails, les *Recherches sur l'origine et les progrès de la tragédie*, par l'abbé Vatry, dans les *Mémoires* de l'académ. des inscript., t. 15, p. 255; et le *Voyage du jeune Anacharsis*, chap. 69.

THEUDIS, 12e roi des Visigoths et le premier d'entre eux qui ait résidé en Espagne, était Ostrogoth de naissance. Il n'eut d'abord que le titre de vice-roi en Espagne, où l'avait envoyé le roi d'Italie, Théodoric-le-Grand, pour résister aux invasions des Francs; mais il sut s'y rendre indépendant, et, après la m. d'Amalaric, dern. roi de la race des Visigoths, se faire élire roi en 531 ou 532. Les Francs lui enlevèrent tout ce qu'il possédait au nord des Pyrénées: il le reprit sur eux; ils passèrent encore une fois les Pyrénées en 542, et vinrent mettre le siége devant Saragosse: il les repoussa encore une fois. Après d'inutiles efforts pour reprendre Ceuta, que lui avait enlevée Justinien, il vécut tranquille dans ses états, laissant, quoique attaché à la secte des ariens, pleine liberté de culte et de conscience aux catholiq., et fut assassiné dans son palais à Barcelone en 548.

THEUDISÈLE ou THÉODISÈLE, 13e roi des Visigoths, avait commandé, avec distinction, les armées de Theudis, dont on pense qu'il était le neveu. Élevé par les Goths sur le trône en 548, il ne tarda pas à les faire repentir de leur choix par ses dissolutions et ses cruautés, et fut assassiné après un règne d'un an et quelq. mois, vers la fin de 549 ou au commencem. de l'année suivante, par ses courtisans, si l'on en croit les auteurs espagnols, mais suivant Grégoire de Tours, par le clergé dont il se préparait à dévoiler une pieuse supercherie.

THÉVENARD (Antoine-Jean-Marie), vice-amiral, né en 1733 à St-Malo, d'un capitaine de vaisseau au service de la compagnie des Indes, fit avec lui sa prem. campagne de mer à 14 ans sur *le Neptune*, qui soutint 3 combats en moins de 6 mois. En 1754 Thévenard commanda en qualité de lieutenant une patache armée en croisière pour la côte nord de Terre-Neuve, dans le but de détruire les établissem. des Esquimaux, mission qu'il exécuta ponctuellem. Dans l'intervalle qui suivit cette expédition, jusqu'en 1769, qu'il passa dans la marine roy. avec le grade de capitaine de port, il s'était livré à d'importans travaux de construct. dans les chantiers de St-Malo, d'où sortirent les deux prem. canonnières faites en France, et dont on lui dut le plan : à la tête de ces navires il protégea efficacem. la navigation de notre commerce sur les côtes de la Manche, et captura plus. corsaires de Guernesey. De sav. mém. qu'il écrivit sur divers objets de l'art nautique ne contribuèrent pas seulem. à son avancement, mais lui valurent successivem. les titres d'acad. de la marine (1775), de corresp. de l'acad. des sciences et enfin d'acad. ordinaire en 1785. L'année précéd. il avait été promu au grade de chef d'escadre. Il se montra tout d'abord le partisan des réformes politiq., dont la conquête nécessita la révolution, fut du petit nombre des officiers de son arme qui ne quittèrent point la France à cette époq., et fut appelé par Louis XVI, en 1791, au minist. de la marine. Mais des difficultés sans nombre l'obligèrent à résigner ce poste, qu'il échangea au bout de quelq. mois pour le command. de la marine et du port de Brest. L'année suiv. il fut envoyé dans le même emploi à Toulon, puis bientôt après à Rochefort; et partout il fit preuve de talent comme marin, comme ingénieur et comme administrat. Il eut en 1801 la préfect. maritime de Lorient, fut nommé plus tard gr.-officier de la Légion-d'Honneur, et porté au sénat en 1810. Thévenard venait d'être nommé par le roi commandeur de St-Louis, lorsqu'il m. le 9 fév. 1815. Il avait fait réimp. collectivement ses *Mémoires relatifs à la marine*, Paris, 1800, 4 vol. in-4. *Voy.* pour plus de détails la *Biogr. des Malouins célèbres*, 1824, in-8.

THÉVENEAU (Nicolas), savant jurisconsulte, né à Poitiers dans le 16e siècle, a laissé : un *Commentaire* (estimé) *sur la coutume du Poitou*, Poitiers, 1595, in-8 ; une traduction de l'*Enchiridion* d'Imbert, Lyon, 1559, in-8; un traité de la *Nature des contrats*, Poitiers, 1599; un abrégé de *Paradoxes forenses*. — Théveneau (Charles-Simon), mathématicien et poète, né à Paris en 1759, m. en 1821, professa les mathémat., dès l'âge de 15 ans, à l'école royale de la marine à Brest, revint à Paris pendant la révolution, et obtint dans une administration un emploi, dont la raideur de son caractère ne lui permit pas de jouir long-temps. Il passa le reste de sa vie souvent dans une extrême indigence et toujours dans la dépendance la plus humiliante, aidant des poètes dans leurs travaux, à raison de 6 francs pour 3 heures ou pour un bon repas, dînant chaque jour de la semaine chez un hôte déterminé, et perdant le reste de son temps au lit ou au café, dans des excès de débauche qui pouvaient passer pour de vrais tours de force. On a de lui : *Cours d'arithmétique à l'usage des écoles centrales et du commerce*, 1800, in-8, et à la suite des *Elémens d'algèbre*, par Clairaut, 1801, 2 vol. in-8; *Tables de logarithmes*, dans le *Cours d'arithmétique* de Bezout, 1802, in-8; *Plan du poème de Charlemagne*, suivi du 1er chant, etc., 1804, in-8; l'*Illusion*, poème, précédé et suivi d'autres *poés.*, 1816 et 1818; des *articles* dans les *Annales dramatiques* ou *Dictionnaire général des théâtres*, 1808 et années suivantes, 9 vol. in-8.

THÉVENIN (François), célèbre chirurgien du 17e siècle, m. à Paris, son lieu de naissance, en 1656, poussa très-loin l'habileté dans toutes les opérations de son art. Il traitait l'hydrocèle au moyen de caustiques et de l'introduction des bourdonnets dans la cavité de la tunique vaginale, et était le partisan déclaré de l'opération de la bronchotomie. Bien qu'il se soit borné le plus souvent à emprunter ses idées aux ouvrages d'Ambroise Paré, il n'en est pas moins placé au rang des hommes qui contribuèrent aux progrès de la chirurgie en France. Ses ouvrages, recueillis après sa m. par Guillaume Parthon, parurent sous le tit. d'*Œuvres de Thévenin, contenant un Traité des opérations, un Traité des tumeurs et un Dictionnaire des mots grecs servant à la médecine*, Paris, 1658, 1669, in-4.

THÉVENOT (Melchisedech), voyag., né vers 1620 à Paris, m. à Issy en 1692, avait parcouru plus. pays de l'Europe. Il fut envoyé par le gouvernem. à Gênes en 1645, et à Rome en 1652, assista, par ordre du roi, en 1654 au conclave où Alexandre VII fut élu, et, de retour à Paris, se livra entièrement à l'étude. On a de lui : *Relations de divers voyages curieux qui n'ont point été publiés, et qu'on a traduits ou tirés des originaux des voyageurs franç., espagnols*, etc., Paris, 1663-1672, 4 part. en 2 t. in-fol.; *Recueil de voyages*, Paris, 1681, in-8; *de l'Art de nager*, Paris, 1695, in-8; 1781, in-8, augmenté d'une *Dissertation sur les bains orientaux*, par P. de L. C. aa P. — Thévenot (Jean de), voyageur, neveu du précéd., né en 1633 à Paris, parcourut d'abord l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne et l'Italie, visita ensuite Malte, Constantinople, la Natolie, l'Egypte, Suez, la mer Rouge, Tunis et les ruines de Carthage, et revint en France par l'Italie. La passion des voyages n'était pas éteinte en lui. Il partit de Marseille en 1664, vit Alexandrie, Séide, Damas, Alep, Mossoul, descendit le Tigre jusqu'à Baghdâd, visita la Perse, passa à Bassorah, ensuite à Surate, parcourut le Guzerate, et vit Ahmedabad et Cambaye, traversa la péninsule de Surate à Masulipatan, passa par Brampour, Aurengabad et Golconde, examina les fameuses pagodes d'Elora, revint à Surate, rentra en Perse, et m. à Miana, petite ville à 30 lieues de Tauris, en 1667, comme il se disposait à retourner en Europe par l'Arménie et l'Asie-Mineure. On a de lui : *Voyage au Levant*, contenant, etc., Paris, 1664, 1665, in-4; *suite* du même voyage, etc., in-4; *Voyage contenant la relation de l'Indostan, des nouveaux Mogols et des autres peuples et pays des Indes*, Paris, 1684, in-4. Ces diverses relations ont été réunies sous le tit. de *Voyages de M. Thévenot, tant en Europe qu'en Asie et en Afrique*, Paris, 1689, 5 vol. in-12; Amsterdam, 1705, 1725, 1727, 5 vol. in-12, et trad. en hollandais et en allemand. — V. Coulon de Thévenot.

THÉVENOT (Magloire), instituteur, né en 1746 à Dampierre, près d'Arcis-sur-Aube, m. en 1821 à Troyes, où il avait établi un pensionnat qui, même dans les temps les plus orageux de la révolution, ne fut point fermé, a laissé, entre autres ouvrages mentionnés par M. Mahul au t. 5 de son *Annuaire nécrologique* : des *Elémens des langues latine et franç.*, Troyes, 1783, in-12; *Principes de grammaire française*, ib., 1801, in-12; *Questions sur les principes généraux de la langue française*, ibid., 1810, in-8; *Anthologia poetica latina*, Paris, 1811, 2 vol. in-8. — V. Morande.

THÉVENOT DE SAULES (Claude-Franç.), avocat et jurisconsulte, né en 1723 à Coiffi la-Ville, en Champagne, mort en 1797 à Vesoul, plaida la cause des jésuites au parlement, accepta du chancelier Maupeou la place d'avoc.-général à Orléans, lors de la création des conseils supérieurs, et se vit obligé de ne plus paraître au barreau, dès que le parlem. de Paris eut été réhabilité, en 1774. On a de lui : *Traité sur les substitutions fidei-commiss., avec des commentaires sur l'ordonnance de 1747*, 1 vol. in-fol. et in-4; *Dictionnaire du Digeste ou Substance des Pandectes justiniennes*, 1808, 2 volumes in-4.

THEVET (André), voyageur, né à Angoulême

dans les prem. années du 16e siècle, m. à Paris en 1590, à l'âge de 88 ans, a été taxé d'ignorance et de mensonge, et ne méritait peut-être que le reproche d'une excessive crédulité. D'abord enfermé dans un couvent de cordeliers, il y conçut pourtant la passion des voyages, obtint de ses supér. la permission de visiter l'Italie, et, ne s'arrêtant point à ce pays, parcourut l'Asie-Mineure, la Grèce, la Terre-Sainte, fit un voyage au Brésil, qu'il ne put examiner, parce qu'il tomba malade, revint en France, où il fut nommé aumônier de la reine Catherine de Médicis, et pourvu de la charge d'historiographe et de cosmographe du roi. On a de lui: *Cosmographie du Levant*, Lyon, 1554, 1556, in-4; les *Singularités de la France autarctique*, Paris, 1556, in-4; Anvers, 1558, in-8; trad. en italien, Venise, 1584, in-8; les *vrais Portraits et Vies des hommes illustres grecs, latins et païens*, etc., Paris, 1584, 2 vol. in-fol., et 1621, 8 vol. in-12, sous ce tit.: *Hist. des plus illust. et sav. hommes.*

THEW (ROBERT), grav. angl., né en 1758 à Paddington, dans l'Yorkshire, mort en 1802 à Stevenage, en Hertfortshire, se forma lui-même, et ses prem. essais parurent si surprenans que, sur la recommandation de Fox, de la duchesse de Devonshire et de lady Duncannon, il fut nommé graveur d'histoire du prince de Galles. On cite, parmi ses grav., celle du tabl. de Westall, représentant *le Cardin. Wolsey entrant dans l'abbaye de Leicester.*

THIARD (PONTUS DE), évêq. de Châlons-sur-Saône et l'un des poètes composant cette ridicule *Pléiade* dont Ronsard était le chef, né vers 1521 au château de Bissy, diocèse de Mâcon, mort en 1605 dans son château de Bragny, fut député de sa province aux états de Blois en 1588, y défendit avec courage l'autorité royale attaquée par la ligue, et ne démentit point sa fidélité à l'autorité légitime pend. les troubles qui suivirent la m. de Henri III. On a de lui: deux *Disc. de la nature du monde et de ses parties*, Paris, 1578, in-4; *Extrait de la généalogie de Hugues Capet, roi de France*, etc., Paris; 1594, in-8; *OEuvres poétiq.*, Paris, 1573, in-4. — THIARD (Henri de), dit *le cardinal de Bissy*, de la même famille que le précédent, né en 1657, m. en 1737 à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, l'un de ses bénéfices, fut d'abord promu au siége de Toul, où il prit une grande part aux contestations élevées en Lorraine à l'égard de quelques édits du duc Léopold Ier, jugés contraires à l'autorité de l'Eglise, succéda à Bossuet à l'évêché de Meaux, où il fit plusieurs *mandemens* contre la théologie de Juénin, et un grand nomb. d'*instructions*, de *lettres pastor.* et de *mandemens* contre les opposans à la bulle *Unigenitus*. Clément XI le nomma cardinal en 1715. — THIARD (Claude de), connu sous le nom de *comte de Bissy*, neveu du précédent, né en 1721, m. en 1810, fit avec distinction les campagnes de 1742 à 1761 en Bavière, en Bohême, en Flandre, dans les Pays-Bas et en Allemagne, et obtint le commandement du Languedoc en 1771. Il cultiva les lettres, fut lié avec les plus illustres écrivains de son temps, traduisit les deux prem. *Nuits* d'Young, *le Roi patriote*, et quelq.-unes des *Lettres sur l'histoire*, de Bolingbroke, et fut reçu à l'académie franç. — THIARD (Henri-Charles, comte de), frère puîné du précédent, né en 1726, prit part aussi aux campagnes de 1742 à 1761, parvint de grade en grade à celui de lieutenant-général, fut appelé en 1782, par Louis XVI, au commandement de la Provence, où il se fit aimer par son caractère plein d'aménité et par la grâce de ses manières; il passa en 1787 au commandem. de la Bretagne, province toujours difficile à gouverner, et dont il ne put apaiser les troubles. Rappelé par le roi, qui, pour le consoler, lui envoya le Cordon-Bleu, il resta fidèle à la cause de ce malheureux prince, fut blessé à la journée du 10 août 1792, vécut errant pendant les deux années suivantes, et périt sur l'échafaud en 1794. Il avait cultivé les lettres, dont le goût était héréditaire dans sa famille, et fut pleuré par Delille (*Homme des champs*, chap. 4). On a publié les *OEuvres posthumes du comte de Thiard*, 1799, 2 vol. in-12.

THIBAULT (JEAN-THOMAS), peintre et architecte, m. le 27 juin 1826, membre de l'académie royale des beaux-arts, du conseil des bâtimens civils, et professeur de perspective à l'école des beaux-arts, était né le 20 novembre 1757 à Montierender (Haute-Marne). Attaché d'abord aux travaux du prince de Conti à l'Ile-Adam, il s'y livra spécialem. à la peinture du paysage, et s'adonna aussi à l'architecture. Les conseils de MM. Boullé et Pâris lui furent très-utiles dans cette branche de la science du dessin, et le mirent en état de se présenter avec avantage à plus. concours académiques. Il fit le voyage de Rome, y perfectionna ses heureuses dispositions par des études aussi nombreuses que variées, d'après les monumens antiques et les meilleurs aut. Depuis son retour en France, il fut employé aux travaux du palais de Neuilly, de Malmaison, de l'Elisée, etc. On le chargea aussi de divers travaux à l'étranger, notamment de la restauration de l'hôtel de ville d'Amsterdam, de l'embellissement du palais de La Haye, ainsi que de la construction ou l'achèvement de divers autres monumens en Hollande. Comme profess., on ne lui reconnaît pas moins de mérite; il avait surtout celui d'être simple et précis. Il s'occupait à ses dern. momens d'un ouvrage sur la perspective. Il a paru par les soins de M. Chapuis, son élève, sous le tit. d'*Application de la perspective linéaire aux arts du dessin*, Paris, 1827, 5 livraisons in-4, comprenant 55 planches. M. Vaudoyer, son collègue à l'académie royale des beaux-arts (sect. d'archit.), a prononcé à ses funérailles un *discours* inséré au *Moniteur* du 1er juillet 1826.

THIBAUT, sixième du nom, comte de Champagne et de Brie et comte palatin, puis roi de Navarre, né en 1201, fut élevé à la cour de Philippe-Auguste et sous la tutelle de sa mère Blanche, fille de Sanche-le-Sage, roi de Navarre. Sa minorité fut troublée par les prétentions au comté de Champagne que fit valoir, à main armée, le seigneur de Brienne, mari d'une de ses cousines. La cause fut portée par Philippe-Auguste devant une assemblée de pairs et de barons du royaume, et la question fut décidée en faveur de Thibaut, qui, en 1221, accorda des dédommagem. au seigneur de Brienne, et prit en main l'administrat. de ses états. Il accompagna Louis VIII dans son expédit. contre les Albigeois, l'abandonna bientôt après, et, à la m. de ce prince, entra dans une ligue formée par les plus puissans vassaux de la couronne contre Blanche de Castille, régente du roy.; mais il se sépara bientôt de la ligue, voulut ensuite se joindre au comte de Bretagne, l'un des chefs des rebelles, renonça encore à ce projet, et ne réussit, par cette conduite toujours irrésolue, qu'à mécontenter les grands vassaux, qui appuyèrent les prétentions de la reine de Chypre, cousine du comte, entrèrent dans ses états, et ne lui accordèrent la paix qu'à l'intercession du roi de France, et à condition que des dédommagemens seraient donnés à la reine de Chypre. Thibaut fut obligé en outre de céder à Louis IX ses droits sur les comtés de Blois, de Chartres, de Sancerre et de Châteaudun, qu'il essaya depuis, mais vainement, de racheter quand il fut devenu roi de Navarre, en 1244. On le voit en 1239, entreprendre une nouvelle croisade contre les infidèles, et après une absence de deux années, marquée par des revers continuels, rentrer dans ses états, dont il ne sortit plus, et où il mourut en 1253. Il reçut en naissant le titre de *Posthume*, plus tard celui de *Grand*, qu'il dut à la flatterie, enfin le surnom plus mérité de *Faiseurs de chansons*, qu'il tient de ses *œuvres* légères, accueillies par ses contemporains avec enthousiasme, mais dont le charme est

presque perdu pour nous. L'on a de fortes raisons de croire que sa prétendue passion pour Blanche de Castille n'est qu'une fable. *Voy.*, à l'appui de cette opinion, les *Chansons* elles-mêmes de Thibaut, Paris, 1742, 2 vol. in-12.

THIBAUT (ANNE-ALEXANDRE-MARIE), curé de Souppes, près de Nemours, avant la révolution, et député du clergé aux états-généraux de 1789, vota constamment avec la majorité de l'assemblée nationale, et fut nommé évêque constitutionnel du Cantal. A la convention nationale il vota, dans le procès de Louis XVI, pour l'appel au peuple et pour le sursis, mérita d'être attaqué plus. fois par Carrier, Couthon et Robespierre, déploya une assez grande fermeté contre les mesures des terroristes, et devint secrétaire de l'assemblée. Député deux fois au conseil des cinq-cents, il s'y montra favorable à la révolution du 18 brum., fut nommé membre du tribunat, et opposa souvent une vive résistance aux envahissemens successifs de Bonaparte, qui le comprit, en 1802, dans la prem. élimination du tribunat. Thibaut m. dans la retraite en 1812.

THIBOUST (CLAUDE-LOUIS), imprimeur, né à Paris en 1667, mort en 1737, s'appliqua surtout à l'impression des livres classiques élémentaires, et en donna plusieurs éditions qui furent longtemps recherchées pour la correction et la pureté du texte. On a de lui un poëme latin : *de Typographiæ Excellentiâ.* — THIBOUST (Claude-Charles), imprimeur et littérateur, fils du précédent, né en 1701, mort à Bercy en 1757, a laissé : une traduction du poëme de son père sur l'*Excellence de l'imprimerie*, 1754; *Claustrum carthusiæ Parisiorum, à celeberrimo Lesueur coloribus expressum, Carmen historicum gallicè redditum*, etc., 1755, 1756, in-4.

THICKNESS (PHILIPPE), écrivain anglais, né en 1719 à Farthinghoe en Northamptonshire, m. subitem. en 1792, dans une voiture publiq. à quelque distance de Boulogne, servit quelque temps en Géorgie, à la Jamaïque et en Angleterre, acheta le gouvernem. du fort Landguard, le résigna en 1766, et se mit à voyager avec sa nombreuse famille, voulant se fixer tantôt en Espagne, tantôt en France ou ailleurs, ne se fixant nulle part et consumant en courses vaines et en folles dépenses toute sa fortune. Nous distinguerons parmi ses ouv. nombreux : *Observations sur les coutumes et les mœurs de la nation française, où cette nation est justifiée des calomnies de quelques écrivains ; Esquisses et Caractères des personnages les plus éminens et les plus singuliers, actuellement vivans*, 1770 ; *Mémoires de Ph. Thicknesse, ex-gouverneur du fort Landguard, et malheureusem. père de George Touchet, baron Audley*, 1788, 2 vol. in-8.

THIEBAULT (DIEUDONNÉ), littérateur, né en 1733 à La Roche en Lorraine, professa d'abord chez les jésuites, dans les colléges de Nanci, de Chaumont, etc., et se fit dès-lors connaître par quelq. ouv. peu remarquables. Il prit parti pour les jésuites dans leurs différends avec les parlem., et pub. quelq. écrits qui firent une grande sensat. Appelé à Berlin comme profess. de grammaire générale à l'école militaire fondée par Frédéric, il resta 20 ans auprès de ce prince, qui l'honora de son estime et de son amitié, et le chargea souvent de corriger ses ouv. De retour en France en 1784, il conçut et rédigea div. projets d'utilité publ., dont un surtout, heureusem. exécuté depuis, fut jugé alors inexécutable par les autorités : il s'agissait de la formation d'une *compagnie d'assurance contre les incendies.* Un autre projet *sur la réorganisat. de la librairie en France* lui ouvrit le chemin de la fortune. Nommé chef des bureaux de la direct. de la librairie, il obtint bientôt après d'autres places analogues, reçut plus tard le privilége, pour cinquante ans, du journal qui seul était autorisé à rendre compte des travaux des assemblées provinciales et nationales, devint successivem. président d'une académie de censure, sous-direct., puis directeur de la librairie. Il perdit toutes ces places à la révolution, fut appelé en 1793 aux fonctions de commissaire pour la réunion du Tournaisis à la France, et après avoir occupé quelq. emplois peu importans, parmi lesquels il faut remarq. pourtant celle de chef du secrétariat du directoire, il m. en 1807, proviseur du lycée de Versailles. L'académie des sciences et belles-lettres de Berlin le comptait au nombre de ses membres. On a de lui : *Nouveau Plan d'education publique; les Adieux du duc de Bourgogne et de l'abbé de Fénelon*, Paris et Berlin ; *Essai sur le Style*, 1774, in-8; *Traité de l'esprit public*, 1797 ; *Frédéric-le-Grand, sa famille, sa cour, ses amis et son gouvernement*, 5 vol. in-8.

THIELMANN (le baron J.-A.-FRÉDÉRIC de), général de cavalerie saxon, fit ses premières armes contre les Français en 1792, 1793 et 1794, fut nommé par son souverain en 1813 commandant de Torgau, où il se conduisit en patriote dévoué, servit avec distinction dans toute la campagne, et concourut au succès du combat d'Altenburg, assista à la bataille de Waterloo, devint commandant-général des troupes prussiennes sur le Rhin, et m. à Coblentz le 10 oct. 1824.

THIEME (MARTIN-HENRI), sous-recteur au collége dit *Kloster* à Berlin, né en 1749 à Verben en Saxe, m. fou en 1797, a donné une édit. estimée de la *Cyropédie* de Xénophon, 1784, et du *Tableau de Cebès*, 1786. — THIEME (Charles-Aug.), profess. à Leipsig, m. en 1795, a donné une bonne édit. de *Xenophontis opera græcè et latinè, ex rec. Fr. Welsii*, Lips., 1763-66, 4 vol. in-8 ; et avec un nouveau titre, ibid., 1801, in-8.—THIEME (Charles-Traugott), savant profess., né en 1745 à Canitz près d'Oschatz, m. en 1802, a laissé : *Première Nourriture pour le bon sens*, Leipsig, 1776. 1806, in-8 ; *sur les Obstacles du libre developpement de l'esprit en Allemagne*, Leipsig, 1788, in-8.

THIÉMON, appelé aussi *Diethmar*, peintre, sculpteur, fondeur et doreur, né vers 1045 dans la Bavière, fut abbé de St Pierre dans le diocèse de Salzbourg, puis archevêq. de cette dern. ville, et m. en Terre-Sainte en 1101. Il a été placé à tort ou à raison au rang des martyrs.

THIERMAIER (FRANÇ.-IGNACE), méd. allem., m. vers 1720, attaché à la cour de l'élect. de Bavière, avait reçu le doctorat à Montpellier en 1651, et rempli d'abord une chaire à l'univ. d'Ingolstadt. Outre une édit. des *Consultat. de medec.* de Thomas Mermann, Ingolstadt, 1675, in-fol., il a publié entre autres écrits : *Scholiorum et consiliorum med. libri duo*, Munich, 1673, in-fol.

THIERRI Ier ou THÉODORIC, roi d'Austrasie ou de Metz, eut d'abord à lutter contre ses frères, auxquels il s'unit ensuite pour détruire le royaume de Thuringe, dont le roi Hermenfroi fut précipité du haut des murs de Tolbiac, contre la foi des sermens. Thierri m. en 534, âgé de 51 ans, après en avoir régné 23. Il avait éprouvé avec succès la valeur de son fils Théodebert contre les Danois, et il donna, dit-on, le prem. aux peuples de Bavière un code de lois, rédigé par d'habiles jurisconsultes. — THIERRI II ou THÉODORIC *le Jeune*, roi d'Austrasie et de Bourgogne, né en 587, passa ses prem. années à la cour de Théodebert II, son frère aîné, mineur ainsi que lui, et sous la tutelle de Brunehaut, leur aïeule, qui tenait en main la régence générale. Cette femme ambitieuse, chassée de la cour de Théodebert II par les seigneurs, se retira dans le royaume de Thierri, et alluma entre les deux frères une guerre dans laquelle Théodebert succomba enfin, fut massacré avec ses enfans par le vainqueur qui s'empara de ses états, mais fut puni bientôt de ses cruautés. Il avait épargné une fille de son frère dont la beauté fit sur lui une vive impression : comme il se disposait à l'épouser, Bru-

échaut prévoyant qu'une épouse aimée, fille du malheureux Théodebert, pourrait bien lui demander compte de son crime, se sauva par un nouveau forfait. Thierri m. empoisonné à l'âge de 26 ans, en 613.

THIERRI Ier, roi de France, exclu, dès le berceau, de la success. de son père, Clovis II, fut appelé au trône de Neustrie et de Bourgogne par l'ambitieux Ebroïn, qui voulait régner sous son nom, et détrôné bientôt par son frère Childéric II, roi d'Austrasie, qui profita de la haine de la nation pour Ebroïn. A la m. de Childéric, Thierri ressaisit la couronne; mais un fils de Sigebert reparut pour réclamer le royaume d'Austrasie, et Ebroïn armant les peuples, au nom d'un fils supposé de Clotaire III, força le faible Thierri à lui donner encore une fois la place de maire du palais. Sa m. débarrassa le jeune roi d'un tyran pour lui en donner un autre dans Pepin d'Heristal. Celui-ci, maître de l'Austrasie, sans porter le titre de roi, arma contre Thierri les seigneurs mécontens, le vainquit à Testri en Vermandois, devint maire du palais du roy. de Neustrie, et fut ainsi le véritable roi de toute la France, Thierri vécut obscur désormais et sans pouvoir, avec le nom de roi, et m. en 692, à l'âge de 40 ans. — THIERRI II ou THIERRI IV, roi de France, surnommé *de Chelles*, du nom d'un monastère, où il avait été élevé, succéda à Chilpéric II en 720, à l'âge de 7 ans. Le trône sur lequel il aurait dû monter plus tôt puisqu'il était le fils de Dagobert II (m. en 715) lui fut rendu par Charles-Martel, qui, plus hardi ou plus fort que ses prédécesseurs, ne laissa pas même paraître le nom du jeune prince dans les grands évènem. de cette époque, signant lui-même les traités, recevant les ambassadeurs, exigeant des seigneurs le serment de fidélité. Thierri m. en 736 ou 737.

THIERRI (JEAN), aveugle, connu pour son instruction, né vers la fin du 16e S. à Pin, bailliage de Vesoul, m. vers 1660, se fit recevoir docteur en théologie et en droit à l'univ. de Dôle, prêcha même et avec talent, ouvrit à Besançon une école dont sortirent plus. élèves distingués, et pub.: *Definitiones philosoph.*, Pin, 1634, in-24.

THIERRIAT, agronome et membre de la soc. d'agricult. de Soissons au 18e S., a pub.: *Observations sur la culture des arbres à haute tige, particulièrement les pommiers*, Angers, 1752, in-12; *Instructions familières sur les principaux objets qui concernent la culture des terres;* et deux *Mémoires sur les bois*, Paris, 1763 et 1764, in-12.

THIERRY DE NIEM, né au 14e S. en Westphalie, fut attaché, pendant plus de 37 ans, à la cour de Rome, sous les papes Grég. XI, Urbain VI, Boniface IX, Innocent VII et Grégoire XII, accompagna Jean XXIII au concile de Constance, composa ensuite une invective contre lui, et m. peu après en 1416. L'on a dit, mais cela ne paraît pas bien prouvé, qu'il fut revêtu du titre d'évêque de Cambrai. On a de lui; *de Schismate libri tres*, Nuremberg, 1532, in-fol.; Bâle, 1566, 1592, in-f.; Strasbourg, 1608 et 1629; *de Potestate pontificis atque imperatoris* (dans le recueil de Goldast: *Monarchia S. Romani imperii*); et d'autres ouv. insérés dans d'autres collections.

THIERRY (HENRI), imprim., a imp. quelques vol. du *Corpus juris civilis*, pub. en 1576, 5 vol. in-fol.; *S. Hyeronymi opera*, 1582, in-4, etc.— THIERRY (Rolin), neveu et success. du précéd., m. en 1623, fut un des grands partisans de la ligue et l'un des imprim. de la *Sainte-Union*. L'on doit à ses presses le *Dialogue d'entre le maheustre et le manant, contenant les raisons de leurs débats en ces présents troubles au roy. de France*, 1594, in-8; réimp. dans l'édit. de la *Satire Ménippée* de 1711; la *Somme* de St Thomas, 1607, in-fol.; *Bellarmini opera*, 1613, 4 vol. in-fol.—THIERRY (Denis), fils du précéd., né en 1609, m. en 1657, a imp. beaucoup d'ouv. — THIERRY (Denis), fils du précéd., m. en 1712, fut le libraire de Boileau, qui le nomme dans son Epître X; il a donné, entre autres édit. celle de l'*Histoire de France* par Mézeray, 1685, 3 vol. in-fol. Son nom se trouve encore sur diverses édit. des *OEuvres de Molière*, entre autres sur celle de 1682.—THIERRY *de Ville-d'Avray* (Marc-Antoine), l'un des 4 prem. valets de chambre de Louis XVI, né à Versailles, sut gagner l'affection de son maître qui lui conféra le tit. de mestre-de-camp au régim. dauphin-dragon, et celui de chevalier de St-Louis, lui accorda des lettres de noblesse, érigea sa terre de Ville-d'Avray en baronnie, et lui confia différens emplois de sa maison. Ces faveurs et la fortune rapide qui en fut la suite éveillèrent l'envie; mais Thierry la désarma par sa modération. son empressem. à rendre service et la protection éclairée qu'il accorda aux lettres et aux beaux-arts. Resté fidèle à Louis XVI, dans son malheur, il fut enfermé à l'Abbaye, et y périt dans les massacres des 2 et 3 sept. 1792.

THIERS (JEAN-BAPTISTE), théologien, né en 1636 à Chartres, professa avec distinction dès l'âge de 22 ans, et n'obtint, dans toute sa vie, d'autre récompense de ses talens et de son immense érudition, que la cure de Champrond en Gastine, au diocèse de Chartres, qu'il permuta ensuite avec celle de Vibraye, diocèse du Mans, où il m. en 1703. Sa vie, partagée entre l'étude et les devoirs de son état, n'offre point d'évènem. remarquable. On a de lui un grand nombre d'ouv., la plupart de critique et de polémique, parmi lesquels nous citerons: *de Festorum dierum imminutione liber pro defensione constitutionum Urbani VIII, et gallicanæ ecclesiæ pontificum*, Lyon, 1668, in-12; *Traité de l'exposition du St Sacrement de l'autel*, Paris, 1679, 2 vol. in-12; *l'Avocat des pauvres, qui fait voir l'obligation qu'ont les beneficiers de faire un bon usage des biens de l'église et d'en assister les pauvres*, Paris, 1676, in-12; *Dissertat. sur les porches des églises, dans laquelle on fait voir, etc..., et qu'il n'est permis d'y vendre aucune marchandise, non pas même celles qui servent à la piété*, Orléans, 1679, in-12; *Traité des superstitions selon l'Ecrit.-Ste*, Paris, 1704, 1741. 4 vol., etc. *Voy.* le t. 10, p. 146, des *Mém.* de Niceron.

THIERY (NICOLAS-JOSEPH), botaniste franç., né en 1739 à St-Michel, en Lorraine, forma l'entreprise difficile de naturaliser à St-Dominque la cochenille, qui n'existait alors qu'au Mexique, où les Espagnols la gardaient avec un soin jaloux. Il réussit à conserver et même à multiplier dans la colonie la race de ce précieux insecte; mais après sa mort, en 1780, les colons laissèrent périr le fruit de ses travaux, et St-Domingue resta privé de la cochenille. Du moins le cercle des *philadelphes* du Cap-Français honora la mémoire de Thiery en publiant de lui: *Traité de la culture du nopal et de l'éducation de la cochenille dans les colonies françaises de l'Amérique*, précédé de l'historique d'un voyage à *Guaxaca*, 2 vol. in-8, 1787.

THIEULLIER (LOUIS-JEAN le), médecin, né à Laon, mort en 1751 avec la réputation d'un bon praticien, a laissé entre autres écrits: *Observationes medico-practicæ*. Paris, 1732, 1739, in-12; *Consultationes medicæ*, ibid., 1732, in-8; traduit en franç., ibid., 1745, 4 vol. in-12.

THILLAYE (JEAN-BAPTISTE-JACQUES), méd., né en 1752 à Rouen, étudia d'abord la chirurgie sous Lecat, vint ensuite suivre les cours de l'académie royale de Paris, obtint l'emploi de prevôt de l'école pratique après y avoir remporté plusieurs prix, et enfin reçu en 1784 membre du collége et de l'académie royale de chirurgie, il remplit une chaire d'anatomie jusqu'à l'établissement de nouvelles écoles, époque où il fut nommé professeur à celle de Paris et conservateur des collections. Plus tard on lui confia la chaire de démonstration des drogues usuelles et des instrumens de chirurgie. Il m. le 5 mars 1822, ayant en outre le titre de mé-

decin de l'hôpital St-Antoine. Moins remarquable par la profondeur que par la flexibilité de ses talens, ce professeur improvisait au besoin, avec facilité et méthode, des leçons sur les branches div. de la médecine. Outre un grand nombre de notes, d'observations et de rapports insérés dans les bulletins de l'ancienne faculté de méd., il a publié un *Traité des bandages et appareils*, Paris, 1798, 1808 et 1815, in-8 : trad. en allemand par Gruber, Leipsig, 1798, in-8. Il a en outre trad. de l'angl. et annoté les *Elémens d'électricité et de Galvanisme* de G. Singer, ibid., 1816, in-8.

THILORIER (Jean-Charles), avocat et mécanicien, né vers 1750, mort en 1818, publia pour la défense de Cagliostro, dans l'affaire du collier, un *mémoire* qui fut lu avec plaisir, et deux *mém.* dans l'affaire de Favras ; il offrit, en 1798, de construire un camp portatif et une montgolfière pour effectuer le projet de descente en Angleterre. On ne fit que rire de sa proposition extravagante, et quelques années après, il donna au public deux inventions plus utiles, le *radeau plongeur* pour la remonte des fleuves, et ces voitures qu'il appela d'abord *passe-partout*, puis *voiture à croix*. Outre ses *Mémoires*, on a de lui : *Genèse philosophique*, *précédée d'une dissertation sur les pierres tombées du ciel*, 1803, in-8 ; *Système universel*, ou *de l'univers et de ses phénomènes*, *considérés comme les effets d'une cause unique*, 1815, 4 vol. in-8.

THION DE LA CHAUME (Claude Esprit), l'un des plus habiles médecins militaires du dernier siècle, né à Paris en 1750, fut d'abord destiné au barreau, et avait reçu la licence aux écoles de droit de la capitale, lorsqu'il alla prendre le doctorat à la faculté de médecine de Reims. Envoyé successivement en qualité de médecin à l'hôpital militaire de Monaco (1773), puis à celui plus important d'Ajaccio en Corse (1778), il mérita par ses talens et son zèle d'être attaché comme premier médecin au corps de troupes destiné à faire le siége de Minorque, et ensuite de Gibraltar. Depuis quelque temps, déjà une épidém. meurtrière (le *typhus gravior*) accablait les escadres française et espagnole combinées, lorsqu'au mois de septembre 1793 elles vinrent mouiller dans la baie d'Algesiras. Le nomb. des malades s'élevait à 500, et l'hôpital de la marine n'en pouvait recevoir que 50. Thion de La Chaume fit établir pour ces infortunés un campement sous des tentes, et là il mit à combattre l'épidémie une constance et un dévouement des plus honorables. Il fut lui-même atteint de ce mal, qui emporta un grand nombre d'officiers de santé et d'autres personnes attachées au service de l'ambulance. Rentré en France à la conclusion de la paix, il y fut accueilli avec une grande distinction, et reçut en présent de Mgr. le comte d'Artois (aujourd'hui Charles X), qui avait été témoin à Algesiras de son dévouem. et de ses succès, l'une des charges de médecin par quartier attaché à sa personne. La Chaume jouit peu de cette honorable retraite ; il était menacé d'une phthisie pulmonaire, qui se décida subitem. vers le commencem. de 1786, peu de temps après qu'il se fut marié. Il résolut alors de passer dans le midi de la France, moins dans l'espoir d'y guérir qu'afin de dérober aux personnes qui lui étaient chères le spectacle de sa destruction, et il m. le 28 octobre 1786 à Montpellier, entouré dans cette ville de témoignages d'estime et de regret par les officiers d'un corps auquel il avait donné des soins à Ajaccio (le régiment de Vermandois). L'*Eloge* de Thion de La Chaume (par Roussel) se trouve au tom. 6 du *Journal de med. milit.*, année 1787 ; et Vicq-d'Azyr lui a consacré une *notice* dans les Mém. de la Société royale de médecine pour 1789. On consultera aussi avec intérêt celle qu'a écrite sur lui M. le baron Desgenettes au tom. 6 de la *Biographie méd.*, où se trouvent indiqués les titres des ouvrages de Thion de La Chaume. Nous nous bornerons à citer l'opuscule suivant : *Mém. sur la maladie épidémiq. qui a régné dans les vaisseaux*, *parmi les troupes de France faisant partie de l'escadre combinée, à leur débarquement à Algesiras* (inséré au tome 2 du Journal de médec. milit.). On lui doit aussi une trad. annotée de l'ouvrage anglais de Lind, intitulé : *Essai sur les maladies des Européens dans les climats chauds et sur les moyens de les prévenir*, Paris, 1785, 2 v. in-12.

THIOUT (Antoine), horloger, né vers 1694 à Joinville, bailliage de Vesoul, mort à Paris en 1767, soumit à l'académie des sciences, en 1724, 1726 et 1737, plusieurs pièces de mécanique et d'horlogerie de son invention, décrites dans les tom. 4 et 7 du *Recueil des machines*, et publia un *Traité de l'horlogerie mécanique et pratique*, 1741, 2 vol. in-4.

THIRION (Didier), député de la Moselle à la convention nationale, vota, dans le procès de Louis XVI, contre l'appel au peuple et pour la m., defendit vivement Marat le 26 février 1793, provoqua le 2 mai l'établissement du *maximum*, s'éleva contre les girondins, et prit une grande part au triomphe de la *montagne*. Elu secrétaire de l'assemblée, il fut bientôt après envoyé dans la Vendée, en fut rappelé par un décret sur un rapport de Couthon, et désormais ne fut plus chargé d'aucune mission par les comités. Il fréquenta alors assidûm. le club des Jacobins, qui le nommèrent président, garda à la convent. un silence qu'il ne rompit qu'aux approches du 9 therm. pour attaquer Robespierre, et se détachant de cette *montagne* qu'il avait si long-temps servie, mais avec laquelle il craignait d'être enveloppé dans une ruine commune, il abandonna les jacobins, parla contre les comités, les sociétés populaires, et changeant encore une fois peu de temps après, réclama des institutions républicaines et une éducation nationale ; il défendit Collot-d'Herbois, fit un rapport sur les apprêts d'une fête commémorative de la mort de Louis XVI, fut décrété d'arrestation après la révolte des 2 et 3 prairial an 3, et resta détenu jusqu'à l'amnistie donnée par la convention. Nommé commissaire du direct. exécutif près le tribunal de Bruges, il rentra ensuite dans l'instruction publique par laquelle il avait débuté, et m. en 18.4.

THIRIOT ou THIERRIOT, ami de Voltaire, né en 1696, mort en 1772, doit à ce titre la plus grande partie de sa faible célébrité. Il avait connu Voltaire dans une étude de procureur, où ils travaillaient tous deux contre leur gré, et il lui rendit plus tard le service peu important de réciter et de faire valoir ses vers nouveaux et ses poésies fugitives dans les cafés et dans les salons. Il fut en outre l'éditeur de quelques productions de son ami, entre autres des poèmes sur la *Loi naturelle* et sur le *désastre de Lisbonne* ; il se chargea constamment, pendant les longues absences de Voltaire, de ses affaires littéraires à Paris, et fut même un de ceux auxquels le grand poète confiait l'examen de ses ouv. avant leur publication. Voilà ce qu'il fit pour Voltaire. Celui-ci abandonna à Thiriot, paresseux et sans fortune, le profit des *Lettres philosophiques* imprimées en anglais en 1733, le fit nommer correspondant littéraire du prince royal, depuis le Grand-Frédéric, lui céda la moitié de ses droits d'auteur sur *le Droit du Seigneur*, l'aida souvent de sa bourse et fit même des vers pour lui en 1733, adressés à Mlle Sallé. Thiriot, dans les querelles entre Voltaire et Desfontaines, tint une conduite assez équivoque, et même eut d'autres torts plus grands envers son ancien ami, qui lui pardonna tout, et ne voulut point, disait-il, trahir *une amitié de soixante années*.

THIROUX DE CROSNE (Louis), lieutenant-général de police, fils de Marie-Geneviève-Charlotte Thiroux d'Arconville, connue par de bonnes œuvres, par ses liaisons avec les savans de son époque, et aussi par d'estimables traductions (*v.* Arconville), naquit à Paris en 1736. Nommé maître des requêtes, il fut chargé en cette qualité,

par le chancelier Maupeou, de la révision du fameux arrêt rendu à Toulouse contre la famille Calas. Il fut adjoint à l'intendance de Rouen en 1767, puis nommé intendant en exercice. Il donna à cette ville et à la Normandie plus. établissemens utiles. En 1775 il fut appelé à l'intendance de Lorraine, et en 1785, à la charge de lieutenant-général de police. Quoiqu'on l'ait jugé assez généralem. comme au-dessous d'une place aussi difficile, il n'en est pas moins vrai qu'il rendit un service immense à la capitale en détruisant, malgré les préjugés religieux et la crainte plus légitime du danger qui pouvait résulter d'un remuement général, le cimetière des Innocens, où, depuis Philippe-le-Bel, on enterrait par an plus de 3000 cadavres. Il mourut sur l'échafaud en 1794.

THISTLEWOOD (Arthur), conspirateur anglais, né en 1772, servit d'abord comme lieutenant dans le 3ᵉ régiment de la milice de Lincolnshire, se plongea dans tous les désordres, consuma des sommes considérables au jeu et dans des paris, fit plus. voyages en France et en Amérique, et, perdu enfin de dettes et de réputation fut arrêté lors des troubles de Spa Fields, comme l'un des complices de Watson. Relâché quelque temps après, parce qu'il n'y avait pas contre lui de charges suffisantes, il proposa à lord Sidmouth un cartel qui lui attira de nouvelles poursuites. Il parut dès-lors décidé à rester plus tranquille; mais il s'était lié intimement avec deux hommes d'une audace incroyable, Thom. Brunt, cordonnier, et James Ings, boucher, et avait résolu avec eux de tenter une révolution par l'assassinat des ministres du Roi. Ils choisirent, pour l'exécution de leur complot, le 23 février 1820, jour où lord Harrowby, président du conseil, donnait un dîner diplomatique. Mais lord Harrowby, informé de la conspiration par Thomas Hidon, l'un des conjurés, laissa continuer les préparatifs du dîner, et ne le contremanda qu'à 8 heur. du soir. Les conjurés, pleins de confiance, quoique abandonnés déjà de la plupart de leurs complices, préparaient leurs proclamations au peuple et à l'armée quand on s'empara de leurs personnes, malgré la vive résistance qu'ils opposèrent. Thistlewood pourtant fut trouvé dormant tranquillem. dans une maison éloignée de son quartier. Condamnés à m. au nombre de cinq par le tribunal d'Old-Bailey, ils furent exécutés le 1ᵉʳ mai, et moururent tous avec beaucoup de calme et de résolution.

THOFAIL (Ibn), Abou-Djafar, philosophe et médecin, né à Séville en 571 de l'hég. (1175), donna des leçons à Averroës, à Maimonide, etc. Ce fut sous son nom, et sous le titre de *Philosop. autodidactus*, que Pococke publ., en 1650 et 1700, à Oxford, en arabe et en latin, le fameux roman d'*Hai ben Joktan*, qu'on trouve MS. à la bibliothèq. bodléienne à Oxford, n° 133, et qui a été trad. en anglais, en hollandais, en hébreu, en persan, etc.

THOGHRUL Iᵉʳ ou THOGHRUL-BEIG (Abou-Thaleb-Rokn-Eddyn-Mohammed), fondateur de la dynastie turke des Seldjoukides, n'eut d'abord que le tit. de chef de sa tribu, à laquelle le fameux Mahmoud, sulthan de Ghazna, avait accordé pour cantonnement les districts septentrionaux du Khoraçan. Sous Mas'oud, fils de Mahmoud, Thoghrul fit des excursions dans le Kharizme et dans diverses parties du Khoraçan, battit les généraux du sulthan, occupé à reculer ses frontières dans l'Indoustan, s'empara de Hérat, de Nischabour, où il se fit reconnaître souverain, consolida sa puissance par une victoire remportée sur Mas'oud même l'an 431 (1039), et dès-lors fit faire la khothbah en son nom dans toutes les mosquées du Khoraçan. On le voit ensuite enlever Ispahan au dernier rejeton d'une branche des Bowaïdes en 443 (1051), faire de cette ville la capitale de son empire, et, en 447 (1055), prendre Baghdâd, délivrer de la tyrannie du rebelle Bessasiry le khâlyfe Caïm, qui le combla de dignités et d'honneurs, et le proclama monarque de l'Orient et de l'Occident. Thoghrul, qui, suivant l'usage des peuples barbares, avait partagé entre les princip. chefs seldjoukides les pays conquis, eut alors à s'en repentir. Son frère Ibrahim-Inal et son cousin Koutoulmich s'unirent contre lui à Bessasiry. Thoghrul les vainquit près d'Hamadan, et, n'ayant pu prendre que son frère, le fit étrangler l'an 450 (1058). Il poursuivit quelque temps son cousin inutilement, accourut à Baghdâd, dont Bessasiry s'était rendu maître encore une fois, rétablit le khâlyfe Caïm dans tous ses droits pontificaux en 451 (1059), apaisa tous les troubles par la défaite et la mort de Bessasiry, punit les Arméniens et les Géorgiens, qui avaient favorisé la révolte de son frère et de son cousin, obtint pour récompense de ses travaux la main de Seïda, fille du khâlyfe, et m. quelque temps après en 455 (1063), à l'âge d'environ 70 ans, dont il avait régné 24 ou 26. — Thoghrul II (Aboul-Modhaffer Rokn Eddyn), 8ᵉ sulthan seldjoukide (*v.* Mas'oud-Aboul-Fethah). — Thoghrul III (Mogaïth-Eddyn), 14ᵉ et dernier sulthan de la même dynastie, succéda à son père Mélik-Arslan vers 571 (1175), mais ne jouit réellement du pouvoir qu'à la mort de l'atabek Pehlevan-Mohammed en 582 (1186); encore eut-il à lutter contre le frère et le successeur de cet atabek, Kizil-Arslan, qui voulait le maintenir en tutelle. Thoghrul le vainquit, se rendit maître de tout l'Irak-Adjem, triompha aussi de l'armée envoyée par le khâlyfe Nasser au secours de Kizil-Arslan; mais, ayant eu trop de confiance dans la soumission apparente des émyrs rebelles, il fut fait prisonnier, et ne parvint à s'échapper qu'après la m. de l'atabek. De nouveaux dangers l'assaillirent: la veuve de Pehlevan, de concert avec son fils Coutlouk-Ynanedj, voulut l'empoisonner, et fut elle-même forcée de boire le poison. Le sulthan, trop généreux, pardonna à son complice, qui excita le sulthan du Kharizme (*v.* Takasch) à entrer dans l'Irak, et, malgré le mauv. succès de cette prem. expédition, l'engagea à en entreprendre une autre, dans laquelle il tua lui-même de sa main Thoghrul en 590 (1194). Les Orientaux mettent ce prince au rang de leurs héros et de leurs plus grands poëtes.

THOGHTEKIN (Abou-Mansour-Dhahir-Eddyn), fondat. de la dynastie des Thoghtékinides à Damas, fut d'abord mameluck ou esclave de Toutousch, prince seldjoukide, souverain de la plus grande partie de la Syrie, parvint aux prem. grades militaires, et devint atabek et prem. ministre sous Dekak, 2ᵉ fils de ce prince. Il assista à la bataille d'Antioche, où les musulmans furent vaincus par les croisés, joua un rôle important dans toutes les affaires de Syrie, et après la m. de Dekak, en 497 (1104), mit sur le trône et déposa tour à tour un fils et un frère du feu roi, se décida enfin pour le fils, dont l'extrême jeunesse favorisait ses projets d'ambition. Il signala sa tutelle par la défaite de Hugues de Tibériade et de Gervaise, son success., et s'unit cependant aux Francs par un traité secret contre le sulthan de Perse, craignant avec raison que les Seldjoukides ne le dépouillassent des états qu'il avait usurpés. Récoueilié plus tard avec Maudoud, roi de Moussoul, qui avait commandé les armées persanes, il prit part à sa victoire sur le roi de Jerusalem, et n'en fut pas moins accusé de l'avoir fait assassiner. En 509 (1115), pour résister aux forces de la Perse, commandées par Acsenear, il s'unit successivement à Ylghazy, roi de Mardin, et aux princes chrétiens, recommença ensuite la guerre contre ces dern., fut battu, se fortifia par l'alliance d'Acsencar, ne fut pas plus heureux, et mourut en 522 (1128), après un règne d'environ 22 ans. Thoghtekin fut un prince habile, actif et vaillant, mais perfide, injuste, cruel, et ne connaissant d'autre loi que son intérêt.

THOIRAS. V. Rapin-Thoyras et Toiras.

THOMAN (Maurice), jésuite allemand, né à Leutkirch, en Souabe, en 1722, mort vers 1790 à

Botzen, dans le Tyrol, fut pris à Goa lors de la suppression de son ordre en Portugal, amené à Lisbonne et jeté dans un souterrain humide de la citadelle de Saint-Julien, sur les bords du Tage, où il vécut 16 ans. Il a publié en allemand : *Vie et Voyage de M. Thoman, ex jésuite et missionnaire en Asie et en Afrique, écrits par lui-même*, Augsbourg, 1788, in-8. — THOMAN de HAGELSTEIN (David), sénateur d'Augsbourg, et député de cette ville à la diète de Ratisbonne, a publié en allem., vers 1700 : *Actes publics, Constitutions et Propositions relatifs au système monétaire en Allemagne*, Augsbourg, in fol., sans date.

THOMANN (JEAN-NICOLAS), prof. et médecin en chef de l'hôpital de Wurtzbourg, ville où il m. le 24 mars 1805, était né à Grunsfeld en 1764, et avait pratiqué d'abord en div. lieux de sa province natale. Outre plusieurs *mémoires* disséminés dans les journaux de médecine de l'Allemagne, il a publié, entre autres écrits : *Dissertat. de maniâ et amentiâ*, Wurtzbourg, 1798, in-8, et *Annales instituti med.-clinici wirceburgensis*, ib., 1799-1805, in 8. — J.-G. THOMANN, né vers 1756 à Saint-Gall, en Suisse, m. à Paris le 2 fév. 1826, est auteur d'un ouvrage intitulé *les Arbitrages franç.*, en 120 tableaux complétés, Paris, 1817, in-4. Il a laissé un MS. des *Arbitrages anglois* et un *Cours d'arithmétique*.

THOMAS (ST) ou *Didyme* (ces deux mots signifient *jumeau*, le prem. en hébreu, le second en grec), était né en Galilée d'une famille de pêcheurs. Il est nommé le huitième parmi les apôtres de Jésus, qu'il suivit dans les trois dern. années de sa prédication, et auquel il montra le plus tendre attachement. L'on sait qu'il ne voulut pas croire à la résurrection du Sauveur sur le simple rapport de ses frères, et que le Sauveur, ayant apparu une seconde fois à ses disciples, s'adressa à Thomas, et lui dit : *Portez ici votre doigt, voyez mes mains et mon côté, et ne soyez pas incrédule, mais fidèle.* Thomas s'écria : *Mon Seigneur et mon Dieu!* Alors Jésus reprit : *Vous avez cru, Thomas, parce que vous avez vu; mais heureux ceux qui croient sans avoir vu.* On croit que Thomas alla prêcher l'évangile aux Parthes, mais on ignore les particularités de son apostolat. L'on présume qu'il reçut la palme du martyre à Calamine, ville dont la situation est inconnue aujourd'hui, mais que Tillemont conjecture être Calamone, dans l'Arabie. Les divers ouvrages qui lui ont été attribués sont apocryphes, et ont été condamnés par le pape Gélase.

THOMAS (ST) *d'Aquin*, célèbre théologien, naquit en 1227 au château de Roche-Sèche, près de l'abbaye du Mont-Cassin, ou, selon quelques auteurs, dans la ville même d'Aquin. Sa famille, l'une des plus anciennes et des plus nobles du royaume de Naples, lui fit commencer ses études, dès l'âge de cinq ans, à l'abbaye du Mont-Cassin, et l'envoya, lorsqu'il en eut treize, à l'univ. de Naples. A peine eut-il passé 2 ans dans cette dern. ville, que son goût pour la retraite, éveillé à la fois par la religion et par les troubles politiques de l'Italie, lui inspira la résolution d'embrasser la vie monastique. Il se fit recevoir comme novice dans l'ordre de Saint-Dominique; mais ses parens aussitôt s'efforcèrent d'ébranler sa vocation : prières, menaces, mauvais traitemens, détention, piége odieux tendu à son innocence, tout fut employé par eux, et tout fut inutile. Thomas fut inébranlable, et des ordres de l'empereur Frédéric II et du pape Innocent IV ayant fait cesser la violence contre laquelle il luttait depuis un an, il put librement faire profession, en 1243, au couvent des Dominicains de Naples. Il se rendit alors à Cologne pour y étudier la philosophie et la théologie sous Albert le-Grand, qu'il suivit à Paris, lorsque ce savant professeur y fut appelé à une chaire du collége de Saint-Jacques. Ils retournèrent tous deux à Cologne en 1248, et Thomas y fut ordonné prêtre. Quel que fût son amour de la retraite, il prêchait souvent, parce que c'était l'esprit de son ordre et la volonté de ses supérieurs; mais il s'attachait moins à se faire admirer qu'à instruire et à édifier : c'était aussi dans ce but qu'il donnait des leçons de théolog., et qu'il composait, quand il était rendu à lui-même, ces ouvrages qui ont assuré sa réputation. Il retourna en 1253 à Paris, où il trouva bientôt l'occasion de signaler son zèle et ses talens en faveur de l'institution de la vie monastique. Les priviléges accordés par les souverains pontifes aux franciscains et aux dominicains portèrent ombrage à l'université de Paris, qui ne voulut plus admettre ces religieux dans son sein. Guillaume de Saint-Amour, docteur de Sorbonne et chanoine de Beauvais, composa à ce sujet un ouvrage où, tout en soutenant les droits de l'université, il attaquait l'institution même des ordres mendians. Thomas écrivit un livre pour faire l'apologie de ces ordres. L'affaire fut évoquée à Rome, et les deux écrivains, qui venaient déjà de mesurer leurs forces, furent choisis pour aller plaider dans cette grande querelle. Thomas l'emporta, et cela devait être, puisque le juge était un pape, Alexandre IV; mais il faut dire que, s'il gagna une mauvaise cause devant un tribunal incompétent, du moins il eut le mérite, bien remarquable dans un controversiste, un avocat et un moine (car tel était son triple caractère), de garder une sage réserve dans son langage, et de ne point substituer les injures aux raisons. Il revint en France, en 1255, prendre ses degrés et le bonnet de docteur à l'université de Paris, puis il retourna en Italie, sur l'invitation d'Urbain IV, pour composer un office propre à la solennité de la fête du Saint-Sacrement, que ce pontife venait d'établir. Ce travail fit beaucoup d'honneur au savant docteur. De retour à Paris en 1269, il continua de se livrer à la prédication et à l'enseignement; car il avait eu la modestie de vouloir demeurer simple religieux, et de refuser toutes les distinctions auxquelles l'amitié des papes Innocent IV et Clément IV, et du roi de France Louis IX, lui permettait de prétendre. En 1272, sur les pressantes sollicitations de Charles d'Anjou, roi des Deux-Siciles, il fut envoyé à Naples par le chapitre général de son ordre pour y enseigner la théologie. Deux ans après, le pape Grégoire X l'invita à se rendre à un concile général qu'il venait de convoquer à Lyon, dans la vue de réunir les Grecs schismatiq. à l'égl. romaine. Le saint doct. tomba malade en route, et s'étant fait transporter à l'abbaye de Fosse-Neuve, dioc. de Terracine, il y m. dans les sentim. de la plus fervente piété, en 1274. Jean XXII le canonisa en 1323, et Pie V le déclara docteur de l'Eglise en 1567. On a lieu de regretter que Thomas se soit trop attaché à la méthode scholastique en usage de son temps. On a aussi bien des reproches à faire à sa latinité; mais il faut lui reconnaître un génie vaste, des connaissances étendues, une justesse et une solidité de raisonnement qui lui assurent le prem. rang parmi les théologiens scholastiques, et qui l'ont fait surnommer l'*Ange de l'école* ou le *Docteur angélique*. Sa doctrine sur la grâce et la prédestination est la plus adoptée dans les écoles de théologie : on appelle ceux qui la suivent *thomistes*, pour les distinguer des *scotistes*, des *congruistes*, etc. Il y a un grand nombre d'éditions de ses *œuvres*, parmi lesquelles se distinguent celles de Venise, 1594, et d'Anvers, 1612; mais on y a souvent inséré des ouvrages apocryphes, et l'on en a omis plusieurs très-authentiques. L'édition la plus exacte est celle de Rome, 1570, 17 vol. in-fol., sur laquelle ont été faites la plupart des éditions subséquentes. La Bibliothèque du Roi, à Paris, en possède un exemplaire *sur vélin*. Le P. Touron a donné la *Vie de St Thomas d'Aquin*, Paris, 1737, in-4.

THOMAS DE CANTIMPRÉ ou CATIMPRÉ, légendaire et versificateur latin, né, suivant l'opinion la plus probable, en 1201 à Lewes ou Lewis,

près de Bruxelles, fut élevé à Liége dans le goût des lettres et de la piété de 1206 à 1216, et devint en 1217 chanoine régulier de l'ordre de Saint-Augustin dans l'abbaye de Cantimpré, d'où lui est venu son surnom. Il y séjourna un peu plus de 15 ans, et y reçut la prêtrise. Vers 1232, il embrassa la profession des dominicains ou frères-prêcheurs dans leur couvent de Louvain. Ses supérieurs l'envoyèrent à Cologne suivre les leçons d'Albert-le-Grand. Dès 1237 il avait quitté cette ville pour se rendre à Paris, où il acheva ses études, et où il était encore en 1238. On le retrouve à Louvain en 1246, remplissant les fonctions de sous-prieur et de lecteur ou professeur. On a supposé qu'il avait été élevé à l'épiscopat; mais il y a toute apparence que sa plus haute dignité a été celle de prédicateur général dans une province monastique, composée de cantons de l'Allemagne, de la Belgique et de la France. Juste-Lipse et J.-Alb. Fabricius le font mourir en 1263; Quétif en 1270, 71 ou 72; d'autres en 1275, 1280, et les rédacteurs de la *Bibliothèque historique de la France* en 1293. Cette dernière date paraît la plus inexacte. Il n'est pas aisé non plus, et nous ne pouvons prendre ici le temps d'établir la chronologie de ses écrits. On en trouvera quelques-uns dans la Collection des bollandistes (juin, t. 3, p. 238; juillet, t. 5, p. 650), et dans les *Acta sanctorum* (février, t. 2, p. 738; juin, t. 4, p. 624, etc.). C'est assez dire que ce sont des vies de saints ou de saintes, ou d'autres ouvrages du même genre. Son principal ouvrage, qui, sous le titre singulier de *Bonum universale de apibus*, n'annonce pas très-clairement 2 livres d'histoires édifiantes et miraculeuses, est une sorte de recueil hagiographique, où l'auteur fait connaître, par leurs *œuvres*, les plus saints personnages de son pays et de son temps. Il l'avait commencé en 1256, et il le dédia à son supérieur Humbert en 1262. On en doit à Colvener des éditions qui ont paru à Douai en 1597, 1607, 1625, in-8, et au dominicain Vincent Willart une traduction franç., publiée à Bruxelles en 1650, in-4.

THOMAS DE JÉSUS (le P.), écrivain ascétique, né à Lisbonne en 1529, embrassa la règle des ermites de St Augustin, et tenta d'y introduire de nouvelles austérités; mais ses confrères l'en empêchèrent. Il suivit le roi Sébastien dans sa funeste expédition d'Afrique, fut fait prisonnier et tomba entre les mains d'un *marabut* ou moine musulman, qui le maltraita beaucoup, mais inutilem., pour le faire changer de religion. Ayant été délivré par l'ambassadeur portugais, il ne voulut point retourner dans sa patrie, et il dévoua le reste de sa vie à instruire et à consoler les malheureux chrétiens, esclaves chez les Maures. C'est au milieu de ces saints exercices qu'il m. à Maroc en 1582. On a de lui un traité de la *Passion de Jésus-Christ*, qui a été trad. en franç. par le P. G. Alleaume, jésuite, sous le tit. de *Souffrances de Jésus-Christ*, Paris, 1695, 2 vol. in-12; 1703, 4 vol. in-12.

THOMAS DE PARIS (le P.), capucin, né vers 1670, fut destiné par ses supérieurs aux miss. du Levant et se rendit à Constantinople. Le P. Alexis de Sommevoir, gardien des missions de l'ordre dans l'Orient, lui remit, à ses dern. momens, les MSs. d'un ouv. auquel il travaillait depuis quarante années, en le priant de le publier. Le P. Thomas repassa en France pour remplir cette tâche, et grâce à lui, parut le *Trésor de la langue grecque vulgaire et de la langue italienne*, 1709, 2 vol. in-4. Comme complément nécessaire de ce *Dictionnaire* de son ami, il pub., la même année, une *Nouvelle Méthode pour apprendre les principes de la langue grecque vulgaire, divisée et partagée en douze heures*, in-8 de 353 pages.

THOMAS DE VILLENEUVE (le B. GARCIAS, connu sous le nom de), né à Fuenllana, diocèse de Léon, vers 1487, professa la philosophie à l'acad. d'Alcala, puis à l'université de Salamanque, embrassa ensuite la règle des ermites de St Augustin, et ayant reçu les ordres sacrés en 1520 se dévoua entièrement à la prédication et à la direction des âmes. Il accepta malgré lui l'archevêché de Valence; mais ce fut pour y donner l'exemple de toutes les vertus évangéliq. Lorsqu'il vit sa fin approcher, il distribua tout ce qui lui restait aux malheureux, et ordonna que le lit sur lequel il était couché fût, après sa mort, porté aux prisonniers. Il m. en 1555, et fut canonisé en 1658. Ses ouv. ont eu plus. édit. La prem. est de 1681, 2 vol. in-4; la plus récente est celle d'Augsbourg, 1757, in-fol.

THOMAS (ANTOINE-LÉONARD), littérat. distingué, né à Clermont Ferrand en 1732, fit ses études à Paris, avec beaucoup d'éclat, et entra ensuite chez un procureur, afin de satisfaire au vœu de sa mère, qui espérait trouver dans ses talens une ressource pour elle-même et pour ses autres enfans. Pendant quelque temps il trouva dans sa piété filiale le courage de sacrifier aux formes arides de la procédure son amour passionné des lettres; mais enfin sa vocation l'emporta et lui fit accepter une humble chaire de sixième ou de cinquième dans un des colléges de Paris, celui de Beauvais. Il débuta dans la littérat. par les *Réflexions philosophiques et littéraires sur le poëme de la religion naturelle*, pub. en 1756, sans son nom d'auteur, et qu'il condamna plus tard à l'oubli. La même année il adressa une *Ode à M. Moreau de Séchelles, contrôleur-général des finances*, au nom de l'univers., dont les revenus furent augmentés par le ministre d'une somme de 20,000 francs: le poète avait atteint son but, c'est le seul éloge que l'on puisse faire de lui et de sa pièce. En 1757, à l'occasion d'un grand désastre de Lisbonne, il présenta à l'acad. de Rouen un *Memoire sur les causes des tremblemens de terre*, qui obtint un accessit, et qui n'a guère d'autre mérite que d'avoir été dicté par un sentiment religieux. En 1759, il pub. *Jumonville*, poème en 4 chants, dont le sujet est le meurtre du jeune officier de ce nom, assassiné en Amérique par les Anglais (*v.* WASHINGTON). La France admira dans cet écrit de généreuses inspirations et quelq. beaux vers. Là commence, à vrai dire, la réputation littéraire du jeune écrivain. Ce fut à cette même époque que l'académ. française, dans le but de donner plus d'intérêt à ses concours, adopta l'usage de proposer pour sujets des prix d'éloquence décernés par elle, les eloges des grands hommes de la nation. Thomas cueillit la première palme dans cette nouvelle carrière, où il devait marcher de triomphe en triomphe et faire autorité un jour en fixant la poétique du genre par ses exempl. s et par ses préceptes. Son *Eloge du maréchal, comte de Saxe*, obtint le prix en 1759; mais lorsque furent passés les prem. transports d'un enthousiasme, qui s'adressait plus au héros qu'à l'orateur, l'on jugea que celui-ci avait trop oublié l'une de ses propres maximes, qui se trouvait à la fin de son discours et qu'il supprima depuis, probablem. parce qu'on lui en faisait l'application: « *Les grands mots expriment faiblement les grandes douleurs.* » Son *Eloge du chancelier d'Aguesseau* fut couronné en 1760: c'était le second que proposait l'académ., et cette fois l'orateur, en ne cherchant pas à émouvoir mais à instruire, sans prétendre aux grands effets de l'éloquence, évita du moins les écarts d'une fausse chaleur. Il avait concouru, la même année, pour le prix de poésie, et il n'eut que le prem. accessit; mais l'acad. exprima le regret de n'avoir pas un prix à lui donner, et un hommage plus doux encore lui fut rendu par un curé de campagne, qui, après avoir fait imprimer à ses frais l'*Épître au peuple* (c'était la pièce envoyé par Thomas au concours), la lut publiquem. dans son église et en distribua les exemplaires à ses paroissiens. De nouvelles couronnes d'ailleurs vinrent le consoler: en 1761 ce fut pour son *Eloge de Duguay-Trouin*, où l'on admire quelq. beaux morceaux et beaucoup

de patriotisme ; en 1762, ce fut pour son *Ode sur le temps*, où l'on trouve une strophe sublime. Au milieu des études par lesquelles il lui fallait acheter tant de succès littéraires, Thomas ne négligeait aucun de ses devoirs de professeur ; mais pour suffire à ce double travail, il dérobait au sommeil une partie des nuits et ruinait insensiblem. sa santé, dont le déplorable état le força enfin de quitter la carrière de l'enseignement : il occupait alors une chaire de troisième. Il accepta une place de secrétaire particulier du duc de Praslin, ministre des affaires étrangères, et se mit à composer l'*Eloge de Sully*, qui fut couronné en 1763, et où l'on doit remarquer surtout le courage qu'il eut, quoique attaché à la personne d'un grand seigneur, d'attaquer les courtisans et les fermiers généraux. Il montra bientôt une autre sorte de courage, non moins difficile : il refusa d'entrer en concurrence avec Marmontel pour un fauteuil à l'academ., parce que c'eût été servir le ressentim. du duc de Praslin, qui, croyant avoir à se plaindre de l'aut. des *Incas*, voulait le priver de la récompense toute littéraire, due à ses talens. Thomas sortit de chez son protecteur, et écrivit son *Eloge de Descartes*, qui fut couronné en 1765, et lui acquit plus d'honneur que tous les précéd. On partagea pourtant le prix entre lui et Gaillard ; mais le public cassa cet arrêt, et Gaillard lui-même reconnut la supériorité de son rival. En 1766, quatre mois après la m. du fils de Louis XV, jeune prince sur qui reposaient les espérances de l'état, parut l'*Eloge de Louis, dauphin de France.* Cette fois Thomas n'avait point en perspective une couronne académiq. : il évita la plupart des défauts qu'on reproche à ses autres discours, l'enflure, la prétention à l'effet, le vague des idées, l'abus des termes abstraits et des ornemens inutiles, et il eut quelq.-unes des qualités qu'on regrette trop souvent de ne pas rencontrer chez lui ; enfin, ce qui ne lui était jamais arrivé, il sut toucher et émouvoir, parce que sa douleur était vraie. En 1767 les portes de l'acad. s'ouvrirent pour lui. Il termina son discours de réception par la promesse de ne rien écrire, de ne rien faire dont il ne pût s'honorer auprès de ses confrères et de ses compatriotes ; il aurait dû s'abstenir de cet engagem. fastueux, quoiqu'il l'ait respecté tant qu'il vécut, et précisém. parce qu'il était digne de le respecter. Mais tel était Thomas : pratiquant la vertu avec simplicité, ne pouvant en parler sans emphase. Cependant son style parut avoir dépouillé presque tous ses défauts pour revêtir de nouv. qualités, lorsqu'il lut son *Eloge de Marc-Aurèle* à l'acad. franç., le jour de la St-Louis 1770. Il y est encore rhét., même dans la simplicité qu'il affecte ; mais il s'élève souvent à une haute éloquence, et c'est là, sans contredit, son meilleur ouv. En 1772 il pub. un *Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes dans tous les siècles.* C'était encore un panégyriq. en bien des endroits, et un panégyriq. pourtant qui ne plut guère à celles qui en étaient l'objet. Les femmes trouvèrent que leur cause avait été plaidée par un avocat trop savant dans ses recherches, trop sérieux, trop méthodique dans sa discussion et surtout trop désintéressé à leur égard. Elles furent moins touchées des doctes flatteries d'un si froid raisonneur qu'elles ne l'avaient été des reproches amers et véhémens de ce Jean-Jacques Rousseau, dont la colère même prouvait l'ardente sensibilité. En 1773 Thomas donna une édit. de ses ouv. en prose, Paris, Moutard, 4 vol. in-8, et 4 vol. in-12. Les deux prem. vol. étaient entièrem. nouveaux, et renfermaient l'*Essai sur les Eloges*, ou *Histoire de la littérature et de l'éloquence appliquées à ce genre d'ouvrage.* L'auteur, après avoir si bien donné l'exemple à ceux qui le remplaceraient dans la carrière des éloges, voulut leur donner aussi des préceptes, et il faut convenir qu'il fit, pour tracer l'hist. et les règles de ce mauv. genre, un bon livre et un livre intéress. Voilà à peu près tous les écrits publiés par Thomas lui-même, dans le cours d'une vie tourmentée de continuelles souffrances. L'on a pu entrevoir, dans ce que nous avons dit, combien son caractère était honorable. Il aima la gloire avec passion et ne connut point l'envie ; il était pauvre, et il ouvrit plus d'une fois sa bourse à des écrivains malheureux ; il sut conserver dans le monde une pureté de mœurs vraiment virginale, et il n'en eut pas moins d'indulgence pour des faiblesses qu'il ne connaissait pas. Enfin il eut des amis véritables parmi les hommes distingués de son temps, tels que Marmontel, Delille, Chamfort, Chabanon, Barthe et Ducis. Il m. en 1785 à Oullins, village voisin de Lyon, avec le calme d'une conscience irrépréhensible. En 1802 presque tous ses ouv. connus furent pub. par le libraire Desessarts en 7 vol. in-8, dont les deux dern. contiennent les *OEuvres posthumes*, savoir : *le Czar Pierre Ier*, poème épique, dont on a six chants, et qui devait en avoir douze, mais dont la médiocrité ne permet pas d'éprouver de vifs regrets pour ce qui nous en manque ; un *Traité de la langue poétique ;* une *Correspondance* assez considérable ; enfin quelques pièces de vers et quelq. morceaux d'histoire et de critiq. Une édit. compacte, augm. de plus. morceaux encore, parut chez Belin, 1819, 2 vol. in-8, avec une *notice* très-exacte, par M. Villenave. La plus récente est celle de Verdière, 1825, 6 v. in-8, avec une *notice* fort étendue par M. St-Surin.

THOMAS. V. Becket, Cajetan, Carignan, Douvre, Fossé, Girac, Kempis, Michel II, dit *le Bègue*, etc.

THOMASIUS (Jacques Thomasen, plus connu sous le nom latinisé de), célèbre philologue, né à Leipsig en 1622, m. en 1684, professa successiv., pendant plus de 40 ans, la philosophie, la dialectique et l'éloquence à l'école St-Nicolas à Leipsig, et compta parmi ses élèves l'illustre Leibnitz. Il est un de ceux qui ont le mieux mérité de l'ancienne philosophie. Outre une édit. des *OEuvres* de Muret, Leipsig, 1672, on lui doit encore une foule de *programmes*, de *thèses* et de *dissertations*, parmi lesquelles nous citerons : *Origines historiæ philosophicæ et ecclesiasticæ*, Leipsig, 1665, in-4 ; Halle, 1699, in-8 : à cette dern. edit. est jointe la liste de ses autres dissertations. — Thomasius (Chrétien), savant profess., fils du précédent, né à Leipsig en 1655, m. à Halle en 1728, a rendu à sa patrie le service immense d'attaquer les vieilles routines des écoles, de substituer la langue allemande à la langue latine, la seule qui fût alors en usage pour l'enseignement. Ces innovations hardies, qui portèrent les prem. coups à l'esclavage de la pensée et amenèrent les Allemands à perfectionner leur langue, donnèrent une vogue extraordinaire à Thomasius, en même temps qu'elles lui firent de tous les partisans d'Aristote et des doctrines anciennes autant d'ennemis, effrayés de la hardiesse même du professeur et exaspérés encore par ses railleries peu ménagées. Un ouv. périodiq., qu'il entreprit en 1688, porta au comble le mécontent. de ses rivaux. Ils portèrent leurs plaintes à Berlin ; mais le journaliste y trouva un protecteur puissant, le comte de Haugwitz, grand-maréchal de la cour, et s'abandonna plus que jamais à son humeur caustique. Enfin le clergé de Leipsig intervint dans ces débats continuels et le fit bannir de la ville. Thomasius se rendit à Halle, où il professa avec plus d'éclat encore et avec la même hardiesse d'opinion, mais protégé par Frédéric, qui l'honorait, et qui lui conféra le titre de conseiller intime. On a de lui, en latin ou en allemand, un très-grand nombre d'ouv. de philosophie, de jurisprudence, de polémique, etc., parmi lesquels nous ne pouvons citer que les suiv. : *Historia sapientiæ et stultitiæ, sive opuscula et excerpta varia theologico-historico-philologica*, Halle, 1693, 3 vol. in-8 ; *Institution de jurisprudence divine, avec les principes du droit naturel et du droit des gens*, ibid., 1709, 4 vol. ;

Observations sur le traité de Sam. Pufendorf, concernant la puissance spirituelle du saint-siége, Leipsig, 1717, in-8; *Pensées libres, plaisantes, sérieuses, mais cependant raisonnables et légitimes*, ou *Entretiens mensuels sur les ouvrages nouveaux*, Helmstadt, 1723-25, 4 vol. in-4.

THOMASSIN (Louis), oratorien, né à Aix en 1619, m. à Paris en 1695, enseigna les belles-lett. dans différens colléges, la philosophie à Pézénas, la théologie à Saumur, puis au séminaire de Saint-Magloire à Paris. Ce fut dans ce nouveau poste qu'il chercha à concilier les deux doctrines des molinistes et des jansénistes; mais les dissertat. latines qu'il composa dans cette intent. en 1667, au nombre de 17, sur les conciles, ne réussirent qu'à exciter contre lui et contre sa soc. même la colère des parlem., de l'archev. de Paris, du clergé, du public et du régent, Philippe d'Orléans. Plus tard il se proposa le même but dans ses *Mémoires sur la grâce*, ne réussit pas mieux et put se convaincre qu'il ne faut jamais se placer comme médiateur entre deux opinions religieuses. Le général de l'Oratoire, effrayé des conséquences que pouvait avoir pour la société cette irritation générale des esprits, engagea l'auteur à se retirer dans la maison de l'institution. Ce fut là qu'il composa la plupart des ouv. auxquels il doit la plus grande partie de sa réputat. : nous citerons : *Ancienne et Nouvelle Discipline de l'Eglise*, etc., 1678, 1679, 3 vol. in fol., dont il donna lui-même une traduct. latine, mais dans un autre ordre, 1688, 3 vol. in-fol (le pape Innocent XI fut si satisfait de cet ouvr. qu'il voulut attirer l'auteur à Rome, où il se proposait de lui donner le chapeau de cardinal : Thomassin refusa); *Dogmes théologiques*, 1680-84 et 1689, 3 vol. in-f.; *Glossarium universale hebraic.*, Paris, 1697, 1 v. in-fol.; *Traité dogmatiq. et historiq. des édits et autres moyens dont on s'est servi pour établir et maintenir l'unité dans l'Eglise*, Paris, 1703, 2 vol. in-4; des *traites* sur diverses parties de doctrine et de liturgie, etc.—THOMASSIN (Claude), oratorien, cousin du précéd., né en 1613 à Manosque, dont il fonda et dota le séminaire, et où il m. en 1692, se fit une réputat. par ses talens pour la chaire et pour la poésie. On a de lui : *le Chrétien désabusé du monde*, en vers, 1688, in-12, etc.—THOMASSIN (Philippe), grav., né à Troyes vers la fin du 16ᵉ S., m. à Rome à l'âge de 70 ans, compta parmi ses élèves Cochin, Dorigny et Callot. Son ouv. le plus remarquable est un *recueil* de portraits des souverains et des capitaines les plus illustres, publié en 1600 et dédié à Henri IV. — THOMASSIN (Simon), membre de l'academ. roy. de peinture, neveu du précéd., né à Paris, où m. en 1732, a gravé plus. tableaux d'après de grands maîtres et les portraits de quelq. grands personnages; il a donné aussi toutes les statues et bas-reliefs qui ornent le parc et le château de Versaille, Paris, 1694, in-8 et in-4; La Haye, 1723, 2 part. in-4. — THOMASSIN (Henri-Simon), membre de l'acad. roy. de peint., fils et élève du précéd., né en 1688 à Paris, où il m. en 1741, fut supérieur à son père et à son gr.-oncle pour la pureté du dessin et la vigueur de la touche. Son chef-d'œuvre est une estampe, d'après le Fety, intitulée *la Mélancolie*.—THOMASSIN (Thomaso-Antonio VICENTINI, connu sous le nom de), comédien, né à Vicence en 1682, vint en 1716 à Paris, où il remplit, à la coméd. italienne, les rôles d'arlequin avec une agilité, une grâce et une gaieté surprenantes, et m. cependant de mélancolie en 1739 —THOMASSIN (Vincent-Jean), comédien, fils de Thomaso-Antonio, né à Paris en 1717, joua à la comédie italienne depuis 1732 jusqu'en 1756, et m. vers 1769 —THOMASSIN (Guillaume-Adrien), fils du précéd., debuta au même théâtre en 1749, à l'âge de 5 ans, dans un ballet à la suite du *Retour de la Paix*, comédie de Boissy, et m. en 1807, dans une extrême indigence. — THOMASSIN (Louis), ingénieur du roi, né à Paris vers la fin du 17ᵉ S., a laissé : *Traité des Fortifications*, 3 vol., le prem. in 4, les deux autres in-8; *Lettres sur les canaux proposés pour former la jonction des mers par la Bourgogne, écrites à une personne de la première qualité*, Dijon, 1726, 1727, in-8; *Nouveaux Mémoires contre le projet et l'examen de la jonction de la Saône à la Seine par Dijon, dans lesquels on démontre l'impossibilité de cette entreprise*, Dijon, 1733, avec carte.

THOMASSIN DE JUILLY (Bernard-Joseph), littérat. et officier distingué, né en 1723 à Arc en Barois, où il m. en 1798, a pub. quelq. poésies fugitives, insérées dans le *Mercure*, et une *Vie du maréchal de Catinat*, 1775, 1 vol. in-12 — THOMASSIN de MONT-BEL (Pierre), littérat., neveu du précéd., né en 1779 à Arc en Barois, où il m. en 1810, a pub. : *la Bataille d'Iéna*, poème, Paris, 1806, in-8; *le Siége d'Alise*, ou *la Gaule subjugée*, tragéd. en 5 act. et en vers, Paris, 1809, in-8.

THOMON (Thomas Jean THOMAS de), habile architecte français, plus connu à l'étranger que dans sa patrie, naquit à Paris en 1759. Il embrassa la carrière des beaux-arts contre le gré de ses parens et suivit surtout avec ardeur et un grand succès les leçons de Leroi, prem. profess. de l'académie d'architect. Envoyé à Rome en 1785, aux frais du gouvernem., il s'y trouvait encore lorsque la révolution éclata Thomon, que monseigneur le comte d'Artois venait de nommer son archit. (1791) et que le sentim. de la reconnaissance attachait d'ailleurs à la famille de Polignac, renonça dès-lors à retourner en France. Le prince d'Esterhazy le fit venir en Hongrie en 1796, et il y demeura jusqu'en 1798, qu'il se rendit en Russie. Nommé archit. de l'emp., il fut chargé de l'exécut. d'un gr. nomb d'édifices publics et de monum. : tels sont le gr. théât., la Bourse, les magas. à suifs de St-Pétersb.; aux environs de cette ville, trois fontaines sur le chemin de Tsarskoe-Selo, et un temple funéraire à la mémoire de l'emp. Paul à Pavlofsk, à Pultawa la colonne triomphale en mémoire de la victoire de Pierre-le-Grand sur les Suédois; à Odessa le théâtre et l'hôpital. De nombreuses distinctions et un traitem. élevé récompensèrent Thomon de ses travaux. Il m. en 1813 par suite d'une chute qu'il fit en visitant les décombres du grand théâtre de Saint-Pétersbourg, l'un de ses chefs-d'œuvre, qu'un incendie avait consumé. Aux titres de membre de l'acad. des beaux-arts, de profess. à la même académie, il joignait ceux de major au corps du génie des communicat. de terre et de profess. à l'école d'application de ce corps. Un style pur, élégant et correct distingue tous les édifices élevés par Thomon. L'architect. ne fut pas d'ailleurs le seul art qu'il cultiva; on a de lui des dessins et des gravures d'une exécution remarquable, et il a peint à l'aquarelle des tableaux à grandes dimensions qui existent à l'ermitage du palais impérial à Saint-Pétersbourg et dans plus. galeries particulières de cette ville et de Moscou. Thomon a laissé les deux ouv. suiv. : *Observations sur un ouvrage qui a pour titre l'Académie impériale des beaux-arts à Saint-Petersbourg*, St-Pétersb., 1807; *Traité de peinture précédé de l'origine des arts*, St-Pétersb., 1809.

THOMPSON (Edouard), écrivain anglais, né à Hull, dans le comté d'York, m en 1786, se distingua dans la marine anglaise, dont il était officier, par plusieurs actes de bravoure, et publia quelques écrits qui n'ont souvent d'autre mérite que celui de la licence. Il recueillit lui-même ses productions les plus condamnables vers 1769 en 2 vol., sous le titre de la *Cour de Cupidon*. Cependant on a de lui des ouvrages plus estimables. Un opuscule en vers irréguliers, intitulé : *Echappée de Trinculo au jubilé*; *Lettres d'un marin* (Sailor's Letters), *écrites à quelques-uns de ses amis en Angleterre pendant ses voyages dans l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique*, de 1744 à 1759, 2 v. in-12. — THOMPSON (William), poète anglais, m. vers 1766, doyen de

Raphoe en Irlande, après avoir occupé les cures de South-Weston et Hampton-Poyle, en Oxfordshire, publia par souscription, en 1757, ses *Poèmes sur divers sujets* (Poems on several occasions), suivis de la tragédie de *Gondibert et Berthe*, 2 vol. in-8. — THOMPSON (William), peintre, né à Dublin en 1726, m. en 1798, a laissé : *les Principes du beau*, 1798, 1 vol. in-4. — THOMPSON (Alexander), littérateur anglais du 18e S., m. à Edimbourg en 1803 à l'âge de 41 ans, a laissé : le *Whist*, poème en 2 chants, 1791, in-8 ; le *Paradis du goût* (the Paradise of taste) : *Essai sur les romans*, épître en vers, etc., 1794, in-4 ; *Mélanges germaniq.*, recueil de drames, dialog., contes, etc., trad. de l'allemand. — THOMPSON (Gilbert), méd. anglais de la secte des quakers, mort à Londres en 1804 à l'âge de 76 ans, a laissé : *Dissertatio de exercitatione*, Edimbourg, 1753, in-8, *Mémoires sur la vie et Tableau du caractère du doct. J. Fothergill*, 1782, in-8 ; *Traduc. d'Homère et d'Horace*, *suivies de poésies originales*, 1 vol. in-8.

THOMPSON (JACQUES), célèbre poète anglais, né en 1700 à Edoam, dans le comté de Roxburh, en Ecosse, mort à sa campagne de Kew en 1748, ne parut pas se distinguer de ses camarades dans ses études, et dès-lors cependant se livra à son goût pour la poésie, qui ne tarda pas à se développer en lui avec l'amour de la nature, dans un charmant séjour champêtre, où sir William Bennet, homme d'esprit et amateur de vers, l'emmenait souvent passer les vacances. Destiné d'abord à l'état ecclésiastique, il y renonça bientôt ; mais incapable de prendre aucune profess., il vécut dans l'indigence, vendit son *Hiver*, qui est peut-être la plus belle partie du poème des *Saisons*, et qui ne put le mettre au-dessus du besoin. Cependant il sortit de l'obscurité, eut de nombreux amis et des protecteurs qui depuis le servirent utilement. Le poème sur l'*Hiver* avait paru en 1726 ; *l'Eté* parut en 1727 avec un poème sur la *Mort de Newton* ; *le Printemps* fut publié en 1728, et enfin les 4 *Saisons* dans leur ordre naturel furent données au public en 1730. L'année précédente, le poète avait fait représenter la tragédie de *Sophonisbe*. Dans un voyage qu'il fit vers ce temps en Italie avec le fils aîné du chancelier Talbot, il recueillit les matériaux de son poème de la *Liberté* en 5 chants, qu'il publia à son retour. En 1738, il donna la tragédie d'*Agamemnon*, obtint ensuite une pension de 100 louis et la place d'intendant des îles sous le vent sans être forcé de quitter l'Angleterre ; et désormais plus tranquille sur son sort, il donna au théâtre, en 1745, *Tancrède et Sigismond*, la meilleure de ses tragédies, et publia la même année *le Château de l'Indolence*, poème en 2 chants. Une bonne édition de ses ouvrages est celle de 1761, 2 vol. in-4. Ses *Saisons* ont eu une foule d'éditions, parmi lesquelles on doit distinguer celle de Bodoni, Parme, 1794, in-4, et celle de 1810, avec gravures, par Bartolozzi et Tomkins. Ce poème a été traduit en prose franç. par Mme Bontemps, 1759 ; par M. Deleuze, 1801 et 1806, in-12 ; et par F. B., 1806, in-8 ; et en vers français par J. Poulin, 1802, 2 vol. in-8.

THORDO, THORD DEGN (DIACONUS), ou *Lille Thord Degn*, premier juge de la province Nord-Jutland, sous Waldemar III, vers le milieu du 14e S., a réuni les anciennes lois de la nation danoise dans un code publié à Ripen, 1504, et à Copenhague, 1508, in-4, en danois, qui lui a fait donner le titre de *Daciæ* (*Daniæ*) *legifer*. Ludevig a publié la version latine de ce code dans ses *Reliquiæ manuscriptorum omnis ævi diplomatum ac monumentorum ineditorum*, tom. 12, pag. 166. Eric Krabbe en a laissé une traduction allemande publiée dans les *Monumenta* de Westphal.

THORE (JEAN), méd., né en 1762 à Montault, dans l'Armagnac, d'un tisserand qui lui fit donner les élémens de l'instruction chez les religieux de Cluny, fut d'abord destiné à l'état ecclés., mais y renonça après avoir terminé ses études au collége d'Auch ; il alla étudier la médecine à Bordeaux, et y suivit avec un goût particulier les leçons de botanique de Latapie. Employé à l'armée des Pyrénées occidentales jusqu'à la paix conclue avec l'Espagne en 1795, il vint ensuite exercer son art à Dax, y fut nommé méd. en chef de l'hôpital militaire, conserva cet emploi jusqu'à la suppression de l'établissement en 1815, et m. d'une apoplexie foudroyante le 27 avril 1823. On a de lui : *Essai d'une chloris du département des Landes*, 1803, in-8 ; *Promenade sur le golfe de Gascogne*, ou *Aperçu topographique*, *physique et médical des côtes occidentales de ce golfe*, Bordeaux, 1810, in-8, qui lui valut une médaille de l'acad. de Bordeaux. M. Bory de St-Vincent a consacré une *notice* à Thore dans le *Journal d'agriculture du département de la Gironde* (*l'Ami des Champs*), août, 1823.

THORENTIER (JACQUES), oratorien, m. dans la maison de St-Honoré, à Paris, en 1713, se distingua par ses talens comme prédicateur et comme professeur de philosophie et de théologie dans plusieurs colléges. On a de lui : l'*Usure expliquée et condamnée par l'écriture et la tradition*, 1689 ; *Consolations contre les frayeurs de la mort*, 1695, in-12 ; *Dissertations sur la pauvreté religieuse*, ouv. posthume, 1726, in-12.

THORER (ALBAN), ou *Albanus Thorinus*, savant médecin suisse, né à Winterthur en 1489, m. en 1550, doit être regardé comme l'un des restaurateurs de la méthode d'enseignement mutuel. Il occupa avec distinction une chaire de théorie médicale à Bâle, et n'obtint pas de moindres succès dans la pratique. On a de lui : un *Recueil d'anciens auteurs de matière médicale*, Bâle, 1528, in-fol. ; des édit. et des traduct. de plus. ouv. de médecine, etc. ; *cotidiani colloqui Libellus*, Bâle, 1541, traité fort rare qui contient la méthode d'enseignement de Thorer.

THORESBY (RALPH), antiq. angl., né à Leeds, dans le comté d'York, en 1658, m. en 1725, fonda le *Museum thoresbianum*, et fut reçu, en 1697, memb. de la société roy. de Londres. On a de lui : *Ducatus Leodensis*, ou *Topographie de Leeds et des contrées adjacentes*, 1714 ; *Vicaria Leodensis*, ou *Histoire de l'église de Leeds*, Londres, 1724. On peut voir la liste de ses autres ouv. dans la *Biographie britannique*.

THORILD (THOMAS), poète suédois, né à Gothenbourg en 1759, m. en 1808, rédigea d'abord *le Nouveau Critique*, feuille périodique (1784), composa contre le poète Kelgren une satire virulente et injuste intitulée *Mercuriale*, présenta à la société *Utile dulci*, en 1784, les *Passioni*, poème didactique en vers hexamètres, et n'obtint pas le prix malgré le mérite que l'on reconnut à cette pièce. Il donna ensuite *les Plaisirs de l'imagination*, ode en prose poétiq., *dédiée à Kelgren*, *poète des Grâces* (traduite en franç., en 1788, dans les *Mélanges de littérature suédoise*, pub. par M. Agander). Il alla suivre le cours de jurisprudence à Upsal, et soutint une thèse intit. *Critique de Montesquieu*. Il voulut alors entrer dans la carrière administrative, mais se ferma toute voie à l'avancement par sa conduite et ses plaisanteries impolitiques, et n'eut d'autre ressource que de publier sur la politique, la philosophie, la morale, un gr. nomb. de pamphlets, dont les principaux sont : *Critique des Critiques*, *suivie d'un Essai sur la législat. du monde spirituel* (1771), *Sur la clémence* (1792), *Sur le principe de l'instruction* (1793), *la Justice ou la loi éternelle de toute société* (1794). Ses ennemis le firent condamner à la déportation, et il ne rentra plus dans son pays, quoiqu'on eût reconnu l'injustice de la sentence.

THORILLIÈRE (LENOIR DE LA), coméd. de la troupe de Molière, puis de l'hôtel de Bourgogne, remplit avec succès, à ce dern. théâtre, les rôles de

rois et de paysans, et m., en 1679, du chagrin que lui causa le mariage de sa seconde fille, Thérèse, avec Dancourt, qui l'avait enlevée. La Thorillière était gentilhomme, et avait été capitaine de cavalerie. — THORILLIÈRE (Pierre La), comédien, fils du précédent, et bien supérieur à son père, né en 1656, m. en 1731, reçut de Molière les premières leçons de son art, joua les valets et les comiques, et conserva son talent, l'un des plus parfaits qu'on ait vus sur la scène française, pendant 47 ans. Dans ce long intervalle, il créa un nomb. infini de rôles, depuis Hector dans *le Joueur*, de Regnard, en 1696, jusqu'à Pasquin dans *les Fils ingrats* de Piron, en 1728. —THORILLIÈRE (Anne-Maurice LA), fut reçu par faveur, en 1722, sans avoir débuté, fut sifflé pendant 15 ans dans les rôles de confidens et de seconds amoureux, prit les rôles de pères et de financiers à la retraite de Duchemin, y réussit mieux, se retira en 1759, et m. la même année, à l'âge de 63 ans.

THORINUS (ALE.). V. THORER.

THORISMOND, fils aîné et success. de Théodoric Ier, roi des Visigoths, avait environ 28 ans lorsqu'il fut élu roi, en 451, sur le champ de bataille de Méri-sur-Seine, où son père venait d'être tué en combattant Attila, de concert avec les Romains. Deux ans après Thorismond fut assassiné par son frère Théodoric II, sous le prétexte qu'il se disposai à rompre l'alliance avec les Romains (*voy.* THÉODORIC II).

THORKELIN (GRIM-JEAN), prof. à l'univ. de Copenhague, gardien des archives royales de Danemarck, conservateur de la bibliothèque Anna-Magnéenne, memb. de la société islandaise, remplissait ces div. fonctions vers la fin du 18e S. On a de lui : *Diplomatarium Arna-Magnæanum exhibens monumenta diplomatica*, etc., Copenhague et Leipsig, 1786, 2 vol. in-4; *Eyrbyggia Saga, sive Eyranorum Historia*, etc., Copenhague, 1787, in-4.

THORLAKSEN (JEAN), pasteur à Baegisa, en Islande, m. dans un âge très-avancé, en avril 1820, charma ses loisirs par une trad. en son idiome du *Paradis perdu* de Milton, et entreprit aussi celle de la *Messiade* de Klopstock, dont il ne put terminer que les 14 prem. chants. Le voyageur Henderson ayant pub. en 1819, dans une de ses relations, quelques particularités sur la personne et sur la résidence singulière du vieux poète islandais, dont le revenu annuel ne s'élevait pas au-dessus de 150 fr., bien qu'il eut deux paroisses à administrer, il lui fut envoyé d'Angleterre un riche présent : et cet exemple porta le gouvern. danois à lui accorder une pension.

THORNHILL (sir JAMES), peint. anglais, né à Weymouth en 1676, m. en 1734, étudia les différentes manières des artistes étrangers en Hollande, en Flandre et en France, fut nommé prem. peint. d'hist. de la reine Anne, qui le désigna pour peindre, dans le dôme de la cathédrale de St-Paul, l'hist. de ce saint. On cite de lui beaucoup d'autres ouv. remarquables; son chef-d'œuvre est le réfectoire et le salon de l'hôpital des marins à Greenwich. Il se distingua dans les genres du portrait et du paysage, et eut des succès comme architecte.

THORNTON (BONNEL), litt. angl., né en 1724, m. en 1768, entreprit, jeune encore, à l'univers. d'Oxford, un ouv. périodique sous le tit. de *l'Etudiant*, travailla ensuite au *public Advertiser*, feuille périodique qui eut une grande vogue; et, en 1754, rédigea, en société avec Colman, et avec beaucoup de succès, un ouvr. dans le genre du *Spectateur*, intit. *le Connaisseur*, qui fut réimp. à Londres, en 1793, 4 vol. in-12. On lui doit, en outre, une trad. des comédies de Plaute, des *poésies* satiriq. ou badines, plus. articles insérés dans *l'Aventurier*, recueil périodique, dans la *Chronique de St James*, et dans le *Journal de Covent-Garden*.

THOTT (OTHON, comte de), minist. d'état danois, né en 1703, m. en 1785, réunissait à l'activité d'un homme d'état une grande instruction et un amour éclairé pour les lettres. Il avait formé une biblioth. considérable dont le catalogue a été pub. sous ce tit. : *Catalogus biblioth. Thottianæ*, Copenhague, 1788-95, 12 vol. in-8. Il avait encore un cabinet d'antiquités, de camées, etc., et un médailler très-riche dont on a publié également le catalogue.

THOU (AUGUSTIN de), seigneur de Bonneuil et du Bignon, près Orléans, d'où sa famille tirait son origine, parut avec éclat au barreau, fut nommé conseiller, puis président, et m. en 1544. —THOU (Christophe de), fils aîné du précéd., m. en 1582, à l'âge de 74 ans, servit avec zèle les rois Henri II, Charles IX et Henri III, dans plus. charges honorables, entre autres dans celle de prem. président au parlement. Pasquier a dit que *sa vie fut belle et honorable, et la fin comme la vie*. — THOU (Nicolas de), évêque de Chartres, frère puiné du précédent, resta fidèle à Henri III pend. les troubles de la ligue, et fut un des partisans de Henri IV; mais son excessive prudence et sa crainte peu généreuse d'encourir la vengeance des ligueurs lui firent pub. des mandemens pour le card. de Bourbon, déclaré un moment roi sous le nom de Charles X. Quand les temps furent devenus plus favorables, le timide prélat manifesta plus ouvertem. son zèle pour le roi légitime, qui le récompensa de ses intentions plus que de ses services. L'évêq. de Chartres fit partie de l'assemblée du clergé tenue en cette ville, qui examina les bulles d'excommunication fulminées contre Henri IV par Grégoire XIV et Sixte-Quint, et qui les déclara *nulles, injustes et suggérées par les ennemis de la France*. Le même prélat fut un des archevêques et évêques appelés à St-Denis, en 1593, auprès de Henri IV, pour l'instruire dans la religion catholique, et ce fut lui qui eut l'honneur de le sacrer, le 27 févr. 1594, dans son église cathédrale. Il m., en 1598, dans son château de Villebon, près Paris. On a de lui : *Instruction des curés pour instruire le simple peuple dans le diocèse de Chartres*, Paris, 1579; *Cérémonies observées au sacre et couronnement du très-chrestien et très-valeureux Henri IV, roi de France et de Navarre*, ib., 1594, in-4, 1610, in-8.

THOU (JACQUES-AUGUSTE de), si célèb. comme magistrat et surtout comme historien, naquit à Paris en 1553. Il était le troisième fils de Christophe de Thou, premier président du parlement, et fut, en conséquence du hasard qui lui avait donné deux frères aînés, destiné à l'état ecclésiastique. Il se mit en mesure de répondre aux vues de sa famille, et se livra avec ardeur aux études qui lui étaient devenues nécessaires, pour remplir dignement une profession qu'il n'eût point choisie de lui-même, mais dont il sentait toute l'importance. En 1573 il accompagna Paul de Foix en Italie, et il sut mettre ce voyage à profit pour son instruction. Il était parti sous le règne de Charles IX, il revint à Paris sous celui de Henri III, et ce fut pour reprendre avec une nouvelle activité le cours de ses études. Dès cette époque cependant les factions qui déchiraient le royaume et le poste élevé qu'occupait son père, lui offrirent à lui-même plus d'une occasion de faire admirer sa prudence et son habileté précoces dans les affaires publiques. Il fut pourvu en 1576 d'une charge de conseiller-clerc au parlement de Paris; mais il ne tarda pas à quitter ces fonctions et l'état ecclésiastique : il résigna ses bénéfices, devint maître des requêtes, obtint la survivance de la charge de président à mortier qu'avait son oncle, Auguste de Thou, et enfin se maria, pour mieux rompre avec sa première profession. De grands travaux et une gloire pure l'attendaient dans la nouvelle carrière où il entrait : lorsque Henri III, forcé d'abandonner la capitale, envoya des commissaires dans les provinces, qui étaient désormais son seul refuge et sa dernière ressource, de Thou se rendit en Normandie et en Picardie, et

y prépara habilement les esprits en faveur de la cause royale. A son retour, en 1588, il fut nommé conseiller-d'état, et depuis cette époque il prit une part active aux affaires. Il était à Paris lorsqu'on y apprit l'assassinat des Guises, et ce ne fut pas sans une peine extrême qu'il réussit à sortir de cette ville. Il rejoignit Henri III, et contribua beaucoup à lui persuader de se réunir franchement au roi de Navarre. Un édit ayant transféré dans ce temps le parlement à Tours, il fut appelé à y exercer la charge de président, dont il n'avait encore que la survivance. Peu après il partit, à travers mille dangers, pour aller solliciter en Allemagne et en Italie des secours d'hommes et d'argent. Il fut informé à Venise de l'attentat de Jacques Clément, et se hâta de revenir en France et d'y offrir ses services à Henri IV, qu'il suivit dans les camps pendant cinq années, persuadé que c'était le poste le plus convenable pour le sujet fidèle d'un prince obligé de conquérir son royaume. Après la reddition de Paris, de Thou, qui, par la mort de son oncle, se trouva président à mortier, parut toujours au premier rang parmi les serviteurs du Béarnais : ce fut lui, pour nous dispenser de rappeler tous ses autres services, qui rédigea avec quelques conseillers les articles du célèbre édit signé à Nantes en 1598, et qui défendit avec le plus de force et de talent les libertés de l'église gallicane contre les prétentions ambitieuses du pape, constamment empressé de faire publier en France le concile de Trente. Sous la régence faible et orageuse qui succéda au règne de Henri, le vertueux magistrat fut un des trois directeurs des finances qui remplacèrent le grand Sully ; mais ce fut à regret qu'il accepta ces fonctions, si peu analogues à ses connaissances et aux travaux de toute sa vie. Une injustice vint ajouter à son dégoût : son beau frère, Achille de Harlay, que l'âge et les infirmités faisaient songer à la retraite, voulut lui résigner sa charge de premier président du parlement de Paris. Ce projet s'accordait avec les promesses du feu roi et de la régente ; cependant la charge fut donnée à Nicolas de Verdun (1611). On avait consulté Rome sur le choix à faire, et Rome s'était gardée de donner son suffrage à celui que désignait l'opinion publique : il lui était devenu trop odieux et par ses actes et par sa gr. *Hist.*, mise à l'*index* en 1609. De Thou éprouva un découragement qui manqua lui faire quitter la cour et les affaires. Ses amis le dissuadèrent de cette résolution violente, et il n'abandonna pas son poste ; mais il avait été frappé au cœur, et il demeura inconsolable jusqu'à sa mort, arrivée en 1617. La postérité, plus équitable que les princes, a trouvé dans le président de Thou plus d'un titre à son estime et à sa reconnaissance ; elle a vu en lui le citoyen sage et vertueux, le sujet fidèle et dévoué dans des temps de désordres et de factions, le magistrat intègre, éclairé et de mœurs sévères, l'habile homme d'état, et surtout le grand historien. C'est sous ce dernier point de vue que nous devons l'envisager un moment avant de terminer cet article, dont les limites d'ailleurs ne nous permettront pas de longues réflexions. De Thou, au milieu de la vie la plus occupée, osa concevoir le projet d'écrire l'histoire de son temps sur un plan si vaste, qu'on a lieu d'être surpris qu'un seul homme ait pu l'exécuter ; mais c'est là le moindre mérite de cet ouvrage, proclamé par d'excellens esprits le plus parfait qu'aient vu éclore les temps modernes. Quelques taches pourtant déparent cette immense composition, et la critique n'a pas manqué de les apercevoir et de les signaler ; mais on ne saurait trop admirer l'esprit de sage tolérance, de vertueuse franchise dont chaque page est empreinte et vivifiée, et qu'on s'étonne de rencontrer dans ces temps d'intrigues, de mensonges et de pieuses barbaries. Les contemporains furent frappés comme nous de ce contraste, qui n'était point honorable pour eux : ils s'en vengèrent sur l'audacieux censeur, en versant sur ses derniers jours le poison de l'injustice et de la calomnie. Il trouva quelques consolations dans l'amitié et les suffrages des hommes les plus éclairés de son époque, tels que Casaubon, J. Scaliger, P. Pithou, Ant. Loysel, Nicolas Rapin, Ronsard, Florent. Chrétien, Pierre Dupuy, Scévole de Ste-Marthe, et dans le propre témoignage de sa conscience, qui lui disait que son écrit était une bonne action, dont les générations à venir lui tiendraient compte. Cinq éditions successives de son livre parurent de son vivant, et durent être pour lui un heureux présage de sa renommée. Il mourut pendant qu'on imprimait la sixième, qui ne fut pas la dernière. Enfin les 138 livres de son *Histoire*, qui, dans la plupart des édit. précéd., avait souffert des mutilat. exécutées ou ordonnées par lui-même, les *supplémens*, donnés par Rigault, son ami, les *mémoires* de sa vie, dont la rédaction lui est attribuée par les uns, et par les autres à ce même Rigault, ses *lettres* et d'autres pièces, notamment des morceaux de poésie latine, furent réunis dans la magnifique édition de 1733, que l'on doit à l'Anglais Thomas Carte. C'est sur cette édition qu'a été donnée la traduction que nous avons de ce grand ouvrage, en 16 vol. in-4, Londres (Paris), 1734, et dont les auteurs sont l'abbé Le Mascrier, Adam, Lebeau, historien du Bas-Empire, l'abbé Desfontaines, l'abbé Leduc. On a plusieurs *vies* et *éloges* du président de Thou. Nous nous contenterons de citer la *notice* que lui a consacrée Lémontey dans la *Galerie française*, et les deux *discours* de MM. Chasles et Patin, qui ont partagé le prix décerné par l'académie en 1824.

THOU (François-Auguste de), fils aîné de l'illustre historien dont l'article précède, naquit à Paris vers 1607. A la mort de son père, il lui succéda dans la charge de maître de la librairie du roi, où ce grand homme avait rendu de notables services, et fut autorisé à se faire suppléer, à cause de son extrême jeunesse. Il fut reçu conseiller au parlement à l'âge de 19 ans, joignit bientôt à ce titre celui de maître des requêtes, et un peu plus tard celui de conseiller-d'état. Il avait visité avec fruit la plupart des états de l'Europe, il possédait des connaissances variées, il avait un beau nom et la confiance du premier ministre : tout lui promettait de gr. succès dans la carrière de l'ambition. Mais il consentit à servir d'intermédiaire dans la correspondance que la duchesse de Chevreuse exilée entretenait avec la reine ; il fit même la faute d'écrire à cette dame des lettres qui tombèrent entre les mains du cardinal de Richelieu : dès-lors il vit bien que tout espoir d'avancement et de fortune lui était interdit, tant que cet homme gouvernerait la France, et il se lia avec ses ennemis, surtout avec le grand-écuyer Cinq-Mars. Il ne connut cependant le traité négocié par Fontrailles avec l'Espagne qu'après sa conclusion, et il le désapprouva fortement. Il n'en fut pas moins arrêté et mis en jugement (1642). Une commission fut assemblée à Lyon. Laubardemont (*voyez* ce nom au *Supplément*), désigné pour y remplir les fonctions de rapporteur, vit que les juges, tout asservis qu'ils étaient aux volontés cruelles du cardinal, ne trouvaient point de prétexte pour condamner de Thou. Il persuada à Cinq-Mars que le seul moyen d'obtenir sa grâce était de charger son ami : Cinq-Mars eut cette faiblesse, et le malheureux de Thou fut condamné à m. en vertu d'une simple ordonnance de Louis XI, oubliée depuis long-temps, et qui même n'avait jamais reçu d'application. Richelieu lui même témoigna une extrême surprise de cette condamnation, qu'il désirait sans l'espérer. La précipitation mise dans cette affaire vaut la peine d'être remarquée : les interrogatoires et le récolement des deux accusés, les conclusions du rapporteur, l'arrêt et son exécution, tout fut terminé dans l'espace de huit ou neuf heures. De Thou, après avoir pardonné au grand-écuyer, qu'il aimait sincèrem.,

chercha dans la religion la force dont il avait besoin, et subit son arrêt avec un admirable courage. Ses parens ne purent obtenir sa réhabilitat., même après la mort de Richelieu, parce qu'on craignit, en reconnaissant son innocence, d'autoriser la non-révélation des complots tramés contre l'état. On trouvera les pièces de son procès dans le *Journal* de Richelieu, dans les *Mémoires* de Montrésor, etc. L'abbé d'Artigny en a rassemblé plusieurs, qui étaient inédites, dans le t. 4 de ses *Mémoires de littérature*. On peut encore consulter les pièces citées dans la *Biblioth. historique de la France*, III, 33742-49.

THOUIN (André), professeur de culture au Jardin du Roi, né à Paris en 1747, mort en 1823, fut encouragé, dès ses premiers pas dans la carrière, par Buffon et Bernard de Jussieu. Appelé en 1764 à la place de jardinier en chef du Jardin du Roi, que son père avait remplie pendant près de 20 ans, il tripla l'étendue de l'École de botanique, augmenta ses richesses en végétaux exotiques, agrandit les serres, et les remplit de plantes qu'il tira des diverses parties du globe, fut proclamé le restaurateur du Jardin, et mérita l'estime de Jean-Jacques Rousseau, de Linné, de Malesherbes. Les portes de la société d'agriculture de Paris et de l'académie des sciences lui furent ouvertes. Élu membre du conseil-général du département de Paris en 1790, il rendit de grands services aux campagnes, fut nommé professeur d'économie rurale à l'école normale en 1792, fut envoyé en Hollande en 1794, et dans la Péninsule italique en 1796, et fut récompensé de ses recherches dans ces deux contrées par une couronne de chêne et une médaille d'or. Il devint membre de l'Institut dès sa formation, reçut un des premiers l'étoile de la Légion-d'Honneur, obtint en 1806 la création d'une école d'agriculture-pratique, et devint, sur la fin de sa vie, l'arbitre des propriétaires et des sociétés savantes. Sa réputation franchit les bornes de la France, et partout il est cité encore comme une autorité. On a de lui : *Essai sur l'exposition et la division méthodique de l'économie rurale, sur la manière d'étudier cette science par principes et sur les moyens de l'étendre et de la perfectionner*, 1805, in-4; *Monographie des greffes*, Paris, 1821, in-4; une foule d'autres *mémoires* et *instructions*, qui se trouvent dans plusieurs recueils, et dont M. Thiébaut de Berneaud a donné la liste dans l'*Éloge historique de Thouin*, qu'il lut à la séance du 28 décembre 1823 de la société linnéenne. M. Oscar Leclerc, neveu d'André Thouin, a publié son *Cours d'agriculture et de naturalisation des végétaux*, Paris, 1827, 3 vol. in-8, et *atlas* in-4 de 65 planches, précédé de l'*éloge* de l'auteur, par M. Cuvier, et d'une *notice* sur lui par l'éditeur. — Jean Thouin, frère du précédent, mort en février 1827, jardinier en chef du Jardin du Roi et membre de la société d'agriculture, remplit avec autant de zèle que d'intelligence l'utile emploi qui, de génération en génération, s'était transmis dans sa famille. On ne doit pas confondre avec les précédens leur frère, M. Gabriel Thouin, aujourd'hui employé comme architecte au même établissem., et de qui l'on a un ouvrage intitulé : *Plans raisonnés de toutes les espèces de jardins*, Paris, 1819, in-fol., avec 50 planches.

THOURET (Jacques-Guillaume), l'un des membres les plus célèbres de l'assemblée constituante, né à Pont-l'Évêque en 1746, avait d'abord exercé avec le plus grand succès la profession d'avocat au parlement de Normandie ; il fut élu le premier, en 1789, député aux états-généraux par le tiers-état de la ville de Rouen. Nommé président de l'assemblée à une grande majorité, il céda aux murmures du parti révolutionnaire, qui n'avait point participé à cette nomination, et se démit de la présidence. Il passa bientôt au comité de constitution, dont il fut le membre le plus assidu et le plus influent, et dont il devint le rapporteur : c'est alors qu'on le vit constamment à la tribune, présentant de nouveaux projets et les défendant avec la plus grande habileté. Il vota pour qu'il ne fût accordé au roi qu'un *veto* suspensif, fut l'adversaire le plus redoutable du clergé, parla pour la prolongation des vacances des parlemens, et même pour la suppression de ces grands corps et l'organisation d'un autre système judiciaire, contribua beaucoup à la décomposition des provinces en départemens, districts, cantons et municipalités, et fut porté de nouveau à la présidence, sans difficulté, en 1790. Alors ses nombreuses motions, relativement au clergé et à la législation administrative et judiciaire, devinrent des lois. Plusieurs de ses propositions, dont le résultat eût été d'affaiblir trop l'autorité royale, furent jugées imprudentes dans une monarchie constitutionnelle et ajournées. Thouret, qui, après le voyage de Varennes, avait fait décréter que le roi serait mis sous la surveillance du commandant de la garde nationale, fut choisi le 3 septembre pour lui présenter l'acte constitutionnel, et, nommé président le 12 pour la quatrième fois, reçut Louis XVI le jour où celui-ci se rendit à l'assemblée pour déclarer qu'il acceptait la constitution. Après la dissolution de l'assemblée, il devint président du tribunal de cassation, espéra vainement, par la soumission et le silence, d'échapper à la proscription, et mourut sur l'échafaud le 22 avril 1794. Outre un grand nombre de *discours*, de *rapports*, etc., on a de lui : *Abrégé des révolutions de l'ancien gouvernement français, extrait de l'abbé Dubos et de l'abbé Mably*, 1800, in-18 (la deuxième partie de cet ouvrage, intitulée *Observations sur l'histoire de France, extraite de Mably*, a été réimprimée plusieurs fois); *Tableaux chronologiques de l'histoire ancienne et moderne*, 1re partie, 1821, in-fol. oblong. — Thouret (Michel-Augustin), médecin, frère du précédent, né à Pont-l'Évêque en 1748, mort en 1810, fut admis l'un des premiers à la société royale de médecine lors de sa formation, en 1776, et fut un des commissaires désignés par le gouvernement pour surveiller les fouilles du cimetière des Innocens, qu'on voulait supprimer. Associé plus tard à Colombier comme inspecteur-général, en survivance des hôpit. civils et maisons de force du royaume, nommé membre du conseil de santé des hôpitaux militaires et médecin au département de la police, consulté souvent et utilement par le comité de secours et de mendicité de l'assemblée constituante, il perdit toutes ses places en 1792, et fut en butte aux persécutions. Lorsque le gouvernement voulut réorganiser l'instruction publique après la mort de Robespierre, Thouret travailla, de concert avec son ami Fourcroy, à établir l'école de santé, aujourd'hui la faculté de médecine, fut nommé professeur et directeur de cet établissement utile, et y vit renaître, par ses soins et ceux de Corvisart, Desault, etc., le goût des études médicales. Il fut appelé à l'administration des hospices et du Mont-de-Piété, fut nommé membre du conseil de salubrité, entra au tribunat, et y resta jusqu'à la suppression de cette assemblée. Il ne faut pas oublier qu'il fut l'un des premiers à reconnaître l'importance de l'heureuse découverte de Jenner. Entre autres ouvrages, dont on trouvera l'énumération à la suite d'une *notice* très-ample que lui a consacrée M. le baron Desgenettes au t. 7 de la *Biographie médicale*, on a de M.-A. Thouret : *Recherches et Doutes sur le magnétisme animal*, 1784, in-12; *Extrait de la correspondance de la société royale de médecine, relativement au magnétisme*, 1785, in-8, des *mémoires*, des *observations* et des *recherches* dans les *mém.* de la société roy. de méd.

THOUTMOSIS ou THOOUTMÈS, c'est-à-dire enfant de *Thoout* (l'Hermès des Égyptiens), serait, suivant les conjectures des savans qui, de nos jours, explorent la science obscure des hiéroglyphes, le

nom, rendu à sa vraie forme, de plusieurs pharaons de la 18e dynastie que les écrivains grecs ont diversement altéré en ceux de *Thouthmosis*, *Tethmosis*, *Thmosis*, etc. On cherche aussi à démontrer que les personnages du nom de Thoutmosis sont identiques avec d'autres mentionnés sous une désignation différente, notamment dans les fragmens que l'historien Josèphe nous a conservés des *Ægyptiaques* de Manéthon, etc. Mais, quelque ingénieuses que puissent paraître ces supputations, elles sont beaucoup trop vagues pour qu'il soit permis de les classer au rang des notions historiques. On se bornera à dire que, suivant ces conjectures, le premier THOUTMOSIS, qui serait fils de *Misphra-Thoutmosis* (lequel commença, vers l'an 1800 avant notre ère, l'expulsion de la dynastie des *Hycsos* ou rois-pasteurs, et régna 25 ans et 4 mois sous le nom d'*Aménoftèp*), aurait aussi porté le nom de *Chebron*; qu'après 13 ans il aurait eu pour successeur *Amenophis Ier*, remplacé lui-même au bout de 20 ans et 7 mois par sa sœur *Amensès* ou *Amensè*, laquelle occupa le trône 21 ans et 9 mois, jusqu'à l'avènem. de *Mephrès* ou *Miphris* (qui serait identique avec le *Mœris* ou *Myris*, des historiens grecs), dont on fait le deuxième THOUTMOSIS. On croit posséder des effigies de ce pharaon, qui aurait régné avec gloire 12 ans et 9 mois, laissant après lui le trône à un prince qu'on suppose être *Amenophis Ier*. A ce dernier aurait succédé, au bout de 5 ans et 10 mois, un troisième THOUTMOSIS, qui serait père du célèbre *Amenophis II*, le Mnemon égyptien des Grecs ou *Phamenophis*. Le règne de Thoutmosis III aurait été de 9 ans et 8 mois; celui de son fils de plus de 30 années, après lesquelles viendraient *Horus*, puis *Achenchersès* ou *Chencherès*, le même que *Thmnuhmot*, et enfin sept autres souverains jusqu'au fondateur de la 19e dynastie, qui est Ramessès-Sésostris (*v.* SÉSOSTRIS).

THOUVENEL (PIERRE), médecin, né en 1747 en Lorraine, mort en 1815, se fit d'abord connaître par les recherches qu'il entreprit sur les eaux de Contrexeville, et par l'établissem. qu'il y fonda à ses frais. La société royale de médecine le récompensa de son zèle par le titre d'associé, et le ministère en lui donnant l'emploi d'inspecteur des eaux minérales de France. Cette distinction fut suivie bientôt de plusieurs autres, et Thouvenel, pourvu d'emplois éminens, honoré 10 fois en 14 ans de palmes académiques, semblait destiné à une carrière heureuse et paisible; mais le zèle qu'il déploya, envers et contre tous, pour la défense du magnétisme animal et de la faculté hydroscopique et métalloscopique, ses continuelles recherches sur cette matière, et ses efforts constans pour confirmer chaque jour, par de nouvelles expériences, une théorie dont nous ne voulons ni ne pouvons nous constituer les juges, établirent entre lui et ses nombreux adversaires une lutte funeste à son repos et à son bonheur. La révolution, dont il n'adopta point les principes, le força de s'exiler en Italie, où il combattit encore pour son système, et composa plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue un *mémoire* couronné par l'académie de Rome. De retour en France, il obtint, sous le gouvernement impérial, l'inspection des eaux minérales, et à l'avènement de Louis XVIII, qui l'avait connu à Vérone, fut nommé son premier médecin consultant. On a de lui: *premier et second Mémoire physique et médicinal sur les rapports qui existent entre la baguette divinatoire, le magnetisme et l'électricité*, Paris, 1781 et 1784, in-8; *Mémoire sur l'electricité organique et minérographique*, Brescia, 1790; *Mémoire sur l'nérologie et l'electrologie*, etc., Paris, 1806, 3 vol. in-8.

THOYNARD. V. TOINARD.

THRASÉAS (LUCIUS POETUS), sénateur romain et sectateur de la philosophie stoïcienne, né vers le commencement de l'ère chrétienne à Padoue, parcourut d'abord la carrière des honneurs milit., et au temps de l'avènem. de Néron il tenait un rang très-distingué dans l'état, tant à cause des dignités dont il était revêtu que par la juste considérat. que lui avaient acquise son mérite personn. et ses hautes vertus. Gendre de Pœtus et de la célèbre Arrie, il s'efforça en vain de détourner celle-ci de l'héroïque résolut. que lui inspira le malheur de son époux, impliqué dans la conjuration de Camillus Scribonianus contre Claude; mais il devait bientôt montrer lui-même que la crainte de la mort ne le pouvait faire descendre jusqu'à supporter l'infamie. Dès que se décelèrent les horribles penchans de Néron, Thraséas crut protester assez énergiquement contre ses premiers actes de tyrannie, en s'abstenant de prendre part aux délibérations du sénat; et c'était en effet témoigner une sagesse profonde. Il n'ignorait pas qu'une opposition moins mesurée, loin d'obtenir un effet salutaire, n'aboutirait qu'à dégrader davantage le sénat, en fournissant aux vils flatteurs qui y siégeaient l'occasion de se porter contre lui les champions de l'affreux despote. Afin de rendre plus manifestes les intentions de sa conduite, il se mêla avec quelq. chaleur dans une discussion de nulle importance, et qui concernait la police des spectacles de Syracuse. En vain donna-t-il encore une frappante leçon de courage, en refusant d'entendre jusqu'au bout l'infâme apologie que Senèque eut la bassesse d'adresser au sénat de la part de l'empereur, au sujet du meurtre d'Agrippine. De ce moment il savait que sa perte était assurée; mais cette conviction ne l'ébranla point, et il ne songea encore qu'à relever par son exemple tous les courages abattus. « Mon nom, disait-il avec une confiance imposante, vivra dans la postérité, au lieu que ces sénateurs prudens, qui se ménagent avec tant de soin, ne seront connus que par leur supplice. » Deux fois sa généreuse indépendance entraîna les suffrages de ses collègues avilis. Ce fut d'abord à l'occasion du jugem. d'Antistius, contre qui l'on proposait au sénat de remettre en vigueur l'odieuse loi de lèse-majesté, inventée par Auguste et abolie sous le règne de Claude: tous les votes étaient pour la peine de m., quand, prenant la parole, Thraséas sut intéresser à la justice l'orgueil des magistrats, qui presque tous se rangèrent à son avis, et ne prononcèrent contre Antistius que la peine du bannissement; l'autre fois ce fut dans la délibération relative à une accusation portée contre le proconsul Timarque, coupable de vexations envers les citoyens de Crète et de propos outrageans envers le sénat de Rome. Thraséas saisit cette occasion pour faire abroger l'usage où étaient les provinces de décerner des actions de grâces aux proconsuls et aux préteurs, représentant que ceux-ci, presque toujours, n'achetaient ces éloges qu'au prix de lâches complaisances. Débarrassé de toute contrainte, après que la découverte de la conjuration de Pison eut entraîné la perte de Sénèque et celle de plus. autres personnages illust., Néron, prêtant volontiers l'oreille aux perfides insinuat du scélérat Capito Cossutianus, ordonna la mise en jugem. de Thraséas, et, sous de ridicules prétextes, ce vertueux sénat. fut condamné à se donner la mort. « Après le massacre des citoyens les plus illustres, Néron voulait, dit Tacite, anéantir la vertu dans la personne de Thraséas. » Le principal grief qu'on élevait contre lui était qu'il n'avait pas voulu assister à l'apothéose de Poppée (*v.* ce nom): ce fut le farouche Marcellus qu'on chargea de soutenir cette inique accusation. Instruit de sa sentence par le questeur, Thraséas, qui ne s'était montré occupé que du soin de consoler ses amis et de persuader à Arrie, sa digne épouse, de se conserver pour leur fille, dont elle demeurait l'unique appui, se fit ouvrir les veines des deux bras, et expira dans de violentes douleurs l'an 66 de J.-C., laissant avec l'un des plus nobles exemples de fermeté d'âme une mémoire vénérée des Romains. Thraséas avait écrit l'*éloge*

de Caton d'Utique ; le sien le fut par Rusticus Arulenus, qui paya de sa tête cette fidélité au grand homme qu'il avait pris pour modèle.

THRASYBULE, l'un des plus grands citoyens d'Athènes, était fils de Lycus. Il commandait l'infanterie pesamment armée à Samos, vers l'an 411 avant notre ère ; et le crédit dont il jouissait auprès des soldats lui permit de les entraîner avec lui dans une révolte ouverte contre le gouvernement des Quatre-Cents, récemment établi sur les ruines de la démocratie, et qui à son tour fut renversé. Réuni à Sestos avec Théramènes, et Alcibiade qu'il avait fait rappeler de l'exil, il eut une part importante au gain de la bataille remportée près de Cyzique sur les Péloponésiens. L'an 408, ayant éprouvé un échec devant Ephèse, il conduisit ses 30 galères en Thrace, et, après la soumission de cette contrée, il alla réduire aussi Thasos et Abdère à se déclarer pour les Athéniens. A l'expiration de son commandement, qui avait été prolongé d'un an, il resta avec la flotte, et assista au combat des Arginuses. Il fut du nombre des généraux désignés pour aller recueillir les cadavres des morts après cette sanglante journée (*v.* THÉRAMÈNES). Mais, avant le procès dont l'inexécution de cet ordre fut l'occasion, Thrasybule, que les trente tyrans avaient dès leur établissement condamné à l'exil, s'était retiré à Thèbes. Ennemi toujours implacable de l'olygarchie, il rassembla une faible troupe d'aventuriers, s'avança avec eux vers l'Attique (402 ans avant J.-C.), s'empara de la forteresse de Phylé, et se trouva bientôt maître de forces assez considérables pour que les Trente crussent devoir lui proposer de venir occuper parmi eux la place que la m. de Théramènes venait de laisser vacante. Loin de descendre à cet indigne accommodement avec les oppresseurs de sa patrie, Thrasybule ne songe qu'à les renverser. A la tête de 1000 hommes, il surprend le camp de leurs soldats devant Phylé, et remporte sur eux une victoire décisive à Munichie. L'esprit de justice et de modération qu'il montra après ce triomphe attira un nombre considérable de citoyens dans son parti. Cependant un conseil de dix membres, pris dans chaque tribu, était substitué aux trente tyrans, et ce conseil, s'apprêtant à terrasser Thrasybule, sollicitait des secours auprès de Pausanias, roi de Sparte. Celui-ci leurre un moment les adversaires du valeureux partisan, puis ouvre avec lui une correspondance secrète, et enfin se porte médiateur dans la guerre civile des Athéniens. La république est reconstituée sur ses anciennes bases, les Trente et leurs successeurs sont bannis ; mais un décret met leurs biens à l'abri de toute confiscat. Thrasybule ne s'honora pas moins, en faisant rendre une loi portant que personne ne pourrait être recherché ni puni pour ce qui s'était passé durant les troubles. Ce vertueux citoyen, heureux des services qu'il avait rendus à sa patrie, se crut plus que récompensé par la couronne d'olivier que lui décernèrent les Athéniens. Ennemi de l'ingratitude autant qu'il l'avait été du despotisme, il n'oublia point les secours qu'il avait reçus des Thébains, et, lorsque ceux-ci se trouvèrent menacés par les Spartiates, il détermina les Athéniens à épouser leur querelle. Ce fut lui qu'on chargea de conduire la flotte destinée à les secourir. Après avoir parcouru l'Ionie, s'être assuré de la Thrace et avoir mis Méthyme en état de blocus, etc., il se porta devant Aspende, en Cilicie, et lui imposa une forte contribution. Mais, au mépris de la capitulation, une partie de ses troupes s'y livrèrent au pillage, et les habitans irrités se vengèrent en attaquant de nuit le camp de Thrasybule, qui fut massacré dans sa tente (l'an 390 avant J.-C.). On sait que la *vie* de cet illustre Athénien a été écrite par Cornélius Nepos. — Il ne faut pas confondre avec le précédent un autre THRASYBULE, fils de Thrason, qui, après la défaite d'Antiochus, lieutenant d'Alcibiade, quitta l'armée pour aller accuser ce dernier général devant le peuple d'Athènes.

THRASYLLE, astrologue, était attaché à la personne de Tibère lorsque, ce prince étant exilé à Rhodes, il lui prédit son prochain rappel, affirmant, ce qui se trouva exact, qu'un vaisseau prêt à aborder lui en apportait la nouvelle. On rapporte de lui plusieurs autres traits semblables, notamment qu'il devina un jour la résolut. que le prince avait formée de se débarrasser de lui, en le faisant précipiter du haut d'une muraille, résolution qu'il fit heureusement révoquer. Avec sa prescience, notre astrologue devait trouver fort peu de charmes en la société du jeune tigre qu'il avait à caresser. — Parmi les autres personnages de ce nom, il faut distinguer un général athénien que l'armée, soulevée contre le gouvernement des Quatre-Cents par Thrasybule, mit à sa tête avec ce dernier et quelques autres. — Vers le même temps vivait à Athènes un fou aussi appelé THRASYLLE, lequel s'imaginait que tous les vaisseaux arrivant dans le Pyrée lui appartenaient. — Enfin il y eut du même nom un poète et musicien célèbre de Phlionte, ville du Péloponèse. Ce dern. florissait en l'an 37 de J.-C. On n'est pas sûr qu'il ne soit pas le même que l'astrologue. *Voy.* à ce sujet deux *dissertations* insérées dans les *Mémoires* de l'académie des inscriptions : l'une au tom. 10, par l'abbé Sévin, qui les croit identiques, l'autre au t. 13, par Burette, qui soutient une opinion contraire.

THROSBY (JOHN), typographe anglais, né vers 1740 dans le comté de Leicester, mort en 1803, a laissé : *Mémoires sur la ville et le comté de Leicester*, 1777, 6 vol. in-12 ; *Histoire et Antiquités de l'ancienne ville de Leicester*, 1791, in-4, etc.

THSAO-THSAO, ministre du dernier empereur chinois de la dynastie des Han, né au milieu du 2e S. de notre ère, doit être regardé comme le véritable fondateur de la dynastie de Wei ou Goei, quoique le titre d'empereur n'ait été pris que par son fils. Il dut sa fortune, selon l'usage, aux troubles de son pays. Pendant une peste qui affligea l'empire, l'an 173 de l'ère vulgaire, un empirique, par les guérisons miraculeuses qu'il opéra, parvint à se créer un parti puissant et battit plusieurs fois les troupes impériales. Thsao-thsao remporta une victoire éclatante sur ces rebelles qu'on appelait les *bonnets-jaunes*, et s'ouvrit par ses succès le chemin aux premières dignités. Après la mort de l'empereur Ling-ti, l'an 189 de J.-C., un nouveau chef de rebelles, Toun-tcho, s'étant fait proclamer gouverneur de l'empire, Thsao-thsao vendit ses terres pour enrôler des troupes, et la Chine fut en proie à une guerre civile, qui ne finit qu'à la mort de l'ambitieux gouverneur, assassiné l'an 192 de J.-C. Cependant les *bonnets-jaunes* qu'on croyait dissipés reparurent. Thsao-thsao parvint à les soumettre, tira l'empereur de la servitude où le retenaient quelques grands de la cour, se fit nommer premier ministre et commandant-général de toutes les forces de l'empire, s'occupa dès-lors sans relâche de guérir les maux causés par des guerres longues et cruelles ; et sans oser prendre le titre d'emper., conserva les honneurs et la puissance de la dignité suprême jusqu'à sa mort, arrivée en 220.

THSENG-TSEU, ou plutôt THSENG-SEN, surnommé *Tseu-Iu*, l'un des principaux disciples de Confucius, né dans la ville de Wou-la-Mérid., au roy. de Lou, vers l'an 505 avant J.-C., est auteur de deux ouvrages célèbres, le *Taï-hio* ou le *Livre de la grande Science*, sorte de traité de politique et de morale, et le *Hiao-king*, ou le liv. de l'*obéissance filiale*. Le premier a été traduit par plusieurs missionnaires et fait partie de l'édit. chinoise-latine dite de Goa. Noël en a donné une autre traduction dans ses *Libri classici sex*. M. Marshman en a publié le texte entier avec une version anglaise à la suite de sa *Clavis sinica*, imprim. à Sirampour, et le P. Cibot en a composé une paraphrase en fran-

çais insérée au tom. 1er de sa collection des *Mém.* de nos missionnaires. Il n'existe de traduct. complète du second que dans la collection de Noël.

THSIN - CHI - HOUANG - TI ou WANG-TCHING, empereur de la Chine, le 1er de la dynastie des Thsin, parvint au trône à l'âge de 13 ans après la mort de son père Tchouang-siang-wang, l'an 247 avant J.-C. Il trouva l'empire divisé en 7 royaumes indépendans par l'imprudence des monarques ses prédécesseurs qui avaient distribué des fiefs à leurs plus fidèles serviteurs, et résolut de ressaisir tout qu'ils avaient laissé échapper à leur autorité. Il commença par brouiller les rois de Tchao et de Wei et par construire des fortifications pour garantir ses frontières des incursions fréquentes des Turks *Hioung-nou* qui occupaient la Mongholie actuelle. Aidé de son premier ministre Li-szu, il sema plus que jamais la division entre tous les rois qui se partageaient les différentes parties de l'emp., les laissa s'affaiblir dans des guerres funestes; et les attaquant tour à tour dans le moment le plus favorable, mit successivem. au nomb. de ses provinces les royaumes de Hao, de Wei, de Tchao, de Tchhou, de Yan, etc. Il prit alors, l'an 221 avant J. C., le titre de *Thsin-chi-houang-ti* (premier emper. auguste des Thsin), construisit partout de magnifiques édifices, établit des routes publiques, ouvrit des canaux, et assura la paix et le repos à son peuple en exterminant la plus gr. partie des Turks *Hioung-nou* et d'autres tribus dont le voisinage inquiétait sans cesse les frontières de la Chine. Tant de services n'ayant pu imposer silence aux grands qui regrettaient l'ancien état de choses et appuyaient sur l'histoire et sur les anciens livres leurs représentations continuelles, l'emper. fit brûler, l'an 213 avant J.-C., presque tous les anciens ouvrages historiques, principalement ceux de Confucius. Quoiqu'on doive attribuer à cette mesure barbare l'ignorance où l'on est resté sur l'histoire des premiers siècles de la Chine, il ne faut point dissimuler le bien qui, sous ce règne, résulta pour les lett. de la découverte du papier et du pinceau à écrire, et de l'introduction d'une manière plus facile de tracer les caractères. Thsin-chi-houang-ti, dont la fermeté quelquefois despotique fit le bonheur de ses sujets livrés jusqu'alors aux tyrans féodaux, est un des plus grands empereurs qui aient régné en Chine. Il m. en 210 pendant une tournée qu'il faisait dans les provinces orientales de son empire.

THUCYDIDE, historien grec, se qualifie Athénien en commençant son ouvrage, et continue, dans plusieurs autres endroits, de donner sur sa vie des renseignemens d'autant plus précieux à recueillir, qu'ils sont peu nombreux, et que l'on ne peut pas toujours les remplacer par les témoignages des divers écrivains grecs et latins qui nous parlent de lui. Cependant Pline l'Ancien, Plutarque, Aulu-Gelle, Pausanias, ne seront pas consultés inutilement. Quant aux autres, il faut les lire aussi, mais avec défiance. C'est un travail immense que de chercher la vérité à travers tant de récits souvent contradictoires; mais ce travail a été fait par un habile critique; et sans le suivre dans toutes ses recherches et ses discussions, nous nous en tiendrons aux résultats suivans, en ayant soin toutefois de ne pas donner pour une certitude ce qui ne sera qu'une probabilité. On suppose, non sans de fortes présomptions, que Thucydide naquit en 471 avant J.-C., et qu'il appartenait à deux familles illustres, l'une en Thrace, l'autre dans l'Attique. Olorus était le nom de son père. On raconte qu'il assista, jeune encore, aux jeux olympiques, où il entendit avec une vive émotion la lecture que fit Hérodote de son ouvrage; ce dut être en 460, ou 456 ou 452. La deuxième de ces trois dates semble la plus convenable. Le futur historien de la guerre du Péloponèse était alors âgé de quinze ans. Maintenant, si l'on veut se contenter des documens classiques, ce qui est le parti le plus sûr, car les autres présentent des assert. qui paraissent fausses et même calomnieuses, l'on ne trouvera absolument rien à placer dans la vie de Thucydide, depuis ces jeux de 456 jusqu'à la prise d'Amphipolis par les Lacédémoniens en 424. Il nous explique lui-même comment la chose arriva, et son explication est digne de foi. Il était à Thasos lorsqu'il reçut ordre d'aller au secours d'Amphipolis. Aussitôt il se mit en mer avec sept vaisseaux pour empêcher les habitans de cette ville d'écouter les propositions de l'ennemi ou pour occuper au moins le port d'Eion. Il arriva trop tard devant la première place qui avait déjà traité avec Brasidas, général des Lacédémoniens; mais il réussit à mettre la seconde en sûreté. Il fut exilé, et il ne se plaint pas de cette rigueur, mais il ne faut pas en conclure qu'il était coupable d'exactions, d'usure, d'infidélité dans son administration, comme le prétend un biographe anonyme du moyen âge. Il était l'un des hommes les plus riches de son temps, grâce aux mines d'or qu'il possédait et exploitait dans un canton de la Thrace; c'est déjà un motif de penser qu'il ne fit point de bassesses pour s'enrichir. Conviendrait-il d'ailleurs de laisser à un obscur compilateur, reconnu peu véridique sur d'autres points, le pouvoir de ternir si facilement la réputation d'un grand homme. Tout ce qu'il serait permis de conjecturer, sans avoir aucun moyen de s'en assurer, c'est que les Athéniens furent en droit de lui reprocher de la négligence et des retards funestes. Croyons encore Thucydide plutôt que ses biographes lorsqu'il nous dit que son exil a duré 20 ans et s'est par conséquent terminé en 403, quand la guerre du Péloponèse finissait. Pline l'Ancien a dit que les Athéniens l'avaient rappelé, faisant ainsi cesser eux-mêmes une de ces rigueurs extrêmes qui touchent de près à l'injustice. Quant aux lieux et aux temps où le grand écrivain composa son histoire, c'est à lui-même que nous devons nous en rapporter. Il nous déclare que, dès l'ouvert. de la guerre du Péloponèse, il avait entrepris d'en raconter les événemens; que ce travail continuait de l'occuper durant son exil, et qu'il profitait pour le perfectionner des facilités que lui offraient ses relations tant avec les Athéniens qu'avec leurs ennemis. On est donc conduit à placer la composition de son ouvrage entre les années 431 et 403. Pour connaître à peu près l'époque de sa mort, on est obligé aussi de faire un travail d'induction. Il dit à la fin de son 3e livre qu'il y a eu trois éruptions de l'Etna depuis que la Sicile est occupée par les Grecs. Or on sait que la troisième n'est arrivée qu'en 395. Il a donc vécu au moins jusqu'à ce terme et probablement quelques années au-delà, peut-être jusqu'aux premiers mois de 391, ainsi que le conjecture Dodwell; mais à la fin de cette même année 391, il n'était plus vivant, car ses héritiers communiquaient ses écrits à Xénophon. On ne saurait dire ni où ni comment il m., si ce fut en Thrace ou à Athènes, de vieillesse ou de maladie, naturellement ou sous les coups d'un assassin. Les traditions suivies à ce sujet par Plutarque, Pausanias, Marcellin et l'anonyme dont nous avons déjà parlé, sont inconciliables. Mais qu'importe? C'est l'ouvr. même de Thucydide qu'il est utile de bien connaître. On doute que ce soit lui qui l'ait divisé en livres, car il paraît que cette divis. n'a pas été constamm. la même. On convient toutefois aujourd'hui assez généralem. d'en compter huit. Le premier contient d'abord des vues générales sur les plus anciens temps de la Grèce, puis une exposition des causes prochaines, des préparatifs et de l'ouverture de la guerre du Péloponèse. Le livre II embrasse les trois prem. années de la guerre d'avril 431 à juillet 428. Les six années suiv., jusqu'au printemps de 422, fournissent la matière des livres III et IV. Vient ensuite, dans le livre V, le récit de la mort de Cléon et de Brasidas et de tous les événemens qui se succédèrent

jusqu'au mois d'octobre 416. C'est peut-être ici le lieu d'avertir que Thucydide ne compte pas comme les autres historiens grecs, par années civiles ou archontiques, mais par étés et par hivers. Le nom d'été s'applique chez lui aux six mois compris depuis l'équinoxe vernal jusqu'à l'automnal, et le nom d'hiver à l'autre semestre. Son but, en adoptant cette méthode particulière, était d'éviter toute confusion et toute erreur en ouvrant chaque année à l'époque où s'ouvrait la campagne. Mais poursuivons. Le livre VI, prenant les événemens au point où les a laissés le précédent, les conduit jusqu'au milieu de 414, où commence le liv. VII, lequel se termine à l'automne de 413. Mais quoiqu'il ne corresponde ainsi qu'à une seule année, il est bien celui de tous où l'intérêt hist. est porté au plus haut degré. On a voulu révoquer en doute, sans raison suffisante selon nous, l'authenticité du livre VIII. Il faut convenir qu'on n'y retrouve pas le grand historien qui, dans le livre précédent, s'était montré avec toutes ses qualités. Mais, selon toute apparence, il se proposait de retoucher et de perfectionner cette partie de son ouvrage, qui d'ailleurs ne devait pas être la dernière, car elle se termine en 412, 21e année de la guerre du Péloponèse, et il avait annoncé le projet d'étendre son travail jusqu'à la 27e et dern. année. Il nous resterait à dire quel a été le sort de ce grand ouvrage depuis son apparition jusqu'à nos jours, quels jugemens en ont portés les écrivains anciens et modernes quelles copies en ont été faites, quelles édit. en ont été publiées, quelles traductions, quels comment. ont été consacrés à en éclaircir le texte. Les étroites limites de notre *Dictionnaire* nous imposent l'obligation de faire un choix entre les documens qui s'offrent à nous en foule sur tous ces points si intéressans à examiner. Denys d'Halicarnasse est le seul qui ait critiqué sévèrement, ou pour mieux dire, avec une injustice aveugle et passionnée, l'historien de la guerre péloponésiaque; mais ce grand homme a été bien vengé par les suffrages de Cicéron, de Quintilien, de Lucien et d'autres écrivains classiques, et par l'admiration plus prononcée encore et plus complète des modernes. Il a sur Hérodote, le seul rival que l'antiquité trouvât chez les Grecs à lui opposer, un avantage immense; c'est qu'il sait écarter les fictions et les fables, et ne se propose évidemment d'autres but que d'écrire une histoire exacte. Les harangues sont la seule espèce d'embellissement qu'il se permette. On l'a beaucoup blâmé d'en avoir fait un usage trop fréquent et d'avoir ainsi donné à ses successeurs un exemple dont ils n'ont pas manqué d'abuser. Mais il faut reconnaître que si l'on trouve chez lui 39 harang. et d'autres morceaux oratoires moins étendus, ils forment une partie essentielle de son histoire, qu'on ne les en retrancherait pas sans l'appauvrir, sans amortir l'éclat dont elle brille et même sans éteindre la lumière qui la doit éclairer. C'est là en effet qu'il peint les personnages, là qu'il prépare ou achève ses récits, là qu'il explique les causes et les effets des évènemens. Les harangues politiques surtout sont admirables, ce qui n'empêche pas qu'on ne trouve parfois dans les autres beauc. d'à-propos, d'énergie et d'éloquence. Il est une chose dont on ne peut que lui savoir un gré infini lorsqu'on a lu Hérodote, c'est d'avoir dans son récit à l'exception d'une seule digression considérable sur les Pisistratides, redouté toujours de sortir d'un sujet qu'il avait circonscrit avec scrupule. On pourrait même se plaindre de la sévérité extrême avec laquelle il écarte souvent ce qui avoisine sa matière. Quant à son style, on y trouve cette dignité et cette énergie constantes que les anciens rhéteurs désignaient par le nom de sublime. Il n'est pas toujours exempt d'obscurité; et puisque les anciens ont remarqué cette imperfection, il faut bien l'imputer à l'auteur. Cependant on doit présumer que les copistes l'ont fort augmentée. Nous pourrions énumérer plus de 40 copies du texte de Thucydide. Nulle part on n'en a réuni un plus grand nombre qu'à Paris; la Bibliothèque du Roi en a 13 que M. Gail a décrites, et dont il a donné les variantes: aucune ne précède le 11e S. Nous ne citerons point d'édition avant celle donnée par Hudson, Oxford, 1696, in-fol., et reproduite en 1731, Amsterdam, in-folio; dans celle de Duker qui fut reproduite elle-même en 1759 à Glascow chez les Foulis, 8 vol. in 8. On doit aux soins de M. Bredenkamp l'édition purement grecque de Brême, 1791, ou Leipsig, 1799, 2 tom. in-8, à l'usage des écoles. Le travail le plus estimable qui ait été publié en France sur Thucydide à la fin du dernier siècle est la version de P.-Ch. Lévesque, Paris, 1795, 4 vol. in-8 On compte 10 édit. publ. en Europe depuis 1800. Nous nous contenterons de dire qu'en France M. Gail a mis au jour, depuis 1807, 10 vol. in-4, où se trouvent le texte, les scolies, des variantes extraites de 13 MSs. de la Bibliothèque du Roi, une version latine corrigée, une version française (qui a été imprimée aussi à part, 4 vol in-8); une série de remarques historiques et philologiques, etc., etc.

THUGUT (le baron FRANÇOIS), célèb. homme d'état du 18e S., né à Lintz en 1739, d'un pauvre batelier de cette ville, fut attaché en 1754 à l'ambassade de Constantinople, fut nommé, 3 ans plus tard, interprète de l'internonce autrichien., obtint ensuite la place de résident, puis celle d'internonce, qu'il occupait en 1770, lors de la guerre entre les Russes et les Turks. Il montra de l'habileté au congrès de Forkchany, en 1772, ainsi que dans plus. autres missions, et mérita le tit. de baron, la croix de commandeur de St-Étienne et la confiance de Marie-Thérèse, qui, en 1777, l'envoya plus. fois auprès de ses deux filles, les reines de France et de Naples, sans résultat, mais non pas sans but politique, et en 1778 auprès de Frédéric II pour lui faire des ouvertures pacifiques, mais de telle nature qu'elles ne purent être accueillies. Ce mauvais succès n'empêcha pas Thugut d'être envoyé à Varsovie comme ministre d'Autriche en 1780, d'être chargé, en 1788, de l'administration générale de la Moldavie et de la Valachie, et d'avoir ensuite le titre de ministre plénipotentiaire en France, où il contribua, dit-on, beaucoup à mettre Mirabeau dans le parti de la cour Rappelé à Vienne après la m. de Léopold, il détermina l'irrésolu François II à entrer activem. dans la coalition contre la France, obtint la direction générale de la chancellerie d'état sous la présidence du prince de Kaunitz, et, à la mort de celui-ci, en 1794, lui succéda comme prem. minist. Mais il fit la faute de séparer toujours les intérêts de son souverain de ceux de ses alliés, et fut puni de son égoïsme par les succès de l'armée française: l'Autriche n'échappa à une ruine complète qu'en signant le traité de Léoben (1797), dont une des conditions secrètes fut le renvoi de Thugut. Lors de la deuxième coalition, en 1799, François II, qui ne l'avait sacrifié qu'à regret, lui rendit le portefeuille des affaires étrangères, et le lui conserva, malgré le mécontentement et les réclamations des cabinets de Londres et de Pétersbourg. Il était réservé à Buonaparte de faire renvoyer, après la paix de Luneville, un ministre toujours prêt à entrer dans les coalitions contre la France. Thugut parut reprendre cependant quelq. crédit en 1805, fut chargé de la direction d'une branche de la diplomatie, se retira décidém. des affaires en 1808, et m. à Vienne en 1818.

THUILERIES (CLAUDE DU MOULINET, plus connu sous le nom d'abbé des), écrivain estimable pour ses recherches historiques, né à Séez en Normandie en 1667, m. à Paris en 1728, a laissé: *Lettres écrites à un ami sur les disputes du jansénisme*, Paris, 1710, in-12, et a consigné ses recherches laborieuses dans un gr. nomb. d'ouvrag., parmi lesquels nous citerons: *Dissertation sur la*

mouvance de Bretagne, Paris, 1711, in-12; *Mémoire où il est prouvé que le livre des miracles de St Martin, etc., est d'un imposteur* (*Mémoires de Trévoux*, juin 1716); *Remarques touchant l'origine de la maison de France et ses prérogatives* (*Mercure*, déc. 1720); *Dictionnaire universel de la France ancienne et moderne*, Paris, 1726, 3 vol. in-folio.

THUILLERIE (GASPARD COIGNET DE LA), ambassadeur de France à La Haye, fut envoyé au congrès de Bromsebro comme médiateur entre les rois de Suède et de Danemarck, et, après une négociation longue et épineuse, qu'il dirigea seul, il parvint à faire signer, en 1645, le traité de Bromsebro, qui rendit la paix au nord de l'Europe. — THUILLERIE (Jean-Franç. JUVENON ou JOUVENOT, dit La), acteur et aut. dramatique, né vers 1653, débuta sur le théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, en 1672, dans les prem. rôles tragiques, fut reçu, en 1674, pour ceux de rois et de paysans, passa dans la troupe de la rue Guénégaud en 1680, et m. en 1688. Des quatre pièces qui composent ses œuvres, la seule qui ne lui ait pas été contestée est son *Crispin précepteur*, comédie en un acte et en vers, jouée en 1679, imp. en 1680 : les trois autres, savoir, la tragédie de *Soliman*, celle d'*Hercule*, et *Crispin, bel-esprit*, comédie en un acte et en vers, jouée avec succès en 1681, imp. en 1682, ont été attribuées à l'abbé Abeille. La Thuillerie avait beaucoup de vanité, et n'était pas aimé de ses camarades.

THUILLIER (dom VINCENT), bénédictin de la congrégation de St-Maur, né à Couci, diocèse de Laon, en 1685, mort sous-prieur de son ordre en 1736, se signala parmi les appelans lors des querelles de la bulle, et révoqua ensuite son appel pour écrire l'*Histoire de la constitution* Unigenitus. On a de lui : *Traduction* de Polybe, imprim. avec les *commentaires* de Folard (*v.* FOLARD et POLYBE); une version lat. du *Traité* d'Origène *contre Celse*, insérée dans l'édit. du P. de La Rue; une édition des *Œuvres posthumes* de D. Mabillon et D. Ruinart, Paris, 1724, 3 v. in-4, etc. — J.-L. THUILLIER, botaniste, m. à Paris le 18 déc. 1822, ne s'était élevé qu'à l'aide d'une perspicacité singulière au-dessus de la profession de jardinier, qu'il exerça d'abord ; son peu de conduite, d'ailleurs, et la rudesse de son caractère décelaient assez sa première éducation. On a sous le nom de cet homme, qui faisait métier de composer des herbiers qu'il vendait, une *Flore des environs de Paris*, 1790, in-12, et 1799, in-8, avec augment., ouv. auquel on suppose que L.-C.-M. Richard a participé.

THULDEN (CHRÉTIEN-ADOLPHE), prof. de théologie et chanoine de l'église de Ste-Marie, à Cologne, né à Volksmarck, en Westphalie, a pub. : *Historia nostri temporis ab anno* 1652 *ad annum* 16 9, Cologne, 1659, in-8; *Tractatus historico-politici ab anno* 1618, ibid., 1679, 8 vol. in-12 et 5 vol. in-8, etc. — THULDEN (Diodore), premier docteur en lois à l'univ. de Louvain, conseiller à la cour roy. de Malines, a pub. : *Comment. ad Codicem justinianæum*, Louvain, 1650, 1701, in-fol.; *Tract. de principiis juris*, ib.; *de Causis corruptor. judiciorum*, ib. — THULDEN (Théod. van), peint. et grav., né en 1607 à Bois-le-Duc, où il m. en 1676, fut un des élèves les plus distingués de Rubens, et celui qui, par la grandeur des idées, la manière de composer et de peindre, approcha le plus de ce grand maître. Il paraît même certain qu'il n'a pas été étranger à l'exécution de la fameuse galerie peinte par Rubens, et qui porte son nom. Egalem. habile dans les tableaux d'histoire et dans la peinture de genre, il a peint des foires et des kermesses qui rappellent les chefs-d'œuvre de Téniers. Ses meilleurs tableaux d'hist. sont le *Martyre de Saint Adrien*, dans l'église St-Michel de Gand, et *Jésus recevant sa mère dans le ciel*, peint pour le maît.-autel des Jésuites à Bruges. Il a gravé à l'eau-forte beaucoup d'estampes recherchées des amateurs, et marquées ordinairement des lett. T V T. Le Musée du Louvre possède de ce maître un tableau représentant un *sujet mystique*.

THULEMEYER (HENRI-GUNTHER), profess. de l'univ. de Heidelberg, né à Lippstadt en 1642, m. en 1714 dans une forteresse où l'empereur d'Allemagne l'avait fait enfermer comme prévenu d'avoir entretenu une correspondance criminelle avec le maréchal de Villars. On a de lui : *Masur. Labionis homicida excusatus*, Nuremberg, 1679, in-4; *Continuatio juris europæi à Stagemeïero cœpti*, Francfort, 1681, in-4.

THUMMEL (MARIE-AUGUSTE de), litt. allem. du 18e S., né dans les environs de Leipsig, fut un des ministres du duc E.-Fréd. de Saxe-Cobourg, dans les états duquel il établit des fabriques importantes. S'étant retiré des affaires en 1783, il partagea son temps entre les voyages et les travaux littéraire. On a de lui : *Wilhelmine*, ou *le Pédant marié*, poème héroï-comique en prose, Leipsig, 1764, petit in-8 (c'est cet ouv. qui a donné à Nicolaï l'idée d'un des meilleurs romans allemands : *Vie et Opinions de Sebaldus Nothanker*); *l'Inoculation de l'Amour*, conte en vers, Leipsig, 1771, très-petit in-8 ; *Voyage dans le midi de la France*, Leipsig, in-8.

THUNBERG (DANIEL de), directeur des ponts-et-chaussées en Suède et memb. de l'académie des sciences de Stockholm, m. à Carlscrona en 1788, âgé de près de 80 ans, a publié, en suédois et en franç. : *Méthode pour faire des constructions sous les eaux*, Stockholm, 1764. On montre, comme des chefs-d'œuvre, les écluses et les travaux qu'il a fait exécuter à Trollhetta et à Sweaborg.

THUNMANN (JEAN), sav. suédois, né dans la province de Sudermanie en 1746, m. en 1778, fut appelé par le ministère prussien à une chaire de l'université de Halle, où il fit de gr. recherches sur l'hist., et obtint, en 1773, le prix proposé par le prince Jablonowski pour un *mém.* sur deux peuples anciens, les Stawanes et les Comanes. Il parlait et écrivait correctem. l'allem., le franç., l'ital., l'angl., l'espag., et connaissait le grec classiq. et le grec moderne, l'hébr., le syriaq., l'arabe, l'albanais, le turk, le walache, le circassien. On a de lui : *Recherches sur l'hist. ancienne de quelques peuples du nord*, Berlin, 1772; *Recherches sur l'hist. des peuples de l'Europe orientale*, Leipsig, 1774, in-8; *de Confiniis histor. et poeticæ orationis*, Halle, 1772; *Sur l'ancienne littérature poétique du nord*, ibid., 1775; *Sur la découverte de l'Amérique*, ibid., 1776.

THURLOE (JOHN), secrét.-d'état, né dans le comté d'Essex en 1616, m. à Lincoln's Inn en 1668, se fit remarquer surtout par son extrême modérat. dans les temps orageux qu'il eut à traverser. Il suivit d'abord la carrière du barreau, fut nommé secr. des commissaires du parlem. au traité d'Uxbridge, fut admis à Lincoln's Inn en 1647, et nommé l'année suiv. receveur ou clerc des amendes de la chancellerie. Quoiqu'il n'eût pris aucune part au meurtre de Charles Ier, des postes importans lui furent confiés pend. toute la durée de la républiq. et du protectorat. On le voit, en 1651, secrétaire de St-Jean et de Walter Strickland, ambass. près des Provinces-Unies; en 1652 secrétaire du conseil d'état ; secrét.-d'état en 1653, et chargé, en 1655, de la direction du *postage* intérieur et extérieur. Admis au parlement l'année suivante, il reçut de ce corps des remercîmens pour avoir découvert le complot d'Harrison, et rendu d'autres services à l'état. En 1657, il entra au conseil-privé et fut élu l'un des gouv. de Charter-House ; en 1658, il fut nommé chancelier de l'univ. de Glasgow. Richard Cromwell le maintint dans le poste de secrét.-d'état et de conseiller-privé, malgré les réclamations et les murmures des chefs de l'armée. Thurloe se montra digne de cette protection par les efforts qu'il fit au parlement, où l'avaient porté les suffrages de

l'univ. de Cambridge, pour empêcher Richard de dissoudre ce corps. Il voulut être encore utile à son pays sous Charles II, et offrit ses services à ce prince, qui ne l'accueillit qu'avec méfiance. Il se vit accusé de haute trahison, emprisonné, puis remis en liberté, et se retira alors à Great-Milton, dans le comté d'Oxford, où il fut souvent consulté par Clarendon sur les affaires étrangères. On a de lui une collection de *Papiers d'état* (*state Papers*), pub. par le Dr Birch, 1742, 7 vol. in-folio. Il parut la même année à Lond. une broch. au sujet de cette public. sous le tit. de *Lettre à un ami*, en angl., in-8.

THURLOW (lord Edouard), lord-chancelier d'Anglet., né au village d'Ashfield, dans le comté de Suffolk, en 1732, m. en 1806, avait fait de très-mauvaises études à l'univ. de Cambridge, qu'il quitta sans avoir pris aucun degré. Mais une fois reçu au barreau, en 1758, il y déploya un grand talent qui, soutenu de protections puissantes, lui donna entrée au parlement, le fit nommer conseil du roi, puis, en 1770, solliciteur-général, et, en 1771, procureur-général. Il appuya avec beaucoup d'éloquence, dans la chamb. des communes, l'accusation intentée par le gén Burgoyne contre lord Clive, et se montra l'un des plus habiles défenseurs de l'administration de lord North, qui le fit créer pair de la Grande-Bretagne, et lui fit donner le gr.-sceau en 1778. Après la chute de lord North, Thurlow conserva, sous le nouveau ministère, sa place de chancelier, qu'il ne résigna qu'en 1783, lors de la formation du ministère qu'on appela de la *coalition*, pour se mettre, avec lord Cambden, à la tête de l'opposition. Il rentra dans l'administration comme lord-chancelier, lorsque Pitt fut placé à la tête des affaires, et agit de concert avec lui dans la discussion du bill de régence : mais, n'ayant point partagé son opinion sur la nécessité de déclarer la guerre à la France, il se retira en 1792, et, malgré la franchise de son langage dans la chambre haute, ne se mit point dans les rangs de l'opposition. Il continua ainsi le reste de sa vie de censurer les mesures qui lui semblaient injustes ou funestes, ou d'approuver ce qui lui paraissait bon et salutaire, avec une fermeté inébranlable et une rare impartialité. On a imp. de lui plus. trad., entre autres celle du *Combat des rats et des grenouilles* d'Homère, à la suite du *Clair de lune* (*Moon-Light*), petit poème d'Ed. Thurlow, son neveu.

THURMANN (Gaspard), bibliographe, né à Rostock dans le Mecklenbourg en 1634, m. à Hambourg en 1704, exerça quelq. temps la profession d'avocat et fut nommé conseiller du duc de Saxe-Lauenbourg. On a de lui plus. ouv. peu estimés, entre autres : *Bibliotheca academica de rebus et juribus academiarum et academicorum*, etc., Halle, 1700, in-4.

THURNEISSER (Léonard), aventurier et charlatan, né à Bâle en 1531, m. à Cologne en 1596, apprit d'abord le métier d'orfèvre et de graveur, étudia un peu la chimie et l'histoire naturelle chez un médecin, et se mit à courir le monde. Il réussit d'abord assez mal ; mais l'administrat. des mines du Tyrol, qui lui fut confiée en 1558, lui donna de grandes richesses. Il entreprit alors de nouveaux voyages, parcourut l'Ecosse, les îles Orcades, l'Espagne, le Portugal, l'Ethiopie, l'Egypte, l'Arabie, la Syrie, la Terre-Sainte, le Levant, l'Italie, la Hongrie, et revint en Allemagne, où l'électeur de Brandebourg le nomma son médecin et le combla de faveurs. Il joua un rôle très-brillant à Berlin, y établit un laboratoire de chimie, une fonderie de caractères et une imprim. destinée exclusivement à l'impress. de ses *œuvres*. Le temps des triomphes ne dura pas toujours pour lui. En 1582, complètem. ruiné et décrédité, il quitta la Prusse furtivem., se rendit en Italie, où il recommença son métier d'empiriq., mais sans obtenir la même vogue qu'en Allemagne. On trouvera la liste de ses nombreux ouv. dans l'*Adumbratio eruditorum basileensium*, par Herzog.—Thurneisser (Jean-Jacques), grav., né en 1636 à Bâle, où il m. en 1718, a laissé un nombre très-considérable de gravures ; on en trouve quelq.-uns dans l'*Académie de Sandrart*, notamm. celles de *Latone*, de *Laocoon* et d'*Antinoüs*. — Son fils, m. en 1730, fut aussi un graveur habile et eut part aux *œuvres* de son père.

THUROCZ ou TUROCZI (Jean), historien hongrois, né vers 1420, embrassa l'état ecclésiast. et joignit à un talent distingué pour la prédication le goût des recherches historiq. On a de lui une compilation sous le titre de *Chronicon regum Hungariæ* (commençant à Attila au 5e S., et finissant en 1464, au couronnem. de Mathias Corvin), Augsbourg, 1488 ; Erh. Ratoldt, Venise, 1488, in-4. La seule bonne édit. est celle qui a paru dans les *Scriptores rerum hungaricarum veteres ac genuini*, Vienne, 1746, 3 vol. in-fol. — Thurocz (Ladislas), histor. hongrois, de la même famille que le précéd, né vers la fin du 17e S., était de la soc. de Jésus. On a de lui un abrégé de l'hist. de Hongrie, sous ce titre : *Hungaria cum suis regibus*, Tirnau, 1729, in-fol. ; ibid., 1772, in-4, avec des additions.

THUROT (François), corsaire, né à Nuits en 1727, sortit à 16 ans du collége des jésuites de Dijon pour faire l'apprentissage de la chirurgie chez un praticien de cette ville et au bout deux ans alla furtivement s'embarquer comme chirurgien sur un corsaire à Dunkerque. Fait prisonnier dès sa prem. expédit., il réussit à s'évader et se remit en mer, cette fois comme simple matelot. Après avoir fait plus. courses, il devint pilote, puis capitaine, enrichi par les proies faites sur les Anglais ceux d'entre les armateurs de Dunkerque qui lui confièrent leurs corsaires, et finit par en équiper un à ses propres frais. Lorsque la guerre, un moment suspendue, se fut rallumée en 1755, il accepta le commandem. de plus. bâtim. à la tête desquels il ruina en moins de six mois le commerce anglais dans les mers du Nord. Le bruit de ses exploits lui fit offrir un commandem. dans la marine roy. qu'il accepta ; et chargé de croiser dans la Manche sur la corvette *la Friponne*, il n'y prit pas moins de 60 navires de commerce pendant la campagne. Ce ne fut là toutefois que le prélude d'actions plus importantes. Placé bientôt à la tête d'une division composée de deux frégates et de deux corvettes, il appareilla de St-Malo le 12 juillet 1757, et commença une expédition dont le résultat fut des plus glorieux : outre des prises considérables qu'il avait faites sur div. points, et le désastre qu'il avait fait essuyer à une div. angl. de 4 voiles à la hauteur d'Edimbourg, Thurot ayant engagé dans les parages de la Norwége une lutte infinim. inégale contre vingt pinques armées en guerre et en marchandises, réussit à les mettre en déroute et à en capturer deux qu'il conduisit à Christiansund. Sa traversée de là pour revenir en France ne lui fit pas moins d'honneur. Non-seulement il avait su éviter les gros navires envoyés à sa poursuite par le gouvernement angl., mais il amenait à sa suite en rentrant dans le port de Dunkerque (3 déc. 1758) un brick et deux gros bâtim. qu'il avait capturés en route. La réputation qui lui acquirent ces services lui valut le commandem. d'une expédit. qu'il conseilla d'entreprendre comme devant nuire le plus efficacem. à l'Angleterre. Il s'agissait d'opérer une descente sur les côtes britanniques. L'armem. effectué, il appareilla de Dunkerque le 15 oct. 1759 ayant sous ses ordres cinq frégates et une corvette que montaient 1500 hommes d'élite commandés par le brigadier Flobert. Un coup de vent qui sépara trois bâtim. de l'escadre n'empêcha pas qu'avec le reste et environ 1000 hommes, il débarquât le 10 janv. 1760, dans la baie de Carrick-Fergus. Cette place fut investie, et occupée après quelq. jours de siége ; mais, privé de la moitié de ses forces, Thurot, embarquant sur ses frégates la garnison pri-

sonnière, appareilla pour revenir en France. Un autre coup de vent le sépara de deux de ses bâtim. et bientôt il se trouva en tête trois frégates anglaises avec lesquelles il ne put éviter une insoutenable lutte. Il se battit en désespéré, et atteint au milieu de l'action par une décharge de pierrier, il expira glorieusem le 20 janv. 1760. Le *Belle-Isle*, qu'il montait, fut presque aussitôt obligé d'amener pavillon. On a une *Vie du capitaine Thurot*, 1791, in-8, anonyme.

THURY. V. CASSINI.

THY. V. MILLY.

THYESTE (mythol.), fils de Pélops et d'Hippodamie, père d'Égisthe et frère d'Atrée, séduisit Europe, femme de son frère, qui, pour s'en venger, mit en pièces l'enfant né de ce commerce adultère, et le fit servir sur la table de Thyeste. Les poètes disent que le soleil recula d'horreur et se couvrit de nuages pour ne point voir une action si exécrable.

THYRWHITT. V. TYRWHITT.

THYSIUS (ANTOINE), historien et philologue, né à Harderwyck vers 1603, fut nommé profess. de poésie à Leyde en 1635, obtint, quelq. années après, la chaire d'éloquence et une chaire de droit, succéda à Heinsius, en 1655, dans la place de bibliothécaire, et m. en 1665. Outre des éditions de *Salluste*, de *Justin*, de *Sénèque* le tragique, de *Valère-Maxime*, de *Lactance*, de *Velleius Paterculus*, d'*Aulu-Gelle*, de l'*Histoire de Polydore Virgile*, etc., on a de lui : *Discursus politicus de magistratibus atheniensium*, *collatio atticarum ac romanarum legum*, Leyde, 1645, in-16, à la suite de l'ouv. de Postel, *de Republicâ Atheniensium*; *Compendium historiæ batavicæ à Jul. Cæsare usquè ad hæc tempora*, ib., 1645; et avec quelq. additions, 1652, in-16, etc.

TIARA (PETREIUS ou PIERRE), humaniste et médecin holland., né en 1514 à Woreum en Frise, professa la langue grecque successivem. à Louvain, à Douai, à Leyde, à Franeker, où il m. en 1586. On a de lui des traduct. lat du *Sophiste* de Platon, Louvain, 1533, in-12; de la *Médée* d'Euripide, Utrecht, 1543, in-12, etc.; et des poésies latines, parmi lesquelles on cite : *Poemation de nobilitate et disciplinâ militari veterum Frisiorum*, Francker, 1597, in-12. *Voy.* pour plus de détails sur Tiara le *Parnassus lat.-belgicus* de M. Hoeufft, Amsterdam et Breda, 1819, in-8, et les *Vitæ Belgarum qui lat. carm. scripserunt*, Bruxelles, 1822, in-8.

TIBALDO ou TIBALDI. V. PELLEGRINI.

TIBBON (JUDA ABEN), savant rabbin du roy. de Grenade à la fin du 12e S., a laissé un gr. nombre de traduct. estimées de l'arabe en hébreu, qui lui ont fait donner le titre de Prince des Traducteurs. Les principales sont : *Chovâd allevavoth* (le Devoir des Cœurs), Naples, 1490; *Agiographa*, *seu Proverbia*, *Job*, *Daniel*, *Esdras*, *Ruth*, etc. (*Voy.* le *Dictionnaire historique* de Rossi.) — TIBBON (Samuel Ben Juda Aben), fils du précéd., mérita comme lui le titre de Prince des Traducteurs. Parmi ses nombr. traduct., nous citerons : *Abunasaris alpharabii Liber de principiis naturalibus; Aristotelis Liber de meteoris*, *seu de signis cœli*. (*Voy.* la *Bibliothèque des rabbins espagnols* par Rodriguez de Castro.) — TIBBON (Moïse Ben Samuel Aben), appelé aussi *Tibbonide*, fils du précéd., florissait dans le royaume de Grenade vers 1270. Il fit, comme son père et son aïeul, des traduct. estimées, parmi lesquelles on distingue : *R. Mosis Maïmonidis Liber præceptorum; R. Mosis Maïmonidis Liber de vocabulis logicis*, *seu logicæ Compendium*, Crémone, 1566. Il a trad. encore de l'arabe en hébreu presque tous les ouv. d'Averroës, ceux d'Aristote et des plus célèb. philos. et médec. de l'antiquité.

TIBÈRE (CLAUDIUS NERO), empereur romain, né à Rome l'an 34 avant notre ère, de Tiberius Nero, grand-pontife et de Livia, fille de Drusus Claudianus, courut de nombreux dangers dans son enfance, après l'assassinat de César, dont son père avait été l'un des partisans les plus fidèles; mais son aventureuse destinée fut bientôt fixée par le triomphe des amis du dictateur et par le mariage de Livia avec le triumvir Octave, qui eut pour lui, dans les commencemens, une tendresse toute paternelle. Le jeune Tibère paraissait mériter cet attachement du maître du monde, par ses progrès rapides et par ses talens prématurés; mais ses vices aussi se développaient, au point qu'un Grec, son précepteur, avait coutume de dire de lui : « *C'est de la boue détrempée avec du sang.* » Il n'en fut pas moins nommé questeur dès l'âge de dix-neuf ans, et il s'occupa de l'intendance des vivres avec beaucoup d'habileté. Il alla ensuite, comme tribun militaire, se former contre les Cantabres à un plus rude apprentissage. De là il passa en Orient, subjugua l'Arménie, dont il rendit le trône à Tigrane, et reçut du roi des Parthes les aigles romaines enlevées sur Crassus. Au sortir de cette glorieuse expédition, il gouverna pendant un an la Gaule, nommée *Chevelue*. Il soumit les Rhœtes et les Vindéliciens, combattit avec succès en Germanie, en Pannonie, en Dalmatie, et, après avoir ramené à Rome le corps de son frère Drusus, mort dans cette guerre, alla achever la défaite et la soumiss. des Germains. A son retour, il eut les honneurs de l'ovation, avec les ornemens du gr. triomphe, privilége jusque-là sans exemple, fut créé consul et décoré de la puissance tribunitienne pour cinq ans. Cependant il se détermina tout à coup à quitter Rome et les affaires. On ne saura jamais d'une manière certaine quels furent ses motifs : pourtant l'on peut supposer que ce fut par le désappointement que lui causa une grande espérance trompée. Il avait répudié une femme qu'il aimait et dont il avait un fils, Agrippine, petite-fille de Pomponius Atticus, et avait épousé Julie, fille d'Auguste, pour se rapprocher davantage du trône impérial; mais il croyait avoir travaillé en vain, puisqu'il voyait la seconde place de l'empire occupée par les deux fils d'Agrippa, qu'Auguste avait adoptés. Il se retira dans l'île de Rhodes, et y vécut en simple particulier, fréquentant les écoles des sophistes et les gymnases, et n'ayant près de sa personne qu'un seul ami du rang de sénateur, quelques compagnons obscurs, de ses débauches et un astrologue. Cette affectation de modestie ne l'empêchait pas de recevoir les visites des proconsuls et des lieutenans de l'empereur qui se rendaient en Asie. Lorsque le temps de son tribunat fut expiré il sollicita son retour à Rome, ne pouvant plus craindre, disait-il, ce qu'il avait voulu surtout prévenir, une apparence de rivalité avec le fils de l'empereur; il éprouva un refus, et dès-lors sa retraite volontaire devenant un exil forcé, il vécut non-seulem. en homme privé, mais en homme suspect et menacé. Enfin Auguste se laissa fléchir par les prières de Livie, qu'appuyait le consentement de Caïus, l'héritier présomptif de l'empire; et Tibère, après huit ans d'éloignement, revint à Rome, pour y vivre d'abord aussi retiré et aussi modeste que dans son île. Mais la mort prématurée de Caïus et de son frère Lucius vint tout changer. Tibère, adopté aussitôt par l'empereur, en même temps qu'Agrippa, dernier frère de Caïus, est de nouveau revêtu de la puissance tribunitienne, et mis à la tête des légions de Germanie. Plusieurs campagnes, marquées par des victoires sur différens peuples germains, tels que les Marcomans, les Pannoniens, les Dalmates, les Illyriens, prouvèrent qu'il n'était point un général inhabile, et la défaite de Varus, qui survint à la même époque, fit encore ressortir l'éclat de sa fortune et de son talent. Il fut chargé de réparer ce grand désastre, et il y réussit par sa vigilance, son activité, son courage, quelquefois aussi par la ruse. Il revint triompher à Rome, puis il repartit pour la guerre d'Illyrie; mais il rebroussa chemin pour assister aux derniers momens de l'empereur. A peine ce prince-

eut-il cessé de vivre, que le dernier fils d'Agrippa, cet autre enfant adoptif d'Auguste, déjà relégué loin de la cour par les intrigues de Livie, reçut la mort dans sa prison : « *Ce fut*, dit Tacite, *le premier crime du nouveau règne.* » Cependant Tibère voulait préparer et légitimer son avènement par quelques actes préliminaires. En vertu de la puissance tribunitienne, il convoqua le sénat, feignit devant lui une profonde douleur, fit lire par son fils Drusus le discours qu'il avait composé, et entendit ensuite la lecture du testam. d'Auguste, qui, agissant comme particulier et non comme prince, disposait de sa fortune et non de l'empire. Le fils de Livie, institué héritier pour les deux tiers de cette belle succession, dont l'autre tiers était dévolu en diverses parts au peuple romain, se fit supplier d'accepter aussi l'empire. Dans ce débat si énergiquement dépeint par Tacite, on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, la servitude du sénat, ou l'hypocrisie du futur despote. Il est vrai que la comédie qu'ils jouèrent tous deux alors paraîtra moins ridicule, si l'on songe que l'établissement impérial n'avait encore été confirmé par aucune transmission, qu'Auguste lui-même avait feint de n'en jouir que pour dix ans, enfin que les légions, pour avoir un autre maître que Tibère, ou pour lui faire acheter du moins leur obéissance s'agitaient dans plusieurs provinces et faisaient aussi un choix de leur côté. La vertu de Germanicus et les promesses de Drusus firent taire la révolte, et le nouvel empereur entra en possession d'un pouvoir aussi paisible qu'étendu. Il parut d'abord en user avec modération, et marqua beaucoup de déférence pour le sénat et même pour les fantaisies du peuple ; mais sous le voile de cette fausse modestie, nécessaire sans doute à l'affermissement de sa domination, il cachait des projets despotiques, que trahissaient d'ailleurs de temps à autre ses paroles hautaines, et dont l'exécution ne tarda pas à commencer par la suppression des comices : Auguste en avait conservé l'image comme une dernière illusion de la liberté populaire. Insensiblement l'habile tyran essaya son influence, d'abord par la surveillance sévère de la justice, puis par la réforme des mœurs ; et lorsqu'il fut assuré de cette influence, il la tourna bientôt au profit du despotisme : c'est ainsi qu'après avoir écarté les accusat. de lèse-majesté, il parut disposé à les accueillir. Cependant il n'osait encore mettre à découvert ses affreux penchans : la gloire de son neveu Germanicus, cette gloire si pure et si agréable pourtant aux Romains dégénérés, l'inquiétait et le contenait. Mais ce jeune prince mourut, et l'on peut soupçonner, avec Tacite, que l'empereur était le principal auteur de cette mort qui fit verser tant de larmes. Quoi qu'il en soit, il est certain que le gouvernement de Tibère, jusque-là mêlé de quelque bien, devint chaque jour plus cruel, à partir de cette époque. Il quitta Rome cette même année pour aller habiter la Campanie, laissant aux mains de Séjan, déjà ministre, une partie de son pouvoir, mais ne renonçant pas toutefois à donner ses ordres du fond de sa retraite. La paix de l'empire était faiblement troublée de temps en temps par quelques guerres dans l'Afrique ou la Thrace, et quelques révoltes dans les Gaules. Les seuls évènemens remarquables de ce règne sont donc l'avilissement, les iniques sentences, les délations du sénat et l'attention continuelle du tyran à s'élever sur les débris de ce corps jadis puissant et respecté. Il sut l'asservir au point d'en faire l'instrument le plus docile de ses vengeances, même lorsqu'elles frappaient quelques-uns de ses membres : cependant il lui laissa, avec une sorte de dérision, un simulacre de pouvoir dans les choses indifférentes, la liberté, par exemple, de discuter longuement les titres sur lesquels se fondait le droit d'asile réclamé pour les temples de quelques villes d'Ionie. Si quelque chose pouvait justifier les envahissemens tyranniques de Tibère, ce serait la bassesse empressée qu'il trouva dans le sénat : un seul trait suffit pour en donner une idée. L'empereur effaça un jour de la liste des accusations le nom d'un citoyen ; et aussitôt un sénateur lui reprocha comme un abus de pouvoir cet acte qui dérobait à la justice du sénat un homme coupable de lèse-majesté : c'était là une de ces bassesses ingénieuses du temps, bien faites pour fatiguer Tibère, dont l'esprit, au milieu des cruautés et de la débauche, avait conservé sa perspicacité et sa justesse naturelles. Une chose étonne surtout dans l'histoire de ce tyran; c'est qu'avec un tel esprit et un tel caractère il se soit laissé quelque temps dominer par Séjan : cette faiblesse était portée si loin, que Tacite n'en trouve d'autre explication que le caprice du sort et la colère des Dieux contre Rome. Peut-être vaut-il mieux l'expliquer par ce dégoût des hommes et des choses qui lui faisait sentir la nécessité d'un aide dans tous ses crimes, et par le dévouement apparent et maintes fois éprouvé de ce Séjan, qui avait ses motifs pour paraître docile (*v.* l'article SÉJAN). Se croyant sûr de la fidélité de son favori, Tibère passa dans l'île de Caprée, où il essaya de cacher son ennui, ses crimes et ses infâmes plaisirs. Les sophistes dont il aimait l'érudition frivole, qu'il honorait de son amitié et de ses questions pédantesques et capricieuses, furent plus d'une fois aussi exposés à ses cruautés imprévues. Quoiqu'il parût souvent négliger le soin des affaires, son activité n'en était pas moins grande pour le mal ; et du fond de son affreux repaire, il faisait peser sa tyrannie sur Rome, et de Rome sur l'univers. Les délateurs continuaient leur métier et le sénat ses atroces jugemens, comme sous les yeux du maître. La mort de Livie enleva une dernière protection aux Romains. Déjà depuis quelque temps, et par le crime de Séjan, était mort Drusus, le fils du tyran, qui ne le regretta point ; car il se trouvait affranchi encore, par ce meurtre, d'un des hommes qui le forçaient à dissimuler ses horribles penchans. Il chercha alors à perdre Agrippine et son fils ; mais tel était le prestige du nom de Germanicus, que le sénat hésita, que le peuple murmura, et que la persécution de cette illustre famille dut être ajournée. C'est à cette époque du règne de Tibère, et pendant les premiers temps de sa retraite à Caprée, que se place le martyre du divin législateur. L'on a dit que le monstre, qui gouvernait alors le monde romain, avait eu l'idée de protéger la religion nouvelle; mais ce fait n'est point prouvé, et l'on a plutôt des motifs de présumer que s'il s'occupa jamais du christianisme, ce fut en frappant quelques-uns de ses sectateurs dans la foule de ces malheureux Juifs qu'il envoyait périr en Sardaigne : tout le monde sait que les Romains alors ne distinguaient pas les chrétiens des Juifs, et les confondaient dans une commune haine. Séjan lui-même finit par devenir l'objet des soupçons de son maître, qui, après s'être préparé lentement à le faire tomber, envoya au sénat une longue lettre, dans laquelle, à la suite de vagues digressions et de quelques éloges donnés au puissant favori, non sans mélange de blâme, l'ordre était prononcé de l'arrêter et le faire mourir. Cet ordre, dont l'exécution devait être surveillée par Macron, officier du prétoire et nouveau confident du terrible solitaire de Caprée, ne souffrit aucune difficulté et fut accueilli par les transports de joie du sénat et du peuple. A partir de ce jour les fureurs de Tibère n'eurent plus de bornes, et, sous prétexte de punir les complices de son ancien ministre, il frappa une foule de victimes innocentes. Dans son ardente soif du sang, il se chargea lui-même d'une partie des poursuites, fit torturer les prévenus sous ses yeux, et s'avança même jusqu'à Sorrente et aux portes de Rome, afin de surveiller le zèle des bourreaux. Bientôt il alla de nouveau cacher derrière les rochers de son île, non plus seulement ses cruautés, mais ses débauches, qu'une plume moderne

ne saurait exprimer et dont l'empire faisait les frais par le sacrifice honteux de tout ce qu'il renfermait de beauté et de jeunesse. Les prétendus partisans de Séjan ne furent pas seuls condamnés à périr, mais ses ennemis même furent enveloppés dans une pareille proscription. Le jeune Drusus, petit-fils du tyran, mourut de faim en prison, et son aïeul fit lire dans le sénat les détails de son affreuse agonie; Agrippine périt de la même manière, et son meurtrier chercha à flétrir sa mémoire par des calomnies. Le sénat, pendant ce temps, applaudissait ou restait muet. Un souverain étranger, Artaban, roi des Parthes, fut le seul homme qui osa écrire à Tibère pour lui reprocher ses infamies, ses meurtres, ses parricides, sa vieillesse inutile et souillée: Tibère le punit en excitant dans ses états des troubles qui finirent par lui faire perdre la couronne. Enfin ce monstre alla rejoindre toutes ses victimes le 16 mars de l'an 37 de notre ère, dans la soixante-dix-huitième année de son âge, après un règne de vingt-trois ans. Les uns disent que sa mort fut naturelle; d'autres, et c'est l'opinion la plus générale, assurent qu'il fut étouffé par les ordres de Macron (*v.* ce nom). L'on pense bien que la joie des Romains, lorsqu'ils apprirent cet heureux évènement, égala au moins celle qui avait suivi la mort de Séjan. Tibère avait écrit, sur sa vie, des *mémoires* fort abrégés et pleins de la même hypocrisie que ses discours. Domitien, plus tard, n'avait pas d'autre lecture.

TIBÈRE-CONSTANTIN, emper. d'Orient, né en Thrace au 6e S., d'une famille obscure, embrassa de bonne heure le parti des armes, parvint au grade de capitaine des gardes de l'emp. Justin II, qui le choisit ensuite pour son success. d'après les conseils de l'impérat. Sophie en 574. Il était secrètement marié à Anastasie, et après la m. de Justin (578), il la fit asseoir avec lui sur le trône, renversant ainsi les espérances de Sophie, qui s'appliqua dès-lors à susciter des ennemis au nouv. emper. La fermeté de Tibère triompha de toutes ces menées. Vraiment digne de la couronne impér., ce prince, après avoir comprimé une conspirat. qui avait failli le perdre, borna toute sa vengeance à priver l'impératrice-douairière des honneurs dont elle avait abusé et à faire des reproches paternels à son principal complice, Justinien, fils de Germanus. Les peuples de l'empire d'Orient purent enfin contempler sur le trône un prince également remarquable par ses vertus publiq. et privées. Le règne de Tibère, qui avait ajouté à ce nom celui de Constantin, devenu populaire, fut malheureusem. trop court. Atteint d'une maladie grave, il m. en 582, ayant à peine le temps de se donner un success. parmi les personnages de sa cour les plus dignes d'un tel choix. Sa femme Anastasie ne lui avait point donné de fils — TIBÈRE ABSIMARE (Tiberius Augustus), autre emper. d'Orient, né vers le milieu du 7e S., d'une famille obscure, était parvenu à un grade assez élevé dans la milice sous le règne de Léonce, lorsque les troupes aux ordres du patrice Jean le proclamèrent emper. en 698. Son nom était Absimare: il prit celui de Tibère, et signala d'abord son avènem. au trône par la défaite complète des Sarasins, qui depuis quelque temps tenaient l'armée impériale en échec. Profitant de l'enthousiasme de ses soldats, il les conduisit à Constantinople, dont il s'empara malgré la résistance de Léonce, et fit enfermer ce prince dans un monastère. Il s'occupa ensuite de gagner l'affection des peuples en réformant les abus les plus graves; mais comme il ne pouvait espérer d'affermir son autorité tant que Justinien II, héritier légitime de l'empire, serait en état de réclamer ses droits, il chargea des sicaires d'assassiner ce jeune prince. Justinien, averti, alla solliciter le secours des Bulgares, qui le replacèrent sur le trône, et il fit trancher la tête à Tibère et à Léonce en 707. On a de ce prince, ainsi que du préc., des méd. en bronze, en arg. et en or.

TIBÈRE (ALEXANDRE), né dans le 1er S. à Alexandrie d'Egypte, d'un Juif aussi opulent qu'élevé en crédit, abjura sa religion pour embrasser le paganisme, et parvint à se faire nommer, par les Romains, gouvern. de la Judée. Il s'acquitta de cet emploi avec un grand zèle. Son père, *alabarque* ou gouvern. d'Alexandrie, étant m., Tibère céda le gouvernem. de la Judée à Cumanus, et se rendit, pour exercer le même emploi, dans sa ville natale, vers l'an 63 de J.-C.; il eut à réprimer la violente sédition des Juifs, qui eut lieu à Alexandrie quelque temps après, et se vit dans la nécessité de faire couler le sang de ses anciens coreligionnaires, après avoir vainement tenté de les faire rentrer dans le devoir par les voies de la douceur. Plus tard il fit proclamer Vespasien emper. par les deux légions qui se trouvaient sous ses ordres dans la même ville et par ses habitans. Titus le choisit pour son lieutenant dans la guerre que ce prince fit aux Juifs de Jérusalem; et il paraît que Tibère m. pendant le siége de cette ville.

TIBON. V. TIBBON.

TIBULLE (ALBIUS TIBULLUS), chevalier romain et l'un des poètes les plus distingués de son siècle, qui fut celui de Virgile. L'histoire des évènem. de sa vie se réduit à bien peu de chose. Les commentateurs n'ont même pu s'accorder sur l'époque précise de sa naissance et sur celle de sa mort. L'on sait seulem. qu'il fut enlevé jeune aux lettres et à ses amis, parmi lesquels il faut nommer Horace et Ovide. Il suivit M. Valerius Messala Corvinus à la guerre des Gaules, et y mérita même, dit-on, des récompenses militaires. Mais la douceur de son caractère, son amour des plaisirs, son humeur indolente, son goût pour la campagne et la faiblesse de sa santé durent naturellem. lui faire préférer une vie plus paisible. La nature et la fortune avaient beaucoup fait pour lui: il vécut heureux dans le calme d'une condition privée et ne connut d'autres peines que celles de l'amour auxquelles il doit son immortalité. Nous avons sous son nom 4 livres d'élégies: elles respirent une sensibilité profonde, une exquise délicatesse et cette douce mélancolie qu'on ne trouve ni chez Properce, ni chez Ovide, qui le suivirent dans la même carrière. Gallus l'y avait précédé. Il est remarquable que Tibulle n'a pas laissé un seul vers en l'honneur de Mécène et de son maître tant flatté. On a lieu de croire qu'il avait été dépouillé d'une partie de ses biens au temps des proscriptions. C'est peut-être la cause de son silence. Parmi les nombreuses éditions de Tibulle, et dont la plus ancienne est de 1472, on distingue celles des Aldes, dont la dern., de 1515, servit de base à celles de Muret, 1554, et d'Achille Statius, 1567; celle de Broukhusius, 1708, contenant de bonnes leçons dont le mérite serait plus gr. sans la partialité de l'édit. pour Scaliger, dont le travail est moins estimé; enfin celles de Brindley, de Barbou, de Baskerville, etc. La plus estimée est la 2e de Heyne, Leipsig, 1777, reproduite par M. Voss, Heidelberg, 1811. Les traduct. franç. de Tibulle sont: en prose, l'abbé de Marolles, 1618; Pezay, 1771; Longchamps, 1776; M. Pastoret, 1783; Mirabeau et Lachabeaussière, 1796; en vers, M. Mollevaut, 1806, in-12, 6e ou 8e édit., 1821, in-18; M. Carondelet-Potelle, 1807, in-8, et M. Baderon-St-Geniez, 1814, in-8. Des trad. ou imitat. de morceaux partiels ont été faits à différentes époques par beaucoup d'autres écrivains.

TICHO. V. BRAHÉ.

TICKELL (THOMAS), poète anglais, l'un des prem. du second ordre, entré dans la carrière sous les auspices d'Addison, se fit connaître par des poésies de circonstance qui eurent un grand succès. Voici l'évènem. le plus remarquable de sa vie. Il avait fait paraître une traduct. en vers du prem. livre de l'*Iliade*, au moment où Pope publ. la prem. partie de la sienne. Addison préféra hautem. l'œuvre de Tickell, et fut trompé cette fois par son

goût. Pope crut qu'Addison même était l'auteur de l'ouv. qu'il vantait, et il se trompait aussi. Telle fut cependant la cause de la rupture entre ces deux grands écrivains. Addison devenu secrétaire d'état fit nommer Tickell sous-secrétaire, et ce fut lui encore qu'il chargea de publ. ses *œuvres*. Tickell était secrétaire des lords-juges d'Irlande, quand il m. en 1740 Il était né en 1686 à Bridekirk. Outre la *notice* biograph. qu'il a placée en tête des *Œuvres* d'Addison, ainsi qu'une touchante élég. sur sa mort, on doit à Tickell la pluralité des articles de poésie past. du rec. le *Guardian*. La plus connue des petites pièces dont il est aut., est le *Voyage roy.* (the royal Progress), imp. dans le *Spectateur*, ainsi que plus. autres de ses composit. — TICKELL (Richard), de la même famille, commiss. de l'administration du timbre, m. à Hamptoncourt en 1793. est aut. de quelq. poésies et autres opuscules, et d'un pamphlet original int. : *Anticipation des débats de la chambre des communes* : le tout a été réimp. collectivem. en 1800.

TIEDEMANN (DIETRICH), profess. de philosophie et de langue grecq. à l'université de Marbourg, né dans le duché de Brême en 1745, m. en 1803, avait commencé par être instit. de jeunes nobles russes, puis profess. de langues anc. au collége Carolin à Cassel. Devenu l'ornem. de l'université de Marbourg, il étendit le cercle de ses leçons en proportion du nombre de ses audit., qui fut très-considérable. Ses principes furent d'abord ceux de l'école de Wolf, un peu modifiés par la doctrine de Locke; mais dans la suite il se confia à la méthode expérimentale. On a de lui, entre autres ouv. : *dialog. Platonis argumenta exposit. et illustrata*, Deux-Ponts, 1786, in-8; *de Antiquis quibusd. Musæi Fredericinni simulacris*; et en allemand : *Recherches sur l'origine des langues*, Riga, 1772, in-8; *Système de la philosophie stoïcienne*, Leipsig, 1776, 3 vol. in-8; *Recherches sur l'homme*, Leipsig, 1778, 3 vol. in-8; enfin *Esprit de la philosophie speculative depuis Thalès jusqu'à Berkeley*, Marbourg, 1787-1797, 6 vol. in-8 : c'est son principal ouvrage.

TIEFFENTHALER (le P. JOSEPH), jésuite et célèbre missionn., né vers 1715 à Bolzano dans le Tyrol, séjourna trente années dans les Indes, s'y livra à des recherches et composa plus. ouv. sur la littérat., les mœurs, la religion des Hindous. Sa *Description géographique de l'Indoustan*, Berlin, 1785, et Paris, 1786, in-4, a servi aux progrès de la science et ne serait pas aujourd'hui le meilleur guide à suivre. Bernouilli a réuni à cet ouv. (qui ainsi forme 3 vol. in-4) les *Recherches historiq. et géographiq. sur l'Indoustan*, par Anquetil-Duperron, ainsi que la carte du cours du Gange et du Gogra, et la carte générale de l'Inde par le major Rennel.

TIELCKE (JEAN-GOTTLIEB), né en 1731, m. en 1787, était devenu de simple grenadier capitaine de génie et d'artillerie dans l'armée saxonne, après avoir pris part aux principaux évènem. de la guerre de sept ans. On a de lui plus. ouv. destinés aux gens de guerre, entre autres : *Mémoires pour servir à l'art militaire et à l'histoire de la guerre de 1756 à 1763*, avec plans et cartes, 5 vol., Freyberg, 1776, 2e édit.

TIEPOLO (JACOB), élu doge de Venise en 1229, avant que Pierre Riani, son prédécess., eût rendu le dern. soupir, prit part à la guerre des guelfes contre Ferrare, abdiqua sa dignité en 1249, étant déjà fort avancé en âge, et m. la même année.— Laurent TIEPOLO fut doge de Venise en 1268. C'est à sa nomination qu'on employa pour la prem. fois la voie du sort et celle de l'élection tout ensemble, usage bizarre suivi constamm. dès-lors et pendant toute la durée de la républiq. Il m. en 1275, et eut pour success. Marini Morosini. — TIEPOLO (Boemond), d'une des plus illustres familles de Venise, fut le chef d'une conspiration formée en 1310 pour renverser, à l'aide du peuple et de quelques nobles du prem. rang, l'aristocratie établie depuis quelq. années. Il échoua dans ses projets, et m. dans l'exil. La conspirat. ne servit qu'à faire établir le fameux conseil des dix.—TIEPOLO (Jean-Baptiste), peintre, plus connu sous le nom du *Tiepoletto*, né à Venise en 1692, élève de Grégoire Lazzarini, embellit les églises et les palais de Milan et d'autres villes d'Italie, de peintures magnifiques. Ce qui distinguait surtout son talent, c'était la promptitude de l'exécution, une rare facilité et une manière ingénieuse. Il m. à Madrid en 1769. *Voy.* pour plus de détails sur le Tiepoletto les *Vies des peintres vénitiens* d'Alex. Longi, et l'*Hist. de la peint. vénit.* de Zanetti.—TIEPOLO (Jean-Dominique), fils du précédent, suivit la même profess. et grava plus. tableaux de son père et d'autres encore avec succès. On cite avec distinct. sa *Fuite en Egypte*. — On cite encore un TIEPOLO (Nicolas), noble vénitien, poète et philosophe, dont la plus grande gloire est d'avoir été l'ami de Bembo et de l'Arioste. Ses *rime* se trouvent dans le recueil de Giolito, Venise, 1547; — et Jacq. TIEPOLO, noble et poète aussi, qui vivait au 16e S., et aut. d'une ode pindariq. intit. *les Lys d'or*, 1575, ainsi que d'autres pieces dont Dominique Ferrari a publ. la collection.

TIFERNAS (GRÉGOIRE), né vers 1415 à Città di Castello, m. à Venise à l'âge de 50 ans, avait enseigné successivem. le grec dans sa patrie, à Naples, à Milan, à Rome, même à Paris, où cette langue était alors presqu'inconnue. On conjecture que des envieux mirent fin à ses jours par le poison. De tous les écrits qu'avait laissés Tifernas, il ne nous est resté qu'un *Recueil de vers latins*, imp. à la suite d'*Ausone*, Venise, 1472, in-fol., et souv. reprod. notamm. à Strasbourg, 1508, in-4. *Voy.* les *Remarques sur le Dictionnaire de Bayle*, par Joly.

TIGELLIN (SOFENIUS TIGELLINUS), d'une naissance obscure, mérita, par ses débauches scandaleuses et sa réputation d'infamie, de devenir le ministre et le favori de Néron. Après la mort de Burrhus et la retraite de Sénèque, ce fut lui qui dirigea le jeune emper. dont il avait déjà gagné la confiance. Faire périr Sylla et Plautus, encourager la passion criminelle de Néron pour Popée, noircir même la vertu d'Octavie, tels furent ses premiers services. Bientôt Rome est réduite en cendres, et c'est dans les jardins de Tigellinus que se manifeste d'abord l'incendie : l'on ne sait rien de plus. C'est lui encore, dit-on, qui fit échouer la conspiration de Pison, ou du moins il déploya alors une telle activité à punir, qu'il obtint les ornem. du triomphe et deux statues. A la mort de Néron, il dut lui-même la vie à un favori du nouvel empereur. Mais Othon remplaça bientôt le vieux Galba, et envoya à Tigellinus l'ordre de mourir. Celui-ci, après de longues hésitations, se coupa la gorge avec un rasoir, en l'an 69.

TIGNY (MARTIN GROSTÊTE DE), né en 1736, se livra avec ardeur à l'étude des insectes; mais il n'a rien écrit. C'est sa femme qui, partageant les mêmes goûts, mit en ordre les produits de leurs recherches communes et en composa l'*Histoire naturelle des insectes* pour faire suite à l'édition de Buffon abrégée par Castel, Paris, 1801, 10 vol. in-12. De Tigny, sous le nom duquel parut cet ouv., était m. en 1799.

TIGRANE ou DIKRAN Ier, roi d'Arménie, de la race des Haïganiens, fils et success. d'Erovant Ier, monta sur le trône l'an 565 av. J.-C., et le prem. révéla au monde l'existence des Arméniens. Il se lia d'une étroite amitié avec Cyrus et lui donna sa sœur. Plus tard Cyrus s'étant révolté contre Astyages, roi des Mèdes, celui-ci, pour enlever à son petit-fils rebelle son plus puissant protect., voulut se défaire de Tigrane; mais ce projet fut livré par sa femme même au roi d'Arménie dont elle était la sœur. Tigrane joignit ses forces à celles de Cyrus,

remporta plus. victoires sur le vieux Mède, et le tua de sa propre main dans une dern. bataille. Il aida, par la suite, Cyrus, devenu roi des Mèdes et des Perses, dans ses guerres contre Crésus, roi de Lydie, et Balthazar, roi de Babylone. Il m. l'an 520 av. J.-C. Sous son règne l'Arménie comprenait le Mont-Caucase, la Géorgie, l'Albanie et la Cappadoce.

TIGRANE II, ou plutôt ARDASCHÈS, autre roi d'Arménie, de la race des Arsacides, succéda à son père Arschag I[er] ou Arsace l'an 118 ou 114 av. J.-C. Il fit plus. guerres à son parent le roi des Parthes Mithridate II, et réussit enfin, après des succès long-temps balancés, à briser l'orgueil de ce prince qui, comme tous ceux de sa nation, s'attribuait sur les autres rois une prééminence de titre et de pouvoir. Il fit alliance ensuite avec le grand Mithridate, roi de Pont, et lui donna sa fille. Mais au moment où il se préparait dans l'Asie-Mineure à une nouvelle expédition, de concert avec son gendre, il fut assassiné par uu de ses généraux l'an 91 avant J.-C.

TIGRANE III, dit *le Grand*, roi d'Arménie, fils du précéd., envahit toutes les contrées voisines, conquit la Perse, la Syrie, et prit le titre de *Roi des Rois*. Il épousa sa nièce Cléopâtre, fille de Mithridate, roi de Pont, auquel il rendit la Cappadoce que les Romains lui avaient enlevée. Mithridate, vainqueur à son tour des Romains, déplut, par son orgueil, au roi d'Arménie, qui se regardait comme le monarque de l'Orient. Aussi Tigrane ne l'aida que faiblem. dans ses guerres nouvelles, et après sa défaite lui donna un asile et refusa de le voir. Bientôt la fierté avec laquelle Lucullus vint réclamer Mithridate, réconcilia Tigrane avec son beau père malheureux. Il voulut le venger; mais il fut vaincu par Lucullus à plus. reprises. Cependant il commençait à rétablir ses affaires, quand la révolte de son fils l'obligea d'abandonner le roi de Pont, qui ne put tenir contre Pompée, son nouvel adversaire, et, dans sa détresse, implora encore une fois la protection de son gendre. Tigrane lui ordonna de sortir de ses états, et bientôt lui-même il se remit à la discrétion des Romains, qui lui conservèrent tous ses titres avec l'Arménie et la Mésopotamie. Leur médiation lui fut utile encore dans une guerre contre les Parthes. Tigrane demeura leur plus fidèle allié jusqu'à sa m., arrivée vers l'an 35 av. J.-C. Depuis quelq. temps il avait associé à son pouvoir Artabaze ou Artavasde, son fils, qui lui succéda. On a des médailles et médaillons de Tigrane-le-Grand.

TIGRANE, fils d'Artabaze, captif d'abord à Alexandrie, puis à Rome, devint roi d'Arménie, avec l'autorisation d'Auguste, s'unit aux Parthes contre les Romains, et m. vers l'an 6 av. J.-C., au moment où l'on se préparait à le punir de son indocilité. — TIGRANE IV, son fils, exclu du trône par les Romains, rentra en Arménie avec le secours des Parthes, en chassa le roi Artavasde, dont il prit la place, et qui m. bientôt après. Un autre roi fut nommé par Caïus César, au nom d'Auguste. Tigrane essaya vainem. de se faire reconnaître, et fut tué l'an 2 av. J.-C., dans une guerre contre des peuples barbares que l'histoire ne nomme pas. — TIGRANE V, petit-fils d'Hérode, roi de Judée, amené dès son enfance à Rome, y fut élevé dans le polythéisme. Nommé roi ou plutôt gouverneur de l'Arménie, il entretint des intelligences avec les Parthes, et fut mis à mort par l'ordre de Tibère vers l'an 34 de J.-C. — TIGRANE VI, neveu du précéd., formé dans Rome à une obéissance servile, reçut de Néron l'Arménie démembrée, et y remplaça Tiridate, vaincu par Corbulon, jusqu'à ce que les Arméniens, soutenus par les Parthes, rappelassent Tiridate vers l'an 61 ou 62. — TIGRANE VII, succéda à Diran I[er], son frère, sur le trône d'Arménie vers l'an 142, ne fit rien de remarquable pendant un règne de vingt ans et fut expulsé par Lucius Verus, qui nomma pour le remplacer, vers l'an 161, Sohème, prince d'une autre branche de la race des Arsacides. Il paraît que ce dern. n'occupa point le trône, et que ce ne fut qu'en l'année 178 que Tigrane VII fut remplacé par son fils Vologèse ou Vagarsch (*Voy.* le t. 2 des *Mémoires* de M. St-Martin sur l'Arménie). — TIGRANE VIII, fils d'Arsace IV, lui succéda vers l'an 408, concurremm. avec son frère Arsace. Des différens s'étant élevés aussitôt entre les deux frères au sujet du testam. de leur père, Tigrane VIII céda ses droits au roi de Perse, et Arsace céda les siens à l'emp. Théodose. Ainsi fut démembré le royaume après de longs troubles.

TIL (SALOMON van), théologien de l'église réformée, né en 1644 à Wesop, près d'Amsterdam, remplit pendant 10 ans avec distinct. une chaire de théologie à l'université de Leyde, et m. en 1713. Il approuvait la doctrine de Jean Coccéius. On a de lui un grand nombre d'ouv. de controverse et de théologie, tant en latin qu'en hollandais. Il suffira de mentionner les suiv. : *la Poésie et la Musique des anciens, mais principalement des Hébreux éclairées par des recherches curieuses*, Dordrecht, 1692, in-12; plus. fois réimp.; *le Parvis des Gentils ouvert à tous les incrédules*, ibid., 1694, in-4, avec une suite publiée deux ans après; *Malachias illustratus*, ibid, 1701, in-4; et *la Paix de Salem affermie en charité, en confiance et en vérité*, ib., 1687, in-4; et des *Commentaires* latins sur l'Ecriture-Sainte, etc., Leyde et La Haye, 1744, 3 vol. in-4.

TILENUS (DANIEL), ministre calviniste, né en 1563 en Silésie, m. à Paris en 1633, avait suivi d'abord la doctrine d'Arminius; il adopta ensuite celle des *remontrans*, s'engagea dans des discussions théologiq. à Sédan avec le ministre Dumoulin, à Paris avec l'évêque d'Evreux, J. Davy Duperron, à Orléans avec G. Caméron, etc. La protection du roi d'Angleterre ne le préserva point d'une accusation d'hérésie qui lui fut intentée à Londres. D. Tilenus passa toute sa vie à disputer, à blâmer et à être blâmé. Il a laissé un grand nombre d'écrits, entre lesquels il suffira d'indiquer ses *Observations sur le concile de Laodicée*, dont la préface contient sur lui quelq. détails.

TILESIUS. V. TELESIO.

TILING (JEAN), prof. de méd., puis de logiq., de physique et de métaphysique à Brême, mort le 13 sept. 1715, médecin stipendié de cette ville, y était né en 1668, et avait reçu le doctorat à l'univ. de Leyde. Outre des édit de l'*Arsenal* de Schultet, augm. de *notes*, Leyde, 1693, in-8, et des *Observations* de Nuck, Iéna, 1698, in-8, il a publié beaucoup de *dissertat.* lat., au nomb. desquelles on distingue les suiv. : *De constitutione et usu bilis*, Brême, 1695, in-4; *De fœtûs in utero nutritione*, ibid., 1698, in-4; *De lue venereâ*, ibid., 1711, in-4. — Un autre TILING (Matthieu), memb. de l'acad. des Curieux de la nature sous le nom de *Zephyrus II*, m. en 1685, était né à Jevern, dans la Westphalie, et avait pris, en 1625, le grade de docteur à l'univ. de Rinteln, où il remplit bientôt une chaire. Dans la suite, il fut nommé à l'emploi de médecin de la cour de Hesse. Quelq.-uns de ses *opuscules* ont eu les honneurs de la réimpress. De ce nomb. sont les suivans : *De admirandâ renum structurâ ac usu*, in-12, Francfort, 1672, 1699 et 1719; *Anatomia lienis ad circulat. sanguinis accommodata*, in-12, Rinteln, 1673, 1676. On distingue parmi les autres : *Anchora salutis sacra, sive de laudato opiato medicamento cœlitùs demisso liber singularis*, Francf., 1671, in-8; et *de recidivis Tractatus aureus*, Minden, 1679, in-12.

TILLADET (JEAN-MARIE DE LA MARQUE DE), d'une famille anc. de l'Armagnac, où il naquit vers 1650, suivit d'abord le parti des armes, puis professa pendant quinze ans la théologie et la philosophie chez les PP. de l'Oratoire à Paris, et fut admis à

l'acad. des inscriptions en 1701. L'abbé Tilladet m. à Versailles en 1715. On trouve des extraits de ses dissertat. scientifiq. dans le Recueil de l'académie, tom. 1 à 3. De Boze a fait son *Eloge* (t. 3, p. 331-34 des *Mémoires* de l acad. des inscript.), et il a été reproduit par Niceron, etc. On doit à Tilladet la publicat. d'un recueil de *Dissertat. sur div. matières de religion et de philosophie*, Paris, 1712, 2 vol. in-12. *Voy.* pour plus de détails le *Dictionn.* de Chauffepié.

TILLEMONT (Sébastien Le NAIN de), historien, né en 1637 à Paris, où il m. en 1698, fut élevé par les solitaires de Port-Royal, et eut pour maître de logique le célèbre Nicole. Dès cette époque, il avait lu Tite-Live et Baronius, et avait pris du goût pour les études historiques, ce qui ne l'empêcha pas d'étudier la théologie d'Estius, les liv. sacrés et les écrits des pères. Cependant il hésitait encore à embrasser l'état ecclésiastique, malgré les sollicitations de Buzanval, évêque de Beauvais, et ne reçut la prêtrise qu'en 1676, vaincu enfin par les instances d'Isaac de Saci, qui voulait lui léguer la direct. spirituelle de Port-Roy. Tillemont s'honora par ses vertus dans cette carrière où il était entré si tard. Chassé de sa retraite avec les autres religieux en 1679, il alla demeurer à Tillemont, entre Montreuil et Vincennes, fit un voyage en Hollande en 1681 pour visiter Arnauld et d'autres réfugiés, revint en France, où le reste de sa vie s'écoula doucement au sein de l'amitié, de l'étude et de la religion. Sans parler de plusieurs écrits d'Arnauld, d'Hermant, de du Fossé, de Goibaud-Duboïs, de Lambert, de Fillaud de la Chaise, auxquels Tillemont a coopéré, on a de lui : *Histoire des empereurs et des autres princes qui ont régné durant les six prem. siècles de l'Eglise*, etc., 6 t. qui parurent, le 1er en 1690, le 2e en 1691, le 3e en 1692, le 4e en 1697, le 5e en 1701, le 6e et dernier en 1738; *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des 6 prem. siècles*, etc., 16 tom. in-4, qui parurent, le 1er en 1693, les 3 suivans en 1694, 95 et 96, les 12 autres de 1698 à 1712 (il manque à l'histoire du 6e S. ce qui concerne les 87 dernières années). On a publ. : *Idée de la vie et de l'esprit de M. Le Nain de Tillemont par l'abbé Tronchay*, Nancy, 1706, etc.; sa *Vie*, Cologne, 1711. *Voy.*, pour plus de détails, le tom. 2 des *Eloges* de Perrault, la *Bibliothèque des auteurs ecclesiastiq.* de Dupin, le *Dictionnaire* de Chauffepié, et le t. 15 des *Mém. de Niceron.*

TILLET (Matthieu), agronome, né à Bordeaux vers 1720, admis à l'académie des sciences en 1758, mort en 1791, a laissé : *Dissertation sur la ductilité des metaux et les moyens de l'augmenter.* Bordeaux, 1750, in-4; *Précis des expériences faites à Trianon sur la cause qui corrompt les bleds*, 1756, in-8, et 1785, in-4 (avec M. Abeille); *Observations de la société royale d'agriculture sur l'uniformité des poids et mesures*, 1790, in 8. — Tillet (Louis-Guillaume du), évêque d'Orange, né au château de Montramay en 1729, fut, pendant 20 ans, le modèle de l'épiscopat et le père des pauvres de son diocèse, qu'il accueillait tous également bien, sans exclure de ses aumônes les juifs et les protestans. On le vit en 1784 braver la fureur des eaux de l'Ouvèze avec une intrépidité héroïq. pour secourir des malheureux. Lors de la convocation des états-généraux dont il fit partie, il déclara les sentimens de patriotisme qui l'animaient à ses fidèles dans une *lettre pastorale*, et à la France dans un ouvrage intitulé : *Sentimens d'un évêque sur la reforme à introduire dans le temporel et la discipline du clergé*, in-12. Dans l'assemblée il voulut engager le clergé, par ses avis et par son exemp., à combler le déficit des finances, ne réussit point, comme on sait, perdit plus tard son évêché, parce qu'il ne voulut point prêter le serment civique, et mourut ignoré au château de Blunay-Lezmetz-sur-Seine en 1794. On a de lui quelques paysages peints à l'huile et un *Abrége chronologique de l'histoire sacrée.* — *V.* Dutillet et Titon.

TILLI (Jean TZERCLAÈS, comte de), général allem., porta d'abord l'habit de jésuite qu'il quitta pour prendre les armes, se signala en Hongrie contre les Turks, reçut le commandem. des troup. de Bavière sous le duc Maximilien, entra en 1620 dans la Haute-Autriche, eut une grande part au gain de la bataille de Weissemberg, marcha en 1621 contre Mansfeld, un des soutiens de la maison palatine et des protestans, et reprit sur lui Pilsen et Thabor. En 1622, il défit près d'Aschaffembourg le prince Christiern de Brunswick, s'empara de Heidelberg, Manheim, etc. On le voit ensuite, tantôt seul, tantôt avec Wallenstein, marcher de succès en succès dans la Vétéravie, la Hesse, les états de Brunswick, la Westphalie, etc., livrer enfin aux Danois et gagner la fameuse bataille de Lutter, près de Wolfenbuttel, dont le pape Urbain VIII le félicita au nom de l'église. Il poursuivit ses succès contre la ligue protestante jusqu'en 1629, fut envoyé alors à Lubeck en qualité de plénipotentiaire pour la conclusion de la paix avec le Danemarck, revint prendre le commandement de l'armée impériale retiré à Wallenstein; mais ayant désormais en tête un adversaire plus redoutable, Gustave-Adolphe, il n'eut plus que des avantages momentanés et d'une faible importance, et perdit enfin une bataille près de Leipsig qui lui enleva en un jour sa réputation du premier général de l'Europe. Gustave soumit tout le pays depuis l'Elbe jusqu'au Rhin, et Tilli, dépouillé par l'empereur du commandement général qui fut rendu à Wallenstein, attaqua vainement Nuremberg, essaya sans succès de dégager Helbroun, et ne réussit qu'à prendre la citadelle de Wurtzbourg. Forcé de fuir devant Gustave, il se retira en Bavière, se retrancha dans la petite ville de Rain sur le Lech, et après d'inutiles efforts pour empêcher le roi de Suède de passer cette rivière, fut atteint d'une blessure mortelle à laquelle il succomba peu de jours après à Ingolstadt en 1632.

TILLI (Michel-Ange), botaniste, né à Castelfiorentino en 1655, m. à Pise en 1740 après avoir partagé toute sa vie entre les études de la nature, la pratique de la médecine et l'instruction de la jeunesse, a laissé : *Catalogus plantarum horti pisani*, Florence, 1723, in-fol. Honoré de l'amitié du célèbre naturaliste Redi, qui le fit nommer méd. des galères Toscanes, il enrichit la science d'un grand nombre d'observations et d'expériences, entretint une correspondance active avec les plus illustres botanistes de l'Europe, fut reçu membre de la société royale de Londres, et s'occupa surtout d'agrandir le jard. public de Pise et d'y naturaliser les plantes exotiques les plus précieuses. Il avait fait plusieurs voyages, un, entre autres, à Constantinople, où il avait été appelé pour soigner la santé du gr.-seigneur, et un à Tunis, où il rendit la santé au bey. Fabroni a fait l'*éloge* de Tilli (t. 4, p. 175 des *Vitæ Ital.*). Voy. aussi le *Commentaire* de Calvi.

TILLI. V. Tilly.

TILLIOT (Jean-Bénigne LUCOTTE, seigneur du), philologue et antiquaire, né en 1668 à Dijon, où il m. en 1750, s'était formé à grands frais un cabinet de médailles, de livres, de tableaux, etc., qui, selon l'abbé Papillon, était un des ornemens de la capitale de Bourgogne. On a de lui : *Mémoires pour servir à l'histoire de la fête des fous*, Lausanne, 1741, ou Genève, 1745, in-4; ibid., 1751 ou 1752, in-8, et des MSs. dont on trouve les tit. dans la *Bibliothèq. de Bourgog.*, article Lucotte.

TILLOCH (Alexandre), écrivain anglais, né à Glasgow en 1759, m. en 1825, coopéra très-activement à la rédaction du journal *the Star* (l'Etoile), et fonda le *philosophical Magazine*, ouvr. périodique pour les sciences mathématiques et physiques. Il avait inventé pour l'imprimerie un procédé qui n'est que la véritab. stéréotypie, et avait

travaillé au perfectionnem. des machines à vapeur.

TILLOTSON (Jean), célèbre prédicateur de l'église anglicane, né dans le Yorkshire en 1630, m. à Lambeth en 1694, se livra d'abord aux fonctions pénibles de l'enseignement dans le collége de Clare-Hall. La société de Cudworth, la lecture de Chillingworth et les entretiens de Wilkins l'ayant arraché au calvinisme en 1661, il ramena plusieurs non-conformistes à l'église anglicane, commença dès-lors à prêcher avec talent, devint aumônier de la société des avocats de Lincolns-Inn, à Lond., et, en 1672, doyen de Cantorbéri. Un de ses sermons, prêché devant le roi en 1680, fut attaqué par quelques théologiens comme contraires aux principes fondament. de l'église anglic. Il se maintint, pourtant assez en crédit sous l'insouciant Charles II. Il n'en fut pas de même sous Jacques II, qui ne put lui pardonner ses efforts antérieurs pour le faire exclure du trône. Mais bientôt les règnes de Guillaume et de Marie, dont il se montra le zélé partisan, vinrent l'élever aux plus hautes dignités. Il obtint successivement le doyenné de St-Paul de Londres, une prébende dans la même église, l'emploi de secrétaire du cabinet du roi, enfin l'archevêché de Cantorbéri en 1691, et en même temps l'entrée dans le conseil privé. On l'accusa de *socinianisme* publiquement, on l'accabla de pamphlets. Il souffrit tout avec une dignité pleine de modération, fort d'ailleurs de la protection royale. La meilleure et la plus complète édition de ses œuvr. est celle que le Dr. Warburton a publiée en 12 vol. in-8. Burnet, Dryden, Addison, ont porté sur les sermons de Tillotson le jugement le plus favorab., vivement contredit par le cardinal Maury dans son *Essai sur l'éloquence de la chaire.*

TILLY (Pierre-Alexandre, comte de), né en 1764 dans le Maine, descendait de l'ancienne famille des Tilly de Normandie, qui s'est subdivisée en un grand nombre de branches. Admis à 15 ans dans les pages de la reine, il en sortit pour entrer sous-lieuten. dans le rég. des drag. de Noailles. Sa carrière militaire se ressentit d'une jeunesse très orageuse et très-dissipée, et il donna de bonne heure sa démission du service. A l'époque de la révolution, le comte de Tilly s'en montra l'adversaire, et écrivit dans les pamphl. périodiq. du temps, tels que les *Actes des Apôtres*, la *Feuille du Jour*, etc. Il prit la défense de Louis XVI en 1792, et adressa à ce prince une lettre remarquable, qui, d'abord publiée à Paris, fut réimprimée à Berlin en 1794. Il quitta la France après la journée du 10 août, se retira en Angleterre, y séjourna 4 ans, passa ensuite aux Etats-Unis d'Amérique, revint en Europe en 1799, parcourut successivement diverses contrées d'Allemagne, devint chambellan du roi de Prusse, rentra en France en 1812, en sortit en 1815, et se suicida à Bruxelles vers la fin de cette même année, ou un an plus tard selon une autre version. Son nom, après une célébrité éphémère et très-peu historiq., serait resté dans l'oubli où il était tombé depuis 1792, sans la publication de ses *Mémoires*, qui retracent franchement et fidèlement les mœurs de l'époque : c'est la révélat. de l'état de la société sous le règne de Louis XVI. Les *Mémoires* autographes du comte de Tilly ont paru à Paris, 1828, 3 vol. in-8. — Tilly (le comte de), lieutenant-général, d'une autre famille que le précédent, né en Normandie, mort à Paris en 1822, adopta les principes de la révolution à son aurore, devint colonel de cavalerie en 1792, puis aide-de-camp de Dumouriez, obtint de ce général le commandement de Gertruydenberg où il fit une belle défense, terminée par une capitulation honorable, fut nommé bientôt après général en chef de l'armée des côtes de Cherbourg où il remporta quelques victoires sur les Vendéens. On le voit général divisionnaire en 1791 à l'armée du Nord, puis à celle de Sambre-et-Meuse, gouverneur de Bruxelles en 1796, et on le retrouve sous l'emp. dans les campag. d'Autriche, de Prusse, de Pologne et d'Espagne. Nommé par le roi en 1814 grand-officier de la Légion-d'Honneur, il fut chargé en 1815, par Buonaparte, d'aller présider le collége électoral du Calvados, et fut porté à la chambre des représ., où il garda le silence.

TILPIN. V. Turpin.

TILSIT, ville considérab. du royaume de Prusse, située sur la Tilse et près du Niémen, a donné son nom à deux traités fameux qu'y conclut Napoléon Bonaparte avec l'emp. de Russie, Alexandre, et avec Frédéric-Guill. III, roi de Prusse, les 7 et 9 juill. 1807. Ces traités, dont on peut dire que les condit. furent dictées par Napoléon, avaient été précédés d'une campagne fort glorieuse pour les armes franç. Ils devaient couronner l'œuvre commencée par l'établissement de la Confédération du Rhin, c.-à-d. mettre les puissances du Nord dans l'impossibilité de renouer contre la France une nouvelle coalition.

TIMAGÈNES, historien, né à Alexandrie, fut fait prisonnier par les Romains lorsque cette ville tomba en leur pouvoir, l'an 699 de Rome. Il fut vendu à Faustus, fils de Sylla, qui lui rendit quelque temps après la liberté. Sa détresse le réduisit à exercer d'abord le métier de cuisinier et ensuite celui de porteur de chaise. Plus tard il ouvrit une école de rhétorique ; mais il paraît qu'il eut moins de célébrité comme rhéteur que comme historien. Il eut bientôt des amis puissans, parmi lesquels on compte l'illustre Pollion (C. Asinius), et Auguste lui-même. Ses sarcasmes lui ayant ôté la faveur de ce prince et l'ayant même fait chasser du palais, il fut recueilli dans sa disgrâce par Pollion, dont il quitta pourtant aussi la maison pour aller terminer sa vie à Dabanum, ville de l'Osrhoène. Il avait écrit une *Histoire d'Auguste*, qu'il jeta au feu lors de sa disgrâce ; un *Périple* de la mer entière en 5 livres; une *Histoire des rois*, c'est-à-dire d'Alexandre et de ses successeurs, dont Quinte-Curce paraît avoir fait usage ; et enfin une *Histoire des Gaules*, à laquelle Ammien-Marcellin a beaucoup emprunté. — Un autre Timagènes, rhéteur et historien aussi, né à Milet, écrivit l'histoire d'Héraclée, ville de Pont, et des hommes qui l'avaient illustrée, en 5 livres.

TIMANTHE, né, selon l'opinion la plus probable, à Cithne, l'une des Cyclades, vers l'an 400 avant J.-C., est regardé comme un des peintres les plus habiles de l'antiquité. Il entra en lice avec Parrhasius, Colotès et d'autres artistes renommés, et obtint plusieurs fois sur eux l'avantage. Le tableau qui lui fit le plus d'honneur fut celui du *Sacrifice d'Iphigénie*, que l'on voyait encore à Rome sous Auguste. Après avoir épuisé toutes les ressources de l'art pour donner à chaque personnage de ce drame le caractère propre à sa situation, il sentit que le pinceau était insuffisant pour rendre la douleur paternelle; et, par un de ces traits de génie qui n'appartiennent qu'aux grands maîtres, il peignit Agamemnon le visage caché dans sa draperie, laissant à l'imagination le soin de représenter l'état déplorable de ce père, décidé à sacrifier au bien public l'objet de ses plus chères affections. Un autre tabl. de Timanthe prouve qu'il réussissait dans plus d'un genre ; nous voulons parler de ce *Cyclope endormi*, auprès duquel il avait placé des satyres mesurant la longueur de son pouce avec un thyrse.

TIMARCHIDES. V. Polyclès.

TIMÉE *de Locres*, philosophe pythagoricien, ne fut sans doute pas un des disciples immédiats de Pythagore, comme on l'a cru long-temps ; mais, né dans la Grande-Grèce chez les Locriens-Epizéphyriens, il aura pu recueillir les traditions encore récentes de cette école mystérieuse. Si l'on s'en rapporte au témoignage des divers interlocuteurs du dialogue de Platon qui porte le nom de *Timée*, cet héritier des doctrines pythagoriq. avait un génie capable d'embrasser tout le cercle des connaissances humaines. Il jouissait d'une grande considérat. dans

sa patrie, où il avait rempli les premières magistratures, et il passait surtout pour un très habile astronome. Suidas cite de lui un *Traité de mathématiques*, une *Vie de Pythagore* et un livre *sur la Nature*, qui est peut-être celui que nous avons encore sous ce titre : Περὶ ψυχᾶς κόσμω καὶ φύσιος (*sur l'Ame du monde et sur la Nature*. Ce manuel philosophique, écrit en dialecte dorien et divisé ordinairement en 6 chapitres, ressemble à l'extrait d'un plus grand ouvrage. C'est une analyse un peu sèche, mais précise et méthodique, du système de l'idéilasme. Au reste, on n'y trouve rien qui ne soit digne d'appartenir à un vrai disciple de Pythagore. Cependant quelques savans ont regardé ce traité comme apocryphe, et ont même prétendu qu'il n'était qu'un simple abrégé du *Timée* de Platon. Il est certain que les doctrines religieuses, et parfois des phrases entières du traité de *l'Ame du monde*, se retrouvent dans le sublime écrit de l'élève de Socrate. Mais de quel côté est le plagiat, ou du moins l'imitation? C'est-là une question qu'il est difficile de résoudre. N'oublions pas toutefois que Platon, suivant Cicéron et St Jérôme, avait pu, dans son voyage en Italie, voir et entendre Timée de Locres. Ajoutons que le traité qui nous est parvenu sous le nom de ce dernier philosophe, sera toujours bien précieux quelle que soit l'opinion que l'on adopte sur son authenticité. Nous en avons deux traduct. françaises accompagnées du texte, l'une du marq. d'Argens, *avec des Dissertations sur les principales questions de la métaphysique, de la physique et de la morale des anciens*, Berlin, 1763; l'autre de l'abbé Batteux, Paris, 1768.

TIMÉE *le Sophiste*, grammairien, dont l'époq. est incertaine, a laissé un Dictionn. spécial de locutions platoniques, qui ne s'est retrouvé avec d'autres glossaires que dans un MS. du 10e S., et dont on cite deux excellentes éditions dues au sav. Dav. Ruhneken, Leyde, 1754, in-8; ibid., 1789, in-8. M. J.-V. Leclerc serait tenté de placer l'existence de Timée *le Sophiste* entre le 2e et le 4e S. de notre ère, époque si féconde en compilateurs du même genre; mais il avoue aussi qu'on ne peut guère assigner une date précise à un grammairien obscur, qui s'est contenté peut-être de recueillir par ordre alphabétique les gloses marginales éparses dans les MSs. de Platon, ou d'abréger les Dictionn. platoniques d'Harpocration et de Boëthus, perdus aujourd'hui, mais autrefois célèbres.

TIMMERMANN (Théodore-Gérard), médec. allemand, né en 1727 à Duisbourg, où il prit ses grades, vint exercer à Elberfeld, fut nommé en 1760, prof. d'anat. à Rinteln, et quelques années après se retira à Mœurs, où il m. le 4 sept. 1792. On ne connaît de lui que des *opuscules* académ. en latin, tels que *Programma de emphysemate*, Rinteln, 1765, in-4; *Periculum med. belladonnæ*, ibid., 1765, in-4; *Dissert. de spinâ ventosâ*, ibid., 1765, in-4; — *de herniis*, ib., 1767, in-4; — *de opii abusu*, ib., 1784, in-4; *Diatribe antiquario-medica de dæmoniacis Evangeliorum*, ib., 1786, in-4; *Dissertatio de ossium structurâ earumque carie et spinâ ventosâ*, ibid., 1778, in-8.

TIMOCRÉON, athlète et poète comique rhodien, né vers l'an 476 av. J.-C., se rendit fameux tout à la fois par sa voracité et par son humeur satirique. Nous n'avons de lui que quelques fragmens insérés dans le *Corpus poetarum græcorum*, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol.

TIMOLÉON, né à Corinthe vers l'an 410 avant J.-C., annonça de bonne heure autant de courage, de fermeté et de haine pour la tyrannie, que Timophanes, son frère aîné, avait montré d'adresse à capter la confiance des Corinthiens. Abusant de son crédit et de ses richesses, ce dern. s'était entouré d'hommes corrompus, qui l'exhortaient sans cesse à s'emparer du pouvoir; et il avait obtenu de ses imprudens concitoyens, pendant la paix, une garde de 400 hommes. Cette concession l'enhardit, et dès lors il agit en maître et en tyran. Timoléon, après avoir veillé quelque temps avec une sollicitude discrète sur la conduite de son frère, se décide à lui faire de vives représentations. Il le conjure d'abdiquer un pouvoir odieux : Timophanes reste sourd aux sages avis qui lui sont donnés; son frère revient à la charge, et cette fois il est accompagné de deux citoyens respectables, amis communs des deux frères. Timophanes répond d'abord par une dérision amère, puis par des menaces et des violences. Fatigués de sa résistance, les deux compagnons de Timoléon poignardent le tyran. Parmi les Corinthiens, les uns exaltèrent la démarche de Timoléon comme un sublime effort de vertu, les autres la regardèrent comme un forfait; le plus grand nomb., en approuvant la m. de Timophanes, regrettaient que son frère en fût le complice. On intenta contre ce dern. une action qui n'eut pas de suite; mais, frappé de l'improbation presque générale, Timoléon, après avoir voulu mettre fin à ses jours, prit l'inébranlable résolution de quitter Corinthe. Son exil volontaire dura plus. années. Cependant il était de retour dans sa patrie, mais sans s'y mêler aux affaires publiques, lorsqu'après 20 ans (343 av. J.-C.) on le nomma par acclamat. chef d'une armée destinée à aider les Syracusains à secouer pour la 2e fois le joug de Denys-le-Jeune. La conduite du général corinthien devait, suivant une décision des juges, ou l'absoudre de toute culpabilité dans le meurtre de son frère, ou être tenue comme une preuve concluante contre lui, s'il ne montrait en cette circonst. l'héroïsme qu'on était en droit d'attendre de sa haine pour la tyrannie. Dix galères faiblement équipées sont mises à la mer sous les ordres de Timoléon, qui a non-seulement à traverser une flotte carthaginoise apostée pour lui intercepter le passage, mais aussi à vaincre Icétas, tyran de Leontium, lequel, avec l'appui de Carthage, songe à soumettre Syracuse, dont il ne semble que menacer le tyran. Cependant le général corinthien aborde en Sicile, y voit accroître ses forces par l'alliance des insulaires qui ont pénétré les perfides desseins d'Icétas; et enfin, après avoir envoyé à Corinthe le tyran Denis, qui s'est remis entre ses mains avec ses trésors et ses troupes, et avoir établi une garnison dans la citadelle de Syracuse, il déloge Icétas de cette ville, persuade aux habitans de raser la forteresse ainsi que le palais des tyrans, et donne ensuite des soins assidus à réparer tous les maux qu'avaient causés à la Sicile 20 années de guerre civile et l'absence de la liberté. Une courte expédition lui suffit pour purger l'île de tous les petits tyrans, et il se contenta de les réduire à la condition de simples particuliers, cette punition lui semblant avec raison, et plus terrible pour les coupables, et plus profitable à la morale des peuples. De retour à Syracuse, il y affermit de plus en plus la liberté en lui donnant pour base le respect des lois et la répression de la licence. Telle devint bientôt la prospérité de Syracuse, qu'elle porta ombrage aux Carthaginois. Soixante-dix mille hommes de cette nation débarquèrent à Lilybée sous la conduite d'Asdrubal et d'Amilcar. N'ayant à leur opposer que 7,000 soldats, Timoléon s'avança à leur rencontre. Il vit presque aussitôt mille d'entre les siens déserter, ce qui sembla accroître sa confiance au lieu de l'abattre, car il se félicitait de ce que les lâches s'étaient déclarés avant le combat. L'exemple de son intrépidité entraîna les braves qui l'avaient suivi; et, secondé par l'opportunité de son attaque, il demeura vainqueur au combat de Crimèse. Outre un immense butin, il y fit sur l'ennemi un nomb. de prisonn. égal à ce qu'il comptait de combattans. Avec l'aide des Carthaginois, Icétas avait repris les armes, ainsi que Mamercus, tyran de Catane. Timoléon fut forcé d'aller les combattre en personne : il les défit l'un après l'autre. Le prem., fait prisonnier, fut traduit devant

le peuple, qui le voua au supplice, ainsi que sa femme et ses filles; Hippon, tyran de Messine, qui avait donné asile à Mamercus, ne put échapper, non plus que son hôte, à la vengeance populaire, et subit une peine infamante. Cependant Carthage avait demandé la paix. Délivrée de ses tyrans, la Sicile renaissait à son antique splendeur : l'agriculture et le commerce florissaient dans cette île naguère déserte, sous la protection des lois révisées et remises en honneur. Timoléon put alors, conformément à la décision de ses anciens juges, se croire lavé de toute incrimination relative au meurtre de Timophanes. Il abdiqua l'autorité qu'il avait exercée pend. 4 ans, pour vivre désormais en simple citoyen de sa patrie adoptive. La reconnaissance publique continua de l'entourer des plus flatteuses distinctions; mais, si long-temps encore ses conseils guidèrent la marche de la république qui lui devait sa renaissance, on vit que l'amour du bien public lui était plus cher que les vaines satisfactions de l'orgueil. Timoléon devint aveugle dans sa vieillesse, et c'est alors surtout que durent paraître plus touchantes les marques de vénération dont fut entouré le bienfaiteur de la Sicile. Les Syracusains décrétèrent que le jour de sa naissance serait regardé comme un jour de fête, et qu'ils demanderaient un général aux Corinthiens toutes les fois qu'ils auraient à soutenir une guerre étrangère Ce grand homme m. dans un âge très-avancé, vers la dern. année de la 110e olymp., l'an 337 av. J.-C. De magnifiques obsèques lui furent décernees, et ses enfans conservèrent les riches domaines que lui avait donnés la république. Une vie aussi glorieusement remplie n'a pas manqué d'historiens. Outre ses biogr., Plutarque, Cornélius Nepos, et Diodore de Sicile, on peut consulter sur Timoléon divers écrivains modernes, notamment J.-B. Barthélemy, *Voyage du jeune Anacharsis*, chapit. IX et LXIII.

TIMON *le Misanthrope*, était de Collyte, bourg de l'Attique. Né quelque temps avant la guerre du Péloponèse, il est très-probable que le spectacle de cette époque, si féconde en malheurs, en vices et en crimes, contribua à développer en lui ce caractère morose, auquel il doit son surnom et toute sa célébrité. Il paraît aussi qu'il ne prit en haine ses semblables qu'après avoir éprouvé leur fausseté et leur ingratitude. Il avait fait l'emploi le plus généreux d'une fortune légitimem. acquise. Lorsqu'elle fut épuisée, il vit la perte de ses amis suivre celle de ses biens, et, rompant dès-lors tout commerce avec le genre humain, il alla se livrer, dans une solitude profonde, aux sombres méditations d'une philosophie chagrine, ou, s'il rentrait quelquefois dans Athènes, c'était pour applaudir, par une cruelle ironie, aux erreurs et aux folies de ses concitoyens. Sa mort fut digne de la dern. partie de sa vie : il fit une chute, se cassa la jambe, et porta le dégoût de l'existence, ou l'aversion pour les hommes, au point de refuser les secours de l'art et de laisser la gangrène se mettre à sa plaie. On a dit qu'il était parvenu, sans doute par les travaux de l'agricult., qui seuls pouvaient se concilier avec son humeur sauvage, à se créer une nouvelle fortune, et qu'il se montra alors aussi avare et aussi dur qu'il avait été d'abord libéral et généreux. Cette dern. assertion, probablement calomnieuse, ne paraît pas avoir été admise par Pline, qui met Timon au rang des sages (*Hist. nat.*, l. 7, p. 19), ni par Stobée, qui lui attribue cette maxime : « La cupidité et l'avarice sont la cause de tous les maux de l'humanité. » En général, on peut croire que les Athéniens ont fait à leur *misanthrope* plus mauvaise réputation qu'il ne méritait. Ce peuple frivole, qui n'avait jamais su voir la vie au sérieux, devait comprendre mal un tel homme, et trouver de la méchanceté seulement là où peut-être il y avait une haute vertu, mais *entourée d'une enceinte d'épines*, comme disaient les poètes comiques, mais empreinte d'un chagrin profond et incurable. Molière, par un coup de son art, a pu nous faire admirer un caractère pareil, et nous en faire rire en même temps; mais les Athéniens, quoique rieurs aussi, eurent moins d'indulgence, peut-être parce que Timon était pour eux, non un personnage de théâtre, mais un censeur trop réel et bien plus incommode. V., pour plus de détails, le chap. 73 du *Voyage du jeune Anacharsis Recherches sur Timon*, par l'abbé Du Resnel, et les les *Mém.* de l'acad. des incriptions, t. 14, p. 74, de l'édition in-4.

TIMON, poète et philos. grec, né à Phlionte, dans le Péloponèse, vers le milieu du 3e S. avant l'ère vulgaire, fréquenta l'école de Stilpon, puis celle de Pyrrhon-le-Sceptique, dont il devint le plus illustre disciple. Comme il n'avait qu'une fortune modique, à peine suffisante aux besoins de sa famille, il se rendit à Chalcédoine, dans l'Asie-Mineure, pour y enseigner la philosophie et l'art oratoire. Après s'y être enrichi, il alla visiter l'Egypte, et fut très-bien accueilli par Ptolémée-Philadelphe, qu'il n'épargna pourtant pas dans ses vers satiriques. Il passa ensuite à la cour du roi de Macédoine Antigonus, surnommé *Gonatas*, qui lui montra aussi de la bienveillance et de l'estime, et il finit par se fixer à Athènes, où il m. presque nonagénaire. Son caractère, empreint de légèreté ironique et de gaieté railleuse, semblait merveilleusement propre à développer et à faire valoir sa doctrine, qui était le scepticisme absolu. Il se moquait de tous les philosophes, mais surtout d'Arcésilas, chef de la seconde acad., qui nuisit le plus au pyrrhonisme, en sachant se renfermer dans le doute méthodique. Comme poète, Timon jouissait chez les anciens d'une assez haute estime, justifiée du moins par une grande fécondité. Ses poesies les plus céléb. étaient, sans contredit, *les Silles*, qui l'ont fait appeler *le Sillographe* : c'étaient trois livres de railleries mordantes contre tous les philosophes, excepté Pyrrhon et peut-être Xénophane. On voit que les Romains n'étaient pas les inventeurs de la satire, comme l'ont prétendu Horace et Quintilien. Les fragmens peu nombreux de Timon, recueillis dans Athénée, Diogène-Laërce, Plutarque, Sextus Empiricus, Eusèbe, etc., ont été imp. plus. fois, et tout récemment par F. Paul dans un traité *de Sillis Græcorum*, Berlin, 1821, in-8.

TIMON (Samuel), jés. et histor. hongrois, né dans le comté de Treuschin en 1675, mort dans la maison de son ordre à Cassovic, est auteur des ouv. suiv. : *celebriorum Hungariæ urbium et oppidorum Chorographia*, Tirnau, 1702, in-4, plusieurs fois réimp. avec les addit. du P. G. Szerdahelyi; *Imago antiquæ et nov. Hungariæ*, Vienne, 1754, in-4, 2e édit., contenant un supplément qui avait paru en 1735; *Epitome rerum hungar.*, Cassovie, 1736, in-fol.; et *Purpura pannonica*, ib., 1745, 2e édit.

TIMONI (Emanuel), méd. grec, membre des univ. de Padoue et d'Oxford; et de la société roy. de Londres, est l'inventeur de la méthode d'inoculer par incision, apportée par Maitland en Anglet. Outre une *lettre* au Dr Woodward sur l'inoculat., dont on trouve un extrait dans les *Transactions philosophiques*, n° 1339, on a encore de lui : *Histoire de l'Inoculation*, Constantinople; *Tractatus de novâ variolas per transmutationem excitandi methodo*, Leyde, 1721, in-8.

TIMOPHANES, tyran de Corinthe, fut assassiné par des conjurés dans le complot desquels son frère Timoléon ne craignit pas de tremper (*v.* Timoléon).

TIMOTHÉE, général athénien, fils de Conon et disciple d'Isocrate, servit d'abord avec distinction sous les ordres de son père, puis fut mis à la tête des forces navales de la république, en l'an 376 av. J.-C., au moment d'une rupture qui éclata entre Rome et Sparte. Après avoir ravagé les côtes de la Laconie, il s'empara de Corcyre, dans la mer d'Ionie, soumit un gr. nomb. de villes sur les côtes de l'Epire et de l'Acarnanie, demeura maître de la

mer, et fit reconnaître la supériorité d'Athènes sur Lacédémone, par un traité conclu sous la médiation du roi de Perse, Artaxercès-Memnon. Ces succès valurent à Timothée l'érection d'une statue sur la place publique, à côté de celle de Conon, son père. Ce gén., destitué ensuite pour s'être détourné des instructions qu'il avait reçues, fut replacé plus. fois à la tête des armées athéniennes, et s'illustra par de nouveaux exploits. Il soumit les Olyntiens et les Bysantins, prit Torone, Potidée, secourut Cizyque, s'empara de l'île de Samos, et rapporta, à la suite d'une expédition glorieuse en Asie-Mineure, 1,200 talens pris sur l'ennemi. Dans la guerre que les Athéniens eurent à soutenir contre les alliés, et qui fut appelée *sociale*, Timothée fut accusé, ainsi qu'Iphicrate (*v.* ce nom), d'avoir abandonné Charès (leur collègue dans le commandement des forces maritimes), et fut condamné à une amende de 100 talens. Hors d'état de payer cette somme, il se retira à Chalcis, puis à Lesbos, où il mourut. Le peuple athénien se repentit plus tard de la sévérité de son jugement, et réduisit l'amende à 10 talens, qui furent payés par Conon, fils de Timothée. Plutarque a écrit la *vie* de ce général, dont Elien ainsi qu'Athénée citent plusieurs mots aussi piquans qu'ingénieux. Cicéron, dans le *Traité des devoirs*, loue la supériorité du génie de Timothée et l'étendue de ses connaissances.

TIMOTHÉE, poète et musicien, né à Milet, ville de Carie, dans la 83e olympiade, l'an 446 av. J.-C., fut accueilli par des murmures désapprobateurs, lorsqu'il se fit entendre pour la prem. fois en public; mais les encouragemens d'Euripide le retinrent dans une carrière où il devait rencontrer la gloire. Il excella sur la lyre ou cithare, qu'il enrichit de quatre cordes selon Pausanias, ou de deux seulement selon Suidas. Cette innovation déplut aux Lacédémoniens, qui la condamnèrent par un décret que Boëce a conservé (*de Musicâ*, I, ch. 1). Elle trouva d'ailleurs de nombreux adversaires dans toute la Grèce, et ne fut guère ménagée par les poètes comiques; mais leurs attaques ne servirent qu'à étendre la réputation de Timothée. Après avoir brillé dans les principales villes de la Grèce, il vint à la cour d'Archélaüs, roi de Macédoine, et mourut dans ce pays deux ans avant la naissance d'Alexandre-le-Grand. Il ne nous reste de Timothée que des fragmens de poésies recueillis par Grotius dans les *Excerpta ex traged. et comed. gr.*, etc., Paris, 1626, in-4.

TIMOTHÉE, célèbre musicien de Thèbes, fut un des artistes invités à concourir à l'embellissem. des fêtes qui devaient signaler le mariage d'Alexandre-le-Grand. Il excellait surtout à jouer de la flûte; et l'on rapporte qu'avec cet instrument, il excitait ou apaisait à son gré les passions du héros macédonien. Il ne faut pas le confondre avec le Timothée dont l'article précède, comme on l'avait toujours fait avant Burette (*v.* ses *Remarq. sur le Dialogue de Plutarque touchant la musique*).

TIMOTHÉE (St), disciple de St Paul, naquit en Lycaonie, probablement à Lystre, d'un père païen, mais d'une mère chrétienne, et mérita d'être associé aux travaux du grand apôtre, l'an 51 de J.-C., quoiqu'il fût alors bien jeune encore. Ils quittèrent ensemble la Lycaonie pour parcourir les autres provinces de l'Asie, et prêchèrent l'évangile à Philippes, à Thessalonique et à Bérée. Resté d'abord seul dans cette dern. ville, Timothée alla ensuite consoler et fortifier les fidèles de Thessalonique dans une persécution violente; puis il vint à Corinthe rendre compte à son maître de sa mission. Plus tard, il fut envoyé en Macédoine pour y recueillir des aumônes destinées à soulager les chrétiens de Jérusalem, et de là à Corinthe pour rappeler les fidèles de cette église à la pureté des doctrines évangéliques. A son retour, il fut mené en Macédoine et en Achaïe par St Paul, dont il partagea ensuite la prem. captivité à Rome. Il est probable qu'il se rendit encore dans cette ville lors du second emprisonnement de ce maître chéri, qui, comme on sait, souffrit le martyre l'an 66. Selon toute apparence, il obtint lui-même cette palme sanglante et sacrée sous l'empire de Nerva, l'an 97, après avoir été le prem. évêque d'Ephèse. Au reste, il n'est généralement connu que par les *épîtres* que lui adressa St Paul.

TIMOUR. V. TAMERLAN.

TINCTOR (JEAN), célèb. musicien dont on ne connaît point la patrie, florissait à la fin du 15e S. Il avait d'abord étudié le droit, et plus tard il embrassa l'état ecclés., alla perfectionner en Italie son goût pour la musique, fut l'un des fondateurs de l'école napolitaine et l'un des musiciens de Ferdinand d'Aragon, roi de Sicile. Parmi ses traités sur la musique, tous écrits en latin, dont on conserve le recueil à la biblioth. San-Salvador, à Bologne, on en distingue un sur l'*Origine de la musique*, un autre de l'*Art du contre-point*, un autre de la *Valeur des notes*, etc.

TINDAL (MATTHIEU), écrivain anglais, fameux par son audacieuse incrédulité, né en 1656, m. à Oxford en 1733, après avoir changé plus. fois de parti et de religion, suivant les circonstances, a laissé plusieurs ouv. parmi lesquels on remarque: *Droits de l'église chrétienne défendus contre les prêtres romains et contre tous les autres qui prétendent à un pouvoir indépendant*, 1706, dont il alla pub. la 2e partie en Hollande sous le titre de *Traité des fausses églises; le Christianisme aussi ancien que le monde*, 1730, in-4. Le prem. de ces ouv. fut condamné par les tribunaux à être brûlé, et lui attira des poursuites auxquelles il n'échappa que par la fuite. — TINDAL (Nicolas), neveu du précéd., né en 1687, m. en 1774, a laissé des traductions en anglais des *Antiquités sacrées et profanes* de D. Calmet, 1724, de l'*Histoire d'Angleterre* de Rapin-Thoyras, 1726, 6 vol. in-8, ainsi qu'une continuation de cette histoire, réimp. avec elle en 1757, 21 vol. in-8: enfin une traduct. de l'*Histoire de l'empire othoman*, par le prince Cantemir, in-fol. — TINDAL (William), memb. de la société des antiquaires et chapelain de la Tour de Londres, se tua en 1804, à l'âge de 50 ans. On a de lui: *Excursions d'un jeune homme* (*Juvenile excursions*) *dans la littérature et la critique*, 1791, in-12; *les Malheurs et les Avantages du génie mis en contraste*, essai poétique en 3 chants, en vers blancs, 1804.

TINELLI (TIBÈRE), peintre italien, né en 1586 à Venise, où il mourut en 1638, a laissé des *portraits* et des *tableaux* d'histoire qui sont d'une touche facile, d'une belle couleur et d'un dessin correct. On trouve quelques-uns de ses ouvrages dans les églises de Venise, de Vérone et de Padoue.

TINGRY (PIERRE-FRANÇOIS), professeur de chimie et d'histoire naturelle, né à Soissons en 1743, mort en 1821 à Genève, où il était établi depuis 1770, et qu'il regardait comme sa seconde patrie, y fit des cours publics et particuliers de chimie et de minéralog., et fut un des savans qui, avec Saussure, donnèrent l'idée et commencèrent la formation de la société des arts. Par un acte de dernière volonté, il attacha à la chaire de chimie de l'académie de Genève la jouissance de sa maison de campagne. On a de lui plusieurs écrits, parmi lesquels nous distinguerons: *Prospectus pour un cours de chimie à l'usage des artistes*, 1777, in-4; un *Mémoire sur les remèdes antiscorbutiques* qu'on peut tirer de la *famille des crucifères*, couronné par l'académie de Dijon en 1785; *Traité théorique et pratique sur l'art de faire et d'appliquer les vernis sur les différens genres de peinture*, *les couleurs simples et composées*, Genève, 1803, 2 vol. in-8; plus. *observations* ou *dissertations* dans le *Journal de physique*, les *Mémoires* de la société des curieux de la nature et autres recueils.

TINSEAU (JEAN-ANTOINE), pieux et savant

prélat, né à Besançon en 1697, obtint, jeune encore, la confiance de l'archevêque Ant. Pierre II de Grammont, qui se reposa sur lui des soins de l'administration du diocèse de Besançon, fut appelé en 1745 à l'evêché de Belley, où il fit refleurir l'ancienne discipline, et tint chaque année des assemblées synodales, dont il publia les décisions sous ce tit.: *Statuta synodalia diœcesis bellicensis edita et promulgata in synodis diœcesanis annor.* 1746, 47, 48 et 49, Lyon, 1749, in-12. Il fut transféré en 1751 sur le siége de Nevers, où il m. en 1782, laissant la réputation d'un pasteur vertueux, simple, bienfaisant et zélé pour l'instruction des jeunes ecclésiastiques.

TINSEAU D'AMONDANS (CHARLES-MARIE-THÉRÈSE-LÉON), maréchal-de-camp du génie, de la même famille que le précédent, né à Besançon en 1749, mort à Montpellier en 1822, n'était encore que lieutenant quand il fut reçu correspondant de l'académie des sciences, en 1773. Il prit une part active aux délibérations de la chambre de la noblesse franc-comtoise, assemblée à Quingey en 1788, et fut chargé par elle, avec trois autres députes, d'aller porter à Versailles un mémoire contenant les représentations les plus énergiques contre les dangers du système suivi par le ministère. Il émigra en 1791, et se réunit au prince de Condé à Worms, publia une protestation contre toute espèce de réforme, fit la campagne de 1792, défendit Toulon contre l'armée républicaine, parcourut ensuite l'Anglet., la Haute-Italie, la Suisse, et rejoignit l'armée de Condé. Le roi de Prusse ayant reconnu la république par le traité de Bâle (1795). Tinseau proposa, dans un écrit rendu public, de déclarer déchus de tous leurs droits les princes qui traiteraient à l'avenir avec la France. Il se rendit à Besançon, voulut y organiser une insurrection royaliste, fut obligé de s'enfuir en Suisse, rentra sous la bannière de Condé, fit les campagnes de 1796 et 1797, reçut la croix de St-Louis et le grade de major, puis de lieutenant-colonel du génie. Après le licenciement de l'armée des princes il se retira en Angleterre, rendit quelques services importans au cabinet de Saint-James, qui sut le récompenser, reparut encore dans une guerre contre la France, en Italie, comme chef d'état-major de Souvarof, retourna en Angleterre, où le comte d'Artois le nomma son aide-de-camp, se trouva en Portugal quand les Français y entrèrent, et ne cessa, en un mot, de fournir des plans et de donner des conseils à toutes les coalitions qui se succédèrent jusqu'en 1813. Il ne rentra dans sa patrie qu'en 1816. On a de lui de nombreux écrits, parmi lesquels nous citerons: *Essai sur les deux déclarations du roi*, du 23 juin 1789, Worms et Coblentz, 1791, in-8; *Mémoire sur l'état de l'armée de Condé* (en Allemagne), 1796, in-8; *Apologie des émigrés français*, Londres, 1804, in-8; *Essai sur les relations politiques de la Russie et de la France*, ibid., 1805, in-8; *Statistique de la France*, ibid., id., id.

TINTENIAC (le chevalier de), l'un des premiers chefs royalistes de la Bretagne, entra fort jeune dans la marine royale, dont les écarts plus que blâmables de sa jeunesse le forcèrent de sortir. Dès le commencement de la révolution il se déclara contre ses principes, entra dans la conspiration de La Rouarie, dont il devint l'aide-de-camp, et passa en Angleterre après la m. de ce chef de parti. Chargé par Pitt, en 1793, d'aller s'aboucher avec les chefs vendéens au centre même de la Vendée, il pénétra, à travers mille dangers, jusqu'au château de La Boulaye, près de Châtillon, fit connaître sa mission aux chefs royalistes, en obtint une réponse favorable, retourna en Angleterre, et détermina par ses rapports le départ de la première expédition anglaise, commandée par lord Moira (depuis lord Hastings), qui n'arriva qu'après la ruine presque totale du parti vendéen. Toutefois Charette et Stofflet ayant organisé de nouveaux rassemblemens, Tinténiac fut encore envoyé vers ces deux chefs en 1794, eut, en retournant à Londres, une conférence avec le comte de Puisaye, qui lui donna le grade de chef de div. parmi les chouans. Dès-lors il devint le lien entre le cabinet de Saint-James et les royalistes. On le voit en 1795 combattre avec valeur sous le chef breton Buishardy, refuser de signer le traité de La Mabilais et repasser en Angleterre, puis, après la rupture de ce traité, rentrer en Bretagne, faire lui-même le signal convenu au commodore de l'escadre anglaise, sir John Warren, partager les revers et les succès qui suivirent cette fameuse expédition de Quiberon, et périr enfin de la main d'un grenadier fr., près du château de Coëtlogon.

TINTHOIN (PIERRE-FRANÇOIS), ancien professeur de Sorbonne, chanoine et grand-pénitencier de l'église de Paris, né en 1756 dans cette ville, où il mourut le 14 mai 1826, avait reçu le doctorat en 1778, professé deux ans après l'Ecriture-Sainte, quoiqu'il eût moins de 30 ans, et, après avoir eu part aux démarches de sa faculté à l'époque de la révolution, avait émigré, et s'était rendu en Angleterre, puis en Ecosse, où il resta jusqu'à l'époque du concordat. Revenu alors à Paris, il desservit la cure des Blancs-Manteaux de 1802 à 1806, époq. où le card. de Belloy l'attacha au chapit. de la métropole. *L'Ami de la religion* a donné (tom. 48, p. 312) une plus ample *notice* sur l'abbé Tinthoin, de qui on cite, entre autres écrits: *Choix et Indication de pieuses lectures*, in-18, et *nouv. Instruct. en forme de conférences et de cathéchisme sur l'état actuel du clergé de France*, etc., 1791, in-8. Il parut l'année d'après une suite de cet ouvrage, qui a eu, dit-on, 6 éditions en peu de temps.

TINTIGNAC. V. ARNAUD.

TINTORET (JACQUES ROBUSTI, plus connu sous le nom de), peintre, né en 1512 à Venise, où il mourut en 1594, était le fils d'un teinturier, et de là lui vient son nom de *Tintoret*. Admis d'abord au nombre des élèves du Titien, qui ne put voir sans envie ses rares dispositions et se hâta de le renvoyer, le Tintoret redoubla d'ardeur, et, tout en se proposant d'imiter le dessin de Michel-Ange et le coloris du Titien, résolut de devenir le chef d'une nouvelle école. On le vit jour et nuit s'appliquer à copier le nu, dont il corrigeait les imperfections par l'étude de l'antique, chercher à se former un clair-obscur plus vigoureux, en dessinant le modèle à la lampe, s'instruire, à force de travaux et d'expériences réitérées, dans la science des raccourcis. Tant de qualités acquises étaient réunies en lui à un génie qui, selon Vasari, son détracteur, est *le plus terrible* qu'on ait vu en peinture, et que Pierre de Cortone qualifie de *fureur pittoresque*. C'est principalement dans l'art de donner la vie à ses figures, que le Tintoret l'emporte sur tous les maîtres, et même il est devenu presque proverbial de dire que *c'est chez le Tintoret qu'il faut étudier le mouvement*. Il était doué d'une étonnante facilité, qui malheureusement a multiplié sous son pinceau des productions, sinon ordinaires, du moins indignes de lui, et qui ont fait dire à Annibal Carrache que le Tintoret est souvent inférieur au Tintoret. Paul Véronèse lui a reproché encore d'avoir suivi trop de manières différentes, et les gens de goût regretteront toujours de ne pas trouver dans ses figures cette noblesse et cette dignité qui caractérisent le talent du Titien. On doit mettre au premier rang des chefs d'œuvre du Tintoret le *Crucifiement de Jésus-Christ*, que l'on voit dans l'école de Saint-Roch, et surtout le *Miracle de St Marc*, qui se trouvait dans l'école de Saint-Marc à Venise, et qui a fait pendant quelques années un des ornemens du muséo du Louvre. Sur 17 tableaux de ce maître qui faisaient partie de notre vaste collection, nous en avons perdu 11 en 1815. Parmi les 6 qui nous restent, on distingue un *portrait* de l'auteur peint par lui-même, et un ta-

bleau de *Suzanne au bain.* — Dominique ROBUSTI, fils du précédent et son meilleur élève, né en 1565 à Venise, où il m. en 1637, a imité son père; mais il n'en avait point le génie, et en est resté à une distance immense. On cite pourtant de lui quelq. vastes *machines*, particulièrement celles qu'il a remplies de portraits, talent dans lequel le Zanetto le regarde comme égal à son père; on estime aussi son tableau de la *Madeleine pénitente*, que l'on voit au Capitole. — Maria ROBUSTI, fille et élève de Jacques Tintoret, connue sous le nom de *Marietta Tintoretta*, née à Venise en 1560, mort en 1590, pouvait se distinguer dans la peinture historique, mais se borna à peindre le portrait. De son temps on mit même ses ouvrages presque au niveau de ceux du Titien.

TIODA, architecte, né dans le 9e S., fut chargé par Alphonse-le-Chaste, roi des Asturies, de construire à Oviédo la *Basilique de Saint-Sauveur,* qui fut démolie en 1380, et deux autres *églises* sur les côtés, l'une dédiée à la Vierge, l'autre à St Michel, lesquelles subsistent encore. Il construisit aussi le *Palais du roi*, que l'on croit être celui qu'habite actuellement l'évêque d'Oviédo. On lui doit encore l'*Eglise de St-Julien*, *extra muros*, et deux autres *églises* non loin d'Oviédo, l'une, et la plus grande, appelée *Santa-Maria*, l'autre sous l'invocation de saint Michel. Cette dernière a servi de modèle à un grand nombre des églises les plus remarquables de l'Espagne.

TIPHAIGNE DE LA ROCHE (CHARLES-FRANÇOIS), médecin et littérateur, né en 1729 à Montebourg, diocèse de Coutances, où il m. en 1774, a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels on peut remarquer : *l'Amour dévoilé* ou *le Système des sympathistes*, 1751, in-12; *Giphantie*, 1760, 2 part. in-8, roman moral, critique et satirique, qui a été traduit en anglais; *Sanfrein ou mon dernier Séjour à la campagne*, 1765, in-12; reproduit sous le tit. de *la Girouette* ou *Sanfrein*, 1770, in-12, roman qui obtint le suffrage de Fréron (*Année littéraire*, 1765, t. 4, p. 175).

TIPHAINE (CLAUDE); jés., né à Paris en 1571, mort à Sens en 1641, professa la philosophie et la théologie pendant plusieurs années, et entretint, dit-on, sur la grâce des sentimens opposés à ceux de sa compagnie. On a de lui : *Declaratio ac Defensio scholastica doctr. sanctor. patrum de hypostasi et personâ*, Pont-à-Mousson, 1634, in-4, etc.

TIPHERNAS. V. TIFERNAS.

TIPPOU-SULTHAN-BEHADOUR, dernier nabad de Maïssour (ou *Mysore*, suivant l'orthographe anglaise), né en 1749, porta d'abord le nom de *Feth-Aly-Khan*, puis celui de *Tippou-Saheb*, sous lequel il est plus généralement connu, et qui semble avoir prévalu même sur ceux de *Tippou-Khan* et *Tippou-Sulthan*, qu'il prit en montant sur le trône, en 1782, après la mort de son père Haïder-Aly. Les Angl. continuèrent contre le fils la guerre qu'ils faisaient au père, et s'emparèrent au commencement de 1783 d'Onor, de Condapour, de Mangalor, de Bedoor et d'Anampour. Tippou, à la tête de 25,000 hommes, parmi lesquels était un corps de 1,000 Français, quitta le Tanjaour, où il se trouvait lors de tous ces événemens, et vola au secours de ses états envahis. Il força le général anglais Matthews à une capitulation, qui fut violée de part et d'autre, et suivie, si l'on en croit les relations britanniq., de cruelles vengeances exercées par le prince indien sur les ennemis tombés en son pouvoir. Un fait plus certain, c'est que les hostilités ne durèrent pas long-temps, et que la paix de Versailles, entre la France et l'Angleterre, hâta la conclusion d'un traité entre Tippou et les Anglais, traité qui fut signé à Mangalor en 1784, et par lequel les deux parties contractantes se firent mutuellement des restitutions et des promesses. Quelques légers avantages, obtenus dans cette première guerre par Tippou, l'affermirent dans cette haine héréditaire qu'un digne fils d'Haïder devait nourrir contre les tyrans de l'Inde, mais le remplirent en même temps d'une présomption qui fut la principale cause de sa ruine. Il eut l'ambition, la bravoure, non la prudence, la modération et les talens politiques de son père, qui, satisfait du tit. de *naïb* (lieutenant), avait régné sous le nom du radjah légitime de Maïssour : c'était là l'exemple qu'aurait dû suivre Tippou dans les circonstances difficiles où il se trouvait. Mais il laissa le radjah et sa famille dans l'oubli et la misère, prit les titres de sulthan, de vainqueur, et bien d'autres encore en sa qualité prétendue de suzerain de la presqu'île de l'Inde, et plus tard à tous ces tit. il ajouta même celui de *padischah* (emper.). Voulant soutenir le rang imaginaire où il s'était placé, il déploya un faste royal, et se ruina par des dépenses qui n'étaient point en proportion avec la modicité de ses revenus ni avec la faible étendue de ses états, mal à propos décorés par quelques auteurs du nom d'empire. Comment songer alors à lutter contre les forces et la richesse de l'Angleterre? Il comptait sur la France, et il y envoya 6 ambassadeurs en 1787, 3 par terre et 3 par mer : ces derniers furent les seuls qui arrivèrent à leur destination. Ils occupèrent un moment la curiosité française, eurent une audience publique de Louis XVI (1788); mais ils avaient choisi un temps peu favorable pour demander l'appui de ce malheureux prince. Ils ne rapportèrent dans leur pays qu'un nouveau traité d'alliance, qui ne fut utile à rien, et un souvenir exalté de l'étendue, de la populat., de la richesse du royaume qu'ils venaient de parcourir. Tippou, choqué de leur admiration pour la France, pour un pays de chrétiens, et aigri d'ailleurs par le peu de succès de leur ambassade, fit périr deux de ces agens, qui n'étaient point coupables envers lui ni envers leur nation. Bientôt le despote asiatique donna le signal d'une nouvelle guerre (1789), en élevant des prétentions sur les forts de Cochin, d'Akkotah et de Cranganor, situés dans les états d'un de ses vassaux, mais possédés alors par les Hollandais. Ceux-ci, pour sauver Cochin, vendirent leurs deux autres établissemens au radjah de Travancore, sur lequel tomba aussitôt la vengeance du nabad de Maïssour; mais les Anglais se déclarèrent avec empressement pour le radjah contre l'ambitieux nabad. Deux campagnes eurent lieu, en 1790 et 1791, sans résultat décisif, malgré les efforts de lord Cornwalis et de sir John Abercromby, qui commandaient chacun une armée. En 1792, s'ouvrit une troisième campagne, dans laquelle Tippou eut à lutter, non plus contre les Anglais seuls, mais encore contre les forces réunies des Mahrattes et du Nizam; car sa faute capitale ou son malheur fut de n'avoir jamais su intéresser à sa cause les princes ses voisins, qui, comme lui-même, devaient redouter l'accroissement de la puissance britannique. Il vit tomber au pouvoir de ses ennemis plusieurs places, entre autres la forteresse de Savendroug, ou *le Rocher de la Mort*, qui passait pour imprenable, fut contraint de se renfermer dans Seringapatnam, sa capitale, et bientôt après de consentir à un traité qui lui arrachait la moitié de ses états, une somme considérable à tit. d'indemnité, et deux de ses fils, pris comme otages par les alliés. Ainsi se termina une guerre entreprise par lui témérairem., et qui lui coûta 67 forts, 800 pièces d'artillerie et 50,000 hommes. Il ne fut désormais pénétré que d'un sentiment, celui de la vengeance, et ne s'occupa que de chercher des ennemis aux Anglais; mais, dans son imprudente audace, il concevait encore des projets que ses moyens ne lui permettaient point d'exécuter. Ainsi, quoiqu'il se vît entouré de tribus séduites par ses vainqueurs, il envoya en 1797 une ambass. jusque dans le nord de l'Inde, auprès de Zeman-Chah, roi de Kaboul, pour l'engager dans une alliance dont le but gigantesq. devait être de chasser les Européens

de l'Indoustan, d'y anéantir la religion des Brahmes, et de rétablir l'antique splendeur du trône de Delhy, en y plaçant un autre prince de la famille de Tamerlan, et en l'affranchissant du joug honteux des *infidèles*. On pense bien que le roi de Kaboul n'entra pas dans toutes ces idées. Après avoir échoué de ce côté, Tippou envoya secrètem. deux ambassadeurs à l'Ile-de-France, pour y proposer une alliance avec le gouvernement français et demander des troupes (1797-98). Il reçut en effet un renfort d'un peu moins de 100 hommes, aventuriers ou gens ruinés pour la plupart, sans principes et sans éducation, qui ne lui rendirent d'autre service que d'organiser dans ses états une parodie des scènes triviales et ridicules de notre grande révolution, parodie mêlée de bravades patriotiques, dont les Anglais profitèrent, comme d'un prétexte vivement attendu, pour recommencer la guerre, et écraser d'un dernier coup *le citoyen-prince Tippou-le-Victorieux*, *l'allié*, *l'ami de la république française*, *sa cousine-germaine :* c'étaient les tit. grotesques dont le despote indien avait été affublé par le club des jacobins de Seringapatnam. Le marquis de Wellesley, gouverneur-général de l'Inde, fit marcher deux armées, sous les ordres des généraux Harris et Stuart, contre le nabad de Maïssour, qui fut battu deux fois de suite à Sidasir et à Malavéli, et se vit forcé de s'enfermer dans sa capitale, où il périt, après un vigoureuse défense, le 4 mai 1799. Il était âgé de 50 ans, et en avait régné 16 et demi. Avec lui s'anéantit la souveraineté éphém. que Haïder-Aly, avait fondée, cet *empire* de Maïssour, comme on a bien voulu l'appeler, dont la plus gr. étendue ne surpassa jamais de beauc. la moitié de la France. En général, on a mis beaucoup d'exagération dans tous les récits qui se rapportaient à Tippou-Saheb : cela tenait peut-être à la haine que croyait devoir nourrir tout bon Français contre l'Angleterre; mais il n'aurait point fallu que cela empêchât de voir la vérité. Or, c'est pour nous une chose démontrée, que le fils d'Haïder n'était point un homme à lutter avec avantage contre la fortune anglaise dans l'Inde. Il était brave, ambitieux jusqu'au délire, présomptueux et imprudent : quel succès pouvait-il espérer, ayant affaire à une société de marchands rusés et patiens, qui ne combattaient que pour établir des comptoirs, et inscrivaient, pour ainsi dire, leurs victoires et leurs revers sur un registre de recette et de dépense? On trouvera beaucoup de détails sur le nabad de Maïssour, mais non pas toujours des vues saines et des jugemens impartiaux, dans les ouvrages suivans : *Histoire des progrès et de la chute de l'empire de Mysore sous les règnes d'Haïder-Aly et de Tippoo-Saïb*, avec *cartes*, *portraits* et *plans*, Paris, 1801, 2 v. in-8; *Relation de la guerre avec Tippoo-Sulthan, depuis le commencement des hostilités dans les lignes de Travancore, en décembre* 1789, *jusqu'à la paix de Seringapatnam, en février* 1792, par Roderick Mackensie, Calcuta, 1793, 2 vol. in-8; *Histoire de la campagne qui termina la guerre avec Tippoo-Sulthan-Behadour*, par le major Dirnm, Londres, 1793, grand in-4, fig.; *Histoire des opérations de l'armée commandée par le général George Harris, et du siége de Seringapatnam*, par Alex. Beatson, Londres, 1800, grand in-4, fig.; *Lettres choisies de Tippoo-Sulthan à divers fonctionnaires publics, commandans milit., gouverneurs, agens diplomatiq. et commerciaux*, etc., mises en ordre et trad. en angl. par W. Kirkpatrick, avec des *notes* et *fac-simile*, Londres, 1811, in-4. Parmi les ouvrages d'imagination dont la vie poétique de Tippou a fait les frais, nous ne citerons qu'une *tragédie*, par M. de Jouy, représentée sur le Théâtre-Français en 1812, imprimée la même année, et précéd. d'une *notice* et du portrait du prince indien.

TIQUET (Marie-Angéliq. CARLIER, dame), a obtenu une triste célébrité par ses tentatives réitérées pour faire assassiner son mari. Née à Metz en 1657, elle perdit son père à l'âge de 15 ans, et demeura maîtresse d'une fortune considérable, dont les avantages précieux étaient réunis en elle à tous les charmes de l'esprit et de la beauté. Elle fut sacrifiée cependant à un homme déjà vieux, Tiquet, conseiller au parlement de Paris. Elle ne tarda pas à ressentir pour lui une forte aversion, sollicita une séparation, obtint seulement l'administration de ses biens, et fut obligée de demeurer avec un mari de jour en jour plus odieux. Elle chercha alors à s'en débarrasser par un assassinat. La dernière de ses tentatives la fit appeler en justice, et, quoiqu'il n'y eût pas de preuves suffisantes contre elle pour cette fois, l'instruction du procès montra qu'elle avait déjà, dans d'autres circonstances, essayé de commettre le même crime. Le Châtelet ayant prononcé contre elle une sentence de m. confirmée par le parlement, la dame Tiquet périt sur l'échafaud, à l'âge de 42 ans, en 1699. Gastaud, alors avocat, publia l'*Oraison funèbre de mad. Tiquet*, dont le P. Chauchemer publia la *critiq.* Ces pièces ont été recueillies en un vol. in-8. On les trouve aussi dans les *Causes célèb.*, IV, 43, V, 485.

TIRABOSCHI (Jérôme), jésuite et littérateur italien, né à Bergame en 1731, m. en 1794 à Modène, décoré des titres de chevalier et de conseiller du duc de cette ville, a laissé un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on remarque : *vetera Humiliatorum Monumenta, annotationibus ac dissertationibus prodromis illustrata*, Milan, 1766, 3 vol. in-4; *Bibliotheca modenese*, 5 vol. in-4, suivis d'un 6e vol., intitulé *Notizie di pittori, scultori, incisori ed architetti modenesi, con un' Appendice de' professori di musica*, ib., 1786, in 4, etc. Tiraboschi s'est immortalisé surtout par son histoire de la littérature italienne, *Storia della letteratura italiana*, Modène, 1772-82, 13 v. in-4; ibid., 1787-93, 16 vol. in-4; Florence, 1805-12, 20 v. in-8, etc. Cet ouvrage a été abrégé en franç. par Landi, Berne, 1784, 5 vol. in 8, et ce résumé a été traduit en italien par G.-A. M. (le père Moschini), Venise, 1801, 5 vol. in-8. Il y en a un autre abrégé, en italien, de l'abbé Zannoni, ibid., 1800, 8 vol. in-8. M. Matthias a publié séparément la partie relative à la poésie italienne sous ce titre : *Istoria della poesia italiana*, Londres, 1803, 3 v. in-12. Jagemann a reproduit, en allemand, tout ce qui a rapport aux arts, Leipsig, 1777, 5 v. in-8.

TIRAQUEAU (André), jurisecons., né à Fontenai-le-Comte vers 1480, mort en 1558, fut surnommé, pour son vaste savoir, le *Varron* de son siècle. Il occupa long-temps la charge de sénéchal dans sa ville natale, fut nommé conseiller au parlement de Bordeaux par le vœu unanime de cette compagnie, sans avoir rien sollicité, passa en 1541 au parlement de Paris, où, par une distinction sans exemple, il fut admis à la grand'-chambre, sans débuter par les enquêtes; enfin il fut employé utilement dans plusieurs affaires importantes par François Ier et Henri II. Citoyen aussi utile que magistrat éclairé, il donna à l'état 30 enfans selon les uns, 20 suivans les autres, 15 d'après une opinion plus vraisemblable. Dans ses nombreux ouvrages, publiés par son fils Michel en 5 vol. in-f., Paris, 1574, on distingue : *de Legibus connubialibus et de Opere maritali; de Judicio in rebus exiguis; de Pœnis legum; de Nobilitate et Jure primogenitorum*.

TIRIDATE, prince arsacide, neveu de Phrahates V, fut nommé par Tibère pour succéder à cet infortuné prince sur le trône de l'Arménie, et y fut installé par Vitellius, alors préfet de Syrie, tandis qu'Artaban, roi des Parthes, était réduit à fuir pour échapper à la vengeance de l'empereur. Mais Vitellius ne se fut pas plus tôt retiré avec la plus grande partie de ses troupes qu'Artaban, rappelé par les Parthes, promptement désabusés de l'espoir qu'ils avaient mis en Tiridate, vint renver-

ser le pouvoir éphémère de ce prince, qui prit la fuite sans combattre, et perdit ainsi une couronne qu'il n'était pas digne de porter (36 ans av. J.-C.): aussi ne l'a-t-on pas compris parmi les rois parthes.

TIRIDATE Ier, roi d'Arménie, avait conquis ce pays sur Rhadamiste avec les secours du roi des Parthes Vologèse, son frère. Ce dernier, le croyant suffisamment affermi, remmena ses armées, et tout aussitôt Rhadamiste vint reprendre le trône, d'où sa cruauté le fit chasser. Tiridate eut à soutenir long-temps les efforts que fit son compétiteur pour ressaisir l'autorité. Il demeura vainqueur; mais Corbulon ayant été envoyé de Rome pour rétablir en sa place Tigrane VI, il ne fut pas aussi heureux dans cette nouvelle lutte. Réduit à chercher un asile en Médie, il ne réussit enfin à rester maître de la couronne qu'après avoir consenti à la venir recevoir dans Rome des mains de Néron. Tiridate mourut vers l'an 73, après avoir occupé 11 ans le trône. Tacite et Dion nous ont transmis des détails sur le voyage de Tiridate et la réception que lui fit Néron en Italie. Ce fut en l'honneur de ce méchant prince, dont il avait reçu des sommes considérables pour prix de ses flatteries, que Tiridate changea le nom de sa capitale, *Artaxate*, en celui de *Néronée*. — TIRIDATE II, fils de Khosrou, était encore enfant lorsque son père fut assassiné (232), et l'Arménie occupée par Ardeschir. Conduit à Rome par Ardavazt-Mautagouni, prince de sa maison, il y reçut une éducation conforme à son rang et finit par se concilier à un tel point l'estime du maître de l'empire, qu'on lui donna une armée pour reconquérir le trône de ses pères. Il s'y assit presque sans obstacle en l'an 259, après avoir chassé les Persans, qu'il poursuivit fort au-delà des frontières de l'Arménie. Ardavazt recueillit alors le fruit de ses bons offices, et devint comme le connétable du jeune roi, qui lui conféra le tit. de *sbarabied*. Se reposant d'une partie du soin du gouvernement sur ce fidèle serviteur, Tiridate, qui continuait d'entretenir des relations d'amitié avec les principaux personnages de Rome, fit en cette ville un voyage pendant lequel les Persans envahirent plusieurs provinces de l'Arménie. A cette nouvelle il accourt, et, secondé par les légions de Syrie, fond sur les Persans, les taille en pièces, et reste maître d'un immense butin. La perte d'Ardavatz mêla toutefois le deuil à ce triomphe. Tiridate continua de régner avec gloire, et à sa mort, survenue en 314, après 56 ans de règne, il avait reçu des peuples le surnom de *Grand*. Ce prince, long temps l'adversaire du christianisme, avait fini par recevoir le baptême des mains de St Grégoire vers l'an 275. Son exemple fut imité par les grands; mais le peuple ne renonça que difficilement à ses anciennes croyances, bien que des églises et des monastères eussent été de bonne heure fondés dans toutes les provinces. Tiridate II eut pour success. son fils Khosrou II.

TIRIN (JACQUES), jésuite et théologien, né en 1580 à Anvers, où il mourut en 1636, après s'être distingué par son zèle dans la mission de Hollande, a laissé : *Commentarii in Vetus et Nov. Testamentum*, Anvers, 1632, 3 vol. in-folio; ibid., 1656, 2 vol. in-fol.

TIRON (TULLIUS TIRO), affranchi de Cicéron, dont il avait été successivement le secrétaire, puis l'intendant, contribua beaucoup à perfectionner chez les Romains la *tachygraphie* ou l'art d'écrire aussi vite que la parole; mais ce n'est pas le seul titre qu'il ait au souvenir de la postérité : le soin qu'il a pris de nous conserver les *lettres* de son maître, l'estime qu'avait pour lui ce maître seraient encore au besoin de puissantes recommandations. On sait d'ailleurs qu'il avait composé une *vie* de l'orateur romain, le *recueil* de ses bons mots (*joci*), en 3 liv., et quelques autres ouvrages. Les notes ou signes tachygraphiques de Tiron, ainsi que celles de Sénèque, ont été exposées avec des explications par Gruter dans le *Corpus inscript.* L'alphabet le plus complet qu'on ait des notes tironiennes est dû aux recherches du savant Mabillon, qui en a formé la 56e planche de son *Traité de diplomatique*. La sténographie, si utilem. employée aujourd'hui, est un dérivé de la tachygraphie des anciens.

TIROU (N.), compilateur, né en Flandre, a publié le premier une *Histoire de Lille et de sa châtellenie*, 1730, in-12. Elle est curieuse et intéressante, quoiqu'elle soit écrite d'un style peu châtié, et que l'on y trouve des traditions fabuleuses adoptées sans examen.

TISCHBEIN (JEAN-ANTOINE), peintre, né à Haina, dans le pays de Hesse, en 1720, mort en 1784 à Hambourg, où il avait établi une école de dessin, a publié en allemand : *Instructions pour apprendre la peinture par principes*, Hambourg, 1771, in-8. — TISCHBEIN (Jean-Henri), peintre du landgrave de Hesse-Cassel, frère puîné du précédent, né en 1722 à Haina, dans le pays de Hesse, mort à Cassel en 1789, fut d'abord placé chez un mauvais peintre en tapisserie, et exposa à la foire de Francfort un tapis qui lui concilia l'estime et lui obtint la protection du comte de Stadion. Grâce à ce seigneur généreux, il put se rendre en France, où il étudia 5 ans sous Vanloo, et visiter les écoles et les antiquités de Florence, de Bologne, de Rome et surtout de Venise, où il profita beaucoup des leçons de Piazetta. A son retour en Allemagne, il fut nommé peintre de Guillaume VIII, landgrave de Hesse Cassel, puis directeur de l'académie de peinture et d'architecture fondée en 1776, enfin professeur de peinture au collége Carolin. C'est là qu'il dégoûta ses nombreux élèves de la manière obscure de Rembrandt, pour leur faire étudier la nature et cet heureux mélange de couleurs qui caractérise l'école vénitienne, et fonda une école qui s'est répandue en Italie. On peut lui reprocher toutefois d'avoir donné dans l'excès contraire à celui de Rembrandt, et d'avoir mis dans ses tableaux un coloris trop vif. Il s'est exercé principalement sur des objets mythologiques, et s'il a traité aussi les aventures d'Antoine et de Cléopâtre, et quelquefois des sujets de l'Histoire-Sainte et de l'ancienne histoire d'Allemagne, il y a donné à son imagination la liberté dont on use dans des peintures de la fable. — TISCHBEIN (Jean-Henri Conrad), peintre de paysage et d'histoire naturelle, neveu du précédent, né à Haina en 1742, mort à Cassel en 1808, s'exerça aussi dans la gravure à l'eau-forte et sur le bois, et publia : *Traité élémentaire de la grav. à l'eau-forte, avec 84 feuilles de grav., tirées selon cette méthode*, Cassel, 1790, in-folio (en allemand) — TISCHBEIN (Jean-Henri-Guillaume), peintre d'histoire, frère du précédent, né en 1751, travailla à Hambourg, en Hollande, à Hanovre, à Berlin, visita Rome et Naples, où il fut nommé directeur de l'académie de peinture. On a de lui : *Têtes de différens animaux dessinés d'après nature*, Naples, 1796, in-fol.; *Collection of engravings from antique vases*, Naples, 1791, 4 vol. in-folio, dont on a publié la copie en France sous ce tit. : *Recueil de gravures d'après des vases antiques*, etc, Paris, 1803-1806, 4 v. contenant 240 gravures; *Homère dessiné par Tischbein, d'après des antiques expliqués par Heyne* (en allemand), Goettingue, 1801 à 1804, publié en France sous ce titre : *Figures d'Homère, dessinées d'après l'antique par H.-Guill. Tischbein*, etc., Metz, t. 1, 1801, t. 2, 1802. — TISCHBEIN (Jean-Frédéric-Auguste), peintre de portraits, frère du précédent, né à Maestricht en 1750, mort à Heidelberg en 1812, fréquenta pendant 7 ans les écoles de France et d'Italie, fut nommé à son retour peintre de la cour du prince de Waldeck, avec le titre de conseiller, et, en 1800, profess. et directeur de l'école des beaux-arts à Leipsig. On a de lui des *portraits* qui sont très-recherchés.

TISIAS, orateur, né en Sicile, auquel Aristote

et Cicéron attribuent l'honneur d'avoir le premier fixé des règles pour l'éloquence, florissait vers l'an 406 av. J.-C. Il accompagna Georgias Léontin, son élève, dans une ambassade à Athènes, et eut la gloire de donner des leçons à Isocrate.

TISIUS. V. Thysius.

TISSAPHERNES, satrape de Perse, commandait pour Artaxercès Mnémon un corps de troupes à la célèbre bataille de Cunaxa. Pour récompense d'autres services qu'il rendit à ce prince, notamm. en lui livrant les chefs grecs qu'il avait attirés dans un piége (*v.* Cléarque), il en obtint la main de sa fille avec le gouv. des provinces qui avaient obéi au jeune Cyrus av. sa révolte. Mais un échec que Tissaphernes essuya contre les Lacédémoniens offrit à la reine Parysatis, qui lui imputait la mort de son fils Cyrus, une occasion de le perdre auprès d'Artaxercès, et il fut assassiné par ses ordres à Colosse en Phrygie.

TISSARD (Franç.), sav. prof., né à Amboise, m. en 1508, est le prem. qui ait fait imprimer en France des livres grecs et hébreux, parmi lesquels on remarque une *grammaire hébraïque* dédiée au jeune duc de Valois, depuis François I[er], 1508, in-4. — Tissard (Pierre), prêtre de l'Oratoire, né en 1666 à Paris, où il m. en 1740, a pub. à Troyes, conjointement avec son confrère Vinot, un petit recueil de *Fables choisies de La Fontaine*, trad. en vers lat., réimp. à Anvers (Rouen), 1738, in-12.

TISSERAN (Jean), cordelier de Paris, se distingua, vers la fin du 15[e] S., par ses prédications, et fonda pour les filles de mauvaise vie, en 1494, une maison de refuge sous l'invocation de Ste Madeleine, qui ne tarda pas à être remplie, grâce aux nombreuses conversions qu'il opéra.

TISSET (François-Barnabé), mort à Paris le 29 juin 1814, à l'âge de 55 ans, est aut. des ouv. suiv. : *Vie privée du général Bonaparte*, Paris, an IV, in-8 (ce liv. fut mis à l'index à Vienne); *Relation exacte et véritable de tout ce qui vient de se passer à Rome, et découverte d'un grand ouvrage mis à l'index à Rome par le pape et les inquisiteurs, contenant les noms et portraits, d'après nature, des prêtres nobles et agioteurs de France et d'Europe*, an IV, in-8 de 32 pag.; *Abrégé des principaux évènemens de la Vie de J.-C.*, ou *Pot-Pourri sacré à l'usage des fidèles croyans, amateurs du Nouveau-Testament*, mess dor, an IV, in 8 de 32 pag.; *Tisset au citoyen politique Fouché de Nantes*, in-8, an VII; *Vie politique et privée des sept ministres de la république* (Scherer, Lambrecht, Talleyrand, Le Tourneux, Dondeau, Ramel, Pleville), in-8 de 8 pag.; *Vie privée de Pierre-Gaspard Chaumette, dit Anaxagoras, ex-procureur de la commune de Paris, traduit au tribunal révolutionnaire avec plusieurs de ses complices, présentée aux sans-culottes*, an II, in-8 de 8 pag., et beaucoup d'autres *opuscules*.

TISSIER (le P. Bertrand), religieux de la congrégation de Cîteaux, introduisit en 1664 la réforme dans l'abbaye de Bonnefontaine, diocèse de Reims, dont il était prieur, et m. vers 1670. On lui doit la publication du recueil intit. : *Biblioth. patrum cistercensium*, etc, Bonnefontaine, 1660-69, 8 t. en 4 vol. in-fol., très-rare, et qui se trouve pourtant à la Biblioth. du Roi à Paris.

TISSOT (Jean-Maurice), mathém., né à Pontarlier dans le 16[e] S., m. vers 1650, 2[e] présid. de la chamb. des comptes de Dôle, avait servi avec distinction en Italie sous le duc de Longueville, à l'armée du roi d'Espagne, en Flandre et dans le comté de Bourgogne, lors de l'invasion de cette province par les Franç. en 1636. On lui doit, entre autres ouv., la *carte* du comté de Bourgogne, en 4 feuillets, 1642, reproduite plus. fois avec des corrections, notamm. en 1675. — Tissot (Simon-André), méd., né à Grancy, dans le pays de Vaud, en 1728, étudia la médec. à Montpellier, et vint se fixer à Lausanne, où il se fit connaître par une nouvelle manière de traiter la petite-vérole. Il publia successivem. div. écrits estimables qui lui valurent une pension de la républiq. de Genève, une médaille de la chamb. de santé du canton de Berne, la chaire de médec. du collége de Lausanne, le tit. de memb. de la société royale de Londres et les offres les plus honorables de la part des rois de Pologne et d'Angleterre. Il les refusa; mais, en 1780, il accepta de Joseph II une chaire à l'univ. de Pavie, où il ne fut pas d'abord apprécié comme il devait l'être. Il fallut une épidémie, dont les ravages se répandirent sur la Lombardie, pour prouver la sagesse de sa méthode et son expérience consommée : l'enthousiasme pour Tissot fut dès lors porté au comble, et on grava même en son honneur, sur le portique des écoles, une inscription commençant par ces mots : *Immortali præceptori*, etc. Après 3 ans de professorat, il revint à Lausanne, où il put jouir encore quelques années de sa gloire. C'est là qu'il m., le 13 juin 1797. On a un *Recueil* de ses ouvrages, latins et français, publié par lui-même, Paris, 1769 et années suiv., 10 vol. in-12; et une édit. de ses *Œuvres choisies*, Paris, 1809, 8 vol. in-8, avec des *notes* du D[r] Hallé. Le plus répandu, comme le plus célèb. de ses ouv., est son *Tentamen de morbis ex manustupratione ortis*, Louvain, 1760, qui parut en français, dans le même temps, sous le tit. de *l'Onanisme*, ou *Dissertation*, etc. Les principaux ouv. de Tissot nous ont paru être sagement appréciés par M. le baron Desgenettes dans la *notice* qu'il lui a consacrée au t. 7, p. 341, de la *Biogr.* du *Dictionnaire des sciences médicales*; on y trouve aussi le catalogue détaillé des productions de ce médecin célèb. — Tissot (Clément-Joseph), méd., parent du précéd., né à Ornans en 1750, m. en 1826, vice-président de la société de médecine-pratique de Paris, fut, pendant près de 20 ans, chir. dans plus. corps d'armée ou dans les hôpitaux militaires; il porta du secours, en 1806, aux prisonn. autrichiens cantonnés dans la Souabe, qui souffraient d'une dyssenterie épidémique, et reçut de l'archiduc Charles, pour prix de son zèle, une lettre flatteuse avec un riche présent et le diplôme de memb. honoraire de l'acad. de médec. et de chirurgie de Vienne. Il eut le tit. de médecin-consultant du duc d'Orléans actuel. On remarque de lui : *Gymnastique médicale*, Paris, 1781, in-12; des *Observations sur les causes des épidémies dans les hôpitaux militaires*, et des *Recherches topographiques*, insérées dans le 15[e] vol. des *Mémoires de médecine militaire*, en déc. 1824. — Alexand.-Pascal Tissot, magistrat et littérat., de la même famille, né en 1782 à Mornas (dép. de Vaucluse), mort à Paris des suites d'une fièvre cérébrale le 27 mai 1823, était memb. de la société académiq. des sciences de Paris, de l'athénée de Vaucluse, etc., et avait occupé l'emploi de chef de bureau au ministère des cultes. Outre div. ouv. laissés MSs. ou imparfaits, et des *articles* fournis aux *Tablettes univ* (t. I-IV), recueil alors dirigé par M. Gouriet, on doit à Al.-P. Tissot (d'après le témoignage de M. Thiebaut de Berneaud, son ami, dans le *Discours* prononcé sur sa tombe, qu'il a livré à l'impression, Paris, Lebel, 1823, in-8 de 8 p.) : *Code et Nouvelles de Justinien*, *Nouv. de l'emp. Leon*, *fragm. de Caïus*, *d'Ulpien et de Paul*, *trad uniq. faite sur l'édit. d'Elzevir, revue par D. Godefroy*, Metz et Paris, 1807-10, 4 vol. in-4, ou 18 volum. in-12, faisant partie d'une collect. intit. *Corps de droit romain en lat et en franç.*, 14 vol. in 4 ou 68 vol. in-12; *le Trésor de l'ancienne jurisprud. romaine*, etc. (avec A.-G. Daubenton), Metz, 1811, in-4; *Manuel du négociant*, Paris, 1808, in-4, etc.

TITE, disciple de St Paul, né de parens idolâtres, devint, après sa conversion, le compagnon fidèle de ce grand apôtre. L'an 51 de J.-C., il assista avec lui au concile tenu à Jérusalem sur les observances légales. Il remplit ensuite heureusem.

plus. missions dont le chargea son maître ; et celui-ci l'honora de deux *épîtres*. Ce fut principalement en Crète que Tite signala son zèle évangélique. Il gouverna sagement cette église, répandit la lumière de la foi dans les îles voisines, et m. dans un âge avancé.

TITE-LIVE (Titus-Livius), célèb. hist. latin, ne nous est guère connu que par ses écrits : l'on a cependant sur lui quelq. renseignem. que nous consignons dans cet article. Il naquit à Padoue, d'une ancienne famille, sous le consulat de Pison et de Gabinius, l'an de Rome 695. L'on sait qu'il séjournait alternativem. à Rome et à Naples, et qu'après la mort d'Auguste il retourna à Padoue, où il m. à l'âge de 76 ans, la 4e année du règne de Tibère (770 de Rome). Auguste l'honora constamm. de son amitié, et lui confia même l'éducation du jeune Claude, depuis emp. ; mais cette bienveillance du maître du monde n'altéra point l'impartialité de l'historien, qui se permit de louer Brutus, Cassius, et surtout Pompée : il est vrai aussi que le maître du monde ne sut pas mauvais gré à l'historien de cette impartialité, et l'appela quelquefois en riant le *Pompéien*. Tite Live s'était exercé dans plus d'un genre ; mais son principal titre à l'immortalité est l'*Histoire romaine*, qu'il avait écrite en 140 ou 142 liv., depuis la fondation de Rome jusqu'à l'an de Rome 743. On a lieu de présumer qu'il mit à composer ce grand ouvrage tout le temps qui s'écoula depuis la bataille d'Actium jusqu'à la m. de Drusus, c.-à-d. environ 21 ans. Mais il en produisait en public de temps en temps quelque partie, et ces publications répandirent au loin sa renommée, au point qu'un Espagnol vint exprès de Cadix à Rome pour le voir, et s'en retourna aussitôt après avoir eu cet honneur. On ne sait pas si c'est l'historien lui-même qui a partagé son ouv. en décades, c.-à-d. de dix en dix liv. A l'égard des sommaires qui sont à la tête de chacun de ces liv., on ne croit pas devoir les lui attribuer ; mais on convient qu'ils ont leur utilité, puisqu'ils servent à nous faire connaître les faits rapportés dans les livres qui nous manquent. Or, il ne nous en est parvenu que 35, dont quelques-uns même ne sont pas entiers. C'est à div. époques, et par portions, que ce trésor litt. a été tiré de la poussière des MSs. Plus d'une fois on a eu l'espoir de le compléter par de nouvelles découvertes ; mais cet espoir a été bientôt trompé. Seulem., en 1772, MM. Paul-Jacques Bruns et Giovenazzi, en examinant un MS. du Vatican, timbré 24, du format in-8, parvinrent à déchiffrer un fragm. du liv. 91e, que le prem. de ces 2 sav. fit paraître à Leipsig en 1770, et qui a été réimp. assez souv. depuis, notamment dans l'édit. de Deux-Ponts, in-8, t. 12. Jean Frenshémius a eu l'idée de combler les lacunes de Tite-Live par des supplémens, comme il l'a fait aussi, mais avec moins de bonheur, pour Quinte-Curce. Ni Frenshémius ni d'autres ne pourront jamais nous consoler de cette perte immense. On trouvera dans plus. historiens une critique plus sévère, une abnégation plus absolue des préjugés nationaux et une raison plus impartiale : mais où trouvera-t-on une narration plus rapide et plus vive, un style plus admirable, qui sache être simple sans bassesse, élégant et orné sans affectation, grand et sublime sans enflure, nombreux ou serré, doux ou véhément, selon les circonstances, mais toujours clair et parfaitem. intelligible ? Les harangues que l'historien latin prête à ses personnages lui ont été reprochées par les modernes comme des hors-d'œuv. et des infidélités ; mais elles sont si éloquentes et si belles qu'on les regretterait pour elles-mêmes si elles venaient à disparaître. On a fait à Tite-Live quelques autres reproches auxquels nous n'avons point le temps de nous arrêter, et qui n'ont pas nui beaucoup à sa gloire. A la renaissance des lettres surtout, les savans se prirent pour lui d'une admiration passionnée : aujourd'hui on le juge plus froidement ; mais l'estime que l'on conserve encore pour lui est un assez beau partage, d'autant plus qu'elle est raisonnée. Il nous serait impossible d'énumérer ici toutes les éditions dont ce grand écrivain a été honoré. Les édit. du Tite-Live de Deux-Ponts ont partagé en six âges celles qui se sont succédé depuis 1469 jusqu'en 1738-1746, époque où Drakenburch pub. la sienne. Nous nous contenterons de remarquer que la plus rare est celle de Venise, 1470, et parmi les meilleures nous citerons celles d'Elzévir, 1634, 3 vol. in-12, et 1665, 3 vol. in-8 ; de Doujat, *ad usum Delphini*, 1676 et 1680, 6 v. in-4 ; de Drakenborch, 1738-46, 7 vol. in-4 ; de Crévier, 1735, 6 vol. in-4 ; de Deux-Ponts, 1784, 13 vol. in-8 ; enfin de M. Lemaire, 13 vol. in-8, dans sa *Collection des auteurs latins*. On pense bien que Tite-Live a été traduit dans toutes les langues. La plus ancienne version complète que nous en ayons en français est celle de Pierre Bercheure ou Berchoire, Paris, 1514-15, 3 v. in-fol. ; la meilleure est celle qui, commencée par Dureau de La Malle et achevée par M. Noël, parut à Paris, avec le texte en regard, 1810 à 1812, 15 vol. in-8, et fut réimp. en 1824, 17 vol. in-8. Nous ne parlons point ici des traduct. qui existent de div. fragmens du même historien, ni des nombreux ouvr. où son talent est jugé et ses assertions pesées par une critique plus ou moins éclairée.

TITI ou TITO (Santi di), architecte et peintre, né en 1538 à Borgo-San-Sepolcro en Toscane sut tirer parti de sa science des effets de la perspective, pour donner à la scène de ses tableaux quelq. chose de grand et de majestueux. On cite de lui un *Baptême* et une *Résurrection de J.-C.*, et la *Cène d'Emmaüs*, à Florence. — Titi (Robert), littérateur, né en 1551 à San-Sepolcro en Toscane, m. en 1609 à Pise, où, sur l'invitation du grand-duc Ferdinand, il était allé, vers les dernières années de sa vie, occuper une chaire de belles-lettres, a laissé : *Carminum Liber primus*, dans le Recueil des poés. lat. de Pierre Gherardi, Florence, 1571, in-8 ; *Locorum controversorum libri decem*, etc., ibid., 1583, in-4 (cet ouvrage fut attaqué par Joseph Juste Scaliger, auquel Titi répliqua par un écrit intitulé : *pro suis controversis Assertio*, ibid., 1589, in-4 ; *ad Cæsaris Commentarios de bello gallico Prælectiones quatuor*, ibid., 1598, in-4.

TITIEN (Titiano VECELLI, dit Le), le plus gr. peintre de l'école vénitienne, naquit en 1477 à Piève de Cadore. Envoyé de bonne heure à Venise pour suivre les leçons de Sébast. Zuccato, il quitta peu après l'atelier de cet artiste médiocre pour entrer chez Gentil Bellini, et ensuite se perfectionna près de Giorgione, dont il allait être bientôt l'émule. En 1505 on les chargea tous deux des peintures extérieures du nouveau *Fondaco de' Tedeschi*. La façade principale fut confiée au Giorgione ; mais le *Triomphe de Judith* qu'exécuta le Titien sur l'un des côtés du bâtiment, lui fit prendre rang au-dessus de son compétiteur. Un autre grand ouvrage, *l'Assomption*, qu'il peignit pour l'église des *Frari* à Venise, et qui se voit aujourd'hui dans l'une des salles de l'académie des beaux-arts de cette ville, le mit tout-à-fait hors de ligne parmi ses rivaux, et sa réputation grandissant dans les mêmes proportions que son talent, le sénat lui confia l'achèvement des peintures commencées dans la salle du grand cons. par J. Bellini. Ces ouvrages, qu'un incendie a détruits dès 1577, lui avaient valu le rang de premier peintre de la république, sous le titre bizarre de *Sensale del Fondaco de' Tedeschi* (Courtier de la Chambre des Allemands). Appelé par Alphonse d'Este, duc de Ferrare, à concourir à la décoration de son palais de Castello, Le Titien peignit le *Triomphe de l'Amour*, et ces fameuses *Bacchanales* qu'un siècle plus tard Augustin Carrache qualifia les premiers tableaux du monde. Rome alors avait acquis la possession de ces magnifiques ouvrages (*v.* Clément VIII), que depuis le cardinal Ludovisi livra

au roi d'Espagne. On sait que lorsqu'ils furent enlevés de la patrie des beaux-arts pour être enfouis par-delà les Pyrénées, dans quelque retraite silencieuse, le Dominiquin pleura sur le sort de ces chefs-d'œuvre de l'art. Ils avaient du moins servi aux études du Poussin, du Barroche, de l'Albane. C'est pendant son séjour à Ferrare que le Titien se lia avec la fameuse Lucrèce Borgia; et, singularité bizarre dans la vie du grand artiste dont l'âme fut toujours aussi belle que ses admirables créations, il eut bientôt pour intime ami, après son retour à Venise, un homme non moins hideusem. corrompu que la fille du pape Alex. VI, cet Arétin, qui, pour s'être fait l'aristarque des grands, n'en était pas moins le scandale des peuples à cause de ses infâmes débauches. Le Titien, qui un moment avait pensé se rendre à l'invitation de Léon X, jaloux de l'attirer à Rome, résista aux instances que lui fit également François Ier. Il ne s'était guère éloigné jusque là de Venise que pour de petites excursions chez ses amis et dans son pays natal, lorsqu'en 1529 il se rendit à Bologne pour faire le portrait de Charles-Quint. Ce monarque, qui se montrait enthousiaste des arts et savait si bien flatter les artistes du premier rang, le combla de faveurs et de caresses; il posa jusqu'à 3 fois devant lui, le créa chevalier, puis comte-palatin, et finit par le tenir comme à sa suite. Le Titien ne le quitta que pour aller voir enfin Rome, où Paul III l'avait pressé de se rendre. L'âge où était parvenu le peintre vénitien ôtait à ce voyage tout l'intérêt que 20 ans plus tôt il aurait eu pour les arts. En vain put-il alors voir Michel-Ange qu'il avait tant souhaité connaître, et admirer les chefs-d'œuvre dans lesquels vivait glorieuse la mémoire de Raphaël. Si ce ne put être à des études profitables à son beau talent, ce fut du moins à produire d'admirables ouvrages que le Titien passa le séjour d'un an qu'il fit dans la capitale de l'Italie. La *Danaé*, qu'il fit pour le duc Octave Farnèse, parut aux yeux de ses admirateurs digne de soutenir le parallèle avec les plus grandes créations de Michel-Ange. Ce dernier n'en jugeait pas ainsi, et pourtant il admirait son nouvel émule. «Quel dommage, s'écriait-il, qu'à Venise on n'apprenne pas bien à dessiner! Si le Titien était secondé par l'art comme il a été favorisé par la nature, personne au monde ne ferait si vite ni mieux que lui.» Bornons-nous à dire que toute comparaison est impossible entre le prince des dessinateurs et le grand coloriste. Peu apprécié à Florence où il alla en sortant de Rome, le Titien se hâta d'arriver à Venise, où l'appelaient le vœu de ses amis et les affections domestiques. Il se trouvait plus que jamais disposé à vouer ses talens au magnifique Charles-Quint. Près de ce prince, il jouissait des hommages et de l'admiration d'une cour des plus brillantes. Il travailla pour lui et sous ses yeux à Augsbourg, puis à Inspruck; et à son retour à Venise, il fut accueilli en prince. Le sénat le voulut charger d'une partie des peintures de la chambre du conseil; mais déjà accablé de travaux, il fit admettre en sa place son propre fils, Horace Vecelli, puis Veronese et le Tintoret, réparant ainsi envers ce dernier le tort qu'il avait eu de l'écarter de la salle de la Bibliothèque, alors qu'il redoutait de trouver en lui un rival. Parvenu à sa 70e année sans avoir presque rien perdu de la vigueur de sa jeunesse, il avait composé pour Charles-Quint depuis ce temps jusqu'à 1558, c'est-à-dire dans l'espace de 11 ans, un nombre considérable de tableaux, au premier rang desquels il faut placer les tableaux allégoriques de la religion et surtout de la Ste Trinité, recevant la famille impériale à la prière de la Vierge et des anges. Après la mort de son auguste patron, il voua ses pinceaux au nouveau chef de la monarchie espagnole, et long-temps encore il devait, par d'admirables créations, préparer des jouissances à l'esprit inquiet et concentré de Philippe II. *Diane et Actéon*, *Andromède et Persée*, *Médée et Jason*, *Pan et Syrinx*, *Vénus et Adonis*, tiennent le premier rang parmi les compositions que le Titien exécuta pour le monarque espagnol. Elles respirent une fraîcheur d'imaginat. à peine concevable de la part du peintre qu'avait dû épuiser plus d'un demi-siècle de la vie la plus active. On a peu de certitude sur la destinée de tant de trésors de l'art, qui sont enfouis dans quelques palais ou monast. de l'Espagne; ce qu'il faut croire, c'est que l'incendie du *Pardo* en 1608 en détruisit une partie. La gravure a pu seule faire connaître le nomb. prodigieux des tableaux du Titien. Entre les derniers qu'il exécuta, nous devons nommer le *Martyre de St Laurent*, la *Flagellation de Jésus-Christ*, une *Madeleine*, et surtout cette *Cène* si fameuse qu'il proclamait son meilleur ouvrage, fruit précieux de 7 ans d'études et de travail. Ce tableau, invisible aux yeux profanes, tapisse un coin de muraille au refectoire du couvent de St-Laurent, dans l'Escurial. Presque centenaire, le Titien conduisait encore sur la toile ses pinceaux si féconds. Ne peut-on pas dire avec Voltaire que Dieu s'était plu à donner à ce gr. artiste *un à-compte sur son immortalité*. Il périt de la peste qui ravagea plus. quartiers de Venise en 1576; et par une dérogation aux règlemens sanitaires, ses restes, soustraits à la destruction prescrite pour les corps pestiférés, furent déposés dans l'église des *Frari*. Un fils dénaturé, pour qui l'état sacerdotal fut un frein inutile aux plus déshonorantes débauches, Pomponio Vecelli, dissipa indignem. l'héritage du Titien, sans même lui consacrer une pierre sépulcrale. Ce ne fut que 45 ans après la mort de ce grand peintre que Palme le jeune érigea son buste dans l'église de St-Jean et St-Paul. On avait eu le projet, en 1794, de lui dresser un magnifiq. sarcophage, dont Canova présenta même le projet. Parmi les 15 tableaux que le musée du Louvre possède du Titien, tout le monde a remarqué, outre les beaux portraits de *François Ier*, d'*Alphonse Ier et de Laure Bianti*, d'*Alph. d'Avalos*, d'un *command. de Malte*, etc., *le Christ au roseau*, *les Pèlerins d'Emmaüs*, plusieurs vierges, notamment celle dite *au Lapin*, *Ste Agnès*, le *St Jérôme* et *Jupiter* (sous la forme d'un satyre) *et Antiope*. Le cabinet des estampes du roi possède un Recueil d'environ 850 gravures faites d'après le Titien. M. Mayer, l'un de ses nombreux panégyristes et auteur du livre *dell' imitazione pittorica, dell' eccellenza delle opere di Tiziano, e della vita de Tiziano* (Venise, 1818, in-8), a recueilli une autre collection considérab. de planches d'après le *divin* coloriste, et a entrepris d'en dresser le catalogue. Un des tableaux du Titien, dont la citation mérite d'être faite à part, est le *St Pierre martyr*, dont un édit du sénat de Venise défendait sous peine de mort la sortie de cette ville, et qui, enlevé toutefois à la fin du dern. siècle par le conquérant de l'Italie, s'est vu au Louvre jusqu'en 1815. A côté du liv. de M. Mayer, il faut placer comme contre-partie les *Vite de' Pittori Vecelli*, par Ticozzi, Milan, 1817, in-8, et la défense de ce livre contre le premier biographe cité. Elle a pour titre: *Majeriane, ovvero lettere sul bello ideale*, par Carpi, Padoue, 3e édition, 1824, in-8. — V. VECELLI.

TITIUS (GOTTLIEB ou THÉOPHILE-GÉRARD), jurisconsulte, né à Nordhausen en 1661, mort à Leipsig en 1714, fut nommé en 1709 professeur en droit à l'université de cette dernière ville, l'année suivante conseiller au tribunal d'appel de Dresde, et en 1713 assesseur au tribunal supérieur de Leipsig. Il fut un des commissaires nommés en 1706 pour examiner la conduite des ministres de l'électeur qui avaient signé le traité d'Alt-Ranstadt entre Charles XII et Auguste II. Il avait vécu pend. 20 ans dans la solitude, et consacré tout son temps à examiner les différ. parties de la jurisprud., en s'appuyant sur les principes d'une philosop. droite et simple. Outre des *dissertations* sur divers objets

de jurisprudence, recueillies par Hommel, Leipsig, 1729, in-4, on cite de lui : *Specimen juris publici romano-germanici*, etc., Leipsig, 1698, in-12, 1705, in-8, et 1717; *Droit féodal germaniq.*, etc., (allemand), Leipsig, 1699, in-12, 1730, in 8; *Observationes in Sam. L.-B. de Puffendorf libros II, de Officio hominis et civis*, Leipsig, 1703, in-12, lequel a eu 7 éditions jusqu'en 1759; *Essai sur le droit canonique d'Allemagne pour les états protestans* (allemand), ibid., 1701, réimprimé 4 fois jusqu'en 1741.

TITON DU TILLET (Evrard), célèbre amateur des lettres et des arts, né à Paris en 1677, m. en 1762, conçut l'idée de consacrer un monument durable à Louis XIV et aux grands hommes qui ont illustré ce règne, et fit exécuter un modèle en petit par Louis Garnier, élève du fameux Girardon, qui mit 10 ans à ce travail. C'est ce modèle, si connu sous le nom de *Parnasse français*, qui a préservé Titon du Tillet de l'oubli. Cet homme généreux, à peine au-dessus d'une modeste aisance, ne put élever ce monument en grand, comme il en avait eu l'intent., dans un jardin ou sur une place publ.; mais les lettres ne sont pas ingrates pour ceux qui les aiment, et elles ont placé le nom de Titon avec honneur dans leurs fastes. Il eut d'ailleurs d'autres titres à leur reconnaissance. Sans parler de ces *jeux lodoïciens* qu'il proposait d'instituer, à l'exemple des jeux olympiques, il faut lui savoir gré d'avoir fait frapper à ses frais une suite de *médailles* représentant Louis XIV et les principaux poètes ou musiciens de son règne, d'avoir encouragé et secouru souvent les jeunes écrivains peu aisés avec une générosité qui n'eut d'égale que sa discrétion, enfin d'avoir accueilli le neveu du gr. Corneille et recommandé sa pet.-nièce à Voltaire. Le modèle du *Parnasse fr.* est aujourd'hui à la Bibliothèque du Roi. On a de Titon du Tillet : la *Description* de son monument, 1726, in-12; réimprimée, 1732, in-fol., fig.; *Essais sur les honneurs et les monumens accordés aux illustres savans pendant la suite des siècles*, Paris, 1734, in-12. M. Duboullay, dans le *Précis des travaux de l'académie de Rouen* (tom. 3, pag. 256), a donné une *notice* sur Titon du Tillet. *Voy.* aussi des *éloges* de lui dans l'*Année littéraire* de Fréron, 1763, I, 265, et dans le *Mercure*, mai 1764.

TITSINGH (Isaac), voyageur hollandais, né à Amsterdam vers 1740, passa de bonne heure aux Indes orientales, où il parvint à l'emploi de conseiller dans l'administration de la compagnie. En 1778 il fut envoyé au Japon comme chef du commerce, séjourna long-temps dans la petite île de Desima, alla plusieurs fois, comme ambassadeur de la compagnie, à Yédo saluer l'empereur séculier du Japon, et par ses manières prévenantes sut se faire, dans les plus hauts rangs de cette nation perfide et soupçonneuse, des amis avec lesquels il ne cessa depuis d'entretenir une correspondance réglée. Il quitta ce pays en 1784, rapportant une foule d'objets curieux et d'observations importantes, fut nommé peu de temps après gouverneur de Chinchoura, comptoir du Bengale, près de Chandernagor, et n'abandonna ce poste qu'en 1794, pour aller en Chine en qualité d'ambassadeur. Il se fit aimer chez ce peuple cérémonieux et défiant comme au Japon, fut invité à des fêtes et à des divertissemens de la cour, admis dans les jardins d'Yuen-min-yuen, et termina son ambassade le 11 mai 1795, ayant obtenu tout ce que l'on peut espérer d'un prince et d'une nation si peu favorables aux Européens. Enfin, après un séjour de 33 ans en Asie, Titsingh revit son pays natal, et il se disposait à publier le résultat de ses recherches, en Hollande dans sa langue maternelle, et à Paris en français, quand une maladie aiguë l'emporta en 1812. On a publié, d'après ses manuscrits : *Cérémonies usitées au Japon pour les mariages et les funérailles*, etc., Paris, 1819, 2 vol. in-8, dont un, oblong, renferme 76 planches; *Mémoires et Anecdotes de la dynastie régnante des Djogouns*, etc., Paris, 1820, in-8, fig., édition due aux soins de M. A. Remusat; *Encyclopédie japonaise*, collection rare et importante qui se trouve à la Bibliothèque du Roi; *Descriptions de la terre Jeso*, traduites du japonais, dans le t. 24 des *Annales des voyages*.

TITUS SABINUS VESPASIANUS (Flavius), empereur romain, fils aîné et successeur de Vespasien, né l'an de Rome 794 (de J. C. 40), grandit à la cour de Néron dans l'intimité de Britannicus, dont il faillit partager le trépas pour avoir goûté au breuvage empoisonné que le cruel empereur avait fait préparer pour ce jeune prince. Les plus heureux dons de la nature, joints à des talens variés, firent admirer Titus av. que les hautes vertus qu'il allait déployer lui gagnassent tous les cœurs. Assez long-temps toutefois ses mœurs se ressentirent de la corruption au sein de laquelle il avait été nourri; ce ne fut qu'après avoir ouvert son âme aux inspirations de la gloire, qu'il abjura toutes les dissipations d'une vie oisive et licencieuse. D'abord tribun légionnaire en Germanie et dans la Grande Bretagne, il avait passé de cette charge militaire aux emplois civils, et exercé la questure, lorsqu'à 26 ans il suivit son père, envoyé par Néron pour soumettre la Judée révoltée. A la tête de deux légions qu'il amenait d'Alexandrie, il commença par la prise de Jotapat, puis par la réduction de Jaffa, où Titus Trajan lui avait réservé la gloire d'entrer en vainqueur, cette série de beaux faits d'armes qui lui valurent, avec l'affection et le dévouement des soldats, le rang d'un capitaine aussi brave qu'expérimenté. Le siége de Tarichée, que suivit l'occupation de cette place, opiniâtrement défendue, l'assaut de Gimale et enfin la soumission de Giscale, couronnèrent cette glorieuse campagne, durant laquelle le jeune guerrier vit, pour la première fois, cette Bérénice, pour laquelle il nourrit long-temps une passion brûlante. Sur la nouvelle de l'avénement de Galba, Titus fut envoyé par Vespasien saluer le nouvel empereur au nom des légions de Judée. Il arrivait à peine dans Corinthe, quand, informé de la mort de Galba, il reprit la route d'Orient, et, par son retour, détermina en faveur de Vespasien les suffrages des légions de Syrie, qui le proclamèrent empereur. Tandis que ce dernier va se faire reconnaître en Égypte, puis à Rome, Titus entretient les bonnes dispositions de l'armée. Il se rend ensuite avec des forces considérabl. devant Jérusalem, seule ville de Judée qui n'a pu encore être soumise. Trois despotes, Eléazar, fils de Simon, Jean de Giscale et Simon, fils de Gioras, s'étaient partagé les divers quartiers de la cité sainte, et se montraient disposés à y soutenir les efforts du vainqueur de Tarichée et de Jaffa. Au reste, la place était l'une des plus fortes de l'univers. Au mois de mars 70, Titus était campé devant ses murs. Maître des deux premières enceintes après des efforts inouïs, et ému de compassion à la vue des souffrances horribles que supportaient les assiégés, le général romain, déployant l'appareil formidable de ses machines de guerre, tente encore d'ébranler par des promesses de pardon la constance des Juifs, sur lesquels demeurent impuissantes et les exhortations ou les prières de l'historien Josèphe, et les marques de clémence prodiguées aux captifs, et les ménagemens envers la malheureuse cité, et enfin les épouvantables supplices que, pour effrayer les autres, on fait subir à ceux des assiégés que le sort des armes met au pouvoir du vainqueur : telle était l'opiniâtreté des Juifs, animés aux combats par les lévites, que, si le vainqueur s'arrêtait pour épargner leur sang, c'était l'instant qu'ils choisissaient pour revenir à la charge avec une nouvelle fureur. La résolution qu'avait prise Titus d'épargner leur sang et la destruction ne faisait que prolonger la résistance; enfin il voulut mettre un terme à son entreprise, moins par le désir de vaincre que pour faire cesser

les horreurs auxquelles la ville était en proie. Un assaut est ordonné; l'impuissance de la sappe et du bélier contre les murailles du temple l'oblige à en faire incendier les portes, et, malgré l'ordre donné par l'empereur d'épargner le *saint des saints*, un legionnaire, lançant une poutre embrasée dans l'une des salles qui entourent ce sanctuaire, le livre aux flammes, qui le devaient consumer (10 août 70). Sa destruction fut le signal de la soumission des Juifs et du massacre des lévites, que Titus n'avait plus de raison pour épargner, car leur audace hypocrite allait jusqu'à mettre des conditions à la reddition de la partie de la ville qui restait encore debout. Ces murs de la ville haute furent battus par les béliers romains, et le 8 septembre un nouvel incendie acheva la destruction de Jérusalem, dont il ne resta sur pied que les 3 tours bâties par Hérode. Un million cent mille Hébreux, suivant l'historien Josèphe, avaient péri dans le siége de Jerusalem, et, depuis le commencement de la guerre, il en était encore tombé 200,000 sous le fer des Romains dans le reste de la Judée. Vraisemblablement il faut compter dans ce nomb. les malheureux que, suivant le droit barbare de la guerre, le vainqueur abandonna aux amusemens du peuple pour les combats de gladiateurs et l'exposition aux bêtes. Après les dispositions nécessaires à la conservation de la Judée sous la domination romaine, Titus, que quelques circonstances firent soupçonner d'aspirer à l'empire, traversant l'Egypte, vint visiter à Argos le célèbre Apollonius, et, s'embarquant de là pour Rhége, arriva ensuite à l'improviste dans Rome, où, se jetant dans les bras de son père, il lui suffit, pour dissiper les injustes inculpations élevées contre lui, de s'écrier en l'embrassant : « Me voici! mon père, me voici! » Toute l'Italie partagea la joie de l'empereur et du sénat, et un double triomphe fut décerné à Vespasien et à son fils. On sait que l'arc de triomphe érigé dans Rome en mémoire de cet événement subsiste encore, et porte en relief les insignes de la religion des Hébreux qui servirent à orner ce triomphe. Associé dès-lors au pouvoir suprême comme administrateur de l'empire, Titus exerça, conjointement avec Vespasien, la censure, le tribunat et sept consulats : loin d'abuser de cet excès de pouvoir à l'égard de son père, il se montra au contraire le ministre le plus respectueux et le plus fidèle. Mais il ne fut pas égalem. à l'abri de tout reproche quant à l'exercice même de sa haute autorité : ce ne fut qu'après que la m. de Vespasien (juin 79) eut mis en ses mains les destinées de l'empire, que Titus abjura totalement les écarts de sa jeunesse et ses scandaleuses dissipations. On le vit commencer une vie nouvelle, en réformant ses entours et en renvoyant de Rome la reine Bérénice, cette maîtresse odieuse aux Romains, pour laquelle il avait répudié Marcilla Furnilla, et qu'on craignait de le voir prendre pour femme à la place de celle-ci, dont cependant il avait une fille (Julia Sabina). Une passion unique, celle du bien de l'état, parut occuper désormais tout entière l'âme ardente de Titus. Professant les maximes d'une équité sévère, il se croyait d'autant moins libre dans ses actions que, par l'autorité absolue dont il était investi, elles échappaient à tout contrôle, à toute résistance. *Autre chose est*, répondait-il à un courtisan dont naguère il avait appuyé les demandes près de l'empereur, *de solliciter un autre ou de juger soi-même, d'appuyer une demande ou d'avoir à l'accorder*. Il se prononça avec une sévérité inflexible contre les délateurs, et flétrit par des peines infamantes ces misérables suppôts de la tyrannie. Une autre mesure, qui ne lui fait pas moins honneur, fut l'abolition des jugemens sous prétexte de lèse-majesté. La plus belle des prérogatives du pouvoir fut aussi celle dont il était le plus jaloux. *J'ai perdu ma journée!* s'écria-t-il le soir d'un jour qu'il avait passé sans accorder de grâce. En prenant possession du grand pontificat, il avait fait vœu de ne souiller ses mains du sang d'aucun citoyen, et ce ne fut pas un vain engagement : il montra en plusieurs occasions qu'il le tenait pour sacré, notamment en comblant de ses bontés deux jeunes patriciens qui avaient conspiré contre lui, et en associant au pouvoir son frère Domitien, qui ne cessait de lui tendre des embûches. Sa clémence, sa générosité et son amour de la justice le firent proclamer *l'amour et les délices du genre humain*. Malheureusement un si beau règne fut de courte durée : Titus mourut presque subitement le 13 sept. 81 au village de Réate, dans la maison même où Vespasien avait rendu le dernier soupir. La rumeur publique accusa Domitien de l'avoir empoisonné, et ce reproche, qui serait sans fondement suivant Suétone et Plutarque, paraît d'autant mieux fondé, qu'on sait quelles tentatives avait déjà faites ce monstre et contre Vespasien, son père, et contre Titus; il est certain aussi qu'il voulut qu'on abandonnât ce dernier avant qu'il eût rendu l'âme, et que pas un esclave même ne se trouva pour lui fermer les yeux. Le musée du Louvre possède un buste et une statue de ce prince, dont la conduite sur le trône a été louée sans restriction. Trois évènemens funestes, survenus pend. son règne, avaient fourni à Titus l'occasion d'exercer une libéralité qui seule eût suffi pour couvrir son nom d'une gloire impérissable : le premier fut l'éruption du Vésuve, qui non seulement engloutit plusieurs cités de la Campanie, mais causa d'immenses ravages dans le reste de cette province; une peste violente qui se déclara dans le même temps désola le cœur de l'Italie, et, tandis que l'empereur accourait porter des secours aux endroits qui avaient le plus besoin de sa présence, il éclata dans Rome un incendie qui dura trois jours et trois nuits. On ne pourrait évaluer les frais que fit Titus pour qu'il ne restât aucune trace de ces ravages : de nouveaux édifices furent élevés sur les débris de ceux qu'avaient dévorés les flammes, et les autres furent rétablis avec une incroyable célérité.

TITUS SILAS. V. MARIGNY (CARPENTIER DE).

TIXIER DE RAVISI. V. RAVISIUS.

TOALDO (JOSEPH), professeur de géographie physique et astronomique à l'université de Padoue, né à Pianezze, petit hameau près de Vicence, en 1719, mort en 1798 à Padoue, qui lui dut un observatoire et le premier paratonnerre qu'on ait élevé dans les états vénitiens, s'occupa beaucoup des phénomènes météorologiq., et, ayant remarqué qu'ils recommencent et se succèdent à peu près dans le même ordre, il dressa les tables de trois de ces périodes, auxquelles il donna le nom de *Saros*, et que les astronomes appelèrent aussi *Cycles Toaldini*. On trouve de lui plusieurs *dissertations* dans les journaux italiens, les Actes de la société palatine, ceux des académies de Paris, de Berlin et de Londres. Ses principaux ouvrages sont : *Trigonometria piana e sferica, colle tavole trigonometriche*, Padoue, 1769, in-4; réimprimée, ibid., 1772, 1794, in-4; *de Methodo longitudinum, ex observato transitu lunæ per meridianum*, ibid., 1784, in-4; *Trattato di gnomonica*, Venise, 1789, in-4, *Schediasmata astronomica*, Padoue, 1791, in 4; *completa Raccolta d'opuscoli, osservazioni e notizie diverse*, etc., Venise, 1802, 4 vol. in-8. Outre les principaux biographes italiens, on peut consulter sur Toaldo une *notice* par Salmon, *Magasin encyclopédique*, 3e année, VI, 469.

TOAS (mythologie), roi de la Chersonèse taurique, croyant être agréable à Diane, immolait à cette déesse tous les étrangers qui abordaient sur ses côtes. Mais ce culte sanguinaire devint si odieux aux hôtes célestes que Minerve, en leur nom, ordonna à Oreste et à Iphigénie d'enlever la statue de Diane du temple qui lui était consacré dans la Tauride. Ce fut en vain que Toas se disposa à poursuivre les exécuteurs de la volonté des dieux : Minerve l'arrêta par des signes de sa puissance.

TOBIE (*bon maître*), de la tribu et de la ville de Nephtali ou Thesbe, dans la Haute-Galilée, fit preuve d'une vertu austère dès sa tendre jeunesse, et continua d'adorer le Dieu de ses pères au milieu des superstitions qui entraînaient tout Israël aux autels des veaux d'or élevés par Jéroboam. Il épousa une femme de sa tribu, nommée Anne, dont il eut un fils, qu'il appela Tobie et auquel il apprit à respecter la loi du Seigneur. Emmené captif à Ninive avec toute sa famille et toute sa tribu, du temps de Salmanazar, roi des Assyriens, il demeura inébranlable dans la voie de la vérité; ce qui ne l'empêcha pas de gagner la confiance du monarque, qui le fit son pourvoyeur, et lui laissa une grande liberté. Dans la persécution que Sennachérib, fils et successeur de Salmanasar, fit supporter aux Hébreux, Tobie trouva et saisit l'occasion d'exercer sa charité envers ses frères, et alluma ainsi la fureur du roi, à laquelle il ne put dérober que sa vie. Après la m. de Sennachérib il fut rétabli dans ses biens, et put recommencer le cours de ses bonnes œuvres, non sans péril de la part du nouveau prince. Dieu voulut d'ailleurs éprouver sa foi et sa résignation, en permettant qu'il devînt aveugle, par un accident singulier, à l'âge de 56 ans; mais il trouva en lui un autre Job. Cependant le saint homme demanda la m. comme une grâce, et, croyant que sa prière allait être exaucée, fit venir son fils pour lui donner de tendres et sages avis, et lui recommander d'aller retirer des mains de Gabélus, habitant de la ville de Ragès, un prêt de 10 talens d'argent. Le jeune homme partit, ayant pour compagnon un inconnu qui prenait le nom d'Azarias, et qui n'était pas moins que l'ange Raphaël, chargé par le Seigneur même de veiller au succès de ce voyage. Dès la première nuit le jeune Tobie vit sur les bords du Tigre un grand poisson, qui l'effraya; mais il le tira de l'eau d'après les instructions de l'ange, et en prit *le cœur, le fiel et le foie*, pour des remèdes qui devaient plus tard lui être indiqués. A Echatane, toujours d'après les conseils de son céleste compagnon, il alla loger chez Raguel, son parent, dont il épousa le soir même de son arrivée la fille unique, Sara, quoiqu'elle eût eu déjà sept maris, étranglés par le démon Asmodée la première nuit de leurs nôces; mais il évita ce sort malheureux, en passant avec sa femme les trois premières nuits dans la continence et la prière, et *en mettant dans le feu une partie du cœur et du foie du poisson*, ainsi que l'ange le leur avait prescrit. Celui-ci, pendant les fêtes du mariage, partit pour Ragès, et en ramena Gabélus, qui s'acquitta envers le jeune fils de son ami, et le combla de bénédictions. Le jeune Tobie reprit alors le chemin de Ninive, avec sa femme, et à peine eut-il embrassé son vieux père que, par le conseil de l'ange, il prit le fiel du poisson et en frotta les yeux de son père, qui recouvra aussitôt la vue. Azarias, pressé vivement d'accepter une récompense pour tant de services, se fit connaître et disparut. Ce fut alors que Tobie, le père, entonna ce sublime cantique, en 23 versets, que l'on peut voir dans le livre dit *de Tobie*, chap. 12. Le saint vieillard vécut encore 42 ans. Il en avait 102 lorsqu'il mourut à Ninive. Le jeune Tobie demeura dans cette ville tant que sa mère vécut; mais après qu'il l'eut perdue, il se retira à Ecbatane auprès de Raguel, dont il recueillit le riche héritage. Il y mourut âgé de 99 ans. Si l'histoire des deux Tobie présente de grandes difficultés, c'est aux commentateurs à les résoudre. *Voy.* D. Calmet, la *Bible* de Vence, les ouvrages philologiques de J. Bernard de Rossi, et l'écrit de Jahn intitulé *Introduct. in libros sacras*.

TOBIESEN. V. DUBY.

TOBIN (JOHN), auteur dramatique anglais, né à Salisbury en 1770, manifesta de bonne heure un goût très-vif pour le théâtre: toutefois il était destiné à n'y obtenir des succès qu'après sa mort. Opéras, comédies, tragédies, drames, tout ce qu'il présenta aux acteurs fut refusé, à l'exception d'une farce, jouée avec succès au profit d'un comédien, mais qu'il retira bientôt, voulant débuter plus glorieusement dans la carrière dramatique. Enfin il parvint, non sans peine, et après avoir essuyé encore un refus à Covent-Garden, à faire recevoir par les direct. de Drury-Lane une pièce dont il avait calqué le plan sur ceux des pièces de Shakspeare et de Fletcher, *la Lune de miel* (*the Honey-Moon*). Cependant sa santé étant ruinée, on lui conseilla de voyager pour la rétablir, et il m. dans un navire qui le conduisait à Bristol, en 1804, à peu de distance de Cork. *La Lune de miel*, donnée à Drury-Lane en 1805, fut applaudie depuis sur tous les théâtres de l'Anglet. et en Amérique; *le Couvre-Feu* fut représenté vers 1806 et imp. en 1807; *l'Ecole des auteurs* en 1808: *la Table de Pharaon*, ou *le Tuteur* (*the Guardian*), en 1816; toutes eurent du succès. Miss Benger a pub. des *Mém. sur John Tobin*, Lond., 1820, in-8. MM. Scribe, Mélesville et Carmouche, ont donné avec succès, en 1826, sur le théât. de Madame, *la Lune de miel*, comédie-vaudeville en 2 actes, imp. en 1826, in-8. — TOBIN (James), frère du précéd., m. en 1815, cultiva la poésie avec succès dans sa jeunesse. On a de lui des *Observations sur l'Essai de Ramsay, relatif au traitement et à la conversion des esclaves africains dans les colonies à sucre*, 1785, 1787 et 1788, in 8

TOBLER (JEAN), prêtre et littér. suisse, né en 1732 à Ste-Marguerite, village de Rhintal, mort à Zurich en 1808, fut l'élève et l'ami des Breitenger, des Bodmer, des Gesner, et prit part à leurs travaux et à leurs succès pour la réforme qu'ils introduisirent dans les lett. en Allemagne et en Suisse. On a de lui des écrits ascétiques, des *poésies* religieuses et une excellente traduction allemande des *Saisons* de Thompson, Zurich, 1757, in-8.

TOCHON d'*Annecy* (JOSEPH-FRANÇ.), antiq. et numismate, né au château de Mez, près d'Annecy, en 1772, mort en 1820, avait été forcé, lors de la révolut., d'entrer dans l'état milit., où il se distingua dans plus. occasions, mais dont il se retira, avec le grade de capit., en 1797, pour se livrer tout entier à l'étude. Il visita l'Italie, et, lorsque les troubles de ce pays l'obligèrent, en 1800, de revenir en France, il se fixa à Paris, se composa une collection d'objets précieux, de bronzes, de vases et de médailles grecques et romaines, qui devint bientôt une des plus riches de la capitale. Il consentit à la vendre au gouvern. en 1817, et elle forme encore un des beaux ornemens du Musée royal. Il fut élu député en 1815 par le dép. du Mont-Blanc, mais ne siégea que peu de temps, ce pays ayant été enlevé à la France. En 1816, l'acad. des inscript. et b. lettres l'admit dans son sein à la place de Ginguené. On a de lui: *Dissertation sur l'époque de la mort d'Antiochus Sidetès, roi de Syrie*, 1815, in-4; *Notice sur une médaille de Philippe-Marie Visconti, duc de Milan*, 1816, in-4; *Dissertation sur l'inscription grecque d'un vase trouvé à Tarente*, etc., 1816, in-4; *Mémoire sur les médailles de Marians, frappées à Philippopolis*, 1817, in-4. Son plus important ouv. a été pub. après sa mort, sous ce tit.: *Recherches sur les médailles des nomes ou préfectures de l'Egypte*, 1822, imprimerie royale, in-4.

TODD (HUGH), théol. angl., né en 1658 à Bleocow, dans le Cumberland, m. en 1728, avait étudié à Oxford. On cite de lui, en angl., une *Descr. de la Suède*, une *Vie de Phocion*, etc.

TODE (HENRI-JULIEN), naturaliste, né à Zollenspicker, dans le duché de Holstein, en 1733, m. en 1797 à Schwerin, où il était surintendant, a laissé: *Cantiques chrétiens*, Hambourg et Lunébourg, 1771, in-8; *Fungi mecklenburgenses selecti*, Lunebourg, 1790 et 1791, 2 vol. in-4, avec 17 pl.; des *dissert.* qui ont paru dans les *Mém.* de la soc. d'histoire naturelle de Berlin.

TODE (Jean-Clément), méd. du roi de Danemarck et prof. de méd à l'univ. de Copenhague, né à Zollenstocker, près de Hambourg, en 1736, m. en 1805, a mis son nom, comme rédacteur ou collaborat., à la tête de 127 productions médicales, philosophiq., littér. ou polémiq., dont 70 ont paru en danois, 33 en allem., 22 en latin et 2 en franç. Les principales sont: *Biblioth. medico chirurgic.*, Copenhague, 1774-87, 10 vol. in-8; *Annales medicales*, ib., 1787-92, 13 nos in-8: *Science médicale en général*, ib., 1798, 2 vol. in 8; *OEuv. en prose*, ibid., 1793, 8 vol. in 8; *Fables originales et contes pour la jeunesse de deux sexes*, ibid., 1793, in-8; plus. coméd., dont deux eurent du succès. *Voy.*, pour plus de détails sur J.-C. Tode, le t. 2, p. 496, du *Dictionn. des grands hommes du Dannemarck*, par Worm, et les nos 46-47, année 1806, du rec. dan. intit. *Tableau moderne de Copenhague.*

TODERINI (Jean-Bapt.), litt., né en 1728 à Venise, où il m. en 1799, professa la philosophie chez les jésuites, et, après la suppression de cet ordre, s'attacha au baïle Gazzoni, qu'il suivit, en 1781, dans son ambassade à Constantinople. Le plus connu de ses ouv. est celui qu'il publia sur la littérat. des Turks, dont il connaissait à peine la lang.: *dell' Letteratura turchesca*, Venise, 1787, 3 vol. in-8, trad. en franç. par Cournand, Paris, 1789, 3 vol. in-8, et en allem. par Hansleutner, Konigsberg, 1790, in-8.

TOFINO DE SAN-MIGUEL (don Vicente), astronome espagnol, né à Carthagène ou au Mexique en 1740, m. à Madrid en 1806, entra de bonne heure dans la marine, fut nommé, en 1770, prof. de l'acad. des gardes-marines à l'île de Léon, entreprit, en 1783, par l'ordre de Charles III, de relever les côtes d'Espagne, ainsi que les îles reconnues par les marins dans les voyages d'Amérique, devint success. direct. des compagnies des gardes-roy. de la marine, brigad. des armées navales d'Espagne, memb. de l'acad. d'hist. de Madrid et correspondant des acad. des sciences de Paris et de Palma. On a de lui: *Compendio de la geometria elemental y trigonometria rectiliña*, ile de Léon, 1771, in-4, souv. réimp., et encore en usage dans les écoles de marine espagnoles; *Observaciones astronómicas hechas en Cadiz en el observatorio real de la compañia de cavalleros guardas marians*, Madrid, 1776 et 1777, 2 vol. in-4; *Atlas des côtes d'Espagne*, 1786, in-fol. max., etc.

TOGRAI (Mouayyad Eddyn-Abou-Ismaïl-Hoceïn al-), né à Ispahan, s'est rendu célèb. par ses écrits en prose et en vers, qui lui ont fait donner les tit. de *Fakhr-Elcattab* (l'honneur des hommes de plume), et de *Alostad* (le maître ou le doct.) Il fut vézyr de Mas'oud, fils de Mohammed, Seldjoukide, sulthan de Mossul, fut pris dans une bataille que son maître perdit contre son frère Mahmoud, et mis à m. à l'âge d'environ 60 ans. On a de lui un traité sur la pierre philosophale, intitulé *Irschad elaoulad* (la direction des enfans), et un poëme, le plus célèb. de ses écrits, connu sous ce tit.: *Lamiyya al-adjem*, pub. avec une version latine d'Ed. Pococke, Oxford, 1661, et avec une autre version lat. de Golius, Utrecht, 1707, Franeker, 1769. Il en existe des trad. en franç., en angl. et en allem., dont on trouve l'indication dans la *Bibliotheca arabica* de Schnurrer. Le texte seul de ce poëme a été pub. avec le poëme de Schanfara, qui porte le même tit., Casan, 1814.

TOICT (Nicolas du), jésuite, né à Lille en 1611, signala son zèle apostoliq. au Paraguay, dont il devint supérieur, et où son nom, trad. par *del Techo*, fut en grand honneur. Ce bon père m. vers 1680. On a de lui: *Historia provinciæ paraguanæ soc. Jesu*, Liege, 1673, in-fol., dont une traduct. angl. a été ins. dans la *Collection des voyages de Churchill*, t. 6, p. 3-116.

TOINARD ou THOYNARD (Nicolas), seign. de Villan-Blin, né à Orléans en 1629, m. à Paris en 1706, s'appliqua à l'étude des langues anciennes et à celle des médailles. On a de lui 2 *dissertat.* lat., dont l'une sur des médailles de Galba, de Caracalla et de Trajan, 1689, in-4, et l'autre sur l'empereur Commode, 1690, in-4; une *Concorde grecque des quatre évangélistes*, édit. posthume, 1707, in-folio.

TOIRAS (Jean du CAYLAR DE SAINT-BONNET, maréchal de), né à Saint-Jean-de-Gardonnenque, dans les Cévennes, en 1585, atteignit l'âge de 35 ans avant d'avoir montré ce qu'il devait être un jour. Il dut à son habileté dans l'art de prendre les oiseaux la faveur de Louis XIII, qui le nomma lieut. de sa vénerie et capit. de sa volière. Mais tout à coup la passion de la guerre et l'amour de la gloire vinrent l'enflammer et lui révéler sa force: sans parler des siéges de St-Jean-d'Angély, de Montauban et de Montpellier, où il servit avec distinction, ni de la part active qu'il prit à l'expulsion du duc de Soubise de l'île de Ré, il suffit de rappeler la belle défense qu'il fit dans cette même île, en 1627, contre les Anglais, commandés par Buckingham, et le mémorable siége de Casal, qu'il soutint en 1630 contre les forces réunies de l'Autriche et de l'Espagne, sous les ordres do Spinola. Il reçut, pour récompense de ses services, le bâton de maréchal, et bientôt après le commandement de l'armée française au-delà des Alpes, puis le tit. d'ambassadeur extraordinaire, avec Servien, pour les négociat. de la paix entre le duc de Savoie et le duc de Mantoue. Il signa les 3 traités de Cherasco et celui qui donna Pignerol à la France, réussit enfin à liguer le duc de Savoie avec Venise; mais l'éclat de sa renommée et la fierté de son caractère indisposèrent contre lui le cardinal de Richelieu, qui ne tarda pas à le priver de ses gouvernemens, de ses traitemens, de ses pensions, et le réduisit ainsi presque à la misère. Toiras, abandonné de son ingrate patrie, errant de ville en ville, refusa constamment les offres des puissances étrangères, qui voulaient se l'attacher: cette noble fidélité à ses devoirs de Français l'éleva encore plus haut dans l'estime de l'Europe. Lorsque la guerre fut rallumée, il accepta, avec l'autorisation de Louis XIII, le grade de lieutenant-général du duc de Savoie, allié de la France, et vint se faire tuer à Fontanelle, dans le Milanez, en 1636, pour ce pays et pour ce roi qui l'avaient méconnu. Il y a une *Histoire du maréchal de Toiras*, par Michel Baudier, Paris, 1644, in-fol. et in-12.

TOKTAMISCH-AGLEN, khan au empereur du Kaptchak, issu, à la sixième génération, de Djenguyz-Khan, ne fut d'abord que le sujet d'Ourousch-Khan, prince soupçonneux, qu'il fut obligé de fuir pour éviter d'être la victime de ses craintes légitimes ou mal fondées. Il se déclara alors ouvertement l'ennemi de son souverain, essaya de lui ravir le trône, fut vaincu l'an 777 de l'hégyre (1375 de J.-C.), et se réfugia à Samarkand, où Tamerlan l'accueillit de la manière la plus brillante, et lui donna plusieurs districts de l'empire du Kaptchak. Attaqué bientôt après dans ses nouveaux états par Couthloug-Bonga, fils d'Ourousch-Khan, ensuite par un autre fils du même prince, Tokta-Kaya, enfin par Timour-Melick, fils aussi et success. d'Ourousch, il fut vaincu plusieurs fois; mais, toujours protégé par Tamerlan, il obtint de ce puissant monarque de plus gr. secours, et se rendit maître de Saganak, où il fut installé khan en 778 (1376). Il reprit l'avantage sur Timour-Melik, conquit Seraï et le Kaptchak presque entier, pénétra en Russie l'an 784 (1382), brûla Moscou, Wladimir-Sviengorod, Mojaïsk, Perejeslavie, Kolumna, et ravagea la principauté de Rezan. Mais ici commence pour lui une longue suite de malheurs qu'il mérita par son imprudente ambition et son ingratitude: en 787 (1385), il fait entrer en Perse une nombreuse armée, qui prend et saccage Tauris, dévaste l'Adzerbaïdjan, et exerce d'horribles cruautés sur les Mu-

sulmans ; lui-même, en 789 (1387), ne voyant plus dans son bienfaiteur que l'usurpateur de l'empire de Djagathaï, il se déclare le vengeur de la famille de Djenguyz-Khan, obtient quelques faibles succès sur les généraux de Tamerlan, mais, vaincu en plusieurs rencontres par ce conquérant lui-même, il perd une bataille décisive en 797 (1395), entre le Terek et le Volga, et se retire auprès de Vithond, grand-duc de Lithuanie, qui eut l'imprudence de prendre son parti contre les Monghols, et attira ainsi au sein de ses états leurs armées victorieuses en 802 (1400). Toktamisch, errant et misérable désormais, eut un moment l'espoir d'être rétabli sur le trône du Kaptchak par Tamerlan lui-même ; mais celui-ci mourut trop tôt, avant d'avoir accordé ce généreux pardon, et l'ancien empereur du Kaptchak fut tué en Sibérie par Djanibeg, en 808 (1046).

TOLAND (John), écrivain anglais, fameux par son immoralité et ses sophismes irréligieux, né en 1670 à Redcastle, près de Londonderry en Irlande, de parens catholiques, mort en 1722, renonça de bonne heure à sa religion pour embrasser le presbytérianisme, et, dès l'année 1696, fit paraître à Londres son livre intitulé : *le Christianisme sans mystères*, qui excita contre lui un tel orage à Londres et à Dublin, qu'il fut obligé de se retirer tour à tour de l'une de ces deux villes dans l'autre ; ce qui ne l'empêcha pas de publier en 1698 la *Vie de Milton*, ouvrage dirigé contre l'authenticité des livres du Nouveau-Testament. Ces livres furent suivis de plusieurs autres, dans lesquels il ne respecta pas plus les grands principes fondamentaux de la morale et de la théologie naturelle que les vérités qui forment la base de la révélat. Nous ne croyons pas devoir même les citer Quelques uns d'eux cependant ont été honorés d'une réfutation par Leibnitz, Clarke et Gordon. Du reste, Toland a été regardé comme un homme sans probité par Collins même, l un de ses protecteurs, et traité par Swift de misérable sophiste. On a pub. ses *OEuvres posthumes*, 1726, 2 vol. in-8 ; 2e édition, 1747, avec une *notice* sur la vie et les écrits de l'auteur, par Desmaiseaux.

TOLÈDE (D. Pèdre de), dit *le Grand*, vice-roi de Naples, né en 1484 à Alva de Tormets, dans la Castille, fut d'abord page de Ferdinand-le-Catholique, dont il gagna l'amitié, servit avec distinction dans la guerre de Navarre contre Jean d'Albret, embrassa avec zèle dans les guerres contre les Flamands le parti de Charles-Quint, qui le nomma vice-roi de Naples, pour défendre ce roy. contre les Musulmans. Il entra en fonct. en 1532, et signala son administration par de sages et vigoureuses réformes dans les tribunaux et les lois, par le soin continuel d'embellir la ville, par l'expulsion des Juifs, qui s'étaient rendus odieux comme usuriers, et surtout par son opposition ferme et inébranlable aux progrès de l'hérésie. Il poussa même le zèle pour la religion catholique jusqu'à supprimer toutes les académies instituées à Naples, persuadé que les lumières devaient nuire à la foi. Il alla plus loin, et, obéissant aux ordres de son souverain, établit, par un édit de 1547, des tribunaux d'inquisition. Mais les Napolitains se soulevèrent, le peuple s'unit à la noblesse contre les Espagnols par un serment dit de la *Sainte-Union*, le sang coula, et Charles-Quint, pour apaiser ces troubles, fut forcé de supprimer la même année l'inquisition. Tolède obéi, mais détesté des Napolitains, mourut en 1553. — Tolède (don Pèdre de), connétable de Castille, de la même famille que le précédent, se signala contre les Turks en qualité de général des galères de Naples. fit avec succès, en 1595, une descente sur les côtes de la Morée, devint l'un des favoris et des confidens de Philippe III, qui, le sachant uni des liens de la parenté avec la reine Marie de Médicis, jeta les yeux sur lui pour l'ambassade de France. Il était chargé de la double mission de détacher Henri IV de l'alliance des Provinces-Unies, et de lui proposer le mariage du dauphin avec une infante. Il n'obtint rien du roi de France, et, admis devant lui le 7 juillet 1608, il partit le 22 juillet de la même année, ou, suivant une autre opinion, au commencement de 1609. C'est lui qui, dans une conversation assez vive avec Henri IV, aux menaces de ce prince, qui s'écriait qu'*on le verrait bientôt à Madrid*, répliqua par ce mot, si calme et si fier : *Le roi François Ier y fut bien.* — Tolède (don François de), de la maison d'Oropesa, fut nommé vice-roi du Pérou, et fit son entrée à Lima en 1566. Il y attira par de perfides promesses, en 1571, le jeune Incas Tupac Amaru, fils de Manco II, et le fit périr sur l'échafaud, malgré les prières et les larmes des Espagnols eux-mêmes. De retour en Espagne en 1581, il reçut de Philippe II un accueil foudroyant, fut accusé de malversation, dépouillé de ses richesses immenses, et jeté dans une prison où il mourut accablé de chagrins et de remords.

TOLET (François), cardinal, né à Cordoue en 1532, m. à Rome en 1596, fut appelé à une chaire de philosophie à l'âge de 15 ans, entra ensuite dans la compagnie de Jésus, fut envoyé à Rome, où il professa avec distinction la philosophie et la théologie, et fut successivement prédicateur de Pie V, de Grégoire XIII, qui lui confia une mission importante, de Sixte V et d'Urbain VII. Il eut aussi l'estime et la confiance de Grégoire XIV, d'Innocent IX et de Clément VIII, qui le nommèrent leur théologien ordinaire, et lui conférèrent des missions importantes. Il accompagna le cardinal Commendon dans sa légation d'Allemagne, dont le but était de former, avec l'empereur Maximilien et le roi de Pologne Sigismond-Auguste, une ligue contre les Turks. Il y déploya les talens d'un habile négociateur, reçut le chapeau de cardinal, en 1593, pour récompense de ses services, contribua puissamment, en 1595, à lever les scrupules de Clément VIII, pour faire absoudre Henri IV, et fut sincèrement regretté de ce prince, qui, dès qu'il eut appris la mort de l'illustre prélat, lui fit faire des services solennels à Paris et à Rouen. On a de lui : *Commentarii et Annotationes in Lucam*, Rome, 1600, in-folio ; *Summa conscientiæ seu Instructio sacerdotum, ac de septem peccatis mortalibus*, Rome, 1618 ; Paris, 1619 ; Lyon, 1630, in-4, trad. en plusieurs langues, notamment en français, sous le tit. d'*Instruction des prêtres.* Bossuet a loué ces deux ouvrages. — Tolet (Jean), religieux anglais de l'ordre de Cîteaux au 13e siècle, mort en 1274, fut créé cardin. en 1244 par Innocent IV, et nommé évêque de Porto en 1261 par Urbain IV. Il a laissé des *elegies*, des *satires*, des *harangues*, et quelques écrits théologiques, philosophiques et historiques — François Tolet, lithotomiste de l'hôpital de la Charité à Paris, mort à 77 ans le 9 août 1724, est aut. d'un *Traité de lithotomie ou de l'extract. de la pierre hors de la vessie*, in 12, Paris, 1681, 1689 1718, 1722 ; La Haye, 1686, etc. — Pierre Tolet, médecin de l'hôpital de Lyon au milieu du 16e siècle, a aussi laissé quelques *opuscules* aujourd'hui sans intérêt.

TOLLET (Elisabeth), dame anglaise, distinguée par son esprit, née en 1694, morte en 1754, fut honorée de l'amitié de Newton, qui encouragea même ses premiers essais. Elle ne voulut pas, malgré cet illustre suffrage, les livrer au public, et ce fut un an après sa mort que l'on publia un volume de ses *poèmes*, dont un choix a été inséré dans la *Collection* de Nichols. — Tollet (George), neveu de la précédente, mort en 1779, a laissé des *notes* estimées sur Shakspeare.

TOLLIUS (Corneille), philolog., né vers 1620 à Utrecht, obtint en 1648 la chaire d'éloquence et de langue grecque à l'académie d'Harderwyck, où il exerça la plus grande influence sur le choix des professeurs. On a de lui : des éditions de l'ouvrage de J.-P. Valeriano *de Infelicitate litteratorum*,

Amsterdam, 1647, in-12; de l'opuscule de Paléphate *de Incredibilibus*, ib., 1649, in-12; de l'*Histoire* de Jean Cinnamus, ibid., 1652, in-4. — TOLLIUS (Alex.), frère cadet du précéd., m. en 1675 à Harderwyck, où il était prof., a donné l'éd. d'*Appien* (Amsterd., 1670, 2 v. in-8), qui fait art. de la collect. *Variorum*. — TOLLIUS (Jacq.), philolog. et alchim., frère des précéd., né vers 1630 à Utrecht ou aux environs de cette ville, mort dans la misère en 1696, quoiqu'il crût avoir trouvé le secret de faire de l'or, fut d'abord commis de J. Blaeuw, libraire d'Amsterdam, puis secrétaire de Heinsius, qui s'aperçut qu'il gardait des copies de ses notes et le renvoya, ensuite recteur du gymnase de Gouda, place que lui firent perdre quelques intrigues dans lesquelles il se trouva mêlé. Il se rend alors à Noordwyck, y donne des leçons particulières et y exerce la médecine; mais, ces ressources lui étant insuffisantes pour vivre, il sollicite et obtient, en 1679, la chaire d'humanités à l'academie de Duysburg, est chargé en 1687, par l'électeur de Brandebourg, de visiter les mines d'Allemagne et d'Italie, trouve à son retour l'électeur prévenu contre lui, se retire en Hollande, ouvre sans autorisation une école, que bientôt on le force de fermer, et n'a plus désormais pour se soutenir que ses rêves d'alchimiste. Outre une édition d'*Ausone*, Amsterdam, 1669 ou 1671, in-8, qui fait partie de la collection *Variorum*, et une excellente édition de *Longin*, Utrecht, 1694, in-4, on a de lui des traductions latines de divers ouvrages et des écrits originaux, dont le seul qui soit encore recherché est: *Epistolæ itinerariæ*, *observationibus et figuris adornatæ*, *curâ et studio Henr. Chr. Henninii*, Amsterdam, 1700 ou 1714, in-4. — TOLLIUS (Hermann), philologue holland., né à Breda en 1742, mort à Leyde en 1822, fut appelé en 1767 à une chaire d'histoire, d'éloquence et de grec à l'academie d'Harderwyck, fit un voyage à Paris, où il fréquenta les savans, et recueillit des matériaux précieux à la Bibliothèque du Roi. Rappelé dans sa patrie pour prendre place à l'athénée d'Amsterdam, il fut chargé en 1784 de l'éducation des enfans du stathouder Guillaume V, dont il partagea la mauvaise fortune avec un rare dévouement. Il fut obligé de s'exiler, refusa de l'emploi en Allemagne, en Angleterre et ailleurs, et, de retour dans sa patrie, fut nommé en 1809 professeur de statistique et de diplomatie à Leyde. Au bout de quelque temps il échangea cette chaire contre celle de littérature grecque et latine. Ses principaux ouvrages sont: *Apollonii Lexicon homericum*, *græcè*, *cum notis Villoisonii et H. Tollii*, Leyde, 1788, in-8; un *Recueil d'écrits politiques*, ou *Mémoires concernant la republique des Provinces-Unies*, 1814-16, 3 vol. in-8.

TOLOMAS (CHARLES-PIERRE-XAVIER), jésuite, né en 1705 à Avignon, mort en 1763, professa les belles-lettres à Lyon, et fut admis à l'académie de cette ville. Mais, ayant attaqué les encyclopédistes en 1755, les amis de d'Alembert, qui se trouvaient être les membres les plus distingués de cette académie, déclarèrent qu'ils se retireraient si Tolomas ne donnait sa démission: il consentit à la donner. On a de lui: *Dissertation sur l'hyène*, 1755, in-12; *Dissertation sur le café*, 1757, in-12: *Discours sur la philosophie d'Epictète*, 1760, in-8, et un assez gr. nombre de *memoires* et de *dissertations* parmi les manuscrits de la bibliothèque de Lyon, notamment un sur l'*Architecture des Egyptiens*.

TOLOMEI (JEAN-BAPTISTE), jésuite et card., né en 1653 à Florence, m. en 1726, obtint de grands succès dans l'enseignement, fut employé dans toutes les affaires importantes par Clément XI, reçut de ce pontife le chapeau de cardinal en 1712, et ne voulut rien changer pour cela à sa manière de vivre simple et modeste. On a de lui: *Philosophia mentis et sensuum*, Rome, 1696, in-fol. — TOLOMEI (Nicolas), jésuite, de la même famille, né à Sienne en 1699, prêcha avec talent à Rome et à Florence, où il mourut peu de temps après la suppression de son ordre, en 1774. On a de lui: *Vocation de saint Louis de Gonzague*, *jésuite*, qui obtint plus de 30 éditions du vivant de l'auteur.

TOLOMMEI (CLAUDE), littérateur, né en 1492 à Sienne, mort à Rome en 1555, étudia d'abord le droit, se fit recevoir docteur, et voulut ensuite se re dépouillé publiquement de son laurier doctoral. En 1516 il se rendit à Rome, entra dans le parti papal qui méditait la ruine de Sienne, mérita ainsi d'être banni de patrie, à laquelle il renonça tout-à-fait pour servir successivement Hippolyte de Médicis et l'infâme Pierre-Louis Farnèse, fils d'un infâme pontife. Il gagna sa faveur, en obtint une place de magistrat, qu'il perdit à la mort de son maître, se réfugia alors à Padoue, ouvrit dans cette ville un cours de morale, et y fut bientôt informé de son rappel dans sa patrie et de sa nomination à l'évêché de Corsola, petite île de l'Adriatique sur les côtes de l'Illyrie. Il fut même envoyé auprès de Henri II pour resserrer les nœuds entre Sienne et la France. Sienne lui doit la fondation des académies de *la Vertu* et de *lo Sdegno*, dont la première surtout ne s'occupa guère que de questions ridicules et d'innovations malheureuses, si l'on excepte ses travaux pour éclaircir le texte de Vitruve. Outre un ouvrage polémique contre le Trissin, *delle Lettere nuovamente aggiunte* (à l'alphabet italien), *libro di Adriano Franci intitolato il* POLITO, Rome, 1524, in-4, on a de Claude Tolommei, entre autres opuscules, *Versi e regole della nuova poesia toscana*, ibid., 1539, in-4; *Lettere, lib. VII*, Venise, 1547, in-4, trad. en franç. par Vidal, Paris, 1572, in-8; *de corruptis Verbis juris civilis*, etc. *Voy.* la *Lett. ital.* de Tiraboschi, et les *Exercitationes vitruvianæ*, de Poleni, pag. 50.

TOLOSANI (ANTOINE), général de l'ordre de St-Antoine de Vienne, né en 1555 à Toulouse, m. en odeur de sainteté en 1615, soumit son ordre à la réforme, fut un des bons prédicateurs de son temps, combattit avec vigueur l'usure et les mauvaises mœurs, mais montra un aveugle acharnem. contre les calvinistes. Il a écrit contre eux: *Démonstration que ce que l'Eglise enseigne de la présence réelle n'est que la parole de Dieu*, etc., Lyon, 1608; l'*Adresse du salut éternel et Antidote de la corruption qui règne dans ce siècle*, etc., Lyon, 1612, in-8, etc. Ces deux ouv. furent dédiés l'un au roi, l'autre à la reine. La *Vie* de Tolosani a été écrite par J. de Loyac et pub. sous le titre du *Bon Prelat*, Paris, 1645, in-8.

TOLOTSCHANINOF (NICEPHORE-MATFEIEVITSCH), boïard russe, fut envoyé en ambassade par son souverain auprès du tzar d'Imireltie l'an 1650, avec le diacre Ievlef, et il écrivit une relat. de ce voy. que l'on conserve en MS. à la biblioth. du synode à Moscou.

TOLSTADIUS (ERIC), ministre d'une paroisse de Stockholm, né en 1673, m. en 1759, fut un des prem. qui donnèrent, en Suède, quelq. éclat à l'éloquence de la chaire. Ses *sermons* ont été imp., au nombre de onze, et sont encore très-répandus dans sa patrie. On en trouve la *notice* dans Stricker, *homilet. Bibl.*, p. 140.

TOLSTOY (le comte PIERRE), l'un des plus fidèles serviteurs de Pierre-le-Grand, né vers le milieu du 17e S., fut envoyé par ce prince en ambassade à Constantinople en 1702, et assura la paix entre la Turquie et la Russie. Moins heureux plus tard quand il se plaignit de l'asile accordé par la Porte à Charles XII, il fut mis aux Sept-Tours, et n'obtint sa liberté qu'en 1714. Il accompagne en 1716 Pierre dans son voyage de Hollande, est chargé par lui de quelq. négociations avec l'Angleterre, le suit à Paris, et de là est envoyé à Vienne pour reprocher à Charles VI d'avoir accueilli le fils du tzar, puis à Naples pour prendre ce jeune prince qu'il ramena à Moscou. Pierre lui confia, en 1719, une négociation moins odieuse à Berlin, l'emmena

avec lui dans sa campagne de Perse en 1722, et ne se sépara de lui qu'à la mort, après l'avoir récompensé de tous ses services, en lui donnant successivement, en diverses occasions, plus. terres, les titres de conseiller privé, de sénat., de président du collége de commerce; de comte de l'empire et le cordon de St-André. Tolstoy jouit de la même faveur sous Catherine Ire; mais, sous Pierre II, fils du malheureux Alexis, il fut accusé d'avoir cherché à l'éloigner du trône et de s'être opposé à son union avec la fille de Menzikoff, fut dépouillé de ses biens et enfermé, avec son fils, le comte Jean, dans le couvent de Solovetskoï, où il m. en 1728.

TOMASELLI (JOSEPH), naturaliste, né en 1733 à Soave, près de Vérone, m. à Vérone en 1818, a plutôt fait preuve, dans ses ouv., de patriotisme que de savoir. Plus. d'entre eux cependant furent couronnés par la société agricole de Vérone, dont il fut élu membre en 1795 : il faut surtout lui savoir gré de s'être fait le champion des théories nouvelles contre les vieux préjugés de la routine et d'avoir défendu contre le P. Pini la nomenclature de Lavoisier. On a de lui : *Dialoghi sopra l'arte di fare il nitro*, Vérone, 1792, in-8 ; *Risposta all' osservazioni del A. Pini sulla nuova teoria e nomenclatura chimica*, ibid., 1793, in-8 ; *Teorie generali di agricoltura*, ibid., 1796, in-8. *Voy.* pour plus de détails son *Eloge* en ital. par Beue, Vérone, 1825, in-8.

TOMASINI (JACQUES-PHILIPPE), écrivain et prélat italien, né à Padoue en 1597, m. en 1654 à Città-Nuova, en Istrie, dont Urbain VIII l'avait nommé évêque pour le récompenser de son amour éclairé pour les lettres, eut le courage de lutter contre le mauvais goût de son siècle et d'opposer sans cesse Pétrarque à Marini. Parmi ses ouv., dont on peut voir la liste dans les *Mémoires* de Niceron, t. 29, dans la *Bibliot. vol.* de Cinelli, etc. : *Eloges des hommes illustres de Padoue* (en latin), 1630, in-4 ; réimp., 1634, 2 vol.; *Petrarcha redivivus, Laurâ comite*, Padoue, 1650, in-4, fig., qu'il présenta au pontife, et auquel il dut sa fortune.

TOMITANO (BERNARDIN), médecin et littérat., né à Padoue en 1506, m. à Venise en 1576, professa d'abord dans sa ville natale, et y fut admis à l'acad. des *Infiammati*, la quitta ensuite parce qu'il crut avoir raison de s'en plaindre, alla s'établir à Venise, puis s'attacha au célèbre Baglioni, qu'il suivit en Chypre, et dont la fin tragiq. lui causa un chagrin mortel. On a de lui : *Quattro libri della lingua toscana, ove si prova la filosofia esser necessaria al perfett' oratore e poeta*, Padoue, 1570, in-8 ; *Corydon sive de Venetorum laudibus*, églogue, Venise, 1556, in-4 ; *Consiglio sopra la peste di Venezia del* 1556, Padoue, 1556, in 8 ; *Contradictionum solutiones in Aristotelis et Averroïs dicta*, etc., ibid., 1562, in-4 ; *de Morbo gallico lib. II*, dans le rec. des écrits sur le même sujet (*v.* LUVIGNI) ; *Vita e Fatti di Astorre Baglioni, libri VIII*, biographie dont il existe plus. copies à Pérouse et qui mériterait d'être publiée. Morelli, dans ses *Opuscoli*, t. 3, p. 235, donne des détails sur B. Tomitano, qui n'a pas de notice dans la *Biographie* du *Dictionnaire des sciences médicales*, pub. chez C.-L.-F. Panckoucke.

TOMKUS (JEAN-MERNAWCHIEW), savant barnabite hongrois, né à Sebenico, m. à Rome en 1639, s'y était fait connaître avantageusem. des cardinaux Baronius, Pazmany, Barberini et Sacheti, qui le firent nommer évêq. de Bosnie, en 1631, visiteur de son ordre, censeur des livres religieux et protonotaire apostoliq. On a de lui : *Unica gentis Aureliæ, Valeriæ, Salonitanæ, Dalmatinæ, nobilitas*, Rome, 1628, in-4 ; *Dialogi de Illyrico et rebus dalmaticis*, Rome, 1634 ; *Pro sacris ecclesiarum ornamentis et donariis contra eorum detractores*, Rome, 1635, in-8.

TOMMASI (JOSEPH-MARIE), cardinal, né à Alicate en Sicile en 1649, m. en 1713, se sentit entraîné vers l'état ecclésiastiq., dès sa jeunesse, par une vocation puissante. Il prononça ses vœux, chez les théatins de Palerme, en 1666, et fut nommé cardinal, en 1712, par Clément XI, qui l'avait consulté avant de se résoudre à accepter la tiare. Tommasi qui, jusqu'à cette époque, avait su allier à un amour ardent pour l'étude l'austérité la plus rigoureuse et l'observation continuelle des plus minutieuses pratiques de dévotion, ne chargea rien à la simplicité de ses goûts et à la sévérité de ses mœurs. On le vit faire lui-même le catéchisme aux enfans et il ne profita de sa nouvelle dignité que pour faire plus de bien aux pauvres et embellir des églises. On a de lui plus. ouv. sur la liturgie ancienne; nous citerons : *Codices sacramentorum nongentis annis vetustiores*, Rome, 1680, in-4, *Antiqui lib. missarum*, 1696, in-4 ; *Instit. theolog. antiquorum patrum*, 1709, 1710 et 1712, 3 vol. in-8. Tous ces ouv. ont été réunis dans une édit. commencée à Rome en 1747, par le P. Vezzosi, et qui forme 11 vol. in-4. Le P. Borromeo de Padoue : Fontanini et D. Bernini ont écrit la *vie* du cardin. Tommasi ; une plus récente, pub. à Rome, 1803, in-4, est l'ouv. d'un théatin qui ne s'est pas nommé.—Le père, l'oncle, un des frères et quatre sœurs du cardinal, ont aussi offert au monde de grands exemples de piété et de vertu. — TOMMASI (Jean de), dern. grand-maître titulaire de l'ordre de St-Jean-de-Jérusalem, né à Crotone dans le royaume de Naples en 1731, fut d'abord page d'honneur du gr.-maître Emmanuel de Pinto, entra ensuite dans la marine de l'ordre, dont il devint commandant en chef. Le zèle et le talent qu'il déploya dans cette charge importante, les services qu'il rendit au gr.-duc de Toscane, Léopold, comme son ministre auprès du grand-maître, le firent connaître avantageusement du roi de Naples et de l'emp. de Russie, qui, lorsque les grandes puissances de l'Europe eurent résolu de rétablir l'ordre de Malte en 1802, le recommandèrent à Pie VII : ce pontife lui conféra en 1803 le titre de grand-maître. Mais Tommasi, après avoir réclamé en vain l'évacuation de l'île par les Anglais, convoqua une assemblée générale de ses chevaliers à Messine, se fit reconnaître par eux, alla établir sa résidence à Catane en Sicile, obtint pour son ordre le couvent des Augustins, et pour lui un palais voisin, où il m. en 1805 (*v.* MALTE).

TOMORÉE (frère PAUL), archevêq. de Colocza et généralissime de l'armée de Hongrie sous le jeune roi Louis II, avait porté les armes, avant de prendre l'habit monastiq., avait été marié deux fois, et avait perdu ses deux femmes, ce qui lui avait paru un avis secret du ciel qui lui révélait sa vocation. Chargé du gouvernem. des pays et des places fortes situés entre la Saxe, la Drave et le Danube, il avertit Louis II de l'approche de Soliman, fit résoudre la bataille de Mohacz (1526), si funeste aux Hongrois, et sut du moins s'y faire tuer, avec le courage d'un soldat.

TOMBUT. V. TOUMBERT.

TONDU (PIERRE-HENRI-MARIE), dit *Lebrun*, ministre de la républiq. franç., né à Noyon en 1754, entra dans l'état ecclésiastiq., fut connu dans le monde sous le nom de *l'Abbé Tondu*, qu'il trouva un peu ridicule et qu'il changea pour celui de *Lebrun*, servit ensuite 2 ans, comme soldat, dans un régim. d'infanterie, déserta, se fit ouvrier imprimeur, puis journaliste, dans le pays de Liége, prit quelque part aux troubles de ce pays, et le quitta pour venir dans la petite ville d'Herve rédiger le *Journal général de l'Europe*. Appelé à Paris en 1790 par les chefs les plus influens de la révolution, il entra dans les bureaux des affaires étrangères, dont Dumouriez était alors ministre, parut plus. fois à la barre de l'assemblée législative, et, après la catastrophe du 10 août 1792, reçut le portefeuille du ministère, dont il était commis. Il fit alors plus. rapports à l'assemblée, entre autres sur

les ouvertures de paix faites par le duc de Brunswick, sur le refus de la Porte othomane de recevoir comme ambassad. M. de Sémonville, sur les dispositions hostiles de l'Angleterre, etc.; enfin il fut l'organe ou le directeur des plus importantes affaires de la diplomatie de cette époque. Ses discours étaient modérés, et il paraît certain qu'il avait formé un plan avec Dumouriez pour sauver Louis XVI. Enveloppé plus tard dans la proscription du parti de la gironde, il fut condamné à mort en 1793.

TONDUZZI (Jules-César), historien, né en 1617 à Faenza, m. en 1673, a laissé : *faventinæ historiæ Breviarium*, Faenza, 1670, in-8; *Istorie di Faenza*, ib., 1675, in-fol., continuées depuis la fin du 14e S., où il s'était arrêté, jusqu'en 1600, par Cavina.

TONE (Théobald-Wolf), fondateur de l'association des *Irlandais-Unis*, né à Dublin en 1763, embrassa la cause des catholiq. d'Irlande, quoique sincèrem. attaché à la religion anglicane, publia sur ce sujet deux brochures qui le firent admettre dans la société des wighs de Bedford, et nommer secrétaire du comité central de l'opposition, et qui lui acquirent la confiance de son parti. Porté au parlem., il encourut la haine du pouvoir, se réfugia en Amérique, puis en France, se concerta avec Hoche sur les expéditions de la baie de Bantry et du Texel, servit, comme adjudant-général, dans les armées franç., notamm. dans l'expédit. du général Hardi en 1798. Fait prisonn. par les Anglais, il fut condamné à être pendu, et se tua dans sa prison.

TONG (Ezrael), ministre puritain, né en 1621 à Holby, m. en 1680, connaissait parfaitem. l'histoire naturelle et la chronologie; il remplit avec distinction quelq. emplois comme ceux de curé, de chapelain et d'institut., mais n'eût pas préservé son nom de l'oubli, sans la part qu'il prit, avec le fameux Oates, à la dénonciation du prétendu complot des catholiq. contre Charles II. On a de lui : *Abrégé de la Grammaire*; le *Royal Martyre*; plus. *pamphlets* contre les jésuites, etc.

TONNELIER. V. Chastelet.

TONSI (Jean), biographe italien, né en 1528, m. à Milan en 1601, entra dans l'ordre des *humiliés*, et, pour n'avoir pas voulu dévoiler le complot tramé par quelq.-uns de ses frères contre l'archevêque de Milan, fut enveloppé avec eux dans la même proscript. et relégué dans la chartreuse de Garignan. Il obtint bientôt la permission de se retirer en Toscane, y gagna l'estime de François de Médicis, fut nommé grand-prieur de St-Etienne et recteur de l'université de Pise, où il resta jusqu'à l'époque de son rappel à Milan en 1586. On a de lui : *Disceptationes calvinicæ*, trad. de l'ital. de Panigarola, Milan, 1594, in-4; *de Vitâ Emmanuelis Philiberti Allobrogum ducis, libri duo*, Turin, 1596, in-fol.; trad. en ital., par l'auteur, Milan, 1602, in-4.

TONSTALL (Cuthbert), savant prélat anglais, né vers 1476 à Tacford, dans le Hertfordshire, mérita, par ses talens et ses connaissances, d'être appelé au conseil de Henri VIII, et s'étant montré assez complaisant pour écrire en faveur de la dissolution du mariage de ce prince avec Catherine d'Aragon, il eut pour récompense l'évêché de Londres en 1522, et celui de Durham en 1530. Après la m. de Henri VIII, qui l'avait désigné l'un des régens du royaume pendant la minorité d'Edouard, il fut déposé par le duc de Northumberland, son évêché fut supprimé, et le malheur lui rendant le sentim. de ses devoirs, il désavoua publiquem. sa faiblesse. Il m. en 1559 dans une prison où l'avait fait enfermer Elizabeth. On a de lui : *de Arte supputandi libri quatuor*, Londres, 1522, in-4; Paris, Rob. Estienne, 1529, 1535, 1538, in-4; *Compendium et synopsis in decem libros Ethicorum Aristotelis*, Paris, 1554, in-8, etc.

TONTI, banquier italien, qui vint se fixer en France, imagina les emprunts en rentes viagères, appelés de son nom *tontines*. Le ministère établit, pour la prem. fois, une *tontine* en 1653. On eut encore recours à cet expédient funeste en 1689, 1696 et 1709. — Tonti (le chev.), fils du précédent, suivit d'abord la carrière des armes, et fit la guerre en Sicile. Etant venu à Paris solliciter de l'emploi, il fut associé à l'expédition de La Salle au Mississipi, fut chargé par ce chef de la garde du fort Niagara, qui venait d'être établi entre les lacs Erié et Ontario, et sut gagner l'amitié des chefs de la nation des Illinois. En 1680, il commença, par les ordres de La Salle, la construction d'un fort sur la rivière des Illinois, l'acheva l'année suiv., et lui donna le nom de St-Louis. Resté presque seul, par la mort de La Salle et de ses autres compagnons, il se fixa dans le pays des Illinois, dont il était aimé, et d'Iberville, nommé commandant de la Louisiane, l'y trouva, en 1700, vivant du produit de sa chasse et de la vente des pelleteries. A partir de cette époque, on ne sait plus rien sur lui. Les cantons qu'il avait habités sur les bords du Mississipi furent appelés de son nom *Petits et grands Tonticas*. On a sous son nom un ouvrage apocryphe : *les dernières Découvertes de La Salle dans l'Amérique septentrionale*, Paris, 1697, in-12. *Voyez* le tom. 56 de l'*Histoire générale des voyages* de Prevost, édit. in-12.

TONTOLI (Gabriel), hist., né vers 1610 à Manfredonia, dans la Pouille; m. en 1665, évêque de Ruvo, n'avait point les qualités requises pour écrire l'hist., et manquait surtout de cette noble fermeté qui enseigne à n'avoir de ménagement que pour la vérité et la justice. On a de lui : *il Masaniello overo discorsi narrativi sopra la sollevazione di Napoli*, Naples, 1648, in-4; *Memoriæ diversæ metropolitanæ ecclés. Sypontinæ, ex apostolicis in Vaticano monumentis, et aliundè deductæ*, Rome, 1654, in-4; *Collectio jurium eccles. garganicæ contra Sypontinam*, ibid., 1655, in-4.

TOOKE (le révérend William), litt. angl., né à Islington en 1744, m. à Lond. en 1820, remplit d'abord les fonctions de minist. de l'église anglic. à Cronstadt, fut appelé, en 1774, à l'emploi de chapelain de la factorerie angl. de Pétersbourg, et, pendant un séjour de 18 ans qu'il fit dans cette ville au milieu de la société la plus brillante, il composa plus. ouv. importans relatifs à la Russie. On a de lui : *la Russie, ou Tableau historique de toutes les nations qui composent cet empire*, 1780, 4 volum. in-8; *Variétés littéraires*, 1795, 2 vol. in-8; *Extraits des journaux étrangers et manuscrits originaux imprimés pour la première fois*, 1798, 2 vol. in-8; *Vie de Catherine II, impératrice de Russie*, 1797, 3 vol. in-8; *Tableau de l'empire russe sous le règne de Catherine II, jusqu'à la fin du 18e S.*, 1799, 3 vol. in-8; *Histoire de la Russie depuis la fondation de cet empire jusqu'à l'avènement de Catherine II*, 1800, 2 vol. in-8, etc. — George et Andrew Tooke, aïeux du précéd., méritent d'être mentionnés : le prem., après avoir pris une part active à l'expédition contre Cadix en 1625, vint passer le reste de ses jours dans le Hertfordshire, sa patrie, et composa quelques *opuscules* en prose et en vers, notamment une *élégie* sur la m. du prince Rupert. Andrew, m. en 1731, premier maît. de l'école de Charter-House, avait d'abord professé la géométrie au collége de Gresham. Outre un *Synopsis græcæ linguæ*, 1711, on a de lui plus. trad. anglaises, notamm. celle du *Panthéon* de Pomey, dont la 10e édit. parut en 1726.

TOOKE. V. Horne-Tooke.

TOPAL-OSMAN ou OSMAN *le Boiteux*, grand-vézyr de Mahmoud Ier, avait été fait prisonn. dans sa jeunesse, et conduit à Malte, où il sut inspirer tant de confiance à un Marseillais nommé Arnaud, que celui-ci consentit à l'acheter et à lui rendre la liberté. Osman, arrivé au Kaire, paya plus que le prix de sa rançon, entra dans la carrière des hon-

neurs, et, après s'être distingué dans la guerre de Morée en 1715, parvint de grade en grade au vézyriat en 1731. Ce fut alors surtout qu'il donna les plus grandes preuves de sa reconnaissance au généreux Arnaud, qui vint le trouver à Constantinople. Ses talens et son habileté égalaient ses vertus. Il fit la paix avec la Perse, en obtint la cession de la Géorgie, fit renaître l'abondance et refleurir le commerce dans l'empire; mais ses efforts pour introduire dans les milices othomanes la discipline et les évolutions des armées européennes furent un prétexte dont se servirent avidem. le Kislar-Aga et la sulthane Validé pour le faire déposer en 1732. On voulut toutefois adoucir sa disgrâce en lui donnant le commandement des frontières asiatiques du côté de la Perse. Là, quoique abandonné presque aux seules ressources de son génie par la jalousie du nouveau vézyr, Osman servit encore son pays utilement, eut l'honneur de battre 2 fois le fameux Thahmas-Kouli-Khan, et de mourir enfin les armes à la main, laissant après lui la réputation d'un des plus généreux, des plus habiles et des plus vertueux minist. dont s'honore l'hist. des Othomans.

TOPHAM (Edouard), litt. angl., m. à Doncaster en 1820, avait été major dans les gardes-du-corps du roi d'Anglet. et propriétaire du journal intit.: *le Monde* (*the World*). On a de lui: *Lettres écrites d'Edimbourg, contenant des observations sur la nation écossaise*, 1776, in-8; *Adresse à Edm. Burke, sur sa lettre aux shériffs de Bristol*, 1777, in-4; la *Vie de John Elwes*, 1790, in-8, et 1805.

TOPINO-LEBRUN (François-Jean-Bapt.), peint. d'hist., né à Marseille en 1769, se lia à Rome avec David, qui l'admit au nombre de ses élèves à Paris. Le disciple ne put égaler les talens de son maître, et partagea seulement son exaltation républicaine. Nommé, en 1793, juré au tribunal révolutionnaire, il se laissa entraîner, malgré la bonté et la douceur naturelle de son caractère, à voter un gr. nomb. de condamnations injustes. Plus tard, il refusa la place de présid. de la commission populaire d'Orange, et prouva ainsi qu'il était *plutôt un ami exalté de la révolution qu'un ennemi de l'humanité*, comme l'a dit de lui M. Chauveau-Lagarde. Plus. fois même, au milieu de ses redoutab. fonctions, il se prononça en faveur des victimes. Enfin il suffira de dire, pour son apologie, que par un arrêté, signé de presque tous les membres du comité de salut public, on résolut de le traduire lui-même devant le terrible tribunal, et qu'il ne dut son salut qu'au 9 therm. Il se déclara pour la convention nationale à la journée du 13 vend., et fut compris, l'année suiv., dans les mandats décernés contre les complices de Babœuf, suivit plus tard, en qualité de secrét., Bassal, chargé d'une mission secrète du directoire en Suisse. De retour en France, en 1797, il s'occupa un peu de son art, mais plus encore des affaires politiq., se fit remarquer parmi les jacobins du Manége, et s'étant trouvé impliqué dans la conspiration contre le premier consul, qui échoua le 10 oct. 1800, il fut condamné à mort, et exécuté en 1801. On cite son tableau de la mort de *Caïus Gracchus*, qui fut couronné au salon, et qui lui valut une récompense du gouvernement.

TOPLADY (Auguste-Montague), théologien anglican, né en 1740 à Farnham, en Surrey, m. en 1778, n'eut jamais, malgré ses talens, d'autre bénéfice que la cure de Bread-Hembury, en Devonshire, où il vécut pauvre et honoré de ses paroissiens. On a donné après sa m. une édit. complète de ses *Œuvres*, 6 vol. in-8, suivis d'un volume de pièces posthumes. Le plus estimé de ses ouvr. est, *Preuve historique du calvinisme doctrinal de l'Eglise d'Angleterre*, 1774, 2 vol. in-8.

TOPPI (Nicolas), hist., né vers 1603, étudia la jurisprudence, et prit ses degrés de docteur à l'université de Naples, où il m. en 1681, après y avoir occupé deux fois la place d'archiviste. On a de lui plus. ouv., parmi lesquels nous citerons: *de Origine omnium tribunalium nunc in Castro Capuano fidelissimæ civitatis Neapolis existentium, deque eorum viris illustribus*, Naples, 1655, 1666, 3 v. in-4; *Bibliot. napolitana, ed Apparato agli uomini illustri in lettere di Napoli e del regno*, ib., 1678, in-folio.

TORCHE (l'abbé de), litt. médiocre, né vers 1635 à Béziers, m. à Montpellier vers 1675, avait d'abord pris l'habit des jésuites, que la vivacité de son goût pour le plaisir le força bientôt de quitter. Il vint à Paris, où il écrivit des nouvelles, des contes et des poésies d'un genre frivole, pour vivre. Mais de nouvelles intrigues eurent pour lui des suites fâcheuses qui l'obligèrent à quitter la capitale. On a de lui: *le Berger fidèle*, trad. de l'italien en vers franç., Paris, 1664, in-12; l'*Aminte* du Tasse, trad. de l'ital. en vers franç., Paris, 1666, 1676, in-12; La Haye, 1679 et 1681, in-12; la *Philis de Scyre*, trad. de l'ital. en vers franç., Paris, 1669, in-12; le *Demêlé de l'esprit et du cœur*, Paris, 1668, in-12; *le Chien de Boulogne*, ou *l'Amant fidèle*, Paris, 1668, in-12; Cologne, 1669, 1679, in-12.

TORCY (François de), prêtre de l'église constitutionnelle de France, approuva par ses sermons et par ses écrits les décrets de l'assemblée constituante sur le clergé, devint grand-vicaire de l'év. constitutionnel de la Marne, fut promoteur du synode tenu à Reims en 1801, et assista, comme procureur fondé de son évêque, au concile national de la même année; il y fut même nommé vice-promoteur. Mais après le concordat qui suivit ce concile, on a lieu de croire qu'il ne fut pas employé, et on ignore ce qu'il devint. Il a laissé plusieurs ouvrages de controverse religieuse, parmi lesquels nous citerons: *Eclaircissemens sur la constitution civile du clergé de France*, 1791, in-8; *l'Eglise gallicane vengée de toute accusation de schisme, et Préjugés légitimes de schisme contre ceux qui l'en accusent*, Saint-Omer, in-8 (recueil de 2 sermons); *Traité de l'accord des institutions républ. avec les règles de l'église*, in-8. — V. Colbert.

TORDENSKIOLD (Pierre), vice-amiral danois, né en 1691 à Drontheim, en Norwége, d'une famille obscure, porta le nom de Jean Wessel jusqu'à ce qu'il eut reçu, pour récompense de ses exploits, celui de *Tordenskiold* ou *Tordenschild*, qui signifie *foudre-bouclier*. Placé d'abord dans la maison d'un barbier, il en sortit secrètement en 1704, et vint à Copenhague, où il fut mis à l'école de navigation. Le dévouement et l'activité dont il donna des preuves comme matelot, puis comme cadet de la marine royale, lui firent confier successivement un bâtiment corsaire et une frégate, avec le titre de lieutenant. On le rencontrait partout où il y avait des dangers à courir, et on le voyait s'y jeter avec une intrépidité qui approchait parfois de l'imprudence, mais qui dénotait une âme vraiment héroïque. En 1714, après un combat furieux contre une grosse frégate suédoise, il s'aperçut qu'il n'avait plus que quatre coups à tirer, et, ne pouvant d'ailleurs tenter l'abordage, parce que la mer était trop haute, il envoya un trompette au capitaine ennemi pour lui emprunter de la poudre. Il éprouva un refus sur ce point; mais il reçut l'invitation d'aller à bord du bâtiment suédois, dont les officiers voulaient boire à sa santé. Il accueillit cette offre amicale avec une cordialité égale à sa bravoure, et les deux frégates se séparèrent au milieu des salutations les plus courtoises de leurs équipages. Cette action un peu chevaleresq. fit traduire le brave Wessel devant un conseil de guerre; mais il fut acquitté et nommé aussitôt capitaine de vaisseau. Il aurait même obtenu peut être du roi le commandement d'une petite division qu'il demandait pour *balayer* les mers du Nord, si l'amirauté n'avait fortem. déclaré qu'on ne pouvait accorder tant d'honneurs si rapidem. à un si jeune homme.

Il commença donc avec une seule frégate la campagne de 1715, qui n'en fut pas moins glorieuse pour lui. Nous regrettons bien de ne pouvoir énumérer ici tous ses faits d'armes, qui, quelquefois blâmés comme trop téméraires, plus souvent admirés, lui valurent, quelque temps après la prise de Stralsund, des lettres de noblesse, le nom honorable de *Tordenskiold*, le titre d'adjudant-général de son souverain et l'inspection des flottes danoises. Il acheva de mériter ces récompenses en 1716, en capturant dans le port de Dynekiln l'escadre suédoise, composée d'une frégate, d'onze galères, de vingt-un bâtimens de transport, chargés de munitions de guerre et de bouche. A son arrivée à Copenhague, il reçut le grade de commandeur, le cordon bleu et une médaille, puis il se remit en mer, et gagna par de nouveaux services le commandement en chef des armemens qui se faisaient pour les flottes du Nord. Charles XII ayant été tué (1718), Tordenskiold se hâta de porter cette nouvelle au roi de Danemarck, qui le nomma vice-amiral. Encouragé par cette dernière distinction, il termina sa carrière militaire par un fait d'armes plus beau que tous les précéd. : ce fut la prise de la ville de Marstrand et de la citadelle de Carlstein, qui la domine (1719). Deux médailles furent frappées pour éterniser le souvenir de cette importante conquête, et le vainqueur, nommé membre de l'amirauté, fut comblé de bien d'autres marques de la faveur de son maître. La paix entre la Suède et le Danemarck ayant été signée à Friederichsbourg en 1720, Tordenskiold tourmenta le roi pour obtenir la permission de voyager, et se rendit à Hambourg, puis à Hanovre, fêté et honoré en tous lieux comme il devait l'être, comme un héros. Mais il eut dans cette dern. ville une querelle avec un colonel Stahl, joueur déterminé, auquel il avait eu des motifs de reprocher son vice honteux : un duel s'ensuivit, dans lequel il succomba, par un de ces coups malheureux où la supposition du guet-apens est assez vraisemblable. Le brave marin entrait alors (1720) dans sa 31e année. Un jeune Danois a pub. en 1747, en 3 vol. in-4, la biogr. de quelq. hommes illustres, où l'on trouve la vie très-détaillée de Tordenskiold. Le même ouv. a paru en allemand, Copenhague, 1753, 3 vol. in-8. *Voy.* aussi Busching, *Notices sur l'état des sciences en Danemarck.*

TORDESILLAS. V. Herrera.

TORELLA (Gaspard), év. de St-Just, en Sardaigne, et méd. du pape Alexandre VI, était fils d'un praticien distingué de Valence (Espagne), et avait déjà reçu lui-même le doctorat avant d'embrasser l'état ecclés. Ses ouv., empreints des rêveries de l'astrologie, ne pourraient servir aujourd'hui qu'à montrer le degré d'abaissement où se ravalaient les courtisans du Vatican à cette époque. Nous ne citerons, pour l'hist. de l'art, que les deux écrits suiv. : *Tractatus cum consiliis contra pudendagram, sive morbum gallicum*, Rome, 1497, in-4 ; et *Dialogus de dolore cum tract. de ulceribus in pudendagrâ evenire solitis*, ibid., 1500, in-4.

TORELLI ou TORELLO (Guido-Salinguerra Ier), guerrier, dont le nom vient par contraction de *Saliens-in guerra*, fut d'abord gouv. de Ferrare, et s'en fit reconnaître, en 1118, seigneur souverain. Il favorisa le commerce, étendit la ville, la fortifia, et bâtit l'église de Tous-les-Saints, où il fut enterré. — Torelli II, fils du précéd., lui succéda comme seigneur de Ferrare en 1150, fit un traité avec l'emp. Henri VI, vit éclater entre sa maison et celle des marquis d'Este cette haine qui fit verser tant de sang pendant un siècle dans le Ferrarois, le Padouan et la marche de Trévise, et m. en 1197. — Giacomo, petit-fils de Torelli et fils de Salinguerra II, fut rappelé par les Ferrarois, et obligé de se retirer ensuite à la cour d'Ezzelin II, son beau-père. — Salinguerra III, fils du préc., fut créé, en 1301, chef de la ligue des villes de Bologne, Forli et Imola, fit plus. campagnes avec honneur, et, rappelé par les Ferrarois, fut proclamé 5e seigneur de Ferrare en 1308 : mais il ne put se maintenir dans cette souveraineté, dont le dépouillèrent les marquis d'Este en 1310.

TORELLI (Guido II), descendant de Salinguerra III, apprit le métier de la guerre sous son père et sous le général Carmagnole, mérita l'estime du duc de Milan, Jean-Marie Visconti, dont il reçut l'investiture des fiefs de Guastalla et de Montechiarugulo en 1406, servit ensuite sous les drapeaux d'Otton de Terzi et du marquis d'Este, et, rappelé au service du nouv. duc de Milan, Philippe-Marie Visconti, lui resta désormais fidèle. On le voit alors enlever au marquis d'Este plusieurs places, entre autres Parme, soumettre Gênes, s'emparer de Gaëte et enfin de Naples, dont il délivra la reine Jeanne II Durazzo. Après avoir reçu de cette princesse, entre autres récompenses, l'investiture de plusieurs fiefs et le titre de baron de la Pouille et du Capouan, il retourne à Milan, y contribue puissamment à rendre à François Sforce l'affection du duc, et commence ainsi la grandeur de cette illustre maison. Il bat dans le Crémonais, en 1431, Carmagnole, son ancien maître dans l'art de la guerre, est nommé commandant en 1432 dans la Valteline, la Valcamonique, le Fressan et le Bergamasque, et meurt à Milan en 1449, comblé d'honneurs et de dignités par son souverain. — Torelli (Orsina), femme du précédent, aussi remarquable par son courage que par sa rare beauté, fut chargée par son mari, depuis 1422, de la régence de Guastalla, où elle soutint un siége en 1426, contre une division vénitienne de l'arm. de Carmagnole. On raconte qu'elle s'arma d'un casque et d'une cuirasse, mena elle-même ses troupes au combat, tua de sa main plusieurs guerriers ennemis, et revint victorieuse et couverte de sang. On voit encore sur les murs de l'église de St-Barthélemi, à Guastalla, une fresque destinée à consacrer le souvenir de ce glorieux fait d'armes. — Une petite-fille de la précédente, Donella Sanvitali, est célèbre aussi par sa courageuse défense de Sala en 1483, contre Amurath Torelli son cousin, qu'elle tua d'un coup d'arquebuse, après avoir fait des prodiges de valeur sur la brèche.

TORELLI (Lélio), en latin *Taurellus*, jurisconsulte, connu surtout par l'édit. qu'il a donnée des *Pandectes florentines*, né à Fano en 1489, reçut le grade de bachelier à l'âge de 22 ans dans la faculté de droit de Pérouse, devint le chef de la magistrature de sa ville natale, et fut député par son corps au pape Léon X en 1520. Scanderbeg Comnène, qui avait obtenu du saint-siége la seigneurie de Fano, s'étant rendu odieux à ses nouv. sujets, Lélio Torelli, secondé par les jeunes patriciens, le chassa de cette ville, se justifia aisément de cette action courag. auprès du pape Clém. VIII, et fut même nommé par lui gouverneur de Bénévent, qu'il sut préserver de la peste et de la famine qui désolaient une partie de l'Italie. Plus tard il alla s'établir à Florence, y fut accueilli avec empressement par le grand-duc Cosme de Médicis, fut nommé successivement l'un des 5 auditeurs de la Rote, podestat de Florence, chancelier et premier secrétaire du grand-duc, membre et bientôt après l'un des chefs de l'académie florentine, sénateur enfin, et m. en 1576, après avoir vu son nom inscrit sur le livre de la noblesse. On a de lui des vers latins et italiens et quelques discours, 3 opuscules de droit : *ad Gallum et legem Vellenm ; ad Catonem et Paulum Ennrratiunculæ ; de Militiis ex casu.* Mais son principal titre à la reconnaissance des savans, c'est son édition des Pandectes, intit. : *Digestorum seu Pandectarum libri L, ex Pandectis florentinis repræsentati*, Florence, Torrentino, 1553, 3 vol. in-fol. Outre sa *vie*, pub. à Florence, 1770, in-4, on peut consulter sur Lélio Torelli, les *Fasti consolari dell' acad. fiorent.* et les *Osserv. istor. sopra i sigilli ant.* de Manni., tom. 9 et 21.

— TORELLI (Pomponio), littérateur, de la famille des Torelli, comtes de Guastalla, né en 1539, m. à Parme en 1608, épousa la nièce du pape Pie V, fut admis à l'académie des *Innominati* de Parme, et chargé en 1584, par le duc Octave Farnèse, d'une mission en Espagne, dont l'heureux résultat devint pour lui une source de nouvelles faveurs. Il a laissé : *Rime amorose*, Parme, 1575, in-4; *Trattato del debito del cavaliero*, ibid., 1596, in-4; *Carminum libri sex*, ibid., 1600, in-4; des tragédies, parmi lesquelles nous citerons : *il Tancredi*, ibid., 1597, in-4; *la Merope*, ibid., 1589, in-4. — TORELLI (Jacques), architecte-machiniste, de la famille de Lélio Torelli, né en 1608 à Fano, où il m. en 1678, s'acquit une telle réputation à Venise par les changemens à vue des décorations du théâtre de SS.-Jean-et-Paul, qu'il fut invité par Louis XIV à venir à Paris. Il y exerça son talent au théâtre du *Petit-Bourbon*, contribua beaucoup au succès de l'*Andromède* de Corneille en 1650, fut nommé par les Parisiens le *Grand Sorcier*; et de retour en Italie en 1662, fit construire à Fano, d'après ses dessins, le théâtre de la *Fortune*, dont il fit présent à la ville. — TORELLI (Louis), biographe, né en 1609 à Bologne, où il m. en 1683, fut conduit par des chagrins domestiques dans un cloître de la règle de St Jacques, et parcourut avec talent la carrière de l'enseignement et celle de la prédication. On a de lui : *Ristretto delle vite degli uomini e delle donne illustri dell' ordine Agostiniano, diviso in sei centurie*, Bologne, 1647, in-4; *Secoli Agostiniani, ovvero storia generale dell' ordine di Sant' Agostino, vescovo d'Ippona, diviso in 13 secoli*, ibid., 1659-86, 8 vol. in-fol. — TORELLI (Joseph), littérateur, né en 1721 à Vérone, où il m. en 1781, fit son cours de droit à l'université de Padoue, y fut reçu docteur; et afin de n'être pas distrait de son ardeur pour l'étude, refusa les places de professeur à la même université, de secrétaire à l'académie de Mantoue, de gouverneur de Milan et d'inspecteur général des études au collége militaire de Milan. Outre une édition d'Archimède, la plus complète que l'on ait, et qui, précédée d'une *notice* sur la vie et les ouvr. de Jos. Torelli, par Sibiliato, parut sous ce titre : *Archimedis quæ supersunt omnia cum Eutocii Ascalonitæ commentariis, cum novâ versione latinâ*, etc., Oxford, 1792, in-folio, on peut remarquer parmi ses ouvrages : *de principe gulæ Incommodo, ejusque remedio*, Cologne (Vérone), 1744, in-12; *Traduzioni poetiche, o sia tentativi per ben tradurre in verso*, Vérone, 1746, in-8; *de Nihilo geometrico, libri* 2, ibid., 1758, in-8; *Geometrica*, ibid., 1769, in-8; *Il Pseudolo, commedia di Plauto, con alcuni idilli di Teocrito et di Mosco*, Firenze, 1765, in-8; *de probabili Vitâ morumque Regulâ*, Cologne (Vérone), 1774, in-12; *Lettera sopra Dante contra Voltaire*, Vérone, 1781, in-8. L'*Eloge* de Torelli, par Pindemonte, se trouve au tom. 2, part. 2e des *Memorie della società ital.* Voy. aussi le tom. 3, pag. 5 de la *Lett. ital. del* 18° *secolo*, par Ugoni.

TOREN (OLAUS), voyageur suédois, né près de Gothenbourg, dans la province de Vestrogothie, m. à Næsioge, près Stræimstad en 1753, étudia d'abord l'histoire naturelle sous Linnée à Upsal, débuta par un voyage à Cadix, s'embarqua en 1750 sur un vaisseau de la compagnie des Indes-Orientales, fut de retour au port de Gothenbourg en 1752. Il avait écrit à Linné pendant son voyage des lettres qui ont été insérées à la suite du voyage d'Osbech, sous ce titre : *Voyage des Indes-Orientales à Surate, à la Chine*, etc. Cet ouvrage a été trad. en franç. par Dominique Blackford, Milan, 1771, in-12. Linné a donné le nom de *Torenia* à un genre de la famille des scrophulaires.

TORFÉE ou TORFASON (THORMODE), historiographe de Danemarck, né en 1640 à Engoe, petite île sur la côte méridionale d'Islande, m. en 1719, fut nommé par Frédéric II en 1660 interprète pour les antiquités islandaises, et chargé de recueillir les manuscrits qu'il pourrait découvrir dans ce pays peu connu de l'Europe. Il fut récompensé de ses recherches utiles par le titre d'historiographe des deux roy. de Danemarck et de Norwége, et par la faveur de Frédéric III et de Frédéric IV. On a de lui : *Commentatio historica de rebus gestis Færeyensium seu Faræensium*, etc., Copenhague, 1695, in-8; *Series dynastarum et regum Daniæ, à primo eorum, Skioldo, Odini filio, ad Gormum Grandævum*, etc., ibid., 1702, in 4; *Trifolium historicum, seu Dissertatio historico-chronol.-critica, de tribus potentissimis Daniæ regibus, Gormo Grandævo*, etc., ibid., 1707, in-4 (continuation de l'ouvrage précéd.); *Historia Hrolfi Krakii inter potentissimos in ethnicismo Daniæ reges celeberrimi*, etc., ibid., 1705, in-8; *Historia Vinlandiæ antiquæ, seu partis Americæ septentrionalis*, etc., ibid., id., id.; *Gronlandia antiqua, seu veteris Gronlandiæ Descriptio*, etc., ib., 1706, in-8; *Hist. rerum norvegicarum*, etc., ibid., 1711, 4 vol. in-fol.; *Orcades, seu rerum orcadensium Historia*, ibid., 1715, in-fol.; enfin un grand nombre de MSs. que l'on trouve à la Bibliothèque royale de Copenhague, et d'après lesquels Suhm a publié : *Torfeana, sive Tormodi Torfæi Notæ posteriores in seriem regum Daniæ*, ibid., 1797, in-4.

TORIBIO ou TURIBE (ST), archevêque de Lima, né en 1538 en Espagne, s'était fait connaître avantageusement dans plusieurs places importantes, et avait rempli pend. 5 ans les fonctions de président ou premier magistrat de Grenade, quand le siége de Lima vint à vaquer. Philippe II, voulant hâter dans ce malheureux pays la conversion des infidèles, et faire cesser en même temps les désordres, le pillage et les cruautés sans nombre des Espagnols, dont les Péruviens s'appuyaient avec quelque raison pour récuser les dogmes et dédaigner la morale de la religion chrétienne, jeta les yeux sur Toribio. Celui-ci, après avoir protesté de son respect pour les canons de l'église qui défendent à un laïque de recevoir l'épiscopat, prit successivement tous les ordres sacrés, et arriva à Lima en 1581. Le nouveau prélat ne se laissa point décourager par la vue de tant de maux ni par le souvenir des efforts infructueux de Las-Casas pour les réparer. C'est quand nous rencontrons de tels hommes que nous regrettons de nous voir enfermés dans des limites si étroites par le plan de notre ouv. On ne saurait d'ailleurs comprendre ni dire quelles fatigues et quels dangers il eut à essuyer et avec quelle héroïque persévérance il accomplit sa noble miss. Il employa 17 ans à faire 3 visites dans toutes les parties de son diocèse, convertit une foule d'infidèles, décida qu'à l'avenir on tiendrait tous les 2 ans des synodes diocésains, et tous les 7 ans des synodes provinciaux, fonda des séminaires, des églises, des établissemens pour les pauvres et pour les malades, et renouvela, pendant les affreux ravages d'une peste, l'exemple sublime de dévouement et de piété que Charles Borromée avait donné à l'ancien Monde, et se montra partout enfin, aux yeux de l'Indien étonné, comme un dieu bienfaisant. Le saint homme mourut dans l'exercice de la charité en 1606, et fut béatifié en 1679 par Innocent XI, puis canonisé en 1726 par Benoît XIII.

TORNE (PIERRE-ANASTASE), évêque constitutionnel, né en 1727 à Tarbes, où il m. en 1797, entra d'abord dans la congrégation des doctrinaires, et professa la philosophie à Toulon, se livra ensuite tout entier au ministère de la chaire, et y obtint des succès qui lui valurent successivement la place d'aumônier de Stanislas, le titre d'associé à l'académie de Nancy, un canonicat de la cathédrale d'Orléans et le prieuré de St-Paul-de-Bagnères-de-Bigorre. Il adopta dès le commencement les principes de la révolution, fut nommé évêque du département du Cher et métropolitain du centre,

et sacré en cette qualité en 1791. Député à l'assemblée législative, il montra d'abord de la modération, parla en faveur des prêtres non assermentés ; mais jeté bientôt dans les rangs des jacobins, soit par la peur, soit par l'effet d'une exaltation progressive, il provoqua la suppression du costume ecclésiastique par ses discours et par son exemple, vota pour la destruction des congrégations religieuses, fit supprimer les préfets apostoliques des colonies, maria dans sa cathédrale, en 1793, un prêtre avec une religieuse, annonça qu'il placerait avantageusement dans son diocèse les prêtres mariés qui seraient inquiétés ailleurs, fut un des premiers à abjurer son état, écrivit même à la convention qu'il avait été jusque-là un fourbe et un imposteur, se maria depuis, et a fait dire à ses confrères eux-mêmes qu'il *épouvanta l'église par une des plus horribles apostasies qu'on ait vues*. Outre ses *sermons* imprimés à Paris, 1765, 3 vol. in-12, on cite de lui : *Oraison funèbre de Louis XV*, Tarbes, 1775, in-4 ; *Leçons élément. de calcul et de géométrie*, 1775, in-8. A.-A. Barbier, qui dut avoir de bonnes raisons pour émettre cet avis, attribue à Torné, dans son *Dictionn. des Anon.*, le recueil intitulé : *Esprit des cahiers présentés aux états-génér., augmenté de vues nouv., par L. T.*, 1789, 2 v. in-8.

TORNIEL ou plutôt TORNIELLI (AUGUSTIN), sav. annaliste, né en 1543 à Barengo dans le Novarèse, mort à Milan en 1622, entra dans la congrégation des barnabites, dont il fut élu 3 fois général, refusa l'évêché de Mantoue et celui de Casal, content de cultiver en paix les lettres et d'étudier l'histoire, assez honoré d'ailleurs par l'amitié de Vincent de Gonzague, duc de Mantoue, de St Charles Borromée et du cardinal Baronius. On a de lui : *Annales sacri et profani, ab orbe condito ad eumdem Christi passione redemptum*, Milan, 1610; Francfort, 1611 ; Anvers, 1620, 2 vol. in-folio ; Lucques, 1757, 4 vol. in-fol. : un *abrégé* de cet ouvr., précédé de la *vie* de l'auteur, a été publié par Sponde. *Voy.* les *Mémoires* de Niceron, t. 21, pag. 134-38, et la *Bibl. script. mediol.* d'Argellati, t. 2, p. 11, 2179.—TORNIELLI (Jérôme-François), prédicateur, né en 1693 à Cameri, m. en 1752, entra chez les jésuites, suivit d'abord la carrière de l'enseignement, puis celle de la prédication dans laquelle il eut de grands succès à Venise, à Milan, à Bologne, à Rome, à Florence. Il cultiva aussi la poésie, et eut l'idée peu poétiq. et vivement blâmée comme trop profane, de mettre des paroles pieuses sur les airs les plus connus, voulant par ce moyen habituer le peuple d'Italie, qui aime passionnément la musiq. et les vers, à ne chanter que des hymnes sacrés. Outre son recueil des *Sette Canzonnette in aria marineresca, sopra le sette principali feste di nostra Signora*, Milan, 1738, in-8, et Modène, 1818, in-16, on a de lui : *Prediche quaresimali*, Milan, 1753, in-4, de Bassano, 1820, in-4; *Panegirici e Discorsi sacri*, Milan, 1767, in-8, et Bassano, 1822, in-8. L'*Eloge* de Jér. Tornielli a été fait par Loya, tom. 3, pag. 305 des *Piemontesi illustri*.

TORQUATUS. V. MANLIUS.

TORQUEMADA ou TORREQUEMADA (JEAN de), en latin *de Turre cremata*, cardinal et célèbre théologien du 15e S., né à Valladolid en 1388, mort en 1468, prit l'habit de St Dominique, devint prieur de la maison de son ordre à Valladolid, puis à Tolède, fut appelé à Rome par le pape Eugène IV, qui lui conféra la dignité de maître du sacré palais, et le nomma son théologien au concile de Bâle. Torquemada s'y distingua, fit condamner les erreurs de Viclef et de Jean Huss, soutint plusieurs dogmes attaqués par les hérétiques, entre autres celui de l'immaculée conception, et quitta Bâle en 1437. Il assista aux dernières séances du concile indiqué par le pape à Ferrare et transféré depuis à Florence, y travailla avec beaucoup d'ardeur à terminer le schisme des Grecs, et mérita d'obtenir du pape le titre de *défenseur de la foi*. Député par Eugène IV vers Charles VII pour l'engager à faire la paix avec les Anglais, il fut nommé cardinal pendant sa légation, contribua puissamment à maintenir l'assemblée dans la communion d'Eugène, conserva le même crédit après la mort de ce pontife, fut nommé par Calixte III évêq. de Palestrine, et transféré par Pie II sur le siége de Sabine. Il a laissé 27 ouvr. impr. et 14 MSs. parmi les premiers on peut distinguer : *Expositio brevis et utilis super toto psalterio*, Rome, Ulrich Han ou Gall, 1470, grand in-4 ; Augsbourg, J. Schutsler, 1472, in-fol. ; Mayence, Schoyffer, 1474, in-fol. ; *Commentarii in decretum Gratiani Part. V*, Lyon, 1519, 6 tom. in-fol. ; Venise, 1578, 4 vol. in-fol.; Rome, 1725. Voy. l'*Histoire des hommes illust. de l'ordre de St Dominique*, par le P. Touron.

TORQUEMADA (THOMAS de), premier inquisiteur-général de l'Espagne, de la même famille que le précédent, né à Valladolid vers 1420, entra dans l'ordre de St Dominiq. ou des frères-prêcheurs, qui depuis 200 ans prêchait contre les hérétiques. L'inquisition établie en Espagne depuis 1233, était devenue si redoutable sous le règne d'Isabelle et de Ferdinand, que Sixte IV, voulant modérer le zèle forcené de ces bourreaux sacrés, leur adjoignit, par un bref donné en 1482, des collègues pris comme eux parmi les dominicains. Thomas de Torquemada fut un de ces nouveaux inquisiteurs. Mais loin de remplir les intentions du pontife, il se prépara à surpasser tous ses prédécesseurs en cruauté et en avarice. Nommé inquisiteur général de Castille par un second bref du pape en 1483, puis inquisiteur général d'Aragon la même année par un 3e bref, il reconnut cette double faveur par son zèle à propager les maximes dominatrices de la cour de Rome et à multiplier les confiscations dont Ferdinand était avide. Fort de l'appui du pape et du roi, il commença alors à consolider sa puissance par la terreur, créa d'abord 4 tribunaux subalternes à Séville, Cordoue, Jaën et Ciudad-Réal, promulgua la constitution de son nouvel empire sous le titre d'*instructions* en 1484, ajouta 11 articles à ce code en 1490, puis 15, en 1498, et livra par ces arrêtés cruels et arbitraires, la vie des prévenus au caprice et à la passion des juges. Cependant ses subdélégués éprouvèrent une vive résistance à Terruel, à Valence, à Lérida, et surtout à Barcelonne ; l'un d'eux fut assassiné à Saragosse, des émeutes éclatèrent de toutes parts, et Innocent VIII fut obligé, pour affermir l'autorité de Torquemada, de le confirmer par 2 bulles dans la charge de grand-inquisiteur d'Espagne, et de lui conférer le titre honorifique de *confesseur des souverains*. Dès-lors le grand-inquisiteur ne mit plus de bornes à ses excès. Il obtint une ordonnance du conseil de la *suprême*, qui enjoignait de ne payer les bons royaux qu'après l'acquit des dépenses du tribunal, poussa l'audace jusqu'à faire pénitencier don Jacques de Navarre, neveu du roi Ferdin., fit comparaître devant lui le capit.-gén. de Valence, brûla plus. bibles hébraïq. et plus de 6000 autres vol., fit bannir de d'Espagne plus de 800,000 Juifs non baptisés, obtint le droit de se faire escorter par 40 familiers de l'inquisition à cheval et 200 à pied, excita enfin tant de plaintes contre lui, qu'il fut forcé d'envoyer à Rome un de ses assesseurs pour faire l'apologie de sa conduite, et qu'Alexandre VI lui-même, après avoir d'abord eu l'idée de le dépouiller de son office, lui adjoignit 4 collègues sous le prétexte de donner un appui nécessaire à sa vieillesse. Torquemada mourut le 16 septembre 1498. Quoique l'inquisition existât avant lui, on peut l'en regarder comme le véritable fondateur. Pour achever le portr. de ce monstre d'avarice et de cruauté, il suffira de dire que pend les 16 ann. de son minist., il fit brûler 8,800 victimes en réalité, et 6,500 en effigie, et qu'il en condamna 90,000 à l'infamie, à la prison perpétuelle, à la confiscation ou à l'exclusion des emplois.

TORRE (PAGANO de LA), seigneur de Valsanina, au pied des Alpes milanaises, acquit un grand crédit auprès du parti guelfe par le soin qu'il prit des Milanais blessés ou fugitifs, lors de leur déroute à Corte-Nuva, en 1237, et fut choisi pour chef de cette république dans les dissensions qui la déchirèrent en 1242. Il conserva ce rang avec la même influence jusqu'à sa mort, survenue en 1256, et fonda sur l'amour de ses concitoyens la grandeur de sa famille. — TORRE (Martino de LA), neveu du précédent, lui succéda en 1256 comme podestat de la crédenze, s'honora dans ce haut rang par sa clémence généreuse envers des hommes condamnés comme conspirateurs, fut nommé en 1259 seigneur de Lodi, obtint en 1263 la seigneurie de Novare, et mourut la même année au commencement d'une guerre qu'il venait d'entreprendre contre la noblesse et l'archevêque de Milan. — TORRE (Philippe de LA), frère du précédent, lui succéda, et mourut 2 ans après lui, en 1265, au moment où il se disposait à se joindre à l'armée française pour la conquête de Naples. Il eut le temps, malgré un règne si court, d'affermir l'autorité de sa maison et de l'étendre sur les villes de Côme, Verceil et Bergame, enfin de se rattacher au parti des guelfes, dont son prédécesseur avait paru se séparer. — TORRE (Napoléon de LA), neveu du précédent, lui succéda à la seigneurie de Milan en 1265, et, docile à suivre la politique de son oncle, exécuta les conventions conclues entre lui et la maison d'Anjou, qui voulait reconquérir Naples. La ville de Brescia se soumit à son autorité en 1266; mais il perdit en même temps celle de Verceil, surprise par les Gibelins, et, pour faire lever l'interdit sous lequel la cour pontificale tenait toujours Milan, il fut obligé en 1268 d'accepter l'archevêque que cette cour avait donné aux Milanais, et de rendre les revenus ecclésiastiques qu'ils avaient séquestrés. Bientôt après le pape étant mort, Napoléon chassa les officiers de l'archevêque et séquestra encore ses biens En 1269, voulant se venger d'une insulte qu'il avait reçue à Lodi de la puissante famille des Vestarini, il prit la ville d'assaut, fit périr les Vestarini dans les supplices, éleva deux forteresses pour ôter aux habitans de Lodi tout espoir de liberté, et dès-lors ne régna plus que par la terreur sur les peuples qui s'étaient soumis à lui volontairement. Mais la ville de Côme donna le signal de la révolte en 1271, et lui fit rendre les Comasques qu'il retenait dans ses prisons. Bien qu'il eût été reconnu comme vicaire impérial à Milan par Rodolphe de Hapsburg, il eut à défendre sa souveraineté et sa vie contre Othon Visconti, fut surpris par cet ennemi irréconciliable à Desio en 1277, fut fait prisonnier et renfermé par les Comasques dans une cage de fer à Monte-Baradello, où il mourut en 1278. — TORRE (Guido de LA), neveu du précédent, fut fait prisonnier à la bataille de Desio en 1277, et enfermé avec son oncle dans une cage de fer, d'où il s'échappa après la mort de celui ci, en 1278. Il commença alors, avec le secours du patriarche d'Aquilée, son oncle aussi, une guerre de partisan dans la Lombardie, et, grâce à une sédition excitée dans Milan par Albert Scotto, seigneur de Plaisance, ennemi de Matthieu Visconti, il put rentrer comme simple particulier dans cette ville, après 25 ans d'exil, et en fut bientôt regardé comme le souverain. Mais il fit la faute d'accepter la seigneurie de Plaisance en 1306, et l'année suivante le pouvoir suprême, et s'attira ainsi le ressentim. d'Albert, qui lui reprit sa seigneurie. Des violences qu'il exerça ensuite contre Gaston, son parent, archevêque de Milan, et contre d'autres lui aliénèrent les cœurs des Milanais L'empereur Henri VII, dont il n'était que le vicaire impérial, vint le visiter à Milan en 1310, et avec l'empereur entrèrent tous les ennemis de Guido et tous les exilés, surtout Matthieu Visconti. Guido chercha à soulever les guelfes en 1311, pour chasser Henri VII et tous ses ennemis; mais il échoua dans son entreprise, et s'enfuit à Crémone, où il mourut en 1312. — TORRE (Marc-Antoine MAMMUCCA della), d'une famille noble de Capo-d'Istria, fut appelé en 1650 à Constantinople, en qualité de drogman de la légation impériale, et remplit les mêmes fonctions, pendant 33 ans, auprès de huit ministres impériaux qui se succédèrent à la Porte, risqua souvent sa vie pour le service de sa cour, et fut même une fois sur le point d'être pendu; mais le defterdar ou ministre des finances, qui était son ami, l'arracha des mains de ceux qui le conduisaient au supplice. Un des plus grands services qu'il rendit à l'Autriche fut d'épier et de déjouer continuellement toutes les intrigues des insurgés de la Hongrie auprès de la Porte. Lors de la guerre entre la Turquie et l'Empire, en 1683, Mammucca, traîné par le grand-vézyr jusque sous les murs de Vienne, faillit y être tué par des Polonais, qui, trompés par son costume, le prenaient pour un Turk. Il n'osa retourner en Turquie qu'après le traité de Carlowitz, et demeura ainsi pend. 15 ans séparé de sa famille, qu'il avait laissée à Constantinople. Il sut toutefois se rendre utile encore à l'Autriche, en lisant toutes les correspondances turkes interceptées, et en composant plusieurs *mém.* intéressans. On lui conféra dans un âge avancé, en 1701, les tit. de comte de l'Empire et de conseiller aulique effectif, faveurs tardives, auxquelles il ne survécut pas long-temps. — TORRE (Philippe del), archéologue, né, en 1657, d'une famille noble de Cividal de Frioul, mort à Rovigo en 1717, se fit d'abord recevoir docteur en droit à l'université de Padoue, entra ensuite dans l'état ecclésiastique, pour succéder à son oncle dans la possession d'un riche bénéfice, se rendit à Rome, où il se fit connaître par ses recherches historiques, fut emmené à Bologne, en qualité d'auditeur, par le cardinal Imperiali, et revint après 6 ans d'absence à Rome, où il donna, entre autres explications utiles, des éclaircissemens sur divers points relatifs à la religion des anciens Persans. Admis par Clément XI dans la commission chargée de faire de nouvelles observations sur le mouvement des astres, et d'examiner les disposit. du concile de Nicée et de Grégoire XIII sur la réformation du calendrier, il fut récompensé de ses travaux par l'évêché d'Adria en 1702, et se livra avec non moins d'ardeur qu'auparavant à ses recherches d'archéologie et à d'autres études importantes. On a de lui: *Monumenta veteris Antii*, Rome, 1700 et 1714, in-4, fig.; *de Annis imperii M. Aurelii Antonini Eliogabali*, et *de Initio imperii ac duobus Consulatibus Justini junioris*, Padoue, 1713, in-4, et Venise, 1741, avec la *vie* de l'aut.; *Lettera intorno alla generazione de' vermi*, dans l'ouvrage de Vallisnieri, intitulé *nuove Osservazioni ed esperienze intorno all' ovaja*, etc., ib., 1713, in-4. — TORRE (Jean-Marie della), physicien, né à Rome en 1713, mort à Naples en 1782, remplit avec distinction une chaire au séminaire archiépiscopal de cette dernière ville, et se fit remarquer de Charles III, qui lui confia la direction de sa bibliothèque, de l'imprimerie royale et du musée d'antiquités. Della Torre, au milieu de ces occupations, peu conformes à ses goûts, ne négligea pas les sciences naturelles, et, s'il ne fut pas toujours heureux, au jugement des savans, dans ses prétendues découvertes, s'il bâtit quelquefois des systèmes avec trop de facilité, s'il fut assez hardi pour vouloir expliquer les opérations de l'esprit et de la mémoire, il montra du moins un zèle toujours estimable pour l'avancement des sciences, eut le courage, jusqu'alors sans exemple, de descendre plusieurs fois dans les flancs du Vésuve, pour en explorer les cavités. Il fut récompensé de ses généreux efforts par les suffrages des sav. et des principales académies de l'Europe, qui lui envoyèrent le diplôme de membre correspondant. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on peut distinguer: *Scienza della natura generale*

e particolare, Naples, 1749; Venise, 1750, 2 vol. in-4; Naples, 1774, 3 vol. in-4 : *Institutiones physicæ*, Naples, 1753, in-8 : *Elementa physices generalis et particularis*, Naples, 1767, 9 vol. in-8; *Storia e fenomeni del Vesuvio, col Catalogo degli scrittori vesuviani*, ibid., 1755, in-4; *Supplemento alla storia del Vesuvio fino all' anno 1759*, ibid., 1759, in-4 (c'est la continuation de l'ouvrage précédent; le tout a été traduit en français par l'abbé Péton, Paris, 1760, in-8), et d'autres ouvrages sur le même sujet. *Voy.* l'*Ornison funèbre* du père della Torre, par Ant. Bianchi, en italien, Naples, 1782, in 4. — TORRE (Bernard de LA), prélat italien, né à Naples en 1736, mort à Portici en 1820, fut nommé en 1791 évêque de Marsico-Nuovo, et bientôt après de Lettere et Gragnano; mais les idées démocratiques qu'il manifesta dans une lettre pastorale, lors de l'invasion des Français en 1799, le firent arrêter et bannir après que l'ancien gouvernement eut été rétabli. Il se retira en France, rentra ensuite en Italie, et demeura à Rome jusqu'en 1806. A cette époque, il fut choisi par Joseph Bonaparte pour administrer le diocèse de Naples, devint plus tard aumônier des enfans de Murat, et, lors du retour de Ferdinand IV, en 1815, se retira dans son diocèse de Lettere et Gragnano. On a de lui : *Caractères des incrédules*, 1779; *le Rétablissement du christianisme*, poème, 1806, etc.

TORREMUZZA. V. LANCELOT CASTELLO.

TORRENTINO (LAURENT), imprimeur, né, selon toute probabilité, à Zwol, vers le commencement du 16[e] siècle, fut attiré à Florcoce par le duc Cosme, et y mit ses presses en activité en 1547. Il vit sa réputation s'étendre dans toute l'Italie, et effacer même celle des plus habiles typographes de son temps, et fut invité par Emmanuel-Philibert de Savoie à venir fonder une imprimerie en Piémont; mais comme il se disposait, avec le consentement de Cosme, à se rendre à Mondovi, il mourut en 1563. La série complète des ouvrages sortis de ses presses se compose de 244 articles, parmi lesquels on doit citer : les *OEuvres* de saint Clément d'Alexandrie, Florence, 1551, 3 v. in-f.: la 1[re] édition des *Pandectes florentines*, ib, 1553, in-fol., et celle de l'*Histoire* de Guichardin, ibid., 1561, in-fol. Moreni a publié : *Annali della tipografia fiorent. di Lorenzo Torrentino*, Florence, 1811, in-8, réimp. en 1819.

TORRENTINUS (HERMAN), vulgairement *Van Beeck*, grammairien, né vers le milieu du 15[e] S. à Zwol, dans l'Overyssel, m. vers 1520, fit partie de la congrégation des clercs de la vie commune, qui possédaient alors plusieurs écoles dans les Pays-Bas, et professa pendant quelques années la rhétorique au collége de Groningue. On a de lui : *de Generibus nominum, de Heteroclitis*, etc., Deventer, sans date, in-4; *Alexandri* (de Villedieu) *Doctrinale cum commentariis*, ib., 1503, in-4; *Elucidarius carminum et historiarum, vel Vocabularius poeticus, continens historias, provincias, urbes, insulas, fluvios et montes illustres*, etc., Haguenau, 1510, in-4 (cet opuscule, souvent réimprimé et contenant aussi la mythologie et la géographie ancienne, est le prem. essai que l'on connaisse d'un dictionnaire historique). *Voy.*, pour plus de détails, les *Mémoires* de Paquot, éd. in-f., t. 1, p. 499-501.

TORRENTIUS ou VAN DER BEKEN (LIÉVIN), prélat belge, humaniste et poète latin, né à Gand en 1525, m. à Bruxelles en 1595, au moment où il venait d'être nommé archev. de Malines, avait occupé, depuis 1587, le siége épiscopal d'Anvers. Il fut chargé de plus. missions importantes, se fit connaître avantageusem. à Rome, où il séjourna quelq. années, des hommes les plus distingués par leur mérite ou leurs dignités, et fonda, par son testament, le collége des Jésuites de Louvain, auquel il légua sa biblioth., estimée 30,000 florins. L'historien de Thou et après lui Gérard Brandt n'ont pas craint d'attester qu'il désapprouva les violences en matière de relig., et qu'il traita les protest. de son dioc. avec beauc. de douceur : mais comment croire à cette assertion, quand on a lu la pièce de vers latins où il fait l'apothéose du fanatique assassin de Guillaume de Nassau, et quand on voit toutes ses intrigues pour ramener Juste-Lipse dans le giron de l'église catholiq. et pour l'enlever à l'université de Leyde. On a de lui : *Poemata*, Anvers, 1579 et 1594, in-12; une édit. de *Suetone*, avec *comment.*, Anvers, 1578 et 1592, et dans les *Variorum* de Hollande; une édit. d'*Horace*, avec *comment.*, Anvers, 1602, in-4. — TORRENTIUS (Jean), peint., né à Amsterdam en 1589, m. en 1640, sut mettre dans ses tableaux en petit une finesse, une grâce et un ton de couleur admirables. Mais il s'est déshonoré par le choix malheureux de ses sujets, dont l'obscénité surpasse peut-être ce que l'on connaît de l'Arétin. Ses mœurs d'ailleurs étaient conformes à ses honteuses compositions. Prévenu d'avoir présidé les assemblées d'une secte d'adamites, dont les principes de morale et de religion étaient plus que blâmables, il fut arrêté, subit la question sans faire le moindre aveu, et fut néanmoins condamné à 20 ans de prison. On lui permit, à la recommandation d'amis puissans, de passer en Anglet., où il recueillit ce qu'il avait droit d'attendre, quelques succès et le mépris. Plus tard il revint à Amsterd., et fut obligé de s'y cacher jusqu'à sa mort. Le gouvernement fit brûler par le bourreau tous ceux de ses ouv. que l'on put découvrir.

TORRÈS (LOUIS de), archevêq. de Mont-Réal, né à Malaga en 1533, m. à Rome en 1584, fut envoyé par Pie V, en 1570, comme légat extraordin. en Espagne, et réussit à négocier entre Philippe II et Venise la ligue à laquelle on dut en gr. partie la victoire remportée par les chrétiens sur les Turks en 1571 (*v.* LÉPANTE). Il mérita l'estime de Philippe, du duc d'Albe, de Grégoire, et reçut de ce dernier plus. missions importantes. — TORRÈS (Louis de), neveu du précéd., né en 1552 à Rome, où il m. en 1609, succéda à son oncle dans l'archevêché de Mont-Réal, et fut proclamé card., en 1606, par Paul V. Les cardinaux Baronius et Borromée, le Tasse et d'autres personnages illustres furent en correspondance avec ce prélat. On a de lui : *Historia della chiesa di Monreale, scritta da Gio. Luigi Lello*, Rome, 1596, in-4, divisée en 4 parties.— TORRÈS (Louis da *Motta Feo*, etc.), amiral portugais, né à Lisbonne en 1769, m. en 1822, du chagrin que lui causa la révolution des cortès, fit ses prem. armes sur la flotte qui se rendit à Naples en 1792, et qui se réunit à la flotte anglaise de l'amiral Howe, pour croiser sur les côtes de France, commanda, en 1797 et 1798, les batteries flottantes destinées à défendre l'entrée du Tage, partit bientôt après pour le Brésil, et fut nommé gouv. de la partie septentrionale de ce royaume. De retour en Portugal en 1805, il alla croiser sur les côtes d'Afrique, s'empara de plus. corsaires d'Alger et de Tunis, et, lorsque sa patrie fut attaquée par les Français en 1808, abandonna une forte somme d'argent pour les besoins de l'état, et combattit avec courage à la tête de 3 légions. On le voit en 1811 au Brésil, où il est créé vice-amiral; en 1816, au royaume d'Angola, où il exerce pendant 4 ans les fonctions de capitaine-général, et on le retrouve à Lisbonne en 1821, employé dans les conseils de l'amirauté.

TORRICELLI (EVANGELISTA), célèbre géomètre, né en 1608 à Modigliana, selon les uns, à Piancaldoli, selon les autres, semble avoir indiqué lui-même sa patrie par le titre qu'il a toujours porté de citoyen de Faenza. Il commença son éducation chez les jésuites de cette ville, alla ensuite étudier à Rome, où il se lia bientôt avec Castelli, disciple chéri de Galilée, et composa son premier ouv. : *sur la Chute accélérée des corps*, et *la Courbe décrite par les projectiles*. Sa réputation

commençant alors à s'étendre, il entra en relation avec Roberval, Fermat, Mersenne et d'autres géomètres français très-distingués, s'occupa comme eux de plus. problèmes difficiles sur l'air et le centre de gravité de la cycloïde, et quoique les plus habiles y eussent échoué, en donna une solution; dont Roberval lui disputa vivement la priorité. Quoi qu'il en soit, Torricelli fit bientôt après une découverte bien autrem. importante, celle du *baromètre*, que personne ne lui a contestée, et grâce à laquelle son nom ne périra jamais. Galilée, plein d'estime et d'admiration pour le jeune savant, dont Castelli d'ailleurs lui avait fait l'éloge, l'invita à venir le trouver à Florence, et lui fit un accueil tout paternel; mais Torricelli ne jouit que 3 mois de la vue et des conversations de l'illustre vieillard, et sembla n'être venu auprès de lui que pour lui fermer les yeux et lui succéder dans la place de profess. de mathématiq. à l'acad. de Florence, que lui offrit le grand-duc, avec le titre de son mathématicien. Torricelli m., comme Pascal, à l'âge de 39 ans. On a de lui: *OEuvres géométriques*, en latin, Florence, 1644, in-4; *Travail sur le cours de la Chiana*, dans le tom. 4 du *Recueil* des écrits sur le mouvem. des eaux, 2e édit., Florence, 1768, in-4; une *Lettre* à Roberval sur le centre de gravité de la parabole, sur la cycloïde, etc., dans les *Mémoires* de l'acad. des sciences de Paris, t. 3, p. 159.

TORRIGIANO, surnommé par les uns *Turriano*, *Tursiano*, *Taurisanus* ou *Turrisanus*, par les autres *Crucianus*, *Crusianus*, *Crusciaaus* ou *Cursianus*, par d'autres enfin *Drusianus*, médec. florentin, né vers 1270 à San-Sepolcro, sur le territoire de Florence, m., à ce que l'on croit, à Bologne vers 1350, après avoir quitté la médec. pour entrer dans l'ordre des chartreux, a laissé: *Crusiani monaci Cartusiensis, plus quàm commentum in librum Galeai qui Michrotechni intitulatur*, Bologne, 1489, in-fol.; Venise, 1504, 1547 et 1557, in-fol. — Pierre TORRIGIANO, sculpteur florentin, né vers 1472, florissait à Rome au temps de Michel-Ange. Appelé en Angleterre sur sa réputation, il y exécuta, en concurrence avec d'autres artistes, beaucoup de beaux ouv., tels que le *catafalque* de Marguerite, comtesse de Richmond et mère de Henri VII, ainsi que celui de ce prince lui-même. Torrigiano se rendit ensuite en Espagne, où on le chargea de travaux importans. Il fit entre autres pour la chapelle roy. à Grenade une figure de la Charité et un *Ecce Homo*, qui passent pour des chefs-d'œuvres, et qu'on ne compare qu'aux statues de St Jérôme et de St Léon, qu'il exécuta pour le couvent des hyéronimites de Séville. La fin de cet artiste fut déplorable. Un grand seigneur lui ayant commandé une statue de la Vierge, il y donna les soins accoutumés, mais comme on ne la lui voulait payer que 30 ducats, il la brisa de colère. L'inquisition instruite de cette circonstance, se saisit du malheureux Torrigiano, qui fut condamné à payer de sa vie l'outrage fait, non à la mère de Dieu, mais à l'indigne patron qui lui avait commandé cette image. Pour échapper à la honte ou aux souffrances du bûcher, il se laissa m. de faim l'an 1522.

TORRIGIO (FRANÇOIS-MARIE), érudit, né à Rome vers 1580, m. vers 1649, a composé un gr. nombre d'ouv. presque tous insignifians, parmi lesquels cependant on peut distinguer: *Notæ ad vetustissimam Ursi Togati ludi pilæ vitreæ inventoris inscriptionem*, Rome, 1630, in-4; *le Sacre grotte vaticane, cioè narrazione delle cose più notabili che sono sotto il pavimento di san Pietro*, ibid., 1639, in-8.

TORRITA (Frà GIACOMO DEGLI ALTIMANNI DE), ouv. en mosaïque, né vers 1205 à Torrita, près de Sienne, en Toscane, m. vers 1295, exécuta des ouv. à Rome et à Florence, qui le firent considérer comme le prem. artiste de son temps. Ce qui reste de lui dans ces deux villes suffit pour justifier les éloges de ses contemporains, et c'est avec raison qu'on le désigne comme le restaurat. de son art en Italie. L'abbé Louis de Angelis a pub. *Notizie istor. di frà Giac. Torrita*, Sienne, 1821, in-8.

TORRUBIA (JOSEPH), historiographe des franciscains, né vers la fin du 17e S. à Grenade, entra d'abord dans l'ordre de St-Pierre d'Alcantara, fut nommé secrétaire du P. Fogueras, commissaire-général du Mexique, chargé d'y réformer les ordres religieux, fut mis en prison avec son maître par ces ordres soulevés contre eux, revint en Europe, et quitta sa société pour entrer dans celle des franciscains, où il parvint aux prem. dignités. Il recommença ses voyages, résida aux îles Philippines, à Canton, parcourut toutes les provinces de l'Amérique méridionale, se livrant partout à des recherches sur l'histoire naturelle, et m. au monastère d'Aracœli en 1768. On cite de lui, en espagnol: *Dissertation historico-politico-géographique des îles Philippines; Propagation du culte mahometan en icelles*, etc., Madrid, 1736, in-4, et 1753, in-8; *Description poétique de la plante Gia qui se trouve dans les campagnes de la Havane*, 1749, in-4; *Introduction à l'histoire naturelle de l'Espagne*, Madrid, 1754, t. 1er in-fol.; en allem., Halle, 1773, in-4; *Chronique de l'ordre séraphique*, Rome, 1756, in-fol.

TORSELLINO ou TURSELLIN (HORACE), jésuite et historien, né en 1545 à Rome, où il m. en 1599, professa vingt ans les belles-lettres au collége Romain, fut chargé de la direction du séminaire que son ordre possédait à Rome, et remplit enfin les fonctions de recteur à Florence et à Lorette. On a de lui: *de Vità S. Francisci Xaverii libri VI*, Rome, 1596, in-4; trad. en franç., en ital. et en espag.; *Lauretanæ historiæ libri V*, ibid., 1597, in-4; trad. en franç. et en ital.; *de Particulis latinæ orationis*, ibid., 1598, in-12; *Epitome historiarum à mundo condito ad ann.* 1598, Rome, in-12, continué par le P. Ch. Caraffa, et jusqu'en 1658 par le P. Phil. Briet, Utrecht, 1703, 1710, in-8; trad. en franç. par l'abbé Lagneau, Paris, 1706, 1757, 4 vol. in-12; Amsterdam, 1708, 3 v. in-12: condamné au feu par le parlem. en 1761, comme renfermant des maximes pernicieuses.

TORSELLO. V. SANUTO.

TORSTENSON (LÉONARD, comte de), l'un des grands capitaines du 17e S., né en 1595, au château de Forstena, d'une des plus illustres familles de la Suède, fut d'abord page de Gustave-Adolphe, qui l'emmena en Livonie, et eut l'occasion de reconnaître son intelligence dans une affaire importante. « Le roi, dit Voltaire (Siècle de Louis XIV, chap. 3), près d'attaquer un corps de Lithuaniens et n'ayant point d'adjudant auprès de lui, envoya Torstenson porter ses ordres à un officier-général pour profiter d'un mouvem. qu'il vit faire aux ennemis; Torstenson part et revient. Cependant les ennemis avaient changé leur marche; le roi était désespéré de l'ordre qu'il avait donné: « Sire, dit Torstenson, daignez me pardonner; voyant les ennemis faire un mouvem. contraire, j'ai donné un ordre contraire. » Le roi ne dit mot; mais le soir ce page servant à table, il le fit souper à côté de lui, et lui donna une enseigne aux gardes, quinze jours après une compagnie, ensuite un régiment. » Lorsque Gustave entreprit la guerre d'Allemagne en 1630, Torstenson se signala, dès l'ouverture de la prem. campagne, par la prise de plus. villes, contribua puissamm. aux succès des Suédois à Leipsig et au passage du Leck; mais il fut fait prisonnier au combat de Nuremberg et conduit à Ingolstadt, et ne fut échangé qu'après la bataille de Lutzen. Il prit alors la ville de Landsberg, alla en Suède recevoir de la régence, en 1634, le titre de grand-maître de l'artillerie, retourna en Allemagne, et y servit avec distinction sous Banier, auquel il succéda dans le commandem. général de l'armée suédoise. Il eut d'abord à rétablir l'ordre et la disci-

pline, il y réussit, marcha contre les Autrichiens, les défit, en 1642, dans la plaine de Breitenfeldt, pénétra en Bohême et en Moravie, fut envoyé contre les Danois, auxquels il enleva en quelq. mois le Holstein, le Sleswig et le Jutland, détruisit une grande partie de l'armée de Gallas, se porta ensuite, en 1645, contre une armée autrichienne rassemblée à Jankovitz, et gagna sur elle une bataille décisive. Obligé alors par ses infirmités de demander sa retraite, il la reçut en 1646, avec une lettre de remerciem. de Christine, le titre de comte, le don de terres considérables et le gouvernem. général de la Vestrogothie et de plus. provinces voisines. Après avoir assisté au couronnem. de Christine en 1650, et détourné, pour un moment, cette princesse du projet qu'elle conçut dès-lors d'abdiquer, Torstenson m. dans de longues souffrances, et fut enterré dans l'église des Chevaliers à Stockholm, non loin du tombeau de Gustave-Adolphe. La *vie* de Torstenson a été écrite en suédois, par Charles-Reinhold Berch. Son *éloge* a été fait par le roi Gustave III, qui avait fait proposer ce sujet pour prix d'éloquence à l'acad. qu'il venait de fonder à Stockholm : ce fut cette pièce qui obtint le prix au concours.

TORTELLIUS (JOANNES ARETINUS), grammairien du 15e S., né à Arezzo vers l'an 1400, m. en 1466, obtint la dignité d'archiprêtre de la cathédrale de sa ville natale, se rendit ensuite à Rome, et y devint sous-diacre de l'église romaine sous Eugène IV, puis camérier d'honneur, conseiller, secrétaire de Nicolas V, qui lui confia le soin de sa bibliothèque. Il jouit pendant sa vie de la célébrité et du crédit d'un savant du prem. ordre; mais aujourd'hui, quoiqu'on lui ait attribué quelq. autres écrits, il n'est un peu connu que par ses livres de grammaire. Encore ne peuvent-ils nous servir qu'à nous retracer l'état de ce genre d'études au milieu du 15e S. On a désigné ces livres sous divers titres : *de Potestate litterarum*, *de Orthographiâ*, *Lexicon*, *commentariorum grammaticorum libri duo*. Quelques bibliographes, trompés par ces dénominations diverses, en ont fait autant d'ouv. distincts : ce n'est pourtant que le même ouv. On en compte plus. édit., Rome, 1471, in-fol., qui se trouve à la biblioth. de St-Geneviève; Trévise, 1477; Vicence, 1479 et 1480; Venise, 1471, 1481, 1484, 1487, 1488, 1492, 1493, 1495, 1496, 1501, 1504, toutes in-fol. M. Daunou a consacré dans la *Biographie universelle*, un article très-étendu à ce gramm. que Vossius a présenté mal à propos comme frère de Charles Arétin (*v.* ce nom).

TORTI (FRANÇOIS), médecin, né à Modène en 1658, m. en 1741, obtint dans sa ville natale une chaire de médecine à l'âge de 23 ans, reçut le titre de médecin ordinaire du duc François, fut admis à la familiarité de ce prince, conserva la même faveur avec le même emploi sous son success., qui fonda, à sa sollicitation, un amphithéâtre pour l'étude et l'enseignem. de l'anatomie. Torti lui-même honora sa vieillesse par des actes nombreux de bienfaisance et par la fondation d'une chaire de médecine. On a de lui : *Therapeutice specialis ad febres quasdam perniciosas, inopinatò ac repentè lethales, unâ verò chinâ-chinâ peculiari methodo ministratâ*, Modène, 1709, in-8, 1712 et 1730, in-4; Venise, 1732 et 1743, in-4; Leipsig, 1756, in-4; Louvain, 1781, 2 vol. in-8; *Responsiones iatro-apologeticæ ad criticam dissertationem de abusu chinæ-chinæ Mutinensibus medicis perperàm objecto à Bernardino Ramazzino*, Modène, 1715; *Mutinensium medicorum Methodus antipyretica vindicata*, etc., Modène, 1819. On a une *vie* de Torti par L.-A. Muratori.

TORTOLETTI (BARTHÉLEMI), poète, né à Vérone vers 1560, m. à Rome, peu après 1647, entra dans les ordres, fit partie de l'acad. des *humoristes*, et eut le courage d'y prononcer jusqu'à huit discours pour défendre le grand Pompée contre les accusations d'Alex. Guarini. On a de lui : *ossuniana Conjuratio, quâ Petrus Ossunæ regnum neapolitanum sibi despoaderat* (Venise), 1623, in-4, anonyme; *Giuditta vittoriosa*, poème héroïque, Rome, 1628, in-4; *Juditha vindex et vindicata*, poème en 5 chants, ibid., 1628, in-4; *Academia Pompeiana seu defensio Magni Pompeii in administratione belli civilis*, Rome, 1639, in-8.

TORY (GEOFFROY), en latin *Torinus*, libraire et graveur, né vers 1480 à Bourges, m., suivant Papillon, en 1536, suivant Lottin, en 1550, avait pour enseigne un vase antique percé d'un foret et placé sur un livre clos à trois chaînes et cadenas, avec les mots *non plus* : de là lui est venu le nom de *Maître au pot cassé*, que lui donnent les amateurs d'estampes. Outre des traduct. franç. de quelques ouv. de Lucien, des *Politiques* de Plutarque, etc., on lui doit la révision de plus. impress. de Henri Estienne, et un ouv. assez remarquable et très-recherché des curieux : *Champ fleury auquel est contenu l'art et science de la due proportion des lettres attiques, qu'on dit autrement antiques et vulgairement lettres romaines, proportionnées selon le corps et visage humain*, Paris, 1529, petit in-fol., fig.; réimp. sous le tit. de *l'Art et Science de la vraie proportion des lettres attiques*, etc., Paris, 1549, in-8.

TOSCAN (GEORGE), un des conservat. du Jardin du Roi, né à Grenoble en 1756, mort à Paris le 12 déc. 1826, bibliothéc. du muséum d'histoire naturelle, a pub. les écrits suiv. : *Histoire du Lion du Muséum national et de son Chien*, 1795, in-8; *Mém. sur l'utilité de l'établissem. d'une biblioth. au Jardin des Plantes*, in-8; *l'Ami de la Nature*, ou *Choix d'Observat.*, etc., 1800, in-8. Toscan avait été l'un des rédact. de la *Décade philosophique*; il a eu part, avec M. Amaury Duval, à la trad. des *Voyages dans les Deux-Siciles et dans quelques parties des Appenins* de Spallanzani, 1796; réimp. en 1800, 6 v. in-8, avec notes de Faujas de St-Fond. Enfin A.-A. Barbier attribue à Toscan *la Musique de Nephté*, aux mânes de l'abbé Arnaud, 1790, in-8.

TOSCANE (ducs de). V. BONIFACE, MÉDICIS, etc.

TOSCANELLA (HORACE), littérat. italien du 16e S., fut un de ces infatigables folliculaires qui fourmillaient alors en Italie et qui avaient trouvé un moyen commode de se donner une certaine réputation, celui de s'entre-louer. Mais cette gloire distributive ne l'empêcha point de passer toute sa vie dans un état voisin de l'indigence, dont ne purent le tirer ni ses nombreuses traduct., ni ses ouv. élémentaires, ni les faibles émolum. attachés à ses modestes fonctions de précepteur. Ses principaux écrits sont : *Istituzioni oratorie di Quintiliano*, trad. du lat., Venise, 1566, in-4; *Nomi antichi e moderni delle provincie, città*, etc., *dell' Europa, Africa ed America*, ibid., 1567, in-8; *Bellezze del Furioso, con gli argomenti ed allegorie de' canti*, ib., 1574, in-4.

TOSCANELLI (PAUL DEL POZZO), ou *Paul le Physicien*, astronome, né en 1397 à Florence, où il m. en 1482, s'était fait une telle réputation par ses connaissances dès l'âge de 30 ans qu'il fut nommé l'un des conservat. de la biblioth. que Nicolas Niccoli plaçait sous la tutelle des plus illustres citoyens de Florence. Rempli de la lecture des voyages de Marco Polo, il adopta ses rêves sur le prolongement excessif de l'Asie vers l'Orient, écrivit même à ce sujet au roi de Portugal, Alphonse V, qui le consultait, et lui proposa une nouvelle route pour arriver aux Indes. Mais il raisonnait sur cette donnée fausse que l'Asie orientale n'est éloignée de l'Europe occidentale que de 120°, quoiqu'il y ait réellem. entre ces deux terres 230°, et d'ailleurs il ne tenait aucun compte de la barrière insurmontable opposée aux navigateurs par l'Amérique, dont il ne soupçonnait pas même l'existence. Il communiqua le même plan à Colomb par une lettre, en

1474, lui fit partager son erreur, et ne contribua ainsi qu'indirectem., comme on voit, à la découverte du nouveau continent. Il a rendu toutefois des services incontestables à l'astronomie, en établissant un gnomon solsticial, en 1468, sur le dôme de la métropolitaine de Florence, et en faisant usage de cette méridienne pour déterminer les points solsticiaux, les variations de l'écliptique, et surtout pour corriger les *tables alphonsines*, employées jadis par les astronomes à représenter les mouvemens solaires et la quantité de l'année tropique.

TOSCANO (JEAN-MATTHIEU), littérat., né à Milan vers la fin du 15e S., m. en France peu après l'année 1576, fut particulièrem. protégé de Catherine de Médicis. On a de lui : *octo Cantica sacra, è sacris Bibliis, latino carmine expressa*, Paris, 1575, in-8; *Psalmi Davidis, ex hebraïcâ veritate, latinis versibus expressi*, ibid., 1575, in-8; *Carmina illustrium poëtarum italorum*, ibid., 1576, 2 vol. in-16; *Peplus Italiæ, in quo illustri tùm carmine, tùm solutâ oratione recensentur*, ibid., 1578, in-8. — Un autre Matthieu TOSCANO, Romain, m. à Condom en 1624, a pub. *Anthologia epigrammatum, nunc primùm edita*, Bordeaux, 1620, in-8.

TOSCHI (DOMINIQUE), cardinal, que quelques auteurs ont appelé improprem. *Tusco*, né en 1535 à Castellarano, diocèse de Reggio, m. en 1620, étudia la jurisprudence à Rome, où, tout en éclairant son esprit, il était obligé de pourvoir à son existence, obtint le siége épiscopal de Tivoli en 1595, revint ensuite à Rome en qualité de gouverneur de la ville, fut décoré de la pourpre par Clément VIII en 1599, et fut sur le point d'être proclamé pape en 1605, après la m. de Léon XI. Toschi, privé de la suprême dignité de l'Eglise par les efforts du cardinal Baronius, n'en témoigna aucun ressentim., mit la dern. main à ses livres de droit civil et de droit canonique, et les dédia même au pape Paul V, qui avait obtenu à sa place les suffrages du conclave. Il ne faut pas oublier surtout la protection active qu'il accordait aux jeunes gens studieux et sans fortune, les aidant de ses secours et de ses conseils, et ne rougissant pas de leur rappeler qu'il était le fils d'un pauvre notaire de village. On a de lui : *practicæ Conclusiones juris*, Rome, 1605-08, 8 vol. in-fol.; Francfort, 1612; Venise, 1617; Cologne et Anvers, 1620; Lyon, 1634 et 1661; *Tractatus de jure statuum in imperio romano*, Francfort, 1620, in-4; *theologicar. quæstionum, ac tractationum omnium..... Series*, Bologne, 1663, in-4. *Voyez* pour plus de détails Tiraboschi et la *Bibliot. modenese.*

TOSELLI (FLORIAN), biographe, né en 1699 à Bologne, où il m. en 1768, prit l'habit des capucins, parvint aux plus hautes dignités de son ordre, et remplit diverses missions à Malte, à Rome et à Milan. On a de lui : *Manuale confessariorum ordinis capuccinorum*, Venise, 1737, in-16; *Institutio theologica, juxta omnia dogmata, scholastico nervo instructa*, Venise, 1746, 4 vol. in-4 : *Bibliotheca scriptorum ordinis minorum sancti Francisci capuccinorum*, etc., ib., 1747, in-fol.

TOSETTI (URBAIN), philosophe, né à Florence, m. à Rome en 1768, au moment où il venait de recevoir sa nominat. de recteur au collége de Parme, professa la philosophie à Rome, sous les pontificats de Benoît XIV et de Clément XIII. On a de lui : *de Societate mentis et corporis dissertatio psycologico-physica*, Rome, 1754, in-4.

TOSTAT (ALPHONSE), célèbre théologien espagnol, né à Madrigalejo, petit bourg de l'Estremadure en 1400, m. en 1454, parcourut le cercle des connaissances humaines, et fut regardé comme l'esprit le plus vaste de son siècle. Il remplit avec éclat, dans sa grande jeunesse, une chaire de théologie, fut député au concile de Bâle, où il fit remarquer son érudition et son éloquence, se rendit de là en Italie, et y soutint, en présence du pape Eugène IV, 21 proposit. théologiq., dont quelq.-unes furent désapprouvées par le pontife et réfutées par le cardinal Jean de Torquemada. De retour en Espagne, il fut nommé évêque d'Avila, membre du conseil royal de Castille et grand référendaire. On a de lui des *commentaires* sur les livres historiq. de la Bible et sur l'Evangile de St Matthieu, Venise, 1507, 1596, 13 vol. in-fol., suivis d'*opuscules* sur diverses matières; un *Commentaire* (en espag.) *sur la Chronique d'Eusèbe*, Salamanque, 1506, 5 vol. in-fol.; *Quatorze questions* (en espagnol) *sur l'histoire sacrée et la mythologie païenne*, Anvers, 1551; enfin d'autres écrits et en si grand nombre que ses compatriotes ont calculé qu'il avait employé 5 feuilles par jour, l'un portant l'autre. *Voyez* la *Biblioth. des auteurs eccles.* de Dupin.

TOTILA, roi des Ostrogoths, était duc de Frioul pendant les règnes d'Hildibald son oncle, et d'Eraric. La monarchie des Ostrogoths, ébranlée par les victoires de Bélisaire et plus encore peut-être par des divisions intestines, ne comprenait plus à cette époque que les provinces situées entre le Pô et les Alpes. Totila qui, pour éviter d'être assassiné par les siens comme Hildibald, était entré en négociation avec les Grecs, fut porté sur le trône à la fin de l'année 541 par ces mêmes Goths qu'il redoutait, et qui venaient en effet de massacrer Eraric. Le nouveau roi était jeune, prudent et courageux; mais il se trouvait à la tête d'une nation dégénérée et abattue par des défaites, et il ne dut ses premiers succès qu'au hasard ou aux fautes des généraux grecs. Ces succès toutefois lui donnèrent une petite armée, qui, venant à se grossir chaque jour, lui permit de s'avancer dans le midi de l'Italie et de prendre Bénévent, Cumes et Naples. Il se conduisit envers les habitans de cette dernière ville d'une manière qui ne sentait point le barbare et qui mérite bien d'être mentionnée. Il eut l'attention délicate de soigner lui-même leur régime, de telle sorte que la transition fût ménagée pour eux d'une extrême disette à une extrême abondance, et qu'ils ne fussent point victimes de leur première avidité. Au reste, ce ne fut pas la seule occasion où il fit bénir sa justice et sa générosité. Comme il était trop faible pour laisser des garnisons dans les villes qu'il prenait, et comme il rasait leurs murs de peur d'être obligé de les assiéger une seconde fois, il était dans la nécessité de faire aimer son joug s'il voulait garder ses conquêtes. En 545, Bélisaire fut rappelé par Justinien de la guerre de Perse et envoyé contre Totila, mais avec si peu de soldats et d'argent, qu'il ne put empêcher le roi goth de prendre Spolète, Assise, Pérouse, Plaisance et enfin Rome elle-même, dont les murailles tombèrent d'après le syst. de défense adopté par le vainq. On assure que Totila voulait aussi raser les plus beaux édifices de cette ville superbe, dans lesquels les Grecs pouvaient trouver encore à se fortifier contre lui; mais qu'ayant été supplié par Bélisaire de respecter ces monum. d'une gloire passée, il préféra le culte des souvenirs à son propre intérêt. Bélisaire ne manqua pas de rentrer dans Rome dès que les Goths eurent quitté cette ville (547), et de s'y fortifier de manière à pouvoir y soutenir un nouveau siege; mais il fut rappelé en 548 pour être chargé encore une fois de la guerre de Perse, et son absence replaça Rome sous les lois des Goths l'année suivante. Totila, forcé de continuer les hostilités parce qu'il ne pouvait obtenir la paix de Justinien, attaqua la Sicile qu'il dévasta en grande partie, et réduisit les Grecs à n'avoir plus en Italie que quelques partis errans et quelques forteresses éloignées les unes des autres. Tel était l'état des choses en 551, lorsque Narsès reçut de l'empereur la mission de tout réparer. Cet habile général, après avoir rassemblé en Illyrie une armée assez imposante, entra en Italie, et vint chercher le prince barbare dans l'Apennin, entre Matelica et Gubio, dans un lieu nommé Ta-

gina, où les Goths furent défaits (552), après la bataille la plus sanglante. Leur roi, blessé mortellement, expira peu de jours après, et sa m. ne tarda pas à entraîner la ruine de la monarchie des Ostrogoths, qu'il était seul en état de défendre encore.

TOTT (CLAUDE-AKESON), général suédois du 16e S., mort en 1596, remporta sur les Russes en 1573 une victoire signalée près de Lode en Livonie, fut nommé quelques années après gouverneur et sénéchal de toute la Finlande, fut accusé en 1590 d'avoir pris part à un complot qui avait pour but de changer la succession en Suède, et obtint sa grâce à la demande du roi de Pologne Sigismond.— TOTT (Claude, comte de), sénateur de Suède, né en 1616, fut en grande faveur auprès de Christine, qui eut même, dit-on, l'intention de lui donner sa couronne. Quoi qu'il en soit, il fut nommé en 1672 ambassadeur en France, ouvrit l'année suivante un congrès à Cologne pour la pacification générale, et m. en 1674 à Paris.

TOTT (FRANÇOIS, baron de), négociateur et militaire, né en 1733 à Chamigny, près la Ferté-sous-Jouarre, d'un gentilhomme hongrois, qui était passé en France avec le maréchal de Berchiny, accompagna son père en Turquie, où il avait été envoyé à la suite du chevalier de Vergennes. Le jeune François de Tott était alors capitaine dans le régim. de Berchiny, où il servait depuis les campagnes de Bohême. Il fut employé après la m. de son père dans l'ambassade française à Constantinople, de 1757 à 1763, vint en France par congé, développa au duc de Choiseul ses vues sur un traité de commerce avec le khan des Tartares et sur les moyens d'ouvrir à notre pavillon l'entrée de la mer Noire, obtint du ministre le consulat de Crimée, et en prit possession en 1767. Grâce à son influence sur le khan et aux ressorts qu'il fit jouer, il amena entre la Russie et la Turquie une rupture que le duc de Choiseul appelait de tous ses vœux, contribua probablement à faire déposer le khan Makhsoud-Guéraï et rétablir Crym-Guéraï, et fut pourtant forcé par ce dernier de sortir de la Crimée. Retiré à Constantinople, il se fit connaître avantageusem. du grand-seigneur par une carte du théâtre de la guerre et une autre de la Russie, fut chargé de la réforme des pontons et de l'artillerie turq., du soin de défendre les Dardanelles contre la flotte d'Orloff, et réussit également dans ces deux entreprises. La Porte lui dut encore l'indication des moyens qui pouvaient mettre à couvert ses frontières du côté d'Oczakow et de la Crimée, l'établissement d'une nouvelle fonderie, un grand nombre de nouvelles pièces de canons, des canonniers instruits à tirer 3 coups par minute, ce qui semblait miraculeux aux ministres comme au peuple, et formés de plus au jet des bombes, enfin la construct. de plusieurs châteaux à l'embouchure de la mer Noire. La Porte lui témoigna plusieurs fois la plus haute estime, obtint pour lui le grade de brigadier des armées du roi, mais ne laissa pas que de lui faire éprouver de grands dégoûts par son invincible aversion pour les arts de l'Europe et pour toute amélioration, et le vit même partir pour la France sans le regretter, non sans lui accorder toutefois des distinctions honorables. Tott, peu après son retour, fut chargé de l'inspection générale des consulats dans les Echelles du Levant, en Egypte et en Barbarie, partit de Toulon en 1777, revint à Paris après 17 mois d'inspection, fut promu au grade de maréchal-de-camp en 1781, et nommé vers 1787 command. de Douai. Mais ayant été forcé de fuir en 1790 par la garnison dont les opinions ne s'accordaient pas avec les siennes, il se retira en Suisse, puis à Vienne, et de là en Hongrie dans les terres d'un ancien ami de sa famille, et m. à Tatzmansdorf en 1793 On a de lui : *Mémoires sur les Turcs et les Tartares*, Amsterdam (Paris), 1784, 4 vol. in-8, 1785, 2 vol. in-4, traduits en allemand, en anglais, en danois et en Suédois.

TOTTLEBEN (GOTTLOB-HENRI, comte de), aventurier, connu par quelques exploits militaires et surtout par son impudence et par le dérèglement de ses mœurs, né en Saxe vers 1710, annonça de bonne heure ses malheureuses inclinations par la préférence qu'il donnait sur toute autre lecture à la *Vie de Cartouche* et à la *Pratique des Filous*. Il sut plaire au roi Auguste III dont il était page par le récit de ses tours d'adresse, reçut pour épouse de la main de ce prince la comtesse de Siewertz, obtint la charge de conseiller du premier tribunal de justice et la dignité de comte de l'empire. Il se livra alors plus que jamais aux plus honteuses débauches, vendit sa voix, se rendit coupable encore d'autres prévarications, et fut obligé, après avoir été dépouillé de sa place et banni de sa patrie, de se soustraire par la fuite aux enquêtes ordonnées contre lui. Il se réfugia dans le duché de Saxe-Weissenfels, puis à Ratisbonne, où Charles VII refusa ses services, enfin à la Haye, où le stadhouder consentit à le charger de la formation d'un régiment, dont il le nomma d'avance colonel. Mais l'infâme Tottleben trafiqua honteusement des emplois d'officiers, ne présenta son régiment au roi que dans le plus mauvais état, et fut licencié avec lui. On le voit recommencer alors ses désordres, employer les moyens les plus vils pour se soutenir, se retirer à Berlin dont il est bientôt chassé, lever ensuite en Russie un corps franc de douze mille hommes; et, placé à la tête de cette troupe par Elisabeth, pénétrer en Prusse sous les ordres du général Fermor, contribuer à la victoire de Gross-Jagersdorf, obtenir le grade de lieutenant-général, entrer en vainqueur dans la Poméranie prussienne, où il exerce des brigandages effroyables. En 1760, il force Berlin à capituler, et la traite néanmoins aussi inhumainement que la Poméranie, quitte presque aussitôt cette ville à l'approche de Frédéric, se dirige du côté de Bellegrade où il est battu, prend Kolin par capitulation et s'y conduit encore en brigand. Mais le temps de ses prospérités n'était plus. On intercepte une correspondance coupable qu'il entretenait avec le roi de Prusse, on le met en jugement, on le condamne à mort en 1763, et on se contente, grâce aux vives sollicitations de sa fille, de le dégrader et de le bannir de la Russie. Cependant il rentre en 1769 au service de Catherine, est envoyé en Géorgie pour soutenir le prince Héraclius, soumet la Circassie, revient en 1771 à Pétersbourg recevoir l'ordre de St-Alexandre-Newski, commande en Lithuanie en 1772, et termine enfin à Varsovie en 1773, son abominable carrière.

TOTZE (EOBALD), professeur de droit public et d'histoire à l'université de Butzow, etc., né en 1715 à Stulpe en Poméranie, mort à Butzow en 1789, a laissé : *Histoire des Provinces-Unies* ou *Nouvelle Histoire du monde*, Halle, 1770, 17 vol. in-4; *Introduction à la statistique en général, et en particulier à celle des états européens*, Butzow et Wismar, 1779, 2 vol. in-8; Schwerin et Wismar, 1790 à 1799, 2 vol. in 8; *Histoire du moyen âge, depuis l'émigration générale des peuples jusqu'à la réformation*, Leipsig, 1790, 1er vol. in-8 (le 2e vol. n'a point paru).

TOUCHE (LA), grammairien, né en France au 16e S. d'une famille protestante, ayant été obligé de s'expatrier après la révocat. de l'édit de Nantes, passa en Angleterre, et y obtint la bienveillance du duc de Glocester. C'est sous la dédic. de ce prince qu'il publia son livre intitulé : l'*Art de bien parler français*, etc., Amsterdam, 1696, in-12, réimprimé en 1710, ibid., 2 vol. in-12, et pour la 4e fois en 1730. La grammaire de La Touche fut longtemps en usage à l'étranger (*v.* Goujet, *Bibliothèq. française*, tom. 1er). Au nombre des raisons que faisait valoir l'auteur dans la dédicace pour recommander l'étude de la langue française, on voit avec peine qu'il ait présenté l'utilité qu'offrirait sa connaissance pour abaisser cette monarchie, devenue

si redoutable par mer et par terre depuis trente ans, qu'il est de la gloire et de l'intérêt de l'Angleterre de ne souffrir jamais qu'elle s'étende au-delà de ses justes bornes. » — *V.* Guimond.

TOUCHE-TREVILLE. V. Latouche - Tréville.

TOUCHET (Marie), maîtresse de Charles IX, née en 1549 d'un apothicaire d'Orléans, donna au roi deux fils, dont l'un mourut enfant, et l'autre, Charles, bâtard de Valois, reçut le titre de duc d'Angoulême et fut père du dernier duc de ce nom. Après la mort du roi qui avait eu pour elle un véritable attachem. et qui conserva d'elle un tendre souvenir jusqu'à sa dernière heure, malgré son indifférence générale pour le trône qu'il quittait, pour ses amis, pour sa famille, Marie Touchet épousa François de Balzac d'Entraigues, gouverneur d'Orléans et chevalier des ordres du roi, et se rendit désormais digne d'une aussi brillante existence par une conduite sage et même sévère. Elle termina sa vie dans la retraite, et s'y livra à des lectures solides et dignes de son esprit qui était *incomparable*, selon Le Laboureur. L'exemple de ses désordres fut plus puissant que ses vertus et son active vigilance sur ses deux filles : l'aînée, la célèbre marquise de Verneuil, fut maîtresse de Henri IV; l'autre vécut 10 ans avec le maréchal de Bassompierre.

TOU-FOU, surnommé *Tseu-meï*, l'un des plus célèbres poètes de la Chine, né vers le commencem. du 8e S. à Siang-yang, dans la province de Hou-kouang, annonça d'heureuses dispositions dès sa jeunesse, et n'obtint pourtant pas de succès dans ces concours littéraires qui ouvrent aux Chinois la route des emplois et de la fortune. Entraîné vers la poésie, il renonça volontiers aux grades que les lettrés recherchent avec tant d'ardeur, et de 742 à 755, donna trois de ces poèmes descriptifs qu'on nomme *fou*. Le succès qu'il obtint fixa sur lui l'attention de l'empereur, qui voulut lui confier l'administration d'une province. Tou-fou, en vrai poète, n'accepta qu'un titre honorifique, et demeura dans la détresse; mais bientôt il songea à implorer le secours du souverain, et obtint une pension. Malheureusement l'emper. fut contraint d'abandonner sa capitale à un rebelle. Le poète, fugitif lui-même, fut fait prisonnier, trouva moyen de s'échapper, se réfugia en 757 à Foung-thsiang dans le Chen-si, s'adressa de là au nouvel empereur, Sou-tsoung, et en reçut une charge importante. Mais son noble courage à défendre un magistrat qui avait encouru la défaveur du prince le fit destituer et reléguer comme sous-préfet à Thsin. Il se démit de cette place indigne de lui, se résigna à aller vivre dans le dénûment le plus absolu, à Tching-tou, dans la province de Sse-tchhouan, y connut un commandant militaire nommé Yan-won, et, sur la demande de cet officier, obtint un titre qui l'attachait au ministère des ouvrag. publics et fournissait à ses besoins sans lui imposer de fonctions. Son bonheur fut de courte durée, et la mort de son protecteur le força bientôt de reprendre sa vie errante. Enfin vers 768, il fut surpris par la crue soudaine d'un fleuve au milieu duquel il s'était hasardé seul sur une barque pour aller visiter les restes d'un édifice antique, resta dix jours dans un temple abandonné au sein des eaux toujours violentes, ne put espérer dans ce lieu inaccessible ni secours ni provisions, et, à la suite d'une si longue abstinence, quand on fut venu le chercher, il m. d'indigestion. Il partage avec Li-thaï-pe, son rival et son contemporain, la gloire d'avoir réformé la poésie chinoise. On reproduit ses vers en forme d'inscriptions jusque sur les paravens, les éventails et les bâtons d'encre.

TOULAN (François - Adrien), membre de la commune du 10 août, né à Toulouse en 1761, s'était établi à Paris, en 1787, comme libraire marchand de musique, et avait embrassé avec ardeur la cause de la révolution. Placé au nombre des commissaires chargés de surveiller les prisonniers du Temple, il s'y montra d'abord l'un des plus exagérés; mais bientôt il fut vivem. touché des vertus de Louis XVI, et travailla, de concert avec Cléry et Turgy, à adoucir la captivité de ce prince et de sa famille. Après le 21 janvier, il conçut le hardi projet de faire évader Louis XVII et les princesses, s'entendit pour cela avec le chevalier de Jarjayes, détermina le commissaire Lepitre à s'engager dans l'entreprise; mais les irrésolutions et les frayeurs de ce dernier en firent différer d'un jour à l'autre l'exécution et finirent par la faire manquer. De nouveaux débats s'élevèrent alors dans la convent. sur les mesures à prendre contre les Bourbons, les municipaux devinrent plus vigilans et plus sévères, et il fut impossible de faire évader toute la famille royale. Toulan voulut du moins sauver la reine, dont la vie était surtout menacée, et il est permis de croire qu'il eût réussi, sans l'obstacle que mit à l'exécution du projet Marie-Antoinette elle-même, en refusant de se séparer de ses enfans. Toulan, devenu suspect par tant de conférences avec l'auguste prisonnière, et trahi d'ailleurs par de faux amis auxquels il avait eu l'imprudence de montrer un présent de la reine, fut arrêté, parvint à s'évader par un escalier dérobé, pendant qu'on dressait chez lui le procès-verbal de son arrestation, se tint caché d'abord dans Paris, et du sein de sa retraite continua de rendre quelq. services à la famille roy. Forcé enfin de quitter la capitale, il se rendit à Toulouse, puis à Bordeaux, où il s'établit dans une baraque d'écrivain, et vécut six mois tranquille et ignoré sous le nom de *Roch Alimertre*. Mais sa femme, en demandant sous son véritable nom un passeport pour Bordeaux, fit soupçonner que Toulan était réfugié dans cette ville. Arrêté par un ordre du comité de sûreté générale, il fut envoyé à Paris, traduit au tribunal révolutionn., et m. sur l'échafaud en 1794. *Voy.* les art. Jarjayes et Lepitre, et pour plus de détails le *Précis des tentatives qui ont été faites pour arracher la reine à la captivité du Temple*, in-8; les *Mémoires hist. sur Louis XVII*, etc.

TOULICHEN, diplomate et administrat. mandchou, né en 1667 dans le canton de Yekhé, au nord de la province de Liao-toung, entra dans la carrière administrative, qui lui paraissait plus convenable à l'extrême délicatesse de sa complexion, fut d'abord employé dans la cour des traduct. de l'empereur et obtint bientôt la charge de rédacteur des pièces officielles. Dix ans plus tard l'emp. Khang-hi l'envoya dans les provinces de Chan-si et de Chen-si, pour distribuer des grains aux habitans que pressait une disette affreuse et ensuite dans plus. districts méridion., avec l'ordre d'y inspecter les cours des rivières et les canaux, et d'y faire fabriquer des cuirasses pour l'armée. Toulichen, récompensé de ses services par plus. titres, entre autres par celui d'*amban* ou grand de l'empire, fut chargé encore de la perception des impôts dans les contrées voisines de la grande muraille et de la direct. des haras impériaux, placés en dehors de cette barrière de la Chine, perdit bientôt après ses places et ses titres, et alla vivre, en vrai sage, dans un village où il trouva encore son père et sa mère. L'empereur vint le chercher dans sa retraite pour lui confier une mission difficile auprès du khan des Torgoôts, Ayouka; il s'agissait, en apparence, de lui annoncer et de préparer le retour de son neveu Arabdjour, qui était venu offrir ses hommages au grand lama, et se voyait retenu loin de son pays par une guerre imprévue, mais réellem. d'inviter le khan à retourner dans l'ancienne patrie de sa horde. Toulichen resta 15 jours auprès d'Ayouka, à son campem. de Manou-tokhai, canton situé à une sinuosité du Volga, et, s'il ne réussit pas complètement dans sa négociation, du moins il parvint à arracher au barbare un acte formel de soumission qui semblait le ranger parmi les vassaux de la Chine.

L'habile négociat. reçut, à son retour, le titre de sous-secrétaire de la guerre et bientôt après celui de prem. secrétaire du même ministère, et fit partie, sous le règne d'Young-tching, du congrès qui s'assembla en 1727 sur les bords de la rivière Boso, pour fixer les limites de la Chine et de la Russie. Le traité conclu la même année et ratifié en 1728, est encore aujourd'hui la base des relations qui existent depuis un siècle entre les deux empires. On a de Toulichen la relation de son voyage chez les Torgoôts, intit., en chinois : *I yu lou*, et en mandchou, *Lnktchkaha dchetchen de takoûrakha edchekhe bitkhe*; trad. en russe sous ce titre : *Poutechestevie kitaiskago poslanika k'knlmykiskomou Ayoukè khanou*, Pétersbourg, 1782, in-8; et en angl. sous ce titre : *Narrative of the chinese embassy to the khan of the Tourgouth Tartars*, London, 1821, in-8.

TOULMIN (Joshua), ministre anabaptiste, né à Londres, m. en 1815 à Birmingham, où il était venu s'établir comme ministre d'une congrégation socinienne et où il signala son zèle pour la défense des principes du doct. Priestley, a laissé : *Mém. sur la vie et les écrits de Fauste Socin*, 1777, in-8; *Dissertations sur les preuves du christianisme*, 1785, in-8; *Tableau historique de l'état des protestans non-conformistes en Angleterre*, 1814, in-8.

TOULONGEON (François-Emmanuel, vicomte de), historien et littérat., né au château de Champlitte en 1748, m. en 1812, membre de l'institut, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique, qu'il abandonna pour suivre la carrière des armes. Passionné pour la philosophie de son siècle, honoré par Voltaire d'un accueil plein de bienveillance, il ne démentit point ses principes et ses amitiés à l'époque la révolution. Il était alors colonel et renonça au service pour se livrer tout entier à la littérature, aux arts qu'il cultivait aussi avec succès, et à la politique. Il s'unit à la minorité de la noblesse de sa province en 1788 pour supplier le roi d'établir l'égale répartition de l'impôt et de supprimer d'autres abus signalés par les cahiers, fut député aux états-généraux, et fit partie du petit nombre de nobles qui se séparèrent de leur ordre pour se réunir au tiers-état. On le vit toujours dans les rangs du parti modéré. Il fut plus. fois nommé secrétaire de l'assemblée, prit beaucoup de part à la nouvelle organisation de l'armée, des ponts et chaussées et de l'instruct. publique, se retira, après la session, dans le Nivernais, sans vouloir accepter aucun emploi, et fut assez heureux pour échapper aux persécutions de la terreur. Elu en 1802 et en 1809 député de la Nièvre au corps législatif, nommé commandant de la Légion-d'Honneur, il ne se laissa point entraîner par ces faveurs inattendues loin de ses études chéries. On cite de lui : *Principes naturels et constitutifs des assemblées nationales* (Besançon), 1788, in-8; *Manuel révolutionnaire*, etc., Paris, 1796, in-18, 1802, in-8; trad. en allem.; *Histoire de France, depuis la revolution de* 1789, Paris, 1801-1810, 4 vol. in-4 ou 8 vol. in-8; *Recherches historiques et philosophiques sur l'amour et le plaisir* (poème en 3 chants), Paris, 1807, in-8; les *Commentaires de César*, trad. en franç., Paris, 1813, 2 vol. in-12; réimp. en 1825.

TOULOUBRE (Louis VENTRE, seigneur de La), jurisconsulte et littérat. provençal, né en 1706 à Aix, où il m. en 1767, occupa dans cette ville la chaire de profess. de droit franç. et l'office de substitut du procureur-général au parlem. On a de lui : *OEuvres de Scipion du Périer, avec des observat. sur l'état actuel de la jurisprudence*, 1760, 3 vol. in-4; *Recueil des actes de notoriété* donnés par les avocats et procur.-généraux au parlement de Provence, 1756, 1772, in-8; *Jurisprudence féodale suivie en Provence*, 1756, in-8; réimp. sous ce titre : *Jurisprudence feodale observée en Provence et en Languedoc*, 1765, 2 vol. in-8.—V. Montjoie.

TOULOUSE (Louis-Alexandre de BOURBON, comte de), 3e fils légitimé de Louis XIV et de madame de Montespan, né à Versailles en 1678, était à peine âgé de cinq ans, lorsqu'il fut créé amiral de France, et n'en avait que douze, lorsqu'il fit preuve d'une étonnante intrépidité, aux siéges de Mons et de Namur. La guerre de la success. d'Espagne vint lui offrir des occasions d'exposer sa vie avec plus de fruit pour son pays et pour son père. En 1702 il se porta successiv. à Messine et à Palerme avec six vaisseaux, et fit reconnaître dans ces deux villes l'autorité de Philippe V. En 1704 il sortit de Brest avec vingt-trois vaisseaux de ligne, et se dirigea sur Toulon, dans l'intention de se réunir à l'amiral Duquesne, dont il rallia effectivem. l'escadre, composée de dix-neuf vaisseaux, à la hauteur d'Alicante. On eut bientôt connaissance de l'armée anglaise, commandée par l'amiral Rooke, et forte de soixante-dix bâtimens de guerre dont quarante-cinq vaisseaux. Malgré l'infériorité de ses forces, le prince français fit ses dispositions pour soutenir le combat, s'il lui était présenté, et profita toutefois du vent pour se rapprocher de Toulon, où il rentra, sans avoir été attaqué. Mais il brûlait de se mesurer avec l'amiral Rooke, et il ne tarda pas à se remettre en mer, avec quarante-neuf vaisseaux de ligne et vingt-quatre galères. Il rencontra, à environ onze lieues nord et sud de Malaga, l'armée des alliés, composée de soixante-cinq vaisseaux et de plus. galiotes. Un combat meurtrier s'engagea, dans lequel les alliés, malgré leur supériorité, furent battus sur tous les points et perdirent beaucoup de monde. Le comte de Toulouse eut tout l'honneur de cette journée. La paix vint le rendre au calme de la vie privée, et lui permettre de déployer des vertus d'un autre genre. Un seul fait pourrait suffire à son éloge : il a trouvé grâce devant St-Simon, l'ennemi déclaré des enfans légitimés de Louis XIV, et a forcé ce frondeur impitoyable à dire de lui qu'il était *l'honneur, la vertu, la droiture, l'équité même*. Exempt d'orgueil et d'ambition, le comte de Toulouse n'entra point dans toutes les prétentions exagérées et dans toutes les intrigues de sa belle-sœur, la duchesse du Maine, et fut récompensé de sa conduite modérée par l'estime générale et même par la bienveillance du duc d'Orléans, régent, qui ne le dépouilla point, comme les autres princes légitimés, des honneurs et des prérogatives reservés aux princes du sang royal. Il épousa, en 1723, une veuve jeune, belle, pleine de vertus, d'esprit et de grâces, Marie-Victoire-Sophie de Noailles, marquise de Gondrin, et il goûta dans cette union un bonheur sans mélange, jusqu'à sa m., arrivée en 1737. La comtesse de Toulouse fut inconsolable de cette perte, quoiqu'elle vît refleurir toutes les vertus de son époux dans le duc de Penthièvre, unique fruit de son second mariage. Elle passa le reste de ses jours à Rambouillet, où elle avait tenu, du vivant du comte, une cour qui rivalisait, par sa composition distinguée et par son élégance, avec la cour de Sceaux, et n'en avait ni l'affectat. prétentieuse ni le faux bel-esprit. L'étude, la bienfaisance, les devoirs d'une religion éclairée, occupèrent les tristes et longs loisirs de la comtesse dans cette douce retraite, où elle mourut en 1766.

TOULOUSE-LAUTREC (le comte de), né au commencem. du 18e S., d'une ancienne famille du Languedoc, était entré dans la carrière militaire dès sa jeunesse, et se trouvait maréchal-de-camp, lorsqu'il fut envoyé par la sénéchaussée de Castres aux états-généraux de 1789, où il se montra tout d'abord l'adversaire des réformes proposées, et dont il ne tarda pas à s'éloigner, pour aller prendre les eaux, disait-il. Mais s'étant arrêté quelque temps dans les environs de Toulouse, il fut arrêté par ordre de la municipalité de cette ville, comme prévenu de manœuvres contre-révolutionnaires. On en référa à l'assemblée nationale, devant laquelle il fut acquitté. Il émigra en Espagne, après la ses-

sion, fut dénoncé comme entretenant une correspondance avec les royalistes du midi de la France, passa ensuite au service de Russie, avec le grade de lieutenant-général, et s'étant rendu à Berlin en 1795, y fut arrêté et emprisonné pour avoir vendu, prétendit-on alors, de faux assignats. Il m. en prison, et l'on répandit le bruit qu'il s'était tué. Mais cette assertion et toutes les autres, qui sont injurieuses à sa mémoire, ne paraissent pas avoir été prouvées. Nous nous abstiendrons de prononcer.

TOUMAN-BEY Ier (AL-MELIK AL-ADEL SEIF-EDDYN), sulthan d'Egypte, n'occupait le trône que depuis 3 mois lorsqu'à la suite d'une révolte de l'armée il en fut renversé (ramadhan 906=avril 1501). Il périt peu après de la main des rebelles, et Kansouh Al-Gauri fut proclamé en sa place.—TOUMAN-BEY II (Al-Melik al-Aschraf), dern. sulthan de la 2e dyn. des Mamlouks, né en Circassie, parvint d'abord d'emplois en emplois jusqu'au poste important de *dewadar* ou secrétaire d'état, sous son oncle, le sulthan Kamsouh-al-Gauri, fut chargé du gouvernem. de l'Egypte, pendant l'expédition de ce prince contre les Othomans en Syrie, et, après sa fin malheureuse, en 922 (1516), fut élu sulthan à l'unanimité et reçut le titre de *melik-al-aschraf* (le roi illustre). Il sortit alors du Kaire, établit son camp hors du faubourg Reidanieh, y éleva une redoute formidable et attendit en ce lieu le vainqueur de son oncle, Sélim Ier. Mais il fut vaincu, se jeta dans le Kaire, et, après s'y être défendu pendant 3 jours et 3 nuits, se retrancha dans Djizeh, où il tint ferme pendant un mois avec une poignée de soldats. Vaincu une 3e fois et forcé de fuir et de se cacher, il fut découvert dans un marais par la trahison d'un cheikh auquel il s'était confié, et pendu au Kaire en 923 (1517).

TOUMERT, TOUMROUT, et vulgairement TOMRUT (MOHAMMED AL-MAHDY BEN ABDALLAH BEN), célèbre impost. et fondat. en Afrique, de la secte et de la dyn. des *al-Mowahedoun*, plus communément nommés *al-Mohades*, naquit vers l'an 480 de l'hég. (1087 de J.-C.). Après avoir étudié la théologie et la philosophie à Baghdâd sous le céléb. Ghazaly, il revint en Mauritanie en 510 (1116), se lia intimem. à Tremecen avec le jeune Abd' el-Moumen, commença alors à s'annoncer pour le véritable mahdy ou 12e imâm, qui doit paraître à la fin du monde et à débiter ses principes sur l'unité de Dieu, qui ont fait donner à ses sectateurs le nom d'*al-mowahedoun* ou unitaires. Affichant dans sa doctrine, son extérieur et ses actes une pieuse austérité, il excite les peuples à se soulever contre la dyn. des al-Moravides, se transporte à Maroc, sous le règne d'Aly, en 514 (1120), y prêche publiquem. dans une mosquée sa religion séditieuse, et, appelé devant Aly, cité ensuite devant les docteurs et les théologiens, embarrasse ceux-ci par des questions perfides et ose faire au prince lui-même de sévères remontrances. Chassé de Maroc, il dresse une tente hors de la ville, continue ses déclamat. contre le roi, se voit condamné à m., sans être découragé, et se réfugie à Tynamâl. C'est là qu'il se forme un parti nombreux, qu'il déclare hautem. ses prétentions, et qu'après avoir eu l'audace de faire en son nom la *khothbah* (prière), il se prépare à lutter, à main armée, contre le souverain de Maroc. Un lieutenant du prophète remporte sur Aly une première victoire. Plein de confiance alors, le prétendu mahdy, que nous ne pouvons suivre dans ses guerres continuelles, de 516 à 519 (1122 à 1125), contre les al-Moravides, les Lamthunis et d'autres tribus, ni dans ses conquêtes d'Aghmat, d'Haroudjab, du Moussamédah et d'une partie du mont Atlas, étend sa secte et son pouvoir bien avant dans l'Afrique. De retour à Tynamâl et fatigué de ses expéditions, il charge du commandem. de ses troupes et décore du titre d'imâm son fidèle ami Abd' el Moumen, et, toujours heureux jusqu'à son dernier moment, meurt entre les bras de ce général qu'il a vu revenir vainqueur des al-Moravides en 524 (1130), la 9e année de son règne.

TOUP (JOHN ou JONATHAN), célèbre philologue anglais, né à St-Yves, dans le comté de Cornouailles, en 1713, m. en 1785, embrassa l'état ecclésiastique, fut pourvu d'une cure dans le comté où il avait vu le jour, ne se maria point, et consacra toute sa vie à des recherches utiles. Mais son éloignement de la société lui donna, dans ses critiq., un ton d'âpreté qui lui attira de la part de Reiske les qualificat. d'*homo truculentus et maledicus*, quoi qu'il fût au fond le plus doux des hommes. On a de lui : *Emendationes in Suidam, in quibus plurima veterum græcorum loca, cùm explicantur, tùm emaculantur*, Londres, 1760, 1764, 1766, 1775, 4 vol. in-8 ; réimp. sous ce titre : *Opuscula ad Suidam cum appendiculâ notarum et emendationum*, Leipsig. 1781, in-8; Oxford, 1790. 4 v. gr. in-8, rare; *Glossæ selectæ ineditæ, epistola de Syracusiis*, dans l'éd. de *Théocrite*, par Warton, Oxford, 1770, gr. in-4; *Curæ posteriores, sive appendicula notarum atque emendationum in Theocritum Oxonii publicatum*, Londres, 1772, grand in-4; une édit. de *Longin*, Oxford, 1778, grand in-4, 1778. 1789 et 1806, in-8.

TOUR (PIERRE-FRANÇOIS de LA), 6e supérieur-général de l'Oratoire, né à Paris en 1653, m. en 1733, professa d'abord les belles-lettres dans plus. colléges de sa congrégation, devint direct., puis supérieur du séminaire de St-Magloire, et fut élu en 1696 supérieur-général de l'Oratoire, grâce à la protection de Bossuet, de Letellier et du cardinal de Noailles, qui estimaient ses talens, son érudition et sa rare prudence. Il prévit les troubles qui devaient résulter de la bulle *Unigenitus*, proposa, pour les prévenir, des mesures énergiq. qui ne furent pas adoptées, et prit une très-grande part à l'accommodem. de 1720. Honoré, comme homme éclairé, de la confiance des plus gr. magist., entre autres du chancelier d'Aguesseau, et comme confesseur, de celle de Mme de Montespan, des princes de Condé et de Conti, et d'autres illustres pénitens, il refusa l'évêché d'Evreux, sous Louis XIV, et l'administrat. de l'archevêché de Rouen, sous la régence. On n'a d'imprimé de lui que quelques *lettres* circulaires pour la convocation des assemblées triennales de sa congrégation. — TOUR (Bertrand de La), prédicat. et fécond écrivain, né vers 1700 à Toulouse, m. en 1780, doyen du chapitre de Montauban, s'était d'abord consacré aux miss. étrangères et avait été doyen du chapitre de Québec et conseiller-clerc au conseil supérieur de cette ville. De retour en France, il devint l'un des fermes appuis de l'acad. de Montauban, y fonda des prix de littérat. et d'agricult., etc., et, ce qui vaut mieux, laissa, par testament, une somme dont le revenu devait être employé à doter chaque année deux filles pauvres de sa paroisse. Il était curé de St-Jacques. On a de lui *Apologie de Clément XIV*, in-12; *Réflexions morales, politiques, historiques et littéraires sur le théâtre*, in-12, d'abord en 7 v. puis étendues jusqu'à 20.—TOUR (Maurice-Quentin de La), peintre de portraits, né en 1704 à Saint-Quentin, où il m. en 1788, s'est surtout distingué dans la peinture au pastel. On cite de lui le *Portrait de Restout, peintre du roi*, sur lequel il fut reçu membre de l'acad. en 1746 ; ceux de *Louis, dauphin de France*, gravé par Daullé, de *Charles, prince de Galles*, gravé par Aubert, de *René Frémin, sculpteur du roi*, gravé par Surrugues fils, du *Maréchal de Lowendal*, gravé par Wille, enfin ceux du *Maréchal de Saxe* et de *J.-B.-S. Chardin, peintre de portraits*, que l'on trouve tous deux au musée du Louvre. La Tour consacra dix mille fr. pour fonder à l'académie un prix annuel de cinq cents francs, applicable alternativem. au meilleur tableau de perspective linéaire et aérienne. Il fonda un prix, de la même valeur, pour être décerné, tous les ans, d'après le jugement de l'acad. d'A-

miens, à la plus belle action ou à la découverte la plus utile dans les arts et une école gratuite de dessin dans sa ville natale.—TOUR (Jean-Baptiste BONAFFOS de La), jésuite, né en 1712 à Montréal, diocèse de Carcassonne, où il m. en 1777, professa d'abord dans plus. colléges, et après la suppress. de son ordre, se consacra aux missions dans les provinces méridionales de la France, où il s'acquit la réputation d'un grand prédicateur. On a de lui: *Cantiques ou Opuscules lyriques sur divers sujets de piété*, souvent imp. in-12 et in-8, et dont Barbier cite deux édit., Toulouse, 1755, in-12, sans la musique, et 1768, in 8, avec la musique. — TOUR (Simon de La), autre jésuite, né à Bordeaux en 1697, m. en 1769 à Besançon, où il s'était réfugié lors de la suppression de son ordre, avait été instituteur du prince de Conti, principal du collége Louis-le-Grand, et procureur-général des missions étrangères. Il est surtout connu par cette lettre dans laquelle Voltaire se plaît à lui retracer les talens et les vertus de ses anciens maîtres, partout attaqués. —TOUR (Charles-Jean-Baptiste des GALOIS de La), vicomte de Glené, seigneur de Chezelles, etc., né en 1715 à Paris, où il m. en 1802, fut reçu conseiller au parlem. d'Aix en 1735, devint maître des requêtes, président au grand conseil, succéda à son père dans les charges d'intendant de Provence et de prem. président du parlem. d'Aix, remplit ces doubles fonctions jusqu'à la révolution, cumula même avec elles celles d'inspect. du commerce du Levant et de président du conseil d'Afrique, et fut encore chargé des détails de l'administration militaire pendant la guerre d'Italie. Nommé député à l'assemblée des notables en 1787, il y fut mal vu par la magistrature, qui le regardait comme un financier, c.-à-d. comme un homme vendu à la cour: cependant l'assemblée des communes de Provence lui décerna, en 1788, une médaille avec cette inscription: *Le tiers-état de Provence à C.-J.-B. des Galois de La Tour, intendant du pays, son ami depuis plus de 40 années*. Il fut arrêté pendant la terreur, mais il échappa aux massacres. — TOUR (Etienne-Jean-Baptiste), fils du précéd., fut pourvu en 1788 de l'évêché de Moulins, créé pour lui, dont il ne put prendre possession, fut nommé, en 1817, à l'archevêché de Bourges, sacré en 1819, et m. en 1820, dans cette ville, à l'âge de 70 ans. — TOUR (BAILLET, comte de La), général autrichien, né au château de La Tour, dans la province de Luxembourg vers le milieu du 18e S., m. en 1806 à Vienne, président du conseil aulique de guerre, fit ses prem. armes en 1778 contre les Turks, devint colonel du régim des dragons de son nom, puis général-major, fut employé, en 1789, par Joseph II, contre les habitans des Pays Bas révoltés, et contribua beaucoup à y rétablir l'ordre. Il commandait à Tournai en 1792, se trouva à la bataille de Jemmappes, eut une grande part en 1793, aux succès du prince de Cobourg dans la Belgique, reçut le grade de feld-maréchal-lieutenant, et fut le seul dont le corps obtint quelque avantage à Watignies. En 1794 il se distingua près de Landrecies et sur la Sambre, fut chargé de couvrir les mouvemens rétrogrades des armées de la coalition, et en 1795, fit la campagne de Franconie. Nommé *feld-zengmeister* ou général d'artillerie en 1796, il commanda un corps d'armée sur le Haut-Rhin, ne put empêcher Moreau de passer le fleuve, se retira derrière le Lech, et, lorsque le général français opéra devant les forces impériales cette retraite si justement vantée, fut chargé de le poursuivre, mais ne sut point profiter de tous ses avantages. L'année suivante, il ne disputa pas mieux à Moreau le passage du Rhin, et déjà il commençait à se retirer sur la Bavière, quand les préliminaires de Léoben mirent fin aux hostilités. Il fut alors nommé gouverneur de la Styrie, puis de la Haute-Autriche.

TOUR D'AUVERGNE. V. AUVERGNE, BOUILLON et TURENNE.

TOUR-DU-PIN-GOUVERNET (RENÉ de LA), vaillant chev. du 16e S., né en 1543 à Gouvernet, en Dauphiné, m. en 1619, fut élevé dans la religion calviniste, dont il devint l'un des chefs dans sa province après la mort de son compagnon d'armes Dupuy-Montbrun. Il lutta contre la ligue et contre le duc de Savoie avec assez d'avantage, et surtout avec une valeur admirable. Henri IV le nomma successivem. chambellan, maréc.-de-camp, conseill. en ses conseils d'état et privé, command. du Bas-Dauphiné et gouv. de Die, de Mévouillon, Montélimart, etc., et Louis XIII lui accorda une pension de 10,000 liv., somme considérable pour le temps. — TOUR-DU-PIN-GOUVERNET (Jean-Frédéric de LA), comte de Paulin, minist. de la guerre, né à Grenoble en 1727, fit ses prem. armes en 1741 en Westphalie, puis en Bohême, se distingua ensuite dans plus. campagnes, surtout dans la guerre de Sept-Ans, et parvint, de grade en grade, à celui de lieutenant-général et au commandement du Poitou, de l'Aunis et de la Saintonge. Élu en 1789 député de la noblesse de Saintes aux états-généraux, il reconnut tout d'abord que des réformes étaient devenues nécessaires dans toutes les parties de l'administration, et se réunit, avec la minorité de son ordre, aux membres du tiers-état. Nommé minist. de la guerre par Louis XVI, qui lui connaissait une rare probité, il présenta pour l'organisation de l'armée un plan qui ne fut point adopté, se plaignit souvent à l'assemblée de l'esprit de sédition qui régnait parmi les troupes, eut beaucoup de peine à faire décréter des mesures répressives, et ne réussit guère qu'à perdre sa popularité. Il demanda, et obtint avec peine sa démission, se retira à Auteuil, fut arraché à sa retraite, en 1793, pour comparaître comme témoin dans le procès de Marie-Antoinette, et mérita, par son courage et sa généreuse franchise, d'être conduit à l'échafaud en 1794. — TOUR-DU-PIN-GOUVERNET DE LA CHARCE (Philippe-A.-G.-Victor-Charles), cousin du précéd. et comme lui lieuten.-gén., fit à peu près les mêmes campagnes, devint commandant et lieutenant général de Bourgogne en 1765, et memb. des assemblées des notables en 1787 et 1788. Arrêté et traduit devant le tribunal révolutionn. pour déposer aussi dans le procès de la reine, il montra le même courage, et m. sur le même échafaud que son cousin.

TOUR-DU-PIN-MONTAUBAN (RENÉ, marq. de La), lieutenant-général, né en Dauphiné vers 1620, m. à Besançon en 1687, avait combattu en Italie, en Allemagne, en Catalogne; il se distingua même tellement dans cette dern. contrée que le roi lui fit donner le commandem. de toute la cavalerie de l'armée aux ordres du prince de Conti. En 1664, il fut envoyé, avec le comte de Coligni, au secours de l'emp. contre les Turks; en 1668, il contribua, comme brigadier, à la conquête de la Franche-Comté, et, en 1672, à celle de la Hollande, et fut nommé gouv. de Zutphen et de Nimègue, puis maréchal-de-camp. Il fut blessé au combat de Senef, conduisit ensuite des renforts à Turenne, et, de l'aveu même de ce grand homme, décida la victoire remportée à Mulhausen. Fait prisonnier dans cette journée, échangé aussitôt après, il fit sous Turenne la belle campagne de 1675, contribua à la victoire d'Altenheim sous le maréchal de Lorges, fut nommé lieutenant général en 1677, passa en Sicile sous le maréchal de Vivonne, y devint gouv. de Messine, eut part à la prise de Puy-Cerda, dont le gouvern. lui était assuré d'avance, et fut récompensé de ses longs services par la lieutenance-gén. de Franche-Comté. — TOUR-DU-PIN-MONTAUBAN (Louis-Pierre de La), neveu du précéd., mort en 1737, fut évêq. de Toulon, et y rivalisa de zèle et de charité avec Belzunce dans la peste qui ravagea la Provence en 1720. — TOUR-DU-PIN-MONTAUBAN (Hector de La), fils puîné de René de La Tour-du-Pin-Gouvernet, et père de René de La Tour,

du-Pin-Montauban, fut le chef des protestans du Dauphiné au commencement du 17e S., se soumit en 1626, remit les places de Mévouillon et de Soyans, et reçut de Louis XIII le grade de maréc.-de-camp et 100,000 liv., avec le gouv. de Montélimart. — TOUR-DU-PIN DE LA CHARCE (Jacques-Franç.-René de La), céléb. prédicat., de la même famille que les précéd., né à Ypres en 1720, mort à Paris en 1765, fut abbé d'Ambournai, puis gr.-vicaire de Riez, ensuite chanoine de Tournay. Il avait un débit noble et persuasif, mais quelquefois outré. Il a pub. lui-même ses *Sermons*, 6 volum. in-12. — V. CHARCE.

TOURAN-CHAH Ier, 22e roi d'Hormuz, succéda, l'an 1346, à son père Cothb-eddyn Ier, et, à peine monté sur le trône, reprit l'île de Keisch sur son cousin Schady, qui la lui avait enlevée par trahison, et le força de regagner les îles Bahr-aïn, dont il le laissa tranquille possess. Mais après la m. de Schady, Touran-chah profita, pour s'emparer de ces îles, des dissensions qui s'y étaient élevées, parvint à y rétablir la tranquillité, alla visiter une partie de ses états de terre-ferme en Arabie, et, de retour dans sa capitale, y m. en 1377, après un règne de 32 ans. — TOURAN-CHAH II (Fakhr-eddyn), 26e roi d'Hormuz, détrôna, en 1436, sun frère Seif-eddyn III, fut confirmé dans sa souveraineté par Chah-Rukh, son suzerain, et m. vers l'an 1466, après un règne paisible de 30 ans. — TOURAN-CHAH III, 32e roi d'Hormuz, fut mis sur le trône vers 1513, par Reïs-Nour-eddyn, minist. ambitieux qui ne lui laissa que les prérogatives extérieures du rang suprême, et, pour assurer le pouvoir dans sa famille, s'adjoignit un autre tyran, son neveu Reïs-Ahmed. Cependant le grand Alfonse d'Albuquerque, voulant achever l'entreprise qu'il avait commencée sur Hormuz, envoya son neveu Pierre d'Albuquerque, en 1514, exiger du nouveau roi des concessions; et, ne les ayant pas toutes obtenues, se prépara secrètement à la guerre. Au printemps de l'année 1515, il parut devant Hormuz avec une flotte assez puissante pour intimider le prince musulman, le força de s'en remettre à sa générosité, et signa un traité avec lui par l'entremise de l'ancien ministre Noureddyn. Bientôt Reïs-Ahmed, dont le prince d'Hormuz s'était plaint à Albuquerque, et dont celui-ci d'ailleurs, qui voyait chaque jour sa mauvaise foi et ses lenteurs pour l'exécution du traité, avait tout à craindre, fut assassiné par l'ordre du vice-roi portugais. Une sédition éclata alors, dont les chefs furent bannis à perpétuité avec toute leur famille, et l'heureux, ou plutôt l'habile Albuquerque parvint à tout diriger dans Hormuz, sans paraître se mêler des affaires du gouvernement. Il sut même persuader au prince qu'il était libre, et en obtint des regrets à son départ et des larmes à sa mort. L'ouv. du grand homme s'écroula entre les mains de ses success. Les minist. hormusiens, reprenant sur leur roi l'ascendant qu'ils avaient perdu, l'engagèrent dans une guerre contre le prince de Lahsa, révolté, et déterminèrent même les Portugais, trop imprudens à s'unir à eux pour cette expédition. Le rebelle fut vaincu et tué; El-Katif et les îles Bahr-aïn furent soumises, et Mir-Aschraf, minist. et gén. des Hormosiens, en eut le gouvern. Les Portugais, affaiblis par leurs succès, auxquels les troupes d'Hormuz n'avaient pris qu'une faible part, et sans s'exposer, furent massacrés dans plus. villes du roy. Maîtres cependant d'une citadelle, ils forcèrent Touran-Chah et toute sa cour de se retirer dans l'île de Keischme, d'où ce prince envoya demander la paix et faire ses excuses au gouv. portugais. Mais Aschraf, pour prévenir le châtiment réservé à sa perfidie, assassina le roi en 1522, et mit sur le trône son neveu Mahmoud ou Mohammed Padischah, fils de Seif-Eddyn. Les aventures de Touran-Chah et celles de son frère Seif-Eddyn forment le fond du roman de Mme de Gomez, int. *Anecdotes persanes.*

TOURAN-CHAH. V. MELIK EL MOADHAM.

TOURAN-DOKHT, ou plus exactement POURAN-DOKHT, reine de Perse, de la dynastie des Sassanides, fut l'âme des conspirat. dirigées contre l'usurpateur Schahryar ou Schahrbarz, parvint à le faire assassiner, et fut reconnue reine l'an 629 ou 631. Elle choisit pour prem. minist. et pour gén. de ses armées Feroukh-Zad, l'un des trois frères qui avaient immolé l'usurpateur, et, dignement secondée par lui, elle fit fleurir la justice, rétablit la tranquillité au-dedans, maintint la paix au-dehors, fit rentrer dans le devoir les gens de guerre, protégea le peuple contre l'oppression des grands, et fit même condamner à mort plus. de ces petits tyrans qu'elle ne pouvait réduire. Mais, pour le malheur de la Perse, une mort imprévue enleva Touran-Dokht, après un règne de 16, ou suivant d'autres de 7 mois. On soupçonna, non sans fondement, quelq. seigneurs de l'avoir empoisonnée.

TOURETTE. V. TOURRETTE.

TOURNEFORT (Jos. PITTON DE), célèbre botaniste, né à Aix en 1656, m. en 1708, annonça de bonne heure les plus rares dispositions et le penchant le plus prononcé pour la science qui devait l'immortaliser. Il connut en peu de temps toutes les plantes de la partie de la Provence qu'il habitait, entra au séminaire malgré lui, et sut y dérober quelq. heures à la théologie pour les donner à l'étude de la physiq., de la chimie, de la médec. et surtout de la botanique. Rendu à la liberté par la mort de son père, en 1677, il parcourut les montagnes du Dauphiné et de la Savoie, alla étudier deux ans la médecine et l'anatomie à Montpellier, visita la Catalogne, puis les Pyrénées, où son ardeur pour les herborisations était chaque jour éprouvée par de grandes fatigues et des dangers sans cesse renaissans, et rapporta de toutes ces courses une riche collection de plantes. Appelé, en 1783, à Paris, où Fagon se démit en sa faveur de la place de prof. de botanique au Jardin du Roi, il donna à ce jardin un accroissement considérable, et, voulant lui conquérir de nouvelles richesses, retourna en Espagne en 1688, visita le Portugal, pénétra jusqu'en Andalousie, voyagea en Anglet., en Hollande, et, après avoir refusé la chaire de botaniq. à Leyde, revint en France, et fut nommé, en 1691, memb. de l'acad. des sciences. Il fit paraître en 1694 son prem. ouv., intit. *Elémens de botanique*, ou *Méthode pour connaître les plantes*, Paris, 3 vol. in-8. Tournefort eut la gloire d'entrer plus avant que ses prédécesseurs dans les vrais principes, et la description méthodique des parties de la fleur et du fruit, ainsi que l'établissement rationel et systématique des genres lui assurent l'honneur d'avoir été le *prem. restaurateur de la science*. Il fut reçu, en 1698, doct. en médecine de la faculté de Paris, fut envoyé en 1700, par Louis XIV, dans le Levant, et parcourut l'île de Candie, l'Archipel, Constantinople, les côtes méridionales de la mer Noire, l'Arménie turque et persane, la Géorgie, le mont Arara, revint par l'Asie-Mineure, visita Tocat, Angora, Pruse, Smyrne et Ephèse, envoyant en France, de tous les lieux où il fit quelque séjour, des descriptions et des dessins d'antiquités, de plantes et d'objets des autres règnes. A son retour, il obtint la chaire de médecine au collége de France, et jouit paisiblement des faveurs de son roi, de l'estime de ses compatriotes et de l'admiration de l'Europe. Outre l'ouv. cité plus haut, on a encore de lui : *de optimâ Methodo instituendâ in rem herbariam*, 1697, in-8 de 27 p.; *Histoire des plantes qui naissent aux environs de Paris, avec leur usage dans la médecine*, 1698, in-12; *Institutiones rei herbariæ* (trad. lat. de ses *Elemens*), 1700, 3 vol. in-4; *Voyage du Levant*, imp. au Louvre, 2 vol. in-4, à Lyon, 1717, 3 vol. in-8; Amsterdam, 1718, 2 vol. in-4 : cette dern. édition est précédée de l'*éloge* de Tournefort par Fontenelle, et d'un abrégé de sa vie, contenu

dans une *lettre* de M. Lauthier à M. Begon ; un *Traité de la matière médicale* et une *Histoire et Usage des médicamens et leur analyse chimique*, Paris, 1717, 2 vol. in-12, pub. par Bernier.

TOURNELY (Honoré), doct. et prof. de Sorbonne, né à Antibes en 1658, m. en 1729, quitta sa chaire de théologie après 24 ans d'exercice, en 1716, lors des troubles qui éclatèrent dans la faculté, et consacra le temps de sa retraite à revoir les traités qu'il avait dictés à ses élèves. Ces traités, qui sont ceux de *la grâce*, des *attributs de Dieu*, de *la trinité*, de *l'incarnation*, de *l'église* et des *sacremens*, tant en général qu'en particulier, parurent de 1725 à 1730. On a deux abrégés de ce cours, complet de théologie, l'un plus étendu par Montaigne, doct. de Sorbonne et prêtre de St-Sulpice, l'autre plus court par le lazariste Collet.

TOURNEMINE (le P. René-Joseph), célèbre jésuite, né à Rennes en 1661, m. à Paris en 1739, professa successivem., et avec éclat, les humanités, la philosophie et la théologie, acquit de profondes connaissances en histoire ancienne et moderne, en chronologie, en géographie, en numismatique, en morale, en littér., etc., et fut appelé, en 1701, à Paris pour prendre la direction du *Journal de Trévoux*. Il enrichit ce recueil périodique d'une foule d'*analyses* et de *dissertations* curieuses, et sut remplir surtout les fonctions difficiles de la critiq. avec une rare impartialité. On doit remarquer aussi à sa louange qu'il se fit toujours un devoir de donner des conseils aux jeunes écrivains, et qu'il fut le protecteur de tous ceux qui montraient des dispositions pour les lettres. On trouvera dans les *Mémoires* de Niceron, t. 42; et dans le *Dictionnaire* de Chauffepié, la liste détaillée de ses ouv., qui sont pour la plupart des *dissertations* insérées dans les *Mémoires de Trévoux* de 1702 à 1736. On cite en outre de lui : les *Tables chronologiques*, dans l'édit. de la Bible pub. par J.-B. Duhamel, 1706, in-fol.; des *Réflexions sur l'athéisme*, impr. avec le *Traité de l'existence de Dieu* par Fénelon ; une excellente édit. des *Commentaires de Ménochius sur l'Ecriture Sainte*, Paris, 1719, 2 vol. in-fol.; une édit. de l'*Histoire des Juifs* de Prideaux, Paris, 1726; etc. Le P. Tournemine, doué d'une imagination vive qui l'entraînait quelquefois trop loin, était connu chez les jésuites, si l'on en croit Voltaire, par ce dystique :

C'est notre père Tournemine
Qui croit tout ce qu'il imagine.

TOURNERIE (Etienne Le Royer de La), jurisconsulte et magistrat, né à Mantilli, près de Domfront, en 1730, mort à Domfront en 1812, adopta les principes de la révolution, et fut nommé successivem. commiss. près le tribunal du district de Domfront, juge au tribunal de dép. à Alençon, puis juge au tribunal de la prem. de ces villes. On cite de lui : *Traité des fiefs à l'usage de la province de Normandie*, Rouen, 1763, in-12; nouv. édit., augmentée d'un *Traité des droits honorifiques*, ibid., 1773, in-12, 1784; *nouveau Commentaire portatif de la coutume de Normandie*, ibid., 1771, 2 vol. in-12, 1773, 1784.

TOURNES. V. Detournes.

TOURNET (Jean), avocat au parlem. de Paris, ville où il naquit dans la dern. moitié du 16e S., a laissé : *Oraison funèbre de Pompone de Bellièvre*, 1607, in-8; *J. Tourneti, advocati parisiensis, Gallio*, 1629, in-4; *Arrêts notables des conseils du roi et des cours souveraines, donnés en matières bénéficiales et causes ecclés.*, 1631, 2 v. in-fol., et des traductions, principalement des ouvrages de jurisprudence de Chopin.

TOURNEUR (Pierre Le), littérateur, né à Valognes en 1736, mort à Paris en 1788, débuta dans la carrière des lettres par deux *discours moraux*, couronnés dans les académies de Montauban et de Besançon. Il donna ensuite une traduct. des *Nuits d'Young*, dont le succès, toujours croissant, l'engagea à se vouer à ce genre utile, mais secondaire et peu glorieux. La traduction complète qu'il publia, avec Cathuclan et Rutlidge, du *Théâtre* de Shakspeare, lui attira les reproches de Voltaire et de presque tous les littérat. français, qui croyaient voir dans cet ouvrage, et surtout dans la *préface* des traducteurs, le dessein de sacrifier nos plus gr. poètes dramatiques sur les autels du nouveau dieu. Mais il faut dire du moins, à la louange de Le Tourneur, qu'il montra dans cette circonstance la plus grande modération, et ne repoussa pas les injures par des injures. On peut distinguer, parmi ses nombreuses traductions de l'anglais, de l'italien et de l'allem. : les *Nuits et Œuvres div. d'Young*, Paris, 1769-70, 4 vol. in-8 et in-12; *Méditations sur les tombeaux*, par Hervey, ibid., 1770, in-8; *Histoire de Richard Savage*, *suivie de la vie de Thompson*, ib., 1771, in-12; *Théâtre de Shakspeare*, ibidem, 1776 et années suivantes, 20 vol. in-8, version reproduite, avec des *corrections*, par M. Guizot, 1824, 13 vol. in-8; *Ossian, fils de Fingal*, *poésies galliques*, ibid., 1777, 2 v. in-8; *Clarisse Harlowe*, Paris ou Genève, 1784-87, 10 v. in-8, fig.; *Choix d'élég. de l'Arioste*, 1785, in-8; *Voyage de Sparmann au cap de Bonne-Espérance*, ibid., 1787, 5 vol. in-8; *Vie de Frédéric, baron de Trenck*, Metz ou Paris, 1788, 3 v. in 12.

TOURNEUR (Le). V. Letourneur.

TOURNIER (Jacques-Joseph), mécanicien, né en 1690 à Saint-Claude, où il mourut en 1768, apprit sans maître, en faisant ses cours de théologie, la sculpture, la peinture, la gravure, l'horlogerie et l'optique. Il crut pouvoir concilier les systèmes de Copernic et de Tycho-Brahé, et, pour mieux expliquer ses moyens de conciliation, fabriqua une sphère dont les membres de l'académie des sciences entendirent parler. Sur leur invitation, Tournier fit le voyage de Paris, mais n'y obtint pas toute la justice due à ses talens, et retourna dans sa ville natale expliquer son système astronomique. On a vu long-temps des *planisphères* de son invention dans le cabinet de MM. de Saint-Sulpice.

TOURNON (François de), prélat français, né à Tournon, en Vivarais, en 1489, fut nommé archevêque d'Embrun à l'âge de 28 ans, et appelé bientôt après à Lyon, avec les personnages les plus éminens du royaume, par la régente, pendant la captivité de François Ier. Il se rendit de là en Espagne pour traiter de la délivrance du roi, revint avec lui en France, après avoir signé le traité de Madrid, en 1526, et eut ensuite la principale part aux négociations qui changèrent quelques dispositions de ce traité et amenèrent la paix de Cambrai. Renvoyé en Espagne pour demander la main d'Eléonore, il ramena cette princesse, fit en Guienne la cérémonie de son mariage avec François Ier, et obtint, pour récompense de ses services, l'archevêché de Bourges, l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, le chapeau de cardinal et toute la confiance de son souverain. Député à Rome pour suspendre l'excommunic. dont le pape menaçait Henri VIII, puis à Londres, pour engager le monarque anglais à ne point rompre à jamais avec le saint-siége, il fut également malheureux dans ces deux négociations, mais réussit mieux à détacher les princes d'Italie de l'alliance de l'empereur. Cependant celui-ci recommença la guerre et envahit la Provence; mais bientôt il fut repoussé, le Piémont fut envahi par les Franç., et l'Italie presq. entière lui échappa. Tournon, revêtu par François Ier du tit. et du pouvoir de lieutenant-général, et chargé de diriger de Lyon toutes les opérations de la guerre, put attribuer en grande partie ces succès à la haute capacité dont il fit preuve. Choisi, en 1538, pour représenter le roi de France aux conférences de Nice, entre Paul III et l'empereur, il y signa une paix de dix ans, devint bientôt après, par la disgrâce du connétable de Montmorency, l'unique arbitre des destinées de l'état, et faisant de son pouvoir un usage

tantôt louable, tantôt condamnable, il ordonna ou du moins il toléra des cruautés horribles contre les calvinistes et les Vaudois, dans le même temps qu'il augmentait la Bibliothèque du Roi, fondait l'imprimerie royale, protégeait les gens de lettres et les savans les plus illustres, et amassait 4 millions dans le trésor royal. A l'avènem. de Henri II, il fut envoyé en Italie, où les Guises, qui redoutaient son ancienne influence, le laissèrent 8 ans. Le prélat y coopéra à l'exaltation de Jules III, négocia un traité avec le nouveau pape, souleva contre l'empereur plusieurs princes d'Italie, et vit ses services appréciés par la république de Venise, qui frappa une médaille en son honneur, par son souverain même, qui lui donna l'archevêché de Lyon, et par le pape, qui le nomma évêque de Sabine. A son retour en France, en 1555, trop fier pour subir la loi de la duchesse de Valentinois, qui gouvernait l'état, il se retira dans son diocèse, et se déshonora malheureusem. encore par d'excessives rigueurs contre les calvinistes. Obligé de retourner à Rome avec la mission d'entraîner Paul IV dans une guerre contre Charles-Quint, il fit tous ses efforts pour maintenir la paix, ne réussit point dans ce projet, dicté par la prudence, resta cependant en Italie, toujours chargé des affaires de France, balança le choix des cardinaux après la mort de Paul IV, et n'en obtint pas moins la confiance de Pie IV, qui le nomma évêque d'Ostie et doyen du sacré collége. Rappelé à la cour après la mort de Henri II, il fit recevoir dans le royaume l'ordre, déjà célèbre, des jésuites, croyant s'opposer par cette mesure aux progrès du calvinisme. Enfin, après avoir empêché François II d'assassiner le roi de Navarre, il vit s'ouvrir le règne funeste de Charles IX, abusa encore de son crédit contre les protestans, se fit remarquer aux états d'Orléans en 1560, et au colloque de Poissy, qu'il présida l'année suivante, et mourut à Saint-Germain-en-Laye en 1562. Il avait pris, pendant 39 ans et sous quatre rois, la part la plus active aux affaires de son siècle. « C'était, dit Varillas, un ministre laborieux, capable selon le temps, qui avait l'esprit pénétrant et le jugement net, et qui se piquait d'aller au solide. » Divers auteurs ont écrit sa *vie*, notamment le P. Ch. Fleury, Paris, 1779, in-12. — TOURNON (Charles-Thomas MAILLARD DE), cardinal, né à Turin en 1668, mort à Macao en 1710, gagna la confiance du pape Clément XI, qui lui conféra la dignité de patriarche, et le nomma son vicaire apostolique aux Indes et à la Chine, avec la mission d'interdire aux nouveaux chrétiens tous les usages qu'il jugerait contraires à la pureté de la foi catholique. Arrivé en 1703 à Pondichéry, il vit les rites pratiqués par les chrétiens malabares, les proscrivit par un décret en 1704, et partit aussitôt pour Manille, d'où il continua sa route jusqu'à la Chine. A peine eut-il mis le pied sur cette terre inhospitalière que, réunissant à Canton les chefs des missions, il leur déclara le but de son voyage, et leur imposa l'obligation dangereuse de faire disparaître des églises les signes et emblèmes relatifs au culte du ciel et des ancêtres. Admis, par le crédit des jésuites, à l'audience de l'empereur Khang-hi, il lui fit des propositions qui lui déplurent, ne respecta pas assez ses volontés, montra une complète ignorance des usages du pays, et reçut l'ordre de sortir de Pé-king en 1706. Il s'arrêta à Nan-king, et y pub. en 1707 le fameux mandement par lequel il interdit aux nouveaux chrétiens la pratique des anciennes cérémonies, et enjoint aux missionnaires de se conformer à cette instruction, sous les peines canoniques. L'empereur irrité le fit saisir et conduire à Macao, où les Portugais, chargés de le garder, lui firent subir des traitemens rigoureux auxquels il succomba, après avoir été créé cardinal par le pape, et revêtu dans sa prison des insignes de sa nouvelle dignité. Ses mémoires authentiques ont été publiés, par les soins du cardinal Passionei, sous ce tit. : *Memorie storiche della legazione e morte del cardinale di Tournon, esposti con monumenti rari ed autentici, non più dati in luce*, Rome, 1762, 8 vol. in-8.

TOURON (le P. ANTOINE), biographe et controversiste, né dans le diocèse de Castres en 1688, mort à Paris en 1775, consacra toute sa vie à étudier et à écrire l'hist. de son ordre, celui de Saint-Dominique, et à défendre la religion contre les attaques des incrédules. On cite de lui : *Vie de saint Thomas d'Aquin*, Paris, 1737, in-4; *Vie de saint Dominique de Guzman*, ib., 1739, in-4; *Histoire des hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique*, ibid., 1743-49, 6 vol. in-4; *de la Providence*, etc., ibid., 1752, in-12; *Histoire générale de l'Amérique*, ibid., 1768-70, 14 v. in-12 (c'est, comme l'auteur le dit lui-même, une *Histoire ecclésiastiq. du Nouveau-Monde*).

TOURREIL (JACQUES de), littérat., né à Toulouse en 1656, mort à Paris en 1715, se voua d'abord à l'étude du droit, obtint en 1681 et 1683 deux prix d'éloquence à l'académie, et, se livrant dès-lors à la littérature, publia en 1691 une *version* franç. de la première *Philippique*, des trois *Olynthiennes* et de la *Harangue sur la paix*, qui n'obtint pas les suffrages des gens de goût, mais qui lui valut les bonnes grâces du contrôleur-général Pontchartrain, et son admission à l'académie des médailles ou inscriptions et à l'académie franç. Après avoir prononcé, comme académicien, plusieurs *discours* que nous ne citerons pas, et publié des *Essais de jurisprudence*, Paris, 1694, in-12, où il traite les questions les plus graves de la manière la plus frivole à la fois et la plus fastidieuse, il eut le bon esprit de refaire sa *version* de Démosthène, en ajoutant aux cinq *harangues* déjà traduites trois autres *Philippiques* et les *discours* sur la Chersonèse et sur la *lettre* de Philippe. Ce second trav. n'ayant pas eu l'approbation générale, il eut le courage de le refaire une troisième fois, et y consacra les quinze dernières années de sa vie, tout en s'occupant de quelques autres écrits, entre autres de l'*Histoire du règne de Louis XIV*, conjointement avec les autres membres de l'académie des inscriptions. Il est fâcheux qu'il ait su trouver du temps aussi pour empêcher, par ses intrigues, l'admission de Chaulieu à l'académie française. On a une édition complète des *Œuvres de Tourreil*, publ. par Massieu, son confrère, Paris, 1721, 2 v. in-4, 4 v. in-12.— TOURREIL (Amable de), frère du précédent, mort en 1719 à Rome, où il venait d'être détenu dans les prisons de l'inquisition, après l'avoir été pendant quatre ans au château Saint Ange, passe pour le véritable auteur du livre intitulé *l'Innocence opprimée par la Calomnie*, ou *Histoire de la congrégation des filles de l'enfance de Jésus*, 1688, 2 part. in-12, attribué aussi à Ant. Arnauld et à Quesnel.

TOURRETTE (MARC-ANT.-LOUIS CLARET DE LA), naturaliste, né en 1729 à Lyon, où il m. en 1793, remplit dans son pays, pendant 20 ans, une charge de magistrature, qu'il quitta pour se livrer tout entier à son goût pour l'histoire naturelle. Il se forma une collection très-considérable d'insectes, un herbier très-riche et une suite très-nombreuse d'échantillons des mines du Lyonnais, du Dauphiné et de l'Auvergne, recueillit dans un vaste parc, transformé en pépinière, tous les arbres et arbustes étrangers qui purent s'y acclimater, et dans un jardin à Lyon plus de 3,000 espèces de plantes rares, voyagea pendant plusieurs années en Italie et en Sicile, herborisa avec J.-J. Rousseau, son ami, à la Grande Chartreuse, et entretint une correspondance suivie avec Linné, Haller, Adamson, Jussieu et les plus célèbres naturalistes de son temps. On a de lui : *Démonstrations élémentaires de botanique*, 1766, 2 vol. in-8 (fait en commun avec Rozier son ami); *Voyage au Mont-Pila*, 1770, in-8; *Chloris Lugdunensis*, 1785, in-8; *Conjectures sur l'origine des belemnites*, dans le Dictionnaire des fos-

siles de Bertrand; *Mémoires sur les monstres végétaux*, dans le Journal économique de juillet 1761; *Mém. sur l'helmenthocorton*, ou *Mousse de Corse*, dans le Journal de physique.

TOURTECHOT. V GRANGER.

TOURTELLE (ETIENNE), savant médecin, né en 1756 à Besançon, où il m. en 1801, montra d'abord pour l'étude une ardeur infatigable, dont un malheureux amour vint le distraire, au point que, prenant conseil de sa seule douleur, il s'enferma dans un cloître. Mais le calme de cette retraite lui rendit la paix intérieure et le goût du travail, et dès-lors il traça le plan de son *Histoire philosophique de la médecine*. Il alla suivre pendant 4 ans les leçons des plus habiles profess. de Montpellier et de Paris, revint pratiquer son art dans sa ville natale, s'occupa de quelques questions d'économie rurale proposées par les académies, et remporta 2 prix, l'un à Besançon, l'autre à Grenoble. En 1788 il obtint au concours une des chaires de médecine de l'université de Besançon, et lors de la suppression des universités, il fut attaché comme médecin princip. à l'armée du Rhin. En 1794, il passa comme professeur a l'école spéciale de Strasbourg, et y obtint le plus brillant succès pendant 4 ans; mais le mauvais état de sa santé le força d'abandonner sa chaire pour venir respirer l'air natal, et occuper à Besançon la place de médecin en chef de l'hôpital militaire. En a de lui : *Elémens d'hygiène ou de l'influence des choses physiques et morales sur l'homme*, Strasbourg, 1797, 2 vol. in-8; ibid., 1802; Paris, 1815, 1822, 2 vol. in-8 (trad. en espagnol, Madrid, 1801, 2 vol. in-8); *Elémens de médecine théorique et pratique*, Strasbourg, 1799, 3 vol. in-8; Paris, 1815, 3 vol. in-8; *Elémens de matière médicale*, Paris, 1802, in-8; *Histoire philosophique de la médecine*, ibid., 1804, 2 vol. in-8; enfin, de nombreux MSs. — TOURTELLE (Marie-François), fils du précédent, né en 1785 à Besançon, mort professeur-suppléant à l'école de médec. de Strasbourg en 1813, est auteur d'un *Traité d'hygiène publiq.*, Strasbourg, 1812, 2 vol. in-8.

TOURVILLE (ANNE HILAIRION DE COTENTIN, comte de), l'un des grands capitaines qui, sous le règne de Louis XIV, honorèrent la marine française, naquit à Tourville en 1642, et fut reçu chevalier de Malte à 14 ans. Après avoir fait avec une grande distinction ses caravanes sur les vaisseaux de la religion et avoir mérité pour de brillans services une récompense des plus glorieuses de la part du doge de Venise, il fut fait d'emblée capit. de vaisseau par Louis XIV en 1667, et désigné 6 ans plus tard pour faire partie de l'expédition armée sous les ordres du duc de Beaufort pour la défense de Candie contre les Turks. Il se distingua aussi sous le comte d'Estrées dans les guerres de 1671 à 1673, notamment au fameux combat de Soulth-Bay (juin 1672), commanda en 1675 un des vaisseaux de l'escadre du chevalier de Valbelle, envoyée au secours des Messinois révoltés contre l'Espagne, et l'année suivante, sa belle conduite à la bataille d'Agousta, gagnée par Duquesne sur l'amiral Ruyter (21 avril 1676), lui valut le grade de chef d'escad. C'est en cette qualité qu'il commanda en 1677 l'avant-garde de la flotte du marq. de Vivonne dans le combat livré en vue de Palerme aux Espag. et aux Holland. réunis, combat où il coula ou fit sauter 12 vaisseaux de l'escadre des alliés. Après la paix de Nimègue, Tourville prit part aux diverses expéditions de Duquesne contre Alger et Tripoli, ainsi qu'au bombardement de Gênes. Il avait été promu en 1682 au rang de lieutenant-général des armées navales. Des corsaires algériens ayant infesté de nouveau la Méditerranée, il en balaya un nombre considérab. dans une campag. de 6 mois, et rentra à Toulon avec quantité de leurs bâtim., à bord desquels s'étaient trouvés des captifs chrétiens. Lorsqu'en 1688 Louis XIV déclara de nouv. la guerre à la Hollande, Tourville eut le commandem. de 5 vaisseaux qui appareillèrent de Brest avec mission de croiser dans la Manche, et de se joindre ensuite à l'armée navale aux ordres du maréchal d'Estrées. Il ne la rallia qu'après avoir capturé deux bâtimens de la compagnie hollandaise des Indes richement chargés et les avoir expédiés pour la France sous l'escorte de deux de ses vaisseaux. Avec les trois qui lui restaient, il avait aussi forcé deux vaisseaux espagnols qu'il rencontra en route à saluer son pavillon après 3 heures de combat. La ruine d'Alger en 15 jours de bombardement marqua le terme de cette expédition, après laquelle l'armée rentra dans le port de Toulon. Nommé depuis peu de temps vice-amiral des mers du Levant, le comte de Tourville commanda en 1689 une des deux escad. qui portèrent en Irlande d'inutiles secours au roi Jacq. II renversé de son trône (*v.* CHATEAU-REGNAULT). La campagne suivante, plus importante par ses résultats, mais dont aussi le succès coûta plus d'efforts, ajouta à la réputation de Tourville, qui, de concert avec le comte d'Estrées, termina l'expédition en se rendant maître d'un convoi considérable mouillé dans la baie de Tingmouth et en détruisant les vaisseaux anglais qui lui servaient d'escorte. Cependant une dernière tentative de Louis XIV en faveur de Jacq. allait entraîner la perte d'une partie de cette marine franç. jusque-là maîtresse dans la Manche, l'Océan et la Méditerranée. Tandis qu'un armement considérable se formait à La Hogue pour transporter de nouveau Jacques II en Angleterre, deux escad. furent équipées, l'une à Brest sous le commandem. de Tourville, l'autre à Toulon sous celui du comte d'Estrées. Une tempête empêcha cette dern. de rallier le pavillon de Tourville, qui lui-même retenu par les vents contraires dans la rade de Brest, y reçut ordre de chercher l'armée anglaise, dont on venait d'apprendre la sortie, et de la combattre forte ou faible. Louis XIV n'eut pas plus tôt fait expédier ces instructions à Tourville, que, mieux informé sur le nomb. des ennemis, dont l'armée combinée comptait 88 vaisseaux, il lui dépêcha de nouveaux ordr. pour qu'il différât toute attaque jusqu'à ce qu'il fût rejoint par 23 vaisseaux que devaient lui amener le comte d'Estrées, le marquis de La Porte et le comte de Château-Regnault. Mais Tourville était en mer à la tête de 44 vaisseaux, dont 5 aux ordres du marquis de Villette; il ne fut pas possible de faire parvenir les nouvelles instruct., et d'ailleurs lorsque, le 29 mai, l'escadre française rencontra la flotte ennemie à la hauteur de La Hogue, une brume épaisse empêcha d'abord qu'on n'en reconnût le nombre, et alors même que ses premières instructions eussent été moins précises, Tourville, ainsi engagé devant un ennemi dont les forces étaient double des siennes, n'eût pu que difficilement tenter une retraite. Le parti auquel se rangea le conseil fut de sauver à tous risques l'honneur du pavillon. Dans ce combat jusque là sans exemple, les dispositions de Tourville furent si admirablem. combinées, la bravoure des matelots et des chefs fut si héroïque, qu'il tint à peu de chose que l'escad. franç. restât maîtresse du champ de bataille, malgré les vents qui lui avaient été contraires pend. presque toute l'action. Elle avait duré 12 heures. La perte en hommes avait été à peu près égale de part et d'autre. Il en coûta cher aux Anglais d'avoir voulu forcer la ligne de nos vaisseaux. Les leurs ne furent pas moins maltraités que ceux-ci, dont l'opiniâtre résistance suggéra enfin aux alliés l'idée de cesser le comb. pour achever la destruct. d'un si redoutable ennemi tandis qu'il tenterait de regagner ses ports. Cette retraite effectivem. était devenue presque impossib., et Louis XIV put, en apprenant un si grand désastre, se féliciter de n'avoir pas du moins à regretter la perte de Tourville. Ce brave et habile marin, se voyant bloqué dans une position insoutenable à la hauteur de la Hogue par un des trois corps de l'armée alliée fort de 40 voiles, ne songea plus qu'à empêcher que l'ennemi ne se rendît maître des 12 vaisseaux qui lui

restaient de son escad. (il en avait mis heureusem. 22 en sûreté en les dirigeant sur St-Malo par le Raz Blanchard, 3 autres des plus avariés, *le Soleil-Roy*, qu'il montait au comb. de la Hogue, *l'Admirable* et le *Triomphant*, n'ayant pu entrer dans le port de Cherbourg, qu'un autre corps de l'armée ennem. tenait bloqué, s'étaient fait sauter pour n'être pas pris). Tourville travaillait à dégréer et à désarmer ses 12 vaisseaux après les avoir fait échouer lorsque les chaloupes armées mises à la mer par l'ennemi obligèrent les matelots à la fuite et incendièrent les malheureux navires. Ces évènemens ne nuisirent en rien à la réputation du vice-amiral des mers du Levant. L'amiral Russel crut devoir lui témoigner son admiration sur l'extrême valeur qu'il avait montrée en l'attaquant avec des forces si inférieures. Nommé maréchal de France en 1693, Tourville eut cette même année l'occasion de prendre sa revanche du désastre de La Hogue. Il fut chargé avec 71 vaisseaux d'intercepter un riche convoi de bâtimens anglais et hollandais chargés pour Cadix, l'Italie et Smyrne. Il l'attaqua le 28 juin à la hauteur du cap St-Vincent, prit en peu d'heures 27 bâtim. tant de guerre que de commerce, en brûla 45, et dans toute l'expédition causa aux alliés une perte de plus de 80 bâtimens et d'environ 36 millions. La paix de Ryswick (1697) donna à Tourville un repos qu'il n'avait pas encore connu et que sa santé lui rendait nécessaire ; il fut même réduit bientôt à renoncer totalement au service de mer, et vint se fixer à Paris, où il m. le 28 mai 1701. On a sous son nom des *Mém.* (1743 et 1758, 3 vol. in-12), qui ne sont qu'une fabrication informe de l'abbé Magon. C'est d'après les ordres et sous les yeux de Tourville que le P. Lhoste, alors aumônier sur les vaisseaux de son commandem., écrivit le *Traité de la tactiq. navale*, qui servit long-temps à la marine française (*v.* PAVILLON). — Le comte de Tourville avait eu de la veuve du marquis de La Popelinière, qu'il épousa, un fils unique (LOUIS HILARION), qui périt à 20 ans au combat de Denain (1712), étant colonel d'infanterie.

TOUSSAIN (JACQUES), en latin *Tussanus*, savant helléniste, né à Troyes vers la fin du 15e S., mort en 1547, vint de bonne heure à Paris, où il se rendit fort habile dans les lettres grecques et lat., la philosophie et la jurisprudence. Il obtint vers 1532 une chaire de langue grecque au collége roy. de France, et eut l'honneur de former des élèves tels que Fréd. Morel, Turnèbe et Henri Estienne. Sans parler de quelques pièces de *vers* et de la part qu'il prit à la traduction latine de la *Grammaire* de Théod. Gaza, on lui doit : la publication des *Lettres* de Budé, avec *notes*, Paris, Badius, 1526, in-4 ; Bâle, Cratandre, 1528, in-4 ; une édition des *Epigrammes* de Jean Lascaris, 1527, in-8 ; un *Dictionnaire grec et latin*, 1552, in-fol. *Voy.* son *éloge* par Turnèbe, et les *Mémoires* (de l'abbé Goujet) *sur le collége royal*, t. I, pag. 415-19, édition in-12. — Daniel TOUSSAIN, théologien protestant, né en 1541 à Montbelliard, professait la langue hébraïque à Orléans, lorsque, contraint à sortir de France dans les guerres de religion, il s'attacha à l'électeur palatin. Il mourut à Heidelberg en 1602. Entre autres ouvrages, il a publié l'*ancienne Doctrine de la personne et du mystère de Jésus-Christ*, Neustadt, 1585, in-4. — Son fils, Paul TOUSSAIN, fut conseiller ecclésiastique de l'électeur palatin, et député au synode de Dordrecht. Outre une *Notice* sur la vie et les travaux de son père, Heidelberg, 1603, in 4, il a laissé quelques écrits de controverse et de théologie.

TOUSSAINT (FRANÇOIS-VINCENT), littérateur, né à Paris vers 1715, mort en 1772 en Prusse, suivit d'abord la carrière du barreau, qu'il ne tarda pas à abandonner pour celle des lettres. Il connut bientôt quelques-uns des chefs du parti philosophique, adopta leurs principes, et se chargea de rédiger la partie de la jurisprudence pour l'*Encyclopédie*, mais ne travailla toutefois qu'aux deux premiers vol. En 1748 il publia le livre des *Mœurs*, le premier ouvrage, dit La Harpe, où l'on se soit proposé un plan de morale naturelle, indépendant de toute croyance religieuse et de tout culte extérieur. Les magistrats le laissaient circuler librem., quand l'auteur s'avisa de donner la justification de plusieurs points de sa doctrine sous le tit. d'*Eclaircissemens* : le livre et son apologie furent condamnés au feu. Toussaint se retira à Bruxelles, y fut chargé de la rédaction d'une *Gazette française*, publiée sous l'influence de l'Autriche, et dans laquelle il prodiguait d'atroces injures au grand Frédéric, ce qui ne l'empêcha pas de se rendre à Berlin, en 1764, pour y occuper la chaire de logique et de rhétorique à l'école militaire. Accueilli avec bonté par le roi, il se permit des familiarités et des indiscrétions qui lui firent promptement perdre cette faveur, dont il n'était pas digne, et tomba dans une maladie de langueur, à laquelle il succomba, après avoir condamné hautement le scandale de sa conduite et de ses écrits. Outre des traductions de l'anglais et de l'allemand, et des articles insérés dans le *Journal étranger*, le *Journal* de Gautlier d'Agoty, le *Journal littéraire*, publié par les professeurs français à Berlin, de 1772 à 1776, 27 vol. in-12, on cite de lui : *les Mœurs* (Paris), 1748, in-12 ; Berlin, 1767, in-12 ; ibid., 1771 ; traduit en allemand, Breslau, 1762, in-8 ; *Eclaircissemens sur le livre des Mœurs*, 1762, in-12 ; traduit en allemand, Breslau, 1763, in-8.

TOUSSAINT DE SAINT-LUC (le P.), carme réformé des Billettes de Bretagne, mort en 1694, a laissé : *Mémoires sur l'état du clergé et de la noblesse de Bretagne*, Paris, 1691, 3 part. en 2 vol. in-8 ; *Mémoire de l'institution*, *Progrès et Priviléges de Notre-Dame-du-Mont-Carmel et de Saint-Lazare*, Paris, 1666, in-12, et d'autres écrits sur le même ordre.

TOUSSAINT-LOUVERTURE, homme noir d'un génie extraordinaire, et qui, durant les troubles de Saint-Domingue, s'est élevé à un pouvoir sans bornes dans cette colonie, y était né, en 1743, d'un père et d'une mère esclaves. S'il faut en croire les assertions de quelques écrivains, il descendait d'un roi africain de la tribu des Arradas, appelé Gaou-Guinou. Ce fait est trop peu important pour que nous nous arrêtions à l'examiner. Nourri dans l'esclavage, Toussaint ne dut même que fort peu de chose au commencement d'instruction qu'il avait reçue d'un autre noir, son parrain. Toutefois, à l'époque où éclata la première insurrection, il avait déjà mérité, par son intelligence et sa bonne conduite, d'être tiré du rang des autres esclaves pour devenir le surveillant d'une partie de ceux de son maître, le comte Noé. Les convulsions auxquelles l'ancienne colonie française fut en proie en ayant fait disparaître les propriétaires d'esclaves, Toussaint fut un de ceux qui songèrent à rendre Saint-Domingue un état indépendant. Il s'attacha dans ce but au parti qui repoussait le nouveau régime, tout en acceptant la liberté. Au reste, peu disposé à servir d'instrum. à l'ambition d'aucun des chefs noirs, il passa du côté des Espagnols avec Jean-François, après avoir pris part au renversement de Biasson, et quitta bientôt les drapeaux du premier, quand il le vit, revêtu de la grandesse d'Espagne et du titre de lieutenant-général, tendre à livrer Saint-Domingue à de nouveaux maîtres. Sa défection fut si brusque, qu'en abandonnant le parti qu'il venait de servir avec beaucoup de gloire, il faillit à l'écraser. Dès ce temps, ses succès militaires lui avaient acquis un ascendant prodigieux sur les noirs. Ceux qui composaient sa troupe entrèrent avec lui dans le parti de la France, et par lui les républ. recouvrèrent sur les Espagn. et les Angl. la plupart des places de la côte ouest de l'île. Toussaint, qui avait beaucoup contribué à faire reconnaître l'autorité du général français, Laveaux, à la Grande-Rivière, au

Grand-Boucan, à Valière, Sainte-Suzanne, etc., mérita, par d'autres services encore, d'être reconnu par le directoire dans le grade de général de brigade. Il justifia cette élévation, en déployant autant d'habileté que de bravoure dans une nouvelle campagne contre les Anglais, dont il commença la défaite par la victoire des Verettes. Il fut nommé, environ six mois après, général de division et lieutenant au gouvernement de Saint-Domingue. Cependant les Anglais, se flattant de le gagner par des moyens semblables à ceux qu'avait employés le gouvernement espagnol envers Jean-François, lui firent en secret des offres auxquelles il parut disposé à se rendre; ce ne fut de sa part qu'un stratagème, et il pensa ainsi s'emparer de la personne du major Thomas Brisbanne. De nouveaux commissaires étaient arrivés de France, présidés par Santhonax. Celui-ci parut d'abord apprécier les services immenses qu'avait rendus Toussaint-Louverture : non-seulement il avait établi une bonne discipline parmi les noirs, mais il leur avait fait reprendre les travaux de la culture, et, bien que libres, ils devaient rester 5 ans encore attachés aux plantations de leurs anciens maîtres. Cependant il s'éleva bientôt des rivalités de pouvoir entre le commissaire républicain et le général noir, qu'on venait de proclamer chef des armées de Saint-Domingue. Non moins jaloux de son importance qu'il se sentait fort du dévouement des noirs, Toussaint se débarrassa de Santhonax, en l'obligeant à se rembarquer pour la France, et, comme pour attester au directoire qu'il n'avait pris cette mesure extrême que dans des vues d'intérêt public, il envoya immédiatement en France ses deux fils, sous prétexte d'y faire leur éducation, mais dans le fait pour y servir d'otages. Dans le même temps, et pour lutter plus efficacement contre le général Rigaud, qui s'était fait un parti puissant parmi les mulâtres, Toussaint se saisissait du pouvoir civil dans la colonie, en faisant nommer député au corps législatif le commissaire Raymond. Cependant, le directoire donnait pour successeur à ce dernier le général Hédouville, avec la mission spéciale d'observer et de contenir le général en chef de la colonie. Celui-ci poursuivait avec succès la guerre contre les Anglais. Lorsqu'Hédouville arriva à Saint-Domingue, les Anglais, suivant un traité déjà négocié avec Toussaint, allaient évacuer les places qu'ils occupaient encore. Le général français crut devoir intervenir dans ces accommodemens; mais sa participation fut éludée, et ses proclamations lacérées par les colons, principalement ceux qui s'étaient montrés les plus opposés au nouveau mode de gouvernement de la France. La prise de possession du môle Saint-Nicolas et des autres places fut, pour Toussaint, l'occasion de fêtes triomphales. Il s'occupa promptement d'y établir le même ordre que dans le reste de la colonie. Un biographe peu favorable à Toussaint (M. Beauchamp, *Biographie universelle*) dit que ce fut un spectacle bien imprévu pour les créoles, de voir cet homme les remettre, par sa pleine puissance, en possesion de leurs propriétés et de leurs esclaves : c'en dut être pour eux un plus inexplicable, de le voir dédaigner les insinuations qu'on lui faisait de toutes parts pour qu'il se laissât déclarer roi d'Haïti. Une insurrection ne tarda pas à éclater contre Hédouville, qui fut contraint à se rembarquer pour la France. Il s'en manifesta une autre presque aussitôt parmi les mulâtres dévoués à Rigaud. Toussaint fond sur eux, arrache de leurs mains les prisonniers blancs qu'ils sont au moment d'immoler, et, par un trait de clémence non moins admirab. que ceux qui font chérir la mém. des Auguste et des Titus, il proclama devant une portion de ses soldats et devant les autorités du Cap, assemblées au pied des autels, *que les hommes de couleur ont été assez punis*, *qu'ils doivent être pardonnés par tout le monde*, *comme ils le sont par lui-même*, *qu'ils peuvent rentrer dans leurs domiciles*, *qu'ils seront protégés et traités comme frères*. A la honte des sauvages instigateurs de ces misérables mulâtres, un si beau trait fut impuissant pour les désarmer : leur insurrection ne put être éteinte que dans des flots de sang. D'incroyables efforts avaient rendu enfin la tranquillité à Saint-Domingue; Toussaint en avait conquis la partie espagnole; un soulèvement des noirs, comprimé dans la plaine du Limbé, et qui coûta la vie à son neveu, le général Moïse, signalé comme l'instigateur de ce mouvement, n'avait fait que rendre plus imposante l'autorité du juste, mais inflexible arbitre de la colonie : tout à coup, et au moment où l'on apprenait en France qu'une constitution proclamée par l'assemblée centrale de St-Domingue déférait à Toussaint, avec le tit. de gouverneur et de président à vie, le droit de nommer à tous les emplois, celui même d'élire son successeur, une escadre de 54 bâtimens de guerre est équipée dans les ports de France sous les ordres du général Leclerc, beau-frère de Buonaparte (décembre 1801), et envoyée contre la colonie, qu'elle doit replonger dans de nouveaux et plus déplorables désastres. Ici commence dans la vie de Toussaint une période tout-à-fait historique, et dont nous ne pourrons saisir que quelques traits : l'approche de l'escadre annonçait des intentions violentes; la réponse que fit Christophe (*v.* ce nom), alors lieutenant du général en chef noir, au parlementaire du capitaine-général Leclerc, fut que la terre brûlerait avant que l'escadre mouillât dans la rade, et en effet, le débarquement fut reçu à coups de canon et à la lueur de l'incendie du Cap. Toussaint, pendant ce temps, se préparait à la plus opiniâtre résistance. On s'était flatté de l'ébranler par l'appareil de la force, et de le gagner ensuite par des promesses flatteuses. Pour rendre ce dern. moyen plus séduisant, on voulut que ce fût de la bouche même de ses deux fils qu'il entendît et les louanges et les protestations d'amitié du nouveau chef de la France. La lettre dont ce dernier avait chargé les fils de Toussaint ne produisit pas l'effet qu'on en attendait; les épanchemens de l'amour paternel n'empêchèrent point qu'il ne sentît en même temps une humiliat. secrète du genre de séduction qu'on lui avait préparé : c'est dans cette disposition d'esprit qu'il renvoya ses enfans au capitaine-général, qui eut à son tour la générosité de permettre qu'ils retournassent près de leur père. Une proclamation du gén. Leclerc mit hors la loi Toussaint et Christophe. Ce dernier et le gén. Dessalines se soumirent successivem., imitant l'exemple que leur en avait donné un autre chef noir, appelé Maurepas, commandant dans la partie du sud. La guerre jusque-là avait été fort meurtrière; et en plusieurs occasions Toussaint avait donné de nouvelles marques d'une valeur peu commune, de beaucoup d'habileté, de sang-froid et de pénétration; mais, abandonné des siens au moment où un renfort de quatre mille hommes venait de réparer les pertes des Français, il consentit à entrer en arrangement. Sa soumission mit la colonie au pouvoir de Leclerc; mais, retiré dans l'une de ses habitations, Toussaint ne parut qu'y attendre l'occasion de recouvrer l'intégralité de sa puissance. Ce fut du moins sur de tels soupçons qu'on lui tendit un piége pour s'emparer de sa personne et le transférer en France avec sa famille. Débarqué à Laudernau, il fut amené à Paris, enfermé au Temple, et de là conduit au fort de Joux, près de Besançon, où il mourut le 27 avril 1803, après 10 mois de captivité. La restauration rendit à la liberté ceux des membres de sa famille qui lui avaient survécu. On trouvera les plus amples détails sur Toussaint-Louverture dans l'ouvr. de M. A. Métral, intitulé *Histoire de l'expédition des Français à Saint-Domingue*, Paris, 1825, in-8, édition dans laquelle sont imprim. les *Mémoires d'Isaac Toussaint*. On a placé en tête un portrait de l'illustre général noir, et à la fin des *notes* de son

fils Isaac sur sa vie. Il y a plusieurs autres *vies* de Toussaint Louverture.

TOUSTAIN (dom Charles-François), bénédictin de la congrégation de St-Maur, né au Repas, diocèse de Séez, en 1700, mort à Saint-Denis en 1754, a laissé un assez grand nomb. d'ouvrages, soit imprimés, soit manuscrits, dont on trouve la liste dans l'*Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur*. Le plus important est, sans contredit, le *nouveau Traité de diplomatique*, 6 vol. in-4. Parmi les autres, on peut distinguer : *la Vérité persécutée par l'Erreur*, ou *Recueil de divers ouvrages des saints Pères sur les gr. persécutions des huit premiers siècles de l'église*, etc., La Haye, 1733, 2 v. in-12; *de l'Autorité des miracles dans l'église*, in-4. — Toustain (Gaspard-Franç. de), chevalier-seigneur de Richebourg, né à Richebourg en 1716, de la même famille que le précédent, mort en 1799, servit successivement comme garde-du-corps, mousquetaire, lieutenant des maréchaux, fut emprisonné sous le règne de la terreur, et rendu à la liberté après le 9 thermidor. Il a laissé plusieurs opuscules manuscrits, entre autres une *Dissertation sur l'origine de l'échiquier de Normandie*, à laquelle fut adjugé le prix, en 1766, par l'académie de Rouen. — Toustain-Dumanoir, de la même famille que le précédent, a place ici comme étant une des dernières victimes des lois contre les émigrés. Il fut condamné à mort et fusillé dans la plaine de Grenelle en 1800, et m. avec un grand courage.

TOUTOUSCH (Tadj-ed-Daulah), fondateur d'une branche de la dynastie des Seldjoukides en Syrie, fut envoyé, l'an 469 de l'hégyre (1076 de J.-C.), par son frère Mélik-Chah Ier, sulthan de Perse, pour achever la conquête de la Syrie; mais il se laissa gagner par l'argent du général Atziz, qui avait commencé l'expédition, et lui abandonna la gloire de la terminer. En 471 (1078), il vint secourir le même Atziz, investi dans Damas par les Egyptiens, et ne le sauva des mains de ceux-ci que pour le faire périr. Il reçut bientôt les soumissions de Baalbek, soutint dans Damas un siége contre les troupes du khâlyfe d'Egypte, et le leur fit lever en 475 (1083), s'empara 3 ans après du château d'Halep, et attaqua même la ville, mais se retira à l'approche de Mélik Chah, dont l'émir assiégé avait imploré la protection. Cependant les Egyptiens, rentrés en Syrie, prennent Tyr, Séïde, Saint-Jean-d'Acre et Baalbek. Toutousch, secouru par Acsancar-Cacem-Ed-Daulah, émir d'Halep, et par celui de Roha, reprend Baalbek, se voit bientôt abandonné de ses alliés, que révoltent ses airs de hauteur et ses injustices, et forcé de retourner à Damas. A la mort de Mélik-Chah, en 485 (1092), il se prépare à profiter des troubles de l'état. Il fait, dès l'année suivante, prononcer la khothbah en son nom à Damas, envoie demander au khâlyfe de Baghdâd de le proclamer sulthan, et, n'en ayant obtenu qu'une réponse évasive, fait déclarer pour lui les émirs de Syrie, et détermine par ses succès l'irrésolution du khâlyfe; mais, au milieu de ses conquêtes, il se voit obligé de retourner dans la Syrie, que les Egyptiens envahissent, et de lever de nouvelles troupes pour résister à son neveu Barkiarok, fortifié de l'alliance d'Acsancar. Il obtient d'abord sur eux de nombreux avantages, prend et fait périr le traître Acsancar; mais, vaincu à son tour près de Reï, il est tué dans la bataille en 488 (1095). — Toutousch, ou plutôt Takasch ou Tanasch, frère du précédent, se révolta dans le Khoraçan contre le sulthan Mélik-Chah, son frère, qui le vainquit, l'assiégea dans Termed l'an 476 (1089), et lui pardonna Après la m. de Mélik-Chah, il refusa de reconnaître Barkiarok, prit le titre de sulthan, fut vaincu l'an 486 (1093), et noyé avec son fils par l'ordre du prince.

TOUTTÉE (D. Antoine-Augustin), religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Riom, en Auvergne, en 1677, mort à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, à Paris, en 1718, professa 2 ans la philosophie à Vendôme, 4 ans la théologie à Saint-Benoit-sur-Loire, et fut appelé à St-Denis pour y enseigner la même science. On a de lui une édition des œuvres de saint Cyrille de Jérusalem sous ce titre : *sancti Cyrilli, archiepiscopi Hierosolymitani, Opera quæ extant omnia et ejus nomine circumferuntur ad manuscriptos codices*, etc., Paris, 1720, in-fol.

TOWERS (Joseph), écrivain anglais, né à Londres en 1737, mort en 1799, fut d'abord placé chez un papetier pour faire les commissions, et mis ensuite en apprentissage chez un imprimeur. Il profita des avantages de cette position pour s'instruire, devint imprimeur lui-même à Sherborne, puis dans la capitale, et se livra dès-lors ardemment à son goût pour les lettres. Il se chargea de la compilation des 7 premiers volumes de la *Biographie britannique* qui parut en 1766, in-8, et ne laissa presque passer aucun évènement politique, sans lancer dans le public une brochure contre le ministère et ses partisans. Plusieurs de ses opuscules ont été réunis par lui-même et livrés de nouveau à l'impression, 1796, 3 vol. in-8. On y remarque : *Justification des opinions politiques de Locke; Observations sur l'Histoire d'Angleterre; Observations sur les droits et les devoirs des jurés; Essai sur la vie, le caractère et les écrits de Sam. Johnson.* On a imprimé, sous son nom, des *Mémoires sur la vie de Frédéric II, roi de Prusse*, 1788, 2 vol. in-8. — Towers (Johnson), maître de l'école grammaticale de Tunbridge, mort en 1772, a donné une traduction anglaise des *Commentaires de César*, 1755.

TOWERSON (Gabriel), théologien anglais, né dans le Middlesex, mort en 1697, avait pris ses degrés à l'université d'Oxford. On cite de lui, entre autres ouvrages : *a Brief Account of some expressians in St Athanasius' Creed*, Oxford, 1663, in-4; *an Explicat. of the Decalogue and of the Catechism*, Londres, 1676-80, 3 part. in-fol.

TOWNLEY (Charles), antiquaire anglais, né en 1737, mort à Londres en 1805, fit un long séjour à Rome, visita les parties les plus reculées de la Grande-Grèce et de la Sicile, examina partout les monumens des anciens, en s'attachant surtout à la sculpture, et se forma une collection nombreuse de morceaux d'un travail exquis ou curieux. Après sa mort, les conservateurs du muséum britannique obtinrent du parlement une somme de 20 000 fr., pour acheter de sa famille les *marbres de Townley*. On y remarque une tête d'Homère, une apothéose de Marc-Aurèle, un jeune Vérus, des Astragalizontes, un groupe de petite dimension, une Isis, etc. On ne cite de lui qu'une *Dissertation sur un casque* (*the ribchester Helmet*), dans les *vetusta Monumenta* de la société des antiquaires. Sa passion pour les arts ne l'empêcha pas, dans une année de détresse, de distribuer aux pauvres des environs une somme équivalant au quart de son revenu. — Townley (James), ecclésiastique et professeur, né à Londres en 1715, mort en 1778, fut intimement lié avec le célèbre act. Garrick, et composa même quelques pièces qui eurent du succès, notamment *High life below stairs* (le beau monde hors du salon, 1759), fut l'ami du peintre moraliste Hogarth, et eut quelque part à son *Analyse de la beauté*.

TOWSTON (William), voyageur anglais, connu par 3 voyages aux côtes d'Afrique en 1555, 1556 et 1558, recueillit de grands profits de ses entreprises, mais eut à lutter souvent contre les Portugais, jaloux à l'excès de faire seuls le commerce de l'Afrique. On trouvera sur ce voyageur quelques détails dans l'*Histoire des voyages* de l'abbé Prévost, in-12, t. 2, p. 375.

TOZE. V. Totze.

TOZZETTI. V. Targioni.

TOZZI (Luc), médecin, né à Frignano, près d'Aversa, en 1638, m. à Naples en 1717, se fit connaître d'abord par quelq. observat. sur la comète de

1664, se mit vers 1666 à la tête de l'acad. des *discordanti*, organisée pour balancer l'influence des *investiganti* et s'opposer aux progrès des *secreti*, fut nommé suppléant de Thomas Cornelio à la faculté de médecine, et bientôt professeur à l'université de Naples. Il se rendit en 1695 à Rome, où il réunit aux fonctions d'archiâtre pontifical celles de professeur de médecine à la Sapience. Enfin, après avoir reçu les propositions les plus honorables de Charles II, roi d'Espagne, et de Clément XI, il vint accepter à Naples, du duc de Medina-Cœli, vice-roi espag., le tit. de proto-méd. du roy. On a un rec. complet de ses *Œuvres*, Venise, 1721, 5 vol. in-4.

TRABEAS (QUINTUS), poète comique de l'ancienne Rome, florissait dans le 5e S. de la républiq., du temps de Régulus. Cicéron a cité de lui divers fragmens qui nous sont parvenus par ce moyen, et que Maittaire a insérés dans son *Corpus poetarum*.

TRACHALUS (GALERIUS), orateur romain, fut désigné consul avec Silius Italicus, pour l'an 68, par Néron, qui se subrogea seul à leur place, obtint la faveur d'Othon, dans les discours duquel on crut reconnaître sa manière, et n'échappa qu'avec peine aux proscriptions qui signalèrent l'avènement de Vitellius. Voilà tout ce que l'on sait de sa vie. Quintilien a fait un grand éloge de son éloquence, et parmi plusieurs qualités importantes de l'orateur, la beauté de son organe est constatée par le proverbe *Trachalo vocalior*.

TRACY (le P. BERNARD DESTUTT DE), écriv. ascétique, né au château de Parai-le-Fresi, près Moulins, en 1720, m. à Paris en 1786, entra dans la congrégation des théatins dès l'âge de 16 ans; et n'y accepta, de tous les emplois qui lui furent offerts, que celui de maître des novices, pour n'être point détourné de ses occupations littéraires. On a de lui : *Conférences ou Exhortations sur les devoirs des ecclésiastiques*, Paris, 1768, in-12; *Traité des devoirs de la vie chrétienne*, ib., 1770, 2 vol. in-12; *Vie de St Gaetan de Thienne, fondateur des théatins*, ibid., 1774, in-12; *Vie de St Bruno, fondat. des chartreux*, ib., 1785, in-12.

TRADENIN (PRZIBICON de), fut chargé en 1374, par l'empereur Charles IV, d'écrire l'histoire du roy. de Bohême, et dès-lors il commença à mettre en ordre les matériaux précieux que le prince lui confia ou lui donna les moyens de recueillir. Il devait examiner attentivem. les faits et n'admettre dans son ouvrage aucun des récits hasardés et fabuleux qui défiguraient les chroniques anciennes. C'est ce qu'il fit avec bonheur dans sa *chroniq.* dite *Pulkava*. Mais il n'a conduit son travail que jusqu'à l'année 1330, la m. l'ayant empêché de donner la dern. partie du règ. de Jean et celui de Charles IV.

TRADESCANT (JEAN), naturaliste et voyageur hollandais, mort avant 1656, vraisemblablement dans un âge très-avancé, parcourut plusieurs pays de l'Europe, se fixa en Angleterre, d'où il alla recueillir des plantes aux Baléares et dans d'autres îles de la Méditerranée, établit à son retour un jardin à Lambeth, reçut le brevet de jardinier du roi en 1629, et fut le premier dans sa patrie adoptive, qui forma une collection d'histoire naturelle. — TRADESCANT (Jean), fils du précédent, m. en 1662, voyagea en Virginie, d'où il rapporta, entre autres plantes, celles qui porte son nom (*Tradescantia*), et continua la collection commencée par son père, connue alors sous le nom d'*Arche de Tradescant*. On a de lui en anglais : *Museum Tradescantianum*, ou *Recueil de raretés conservées à South-Lambeth, près de Lond.*, Lond. 1656, in-8.

TRADONICO (PIERRE), doge de Venise, élu dans une sédition du peuple en 837, tué en 864 par des nobles dans un couvent où il célébrait la fête de St-Zacharie, était origin. de Pola en Istrie. Il eut pour prédécess. Jean Participatio, et pour success. Urso Participatio, qui poursuivit ses meurtriers.

TRAETTA (THOMAS), célèbre compositeur ital., né à Bitonto, dans le royaume de Naples, en 1727, mort à Venise en 1779, débuta à l'âge de 23 ans par *Farnace*, qui eut un grand succès. Il figura ensuite sur les principaux théâtres de l'Italie, s'engagea au théâtre impérial de Vienne, fut qualifié d'une pension du roi d'Espagne, obtint la place de maître au conservatoire de l'*Ospedaletto* à Venise, demeura 7 ans à Pétersbourg où l'avait appelé Catherine, et quelque temps à Londres, où la faiblesse de sa santé ne lui permit pas de se fixer. Musicien profond et rêveur, Traetta excelle surtout dans les effets sombres et pittoresques de l'harmonie. Ses principaux opéras sont : *Ezio*, à Naples, 1750; *Ippolito ed Aricia*, à Parme, 1757; *Ifigenia*, à Venise, 1759; *Armida*, ibid., 1760; l'*Isola disabitata*, à Pétersbourg, 1769; l'*Olimpiade*, ibid., 1770; la *Didone*, ibid., 1772; *Germonda*, à Londres, 1776; *la Disfatta di Dario*, à Naples, 1778.

TRAGUS. V. BOCK.

TRAFALGAR, promontoire de l'Andalousie (Espagne), à l'entrée du détroit de Gibraltar, par les 6° de longitude ouest et 36° latitude nord, a donné son nom au combat mémorable qui eut lieu le 21 octobre 1805 entre une flotte anglaise, aux ordres de l'amiral Nelson, et deux escadres franç. et espagnoles combinées, l'une commandée par le vice-amiral Villeneuve, l'autre par le contre-amiral Gravina. La flotte anglaise se composait de 27 vaisseaux de ligne formés en 2 colonnes, dont la 2e, de 15 voiles, obéissait au vice-amiral Collingwood. La flotte combinée était forte de 33 bâtimens, dont 18 français et 15 espagnols. L'avant-garde franç., formée d'une division sous les ordres du contre-amiral Dumanoir, ne put exécuter avec précision ses manœuvres, la lame jetant ses navires sous le vent de l'ennemi; celui-ci put ainsi écraser en forces le corps de bataille, tandis que 10 vaisseaux de l'avant-garde française étaient reduits à l'inaction par suite du désordre qu'il y eut dans les dispositions de l'attaque. L'avantage demeura aux Anglais; mais ils eurent à pleurer la perte de leur amiral. Des prodiges de valeur honorérent la défaite des Français et des Espagnols, qui perdirent, outre plusieurs de leurs chefs, 19 vaisseaux tant pris que brûlés ou coulés à fond. Bien que la table de loch du vaisseau *le Formidable* que montait le contre-amiral Dumanoir attestât qu'il avait exécuté ponctuellement tous les signaux qui lui furent faits à la journée de Trafalgar, et que le même officier eût fait preuve de courage avant de succomber dans le dernier engagement qu'il eut à soutenir le 4 nov. suiv., dans sa retraite sur l'île de Rhé, il n'en fut pas moins traduit devant un conseil d'enquête comme accusé d'une coupable indécision. De justes éloges furent donnés par ce conseil à la bravoure des autres chefs et matelots de la division.

TRAJAN (MARCUS-ULPIUS-TRAJANIUS-CRINITUS), empereur romain, surnommé *Optimus* (très-bon), naquit à Italica, près de Séville en Espagne, l'an 52 de J.-C., d'une famille très-ancienne, mais sans illustration. Il fit ses premières armes avec assez d'éclat pour être distingué par Domitien, et se conduisit avec assez de prudence pour ne point éveiller les soupçons de ce tyran, qui, au contraire, lui laissa obtenir le consulat ordinaire l'an 91, et le mit ensuite à la tête des légions de la Basse-Germanie. Ce fut dans ce poste important qu'il acquit les titres qui, plus tard, le recommandèrent à l'estime de Nerva. Il fut adopté à l'âge de 42 ans par cet emper. un peu faible, dont il devint le plus ferme appui dans ces temps de troubles et de séditions. Après la mort de son père adoptif (l'an 98), il fut reconnu empereur d'une voix unanime par le sénat, le peuple et les armées; mais il était alors dans les contrées que baignent le Rhin et le Danube, et il crut devoir y rester quelq. temps encore pour contenir les barbares dans les limites de leur territoire, et pour rétablir la discipline dans les armées de l'empire. Il ne prit le chemin de Rome que dans la seconde année de son règne,

L'ordre et la régularité de sa marche triomphale, le peu de frais qu'elle coûta, la simplicité, la modestie, l'affabilité de son entrée dans la capitale, présagèrent à tout le monde les beaux jours qui allaient luire, et lui firent décerner par le sénat le titre de *Père de la patrie*. Il accepta cet honneur après quelque hésitation, et ne voulut y voir qu'un engagement pris formellement de rendre heureux les peuples qui se jetaient dans ses bras paternels. La postérité a reconnu que jamais prince n'avait mieux rempli une plus généreuse promesse. Il commença par se rendre accessible à tout le monde, sans se plaindre toutefois de ceux qui ne s'empressèrent point à lui faire leur cour, et l'on ne put croire que, s'il accueillait avec bienveillance le dernier des Romains, ce fut par un effet de cette facilité banale d'un homme qui ne sent rien et n'a de préférence pour personne. Il eut des amis, tous distingués par leur mérite et leur vertu, et il plaça en eux une confiance que l'on chercha vainement à altérer. Il n'eut que deux défauts comme homme : il se livrait aux excès de la table et à ces caprices honteux de débauches qui nous paraissent aujourd'hui inconcevab., et que les anciens pardonnaient même à leurs sages. Nous serions injustes si nous n'ajoutions que chez Trajan les faiblesses de l'homme privé n'influèrent jamais sur la conduite de l'empereur. Ainsi, quoiqu'il ne bût jamais jusqu'à perdre entièrement la raison, il défendit d'exécuter les ordres qu'il pourrait donner après de longs repas. Plus empressé de satisfaire les citoyens que les soldats à son avènement au trône, il fit en entier la gratification destinée au soulagement du peuple avant d'avoir complété celle qu'il accordait aux troupes. Il dispensa ses sujets des contributions prétendues volontaires qui se percevaient à l'occasion de chaque nouv. règne. Il donna la plus gr. attention à l'approvisionnem. de Rome en accordant une entière liberté à la circulat. des grains et en les payant avec fidélité, non pas en ayant recours, comme la plupart des emper., à des moyens odieux, tels que des enlèvem. de blé chez les cultivat. Il purgea Rome de cette race malfaisante de délateurs qui avait régné sous Domitien et était demeurée impunie sous Nerva. En même temps il rechercha les hommes indépend. élevés, et fermes pour leur donner de préférence les dignités, les sacerdoces, les gouvernemens, et parut en quelque sorte favoriser les vertus républicaines, assuré qu'il était de se mieux faire obéir par ses bienfaits que par l'exercice d'une autorité absolue. C'était une de ses maximes favorites que le fisc est dans l'état ce qu'est dans le corps humain la rate, qui ne peut croître qu'aux dépens de la substance des autres organes. Mais ce qui valut mieux que cette maxime, c'est qu'il sut la mettre en pratique. Il fit plus; il renonça à une grande part. du domaine impér., et il laissa rentrer dans la circul., par des ventes ou par des dons, cette multitude de palais, de maisons de plaisance, de jardins superbes, que les prem. césars avaient acquis par des confisc. odieuses. Peu curieux de rien bâtir pour lui-même, il couvrit tout l'emp. de nomb. et de riches monum. que nous ne pouvons énumérer, mais dont quelq.-uns subsistent encore, entiers ou ruinés. Tels sont à Rome la colonne Trajane, le pont d'Alcantara sur le Tage, et un gr. nombre de routes intérieures et de voies militaires dans diverses contrées. La reconnaissance de l'univers se manifesta envers lui par le titre d'*Optimus*, qui lui fut donné, non par un décret explicite, mais par la voix des peuples; et plus tard ce devint un usage de souhaiter à chaque empereur à son avènement, de surpasser, s'il était possible, Auguste en bonheur et Trajan en vertu. Malheureusement ce prince si populaire, mais nourri au milieu des camps et passionné pour la gloire des armes, de la même main dont il essayait de rétablir les vieilles institutions de Rome, voulut remettre en vigueur l'ambitieux projet, toujours suivi sous les consuls de la république et abandonné depuis Auguste, de pousser la domination romaine jusqu'aux limites du monde. Il se signala d'abord contre les Daces, nation belliqueuse qui habitait au-delà du Danube, et qui, sous le règne de Domitien, avait insulté à la majesté de Rome. Il ouvrit la campagne l'an 101 ou 102 de J.-C.; et quoiqu'il eût trouvé un rival digne de lui dans le brave Décébale (*v.* ce nom), roi de cette nation, il le vainquit, et lui ayant permis de racheter son roy. à des condit. que le sénat romain fut appelé à ratifier, il revint dans la capitale de l'empire l'an 103, pour y triompher et prendre le surnom de *Dacique*. Vinrent alors deux années de paix qui furent employées par l'empereur à introduire dans l'administration publique d'utiles réformes. Mais Décébale ayant violé le traité qui lui avait été imposé, la guerre recommença l'an 105, et ne fut terminée que l'année suivante par la mort volontaire de ce prince et par la réduction de la Dacie en province romaine. C'est à cette occasion que fut élevée la colonne trajane. Pour assurer sa conquête et pour y répandre les bienfaits de la civilisation, l'empereur établit plusieurs colonies, soit dans le cœur de la Dacie, soit dans les provinces voisines. Pendant qu'il gagnait des batailles et du terrain au-delà du Danube, un de ses lieutenans, Cornélius Palma, subjuguait l'Arabie-Pétrée, qui fut aussi réduite en province romaine l'an 107 de J.-C. Après 8 ans de paix marqués par la refonte générale des monnaies et par la construction d'une immense chaussée qui traverse encore aujourd'hui les marais Pontins, Trajan profita, pour porter la guerre en Asie, d'un prétexte que lui fournit le roi des Parthes Chosroès, en disposant du trône vacant d'Arménie, dont Rome prétendait avoir seule le droit de donner l'investit. Il partit à la tête de ses légions l'an 114 de J.-C., et sans se laisser arrêter par les concessions tardives de Chosroès, ni par ses propositions humbles et suppliantes, il se mit en possession de l'Arménie. S'il n'eût voulu que réhabiliter la gloire de l'empire, son but était atteint; mais il voulait conquérir le royaume des Parthes, et il entra dans la Mésopotamie, dont plusieurs villes importantes se rangèrent rapidement sous sa loi. Ce fut à ses qualités personnelles surtout qu'il dut ses succès. Il s'exposait à tous les dangers, supportait toutes les fatigues comme le moindre soldat, et entretenait parmi ses troupes une admirable discipline. Tant d'exploits brillans, grossis encore par la renommée qui en transmettait le récit à Rome, firent décerner à Trajan, au milieu des transports du plus vif enthousiasme, les surn. glorieux d'*Arménique* et de *Parthique*. Dans le même temps l'emper. forçait l'Arabie-Pétrée de recevoir un gouverneur rom. portait ses aigles victorieuses entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne, donnait un roi aux Albaniens, subjuguait les princes de l'Ibérie et de la Colchide, et par les armes de son lieutenant Lucius Quictus, triomphait des Mardes, peuple belliqueux et féroce, habitant au nord de la Médie. L'année suivante (115), il entreprit une seconde campagne contre les Parthes. Il soumit sans peine l'Adiabène et toute l'Assyrie, redescendit ensuite vers le pays de Babylone sans éprouver de résistance, et paraissant plutôt voyager que combattre. Il n'eut qu'à se montrer devant Ctésiphon pour s'en rendre maître. Suze, ancienne métropole des Perses, lui ouvrit ses portes. La prudence demandait qu'au lieu de courir à d'autres entreprises aventureuses et lointaines, il s'occupât d'affermir ces conquêtes, moins difficiles à faire qu'à conserver. Mais il était possédé du désir d'égaler, de surpasser même Alexandre. Ce fou sublime était le modèle que le sage Trajan s'était proposé dans ses dernières années. En vain la nature l'avertit par de grands désastres que toute puissance humaine a des bornes; il ne ralentit en rien son ardeur. Après avoir parcouru dans toute sa longueur le golfe Persique, il s'avança jusqu'au

Grand-Océan, et, regrettant de n'être plus assez jeune pour porter la guerre chez les Indiens, il se rabattit sur l'Arabie-Heureuse, dont il ravagea les côtes et soumit le territoire; puis il revint par le Tigre et l'Euphrate à Babylone, où il offrit des sacrifices aux mânes du héros macédonien. Mais les Parthes avaient profité de son fastueux voyage pour reprendre l'offensive, et avec succès, ce qui le força de recommencer la guerre. Il rétablit à peu près dans ces contrées sa domination par de nouvelles victoires; mais il vit bien qu'il devait borner ses vastes projets, et renonçant à l'idée de réduire le royaume des Parthes en province romaine, il se contenta de lui imposer, à la place de Chosroès, un monarque de son propre choix, qui fut Parthamaspatès, prince arménien, du sang des Arsacides (117 de J.-C.). Après avoir pris quelques autres arrangemens analogues, qui eurent pour résultat d'étendre les limites de l'empire au-delà du Tigre et de lui donner une longueur d'environ 2000 lieues d'occid. en orient, il se disposait à marcher contre les Juifs, qui, depuis deux ans, épouvantaient l'Afrique et l'Asie des plus horribles cruautés pour venger la perte de leur existence politique. Il fut alors attaqué d'une maladie de langueur à laquelle il succomba le 11 août 117 de J.-C., dans la 64e année de son âge et la 20e de son règne. Ce fut à Sélinunte en Cilicie, qui prit le nom de Trajanopolis. Il eut la douleur de voir avant d'expirer Chosroès rappelé, Parthamaspatès détrôné, et l'Arménie et la Mésopotamie rendues à leurs anciens maîtres. Un autre chagrin pour lui fut de savoir qu'Adrien serait son successeur, grâce aux intrigues de Plotine. Il n'aurait pas sans doute choisi ce prince, et d'ailleurs, se regardant plutôt comme le généralissime de la républiq. que comme monarque, il avait l'intention de laisser au sénat le libre choix d'un nouvel emper. Trajan, malgré les vices dont on rougit pour lui, malgré ses persécutions dirigées isolém. contre quelques chrétiens, malgré sa folle passion des conquêtes, est regardé comme le souverain le plus accompli dont l'histoire ait jamais parlé. Son règne, si glorieux à tant d'autres titres, se recommande encore comme époque littéraire. C'est sous lui que fleurirent Plutarque, Pline-le-Jeune, Tacite, Quinte-Curce, Suétone, Florus, Quintilien, Juvénal, Frontin, etc. Les seuls écrits de l'antiquité où l'on puisse trouver des renseignemens sur lui sont d'abord sa correspond. avec Pline-le-Jeune, ensuite le panagyrique qu'a fait de lui cet écrivain sans altérer la vérité, parce que cela eût été inutile, et les extraits de Dion Cassius, par Xiphilin, avec les abrégés d'Eutrope, d'Aurelius Victor et de Paul Orose. Parmi les modernes qui ont écrit sa vie ou qui l'on jugée, nous citerons le Nain de Tillemont, Crévier, Gibbon, Voltaire, Montesquieu. Beaucoup de savans allem. se sont occupés du même prince. *Le Triomphe de Trajan*, opéra d'Esménard, a été représenté en 1807 avec un grand éclat sur la scène de l'Académie royale de musique.

TRAKHANIOT (GEORGE), diplomate russe du 15e S., m. dans les prem. années du 16e S., il était sans doute Grec d'origine, puisqu'on le voit arriver à Rome avec Thomas Paléologue, après la conquête du Péloponèse par Mahomet II, et accompagner la princesse Sophie, fille de Thomas, lorsqu'elle se rendit en 1472 à Moscou pour y épouser Iwan III. Il gagna la confiance du grand-duc et fut chargé par lui de plus. missions importantes en Russie et en Allemagne, entre autres du soin de trouver une princesse royale pour le prince Vassili, et d'engager au service d'Iwan des mineurs, des architect., des médecins et d'autres artistes. En passant par Lubeck, il parvint à entraîner avec lui un imprim. d'une grande réputation, nommé Barthélemi. Il conserva le même crédit sous le règne de Vassili III, en reçut des missions diplomatiq. en Italie, fut admis dans son conseil et nommé grand-dignitaire de l'empire.

TRALLES (BALTHAZAR-LOUIS), médecin du roi de Pologne, né en 1708 à Breslau, où il m. en 1797, membre de l'acad. impériale de Vienne et de la société royale de Berlin, refusa les offres les plus avantageuses de plus. souverains pour vivre dans sa ville natale indépendant. On cite de lui: *Précautions que doit prendre une bonne mère pour la santé de son enfant nouveau-né* (allem.), Breslau, 1750, in-8; *Usus opii salubris et noxius in morborum medelâ, solidis et certis principiis superstructus*, ibid., 1757. in-4; reimp. sept fois jusqu'en 1784; *vexatissimum nostrâ ætate de insitione variolar. vel admittendâ vel repudiandâ Argumentum*, ib., 1765, in-8; réimp. à Naples, 1780, in-8; *de animæ existentis Immaterialitate et Immortalitate cogitata*, Breslau, 1774, in-8; en allem., ib., 1776, in-8. (Marie-Thérèse fut si satisfaite de cet ouv. qu'elle envoya à l'aut. une tabatière en or.)

TRANCHANT. V. VERNE.

TRANQUILLE (Le P.), de Bayeux, capucin, fut persécuté dans son ordre, pour s'être opposé à la bulle *Unigenitus*, se réfugia en Hollande en 1727, et fixa son séjour à Utrecht, où il vivait encore en 1770, sous le nom d'*Osmont du Sellier*. On a de lui: *Instruction théologique en forme de catéchisme sur les promesses faites à l'Eglise*, Utrecht, 1733; *Justification des discours et de l'histoire de M. l'abbé Fleury*, 2 tom., dont le prem. parut en 1736, et le 2e en Hollande (Nancy), 1738.

TRANSTAMARE. V. HENRI.

TRAPEZUNTIUS. V. GEORGE DE TREBIZONDE.

TRAPP (JOSEPH), poète angl., né à Cherington, dans le comté de Glocester en 1679, m. en 1747, remplit diverses fonctions ecclésiastiq. dans l'église anglicane et professa à l'université d'Oxford. On a de lui: *Abramule*, ou *l'Amour et l'Empire* (angl.), tragéd. représentée en 1704; *Caractère du parti actuel des whigs* (angl.), Londres, 1711; *Virgile*, trad. en vers libres; *Anacréon et le Paradis perdu* de Milton, trad. en latin.—TRAPP (Joseph), fils du précéd., a pub.: *Vie de Linné*, avec la liste de ses ouv. et la vie de son fils, trad. de l'allem. en angl., Londres, 1794, in-4; *Voyage à Madagascar et dans les Indes-Orientales*, *avec les mémoires sur le commerce de la Chine*, par Brunel, trad. en anglais, Londres, 1793, in-8.

TRAPPE (ordre de la), fondé en 1140 par Rotrou, comte de Perche, fut réformé en 1663 par l'abbé de Rancé (*v.* ce nom).

TRASYBULE. V. THRASYBULE.

TRATTNER (JEAN-THOMAS, baron de), célèbre imprimeur, né à Johrmannsdorf, près de Guns en Hongrie, en 1710, m. à Vienne en 1798, sut par sa probité et son intelligence, quoique sans parens et très-pauvre, se procurer des amis par le secours desquels il acheta, en 1748, une imprim. peu considérable et presque tombée. Il l'eut bientôt relevée et agrandie, et y ajouta même cinq succursales, à Agram, à Pest, à Inspruck, à Lintz et à Trieste, 8 librairies, 18 dépôts de livres dans plus. villes étrangères aussi bien que dans les états autrichiens. Enfin par ses efforts et ses voyages il donna à l'imprimerie et à la librairie une impulsion qui a été très-favorable au développem. intellectuel de la nation autrichienne. Pour récompenser son zèle, Marie-Thérèse le mit à la tête de l'imprim. de la cour, François Ier le nomma chevalier de l'empire et Léopold II le fit baron du roy. de Hongrie. On lui a reproché toutefois de nombreuses contre-façons.

TRAUCAT (FRANÇOIS), mal à propos nommé *Brocard* dans les *Mémoires* de Baville, jardinier, né à Nîmes dans la 1re moitié du 16e S., est le premier, quoi que l'on ait pu dire et croire, qui ait rendu l'important service de propager en France la culture des mûriers. A l'époque où le célèbre agronome du Pradel recevait de Henri IV l'ordre de planter vingt mille de ces arbres aux Tuileries et d'en fournir aux généralités de Lyon, de Tours d'Orléans et de Paris, les pépinières de Traucat

mises en rapport dès 1564, en avaient déjà enrichi le Languedoc et la Provence de plus de quatre millions. Il développa les moyens de donner à cette culture la plus grande extension et on calcula tous les avantages dans un *Discours abrégé sur les vertus et propriétés des mûriers*, etc., *dédié au roi*, Paris, 1606.

TRAUN (OTHON-FERDINAND, comte de), feld-maréchal au service d'Autriche, né en 1677, d'une des plus anciennes familles de la Bavière, m. à Hermanstadt en 1748, se fit connaître si avantageusement dans la guerre de la success. d'Espagne, qu'en 1704, à l'âge de 27 ans, il était colonel et général-adjudant. Il servit en Espagne, en Lombardie, en Sicile, fut nommé général-major en 1723, gouvern. de Messine en 1727, puis commandant-général des troupes de l'Autriche en Sicile; mais n'ayant pas assez de forces pour s'y maintenir, il passa le détroit, soutint dans Capoue un siége de deux mois, reçut en 1735 le grade de général d'artillerie, et en 1736 le gouvernem. de Milan, qu'il défendit avec succès contre des forces supérieures. Il fut cependant disgracié, et, après avoir remis son commandem. au général Lobkowitz, alla servir sous le prince de Lorraine, en Allemagne, et put s'attribuer la plus grande partie des succès qu'obtint l'armée autrichienne : c'est du moins le jugement porté par Frédéric II, qui va même jusqu'à dire qu'*il regarde cette campagne comme son école dans l'art de la guerre*, *et M. de Traun comme son précepteur.* Traun fut reçu à Vienne en 1746 de la manière la plus flatteuse et nommé gouvern. de la Transylvanie en 1747.

TRAUTSON (JEAN-JOSEPH, comte de), cardin. et archevêque de Vienne, né en 1704, m. en 1757, fit ses études à Rome et à Sienne, et à son retour, fut nommé successivem. chanoine à Saltzbourg, à Passau, à Breslau, abbé commandataire de deux maisons religieuses, coadjut., en 1750, de l'archevêque de Vienne, et archev. lui-même en 1751 avec le titre de conseiller intime de l'impérat. Devenu dès-lors le prélat le plus puissant à la cour, il adressa, en 1752, aux ecclésiastiq. de son diocèse une lettre pastorale qui excita le mécontentement presque général du clergé et des fidèles, parce qu'il s'y plaignait de l'ignorance dans laquelle le clergé entretenait les fidèles au lieu de leur expliquer les vérités fondamentales de la religion. Son influence pourtant ne fit qu'augmenter. Marie-Thérèse le chargea de réformer l'université de Vienne, et l'en nomma *protecteur*, en lui confiant la surintendance des études dans son diocèse. Trautson força les jésuites de partager les places de l'enseignement avec les autres ordres religieux, détermina la cour de Rome à diminuer le nombre des jours de fête, obtint la direction du *Collegium Theresianum*, fondé pour l'éducation des nobles destinés au métier des armes, reçut le chapeau de cardinal en 1756, et se maintint, jusqu'à son dern. jour, au faîte des honneurs et de la puissance.

TRAVASA (CAJETAN-MARIE), historien, né à Bassano en 1698, m. en 1774 à Venise, où il avait pris l'habit des théatins et professé la philosophie dans les écoles de cet ordre, se livra aussi à la prédication et composa un assez grand nombre d'ouv., parmi lesquels nous citerons : *Storia critica della vita d'Ario*, *primo eresiarca del IV° secolo*, Venise, 1746, in-8; *Storia critica delle vite degli eresiarchi de' tre primi secoli*, ibid., 1752-62, 5 vol. in-8, port.; *Istruzioni e regole per tacere e per parlare come conviensi in materia di religione*, ib., 1764, in-8.

TRAVERS (NICOLAS), prêtre appelant, né à Nantes en 1686, m. en 1750, soutint que tout prêtre, sans être approuvé d'aucun évêque, pouvait absoudre validem. et souvent même licitem., et publia à ce sujet, en 1734, une *Consultation sur la juridiction et l'approbation nécessaires pour confesser* en 7 questions. Cet ouv. ayant été censuré et réfuté, Travers publia : *la Consultation défendue par l'auteur contre le mandement de M. Languet*, *le livre du P. Bernard et la censure de 86 docteurs*, 1736, in-4. Il refondit cette réponse et la redonna sous ce titre : *Pouvoirs légitimes du premier et du deuxième ordre dans l'administration des sacrem. et le gouvernem. de l'Eglise*, 1744, in-4. L'apologie fut, comme l'ouv., censurée et réfutée, et l'aut. fut exilé dans le couvent des cordeliers de Savenay, d'où on lui permit de sortir en 1748, mais avec défense de rien faire imprim. sur les affaires de l'Eglise. Outre ces ouv. déjà cités et plus. MSs. qui ont passé dans la biblioth. publiq. de Nantes, on cite de lui : *Catalogue des princes et comtes*, *seigneurs de Nantes*, *depuis les Romains jusqu'en* 1750, Nantes, 1750, in-12.

TRAVERSARI (CHARLES-MARIE), religieux italien de l'ordre des servites au 18ᵉ S., né à Lugo dans le Ferrarais, professa la théologie à Mantoue, et fut un des adversaires de M. de Hontheim. On a de lui : *Ennodii Faventini de romani pontificii primatu*, *adversùs Justinum Febronium*, *theologico-historico-critica Dissertatio*, Faenza, 1771, in-4; une *Dissertation* (en latin) *théologico-polémique sur la communion du sacrifice non-sanglant de la loi nouvelle*, Pavie, 1779; *Instruction sur le sacrifice de la messe* (en italien), Pavie, 1780. (Ces deux dern. écrits furent mis à l'index par un décret de 1781.) — V. AMBROISE LE CAMALDULE.

TREBATIUS (CAIUS), surnommé *Testa*, savant juriscons. romain, eut pour maître dans la science du droit Maximus Cornelius, et fut probablement celui de l'illustre Labéon. Il était de la secte d'Epicure, et ce fut sans doute à la conformité de ses opinions philosophiq. avec celles de César, qu'il dut l'amitié de ce généreux protect., qui le nomma tribun dans ses légions, et lui permit de toucher les émolumens de cette place, sans en remplir les devoirs. Trebatius demeura constamment attaché au parti de César pendant la guerre civile, et sut se maintenir en faveur également sous Auguste. Au reste, il était éloquent, plein de probité et de prudence. Macrobe et Aulu-Gelle lui attribuent divers traités sur les *religions*, qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Il avait publié en outre plus. ouv. sur le droit civil; car on trouve un grand nombre de ses décisions dans les *Pandectes* de Justinien.

TREBATTI (PAUL-PONCE), sculpteur florentin, a passé en France la plus grande partie de sa vie, et cependant nous n'avons pas beaucoup de données certaines, ni sur l'époque de son arrivée, ni sur celle de sa naissance et de sa m., ni sur les écoles où il s'est formé, ni même sur les ouv. qu'on doit lui attribuer. Voici ce que nous sommes fondés à croire. Trebatti, Paul-Ponce, ou maître Ponce (car on l'a désigné de ces différentes manières), né à Florence ou dans les environs de cette ville vers les années 1500 ou 1505, dut arriver en France, avec le Rosso, en 1530, ou avec le Primatice, en 1531. Il se fit connaître à Paris, en 1535, par le tombeau du prince *Alberto Pio da Carpi*, officier savoyard, au service de François Iᵉʳ. Ce monum., qu'on a vu long-temps au Musée des monumens français, est maintenant déposé au musée des sculptures modernes, dit *Musée d'Angoulême*. Tout porte à croire que Trebatti, qui, comme nous l'apprend Vasari, fut employé tout d'abord à Fontainebleau à exécuter des figures de stuc, en ronde bosse, continua, sous Henri II, ces travaux commencés sous François Iᵉʳ. Jean Goujon, chargé seul de la totalité des décorat. du Louvre (le vieux Louvre), dut s'associer des collaborat.; aussi Brice nous dit-il qu'*il y a dans l'attique quelque chose de Paul-Ponce.* Il est certain qu'il travailla aussi à décorer l'intérieur de ce bâtim., surtout la chambre de parade et la chambre particulière du roi. Cette dern. subsistait encore entièrem. en 1807, et les connaisseurs y admiraient principalem. un petit cabinet de travail. Une partie des décorations du

petit château de Meudon, appelé *la Grotte*, et, selon toute apparence, les tombeaux de Charles de Maigné ou de Magny, capitaine des gardes de la Porte, et d'André Blondel de Roquancourt, enfin trois génies placés sur un monum. en l'honneur de François II, furent encore l'ouv. du même maître. Catherine de Médicis l'employa ensuite à décorer le château et le jardin des Tuileries, et la rotonde appelée *la Chapelle* ou *le Tombeau des Valois*: c'est là qu'il plaça ce *Christ mort*, *qui est*, dit Sauval, *la plus belle pièce que Ponce ait jamais faite*. On cite d'autres ouv. de Trebatti, ou qui lui ont été attribués avec plus ou moins de vraisemblance; mais c'est à tort qu'on mettrait sous son nom, comme on l'a fait, le tombeau de la famille d'Orléans, terminé en 1504, et celui de Louis XII, soit en totalité, soit en partie. (*Voyez* l'excellent article de M. Emeric David sur Trebatti, dans la *Biographie universelle*.)

TREBELLIEN (Caius-Annius), fameux pirate, qui se fit déclarer emper. dans l'Isaurie, sous le règne de Gallien l'an 264, perdit une bataille, et fut tué un an après son usurpation. V. *les Trente Tyrans* de Trebellius Pollio. — Trébellien (Rufus), préteur sous Tibère, eut recours au suicide pour se soustraire à une accusat. de lèse-majesté.

TREBELLIUS. V. Pollion.

TRÉDIAKOFSKI (Vassili-Kirilowitsch), poète et littér. russe, né en 1703, sentit le besoin de s'instruire par les voyages, et visita, fort jeune, la Hollande, l'Angleterre et la France. Il suivit à Paris des leçons de Rollin, se fit recevoir à l'univers., et après avoir étudié cinq ans les lettres françaises, retourna à Pétersbourg, où il fut secrétaire de l'académie, profess. de rhétoriq. et plus tard conseill. de cour. C'est là qu'il m. en 1769. Trédiakofski a beaucoup contribué par ses préceptes au perfectionnement de la littérat. russe, qu'il ne lui fut pas donné d'avancer par son exemple. Un style lourd et sans élégance dépare la correct. qu'il a mise dans ses ouv. en prose; quant aux poésies qu'il a laissées elles sont au-dessous du médiocre. Il a été fait à St-Pétersbourg une édit. complète de ses nombreux ouv., tous écrits en russe, et parmi lesquels il nous suffira d'indiquer sa trad. de l'*Histoire ancienne* et de l'*Histoire romaine* de Rollin, en 26 vol. in-12, St-Pétersbourg, 1749-62, et 1761-67; *l'Art de la Versification russe*, ibid., 1735; *Déidamie*, trag. en 5 actes; *la Télemachide*, ou trad. en vers du Télémaque de Fénelon, ib., 1766; *Considérat. sur la Versification russe dans les temps anc., moyens et modernes* (Mém. de l'acad. de St-Pétersbourg, juin 1755); *Considérat. sur les antiquités les plus célèbres de la Russie*, ibid., 1773; et les trad. de l'*Argénide* de Barclay, de *l'Art poétique* de Boileau; et des *Mémoires sur l'artillerie*, par Saint-Remi, ib., 1732, 2 vol. in-12.

TREIBER (Jean-Philippe), profess. en droit à l'université d'Erfurt, né à Arndstadt en 1675, m. à Erfurt en 1727, enseigna d'abord à l'université d'Iéna, et fut réprimandé par le sénat académique et mis aux arrêts pour s'être expliqué avec trop de liberté sur ce qui tient à la religion. Il n'en publia pas moins, quelq. temps après, en allemand, une feuille périodique intit.: *Manière de confondre, par la seule raison, la raison qui veut aller trop loin dans les choses de la foi*, Iéna, 1704. Cette feuille ayant produit une vive et fâcheuse sensat. parmi les ministres protestans, l'aut. fut emprisonné pendant six mois, et plus révolté que vaincu par cette punition, embrassa la religion catholiq. en 1706. Nommé bientôt profess. à l'univers. d'Erfurt, il ne s'occupa plus que du droit romain comparé avec la jurisprudence d'Allemagne. Ses principaux ouv. sur cette matière sont: *Series dichotomica titulorum in institutionibus imperialibus conspicuorum*, Erfurt, 1707, in-fol.; *Conspectus dichotomicus juris feudalis atque publici romano-germanici*, etc., ibid., 1717, in-fol.; *Genuina perspicuitas institutionum Justiniani*, etc., ibid., 1725, in-4.

TREILHARD (le comte Jean-Baptiste), ancien membre du directoire exécutif de la république, ministre d'état sous le gouvernem. impérial, grand-officier de la Légion-d'Honneur, etc., né à Brive, dans le Bas-Limousin, m. à Paris en 1810, à l'âge de 68 ans, fut d'abord avocat au parlem. de Paris, où il commença sa réputation par des plaidoiries pour sa ville natale contre la maison de Noailles. Il s'honora, lors de l'institution du parlem. Maupeou, en se retirant du barreau, et n'y reparut qu'au retour des anciens magistrats. C'est alors que sa clientelle, déjà très-riche, s'accrut encore: la maison de Condé, la ferme et la régie générale le choisirent pour conseil, et il fut même nommé inspect. des domaines. Elu député aux états-génér. par la ville de Paris en 1789, il y débuta par quelq. observations conciliatrices sur la réunion des ordres, se prononça dans cette assemblée préparatoire pour que le pouvoir législatif résidât dans une seule chambre, et plus tard il vota pour le *veto suspensif*, si l'on s'en rapporte à l'introd. du *Moniteur*; pour le *veto absolu*, s'il faut en croire M. Beaulieu (*Biogr. universelle*, t. 46, p. 463), qui ne cite d'autre autorité que son propre témoignage. Treilhard, devenu membre et rapport. habituel du comité ecclésiastique, présenta et fit adopter tous les décrets relatifs au clergé et à sa nouvelle constitution; proposa la suppression des ordres religieux, appuya la demande faite à l'assemblée d'aliéner des biens ecclésiastiques jusqu'à concurrence de quatre cents millions, s'opposa à ce que l'administration de ces biens fût laissée au clergé et insista fortem. pour que les actes de naissance, de mariage et de décès fussent exclusivem. reçus par les autorités municipales. En 1791, il sollicita pour Voltaire les honneurs du Panthéon, fut porté à la présidence, qu'il remplit avec une fermeté remarquable en présence des tribunes tumultueuses, et fit partie de la députation qui présenta la nouvelle constitution à Louis XVI. Pendant la session de l'assemblée législative, il présida le tribunal criminel de Paris, et se contenta de laisser faire, sans agir personnellement: on appela cela de la prudence; mais nous ne pouvons y voir qu'une faiblesse condamnable. Elu député à la convention par le département de Seine-et-Oise, il fut porté bientôt après à la présidence, vota, dans le procès du roi, contre l'appel au peuple, pour la m. et pour le sursis, et osa cependant, en sa qualité de président, censurer Robespierre, dont l'influence était dès-lors effrayante et qui remplissait les tribunes d'un peuple de furieux et de brigands. Nommé membre du comité de salut public, il fut envoyé, peu après, en mission dans le départem. de la Gironde, fut arrêté pendant quelq. jours lorsqu'on y apprit les attentats commis à Paris les 31 mai, 1er et 2 juin, contre la représentation nationale, quitta ensuite Bordeaux pour se rendre dans le départem. de la Dordogne, d'où il fut bientôt rappelé comme trop modéré. Il rentra au comité de salut public 3 jours après la m. de Robespierre, y prit part aux travaux législatifs les plus importans, proposa la ratification du traité conclu à Bâle avec la Prusse le 16 germ. an III, et fit adopter par la convention l'échange de la fille de Louis XVI contre les prisonn. détenus en Autriche. Admis au conseil des cinq-cents, il le présida plus. fois, en sortit en 1798, devint ensuite membre du tribunal de cassation, ministre plénipotent. à Lille, ambassad. à Naples, ministre plénipotent. au congrès de Rastadt, et enfin membre du direct. exécutif. Environ un an après il quitta ce poste important, avec La Révellière-Lépaux et Merlin. Lors de l'établissem. du gouvernem. consulaire, il fut nommé vice-président, puis président du tribunal d'appel de Paris, fut appelé ensuite au conseil-d'état, où il prit une part très-active à la discussion du Code civil, du Code criminel, du Code de procé-

dure et du Code de commerce. On doit lui savoir gré surtout de la persévérance et de l'énergie qu'il déploya dans le conseil en faveur de l'institution du jury. Il fut comblé dans sa vieillesse d'honneurs et de dignités.

TRELLON (CLAUDE de), poète et militaire du 16e S., a été tiré d'un long oubli par l'abbé Goujet, qui n'a pu toutefois déterminer l'époque de sa naissance ni de sa mort. On fit paraître sous son nom, et à son insu : *le premier Livre de la flamme d'amour, avec l'histoire de Padre Miracle et de l'Amant fortuné, en prose, plus diverses poésies*, Paris, Langelier, 1591, in-8 ; Lyon, 1592, in-8 ; et quatre autres édit. du même livre, dont deux sous le titre d'*OEuvres poétiques*, Lyon, 1594, in-12; 1595, in-12, et deux sous le titre de la *Muse guerrière*, 1597, in-12; 1604, in-12. Le seul ouvrage que Trellon ait avoué est celui qu'il donna lui-même sous ce titre : *le Cavalier parfait, du sieur de Trellon, où sont comprises toutes ses Œuvres*, Lyon, 1537, in-12; 1605, in-12; 1614, 2 vol. in-12.

TREMBECKI (MICHEL), chambellan du roi de Pologne Stanislas-Auguste, et l'un des meilleurs, peut-être le prem. des poètes de sa nation, a laissé une belle trad. en vers du 4e liv. de l'*Enéide*, celle de *l'Enfant prodigue* de Voltaire; de petits poèmes, des *odes*, des *épîtres* et des *fables*. La majeure partie de ses ouv. est inédite, et mériterait d'être rassemblée et publiée. Il a dû laisser dans ses papiers une grande histoire de Pologne, et latin et en polonais, dont il s'est long-temps occupé.

TREMBLAY. V. FRAIN et JOSEPH.

TREMBLAYE (le chev. de LA), écrivain peu connu, né dans l'Anjou en 1739, m. en 1807, n'a guère d'autre titre à l'estime de la postérité que des vers que lui adressa Voltaire et quelq. lett. qu'il recevait de temps en temps du patriarche de Ferney, et qui, selon l'expression de d'Alembert, *lui tournaient la tête de vanité.* On a cependant de lui des *poésies* dans div. recueils ; *Sur quelques contrées de l'Europe*, 1788, 2 vol. in-8, en prose, mêlée de vers ; *OEuv. posthumes*, 1808, 2 v. in-12.

TREMBLEY (ABRAHAM), célèb. naturaliste, né à Genève en 1700, m. en 1784, résolut de voyager pour perfectionner ses connaissances et trouver un emploi, se chargea de l'éducation des enfans du comte de Bentinck, résident anglais à La Haye, et employa ses loisirs à l'étude de l'hist. naturelle. Il découvrit le prem. les mœurs, les habitudes et la singulière organisation du polype à bras, déjà vu par Leuwenhoeck et dessiné par Jussieu, et se voyant encouragé par Bonnet et par Réaumur, auquel il faisait part de ses admirables découvertes, il pub.: *Mémoires pour servir à l'histoire d'un genre de polypes d'eau douce, à bras en forme de cornes*, avec 13 planches, Leyde, 1744, in-4. Le même ouv., réimp. la même année à Paris, 2 vol. petit in-8, fig., a été traduit en allem. par Goze, Quedlinbourg, 1791, gr. in-8. Tremblay suivit son protecteur à Lond., où la société royale l'admit dans son sein, fit ensuite un voyage à Paris, où les plus grands naturalistes s'empressèrent de l'accueillir, et l'acad. des sciences de le nommer son correspondant. Il s'attacha bientôt après comme gouvern. au duc de Richmond, parcourut avec son élève l'Allemagne et l'Italie, et, de retour à Genève en 1757, devint membre du grand-conseil, fit partie de la commission chargée de l'approvisionnement, et, dans les troubles qui désolèrent sa patrie, sut mériter l'estime, et emporta les regrets de tous les partis. Outre l'ouv. cité plus haut et des *Mém.* sur des questions d'histoire naturelle dans les *Transactions philosophiques*, on a encore de lui : *Instructions d'un père à ses enfans sur la nature et la religion*, Genève, 1775, 2 vol. in-8; *Instruct. d'un père à ses enfans sur la religion naturelle et révélée*, ibid., 1779, 3 vol. in-8 ; *Instructions d'un père à ses enfans sur le principe de la religion et du bonheur*, ibid., 1782, in-8. On a : *Mémoire historique sur la vie et les écrits d'Abr. Trembley*, Neufchâtel, 1787, in-8.

TREMELLIUS (EMANUEL), prof. et théol., né de parens juifs à Ferrare vers 1510, m. à Sédan en 1580, embrassa la religion catholique, puis la religion réformée, ce qui le força de quitter l'Italie. Il se retira à Strasbourg, ensuite en Anglet., revint en Allemagne après la m. d'Edouard VI en 1553, et professa publiquement à Hornbach et à Heidelberg. Il se rendit de là à Metz, puis à Sédan, où il accepta une chaire d'hébreu. On a de lui : *Targum in duodecim prophetas minores*, Heidelberg, 1567, in-8 ; *Novum Testamentum ex syriaco latinum*, 1579 et 1621, in-4 ; *Biblia sacra, id est, 1° Libri quinque Moschis lat. recens ex hebræo facti, brevibusque scholiis illustrati*, Francf., 1575, in-fol.; 2° *Lib. histor.*, etc., ibid., 1576 ; 3° *Lib. poetici*, etc., ibid., 1579 ; 4° *Lib. prophetici*, ibid., 1579 ; 5° *Lib. apocryphi... cum notis brevibus Francisci Junii*, ibid., 1579.

TRÉMOILLE ou TRIMOUILLE (LOUIS II, sire de LA), vicomte de Thouars, prince de Talmont, né en 1460, fut mis, dès l'âge de 27 ans, à la tête des troupes que Charles VIII envoya contre le duc de Bretagne, et gagna, en 1488, la bataille de St-Aubin-du-Cormier, où furent faits prisonniers le duc d'Orléans, depuis Louis XII, et le prince d'Orange. Ses succès amenèrent le traité de Sablé, par lequel le duc François II se vit contraint de rendre hommage de ses états au roi, et hâtèrent le mariage de la duchesse Anne avec Charles VIII, qui réunit la Bretagne à la France. Lors des guerres d'Italie, il fit transporter, en 1495, avec des peines incroyables, l'artillerie française à travers l'Apennin, exhortant les travailleurs et leur donnant lui-même l'exemple, et obtint, après la victoire de Fornoue, où il commandait le corps de bataille, la lieutenance-générale du Poitou, de l'Angoumois, de l'Aunis, de l'Anjou et des Marches de Bretagne. Deux ans après son avènement au trône, Louis XII, qui, comme on sait, déclarait qu'*un roi de France ne venge pas les querelles d'un duc d'Orléans*, confia à La Tremoille le commandement de l'armée d'Italie. La Trémoille conquit la Lombardie, obligea les Vénitiens de lui livrer le duc Louis Sforce de Milan et son frère, obtint à son retour le gouv. de Bourgogne, et fut fait amiral de Guienne, puis de Bretagne. Chargé, en 1503, de faire la conquête du roy. de Naples, il échoua dans son entreprise par l'effet des instructions qu'on le forçait de suivre, se signala, en 1509, à la journée d'Aguadel, éprouva encore un revers, en 1513, à Novare, mais sut réparer dignem. cet affront par sa belle défense de la Bourgogne, par son intrépidité à la bataille de Marignan, et par le succès avec lequel il défendit, en 1522 et 1523, la Picardie, presque sans troupes, contre les forces de l'Empire et de l'Angleterre. Enfin il périt glorieusement, en 1525, à la bataille de Pavie, livrée contre son avis. On n'aurait point achevé le portrait de ce héros, si l'on oubliait qu'il s'acquitta avec succès de plus. négociations auprès d'Anne de Bretagne, de Maximilien, roi des Romains, du pape Alexandre VI et des Suisses, et qu'il négocia l'affaire du concordat avec le parlem. Comme Bayard, il fut honoré du beau nom de *Chevalier sans reproche*, et le mérita. — TRÉMOILLE (Henri-Charles, duc de La), *prince de Tarente*, né à Thouars en 1620, m. en 1672, se rendit en Hollande dès qu'il eut terminé ses exercices, et malgré la faiblesse de sa santé, pour faire ses prem. armes sous le prince d'Orange (Frédéric-Louis), son grand-oncle. Il reçut de celui-ci l'accueil le plus affectueux, fut désigné peu de temps après pour accompagner le prince Guill. en Anglet., et assister à son mariage avec la fille aînée de Charles Ier. A son retour en Hollande, il fit la campagne de 1640 comme volontaire, et s'acquit bientôt la réputation d'un excel-

lent officier. Mais la mort de son grand-oncle, et le chagrin que lui donna le mariage de la princesse d'Orange, qu'il aimait de l'amour le plus vif, le déterminèrent à repasser en France, où, après s'être montré d'abord dévoué aux intérêts de la cour, il ne tarda pas à entrer dans la ligue des princes contre le prem. ministre. Il se signala dans les guerres de la fronde, enleva aux troupes du roi plus. villes de Champagne, qu'il ne put conserver, fut chargé de diriger le siége de Rocroy, et, voyant son parti s'affaiblir de jour en jour, se retira en Hollande. Bientôt cependant il sollicita l'autorisat. de rentrer en France, et revint à Paris en 1655. Malgré l'accueil flatteur de la reine-mère et du roi, il ne put se détacher du prince de Condé, résista aux sollicitations de Mazarin, qui le tint plusieurs mois au secret dans la citadelle d'Amiens, le relégua ensuite dans ses terres de Poitou, et successiv. à Auxerre et à Laval, où il resta jusqu'à la paix des Pyrénées. Dans un voyage qu'il fit en Hollande en 1663, les états lui firent accepter le tit. de gén., et l'employèrent utilement contre l'év. de Munster. Enfin il résolut de revenir en France pour y fixer son séjour et se réconcilier avec l'église romaine; il fit son abjuration entre les mains de l'év. d'Angers en 1670. On a de lui des *Mémoires* publ. par Griffet, Liége, 1767, in-12. — TRÉMOILLE (Ch.-Armand-René de La), m. en 1741, est auteur des paroles et de la musique de l'opéra des *Quatre parties du monde*, et de div. *chansons* impr. dans les recueils du temps. — V. CONDÉ.

TRENCHARD (JEAN), écriv. polit. angl., né en 1669, m. en 1723, étudia d'abord les lois avec succès mais renonça de bonne heure au barreau pour se livrer entièrement aux discussions politiq. Il fit paraître, en 1698, un pamphlet composé avec M. Moyle sous le tit. de : *Argument pour montrer qu'une armée permanente est en opposition avec un gouvernement libre, et absolument destructive de la constitution de la monarchie anglaise*, et donna la même année une *Histoire succincte des armées permanentes en Angleterre*. En 1720, il commença à pub., sous le nom de *Caton*, avec Thom. Gordon, d'abord dans le *London Journal*, et ensuite dans le *British Journal*, une série de *lettres* qui se succédèrent pendant près de 3 ans sur différens sujets relatifs aux affaires publiq. Gordon réunit ses écrits aux siens, et les publia sous le tit. de *Lettres de Caton*, ou *Essais sur la liberté civile et religieuse et sur d'autres sujets importans*, 4e édition, 1737, 4 vol. in-12. On cite encore de Trenchard un pamplet intit. *le Whig indépendant*, et Ant. Collyns lui attribue, entre autres écrits : *Hist. naturelle de la superstition*, 1709, trad. en franç. par d'Holbach, Lond., 1767, in-12; *Considérations sur les dettes publiques*, 1709; *Réflexions sur l'ancien whig*, 1719.

TRENCK (FRANÇOIS, baron de), commandant des pandours au service d'Autriche, né à Reggio, en Calabre, en 1711, fut conduit à l'âge de 6 ans en Slavonie par son père, qui y possédait de riches domaines, retourna encore enfant en Italie, où il assista à la bataille de Melazzio, fut placé ensuite au collége à Vienne, où il se fit craindre et détester de ses maîtres et de ses condisciples. Nommé à l'âge de 16 ans officier dans le régiment de Palfy, il y eut plus. duels et fendit la tête d'un coup de sabre à un fermier qui lui refusait de l'argent. C'est ainsi qu'il préludait aux affreux exploits de sa carrière militaire. Aux avantages d'une taille gigantesque et d'une force dont on n'a pas l'idée, il joignait le talent de l'ingénieur, le goût de la musiq., la connaissance de la plupart des langues vivantes. Il entra, en 1738, comme capitaine au service de la Russie, et fit deux campagnes contre les Turks avec distinction : mais deux fois il fut sur le point d'être fusillé pour avoir frappé son colonel. Deux fois le gén. Munnich le sauva de la mort; et toutefois Trenck alla, pour sa seconde faute, faire six mois de travaux forcés dans la forteresse de Kief, parmi les malfaiteurs et les scélérats. De retour dans ses terres en Slavonie, il organisa des compagnies de *pandours* pour détruire les brigands établis sur les frontières de ce pays et de la Turquie, et parvint à les faire disparaître. En 1740, il offrit de lever à ses frais, pour Marie-Thérèse, un régiment de *pandours*, ce qui lui fut aisément accordé, et, avant de se rendre à Vienne, se jeta encore sur les brigands qu'il put rencontrer, et en incorpora 300 dans sa troupe. Il ne put maintenir sous les lois de la discipline militaire ces hommes féroces qu'en les étonnant par ses cruautés, et les cruautés ne lui coûtaient rien. En 1741, il joignit l'armée autrichienne, campée dans les environs de Neiss, puis, accourant sur les bords du Danube, en ouvrit le passage, poursuivit les Bavarois et les Français jusqu'en Bavière, et mit tout à feu et à sang. En 1742, il prit d'assaut Deckendorf, Reichenhall, Cham, et exerça dans cette dern. ville des atrocités inouïes qui ne purent être égalées que par son insatiable amour de l'or. Dans une de ses recherches avides, il mit le feu à quelques liv. de poudre, eut le corps et le visage brûlés, et depuis ce jour porta un air encore plus féroce. Appelé à Vienne la même année pour rendre compte de sa conduite, il fut acquitté, et rendu à la liberté au bout d'un mois; porta le nomb. de ses *pandours* à 4,000, s'empara d'une île du Rhin, vis-à-vis le fort Mortier, et, à la fin de la campagne, il avait fait 4,000 prisonn. et enlevé 25 canons et 10 drapeaux. En 1743, il traversa successiv. deux bras du Rhin, emporta un fort tenant à Philipsbourg, et se répandit dans l'Alsace. Mais, en 1744, forcé de repasser le Rhin avec l'armée autrichienne, il se tint continuellem. à l'arrière-garde, protégeant la retraite avec succès, et prenant Neubourg, Sultzbach, Tabor, Budweis et Frauenberg. Mais à la bataille de Sorr ou Soraw, en 1745, chargé d'attaquer Frédéric II par ses derrières, il s'arrêta à piller son camp tandis que le prince Charles se faisait battre, fut accusé d'avoir relâché le roi de Prusse, et comparut à Vienne devant un conseil de guerre pour répondre à cette accusation et à d'autres encore. Il fut condamné seulem. à payer 120.000 florins aux officiers qu'il avait chassés arbitrairement de son régiment, refusa long-temps de se soumettre à cette sentence, fit une offense publique à Marie-Thérèse, et fut cité devant un nouveau conseil de guerre. Cette fois on lui reprocha les cruautés commises à Cham. Comme il sentait que sa justificat. serait bien faible, il gagna ses gardiens, et s'enfuit en Hollande avec la baronne de Lestock, qu'il devait épouser. Il y fut découvert, et fut condamné, par un nouveau jugement, à être enfermé dans la citadelle de Brunn, où il s'empoisonna, à ce que l'on assure, en 1749. Sa *vie* a été écrite par Fréd. Trenck, son cousin. Voyez aussi : *Mémoires de Franç., baron de Trenck, commandant des pandours, etc., écrits par lui en italien, traduits en français*, Paris, 1788, 2 vol. in-12.

TRENCK (FRÉDÉRIC, baron de), cousin du précédent, né à Kœnigsberg en 1726, possédait les langues et l'histoire anciennes à 13 ans, et, dès l'âge de 17 ans, fut présenté à Frédéric II comme l'élève le plus remarquable de l'université de Kœnigsberg. Le roi de Prusse l'engagea à quitter ses études pour entrer dans la carrière des armes, et le jeune étudiant n'eut pas à se repentir d'avoir accepté les offres de son souverain : car il obtint l'avancement le plus rapide, fut choisi pour montrer la nouvelle manœuvre à la cavalerie silésienne, et, par une faveur que ne pouvait guère espérer un officier de 18 ans, fut admis dans la société de Voltaire, de Maupertuis, de Jordan, de La Mettrie, etc. Trenck réunissait aux dons naturels de l'esprit et à la plus brillante éducation les avantages, quelquefois si précieux, de la force, de la beauté et de la jeunesse : mais ces avantages même, qui lui pro-

cûrèrent un bonheur éphém., devaient faire le malheur du reste de sa vie. La princesse Amélie le remarqua dans les fêtes qui furent données, en 1743, à l'occasion du mariage de la princesse Ulrique avec le roi de Suède : le jeune officier fut assez hardi pour répondre à l'amour de la sœur de son roi, et bientôt, comme il le dit dans ses *Mémoires*, il fut *le plus heureux mortel de Berlin*. Le secret de cette intrigue demeura caché pendant quelque temps, et Trenck, dans la campagne de 1744, fut comblé de grâces et de bontés par Frédéric, qui le traita plutôt en père qu'en souverain. A son retour, il fut moins circonspect, la princesse ne dissimula point assez les transports de sa joie, et le secret n'en fut plus un pour personne. Le roi ne voulant pas montrer, pour l'honneur de sa famille, qu'il fût informé de tout, donna toutefois au jeune homme qu'il aimait des avertissemens indirects que celui-ci eût dû comprendre, le mit aux arrêts plusieurs fois pour des fautes légères et même sans aucun prétexte, et ne put l'éclairer ni le faire repentir de sa conduite. Trenck fit encore la campagne de 1745, et s'y distingua ; mais de graves imprudences effacèrent l'éclat de ses nouveaux services. Ses ennemis profitèrent pour le perdre de la correspondance, nullement coupable, qu'il entretenait avec son cousin Franç. Trenck, commandant des pandours au service de l'Autriche, et ce fut là le motif ou plutôt le prétexte de sa première détention. Enfermé dans la forteresse de Glatz, où Frédéric voulait le laisser seulement une année, il crut y être pour toute la vie, et s'en échappa quand il n'avait plus qu'un mois à attendre, et dès-lors nous n'avons plus qu'à raconter la vie d'un aventurier, au lieu d'écrire l'histoire d'un homme qui donnait de si belles espérances. Il arriva presque nu, en 1746, à Elbing en Pologne, après avoir essuyé toutes les privations et fait plus de 300 lieues à pied. Cependant les secours qu'il y reçut de sa mère et de la princesse Amélie lui permirent d'aller à Vienne, où il eut à défendre sa vie contre des spadassins armés contre lui par son cousin, alors impliqué dans un procès criminel. Il se rendit de là en Hollande avec l'intention de passer aux Indes, et renonça à ce projet pour entrer au service de Russie, en qualité de capitaine des dragons de Tobolsk. Après diverses aventures, dans lesquelles il dut à son audace et à son rare sang-froid le bonheur de n'être pas repris par les Prussiens, il arriva à Moscou, et bientôt il eut gagné la faveur d'Elisabeth, qui le recommanda elle-même à son chancelier, inspiré une vive passion à une princesse russe, plus jeune et plus belle qu'Amélie, et séduit la femme jusqu'alors vertueuse du chancelier de Russie, son protecteur. Il jouit toutefois d'un sort prospère à cette cour, et ne la quitta qu'en 1749, pour aller recueillir à Vienne l'héritage de son cousin Franç. Trenck. Il passa par Stockholm, où la reine de Suède, sœur de son Amélie, lui fit l'accueil le plus affectueux, par Copenhague et par la Hollande, et arriva en 1750 à Vienne, où, pour être habile à succéder à son cousin, il abjura le luthéranisme, et ne recueillit de l'immense fortune qui devait lui appartenir que 63,000 florins, après trois ans de peines, pendant lesquels il avait eu à soutenir 63 procès. Pour oublier tant de tracasseries, il fit un voyage à Venise, à Rome et à Florence, et, à son retour à Vienne, fut nommé capitaine au régiment des cuirassiers de Cordua. Mais la mort de sa mère l'ayant forcé, en 1758, de se rendre à Dantzig, il y fut arrêté par l'ordre de Frédéric, conduit à Berlin, et de là à Magdebourg, où il resta 9 ans et 5 mois dans un affreux cachot. Il faut lire dans ses *Mémoires* le détail des nombreuses tentatives qu'il fit pour s'évader, des tourmens qu'on lui fit subir, et des occupations qui surent le consoler. Enfin les portes de sa prison s'ouvrirent en 1763, vraisemblablement à la sollicitation de la reine de Prusse et surtout de la princesse Amélie, que le chagrin et le désespoir avaient rendue méconnaissable même pour l'œil de son amant. Trenck ne fut pas long-temps libre. De retour à Vienne, il fut détenu six semaines dans les casernes impériales, grâce aux intrigues et aux calomnies des spoliateurs de la succession de François Trenck. Remis en liberté, il ne fut dédommagé de cette dernière injustice et de tant de souffrances que par le grade de major, et alla se fixer à Aix-la-Chapelle, où il épousa, en 1765, la fille du bourguemestre. Là, tout en faisant avec succès le commerce des vins de Hongrie, il correspondait avec Joseph II, publ. chaque année quelq. nouv. écrits, entre autres son *Héros macédonien*, qui fit une gr. sensation, rédigeait la feuille hebdomadaire intit. *l'Ami des hommes*, entreprenait (Aix-la-Chapelle, 1772) une Gazette très-bien reçue du public, mais qu'il eut la sagesse de supprimer, dès que Marie Thérèse l'eut désapprouvée hautement, enfin écrivait un petit *traité* sur le partage de la Pologne. De 1774 à 1777, il parcourut toutes les provinces de la France et de l'Angleterre, se lia, dans le premier pays, avec Franklin et le ministre de la guerre Saint-Germain, qui lui firent les proposit. les plus avantageuses pour l'engager à passer en Amérique, et préféra continuer, au sein de sa famille, son commerce de vins, qui prospérait. Mais bientôt il fut obligé d'y renoncer par une escroquerie concertée entre des négocians et des magistrats de Londres, et retourna à Vienne, où les bontés de Marie-Thérèse et les missions confidentielles dont il fut chargé lui firent concevoir encore des espérances de fortune, que la m. de cette souveraine vint bientôt détruire. Trenck, retiré dans son château de Zwerback en Hongrie, se livra pendant 6 ans, sans succès, à des exploitations agricoles, et, décidé enfin à chercher de nouv. ressources dans sa plume, publia par souscription ses *poésies*, ses divers ouvrages et *l'histoire* de sa vie, qui lui rapportèrent prodigieusement. En 1787, après 42 ans d'exil, il revit sa patrie et la princesse Amélie, qui lui promit de protéger ses enfans, et qu'il eut le malheur de perdre la même année. Il fit alors un voyage à Kœnigsberg, et y trouva son patrimoine dissipé ; mais la vogue de ses *Mémoires*, qui parurent à cette époque et furent traduits dans toutes les langues, put le consoler un moment de tant d'infortunes. Il était sur le point d'en chercher d'autres lui-même avec cette ardeur qu'il avait portée dans toutes les actions de sa vie. Diverses brochures politiq., qu'il publia à l'époque et au sujet de la révolution française, lui attirèrent le ressentiment de la cour impériale. Conduit prisonnier à Vienne, il resta dix-sept jours aux arrêts, ne recouvra sa liberté qu'en perdant une pension de 2,000 flor., qu'on lui avait accordée à condition qu'il n'écrirait plus. Il revint en France en 1791, n'y reçut point l'accueil qu'il espérait du parti dominant, et vécut à Paris dans un état voisin de la misère. Les monstres qui dirigeaient le parti de la montagne, sans pitié pour sa vieillesse et ses longues infortunes, l'enfermèrent à Saint-Lazare comme émissaire secret du roi de Prusse, et, n'ayant pu trouver contre lui de preuves suffisantes, l'accusèrent d'avoir pris part à la conspiration des prisons, et le conduisirent à l'échafaud, en 1794, le même jour que les poëtes Roucher et André Chénier. Il mourut avec un courage digne du reste de sa vie. De tous les écrits de Trenck, l'histoire de sa vie mérite surtout d'être lue. Il y en a deux trad. franç., l'une du baron de Bock, Metz, 1787, 2 vol. in-12 ; l'autre par Le Tourneur, Paris, 1793, 3 vol., même format. On lira encore avec intérêt l'*Examen politiq. et critiq. de l'hist. secrète de la cour de Berlin*, dans lequel il réfute les assertions de Mirabeau contre les souverains du Nord.

TRENCK (MAURICE FLAVIUS, baron de), journaliste, de la même famille que les précédens, né à Dresde, mort à Francfort en 1810, fit d'abord, comme officier du génie et avec la permission de la cour, un voyage en Espagne pour diriger les forti-

fications de Carthagène, quitta ensuite le service de l'Autriche, et, après avoir voyagé pendant 5 ans, se fixa à Neuwied sur le Rhin, où il établit, en 1785, un journal polit. allem., sous le tit. de *Dialogues des morts*, qui eut un succès prodigieux. Il y en eut même plus. contrefaçons et des trad. en lat.

TRENEUIL (JOSEPH), littérateur, né à Cahors en 1763, mort en 1818 à Paris, directeur de la bibliothèque de l'Arsenal, fit son droit et prit ses grades à Toulouse : mais 3 couronnes obtenues successivement au concours des *Jeux flor.* le déterminèrent à suivre son goût pour la poésie. Il se chargea de l'éducat. d'un enfant de la famille Castellane, à laquelle il s'attacha et dont il partagea l'exil et la captivité. Malgré le courage ou du moins le dévouem. qu'il montra en cette occasion, il est vrai de dire qu'il ne publia son poème des *Tombeaux de Saint-Denis*, composé depuis long-temps, que quand un décret impérial, du 20 février 1806, qui ordonnait l'érection de *trois autels expiatoires*, l'eut assuré que les jours de péril étaient passés. L'on trouve dans ce poème de beaux vers ; mais il eût été plus beau d'élever la voix contre les profanateurs, dans le moment même de leurs profanations. Treneuil, nommé conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal, à la sollicitation de Murat, son condisciple, se crut obligé à chanter le mariage de Buonaparte avec une archiduchesse d'Autriche et la naissance du roi de Rome. L'on vit ensuite paraître *l'Orpheline du Temple*, le *Martyre de Louis XVI* et la *Captivité de Pie VI*, quand le retour des Bourbons lui permit de publier ces diverses pièces. Il a donné lui-même un *Recueil* de ses poésies, 1817, in-8, précédé d'un *Discours sur l'élégie héroïque*, et un de ses amis en a fait une 2e édition, Paris, Firmin Didot, 1824, in-8, précédée d'une *notice* et augmentée de plusieurs pièces inédites.

TRENTA (PHILIPPE), prélat italien, né en 1731, mort en 1795 à Foligno, dont il avait été nommé évêque en 1785, a laissé : un *Recueil de 6 tragédies*, Foligno, 1757, in-4 ; Lucques, 1766, in-4 ; une 7e tragédie, *l'Ange*, qui remporta le 2e prix au concours dramatique de Parme en 1774, Parme, Bodoni, 1774, in-4 ; *Limon* (jardin orné de fleurs), *sive urbanarum quæstionum Libri tres*, Rome, 1782, in-4.

TRENTO (JÉRÔME), jésuite et prédicateur italien, né en 1728, mort à Venise en 1784, est cité par le P. Andrès comme un des meilleurs modèles de l'éloquence sacrée en Italie, et comme l'égal de Segneri et de Venini ; M. de Angelis ne semble point partager cette opinion. On a de ce prédicateur des œuvres posthumes, qui sont : *Prediche quaresimali*, Venise, 1785, in-4 ; ibid., 1798 et 1816, in-4 ; *Panegirici e Discorsi morali*, ibid., 1786, in-4 ; 1818, in-4.

TRENTSCHIN (MATTHIEU de), palatin de Hongrie, commanda en cette qualité, et au nom de Wladislas III, les troupes hongroises à la bataille de Stillfried, en 1278, et, après la m. de ce prince et celle d'André III, se déclara contre Charles-Robert, qui venait d'entrer en Hongrie, avec un légat du pape, pour se faire sacrer roi. Il engagea les magnats les plus puissans, en 1301, à envoyer une députation au roi Wenceslas à Prague, pour offrir la couronne au jeune prince Wenceslas, âgé de 12 ans, et, voyant en 1308 que la cour de Rome avait reconnu Charles, il protesta, de concert avec Wladislas de Dobrogos, par une circulaire répandue dans tout le royaume, contre l'influence que voulaient s'arroger les papes. Se riant de l'excommunication du légat, il leva des troupes, assiégea dans Gran l'archevêque-primat du royaume, qu'il força de capituler, vint mettre le siége devant Kaschau, et livra sous les murs de cette place, à Charles, en 1312, une bataille dont le succès incertain ne l'empêcha pas de saisir le pouvoir suprême, et de faire battre monnaie en son nom. Il profita du mécontentement de la nation bohémienne pour se jeter, en 1315, sur la Moravie, se retira devant le roi Jean, qui marchait au secours de cette prov., mais réussit à former une ligue contre Charles Robert. Celui-ci, pressé par les invitations ou plutôt par les menaces du haut clergé, se disposait, en 1318, à convoquer une diète pour statuer sur les mesures à prendre contre Trentschin, et sans doute elle eût été orageuse ; mais la mort inopinée de cet adversaire le laissa paisible possesseur du trône.

TRESHAM (HENRI), peintre anglais, natif d'Irlande, m. en 1814, joignit la culture des lettres à celle des beaux-arts. On a de lui plusieurs morceaux de poésie, au nombre desquels est la pièce intitulée *the sea-sick Minstrel* (le ménestrel atteint du mal de mer).

TRESSAN (PIERRE DE LA VERGNE DE), missionnaire, né en 1618 au château de ce nom, dans le Languedoc, fut élevé dans la religion réformée ; mais, s'étant converti à la foi catholique, il résolut en même temps d'entrer dans les ordres sacrés, et, loin de rechercher les dignités de l'église auxquelles sa naissance lui permettait de prétendre, voulut s'enfermer dans un cloître, et y passer sa vie dans les exercices de la pénitence. Le pieux év. d'Aleth, Nicol. Pavillon, sous la conduite duquel il s'était placé, le détourna de ce projet, l'envoya en Palestine visiter les lieux saints, et, à son retour, l'engagea à entrer dans les missions du Languedoc, où il se fit bientôt une grande réputation de vertu et de talent. Devenu le directeur d'un gr. nombre de personnes distinguées, parmi lesquelles il suffira de citer la princesse de Conti, la maréchale de Schomberg et Mme de Grignan, il n'en fut pas moins exilé du Languedoc pour avoir pris part à la *Théologie morale*. Il se noya en voulant traverser le Gardon en 1684, et fut inhumé dans la chapelle du château de Terrargues. On lui a attribué un ouvrage qui parut, 4 ans après sa m., sous ce titre : *Relation nouvelle d'un voyage de la Terre-Sainte*, ou *Description de l'état présent des lieux où se sont passées les principales actions de la vie de Jésus-Christ*, Paris, in-12. Mais l'abbé Goujet et d'autres critiques jugent cet ouvrage tout-à-fait indigne de lui. On lui doit : *Examen général de tous les états et conditions, et des péchés qu'on peut y commettre*, Paris, 1670, 3 vol. in-12.

TRESSAN (LOUIS-ELISABETH DE LA VERGNE, comte de), littérateur distingué, né au Mans en 1705, mort en 1783, fut admis dès l'âge de 13 ans à partager les études et les amusemens de Louis XV, encore enfant, et se fit bientôt connaître avantageusement de Fontenelle, de Voltaire, de Montesquieu, de Massillon et des autres écrivains qui formaient alors la société du Palais-Royal. Il laissa voir, dès cette époque, son penchant pour la poésie et pour les romans, communiqua ses premiers essais aux grands hommes dont il était environné, et en reçut des conseils et des encouragemens, qui ne l'empêchèrent pas toutefois de s'appliquer aux sciences propres à l'homme de guerre et d'y faire de rapides progrès. Il obtint bientôt le brevet de mestre-de-camp dans le régiment du régent, et devint par son esprit, ses grâces et son enjouement, l'un des ornemens d'une cour jeune et brillante. Son oncle, l'archevêq. de Rouen, crut devoir l'arracher à cette vie, si pleine de dissipation, pour le faire voyager en Italie. Tressan découvrit à Rome, dans la bibliothèque du Vatican, une collection unique de nos romans de chevalerie, écrits en lang. romane, et revint à Paris, après la mort de sa mère et de son oncle, avec un goût décidé pour ce genre d'ouvrages. La guerre ayant éclaté entre la France et l'Empire en 1733, il partit comme aide-de-camp du duc de Noailles, assista au siége de Kehl, se distingua l'année suivante à l'attaque des lignes d'Eslingen et dans la tranchée devant Philipsbourg, où il fut blessé. Nommé à la paix brigadier et enseigne de la compagnie écossaise des gardes-du-corps, il fut encore employé, lorsq. la guerre se ralluma en 1741,

à l'armée de Flandre, obtint le grade de maréchal-de-camp en 1744, servit en cette qualité aux siéges de Menin, d'Ypres et de Furnes, fit le siége de Tournai, l'année suivante, sous les ordres de Louis XV, et fut son aide-de-camp à la bataille de Fontenoi, où il reçut deux blessures. Il fut un des officiers généraux que la France se proposait d'envoyer au prétendant, et, l'expédition n'ayant pas eu lieu, il demeura chargé du commandement de l'armée des côtes de la Manche. Nommé gouverneur du Toulois et de la Lorraine française en 1750, il fut appelé peu de temps après à la cour de Lunéville, avec le titre de grand-maréchal, et n'usa de son crédit sur Stanislas que pour faire établir une académie à Nanci, et pour seconder les vues bienfaisantes du prince; mais des épigrammes contre des courtisans, et surtout des couplets contre des dames en faveur à la cour de France, refroidirent Louis XV à son égard, et bientôt il faillit perdre aussi la bienveillance de Stanislas par un discours à l'académie de Nanci, dans lequel un P. Menoux vit des sentimens trop philosophiques. Tressan se tira de cette dernière affaire, en faisant approuver son discours par la Sorbonne, et, quant à sa première disgrâce, elle servit à prouver la noblesse de son âme, par le refus qu'il fit d'accepter les propositions avantageuses du roi de Prusse. Il est fâcheux d'avoir à dire qu'il ne montra ni franchise ni dignité, en voulant ménager à la fois Palissot et les philosophes, quand ceux ci demandèrent, par l'organe de D'Alembert, que l'auteur du *Cercle* ou *les Originaux* fût rayé du tabl. des académiciens de Nanci. Tressan remplit encore des places importantes, qui ne l'empêchèrent pas de donner lui même les plus grands soins à l'éducation de ses enfans. Lorsqu'elle fut terminée, il vint s'établir à Paris, puis à Franconville, dans la vallée de Montmorenci, composa vers cette époque, pour la *Bibliothèq. des romans*, les *extraits* de nos anciens romans de chevalerie, auxquels il doit en grande partie sa réputation, et fut admis à l'académie française en 1781. Il faisait partie depuis long-temps de l'académie des sciences de Paris, de la société royale de Londres et de beauc. d'autres sociétés. Ses *Œuvr. choisies* ont été pub. par Garnier, Paris, 1787-91, 12 v. in-8, fig.; plusieurs fois réimprimées, notamment en 1823, ibid., 10 vol. in-8, fig., précédées d'une *notice* sur le comte de Tressan et ses ouvrages, par M. Campenon, et augmentées de plusieurs morceaux inédits, ainsi que de l'*éloge* de l'auteur, par Fontenelle. Nous citerons aussi du comte de Tressan l'*Essai sur le fluide électrique considéré comme agent universel*, ibid., 1783 ou 86, 2 vol. in-8 (cet écrit lui assure, d'une manière incontestable, l'honneur d'avoir expliqué le premier les principaux phénomènes de cet agent puissant de la nature). Il a été fait plusieurs *éloges* du comte de Tressan, outre celui de Fontenelle, notamment par Haillet de Couronne, Condorcet et Maupertuis.—TRESSAN (... LA VERGNE, abbé de), fils puîné du précédent, né dans le Boulonnais en 1749, mort en 1809, était grand-vicaire de l'archevêque de Rouen, et possédait plusieurs bénéfices quand la révolution éclata. Il parcourut l'Italie, l'Allemagne, la Russie et l'Angleterre, fut l'éditeur de la traduction faite par son ami Delille du *Passage du Saint-Gothard*, poème de la duchesse de Devonshire, publia dans le même temps, comme œuvre posthume de son père, son roman chevaleresque de *Robert-le-Brave*, réimprimé, Paris, 1800, in-8 et in-18; Londres, 1801, in-8. Rentré en France après le 18 brumaire, il partagea son temps entre l'étude et le soin d'un troupeau de mérinos. Outre le roman déjà cité, on lui doit : *la Mythologie comparée avec l'Histoire*, Londres, 1776, in-8; Paris, 8e édition, 1826, 2 vol. in-12; trad. en allemand, Francfort, 1800, in-8; une traduction française des *Sermons* de Hug. Blair, Paris, 1807, 5 vol. in-8.

TRESSEOL, V. ROUBAUD.

TRÉTER (THOMAS), savant polonais, emmené à Rome par le cardinal Hosius, évêque de Warmie, fut nommé chargé d'affaires près du saint-siége par la reine Anne Jagellon, et remplit les mêmes fonctions, sous les rois Bathory et Sigismond III, de manière à gagner la bienveillance de Grégoire XIII et de Clément VII. On a de lui : *Quinti Horatii Poemata cum annotationibus et indice*, Anvers, Chr. Plantin, 1576, in-8; *romanorum imperatorum Effigies cum elogiis*, Rome, 1583, in-8; *Vitæ episcoporum warmiensium ex Annalibus heilsbergensibus collectæ*, Cracovie, 1685, in-fol.

TREUER (GOTTLIEB-SAMUEL), prof. de droit pub. à l'univ. de Goetting., né près de Francfort-sur-l'Oder en 1683, m. à Goetting. en 1743, a laissé un gr. nomb. d'écrits, parmi lesquels on peut distinguer : *Observations sur le droit absolu que les princes s'arrogent* (allemand), Leipsig et Wolfenbuttel, 1719, in-8; *Origine des cercles de l'empire germanique et Circonstances dans lesquelles ils ont été établis* (allem.), Helmstad, 1722, in-4, *Monstrum arbitrarii juris territorialis, legibus imperii è Germaniâ profligatum*, Francfort et Leipsig, 1739, in-4; *Pædia juris feudalis universalis*, Francfort, 1753, in-8.

TREUTLER (JÉRÔME), célèbre jurisconsulte allemand, né, en 1765, d'un tailleur de Schneidnitz, en Silésie, mort en 1607, obtint, sans parler de ses places de professeur, les titres de syndic du magistrat de Bautzen et de *procurateur* de la chambre de la Haute-Lusace, et fut anobli, par l'empereur Rodolphe II, sous le nom de Treutler de *Kroschortz*. Son ouvrage le plus connu est : *selectarum disputationum ad Jus civile justinianæum Volumina II*, Marbourg, 1592, 2 vol. in-4, souvent réimprimé et commenté par plusieurs jurisc.

TREUTTEL (JEAN-GEORGE), libraire non moins connu par le zèle qu'il a déployé pour les progrès de l'instruction et de la morale, que par les grandes entreprises de son commerce, naquit à Strasbourg (Alsace) en 1744. Après quelques années de voyages dans le midi de la France, en Suisse et en Italie, il revint à Strasbourg, ayant noué des relations de bienveillance avec plusieurs savans du premier ordre de ces pays, et il s'associa à la librairie de M. Bauer, dont plus tard il devint le successeur. A l'époque de la révolution, il rendit à sa ville natale, entre autres services, celui de préserver du pillage une partie de ses archives, ce qu'il fit en obtenant des princes de Darmstadt et de Deux-Ponts, dont les régimens tenaient garnison à Strasbourg, qu'ils envoyassent des forces sur le lieu du désordre pour maintenir et réprimer les sicaires. Membre du conseil municipal de la même ville à sa formation, il fut destitué, ainsi que le reste de ces fonctionnaires, après le 10 août, et se retira à Versailles, où il resta près de 2 ans en surveillance. C'est de cette époq. qu'il jeta, avec M. Würtz, son neveu et depuis son beau-frère, les fondem. du gr. établissement de librairie qui est devenu l'un des plus importans de la capitale. Ainsi que Panckoucke le père, il mérita, par ses procédés envers les gens de lettres et les savans, quelque chose de plus que leur estime. Nourri dans la communion protestante, il fut un des fondateurs et des principaux appuis de son église à Paris. Plus. villages de l'Alsace ayant été incendiés par l'ennemi dans l'invasion de 1815, il appela l'intérêt de toute la France sur les victimes de ce désastre, et recueillit de fortes sommes qui concoururent à le réparer. Il en fit de même lors de la terrible innondation qui, en 1824, ravagea une partie de son pays natal. Nomb. de sociétés de bienfaisance le comptaient parmi leurs memb. ou leurs promoteurs. Il était le doyen d'âge du consistoire de la confession d'Augsbourg à Paris, quand il m. dans cette ville le 14 déc. 1826. Ses restes ont été déposés à sa campagne de Groslai, lieu où il avait fondé en faveur des pauvres enfans catholiques un établissement d'instruction primaire, ainsi qu'un

lieu de réfuge pour les vieillards. Ami et condisciple du pieux pasteur Oberlin (*v.* ce nom), il a rendu un digne hommage à la mémoire de ce philanthrope, en concourant à donner son nom à la fondation de charité du Ban de La Roche, pour laquelle avait été ouverte chez lui une souscription que son expansive charité et son infatigable sollicitude firent fructifier en peu de temps. On a recueilli, sous le tit. d'*Obsèq. de J.-G. Treuttel*, etc., son *Eloge funèbre*, par MM. les pasteurs Gnepp et Boissard, ainsi que quelq. autres *discours*, et des *strophes* (en allem.) sur sa mort. par M. le pasteur Jaegle, 2 feuilles in-8.

TREUVÉ (SIMON-MICHEL), chanoine et théologal de Meaux, né à Noyon, en Bourgogne, en 1651, mort à Paris en 1730, travailla au *bréviaire* de Meaux sous la direction de Bossuet. Quelques-uns de ses ouvrages eurent de la vogue dans leur temps, entre autres ses *Instructions sur les dispositions qu'on doit apporter aux sacremens de pénitence et d'eucharistie*, 1676, in-12.

TRÉVILLE. V. LATOUCHE.

TREVISANI (FRANÇOIS), peintre italien, né à Capo-d'Istria en 1656, mort à Rome en 1746, est souvent distingué par le surnom de Trevisani *le Romain*, de son frère Angiulo, qui ne quitta jamais Venise. Il eut pour premier maître un peintre flamand qui avait un talent particulier pour peindre de petits sujets, et fit de tels progrès, qu'avant l'âge de douze ans il exécuta un tableau de son invention, dont les connaisseurs furent étonnés. Il se rendit alors à Venise pour y étudier sous le Zanchi, alla ensuite à Rome où le neveu du pape Alexandre VII, le cardinal Flavio Chigi, lui confia des travaux importans, tandis que le duc de Modène le chargeait de copier les plus beaux ouvrages du Corrège et de Paul Véronèse. Bientôt après le card. son protecteur lui obtint la dignité de chevalier. Clément XI l'honora de son estime et lui confia l'exécution d'un des prophètes du palais de St-Jean-de-Latran et d'une partie de la coupole du dôme d'Urbin. Trevisani représenta, dans les pendentifs, les *quatre Parties du monde*, peinture admirab par le coloris, l'imagination et la beauté du dessin. Sa réputat. s'étendit jusqu'en Russie, et Pierre-le-Grand lui demanda plusieurs tableaux qu'il paya en prince magnifique. Personne ne posséda jamais au même degré que ce maître le talent d'imiter toutes les manières. Celui de ses ouvrages qu'il regardait comme son chef-d'œuvre est un crucifiement de petite dimension qu'on voit à Forli, dans la galerie des seigneurs Albiccini. On trouve de ses tableaux à Bologne, à Camerino, à Pérouse, à Forli et surtout à Rome. Le Musée du Louvre en possède deux : *la Vierge couvrant d'une draperie l'enfant Jésus qui dort*, et *Jésus, assis sur une table, montrant à sa mère une grenadille, symbole mystérieux de la passion*. — TREVISANI (Angiolo), frère du précédent, né à Capo-d'Istria, fut aussi élève de Zanchi, mais ne quitta point Venise comme son frère, et devint un des prem. artistes de l'école. On voit de lui, dans la Chartreuse et dans plus. autres églises de Venise, des tableux remarquables ; mais c'est dans le portrait surtout qu'il s'est mis hors de ligne.

TREVISANO (PAUL), voyageur, né à Venise vers 1452, parcourut la Syrie, l'Egypte, l'Arabie, la Palestine et l'Ethiopie, fit à Chypre un assez long séjour, dont il profita pour écrire un ouv., qui malheureusem. a été perdu : *de Nili origine et incremento ; item de Æthiopum regione et moribus Liber*, etc., négocia ensuite avec le soudan d'Egypte un traité de paix au nom du grand-maître de l'ordre de St-Jean-de-Jérusalem, et devint provédit. de la république de Venise à Salo, dans le Bressan, où il était encore en 1505. — TRÉVISANO (Marc-Antoine), doge de Venise, succéda à François Donato en 1553, sut faire respecter la neutralité de la république, malgré la guerre allumée en Italie entre Charles-Quint et Henri II, et m. en 1554 après un règne de moins d'une année.

TREVISIO (ANDRÉ), célèbre médecin italien de la fin du 16e S., né à Occimiano en Montferrat, ou, selon quelques-uns, à Fontanello dans le Novarais, fit et publia des observations sur des fièvres épidémiques qui régnèrent en 1587 et 1588 dans le duché de Milan, s'acquit par là une grande réputation, et fut nommé premier médecin et gentilhomme de la chambre de l'infante Isabelle-Claire-Eugénie et de l'archiduc Albert, son époux, qui gouvernait alors les Pays-Bas. De retour en Italie, il s'établit à Pavie, et fonda dans le couvent des Augustins de Casal, en 1614, un collége pour 7 pauvres étudians du Montferrat, auxquels il légua un revenu de 770 écus. On cite de lui : *De causis, nat., moribus et curatione pestilentium febrium vulgò dictarum cum signis sive petechiis*, Milan, 1588, in-4 ; *Phœnix principum, sive Alberti Pii morientis Vita*.

TREW (ABDIAS), mathématicien, né à Ansbach en 1597, m. en 1669 à Altdorf, où il avait professé la physique, et élevé, en 1657, le premier observatoire que l'on ait vu dans ces contrées, a fait des découv. heureuses dans la théorie de la musique. On a de lui : *Compendium fortificatorum*, fig., Nuremberg, 1641, in-12 ; *Directorium mathematicum, quo tota mathesis et omnes ejus partes..... methodicè disci possunt*, Nuremberg, 1657, in-4, fig. ; *Théorie du Calendrier* (allemand), Lunebourg, 1666, in-4. — TREW (Christophe-Jacques), méd., et botaniste célèbre, petit-fils du précédent, né à Lauf, en Franconie, en 1695, mort en 1769, parcourut la Suisse et une partie de l'Allem., demeura 13 mois à Paris, visitant les hôpitaux, les bibliot., les cabinets d'hist. naturelle, les établissem. d'anatomie, de botanique et de chimie, se rendit de là en Hollande, vit Hambourg et Dantzick, et revint en 1720 à Nuremberg, d'où sa réputation ne tarda pas à s'étendre dans toute la Franconie. En 1727 il fut admis à l'académie de Nuremberg, qui le choisit pour son directeur en 1746, fit partie en 1730 de la société *Norique* nouvellement formée à Altdorf, et qu'il dirigea de 1734 à 1745, et fut encore nommé membre honoraire des académies des sciences de Londres, de Berlin et de Florence. Se souvenant des services importans rendus à son gr.-père par Nuremberg et Altdorf, il fit par testament, à l'université de cette dernière ville, un don digne de la munificence d'un prince. C'était des manuscrits, des livres rares, des dissertations, des gravures, des tableaux, des machines et instrumens de chirurgie et de physique ; enfin des productions des trois règnes de la nature. Sa bibliothèque avait plus de 34 mille volumes, sans compter les dissertations reliées en 346 volumes. Sa veuve ajouta à ce legs un capital de 6 mille florins. Les principaux ouvrages de Trew sont : *de Differentiis quibusdam inter hominem natum et hominem nascendum*, Nuremberg, 1736, in-4 ; *Traité élémentaire de l'anatomie, autant que cette science peut être nécessaire aux peintres* (allemand), ibid., 1767, in-fol. ; *Plantæ selectæ nominibus propriis notisque illustratæ, in æs incisæ et vivis coloribus representatæ*, ib., 1750 à 1760 ; *Hortus nitidissimus omnem per annum superbiens floribus*, etc., ibid., 1750 à 1768, in-fol. ; *Cedrorum Libani Historia earumque character botanicus, cum illo laricis, abietis, piniique comparatus*, etc., ibid., 1757 à 1767, avec planches.

TRIAL (ANTOINE), acteur français, né à Avignon en 1736, joua la comédie pendant quelques années en province, débuta au théâtre italien, à Paris, en 1764, par les rôles de *Bastien* dans le *Sorcier*, de *Colin* dans le *Maréchal*, etc., quitta ensuite l'emploi des *Colins* pour prendre celui des comiques, des paysans des niais, des valets poltrons, dans lequel il se fit une réputation méritée. Il adopta avec une ardeur exagérée les principes de la révolution, entra au comité révolutionnaire de la section Lepelletier en 1793, et fut chargé des actes civils de son arrondissement. Il remplissait encore ces dernières fonctions au 9 ther-

midor. Mais un nouvel ordre de choses commençait alors, et on l'accusa d'avoir envoyé plus d'une victime à l'échafaud, ce qui n'était que trop vrai, quoiqu'il ne fût pas né méchant. On le força de se mettre à genoux et de chanter le *Réveil du peuple*, au milieu des huées et des sifflets, et le lendemain, quand il osa se présenter pour remplir ses fonctions municipales, on lui fit essuyer de nouvelles mortifications. Désespéré il rentra chez lui, n'en sortit plus, et la honte, les remords, ou, suivant d'autres, le poison qu'il prit lui-même, terminèrent ses jours (1795). — Trial (Marie-Jeanne Milon, épouse en secondes noces d'Antoine), né à Paris en 1746, m. en 1818, débuta sur le théâtre italien en 1766, sous le nom de Félicité Mandeville, par les rôles de *Laurette* dans *le Peintre amoureux*, et de *Perrette* dans *les deux Chasseurs*, et fut obligée, par le mauvais état de sa santé, de quitter le théâtre en 1786. Elle partagea les opinions révolutionnaires de son mari, et contribua même, dit-on, à lui donner cette exaltation qui fit son malheur. — Trial (Armand-Emmanuel), fils unique des précédens, né à Paris en 1770, m. en 1803 des suites de ses débauches, quoiqu'il eût tenu une conduite très-régulière dans sa jeunesse, montra de bonne heure des dispositions pour la musique. On cite de de lui 3 opéras-comiq., joués sur le théât. Favart : *Julien et Colette* ou la *Milice*, paroles de Parisau, 1788 ; *Adélaïde et Mirval*, avec Patrat, 1791 ; les *deux petits Aveugles*, poëme de Noël, 1792. — Trial (Jean-Claude), violoniste et compositeur, frère d'Antoine Trial, né à Avignon en 1734, m. subitement en 1771 à Paris, où il était avec Berton l'un des directeurs de l'Opéra, a fait la musique de *Sylvie*, de *Théonis*, de *la Chercheuse d'esprit*, d'*Esope à Cythère*, de plusieurs *cantates*, etc. Il fut un des bons violonistes de son temps ; mais ses compositions sont froides, sans couleur et sans caractère.

TRIBOLO (Nicolo, dit Le), sculpteur, né à Florence en 1500, mort en 1550, fut d'abord mis comme apprenti chez un menuisier, qu'il quitta pour suivre les leçons du *Sansovino*. Il s'appliqua sans relâche à modeler et à dessiner, se tira avec honneur de quelques travaux que ce maître lui confia, et, devenu bientôt assez habile pour travailler de lui-même, fut appelé à Bologne, où il fit, pour la façade de l'église de Ste-Pétrone, deux statues en marbre de sybilles qui enlevèrent tous les suffrages. Il fut employé successivement à Bologne par Messer Bartolommeo, à Pise par Anastase de Pietra-Santa, sculpteur habile et son intime ami, travailla ensuite pour François Ier, pour Clément VII, pour les gr.-ducs de Toscane, Alexandro et Cosme Ier, et notamment pour les fêtes données à Charles-Quint à son passage à Florence, quand il revint de l'expédition de Tunis. Lors des fêtes célébrées dans la même ville pour le mariage d'Eléonore de Médicis avec le vice-roi de Naples, ce fut lui encore qui donna le plan de l'arc de triomphe et de la plupart des décorations et qui en fit presque toutes les sculptures. Ceux des ouvr. du Tribolo qu'on doit surtout remarquer, sont : une statue de la *Nature*, placée par François Ier dans le château de Fontainebleau ; deux figures de *Victoires*, sculptées sur une des faces de la citadelle élevée à Florence par le gr.-duc Alexandre ; les groupes de marbre dont il orna, par l'ordre de Cosme Ier, la fontaine de son château de Castello, et parmi lesquels on admire principalement une figure de *Nymphe* qui, en pressant ses cheveux, en fait sortir de l'eau. Son siècle enfin ne lui offrit pas de rival dans la sculpture; mais il ne réussit pas aussi bien quand il voulut être ingénieur et diriger le cours des eaux du territoire de Florence. Il causa un grand nombre d'inondations. Il est fâcheux aussi d'avoir à raconter qu'en 1529, lorsque Clément VII vint assiéger Florence, le Tribolo, par une trahison qui doit le déshonorer à jamais, s'occupa pendant plusieurs nuits à lever le plan de la ville et le fit parvenir au pape dans des ballots de laine.

TRIBONIEN (Tribounianos), célèbre jurisconsulte, né à Side en Pamphilie, vers le commencement du 6e S, d'une famille obscure, sut réunir aux connaissances les plus étendues et les plus variées beaucoup de douceur et d'urbanité, un esprit souple, insinuant, persuasif, une grande facilité d'élocution et un talent merveilleux pour apprêter la louange. Avec tous ces avantages, il ne pouvait manquer de s'élever aux plus hautes dignités. Il plaida quelque temps devant les hautes cours de Constantinople, appelées *préfectures judiciaires*, et ne tarda pas à être admis comme rapporteur au conseil de Justinien qui le distingua, le nomma successivement questeur, maître des offices, préfet du prétoire, consul, et en fit vraiment un premier ministre sous ces titres divers. Lorsque l'empereur voulut reconstruire l'édifice d'une nouvelle législation avec les matériaux nombreux, mais épars et confus, que lui offrait l'ancienne, ce fut Tribonien qu'il mit à la tête de cette vaste entrep. C'est donc à lui qu'il faut rapporter la plus grande partie des éloges et des reproches qui ont été adressés à la compilation ordonnée par le chef de l'emp. Tribonien s'associa, il est vrai, pour collaborateurs, Théophile, Dorothée, les deux Constantin, Cratinus, Etienne, Mennas, Prosdocius-Fulthomius, Timothée, Thalélée, Léonide, Leontius, Platon, Jacques et Jean ; mais leurs travaux furent entièrement subordonnés à sa direction. Les trois collections qui sortirent de leurs mains sont : le *Code*, le *Digeste* (qu'on appelle aussi les *Pandectes*) et les *Institutes*. C'est ici le lieu de donner quelques explications que nous n'avons pas cru devoir placer à l'article de Justinien. Le *Code* fut destiné à réunir toutes les constitutions des empereurs et à établir entre elles une parfaite harmonie. Ce dernier point n'était pas chose facile ; car parmi ces constitutions on en distinguait de trois sortes : celles qu'avaient rendues les emper. païens, et qui avaient déjà été recueillies par Grégoire et Hermogénien sous le règne de Constantin ou peu de temps après ; celles qui avaient paru depuis la 7e année du règne de Constantin jusqu'à Théodose-le-Jeune, et qui avaient trouvé leur place dans le *Code théodosien*, promulgué en 438 ; enfin celles que le même Théodose et ses successeurs n'avaient pas manqué d'ajouter à toutes les précédentes, et qui, dispersées de côté et d'autre sous le nom de *Novelles*, furent réunies pour la première fois par Tribonien. L'on conçoit bien que ces constitutions n'avaient pu être dictées toutes par un esprit uniforme. Le code étant terminé au bout d'un an, il fut question de rassembler aussi en un corps d'ouvrage les lois proprement dites, les plebiscites, les sénatus-consultes, les édits prétoriens, en un mot, l'ancienne et la plus belle jurisprudence de Rome ; mais on négligea les sources primitives de ce droit et les textes originaux, pour compulser les commentaires des juriscons. sur les mêmes matières. Cette tâche était immense. Il est vrai que trente-neuf auteurs seulement furent admis à cet honneur, probablement ceux dont l'autorité était la mieux établie au barreau par le temps et par l'usage. Il est vrai aussi que le chef de la compilation justinienne reçut toute latitude pour modifier et supprimer ce qui pouvait gêner son plan et pour ajouter au besoin. Quant aux points controversés entre les auteurs, la solution en fut donnée par cinquante décisions impériales, dont c'était là l'unique objet. Ainsi s'éleva, dans l'espace de trois années, l'immense monum. qui reçut le nom de *Digeste* ou de *Pandectes*. L'on eut aussi l'idée toute nouvelle de rédiger des *Institutes* ou *Elémens* de droit qui fussent en harmonie avec la nouvelle législation et en rendissent l'étude plus facile. Pour ce travail, moins importans que les autres, Tribonien ne s'associa que deux collaborateurs. Théophile et Dorothée. Au reste, toute la compilation, ainsi formée de trois parties, ne coûta que quatre années à ses rédacteurs.

Commencée en 530, elle fut achevée en 534. Toutefois on ne s'en tint pas là; on publia une seconde édition du *Code* pour y faire quelques modifications et pour y introduire d'ailleurs les cinquante décisions postérieures dont nous avons parlé. Ce nouveau *Code*, appelé par les légistes le *Codex repetitæ prælectionis*, est le seul qui nous soit parvenu. Plus tard, dans tout le cours de son règne, Justinien ne se fit pas scrupule d'ajouter ou de retrancher, de déroger même à sa propre législation par de nouvelles constitutions, qu'on recueillit aussi après sa mort sous le titre de *Novelles*, et qui composent aujourd'hui avec le *Code*, le *Digeste* et les *Institutes*, ce que nous nommons le *Corpus juris justinianeum*. Ce ne sont là pour nous sans doute que des lois mortes; mais c'est la raison écrite qui a présidé à la rédaction de toutes nos lois modernes. A ce titre, l'habile jurisconsulte, par qui fut rédigé un si grand ouvrage, a des droits à notre reconnaissance. Ce n'est pas que ses compilations soient parfaites ni qu'elles aient atteint le degré de perfection qu'elles auraient eu s'il se fût moins pressé de remplir sa tâche. Il méritait de sévères reproches qui ne lui ont point été épargnés. Nous ne les répéterons point. Seulement nous considérerons en lui l'homme et le magistrat, et nous rappellerons que plus d'une fois il fit un trafic honteux de la justice. Dire qu'il eut Justinien pour complice, ce n'est point le justifier, c'est expliquer son impunité. Il était encore en pleine faveur lorsqu'il m. vers l'an 547 de J.-C. *Voy.* le livre de Ludewig, intitulé: *Vita Justiniani Magni atque Theodoræ Augustorum, necnon Triboniani*, Halle, 1731, in-4.

TRIBOULET, fou de Louis XII et de François I[er], en titre d'office, né à Blois vers la fin du 15[e] S. m. av. 1536, suivit le premier de ces princes en 1509 dans son expédition contre les Vénitiens, et, après la mort de ce bon maître, fut pris en affection par François I[er], qui se plaisait, dit-on, à lui demander son avis sur des cas embarrassans. Mais les réponses que l'on prête à ce pauvre idiot prouverait qu'il avait à lui seul plus d'esprit et de jugement que tous les membres du conseil royal, et il faut croire qu'elles ont été imaginées à plaisir, soit dit sans offenser les compilateurs d'*anas*, de *dictionnaires* et de *récréations historiques*. Nous pensons avec Bernier (V. l'*Histoire de Blois* par cet auteur) que Triboulet, loin d'être un de ces fous spirituels qui réjouissent par de bons mots ou qui disent au hasard quelque chose de sententieux, n'était, malgré sa célébrité, qu'un misérable imbécile dont les naïvetés sans doute n'auraient point été remarquées sans le bonheur qu'il eut d'obtenir la bienveillance de deux rois. Il faut convenir pourtant que Marot et Rabelais ont daigné parler de ce fonctionnaire de la cour.

TRIBUNO (PIERRE), doge de Venise, élu par le peuple en 888, m. en 912, gouverna l'état avec sagesse et bonté, obtint de l'emp. d'Orient la dignité de protospapathaire, et de l'emp. d'Occident, Gui ou Guido de Spolette, plus. privilèges pour les Vénitiens: il eut le prem. à repousser les invasions des Hongrois, et les défit, en 906, devant Rialto et Malamocco. — TRIBUNO MEMMO, doge de Venise, élu en 979, se déclara d'abord pour le parti des *caloprini* contre celui des *morosini*, et commença ainsi une guerre qu'il n'eut plus le pouvoir de terminer. Mais les *caloprini* s'étant détachés de lui, en 983, pour rechercher la protection d'Othon II, il exerça des vengeances implacables sur toute leur maison, et, après leur avoir permis de rentrer à Venise, en 988, à la sollicitation de l'impératrice Adélaïde, les laissa massacrer par les *morosini*. Son fils Maurice, qu'il envoya à Constantinople, en 991, pour lui assurer la succession de sa dignité, le trouva mort à son retour, et fut écarté par le peuple, qui préféra Pierre Orséolo.

TRICALET (PIERRE-JOSEPH), écrivain ascétiq., né à Dôle en 1696, m. en 1761, fut destiné, jeune encore, à l'état ecclés., et envoyé à Nozeroy pour y faire son cours de philosophie sous les cordeliers; mais il mena une vie si déréglée, et causa tant de scandales, qu'on fut obligé de le renvoyer à sa famille. Ni cet affront, ni la douleur qu'en éprouva sa mère ne purent le déterminer à changer de conduite. La grâce sans doute fut plus puissante; car tout d'un coup il rentra aux cordeliers de Nozeroy dans le dessein de rompre toutes ses habitudes, prit ses degrés en théologie, fut ordonné prêtre, et fit dès-lors de rapides progrès dans l'étude des sciences sacrées et dans la pratiq. de toutes les vertus chrét. Il vint ensuite à Paris, entra, en 1721, dans la communauté de St-Nicolas-du-Chardonnet, y remplit successivem. les fonctions de prof. et de supér., fut nommé l'un des gr.-vic. de l'archev. de Paris, et se retira enfin à Villejuif en 1744, accablé d'infirmités. On a de lui: *Abrégé du Traité de l'amour de Dieu de St Franç. de Sales*, Paris, 1756, in-12: *Bibliothèque portative des Pères de l'Egl.*, ib., 1758-62, 9 vol. in-8; ib., 1787, 8 vol. in-8; *Précis hist. de la vie de J.-C.*, ibid., 1760, in-12; 1777; les *Motifs de crédibilité*, etc., ib., 2 v. in-12.

TRICAUD (ANTHELME), litt., né à Belley en 1671, m. à Paris en 1739, embrassa l'état ecclés., et fut pourvu d'un canonicat du chapit. d'Ainay, à Lyon. Mais ayant excité des troubles dans le chapit. par son opposit. à la bulle *Unigenitus*, il fut exilé à Paris en 1735. Il est souvent désigné par le tit. d'abbé de Belmont. On a de lui: *Remarques critiques sur la nouvelle édition du Dictionnaire historique de Moréri donnée en* 1704 (par Vaultier), Paris, 1706, in-12 (Bayle crut devoir donner une nouvelle édition de ces *Remarques*, Rotterdam, 1706, in-8); *Histoire des dauphins français et des princesses qui ont porté en France la qualité de dauphines*, Paris, 1713, in-12; *Campagnes de M. le prince Eugène en Hongrie et des généraux vénitiens en Morée pendant les années* 1716 *et* 1717, Lyon, 1718, 2 vol. in-12; *Relat. de la mort du feu pape (Innocent XIII) et du conclave assemblé pour l'élection de Benoît XIII*, Nanci, 1724, in-12.

TRICHET-DUFRESNE (RAPHAEL), numismate et bibliophile, né à Bordeaux en 1611, mort à Paris en 1661, s'attacha au duc d'Orléans (Gaston), qui lui fit entreprendre plus. voyages pour recueillir des antiquités et des objets d'art, devint correcteur de l'imprimerie royale, lors de sa fondation en 1640, et par la suite bibliothéc. de la reine Christine, ce qui lui permit de l'accompagner en Italie, et d'acheter, pour son propre compte, et à vil prix, une foule de liv. rares et curieux. On cite de lui: une *Vie de Léonard de Vinci*, et une *Vie de L.-B. Alberti*, ins. dans le *Trattato della Pittura*, dont il donna la prem. édit., 1651; *Fables diverses, tirées d'Esope et d'autres aut., avec des explicat.*, Paris, 1659, 1689, in-4, fig. de Sadeler.

TRICOT (LAURENT), maît.-ès-arts et instit. en l'univ. de Paris, m. dans cette ville en 1778, s'est fait connaître par deux ouv. élément. pour l'enseignement de la langue latine; l'un est une *nouvelle Méthode*, Paris, 1754, in-12, réimp. plus. fois; l'autre est un *Rudiment*, Paris, 1756, in-12; ib., 13[e] édit., 1776. Ces deux ouv. utiles eurent un gr. succès, et ils le méritaient. S'ils ont cessé de figurer parmi les liv. élément., il faut en chercher la cause dans les progrès qu'a faits, depuis un demi-siècle, l'art d'apprendre les langues. — TRICOT (l'abbé), chanoine de St-Quentin, né en 1734 à Paris, où il mourut sur l'échaf. révolutionn. en 1794, a laissé plus. pièces en vers et en prose, qu'on trouve dans l'*Almanach des Muses* et dans d'autres recueils, notamment dans celui de la *Société nationale des Neufs Sœurs*.

TRIER (JEAN-PAUL), directeur des mines de Glucksbrunn, né à Mora, dans le duché de Saxe-Meinungen, en 1687, mort en 1768, vit le tzar Pierre-le-Grand, en 1711, à Dresde, et sut gagner son estime. Il s'est fait surtout remarquer par de

attaques violentes contre la religion réformée, dans laquelle il était né. Les ministres ne l'épargnèrent point en chaire, et le consistoire de Meinungen porta même plainte contre lui au duc régnant. On a de lui : *Observ. sur livre le de la concorde*, etc. (allemand), Francfort et Leipsig, in-4 ; *Observ. sur le catéchisme de Heidelberg ; Biographie de J.-P. Trier, écrite par lui-même, et pub. après sa mort par un de ses amis*, Eisenach, 1770, in-8.

TRIEST (ANTOINE), prélat belge, né au château d'Auweghem, près d'Audenaerde, en 1576, m. en 1657, obtint l'évêché de Bruges en 1616, et ensuite celui de Gand, et fut toute sa vie le modèle de l'épiscopat. Il édifia les fidèles par son exemple plus encore que par ses discours, fut charitable envers les pauvres, protégea les lett. et les arts, cultiva la botanique avec amour, fut l'ami de Rubens, de van Dyck, de Téniers et de tous les grands artistes de son temps, et légua en mourant sa bibliothèque aux carmes déchaussés, des sommes considérables au mont-de-piété, afin que cet établissement pût prêter aux pauvres sans intérêt, d'autres sommes pour l'embellissement de son église, enfin le tiers de sa fortune aux pauvres de Gand, auxquels, par une autre de ses fondations, on répartissait chaque jour, jusqu'à l'invasion des Français, 30 pains, et tous les mois un certain nombre de chemises. Ce sont là des détails sur lesquels nous voudrions nous arrêter ; mais nous sommes forcés de renvoyer le lecteur au *Discours sur l'état ancien et moderne de l'agriculture et de la botanique dans les Pays-Bas* (par M. Vanhulthem), Gand, 1817, in-8.

TRIEWALD (SAMUEL), cons. du duc de Holstein-Gottorp, né à Stockholm en 1688, m. dans le Holstein en 1742, accompagna à Stockholm l'ambass. du duc, qui se flatta un moment d'obtenir le trône de Suède. C'est là toute la vie polit. de Triewald. On prétend qu'il parlait et écrivait 9 langues. Il est certain du moins qu'il a laissé des *poésies* allem. et des traduct. en vers suédois de plus. morceaux de Boileau et de La Fontaine. — TRIEWALD (Martin), ingén. et mécanicien habile, frère du précéd., né à Stockholm en 1691, m. en 1747, memb. de la société roy. d'Upsal, de l'acad. de Stockholm et de la société royale de Lond., fit un séjour de dix années en Anglet., suivit les cours de physique de Desaguliers, gagna la confiance de Newton, et, à son retour en Suède, obtint des emplois importans et répandit le goût des sciences physiques en inventant ou en perfectionnant plus. procédés utiles. S'étant beaucoup occupé d'une machine au moyen de laquelle on pût vivre sous l'eau, il écrivit à ce sujet, en suédois, un *Traité* qui fut imp. 2 fois, Stockholm, 1741, in-4, fig.

TRIGAN (CHARLES), hist., né à Quètreville, diocèse de Coutances, en 1694, m. en 1764, embrassa l'état ecclés., et fut curé de Digoville. On a de lui : *Histoire ecclésiastique de la province de Normandie*, Caen, 1756-61, 4 vol. in-4 (elle finit en 1204 ; mais l'aut. en a laissé la continuat. MSte. jusqu'au 14e S.).

TRIGAUT (NICOLAS), en latin *Trigantius*, jés. et missionn., né à Douai en 1577, m. à Nan-king en 1628, s'embarqua à Lisbonne pour Goa en 1607, arriva dans cette dern. ville la même année, et n'en partit qu'en 1610 pour Macao, d'où il aborda enfin à la Chine. Chargé bientôt après d'aller exposer en Europe l'état et les besoins des missions, il résolut, à son arrivée dans l'Inde, de poursuivre son voyage par terre, traversa en pèlerin la Perse, l'Arabie déserte et une partie de l'Égypte, fut présenté par ses supér., à Rome, au pape Paul V, qui lui fit l'accueil le plus flatteur, et, ayant obtenu ce qu'il désirait, repartit pour la Chine, où il arriva 7 ans après en être sorti, amenant avec lui près de 44 missionn. Malgré l'extrême délicatesse de sa santé, il accepta l'administration spirituelle de trois vastes provinces, se livra sans relâche aux fonctions de son ministère, et sut trouver du temps pour étudier l'hist. et la litt. des Chinois. On cite de lui : *Epistola de suâ in Indiam navigatione*, ins. dans l'ouv. de P. Jarric ; *Hist des choses les plus mémorables advenues dans les Indes*, t. 3, p. 1-41 ; *de christianâ Expeditione apud Sinas susceptâ ab societate Jesu, ex Matthæi Riccii comment. lib. V*, Augsbourg, 1615, in-4 ; Lyon, 1616, in-4 ; Cologne, 1617, in-8, avec additions ; trad. en franç. sous le tit. de *Voyage des PP. jésuites en Chine*, Paris, 1617, in-8, et en espag. par Ed. Fernandez, 1621, in-4 ; *de christianis apud Japonios Triumphis, sive de gravissimâ ibidem Persecutione contra fidem Christi, exortâ anno 1612, libri V*, Munich, 1623, in-4, fig., trad. en français par le P. P. Morin sous ce tit. : *Histoire des martyrs du Japon depuis l'an 1612 jusqu'en 1620*, Paris, 1624, in-4 ; un *Vocabulaire chinois*, 3 vol. ; une *Paraphrase latine des cinq king* ; etc. V. la *Bibl. societ.* du P. Southwel, p. 637.

TRIGLAND (JACQUES), théol. hollandais, né à Harlem en 1652, m. en 1705 à Leyde, où il avait été deux fois rect. de l'univ., se signala par son ardeur intolérante dans les disputes sur le système de Jacques Arminius et des remontrans. On peut distinguer, parmi ses nomb. ouv. : *de civili et eccles. Potestate, et utrinsque ad se invicem tùm Subordinatione, tùm coordinatione*, etc., Amsterdam, 1642, in-12 ; *de Josepho patriarchâ in sacri bovis hieroglyphico ab Ægyptiis adorato*, Leyde, 1700, in-4 ; *Conjectanea ad quædam obscura fragmenti de Dodone loca*, dans le *Thesaurus antiq. græcar. Gronovii*, tome 7.

TRIGUEROS (don CANDIDE-MARIE), littérat. espagnol, né à Orgaz, en Castille, en 1736, mort vers la fin du 18e S., embrassa l'état ecclésiastiq., obtint un bénéfice à Carmone, et profita de ses loisirs pour écrire un gr. nomb. d'ouv., où généralement l'on remarque de la précipitation et de la négligence. Ses ouv. les plus estimés ou les plus connus sont : *el Poeta filósofo, o Poesias filosoficas*, en vers pentamètres, sans nom d'auteur, Séville, 1774, in-4 ; *Poesias de Melchior Diaz de Toledo, poeta del siglo XVI*, Séville, 1776 (ce Melchior Diaz est un poète supposé du 16e S., sous le nom duquel l'aut. fit passer ses propres vers avec succès) ; *S. Felipe Neri al Clero*, Séville, 1784, in-4 ; *la Riada* (l'inondation), poème allégorique sur le débordement du Guadalquivir, dans l'hiver de 1783 à 1784, Séville, 1784 ; *los Menestrales* (les artisans), l'une des meill. comédies du théât. espagnol, au jugement de Sempère, Madrid, 1784. Il a laissé encore d'autres *poésies*, des *dissert.*, des *discours*, des *rapports*, sur des objets d'antiquités, d'hist. naturelle et d'économie politique ; enfin de nomb. MSs., parmi lesquels on cite 9 traged., 9 coméd., 5 pastorales, des traductions en vers castillans du *Livre des Psaumes*, des *Eglogues* et de l'*Enéide* de Virgile, de div. morceaux de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, de plus. *odes* d'Anacréon, de Sapho, de Pindare, d'Horace, de div. passages de Sophocle et d'Euripide. Trigueros fut memb. de l'acad. des bonnes lett., de la société économique de Séville, correspondant du Jardin-Royal de Madrid, associé honoraire de la société économique de San-Lucar et bibliothéc. des études royales à Madrid.

TRILLER (DANIEL-GUILLAUME), poète allem., né à Erfurt en 1695, m. en 1782, prof. à l'univ. de Wittemberg avec le tit. de conseill. et de méd. de l'élect. de Saxe, avait été aussi méd. du prince de Nassau-Saarbruck et du duc de Saxe-Weissenfels, et avait voyagé avec le prem. en Suisse, en France et en Hollande. Ses *poésies* se distinguent surtout par la propriété, la clarté et l'élégance de l'expression ; mais on n'y trouve ni cette force de génie ni cette ardeur d'imagination, prem. qualités du vrai poète. Il eut de plus le tort d'écrire contre la *Messiade* de Klopstock, pour tourner en dérision les hexamètres de la poésie allem. Ses principaux ouv., tous en allem., sont : *Considérations poétiques sur*

différens objets pris dans l'histoire naturelle et la morale, *avec des morceaux traduits du grec et du latin*, *en 5 parties*, Hambourg, 1750 et 1755, 3 vol. in-8; *nouvelles Fables à la manière d'Esope*, Hambourg, 1750, in-8; *Enlèvement du prince de Saxe*, ou *le Charbonnier bien récompensé*, *en 4 liv.*, *avec gravures et observations historiques*, Francfort, 1743, in-8; *Wurmsamen*, ou *la Semence de vers*, poème épique, 1er chant, Francfort, 1751, in-8; l'*Inoculation de la petite-vérole, poème physique et moral*, Francfort, 1766, in-8.

TRIMMER (mistress Sara), dame anglaise, m. en 1815, a consacré une partie de sa vie à l'instruction et au perfectionnement moral de la jeunesse, et a composé dans ce but plus. ouv. estimables, parmi lesquels nous citerons : *Introduction à la connaissance de la nature et à la lecture des écritures saintes*, trad. en français; *Histoires fabuleuses*, *destinées à enseigner le traitement qu'on doit aux animaux*, trad. en franç. par David de St-George, Genève, 1789, 2 vol. in-12; l'*Economie de la charité*, 1787, in-12 (l'aut. y fait un appel aux dames riches et bienfaisantes en faveur des écoles gratuites ouvertes le dimanche aux jeunes filles sans fortune, etc.). On a pub. en 1816 : *Mem. sur la vie et les écrits de mistriss Trimmer*, Lond., 2 v. in-8.

TRIMOND (Charles de), prieur de Cabrières, né à Nîmes en 1620, m. à Fontainebleau en 1686, s'acquit une si grande réputation par ses remèdes contre toutes sortes de maladies, que Louis XIV le fit venir à Paris, en 1680, pour la duchesse de Fontanges, attaquée d'une hémorragie rebelle à tous les efforts de la médecine. Toute la cour cria merveille, et crut la duchesse guérie, mais elle n'en m. pas moins, l'année suivante, de la même maladie. Louis XIV appela cependant une seconde fois le prieur de Cabrières en 1686, sans doute pour lui demander quelque recette contre la fistule, dont il subit toutefois l'opération la même année. C'était surtout contre les hernies que l'habile prieur prétendait avoir un puissant spécifique. Le grand roi voulut en apprendre la composition, promit de garder le secret jusqu'à la m. de l'invent., et, pour rester fidèle à sa parole, prépara long-temps lui-même le breuvage et l'emplâtre qui formaient le remède. Aussitôt après le décès de l'abbé de Trimond, on pub. la formule de son spécifique sous le tit. de *Remède du prieur de Cabrières*. On trouve à ce sujet quelq. détails dans l'*Histoire du Moxa* de Valentin. Dionis dit, dans son *Cours d'opérat. de chirurgie démontrées au Jardin du Roi*, que le prieur de Cabrières n'était point un charlatan, et qu'il donnait volontiers ses remèdes aux indigens, bien qu'il en gardât le secret.

TRINCANO (Didier-Grégoire), ingénieur, né à Vaux, bailliage de Besançon, en 1719, m. vers 1792, obtint d'abord la place de profess.-adjoint à l'école d'artillerie de Besançon, servit ensuite, comme ingénieur, au siége de Fribourg (1744), en Provence, en Italie et enfin au siége de Berg-op-Zoom (1747), et revint prendre à la paix ses modestes fonctions de profess. suppléant. En 1754, il remporta le prix des arts à l'académ. de Besançon par un mémoire sur cette question : *Quelle serait la manière la plus économique de fabriquer du sel en Franche-Comté ?* et deux ans après fut envoyé au dey de Tunis, qui demandait à la France des ingénieurs, et fit fortifier la ville de Kairovan. Nommé à son retour profess. de mathématiq. des chevau-légers et des pages, il établit à Versailles une école qui a fourni des élèves distingués et imagina plus. systèmes de fortification, qui, malgré son espoir, n'ont pas prévalu contre ceux de Cohorn et de Vauban. On a de lui : *Discours sur les fortifications*, etc., Besançon, 1755, in-4 : *Elém. de fortification*, etc., Paris, 1768, in-8, 1786, 2 vol. in-8, avec 51 pl.; *Traité complet d'arithmétique*, ibid., 1781, 1787, in-8.—Trincano (Louis-Charles-Victoire), fils du précéd., né à Besançon en 1754, m. en 1785, fut adjoint, jeune encore, à son père comme profess. de l'école de Versailles, obtint de l'emploi dans les bureaux de la guerre, se fit ensuite recevoir avocat au parlem. et ne tarda pas à se faire connaître au barreau. Il venait même de concourir pour une chaire à la faculté de droit, quand la m. l'enleva. On cite de lui : *Nouveau système d'ordre renforcé*, dans les *Elémens de fortification de son père*, t. 1, p. 266; *Mémoires sur les logarithmes et quantités négatives*, à la suite du *Traité d'arithmétiq.* de son père.

TRINCAVELLI (Victor), l'un des grands médecin du 16e S., né en 1496 à Venise, où il m. en 1568, se distingua, jeune encore, comme praticien habile et comme savant helléniste, ne tarda pas à être pourvu d'une chaire de philosophie et s'occupa dès-lors des édit. d'une foule d'aut. grecs, qui n'étaient connus que par des versions latines infidèles ou défectueuses. S'étant dévoué généreusement pour le salut des habitans de l'île Murano, atteints d'une maladie épidémique, il vit s'accroître sa réputation, fut reçu en triomphe par ses concitoyens à son retour, et admis, par acclamation, au collége de médecine de cette ville. Choisi en 1551 pour succéder à J.-B. Monti dans la faculté de Padoue, il exerça sur cette école une influence prodigieuse, dont il usa sagement pour rappeler les élèves à l'étude des médecins grecs et notamment d'Hippocrate, sans être injuste pourtant à l'égard des médecins arabes. Il servit l'humanité jusqu'aux dern. jours de sa vieillesse avec un zèle qui ne put être égalé que par son désintéressem. On a de lui : des éditions *princeps* des *OEuvres* de Thémistius, 1534, pet. in-fol.; des *Commentaires* de Jean-le-Grammairien sur Aristote, 1535-36, 4 vol. in-fol.; de l'*Histoire de l'expédition d'Alexandre* par Arrien, 1535, in-8; des *Sentences* de Stobée, 1535, in-4; des *Poèmes* d'Hésiode, 1537, in-4, etc. Ses *OEuvres médicales* ont été recueillies en 2 v. in-fol., Lyon, 1586, 1592; Venise, 1599, avec la *vie* de l'aut. par Maruccini. On lui doit en outre : *Consilia medica*, Bâle, 1587, in-fol. (*V.* les *Scrittori veneziani* du P. Degli Agostini, t. 2, p. 529.)

TRINCI (Conrad de), prince de Foligno, élevé à la souveraineté en 1377 par l'influence du parti gibelin, après l'assassinat de son frère Trincio de Trinci, conserva son indépendance au milieu des guerres civiles qui désolaient l'Italie, mais fut assiégé dans Foligno en 1439 par le patriarche Vitelleschi, qui s'introduisit dans la ville par trahison, fit trancher la tête au prince vaincu et à ses deux fils, et réunit cette principauté à l'état de l'Eglise.

TRIONFETTI (Jean-Baptiste), botaniste, né à Bologne en 1636, m. à Rome en 1708, peut être considéré comme le fondat. du jardin botanique de cette dern. ville, quoiqu'il existât avant lui. Il en fut nommé direct. en 1698, et parvint à rassembler environ six mille espèces tirées en grande partie des états romains, collect. considérable pour le temps, et qui avait, en outre, le mérite de recomposer la flore du *Latium*. On a de lui : *Observationes de ortu et vegetatione plantarum*, *cum novarum stirpium historiâ*, Rome, 1685, in-4; *Sylloge plantarum horto romano additarum*, ibid., 1687, in-4, etc. —Trionfetti (Lélio), frère aîné du précéd. et meilleur botaniste que lui, m. à l'âge de 75 ans, en 1722, à Bologne, où il avait professé, pendant 40 ans, la philosophie et l'histoire naturelle, a beaucoup écrit, mais n'a rien fait imprimer. On trouvera le catalogue de ses ouv. inédits dans les *Scrittori bolognesi* de Fantuzzi, t. 8, p. 118.

TRIP (Luc), poète holland., né à Groningue, dont il fut magistrat, et où il m. en 1783, s'est placé parmi les poètes les plus distingués de sa nation par un recueil de méditations poétiques sur des sujets religieux, portant le titre de *Loisirs utilem. employés*, Leyde, 1774, in-8.

TRIPPEL (Alexandre), sculpt., né à Schaffhouse en 1747, m. à Rome en 1793, se distingua

par la noble simplicité de l'invention, non moins que par la finesse, la netteté et la justesse de l'exécution. Une partie considérable de ses ouv. se conserve en Russie. Dans un séjour de 3 ans qu'il fit à Paris, il conquit l'estime des connaisseurs par le beau modèle de son groupe allégorique sur la Suisse.

TRIPTOLÈME (mythol.), fils de Celeus, roi d'Éleusis, fut nourri par Cérès, qui même avait voulu lui donner l'immortalité. Ayant appris de cette bonne déesse l'art de cultiver la terre, il vint le prem. l'enseigner dans la Grèce. Les Athéniens se gouvernèrent d'abord d'après les lois qu'il leur avait données.

TRISSINO (GIOVAN-GIORGIO), poète italien, appelé en France Trissin ou le Trissin, naquit à Vicence en 1478. Il perdit son père en bas âge, et il ne paraît pas que sa mère ait pris un grand soin de son éducation littéraire. Il commença ses études, plus ou moins tard, suivant divers récits; mais tout le monde s'accorde à dire qu'il répara promptement le temps perdu et que la littérature ancienne lui devint bientôt familière. Dès les prem. années du pontificat de Léon X, il se rendit à Rome, où il avait déjà fait précédemm. un voyage, et où ses talens et son savoir lui concilièrent l'estime publique. Il avait étudié non-seulement les belles-lettres, mais aussi les sciences mathématiq. et physiq., la théorie de tous les beaux-arts, et spécialement de l'architecture. Cependant il n'était encore connu, comme poète, que par quelq. essais, lorsqu'il donna en 1514 ou 1515 sa célèbre *Sophonisbe*, la prem. trag. raisonnable et purement écrite que l'Europe ait vue, dit Voltaire, après tant de siècles de barbarie. Cette pièce est sans contredit son principal titre de gloire, malgré de nombreuses imperfections, remarquées même par les aristarques qui lui savent gré d'avoir fait rentrer le théâtre moderne dans les étroites limites des règles classiques. Elle a d'ailleurs fait époque dans l'histoire de la versification italienne : elle est écrite en vers non rimés (*versi sciolti*), à l'exception d'un fort petit nombre de passages, tels que les chœurs; et cette liberté, qu'on lui reprocha d'abord, a été généralem. adoptée par les auteurs dramatiques de l'Italie. On a dit, mais sans le démontrer d'une manière incontestable, que le Trissin n'était point le prem. qui eût employé les vers libres : il faut du moins convenir que le succès de sa *Sophonisbe* dut prodigieusem. accréditer l'usage de cette innovation. Au 16e S. la culture des lettres ne paraissait point incompatible avec l'esprit des affaires. Aussi le Trissin fut chargé par Léon X de plus. négociations importantes à Venise auprès du roi de Danemarck, Christian II, et des emp. Maximilien et Charles-Quint; et il sut s'en acquitter à la satisfaction de tout le monde : ces deux derniers souverains lui accordèrent plus d'une marque honorable de leur estime. Après la m. de Léon X (1521), il revint à Vicence, où il profita de ses loisirs pour pub., en 1529, plus. écrits relatifs à l'orthographe italienne, à la grammaire, à la poétiq. Entre autres réformes grammaticales, il proposait de ne plus confondre les voyelles *i* et *u* avec les consonnes *j* et *v*: c'est la seule de ses idées que les Italiens aient adoptées; les autres furent vivement combattues et n'eurent guère de défenseurs. Il fut arraché par Clément VII à ses études critiques et philologiques, et envoyé de nouveau à Venise et à la cour de Charles-Quint; mais il ne tarda pas à revenir à Vicence, d'où il faisait habituellement quelq. voyages à Rome. L'état de sa fortune était florissant, grâce aux bienfaits des papes et des empereurs; mais de grands chagrins étaient réservés à sa vieillesse. Il eut à plaider d'abord contre des communes qui dépendaient de lui, et ensuite contre un de ses fils, né d'un prem. mariage, qui réclama l'héritage de sa mère et réussit à le dépouiller de la plus grande partie de ses biens. Pour dissiper les inquiétudes et la douleur que lui causait ce scandaleux procès, le Trissin poursuivait dans le même temps ses travaux littéraires avec beaucoup de courage, soit à Vicence ou à l'Isola di Murano près de Venise ou à Rome. Il avait entrepris depuis 1525 le poème de l'*Italia liberata da' Gotti* : et en 1547, outre sa comédie des *Simillimi* ou des *Ménechmes*, il publia les neuf prem. chants de ce grand ouv.; les autres parurent l'année suivante, au nombre de dix-huit et en deux fois. La comédie est bien médiocre : le poème est tombé depuis long-temps dans l'oubli, et le mérite. Le Trissin, après avoir perdu sa cause contre un fils dénaturé, se réfugia, en 1549, à Rome, où il m. l'année suivante. On ne sait par quelle étrange méprise Voltaire, et, d'après lui, Chamfort et Chénier l'ont fait prélat, nonce, archevêque de Bénévent. Nous ne pouvons énumérer ici tous les écrits ni les éditions particulières dont chacun d'eux a été honoré; et nous nous dispenserons d'autant mieux de ce travail, peu curieux pour nos lecteurs, qu'une édit. des *Œuvres complètes* de Giovan-Giorgio Trissino a été donnée par Scipion Maffei, Vérone, chez Vallarsi, 1729, 2 vol. pet. in-fol., dont le prem. contient ses poésies, le second ses écrits en prose. Quelques autres personnages du même nom, et, selon toute apparence, de la même famille que celui dont nous venons de parler, sont mentionnés dans les articles suivans.— TRISSIN (Léonard), habitant de Vicence, ayant embrassé contre Venise le parti de l'emp. Maximilien en 1509, essaya de prendre possession de Trévise au nom de ce prince, et n'y réussit point. La même année, on le trouve commandant, pour le même souverain, dans Padoue, dont il ne put empêcher la faible garnison de se rendre à André Gritti. Devenu lui-même prisonnier de guerre, il n'échappa au supplice que par sa qualité de commissaire impérial. (*V.* l'*Histoire de Venise* de M. Daru, liv 20, n. 10-13).—TRISSIN (Louis), de Vicence, profess. de philosophie à Ferrare, dès l'âge de 20 ans, m. en 1543, victime de son inconduite, à peine âgé de 26 ans, est aut. d'un in-8, intitulé *Problematum medicinalium libri VI, ex Galeni sententiâ*, pub. à Bâle en 1547, et réimp. en 1629 à Padoue. — TRISSINO (Antonio-Maria), chevalier vicentin de l'ordre des camaldules, fit imp. en 1549, sous le nom du Solitaire (*del Solitario*), des *Poesies* sacrées et morales, en ital., 1 vol. in-12.—TRISSINO (Gaspard), de Vicence, clerc régulier somasque, a traduit en vers latins la *Sophonisbe* de Giovan-Giorgio Trissino, et dédié cette version au pape Urbain VIII (1623-1644). On ne l'a point imp. : mais il s'en conserve deux MSs. chez les somasques de Vicence.

TRISTAN (NUNO), voyageur portugais, fit un prem. voyage aux côtes d'Afrique en 1440, y reçut de Gonzalez la dignité de chevalier, dans le lieu qui en prit le nom de *Puerto del Cavallero*, s'avança ensuite jusqu'au cap Blanc, et n'y ayant trouvé que des traces d'habitations, sans aucun habitant, remit à la voile pour le Portugal. Dans un second voyage en 1443, il découvrit quelques îles, voisines de la côte, ramena des esclaves et quelq. richesses; il en entreprit un troisième en 1446, et enleva 20 esclaves. Le prince Henri, émerveillé de ces minces résultats, qui lui faisaient, il est vrai, concevoir de plus gr. espérances, le pressa de repartir en 1447. Cette fois Tristan s'avança jusqu'au Rio-Grande, à 60 lieues au-delà du cap Vert; mais ayant entrepris de remonter le fleuve, il fut assailli par une multitude de nègres armés de flèches empoisonnées, et succomba avec la plupart des siens.

TRISTAN (LOUIS), grand-prevôt de Louis XI, né dans les prem. années du 15e S., servit avec quelque distinct. dans les guerres de Charles VII contre les Anglais, et fut créé chevalier par Dunois en 1451, sur la brèche de Fronsac, où il avait fait preuve d'une rare intrépidité. Mais il eut le malheur de servir ensuite sous Louis XI, d'être remarqué de ce prince, qui l'attacha à sa personne, avec le titre de grand-prevôt de son hôtel; et dès-

lors il ne fut plus qu'un bourreau, que l'exécuteur des caprices, des vengeances secrètes et des persécutions du Tibère de la France (*v.* Louis XI). L'on sait que celui-ci le menait partout à sa suite, se plaisant à l'appeler son *compère*, familiarité qui caractérise à la fois et le monarque et le ministre, digne d'être aussi l'ami d'un tel prince. Valet en tout semblable à son maître, il l'imita, et le surpassa peut-être par son insouciante facilité à commettre le crime et par l'affreux talent de plaisanter au milieu de ses terribles fonctions. Le *compère* de Louis XI m. dans un âge avancé laissant à son fils, Pierre Tristan-l'Ermite, de grands biens et même des principautés.

TRISTAN (Louis), peint., né en 1586 à Tolède, où il m. en 1640, fut l'élève de Dominique Théotocopulos, surnommé *le Grec*, dont il sut, avec un rare discernem. acquérir les qualités brillantes et éviter les défauts. Toutes ses productions portent le cachet d'un grand talent, et ce qui peut-être n'est pas moins glorieux pour lui, c'est que Vélasquez le préféra pour maître à tous les artistes qui florissaient alors en Europe. On cite de lui les célèbres tableaux du grand autel d'Yepes, qu'il peignit à l'âge de 30 ans, la *Trinité*, qui est de 1626, et deux tableaux, dont les figures sont de grandeur naturelle et qui sont peut-être ses chefs-d'œuvre : le *Moïse frappant le rocher*, et *Jésus au milieu des docteurs de la loi*. On les conserve à Madrid.

TRISTAN (Jean), *sieur de Saint-Amant et du Puy d'Amour*, sav. et laborieux numismate, né à Paris vers la fin du 16ᵉ S., m. en 1656, forma, de bonne heure, une collection de médailles la plus nombreuse et la plus belle qu'on eût vue jusque alors en France, et fit paraître en 1635 la prem. partie d'une histoire des emper. par les médailles, dont il promettait, si elle était accueillie, de donner la continuation. Cette prem. partie, composée d'un volume, s'arrêtait à Commode. L'édition en ayant été promptem. épuisée, l'auteur en donna une 2ᵉ en 1645, avec des correct. et des additions, et y joignit 2 autres vol. qui vont jusqu'à Valentinien. La vie de Tristan ne présente plus guère dès-lors qu'une suite de querelles sur différens points d'érudition, quelquefois avec ses meilleurs amis. Cependant on a encore de de lui : *Commentaires historiques*, *contenant l'histoire générale des empereurs*, etc., Paris, 1644, 3 vol. in-fol. ; *Traité du Lys*, *symbole divin de l'espérance*, contenant la juste défense de sa gloire, dignité et prérogative, ibid., 1656, in-4 ; trois ouv. polémiq. contre son ami, le P. Sirmond, jés., et un contre Angeloni.

TRISTAN-L'ERMITE (Franç.), poète dramatique, né au château de Souliers ou Soliers, dans la Marche, en 1601, m. à Paris en 1655, avait l'impudeur de se prétendre issu de Tristan-l'Ermite, grand-prevôt de Louis XI, et comptait aussi au nombre de ses ancêtres le fameux Pierre l'Ermite, auteur de la prem. croisade. Ayant eu le malheur, à l'âge de 13 ans, de tuer en duel un garde-du-corps, il s'enfuit en Angleterre, se trouva bientôt sans ressource et résolut d'aller trouver don Juan de Velasquez, son parent, en Espagne; mais en passant par le Poitou, il eut recours pour avoir de l'argent à la bienveillance de Scévole de Sainte-Marthe, qui, charmé de ses heureuses dispositions pour les lettres, le retint chez lui 15 ou 16 mois, et lui obtint la place de secrétaire du marquis de Villars-Montpezat. Ce poste l'ayant mis en évidence, il fut reconnu par D'Humières, prem. gentilhomme de la chambre, qui le fit rentrer en grâce. Il s'attacha bientôt après, comme gentilhomme, à Gaston, duc d'Orléans, et travailla pour le théâtre. Sa tragédie de *Mariamne*, représentée en 1637, eut un succès jusqu'alors sans exemple. Il compta depuis ses triomphes par le nombre de ses pièces, toutes oubliées maintenant, si l'on en excepte *Mariamne*, entra à l'acad. franç. en 1649, et fut aux yeux de ses contemporains le rival de Corneille. Du reste, on doit dire qu'il mena toute sa vie une conduite déréglée qui répondait parfaitem. au désordre habituel de son extérieur. On a de lui 5 tragédies, une tragi-comédie, une pastorale accommodée au théâtre, et une comédie. Sa *Mariamne* se trouve, avec deux autres de ses tragéd. dans le tom. 2ᵉ du *Théâtre français*, Paris, 1737, 12 vol. in-12. On cite encore de lui : *les Amours*, Paris, 1638, in-4 ; *la Lyre*, *l'Orphée* et *Mélanges poétiques*, ibid., 1641, in-4 ; *les Vers héroïques*, ibid., 1648, in-4 ; *Lettres mêlées*, ibid, 1642, in-8 ; *Plaidoyers historiques*, ibid., 1643 ou 1650, in-8 ; *le Page disgracié*, etc., ibid., 1643, in-8, 1665 ou 1667, 2 vol. in-12 (c'est l'histoire de la jeunesse de l'auteur), etc., etc. — Tristan-l'Ermite (Jean-Baptiste), seigneur de Souliers, frère du précéd., m. vers 1670, chevalier de St-Michel et gentilhomme ordinaire du roi, cultiva aussi la poésie; mais s'appliqua surtout à l'histoire et à la science héraldiq. Outre quelques pièces de vers disséminées dans les *recueils* du temps, et une édit. du *Cabinet de Louis XI*, Paris, 1664, in-12, on a de lui un assez grand nombre de compilations généalogiques peu estimées, parce qu'il ne les composait que pour flatter ceux dont il espérait des pensions et de l'argent; nous devons nous contenter de citer : *les Forces de Lyon*, etc., Lyon, 1658, in-fol. ; *les Corses français*, etc., Paris, 1662, in-12; *Naples française*, ibid., 1663, in-4 ; *Histoire généalogique de la noblesse de Touraine*, etc., ib., 1667 ou 1669, in-fol.

TRITHÈME ou TRITHEIM (Jean), historien et théologien, né à Trittenheim, dans l'électorat de Trèves, en 1462, m. en 1516 à Wurtzbourg, perdit son père 12 ou 15 mois après sa naissance, et fut tenu long-temps dans la plus profonde ignorance par son beau-père; à peine à 15 ans avait-il commencé d'apprendre à lire. Emporté enfin par sa passion pour l'étude, que les obstacles n'avaient fait qu'enflammer encore, il prit le parti de quitter la maison maternelle, alla s'instruire à Trèves, puis dans quelq. autres villes, particulièrement à Heidelberg, et ne se décida qu'en 1482 à retourner à Trittenheim. Mais, forcé par le mauvais temps de s'arrêter au monastère de Spanheim, à peine y eut-il séjourné une semaine, qu'il demanda à y faire profession. Il était encore le dernier des profès quand ses confrères l'élurent pour abbé en 1483. Pour juger de l'état déplorable de l'abbaye quand Trithème en prit possession, il suffira de dire qu'on avait négligé même le soin du temporel, que les bâtimens tombaient en ruine, que les biens étaient aliénés ou engagés, ou mal régis, etc. Le jeune abbé, tout en s'occupant de remédier à tant de désordres, montra plus de zèle encore pour la réforme intérieure et morale de sa communauté, exigea des mœurs plus régulières et s'efforça surtout de bannir l'ignorance et l'oisiveté. Il n'avait trouvé dans le couv. que 48 vol., ou même 14, comme il le dit lui-même, et il en avait réuni 1646 dès 1502, et bientôt après 2000, collect. très-considérab. pour le temps, et qui ne tarda pas à attirer d'Italie, de France et de toutes les parties de l'Allemagne, une foule de seigneurs, de prélats, d'hommes de lett., charmés d'ailleurs de voir et d'entendre l'aut. d'une réforme si rapide. Les princes qui ne pouvaient le visiter eux-mêmes lui envoyaient des nonces et des orat. pour traiter avec lui d'affaires littér. Quoique ses vertus et sa piété fussent au moins égales à son savoir, il n'en fut pas moins exposé aux accusations banales de sorcellerie, de nécromancie et de magie. En 1505, pendant qu'il était à Heidelberg, où Philippe, comte palatin du Rhin, l'avait appelé pour conférer avec lui sur une affaire monastique, il reçut la nouvelle d'une révolte de ses moines, incapables de supporter plus long-temps un abbé qui prétendait les obliger à s'instruire et à mener une vie régulière. Il se décida à ne jamais retourner auprès d'eux, et fut dédommagé de son sacrifice par l'abbaye de St-Jacques à Wurtzbourg, dont il prit

possession en 1506, et où il passa les dix dernières années de sa vie, ne voulant accepter aucune des places plus éminentes qu'on s'empressait de lui offrir. Parmi les nomb. ouv. qu'il a laissés, les seuls qui aient conservé quelq. intérêt pour nous sont : *Chronique d'Hirsauge de* 830 *à* 1513, renfermant beaucoup de détails importans qui appartiennent à l'histoire de l'Allemagne et de la France, sortie des presses de l'abbaye de St-Gall, 1690, 2 vol. in-f.; *de Scriptoribus ecclesiasticis*, Paris, 1497, 1512, in-4; Hambourg, 1718, in-fol.; deux liv. de *Lett. familières à des princes d'Allemagne*, etc., Haguenau, 1536, in-4; deux liv. de *Sermons*, ou *Exhortations*, etc., Anvers, 1574, in-8; Florence, 1577, in-4; Milan, 1644, in-4; *la Polygraphie*, en 6 liv., Francfort, 1550, in-4; Cologne, 1564 et 1571, in-8; Strasbourg, 1600 et 1613, in-8; trad. en franç. sous le tit. de *Polygraphie et universelle escriture cabalistique*, etc., Paris, 1541, in-4; *Steganographia, hoc est, Ars per occultam scripturam animi sui voluntatem absentibus aperiendi*, etc., Cologne, 1635, in-4. Neuf de ses ouv. ont été réunis par Marquard Freher sous le tit. d'*Opera historica*, Francfort, 1601, in-fol.; et vingt autres par le jés. J. Busée sous le tit. d'*Opera spiritualia*, Mayence, 1604, in-fol.

TRITTO (Jacques), composit., né à Altamura, dans le royaume de Naples, en 1735, m. à Naples en 1824, fut l'élève de Nic. Fago, surnommé *le Tarentino*, le remplaça après sa mort dans la direction du conservatoire de la *Pietà*, et, lors de la fondation du *Collége royal de Musique*, fit partie du comité chargé de diriger cette nouvelle école. Quoique l'on puisse citer plus. de ses pièces, applaudies encore aujourd'hui en Italie, il n'a pas été généralem. heureux au théât., et a montré beaucoup plus de talent dans les musiques d'église. On cite de lui un *Credo* à 5 voix, et une grand'messe à 8, avec accompagnement de 2 orchestres. Il a laissé un traité de musiq. sous le tit. de *Scuola del contrappunto, ossia teorica musicale*, Milan, 1816, in-4.

TRIVETH ou TREVETH (Nicolas), historien et philologue anglais, né vers 1258, m. en 1324, entra dans l'ordre des dominicains, et fut élu prieur de son couvent. Il nous reste de lui des ouv. de théologie, de philologie et d'hist., écrits en style barbare, mais qui prouvent l'étendue et la variété de ses connaissances. Les principaux sont : des *Commentaires* sur la Genèse, l'Exode, le Lévitiq., les Paralipomènes et les Psaumes; l'*Exposition des 22 Livres de la cité de Dieu, de St Augustin*, dans l'édition de la *Cité de Dieu*, Mayence, Schoeffer, 1473, in-fol.; *Annales ab anno* 1136 *ad ann.* 1307, dans le *Spicilegium* de dom d'Achery, tom. 8 de l'édition in-4, et le tome 3 de l'édition in-fol.; et Oxford, 1717, in-8.

TRIVISANO (Marc), biog. ital., né au commencement du 17e S., m. à Venise vers 1674, mérita, par un trait extraordinaire de générosité envers son ami Nicolas Barbarigo, d'être surnommé le *Héros*, et justifia ce tit. dans la guerre du Frioul en 1616. On a de lui : *Pompe funebri celebrate a' suoi concittadini morti nell' ultima guerra contro il Turco*, Venise, 1673, in-4; etc. — Trivisano (Bernard), philosophe, neveu du préc., né à Venise en 1652, m. dans sa terre de Vogliano, près de Conegliano, en 1720, étudia avec succès les langues, la géographie, l'histoire, la politique, la philosophie et les mathématiques, voyagea ensuite en Allemagne, en France, en Anglet., et fut accueilli partout avec distinction, notamment à la cour de Louis XIV. De retour en Italie, il consacra une partie de sa grande fortune à l'augmentation de sa bibliothèque et de ses collections de statues et de médailles, fut nommé gouv. de Bellune, puis magistrat de la *quarantia*, et enfin prof. d'un cours public de philosophie. Entre autres ouv., on cite de lui : *l'Immortalità dell' anima*, Venise, 1699, in-4; *Meditazioni filosofiche*, ibid., 1704, in-4; *Prælectiones fundamentales*, ibid., 1719, in-8. *Voy.* son *éloge* par Lioni au t. 34 du *Giorn. de' lett. d'Italia.* — Voy. Bernard *le Trévisan* et Trevisano.

TRIVULCE (Jean-Jacques), seigneur milanais, né vers 1447, m. à Châtres, ou Arpajon, en 1518, fit ses prem. armes sous François Sforce, duc de Milan, qui l'envoya, très-jeune encore, avec son fils Galéas-Marie, servir en France le roi Louis XI. En 1483, il fut un des lieuten.-génér. de l'armée du duc et du pape contre les Vénitiens. Désigné par Galéas-Marie pour être un des conseill. de régence de son fils Jean Galéas, il se vit éloigné des affaires par l'ambition de Louis-le-Maure, et se dévoua dès-lors au service de div. princes étrangers. Quand Charles VIII porta la guerre en Italie, en 1494, Trivulce se jeta dans le parti de la maison d'Aragon, fut soupçonné de trahison pour avoir rendu Capoue après une courte résistance, et ne tarda pas à se déclarer pour les Français. Chargé par Charles VIII de la défense d'Asti, il se maintint dans cette ville par le secours des guelfes de Lombardie, y amena une nouvelle armée, en 1499, sous le règne de Louis XII, étendit de là ses intrigues parmi les Lombards et les guelfes, et parvint en moins d'un mois à conquérir tout le duché de Milan, et à forcer Louis-le-Maure de s'enfuir en Allemagne. Récompensé de ses services par le tit. de maréchal de France et de gouv. du Milanez, il exerça dans son gouvernement des violences qui l'excitèrent à la révolte, en 1500, et provoquèrent le retour en Italie de Louis-le-Maure; mais il fut assez heureux pour étouffer la sédition à sa naissance, en faisant prisonn. les deux Sforze dans Novare. Il se distingua de nouveau dans la guerre qu'excita en Italie la ligue de Cambrai, obtint le commandement général de l'armée française après la m. de Charles d'Amboise en 1511, eut l'honneur de former Gaston de Foix au métier des armes, et, devenu son lieuten., ou plutôt son conseil, quand ce prince prit le commandement de l'armée, il eut la plus grande part à ses succès. Rappelé au commandement suprême après la mort du jeune héros, il se vit sur le point de conquérir encore une fois le duché de Milan, et de faire prisonn. Maximilien Sforze; mais il fut battu à la Riotte, près de Novare, en 1513, peut-être par sa faute. Il n'en fut pas moins employé, en 1515, sur les frontières d'Italie par François Ier, et rendit de grands services, notamment à la bataille de Marignan, qu'il appelait une *bataille de géans*. A la fin de la campagne, il fut chargé de conduire des secours aux Vénitiens, assiégea avec eux Brescia, dont il ne put se rendre maître, tomba dans la disgrâce, s'éloigna et ne fut plus employé. V. Rosmini, *Istoria della vita e delle gesta di Gian-Giacopo Trivulzio, soprannominato il Grande*, Milan, 1815, 2 vol. in-4, fig. — Trivulce (René), frère du précéd., se déclara gibelin au moment où son frère cherchait à ressusciter le parti guelfe, commanda les armées de Louis-le-Maure, déploya contre la mauvaise fortune une rare constance, et, après la captivité de son maître, entra au service des Vénitiens, où il resta jusqu'à sa m. — Trivulce (Théodore), neveu de J.-J. Trivulce, entra au service de France pendant la guerre de Naples, fut un des généraux qui se virent contraints, en 1504, de livrer Gaëte à Gonsalve de Cordoue, se distingua ensuite à la bataille d'Agnadel en 1509, puis à celle de Ravenne en 1512, et fut chargé bientôt, avec le consentem. du roi de France, du commandement général de l'armée vénitienne. Mais lorsque les Vénitiens eurent quitté l'alliance de la France pour celle de l'emp., Trivulce renonça au command. de l'armée de la républ., rentra au service de François Ier, fut chargé du gouvernem. de Milan, qu'il évacua lors de la captivité du roi, reçut le bâton de maréchal, en 1524, et le gouvernement de Gênes. Mais forcé bientôt de livrer cette ville et sa citadelle à André Doria, il fut dédommagé par le gouvernem.

de Lyon, où il m. en 1531. — TRIVULCE (Ant.), frère du précéd., m. en 1508, se déclara pour les Français lorsqu'ils se rendirent maîtres du Milanez, et fut fait cardinal, en 1500, à la sollicitation du roi de France. — TRIVULCE (Scaramutia), neveu de J.-J. Trivulce, mort en 1527, se fit un nom comme jurisconsulte, et fut successivem. conseill. d'état en France sous Louis XII, év. de Côme et de Plaisance, puis cardinal. — TRIVULCE (Aug.), neveu de Théodore, m. à Rome en 1548, occupa successiv., entre autres dignités importantes, les évêchés de Bayeux, de Toulon, de Novare, et l'archevêché de Reggio; il fut l'ami de Bembo et de Sadolet, et laissa, en mourant, une histoire MSte. des papes et des cardinaux. — TRIVULCE (Ant.), neveu de J.-J. Trivulce, m. à quelques lieues de Paris en 1559, fut référend. des deux signatures, puis évêque de Toulon, et ensuite vice-légat d'Avignon; il s'opposa fortement à l'entrée des hérétiq. dans le comtat, et fut envoyé légat en France, où il eut part à la conclusion du traité de Cateau-Cambrésis. — TRIVULCE (Jean-Jacques-Théodore), petit-neveu du précéd., m. à Milan en 1657, servit d'abord avec distinction dans les armées de Philippe III, embrassa ensuite l'état ecclésiastiq., fut fait cardinal en 1626, et devint successivem. vice-roi d'Aragon, puis de Sicile et de Sardaigne, gouv.-gén. du Milanez et ambass. d'Espagne à Rome.

TROC (MICHEL-ABRAHAM), jurisconsulte et litt., né à Varsovie et établi à Leipsig pendant une partie du 18e S., a pub. dans cette dern. ville un recueil de poésies polonaises int. : *Bibliotheca polono-poetica*, 2 vol. in-8. On a aussi de lui un *Dictionnaire polonais, allemand et français*. (*V. Bibliotheca poetarum polonorum* de Zaluski.)

TROGUE. V. POMPÉE.

TROILI (PLACIDE), hist., né à Montalbano vers 1687, m. au couvent de Realvalle en 1757, entra dans l'ordre de Cîteaux, et fut bientôt appelé à diriger un couvent, dit *le Sagittaire*, en Calabre Mais il fut accusé d'avoir trahi les intérêts de ses frères, se vit privé du titre d'abbé et chassé. Il a laissé : *Istoria generale del reame di Napoli..; una colle prime popolazioni, costumi, leggi, polizia, uomini illustri e monarchi*, Naples, 1748-54, 5 t. en 11 vol. in-4; etc. *V. Storici napol.*, p. 600.

TROILIUS (SAMUEL), archev. d'Upsal, né en 1706 dans la Dalécarlie, m. en 1764, fit briller son éloquence aux diètes en qualité d'orateur de son ordre, et mérita, par l'étendue de ses connaissances, d'être admis à l'académie des sciences de Stockholm. Il a laissé des *mandemens*, des *oraisons funèbres*, etc. — TROÏLIUS (Uno de), archev. d'Upsal, fils du précéd., né à Stockholm en 1746, m. en 1803, mérita, par ses brillans succès dans ses études, de voyager aux frais de l'univ.; il parcourut l'Allemagne et la France, vit à Paris J.-J. Rousseau et d'autres écriv. célèb., passa ensuite en Angleterre, d'où il partit, avec les grands naturalistes Banks et Solander, pour aller visiter l'île de Staffa et l'Islande. En 1773, il retourna par la Hollande en Suède, obtint la modeste place d'aumônier d'un régiment, bientôt après celle de prédicat. ordin., et, s'étant fait connaître par la publication de son voyage, fut promu, de dignités en dignités, à l'archevêché d'Upsal en 1786. Il travailla dès-lors sans relâche au bien de l'église suédoise, à l'amélioration du clergé, et, en sa qualité de vice-chancelier de l'univ. d'Upsal, aux progrès des études; il fut l'orat. de son ordre aux diètes de 1789, 1792 et 1800. On a de lui : *Lettres sur un voyage en Islande*, Upsal, 1777, in-8; *Mémoires relatifs à l'histoire de l'église et de la réforme en Suède*, ibid., 1790-95, 5 vol. in-8.

TROLLE (GUSTAVE), archev. d'Upsal, né en Suède vers la fin du 15e S., était fils d'Eric Trolle, qui avait prétendu vainement à la dignité d'administrateur. Suénon Sture, l'heureux compétiteur d'Eric, crut pouvoir gagner Gustave en lui faisant donner l'archevêché d'Upsal. Le nouveau prélat négocia avec Christian II, roi de Danemarck, fut déposé par les états, vit son château rasé, et appelant alors ouvertem. le roi de Danemarck, lança, de concert avec le pontife de Rome, l'interdit contre l'administrateur et ses partisans. Il parvint même à ressaisir son archevêché, et à poser, en 1510, sur la tête du monarque danois la couronne de Suède. Mais bientôt, battu par Gustave Wasa, et forcé de quitter le royaume, il s'attacha à la fortune de Christian, et suivit en Flandre ce prince, détrôné en Suède, en Danemarck et en Norwége. Il l'accompagna ensuite dans une expédition en Norwége, le vit tomber entre les mains du nouveau roi, Frédéric, et demeura quelque temps dans l'inaction. Il reparut sur la scène politique après la m. de Frédéric, et périt dans un combat sanglant, près de la ville de Malmoë, en 1535. — TROLLE (George-Herman de), contre-amiral de Suède, né en 1680, m. en 1765, se forma dans la marine anglaise et hollandaise, combattit ensuite contre les Danois et les Russes pour Charles XII, fut fait prisonnier, et refusa d'entrer au service de Pierre-le-Grand. A son retour en Suède, après une longue et pénible captivité, il eut le commandem. du prem. navire que la compagnie des Indes de Gothenbourg expédia pour la Chine, et fut le prem. suédois qui fit ce voyage. Le résultat en fut heureux. Il commanda plus. expéditions dans la Baltique pendant la guerre de 1742, obtint le grade de contre-amiral et reçut des lettres de noblesse.

TROLLE (HERLUF), amiral danois, né en 1516, m. en 1565, reçut constamment de Christian III des marques de la plus haute confiance, fut créé chev., en 1559, au couronnement de Frédéric II, et fut chargé, en 1561, d'établir des mines dans plus. domaines du roi. Nommé amiral en 1564, il quitta le port de Copenhague à la tête de 25 vaisseaux de guerre, fit sa jonction avec la flotte de Lubeck, et obtint deux fois l'avantage sur la flotte suédoise. En 1565, il se mit de nouveau en mer, rencontra les Suédois et leur présenta le combat. Mais ayant reçu deux blessures graves, il n'y survécut que peu de temps.

TROMBELLI (JEAN-CHRYSOSTOME), philologue ital., né près de Nonantola en 1697, m. en 1784, embrassa l'institut des chanoines réguliers de Saint-Sauveur. dont il devint le chef en 1760. Il se trouva engagé malgré lui, au sujet d'un de ses ouv., dans une dispute littéraire avec Kiesling, et sut écrire sa défense avec une modération qui lui conquit l'estime et l'amitié de son adversaire lui-même. On cite de lui : *le Favole di Fedro, tradotte in versi volgari*, Venise, 1735, in-8, et d'autres traduct. en vers latin et ital.; *de cultu sanctorum Dissertationes decem, quibus accessit Appendix de cruce*, Bologne, 1751 et suiv., 6 vol. in-4; *priorum quatuor de cultu sanctorum dissertationum Vindiciæ*, ibidem, 1751, in-4 (sous le nom de *Philalethes Aphobos*); *veterum patrum latinorum Opuscula, nunquàm antehàc edita*, ibid., 1751-55, 2 parties en 1 vol. in-4; *Tractatus de sacramentis per polemicas et liturgicas dissertationes distributi*, ibid., 1772 et suiv., 13 vol. in-4. Garofalo Vincent a pub. *de Vitâ J.-Chrys. Trombelli comment.*, Bologne, 1788, in-8. *V.* Fantuzzi, *Scrit. bolon.*, VIII, 122.

TROMMIUS (ABRAHAM VAN DER TROM, en latin), savant théologien, né à Groningue, mort en 1719, à l'âge de 86 ans, docteur en théologie à l'université de sa ville natale, perfectionna son éducation par un voyage en Allemagne, en France et en Anglet., et, à son retour en Hollande, fut nommé pasteur du village de Haren. Il quitta cet emploi en 1671, pour venir exercer à Groningue les fonctions du saint ministère qu'il y remplit, pendant 48 ans, avec un zèle que l'âge ne put affaiblir. Son ouvrage le plus remarquable est : *Concordantiæ græcæ versionis, vulgò dictæ LXX Interpretum, cujus voces secundum ordinem elementorum ser-*

monis græci digestæ recensentur, Amsterd., 1718, 2 vol. in-fol. *V. Mém.* de Paquot, in-fol., 1, 505.

TROMP (MARTIN), célèbre marin hollandais, né à La Brille en 1597, fit son apprentissage dès la plus tendre enfance, comme la plupart des gr. hommes de mer. A l'âge de 11 ans il vit son père, qui commandait une frégate, tué à son bord dans une action contre un forban anglais, fut fait prisonnier lui-même, et resta plus de 2 ans au pouvoir du vainqueur, qui l'employa comme mousse. Rendu à sa patrie, il obtint un avancement assez rapide, essuya cependant des dégoûts, et éprouva des injustices qui lui firent abandonner, pendant quelque temps, la carrière où il devait s'illustrer encore. En 1637 il fut créé lieutenant-amiral par le stathouder Frédéric-Henri, et chargé du commandem. d'une escadre de 11 vaisseaux, avec laquelle il battit les Espagnols, très-supérieurs en nombre. Cette victoire lui valut une chaîne d'or de la part des États, l'ordre de Saint-Michel de la part du roi de France, et fut bientôt suivie de plusieurs autres, dont la plus importante, comme la plus célèbre, est celle qu'il remporta devant les Dunes. Après avoir rendu encore d'importans services à son pays, surtout dans les campagnes de 1640 et 1641, il eut à lutter contre la puissante Angleterre, devenue formidable entre les mains de Cromwell. Il commença les hostilités avec Robert Blake, amiral anglais, en 1652, et dès-lors il combattit successivement, et quelquefois avec avantage, Robert Blake et Richard Deane, tantôt sur les côtes d'Angleterre, tantôt à la hauteur de Portland et de Bevesier, de Nieuport, de Dunkerque, enfin de Catwick, sur les côtes de Hollande, où il fut tué à son bord. On rendit à ses derniers restes de grands honneurs à Delft, on y éleva un monument à sa mémoire, et on frappa, pour consacrer le souvenir de ses hauts faits, des médailles qu'on peut voir dans l'*Histoire métallique des Pays-Bas*, par van Loon. — TROMP (Corneille), célèbre marin hollandais, fils du précédent, né à Rotterdam en 1629, mort à Amsterdam en 1691, fut capitaine de haut-bord dès l'âge de 21 ans, se distingua aux batailles que van Galen livra aux Anglais, en 1652, devant Porto-Longone, et l'année suiv. devant Livourne; il se fit remarquer encore dans la courte campagne de 1656, qui fut terminée par la voie des négociations, et alla vivre alors dans la retraite. Il reparut sur le théâtre des évènemens en 1662, châtia rudement les pirates algériens, protégea la rentrée en Hollande d'un riche convoi de l'Inde, et, lorsque la guerre avec l'Angleterre eut éclaté en 1665, signala son courage sous les ordres de Wassenaer d'Obdam. Nommé quelq. temps après chef de la flotte holl., il se vit presque aussitôt obligé d'abandonner son commandem. à Ruyter, qui arrivait des côtes de Guinée, refusa d'abord de servir sous ses ordres, et cependant on le retrouve dans plusieurs batailles que livra son rival à cette époque. Toutefois il est fâcheux d'avoir à dire que Tromp, loin de seconder son général, parut le laisser avec plaisir dans le danger, et que, sur les plaintes de Ruyter, appuyées par le grand pensionnaire de Witt, il fut dépouillé de sa commission de lieutenant-amiral. Rejeté par son pays, il fut assez vertueux pour résister aux propositions avantageuses de l'ambassadeur de France; mais il ne fut pas assez grand pour étouffer dans son cœur l'amour de la vengeance : on l'accuse d'avoir assisté, en 1672, et même applaudi à l'assassinat des frères de Witt. Rétabli dans ses fonctions, en 1663, par Guillaume III, il se réconcilia avec Ruyter, servit sous lui dans plusieurs affaires importantes, et fut plus d'une fois tiré par lui du danger. Les états ayant projeté de faire une descente sur les côtes de France, Tromp fut chargé de l'expédition, et sortit du Texel en 1674; mais il ne put mettre à exécution cette hardie, mais difficile entreprise, et se contenta de ramener de Cadix au Texel un convoi marchand. L'année suivante, pour répondre à l'honorable invitation du roi Guillaume, il se rendit à Londres, y fut reçu en triomphe, fut nommé baron et comblé par le roi des distinctions les plus flatteuses. En 1676, il fut envoyé à Copenhague avec une flotte pour secourir le Danemarck contre la Suède, et eut la plus grande part aux succès des Danois. A son retour, il fut revêtu du titre de lieutenant-amiral-général des Provinces-Unies, et eut l'honneur, quelques mois avant sa mort, en 1691, de recevoir le commandement de la flotte destinée à agir contre la France. *Voy.*, dans l'*Histoire métallique des Pays-Bas*, par van Loon, t. 2, p. 530, et t. 4, p. 43, deux médailles frappées en son honneur. Sa *Vie* a été publiée à La Haye, 1694, in-12.

TRON (NICOLAS), doge de Venise, succéda à Christophe Moro en 1471, et mourut en 1473. La brièveté de son règne et les limites étroites de l'autorité ducale ne lui permirent de se distinguer par aucune action remarquable. L'on sait seulement que c'était un homme riche, libéral et magnanime, et qu'il eut pour successeur Nicolas Marcello.

TRONCHAY (GEORGE du), littérateur distingué pour son temps, né à Moranne, près d'Angers, en 1540, mort au Mans en 1582, était très-versé dans la connaissance des médailles et dans celle du grec et du latin. Ménage dit que l'on faisait grand cas de sa *Remontrance des plaintes du tiers-état du Maine*, de sa *Grammaire françoise*, de son *Livre des étymologies*, de celui des *Proverbes*, etc. — TRONCHAY (Louis du), frère du précédent, tué par des soldats en 1569, comme partisan de la religion réformée, avait écrit une *Histoire des troubles religieux*, restée manuscrite. — TRONCHAY (Louise-Agnès de BELLÈRE du), religieuse, née au château du Tronchay, près d'Angers, en 1639, m. à Paris en 1694, avait fait concevoir à ses parens les plus belles espérances selon le monde, par tous les avantages naturels dont elle était douée, et que rehaussait encore la plus brillante éducation; mais elle avait résolu de se consacrer à Dieu, et parvint à suivre sa vocation. Elle fut quelque temps folle par le souvenir de ses fautes passées; mais, dès qu'elle revint à elle, ce fut pour se vouer tout entière au service des pauvres. Sa vie a été publiée sous ce titre : *le Triomphe de la pauvreté et des humiliations*, ou *la Vie de mademoiselle du Tronchay*, appelée communément *Sœur Louise*, Paris, 1733, in-12.

TRONCHET (FRANÇOIS-DENIS), célèbre jurisconsulte, né à Paris en 1726, ne fit qu'une courte apparition au barreau, dont les débats éclatans lui convenaient moins que les travaux paisibles de la consultat. Telle était sa réputation de savoir et de raison, que Gerbier lui-même aimait à venir s'éclairer dans ses entretiens. Lors de l'installation du parlement Maupeou, il ferma son cabinet, et, après le retour des anciennes cours souveraines, il n'épargna aucun effort pour rétablir l'harmonie entre ceux de ses confrères qui avaient imité son exemple et ceux qui s'en étaient écartés. Il était président de l'ordre des avocats, lorsque la capitale le jugea digne de la représenter aux états-généraux. Quoique persuadé de la nécessité des réformes, il s'opposa à bien des innovations, et fut nommé par Mirabeau le *Nestor de l'aristocratie*; mais ses intentions étaient pures, et il se fit écouter quelquefois au milieu de tant de passions diverses. Il nous suffira de dire qu'il appuya la suppression des droits de primogéniture et de masculinité et l'égalité dans les partages, et qu'apercevant les vices de la constitution à laquelle il avait travaillé, mais sentant le danger de la retoucher dans un moment de fermentation, il vota la révision de cette loi fondamentale après plus. législatures. Il était président de l'assemblée lors de la m. de Mirabeau. Quand Louis XVI le choisit pour l'un de ses défenseurs, il accepta cette dangereuse mission sans hésiter; mais il n'était qu'avocat et jurisconsulte, et il fallait être plus que cela pour défendre dignement un prince dont les

sujets se constituaient les juges et les accusateurs. Toutefois Tronchet, obligé de se dérober aux recherches du comité de sûreté générale, qui voulait le punir de son courage inutile, ne fut vraiment tranquille sur sa vie qu'après la chute de Robespierre. Il avait rouvert son cabinet de consultation, lorsque le département de Seine-et-Oise le députa au conseil des anciens, qui lui dut, pendant 4 ans, d'importans travaux sur la législation. Nommé premier président de la cour de cassation après le 18 brumaire, et chargé ensuite de rédiger un projet de code civ. avec Bigot Préameneu, Portalis et Malleville, il fit adopter une grande partie de nos lois municipales préférablement aux institutions du droit romain. Quoiqu'il n'aimât point Bonaparte et n'en fût point aimé, il fut admis au sénat en 1801, et doté de la riche sénatorerie d'Amiens. Tronchet mourut en 1806, et fut inhumé au Panthéon. M. François de Neufchâteau, président du sénat, prononça son *éloge* funèbre. M. de La Malle célébra aussi dans un *discours* les vertus de son ancien confrère, et M. de Lavallée publia sur lui une *Notice historique*. Entre autres ouvrages manuscrits de Tronchet, on cite : un *Tableau de l'établissement du mahométisme*, des traductions en vers de quelques *fragmens* de l'Arioste, de Milton, de Thomson, etc., et une tragédie de Caton d'Utique.

TRONCHIN (THÉODORE), théologien protestant, né en 1582 à Genève, où il mourut en 1657, y fut successivement professeur d'hébreu et de théologie et recteur de l'académie. Il prit part au synode de Dordrecht, en 1618, comme député de sa ville natale, et fut chargé par l'église calviniste, en 1655, de conférer avec le théologien écossais Jean Dury, pour tâcher de réunir les luthériens et les réformés. Il composa divers écrits à ce sujet. — TRONCHIN (N. Dubreuil), de la même famille, né en 1640, mort en Hollande en 1721, rédigea long-temps la *Gazette française* d'Amsterdam, qui eut la plus grande célébrité, et publia divers ouvrages de politique. *Voy.* l'*Hist. litt. de Genève*, par Senebier.

TRONCHIN (THÉODORE), célèbre médecin, de la même famille que les précédens, né à Genève en 1709, mort à Paris en 1781, suivit les cours de l'université de Cambridge, étudia ensuite la médec. en Hollande sous Boerhaave, et fut nommé président du collége de médecine et inspecteur des hôpitaux d'Amsterdam. De retour à Genève en 1750, après avoir épousé une petite-fille du grand-pensionnaire Jean de Witt, et refusé la place de premier médecin du stathouder, il reçut du conseil d'état de sa ville natale le titre de professeur honoraire de médecine. Plusieurs princes se disputèrent l'avantage de l'attirer dans leurs états; mais il refusa long-temps les offres les plus brillantes, et céda enfin aux instances réitérées du duc d'Orléans, régent de France, qui parvint à lui faire accepter la place de son premier médecin. La France, devenue son pays adoptif, lui dut la propagation d'une hygiène simple et naturelle et le perfectionnement des procédés de l'inoculation. Il consacrait régulièrem. deux heures par jour à recevoir les pauvres, et, pendant ces consultations, il avait près de lui un sac d'argent pour donner à chaque malade de quoi se procurer les médicamens qu'il prescrivait : aussi, malgré le produit considérable de l'exercice de son art, il ne laissa à ses enfans qu'une fortune médiocre; mais il leur légua une réputation sans tache, et un nom que ses talens, ses vertus et quelques vers de Voltaire ont rendu immortel. Non moins distingué par l'élégance de ses manières, le charme de sa conversation et les agrémens de sa personne, que par la profonde connaissance qu'il avait de son art, Tronchin compta parmi ses amis les hommes les plus illustres dans la philosophie et dans les lettres, Voltaire, J.-J. Rousseau, Diderot, Thomas, etc. Si l'on en excepte des *articles* de médec. dans l'*Encyclopédie*, et une éd. des *OEuvres* de Baillou, avec une *préface*, on n'a de lui que deux thèses, *de Nymphâ* et *de Clytoride*, Leyde, 1736, in-4; un petit traité *de Colicâ pictorum*, Genève, 1757, in-8, et enfin des *observations* sur la cure d'une ophtalmie et sur des hernies épiploïques internes, dans le t. 5 des *Mémoires de l'académie de chirurgie*. Senebier assure (*Histoire littéraire de Genève*, t. 3, p. 140) que Tronchin avait laissé en manuscrit un grand nomb. d'ouvrages précieux sur presque toutes les parties de l'art de guérir; mais on ignore ce qu'ils sont devenus. Son *éloge* fut prononcé par Louis à l'académie de chirurgie, et par Condorcet à l'académie des sciences. On trouvera une *notice* sur lui dans le *Nécrologe des hommes célèbres de France*, t. 17, p. 257-69. Son portrait a été gravé d'après Liotard, in-4, avec une rare perfection.

TRONCHIN (JEAN ROBERT), jurisconsulte, parent du précédent, né à Genève en 1711, m. dans le pays de Vaud en 1793, fut chargé dès l'âge de 28 ans de négocier un traité entre le roi de Sardaigne et la république de Genève. Nommé bientôt après procureur-général, il se vit à la tête de l'ordre judiciaire de son pays, et fut regardé généralement comme fort supérieur à sa place. Mais lors de la persécution dirigée contre l'*Emile* et le *Contrat social* de Rousseau, et contre la personne même de l'illustre écrivain, le procureur-général de Genève prit la défense du gouvernement dans ses *Lettr. écrites de la campagne*, auxquelles Jean-Jacques répondit par les fameuses *Lettr. de la montagne*. L'effervescence du peuple genevois fut portée au comble par ce dernier écrit, et la démocratie triompha. Tronchin renonça aux affaires publiques et se retira à la campagne, où il fit le plus noble usage de sa fortune considérable. On conserve, dans les archives de sa patrie, ses *réquisitoires* et ses *conclusions* en matière criminelle, comme des chefs-d'œuvre de savoir, de raisonnement et de style.

TRONCY (BENOÎT du), littérateur français du 16e siècle, mort vers 1600, fut contrôleur du domaine du roi et secrétaire de la ville de Lyon du temps de la ligue. Il fut destitué lorsque Lyon se soumit à Henri IV, et réclama vainement tout le reste de sa vie contre cette disgrâce, qu'il prétendait n'avoir pas méritée. Il publia en 1584 une traduction du traité de la consolation (attribué à Cicéron), sous ce titre : *excellant Opvscvle de Marc Tvlle Ciceron, par leqvel il se console soy-mesme svr la mort de sa fille Tvllia, etc., à Lyon, par Benoist Rigaud, M.D.LXXXIIII, avec privilége*, in-8 de 80 feuillets. Il paraît avoir encore composé l'ouvrage facétieux intitulé *Formvlaire fort récréatif de tovs contracts, donations, testamens, codicilles et avtres actes qvi sont faicts et passés pardevant notaires et tesmoins*, etc., Lyon, Rigaud, 1594, 1603, 1610 et 1618, petit in-12; réimp. à Lyon par Jean Huguetan, 1627, même format.

TRONSON (LOUIS), supérieur-général de la congrégation de Saint-Sulpice, né en 1622 à Paris, où il mourut en 1700, compta parmi ses élèves l'illustre Fénelon et plusieurs autres prélats remarquables. Il refusa lui-même plusieurs fois l'épiscopat. On cite de lui : *Examens particuliers à l'usage des séminaires*, Lyon, 1690, souvent réimprimés, et en dernier lieu sous le titre d'*OEuvres de Tronson....., édit. revue et mise dans un meilleur ordre par Messieurs de Saint-Sulpice*, Lyon, Rusand, 1827, in-12; *Forma cleri*, ou *Recueil sur les mœurs des ecclésiastiques*, dont il existe une édition récente, 1824, 3 vol. in-8; *Traité de l'obéissance*, 1822, in-12; *Manuel des séminaristes*, ou *Entretiens sur la manière de sanctifier ses principales actions*, avec quelques autres opuscules, 1823, 2 vol. in-12; *Retraite ecclésiastique, suivie de méditations sur l'humilité*, 1823, in-12.

TRONSON DU COUDRAY (PHILIPPE-CHARLES-JEAN-BAPTISTE), offic. d'artillerie, né à Reims en 1738, s'était déjà acquis quelque réputat. dans

son arme, lorsque la noble cause de l'indépendance des Etats-Unis et les offres avantageuses que lui fit le congrès l'appelèrent en Amérique. A son arrivée il fut nommé général-major d'artillerie dans l'armée de Washington; mais il eut le malheur de se noyer, en 1777, dans la rivière de Schuy-lkill. On a de lui : *Artillerie nouvelle*, ou *Examen des changemens faits dans l'artillerie franç. depuis 1765*, Amsterdam, 1773, in-8; *Mémoire sur la meilleure méthode d'extraire et de raffiner le salpêtre*, Paris, 1774, in-8; *Mémoire sur la manière dont on extrait en Corse le fer de la mine d'Elbe*, ibid., 1775, in-8; *nouvelles Expériences et Observations sur le fer, avec deux Lettres extraites du Journal de physique et d'histoire naturelle de M. l'abbé Rozier*, ibid., 1775, in-8; *Discussion nouvelle des changemens faits dans l'artillerie*, 1776, in-8.

TRONSON DU COUDRAY (Guill.-Alex.), célèbre avocat, frère du précédent, né à Reims en 1750, fut destiné d'abord à l'état ecclésiastique; mais, en sortant du séminaire, il embrassa la carrière du commerce. Bientôt il se trouva engagé dans un procès qu'il plaida lui-même avec un grand succès, et dès-lors il résolut de se vouer au barreau. Ses débuts éclatans fixèrent sur lui l'attention publique, et lui amenèrent une nombreuse clientelle, dont il justifia de plus en plus la confiance par de nouveaux triomphes. La révolution ne compta pas Tronson du Coudray parmi ses partisans. Il s'honora du moins dans l'autre parti par une conduite qui ne fut pas sans noblesse et sans courage. Target ayant refusé de défendre Louis XVI, et le bruit s'étant faussement répandu que Tronchet lui-même reculait devant ce dangereux honneur, il écrivit au président de la convention qu'il désirait être l'avocat de l'auguste accusé, et réitéra son offre généreuse dans une nouv. lettre qu'il adressa à tous les journaux (16 décembre 1792). Il n'eut pas pour cette fois l'honneur qu'il ambitionnait; mais les victimes sans nombre qui furent traduites au tribunal révolutionnaire trouvèrent en lui un zélé défenseur. Après la mort de Marie-Antoinette, qu'il avait défendue avec M. Chauveau-Lagarde, il pensa payer de la vie son dévouement à une grande infortune. Porté plus tard au conseil des anciens, il osa se déclarer ouvertem. contre le directoire, et fut transporté à Cayenne, et de là dans les déserts de Synamari, où il expira au moment où ses compagnons d'exil se disposaient à gagner le rivage plus hospitalier de Surinam. On a de lui des *Instructions rédigées pour ses enfans et ses concitoyens*.

TROOST (Corneille), peintre d'Amsterdam, né en 1697, mort en 1750, se montra également supérieur dans la peinture historique, dans celle de genre et dans le portrait. On regarde comme son chef-d'œuvre le tableau dans lequel il a représenté les principaux chirurgiens d'Amsterdam, assis autour d'une table sur laquelle est un cadavre, tandis que le professeur, debout et le scaplel en main, fait une démonstration d'anatomie. Ses petits tabl. étaient peut-être plus recherchés encore. Ce sont des scènes familières, dont la composition spirituelle et gaie, la touche légère et facile, la couleur délicate et transparente l'ont fait surnommer le *Watteau holland*. On vante surtout un corps-de-garde où sont assemblés des officiers; une dame et un jeune seigneur faisant de la musique; une composition ingénieuse tirée du Tartufe de Molière, etc. Troost eut 5 filles, dont l'une, nommée Sara, peignit le portrait avec un talent remarquable.

TROSCHEL (Jean), graveur au burin, né à Nuremberg vers 1592, mort à Rome en 1633, se distingua par une facilité étonnante et une grande finesse d'exécution. Ses ouvrages les plus remarquables sont : la *Conception de la Vierge*, d'après Bernard Castelli; *l'empereur Julien, auquel on montre le cœur d'un taureau, sur lequel se trouve empreinte une croix surmontée d'une couronne*, d'après Ant. dalle Pomarance; le *port. de Louis XIV*, que l'on regarde comme son chef-d'œuv. Plusieurs de ses estampes sont marquées des lettres I T entrelacées. — Troschel (Pierre), fils du précéd. et son élève, né à Nuremberg vers 1620, a gravé quelq. pièces au burin marquées des lettres P. T., avec la date.

TROST (Martin), orientaliste, né en 1588 à Hoexter en Westphalie, m. à Wittenberg en 1636, a laissé : *Novum Testamentum syriacè cum versione latinâ, item variantes lectiones ex quinque impressis editionibus collectæ*, Koethen, 1621, in-4; *Lexicon syriacum ex inductione omnium exemplariorum N. Testamenti syriaci adornatum, adjectâ vocabulorum significatione lat. et germ.*, Koethen, 1623, in-4; *de Mutatione punctorum hebræorum generali*, Wittenberg, 1633, in-4, etc. — Trost (Jean-Martin), médecin, fils du précédent, a publié : *de Dysenteriâ*, Runtkel, 1677, in-4; *de Lythinsi*, ibid., 1678, in-4; *de Febre per se nunquàm lethiferâ*, Halle, 1714, in-4.

TROTTI (le chevalier Jean-Baptiste), peintre, né à Crémone en 1555, m. après 1602, avait des qualités pittoresques extrêmement séduisantes, qui expliquent la préférence qu'il obtint de son temps sur des artistes plus habiles. Il s'efforça surtout d'imiter, dans la plupart de ses ouvrages, le style riant, aimable, franc et brillant du Sojaro. Peut-être prodigua-t-il trop le blanc et d'autres couleurs éclatantes. C'est ce qui fait que l'on reproche à quelques-uns de ses tableaux de ressembler à la peinture sur porcelaine. Il avait encore plusieurs autres défauts qui l'empêchent d'être mis au premier rang des maîtres de l'art; mais on doit dire que ses têtes étaient d'une beauté ravissante. On cite principalement de lui : la *Décollation de St Jean*, à St-Dominique de Crémone; les différentes *Conceptions de la Vierge* qu'il fit pour les églises de St-François et de St-Augustin de Plaisance; la *sainte Marie égyptienne repoussée du temple*, dans l'église de St-Pierre de Crémone. — Trotti (Euclide), neveu et élève du précéd., fut un de ses plus heureux imitateurs. On lui attribue le tableau de *l'Ascension*, à St-Antoine de Milan, et deux autres, dont les sujets sont tirés de la *Vie de l'apôtre saint Jacques*. Jeune encore, il se rendit coupable de haute trahison, et fut jeté dans une prison, où il mourut, à ce que l'on croit, du poison que lui firent prendre ses parens pour lui épargner l'infamie du supplice.

TROTZ (Chrétien-Henri), docteur en droit, né en 1701 à Colberg, mort en 1773 à Utrecht, où il était professeur de droit hollandais, a publié : *de Termino moto*, Utrecht, 1730, in-4 (c'est un traité de l'origine des *bornes*); *Hermanus Hugo de primâ scribendi Origine et universâ rei litterariæ Antiquitate*, etc., ibid., 1738, in-8; *de Libertate sentiendi dicendique jurisconsultis propriâ*, Francker, 1741, in-4; *Theses juris publici ad leges fundamentales Fœderati Belgii*, ibid., 1745 à 1747, in-4; *Jus agrarium Fœderati Belgii*, ib., 1753, 2 vol. in-4; *Jus agrarium Romanorum*, 1753, in-4, etc.

TROUILLE (Jean-Nicolas), ingénieur milit., né à Versailles en 1750, m. en retraite à Brest le 3 août 1825, y avait été employé pendant plus de 50 ans aux travaux de la marine et du port. Elu en 1795 député du Finistère au conseil des cinq-cents, il vota constamment avec le parti qui voulait un complet retour à l'ordre et à la justice. C'est en gr. partie à l'influence que ses connaissances spéciales et sa probité reconnue lui avaient acquise dans le conseil que fut due la conservation du Palais-Royal et de ses jardins, ainsi que celle du château de Versailles, dont l'aliénation ou la destruction avait été proposée par les messages du directoire. Il présenta à l'exposition du Louvre, en 1798, deux *Plans d'hôpitaux maritimes*, qu'une commission de l'institut jugea dignes de la récompense promise par le gouvernement pour le meilleur ouv. d'architecture. Dans une *notice* plus ample que lui a consacrée

M. Mahul, *Annuaire nécrol.* de 1825, pages 290-91, on trouvera l'indication des principaux plans que Trouille a fournis pour les ports de Brest et de Rochefort.

TROUILLET (Jacques-Joseph), savant ecclésiastique, né en 1716 à Ornans, en Franche-Comté, mort à Lons-le-Saunier en 1809, fit partie de l'acad. de Besançon, où il lut plus. mémoires pleins d'érudition, et le *plan d'une Hist. des saints de la Franche-Comté* qu'il se proposait de publier. Le savant abbé Bullet, son maître et son ami, l'institua son héritier; mais il s'empressa de faire l'abandon de tous ses droits aux parens pauvres de ce professeur. Outre l'ouvrage dont on a parlé, on a de lui quatre dissert. sur les suivans : *quel était l'Hercule appelé Ogmius par les Gaulois, et pourquoi la représentation de ce dieu était-elle accompagnée des attributs que rapporte Lucien ?* couronné à l'académie de Besançon en 1756; *Quelles étaient les voies romaines dans les pays des Séquanois ?* 1756; *Est-ce à titre de conquête ou d'hospitalité que les Bourguig. furent admis dans les Gaules ?* couronné en 1758; *Quelles ont été les villes principales du comté de Bourgogne depuis le* XIe *S. ?* qui partagea le prix en 1759.

TROUVILLE (Jean-Baptiste-Emmanuel-Hermand de), ingénieur-hydraulicien, né à Paris en 1746, mort en 1813, cultiva la physique dès sa jeunesse avec beaucoup d'ardeur, et dépensa en expériences des sommes considérables. Il se mit ensuite à former de magnifiques projets d'utilité publique, où l'on trouva souvent des vues ingénieuses, mais inexécutables et d'ailleurs peu avantageuses. Nous citerons seulement sa machine qui, dit-il, doit transporter les fleuves et les mers sur les plus hautes montag., son projet d'inondation artificielle au moyen de deux grands réservoirs, servis chacun par une nouvelle machine à vapeur capable d'élever à 30 pieds de hauteur 33,792 toises cubes d'eau en 48 heures avec 720 liv. de charbon; enfin son plan pour l'établissement d'un canal du Havre Paris par le parc de Versailles. Il n'évaluait la dépense de ce dernier projet qu'à 50 millions. Ses mémoires et ses machines sont déposés au Conservat. des arts et métiers. On trouvera une courte *notice* sur lui dans le *Moniteur* du 16 septemb. 1813.

TROYA d'ASSIGNY (Louis), prêtre appelant du diocèse de Grenoble, vint à Paris, où le zèle qu'il mit à défendre son opinion le fit emprisonner à la Bastille en 1728. Relâché l'année suivante, il continua à publier des brochures anonymes sur les disputes du temps, et m. en 1772. Nous citerons de lui : *Dénonciat. faite à tous les évêques de France par le corps des past. ou autres ecclésiastiq. du second ordre, des jésuites et de leurs doct.*, 1727, in-4; *la vraie Doctrine de l'église au sujet des abus qui se sont introduits dans son sein*, 1751, 2 v. in-12; *Dissertation sur le caractère essentiel à toute loi de l'église en matière de doctrine* (1755), in-12, etc., etc.

TRUAUMONT (LA). V. Rohan.

TRUBLET (Nicolas-Charles-Joseph), trésorier de l'église de Nantes, archidiacre et chanoine de St-Malo, né en 1697 dans cette ville, où il m. en 1770, se fit connaître de bonne heure dans la littérature. Lorsque le *Telémaque*, proscrit pendant les dernières années du règne de Louis XIV, put enfin paraître librement, l'abbé Trublet fit insérer à ce sujet dans le *Mercure* (1717) un article très-bien pensé, qui mérita l'attention de Fontenelle et de La Motte. Dès ce moment, le jeune littérateur adopta religieusement, et pour les exagérer encore, les paradoxes de ces deux écriv. spirituels; mais dans son ardeur insensée de prouver que des vers franç., et même de beaux vers, lus de suite, ne pouvaient l'être *sans ennui*, il eut la maladresse de citer ceux de Voltaire et d'appliquer à la Henriade ce trait satirique lancé par Boileau contre la *Pucelle* de Chapelain :

Et je ne sais pourquoi je bâille en la lisant.

L'irascible Voltaire tourna contre le pauvre abbé l'arme redoutable dont celui-ci avait osé médire, et le voua, dans *le pauvre Diable*, à un ridicule qui durera autant que cette étonnante satire. Trublet s'était mis sur les rangs pour l'académie dès 1736; il prévoyait sans doute qu'on le ferait attendre, et voulait se ménager long-temps à l'avance les droits de l'ancienneté. Il fit bien, car il ne parvint à se glisser au fauteuil tant désiré qu'en 1761. Au demeurant, l'abbé Trublet était un honnête homme, qui joignait à des qualités estimables et à un esprit solide, mais privé entièrem. d'éclat et d'originalité, le charme d'une conversat. instructive et amusante. On a de lui : *Essais de litt. et de morale*, 1re édit., 1736, Briasson, 1 vol. in-12, réimpr. plusieurs fois et traduit en plusieurs langues étrangères; *Panégyriques des saints*, etc., 1755, Briasson, 1 v. in-12, 1764, 2 vol.; *Mémoires pour servir à l'histoire de la vie et des ouvr. de M. de La Motte et de M. de Fontenelle*, Amsterd., 1761, 1 v. in-12.

TRUCHET (Jean), mécanicien, né à Lyon en 1657, mort en 1729, fit profession dans l'ordre des carmes sous le nom de P. Sébastien. Envoyé à Paris par ses supérieurs pour y faire ses cours de philosophie et de théologie, il ne s'y occupa guère que des études relatives à la mécanique. Il ne tarda pas à se faire connaître avantageusement de Colbert, qui lui donna le brevet d'une pension de 600 livres, et l'engagea à étudier l'hydrauliq. Le P. Sébastien eut une très-grande part à la conduite des eaux dans les jardins de Versailles, et plus tard on ne fit en France aucun grand canal sans prendre son avis; il eut seul la direct. de celui d'Orléans. Admis comme honoraire à l'académie des sciences en 1699, il fut chargé par ses confrères d'examiner les machines soumises au jugement de l'académie. C'est à lui que l'on doit celle que les charpentiers nomment un *diable* à cause de sa force, et au moyen de laquelle on transporte les plus grands arbres sans les endommager. On a de lui, dans le recueil de l'académie : *Explication de la machine* qui a été faite pour examiner l'accélération des boules qui roulent sur un plan incliné, et la comparer à celle de la chute des corps, ann. 1699, pag. 283; *Mémoires sur les combinaisons des carreaux mi-partis*, année 1704, pag. 363; *Observations* de la hauteur du baromèt., faites à Clermont et sur le Mont-d'Or, comparées avec celles de Maraldi, ann. 1705, pag. 219. Le *Recueil des machines* de l'académie en contient 3 du P. Sébastien. L'*Eloge* de cet habile mécanicien a été fait par Fontenelle.

TRUCHSÈS (Gebhard), prélat fameux par ses singulières aventures au 16e S., fut élu archevêque de Cologne en 1577, et nommé deux ans après l'un des commiss. de l'emper. à la diète convoquée à Cologne pour aviser aux moyens de pacifier les troubles des Pays-Bas. Dans une procession qu'il avait proposée lui-même, à l'effet d'appeler sur cette assemblée les bénédictions du ciel, il s'éprit d'une passion violente et subite pour la belle Agnès de Mansfeld, chanoinesse de Guerichen, et l'épousa secrètement (1582). Voulant conserver à la fois sa femme et l'électoral de Cologne, il embrassa la réforme et tenta de l'introduire dans son diocèse; mais le chapitre et les magistrats de Cologne se réunirent pour s'opposer à son dessein. Gebhard conduisit alors la belle Agnès à Rosenthal, fit bénir son mariage par un ministre luthérien, fut excommunié, et leva des troupes pour se maintenir dans la possession de son siége; mais il fut chassé de Bonn et se réfugia en Hollande en 1584. Il y prit du service et fit la campagne de 1586 sous les ordres du comte de Leicester. Il manifesta le désir et ne put obtenir la permission de passer en Anglet. La belle Agnès, qui se rendit à Lond. auprès de la reine Elisabeth, ne réussit pas mieux. Gebhard se vit enfin réduit à mendier en Allemagne des secours qu'on ne lui ac-

corda pas, et y m. misérable en 1601. Mich. d'Issel a donné l'histoire des guerres de Gebhard et d'Ernest de Bavière.

TRUDAINE (Daniel-Charles), conseiller-d'état, intendant-général des finances et membre de l'académie des sciences, né à Paris en 1703, m. en 1769, porta ses vues sur toutes les parties de l'administration, selon les diverses places qu'il occupa, et contribua puissamment à la prospérité de l'état. Ainsi les ponts d'Orléans, de Moulins, de Tours, de Saumur, les projets et les premiers fondemens de celui de Neuilly, sont dus au zèle qu'il montra comme directeur des ponts et chaussées.

TRUDAINE DE MONTIGNY (Jean-Charles-Philibert), fils du précédent, né en 1733 à Clermont en Auvergne, fut adjoint en 1757 à son père, devenu intendant-général des finances, et le remplaça dans cette charge importante en 1769. L'abbé Morellet a porté de lui ce jugement impartial : « Voulant un peu plus qu'il ne pouvait, il n'en était pas moins un homme estimable et bon, éclairé, juste et ami du bien. » Nous ajouterons qu'il donna des preuves d'un noble désintéressement, et qu'aux vertus du magistrat et du citoyen, il sut réunir les agrémens de l'homme du monde. Il vit sa charge d'intendant des finances supprimée en 1777, et m. la même année. Il possédait des connaissances presque universelles, qui lui avaient valu une place de membre honoraire à l'académie des sciences. — Ses deux fils, qui applaudirent d'abord sincèrement aux réformes que promettait le grand mouvement de 1789, périrent sur l'échafaud révolutionnaire en 1794. Le plus jeune des deux frères, connu sous le nom de Trudaine *de La Sablière*, avait été conseiller au parlement de Paris. C'est lui qui esquissa sur un des murs de sa prison, un arbre, faible encore, avec cette devise : *Fructus matura tulissem.*

TRUMBULL ou TRUMBAL (Guillaume), homme d'état anglais, né en 1636 à East-Hampsted, dans le comté de Berks, où il mourut en 1716, fit ses débuts en 1667 comme avocat à la cour du vice-chancelier, fut remarqué de l'illustre Clarendon, et obtint successivement divers emplois honorables. Il se trouvait en France en qualité d'envoyé extraordinaire lors de la révocation de l'édit de Nantes. Ses démarches en faveur des protestans ayant déplu, il fut rappelé en 1686, et nommé ambassadeur extraordinaire auprès de la Porte ottomane, où il resta jusqu'en 1691. Quatre ans après il fut élevé à la dignité de lord de la trésorerie, devint membre du conseil privé, et enfin principal secrétaire d'état. Il résigna tous ses emplois en 1697, pour aller vivre paisible au lieu de sa naissance.

TRUSLER (John), né en 1735 à Londres, m. à Bathwick en 1820, avait quitté la profession de pharmacien pour embrasser le ministère évangéliq. Sans moyen de fortune et reconnaissant lui-même son incapacité, il s'avisa d'un projet dont l'exécution lui donna quelque aisance. Il abrégea les sermons des théologiens les plus distingués, et imprima ces abrégés sous la forme de MSs. de manière à épargner aux ecclésiastiques non-seulement le soin de composer leurs discours, mais aussi la peine de les transcrire. Parmi les ouvrages qu'il a publiés, et dont M. Mahul a donné la liste assez étendue (*Annuaire nécrol.*, 1822, pag. 339), nous citerons : *Hogarth moralisé*, 1766, in-8 ; *Agriculture pratique*, 1780, in-8 ; *Vue sommaire des lois constitutionnelles d'Angleterre*, 1788, in-8; *Vie et Aventures de William Ramble*, 1793, 3 vol. in-12 ; *Essai sur la propriété littéraire*, 1798, in-8 ; *Pensées philosophiques sur l'homme*, 1810, 2 v. in-12.

TRYPHIODORE, grammairien et poète grec, nous est connu par Suidas, qui le dit Egyptien, et qui nous a conservé les titres de quelques-uns de ses poèmes : ce sont les *Marathoniques*, *Hippodamie*, la *Destruction de Troie*, et une *Odyssée lipogrammatique*, ce qui veut dire que dans chacun des vingt-quatre chants qui la composent, une lettre de l'alphabet est omise. M. Amar-Durivier, l'un de nos collaborat., est assez porté à croire que Tryphiodore écrivait à la fin du 5ᵉ ou au commencement du 6ᵉ S. La *Destruction de Troie* est le seul de ses ouv. qui soit parvu jusqu'à nous. Ce petit poème, de 681 vers, n'est qu'une esquisse rapide, une sèche analyse, où l'on trouverait difficilement deux passages dignes d'être remarqués. Il a pourtant eu plus. édit., parmi lesquelles nous citerons celles de Cambridge, 1791, et de Londres, 1804, in-8, que l'on doit aux soins de Thom. Northmore. On en peut lire une traduct. franç. dans les *nouveaux Mélanges de poésies grecques*, etc. (par Scipion Allut), 1779, in-8.

TRYPHON ou DIODOTE, né suivant Strabon à Cassiana, forteresse sur le territoire d'Apamée, combattit pour l'usurpat. Alexandre Bala contre Démétrius Nicator, et après la m. d'Alexandre, devint le tuteur de son fils Antiochus, qu'il avait fait déclarer roi de Syrie ; mais il ne tarda pas à ravir le trône avec la vie à son pupille. Ce fut alors qu'il prit le nom de Tryphon : il n'avait encore porté que celui de Diodote. Il devint bientôt odieux à ses nouveaux sujets, à ses alliés et même à ses soldats, et fut obligé de prendre la fuite devant Antiochus (Evergètes ou Sidètes), frère de Démétrius Nicator, qui profita habilem. de la disposition des esprits. Tryphon se réfugia d'abord à Dora, puis à Orthriade et enfin à Apamée, où il périt, selon les uns, de sa propre main, selon les autres, par l'ordre d'Antiochus. On place cet évènem. à l'an 134 avant l'ère vulgaire. Il avait régné trois ans.

TSAI-YU, prince chinois de la famille des *Ming*, florissait dans le 16ᵉ S. de notre ère. Il cultiva les arts, et développa le vrai système de la musique chinoise dans un ouv. intit. *Liu-liu-tsing-y*, c.-à-d. Explication claire sur ce qui concerne les *liu* ou tons musicaux. C'est dans cet ouv. surtout que le P. Amiot a puisé, pour composer son *Traité* de la musique des Chinois, tant anciens que modernes, inséré dans le 6ᵉ vol. des *Mém.* sur la Chine.

TSALAB-EL-NAOUI. V. Chéibany.

TSCHARNER (Bernard), membre du conseil souverain de Berne, m. en cette ville en 1778, a rédigé presque tous les articles du *Dictionnaire de la Suisse*, et publié en 3 vol. une *Histoire de la Suisse* (allemand), qui n'a pu soutenir la concurrence avec celle de Müller.—Tscharner (Nicolas - Emmanuel), frère du précédent, né à Berne en 1727, mort en 1794, après avoir rempli d'une manière distinguée les premiers emplois de l'administration de son pays, a laissé plusieurs petits ouvrages qui se recommandent par l'utilité de leur objet et la simplicité de leur style. On les trouvera dans les *Mémoires de la société économique de Berne*, dans les *Ephémérides d'Iselin* et dans le *Muséum de Fuessli.* On a aussi de lui quelques pièces en vers que Burkli a insérées dans son *Recueil de poésies helvétiques*.—Tscharner (Béat.-Rodolphe), frère des deux précéd., a pub. en 2 vol. et en allem. une *Histoire de Berne*.

TSCHEBOTAREF (Charitas-Andreyitsch), m. en 1815, conseiller d'état, prem. recteur et professeur émérite de l'univ. de Moscou, a fondé dans cette ville la société russe d'histoire et d'antiquités. Ses ouv., parmi lesquelles on remarquait une *Histoire de Russie*, à l'usage de ses audit., n'ont pas été imprimés.

TSCERBATOFF. V. Schtscherbatof.

TSCHERNING (André), poète allemand, né en 1611 à Bunzlau en Silésie, m. en 1659, profess. à l'univers. de Rostock, seconda efficacem. les efforts des savans de son siècle, qui cherchaient à donner des formes plus régulières à la langue allemande, et fit paraître dans ce dessein : *Observations sur les fautes que l'on commet en écrivant et en parlant notre langue, avec des morceaux choisis dans les meilleurs poètes allemands, comme Opitz et Flemming*, Lubeck, 1659, in-12. On a de lui en

outro : *Printemps des poésies allemandes*, Breslau, 1642, in-8, 1646; *Pièces qui précèdent l'Été de mes Poésies*, Rostock, 1655. Il n'a fait paraître ni l'*Été*, ni l'*Automne*, ni l'*Hiver*, comme il se le proposait.

TSCHIRNHAUSEN (Ehrenfrid Walther de), physicien et géomètre, seigneur de Kieslingswald et de Stolzenberg dans la Haute-Lusace, né en 1651, m. en 1708, montra de bonne heure un goût décidé pour les sciences. Après avoir servi quelque temps, comme volontaire, dans la guerre de la Hollande contre la France, il parcourut l'Angleterre, l'Italie, la Sicile, l'île Malte et l'Allemagne, et revint à Kieslingswald mettre en ordre ses recherches. En 1682, il alla exposer ses découvertes à l'acad. des sciences de Paris. C'était la troisième fois qu'il visitait cette capitale. Sa plus importante découverte était celle des verres brûlans, qu'on appelle les *caustiques de Tschirnhausen*, et qui lui valurent une place d'associé, puis de membre de l'académie. De retour dans son pays, il résolut de perfectionner les instrum. d'optiq., et pour cela il établit plus. verreries en Saxe, avec l'autorisation de l'électeur. Bientôt on vit sortir de ses mains un nouveau verre de lunette, convexe des deux côtés, ayant 32 pieds de foyer et plus d'un pied de diamètre : il en aurait même eu deux, s'il n'eût été endommagé. Il ne voulut accepter de l'emp. Léopold que son portrait, et refusa le titre de baron de l'empire, ainsi que celui de conseiller intime d'état que l'élect. de Saxe voulait lui conférer. En 1701, il retourna pour la 4e fois à Paris, y lut plus. mémoires à l'académ., et communiqua à l'un de ses confrères le secret de fabriquer de la porcelaine parfaitem. semblable à celle de la Chine. *Voy.* pour plus de détails sur ses travaux, l'*Histoire de l'académie royale des sciences de Paris*, ann. 1699, p. 120; ann. 1700, p. 178; ann. 1701, p. 394; ann. 1702, IIe p., p. 1; ann. 1703, Ire p., 89 et 238; ann. 1704; p. 94; ann. 1709, Ie p., p. 143. Nous citerons d'ailleurs de lui : *Medicina corporis seu cogitationes admodùm probabiles de conservandâ sanitate*, Amsterdam, 1686, in-4; *Medicina mentis seu tentamen genuinæ logicæ, in quâ disseritur de methodo detegendi incognitas veritates*, ibid., 1687, in-4; réimp. tous deux avec les correct. de l'aut., Leipsig, 1695, in-4.

TSCHOULKOF (Michel-Dmitrievitsch), secrétaire-général du sénat de Russie, m. en 1793, est aut. d'une *Histoire du commerce de la Russie*, 21 vol., St-Pétersbourg, 1781. Il fut aussi l'édit. du *Dictionn. juridiq.*, 5 vol., ib., 1792-95.

TSCHUDI (Gilles), dit *le Père de l'histoire suisse*, né à Glaris en 1505, m. en 1572, occupa divers emplois de magistrat. dans sa patrie et sut se concilier l'estime et la confiance du parti protestant comme du parti catholique, auquel il était resté fidèle. Nous citerons de lui : *Descriptio de priscâ ac verâ Alpinâ Rhætiæ cum alpinarum gentium tractu*, Bâle, 1530 et 1560; *Cartes de la Suisse*, 1560 et 1595; *Chronique de la Suisse* (en allem.), Bâle, 1734, 2 vol. in-fol.; *Description de l'ancienne Gallia comata*, Constance, 1758; un mémoire *de Lentiensium, Germanorum, Aug. Vindelic., Octodori Verugrorum, equestris coloniæ, nomine et situ*, dans les *Scriptores rer. germ. Sikardii.* Ses MSs., beaucoup plus nombreux, sont disséminés dans les biblioth. de Zurich, St-Gall, Glaris, etc. *Voy.* les *Mémoires sur la vie et les écrits de Gilles Tschudi*, par Ildephonse Fuchs, St-Gall, 1805, 2 vol. in-8 (allem.). — Tschudi (Dominique), abbé et l'un des restaurat. du monastère de Muri, né en 1596 à Baden, où il m. en 1654, a laissé : *Origo et Genealogia gloriosissimorum comitum de Hapsburg, monast. Murensis ord. S. Bened. in Helvetiâ fundatorum*, etc., Constance, 1651, in-8; et plus. MSs.—Tschudi (Jean-Henri), curé de Schwanden, né à Glaris en 1670, m. en 1729, a laissé un gr. nomb. d'écrits, parmi lesquels nous citerons : *Histoire du canton de Glaris*, 1714; *Conversation du mois*, journal curieux, en 12 vol., qui parurent de 1714 à 1726; *Histoire des jésuites*, 1716.

TSCHUDI (Valentin), curé de Glaris, m. en 1555, recommanda toujours la concorde et la tolérance à ses paroissiens qu'il voyait partagés entre l'église romaine et le parti de la réforme. Désirant de tout son cœur que la diversité des opinions ne les empêchât pas de s'aimer, le matin il disait la messe pour ceux qui voulaient la messe, et le soir il prêchait pour ceux qui préféraient le sermon. Il renonça toutefois au catholicisme et se maria. Il fit fonder à Glaris un hôpital où les malades des deux communions étaient soignés avec le même zèle. Il a laissé une *Histoire de la réformation du canton de Glaris*, qui se conserve en MS. à Glaris et à Zurich.

TSCHUDI (Jean-Baptiste-Louis-Théodore, baron de), bailli de Metz, puis ministre du prince de Liége, m. à Paris en 1784, s'était occupé d'agriculture et de poésie. Nous citerons de lui : *Traité des arbres résineux conifères, extrait et traduit de l'anglais de Miller, avec des notes*, 1768, in-8; *de la Transplantation, de la Naturalisation et du Perfectionnement des végétaux*, 1778, in-8; des articles de botanique dans l'*Encyclopédie* d'Yverdun; *les Danaïdes*, tragédie-lyrique en 5 actes, musique de Gluck et de Salieri, jouée en 1784, imp. in-4.—Le baron de Tschudi, cousin du précédent, m. en 1769, âgé de plus de 40 ans, fut successivem. conseiller au parlem. de Metz, comédien en Russie, secrétaire du comte Ivan Schouvaloff et en même temps de l'acad. de Moscou, enfin gouvern. des pages de l'impérat. Elisabeth. De retour en France, il s'occupa beaucoup de franc-maçonnerie. Nous citerons de lui : l'*Etoile flamboyante, ou la Société des francs-maçons considérée sous tous les rapports*, 1766, 2 vol. in-8; *l'Ecossais de St André d'Ecosse, contenant le développement total de l'art royal de la franc-maçonnerie*, 1780, in-12. On le croit auteur du roman si obscène de *Thérèse philosophe*.

TSE-TIEN-HOUNG-HEOU, la Sémiramis des Chinois, fut appelée d'abord *Ou-chè*, du nom de son père, gouvern. de la ville de King-tcheou dans le Hou-koang. Après la m. de Tay-tsoung qui l'avait admise, sous le nom d'*Ou-mei*, parmi ses femmes du second ordre, elle sut enflammer Kao-tsoung, fils et success. de ce prince, et lui ayant persuadé qu'elle n'avait jamais été la femme de son père, elle se fit élever, du consentem. de l'impér., à la dignité de reine. Bientôt elle présida les assemblées des ministres, et l'un de ses prem. actes fut de chasser sa bienfaitrice du lit de l'emp. et de la faire indignem. mutiler. Elle substitua ensuite un de ses fils à l'héritier légitime du trône et fit périr tous les partisans de ce dern. dans l'exil ou les supplices. Une fois maîtresse du gouvernem., elle s'occupa de faire fleurir les lettres et les arts, l'agriculture et le commerce, mais sans pouvoir apaiser ses remords ni se passer de cruautés : ses frères eux-mêmes ne trouvèrent point grâce devant cette furie, et elle fit successivem. dégrader et bannir de la cour ses propres fils, dont les talens et les vertus lui portaient ombrage. Après la m. de Kao-tsoung (683), elle fit déposer Tchoung-tsoung, déclaré prince héritier, et le relégua dans une province frontière. Ce ne fut pas tout : les princes de la dynastie des *Tsoung* trouvèrent la m. en combattant, ou se la donnèrent pour éviter les supplices, et livrèrent ainsi l'empire aux fureurs de leur rivale. Cependant celle-ci se vit forcée de rappeler son fils Tchoung-tsoung pour ne pas compromettre sa propre sûreté, et de lui rendre le titre de prince hérédit. Bientôt elle le vit rétabli dans tous ses droits par une conspiration qui la précipita elle-même du trône, et à laquelle elle ne survécut que peu de mois. Elle m. à l'âge de 82 ans. *Voy.* pour plus de

détails la *Vie* d'Ou-chè, dans les *Mém. sur les Chinois* par Amiot, t. 5, p. 255-330.

TSEU-SSE, dont le véritable nom était *Youan-hian*, était le petit-fils et fut l'un des principaux disciples de Confucius. Il avait 37 ans, lorsqu'il perdit son aïeul: ne se jugeant pas assez instruit, il se fit le disciple de Thing-tseu, qui s'était formé, comme lui, par les leçons de l'illustre philosophe. Plus tard, il alla s'établir dans une chaumière pour y cultiver en paix la sagesse. Son prem. titre de gloire est l'ouv. intit.: *Tchoung-young*, ou *l'Invariable milieu*, dans lequel il traite, en 33 ch., du *milieu*, sorte d'état moral qu'il considère comme l'état moyen auquel doivent tendre toutes les actions humaines, auquel doivent se réduire toutes les passions, et qui seul est compatible avec les inspirations du ciel, les vues de la nature, la voix de la raison et la pratique de la vertu. M. Abel-Remusat en a donné, dans le t. 10 des *Notices et Extraits des Manuscrits*, une édit. critique, renfermant, outre le texte chinois, la version qui en a été faite en mandchou et une double traduct. entièrement nouvelle, en franç. et en latin. Tseu-ssé m. à l'âge de 62 ans vers 453 av. J.-C.

TUAIRE (François), peintre, né à Aix en Provence en 1794, montra des dispositions aussi heureuses que précoces pour les arts, et vint étudier à Paris dans l'atelier de Prudhon. Une ardeur excessive pour le travail le conduisit au tombeau en 1823, au moment où ses talens commençaient à se développer et sa réputation à croître avec sa fortune. Il avait peint avec succès, pour l'impératrice Joséphine, *Vénus et les Amours*, et, pour le château de Fontainebleau, *Psyché en prison, condamnée à séparer des grains de blé et secourue par l'Amour*.

TUBALCAIN ou TUBAL-CAIN, fils de Lamech, né vers l'an 2975 av. J.-C., passe pour avoir inventé l'art de travailler les métaux. « Il se servit du marteau, dit l'Ecriture, et fabriqua toutes sortes d'objets en fer et en airain (Genèse, ch. IV, 22). » On ne peut s'empêcher de remarquer la ressemblance qui existe entre Tubalcain et Vulcain, sous le double rapport du nom et des fonctions.

TUBERO (Quintus Ælius Pætus), petit-fils de Paul-Emile et neveu du dern. Scipion l'Africain, brigua la préture et ne l'obtint pas. Il dut cette disgrâce à son extrême pauvreté; mais il s'en consola en donnant des consultations qui eurent une grande influence sur les décisions des juges. — Tubero (Quintus Ælius), jurisconsulte, de la même famille, accusa Ligarius, et perdit sa cause, comme on sait, par l'éloquence de Cicéron. Il regarda ce jugement comme une mortification d'autant plus grande que Ligarius était vraiment coupable et presque condamné. Il se retira du barreau et se livra aux travaux du cabinet. On trouve dans les Institutes quelques extraits de ses ouv.; mais des expressions anciennes et inusitées en rendent la lecture fatigante.

TUBERON (Louis), abbé d'une maison religieuse en Dalmatie dans le 16e S., a laissé: *Ludovici Tuberonis, Dalmatæ abbatis, commentarior. de rebus suo tempore, nimirùm ab anno Christi 1490 usquè ad annum 1522. in Pannoniâ et finitimis regionibus gestis, libri XI*, pub. à Francfort en 1603, et ensuite à Vienne en 1746, dans les *Scriptores rerum hungaricarum*, tom. 2, p. 107 à 308. On n'est pas sûr que ce ne soit une fabrication.

TUBI (Jean-Baptiste), dit *le Romain*, né à Rome vers 1630, fut membre de l'acad. de peint. et de sculpt. de Paris, et m. dans cette dern. ville en 1700. On admire sa copie du *Laocoon*, et parmi ses compositions originales, la *Fontaine de Flore*, les figures de *l'Amour*, de *Galathée*, du *Poème lyrique*, qu'on trouve également à Versailles. Il a sculpté, d'après les dessins de Lebrun, le mausolée de Turenne, excepté les figures de *la Sagesse* et de *la Valeur*, qui sont de Marsy. Ce monument, qu'on voyait à St-Denis, a été transporté en 1800 dans l'église des Invalides.

TUCCARO (Archange), fameux acrobate, né à Aquila, dans les Abruzzes, vers 1535, eut l'honneur de *sauter* devant la cour de France, à Mézières, en 1570, lors du mariage de l'archiduchesse Isabelle avec Charles IX. Ce jeune prince se l'attacha avec le titre de *saltarin du roi*, et ne tarda pas à le compter parmi ses plus grands admirateurs. On a de Tuccaro trois *Dialogues de l'exercice de sauter et voltiger en l'air, avec les figures qui servent à la parfaite démonstration et intelligence dudit art*, Paris, 1599, in-4; Tours, 1616, in-4. On ignore la date de la m. de Tuccaro: elle eut probablement lieu peu après la publication d'un petit poème qui a pour titre: *la Presa et il giudizio d'amore, in rima*, Paris, 1602, in-12.

TUCKER (Abraham), littérateur anglais, né à Lond. en 1705, se maria en 1736, perdit sa femme en 1754, et fit imprimer, sous le titre de *Peinture d'un amour sans art*, toutes les lettres qu'elle lui avait écrites pendant qu'il voyageait dans les différentes parties de l'Angleterre et de l'Ecosse; mais il est surtout connu par son grand ouvrage intitulé *the Light of nature pursued*, 7 vol. in-8, dont les 3 premiers furent publiés, en 1768, sous le nom supposé d'Edouard Search, et les 4 autres ne parurent qu'après la mort de l'aut., arrivée en 1774.

TUCKER (Josias), écrivain politique anglais, né dans un village du pays de Galles en 1711, mort en 1799, embrassa l'état ecclésiastique, et occupa des rangs divers dans plusieurs églises de Bristol. Son exactitude à remplir ses devoirs religieux ne l'empêcha pas de se livrer à des études que des esprits austères ou envieux voulaient regarder comme incompatibles avec sa profession. Il publia plusieurs *traités* sur la science du commerce, écrivit en faveur des deux bills proposés, en 1751 et en 1753, à l'effet de naturaliser en Anglet. les protest. étrangers et les Juifs, et mit au jour, en 1774, 4 *disc.* (*four Tracts*), sur des sujets politiques et commerciaux. En 1781 il publia un *Traité concernant le gouvernement civil*, où il combat les principes de Locke et de ses partisans, touchant l'origine, l'étendue et la fin des institutions civiles. On cite encore de lui plusieurs écrits, un, entre autres, où il se déclare pour la liberté entière du commerce.

TUCKEY (James-Kingston), navigateur anglais, né en 1776 à Greenhill, en Irlande, s'embarqua dès l'âge de 15 ans, fit plusieurs voyages, fut nommé en 1802 prem. lieutenant du *Calcutta*, qui devait aller former une nouvelle colonie dans le New-South-Wales, et reconnut avec beaucoup d'exactitude le Port-Philip, ainsi que la côte voisine sur le détroit de Bass. Après avoir subi une captivité de 9 ans en France, il reçut la mission, en 1816, d'aller explorer le Zaïre, qui arrose le Congo, et de s'assurer si, comme le prétendent quelques géographes, ce fleuve n'est que la continuation du Niger, dont l'embouchure est encore le sujet de tant d'hypothèses. Lorsqu'il eut remonté jusqu'à 280 milles dans l'intérieur des terres, il fut obligé de revenir sur ses pas, et succomba lui-même (1816) aux fatigues qui avaient emporté la plupart de ses compagnons. On a de lui: *Relat. d'un voyage fait pour établir une colonie au Port-Philip dans le détroit de Bass*, etc., Lond., 1805, in-8; *Géographie et Statistique maritime*, ibid., 1815, 4 v. in-8; *Relation d'une expédition entreprise en 1816 pour explorer le fleuve Zaïre*, etc., ibid., 1818, in-4, carte et fig.; trad. en français, Paris, 1818, 2 vol. in-8 et atlas.

TUDELA (Benjamin de). V. Benjamin.

TUDESCHI (Nicolas). V. Tedeschi.

TUDOR (Owen-Meredith) ne mérite une place dans la *Biographie* que parce qu'il est la souche de la maison de Tudor, qui a donné plusieurs rois à l'Angleterre. Il épousa secrètement Catherine, fille de Charles VI, roi de France, et veuve de Henri V,

roi d'Angleterre. Dans les longues querelles de la rose blanche et de la rose rouge, il embrassa le parti de la maison de Lancastre, fut fait prisonnier à la bataille de *Mortimer's Cross* (1461), et décapité sur-le-champ par ordre du duc d'York, qui prit le nom d'Edouard IV en montant sur le trône. — Edmond TUDOR, un des fils d'Owen, fut le père du roi d'Angleterre Henri VII.

TUET (JEAN-CHARLES-FRANÇOIS), chanoine de Sens, né à Ham en 1742, m. en 1797 à Sens, avait été prof. au collége de cette dern. ville de 1764 à 1782. Nous citerons de lui : *Elém. de poésie lat.*, Sens, 1778, 1783, 1787, in-12; le *Guide des humanistes*, ou *Principes de goût développés par des remarques sur les plus beaux vers de Virgile et autres bons poètes latins et français*, ibid., Tarbé, 1780, in-12, réimp. à Paris. Plus. MSs. de lui sont conservés dans la bibliothèque de M. T. Tarbé, de Sens. — TUET (Esprit-Claude), frère puîné et consanguin du précédent, né vers 1745, fut prêtre du diocèse de Noyon, puis premier vicaire de Saint-Médard à Paris, où il mourut vers 1787. Nous citerons de lui : *Manuel propre à MM. les curés, vicaires et ecclésiastiques chargés de la partie des mariages*, 1785, in-8, 2e édition, augmentée des *Empêchemens dirimans*, 1786, in-8.

TUFO (JEAN-BAPTISTE del), historien, de l'ordre des théatins, né vers 1546 à Averse, m. à Naples en 1622, après avoir été 16 ans évêque d'Acerra, a laissé une hist. des théatins, depuis leur fondation jusqu'en 1609, sous ce tit. : *Istoria della religione de' padri clerici regolari*, Rome, 1609, 1616, 2 vol. in-fol.

TULL (JETRO), agriculteur né dans le comté d'York vers 1680, mort en 1740, visita toutes les contrées de l'Europe pour en observer le sol, la culture et les différentes productions, et, de retour dans sa patrie, y fit l'essai de diverses méthodes, qui ne furent pas toujours heureuses, mais qui attestaient son zèle infatigable. Il publia en 1731 son *Specimen*, et en 1733 son *Essai sur l'économie domestique*, qui a été traduit en franç. par Duhamel.

TULLIA, l'aînée et la plus perverse des filles de Servius Tullius, épousa Aruns, l'aîné et en même temps le plus vertueux des fils de Tarquin-l'Ancien, tandis que sa sœur, femme très-vertueuse, fut mariée à ce Tarquin, surnommé justement *le Superbe* par l'histoire. Ces deux unions mal assorties furent rompues par le crime : Tullia et Tarquin-le-Superbe se lièrent d'abord par un commerce adultère, et firent ensuite périr, l'un son frère, l'autre sa sœur, pour ne plus trouver d'obstacles à un mariage qui devait être le premier triomphe de leur atroce ambition. Tullia excita bientôt son nouveau mari, par les plus violens discours, à renverser du trône Servius Tullius, et eut ensuite la barbarie de faire passer son char sur le corps sanglant de son père. Les Romains donnèrent le nom de *Scélérate* à la rue qui vit cette lâche action d'une fille dénaturée. Tullia fut chassée de Rome peu de temps après avec son époux. (V. TARQUIN-LE-SUPERBE.)

TULLIA, fille de Cicéron, naquit à Rome l'an 677 de la fondation de cette ville (77 ans avant J.-C.). Epouse en troisièmes noces de P. Cornélius Dolabella, des chagrins domestiques l'obligèrent de divorcer avec ce fougueux patricien. Elle est célèbre par les grâces de son esprit et la réunion des qualités les plus aimables, mais surtout par la tendre amitié que lui porta son père. Ce grand homme, dont tant de beaux ouvrages attestent la haute raison, se laissa égarer par la douleur paternelle, au point de vouloir diviniser sa fille lorsqu'il l'eut perdue. La part qu'il fut obligé de prendre aux grands intérêts politiques qui s'agitèrent alors l'empêcha seule d'exécuter ce bizarre projet : du moins voulut-il éterniser sa douleur par un traité *sur la Consolation*; mais cet ouvrage est au nombre de ceux du même auteur que les siècles modernes regrettent de ne point connaître. On pense que Tullia mourut au commencement de 708, en mettant au monde un fils.

TULLIN (CHRÉTIEN BRAUNMAN), poète danois, né en 1728 à Christiania, en Norwége, mort en 1765, a laissé des ouvrages qui, quoique peu nombreux, ont fait époque dans la poésie danoise. Il se soumit à des règles sévères, ignorées ou méconnues avant lui : aussi on le considère comme le premier poète classique de sa nation. Ses *Œuvres* ont été publiées par sa veuve, Copenhague, 1770, 3 vol. in-8, dont les deux derniers contiennent ses *Pensées*, en prose.

TULLUS HOSTILIUS, 3e roi des Romains, fut élu par le peuple, après la mort de Numa Pompilius, l'an de Rome 83. Son élection fut ratifiée par le sénat. Il est représenté par les historiens comme non moins guerrier que Romulus. Son expédition contre les Albains est devenue célèbre par le combat des Horaces et des Curiaces, qui donna à Rome la victoire et l'empire. Il existait encore, même au temps d'Auguste, des monumens incontestables de ce combat, qui prouvent du moins l'authenticité du règne de Tullus Hostilius : or, c'est là un avantage qui manque absolument aux règnes de Romulus et de Numa. On doit remarquer que le procès du jeune Horace, sous Tullus Hostilius, donna lieu au prem. exemple de l'appel au peuple d'une sentence roy., droit dont les tribuns surent si bien abuser dans la suite contre les consuls et le sénat. La soumission des Albains fut suivie de l'attaque des Fidénates et des Véiens, qui donna lieu au supplice de Métius Suffétius (*v.* ce nom). Albe fut ensuite rasée, et ses habitans transportés à Rome, dont ils doublèrent la population, et où quelques-uns d'eux furent admis dans le sénat et dans l'ordre équestre. La guerre fut déclarée alors aux Sabins, dont la défaite accrut beaucoup la prépondérance des Romains; mais ceux-ci furent affligés bientôt d'une contagion cruelle, dont Tullus Hostilius fut atteint lui-même, et dès-lors ce prince, naguère si actif et si belliqueux, ne fit que languir dans une sorte de dégradation morale, au milieu des plus minutieuses pratiques de la superstition. Il mourut l'an 114 de Rome, sans que l'on ait pu savoir précisément de quelle manière. Selon Tite-Live, il aurait été frappé de la foudre; d'après la chronologie la plus ordinairement adoptée, son règne fut de 32 ans.

TULP (NICOLAS), médecin et magistrat d'Amsterdam, né dans cette ville en 1594, m. en 1674, remplit pendant plus de 50 ans les fonctions de conseiller-échevin, et fut élu quatre fois bourgmestre. Il fonda à Amsterdam le collége de médec., et y donna pendant long-temps des leçons d'anatomie. On a de lui des *Observationes medicæ*, in-12, fig., dont il parut cinq édit. de 1641 à 1716. Son *oraison funèbre* a été faite par L. Wolzogen.

TUNELD (ERIC), géogr. et hist. suédois, mort vers la fin du 18e S., est aut. d'une *Histoire d'Engelbrecht Engelbrechtson*, et d'une *Géographie de la Suède*, devenue classique dans le pays.

TUNSTALL (JAMES), critique anglais, né vers 1710, mort en 1772 dans l'indigence, et rongé de soucis domestiques, joignait au savoir et au talent beaucoup de douceur et de modestie. Nous citerons de lui : *Epistola ad virum eruditum Conyers Middleton*, *Vitæ M. T. Ciceronis scriptorem*, Cambridge, 1741, in-8; *Observations sur le Recueil des épîtres entre Cicéron et Brutus*, 1744; *Justification du droit qu'a l'état de prohiber les mariages clandestins, sous peine de nullité absolue*, etc., 1755, in-8. — V. TONSTALL.

TUPAC-AYMARU ou TUPA-MARU (JOSEPH-CASIMIR-BONIFACE), cacique péruvien, né en 1743 dans le district de Tintaï, qui fait partie de la vice-royauté de Lima, descendait de la famille des Incas. Elevé dans la religion catholiq., il n'en nourrissait pas moins, depuis son enfance, une haine implac-

table contre les tyrans de son pays et les bourreaux de ses aïeux. Il profita d'une sédition qui éclata dans la ville d'Arequipa pour se saisir de don Antonio Arriaga, corrégidor de Tintaï, et le faire pendre (1780). Il massacra ensuite 1300 hommes qu'avait envoyés contre lui le corrégidor de Cusco, prit le tit. d'inca, arbora l'étendard de ses ancêtres, et se vit bientôt à la tête de 25,000 hommes armés et disciplinés. Mais il se mit alors à faire une guerre de barbare, et exerça tant de cruautés dans le Pérou, sans distinction d'amis ni d'ennemis, qu'un grand nombre de naturels se joignirent contre lui aux Espagnols. Il fut pris et écartelé vers le milieu de l'année 1781. — TUPAC-AYMARU (Diego), après s'être caché pendant quelque temps, se déclara le success. et le vengeur de son frère Joseph (1782). Soutenu de son neveu Cutari, il commit d'horribles dévastations, et vint bloquer la ville de la Paz, qui fut réduite à la plus affreuse extrémité, mais dont il se vit pourtant obligé de lever le siége. Le gouvernem. espagnol, résolu d'avoir recours à la douceur pour désarmer les Indiens, publia une amnistie. Diego se rendit avec son neveu au camp de ses ennemis à la fin de 1782, et y fut bien accueilli. Il est probable toutefois qu'il finit ses jours dans les fers.

TUPPO (FRANÇOIS), jurisconsulte napolitain, né vers 1445, m. probablem. vers la fin du 15e S., fut l'ami et l'associé de Sixte Riessinger, qui vint fonder à Naples, en 1471, le prem. établissement typographique. Il publia alors un gr. nomb. d'ouv. inédits, qui malheureusement ne sont guère que des *comment.* sur le Code, des *gloses* sur le droit coutumier, et tous ces inutiles travaux qui composaient le fonds de l'ancienne jurisprudence. Après le départ de Riessinger (1479), il resta seul à la tête de l'imprim. On a de lui : *Favole di Esopo*, Naples, 1485; Aquila, 1493, in-folio; Venise, 1492, 1495, in-4; ibid., 1553, in-8 (c'est une traduction en mauvaise prose ital. de 66 apologues, précédés de la *vie d'Esope* en latin et en italien.

TURA (CÔME), appelé aussi *Cosmè* par Vasari, peint., né à Ferrare en 1406, m. en 1469, a laissé plus. tableaux estimables, parmi lesquels nous citerons : la *Crèche* que l'on voit dans la sacristie de la cathédrale; les *Actes de la vie de St Eustache*, dans le couvent de St-Guillaume, et *la Vierge entourée de saints*, qui décore l'église de St-Jean.

TURAMINI (ALEXANDRE), jurisc., né à Sienne vers 1558, professa le droit dans sa ville natale, à Naples et à Ferrare, et remplit pendant quelque temps à Florence les fonctions d'*uditore della rota fiorentina.* Son plus grand travail est un *comment.* sur un livre du *Digeste* (*de Legibus*). Ses ouv. de jurisprud. ont été réimp. à Sienne, 1769, in-fol., et à Leipsig, 1772, in-fol. Ses essais litt. n'ont pas encore été rassemblés. Nous citerons seulem. : *Sileno, favola boschereccia*, Naples, 1599, in-8. V., pour plus de détails, Borsieri, *Discorsi sulla vita e gli scritti di Alessandro Turamini*, Milan, 1818, in-8.

TURBILLY (LOUIS-FRANÇ.-HENRI DE MENON, marquis de), agricult. et milit., né en 1717, d'une famille distinguée d'Anjou, entreprit de grandes améliorations dans ses terres, qui étaient considérables, et imagina de distribuer des prix pour le plus beau blé et le plus beau seigle récoltés dans son canton. C'est le prem. encouragem. de ce genre donné en France. On lui doit en outre l'idée de l'établissem. des sociétés d'agriculture et les prem. tentatives faites en France pour détruire la mendicité. Malheureusement son imagination trop vive le jeta dans des entreprises difficiles qui, jointes aux procès et aux dilapidations dont il fut victime, le ruinèrent. Cependant ses créanciers, tout en saisissant son bien, lui en laissèrent l'administration jusqu'à sa m., arrivée en 1776. Les agricult. consultèrent avec fruit son *Mémoire sur les défrichemens*, 1760, in-12, dont la prem. partie seulement a été réimp. sous le tit. de *Pratique des défrichemens*, *seconde édition, revue et corrigée*, 1760, in-12; 1811, in-8.

TURCHI (ALEXANDRE), peint., né à Vérone en 1580, m. à Rome en 1650, se forma un style qui n'est pas dépourvu de vigueur, mais dont la grâce et la noblesse sont les qualités dominantes. C'est surtout dans la distribution des couleurs qu'il se montra supérieur. Il avait adopté une teinte d'un rouge doré qui égaie sa toile, et qui est un des signes auxquels on le reconnaît. On cite de lui, à Vérone, *le Supplice des XL martyrs*, dans l'église de St-Etienne, et *la Mère de douleur*, dans celle de la Miséricorde; et à Rome, *la Fuite en Egypte* dans l'église de St-Romuald. Le Musée du Louvre possède de lui : *le Déluge*, *Samson endormi livré aux Philistins par Dalila*, *la Femme adultère amenée devant Jésus-Christ*, *le mariage mystique de Ste Catherine d'Alexandrie*, *la mort de Marc-Antoine.*

TURCHI (CHARLES), évêq. de Parme, né dans cette ville en 1724, mort en 1803, était de l'ordre des capucins, où il remplit plus. charges importantes. Le duc de Parme Ferdinand le nomma son prédicat. et le chargea de l'éducation de ses enfans. On imp. plus. ouv. de Turchi de son vivant. Il parut à Parme, après sa mort, une édit. magnifiq. de ses *OEuvres inédites*, 3 vol. in-fol. Elles ont été réimp. depuis dans plus. villes d'Italie. On a, en outre, une *Recueil* de ses mandemens, lettres pastorales et homélies épiscopales, en 4 vol.

TURCKHEIM (JEAN, baron de), publiciste allemand et diplomate, m. à sa terre d'Altorf, près d'Etenheim (grand-duché de Bade), le 28 janvier 1824, était né à Strasbourg d'une anc. famille alsacienne, et y avait rempli, avant la révolution, les prem. fonctions municipales. Député de cette même ville à l'assemblée constituante, il y plaida les intérêts locaux de ses concitoyens; il se retira sur l'autre rive du Rhin au temps de la terreur, et depuis il fut employé en div. occasions comme négociateur par plus. princes d'Allemagne. Parmi les ouv. dont il est aut., on cite avec distinction les *Histoires généalogiques des maisons de Bade et de Hesse.*

TURENNE (HENRI DE LA TOUR-D'AUVERGNE, vicomte de), l'émule du grand Condé, sur lequel il l'emporte comme tacticien, naquit à Sédan le 16 sept. 1611, et fut nourri dans le calvinisme, qu'il abjura plus tard. Il était le 2e fils de Henri de La Tour-d'Auvergne, duc de Bouillon, et d'Elisabeth de Nassau, fille de Guillaume Ier, prince d'Orange. Son goût pour la profession des armes se manifesta dès l'enfance par une admirat. exclusive pour l'hist. des grands capitaines de l'antiquité. Pour montrer à ses parens que la faiblesse de sa constitution ne l'empêcherait pas de supporter aisément les fatigues de la guerre, il eut la fantaisie de passer une nuit sur les remparts de Sédan : on l'y trouva le lendemain endormi sur l'affût d'un canon. Après avoir fait un rude apprentissage de 5 années dans la guerre de Hollande sous ses oncles Maurice de Nassau et le prince Henri, il eut, à son retour en France, le commandem. d'un régiment d'infanterie. Dès ses débuts en Lorraine, sous le maréchal de La Force, une action d'éclat lui valut le brevet de maréchal-de-camp. Chacune des campagnes suiv. ajouta à la réputation du jeune guerrier, qui fut fait lieut.-gén. après celle de Piémont en 1639. Les évènemens qu'entraîna la mort de Louis XIII préparèrent au vicomte de Turenne un rôle plus important. Dans le but de le lier plus étroitement au parti de la cour, dont le duc de Bouillon, son frère, se séparait décidém., Mazarin lui fit donner le bâton de maréchal. Mais le cauteleux minist. le voulut éloigner tout d'abord de l'Italie; il l'envoya recueillir en Allemagne les débris de l'armée défaite à Dutllingen. Ayant promptem. réorganisé les troupes dont il avait le commandem.,

il les conduisit à la rencontre des Impériaux devant Fribourg. L'arrivée du prince de Condé à la tête d'un renfort le plaça au second rang dans cette campagne (1644), où l'on peut déjà remarquer l'avantage du sang-froid de l'impassible Turenne sur la brillante impétuosité de son émule de gloire. Le comte de Mercy tint tête d'abord aux deux guerriers; et laissant le prem. occupé de quelq. siéges sur le Rhin, il s'attacha à suivre les mouvemens de Turenne en Franconie, où il tenta vainem. de l'accabler sous le poids de ses forces concentrées, en avant de Mariendal. La belle retraite du maréchal réduisit à peu de chose l'avantage du comte de Mercy, qui l'expia 3 mois après à la journée de Nordlingue. Les exploits de Turenne, après qu'il eut opéré sa jonction dans la Hesse avec le général suédois Wrangel, hâtèrent la conclusion du traité de Westphalie, après lequel les dissensions intérieures prirent un nouveau degré de violence. La vive passion qu'il nourrissait pour la duchesse de Longueville, bien plus que les sollicitations du duc de Bouillon et de ses autres proches, déterminèrent Turenne à se prononcer contre les mesures extrêmes de Mazarin, qui aussitôt envoya un nouveau chef à l'armée du maréchal. Celui-ci se retira en Hollande, reparut un moment à la cour après la paix de Ruel, et ne se lia que plus étroitement avec le parti de la fronde lors de l'arrestat. des princes. C'en est fait de la gloire, du moment qu'un héros combat sous l'étendard d'une faction; mais malheur à l'état dont le gouvernement est si odieux qu'il n'y a plus d'honneur à le soutenir. Telle se trouvait la situation de Turenne alors qu'il entra dans l'alliance des Espagnols contre la régente et Mazarin. D'abord vainqueur au Catelet, à La Capelle, etc., il fût venu délivrer les princes à Vincennes sans la lâche défection de ses alliés. Elle l'empêcha de rien entreprendre de considérable; sa bonne fortune le réservait pour des triomphes honorables: il fut battu et défait à Rhétel par l'armée royale aux ordres du duc de Praslin, et y gagna d'être éclairé sur la misérable jactance du parti où il s'était laissé entraîner. Rompant bientôt avec les ennemis de la France, il se rallia au jeune Louis XIV; et certes il ne fallait rien moins qu'un tel homme pour soutenir alors, contre les formidables attaques du prince de Condé, ce trône qui plus tard devait commander le respect à toute l'Europe. La victoire que Turenne remporta près de Gien sur Condé est un de ses plus beaux faits d'armes; il mit par là une seconde fois la couronne sur la tête de Louis XIV, comme le dit la reine-mère dans l'enthousiasme que lui causa ce succès inespéré. Il tint à peu de chose que l'armée des princes fût écrasée totalem. au fameux combat que lui livra Turenne dans le faubourg St-Antoine; l'assistance que les Parisiens prêtèrent au prince de Condé retarda de six mois la ruine de son parti. Dans ce laps de temps, l'habile maréchal eut maintes occasions de montrer la supériorité de sa tactiq. sur celle de son émule. Turenne, qui à deux reprises différ. s'était excusé de recevoir la main d'une nièce de Mazarin, sous prétexte de la différence de ses croyances religieuses, épousa en 1653 la fille du duc de La Force. Peu de mois après cette union il fut envoyé de nouveau contre les Espagnols, dont Condé était resté l'auxiliaire. Un coup de maître, la levée du siége d'Arras, termina cette brillante campagne de 1654, où il avait débuté par la prise de Rhetel, de Mouzon et de Ste-Menehould. En 1656 il répara, par sa belle retraite sur le Quesnoi, l'échec essuyé par le maréchal de La Ferté à Valenciennes. Turenne, qui autrefois avait pris un vif intérêt à la cause des Stuarts, se trouva, pendant les deux campagnes suiv., dans la situation singulière de partager ses succès milit. avec Cromwell, dont les armes étaient alliées à celles de la France. Une singularité non moins piquante, c'est qu'après la victoire des Dunes, qu'il avait remportée sur Condé ayant à ses ordres les meilleures troupes espagnoles, il eut à se défendre des sollicitations très-vives de Mazarin, qui le pressait de se prêter à la fantaisie bizarre qu'il avait conçue de se faire honneur de ce beau fait d'armes. La paix des Pyrénées (7 nov. 1659), fruit des victoires de Turenne, lui donna enfin quelque repos après 30 années d'agitations et de combats. Il avait depuis 1657 le tit. de colonel-gén. de la cavalerie: à l'époque de son mariage avec l'infante Marie-Thérèse, Louis XIV lui donna celui de maréchal-gén. des armées. Il paraît que les croyances auxquelles Turenne était demeuré attaché jusque là, et qu'il devait abjurer bientôt, empêchèrent seules qu'il ne fût fait alors connétable. Son abjuration, qu'il fit entre les mains de l'archév. de Paris (23 oct. 1668), est généralement attribuée à la lecture du savant liv. intit. *Exposition de la foi.* Bossuet l'avait écrit, dit-on, dans le but d'opérer cette conquête, dont on ne fit pas moins de bruit que des plus beaux faits d'armes du héros. Tant que dura la paix, il ne cessa de se rendre utile en prenant part aux affaires de la haute diplomatie. Mais son initiation aux secrets de la politique devint l'occasion d'une des fautes qu'il se reprocha le plus, celle de s'être laissé arracher, par une belle personne qu'il courtisait, la confidence des motifs du voyage de Madame en Angleterre. Louis XIV dut la lui pardonner volontiers. Lorsque ce monarque eut ouvert, par une campagne d'apparat, la fameuse guerre de Hollande, il laissa Turenne à la tête de l'armée avec le titre de généralissime. Ce parti était prudent, car le bruit de ses conquêtes, aussi aisées que rapides, devait faire surgir la coalition que le maréchal eut bientôt sur les bras. Quoique de plus il eût à faire face au fameux tacticien Montécucculi, avec des forces très-inférieures, il n'en porta pas moins le théâtre de la guerre au cœur de l'Allemagne. A peine revenait-il triomphant qu'on l'envoya encore combattre une nouv. ligue à la tête de laquelle se trouvait l'électeur de Brandebourg, au mépris de la foi jurée. Le guerrier, jusque-là si prudent, osa tenter la fortune au fameux combat de Sintzeim, qu'heureusement il gagna: ce succès décida du reste de la campagne; et c'est alors que, maître du Palatinat, Turenne souilla son triomphe par une conduite dont on chercherait vainement par des exemples à pallier la cruauté. Il voua à la dévastation et au pillage ce malheureux pays, dont 30 villages furent livrés aux flammes. La fortune ne permit pas à Turenne d'ajouter à ce ravage celui de la rive gauche du Rhin, où il s'était porté dans ce dessein. Ces condamnables duretés avaient ramené au combat les Impériaux en forces: une nouvelle campagne s'ouvrit (1674) sous les plus défavorables auspices pour les Français. Gorgés de butin, ils n'avaient pu du moins s'amollir dans les cantonnemens du Palatinat. Obligé à la retraite, Turenne usa au plus haut degré de toute son habileté et de sa présence d'esprit. Feignant d'abandonner précipitamment ses positions, il attira les Impériaux à sa poursuite, et rentrant par les Vosges dans l'Alsace, d'où il les avait ainsi délogés, les battit à Mulhausen, puis à Turkeim, et enfin les réduisit à repasser le Rhin (6 janv. 1675). La gloire du maréchal parut d'autant plus éclatante, qu'on n'ignorait pas qu'il avait osé prendre sur lui de vaincre tandis qu'on lui enjoignait d'éviter toute rencontre par une prompte retraite. Ce grand homme fut tué par un boulet dans la campagne suiv., le 27 juillet 1675, au moment où, joyeux d'avoir attiré Montécucculi, son adversaire, sur un terrain de son choix, près de Saltzbach, il se croyait déjà sûr de la victoire. Un monument marque encore le lieu où il expira. Son corps, placé dans St-Denis à côté du tombeau des rois, a traversé les temps de destruction, et repose sous un sarcophage à l'église des Invalides, où Bonaparte le fit placer en 1800. Une foule de traits qui feraient mieux connaître Turenne ont dû né-

cessairement échapper à cette analyse. Outre le *Siècle de Louis XIV*, les *Oraisons funèbres* de Mascaron et de Fléchier, div. *éloges* de Turenne, notamment par le présid. Lamoignon, et les *Lettres* de Mad. de Sévigné, on pourra consulter sur lui les *Mémoires* de ses deux dern. campagnes par Deschamps, 1756, 2e édit.; la *Collection des Mémoires du maréchal de Turenne*, publiés par Grimoard, 1782, 2 vol. in-fol.; l'*Hist.* de ses quatre dernières campagnes par le même, sous le nom de Beaurain; enfin plus. *vies* de ce grand capitaine, publiées par Courtilz, Raguenay et Ramsay. Celle qu'on doit à ce dern. contient les *Mémoires* du vicomte de Turenne écrits par lui-même.

TURGOT (St), né en Ecosse vers l'an 1045, m. évêque de Saint André en 1115, comptait parmi ses aïeux Togut, roi danois, dont le règne remonte à une époque antérieure de 1000 ans à l'ère chrét. Il fut premier ministre du roi Malcolm III. Il a laissé, entre autres ouvrages, deux livres estimés: l'un est une *Vie du roi Malcolm et de la reine Marguerite*, en langue vulgaire; l'autre est une *Hist. du monastère de Dunelm*, en latin.

TURGOT (Michel-Etienne), magistrat distingué, né à Paris, en 1690, d'une famille de gentilshommes normands qui tenait à celle du précédent, fut d'abord président en la seconde chambre des requêtes du palais, puis prevôt des marchands en 1729. Il s'occupa, en cette qualité, de l'assainissement et de l'embellissem. de la capitale, et fit construire, entre autres beaux ouv., cet immense égoût qui embrasse tout le côté de la ville situé sur la rive droite de la Seine. Après avoir rendu les plus gr. services dans cette charge, qu'il remplit 11 ans, il fut fait conseiller-d'état, puis président du grand-conseil en 1741, et mourut dans la retraite en 1751.

TURGOT (Anne-Robert-Jacques), baron de l'Aulne, contrôleur-général des finances, un des plus savans hommes et en même temps l'un des caractères les plus honorables de son époque, naquit à Paris le 10 mai 1727. Il était le 3e et dernier fils du précédent. Destiné à la carrière ecclésiastique, qu'il était résolu à ne point embrasser seulement comme un moyen de fortune, il en fit les études avec un très-grand zèle, tout en s'appliquant aussi aux lettres, aux sciences, ainsi qu'aux connaissances spéciales de la magistr. et de la haute administration. Déjà il avait acquis un savoir prodigieux, auquel se joignaient les germes de cette supériorité de vues qui plus tard devait le placer, pour ainsi dire, en dehors du cercle commun, lorsqu'il commença à se faire connaître, ayant à peine 23 ans et étant prieur de Sorbonne. Dans l'un des discours d'apparat qu'il lui fallut prononcer à ce tit., il prédit (1750) comme un évènement inévitable la séparation des colonies anglaises de leur métropole. Vers le même temps il démontrait, dans une savante et lumineuse dissertation, les inconvéniens du papier-monnaie, réfutait, dans deux lettres sur l'existence des corps, les paradoxes de Berkeley, dont il avait entrepris de traduire l'ouvrage, et écrivait, pour le concours de l'académie de Soissons, un traité sur la quest.: *Quelles peuvent être, dans tous les temps, les causes de la décadence du goût dans les arts, et des lumières dans les sciences?* Nous ne parlerons plus que sommairement de ses travaux littéraires et scientifiques; mais nous ne pouvons nous dispenser de dire encore qu'à peine âgé de 19 ans, il releva, dans une lettre à Buffon, plusieurs erreurs sur la Théorie de la terre, qu'il avait découvertes dans le *prospectus* de l'*Histoire naturelle*, publ. par ce gr. écriv. Plus l'âge et l'étude avaient développé dans son âme, à la fois pure et élevée, le zèle du bien public et un généreux dévouement aux intérêts du faible, plus il se sentit d'éloignement pour l'état ecclésiastique. Il y renonça avec l'agrément de sa famille, et fut fait maître des requêtes (28 mars 1753), après avoir été pourvu successivement des charges de conseiller-substitut du procureur-général et de conseiller au parlement. Ses liaisons antérieures, plus peut-être qu'une décision calculée, l'avaient tout d'abord mis dans le parti du ministère (*v.* Maupeou) contre les parlem. Il fit partie de la chambre royale créée pour suppléer, dans la capitale, cette illustre compagnie, violemment démembrée: de là les dispositions hostiles que plus tard il devait trouver dans ce corps, dont il avait encore combattu le rappel à l'avènem. de Louis XVI. Des traduct. en prose et en vers d'ouv. classiques de l'antiquité ainsi que des bonnes product. modernes peu connues en France jusque-là, et la publication de divers écrits d'économie politique, remplirent les loisirs de sa charge, et le mirent en relat. avec les grands littérateurs et publicistes de l'époque, tandis qu'il devenait l'un des plus zélés adhérens de la secte philosophico-politique dite des *économistes.* Lié intimement avec Quesnay et Gournay, premiers chefs de cette société, alors partagée en deux écoles, il visa à fondre leurs théories en un même système. Plein de l'idée qu'un bien immense résulterait pour l'état de l'introduction des réformes qu'il méditait, il aspira ardemment aux fonctions éminentes de l'administration, et il s'en ouvrit le chemin en s'attachant surtout à l'intendant du commerce Gournay, qu'il accompagna en 1755 et 1756 dans ses excursions à l'est et au midi de la France, pour y visiter les principales places de commerce. Un voyage que Turgot fit en Suisse et son *pèlerinage* à Ferney se rapportent à la même époque. C'est le 8 août 1761 qu'il fut appelé à l'intendance de la généralité de Limoges, prov. qu'il administra plus de 12 ans, et où il a fait bénir son nom. Procédant sur une échelle restreinte, il parvint à y mettre en pratique ses théories, qu'accueillit la reconnaissance des Limousins. Les corvées supprimées, la construct. de canaux et de routes nouv., la limitation des chemins vicinaux, la répartition de l'impôt rectifiée par le cadastre, les encouragem. donnés à l'agriculture, l'établissement d'ateliers de charité, des mesures sanitaires et d'autres innovations, toutes également dirigées vers l'amélioration de l'état des artisans et des pauvres cultivateurs, telles furent les *singularités* qu'eurent à lui reprocher les autres intendans de provinces. Aux actes de justice il avait joint ceux d'une bienfaisance active et éclairée: ses bonnes intentions n'auraient pu être méconnues des Limousins. Il en fut de même dans tout le roy. après que le choix du roi l'eut appelé au minist.; mais là trop d'obstacles s'opposaient à ce qu'il atteignît d'aussi heureux résultats avec les mêmes moyens: une austère probité, le zèle du bien, des vues saines, mais peu de connaissance des hommes et une confiance puérile dans l'ascendant que l'équité doit avoir sur eux dans le conflit même des plus chers intérêts. Il tenait depuis 1 mois le portefeuille de la marine, lorsque la chute des ministres Terray et Maurepas (20 juillet 1774) le poussa au contrôle gén. des finances. Comme l'infortuné Louis XVI, que ce choix fit un moment bénir des amis du peuple, Turgot était l'homme d'un meilleur temps: il y eut contre les vastes plans qu'il combinait une ligue formidable du clergé, qui le taxait d'athéisme parce qu'il entendait l'assujétir aux impôts fonciers, des gens de finances dont il allait réprimer les exactions, de la noblesse dont il limitait les priviléges, et enfin du parlement de Paris, qu'il avait dès long-temps mécontenté en faisant par sa conduite la censure de cette opposition systématiq. aux vues du roi qu'affectait imprudemment cette compagnie, trop jalouse de ses prérogatives. Les malveillans s'unirent aux nombr. ennemis du ministre, dont on parvint à ruiner le crédit par les attaques mortelles du ridicule, à défaut de bonnes raisons. Plusieurs édits avaient proclamé la liberté du commerce des bleds. Cette mesure, commandée au ministre par la conséquence de ses principes, se trouva malheureusement en coïncidence avec une disette que la cupidité des pro-

priétaires de grains ne manqua pas d'exagérer beaucoup : de là des émeutes populaires soudoyées par ceux qui avaient intérêt à décréditer le système du contrôleur-général. Moins de 2 ans s'étaient écoulés au milieu d'une lutte vigoureuse contre les coteries, lorsque Turgot fut remplacé au ministère par Clugny (mai 1776). Il s'était honoré par tous les genres de courage : il eut, en se retirant, celui d'adresser à Louis XVI un avertissement qui eût dû frapper davantage cet infortuné monarque, puisqu'il avait été à même d'apprécier l'homme dont il disait un jour : *Il n'y a que M. Turgot et moi qui aimions le peuple*. Voici en quels termes s'exprimait le contrôleur-général des finances dans cette lettre : « Je conjure Votre Majesté de se tenir en garde contre la faiblesse ; elle est la cause principale de la misère des peuples et du malheur des rois : c'est la faiblesse, Sire, qui a conduit Charles Ier à l'échafaud. » On s'est dispensé de rapporter ici les nombreux quolibets dont les mauv. plaisans accablèrent le contrôleur-général durant sa courte administration ; heureusement pour l'honneur national que ces traits de la plus grossière satire, contre un homme si digne de la popularité qu'il conservait encore après sa chute, ne partirent que de bouches ennemies : les rieurs, qui de tout temps chez nous firent justice des méchans ministres, eussent respecté Turgot. Cet homme de bien, qui, s'il n'avait d'autre tit. à la célébrité, occuperait encore comme savant une place fort distinguée dans les souvenirs de la postérité, fut emporté par une attaque de goutte le 20 mars 1781. Il était membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres, où son *éloge* fut prononcé par Dupuy (*Mém. XLV*, pag. 124). Ses *OEuvres*, recueillies par Dupont de Nemours, qui a placé en tête des *mémoires* très-étendus, parurent en 9 vol. in-8, de 1808 à 1811. On a une *Vie* de Turgot, par Condorcet, Londres, 1786, in-8. *Voy.* aussi les *Mémoires* de l'abbé Morellet ; *Particularités et Observations sur les ministres des finances*, par M. de Montyon ; plusieurs *lettres* de d'Alembert et de Voltaire, et l'*Histoire du XVIIIe siècle*, de M. Lacretelle.

TURGOT (le chevalier ETIENNE-FRANÇ.), marquis de Consmont, frère du précédent, né à Paris en 1721, mort en 1789, commanda d'abord une galère de Malte, et, après avoir fait ses preuves comme officier, se signala dans cette île par des talens administratifs. De retour en France en 1764, il fut élevé au grade de brigadier des armées du roi. Il proposa au duc de Choiseul, pour faire oublier la perte récente du Canada, de régénérer la colonie de Cayenne, et de former dans la Guiane un établissement qui aurait porté le nom de *France équinoxiale*. Nommé gouverneur-général de ce pays, il ne réussit point dans ses projets de colonisation, et revint dire en France qu'il était impossible de réussir. On en a jugé autrement depuis lors, et on ne s'est pas trompé ; mais il était difficile à cette époque de ne pas s'effrayer de tant d'obstacles. Après avoir subi une détention, dont ses différends avec l'intendant Chanvallon furent la cause, il se voua entièrement à l'étude. Il avait de grandes connaissances en histoire naturelle, en chirurgie, en médecine et en agriculture, et fut reçu en 1762 associé libre de l'académie des sciences. Entre autres *mémoires* insérés dans le Recueil de cette société, on a de lui des *Observations sur l'espèce de résine élastique de l'Ile-de-France, à peu près semblable à celle de Cayenne* (1769).

TURGY (LOUIS-FRANÇOIS), né en 1763 à Paris, où il m. en 1823, avait fait partie de la maison de Louis XVI avant la révolution, et avait trouvé le moyen de s'introduire au Temple le jour même où ce prince y fut conduit avec sa famille. Ce fut lui surtout qui facilita la correspondance des augustes prisonniers entre eux et avec le monde, dont ils étaient séparés. Contraint de sortir du Temple en 1793, il suivit la royale orpheline dans son exil. Il devint en 1814 premier valet-de-chambre et huissier du cabinet de Madame, obtint des lettres de noblesse, et fut nommé offic. de la Légion-d'Honneur. Ses *Fragmens historiques sur le Temple*, rédigées par M. Eckard, ont été ins. dans la 3e édit. des *Mémoires sur Louis XVII*.

TURHEIM (ULRICH de), l'un des plus célèbres troubadours ou minnesingers allemands du 13e S., continua le poème de *Tristan*, de Gottfried de Strasbourg, qui se trouve, sous le no 154, parmi les manuscrits transportés de Heidelberg à la biblioth. du Vatican. Il est aussi l'auteur des *Aventures d'Elies* (*v.* les *Miscellanea* de Docen, t. 2, pag. 154, 300 et 304), et, s'il faut en croire Rodolphe de Montfort, son ami, *du roi Artus* (ou *Arthur*), ou *la Table ronde*, poème dont le Vatican possède six manuscrits (nos 316, 370, 371, 374, 391 et 397). Turheim et Eschenbach travaillèrent ensemble à un poème épiq. qu'ils intitulèrent *Wilhelm der Heilige markgraf von Oranze*, ou le *St Guill., margrave d'Orange*, qui se trouve au Vatican sous les nos 395 et 404. Des 3 parties dont il se compose, la 2e seulement est d'Eschenbach.

TURLOT (FRANÇOIS-CLAUDE), ancien vicaire-général du diocèse de Nancy et employé à la Bibliothèque du Roi, né à Dijon en 1745, mort le 21 décembre 1824, avait commencé par faire l'éducation d'un des fils naturels de Louis XV, l'abbé de Bourbon, qu'il accompagnait dans un voyage à Naples, lorsque cet élève y mourut en 1787. Il devint dans la suite aumônier de mad. Victoire, place que la révolution lui fit perdre, ainsi que quelques bénéfices dont il était pourvu. On cite de l'abbé Turlot : *Etudes sur la théorie de l'avenir*, ou *Considérat. sur les merveilles et les mystères de la nature*, etc., anonyme, Paris, 1810, 2 vol. in-8 ; *de l'Instruction, ouvrage destiné à compléter les connaissances acquises dans les lycées*, etc., in-12, ib., 1816 et 1819 ; *Abailard et Héloïse, avec un aperçu du 12e S.*, etc., ibid., 1822, in-8.

TURLUPIN. V. BELLEVILLE.

TURNÈBE (ADRIEN), savant professeur, né en 1512 aux Andelys en Normandie, m. en 1565, est un de ceux auxquels la France doit le bienfait de la renaissance des lettres. Il professa d'abord les humanités à Toulouse, et déjà il s'y était fait une gr. réputation, lorsqu'en 1547 il fut appelé à Paris, où il remplit d'abord la chaire de grec au Collége roy., puis celle de philosophie grecque et latine, et dirigea l'imprimerie royale, pour les livres grecs, de 1552 à 1556. Ses leçons formèrent les élèves les plus distingués, parmi lesquels il suffira de citer Henri Estienne et Génebrard ; la douceur de ses mœurs, autant que son esprit, lui donna pour amis les hommes supérieurs de l'époque, Montaigne, le chancelier de Lhôpital, Henri de Mesmes, Christophe de Thou, etc. Ses traductions, ses commentaires et ses ouvrages originaux, publiés d'abord séparém., ont été recueillis sous ce titre : *V. Cl. Adr. Turnebi, regii quondàm Lutetiæ professoris, Opera, nunc primùm ex bibliothecâ Steph. Adr. F. Turnebi senatoris regii in unum collecta, aucta et tributa in tomos III*, Strasbourg, 1600, in-fol. Il est auteur d'un autre ouvrage considérable, intitulé *Adversaria*, et divisé en 3 part., qui ne furent réunies pour la prem. fois que dans l'édition de Paris de 1580. — ODET, son fils aîné, mort en 1561, et deux autres de ses fils, ADRIEN, mort en 1594, et ETIENNE-ADRIEN, conseiller au parlement de Paris, s'occupèrent de publier quelques-uns de ses ouvrages, ou d'y fournir des *corrections* et des *augmentations*.

TURNER (WILLIAM), méd. et natural. angl., né à Morpeth dans le commencement du 16e S., m. en 1568, fut emprisonné une fois et obligé deux fois de quitter l'Angleterre, pour avoir embrassé avec trop d'ardeur et essayé de propager les principes du célèbre réformateur Ridley, son ami. Il est le prem. qui ait publié en anglais un *Herbier* (*new*

Herbal) : la 1re partie parut à Londres en 1551, la 2e à Cologne en 1562, et la 3e, ibid., 1568, avec une édition plus complète. Comme zoologiste, il a donné : *Avium præcipuarum, quarum apud Plinium et Aristotelem mentio fit, brevis et succincta Historia*, Cologne, 1554, in-8.

TURNER (Robert), prêtre catholique et bon latiniste, né à Barnstaple, dans le Devonshire, m. à Gratz en 1599, remplit plusieurs fonctions honorables hors de sa patrie, entre autres celles de recteur de l'université d'Ingolstadt et de conseiller-privé de Guillaume, duc de Bavière. Nous citerons de lui : *Vita et Martyrium Mariæ, reginæ Scotiæ*, in-8 ; *Orationes XVII*, Ingolstadt, 1602, in-8 ; *Tractatus VII*, ib., in-8 ; *Epistolarum Centuriæ duæ*, ibid., in 8. — Turner (William), théologien anglais, né dans le Flinshire, fut vicaire de Walberton, et publia en 1695 une *Histoire de toutes les religions*, Londres, in-8. — Turner (Daniel), théologien anglais et pasteur d'une congrégation de la secte des *baptistes*, né en 1701, mort en 1798, a laissé : *Défense de la poésie sacrée contre le docteur Johnson*, 1785 ; *Pensées détachées* (free thoughts) *sur l'esprit de libre examen en matière de religion*, 1792. — Turner (Daniel), médecin et chirurgien angl., de la société royale de Londres, a publié : *Traité des maladies de la peau* (anglais), Londres, 4e édition, 1731, in-8 ; trad. en français par Boyer de Pébrandier, Paris, 1743, 2 v. in-12 ; *des Maladies honteuses* (anglais), Londres, 1732, 2 vol. in-8 ; trad. en français par Lassus, Paris, 1777, 2 vol. in-12. — Turner (Dawson), botaniste anglais, mort en 1818, a publié au commencement du 19e siècle, sur la *Mousse*, ses genres et ses espèces, un ouvrage savant sous ce tit. : *muscologiæ hibernicæ Spicilegium, auctore Dawson Turner, A. M. soc. reg. ant. et Linn. Lond. imp. ac nat. cur. phys. Goett., necnon lit. nov. east. socio*, Yarmouth et Londres, 1804, in-12, avec 16 planches. Il garda tous les exemplaires pour en faire présent. — Turner (Samuel), voyageur anglais, né dans le comté de Gloucester vers 1749, mort à Londres en 1802, est surtout connu par son ambassade auprès du Tchou-Lama, que le célèbre Hastings, gouv.-général des possessions britanniques dans les Indes, le chargea d'aller complimenter, en 1783, sur sa nouvelle incarnation, après sa mort bien constatée. Turner a fait connaître lui-même les détails de son voyage dans sa *Relation d'une ambassade à la cour du Tchou-Lama, en Tibet, contenant la relation d'un voyage en Boutan et dans une partie du Tibet, avec des observations botaniques, minéralogiques et médicales, par Saunders, et des vues dessinées par Davis*, Londres, 1800, in-4, fig. ; trad. dans la plupart des langues modernes, et notamment en français par Castera, Paris, 1802, 2 vol. in-8, avec atlas.

TUROCZI. V. Thurocz.

TUROT (Joseph), lieuten.-général de la police pendant les cent-jours, remplissait sous Fouché, au 18 brumaire, la place de secrétaire-général du même département ; dès-lors aussi il travaillait à la *Gazette*. Il devint propriétaire de ce journal vers le même temps, et le vendit à M. Bellemare, depuis commissaire-général de police. Turot, qui était entré dans une entreprise de fournitures, fut impliqué dans des accusations intentées à ce sujet, en 1806, aux agens de cette entreprise, et livré à un conseil de guerre qui l'acquitta. Depuis ce temps jusqu'en 1815, il avait vécu à Paris sans emploi : la restauration le rejeta dans cette nullité. Il a publié sous l'anonyme quelques brochures, entre autres : *de l'Opposit. et de la Liberté de la presse*, 1799, in 8.

TURPIN, TULPIN ou TILPIN, à qui l'on donne quelquefois le prénom de *Jean*, n'est fameux que par le roman qui lui a été long-temps attribué. On sait fort peu de chose sur sa vie. Il avait été moine de Saint-Denis avant d'être archevêque de Reims, et dans le tableau chronologique des prélats de cette église son nom est le 29e, entre Abel et Wlfar. M. Daunou, dont l'autorité en de telles matières nous semble la plus certaine que l'on puisse suivre, pense que cet Abel était m. en 752 ou 751, peut-être dès 748 ou 747, mais que l'épiscopat de Turpin ne commença qu'en 753. Turpin assista en 769, avec 11 autres prélats français, au concile de Rome, où Etienne III fit condamner l'anti-pape Constantin. Il était révéré dans son diocèse comme un saint personnage, et, entre autres bonnes œuvres, il enrichissait la bibliothèque de son église et faisait copier des livres. Trithème et d'autres écriv. disent qu'il fut le secrétaire, l'ami, le compagnon d'armes de Charlemagne ; mais là commence une suite de détails indignes de l'hist., et que nous ne rapporterons pas. On a émis sur l'année de sa mort bien des conjectures div. En supposant, comme nous l'avons fait, que son installation sur le siége de Reims soit de 753, et en observant qu'il a été archevêque 40 ans et plus selon Hincmar, et 47 ans selon Flodoard, on peut conclure qu'il est mort en 794, ou bien qu'il a vécu jusqu'en 800 : M. Daunou préfère cette dern. date, en ne la donnant toutefois que pour approximative. Wlfar ne fut installé qu'en 808, au plus tard, sur le siége de Reims, que Charlemagne retenait en sa puissance. Maintenant venons au livre qui porte le nom de Turpin, et dont il n'est certainement pas l'auteur. Ce livre renferme des choses qui doivent le faire placer évidemment à une époq. moins ancienne. M. Daunou, qu'il nous faut toujours citer, pose en fait qu'il est de la fin du 11e ou du commencement du 12e S., et s'il y avait lieu de lui assigner une date précise, celle de 1092, proposée par quelques auteurs, lui semble préférable. Il est certain que le prem. qui en parle est Rodolphe de Tortaire, moine de Fleuri, qui écrivait de 1096 à 1145. Mais quel est le véritable auteur de ce livre ? On ne peut répondre à cette question que par des conjectures, dont la plus plausible est celle de Gui Alard, qui le croit rédigé, vers 1092, par un moine de Saint-André à Vienne, en Dauphiné. Il avait déjà paru plusieurs traduct. françaises de cet ouvrage, lorsque le texte latin vit le jour pour la première fois, en 1566, dans un *Recueil* in-fol., publié par Schard à Francfort-sur-le-Mein. La dern. édition est celle qui en a été donnée par M. Ciampi, Florence, 1822, in-8. Ce livre, intitulé assez inexactement *de Vitâ Caroli Magni et Rolandi*, n'a pour sujet que les exploits de Charlemagne et de son neveu Roland ou Rotoland en Espagne. Ce fond historique est presque méconnaissable au milieu des détails imaginaires qui le surchargent. Tout le monde sait que cette fabuleuse chronique, si faussement attribuée à Turpin, doit une grande part. de sa célébrité à l'Arioste, qui affecte, pour elle, en riant, un profond respect, et prétend s'appuyer sur elle, lorsqu'il ne suit en effet que les caprices de sa folle imagination. *Voy.*, pour plus de détails, la *Bibliothèq. des Romans*, juillet 1777, et les *Mélanges tirés d'une gr. bibliot.* t. F.

TURPIN (François-Henri) historien, né à Caen en 1709, m. en 1799 à Paris dans l'indigence, fut souvent forcé de se mettre aux gages des libraires, et même de prêter sa plume à des hommes riches qui aspiraient à la gloire littéraire. En même temps il ne négligea rien pour s'assurer la protection des dispensateurs des grâces et de la fortune. On peut en juger par ces mots d'une dédicace de son *Histoire de Siam* à M. de Boynes, devenu ministre de la marine : « Je suis dans l'habitude de chérir et de respecter les ministres qui vous ont précédé ; et ma reconnaissance, qui les suit jusque dans leur retraite, en justifiant ce qu'ils ont fait pour moi, me rend plus digne de vos bienfaits. » Il faut convenir que ce n'est pas sur ce ton que les gens de lettres de notre époque parlent aux grands et aux minist. Nous citerons de Turpin : les *Vies de Louis II de Bourbon, prince de Condé*, de *Charles* et de *César de Choiseul*, maréchaux de France (elles forment

les tom. 24 à 26 des *Hommes illustres de la France*, commencés pas d'Auvigny et continués par l'abbé Pérau) ; *Histoire universelle*, Paris, 1770-78, 5 vol. in-12; *Hist. civ.* et *natur. du roy.* de *Siam*, ib., 1771, 2 v. in-12 ; la *France illustre* ou le *Plutarque franç.*, etc., ibid., 1775-85, 4 vol. in-4.

TURPIN DE CRISSÉ (LANCELOT, comte), célèbre tacticien, membre des académies de Berlin, de Nanci et de Marseille, né dans la Beauce vers 1715, obtint le grade de lieutenant-général après 40 ans de services et 17 campagnes en 1780, et fut nommé l'année suivante gouverneur du fort de Scarpe à Douai. Il émigra et m. en Allemagne, on ne sait à quelle époque. Nous citerons de lui : *Essai sur l'art de la guerre*, Paris, 1754, 2 vol. grand in-4 avec 25 planches, trad. en allemand par ordre du gr. Frédéric, en anglais et en russe ; *Commentaires sur les mémoires de Montécuculi*, ibid., 1769, 3 vol. in-4, fig. ; Amsterdam, 1770, 3 vol. petit in-8, fig. ; *Commentaire sur les institutions de Végèce*, Montargis, 1770, 3 vol. gr. in-4, avec 20 planc. ; *Commentaires de César avec des notes historiques, critiques et militaires*, ibid., 1785, 3 vol. in-8, gr. format, avec 43 planc ; Amsterd., 1787, 3 vol. in-8.

TURQUET. V. MAYERNE.

TURQUIE (la), vaste empire qui s'étend en Europe, en Asie et en Afrique, n'existe dans la plénitude de sa puissance que depuis environ quatre siècles. Scythes d'origine les Turks n'étaient à l'époque des conquêtes de Djenguyz-Khan, dans le 13e S., qu'une tribu éparse sur les bords de la mer Caspienne. Cette tribu, dite aussi les *Tartares Oguziens*, était sans doute un reste de la monarchie Turkestane, qui, selon les histor. du Bas-Empire, comprenait au 6e S. le pays situé entre la mer Noire et la Chine. Les Turks ne durent se ranger sous la loi mahométane qu'après le khâlyfat d'Omar, à la secte duquel ils sont demeurés attachés. Il y avait environ 50 ans que le khâlyfat de Syrie s'était écroulé dans des dissensions civ. lorsqu'après la chute de la dynastie seldjoukide s'éleva un jeune conquérant, Osman ou Othman Ier à qui l'on rattache la fondation de l'empire qui depuis a gardé son nom. Après un règne glorieux de 27 années ce conquérant laissa à Orkhan le plus jeune de ses fils, en l'an de l'hég. 726 (de J.-C. 1326), son nouvel état, composé d'une grande partie de la Bithynie (Asie-Mineure), de la Phrygie, la Cappadoce, la Lydie, la Carie, etc. Orkhan conquit sur les Grecs Nicée et Gallipoli ; il envoya son fils Soleiman Tchélébi combattre les Thraces et les Bulgares. Ce prince, qui vint aussi mettre le siége devant Constantinople, avait péri au milieu de ses conquêtes en Europe lorsque Mourad ou Amurath Ier, 2e fils d'Orkhan, succéda à ce dern., l'an 61 de l'hég. (1360). Le nouveau sulthan commença par établir à Andrinople le siége de son empire. Après avoir enlevé aux Grecs toute la Thrace, il défit les Bulgares, puis les Serviens. Il créa pour servir d'appui au trône othoman la milice fameuse des janissaires, qui effectivement porta sa gloire au plus haut point sous les règnes suiv., mais finit par disposer du sceptre. On sait que le corps de ces redoutables satellites vient d'être demembré par le sulthan régnant Mahmoud II. Salué emper. sur le champ de bataille de Cassovie l'an 792 (de J.-C. 1390), Bajazet devait porter à l'empire grec de plus rudes atteintes que ses prédécess. Maître de la Macédoine, de la Thessalie, etc., il pressait vivement le siége de Constantinople, lorsque instruit de l'approche de Tamerlan, il se porta avec toutes ses forces à la rencontre du conquér. tartare qui le vainquit et le fit prisonn. L'élévat. subite d'une puissance rivale retarda un moment celle des Osmanlis. Gouverné par des mains plus fermes, l'empire d'Orient se fût relevé de ses humiliat. ; mais sa chute n'était que différée. Après le règne peu remarquable de Mahomet Ier (816=1413) et celui d'Amurath II (825=1422), que signalèrent des troubles intérieurs, plus. révoltes de janissaires, des guerres heureuses contre les chrétiens (*v.* J. HUNIADE, LADISLAS, SCANDERBEG), et enfin les deux abdications temporaires du sulthan en faveur de son fils Mahomet II (1443; 1445), ce dern. prince, ceint pour la 3e fois du baudrier impérial (1451), commença une série non interrompue de victoires qui mirent fin à l'empire d'Orient par la prise de Constantinople, sa capitale (*v.* CONSTANTIN DRACOSES).

C'est ici le lieu d'esquisser les principaux traits de l'existence de cet empire qui fondé au détriment de la puissance romaine par Constantin *le Grand*, en l'an 312 de notre ère, avait survécu, sans gloire, un peu moins de 10 siècles à l'empire d'Occident, dont il n'était qu'un démembrement. Seul maître de l'Orient et de l'Occident après la mort de Licinius, qu'il fit étrangler en l'an 324, Constantin, que les moines ont surnommé *le Grand*, eut sept successeurs à Constantinople jusqu'à Théodose, qui réunit aussi les deux couronnes sur sa tête après avoir défait Arbogaste, meurtrier de l'emp. Valentinien (394). Les deux états demeurent séparés depuis leur partage entre les fils de Théodose. C'est pour cela qu'on regarde comme le prem. emper. d'Orient Arcadius, qui du vivant même de son père avait eu le gouv. des affaires à Constantinople en 388. Depuis Arcadius, qui régna de 395 à 408 jusqu'à Alexis Ducas, dit *Murzulphe*, que les croisés précipitèrent du trône pour y placer le comte de Flandre Baudouin, en 1204, l'Orient avait obéi à 86 maîtres qui se succédèrent dans la puissance souveraine, la partagèrent ou se la disputèrent. La nouvelle dynastie fondée par Baudouin, celle des Latins ou des emp. franç. de Constantinople, fit place après 58 ans, à une autre souche d'emper. grecs, success. de Michel Paléologue. Cet usurpateur ayant détrôné Baudouin II en 1261, avait dépouillé de ses droits le fils de Théodose II Lascaris, Jean, héritier de l'empire de Nicée, qu'avaient fondé, avec l'aide des Musulmans, les héritiers de cet Alexis Murzulphe, détrôné et mis à mort par les barons franç. (*v.* LASCARIS). La domination des souverains du Bas-Empire ne présente à l'histoire qu'un tissu de troubles, de perfidies, de crimes, mêlés de querelles théologiques. La dissension des églises d'Orient et d'Occident, d'abord sur le culte des images, puis au sujet de la suprématie à laquelle prétendaient, chacun de son côté, les pontifes de Constantinople et de Rome (*v.* NICOLAS Ier) avait tourmenté long-temps l'empire avant d'amener la séparation que consomma le patriarche Photius en 880. C'est ce schisme peut-être qui, à l'époque des croisades, anima contre les Grecs les chevaliers chrétiens bien plus que les perfidies d'Isaac l'Ange et d'Isaac III.

Revenons à Mahomet II. Après avoir remplacé la croix par ses bannières sur le dôme de Sainte-Sophie, aussitôt convertie en mosquée, le sulthan songea à s'emparer du reste du pays et des îles dépendant de l'empire grec ; Venise seule apportait quelque obstacle à ces envahissem., qui excitèrent enfin les alarmes parmi les puissances européennes alors qu'il n'était plus temps de les empêcher. Cette république se vit enlever par les Musulmans Eubée, sa principale colonie ; et quand pour venger cette perte P. Mocenigo ravagea Mythilène et Chio, il ne frappa guère d'autres victimes que les malheureux Grecs, déjà si maltraités par leurs nouveaux maîtres. Une monstrueuse alliance entre le pape Alexandre VI et les Turks contre le roi de France, Charles VIII, est l'évènem. le plus singulier du règne de Bajazet II (886=1481), qui paya des sommes considérables au vicaire de J.-C. pour prix du meurtre de son frère Zizim, dont le pontife sut tirer encore un bon parti avant de l'empoisonner. Fort maltraité par les Mamluks dans une guerre qu'il entreprit contre eux, le même Bajazet après avoir fait essuyer de gr. pertes aux Vénitiens, ne leur accorda la paix que lorsqu'ils eurent à la tête

de leurs flottes le fameux Gonzalvo de Cordoue. Les janissaires qui s'étaient plus. fois révoltés sous ce règne proclamèrent Sélim Ier (918=1512) contre le gré de Bajazet, qui voulait abdiquer en faveur d'Achmet, son autre fils. Les historiens ont tracé un portrait peu flatteur de ce Sélim; ce fut toutefois un prince habile, à en juger par l'éclat qu'il ajouta à la puissance othomane. La Perse humiliée, la Syrie conquise, les Mamluks écrasés, l'Egypte réunie à sa couronne : tels furent les gr. actes de son règne. Les Vénitiens, pendant ce temps, étaient au nombre de ses alliés. Soliman-le-Magnifique commença (1520) une autre série de triomphes. Il entra vainq. dans Bude, capitale de la Hongrie; les Moldaves et les Valaques se soumirent à sa puissance pour éviter l'esclavage. Pendant ce temps un pirate, le fameux Barberousse, posait l'étend. du croissant sur les côtes barbaresques, puis sur les forts de Rhodes, que Mahomet II avait attaqués en vain. La capitale de l'Autriche fut la digue où vint se briser la fortune de Soliman, qui assiégea aussi vainem. l'île de Malte. Au moment où la puissance de Charles-Quint chancelait devant le formidable sulthan, un roi de France, François Ier, s'était fait son allié : cette répétition coupable de la faute du criminel Alexandre VI ne devait pas être la dern. La fameuse guerre de Chypre, terminée presque sans fruit pour les chrétiens par la victoire de Lépante, occupa une grande partie du règne de Sélim II (1566), qui le prem. porta atteinte aux capitulat. des chrétiens, en convertissant en mosquées leurs principales églises. La puissance othomane était parvenue à son plus haut période; elle commença à décroître du moment où elle cessa de s'étendre. Amurath III débuta (1575) par immoler ses cinq frères et faire jeter à la mer deux sulthanes enceintes. Ce prince, qui avait vécu jusqu'à 31 ans éloigné des affaires de l'état, montra cependant quelq. habileté. Deux campagnes contre les Perses offrirent un inutile aliment à la turbulence des janissaires, qui plus. fois se révoltèrent. Bientôt éclata en Hongrie la guerre que Sinam-Pacha termina heureusem. par la défaite de l'archiduc Mathias, et par la prise de Raab qui fut traîtreusement vendue aux Turks par son gouv. le comte de Hardec. Mahomet III, en montant sur un trône souillé du sang de ses frères et celui de dix sulthanes laissées enceintes par Amurath (1595), abandonna tout-à-fait la conduite du gouvernem. à ses ministres. La guerre de Hongrie fut continuée toutefois par les généraux de l'empire, qui, dans une embuscade tendue aux chrétiens en firent un grand massacre. La vie de Mahomet III s'écoula dans un voluptueux repos qu'il paya par les souffrances d'une décrépitude anticipée. Sous son règne avaient commencé ces intrigues de sérail qui bientôt devaient livrer aux femmes l'autorité dont la loi les écarte rigoureusement. Moins indolent que son père et beaucoup plus humain que ses prédécess., Achmet Ier, qui commença à régner à 15 ans (1603), s'appliqua d'abord à réprimer quelq. pachas qui, croyant l'occasion opportune pour se rendre indépendans, recherchaient dans ce but l'alliance du sophi de Perse. La guerre se poursuivait avec des succès variés dans la Basse-Hongrie. Afin de réunir ses forces contre le sophi et les pachas rebelles Achmet conclut une trêve de 10 ans avec l'emp. Rodolphe, ainsi que des accommodemens avec les autres puissances de l'Europe. Mais ces grands préparatifs demeurèrent sans autre résultat que de ramener plus. sandjiaks sous l'autorité du sulthan, qui accepta les proposit. d'arrangem. que lui fit la Perse. La paix profonde dont jouissait l'empire ne fut troublée que par quelques hostilités de la part du grand-duc de Toscane, qui poussa à la guerre contre Achmet l'émir des Druses Fakhr-eddyn. Le jeune sulthan m. au moment d'aller combattre en personne l'émir des Druses (16 novemb. 1617). Mustapha Ier, son frère puîné, après un règne insignifiant de 4 mois, fut déposé, et fit place à Othman II, enfant d'Achmet, que les janissaires ne tardèrent pas à massacrer pour rappeler Mustapha. Une campagne malheureuse contre les Polonais avait seule marqué le règne d'Othman, qui périt dans sa 17e année (1031=1622). A peine Mustapha eut-il recouvré la puissance souveraine dont il était indigne, que les janissaires en délivrèrent l'empire en le reléguant pour la 2me fois dans une prison (1032=1623). Amurath IV, dit *l'Ivrogne*, et surnommé aussi *le Victorieux*, commanda en personne une grande expédit. contre la Perse, s'empara de Bagdhâd, et mit autant de soin à complaire aux janissaires qu'il paraissait peu se soucier de l'affection des peuples. Beaucoup de sang coula pendant son règne, souillé surtout par le meurtre de Bajazet, son frère. Du moins son habileté arrêta l'écroulem. de l'empire, qui redevenait florissant, lorsqu'à sa mort il laissa le trône à Ibrahym (1049=1640). Prince aussi lâche que son père s'était montré vaillant, le nouveau sulthan ne prit aucune part aux évènem. milit. de son règne; la guerre contre les cosaques fut conduite par le grand-vézyr Mustapha, qui s'empara d'Azof; le capitan pacha Iousouf et Mousa-Pacha, chefs d'une expédition contre les Vénitiens, investirent l'île de Crète, se rendirent maîtres de la Canée, mais ils échouèrent devant Candie par la belle défense de Foscolo. Ibrahym perdit à la fois dans une révolte des janissaires le trône et la vie (1049=1649). Salué emp. à sept ans, Mahomet IV fut d'abord gouverné par son aïeule et sa mère, les sulthanes Kiosem et Lerkhann. Une conspirat. tramée par la prem. fut découverte et la perdit. La fermeté du gr.-vézyr Kiuperli abrégea les troubles de la minorité de Mahomet. Candie tomba enfin au pouvoir des Othomans après une résistance héroïque. Mais la prospérité de l'empire cessa avec la vie du grand-vézyr. Sous l'administrat. de Cara Mustapha, une guerre imprudente contre l'Autriche et la Pologne eut pour résultat la perte d'une portion de la Hongrie, et de plus celle de la Morée, de Corinthe et d'Athènes. Les janissaires révoltés précipitèrent Mahomet du trône pour y placer (1687) Soliman II, peu capable d'arrêter tous les désastres qui battaient en ruine la puissance othomane. Tandis que le nouv. sulthan est réduit à se réfugier dans Andrinople, l'emp. Léopold s'avance en maître au cœur de la Servie, et Morosini à la tête d'une flotte vénitienne prélude à la conquête du Péloponèse par la prise de Ste-Manre, de Coron et de Prévesa. Cependant une nouvelle révolut. du sérail porte Achmet II sur le trône (1691). Ce prince inepte voit Chio enlevée par les Vénitiens, et de plus gr. orages s'amonceler autour de lui : il était au lit de mort quand on lui annonça la ligue formée contre l'empire entre l'Autriche, la Pologne, la Russie et les Vénitiens (1106=1695). Son success., Mustapha II, se met aussitôt en campagne. Fier de quelq. succès contre les Vénitiens, il repousse toute offre de paix avec les chrétiens, passe le Danube et la Thyesse, vient assiéger Peterwaradin, et, forcé par le prince Eugène d'accepter une bataille, est battu complètem. à Zenta. Dans le même temps la prise d'Azof par Pierre-le-Grand ouvrait aux Russes le chemin de la Circassie, et leur permettait de tourner pour ainsi dire la Turquie d'Europe, tandis que les Vénitiens occupaient le reste de ses forces dans l'Archipel. La diversion que causa Charles XII aux forces russes préserva l'empire d'un péril imminent. La paix de Carlowitz fut conclue. Moins de 3 ans après les janissaires déposaient Mustapha, et ceignaient du baudrier son frère Achmet III dans Constantinople (1703). Ce prince que dominait la crainte, parut d'abord fort jaloux de maintenir la paix. Il en occupait les loisirs à grossir ses trésors. Mais le roi de Suède, Charles XII, qui avait reçu du sulthan un honorable asile, réussit à vaincre ses répugnances et le poussa à une nouvelle guerre contre les Russes (1711). L'avantage de la prem.

campagne fut pour les Turks; le tzar consentit le fameux traité du Pruth, que les deux parties furent peu de temps après sur le point de violer. Après une expédition contre les Perses et la reprise de la Morée sur les Vénit. le présomptueux vézyr Khoumourdi voulut se mesurer avec le prince Eugène et les armes othomanes échouèrent encore devant celles de ce héros. La paix de Passarowitz fut conclue. Bientôt un nouvel incident troubla les fêtes du sérail. La révolte des Afghans contre le sophi de Perse, Husseim, allait livrer ce royaume démembré aux Russes et à quelq. tyrans subalternes. Le sulthan arma pour avoir part à cette proie. Mais au milieu des négociat. entamées à ce sujet un guerrier obscur s'élève, le fameux Thamas-Kouli-Khan, dont les exploits commençaient à alarmer l'empire othoman, quand, à la suite d'une insurrect. fomentée parmi les janissaires par le fameux Patrona Kalil, Achmet fut remplacé par son neveu Mahomet V ou Mahmoud (1730). Le nouveau sulthan signala son avènem. par l'abolit. de l'impôt extraordinaire dit *bédéad*, récemment établi par Achmet, et cause principale de l'insurrect. Au milieu des troubles de Constantinople à peine étouffés dans des flots de sang, un pacha proscrit par le sulthan reprenait quelq. avantage sur les Persans. Mort le 13 déc. 1754, Mahmoud emporta le regret d'avoir laissé étendre la puissance russe sur le pays désert en deçà du Borysthène, limite des deux empires. Son frère Osman III, pendant un règne de 3 ans, marqué par le terrible incendie de Constantinople en 1755, se souilla de cruautés que ne rachetait aucune habileté. Il expira de m. naturelle laissant le trône à Mustapha III (1757). Pour parer aux nouv. malheurs qui allaient fondre sur l'empire il eût fallu un grand prince : Mustapha n'avait que des qualités vulgaires. L'abaissement de la Porte devenait extrême après les désastres que lui avait fait essuyer la Russie, humiliée elle-même de quelques avantages obtenus d'abord par les Othomans; les *whabis*, secte fanatique née sous le précéd. règne, menaçait la Mekke; l'Égypte était soulevée; les Grecs faisaient les prem. pas vers cette indépendance pour laquelle tant de sang devait couler; Catherine II, maîtresse de la Crimée, sapait sur tous les points les fondem. de la puissance othomane, dont se détachaient plus. pachas (*v.* Ali, etc.). Toutefois un succes passager obtenu en Valachie sur les Turks par Moussou Oglou consola les dern. instans de Mustapha. Son frère, Abdul-Hamid, qui lui succéda (janvier 1774). La prochaine campagne devait être une guerre d'exterminat. : les génér. Romanzof, Souvarof et Kamenski commandaient les forces russes : rassasiés de carnage, ils imposèrent à la Porte, effrayée de ces désastres, la paix de Koutschouk-Kaynardji (21 juill. 1774), qui affranchit les Tartares de Crimée et prépara leur réunion à l'empire de Catherine (1783). Le divan reprit courage : on s'appliqua avec la plus grande activité à préparer un armem. formidable; et dans le voyage d'apparat que fit l'impérat. de Russie en Crimée avec Joseph II, elle ne vit pas sans surprise l'escadre othomane qui mouillait à l'embouchure du Dniester. Hassan pacha, qui avait secondé avec zèle les efforts du sulthan pour raffermir sa puissance, revenait d'Égypte, où il avait soumis les beys révoltés, lorsqu'il fut mis à la tête de cette flotte. La campagne de 1788 s'ouvrit par la fameuse bataille d'Oczakov, dont l'avantage, chèrement payé, demeura à Souvarof. Les Impériaux, alliés des Russes, franchissaient la Moldavie; ils avaient pris Tubacz et quelq. autres places sous les yeux de Joseph II, quand une attaque subite des Turks le contraignit à se replier jusqu'à Largush : le banoat de Temeswar fut saccagé par les vainqueurs, dont la fortune se brisa bientôt devant celle des confédérés à Oczakov. La prise de cette ville termina la campagne, et coûta la vie à 25,000 Othomans. Ce fut le dern. évènem. du règne d'Adul Hamid, qui m. le 7 avril 1786, eut pour success. son neveu Sélim III. On s'abstiendra de reproduire ici l'esquisse du règne de ce dern. prince, qui précipité du trône en 1807, y fut remplacé l'année suivante par son frère Mahmoud actuellem. régnant (*v.* Mustapha IV et Sélim III). De gr. évènem. ont déjà marqué l'influence que pouvait exercer sur un empire décrépit le génie d'un prince tel que Mahmoud II. Mais il est à craindre pour le trône othoman que l'introduction de la tactique européenne dans ses armées, la suppression des janissaires, et encore d'autres mesures d'une aussi grave importance, ne le puissent préserver de la chute qui le menace, comme elles ont été insuffisantes pour comprimer l'élan des Grecs vers leur affranchissem. Cette grande cause a enfin armé les puissances européennes et le monde attend le résultat de cette lutte (*voy.* l'article Russie).

TURREAU DE GARAMBOUVILLE (le baron Louis-Marie), lieutenant-général, né à Evreux en 1756, m. dans sa terre de Conches, départem. de l'Eure, en 1816, était capitaine d'infanterie quand la révolution éclata. Il en embrassa les principes, fut employé à l'armée de la Moselle en 1792, sous le général Beurnonville, passa ensuite dans la Vendée, et après la défaite des républicains à Coron, alla prendre le command. de l'armée des Pyrénées-Orientales. On lui donna en même temps les provisions de général en chef et le brevet de général divisionnaire. Après quelques succès qui ne furent point décisifs, il n'éprouva que des revers, et reçut du comité de salut public l'ordre d'aller prendre le commandem. de l'armée de l'Ouest. Charette, resté seul à la tête d'un parti, entretenait encore une guerre civile que la convention croyait près de s'éteindre. Turreau voyait la Vendée renaître de ses cendres; cédant d'ailleurs aux instructions et aux menaces du terrible comité, il partagea 15 mille hommes d'élite en 12 colonnes, auxquelles il donna la mission de dévaster en tous sens le territoire vendéen (1794). Ce système d'exterminat. n'ayant réussi qu'à donner une nouvelle force morale aux royalistes, il finit par renfermer entièrement son armée dans des camps retranchés, répartis sur les limites de la Vendée. On adopta son plan, mais on lui ôta le commandem. des troupes. Après la m. de Robespierre, il fut dénoncé par Merlin de Thionville pour ses cruautés dans l'ouest, et montra dans cette circonstance un grand caractère et une confiance qui ferait penser qu'il était moins coupable que la convention. Pouvant profiter de l'amnistie du 13 vendém. (4 oct. 1795), il persista à demander des juges, en obtint et fut acquitté. Il fut chargé d'un commandem. en Suisse vers la fin de 1796, se distingua dans la campagne de 1799, et servit avec zèle et habileté le prem. consul dans sa seconde irruption en Italie. En récompense il eut d'abord un commandem. en Piémont, puis la mission d'organiser le Valais et de diriger les travaux de la route du Simplon, et enfin la place importante de ministre plénipotentiaire aux États-Unis (1804). Il n'obtint pas souvent du congrès ce qu'il voulut, et revint en France en 1811. Il avait de l'humeur contre le sage gouvernem. de Washington : on le voit bien en lisant son *Aperçu sur la situation politique des Etats-Unis*, qu'il pub. en 1815. Ses dernières années n'offrent rien de fort remarquable. Il fit la campagne d'Allemagne de 1813, fut nommé par Louis XVIII chev. de St-Louis, servit ensuite Bonaparte et le gouvernem. provisoire, fit partie de l'armée de la Loire, et termina là sa carrière militaire et politiq. On a de lui des *Mémoires pour servir à l'histoire de la Vendée*, qui ont été trad. en plus. langues.

TURREAU DE LINIÈRES (Louis), cousin germain du précéd., né à Orbec en Normandie vers 1760, fut nommé, en 1790, administrat. du département de l'Yonne, et, l'année suivante, député suppléant à l'assemblée législative; mais il n'y fut

point appelé. Il siégea en attendant au directoire du département, se lia avec son président, Lepelletier de St-Fargeau, et parvint ainsi à se faire nommer député à la convention. Il se rangea tout d'abord parmi les *montagnards*, les plus forcenés, vota la m. de Louis XVI, sans appel ni sursis, alla bientôt après propager les doctrines les plus anarchiques à Noyers, à Tonnerre, à Ravières, et fut envoyé la même année (1793) dans la Vendée, où il déploya le même zèle que Bourbotte, Carrier, etc. Il fut accusé avec le prem. dans le sein de la convention, et défendu par le second, qui lui obtint même un congé *pour se remettre de ses fatigues*. Nommé secrétaire de la convent. en 1794, après la chute de Robespierre, et oubliant alors le sang qu'il avait lui-même fait couler, il se prononça contre les terroristes, ce qui ne l'empêcha pas, l'année suivante, à l'armée d'Italie, près de laquelle il était commissaire, de faire célébrer l'anniversaire de la m. du roi. Au reste, tous ses actes postérieurs prouvèrent que, s'il était effrayé de la réaction de 1795, qui semblait devoir l'obliger à un peu de modération, il était toujours attaché au parti de la *montagne*. N'ayant point été réélu aux conseils législatifs à la fin de la session, il devint garde-magasin à l'armée d'Italie, où il m. quelq. temps après.

TURRECREMATA. V. TORQUEMADA.

TURREL (PIERRE), en latin *Turellus*, recteur du collége de Dijon, né à Autun vers la fin du 14e S., m. vers 1547, fut traduit en justice comme coupable de sortilége, et acquitté. Nous citerons de lui : *le Période, c'est-à-dire la Fin du Monde, contenant la disposition des choses terrestres par la vertu et influence des corps célestes*, Lyon, 1531; *Histoire de Bourgogne*, et *Table chronologique du même pays*, qui se conservaient MSs. dans la bibliothèque de Philibert de La Mare. — Un autre Pierre TURREL, Champenois, avocat au parlem. de Paris, pub. en 1576, contre le *Franco-Gallia* de Hotman, un ouv. dans lequel il soutient la réalité de la loi salique et nie l'élection des anciens rois francs.

TURRETTINI (BENEDICT), né à Zurich en 1588, était de l'une de ces familles qui sortirent d'Italie au 16e S., pour profess. librem. les doctrines de la réformation. Nommé past. et profess. de théologie à Genève en 1612, il fut député au synode d'Alais en 1620, et chargé, l'année suivante, d'aller solliciter auprès des états-généraux et des villes anséatiques, des secours nécessaires pour mettre Genève en état de défense, mission qu'il remplit avec un succès complet. Il m. en 1631, laissant un grand nombre d'écrits, dont on peut voir le détail dans Senebier, *Histoire littéraire de Genève*.—François TURRETTINI, son fils, né en 1623, m. en 1687, remplit auprès des Hollandais, en 1661, une mission semblable à celle de son père, et se plaça, à l'exemple de celui-ci, comme profess. de théologie et comme pasteur, parmi les hommes les plus distingués de l'église de Genève. On cite de lui principalem. un cours de théologie encore consulté aujourd'hui : *Institutiones theologiæ elenchticæ*, Genève, 1679-1685, 3 vol. in-4. *Voy.* Senebier, *Histoire littéraire de Genève*. — TURRETTINI (Jean-Alphonse), fils du précéd., né en 1671, termina ses études théologiques en 1691, visita ensuite la Hollande, l'Angleterre et la France, et se lia avec quelques-uns des hommes les plus célèbres de ces contrées. De retour dans sa patrie, il se consacra au ministère évangélique en 1694, fut agrégé au corps des pasteurs l'année suivante, et nommé profess. extraordinaire d'histoire ecclésiastique en 1697. Il y joignit celle de théologie en 1705, et les remplit toutes deux jusqu'à sa m., arrivée en 1737. Il avait conçu le projet de réunir les diverses branches de l'église réformée, dont il était une des principales lumières. Son esprit de sagesse et de modération, qui lui avait été inspiré sans doute par son prédécess. et son maître, Louis Tronchin, a exercé une heureuse et durable influence sur le clergé de Genève. On a réuni ses ouv. sous ce tit. : *Turrettini (J.-A.) opera omnia*, Leuwarde, 1775, 3 vol. in-4. *Voy.* Senebier, *Histoire littéraire de Genève*. — Michel TURRETTINI, de la famille des précéd., né en 1646, m. en 1721, fut pasteur et profess. des langues orientales à Genève. On a de lui un *Catéchisme familier pour les commençans*, et quelques *sermons*.—TURRETTINI (Samuel), son fils, né en 1688, le remplaça dans la chaire des lang. orientales en 1718, fut nommé profess. de théolog. l'année suivante, et m. en 1727, après avoir publ. des thèses *De iis qui ultimis seculis divinas revelationes jactârunt*, 1722, in-4, trad. en franç. par Jacq.-Théodore Leclerc, depuis profess. à Genève, et publié, avec un supplément, par l'auteur, sous ce titre : *Préservatif contre le fanatisme*, ou *Réfutation des prétendus inspirés des dern. siècles*, Genève, 1723, in-8.

TURRIEN (FRANÇOIS TORRÈS, plus connu sous le nom de), en latin *Turrianus*, né vers 1504 à Herrera, diocèse de Valence en Espagne, fut envoyé par Pie IV en 1562, au concile de Trente, où il se déclara fortement contre la communion sous les 2 espèces : il revint à Rome prendre l'habit de la société de Jésus, et m. dans cette ville en 1584. On a de lui un grand nombre d'ouv. théologiques et de traduct. d'auteurs ecclésiastiq., dont on trouvera la liste dans les *Mémoires* de Niceron, t. 29, p. 129-42. Nous nous contenterons de citer le suiv. : *pro canonibus apostolorum, et pro epistolis decretalibus pontificum apostolicorum Defensio adversùs centuriatores magdeburgenses*, Florence, 1572; Paris, 1573; Cologne, 1575, in-8. L'auteur y soutient l'authenticité des fausses *decrétales*, assertion qui a été facilem. réfutée par David Blondel.

TURSELIN (HORACE). V. TORSELLINO.

TUSCO V. TOSCHI.

TUSSER (THOMAS), agronome, surnommé le *Varron anglais*, né en 1515 dans le comté d'Essex, m. à Londres vers 1580, essaya deux fois d'établir une ferme qui ne prospéra point. L'on trouve pourtant des connaissances et des vues sages dans l'ouv. qu'il pub. en vers sous ce titre : *Cinq cents objets de bonne agriculture (Five hundred points of good husbandry)*. Ce livre, qui parut en 1557, obtint 12 édit. dans l'espace de 50 années. Les meilleures sont celles de 1580 et 1585; mais elles sont très-rares. Le doct. W. Mavor en a donné une nouvelle en 1812, précédée d'une *notice* biographique sur l'auteur, et accompagnée de notes et d'un glossaire.

TUTCHIN (JEAN), écrivain anglais, m. en 1707 dans la plus affreuse misère, avait été, sous le règne de Jacques II, la terreur du gouvernem. par la virulence de ses pamphlets. Outre ses ouv. politiques, on a de lui des *poésies*, et notamment un drame : *le Malheureux berger*, 1685, in-8, qui a été imp. dans la collection de ses poèmes. On trouvera sur lui quelques détails dans les *OEuvres* de Swift et dans l'édit. des *OEuvr.* de Pope par Bowles.

TUTILON, bénédictin du couvent de Saint-Gall, m. vers l'an 908, fut peintre, statuaire, poète et musicien. Après s'être perfectionné par les voyages dans la théorie et la pratique des arts, il exécuta, tant pour son monastère que pour les pays voisins divers ouv. qui lui firent une grande réputation. On admira surtout une image de la Vierge, qu'il sculpta dans la ville de Metz, et dont la perfection parut alors ne pouvoir être attribuée qu'à une intervention miraculeuse. Il faut conjecturer du moins, d'après cela, que Tutilon avait été richement doté par la nature et qu'il ne lui manqua que de naître dans un meilleur temps.

TUTINI (CAMILLE), historien, né à Naples vers 1600, entra dans les ordres, et s'occupa d'éclaircir l'histoire de sa patrie. Mais quelq. idées hardies, jetées au milieu de beaucoup de détails insignifians,

le compromirent gravement et le forcèrent de se retirer à Rome, où il m. en 1667, après y avoir continué ses travaux sous la protection du connétable Colonne et du cardinal Fr.-Marie Brancaccio. Nous citerons de lui : *dell' Origine e fondazione de' Seggi di Napoli, del tempo in cui furono istituiti, della separazione de nobili dal popolo*, etc., Naples, 1644, in-4; *Prospect. historiæ ordinis carthusiani*, etc., Viterbe (1660), in-8. V. Soria, *Storici napoletani*, p. 608.

TWARDOWSKI (Samuel), gentilhomme polonais et l'un des poètes les plus célèbres de sa nation au 17e S., a laissé un *Poème sur Uladislas IV*, 1649; *la Guerre avec les Cosaques, les Tartares, les Moscovites, les Suédois, les Hongrois*, etc., 1666 (ce poème est aussi intit. : *Guerre domestique*, etc.). Voy. *Bibliot. poet. polonor.* de Zaluski.

TWARTKO Ier, succéda à son père, Etienne Cotromanovitsch, dans le duché de Bosnie en 1359, et fut proclamé roi de Bosnie, de Rascie et de Pomorie en 1376, par la protection de Louis, roi de Hongrie, son beau-frère, aux enfans et à la veuve duquel il enleva plus tard plus. places. Réconcilié cependant en 1385 avec cette malheureuse veuve, la reine Elisabeth, et ses filles, Marie et Hedwige, il oublia ses promesses, l'année suivante, la laissa décapiter par des sujets rebelles et s'entendit même avec eux pour agrandir son propre territoire. Forcé un moment par Sigismond, en 1388, d'arrêter le cours de ses félonies, il recommença bientôt ses entreprises coupables sur les possessions dépendantes de la Hongrie. Mais bientôt il eut à défendre ses etats héréditaires contre les Turks, et après la sanglante bataille de Cossowo ou Cassovie (1389), il conclut avec eux un traité d'alliance. Déserteur de la cause des chrétiens, il vint à la tête d'une armée de Turks et de Bosniaques mettre le feu aux faubourgs de Zara, s'empara de presque toute la Dalmatie, et m. en 1392 — Son fils, Twartko II, dit *Scurus*, suivit son exemple et travailla à rendre la Bosnie indépendante en s'emparant des états dont elle dépendait. Mais malgré la ligue offensive et défensive qu'il fit avec Vladislas, roi de Naples, il ne put empêcher Sigismond de partager le royaume de Bosnie et de Rascie, et de le rendre de nouveau tributaire de la Hongrie. Il parvint plus tard à rétablir sa domination dans la Bosnie septentrionale, et n'ayant point d'héritier, il donna par testament (1427) ses états à la famille des Cilley, à laquelle il tenait par les femmes.

TWEDDEL (John), littérateur et voyageur anglais, né en 1769 à Threepwood, près d'Hexham en Northumberland, m. de la fièvre dans le cours de ses voyages à Athènes en 1799, a publié : *Prolusiones juveniles, præmiis academicis dignatæ*, 1793, 1 vol. in-8, reproduites en 1815 avec des fragmens de ses autres ouvrag., sous ce titre : *Remains*, etc., *Restes de J. Tweddel*, etc., précédés de mémoires biographiques par l'éditeur, le rév. Robert Tweddel, Londres, in-4, fig.

TWELLS (Léonard), théolog. anglais, gradué de l'université de Cambridge, mort en 1742, n'est cité que comme auteur d'une *vie de Pokocke*, en anglais, et de quelques écrits de critique sacrée ou de controv., tels que : *a critical Examination of the late new text and version of the Testament, in greek and english*, et *a Vindication of the Gospel of St Matthew*, in-8.

TWINGER. V. Koenigshoven.

TWINING (Thomas), savant anglais, né vers 1734, m. en 1804, entra dans l'état ecclésiastique, et obtint en 1770 la cure de Ste-Marie à Colchester. Là s'arrêta sa fortune, malgré son mérite et ses connaissances aussi variées que profondes. On lui doit une traduction anglaise de la *Poétique d'Aristote* avec des notes, et deux *Dissert.* sur l'imitation poétique et musicale, 1789, in-8, et un *Précis historique sur les pharisiens, avec un parallèle entre les anciens et les modernes*, 1798, in-8.

TWISS (Richard), homme de lett. et voyageur, né en 1747 à Rotterdam (Hollande), d'un marchand anglais établi dans ce pays, m. en 1821 à Camden-Town, membre de la société royale, avait parcouru successivement l'Angleterre, l'Ecosse, la Hollande, la Belgique, la France, la Suisse, l'Italie, l'Allemagne, la Bohême, le Portugal, l'Espagne; il finit par l'Irlande, dont il ménagea peu les habitans dans une relation qu'il donna de son voyage. Les Irlandais se sont vengés sans faire de grands frais d'esprit ni de malice, en attachant son nom à un meuble de nuit aussi nécessaire que peu noble. On trouvera dans l'*annual Biography and Obituary*, 1822, pag. 446 et suiv., des détails curieux sur une entrevue qu'eut Twiss avec le patriarche de Ferney dans une de ses excursions. Entre autres ouvrages, on a de Twiss : *Voyage en Espagne et en Portugal, fait en 1772 et 1773*, Londres, 1775, in-4, cart. et fig. ; trad. en franç., Berne, 1776, in-8; *Voyage en Irlande fait en 1775, avec la vue du saut des Saumons à Ballyshannon*, Londres, 1776, in-8, fig. ; traduit en français par Millon, an 7, in-8 avec cart. et fig. ; *Tournée à Paris pendant la révolution*, 1792, in-8; des *Mélanges*, 1805, 2 vol. in-8.

TWYNE (John), antiquaire, né dans le Hamptonshire, mort en 1581, est auteur d'un ouvr. intitulé : *de Rebus albionicis, britannicis atque anglicis commentar. lib. duo*, Londres, 1590, in-8. — Brian Twyne, petit-fils du précédent, est auteur du premier ouvr. considérable qui ait été imprimé sur Oxford. Il a pour titre : *Antiquitatis acad. oxoniensis Apologia in tres libros divisa*, Oxford, 1608, in-4. Le but de cet écrit est de prouver, contre l'opinion de Caius, qu'Oxford est plus ancien de 1267 ans que Cambridge.

TYCHO. V. Brahé et Curtz.

TYCHSEN (Olaus ou plutôt Olouf Gerhard), célèbre orientaliste, né en 1734 à Tondern, ville du duché de Sleswick, mort à Rostock en 1815, sut profiter dès sa jeunesse de toutes les occasions qu'il trouva d'apprendre des lang. On le vit étudier avec succès la langue et les antiquités grecques et lat., l'anglais, l'arabe, l'éthiopien, l'hindoustani et le tamoul; mais ce furent sans contredit l'hébreu rabbinique et le patois juif-allemand qui l'occupèrent toujours de préférence. La facilité avec laquelle il parvint à parler et à écrire l'un et l'autre langage, attira sur lui les regards du doct. J.-H. Callenberg, qui l'employa sans succès dans une mission périlleuse, dont le but était de convertir les Juifs du nord de l'Allemagne, de la Prusse, du Danemarck et de la Saxe. Tychsen, appelé à Butzow par le duc Frédéric de Mecklenbourg, qui venait de fonder dans cette ville une université, n'y eut d'abord que le titre d'agrégé (1760); mais 3 ans après, il fut nommé professeur ordinaire des langues orientales. Lorsque l'université de Butzow fut supprimée, ou plutôt réunie à celle de Rostock, il se transporta dans cette dern. ville et y continua ses fonct. Il obtint successivement du duc de Mecklenbourg les titres de conseiller aulique, de conseiller de la chancellerie et de vice-chancelier, fut nommé membre de la société royale d'Upsal et de l'académie des inscriptions et belles-lettres de Stockholm, fut agrégé comme honoraire à l'académie royale de Padoue à la société royale des sciences de Copenhague, à celles de Berlin, de Munich, et enfin à l'université de Casan. Toutes ces distinctions flattèrent beaucoup sa vanité, qui d'ailleurs fut quelquefois assez grande pour lui faire rechercher un triomphe d'un moment dans des opinions paradoxales, dont il ne pouvait méconnaître la fausseté, à moins qu'on ne lui suppose bien peu de jugement. Il a rendu toutefois d'importans services à la littérature orientale dans deux de ses branches, l'interprétation des inscriptions arabes écrites en caractères coufiques, et l'éclaircissement des monnaies musulmanes. Quant à ce qui regarde le premier objet,

on trouvera ses explications pour la plupart insérées dans divers recueils, tels que le *Journal pour servir à l'histoire de la littérat. et des arts*, de M. de Murr; les *Morceaux pour la littérature arabe* (Beytræge zur arabischen litteratur); la *Description des ornemens impériaux et autres curiosités de la ville de Nuremberg*, du même auteur, etc. Sur l'autre objet favori de ses études, nous nous contenterons d'indiquer son *Introductio in rem numariam Muhammedanorum*, Rostock, 1794, in-8; et un supplément intitulé : *introduct. in rem numariam Muhammed. Additamentum I*, ibid., 1796, in-8.

TYDEMAN (Minard), savant hollandais, né en 1741 à Zwolle en Over-Yssel, m. en 1825, professa l'éloquence, le grec, le droit naturel et public dans plusieurs académies de sa patrie, et montra qu'il n'était pas moins propre aux affaires qu'à l'enseignement, par la manière dont il remplit les fonctions de greffier des états de la province d'Over-Yssel en 1790. Sans parler de plusieurs harangues académiques, des thèses ou dissertations publiées sous le nom de ses disciples, mais auxquelles il eut au moins beaucoup de part, nous citerons de lui : un *Mémoire sur l'origine du langage et sur le cratyle de Platon*, dans le Recueil de la société philologique hollandaise de Leyde; *Syntagma dissertationum ad philosophiam moralem pertinentium*; *Enchiridion studiosi jurisprudentiæ naturalis.*

TYERS (Thomas); écrivain anglais, né vers 1726, mort en 1787, avait des connaissances variées et étendues, résultat d'une immense lecture; mais en même temps, et par une conséquence ordinaire, trop peu de profondeur et d'originalité. Son esprit, sa fortune considérable et la douceur de son commerce, lui assurèrent beaucoup d'amis, parmi lesquels on compte le docteur Johnson, lord Hardwicke et l'évêque Lowth. Nous citerons de lui : *Rapsodies sur Pope*, 1781; 2e édit., 1782; *Essai hist. sur Addison*, 1782, 1783; *Conversations polit. et familières*, 1784; *Esquisses biogr. sur le doct. Johnson* (dans le *Gentleman's Magazine*, 1784).

TYMOUR. V. Tamerlan.

TYMOUR-CHAH, 2e souverain de la monarchie moderne d'Afghanistan; né à Meschehd en 1746, un an environ avant que son père Ahmed ne se fît proclamer roi à Candahar, lui succéda en 1773, et fut obligé de disputer un moment la couronne à son frère Soliman, protégé vainement par le vézir du royaume. Se voyant paisible possesseur des vastes états de son père, formés aux dépens de la Perse, de l'Hindoustan et de la Tartarie ouzbeke, il fit tout pour vivre en paix avec ses voisins et pour rendre ses sujets heureux, et sut affaiblir avec une rare habileté la tribu des *Dourrnnis*, dont l'influence féodale était trop redoutable à l'autorité souveraine. Il y eut toutefois plusieurs révoltes sous le règne d'un prince si sage, mais il sut les déjouer par sa vigilance, les paralyser par ses trésors, ou les réprimer par la force des armes. Héritier de la reconnaissance de son père envers les descendans de Nadir-Chah, il prit quelque part aux affaires de la Perse orientale, et maintint le vieux et aveugle Chah-Rokh dans la souveraineté de Meschehd et d'une partie du Khoraçan. Il fut moins heureux dans une expédition contre les Tartares ouzbeks, qui se termina par une paix, dont le rusé Chah-Mourad, régent du royaume de Bokhara, recueillit tous les avantages. Les voyageurs et les écrivains anglais ont accusé Tymour-Chah d'indolence, d'avarice et de lâcheté; mais l'on sait qu'il ne faut pas avoir trop de confiance dans les Anglais sur tout ce qui regarde l'histoire moderne de l'Inde. Nous pourrions citer plusieurs traits qui prouveraient que Tymour fut un bon et vertueux prince. Nous dirons seulement que, quoiqu'il pût mettre 200 mille hommes sur pied, ses troupes réglées ne consistaient qu'en un corps de 30 mille cavaliers. Il mourut en 1793, et eut pour successeur le fougueux et imprudent Zeman-Chah, l'un de ses fils.

TYMPE (Jean-Gottfried), professeur de théologie, de langues orientales, etc., à l'université d'Iéna, né en 1699 à Biedritz, dans le duché de Magdebourg, mort à Iéna en 1768 avec la réputation d'un des premiers orientalistes de l'Allemagne, a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons seulem. : *Schediasma, quo iterandæ concordantiarum, pronominum tàm separatorum,... scripturæ sacræ Vet. Test. originalis rationes exponuntur*; Iéna, 1723; *prima quinque Geneseos Capita et Pars sexti hebraicè;... in usum auditorum*, Iéna, 1727, in-8.

TYNDAL. V. Tindal.

TYPOTIUS (Jacques Typoest, plus connu sous le nom latinisé de), historien, né à Bruges vers le milieu du 16e S., mort à Prague à la fin de 1601 ou au commencement de 1602, étudia le droit à Louvain, mais ne le professa jamais, comme on l'a prétendu. Appelé à la cour de Jean III, roi de Suède, il s'y fit beaucoup d'ennem. par son humeur satirique, fut mis en prison en 1582, et ne recouvra la liberté qu'à l'avènement de Sigismond III (1594). Il se retira alors près de l'empereur Rodolphe II, qui le nomma son historiographe. Nous ne citerons de lui que l'écrit suiv. : *Relatio historica de regno Sueciæ bellisque ejus civilibus et externis non regis Sigismundi tantum et principis Caroli, sed et majorum*, Francfort, 1605, in 8, très-rare. Bayle a donné sur cet écriv. une *notice* dans son *dictionn.*

TYPOU. V. Tippou.

TYRCONNEL (Richard Talbot, duc de) fils de Pierre Talbot, gentilhomme irlandais, fut accusé, en 1677, d'avoir trempé, avec son père dans une conspiration qui aurait été, dit on, formée par les catholiq. d'Anglet. pour assassiner le roi Charles II, massacrer les protestans et rétablir le culte romain. Cependant il rentra bientôt en faveur à la cour par la protection du duc d'York depuis Jacques II, sous le règne duquel il fut envoyé en Irlande (1686) pour commander l'armée, avec un pouvoir indépendant du lord-lieutenant et l'injunction de favoriser spécialement les catholiques. Son zèle à seconder les projets de Jacques fut récompensé par le titre de vice-roi et de lord député d'Irlande, et il justifia cette nouv. récompense par de nouvelles entreprises contre les protestans, qui n'eurent toutefois d'autre résultat que de lui attirer la désapprobation générale. Il démêla de bonne heure les projets ambitieux du prince d'Orange, et, dans la lutte qui s'ouvrit entre le beau-père et le gendre, il soutint avec courage la cause du malheureux Stuart; mais après les succès obtenus par le général Ginckle, il proposa de se soumettre au nouveau souverain de l'Angleterre, et ne survécut pas long-temps à cet acte de faiblesse ou de prudence.

TYRON. V. Tiron.

TYRRELL (Jacques), hist. et écriv. politique, né à Londres en 1642, m. à Shotover, près d'Oxford, en 1718, concourut de tout son pouvoir à la révolution qui renversa Jacques II, et écrivit, pour établir les droits de Guillaume III à la couronne, 14 dialogues politiques (en anglais), qu'il recueillit en un seul vol. in-fol. sous ce titre : *Bibliothèque politique*, ou *Recherches sur l'ancienne constitution du gouvernement anglais*, etc. Mais son principal écrit est l'*Histoire générale, ecclésiastique et civile d'Angleterre depuis les temps les plus anciens*, pub. de 1700 à 1704, 5 vol. in-fol.

TYRTÉE, poète fameux par ses chants guerriers. On pense qu'il était Athénien, et qu'il florissait vers la 4e année de la 23e olympiade (an 684 avant J.-C.). Fatigués de la résistance que leur opposaient les Messéniens, leurs ennemis, les Spartiates, après avoir consulté l'oracle de Delphes, avaient demandé aux Athéniens de leur envoyer un homme qui pût les aider de ses conseils; ceux-ci, peu jaloux de contribuer à la puissance d'une nation rivale, leur envoyèrent Tyrtée par une sorte

de dérision. Cet auxiliaire était un pauvre maître d'école borgne et boiteux ; mais, sous de tristes dehors, il cachait une âme ardente et un puissant génie. Ses chants guerriers enflammèrent un peuple belliqueux, relevèrent son courage abattu par une prem. défaite, et terminèrent par une victoire une guerre qui avait duré 18 ans. Les Lacédémoniens, en reconnaissance des services que Tyrtée leur avait rendus, lui accordèrent le titre de citoyen, et une loi ordonna qu'à l'avenir les généraux fissent réciter ses poésies à l'armée rassemblée autour de leurs tentes. Tyrtée, flatté de ces honneurs, fixa à Sparte sa demeure. L'hist. se tait sur la suite de la vie et sur la m. de ce poète qu'Horace place à côté d'Homère. Nous ne possédons que trois fragmens de ses compositions. Ils ont été imprimés en 1568 dans un *recueil* de poésies publié par Fulv. Ursinus, et par Brunck au t. 1er de ses *Annlectes.* Klotz en donna une édition particulière, avec un *commentaire*, Altemb., 1764, 1767, in-8. On en a une traduction ital., par Lamberti, Paris, 1801, in-4, et une fr., par M. Haulome, ib., 1826, in-12. M. F. Didot a publié aussi en 1826 les *Fragmens de Tyrtée*, avec une traduction en vers français, in-8.

TYRWHITT (THOMAS), philologue et habile critique, né à Londres en 1730, m. en 1786, avait fait une étude approfondie des langues anciennes, et connaissait presque toutes celles de l'Europe. Son goût pour les travaux littér. ne lui permit de garder que peu de temps deux emplois honorables, celui de sous-secrétaire au départem. de la guerre, et plus tard celui de secrétaire de la chambre des communes. Nous citerons de lui : *Observations et Conjectures sur quelques passages de Shakspeare*, Londres, 1766, in-8; *Explication* de plusieurs inscriptions grecques dans l'*Archæologia britannica*, ibid., 1770, in-4 ; une excellente édition des *Contes de Canterbury*, par Chaucer, avec des *notes* et un *glossaire*, ibid., 1772-78, 4 ou 5 vol. in-8 ; Oxford, 1798, 2 vol. in-4 ; *Dissertatio de Babrio, fabularum æsopicarum scriptore*, ib., 1776, in-8 ; Erlang, 1785, in 8.

TYSON (JAMES), litt. et poète dramatique, né en 1799 à Londres, où il m. le 12 juillet 1820, n'avait que 15 ans lorsqu'il commença à écrire dans le *Morning Chronicle*, et qu'il publia (1813), un pamphlet d'économie politique (*a brief historical View*, etc.) qui fut favorablement accueilli. Il avait composé, sous les tit. de *Léoni* et de *Ruffin*, deux tragéd. qui furent refusées aux théâtres de Drury-Lane et de Covent-Garden, lorsqu'il fit en 1816 un prem. voyage en France, où il revint en 1819. C'est pend. ce dern. voy. qu'il rédigea, sous la forme de lettres, ses *observations* sur plus. points de notre état social à cette époque. Un de ses amis, qui a recueilli ses div. compositions sous le tit. de *Letters*, *Poems*, etc., Lond., Milner, 1822, in-12, a placé en tête une *notice* sur sa vie. Tyson avait entrepris une Histoire du gouvernem. civil de l'Anglet., que sa mort prématurée l'empêcha de terminer.

TYSSENS (PIERRE), peintre, né à Anvers en 1625, m. en 1692, obtint une si grande réputation comme peint. d'hist., qu'on le mettait presque au même rang que Rubens. Le tableau de l'*Assomption*, qu'il fit pour l'autel de la Vierge dans l'église de St-Jacques d'Anvers enleva tous les suffrages. Malines, Alost et sa ville natale eurent de lui plus. ouv. remarquables tant par la couleur que par la composit.—TYSSENS, peint., né à Anvers en 1660, et que l'on croit le fils du précéd., avait un talent particulier pour peindre des trophées composés de vieilles armures, de mousquets, de damas, de tambours, etc.; mais, voyant que ce genre ne réussissait pas, il se mit à peindre des fleurs et des oiseaux. Ses oiseaux furent recherchés à l'égal de ceux de Boel et de Hondekoeter. Il passa alors en Angleterre, où il mourut. — TYSSENS (Augustin), peintre, frère du précéd., né vers 1659 à Anvers, cultiva le paysage avec un talent réel. Ses ouv. représentent ordinairement des troupeaux de moutons, des vaches, des chevaux, etc.

TYTLER (WILLIAM), litt. anglais, né à Edimbourg en 1711, m. en 1792, cultiva en même temps la poésie, la musique et la peinture, sans négliger les études philosophiques. Nous citerons de lui : *Recherche historiq. et critique sur les témoignages portés contre Marie, reine d'Ecosse, et examen des histoires du docteur Robertson et de M. Hume, relativement à ces témoignages*, 1759, 1 vol. in-8 ; 1790, 2 vol. ; *Dissertation sur la musique écossaise*, imprimé dans l'*Histoire d'Edimbourg*, par Arnot. Ce fut Tytler qui mit au jour, en 1783, les *Restes poétiques de Jacques Ier, roi d'Ecosse*, précédés d'une *dissertation* sur la vie et les écrits de ce prince. — TYTLER (Alexander-Fraser), lord Woodhouselee, fils du précéd., m. à Edimbourg en 1813, fut un des juges de la cour de session et de la haute cour de justice en Ecosse. Nous citerons de lui : *Essai sur les principes de la traduction*, 3e édit., 1813, in-8 ; *Elémens de l'hist. générale, ancienne et moderne*, etc., 6e édition, Londres, 1817, 2 vol. in-8. — TYTLER (Henri-William), méd. anglais, m. à Edimbourg en 1808, à l'âge de 56 ans, est auteur d'un *Voyage du cap de Bonne-Espérance en Angleterre* (*Voyage home from the cap of Good Hope*), et de plus. trad. en vers de poètes anciens, très-estimées pour leur fidélité.

TZETZÈS (JEAN), poète et grammairien grec, né vers 1120 à Constantinople, suivant les conjectures les plus vraisemblables, eut une facilité incontestable pour écrire et beaucoup d'érudition, mais plus encore de jactance et de vanité. On ne connaît de sa vie que quelques particularités peu intéressantes. Si, comme on le croit, il est l'aut. d'un petit poème sur la m. de l'emp. Alexis Comnène, il a dû vivre jusqu'en 1183. Sans attacher à ses ouv. le prix qu'il y mettait lui-même, on conviendra, avec M. La Porte du Theil, qu'il est possible d'en tirer un parti avantageux pour l'éclaircissement des passages obscurs chez les anc. aut. Nous citerons de lui : *Chiliades XIII, sive variarum historiarum Liber, versibus politicis gr. conscriptus* (c'est un recueil dans le genre des *ana*), pub., pour la prem. fois, avec une version latine de Paul Lacisio de Vérone, et une *préface* de Nicolas Gerbelius, Bâle, 1546, in-fol., à la suite de l'*Alexandra* de Lycophron, très-rare; reproduit par Lectius dans les *Poetæ græci veteres*, Genève, 1614, t. 2, p. 274 ; et réimprimé par les soins de M. Kiesling, Leipsig, 1826, in-8 ; *Allegoriæ myth., phys., morales, carmen iambicum*, Paris, 1616, in-8, avec une version latine ; *Carmina iliaca, cum ipsius Tzetzæ scholiis græcis et notis Fred.-Nath.-Mori* (edente Theoph. Schirach), Halle, 1770, in-8 ; réimpr. sous ce titre : *Ante-Homerica, Homerica, Post-Homerica*, Leipsig, 1793, in-8. *Voyez* la *Biblioth. græca* de Fabricius, t. 10, p. 245-54, et l'*Hist. de la littér. grecque*, par M. Schoell, etc. — TZETZÈS (Isaac), frère du précéd., fut pourvu d'une des principales dignités de la ville de Berrhoée, près du lac de Bebois, dans la Macédoine. Il partagea le goût de son frère pour les lettres et les sciences : aussi lui a-t-on attribué long-temps, sur la foi de quelq. copistes, le *Commentaire sur l'Alexandra* de Lycophron, dû à Jean Tzetzès.

TZETZI ou DETZI (JEAN-BAROVIUS), en lat. *Decius*, litt., né à Tolna, dans la Transylvanie, vers le milieu du 16e S., s'instruisit dans les langues anciennes, la philosophie et la jurisprudence, et visita, pour perfectionner ses connaissances, la Moldavie, la Russie, la Pologne, la Prusse et une partie de l'Allemagne. L'époque de sa m. est incertaine. Nous citerons de lui : *Hodoiporicum itineris transylvanici, moldavici*, etc., Wittemberg, 1587, in-4 ; *Syntagma institutionum juris imperialis hungarici, quatuor perspicuis quæstionum ac responsionum libris comprehensum*, Clausenbourg, 1593, in-4, rare.

U

UBALDINI (Roger d'), si célèbre pour avoir fait périr le comte Ugolin, fut élevé à l'archevêché de Pise en 1276. Il eut bientôt, en sa qualité de chef des gibelins, sujet de se plaindre d'Ugulin, qui passait sans scrupule d'un parti à l'autre, et qui, après avoir fait avec lui une alliance, lui manqua de parole, refusa de l'associer à la seigneurie (1288), et tua même un de ses neveux. Roger attendit un moment favorable pour se venger, et quand il fut arrivé, il fit enfermer le comte avec ses enfans dans une tour, dont il jeta les clés dans l'Arno (v. Ugolin de La Gherardesca). Ce terrible épisode des dissensions civiles de l'Italie, doit surtout au poème du Dante sa célébrité.

UBALDINI (Petruccio), historien, né à Florence vers 1524, mort à la fin du 16e S. en Angleterre, où probablement ses opinions religieuses l'avaient forcé de chercher un asile, a laissé : *la Vita di Carlo Magno*, Londres, 1581, in-4; *Descrizione del regno di Scozia e delle isole sue adjacenti*, Anvers, 1588, in-fol.; *le Vite delle donne illustri del regno d'Inghilterra e di Scozia*, Lond., 1591, in-4.

UBALDIS (Balde de). V. Balde.

UBALDO. V. Gui d' Ubaldo et Monaldi.

UBERFELD (Jean-Guillaume). V. Gichtel.

UBERT. V. Humbert.

UBERTI (Farinata de'), chef de la faction gibeline de Florence au milieu du 13e S., avait été chassé de cette ville avec tout son parti en 1250. Dès qu'il vit Manfred affermi sur le trône de Naples, il se rendit auprès de lui, en obtint de faibles secours, avec lesquels il gagna en 1260 l'importante bataille de l'Arbia, qui mit en son pouvoir toutes les villes de la Toscane, y compris Florence. On savait que le peuple de cette dernière ville était très-attaché aux guelfes. Aussi, dans une diète tenue par les gibelins vainqueurs, on résolut d'une voix unanime de la raser. Farinata seul s'opposa à cette imprudente violence et sut l'empêcher. On croit qu'il m. avant le 11 novemb. 1266, jour où les gibelins furent de nouveau chassés de Florence. Quoi qu'il en soit, il est un de ces guerriers qui doivent au Dante une grande partie de leur célébrité. — Uberti (Boniface ou *Fazio degli*), petit-fils du précédent, fut enveloppé dès sa naissance dans les malheurs que l'esprit de parti fit peser sur sa famille. Il fut ébloui de la gloire du Dante et voulut donner une description poétique de la terre, à peu près comme le chantre de Béatrix avait rendu compte de son triple et mystérieux voyage. Il ne put qu'effleurer son sujet, et laissa seulement un aperçu sur l'Italie, la Grèce et l'Asie. C'est là ce qui compose son poème du *Dittamondo* (les dicts du monde), servile et mauvaise copie d'un grand modèle. Ce poème, dont les premières éditions fourmillent de fautes, a été réimprimé avec les corrections nombreuses de Perticari (Milan, 1826, in-12). Mais elles n'ont pas suffi pour épurer le texte, et Monti croit impossible qu'on parvienne à le rétablir. Il ajoute d'ailleurs que l'ouvrage ne vaut pas la peine qu'on se donnerait. Uberti vécut dans la plus gr. détresse, et mourut à Vérone peu après l'année 1367. Quelques-unes de ses poésies furent recueillies par Allacci; d'autres parurent à la suite de la *Bella Mano*, de Conti, Paris, 1595, in-12, et dans un Recueil de poésies toscanes, publié par Ph. Giunta, Florence, 1527, in-8.

UCELLO (Paolo), peintre florentin, né en 1389, mort en 1472, fit faire d'immenses progrès à l'art si important de la perspective, qui jusqu'à lui était demeuré dans l'enfance. Dans le cloître de Ste-Marie-Nouvelle, à Florence, on voit encore quelques traits de l'*Histoire d'Adam* et de *Noé*, qui attestent ses efforts heureux pour atteindre un but si louable. Il avait chez lui une grande quantité d'oiseaux de toutes espèces, qu'il s'occupait sans cesse à dessiner. C'est de là que lui vient le surnom d'*Ucello*.

UCHANSKI (Jacques), archevêque de Gnesne et primat de Pologne, avait été successivement référendaire du royaume, évêque de Culm, puis de Cujavie, lorsqu'il fut transféré à l'église métropolitaine de Gnesne par Pie IV (1562), quoiqu'il eût été précédemment excommunié par Paul IV pour avoir protégé trop ouvertement les doctrines de la réforme. Il jouit d'une grande faveur auprès du roi Sigismond-Auguste, qu'il ne put empêcher toutefois de se séparer de sa troisième femme, Catherine, sœur de l'empereur Maximilien. Après la m de Sigismond et pendant l'interrègne, Uchanski remplit les fonctions royales; mais il rencontra beaucoup d'obstacles de la part des dissidens, et ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à rassembler dans les champs de *Kaskos*, vis-à-vis de Varsovie, la diète qui donna la cour. à Henri, duc d'Anjou. Il était loin d'applaudir lui-même à ce choix, qu'il fut obligé pourtant de proclamer. Aussi, lors de la fuite de Henri, il s'empressa de rassembler les états de Pologne, qui fixèrent à ce prince un terme de rigueur pour reparaître, sous peine de voir ses droits compromis par une nouvelle élection. Cette élection eut lieu effectivem. et tourna au profit de l'emp. Maximilien. Tout avait été conduit par le primat. La noblesse, indignée de ce qu'on ne l'avait pas consultée cette fois, proclama reine la princesse Anne, fille du roi Sigismond-Auguste, et lui désigna pour mari Etienne Bathory, palatin de la Transylvanie. Le prélat s'opposa fortement, mais vainem. à cette nouvelle nomination, qu'il fut enfin forcé de reconnaître. Il m. en 1581, après avoir causé beaucoup de scandale et fait peu de bien.

UCHOREUS, nom grécisé, donné par Diodore de Sicile à l'un des plus anciens pharaons ou rois d'Egypte, qui aurait été, suivant cet historien, le huitième successeur du fameux Osymandyas. Une des conséquences de cette assertion est que cet *Uchoreus* doit avoir appartenu à la seconde moitié du 22e S et à la 16e dynastie égyptienne, l'une des diospolitaines ou thébaines. Il n'est mentionné par aucun autre historien que Diodore. Mais des savans recommandables pensent que ce n'est pas une raison pour révoquer en doute son existence. *Uchoreus*, ainsi nommé d'après son père, suivant Diodore, fut le fondateur de Memphis, la plus belle ville de toute l'Egypte; mais, suivant d'autres récits, il se pourrait qu'il eût été seulement le second fondateur de Memphis, et que cette ville eût commencé d'exister long-temps avant lui. *Voyez Herodote* et *Manéthon*.

UDALRICH (Ulric), duc de Bohême, usurpa ce titre sur son frère Jaromir en 1012, et, pour intéresser à sa cause le chef de l'empire, lui jura fidélité et reçut de lui l'investiture de son nouveau duché, comme s'il ne l'eût possédé qu'à titre de fief. Cependant il eut à lutter contre son autre frère Boleslas III, qui avait possédé la Bohême avant lui et avant Jaromir. La paix entre eux ne fut conclue qu'en 1018. Udalrich fit conquérir la Moravie en 1025 par son fils Brzétyslas, auquel il en donna ensuite le gouvernement. Mais cette entreprise coupable et hardie attira au duc de Bohême de vifs reproches de la part l'emp. Le duc revint ensuite à Prague, où il m. en 1037.

UDINE (Jean d'), peintre, né en 1489, mort à Rome en 1562, fut élève du Giorgion, puis de Raphaël. On croit que son nom de famille était *Ri-*

camatore. Ses *chars*, ses *treilles*, ses *colombiers*, ses *volières*, peints dans le Vatican et dans beaucoup d'endroits de l'Italie, sont d'une vérité frappante; et dans la représentation des animaux et des oiseaux, il passe pour avoir atteint le plus haut degré de perfection. Il réussissait égalem. à imiter tous les objets de nature morte, et surtout à peindre dans le genre grotesque.

UFFENBACH (Pierre), médecin allemand, étudia son art en Italie, et revint le pratiquer à Francfort-sur-le-Mein, sa patrie, où il mourut en 1635. Sans parler des édit. et des traduct. qu'il a données de plusieurs ouvrages de médecine, de chirurgie, etc., nous citerons de lui: *Thesaurus chirurgicus*, Francfort, 1610, in-fol.; *Dispensatorium galeno-chimicum*, ibid., 1631, in-4. — Uffenbach (Zacharie-Conrad d'), célèbre bibliophile, né à Francfort en 1683, entreprit plusieurs voyages dans le but d'accroître ses collections de médailles, d'antiquités, et surtout de livres. De 1703 à 1711, il visita toute l'Allemagne, la Prusse, les Pays-Bas et l'Angleterre. Il fut admis en 1721 au sénat et ensuite au conseil privé de sa ville natale, et m. en 1734. Il avait publié le catalogue de ses livres sous ce titre: *Bibliotheca Uffenbachiana universalis, sive Catalogus, librorum tàm typis quàm manu exaratorum, quos summo studio collegit Zach. Conr. ab Uffenbach*, Francfort, 1729-31, 4 vol. in-8. — Uffenbach (Jean-Frédéric d'), frère du précédent et membre du sénat de Francfort, né en 1687, fut constamment occupé aussi à enrichir une bibliothèque et un cabinet sur lesquels on trouvera des renseignemens dans la *Description de la ville de Francfort*, publ. par Muller en 1747. Il m. en 1769. Il cultivait avec succès la poésie lyrique allemande, et composait lui-même la musique qui devait accompagner son texte. Nous citerons de lui: *Recueil de poésies*, Hambourg, 1733, in-8; *Succession de J.-C.*, 1726.

UGHELLI (Ferdinand), né à Florence en 1595, m. en 1670, remplit dans l'ordre des cisterciens divers emplois honorables, dont il était digne par ses vastes connaissances et par ses vertus. On a de lui un ouv. plein de recherches, intit.: *Italia sacra, sive de episcopis Italiæ Opus*, Rome, 1644 et ann. suiv., 9 vol in-fol; réimpr. à Venise de 1717 à 1733, 10 vol. in-fol, avec beaucoup d'augmentations.

UGOLIN (le comte). V. Gherardesca.

UGONIUS (Mathias), évêque de Famagouste en Chypre, florissait au commencement du 16e S. On a de ce savant prélat: *Tractatus de dignitate patriarchali*, Bresse, 1507, in-fol.; *Synodia Ugonia.... de conciliis*, ibid., 1532, in-fol., fort rare. Ce dern. ouv. est un des plus vigoureux qui aient été écrits en fav. des maximes de la primitive église.

UHLICH (Gottfried), piariste ou religieux des écoles-pies, né en 1743 à St-Poelten en Autriche, professa l'éloq. à Vienne, puis la numismatiq. et la diplomatique à Lemberg en Gallicie, où il m. en 1794. Nous citerons de lui: *Histoire de la guerre de la succession de Bavière après la mort de l'électeur Maximilien-Joseph*, Prague, 1779, in-8; *Vie de Marie-Thérèse*, ibid., 1782, in-8, etc.

UILKENS (Jacques-Albert), théologien et natural. holland., né à Wierum, village voisin de Groningue, en 1772, m. en 1825, mérite des éloges, surtout pour avoir cherché les rapports qui existent entre la religion et l'histoire naturelle. On accorde une mention particulière à ses *discours sur les perfections du Créateur considérées dans la créature*, 4 vol. in-8.

UITENBOGAARD (Jean), théologien holland., de la communion réformée dite des *remontrans*, né à Utrecht en 1557, fut successivement pasteur dans sa ville natale et à La Haye, et devint l'un des plus ardens défenseurs d'Arminius son ami, dont il avait toutefois embrassé la cause uniquement parce qu'il la regardait comme celle de la vérité. L'arminianisme finit par être violemment attaqué; les remontrans furent traités de jésuites, d'amis de l'Espagne, et désignés par toutes sortes de moyens à la haine du peuple. Après la mort du grand-pensionnaire Barnevelt (1619) Uitenbogaard crut devoir quitter La Haye et se retirer à Anvers, puis à Paris en 1621. Il reçut dans ces deux villes l'accueil le plus distingué; mais il n'oublia point sa patrie, et lorsque le prince Frédéric-Henri, son élève, fut parvenu à la tête des affaires de Hollande, il essaya d'y rentrer. Il n'obtint cette justice que vers 1629. Ayant reparu en chaire en 1632, il excita des plaintes et des protestations auxquelles on ne fit droit qu'en 1637. Il ne prêcha plus depuis cette époque, se contenta de fréquenter les assemblées relig. de sa communion, et arriva ainsi à la fin de sa carrière en 1650. Ses nombreux écrits sont presque tous du genre polémique et en langue holland. On en peut voir le catalogue dans le *Trajectum eruditum* de G. Burmann, p. 435-455.

ULADISLAS. V. Vladislas.

ULASTA. V. Vlasta.

ULEFELD (Cornifix ou Corfito, comte d'), fut le favori de Christiern IV, roi de Danemarck, qui le nomma grand-maître de ses états et vice-roi de Norwége, le choisit pour son gendre, l'envoya en ambassade extraordinaire à la cour de France en 1647, et ne cessa un moment de le combler de ses bienfaits. Mais sous Frédéric III, fils et successeur de Christiern IV, le trop heureux favori fut disgracié et se vit exposé aux plus atroces calomnies. Il se retira en Suède, montra pour le service de cette patrie adoptive un zèle qui alla quelquefois jusqu'à nuire à son ancienne patrie, et finit par tomber dans la disgrâce des Suédois eux-mêmes. Il eut alors l'imprudence de retourner à Copenhague, fut retenu quelq. temps prisonnier, et obtint ensuite la permission de voyager en Europe. Pendant son absence il fut condamné à mort et exécuté en effigie (1663), pour avoir tramé une prétendue conspiration dans le but de détrôner le roi de Danemarck. Il mourut l'année suivante de mort naturelle.

ULFILAS. V. Ulphilas.

ULITIUS (Jean). V. Vlitius.

ULLOA (Alphonse de), historien, passa de bonne heure d'Espagne en Italie, et servit quelque temps sous les ordres de Ferdinand de Gonzague. Il s'établit ensuite à Venise, où il m. vers 1580. Il était parvenu à écrire l'italien avec la même facilité et la même élégance que sa langue maternelle. Aussi a-t-on de lui une foule de traductions italiennes d'ouvrages espagnols et portugais. Parmi ses écrits originaux, nous citerons: *Vita dell' imperator Carlo Quinto*, Venise, 1560, in-4; ibid., 1566, in-4; ibid., Alde, 1575, in-4; *Vita del gran capitano D. Ferrante Gonzaga*, ibid., 1563, in-4; *Comentarios de la guerra de Flandes*, ibid., 1568, in-4.

ULLOA Y PEREYRA (Luis de), poète espagnol, né vers la fin du 16e S. à Toro, petite ville sur le Duero, entre Tordesillas et Zamora, m. en 1660 après avoir été quelque temps corrégidor de la ville de Léon, par la protection du comte-duc d'Olivarez, avait un véritable talent qu'il a trop souvent gâté par la recherche et l'affectation. Ses *OEuvres en prose et en vers* ont été recueillies en 1 vol., Madrid, 1659 et 1674, in-4. On y remarque un poëme en 76 octaves, sous le titre de *Raquel*, que Millin a trad. en franç. dans le 2e vol. des *Mélanges de littérature étrangère*.

ULLOA (Antonio de), né à Séville en 1716, fut un des hommes de son temps qui honorèrent le plus l'Espagne par ses longs et utiles services comme voyageur, marin, administrateur et par ses travaux scientifiques. Il entra dans la marine en 1733, et sut inspirer à ses chefs une telle confiance, qu'il fut chargé, à peine âgé de 19 ans, de la mission la plus honorable. Voici à quelle occasion. L'académie des sciences de Paris ayant obtenu, par l'entremise du

gouvernement français, l'autorisation d'envoyer quelques-uns de ses membres (*v.* BOUGUER, LA CONDAMINE et GODIN) dans la province de Quito, au Pérou, pour y prendre la mesure d'un arc du méridien à l'équateur et déterminer ainsi la figure de la terre, il fut décidé, par le ministère de Philippe V, que deux officiers de la marine royale espagnole seraient adjoints aux savans académiciens, dans le double but de les protéger auprès des autorités du pays et de partager avec eux l'honneur d'une opération si importante. Le jeune Antonio de Ulloa fut un de ces deux élus. Lorsqu'il revint de cette longue et pénible expédition, il publia aux frais du roi d'Espagne la *Relation historique du voyage fait à l'Amérique méridionale par ordre du roi pour mesurer quelques degrés du méridien*, etc., Madrid, 1748, 4 parties, en 2 tomes in-4, fig. et cartes. Cet ouvr. a été trad. en franç. par de Mauvillon sous le titre de *Voyage historique de l'Amérique méridionale*, etc., 1752, 2 volumes in-4. La guerre qui éclata entre l'Angleterre et l'Espagne dans le cours de cette expédition scientifique, fournit à Ulloa et à son collègue plus d'une occasion de rendre des services d'un autre genre à leur patrie, et ne leur fit pas oublier néanmoins le but spécial de leur mission. De retour en Espagne, après avoir subi en Angleterre une captivité assez douce, qui lui valut une place dans la société royale de Londres, Ulloa reçut de son souverain, Ferdinand VI, l'accueil le plus flatteur et des récompenses méritées. Au reste, il s'efforça toujours, pendant la suite d'une carrière très-active, de concilier son goût pour l'étude avec les nombreuses commissions qui lui furent confiées par son gouvernement. Ainsi, lorsque la paix de 1762 eut fait passer la Louisiane sous la domination de l'Espagne, il fut envoyé pour prendre possession de ce beau pays et y organiser une nouv. administ. S'il ne réussit pas dans cette entreprise que l'attachement des colons pour la France rendait assez difficile, il recueillit du moins les matériaux d'un ouv. qu'il publia en 1772 à Madrid, en 1 vol. in-4, sous ce titre : *Noticias americanas, Entreteaimientos fisico-historicos sobre la America meridional y la septentrional-oriental*. Il mourut dans l'île de Léon en 1795. Il était parvenu au grade de lieutenant-général des armées navales et avait commandé plusieurs escadres, mais sans éclat et même une fois avec assez d'imprévoyance pour mériter d'être traduit devant un conseil de guerre qui l'acquitta, probablement en considération de son mérite supérieur comme savant. Et en effet, l'Espagne lui doit d'autres bienfaits plus durables que des victoires, le prem. cabinet d'histoire naturelle et le premier laboratoire de métallurgie qu'elle ait possédés, la connaissance du platine et de ses propriétés, de l'électricité et du magnétisme artificiel, le perfectionnement des arts de la gravure et de l'imprimerie, et le secret de fabriquer des draps fins par le mélange des laines *churlas* avec la laine des mérinos. — ULLOA (Martin de), savant critique espagnol, neveu du précédent, né à Séville en 1730, fut président de l'audience royale de sa ville natale, ce qui ne l'empêcha pas de satisfaire son goût pour les lettres et pour les recherches historiques, et m. à Cordoue en 1800. Nous citerons de lui : *Mémoire sur l'origine et le génie de la langue castillane*, Madrid, 1760, 2 part. in-4; *Mémoire sur la chronologie des différens royaumes de l'Espagne*, ibid., 1789, 2 tom. in-4.

ULPHILAS ou WULFILAS, était, vers le milieu du 4e S., évêque des Goths qui habitaient la Dacie et la Thrace. Il paraît qu'il était originaire de la Cappadoce. Ses ancêtres, d'après le témoignage de Philostorge, auraient été emmenés captifs par les Goths, lorsque ces peuples se jetèrent en 266 sur la Lydie, la Phrygie, la Troade et la Cappadoce, et auraient répandu parmi ces barbares la religion chrétienne et un commencem. de civilisat. Ils durent conserver une certaine supériorité morale sur leurs vainqueurs et être admis facilement aux places qui demandaient de l'instruction. Ulphilas devint ainsi l'évêque de sa nation adoptive, pour laquelle il traduisit en langue gothique les Stes Ecritures. Les Goths qui restèrent en Orient, après leur défaite par les Huns vers la fin du 4e S., députèrent Ulphilas à Constantinople en 377, pour prier l'emp. Valens de leur assigner une province de l'empire, dans laquelle il leur fût permis de s'établir. L'évêque obtint pour eux la permission de se fixer sur la rive droite du Danube, dans la Mœsie et dans la Thrace. On a pu voir ailleurs que les ordres de Valens furent mal suivis, et que les Goths, maltraités par les génér. grecs, se mirent à piller la Thrace, résistèrent à l'emp. lui-même, et après l'avoir complétem. battu, le brûlèrent dans une cabane où il s'était retiré. Ulphilas ne paraît pas avoir survécu aux grands évènem. de l'an 378 ; car sous l'emp. Théodose, depuis l'an 379 jusqu'en 395, nous voyons que l'évêque des Goths était Théomime, qui sans doute lui avait succédé. La traduction de l'Ancien et du Nouveau-Testament par Ulphilas est pour les savans qui étudient les antiquités du nord, d'autant plus précieuse qu'elle présente le plus ancien document écrit dans une des langues septentrionales. Ce qui nous en reste est réparti dans deux MSs., dont l'un, appelé *Codex Argenteus*, est à-présent dans la bibliothèque de l'université d'Upsal en Suède; l'autre, le *Codex Carolinus*, appartient à la bibliothèq. du duc de Brunswick-Wolfenbuttel. L'un et l'autre *Codex* a eu un nombre égal d'éditions : pour chacun d'eux nous nous contenterons de citer la cinquième et dernière. Le *Codex Argenteus* a paru à Weissenfels en 1805, in-4, sous ce titre : *Version gothique d'Ulfilas, le plus ancien document en langue germanique, d'après le texte d'Ihre, avec une version interlinéaire littérale en latin, une grammaire et un glossaire, par F.-C. Fulda, F.-H. Reinwald, J.-C. Zahn* (allem.). Quant au *Codex Carolinus*, Steenwinkel en a inséré la dernière édition de ses *taelgnadigen Meagelingen*, avec la trad. holland. en regard, Leyde, 1781 à 1785.

ULPIEN (DOMITIUS ULPIANUS), célèbre jurisconsulte romain, fut un des assesseurs de Papinien, dans la préfecture du prétoire, sous les empereurs Alexandre et Caracalla. Parvenu lui-même à cette dignité, sous Héliogabale, il y fut maintenu par Alexandre Sévère, sous lequel il remplit encore plus. autres fonctions honorables, entre autres celles de secrétaire d'état et de préfet des approvisionnemens. Ce dern. prince le prit même pour tuteur, et ne se conduisit pendant les prem. années de son règne que d'après ses sages conseils, dictés autant par la probité que par la science des lois. Mais l'amitié de l'emper. ne put préserver l'habile et vertueux jurisconsulte de la fureur des soldats, dont il avait fait abolir plus. privilèges, et qui le massacrèrent vers l'an 230 de J.-C., presque dans les bras de son protect. Les passages extraits des écrits d'Ulpien, dans les *Pandectes*, forment à eux seuls une masse aussi considérable que ceux qui ont été empruntés à tous les autres jurisconsultes réunis. La *Collatio mosaïcarum et romanarum legum* en renferme aussi un grand nombre. Il nous reste de lui, en outre, une espèce de traité scientifique du droit romain, intit. : *Liber singularis regularum* : c'est ce qu'on désigne aujourd'hui sous le titre de *Fragmenta Ulpiani*.

ULRIC, comte de Cilley, fut nommé en 1437 gouvern. de la Bohême, par Albert d'Autriche ; mais dès-lors il intrigua pour se faire nommer roi, et fut destitué. Après la m. d'Albert, il s'insinua dans la confiance d'Elisabeth, sa veuve, s'opposa de tous ses efforts à ce qu'elle épousât Vladislas, roi de Pologne, auquel elle devait donner, avec sa main, le trône de Hongrie. Il emmena même la reine avec lui, fit couronner le jeune prince dont elle venait d'accoucher, trois mois après la m. de

son époux, et les envoya ensuite tous deux à Presbourg. Le grand Huniade, ennemi de la famille des Cilley, s'étant déclaré pour le roi de Pologne contre Ulric, celui-ci parut céder d'abord; mais ce fut pour retourner bientôt auprès de la reine, qu'il entraîna à Vienne. Il se crut alors assez puissant pour imposer des conditions à ceux qui lui en avaient dicté; et de là plus. combats et plus. négociations, où il montra beaucoup de mauvaise foi. Enfin Huniade fit au bonheur de ses compatriotes un grand sacrifice en mariant son fils aîné à la fille d'Ulric, et faisant donner de nouveaux titres à ce rival. Ulric parut embrasser la cause de son pays avec ardeur : il réussit à se faire remettre par l'empereur Frédéric, alors en Italie, le jeune fils d'Elisabeth, qui fut depuis Vladislas V, roi de Hongrie; mais son unique but était de régner sous le nom de ce prince. Il le fit généralem. reconnaître dans ses états, et tout allait bien, lorsque la m. de la fille d'Ulric, qui avait épousé Vladislas Huniade, vint rompre le faible lien qui unissait ces deux puissantes familles, et depuis elles ne connurent plus de modération dans leurs inimitiés. Ulric, qui restait à la cour et travaillait à se maintenir dans la faveur du jeune Vladislas V, laissa tout le poids de la guerre contre les Turks au brave Huniade, qui survécut peu de jours à ses victoires de 1456. A la nouvelle de cette m. tant désirable pour lui, Ulric se fit déclarer capitaine-général du royaume à la place de son rival, et consentit même à une réconciliation apparente avec la famille de ce héros. Il se proposait d'en finir avec elle par quelque grand coup; mais ses projets furent découverts par Vladislas Huniade, qui le fit assassiner devant ses yeux, croyant pouvoir user légitimem. de trahison envers un traître.

ULRIC (Philippe-Adam), profess. de droit, né en 1692 à Louda dans l'évêché de Wurtzbourg, s'occupa avec succès de l'agricult., mit en usage de nouvelles machines, réforma les écoles du peuple, fonda un hôpital pour les pauvres, et se signala par une foule d'autres actes de charité. On a la *vie* de cet homme de bien, écrite par le doct. Oberthor, Wurtzbourg, 1783, in-8.

ULRIC. V. Udalric.

ULRICH (Jean-Jacques), né en 1569 à Zurich, où il m. en 1638 après y avoir long-temps professé la théologie, a publié un très-grand nombre d'écrits, parmi lesquels nous nous contenterons de citer : *de Religione ecclesiarum græcanicarum, tùm vetere, tùm hodiernâ*, 1621. — Ulrich (Jean-Jacques), né en 1683 à Zurich, où il m. en 1731, y avait professé la morale et le droit naturel. Nous citerons de lui : *Historia Jesu Nazareni à Judæis blaspheme corrupta, versione ac notis illustrata*, Leyde, 1705, in-8; *Miscellanea tigurina*, 1722-1724, 3 v. in-8, etc. — Ulrich (Jean-Gaspard), né en 1705 à Zurich, où il m. en 1768, occupa dans sa patrie divers emplois ecclésiastiq. On cite surtout son *Histoire des Juifs en Helvétie*, 1765. — Ulrich (Jean-Rodolphe), né en 1728 à Zurich, où il m. en 1795, y professa le droit naturel et la morale, et y devint prem. pasteur. On a de lui des *sermons* et des écrits ascétiques.

ULRIQUE-ÉLÉONORE, femme de Charles XI et mère de Charles XII, rois de Suède, était née en 1656, de Frédéric III, roi de Danemarck. Elle ne posséda pas le cœur de son époux; mais, en revanche, elle obtint l'amour et la reconnaissance de la nation suédoise. Cette princesse avait de l'instruction et du goût pour les lettres. Elle m. en 1693. — Ulrique-Éléonore, fille de la précéd., née en 1688, fut mariée en 1715 par Charles XII, son frère, au prince Frédéric de Hesse-Cassel. Quand Charles eut péri devant Frédéricshall, la nécessité de disposer du trône vacant fit naître deux partis, dont l'un travailla pour le duc de Holstein, fils de la sœur aînée du roi, et l'autre pour Ulrique-Eléonore et son époux. Les états déclarèrent qu'aucun des prétendans n'avait droit à la couronne, et qu'il fallait procéder à une élection; mais la résolut. était déjà prise de nommer Ulrique-Eléonore, qui, pour en être plus sûre encore, promit de renoncer au pouvoir absolu, introduit par Charles XI, et de laisser aux états le choix d'une forme de gouvernement. Elle fut donc proclamée reine en 1719, et l'on établit une constitution qui partageait le pouvoir entre le monarque, le sénat et les états. Effrayée de la guerre que les Russes poursuivaient avec succès contre les Suédois, la reine proposa, dès l'année suivante, de confier les rênes de l'administration à son époux : cette proposition fut acceptée par les états, et le prince Frédéric devint ainsi roi de Suède. Ulrique, douée de plus. qualités estimables, mais non de cet esprit supérieur qui fait porter légèrement le sceptre dans les circonstances difficiles, vécut depuis lors dans la retraite, se livrant aux douceurs de l'étude, applaudissant aux succès d'un époux qu'elle aimait sans réserve, et lui pardonnant ses nombreuses infidélités. Elle m. en 1744, et, avec elle s'éteignit la dynastie de Deux-Ponts, qui avait occupé le trône de Suède depuis Charles X, success. de Christian.

ULRIQUE DE PRUSSE. V. Louise-Ulrique.

ULUG-BEY. V. Oulough.

ULUZZALI ou LOUCHALI. V. Occhiali.

UMEAU (Jean), profess. de droit à l'université de Poitiers, né dans cette ville en 1598, m. en 1682, a laissé plus. ouv., parmi lesquels on distingue les *Conventus juridici Parnassi*, dont Gueret a su profiter. — Son père, François Umeau, m. en 1599, doyen de la faculté de médecine de Poitiers, est connu par deux ouv., dont l'un est un *Traité sur la rate* (en latin), Paris, 1578, in-8. — Son oncle, Pierre Umeau, avocat à Poitiers, se fit connaître comme un furieux ligueur. — Son neveu, François Umeau, m. en 1683, doyen de la faculté de médecine de Poitiers, est connu pour avoir combattu le système de la circulation du sang, dans le petit traité latin, dont voici le titre : *in Circulationem sanguinis Herveanam exercitatio anatomica*, Poitiers, 1659, in-8.

UNFROI, 3e fils de Tancrède de Hauteville, succéda à Drogon, son frère, en 1051, dans le commandem. des aventuriers normands qui fondèrent le royaume de Naples. Ce fut lui qui, après avoir battu et fait prisonnier le pape Léon IX à Civitella (1053), obtint de ce pontife l'investiture des provinces conquises. Il m. en 1057, laissant pour successeur Robert Guiscard, son frère, dont il n'avait pu voir toutefois sans envie les succès et les talens supérieurs.

UNGER (Jean-Frédéric), secrét. intime du duc de Brunswick, né en 1716, m. à Brunswick en 1781, est auteur de plus. écrits, parmi lesquels nous citerons un traité pratique *du Prix des blés, de sa marche, de ses variations et de l'influence qu'il a sur les affaires les plus importantes de la vie humaine*, Goettingue, 1752.

UNION (don Louis-Firmin de CARVAJAL Y VARGAS, comte de La), général espagnol, né à Lima en 1752, fut élevé au collége des Nobles à Madrid, et entra au service, comme cadet, en 1765. Il fit partie de l'armée franco-espagnole qui forma le blocus de Gibraltar en 1779, puis de celle qui conquit Minorque en 1781. Il revint ensuite devant Gibraltar, et se distingua dans cette nouvelle expédition. Il venait d'être nommé maréchal-de-camp, lorsqu'en 1791 il fut envoyé sur la côte d'Afrique, avec l'armée destinée à soutenir Oran et commandée par le général Courten. On dut à sa présence d'esprit et à sa valeur la conservation de la tour *del Nacimiento*, poste important, que les Maures assiégeaient avec des forces considérables, et dont la perte n'eût pas manqué d'entraîner celle d'Oran. Lorsque la guerre éclata entre la France et l'Espagne en 1793, il ne tarda pas à mériter le grade de lieutenant-général, et après avoir servi succes-

sivement sous les ordres de Ricardos et d'O-Reilly, qui moururent tous deux en 1794, il fut placé à la tête de l'armée dite du *Roussillon*, et nommé en même temps capitaine-général de la Catalogne et président de l'audience royale de cette province. La jalousie des généraux, naguère ses collègues et même ses supérieurs, la sévérité imprudente qu'il déploya, le découragem. de ses troupes, et, plus que tout cela, le talent de Dugommier et de Pérignon, qui le combattirent, l'un après l'autre, l'empêchèrent d'être aussi heureux, comme général en chef, qu'il l'avait été comme général divisionnaire. Bientôt l'armée espagnole évacua le territoire français, et l'armée française envahit à son tour le territoire ennemi. Sans entrer dans tous les détails de cette guerre, on dira que le Cte de La Union eut le tort de ne point vouloir ratifier une capitulat. conclue par un de ses généraux avec les Français, ce qui donna lieu au fameux décret par lequel la convention nationale défendit de faire des prisonniers espagnols. Il fut tué dans la même année où il avait pris le commandement général; et ses troupes se replièrent alors sur la Fluvia, abandonnant aux Français le Lampourdan, l'un des boulevards de l'Espagne.

UNROCH (HENRI ou ERICH), duc de Frioul, fut l'allié fidèle et l'un des plus vaillans généraux de Charlemagne, qui l'employa utilement contre les Huns. Ces barbares, établis dans la partie de la Pannonie, qui depuis a pris le nom de Hongrie, étant entrés dans la ligue formée par les ducs de Bavière et de Bénévent avec les Grecs contre la France, Charlemagne descendit le Danube en 791, pour châtier les restes peu redoutables du peuple d'Attila. Le duc de Frioul, qui s'avançait en même temps sur la rive droite du fleuve à la tête des troupes de l'Italie, fut le seul qui vît l'ennemi, et ce fut pour le mettre en fuite par sa seule présence. En 795, Unroch eut le commandem. d'une armée qui pénétra en Pannonie, ne trouva presque point de résistance et revint chargée de richesses. En 796, il fut le lieutenant de Pépin, fils de Charlemagne, dans une autre expédition, plus pénible que les deux prem., mais aussi heureuse. Une quatrième campagne eut lieu en 797 avec un égal succès. Enfin en 799, le duc de Frioul rentra dans la Pannonie, battit complétem. et fit prisonnier Theudon, le plus redoutable chef des Huns, et périt lui-même malheureusement dans une embuscade. Mais Theudon eut la tête tranchée, et avec lui tomba la monarchie des Huns, ce vieux et faible débris de la terrible domination d'Attila.

UNTERBERGER (IGNACE), peintre, né à Karales dans le Tyrol en 1744, fit un assez long séjour en Italie, et vint ensuite s'établir à Vienne en 1776. Quelques tableaux historiques, et surtout des arabesques et des camées d'un genre nouveau, lui firent tout d'un coup une belle réputation et lui valurent des commandes nombreuses. Le plus important de ses ouv. est l'*Hébé*, qui présente l'ambroisie à Jupiter, transformé en aigle. Cet artiste distingué, connu aussi par quelq. invent. utiles en mécanique, mourut en 1797.

UNZER (JEAN-AUGUSTE), médecin et littérat. allem., né en 1727 à Halle, dans le duché de Magdebourg, m. en 1799, après avoir exercé la médecine dans sa ville natale, à Hambourg et à Altona, a laissé un assez grand nombre d'écrits en allem., parmi lesquels nous citerons : *Pensées sur le sommeil et les songes*, Halle, 1746, in-8; *le Médecin*, ou *Journal de Médecine*, Hambourg, dern. édit., 1769, 6 vol. in-8; *Physiologie de la nature animale dans les corps vivans*, Leipsig, 1771, in-8; *Recherches physiologiques*, *relatives aux critiques adressées à la physiologie d'Unzer*, ibid., 1773, in-8.—UNZER (Jeanne-Charlotte), femme du précédent, morte en 1782, fut membre honoraire de plus. académies, et publia quelques poésies et en outre des *Principes de conduite et de sagesse pour les femmes*, Halle, 1754, in-8, 1767.—UNZER (Louis-Auguste), né en 1748 à Wernigerode, où il m. en 1775, est aut. de quelq. écrits, parmi lesquels nous citerons son traité *sur les jardins chinois*, Lemgo, 1773, in-8.

URBAIN (ST), né au commencem. du 4e S. au village de Colmiers près Grancez-le Château, mérita, par ses vertus et sa piété, d'être élevé sur le siége de Langres après la m. d'Honoré, 5e évêque de cette ville. Il fit tant pour son église, qu'il parut en être véritablem. le fondat. Il assista au concile de Valence en 375, et m. l'année suivante. Sa fête se célèbre le 23 janvier.

URBAIN Ier (ST), pape, success. de St Calixte Ier, fut élu en 222. On croit qu'il subit le martyre en 230.—URBAIN II, élu pape en 1087, succéda à Victor III. Il était Français et son nom était Eudes ou Odon, avant que l'usage l'eût obligé, comme tous les pontifes, à en prendre un autre. Il avait été nommé évêque d'Ostie par Grégoire VII, dont il possédait toute la confiance et dont il déclara formellement vouloir suivre en tout les traces. Les troubles causés par les prétentions de l'antipape (*v.* GUIBERT) se renouvelèrent plus. fois sous le pontificat d'Urbain II, et ne finirent même que sous Pascal, son successeur. Urbain n'en montra pas moins d'énergie dans l'exercice de son pouvoir ainsi contesté. Qui ne sait que la prem. croisade fut l'œuvre de sa haute influence autant que des prédications de Pierre l'Ermite? Ce fut en 1095 qu'il vint lui-même en France pour achever, au concile de Clermont, ce que l'ardent solitaire avait commencé. Il m. à Rome en 1099, quelques jours après la prise de Jérusalem par les croisés. On trouve de lui cinquante-neuf *lettres* dans le *Rec. des Conciles* du P. Labbe.—URBAIN III (Hubert PRIVELLI ou CRIVELLI, pape sous le nom d'), fut élu en 1185, et succéda à Luce III, dont il avait reçu l'archevêché de Milan et le cardinalat. Il eut bientôt à lutter, et presque toujours sans succès, contre l'emp. Frédéric Barberousse, qui, comme on a pu le voir à l'article de ce prince, ne ménageait point le clergé ni le saint-siége. Mais un plus grand sujet de chagrin pour le pontife, fut d'apprendre que les infidèles avaient repris Jérusalem. Il succomba à sa douleur, et m. à Ferrare en 1187. Son success. fut Grégoire VIII.—URBAIN IV (Jacques PANTALÉON, pape, sous le nom d'), succéda à Alexandre IV en 1261. Il était né à Troyes en Champagne, d'une famille obscure, et s'était élevé par son mérite jusqu'à la dignité de patriarche de Jérusalem. Il augmenta le nombre des cardinaux et institua la fête du St Sacrement. Il offrit à Louis IX, pour un de ses enfans, la couronne de Sicile, qui fut refusée par ce saint roi et acceptée par Charles d'Anjou. Il m. à Pérouse en 1264, et eut pour success. Clément IV. On trouvera des *lettres* de lui dans le *Trésor des Anecdotes* du P. Martenne, dans les *Conciles* du P. Labbe, et dans *l'Italia sacra* d'Ughelli.—URBAIN V (Guillaume GRIMAUD ou GRIMOARD, pape, sous le nom d'), succéda à Innocent VI en 1362. Il était d'une famille noble de France, et il tint sa cour à Avignon. Cependant il céda aux instances des Romains et de l'emp. Charles IV, et consentit à retourner à Rome (1367), pour faire cesser les maux causés en Italie par la longue absence des pontifes. L'année suivante, il eut le crédit de faire venir l'empereur dans les états de l'Eglise, pour en punir et soumettre les usurpateurs. En 1370, il retourna à Avignon pour travailler au rétablissement de la paix entre la France et l'Angleterre; mais il y m. la même année. Il s'était fait aimer et considérer pour sa magnificence, sa charité envers les pauvres, son impartiale équité et son zèle contre les clercs déréglés et simoniaques. Il eut pour success. Grégoire XI.—URBAIN VI (Barthélemi de PRIGNANO, pape, sous le nom d'), était né à Naples, et fut élu en 1378. Son élection fut orageuse. Il succédait à Grégoire XI, qui avait

enfin rétabli la résidence du souverain pontife à Rome. Le peuple de cette ville, qui craignait de se voir enlever encore ce privilége, voulait un pape romain, et le demandait en tumulte autour du conclave, composé alors de 16 cardinaux, dont 4 seulement étaient Italiens. Le conclave, afin de ne point paraître céder tout-à-fait aux clameurs populaires, résolut de fixer son choix sur un Napolitain; et ce fut ainsi qu'Urbain ceignit la tiare. Il était d'ailleurs estimé pour ses vertus austères; mais ces vertus elles-mêmes, qui étaient plutôt celles d'un solitaire morose et mélancolique que d'un pontife éclairé, furent la prem. cause de tous les orages qui vinrent fondre sur son règne. Il ne fut pas plus tôt assis dans la chaire de saint Pierre, qu'il usa de son droit de réforme et de réprimande avec une sévérité excessive, vu la corruption du clergé de son temps. Les cardinaux mécontens se retirèrent à Agnani, prétendirent que l'élection d'Urbain était nulle comme ayant été forcée, et se décidèrent à élire Clément VII. Les puissances se partagèrent entre les deux pontifes, varièrent dans leur attachement, et plusieurs finirent par adopter la neutralité. Sans décrire ici le tableau des dissensions qu'amena cet état de choses, bornons-nous à ce qui regarde Urbain. Il créa vingt-six cardinaux pour remplacer ceux qui l'avaient abandonné, appela à son secours Charles de Duraz, en lui proposant la couronne de Naples, et ne tarda pas à se brouiller avec ce prince, puis avec ses cardinaux de nouvelle création, qui méditèrent de l'interdire et de lui donner un curateur. Il en fit jeter six en prison après les avoir fait appliquer à la question et les avoir dégradés, puis il procéda à l'excommunication de tous ses ennemis. Assiégé dans le château de Nocera par Charles de Duraz, que de telles fureurs ne pouvaient intimider, il parvint à s'échapper, et se réfugia successiv. à Salerne, en Sicile et à Gênes, traînant partout ses cardinaux prisonn., dont il finit par se débarrasser, à l'exception d'un seul, sauvé par les prières du roi d'Angleterre. Charles de Duraz étant mort, Urbain partit pour s'emparer du royaume de Naples, qu'il regardait comme sa propriété. Mais les suites d'une chute grave l'arrêtèrent en chemin et le ramenèrent à Rome, où il m. en 1389. Son caractère offre un mélange bizarre de mysticisme et de cruauté, d'ambition et de dévotes pratiques. Il eut pour success. Boniface IX.—URBAIN VII (Jean-Baptiste CASTAGNA, pape, sous le nom d'), succéda à Sixte-Quint en 1590, et m. au bout de 13 jours seulement d'un pontificat, dont la douceur de son caractère, son intégrité, son esprit de justice, son expérience dans les affaires, avaient fait concevoir les plus belles espérances. Il eut pour success. Grégoire XIV. — URBAIN VIII (Maffeo BARBERINI, pape, sous le nom d'), succéda à Grégoire XV en 1623. Son élection fut généralem. approuvée à cause de l'intégrité de ses mœurs et de l'habileté qu'il avait montrée dans les nombreux et importans emplois, dont il avait été investi dès sa plus tendre jeunesse. Il travailla à la conversion des hérétiques, surtout des schismat. d'Orient, s'occupa de la béatific. et de la canonisation de quelq. saints personnages, fit bâtir de nouv. églises, en répara beaucoup d'anciennes, enfin condamna le livre de Jansénius par cette bulle trop fameuse de 1642: tels furent quelques-uns des actes de son administration spirituelle. Sa vie politique mérite aussi d'être remarquée. Il réussit à réunir au domaine du saint-siége le duché d'Urbin, les comtés de Montefeltro et de Gubio, la seigneurie de Pesaro, et le vicariat de Sinigaglia. Il enleva même Castro au duc de Parme en 1639, et ne lui rendit cette ville qu'en 1644, en faisant la paix avec lui. Il m. cette même année, et eut pour success. Innocent X. Urbain VIII connaissait parfaitement la langue grecque et cultivait avec succès la poésie latine. Ses vers latins ont été imprimés à Paris au Louvre, 1642, in-fol., sous ce titre: *Maffei Barberini Poemata.* On trouve de ses *poésies* ital. à la suite du même recueil.

URBAIN (FERDINAND de ST-), célèbre artiste, né à Nanci en 1654, quitta sa patrie fort jeune encore, et visita les académies des plus renommées d'Allemagne et d'Italie, pour se perfectionner dans tous les arts du dessin. Il remplit pendant dix années les fonctions de prem. graveur et de premier architecte du conseil municipal de Bologne, et passa ensuite au service des papes Innocent XI, Alexandre VIII et Innocent XII, avec les titres de leur prem. architecte et de directeur de leur cabinet de médailles. En 1703, cédant aux instances de son souverain, Léopold Ier, duc de Lorraine, il revint à Nanci, où il fut investi des mêmes fonctions qu'il avait remplies en Italie, et où il m. en 1738, comblé de faveurs. C'est surtout comme graveur et comme graveur pour les médailles et les monnaies, qu'il s'est fait un nom. Toutes les matrices qui sont sorties de son burin ont été transportées à Vienne, où on les montre dans le cabinet des médailles de l'empereur.

URBANUS (HENRI). V. CORDUS.

URBIN (ducs d'). V. MONTEFELTRO et ROVÈRE.

URCEUS CODRUS (ANTOINE), littérateur italien, né en 1446 à Rubiera, entre Modène et Reggio, professa les humanités à Forli, puis l'éloquence et la langue grecque à Bologne, où il m. en 1500. Ses *OEuvres*, publiées par Phil. Béroald, Bologne, 1502, in-f., avec sa *vie*, par Barth. Bianchini, ont été réimprimées, Venise, 1506, in-folio; Paris, 1515, in-4; Bâle, 1540, même format.

URFÉ (ANNE d'), poète plus que médiocre, né dans le Forez, en 1555, d'une ancienne et illustre famille, alliée aux maisons de Lascaris et de Savoie, s'éprit d'amour pour la belle Diane de Château-Morand, la plus riche héritière de sa province, et l'épousa selon toute apparence en 1575, mais au plus tard en 1577. Quoique ce mariage fût le résultat d'une inclination mutuelle, il fut loin d'être heureux, et fut annulé, sur la demande des deux époux, par sentence de l'officialité de Lyon en 1598. D'Urfé entra dans les ordres l'année suivante, obtint successivement plusieurs bénéfices, et mourut en 1621. Il avait été bailli, puis lieutenant-général du Forez, et Henri IV, dont il défendit avec un zèle constant les droits au trône, l'avait nommé membre de ses conseils d'état et privé. Nous citerons d'Anne D'Urfé la *Diane*, recueil de 150 sonnets, demeurés manuscrits à l'exception de 5, publiés par Duverdier dans sa *Bibliothèque françoise.* On trouvera d'autres ouvrages de lui cités dans la même compilation.

URFÉ (HONORÉ d'), l'auteur du fameux roman de l'*Astrée*, était frère cadet du précédent, et naquit à Marseille en 1567. Il était encore en 1583 au collége de Tournon, où il représenta avec ses camarades une espèce de drame de sa composition. Il embrassa la profession des armes, obtint une compagnie de 50 hommes, et signala sa valeur dans les guerres de la ligue, ainsi que son habileté dans les négociations dont il fut chargé en Savoie et à Venise. Après la dissolut. du mariage de son frère, il épousa Diane de Château-Morand, non par amour, il faut l'en croire lui-même en cette affaire, mais pour ne pas laisser sortir de sa maison les grands biens qu'elle y avait apportés. L'âge et surtout la malpropreté de Diane, toujours environnée de gr. chiens, qui entretenaient dans sa chambre et presque dans son lit une odeur insupportable, finirent par rebuter son second époux. Il se sépara d'elle, et alla vivre dans une terre qu'il possédait aux environs de Nice. Ce fut là qu'il composa son *Astrée*, dont la 1re partie, publiée en 1610, eut un succès extraordinaire. Il n'avait pas entièrement achevé ce roman, lorsqu'il mourut à Villefranche en 1625. Baro, son secrétaire, le termina sur ses manuscrits. Les meilleures éditions de l'*Astrée* sont celles de Paris, 1637, et de Rouen, 1647, 5 vol. petit in-8,

Il ne faut pas se hâter de prononcer que nos pères n'avaient pas le sens commun, parce qu'ils admirèrent les bergers du Lignon. N'oublions pas que ces bergers vinrent remplacer les héros de chevalerie, dont on était las, et qu'ils purent alors passer pour une création originale; ajoutons que les esprits, fatigués du spectacle continuel des troubles civils, durent trouver beaucoup de charme dans la description, même fausse et maniérée, des plaisirs calmes et simples de la campagne. Un examen plus approfondi des circonstances au milieu desquelles parut ce livre singulier et la lecture du livre lui-même, si quelqu'un aujourd'hui pouvait s'y résigner, nous feraient concevoir peut-être cet engouement des contemporains, partagé par d'assez bons esprits de l'âge suiv., tels que Segrais, Pellisson, La Fontaine. Parmi les autres écrits, bien moins connus, du même d'Urfé, nous citerons : *la Syreine*, Paris, 1611, in-8; 1618, même format; *la Sylvanire* ou *la Morte vive*, fable bocagère, ibid., 1625, in-8.

URIE HÉTÉEN (*Feu du Seigneur*), était le mari de Bethsabée, qui commit l'adultère avec David. Quand ce saint roi s'aperçut qu'elle était enceinte, il fit venir Urie à Jérusalem, l'y retint deux jours, et l'engagea fortement à aller passer la nuit dans sa maison, espérant sans doute qu'il s'approcherait de sa femme, dont le crime serait ainsi couvert aux yeux des hommes et de son époux lui-même. David poussa la précaution jusqu'à enivrer Urie; mais ce brave homme, plus fidèle à son devoir qu'on ne l'aurait voulu, persista à se tenir aux portes du palais, avec les officiers de garde, pendant les deux nuits qu'il passa à Jérusalem. Le roi, pour se débarrasser de lui, l'envoya au siége de Rabba, où, par son ordre, il fut exposé à l'endroit le plus dangereux. L'on sait qu'il y fut tué (2e *Livre des rois*, chap. 11). — URIE, souverain-pontife, successeur de Sadoc II, est cité dans l'Écriture pour avoir eu la complaisance coupable de ne plus offrir les sacrifices et les oblations, au mépris des lois du Seigneur et au gr. scandale d'Israël, que sur un autel nouveau, dont le modèle lui avait été donné par le roi Achaz (4e *Livre des rois*, chap. 16). — URIE, fils de Séméi de Cariathiarim, contemporain de Jérémie, prophétisa les mêmes choses que lui devant le roi Joakim, par les ordres duquel il fut tué, quoiqu'il eût cherché un refuge en Égypte (*Jérémie*, chap. 26).

URQUIJO (MARIANO-LUIS, chevalier de), ministre espagnol, né dans la Vieille-Castille en 1768, puisa de bonne heure, dans une éducation soignée et des voyages faits avec fruit, ces idées de philosophie et de sage liberté qui furent la règle de sa conduite politique. Il ne tarda pas à avoir, à propos d'un petit écrit, quelq. démêlés avec le saint-office, qui pourtant le traita avec assez d'indulgence, grâce au tit. d'officier de la première secrétairerie d'état, dont il s'était trouvé tout d'un coup revêtu par les soins du comte d'Aranda : ce fut ainsi que le chemin des emplois publics lui fut ouvert. Il était arrivé à la place de prem. commis de la prem. secrétairerie d'état et des dépêches, lorsq. le portefeuille lui en fut confié provisoirem. au mois d'août 1798, puis définitivement par la retraite de Saavedra. Le jeune ministre, doué d'un caractère ferme et d'un esprit actif, entra hardiment, dès le premier jour de son administration, dans des voies larges et généreuses. Il s'efforça de réformer les abus introduits dans l'organisation du clergé, encouragea l'industrie, travailla à relever la marine nationale, montra assez de véritable amour des sciences pour braver les inquiétudes jalouses de l'Espagne, et ouvrir l'Amérique aux investigations de l'illustre baron de Humboldt, propagea la vaccine dans sa patrie, affranchit les états de S. M. C. de la dépendance de Rome en certains points, conformément à l'antique discipline de l'église, et s'éleva enfin, par le seul éclat de ses services, à la plus haute faveur. Il osa songer alors à supprimer le tribunal de l'inquisition pour en reverser les biens sur des établissem. utiles; mais il n'était pas encore assez puissant, et il se contenta de rendre ce tribunal exceptionnel tant soit peu dépendant de l'autorité royale, et de donner quelques garanties à ses justiciables. Ces modifications suffirent pour soulever la plus grande part. du clergé contre Urquijo, qui, fort de l'amitié de son roi, aurait conjuré peut-être cet urage, s'il n'eût rencontré un ennemi encore plus redoutable dans le favori Godoï. Il fut disgracié à la fin de 1800, et conduit à la citadelle de Pampelune, où il fut tenu au secret le plus rigoureux jusqu'à l'avènement de Ferdinand VII au trône, en 1808. Redevenu libre, il mit tout en œuvre pour détourner son souverain du funeste voyage de Bayonne. L'on voit, par sa correspondance, qu'il prévoyait dès-lors les malheurs de son pays, et qu'il indiquait le moyen de les prévenir. Après l'abdication des princes espagnols, il accepta, sous le nouveau roi, la place de ministre d'état. Il ne devait plus recouvrer son ancienne influence; mais il eut du moins la joie de voir le tribunal de l'inquisition supprimé en 1808 par Buonaparte, et en 1813 par les cortès. Il fut fidèle au roi Joseph dans ses revers, et vint se fixer en 1814 à Paris, où il mourut en 1817, quelque temps après avoir reçu de son ancien maître, Charles IV, l'assurance d'une affection que rien n'avait pu ni n'avait dû éteindre.

URRAQUE ou URRACA, reine de Castille, fille d'Alphonse VI, fut mariée de bonne heure à Raymond de Bourgogne, devint veuve (1100), et 6 ans après épousa Alphonse-le Batailleur, roi d'Aragon et de Navarre. Les galanteries scandaleuses et l'humeur acariâtre de la princesse la firent détester de son nouvel époux. Ses querelles avec lui devinrent publiques. Urraque était fort belle : elle n'eut pas de peine à entraîner dans son parti beaucoup de grands seigneurs. Ils voulurent déposer Alphonse : mais, s'avançant à la tête d'une armée contre la troupe des favoris de la reine, il les obligea de reconnaître son autorité. Urraque se vengea, en exilant ses anciens favoris, et sur ce point elle ne trouva pas d'opposition de la part d'Alphonse; mais elle ne se montra dès-lors que plus éhontée. Elle entretenait publiquement un commerce criminel avec le comte de Lara, qui aussi se fit ouvertem. son champion après que le roi indigné eut fait enfermer Urraque dans un château-fort. Les nobles castillans, soulevés par P. de Lara, délivrèrent la princesse, que son époux répudia enfin, sans vouloir toutefois lui rendre l'intégralité de sa dot : de là une guerre entre les 2 part. (1111). D'abord réduite à fuir, Urraque obligea ensuite Alphonse à évacuer la Castille. Elle y régna jusqu'en 1117, époq. où ses sujets, las d'elle et de P. de Lara, appelèrent sur le trône Alphonse-Raymond, issu du premier mariage de la princesse. Une telle femme ne pouvait être qu'une marâtre : elle le prouva en soulevant un parti contre son fils, qui, vainqueur, lui donna la liberté, après l'avoir contrainte à renoncer à la couronne. Elle réussit encore à mettre dans son parti quelques grands seigneurs, et porta alors la guerre à sa sœur Thérèse (*v.* ce nom), pour lui arracher plus. places de la Galice, dont celle-ci s'était emparée pendant les démêlés d'Urraque avec son époux et son fils. Une maladie violente mit fin aux jours d'Urraque en 1126, et cet événement passa pour une punition que lui envoyait le ciel, qu'elle avait outragé en pillant le trésor de l'église de St-Isidore-de-Léon.

URREA (JÉRÔME de), écriv. espagnol, né vers 1515 à Epila, en Aragon, se distingua au service militaire pendant la seconde moitié du règne de Charles-Quint, qui le fit chevalier de l'ordre de Saint-Jacques. Comme beaucoup d'autres gentilshommes attachés à ce prince, il se délassait des fatigues de la guerre par la culture des lettres et de la poésie. La plus estimée de ses productions, la seule que nous citerons ici, est un *Dialogue* (en

prose) *sur le véritable honneur milit. et les moyens de concilier l'honneur avec la conscience*, Venise, 1566, in-4; Madrid, 1575, in-8. Plusieurs inadvertances sont échappées au savant auteur de la *Bibliotheca hispana* dans l'article qu'il a consacré à Jérôme de Urrea.

URRUTIA (JOSEPH de), général espagnol, né en Biscaye vers 1728, parvint de grade en grade à celui de brigadier, dans lequel il servait en 1791 lors du siége de Ceuta par le roi de Maroc. Il fit la campagne de 1793 contre la France en qualité de maréchal-de-camp, et obtint la même année le titre de lieutenant-général. A la fin de l'année suivante, il avait acquis une assez belle réputation pour être appelé au commandement de l'armée de Catalogne, devenu vacant par la mort du comte de La Union, et pour être nommé en même temps capitaine-général de la Catalogne et président de l'audience roy. de la même prov. Il rétablit un peu ou du moins il soutint les affaires de l'Espagne, surtout lorsque Schérer eut remplacé Pérignon dans le commandement de l'armée française. Il avait repris l'offensive lorsque fut signée la paix de Bâle (1795). Elevé bientôt après au grade de capitaine-général, qui équivaut à celui de maréchal de France, il fut encore chargé de plusieurs autres fonctions honorables; mais, loin de faire sa cour au favori Godoï, prince de la Paix, ayant refusé de commander sous lui l'armée destinée contre le Portugal, il mourut à Madrid, en 1800, dans une sorte de disgrâce.

URSATUS. V. ORSATO.

URSIN (JEAN-HENRI), antiquaire, m. en 1667 à Ratisbonne, où il était surintendant. Nous citerons de lui: *Compendium historiæ de ecclesiarum germanicarum origine et progressu, ab ascensione Christi usquè ad Carolum Magnum*, Nuremberg, 1664, in-8. — URSIN (George-Henri), fils du précédent, né en 1647, enseigna les belles-lettres à Ratisbonne, où il mourut en 1707. Nous citerons de lui: *Grammatica græca et selecta græca ex optimis linguæ auctoribus excerpta*, Nuremberg, 1691; réimp. en 1714, in-8. — URSIN (Jean-Frédéric), né en 1735 à Meissen, en Saxe, mort en 1796 à Boritz, où il était ministre protestant, est particulièrement connu par une traduction allem. de la *Chronique de Dithmar*, qu'il publia, avec la *vie* de l'aut., à Dresde, en 1790. Il avait préparé une édition latine du même ouvrage avec des *notes*. La mort le prévint; mais son travail a servi pour l'édition suivante: *Dithmari, episcopi merseburgensis, Chronicon*, etc., Nuremberg, 1807, in-4.

URSIN ou URSICIN, antipape. V. DAMASE (St).

URSINS. V. BENOÎT XIII, JOUVENEL DES URSINS, MONTMORENCI et ORSINI.

URSINS (ANNE-MARIE DE LA TRÉMOILLE, princesse des), si célèbre dans les fastes de l'Espagne, était Franç., et avait épousé en 1659 Adrien-Blaise de Talleyrand, prince de Chalais, qu'elle suivit dans l'exil en 1663, lorsque ce seigneur, à cause de son duel fameux contre les sieurs de La Frette, le chevalier de Saint-Aignan et le marquis d'Argenlieu, fut contraint de quitter la France. Restée veuve bientôt après, et se trouvant en Italie sans fortune, elle fut protégée et peut-être aimée par les cardinaux de Bouillon et d'Estrées, qui lui firent épouser en 1675 le duc de Bracciano, prince romain et du Saint-Empire, chef de la puissante famille Orsini (des Ursins), déjà vieux et possesseur d'une grande fortune: de cette époque date l'existence politique de la princesse des Ursins. Son luxe, le charme de son esprit, la grâce de ses manières, son ambition et son habileté, qui déjà perçaient l'une et l'autre, lui eurent bientôt acquis dans Rome une influence qui s'accrut encore après la mort de son second époux. Elle se trouvait ainsi libre, riche et presque puissante, lorsqu'on parla du mariage du roi d'Espagne, Philippe V, avec la princesse de Savoie (1701). On lui proposa, et elle accepta la charge importante de *camarera-mayor* de la jeune reine, auprès de laquelle elle eut bientôt employé avec succès toutes les ressources qu'elle avait pour plaire et dominer. Elle travailla à donner à la reine sur son époux un ascendant dont elle profita elle-même. Forte de ce double appui que lui présentait l'amitié bienveillante de Philippe et de son épouse, elle commença l'exécution d'un plan conçu vraiment dans l'intérêt de la nation qu'elle venait d'adopter. Quoiqu'elle se fût engagée à seconder les vues de Louis XIV, qui voulait avoir une grande part d'influence sur les affaires d'Espagne, elle se fit tout-à-fait Espagnole, rappela les gr. du pays dans les emplois d'administration publiq., et s'efforça de les relever de leur abaissem. Mais, chose étrange! ses projets éprouvèrent une vive opposition de la part de ces hommes eux-mêmes, qu'elle voulait affranchir lentement de la tutelle étrangère. Les plus grands obstacles toutefois devaient lui venir et lui vinrent des agens de la France, qu'elle était encore forcée de ménager, et qui combattaient son système, le regardant peut-être comme prématuré et dangereux pour l'Espagne, mais surtout comme funeste à leur propre crédit. Une longue lutte s'engagea entre le cardinal d'Estrées, ambassadeur de France, et la princesse des Ursins, qui réussit (1703) à faire rappeler cet adversaire, jadis son protecteur et son ami. Elle obtint qu'il fût remplacé par l'abbé d'Estrées, neveu du cardinal et l'un des principaux artisans de sa disgrâce. Cet abbé, ayant cessé bientôt d'être un instrument docile des volontés de celle à qui il devait son élévation, fut rappelé à son tour, non sans avoir miné par sa résistance et par ses dénonciations le crédit de la princesse, qui ne tarda pas à recevoir de Louis XIV l'ordre de sortir d'Espagne et de se retirer en Italie (1704). Elle céda avec l'espoir fondé de reparaître plus puissante un jour sur la scène. Craignant, si elle allait en Italie, de se voir reléguée pour toujours loin des affaires, elle désirait vivement aller à Versailles porter sa justification; n'ayant pu obtenir l'autorisation de faire ce voyage, elle réussit au moins à rester en France, et s'établit à Toulouse. Là, dans une apparente inaction, elle attendit et prépara des temps meilleurs: les circonstances d'ailleurs la favorisèrent. L'état de la France et de l'Espagne empirait chaque jour, et une intime union entre les deux couronnes devenait indispensable et restait bien difficile, grâce au mécontentement qu'éprouvait la jeune épouse de Philippe V du renvoi de sa favorite. Louis XIV consentit à entendre la justification de madame des Ursins, qui vint à Paris au commencem. de 1705, et retourna bientôt à la cour de Madrid avec plus d'influence que jamais, et comme triomphante. Elle avait promis de seconder les vues et les intérêts de la France, et elle chercha à prouver son dévouement par une conduite assez imprudente, qui ne fut pas toujours approuvée à Versailles. Loin de favoriser comme autrefois les Espagnols, en qui elle venait enfin de reconnaître plus de vanité que de véritable attachement pour leur roi d'origine française, elle les abandonna, les desservit, les éloigna. Elle mit si peu de mesures dans l'accomplissement de son nouveau système, qu'elle contribua sans doute à diminuer les ressources de Philippe V, qui bientôt fut mis à deux doigts de sa perte. Elle n'en ménagea pas davantage les généraux que lui envoyait la France, et elle fit rappeler, après de longues querelles, le maréch. de Berwick d'abord, et ensuite le duc d'Orléans lui-même. Il est vrai qu'elle avait des motifs de soupçonner et de craindre l'ambition personnelle de ce prince, qui paraissait travailler pour son propre compte. Cependant ces démêlés fréquens altéraient le crédit de madame des Ursins à la cour de Versailles, qui, aigrie d'ailleurs par des désastres inouïs, se contenta d'envoyer à Philippe V un général dont elle ne se servait pas: c'était ce Vendôme qui, contre l'attente universelle, affermit la dynastie des Bour-

bons au-delà des Pyrénées. On doit dire que, dans la crise terrible où se trouva l'Espagne pendant plus de trois années, madame des Ursins, quoiqu'elle éprouvât souvent de grandes injustices et d'amers dégoûts, montra un courage qui ne contribua pas peu à soutenir celui de ses maîtres et de leurs sujets. Lorsque les temps devinrent meilleurs, elle persista dans son système, et éloigna des emplois les Espagnols, sans vouloir se souvenir que plusieurs d'entre eux avaient exposé pour la cause des Bourbons leur fortune et leur vie, et sans avoir égard non plus aux représentations de la cour de France. Elle acheva de se mettre mal avec cette cour par le projet ambitieux, qu'elle suivit obstinément, de se faire donner pour elle-même une souveraineté dans les Pays-Bas. Elle avait assez à faire pourtant de remédier aux maux intérieurs du royaume et de soutenir la guerre contre l'empereur, qui ne renonçait pas à ses prétentions. Elle eut à regretter plus tard de n'avoir pas su se conserver l'appui de la France. La reine mourut en 1714, et laissa, il est vrai, à son amie un protecteur encore bienveillant dans le roi son époux; mais ce n'était plus la même chaleur d'amitié, et d'ailleurs ce prince, jeune, d'un tempérament ardent et attaché fortement à ses principes relig., ne pouvait demeurer long-temps veuf. Madame des Ursins se résigna à lui chercher une femme; mais trompée par Albéroni, qui commençait alors sa carrière d'intrigues, elle jeta les yeux sur Elisabeth Farnèse, nièce et héritière du duc de Parme, dont elle croyait que la reconnaissance bien légitime et la timidité apparente lui assureraient la même influence dans les affaires publiques. Elle alla au-devant de sa nouvelle souveraine à quelq. lieues de Madrid; mais à peine avait-elle eu le temps de lui donner sur l'étiquette de la cour esp. un avis naturel, autorisé par la charge de *camarera-mayor*, que la jeune princesse, s'emportant sur un si léger motif, la chassa de sa présence, et donna l'ordre formel qu'elle fût enlevée et conduite hors du royaume. On a pensé, non sans quelque raison, que ce mouvement de colère si décisif avait été préparé et combiné par les nombreux ennemis qu'avait la princesse des Ursins en France et en Espagne. Quoi qu'il en soit, elle fut jetée à l'instant même dans un carrosse escorté de gardes, et fut conduite ainsi jusqu'à la frontière sans femmes, sans suite, sans autre vêtement que son habit de cour, par un froid rigoureux, au mois de décemb. 1714. L'accueil qu'elle reçut à Paris de Louis XIV dut lui prouver que tout était fini pour elle. De France elle passa en Savoie, puis à Gênes et ensuite à Rome, où elle se fixa. Son existence y était assurée par l'exactitude de Philippe V à lui payer ses pensions : c'était au reste la seule faveur qu'elle avait pu obtenir de lui. Pour avoir encore une sorte d'occupation malgré son grand âge, elle s'attacha à la fortune du prétendant Jacques Stuart, et tint la maison de ce prince. Elle mourut en 1722. *Voy.*, pour plus de détails, les *Mémoires* de St-Simon, les *Mémoires* de Duclos, et les *Lettres inédites de madame de Maintenon et de madame la princesse des Ursins*, 1826, 4 vol. in-8. On a publié aussi les *Lettres de madame des Ursins au maréchal de Villeroy*. M. Alex. Duval a fait représenter, sous le titre de la *Princesse des Ursins*, en 1825, une pièce romanesque, comprise dans la collection de ses *OEuvres complètes*.

URSULE (Ste), vierge et martyre, passe généralement pour avoir été la fille d'un prince de la Grande-Bretagne et pour avoir été martyrisée à Cologne ou près de Cologne, les uns disent vers 384, les autres, et c'est l'opinion la plus répandue, en 453. Le nombre des compagnes de cette sainte s'étend depuis 11 jusqu'à 11 mille. Le peuple, qui aime l'extraordinaire, a adopté ce dernier nombre, et appelle ces bienheureuses victimes de la foi les *onze mille vierges*. Cette opinion est probablement une erreur; mais on est assez porté à croire qu'elle se fonde sur le nom d'une des compagnes de Ste Ursule, qui est appelée *Undecimilla* par les légendaires et même par un ancien missel qui appartenait à la Sorbonne. Toutefois il paraît certain que la communauté où se trouvait Ste Ursule était fort nombreuse. Le Martyrologe romain se contente de nommer cette vierge et ses compagnes, sans déterminer leur nombre, qu'il est impossible de constater. Ste Ursule, regardée comme la patronne de la Sorbonne, a d'ailleurs donné son nom à un ordre de religieuses destinées à l'éducation de la jeunesse.

USHER (Jacques), archevêque d'Armagh, plus connu sous le nom latin d'*Usserius*, né à Dublin en 1580, fut l'un des plus savans hommes de son temps. Dès l'âge de 14 ans, il se livra à l'étude de l'histoire avec une grande ardeur. Ayant perdu son père, qui était greffier de la chancellerie d'Irlande, il céda à son frère le droit qu'il avait à cet emploi lucratif, pour s'attacher entièrement à l'étude de la théologie, des pères et des scolastiques. Dès 1601, il s'adonna à la prédication et dirigea principalement ses sermons contre les catholiques. Ses talens et la faveur du roi Jacques I[er] lui valurent successivement une chaire de théologie à l'université de Dublin en 1607, la dignité de chancel. de l'égl. de St-Patrick, l'évêché de Meath, la place de membre du conseil privé d'Irlande et, en 1624, l'archev. d'Armagh. Dans ces deux dern. places, il déploya le plus gr. zèle contre les catholiques et s'opposa vivement à ce qu'on passât un acte de tolérance en leur faveur. Il publia contre eux un grand nombre d'ouvrages; dont quelques-uns avaient pour but de montrer que la croyance des premiers chrétiens sur les points contestés entre les protestans et les romains est la même que celle des réformés. Tout archevêque et primat qu'il était, il ne croyait pas que l'épiscopat fût un ordre distinct de celui de la prêtrise, du moins quant à leur divine institution. La prééminence de l'un sur l'autre ne lui paraissait être que de discipline. Il resta constamment attaché à la cause de Charles I[er] dans les troubles de l'Angleterre, et voua même à sa mémoire une sorte de culte pieux. Dépouillé des revenus de son archevêché par la révolte des catholiques d'Irlande, il se vit exposé à plus d'une persécution, se réfugia à Londres chez la comtesse de Peterborough, et m. dans une maison de campagne de cette dame à Ryegate, au comté de Surrey, en 1656. Parmi ses ouvrages, nous citerons : *de Ecclesiarum christianarum Successione et Statu*, Londres, 1613; *de la Religion des anciens Irlandais et Bretons* (en anglais), ibid., 1622, 1631, in-4; *britannicar. ecclesiar. Antiquitates*, Dublin, 1639, in-4; avec des corrections et augmentations, Londres, 1687, in-fol.; *Annales Veteris et Novi Testamenti*, ibid., 1650-54; Paris, 1673; Genève, 1722. M. Aikin a publié récemment les *vies* de Selden et d'Usher en 1 vol. in-8. — USHER (James), écrivain anglais, né en 1720, de la même famille que le précédent, mais de parens catholiques, prit les ordres dans l'église romaine, après avoir sans succès exploité une ferme et fait le commerce des draps. Il ouvrit à Kensington-Gravel-Pits une école qu'il dirigea utilement jusqu'à sa m., arrivée en 1772. Il est auteur de quelques productions ingénieuses, parmi lesquelles nous citerons seulement un *nouveau Système de philosophie*, où il censure Locke, et *Elio*, ou *Discours sur le goût*, *adressé à une jeune dame*.

USSERMANN (Emilien), savant bénédictin, bibliothécaire au monastère de St-Blaise, né en 1737 à St-Ulrich, dans la Forêt-Noire, m. dans son couvent en 1798, s'est fait connaître d'une manière avantageuse comme littérateur et comme hist. Nous citerons de lui : *Monumenta res allemanicas illustrantia*, des presses de l'abbaye de St-Blaise, 1792, 2 vol. in-4.

USSIEUX (Louis d'), littérateur et agronome né à Angoulême en 1747, vint s'établir de bonne

heure à Paris pour y cultiver les lettres avec plus d'activité que de succès. Dans les premières années de la révolution, il se retira dans un domaine près de Chartres, où il partagea son temps entre l'étude, l'éducation d'un troupeau de *mérinos* et des essais d'agriculture, qui ne réussirent pas toujours. En 1795, il fut député par le département d'Eure-et-Loir au conseil des anciens, où il ne se fit pas beaucoup remarquer. Il retourna, dès qu'il le put, à ses travaux agricoles, fut élu en 1801 membre du conseil-général de son départem., m. près de Chartres en 1805. Il nous serait impossible d'énumérer ici tout ce qui est sorti de sa plume, car il était associé à la plupart des entreprises littér. de son temps; il publiait chaque mois des nouvelles historiques, et faisait aussi gémir les presses par ses trad. de l'allemand et de l'italien. Nous nous contenterons de dire qu'il eut part avec Bastide l'aîné à l'*Histoire de la littérature française*, Paris, 1772, 2 vol. in-12; qu'il fit quelq. pièces de théâtre bien peu remarq.; qu'il fournit des articles importans, entre autres celui de la *Vigne*, à la continuation du *Cours d'agriculture* par l'abbé Rozier, ainsi que plusieurs mémoires aux *Recueils* de la société d'agriculture; enfin qu'il publia seul les ouvrages suivans : *Hist. abrégée de la découv. et de la conquête des Indes par les Portugais*, Paris, 1772, 2 vol. in-12; le *Décaméron français*, ibid., 1774, 2 vol. in 8, fig.; les *Nouvelles françaises*, ibid., 1775, 3 vol. in-8.

USTARIZ (Jérôme), le premier Espagnol qui se soit distingué par ses connaissances en économie polit., naquit dans la Navarre vers la fin du 17e S., et m. vers le milieu du 18e. Il est principalement connu par son ouvr. intitulé : *Théorie et Pratique du commerce et de la marine*, 1724, in-4; Madrid, 1742, in fol.; trad. en franç. par Forbonnais, Paris, 1753, in-4. — Ustariz (Gabriel), né à Caracas, dans l'Amérique espagnole, vers 1772, embrassa d'abord la carrière militaire, qu'il quitta ensuite pour jouir des douceurs de la vie privée au milieu de ses propriétés. En 1810 éclata la révolution de Caracas, qu'il favorisa de ses conseils et de ses facultés, et dont il fut un des plus constans défenseurs. Il fut tué en 1814, au moment où le génér. Moralès faisait triompher le parti royaliste, qui devait être bientôt abattu.

USTÉRI (Léonard), né en 1741 à Zurich, où il mourut en 1789, avait été dans cette ville professeur et chanoine. Les réformes qui y furent opérées en 1773 dans les écoles et le gymnase, lui sont dues en grande partie. Il y fonda une école spéciale pour les filles des classes inférieures de la société. Cette école devint bientôt le modèle d'un nombre considérable d'établissemens pareils en Helvétie et en Allemagne. Conservateur de la bibliothèque de la ville et membre de la société physique, il rendit d'importans services à l'une et à l'autre. On a de lui quelques écrits relatifs aux travaux de cette société ou au régime de l'école qu'il avait fondée.

USTRZYCKI (André-Vincent), évêque de Przmamisl, a vécu vers la fin du 17e S., et s'est fait connaître surtout par des traductions du latin, de l'italien et du français. On cite particulièrement sa traduction en vers du *Rapt de Proserpine* de Claudien, et de l'*Achilléide* de Stace.

USUARD, connu par le *Martyrologe* qu'il a compilé, florissait dans le 9e siècle. On sait qu'il embrassa la vie religieuse à l'abbaye de Saint-Germain des-Prés, qu'il fut honoré du sacerdoce, et qu'ayant été envoyé en Espagne pour chercher le corps de St Vincent, il en rapporta les corps des saints martyrs George, Aurèle et Natalie. Charles-le-Chauve le félicita beaucoup sur le succès de son pieux voyage. Ce fut de ce prince qu'Usuard reçut la mission de composer un nouveau *Martyrologe*. Il mourut en 876 ou 877, après avoir rempli cette tâche et dédié son travail au roi. Ce *Martyrologe*, qui ne tarda pas à être adopté par la plupart des églises de France, d'Allemagne et d'Italie, a servi de base au martyrologe rom. On l'imprima pour la prem. fois à Lubeck en 1475, in-fol., à la suite du *Rudimentum novitiorum*. Les curieux recherchent l'édit. de Florence, 1486, in-4, regardée comme originale, attendu que l'ouvrage n'avait paru jusqu'alors que dans des recueils; mais la meilleure, est celle d'Anvers, 1714, in-fol., que l'on doit au P. Sollier. *Voy.*, pour plus de détails, l'*Histoire litt. de France*, par de Rivet, t. 5, p. 436 et suiv.

USUN-CASSAN. V. Ouzoun-Haçan-Beig.

UTEN-BOGAERT. V. Uitenbogaard.

UTENHOVE ou UYTTENHOVE (Charles), né à Gand vers 1536, m. à Cologne en 1600, cultiva les muses latines et grecques. On a recueilli quelques-unes de ses pièces dans les *Deliciæ poetarum belgicorum*, t. 5.

UVA (Benoît dell'), bénédictin de la congrégation du Mont-Cassin, né à Capoue vers 1530, n'est plus connu aujourd'hui que par des poésies ital. en l'honneur de la religion. On sait qu'il habita Naples pendant la plus grande partie de sa vie, qui fut assez longue; mais on n'a sur lui que fort peu d'autres renseignemens, parce que les critiques l'ont beaucoup négligé. Son recueil poétique a été imprimé plusieurs fois, entre autres à Venise, 1737, in-12, sous ce tit. : *le Vergini prudenti, con tutte le altre rime di don Benedetto dell' Uva, monaco cassinense*. On y trouve des choses qui méritaient d'attirer davantage sur lui l'attention des biogr.

UXELLES (Nicolas de Blé, marquis d'), maréch. de France, né à Châlons, en 1652, d'une ancienne famille de Bourgogne, fut destiné à l'état ecclésiastique; mais son frère aîné ayant été tué, il lui succéda dans le gouvernement de la ville et citadelle de Châlons. Il fit ses prem. armes, en 1674, au siège de Besançon, et son avancem. fut rapide, grâce surtout à la protection du ministre Louvois. En 1688 il servait, en qualité de lieutenant-gén., sous les ordr. du dauphin, au siége de Philisbourg; et à la fin de la campagne il fut fait chevalier des ordres du roi. L'armée française ayant été obligée d'évacuer l'Allemagne, il resta chargé de défendre Mayence contre toutes les forces de l'Empire. Il fit dans cette ville une résistance qui peut bien passer pour vigoureuse, mais enfin il capitula (1689). On savait qu'il était la créature de Louvois, on le soupçonna d'avoir rendu Mayence pour retarder la paix, qui devait nécessairement diminuer l'influence du ministre de la guerre, et on le hua en plein spectacle à Paris. Louis XIV, au contraire, lui fit l'accueil le plus flatteur, lui laissa, pendant tout le reste de la campagne, le commandement des troupes stationnées en Alsace, le comprit en 1703 dans sa nombreuse création de maréchaux, et l'envoya en 1710, avec le cardinal de Polignac, négocier la paix à Gertruydenberg. D'Uxelles ne montra pas dans cette circonstance une grande habileté, et cependant, après la m. de Louis XIV, il fut nommé président du conseil des affaires étrangères et admis au conseil de régence. Il eut l'air de vouloir lutter contre le régent; mais il lui céda bientôt, et m. à Paris en 1730, laissant une bien faible réputation, même comme général. St-Simon et l'abbé de Saint-Pierre l'ont peint sous des couleurs assez défavorables.

UZ (Jean-Pierre), poète allemand, né à Anspach, en Franconie, en 1720, étudia la jurisprudence à Halle, mais dès cette époque il traduisit en allemand, de concert avec deux de ses amis, les plus beaux morceaux d'Homère, de Pindare et d'Anacréon. Ce premier travail lui donna l'idée d'imiter la prosodie et la versification des anciens : ses essais en ce genre ne le satisfirent point, et dès ce moment il prit la résolution de ne plus écrire qu'en vers rimés. Il eut plus tard à cette occasion de longs et vifs démêlés avec ceux des savans allemands que l'on appelait *miltoniens* ou *anglomans*, à cause qu'ils repoussaient l'usage de la rime, à l'exemple de Mil-

ton. Tout en cultivant la poésie, Uz remplit plus. places de magistrature à Anspach. Il venait d'être nommé prem. juge du tribunal de cette ville, lorsqu'il mourut en 1796. Ses poésies ont paru dans plusieurs recueils, parmi lesquels nous nous contenterons de citer celui qui a pour titre : *Recueil complet des œuvres poétiques de J.-P. Uz*, Leipsig, 1768, 2 vol. in-8. On trouve quelques pièces de lui dans le *Choix de poésies allemandes*, Paris, 1766, et Avignon, 1770, in-8.

UZÈS (Aldebert d'), né à Uzès, au commencement du 12ᵉ S., de la famille de ce nom, l'une des plus puissantes du temps, dans le Bas-Languedoc. Elu évêq. de Nîmes en 1141, il jouit de beaucoup de considération dans l'église et de faveur auprès du roi Louis-le-Jeune. Il fut chargé par le pape Alexandre III de réconcilier le comte de Toulouse, Raimond V, avec Constance, sa femme, sœur du roi de France. Il ne réussit point, se résigna à son mauvais succès, et s'abstint de faire parler l'autorité de l'église, parce qu'il pouvait être dangereux de s'aliéner un prince aussi puissant que le comte de Toulouse au moment où deux papes se disputaient la tiare. Plus tard il traita avec moins de douceur le fils de Raimond V. Il fut un des pères du concile de Lombers (1165), par qui fut condamnée la doctrine des Albigeois, et il contribua ainsi à préparer les longs malheurs dont son pays fut bientôt accablé, et auxquels l'établissement de l'inquisition mit le comble. Il mourut en 1180.

UZZANO (Nicolas d'), homme d'état florentin, fut lié d'une étroite amitié avec Thomas Albizzi, qui gouverna la république de Florence de 1382 à 1417. Il succéda à son crédit, et demeura comme lui attaché au parti guelfe et à l'aristocratie; mais il se montra plus modéré que les Albizzi, et par cela même plus habile. Il s'efforça d'étouffer les anciennes haines, d'assoupir les vengeances, et de maintenir la paix intérieure. Au dehors sa conduite fut égalem. pacifique : il donna un asile au pape Martin V, assura à sa patrie l'alliance de Braccio de Montone, le premier général de son temps, fit la paix avec le duc de Milan (1419), et termina également par un traité glorieux, en 1428, la guerre que Philippe-Marie Visconti avait déclarée aux Florentins en 1423. Mais Renaud, fils de Thomas Albizzi, eut assez d'influence pour entraîner de nouveau les Florentins dans une guerre contre les Lucquois (1429), qui ne répondit point aux espérances du jeune ambitieux, et qui contribua à ranimer les factions dans Florence. Uzzano mourut en 1432, et, 2 ans après sa mort, tout son parti fut exilé.

V

VACA DE GUZMAN (Joseph-Marie), poète espagnol, né dans le royaume de Grenade en 1745, fut avocat et recteur perpétuel du collége de St-Jacques à Alcala-de-Hénarès, et m. vers l'an 1805. On a de lui un poème sur *la Destruction des vaisseaux de Cortez*, trad. en français par M. Mollien; un autre sur *la Reddition de Grenade* : tous les deux couronnés en 1778 et 1779 par l'acad. roy. de Madrid; 3 *églogues*; et 4 *lettres* contre les détracteurs de ses poésies. — Vaca de Guzman y Manrique (don Gutierre-Joachim), frère du précéd., auditeur à la chancellerie royale de Grenade, m. vers le commencement du 19ᵉ S., a trad. de l'italien en espagnol les *Voyages de Henri Wanton aux terres inconnues australes*, etc., Madrid, 1778, 4 vol. in-8; un *Rapport sur les tremblemens de terre dans le royaume de Grenade*, Grenade, 1779, in-4.

VACCA (Flaminio), sculpteur romain du 16ᵉ S., principalement connu comme restaurateur de statues, florissait sous le pontificat de Sixte-Quint. On a de lui un recueil intit. : *Memorie di varie antichità di Roma*, publ. en 1704 à Rome par Ottavio Falconieri.

VACCA-BERLINGHIERI (Franc.), méd., né en 1732 près de Pise, fut prof. de chir. dans cette ville, refusa la place de médecin du roi de Pologne, qui l'aurait distrait d'une pratique très-active, composa plus. ouvr. qui le placèrent au rang des prem. médecins de l'Italie, et m. en 1812. On a de lui : *Considerazioni intorno alle malattie putride*, Lucques, 1781, in-8; *Saggio intorno alle principali.......... malattie del corpo umano*, etc., Pise, 1799, in-8; *Lettere fisico-mediche*, ibid., 1790, in-4; *Riflessioni su' i mezzi di stabilire e di conservare nell' uomo la sanità*, etc., ibid., 1792, in-4; Venise, 1801, in-8; *Codice elementare di medicina pratica*, Pise, 1794, 2 vol. in-8; *Meditazioni sull' uomo malato e sulla nuova dottrina de Brown*, ibidem, 1795, in-8; *Filosofia della medicina*, Lucques, 1801, in-8; *Di un nuovo potere della missione di sangue*, Pise, 1804, in-8; et quelques autres écrits moins importans. — André Vacca-Berlinghieri, fils du précéd., mort en 1826 à Pise, où il était profess. de chirurgie et de clinique, fut un des plus habiles chirurgiens de son temps.

VACCARO (André), peintre, né en 1598 à Naples, où il m. en 1670, fut élève de Girolamo Imparato. Il suivit d'abord la manière du Caravage, puis celle du Titien. On trouve un grand nombre de ses compositions dans sa patrie. Le Musée royal de Paris possède de lui un tableau représ. *Vénus au désespoir sur le corps expirant d'Adonis*. — Vaccaro (François), peintre et grav. à l'eau-forte, né à Bologne vers 1636, fut élève de l'Albane. On cite les fresques qu'il exécuta dans une des chapelles de l'église de St-Vital de Bologne. On connaît de lui, comme grav., 12 pièces représentant des *vues perspectives* de ruines, de fontaines et d'édifices d'Italie. Il avait composé un *Traité de perspective* dont il grava lui-même les planches. On ignore l'époque de sa mort.

VACCHIERY (Charles-Albert), littérateur, né en 1745 à Dachau, en Bavière, devint membre de l'académie des sciences de Munich en 1779. Deux ans après il fut nommé membre du conseil administratif de l'univ., puis curateur en chef des écoles et de l'instruction dans le royaume, conseiller intime du roi, et enfin chancelier de la cour suprême. Il m. à Munich en 1807. On a de lui, dans les *Mém.* de l'acad. de Munich, un grand nombre de *dissertations* relatives à l'histoire de Bavière. Il a laissé plusieurs ouvrages MSs. sur le même sujet.

VACE (Robert). V. Wace.

VACHER. V. Levacher.

VACHET (Jean-Antoine Le), institut. des sœurs de l'*union chrétienne*, naquit à Romans, en Dauphiné, vers 1603. Après avoir visité Rome, où il se rendit en mendiant, il entra chez les jésuites de Dijon; il vint plus tard recevoir les ordres sacrés à Paris. Se dévouant au service des pauvres et des malades, il fit des missions dans les campagnes, dans les prisons et les hôpitaux, dressa les statuts de l'institution des sœurs de l'*union chrétienne*, fondée par Anne de Croze, fut honoré de l'estime de saint Vincent de Paul, et m. en 1681, direct. des dames hospitalières de St-Gervais. Entre autres ouvrages de piété, il a laissé l'*Artisan chrétien*, etc., Paris, 1670, in-12. L'abbé Richard a pub. la *Vie de Levachet, contenant l'analyse de ses ouvr.*, Paris, 1692, in-12. — Benigne Vachet, missionnaire, né à Dijon en 1641, prêcha dans plusieurs contrées de l'Asie et de l'Afrique, revint ensuite en France, et m. à Paris en 1720, laissant en MSs. la relation de ses voyages. On trouve la *description de l'île de*

Bourbon, par Vachet, dans la *Relation des missions des évêques françois aux royaumes de Siam, de la Cochinchine*, etc., Paris, 1674, in-12.—VACHET (Pierre-Joseph du), né à Beaune au commencement du 17e S., entra dans la congrégation de l'Oratoire, devint curé dans le diocèse de Bordeaux, et m. vers 1655. On a de lui un *Recueil de poésies latines*, pub. après sa mort; Saumur, 1664, in-8.

VACQUERIE (JEAN de LA), premier président du parlement de Paris dans le 15e S., n'était encore qu'un des notables d'Arras lorsque Louis XI voulut s'emparer de cette place, en 1476. Il répondit avec fermeté aux envoyés du monarque chargés de presser la soumission des habitans; mais il fallut céder à la force. Contre toute attente, Louis XI fit venir le courageux La Vacquerie à Paris, et lui conféra, en 1481, l'emploi de premier président du parlement. La Vacquerie se montra digne de cette place éminente, et continua de déployer la fermeté de son caractère. Le roi ayant envoyé au parlem. plusieurs édits qui créaient des impôts onéreux, en menaçant la compagnie de tout son courroux si on en refusait l'enregistrement, le premier président se rendit au palais à la tête de sa cour, en grande tenue: « Sire, dit-il, nous venons remettre nos » charges entre vos mains, et souffrir tout ce qu'il » vous plaira plutôt que d'offenser nos consciences.» Louis XI, étonné de ce langage courageux, révoqua sur-le-champ ses édits, et renvoya les magistrats en les invitant à continuer de bien rendre la justice. Après la mort de ce monarque, La Vacquerie fit encore des protestations très-énergiques sur la régence, et m. vers 1497.

VADDERE (JEAN-BAPT.), histor., né à Bruxelles, vers 1640, embrassa l'état ecclésiastique, partagea sa vie entre la pratique de ses devoirs et l'étude de l'histoire, et mourut en 1691. On a de lui: *Traité de l'origine des ducs et duché de Brabant*, etc., avec une *Réponse aux Vindices de Ferrand sur les fleurs de lys*, Bruxelles, 1672, in-4 (ouv. plein de recherches intéressantes), réimp., ib., 1784, 2 vol. in-8, par les soins de Paquot (*v.* ce nom). Il a laissé plusieurs autres ouvrages en manuscrit.

VADÉ (JEAN-JOSEPH), poète burlesque et chansonnier, né à Ham (Picardie) en 1720, fut amené de bonne heure à Paris, où son penchant pour la dissipation fut tel qu'il ne put apprendre les élém. du latin. Plus tard, la lecture des auteurs français et la fréquentation des spectacles ornèrent son esprit. La burlesque originalité de ses productions lui valut quelques protections au moyen desquelles il obtint divers emplois subalternes; mais les excès auxquels il s'était livré dans sa première jeunesse abrégèrent sa carrière, et il mourut à Paris en 1757. Ses contemporains ont fait l'éloge de son cœur et de son caractère. Vadé fut le prem. qui s'avisa de faire usage de l'idiome *poissard*, langage grossier, mais énergique, employé dans les halles et marchés de Paris. Les *OEuvres de Vadé* ont été recueillies d'abord en 4 vol. in-8, ensuite en 6 vol. in-12. Elles consistent en vingt opéras-comiques, vaudevilles, parodies et pastorales, le poème burlesque de *la Pipe cassée*, des *bouquets* poissards, des *épîtres* en vers, des *madrigaux*, des *fables*, des *chansons* et des *amphigouris*. Voltaire a pub. plusieurs *pamphlets* facétieux composés sous les noms supposés de *Guillaume* et de *Jérôme Vadé*. L'*Année littéraire*, 1757, t. 4, contient un *éloge* de Vadé par Fréron, qui avait été lié avec ce poète.

VADIANUS (JOACHIM WATT, dit), savant littérateur, né à St-Gall en 1484, étudia d'abord dans sa patrie, puis à Vienne, voyagea en Hongrie, en Pologne, en Allemagne et en Italie, devint prof., ensuite recteur de l'université de Vienne, et revint dans sa patrie, où il occupa différentes places de magistrature depuis 1526 jusqu'en 1551, année de sa mort. Il a laissé un grand nombre d'ouvr., dont les principaux sont: *Ægloga cui titulus Faustus*; *de insignibus familiæ Vadianorum Elegia*, Vienne, 1517, in-4; *Comment. in Pomponium Melam*, 1518, souvent réimpr.; *Scholia in Plinii Historiam naturalem*, 1531; *Epitome Asiæ, Africæ et Europæ*, etc., 1535; *Consilium contra pestem*, 1546; *Farrago antiquitatum alemannicarum*, insér. dans la Collection de Goldast (*v.* ce nom). Il a légué plus. MSs. concernant l'histoire de sa patrie, ainsi que toute sa bibliothèque, à la ville de St-Gall.

VÆNIUS. V. VEEN.

WAFFARD (FRANÇOIS) est le nom de famille d'*Ange de Ste-Rosalie* (*v.* ce nom).

VAHAN *le Grand*, prince de Daron, en Arménie, de la race des Mamigoneans, dans le 5e S., se révolta contre les Persans sous le règne de leur roi Firouz, lutta quelque temps avec avantage, fut vaincu, puis rétablit l'indépendance de sa patrie, visita la cour de Perse, y fut reçu avec de grands honneurs, répara, à son retour, les maux que la guerre avait causés à l'Arménie, et m. en 511. Sous son règne, les erreurs d'Eutychès (*v.* ce nom) se répandirent en Arménie, et furent adoptées par la plupart des membres du clergé.

VAHL (MARTIN), naturaliste et botaniste danois, né en 1749 à Bergen, en Norwége, étudia l'histoire naturelle à Copenhague, se rendit ensuite à Upsal pour y suivre les leçons du célèb. Linné, fut nommé lecteur au jardin de botanique de Copenhague, visita, aux frais du roi, la Hollande, la France, l'Espagne, les côtes d'Afrique, l'Italie, la Suisse, l'Angleterre, les côtes et montagnes de Norwége, la Laponie, professa à plusieurs reprises la botaniq. à l'univ. de la capitale du Danemarck, fut nommé inspecteur du jardin royal, et m. en 1804. On a de lui: *symbolæ botanicæ, sive plantarum..... exactiores Descriptiones*, Copenhague, 1790 à 1794, 3 cahiers in-fol. avec 75 planches; *Eclogæ americanæ, seu Descriptiones plantarum*, etc., ibidem, 1796 à 1807, 3 cahiers in-folio avec 30 pl.; *Icones illustrationi plantarum americanarum*, etc., ib., 1798, in-fol. avec 30 pl.; *Enumeratio plantarum vel ab aliis vel ab ipso observ.*, ib., 1805 et 1807, 2 vol. in-8 (cet ouv. posth. se continue). Vahl a pris part à la publication de la *Zoologie danoise*, et entretenu des correspondances avec les savans Cuvier et Fabricius. Il a laissé un herbier extrêmement riche.

VAIDJAN ou VIDJAN (ABOU-SALEH-MOHAMMED, BEN VASTEN ou WASCHAN), géomètre et astronome arabe, né à Koufah vers le milieu du 10e S. de l'ère chrétienne, vécut à Baghdâd sous les règnes des princes bowaïdes, Adhad-ed-daulah et de ses fils. Un observatoire fut construit sous sa direction à Baghdâd, et il fut chargé d'y observer le solstice d'été et l'équinoxe d'automne dans l'an 378 de l'hégire (988 de J.-C.). Casiri a donné le texte et la traduction des procès-verbaux de ses observations. On a encore de Vaidjan plusieurs ouvrages de mathématiques et d'astronomie, tels que des *Commentaires sur les Élémens d'Euclide*; un *Traité du centre de la terre*; un autre *de la perfection du compas*, une *Addition au 2e liv. d'Archimède*, etc.

VAILLANT DE GUELLE (GERMAIN), magistrat et prélat français, né à Orléans au commencement du 16e S., fut conseiller au parlement de Paris, abbé de Paimpont, évêque d'Orléans en 1586, et m. en 1587 à Mehun-sur-Loire. On a de lui: un *Commentaire sur Virgile*, Anvers, 1575; un poème latin qui se trouve dans les *Deliciæ poetarum gallorum*. Plusieurs autres de ses écrits périrent dans les guerres civiles. Scévole de Ste-Marthe a fait l'*éloge* de ce prélat. — VAILLANT (D. Guill.-Hugues), bénédictin, né à Orléans dans le 17e S., m. professeur de rhétoriq. au collége de Pont-le-Voi en 1678, a laissé diverses pièces de poésies latines, *poèmes*, *odes*, *hymnes*, etc., et un recueil d'épigrammes à la louange des saints, sous le titre de *Fasti sacri*, Paris, 1674, 2 vol. in-8.

VAILLANT (JEAN-FOI), célèbre numismate, né à Beauvais en 1632, quitta l'étude des lois pour celle

de la médecine, fut reçu docteur, et exerça son art dans sa patrie. Un fermier des environs de Beauvais lui ayant apporté des pièces de monnaie antiq. qu'il avait trouvées, Vaillant les voulut expliquer, et ainsi se développa en lui le goût de la numismatique. Il vint à Paris, fut produit dans le monde savant, et fut distingué par Colbert, qui lui proposa de voyager pour enrichir le cabinet du roi. Dès ses prém. excursions en Italie, en Sicile, dans la Grèce, Vaillant recueillit un grand nombre de médailles rares, qui placèrent le cabinet du roi au 1er rang. Pris par un corsaire d'Alger pend. un second voyage, il obtint sa liberté au bout de 4 mois et demi, échappa heureusem. à un autre corsaire en revenant en France, avala une vingtaine de médailles d'or qu'on lui avait restituées, aborda à Marseille, eut beaucoup de peine à se débarrasser de son fardeau intérieur, y réussit cependant, et répartit bientôt après. Cette fois il alla jusqu'en Egypte et en Perse, et en rapporta de nouvelles richesses numismatiques. A l'organisation de l'académie des inscript., Vaillant en fut nommé membre. Il m. en 1706. Il avait visité 12 fois Rome et l'Italie, et 2 fois l'Angleterre et la Hollande. On reproche à ce savant d'avoir introduit beaucoup de barbarismes dans le langage des antiq. On a de lui : l'*Explication* du choix des médailles en gros bronze du cabinet de l'abbé de Camps (*v.* ce nom); *Epistola ad totius Europæ antiquarios, utrùm laurea Eumenio Pacato concedenda ?* Paris, 1662, in-4; *Numismata imperator. romanor. præstantiora*, etc., ibid., 1674, in-4; 1694, 2 vol. in-4; *Seleucidarum Imperium, sive Historia..., ad fidem numismatum accomodata*, ibid., 1681, in-4; La Haye, 1732, in-fol.; *Numismata ærea imperator. augustorum et cesar. in coloniis*, etc., ibid., 1688 et 1697, in-fol.; *Numismata imper., aug. et cæsarum à populis romanæ dictionis*, etc., ibid., 1695, in-4; Amsterdam, 1700, in-fol.; *Historia Ptolemæorum, Ægypti regum, ad fidem numism. accomodata*, Amsterd., 1701, in-fol.; *Nummi antiqui familiar. romanarum*, etc., ibid., 1703, 2 part. in-fol.; *Arsacidarum Imperium, sive regum Parthorum Hist.*, etc., Paris, 1725, 2 vol. in-4, publ. par l'académie des inscriptions, dans les *Mémoires* de laquelle on trouve plusieurs *dissertat.* et morceaux du même savant. L'*éloge* de Vaillant par de Boze, est imprimé dans le tom. 1er de ce même recueil.—VAILLANT (Jean-François-Foi), fils du précédent, né à Rome en 1665, fit ses prem. études à Beauvais, les acheva à Paris, fut initié par son père dans les secrets de la numismatique, voyagea en Angleterre, suivit à son retour les cours de la faculté de médecine de Paris, reçut le bonnet de docteur en 1691, fut admis à l'académie des inscriptions en 1702, et m. en 1708. On connaît de lui : une *Dissertation sur une médaille qui représente Acheus, roi de Syrie*, insérée dans les *Mémoires* de Trévoux, janvier, 1703; une autre sur une *médaille* de Septime-Sévère, ibid. fév. 1705. Il avait composé dans sa prem. jeunesse un *traité* sur la nature et l'usage du *café*, mais cet écrit a disparu. On peut consulter sur Vaillant fils son *éloge* par de Boze, tom. 1er du Recueil de l'académie des inscript., les *Mém.* de Niceron, tom. 22, et le *Dictionnaire* de Chauffepié.

VAILLANT (WALLERANT), peintre et grav., né à Lille en Flandre en 1623, se rendit fort jeune à Anvers, entra dans l'atelier d'Erasme Quellinus, devint habile dessinateur, bon coloriste, se borna au portrait, en fit plusieurs qui le mirent en crédit, passa quatre ans à la cour de France, revint se fixer à Amsterdam avec une grande fortune, et m. en 1677. Il est le premier qui ait gravé en manière noire. Ses planches en ce genre sont au nombre de 17 d'après ses propres dessins, et de 21 d'après différens maîtres. Il a gravé aussi au burin 4 portraits qui sont devenus très-rares. Ce sont ceux de l'empereur Léopold, de l'élect. de Mayence, J. Philippe, de Charles-Louis, comte palatin, et de son épouse Sophie. — Jean VAILLANT, frère et élève du précédent, né à Lille en 1624, cultiva la peinture avec quelques succès, et se livra ensuite au commerce par suite d'un mariage qu'il contracta à Francfort. — Bernard VAILLANT, 2e frère de Wallerant et son élève, né à Lille en 1625, suivit son frère aîné dans ses voyages, abandonna le pinceau pour le crayon, acquit une grande réputation comme dessinateur de portraits, s'établit à Rotterdam, et m. d'apoplexie à Leyde vers 1670. Plusieurs habiles graveurs ont gravé d'après ses dessins, et lui-même a exécuté quelques planches en manière noire marquées ordinairement B. V. F. — Jacques VAILLANT, 4e frère de Wallerant et aussi son élève, voyagea en Italie, fut ensuite appelé à la cour de l'électeur de Brandebourg, y peignit plusieurs tableaux d'histoire et des portraits ; et mourut prématurément. — André VAILLANT, le plus jeune des 5 frères, né à Lille en 1629, fut encore l'élève de son aîné, préféra le burin au pinceau, vint à Paris étudier la gravure, alla ensuite joindre son frère Jacques à Berlin, grava 2 portraits d'après lui, les seuls que l'on connaisse, et m. dans un âge peu avancé.

VAILLANT (SÉBASTIEN), célèbre botaniste, né en 1669 près de Pontoise, annonça dès l'âge le plus tendre une inclination décidée pour la botanique. Mais son père, organiste des bénédictins de Pontoise, qui ne voyait pas où ce goût pourrait le conduire, lui fit apprendre la musique. Le jeune Sébastien fit dans cet art de si rapides progrès, qu'à 11 ans il put suppléer son père. Toutefois, il était encore dominé par son premier penchant. S'étant lié avec les chirurg. de l'hospice de Pontoise, il se voua bientôt à l'art de guérir. Reçu aide-chirurgien en 1688, il vint exercer à Evreux, passa ensuite dans les armées, assista à la bataille de Fleurus, puis se rendit à Paris, où il suivit assidûment les leçons de Tournefort. Distingué par ce savant homme, qui l'employa utilement pour son *Hist. des plantes des environs de Paris*, Vaillant devint ensuite secrétaire de Fagon, 1er médecin de Louis XIV. Il obtint la direct. du jardin royal des Plantes, y fut nommé professeur et démonstrateur, et admis en 1716 à l'académie des sciences. La méthode de Tournefort ne le satisfaisant point, et ayant deviné le système que Linné a depuis développé si heureusement, le nouvel académicien donna quelques exemples de sa nouvelle doctrine dans le discours qu'il prononça à l'ouverture du jardin royal des Plantes en 1717, et dans des *Mémoires* lus à différentes séances de l'académie. La mort vint l'arrêter dans un si glorieux projet. Affaibli par les excès du travail, il succomba en 1722, avec le regret de ne pouvoir donner la dernière main à son *Botanicon parisiense*, auquel il travaillait depuis 38 ans. On a de lui : *Discours prononcé le 10 juin 1717 à l'ouvert. du jardin royal des Plantes*, etc., réimprimé en latin avec le français en regard, sous le titre de *Sermo de stuctura florum*, etc., Leyde, 1718, 1728, in-4; *Nouv. genre de plantes nommé Araliastrum*, sans date et sans indication de lieu; *Etablissem. des nouv. caractères de 3 familles... de plantes à fleurs composées*, etc., et 6 autres *Mémoires* sur des sujets semblables, lus à l'académie des sciences, et insérés dans son *Recueil* de 1718 à 1721 ; *Botanicon parisiense, operis majoris prodromus*, Paris, 1723, in-8 ; Leyde, 1745, in-12; *Botanicon parisiense*, ou *Dénombrement par ordre alphabétiq. des plantes qui se trouvent aux environs de Paris*, etc., Leyde et Amsterdam, 1727, in-fol., avec plus de 300 fig.

VAILLANT. V. LEVAILLANT.

VAIRASME. V. ALLAIN et VAYRASSE.

VAISSETTE (D. JOSEPH), savant bénédictin de la congrégation de St-Maur, né en 1685 dans le diocèse d'Alby, termina ses études à Toulouse, se fit d'abord recevoir avoc., et fut pourvu de la charge de procureur du roi. Mais bientôt il résolut d'embrasser la vie religieuse pour se soustraire aux embarras et aux soins qui le détournaient de son goût

pour l'étude. Il fit professiou en 1711 au monastère de la Daurade, fut appelé 2 ans après à l'abbaye de St-Germain-des-Prés à Paris, s'occupa sans relâche, pendant plus de 25 ans, de la rédaction de l'Histoire du Languedoc, et m. épuisé de fatigues en 1756. On a de lui : *Dissert. sur l'origine des Français*, Paris, 1722, in-12; *Hist. générale du Languedoc*, etc., ibid., 1730-45, 5 vol. in-fol., fig.; *Abrégé* de l'ouvrage précédent, ibid., 1749, 6 v. in-12; *Géographie hist., ecclésiast. et civile*, etc., ibid., 1755, 4 vol. in-4 ou 12 vol. in-12; une *lettre à Fontenelle* sur Romieu de Villeneuve, ministre de Raymond-Bérenger, etc., ins. dans le *Mercure* de mars 1751. On trouve une *notice* sur dom Vaissette dans l'*Hist. de la congrégat.* de St-Maur.

VAKHTANG V, roi de Géorgie, de la race des Bagratides, né vers la fin du 17e S., monta sur le trône en 1703 après la m. de Kai-Khosrou son oncle. Mais ayant refusé d'embrasser l'islamisme, il fut remplacé en 1711 par son frère Iesseï. Après avoir résisté encore long-temps aux sollictat., il feignit de céder et fut réintégré dans sa dignité en 1719. Vassal du roi de Perse, Vakhtang eut à lutter contre son suzerain lorsqu'il retourna ouvertement à sa prem. croyance. Le chah Thahmasp II ayant donné la couronne de Géorgie à Constantin III, prince ou roi de Kakhet (partie de la Géorgie), Vakhtang implora le secours des Turks, qui chassèrent le roi intrus, mais qui gardèrent pour eux le pays sans y rétablir le roi légitime. Celui-ci prit le parti, en 1724, de se retirer en Russie avec sa famille, et mourut quelques années après à Astracan. Il est auteur d'une *Chronique* universelle de Géorgie, dont plusieurs copies MSs. existent en Russie; et c'est d'après cette chronique que de Guignes a donné dans son *Hist. des Huns*, la liste de tous les souver. de la Géorgie. Vakhtang a composé aussi une *description géographique* de tous les pays caucasiens, dont M. Klaproth a inséré quelques fragmens dans son *Voyage au Caucase*.

VAKEDI (ABOU-ABDALLA). V. WAKEDIH.

VALA ou WALA, abbé de Corbie, proche parent de Charlemagne, fut élevé par les soins de ce monarque, qui le fit intendant de son palais. Peu touché en apparence des grandeurs terrestres, Vala quitta brusquement la cour pour embrasser la vie monastique, fut élu abbé de Corbie après la mort de son frère Adalhard, et du fond de son cloître continua d'exercer une grande influence, par suite de l'opinion que l'on avait de ses talens et de ses vertus. Après la m. de Charlemagne, l'abbé de Corbie se jeta plus que jamais dans les intrigues politiques. Chargé de veiller sur l'éducation du jeune Lothaire, il accompagna ce prince en Italie et favorisa son ambition criminelle. Louis-le-Débonnaire ayant ressaisi sa couronne, offrit à Vala le pardon de sa conduite; mais l'abbé rejeta cette grace et fut enfermé dans une forteresse. Cette punition ne l'empêcha pas d'agir dans de nouveaux troubles qui ne tardèrent pas à éclater. Il m. à l'abbaye de Bobio en 836. Radbert a écrit la *vie* de ce moine ambitieux. Elle a été publ. par Mabillon dans les *Acta sanctor. ordin. S. Benedicti*, t. 5, p. 458.

VALADA ou VALADATA, ou mieux encore WALIDA, princesse mahométane, née à Cordoue dans le 11e S., était fille de Mostacfi-Billah, l'un des derniers souverains maures d'Espagne, de la dynastie des Ommeyades. Elle s'adonna à la rhétoriq. et à la poésie, fut liée avec les littérateurs les plus célèbres de son temps, et m. en l'an 484 de l'hégire (1091 de J.-C.). Elle avait composé plusieurs écrits assez remarquables, dont on n'a conservé que quelq. vers qui se trouvent trad. en latin par J. Yriarte, dans la bibliot. *Arabico-hisp.* de Casiri.

VALADON (Le P. ZACHARIE), capucin missionnaire, né à Auxonne vers 1680, fut chargé en 1717 de visiter les établissemens que son ordre possédait dans l'Asie-Mineure. Le bâtiment sur lequel il revenait en France étant entré dans le port de Marseille au moment où la peste y exerçait les plus gr. ravages, il se dévoua tout entier au service des malades, fut lui-même atteint du terrible fléau, en réchappa, et retourna quelques années après dans l'Orient pour y reprendre ses travaux apostoliq. Il parcourt successivement l'île de Cypre, la Syrie, la Palestine, revint en France, et reçut à son passage à Marseille des témoignages d'estime et de reconnaissance des habitans de cette ville pour son noble dévouement. Retiré dans le couvent de son ordre, à Dijon, il y m. en 1746. Il a composé la *relation* de ses voyages en Orient, dont M. Amanton, memb. de l'acad. de Dijon, conserve une copie qu'il croit autographe.

VALARESSO (ZACCARIA), poète italien, né à Venise vers 1700, d'une famille patricienne, s'est fait connaître dans le monde littéraire par un essai piquant dans un genre de littérature très-cultivé en France, mais qui l'est peu en Italie. En 1724, il publia une parodie de la tragédie de l'abbé Lazzarini, *Ulisse il Giovane*, sous ce titre: *il Rutzvanscad il Giovane, arcisopratragichissima tragedia di Catufio Panchiano*, réimprimé avec l'*Ulisse il Giovane*, dans les *Observations sur la coméd.*, Paris, 1736; dans le *nuovo Teatro italiano*, Venise, 1743; et dans le *Parnasso italiano*, 1791, L, 209. On ne connaît pas d'autre production de Valaresso, qui mourut en 1769.

VALARSACE ou VAGHARSCHAG, 1er roi d'Arménie, de la dynastie des Arsacides, dans le 2e S. avant J.-C., était fils de Mithridate Ier, ou Arsace-le-Grand, roi des Parthes. Les Arméniens, las d'obéir à des princes amovibles nommés par les Seleucides, s'adressèrent au roi des Parthes, alors le plus puissant monarque de l'Orient, pour avoir un gouverneur de son choix. Mithridate leur amena son frère à la tête d'une armée, pénétra sans résistance dans la ville capitale d'Artaxate, et en chassa le roi Artavazde, qui évita une mort ignominieuse en se donnant la mort. Placé sur le trône d'Arménie, Valarsace se montra digne de ce poste. Il envahit les états voisins, vainquit Mithrobarzane, roi de la Petite-Arménie, soumit les habitans des frontières de la Cappadoce, du Pont, les Lazes et tous les peuples barbares du Caucase, fit ensuite fleurir l'agriculture dans ses états, s'appliqua à civiliser les différ. peup. placés sous sa dominat., s'établit à Nisibe dont il fit sa capitale, assura la prospérité de l'Arménie par les établissemens, les fondations les plus utiles, fit former un corps d'histoire de tous les monumens historiques qu'il put rassembler, et partagea les succès que les Arsacides obtinrent sur les rois de Syrie, Démétrius-Nicator et Antiochus-Sidetès. Après avoir fait le bonheur de ses sujets pendant un règne de 22 ans, Valarsace m. en l'an 127 av. J.-C. Ce prince, que tous les écrivains comblent d'éloges comme législateur et comme restaurateur de la monarchie arménienne, eut pour successeur son fils Arsace ou Arschag.

VALART (JOSEPH), grammairien et critique, né près d'Hesdin (Artois) en 1698, de parens indigens, fut élevé par charité au collége d'Amiens, fit d'excellentes études, embrassa l'état ecclésiastiq., et ouvrit, dans la même ville, une école que ses talens firent d'abord prospérer. Mais son caractère insouciant et fantasque, son incurie, mirent le désordre dans ses affaires. Réduit à une existence embarrassée, il trouva un asile à Guise, dans la maison de M. Brunville, fermier-général, qui le choisit pour précepteur de son fils. Il retourna ensuite à Amiens, puis vint à Paris, où un de ses amis le fit nommer professeur et préfet des études à l'école militaire. Plus tard il abandonna ces places et obtint une pension. Retiré dans sa ville natale, il y m. en 1781. On lui doit les édit. de plus. auteurs latins, tels qu'Ovide, Végèce, Frontin, Horace, Celse, Cornelius Nepos, Quinte-Curce, César, etc.; de l'*Imitation de Jésus-Christ*; du *Nouveau-Testament*. Il a publ. en outre: *Abrégé de la Gram-*

maire latine, Paris, 1736, in-12; souvent réimpr.; *Analogie des genres, des préterits et des supins*, 1759, in-12; *Parabolæ evangilicæ mysteria*, Paris, 1742, in-8; *Prosodie, ou Versification latine*, ib., 1742, in-12; *Grammaire française*, ibid., 1742 et 1744, in-12; *l'Art d'apprendre à lire en très-peu de temps*, etc., 1743, in-8; *Géographie abrégée*, ibid., 1743, 2 vol. in-12; *Prosodie française*, 1749, in-12; *Dictionn. des mots latins les plus communs*, etc., 1756, in-8; *Méthode pour la traduct. du français en latin*, 1759, in-8; *Dialogi selecti ad usum scholæ regiæ-militaris*, 1761, in-12; *Examen de la latinité* du P. Jouvency, 1746, in-12 (on y joint ordinairem. les réponses de l'auteur aux apologistes du jésuite); *Supplément à la Gramm. générale de Beauzée*, etc., 1769, in-8; *Lettres de Cicéron, mises à la portée des enfans*, Paris, 1771, in-12; et plus. autres *opuscules critiq.* d'un intérêt médiocre. On trouve une *notice* sur Valart, par le P. Daire, dans le *Magasin encyclop.* 1812, t. 4.

VALAZÉ (Charles-Éléonor DUFRICHE de), membre de la convention nationale de France, né à Alençon en 1751, d'une famille honorable, fit de bonnes études, embrassa la carrière des armes, fut lieutenant dans le régiment d'Argentan, et revint ensuite dans ses foyers. S'occupant d'économie politique et de littérature en même temps qu'il se livrait à l'économie rurale, il fit paraître, en 1784, un traité des *Lois pénales*, in-8, qui fut accueilli avec éloge par les journaux du temps. Il avait antérieurement adressé à l'académie des sciences un *Mémoire sur les causes de l'élévation des vapeurs de l'atmosphère*, etc., et il continua ses travaux littéraires et agricoles jusqu'en 1789, époque où la révolution lui ouvrit une autre carrière. Il en adopta les principes avec ardeur, fut nommé maire d'une commune près d'Alençon, et, en 1792, fut député à la convention par le départem. de l'Orne. S'étant lié avec Vergniaux (*voy.* ce nom), il défendit avec courage et dévouement le parti des *girondins*, s'éleva avec force contre Marat et contre la commune de Paris; et fut nommé rapporteur dans le procès de Louis XVI. Nous n'entreprendrons point de justifier sa conduite et ses opinions en cette dernière circonstance, où, entraîné sans doute par l'enthousiasme des idées révolutionnaires, il vota pour l'appel au peuple, pour la mort et pour le sursis. Du reste, il n'eut point de mission dans les départem., et ne se fit plus remarquer dans l'assemblée conventionn. que par sa résistance à la tyrannie de Robespierre et de la commune de Paris, et par ses protestations contre les violences du 31 mai. Valazé partagea le destin des proscrits de cette journée. Arrêté le 2 juin, décrété d'accusation le 28 juillet, il fut condamné à mort le 30 oct. 1792. Pendant le prononcé de son arrêt, il s'enfonçait dans le sein un poignard qu'il tenait caché sous ses vêtemens. Un de ses compagnons d'infortune le voyant frisonner et pâlir lui dit: « Tu trembles, Valazé, —Non, répond-il, je meurs, » et il tombe sans vie sur les gradins du banc où il était placé. Il fut porté en cet état au pied de l'échafaud où périrent les autres chefs du parti girondin. Son collègue Pénières publia en l'an III (1795): *Défense de C.-E. Dufriche Valazé, impr. d'après son MS.*, etc. Outre les *Lois pénales* dont une nouvelle édit. parut en 1802, on a de Valazé un conte philosophique (*le Rêve*), inséré dans la *Bibliothèque des Romans* ann. 1783: et un opuscule moral intitulé: *A mon fils*, in-8. M. Louis Dubois fit imprimer en 1802 une *Notice sur Valazé*, in-8.

VALBONNAIS. V. Bourchenu.

VALCARCEL (Joseph-Antoine), agronome espagnol, né à Valence vers 1720, mérita bien de son pays en l'initiant aux découvertes des auteurs étrangers en économie rurale, auxquelles il joignit les résultats de ses propres observations. Il publia un ouv. ayant pour titre: *Agricultura general, y gobierno de la Casa del Campo*, Valence, 1765-1786, 7 vol. in-4. Dans l'intervalle de cette publication, il avait fait paraître une *Instruction sur la culture du riz*, Valence, 1768; et une autre *sur la culture du lin et sur sa préparation pour le filer*, ib. 1781. Valcarcel m. dans sa patrie vers 1792.

VALCARENGHI (Paul), médecin, né à Crémone, m. en 1780, membre de plus. sociétés savantes d'Italie, fut profess. à l'université de Pavie et aux écoles palatines de Milan, agrégé aux collèges de Crémone, de Ferrare et de Brescia. Entre autres ouv. on a de lui: *de Aortæ aneurismate Observationes binæ*, etc., Crémone, 1741; *dell' Uso e dell' Abuso del rabarbaro*, etc., Crémone, 1748; *Riflessioni medico-pratiche*, etc., ib., 1749; *de Potentiâ vel Impotentiâ ad generandum ob virulentam gonorrhœam*, etc., Milan, 1749; *in Ebenbitar tractatum de malis limoniis Commentaria*, etc., ibid., 1758; *Discorsi due Epistolari sopra una terra salina purgante*, Turin, 1757.

VALCKENAER (Louis-Gaspard), l'un des plus illustres philologues modernes, né en 1715 à Leeuwarden en Frise, étudia les langues savantes de l'Orient et de l'Occident aux academ. de Francker et de Leyde, obtint d'abord l'emploi de co-recteur au gymnase de Campen, fut appelé en 1741 à la chaire de grec de Franeker, puis à celle des antiquités grecques. Il passa en 1766 à l'université de Leyde, où il joignit à la chaire de langue et d'antiquités grecques, celle de l'histoire nationale, et m. en 1785. Ce savant a formé d'excell. élèves, dont un assez grand nombre sont morts prématurem. On a de Valckenaer: *de Ritibus in jurando à veter. Hebræis maximè ac Græcis observatis*, Franeker, 1735, in-4; *Specimina academica*, ibid., 1737, in-4; *Ammonius de adfinium vocabulorum differentiâ* (l'auteur y a joint quelq. opuscules inédits d'anciens grammairiens grecs et autres), Leyde, 1739, in-4; une réimpression du *Virgilius collat. scriptor. græcor.*, etc., de Fulvius Ursinus, avec des additions, Leeuwarden, 1747, in-8; *Euripidis Phœnissæ* avec des scolies, des observations critiques, etc., Franeker, 1755, in-4; *Euripidis Hippolytus*, etc., Leyde, 1768, in-4: *Theocriti decem Idyllia cum notis*, etc., ibid., 1773, in-8; *Callimachi elegiarum Fragmenta*, etc., ibid., 1799, in-8; *Hymnus in Apollinem cum emendationibus ineditis*, Leyde, 1787, in-8; *Diatribe de Aristobulo judæo philosopho*, etc., ibid., 1806, in-4. Everard Scheidius a publ. à Utrecht en 1790, in-8, *Valckenarii Observat. academicæ*, etc., suivies des *Prælectiones academicæ* de J.-D. van Lennep, *de Analogiâ linguæ græcæ*; et il a paru à Leipsig en 1809, *L.-G. Valckenarii Opuscula philolog., critica et oratoria, nunc primùm conjonct. edita*, 2 vol. in-8. J.-A.-H. Tittmann a publ. à Leipsig, *Davidis Ruhnkenii, L.-G. Valckenarii et alior... Epistolæ*, etc., 1802, 2 vol. in-8.—Jean Valckenaer, fils du précéd., m. en 1820, fut d'abord professeur de droit à Franeker, embrassa la cause dite *des patriotes* contre la maison d'Orange, se réfugia en France après le rétablissem. du stadhouderat, publia, après l'invasion de son pays par les Français en 1795, un journal intit. *l'Avocat de la liberté batave*, fut nommé profess. de droit à Leyde, eut une mission à Berlin pour négocier le remboursem. d'un emprunt fait en Hollande par le gouvernem. prussien, fut élu, à son retour, membre du corps législatif de la nouvelle république, puis ambassad. en Espagne, à deux reprises. Revenu en Hollande il reprit sa place au sénat, fut reçu membre de l'institut holland., puis envoyé à Paris, en 1810, pour détourner Napoléon de son dessein d'incorporer le royaume de Hollande à la France. Ayant échoué dans cette dernière mission, il ne prit plus de part aux affaires, se retira dans une campagne aux environs d'Harlem, et y acheva ses jours au milieu de ses livres et d'un petit cercle d'amis. Il a laissé de savantes dissertat. sur le droit, et quelques écrits politiques de circonstances. — Isaac Valkenaer,

oncle de Louis-Gaspard, se fit connaître comme un bon humaniste, et fut successivem. recteur de l'école latine de Leeuwarden et de La Haye. Il a pub. *Ciceronis Epistolæ selectæ*, Leeuwarden, 1716, in-8.

VALDEMAR Ier, surn. *le Grand*, roi de Danemarck, né en 1131, était fils de St Canut, assassiné par Magnus. Sa mère, pour le soustraire aux périls qui le menaçaient, l'emmena en Moscovie, où il passa ses prem. années. Revenu en Danemarck à la m. d'Eric II en 1137, et jugé d'abord trop jeune pour occuper le trône auquel sa naissance lui donnait des droits, il les fit valoir en 1146, à la m. d'Eric III; mais Suénon III et Canut V, ses concurrens, parvinrent à l'exclure. Il prit le parti de Suénon contre Canut, qui était fils de Magnus, et qui lui retenait le duché de Sleswig, faisant partie de son héritage paternel. Son secours fut très-utile à Suénon, qu'il accompagna ensuite à la cour de l'emp. Frédéric Ier, où il se porta caution des engagemens pris par ce même prince. En 1154, mécontent de Suénon, Valdemar se rapprocha de Canut, et fiança sa sœur utérine. Il devint ensuite le médiateur de la paix entre les deux rois; et Suénon ayant fait assassiner Canut au milieu d'une fête donnée à cette occasion, Valdemar, après s'être défendu avec intrépidité, passa au milieu des meurtriers et se retira en Jutland, où il fut poursuivi par Suénon, qui périt à la suite d'une bataille (*v.* SUÉNON). Appelé alors au trône de Danemarck, il s'en montra digne par ses belles qualités et par ses exploits, délivra le royaume de tous ses ennemis sur la côte méridionale de la Baltique, refusa de prendre part à la querelle des compétiteurs de la chaire de St Pierre, lors du schisme qui s'éleva vers la fin du 12e S. dans l'église romaine, contraignit Erling, roi de Norwége, à une paix honorable pour le Danemarck, aida l'emper. à réduire la ville de Lubeck, qui s'était révoltée, et m. en 1181, empoisonné, dit-on, par un abbé, Jean de Scanie, qui se vantait de posséder de grands secrets dans l'art de guérir. Ce fut Valdemar qui fit rédiger les codes appelées la *Loi de Scanie* et la *Loi de Seeland*, encore en vigueur dans le Danemarck. Ses deux fils, Canut VI et Valdemar, régnèrent successivement.

VALDEMAR II, dit *le Victorieux*, né en 1170, fut créé duc de Sleswig en 1188, sous le règne de son frère Canut VI, ne tarda pas à signaler sa bravoure, commanda, en 1200, l'armée danoise envoyée dans le Holstein, emporta toutes les places fortes de ce pays, entra en triomphe dans Hambourg, et soumit Lubeck. A la m. de son frère en 1202, les états lui décernèrent la couronne. Aussitôt après son installation, il s'embarqua pour Lubeck, où il fut reconnu roi des Slaves, et seigneur de Nordalbingie. Le comte de ce pays qui forme presque tout le Holstein actuel, Adolphe, détenu sous le règne précéd., fut remis en liberté par le nouveau roi, renonça à tout ce qu'il possédait au nord de l'Elbe, donna des otages, et finit ses jours en paix. Valdemar suivit assez long-temps avec succès les traces glorieuses de son père, et porta la monarchie danoise au plus haut degré de puissance; mais la fortune l'abandonna vers l'an 1223. Henri, comte de Schwerin, contraint de faire hommage de ses états au monarque danois, après avoir dissimulé d'abord son ressentim., vint à la cour, réussit à gagner les bonnes grâces de Valdemar, qui l'admit dans son intimité. Une nuit après avoir soupé avec le roi, que les plaisirs de la table avaient plongé dans un sommeil profond, Henri fit saisir ce prince par des hommes apostés, qui l'emmenèrent dans le Mecklenbourg, où il fut enfermé au château de Schwerin. La nouvelle de cet attentat jeta le Danemarck dans une gr. consternat.; le sénat pria l'empereur Frédéric II de s'intéresser au monarq. captif, et le pape Honoré III fit sommer le comte Henri de le remettre en liberté. Un congrès de princes allemands fut réuni à Northausen, puis à Bordewick; mais les ennemis de Valdemar dominant dans cette assemblée, on exigea de lui des conditions si dures qu'il refusa d'y souscrire. De nouvelles négociations furent entamées, et le roi sortit enfin de captivité, s'engageant à payer une rançon énorme, et à céder la Norwége ainsi que d'autres territoires. Le comte Henri n'exécuta pas toutes les conditions qui lui étaient prescrites par le traité signé en 1225. Valdemar rentra en campagne, conquit la partie orientale du Holstein, essuya ensuite des revers, n'échappa qu'avec peine à ses ennemis, et conclut en 1229 une paix qui lui coûta le Holstein, le Mecklenbourg et la majeure partie de la Poméranie. Ce prince s'occupa alors de la réforme des lois, fit rédiger le *Code de Jutland*, et m. en 1241. Il eut pour success. Eric VI, son second fils; l'aîné, Valdemar, ayant été tué par accident à la chasse.

VALDEMAR III, 3e fils de Christophe II, monta sur le trône de Danemarck en 1340. Le dern. roi, m. en 1333, avait laissé le royaume dans une triste position, dont la durée fut de sept ans, et Valdemar se trouvait à la cour de l'emp. Louis de Bavière, lorsqu'il reçut la nouvelle de son élection par les états danois. Son prem. soin, à son arrivée dans le royaume, fut de publier une amnistie pour tous ceux qui s'étaient révoltés contre son père. Il n'avait ni puissance réelle, ni argent, mais il réussit à se procurer tout ce qui lui manquait. Dans une entrevue qu'il eut à Varberg, en 1343, avec Magnus, roi de Suède, il lui céda pour une somme considérable toutes les possessions danoises à l'est du Sund, et on lui rendit le château de Copenhague. En 1347, il fit la cession de l'Estonie au gr.-maître des chevaliers porte-glaives; et avec l'argent qu'il se procura par ces moyens, il racheta successivem. ses domaines engagés, et les dissens. qui divisèrent la Suède lui donnèrent ensuite la facilité de recouvrer la Scanie et la Blekingie. Il eut à soutenir une guerre contre une ligue formée entre la Suède, la Norwége, les comtes de Holstein, le duc de Mecklenbourg et les villes anséatiques; un traité y mit fin en 1364. Deux ans après, Valdemar prit part à la guerre que Magnus, père d'Haquin, son gendre, fit au duc de Mecklenbourg, nommé roi par les Suédois. Plus tard, accablé par ses ennemis, les ducs de Mecklenbourg, les comtes de Holstein, réunis à la noblesse rebelle du Jutland et aux villes anséatiques, ce monarque se vit dans la nécessité de quitter son royaume où il ne se croyait plus en sûreté, et se rendit auprès de l'empereur Charles IV, qui se borna à lui donner des lettres contenant des menaces contre les confédérés Valdemar, sans en faire usage, revint en 1372 dans ses états dévastés par l'ennemi; et, durant les trois dern. années de son règne, s'occupa d'économies et de réformes qui lui attirèrent encore des tracasseries de la part de la noblesse. Il m. en 1375, au chât. de Gurve, en Seeland, victime des remèdes qu'un charlatan lui donna pour le guérir de la goutte. En lui s'éteignit la ligne masculine qui régnait en Danemarck depuis un temps immémorial. Ce prince vaillant, actif, juste, quoique d'un caractère opiniâtre et emporté, ne fut pas apprécié dans les temps malheureux où il régna. Restaurateur de son pays, il ne s'attira que la haine de la majeure partie des Danois. Le prem., il prit le titre de roi des Goths.

VALDÈS (JEAN), appelé aussi *Valdesius* et *Valdesso*, socinien du 16e siècle, né en Catalogne, est connu par l'influence qu'il exerça sur plusieurs hérétiques célèbres en Italie de son temps, et la réputation que les églises de sa croyance lui ont faite. Il avait d'abord eu plusieurs missions de Charles-Quint en Allemagne, et ses stations dans ce pays, pendant les six premières années de la réformation, lui avaient donné le temps de connaître et de s'attacher secrètement aux nouvelles doctrines. Fixé en dernier lieu à Naples, il y fut le chef d'une réunion de théologiens et de gens du monde, curieux des mêmes nouveautés. Il tenait des conférences où l'on mettait en discussion les dogmes exposés dans les

livres de Luther, de Mélanchthon, de Bucer et de quelq. anabaptistes. Cette société, trop faible pour attaquer la religion dominante, continuait de faire profession extérieure de catholicisme. Dans le même temps, Lelius Socin (*v.* ce nom) professait à Vienne le nouvel arianisme auquel son nom est resté attaché. J. Valdès paraît avoir été un des premiers propagateurs de cette secte. Protégé par son titre de secrétaire du roi d'Espagne, il ne fut point inquiété, et m. à Naples en 1540. Ce fut deux ans après que les gouvernemens d'Italie, et particulièrement celui de Naples, s'occupèrent sérieusement d'étouffer les germes de l'hérésie naissante (le socianisme). On a de J. Valdès : *le cento e dieci Considerazioni del S. Giovanni Valdesso, nelle quali si ragiona delle cose piu utile, piu necessarie e piu perfette della cristiana professione*, pub. par Curion à Bâle, 1550, in-12; traduit en français, Lyon, 1563, in-8; et en anglais, Oxford, 1668, in-4. Bayle cite ce titre d'un autre écrit de Valdès publié à Venise, in-8, sans date : *due Dialoghi, l'uno di Mercurio e Caronte..... l'altro di Lattantio e di un archidiacono..... di spagnuolo in italiano con molta accuratezza tradotti e revisti.*— Deux Ferd. VALDÈS furent profess. à Alcala, l'un de langue grecque, l'autre de médecine, dans le 16e S. Le premier est aut. d'une *Introductio in grammaticam græcam*, Alcala, 1556; le deuxième d'un *Traité de l'utilité de la saignée dans la petite-vérole et autres maladies des enfans*, dont il se fit deux édit., la prem. en latin, Séville, 1583, in-4, l'autre en espagnol. — Alphonse-Inigo VALDÈS, avocat à Madrid, est auteur d'un *Tractatus Eleemosynæ, ex visceribus et medullis utriusque juris excerptus*, Madrid, 1588.—Franç. VALDÈS, mestre-de-camp dans l'armée espagnole sous le règne de Philippe II, a pub. : *Espejo y Disciplina militar en el qual se trata del oficio del sargente mayor*, Bruxelles, 1586 et 1590, in-4; Madrid, 1591; et Anvers, 1601, in-8. — Diego VALDÈS, né dans les Asturies au 16e S., fut avocat et professeur de droit canonique à Valladolid, puis magistrat à Grenade. On a de lui : *de Dignitate regum Hispaniæ*, Grenade, 1602, in-f. Il a fait des *addit.* à une édition des *lecturæ variorum Jurium* de Rodrigue Suarez, Valladolid, 1590. — Jean de VALDÈS Y MELENDEZ, qu'il ne faut pas confondre avec le poète Melendez-Valdès (*v.* ce nom), vivait à la fin du 16e S. On a de lui des *poésies* insérées dans le recueil de P. de Espinosa intit. *Flores de poetas ilustres de España*, Valladolid, 1805, in-4.

VALDÈS (don ANTONIO), ministre d'état espagnol, né dans les Asturies vers 1735, entra d'abord dans l'ordre de Malte, dont il devint plus tard bailli, servit dans la marine espagnole, et fut successivement capitaine de vaisseau, brigadier et chef d'escadre. En 1781, le roi Charles III lui confia le portefeuille de la marine ; et Valdès justifia ce choix par des talens supérieurs, une activité surnaturelle. Plus tard, sans quitter le ministère, il fut nommé lieutenant-général des armées navales. Il conserva long-temps son poste sous Charles IV, qui le combla de nouvelles faveurs ; mais, n'ayant pas su gagner les bonnes grâces du fameux favori, Emanuel Godoï, il se vit forcé de donner sa démission en 1796. On lui laissa toutefois les honneurs du ministère, avec les titres et les traitemens de conseiller-d'état et de capitaine-général. Il vécut dans la retraite jusqu'à l'époque de la révolution d'Espagne, en 1808. Alors il fut nommé membre de la junte de Séville, qui depuis se retira à Cadix. On croit que Valdès m. dans l'île de Léon vers 1811. Il a laissé plus. neveux, dont un, don Raphaël VALDÈS, entra de bonne heure au service, devint maréchal-de-camp, et assista en cette qualité au siège de Toulon en 1793, puis fut nommé lieutenant-gén., et fit les campagnes de 1794 et 1795 en Catalogne. — Un autre, don Cayetano VALDÈS, entra dans la marine, assista comme brigadier à la bataille navale de Trafalgar en 1805, devint ensuite chef-d'escadre, puis lieutenant-général, prit parti pour les cortès contre les Français, ensuite contre Ferdinand VII, fut condamné, en 1815, à une détention de 10 ans, recouvra sa liberté en 1820, fut membre des cortès de 1822, obligé de fuir l'année suivante, et compris dans la sentence de 1826, qui a condamné à la peine de mort et à la confiscation des biens 65 membres des cortès qui avaient voté la déchéance du roi. On ignore l'époque de la mort de ces deux neveux de D. Antonio Valdès.

VALDIVIA (D. PEDRO de), capitaine espagnol du 16e S., fit ses prem. armes en Italie, où il s'acquit la réputation d'un bon officier, accompagna Pizarre au Pérou, contribua par ses bonnes dispositions à la défaite du parti d'Almagro, fut nommé gouverneur du Chili, acheva la conquête de ce pays, et fonda la ville de Sant-Iago. Les troubles du Pérou forcèrent Pizarre à rappeler son habile lieutenant. Valdivia revenait avec le dessein de servir Gonzale Pizarre, frère du conquérant, dans sa rébellion ; mais ayant appris l'arrivée de la Gasca, envoyé par Charles-Quint pour rétablir l'autorité royale, il passa sous ses drapeaux, contribua puissamment au triomphe du parti royaliste en 1568, et fut nommé capitaine-général du Chili et de tout le territoire qui pourrait être conquis au sud de l'Amérique. Valdivia vainquit les naturels du pays qui avaient profité de son absence pour détruire presque tous les établissemens précédemment formés, força ces tribus guerrières à recevoir le joug, poursuivit ses conquêtes à travers un pays immense, fonda la ville de la Conception sur la côte de la mer du Sud, une autre ville qu'il nomma Impériale, et Villa-Rica, ainsi nommée à cause des mines qui l'avoisinent. Cette extention de territoire affaiblit les forces espagnoles. Attaqué en 1559, par les *Araucanas*, la peuplade la plus intrépide de cette partie de l'Amérique du Sud, Valdivia fut vaincu, pris, attaché à un arbre, et assommé par ses adversaires, après avoir vu massacrer tous ses soldats.

VALDO (PIERRE), chef des hérétiques connus sous le nom de *Vaudois*, né dans le 12e S. à Vaux, sur les bords du Rhône, s'établit à Lyon, et acquit, par le commerce, une fortune considérable. Frappé de la mort subite d'un de ses amis, il résolut de mener une vie religieuse, vendit ses biens, en distribua le prix aux pauvres, et, touché de leur ignorance autant que de leur misère, fit traduire quelques livres de la Bible qu'il se chargea de leur expliquer. Imitant dans tous ses points la conduite des apôtres, il s'attribua et reconnut à ses disciples, hommes et femmes, la mission d'annoncer la parole de Dieu. L'archevêque de Lyon leur ayant interdit la prédication publique, ils la continuèrent en secret, soutenant que tout laïc, homme de bien, a le même droit que les prêtres d'enseigner et d'administrer les sacremens. Cette doctrine fut condamnée par le concile général de Latran en 1179. Valdo, chassé de Lyon, se réfugia dans les montagnes du Dauphiné et du Piémont, d'où ses disciples se répandirent dans toute l'Europe, d'abord sous le nom de liouistes ou léonistes, ou sous celui de sabbatès ou insabbatès, de la forme de leur chaussure, et ensuite sous celui de *vaudois*, du nom de leur fondateur. Ils se multiplièrent surtout en Provence, en Languedoc, dans les Pays-Bas, en Allemagne, adoptant les mœurs des différentes sectes déjà établies. Flaccus-Illyricus (*v.* ce nom) dit que Valdo était un homme instruit ; et c'est à lui qu'il faudrait attribuer la prem. traduction de la Bible en idiome vaudois. Les Vaudois, détruits dans le reste de l'Europe, n'existent plus maintenant que dans trois vallées du Piémont, où ils forment une population d'environ 20,000 âmes, possédant treize églises. On peut consulter sur les dogmes des Vaudois l'*Histoire des variations*, etc., par Bossuet, et le *Dictionn. des hérésies* de l'abbé Pluquet.

VALDORY (CLAUDE), jésuite, né en 1601 à

Rouen, prêcha comme missionnaire pendant 40 années, et, entre autres *opuscules* de dévotion, écrivit un *Traité de la servitude à la croix*, 1660, in-8.— Guill. Valdory, m. en 1620, officier et ingénieur, de la même famille, est auteur d'un *Discours du siége et désassiégement de la ville de Rouen en* 1591, Rouen, 1592, in-8. — On a d'un autre Valdory des *Anecdotes du ministère du cardinal de Richelieu et du règne de Louis XIII*, tirées du *Mercurio di Siri*, Amsterdam (Rouen), 1717, 2 vol. in-12.

VALDRADE, épouse de Lothaire, roi de Lorraine. V. Lothaire (4e article).

VALENÇAY. V. Estampes.

VALENCE (Cyrus-Marie-Alexandre de TIMBRUNE TIMBRONE, comte de), général français, né à Agen en 1757, d'une ancienne famille de Guienne, entra au service dans l'artillerie en 1774, passa ensuite comme capitaine dans un régiment de cavalerie, devint aide-de-camp du maréchal Devaux, et reçut le grade de colonel en 1784. Vers ce même temps il fut nommé prem. écuyer du duc d'Orléans et colonel du régiment de Chartres (dragons). Il adopta les principes de la révolution. Il fut nommé en 1790 maréchal-de-camp et employé à l'armée commandée par le maréchal Luckner, puis à celle sous les ordres de Dumouriez. Promu au grade de lieutenant-général, il commanda la réserve à l'affaire de Valmy, fit preuve de courage et de dévouement dans cette journée, fut chargé de suivre les Prussiens dans leur retraite, s'empara de Charleroi et de Namur, commanda le corps d'armée qui devait faire face au prince de Cobourg, et fut blessé grièvement dans une charge de cavalerie à la bataille de Nerwinde. Ayant quitté l'armée avec Dumouriez, près de St-Amand, il fut mis hors la loi par décret de la convention, et se retira successivement en Angleterre, en Hollande, dans les environ de Hambourg, enfin dans le Holstein, où il vécut obscurém. jusqu'à l'époque de l'établissem. du gouvernem. consulaire. Rentré en France en 1801, il s'attacha à la fortune de Bonaparte, fut nommé sénateur en 1805, fut employé à l'armée d'Espagne en 1808, puis en Allemagne et en Russie, où il commandait une division de cavalerie. Sur la fin de 1813, il fut envoyé à Besançon en qualité de commissaire extraordinaire pour organiser la défense de cette partie de la frontière, et fit des efforts inutiles pour empêcher l'invasion des alliés. Revenu à Paris, il signa, le 1er avril 1814, la déchéance de Napoléon, comme secrétaire du sénat, et fut nommé pair par le roi le 4 juin suivant. En 1815, il fit partie de la nouvelle chambre des pairs, créée par Napoléon à son retour de l'île d'Elbe, et après la défaite Waterloo, il fut un des commissair. nommés par le gouvernem. provisoire pour traiter d'un armistice avec les alliés. Au retour du roi, le comte de Valence cessa de faire partie de la chambre des pairs, mais il y rentra en 1819, se rangea dans le parti de l'opposition sans se montrer d'une manière trop hostile. Il m. en 1820. On a de lui, outre ses discours à la chambre des pairs, depuis 1819, un *Essai sur les finances de la république franç. et sur les moyens d'anéantir les assignats*, Hambourg, 1796, in-8. Dans ses *Mém.* Mme de Genlis parle beaucoup du comte de Valence, qui était son gendre.

VALENCIENNES (Pierre-Henri), peintre de paysages, né à Toulouse en 1750, vint suivre à Paris les leçons de Doyen, s'adonna plus spécialement au paysage, alla ensuite étudier en Italie les beaux ouv. du Poussin, et de Claude Lorrain, et en les copiant, il acheva de former son style. Admis à l'académie de peinture après son retour en France, il créa une école d'où sont sortis la plupart des paysagistes renommés dans ces dern. temps. Valenciennes ne fit point partie de l'institut de France, parce que au moment de la formation de ce corps savant on n'admit dans la classe des beaux-arts que des peintres d'histoire; mais il n'en fut pas moins regardé comme le plus habile paysagiste de son époque. Il m. à Paris en 1819. Son principal ouvr. est un grand paysage historiq. représentant *Cicéron*, alors questeur en Sicile, *découvrant le tombeau d'Archimède* (au Louvre). Les autres productions les plus remarquables de ce paysagiste sont : *Philoctète dans l'île de Lemnos ; OEdipe trouvé sur le mont Cythéron ; OEdipe devant le temple des Euménides*. On a de Valenciennes un assez bon *Traité de perspective et de l'art du paysage*, Paris, 1800, in-4; ibid., 1820.

VALENS (Publius Valerius), l'un des 30 tyrans, neveu de Julius Valens, qui fut tué quelq. jours après avoir pris la pourpre sous le règne de Dèce en 251, gouverna l'Achaïe pour Gallien comme proconsul, en maintint les habitans dans le devoir, puis après l'usurpation de Macrin, se fit proclamer lui-même auguste par ses soldats. Il marcha contre Pison, qui venait de prendre le même titre en Thessalie, le vainquit et le fit tuer. Peu de jours après il éprouva le même sort de la part de ses propres soldats en l'an 261, après un règne de six semaines. Les médailles qui existent de ce prince, sont fausses ou au moins très-suspectes.

VALENS (Flavius), empereur, né vers l'an 328 de J.-C., dans la Pannonie, était le second fils de Gratien, comte d'Afrique. Il fut d'abord officier du palais de Julien. Lorsque son frère Valentinien l'eut associé à l'empire en 364, il fut chargé du gouvernement des provinces d'Orient, et fixa sa résidence à Constantinople. La révolte de Procopius, parent de Julien, troubla le commencement de son règne. Les succès qu'obtint ce rebelle effrayèrent Valens au point qu'il offritd'abdiquer l'empire ; mais la fermeté de ses ministres lui sauva cette honte. Procopius fut trahi, livré par ses généraux, et eut la tête tranchée. Valens voulant se concilier l'affection des nombreux chrétiens qu'il comptait parmi ses sujets, se fit baptiser par Eudoxe, chef des Ariens, qui exigea de lui le serment de rester attaché à cette doctrine. Il fit ensuite la guerre aux Goths et aux Perses, et remporta de brillans avantages par lui-même ou par ses lieutenans. Il admit les Goths dans l'empire et leur assigna des terres à cultiver. Mais la conduite de ses ministres à l'égard de ces peuples les mit en révolte. Réduits à une affreuse misère, ils prirent les armes et se vengèrent sur les autres sujets de Valens. Ce prince marcha contre eux, et se hâta de leur livrer bataille dans la Basse-Mœsie, qu'ils occupaient. Son armée fut taillée en pièce. Blessé lui-même dans la mêlée et transporté dans une habitation, non loin du champ de bataille, il y fut entouré par l'ennemi, et périt au milieu des flammes avec tous les officiers de sa suite en l'an 378. Ce prince possédait quelques qualités estimables. Il apporta de l'ordre et de l'économie dans les dépenses de l'état; mais sa timidité le rendait cruel aussitôt qu'il se croyait menacé. On a de lui des médailles dans tous les métaux.

VALENTI-GONZAGA (Silvio), cardinal et secrétaire d'état du saint-siége, né à Mantoue en 1690, acheva ses études à Rome, fut successivem. archimandrite de Messine, camérier d'honneur de Clément XII, nonce dans les Pays-Bas, en Espagne, et reçut le chapeau de cardinal en 1738 ; plus tard il eut le titre d'évêque de Sabina. Benoît XIV se l'attacha comme secrétaire d'état, et dans la suite comme camerlingue. Valenti donna de gr. encouragem. aux lettres, aux beaux-arts et aux sciences, mit un grand ordre dans les finances, favorisa le commerce, en un mot ne négligea rien de tout ce qui pouvait établir la prospérité des états romains. Ce ministre estimable m. à Viterbe en 1756, des suites d'une attaque d'apoplexie. Son *Eloge*, par l'abbé Todeschi, a été impr. en 1766. —Valenti-Gonzaga (Ludovico), neveu du précéd. et comme lui cardinal, se distingua aussi par son goût pour les beaux-arts et les sciences. Ce fut lui qui fit restaurer à Ravenne le monument en l'hon-

neur du Dante (*v.* ce nom).—Plusieurs autres personnages de cette ancienne et illustre famille ont occupé des places importantes à la cour de Rome, à celles de Vienne et des archiducs de Milan.

VALENTIA (Gregorio), jésuite espagnol, né en 1551 à Medina-del-Campo, fut envoyé de Rome comme profess. de théologie à Dillingen, puis à Ingolstadt, revint en 1598 occuper une chaire au collége romain, et m. en 1603 à Naples, où il était allé pour rétablir sa santé. Outre une foule de traités de controverse, dont les principaux ont été recueillis en 1 vol. in-fol., Lyon, 1591. On a de lui des *Commentaires sur la somme de St Thomas*, ibid., 1591, 4 tom. in-fol.; Ingolstadt, 1593.— Pierre de Valentia, jurisconsulte, espagnol, né à Cordoue en 1554, fut historiographe de Philippe III, et m. à Madrid en 1620. Il possédait bien le grec et l'hébreu. On a de lui un bon *Commentaire* sur les *Académiques* de Cicéron, Anvers, 1596, in-8. Il avait composé beaucoup d'autres ouvr. qui sont restés MSs. dans diverses biblioth. d'Espagne.

VALENTIN, élu pape le 1er sept. 827 pour succéder à Eugène II, était Romain, et, élevé dans le palais de Latran, avait été ordonné sous-diacre par le pape Paschal, et fait archidiacre par Eugène. Son pontificat ne dura que 40 jours. Il m. le 10 oct., et eut pour successeur Grégoire IV.

VALENTIN, hérésiarque du 2e S., né à Phrebon ou Pharbé (Egypte), se rendit habile dans la littérature et les sciences des Grecs, brigua, dit-on, l'épiscopat, et, ayant échoué, résolut de se faire le chef d'une nouvelle secte. Imbu des principes de Pythagore et de Platon, il mêla la doctrine des idées et les mystères des nombres avec la théogonie d'Hésiode et l'évangile de saint. Jean, le seul qu'il regardât comme authentique. C'est ainsi qu'il se fit un système approchant de celui de Basilidès (*v.* ce nom) et des *gnostiques*. Il compta bientôt en Egypte un grand nombre de disciples. Ce succès le décida à venir à Rome, sous le pontificat d'Hygin, dans le dessein de s'y faire des partisans; mais, après avoir été exclus de l'assemblée des fidèles, il fut excommunié vers l'an 143. Loin de reconnaître ses erreurs, il ne s'occupa qu'avec plus d'ardeur de les propager, et sa secte s'étendait déjà dans un grand nombre de provinces de l'Orient, lorsqu'il mourut vers 161. St Clément d'Alexandrie cite de Valentin des *lettres* et des *homélies*, qui se sont perdues. Ses disciples se divisèrent en plusieurs sectes, les *séthiens*, les *caïnites* et les *ophites*. On peut consulter, sur la doctrine de Valentin, l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury, l'*Histor. critica philosophiæ* de Brucker, et le *Dictionn. des hérésies* de Pluquet.

VALENTIN (Moïse), peintre français, né à Coulommiers en 1600, fit de rapides progrès dans son art, passa en Italie, s'y lia d'amitié avec le Poussin, trouva un protecteur dans le cardinal Barberini, à la recommandation duquel il fut chargé de peindre, pour la basilique de Saint-Pierre, le *Martyre des saints Processe et Martinien*, belle composition, qui fut apportée au musée de Paris en 1797, et rendue au pape en 1815. Valentin mourut à Rome en 1632, par suite de l'imprudence qu'il eut de se baigner dans une fontaine des environs de Rome, au sortir d'un repas où il s'était peu ménagé. Le musée du Louvre possède encore 11 tableaux de cet artiste, qui s'était formé à l'école du Caravage. La plupart des productions de Valentin ont été gravées par d'habiles artistes.

VALENTIN (Michel-Bernard), médecin et naturaliste allemand, né à Giessen en 1657, exerça la médecine à Fribourg, revint ensuite occuper une chaire à l'université de sa patrie, et y mourut en 1726. Entre autres ouvrages, dont on peut voir les titres, au nombre de 29, dans la *Biographie* du *Dictionnaire des sciences médicales*, il a publié : *Historia moscæ, adjunctis meditationibus de Podagrâ*, Leyde, 1686, in-12; *Medicina novantiqua*, etc., Francfort, 1698, 1713, in-4; *Pandectæ medico-legales, seu Responsa medico-forensia*, etc., ib., 1701, 3 v. in-4; *Polychresta exotica in curandis affectibus probatissima*, etc., ib., 1704, in-8; *Musæum musæorum, sive Descriptio rerum naturalium* (texte allemand), ibid., 1704-14, 3 v. in-f.; trad. en latin par Becker, ibid., 1716; *Praxis medicinæ infallibilis*, ibid., 1711, 1715 et 1721, in-4; *Historia simplicium*, etc., ibid., 1716, in-fol., fig; *Viridarium reformatum, seu Regnum vegetabile*, etc., ibid., 1719, in-fol., fig.; *Amphitheatrum zootomicum*, etc., ibid., 1720, in-folio, fig.; *Corpus juris medico-legalis*, ibid., 1722, 2 vol. in-folio; *Aurifodina medica*, etc., Giessen, 1723, in-folio, fig.; *Cynosura materiæ medicæ*, Strasbourg, 1726, 3 vol. in-4; plusieurs *mémoires* et *dissertations* en allemand et en latin. Tous ces ouvrages attestent la variété des connaissances de leur auteur. — Christophe-Bernard, son fils, comme lui professeur à Giessen et membre de l'académie des curieux de la nature, a publié : *Tournefortius Contractus, sub formâ tabular. sistens instit. rei herbariæ*, etc., Francfort, 1715, in-fol., etc.

VALENTIN (Louis-Antoine), chirurgien, né à Saint-Jean-d'Angely en 1736, fut reçu membre de l'ancien collége royal de chirurgie de Paris, devint membre honoraire de l'académie royale de médecine, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, quitta la France en 1791, y revint sous le gouvernement consulaire, et mourut à Paris en 1823. On a de lui : *Question chirurgico-légale relative à l'affaire de la demoiselle Famin*, etc., Berlin, 1768; *Eloge de M. Lecat*, Paris, 1769, in-8; *Recherches critiq. sur la chirurgie moderne, avec des Lettr. à M. Louis* (sans date); *Question médico-légale : examen du procès-verb. de l'ouverture du corps de Louis XVII et des causes de sa mort*, impr. en Allemagne sous la rubrique de Paris, in-8 de 16 pages, sans nom d'auteur ni d'imprimeur. Valentin soutient dans cet écrit que, d'après l'autopsie même, le jeune prince a été empoisonné.

VALENTIN (Basile). V. Basile.

VALENTINE *de Milan*, duchesse d'Orléans, fille du duc de Milan Galéas Visconti et d'Isabelle de France, épousa en 1389 Louis, duc d'Orléans, frère de Charles VI, roi de France. Ce monarque étant tombé en démence, Valentine lui prodigua les soins les plus empressés. Elle charmait ses ennuis, calmait ses agitations; il la nommait sa sœur chérie. Quelque chagrin que dussent lui causer les infidélités de son mari, Valentine ne l'en aimait pas moins avec tendresse. Le duc d'Orléans, déterminé par les intrigues du parti bourguignon, éloigna sa femme de la cour. Elle y revint toutefois peu de temps après; mais elle se trouvait à Château-Thierry, vers la fin de 1407, lorsqu'elle apprit la mort tragique de son époux. Elle se rendit alors à Paris, traversa cette ville accompagnée d'une longue suite de femmes vêtues de deuil, et alla se jeter aux pieds du roi, en demandant vengeance. Charles VI la promit; mais la reine Isabelle sut éloigner de Paris Valentine, qui se retira à Blois auprès de ses enfans. Les regrets de la m. de son époux réduisirent cette princesse à un désespoir auquel elle ne put survivre. Ayant assemblé ses enfans à son lit de mort, elle les exhorta à soutenir l'honneur de leur maison et à poursuivre la vengeance du meurtre de leur père, puis elle expira, en 1408, à l'âge de 38 ans. Les droits de Valentine sur le duché de Milan devinrent le motif des guerres entreprises en Italie par Louis XII et François Ier.

VALENTINIEN Ier (Flavius Valentinianus), empereur romain, né en 321, dans la Pannonie, du comte d'Afrique Gratien, avait été d'abord tribun dans les gardes de Julien, et avait servi dans la même qualité sous Jovien, dont l'armée le proclama le successeur (364). Valentinien, qui, se trouvant alors à Ancyre, accourut aussitôt à Nicée, y fut proclamé auguste, et dès le lendemain partit pour Constantinople. S'étant associé Valens, son

frère, il lui céda les provinces de l'Orient, puis il se rendit en Italie. Informé plus tard que les *Alemani* (peuple de la Germanie) venaient de pénétrer dans les Gaules, il envoya d'abord quelques légions pour les repousser, et s'avança lui-même jusqu'à Paris *(Lutetia)*, où il reçut presque aussitôt l'avis d'un soulèvem. en Illyrie. Il voulait s'y rendre pour étouffer promptement la sédition; mais les prières des principaux habitans des Gaules le retinrent dans ce pays, menacé de nouvelles invasions. En effet, les *Alemani* y rentrèrent l'année suivante (366), et obtinrent d'abord quelques avantages; mais Valentinien les repoussa au-delà du Rhin, et fit élever sur les bords de ce fleuve une ligne de forteresses, où il plaça des garnisons. De nouvelles tentatives des barbares pour pénétrer dans les Gaules furent encore réprimées. Les Pictes ayant envahi la Grande-Bretagne, l'empereur confia le soin de cette guerre à Théodose, général qui s'illustra par ses exploits, puis se rendit lui-même sur les bords du Rhin, pour y surveiller les mouvemens des Germains, qui menaçaient sans cesse la tranquillité de l'empire. Il passa le fleuve en 368, battit de nouveau les *Alemani*, et leur fit donner des otages. Après avoir prolongé son séjour dans les Gaules jusqu'en 373, Valentinien revint en Italie, d'où il passa bientôt dans la Pannonie. Il battit les Quades, qui avaient envahi cette province, les poursuivit jusque dans l'Illyrie, qu'ils habitaient, et brûla leurs villes. Il mourut en 375, au camp de Bregentie, des suites de la rupture d'un vaisseau dans la poitrine. Valentinien eut presque toutes les qualités qui font les grands princes; mais elles furent effacées par son extrême sévérité, qu'il poussa jusqu'à la férocité, s'il faut en croire l'histor. Ammien Marcellin. —VALENTINIEN II (*Flavius Valentinianus Junior*), empereur, fils du précédent, né vers la fin de l'an 371, fut salué du titre d'auguste par les légions d'Illyrie six jours après la mort de son père (375). Son frère, Gratien, qui déjà était revêtu de ce même titre, s'empressa de ratifier le choix de l'armée pour éviter la guerrre civile, et, détachant l'Italie de ses états, en forma l'apanage du jeune Valentinien. Celui-ci, conduit à Milan, y fut élevé par sa mère, Justine, dans les erreurs de l'arianisme. La faveur accordée à cette croyance par l'impératrice-mère excita l'indignation de St Ambroise, et fit perdre à Valentinien l'affection de la plus grande part. de ses sujets. Maxime, vainqueur de Gratien, profita de la disposit. des esprits pour se rendre maître de l'Italie. Justine se retira avec son fils dans Aquilée, d'où elle ne tarda pas à partir pour Constantinople, à l'effet d'y implorer la protection de l'emper. Théodose. La défaite et la m. de Maxime rétablirent Valentinien dans la possess. de l'Italie en 388. Théodose y ajouta les prov. au-delà des Alpes enlevées à l'usurpateur, et, en quittant Valentinien, lui laissa Arbogaste, un de ses lieutenans, pour l'aider de ses conseils. Celui-ci, abusant de la faiblesse de son pupille, finit par s'emparer de l'autorité. Valentinien se hâta d'instruire Théodose de la conduite d'Arbogaste, et, sans attendre sa réponse, dépouilla l'audacieux général de tous ses emplois; mais, peu de jours après cet acte de fermeté, l'empereur d'Occident fut trouvé m. dans son palais à Vienne (dans la Gaule), le 15 mai 392. On conjecture qu'il fut étranglé par des eunuques. —VALENTINIEN III (*Flavius Placidius Valentinianus*), empereur, né à Ravenne, en 419, de Placidie et de Constance, resta sous la tutelle de sa mère, qui le conduisit à Constantinople, où il fut élevé sous les yeux de Théodose-le-Jeune. Il reçut le tit. de césar à Thessalonique, et se rendit ensuite à Rome, où il fut revêtu de la pourpre par le patricien Helius en présence du sénat. Placidie gouverna l'empire au nom de son fils pendant la longue minorité de ce prince, et, jalouse de conserver le pouvoir, elle éloigna de lui tout moyen de s'instruire et de s'exercer. Après la mort de sa mère, Valentinien resta sous la dépendance d'Aetius (*v.* ce nom). L'amour qu'il conçut pour la femme du patricien Maxime devint la cause de sa perte. Le patricien, voulant venger son honneur outragé, gagna deux soldats de la garde impériale, qui massacrèrent Valentinien dans le Champ-de-Mars, où ce prince regardait l'exercice de ses troupes, le 16 mai 455. En lui finit la race de Théodose, et Maxime lui succéda sur le trône d'Occident.

VALENTYN (FRANÇOIS), ministre du St évangile et voyageur hollandais, né à Dordrecht vers 1660, s'attacha comme ecclésiastique au service de la compagnie des Indes, partit en 1685 pour Batavia, fut quelque temps prédicateur à Japara, alla ensuite exercer ses fonctions à Amboine, étudia le malais, et fut bientôt en état de prêcher dans cette langue. Il reçut plus tard l'ordre de se rendre à Neyra; mais il revint à Amboine, où il traduisit la Bible en idiome malais. En 1694 il retourna en Europe pour rétablir sa santé, puis fit un second voyage en 1706 à Batavia, qu'il quitta en 1714 pour revenir en Hollande. C'est alors qu'il s'occupa de réunir les matériaux qu'il avait recueillis dans les Indes, et il les publia sous ce titre en hollandais: *les Indes orientales, anciennes et modernes, comprenant un traité exact et détaillé de la puissance nederlandaise dans ces contrées*, etc., Dordrecht et Amsterdam, 1724-26, en 5 part., formant 8 vol. in-fol., avec cartes, fig., etc. Cet ouvrage peut être encore consulté par ceux qui voudront écrire sur les Indes orientales, et les cartes sont bonnes pour le temps où elles parurent. On ignore l'époque de la mort de l'auteur.

VALERA (DIEGO), historien espagnol, né vers 1412 à Cuenca en Castille, fréquenta de bonne heure les écoles célèbres de cette époque, perfectionna ses connaissances par des voyages, fut accueilli ensuite à la cour de Jean II, qui l'envoya deux fois en Allemagne comme ambassadeur. Eloigné des affaires sous le règne suivant, il s'appliqua dans sa retraite à l'étude de l'histoire et de la philosophie; mais Ferdinand-le-Catholique et la reine Isabelle s'empressèrent de le rappeler à la cour, où il fut revêtu de la charge d'historiographe. On ignore l'époque de sa mort. On a de lui: *Cronica de España abreviada*, qui finit avec le règne de Jean II, Séville, 1482, in-folio; plusieurs fois réimprimée (toutes ces éditions sont rares et recherchées); un *Traité de la Providence*, Séville, 1494, in-fol., et plusieurs autres ouvrages, cités par Ferreras, et restés pour la plupart en manuscrit.

VALÈRE-MAXIME (VALERIUS MAXIMUS), historien latin, était né sous le règne d'Auguste. Il servit en Asie sous le consul Sextus Pompée, l'an 14 de J.-C. De retour à Rome, il ne prit aucune part aux affaires publiques, et il consacra ses loisirs à l'étude de l'histoire, qu'il envisagea principalement sous le rapport des mœurs. Il ne nous reste de ses écrits que l'ouvrage intitulé: *de Dictis Factisque memorabilibus, lib. IX*, dont la 1re édit. est sans date (on la croit imprimée en 1469 à Strasbourg, par Mentel); il en parut 2 autres en 1471, à Mayence et à Venise, et un grand nombre depuis cette dernière époque, surtout dans le 16e siècle. Il faut distinguer celle de Plautin, 1567, in-8. La plus complète des éditions modernes pour la critiq. est celle de Kapp, Leipsig, 1782, in-8. M. Hase en a donné une dernière en 1822, in-8, qui fait partie de la collect. des *Classiques* de M. N.-E. Lemaire. On a des traductions de Valère-Maxime dans les principales langues de l'Europe. La dernière traduction française et la plus estimée est celle de MM. Peuchot et Allais, Paris, 1822, in-12. Nous citerons, pour les bibliophiles, un *abrégé* de Valère-Maxime, en français, par Jean de Hangest, valet de chambre de Charles VII, imprimé à Paris, 1497, in-folio, avec le *Gouvernement des princes*, et le *Trésor de la noblesse*. On en a des exemplaires sur vélin.

VALÈRE-ANDRÉ-DESSELIUS. V. ANDRÉ (Valère).

VALERIA (Galeria), impératrice romaine, fille de Dioclétien, fut mariée, en l'an 292, à Galère-Maximin. N'ayant point d'enfant de cette union, elle adopta Candidien, fils naturel de son mari. Celui-ci, en mourant, recommanda sa femme et son fils à Licinius, qui répondit bien mal à cette confiance. Valeria et sa mère, Prisca, se réfugièrent dans le camp de Maximin-Daza, qui, ne se conduisant pas mieux à leur égard, exila les deux princesses dans les déserts de la Syrie. A la m. de Maximin-Daza, elles revinrent secrètem. en Grèce pour se soustraire aux persécutions de Licinius; mais, découvertes à Thessalonique, après avoir eu la douleur de voir massacrer le jeune Candidien, ces impératrices infortunées furent décapitées, et leurs corps jetés à la mer en l'an 315. On a quelques médailles fort rares de Valeria en or et en argent; celles en bronze sont plus communes.

VALERIANOS. V. Fuca.

VALERIANUS. V. Valérien.

VALERIANUS (Joannes Pierius), ou plutôt *Valeriano* Bolzani, littérateur, né en 1477 à Bellune, dans la Marche trévisane (et non à Bolzano, comme l'ont dit quelques biographes, qui ont pris son nom de famille pour celui de sa patrie), servit d'abord comme domestiq., et ce ne fut qu'à l'âge de 15 ans qu'il commença d'apprendre à lire. Il fit bientôt des progrès rapides dans ses études. Valla et Lascaris lui apprirent les langues grecque et latine. Il obtint la protection du cardinal Bembo, des papes Léon X et Clément VII, refusa les évêchés de Capo d'Istria et d'Avignon, et n'accepta que la place de protonotaire apostolique. Fatigué du séjour de la cour romaine, il se retira dans sa patrie en 1527, puis revint à Rome en 1529, sur l'invitation du cardinal Hippolyte de Médicis, qui avait été son élève, et se retira de nouveau à Padoue, où il mourut en 1558. On a de lui: *de fulminum Significationibus,* Rome, 1517, in-8; *pro sacerdotum barbis Defensio,* Rome, 1531; *Castigationes et Varietates virgilianæ lectionis,* imprimées dans une édition de Virgile (de Robert-Estienne), Paris, 1532, in-fol., et dans d'autres éditions postérieures; *Poemata*, Bâle, 1538, in-8; *Amorum libri V, et alia Poemata*, Venise, 1549, in-8 (on trouve encore dans les *Deliciæ poetarum ital.* un choix des *poésies* de J. Pierius Valerianus); *spheræ Compendium; Dialogo della volgar lingua*, etc., Venise, 1620, in-4; *antiquitatum bellunensium Sermones quattuor,* ibid., 1620, in-4; *Contarenus, sive de litteratorum Infelicitate libri duo,* ib., 1620, in-8 (on trouve, dans les *Soirées littéraires* de M. Coupé, la traduction d'une partie de cet ouvrage de Valerianus); *J. P. Valer. bellunensis hieroglyphica, sive de Sacris Ægyptiorum aliarumque gentium litteris commentariorum, libri VIII*, etc., Francfort-sur-le-Mein, 1678, in-4. La première partie de cet ouvrage avait paru d'abord à Bâle en 1566.

VALÉRIEN (Publius Licinius Valerianus), empereur romain, s'était élevé successivement aux plus hauts grades militaires avant d'être revêtu de la pourpre, vers l'an 253 de J.-C., concurremment avec Emilien, qu'il supplanta aiséni. Il était alors à la tête des légions de la Gaule et de la Germanie, et touchait à sa 60e année. Un de ses prem. soins fut d'associer à l'empire son fils, Gallien. Après un règne de 7 ans, il voulut marcher lui-même contre Sapor, roi des Perses, qui venait d'envahir l'Arménie, alliée des Romains. Vaincu sous les murs d'Edesse et cerné dans ses retranchemens, il fut obligé de se livrer à la discrétion du vainqueur, qui l'abreuva d'outrages jusqu'à ce qu'il eût succombé à sa douleur, et son corps empaillé fut conservé, dit-on, pendant plusieurs siècles, comme un trophée, dans un des temples de la Perse. Cette tradition a paru douteuse, et tout porte à croire que les lettres du prince d'Orient à Sapor, alléguées ou rapportées par les historiens, sont supposées.

VALERIUS. V. Messala et Publicola.

VALERIUS FLACCUS (Caius), poète épique latin, surnommé aussi *Setinus Balbus* dans le MS. du Vatican et quelques autres, était né, selon les uns, à Padoue, selon d'autres, à *Setia* (Sessa), en Campanie, et issu d'une branche pauvre de l'illustre famille de Valerius Publicola. On croit qu'il vint de bonne heure à Rome, où il ne tarda pas à se distinguer par ses talens et l'aménité généralement vantée de son caractère. Honoré de la protection des empereurs Vespasien et Titus, trop heureusement oublié du farouche Domitien, il vit les premières années du règne de Trajan, et mourut le plus vraisemblablement vers la 111e année de notre ère, qui était la quatorzième du règne de Trajan. Il ne nous reste de lui qu'un poème, qui même n'est pas achevé, sur le même sujet qu'Apollonius de Rhodes avait traité long-temps avant lui: l'expédition des Argonautes. Ce poème, malgré l'état d'imperfection où il nous est parvenu, suffit néanmoins pour justifier le cas que faisaient de son auteur Martial, Pline le jeune, Juvénal et surtout Quintilien, dont le jugement est une autorité en matière de goût, et qui ne balance point à regarder la mort prématurée de Valerius comme une perte réelle pour les muses latines. Quelques phrases injurieuses, dédaigneusement jetées par La Harpe dans les dernières lignes d'un *appendice* à son chapitre de l'épopée grecque et latine, ne prouvent qu'une chose; c'est que le professeur du Lycée n'avait pas même parcouru l'ouvrage qu'il jugeait avec une morgue si magistrale. Il est vrai qu'il n'existait alors en France aucune traduction de l'*Argonautique* de Valerius Flaccus: celle en vers de M. Dureau de La Malle ne date que de 1811; et celle en prose de M. Caussin de Perceval, quoique terminée, et livrée même à l'impression depuis plus de vingt ans, n'a point encore paru: elle sera prochainem. mise au jour par Ch.-L.-F. Panckoucke dans sa collection intit. *Biblioth. classique latine-française.* Valerius Flaccus a eu de nombreuses éditions. Ses principaux commentateurs étaient, av. M. Adolphe Dureau de La Malle, P. Burmann, Ch. Hales et Wagner. On distingue l'édit. d'Altenbourg, 1781, 2 v. in-8, dont le second contient le savant *commentaire* de Wagner, imprimé d'abord dans la 2e édit. de Burmann, Altenbourg, 1781, 2 v. in-8. Il a été reproduit dans celle qui fait partie des *Classiques latins* publiés par M. Lemaire.

VALESIO (Jean-Louis), peintre, né à Bologne en 1561, et mort à Rome dans un âge prématuré, sous le pontificat d'Urbain VIII, fut un de ces hommes qui soutiennent et font valoir un mérite assez médiocre au moyen de la flatterie et du savoir-faire. Aussi eut-il un carrosse, tandis qu'Annibal Carrache avait à peine le strict nécessaire. L'on voit encore à Rome quelques-unes de ses productions à fresque et à l'huile, dont la meilleure, sans contredit, est la figure de la *Religion*, qu'il peignit dans le cloître de la Minerve. On a de lui des eaux-fortes qu'on estime plus que ses tableaux. Elles sont gravées avec un fort bon goût, et consistent en *emblèmes allégoriques* et *ornemens de livres.* — Jacques et François Valesio ont aussi cultivé la gravure, mais avec peu de succès.

VALESIO. V. Vallès.

VALESIUS. V. Valois.

VALETTE (Jean Parisot de La), 48e grand-maître de l'ord. de St-Jean-de-Jérusalem, né en 1494 d'une très-ancienne famille qui avait donné des capitouls à Toulouse, était gr.-prieur de St-Gilles de la langue de Provence et lieutenant général du grand-maître Claude de La Sangle, lorsqu'à la mort de ce souverain, il fut unanimement élu pour lui succéder en 1557. Il avait passé successivem. par toutes les charges de l'ordre et avait répandu la terreur de son nom sur les mers d'Afrique et de Sicile. Son premier soin, dès qu'il eut été élevé à la grande-maîtrise, fut de forcer les prieurs et les commandeurs d'Allemag. et de Venise à rentrer sous l'obéissance

qu'ils devaient à l'ordre et à se soumettre aux taxes imposées par les chapitres généraux. Il s'empressa ensuite de réparer avec éclat les injustices qui pouvaient avoir été commises par ses prédécesseurs. Ce fut alors seulement qu'il songea à tourner ses armes contres les infidèles. Il s'unit à Jean de La Cerda, duc de Medina-Cœli, vice-roi de Sicile, pour tenter la conquête de Tripoli; mais cette entreprise manqua par la présomptueuse impéritie de La Cerda, et coûta près de 14 mille hommes à la chrétienté. La Valette, pour réparer ce désastre, donna la plus grande activité à ses armem., et, grâce à lui, l'ordre se montra plus redoutable que jamais sur mer. Les commandem. furent confiés aux chevaliers les plus expérimentés, et chaque jour fut marqué par quelque nouv. succès. Soliman, irrité et alarmé par l'audace toujours croissante de cette poignée de chrétiens, jura de les extermiuer, fit partager sa fureur à tout son peuple, et prépara l'armement le plus considérable (1565). Le grand-maître vit toute l'étendue du danger qui allait fondre sur lui, et résolut de le braver. A sa voix, plus de six cents chevaliers arrivèrent à Malte, la plupart suivis de domestiques courageux, qui devinrent de bons soldats. Les commandeurs, que leur âge ou leurs infirmités retenaient dans leurs provinces, lui firent passer la meilleure partie de leurs biens. Le pape Pie IV lui fournit une somme de dix mille écus. Philippe II promit des troupes et donna à don Garcia de Tolède, vice-roi de Sicile, l'ordre de pourvoir à la sûreté de Malte. Malheureusement ce secours se fit bien attendre, et La Valette se trouva abandonné à ses propres forces; mais il sut les tripler en se multipliant lui-même partout et remplissant tour à tour les fonctions de soldat, de capitaine, d'officier d'artillerie, d'infirmier, d'ingénieur. La flotte des Turks parut à la hauteur de Malte le 18 mai 1565. Elle était composée de 159 vaisseaux de guerre chargés de 30 mille janissaires et spahis, et suivie d'un grand nombre de bâtimens qui portaient la grosse artillerie et les munitions. Il y avait dans l'île 700 chevaliers sans compter les frères servans et 8,500 hommes, tant soldats de profession qu'habitans enregimentés. Les Turks, après avoir opéré leur débarquement, non sans obstacles, ouvrirent leurs opérations par le siége du fort St-Elme, sous la conduite de Mustapha leur général. Ils firent chaque jour de nouveaux progrès, surtout après l'arrivée du renégat Occhialy et du fameux Dragut, qui leur amenèrent des renforts. Les chevaliers chargés de la défense du fort savaient combien il était import. de faire une vigoureuse résistance pour donner au vice-roi de Sicile le temps d'arriver. Mais ils se laissèrent aller plus d'une fois au découragement et eurent besoin d'être ranimés par le grand-maître, qui, n'étant point enfermé avec eux, dirigeait néanmoins tous leurs mouvemens, leur faisait sans cesse passer des recrues, des vivres et des munitions de guerre, leur adressait tantôt des exhortations, plus souvent des reproches, et tirait continuellement du fort St-Ange et de l'île de la Sangle sur les assiégeans. Tout cela n'empêcha pas le fort de St-Elme de tomber, après un mois d'une lutte opiniâtre, au pouvoir des Turks, qui crurent intimider les chrétiens par d'atroces barbaries. Le gr.-maître, par représailles, fit égorger tous ses prisonniers, et défendit expressément d'en faire d'autres à l'avenir : c'était annoncer qu'il n'espérait son salut que de la victoire. Tous les forts de l'île furent bientôt investis et pressés à la fois par les infidèles, qui avaient perdu, il est vrai, le brave Dragut, mais qui voyaient encore à leur tête Mustapha et son collégue Piali. La Valette, auquel le vice-roi de Sicile venait enfin d'envoyer un secours de 600 hommes, sut faire tête à ses deux puissans adversaires, en créant sans cesse de nouveaux moyens de défense contre de nouveaux moyens d'attaque, en s'exposant lui-même aux plus grands dangers, en relevant par son incroyable fermeté d'âme le courage souvent abattu de ses compagnons, et en travaillant à reconstruire les retranchemens endommagés par le feu de l'ennemi. Pendant cette héroïque défense, don Garcia de Tolède, si long-temps attendu, entra dans Malte avec 6,000 hommes. Les Turks effrayés se rembarquèrent avec précipitat. Mais, ayant appris combien était faible le renfort qui avait causé leur terreur panique, ils revinrent à la charge. Il fallut toutefois employer le bâton pour leur faire quitter leurs vaisseaux. Ils combattirent mollement et livrèrent aux chevaliers une facile victoire. Ainsi fut terminé, au bout de 4 mois, ce fameux siége de Malte, qui avait coûté aux infidèles plus de 30,000 hommes, suiv. Vertot, ou 20,000 seulement d'après de Thou. La perte des chrétiens fut considérable aussi, et le grand bourg de Malte, après sa délivrance, ressemblait à une place emportée d'assaut, pillée et abandonnée par l'ennemi. Cepend. un mouvem. de joie électriq. se répandit dans toute la chrétienté avec le nom glorieux de La Valette. Le pape Pie IV offrit le chapeau de cardinal au gr.-maître qui le refusa, probablem. parce qu'il ne voulait pas abaisser sa dignité de souver. en acceptant un rang dans la cour d'un prince étranger. Non content d'avoir sauvé Malte, il entreprit de la mettre en état de défense pour l'avenir, de relever toutes les places détruites, et de bâtir sur l'emplacem. du fort St-Elme une ville nouv., nommée *la Cité Valette*. Il dirigea lui-même les travaux pend. près de deux ans, et rendit son île imprenable, au dire de tous les ingénieurs. Ses dern. jours furent empoisonnés par le chagrin que lui causèrent quelq. démêlés avec Rome, et en outre, le libertinage et l'insubordinat. de quelques chevaliers espagnols. Il eut recours au plaisir de la chasse pour dissiper sa profonde mélancolie, et fut frappé d'un coup de soleil dont il m. en 1568.

VALETTE (Bernard de La), né en 1553, était le frère du duc d'Espernon, dont il n'eut ni la fierté insultante, ni l'ambition sans frein, ni les vices brillans. Il fut plus estimable, et il est moins connu. On sait pourtant qu'il se distingua surtout dans les guerres du Piémont, qu'il fut nommé gouvern. du Dauphiné en 1583, gouvern. de Provence en 1587, et plus tard amiral de France. Il fut tué au siége de Roquebrune, près de Fréjus, en 1592, ne laissant point de postérité. — Valette (Bernard, duc de La), fils du duc d'Espernon, naquit à Angoulême en 1592. Il se signala en 1636 contre les Espagnols qui étaient entrés dans le pays de Labour, et ensuite contre les *croquants*, paysans révoltés de la Guienne, dont le nombre et l'audace inquiétaient le gouvernement. Il était colonel-général de l'infanterie dans l'armée qui, sous les ordres du prince de Condé, passa la Bidassoa en 1638, et il fut chargé de diriger l'assaut qui devait être donné à Fontarabie. Il temporisa, prétendant que la brèche n'avait pas assez de largeur, et reçut du prince de Condé, qui se défiait de son courage ou de sa fidélité, l'ordre de se retirer dans un quartier éloigné et de céder son poste à l'archevêque de Bordeaux (*v.* Sourdis). Il obéit; mais avant que l'assaut pût être donné, une armée espagnole attaque et force les lignes franç., que Sourdis et Condé abandonnent précipitamm. pour regagner leurs vaisseaux. Le duc de La Valette, resté dans les lignes, rallie les débris de l'armée, les conduit à Bayonne, et se voit imputer le revers de Fontarabie par le prince généralissime et par l'archevêque. Il publie, pour se justifier, un écrit, dont Condé fait paraître une ample réfutation. Enfin l'ordre lui est intimé de la part du roi de venir à la cour rendre compte de sa conduite. Mais craignant avec raison la colère de Richelieu, qui s'est engagé publiquement à faire contre lui l'office de procureur-général si le cas y échoit, il se sauve en Angleterre; et là il consigne en toute sûreté sa justification dans un nouvel écrit. Pendant ce temps, on instruit son procès en France, et on établit pour le juger un tribunal extraordinaire, présidé par le roi lui-même, et composé de ducs et pairs, de con-

seillers d'état, de tous les présidens à mortier et du doyen du parlem. Il ne sera pas inutile d'appuyer sur quelques singularités de cette procédure, qui ne fut approuvée par les contemporains ni pour le fond ni pour la forme, et qui parut menacer d'un renversement les antiques lois de la monarchie. Il était bien surprenant d'abord de voir un roi assis au rang des juges ; mais ce qui le fut davantage encore, ce fut l'impudeur avec laquelle il chercha à leur imposer la nécessité de prononcer une condamnation à mort. Le rapport fait et les conclusions du procur.-général Molé entendues, lesquelles requéraient que le duc de La Valette fût décrété de prise de corps pour être conduit à la Bastille, on alla aux opinions, et le roi prit lui-même les voix. Les membres du parlement, de gré ou de force, furent de l'avis des conclusions, après avoir demandé, pour la plupart, que l'affaire ne fût point traitée dans le conseil, mais renvoyée au parlement, puisque l'accusé était duc et pair. Le président de Bellièvre fut celui qui montra le plus de dignité. Il exprima hautement combien ce lui semblait une chose inconvenante qu'un roi acceptât le rôle de juge, et, sommé d'opiner sur le fond, il déclara n'avoir pas d'autre avis à donner. Les conseillers d'état, les ducs et pairs, le chancelier, le cardin. et le roi opinèrent dans le sens des conclusions. La séance terminée, le roi appela les présid. et le doyen du parlem., et leur adressa ces singulières paroles : «Je suis fort mécontent de vous. » Vous me désobéissez toujours. Ceux qui disent que » je ne puis pas donner les juges qu'il me plaît à mes » sujets, quand ils m'ont offensé, sont des ignorans » qui sont indignes de posséder leurs charges. » Le lendemain, un arrêt du conseil ordonna que le duc de La Valette serait pris au corps et amené à la Bastille, sinon ajourné à son de trompe ; que cependant ses biens seraient saisis, etc. Les juges par commission ne tardèrent pas à se réunir dans le cabinet du roi. Le procureur-général Molé requit dans ses conclusions que le duc de La Valette fût déclaré criminel de lèse-majesté, coupable de trahison, de lâcheté, de désobéissance, condamné à être décapité et ses biens confisqués. Tous les juges-commissaires furent de l'avis des conclusions, excepté encore le prés. Bellièvre. Cette sentence inique fut exécutée en effigie à Paris, à Bordeaux et à Bayonne (1639). Après la mort de Louis XIII, que venait de précéder celle de Richelieu, La Valette rentra en France, et fit casser par le parlem. l'arrêt rendu contre lui (1643). Il succéda à son frère dans le gouvernement de la Guienne, et fut aussi gouvern. de Bourgogne ; mais il s'embarrassa peu de faire estimer sa vie et aimer son administration. Il m. à Paris en 1661. On trouve à la Bibliothèque du Roi, parmi les MSs. de Fontanieu, le *Procès criminel fait au duc de La Valette ès années* 1638 et 1639, in-folio. Une relation de ce procès a été imprimée dans le 2e vol. des *Mém. de Montrésor*. — VALETTE (Louis de NOGARET, cardinal de La), frère du précédent, né en 1593, fut d'abord abbé de St-Victor de Marseille, puis archevêque de Toulouse. Il suivit quelq. temps le parti de Marie de Médicis et l'abandonna ensuite pour s'attacher au card.-minist., dont il devint l'esclave le plus dévoué. Au reste, il était aussi celui du capucin Joseph, et méritait bien l'épithète de *cardinal-valet* que lui donnait son père, le duc d'Epernon. Dans cette fameuse *journée des dupes*, qui vit chanceler un mom. la fortune de Richelieu, ce fut La Valette qui releva le courage de son maître, et lui donna le conseil de suivre le roi à Versailles et de tenter un dernier effort, qui fut heureux, comme on a pu le voir ailleurs. La Valette obtint de Richelieu, en 1635, le commandem. d'une armée composée de 18,000 hommes d'infanterie et de 6,000 chevaux, qui fut envoyée en Allem. et se joignit à celle du duc de Weymar. Ce gén. conserva la principale autorité et laissa volontiers tous les honneurs au cardinal. Les deux armées réunies attaquèrent avec succès le camp de Galas devant la ville de Deux-Ponts, et forcèrent Mansfeld à lever le siége de Mayence. Mais le cardinal s'était peu occupé des moyens de faire vivre les soldats au-delà du Rhin, et se vit obligé de ramener en France une armée qui allait périr ou se dissoudre, et qu'il ne put empêcher d'être entamée dans sa retraite. Arrivé à Paris, il prit part au plan d'une nouvelle campagne ; mais il reçut de Rome un bref qui lui défendait, en sa qualité de prélat catholique, de partager désormais le commandem. militaire avec un prince luthérien. Ce bref demeura toutefois sans exécution, grâce aux humbles remontrances de Richelieu et de Louis XIII. La Valette rentra en Allem. avec une armée de 18,000 hommes (1637), et fit une campagne assez heureuse. L'année suivante, il remplaça le maréchal de Créqui dans le commandement de l'armée d'Italie, et commença par conclure un traité d'alliance offensive et défensive avec la duchesse de Savoie ; mais il ne fut pas heureux cette fois comme général. Cependant il venait de prendre Chivas et de battre les Espagnols lorsqu'il m. de la fièvre à Rivoli en 1639. Il venait d'accepter avec une lâche résignat. d'esclave l'arrêt qui condamnait son frère à être décapité (*v.* l'art. précédent). La servilité ne fut pas son seul défaut ; il y joignit un grand désordre de mœurs, beaucoup d'avidité, de prodigalité et d'orgueil. Les *Mémoires* de sa vie ont été rédigés par Jacques Talon, et imp. pour la prem. fois sous ce titre : *Mém. de Louis de Nogaret, cardinal de La Valette, général des armées du roi en Allem., Lorraine, Flandre et Italie, années* 1635-39, Paris, 1772, 2 vol. in-12.

VALETTE (LOUIS DE THOMAS DE LA), 7e supérieur général de la congrégation de l'Oratoire, né à Toulon en 1678, était destiné par ses parens à entrer dans l'ordre de Malte et à servir dans la marine royale. Mais sa piété le conduisit à embrasser la vie religieuse. Il fut nommé en 1710 directeur de l'institut. de Paris, puis, en 1730, supér. de la maison de St-Honoré et en même temps assistant du supérieur général qu'il remplaça plus tard, non sans avoir fait une vive résistance. Il craignait modestement d'accepter une telle charge parce qu'il n'avait pas été élu à l'unanimité. Les sollicitations pressantes de M. Vintimille, archevêque de Paris, et du cardinal de Fleury, les ordres du roi lui-même, furent nécessaires pour le fléchir. Son gouvernement, d'abord assez tranquille, fut un peu troublé par la bulle *Unigenitus*. Le P. La Valette, après avoir résisté long-temps aux instances de Boyer, évêque de Mirepoix et ministre de la feuille des bénéfices, fit enfin recevoir cette bulle, dans l'assemblée de 1746, comme une loi d'économie qui défendait l'usage du livre des *Réflexions morales*. Ce genre d'acceptation ne satisfit aucun parti : mais la cour eut la sagesse de s'en contenter. La Valette employa dès-lors son esprit conciliant à réparer les maux dont avait souffert sa congrégation. Il m. en 1772, après avoir donné à l'église l'exemple de toutes les vertus. Il n'y a d'imprimé de lui que ses lettres circulaires pour la convocat. des assemblées génér. de l'Oratoire.

VALETTE (le P. LA), jésuite qui s'est acquis une célébrité honteuse comme partie principale dans la banqueroute frauduleuse qui occupa le parlement de Paris en 1759 et 1760, et fournit contre la société quelques argumens de plus pour motiver sa suppression, était depuis 1747 supérieur des missions de la Martinique, et associé avec un juif établi à la Dominique. Il faisait le monopole du commerce de ces îles, lorsqu'en 1753, sur la plainte des habitans, le ministère le rappela. Peu après sa société obtint qu'il fût renvoyé à son poste, moyennant promesse de ne plus se mêler d'affaires commerciales. Il repartit avec le titre de visiteur général et de préfet apostolique, et il n'en recommença pas moins à équiper des vaisseaux. Ils tombèrent aux mains des Anglais, et furent vendus : sous ce prétexte, et pour une valeur de 1,200,000 fr. qu'avait produite aux Anglais la vente de leur prise, le P. Lavalette déclara une faillite d'environ 3 millions. Le P. Sacy, procur.

des missions de Paris, et qui était le correspondant de La Valette, fut impliqué avec lui dans les poursuites des parties lésées; en vain obtinrent-elles contre eux deux sentences déclarées exécutoires contre toute la société établie en France; « il était, dit Voltaire (*Histoire du parlement de Paris*, ch. 48), aussi difficile de faire payer la société que d'avoir de l'argent des deux jésuites Sacy et La Valette. »

VALETTE (SIMÉON FAGON, dit), peintre et mathématicien fort médiocre, né à Montauban en 1719, quitta sa patrie, jeune encore, par suite de la proscription judiciaire de son père, et depuis lors mena une vie errante, dont nous ne pouvons retracer toutes les vicissitudes. Il suffira de dire que Voltaire lui donna asile en 1759, lui fit raconter ses malheurs et les embarras de sa vie, et conçut, d'après ce récit, l'idée de sa pièce du *Pauvre Diable*. Vers 1760, Valette revint à Montauban, et y donna des leçons de mathématiques à un prix médiocre. Il mourut dans les environs de cette ville en 1801. Nous citerons de lui : *la Trigonométrie sphérique résolue par le moyen de la règle et du compas*, 1757, in-8; *l'Astronomie*, poème, dans le *Mercure* de janvier 1769. Il a inséré plusieurs autres pièces de poésie dans le même journal, de mai 1744 à 1773, et peut-être plus tard.

VALGUARNERA (MARIANO), littérateur italien, né, en 1564, d'une famille noble de Palerme, embrassa l'état ecclésiastique, et fut en grande considération auprès d'Urbain VIII. Mongitore, qui fait de lui un portr. flatteur, le peint comme un homme très-instruit dans la philosophie, la théologie et les mathématiq., comme un polyglotte, enfin comme un poète qui faisait des vers italiens, lat. et grecs. Cependant l'essai le plus important qu'il nous ait laissé de son savoir appartient à l'érudition historique; c'est le seul que nous citerons, et il a pour titre : *Discorso dell' origine e dell' antichità di Palermo e de' primi abitatori della Sicilia e dell' Italia*, Palerme, 1614, in-4. Valguarnera mourut à Palerme en 1634.

VALIERO (AUGUSTIN), cardinal et littérateur, né à Venise en 1531, obtint d'abord l'évêché de Vérone, que lui céda son oncle Bernard Navagero, fut admis dans le sacré collége par Grégoire XIII en 1583, et fut placé par Clément VIII sur le siége épiscopal de Palestrine. Il mourut en 1606 du chagrin que lui causa l'interdiction lancée par Paul V contre les Vénitiens. Nous citerons de lui : *Rhetorica ecclesiastica*, traduite en français par l'abbé Dinouart, Paris, 1750, in-12; *de Cautione adhibendâ in edendis libris*, Padoue, 1719, in-4, où l'on trouve un *catalogue* de ses ouvrages, tant imprimés que manuscrits. — VALIERO (André), sénateur, de la même famille que le précédent, né à Venise, a laissé l'*Historia della guerra di Candia*, en 8 livres, Venise, 1679, in-4.

VALIERO (BERTUCCIO), élu doge de Venise, en 1656, à la place de François Cornaro, vit son règne illustré par la grande victoire que remportèrent les Vénitiens sur Sinan-Pacha (1656), et dont la conséquence fut la conquête de Ténédos et de Lemnos, reprises toutefois par les Turks l'année suiv. Pour obtenir l'appui du pape Alexandre VII, Valiero, avec le consentement du sénat, rappela les jésuites, après 50 ans d'exil, en 1657. Il mourut l'année suivante, et eut pour successeur Jean Pesaro. — VALIERO (Sylvestre), fils du précédent, fut doge de Venise en 1694, après François Morosini et pendant la guerre glorieuse que firent les Vénitiens aux Turks. D'autres victoires plus éclatantes, celles du prince Eugène, valurent aux chrétiens le traité avantageux de Carlowitz, ratifié à Venise en 1690, par lequel la république acquit la souveraineté de la Morée, avec les îles d'Egine et de Sainte-Maure. Valiero mourut l'année suivante, et eut pour successeur Louis Mocenigo.

VALIGNANI (ALEXANDRE), jésuite et missionnaire, né à Chieti en 1537, fut envoyé aux Indes-Orientales en 1573, et y remplit les fonctions de visiteur et de provincial avec un zèle que soutenait sa santé robuste. Il mourut à Macao en 1606. Nous citerons de lui : *Commentarii ad Japonios et ad cæteras Indiæ nationes christianæ fidei mysteriis imbuendas, libri duo*, dans la *Biblioth.* de Possevin, dont ils forment les livres 10 et 11; *Litteræ de statu Japoniæ et Chinæ, ab anno 1580 ad annum 1599*, Anvers, 1603, in-12.

VALIN (RENÉ-JOSUÉ), né à La Rochelle en 1695, y fut avocat, procureur du roi, du corps de ville et de l'amirauté, et membre de l'académie. Il mourut en 1765. Nous citerons de lui : *Commentaire sur l'ordonnance de la marine du mois d'août* 1681, La Rochelle, 1760, 2 vol. in-4.

VALINCOUR (JEAN-BAPTISTE-HENRI DU TROUSSET DE), né à Paris en 1653, fut un de ces littérateurs titrés qui, sous le règne de Louis XIV, n'ayant ni un talent remarquable ni une grande naissance, jouaient le rôle d'auteurs auprès des gens de qualité, et celui d'hommes de qualité auprès des auteurs. Il avait peu d'instruction, et il s'en ressentit toujours. Cependant il acquit, par de petits vers et par des morceaux de prose de courte haleine, la réputation d'homme de goût. Il remplaça Racine à l'académie française, fut admis à l'académie des sciences comme amateur de physique et de mathématiques. Boileau, dont il était le collègue dans la charge d'historiographe, lui adressa sa 11e *satire* sur le vrai et le faux honneur. Valincour, tout en cultivant les lettres assez mollement, entrait dans la maison du comte de Toulouse en qualité de gentilhomme, devenait secrétaire de la marine, puis secrétaire des commandem. de son patron, et combattait à ses côtés à la bataille navale de Malaga. Il mourut en 1730. Nous citerons de lui : *Lettres de la marquise de*** sur la princesse de Clèves*, Paris, 1678, in-12, réimprim. avec *la Princesse de Clèves* et *la Comtesse de Tende*, de mad. de Lafayette, 1807, in-8; *Vie de François de Lorraine, duc de Guise*, Paris, 1668, in-12; quelq. *odes* d'Horace, traduites en vers; des *stances*, des *contes*, etc.

VALKENBURG (DIRCK ou THIERRY), peintre, né à Amsterdam en 1675, mort en 1721 d'une attaque d'apoplexie, attribuée aux chagrins que lui causa sa femme, peignait le portrait avec goût. Son coloris était juste et vrai, sa touche franche et vigoureuse, et il avait le mérite de saisir la ressemblance; mais c'est surtout par ses tableaux de nature morte qu'il obtint la réputation qu'il a conservée. Parmi les plus remarquables, on cite : un *Lièvre mort*; des *Oiseaux morts*, avec quelques *attributs de chasse*; un *Chat qui tient un coq sous ses pattes*.

VALLA (LAURENT), l'un des premiers philologues du 15e siècle, et peut-être celui qui, avec le Pogge, contribua le plus à la régénération des lettres antiques, naquit à Rome en 1406. Il se livra de bonne heure et long-temps à l'étude des langues grecque et latine; mais c'est surtout comme latiniste qu'il s'est rendu célèbre. En 1431, après avoir vainement sollicité auprès du pape Martin V l'emploi de secrétaire apostolique, il alla recueillir à Plaisance quelques biens de famille, puis il se rendit à Pavie, où il devint professeur d'éloquence. Il se permit de fréquentes plaisanteries, et écrivit un pamphlet très-piquant contre Barthole, qui enseignait alors le droit romain dans la même ville; mais ce n'était là que le prélude des combats opiniâtres qu'il devait rendre contre plusieurs autres savans. Les querelles littéraires, sans goût, sans décence et sans ménagement, étaient peut-être une des nécessités inévitables de cette époque, où l'orgueil du savoir, concentré entre quelques hommes, ne connaissait aucune limite, et où l'on avait assez à faire de polir la latinité du style, sans songer à mettre de la politesse dans les formes de la polémique. Valla ne resta pas long-temps à Pavie. Une peste ayant dispersé l'université de cette ville, il alla enseigner à Milan, à Gênes, à Florence. Bientôt il fut connu du roi d'Aragon, Al-

phonso, occupé alors de la conquête du royaume de Naples, et il le suivit dans ses guerres et ses voyages, de 1435 à 1442, époque où ce prince se rendit maître de Naples. Valla retourna l'année suivante à Rome, où l'on ne tarda pas à savoir qu'il venait de terminer son ouvrage intitulé *Declamatio de falsò creditâ et ementitâ Constantini donatione*, dans lequel il ne ménageait point les prétentions du saint-siége. Le pape et les cardinaux se réunirent pour procéder contre lui; mais il en fut averti à temps, et s'enfuit déguisé vers Ostie, passa à Naples, puis à Barcelone, et revint à Naples pour la seconde fois. Là, malgré le bon accueil qu'il reçut d'Alphonse, il s'attira de nouvelles tracasseries par les provocations contenues dans ses discours et ses écrits. Barthélemy Fazio, Antoine de Palerme et un prédicateur nommé Antoine de Bitonto, furent ceux qui lui donnèrent le plus de peine. Cependant, au milieu de ces disputes, il écrivait son *Traité des élégances de la langue latine*, en 6 livres, ouvrage qui se répandit rapidement dans toutes les écoles, et qui continua de faire texte d'enseignement pendant la plus grande partie du 16e siècle. Le roi Alphonse, auquel les études philologiques plaisaient singulièrement, lui donna un diplôme enrichi d'une bulle d'or, dans laquelle il le déclarait illustre en presque toutes les sciences, ainsi qu'en la poétique. Il le nomma de plus son secrétaire, le choisit pour un de ses historiographes, et l'emmena dans son expédition contre les Florentins; mais bientôt il l'engagea à retourner à Naples, où, à peine arrivé, Valla reçut de Nicolas V, élu pape depuis peu (1447), une lettre qui l'invitait à revenir se fixer à Rome, sous des conditions avantageuses. Le savant philologue, à qui tant de querelles avaient enfin rendu le séjour de Naples désagréable, et qui avait fait sous Eugène IV plusieurs démarches inutiles pour retourner dans la capitale du monde chrétien, accepta cette proposition avec empressement; mais son sort était de toujours disputer : il disputa donc à Rome contre plus. personnag. plus ou moins connus, entre autres contre le Pogge, qui lui lança successivement 5 *invectives*, et reçut de lui une réponse pleine d'emportement, sous le tit. d'*Antidote*. Chose singulière! les deux rivaux dédiaient leurs libelles au pape, témoin passif et curieux de tant d'injures et de calomnies répandues de part et d'autre. Valla, quoiqu'il eût été nommé par Nicolas V secrétaire apostolique et chanoine de Saint-Jean-de-Latran, retourna à Naples dans ses dernières années. Il y fut bien accueilli par Alphonse, et y mourut en 1457. On trouvera, dans l'édition de ses *OEuvres* donnée à Bâle en 1543, tout ce qu'il a écrit, à l'exception de ses traductions d'auteurs grecs et de son *Histoire de Ferdinand d'Aragon*, imprimée en 1521, Paris, in-4. Nous avons de lui (en latin) les traductions suivantes : *Thucydide*, Lyon, 1543, in-8; *Hérodote*, 1510, Paris, in-4; 1589, Francfort, in-8; 33 *Fables* d'Esope, 1519, Venise, in-4; enfin l'*Iliade* d'Homère, traduite en prose, Venise, 1502, in-folio; Cologne, 1522, in-8; Lyon, 1541. Tiraboschi a donné sur Valla une très-bonne *notice*, que Giuguené s'est contenté de reproduire (*Histoire littéraire d'Italie*, t. 3).

VALLA (George), érudit du 15e S., né à Plaisance, probablem. de la même famille que le précédent, fit des cours publics d'éloquence à Milan, à Venise, à Pavie, où il vivait en 1471. Il n'est pas certain qu'il ait été profess. à Ferrare; mais il l'était en 1481 à Venise. Il paraît qu'il fut emprisonné en 1499, pendant la guerre que se faisaient le duc de Milan et Trivulce, et pour avoir eu l'imprudence de se déclarer publiquem. en faveur de l'un ou de l'autre de ces deux adversaires : on ne sait trop lequel. Il fut réintégré bientôt dans ses fonct., mais il survécut peu à son élargissem. Il était savant humaniste et très-versé dans toutes les sciences naturelles et dans la médecine en particulier, quoiqu'il n'en fit pas profession. Le principal et le seul de ses nombreux ouvr. que nous citerons est une sorte d'encyclopédie des connaissances du 15e S., qui atteste une instruction immense, quoique informe et gâtée par bien des préjugés; il est int. : *Georgii Vallæ Placentini viri clariss. de expetendis et fugiendis rebus Opus*, 2 vol. in-fol., belle et unique édit., donnée en 1501 à Venise, chez les Aldes, par son fils Jean-Pierre Valla.

VALLA (Nicolas), jurisconsulte franç., dont le véritable nom est *du Val* ou *Duval*, mais qui n'est connu que par un ouvr. où son nom est ainsi latinisé, vécut au 16e S., et fut conseiller au parlement de Paris, puis à celui de Rennes. L'ouvrage dont nous venons de parler, et qui est estimé, traite de la jurisprudence et a pour titre : *de rebus dubiis et quæstionibus in jure Controversis tractatus viginti.* La 4e édit. est de Paris, 1583, in-8; et la 5e d'Arnheim, 1638, in-4.—V. Valle (Nic. della).

VALLA (Joseph), oratorien, né à Lhôpital dans le Forez, professa les humanités, la philosophie et la théologie dans plus. maisons de sa congrégation. Il enseignait cette dern. science à Lyon, lorsque, pour remplir les vues de son archevêque, M. de Montazet, il composa ses *Institutiones theologicæ*, 1782, 6 vol. in-12; 2e édit., 1784, avec des correct.; et ses *Institutions philosophiques*, 1783, 5 vol. in-12; réimpr. plus. fois. Le prem. de ces ouvr. essuya d'assez vives critiques, qui ne l'empêchèrent pas d'être adopté dans plus. écoles de France et même d'Italie : il est vrai qu'après la m. de M. de Montazet, il fut mis à l'*index* (1792). Le second, où l'auteur admit d'abord le système des idées innées, pour plaire à son patron, est purgé de cette erreur, dans les éditions données après la mort du prélat. Valla m. à Dijon en 1790. Il est, avec le P. Guibaud, son ami, le principal auteur du *Dictionnaire historiq. et critique*, imprimé à Troyes par les soins de l'abbé Barral.

VALLANCEY (Charles), ingénieur et littérateur anglais, m. dans un âge très-avancé vers les prem. années du 19e S., s'était lié de bonne heure avec le marquis de Townshend d'une amitié qui fut le principe de son avancem. Ce seigneur ayant été nommé vice-roi d'Irlande, lui donna la place d'ingénieur en chef de ce royaume. Vallancey publ. quelques ouvr. sur son art et plus. autres sur diverses matières. Nous citerons de lui : *Grammaire de la langue hiberno-celtique*, 1773, in-4; 2e édit., augmentée, 1781; *Essai ayant pour objet d'éclaircir l'histoire ancienne des Iles Britanniques*, 1786, in-8.

VALLARSI (Dominique), savant ecclésiastique, né à Véronne en 1702, se livra aux études sacrées et aux langues grecque et hébraïque. Il reçut de Benoît XIV un bénéfice dans le diocèse de Vicence, fut nommé réviseur au saint-office pour les langues orientales et agrégé à différentes sociétés savantes. Il m. à Vérone en 1771. Son travail le plus estimé est l'édition de St Jérôme, qu'il donna sous ce titre : *S. Hieronymi Opera omnia post monachorum è congregatione S. Mauri recensionem quibusdam ineditis monumentis aliisque lucubrationibus aucta, notis et observationibus illustrata, studio ac labore Dominici Vallarsii*, Vérone, 1734, 12 vol. in-fol.; Venise, 1766, 24 vol. in-4.

VALLART. V. Valart.

VALLE (Jérôme), poète, né à Padoue, est surtout connu par son ouvr. sur la passion de J.-C., intitulé *Jesuida*. C'est un poème qui fut publ., sans nom d'auteur, à Bâle en 1551, in-fol., qui l'avait déjà été avec le nom de Valle à Leipsig et à Vienne en 1510, in-4, et qui le fut plus tard à Anvers. Valle vivait encore en 1457.—Valle (André della), architecte, né à Padoue dans le 16e S., fit construire, sur ses dessins, la *Certosa* que l'on voit à deux milles de cette ville et dont les proportions et l'ensemble sont très-remarquables.

VALLE (Nicolas della), que Bayle appelle *Valla*, m. à Rome en 1473, avant la fin de sa 22e année, était, selon Vossius, doct. en droit et chanoine de

St-Pierre à Rome. Il a laissé deux traduct. : l'une, de près de la moitié de l'*Iliade*, mais par fragmens, impr. en 1474 et en 1510, in-4; l'autre, des *Opera et Dies* d'Hésiode, Bâle, 1518, in-4, et dont il y a plusieurs éditions.

VALLE (PIERRE della), voyag., né à Rome en 1586, cultiva d'abord les lettres et la poésie avec quelque succès et fut admis dans l'acad. des humoristes. Il entra ensuite au service de son pays, puis il fit une campagne maritime sur une flotte espagnole. De retour à Rome, il éprouva dans ses amours une contrariété, qui l'engagea à prendre l'habit de pèlerin. Il s'embarqua à Venise en 1614, et, après avoir visité Constantinople, l'Egypte, Jérusalem, la Syrie, les ruines de Babylone, il épousa à Baghdâd une jeune Assyrienne chrétienne, avec laquelle il partit pour la Perse (1616). Il fut très-bien accueilli par Chah-Abbas, parcourut une gr. partie de ses états, et y perdit sa femme (1621). Continuant ses voyages seul, il vit successivem. Surate, Ahmed-Abad, Cambaye, Goa, Canara, etc., et revint à Rome (1626), en traversant le golfe Persique, et passant par Bassora, Alep, Cypre, Malte et la Sicile. Il devint camérier d'honneur du pape Urbain VIII, et jouit d'une assez grande considération à Rome, où il m. en 1652. Nous citerons de lui : *Viaggi descritti in lettere familiari al suo amico Mario Schipano, divisi in tre parti, cioè la Turchia, la Persia e l'India*, Rome, 1650-53, 3 vol. in-4; trad. en franç. sous ce titre : *Voyages de Pietro della Valle, gentilhomme romain, dans la Turquie, l'Egypte, la Palestine, la Perse, les Indes orientales et autres lieux*, Paris, 1661-63, 4 vol. in-4; Paris et Rouen, 1745, 8 vol. in-12; *di tre nuove Maniere di verso sdrucciolo, discorso di Pietro della Valle, nell' accademia degli Umoristi il Fantastico, detto nella stessa a' 20 di novembre* 1633, Rome, 1641, in-4.

VALLE (GUILLAUME della), cordelier très-versé dans l'histoire des beaux-arts, né à Sienne, vécut dans la seconde moitié du 18e S. Nous citerons ses *Lettere sanesi sopra le belle arti*, tom. 1, Venise, 1782; tom. 2, Rome, 1785; tom. 3, ibid., 1786, in-4. Son seul but a été de prouver, bien ou mal, mais du moins en appuyant son opinion de docum. curieux que la renaissance des arts en Italie n'est due ni aux Grecs ni aux artistes toscans, leurs disciples; que les arts n'ont jamais péri tout-à-fait en Italie; qu'à Sienne et à Pise, on trouve une success. non interrompue d'artistes.

VALLÉE (GEOFFROY), personnage fameux par son irréligion, né à Orléans dans le 16e S., d'une famille considérable, passait pour un des plus beaux hommes de son temps, aimait beaucoup le plaisir et se piquait d'une recherche excessive dans sa toilette. Il avait d'ailleurs peu d'esprit et ne connaissait pas même les prem. principes de l'ortographe. Il s'avisa pourtant de publier ses opinions, qui étaient, non pas l'athéisme proprem. dit, mais un déisme très-relâché, dans un écrit de 16 pag. in-8, sans date, ni nom de ville ou d'imprimeur, sous ce titre : *la Béatitude des chrestiens*, ou le *Fléo de la foy, par Geoffroy Vallée, natif d'Orléans, fils de feu Geoffroy Vallée et de Girarde le Berruyer*, etc. L'édition fut supprimée avec tant de soin, qu'on n'en connait d'autre exemplaire que celui qui parait avoir servi pour l'instruction du procès de l'auteur, lequel fut déclaré ne pas jouir de son bon sens, et fut néanmoins, par une contradiction inexplicable, condamné à être pendu (1572). Cet arrêt fut exécuté en 1574, d'après les réclamations trop puissantes d'un confess. du faible Charles IX.

VALLÉE (JOSEPH LA), littérat., né en 1747 près de Dieppe, embrassa jeune la profession des armes et profita de ses loisirs, pour donner au public quelques pièces de poésie légère et quelques romans, qui eurent assez de succès. Il se décida alors à suivre sa vocation pour les lettres, donna sa démission, et s'établit à Paris. Peu de temps après la création de la Légion-d'Honneur, dont il fut nommé membre, il obtint la place de chef de division à la grande chancellerie de cet ordre. Ayant perdu sa place à la restauration, il se retira à Londres, où il m. en 1816. Il joignait à beaucoup d'esprit naturel une instruct. solide et variée et une grande facilité pour le travail. Nous citerons de lui : *les Bas-Reliefs du dix-huitième siècle*, avec des notes, Londres (Paris), 1786, in-12; *Cécile, fille d'Achmet III, empereur des Turcs*, ib., 1788, 2 vol. in-12; réimp. plusieurs fois; *le Nègre comme il y a peu de Blancs*, ibid., 3 vol. in-12; *Lettres d'un Mameluck*, Paris, 1803, in-8; *Annales nécrologiques de la Légion-d'Honneur*, ibid., 1807, in-8; et une foule d'*odes*, d'*épîtres* et de fragm. en prose et en vers, lus à la société philotechnique, dont il fut long-temps le secrétaire.

VALLEMONT (PIERRE LE LORRAIN, plus connu sous le nom d'abbé de), physicien, numismate et littérateur fort médiocre, né à Pont-Audemer en 1649, se chargea de deux éducations particulières, dont l'une le retint dix ans à Versailles. Dans les loisirs que lui laissaient ses fonctions de pédagogue, il lisait tous les ouvr. qui paraissaient sur les sciences ou parcourait les jardins du château, examinant les pratiq. des jardiniers. C'est ainsi qu'il fut amené à se croire un habile physicien. Il devint antiquaire, sans plus de frais, en fréquentant le cabinet du roi. Lorsqu'il quitta Versailles, il fut attaché, comme professeur, au collége du cardinal le Moine, où il se forma un cabinet de machines, d'objets d'histoire naturelle et de médailles. Il se retira plus tard à Pont-Audemer, où il m. en 1721. Nous citerons de lui : *la Physique occulte*, ou *Traité de la baguette divinatoire et de son utilité pour la découverte des sources d'eau, des minières, des trésors cachés, des voleurs et des meurtriers fugitifs*, etc., Paris, 1693, in-12, fig.; Amsterdam, 1696; Paris, 1709, La Haye, 1722, 1747, 2 vol. in-12; *Élémens de l'histoire*, ou *ce qu'il faut savoir de chronologie, de géographie, de blason, etc., avant que de lire l'histoire particulière*, Paris, 1696, 2 tom. in-12; 1729, 4 vol. in-12; 1758, 5 vol. in-12; *Suite des médailles impériales*, ibid., 1706, in-12.

VALLERIOLE (FRANÇOIS), médecin, né à Montpellier dans les prem. années du 16e S., exerça son art à Valence en Dauphiné, puis à Arles, où il avait été appelé par le vœu des magistrats et des citoyens en 1544, pour s'opposer aux progrès d'une épidémie. Il mérita par son zèle le titre de patricien et s'établit dans cette ville, d'où il passa, en 1572, sur la demande de Charles-Emmanuel, duc de Savoie, à l'université de Turin, pour y remplir les fonctions de prem. profess. en médecine. Il y m. en 1580. Nous citerons de lui : *Enarrationes et Responsiones medicinales*, Lyon, 1554, in-fol.; *Loci communes medici*, ibid., 1562, in-fol.; *Tractatus de Peste*, ibid., 1566, in-16. — Son fils, Nicolas VALLERIOLE, suivit la même carrière, publia deux *Traités sur la Peste*, et m. en 1631.—Son arrière-petit-fils, Pierre VALLERIOLE, était avocat et second consul d'Arles en 1726.

VALLERIUS. V. WALLERIUS.

VALLES ou VALESIO (FRANÇ.), surnommé *Covarruvias*, du lieu de sa naissance dans la Castille-Vieille, professa la médec. à Alcala de Hénarès, devint médecin de Philippe II, et se fit une grande réputation par l'érudit. qu'il déploya dans plusieurs ouvr. où il cherchait à concilier les idées des médec. grecs et arabes. On en peut voir le détail au tom. 7, pag. 392, de la *Biographie* du *Diction. des sciences médicales*. Nous nous bornerons à mentionner les suivans : *in IV libros meteorolog. Aristotelis Comment.*, in-8, Alcala, 1558; Turin, 1588, et Padoue, 1591, in-4; *Comment. in Galeni artem med.*, Alcala, in-8, 1569; Turin, 1588; Padoue, 1591; *de Urinis, Pulsibus et Febribus*, ib., 1569, in-8; plus. fois réimpr.; *Methodus medendi, in IV*

lib. divisa, in-8, Venise, 1589; Madrid, 1614; Louvain, 1647; Paris, 1651, etc., etc.

VALLET (PIERRE), jardinier de Henri IV, n'est cité que comme auteur de l'ouvr. suiv. aujourd'hui oublié : *Hortus regius*, 2e édition, Paris, 1650, in-fol., avec 75 pl.—Paul-Joseph VALLET, lieutenant-général de police à Grenoble, ville où il m. en 1790, a publ. div. écrits de polémiq., plus. articles dans *l'Encyclopédie d'Yverdun*; une *Méthode pour faire des progrès rapides dans les sciences et les arts*, 1767, in-12; *l'Art de limiter les terres à perpétuité*, 1769, in-12.

VALLETTA (JOSEPH), né en 1636 à Naples, où il m. en 1714, dut sa réputation à une extrême avidité d'instruct., qui le porta à se former la plus riche bibliothèque qu'eût jusque-là possédée un particulier. Elle se composait de 18,000 volumes. Valletta, qui s'était fait un nom comme avocat, fut invité par le duc de Toscane à venir occuper un siége au sénat de Florence; mais il ne voulut point quitter sa patrie, où il jouissait d'une haute considération. Le *Giornale de' lett. d'Italia*, tom. 24, pag. 49-105, contient de longs détails sur Valletta et sur sa bibliothèque : ce savant bibliogr. avait écrit quelques ouvr. ainsi que des trad. de l'anglais.—Nicolas VALLETTA, profess. de droit romain à Naples, où il m. le 21 nov. 1814, doyen de la faculté, était né en 1750 à Arienzo dans la Campanie. Entre autres ouvr. qui embrassent toutes les branches de l'érudition, on citera de lui : *de Animi virtute ethices syntagma*, Naples, 1772, in-8; *delle Leggi del regno napolitano*, ibid., 1786, 3 vol. in-8; *Juris rom. Institut. brevi.... methodo concinnatæ*, ibid., 1782, 2 t. in-8; *Cicalata sul fascino volgarmente detto Jettatura*, ibid., 1787, in-8; 2e éd., ib., 1814, précédée de notes sur la vie de l'aut. par Urb. Lampredi; *Elogio funebre del march. Baldassare Cito*, ibid., in-4; des *dissert.*, des *poés.* spirituelles, etc. *V.* son *Éloge* par Ch.-Ant. de Rosa, Naples, 1815, in-8.

VALLETTRYE (.... sieur de LA), poète qu'on croit natif d'Angoulême, vivait à Paris dès 1588, époque où il dédia au duc de Guise une pièce dans les principes de la ligue, intit. *Episémasie*. C'est sous la dédicace de Sully qu'il fit paraître le recueil de ses *OEuvres poétiques*, Paris, 1602, in-12. Voy. la *Bibliothèque franç.* de l'abbé Goujet, t. 14, p. 20.

VALLI (EUSÈBE), né en 1762 à Pistoja, suivit des cours de médecine à Pise, se prit d'une passion décidée pour les expériences, alla observer la marche et les effets de la peste à Smyrne et à Constantinople, concourut à accréditer dans cette dernière capitale la vaccine, qu'il crut un moment devoir être aussi un préservatif de l'épidémie pestilentielle, échappa heureusement à l'expérience qu'il fit sur lui-même à cet. égard, et revenu pour la 3e fois en Italie vers 1815, après avoir servi 10 ans comme médecin milit. en Dalmatie et en Espagne, s'embarqua pour la Havane en 1815, dans le but d'y observer la fièvre jaune. Peu de semaines après son arrivée, il y m. le 24 septembre 1816 de cette terrible maladie, qu'il avait gagnée volontairement afin d'en mieux apprécier les effets. On a de Valli les opuscules suivans : *Mem. sulla peste di Smyrne, nel* 1784, in-12; *Mem. sulla tisi ereditaria*, Florence, 1796, in-12; — *sulla peste di Constantinopoli, del* 1803, in-12; — *su i mezzi d'empedire la fermentazione de varj liquidi estratti*, ibid., 1814, in-12.

VALLIA ou WALLIA, 4e roi des Visigoths, succéda, l'an 415, à Sigeric, après avoir vengé sur cet usurpateur la mort d'Ataulphe son parent. Une tempête ayant dispersé ses vaisseaux au moment où il se disposait à porter la guerre aux Vandales d'Espagne, il eut à faire face, dans la partie des Gaules où il s'était établi (territoire de Toulouse), à une armée envoyée contre lui par l'empereur Honorius, sous la conduite de Constance. Ce dernier toutefois offrit aussitôt la paix à Vallia (416), qui poursuivit alors, mais pour le compte de l'empire, ses projets de conquêtes sur les Vandales, les Suèves et les Alains. Il leur imposa le tribut et repassa les Pyrénées, vint en 419 prendre possession d'une partie de l'Aquitaine que lui céda Honorius en récompense de ses services. Comblé de gloire, le fondateur de l'établissement visigoth des Gaules m. vers 420, et eut Théodoric Ier pour successeur.

VALLIER ou VALÈRE (ST), *Valerius*, diacre, attaché à l'évêque Didier de Langres, sa patrie, se mit à la tête du troupeau après le martyre de son vénérable pasteur, qui n'avait pas craint de venir conjurer le Vandale Chrocus d'épargner à sa capitale les horreurs d'un siége. Atteint à Port-sur-Saône par les barbares au moment où il fuyait vers les montagnes du Jura avec les restes de la population, Vallier fut massacré ainsi que la plupart des siens. On lui érigea une chapelle au lieu de son supplice, et ses restes furent transportés plus tard à Molême. L'église honore la mémoire de ce saint le 22 octob., et l'on conserve une partie de ses reliques dans la cathédrale de Langres.

VALLIER (FRANÇOIS-CHARLES), comte du SAUSSAY, né en 1703 à Paris, où il m. subitement en 1778, peu de temps après un mariage qu'il contracta à 75 ans, avait été d'abord président au parlement de Paris, puis colonel d'infanterie. Il a laissé un poème intitulé : *l'Amour de la patrie*, 1754, in-8; un autre en 3 chants, *le Citoyen*, 1759, in-8; un ballet, *le Triomphe de Flore*, en un acte, musique de Dauvergne, 1765, in-8; des pièces en vers et en prose, 1762, in-8; *Éloge de Chevert*, en vers libres, 1769, in-8; des odes, des épîtres, notamm. celle *aux Grands et aux Riches*, 1764, in-8.

VALLIÈRE (JEAN-FLORENT de), lieutenant-général d'artillerie, né à Paris en 1667, m. en 1759, membre de l'académie française, où son éloge fut prononcé par Granjean de Fouchy, avait fait ses premières armes comme cadet en 1685 et assisté à 60 siéges et à 10 grandes batailles. Il commandait en chef (1713) l'artillerie au siége du Quesnoy, où, avec 34 pièces, il en démonta 80 en 24 heures. Nommé après cet exploit brigadier des armées, il fut chargé ensuite de la réorganisation de l'artillerie, dont il régla les calibres, les réduisant à cinq. Il établit aussi des écoles d'application. Successivem. maréchal-de-camp et direct.-général de l'artillerie (1719-20), il fit comme lieutenant-général la campagne de 1733, et se distingua par d'habiles dispositions à la bataille de Dettingen. — Le marquis de VALLIÈRE (Joseph-Florent), son fils, né à Paris en 1717, servit dès l'âge de 17 ans au siége de Philisbourg comme commiss. extraordinaire, commanda une batterie à la journée de Dettingen, suppléa son père au siége de Fribourg, et après plusieurs campagnes lui succéda en 1747 dans la direction génér. des écoles et des bataillons d'artillerie. Il eut part la même année à la prise de Berg-op-Zoom, et, après la campagne suivante, fut fait lieutenant-général. Fidèle aux traditions de son père, il protesta, en 1758, contre la séparation des armes du génie et de l'artillerie, dont il commandait depuis 3 ans les corps réunis en qualité de directeur-général. Il se rendit en 1761, avec l'agrément du roi, en Espagne, où Charles III l'appelait pour créer des établissem. d'artillerie sur le même pied que ceux de la France. Deux années lui suffirent pour tout organiser. Il résista aux instances qu'on lui fit pour le retenir sur cette terre étrangère. La seule offre qu'il accepta fut celle du titre de marquis et un portrait du monarque espagnol, à l'invitation duquel il se rendit plus tard à Naples pour le même objet. Le marquis de Vallière, qui était tombé en discrédit avec son système, reprit faveur sous le minist. de M. de Monteynard; mais il succomba à un épuisem. total le 10 janvier 1776. Il était depuis 1761 associé libre de l'académie des sciences. Le recueil de cette compagnie contient un *Mémoire* du marquis de Vallière, où il réfute les objections qu'on avait éle-

vées contre la longueur des pièces telle que la prescrivait l'ordonnance de 1732.

VALLIÈRE (LOUISE-FRANÇOISE DE LA BAUME LE BLANC DE LA), née en 1644 d'une famille originaire du Bourbonnais et établie en Touraine, fut élevée à la cour de Gaston, duc d'Orléans, où M. de St-Remi, 2e mari de sa mère, avait la charge de prem. maître d'hôtel.. Après le mariage du prince avec Henriette d'Angleterre, Mlle de La Vallière fut placée près d'elle comme fille d'honneur. Ses vertus séduisantes, bien plus que ses attraits, l'avaient fait distinguer de toute la cour avant qu'elle attirât l'attention de Louis XIV. Tendrement éprise de ce monarque, elle connut le remords en devenant sa maîtresse, et le trouble qu'il entretint dans son âme toujours pure, s'il est permis de le dire, après cette chute, y altérait les indicibles délices d'un amour tel qu'elle le ressentait. C'est à Fontainebleau et en 1661 que leur intimité commença. Vers le même temps, le surintendant Fouquet, méconnaissant les sentimens de Mlle de La Vallière, comme il ignorait les dispositions de son cœur, avait osé lui adresser des hommages qui furent reçus avec l'indignation qu'ils méritaient de soulever. L'amante du roi resta encore confondue dans la foule quand déjà elle était en réalité l'objet de fêtes magnifiques, telles que celle de 1662, qui a fait donner le nom de *Carrousel* à l'enceinte où elle fut célébrée. La première grossesse de Mlle de La Vallière fut un secret, même pour la cour. Elle donna au roi 4 enfans, dont 2 seulement survécurent : Mlle de Blois, depuis princesse de Conti, et le comte de Vermandois. Ils furent légitimés à l'époque de la naissance du dern. (1667). Louis XIV avait érigé en duché la terre de Vaujour, ainsi que deux baronnies, en faveur de la mère et des enfans. Il fut impossible, même à ses envieux, de faire à Mlle de La Vallière un crime de la faveur du prince. Elle l'employait à faire le bien. Une femme aussi accomplie devait fixer le cœur de l'inconstant Louis, si les qualités qui commandent l'estime n'étaient précisément les moins propres à servir d'aliment à de criminelles amours. Une première fois Mlle de La Vallière s'échappa des Tuileries pour se réfugier au couvent de Ste-Marie à Chaillot, après avoir essuyé de la part de son royal amant des reproches très-vifs sur le refus de trahir le secret d'un ami, bien qu'il intéressât le monarque. Le redoublement de tendresse qui suivit cette courte séparation ne fut que passager. Mme de Montespan gagnait de plus en plus le goût du prince, et sa hauteur et son outrageuse insolence envers Mlle de La Vallière accrurent dans la même progression. Celle-ci, excédée de tant d'insultes, voulut pour la 2e fois se retirer au couvent de Chaillot (février 1671). Elle s'en laissa tirer de nouveau pour être encore témoin de la préférence décidée qu'obtenait sa rivale. Plus de 2 ans s'écoulèrent ainsi, jusqu'à ce qu'une maladie, qui la mit aux portes du tombeau, brisa pour toujours le lien qui la retenait malgré sa raison (pour ne rien dire de sa conscience) auprès de l'amant qu'elle n'adorait pas moins malgré ses froideurs et ses duretés. Louis la vit partir d'un œil sec, lorsqu'au mois d'avril 1674 elle prit congé de lui publiquement pour se rendre au couvent des Carmélites. Elle avait à peine alors 36 ans. Sa profess. eut lieu le 3 juin 1675. Ce fut la reine qui lui donna le voile. Dans cette retraite, d'où l'on ne devait plus l'arracher, elle porta le nom de sœur Louise de la Miséricorde. Elle y vécut, comme elle le dit un jour à la reine, sinon *aise*, du moins *contente*. Après avoir supporté, avec un courage que l'amour divin peut seul inspirer, et les mortifications d'une pénitence austère, et les infirmités qu'elles lui occasionèrent, Mlle de La Vallière m. le 6 juin 1710. Sa *Vie*, par un anonyme, publiée peu après sans date ni indication de lieu, est un ouv. fort mince. On en doit une autre (Paris, 1776, in-12) à l'abbé Lequeulx, qui a mis en tête ses lettres au maréchal de Belfonds, et y a joint le sermon qui a été prononcé à la prise d'habit par l'abbé Fromentières. M. Quatremère de Roissy a publié en 1823 : *Histoire de Mme de La Vallière, duchesse et carmélite*, in-12. La vie si intéressante de Mlle de La Vallière a fourni aussi le sujet d'un roman historique à Mme de Genlis, qui a donné une nouv. édit. des *Réflexions sur la miséricorde de Dieu, par une pénitente*, ouvrage donné pour la première fois en 1680, sous le nom de Mlle de La Vallière, mais sans sa participation.

VALLIÈRE (LOUIS-CÉSAR LA BAUME LE BLANC, duc de LA), petit-neveu de la précéd., et bibliophile célèbre, né en 1708 à Paris, eut la charge honorifique de grand-fauconnier de la couronne, et en partagea les loisirs entre l'étude, les plaisirs de la campagne et la société des beaux-esprits. C'est à Montrouge, dans un château somptueux, qu'il rassembla les immenses collections de livres qui ont fait sa célébrité. Il y recevait avec une politesse exquise les savans accourant de toutes parts pour jouir des trésors de lumières alors réunis en ce lieu. Le duc de La Vallière, mort le 16 novembre 1780, fut le dernier rejeton mâle de sa famille : il ne laissait d'autre enfant que la duchesse de Châtillon. Voltaire fut toujours du nomb. des amis de La Vallière, et entretint avec lui une correspondance suivie. Bien que la bibliothèque qu'il laissa fût très-considérable (on en a un *catalogue* en deux parties, la 1re rédigée par MM. Guillaume Debure et Van Praët, Paris, 1783, 3 vol. in-8, fig.; la 2e, par Nyon, 1788, 6 vol. in-8), le duc de La Vallière avait fait cependant à plusieurs reprises des ventes de ses livres doubles. Peignot, dans son *Répertoire bibliogr.* donne d'amples détails sur les Catalogues de La Vallière. Outre sa lettre sur les *Sermones festivi* d'Urceus Codrus, imp. dans les *Mélanges littéraires* de Voltaire, on cite du duc de La Vallière quelques pièces de vers et deux romances : les *infortunés Amours de Gabrielle de Vergy et de Raoul de Coucy*, et les *infortunés Amours de Comminges*, recueillies l'une et l'autre par Moncrif dans son choix de chansons. Pour les autres ouvrag. qu'on lui attribue, on peut consulter le *Dictionn. des anonymes* d'A.-A. Barbier.

VALLISNERI (ANTOINE), natural., né en 1661 au château de Tresilico dans l'état de Modène, embrassa la profession de médecin, et, tout en l'exerçant, s'occupa d'expériences sur l'histoire naturelle, qui lui firent une assez brillante réputation. En 1700, il fut appelé à la chaire de medecine pratique de Padoue. Pour ménager les préventions routinières des vieux professeurs ses collègues, il feignit le plus grand respect à l'égard des auteurs anciens, et poussa la complaisance au point de trouver dans quelques expressions obscures de leurs livres toutes les belles découvertes de nos modernes. Mais cet innocent artifice ne lui servit pas long-temps de sauvegarde, L'on vit que dans ses leçons il parlait favorablem. des doctrines modernes, et on lui fit une guerre terrible. Il sut heureusement se procurer l'appui de Frédéric Marcello, procureur de St-Marc et réformateur des études de Padoue, et dès-lors il enseigna hautement les nouvelles découvertes en anatomie. Ce n'était pas là toutefois son unique étude. Il consacrait ses loisirs à explorer d'autres branches de l'hist. natur. et de la physique et à s'instruire par des voyages. Son mérite le fit connaître au-dehors et lui valut plusieurs distinctions flatteuses de la part des plus éminens personnages. Il en accepta quelques-unes, en refusa d'autres, et mourut à Padoue en 1730. Il avait pris une part active aux progrès des sciences par ses expériences multipliées et par quelq. découvertes sur les insectes. Mais c'est principalem. à ses recherches sur les divers systèmes de la génération qu'il dut sa célébrité, et les suffrages de Buffon et d'autres savans recommandables. Il adopta le système des œufs, et combattit par des argumens nouveaux celui de la génération spontanée. A ne le considérer que comme médecin, on trouve

dans ses écrits le germe de plusieurs principes sur lesquels s'appuie l'école actuelle d'Italie. Parmi ses nombreux ouvrages, nous citerons : *Dialoghi sopra la curiosa origine di molti insetti,* Venise, 1700, in-8, 2e édit.; *Considerazioni ed esperienze intorno alla generazione de' vermi ordinari del corpo umano*, Padoue, 1710, in-4; *Varie lettere spettanti alla storia medica e naturale*, ibid., 1713, in-4; *Esperienze ed osservazioni intorno all' origine, sviluppi, e costumi di varii insetti,* etc., ibid., 1713, in-4; *Lezione accademica intorno all' origine delle fontane*, Venise 1715, in-4; *Istoria della generazione dell' uomo e degli animali, se sia da' vermicelli spermatici o dalle uova,* etc., ibid., 1721, in-4. On a une édit. complète des OEuvres de Vallisneri, sous ce titre : *Opere fisico-mediche stampate e manoscritte del cavalier Antonio Vallisneri, raccolte da Antonio suo figliuolo*, Venise, 1733, 3 vol. in-fol.

VALLONGUE. V. Pascal.

VALLOT (Antoine), médecin, né à Reims ou à Montpellier en 1594, fut d'abord premier médecin de la reine régente Anne d'Autriche, et succéda à Vautier en 1652 dans la charge de premier médecin du roi et dans l'administration du jardin des Plantes de Paris. Six ans après, il devint surintendant de cet établissement, à la prospérité duquel il contribua. Il donna même, sous le titre d'*Hortus regius*, un Catalogue des plantes qui s'y trouvaient réunies au nombre de plus de 4,000 espèces et variétés. Il y m. en 1671. Comme praticien, il s'était fait beaucoup d'honneur en guérissant Louis XIV de la maladie que ce monarque éprouva en 1658 à Calais.

VALLOTTI (François-Antoine), musicien, né à Verceil, en Piémont, l'an 1697, entra dans l'ordre des cordeliers, et fut successivement organiste et maître de chapelle de Saint-Antoine de Padoue. Sa musique, grave et majestueuse, ne tarda pas à être vantée par toute l'Europe. Il mourut à Padoue en 1780. Il venait de publier le 1er vol. *della Scienza teorica e pratica della moderna musica*, Padoue, 1779, in-4. Deux autres volumes inédits sont dans les archives de l'arche de Saint-Antoine. Fanzago a publié à Padoue, en 1792, l'*Eloge* de Vallotti avec ceux de Tartini et de Gozzi.

VALMIKI, le plus ancien et le plus célèbre des poètes épiques de l'Inde, n'est guère connu que par ses œuv. ou plutôt par son œuv., car le *Ramayana* seul lui est expressément attribué dans la tradition nationale. Cette tradition, toute fabuleuse, le représente comme un de ces solitaires inspirés qui vivaient en commerce avec les dieux, et le place dans des temps extrêmement reculés, dans ceux où parut son héros lui-même, *Rama* ou *Sri-Rama,* personnage entièrement mythique et divin, législateur, triomphateur par excellence, bienfaiteur du monde, modèle de toutes les vertus, type sacré du prêtre et du guerrier tout à la fois. On entrevoit, d'après cela, que le caractère de ce poème, comme d'ailleurs de toute poésie épique chez les Hindous, est profondément moral et religieux. L'action principale du *Ramayana,* à laquelle viennent se rattacher une foule d'épisodes, les uns touchans, les autres merveilleux, la plupart d'un haut intérêt, est la victoire de *Rama* sur le géant Ravana, roi de Lanka ou Ceylan. On dit que le poème tout entier ne contient pas moins de 24 mille *slokas* ou distiques, distribués en 7 livres, dont chacun se divise en un grand nombre de sections. Les deux premiers livres du texte samscrit du *Ramayana* ont été publiés, avec une traduction angl. littérale, par MM. W. Carey et J. Marshman, en 3 volumes in-4, à Serampore, de 1806 à 1810. M. A.-W. Schlegel a récemment promis de donner une édition complète du même poème, en samscrit et en latin, avec un *commentaire*. Dès 1808, son frère, M. Fr. Schlegel, avait donné en vers allemands les deux premières sections du premier livre. M. Chézy en a pub., il y a plus de 10 ans, deux épisodes. Enfin un jeune prof. de Berlin, M. Fr. Bopp, a traduit aussi un épisode, en 1816, à la suite de son *Conjugationssystem der samscrit sprache.* On trouvera des *extraits* (en français) de plusieurs de ces traductions dans les *Religions de l'antiquité*, d'après Creuzer, t. 1er, Paris, 1825, p. 199, 231.

VALMONT DE BOMARE (Jacq.-Christophe), célèbre naturaliste, né à Rouen en 1731, refusa de suivre la carrière du barreau, à laquelle le destinait son père, et vint à Paris à l'âge de 19 ans pour s'y livrer à l'étude des sciences. Il apprit les élémens de l'art pharmaceutique, et, chose assez digne de remarque, il exerça 2 ans la profession d'apothicaire. Sa réputation naissante lui valut l'honneur et l'avantage de visiter, comme naturaliste-voyageur du gouvernem., les Alpes, les Pyrénées, la Suisse, l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre, la Suède, la Laponie et l'Islande. Il revint, en 1756, riche de connaissances et chargé d'une abondante moisson de curiosités, surtout en minéraux, former à Paris un cabinet très-précieux, et ouvrir un cours public d'histoire naturelle, qu'il continua jusqu'en 1788, et dont le prodigieux succès popularisa en France le goût de cette science, jusqu'alors très-négligée. Il vit s'ouvrir devant lui les portes des plus célèbres académies, et reprit ses cours en 1795, jusqu'en 1806, époque à laquelle il sentit ses forces s'affaiblir. Il mourut l'année suivante, emportant les regrets de tous ceux qui avaient pu apprécier, non pas seulement ses talens, mais son cœur excellent, son esprit droit, sa probité rare et son inépuisable bienfaisance. Nous citerons de lui : *Traité de minéralogie,* ou *nouvelle Exposition du règne minéral, avec un Dictionnaire nomenclateur et des Tables synoptiques,* Paris, 1762, 2 v. in-8; *Dictionnaire raisonné, universel, d'histoire naturelle,* Paris, 1765, 5 vol. in-8, auxquels fut ajouté un *supplément* en 1768; Yverdun, de 1768 à 1770, 6 v., avec des *notes*, fournies par Haller, Deleuze et Bourgeois; Paris, 1775, 9 vol. in-8; 1791, 15 vol.; Lyon, 1800, 15 v. in-8. Ce *Dictionnaire*, qui fut accueilli de toute l'Europe et traduit dans toutes les langues, quoiqu'il ne soit point parfait, et qu'il s'adresse plutôt aux gens du monde qu'aux sav., a servi de type à tous les ouvrages de ce genre qui ont paru depuis.

VALOIS (Charles, comte de), 3e fils de Philippe-le-Hardi, roi de France, naquit en 1270, et eut en apanage le comté de Valois, formé pour lui de 4 châtellenies. Il reçut en 1284 l'investiture des royaumes d'Aragon et de Valence, et du comté de Barcelone : c'était une générosité que prétendait lui faire le pape Martin IV aux dépens de Pierre d'Aragon, et qui n'eut point de résultat heureux. En 1290, après la mort de son père, le comte de Valois épousa Marguerite, fille de Charles II, roi de Sicile, et, ayant renoncé à toutes ses prétentions sur le royaume d'Aragon, reçut de son beau-père, par forme de dédommagement, les comtés d'Anjou et du Maine. Dans la guerre qui ne tarda pas à éclater entre la France et l'Angleterre, sous le règne de Philippe-le-Bel, il reprit aux Angl. la Réole et Saint-Sever, puis il passa en Flandre, d'où il ramena Gui de Dampierre à Paris, pour l'obliger à rendre hommage au roi, mais aussi sous la promesse de le rétablir ensuite dans ses états. Cette promesse ne fut point ratifiée par le roi, et Charles indigné se retira dans ses terres. Ce fut alors qu'il épousa en secondes nôces Catherine de Courtenay, petite-fille de Baudouin II, dern. emp. de Constantinople. Il passa avec elle en Italie, fut reçu par Boniface VIII, qui le déclara empereur d'Orient, l'établit son vicaire dans cette même Italie, et lui donna, avec le titre de *défenseur de l'église*, des secours pécuniaires. Sur l'invitation du pontife, il alla rétablir la paix dans Florence par l'expulsion des guelfes, puis il marcha contre Frédéric d'Aragon, son compétiteur, qu'il battit d'abord, mais auquel il fut ensuite obligé de demander une paix honteuse. Rappelé alors par Philippe-le-Bel, il rejoignit l'armée de Flandre, et

contribua au gain de la fameuse bataille de Mons-en-Puelle (1304). Il se flatta un moment d'être empereur d'Allemagne. Clément V avait promis solennellement de le favoriser, et pressa pourtant les électeurs de porter leurs suffrages sur un prince allemand, qui fut Henri de Luxembourg. Philippe-le-Bel étant mort, le comte de Valois s'empara de toute l'autorité sous son neveu *Louis-le-Hutin*, déjà majeur, et sut conserver son influence sous le règne suivant par des concessions faites à la noblesse, et par des victoires remportées en Guienne sur les Anglais (1324). Il mourut l'année suivante à Nogent-le-Roi ou à Pathay, avec la réputation du plus grand capitaine de son temps. Ses derniers jours avaient été empoisonnés par le souvenir du supplice d'Enguerrand de Marigny (*v.* ce nom), qu'il avait fait condamner pour satisfaire une vengeance particulière, sans respecter aucune des formes établies. Il avait bien aussi profité des dépouilles des Templiers; mais il ne paraît pas avoir eu part à l'abolition de cet ordre, plus malheureux que coupable. On a remarqué que le comte de Valois, sans être roi lui-même, quoiqu'il eût fait pour cela bien des efforts, avait été fils de roi, frère de roi, oncle de trois rois et père de roi. Philippe VI, dit de Valois, était son fils aîné.

VALOIS (Henri de), seigneur d'Orcé, historiographe du roi et critique assez estimable, né à Paris en 1603, fit de brillantes études chez les jésuites, suivit quelque temps la carrière du barreau pour la forme seulement et pour plaire à son père, et se consacra ensuite exclusivement à la culture des lettres. Il avait livré au public ses premiers essais, lorsque l'affaiblissement de sa vue le força de suspendre ses travaux. Il les reprit bientôt, grâce à la générosité du président de Mesmes, qui, en lui accordant une pension considérable, le mit en état d'avoir un secrétaire. Il tenait en outre du roi deux traitemens, de 1,200 livres chacun, comme historiographe et comme homme de lettres, et recevait de Mazarin une pension dont ce ministre lui assura la continuation par son testament. Une autre pension lui fut allouée par l'assemblée du clergé, dont il avait reçu la mission de publier une édition des auteurs grecs qui ont écrit l'histoire de l'église. C'était alors, comme on voit, le bon temps des littérateurs pensionnés. Valois mourut en 1676. Divers opuscules, mis au jour par lui séparément, ont été recueillis sous ce titre : *H. Valesii emendationum Libri quinque, et de criticâ Libri duo*, etc., Amsterdam, 1740, in-4. Parmi ses autres travaux, qui sont des éditions, traductions ou annotations, il nous suffira de citer : *Ammiani Marcellini rerum gestarum libri XVIII*, Paris, 1636, in-4; les *histoires* ecclésiastiques d'Eusèbe, de Socrate et de Sozomène, de Théodoret et d'Evagre, avec les *fragmens* de celle de Philostorge, ibid., 1659, 1668, 1673, 3 vol. in-fol. — Valois (Adrien de), seigneur de La Mare, frère du précédent, né à Paris en 1607, employa plusieurs années à étudier les monumens, soit imprimés, soit manuscrits, relatifs à l'histoire de France. Il montra, dans ses recherches et dans les ouvrages qui en furent le fruit, une critique judicieuse, et mérita le titre d'historiographe du roi, avec un traitement de 1,200 francs, et de plus une pension comme homme de lettres. La fortune aurait plus fait encore pour lui, s'il n'eût répudié quelques-unes de ses faveurs. Il raconte lui-même que M. de Montausier lui fit proposer la place de sous-précepteur de Mr le Dauphin; mais on exigeait qu'il restât célibataire et qu'il portât l'habit ecclésiastique : il ne crut pas devoir se soumettre à de telles conditions, et il se félicite d'avoir pris ce parti. Il mourut en 1692. Entre autres écrits, nous lui devons deux ouvrages considérables et importans sur notre histoire, dont voici les titres : *Gesta Francorum seu rerum francicarum*, tom. I-II-III, Paris, 1646-58, 3 vol. in-folio; *Notitia galliarum ordine litterarum digesta*, ibid., 1676, in-folio. — Valois (Charles de) de La Mare, fils du précédent, né à Paris en 1671, prit ses degrés en droit, se fit recevoir avocat en 1696, mais ne fréquenta pas le barreau, et refusa d'acheter une charge de magistrature, pour pouvoir se livrer sans partage à la culture des lettres et de la numismatique. Il parvint à former un cabinet très-précieux, et fut admis en 1705 à l'académie des inscriptions, dont il suivit toujours les séances avec une exactitude rigoureuse. Il m. à Paris en 1747. On cite de lui particulièrement des *discours, dissertations* ou *mémoires*, insérés dans le Recueil de l'académie des inscriptions. Nous nous contenterons de désigner : sa *Dissertation sur les Amphyctions*, tom. 3, pag. 191-227, et tom. 5, p. 405-15; son *Histoire de la première guerre sacrée*, tom. 7, pag. 201, et son *Histoire de la seconde guerre sacrée*, t. 9, p. 57; t. 12, p. 177.

VALOIS. V. Angoulême.

VALOIS (Louis Le), jésuite, né à Melun en 1639, professa la philosophie à Caen pendant 10 ans, eut beaucoup de part à la fondation de l'Hôpital-Général de cette ville, et fut rappelé plus tard à Paris, où il fut nommé confesseur des princes, petits-fils de Louis XIV. Il devint ensuite supérieur de la maison professe, rue Saint-Antoine, où il mourut en 1700. On a de lui des *OEuvres spirituelles*, publiées par le P. Bretonneau, 1758, 3 vol. in-12, et réimprimées plusieurs fois.

VALOIS (Yves), physicien et littérateur, né à Bordeaux en 1694, embrassa la règle de St Ignace, et remplit pendant plus de 30 ans, avec zèle et succès, la chaire d'hydrographie à l'école de La Rochelle, qu'il quitta lors de la suppression de l'Institut. On ignore le lieu de sa retraite et l'époque de sa mort, mais on ne trouve plus son nom, en 1769, dans la liste des académiciens de La Rochelle. Nous citerons de lui : *la Science et la Pratique du pilotage*, La Rochelle, 1735, in-4; *Conjectures physiques sur la cause, la nature et les propriétés du sel marin*, dans les *Mém. de Trévoux*, 1744, mars, p. 430-61; *Entretiens sur les vérités fondamentales de la religion pour l'instruction des officiers et gens de mer*, dédiés au duc de Penthièvre, La Rochelle, 1747, 2 vol. in-12; Lyon, 2 vol. in-12; *Recueil des dissertations littéraires*, Paris, 1765, ou Nantes, 1766, in-8.

VALORI (Baccio ou Bartolommeo, *l'Ancien*), né à Florence, en 1354, d'une famille patricienne, fit partie, pour la première fois, des dix de Balie en 1390, fut réélu six fois pour cette magistrature, remplit successivement les fonctions de gonfalonier de justice, d'ambassadeur et d'autres encore, et m. en 1427. *Voyez* les *Famiglie nobili fiorentine*, par Sc. Ammirato. — Valori (François), neveu du précédent, né à Florence en 1439, fut employé à plusieurs ambassades, et nommé 4 fois gonfalonier de justice. Il porta dans les affaires publiques l'élévation d'âme que lui avait donnée l'étude de la philosophie platonicienne, et mérita le titre de grand citoyen que lui accorde Ammirato. Il désirait vivem. la réforme des abus dénoncés par Savonarola, son ami; mais il ne put accomplir son dessein patriotique, et, après avoir tenté vainement de sauver ce moine éloquent et fougueux, il périt avec lui, victime de la même émeute populaire, en 1498. — Valori (Nicolas), né à Florence d'une famille patricienne, remplit plusieurs emplois publics et quelques ambassades, dont la plus importante fut celle auprès de Louis XII, roi de France. Il se trouva, plus tard, inculpé dans la conspiration de Boscoli et de Capponi, et fut condamné à une réclusion perpétuelle. Il recouvra la liberté par l'intercession de Léon X, récemment promu au souverain pontificat. On a de lui une *Vie de Laurent de Médicis*, publ., pour la première fois, par l'abbé Laurent Mehus, Florence, 1749, in-8 de 67 pages, et traduite en français par Goujet, Paris, 1761.

VALORI (le comte François-Florent de), né à Toul en 1763, faisait partie des gardes-du-corps du

roi, lorsque cette troupe essaya de défendre le palais de Versailles contre la populace dans les journées des 5 et 6 octobre 1789. Il fut licencié peu de temps après. Lors du voyage de Varennes, il fut un des trois gardes qui accompagnèrent Louis XVI et sa femme. Conduit prisonnier à l'Abbaye, il ne fut point oublié du roi, qui demanda son élargissement avant d'accepter la nouvelle constitution. Valori, chargé alors par la reine d'une mission auprès de la princesse de Lamballe, à Bruxelles, et forcé par les évènemens de rester hors de France, fit plusieurs campagnes au service de la Prusse, et ne rentra dans sa patrie qu'en 1814. Il suivit à Gand Louis XVIII, qui venait de le nommer officier dans une compagnie de ses gardes, et en obtint au retour le grade de maréchal-de-camp et la charge de grand-prevôt du département du Doubs. Il m. à Toul le 17 juillet 1822. Il avait donné un *Précis du voyage à Varennes*, Paris, 1816, in-8.

VALPERGA DI CALUSO (Thom. DES COMTES MASINO), mathématicien et littérateur, né à Turin en 1737, servit quelque temps à bord des galères de Malte, et se rendit ensuite à Naples, où il prit l'habit de Saint-Philippe-Neri à l'âge de 24 ans. Elu bibliothécaire, puis professeur de théologie, il aurait passé sa vie dans cette retraite paisible et studieuse, si le gouvernement napolitain n'eût, en 1768, exclu des ordres religieux tous les étrangers. Il retourna alors dans sa ville natale, où il mena la même vie simple et retirée. Il y fonda une société littéraire, et fut associé à l'académie de peinture et à celle des sciences, dans laquelle il exerça pendant 18 ans les fonctions de secrétaire. Il ne se délassait de ses travaux que par des voyages, qui étaient pour lui une nouvelle source d'instruction. Ce fut dans un de ses voyages, en 1772, qu'il se lia avec Alfieri à Lisbonne. Leur amitié, malgré la diversité de leurs caractères, fut inaltérable, et le nom de l'abbé Caluso revient souvent dans les *mémoires* du grand tragique italien, toujours avec des épithètes honorables, dont on sait que celui-ci n'était pas prodigue. Le savant piémontais fut l'éditeur des *OEuvres posthumes* de son illustre ami, qui avait désiré obtenir de lui ce dernier bon office, après tant d'autres. De 1800 à 1814, Caluso enseigna à quelques jeunes gens, dans une école ouverte chez lui, les littératures grecque et orientale, dont il avait déjà rétabli le goût en Piémont, en les professant à l'université de Turin. Il remplit successivement, dans la même ville, les fonctions de membre du grand conseil et de directeur de l'Observatoire pour la partie astronomique. En 1814, il fut nommé président et directeur d'une des classes de l'academ. des sciences et des lettres. Il mourut à Turin l'année suivante. Il était membre de la Légion-d'Honneur, correspondant de l'Institut de France, de la société italienne de Vérone et d'un grand nombre d'autres sociétés savantes de l'Europe. Mathématiq., langues orientales et poésie, voilà les trois classes entre lesquelles on peut distribuer ses nombreux ouvrages. Il publiait sous son propre nom ceux de mathématiques, sous celui de *Didymus Taurinensis* ceux qui regardaient les langues orientales, et sous le nom pastoral d'*Enforbo Melesigenio* ses vers italiens, latins ou grecs. Il faut se contenter de citer ici de lui : *Didymi Taurinensis litteraturæ copticæ Rudimentum*, Parme, 1783, in-8; *de l'Orbite d'Herschell ou Uranus, avec de nouv. tables pour cette planète*, Mémoires de l'acad. des sciences de Turin, 1786-87; *de la Navigation sur la sphéroïde elliptique, ses loxodromies et son plus court chemin*, 1788-89; *Masino, scherzo epico di Euforbo Malesigenio*, Turin, 1791, in-12; Brescia, 1808, in-8; *de la Résolution des équations numériques de tous les degrés*, academ. de Turin, 1792-1800; *prime Lezioni di grammatica ebraica*, Turin, 1805, in-4; *della Poesia Libri tre*, ib., 1806, in-4; *latina Carmina, cum specimine Græcorum*, ibid., 1807, in-8; *Versi italiani*, ibid., 1807, in-8. Prosper Balbo a publié une *vie* de l'abbé Valperga, sur lequel on trouver une plus ample *notice* dans le *Magasin encyclopédique*, 1815, t. 4, p. 390.

VALSALVA (Antoine-Marie), anatomiste, né à Imola en 1666, pratiqua la médec. en même temps qu'il était professeur d'anatomie à l'université de Bologne, et chirurgien de l'hôpital des Incurables de cette même ville. Il simplifia les instrumens de chirurgie, en diminua le nombre, et rendit d'autres services. Telle était son ardeur pour la science, qu'il la communiquait à tous ceux qui l'entouraient, et plus d'une fois ses domestiques se trouvèrent chirurgiens en sortant de sa maison. Il mourut à Bologne en 1723. Il s'était occupé surtout de l'organe de l'ouïe, cette partie si curieuse et si difficile de l'anatomie, avait consacré 16 années à des observations sur ce sujet, et avait disséqué pour cela plus de mille têtes humaines; aussi a-t-il laissé un ouvrage, devenu classique en Italie, sous ce titre : *de aure humanâ Tractatus, in quo integra ejusdem auris fabrica, multis novis inventis et iconibus suis illustrata, describitur omniumque ejus partium usus indagatur*, etc., Bologne, 1704, in-4; Utrecht, 1707; Genève, 1716; Venise, 1740, in-4. Morgagni, son élève, à qui on doit cette 4e édition, y a joint une *vie* de l'auteur, trois *dissertations* laissées par lui en manuscrit, etc.

VALSECCHI (dom Virginius), savant bénédict., de la congrégation du Mont-Cassin, né à Brescia en 1681, professa la philosophie, les sciences sacrées et le droit canon à Florence, se livra aussi avec succès aux antiquités, et obtint, en 1711, une chaire d'écriture sainte et d'histoire ecclésiastique à l'université de Pise. Il m. en 1739 à Florence, où il avait été élu abbé de son monastère. Nous citerons de lui : *de initio imperii Severi Alexandri Augusti Dissertatio*, Florence, 1715; *Epistola de veteribus Pisanæ civitatis constitutis*, etc., *ad D. Guidonem Grandi*, etc., Florence, 1727; inséré par Godefroi Hoffmann dans le 3e vol. de l'*Historia juris romano-justinianæi*, Leipsig, 1726. — Valsecchi (Antonin), dominicain, né à Vérone en 1708, entra dans une congrégation religieuse de l'état de Venise, y fut chargé de l'enseignement de la philosophie, prêcha ensuite dans les principales villes d'Italie, et fut élu profess. de théologie à l'université de Padoue, où il m. en 1791, après 33 ans d'exercice. Nous citerons de lui : *dei Fondamenti della religione, e dei Fonti dell' empietà*, Padoue, 1765, 3 vol. in-4; *Prediche quaresimali*, œuvre posthume, Venise, 1792; *Panegirici e Discorsi*, œuvre posthume, Bassano, 1792. *Voy.* pour plus de détails Zeno, *Note al Fontanini*, tom. 2; les *Vitæ ital.* de Fabroni, tom. 4, etc.

VALTERIE (l'abbé de La), né à Verneuil dans le Perche, vivait dans le 17e S. On a oublié depuis long-temps ses traduct. d'*Homère*, de *Perse* et de *Juvénal*; mais quelques curieux recherchent encore celle de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, de l'édition de Hollande, suivant la copie, 1682, 4 vol. in-12, à cause des gravures, qui sont de Schooncbeck.

VALTRINI (Jean-Antoine), jésuite, né à Rome en 1556, enseigna les belles-lettres, la théologie morale et la sainte écriture au collége romain, et m. à Lorette en 1601. Nous citerons de lui : *de re militari veterum Romanor., lib. VII*, Cologne, 1597, in-8; *Annuæ litt. soc. Jesu*, années 1581 et 1582.

VALTURIO (Robert), né à Rimini, vivait encore vers la fin du 15e S. On croit qu'il fut conseiller de Sigismond Pandolphe Malatesta, seigneur de Rimini. L'ouvrage qui lui donna quelque réputation est intitulé : *de re militari*, divisé en 12 livres, imprimé la prem. fois à Vérone, 1472, in-fol., fig.; ensuite à Bologne, 1483; réimpr. à Paris, 1532 et 1534, avec des correct.; trad. en franç. par Louis Meigret, Paris, 1555.

VALVASONE (Erasme de), poète italien, estimé parmi ceux du second ordre, était seigneur de Valvasone, château du Frioul, où il naquit en 1523, et

où il m. en 1593. Il y avait vécu dans une inaction politique à laquelle le condamnait peut-être la situation de son domaine entre deux puissances jalouses, la maison d'Autriche et la république de Venise. Il partagea ses loisirs entre les études littéraires et la chasse, pour laquelle il avait un goût passionné, qu'il a su mettre à profit dans l'intérêt de sa gloire poétique. En effet, son principal ouvrage, la *Caccia*, est un des meilleurs poèmes didactiques de l'Italie. Cette composition, en cinq chants et en octaves, ne fut publiée par l'auteur qu'en 1591, quoique ce fut l'œuvre de sa jeunesse, et fut réimpr. en 1602, Venise, in-12. Parmi les autres écrits de Valvasone, assez estimés, nous citerons : l'*Angeleida*, épopée en octaves et en trois chants, sur le combat des bons et des mauvais anges, Venise, 1590, in-4; *Lagrime di S. Maria Maddalena*, qu'on trouve particulièrem. à la suite des *Lagrime di S. Pietro*, de L. Tansillo, Venise, 1592, in-8, et 1613, in-12.

VAMBA ou WAMBA, trentième roi des Visigoths, fut élu en 672 pour succéder à Recesvind, et n'accepta qu'à regret ce dangereux honneur. Il se fit sacrer et couronner par le clergé à Tolède, ce qui était une cérémonie jusqu'alors inusitée chez les Goths. Les fâcheux pressentim. qui lui avaient fait d'abord refuser le trône ne tardèrent pas à se réaliser. Des révoltes éclatèrent dans la Cantabrie et la Vasconie (la Biscaye et la Navarre). Le comte de Nîmes, l'évêque de Maguelonne et d'autres seigneurs de la Septimanie, accueillirent les Juifs qu'il venait de bannir et se liguèrent contre lui. Le duc Paul, auquel il avait cru pouvoir confier une partie de son armée, fit soulever la Catalogne, franchit les Pyrénées, se fit proclamer roi dans Narbonne, et se ménagea l'appui de tous les seigneurs mécontens de la Gaule gothique. Vamba, dans ces circonstances difficiles, déploya une activité, une présence d'esprit, un courage qu'on n'attendait pas de son âge avancé, et soumit rapidement la Vasconie, la Cantabrie, la Catalogne, Narbonne, Beziers, Agde, Maguelonne et Nîmes. Il accorda la vie à tous les rebelles et renvoya libres tous les étrangers. La paix dont purent jouir alors ses sujets ne fut troublée depuis que par une invasion des Arabes, presque aussitôt repoussée que tentée. Vamba, malgré ces services et d'autres encore, fut forcé, en 680, par une insigne perfidie, de prendre l'habit monastique et de signer son abdication en faveur du comte Ervige, qu'il avait comblé de bienfaits. Il passa ses dern. années dans le couvent de Pampliega, près de Burgos, et m. en 683 ou 687. Ce prince, digne de vivre dans un autre temps et d'obtenir plus de reconnaissance, avait travaillé à réprimer l'ambit., les débauches et les crimes des évêques.

VAMMALE (ANTOINE BRES DE), prieur-commandat. de Comequiert, né en 1725 à Alais, après avoir rempli les pénibles fonctions de l'enseignem. dans le séminaire de sa ville natale, se livra à la prédication avec succès. Les seuls de ses discours qui aient été imprimés, sont un *Panégyrique de St Louis*, prononcé devant l'académie française en 1766, et une *Oraison funèbre* de Louis XV, prononcée en 1774, dans le métropole de Toulouse, dont l'orateur était vicaire-général. D'autres dignités encore lui avaient été conférées par l'archevêque de ce diocèse, M. de Brienne, dont il avait l'estime et la confiance. Il m. au château de Brienne en 1781. C'est mal à propos que Vammale est nommé *Vérumale*, dans la nouvelle édit. du *Dictionnaire des Anonymes*, tom. 2, pag. 521, n° 13407.

VAN-AELST. V. AELST.

VAN-BAALE (HENRI), poète dramatique holland., m. à Dordrecht le 12 fév. 1822, âgé de 40 ans, a laissé deux tragéd. : *de Saracene*, Amsterdam, 1809, et *Alexander*, ibid., 1816.

VAN-BEEK. V. TORRENTINUS.

VAN-BEMMELEN (ABRAHAM), professeur à La Haye, où il m. à 59 ans, le 10 août 1822, a publ. en holland. des *Elémens de phys. expérimentale*, 4 vol. in-8; des *Leçons d'algèbre*, et une *Introduction à l'architect. hydraulique*.

VANBRUGH (JOHN), auteur comique et architecte anglais, né vers l'an 1672, d'une famille originaire de Gand et établie en Angleterre, quitta le service militaire pour embrasser la carrière dramatique, et donna successivem. plus. comédies. Ayant fait construire, sur ses propres plans, une salle de spectacle à Londres, il devint directeur de ce théâtre conjointement avec Congrève. Vanbrugh avait étudié l'architecture avec fruit, et, indépendamm. de la salle dont on vient de parler, il construisit plus. beaux édifices, palais et châteaux, notamm. ceux de Blenheim, de Howard et de Carlisle. Il avait cédé à Congrève sa part dans l'administration théâtrale, lorsqu'en 1704 il obtint l'office de roi d'armes. Il fut nommé intendant des bâtimens de la couronnne en 1715, l'année suivante inspecteur des bâtimens de l'hôpital naval de Greenwich; et il m. en 1726 au palais de White-Hall. Deux de ses comédies ont été insérées dans le recueil intit. *the new english Theatre*, Londres, 1776, 12 v. in-12.

VAN-CEULEN. V. KEULEN.

VANCOULI. V. WAN-KOULY.

VANCOUVER (GEORGE), navigateur anglais, né vers 1750, entra de bonne heure dans la marine, et fit avec Cook les 2me et 3me voyages autour du monde. En 1780, il servit dans l'escadre des Antilles, sous l'amiral Rodney, et fut employé jusqu'en 1789 dans la station de la Jamaïque. Il avait fait preuve d'un courage et d'une habileté tels, qu'en 1790 le gouvernem. lui confia une mission d'une haute importance. Il s'agissait de décider la question, si long-temps débattue, s'il existe dans l'Amérique septentrionale, entre le 30e et le 60e degré de latit., une mer intérieure ou des canaux de communicat. entre les golfes connus de l'Océan-Atlantique et du grand Océan. Nommé capitaine de vaisseau, command. la corvette *la Découverte* et le brik *le Chatam*, Vaucouver partit de Falmouth le 1er juillet 1791, atterit le 26 sept. à la côte sud de la Nouvelle-Hollande, découvrit le port George, et longea la terre jusqu'au 122° 8' de longitude. Il alla mouiller ensuite dans une baie de la Nouvelle-Zélande, où il avait déjà séjourné avec Cook, puis parcourut les archipels des *Amis* et des *Sandwich*, reconnut la nouvelle Albion, l'entrée de J. de Fuca (*v.* ce nom), fut ensuite route au sud vers Noutka, passa quelque temps dans le port de Monterey, et remit à la voile pour l'archipel des Sandwich. Il reconnut la côte d'Amérique par 56° 2″ nord, retourna au sud, revit les établissem. espagnols de la Nouvelle-Californie, atteignit Ovaïhy, et reçut du souverain de cette île la cession qu'il en fit au roi d'Angleterre en 1794. Vancouver commença sa 3me campagne par le nord, fit de nouv. découv., visita les comptoirs russes, parcourut soigneusem. toutes les baies, anses, détroits, canaux, explora l'archipel du roi George et du prince de Galles, la grande île de l'Amirauté, et termina ses opérations dans le port Conclusion, par 56° 14″ nord et 225° 37″ est. Il revint ensuite en Europe, en faisant de nouvelles explorat. sur sa route, débarqua le 13 sept. 1795, sur la côte occidentale d'Irlande, et vint immédiatement à Londres rendre compte à l'amirauté du succès de sa mission. Il avait fait une reconnaissance très-exacte de la côte nord-ouest de l'Amérique, ce qui l'avait amené à la conviction de l'impossibilité d'une communication par navires entre le grand Océan septentrional et l'intérieur du continent de l'Amérique dans l'étendue qu'il avait parcouru. Bien que ce long voyage eût considérablement altéré sa santé, Vancouver vécut assez long-temps pour rédiger la plus grande partie de sa relation. Il m. à Petersham en 1798, avant la fin de l'impression de son ouvr. Son frère, J. Vancouver, y mit la dern. main et le pub. sous ce tit., en angl. : *Voyage de découv. à l'Océan-Pacifique du nord et autour du monde*, etc., *exécuté de 1790 à 1795*, etc., Lon-

dres, 1798, 3 vol. in-4, avec un atlas in-fol.; trad. en franç., Paris, an VIII (1800), 3 vol. in-4, et atlas in-fol.; une autre traduct. abrégée a été donnée par M. Henry, ibid., 1800, 5 vol. in-8, et atlas in-4. Cet ouvrage a été aussi traduit en allemand et en suédois.

VANDA ou VENDA, élevée sur le trône de Pologne vers l'an 750 après la m. de Cracus et celle de ses deux frères, trompa l'attente de ses sujets en rejetant les sollicitations de Ritiger, prince voisin qui demandait sa main, et en répondant qu'elle aimait mieux exercer l'autorité du souverain que d'être son épouse. Ritiger insista, menaça, s'avança sur les frontières de Pologne, et Vanda alla au-devant de lui. Avant d'en venir aux mains, le prince envoya des ambassadeurs pour faire une dernière demande qui fut refusée. A leur retour au camp, les envoyés, pénétrés d'admiration pour la reine de Pologne, déclarèrent que cette guerre étant inutile et injuste, ils quitteraient les drapeaux de Ritiger. Il paraît que ces envoyés étaient des seigneurs influens, car le prince céda à leurs représentations, et, de désespoir, se donna la mort. Les Moraviens, dont il était le chef, firent la paix avec Vanda. Cette princesse, après être entrée en triomphe dans la ville de Cracovie, dont son père était le fondateur, et avoir offert un sacrifice aux divinités polonaises, craignant que quelque désastre ne vînt troubler son bonheur, se précipita dans la Vistule. On retrouva son corps, qui fut enterré hors de la ville dans un lieu où on lui érigea un monument. La tradition nationale veut que cet emplacement soit celui du bourg et couvent de *Mogila*, nom qui signifie en polonais tertre, tombeau. La tragédie de *Vanda*, donnée par M. G. de Baer au t. 23 des *Chefs-d'OEuvre des théâtres étrangers* (Paris, 1825), comme trad. du polonais de J. Niemcewitz, n'est, au jugement des littérateurs nationaux, qu'une création du soi-disant traducteur, ainsi que la *notice* qu'il a mise en tête. Il en est de même, ajoute-t-on, des deux autres pièces qui, dans le recueil précité, suivent celle de *Vanda*, et sont également de M. G. de Baer. *Voy.* le *Journal de Varsovie*, II, 1825, p. 244-74.

VAN-DALE (ANTOINE), antiquaire, né à Harlem en 1638, abandonna les occupations commerciales pour se livrer à l'étude de la médecine, se fit recevoir docteur, et allia la culture des lettres à l'exercice de sa profession. Il obtint la place de médecin de l'hôpital de Harlem, et la remplit jusqu'à sa m., arrivée en 1708. Il était de la secte des mennonites ou anabaptistes pacifiques (*v.* MENNO). On a de lui : *de oraculis veterum Ethnicorum Dissertationes duæ*, Amsterdam, 1683, in-8; ibid., 1700, in-4; *Dissertationes de origine et progressu idololatriæ et superstitionum*, etc., ib., 1696, in-4; *Dissert. IX antiquitatibus quin et marmoribus, cùm Romanis tùm Græcis illustrandis inservientes*, ibid., 1702 et 1743, in-4; *Dissertat. super Aristeâ de LXX interpretibus*, etc., ibid., 1704, in-4 (*v.* ARISTÉE). On peut consulter sur Ant. Van-Dale son *éloge* par Leclerc, les *Mém.* de Niceron, t. 36, et le *Dictionn.* de Chauffepié.

VAN-DALEN. V. DALEN.

VAN DEN BOSCH. V. BOSCH.

VAN DEN EECKHOUT. V. EECKHOUT.

VANDENESSE (JEAN de), surintendant de la maison impériale, né vers la fin du 15e S. à Grai, en Franche-Comté, fut pendant près de 40 ans attaché à l'empereur Charles-Quint, qui, en mourant, le recommanda à Philippe II. Maintenu encore plus. années dans ses fonctions par ce prince, Vandenesse se retira ensuite dans sa patrie, où il mourut dans âge avancé. Il a laissé en MS. le *Journal des voyages de l'empereur Charles-Quint et du roi Philippe II, son fils*, de 1514 à 1560, in-fol. Le MS. original existe à la bibliothèque de Tournay, mais on en trouve plus. copies à Paris, à Besançon et en Flandre. — Guillaume VANDENESSE, frère du précédent, partagea avec lui la confiance de Charles-Quint, et fut aumônier de ce prince, qui le nomma ensuite évêque de Coria. — V. CHABANES (J. de).

VAN DEN HONAERT. V. HONERT.

VAN DEN VELDE. V. VELDE.

VAN DER AA. V. AA.

VAN DER BEKEN (LIEVIN). V. TORRENTIUS.

VANDERBOURG (CHARLES BOUDENS DE), ancien censeur, m. à Paris au mois d'octob. 1827, membre de la 3e classe de l'institut (acad. des inscriptions), avait possédé dans la marine une charge d'officier avant la révolution. Il émigra à cette époque, passa en Allemagne, revint en France après le 18 brumaire, et se voua tout entier aux occupations littéraires. Il remplaça en 1814 L.-S. Mercier à l'institut. Outre la part qu'il eut à la rédaction du *Publiciste*, des *Archives litt.*, du *Mercure étranger* et du *Journal des Savans*, on lui doit la publication des *poésies* de Clotilde de Surville (*v.* ce nom), des trad. de l'allem. telles que le *Woldemar* de F.-H. Jacopi, 1796, 2 vol. in-12; le *Voyage en Italie* de F.-J.-L. Meyer, 1802, in-8; *Du Laocoon*, ou *des Limites respectives de la poésie et de la peinture*, par Lessing, 1802, in-8; *Crates et Hipparque*, roman de Wieland, 1818, 2 vol. in-18. Vanderbourg a donné aussi une trad. en vers français des *Odes d'Horace*, 1812-13, 2 vol. in-8. Il a fourni de plus quelques *articles* à la *Biographie universelle*, pub. chez L.-G. Michaud.

VANDERBURCH (FRANÇOIS), archevêque de Cambrai, né en 1567 à Gand, d'une ancienne famille de Flandre (*v.* BURCH), courut les plus gr. dangers dans son enfance par suite des représailles que les protestans, victimes de la cruauté du fameux duc d'Albe, exerçaient parfois sur les catholiques. Son père, de cette dern. croyance, arrêté, mis en prison, vit sa maison livrée aux flammes, ses terres ravagées, et rendu ensuite à la liberté, fut obligé de fuir avec toute sa famille. Le jeune Vanderburch fut envoyé avec sa mère auprès d'un oncle de celle-ci, doyen du chapitre d'Utrecht. Après avoir terminé ses études, il embrassa l'état ecclésiastique, devint vicaire-général de l'évêque d'Arras, puis chanoine de Mons, et successivement évêque de Gand et archevêque de Cambrai. Il se signala dans ces deux postes par l'exercice de toutes les vertus pastorales, et fonda à Cambrai un établissement pour les jeunes filles de familles honnêtes et peu aisées, qui donna plus tard à madame de Maintenon l'idée de la maison de St-Cyr. Ce digne prélat m. à Mons en 1644. En 1823, la *société d'émulation* de Cambrai mit au concours l'*éloge* de Vanderburch, et adjugea le prix à l'écrit de M. H.-R. Duthilloeul, qui contient tous les détails de la vie de cet archev.

VAN DER DOES. V. DOES et DOUSA.

VAN DER GOES (HUGUES), peintre flamand, né à Bruges vers l'an 1366, fut un des premiers à employer le procédé de la peinture à l'huile. On ignore l'époque de sa mort. Parmi ceux de ses ouvr. qui ont été conservés, on cite son tableau de la *Vierge*, placé dans l'église de St-Jacques de Gand. Le Musée a possédé quatre autres tableaux précieux de ce maître restitués à l'empereur d'Autriche en 1815, et qui représentent une *Sainte-Famille*, un *St Jean-Baptiste*, *St Jean et St Jérôme* (formant les volets du tableau précédent), et une *pastorale*.

VAN DER GOES (Guill.). V. GOES.

VAN DER HAER. V. HAER.

VAN DER HELST. V. HELST.

VAN DER HEYDEN (JEAN), peintre hollandais, né à Gorcum en 1637, d'abord élève d'un peintre sur verre, parvint par lui-même à un grand degré de perfection dans la représentation des monumens publics. Nous citerons dans ce genre ses tableaux de *l'hôtel-de-ville d'Amsterdam*, *la Bourse*, *le Bureau du poids public*, *l'Eglise neuve*, de la même ville, *la Bourse de Londres*, *le Calvaire de Cologne*. Il avait aussi des connaissances en mécanique; et on lui doit le perfectionnement des pompes à incendie: il a écrit un *Traité* sur cette matière (Amsterdam,

1690, gr. in-fol.), orné de planches par lui-même. Le Musée du Louvre possède de cet artiste la *vue de l'hôtel-de-ville d'Amsterdam*, la *vue d'une église et d'une place* d'une ville hollandaise, et la *vue d'un village* situé sur le bord de la mer. Le même établissement en renfermait quatre autres qui ont été restitués en 1815. Van der Heyden mourut à Amsterdam en 1712.

VAN DER LINDEN. V. LINDEN.

VAN DER MÆSEN (EDME-MARTIN), général français, né à Versailles en 1767, s'engagea comme simple soldat, en 1782, dans le régiment de Touraine. Devenu officier à l'époque de la révolution, et chargé de l'instruction de deux bataillons de volontaires du Jura, dont l'un le choisit pour son commandant, il fit en cette qualité la campagne de 1793 sur le Rhin, se signala dans plus. occasions, et fut nommé chef de demi-brigade, ou colonel, l'année suiv. En 1796, il parvint au grade de général de brigade par suite de sa brillante conduite dans plus. affaires, et notamment à la bataille de Stokach. Quelque temps après il fut fait prisonnier près de Manheim. Echangé en 1801, il partit pour les Indes en qualité de lieutenant du gouverneur-général de Caen, et fut nommé général de division. Rentré en France en 1810, après la prise de nos colonies orientales, il fut employé à l'armée d'Espagne, où il continua de se distinguer par sa bravoure et ses grandes qualités militaires. Il mourut glorieusement, atteint d'une balle, au passage de la Bidassoa, le 1er sept. 1813.

VAN DER MEERSCHE. V. PRATENSIS.

VAN DER MERSCH (JEAN-ANDRÉ), l'un des chefs de l'insurrection des Pays-Bas en 1788, né à Menin en 1734, entra au service de France dans le régim. de Lamarck au sortir de ses études, se distingua pendant la guerre de sept ans en Flandre et en Allemagne, parvint au grade de lieutenant-colonel, et reçut la décoration de l'ordre de St-Louis sur le champ de bataille. Il passa, en 1778, au service d'Autriche, et y obtint le grade de colonel. La paix le ramena dans ses foyers avec ce dernier titre et une pension. Les innovations introduites par l'emp. Joseph II, dans le gouvernem. des Pays-Bas, ayant excité le mécontentement des divers ordres de l'état, van der Mersch fut un des chefs de l'insurrection, et on lui en confia la direction. A la tête de 3,000 h., il battit un corps plus considérable d'Autrichiens à Turnhout le 27 octob. 1789, fit des progrès dans la contrée appelée *Campine*, puis entama avec le ministère autrichien des négociations qui furent sans résultat, entra dans Namur, et poussa ses avant-postes jusque dans le pays de Luxembourg. Par suite des intrigues du gouvernement prussien, qui voulait diriger la nouvelle révolution selon ses propres intérêts, Van der Mersch fut accusé de haute trahison, enfermé dans la citadelle d'Anvers, en avril 1790, transféré plus tard à Louvain, et remis en liberté à l'approche des armées autrichiennes au mois de déc. suivant. Il se rendit alors à Lille, y séjourna quelque temps, puis retourna dans ses foyers, et m. à Ménin en 1792. On a pub. : *Mémoire historique et pièces justificatives pour M. Van der Mersch* (par un de ses officiers nommé Dinne), Lille, 1791, 3 vol. in-8.

VAN DER MONDE (CHARLES-AUGUSTIN), méd., né à Macao en 1727, d'une famille originaire de la Flandre française, passa d'assez bonne heure en Europe avec son père, qui se fixa à Paris vers 1732, et s'y fit recevoir membre de la faculté de médecine. Le jeune Van der Monde fit ses études sous la direction de son père, fut lui-même reçu docteur en 1748, pratiqua la médecine avec quelque succès, publia plus. ouvrages estimés, et mourut subitement en 1762. On a de lui : *Hist. d'une maladie curieuse de la peau*, trad. de l'italien de Curzio, médecin napolitain, Paris, 1755, avec de très-bonnes *notes*; *Essai sur les moyens de perfectionner l'espèce humaine*, ibid., 1756, 2 vol. in-12; *Dictionnaire de santé*, ibid., 1760, 2 vol. in-12. Il rédigea pendant plusieurs années le *Journal général de médecine*, continué jusqu'à nos jours. — Un autre VAN DER MONDE, mathématicien, né à Paris en 1735, d'une famille distincte de celle du précéd., fut l'élève du géomètre Fontaine, puis de Dionis-du-Séjour, entra à l'académie des sciences en 1771, prit beaucoup de part aux travaux de cette illustre société, pub. successivement plusieurs mémoires très-intéressans, fut nommé professeur d'économie politique à l'école normale lors de sa création en 1795, fit partie de l'institut de France, organisé cette même année, et mourut d'un vomissement de sang le 1er janvier 1796. Ses écrits sont insérés dans les Mémoires de l'acad. des sciences. Son *éloge* a été prononcé à l'institut (où il eut pour successeur le célèb. Carnot) par Lacépède, alors secrét. de la classe des sciences physiques et mathématiques.

VAN DER STRAETEN (FERDINAND), économiste, né à Gand en 1771, fit ses études au collége de cette ville, suivit la carrière du commerce, voyagea en Angleterre, en France, en Allemagne, et s'appliqua particulièrement à l'étude de l'économie politique. Fixé dans sa patrie, et débarrassé de ses affaires commerciales, il se livra à l'étude de l'agriculture, fut poursuivi à l'occasion de la publication du premier volume d'un écrit d'économie politique, et mourut subitement, après deux mois de détention, dans les prisons de la cour d'assises de Bruxelles en 1823. L'ouvrage dont nous venons de parler est intit. : *de l'Etat actuel du royaume des Pays-Bas*, Paris, 1819-1823, 2 vol. in-8.

VAN DER ULFT (JACQUES), peintre hollandais, né à Gorcum vers 1627, s'appliqua d'abord à la peinture sur verre, et se plaça ensuite au rang des plus habiles artistes de son pays. On ignore l'époque de sa mort. Parmi ses productions les plus remarquab., on cite : une *Entrée triomphale dans Rome*, tableau capital d'un beau fini; une *Vue des environs de Rome*; un *Port de mer d'Italie*. Il n'avait jamais visité cette contrée, mais il dessinait ses sites et ses fabriques d'après des estampes. Le Musée de Paris possède deux tableaux de Van der Ulft : une *Porte de ville* et une *Place publique* sur laquelle se font des préparatifs de fête.

VAN DER VELDE. V. VELDE.

VAN DER VYNCKT (LUC-JOSEPH), publiciste flamand, né en 1691 à Gand, prit ses degrés en droit à l'université de Louvain, voyagea ensuite en France, en Italie, en Allemag., et, à son retour, fut nommé memb. du conseil de Flandre en 1729, et consacra à l'étude de l'histoire de sa patrie les loisirs que lui laissaient ses fonctions. Il m. à Bruxelles en 1779. On a de lui : *Recherches histor. et chronol. sur les gouverneurs et gouvernantes des Pays-Bas* (en flam.); une *Hist. des Pays-Bas*, commençant au mariage de Philippe-le-Bel en 1495, et finissant à la paix de Westphalie. Cet ouvr., écrit en franç., et revu par M. de Méan, fut d'abord imprimé à Bruxelles, à 5 exempl. seulem. (le gouvernem. autrichien qui avait commandé cet ouvr. en limita le tirage à ce nombre), et réimpr. sur les prem. épreuves, par les soins du même M. de Méan en 1821, avec de nouvelles corrections de style et un grand nombre de pièces justificatives, 3 vol. in-8. Van der Vynckt a laissé plusieurs autres ouvrages MSs., dont M. Gerard a donné la liste dans une notice sur l'auteur, insérée dans les *Mémoires* de l'acad. de Bruxelles, tom. 3.

VAN DER WERF (ADRIEN), peintre hollandais, élève de Van der Neer, né en 1659 près Rotterdam, y exécuta, entre autres ouv., un plafond représ. *la Renommée entourée de génies*. Il travailla pour l'électeur palatin, qui l'anoblit lui et sa famille, et se l'attacha par une pension successivem. augmentée. Cet artiste ne fut pas moins généreusem. récompensé par le duc de Wolfenbuttel, pour lequel il exécuta une *Madeleine pénitente*. Van der Werf m. à Rotterdam en 1722. Ses productions sont très-nombreuses; le musée en possède sept : *Adam et*

Eve près de l'arbre de la science du bien et du mal; Moïse retiré du Nil par la fille de Pharaon; la Chasteté de Joseph; un Ange annonçant aux bergers la venue du Messie; Madeleine dans le désert; Seleucus cédant Stratonice à son fils Antiochus; deux Nymphes dansant devant un jeune faune qui joue de la flûte. Onze tableaux du même maître ont été enlevés du musée, par les puissances alliées, en 1815. Les productions de Van der Werf sont remarquables par un travail précieux mais qui dégénère souvent en froideur; son dessin est dépourvu de finesse, et son coloris est faible.—Pierre VAN DER WERFF, frère du précéd. et son élève, né en 1665, copia d'abord les tableaux de son frère, composa ensuite lui-même, et m. à Rotterdam en 1718. Ses meilleures productions ont été retouchées par son frère. Le musée de Paris a possédé son tableau de *Samson et Dalila*, rendu aux Prussiens en 1815.

VANDI (ANDRÉ-JEAN-DOMINIQUE), chimiste italien, né à Bologne vers l'an 1670, m. dans la même ville en 1763, a publ. les ouvr. suiv. : *de remediis*, etc., *Dissertatio medico-chymica*, Bologne, 1720; *de auri tincturâ philosophicâ*, etc., *Dissertatio*, ibid., 1720; *de Utilitate et Præstantiâ philosophiæ chymicæ*, etc., ibid., 1730; *de Remediis officinalibus*, ibid., 1752.

VAN-DIEVE. V. DIVOEUS.

VAN-DOEVREN (GAUTHIER), médecin, né en 1730 à Philippine, dans la Flandre hollandaise, fut reçu docteur à Leyde en 1753, professa l'anatomie et la chirurgie à Groningue, revint ensuite à Leyde occuper une chaire de médecine, et y m. en 1783. On a de lui un *traité* sur les maladies des femmes, en holland., et deux *dissert.* acad. en lat.

VAN-DYCK. V. DYCK.

VANE (sir HENRI), homme d'état anglais, né dans le comté de Kent en 1589, d'une famille distinguée, fit une étude particul. des langues étrangères en voyageant dans div. contrées de l'Europe. A son retour il fut créé baronnet par Jacques Ier, puis nommé membre de la chambre des communes et trésorier du prince de Galles (depuis Charles Ier). En 1631, le roi l'envoya en Danemarck avec le titre d'ambassadeur extraordinaire pour renouveler un traité d'alliance avec Christian IV. De retour en Angleterre l'année suivante, il fut nommé principal secrétaire d'état en 1640. Il eut assez de crédit pour faire prononcer la dissol. du parlem. d'Irlande, ou haine du lord Strafford (*v.* ce n). Mais bientôt Charles Ier lui retira sa confiance précisem. à cause de l'animosité qu'il avait montrée contre l'infortuné lord lieutenant, et plus tard cette disgrâce si bien méritée devint entre les mains du parlem. un des griefs invoqués contre le monarque. On ne voit pas toutefois que Vane ait joué aucun rôle durant la rébellion. Il m. dans la retraite en 1654.—Sir Henri VANE, fils aîné du précéd., né en 1612, fut un des partisans les plus fougueux de la révolut. qui renversa Charles Ier. Il paraît que dans le cours de ses études à Oxford, le jeune Vane adopta quelq.-unes de ces opinions républicaines qui devaient un jour amener la guerre civile dans sa patrie. A son retour d'un voyage en France et à Genève, il manifesta, dit-on, une telle aversion pour la discipline et la liturgie de l'église anglicane, que son père en témoigna un profond mécontentem. Vane résolut alors de se rendre à la Nouvelle-Angleterre, qui servait, à cette époque, de refuge aux ennemis de l'église. Son père, après s'être opposé d'abord à ce projet, finit par y consentir. A son arrivée en Amérique, Vane fut nommé, par les habitans, gouverneur des Massachusetts; s'il faut en croire quelq. historiens, il se rendit si odieux qu'il fut obligé de partir pour l'Angleterre avant la fin de l'année (1635). En 1640, il fut nommé membre du parlement, et parut, pendant quelque temps, vivre en bonne intelligence avec le gouvernem. Lors des discussions de son père avec Strafford, Vane partagea son animosité contre ce dern., et lorsque la révolte eut éclaté, il épousa les intérêts du parlement avec un zèle fanatique. En 1642, il fut un des commissaires que le parlem. envoya pour inviter les Écossais à venir à son secours, et fut un des plus ardens promoteurs de la ligue connue sous le nom de *Covenant*. Il fut aussi, en 1645, l'un des commissaires du traité d'Uxbridge, et de celui de l'île de Wight en 1648. Comme beaucoup d'autres parlementaires, il ne sut pas prévoir les conséquences des mesures auxquelles il prenait part; car il désapprouva fortem. les violences que l'armée exerçait contre le parlem., de même que l'exécution de Charles Ier, et il s'éloigna des affaires pendant ces déplorables évènemens. Lors de l'établissem. du gouvernem. républicain en 1649, il fit partie du conseil d'état, et y resta jusqu'à la dissolution du parlem. par Cromwell en 1653. Il avait des principes trop républicains pour se soumettre à l'usurpateur. Celui-ci après avoir d'abord enjoint à Vane de donner des garanties pour sa conduite à venir, le fit ensuite renfermer à Carisbrooke, où il resta quatre mois. Cromwell essaya en vain de l'intimider ou de le séduire; Vane fut inflexible non-seulement pendant la vie du protecteur, mais encore sous le court règne de son fils. Après l'abdication de Richard, Vane fut nommé membre de la commission de sûreté et du conseil d'état, puis président du même conseil, et il proposa une nouv. forme de gouvernem. républicain : cette proposit. fut repoussée par ses amis qui le confinèrent dans une propriété qu'il avait au comté de Durham. A la restauration, persuadé qu'il n'avait rien à craindre, il ne crut pas devoir s'éloigner; mais la part qu'il avait prise à l'acte d'accusation du comte de Strafford et à toutes les mesures violentes qui avaient renversé le gouvernem. royal, le firent comprendre parmi les ennemis les plus dangereux de Charles II. En conséquence il fut arrêté, traduit en justice, déclaré coupable, et décapité à Tower-Hill le 14 juin 1662. Clarendon dépeint Vane comme un homme profondém. dissimulé, spirituel, doué d'une sagacité merveilleuse pour découvrir les projets des autres, tandis qu'il restait lui-même impénétrable. On a de lui en anglais : *Question salutaire, proposée et résolue*, etc., Londres, 1656, in-4; *les Méditations de l'homme retiré*, etc., ibid., 1656, in-4 (c'est un traité mystique); *de l'Amour de Dieu et de l'Union avec Dieu*, ibid., 1657, in-4; *Épître générale au corps mystique de J.-C. sur la terre*, etc., ibid., 1662, in-4; *la Face des temps*, etc., ibid., 1662, in-4, *la Cause du peuple établie*, etc., 1662, in-4. Vane avait formé, dans le puritanisme, une secte particulière dont les adeptes s'appelèrent *seekers* (chercheurs) ou *vanists*, et dont la doctrine se rapprochait de celle de la préexistence et des idées d'Origène (*v.* ce nom), qui admettait que tous diables et pécheurs seront généralem. sauvés.

VAN-EFFEN. V. EFFEN.

VAN-EUPEN (PIERRE-JEAN-SIMON) l'un des chefs de l'insurrection des Pays-Bas en 1788, né à Anvers en 1744, embrassa l'état ecclésiastique, et s'acquit de la réputat. comme prédicat. Successivement profess. au séminaire épiscopal, chanoine et grand pénitencier d'Anvers, il se prononça fortem. contre les innovations projetées par l'empereur Joseph II. Lié depuis long-temps avec van der Noot, il ne prit toutefois une part ostensible à la révolut. de 1788, qu'après la victoire remportée sur les Autrichiens à Turnhout (*v.* VAN DER MERSCH). Il devint secrétaire des états de Brabant et du congrès souverain, eut une grande part au rejet des propositions pacifiques de l'emper. Léopold, et s'enfuit de Bruxelles à l'approche des troupes autrichiennes en 1790. S'étant retiré en Hollande, il revint dans sa patrie en 1794; mais sa présence alarmant les conventionnels français en mission à Bruxelles, il y fut arrêté comme otage, conduit à la citadelle de Lille, puis transféré à Paris, renfermé dans la maison de Bicêtre, d'où il ne sortit qu'au commenc. de 1795. On lui permit alors de se retirer dans un vil-

lage près d'Utrecht, et il y m. le 14 mai 1804, après avoir repris et exercé pend. près de 10 ans les fonct. sacerdotales. On ne connaît de lui aucun ouvrage. Il ne faut donner aucune créance aux détails sur Van Eupen qui se trouvent dans un libelle intit. *les Masques arrachés*, publ. par Beaunoir (*v.* ce n.), sous le pseudonyme de *Jacques le Sueur* Amsterdam (Bruxelles), 1791, 2 vol. in-18. On ne sait d'après quels documens plus. biographies font déporter et mourir à la Guiane, en 1798, ce même Van Eupen, dont le décès a été annoncé officiellem. à la date que nous avons indiquée.

VAN-EYCK ou JEAN *de Bruges*. V. EYCK.

VAN-GALEN. V. GALEN.

VAN-GEUNS. V. GEUNS.

VAN-GOYEN (JEAN), peintre et graveur à l'eau-forte, né à Leyde en 1596, se fit connaître par des productions qui le placèrent au rang des bons paysagistes de son temps, et m. à La Haye en 1656. Il a gravé à l'eau-forte d'après ses compositions. Le Musée de Paris possède de ses tableaux : la *Vue d'un village sur le bord d'un canal*; et une *Marine*.

VAN-HELMONT (SEGRES-JACQUES), peintre hollandais, né à Leyde en 1683, fut élève de son père, Matth. Van-Helmont, dont on a de jolis tableaux de genre, représent. des boutiques, des laboratoires, des marchés, etc. Les ouvr. de Jacques obtinrent une grande vogue, et il m. à Bruxelles en 1726. Nous citerons parmi ses product. : *le Sacrifice d'Elie*; *le Peuple d'Israël portant ses bijoux au grand prêtre Aaron pour la fabricat. du veau d'or*; le *Baptême de Clovis*. Ces tableaux sont placés dans différentes églises de Bruxelles.—V. HELMONT.

VAN HELT STOCCADE (NICOLAS), peintre hollandais, né à Nimègue en 1614, fut élève de David Ryckaert-le-Vieux, fit ensuite le voyage de Rome pour se perfectionner, puis alla étudier à Venise la manière des maîtres de cette école. En revenant d'Italie, il s'arrêta plusieurs années en France, où ses productions (dans le genre historique) furent très-recherchées, et où il obtint le titre de peintre du roi. On ignore l'époque de sa m. Ses tableaux capitaux sont *Andromède*; *Clélie*; *Joseph distribuant du blé aux Egyptiens*.

VAN-HEURN (JEAN). V. HEURNIUS.

VAN-HOECK (JEAN), peintre flamand, né à Anvers en 1600, fut un des élèves les plus distingués du célèbre Rubens. Déjà connu comme artiste habile, il voulut visiter l'Italie : arrivé à Rome *incognito*, les ouvr. qu'il y composa le décelèrent, et il reçut l'accueil le plus flatteur et le plus honorable. Le pape chercha à le fixer près de lui; mais Van-Hoeck donna la préférence à l'emp. Ferdinand II, qui l'appelait à sa cour. Il y séjourna plus. années, ne pouvant suffire aux ouvr. qu'on lui demandait, tant dans les états héréditaires que dans les autres parties de l'Allemagne. Il revint ensuite dans sa patrie, où il m. en 1650. Nous n'énumérerons point les nombreuses product., presque toutes très-remarquables, de ce peintre; et nous citerons seulement : *Pallas foulant aux pieds les vices et embrassant la Prudence*, et le *Portrait* équestre de *l'archiduc Léopold-Guillaume*, placé long-temps dans le Musée de Paris, et qui a été rendu à l'Autriche en 1815. — Robert VAN-HOECK, que l'on croit parent du précéd., né à Anvers en 1609, s'acquit une grande réputat. par ses tableaux de *Campemens d'armée*, de *Marches*, d'*Attaques*, etc. Il peignit aussi le genre historiq. et le paysage. Le Musée de Paris a possédé de cet artiste une *Vue de Flandre* et un *Hiver*, rendus à l'Autriche en 1815.

VAN-HOOREBEKE (CHARLES-JOSEPH), botaniste et pharmacien, né à Gand en 1790, m. dans cette même ville en 1821, fut membre de l'institut du royaume des Pays-Bas. Il a formé l'herbier de la Flandre occidentale que possède aujourd'hui la société d'agriculture et de botanique de Gand, et ses concitoyens lui ont dédié par reconnaissance une plante originaire des Cordillières du Chili, sous le nom de *hoorebekia chiloensis*, qui a fleuri pour la prem. fois en Europe au mois d'août 1816.

VAN-HORN. V. HORN.

VAN-HUYSUM. V. HUYSUM.

VANIÈRE (JACQUES), poète latin, né en 1664 à Causses dans le diocèse de Béziers, embrassa la règle de saint Ignace, professa les humanités et la rhétorique dans divers collèges de cet institut, puis sollicita de ses supérieurs la permission d'aller prêcher l'évangile dans les Indes, et ne put l'obtenir. Il avait déjà composé plus. petits poèmes latins sur les étangs, les colombiers, la vigne et le potager, lorsqu'il conçut le projet de les refondre et de les réunir dans un seul corps d'ouvrage; et c'est ce qu'il exécuta dans le *Prædium rusticum*, poème qui eut le plus grand succès et qui fit la réputation de son auteur. Il s'occupa aussi d'un dictionn. franç.-latin, qui devait former 6 vol. in-fol. et qu'il ne put terminer. Il m. à Toulouse en 1739. Les dix prem. livres du *Prædium rusticum*, principal titre littéraire de Vanière, furent impr. à Paris, 1710, in-12; mais ce poème ne parut complet qu'en 1730. Les édit. les plus estimées sont celles de l'imprim.-libraire Barbou, Paris, 1774, petit in-8, et 1786, in-12. Le *Prædium* a été traduit en français par L.-E. Berland d'Halouvry, Paris, 1756, 2 vol, in-12; et par A. Lecamus : cette dern. est insérée dans le *Journal économique*, année 1755 et 1756. On a encore de Vanière un *Dictionnar. poeticum*, Lyon, 1710, 1722, 1740, in-4, dont on a fait un *abrégé* pour les commençans; et un recueil de poésies fugitives sous le titre d'*Opuscula*, Toulouse, 1730, in-12. Le P. Lombard a publ. la *Vie* de Vanière, Toulouse, 1739, in-8.—VANIÈRE, neveu du précédent, m. à Paris en 1768, a publ. : *Nouv. Amusem. poétiques*, 1755, in-12; une traduct. des *Odes d'Horace*, 1761, in-8; des *discours*, etc.

VANINA D'ORNANO, femme du fameux Sampietro. On a parlé ailleurs (article SAMPIETRO) de sa catastrophe. Elle a fourni le sujet de deux romans hist.; l'un par mad. la comtesse de Bradi; l'autre, plus récent, par madame L. Clarke, Paris, 1825, 2 volumes in-12.

VANINI (LUCILIO), célèbre philosophe prétendu athée, né dans la seigneurie d'Otrante, au roy. de Naples, en 1585, fut envoyé à Rome pour y étudier la philosophie et la théologie, revint ensuite à Naples, où, tout en continuant l'étude de la philosophie, il s'occupa de médecine et d'astronomie. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il s'adonna à la prédication dès qu'il eut été ordonné prêtre, se rendit à Padoue, où il séjourna quelques années, et perfectionna son instruction *dans tous les genres de savoir*, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même. Nourri de la lecture approfondie des ouvrag. d'Averroès, de Cardan, de Pomponace et surtout d'Aristote, il revint dans sa patrie, et forma, dit-on, l'étrange projet d'aller prêcher l'athéisme dans le monde avec une douzaine de ses camarades (cette assertion des pères Mersenne et Garasse n'est point prouvée). Quoi qu'il en soit, Vanini passa en France, où il prit les prénoms de Jules-César au lieu de celui de Lucilio qu'il reprit ensuite. De France il alla en Allem., s'avança jusqu'en Bohême, vint dans Pays-Bas, s'arrêta quelque temps à Amsterdam, et passa ensuite à Genève. Ne s'y croyant pas en sûreté, il se rendit à Lyon, et quitta bientôt cette ville pour aller à Londres, où il ne fut pas mieux accueilli par les protestans qu'il ne l'avait été jusqu'alors par les catholiques. Mis en prison, il en sortit par l'intercession de quelques personnes, repassa sur le continent, prit le chemin de l'Italie, se fixa à Gênes, ouvrit une école pour y enseigner div. sciences; et sous le prétexte de son impiété, on souleva bientôt la populace contre lui. Obligé de fuir, il revint à Lyon, où, pour se mettre à l'abri de la persécution, il publia l'ouvrage intitulé : *Amphitheatrum* (*v.* plus bas), dans lequel il s'imposait la tâche de réfuter les erreurs de Cardan. N'é-

tant point rassuré sur les dispositions des habit. à son égard, il s'en retourna en Italie, puis revint en Gascogne, entra dans un monastère, en fut chassé *à cause de ses mauvaises mœurs*, se réfugia à Paris, et trouva le moyen de s'introduire chez le nonce du pape, qui lui ouvrit sa riche bibliothèq., où il puisa de nouveaux documens pour corroborer son incrédulité. Placé sous une protect. aussi puissante, Vanini put continuer son apostolat avec sécurité; il séduisit beaucoup de jeunes gens, des médecins, des poètes, etc. Le P. Mersenne porte le nombre de ses prosélytes à plus de 50,000. Vers le même temps, il devint aumônier du maréchal de Bassompierre, à qui il dédia ses *Dialogues de la nature*. Il quitta Paris en 1617, au moment où la Sorbonne censurait ce dernier ouvrage, et il se réfugia à Toulouse, où il continua à dogmatiser et à se faire des adeptes. Il y professa simultanément la médecine, la philosophie et la théologie avec ses principes et sa méthode ordinaires. Ayant été chargé de l'éducation des enfans du prémier président du parlement, il donna de l'ombrage au procureur-général, qui le mit en cause. Arrêté en novembre 1618, il allait être élargi, lorsqu'un gentilhomme, nommé de Francon, vint déposer que Vanini avait souvent révoqué en doute l'existence de Dieu et tourné en dérision les mystères les plus augustes de la religion. Le P. Garasse (*Doct. des beaux-esprits de ce temps*, etc., Paris, 1623, in-4) ajoute qu'il y eut d'autres dépositions secrètes conformes à celle de Francon. Vanini se défendit avec éloquence pend. le cours de la procédure qui dura six mois, au bout desquels il fut condamné, à la pluralité des voix, à avoir la langue coupée et à être pendu et brûlé. L'exécution de cette sentence eut lieu sur la place St-Etienne, à Toulouse, le 19 février 1619. On a de Vanini: *Amphitheatrum æternæ providentiæ divino-magicum*, etc., Lyon, 1615, in-8, avec approbation et privilége, très-rare; *De admirandis naturæ, reginæ deæque mortalium, Arcanis libri quatuor*, Paris, 1616, in-8, dédié au maréchal de Bassompierre, avec approbation et privilége. Cet écrit, en dialogue, au nombre de 60, est encore plus rare que le précéd. Vanini avait composé plus. autres écrits restés inédits, mais dont il fait mention dans les 2 ouvrages que nous venons d'indiquer. On a beaucoup varié sur le caractère et les mœurs de Vanini. Un grand nombre d'écrivains en parlent fort mal. Bayle et Arpe ont cherché à pallier un peu ses défauts. On peut consulter: *de Vitâ et Scriptis famosi athei J. C. Vanini*, par J.-M. Schramm, 1709; la *Vie et les Sentim. de Lucilio Vanini*, par Durand, 1717, in-8; *Apologia pro Julio Cæsare Vanino*, par P.-F. Arpe, Cosmopoli, 1712, in-8; les *Mémoires* de Niceron, tome 26; le supplément au *Dictionn. de Bayle*; le *Dictionn. des livres condamnés au feu*, tom. 2, par Peignot; et enfin l'ouvrage du P. Garasse, indiqué plus haut.

VANLOO (JACQUES), tige d'une famille de peintres qui ont eu de la célébrité, naquit à l'Ecluse, ville des Pays-Bas, en 1614. Après avoir fait l'étude de la peinture dans sa patrie et à Amsterdam, il vint se fixer en France, se livra spécialement au genre du portrait, fut naturalisé, admis à l'académ. royale de peinture, et m. à Paris en 1670. — Louis VANLOO, fils du précédent, né à Amsterdam, vint fort jeune étudier à Paris; où il précéda son père, et remporta le 1er prix à l'académie royale de peinture. Il se fixa d'abord à Nice, puis revint en France pour s'établir dans la ville d'Aix, où il se maria; et m. dans les prem. années du 18e S. On cite de lui un tableau de *St François*, peint pour la chapelle des pénitens-gris à Toulon. — J.-B. VANLOO, fils du précédent, né Aix en 1684, manifesta de très-bonne heure ses dispositions pour le dessin, fut l'élève de son père, parcourut ensuite différentes villes de la Provence pour y copier les ouvrages des plus célèbres maîtres, s'établit d'abord à Toulon où il se maria, puis alla à Nice, y séjourna cinq ans, et peignit plusieurs tableaux, ainsi que des portraits. De là il se rendit à Gênes et à Turin, et exécuta dans cette dernière ville les portraits des princes de Piémont et de Carignan. Celui-ci l'envoya à Rome à ses frais, et Vanloo, après être entré chez le peintre Benedetto Luti, se fit connaître par une foule d'ouvrages estimables. Il fut ensuite appelé à Paris par le prince de Carignan son protecteur, qui le logea dans son hôtel, et pour lequel il travailla spécialement à de grands sujets d'après la fable. Toutefois, malgré ses succès dans le genre historique, il s'adonna plus particulièrem. au portrait. Il fit entre autres celui de Louis XV sans que ce jeune monarque lui donnât de séance. Ce portrait ayant été trouvé très-ressemblant, le roi en commanda un autre en pied, qui servit de modèle pour un gr. nombre de copies que Vanloo fit par la suite. Ce prince fut reçu membre de l'acad. en 1731, devint professeur-adjoint en 1733, et professeur titulaire en 1737. Il passa ensuite en Angleterre, reçut de Robert Walpole un accueil distingué, fit le portrait de ce ministre et de plus. autres personn. marquans, et, après 4 ans de séjour à Londres, revint en France par raison de santé, se rendit à Aix pour y prendre l'air natal, et mourut dans cette ville en 1745. On a gravé ses portraits de Louis XV en pied et à cheval, ceux de la reine, Marie Leckzinska, et de mesdames de Prie et de Sabran. — Carle ou Charles-André VANLOO, frère du précédent, né à Nice en 1705, suivit à Rome son frère Jean-Baptiste, entra comme lui dans l'atelier de Bened. Luti, peignit d'abord des décorations de théâtre, puis dessina des portraits, revint en France avec son frère, l'aida dans la restauration des peintures exécutées par le Primatice à Fontainebleau, retourna à Rome, y remporta le prix de dessin à l'académie de St-Luc, et exécuta plusieurs tableaux à fresque et sur toile. Etant venu ensuite à Turin, il y fut chargé de plusieurs travaux par le roi de Sardaigne, fut admis à l'académie royale de peinture de Paris en 1735, exécuta ensuite plusieurs grandes compositions, et peignit le portrait avec plus de succès que l'hist. Il fut successivement professeur à l'académie, premier peintre du roi, directeur de l'école de peinture, et m. à Paris en 1765. Cet artiste, beauc. trop loué de son vivant, a été aussi beaucoup trop déprécié après sa mort. Il n'eut sans doute qu'un talent très-inférieur si on le compare aux grands maîtres de l'art, mais ce fut un peintre distingué pour l'époque où il vécut. Il avait une très-gr. facilité dont il abusa. Ses productions sont extrêmement nombreuses. Le musée du Louvre en renferme seulement deux, qui offrent le type des qualités et des défauts du faire de leur auteur: le *St Esprit présidant à l'union de la Vierge et de St Joseph*; *Enée portant son père Anchise au milieu de l'incendie de Troie*. Carle Vanloo était dénué d'instruction, et savait à peine lire et écrire — Louis-Michel VANLOO, fils de Jean-Baptiste et neveu du précédent, né à Toulon en 1707, reçut les leçons de son père, qui l'envoya à Rome où il remporta le prix de dessin à l'académie de St-Luc. De retour à Paris, il fut reçu à l'académie royale avant son père. En 1736, il fut appelé en Espagne et y reçut le titre de prem. peintre du roi. Il avait abandonné le genre historique pour se livrer au portrait, et il y obtint beaucoup de succès. Revenu en France après la mort du roi Philippe V, il m. à Paris en 1771. On peut citer de lui: le *Portrait en pied de Louis XV en habits royaux*, et le tableau dans lequel il s'est représenté avec toute sa famille. — Charles-Amédée-Philippe VANLOO, frère du précéd., né Turin en 1718, fut aussi l'élève de son père; il accompagna à Rome son oncle Carle et son frère Louis-Michel, y obtint les mêmes succès, et de retour en France, fut appelé à Berlin, où il résida long-temps et acquit de la réputation comme peintre d'histoire et de portraits. On ignore l'époque de sa mort.

VAN-LOON (Gérard), historien et numismatographe, né à Leyde en 1683, mort vers 1760, a pub. en holland. entre autres ouv. : *Hist. métallique des Pays-Bas, depuis l'abdicat. de Charles-Quint jusqu'à la paix de Bade en* 1716, La Haye, 1723, 4 vol. in-fol. (traduite en franç. par Van Effen, ib., 1732-37, 5 vol. in-fol.); *Histoire ancienne de Hollande,* ibid., 1732, 2 vol. in-fol. ; *Numismatique moderne,* ibid., 1734, in-fol.; *Essai sur les marchés hebdomadaires et annuels*, etc, ibid., 1743, in-8; *de l'allodialité du comté de Hollande,* ibid., 1748, in-8. — Un autre Van-loon (Guillaume) a publié avec H. Cannegieter le *Recueil d'édits et d'arrêts de la province de Gueldre,* Nimègue, 1701, et Arnheim, 1740, 3 vol. in-fol.

VANNETTI (Joseph-Valérien), littérateur italien, né à Roveredo en 1719, y exerça divers emplois publics, encouragea la culture des lettres dans sa patrie en y fondant une académie, et mourut vers 1766. On a de lui : *Poésies burlesques*, suivies d'un poème traduit de l'allemand, sur l'origine de la foudre et des éclairs, 1750; *Barbologie*, ou *Dissertat. sur la barbe*, suiv. de quelques poésies nouvelles, 1759; *Leçons sur le dialecte roveretin,* 1762; des *lettres,* etc. Il a laissé d'autres ouv. MSs. Sa *vie* a été écrite par J.-B. Chiaramonti, Brescia, 1766. — Clementino Vannetti, fils du précédent, né à Roveredo en 1754, se fit connaître dès l'âge de 13 ans par divers opuscules italiens et latins, se livra ensuite à l'étude des anciens auteurs classiques, fut membre de plusieurs sociétés savantes d'Italie, et m. en 1795. On a de lui plus de 40 ouvrages, dont on trouve la liste dans sa *vie* écrite par A. Cesari, Vérone, 1818. Nous citerons seulement : l'*Epître sur les poésies de Martial;* plusieurs autres en vers adressées aux poètes Monti, Pindemonte et Bettinelli; *Mémoire sur le séjour de Cagliostro à Roveredo,* 1789; *Observat. sur Horace,* Roveredo, 1792, 3 vol. in-8; un grand nombre de poésies. Il a laissé en MS. une *Vie de Cicéron* et plusieurs autres ouvrages.

VAN-NÈVE (François), peintre et graveur à l'eau-forte, né à Anvers en 1627, étudia avec fruit les compositions de Rubens et de van Dyck, puis alla en Italie perfectionner sa manière d'après l'antique et les ouvrages de Raphaël. De retour dans sa patrie, il se fit un nom par un gr. nomb. de beaux tableaux historiques. Il s'occupa aussi avec un grand succès de la gravure à l'eau-forte. On ignore l'époque de sa m. La ville d'Anvers a conservé plus. de ses tableaux, et les pièces nombreuses qu'il a gravées offrent une exécution facile et brillante. Elles représentent pour la plupart des paysages ornés de figures héroïques. On cite entre autres : *Diane et Endymion ; Echo et Narcisse;* et *Vénus couchée au bord d'un canal, regardant l'Amour plongé dans l'eau jusqu'aux épaules.*

VANNI ou VANNIUS (François), peintre italien, né à Sienne en 1563, est compté parmi les restaurateurs de la peinture au 16e siècle. Son premier maître fut Archangiolo Venturi. Il alla à Rome dessiner d'après Raphaël et les meilleurs maîtres. Il parcourut ensuite différentes villes de la Lombardie, revint à Rome, travailla pour le pape Clément VIII, qui lui conféra le titre de chevalier. Il m. à Sienne vers 1610. Cet artiste, qui s'est approprié la manière du Baroche, possédait de grandes connaissances en architecture et en mécanique, et il a laissé aussi quelques eaux-fortes estimées. On voit de ses tabl. à Parme, Bologne, Rome, Sienne et plusieurs autres villes de l'Italie. Le Musée de Paris en possède trois : un *Ange présentant des alimens à la Vierge pour l'enfant Jésus ; l'Enfant Jésus debout sur les genoux de sa mère;* le *Martyre de saint Irène.* On trouve aussi dans cet établissement cinq *dessins* du même peintre. — Michel-Ange Vanni, fils du précédent et son élève, n'atteignit point la perfection de son père. On cite cependant son tabl. de *Ste Catherine occupée à réciter l'office avec Jésus-Christ.* Ce qui a contribué le plus à la réputation de Vanni le fils, c'est l'invention d'un procédé pour colorer les marbres. On voit à Sienne un monument qu'il érigea à son père en 1656, orné de colonnes, de frises, de festons, etc., dessinés sur des tables de marbre blanc, colorié avec art, suivant l'objet qu'il voulait représenter, de manière à faire croire que ce tombeau est composé de différentes espèces de marbres. — Raphaël Vanni, frère du précédent, né en 1596, resté orphelin à l'âge de 13 ans, fut confié aux soins d'Annibal Carrache, et fit de grands progrès sous ce maître. Il vécut long-temps à Rome, où il fut employé dans les travaux qui eurent lieu dans cette ville à cette époque. On trouve un assez grand nombre de ses productions en Toscane. On croit qu'il mourut vers 1660. — Jean-Baptiste Vanni, peintre, né à Pise en 1599, suivit les leçons de l'Empoli et de Christophe Allori, imita la manière de ce dernier, visita les principales écoles de l'Italie, en copia ou dessina les productions les plus remarquables, et grava aussi à l'eau-forte, entre autres, les *Noces de Cana* de Paul Véronèse. Il mourut à Florence en 1660. — Torino Vanni, peintre, né à Pise, vivait dans le 14e siècle. Le Musée de Paris possède de cet artiste, sur lequel on a d'ailleurs peu de détails, un tableau représentant *la Vierge et l'Enfant Jésus recevant les adorations des esprits célestes,* peint sur bois et sur un fond doré.

VANNUCCHI, plus connu sous le nom d'*André del Sarto,* peintre, né à Florence en 1488, manifesta de bonne heure de grandes dispositions pour le dessin, fut d'abord placé chez un orfèvre, et entra ensuite chez Jean Barile, peintre très-médiocre, mais bon sculpteur d'ornemens, qui exécuta, sous la direction de Raphaël, les plafonds, les portes et tous les ouvrages de menuiserie du Vatican. Vannucchi eut ensuite un maître plus habile dans Pierre de Cosimo, et le surpassa bientôt. Sa réputation s'étant répandue à l'étranger, et surtout en France, il fut appelé dans ce royaume par François Ier, qui le chargea de plusieurs ouvrages importans. Il quitta ensuite la France brusquement, avec la promesse de revenir peu de temps après. Le roi lui avait confié une somme considérable, destinée à l'acquisition de statues antiques et de tableaux des meilleurs maîtres; mais il dissipa cet argent, et s'exposa ainsi au ressentiment de François Ier. Il fit d'inutiles efforts pour rentrer en grâce auprès de ce prince, et, après avoir traîné une pénible existence, il mourut de la peste à Florence en 1530. Nous citerons, parmi ses tableaux, la belle *Charité* que l'on voit aujourd'hui au Musée du Louvre; ses *fresques* du couvent de la Nunziata à Rome; la *Madona del Sacco ; Jules César recevant le tribut des provinces romaines,* fresque qui se voit dans la grande salle de Poggio à Caïano; *la Cène de Jésus-Christ,* autre fresque dans le monastère de San-Salvi, près Florence; le tableau du *Sacrifice d'Abraham;* un *Christ mort,* etc. Les principales compositions de ce maître sont gravées. Il a formé d'habiles élèves, tels que Fr. Salviati, G. Vasari (aut. de la *Vie des peintres*), J. del Conte, Nannocio, etc.

VAN-OBSTAL (Gérard), sculpteur flamand, né à Anvers en 1597, mort à Paris en 1663, étant recteur de l'académie royale de peinture et de sculpture, acquit quelque réputation par ses bas-reliefs et ses travaux sur l'ivoire. On cite comme sa production la plus remarquable la *Statue de Louis XIV* qui était placée à Paris sur la porte Saint-Antoine, aujourd'hui abattue.

VAN OOST. V. Oost.

VAN OOSTERWICK. V. Oosterwick.

VAN-OS (N.), peintre hollandais, né en 1744 à Middelharnas, dans la Zélande, fut d'abord placé chez un vitrier-barbouilleur pour apprendre son état, et apprit de lui-même les premiers élémens du dessin. A 17 ans, il quitta son maître pour s'appliquer à l'étude de la nature, et plus particulièrem. à celle de la marine. Il s'établit à La Haye, où le poète

Speks lui inspira l'amour des belles-lettres et de la poésie, et lui conseilla de peindre les fleurs, genre dans lequel il obtint de grands-succès. Ce fut à Amsterdam qu'il eut l'occasion d'admirer les belles productions de van Huysum et de van der Velde. Il m. en 1818. Ses tableaux, très-estimés en Hollande, sont répandus dans divers cabinets de ce pays. Il y en a deux à St-Pétersbourg qui lui furent commandés par l'impératrice de Russie, Catherine II.

VAN-OSTADE. V. OSTADE.

VAN-SANTEN. V. SANTEN.

VAN-SPAENDONCK. V. SPAENDONCK.

VAN STABEL (PIERRE-JEAN), contre-amiral français, né à Dunkerque en 1742, entra d'abord dans la marine marchande, fut appelé au service royal en 1778 comme officier auxiliaire, se distingua par sa bravoure et son activité, reçut du roi une épée en 1780, devint enseigne de vaisseau en 1784, commanda divers petits bâtimens de guerre, fut promu au grade de capitaine en 1792, ramena des Etats-Unis d'Amérique un convoi de 170 bâtimens chargés de grains et de denrées coloniales, et entra dans le port de Brest sans en avoir perdu un seul, et ayant fait dans sa route onze prises à l'ennemi. Cette belle conduite lui valut le grade de contre-amiral. En 1794 il commanda l'escadre légère dans l'armée navale aux ordres de l'amiral Villaret-Joyeuse, et ramena à Brest tous ses vaisseaux, tandis que l'amiral perdit plusieurs des siens. Van Stabel eut ensuite plusieurs autres commandemens, et en dernier lieu celui des forces navales dans les mers du Nord. Il mourut à Anvers en janvier 1797.

VAN-STORK (ABRAHAM), peintre, né à Amsterdam vers l'an 1650, n'eut d'autre maître que la nature, qu'il étudia avec assiduité. Il devint l'un des plus habiles peintres de marine qu'ait eus la Hollande. Une de ses productions capitales est la *Réception du duc de Marlborough sur les bords de l'Amstel.* Cet artiste mourut en 1708. — Son frère cadet peignit avec succès le paysage, notamment quelques *vues* du Rhin.

VAN-SWANEVELT (HERMAN), paysagiste, né à Voerden, en Hollande, en 1626, reçut, à ce que on présume, ses premières leçons de Gérard Dow. Il se rendit ensuite à Rome, après avoir passé par Paris. Il devint élève de Claude Lorrain, et le prit pour modèle. Le séjour qu'il fit à Rome lui fit donner le nom d'*Herman* d'Italie, sous lequel il est également connu. Il mourut à Rome en 1670. Si cet artiste n'a point atteint le haut degré auquel Claude Lorrain est parvenu, il surpassa peut-être ce dernier dans la manière de peindre la figure et les animaux. Le Musée de Paris a possédé un de ses dessins, représentant des *Charlatans sur une place publique.* Ce dessin, à la plume, a été rendu au roi de Prusse en 1815. Van-Swanevelt a beauc. gravé à l'eau-forte, et ses estampes, au nombre de plus de cent, sont très-recherchées. On en trouvera la nomenclature dans le *Manuel de l'amateur* d'Huber et de Rost.

VAN-SWIETEN (GÉRARD), médecin, né à Leyde en 1700, fit ses études dans cette ville et à Louvain, eut pour maître le célèbre Boerhaave, qui l'honora de son amitié. Reçu doct. en 1725, il publia, pour thèse inaugurale, une *dissertation* lat. sur la structure et l'usage des artères, Leyde, 1725. Boerhaave n'avait encore donné que la substance de sa doctrine dans ses *aphorismes* et dans quelques autres écrits : Van-Swieten se chargea d'en publier les développemens dans ses *Commentaria in H. Boerhaavii aphorismis de cognoscendis et curandis morbis*, Leyde, 1741-1772, 5 v. in-4. En 1745 il fut appelé à Vienne par l'impératrice Marie-Thérèse, pour y occuper une chaire à l'université. Bientôt après il obtint la place de premier médec., et fut créé baron de l'empire. Il établit dans la capitale de l'Autriche un amphithéâtre anatomique, un laboratoire de chimie, un jardin des plantes, où l'on fit des démonstrat., des préparations anatomiques et des instrumens pour la chirurgie. C'est dans cette même ville qu'il continua successivement la publication des *commentaires* sur Boerhaave. Il obtint encore de l'impératrice la formation de plusieurs établissemens utiles, et mourut à Schoenbrunn en 1772. Ses *Commentaires* ont été trad. en fr. par part., savoir : par le docteur Paul : les *Fièvres intermittentes*, in-12; les *Maladies des enfans*, 1769, in-12; le *Traité de la pleurésie*, in-12; par Louis : les *Aphorismes de chirurgie*, dont il n'a paru que 2 vol. in-12 en 1766. On a encore de Van-Swieten : une *Description abrégée des maladies qui règnent le plus communément dans les armées*, Venise, 1759, in-8, en français; un *Traité de la médecine des armées* (en allemand), traduit en français; un *Essai sur les épidémies* (en latin), publié par les soins de Stell, Vienne et Leipsig, 1782, 2 vol. in-8.

VAN-SWINDEN. V. SWINDEN.

VAN-UDEN (LUCAS), peintre flamand, né à Anvers en 1595, fut élève de son père, artiste peu connu, et ses heureuses dispositions lui tinrent lieu d'un maître plus habile. Il étudia la nature, s'appliqua à en retracer fidèlement les différens phénomènes, et se fit bientôt remarquer. Rubens, qui fut un des prem. à apprécier son mérite, l'encouragea de ses conseils, et orna même plus. de ses *paysages* de *figures* charmantes. Les composit. de Van-Uden furent recherchées avec empressement. Il obtint une vogue extraordinaire, et il mourut dans sa patrie en 1662. Le Musée de Paris a possédé un de ses *paysages*, qui a été rendu à l'Autriche en 1815. Van Uden a gravé aussi à l'eau-forte, et l'on possède de lui, en ce genre, seize *paysages*, tant d'après lui-même que d'après Rubens et le Titien. — Jacq. VAN-UDEN, frère du précédent et son élève, peignit tout-à-fait dans sa manière, mais fut loin d'avoir son talent. Toutefois quelques-uns de ses *paysages* ont passé pour des productions de son frère.

VAN-VEEN. V. VEEN.

VAN-VIAN. V. VIAN.

VAN-VITELLI ou VAN VITEL (GASPARD), peintre, né à Utrecht en 1647, étudia d'abord son art sous la direction de Matt. Verrhoes, passa ensuite à Rome, où il s'appliqua principalement à peindre l'architecture et le paysage. Après avoir visité successivement Venise, Bologne, Milan, Florence, et séjourné quelque temps à Naples, il revint se fixer à Rome, fut admis à l'académie de Saint-Luc, et m. en 1736. L'usage où il était de porter constamment des lunettes lui fit donner le surnom de *Gaspare degli Occhiali.* Ses tableaux, répandus dans toute l'Europe, retracent tout ce que Rome renferme de plus beaux monumens, et des édifices célèbres dans d'autres villes. — Louis VAN-VITELLI, fils du précédent, célèbre architecte, né à Naples en 1700, était déjà devenu un peintre habile à l'âge où l'on n'est ordinairement qu'élève. Il étudiait en même temps l'architecture sous Ivara, et promettait de surpasser bientôt son maître. Le cardinal de San-Clemente, pour lequel il avait déjà exécuté une fresque et un tableau à l'huile, n'hésita point à le conduire à Urbin pour restaurer le palais *Albani.* Van-Vitelli construisit dans cette ville les églises de *Saint-François* et de *Saint-Dominique*, et le talent qu'il développa dans ces constructions et dans plusieurs autres lui valut, à l'âge de 26 ans, la place d'architecte de St-Pierre de Rome. Après avoir concouru au projet du grand *portail* de l'église de Saint-Jean-de-Latran, ouvrage qui fut adjugé à Galilei, Van-Vitelli fut chargé par le pape de grands travaux publics à Ancône, tels que *le Lazaret*, *le Môle*, et une belle *Entrée* ou *Porte ornée de colonnes doriques.* D'autres ouvrages, plus ou moins importans, occupèrent ensuite cet architecte, tant à Ancône (d'où il envoyait des projets ou plans de construction d'édifices pour différentes villes d'Italie), qu'à Rome. Le roi de Naples, Charles III (depuis roi d'Espagne), voulant élever un palais à Caserte, s'adressa à Van-Vitelli, dont la réputation était alors très-grande, et qui y mit le comble en construisant

le plus beau monument architectural de son siècle. La direction de cette entreprise, immense par ses détails, n'empêcha point l'habile architecte de donner encore ses soins à d'autres ouvrages, qui, comme le dit un judicieux biogr., auraient pu occuper toute la vie et exiger tous les soins d'un autre artiste. Van-Vitelli mourut à Caserte en 1773. Il avait publié en 1756, à Naples, les *plans* et *dessins* du palais de Caserte. Sa *vie* est insérée dans les *Memorie degli architetti* de Milizia. Un de ses neveux en a publié une autre à Naples en 1823.

VAN VLOOSWYCK. V. HOORN.

VAN ZELLE. V. HONORÉ *de Ste-Marie.*

VARANDA (JEAN), médecin, né Nîmes vers le milieu du 16e S., fit ses études médicales à Montpellier, y fut reçu docteur en 1587, et y m. en 1617. On a de lui plus. ouvr. écrits en lat. sur la physiologie, la pathologie, etc., tous recueillis par Henri Gras, et publ. sous le titre de *J. Varandæi*, etc., *Opera omnia theorica et practica*, Montpellier ot Genève, 1620, in-8; Lyon, 1658, in-8. Il manque à cette collect. deux traités impr. séparem. par les soins du même édit., savoir : *Elephantiasis seu Lepra*, et *de Lue venereâ et Hepatide*, Genève, 1620, in-8.

VARANO, nom d'une ancienne famille de la Marche d'Ancône, dont plus. membres ont joué un rôle dans l'histoire d'Italie, pendant les 14e, 15e et 16e S. — Ridolfo VARANO, seigneur de Camerino, était un des chefs du parti guelfe dans sa province au 13e S. Il profita de l'anarchie que le séjour des papes à Avignon entretenait dans l'église pour usurper la souveraineté de Camerino qui se conserva plus de deux siècles dans sa famille. Il fut assassiné en 1350 par son neveu, portant le même prénom que lui.—Ridolfo II VARANO, neveu du précédent, s'empara de la souveraineté de Camerino, après avoir tué son oncle; et rechercha, pour s'y affermir, l'alliance du pape Innocent VI, et celle du cardinal Albornoz. Nommé général de l'armée pontificale, il battit et fit prisonnier Galeotto Malatesti, rangea la Romagne sous les lois du souverain pontife, et commanda, en 1362, l'armée florentine dans la guerre de Pise. Plus tard il fut chassé de Camerino par un légat, recouvra cette ville quelque temps après, commanda de nouveau l'armée florentine, acquit peu de gloire dans ce commandem., et m. vers 1392.—Gentile VARANO, que l'on croit fils du précéd., lui succéda en 1393, et fit confirmer par le saint-siège l'indépendance de la souveraineté de Camerino.—Ridolfo III VARANO, succéda au précéd. vers 1415, eut à défendre son indépendance contre Braccio de Montone, seigneur de Pérouse, et contre les Malatesti.—Berardo VARANO, fils aîné du précédent, gouverna d'abord en commun avec ses deux frères, Jean et Pierre-Gentile, la principauté de Camerino, et se défit d'eux ensuite par des assassinats. Le peuple de Camerino, excité par l'évêque de Recanati, prem. ministre du pape Eugène IV, massacra Berardo et tous ses enfans. Camerino se soumit ensuite à François Sforce, qui, à cette époque (vers 1435), fit la conquête de la Marche d'Ancône. — Jules VARANO recouvra la principauté de Camerino vers 1460, après qu'elle eut été évacuée par Fr. Sforce, et régna obscurém. jusqu'en 1502, qu'il fut attaqué et fait prisonnier par César Borgia qui le fit ensuite étrangler avec deux de ses fils.—Le 3me, Jean II VARANO, échappé au massacre de sa famille, fut rétabli dans la principauté de Camerino, par les Orsini et les Vitelli, et s'enfuit ensuite à Venise pour éviter le ressentim. de César Borgia. Il recouvra cette principauté après la m. d'Alexandre VI, et le pape Jules II érigea, en sa faveur, Camerino en duché. Ce duché, disputé sous le pontificat de Léon X entre Jean Matthieu et Sigismond VARANO, fils du précéd., resta à Sigismond qui s'en empara à main armée en 1522. Le fils de ce dern. lui succéda et fut le dern. duc de Camerino de sa famille. Ce duché passa à la maison Farnèse. Les descendans de celle de Varano continuèrent longtemps encore à réclamer leur héritage auprès de la chambre apostolique.—Constance VARANO, femme savante, de la famille des précéd., née en 1428, demanda, dès l'âge de 14 ans, dans un très-beau discours en vers, à l'épouse de François Sforce (alors maître de la Marche d'Ancône), la restitution de la seigneurie de Camerino. Elle envoya ensuite une épître du même genre à Alphonse, roi de Naples, qui effectivem. réintégra la famille de Varano dans Camerino. Constance épousa en 1445 Alexandre Sforce, seigneur de Pérouse, et m. en 1460. Ses discours, en vers latins, ont été impr. dans les *Mélanges* de l'abbé Lazzarini, tom. 7.—Battista VARANO, fille de la précédente, épousa Frédéric, duc d'Urbin, en 1459, et m. en 1472, après s'être fait, comme sa mère, une réputation littéraire. — Une autre BATTISTA, fille de Jules Varano, fut religieuse de Sta-Chiara. Crescimbeni a pub. son *éloge* sous le titre de *Beata Battista.*

VARANO (D. ALPHONSE de), littérateur, de la famille des précéd., né à Ferrare en 1705, fut élevé au collége des Nobles de Modène, et se voua entièrement à la culture des lettres, surtout de la poésie. Il s'essaya d'abord avec peu de succès dans l'art dramatique; puis quittant les traces de ses contemporains, il rendit le prem. à la poésie italienne la gravité, l'accent mâle et l'élévation que le Dante lui avait donnés et dont on s'était tant écarté dans les dern. siècles. Varano m. en 1788. On a de lui: *Opere poetiche*, Parme, 1789, 3 vol. in-8. Ce recueil renferme, outre les diverses poésies de l'auteur, sous le titre de *Rime giovanili*, etc., et de *Visioni sacre e morali*, trois tragéd., dont une *Demetrio*, imp.. séparem., eut six éditions.

VARANES. V. BEHRAM.

VARCHI (BENOÎT), poète et historien, né à Florence en 1502, étudia à Parme et à Pise, prit part à l'expulsion des Médicis (1527), fut forcé lui-même de s'expatrier quelque temps après, et charma par la culture des lettres le temps de son exil, qu'il passa soit à Venise, soit à Padoue et à Bologne. La réputation qu'il se fit comme écrivain décida Côme Ier de Médicis à le rappeler dans Florence. Ce prince, protecteur des lettres, lui donna une pension, et facilita l'établissem. de l'acad. florentine, auquel Varchi eut la plus grande part. Il le chargea ensuite d'écrire l'histoire des dern. temps de la république et de l'origine de la puissance des Médicis. Varchi embrassa l'état ecclésiastique vers la fin de ses jours, et m. en 1565 à Monte-Varchi, village de la vallée de l'Arno, dont sa famille était originaire. Outre quelq. oraisons funèbres et des traduct. italiennes du traité *de Consolatione* de Boèce, Florence, 1551; Parme, 1798, in-4; du traité de Sénèque *de Beneficiis*, Florence, 1554, in-4; Venise, 1738; divers morceaux de poésie et de prose mentionnés par Tiraboschi, Varchi a laissé: *Istoria fiorentina, nella quale si contengono le ultime rivoluzioni della repubblica*, etc., publ. par le chevalier Settimani, Cologne (Florence), 1721, in-fol., et trad. en franç. par Requier, 1754, 3 vol. in-8, 1765, 2 vol. in-12; l'*Ercolano, dialogo nel quale si ragiona delle lingue*, etc., Florence, Giunti, 1570, in-4, souv. réimpr. et en dern. lieu dans l'édit. des *Classiques ital.*, 1804, 2 vol. in-8. On trouve d'amples détails sur la vie et les ouvr. de Varchi en tête de l'édit. que Bottari a donnée de l'*Ercolano* (Florence, 1730, in-4). *V.* aussi l'*Histoire de la littérat. ital.* par Guinguené.

VARDANE ou BARDANE, 20e roi des Parthes. V. BARDANE.

VARDES (FRANÇOIS-RENÉ CRESPIN DU BEC, marquis de), lieutenant-général des armées, né vers 1615, acquit une grande célébrité par ses intrigues sous le règne de Louis XIV. Il était le fils du marquis de Vardes et de la comtesse de Moret, l'une des maîtresses de Henri IV. Colonel d'un régiment de cavalerie de son nom, en 1646, il prit part à la

guerre de Flandre. Nommé ensuite maréchal-de-camp en 1649, il fut employé à l'armée royale dans les guerres de la fronde, devint lieutenant-général en 1654, et obtint en 1665 la charge de capitaine-colonel des cent-suisses de la garde. Louis XIV, qui le distingua entre tous les autres courtisans, en fit le confident de sa passion pour la belle La Vallière; mais bientôt la part qu'il eut dans l'intrigue odieuse dirigée contre Madame (*v.* Henriette-Anne d'Angleterre) le fit disgracier au moment où il allait être nommé duc et pair. D'abord enfermé à la Bastille, il fut envoyé plus tard à la citadelle de Montpellier, et eut ensuite cette ville pour lieu d'exil, avec la permission de faire quelques voyages à l'extérieur. Mme de Sévigné le vit en Provence et à Vichy. Il y avait déjà 18 ans qu'il était éloigné de la cour, lorsque Louis XIV voulant causer une surprise générale, le rappela par une lettre de sa main en 1683. Vardes parut à Versailles, dans son ancien costume, et se jeta aux genoux du roi, qui l'accueillit avec une extrême bienveillance; et ses grandes entrées lui furent rendues comme capitaine des cent-suisses. Il m. Versailles en 1688. Les *Lettres* de Mme de Sévigné, renferment des détails intéressans sur ce personnage, qu'elle regretta, « parce qu'il n'y a plus, dit-elle, d'homme à la cour bâti sur ce modèle-là. »

VARELA Y ULLOA (don JOSEPH), savant officier de marine espagnol, né dans la Galice en 1748, entra au service à 11 ans, obtint un avancement rapide, et se fit connaître avantageusement dans l'Europe savante. Chargé de divers commandem. et de commissions importantes, il s'en acquitta avec le plus grand succès, et fut fait chef d'escadre en 1792. Il était, depuis plus. années, professeur de mathématiques à l'acad. des gardes-marine du département de Cadix. Parti de ce dernier port en 1794 avec une division composée d'un vaisseau et de trois frégates, et ayant relâché à la Havane, il y m. le 23 juillet suivant. Ce savant marin avait aidé en 1776 le célèbre Borda (*v.* ce nom) à mesurer géométriquem. le pic de Ténériffe et à lever le plan des îles Canaries, ainsi que de la côte d'Afrique, depuis le cap Spartel jusqu'au cap Vord. Il était correspondant de l'académ. des sciences de Paris. — D. Pedro VARELA Y ULLOA, parent du précédent, grand bailli honoraire de l'ordre de Malte, fut reçu à la cour d'Espagne comme ambassad. du grand-maître en 1795, et fut nommé peu de temps après ministre de la marine espagnole. En 1797, il quitta ce portefeuille pour celui des finances, et m. à Aranjuez le 11 juin de la même année.

VARENIUS (AUGUSTE), théologien luthérien, né dans le duché de Lunebourg en 1620, m. en 1684, est auteur d'un comment. sur Isaïe, imp. à Rostock et à Leipsig, 1708, in-4. On trouve en tête la *vie* de ce théologien avec un catalogue de ses autres écrits, tant impr. que MSs.—Jean VARENIUS, né à Malines en 1460, et m. en 1536, a laissé une *Syntaxe de la langue grecque,* Anvers, 1578.

VARENIUS (BERNHARD VAREN, plus connu sous le nom latinisé de), célèbre géographe, né à Amsterdam vers le commencem. du 17e S., exerça d'abord la profession de médecin. Passionné pour l'étude des sciences exactes, particulièrem. des mathématiques et de la physique, il s'y livra avec persévérance; et, des circonstances particulières l'ayant mis en relation avec un grand nombre de navigat., ses compatriotes, il dirigea principalem. son application vers la géographie. Après avoir débuté par une *Description* du Japon et du royaume de Siam, il publia son ouvr. capital, une grande géographie scientifique, qui l'a classé immédiatem. après d'Anville parmi les savans géographes modernes. Varenius m. vers 1680. Voici les titres des ouvr. dont nous venons de parler: *Descript. regni Japoniæ et Siam; item de Japoniorum et Siamensium religione et diverss. omnium gentt. religg. præmitt.*, etc., Cantorbery, 1673, in-8; *Geographia generalis in quâ affectiones generales telluris explicantur*, etc., Amsterdam, 1664, in-12, 2e édit. publ. et commentée par Newton, sous le titre de *Ber. Varenii med. D. Geographia generalis*, etc., Cantorbery, 1681, in-8; réimpr. à Londres, 1736, 2 vol. in-8 (Jurin avait publ. une autre réimpress. dans l'intervalle, plus complète, Naples, 1715, 2 vol. in-8). La *Géographie* de Varenius a été trad. en anglais par Dugdall, Londres, 1736, 2 vol. in-8; et en franç. par de Puisieux, Paris, 1755, 4 v. in-12.

VARENNE (JACQUES de), greffier des états de Bourgogne, né dans les prem. années du 18 S., fut chargé, par le ministère de Louis XV, de composer un *Mémoire pour les élus généraux des états du duché de Bourgogne,* publié en 1762. Cet ouv., qui indisposa les parlemens au plus haut degré, fut condamné par celui de Dijon (7 juin 1763) à être brûlé par la main du bourreau. L'auteur, d'abord protégé par Louis XV, qui le décora du cordon de St-Michel, ne tarda pas à se voir en butte à la vindicte des magistrats, à tel point, qu'il n'échappa à une sentence définitive qu'en vertu d'une lettre d'*abolition.* Varenne perdit sa charge de greffier des états de Bourgogne; mais le prince de Condé le dédommagea par la charge de receveur-général des états de Bretagne. Pendant son séjour à Paris, en 1763, Varenne fit imprimer des pièces qu'il avait recueillies dans les archives du parlement de Bourgogne, sous le titre de *Registre du parlement de Dijon de tout ce qui s'est passé pendant la ligue.* Cette publication suscita contre l'auteur de nouvelles poursuites, auxquelles l'exil du parlement mit fin. Varenne m. à Paris vers 1780. On a encore de lui: *Considérat. sur l'inaliénabilité du domaine de la Couronne,* Paris, 1775, in-8.—VARENNE DE FENILLE (Philippe-Charles-Marie), fils du précédent, né à Dijon, s'établit dans la Bresse, s'y livra à toutes sortes d'expériences agricoles, devint receveur des impositions de la province, fut arrêté comme fédéraliste en 1794, conduit à Lyon, condamné par le tribunal révolutionnaire, et exécuté au mois de février de la même année. On a de lui: *Observat., Expériences et Mémoires sur l'agriculture*, etc., Lyon, 1789, in-8, fig.; *Réflexions sur une question importante d'économie politique,* Paris, 1790, in-8, de 56 pages; *Observations sur les étangs,* Bourg, 1791, in-8; *Mémoires sur l'aménagement des forêts nationales,* etc., ibid., 1792, 2 vol. in-8; *Observations sur le voyage agricole d'Arthur Young en France; Procédé simple pour acquérir la connaissance exacte des accroissemens successifs d'un taillis; Expériences relatives à la culture du maïs et du froment.* Ces trois derniers écrits, publiés séparément à Bourg en 1793 et 1794, ont été insérés dans la *Feuille du cultivateur.*

VARENNES. V. BILLAUD-VARENNES.

VARGAS (LOUIS de), peintre espagnol, né à Séville en 1502, commença à peindre sur la serge, méthode adoptée à cette époque pour donner de la légèreté à la main. Il partit ensuite pour Rome, où il entra chez Pierino del Vaga, qui l'initia dans les principes de l'école de Raphaël son maître. De retour en Espagne, après avoir séjourné 7 ans dans la cité classique, Vargas n'obtint pas d'abord le succès qu'il s'était promis en portant dans sa patrie le goût qu'il avait puisé en Italie. Ses ouvrages parurent inférieurs à ceux de deux peintres flamands Antoine Florès et Pierre Campana, qui se trouvaient alors en Espagne, et dont le dernier était lui-même disciple de Raphaël. Il prit alors le parti de retourner à Rome, s'y livra à de nouvelles études pendant 7 autres années, et revint à Séville, où le premier tableau qu'il mit au jour, une *Nativité*, lui obtint tous les suffrages. Le second n'eut pas moins de succès. Il fut chargé d'embellir les principaux édifices religieux et particuliers d'un grand nombre d'ouvrages à l'huile et à fresque, qui lui ont acquis une juste renommée. Presque toutes ses peintures à fresque ont déperi; mais ses plus belles

Product. ornent encore la cathéd. et un gr. nomb. d'églises de Séville. Vargas m. dans cette cité en 1560. On cite comme son chef-d'œuvre le *Calvaire* qu'il a peint pour l'hôpital de *Las Bubas*. — André de VARGAS, autre peintre, né à Cuenca en 1613, étudia assez tard la peinture à Madrid sous la direction de F. Camillo, qui se servit de lui dans presque tous ses trav., et lui procura de fréquentes occasions de travailler seul. Il m. à Cuenca en 1674. Ses tableaux se voient à Madrid, à Cuenca, à Hiniesta et dans les cabinets de quelques amateurs. Il peignit aussi à fresque la chapelle du sanctuaire de l'église cathédrale de sa patrie. On reconnaît dans ses productions un dessinateur habile et un bon coloriste.

VARGAS (FRANÇOIS), jurisconsulte espagnol du 16e S., fit partie du conseil souverain de Castille sous les règnes de Charles-Quint et de Philippe II, fut chargé de plusieurs missions importantes en Italie, devint conseiller-d'état, se retira vers la fin de ses jours dans un monastère de l'ordre de St Jérôme, près de Tolède, et m. en 1560. On a de lui: un *Traité* (en lat.) *de la juridiction du pape et des évêques*, Venise, 1563, in-4; *Lettres et Mémoires touchant le concile de Trente*, trad. en fr. par M. Levassor, Amsterdam, 1700 et 1720, in-8. — Jean de VARGAS, autre jurisc. esp., fut le prem. memb. de ce tribunal de sang créé par le duc d'Albe dans les Pays-Bas en 1566, sous le nom de *Conseil des troubles*, et se montra digne de sa mission par la férocité qu'il y déploya.

VARGAS-MACCIUCCA (FRANÇOIS), marquis de *Vatolla*, magistrat napolitain, né en 1699 à Teramo, dans les Abruzzes, fut élevé chez les jésuites de Naples, où il montra de bonne heure un goût très-vif pour le dessin et la sculpture, fut envoyé à Rome, reçut le meilleur accueil des cardinaux Orsini et Lambertini (qui plus tard devinrent tous deux papes, sous les noms de Benoît XIII et Benoît XIV), et continua de se livrer avec la plus grande application à l'étude des sciences et des arts tant industriels que libéraux. Étant retourné à Naples, il se soumit au vœu de sa famille, qui le destinait à la carrière judiciaire; il parvint aux prem. magistratures du royaume, et devint le Mécène des savans et des littérat. de son pays. Il m. en 1785. On a de lui les ouvr. suiv. : *la Dignità della ragion di stato e guerra*, Naples, 1732; *sulla Ricompra di taluni tributi dal fisco alienati*, ibid., 1743; *sull' Abuso delle doti delle monache*, ibid., 1745. — Michel VARGAS-MACCIUCCA, duc napolitain, antiquaire, de la même famille que le précéd., né à Salerne en 1742, entra dans la magistrature comme ses ancêtres, se livrant en même temps à l'étude des langues sav., telles que l'hébreux, l'étrusque et le phénicien. Après avoir consacré la plus grande partie de sa vie à des recherches laborieuses sur l'origine des prem. habitans de son pays, il m. à Naples en 1794. Ses principaux écrits sont : *delle antiche Colonie venute a Napoli*, Naples, 1764, 2 vol. in-4; *Spiegazione di un raro marmo greco, nel quale si vede l'antico modo di celebrare i giuochi lampadici*, ibid., 1791, in-4.

VARGAS Y PONCE (don JOSEPH), marin et géographe espagnol, né à Cadix ou à Séville vers l'an 1755, s'était déjà fait connaître comme littérateur et géographe lorsqu'il fut désigné pour faire partie des officiers qui devaient seconder don Vincent Tofiño (*v.* ce nom). Il donna particulièrem. ses soins à la publication de l'*Atlas des côtes d'Espagne*, dont il dirigea le dessin et l'impression. Il donna ensuite les mêmes soins à la publication du *Routier* de la partie méridionale, et il en composa l'*Introduction*. Plus tard, il publia la *Description des îles Pityuses et Baléares* (Madrid, 1787, gr. in-4); et la *Relation du dernier voyage dans le détroit de Magellan, fait par la frégate la Santa-Maria de la Cabeza*, ibid., 1788, in-4. Vargas, capitaine de frégate, membre de l'académie d'histoire de Madrid, fut memb. des *cortès* après la révolution de 1820, et mourut à Madrid en 1821.

VARIGNANA (BARTHÉLEMI de), médecin italien, né à Bologne dans le 13e S., suivit les leçons de Taddeo d'Alderotto, ouvrit bientôt lui-même une école, et fut exilé de sa ville natale pour avoir embrassé le parti de l'emp. Henri VII, qui le récompensa de son dévouement en le nommant son prem. médecin. Varignana mourut vers 1318. Il a laissé des *commentaires* sur plusieurs livres d'Hippocrate et de Galien conservés dans quelques bibliothèq. d'Italie. On trouve une bonne *notice* sur ce médecin dans l'ouvrage de P. Sarti intit. *de Professoribus Bononiens.* — Guillaume de VARIGNANA, fils du précéd., pratiqua la médecine, et professa cette science avec succès à Bologne, dans la prem. partie du 14e S. On a de lui plus. ouvr. qui ont été recueillis et publiés sous ce titre : *Secreta sublimia ad varios curandos morbos verissimis auctoritatibus illustrata*, Lyon, 1526, in-4; Bâle, 1536, 1545, in-4; 1597, in-8. — Pierre et Matthieu de VARIGNANA, professèrent la médecine à Bologne vers 1381. Le grand nombre de médec. sortis de cette famille a fait dire à un poète :

Varignana domus medicorum semper alumna.

VARIGNON (PIERRE), géomètre, né en 1654 à Caen, fils d'un architecte de cette ville, se destinait à l'état ecclésiastique, et venait d'achever son cours de théologie quand il se lia avec l'abbé de St-Pierre, qu'il suivit à Paris, en 1686, pour y perfectionner ses connaissances dans les mathématiques. Les sav. du premier ordre l'accueillirent avec empressement; et, jaloux d'étendre de plus en plus le cercle de son savoir, il prit de Duverney des leçons d'anatomie. Admis en 1688 à l'académie des sciences, et nommé à la chaire de mathématiques au collége Mazarin, il remplaça, en 1704, Duhamel dans la chaire du collége de France, et m. d'apoplexie en 1722. Outre un grand nombre d'articles dans le Recueil de l'académie des sciences et le *Projet d'une nouvelle mécanique* (Paris, 1687, in-4), on a de Varignon : *Nouvelles conjectures sur la pesanteur*, Paris, 1690, in-12; *nouvelle Mécanique ou statique*, ib., 1725, 2 vol. in-4; *Eclaircissemens sur l'analyse des infiniment petits et sur le calcul exponentiel de Bernoulli*, ibid., 1725, in-4; *Traité du mouvement et de la mesure des eaux courantes et jaillissantes*, ibid., 1725, in-4; *Elémens de mathématiques*, ib., 1732, in-4 (c'est une traduction française des leçons de Varignon au collége Mazarin, pub. par Cochet), *Démonstration de la possibilité de la présence réelle de J.-C. dans l'Eucharistie*, insérée dans un *Recueil de pièces fugitives sur l'Eucharistie*, publié par Vernet, avec une *préface*, Genève, 1730 et 1747, in-8. L'*éloge* de Varignon a été fait par Fontenelle (Recueil de l'acad. des sciences). *Voy.* aussi les *Mémoires* de Niceron, t. 11 et 20; et l'*Histoire des philosophes modernes* par Saverien, tome 5.

VARILLAS (ANTOINE), historien français, né en 1624 à Gueret, dans la Marche, fut d'abord instituteur de quelques jeunes gens avec lesquels il vint à Paris, où il ne tarda pas à trouver des protecteurs. Ce fut sur leur recommandation qu'il obtint, en 1648, la place d'historiographe du duc d'Orléans, Gaston, frère de Louis XIII. Plus tard, il se lia avec P. Dupuy, garde de la Bibliothèque royale, et fut nommé son adjoint. Le ministre Colbert l'ayant chargé de collationner la copie des MSs. de Brienne (*v.* BRIENNE), qu'il venait d'acquérir avec les originaux conservés à la bibliothèque, Varillas s'en acquitta avec tant de négligence qu'il fut renvoyé et remplacé par Careavi. On lui accorda toutefois une pension de 1200 livres, et il se retira alors dans la communauté de St-Côme, pour y travailler plus tranquillement à l'histoire de France qu'il avait entreprise. Il s'occupa ensuite d'une histoire des hérésies, projet qui lui valut une pension de l'assemblée du clergé, au moment où Colbert lui retirait celle qui lui avait été accordée en sortant de la bibliothèq. L'histoire des hérésies fut attaquée à sa publication

par Burnet et Larroque (*v.* ces noms), et son auteur resta convaincu de plagiat et d'inexactitudes. Dès-lors Varillas perdit la réputation presque européenne qu'il s'était acquise par son *Histoire de France,* et ne trouva plus de libraire qui voulût se charger de l'impression de ses ouvrages. Il mourut en 1696. Ses ouvrages sur l'*Histoire de France* (Paris, 1683 et années suivantes, 14 vol. in-4, ou 23 vol. in-12) comprennent les règnes de Louis XI à Henri IV, et la minorité de St Louis. Il a publié en outre : *la Politique de la maison d'Autriche*, Paris, 1658, in-12; *la Pratique de l'éducation des princes*, etc., ibid., 1684, in-12; *Anecdotes de Florence*, ou *Hist. secrète de la maison de Médicis*, La Haye, 1685, in-12 (ouvrage rempli d'inexactitudes et de faussetés); *Histoire des révolutions arrivées dans l'Europe en matière de religion*, Paris, 1686-89, 6 vol. in-4 ou 12 vol. in-12 (c'est l'histoire des hérésies dont nous avons parlé); *Politique de Ferdinand-le-Catholique*, Amsterdam, 1688, 3 vol. in-12. On a pub. *Varillasiana*, ou *Ce que l'on a entendu dire à M. Ant. Varillas, historiographe de France*, Amsterdam (Paris), 1734, in-12, précédé d'une *vie* détaillée de cet écrivain, par Boscheron. On peut consulter les *Mémoires* de Niceron, tomes 5 et 10.

VARIN ou WARIN (JEAN), grav. en médailles, né à Liége en 1604, fut élevé parmi les pages du comte de Rochefort, dont son père était gentilhomme, et, consacrant tous ses loisirs à la culture du dessin, y acquit de l'habileté. La réputation que lui valut l'invention de procédés plus parfaits pour la frappe des médailles le fit appeler à Paris, et il gagna la bienveillance de Richelieu par le talent qu'il avait mis à graver l'effigie de ce ministre sur le sceau de l'académie française, pièce dont on lui avait confié l'exécution (*voy. Histoire de l'académie*, in-12, tom. 1er, pag. 70). Il fut nommé garde général des monnaies, fit les poinçons pour une refonte des petites pièces d'or et d'argent, ainsi que les matrices des médailles consacrées aux principaux évènemens du règne de Louis XIII. Un petit buste en argent du card., qu'il exécuta, lui valut plus tard et la charge d'intendant des bâtimens de la couronne, et son admission à l'académie de peinture et de sculpture (1664). Varin fit encore la statue en marbre, ainsi que deux bustes colossals en bronze, de Louis XIV, et à sa mort, survenue le 26 août 1692, il avait entrepris l'*Histoire métalliq.* de ce prince. Outre son *éloge* par Perrault (*Hommes illustres de France*, t. 2, p. 85), et par l'abbé Lambert (*Histoire littéraire de Louis XIV*, t. 3, p. 240), on peut consulter sur J. Varin la *Gazette* de Loret et les *Lettr. choisies de Guy Patin à Spon*, tom. 1, pag. 190. — Thomas VARIN, seigneur d'Audeux, né en 1610 à Besançon, où il mourut le 27 octob. 1668, y avait rempli long-temps la charge de juge en la *Régalie*. Entre autres ouvrages, mentionnés au t. 4 de la *Biblioth. hist. de la France*, no 40671, on cite de lui : *Besançon tout en joie*, etc., Besançon, 1659, in-4; l'*Etat de l'illustre confrérie de Saint-George*, ib., 1663, petit in-folio; *Narré fidèle et curieux de tout ce qui s'est passé dans l'heureuse prise de possession de la cité de Besançon* (par le marquis de Castel-Rodrigo), ib., 1664, 41 pages in-4.

VARIN (JOSEPH), habile graveur, né à Châlons-sur-Marne en 1740, mort en 1800, a embelli de ses estampes un grand nomb. de riches éditions, parmi lesquelles il suffira de citer les suivantes : *Voyage pittoresque de Naples et de Sicile*, par l'abbé de St-Non, 1774; *Voyage en Grèce*, par M. de Choiseul-Gouffier; *Tableau de l'empire othoman*, par le chevalier d'Ohsson-Mouradja; *Voyage pittoresque de Syrie, de Phénicie et de Palestine*, par Cassas. Joseph Varin avait un frère qui le seconda dans plusieurs de ses travaux.

VARIN (JACQUES), jardinier botaniste, né à Saint-Thomas-la-Chaussée, près de Rouen, en 1740, étudia la botanique à Paris dans les momens de loisir que lui laissait la profession d'imprimeur, qu'il avait embrassée pour vivre. Les connaissances positives qu'il acquit de cette manière le firent placer à la tête du jardin des plantes de Rouen, dont il travailla, pend. 32 ans, à accroître et à conserver les richesses avec un zèle qui avait quelque chose de la sollicitude paternelle. Il mourut en 1808. On lui doit, entre autres services, d'avoir importé en France le mastic inventé par Forsyth, pour fermer les plaies des arbres et opérer la régénérescence des troncs de ceux qui sont pourris.

VARIUS (LUCIUS), poète latin, vivait au 1er S. de l'ère vulgaire, contemporain de Virgile et d'Horace. Il a été quelquefois confondu, mais à tort, avec trois ou quatre autres personnages du nom de Varus, et l'on a fait sur son compte plusieurs récits peu vraisemblables, que nous ne rapporterons pas. On élève moins de doutes sur la part qu'il eut à la révision et à la publication de l'Enéide. On raconte que Virgile mourant ordonnait de brûler ce poème, que Varius et Tucca s'y opposèrent, et que le poète les chargea de le corriger, mais sans y faire aucune addition, et leur légua deux douzièmes de ses biens. Au reste, Virgile n'a nommé Varius nulle part ailleurs que dans son testament; mais Horace se plaît à lui témoigner sa reconnaissance et son admiration dans plusieurs endroits de ses écrits, et nous savons, au moyen de ces documens incomplets, que Varius avait le génie de l'épopée, et qu'il avait entrepris en l'an 29 un poème épique, où les exploits d'Agrippa et d'Octave étaient célébrés, qu'il était cher à l'empereur, et qu'il s'était joint au chantre de Mantoue pour recommander Horace à Mécène. D'après les mêmes documens, il paraîtrait qu'en l'an 11 ou 10 avant J.-C., Varius avait cessé de vivre. Il ne nous reste de lui que quinze *vers*; encore y en a-t-il deux dont il n'est pas démontré qu'il soit l'auteur. On les trouve cités dans la 16e *épître* d'Horace; les treize autres ont été recueillis par Maittaire (*Op. et Fragm. poetar. lat.*, tom. 2, pag. 1527). L'on voit qu'il nous est impossible d'apprécier par nous-mêmes le mérite poétiq. de Varius; mais nous devons nous fier aux hommages que lui ont rendus Horace, Quintilien et l'aut. du *Dialogue sur les causes de la décadence du bon goût.*

VARLET DE LA GRANGE (CHARLES), comédien français du 17e siècle, né à Amiens d'un riche procureur, se trouva sans ressources par suite de la mort de son père et de l'infidélité de son tuteur. Il vint à Paris en 1658, et débuta dans la troupe du Palais-Royal, où Molière fit de lui un bon acteur. Il passa au théâtre de la rue Guénégaud en 1673, et fut conservé lors de la réunion avec la troupe de l'hôtel de Bourgogne en 1680. Il avait d'abord joué dans les deux genres; mais à cette époque il quitta la tragédie, et s'en tint aux rôles du haut comique, dans lesquels il se fit applaudir long-temps encore. Il remplaça Molière dans la direction de sa troupe, et il fit preuve dans ce poste difficile de beaucoup de zèle, d'intelligence et de probité. Il m. en 1692, du chagrin d'avoir marié sa fille à un homme qui la rendait malheureuse. Il avait donné avec Vinot, en 1682, une édit. des *OEuvres de Molière.* — Achille VARLET, dit *Verneuil*, frère du précédent, fut admis, par sa protection, à jouer *les confidens tragiques* et *les utilités* dans la comédie à la rue Guénégaud et à l'hôtel de Bourgogne. Il se retira en 1684, et mourut à Amiens en 1707.

VARLET (DOMINIQUE-MARIE), évêque de Babylone, né à Paris en 1678, exerça quelque temps le ministère évangélique dans différentes paroisses du diocèse, travailla ensuite 6 ans comme missionnaire dans la Louisiane, fut rappelé en 1718, et nommé évêque d'Ascalon et coadjuteur de l'évêque de Babylone. Il apprit le jour même qu'il fut sacré (1719) la m. du titulaire de cet évêché, et se mit en route pour l'aller remplacer. Il passa par la Hollande, se lia dès-lors avec les opposans de ce pays, et donna ainsi des regrets et des inquiétudes à la cour de Rome, qui transmit à l'évêque d'Ispahan l'ordre de

le déclarer suspect. Varlet ne fit donc que paraître en Perse, et revint en Hollande, où il se livra entièrem. aux appelans, sans s'inquiéter des censures de Rome. Cependant il publia une prem. apologie de sa conduite en 1724, une seconde en 1727 (toutes deux réunies depuis en 1 vol. vol. in-4), et d'autres écrits qu'il est inutile d'énumérer. Il mourut à Rhynwick, près d'Utrecht, en 1742. On le regarde comme le fondateur du schisme d'Utrecht. *Voy.* les *Nouvelles ecclés.*, feuille du 8 juillet 1742 et feuille du 25 novembre suivant.

VARNIER, médecin, né à Vitry-sur-Marne en 1709, fit ses études médicales avec distinction à Paris et à Montpellier, et, malgré les avantages qu'il était sûr de trouver dans l'une ou l'autre de ces deux villes, il préféra le séjour de son lieu natal, d'où les offres les plus flatteuses ne purent le tirer. Il m. vers la fin du 18e siècle. Il s'était fait connaître des savans par plusieurs écrits détachés, parmi lesquels nous remarquerons un *mém.* sur les moyens d'empêcher la carie des fromens, inséré dans le *Journal* de Verdun, juillet 1741. On trouvera de lui quelq. observations intéressantes dans les trois derniers volumes des *Consultations* de M. Thieulier.

VAROLI (Constant), chirurgien, né à Bologne en 1543, enseigna l'anatomie avec succès dans cette ville, se rendit ensuite à Rome comme premier médecin du pape Grégoire XIII, et mourut peu de temps après en 1575. Nous citerons de lui une *Lettre sur les nerfs optiques et sur quelques autres nerfs observés dans la tête de l'homme*, etc., Padoue, 1573, in-8, et Francfort, 1591, ouvrage écrit en latin et fort estimé.

VARON (Casimir et non Christophe), littérateur, né en 1761, s'occupa des beaux-arts autant que des lettres. Il était administrateur du département de Jemmapes, lorsqu'il mourut à Mons en 1796. Nous citerons de lui un *Essai sur le paysage historique de la campagne de Rome*, inséré dans la *Décade philosophiq.* Il a donné dans le même journal quelques pièces de vers. M. Beuchot affirme positivem. que Varon contribua à la rédaction des *Voyages* de Le Vaillant.

VAROTARI (Dario), peintre, né à Vérone en 1539, vint de bonne heure s'établir à Padoue, et y fonda une école florissante. Son dessin est châtié, mais timide; son coloris, quoique vrai et harmonieux, n'a ni la beauté ni la vigueur des artistes vénitiens. Padoue, Venise, la Polésine possèdent de ses tableaux, qui sont peu nombreux. Il mourut en 1596. — Varotari (Claire), fille et élève du précédent, vivait en 1660. Elle se distingua dans le portrait. — Varotari (Alexandre), frère de la précédente, et comme elle élève de son père, naquit à Padoue en 1590, et fut l'honneur de sa famille et de son école. Resté orphelin jeune encore, il se rendit à Venise, où il reçut, du lieu de sa naissance, le nom de *Padovanino*, sous lequel on le désigne encore aujourd'hui. Il partagea son temps entre Venise et Padoue, et c'est dans ces deux villes seulement que l'on trouve un grand nombre de ses tabl. publics. Il se forma surtout d'après le Titien, et l'on convient généralement qu'il approcha de son modèle plus qu'aucun autre imitateur de ce grand peintre. Il a touché le paysage d'une manière admirable dans ses petits tableaux. Il a fait preuve d'une science parfaite du raccourci, et a peut-être donné le meilleur exemple de ce genre de peinture dans les trois belles histoires, tirées de la *Vie de saint André*, qu'il a peintes à Bergame dans l'église sous l'invocation de ce saint. Le tabl. des *Noces de Cana*, qui se trouve à Venise dans le chapitre de la charité, passe pour son chef-d'œuvre. Néanmoins l'éclat et la fraîcheur des teintes n'y sont pas portées au même degré que dans ses quatre tableaux de la *Vie de St Dominique*, que l'on voit dans le réfectoire du couvent de St-Jean et Saint-Paul. Le Musée du Louvre possède un dessin du Padovanino, fait à la plume et lavé, représentant une *Réunion joyeuse de six personnes des deux sexes dans un jardin.* — Varotari (Dario), le jeune, fils et élève du précédent, est vanté par le Boschini, dans son poème de la *Carta del Navegar*, comme médecin, poète, peintre et graveur. Il florissait en 1660.

VARRON (M. Terentius Varro), consul romain, fameux par sa témérité, qui amena le désastre de Cannes, était fils d'un riche boucher, dont il exerça lui-même le métier pendant quelque temps. Ses richesses et sa présomptueuse ambition le poussèrent dans la carrière des honneurs, et la populace, qu'il sut cajoler adroitem., le fit passer avec rapidité par les charges de quest., d'édile plébéien, d'édile curule et de préteur. Il acheva de se concilier la faveur de la multitude, en appuyant les prétent. du maître de la cavalerie Minutius, qui demandait une autorité égale à celle du dictateur Fabius Maximus. Peu après les comices s'ouvrirent, et il fut élevé au consulat pour prix de son servile dévouement aux intérêts de la haine populaire. On lui donna toutefois pour collègue L. Æmilius Paulus. Tous deux entrèrent en fonctions au commencement de 538 (av. J.-C. 216), et partirent par le midi de l'Italie à la tête d'une armée de 87,000 hommes. Annibal, partout vainqueur, mais affaibli par ses victoires et tourmenté par mille inquiétudes sérieuses, était peut-être sur le point de succomber, si l'on eût suivi le système prudent de Fabius, adopté aussi par le consul Emile; mais Varron s'empressa d'accepter la bataille devant Cannes, petite bourgade de la Daunie sur l'Aufide (aujourd'hui *Ufanto*). On sait quelle boucherie les Carthaginois y firent des Romains. Emile resta dans la foule des morts; 4,000 hommes environ, échappés au massacre, se réfugièrent dans les villes voisines; Varron, le coupable auteur de ce grand désastre, reparut dans Rome, et reçut les félicitations du sénat pour n'avoir pas désespéré du salut de la république. On le prorogea même dans le commandem. l'année suivante (215 avant J.-C., 537 de Rome); mais tout cela n'était qu'une tactique pour relever le courage des Romains, et l'on eut soin de ne confier au présomptueux général que des entreprises d'une médiocre importance; encore y montra-t-il de nouveau son incapacité. On ne retrouve bientôt plus son nom dans l'histoire, où il n'aurait jamais dû figurer.

VARRON (Marcus Terentius Varro), sav. aut. latin, né à Rome l'an 116 avant l'ère vulgaire, date plus probable, selon M. Daunou, que celle de 114, indiquée par Eusèbe, et que celle de 118, préférée par quelques modernes, suivit les leçons de Stilon à Rome, d'Antiochus d'Ascalon à Athènes, et fit une étude particulière des doctrines philosophiques de l'académie et du portique. A son retour d'Athènes, il parut au barreau de Rome sans beaucoup d'éclat; mais il se jeta avec plus de succès dans la carrière des fonctions civiles et militaires. Après avoir été quelque temps associé aux fermiers des revenus de l'état, il fut élu triumvir, puis tribun du peuple. A l'âge de 49 ans, il fut chargé par Pompée du commandement d'une flotte grecque, avec laquelle il remporta sur les côtes de la Cilicie une victoire navale, qui fit le plus grand honneur à son courage et qui lui valut une couronne rostrale, distinction jusqu'alors sans exemple. Lors de la guerre civile, ses relations avec Pompée l'entraînèrent, quoique âgé de 67 ans, dans le parti de ce général, dont il fut le lieutenant dans l'Espagne ultérieure. Toutefois il se tint d'abord en repos, tâtant la fortune et parlant même avantageusement de César, dont il avait aussi cultivé jadis l'amitié. Lorsqu'il crut voir, d'après les prem. évènemens, que le destin se déclarerait pour Pompée, il ne négligea aucun moyen de persuasion ni de contrainte pour entraîner toute sa prov. dans le parti qu'il était alors déterminé à suivre, et rassembla de toutes parts des troupes, de l'argent, des blés, des navires; mais les succès de César, les défections qui en furent la conséquence dans le parti contraire, et l'impossibilité même de s'enfuir en Ita-

lie, décidèrent Varron à mettre tout ce qu'il avait de ressources pour la guerre entre les mains de l'heureux vainqueur. Il acheta ainsi la faculté de retourner à Rome, où il attendit la fin de la guerre d'Afrique. Il se cacha après les derniers triomphes de César, et reparut seulement lorsqu'il vit quelle était la modération du dictateur, dont il ne tarda pas à devenir assez l'ami pour recevoir de lui la mission d'établir et d'arranger une bibliothèque publique. Quelques auteurs attribuent encore à Varron d'autres fonctions, qui paraissent avoir été plutôt remplies par d'autres personnages du même nom. Quant à celui dont il s'agit, l'on peut assurer que, depuis l'an 49, il ne s'est plus mêlé d'affaires publiques. Il n'en fut pas moins l'an 42, à l'âge de 74 ans, inscrit par les triumvirs sur la liste des proscrits. Ses seuls crimes étaient ses anc. relations avec Pompée et avec Cicéron, son mérite personnel et surtout ses richesses considérables, qui avaient tenté l'avidité d'Antoine. Il fut obligé de se cacher pendant quelque temps; mais enfin son nom fut rayé, on ne sait trop par quels moyens, de la liste fatale, et il put passer dans une retraite paisible et studieuse le reste de sa vie, qu'il termina dans sa 90e année. On fixe le plus ordinairement sa mort à l'an 27 avant J.-C. A l'âge de 84 ans il avait, selon Aulu-Gelle, écrit 490 volumes ou livres, et Pline dit qu'il continuait d'en composer 4 ans plus tard. Il est certain qu'il embrassa dans ses ouvrages presque toutes les connaissances acquises de son temps, grammaire, poétique, histoire, philosophie, politique, navigation, agriculture, arts du dessin et doctrines religieuses; mais, à quelques mots ou à quelques lignes près, il ne nous reste rien de lui sur tant de sujets variés. Nous ne nous arrêterons qu'à deux de ses écrits, dont nous avons des parties assez considérables. Le premier est le *Traité de la langue latine*, composé primitivement de 34 livres, dont 7 nous sont parvenus, sauf des lacunes, savoir : le 4e et les 6 qui le suivent, avec des *fragmens* des autres, aussi bien que d'un second *Traité* sur la même matière, qui se divisait en 7 livres au moins. Tous ces morceaux ont été recueillis et impr. à Venise en 1474, in-fol., édition qui passe généralement pour la première, celles qui ont été annoncées sous les dates de 1471 et 1472 n'étant point datées et paraissant moins anciennes. Il en a paru depuis de nombreuses éditions, dues aux soins des savans dont les noms suivent : Pomponius Lætus, Nic. Perotto, Mich. Bentini, J.-B. Pio, Antoine Augustin, Vertramius Maurus, Jos. Scaliger, les Estienne, Turnèbe, Ausone Popma, Denis Godefroy, Gasp. Scioppius. L'une des plus nouvelles et des meilleures est celle qui fait partie de la Collect. de Deux-Ponts, 1788, 2 v. in-8. M. L. Spengel vient d'en publier une, in-8, à Berlin. Le second ouvrage de Varron que nous avons à citer est son *Traité d'agriculture*, divisé en 3 livres, qui traitent de l'art du cultivateur, des troupeaux et de l'économie rurale. Il a été compris dans le recueil des *rei rusticæ Scriptores*, imprimé pour la première fois à Venise, chez Janson, en 1470, in-fol., et dont les éditions se sont fort multipliées jusqu'à nos jours. Nous citerons les suivantes : Leipsig, 1735, in-4; ibid., 1773, in-4; Manheim, 1781, in-12; Deux-Ponts, 1787, in-8; Leipsig, 1794-97, in-8. Les deux ouvrages de Varron et les *fragmens* de ses autres livres ont été plus ou moins complètement rassemblés dans les édit. de Henri Estienne, 1569, 1573, 1581, et de Leyde, 1601, in-8. Ses 3 livres sur l'agriculture ont été traduits en français par Saboureux de la Bonneterie. Nous ne terminerons pas cet article sans mentionner, parmi les *fragm.* de Varron, sa *Satire Ménippée*, dont il nous reste quelques extraits, pas assez néanmoins pour faire connaître le plan, les détails et les caractères de cette composition. L'on sait toutefois que ce genre, dont Ménippe était l'inventeur, exigeait ou admettait le mélange du sérieux au plaisant, des vers à la prose, du grec au lat., des traits originaux à des citations ou à des parodies. On fera bien de lire, pour de plus grands détails, les *notices* rédigées par M. Hanckius, Vertramius, Ausone Popma, G. S. Vossius, Alb. Fabricius, sur la vie et les écrits de Varron. On les trouvera en très-grande partie dans les éditions de ses *Œuvres*.

VARRON (P. TERENTIUS VARRO ATACINUS), poète latin, naquit vers l'an de Rome 672 (avant J.-C. 82) à Narbonne (*Narbo Martius*), selon les uns, ou dans la petite ville d'Atax suivant les autres. On ne saurait avoir de renseignemens certains aujourd'hui sur son origine, sur sa famille, etc.; mais il est vraisemblable que, né d'un père romain, il fut, dès son adolescence, envoyé à Rome pour s'y livrer à l'étude des lettres et de l'éloquence. Il s'y consacra entièrement à la poésie, et contribua puissamment, avec Lucrèce et Catulle, à la faire sortir de l'enfance. Son début fut une traduction en vers du poème des Argonautes, d'Apollonius de Rhodes, qu'il publia sous le titre de *Jason*. Il donna ensuite un poème épique, dont le sujet était la soumission des Séquaniens, par César (*de Bello sequanico*), et qui fut reçu avec enthousiasme. On cite en outre de lui 3 ouvrages didactiques en vers : une *Chorographie*, ou *Description des lieux*; les *Libri navales*; enfin l'*Europe* ou *Europe*, car l'on ignore complètement s'il y chante la fille d'Agénor ou la partie du monde à laquelle la princesse fugitive donna son nom. Cependant on peut présumer que ce dern. morc. était un épisode du poème de la *Navigation*. Varron avait aussi composé des élégies, des épigrammes et diverses poésies fugitives. Enfin il s'était essayé dans la satire avec peu de succès; il faut en croire Horace (lib. 1, sat. X, v. 45 et seqq.). Mais Ovide et Properce parlent de ses autres ouvr. avec éloge. Il ne nous en reste que quelques fragmens, insérés par Wernsdorf dans sa collection des *Poetæ latini minores*, tom. 5, pag. 1335, etc. La *Chorographie* se trouve dans l'Anthologie de P. Burmann, tom. 2, pag. 335 et suiv. D. Rivet a inséré une *notice* sur Varron Atacinus dans l'*Hist. littér. de la France*, t. 1er, p. 108-14.

VARTAN *le Grand*, prince de Daron en Arménie, de la race des Manigonéans, né vers la fin du 4e S. de l'ère chrétienne, gouverna l'Arménie avec le patriarche Sahag son oncle, pendant l'interrègne qui commença l'an 415 de J.-C., après le départ du roi Schahpour. Trois ans après, ils allèrent à la cour de Perse et en ramenèrent pour roi Ardaschès ou Ardaschir, qui opprima ses nouveaux sujets et fut rappelé et enfermé vers 428. Ce prince n'eut pour successeur qu'un simple gouverneur, sous lequel Vartan continua de tenir le prem. rang parmi les princes arméniens et de commander les troupes. L'Arménie était tranquille depuis quelques années, lorsque le roi de Perse Iezdedjerd II voulut en forcer les habitans à abandonner la religion chrétienne (442). Irrité de leur résistance, il leur enleva en 450 plusieurs de leurs princes, qu'il détermina par ses menaces à embrasser le culte des mages. Vartan était du nombre de ces princes; mais le jour du repentir arriva bientôt pour lui lorsqu'il eut vu la persécution suscitée dans son malheureux pays. Il rentra et fit rentrer ses compagnons d'apostasie dans la foi de leurs pères, et jura avec eux de vaincre ou de mourir pour cette sainte cause. Il organisa et mit en mouvement une vaste insurrection, qui aurait pu rendre à l'Arménie son indépendance, sans la m. de l'empereur Théodose II dont il avait réclamé l'appui. Il persévéra néanmoins dans sa noble entreprise. Mais tandis qu'il triomphait des Persans sur les bords du Cyrus, délivrait l'Albanie, ouvrait le défilé de Derbend et appelait les Huns comme auxiliaires, il fut affligé d'une défection qui lui annonçait sa ruine prochaine. En effet, il périt glorieusement dans une bataille, près des frontières de l'Adzerbaïdjan, l'an 451. — VARTAN *le Petit*, arrière-petit-fils de Hmaïeag, frère de Vartan-le-Gr., s'empara de la ville de Tovin en 571, se rendit in-

dépendant avec l'appui de l'empereur de Constantinople, mais ne put résister aux forces et aux talens du général Bahram Tchoubin (depuis roi de Perse). L'Arménie fut soumise de nouveau à la Perse.

VARTAN, l'un des plus savans docteurs que l'Arménie ait produits, florissait dans le 13[e] S. de l'ère chrétienne. Il passa les dernières années de sa vie au monastère de Kaloudsor, et y m. en 1271. Nous citerons de lui : une *Histoire d'Arménie* depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 1267 de J.-C., dont la bibliothèque du roi à Paris ne possède que des extraits et des fragmens; des *Fables*, publiées à Paris, 1825, in-8, sous le titre de *Choix de Fables armén. du doct. Vartan*, accompagné d'une trad. littérale en franç. par J.-M. St-Martin; des *Commentaires sur l'Ancien-Testament*, sur le Cantique des Cantiques, sur Daniel. On lui attribue un petit traité géographique sous ce titre : *Géographie courte et abrégée, faite par le vertabied Vartan, le nouvel interprète de l'écriture et le second illuminateur*; mais il est à croire que cet ouvrage est plutôt celui d'un de ses disciples. M. St-Martin en a donné la traduct. accompagnée de notes, dans le tom. 2 de ses *Mémoires sur l'Arménie*. Les écrits de Vartan que nous venons de citer et plusieurs autres que nous ne citons point, se trouvent, à l'exception toutef. de son *Hist. d'Arménie*, parmi les MSs. de la Bibliothèque du Roi.

VARTAN-HOUNANIAN, archevêque arménien de Léopol en Pologne, naquit en 1644 à Tokat, dans l'Arménie turque. Il partit de son pays natal en 1665 à la suite d'un légat envoyé par le patriarche des trois églises à Léopol, où la congrégation de la propagande de Rome avait depuis quelques années fondé un collége dirigé par les théatins pour l'éducation des jeunes Arméniens catholiques, et devint élève de ce collége. Il fixa sur lui l'attention de la cour de Rome par son esprit et son zèle, et fut élevé au siége pontifical de Léopol après la m. de Nicolas Torosowicz. Il travailla avec succès à répandre la pure doctrine catholique parmi les Arméniens de la Pologne, et convoqua à Léopol (1689) un synode provincial où fut consommée sa réunion et celle de ses prosélytes avec l'église romaine. Il m. dans les dern. années du 17[e] S.

VARTOMANUS (LUDOVICUS) ou plutôt *Louis Varthema* ou *Barthema*, gentilhomme bolonais et patrice romain, se fit un nom par ses voyages dans le 16[e] S. Il visita l'Egypte, l'Arabie, la Perse, l'Inde en-deçà et au-delà du Gange, les îles de l'Archipel oriental, les Moluques, la côte orientale de l'Afrique, le cap de Bonne-Espérance, et revint par Lisbonne à Rome. Son voyage, ou comme il l'appelle lui-même, son itinéraire, est un des plus importans pour l'histoire de la géographie et pour l'histoire en général, et pourtant il a été fort négligé jusqu'à ce jour. Il paraît que Barthema avait d'abord écrit son ouvrage en italien vulgaire, mais cette édition originale est aujourd'hui perdue. On en a, pour suppléer à cette perte, diverses traduct. en latin, en italien, en espagnol, en allemand aussi, dit-on. Quant à la version française qu'en a donnée Jean Temporal, elle est pleine de fautes grossières. Nous nous contenterons de citer la version latine d'Archange Madrignan, intitulée : *Ludovici, patritii romani, Itinerarium novum Æthiopiæ, Egypti, utriusque Arabiæ, Persidis, Syriæ ac Indiæ ultrà citràque Gangem, latinè redditum ab Archangelo Madrignano, monacho caravallensi*, 1511, in-fol.; Venise, 1518; Rome, 1519, insérée dans Grynæus, *novus Orbis*, 1532, p. 64, et 1555, p. 162.

VARUS (QUINTILIUS), général romain, obtint la faveur d'Auguste, qui le déclara consul avec Tibère pour l'an 739 (13 avant J.-C.). Il fut fait ensuite proconsul de Syrie, et après la m. d'Hérode, il appuya les droits d'Archélaüs son fils au trône de Judée, et châtia sévèrement ceux qui s'étaient soulevés contre ce prince. Suivant l'expression de Velleius Paterculus, il était entré pauvre dans la Syrie riche, et il sortit riche de la Syrie pauvre. Nommé gouverneur de la Germanie, il s'occupa uniquement du projet insensé de plier les peuplades guerrières de ce pays à de nouvelles institutions calquées sur celles des Romains. Au milieu du mécontentement général excité par sa conduite et dont il était averti, il poussa son aveugle confiance dans Arminius, jusqu'à se laisser mener avec l'armée romaine dans l'intérieur de la Germanie, où elle fut attaquée à l'improviste et anéantie. L'imprudent général, pour ne pas survivre à la honte de sa défaite, se tua l'an 9 de l'ère chrétienne. Auguste, en apprenant ce gr. revers, tomba dans un tel désespoir, qu'on l'entendit pendant plusieurs mois s'écrier souvent : *O Varus ! rends-moi mes légions !* — V. ALFENUS.

VASARI (GEORGES), peintre et écrivain pittoresque, né à Arezzo en 1512, d'une famille où l'amour des arts était héréditaire, se forma surtout à Rome en dessinant les ouvrages de Michel-Ange, de Raphaël et des meilleurs artistes de cette école, ainsi que les plus beaux marbres antiques. On découvre dans sa manière la trace de ces diverses études; mais on ne peut y méconnaître sa prédilection pour Michel-Ange. Ce n'était pas assez pour lui d'être peintre, il voulut encore être architecte, et déploya dans cet art une grande habileté. Il fut appelé, en 1553, à la cour du grand-duc de Florence, Côme I[er], et présida aux vastes travaux que ce prince ordonna, parmi lesquels on ne saurait oublier le *Palais des offices* ni le *Palais vieux*. Comme peintre, s'il n'existait de lui que la *Conception* dans l'église de St-Apostolo de Florence, la *Décollation de St Jean* dans l'église de ce saint à Rome, le *Festin d'Assuérus*, aux bénédictins d'Arezzo, et quelques autres ouvrages auxquels il a mis le temps nécessaire, sa réputation serait bien plus brillante; mais il voulut trop faire, et le plus souvent il sacrifia le fini à la célérité. C'est comme écrivain pittoresque qu'il faut considérer Vasari, et alors sa renommée s'agrandit beaucoup. Il a écrit sur les préceptes de l'art et sur la vie des artistes, et a donné aussi quelques opuscules moins connus sur ses *apparats* et sur ses peintures. Il fit imprimer son livre à Florence par le Torrentino, 1550, 2 v. La 2[e] édit., à laquelle il donna beaucoup de soins et qui contient de nombreuses additions, sortit des presses des Juntes en 1568. Elle n'en est pas moins remplie d'incorrections et d'erreurs de noms et de dates; et quoique ce même livre ait été réimprimé à Bologne en 1648; à Rome en 1759, avec les notes et les correct. de Bottari; à Livourne et à Florence en 1767, avec de nouvelles notes du même; à Sienne, avec les notes et corrections du P. Della Valle; et à Milan enfin, en 16 vol. in-8, dans la collection des classiques italiens, il y reste encore un grand nombre de fautes à relever dans la nomenclature et la chronologie des artistes. Tel est le reproche réel et mérité que l'on peut adresser à Vasari. On lui en a fait plusieurs autres que leur exagération eût dû rendre suspects, quand bien même on n'aurait pas su qu'ils étaient provoqués par le silence ou par les jugem. étranges en apparence du savant écrivain sur tel ou tel artiste. Son silence sur certains personnages sera facilement expliqué et excusé, si l'on veut bien se souvenir que jamais ouvrage de nomenclature ne peut être complet aux yeux de tout le monde, et que, pour le compléter autant que possible, Vasari n'épargna ni le temps, ni les recherches, ni les voyages. Quant à ses jugemens, ils sont toujours impartiaux, et s'ils offrent parfois quelque chose qui a lieu de surprendre, il faut l'attribuer aux principes qu'il avait puisés dans sa première éducation. Il s'était habitué à regarder Michel-Ange comme le plus grand peintre qui eût jamais existé, et le dessin comme la part. la plus essentielle de l'art, ne faisant d'ailleurs nul cas de la beauté du coloris ou de l'idéa des formes. Voilà d'où viennent quelq.-unes de se opinions qu'on blâme sur le Bassan, sur le Titien et sur Raphaël lui-même. Mais il n'en reste pas

moins le père de l'histoire pittoresque ; et son ouvrage sera toujours un modèle utile à consulter lorsque l'on voudra écrire sur les arts. On avait commencé à Paris, en 1803, la publication d'une traduct. française des *Vies des peintres, sculpteurs et architectes les plus célèbres par G. Vasari.* Il n'en a paru que 2 vol. in-8. Le musée du Louvre possède deux tableaux de Vasari : la *Passion de Notre Seigneur J.-C.*, et l'*Annonciation*, et en outre 5 dessins. Vasari m. en 1574.

VASBOURG ou VASSEBOURG (RICHARD), archidiacre de l'église de Verdun, né à St-Mihiel, fit imprimer à Verdun, en 1549, les *Antiquités de la Gaule-Belgique, depuis Jules César jusqu'à son temps*, ouvrage qui devrait porter le titre d'*Hist. générale de l'Europe*, puisqu'on y trouve les vies des papes, des empereurs et des rois, avec beaucoup de faits qui ne regardent pas la Belgique.

VASCO DE QUIROGA, prem. évêque de Michoacan, au Mexique, m. en 1556 au village d'Umapa, fut le bienfaiteur des Indiens tocarques, dont il encouragea l'industrie et auxquels il donna des institutions qui se sont conservées jusqu'à nos temps. Les naturels de cette partie du Nouveau-Monde, qu'il eut le bonheur de pouvoir protéger efficacem., gardent encore sa mémoire en vénération.

VASCO. V. BALBOA et GAMA.

VASCOSAN (MICHEL), célèbre imprim. du 16e S., né à Amiens, vint de bonne heure à Paris pour se livrer à la typographie. Imprimeur dès 1530, il le fut successivem. de l'université et du roi, et justifia cette distinction par le choix des ouvr. dont il fut l'édit., la beauté du papier, l'élégance et la correct. typographiq. Il est un des prem. de sa profession à Paris, qui aient rejeté le caractère gothique. Vascosan m. en 1576. On recherche encore ses édit. des *Vies des hommes illustres de Plutarque*, trad. par Amyot, 1567, 7 vol. in-8; et les *OEuvres morales* du même, 1574, 6 vol. in-8.

VASCONCELLOS (MICHEL de), fils du chancelier P. Barbosa, fut avec Diego Soares, son beau-père, le principal instrument dont se servit le duc d'Olivarez pour opprimer le Portugal soumis alors à la domination des rois d'Espagne. Revêtu du titre de secrétaire d'état, Vasconcellos couvrait sous le masque du dévouem. à ses maîtres d'infâmes exact., qui irritèrent au plus haut point la nation portugaise. Une conjurat. se forma, et si secrètem., que la veille même du jour où elle devait éclater Vasconcellos se rendit sans défiance à une fête qu'on lui avait préparée sur les bords du Tage. Le lendemain Pinto (*v.* ce nom) suivi de quelques hommes déterminés se rendit au palais du ministre. Ils étaient sur le point d'y entrer, lorsque Vasconcellos, informé du péril qui le menaçait, se cacha dans une armoire pratiquée dans le mur de son appartement. Après l'avoir long-temps cherché, les conjurés le découvrirent enfin sur l'indication donnée par une vieille femme qui le servait et qui fut effrayée par les menaces. Le corps de l'odieux ministre, percé de coups d'épée et de poignard, fut jeté par les fenêtres, aux c is de *vive la liberté* et *D. Juan, roi de Portugal!* On le traîna dans les rues pendant deux jours, au bout desquels il fut enterré par charité dans le couvent des Frères de la Miséricorde. (V. *Révolution de Portugal*, par l'abbé de Vertot.)

VASCONCELLOS (AUGUSTIN-MANUEL de), écriv. portugais, né en 1583, trempa dans une conspirat. contre le roi Jean IV, et eut la tête tranchée à Lisbonne en 1641, avec deux de ses complices, le duc de Caminha et le comte d'Armainar. On a de lui la *Vie de D. Duarte de Meneses, 3e comte de Viana*, Lisbonne, 1627, in-4; *la Vie et les Actions du roi Jean II de Portugal*, en espagnol, Madrid, 1639, in-4, et en franç., Paris, 1641. — D. Juan-Rodriguez de VASCONCELLOS, comte de Castel-Melhor, était gouvern. du Brésil pour Philippe IV à l'époque de la révolut. qui affranchit le Portugal du joug espagnol. Accusé de s'être montré le partisan de la maison de Bragance, il fut arrêté, jeté dans un cachot, puis transféré au château de Carthagène, d'où il s'évada en 1641. Accueilli à Lisbonne par Jean IV, il le servit bravem., commanda en chef l'armée portug. en 1645, et m. en 1658 à Ponte de Lima. — Don Luis Souza VASCONCELLOS, comte de Castel-Melhor, son fils, fut ministre et favori d'Alphonse VI. Il s'honora par une lutte ferme contre les ambitieux desseins de l'infant, depuis Pierre II, et de la reine, sa coupable amante, fut contraint à s'expatrier lorsqu'ils eurent détrôné l'imbécile Alphonse, et vécut en Angleterre, jusqu'à la m. de Marie-Elisabeth de Savoie.—Antoine VASCONCELLOS, jésuite portugais, est auteur des ouvr. suiv. : *Anacephaleosis, id est Summa Capita actorum regum Lusitaniæ*, etc., Anvers, 1641, in-4; *Relatio persecutionis japonicæ*, ann. 1588 et 1589.—VASCONCELLOS (Simon), autre jésuite portugais, né en 1599, passa de bonne heure au Brésil, et y resta jusqu'à sa m. arrivée en 1670. On a de lui (en portug.) : *Chronique de la compagnie de Jésus dans le Brésil*, Lisbonne, 1663, in-fol.; *Vie de J. Almeyda*; *Vie de Jos. Anchieta.*

VASEL-BEN-ATHA. V. WASEL.

VASI (JOSEPH), dessinat. et graveur, né en Sicile en 1710, vint se fixer à Rome, où il passa la plus grande partie de sa vie, et y m. en 1782. On a de lui, outre plus. autres planches, celles des plus beaux monumens de Rome, publ. en deux collect. avec un texte par le P. Bianchini de l'Oratoire, et dont voici les titres : *delle Magnificenze di Roma, tanto dentro che fuori della medesima*, etc., Rome, 1761, 10 vol. in-fol. ; *Tesoro sacro, cioè le basiliche, le chiese, i cimiterrj e i santuarj di Roma*, etc., ibid., 1778, 2 vol. in-fol. Il avait publ. l'année précéd. (1777) : *Itinerario istruttivo di Roma nella pittura, scultura e architettura*, etc. J.-B. Piranesi (*v.* ce nom), fut un des élèves de Vasi.

VASQUEZ DE CORONADO (FRANÇOIS), voyageur espagnol, était gouverneur de la Nouvelle-Galice lorsque A. de Mendoza, vice-roi du Mexique, le chargea d'aller reconnaître les riches contrées que Marco de Niza (*v.* NIZA) prétendait avoir découvertes. Vasquez partit de sa province en 1540, avec une troupe assez nombreuse pour jeter les fondem. de quelques colonies, parvint à 30 lieues du pays indiqué par Niza, et y envoya des détachem. qui, au lieu d'une terre unie et fertile, ne rencontrèrent que des montagnes arides, raboteuses, et quelques misérables huttes. Quelques jours après on entra dans une vallée moins stérile et plus peuplée. Vasquez marcha ensuite au N. E., fut mal reçu dans un lieu appelé *Cibola*, dont les habitans refusèrent de donner des vivres, et blessèrent même le chef espagnol avec plus. hommes de sa suite. L'expédition entra ensuite dans le pays de Tucayan, et Vasquez, avec 29 cavaliers seulem. poussa plus avant dans le nord. Mais craignant d'être surpris par le mauvais temps et le débordem. des rivières, il revint sur ses pas, rallia ses divers détachem. et rentra dans la Nouvelle-Galice, après avoir parcouru 300 lieues de terrain vers le N.-E. et le N. Le vice-roi fut très-mécontent que ce gouverneur n'eût établi aucune colonie. La relation du *Voyage de Vasquez-Coronado* se trouve dans le tom. 3 du Recueil de Ramusio.

VASQUEZ (GABRIEL), jésuite espagnol et casuiste célèbre, né en 1551, dans la Nouvelle-Castille, professa à Ocaña et à Madrid, fut appelé par ses supérieurs à Alcala et ensuite à Rome, où il enseigna pendant 20 ans la théologie avec un grand succès. Etant retourné à Alcala pour y rétablir sa santé, il m. dans cette dern. ville en 1604. On a de lui un gr. nombre d'ouvr. qui ont été recueillis et publ. en 10 vol. in-fol. La meilleure édit. est celle de Lyon, 1620. Les principes de morale de Vasquez, sont dignes d'avoir inspiré le fameux Escobar.

VASQUEZ (ALPHONSE), peintre, né à Rome vers 1575, de parens espagnols, vint à Séville à l'âge de 7 ans, fut élève d'Ant. Arfian, et ne tarda pas à

surpasser ce maître. La réputation qu'il s'était déjà acquise par ses ouvr., lui fit confier, en 1598, l'exécution du superbe catafalque élevé pour les funérailles de Philippe II. Vasquez m. vers 1645. Il avait embelli plus. églises de sa patrie de peintures à fresque, dont il ne reste plus qu'un médaillon de saint Louis Beltrand, et quelq. ornem. qu'on voit sur la porte du cloître de St-Paul. Parmi les tableaux qui restent de lui, on cite une *Madeleine*, un *Christ mort*, entouré de la Vierge, de St Jean, de St Joseph et de St François d'Assisse; et *le Mauvais Riche*.—Jean-Baptiste VASQUEZ, peintre et sculpteur, né à Séville dans le 16e S., acquit une réputation méritée dans les deux arts qu'il cultiva. On cite parmi ses tableaux *la Vierge présentant une grenade à l'enfant Jésus*.

VASSAL (N. FORTANIER DE), cardinal, né à Vailhac, dans le Quercy, vers la fin du 13e S., entra dans l'ordre de St-François, fut envoyé à Paris pour y faire ses études théologiques, et fut reçu docteur en 1333. Après avoir rempli différentes places de son ordre dans sa province, il en fut nommé vicaire-général par le pape Clément VI, en 1342, et général l'année suivante. S'étant rendu en Italie, il y visita les provinces et les maisons de l'ordre, favorisa la réforme de l'observance, d'où sont sortis les cordeliers et les recollets. En 1347, Vassal fut nommé archevêque de Ravenne, puis patriarche de Grado en 1351, et enfin cardinal en 1361. Il m. de la peste la même année à Padoue. Il avait été chargé par le pape de plus. négociations importantes, et s'en était acquitté avec succès. Il a laissé des *commentaires* sur l'*Ecriture sainte*, sur le livre de la *Cité de Dieu* de St Augustin et sur le maître des sentences, des *sermons*, des *discours* et des questions *quolibétiques*.—Guillaume de VASSAL, proche parent du précéd., fut à la fois guerrier et magistr., et m. vers la fin de 1367. — Jacques de VASSAL, marquis de Montviel, de la famille du préc., né en 1659, embrassa la carrière militaire, fit toutes les campagnes depuis 1680 jusqu'en 1713, fut nommé maréchal-de-camp en 1718, lieuten.-gén. en 1734, et m. à Paris en 1744.—Jean-Baptiste VASSAL, comte de Montviel, frère du préc., né en 1673 prit aussi le parti des armes, servit en Allemagne, en Italie, en Espagne, en Flandre, fut nommé maréchal-de-camp en 1730, et m. en 1735.—Deux autres frères du marquis de Montviel furent tués au siége de Barcelone en 1714.

VASSALI-EANDI (ANTOINE-MARIE), savant Piémontais, né à Turin en 1761, était neveu et élève du savant prédicat. Eandi (*v.* ce nom). Il embrassa la carrière ecclésiastiq., professa successivement la philosophie à Tortone, et la physique à l'université de Turin, reçut de Napoléon Bonaparte la décoration de la Légion-d'Honneur en 1805, devint secrétaire perpétuel de l'acad. des sciences du Piémont, directeur du musée d'hist. naturelle et de l'observat. de Turin, et m. dans cette ville le 5 juillet 1825. Il était correspondant de l'institut de France. Ses principaux ouvr. sont: *Conjectures sur l'art d'établir des paratonnerres chez les anciens Romains*, Turin, 1791; *physicæ Elementa et geometriæ*, ibid., 1793, 3 vol. in-8; *Lettres sur le galvanisme*, Paris, 1799; *Mémoires et Notices historiques de l'academ. des sciences de Turin*, de 1792 à 1809; *Annales de l'Observatoire de Turin*, de 1809 à 1818; *Rapport sur le tremblem. de terre de Pignerol*, 1808; *la Meteorologia torinese, ossia risultamenti delle osservazioni fatte del 1757 al 1817*, Turin, 1819, in-4. *Voy.* pour plus de détails: *Saggio sulla vita e sugli scritti del profess. A.-M. Vassali-Eandi*, par Secondo Berutti, son neveu, Turin, 1825, in-8; écrit dont on a donné un extrait, dans les *Annales biographiques*, 1826, 2me partie, p. 384 et suiv.

VASSELIER (JOSEPH), littérat., né à Rocroy en 1735, entra dans l'administrat. des postes, fut commis de la direct. de Lyon, et m. dans cette ville en 1798. Il fut lié avec Voltaire, chez lequel il allait passer une partie de l'automne pendant la résidence du poète philosophe à Ferney. On a de lui une *Epître sur la Paix*, Lyon, 1783, in-8; *Poésies*, précédées de la *Vie* de l'auteur, Paris, 1799, 3 parties grand in-18, ou Londres, 1800, in-16. Vasselier avait de la vivacité et de l'originalité dans l'esprit. On trouve quelq. *lettres* de lui dans la *Correspondance* de Voltaire.

VASSELIN (GEORGE-VICTOR), né en 1767 à Paris, était avocat au parlem. de cette ville à l'époq. de la révolut. dont il embrassa les principes sans en partager les excès. Ainsi que Pigeau, il ouvrit chez lui en 1794, un cours de jurisprudence, et le succès de ses leçons le détermina à les rédiger par écrit. Mais il m. en 1801 avant d'avoir achevé ce travail. On a de lui: *Théorie des peines capitales, ou Abus et Danger de la peine de mort et des tourmens*, ouvr. presenté à l'assemblée nationale, Paris, 1790, in-8; *Adresse d'un citoyen français à ses représentans sur la constitution de 1793*, ibid., 1793, in-8; *Respect à la propriété, ou le seul Point de ralliement des représentans aux représentés*, etc., 1796, in-8; *Mémorial révolutionnaire de la convention, ou Hist. des Révolut. de France*, etc., 1797, 4 vol. in-12, rare; *Cours de droit civil*, 1801, in-8 (cet ouvr., en 8 cahiers, a été complété pour les deux derniers par M. C. Guynemer). Vasselin avait entrepris un journal intit. *le Cri public*, etc., qui fut supprimé le 18 fructidor an V (4 septembre 1797).

VASSEUR (JACQUES LE), archidiacre, chanoine, puis official de l'église de Noyon, né à Vîmes dans le Ponthieu, m. postérieurement à l'an 1653, avait été élevé chez les jésuites de Douai et de Tournai, avait professé d'abord à Orléans et ensuite à Paris, où il était recteur de l'université en 1609. On cite de lui un assez grand nombre d'écrits, dont les principaux sont: *le Bocage de Jossigny, où est compris le verger des Vierges et plusieurs autres pièces saintes, tant en vers qu'en prose*, Paris, 1608, in-8; *diva Virgo medioponana* (N.-D. de Moyen-Pont) *apud Marchæsiam agri peronensis* ibid., 1622, in-8; *Annales de l'église cathédrale de Noyon*, ibid., 1633, 2 vol. in-4; *Epistolar. Centuriæ II*, ibid., 1623, in-8; *les Devises des rois de France, lat. et franç.*, etc., *avec paraphrase en vers lat.* par Michel Grevet de Chartres, ib., 1609, in-8.—Louis Le VASSEUR, médec. de Paris au 17e S., a publié quelq. écrits de controv. contre Deleboe: *Sylvius confutatus*, etc., 1673, in-12, etc.

VASSIF-EFFENDI (EL HADGI AHMED), homme d'état de l'empire othoman dans le 18e S., débuta dans la carrière des emplois publics sous le règne de Mustapha III, fut disgracié sous le règne suivant, puis nommé *reïs effendi* (ministre des affaires étrangères) par le sulthan Sélim III en 1805. On présume qu'il fut une des nombreuses victimes de la révolution qui précipita du trône le sulthan que nous venons de nommer. On a de lui des *Annales de l'empire othoman* (en turck), imprimées à Constantinople en 1804 (1219 de l'hégire), et commençant à l'année 1752 (1166 de l'hég.) jusqu'en 1775. Il avait poussé cette histoire jusqu'en 1802 (1217 de l'hégire); mais cette dernière partie n'a pas été publiée et ne se retrouve plus. On trouve dans la préface de cet ouvrage des particularités sur l'auteur, qui, avant son élévation au ministère, avait été en ambassade à Madrid. Il avait écrit la relation de cette mission et en avait promis une copie au savant M. Ruffin (*v.* ce nom); mais il ne tint pas cette promesse.

VASSILI ou BASILE Ier (JAROSLAVITSCH), gr.-duc de Russie dans le 13e S., succéda à son frère Jaroslaf, par la protection du khan des Tartares, au préjudice de son cousin Dmitri, qui avait des droits au grand-duché comme l'aîné de sa famille. Sous son règne, le khan des Tartares, dont il était le vassal, fit faire un nouveau dénombrement des habitans dans toutes les provinces de la

Russie, afin de pouvoir fixer sur des bases plus exactes le tribut que ce pays devait lui payer. Vassili mourut à l'âge de 40 ans, en 1275, et eut pour successeur Dmitri Ier. — VASSILI II (Dmitrievitsch), grand-duc de Russie, fils aîné de Dmitri Donskoï, n'avait que 11 ans lorsqu'il fut envoyé en otage, en 1383, auprès du khan des Tartares. Il s'échappa secrètement en 1388, et se réfugia près du hospodar de Moldavie. Celui-ci lui fournit les moyens de gagner Moscou en le recommandant à Jagellon, qui le fit escorter par un détachement de nobles polonais. Vassili II succéda à son père en 1389, et fut confirmé dans la souveraineté de la Russie par le khan des Tartares. Après avoir réuni à son grand-duché deux principautés qui en avaient été détachées, Vassili fixa, avec son beau-père Vitold, grand-duc de Lithuanie, les frontières des deux états, puis il se brouilla avec ce même prince en lui refusant des troupes pour une expédition qu'il méditait contre les Tartares. Ayant imploré l'appui de ce dernier, il n'en reçut aucun service. Quelque temps après, Edigée, lieuten. de Tamerlan (*v.* ce nom), envahit la Russie, s'avança jusque sous Moskou, et investit cette ville qu'il espérait soumettre par famine. Vladimir, qui en était le gouverneur, réussit à éloigner les Tartares moyennant une somme de 3,000 roubles, dont ceux-ci se contentèrent. Après leur retraite, la peste et la famine achevèrent de ravager la Russie, et Vassili m. au milieu de la désolation génér. en 1425, à l'âge de 53 ans, après en avoir régné 36. Ce prince avait entretenu des relations amicales avec les empereurs de Constantinople Manuel et Paléologue : ce dernier était devenu son gendre. — VASSILI III (Vassilievitsch), fils du précéd., n'avait que 10 ans lorsqu'il succéda à son père en 1425. Pendant son règne, la Russie fut le théâtre de guerres désastreuses. La peste et la famine y exercèrent d'horribles ravages. En 1446, les Tartares de Casan ayant fait une irruption dans le grand-duché, Vassili se porta à leur rencontre, fut défait, et tomba au pouvoir des vainqueurs. Il recouvra bientôt la liberté par suite de la division qui régnait parmi les Tartares, et rentra dans sa capitale où l'attendait une plus gr. infortune. Les fils d'Youri, oncle de Vassili, qui dans le commencem. du règne de ce prince lui avait disputé la couronne, s'emparèrent de Moscou, arrêtèrent le grand-duc et lui crevèrent les yeux ; mais les habitans se soulevèrent en faveur de leur prince et chassèrent ses indignes cousins. Vassili m. en 1461, et eut pour successeur son fils Ivan III. — VASSILI IV (Ivanovitsch), petit-fils du précédent, né en 1478, tomba, jeune encore, dans la disgrâce de son père, Ivan III, qui le déshérita et mit la couronne sur la tête de son petit-fils Dmitri. Plus tard Vassili réussit à recouvrer l'affection de son père, qui le nomma grand-prince de Novogorod et de Pleskof, puis le proclama gr.-duc et héritier du trône. Après la m. d'Ivan III, Vassili fit enfermer Dmitri son neveu (son père était fils d'Ivan d'un 1er lit), qui m. dans sa prison. Il ne fut point heureux dans la guerre qu'il entreprit contre le khan de Casan. Alexandre, roi de Pologne et grand-duc de Lithuanie, étant m. en 1506, Vassili conçut le projet assez bizarre de réunir ces deux états à la Russie, et déclara à cet effet la guerre à Sigismond, successeur d'Alexandre. Après plusieurs chances variées, la paix se rétablit d'abord entre ces deux princes en 1509 ; mais les hostilités recommencèrent en 1514, et les Russes s'emparèrent de Smolensk, qui depuis 110 ans était sous la domination des grands-ducs de Lithuanie. Les Tartares de Tauride et de Casan envahirent ensuite les provinces méridionales de la Russie en 1521, y firent de gr. ravages et se retirèrent en emmenant une multitude d'habitans qu'ils vendirent à Caffa et à Astracan. Vassili voulut tirer vengeance de cette invasion et marcha sur Casan ; mais s'étant laissé surprendre, il fut battu et forcé à la retraite. Ce prince, sous la médiation du pape Clément VII et de l'empereur Charles-Quint, conclut ensuite une trêve avec Sigismond, et m. en 1533, après avoir pris l'habit religieux des mains du métropolitain de Moscou. Vassili IV a beaucoup agrandi l'emp. russe; mais ce fut un prince cruel et avare. — VASSILI V (Ivanovitsch Schouiski), tzar de Russie, descendant de Vladimir-le-Grand (*v.* ce nom), s'empara du trône (auquel sa naissance lui donnait des droits), après avoir exercé quelque temps la régence pendant la minorité de Féodor II. Ce dernier, ayant été renversé par un aventurier appelé le *faux Dmitri* (*v.* les faux DÉMÉTRIUS), Vassili marcha contre cet usurpateur, le livra à la fureur du peuple de Moscou, et ceignit de suite la couronne ; mais il ne put empêcher les suites du mécontentement des gr. de l'empire, qui voulaient conserver le droits de la décerner à l'extinction de la famille régnante. La révolte commença en Ukraine ; mais Vassili réussit à étouffer cette prem. insurrection, dont un esclave, nommé Bolotnikoff, était le chef. Une autre s'éleva parmi les Cosaques, qui mirent à leur tête un autre esclave, qui se prétendait fils du tzar Féodor. Vassili attaqua ces rebelles, les défit et en fit périr les principaux chefs dans les supplices. Un 3e aventurier, sorti Starodoub, se prétendant fils d'Ivan II, parut ensuite sous le nom de Dmitri, sur les frontières de Pologne, et obtint des avantages signalés. D'autre part, Sigismond, voulant profiter des circonstances, déclarait la guerre à la Russie pour placer son fils Vladislas sur ce trône. Vassili, soutenu d'abord par un corps de 5,000 Suédois que lui avait envoyé Charles IX, en fut abandonné ; et les habitans de Moscou s'étant soulevés au mois de juin 1610, le tzar, son épouse, ses deux frères, Dmitri et Ivan, furent livrés au général polonais Jelkowski, qui s'était avancé à la tête d'une armée jusqu'aux environs de la capitale, et qui les fit conduire au camp du roi Sigismond. De là ils furent transportés à Varsovie, où ils moururent en captivité. Le trône de Russie fut occupé ensuite par Michel Romanof (*v.* ce nom).

VASSOR. V. LEVASSOR.

VASSOULT (JEAN-BAPTISTE), écrivain ecclésiastique, né à Bagnolet, près Paris, vers 1667, m. à Viroflay en 1745, avait enseigné pendant près de 50 ans la grammaire et les lettres aux pages du roi, et avait obtenu l'estime de Louis XIV et la confiance de la dauphine, dont il fut l'aumônier et le confesseur. Il professait une haute admiration pour Tertullien, dont il se proposait, à ce qu'on croit, de traduire tous les ouvrages. Il avait même déjà écrit plusieurs versions partielles ; mais il n'a donné que la suivante : *Apologeetique de Tertullien*, ou *Défense des premiers chretiens contre les calomnies des Gentils, avec des notes pour l'eclaircissement des faits et des matières*, Paris, 1714, in-4, magnifique édition, ornée d'un beau portrait de Louis XIV, à qui elle était dédiée; 2e édition, 1715, in-12.

VASTHI (*qui boit*), femme d'Assuérus roi de Perse, qui étendait son empire depuis les Indes jusqu'à l'Ethiopie, sur 127 provinces. La 3e année de son règne, ce prince, à la suite d'un festin magnifique donné à ses officiers et à ses satrapes, ordonna qu'on lui amenât la reine Vasthi avec le diadème sur la tête, *et toute nue*, suivant le chaldéen, pour faire admirer aux convives sa rare beauté. Vasthi refusa d'obéir, ne voulant pas, au mépris des coutumes orientales et des lois de la pudeur, se donner ainsi en spectacle. Assuérus, irrité de ce refus, consulta son conseil sur ce qu'il avait à faire, et il se trouva un conseiller qui, après avoir démontré que la punition de Vasthi était une affaire d'intérêt public, demanda que sa couronne fût donnée à une autre, plus docile à remplir toutes les obligations de sa place. L'avis parut bon, et Vasthi fut répudiée. Esther ne tarda pas à lui succéder dans le lit et sur le trône d'Assuérus.

VATABLE ou VATEBLE (FRANÇOIS), savant

hébraïsant, né à Gamache, village du diocèse d'Amiens, fut d'abord curé de Bramet dans le Valois, puis professeur d'hébreu à Paris, lorsque François Ier fonda le collége royal, et m. abbé de Bellozane en 1547. Il fut le restaurateur de la langue hébraïque en France; mais il n'était pas moins versé dans le grec que dans l'hébreu. Il avait trad. les traités d'Aristote, intitulés : *Parva naturalia,* qu'on trouve dans l'édition de Duval. Au reste, il a peu écrit. On a dit que ses écoliers ayant recueilli ses *notes* sur l'Ancien-Testament, Robert Etienne les imprima en 1445, dans son édit. de la nouvelle Bible latine de Léon de Juda; mais il est probable, pour plusieurs raisons, que ces *notes,* aussi bien que la version, avaient été empruntées par le sav. édit. aux reformés de Zurich. L'on sait qu'il y a une Bible qui porte le nom de Vatable. Elle contient la version vulgate et celle de Léon de Juda.

VATACE (JEAN DUCAS, dit *Batatzétès*, ou), empereur de Nicée, né à Didymotiche en Thrace, prit les rênes du gouvernement à la mort de son beau-père, Théodore Lascaris, en 1222. Il avait alors 29 ans, et jouissait de l'estime génér. que lui avaient conquise ses qualités brillantes. A cette époque, quatre monarchies impériales, Constantinople, Thessalonique, Nicée, Trébizonde, se disputaient le territoire si étroit laissé par les Seljoucides et les Huns aux descendans des Romains. Vatace brûlait de réunir en une seule ces principautés éphémères, lorsque l'occasion lui fut offerte par ses ennemis de commencer cette grande entreprise. Sur les sollicitations d'Alexis et d'Isaac, frères de Lascaris, qui prétendaient avoir des droits à la couronne de Nicée, l'empereur de Constantinople, Robert de Courtenay, eut l'imprudence de l'attaquer, fut battu, et, pour obtenir de lui la paix, signa un traité ignominieux, par lequel il lui conférait la possession légitime d'une grande partie de ses conquêtes. Vatace, tout en s'occupant de rendre heureux ses sujets d'Asie par le développement pacifique de l'agriculture et du commerce, forma des alliances avec plusieurs princes orientaux, et entretint le courage de ses soldats dans de petites expéditions. Il assiégeait Rhodes en 1235, lorsque les Latins, violant le traité de paix qu'ils avaient conclu avec lui, tombèrent à l'improviste sur ses états. Il vole à leur défense, et après avoir détaché de l'alliance de ses ennemis le roi de Bulgarie Asan, il voit sa flotte et celle des Bulgares anéanties deux fois de suite (1236 et 1237) devant Constantinople. Asan l'abandonne, puis revient à lui, puis l'abandonne encore pour se ranger parmi ses ennemis. Frédéric, empereur d'Allemagne, et d'abord aussi son allié, montre la même inconstance. Enfin les Scythes-Comanes se joignent également aux Latins contre Vatace, qui lève le siége de Constantinople, perd Tzurulium (1240), et désormais hors d'état de tenir en Europe, se jette sur l'Asie, où il enlève à son tour plusieurs places, jusqu'à ce que, vaincu encore une fois complètement, il consent une trève de deux ans (1241). Mais la mort d'Ionas, chef des Scythes-Comanes, vint lui donner l'espoir de ressaisir ses conquêtes. Le résultat de la guerre qu'il entreprit alors, et qui dura deux ans (1241-42), fut un traité par lequel il fut convenu que Jean Commène, récemment couronné empereur de Thessalonique, quitterait les insignes de l'empire et le titre d'empereur pour celui de despote, et ne posséderait ses états que sous condition d'en faire hommage au souverain de Nicée. Vatace se hâta de repasser dans ses états, où il réussit à rompre l'alliance contractée avec Baudouin par le sulthan d'Iconium, Gaïath-Eddyn II. Jugeant alors que l'occasion était venue pour lui de reconquérir l'Europe, il enleva Démétrius, despote de Thessalonique (1246), prit la plus grande partie des villes de la Hongrie, et marchant sur les possessions franç., s'empara de nouv. de la ville de Tzurullum (1247). Les années suivantes se passèrent en conférences pour la réunion des deux églises, sans que cependant il négligeât l'accomplissement de ses projets ambitieux. Il déclara la guerre à Michel Commène, prince de Bérée et allié de Baudouin, et il venait de prendre encore quelques villes quand il tomba malade à son retour en Asie. Il se fit conduire à Smyrne, puis à Nymphée, où il m. en 1255, à l'âge de 62 ans et dans la 33e année de son règne.

VATER (CHRÉTIEN), né à Juterbock en 1651, fut nommé en 1690 professeur de médecine à Wittenberg, où il m. en 1732. Nous citerons de lui : *Institutiones medicæ*, Wittenberg, 1722, in-4. — VATER (Abraham), fils du précédent, né à Wittenberg en 1684, fut nommé à la prem. chaire de médecine à l'université de cette ville en 1710. Il visita l'Allemagne, la Hollande, les Pays-Bas et l'Angleterre, et, à son retour, il quitta la chaire de médecine pour prendre celle de botanique et d'anatomie. Il m. en 1751. Il est le premier qui ait introduit en Allemagne l'inoculation de la petite-vérole, pratique contre laquelle on avait alors les plus forts préjugés. Nous citerons de lui : *de Methodo nova transplantandi variolas per insitionem*, Wittenberg, 1720, in-4; *Physiologia medica, seu de actionibus corporis humani sani Doctrina mathematicis atque anatomicis principiis superstructa*, Iéna, 1751, in-4. — VATER (Jean-Séverin), l'un des savans distingués de ces derniers temps, né en 1771 à Altenbourg en Saxe, fut nommé professeur à l'université d'Iéna en 1798, et, l'année suivante, professeur des langues orientales à celle de Halle. Il alla occuper la chaire de théologie à Kœnigsberg en 1810, et revint à Halle en 1820, prendre de nouveau possession de la chaire des langues orientales. Il remplit ce dernier poste jusqu'à sa mort, arrivée en 1826. Nous citerons de lui : *Livre de lecture en langue arabe, syriaque et chaldéenne, avec des morceaux arabes jusqu'à présent inédits, un vocabulaire et des indications grammaticales*, Leipsig, 1802, in-8; *Tableaux synchronistiques de l'histoire ecclésiastique, depuis l'origine du christianisme jusqu'aux temps modernes*, Halle, 1803, in-fol.; *Grammaire générale avec comparaison des langues anciennes et modernes*, ibid., 1805, in-8; *Grammaire pratique de la langue russe, avec une introduction à l'histoire de cette langue et à celle de ses grammaires*, Leipsig, 1808, in-8; *Population de l'Amérique, mise en rapport avec les peuples de l'ancien continent qui ont passé dans le Nouveau-Monde pour l'habiter*, ib., 1810, in-8; *Analectes de la connaissance des langues, avec un tableau représentant les langues des Indes-Orientales*, ibid., 1820, in-8; *Langue des anciens habitans de la Prusse, ce qu'il nous en reste, grammaire et dictionnaire*, Brunswick, 1821, in-8; *Histoire universelle et chronologique de l'église chrétienne, depuis le commencement de la réformation jusqu'à nos jours*, ibid., 1823, in-8.

VATINIUS (P.), fougueux démagogue de l'origine la plus obscure, naquit, selon l'hypothèse la plus probable, à Rome même, de l'an 654 à l'an 630 de sa fondation. Le spectacle des guerres civiles entre Sylla et Marius, signalées par tant d'horreurs, l'avait habitué de bonne heure à mépriser les lois, les dieux, la morale, et à tout oser pour réussir dans la carrière de l'ambition. Comme on ne pouvait prétendre aux charges publiques avant 30 ans accomplis, il attendit cet âge au milieu des orgies et des débauches les plus honteuses, et s'acquit, par sa vie infâme et par quelques traits de bravoure, une sorte de réputation parmi tous ces hommes vicieux et turbulens, à la tête desquels on voyait déjà César, et qui appelaient de tous leurs vœux un bouleversement général. Grâce à leur influence, il fut nommé questeur en 691, l'année même du consulat de Cicéron. Envoyé à Puteoli (Pouzzoles), il s'y permit des concussions si criantes, que des plaintes au nom de la ville furent adressées contre lui au consul, alors uniquement occupé de sévir contre Catilina. Loin d'être puni, Vatinius fut envoyé en Espagne, où il

put se livrer plus librement encore à des rapines plus scandaleuses. Revenu à Rome, et nommé tribun du peuple, l'an 695, par le crédit de César, il seconda les projets de cet ambitieux citoyen en faisant emprisonner arbitrairement son collègue au consulat, l'estimable Bibulus, qui, effrayé de tant d'audace, renonça à faire usage de sa part d'autorité. Rien ne fut respecté par l'impudent tribun, ni les lois, ni les usages de l'état, ni le *veto* de ses propres collègues, ni les avis sacrés des auspices, qu'il demanda pourtant à diriger, en briguant, par une contradiction choquante, mais inutilement, la dignité d'augure. L'année suivante, après s'être fait adjuger par le peuple le titre de lieutenant de César dans les Gaules, il partit sans attendre la ratification de ce plébiscite par un sénatus-consulte. Apprenant qu'on l'accusait à Rome, il s'y rendit de lui-même dans l'espoir de se concilier la faveur publiq. par sa feinte déférence ; mais, lorsqu'il se vit près d'être condamné, il implora le secours des tribuns, dont la puissance exhorbitante n'avait pas encore été jusqu'à s'opposer à ce que justice fût rendue : il n'en trouva pas moins un protecteur dans Clodius, alors tribun, avec l'appui duquel il sut éviter sa condamnation par l'abus de la force. L'an 700 (avant J.-C. 54), il osa disputer la préture à Caton, et il l'emporta. Six ans après, il se chargea de lever des troupes pour César dans l'Italie méridionale, puis, passant l'Adriatique, il obtint sur Octavius, lieutenant de Pompée, plusieurs avantages qui le forcèrent d'évacuer toute l'Illyrie, sa récente conquête (707 de Rome). Ce succès valut à l'heureux vainqueur la jouissance du consulat pendant les derniers jours de l'année, et la mission, un peu plus tard, de contenir cette même province dans l'obéissance. Ce ne fut pas chose difficile tant que vécut le dictateur ; mais après sa mort l'Illyrie se jeta dans le parti de Brutus (710 de Rome). Vatinius n'en obtint pas moins le triomphe deux ans après, comme si la fortune avait voulu se jouer jusqu'au bout de l'opinion publ.

VATRY (René), littérateur, né à Reims en 1697, embrassa l'état ecclésiastique, et se contenta d'un canonicat de St-Etienne-des-Grès à Paris, qui lui donnait à peine le nécessaire, afin de pouvoir disposer d'une plus grande partie de son temps. Cependant il se laissa nommer plus tard procureur, puis principal du collége de Reims à Paris, se chargea ensuite de remplir gratuitement la chaire de littérature grecque au collége de France, et devint même inspecteur de cet établissement. Il mourut en 1769, après 16 années d'affaissement moral causé par une attaque d'apoplexie. Il était l'un des membres de l'acad. des inscriptions et l'un des rédact. du *Journal des Savans*. Outre l'analyse de quelques-uns de ces *mémoires*, le Recueil de l'académie des inscriptions contient de lui plusieurs *dissertations*, parmi lesquelles nous indiquerons les suivantes : *Dissertation* où l'on examine s'il est nécessaire qu'une tragédie soit en cinq actes, t. 8, p. 188 (la négative y est adoptée) ; *Dissertation* où l'on traite des avantages que la tragédie ancienne retirait de ses chœurs, ib., p. 199 ; *Observations sur la vieille comédie*, t. 21, p. 145. *Voy.* l'*éloge de Vatry*, par Le Beau, dans le tome 38 du même recueil.

VATTEL (Emmerich de), publiciste plus célèbre qu'estimé, né à Couret, dans la principauté de Neufchâtel, en 1714, se prépara à la carrière des fonctions publiques par une étude particulière de la philosophie et par des méditations suivies sur les ouvrages de Leibnitz et de Wolf. Né sujet du roi de Prusse, il se rendit à Berlin, en 1741, pour offrir ses services à Frédéric II ; mais, n'y trouvant pas d'emploi vacant, il passa deux ans après à la cour de Dresde, où il se fixa. Auguste III lui donna, avec une pension, le titre de conseiller d'ambassade, et l'envoya ensuite à Berne en qualité de ministre de Saxe. Vattel fut rappelé de cette mission, en 1758, pour travailler à Dresde dans le cabinet, et reçut bientôt après le titre de conseiller-privé de S. A. Electorale ; mais le zèle qu'augmentèrent en lui ces distinctions honorables porta à sa santé un coup funeste, dont elle ne se releva que pour retomber ensuite. Il m. en 1767 à Neufchâtel, où il était allé respirer l'air natal pour la seconde fois. Il avait toujours consacré aux lettres le loisir que lui laissaient les affaires. C'est ainsi qu'il put écrire et publier des *Mélanges de littérature, de morale et de politique* ; des *Loisirs philosophiques*, etc. Mais l'ouvrage qui l'a le plus fait connaître est intitulé : *Droit des gens*, ou *Principes de la loi naturelle appliqués à la conduite et aux affaires des nations et des souverains*, prem. édit., Neufchâtel, 1758, 2 vol. in-4 ou 3 vol. in-12 ; trad. en plusieurs langues, et honoré de plus. éditions, parmi lesquelles nous citerons celle d'Amsterdam, 1775, 2 vol. in-4, qui contient une *notice* sur la vie de l'auteur. L'on n'attend pas de nous de longs développemens, ni de profondes discussions sur ce livre. Nous dirons seulement que les principes qu'il contient sont tout à l'avantage des peuples, mais que les conséquences tirées par l'auteur de ces principes contredisent trop souvent le but qu'évidemment il se proposait.

VATTEVILLE (don Jean de) ou WATTEVILLE, abbé de Baume, né à Besançon vers 1613, embrassa jeune la profession des armes, et servit l'Espagne dans les guerres qu'elle eut à soutenir contre la France pour le maintien de ses possessions en Italie. Mais, ayant tué en duel un gentilhomme espagnol, il se déroba à toute poursuite en allant se jeter dans un couvent de chartreux de la Franche-Comté, où il subit volontairement trois ou quatre années de la pénitence la plus austère. Ennuyé enfin de la vie cénobitique, il résolut d'aller en Espagne solliciter sa grâce et sa réintégration dans son grade. Au moment de s'échapper du couvent, il est surpris par le prieur, qu'il poignarde. En route, il se prend de querelle avec un officier, qu'il tue, et bientôt après une affaire pareille, qui lui arrive à Madrid, le force à se cacher de nouveau. Accueilli dans une abbaye de dames nobles, il séduit et enlève une des religieuses, qu'il conduit à Lisbonne, puis à Smyrne, où sa maîtresse meurt. Il se rend alors à Constantinople, prend le turban, et parvient rapidement aux premiers emplois de l'armée ; mais, sentant son crédit s'affaiblir, il trahit la nation dont il est l'hôte, et rentre ainsi en grâce auprès de l'Espagne. Après avoir reçu du pape l'absolution de son apostasie, il est pourvu (1659) de l'abbaye de Baume, l'un des plus riches bénéfices de la Franche-Comté, et il est nommé deux ans après haut-doyen du chapitre de Besançon : il allait être fait archev. si les chanoines ne s'y fussent opposés. Il obtient, en 1665, une charge de maître-des-requêtes au parlem. de Dôle, et va demander aux Suisses, de la part des états, du secours contre l'invasion projetée par Louis XIV. Il échoue complètement dans cette mission ; et jugeant la perte de la Franche-Comté inévitable, il travaille lui-même à la faire passer sous la domination de la France, à laquelle il s'est vendu. Son zèle lui fut payé en argent et en places lucratives, dont il fut dépouillé lorsque la Franche-Comté fut rendue à l'Espagne par le traité d'Aix-la-Chapelle (1668). Mais il rentra dans cette province, en 1674, à la suite des armées françaises. Pour être plus assuré d'une vie tranquille, il ne reprit que son abbaye de Baume, où il vécut en grand seigneur, ou plutôt en pacha, avec une espèce de sérail. Il m. en 1702, à l'âge de 90 ans. *Voy.*, pour plus de détails, les *Œuvres de l'abbé de St-Pierre*, tom. 13, p. 150-67 ; celles de Duclos, t. 9, p. 117, édit. de M. Auger ; et le *Radoteur*, année 1777, tome 2. — Vatteville (Charles, baron de), frère aîné du précéd., représenta l'Espagne avec zèle et habileté aux conférences qui précédèrent le traité des Pyrénées en 1657. Nommé depuis à l'ambassade de Londres, ce fut lui qui prit le pas, dans une cérémonie publique, sur l'ambassadeur de France, injure diplomatique dont Louis XIV exigea réparation. Vat-

teville fut rappelé, mais non disgracié, car il fut nommé vice-roi de la Biscaye, et ensuite ambassadeur du Portugal. Il mourut à Lisbonne, du chagrin que lui causa, dit-on, la dern. trahison de son frère.

VATTEVILLE. V. MONTCHRESTIEN.

VATTIER (PIERRE), orientaliste, né à Montreuil-l'Argile, près de Lisieux, en 1623, fut médecin de Gaston, duc d'Orléans, et obtint en 1558 la chaire d'arabe au Collége de France, qu'il remplit avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée en 1667. Nous citerons de lui : *Histoire du grand Tamerlan*, contenant l'origine, la vie et la mort de ce fameux conquérant, trad. de l'arabe d'Achamed, fils de Guéraspe, Paris, 1658, in-4; *Portr. du gr. Tamerlan, avec la Suite de son histoire jusqu'à l'établissement de l'empire du Mogol*, ibid., 1658, in-4; *Logique du fils de Sina, communément appelé Avicenne*, nouvellement trad. d'arabe en français, ibid., 1658, in-8, très-rare; *nouvelles Pensées sur la nature des passions, où leurs vraies différences et les dépendances qu'elles ont les unes des autres sont méthodiquement decouvertes, et leur nombre infini mis en ordre*, ibid., 1659, in-4.

VAUBAN (SÉBASTIEN LE PRESTRE DE), maréchal de France, né en 1633 à Saint-Léger-de-Foucheret, près de Saulieu, en Bourgogne, resta orphelin dès l'enfance, sans protecteur et sans fortune, et fut recueilli par un prieur, qui lui apprit à lire, à écrire, à calculer, et lui donna les premiers élémens de géométrie. Il vécut ainsi jusqu'à sa 17e année au milieu de compagnons rustiques, dont il partageait les jeux et souvent les fatigues, et cette manière de vivre, en fortifiant sa santé, lui fit voir de près la misère du peuple, qu'il s'appliqua depuis à soulager. Tout d'un coup il s'échappa de la maison du bon prieur, et se rendit à l'armée espagnole auprès de Condé, qui le reçut comme cadet, et le récompensa bientôt de sa bravoure par le grade d'officier. Le jeune Vauban sut trouver des loisirs pour étudier, et montra dès-lors une prédilection marquée pour les travaux de l'ingénieur; mais, par une faute que son âge et son amour irréfléchi du métier de la guerre peuvent seuls pallier, il n'avait encore fait usage de ses talens naissans que contre son roi et sous des drapeaux étrangers. Il fut pris heureusement par un parti de royalistes et conduit à Mazarin, qui lui obtint une lieutenance. Vauban ne tarda pas à être mis sous les ordres du chevalier de Clerville, l'officier du génie le plus renommé de ce temps, et il obtint lui-même, en 1655, le brevet d'ingénieur, qu'il acheva de mériter par ses progrès rapides dans l'art difficile de défendre et d'assiéger les places. Dès 1658 on le crut digne de diriger les siéges de Gravelines, d'Ypres et d'Oudenarde. Arrivèrent bientôt 6 années de paix, pendant lesquelles il fortifia Dunkerque, Fort-Louis et Mardick, que les Anglais venaient de céder à la France (1662). Il faut remarquer qu'en cette circonstance il sut concilier la défense de ces villes avec les intérêts du commerce, au moyen d'un canal de communication qui pouvait, au besoin, remplir ce double objet. Dans la guerre qui recommença en 1667, il réduisit la plupart des places de la Flandre à capituler, et le soin de les rendre imprenables lui fut confié : telle était déjà sa célébrité, qu'il ne se faisait, qu'il ne se projetait même aucun ouvr. de fortification sans qu'il fût consulté, même lorsqu'il s'agissait d'examiner les plans de ses maîtres, Clerville et Mesgrigny. Sa présence était devenue nécessaire à la fois sur tous les points, et pendant qu'il créait la frontière du Nord, il recevait de Louvois l'ordre de visiter les places du Midi. De retour en Flandre, après avoir parcouru la Savoie avec ce ministre et l'avoir étudiée sous le rapport de son art, il reprit ses travaux, où chaque jour on put admirer de nouvelles et d'importantes améliorat., qu'il ne devait qu'à son génie inventif. Il consignait en même temps dans un écrit, sur l'invitation du ministre, le développement de son système, et réclamait surtout la créat. d'une troupe spéciale pour le service du génie. Il revint plus d'une fois dans la suite sur cette idée, que la raison devait enfin faire triompher. Il accompagna Louis XIV dans la guerre contre les Hollandais en 1673, dirigea les principaux siéges, rasa ou fortifia les places conquises, et s'honora surtout par la prise de Maëstricht, pour laquelle il inventa le système des parallèles. Il se rendit de là en toute hâte sous les murs de Trèves, en reconnut les fortifications, en traça le plan d'attaque, et, sans en attendre la reddition, dont il avait déterminé l'époque, alla rejoindre le roi pour visiter la Lorraine et l'Alsace. L'année suivante, après avoir indiqué les ouvrages qu'il convenait de faire sur les côtes de France et avoir défendu Oudenarde, il fut nommé brigadier des armées du roi. En 1675, il montra combien sa belle âme était exempte de jalousie, en donnant le conseil d'accueillir Cohorn, le seul rival qu'il eût en Europe, et qui, mécontent du prince d'Orange, offrait ses services à la France. Cette même année il prit Aire, Condé, Valenciennes, et reçut un brevet de maréchal-de-camp. A partir de cette époque, il ne se fera plus de siége important sans son intervention, les généraux se disputeront l'avantage de le posséder dans leurs armées, Louis XIV et son ministre recommanderont à tout le monde de bien ménager un vie si précieuse, et cependant il faudra forcer ce grand homme, toujours modeste au milieu de tant de triomphes et d'hommages flatteurs, à accepter la charge de commissaire-général des fortifications, vacante par la m. de Clerville (1677). Nous pouvons à peine énumérer sommairement les travaux qui signalèrent l'exercice de ses nouvelles fonctions : Dunkerque, Ypres, Meniu, Cassel, Charlemont, Maubeuge, Philippeville, Longwi, Sarrelouis, Thionville, Bitche, Phalsbourg, Béfort, Lichtenberg, Haguenau, Schelestadt, Huningue, Landskroon, Fribourg, Besançon, Strasbourg, Pignerol, Baïonne, St-Jean-Pied-de-Port, le fort d'Andaye, Saint-Jean-de-Luz, Saint-Martin-de-Ré, Brouage, Rochefort, Brest, Antibes, Belle-Ile, et un grand nombre d'autres ports, ou forteresses, ou places de guerre, furent ou fortifiés, ou réparés, ou créés même. Grâce à l'activité qu'il avait déployée depuis le traité de Nimègue, lorsque la guerre se ralluma en 1683, l'ennemi fut surpris de trouver la France, pour ainsi dire, inexpugnable sur tous les points. L'armée franç. entra en Belgique, et Vauban s'empara de Courtray, puis de Luxembourg, qui passait pour imprenable, et dont il augmenta la force par de nouveaux ouvrages. C'est à ce siége qu'il inventa les cavaliers des tranchées, qu'il changea la marche des sapes, et la rendit plus sûre et moins coûteuse; car il pensait toujours, avant tout, à ménager le sang du soldat. Le siége de Philisbourg, où il eut à lutter contre ses propres fortifications, fut peut-être ce qui lui fit le plus d'honneur; mais l'on ne peut taire pourtant ceux de Mons, de Namur, du Fort-Guillaume, l'un des ouvrages de Cohorn, et de Charleroi. Au milieu de sa gloire, il voyait avec douleur l'état déplorable où était tombée la France. Il crut, ainsi que ses dignes amis, Catinat et Fénelon, que le rétablissement de l'édit de Nantes serait une mesure aussi utile que juste dans cette grande crise, et que la reconnaissance des protestans n'était pas un appui à dédaigner pour le pays. Plus hardi que ses amis, il fit cette proposition au roi, qui l'accueillit, comme tout le monde sait, en laissant un champ libre au régime des conversions forcées. Enfin la paix de Ryswick (1697) vint fermer pour quelque temps l'une de nos plaies, celle de la guerre extérieure, et changer la nature des travaux de Vauban. Le bâton de maréchal lui fut donné en 1703, non sans une vive résistance de sa part; car il prévoyait que, cette dignité lui interdisant de servir sous un général, il ne pourrait plus diriger de siége. Il dirigea pourtant encore, et avec succès, celui de Brisach, sous le commandement du duc de Bourgogne; mais ce fut le dernier. Désespéré des revers de la France et de l'inaction à laquelle le condamnait

son titre de maréchal, mais toujours dévoré de l'amour du bien public, il s'occupa de mettre en ordre l'immense collection de matériaux, de projets, de plans qu'il avait recueillis ou conçus, dans le cours d'une vie si laborieuse, sur la levée des troupes, la stratégie, les fortifications, tout ce qui compose l'administration militaire, la marine, les finances, le régime intérieur et la religion même. Il forma de ces matériaux 12 vol. in-fol., qu'il intitula modestement : *mes Oisivetés*. C'est au milieu de ces travaux que la mort le frappa en 1707. Sept volumes de son recueil sont égarés; les 1er, 3e et 7e existent dans la bibliothèque de M. Le Pelletier de Rosambo, qui descend de Vauban par les femmes, ainsi que M. Le Pelletier d'Aulnay. L'énumération des écrits de Vauban serait aussi étendue que celle de ses travaux, et ne pourrait être encore qu'incomplète. Il suffira de dire qu'on les divise en trois sections : la 1re comprend les *mémoires* sur les sièges, les places et les frontières, les canaux et les rivières navigables; la 2e renferme les *traités* généraux ou œuvres militaires; dans la 3e on peut classer les *œuvres diverses*. Carnot, le général Dembarrère et M. Noël ont fait l'éloge de Vauban. Voltaire l'avait déjà appelé le premier des ingénieurs et le meilleur des citoyens; Fontenelle avait vu en lui un Romain, qu'il semblait que le siècle de Louis XIV eût dérobé aux plus heureux temps de la république, et St Simon lui-même l'avait déclaré le plus honnête homme de son siècle, le plus simple, le plus vrai, le plus modeste, etc. Ces louanges ne sont pas suspectes; mais on en sentira mieux toute la justesse, si l'on veut lire l'*Histoire du corps du génie*, par M. Allent.

VAUBAN (Anne-Joseph Le Prestre, comte de), arrière-petit-neveu du maréchal, né à Dijon en 1754, mort en 1816, entra comme sous-lieutenant dans les dragons de La Rochefoucauld à l'âge de 16 ans, suivit plus tard Rochambeau en Amérique en qualité d'aide-de-camp, et revint en France, en 1782, avec des dépêches de ce gén. Il était colonel du régim. d'Orléans (infanterie), lors du départ de Louis XVI pour Varennes. Il émigra à cette même époque, fit la campagne de 1792 comme aide-de-camp du comte d'Artois, accompagna ce prince en Russie, passa ensuite en Angleterre, et fit partie, en 1795, de l'expédition de Quiberon. Après avoir cherché de nouveau un asile en Angleterre, puis en Russie, il vint se faire arrêter et emprisonner à Paris en 1806. On lui enleva le manuscrit de ses *Mém. hist. pour servir à l'hist. de la guerre de la Vendée*, et le gouvernement s'empressa de les publier sous le nom du comte, qui maltraitait fort dans cet écrit ses compagnons d'armes et même ses anciens maîtres. On crut assez généralement alors que c'était là une manœuvre de la police impériale; mais l'ouvrage ayant été reproduit après le retour des Bourbons, en 1814, et ensuite pendant les cent-jours, l'aut. ne réclama point, que nous sachions. Au reste, il faut ajouter que M. de Beauchamp a réfuté quelques passages de ces *Mémoires* dans la *préface* de la 4e édition de son *Hist. des guerres de la Vendée*.

VAUBONNE (le marquis de), lieutenant-général au service de l'empereur d'Allemagne, né dans le comtat Venaissin en 1645, mort à Rome en 1715, servit d'abord la France, qu'il fut obligé de quitter à la suite d'une affaire d'honneur. Il obtint un avancement rapide dans les armées de l'empereur, pour lequel il montra beaucoup de zèle contre ses anciens compagnons d'armes, notamment dans le Trentin, à Trano, à Alexandrie, à Gaëte et à Fribourg, dont toutefois il fut obligé de se retirer, quoique commandant un corps de 20,000 hommes, à l'approche du maréchal de Villars.

VAUCANSON (Jacques de), mécanicien, né à Grenoble en 1709, mort en 1782, manifesta son goût et ses dispositions pour la mécanique dès sa plus tendre enfance. Il saisit de lui-même la structure et le jeu des pièces d'une horloge à laquelle il ne pouvait toucher, et, avec du bois et des instrumens grossiers, il en fit une autre qui marquait les heures assez exactement. Après plusieurs essais de ce genre que nous ne voulons pas énumérer, il vint à Paris étudier les sciences nécessaires à son art favori, et préparer ainsi les merveilles qui ont immortalisé son nom. Les perfectionnemens qu'a reçus la mécanique feront difficilement oublier l'automate qui jouait de la flûte, celui qui jouait à la fois du tambourin et du galoubet, et surtout les deux canards qui barbotaient, allaient chercher le grain, le saisissaient dans l'auge, l'avalaient, et lui faisaient subir une espèce de trituration, et, en un mot, tous les degrés de la digestion animale. Vaucanson fit encore, pour la *Cléopâtre* de Marmontel, un *aspic* qui s'élançait en sifflant sur le sein de l'actrice. Chargé par le cardinal de Fleury de l'inspection des manufactures de soie, il ne tarda pas à perfectionner le moulin à organsiner. L'on aura une idée des travaux qu'il a exécutés, lorsqu'on saura que, jusqu'à la fin de sa vie, il conserva la même activité et la même passion pour son art. Ce grand mécanicien paraît n'avoir pas eu de croyance religieuse. On lisait pourtant sur sa tombe, dans l'église de Ste-Marguerite, cette épitaphe : *Bonis omnibus, pietate, caritate, verecundiâ Flebilis*. Vaucanson était un véritable homme de bien. Son *éloge*, comme membre de l'académie des sciences, a été prononcé par Condorcet.

VAUCEL (Paul-Louis du), ami et agent de Quesnel et d'Arnauld, né à Evreux vers 1640, m. à Maestricht en 1715, fut d'abord attaché comme secrétaire à Pavillon, cet évêque d'Aleth qui résista aux ordres du roi touchant la régale. Exilé à St-Pourçain, il passa de là en Hollande (1681), et s'y lia avec Arnauld, qui crut pouvoir faire de lui un agent secret du parti janséniste à Rome. Du Vaucel partit en 1682 pour cette ville, où il prit le nom de *Valloni*, et entretint de là avec Arnauld et Quesnel une correspondance suivie. Obligé de quitter Rome, il voyagea en Italie et dans d'autres pays, toujours pour la même cause. Il a donné une édition des *Statuts synodaux d'Aleth*, 1674, in-12, et du *Traité de la régale*, de Caulet, 1681, in-4. On a de lui, en outre, un *Traité sur la régale*, 1689, in-4 (latin), et une *Relation de ce qui s'était passé touchant la régale à Aleth et à Pamiers*, 1681, in-12.

VAUCHER. V. Vaulchier.

VAUCHOT. V. Prudent.

VAUCLUSE. V. Fauque.

VAUDOIS (les). V. Valdo.

VAUDREUIL (Philippe Le Rigaud, marquis de), entra jeune dans la carrière des armes, fut nommé en 1689 gouverneur de Mont-Réal, et en 1703 gouverneur de tout le Canada. Il mourut à Quebec, dans cette charge importante, en 1721. Il s'en était montré digne par son courage et la fermeté de son administration. — Vaudreuil (Louis-Philippe Rigaud, marquis de), fils du précédent, né en 1723, parcourut avec distinction la carrière de la marine. Il fut fait prisonnier, en 1756, dans un combat opiniâtre contre les Anglais, qui lui laissèrent son épée et le renvoyèrent quelq. temps après sans échange. Il commanda un vaisseau au combat d'Ouessant (1778), fut chargé l'année suivante d'aller s'emparer du Sénégal, et, cette expédition terminée, croisa dans les mêmes parages, où il fit pour 8 millions de prises. Il alla ensuite joindre l'armée navale du comte d'Estaing, et, à son retour en France, après la prise de Grenade, refusa le commandement de St-Domingue, parce qu'il jugeait que ce n'était point la place d'un marin en temps de guerre. Il continua donc de servir avec distinction jusqu'à la paix de 1783. Il rentra alors en France, et y fut nommé lieutenant-général et grand'-croix de Saint-Louis. Il fit partie des états-généraux en 1789, siégea au côté droit,

émigra, revint dans sa patrie après le 18 brum., et mourut à Paris en 1802. — VAUDREUIL (Joseph-François DE PAULE, comte de), de la même famille que les précédens, né à Saint-Domingue en 1740, fit la guerre de Sept-Ans, obtint le grade de lieutenant-général et la charge de grand-fauconnier de France, suivit le comte d'Artois au siége de Gibraltar (1782), et plus tard en émigration, revint avec lui en 1814, fut alors nommé pair de France et gouverneur du Louvre. Il remplissait encore cette charge à sa mort en 1817.

VAUGE (GILLES), oratorien, né à Beric, au diocèse de Vannes, mort à l'institution de Lyon en 1739, après avoir professé la théologie d'une manière distinguée au séminaire de Grenoble, a laissé : le *Catéchisme de Grenoble*, souvent réimprimé ; le *Directeur des âmes pénitentes*, 2 vol. in-12, etc.

VAUGELAS (CLAUDE FAVRE DE), célèbre grammairien, né à Chambéry vers 1585, mort à Paris en 1650, fut d'abord gentilhomme ordin., puis chambellan de Gaston, duc d'Orléans. Il resta constamment attaché à ce prince, tant de fois disgracié; mais comme il en était mal payé de ses gages, il contracta des dettes dont il ne put jamais se libérer. L'étude le consola des rigueurs de la fortune. Il avait acquis une connaissance approfondie de la langue, et s'était fait la réputation de la parler très-correctement, genre de mérite fort rare à cette époq. : c'est à ce titre seul qu'il fut admis à l'académie française lors de sa fondation. Le choix de ses confrères, approuvé par Richelieu, le mit à la tête de la grande entreprise du *Dictionnaire*. Le nom de Vaugelas passera jusqu'à la dernière postérité, quoiqu'on lise peu ses ouvrages aujourd'hui. On a de lui : *Remarques sur la langue française*, Paris, 1647, in-4; ib., 1738, 3 v. in-12, avec les *notes* de Patru et de Thomas Corneille; *Quinte-Curce, de la Vie d'Alexandre-le-Grand* (traduction à laquelle il travailla 30 ans), Paris, 1653, in-4; 1659, même format. *Voy.*, pour plus de détails, l'*Histoire de l'académie française*, par Pélisson et d'Olivet, et les *Mémoires* de Niceron, t. 19, p. 294-303.

VAUGIRAUD (PIERRE-RENÉ-MARIE, comte de), vice-amiral, né aux Sables-d'Olonne en 1741, s'embarqua en 1756, comme garde de la marine, fut nommé enseigne en 1762, et commanda un aviso dans l'escadre d'évolution sous les ordres du comte d'Orvilliers, qui n'eut qu'à se louer de sa bonne conduite. Au combat d'Ouessant, il remplaça dignement M. Duchaffault, commandant de l'arrière-garde, après que ce brave officier eut été forcé par une blessure grave de quitter son poste. Bientôt il devint major en second, puis major-général des flottes combinées de France et d'Espagne, qui devaient effectuer une descente en Angleterre. Il fut choisi peu de temps après pour remplir les mêmes fonctions sur la flotte du comte de Grasse, qu'il préserva de la ruine totale dont elle était menacée par l'embrasement du vaisseau l'*Intrépide*, mouillé au milieu d'elle devant la ville du Cap de St-Domingue. Déjà il avait rendu le même service à Brest lors de l'incendie du *Roland*. Après le combat soutenu par le comte de Grasse, le 12 avril 1782, contre l'amiral anglais Rodney, Vaugiraud fut traduit, avec les principaux officiers français, devant un conseil de guerre; mais il fut acquitté honorablement, et reçut même du roi une lettre flatteuse et une pension de 1200 livres. Il se trouva en station à la Martinique en 1789, et se réunit au gouverneur, M. de Vioménil, pour comprimer les mouvemens d'insurrection qui se manifestaient dans cette colonie. De retour en France, et retiré en Poitou, il crut pouvoir lutter à main armée contre cette même révolution, dont quelques partisans trop fougueux vinrent l'inquiéter dans sa retraite; mais l'assemblée nationale rendit contre lui un décret de prise de corps, qui le décida à émigrer. Coblentz, l'armée de Condé, l'Angleterre, Quiberon, l'Isle Dieu le virent tour à tour intriguer ou combattre pour la cause royale. A peine rentré en France avec les princes qu'il n'avait point quittés, il fut nommé vice-amiral et gouverneur de la Martinique, où il continua à faire flotter le drapeau blanc pendant les cent-jours. Comme il croyait ne pas devoir compter beaucoup sur les troupes françaises, il s'était assuré le secours des Anglais, en cas de besoin. Aussi fut-il loué outre mesure dans la chambre des députés de 1815. Louis XVIII d'ailleurs, pendant sa retraite à Gand, l'avait élevé à la dignité de gouverneur-général des Antilles. Toutefois, en 1818, le ministère le rappela, ordonna une enquête sur sa conduite, qui avait été loin de plaire à tous les colons, et lui défendit de paraître devant le roi jusqu'à ce que la commission eût prononcé. Vaugiraud succomba à sa douleur en 1819.

VAUGONDY. V. ROBERT.

VAUGUYON (ANTOINE-PAUL-JACQUES DE QUÉLEN, duc de LA), né à Tonneins en 1706, m. à Versailles en 1772, fit les campagnes de 1733, 1734 et 1735, en qualité de colonel du régiment d'infanterie de Beauvoisis, et se distingua aux siéges de Kehl et de Philipsbourg, à l'attaque des lignes d'Eslingen et au combat de Clauzen. Il fut promu, en 1743, au grade de brigadier, et servit aux siéges de Menin, Ypres, Tournai, Oudenarde, Anvers et Maëstricht. Il contribua beaucoup au gain de la bataille de Fontenoy (1745) par la présence d'esprit qu'il eut de ne point arrêter le feu de sa batterie quand les boulets vinrent à lui manquer, et de faire tirer à poudre sur la redoutable colonne anglaise. Elevé au grade de maréchal-de-camp pour cette action; il se distingua encore à Rocoux et à Laufeld, fut créé lieutenant-général en 1748, chevalier commandeur des ordres du roi en 1753, et justifia ces récompenses par de nouveaux services. Mais c'est surtout comme gouverneur des quatre petits-fils de Louis XV, qu'il mérite une place dans l'histoire. L'aîné de ces princes, le duc de Bourgogne, m. à l'âge de 10 ans, en 1761. Les trois autres devaient régner successivem. sous le nom de Louis XVI, de Louis XVIII et de Charles X. Le duc de La Vauguyon était un homme pieux et éclairé. — Le duc de LA VAUGUYON, lieutenant-général, fils du précédent, dont il hérita la pairie, né en 1746, fut envoyé à 30 ans comme ambassad. près les états-généraux, réussit, dans l'intérêt du commerce franç., à y balancer l'influence de la diplomatie anglaise, et à son retour rapporta au roi les vœux des Hollandais pour une alliance offensive et défensive. Créé chevalier de l'ordre du St-Esprit en 1784, et nommé à l'ambassade d'Espagne, il sut encore justifier ce choix par les talens qu'il déploya; il entra très-avant dans la confiance du comte de Florida Blanca, ministre dirigeant du cabinet de Madrid, concerta avec lui les moyens de resserrer les liens qui unissaient les deux royaumes, et mérita ainsi la décoration de l'ordre de la Toison-d'Or que lui conféra Charles III (1788). Le duc de La Vauguyon fut rappelé l'année suiv. pour prendre possess. du portefeuille des affaires étrangères; il ne le garda que quelq. jours, et retourna à son ambassade d'Espagne, il y fut remplacé dans ses fonctions par Bourgoing le 1er juin 1790, à l'occasion des différends qui s'étaient élevés entre les cabinets de Madrid et de St-James, et qu'on attribuait à ses négociations. Mais il ne quitta point cette résidence, et publ. en forme de justification un exposé de sa conduite politique ainsi que sa correspondance avec le ministre Montmorin. Ce *Mém.*, qui fut lu à l'assemblée constituante (2 août 1790), dissipa les injustes soupçons qu'on avait accrédités contre lui. Il fut appelé par Louis XVIII à Vérone en qualité de ministre à la fin de 1795, suivit plus tard ce prince à Blackenbourg, et le servit fidèlem. Cependant, moins de 18 mois après, il encourut sa disgrâce, à la suite d'intrigues ourdies contre lui, et fut remplacé par le comte de St-Priest (*v.* le *Moniteur* de fév. 1797). Revenu en Espagne, il y resta jusqu'en 1805, époque à la-

quelle il rentra en France. La restauration le tira d'une retraite absolue pour lui faire prendre sa place à la chambre des pairs, où il vota constamm. parmi les défenseurs des libertés légales. Le duc de La Vauguyon est m. le 14 mars 1828. Son fils lui a succédé à la pairie. M. le duc de Choiseul a prononcé l'éloge funèbre du duc de La Vauguyon à la chambre des pairs, dans la séance du 10 avril suivant.

VAULCHIER (Matthieu), et non pas *Vauchier* ni *Vaucher*, né dans le 16e S. à Arlay, près de Lons-le-Saunier, joignait à des connaissances assez étendues pour le temps le courage d'un soldat. Il servit Charles-Quint dans les guerres contre les protestans d'Allemagne, et reçut de ce prince, avec la charge d'un de ses rois d'armes, le surnom de *Franche-Comté*. Il a trad. de l'espagnol en franç. le *Commentaire* de don Louis d'Avila *de la guerre d'Allemagne*, Anvers, 1550, in-8.

VAULX-CERNAY (Pierre, moine de), embrassa jeune la vie religieuse dans l'abbaye de ce nom au diocèse de Paris. Il prit une part active à l'expédition contre les Albigeois, et en écrivit l'histoire de 1206 à 1218. Cette *Histoire* fut publ., pour la première fois, à Paris, 1615, in-8, par les soins de Nicolas Camusat. Duchesne la insérée dans sa *Collection* des historiens de France, tom. 5, p. 554, et dans le t. 7 de la *Bibliotheca cisterciensis.* Elle a été trad. en franç. par Arnaud de Serbin, Paris, 1565, in-8, et récemment par M. Guizot, sur l'édition de Tissier. Cette dern. traduct. forme le tom. 13 de la collect. des *Mémoires relatifs à l'Histoire de France*, Paris, Brière, 1823 et années suivantes.

VAUMORIÈRE (Pierre d'ORTIGUE de), littérateur médiocre, né vers 1610 à Apt en Provence, m. en 1693, fut accueilli à Paris dans le gr. monde, où ses qualités aimables, ses manières élégantes le firent généralem. chérir, mais où il se ruina complètement par sa passion du jeu. C'est alors qu'il fit ressource de sa plume. Outre la continuation du *Faramond* de La Calprenède, dont il donna les 5 dern. vol., on a de lui : *le Grand Scipion*, Paris, 1658, 4 v. in-8; *Histoire de la Galanterie des Anciens*, ibid., 1671, 2 vol. in-12, très-rare; *Diane de France*, ibid., 1674, in-12; *Mademoiselle de Tournon*, ibid., 1679, in-12; *Agiatis, reine de Sparte*, ibid., 1685, 2 vol. in-12; *l'Art de plaire dans la conversation*, ibid., 1688, in-12; 1698, même format; *Harangues sur toutes sortes de sujets, avec l'art de les composer*, ibid., 1688, in-4; 1693 et 1713, même format, etc.

VAUQUELIN (N.), intrépide marin, né en 1726, fut embarqué dès l'âge de 10 ans sur un bâtiment que commandait son père, et se fit connaître par un prem. fait d'armes contre une frégate anglaise, qu'il contraignit de s'éloigner après un combat très-vif (1745). Le zèle et l'habileté qu'il mit, dix ans plus tard, à reconnaître les ports de la Grande-Bretagne, suivant les instructions du ministère, lui valurent le commandem. d'une frégate, avec ordre de porter des renforts et des munitions à Louisbourg. Il fit des prodiges pour défendre la colonie, et voyant que ses efforts seraient inutiles, il résolut d'aller solliciter des secours en France, et traversa la flotte anglaise avec une hardiesse, une habileté et un bonheur qui excitèrent l'admiration de l'amiral Boscaven. Chargé de conduire trois frégates au Canada, il retarda quelque temps la prise de Québec (1759). Il essaya de s'échapper, lorsqu'il vit la place prête à succomber; mais il fut pris sur son bâtiment, où il était resté seul et auquel il avait fait mettre le feu dans son noble désespoir. Grâce à ce trait d'intrépidité, Vauquelin fut enfin nommé lieutenant de vaisseau (1763) dans la marine royale, où jusqu'alors il n'avait pu obtenir de grade parce qu'il n'était point gentilhomme. Mais des envieux eurent le crédit de le faire enfermer, après qu'il se fut encore signalé par de nouveaux services. A peine rendu à la liberté, il fut trouvé percé de coups (1763), sans qu'on ait jamais pu découvrir les auteurs de ce crime.—V. Desyvetaux et Fresnaye.

VAUTIER (François), premier médecin de la reine Marie de Médicis, né à Montpellier en 1592, m. en 1652, sut prendre sur cette princesse un gr. ascendant et se rendit odieux par cela même au cardinal de Richelieu, qui le fit enfermer, de 1631 à 1643, d'abord dans les prisons de Senlis, puis à la Bastille. Il reparut à la cour, dès que ses fers furent brisés, et y obtint le titre de prem. médecin de Louis XIV. Il réclama, en cette qualité, la surintendance du Jardin des Plantes, qui primitivem. y était attachée, et l'obtint non sans beaucoup de difficultés. Entre autres améliorations qu'on lui dut, il faut noter la substitution d'un cours d'anatomie aux leçons insignifiantes que l'on donnait alors dans le jardin.

VAUVENARGUES (Luc de CLAPIERS, marquis de), célèbre moraliste, né à Aix en Provence en 1715, m. en 1747, avait reçu de la nature une constitution aussi faible que son âme était généreuse et son esprit supérieur. Il entra dans la carrière militaire à 17 ans; mais les fatigues qu'il eut à supporter dans la funeste retraite de Prague, ruinèrent pour jamais sa santé. Il quitta le service, à peine âgé de 26 ans, n'étant encore que capitaine. L'activité de son âme avait besoin de trouver un aliment : il tourna ses vues vers la diplomatie. Se voyant sans fortune, sans protection, et ne voulant point recourir à l'intrigue, il écrivit directem. au roi et au ministre des affaires étrangères pour leur exposer avec une noble confiance sa situation et ses projets. Le ministre, M. Amelot, lui répondit par ces promesses vagues que l'on peut se dispenser de tenir sans paraître avoir manqué à sa parole, et dès-lors Vauvenargues dut renoncer, si déjà il connaissait les hommes, à l'espoir de rien obtenir. Il était retourné dans le sein de sa famille, lorsqu'il fut frappé d'une petite-vérole qui le défigura entièrem. et le laissa dans un état d'infirmité et de souffrances sans remède et presque sans relâche. Comme Pascal, il se mit à composer dans la solitude et au milieu des plus vives douleurs quelques écrits où sa belle âme s'est peinte tout entière et sans effort. Moins profond et moins sublime que cet admirable penseur, il se fait plus aimer peut-être, parce qu'il ne paraît pas se complaire à humilier l'espèce humaine, à l'écraser sous le poids de ses misères sans nombre : on voit qu'il cherche des consolat. pour lui-même et pour les autres. C'est là un trait qui le distingue encore de La Bruyère et de La Rochefoucauld. Il vécut et m. en honnête homme, en sage, mais non en chrétien. Toutefois il ne chercha point à propager sa religion, qui était le deisme, et respecta celle de ses concitoyens. Voltaire, qui fut son ami, eut toujours pour lui la plus tendre vénération, et s'honora par le touchant hommage qu'il rendit à sa mémoire dans l'*Eloge funèbre* des officiers morts pendant la guerre de 1741. La prem. édit. des ouvr. de Vauvenargues parut en 1746, in-12, Paris, sous ce titre, *Introduction à la connaissance de l'esprit humain, suivie de réflexions et de maximes.* Parmi celles qui suivirent, nous citerons celle de 1747, publ. par les abbés Trublet et Séguy; celle de 1797, Paris, 2 v. in-12, que l'on doit à M. de Fortia d'Urban; et celle de Suard, Paris, 1806, 2 vol. in-8. Les éditeurs de la collection des *Prosateurs français* ont publ., en 1818, sous le titre de *Supplément*, tout ce qui restait inédit des écrits de Vauvenargues. Ce supplém. a été reproduit dans la belle édition de Brière, Paris, 1821, 3 vol. in-8. On a de M. Ch. de St-Maurice un *Eloge de Vauvenargues* qui fut couronné par l'acad. d'Aix : il a été impr. en tête des *OEuv. posthumes de Vauvenargues*, 1821, in-8.

VAUVILLIERS (Jean), professeur distingué, né à Noyers en Bourgogne vers 1698, m. en 1766, occupa successivem. les chaires de troisième, de se-

sonde et de rhétorique au collége de Dormans-Beauvais, et fut nommé coadjuteur - survivancier de l'abbé Vatry, lecteur de grec au collége royal. On cite de Vauvilliers un discours sur la bataille de Fontenoy, impr. sous ce titre : *Ludovico Victori moderato, Oratio in collegio Dormano Bellovaco habita.... à Joanne Vauvilliers*, etc., 1746, in-4. On lui doit aussi l'édit. grand in-8, 1752, du *Schrevelii lexicon græco-latinum*.

VAUVILLIERS (JEAN-FRANÇOIS), savant helléniste, fils du préc., né à Paris en 1737, m. en Russie en 1801, fit de grands progrès dans la connaissance des langues anciennes sous la direction de son père, fut nommé, dès 1766, lecteur et professeur de grec au collége royal, et entra à l'académ. des inscriptions et belles-lettres en 1782. La révolution, qui vint arrêter le cours de ses travaux, lui donna, entre autres places, celle de lieutenant de maire. Il se trouva, en cette qualité, chargé des subsistances, au milieu de la disette réelle ou factice. Il eut besoin de tout le jugement, de toute l'activité et de toute la force de caractère dont il était doué, pour se mettre au niveau de ses nouvelles fonct., si étrangères à ses études antérieures ; mais il réussit au-delà de toute espérance. Cependant le caract. dominant de sa vie politique fut une opposition constance à toutes les idées de la révolution, dont les progrès le mirent bientôt dans la nécessité de donner sa démission de membre de la municipalité de Paris, et même de professeur. Il faillit être une des victimes du comité révolutionnaire, et se vit pourtant nommé quelque temps après agent supérieur du ministre de l'intérieur pour les subsistances. Mais il se démit encore de cette charge importante pour ne pas prêter le serment de haine à la royauté. Enfin, après avoir eu à se purger d'une accusation que porta contre lui le directoire, il fut député par l'assemblée électorale de Versailles au conseil des cinq-cents, où il professa les principes par lesquels il s'était déjà fait connaître. Compris dans la liste de déportat. du 18 fructidor, il se réfugia en Suisse, puis en Russie, où les empereurs Paul Ier et Alexandre le protégèrent et le firent vivre honorablement. Nous citerons de lui : *Essai sur Pindare*, Paris, 1772, in-12 ; *Examen du gouvernement de Sparte* ibid., 1769, in-12 ; *Sophoclis tragœdiæ septem*, etc., 1784, 2 vol. in-4 ; *Extraits des divers auteurs grecs à l'usage de l'école militaire*, 1768, 6 vol. in-12 ; *Temoignage de la raison et de la foi contre la constitution civile du clergé*, 1791, in-8 ; *Questions sur les sermens, en particulier sur celui de haine à la royauté*, 1796. Il est à souhaiter que sa famille publie ses *Idées sommaires sur les sociétés politiques*, ouvr. auquel il attachait beaucoup de prix et qui lui a coûté 15 ans de travaux.

VAUX (NOEL JOURDA, comte de), maréchal de France, né en 1705, au château de Vaux, diocèse de Puy, m. à Grenoble en 1788, entra au service en 1724 comme lieutenant au régiment d'Auvergne, servit avec distinction en Italie, en Corse et en Bohême, et obtint le commandem. du régiment d'Angoumois. Sa belle conduite dans les guerres de Flandre lui valut le grade de brigadier après la prise de Bruxelles par le maréchal de Saxe. Il justifia cette récompense par de nouveaux services, fut envoyé en Corse pour s'y mettre à la tête des troupes, et fut fait lieutenant-général. De retour sur le continent, il se distingua à la bataille de Corbach, aux siéges de Cassel et de Wolfenbuttel, au combat de Johannisberg, etc., et fut nommé commandant en second de la province des Trois-Evêchés, et commandeur de l'ordre de St-Louis (1764). Envoyé de nouveau en Corse (1769) pour y commander en chef, il soumit en trois mois cette île, qui jusque-là avait paru indomptable. Enfin les preuves de talent et de courage qu'il avait données pendant près de 60 ans, dans 19 siéges, 10 combats et 4 batailles, lui mériterent la dignité de maréchal de France en 1783. Il faut ajouter à son éloge qu'il donna toute sa vie l'exemple d'une scrupuleuse probité et d'un rare désintéressement.

VAUXCELLES (SIMON-JACQUES BOURLET, abbé de), littérateur, né à Versailles en 1734, m. en 1802, fit ses études d'une manière distinguée et ne tarda pas à se faire connaître par son talent pour la chaire, qui lui valut le titre de prédicateur du roi et plus. bénéfices. Il vécut à Paris, dans la société des gens de lettres, parmi lesquels il comptait pour amis Delille et Thomas, ses anciens condisciples. Il travailla successivem. au *Mercure*, au *Journal de Paris*, à la *Quotidienne*, au *Mémorial*, et fut proscrit avec Fontanes et La Harpe, ses collaborateurs à cette dern. feuille (1797). Mais ayant échappé à la déportation et obtenu, après le 18 brumaire, l'autorisat. de rester à Paris, il chercha des ressources dans de nouvelles publications littéraires. Sans parler des articles qu'il a publ. dans les journaux, nous citerons de lui : *Eloge de d'Aguesseau*, Paris, 1760, in-8 ; *Panégyrique de St Louis*, ibid., 1761, in-4 et in-8 ; *Oraison funèbre de Louis XV*, 1774, in-4 ; *Discours aux enfans du duc d'Orléans*, sur la m. de leur aïeul (Louis-Philippe-Xavier), 1786, in-8 ; une édit. des *Lettres de madame de Sévigné*, ibid., 1801, 10 vol. in-12, avec une *vie* de cette dame et des réflexions sur ses *Lettres* ; un *Commentaire* sur les *Oraisons funèbres* de Bossuet, 1805, in-8 ; des *notes* sur le prem. vol. des *Mémoires secrets* de Duclos, insérées dans le tom. 6 des *OEuvres complètes* du même auteur, édit. de M. Auger.

VAVASSEUR (le P. FRANÇOIS), poète latin et littérateur, né en 1605 à Paray dans le Charolais, m. à Paris en 1681, embrassa la règle de St-Ignace, et ne put rester étranger aux tristes querelles du jansénisme. Il remplaça au collége de Clermont, à Paris, le P. Pétau, et se montra digne du choix dont l'avaient honoré ses supérieurs. Il possédait le grec, l'hébreu, et surtout le latin : l'abbé d'Olivet le regarde comme le meilleur humaniste de son temps. Ses *Poésies* furent publ. par le P. Lucas, son confrère, Paris, 1683, in-8, précéd. d'une courte *notice* sur l'auteur et de quelques vers à sa louange. Nous nous dispenserons d'énumérer ses autres écrits ; car ses *œuvres* ont été recueillies en un vol. in-fol., Amsterdam, 1709, sous ce titre : *Fr. Vavassoris opera omnia, antehàc edita, theologica et philologica, ad quæ accesserunt inedita et sub ficto nomine emissa*. *Voy.*, pour plus de détails, les *Mémoires* de Niceron, t. 27, p. 132-52 ; *le Parnasse français* de Titon du Tillet, p. 360, et la *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*. — V. LEVAVASSEUR et MASSEVILLE.

VAYER. V. MOTHE et BOUTIGNY.

VAYRAC (l'abbé JEAN de), né au village de ce nom, dans le Quercy, fit un séjour de 20 ans en Espagne, et se rendit à Paris vers 1710. Nous citerons de lui : *l'Etat présent de l'empire*, Paris, 1711, in-12 ; *Lettres et Mémoires du cardinal Bentivoglio*, ibid., 1713, 2 vol. in-12 ; *Maximes de droit et d'état*, ibid., 1716 ; *Histoire des Révolutions d'Espagne*, ibid., 1719, 4 vol. in-12, et depuis 5 vol. in-8 ; *Etat présent de l'Espagne*, ib., 1718, 4 vol. in-12 ; *Dissertation historique, topographique et critique sur la véritable situation d'*Uxellodunum, *dont il est parlé dans les Commentaires de César, avec un plan dressé sur les lieux*, ib., 1725.

VAYRASSE D'ALAIS (DENIS). V. ALLAIS.

VAYRINGE (PHILIPPE), habile mécanicien, né en 1684 à Nouillonpont en Lorraine, m. à Florence en 1746, est un exemple frappant de ce que peut faire la persévérance jointe au génie. Il commença par travailler chez un serrurier de Metz, qui le payait à raison de 20 sols par mois, et bientôt il fut en état de faire une horloge sans avoir eu de maître. Il se rendit à Nanci, où il se maria avantageusement et établit une boutique d'horlogerie. Il ne tarda pas à être connu, et fut nommé horloger de la ville, puis mécanicien du duc de Lorraine Léopold, qui le fixa à Lunéville en lui donnant un

traitement honorable. Dans un voyage que Vayringe fit à Londres, il apprit la géométrie, l'algèbre et l'usage de toutes les machines de physique. Il fut chargé, en 1731, de faire à l'acad. de Lorraine un cours de physiq. expérimentale, qui eut le plus gr. succès. Lors de la cession de la Lorraine à la France, il accompagna le duc Léopold en Toscane, quoiqu'il eût reçu les offres les plus brillantes pour ne pas s'expatrier. Mais dans un voyage qu'il fit à Graviua, ville située au milieu de marais, il y prit le germe de la maladie qui devait l'emporter. Nous n'avons pu énumérer ici les chefs-d'œuvre de cet Archimède lorrain. *Voy.*, pour plus de détails, la *Bibliothèque de Lorraine*, par D. Calmet, pag. 987-99, et les *Observations* de l'abbé Desfontaines, t. 10, p. 280.

VEAUX (Antoine-Joseph), général français, né à Seurre en 1764, entra au service dès sa première jeunesse, comme simple soldat, ne devint officier qu'au commencem. de la révolution, et fut nommé général de brigade en 1797. Lors de l'invasion des alliés en 1814, il prit de son chef le commandem. de la ville d'Auxonne, qu'il sauva. Mis à la demi-solde après le rétablissem. des Bourbons, il alla audevant de Bonaparte en mars 1815, fut nommé lieutenant-général, commandant de la 18e division militaire et membre de la chambre des représentans, où il se montra l'un des plus chauds partisans du maître éphémère de la France. Traduit devant la cour d'assises de Dijon en 1816, il fut acquitté, et se donna la m. lui-même, l'année suiv., par suite d'une aliénation mentale.

VEBER. V. Weber.

VECCHIETTA (Lorenzo di Piero), sculpteur et fondeur, né à Sienne en 1482, m. en 1540, exécuta le *tabernacle* en bronze du maître-autel de la cathédrale de Sienne, ainsi que les ornemens en marbre qui subsistent encore aujourd'hui. On lui doit en outre un *Christ nu* en bronze, exécuté pour la chapelle des peintres siennois dans l'hôpital de la Scala, et deux statues en marbre des *Apôtres saint Pierre et saint Paul*, pour la loge des officiers de la banque. Il cultiva aussi la peinture avec quelque succès.

VECCHIETTI (Jean-Baptiste), prêtre et savant orientaliste, né à Cosenza en 1552, m. en 1619, a laissé une *Relation de la Perse*, qui est restée MS. à la bibliothèq. de Nanni à Venise. — Vecchietti (Jérôme), frère du précéd., entra aussi dans les ordres, se livra à l'étude de l'histoire sacrée et de la théologie, et m. en prison à l'âge de 80 ans, pour avoir composé un ouvr. considérable de chronolog., où l'on crut trouver des opinions erronées et coupables. Cet ouv. est int. : *de Anno primitivo ab exordio mundi ad annum julianum accommodato, et de sacrorum temporum Ratione*, Augsbourg, 1621 ou 1623, in-fol.

VECCHIO DI SAN BERNARDO (Franç. Menzocchi, dit le), peintre, né à Forli vers 1510, m. en 1574, n'eut d'abord qu'un dessin très-maigre; mais plus tard il changea entièrement de manière et adopta un style correct, gracieux, animé, et d'une admirable expression. Outre deux tableaux latéraux qui ornent la chapelle de St François-de-Paule dans la basilique de N.-D.-de-Lorette, et dont l'un est le *Sacrifice de Melchisédech*, l'autre le *Miracle de la manne dans le désert*, on vante beaucoup une gr. machine qu'il a peinte à fresque dans l'église de Sainte-Marie *della Grata*, à Forli, et qui repres. *Dieu le Père environné des chœurs des anges*. — Pierre-Paul et Sébastien Menzocchi, ses fils et ses élèves, furent des artistes d'un goût naturel et sans recherche, mais dont les inventions sont extrêmem. ordinaires. Il existe de Sébastien, le moins faible des deux, un tableau qu'il peignit dans le couvent de St-Augustin en 1593.

VECCUS, patriarche de Constantinople au 13e S., se fit connaître de bonne heure par son érudition, son éloquence et ses vertus. Il était *chartophylax*, c.-à-d. gardien des archives de Ste-Sophie, lorsque Michel Paléologue le nomma chancelier et chef de la justice dans toute l'étendue de l'empire. Plus tard (1269), il fut envoyé en ambassade auprès de St Louis à Tunis, pour négocier la réunion des deux églises. Il paraît toutefois qu'à cette époque il ne croyait pas à la légitimité d'une telle réunion; car, trois ans après, il fut emprisonné pour avoir contrarié publiquem. le désir qu'avait l'empereur de mettre à exécut. ce grand acte politiq. Rendu bientôt à la liberté, grâce aux murmures qui éclatèrent de toutes parts, il médita plus. ouvr. sur cette question, fut frappé des preuves de l'orthodoxie des Latins, et devint le partisan le plus ardent de la réconciliation des deux églises. Cette réconciliation s'opéra en effet au 2e concile général de Lyon (1274), où Veccus fut député par l'empereur; mais cette mesure fut illusoire, et les Grecs n'en persistèrent pas moins à regarder les Latins comme des hérétiques. Le patriarche Joseph, qui partageait cette opinion et cherchait en secret à la faire triompher, fut déposé. Veccus le remplaça en 1275, et se fit estimer de tous les hommes sages; mais les intrigues de la princesse Eulogie le forcèrent à donner sa démission. Rétabli sur son siége en 1280, il en resta paisible possesseur jusqu'à l'avènement d'Andronic, qui le relégua dans un monastère de la Bithynie. Veccus y m. en 1298 de misère suivant les uns, de vieillesse ou de maladie selon les autres. Il avait composé un grand nombre d'ouvr. sur la réunion et le schisme. Quelques-uns ne nous sont point parvenus: ceux qui nous restent se trouvent pour la plupart dans la Grèce orthodoxe (*Græc. orthoxa*) d'Allatius. Nous nous contenterons de citer : *de l'Union et de la Concorde des églises de l'ancienne et de la nouvelle Rome*, en grec; *la Sentence synodale*, en grec; *Testament*, ouvr. composé dans son exil; *de l'Injustice soufferte par Veccus, quand on l'a chassé de son siége*; et enfin *Apologétiques où l'on prouve qu'aucun des usages des Grecs n'est détruit par l'acceptation de l'union avec les Latins*.

VECELLI (Tiziano). V. Titien.

VECELLI ou VECELLIO (François), peintre, né à Cadore en 1483, m. dans un âge fort avancé, était frère et élève du Titien, dont son style se rapproche beaucoup. On cite de lui un assez gr. nomb. de peintures dans l'église de St-Sauveur de Venise, et une admirable *Nativité de Notre-Seigneur* à St-Joseph de Bellune. Mais un tableau qui excita la jalousie même du Titien est celui que l'on voit dans l'église de St-Vit de Cadore, et qui représente le *St titulaire en habit militaire*, au milieu d'autres saints. — Horace Vecellio, neveu du précéd., fils et élève du Titien, né à Venise, se montra comme peintre de portraits, digne de marcher sur les traces de son père. Mais la recherche de la pierre philosophale lui fit négliger son art et l'empêcha d'acquérir autant de réputat. qu'il avait de talent. D'ailleurs la peste qui ravagea Venise en 1576, l'enleva dans un âge très-peu avancé. — Marco Vecellio, neveu et élève du Titien, né à Cadore en 1545, m. en 1611, est celui qui, après ce grand maître, a fait le plus d'honneur à sa famille. Il existe de lui plusieurs tableaux d'autel à Venise, à Trévise et dans le Frioul. L'une des paroisses de Cadore possède la plus remarquable de ses compositions; c'est un *Crucifix*, de chaque côté duquel sont deux sujets tirés de la vie de *Ste Catherine, vierge et martyre*. — Tiziano Vecellio, fils du précédent, surnommé *Tizianello*, florissait dans les premières années du 17e S. Les ouvr. qui existent encore de lui à Venise se sentent du goût maniéré qui commençait alors à s'introduire dans l'école vénitienne. Cependant les artistes estiment ses portraits et ses têtes de caprice coiffées d'une manière bizarre. Il peignait encore en 1648. — Fabrizio Vecellio, d'une autre branche que les précéd., m. en 1580, s'est fait connaître par un excellent tableau qui orne la salle du conseil de Piève. — César Vecellio, frère du pré-

cédent, m. vers 1600, est plus connu comme graveur que comme peintre. Il a publié à Venise deux ouvr. de gravures : *Ogni sorta di mostre di punti tagliati, punti in aria*, etc., extrêmement rare; *Degli abiti antichi e moderni di diverse parti del mondo, libri fatti da Cesare Vecellio*, 1590, in-8; réimpr. en 1664.—Thomas VECELLIO, autre peintre de la même famille, m. en 1620, est connu par une *Nativité* et une *Cène* de Notre-Seigneur, que l'on conserve dans l'église paroissiale de Lozzo.

VEDRIANI (LOUIS), historien, né à Modène en 1601, m. en 1670, a laissé divers ouvr. estimés et véritablem. utiles, mais écrits sans correction et souvent inexacts. Nous citerons : *Recueil des peintres, sculpteurs et architectes de Modène*, Modène, 1662, in-4; *Vies et Eloges des card. de Modène*, ib., 1663, in-4; *Histoire de Modène*, ib., 1667, in-4.

VEEN (OTTO van) ou *Otto-Vœnius*, peintre hollandais, né en 1556 d'un bourguemestre de Leyde, mort à Bruxelles en 1634, refusa les offres avantageuses de plusieurs souverains pour consacrer ses talens à son pays. Le prince de Parme, alors gouverneur des Pays-Bas Espagnols, l'honora du titre d'ingénieur en chef et de peintre du roi. L'archiduc Albert, qui avait succédé au prince de Parme, lui donna l'intendance des monnaies de Bruxelles. Cet artiste, qui eut l'honneur de former un élève tel que Rubens, avait d'autres talens encore que celui de peintre. Le chevalier Buttart, qui a écrit la vie d'Otto van Veen, cite de lui un gr. nombre d'ouv., entre autres la *guerre des Bataves contre les Romains*, tirée des 4e et 5e liv. de Tacite, Anvers, 1612, in-4, avec 40 estampes; les *Emblèmes d'Horace*, avec des observ. lat., franç., ital. et flamandes; la *Vie de St Thomas d'Aquin*, ornée de 32 pl., etc. — Gilbert van VEEN, son frère, mort à Anvers en 1628, grava au burin, dans la manière de Corn. Cort, *la Promesse de mariage d'Isaac et de Rebecca*, d'après Balth. Peruzzi, en 5 feuilles, et plusieurs beaux portraits.

VEGA (GARCILASO de LA), capitaine espagnol, né à Badajoz, accompagna don Pedro d'Alvarado au Pérou en 1535, se jeta dans le parti des Pizarre, suivit Gonzale Pizarre dans son expédition des Amazones, et reçut en récompense de ses services un département d'Indiens, qui valait 48 mille ducats de rente. Il abandonna tout-à-fait le parti de Gonzale Pizarre en 1546 pour passer sous les drapeaux du président La Gasca. Fidèle depuis au parti royaliste, il fut nommé gouverneur de Cuzco et intendant de la justice. Il m. en 1559 dans le chef-lieu de son gouvernement, où il s'était fait aimer par une administration paternelle et avait fondé plus. établissemens utiles, notamment un hôpital pour les Indiens. — *Voy.* GARCIASLASO et LOPE.

VÉGA (GEORGE, baron de), officier d'artillerie autrichien, né en 1754 à Sagoritz en Carniole, fut nommé ingénieur dans ce duché, puis en Hongrie, et eut occasion de se faire connaître avantageusem. de Joseph II. Placé d'abord par ce prince au 2e régiment d'artillerie comme lieutenant, il y professa long-temps les mathématiques, se distingua dans plusieurs campagnes contre les Français, et devint successivement major, lieutenant-colonel, chevalier de l'ordre de Marie-Thérèse et baron de l'empire. Il était destiné à parvenir aux premiers rangs de l'armée lorsqu'il périt de la manière la plus funeste en 1802. On trouva son corps sur les bords du Danube; mais ce ne fut qu'en 1811 qu'on découvrit qu'il avait été assassiné et jeté dans le fleuve par un meunier des environs de Rusdorf, qui l'avait dépouillé. Le baron de Véga, mathématicien distingué, était membre de plusieurs académies, entre autres de celle de Gottingue, d'Erfurt et de Berlin. Il a laissé : *Cours de mathématiques à l'usage du corps d'artill. de l'armée impér* (allem.), Vienne, 1786 à 1800, 4 vol. in-4; 1802, in-fol.; *Collection complète des grandes tables logarithmo-trigonométriques* (allemand), Leipsig, 1794, in-folio; *Manuale logarithmico-trigonometricum*, etc., ib., 1800, in-4; 1814; *Système naturel des mesures des poids et des monnaies*, Vienne, 1803, in-4.; etc.

VÉGÈCE (FLAVIUS-VEGETIUS-RENATUS), le plus célèbre des auteurs qui ont écrit en latin sur l'art militaire, florissait vers la fin du 4e S. sous Valentinien II. On conjecture qu'il habitait Constantinople. L'ouvrage que nous avons de lui est intitulé : *de Re militari libri quinque*. C'est, comme il nous l'apprend lui-même, un extrait de ce qu'il avait trouvé de plus intéressant sur la discipline des Romains, dans les écrits de Caton le Censeur, de Cornélius Celse, de Frontin et de Paterne, ainsi que dans les ordonnances d'Auguste, de Trajan et d'Adrien. Parmi les édit. de Végèce, on distingue celles de Valart, Paris, 1762, in-12, et de Schwebel, Nuremberg, 1767, in-4, et Strasbourg, 1806, in-8. Parmi les traduct. franç., nous citerons celles de Nicol. Volkyr, Paris, 1536, in-fol., fig. en bois; de J.-J. de Walhausen, Amsterdam, 1616, in-fol., fig., de Bourdon de Sigrais, Paris, 1743, in-12; Amsterdam, 1744; Paris, 1759, in-12; et 1767, avec l'edit. de Schwebel déjà indiquée; enfin de Bongars, Paris, 1772, in-12. On consultera avec fruit les *Commentaires* de Turpin de Crissé sur Végèce, et l'*Essai* de Galitzin sur son 4e livre seulem. — VÉGÈCE (Publius), souvent confondu, mais à tort, avec le précédent, est auteur d'un traité de l'art vetérinaire, intitulé : *Artis veterinariæ, sive Mulomedicinæ libri quatuor*, dont l'édition la plus correcte et la plus estimée est celle que l'on doit à J.-M. Gesner, Manheim, 1781, in-8. Une traduct. de cet ouv., par Saboureux de la Bonnéterie, forme le 6e vol. des *Anciens ouvr. relatifs à l'agriculture*.

VEGIO. V. MAFFÉO.

VEIGA (EUSÈBE de), astronome, né en 1718 à Revelles, dans le diocèse de Coimbre, prit l'habit de St-Ignace, se rendit à Rome lors de l'expulsion des jésuites du Portug., concourut dans la cap. du monde chrétien à la redact. des *Effemeride astronomiche*, et y m. recteur de l'hôpital royal des Portugais en 1798. On a de lui : *Planetario lusitano explicado com problemas.... para uso de nautica e astronomia em Portugal, e suas conquistas*, Lisbonne, 1758, in-8; *Planetario romano, cioe Effemeride astronomiche*, Rome, 1786-94, 8 vol. in-8, etc. On trouve une courte notice sur sur le P. Veiga dans Cabellero, *Bibliot. scriptor. soc. Jesu Supplementum*, pag. 274.

VEITH (LAURENT-FRANÇOIS-XAVIER), jésuite et théologien, né en 1725 à Augsbourg, où il m. en 1796, occupa une chaire d'écriture sainte et de controverse à Ingolstadt, et, après la suppression de la société (1773), professa la théologie au lycée catholique de sa ville natale. Parmi ses ouvrages, tous en latin, nous citerons : des avis et des règles, *Monita et Regulæ*, pour ceux qui veulent étudier l'Ecriture; *Scriptura sacra contra incredulos propugnata*, Augsbourg, de 1789 à 1795, 8 part., réimpr. à Malines, 1824, 5 vol. in-12. *Voy.*, pour plus de détails, le supplément à la *Bibliothèque des écrivains jésuites*, Rome, 1814, in-4, et le *Journal*, allemand, *de religion, de politique et de littérature*.

VELA V. BLASCO-NUNEZ-VELA.

VELASCO (GRÉGOIRE-HERMANDÈS de), poète espagnol, né à Tolède vers le milieu du 16e S., a laissé des traductions en vers que les critiques de sa nation placent au premier rang : *el parto de la Virgen*, trad. ou plutôt imitée du poème latin de Sannazar, Tolède, 1554; Madrid, 1569, in-8; la 1re et la 4e églogues de Virgile, insérées, ainsi que l'ouvrage précédent, dans le *Parnasso español* de Sedano, tome 1 et 5; et l'*Enéide*, Alcala, 1585, in-8, réimprimée successivement et plusieurs fois à Tolède, à Madrid, à Anvers et à Saragosse. Lope de Véga, dans sa revue des poètes contemporains, intitulée *Laurel de Apolo*, célèbre l'élégance et la pureté des traduct. de Velasco.

VELASCO (le P. Nicolas de), cordelier espagnol, n'est connu que par le rôle qu'il joua maladroitement dans la conspiration du marquis d'Ayamonte au 17ᵉ S. D'accord avec le duc de Médina-Sidonia pour faire déclarer l'Andalousie indépendante, Ayamonte cherchait l'occasion d'instruire de ses plans le roi de Portugal, qui devait l'aider à les exécuter. Il jeta les yeux sur le P. Velasco, qui ne tarda pas à tout gâter par sa vanité imprudente. Un Castillan, nommé Sanche, qui se trouvait dans les prisons de Lisbonne, obtint sa liberté par le crédit du négociateur secret, qui bientôt lui avoua le motif de son voyage en Portugal, et lui remit même des lettres pour le marquis d'Ayamonte. Sanche courut à Madrid et révéla tout au duc d'Olivarès. Le cordelier Velasco, qui s'était flatté un moment de jouer un rôle politique au-dessus de ses forces, quitta la cour de Lisbonne pour rentrer dans un couvent où il m. peu de temps après (1641).

VELASCO (Francisco de), général espagnol, né vers le milieu du 17ᵉ S., mort à Séville en 1716, fut nommé vice-roi de Catalogne sous le règne de Charles II, et tenta vainement, en 1695, de faire lever le siége de Barcelone au duc de Vendôme. A l'avènement de Philippe V au trône d'Espagne, il se déclara franchement pour ce prince, défendit long-temps Barcelone contre les flottes et les armées réunies des Anglais et des impériaux, et ne rendit cette place qu'en 1706, lorsque les habitans eux-mêmes, manquant de tout, étaient près de se soulever en faveur de l'Autriche. Velasco fut ensuite gouverneur de Ceuta en Afrique et de Cadix.

VELASQUEZ (Diégo) premier gouverneur de Cuba, né entre 1460 et 1470 à Cuellar, dans la province de Ségovie en Espagne, accompagna Christophe Colomb dans son 2ᵉ voyage (1493), et s'établit à St-Domingue, qui portait alors le nom d'*Ile es*-*pagnole* (Isla española). Il mérita la faveur de Nicolas de Ovando, gouverneur de cette colonie naissante, fut chargé par lui de soumettre la province de Haniguayaga (1503), remplit sa mission promptement et avec succès, et fonda dès-lors plusieurs villes. D. Diégo Colomb étant arrivé à St-Domingue en 1509 pour y exercer les fonctions d'amiral des Indes, chargea Velasquez de la conquête de Cuba. Celui-ci n'éprouva pas beaucoup de résistance de la part des naturels. Mais à peine venait-il de fonder Baracoa, la première ville de la colonie, que des plaintes furent portées contre son administration devant les juges nouvellement arrivés à l'ile espagnole pour recevoir les appels. Ce fut Fernand Cortez, son secrétaire, qui se chargea de cette mission odieuse. L'on doit dire que Velasquez lui pardonna généreusement son ingratitude et le combla même de nouveaux bienfaits. Sous l'administration du sage gouverneur, Cuba devint florissante et vit sortir de son sein plus. villes, parmi lesquelles il faut distinguer Carenas, qui depuis a acquis tant d'importance sous le nom de la Havane. Velasquez seconda de tout son pouvoir l'expédition qui fit voile de Santiago de Cuba, en 1517, pour découvrir le cap Catoche, pointe orientale de l'Yucatan, ainsi que celle qui, partie du même port l'année suiv., révéla à l'Espagne l'existence du *Mexique*. Il chargea Fernand Cortez de la conquête de ce pays; mais l'on a pu voir que bientôt il se repentit d'avoir choisi un héros pour lieutenant et qu'il essaya d'entraver sa marche victorieuse (*v.* Cortez). Le chagrin qu'il éprouva des succès de ce jeune guerrier, qui était toujours à ses yeux un serviteur rebelle, lui causa une maladie dont il m. en 1523, suivant Fern. Pizarro Orellana, et en 1524 suiv. Herrera.

VELASQUEZ (Jacques-Rodriguez de SILVA y), peintre et chef de l'école de Madrid gallo-espagnole, né à Séville en 1599, m. à Madrid en 1660, fut d'abord élève de Herrera-le-Vieux, qu'il abandonna pour François Pacheco; mais l'étude de la nature fit plus pour lui que les leçons d'aucun maître. Il ne négligea pas pourtant de former encore son goût par l'examen réfléchi des belles collections du Pardo et de l'Escurial, et, dans un voyage qu'il fit en Italie, il se livra à des études continuelles d'après le Titien, le Tintoret, Paul Véronèse, Michel-Ange, Raphaël et les merveilles de l'antique. Il fut rappelé à Madrid par l'ordre du roi, qui le combla de marques de bienveillance. Le roi lui-même l'envoya une seconde fois en Italie, en 1648, pour y choisir les modèles nécessaires aux études de l'acad. des beaux arts, qu'il avait l'intention de fonder à Madrid. Ce voyage fut presque un triomphe pour Velasquez, et le retour mit le comble à la faveur dont il jouissait déjà auprès de son souverain. Il faut dire que nul honneur n'était au-dessus de son mérite supérieur. Parmi ses productions les plus remarquables, nous citerons: le célèb. tableau de *la Tunique de Joseph*, le *Portrait du comte-duc d'Olivarez*, dans le fond duquel on voit le choc de deux armées, et son fameux tableau de famille représentant, outre un grand nombre de personnages, l'*impératrice Marie-Marguerite d'Autriche, infante d'Espagne, à la fleur de son âge*. Le Musée du Louvre possède du même artiste un tableau représentant *l'infante Marguerite-Thérèse, fille de Philippe IV, roi d'Espagne, et de Marie-Anne d'Autriche, son épouse*, et deux dessins: le *Portrait d'un cardinal* et *la Mort de saint Joseph, assisté par la Vierge* et *le Sauveur*.

VELASQUEZ (Alexandre-Gonzalez), peintre et architecte, né à Madrid en 1719, m. en 1772, fut élu successivement par l'académie des beaux-arts sous-directeur de la classe d'architecture et de celle de peinture. Le roi créa même pour lui, sur la proposition de l'académie, une classe de perspective. Sans parler des décorations que lui durent plusieurs églises et plusieurs théâtres de Madrid, cette ville renferme de lui des monumens qui font honneur à ses talens. — Velasquez (Antoine-Gonzalez), frère du précéd., né à Madrid en 1729, m. en 1793, se forma à Rome dans l'art de la peinture, et composa dès-lors plus. ouvrages qui lui méritèrent des éloges universels. De retour en Espagne en 1753, il travailla pour plus. églises et plus. monastères, et fut nommé peintre de Charles III, puis directeur de l'académie de peinture. C'est surtout par ses nombreux ouvr. à fresque qu'il a mérité sa réputation. — Velasquez (Louis-Gonzalez), frère des précéd., né à Madrid en 1715, m. en 1764, peignit à fresque la coupole de l'église de St-Marc (1752), et fut récompensé de ce grand et bel ouvrage par le titre de sous-directeur de l'acad., et plus tard par l'emploi de peintre du cabinet du roi.

VELASQUEZ DE VELASCO (Louis-Joseph), marquis de Valdeflores, littérateur et antiquaire espagnol, né à Malaga en 1722, étudia d'abord la jurisprudence, la philosophie d'Aristote et la théologie ecclésiastique; fut chargé ensuite de la direction d'un voyage ordonné par le roi Ferdinand VI pour recueillir tous les anciens monumens de l'Espagne, et se livra dès-lors avec plus d'ardeur aux études qu'il préférait, et qui lui valurent le titre de correspondant de l'académie des inscriptions et belles-lettres de Paris. Mais des écrits séditieux, publiés à l'occasion de la fameuse émeute de 1766, et qu'on lui attribua, le firent emprisonner. Il ne recouvra sa liberté qu'en 1772, et m. peu de mois après dans le voisinage de Malaga. Nous citerons de lui: *Essai sur les alphabets des caractères inconnus que l'on voit sur les plus anciennes médailles et autres monumens de l'Espagne*, Madrid, 1752, grand in-4; *Origine de la poésie castillane*, Malaga, 1754, in-4; *Annales de la nation espagnole depuis les temps les plus anciens jusqu'à l'entrée des Romains*, ibid., 1759, in-4; *Conjectures sur les médailles des rois goths et suèves d'Espagne*, ibid., 1759, in-4; *Notice du voyage d'Espagne entrepris par ordre du roi, et d'une nouvelle Histoire générale de la nation depuis les temps les plus anciens jusqu'en* 1516, Madrid, 1765, in-4. Il a laissé beaucoup d'ouvrages manuscrits.

VELASQUEZ CARDENAS Y LEON (Joaquin), géomètre et astronome, né au Mexique en 1732, m. en 1786, avec le titre de directeur-général du *tribunal de Mineria,* et celui d'*Alcalde del corte honorario*, apprit d'abord à Xaltocan plusieurs langues indiennes et l'usage de l'écriture hiéroglyphique des Aztèques ; mais on a lieu de regretter qu'il n'ait rien publié sur cette branche intéressante de l'antiquité. Placé ensuite au collége Tridentin de Mexico, où il ne trouva, pour ainsi dire, ni professeurs, ni livres, ni instrumens, il suppléa, par son génie et sa persévérance aux ressources qui lui manquaient, fut nommé professeur à l'université, et devint le géomètre le plus distingué qu'ait eu la Nouvelle-Espagne depuis l'époque de Siguenza. Chargé d'une mission à la Californie, il y fit un grand nombre d'observations astronomiq., releva le premier une énorme erreur de longitude dans les cartes de cette péninsule, et étonna par ses connaissances l'abbé Chappe et plusieurs autres savans européens. Le service le plus essentiel qu'il ait rendu à sa patrie est l'établissement du *tribunal* de l'école des mines.

VELBRUCK (François-Charles, comte de), né en 1719 près de Dusseldorff, mort en 1784 à Liége, dont il était prince-évêque depuis 1772, signala sa trop courte administration par de nombreux établissemens de bienfaisance et par la protection qu'il accorda aux lettres, aux sciences et aux arts. Il fut en quelque sorte le créateur de Spa, qui devint bientôt le rendez-vous de l'élite de la société européenne. *Voyez* son *Eloge funèbre* par le poète Reynier, Liege, 1785, in-4 de 10 pages.

VELDE (Isaïe van den), peintre, né à Leyde vers 1597, se fit une belle réputation par ses tableaux de bataille. Il grava aussi à l'eau-forte, et l'on a de sa main quatre *paysages* exécutés avec beaucoup d'intelligence et de fermeté. — Velde (Jean van den), frère du préc., né à Leyde vers 1598, vivait encore en 1677. Il excellait à peindre des paysages, des kermesses, des scènes rustiq.; mais c'est comme graveur qu'il est plus spécialement connu. Huber et Rost, dans le *Manuel des amateurs de l'art*, indiquent les plus remarquables de ses productions, au nombre de 98. Parmi ses portraits, au nombre de 12, on distingue celui d'Olivier Cromwell, grand in-fol., très-rare. — Velde (Guillaume van den), dit *le Vieux*, dessinateur, né à Leyde en 1610, m. à Londres en 1693, fit plus. voyages sur mer dans sa jeunesse, et, sans autre maître que son génie, parvint à représenter parfaitement toutes sortes de navires et de scènes maritimes. Plus tard on le vit quelquefois assister de son propre mouvement à une bataille navale, et chercher le péril pour le mieux peindre. En 1666, il fut chargé par les Etats de dessiner le combat qui eut lieu en vue d'Ostende entre les flottes anglaise et hollandaise : il reproduisit avec une exactitude étonnante chaque mouvement de cette grande action. Charles II l'appela à la cour d'Angleterre, et Jacques II sut l'y retenir, en montrant pour lui la même estime que son prédécess. — Velde (Guill. van den), *le Jeune*, fils du précéd., né à Amsterdam en 1633, m. à Londres en 1707, fut appelé en Angleterre par Jacques II, et chargé de peindre les actions les plus mémorables des flottes anglaises. Il excellait à représenter l'agitation des vagues et leur brisement contre les rochers. Ses ciels sont clairs, et ses nuages touchés avec une si grande légèreté, qu'on croit les voir passer dans l'air. Il fut regardé de son temps comme le plus habile peintre de marine qu'on eût vu jusqu'alors. Le Musée du Louvre a possédé quelques tableaux de ce maître, qui ont été rendus aux Pays-Bas en 1815. — Velde (Adrien van den), l'un des plus grands paysagistes de la Hollande, né en 1639 à Amsterdam, où il m. en 1672, apprit de lui-même à dessiner des chèvres, des moutons et des vaches, eut ensuite Wynants pour maître, et ne tarda pas à faire les progrès les plus rapides. Il fit une étude particulière de la figure, ce qui ajouta un grand prix à ses propres paysages, et lui permit d'orner ceux de plusieurs artistes du premier mérite, tels que Ruysdael, Holbema, Moucheron, van der Heyden, et Wynants lui-même. Lorsqu'on songe aux peu d'années qu'a vécu Adrien, à ses travaux considérables et aux qualités nombreuses et brillantes qui le distinguent, il faut reconnaître qu'il dut être doué d'une facilité extraordinaire et infatigable. Quoiqu'il soit surtout connu comme paysagiste et peintre d'animaux, on voit de lui, dans l'église cathol. d'Amsterdam, une *Descente de croix*, dont les personnages sont grands comme nature, et qui renferme une foule de beautés. Il a peint avec autant de succès une suite de sujets historiques tirés de la passion de J.-C. Il a laissé en outre un certain nombre d'estampes gravées d'une pointe ferme et spirituelle. Le Musée du Louvre possède de ce maître 8 paysages : un *Troupeau de bœufs ou de moutons au bord d'une rivière*, un *Pâtre et sa femme jouant avec leur enfant en faisant paître leur troupeau ;* un *Pâturage couvert de troupeaux*, *Promenade d'un prince de la maison d'Orange sur la plage de Schevelingen*, *Paysage et animaux*, les *Amusemens de l'hiver*, deux *Marines*.

VELDE (Charles-François van der), romancier allemand, né à Breslau en 1779, m. en 1824, commença sa carrière littéraire, en 1809, par de petites pièces qu'il faisait insérer dans les journaux. Il travaillait en même temps pour les théâtres de Breslau, de Vienne, de Prague et de Magdebourg : mais, voyant le peu de succès de ses ouv. dramatiques, il se mit à composer des romans qui furent très-bien accueillis, et qui lui ont valu le surnom de *Walter Scott allemand*. Il est loin toutefois d'égaler l'admirable écrivain écossais. Ses *Œuvres* ont paru à Dresde, 1823, 14 vol. in-8 ; 2e édition, 18 vol. M. Loève Veimars a traduit ces divers ouvrages en français, savoir : *Arwed Gyllenstierna ; les Patriciens ; les Annbaptistes ; Paul de Lascaris ; Asmund Thyrsklingurson ; Gunima ; Christine et sa cour ; les Hussites ; le roi Théodore ; l'ambassade en Chine ; la conquête du Mexique ; Contes et Légendes*. Cette collection forme 16 vol. in-12, Paris, J. Renouard, 1826-28. Antérieurem. à sa publicat. il avait paru des traduct. isolées de quelques-uns des livres qui la composent.

VELDECK ou VELDIG (Henri de), l'un des plus anciens *minnesingers*, ou poètes de l'Allemagne, vivait à la fin du 12e et au commencement du 13e S., à la cour des princes de Thuringe et de la Basse-Saxe. Il fut un de ceux qui contribuèrent le plus à l'illustration de l'époque que l'on appelle la période des empereurs souabes. Ses poésies sont : l'*Enéide*, qui se trouve MS. dans les biblioth. de Gotha, de Vienne et de Dresde, et qui a été publiée dans le *Recueil* de Müller, Berlin, 1784 (c'est moins une traduction du poète latin qu'une imitation de l'ouv. publiée en langue française ou provençale par Chrestiens de Troyes sous le titre de *Roman de l'Ens et l'Enéide mis en rimes*) ; *Ernest, duc de Bavière*, poème épique, qui se trouve MS. à la bibliothèque de Gotha ; *Légende du bienheureux St Gervais, évêque de Maestricht*, 4 chants, qui se trouvent dans la *Collection* de Manassen et à la bibliothèque du Vatican.

VELEZ. V. Guevara.

VELLA (Joseph), chapelain de l'ordre de Malte, se trouvant à Palerme en 1782, visita l'abbaye de St-Martin, et imagina de révéler au monde savant la prétendue découverte, dans la bibliothèque de cette abbaye, d'un MS. arabe concernant l'histoire de la Sicile. Bientôt il prétendit qu'on avait fait de semblables découvertes à Fez, et qu'on y avait même trouvé une suite de médailles confirmatives du contenu des MSs. Il fit donc paraître en 1789, sous les auspices et aux frais d'Alphonse Airoldi, archevêq. d'Héraclée, le prem. vol. du *Codice diplomatico di Sicilia sotto il governo degli Arabi, pubblicato per opera e studio di Alfonso Airoldi*, etc. C'était une traduct. italienne faite par Vella du texte arabe

prétendu original. Cinq autres volumes se succédèrent, qui devaient être suivis de deux autres. L'impudent faussaire, sans s'effrayer des doutes qui s'élevèrent dès-lors sur le *Codice diplomatico*, fit paraître à Palerme en 1793, aux frais du roi de Naples, le texte arabe avec la traduct. italienne du prétendu MS. découvert à Fez, et intit. : *Kitab divan Mesr*, ou *Libro del consiglio d'Egitto*. Mais enfin son imposture fut dévoilée, et il se vit condamné, en 1796, à 15 ans de prison. Vella est m. il y a quelques années. *Voyez*, pour plus de détails : *Relation d'une insigne imposture littéraire, découverte dans un voyage fait en Sicile, en 1794, par M. le docteur Hager*, Erlang, 1799, in-8; et le *Magasin encyclopédique*, 5e année, tom. 6, pag. 330-356; 6e année, tom. 5, pag. 328-339.

VELLÉDA ou VÉLÉDA, célèbre prophétesse de la nation des Bructères, vivait à peu près au milieu du 1er S. de l'ère chrétienne, en 70, lorsque la Gaule presque entière se souleva à la voix de Civilis. Elle prit part tout d'abord à ce gr. mouvement et prédit l'anéantissem. des Romains, alors en proie aux guerres civiles. Les premiers succès des troupes révoltées parurent devoir justifier sa prophétie, et ne contribuèrent pas peu à jeter de nouveaux alliés dans la coalition. Les dépouilles les plus magnifiq. et les plus nobles captifs furent pour Velléda, dont on voit le nom en toute circonstance figurer à côté de celui de Civilis. Cependant les Romains, une fois ralliés autour du trône paternel de Vespasien, eurent bientôt repris l'avantage sur les Gaulois. Velléda joua alors encore un gr. rôle, en pacifiant les Gaules à la prière de Céréalis aussi facilement qu'elle les avait troublées. Il paraît néanmoins qu'à une époque postérieure elle appela de nouveau ses concitoyens à la liberté; car elle fut prise par Rutilius Gallicus et menée en triomphe à Rome. Depuis lors, l'hist. ne fait plus ment. d'elle. Le caract. prêté par Tacite (*Hist. lib.* 4 et 5) à cette prophétesse a fourni à l'auteur des *Martyrs* un des épisodes les plus brillans de son poème, liv. 8 et 9.

VELLEIUS PATERCULUS, historien latin, né, vers l'an 735 de Rome, d'une famille équestre, fut d'abord tribun des soldats, et commanda la cavalerie sous les ordres de Tibère, qu'il suivit dans neuf campagnes consécutives. Questeur, tribun du peuple, et enfin préteur l'année de la mort d'Auguste, il n'avait qu'un pas à faire pour arriver au consulat, et quelques-uns prétendent même qu'il y parvint; mais rien ne le prouve. On conjecture qu'il fut enveloppé dans la disgrâce de Séjan, et qu'il périt avec cet indigne ministre, auquel, dans ses écrits, il a prodigué les éloges les plus inconcevables : cette basse flatterie est, pour le dire en passant, le défaut capital de Paterculus. Il avait écrit un *abrégé* de l'histoire de la Grèce, de l'Orient, de Rome et de l'Occident, qui ne nous est pas parvenu tout entier. Nous n'avons de lui qu'un *fragment* de l'ancienne histoire grecque, avec l'histoire romaine depuis la défaite de Persée jusqu'à la 6e année de Tibère. Le livre de Paterculus, que le président Hénault appelle avec raison *le modèle inimitable des abrégés*, est une des lectures les plus agréables que nous ait léguées l'antiquité. Parmi les éditions, au nombre de plus de 50, qui en ont été données, nous distinguerons celles d'Alde Manuce, 1571; d'Elzevir, 1639; *cum notis variorum*, Leyde, 1668, 1719, 1744, in-8; de Barbou, 1746, in-12; de la *Collection des classiques latins* de N. E. Lemaire, 1822, in-8. Parmi les traductions franç., celle de l'abbé Paul, Avignon, 1784, in-8, Paris, 1790, in-12, était la plus estimée avant qu'eût paru, dans la *Bibliothèque latine-française*, de C. L. F. Panckoucke, celle de M. Desprès, 1825, 1 vol. in-8.

VELLEJUS (ANDRÉ-SÉVERIN), historiographe et conseiller de Frédéric II, roi de Danemarck, né au bourg de Vedèle, en Jutland, m. en 1616 à l'âge de 74 ans, est le premier qui ait tiré des manuscrits et publié *Adami Bremensis Historia ecclesiastica*, avec des *notes*, Copenhague, 1579, in-8. Nous citerons encore de lui : *Saxon-le-Grammairien*, trad. en langue danoise, ibid., 1575, in-fol.; réimpr. en 1610; *Descriptio Islandiæ, per Gudbrandum episcopum Islandiæ communicata*, ibid.; *Vita Sunonis Tiuffveskæg*, Sora, 1642, in-8; *Centuria cantilenarum danicarum, de priscis Danorum regibus et rebus gestis*, ibid., 1643, in-8.

VELLERON. V. CAMBIS.

VELLUTELLO (ALEXANDRE), littérat. lucquois, né dans les premières années du 16e S., a publié : les *Sonnets* de Pétrarque, Venise, 1525, in-4, avec des *notes* et la *vie* de l'aut., et une comédie d'Aug. Richi, intitulée *I tre Tiranni*, ibid., 1533, in-4. On lui doit encore un *Commentaire sur la divine comédie* de Dante, ibid., 1544, in-4; réimpr. plus. fois, notamment avec celui de Landino, ib., 1564, in-fol.

VELLUTI (DONATO), savant magistrat, né à Florence en 1313, mort en 1370, comme il entrait de nouveau dans les fonctions de gonfalonnier de justice, est connu surtout comme auteur d'une chronique de sa ville natale, dont Marie Manni, imprimeur et critique célèbre, donna le premier une édition sous ce titre : *Cronica di Firenze di Donato Velluti, dall' anno* 1300, *in circa, fino al* 1370, Florence, 1731, in-4.

VELLY (PAUL-FRANÇOIS), historien français, né en 1711 selon quelques-uns, ou plus vraisemblablement en 1709, à Crugny, près de Reims, entra chez les jésuites, qu'il quitta ensuite, non sans conserver avec plusieurs d'entre eux des relations d'amitié. Il fut même employé, après s'être séparé d'eux, à leur collége de Louis-le-Grand à Paris; mais, pour s'affranchir un jour des pénibles fonctions qu'il remplissait, il se livra à des études sérieuses. Il ne débuta toutefois dans la carrière littéraire qu'en 1753, par la traduction d'un opuscule satirique de Swift (*le Procès sans fin* ou *l'Histoire de John Bull*). Déjà il s'occupait d'un ouvrage plus important. En 1755, il publia les deux premiers volumes d'une nouvelle *Histoire de France* : il y avait fai tenir les Mérovingiens, les Carlovingiens et les 4 premiers Capétiens. Il essuya des critiques, auxquelles il répondit dans la *préface* du 3e vol., où l'*Histoire* est continuée jusqu'à la m. de Philippe-Auguste (1223). Les 3 suivans ont pour matière les règnes de Louis VIII, St Louis, Philippe III et Philippe-le-Bel. L'auteur avait rédigé 226 pages du 8e, quand il mourut d'un coup de sang en 1759. Les libraires Desaint et Saillant donnèrent une 2e édition in-12 des 8 premiers tomes de cet ouvrage en 1761 et 1762. L'on peut consulter pour les autres éditions les *articles* de Villaret et Garnier, ses continuateurs. Velly a été jugé par Voltaire, Mably, Gaillard, l'abbé Lebeuf, les journalistes de Trévoux, Nonnotte, etc. Nous nous croyons donc dispensés de longues réflexions, qui d'ailleurs nous forceraient à sortir des limites où nous devons nous renfermer. Nous dirons seulement qu'il mérite tous les éloges possibles pour la droiture de ses intentions, sa véracité, sa franchise, mais qu'il a trop négligé l'étude des sources, sans laquelle l'on ne pourra jamais écrire une bonne histoire de notre pays. *Voy.* des *notices* sur Velly dans l'*Année littéraire*, 1760, t. 3, p. 259, et à la fin du t. 3 de la *Bibliothèque historique de la France*.

VELSER. V. WELSER.

VELTHEIM (AUGUSTE-FERDINAND, comte de), membre de la société royale de Londres et de celle de Helmstadt, né en 1741 au château de Harbk, dans le duché de Magdebourg, m. à Brunswick en 1801, s'appliqua de bonne heure à l'étude de la minéralogie, et fut nommé en 1766 sous-inspecteur des mines dans le Hartz. D'autres fonctions importantes qu'il eut à remplir ne l'empêchèrent pas de fonder dans ses domaines de Harbk plusieurs établissemens utiles à la science, et de publier un assez grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : un *Traité de minéralogie*, Brunswick, 1781, in-fol.; *Formation du basalte, et ancien état des montagnes en*

Allemagne, qui eut un grand nombre d'éditions; *Reformes dans la minéralogie*, Helmstadt, 1793; *sur la Statue de Memnon, l'Emeraude de Neron, et sur la Methode des anciens pour tailler la pierre et le verre*, ibid., 1793, in-8. Ses œuvres réunies parurent sous le titre de : *Recueil de traités historiques, archéologiques et minéralogiques*, ibid., 2 vol. grand in-8.

VELTHUYSEN (Lambert), en latin *Velthusius*, théologien protestant, né à Utrecht en 1622, mort dans la même ville en 1685, pratiqua quelque temps la méd., à laquelle il paraît qu'il renonça de bonne heure pour se livrer exclusivement à la théologie et à la métaphysiq. En 1668 il fut député par les chefs de sa ville natale aux assemblées ecclésiastiq.; mais son zèle à défendre leurs droits lui fit beaucoup d'ennemis, qui cherchèrent des opinions hétérodoxes dans ses écrits, et le firent destituer en 1674. Nous nous contenterons de citer de lui : des *Traités médico-physiques*, Utrecht, 1657, in-12; une *Dissertation sur l'usage de la raison dans les controverses et questions théologiques*, etc., ibid., 1668, in-12; un *Traité moral sur la pudeur naturelle et la dignité humaine*, ibid., 1676, in-4. On a une édition complète de ses œuvres, donnée par lui-même sous ce titre : *Lamb. Velthusii Opera omnia duab. partibus*, Rotterdam, Leers, 1680, in-4.

VELTWYCK (Gérard), orientaliste et homme d'état, né, vers la fin du 15e siècle, à Ravestein, ou selon d'autres à Utrecht, mort à Vienne en 1555, se consacra d'abord à l'enseignement, et devint recteur des écoles de Louvain. Charles-Quint le mit au nombre de ses conseillers, lui confia diverses négociations, qui furent très-bien remplies, et le nomma trésorier de l'ordre de la Toison-d'Or. On a de lui un poème en vers hébreux : *Schevile Tohn*, c'est-à-dire les sentiers du désert, Venise, Bamberg, 1539, in-4 (c'est une critique des rites judaïques).

VENANCE (Jean-François DOUGADOS, plus connu sous le nom de), littérateur, né à Carcassonne en 1763, résolut d'embrasser l'ordre des capucins, pour n'avoir rien qui pût le distraire de son goût pour la poésie; mais quelques-unes de ses pièces lui ayant concilié l'estime et la bienveillance de M. de Cambis, commandant du Languedoc, celui-ci obtint du cardinal de Bernis la sécularisation du jeune auteur, qui n'était pas encore engagé dans les ordres sacrés. Venance adopta avec chaleur les principes de la révolution, fut nommé professeur d'éloquence à Perpignan, prit ensuite les armes dans la guerre entre la France et l'Espagne, et parvint au grade d'adjudant-général. Envoyé à Paris pour exposer le dénuement de l'armée, il périt sur l'échafaud en 1794, pour avoir favorisé l'évasion de plusieurs girondins. Ses *OEuvres* ont été recueillies et publiées au profit de sa mère par M. Aug. de La Bouisse, 1810, 1 vol. in-18. — V. Fortunat.

VENCE (Henri-François de), célèbre commentateur de la Bible, né vers 1676 à Pareid, en Voivre, dans le Barrois, m. à Nanci en 1749, embrassa l'état ecclésiastique, fut nommé precepteur des jeunes princes de Lorraine, et plus tard, en récompense de ses soins, prevôt de l'église primatiale de Nanci. S'étant chargé de surveiller l'édit. de la *Bible* du P. de Carrières, qui fut imprimée à Nanci, de 1738 à 1743, en 22 vol. in-12, l'abbé de Vence y ajouta 6 vol. d'*Analyses* et de *Dissertations sur les livres de l'Ancien-Testament*, et 2 vol. d'*Analyses ou Explications des psaumes*. Les éditions de la *Bible* publiées par Rondet renferment quelques-unes de ces *Dissertations*. L'édition d'Avignon, 1767-73, 17 v. in-4, est connue, pour la même raison, sous le nom de *Bible de Vence*. C'est sous le même titre qu'elle a été encore réimpr. depuis; il en paraît en ce moment une 5e édit., Paris, Méquignon-Havard, Mame et Delaunay-Vallée, 1827 et suivantes, 26 vol. in-8.

VENCESLAS Ier (St), duc de Bohême, né en 907, fut élevé par son aïeule, Ste Ludmille, dans la religion chrétienne. Il n'avait que 13 ans lorsque la m. lui enleva son père, le duc Vratislas (920) Sa mère, Drahomire, qui était païenne, s'empara de la régence, fit périr Ludmille, après l'avoir forcée à se retirer à Tétin et à lui abandonner la tutelle du jeune prince, qui ne pouvait régner encore par lui-même. Drahomire révoqua alors les lois que Borzivoy et Vratislas avaient portées en faveur du christianisme, et ne dissimula plus sa fureur contre cette religion et ceux qui la professaient; mais dès que Venceslas eut atteint sa 18e année (925), il déclara qu'il voulait prendre en main les rênes de l'administration, soumit les partisans de sa mère qui osèrent se soulever, et s'occupa sans relâche de rétablir l'ordre, la tranquillité et la religion chrétienne dans ses états. Depuis 5 ans il faisait régner avec lui toutes les vertus, lorsqu'en 930 la division se mit entre lui et Henri Ier, empereur d'Allemagne, qui porta la guerre en Bohême, s'il faut en croire les chroniques, qui d'ailleurs ne donnent à ce sujet aucuns détails. Il paraît toutefois que, depuis cette époque, le duc aida l'empereur dans plusieurs guerres et en reçut le titre de roi, avec permission de mettre une aigle dans ses armes. Cependant Venceslas avait eu l'imprudence de rappeler Drahomire, qui, de concert avec son autre fils, Boleslas, l'attira à Buntzlau, et l'y fit assassiner en 935. Ce prince, aussi vertueux que malheureux, a été mis au rang des saints martyrs.

VENCESLAS II, duc de Bohême, passa 18 ans dans l'exil, non sans essayer d'arracher le trône à son oncle Frédéric; mais il ne réussit point, et ce fut au duc Conrad, son autre oncle, qu'il succéda en 1191; encore eut-il pour compétiteur Przémislas, sur lequel il l'emporta d'abord, mais par lequel il fut chassé après un règne de trois mois. La protection de l'empereur Henri allait peut-être lui faire ressaisir sa couronne, lorsqu'il fut arrêté et jeté par le margrave de Lusace dans une prison, où il succomba sous le poids de ses malheurs.

VENCESLAS III, roi de Bohême et le 2e des Ottocares, né en 1205, fut déclaré successeur de son père, Przémislas II, en 1226, reçut l'onction royale deux ans après, et perdit son père en 1230, ce qui le laissa seul maître du royaume. Il signala son avènement au trône par des ravages qu'il alla exercer jusque dans le cœur des états de Frédéric, duc d'Autriche. Il donna ensuite la Moravie à son propre fils, Przémislas, et accorda au marquis de Brandebourg des troupes qui le firent triompher de l'archevêque de Magdebourg et des autres prelats de Saxe. Les évêques d'Allemagne portèrent plainte contre lui devant l'empereur Frédéric II à la diète de Bamberg Venceslas brava l'empereur, et quitta la diète sans prendre congé de lui. Cependant des amis communs les réconcilièrent, et le roi de Bohême fut même chargé quelque temps après par Frédéric II de soumettre le duc d'Autriche, qui avait méprisé l'autorité impériale. Il réussit complètement; mais les exactions qu'il exerçait sur ses propres sujets amenèrent un soulèvement, à la tête duquel il eut la douleur de voir son fils, Przémislas. Il sut apaiser ces troubles intérieurs, et il fut heureux d'en venir à bout; car bientôt il eut à défendre ses frontières contre les Tartares, qui venaient de gagner la fameuse bataille de Liegnitz (1241). A peine était-il tranquille de ce côté qu'une nouvelle révolte éclata, à laquelle le clergé le força de faire des concessions. Bientôt les insolentes provocations de Frédéric, duc d'Autriche, l'obligèrent de reprendre les armes. Il fut encore heureux cette fois, et parvint même, après la mort de son ennemi, à faire proclamer son fils, Przémislas, souverain du duché d'Autriche (1252). Il mourut l'année suivante à Prague. Rien ne nuisit plus à ses qualités brillantes qu'une libéralité excessive, qui le mit dans la nécessité de lever sur ses peuples des impôts considérables.

VENCESLAS IV, dit *le Vieux*, roi de Bohême et de Hongrie, né vers 1270, parvint au trône à l'âge de 8 ans, au moment où Rodolphe de Habsbourg marchait en vainqueur sur la Bohême, dont le dernier

roi, Ottocare-Przémislas, venait de perdre la vie à la bataille de Laa, près de Vienne. Othon, marquis de Brandebourg et cousin du jeune Venceslas, vint à son secours, mais ce fut pour se faire déclarer régent et pour stipuler avec l'empereur l'abandon définitif de plusieurs provinces, déjà ravies à Ottocare. Le marquis fit alors peser le joug le plus tyrannique sur les grands, sur le peuple et sur le roi lui-même, qu'il tint prisonnier pendant toute la durée de sa minorité. Venceslas, devenu majeur en 1288, se vit obligé de ratifier les cessions de provinces faites en son nom. Quelques années se passèrent, et un hasard inattendu lui offrit deux sceptres presque au même instant. Il fut couronné dans Gnesne roi de Pologne, sans avoir brigué cet honneur, vainquit ses compétiteurs à l'aide du comte de La Lippe, mit fin à l'anarchie qui désolait son nouveau royaume, et retourna en Bohême, comblé de bénédictions. Le scep re de Hongrie ne tarda pas à lui être offert. Il l'accepta pour son fils et son héritier présomptif, Venceslas, auquel les Hongrois se soumirent et donnèrent le nom de Ladislas. Mais Boniface VIII fulmine contre l'irrégularité d'une élection faite sans son consentement, et adjuge la couronne de Hongrie à Marie, reine de Naples. L'empereur Albert prit parti dans cette querelle, porta ses ravages dans la Bohême, et fut bientôt contraint de se retirer. Venceslas n'en fut pas plus tranquille. La Pologne murmura contre les trois gouverneurs qu'il lui avait donnés. Il en destitua deux. Les Hongrois se plaignirent de son fils, et l'assiégèrent même dans le château de Bude. Il vint l'en dégager (1305), et mourut la même année d'une fièvre lente. C'est ce prince qui est le héros de la tragédie de *Venceslas* de Rotrou. Il n'y a de vrai dans toute la pièce que la peinture de son caractère.

VENCESLAS V (ou selon quelques-uns VENCESLAS III), surnommé *le Jeune*, né, en 1289 ou 1290, de Venceslas IV, était âgé de 12 ans, lorsque des députés hongrois vinrent offrir le sceptre de leur pays à son père (*v.* l'article précéd.). Le jeune Venceslas mécontenta ses nouveaux sujets par sa légèreté, sa mollesse et son amour effréné des plaisirs, tandis que son compétiteur, Charobert, cousin de l'empereur Albert et petit-fils de Marie, reine de Naples, voyait augmenter chaque jour le nombre de ses partisans. Il fut trop heureux enfin de regagner la Bohême, emportant avec lui le diadême dont il avait été décoré 3 ans auparavant. Il porta la même incapacité sur le trône de son père en 1305, vendit son diadême à l'ambitieux Othon de Brandebourg, taudis que la Hongrie semblait s'offrir à lui encore une fois, et se mit en marche pour la Pologne, dont il persistait à se dire le roi, mais dont la conquête n'était pas facile. Il fut assassiné à Olmutz en 1306, au mi ieu des fêtes et des festins par lesquels il préludait à sa grande entreprise. Il est probable que ce crime doit être imputé à la maison de Habsbourg, qui éteignait ainsi la race antique des Przémislas Ottocare.

VENCESLAS VI, empereur d'Allemagne et roi de Bohême, nommé tantôt *l'Ivrogne* et tantôt *le Fainéant*, né en 1359, fut présenté, en 1376, à la candidature de l'empire par son père Charles Ier ou Charles IV de Luxembourg, dont on a dit qu'il avait ruiné sa maison pour arriver à l'empire, et l'empire pour relever sa maison. Toutes les difficultés furent aplanies avec de l'or ou du moins des promesses, et quelque temps après (1378), Charles IV étant mort, le jeune prince hérita non-seulement du diadême légalement héréditaire de Bohême, mais encore du trône électif de l'empire. Il donna d'abord des espérances qu'il fut loin de réaliser. Urbain VI et Clément VII se disputaient le siége de St Pierre. Venceslas embrassa l'obédience du premier de ces deux pontifes rivaux, et ne sut pas empêcher les évêques de Bavière, d'Autriche et de Lorraine de se ranger du côté du second. Bientôt il donna une nouvelle preuve de son impéritie et de sa légèreté en sanctionnant, par lett. confirmat. de 1379, les usurpat. que s'étaient permises sur l'empire les gr. feudataires dont les voix l'avaient élevé au trône impérial. Pendant une peste qui ravagea la Bohême, Venceslas se retira à Aix-la-Chapelle, où il acheva de se corrompre. Il laissa des hordes de brigands parcourir toutes les provinces, ferma les yeux sur les ligues que formaient entre eux les seigneurs sous prétexte de garantir leurs domaines du pillage, et ne montra d'énergie que pour essayer, mais en vain, de soumettre tous ses peuples au pouvoir spirituel d'Urbain VI; encore ses efforts furent-ils accompagnés de violences et de cruautés, et suivis bientôt après de nouvelles débauches et d'une plus grande apathie. Il paya cher ses infâmes voluptés. Forcé de rendre le Haut-Palatinat au comte-palatin Robert et d'abandonner plus. places fortes aux ducs Etienne, Frédéric et Jean de Bavière (1384), il vit toutes les parties de ses états en proie à des guerres intestines, et la Silésie et la Bohême sans cesse exposées aux invasions des Polonais. Après avoir partagé et secondé les fureurs fanatiques du peuple contre les Juifs, il vendit sa protect. à cette race malheureuse, la condamna seulement à sortir de l'empire, et mit le comble au mécontentement général par cette action que nous pourrions louer si elle n'eût été motivée par l'appât de l'or. Quatre ans après (1394), il fut dépossédé par les magistrats et le peuple de Prague et jeté en prison. Il parvint à s'échapper, remonta sur le trône, en fut renversé encore une fois et enfermé (1397), puis ressaisit encore les rênes du gouvernement. Ce fut alors que, pour mettre fin au schisme de l'église, il se rendit auprès du roi de France, qui obtint de lui tout ce qu'il voulut au milieu des fumées de l'ivresse (1398). De retour en Bohême l'année suiv., il ne mit plus de bornes à ses dépenses, et par suite aux mesures aussi ignobles que vexatoires par lesquelles il cherchait à se procurer de l'argent. Enfin les électeurs réunis à Landstein le déclarèrent solennellement déchu du pouvoir impérial (1400). Venceslas protesta contre cet arrêt à la face de l'Europe et garda le titre d'empereur. Mais quoiqu'il eût des partisans, comme il ne faisait rien pour revendiquer ses prétendus droits, on l'eût bientôt oublié. Il ne renonça à ses prétentions qu'en 1410. Réduit à ses états héréditaires, il montra la même indolence mêlée à la même férocité, et vit les dernières années de son règne troublées par les révoltes de ses barons et ensanglantées par l'hérésie de Jean Huss. L'un des partisans de ce sectaire, Jean Ziska, annonçait hautement l'intention de venger la m. de son maître, lorsque l'ex-empereur m. lui-même en 1419 d'une attaque d'apoplexie, causée par un violent accès de colère. Tous les historiens s'accordent à peindre Venceslas comme un Sardanapale et un Néron. Ne pouvant énumérer tous les traits qui distinguent ce monstre des autres scélérats fameux, nous dirons seulement que, comme plus tard Louis XI, il faisait de l'exécuteur des hautes-œuvres son ami et son confident, et l'appelait son compère.

VENDELIN. V. WENDELIN.

VENDOME (CÉSAR, duc de), appelé *César Monsieur*, fils aîné de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, né en 1594 au château de Coucy en Picardie, fut légitimé l'année suivante, créé duc de Vendôme, et fiancé en 1598 à la fille unique du duc de Mercœur, qui lui céda le gouvernement de Bretagne par contrat de mariage. Henri IV, qui chérissait ce fils au-delà de toute expression, lui donna rang immédiatement après les princes du sang (1610), et songea même, dit-on, aux moyens de lui assurer sa couronne s'il n'avait pas d'héritier. Plus tard, Vendôme tenta de soulever son gouvernement de Bretagne, sous prétexte de venger la mort de son père, et parce que, disait-il aussi, le mariage de Louis XIII avec

une infante d'Espagne était contraire au bien de l'état. L'approche de l'armée royale et la défection de ses partisans l'obligèrent à se soumettre. Il fut alors employé contre les réformés, sur lesquels il obtint plus. avantages; mais s'étant engagé dans la conspiration de Chalais contre Richelieu, il fut arrêté (1626), enfermé dans le château d'Amboise, puis dans celui de Vincennes, et ne recouvra sa liberté qu'au bout de 4 ans, après s'être démis de son gouvernement de Bretagne. Il alla servir en Hollande, négocia ensuite sa rentrée en France, où on le laissa quelque temps paisible. Mais en 1641, on l'accusa faussement d'avoir attenté à la vie de Richelieu, ce qui le força de chercher un asile en Angleterre. Il ne revint en France qu'après la m. du cardinal, et ce ne fut que pour être enveloppe dans la disgrâce du duc de Beaufort son fils, comme l'un des chefs du parti des *importans*. Cependant il fit sa paix avec Mazarin, et fut nommé, en 1650, gouvern. de Bourgogne et grand-maître, chef et surintendant général de la navigation et du commerce de France Il rendit encore quelq. services à l'état, et m. à Paris en 1665, dans l'inaction que lui imposaient ses infirmités. Il avait beaucoup d'esprit, et c'était là tout le bien qu'on en pouvait dire.

VENDOME (Louis, duc de), fils aîné du précédent, né en 1612, mort à Aix en 1669, fut connu sous le nom de *Mercœur* jusqu'à la mort de son père. Il fit ses premières armes en Piémont (1630), alla ensuite servir en Hollande comme son père, et ne reparut à la cour qu'après la mort de Richelieu. Nommé en 1649 vice-roi et commandant des troupes françaises en Catalogne, il y obtint quelques avantages, mais ne tarda pas à résigner sa vice-royauté, parce qu'on refusa de lui envoyer du renfort. Son mariage avec Laure Mancini (1651) le mit en faveur. Il devint commandant de la Provence, où il apaisa des troubles, fut nommé ensuite (1656) au commandement de l'armée de Lombardie conjointement avec le duc de Modène et créé chevalier des ordres du roi (1661). Du reste, c'était un général médiocre et de peu d'esprit. Il embrassa l'état ecclésiastique après la mort de sa femme, fut créé cardinal en 1667, et nommé légat *à latere* en France du pape Clément IX.

VENDOME (Louis-Joseph, duc de), fils aîné du précédent, né en 1654, porta jusqu'à la mort de son père le nom de *duc de Penthièvre*. Il fit ses premières armes dans l'invasion de la Hollande (1672), servit sous Turenne dans les dern. campagnes de ce grand homme, fit celle de Flandre sous le maréchal de Créqui (1677) en qualité de brigadier des armées du roi, et reçut l'année suivante le brevet de maréchal-de-camp. Nommé gouvern. de la Provence en 1681, puis lieutenant-général et chevalier des ordres du roi en 1688, il se distingua aux siéges de Mons et de Namur, au combat de Leuse, et surtout à celui de Steinkerque. En 1693, il fut envoyé en Italie pour servir sous Catinat, et la part qu'il prit à plusieurs victoires de ce maréchal, surtout à celle de la Marsaille, lui valut rang au parlement au-dessus des pairs, la charge de général des galères, et enfin le commandement en chef de l'armée de Catalogne (1695). Il investit la même année et prit en très-peu de temps Barcelone, dont tout annonçait que le siége serait long et difficile, et dont la prise contribua beaucoup à amener la paix de Ryswick. Lors de la guerre de la succession d'Espagne, il reçut le commandem. de l'armée des deux couronnes, supérieures en nombre à celle des impériaux; mais ceux-ci étaient commandés par le prince Eugène. Cependant Vendôme répara un peu les fâcheux résultats de l'impéritie de Villeroi auquel il succédait. Il débuta de la manière la plus brillante (1702), et parut déployer une activité qui ne lui était pas ordinaire; mais il retomba bientôt dans son indolence habituelle, se laissa surprendre par son redoutable adversaire dans la plaine de Luzara, et ne dut qu'à la justesse de son coup-d'œil et à la valeur française le bonheur de rendre la victoire indécise après une action meurtrière, qu'un général plus prudent aurait évitée. Il fut décoré pourtant de l'ordre de la Toison-d'Or par Philippe V, dont il avait, dès sa première entrevue avec ce prince, conquis l'amitié et la confiance. Après avoir obtenu plusieurs avantages dans le Tyrol sur le comte de Stahrenberg, et dans le Piémont sur le duc de Savoie, il se mesura encore une fois (1706) avec le prince Eugène à la bataille de Cassano, où le hasard et la valeur française, suppléant à l'imprévoyance du général, rendirent la victoire indécise comme à Luzara. Le dernier exploit de Vendôme en Italie fut de surprendre l'armée impériale dans ses quartiers d'hiver à Calcinato; encore demeura-t-il dans l'impossibilité de profiter de ce prem. avantage. Il fut envoyé en Flandre en 1708 pour remplacer Villeroi qui venait d'être battu à Ramillies. Il n'y fut pas heureux, et peut-être dut-il son malheur à ses fautes. On lui reproche de n'avoir rien fait pour empêcher la jonction du prince Eugène avec Marlborough, ni pour opérer la sienne avec le maréchal de Berwick. Ainsi fut perdue la bataille d'Oudenarde, si funeste à la France. Il eut le tort de traiter avec trop peu de ménagemens le duc de Bourgogne, auquel il imputait sa défaite. Toutefois, sa réputation d'habileté n'ayant pas été obscurcie par les revers de cette déplorable campagne, il fut chargé de porter secours à Philippe V lorsque celui-ci vit la couronne prête à lui échapper. Vendôme, quoique malade, souffrant de la goutte et déjà d'un âge avancé, déploya dans cette guerre une activité et une énergie qui sauvèrent le petit-fils de Louis XIV. Tous deux rentrèrent dans Madrid (1710) au milieu des cris de *Vive Philippe V, vive Vendôme!* et bientôt la victoire de Villa-Viciosa affermit le prince français en Espagne et rétablit la gloire du général. Ce fut après cette bataille décisive que le duc fit étendre par terre tous les drapeaux et les étendards pris à l'ennemi, et dit au jeune monarque : « Je vais donner à Votre Majesté » le meilleur lit sur lequel un roi ait jamais pu coucher. » Peu de temps après, voulant achever son ouvrage et soumettre quelques corps d'insurgés qui tenaient encore pour l'Autriche, il se rendit en Catalogne; mais il m. subitement au milieu de ses triomphes à Tignaroz en 1712. Philippe V ordonna que toute l'Espagne prît le deuil, et le fit enterrer à l'Escurial dans le tombeau des infans d'Espagne. Les talens militaires de Vendôme ont été jugés diversement; mais tout le monde est d'accord sur le scandale de sa vie privée et de ses goûts infâmes, dont il semblait faire parade avec un cynisme révoltant. Sa bonté et son désintéressement, qui sont incontestables, doivent être attribués peut-être à sa faiblesse, et d'ailleurs ces vertus excellentes ne profitèrent la plupart du temps qu'aux intrigans et aux fripons dont il était sans cesse entouré. On a un *Eloge de Vendôme* par M. de Villeneuve, couronné à l'académie de Marseille en 1783. MM. Dieulafoy et Gersain ont fait représenter sur le théâtre du Vaudeville, en 1807, *les Pages du duc de Vendôme*, pièce en 1 acte, imprimée la même année, in-8. De cette pièce, M. Aumer a fait un ballet, joué à l'Opéra en 1820 et imprimé la même année in-8. MM. Mennechet et Empis ont donné sur le même théâtre en 1823, *Vendôme en Espagne*, drame lyrique en 1 acte, impr. in-8 (ouvrage de circonstance). On a publié à la même occasion et dans la même année : *le duc de Vendôme en Espagne, précis historique de sa vie et de ses dern. campagnes*, par un ancien militaire, in-8.

VENDOME (Philippe de), frère du précédent, né en 1655, fut reçu chevalier de Malte dans son enfance, et fit ses premières armes au siége de Candie (1669). Il fit ensuite les campagnes de Hollande, d'Allemagne et de Flandre, fut nommé maréchal-de-camp en 1691, et se distingua à la prise de Namur et aux combats de Leuze et de Steinker-

que. Devenu grand-prieur de France et lieutenant-général en 1693, il prit part aux victoires de Catinat en Italie, passa de là en Catalogne, où il contribua aux succès de son frère, fut chargé ensuite du commandement de la Lombardie, et obtint sur les impériaux plusieurs avantages, notamment auprès de Castiglione (1705). Il ternit sa gloire à la bataille de Cassano en se tenant éloigné de l'action. Il est vrai qu'il servait sous son frère, qui ne lui envoya pas l'ordre d'y prendre part. Quoi qu'il en soit, il fut disgracié, perdit tous ses bénéfices, et alla vivre à Rome avec une pension de 24 mille livres. Rentré en France au bout de 5 ans, après avoir été arrêté un moment en Suisse par le conseiller Mesner (*v.* ce nom), il recouvra ses bénéfices qui étaient considérables, et se fixa dans son palais du Temple, où il m. en 1727, digne des regrets des gens de lettres, auxquels il accorda une protection éclairée. La Fare et Chaulieu furent ses amis et les compagnons de ses plaisirs. — V. GEOFFROI et MATTHIEU.

VENDRAMINO (ANDRÉ), doge de Venise, succéda à Pierre Mocenigo en 1476, et m. en 1478 après un règne qui ne présente rien de remarquable, sinon l'état de paix où se maintint la république pendant que le trouble régnait à Milan et à Florence.

VENEGAS (MICHEL), jésuite espagnol du 18e S., remplit les fonctions de missionnaire au Mexique et en Californie, et s'occupa beaucoup de recueillir d'utiles documens sur la géographie de cette dernière contrée et sur l'histoire des missionnaires qui parvinrent à la soumettre. Ses MSs. out été mis en ordre et publiés par le P. André-Marc Burriel, sous ce titre : *Noticia de la California y de su conquista*, etc., Madrid, 1757, 3 vol. in-4. C'est sur la traduction anglaise de cet ouvrage qu'a été publiée en français l'*Histoire naturelle et civile de la Californie*, trad. par E. (Eidous), Paris, 1767, 3 vol. in-12.

VENEL (GABRIEL-FRANÇOIS), médecin, né à Combes, diocèse de Béziers en 1723, m. à Montpellier en 1775, se livra plus particulièrm. à l'étude de la chimie, et fut dans cette science l'élève de Rouelle, dont il devint l'ami, puis le rival. Il fut reçu membre de la société royale et nommé professeur de la faculté de médecine de Montpellier. On trouve de lui plus. *mémoires* dans le Recueil des Savans Etrangers; et l'*Encyclopédie* lui doit, à commencer du 3e vol., presque tout ce qui concerne la chimie, la pharmacie, la physiologie et la médecine. Il fut chargé par les états de Languedoc de faire des expériences sur la houille, qui furent heureuses, et il publia un ouvr. à ce sujet en 1774, sous le titre d'*Instruction sur l'usage de la houille*. On a de lui, en outre, un *Précis de matière medicale*, Paris, 1787, 2 vol. in-8, pub. par M. Carère.

VENEL (JEAN-ANDRÉ), médecin, né sur les bords du lac de Genève en 1740, établit à Orbe, dans le pays de Vaud, une maison de santé, où il s'occupa avec succès de redresser les difformités des jambes et de corriger la torsion de l'épine du dos. Il m. en 1791 au milieu de ses malades, auxquels il s'était voué avec zèle et pour ainsi dire avec amour. Nous citerons de lui : *Nouveaux Secours pour les corps arrêtés dans l'œsophage*, et *Description de quatre instrumens propres à retirer les corps par la bouche*, Lausanne, 1769, in-12; *Essai sur la santé et sur l'éducation medicinale des filles destinées au mariage*, Yverdun, 1776, in-12; *Description de plusieurs nouveaux moyens mécaniques, propres à prévenir, à borner et même à corriger, dans certains cas, les courbures latérales et la torsion de l'épine du dos*, Lausanne, 1788, in-8.

VENERONI (JEAN VIGNERON, connu sous le nom de), maître de langue italienne, né à Verdun dans le 17e S., vint à Paris, après avoir italianisé son nom, se fit passer pour Florentin, et réussit à faire complétem. illusion sur son origine. Il contribua puissamm. à répandre en France le goût de la langue et de la littérature italienne, et fut nommé secrétaire-interprète du roi. Ses ouvr. les plus importans sont : *le Maître italien*, 1710, in-12, grammaire qui, malgré sa prolixité est encore suivie aujourd'hui, et dont on a donné un grand nombre d'éditions, parmi lesquelles il faut distinguer celle de Gattel, Lyon, 1803, in-8; *Dictionnaire italien-français et français-italien*, 1708, in-4, effacé depuis par celui d'Alberti; *Dictionnaire-Manuel* en 4 langues, franç., ital., allem. et russe, Moscou, 1771, in-8.

VENETTE (JEAN de), romancier et chroniq., né vers 1307 au village de Venette, près de Compiègne, m. en 1369, fut prieur du couvent du Carmel à Paris, et assista à la plupart des chapitres généraux de cet ordre à Lyon, à Milan, à Metz, à Toulouse, à Ferrare, etc. Il est auteur d'un assez gr. nombre d'ouvr., parmi lesquels nous citerons : *la Seconde continuation* de la *Chronique* de Guillaume de Nangis, de 1340 à 1398, publiée par D. d'Achery dans le *Spicilegium*, t. 11, p. 785-920, et réimpr. dans le tom. 3 de l'édit. in-fol. du même recueil; *Chronicon carmelitarum liber unus*, impr. dans le *Speculum carmelitanum*, Venise, 1507, in-fol. Le plus connu de tous ses écrits est le *Roman des trois Maries* (la mère du Sauveur, Marie Cléophas et Marie Salomé), en rime française, dont on conserve deux copies MSs. à la Biblioth. du Roi, sous les nos 7581 et 7582. Sainte-Palaye en a donné l'extrait dans les *Mémoires de l'académie des Inscriptions*, tom. 13, pag. 520-33; et Jean Droyn en a fait une espèce de version libre en prose, qui a été impr. plus. fois dans le 16e S., et d'après laquelle l'abbé d'Artigny a publié dans les *Nouveaux Mémoires de littérature*, t. 6, p. 237-91, le *Recueil des principaux endroits du Roman des trois Maries*.

VENETTE (NICOLAS), docteur en médecine, et professeur d'anatomie et de chirurgie à La Rochelle, naquit en cette ville vers 1632, et y m. en 1698. On cite de lui : *Traité du Scorbut et de toutes les maladies qui arrivent sur la mer*, La Rochelle, 1671, in-12; *Observations sur les eaux minérales de la Rouillasse en Saintonge, avec une Dissertation sur l'eau commune*, ibid., 1682, in-8; *de la Génération de l'homme*, ou *Tableau de l'Amour conjugal*, Amsterdam, 1688, in-12; Parme, 1689, in-8, etc.; trad. en allemand, en anglais, en hollandais (ce livre, le plus connu de ceux de l'auteur, n'est qu'un roman médical, rempli d'erreurs et d'histoires indécentes qui l'ont rendu populaire); *Traité des pierres qui s'engendrent dans les terres et dans les animaux, où l'on parle des causes qui les forment*, etc., Amsterdam, 1701, in-12, fig.; *Traité du Rossignol*, Paris, 1697 et 1707, in-12; *Traité de la taille des arbres*, ib., in-12.

VENEZIANO (ANTONIO), peintre, né à Florence selon Baldinucci, ou plutôt à Venise selon Vasari, enrichit ces deux villes de tableaux qui excitèrent l'admiration et l'envie de ses contemporains, mais qui n'existent plus. Il termina à Pise, dans le *Campo-Santo*, les peintures de la vie de St Rauieri, que Simon Memmi avait commencées. Ces peintures sont encore un des ornemens du *Campo-Santo*. Il avait pour peindre à fresque un procédé particulier qui a permis à ses ouvr. de conserver jusqu'à nos jours une fraîcheur étonuante. Il finit cependant par abandonner son art pour se livrer sans distraction à l'étude de la chimie et de la botanique, et il professa long-temps la médecine avec un gr. succès. Il périt victime de son dévouement charitable dans la peste qui désola Florence en 1383.

VENEZIANO (DOMINIQUE), peintre, né à Venise en 1420, fut assassiné vers 1476 par André del Castagno, qui, ayant obtenu de lui le secret de la peinture à l'huile, voulait en demeurer l'unique possesseur. Les meilleurs ouvr. de Dominique ont peri. Il ne reste de lui qu'un tableau à Ste-Lucie de' Ma-

gnuoli, quelques sujet historiq. sur l'escalier exécutés avec le plus grand soin, et un *Christ entouré de plusieurs saints*, peint sur le mur du monastère degli Angeli.—VENEZIANO (Augustin), graveur, dont le nom de famille était *de' Musis*, né à Venise vers 1490, m. à Rome vers 1540, fut un des meilleurs élèves de Marc-Antoine Raimondi, dont il égale souvent la finesse de burin, mais jamais le dessin correct. Il marquait régulièrem. ses planches des initiales A. V., en y ajoutant la date de l'année Huber et Rost, dans le *Manuel des Amateurs de l'Art*, citent de lui huit *portraits*, 28 *sujets sacrés*, 26 *sujets historiques ou mythologiques*, 138 *sujets de sa composition*. *Voy.*, pour plus détails, le *Dictionnaire des Artistes* de Heinecke, t. 1er, p. 605.

VENIERO (ANTOINE) fut élu doge de Venise en 1382, pour succéder à Michel Morosini, et m. en 1400. On lui reproche surtout d'avoir laissé Jean Galéaz Visconti, seigneur de Milan, étendre ses frontières jusqu'aux bords de l'Adriatique, par la conquête de Vérone et de Padoue. Grâce à Franç. Carrare et aux Florentins qui chassèrent Visconti du rivage des lagunes, la faiblesse du doge ne fut pas si funeste à Venise qu'elle aurait pu l'être.—VENIERO (François), élu doge de Venise en 1554 pour succéder à Marc-Antoine Trevisani, réussit à faire oublier deux ans sa république au milieu des grands évènemens de cette époque, et m. en 1556.—VENIERO (Sébastien) fût élu doge en 1577, du consentement unanime des électeurs, et dès le prem. jour de leur assemblée. Il méritait bien ce glorieux témoignage de l'estime de ses concitoyens. A la bataille de Lépante (1571), il avait commandé la flotte vénitienne, et quoiqu'il fût alors âgé de 70 ans, personne n'avait montré plus que lui de vigueur et d'intrépidité. La jalousie des autres généraux l'empêcha de s'emparer de Ste-Maure, comme il en avait le projet; mais les Vénitiens, dont on voulut éveiller contre lui les soupçons, furent justes envers un de leurs plus généreux défenseurs. Veniero m. en 1578, après un règne de moins d'une année.

VENIERO (DOMINIQUE), littérat. célèbre, né à Venise vers 1517, m. en 1582, était entré de bonne heure dans la carrière des emplois publics, que ses infirmités le forcèrent ensuite d'abandonner : dès l'âge de 32 ans, il était privé sans retour de l'usage de ses jambes. Sa maison devint alors le rendez-vous des poètes et des hommes les plus instruits. Il fut fondateur, avec Badoaro (1558), de la célèbre *académie vénitienne*. Le Tasse lui-même daigna plus d'une fois le consulter. Cependant Tiraboschi lui reproche d'avoir le prem., en Italie, depuis la renaissance des lettres, composé des *acrostiches*, et donné, dans quelques-uns de ses *sonnets*, le funeste exemple des *concetti*. Ses *poésies*, éparses dans les *Raccolte* de Dolce et de Ruscelli, ont été réunies enfin par l'abbé Serassi, Bergame, 1751, in-8.—VENIERO (François), frère aîné du précéd., m. en 1581, dans un âge avancé, est cité par Ghilini (*Teatro d'uomini letterat.*, t. 1, p. 65), comme l'un des plus sublimes genies, des plus grands philosophes et des plus habiles politiques que Venise ait jamais produits. De Thou en parle avec éloge. On pourra juger de son mérite par les ouvr. suivans : *Discorsi soprà i tre libri del Aristotile, dove tratta dell' anima*, Venise, 1555, in-8; *Discorsi soprà i libri della generazione e corruzione d'Aristotile*, ibid., 1578, in-4; *Dialogo della volontà humana*.—VENIERO (Laurent), frère aîné des précéd., fut l'élève et l'ami du fameux Pierre Arétin. A l'exemple de son maître, il se déshonora par deux petits poèmes : *la P...... errante* et *la Zaffetta*, ou *le Trentuno*, Venise, 1531 et 1538, in-8; reproduits avec quelq. autres pièces du même genre, Lucerne, 1651, in-8, sous le nom de Maffeo Veniero, archevêque de Corfou, lequel a été suffisamment justifié de cette imputation calomnieuse. L'on sait que Laurent ne vivait plus en 1550.—VENIERO (Maffeo et Louis), fils du précéd., héritèrent de son talent pour la poésie, mais ils en firent un meilleur usage. Maffeo, le plus célèbre des deux frères, est celui dont on a parlé à l'article de Laurent. Tiraboschi cite sa tragédie d'*Idalba* (Venise, 1596, in-4; 1610, in-12), comme une des meilleures du théâtre italien au 16e S. L'abbé Serassi a joint les *rime* de Maffeo et de Louis à celles de leur oncle Dominique (*v.* ci-dessus).

VENINI (l'abbé FRANCESCO), mathém., poète et philologue, né vers 1737 à Milan, où il m. le 5 avril 1820, avait professé quelq. temps à Parme. On cite comme le meilleur de ses ouvrages celui qui parut en 1798 à Paris sous ce titre : *de' Principj dell' armonica musicale e poetica, e della lora applicazione alla teoria ed alla pratica della versificazione italiana*, etc.

VENINO (IGNACE), le plus grand prédicateur de l'Italie au 18e S., né en 1711 à Como, dans le Milanez, m. en 1778, recteur du collége de Brenta à Milan, appartenait à l'ordre des jésuites. Ses *sermons* (*Prediche quaresimali*) furent publ. à Milan, 1780, in-8. Ses *Panégyriques* parurent dans la même ville en 1782. On trouvera sur lui une courte *notice* dans le *Supplement. Biblioth. soc. Jesu*, par le P. Caballero, p. 276.

VENISE, l'une des grandes cités d'Italie, et naguère république florissante, fait partie maintenant du royaume lombardo-vénitien, dont elle est une des deux capitales (*v.* LOMBARDIE). Construite sur pilotis à la surface d'îlots marécageux de la mer Adriatique, dans le vaste golfe auquel cette ville donne son nom, et sur le point le plus avancé vers le nord-ouest, Venise eut pour fondateurs, environ l'an 596, quelques commerçans de Padoue, qui, cherchant un asile après l'invasion des Lombards, s'arrêtèrent en ce lieu. Ce n'est pas qu'on ait fait remonter plus haut son origine en la rattachant aux Vénètes de l'Armorique, ou aux Henètes de la Paphlagonie. Quoi qu'il en soit la nouvelle colonie s'accrut rapidem.; tout le monde y était nécessairem. actif et industrieux. Les bourgades, dont elle se composait, et qui obéissaient chacune à un tribun sous le patronage de Padoue, finirent par se rendre indépendantes, et se constituèrent en une seule république, dont le gouvern. demeura partagé entre un magistrat suprême et électif appelé *doge*, un sénat composé des personnages les plus notables (on en fixa le nombre à 120), et le grand conseil formé du reste de la noblesse. (Celle-ci, comme on sait, se divise en 4 classes : la prem. formée des douze familles qui se prétendent issues des tribuns, et de quatre autres qui signèrent avec les prem. la fondat. de l'église de Saint-George en 800; la 2e de ceux dont les noms se lisent au livre d'or écrit en 1297; les deux dern., des familles agrégées successivem. par le sénat.) Cette puissance naissante, qui plus tard devait servir de rempart à la chrétienté contre le colosse othoman (*v.* TURQUIE) s'affermit d'abord par de fréquentes luttes contre les Hongrois, qui, au 10e S., se ruaient périodiquem. sur l'Italie et l'Allemagne. Maîtresse des côtes de l'Adriatique au nord et à l'est, elle protégea les états romains et contint l'ambition des empereurs. Ses flottes dominaient sur la Méditerranée aux temps des prem. croisades, et c'est à l'aide de ses secours que les barons franç. fondèrent l'empire latin de Constantinople (1204). Après le démembrement du trône des Comnènes, les Vénitiens s'emparèrent d'une partie des îles de l'Archipel (*v.* H. DANDOLO). Leur république avait atteint son plus haut point de splendeur à l'époque où les dissensions fameuses des guelfes et des gibelins commencèrent à couvrir l'Italie de sang et de ruines. Gênes, dont les forces maritimes étaient devenues redoutables, mit à profit les fautes des doges J. Dandolo et P. Gradenigo, ainsi que les fréquentes révoltes des peuples tributaires de Venise, pour ravir l'empire des mers à cette répub., que venait d'humilier le roi de Hongrie Louis Ier (1350). Lorsqu'après une suite d'avantages obtenus contre eux, Bajazet II accorda la paix aux Vénitiens, il leur restait encore

d'importantes possessions dans l'Archipel ; elles leur furent enlevées successivem. On sait à quelles extrémités la république se voyait réduite à l'époque de la fameuse guerre de Chypre ; sans les efforts de Pie V, surtout sans la fortune de don Juan, c'en était fait peut-être dès ce temps de la puissance vénit. : la seule île de Corfou demeurait en la possess. de la république. Dans des guerres plus récentes avec la France, la Hollande et l'Angleterre, son commerce, jadis fort considérable, fut presque totalem. anéanti. Entraînée par l'Autriche dans l'une des prem. coalitions contre la France, Venise fut conquise par le général Bonaparte, qui, par les traités de Lunéville et de Campo-Formio, la céda à l'emper. avec une partie de ses domaines, réunissant le reste à la république cisalpine, moins les îles vénitiennes qui restaient en la possession de la France. Un nouv. traité, celui de Presbourg (26 déc. 1805), reconstruisit les anciens états de Venise pour les incorporer au royaume d'Italie, dont ils formèrent 9 départemens. Ce fut bien vainem. que les Vénitiens se flattèrent en 1814 de recouvrer leur indépendance. Cette république, depuis son établissem. jusqu'à 1797, avait compté 120 doges ; on peut voir leur chronologie dans l'*Art de Vérifier les Dates*, t. 17, p. 434 *ad fin.*, édit. in-8 avec continuat. par M. de Saint-Allais. M. Daru, de l'acad. française, a publ. une bonne *Histoire de la république de Venise*, en 8 vol. in-8, Paris, F. Didot, 1828, 4e édit.

VENIUS (OTTO). V. VEEN.

VENTENAT (ETIENNE-PIERRE), botaniste et membre de l'acad des sciences, né à Limoges en 1757, m. à Paris en 1808, entra dans la congrégation des chanoines réguliers de Ste-Geneviève, qu'il abandonna ensuite pour se marier, lorsque la révolution lui en eut donné la faculté. On cite de lui particulièrement quelques livres d'une faible utilité pour la science en elle-même, mais qui, réunissant à un texte fort bien fait de belles figures gravées avec soin et impr. en couleur, peuvent donner le goût de l'étude à l'homme du monde. Tels sont les ouvrages suiv. : la *Description des plantes nouvelles ou peu connues du jardin de J.-M. Cels*, Paris, 1800, in-fol. ; trad. en allem., 1802 ; *le Jardin de la Malmaison*, ibid., 1803 à 1805, 2 vol. in-fol. ; *le Choix de Plantes*, ibid., 1803 à 1808, in-fol. ; le *Decas generum novorum*, ibid., 1808, in-fol. Il a pub. plus. *mémoires* intéressans dans les Actes de l'Institut, dans les *Annales botaniques* d'Usteri, et dans le *Magasin encyclopédique*. On trouvera sur lui une *notice* dans le *Journal de Botanique*, octobre 1808.

VENTIDIUS BASSUS (PUBLIUS), général romain, était d'Asculum (aujourd'hui *Ascoli*), et avait été pris, lors du sac de cette ville par Pompée, l'an de Rome 645 (av. J.-C. 89). Orphelin et en bas âge, il végéta long-temps dans l'indigence, d'abord porteur de litière, puis soldat, et entreprit ensuite de fournir des mulets aux équipages des officiers et aux transports. Il alla exercer ce trafic à l'armée de César dans les Gaules vers l'an 697, et attira les regards et l'attention de ce grand homme, qui lui confia plus. entreprises importantes et fut satisfait de ses services, au point de le nommer successivement, lorsqu'il eut en main la toute-puissance, sénateur, tribun du peuple et préteur. Après la m. de César, Ventidius s'attacha à la fortune d'Antoine, auquel, en sa qualité de préteur, il fut très-utile, sans pouvoir toutefois lui amener à propos des secours pendant la guerre de Modène. Antoine lui ménagea le consulat dans ses stipulations avec Octave, qui enfantèrent le sec. triumvirat. Ventidius fut, avec Pollion, pendant la guerre de Pérouse (41 av. J.-C.), le principal lieutenant de son patron ; mais ce fut surtout en Orient qu'il se couvrit de gloire. Il y fut envoyé, après la conclusion du traité de Brindes, et enleva rapidement l'Asie-Mineure et la Syrie aux Parthes, encore fiers du désastre de Crassus et enhardis par les dissensions de Rome. Ventidius pouvait suivre le cours de ses succès et réduire peut-être l'empire des Arsacides en province romaine ; mais il ne voulut point irriter la jalousie, déjà visible, d'Antoine, et revint à Rome, où il triompha. Il passa le reste de sa vie loin des affaires, et m. universellement regretté.

VENTURI (POMPÉE), jés., né à Sienne en 1693, mort à Ancône, enseigna la philosophie à Florence, et la rhétorique successivement à Sienne, à Prato, à Florence et à Rome. Il est surtout connu par son commentaire du Dante, qui a pour titre : *Dante con una breve e sufficiente dichiarazione del senso letterale, diversa in più luoghi da quella degli antichi commentatori*, dédié à Clément XII, Lucques, 1732, 3 vol. in-8 ; Vérone, 1749, in-8 ; Venise, 1739 et 1751, in-8.

VENTURI (JEAN-BAPTISTE), physicien, né à Bibiano, dans le duché de Reggio, en 1746, m. à Reggio en 1822, professa la métaphysique et la géométrie au séminaire de cette ville dès l'âge de 23 ans, fut chargé en 1773 de la chaire de philosophie de Modène, et bientôt après des fonctions d'ingénieur de ce petit état. Envoyé à Paris en 1796 à la suite du comte de San-Romano, il y resta, comme simple particulier, pour se livrer entièrement aux sciences, lut plusieurs *mémoires* à l'Institut, et donna aux *Annales de chimie*, au *Journal des mines* et au *Magasin encyclopédique* quelques *extraits* d'ouvrages scientifiques. De retour dans sa patrie, il fut nommé membre du corps législatif de Milan, et plus tard professeur de l'école du génie nouvellement établie à Modène. Le renversement du gouvernement républicain (1799) lui coûta la liberté, qu'il ne recouvra qu'après la bataille de Marengo. La chaire de physiq. de l'université de Pavie, les décorat. de la Légion-d'Honneur et de la Couronne-de-Fer lui firent oublier sa disgrâce momentanée ; enfin il fut pendant 12 ans le chargé d'affaires du royaume d'Italie à Berne. Nous citerons de lui : *Indagine fisica su i colori*, Modène, 1801 ; *Commentari sopra la storia e le teorie dell' ottica*, tom. 1, Bologne, 1814, in-4 ; *dell' Origine e de' Progressi delle odierne artiglierie*, Reggio, 1815, in-4 ; *Storia di Scandiano*, Modène, 1822 ; et plusieurs écrits en français, entre autres : *Essai sur les ouvrages physico-mathématiques de Léonard de Vinci, avec des fragmens tirés de ses manuscrits*, Paris, an V (1797), in-4, fig., lu à l'Institut de France.

VENTURINI (JEAN-GEORGE-JULES), officier du génie, né à Brunswick en 1772, mort en 1802, servit son prince dès sa jeunesse, et fit toutes les campagnes de la révolution française. Nous citerons de lui : *nouv. Jeu de tactique militaire, agréable et utile, destiné aux écoles militaires* (allem.), Schleswig, 1798, in-8, avec planches ; *Livre élémentaire sur la tactique appliquée ou sur la science milit., avec des exemples pris sur le terrain* (allemand), ibid., 2e édition, 1800, 7 vol. in-8, avec plans et cartes ; *Système mathématique appliqué à l'art militaire* (allemand), ibid., 1801, in-8 ; *Revue critique de la dernière campagne du 18e siècle* (allemand), Leipsig, 1801, in-8 ; *Livre élémentaire de la géographie militaire des contrées du Rhin* (allemand), Copenhague, 1802, 2 vol. in-8.

VÉNUS (mythologie), déesse de la beauté et de l'amour, naquit selon les uns de l'écume de la mer, et selon les autres de Jupiter et de Dioné. Epouse de Vulcain, elle lui fut plusieurs fois infidèle. Les poètes en ont fait l'amante de Mars, dont elle eut Cupidon et Hermione ou Harmonie ; de Mercure, dont elle eut Hermaphrodite ; d'Adonis, pour lequel elle abandonna l'Olympe, et dont elle déplora long-temps la mort prématurée ; et enfin d'Anchise, dont elle eut Enée. Dans la contestation qui s'éleva parmi les déesses au sujet de la pomme d'or, elle obtint de Pâris le prix destiné à la beauté. Vénus était surtout adorée à Gnide, à Paphos, à Cythère, dans Amathonte. Les Romains l'honoraient d'un culte particulier comme mère d'Enée, fondateur d'Albe. On la

représente assise avec Cupidon sur un char traîné par des cygnes ou par des colombes. Les poètes lui donnent une ceinture merveilleuse, qui prêtait des grâces et de la beauté aux femmes qui la portaient, et qui inspirait infailliblement de l'amour.

VENUSINUS (JONAS-JACQUES), savant danois, né dans l'île de Huena, mort président de l'académie royale de Sora en 1608, professa la physique, l'éloquence et l'histoire à Copenhague, fut historiographe du roi Christiern IV. On a de lui : l'*Imitation de Jésus-Christ*, traduite en langue danoise, Copenhague, 1599, in-8; réimprimée en 1626 et 1675; *Dissertatio de historiâ*, ibid., 1601, in-4; *in Timæum Platonis*, ib., 1602 et 1603; *de comparandâ Eloquentiâ*, ib., 1606, in-4; *Disticha in reges Daniæ latina, cum horum iconibus*, ibid., in-folio.

VENUSTI (MARCEL), peintre, surnommé *le Mantuano*, né à Mantoue en 1515, mort en 1576, obtint l'estime de Michel-Ange, dont il adopta le style, mais sans tomber dans l'affectation si ordinaire aux imitateurs. Il doit la plus grande partie de sa gloire au talent supérieur avec lequel il a su revêtir de tous les charmes de la peinture les idées de ce grand-maître. Cependant il ne manquait pas du génie de l'invention, et de nombreux tableaux de sa composition en sont la preuve. Le plus célèbre de ses ouvrages est la copie du *Jugement dernier* de la chapelle Sixtine, qu'il fit pour le cardinal Farnèse, et que celui-ci envoya à Naples, dont elle est un des plus beaux ornemens.

VENUTI (RIDOLFINO), laborieux antiquaire, né à Cortone en 1705, mort à Rome en 1763, embrassa l'état ecclésiastique après avoir terminé ses cours, et vint perfectionner ses connaissances dans la capitale du monde chrétien, par l'examen des monumens et par le commerce des artistes et des savans. Il fut nommé par le pape Benoît XIV président de la commission des monumens antiques et garde du cabinet du Vatican. Outre une foule de *dissertations* dans les *Mémoires* de l'acad. de Cortone, dans le *Giornale romano* de Pagliarini, qu'il rédigea de 1742 à 1744, etc., il a laissé un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Collectanea antiquitatum romanarum centum tabulis incisarum et notis illustratarum*, Rome, 1736, grand in-fol. obl., recherché; *antiqua Numismata maximi moduli ex museo Alex. card. Albani in vaticanâ Biblioth. translata*, ibid., 1739-44, 2 vol. in-folio, fig., rare et recherché; *Numismata romanorum pontificum à Martino V ad Benedictum XIV, aucta et illustrata*, ib., 1744, in-4; *Osservazioni sopra il fiume Clitunno, del suo culto*, etc., ib., 1753, in-4, fig.; *de deâ Libertate ejusque Cultu apud Romanos et de libertinorum Pileo*, ibid., 1762, in-4; *accurata e succinta Descrizione topografica delle antichità di Roma*, ibid., 1763, 2 vol. in-4; 2e édition, 1803; *accurata Descrizione topografica ed istorica di Roma moderna*, ibid., 1766, 2 vol. in-4; *vetera Monumenta quæ in hortis cœlimontanis et in ædibus Mathæorum adservantur, collecta et notis illustrata*, ibid., 1779, 3 vol. in-folio (laissé incomplet par Venuti, mais achevé et publié par Amaduzzi).

VENUTI (PHILIPPE), antiquaire et littérat., frère du précédent, né en 1709 à Cortone, où il mourut en 1769, fut chanoine de St-Jean-de-Latran à Rome. Son chapitre le chargea en 1739 de l'administration des revenus de l'abbaye de Clérac en Guienne, ce qui lui fournit l'occasion de connaître Montesquieu, et de gagner l'amitié de ce grand homme. Il retourna à Rome en 1750, et obtint peu de temps après la prevôté de Livourne. Il était associé étranger de l'académie des inscriptions, memb. de celle de Bordeaux et de la plupart des sociétés littéraires d'Italie. Nous citerons de lui : des *dissertations* dans le Recueil de l'académie de Cortone; *il Trionfo letterario della Francia, poemetto in terza rima*, Avignon, 1750, in-8; *Dissertations sur les anciens monumens de la ville de Bordeaux*, etc., Bordeaux, 1754, in-4, fig.; *Expositio duodenorum numismatum, antehàc ineditorum, ex gazophylacio Ant. de Froy Angli; apud Labronis Portum* (Livourne), *anno periodi julianæ* 6473 (1760), in-4, fig.

VERA (don PEDRO de), célèbre capitaine espagn., né vers 1440 à Xérez de la Frontera, en Andalousie, d'une des plus illustres familles de cette province, avait déjà fait preuve d'une rare intrépidité dans plus d'une occasion, lorsqu'Isabelle et Ferdinand l'envoyèrent à la Grande-Canarie avec le titre de gouverneur et capitaine-général. Il débuta par faire arrêter et conduire en Espagne son prédécesseur, Juan Rejon, dont il confisqua les biens pour s'en approprier la majeure partie (1480). Il usa ensuite de perfidie pour faire embarquer un gr. nombre de Canariotes, qu'il envoya en Europe, voulant se débarrasser, autant que possible, de la population indigène des îles Fortunées. Sa conduite révolta les habitans qui restaient; mais il entreprit de les réduire, et il y réussit malgré les obstacles qu'il trouva dans le courage et le nombre de ses adversaires et dans la nature même du pays, coupé de bois et de précipices. L'année 1485 le vit terminer cette conquête importante. Il s'occupa alors de consolider la domination espagnole dans la Canarie, et pour y parvenir, il fit transporter en Europe un gr. nombre des indigènes, répartit les terres entre les gentilshommes et les soldats qui avaient servi sous ses drapeaux, attira des îles voisines plusieurs habitans riches et industrieux, fit venir de Madère des cannes à sucre, transféra à Réal de Las Palmas le siége épiscopal des Canaries, et se montra, en un mot, aussi habile administrateur que gr. guerrier. Mais les habitans de Gomera s'étant révoltés contre leur gouverneur, Hernando Pezarra, et l'ayant assassiné (1488), Vera les ramena dans le devoir, en leur promettant une amnistie générale, et n'en condamna pas moins à m. tous les hommes au-dessus de 15 ans. Une foule d'autres cruautés excitèrent contre lui la haine des insulaires et même de ses compatriotes, et le firent rappeler par Ferdinand et Isabelle, qui pourtant l'employèrent dans la guerre contre les Maures Grenadins (1492), et le comblèrent d'honneurs et de marques de bienveillance. Il mourut quelques années après à Xérez, non moins célèbre par sa perfidie et ses cruautés que par l'étendue de ses talens. *Voy.* Georg. Glas, *History of the discovery and conq. of the Canary*.

VERA (CEVERIO de), arrière-petit-fils du précédent, servit d'abord dans l'armée espagnole en Amérique, y embrassa l'état ecclés. à l'âge de 40 ans, se rendit dans sa patrie et ensuite à Rome, où il fut acolyte du pape Clément VIII, visita les lieux Sts, et mourut à Lisbonne en odeur de sainteté (1606). On a de lui une *relation* de son voyage de la Terre-Sainte (*Viage de la Tierra Santa*), Madrid, 1597, in-8, et un *Dialogue contre les pièces de théâtre usitées en Espagne*, Malaga, 1605.

VERA Y FIGUEROA Y ZUNIGA (don JUAN-ANTONIO de), comte de La Roca, historien et diplomate, né dans la Catalogne en 1588, mort à Madrid en 1658, remplit diverses fonctions importantes, entre autres celles d'ambassadeur extraordinaire auprès de la république de Venise et d'autres états d'Italie. On a de lui : *el Embaxador*, Séville, 1620, in-4; trad. en français sous le titre du *parfait Ambassadeur*, Paris, 1635, in-4; Leyde, 1709, 2 vol. in-12; *el Fernando o Sevilla restaurada, poema heroico escrito cu los versos de la Jerusalem liberada del Tasso*, Milan, 1632, in-4; *Epitome de la vida y hechos del emperador Carlos V*, ib., 1645, in-16; Madrid, 1654, in-4; Bruxelles, 1656, in-4; trad. en français par Duperron-Le-Hayer, Paris, 1662, in-4; Bruxelles, 1663, in-12, etc.

VERANZIO (ANTOINE), prélat et négociateur célèbre, né en 1504 à Sebenico, en Dalmatie, d'une famille illustre, se fit connaître avantageusement de l'évêq. Etienne Broderic et de Martinusius, depuis cardinal, qui étaient les ministres influens du roi de Hongrie, Jean Zapolya Ier, et qui lui ouvrirent la

carrière des emplois publics. Il remplit, tant sous le règne de Zapolya Ier que sous la régence de Martinusius et de la reine Isabelle, plusieurs missions auprès de Sigismond, roi de Pologne, de la république de Venise, des papes Clément VII et Paul III, de François Ier, roi de France, de Henri VIII, roi d'Angleterre, et de Ferdinand Ier. Ce dernier prince, ayant été couronné roi de Hongrie après l'abdication d'Isabelle et de son fils et pupille Jean Zapolya II, nomma Veranzio évêque des Cinq-Églises et conseiller-d'état, l'envoya vers Ali-Pacha, beiglerbeig de Bude (1553), et peu de temps après en Turquie, où régnait alors Soliman Ier. De retour à Vienne en 1558, Veranzio fut chargé par Maximilien II, en 1567, d'une nouvelle mission à Constantinople, où il conclut avec Sélim II une paix avantageuse à la chrétienté. Il fut nommé archevêque de Gran ou de Strigonie, primat de Hongrie, vice-roi du royaume (1569), et enfin cardinal quelques jours avant sa m., arrivée en 1573. Sa famille conserve de lui plusieurs manuscrits précieux, dont le savant Kovachich a publié le catalogue sous ce titre : *Elenchus chronologicus actorum partìm originalium authenticorum, partìm autographorum, partìm apographorum, ex archivo verantiano draganichiano*. C'est d'un de ces manuscrits quo Leunclavius a tiré son *Histoire*, ses *Annales* et ses *Pandectes sur l'histoire des Turks,* ouvrage que les savans désignent sous le nom de *Codex veranzianus*. — VERANZIO (Fauste), neveu du précédent, évêque *in partibus* de Canadium, a publié : un *Dictionnaire en cinq langues,* Venise, 1595; *Logica nova, suis instrumentis formata et recognita*, ib., 1616, in-4; *Machinæ novæ, additâ declaratione latinâ, italicâ, gallicâ, hispanicâ et germanicâ*, ibid., in-folio.

VERAU (AUGUSTIN), savant dominicain du 18e S., né à l'île Téréniffe, fut lecteur de philosophie au couvent des bénédictins d'Orotara, et se fit connaître comme l'un des plus habiles humanistes de son temps. On ne l'appelait que *le Grec* aux îles Canaries. Entre autres ouv., on a de lui : une *grammaire latine* (*el arte pequeño de Gramatica latina*) ; une *prosodie latine* (*arte metrica o Poetica latina*) ; le *Cicérone espagnol et latin* (*Nomenclator Castellano y latino*) ; l'*Alectoromachie* (*Alectoromachia*), poème héroï-comique latin, composé à Ciudad de Laguna en 1758.

VERAZZANI ou VERAZZANO (JEAN), navigateur florentin, né vers la fin du 15e siècle, fut employé par François Ier à faire de nouvelles découvertes dans la partie septentrionale de l'Amérique. Les auteurs varient sur la date de son départ ; mais on voit, par une lettre qu'il écrivit au monarque français, qu'il devait être en mer avant le mois de juillet de l'année 1524. Il aborda sur les côtes de l'Amérique septentrionale, les parcourut depuis le 30e degré de latitude jusqu'à Terre-Neuve, et eut même connaissance de la *Nouvelle-France*. Les sentimens sont partagés sur sa fin, qui parait toutefois avoir été malheureuse. La relation de son voyage, qu'il avait envoyée au roi de France, se trouve dans la *collection* de Ramusio et dans l'*Histoire générale des voyages*.

VERBEECQ (PHILIPPE), peintre et grav. à l'eau-forte dans le goût grignoté, né en Hollande vers 1599, a mis son nom ou son chiffre sur les pièces qu'il a gravées, ce qui doit empêcher de les confondre, comme on l'a fait quelquefois, avec les productions de Rembrandt. Comme peintre, ses ouvr. sont pour ainsi dire inconnus ; comme graveur, on peut citer de lui : *Esaü vendant son droit d'aînesse*, gr. in-f.; *un Homme à genoux devant un roi d'Orient, assis sur son trône, ayant derrière lui une femme qui tient un jeune homme par la main*, in-4 ; un *Berger,* avec la date de 1619 ; le *Buste d'une jeune femme*, avec la date de 1639 ; le *Buste d'un homme vu des trois quarts*, pendant de la pièce précédente, avec la même date ; la *Figure d'un jeune homme debout*, même date encore.

VERBIEST (le P. FERDINAND), missionnaire célèbre et astronome, né vers 1630 à Bruges, suivant Lalande, ou près de Courtrai, selon d'autres auteurs, embrassa la règle de St-Ignace, et fut envoyé à la Chine en 1659. Il fut emprisonné pendant la violente persécution qoi signala la minorité de l'empereur Khang-hi ; mais ce prince ne tarda pas à le nommer président du tribunal des mathématiques pour réparer le désordre du calendrier impérial, et il eut lieu d'être si content de lui, qu'il voulut en recevoir des leçons. L'habile jésuite fut chargé en 1681 de diriger une fabrication de canons de fonte, et bientôt il put offrir à l'empereur un parc de 300 pièces, la plupart de campagne. Il jouissait alors du plus grand crédit, dont il n'usait que pour l'avantage de la religion. Il m. en 1688, au moment où il venait de faciliter l'admission à la Chine du P. Lecomte et de ses compagnons. Ses funérailles furent célébrées avec une pompe extraordinaire. Il avait adopté le nom chinois de Nan-hoai-jin et le surnom de Thun-pé. Il a composé en langue chinoise divers ouvrages, dont on trouve le catalogue dans le Ching-kiao-sin-teng, qui a servi de base au *Catalogus patrum, soc. Jesu* du P. Phil. Couplet. Ils sont d'ailleurs presque tous au cabinet des MSs. de la Bibliothèque du Roi. Les uns sont relatifs à la théologie ; les autres, en bien plus grands nombre, roulent sur des sujets de physique et d'astronomie. Parmi ces derniers, nous citerons : *Nian khi chove*, ou notice sur le baromètre ; plusieurs planisphères ; *Liber organicus astronomiæ Europeæ apud Sinas restitutæ, sub imperatore sino-tartarico Cam-hy appellato*, 1668, petit-in-fol., publié de nouveau avec des augmentations et des commentaires par les soins du P. Couplet, sous ce titre : *Astronomia europea sub imperatore tartaro-sinico Cam-hy appellato, ex umbrâ in lucem revocata*, à R. P. F. Verbiest, etc., Dilingen, 1687, petit-in-4.

VERCELLONI (JACQUES), médecin piémontais, né à Sordevolo en 1676, a laissé : *de Glandulis æsophagi conglomeratis et humore vero digestivo,* Asti, 1711, in-4 ; *de pudendorum morbis et lue venereâ Tetrabiblion,* ibid., 1716, in-8 ; Leyde, 1722, in-8 ; 1742, in-8 ; trad. en franç. par Jean de Vaux, Paris, 1730, in-8.

VERCI (JEAN-BAPTISTE-MATTHIEU), historien et littérateur, né à Bassano en 1739, m. à Rovigo en 1795, a laissé un assez grand nombre d'ouvr., parmi lesquels nous citerons : *Histoire de Deli*, ou *Aventures curieuses d'un Turc*, Venise, 1771, in-8 ; *Notice sur la vie et les ouvrages des écrivains de Bassano*, ibid. 1775, 2 vol. in-12 ; *Notices sur la vie et les ouvrages des peintres, sculpteurs et graveurs de Bassano*, ibid., 1775, in-8 ; *Histoire des Ezzelins*, Bassano, 1779, 3 v. in-8, dont on trouve un extrait à la fin de l'*Art de vérifier les dates*, édit. de Paris, 1783-87, in-fol ; *Histoire de la Marche trévisane*, Venise, 1786-90, 20 vol. in-8.

VERCINGÉTORIX, célèbre chef gaulois, du pays des Arvernes, était le fils de Celtille, homme puissant, qui fut tué par les habit. de la Celtique au moment où il allait prendre le titre de roi. Il était très-jeune encore, et il se contenta de gémir en silence pendant la prem. expédition de César dans les Gaules ; mais il prit les armes lorsque ce conquérant fut retourné en Italie. En vain fut-il banni par l'influence de quelq.-uns de ses concitoyens, jaloux ou effrayés de son audacieuse entreprise ; il rassembla des forces assez imposantes pour rentrer dans Gergovie et s'y faire déclarer roi ; puis il réussit à rassembler les Senonais, les Parisii, les Pictones, les Cadurces, les Turones, les Aulerques, les Andégaves, les Lémovices et les Armoricains dans une confédération, dont il fut à l'unanimité proclamé le généralissime. Pour attacher tous ces peuples à la cause commune par des nœuds indissolubles, il prit leurs

premiers citoyens à titre d'otages. Se mettant alors en campagne contre ceux qui refusaient de prendre part à la guerre de l'indépendance, il obligea, tant par lui-même que par son lieutenant Lucterius, les Rutheni (habitans du Rouergue) et les Bituriges (habitans du Berry), ainsi que les Nitiobriges et les Gabali, à secouer aussi le joug des Romains. Mais César, parti de la Cisalpine aux prem. nouvelles de l'insurrection, tombe au milieu des Arvernes et porte partout le fer et feu. Cependant il cherche à passer l'hiver en paix, afin de préparer ses approvisionnemens et de prévenir la défection de ses alliés. Vercingétorix, pour contrarier ce dessein, va mettre le siége devant une autre Gergovie qui appartient aux Boïens, et force ainsi son redoutable adversaire à continuer les hostilités; mais il est lui-même victime de sa témérité, et voit tomber au pouvoir des Romains Vellaudunum, Genabum, Noviodunum, tandis que la capitale des Bituriges est menacée. L'intrépide Gaulois ouvre alors l'avis de tout incendier; c'était le seul moyen d'affamer et d'anéantir l'armée ennemie; mais cet avis ou plutôt cet ordre ne fut pas exécuté partout. La belle et puissante ville d'Avaricum, qui avait obtenu de n'être point brûlée, fut enlevée par les Romains, qui y firent un carnage horrible. Malgré cet échec, Vercingétorix ranime le courage des siens, fait entrer dans la confédération presque tous les peuples qui jusque-là sont restés paisibles spectateurs de la lutte, et se voit au moment de reléguer l'armée de César en-deçà de la province romaine ou de la détruire totalement. Mais César, après s'être fortifié par sa jonction avec son lieutenant Labiénus et par de nouvelles levées, laisse croire qu'il cherche à se réfugier en Germanie. C'était une ruse pour attirer après lui les Gaulois et leur faire abandonner le système de guerre suivi par eux d'abord. Vercingétorix renonce lui-même à ce système dont il a donné l'idée, et engage, sur les confins de la Séquanaise et des Lingons, une bataille où il est vaincu. Il s'enferme alors dans Alise, dont il est enfin forcé d'ouvrir les portes après une vigoureuse et mémorable résistance. Il languit 6 ans dans un cachot, orna le triomphe de son vainqueur (46 avant J.-C.), et fut étranglé ensuite. Ainsi périt à la fleur de l'âge le plus habile capitaine qu'eût eu à combattre César dans les Gaules.

VERDIER (César), chirurgien, né à Morières, ou Molières ou Morlières, près d'Avignon, en 1685, mort en 1759, après avoir été pendant 25 ans démonstrateur d'anatomie aux écoles de chirurgie de Paris, a laissé: *Abrégé d'anatomie du corps humain*, 1725, 1729, 1739, 1752, 1759, 1764, 1768, 2 vol. in-12; des *notes* dans l'édit. de l'*Abrégé de l'art des accouchem.*, par madame Bourgeois, 1759, in-12; des *mémoires* dans ceux de l'académie royale de chirurgie.

VERDIER (Jean), médecin, né en 1735 à la Ferté-Bernard dans le Maine, mort à Paris en 1820, fut quelque temps chargé de donner des soins à Louis XVI pendant sa détention. Il fit cesser en 1794 une épidémie qui régnait à Compiègne. Nommé élève de l'école normale par le district du lieu de sa naissance, il fut appelé ensuite à professer la médecine légale à l'académie de législation. On a de lui: *Jurisprudence générale de la médecine en France* 1763, 2 vol. in-12; *Jurisprudence particulière de la chirurgie en France*, 1764, 2 vol. in-12; *Cours d'éducation à l'usage des élèves destinés aux premières professions et aux grands emplois de l'état*, 1777, in-12; *Tableau analytique de la grammaire générale appliquée aux langues savantes*, 1803, in-12; *Plan d'osthautropie, nouvel art de traiter les difformités organiques par des exercices appropriés et de nouvelles machines élastiques et mobiles*, etc.

VERDIER-DUCLOS (Thomas-Denis), frère de Jean-Verdier, né à la Ferté-Bernard en 1744, fut médecin de l'Hôtel-Dieu de sa ville natale depuis 1788 jusqu'à sa mort arrivée en 1813. Il remplit en outre diverses fonctions publiques, comme celles de juge au tribunal civil de son district, puis au tribunal criminel de la Sarthe. Nous citerons son *Histoire d'une symphyséotomie pratiquée avec succès pour la mère et pour l'enfant*, 1787, in-8.

VERDIER-HEURTIN (Jean-François), fils de Jean Verdier, né à Paris en 1767, mort en 1823, servit d'abord comme chirurgien dans les armées de la république, et vint ensuite exercer la médecine dans la capitale. On cite de lui: *Discours sur un nouvel art de développer la belle nature et de guérir les difformités au moyen d'exercices aidés par les machines mobiles de M. Tiphaine*, 1784, in-8; *Journal de médecine populaire, d'éducation et d'économie* (avec son père), in-8; *Discours et essai aphoristique sur l'allaitement et l'éducation physique des enfans, et dissertation sur un fœtus trouvé dans le corps d'un enfant mâle*, 1804, in-8.

VERDIER (Suzanne Allut, dame), femme célèbre par son talent poétique, née à Montpellier en 1745, m. en 1813 à Uzès, où l'avait fixée son mariage avec un riche négociant de cette ville, bégaya secrètement des vers dès l'âge de 10 ans, et à 12 se fit connaître par une petite élégie sur l'attentat de Damiens contre la vie de Louis XV. A la connaissance des langues anciennes et de la plupart des langues modernes, elle joignait un talent remarquable pour la peinture et pour la musique. Ses productions se distinguent par l'élégance, l'harmonie, la sensibilité, et un goût pur puisé dans la lecture des ouvrages classiques de tous les âges et de tous les pays. Quelques-unes ont été insérées dans les almanachs des Muses de 1775, 1777, 1785, 1786, 1787. Le plus considérable et le dernier de ses ouvrages est un poème en 4 chants, les *Géorgiques languedociennes*, dont on trouve des fragmens étendus dans la *Notice des travaux de l'académie du Gard*, pour 1807 et 1810. Sa famille possède le Recueil complet de ses œuvres. Mme Verdier montra toujours le caractère le plus simple et le plus modeste, et fut avant tout femme d'ordre et bonne mère de famille.

VERDIZZOTI (Jean-Marie), peintre et littérateur, né vers 1530 à Venise, mort vers 1607, fut l'ami du Titien, dont il reçut des leçons de peinture; mais il fit de cet art plutôt un délassement qu'une occupation constante. Comme littérateur, nous citerons de lui: la traduct. *in ottava rima* du 2e livre de l'*Enéide*, Venise, 1560, in-8; *Cento favole morali de' più illustri antichi et moderni autori greci e latini, scelte e trattate in varie maniere di versi volgari*, etc., ibid., 1570, in-4; 1577 ou 1595, in-4; *Genius*, ibid., 1575, in-4 (poème sur l'enthousiasme poétique); *il Boemondo ovvero dell' Acquisto d'Antiochia, poema eroïco*, ibid., 1607, in-4.

VERE (le chevalier François), général anglais, servit d'abord dans le corps de troupes anglaises qu'Elisabeth envoya au secours des états-généraux, sous le comte de Leicester, se distingua par sa bravoure et ses talens, et reçut, en 1596, au rapport de Hume, le commandem. de la place importante de Flessingue, que le comte d'Essex avait demandée pour lui-même. Une expédition contre Cadix l'éloigna un moment de la Hollande, où il revint en 1597 pour s'y distinguer encore et prendre, avec le titre de gouverneur de Brill, le commandem. des troupes anglaises au service des états. Forcés d'esquisser rapidement sa vie militaire, nous ne nous arrêterons qu'à une seule de ses actions, celle qui nous semble la plus glorieuse. En 1601, il s'enferma dans Ostende avec 1700 hommes, que vinrent renforcer quelques compagnies anglaises, et y soutint un siége de huit mois contre l'archiduc Albert et douze mille Espagnols: il repoussa tous les assauts avec un succès égal à son courage, et après avoir essuyé cent soixante-trois mille deux cents coups de canon qui firent de la ville un amas de ruines et de cendres, il

en remit le commandem. à Frédéric Dorp ou van Dorp, que les états-généraux avaient nommé son successeur. Il fut confirmé dans son gouvernem. de Brill par Jacques Ier, qu'il s'était empressé de reconnaître ; mais la paix ayant été conclue en 1604, il rentra dans la vie privée, et m. en 1608. Ses *Mémoires* ou *Commentaires* sur les ac'ions auxquelles il avait pris part, ont été publ. par Will. Dillingham, Cambridge, 1657, in-fol.—Le chevalier Horace VERE, frère cadet du précédent, né en 1565 à Kirby-Hall, dans le comté d'Essex, m. en 1635, fit la guerre dans les Pays-Bas avec son frère, qu'il seconda vaillamment au siége d'Ostende. Il commanda ensuite les troupes auxiliaires envoyées par Jacques Ier au secours de l'électeur palatin, et mérita, pas ses services, d'être élevé à la pairie, sous le titre de baron de Tilbury à l'avènem. de Charles Ier.— VERE (Robert de), comte d'Oxford, favori de Richard II, fut créé par ce prince marquis de Dublin, puis duc d'Irlande; mais ces faveurs lui valurent la haine des nobles, qui le forcèrent de chercher un asile (1388) dans les Pays-Bas, où il m. quelques années après.—VERE (James), négociant anglais, m. à Edmonton en 1779, avait acquis à Londres une fortune lconsidérable, dont il appliqua une partie à soulager es malheureux. On a de lui : *Recherche physiq. et morale sur les causes de cette inquiétude et de cette maladie intérieure de l'homme, dont se sont plaints tous les âges*, 1778, in-8 (et in-4, tiré à 12 exempl.), réimp. récemment, in-12.

VÉRÉLIUS (OLAUS), antiquaire suédois, né en 1618 à Ragnisdstorp, dans le diocèse de Linkœping (Ostro-Gothie), m. en 1682, visita le Danemarck, le Holstein, les Pays-Bas, la Suisse, l'Italie et la France, revint dans sa patrie, riche de nouvelles connaissances, et fut nommé successivem. à plus. places importantes de l'enseignem., entre autres à celle de professeur des antiquités nationales à l'université d'Upsal. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Gothrici et Rolfi Westrogothiæ regum Historia linguâ antiquâ gothicâ conscripta, quam è MS. vetustissimo edidit, et versione notisque illustravit Olaus Verelius, antiquit. patr. profess. : accedunt Johannis Schefferi argentoratensis notæ politicæ*, Upsal, 1664; *Herrauds och Bosa saga, hoc est Herraudi et Bosæ Historia, cum novâ interpretatione juxta antiquum textum gothicum, è veteri MSo. edita et notis illustrata*, ib., 1666; *Fragmentum Historiæ Olai Tryggiasonii per Oddum Munck, linguâ veteri gothicâ conscriptum, publicatum cum notis brevibus*, ibid., 1665, in-8; *Historia Hervoræ, linguâ veteri gothicâ seu islandicâ, cum interpretatione suecicâ et annotationibus*, ib., 1672, in-fol.; *Manuductio compendiosa ad Runographiam scandicam antiquam rectè intelligendam*, ib., 1675.

VEREMOND. V. BERMUDE.

VEREYCKEN (GODEFROY), médecin, né à Anvers en 1558, m. à Malines en 1635, contribua à l'établissement du collége des médecins de sa ville natale. On n'a de lui que l'ouvr. suiv. : *de Cognitione et Conservat. sui*, Malines, 1625 ; ib., 1633, in-12.

VERGARA (NICOLAS de), dit *le Vieux*, peintre d'histoire, peintre sur verre et sculpteur, né vers 1510 à Tolède, où il m. en 1574, dirigea, pendant 32 ans, les travaux de peinture et de sculpture de la cathédrale de sa ville natale, et mit lui-même la main à l'œuvre.—VERGARA (Nicolas de), dit *le Jeune*, fils et élève du précéd., né vers 1540 à Tolède, où il m. en 1606, se distingua comme peintre, sculpteur et architecte, et remplaça dignement son père dans la direction des travaux, tant de peinture que de sculpture, de la cathédrale de Tolède. — VERGARA (Joseph), peintre, né en 1726 à Valence, m. en 1799, directeur de l'académie de St-Charles de cette ville, était doué d'une ardeur infatigable à laquelle on doit un nombre immense de portraits et des essais dans tous les genres, de peintures à l'huile, à fresque, en détrempe. On cite de lui particulièrem. le tableau de *Mentor et Télémaque*, dont il fit hommage à l'académie de Ste-Barbe de Valence, et qui depuis a été transféré à celle de Saint-Fernand ; et une *Conception de la Vierge*, placée dans la bibliothèque du couvent de St-François. – César-Antoine VERGARA, numismate, né vers 1680, dans le royaume de Naples, embrassa l'état ecclésiastique et fut chapelain du cardinal J.-B. Spinola. On a de lui : *le Monete del regno di Napoli da Raggerio a Carolo VI, raccolte e spiegate*, Rome, 1715, grand in-4.

VERGÈCE (ANGE), habile calligraphe, né dans l'île de Crète, fut appelé à Paris par François Ier, qui lui fit dresser le catalogue des MSs. de sa bibliothèque, dont le nombre n'allait pas, à cette époque (1544), au-delà de 260. Henri II lui fit copier le *Cynegeticon*, ou Poëme de la Chasse, d'Oppien, pour Diane de Poitiers. On dit que le proverbe *écrire comme un ange* fut fait pour Vergèce, qui vécut jusque sous le règne de Charles IX ; et en effet, son écriture grecque était si belle, qu'elle servit de modèle à ceux qui gravèrent les caractères de cette langue pour les impressions royales sous François Ier. On lui doit, en outre, une traduct. du grec en lat. du traité de Plutarque : *de Fluviorum et Montium nominibus*, Paris, Ch. Estienne, 1556, in-8.

VERGEN. V. NAUCLERUS.

VERGENNES (CHARLES GRAVIER, comte de), né à Dijon en 1717, d'un président à mortier au parlement de cette ville, sortait d'une famille du barreau qui était passée récemment dans la magistrat. Il dut son entrée dans la carrière politique à M. de Chavigny, ambassadeur en Portugal, qui l'emmena avec lui à Lisbonne en 1740, puis à Francfort, trois ans après, lorsque la France voulut placer la couronne impériale sur le front de l'électeur de Bavière, et enfin à Lisbonne encore une fois, après la m. de l'empereur Charles VII. Vergennes, chargé d'éclaircir une question qu'embrouillaient de volumineux mémoires, la résuma en 4 pages, avec une clarté et une simplicité qui furent remarquées, et ne tarda pas à être nommé ministre du roi auprès de l'électeur de Trèves (1750). Il sut maintenir ce prince dans une irrésolution qui empêcha pour l'instant l'impératrice-reine de faire élire roi des Romains son fils Joseph, encore enfant. Il réussit encore à faire manquer cette élection au congrès d'Hanovre, où il déploya le talent d'un négociat. consommé, puis à Manheim, où il arriva (1753) au moment qu'un traité secret allait être signé, pour cet objet, entre le faible électeur et Marie-Thérèse. Le poste de ministre plénipotentiaire en Turquie fut la récompense du jeune diplomate (1755); et bientôt il sut se faire donner le titre d'ambassadeur. Sa position était difficile. L'alliance de la France avec Marie-Thérèse et la tzarine donnait à la Porte des craintes que l'Angleterre et la Prusse entretenaient de tout leur pouvoir. Vergennes fut assez habile ou assez heureux pour persuader au grand-seigneur de garder la neutralité; et enfin la paix de 1763 mit un terme aux intrigues contre lesquelles il avait lutté avec succès, et non pas sans peine. Lors des troubles occasionés en Pologne par l'élection de Poniatowski et par l'intervention tyrannique de Catherine II, Vergennes ne remplit qu'avec répugnance les instructions du cabinet de Versailles, qui lui enjoignaient de faire déclarer la guerre à la Russie par la Porte : il connaissait mieux que personne combien le colosse othoman était impuissant pour une telle lutte. Enfin, malgré l'ambassadeur français, malgré la Porte peut-être, la déclaration de guerre eut lieu (1768); mais Vergennes fut rappelé. Il fut du moins consolé dans sa disgrâce par les témoignages de regret du divan et du commerce français au Levant, et alla attendre dans la retraite la chute du duc de Choiseul. Envoyé en ambassade à Stockholm en 1771, il trouva tout le royaume partagé entre les deux partis, connus sous le nom des *bonnets* et des *chapeaux*, et la diète assemblée

pour l'élect. de Gustave III peu disposée à confier à ce fils du feu roi les destinées de la Suède. Comme l'habileté du négociateur français était connue, et que d'ailleurs sa mission était de chercher à relever l'autorité roy. dans cet état, on lui attribua à Versailles une grande part dans la révolution qu'opéra Gustave III en ceignant la couronne (*voyez* GUSTAVE III et SUÈDE). Cependant le nouveau monarque avait seul frappé ce coup décisif, qui effrayait à bon droit le sage mais timide Vergennes. Louis XVI, à son avènem. au trône, s'empressa de lui confier le ministère des affaires étrangères (1774), et eut bientôt à le féliciter de l'heureux traité de Soleure (1777), qui lui assurait l'alliance de tous les cantons de la Suisse, catholiques ou protestans. Bientôt l'insurrection des colonies anglaises de l'Amérique septentrionale vint offrir à la France l'occasion d'humilier l'Angleterre. Vergennes la saisit, et signa une alliance avec les députés des États-Unis (1778), mais il donna en cette circonstance une preuve du peu d'étendue de ses vues, car il ne songea pas au grand mouvement que pouvait imprimer et qu'imprima à la France le contre-coup de la révolution americaine. Il montra plus d'habileté dans les négociations de Teschen, qui se terminèrent par le traité de 1779, et dont le résultat fut de contenir l'ambition de Joseph II et de maintenir la balance germanique. Nommé présid. du conseil des finances après la paix de 1783, il se déclara contre le système prohibitif qu'il voyait peser depuis si long-temps sur le commerce, et réussit à faire passer ses vues dans un traité avec l'Angleterre, qui fut signé en 1786. Ce fut là un des derniers travaux du comte de Vergennes. Il ne vit point la première assemblée des notables dont il avait conseillé la convocat., et m. en 1787, regretté de Louis XVI, qui demeura persuadé, mais à tort, qu'il eût empêché la révolution s'il eût vécu. Vergennes avait été 24 ans ambassadeur et treize ans ministre. Mais quoiqu'il eût rempli les premières fonctions avec habileté et même avec une sorte d'éclat, il n'avait point les qualités supérieures qu'exige la suprême direction des affaires. On trouve de lui quelques écrits dans l'ouvrage intitulé : *Politique de tous les cabinets de l'Europe*. Rulhières a publié un morceau assez curieux sous ce titre : *le comte de Vergennes*.. On a aussi : *Portrait du comte de Vergennes*, 1788, in-8, et enfin une *vie* ou plutôt un *éloge* de ce minist. par de Mayer, Paris, 1789, 1 vol. in-8.

VERGER D'HAURANNNE (DU). V. BARCOS et ST-CYRAN.

VERGERIO (PIERRE-PAUL) dit l'*Ancien*, l'un des plus grands littérateurs de son temps, né à Capo-d'Istria vers 1349, étudia d'abord la philosophie et l'éloquence à Padoue, puis la jurisprudence à Florence sous Fr. Zabarella, qui devint son plus zélé protect. Il remplit la chaire de dialectique à Padoue de 1393 à 1400 avec beaucup de succès, et y reçut, en 1404, le laurier doctoral dans les facult. de droit et de philosophie. Il accompagna au concile de Constance le cardinal Zabarella, qu'il eut la douleur de perdre, et s'attacha alors à l'empereur Sigismond. Il suivit ce prince en Hongrie, et y m. en 1419. On a de lui : *de Ingenuis moribus*, Milan, 1744, in-4 ; ibid., 1477 ; réimprimé souvent dans plusieurs autres villes d'Italie ; *Petrarchæ Vita*, dans le *Petrarchus redivivus* de J. Tomasini ; *Vitæ principum Carrariensium*, dans le tom. 6 du *Thesaurus antiquit. Italiæ* de Burmann, et dans le t. 16 des *Rerum italicar. scriptores* de Muratori ; *Orationes et Epistolæ variæ historicæ*, dans le même Recueil de Muratori, à la suite de l'histoire des princes de Carrare, etc., et beaucoup de MSs. V. la *Storia letteral.* de Tiraboschi, VI, 723-28.

VERGERIO (PIERRE-PAUL), fameux apostat, de la même famille que le précédent, né à Capo-d'Istria vers la fin du 15e S., se fit d'abord, à Padoue et à Venise, la réputat. d'un habile avocat et d'un très-honnête homme. Étant devenu veuf, il se rendit à Rome, y prit l'habit ecclésiastique, et obtint bientôt les bonnes grâces de Clément VII, qui le chargea, en 1532, d'aller s'opposer en Allem. aux progrès du luthéranisme. Après un second voyage qu'il y fit pour annoncer la convocation prochaine d'un concile général, il revint en Italie (1536), fut envoyé auprès de l'empereur Charles-Quint, et ensuite nommé évêque de Modrusch dans la Croatie, puis de Capo-d'Istria. Dans les premiers temps de son épiscopat, il chercha, du moins en apparence, à prémunir contre les nouvelles doctrines les peuples confiés à ses soins ; mais, s'il faut en croire ses adversaires, il tint une conduite plus qu'équivoque à la diète de Worms (1541), encourut la défaveur de la cour de Rome, et commença dès-lors à professer, ainsi que son frère, l'évêque de Pola, les opinions de Luther. Dénoncé à Rome, il refusa de comparaître devant les juges qu'on lui nomma, et mena une vie errante jusqu'en 1549, époque à laquelle il quitta l'Italie pour aller dans le pays des Grisons et dans la Valteline exhaler son ressentim. contre l'église romaine. Quoiqu'il eût déplu même aux protestans par l'amertume de son zèle, il n'en fut pas moins appelé (1553) par le duc de Wirtemberg à Tubingue, où il m. en 1565. Parmi les nomb. opuscules de Vergerio, nous nous contenterons de citer : *le otto Difensioni del Vergerio, ovvero trattato delle superstitioni d'Italia* e *dell' ignoranza de' sacerdoti*, Bâle, 1550, in-8 ; *Concilium non modò tridentinum, sed omne papisticum, perpetuò fugiendum esse omnibus piis* (Berne), 1553, in-4 ; *Retrattazioni del Vergerio*, 1556, in-8 ; *de Oratione et Usu Sacramentorum et cœnæ Domini*, Tubingue, 1559, in-8. *Voy.* une *vie* très-détaillée de Vergerio dans les *OEuvres* de Carli, tom. 15, édition de Milan, in-8.

VERGI V. VERGY.

VERGIER (JACQUES), littérateur, né à Lyon en 1655, fut destiné à l'état ecclésiastiq. et en porta quelque temps l'habit; mais il entra dans l'administration de la marine, remplit les fonct. d'écrivain principal au Havre, puis de commiss. à Dunkerque, se démit de sa charge en 1714, et vint se fixer à Paris, où il fut assassiné en 1720. Il excellait à faire des parodies et des chansons, oubliées de nos jours, et qui méritent de l'être, vu les progrès étonnans de ce genre léger. Les contes de Vergier sont ses principaux titres au souvenir de la postérité. Imitateur faible mais naturel de La Fontaine, il est à celui-ci ce que Campistron est à Racine. On a plus. édit. de ses *OEuvres* : Amst. (Genève ou Rouen), 1726, 2 vol. in-12 ; Paris (Amsterdam), 1727, 2 vol. in-8 ; La Haye, 1731, 3 vol. in-12 ; Lausanne, 1750, 2 vol. in-12, etc. La plus jolie édit. est celle de Londres (Paris, Casin), 3 vol. in-18. *Voy.* les *Lettres bourguignonnes* par M. Amanton, Dijon, 1823, in-8.

VERGILE ou VIRGILE. V. POLYDORE.

VERGINIUS-RUFUS (LUCIUS), né dans les environs de Côme l'an 14 de J.-C., fut trois fois consul, l'an 63 sous le règne de Néron, l'an 70 sous Othon, et l'an 97 sous Nerva son ami, qui l'avait arraché à sa retraite studieuse. Il m. cette même année à l'âge de 84 ans. L'empire lui avait été offert par les légions, pend. la tyrannie et après la m. de Néron, puis après la m. d'Othon ; mais il l'avait toujours refusé. Son dernier refus, que les soldats prirent pour une marque de mépris, avait failli lui coûter la vie. Pline-le-Jeune a fait de ce vertueux citoyen un grand éloge dans plusieurs de ses lettres, où il l'appelle *Virginius*.

VERGNE (LA). FAYETTE et TRESSAN.

VERGNIAUD, plus exactement VERGNIAUX (PIERRE-VICTORIN), l'un des chefs du parti girondin aux assemblées législative et conventionnelle, et le plus éloquent de ses orateurs, né en 1759 à Limoges d'un avocat distingué de cette ville, y avait lui-même suivi le barreau av. de s'établir à Bordeaux, où, aux approches de la révolution, il jouissait de

la réputation la plus brillante. On a apprécié ailleurs et les principes et les talens de cette députation de la Gironde qui, avec Vergniaux, comptait les Guadet, les Grangeneuve, les Gensonné, etc. On sait qu'après s'être signalé d'abord par la vigueur et l'audace de ses attaques contre les anciens principes de la monarchie, ce parti devint le noyau autour duquel se groupèrent les patriotes modérés, afin de lutter contre les jacobins. Ceux-ci, dont la *Gironde* avait cru les forces peu redoutables alors qu'ils ne la dépassaient que sur le terrain des réformes, la poussèrent, aussitôt qu'elle voulut s'arrêter, dans le gouffre où la démagogie devait elle-même se perdre après la ruine de toutes les institutions sociales. L'influence de l'éloquent et fougueux Vergniaux fut marquée dès les premières séances de l'assemblée législative. Porté à la présidence (29 octobre 1791), s'il ne dirigea point la marche de la majorité, il la suivit avec ardeur. De ce temps date le décret qui prononçait la peine de mort contre les émigrés. Ce fut Vergniaux qui, le 27 déc., rédigea, pour accompagner le *disc.* du roi, cette *adresse* où l'on incitait le peuple franç. à la guerre contre la nation allemande, afin de le *soustraire à l'esclavage*. Il appuya de toutes ses forces la mise en accusation de M. de Lessart, mesure dont le résultat fut de porter au ministère des hommes du parti qui venait de triompher. On a pensé que ce fut dans le but d'amener le roi à une abdication volontaire, que les girondins ne cessèrent d'entourer Louis XVI de tous les embarras qui furent pour lui l'occasion de presque autant de fautes. Il est certain que cette supposition peut se déduire et de la conduite et de traits nombreux des *discours* de Vergniaux. Ainsi que ceux de son parti, il crut pouvoir contenir les jacobins par la formation d'un camp de 20,000 hommes près Paris, et cette mesure fut décrétée après qu'eut été prononcé le licenciement de la garde constitutionnelle du roi (29 mai 1792). Les constitutionnels, autre fraction de l'assemblée, s'étaient unis aux girondins en cette circonstance. Leur alliance ne tarda pas à se rompre. Effrayée de dangers imaginaires, la populace avait couru aux armes (20 juin). Ce mouvement était surtout l'ouvr. des girondins. Vergniaux osa entreprendre de pallier l'illégalité de l'admission de petitionnaires en armes à la barre de l'assemblée. Cepend. la tourbe des insurgés s'était portée aux Tuileries; la personne du roi allait se trouver exposée à leurs insultes : l'assemblée envoya en qualité de commissaires, pour les disperser, Isnard, Merlin de Thionville et Vergniaux. Ce dern., monté sur les épaules d'un homme, harangua la multitude, qui, plus docile aux injonctions du maire Pethion, se dissipa enfin sans s'être encore souillée d'aucun meurtre. Cet évènement, qui, sans doute, n'avait été provoqué de la part des girondins que comme un moyen d'essayer leur influence sur la masse, et d'amener la cour à leurs vues par la frayeur, n'eut pour eux aucun bon résultat, et compromit leur popularité. Il était difficile qu'il en fût autrement. Les jacobins, toujours prêts à profiter des manœuvres de leurs antagonistes, y parvenaient d'autant plus sûrement, qu'on se défiait moins de leur habileté, et puis la populace comprenait tout d'abord leurs suggestions, tandis que les girondins devaient, en la faisant mouvoir, garder le secret de leur tactique. Vainement Vergniaux, Guadet et Gensonné essayèrent-ils de reprendre le dessus en entamant, par l'intermédiaire du peintre Boze, une négociat. avec la cour. De semblables démarches, faites par les jacobins, étaient pareillement accueillies des royalistes, pour qui c'était un expédient de combattre les deux factions l'une par l'autre. Cette certitude acquise déchaîna tout-à-fait Vergniaux, qui en vint à soulever directement la question de la déchéance du roi dans un de ses *discours* de la plus haute éloquence. Cette sortie, non moins imprudente qu'audacieuse, ne fit qu'avancer le triomphe de *la montagne*, qui alors préparait la terrible insurrection du 10 août. Dans cette journée, où il présidait l'assemblée nationale, Vergniaux déploya un sang-froid et une énergie admirables. Il fut aisé d'apercevoir son attendrissement, ses regrets peut-être, lorsqu'il fut contraint à proposer, *comme voie de salut*, la déchéance du roi, que demandait à grands cris une populace forcenée qui avait investi la salle des séances. De plus grands désordres encore allaient marquer le jour suivant : Vergniaux et son parti demeuraient les seuls et impuissans défenseurs du trône; la stupeur qui avait frappé tous les esprits ne permettait plus de triomphes à l'éloquence; le parti constitutionnel n'existait plus; la redoutable commune de Paris s'était organisée. Lutter avec le courage du désespoir contre les rapides empiétemens de cette faction nouvelle, dénoncer ses forfaits et braver sa vengeance, voilà tout ce que put faire l'éloquent orateur; il fut réélu pour la convention par le département de la Gironde. Successivement membre du bureau, secrétaire, puis du comité de constitution, il continua de lutter contre l'entraînement démocratique, en s'attachant à démasquer Robespierre, et en demandant que Marat fût poursuivi à cause de ses écrits incendiaires. Dans le procès de Louis XVI il appuya de toutes ses forces la proposition faite par Salles (*v.* ce nom), et tendant à sauver les jours du roi; il se surpassa lui-même en prédisant les maux qu'allait appeler sur la France le crime dans lequel lui-même devait tremper peu de jours après par son vote; il avait toutefois demandé de nouveau que le jugement fût renvoyé au peuple avant de se prononcer pour la peine de mort. C'est lui encore qui occupait le fauteuil à la convention le jour où y fut rendue cette déplorable sentence. Vergniaux, qui s'était honoré en combattant l'érection du tribunal révolutionnaire, attira sur sa tête et celles des siens les poignards de la montagne. Il n'échappa à un premier péril que pour en affronter de nouveaux. Dénoncé par Robespierre comme ennemi de la république, avec Guadet, Brissot, Rabaut-de Saint-Étienne, Valazé, Ducos, etc., il répondit par une de ses plus admirables improvisations, et il fit subir à son accusateur la honte d'un échec auprès de l'assemblée que déjà il dominait par l'épouvante. Enfin le 31 mai une foule frénétique envahit la salle des séances, proférant des cris de mort contre les 22 députés girondins, voués à la proscription par la montagne; et le 2 juin une nouvelle insurrection obligea la convention à lancer contre eux un décret d'accusation. Gardé à vue depuis ce temps, il osa diriger encore les foudres de son éloquence contre les hommes de sang qui, le taxant de *royalisme*, devaient bientôt l'envoyer à l'échafaud. Le procès des girondins fut entamé le 25 oct. 1793 : six jours après le bourreau montrait à la populace leurs têtes ensanglantées. Vergniaux n'avait pas encore 35 ans. On n'a point fait de recueil particulier de ses *discours*, dont les princip. se trouvent dans le *Choix de rapports, opinions et discours prononcés à la tribune nationale*, 1re série, Paris, 1818-25, 24 vol. in-8, publié par Lallement. L'*Éloge de Vergniaux*, par M. Gédéon-Genty de Laborderie, a été couronné le 24 mai 1809 par la société d'agriculture, sciences et arts de Limoges.

VERGY (Antoine de), comte de Dammartin, s'attacha d'abord à Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne, puis au roi d'Angleterre, qui le créa maréchal de France pendant la maladie de Charles VI. Devenu ensuite capitaine-général de la Bourgogne et du Charolais, et chevalier de la Toison-d'Or, il défit les troupes de Charles VII à Crevant, près d'Auxerre (1423), se trouva à la bataille de Bulgneville (1432), et mourut en 1439. — Vergy (Guill. de), sénéchal de Bourgogne, mort après l'an 1272, était l'époux de Laure, fille de Mathieu Ier, duc de Lorraine. Cette dame est l'héroïne du roman de la *Comtesse de Vergy*, dont l'auteur (*v.* Vignacourt) l'a supposée veuve même avant l'époque de son ma-

riage, en plaçant ses aventures à la cour d'Eudes III, duc de Bourgogne.

VERGY (Antoine de), archev. de Besançon, de la même famille que les précéd., né en 1488, reçut l'onction épiscopale en 1517, et, à peine installé sur son siége, s'occupa de défendre les priviléges de son église, attaqués en même temps et par les citoyens de la ville et par le parlement de la province. Les tribunaux ecclésiastiq., dont il protégeait l'indépendance malgré les gouverneurs de Besançon, firent un tel abus de l'excommunication, que l'on vit, s'il faut en croire Ferdinand Lampinet (*Bibl. sequan. MSs.*, in-4, t. 2, fol. 92, *verso*), 40 mille excommuniés à la fois dans la province. Le parlem. de Dole s'éleva contre cette tyrannie; l'archevêque se plaignoit à l'empereur Charles-Quint, auprès duquel il avait été élevé, et dont il avait toute l'affection. Enfin il m. en 1541, sans avoir voulu revenir de ses prétentions; et cette querelle ne fut terminée qu'en 1558 par un concordat inséré dans les ordonnances du comté de Bourgogne, liv. VI, chapitre 6.

VERHAER (François), en latin *Haræus*, chanoine de Bois-le-Duc, puis de Namur, et enfin de Louvain, mort dans cette dern. ville le 11 janvier 1632, était né à Utrecht vers 1550, et après avoir enseigné la rhétorique à Douai, et voyagé en Allemagne, en Italie, avait accompagné le P. Possevin envoyé comme nonce apostol. en Moscovie. Parmi ses ouvr., peu connus maintenant, on cite: *Biblia sacra exposit. priscorum patrum litteral. et mysticis illustrata*, Anvers, 1630, 2 vol. in-folio; *Catena aurea in* IV *evang.*, 1625, in-8; *Concordia hist. sacræ et profanæ, per olympiades et fastos*, Anvers, 1614, in-fol.; *Annales ducum Brabantiæ*, etc., 1623, 2 vol. in-fol.

VERHEYDEN (François-Pierre), peintre et sculpteur, né à La Haye en 1657, m. dans la même ville en 1711, obtint de véritables succès dans la sculpture, qu'il abandonna pourtant, à l'âge de 40 ans, pour se livrer exclusivement à la peinture. Il a composé des tableaux d'une vaste dimension représentant des *chasses* au cerf, au sanglier, animées d'un feu extraordinaire. Peu d'artistes ont su rendre avec autant de vérité et de légèreté les animaux, leurs habitudes, leurs allures et leurs mouvemens. — L'aîné de ses enfans, peintre et sculpt., mourut cinq jours après lui: le plus jeune, nommé Matthieu, s'adonna à la peinture avec succès.

VERHEYEN (Philippe), célèbre anatomiste, né en 1648 dans le Brabant, laboura la terre jusqu'à l'âge de 22 ans. Il commença alors ses études d'après l'avis de son curé, et, en 1677, il était déjà en théologie; mais, ayant subi l'amputation d'une jambe, il se vit exclu de l'état ecclésiastique, auquel il aspirait, et s'appliqua à l'étude de la médecine. Il obtint à l'université de Louvain (1689) la chaire d'anatomie, à laquelle on joignit, en 1693, celle de chirurgie. Il mourut dans ces fonctions en 1710. Nous citerons de lui: *corporis humani Anatomia, in quâ tàm veterum quàm recentiorum anatomicorum inventâ methodo novâ describuntur, ac tabulis æneis repræsentatur*, Louvain, 1693, in-4; Bruxelles, 1710, in-4; Amsterdam, 1731; trad. en allemand, Kœnigsberg, 1741, in-8; *Supplementum anatomicum, sive anatomiæ corporis humani Liber secundus, etc., accedit Descriptio anatomica partium fœtûs et recenter nato propriarum. Item Controversia de foramine ovali inter auctorem et D. Mery*, Bruxelles, 1710, in-4; Naples, 1717, in-4. *Voy.* son *Eloge* au *Journal des Savans*, année 1710, p. 109.

VERHOEK (Pierre), peintre et poète hollandais, né à Bodegrave en 1633, m. à Amsterdam en 1702, fut également médiocre dans ces deux arts. On a le recueil de ses *Poésies*, Amsterdam, 1726, 1 v. in-4.

VERINE, impérat. d'Orient, femme de Léon Ier, parut uniquement occupée de ses devoirs tant que vécut son époux; mais, après la mort de ce prince, elle conspira contre son gendre Zénon, après avoir travaillé elle-même à lui donner le trône, et réussit à lui faire prendre la fuite. Elle visait à faire couronner Patrice, son amant; mais elle se trouva avoir travaillé pour son frère Basilisque. Elle aida alors Zénon à remonter sur le trône; mais celui-ci, fatigué de ses intrigues, la fit enfermer dans le château de Papyre, en Isaurie, où elle mourut en 484.

VERINO (Ugolin), poète latin, né à Florence en 1442, mort en 1505, a laissé plusieurs ouvrages médiocres, parmi lesquels on doit à peine distinguer ses trois livres *de Illustratione Florentiæ*, 1483, in-4. — Verino (Michel), poète latin, fils du précédent, né à Minorque, fut élevé à Rome, et m. à l'âge de 19 ans. L'on a prétendu, mais à tort, que ce fut en 1514, c'est-à-dire 9 ans après la m. de son père, auquel il paraît plus que probable qu'il ne survécut pas. On a de lui des distiques moraux (*Disticha ethica*), où il a su renfermer les plus belles sentences de Salomon et des philosophes de l'antiquité. L'édit. la plus complète et la plus correcte est celle d'Ant.-Aug. Renouard, dans son recueil intit. *Carmina ethica, ex diversis auctoribus*, Paris, 1795, grand in-18.

VERIOFKIN (Michel-Ivanovitsch), littérateur russe, m. en 1795, conseiller-d'état actuel et correspondant de l'académie des sciences de St-Pétersbourg, a enrichi la littérature nationale d'une foule d'ouv. traduits du franç. et de l'allem. Les plus importantes de ces traductions sont: les *Mémoires du duc de Sully*, 10 vol., Moscou, 1770-77; l'*Histoire générale des voyages* de La Harpe, ibid., 1782-8, 22 vol.; l'*Histoire de Turquie* de l'abbé Mignot, ibid., 1789, 14 vol.; le *Dictionn. géograph.*, dit de *Vosgien*, par J.-B. Ladvocat; le *Coran*, d'après la version française de Savary, St-Pétersbourg, 1790, 2 vol. in-8; enfin l'*Instituteur*, ou *Système général d'éducation* d'Ebert et de Schrœckh, Saint-Pétersbourg, 1789-92, 12 v.

VERJUS (Louis de), comte de Crécy, habile négociateur, né à Paris en 1629, m. en 1709, remplit d'abord une mission en Portugal, fut envoyé, en 1669, en Allemagne pour traiter avec les princes opposés à la maison d'Autriche, fut nommé, 10 ans après, plénipotentiaire à la diète de Ratisbonne, et enfin concourut, en 1697, à ce traité de Ryswick, qui parut un affront à l'orgueil français, mais qui cependant prépara les voies aux Bourbons pour arriver plus tard au trône d'Espagne. Verjus avait cultivé les lettres dans le tumulte des affaires, et avait été admis à l'académie française en 1679. On lui attribue: *Réfutation d'un libelle adressé à M. le prince d'Osnabruck*, etc., Paris, 1674, in-12 (c'est une réponse à la *Sauce au Verjus* de Lisola); et quelques pièces dans les *Recueils* du temps. Son *éloge*, par d'Alembert, se trouve dans le tome 2, p. 383-90, de l'*Histoire des membres de l'académie française*. — L'abbé de Verjus, son frère, né vers 1631, mort en 1663, montra toujours un goût passionné pour l'étude, qui accrut peut-être la faiblesse de sa santé, mais qui le consola de ses souffrances. On a de lui: *Panégyriques de M. Verjus*, 1664, in-4. Dans la *préface* (p. 27), on annonce que quelqu'un se proposait de donner un recueil de ses *lettres*. — Le P. Antoine Verjus, jésuite et frère des précéd., né à Paris en 1632, m. en 1706, professa d'abord les humanités dans divers colléges de son ordre en Bretagne, et accompagna, en 1672, son frère, le négociateur, en Allemagne, où il se fit aimer et estimer même des protestans, dont il ne ménageait guère les opinions. Ayant été nommé procureur des missions du Levant, il fit envoyer de nouveaux missionnaires dans les Indes orientales et à la Chine, et les favorisa de tout son pouvoir. Outre son édit. du recueil intit. *selectæ Orationes panegyricæ PP. soc. Jesu*, Lyon, 1667, 2 vol. in-12, nous citerons sa *Vie de Saint François de Borgia*, Paris, 1672, in-4 et in-12.

VERKOLIE (Jean), peintre, né à Amsterdam en 1650, mort à Delft en 1693, apprit la peinture

sans maître, à moins que l'on ne veuille tenir compte de 6 mois de leçons qu'il prit de Jean de Lievens pour se perfectionner dans toutes les parties d'un art si difficile. Les sujets qu'il aimait à peindre de préférence sont des assemblées, des festins, des scènes galantes. Sa couleur est bonne, et son pinceau plein de douceur; son dessin, quoique sans finesse, ne manque pas de correction; ses compositions sont ingénieuses. Il est un des artistes qui se sont le plus distingués dans la gravure en manière noire, pour laquelle il n'avait point eu de maître. Le Musée du Louvre possède de lui un tableau qui représente une *femme tenant sur ses genoux un enfant enveloppé de langes.* — VERKOLIE (Nicolas), fils et élève du précédent, né en 1673 à Delft, où il m. en 1746, fut supérieur à son père dans la gravure en manière noire ainsi que dans la peinture. Il peignit et grava avec succès le portrait et l'histoire. Nous ne parlerons que des ouvrages dus à son pinceau ferme et délicat. Ceux qui ont le plus contribué à sa réputat. sont: *Bethsabée au bain, le Reniement de saint Pierre, Moïse exposé sur les eaux*, et une jolie *couturière* à laquelle un jeune homme fait la cour (scène de nuit éclairée par une bougie). Au reste, ses scènes de nuit sont d'un effet merveilleux. Le Musée du Louvre possède de lui un tableau représentant *Proserpine occupée à cueillir des fleurs avec ses compagnes dans les prairies d'Enna, en Sicile, sans apercevoir Pluton, qui attend un instant favorable pour l'enlever.*

VERLAC (BERTRAND), écrivain aussi malheureux que médiocre, né à Montpellier ou dans les environs en 1757, mort à l'hôpital de la Charité de Paris en 1819, après avoir été successivement avocat au présidial de Nîmes avant la révolution, commis principal au bureau des colonies orientales sous le ministère de Monge, et après avoir accepté les fonctions de commissaire de police à Bois-le-Duc, puis à Anvers, sous le gouvernem. de Buonaparte, qu'il détestait, a laissé: *Poèmes et Poésies*, Nîmes, 1782, in-8; La Haye, 1786, in-8; 1802, in-8; *Nouveau Plan d'éducation pour toutes les classes de citoyens, avec un Traité de la liberté civile, traduit du docteur Price*, Rennes, 1790, in-8; *Mémoire sur les écoles de marine*, etc., 1791, in-8; *Règne de Buonaparte, quatorze satires en vers français, par un imitateur de Juvénal*, 4 cahiers in-8 (7 de ces satires n'ont pas vu le jour); *Histoire de mes voyages en France, en Hollande, en Belgique et en Angleterre, avant mon arrestation à Paris, sous la tyrannie de Napoléon*, etc., Bruxelles, 1815, in-8; etc.

VERMANDOIS (HÉRIBERT ou HERBERT, comte de), fils d'Herbert de Vermandois, assassiné par le comte de Flandre, et descendant de Pépin, roi d'Italie, le second fils de Charlemagne, entra dans la ligue des grands vassaux contre Charles-le-Simple. Profitant de la détresse des royalistes après la bataille de Soissons, il s'empara par ruse de la personne du roi et le retint long-temps prisonnier. Quelques historiens prétendent qu'il se servit de la crainte qu'inspirait son prisonnier à Raoul, comte de France, pour en obtenir tout ce qu'il désirait, et qu'ensuite il fit assassiner son malheureux suzerain (929). S'étant brouillé avec Raoul, il s'allia avec Henri, roi de Germanie; mais il fut chassé du Vermandois et renonça à une partie de ce comté pour obtenir la paix. En 936, Louis d'Outremer, monté sur le trône, lui pardonna sa trahison, ce qui n'empêcha pas le perfide vassal de s'allier avec Hugues-le-Grand, fils de Raoul, contre le faible monarque. Il s'empara des domaines de St-Remi et de Rheims, dont il chassa l'archevêque, pour y placer son fils. Soutenu par Othon, il tenta de rentrer en possession des villes du Vermandois qu'il avait perdues; mais il fut arrêté dans ses projets par une maladie de langueur dont il m. (943). Le peuple regarda cette mort comme la punition de son impiété. *Voy.* la *Chronique* de Flodoard.

VERMANDOIS (RAOUL, comte de), dit *le Vaillant*, fils de Hugues-le-Grand et petit-fils de Henri Ier, roi de France, naquit vers 1094. Il aida Louis-le-Gros à abaisser la puissance des gr. vassaux, le servit dans la guerre contre Gui de Rochefort et Thibaut, comte de Blois et de Champagne, et enleva à ce dernier le château du Puiset (1112). Elevé à la dignité de grand-sénéchal en 1131, il partagea dès-lors les soins du gouvernement avec le vertueux abbé Suger, dont il mérita l'estime. Ayant accompagné Louis-le-Jeune à Bordeaux lors du mariage de ce prince avec Eléonore de Guienne, il épousa lui-même la belle Alix ou Adélaïde, sœur cadette d'Eléonore, après avoir répudié sa prem. femme, sœur du comte de Blois. Sur la demande de celui-ci, qui ne respirait que la vengeance, Raoul fut excommunié. Cependant le roi ravagea les terres de Thibaut pour l'obliger à faire lever l'excommunication. Plus tard, lorsqu'il partit pour la Terre-Sainte, ce fut à son beau-frère qu'il confia le commandem. des troupes qui devaient rester à la disposition du régent Suger. Raoul fit des dons aux abbayes pour réparer le scandale de son divorce, et m. en 1151, ou, selon d'autres, l'année suivante, regretté de ses vassaux et de son souverain. Le seul reproche fondé qu'on puisse lui adresser est d'avoir dépouillé sa sœur du comté d'Amiens pour s'agrandir. On trouvera sa *vie* parmi celles des *Hommes illustres de France*, par d'Auvigny, VII, 56-94.

VERMANDOIS (LOUIS de BOURBON, comte de), fils naturel de Louis XIV et de la duc. de La Vallière, né en 1667, fut légitimé en 1669 et nommé amiral la même ann., en remplacem. du duc de Beaufort. Il m. à Courtrai d'une fièvre malig. en 1683, au retour de sa première campagne. Malgré les vifs regrets qu'excita sa perte prématurée, on n'aurait presque rien à dire de lui si l'auteur des *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la cour de Perse* (Amsterdam, 1745) n'eût essayé de le faire passer pour ce fameux *Masque de Fer*, dont la destinée est restée si mystérieuse. Sainte-Foix, dans le dernier vol. de ses *Essais historiques sur Paris*, et plus. autres écrivains, ont réfuté victorieusement cette supposition. Un mot en démontrera l'absurdité. Le *Masque de Fer* est m. à la Bastille en 1703. *V.* l'article MASQUE DE FER.

VERME (JACOB), condottiere du 15e S., était de Vérone et d'une famille gibeline. Il servit fidèlement Jean Galeaz Visconti, qui le désigna par son testament comme un des conseillers de régence de son fils. Il n'abusa point de son autorité comme tous ses collègues pour se former une petite principauté. En 1404, il passa au service des Vénitiens, et après avoir commandé leurs armées contre François de Carrare, il sollicita le conseil des dix de faire périr avec toute sa famille ce prince, son ennemi personnel. — Taddée de VERME, fils de Jacob, se fit aussi quelque réputation dans les armes.

VERMEIL, heureux aventurier, né à Montpellier vers la fin du 16e S., se livra dès sa jeunesse à l'étude des sciences militaires, signala ses talens au siége de sa ville natale (1622), alla ensuite faire le commerce au Caire et à Constantinople, passa de là en Ethiopie, et obtint de l'empereur des Abyssins le commandem. d'une armée de 10 mille hommes, avec laquelle il battit un prince voisin. L'empereur le nomma son principal ministre et le chef de toutes ses armées. Vermeil m. en Abyssinie vers le milieu du 17e S.

VERMEIREN (AUGUSTIN), né en 1656 à Dendermonde en Flandre, m. à Bruges en 1703, prieur d'un couvent de son ordre, celui des carmes de l'ancienne observance, où il portait le nom de P. Augustin de St-Gommer, est auteur du *Fabuliste moral*, en vers flamands, avec des notes, Gueldre, 1710, in-4.

VERMEULEN (CORNEILLE), dessinateur et graveur au burin, né en 1644 à Anvers, où il mourut en 1702, a gravé le portrait avec une rare perfec-

tion. On estime moins ses sujets historiques. Parmi ses nombreux portraits, nous citerons : *le maréchal de Luxembourg*, d'après Rigaud ; *le maréchal de Catinat*, d'après Vivier ; *Anne de Boulen*, femme de Henri VIII ; *Olivier Cromwell.*

VERMEYN (JEAN CORNELIS), peintre hollandais, né à Berwick, m. à Bruxelles en 1559, fut élève de son père, aussi nommé Cornelis. Il plut beauc. à Charles-Quint, qui voulut toujours l'avoir avec lui dans ses voyages, et qui le mena même à Tunis, où les talens de son protégé, comme ingénieur et comme architecte militaire, furent très-utiles à l'armée impériale. Vermeyn représenta diverses actions de cette guerre, notamment le siége et la vue de Tunis. Il avait orné de belles compositions l'abbaye de St-Waast en Flandre, et les églises de Ste-Gudule et de St-Gorecks, à Bruxelles. — Un de ses frères, nommé Jean, habile orfèvre et savant modeleur, fut honoré égalem. de la protect. de Charles-Quint.

VERMIGLI. V. MARTYR.

VERMINA, fils de Syphax, roi de Numidie, dépouilla Masinissa de ses états et fut battu à son tour par ce prince réuni aux Romains, qui le firent servir d'ornem. au triomphe de Scipion l'Africain (203 av. J.-C.), et pourtant, soit bonté, soit politique, lui rendirent, après la m. de son père, la partie de la Numidie qui n'avait pas été annexée au royaume de Masinissa.

VERMOND (l'abbé MATTHIEU-JACQUES de), l'un des pernicieux confidens de Marie-Antoinette, était docteur de Sorbonne et bibliothécaire au collége Mazarin, lorsque ses liaisons avec Loménie de Brienne, depuis si tristement fameux, lui ouvrirent une carrière plus conforme à son esprit d'intrigue. Marie-Thérèse, désirant que sa fille, dont le mariage avec le duc de Berri (Louis XVI) était arrêté, se perfectionnât dans la langue française, lui avait donné pour lecteurs deux comédiens, qui ne tardèrent pas à être renvoyés sur les représentations du cabinet de Versailles. Ce fut alors que l'impératrice demanda un ecclésiastique pour les remplacer, et que le duc de Choiseul, sur la recommandation de Loménie de Brienne, se décida à confier cette mission assez import. à l'abbé de Vermond, dont les relations avec le parti philosophique parurent d'ailleurs au ministre une garantie suffisante. Dénué de tout avantage extérieur, mais sachant concilier une grande finesse avec une sorte de brusquerie qui lui donnait l'air de la franchise et de l'originalité, l'abbé eut bientôt gagné l'amitié et la confiance de la jeune archiduchesse. Il la suivit en France, eut le talent de se faire regarder comme nécessaire pour revoir les lettres qu'elle écrivait à Vienne, et conserva sur elle le même ascendant. Il encouragea imprudemment l'aversion déjà très-forte que sa jeune élève montrait pour l'étiquette rigoureuse de la cour de Versailles, applaudit à ses railleries sur les gens qui lui en rappelaient les règles, et, dans la crainte de perdre son influence, l'empêcha de voir familièrem. Mmes filles de Louis XV, qui, si elles eussent été toujours écoutées par la dauphine, lui auraient évité bien des torts apparens et le ressentim de plus. familles puissantes. A l'avén. de Louis XVI au trône, l'abbé s'efforça de jeter la reine dans le tourbillon des affaires publiq., et réussit du moins à lui faire demander, mais inutilement, le rappel du duc de Choiseul. Louis XVI avait une antipathie marquée pour l'instituteur de sa femme, auquel il n'adressa même qu'une seule fois la parole en sa vie; mais celui-ci n'en jouissait pas moins d'une assez gr. influence, qu'il sut conserver avec beaucoup d'adresse. Riche en biens ecclésiastiques, recevant les hommages assidus des ministres et des prélats, il n'aspira point aux grands emplois, et borna son ambition à dominer dans l'intérieur de la reine. Mais là il ne souffrait aucun partage, et se montrait jaloux des moindres officiers de la maison. Il se retira de la cour devant le crédit toujours croissant de la comtesse Jules de Polignac; mais au bout de 15 jours on l'y vit reparaître, sur l'invitation de Marie-Antoinette, dont il obtint préalablement l'assurance qu'il n'aurait à recevoir d'ordres que d'elle en personne, et qu'elle lui ferait donner 80,000 livres de revenus en biens ecclésiastiques. Il commença alors un second règne, qu'il étendit cette fois sur les affaires de l'état, en poussant la reine à y prendre part autant que possible. Il contribua ainsi à faire arriver Loménie de Brienne au contrôle-général et à la présidence du conseil, et se fit l'instrument de la cabale secrète qui visait à mettre l'action du gouvernement entre les mains de Marie-Antoinette. Dans la déplorable affaire du collier, ce fut lui surtout qui conseilla à cette malheureuse princesse de donner un éclat trop imprudent à sa juste vengeance contre le cardinal de Rohan. Lors des premiers troubles de la révolution, il devint l'objet de l'exécration publique, au point que la reine l'engagea à se rendre (1789) à Valenciennes, où commandait le prince d'Esterhazy. Il ne put rester long-temps en sûreté dans cette ville et partit pour Coblentz, puis pour Vienne, où il m. Tous les mémoires du temps, particulièrement ceux du baron de Bezenval et de Mme Campan, s'accordent à le peindre comme un intrigant dangereux. L'abbé Georgel, qui lui devait de la reconnaissance, est le seul qui parle de lui avec quelques ménagemens.

VERNAGE (MICHEL-LOUIS), médecin, né à Paris en 1697, m. en 1773, fut reçu docteur-régent de la faculté à l'âge de 21 ans, et se vit bientôt recherché de ses confrères, du grand monde et des gens de lettres. Voltaire l'a célébré en beaux vers dans un de ses discours philosophiques. Fort jeune encore, il fut appelé auprès du roi de Pologne, Stanislas, malade à Chambord, et le sauva. Il prit part, en 1752, au traitement de la petite vérole du dauphin, fils de Louis XV, et obtint un heureux succès, que le roi récompensa en lui octroyant des lettres de noblesse. Devenu l'ancien de sa compagnie depuis 1770, il remplissait de plus à cette époque les fonctions de censeur royal. Il n'a publié, et encore sans y attacher son nom, que ses *Observations sur la petite vérole naturelle et artificielle*, Paris, 1773, in-12. Voy. l'*Eloge historiq. de M. de Vernage*, publié par le docteur Maloet en 1226.

VERNAZZA (JOSEPH), baron de Freney, antiquaire et philologue, né à Albe (*Alba Pompeia*) en 1745, m. en 1822, avait reçu le grade de docteur en droit à l'université de Turin dès l'âge de 20 ans, et il fut ensuite employé dans divers ministères. Dès-lors il s'occupa de recherches sur les antiquités romaines et sur celles de son pays, bien résolu de ne s'adresser qu'aux sources historiques encore intactes, pour ne point perdre son temps et celui de ses lecteurs à ressasser des découvertes déjà faites. Aussi lui doit-on, entre autres choses, la connaissance des véritables origines de la peinture à l'huile en Piémont sous Amé V, et des opuscules sur les commencemens de l'art typographiq., qui ont laissé bien loin derrière lui ce qu'ont fait Meerman et Maittaire. Toutefois, c'est à sa connaissance approfondie des inscript. anciennes qu'il faut attribuer surtout sa gr. réputat. Ne possédant qu'une fortune médiocre, il s'était mis, par ses acquisitions précieuses, dans un état de gêne qui devint plus pénible par la persécution momentanée qu'il essuya lors de l'invasion du Piémont par les Français. Il fut néanmoins préposé sous l'empire à la bibliothèque publique de Turin, avec la charge d'enseigner l'histoire et les belles-lettres. Destitué après la restauration, il fut rappelé à l'enseignement par le minist. Balbe. En 1816, il fut créé conseiller du roi et du prince de Carignan. Il avait été, en 1780, nommé secrétaire d'état pour les affaires intérieures. Ne pouvant donner une liste complète de ses productions, nous citerons seulement : *Dissertations* sur les monnaies de Suze ; les *articles* historiques du Piémont, insérés dans le Dictionnaire géographique imprimé à Turin ; *Essai* sur les anciens peintres à l'huile du Piémont ; *Dissertation* sur

la patrie do Christophe Colomb. Voy. son *Eloge historique*, lu par le profess. Boucheron à l'acad. des sciences de Turin, 23 juin 1822.

VERNE (LÉGER-MARIE-PHILIPPE TRANCHANT, comte de LA), écrivain médiocre, né en 1769 au château de Borrey, bailliage de Vesoul, alla puiser, jeune encore, à l'université de Goettingue, la connaissance du droit public et le goût des idées philosophiq. qui dominaient alors dans les écoles de l'Allemagne. Il n'en fut pas moins effrayé de la marche de la révolution, qu'il avait approuvée d'abord, et rejoignit l'armée des princes à Coblentz. Il fit la campagne de 1792, se rendit ensuise à St-Pétersb., y fut employé dans les bureaux du prince Alexandre Kourakin, et ne put rentrer en France qu'en 1800. Il était attaché depuis 7 ans au dépôt général de la guerre comme traducteur pour la langue allemande, lorsqu'il m. en 1815. Parmi ses traduct. et ses autres ouvr., nous citerons : *Esprit du système de guerre moderne*, trad. de l'allem., Paris, 1803, in-8 ; *Voyage d'un observateur de la nature et de l'homme* dans les montagnes du canton de Fribourg, etc., ibid., 1804, in-8 ; l'*Art militaire chez les nations les plus célèbres de l'antiquité et des temps modernes, analysé et comparé*, etc., ibid., 1805, in-8 ; *Traité de la grande tactique prussienne*, etc. trad. de l'allem., ibid., 1808, in-8.

VERNEREY (JEAN), en latin *Verneretus*, littérateur, né vers 1540 à Passonfontaine, bailliage de Pontarlier, fit ses prem. études à Dôle et à Paris, et alla se perfectionner ensuite sous les plus célèbres professeurs de Bologne, de Pavie et de Padoue. Il est probable qu'il revint en France au plus tard en 1575, et qu'il m. peu après son retour, av. l'âge de 40 ans. On a de lui : *compendiosa Institutio in universam dialecticam ex Aristotele, Rivio, aliisque auctoribus recentioribus collectam*, Pavie, 1565, in-4 ; Lyon, 1575, in-8, etc.

VERNES (JACOB), pasteur de Genève, naquit en 1728 dans cette ville, où il m. en 1791. Il fut lié d'abord avec Rousseau, et se rangea néanmoins parmi ses adversaires lors de la condamnation de l'*Emile* par les pasteurs de Genève. Cette humeur susceptible qui l'arma contre le catholicisme de Rousseau ne l'empêcha pas de rester lié intimement avec Voltaire, et cette liaison ne l'empêcha pas non plus de se ranger parmi les ennemis décidés des philosophes par son ouvrage intitulé : *Confidence philosophique*, 1771 in-8, 4e édition, Genève, 1788, 2 vol. in-8; trad. en allem. et en anglais. Nous citerons encore de lui : *Lett. sur le christianisme de J.-J. Rousseau*, ib., 1763, in-8 ; *Dialog. sur le christianisme de J.-J. Rousseau*, ib., 1763, in-8; *Réponses à quelq. lett. de J.-J. Rousseau*, ib., 1763, in-8, des *Serm.*, Lausanne, 1792, 2 vol. in-8, précédés de la *vie* de l'aut. par son fils.

VERNET (JACOB), professeur de théologie à Genève, né dans cette ville en 1698, m. en 1789, acquit un grand nombre de connaissances pendant sa longue carrière, mais rapporta tous ses travaux à son étude favorite, celle de la religion et de l'Ecriture sainte. Dans ses voyages en France, en Italie, en Allemagne, en Angleterre, il se lia avec plusieurs personnages distingués, entre autres, Montesquieu, Rousseau et Voltaire. Mais il finit par se brouiller et se quereller avec ce dernier, dont il avait essayé de relever les erreurs. On trouvera la liste complète de ses écrits dans le *Mémoire sur la vie et les ouvrages de Vernet*, par M. Saladin, son petit-fils d'alliance, Genève, 1790, in-8. Il nous suffira d'indiquer quelques-uns des plus intéressans : *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, ibid., 10 vol. in-8, dont le 1er parut en 1730 et le dernier en 1788 ; *Dialogues socratiques*, ou *Entretiens sur divers sujets de morale*, Paris, 1745, avec addit., ibid., 1755 ; *Lettres sur la coutume moderne d'employer le* VOUS *au lieu du* TU, *et sur la question : Doit-on employer le tutoiement dans les versions de la Bible ?* La Haye, 1752, in-12 ; *Instruction chrétienne*, Neufchâtel, 1752, 4 vol. in-8 ; Genève, 1756, 1771 et 1807, 5 vol. in-12.

VERNET (CLAUDE-JOSEPH), peintre célèbre, né Avignon en 1714, s'embarqua pour l'Italie à l'âge de 18 ans pour aller se perfectionner dans son art, dont il n'avait encore reçu de leçons que de son père Antoine, artiste d'ailleurs assez habile. Ce prem. voyage de mer détermina la direction de son talent et l'agrandit, au point qu'il n'avait déjà plus de rival comme peintre de marine quand il arriva à Rome. Il s'empressa pourtant d'entrer chez Bernardin Fergioni, qui cultivait ce genre avec succès. L'on doit dire que Vernet, même plus tard dans les jours de sa gloire, se fit toujours aimer par sa modestie franche et sincère. Les premiers temps de son séjour à Rome furent pénibles, et il fut obligé de tirer parti de son pinceau pour suppléer aux faibles ressources qu'il avait apportées de France. Mais bientôt son talent et son aimable caractère lui donnèrent une foule d'admirateurs utiles et d'amis distingués. Il se maria et fut reçu membre de l'académie de St-Luc. Enfin, après 22 ans d'absence, il fut rappelé dans sa patrie, dont Louis XV voulait le charger de peindre les ports principaux. Ce fut dans la traversée qu'il fit alors que, pour tracer sur son livre de souvenirs l'esquisse d'une tempête, il se fit attacher au mât du navire. A son arrivée à Paris, il fut reçu membre de l'académie de peinture, puis il alla visiter les différens ports qu'il devait représenter, et, en moins de 10 années, il acheva cette entreprise difficile et ingrate, où l'on admira un style pittoresque allié à la plus scrupuleuse exactitude. Il revint alors avec amour à son prem. genre, et continua de protester pour ainsi dire à lui seul, par une foule de nouveaux chefs-d'œuvre, contre le mauvais goût qui avait envahi toutes les branches de l'art du dessin. Elevé au rang de conseiller de l'académie en 1766, il m. en 1789, tenant encore le pinceau. On trouve en lui deux manières tout-à-fait différentes et presque opposées. La première, qu'il se forma au commencement de son séjour à Rome, se rapproche de celle de Salvator Rosa, dont elle a la vigueur et la fierté. La seconde, qu'il adopta quelque temps avant son retour en France et qu'il conserva jusqu'à la fin de sa carrière, se distingue par des teintes plus variées et par une facilité merveilleuse. Il serait trop long de rappeler tous les tableaux dus à son pinceau. On porte à plus de deux cents ceux qu'il a exécutés seulem. de 1752 à 1789. Le musée du Louvre seul possède de lui 48 morceaux, parmi lesquels il faut compter la collection des ports de France au nombre de 15. Nous ne citerons de lui que le tableau représentant *le Soir* ou *la Tempête*, regardé comme son chef-d'œuvre, et que Balechou a gravé d'une manière admirable. Tout le monde sait que MM. Carle et Horace Vernet sont les fils et petit-fils de ce grand artiste.

VERNEUIL (CATHERINE-HENRIETTE DE BALZAC D'ENTRAIGUES, marquise de), fille de François d'Entraigues, gouverneur d'Orléans, et de Marie Touchet, qui avait été la maîtresse de Charles IX, doit elle-même toute sa célébrité au titre de maîtresse de Henri IV. Le roi devint éperdûm. amoureux d'elle après la m. de la duchesse de Beaufort, et se laissa bientôt arracher, outre cent mille écus, la promesse de l'épouser, si, dans l'année, elle lui donnait un fils. L'ambitieuse d'Entraigues accoucha avant terme ; mais à peine relevée de couche, elle alla recevoir l'hommage des drapeaux conquis par Henri IV dans la Maurienne sur les troupes du duc de Savoie. Lors du mariage de son royal amant avec Marie de Médicis, elle manifesta un ressentim. dont la violence ne put être apaisée que par le don du marquisat de Verneuil. Elle vint habiter le Louvre, et y mit au monde un fils un mois après la naissance du dauphin, et, l'année suivante, une fille, qui fut mariée au duc d'Espernon. Elle eut plus d'une querelle avec Sully et avec la reine,

manqua un jour d'être souffletée par Henri IV, et se vit enfin obligée de rendre à ce prince la promesse de mariage qu'elle en avait reçue. Elle se fit toutef. payer cette complaisance 20,000 écus. Lorsqu'elle eut perdu l'espoir d'épouser son amant, elle osa concevoir l'idée de le détrôner, et devint l'âme d'une conspirat., dont son père et le comte d'Auvergne, son frère utérin, étaient les principaux agens. Ceux-ci furent condamnés à mort. La marquise, effrayée, eut recours à la clémence du roi qui lui fit grâce entière, et, à sa considération, commua la peine des deux coupables en une détention. Elle passa le reste de ses jours tantôt à Verneuil, tantôt à Paris, où elle m. en 1633, à l'âge de 50 ans. *V.* les *Anecdotes des reines et régentes de France*, IV, 274-303, édit. de 1764, in-12.

VERNEY (PIERRE), médecin, né vers la fin du 15e S. à Semur, dans l'Auxois, a laissé : *Emmanuel, pronostication aphoristique, personnelle et perpétuelle du divin et maître des médecins Hypocras*, Lyon, Leprince, sans date (vers 1520), in-4, goth. de 8 feuillets, très-rare ; *le Livre des principes, prévisions ou pronostiques du divin Hypocras*, etc., Lyon, P. de Ste-Lucie, 1539, in-8 de 19 feuillets non chiffrés ; ib.; Dolet, 1542, in-8 de 38 pag. — VERNEY (Pierre), médecin, né à Dôle vers 1577, m. en 1630 suiv. toute probabilité, a été confondu quelquefois, mais à tort, avec le précéd. Il fut pourvu, à l'académie de sa ville natale, de la chaire de langue grecque, qu'il échangea bientôt contre celle d'anatomie, et il se chargea de faire en même temps des cours de matière médicale et de botanique. Le seul ouvrage imprimé que l'on connaisse de lui est l'*Antidote apologétic de la peste*, suivi d'un petit traité latin *de recto syrupi de cassiâ usu Epilogismus*, Dôle, 1629, in-8. Il a laissé quelques MSs. (V. le *Parangon du lys sacré*, par le P. Rousselet, p. 65.)

VERNIER (PIERRE), mathématicien, né vers 1580 à Ornans, dans le comté de Bourgogne, où il m. en 1637, fut capitaine commandant du château de sa ville natale, conseiller du roi d'Espagne et directeur-général des monnaies du comté. On lui doit l'instrument astronomique qui porte son nom. Quelques astronomes avaient donné à cet ingénieux instrum. le nom de Nonius ; mais les réclamations de Lalande lui ont fait restituer celui de *Vernier*, qu'il est juste de lui conserver à jamais. On a de l'inventeur une explication de son instrument sous ce titre : *la Construction, l'Usage et les Propriétés du quadrant nouv. de mathématiq.* On lui attribue un *Traité de l'artill.*, resté MS. On n'en connaît aucune copie.

VERNIER (THÉODORE), pair de France, né à Lons-le-Saulnier en 1731, m. à Paris en 1818, se distingua d'abord comme avocat au barreau de sa ville natale, fut memb. de l'assemblée constituante, dont il devint président en 1791, et où l'estime et les égards de tous les partis furent la récompense de ses bonnes intentions et de son zèle à réclamer de sages réformes, surtout dans les finances. Il fit partie de la convent., et, lors du procès de Louis XVI, il déclara qu'il ne se regardait pas comme juge, et vota pour le bannissem. et pour l'appel au peuple. Après s'être opposé impunément aux divers projets désorganisateurs de la Montagne, il finit par être décrété d'arrestation pour avoir protesté contre la proscription des députés de la Gironde (31 mai 1793). Il se réfugia dans le Jura, puis dans le canton de Zurich, dont les habitans lui offrirent des lettres de bourgeoisie. Rappelé dans le sein de la convention en 1794, il la présidait, lorsque le régime de la terreur faillit être rétabli, dans les fameuses journées de prairial (mai 1795) : il sut braver les menaces d'une populace furieuse. Elu memb. du conseil des anciens, il le présida en 1796, et prononça, à ce titre, le serment de haine à la royauté. Après la journée du 18 brumaire, à laquelle il eut beaucoup de part, il entra au sénat et dans un des conseils privés de Bonaparte, aux projets duquel il s'opposa néanmoins avec fermeté. Nommé commandant de la Légion-d'Honneur, puis comte, par le maître de la France ; il fut appelé par Louis XVIII à la chambre des pairs en 1814, et maintenu dans cette haute dignité lors du second retour des Bourbons. Nous citerons de lui : *Elémens de finances*, Paris, 1791, in-8 ; *Sur l'éducation*, ibid., 1802, in-8 de 41 p.; *Notices et Observations pour préparer et faciliter la lecture des Essais de Montaigne*, ibid., 1810, 2 vol. in-8.

VERNIER (JEAN), curé de Pin, en Bourgogne, dans la prem. moitié du 16e S., établit dans ce village, d'après les conseils de son collègue Perrenin Menestrier, une imprimerie qu'il dirigait lui-même depuis quelques années, et d'où sortirent quelques ouvrages de liturgie, lorsqu'elle fut détruite par suite de la guerre en 1636. On ne cite de lui qu'un fort petit nombre d'ouvrages imprimés à Pin : ce sont, outre les *Heures paroissiales*, encore désignées dans le diocèse de Besançon sous le titre d'*Heures de Pin*, les deux ouvrages de P. Menestrier ; les *Définitions philosophiques* de J. Thierry, et les *Attributs de la Sainte-Vierge* par J. Terrier. Maittaire et ses continuateurs ont ignoré l'existence de l'imprimerie fondée par J. Vernier, ou du moins n'ont pas cru devoir en faire mention.

VERNINAC DE SAINT-MAUR (RAIMOND), né à Gourdon, dans le Querci, en 1762, était avocat au barreau de Paris, et s'était fait connaître un peu dans les salons par quelques pièces de vers insérées dans les journaux, lorsqu'en 1791 il fut un des trois commissaires-médiateurs chargés de rétablir la tranquillité dans le Comtat-Venaissin. Cette commission ne put empêcher les *brigands* de Vaucluse de rentrer en triomphe à Avignon, et d'y braver la municipalité, qui s'était opposée à leurs pillages. C'est à la dissidence de Verninac, avec ses collègues (*v.* LESCÈNE DES MAISONS et MULOT), qu'on a généralement attribué, non sans raison, l'ascendant que de furieux démagogues prirent dès-lors sur la municipalité de cette ville. Il consentit à accompagner leurs députés à Paris, fit à l'assemblée constituante un rapport rassurant sur l'état du Comtat, retarda ainsi l'envoi de nouveaux commissaires, et assuma, en quelque sorte, la responsabilité des massacres de la *Glacière* (16 et 17 octobre 1791). Malgré ce triste début dans la carrière des emplois publics, Verninac fut nommé successivement chargé d'affaires de France en Suède (1792), envoyé extraordinaire auprès de la Porte-Othomane (1795), préfet du Rhône (1800) et minist. plénipotentiaire en Helvétie (1801). Dans toutes ces fonctions diverses, il montra une habileté, une sagesse et une modération qui firent oublier ses prem. torts politiques. Rappelé à Paris, en 1802, sous prétexte d'y assister aux séances de la *consulta* helvétique, réunie par les ordres de Bonaparte, il fut disgracié pour avoir défendu l'indépendance du Valais, dont le maître de la France voulait faire un département. Les Valaisans, en revanche, lui accordèrent, ainsi qu'à sa famille, le titre et les droits de citoyens du Valais. Verninac m. à Mansle, près d'Angoulême, en 1822. Nous citerons de lui : un *Recueil de poésies fugitives*, Paris, 1787, in-18 ; et une *Description physique et politique du département du Rhône*, ibid., 1802, in-8. On trouvera un *Eloge historique de R. Verninac*, par M. J.-B. Dumas, secrétaire-perpétuel de l'académie de Lyon, dans le t. 4 des *Archives historiques et statistiques du département du Rhône*. — L'abbé VERNINAC DE ST-MAUR, frère ou oncle du précédent, vicaire-général de Rhodez, prononça à Paris, dans l'église du Val-de-Grâce, en 1786, l'*Oraison funèbre de Louis-Philippe, duc d'Orléans*, analysée avec éloge dans le *Mercure de France* du 29 juillet de la même année.

VERNIQUET (EDME), architecte, né à Châtillon-sur-Seine en 1727, mort en 1804, enrichit la Bourgogne d'une foule d'églises, de châteaux, de ponts, d'usines, etc., et fit exécuter encore des tra-

vaux importans dans le Maine, le Poitou, l'Ile-de-France et d'autres provinces. Il seconda Buffon dans ses projets d'amélioration au Jardin du Roi. Mais il est surtout connu par son plan de Paris, sur une échelle d'une demi-ligne pour toise, travail immense qui lui coûta 28 ans de soins et d'application. Ce plan, composé de 72 feuilles grand-atlas, y compris les cartouches et les cartes des opérations trigonométriques, parut en 1796.

VERNON (Edouard), amir. angl., né à Westminster en 1684, m. en 1757 dans sa terre de Nacton (comté de Suffolk), commença sa carrière, en 1702, sous l'amiral Hopson, et fut envoyé la même année aux Indes-Occidentales sous le commodore Walker. Parvenu au grade de contre-amiral après plusieurs exploits qui portèrent des coups funestes au commerce français, il fut nommé membre du parlem. à l'avénement de George II (1727). Il reçut, en 1739, une commission de vice-amiral, avec l'ordre d'aller détruire les établissemens espagnols dans les Indes-Occidentales; la prise de Porto-Bello, qu'il emporta en moins de deux jours, fut pour lui et pour sa nation la source d'avantages considérables. D'autres services, mais bien moins éclatans, qu'il rendit ensuite aux Anglais, ne l'empêchèrent pas d'être rayé de la liste des amiraux, pour avoir désobéi aux ordres des lords de l'amirauté, et pour avoir forcé les hommes qu'il commandait à un service trop pénible. Dès-lors il ne se mêla plus des affaires publiques qu'en sa qualité de membre de la chambre des communes.

VERNON (Gay de). V. Gay-Vernon.

VERNULÆUS (Nicolas de VERNULZ, en lat.), littérateur estimable, né à Robelmont, dans le duché de Luxembourg, en 1583, m. en 1649, fut un des professeurs qui contribuèrent le plus à la réputation de l'université de Louvain dans le 17e S. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages. Paquot en énumère 51 imprimés et 7 MSs. Nous citerons les suivans : *Institutionum politicarum Libri IV,* Louvain, 1624, in-12; *Institutionum moralium Libri IV,* ibid., 1625, in-12; *Institutionum œconomicarum Libri duo,* ibid., 1626, in-12 (ces trois ouv. ont été réimp. en 1647 et 1649, in-fol.); *Tragœdiæ,* ibid., 1656, 2 vol. in-12. *Voyez,* pour plus de détails, l'*Histoire littéraire des Pays-Bas,* par Paquot, t. 1, p. 328-33, édition in-folio.

VERNY (Charles-François), poète français, né à Besançon en 1753, mort en 1811, entra d'abord dans les aides, mais ne tarda pas à se démettre de son emploi, pour ne pas être témoin des vexations qu'il ne pouvait empêcher. Aussi se montra-t-il favorable à la révolution, qui lui faisait espérer la réforme des abus dont il avait gémi. Ses ouvrages respirent la morale la plus pure, les sentimens les plus vertueux, et sa conduite fut constamment en harmonie avec ses écrits. Nous citerons de lui : *Idylles sentimentales, suivies de mes vœux,* Genève (Besançon), 1787, in-8; *Roxane, poème héroi-comiq. en 5 chants, suivi de Pièces fugitives,* Besançon, 1788, in-8; Paris, 1809, in-18; *le Départ d'un volontaire du Jura,* idylle, Besançon, 1792, in-8. Il a laissé plusieurs ouvrages MSs. *Voy.* une *notice* sur lui, par M. Agniel, dans le *nouvel Almanach des Muses,* année 1812, p. 254-56.

VERON (François), jésuite et controversiste fameux, né à Paris vers 1575, m. en 1649 à Charenton, dont il était curé, était à peine revêtu du sacerdoce, que déjà il parcourait différentes provinces du royaume en qualité de missionnaire. Enflammé d'un nouveau zèle par ses succès, il sortit de la société, en 1620, pour travailler plus librement à la conversion des protestans. Par lettres-patentes du 19 mars 1622, le roi l'autorisa à faire ses prédications dans les places publiques, et à disputer avec tous ceux qui se présenteraient sans pouvoir en être empêché. Lorsque les querelles du jansénisme commencèrent, l'infatigable controversiste publia le *Bâillon des jansénistes,* comme il avait écrit dans sa jeunesse l'*Abrégé de l'art et Méthode nouvelle pour bâillonner les ministres;* ce qui a fait dire que l'auteur *méritait le bâillon qu'il voulait mettre aux autres.* Il suffira de citer de lui : *Traité de la puissance du pape,* Paris, 1626, in-8; *de la Primauté de l'église,* ou *de la Hiérarchie en icelle,* ibid., 1641, in-8; *le Moyen de la paix chrétienne,* ibid., 1639, in-8; *Méthode de traiter les controverses de religion,* ibid., 1638, in-fol. — Pierre-Antoine Véron, astronome, né aux Authieux-sur-Buchy en 1736, manifesta de bonne heure des dispositions pour les mathématiq., et, quoique destiné par son père à l'état de jardinier, il parvint à suivre sa vocation; mais ce fut pour entrer dans les emplois subalternes de la marine. Après plus. voyages infructueux pour son avancement, mais non pour son instruction, il partit, en 1767 avec Bougainville pour faire le tour du monde. Il remplit les fonctions de pilote dans cette fameuse expédition, mérita l'estime et la confiance de Bougainville, et fut autorisé à débarquer, avant le terme du voyage, à l'Ile-de-France, où Poivre voulait utiliser ses connaissances. De là il fit voile avec M. de Trémignon pour les Moluques, s'occupa continuellement, pendant cette longue traversée, de l'observation des longitudes en mer, et détermina aussi la longitude de toutes les terres. Mais son zèle ne tarda pas à lui devenir funeste. Etant abordé à Timor, il descendit à terre pour faire des observations plus suivies, fut atteint de la maladie du pays, et y succomba en 1770, à peine âgé de 34 ans.

VERON. V. Forbonnais.

VÉRONÈSE (Paul). V. Caliari.

VERPOORTENN (Guillaume), né à Lubeck dans le commencement du 17e S., mort en 1685 à Cobourg, où il remplissait les fonctions de surintendant-général, est connu par le projet qu'il fit agréer au duc Ernest de l'établissement d'un tribunal de douze théologiens, chargé d'examiner les questions difficiles, de les décider, et d'étouffer ainsi toute dissension entre les différentes sectes de la réforme. On aurait ainsi rétabli, dans les communions réformées, le principe de l'autorité qui avait fourni des motifs apparens pour abandonner l'église catholique. Mais le projet échoua. — Verpoortenn (Philippe-Théodore), fils du précédent, professeur de langue grecque et de poésie à l'univ. de Wittemberg et à Altdorf, né à Cobourg en 1657, m. à Altdorf en 1712, a laissé : *Regnum salaminium in Cypro,* Cobourg, 1704, in-4; *de Ducatibus in veteri Germaniæ regno hæreditariis,* ibid., 1707, in-4; *de peregrinorum apud Græcos veteres Conditione,* ibid., 1708, in-4. — Verpoortenn (Albert-Menon), frère du précédent, né à Gotha en 1672, remplit des fonctions honorables dans l'instruction publique à Cobourg et à Dantzig, et mourut dans cette dernière ville en 1752. Nous citerons de lui : *Histoire de la réforme dans le duché de Cobourg* (allemand), Cobourg, 1722, in-8.

VERRES (C. Licinius), le plus fameux concussionnaire dont il soit parlé dans l'histoire, naquit à Rome probablement vers l'an 119 av. J.-C., peut-être même 121 ou 122, et prit le goût des plus infâmes débauches dès sa jeunesse; ce qui ne l'empêcha pas d'être nommé, à la faveur des troubles civils et de son zèle apparent pour la cause populaire, questeur de Carbon, qui avait alors (86 av. J.-C.) un commandement dans la Gaule cisalpine. Il ne tarda pas à passer, avec la caisse militaire, dans les rangs des nobles, et il n'y obtint ni l'estime ni la confiance de Sylla, qui se contenta de le payer de son infamie, en lui laissant la jouissance de son vol et lui livrant quelques victimes des proscriptions. Verrès passa ensuite en Asie (82 av. J.-C.) comme lieutenant du proconsul Dolabella, et fut chargé de conduire la guerre contre les pirates, dont il surpassa de beaucoup les brigandages dans toute la province et même hors de la province, joignant trop souvent à sa cupidité insatiable une horrible disso

lution de mœurs et une inflexible cruauté. Tous ses forfaits, dont nous ne pouvons donner ici l'énumération, qui se trouve dans les écrits de Cicéron, ne l'empêchèrent pas d'être nommé préteur (76 avant Jésus-Christ), et d'obtenir même la préture urbaine, c'est-à-dire celle de Rome, qui ne fut pour lui que l'occasion de commettre de nouvelles exactions. Au bout d'un an il fut envoyé en Sicile avec le même titre. La durée totale de cette nouvelle préture, grâce à deux prorogations qu'il obtint, fut de trois années, qu'il employa à exécuter en grand ce qu'il avait huit ans auparavant ébauché en Asie. Ici encore il faut avoir lu les *Verrines* de Cicéron pour se faire quelque idée des excès d'avarice, de libertinage, de barbarie et d'extravagance, dont se rendit coupable l'indigne préteur. Il fut enfin rappelé à Rome, où l'attendaient des accusateurs; mais il se riait de leurs efforts, et disait hautement qu'il avait divisé ses trois années de larcins en trois parts, une pour son avocat, une pour ses juges et une pour lui-même. Cicéron se chargea de la cause des Siciliens, et Verrès, qui commençait à trembler, lui fit disputer le titre et les droits d'accusateur par un certain Q. Cæcilius, dont il était bien sûr d'avoir bon marché. L'habile orateur fit décider en sa faveur cette question préjudicielle, et déploya ensuite une telle activité, que l'infâme concussionnaire n'eut plus d'autre ressource que de traîner l'affaire en longueur jusqu'à l'entrée en charge des nouveaux consuls, Hortensius, son défenseur, et Q. Metellus, qui lui était vendu. Cicéron vit que la célérité dans cette cause était la première condition du triomphe; il se contenta donc de produire, après un court exorde, les témoins et les pièces, ajoutant seulement un mot de temps en temps pour expliquer les faits et en tirer des inductions. Hortensius crut inutile de prendre la parole, et Verrès partit pour l'exil (72 avant J.-C.), après avoir rendu aux Siciliens, comme dommages et intérêts, 45 millions de sesterces (environ 9 millions de notre monnaie). Cicéron, regrettant d'avoir perdu un sujet qui prêtait à de si beaux développemens d'éloquence, rédigea à loisir, après le gain de sa cause, les cinq mémoires connus sous le nom de *secunda Actio in Verrem*, qui les distingue du plaidoyer si rapide et si efficace dont nous avons parlé, et que l'on nomme *prima Actio*. Voici les titres de ces cinq mémoires : *de Præturâ urbanâ; de Jurisdictione siciliensi; Frumentaria; de Signis; de Suppliciis*. Verrès ne revint à Rome qu'au bout de 24 ans d'exil, lors de la loi de César qui rappela tous les bannis; mais il ne tarda pas à être proscrit (l'an 43), pour avoir refusé de céder à Antoine, triumvir et tout-puissant, de magnifiques vases de Corinthe.

VERRI (Pierre), littérateur et homme-d'état, né à Milan en 1728, entra d'abord au service de l'Autriche, et se trouva à la bataille de Sorau, en Saxe; mais, ayant renoncé à la carrière militaire, pour s'occuper surtout d'économie politique et d'administration, il fut élu conseiller du gouvernement en 1763. Il rendit un service important à sa patrie, en réclamant et obtenant l'abolition des fermiers-généraux, et fut nommé (1765) conseiller au conseil suprême d'économie, qui approuva cette réforme. Il était l'âme d'une société choisie, dans laquelle on remarquait les Beccaria, les Frisi, les Carli, etc., et contribua puissamment par ses conseils à faire écrire le fameux traité *des Délits et des Peines*. Ses travaux et son zèle furent récompensés. Il fut élu successivement vice-président de la chambre des comptes, conseiller-d'état et conservateur de la société patriotique fondée à Milan pour encourager l'agriculture, les arts et les manufactures; mais en 1786, par suite d'une nouvelle organisation du duché, il perdit tous ses emplois. Dix ans après, lors de l'entrée des Français à Milan, il fut appelé à faire partie de la municipalité, et mourut à l'hôtel-de-ville en 1797. Nous citerons de lui : *Meditazioni sull' economia politica*, Milan, 1771; Turin, 1801, in-8; *Riflessioni sulle leggi vincolanti principalmente il commercio de' grani*, Milan, 1796, in-8; *Scritti inediti del conte Pietro Verri Milanese*, Londres (Lugano), 1825, in-8.

VERRI (le comte Alexandre), frère du précéd., né à Milan en 1741, mort en 1816, avec des sentimens chrétiens qui n'avaient point été altérés par son esprit ferme et libre, parut d'abord avec beaucoup d'éclat dans la carrière du barreau; mais il ne tarda pas à sentir les vices de la législation civile et criminelle de son pays, et, voulant remonter aux véritables sources du droit public chez les différens peuples, il se livra à l'étude de Grotius, de Puffendorf, de Montesquieu et des encyclopédistes de France. Il vivait, comme son frère, dans la société de Carli, de Frisi, de Beccaria, avec lesquels il publia, sous le titre du *Café*, une feuille périodique qui eut du succès. Vers 1766 il se rendit à Paris avec Beccaria, s'y lia avec les philosophes, fit ensuite un voyage à Londres, et revint se fixer à Rome, où il composa deux traged., *Panthée* et la *Conjuration de Milan*, imprimées sous le titre d'*Essais dramatiques*, mais dont le succès au théâtre fut équivoque. Il eut alors le bon esprit de tourner ses vues vers une autre partie de la littérature. Nous ne parlerons pas toutefois de son *Iliade* abrégée, ni des blasphèmes antihomériques qui furent la conséquence de cette malheureuse entreprise. Il vaut mieux, pour sa gloire, nommer les ouvrages suivans : *Biblioteca scelta di opere italiane antiche e moderne, volume unico*, Milan, 1818, in-12; *Essai sur l'histoire générale d'Italie, depuis la fondation de Rome jusqu'à nos jours*, dont M. Lestrade prépare une traduction française; *Analyse et Commentaire de la Cyropédie de Xénophon; Commentaires, Analyses et Critiques des principaux orateurs grecs*; le roman de *Sapho*, 1 vol. in-8, traduit en français par M. Joly de Salins; les *Nuits romaines au tombeau des Scipions*, trad. en anglais, en allemand, et en français par M. Lestrade, 3e édition, Paris, 1826, 2 vol. in-8, grav.; la *Vie d'Erostrate*, traduite en français par le même. *Voy.*, pour plus de détails, l'*Essai* mis en tête de la 3e édition franç. des *Nuits romaines*, et l'*Eloge funèbre du comte Alexandre Verri*, par Ambr. Levati, Milan, 1818.

VERRI (Charles), frère des précéd., né à Milan en 1743, mort à Vérone en 1823, passa la moitié de sa vie dans ses terres, cherchant tous les moyens d'améliorer l'agriculture. Sa réputation, comme agronome, lui ouvrit les portes de la société des géorgophiles de Florence, de celle d'agriculture de Brescia, etc., et son goût pour la musique et pour la peinture lui fit donner la présidence de l'académie des beaux-arts dans sa patrie. Il accepta en 1802 la préfecture du département du Mela (Brescia), fut appelé au conseil d'état en 1805, reçut la mission, en 1808, d'organiser les trois départemens de la Romagne, qui venaient d'être réunis au royaume d'Italie, et entra au sénat l'année suiv. Après la chute de Bonaparte, il présida quelques jours le gouvernement provisoire qui se forma à Milan. On peut distinguer parmi ses ouvr. : *sulla Coltivazione delle viti : Saggio di agricoltura pratica*, et *Saggio sul modo di propagare, allevare e regolare i gelsi*, inséré dans la *Biblioteca scelta di opere italiane*, trad. en français sous ce titre : l'*Art de cultiver les mûriers*, etc., Lyon, 1826, in-8.

VERRINA (Jean-Baptiste), l'un des complices de Jean-Louis de Fiesque (*v.* ce nom), fut celui qui rattacha tout le parti populaire à ce jeune ambitieux. Mais il s'était endetté, et avait besoin plus que tout autre d'une prompte révolution; aussi poussa-t-il le chef apparent du complot dans les entreprises les plus hasardeuses. Lorsque Fiesque se fut noyé, il perdit courage, et resta sur sa galère au lieu de se mettre à la tête des conjurés, dont sa timidité causa la ruine. Il eut lui-même la tête tranchée.

VERRIUS FLACCUS (M.), fameux grammairien, florissait vers l'an 10 de l'ère chrétienne. Il avait été

esclavo ; mais, une fois devenu libre, il ouvrit à Rome une école de gramm., qui fut bientôt la plus renommée de la ville. Auguste le nomma précepteur de ses petits-fils (Caius et Lucius Agrippa, césars), lui permit de s'établir dans le palais impérial, avec toute sa classe, à condition qu'il n'accepterait pas de nouveaux élèves, et lui donna annuellement cent mille sesterces (environ 19,000 fr.). Verrius mourut sous Tibère dans un âge extrêmement avancé. Des *fragmens* d'un calendrier romain qu'il avait rédigé, sous le titre de *Fastes*, ont été découverts en 1770, et publiés par Foggini en 1779. On les trouve aussi dans le *Suétone* de Wolf, Leipsig, 1802, 4 v. in-8. On a imprimé quelques autres *fragmens* de lui dans les *Auctores linguæ latinæ*, par Denis Godefroy, pag. 109.

VERROCHIO (André), sculpteur, né vers 1422 à Florence, mort à Venise en 1488, surpassa tous ses contemporains dans l'art de travailler le bronze. Parmi les ouvrages dus à son ciseau, on distingue les deux excellentes statues en bronze représentant *Jesus-Christ et saint Thomas, qui lui touche ses plaies*, dans l'église d'Orsanmichele de Florence ; mais son œuvre capital fut la statue équestre en bronze de *Bartolommeo Colleoni*, que la seigneurie de Venise fit élever sur la place de St-Jean et Saint-Paul. Verrochio cultiva aussi la peinture avec succès, et en donna des leçons à Lorenzo di Credi, à Pierre Perugin et à Léonard de Vinci. Il fut, en outre, l'un des meilleurs musiciens de son temps.

VERRUE (Jeanne d'ALBERT de LUYNES, comtesse de), née en 1670, morte en 1736, se fit connaître par son esprit, par ses relations avec les philosophes et les artistes, par ses riches collections de tableaux et de livres, et surtout par un amour des plaisirs qui lui valut le surnom de *dame de volupté*. Sa fille épousa le prince de Carignan, et elle devint elle-même la favorite de Victor-Amédée II, duc de Savoie et premier roi de Sardaigne, dont elle gouverna la cour et les états ; mais, pendant les orages qui troublèrent le règne de ce prince, elle vint s'établir à Paris, où elle dépensa par an 100,000 francs en curiosités. — Verrue (Barbe de), femme poète du 13e siècle, vivait sous le règne de St Louis. On a publié d'elle, dans la *Décade philosophique* (an x), des *stances* tirées d'un manuscrit de l'ancienne bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés.

VERSCHAFFELT (le chev. Pierre de), sculpt., connu en Italie sous le nom de *Pietro Fiammingo* ou *Pierre-le-Flamand*, né à Gand en 1710, m. en 1793 à Manheim, où il était directeur de l'académie des beaux-arts et premier sculpteur de la cour, a laissé, tant dans cette ville qu'à Rome, à Bologne, à Naples et à Ancône, des productions qui passent pour des chefs-d'œuvre. On a publié sa *Vie* en allemand, Manheim, 1797, in-8.

VERSCHUURING (Henri), peintre, né à Gorcum, mort dans un naufrage à deux lieues de Dordrecht en 1690, s'était déjà fait connaître comme peintre d'histoire, lorsqu'il résolut de se consacrer exclusivement au genre des batailles. Il suivit l'armée hollandaise en 1672, dessinant les campemens, les armées en bataille, les attaques, les siéges, les marches, et parvint ainsi à donner à ses tabl. cette vérité, cette exactitude, qui en font le plus grand prix. Tous ses ouvrages rappellent les études assidues qu'il avait faites pendant sept ans en Italie. Le plus remarquable représente un *Parti bleu qui pille un château*. Ses dessins ne sont pas moins précieux que ses tableaux. On a de lui quatre eaux-fortes extrêmement précieuses, mais aussi très-rares, qui sont : une *Déroute de cavalerie* ; un *Voyageur en manteau* ; le *Dogue couché* ; le *Lévrier debout*.

VERSÉ (Noel AUBERT de), littérateur et controversiste médiocre, né au Mans vers le milieu du 17e S., mort à Paris en 1714, se fit recevoir médecin à la faculté de cette dern. ville ; mais il se rendit bientôt en Hollande, y embrassa le calvinisme, ne tarda pas à devenir socinien, et se fit suspendre des fonctions de pasteur, qu'il avait remplies quelque temps dans les environs d'Amsterdam. Il eut ensuite de vifs démêlés avec le ministre Jurieu, se sépara insensiblement des sociniens et même des protestans, rentra en France et dans le sein de l'église romaine vers 1690, et reçut une pension du clergé pour écrire contre ses coreligionnaires. Nous citerons de lui : *Réponse au Traité de M. de Meaux* (Bossuet), *touchant la communion des deux espèces*, Cologne (Amsterdam), 1683, in-12; *le Protestant pacifique*, etc., Amsterdam, 1684, in-12 (publié sous le nom de *Léon de La Guitonière*); *l'Avocat des protestans*, etc., ibid., 1687, in-12; *l'Antisocinien*, ou *nouvelle Apologie de la foi catholique*, Paris, 1692, in-12.

VERSOIS ou VERSORIS (Faure de), abbé de Saint-Jean-d'Angely, se fit le ministre de l'empoisonnement du duc Charles de Guienne, frère de Louis XI (*v.* ce nom). Jeté en prison avec un écuyer de bouche nommé Laroche, il confessa, ainsi que son complice, avoir agi d'après les instructions du roi. Craignant que les coupables n'échapassent à la justice à la faveur des troubles, Lescun, ministre du duc de Bretagne, les fit transférer dans les états de ce prince, où, 18 mois après, on allait reprendre leur procès en présence de commissaires délégués par le roi de France, lorsque Laroche s'évada, et qu'on trouva Versois étranglé dans sa prison.

VERSORIS (Pierre de), avocat, né à Paris, en 1528, d'une famille dont le véritable nom était Le Tourneur, mort en 1588, fut un des oracles du barreau de son temps. Il était recherché surtout dans les causes difficiles, et, il faut le dire, dans les mauvaises causes : telle fut celle dont les jésuites le chargèrent en 1564. L'université avait accordé à ces religieux le droit d'enseigner, mais à condition qu'ils se conformeraient à ses lois, coutumes et règlemens, ce qu'ils négligèrent d'exécuter : de là un procès entre l'université et les PP. de la compagnie de Jésus, tenant le collége de Clermont à Paris. Versoris, qui avait en tête le célèbre Etienne Pasquier, ennemi juré du nouvel institut, sut glisser si adroitement sur le point où gissait toute la discussion, que la cause fut appointée (avril 1565), ce qui était un véritable triomphe pour ses cliens, puisque les choses demeuraient *in statu quo*, et que les jésuites restaient en possession de leur collége. Peu de temps après Versoris quitta le barreau avec une fortune considérable, et devint chef du conseil des Guises et garde de leurs sceaux. En 1576 il fut député aux états de Blois, et porta la parole pour le tiers-état. *Voy.*, pour plus de détails, l'*Histoire latine de l'université de Paris*, sous les années 1563, 64, 65.

VERSTEGAN (Richard), né à Lond. vers le milieu du 16e S., refusa de prêter le nouveau serment lors du changement de religion, et fut obligé de se réfugier à Anvers. Il y publia, en 1587, *Theatrum crudelitatum hæreticorum nostri temporis*, 12 feuilles in-4, avec des grav. ; trad. en franç., ib., 1588, in-4. Ce livre lui suscita parmi les nouveaux réformateurs de nombreux ennemis, qui le forcèrent de se retirer à Paris. Là, sur la dénonciation de l'ambassadeur d'Angleterre, il fut mis en prison par ordre du roi, et ne recouvra sa liberté qu'à la sollicitation des chefs de la ligue. Plus tard il retourna à Anvers, et s'y livra à l'étude des antiquités, qu'il cultivait depuis long-temps. Nous citerons de lui : *Recherches pour retirer de l'oubli tout ce qui concerne la nation anglaise* (en anglais), Anvers, 1605, in-4 ; Londres, 1653 et 1674, in-8.

VERT (dom Claude de), savant liturgiste, de l'ordre de Saint-Benoit, né à Paris en 1645, m. en 1708, obtint l'estime de tous ses confrères et fut constamment revêtu par eux de divers emplois, qui ne ralentirent point son ardeur pour l'étude. Il s'occupa surtout d'éclaircir l'origine des cérémonies de l'Église, et consigna ses recherches pleines d'érudition et d'intérêt dans son grand ouvr. intit. : *Explication simple, littérale et historique des céré-*

monies de l'Église, Paris, 1709-13, 4 vol. in-8, fig. On ne reproduira pas les titres de ses autres ouvrages, dont on peut voir l'indicat. au tom. 11 des *Mémoires* de Niceron. *Voy*. aussi son *éloge* dans les *Mémoires de Trévoux*, août 1708.

VERTOT (René Aubert, abbé de), célèbre historien, né en 1655 au château de Benetot dans le pays de Caux, m. au Palais-Royal à Paris en 1735, embrassa l'état ecclésiastiq. par une vocation véritable et ne tarda pas à donner des preuves d'une dévotion exaltée, qui le conduisit, à l'insu de sa famille, dans un couvent de capucins. Mais bientôt sa vie fut en péril, et on le décida, non sans peine, à entrer dans l'ordre moins austère des prémontrés. Le prieuré de Joyenval lui fut conféré, quoique une règle de droit canon interdît à tout religieux qui avait obtenu la permission de passer d'un ordre dans un autre la faculté d'y posséder aucun bénéfice. Toutefois cette nomination avait été autorisée, malgré les murmures des prémontrés, par un bref du pape et des lettres du roi. Le jeune abbé n'hésita pas à se démettre de son prieuré, et fut dédommagé de son sacrifice volontaire par la cure de Croissy-la-Garenne, près de Marly. Il se livra alors à l'étude, sans négliger ses devoirs de pasteur, et fit imprimer en 1689 son prem. ouvr., l'*Histoire de la conjuration de Portugal*. Bientôt après il obtint une cure, d'un assez gros revenu, aux portes de Rouen, et n'en travailla qu'avec plus d'ardeur. Sept ans après son premier ouvr., il publia l'*Histoire des révolutions de Suède* dont 5 édit. parurent coup sur coup, avec la même date, et qui fut trad. en plus. langues. En 1701, lorsque le roi donna une forme nouvelle à l'académie des inscriptions et belles-lettres, Vertot fut nommé académicien associé. On se relâcha pour lui de la rigueur du réglem. qui exigeait résidence, et il lui fut permis de ne venir siéger qu'en 1703. Il fut nommé académicien pensionnaire en 1705; et dès-lors nul ne se montra plus assidu ni plus zélé. En 1710 il fit paraître un *Tr. de la mouvance de Bretagne*, où il combattait les prét. des Bretons à se dire indépend. de la monarchie française, avec laquelle ils étaient liés plutôt que confondus. Mais son œuvre favorite était l'*Histoire des révolutions de la république romaine*, qui parut en 1719 et obtint des applaudissem. universels. Ce fut alors que l'ordre de Malte le pria de rédiger ses annales en un corps complet d'histoire, qu'il consentit à écrire et qu'il publia en 1726. Pendant qu'il travaillait à ce long ouvrage, il fut nommé secrétaire-interprète, puis secrétaire des commandem. de la princesse de Bade, femme du duc d'Orléans, fils du régent, et se trouva ainsi en possession d'un revenu considérable et d'un logement au Palais-Royal. Il passa la dernière partie de sa vie dans l'aisance et dans le repos, mais aussi dans un état d'infirmité continuelle, qui l'empêcha d'exécuter les divers projets qu'il avait en tête. On dut regretter de son temps, plus qu'on ne le ferait aujourd'hui, qu'il eût cessé d'écrire. L'histoire était pour lui, avant tout, une œuvre littéraire; il n'aspirait point à saisir la vérité de couleur et négligeait le scrupuleux détail des faits pour visiter presque uniquem. à l'effet dramatique. On entend de nos jours autrement le devoir de l'historien. Il n'existe pas d'édit. complète des *OEuvres* de Vertot. L'édit. la plus complète de ses *OEuvres choisies*, a été publiée à Paris, de 1819 à 1821, en 12 vol. in-8.

VERTRON (Claude-Charles GUYONNET de), littérat. médiocre, né vers le milieu du 17ᵉ S., m. septuagénaire à Paris en 1715, fut membre des académies d'Arles, de Nîmes et des *Ricovrati* de Padoue, et l'on voit dans ses écrits que sa surprise était grande de n'avoir pas été appelé à l'académie française. Un discours qu'il composa sur le *Mérite des Dames* l'engagea dans une lutte, qui mit au grand jour toute sa galanterie. Des dames de province lui en témoignèrent leur reconnaissance par une médaille d'argent avec cette devise : *Au protecteur du beau sexe*. S'étant marié, sur le retour de l'âge, avec une femme jeune et coquette, il fut l'époux le plus insupportable malgré sa galanterie. Les titres d'historiographe de Louis XIV et de chevalier des ordres du Mont-Carmel et de St-Lazare, le consolèrent des peines que lui causait cette union. On cite de lui : *Parallèle de Louis-le-Grand*, avec les princes qui ont été nommés grands, Paris, 1685, in-12; *la Nouvelle Pandore, ou les Femmes illustres du règne de Louis-le-Grand*, ibid., 1698, 2 vol. in-12.

VERTUE (George), graveur et antiquaire angl., né à Londres en 1684, m. en 1756, adopta une manière un peu froide, mais vraie et correcte. Horace Walpole a donné un catalogue de ses estampes au nombre de près de 500. Cet écrivain acheta même la collection des *notes et observations* MSs. (en 40 v.), rassemblées par Vertue, et en composa un livre qui parut sous ce titre : *Anecdotes of Painting*, etc. (*Anecdotes sur la peinture en Angleterre, avec un précis sur les principaux artistes et des notes sur les autres arts, recueillies par M. George Vertue*), 1762, 5 vol. in-4; 1782, 5 vol. in-8; 1786, 4 v. in-8.

VERUS (Aetius), césar, porta le nom de Lucius Aurelius Ceïonius Commode dans sa jeunesse; mais lorsqu'il eut été adopté par Adrien (an 135 de J.-C.), il prit le nom sous lequel nous le désignons. Il fut nommé préteur, puis créé césar, et envoyé gouvern. dans la Pannonie. Il paraît qu'il s'y conduisit avec prudence. Il avait été désigné consul pour l'an 136, et il fut continué dans cette charge pour l'année suivante. Il m. à Rome subitement le 1ᵉʳ janv. 138. On a sa *vie* par Spartien, l'un des auteurs de l'*Histoire auguste*. — Verus (Lucius Aurelius), empereur, fils du précédent, né à Rome en 130, fut adopté avec Marc-Aurèle par T. Antonin, auquel Adrien lui-même avait imposé cette adoption. Le jeune Verus, qui tenait de son père un goût très-vif pour les plaisirs et la dissipation, fit peu de progrès dans l'étude des lettres et de la philosophie, et n'en fut pas moins nommé questeur en 153 avant l'âge fixé par les lois, désigné consul en 154, et pour la seconde fois en 161. Après la mort d'Antonin, Marc-Aurèle déclaré seul empereur par le sénat, s'empressa de créer son frère adoptif césar et auguste, se l'associa, lui promit sa fille en mariage, et lui donna mille preuves de la plus tendre affection. Verus, de son côté, montrait alors une déférence toute filiale au prince qui avait bien voulu être son collègue, et cherchait à cacher sous une apparente gravité son goût effréné pour les plaisirs; mais ayant été chargé du commandement de l'armée destinée à combattre Vologèse, roi des Parthes, qui avait déclaré la guerre aux Romains, il s'arrêta dans toutes les villes sur son passage pour se livrer à la débauche, laissa à ses généraux le soin de la guerre qui fut terminée par la soumission des Parthes (165), et revint triompher à Rome, sans l'avoir mérité. Il est vrai qu'il voulut partager avec Marc-Aurèle les titres qui lui avaient été si facilem. conférés de Parthique, d'Arménique et de Médique. Mais depuis son retour il cessa d'avoir le même respect pour son collègue et se livra en toute liberté aux plaisirs de la table. Capitolin a décrit un festin donné par lui à douze convives et qui coûta six millions de sesterces; et ce n'est pas la seule extravagance qui le range parmi les Héliogabale et les Caligula, dont il se distinguait, au reste, par la douceur et la franchise de son caractère. Il fut complètement inutile à Marc-Aurèle dans la paix comme dans la guerre, jusqu'à sa m. arrivée en 169. Sa *vie* a été écrite assez mal par J. Capitolin, l'un des auteurs de l'*Histoire auguste*.

VERVILLE. V. Beroalde.

VERWEY (Jean), ou *Phorbæus*, savant humaniste, né à Delft en 1648, m. en 1692, après avoir rempli les fonct. de recteur au gymnase de Goude, puis à La Haye, a laissé : *Medulla Aristarchi Vossiani*, Goude, 1670, in-8; souvent réimpr.; *Nova via docendi græca*, etc., ibid., 1684 ou 1691, in-8;

ibid., 1702, avec l'*Index nomin. græcor.* de R. Kettel, Amsterdam, 1710.

VERZASCHA (Bernard), médecin, né en 1629 à Bâle, où il m. en 1680, s'est fait connaître surtout par son *Herbier*, ou *Description des Plantes*, avec fig., publ. en allem. à Bâle en 1678.

VERZOSA (Jean), ou *Berzosa*, littérateur distingué, né à Saragosse en 1523, m. à Rome en 1574, joignait à la connaissance des langues anciennes et de plusieurs langues modernes beaucoup de talent pour la poésie et une grande habileté pour les affaires. Il s'acquitta avec succès de diverses commissions dont Charles-Quint le chargea. On cite de lui : *Liber de prosodiis græcæ linguæ*, Louvain, 1544, in-8, très-rare (la Bibliothèque du Roi en possède un exemplaire); *Carmen epicinium in navalem victoriam Joannis Austriaci, devictâ ad Echinadas Turcarum classe*, Salamanque. 1572, très-rare; *Epistolarum libri IV, versibus scripti*, Palerme, 1575, in-8; Alcala de Henarès, 1577, in-8; *Charina sive Amores*, Amsterdam, 1781, in-12.

VESALE (André), célèbre méd., né à Bruxelles en 1514, est regardé à bon droit comme le créateur de l'anatomie humaine, proscrite chez les anciens et dans le moyen âge par les préjugés d'une religion mal entendue. Vesale se porta de bonne heure vers cette science, et avec une passion qui lui fit surmonter tous les dégoûts et même tous les périls. On le vit à Paris passer des jours entiers au cimetière des Innocens ou à la butte de Montfaucon au milieu des cadavres, et disputer leur proie aux vautours pour composer des squelettes avec les os des individus condamnés au dern. supplice. Il se rendit ensuite en Italie, et fut chargé d'enseigner publiquem. l'anat. de 1540 à 1544, d'abord à Pavie, puis à Bologne, et enfin à Pise. C'est dans cet intervalle, en 1543, que parut à Bâle la prem. édit. de sa grande anatomie. Bientôt il vit accourir de toutes parts les élèves et les maîtres même à ses leçons. Nommé premier médecin de Charles-Quint, il accompagna ce monarque dans tous ses voyages, et, après son abdication, il passa au service de Philippe II. Devenu homme de cour et presque étranger à l'anatomie, il favorisa néanmoins de tout. son crédit l'étude de cette science. Mais ses envieux cherchèrent une occasion de le perdre, et la trouvèrent. On l'accusa d'avoir ouvert le corps d'un gentilhomme encore vivant. L'inquisition demanda sa m., et Philippe II obtint difficilement que le prétendu coupable expiât ce crime invraisemblab. par un pèlerinage en Terre-Sainte. Vesale fut, à son retour de ce périlleux voyage, jeté sur les côtes de l'île de Zante, où il m. de faim en 1564. Sa grande anatomie, *de Corporis humani fabricâ libri VII*, fut publiée une seconde fois avec des augmentations et des correct. de l'auteur à Bâle en 1555. Depuis lors, elle fut plusieurs fois réimprimée. Mais il n'en existe pas d'édition plus exacte et plus complète que celle qui a été publiée à Leyde en 1725, 2 vol. in-fol., fig., par Hermann Boerhaave et Bernard Sigefred Albinus. Elle contient en outre tous ses autres ouvrages.

VESLING (Jean), célèbre anatomiste, né en 1598 à Minden en Westphalie, m. en 1649 à Padoue au retour d'un voyage dans le Levant, entrepris pour enrichir de plantes nouvelles le jardin de cette ville, où il professait à la fois l'anatomie et la botanique, a laissé: *Observationes et Notæ ad Prosperi Alpini librum de plantis Egypti, cum additamento aliarum plantarum ejusdem regionis*, Padoue, 1638, in-4; *Syntagma anatomicum, publicis dissectionibus in auditorum usum diligenter aptatum*, ibid. 1641, in-4; Francfort, 1641, in-12; Padoue, 1647, in-4, fig.; Amsterdam, 1659 in-4; Utrecht, 1696, in-4; traduit en allemand, Leyde, 1652, in-4; Nuremberg, 1676, 1688, in-8; en hollandais, Leyde, 1661, in-8; en anglais, Lond., 1653, in-fol.; en italien, Padoue, 1709, in-folio; *Observationes anatomicæ et epistolæ medicæ*, Copenhague, 1664, in-8, etc.

VESPASIANO, savant bibliophile, né à Florence dans le 15e S., exerçait l'état de libraire dans cette ville. Son érudition lui valut d'être employé par le grand-duc Cosme de Médicis à recueillir les livres et les MSs. qui formèrent le fond de la bibliothèq. laurentienne. On cite de lui : les *vies* de plusieurs prélats, insérées dans l'*Italia sacra* d'Ughelli, et celles des papes Eugène IV et Nicolas V, publiées par Muratori dans le tom. 25 des *Rerum italicarum Scriptores*.

VESPASIEN (Titus Flavius Vespasianus), 10e empereur romain, né dans une bourgade voisine de Rieti l'an de Rome 760, passa les premiers temps de sa jeunesse dans une retraite simple et sévère, dont il ne sortit que malgré lui pour entrer dans les voies de l'ambition, aiguillonné par les reproches de sa mère et par l'avancement rapide de son frère, T. Flavius Sabinus. Il brigua et obtint l'édilité, puis la préture sous Caligula, dont il se ménagea la faveur par toutes sortes de flatteries. Investi du commandement d'une légion sous le règne de Claude par la protection de l'affranchi Narcisse, il fit d'abord la guerre en Germanie, puis dans la Grande-Bretagne, et y remporta de grands avantages qui lui firent décerner les honneurs du triomphe, et bientôt après le sacerdoce et le consulat. Ses liaisons avec Narcisse l'obligèrent de se faire oublier pendant les premières années du règne de Néron ou plutôt d'Agrippine; mais on le retrouve bientôt dans le proconsulat d'Afrique, où l'on ne sait trop quelle fut sa conduite. Ce qui est certain, c'est qu'il en revint perdu de dettes, qu'il répara promptement sa fortune par d'indignes manœuvres, et qu'après avoir joui de quelque crédit à la cour de Néron, il tomba dans la disgrâce pour s'être assoupi deux fois pendant que l'empereur occupait la scène. Cependant, comme il était habile général et ne jouissait pas encore d'une influence politiq. qui pût porter ombrage au tyran, au lieu de la mort qu'il attendait d'un moment à l'autre, il reçut le commandement de l'armée destinée à réprimer la révolte des Juifs. Il ne lui restait plus, pour terminer cette guerre, qu'à s'emparer de Jérusalem, lorsqu'il apprit la mort de Néron (an de Rome 820). Il était alors si loin de songer à l'emp. pour lui-même, qu'il s'empressa d'offrir son hommage au nouvel empereur. Mais Galba, Othon, Vitellius se succédèrent rapidement sur le trône, et les légions d'Orient, témoins de cette sorte de parade sanglante, s'avisèrent aussi, à l'exemple de l'armée d'Occident, de donner un maître au monde. Mucien, gouvern. de Syrie, qui pouvait avoir pour lui-même des vues ambitieuses, se déclara et fit déclarer les troupes pour Vespasien, dont il fallut vaincre ensuite la résistance. Le nouvel empereur, lorsqu'il eut enfin accepté ce titre, prit les mesures les plus sages pour réussir dans son entreprise. Mais la fortune se plut à lui en aplanir le chemin (*v.* Vitellius), et en peu de temps il vit périr son rival sans avoir souillé ses mains par ce meurtre, et fut reconnu dans Alexandrie et dans Rome. Quoiqu'il ne dût réellement l'empire qu'aux soldats, il fut assez politique et assez modéré pour vouloir aussi le tenir du sénat, qui lui décerna tous les titres de la souveraine puissance, par le décret si fameux sous le nom de loi *royale*. Une année s'écoula avant qu'il quittât l'Orient, et Mucien, qui se croyait le droit d'agir et de parler en maître, profita de ce délai pour ordonner dans Rome quelques exécutions sanglantes et pour protéger les délateurs des règnes précédens contre la juste vengeance des gens de bien. Cependant Vespasien se hâtait d'envoyer des blés en Italie, où son retour, grâce à ce bienfait, ne fut que plus ardemment désiré. Enfin il y parut, et son abord facile, ses manières pleines de simplicité, achevèrent de lui gagner la confiance publique. Il avait néanmoins de grands obstacles à surmonter. Toutes les parties de l'administration étaient dans un désordre affreux; le trésor était tellement ruiné et endetté, qu'il ne

fallait pas moins de cinq milliards pour assurer l'existence de l'emp. Le cours de la justice était interrompu ; les légions de Vitellius conservaient un profond ressentim. de leur défaite ; de dangereuses préventions existaient contre tout empereur qui n'était pas de la famille des Césars, et ces préventions se trouvaient en quelque sorte justifiées par la chute rapide de Galba, d'Othon et de Vitellius. L'habile Vespasien sut tout réparer. Sa grande politique fut d'amasser, pour l'exécution de ses projets utiles, de l'argent par tous les moyens imaginables. Le but louable qu'il se proposait peut seul excuser à nos yeux son avidité apparente et la multiplicité de ses mesures fiscales ; mais ses contemporains ne devaient point le juger avec la même modération ni du même point de vue que nous. Aussi fut-il l'objet de continuelles railleries. Il y répondit en plaisantant lui-même avec beaucoup d'esprit et de calme, et, ce qui vaut mieux encore, en faisant élever des monum. magnifiques, en construisant des routes, en prodiguant des secours aux villes ou aux familles frappées par quelq. gr. désastre, en nommant des profess. richem. rétribués, en donnant l'exemple de la plus sévère économ. dans sa vie privée ; mais il se permit rarem. de sévir contre les mécontens. Sa facilité à accueillir tout le monde, sa déférence pour le sénat, son attention à conserver au gouvernement impérial les formes républicaines, permettaient de le considérer, malgré ses mœurs peu régulières, comme un des excellens citoyens qu'ait eus Rome dans sa décadence, s'il n'avait terni tant de belles actions par quelques actes d'une sévérité cruelle, il faut trancher le mot. Nous ne parlons pas des stoïciens bannis par lui sans trop de raison, si ce n'est qu'ils réclamaient, avec autant d'imprudence que d'acharnement, la réorganisation désormais impossible du régime républicain : mais l'un d'eux, Eras, eut la tête tranchée; et deux taches encore plus honteuses pour le nom de l'empereur, c'est la mort du sénateur Helvidius Priscus, gendre de Thraséas, et celle d'Epponine et de Sabinus. Il faut dire pourtant que, hormis cette dernière exécution dont il fut seul coupable, il ne sévit jamais contre personne sans y avoir été poussé par l'influence de Mucien, auquel, dans sa reconnaissance mal entendue, il craignait trop de résister. On compte, sous le règne de Vespasien, trois guerres : celle des Juifs commencée sous Néron et terminée par Titus l'an 822 de Rome (71 de J.-C.) ; celle des Bataves et des Gaulois, que Cérélis termina par la soumission de ces peuples (an 821) ; et l'expédition d'Agricola dans la Grande-Bretagne, commencée l'an 829 et achevée sous Domitien. Sous Vespasien encore, la Comagène, la Lycie, la Pamphylie et la Cilicie furent réduites en provinces romaines, et la Grèce fut réunie à l'empire, ainsi que Rhodes, Samos et les îles de la mer Egée. Vespasien, lorsque la m. l'enleva l'an 830 (79 de J.-C.), travaillait encore avec une ardeur infatigable au bonheur de ses peuples. Outre Suétone, Dion Cassius, Aurelius Victor et Paul Orose, on peut consulter sur ce prince une dissertation de A.-G. Cramer, intit. : *D. Vespasianus, sive de vitâ et legislatione T. Flavii Vespasiani imp. Commentarius.*

VESPUCCI ou VESPUCE. V. Améric.

VESTRICIUS SPURINNA, génér. et poète lyriq., se distingua, pendant la guerre civile d'Othon et de Vitellius, par la défense de Placentia (Plaisance) contre Cécina, lieutenant du premier de ces princes, combattit aussi avec succès en Germanie sous le règne de Trajan, et obtint les honneurs du triomphe. Il composait, dans ses momens de loisir, des vers grecs et latins. On lui attribue ordinairem. quatre odes, publiées par Gaspard Barth en 1613, dans sa collection des *Poetæ latini venatici et bucolici.*

VESTRIS (Gaetano-Apoline-Balthazar), ou plutôt *Vestri*, célèbre danseur, né à Florence en 729, vint de bonne heure à Paris, où il reçut des leçons du fameux Dupré, débuta à l'Opéra en 1748, fut reçu l'année suivante, et devint, en 1753, membre de l'académie de danse. A la retraite de Dupré, il fut jugé digne de le remplacer sur la scène lyrique. L'auteur du poème de la Déclamation dit que Vestris *rappelle son maître et ne l'éclipse pas.* Noverre lui accorde cependant quelq. avantage sur le gr. Dupré. Les contempor. pouvaient seuls vider ce différend. Vestris semble s'être porté juge dans sa propre cause. On cite plusieurs traits qui attestent sa vanité ridicule. Quoiqu'il eût le titre et les émolum. de maître de ballets, ses composit. chorégraphiques n'eurent jamais beaucoup d'importance. Il quitta le théâtre en 1781, et m. à Paris en 1808, laissant un fils qui, après avoir été aussi le plus habile danseur de l'Europe, est aujourd'hui pensionnaire de l'académie royale de musiq. — Sa femme, Anne-Frédérique Heïnel-Vestris, né à Bareuth en 1752, débuta à l'Opéra en 1768, et m. en 1808 quelques mois avant lui. Elle avait fait comme lui les délices de la capitale, surtout dans le genre grave.

VESTRIS (Marie-Rose GOURGAUD-DUGAZON), actrice de la comédie française, née en 1746, avait pour frère l'acteur comique Dugazon, et pour sœur une actrice du même nom qui joua quelque temps les rôles de soubrettes au Théâtre-Français. Elle était déjà mariée à un acteur médiocre de la comédie italienne, Paco Vestris, frère du fameux danseur (*v.* l'article précédent), lorsqu'elle débuta à la comédie française en 1768. Elle y obtint le plus brillant succès dans les amoureuses de la tragédie et dans plusieurs rôles de la haute comédie, et fut reçue en 1769. Dans les prem. années de la révolution, elle passa, avec son frère Dugazon, au théât. du Palais-Royal, plus connu depuis sous le nom de théâtre de la République. Elle fut comprise dans la réunion opérée par le gouvernement en 1799, et m. à Paris en 1804, peu de temps après avoir pris sa retraite, que l'affaiblissement de ses moyens avait rendue indispensable. Peu d'actrices ont créé plus de rôles tragiques. Il ne lui manqua, pour être digne de Lekain, son maître, que de réunir aux savantes combinaisons de son jeu théâtral, la sensibilité vive et pénétrante de ce grand tragédien.

VETERANI (le comte Frédéric), l'un des meilleurs capitaines du 17e S., né dans le duché d'Urbin vers 1650, entra au service de l'empereur Léopold, se distingua dans la guerre contre les Turks en Hongrie, fut élevé au grade de feld-maréchal, et partagea le commandement de l'armée autrichienne dans la campagne de 1686. Il défit le grand vézyr, hâta ainsi la reddition de la place importante de Ségedin, et, après un grand nombre d'autres exploits, mourut sur un champ de bataille, en 1695. Ses *Mémoires*, en ital., *sur la guerre de Hongrie*, *de* 1683 *à* 1694, ont été publiés pour la prem. fois à Leipsig en 1771.

VETRANION, emper., né dans la Mœsie, avait vieilli dans les camps, et ne possédait d'autre instruction que celle d'un soldat, lorsque, parvenu au commandement de la Pannonie, et trouvant, dans l'assassinat commis sur Constant par Magnence, l'occasion de se rendre indépendant, il se fit décerner le titre d'auguste à Sirmich le 1er mars 350. La soumission qu'il affecta envers Constance le fit reconnaître par ce dern., dont toutefois il abandonna aussitôt les intérêts pour faire cause commune avec Magnence. L'empereur s'avança alors vers la Dacie à la tête d'une armée considérable, feignit d'être, disposé à traiter Vétranion comme son égal, mais ayant facilement gagné les légions de Pannonie par des largesses, il se fit reconnaître seul maître de l'empire. Dans l'enthousiasme qu'excita la harangue de Constance, les soldats furent sur le point de mettre en pièces Vétranion, qui, se jetant aux pieds de l'emp., et lui remettant le diadème et la pourpre, en obtint non-seulement son salut, mais des bienfaits qui lui permirent d'aller vivre heureux à Pruse,

dans la Bithynie, où il termina ses jours l'an 356. Vétranion n'avait porté le diadême que 10 mois; il était chrétien, dit-on; et l'histoire loue sa piété et son inépuisable bienfaisance.

VETRONIUS-TURINUS, courtisan de l'emper. Alexandre-Sévère, fut mis à mort, vers l'an 230, par l'ordre de ce prince, pour avoir impudemment trafiqué de l'influence qu'il prétendait avoir sur ses déterminations. Il n'est pas connu à d'autre titre dans l'histoire. *Voy.* la *Vie d'Alexandre-Sévère*, par Lampride.

VETTER (Louis-Rodolphe), médecin, né en 1765 à Karlsberg, en Carinthie, fut nommé professeur de physiologie et d'anatomie à l'université de Cracovie, où il m. en 1806. Nous citerons de lui: *Aphorismes tirés de l'anatomie pathologique* (en allemand), Vienne, 1803, in-8.

VETTORI ou VITTORI (Léonelle), célèbre médecin italien, connu également sous les noms de *Victorius*, de *Victoriis* et de *Leonellus Faventinus*, né à Faenza, dans la Romagne, vers le milieu du 15e S., mort en 1520 à Bologne, où il avait professé la logique, la philosophie et l'art médical, avec un succès extraordinaire, a laissé quelques ouvrages qui paraissent aujourd'hui peu dignes de sa grande réputation. Il admirait trop exclusivement les médecins arabes. Nous citerons de lui: *de ægritudinibus infantium Tractatus*, Ingolstadt, 1554, in-8; *Practica medicinalis*, ibid., 1545, in-4. — Vettori (Benoît), médecin, neveu du précédent, né à Faenza en 1481, mort en 1561, nous apprend lui-même, qu'en 1534, il professait la médecine à l'académie de Padoue. Six ans après, il fut mis en possession d'une chaire à l'école de Bologne. Nous citerons de lui: *Compendium de dotibus medicinarum*, Padoue, 1550, in-8; *Liber de morbo gallico: huic annectitur de curatione pleuritidis per sanguinis missionem Liber ad Hippocratis et Galeni scopum*, Florence, Torrentino, 1551, in-8, avec 9 planches, belle et rare édition; *Practica magna de curandis morbis*, Veniso, 1562, 2 vol. in-folio.

VETTORI ou VITTORIO (François), médecin, né à Bergame vers 1485, m. en 1528 à Padoue, où il avait professé avec distinction la philos., écrivit des *commentaires* sur Platon et sur les *œuvres* qui nous sont parvenues de Galien et d'autres médecins. Tous ses MSs. ayant été brûlés en 1514, il entreprit de réparer cette perte, et il est probable qu'il avait fort avancé la traduction latine de *Galien*, avec des *notes*; mais nous n'en connaissons aucune édit. On trouvera sur lui une *notice* exacte et détaillée dans la *Storia della letteratura italiana* de Tiraboschi, t. 7, p. 679.

VETTORI (Pierre), en latin *Victorius*, né en 1499 à Florence, où il m. en 1585, fut l'un des meilleurs critiques de son temps et le restaurateur de l'éloquence en Italie. Après avoir combattu les Médicis de sa plume et de son épée, il n'en fut pas moins nommé professeur d'éloquence grecque et latine, en 1538, par le grand-duc Cosme, qui appréciait ses talens. Il vit accourir à ses leçons un nomb. prodigieux d'élèves, et eut la gloire de former la plupart des savans qui répandirent tant d'éclat sur cette patrie des lettres dans le 16e S. Il est presque impossible de se faire une juste idée de tous ses travaux comme philologue et comme critique. Nous nous contenterons de citer de lui: des *Commentaires* fort estimés sur la *Rhétorique*, la *Poétique*, la *Politique* et la *Morale* d'Aristote, Florence, Giunti, 1548-73-76-84, 4 vol. in-folio; *delle Lodi e della Coltivazione degli Ulivi*, ibid., 1569, in-4; 1574, in-4; reproduit en 1622, 1718 et 1762; *Variarum lectionum lib. XXXVIII*, ib., 1582, in-f. On trouvera une *vie* de Vettori, exacte et détaillée, par Bandini, à la tête des *clarorum Italorum et Germanorum Epistolæ ad P. Victorium*, Florence, 1758, in-4.

VETTORI (Ange), médecin ital., que l'on croit avoir vécu dans le 17e S. à Rome, où il mourut av. l'année 1640, a laissé: *Consultationes medicæ*, Rome, 1640, in-fol. — Vettori (Victor), poète et médecin, né en 1697 à Ortiglia, dans le Mantouan, mort à Mantoue en 1763, a laissé un Recueil de poésies (*Piacevoli rime*), Milan, 1744, in-8, réimprimé plusieurs fois, et une *Histoire de la fièvre*, Mantoue, 1756, in-8.

VETTORI (François), en latin *Victorius*, célèbre antiquaire, né à Rome vers 1708, m. en 1778, montra une grande habileté dans l'art de lire les inscriptions, ainsi que dans la numismatique et la glyptographie, et fut nommé par le pape Clément XIV directeur du musée du Vatican. Entre autres dissertations nombreuses, on citera de lui les suiv.: *Dissertatio glyptographica, sive Gemmæ duæ vetustissimæ emblematibus, et græco artificis nomine insignatæ, quæ extant Romæ in museo Victorio, explicatæ et illustratæ*, Rome, 1739, in-4, fig.; *del Culto di Cibele presso gli antichi, Dissertazione colla quale s'illustra un statuetta di marmo pario, del museo Vettori*, ibid., 1753, in-4, fig.

VETURIE. V. Coriolan.

VETUS ou LE VIEIL (Jean), littérat. et homme d'état, né à Saint-Amour, petite ville de Bourgogne, dans le 16e S., vint de bonne heure à Paris, où il entra dans la carrière de l'enseignement pour se procurer les moyens de faire ses cours de jurisprudence et de médecine. Après avoir pris ses grades dans ces deux facultés, il remplit avec succès plusieurs missions en Allemagne pour le cardinal de Lorraine et pour le roi Charles IX, fut appelé, en récompense de ses services, à plusieurs fonctions honorables, entre autres à celles de président au parlement de Bretagne, et reçut des lettres de noblesse. Il se trouva engagé dans le parti de la ligue, où il paraît qu'il se conduisit avec beaucoup de modérat. Il vivait encore en 1593; mais on ignore l'époque de sa mort. On cite de lui: *Orationes in medicinæ commendationem et in gratiam octodecim medicæ lauræ candidatorum institutæ*, etc., Paris, 1560, in-8; *Négociations du sieur J. Vétus, envoyé par Charles, cardinal de Lorraine, évêque de Metz, archevêque de Reims, à la ville d'Augsbourg, depuis le 6 janvier jusqu'en mai 1666*, in-folio, conservé parmi les MSs. de la Bibliothèque du Roi, *fonds Dupuy*, n° 544.

VEYSSIERE. V. Lacroze.

VEZZOZI (Ant.-Franç.), savant biogr. et supérieur général de l'ordre des Théatins, né à Arezzo vers 1705, occupa la chaire d'histoire ecclésiastique au collége de la Sapience à Rome, fut revêtu de divers autres emplois honorables, et mourut en 1785 dans le couvent de Saint-Sylvestre, *in monte Cavallo*, après avoir refusé de céder au désir qu'avait Clément XIII de l'élever aux premières dignités ecclésiastiques. Nous citerons de lui: *i Scrittori de' chierici regolari detti Teatini*, Rome, 1780, 2 vol. in-4.

VIAIXNES (Joseph-François FANEY de), bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes sous le nom de dom Thierry de Viaixnes, né à Châlons-sur-Marne en 1659, mort à Rhynwick, près d'Utrecht, en 1735, se fit d'abord estimer dans son ordre par ses mœurs irréprochables, ses prédications et son zèle pour l'enseignement; mais l'ardeur avec laquelle il embrassa et soutint les opinions du jansénisme le conduisit deux fois aux prisons de Vincennes, lui attira d'autres persécutions encore, finit par le faire bannir du royaume, et l'obligea de chercher un asile successivem. dans le Hainaut, à Bruxelles, chez les bénédictins de Wlierbeeck, près Louvain, et enfin en Hollande. Parmi ses ouvrages, la plupart anonymes, on cite surtout le *Problème ecclésiastique proposé à M. l'abbé Boileau de l'archevêché: A qui doit-on croire, de messire Louis-Antoine de Noailles, évêque de Châlons, en 1695, ou de messire Louis-Antoine de Noailles, arche-*

vêque de Paris, en 1696, publié en 1698, in-12, brûlé par arrêt du parlement de Paris de l'année suivante. L'art que mit l'auteur à voiler ses sentimens dans cet écrit dupa beaucoup de monde dans le parti des jésuites; non-seulement on l'attribua à quelques membres de cette société, mais l'un d'eux même, le P. Soliastre, Flamand, s'en fit l'édit. On pourra consulter au sujet de ce liv. le t. 1er de l'*Hist. ecclésiastique du* 18e *siècle*, de M. Aimé Guillon. Entre les autres ouv. de dom Thierry de Viaixues, le plus connu a pour titre : *Acta omnia congregat. et disputationum quæ, coram Clemente VIII et Paulo V, sunt celebratæ in congreg. de auxiliis*, Louvain, 1702, in-fol., ouvrage dont l'impartialité n'a pu être contestée par les jésuites. *Voyez*, pour plus de détails, le Compte rendu par le président Rolland aux chambres assemblées le 26 fév. 1768, dans le recueil des *Arrêts du parlement de Paris, Déclarations, Edits du roi*, p. 4, 8, etc. (Bibliothèque royale, H. 1852. — 4. A.)

VIAL DU CLAIRBOIS (HONORÉ-SÉBASTIEN), directeur de l'école des ingénieurs de vaisseaux et chef du génie maritime à Brest, né à Paris en 1733, m. à Brest en 1816, avait dû tous ses grades à ses talens reconnus, et n'avait quitté le service qu'en 1810, lorsque son grand âge et de longues fatigues l'y forcèrent. On cite de lui : *Traité élémentaire de la construction des vaisseaux à l'usage des élèves de la marine*, Paris, 1787-1805, 2 vol. in-4, figures; *Traité de la construction des vaisseaux*, trad. de Chapman, avec des *notes*, Brest, 1781, in-4, fig.

VIALART DE HERSE (FÉLIX), évêque de Châlons-sur-Marne, né à Paris en 1603, mort en 1680, eut pour mère Charlotte de Ligny, l'une des femmes qui prirent le plus de part aux œuvres charitables de St Vincent de Paul. Il fut sacré en 1642. Par ses soins un collége fut établi à Vitry, trois communautés de filles se formèrent à Châlons pour les écoles, et de sages institutrices furent répandues dans tout le diocèse. Les protestans même applaudirent à ses travaux et admirèrent ses vertus; quelques-uns rentrèrent dans le sein de l'égl. Le diocèse de Châlons lui dut un *Rituel*, publié en 1649, des *ordonnances, mandemens et lettres pastorales* pour le rétablissement de la discipline, etc.

VIALART. V. CHARLES DE SAINT-PAUL et SAINT-MORYS.

VIALLET. V. FIALETTI.

VIANE ou VIAN (FRANÇOIS van), théologien, né à Bruxelles en 1615, mort à Louvain en 1693, a laissé un gros traité latin *de Ordine amoris*, Louvain, 1685, in-8, et un autre traité *de Gratiâ*, qui n'a pas été imprimé, mais dont il s'est répandu de nombreuses copies. — VIANE (Matthieu van), théologien, frère du précédent, m. à Louvain en 1663, à l'âge de 40 ans, a laissé deux écrits en lat., dont l'un est un *opuscule* sur l'ignorance du droit naturel, que Nicole a traduit en français et accompagné d'une *préface* et de *notes*.

VIANI (ANTON-MARIA), peintre, surnommé *le Vianino*, né à Crémone vers 1540, m. dans un âge assez avancé à Mantoue, où il avait été accueilli avec distinction par le duc Vincent de Gonzague et ses trois successeurs, adopta le style et la manière des Campi, dont il fut l'élève. Les plus remarquables de ses tableaux sont le *St Michel* et le *Paradis* que l'on voit à Mantoue, le 1er dans l'église de Sainte-Agnès, le 2e dans celle des Ursulines. — VIANI (Jean), peintre, né à Bologne en 1536, m. en 1700, dessina sans relâche d'après le nu, étudia l'anatomie jusqu'à la fin de ses jours, et rechercha en tout le vrai, qu'il sut embellir. On cite de lui le tableau de *St Jean de Dieu*, qui décore l'hôpital des Buonfratelli à Bologne, et celui de *St Philippe Benizi, porté au ciel par deux anges*, dans le vestibule des Servites. — VIANI (Dominique), fils et élève du précédent, né à Bologne en 1668, mort à Pistoie en 1711, n'a point atteint l'exactitude et la noblesse de dessin, la vérité, la variété et l'é[illegible] coloris qui distinguent son père; mais il eut peut-être plus de grandiose, une touche plus fière et un goût d'ornement plus somptueux. C'est de lui qu'est le *St Antoine convertissant un hétérodoxe au moyen d'un miracle*, que l'on admire dans l'église du St-Esprit de Bergame.

VIANI (GEORGE), numismate, né en 1762, mort en 1816, cultiva d'abord les belles-lettres et la poésie, qu'il ne tarda pas à abandonner pour se livrer à l'étude de la numismatique et surtout de celle du moyen âge. S'étant proposé pour but principal de faire des additions à Zannetti, il acquit bientôt, par ses travaux continuels, une telle connaissance des vieilles monnaies d'Italie, qu'il fut souvent consulté par les ministres des finances de divers gouvernemens, par les directeurs des monnaies et par les négocians. On peut citer de lui : *Saggio poetico*, Londres (Final), 1784, in-4; *Glicera*, Berlin (Lucques), 1785, in-8; *Memorie della famiglia Cibo e delle Monete di Massa di Lunigiana*, Pise, 1808, in-4, figures; *Lettera intorno alle Monete, ed alla Zecca di Pistoja*, ibid., 1813, in-8, fig. Il a laissé en outre beaucoup de manuscrits. Séb. Ciampi a publié une *Notice sur la vie littéraire et les écrits numismatiques de George Viani*, Florence, 1817.

VIARD ou WIART, simple frère convers de la Chartreuse de Lugny, près de Châtillon-sur-Seine, quitta son monastère pour aller vivre avec plus d'austérité dans une vallée profonde, appelée le *Val-des-Choux*, à la distance d'environ 2 lieues de Lugny. Il y avait déjà envir. 100 ans qu'il existait dans cette vallée un monastère, lorsque Viard y entra, l'an 1293. C'est à tort que le savant Fleury et les auteurs du *Gallia christiana* lui ont attribuent la fondation. Le premier supérieur du *Val-des-Choux* se nommait Gui (Guido), et le deuxième Humbert. Cet ordre avait environ 30 maisons dans la Bourgogne. La règle qu'on y observait était un composé des règles des Chartreux, de Cîteaux et de Saint-Benoît. (*Voy.* l'*article* de M. Lécuy sur Viard dans la *Biographie universelle*).

VIARD (le comte PIERRE-JOSEPH de), général autrichien, né à Bitch en 1655, mort en 1718 à Clisbourg, en Transylvanie, servit sous 3 empereurs, et se trouva à plus de cinquante batailles ou combats. Il contribua beauc. au succès des importantes journées de Peterwaradin et de Bolgrade.

VIAS (BALTHASAR de), poète latin, né en 1587 à Marseille, où il mourut en 1667, se fit recevoir docteur en droit à l'université d'Aix, mais ne fréquenta point le barreau, et partagea son temps entre la culture de la poésie, la numismatique et l'astronomie. Il assista pourtant aux états-généraux de 1614 en qualité d'assesseur de sa ville natale, et fut nommé par Louis XIII, gentilhomme de la chambre et conseiller-d'état. Nous citerons de lui : *Henricæa*, Aix, 1606, in-4; *Silvæ regiæ, quibus selecti francorum annalium et politioris litteraturæ Flores inseruntur*, Paris, 1623, in-4 : *in Nicol. Cl. Fabricium de Peiresc Epicedion*, Marseille, 1642, in-4; *Charitum Libri tres*, Paris, 1660, in-4. *Voy.* l'éloge de Vias, par Bougerel, dans les *Mém. pour servir à l'histoire de plusieurs hommes illustres de Provence*, 174-202.

VIAUD. V. THÉOPHILE.

VIBIUS SERENUS (C.), délateur, sous le règne de Tibère, contribua beaucoup à la m. du malheureux Libon, et, n'ayant pas été récompensé comme il croyait devoir l'être, s'en plaignit amèrement dans une lettre qu'il eut l'impudence d'adresser à l'empereur. Celui-ci prit cette plainte pour une injure, et, huit ans plus tard, le fit exiler dans l'île d'Amorgus, sur une fausse accusat. portée contre lui par son propre fils. — VIBIUS CRISPUS, habile orat. et plus adroit courtisan, jouit d'une grande influence à Rome, sous le règne de Néron, mais ne put cependant qu'adoucir la peine à laquelle fut condamné son frère pour crime de concussion : plus tard, et sous Othon, il fit condamner le délateur de ce frère,

quoiqu'il eût exercé lui-même ce métier infâme, mais lucratif. C'est lui l'agréable vieillard dont Juvenal fait un portrait assez curieux dans sa 4e satire. Grâce à son humeur enjouée, à sa prudence et à ses bassesses, il traversa heureusem. les règnes des empereurs les plus sanguinaires, et atteignit l'âge de quatre-vingts ans. — VIBIUS SEQUESTER est un ancien géographe sur lequel on n'a que des renseignemens incomplets, car l'époque même où il florissait est incertaine; et le savant Oberlin se contente de dire qu'il a vécu du 5e au 7e S. On a, sous son nom, un opuscule intitulé : *De fluminibus, fontibus, lacubus, nemoribus, paludibus, montibus, gentibus, quorum apud poetas fit mentio,* dont l'édition la plus récente est celle d'Oberlin, Strasbourg, 1778, in-8, revue, corrigée et enrichie de notes de divers commentateurs.

VIBORG (ERIC NISSEN), célèbre vétérinaire danois, agrégé à l'Institut de France, à la société d'agriculture et à l'école de médecine de Paris, et à une trentaine d'autres associations, né dans le duché de Sleswick en 1759, m. en 1822, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique, auquel il renonça d'après les conseils du professeur Abildgaard pour s'attacher à l'étude de la science vétérinaire, jusque-là très-négligée en Danemarck. Il voyagea pendant trois ans aux frais du gouvernement danois, et fut nommé, à son retour, professeur à l'école vétérinaire de Copenhague. En 1796, il fut envoyé en Pologne, en Ukraine et en Moldavie pour y choisir des étalons et des poulinières. En 1801, il fut chargé de la direction de l'école dont il était professeur, et de tous les autres établissemens de ce genre. Enfin il fut fait conseiller d'état et chevalier de l'ordre de Danuebrog. Parmi ses nombreux écrits, nous sommes forcés de ne citer que les suivans : *Recueil de dissertations pour les médecins-vétérinaires et pour les économes* (danois et allemand), Copenhague, 1795, 2 vol. in-8; *Sur les effets opposés du salpêtre et des différens sels que l'on fait entrer dans les veines des animaux par voie d'injection* (allem.), Archives du Nord, 1803; *Réponses à différentes questions qui ont rapport à la castration des animaux* (allem.), Tubingue, 1805; *Travaux de la société royale vétérinaire*, Copenhague, 1808; *Guide pour soigner les étalons, les poulinières et les poulains jusqu'à ce qu'ils aient atteint leur cinquième année* (danois), ibid., 1824, in-8; *Description des plantes que l'on peut élever dans les terres sablonneuses et de leur utilité pour arrêter les sables mouvans sur les côtes occidentales du Jutland* (danois et allem.), ibid., 1789, in-8, avec pl. C'est ici le lieu de dire qu'il découvrit et fit connaître les moyens de prévenir ou d'éloigner un fléau qui jusque-là avait désolé les côtes du Jutland, sans que l'on sût comment y remédier. Aussi fut-il nommé inspecteur-général du *flugsand* ou des *sables mouvans*. *Voy.*, pour plus de détails, *Notice biographique sur Erich Nissen Viborg*, recueillie par C. Viborg, son frère (danois), Copenhague, 1823.

VIC (DOMINIQUE de), seigneur d'Ermenonville, fut l'un des serviteurs les plus dévoués de Henri IV. Il reçut plus. blessures et resta trois ans dans un état continuel de souffrances; mais enfin, d'après le conseil de l'historien de Thou, son ami, il se fit couper la jambe, rejoignit l'armée royale et se couvrit de gloire à la bataille d'Ivry. Il obtint successivement, outre la permission d'ajouter à ses armes une fleur de lis dans un champ d'azur, le gouvernem. de St-Denis (1591), celui de la Bastille après la reddition de Paris à laquelle il avait beaucoup contribué, et le gouvernem. de Calais, avec le grade de vice-amiral (1602). Il remplit, en 1604, les fonctions d'ambassadeur extraordinaire près des ligues grises, et fut nommé conseiller d'état après la mort de Henri IV. Mais en passant dans la rue de la Ferronnerie devant l'endroit où ce bon prince avait été assassiné, il fut saisi d'une douleur si vive, qu'à peine put-il retourner chez lui et qu'il m. le lendemain (1610). *Voy.*, pour plus de détails, les *Mémoires* de Sully, le *Journal de Henri IV* et l'*Histoire* de de Thou.

VIC (dom CLAUDE de), bénédictin de la congrégation de St-Maur, né à Sorèze, diocèse de Lavaur en 1670, mort à l'abbaye de St-Germain-des-Prés à Paris en 1734, au moment où il allait être envoyé à Rome avec le titre de procureur-général, eut beaucoup de part à la grande *Histoire générale du Languedoc*, par dom Vaissette; mais le seul ouvr. que l'on ait de lui est la traduct. latine de la *Vie de Mabillon*, par Ruinart, Padoue, 1714, in-4. — VIC (Gérard de), chanoine de Carcassonne au 17e S., a donné en latin une *Chronologie historique* des évêques de cette ville, 1667, in-fol.

VICAIRE (PHILIPPE), doyen de la faculté de théologie de Caen, né dans cette ville en 1689, mort en 1775, embrassa le parti des jésuites avec une ardeur dont il eut lieu de se repentir. Le parlem. de Rouen ayant rendu un arrêt contre cette société en 1762, Vicaire refusa de l'inscrire sur ses registres et fut privé de toutes ses fonctions, dans lesquelles il ne paraît pas qu'il soit jamais rentré. Nous citerons de lui : *Exposition fidèle et preuves solides de la doctrine catholique adressées aux protestans*, etc., Caen, 1770, 4 vol. in-12.

VICAT (BEAT-PHILIPPE), professeur de droit à Lausanne, né à Aigle, ville du pays de Vaud, en 1715, m. en 1770, a laissé un gr. nombre d'ouvr., parmi lesquels nous citerons : *Prælectio de successione testamentariâ, ex jure naturali, civili et statutario*, 1748; *Haepprecht comment. de institut. juris civilis justinianei*, avec des notes, 1748, 2 v. in-fol. — Sa femme, Catherine-Elisabeth CURTAT, née en 1712, m. en 1772, s'occupa beaucoup de la culture des abeilles et des autres objets de l'économie domestique. On lui doit une nouvelle construction de ruches, supérieure à toutes les précédentes, et une méthode de faire des essaims artificiels, qui lui a mérité, après sa m., la prime que la société économique de Berne avait promise pour cette découverte. On trouvera ses *Mémoires* dans le 5e vol. de la collect. allem. de cette société.

VICAT (PHILIPPE-RODOLPHE), médecin, frère cadet du précéd., né à Payerne en 1720, m. à Lausanne en 1783, membre correspondant de l'académ. royale de Gœttingue, de la société médicale helvétique, etc., a laissé : *Mémoire sur la plique polonaise*, Lausanne, 1775, in-8; *Histoire des plantes vénéneuses de la Suisse*, rédigée d'après Haller, son maître, Yverdun, 1776, 2 vol. in-8, fig.; *Supplément au Dictionnaire d'histoire naturelle* de Valmont de Bomare, Lausanne, 1778, in-8, etc.

VICECOMES. V. VISCONTI (JOSEPH).

VICENCE (duc de). V. CAULINCOURT au *Supplément*.

VICENTE (GIL), le plus ancien et le plus célèbre des poètes comiques portugais, né à Guimaraens ou à Barcellos ou à Lisbonne, m. à Evora en 1557 à l'âge d'environ 77 ans, étudia d'abord la jurisprudence à l'université de Lisbonne. Il venait de terminer ses cours, lorsqu'à l'occasion de la naissance de Jean III, fils de la reine Marie, il composa une sorte de monologue pastoral en 12 stances, qui fut récité en présence de la reine Béatrice et de la duchesse de Bragance en 1502. C'est là que commence sa brillante carrière dramatique, qu'il termina, en 1536, par un de ses plus piquans ouvr., la comédie intitulée : *Floresta d'enganos*. Plusieurs nations avaient un théâtre avant les Portugais; mais Gil Vicente fut le prem. auteur qui consacra exclusivem. son génie au perfectionnem. des jeux de la scène, et qui, par des succès répétés et durables, assura son influence, non-seulement sur les œuvres dramatiq. de sa nation, mais encore sur celles des nations étrangères. Il n'emprunta rien, ni aux Espagnols, ni aux Italiens, ses devanciers; et même il paraît n'avoir connu que les auteurs français. La Bible et les romans de chevalerie lui fournirent tous les sujets de ses compositions. Les critiques français de

l'école classique n'y reconnaîtraient nulle part l'observation des règles d'Aristote; il pourraient y condamner le mélange bizarre du sacré avec le profane, des siècles anciens avec des temps plus modernes, une confusion des mètres divers au moins égale à l'incertitude de la marche de la fable et bien d'autres vices que l'on devine d'après cela. Mais il faudrait être bien prévenu pour ne pas admirer la richesse prodigieuse de son invention, la vivacité et la vérité de son dialogue, la suavité et l'harmonie poétique de son langage, la beauté de ses allégories, la grâce et la délicatesse comique qui brillent partout dans ses drames et justifient l'enthousiasme de ses compatriotes. Aucun de ses ouvr. n'avait été imprimé pendant sa vie; mais il les avait laissés la plupart écrits de sa propre main. Luis Vicente, son second fils, y ajouta ceux qui restaient, et les fit imprimer avec quelques autres de son frère aîné, Gil Vicente, sous ce titre: *Compilaçao de todas las obras de Gil Vicente, o qual se reparte en cinco livros, o primeiro de todas suas cousas de devaçam; o segundo as comedias; o terceiro as tragicomedias; o quarto as farças; o quinto as obras meudas*, Lisbonne, par Joao Alvres, 1562, in-fol. Une autre édition, plus correcte, a été publ. en 1586, in-4, par André Lobato. Plus. des ouv. dramatiq. compris dans cette collect. ont été réimpr. séparém. Malgré tout cela, il est fort difficile aujourd'hui de se procurer quelq.-unes des pièces isolées, et il est impossible d'obtenir, à aucun prix, les *Œuvr. compl.* de Gil Vicente. On n'en connaît que quelq. exemplaires répandus çà et là dans les grandes bibliothèq. M. Buchon, qui se propose d'en publier une édition à Paris afin de sauver d'un oubli, et peut-être d'un anéantissem. complet, ce poète dramatique si éminent, a été obligé d'en faire prendre une copie sur un des exemplaires de la bibliothèq. publiq. de Lisbonne.

VICHARD (César). V. St-Réal.

VICHMANN (Bourkhard), littérateur russe, né à Riga en 1786, m. à Saint-Pétersbourg en 1822, fut successivem. professeur d'histoire et de statistique, précepteur des jeunes princes de Wurtemberg et secrétaire du comte de Romanzof, dans la capitale de la Russie, et obtint ensuite le titre de directeur des écoles de Courlande. Parmi ses ouvr., la plupart écrits en allem., nous citerons: *Tableau de la monarchie russe*, Leipsig, 1813; *Collection d'ouvrages inédits relatifs à l'histoire ancienne de la Russie*, tom. 1er, Berlin, 1820; *Aperçu chronologique de l'hist. moderne russe*, Leipsig, 1821, 2 v.

VICHNOU-SARMA serait, suiv. quelq. critiq., le nom du brahme auquel est attribué le rec. d'apolog., si connu depuis long-temps en Europe sous le tit. de *Fables de Pilpay* ou *Bidpaï*, mais dont l'original, écrit en langue samscrite, porte le nom de *Pantchatantra* ou *Pantchopac'hyana*, et a donné naissance à d'autres ouv. écrits dans la même langue. L'on ne sait à quelle époque écrivait Vichnou-Sarma, ni même si c'est un personnage historique, ou un nom supposé. Le *Pantcha-tantra* a été, dit-on, composé par lui pour l'instruction de trois jeunes princes que lui avait confiés le roi leur père. Mais peut-être ce recueil n'est-il lui-même qu'une nouvelle rédact. d'apologues plus anciens. M. l'abbé Dubois a donné à Paris, en 1826, une traduct. franç. du *Pantchatantra*, faite d'après diverses versions écrites dans quelq.-uns des idiomes vulgaires de l'Inde. *Voy.* le *Journal des Savans*, cahier d'août 1826; et dans ce dictionnaire l'article Pilpay.

VICIANA (Martin), historien espagnol, né dans le royaume de Valence vers le commencement du 16e S., a laissé une hist. de sa patrie, qui lui coûta 46 ans de recherches et qui parut sous ce tit.: *Cronica de la inclita ciudad de Valencia*, in-folio, 4 part., très-rare.

VICO (Jean de), prince de Viterbe et d'Orviète, dans le 14e S., et chef du parti gibelin, profita du séjour des papes à Avignon pour se faire accorder la souveraineté de presque toutes les villes du patrimoine de St Pierre. Excommunié par Clément V en 1352, il se vit attaquer, deux ans après, par Albornoz, légat d'Innocent VI, et fut obligé de rendre les villes qu'il avait soumises et de se contenter du gouvernem. de Corneto, Cività-Vecchia et Respampano. Il demeura 21 ans dans cet état d'abaissem. La guerre entre les Florentins et le pape lui donna, en 1375, l'occasion de rassembler ses anciens partisans, qui lui ouvrirent bientôt les portes de Viterbe, puis celles de sa citadelle. La maison de Vico commença alors à régner de nouveau dans le patrimoine de St Pierre.

VICO (Enea), antiquaire et graveur, né à Parme au commencem. du 16e S., m. à Ferrare, selon Huber et Rost, probablement avant 1560, passe pour avoir été le prem. qui ait écrit en Italie sur la science numismatique ou du moins qui ait essayé de l'assujétir à des règles. Il publia à Parme, en 1554, les médailles d'or, d'argent et de bronze des douze Césars, gravées et expliquées par lui (*Omnium cæsarum verissimæ imagines ex antiq. numismatis desumptæ*, in-4), ouv. réimp. à Rome en 1614 et en 1730. Nous citerons encore de lui: *Discorsi sopra le medaglie*, Venise, 1555; ib., 1558; Paris, 1619; Parme, 1691; *Imagine delle donne Auguste*, Venise, 1557, dont une trad. lat., par Natale Conti, a été jointe aux *Discorsi* et réimpr. avec des *notes* de Duval, Paris, 1619.

VICO (Francesco de), historien espagnol, devint sous Philippe IV conseiller d'état et chef de la chancellerie du roy. d'Aragon et de celui de Sardaigne. Il est connu principalem. par son *Histoire générale de l'île et du royaume de Sardaigne*, Barcelone, Lorenzo Deu, 1639, ouvr. qui a été bien surpassé depuis en italien et en français.

VICO (Jean-Baptiste), l'un des plus savans philologues et des plus profonds penseurs modernes, né en 1668 à Naples, où il mourut en 1744, après avoir professé 40 ans la rhétorique à l'université de cette ville, passa sa vie au sein de la médiocrité et de la dépendance, et fut poursuivi encore au-delà de la tombe par la même fatalité, qui laissait son nom presque ignoré à l'Europe, alors qu'il méritait de prendre rang parmi les notabilités contemporaines comme juriste, philosophe, historien et critique. Aux souffrances que lui fit ressentir l'injuste médiocrité de sa fortune se joignirent d'autres peines non moins cuisantes, celles dont l'accablèrent les désordres ou les infirmités de ses enfans. Un ulcère qu'il eut à la gorge termina enfin, par une longue agonie, des jours qu'avaient pu seuls soutenir l'étude et le travail. Cet homme, qui probablem. se fût ouvert la plus brillante carrière s'il eût consenti à entrer dans les ordres relig., ne trouva guère que des admirateurs dans ceux qui devaient s'honorer d'être ses Mécènes: il arrivait au terme de sa vie lorsqu'il obtint le tit. d'historiogr. du roi de Naples. Voilà en substance ce qu'offre de matériel l'existence de J.-B. Vico; mais elle reste marquée par d'importans travaux. L'ouvrage où il les a en quelque sorte résumés, celui pour lequel son nom demeurera célèbre, est intitulé: *cinque Libri de' Principj d'una scienza nuova d'intorno alla comune natura delle nazioni*, Naples, 1725 (dédiés au cardinal Laurent Corsini, depuis Clément XII), 2e édition, totalement refondue, 1730; réimprimée en 1744 par les soins de Genn. Vico, fils de l'auteur, avec augmentation de *notes* nombreuses, qu'il avait laissées en manuscrit. Il a été fait à Naples en 1817 une réimpression de l'édition originale. La dernière a été reproduite en 1801 à Milan, puis à Naples, 1811 et 1816. Il en a été fait une traduction allemande par W.-E. Weber, Leipsig, 1822, et une française par M. J. Michelet, sous le tit. de *Principes de la philosophie de l'histoire..., précédés d'un discours sur le système et la vie de l'aut.*, Paris, J. Renouard, 1827, in-8. Les divers *opuscules* de J.-B. Vico, d'abord imprimés isolément, ont été recueillis par M. Ch.-Ant. de Rosa, marquis de Villa-Rosa, à Naples, 1818, 4 v. in-8; et les morceaux du même

philologue, encore inédits, ont vu le jour en 1818 par les soins de M. Ant. Giordano. Vico a écrit lui-même un *mémoire* sur sa vie. Il se trouve au t. 1er de ses *opuscules*, et a été complété par l'addition d'une *note* trouvée dans ses papiers, etc. Parmi les nombreux auteurs qui ont parlé de Vico, on cite surtout M. Cataldo Jannelli (*Essai sur la nature et la nécessité de la science des choses et hist. humaines*).

VICOMTERIE DE ST-SAMSON (Louis de La), l'un des conventionnels les plus exaltés, né en 1732, mort à Paris en 1809, avait essayé vainement avant la révolution de se faire remarquer comme littérat. Ses brochures et ses vers de circonstance, pendant la session de l'assemblée constituante, ne purent d'abord le tirer de l'oubli ; mais il s'avisa de publier successivem. 3 ouvrages piquans pour l'époque : les *Crimes des rois de France, depuis Clovis jusqu'à Louis XVI*, 1791, in-8 ; les *Crimes des papes*, 1792, in-8 ; et *la République sans impôts*, 1792, in-8. Il eut alors un nom populaire et fut porté à la convention nationale par la ville de Paris. On peut bien croire que dans cette assemblée il vota la mort du roi sans appel ni sursis. Mais il se distingua de ses autres confrères en prononçant un discours *sur le procès de Louis XVI*, dans lequel il se déclara ouvertement pour la condamnation, et qu'il fit imprimer avant même que ce procès fût commencé. Tout le reste de sa vie politiq. fut d'accord avec cet acte. Sorti de la convention, il ne fit plus partie d'aucune assemblée, et vécut d'un emploi subalterne dans la régie du timbre.

VICQ-D'AZYR (Félix), médecin et anatomiste célèbre, né à Valogne en 1748, mort à Paris en 1794, sut réunir, aux connaissances indispensables à sa profession, le talent d'écrire purement et quelquefois avec éloquence. Dès 1773, après avoir terminé sa licence, il ouvrit un cours d'anatomie humaine qui eut le plus grand succès, mais pour lequel ses envieux eurent le crédit de lui faire refuser l'usage de la salle de la faculté. Antoine Petit, professeur d'anatomie au jardin du Roi, le choisit alors pour faire des leçons à sa place, mais ne put lui assurer la survivance de sa chaire, qui fut donnée à M. Portal. Vicq-d'Azyr, réduit à donner des leçons particulières dans sa propre demeure, dut au hasard un heureux mariage qui le fit entrer dans la famille de Daubenton, et lui assura la protection de cet homme célèbre. Plusieurs mémoires, où il se mit alors à consigner ses recherches anatomiques, lui ouvrirent les portes de l'académie des sciences en 1774. Lassonne, premier médecin du roi, le prit en amitié, le chargea, en 1775, de porter des secours à quelques provinces du Midi, ravagées par une épizootie meurtrière, et le nomma secrétaire perpétuel de la société de médecine qu'il établit l'ann. suivante. Dans ce poste, le jeune savant se fit remarquer par des éloges de ses principaux collègues, et prit un tel rang parmi nos meilleurs écrivains, que l'académie française le fit asseoir au fauteuil de Buffon en 1788, sans être contredite cette fois par le public. Il professa pendant quelque temps l'anatomie comparée à l'école vétérinaire d'Alfort, fut nommé premier médecin de la reine en 1789, et obtint en même temps la survivance de la place de premier médecin du roi. Les travaux purement scientifiques de Vicq-d'Azyr sont nombreux et importans, et roulent sur des sujets très-divers, mais principalement sur l'anatomie tant humaine que comparée. Outre les mémoires que l'on trouvera de lui dans les Recueils de l'acad. des sciences et de la société de médecine, nous citerons de lui : *Traité d'anatomie et de physiologie*, 1786, in-fol., avec 35 planches imprimées en couleur ; *Système anatomique des quadrupèdes*, dont le 2e vol. parut en 1792, tandis que le 1er n'a pas même été commencé ; *Médecine des bêtes à cornes*, 1781, 2 vol. in-8. MM. Moreau de la Sarthe et Lémontey ont publié des *Eloges* historiques de Vicq-d'Azyr, le premier en 1797, le second en 1826. M. Moreau a donné une édit. de ses *Œuvres*, Paris, 1805, 6 vol. in-8, avec un atlas in-4.

VICTOIRE (Louise-Thérèse), connue sous le nom de *madame Victoire*, fille de Louis XV, née à Versailles en 1733, sut faire respecter à la cour licencieuse de ce prince la pureté de ses mœurs et sa piété angélique. Lorsque son père fut attaqué de la petite vérole qui devait l'emporter, elle voulut s'enfermer avec lui pour le soigner, et gagna le même mal, dont elle eut toutefois le bonheur de guérir. Obligée de quitter la France en 1791 avec sa sœur aînée madame Adélaïde, dont elle ne se sépara jamais, elle alla chercher en Italie un asile qu'elle trouva d'abord dans les états du roi de Sardaigne, puis à Rome, et enfin à Naples. Mais l'armée républicaine vint l'y joindre, et la princesse effrayée crut devoir encore s'exiler de ce dernier lieu d'exil. On peut lire, dans la *Relation du voyage de* Mesnames, donnée par M. de Chastellux en 1816, les détails de toutes les fatigues et de toutes les souffrances nouvelles auxquelles elle succomba en 1799, quelques jours après son débarquement à Trieste, et six mois av. Mme Adélaïde. Louis XVIII, après la restauration, fit apporter en France et déposer dans le caveau royal de St-Denis (1817) les dépouilles mortelles de ses tantes.

VICTOR Ier (St), pape, Africain de nation, succéda à St Eleuthère en 185. Son pontificat fut marqué par la condamnation et l'excommunication de Théodore de Byzance, qui niait la divinité de J.-C., et par la fixation de la fête de Pâques au dimanche qui suit le 14e jour de la lune de mars. Il subit le martyre en 197, et eut pour successeur St Zéphirin. — Victor II (Gébehard, pape sous le nom de), était auparavant évêque d'Eichstet et parent de l'empereur Henri III, auquel ses conseils avaient été souvent très-utiles, et qui eut de la peine à se séparer de lui. Il fut élu en 1055, près d'un an après la mort de St Léon IX, et m. en Toscane en 1057, après avoir essayé de réprimer la simonie en France. Son success. fut Etienne IX. — Victor III, élu pape en 1086, m. la même année après 4 mois de pontificat, eut le temps de combattre avec avantage les Sarasins, mais aussi d'être dépossédé par l'antipape Guibert, qu'il fit anathématiser dans un concile. On a de ce pape 3 vol. de dialogues sur les miracles de St Benoît et autres moines du Mont-Cassin, dont il avait été lui-même abbé pendant 29 ans. Il portait alors le nom de Didier, sous lequel il se fit connaître comme l'un des plus grands personnages de son époque. — Victor, antipape. V. Innocent II, pape.

VICTOR (St), d'une famille de Marseille, servait dans les armées romaines lorsqu'il fut arrêté comme chrétien pendant la persécution de Dioclétien et de Maximien. Il souffrit le martyre le 21 juill. 303, jour auquel l'égl. romaine célèbre sa fête.

VICTOR (Flavius), fut créé césar et auguste par son père Maxime en 383. Ce prince lui laissa, suivant quelques auteurs, le commandement des Gaules lorsqu'il eut résolu de porter la guerre en Italie. La ruine du père fut suivie bientôt de celle du fils, qui fut mis à m. par ordre de Théodose (388).

VICTOR ou VICTORINUS (Claudius-Marius), rhéteur et poète, vécut à Marseille et m. vers 450 sous Valentinien III. Il a laissé 3 liv. de vers hexamètres, dans lesquels il raconte l'histoire de la Genèse ; et à la suite se trouve une épître en vers contre les mœurs corrompues de son siècle.

VICTOR, VICTORIN ou VICTORIUS (Marianus), mathématicien, né dans l'Aquitaine, alla s'établir à Rome, où on conjecture qu'il remplit les fonctions de la cléricature. Il entreprit et acheva, l'an 457, un nouveau canon pascal, qui, de son nom, fut appelé *Victorin*, et fut adopté par les églises d'Occident. Il a été publié par le P. Gilles Boucher, jésuite, avec une explication, sous ce titre : *de Doctrinâ temporum, sive Commentarius*

in *Victorii Aquitani et aliorum canones paschales*, Anvers, 1633 ou 1634, in-fol. V. l'*Histoire littéraire de la France*, II, 424-28.

VICTOR, évêque de *Vite*, dans la Byzacène, fut enveloppé dans la persécution suscitée contre les catholiques en 483 par Hunnéric, roi des Vandales, et se retira à Constantinople ou en Epire. Sa mort, dont on ignore l'époque précise, n'a pu être que postérieure à l'an 487. Son nom est inscrit dans le Martyrologe au 23 août. On a de lui : *Historia persecutionis vandalicæ sive africanæ sub Genserico et Hunnerico, Vandalorum regibus*, dont la meilleure et la plus complète édit. est de D. Ruinart, Paris, 1694, in-8. Cette histoire a été traduite en franç. par François de Belleforest, 1563, et par Arnauld d'Andilly, 1664.—VICTOR, évêque de *Tunes* ou *Tunones* en Afrique au 6e S., montra pour la défense des trois chapitres un zèle inébranlable, qui lui fit éprouver les traitemens les plus rigoureux. On conjecture qu'il m. dans un couvent à Constantinople vers 566. Il paraît qu'il est l'auteur d'une *Chronique universelle*, dont il nous reste un fragment, de 544 à 565, publié par Canisius dans les *Antiquæ lectiones*; par Jos. Scaliger, dans le *Thesaurus temporum*; et par André Schott, dans l'*Hispania illustrata*, IV, 117. On lui attribue encore un traité *de Pœnitentiâ*, inséré par les bénédictins dans l'*Appendice* au tom. 2 de leur édit. des *OEuvres* de St Ambroise.

VICTOR-AMÉ Ier. V. SAVOIE.

VICTOR-AMÉ ou AMÉDÉE II, duc de Savoie, puis roi de Sicile, et ensuite de Sardaigne, né en 1665, venait d'entrer dans sa 8e année lorsqu'il succéda à son père Charles-Emanuel II, sous la régence de Marie de Nemours. Des négociations entamées par cette princesse pour obtenir à son fils la main de l'infante de Portugal, qu'on supposait devoir lui apporter cette couronne en héritage, alarmèrent les seigneurs et les états de Savoie et de Piémont. Usant de leur crédit auprès du jeune duc pour le soustraire à l'influence de la régente, les marquis de Pianezze et de Parala, au nom de toute la noblesse du pays, le conjurèrent avec instances de se saisir des rênes de l'état. Son premier acte de souveraineté fut de signer l'arrestation de sa mère, qui resta quelque temps détenue dans une forteresse, mais ne tarda pas à reprendre sur lui tout son ascendant. Cependant la manière dont il avait manifesté ses refus ne permettait point de revenir sur le projet de mariage avec l'infante; il épousa une nièce de Louis XIV, Anne, fille de Philippe, duc d'Orléans (1684). Ainsi que la règle en semblait tracée dans sa famille, ce fut contre les malheureux Barbets ou Vaudois, sujets de la Savoie, qu'il fit le premier essai de ses armes. Vers le même temps, il entra secrètement en négociations avec le duc de Bavière et le roi d'Angleterre Guillaume. Ce prétexte suffit à Louis XIV, mécontent, pour jeter en Piémont 18.000 hommes sous les ordres de Catinat (1690). Victor-Amédée commença par s'assurer des secours de la part de l'Espagne, de l'empereur, de l'Angleterre et de la Hollande, puis, à la tête des armées que lui fournit cette quadruple alliance, il attaqua imprudemment le lieutenant-général français, qui le mit en déroute à Staffarde (18 août 1690), et qui obtint sur lui une série d'importans avantages jusqu'à ce que le prince Eugène rétablit ses affaires en prenant le commandement des renforts envoyés par l'Autriche. Ce fut ce même prince qui en réalité dirigea la campagne suiv., marquée par de brillans succès. En 1692, le duc de Savoie, à qui la cour de Vienne avait envoyé le titre de généralissime afin de le retenir dans la coalition, dont on craignait qu'il ne se détachât, fut poussé par les suggestions du prince Eugène, demeuré son lieuten., à porter le théâtre de la guerre en France. Cette invasion commençait à devenir menaçante lorsque, le duc de Savoie se trouvant atteint de la petite-vérole, l'armée des alliées fut réduite à l'inaction pour le reste de la campagne. Il n'entre point dans notre plan de suivre le récit de cette guerre; elle se termina par des intrigues qui ramenèrent Victor-Amédée au parti de la France (29 août 1696). A l'époque où fut conclue la paix de Ryswick (20 septembre 1697), qui eut pour base la neutralité de l'Italie, il y avait un an que ce prince commandait comme généralissime, pour Louis XIV, une armée de 50,000 hommes, Français et Piémontais; il se laissa aisément entraîner peu après dans la ligue de l'Espagne et de la France contre l'Autriche; puis, sur quelques promesses que lui fit cette dernière puissance, il quitta pour elle ses alliés, mais fut prévenu dans ses nouveaux projets de trahison par la cour de France, qui expédia au duc de Vendôme l'ordre de désarmer les troupes savoyardes, au nombre de 4,000 hommes. Victor-Amédée ne put se venger autrement qu'en faisant arrêter, contre le droit des gens, tous les Français qui traversaient ses états, et en saisissant les magasins qu'y possédaient des individus de la même nation. Par un traité conclu à Turin le 25 octobre 1703, il accéda à la grande alliance contre la France; mais, quoique le comte Gui de Stabremberg fût parvenu à le joindre avec l'armée impériale (13 janvier suivant) et lui eût amené un corps de cavalerie, il n'en vit pas moins Verceil, Suze, La Brunette, Yvrée, Aoste et le fort de Bard tomber successivement aux mains du duc de Vendôme, qui le débusqua ensuite de Crescentino, et qui réduisait le fort de Verrue, dans le même temps que le maréchal de Berwick et le duc de La Feuillade pressaient vivement Victor-Amédée sur d'autres points. C'est dans cette extrémité que ce prince trouva un refuge dans les vallées de ces Vaudois, que lui et ses ancêtres avaient si cruellement persécutés. Une grande victoire remportée par le prince Eugène, devant Turin, sur les Français, que Vendôme ne commandait plus (*voy.* VENDÔME et ORLÉANS), rétablit la fortune du duc de Savoie. Les troupes de Louis XIV évacuèrent la Lombardie en vertu de la capitulation de Milan (13 mars 1707). La même année (26 juillet) Victor-Amédée, conformément à un plan d'attaque tracé par l'Angleterre, se présenta devant Toulon, où le maréchal de Tessé lui fit éprouver un rude échec. Malgré les revers presque constans, et en dépit même du peu de zèle qu'il commençait à manifester pour la cause des coalisés, il lui fallut se remettre en campagne, et il échoua encore devant le maréchal de Villars dans une tentative d'invasion qu'il fit par le Dauphiné au mois de juillet 1708. La guerre se poursuivit mollement, et presque sans sa participation, jusqu'au moment où les préliminaires de la paix de Londres (8 oct. 1711) posèrent les bases de la paix générale. La Savoie devait être rendue dans son intégralité à Victor-Amédée, qui, par le traité conclu avec l'Espagne à Utrecht (13 août 1713), reçut de Philippe V la cession de l'île et du royaume de Sicile. Cette couronne royale, qu'il ceignit solennellement à Turin le 22 septembre suivant, était depuis long-temps l'objet de son ambition. L'élévation de Victor-Amédée empira le sort des Piémontais, qui eurent à payer des impôts excessifs pour l'entretien de la nouvelle cour. Cependant le prince, jaloux à l'extrême des prérogatives roy., se brouillait avec le saint-siége, et voyait plus de 400 ecclésiastiques siciliens quitter le sol natal pour se réfugier près de Clément XI, dont il avait bravé les censures. La politique adroite et ferme d'Alberoni allait lui susciter des difficultés plus graves. Ce ministre, après avoir conquis la Sardaigne sur les Impériaux (août 1717), songeait à remettre l'Espagne en possession de la Sicile; déjà sa flotte avait pris Palerme, Catane, Messine. Victor-Amédée fut réduit à céder son île à l'empereur, qui en échange lui abandonna ses prétentions sur la Sardaigne. Le 10 novembre 1718, il accéda à la quadruple alliance de Londres, dont Philippe V adopta lui-même les clauses (26 janvier 1720); et après leur ratification générale par toutes les parties contractantes, Victor-

Amédée fut mis en possession de l'île de Sardaigne, constituée pour lui en royaume (*v.* SARDAIGNE). Ce n'est que sept ans plus tard que ses différends avec la cour de Rome furent accommodés par le marquis d'Ormea (*v.* ce nom). L'agitation avait jusque-là rempli les jours de Victor-Amédée ; elle était devenue pour lui un besoin que pouvaient à peine satisfaire les soins qu'il se donna durant la paix pour l'administration intérieure de son petit état. Veuf depuis 4 ans, il venait d'épouser, plus que sexagénaire, une comtesse de St-Sébastien, veuve aussi, et âgée de 50 ans. Il ne s'en tint pas à imiter en ce point Louis XIV, il voulut suivre un autre exemple fameux, celui de Charles-Quint, et comme lui i abdiqua la couronne un mois après (3 sept. 1730) en faveur de son fils (*v.* CHARLES-EMANUEL III, p. 578), pour tenter également peu après, et aussi vainem., de s'en ressaisir. Victor-Amédée m. le 31 oct. 1732 à Montcalier, où il avait fallu le transporter de vive force après que, quittant brusquement son habitation de Savoie, le château de St-Alban, près Chambéri, où il s'était promis de vivre en *gentilhomme de province*, il s'était rendu à Turin en l'absence du jeune roi, se flattant d'y trouver tous les esprits disposés à accueillir sa résolution de remonter sur le trône. Un dernier trait, qui doit encore malgré nous ajouter à l'étendue de cette notice, c'est que Victor-Amédée, qui était extrêmement emporté, et qu'on regarda généralement comme peu dévôt, bien qu'on l'eût vu faire un pèlerinage à Notre-Dame-de-Lorette au mois de mars 1696, avait en grande vénération les astrologues et les devins ; il ne manquait pas de les consulter dans les circonstances graves ; et ce fut pour lui un grand sujet de courroux contre ses médecins lorsqu'il perdit, le 22 juin 1715, son fils aîné, appelé comme lui Victor-Amédée, dont la fin n'était pas *annoncée par les astres*. Ce jeune prince, qui mourut de la petite-vérole, avait porté d'abord le titre de prince de Piémont, que remplaça celui de duc de Savoie quand son père fut reconnu roi de Sicile.

VICTOR-AMÉDÉE III, roi de Sardaine, né en 1726, succéda à 47 ans à Charles-Emanuel III, son père, sous les yeux de qui, dès sa 19e année, il avait assisté aux batailles de Coni et de Bassignana. Il était marié depuis 1748 à l'infante, fille de Philippe V, princesse avec laquelle il vécut dans une union si parfaite, que cette circonstance est restée un des points notables de sa biographie. La paix dont jouirent les états sardes pendant les 28 prem. années de son règne lui permit de s'occuper d'importantes réformes ; l'organisat. milit. fut changée ; d'utiles constructions furent achevées, et la Savoie, affranchie des droits du péage, vit s'élever les digues de l'Arve et du Rhône. Il fit, avec la reine son épouse, un voyage d'apparat dans cette province, en 1775, après le mariage de ses deux filles aux frères de Louis XVI et à l'occasion de celui de son fils, le prince de Piémont, avec l'une des sœurs du monarque franç. Il fut fait à ce sujet des dépenses qui achevèrent d'épuiser le trésor de Victor-Amédée. C'était mal se préparer aux difficultés qu'allait amener la révolution de France. Turin fut le premier asile de nos princes lors de leur émigration. Cette circonstance n'eût pas appelé sitôt sans doute sur les états sardes les coups qui allaient leur être portés, si Victor-Amédée ne les eût provoqués en quelque sorte, d'abord en faisant grand bruit de son opposition aux réformes que voulaient obtenir les premiers moteurs de la révolution, puis en refusant de recevoir comme ambassadeur M. de Sémonville, et enfin en manifestant des projets hostiles par un armement sur ses frontières (avril 1792). Elles furent franchies 5 mois après par les Français, qui, chassant devant eux l'armée sarde, se rendirent maîtres du comté de Nice, et achevèrent d'y allumer l'enthousiasme républicain. Victor-Amédée avait compté sur l'assistance de l'Autriche et de l'Angleterre ; sa sécurité lui devint funeste. Ayau voulu prendre l'offensive sur les troupes nationales de France, il échoua complètement par l'impéritie du baron de Vins, général en chef autrichien. Poursuivant leurs avantages, les Français feignirent une attaque générale sur la ligne de Savrouges (6 avril 1794), et pénétrèrent au cœur du Piémont par la vallée du Tanaro dans le même temps que leurs lignes occupaient le col de Tende et la plupart des autres passages des Alpes occidentales. La guerre se continuait sans activité depuis 3 ans lorsque la bataille de Loano, gagnée par Schérer le 24 nov. 1795, renversa l'espoir que conservait Victor-Amédée de recouvrer la portion de ses états tombée aux mains des républicains. Mais la gravité du péril rendant quelque énergie à son conseil, il y fut décidé qu'on épuiserait les moyens extrêmes. Des alliances furent renouvelées ; on reçut de toutes parts ou des secours ou des promesses, et tout allait au mieux quand le général Bonaparte vint fondre sur Turin après avoir séparé les Autrichiens des Sardes. Étourdi par des coups aussi rudes, Victor-Amédée demande une suspension d'armes, ne l'obtient qu'en livrant pour places de sûreté Coni et Tortone, et enfin un traité de paix entre la république française et le roi de Sardaigne est signé à Paris le 15 mai 1796. Le reste du règne de Victor-Amédée ne fut marqué que par les réformes qu'il fallut opérer dans ses états par suite de cette dernière alliance. Le peuple gémissait sous le fardeau des contributions de guerre lorsque ce prince mourut d'une attaque d'apoplexie à Montcalier le 15 oct. 1796. Charles-Emanuel, son fils, lui succéda.

VICTOR-EMANUEL Ier, II, III et IV. V. SAVOIE.

VICTOR-EMANUEL V (GASTON-JEAN-NÉPOMUCÈNE), roi de Sardaigne, né en 1759, fils puîné de Victor-Amédée III, porta d'abord le titre de duc d'Aoste. Il avait pris beaucoup de part à la lutte que son père engagea contre la France à l'époque de la révolution, lutte qui fut si fatale aux états sardes ; et malgré qu'il en eût, il lui fallut être témoin de l'alliance offensive et défensive conclue à Turin le 8 avril 1797 entre la république française et le roi Charles-Emanuel IV, son frère. L'abdication de ce dernier, en 1802, transmit ses droits à Victor-Emanuel, qui, réduit à l'île de Sardaigne pour toute souveraineté, n'en exerça qu'avec plus d'activité, dans cette sphère étroite, sa passion de gouverner. Les soins qu'il se donna pour l'amélioration des revenus de son petit état furent au moins infructueux. Il eut néanmoins le bonheur d'échapper à l'attention du conquérant devant qui tremblaient tous les trônes de l'Europe. Après la chute de Napoléon, et en vertu du traité de Paris (30 mai 1814), Victor-Emanuel fut remis en possession de la meilleure partie de l'ancien duché de Savoie, augmenté de plusieurs petits domaines ; il y fit son entrée solennelle le 20 mars 1814. Plus tard, un traité conclu à Vienne (20 mai 1815) entre les cinq grandes puissances et lui, l'investit du territoire de la républiq. démembrée de Gênes. Si les conditions mises à cette largesse par l'Autriche et la Russie furent qu'il consacrerait toute la tenacité dont on le savait capable à comprimer dans ce pays les idées nouvelles d'indépendance, il est certain que Victor-Emanuel ne négligea rien pour remplir cette tâche. Aussi, fut-il arrêté, par le deuxième traité de Paris, qu'il rentrerait en possession de la partie de la Savoie que le premier avait laissée à la France, etc. Deux cent mille âmes passèrent ainsi sous sa domination. Quelque paternelle que pût être cette domination, elle froissait les esprits préoccupés de l'avantage d'un gouvernement représentatif ; une réaction d'ailleurs était inévitable après la compression que leur avait fait subir la coalition des rois. Les peuples d'Espagne et de Portugal n'eurent pas plus tôt donné le signal de l'insurrection qu'un mouvement semblable se manifesta comme par électricité jusqu'au-delà des Alpes. Il tint à peu de chose que Victor-Ema-

nuel, marchant avec l'opinion de la partie saine de ses sujets, ne proclamât une charte calquée sur celle de France (1821). On croit avec quelque fondement que cette heureuse révolution eût été appuyée de tout le crédit du ministère français d'alors. Mais l'Autriche, à qui elle eût enlevé son influence sur les états sardes, ne manqua pas d'intervenir. Deux partis d'ailleurs divisaient les constitutionnels; ce fut le plus exigeant, et celui aux vues duquel nulle puissance ne devait prêter d'appui, qui triompha momentanément, pour être ensuite aisément comprimé. On a donné sur cet évènement les détails que comporte le cadre de ce dictionnaire, à l'article de Santorre de SANTA-ROSA (p. 2725), qui s'en est fait l'historien après y avoir joué un des principaux rôles. Avec ce grand mouvement coïncidait celui de Naples, qu'on a aussi esquissé à l'article de FERDINAND Ier (p. 1059). Ce fut un trait bien honorable pour Victor-Emanuel V d'abdiquer un trône où il était si fier d'être remonté, plutôt que de se jouer des sermens qu'il lui eût fallu faire pour y rester jusqu'à ce que l'Autriche l'eût pu rétablir dans le pouvoir absolu. Par cette abdication, qui fut spontanée et sincère, la couronne de Sardaigne passa au duc de Genevois, qui était absent. Le prince de Carignan eut la régence jusqu'à ce que le nouv. monarque, sous le nom de Charles-Félix, vint prendre les rênes de l'état cinq jours après (19 avril 1821). Victor-Emanuel, qui avait conservé le titre honorifique de roi avec une pension d'un million de livres, mourut au château de Montcalier le 10 janvier 1824.

VICTORIA (don VINCENT), peintre espagnol, né à Valence en 1658, m. à Rome en 1712, trouva en Italie comme chez ses compatriotes des protecteurs éclairés de son talent. Il fut pourvu d'un riche canonicat à Xativa, près Valence, du titre d'antiquaire du pape, qu'il méritait bien par ses recherches laborieuses et profondes dans cette science, et fut nommé peintre de Côme III, grand-duc de Toscane. Ce fut pour ce prince qu'il grava le célèbre tableau de Raphaël, connu sous le nom de la *Vierge de Foligno*. Pour apprécier son mérite, comme peintre, il faudrait avoir vu les ouvr. dont il a enrichi en Espagne Valence, Morella et Forcal. Quant à ceux que possède l'Italie, en grand nombre, on les a souvent fait passer pour être de Carle Maratte, son maître : c'est assez dire quelle est leur valeur.

VICTORIN (M. PIAUVONIUS VICTORINUS AUGUSTUS), fils de la célèbre Victorine (*v.* ce nom), fut associé par Posthume à l'empire en 264, et après la m. de ce prince et de Lollien, resta seul maître des Gaules. Il étendit même son autorité sur l'Espagne et la Grande-Bretagne, et repoussa toutes les attaques de Gallien. Il avait de grandes et belles qualités; mais les désordres où l'entraîna son goût excessif pour les femmes excitèrent contre lui une sédition, dans laquelle il périt l'an 268. *Voy.* Trébellius Pollion, *Histoire des trente tyrans* qui se disputèrent l'empire sous le règne de Gallien.—VICTORIN (L. Aurelius Piauvonius Victorinus Augustus), fils du précéd., proclamé emper. après sa mort, par les légions stationnées à Cologne, fut massacré quelq. jours plus tard dans une nouvelle sédition.

VICTORIN DE FELTRE, habile et vertueux instituteur, né vers 1379 dans la ville dont il prit le nom, m. à Mantoue en 1447, s'était rendu très-habile dans la grammaire, la dialectique, la philosophie et les mathématiques, malgré l'état d'indigence où vivaient ses parens. Chargé de remplir, en 1422, la double chaire de rhétoriq. et de philosophie à l'université de Padoue, il vit avec peine qu'il ne pouvait corriger ses élèves de leurs habitudes vicieuses et résigna cet emploi, dès l'année suivante, pour aller établir à Venise une école qui fut bientôt très-fréquentée. Cédant aux instances de Jean-François de Gonzague, seigneur de Mantoue, qui voulait lui confier l'éducation de ses enfans, il alla se fixer dans cette ville en 1425, et y ouvrit une nouvelle école, où accoururent bientôt des élèves de toutes les parties de l'Italie, de la France, de l'Allemagne et même de la Grèce. Dès-lors il se livra à l'exercice de toutes les vertus, nourrissant et entretenant à ses frais les enfans dont les familles étaient pauvres, consacrant ses bénéfices de chaque année à soulager des malheureux, à doter des filles vertueuses, à racheter des captifs. A peine peut-on croire, dit Tiraboschi, qu'il se soit trouvé, dans un siècle encore grossier, un homme tel que Victorin. *Voy.* pour plus de détails sa *Vie*, par le Prendilacqua, l'un de ses élèves, publiée avec des notes, par Jacq. Morelli. Tiraboschi en a donné l'extrait dans la *Storia della letterat. ital.*, t. 6, p. 1016-23.

VICTORINE (AURELIA VICTORINA PIA, FELIX, AUGUSTA), sœur de l'emp. Posthume, suivant quelques auteurs, signala sa valeur contre Gallien, reçut de ses soldats le titre de mère des camps (*mater castrorum*), obtint aussi celui d'auguste et fit associer son fils Victorin à l'empire par Posthume. Après la m. de Victorin, ce fut elle qui fit reconnaître empereur l'autre Victorin, son petit-fils; et après la mort de celui-ci, elle disposa de l'empire des Gaules en faveur de Marius, puis de Tétricus. Elle m. en 268. L'histoire l'a comparée, avec quelque raison, à la fameuse Zénobie.

VICTORINUS (FABIUS MARIUS), orateur, rhéteur et grammairien du 4me S., né en Afrique, professa long-temps à Rome avec beaucoup d'éclat, et m. sous Valentinien et Valens en 370. Païen pendant la plus grande partie de sa vie, il se convertit enfin au christianisme, circonstance qui paraît lui avoir ouvert la route des honneurs. On a de lui plus. ouvr., parmi lesquels nous citerons un traité de la prononciation, de l'ortographe et de la versification, intit. ordinairement *de orthographiâ, carmine heroïco, ratione metrorum*, ou *de Re grammaticâ, orth., carm. her., rat. metr. Libri IV*, Tubingue, 1537, in-8; 1584, in-8; et dans les *Grammatici antiqui* de Putsch, 1605, in-4, p. 1939; un *Traité de la Trinité contre les Ariens*, en 4 livres; un *Traité contre le manichéen Justin*; un traité *de Principio diei*, ou *de Principio primæ diei*; un *Poème* sur la mort des sept Machabées et de leur mère; trois *Hymnes*, et une *Dissertation sur la consubstantialité* : tous ces morceaux, à l'exception de l'ouvr. grammatical, cité le prem., se trouvent dans le t. 4 de la gr. Biblioth. des Pères, Lyon, 1675.

VICTORIUS. V. VICTOR et VETTORI.

VICTRICIUS (ST), patron des marins, né dans les Gaules vers 330, fut d'abord soldat dans les armées romaines. Il prêcha dans le pays des Morins et des Nerviens (la Flandre et la Picardie), et fut nommé évêque de Rouen en 385. Il passa en Angleterre vers 394, pour y rétablir la paix de l'Eglise troublée par des hérésies. Il m. en 410. L'abbé Lebeuf a fait imprimer, avec de savantes notes, un ouvrage de ce saint intit. *de Laude sanctorum.*

VICUGNA Y ZUAZO (don BERNARDO de), 46e évêque des Canaries, né à Logroño vers 1637, d'une des meilleures familles de la Castille, aborda au port de Luz de Canaria en 1692, pour prendre possess. de son diocèse, qu'il trouva déchiré par de violentes et scandaleuses altercations entre les religieux et les séculiers. Il parvint à y rétablir l'ordre, et m. universellement regretté en 1705. *Voy.* Viera, *Notic. de la Hist. gen. de las isl. Can.*, t. 4, p. 149-156.

VIDA (MARC-JÉRÔME), célèb. poète lat. moderne, né à Crémone en 1490, mort sur le siége épiscopal d'Albe en 1566, après l'avoir occupé pendant 34 ans, et donné des preuves d'une rare valeur, à la prise de cette ville par les Français, a laissé : *Scacchia Ludus* (Jeu des Echecs), Rome, 1527, in-4; trad. en franç. par Desmasures, et par M. Levée, avec d'autres ouvr. de Vida, 1809, in-8; *Poeticorum libri tres*, Rome, 1527, in-4; Oxford, 1723, in-4; trad. en franç. et réunis par l'abbé Batteux aux Poétiques d'Aristote, d'Horace et de Boileau, sous le tit. des *Quatre poétiques*, Paris, 1771, 2 vol. in-8 et

in-12; trad. plus récemm. en vers par M. Barrau, 1808 et 1810, in-8, et par M. Valant, sous le titre de l'*Educat. du poète, poème imité de Vida,* Paris, 1814, in-12; *Bombycum libri duo* (poème sur les vers à soie), Lyon et Bâle, 1537; trad. en français par M. Criguon, 1786, in-12, et par M. Levée, 1819, in-8; *Christiados libri sex*, Crémone, 1535, in-4; trad. en plus. langues, notamment en français par l'abbé Souquet de Latour, avec le texte en regard, et une préface sur la vie et les ouvr. de Vida, 1826, in-8; *Dialogi de reipublicæ dignitate, lib. II,* Crémone, 1556, in-8, etc. La plupart de ces ouvr. ont été recueillis dans la belle édition de Padoue, 1731, 2 vol. in-4. Les poésies ont été impr. à Crémone, 1550, 2 vol. in-8; à Oxford, 1722, 4 vol. in-8, avec de belles gravures, 1725 et 1733, 3 vol. in-8. Le P. Vairani, dominicain, a donné une *notice* sur Vida dans ses *Cremonensium monumenta*, Rome, 1778. Une autre *vie* de ce poète, par Tadisi, Bergame, 1788, mérite d'être lue.

VIDAL (Pierre), troubadour provençal, eut de nomb. succès auprès des femmes, dans sa jeunesse; mais son indiscrét. le livra à la vengeance d'un mari, qui lui fit fendre, selon les uns, ou, selon les autres, percer la langue. A peine guéri, le poète imprudent reprit le cours de ses galanteries, et fut bientôt obligé de s'expatrier pour avoir adressé aux charmes de la vicomtesse de Marseille un hommage qu'elle voulut prendre pour une insulte. Après avoir habité successivement Gênes, le Montferrat, la Lombardie et Milan, il se rendit en Palestine, à la suite du roi Richard, selon l'abbé Millot, ou du marquis de Montferrat. Ce fut dans ce voyage qu'il acheva de perdre la raison. Il alla jusqu'à s'imaginer qu'il était empereur d'Orient, et dès-lors tout le reste de sa vie ne fut plus qu'une suite d'extravagances. Il paraît certain qu'il m. vers l'an 1200, à la cour d'Alphonse III, roi d'Aragon. Les MSs. qui nous restent des poètes provençaux contiennent environ 60 pièces de P. Vidal. L'abbé Millot a donné une analyse et des extraits des plus intéressantes dans son *Histoire des Troubadours*, t. 2, p. 281-309. M. Raynouard en a publ. neuf dans son *Choix des poésies des Troubadours*, tom. 3, pag. 318-26; tom. 4, pag. 23, 105-110, 118-121 et 186. *Voy.* la *vie* de P. Vidal, par Ginguené, dans l'*Hist. littér. de la France*, t. 15.

VIDAL (Raymond), *de Besaudun*, troubadour provençal, sur lequel on n'a point de renseignem. certains, mériterait cependant d'être connu. Bastero le suppose auteur d'une *grammaire* et d'une *poétique* (*v.* la *Crusca provenzale*, Rome, 1724, p. 114): aucun autre biographe n'a parlé de la *poétiq.* Millot a donné l'analyse de deux *nouvelles* de Raymond, l'une intit.: *de la Patience en amour*, et l'autre *le Jaloux châtié* (*Histoire des Troubadours*, tom. 3, p. 277-308). M. Raynouard a publ. la seconde dans son *Choix de Poésies*, t. 5, pag. 397.—Vidal (Arnaud), poète, de Castelnaudary, est le premier qui ait obtenu la violette d'or (1324), au collége de la Gaie science, nouvellement établi à Toulouse. Dans le courant de la même année, il fut créé docteur en gaie science. Voy. *Mémoire pour servir à l'Histoire des jeux floraux*, par Poitevin-Peitavi, 14.—Vidal *de Nîmes*, avocat du roi à la sénéchaussée de ce nom, de 1499 à 1517, est auteur d'un ouvr. de jurisprudence intitulé: *Tractatus insignis et præclarus de collationibus*, qu'on trouve dans la grande collect. impr. en 1588 à Venise, 18 vol. in-fol., sous ce titre: *Tractatus universi juris.*—Vidal (Jacques), surn. *le Vieux*, peintre d'hist., né à Valmaseda en 1583, m. en 1615, était chanoine de la cathédrale de Séville, où l'on plaça, par une délibération particulière du chapitre, deux de ses tableaux représentant, l'un un *Christ*, l'autre une *Vierge*.—Jacques Vidal *de Liendo*, neveu et élève du précéd., dit *le Jeune*, né à Valmaseda en 1602, mort à Séville en 1648, peignit pour la sacristie de la cathédrale de Valence, plus. tableaux représentant le *Christ*, la *Vierge*, *St Jean l'Evangéliste*, etc., et se fit surtout remarquer par sa belle copie du tableau de Raphael, dont le sujet est l'*Archange St Michel victorieux du démon.*—Vidal (Denis), peintre, né à Valence en 1670, exécuta avec succès des peintures à fresque dans plus. églises de sa ville natale et des autres villes d'Espagne. On conserve encore plus. beaux ouvr. de lui à Vivel et à Companar.—Vidal (Barthélemi), médecin, né à Martigues, petite ville de Provence en 1741, m. à Marseille en 1805, secrétaire de la société médicale et membre de l'académ. des sciences de cette ville, laissa la réputation d'un habile praticien et d'un excellent observateur. Nous citerons de lui: *Dissertation sur la lèpre de Marseille*, dans les *Mémoires* de la société royale de médecine; *Essai sur le gaz animal*, considéré dans les maladies, Marseille, 1809, in-8. *Voyez* une *notice* sur Vidal, par Achard, dans le *Magasin encyclopédique*, t. 3, p. 251-56.

VIDEL (Louis), très-médiocre écriv., né à Briançon en 1598, m. à Grenoble en 1675, a laissé: *Histoire du duc de Lesdiguières*, 1666, in-12; *le Promenoir de la reine à Compiègne*, 1641, in-12; *la Méchante, histoire amoureuse*, 1624, in-8, etc.

VIDELER ou VIDILLER (Reinmar), minnesinger du 13e S., vécut à la cour de Léopold VII, duc d'Autriche, qu'il accompagna dans son expédition de la Terre-Sainte (1217), auquel il survécut, et dont il célèbra les bienfaits dans ses *Complaintes*. On a de lui des poésies publiées dans le *Recueil* de Manessen, Zurich, 1758. Elles sont très-estimées, ainsi que celles de son fils Reinmar II, ou le *Jeune*, qui ont été recueillies également par Manessen.

VIDUS-VIDIUS (Guido-Guidi), plus connu sous le nom latinisé de), célèbre médecin, né à Florence dans les premières années du 16e S., exerça d'abord son art dans sa patrie de la manière la plus brillante. Il vint ensuite en France, y reçut l'accueil le plus distingué du roi François Ier, qui le nomma son premier médecin et créa pour lui la place de lecteur en médecine au collége royal fondé récemment. Les médecins de Paris eux-mêmes rendirent un éclatant hommage à son mérite en le priant de joindre à son cours de médecine un cours d'anatomie. Après la m. de François Ier, aux bienfaits duquel il devait une fortune considérable, il fut rappelé à Florence par le grand-duc Côme de Médicis, qui le fit son premier médecin. Il alla professer ensuite la philosophie, puis la médecine à l'université de Pise, y remplit cette dernière chaire pendant 20 ans avec le plus grand succès, et y m. en 1569. Ses ouvrages sont très-nombreux. Vidus-Vidius, son neveu, médecin de la reine de France et professeur à Pise, les a recueillies en 3 vol., Venise, Giunti, 1614; édit. reproduite à Francf., 1626, 1643 et 1667. *V.* l'*Histoire de l'anatomie* par M. Portal, t. 1er, pag. 589-99; l'*Histoire du collége royal*, par l'abbé Goujet, III, 1-8, édit. in-12; et la *Storia della letterat. ital.* de Tiraboschi, VII, 677.

VIEIL ou VIEL (Pierre Le), peintre sur verre, né à Paris en 1708, m. en 1772, se fit connaître en rétablissant les belles vitres du charnier de St-Etienne-du-Mont, et réparant celle de l'église de St-Victor. On cite de lui l'*Art de la peinture sur verre et de la vitrerie*, Paris, 1774, in-folio, 13 planches. On lui attribue un *Essai sur la peinture en mosaïque*, Paris, 1768, in-12. — Vieil (Guillaume Le), peintre sur verre, probablement de la famille du précédent, né à Rouen vers 1675, m. à Paris en 1731, fut chargé par Mausard de peindre les vitraux de la chapelle du château de Versailles. On cite comme son chef-d'œuvre un panneau représentant le pape Pie V.

VIEIL (Jean Le). V. Vetus.

VIEILLARD-BOISMARTIN (Antoine), avocat, né à Paris en 1745, entra de bonne heure au parlement de Rouen, et y défendit quelquefois avec succès un grand nombre de personnes accusées de crimes capitaux. Retiré à St-Lô pendant la révolution il y remplit à plusieurs reprises les fonct. de maire,

et eut le courage de porter publiquement le deuil de Louis XVI. Il m. en 1815. Outre un grand nombre de *Mémoires* sur des matières civiles et criminelles, on a de lui 3 tragédies. Nous citerons la suivante : *Théramène* ou *Athènes sauvée*, St-Lô, an 4 (1796), qui offre, sous d'autres noms, le tableau du 9 thermidor, mais qui n'a pas été représentée.

VIEILLEVILLE (FRANÇ. DE SCEPEAUX, sire, et depuis maréchal de), né en 1509, se proposa pour modèle, dès son jeune âge, le *Chevalier sans peur et sans reproche*, et en approcha assez pour faire dire aux armées françaises : *Chateigneraye, Vieilleville et Bourdillon sont les trois hardis compagnons.* A la valeur la plus brillante, il joignait la prudence, l'habileté dans les affaires, l'équité, le désintéressement, et surtout une modération bien rare à cette époque. Il s'occupa constamment d'adoucir les rigueurs du connétable de Montmorenci, chargé de réprimer les troubles de la Guienne et de l'Angoumois, et offrit sa vaisselle pour aider le roi à s'emparer des Trois-Evêchés. Après avoir rendu d'importans services dans cette guerre, il fut un des principaux négociateurs du traité de Cateau-Cambresis, en 1559, et reçut le bâton de maréchal en 1562. Ce fut sur lui que Charles IX jeta les yeux pour remplir la charge de connétable, vacante par la mort de Montmorenci; mais le vieux guerrier refusa cette haute faveur. D'autres distinctions honorables le dédommagèrent de ce sacrifice volontaire, et il venait même de recevoir le roi dans son château de Duretal (1571), lorsqu'il m. empoisonné. Ses *Mém.*, écrits par Carloix son secrét., ont été pub. pour la prem. fois en 1757 en 5 v. in-12, commentés par le P. Griffet, jésuite. Ils ont été réimp. récemm. dans la collection de Petitot.

VIEIRA ou VIEYRA (SÉBASTIEN), jésuite et missionnaire portugais, né en 1570 à Castro d'Aire, diocèse de Lamego, prêcha pendant plusieurs ann. au Japon avec autant de zèle que de succès, y fut nommé vice-provincial et administrateur de l'évêché, et termina sa vie sur le bûcher du martyre en 1634. On a de lui quelques *Lettres* dans le *Recueil* des missions, année 1613. — Ant. VIEYRA jésuite et prédicateur portugais, l'un des plus féconds écrivains de sa nation, né à Lisbonne en 1608, m. au Brésil en 1697, avait signalé, pendant long-temps et à plusieurs reprises, son zèle apostolique dans cette contrée encore idolâtre, et avait réussi à civiliser plus de 600 lieues de pays et à y faire régner avec l'évangile les arts utiles et la liberté. Cette conduite ne manqua pas de lui faire des ennemis de tous les colons, qui le calomnièrent auprès du roi de Portugal. D'un autre côté, il mérita par ses vertus la haine des favoris d'Alphonse VI, fut emprisonné, persécuté, et ne vit son mérite apprécié dignement que par le pape Clément X, les cardinaux et la reine Christine, qui, dans un voyage qu'il fit à Rome, cherchèrent à lui faire oublier ses disgrâces par l'accueil le plus flatteur. Le Recueil des *OEuvres* du P. Vieyra, imprimé à Lisbonne de 1679 à 1718, forme 15 vol. in-4. Il a laissé en outre plusieurs ouvrages MSs. *V.* la *notice* très-détaillée que lui a consacrée son confrère le P. Oudin, dans les *Mém.* de Niceron, t. 34, p. 270-75.

VIEL ou DE VEIL (CHARLES-MARIE de), né à Metz, m. en Angleterre en 1680, suivant Moréri, avait été élevé dans la religion judaïque. Mais il se laissa convertir par Bossuet, et non content d'embrasser le catholicisme, voulut se faire religieux, entra d'abord chez les augustins, puis chez les chanoines réguliers de Ste-Geneviève. Tout ce beau zèle ne l'empêcha pas, non plus que les récompense ecclésiastiques qui en furent la suite, de passer en Angleterre en 1679, et d'y embrasser la communion anglicane. Ce ne fut même pas là son dernier mot en fait d'apostasie. Dès l'année suivante, il se fit anabaptiste, et épousa la fille d'un homme de cette secte. Viel avait eu de puissans amis, dont il s'aliéna le cœur par cette conduite. Il se vit obligé de chercher de faibles ressources dans l'exercice de la médecine. Nous citerons de lui : *Commentaire sur Joël*, Paris, 1676, in-12; *Explicatio litteralis duodecim prophetarum minorum*, Londres, 1680, in-8; *Acta SS. apostolorum, ad litteram explicata*, ibid., 1684, in-8. — VIEL ou de VEIL (LOUIS COMPIÈGNE de), frère du précédent, converti aussi par Bossuet, devint interprète du roi pour les langues orientales, et embrassa ensuite la religion protestante. Nous citerons de lui : *Catechismus Judæorum in disputatione et dialogo magistri et discipuli*, en hébreu et en latin, 1679; Franeker, 1690, in-8. — Un Fréd. RAGSTAT de *Weile*, rabbin allemand, dont Bayle fait mention, ne doit pas être confondu avec les précédens. Il quitta le judaïsme fort jeune encore pour embrasser la communion réformée, et pub. à l'âge de 25 ans, un livre contre les Juifs, intitulé : *Theatrum lucidum, exhibens verum Messiam, Dominum nostrum Jesum Christum, ejusque honorem defendens, contra accusationes Judæorum*, Amsterdam, 1671, in-12.

VIEL (ETIENNE-BERN.-ALEXANDRE), oratorien, né à la Nouvelle-Orléans en 1736, m. en 1821 au collége de Juilly, avait consacré plus de 30 années à l'éducation de la jeunesse. On doit citer sa traduction en vers latins du *Télémaque*, qui fut pub., aux frais de six d'entre ses anciens élèves, sous ce titre : *Telemachiados libri* XXIV, Didot, 1808, in-12.

VIEL (CHARLES-FRANÇOIS), architecte, né à Paris en 1745, m. dans la même ville en 1819, avait débuté dans la carrière de l'architecture par son magnifique projet d'un monument destiné à l'hist. naturelle. Les principaux travaux qu'il a exécutés sont le Mont-de-Piété, l'hôpital Cochin, le grand bâtiment de la Pitié, le grand amphithéâtre de l'Hôtel-Dieu et le grand égout de Bicêtre. Mais ce qui le distingue particulièrem. des autres architectes qu'a produits la France, c'est qu'il a su parler de son art en habile écrivain. Nous citerons de lui : *Lettre sur l'archit. des anciens et celle des modernes*, 1781-87, in-8; *Projet, Plan et Elévation d'un monum. consacré à l'hist. nat. dédié à M. le comte de Buffon*, 1780, in-4; *Principes de l'ordonnance et de la construct. des bâtim.*, t. 1er, 1797, t. 5e, 1814, etc. On trouve une *notice* nécrologique sur Viel dans les Annales des arts, 3e année, t. 5, no 6, 1820.

VIEL. V. STALPART et VIEIL.

VIELLART (RENÉ-LOUIS-MARIE), né à Reims en 1754, mort à Paris en 1809, avait été député par le tiers-état de sa province aux états-généraux, où il vota avec la majorité. Il avait rempli déjà plus. fonctions importantes dans la magistrature, lorsqu'après le 18 brumaire (oct. 1799) il fut nommé juge à la cour de cassation, puis président de la section criminelle. Après la promulgation des codes civil et criminel, à la rédact. desquels il avait eu beaucoup de part, il fut fait command. de la Lég.-d'Honn. et l'un des cinq inspect.-gén. de l'univ. Il n'a pub. que l'écrit suiv. : *Opinion présentée au comité des droits féodaux sur l'abolition des justices seigneuriales*, etc., 1790, in-8.

VIEN (JOSEPH-MARIE), peintre célèbre, né à Montpellier en 1716, m. à Paris en 1809, annonça de bonne heure de rares dispositions pour les arts du dessin. Il vint à Paris en 1741, y obtint, six mois après, une médaille d'encouragement, et se livra à un travail d'autant plus assidu qu'il avait besoin de son talent pour vivre. Son zèle infatigab. ne tarda pas à être récompensé par un 1er prix de peint. qui lui ouvrit la route de Rome. Incapable de rester un moment oisif, il fit, pendant la traversée, une superbe esquisse du massacre des Innocens, et, à peine arrivé dans la capitale des beaux-arts, il se livra avec passion à l'étude de l'antique et du modèle vivant. De retour à Paris, il fut reçu presque aussitôt à l'académie de peinture et de sculpture, d'abord comme agréé, puis comme académicien, enfin comme professeur. Plusieurs cours étrangères essayèrent en vain, par les offres les plus avanta-

geuses, de l'enlever à sa patrie. Il préféra l'admiration de ses concitoyens à toutes les promesses des souverains. Il devint bientôt le premier peintre d'histoire de son temps, malgré l'enthousiasme que montrèrent quelques contemporains pour l'exagération et le faux éclat de Doyen. Il fut nommé successivement recteur de l'acad. de peinture, membre de celle d'architecture et directeur de l'école française à Rome (1771). Il revint à Paris en 1781, et fut nommé premier peintre du roi en 1788. Mais la révolution lui enleva ses places et ses honoraires, et sans doute le fruit de ses épargnes serait devenu insuffisant pour soutenir sa famille sans la protection du premier consul qui l'appela au sénat-conservateur, et lui donna successivement les titres de comte et de commandant de la Légion-d'Honneur. C'est Vien qu'on doit considérer comme le régénérateur de la peinture en France. David et Vincent furent ses élèves et ne firent que continuer son ouvrage. Sans compter les dessins et les ébauches de ce grand artiste, on a compté de lui jusqu'à 179 tableaux, parmi lesquels nous citerons particulièrement : *la prédication de St Denis,* dans l'église de St-Roch ; *l'Ermite endormi ; St Louis remettant la régence à Blanche de Castille ; Hector excitant Pâris à s'armer pour la défense de Troie ;* les *Adieux d'Hector et d'Andromaque*. On a de lui en outre un bon nombre d'eaux-fortes. Une *notice* sur sa vie et ses ouv. a été insérée dans le *Magasin encyclopédique*, novembre, 1809. — VIEN (Mme Marie REBOUL), femme et élève du précéd., m. en 1805 à l'âge de 77 ans, excellait à peindre ce qu'on appelle si improprement la nature morte, les oiseaux, les coquillages, les fleurs.

VIENNE (JEAN de), amiral de France, né vers 1342, défendit Calais avec un courage admirable contre Edouard III en 1347 (*v.* EDOUARD III et EUSTACHE DE ST-PIERRE), se distingua dans toute cette guerre contre les Anglais, et fut nommé en récompense gouverneur de Honfleur en 1370, lieutenant de roi dans la Basse-Normandie, et enfin amiral de France. Il dirigea plusieurs expéditions sur les côtes de l'Angleterre en 1377, et y brûla plusieurs villes. Il eut quelques succès l'année suivante en Normandie, et se signala, en 1382, à la bataille de Rosbecq, gagnée sur les Flamands. Trois ans après, il fut chargé de mener aux Ecossais, alors en guerre avec les Anglais, des secours malheureusement trop faibles, qui ne purent obtenir aucun avantage. Le vieil et infatigable amiral porta ensuite ses armes en Espagne, et on le retrouve plus tard avec le duc de Bourgogne en Barbarie et au siége de Carthagène, puis en 1396, parmi les seigneurs français qui soutenaient le roi de Hongrie contre les Turks. Il m. la même année à la bataille de Nicopolis, où il commandait l'avant-garde.

VIENNE (GUILLAUME de), surnommé *le Sage*, né vers la fin du 14e S., de la même famille que le précédent, m. en 1434, servit avec beaucoup de zèle les ducs de Bourgogne Jean et Philippe, qui le comblèrent, surtout ce dern., de bienfaits et d'honneurs. Son attachement pour la maison de Bourgogne ne l'empêcha pas d'être nommé, en 1408, gr.-chambellan du dauphin de France, et d'obtenir plus tard le gouvernement du Languedoc. — V. DEVIENNE.

VIENNET (JACQUES-JOSEPH), né en Languedoc en 1754, m. en 1824, avait fait la guerre de sept-ans, et depuis lors avait vécu dans la retraite, quand, à l'époque de la révolution, il fut porté par le département de l'Hérault à l'assemblée législative, puis à la convention nationale. Il y parla peu, mais il montra une rare modération, et, dans le procès du roi, vota l'appel au peuple, la réclusion et le sursis. Entré au conseil des anciens en 1795, il se retira dans ses foyers en 1798. — Son frère, Esprit VIENNET, fut pendant 40 ans curé de la paroisse de St-Merry à Paris, prêta le serment à la constitution civile du clergé, et m. en 1796, fort regretté de ses paroissiens.

VIERA Y CLAVIJO (Don JOSEPH de), physicien et historien, né aux îles Canaries vers 1738, m. en 1799 en Espagne, où il avait été envoyé de bonne heure pour achever ses études, et où il avait embrassé l'état ecclésiastique, a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons, *Noticias de la historia general de las islas Canarias,* Madrid, 1772 à 1783, 4 vol. in-4 ; un *Poème didactique sur les vents non variables* en 4 chants, ibid., 1780, in-4 ; *Elémens de physique et de chimie,* ibid., 1784, in-4 ; *Hist. des îles Maïorque et Minorque,* ibid., 1789, in-8.

VIETE (FRANÇOIS), célèbre mathématicien, né à Fontenai-le-Comte en 1540, mort en 1603, est regardé comme l'un des principaux fondateurs de l'*Analyse mathématique.* C'est encore lui qui a enseigné la méthode pour construire géométriquement les équations. On lui doit aussi la géométrie des sections angulaires. C'est à tort qu'on a regardé Descartes comme le premier auteur de l'application de l'algèbre à la géométrie ; on peut en croire M. Fourier, qui attribue cette découverte à Viète. Un des grands services que rendit encore Viète à son pays, fut de découvrir la clé des caractères de convention que le gouvernem. d'Espagne employait alors pour sa correspondance secrète. Dans ses dernières années il voulut corriger le *Calendrier grégorien,* et en dressa un nouveau, accommodé aux fêtes et aux rites de l'église romaine, qu'il mit au jour en 1600 ; mais la cour de Rome rejeta ce travail, réellement utile. François Schooten, aidé de Jacques Golius et du P. Mersenne, a recueilli les ouvrages de Viète en 1 vol. in-folio, Leyde, 1646. On n'y trouve pas ceux qui ont pour tit. : *Canon mathematicus,* imprimé en 1579 ; *Harmonicum cœleste,* ni quelques autres *fragmens.*

VIEUSSENS (RAYMOND), médecin anatomiste, né dans un village du Rouergue en 1641, mort dans un âge avancé à Montpellier, appartient à l'école de cette ville, bien qu'il n'y ait rempli que les fonctions de médecin de l'hôpital de Saint-Eloy. On sait qu'il publia en 1715 son dernier ouvrage, le *Traité des liqueurs du corps humain,* Toulouse, 1 vol. in-4. Ses droits à une célébrité durable sont ses travaux névrographiques ; il les a consignés dans sa *Nevrographia universalis,* Lyon, 1685, qui, malgré ce titre ambitieux, n'offre que la description du cerveau, de la moëlle de l'épine et des nerfs de l'homme, mais incomparablement plus ample et plus fidèle que tout ce qu'on avait fait jusqu'à cette époque. La collection de ses *œuvres* a été publiée par son petit-fils, 1774, 4 vol. in-4.

VIEUVILLE (CHARLES, marquis de LA), surintendant des finances, né à Paris vers 1582, mort dans la même ville en 1653, suivit d'abord la carrière des armes, et devint premier capitaine des gardes-du-corps, maréchal-de-camp et lieutenant-général de la Champagne et du Rhetelois. La charge de grand-fauconnier de la couronne, qu'il obtint en 1612, lui permit d'approcher souvent de Louis XIII, dont il eut bientôt toute la confiance. Admis dans les conseils du monarque, il s'unit aux ennemis du surintendant des finances Schomberg pour le renverser, et fut nommé à sa place (1623) ; mais il ne tarda pas à s'apercevoir que les revenus étaient loin d'égaler les dépenses, et il résolut de réduire les grosses pensions, accordées presque toujours à la faveur et à l'intrigue. La fureur des courtisans, qui se répandit en invectives et en pamphlets et qui ne l'effraya pas d'abord, lui fit sentir plus tard la nécessité de s'assurer la protection de la reine. Il dut, pour cela, favoriser l'entrée au conseil du cardinal de Richelieu, qu'il n'aimait pas, et qui le força bientôt de donner sa démission (1624). Après avoir subi une captivité de 13 mois au château d'Amboise, La Vieuville parvint à s'évader, et se retira sur le territoire étranger. Il obtint cependant en 1626 la permission de rentrer en France ; mais, ayant pris part aux intrigues dirigées contre le premier mi-

nistre, il crut prudent d'aller rejoindre Gaston à Bruxelles en 1631. Il fut condamné à mort l'année suivante par arrêt d'une chambre de justice établie à l'Arsenal, et ses biens furent confisqués. Il revint à Paris sous Louis XIV, fut réintégré dans ses biens, ses honneurs et ses emplois, par un arrêt du parlement (1643), et reçut en 1651 le titre de duc et pair et la direction des finances; mais il ne vécut pas assez pour réaliser les plans par lesquels il s'était engagé à rétablir le crédit sans impôts onéreux. Il laissa toutefois la réputation d'un ministre habile et surtout très-désintéressé.

VIEUVILLE (le chevalier de La), de la même famille que le précédent, né en Bretagne vers 1760, était capitaine dans les gardes-françaises, lorsqu'il émigra en 1790. Il fit la campagne de l'armée des princes en 1792, et passa en Angleterre et de là en Bretagne, où il débarqua avec Tinténiac en 1794. Il ne réussit guère dans les diverses entreprises dont on le chargea, et fut tué en 1796 dans une action qui s'engagea, dans la forêt de Villequartier, entre les républicains et un détachement de royalistes.

VIEUVILLE. V. Vignacourt.

VIÉVILLE. V. Lecerf et Poullin.

VIEYRA. V. Vieira.

VIGAND (Jean), théologien de quelque réputation parmi les luthériens et disciple de Luther et de Mélanchthon, né à Mansfeld en 1523, m. en 1587, a laissé un ouvrage de botanique, intitulé *Catalogus herbarum in Prussiâ nascentium*, etc., et beaucoup d'écrits théologiques.

VIGANO (Salvator), maître de ballets, né à Naples en 1769, mort à Milan en 1821, dansa successivement à Rome, à Florence, à Madrid, à Lond., où il reçut d'utiles avis de Dauberval et de Vestris, à Paris, à Bordeaux, où il fit représenter le premier ballet de sa composition, la *Fille mal gardée*, à Vienne, à Berlin, à Dresde. Il donna au théâtre de Vienne plusieurs ballets, entre autres son *Prométhée*. De retour en Italie, il y dansa dans plusieurs grandes villes, et y fit représenter aussi quelques ouvrages; mais enfin il se fixa à Milan, et s'y consacra exclusivement à la composition. Grâce à sa bonne direction et à ses pantomimes intéressantes, le ballet du grand théâtre de Milan devint un des premiers de l'Italie.

VIGAROUS (Barthélemi), habile chirurgien, né à Montpellier en 1725, mort en 1790, fut nommé successivement dans sa ville natale premier chirurgien interne de l'Hôtel-Dieu, démonstrateur d'anatomie à la faculté de médecine, professeur aux écoles de chirurgie, membre de la société royale des sciences, l'un des chirurgiens en chef du principal hospice civil, et chirurgien-major de l'hôpital militaire. On cite de lui : *OEuvres de chirurgie pratique, civile et militaire, de Barthélemi Vigarous*, Montpellier, 1812, in-8. — Vigarous (François), frère puîné du précédent, et docteur en médecine dans la même faculté, fut pourvu en 1776 d'une chaire qu'il remplit honorablement, et m. en 1792.

VIGÉE (Louis-Guill.-Bern.-Etienne), homme de lett., né à Paris en 1755, m. dans la même ville en 1820, s'était fait connaître, avant la révolution, par un grand nombre de *poésies* fugitives insérées dans divers recueils périodiques, et avait été secrétaire du cabinet de Madame. Emprisonné sous le règne de la terreur, puis rendu à la liberté après le 9 thermid., il célébra souvent et avec enthousiasme le jeune vainqueur de l'Italie, et ne lui retira son tribut d'encens ni sous le consulat ni sous l'empire. Il fit après La Harpe, mais non avec le même succès, un cours public de littérature à l'Athénée. Il montra du moins un talent remarquable comme lecteur. Il fut nommé en 1814 lecteur du roi, et dès-lors il voua sa muse au culte de la nouvelle dynastie. Cependant il n'eut jamais assez de voix pour entrer à l'académie française, et il s'en vengea par des *épigrammes*. Sans parler de sa coopération aux *Veillées des muses*, à l'*Almanach des muses*, et à la *nouv. Biblioth. des romans*, nous citerons de lui : *les Aveux difficiles*, 1783, in-8; *l'Entrevue*, id. (ces deux coméd. ont été réimp. en 1824 dans la *Bibliot. dram.* de MM. Ch. Nodier et P. Lepeintre); *la Belle-Mère ou les Dangers d'un second mariage*, coméd., 1788, in-8; *le Pour et le Contre, dialogue religieux, moral, politique et littér.*, 1818, in-8. M. le baron de Ladoucette avait annoncé en 1822 une édit. complète des *OEuvres* de Vigée; augmentée de son *Cours de littérature*. On trouve des *notices* sur cet écrivain dans l'*Annuaire nécrologique* et dans la *suite* du *Répertoire du Théâtre-Franç.*, t. 23, p. 83-85.

VIGENÈRE (Blaise de), traducteur estimé dans son temps, né en 1523 à Saint-Pourçain, dans le Bourbonnais, m. à Paris en 1596, à l'âge de 73 ans, des suites d'une débauche, a perdu toute sa réputation, parce qu'il n'a point connu le véritable génie de la langue française. Ses traductions, si vantées par les contemporains, sont écrites d'un style barbare. Quant aux *notes* dont il les a accompagnées, elles prouvent, il est vrai, beaucoup d'érudition. Parmi ses traductions, nous citerons celles des *Chroniques et Annales de Pologne*, d'Herbert de Fulstein, Paris, 1573, in-4; des *Commentaires* de César, ibid., 1476, in-fol. et in-4; des *Dialogues sur l'amitié* de Platon, Cicéron et Lucien, ibid., 1575, in-4. Parmi ses ouvrages originaux, on distingue : *Traité des comètes ou étoiles chevelues, apparaissantes extraordinairement au ciel, avec leurs causes et effets*, Paris, 1578, in-8, rare; *Traité des chiffres ou secrètes manières d'écrire*, ibid., 1586, in-4, rare. *Voy.* les *Mémoires* de Niceron, t. 16, p. 26-37, et t. 20, p. 94.

VIGER (François), en latin *Vigerius*, jésuite, né à Rouen, où il mourut en 1647, a laissé une excellente traduction latine des livres de la *Préparation évangélique* d'Eusèbe, avec des *notes*, Paris, 1628, 3 vol. in-fol.; et un traité *de Idiotismis præcipuis linguæ græcæ*, 1632, in-12; Leyde, 1766, in-8; Leipsig, 1802; Oxford, 1813, 2 parties in-8.

VIGIER (Gérard), carme déchaussé, mort en 1638, a laissé, entre autres écrits, l'*Histoire parénétique des trois saints protecteurs de la Haute-Auvergne, avec quelques remarques sur l'histoire ecclésiastique de cette province*, Paris, 1636, in-8. — Vigier (Jean), avocat au parlement de Paris, mort vers 1648 dans un âge très-avancé, est connu par un bon *Commentaire sur la coutume d'Angoumois et d'Aunis*, publié en 1650, dont la 2e édit., donnée par son petit-fils, François Vigier, Angoulême, 1720, in-folio, est augmentée de *notes* intéressantes. — Un autre Jean Vigier, médecin de Castres et qui florissait vers la même époque, avait étudié avec assez de fruit les auteurs grecs, arabes et latins qui ont traité de la science. Il a publié, entre autres ouvrages, les *Aphorismes d'Hippocrate, traduits en françois, enrichis de très-belles et riches notes et comment.*, etc., Lyon, 1620, in-12; *la grande Chirurgie des ulcères*, etc., in-4, ibid., 1656, 1659. On a recueilli ses opuscules de chirurgie sous le tit. d'*Opera med.-chirurg., in quibus nihil desiderari potest*, etc., La Haye, 1659, in-4. — François-Antoine Vigier, oratorien, né vers la fin du 17e siècle, fit des *conférences* sur l'histoire ecclésiastique avec un grand succès, d'abord à Tours et ensuite au séminaire de Saint-Magloire de Paris. Il composa un nouveau *Bréviaire* pour le diocèse de cette ville, et le publia en 1736. Cet ouvrage, qui fut reçu parfaitement du public, mais qui essuya les critiques amères de quelques théologiens, a été adopté successivement par la plupart des évêques, avec un petit nombre de *variations* relatives aux localités, de sorte qu'il est devenu d'un usage presque général, et qu'on pourrait le qualifier, selon M. Tabaraud, de *Bréviaire gallican*. On doit encore au P. Vigier le *Martyrologe* de Paris, et en grande partie les *Bréviaires* de Vienne et d'Albi. Devenu assistant du P. de La Valette, général de

l'Oratoire, il entra dans toutes ses vues de pacification pour faire recevoir la constitution *Unigenitus*.

VIGILANCE (VIGILANTIUS), le premier hérésiarque qu'aient produit les Gaules, naquit, suivant la plus commune opinion, au bourg de Calaguri, dans le pays de Comminges après la prem. moitié du 4e S. De retour dans les Gaules, après un voyage aux saints lieux, où il n'avait pas obtenu l'estime de St Jérôme, il tint des discours peu mesurés contre cet illustre docteur, parla et écrivit contre le culte qu'on rendait aux martyrs et à leurs reliques, attaqua les miracles qui se faisaient à leurs tombeaux et l'usage de leur adresser des prières, et condamna les jeûnes, les veilles, le célibat des clercs, la profession monastique, les aumônes qu'on distribuait aux pauvres et celles qu'on envoyait à Jérusalem. St Jérôme le combattit, d'abord par des lettres, puis par un traité particulier qu'il fit répandre dans les Gaules. Depuis cette époque, il ne fut plus question des erreurs de Vigilance : on présume même qu'il les abjura ; car, au rapport de Gennade, l'évêque de Barcelone lui confia le soin d'une église de son diocèse.

VIGILANCE (PUBLIUS), savant recommandable, né à Strasbourg vers la fin du 15e S., professa la poésie, la philosophie et la littérature grecque et latine, pendant plusieurs années, à Francfort-sur-l'Oder; mais, dans un voyage qu'il entreprit pour rechercher les monumens des lettres anciennes, il fut assassiné près de Ravensbourg, en Souabe, en 1512. On a de lui un *recueil* d'épigrammes et de poésies div., et quelq. autres écrits peu importans.

VIGILE, pape, né à Rome, fut élevé sur le saint-siége en 537, du vivant même de St Silvère, après la mort duquel cette élection si irrégulière fut confirmée (538), du moins par le silence du peuple romain. Le nouveau pontife devait son élévation à l'impératrice Théodora et aux autres chefs du parti des acéphales (*sans tête*), qui croyaient pouvoir l'employer facilement à combattre le concile de Chalcédoine. Des historiens ont même avancé que, pour en faire un instrument plus docile, l'impératrice lui avait promis 700 livres d'or : mais la fermeté avec laquelle il s'opposa aux projets des Orientaux rend fort douteux ce marché prétendu. On exigeait de lui qu'il condamnât les *trois Chapitres* (c'étaient trois ouvrages de Théodore de Mopsueste, Théodoret et Ibas, qui n'avaient pas été expressément condamnés par le concile de Chalcédoine, mais qui étaient plus ou moins empreints des erreurs de Nestorius et d'Eutychès, sur le mystère de l'incarnation et sur l'union des deux natures en J.-C.). Comme il ne se pressait pas d'obéir, il reçut l'ordre de se rendre à Constantinople. Arrivé dans cette ville, il eut lieu d'être mécontent de Justinien, qui avait déjà condamné les *trois Chapitres*, ainsi que de Théodora et de Mennas, patriarche de Constantinople, qui avait souscrit à la décision impériale. Il excommunia ces deux derniers, qu'il savait être les ennemis les plus acharnés du concile de Chalcédoine, et généralement de tous les actes dans lesquels l'opinion des Occidentaux avait triomphé. Il fut bientôt obligé de révoquer cette sentence, et en vint même jusqu'à condamner, par un écrit qu'il appela *judicatum*, les *trois Chapitres*, *sans préjudice du concile de Chalcédoine*, et sous la condition qu'il n'en serait plus parlé à l'avenir. Mais cette manière d'éluder la question, quoique honorable pour le caractère pacifique de Vigile, ne satisfit ni les Orientaux ni les Occidentaux. Des évêques se séparèrent de sa communion, d'autres l'excommunièrent dans un concile particulier, d'autres encore refusèrent de se rendre à un concile général, qui paraissait être le seul moyen de calmer l'effervescence des esprits. Enfin, après avoir essuyé les traitemens les plus humilians, et même les persécutions les plus atroces, Vigile fut réduit, pour faire cesser le scandale d'une si funeste division, à déclarer publiquement qu'il adhérait à la décision du concile de Constantinople, qui avait été tenu sans sa participation, et qui, tout en prononçant les anathèmes contre les auteurs des *trois Chapitres*, avait renouvelé l'expression de son respect et de son attachement à la doctrine des quatre grands conciles précédens, dont celui de Chalcédoine était le dernier. Cette affaire difficile étant ainsi terminée, Vigile se mit en route pour l'Italie ; mais il mourut à Syracuse en 555. On peut dire qu'il rendit un gr. service à la religion en défendant avec tant de courage la sainteté de l'un des plus célèbres conciles et la mémoire de son auteur, St Léon, l'un des plus grands papes qu'ait eus l'Eglise. *Voyez* Fleury, *Histoire ecclésiastique*.

VIGILE, évêque de Tapse, en Afrique, fut enveloppé dans la persécution d'Huneric, roi des Vandales, vers l'an 484. Il avait composé plusieurs ouvrages contre les ariens, les nestoriens et les eutychiens ; mais comme il les publia pour la plupart sous le nom des PP. de l'Église qui avaient vécu avant lui, l'on a encore quelques doutes sur l'authenticité de ceux que lui attribuent les critiques modernes. Le P. Chifflet (Pierre-François), de la société de Jésus, a donné une bonne édition des *Œuvres de Vigile* de *Tapse* dans un recueil intit. : *Victoris Vitensis* et *Vigilii Tapsensis Opera*, Dijon, 1664, in-4. — VIGILE, évêque de Trente, sous le nom duquel on a imprimé quelquefois, mais à tort, les cinq livres contre *Eutychès*, qui sont de Vigile de Tapse, porta les lumières de la foi dans les montagnes des Alpes, et y fut assommé à coups de pierres par les idolâtres vers l'an 400 ou 405, sous le consulat de Stilicon.

VIGINTIMILLIUS. V. VINTIMILLE.

VIGLIUS, célèbre jurisconsulte du 16e S., né à Zuichem, dans les Pays-Bas, professa pendant deux ans à l'université de Bourges, et, après avoir voyagé en Allemagne et en Italie, se fit prêtre, et fonda un hôpital dans le lieu de sa naissance et un beau collége à Louvain. Il remplit plusieurs fonctions importantes dans sa patrie, et mourut à Bruxelles en 1577, à l'âge de 70 ans. Il avait publié à Bâle les *Institutes* de Justinien, et fait imprimer à Padoue des *notes* sur le titre *des Testamens*. Un *mémoire* qu'il avait laissé sur sa vie a été pub. dans les *Analecta belgica*, par Papendrecht.

VIGNACOURT (MAXIMILIEN de), littérateur, né à Arras vers 1560, mort à Louvain en 1620, fut chargé de diverses missions en France, en Espagne et dans les Pays-Bas. Nous citerons de lui : *Discours sur l'état des Pays-Bas*, Arras, 1593, in-8. Δετύωσις *in res belgicas anni* 1598, Anvers, in-4, même année. — VIGNACOURT ou WIGNACOURT (Alof de), 53e grand-maître de l'ordre de Malte, succéda à don Martin Garcez dans cette haute dignité en 1601. Quoiqu'il eût souvent à rétablir la paix entre les chevaliers des différentes langues et à défendre leurs priviléges contre divers princes, et même contre la cour de Rome, il accrut la marine de l'ordre, répara les fortifications de Gozo et celles de la petite île de Comino, et fit construire le magnifique aquéduc qui s'étend de la cité Notable à la cité Valette. Il mourut en 1622, à l'âge de 75 ans. — VIGNACOURT (Pierre-Adrien de), neveu du précédent, élu 62e grand-maître en 1690, et mort en 1697, à l'âge de 79 ans, se fit aimer des chevaliers et des habitans; mais on lui reproche beaucoup de faiblesse. Malte lui dut plus. établissemens utiles. *Voyez* Vertot, *Histoire de Malte*. — Adrien de LA VIEUVILLE, comte de VIGNACOURT, littérateur, de la même famille que les précédens, fut reçu chevalier de Malte en 1692, et m. en 1774, après avoir été commandeur de son ordre et prieur de Champagne. On citera de lui : *la Comtesse de Vergy*, nouvelle historique, galante et tragique, Paris, 1722, in-12, souvent réimp. : *Adèle de Ponthieu*, nouvelle historique, ibid., 1723, 2 vol. in-12; *Mémoires de madame de Saldaigne*, écrits par elle-même, Londres (Paris), 1745, 2 vol. in-12.

VIGNATE (Jean de), gentilhomme de Lodi, profita de l'anarchie causée en Lombardie par la mort de Jean-Galéas Visconti pour s'emparer, en 1404, de la souveraineté dans sa patrie. Plus tard, il se fit aussi décerner la seigneurie de Plaisance; mais l'empereur Sigismond l'obligea ensuite d'y renoncer, en le confirmant toutefois dans la possession de Lodi. Vignate commit l'imprudence de se rendre à Milan, en 1416, sur l'invitation du duc Philippe-Marie, avec lequel il avait fait alliance, mais qui le fit saisir et enfermer dans une cage de fer, où on le trouva mort quelques jours après. Lodi se soumit alors au duc de Milan. — Vignate (Ambroise), jurisconsulte, né à Lodi en 1560, publia div. *traités* sur l'hérésie et sur l'usure. — Vignate (Louis), aussi jurisconsulte, né dans la même ville vers la fin du 16e S., publia quelques écrits peu importans sur le droit canon.

VIGNAU (le sieur des JOANOTS du) resta neuf ans à Constantinople ou dans diverses contrées de l'empire othoman, comme secrétaire de l'ambassade française, s'y rendit très-habile dans la connaissance des langues orientales, et y découvrit les causes de la décadence imminente de la Porte, qui était encore un secret pour presque toute la chrétienté. On a de lui : *Etat présent de la puissance othomane, avec les causes de son accroissement et de sa décadence*, etc., Paris, 1687, in-12; *le Secrétaire turc, contenant l'art d'exprimer ses pensées sans se voir, sans se parler et sans s'écrire, avec plusieurs particularités du sérail*, etc., 1618, in-12. — Jean du Vignau, sieur de Warmion-Bourdeleus, a laissé : *la Délivrance de Jérusalem, mise en vers françois de l'italien de T. Tasso*, ibid., 1595, in-12.

VIGNE (André de La), poète français, m. vers 1527, à l'âge d'environ 70 ans, avait été secrétaire du duc de Savoie, puis de la reine Anne de Bretagne, et avait eu le titre d'orateur du roi Charles VIII, qu'il accompagna dans son expédition de Naples (1493). Nous citerons de lui : *le Vergier d'honneur, de l'entreprise et voyage de Naples*, etc., Paris, sans date, in-fol., gothique. Quelques-unes des pièces contenues dans ce *Vergier d'honneur* ont été réimprimées séparément, par exemple, *la Louange des rois de France*, Paris, 1508, in-8, et le *Journal du voyage de Naples*, par extraits, dans le *Recueil des écrivains de l'histoire de Charles VIII*, Paris, 1617, in-4, et 1684, in-folio. — Vigne (Jacques), avocat à Bordeaux vers la fin du 16e S., a laissé : *Paraphrasis ad consuetudinem Santangeliacam*, pub. par son fils, 1687, in-4.

VIGNE (Michel de La), médecin, né en 1588 à Vernon, en Normandie, m. en 1648, fut le médecin de Louis XIII, qui n'en voulut point d'autre dans sa dernière maladie. En qualité de doyen de la faculté de Paris, La Vigne plaida pour elle contre les médecins étrangers, et obtint en sa faveur un arrêt de la grand'chambre du parlem. en 1644. Ses deux plaidoyers furent imprimés sous ce titre : *Orationes duo adversùs Th. Renaudot et medicos extraneos*, Paris, 1644, in-4. — Vigne (Michel de La), fils du précédent, et médecin aussi, mais assez médiocre, a laissé la *vie* de son père, et, en outre, *Diæta sanorum, sive Ars sanitatis*, Paris, 1671, in-12. — Vigne (Anne de La), sœur du précédent, née à Paris en 1634, m. en 1684, a laissé des *vers* gracieux et faciles, mais qui manquent quelquefois d'harmonie et de coloris. On en trouvera dans les *Vers choisis* du P. Bouhours, dans le *Parnasse des dames* par Sauvigny, et dans un petit vol. in-8 impr. à Paris en 1673. — Vigne (Claude de La), de Frécheville, petit-neveu de la précéd., né à Paris en 1695, s'y fit recevoir docteur en 1719, fut nommé médecin du roi en 1726, obtint trois ans après l'agrément de la charge de médecin ordinaire de la reine, plus tard la survivance d'Helvétius, et mourut en 1758, regretté de tous ses confrères. Il a laissé MSs. un *Traité des plantes*, un autre des *fièvres*, une *Physique générale et particulière du corps humain*, et un *Traité des maladies*, latin et français.

VIGNES (Pierre des). V. Pierre.

VIGNEUL-MARVILLE. V. Argonne.

VIGNIER (Nicolas), médecin, né à Troyes en 1530, embrassa de bonne heure le calvinisme, fut obligé de se retirer à Bar-sur-Seine, puis en Allemagne, revint ensuite en France, et, étant rentré dans la communion catholique, fut fait médecin de Henri III, historiographe de France et conseiller-d'état. Il mourut à Paris en 1596, laissant, entre autres ouvrages : *rerum burgundiarum Chronicon*, depuis 408 jusqu'en 1482, Bâle, 1575, in-4; *Sommaire de l'histoire des François*, Paris, 1579, in-f. — Vignier (Nicolas), fils du précéd., fut ministre de l'église réformée de Blois, et rentra, sur la fin de ses jours, dans le sein de l'église catholique. On a de lui plusieurs ouvrages ascétiques et de controverse dont on trouve les titres dans les *Mémoires* de Niceron, t. 42. — Vignier (Jérôme), fils du précéd., né en 1606 à Blois, opéra la conversion de son père, en rentrant lui-même dans la religion catholique. Il se fit admettre dans la congrégation de l'Oratoire en 1630, gouverna plusieurs établissem. avec succès, et finit par se fixer, en 1648, dans le séminaire de St-Magloire, où il m. en 1661. Ses relations avec la famille de Gondi, et l'édition qu'il donna de quelques ouvrages inédits de St Augustin sous le titre de *Sancti Augustini operum Supplementum* (1654, 2 vol. in-fol.), lui attirèrent quelques désagrémens. Nous citerons de lui : *véritable Origine des maisons d'Alsace, de Lorraine, d'Autriche*, etc., Paris, 1649, in-fol., dont Jean-Jacques Chifflet donna une traduction latine l'année suivante, à Anvers, sous le titre de *Stemma austriacum*. — Vignier (Jacques), jésuite, né à Bar-sur-Seine, de la même famille que les précédens, mort à Dijon en 1669, a laissé quelques ouvrages de dévotion et beaucoup d'écrits historiques; mais ceux-ci n'ont pas été imprimés. Il avait préparé une histoire du diocèse de Langres qui est restée MSte. dans la bibliothèq. du collége de Dijon. Il en a paru un abrégé sous le titre de *Chronicon lingonense*, Langres, 1665, in-8. — Vignier (Henri), oratorien, né à Bar-sur-Seine en 1641, de la même famille que les précédens, mort à Paris, dans la maison de St Honoré, en 1707, a laissé des *Exercices de piété*, 1703, in-12; etc. — Un autre Vignier fit imprimer à Saumur (1676 et 1684) un ouvrage intitulé *le Château de Richelieu*.

VIGNOLE (Jacq. BAROZZIO, plus connu sous le nom de), architecte célèbre, né à Vignole, petite ville du duché de Modène, en 1507, mort à Rome en 1573, est le premier qui ait fixé les règles du goût en architecture. Après s'être appliqué quelque temps à la peinture, dans sa patrie, sans beaucoup de succès, il fit le voyage de Rome, et se livra, dans cette capitale des arts, à une étude approfondie des principes et de la manière des anciens. Il vint séjourner en France deux ans, et y fit quelques travaux peu remarquables : mais, de retour en Italie, il construisit plusieurs ouvrages importans à Bologne, à Parme, à Pérouse, à Rome. Son chef-d'œuvre fut le palais de Caprarola, monument admirable qu'il éleva, par ordre du cardinal Alexandre Farnèse, sur le sommet d'une colline environnée de précipices. Ce fut lui qui donna les dessins du palais de l'Escurial, et il l'emporta dans cette occasion sur 22 autres architectes, les plus célèbres de son temps, qui concoururent avec lui. Il avait écrit, entre autres ouvrages, et dès son début dans la carrière des arts, un *Traité de la perspective*, devenu classiq., qui a été commenté par Ignazio Dante en 1583, et un *Traité des cinq ordres*, traduit et commenté par Daviler, Paris, 1691, 3 vol. in-4, et 1738, 2 v. grand in-8. L'édition de ses *OEuvres complètes* a été commencée à Paris, en 1815, par MM. Lebas et de Bret, in-fol., fig.; il n'en a paru que 14 livrais. *Voyez*, pour plus de détails, la *Vie de Vignole*,

qui se trouve en tête du *Cours d'architecture*, pub. à Paris en 1738, gr. in-4, par l'imprim. Mariette.

VIGNOLES. V. DESVIGNOLES et LAHIRE.

VIGNOLI (JEAN), archéologue et numismate, né vers 1680 à Petigliano, ville de Toscane, embrassa l'état ecclésiastique, fut nommé bibliothécaire du Vatican en 1720, et mourut à Rome en 1753, laissant quelques ouvr. qui ont suffi pour le placer au rang des plus savans antiquaires de l'Italie. Nous citerons : *Dissertatio de columnâ imperatoris Antonini Pii, unà cum antiquis inscriptionibus*, etc., Rome, 1705, in-4; *antiquiores pontificum Denarii*, ibid., 1709, in-4, fig.; nouvelle édit. revue et augmentée d'un tiers, par Ben. Floravantes, ou plutôt Fioravanti, ibid., 1734, in-4.

VIGNOLLE (le comte MARTIN de), général français, né à Massilargue, village du Languedoc, en 1763, était capitaine à l'époque de la révolution, dont il adopta les principes, fut nommé adjudant-général en 1794, et sous-chef de l'état-major de Bonaparte en 1796. Devenu général de brigade sur la demande du jeune vainqueur de l'Italie, et en récompense de sa brillante conduite, il resta en Italie après le traité de Campo-Formio, et y remplit successivement les fonctions de chef d'état-major et celles de ministre de la guerre de la république cisalpine. Les nouveaux services qu'il rendit à la reprise des hostilités, en 1799, le firent appeler par Berthier, ministre de la guerre en France, au poste de secrétaire-général. Il suivit bientôt après Bonaparte en Italie, et y fut chargé de réorganiser la république lombarde. Général de division en 1803, et en même temps chef d'état-major de l'armée de Hollande, il remplit les mêmes fonctions, sous Eugène Beauharnais, à l'armée d'Italie, qu'il ramena en France, en 1814, après la chute de Bonaparte. Il fut employé par Louis XVIII, vécut dans la retraite pendant les cent-jours, et fut récompensé plus tard de son inaction prudente par le commandement de la 18e division militaire, la préfecture de la Corse, le titre de conseiller-d'état et une place à la chambre des députés, dont il faisait partie lorsqu'il mourut, en 1824. On a de lui un *Précis historique des opérations de l'armée d'Italie en* 1813 *et* 1814, Paris, 1817 et 1818, in-8. Il a laissé MS. un *Précis historique de la campagne de* 1809.

VIGO (JEAN de), célèbre chirurgien, né à Gênes vers la fin du 15e S., fut appelé à Rome, en 1503, par le pape Jules II, qui le nomma son médecin. On a de lui : *Practica in arte chirurgicâ copiosa, continens novem libros*, Rome, 1514, in-f., réimp. plus de 10 fois, et trad. en presque toutes les langues; la traduction française a pour tit. : *Pratiques de chirurgie de très-excellent docteur en médecine Jean de Vigo*, 1530, in-fol. On cite aussi son petit traité *de Morbo gallico*, 1518.

VIGOR (SIMON), archevêque de Narbonne, né à Evreux au commencement du 16e siècle, m. à Carcassonne en 1575, avait assisté au concile de Trente en qualité de théologien du roi de France, et s'y était fait remarquer par son érudition. Il avait rempli plusieurs fonctions importantes dans l'église avant d'être élevé sur le siége de Narbonne, et avait montré pour la religion catholiq. un zèle qui produisit quelques conversions, mais qui passerait aujourd'hui pour de l'intolérance. Nous citerons de lui : *Oraison funèbre d'Elisabeth de France, reine d'Espagne*, Paris, 1568, in-8, et des *sermons*, qui, malgré leur faiblesse, ont été réimprimés en 1584, in-4, et en 1597, même format. — VIGOR (Simon), neveu du précédent et conseiller au grand-conseil pendant 39 ans, mort en 1624 à l'âge de 68 ans, fut un défenseur zélé des prérogatives de l'église gallicane. Nous citerons de lui : *de l'Etat et du Gouvernement de l'église, divisé en 4 livres : 1o de la Monarchie ecclésiastique; 2o de l'Infaillibilité; 3o de la Discipline ecclésiastiq.; 4o des Conciles*, in-8, réimp. avec 3 autres écrits du même auteur sur les mêmes matières, Paris, 1683, 1 vol. in-4.

VIGOR (mistress), dame anglaise, m. à Windsor en 1783, à l'âge de 84 ans, avait eu deux maris av. d'épouser William Vigor, de la secte des quakers. Le premier était consul-général en Russie, et le second était résident près de cette même cour. Elle dut à sa position favorable et à son talent pour observer, les détails vraiment curieux qu'elle a consignés dans ses *Lettres d'une dame qui a résidé pendant un grand nombre d'années en Russie à son amie, en Angleterre, accompagnées de notes historiques*, Londres, 1775, 1 vol. in-8.

VIGOUREUX (LA), fameuse empoisonneuse et sorcière, fut brûlée en place de Grève avec Le Voisin et d'autres complices, après que le jugement de la marquise de Brinvilliers eût mis la justice sur les traces de ces misérables. V. VOISIN.

VIGUERIE (PIERRE), né à Carcassonne vers le milieu du 18e siècle, mort en 1813, avait donné en 1805 le prem. volume d'une compilation indigeste, qu'il prétendait être l'hist. de sa ville natale. Deux autres volumes sont restés manuscrits, et il est probable qu'ils ne verront jamais le jour. — VIGUERIE (Jean), chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Toulouse, né en 1745, mort en 1802, a laissé des *Observations anatomico-chirurgicales sur les fractures, sur la réductibilité du sac herniaire*, etc.

VIGUIER (PAULE de), plus connue sous le nom de *la belle Paule*, qu'elle avait reçu à l'âge de 14 ans du galant François Ier, était né à Toulouse en 1518. Elle épousa, pour obéir à ses parens, le sire de Baynaguet, conseiller au parlement de Toulouse, qui la laissa veuve peu d'années après; ce qui lui permit de donner sa main à Philippe de La Roche, baron de Fontenille, qu'elle avait distingué même av. son premier mariage. Elle vécut heureuse avec cet époux de son choix, et se conserva long-temps belle. Elle aimait les lettres, et il est resté quelques *vers* de sa composition, qui ne manquent ni de facilité ni d'élégance. Sa maison, qui était devenue comme le temple des arts et le rendez-vous des personnages les plus illustres de l'époque, fut respectée des deux partis dans les troubles des guerres civiles. La marquise de Lambert rapporte que la ville de Toulouse fit un procès à *la belle Paule*, pour la contraindre de se montrer à son balcon au moins 2 fois par semaine. Le peuple se serait soulevé, s'il eût été plus long-temps sans la voir. Elle mourut en 1610. Gabriel de Minut, baron de Casteras, sénéchal de Rouergue, a pub. sur elle un ouvrage bizarre, intitulé *de la Beauté, discours divers, pris sur deux belles façons de parler, desquelles le grec et l'hébreu usent, l'hébreu* TOB, *et le grec* CALON, *l'agathon, voulant signifier ce qui est naturellement beau et naturellement bon, avec la* PAULE-GRAPHIE, ou *Descript. des beautés d'une dame toulousaine, nommée* la belle Paule. L'auteur décrit toutes les beautés du corps de la belle Paule, sans en excepter une seule.

VIGUIER (PIERRE-FRANÇOIS), orientaliste, né à Besançon en 1745, entra dans la congrégation de Saint-Lazare, et fut envoyé par ses supérieurs, en 1772, sur la côte d'Alger, où il se voua tout entier au soulagement des esclaves chrétiens. Nommé préfet apostolique à Constantinople, il se rendit dans cette ville en 1783, et ne cessa, pendant 16 ans, de travailler avec zèle au maintien de la foi catholique en Orient. De retour en France vers 1802, il fut chargé quelque temps de la direction des dames de la Charité, et mourut à Paris en 1821. Nous citerons de lui : *Elémens de langue turque*, Constantinople, 1790, in-4; *de la Distinction primitive des psaumes, en monologues et en dialogues*, etc., nouvelle trad., accompagnée de *notes*, Paris, 1806 et 1807, 2 vol. in-12; réimp. sous ce tit. : *Exposition du sens primitif des psaumes*, etc., ib., 1818-19, 2 vol. in-8.

VILARIS (MARC-HILAIRE), pharmacien et chimiste, né à Bordeaux en 1720, reçut des leçons du célèbre Rouelle à Paris, fut employé ensuite pendant quelque temps dans les hôpitaux de l'armée de Hanovre, revint dans sa ville natale, où il se fit recevoir

apothicaire en 1748, et où il mourut en 1792. On lui doit la découverte du *kaolin*, qui détermina l'établissement de la manufacture de porcelaine de Limoges. Ce fut lui encore qui imagina de préparer les viandes pour les voyages de long cours, en employant le procédé de la dessication ; mais des difficultés sans nombre s'opposèrent à l'exécution de tous ses projets, et lui firent passer les dernières années de sa vie dans le découragement. On trouvera le résultat de ses travaux dans les *recueils* de l'académie de Bordeaux, dont il était membre, et une *notice* sur lui dans le *Magasin encyclopédique*, 1798, III, 54-61.

VILATE (JOACHIM), l'un des agens du comité de salut public, né en 1768 à Ahun, petite ville du Limousin, avait été d'abord professeur à Guéret et à Limoges. Il vint à Paris en 1792, et montra un zèle ardent pour le parti le plus violent le plus exalté. Après le triomphe de Robespierre, dans la journée du 31 mai 1793, il fit un voyage à Bordeaux, comme secrétaire des représentans Isabeau et Neveu, et revint à Paris prendre le nom de *Sempronius-Gracchus*, et exercer l'infâme métier d'espion, au nom des comités et de Robespierre, surtout contre la convention nationale. Il fut dénoncé comme tel par Chénier et Legendre, aux approches du 9 thermidor, et conduit à la Force, où il resta prisonnier, jusqu'au moment où il fut traduit devant le nouveau trib. révolut., avec les memb. de l'ancien. Il fut condamné à m. et exécuté (1795). Il avait pub. pour sa justification *Causes secrètes de la révol. du 9 therm.*, 1795, in-8, etc. Cet écrit et quelq. autres de lui ont été réimp. dans la coll. des *Mém. relatifs à l'hist. de la révol. franç.* pub. chez les frères Beaudouin.

VILLA (GUIDO, marquis de), se distingua dans les guerres du Piémont au milieu du 17[e] siècle. Il s'était attaché et resta constamment fidèle à Madame royale, Christine de Savoie, sœur de Louis XIII. Il avait le grade de lieutenant-général au service de France, lorsqu'il fut tué au siége de Crémone en 1648. *Voy.* les *Elogi degli capitani illustri*, de Laur. Crazzo, p. 248. — VILLA ou VILLE (Ghiron-Franç., marquis de), fils du précédent, s'était déjà fait connaître dans les guerres d'Italie, lorsqu'il fut autorisé par son souverain, le duc de Savoie, à offrir ses services aux Vénitiens contre les Turks, qui se disposaient à recommencer le siége de Candie (1665). Nommé général en chef de l'infanterie vénitienne, il voulut tenter tout d'abord un coup de main sur la Canée : mais il ne réussit point. Il construisit alors (1666) un camp retranché sous les murs de Candie, et s'y défendit quelq. temps. Forcé enfin de se renfermer dans la place, il ne la quitta que sur un ordre du duc de Savoie, après en avoir glorieusement prolongé la défense. Il s'embarqua pour Venise (1668), et revint ensuite à Turin, où il mourut peu de temps après des suites de ses blessures. On a publié ses mémoires sous ce titre : *Viaggi del marchese Ghiron Francesco Villa, in Dalmatia e Levante, con la relazione de' successi di Candia*, etc., Turin, 1668, in-4 ; traduit en français, et abrégé par Joseph Ducros, Paris ou Lyon, 1669, in-12, et par d'Alquié, Amsterdam, 1671, in-12.

VILLA (ANGE-THÉODORE), savant helléniste, né vers 1720 dans un bourg du Pavesan, remplit avec beaucoup de distinction la chaire d'éloquence et de grec à l'université de Pavie, et mourut en 1794. Indépendamment d'une foule d'*opuscules* dans la *Raccolta milanese*, dont il fut l'un des fondateurs, nous citerons de lui : le poème de *Coluthus* sur l'enlèvement d'Hélène, trad. en vers ital., avec le texte grec, revu et corrigé d'après un MS. de la bibliothèq. ambrosienne, Milan, 1749, in-8 ; réimp. en 1753, avec la trad. des *harangues* de Gorgias et d'Isocrate, etc. ; *Lezioni d'eloquenza*, etc., Pavie, 1780, in-8.

VILLALOBOS (FRANÇOIS LOPÉ DE), médecin et poète, né à Tolède vers 1480, essaya de décider ses compatriotes à prendre les ouvrages des anciens pour modèles de leurs compositions dramatiques, et ce fut dans ce but qu'il publia en 1515 la traduct. en prose de l'*Amphytrion* de Plaute. Il ne réussit guère à faire partager son opinion qu'à quelques érudits, et résolut dès-lors de se livrer tout entier à la pratique de l'art médical. Il fut médecin ordinaire de Charles-Quint, puis de Philippe II, et m. vers 1560. Nous citerons de lui : *el Sumario de la medicina, con un tratado sobre las pestiferas bubas*, Salamanque, 1498, 1 vol. in-fol. ; *Glossa in Plinii Historiæ naturalis primum et secundum libros*, Alcala, 1524, in-f.

VILLALOBOS (RUY LOPEZ DE), navigateur espagnol, fut chargé en 1542, par don Antonio de Mendoza, vice-roi de la Nouvelle-Espagne, d'aller reconnaître les îles situées à l'Ouest. Il découvrit, entre autres terres, les îles *del Coral* et *los Jardines*, qui font partie des groupes orientaux de l'Archipel des Carolines ; les *Matalotes*, qui appartiennent au groupe le plus occidental et qui ont conservé leur nom ; les *Arrecifes*, aujourd'hui Pelew ; une grande île à laquelle il donna le nom de *Cæsarea Caroli*, et que l'on croit être l'île de Luçon. Dans le voisinage de cette dernière il en vit une petite (1543), qu'il appela *Antonia* ou *Saragan*, et parvint à s'y établir malgré les habitans ; mais la famine le força d'en sortir au bout de quelque temps, pour aller mendier dans plusieurs établissemens portugais des vivres, qui lui furent inhumainement refusés. Villalobos m. accablé de chagrin dans l'île d'Amboine. *Voy.*, pour plus de détails, la 7[e] *Décade* d'Herréra, liv. 5, et le *Traité des différens chemins, etc., avec les découvertes faites jusqu'en* 1550, par D. Ant. Galvan.

VILLALPANDE (JEAN-BAPTISTE), jés., né à Cordoue en 1552, étudia la littérature sacrée sous la direction du P. Jérôme Prado, qui, plus tard, ayant entrepris d'expliquer les prophéties d'Ezéchiel, l'associa à son travail, et l'emmena avec lui à Rome. Après la m. de son maître, Villalpande continua le commentaire qu'il laissait imparfait ; mais il mourut lui-même à Rome en 1608, avant de l'avoir terminé. Cependant l'ouv. avait paru sous ce titre : *J.-B. Villalpandi et H. Pradi in Ezechielem Explanationes et Apparatus urbis ac templi Hierosolymitani, commentariis et imaginibus illustratus*, Rome, 1596-1606, 3 vol. grand in-folio. — VILLALPANDE (Gaspard CARDILLOS de), théologien espagnol, né à Ségovie dans le 16[e] siècle, professa l'éloquence et la philosophie à l'université d'Alcala, fut député par le collége de Saint-Ildefonse au concile de Trente, et revint en Espagne, où il mourut vers 1570. Il s'était fait quelq. réputation par ses *commentaires* sur Porphyre et sur l'*Organum* et les liv. de *Physique* d'Aristote ; mais tout cela est tombé dans l'oubli avec ses *Traités de controverse*. — VILLALPANDE (François TORREBLANCA de), fameux démonologue, né vers 1570 à Villalpande, petite ville du royaume de Léon, n'est connu que par un ouvrage intitulé *Epitome delictorum, seu Libri IV, in quibus de invocatione dæmonum occultâ et apertâ tractatur*, Séville, 1618, in-f., très-rare. — VILLALPANDE (Jean de), chef d'une secte d'illuminés qui parut dans l'Andalousie vers la fin du 16[e] siècle, était né à Ténériffe. Leur doctrine ressemblait beaucoup à celle du quiétisme, et fut propagée aussi en grande partie par des femmes. Une religieuse carmélite surtout, nommée Catherine de Jésus, avec laquelle Villalpande s'était lié, montra beaucoup de zèle pour la propagation de la nouv. secte ; mais on croit qu'elle eut, avec son chef, le sort d'un grand nombre d'autres de leurs amis, qui périrent dans les supplices.

VILLAMEDIANA (le comte de), l'un des courtisans les plus aimables et les plus spirituels de la cour de Philippe IV, roi d'Espagne, se fit connaître par des *poésies* agréables, mais aussi par des *épigrammes*, qui, jointes à ses galanteries, furent sans doute cause de sa mort tragique. Peu après l'avènement de Philippe IV (1621), il fut averti de prendre garde à lui. Cet avis, dont il ne tint aucun compte, lui venait du confesseur de l'oncle du premier ministre. Le soir du même jour il fut poignardé dans une rue de Madrid, et, comme aucune démarche n'eut lieu

pour rechercher l'assassin, on pensa que le coup avait été dirigé par le roi lui-même, dont la femme n'aurait pas été insensible au mérite de l'aimable comte.

VILLAMÈNE (François), graveur célèbre, né à Assise, en Italie, vers 1588, m. vers 1648 à Rome, où il travailla long-temps d'après l'antique, est surtout recommandable par la correction de son dessin. Parmi ses meilleures gravures, nous citerons : *les Gourmeurs*, dispute de paysans; *la Présentation au temple*, d'après Paul Véronèse, etc.

VILLAMONT, voyageur français, natif de l'Anjou, était en 1588 à Rome, d'où il partit pour visiter l'Italie, l'île de Cypre, les lieux saints, la Syrie, l'Egypte. Il rentra dans ses foyers en 1590. Sa relation parut sous ce titre : *Voyages du sieur Villamont en Europe, Asie et Afrique*, Arras, 1598, in-12; Paris, 1609, in-12.

VILLANDON. V. Lhéritier.

VILLANI (Jean), célèbre historien, né à Florence avant la fin du 13e siècle, fit un voyage à Rome en 1300 pour y fêter le jubilé, et en revint avec le désir d'élever un monument historiq. à la gloire de sa ville natale, dont les accroissemens rapides et la jeunesse pleine d'espérance avaient vivement frappé son imagination, au milieu des souvenirs et des illustres débris de la ville éternelle. Il entreprit dès-lors, quoique fort jeune encore, ses *Istorie fiorentine*, ouvr. immense, qu'il fit remonter d'abord aux premières époques du monde, et dans lequel il comprit jusqu'à l'année 1348, qui fut celle de sa mort, les principaux évènemens contemporains de l'Europe et de l'Italie. C'est dans ce livre qu'il faut chercher tout ce que l'on peut espérer de savoir de l'auteur lui-même. Nous ne pouvons rapporter ici que quelques particularités de sa vie. Les affaires de commerce, auxquelles il se livra dans sa jeunesse, l'entraînèrent hors de l'Italie, et le rendirent témoin de plusieurs évènemens d'une assez grande importance. C'est ainsi qu'après avoir vu naître à Florence les factions *blanche* et *noire*, et les désordres qui en furent la suite, il parcourut la France et la Flandre, et suivit dans tous ses détails la guerre de Philippe-le-Bel et des Flamands. En 1316 et 1317 il siégeait parmi les *priori* de la république, et il était vers le même temps directeur de la monnaie. On sait qu'il exerça de nouveau le *priorat* en 1321, et qu'il fut chargé bientôt après de présider à la construction des remparts et des tours, dont on acheva de fermer l'enceinte de Florence. Pendant une grande disette qui eut lieu vers 1628, il rendit d'importans services à ses compatriotes, en qualité d'officier de la commune. Enfin, après avoir eu sa part dans toutes les calamités qui affligèrent sa patrie, après s'être vu exposé quelquefois à d'injustes soupçons, il périt victime de l'épouvantable peste de 1348. Deux raisons feront vivre ses *Istorie*. L'on y trouve des renseignemens précieux, et on leur doit les immenses progrès que fit à cette époque la langue italienne. — Villani (Matthieu), frère du précéd., continua ses *Istorie*, et y ajouta 11 livres, dont le dern. va jusqu'en 1363. Cette même année fut marquée par une nouvelle peste, dite *dell' Anguinaja*, à laquelle Matthieu succomba dans un âge assez avancé. — Villani (Philippe), fils du précédent, continua aussi les *Istorie*; mais son travail se borne à 42 chapitres, ajoutés au 11e livre de Matthieu, et comprend seulem. la fin de 1363 avec l'année 1364. Il fut élu en 1401, et de nouveau en 1404, à la chaire instituée pour l'explicat. de la *Commedia* du Dante. Il avait été pend. plus. années chancel. de la commune de Pérouse, et on le voit quelquefois aussi qualifié de juriscons. Il a laissé (en latin) une biogr. des hommes célèbres de Florence, qui ne fut publiée qu'en 1747, après la publication, par Mazzuchelli, d'une ancienne traduction du même ouvrage, sous ce titre : *Vite d' uomini illustri fiorentini*, Venise, 1747, in-4. C'est le premier essai de l'histoire littéraire chez les modernes. Nous devons placer ici quelques détails sur la publication des *Istorie fiorentine*, auxquelles ont travaillé les 3 Villani. Elles étaient restées manuscrites pendant près de deux siècles, et n'étaient connues que d'un petit nombre d'annalistes, lorsqu'il parut enfin à Venise en 1537, in-fol., une 1re édition, incomplète et très-fautive, de Jean Villani seulement. Les frères Giunti en donnèrent une édition bonne et complète, Venise, 1559, in-4, et publièrent les premiers la continuation de Matthieu, ibid., 1562. Toutefois cette édition étant incomplète, ils en donnèrent une autre, avec ce qui manquait des trois derniers livres, et de plus le *supplément* de Phil. Villani, Florence, 1577, in-4. Ils complétèrent l'ouvrage en réimprimant les neuf premiers livres de Matthieu Villani, Florence, 1581, in-4. Muratori a donné un excellent texte des 3 historiens dans les t. 13 et 14 des *Scriptores rerum italicarum*. Enfin les éditeurs des *Classiques* de Milan ont donné en 1802 l'*Histoire de Jean Villani*, formant les t. 10 à 17 de cette collection, in-8, et précédée d'un *Eloge* de l'auteur, par Massai.

VILLANI (Nicolas), poète et critique, né à Pistoie, vécut à Venise, et mourut vers 1640. Sans parler de ses *satires* latines, écrites avec beaucoup d'élégance selon Tiraboschi, ni de ses ouvrages polémiques, dans les querelles que fit naître la publication de l'*Adone*, nous citerons de lui le traité suivant : *Ragionamento dell' accademico aldeano sopra la poesia de' Greci, de' Latini e de' Toscani, con alcune poesie piacevoli*, Venise, 1634, in-4. — Villani (Jean-Pierre-Jacques), de Parme, est aut. d'un petit dictionnaire d'écrivains anonymes et pseudonymes, en 150 articles et en deux parties, sous ces titres : *la Visiera alzata, hecatosta di scrittori che vaghi d'andare in maschera*, etc., et *Pentecoste d'altri scrittori*, Parme, 1689, in-12.

VILLAR (Noel-Gabriel-Luce), de l'académie française, né à Toulouse en 1748, entra de bonne heure dans la congrégation des PP. de la doctrine chrétienne, et devint recteur du collége de la Flèche en 1786. Il adopta les principes de la révolut., fut nommé évêque constitutionnel de la Mayenne en 1791, et envoyé l'année suivante à la convention par le même département. Sa modération, sa timidité peut-être, le préservèrent de tout excès et aussi de tout péril. Après la chute de Robespierre, il se rallia aux hommes qui voulaient l'ordre, s'occupa avec beaucoup de zèle du rétablissement de l'instruction publique et de l'amélioration du sort de plusieurs gens de lettres, de leurs veuves et de leurs enfans, préserva le collége de France de la suppression dont il était menacé, et fit décréter l'organisation de la Bibliothèque nationale. Il fit partie du conseil des cinq-cents, fut nommé, lors de la création de l'institut (1795), membre de la classe, qui est redevenue aujourd'hui l'académie française, et enfin, en 1800, fut appelé aux fonctions d'inspecteur général des études, qu'il remplit jusqu'en 1815. Il en conserva le titre jusqu'à sa m. arrivée en 1826. Peu d'académiciens ont laissé moins d'écrits et des écrits plus faibles. Nous ne citerons que ses six *Notices des travaux de littérature et de beaux-arts de l'institut national pendant les ans 9 et 10*. — Un frère du précédent, avocat distingué du barreau de Toulouse, et que sa manie de citer à tout propos le philosophe de Chéronée avait fait surnommer *Villar-Plutarque*, fut chargé d'affaires de France à Mayence en 1792, et ministre de la république auprès de l'état de Gênes, de 1794 à 1796. De retour à Paris, il renonça à toutes les fonctions publiques, et m. peu d'années après.

VILLAREAL (Manuel-Fernandez de), diplomate portugais, né au commencement du 17e S., fut nommé consul de sa nation à Rouen, et sut obtenir beaucoup de crédit auprès du cardinal de Richelieu, en le flattant comme ministre et comme gentilhomme de race antique. Il fit servir sa gr. influence à l'avantage du commerce portugais, et rendit encore à son pays d'autres services importans; mais il n'en fut pas moins brûlé vif par l'inquisition, vers 1650, sur quelq. légers soupçons de judaïsme.

Nous citerons son *Epitome genealogico del em. card. duque de Richelieu y discorsos politicos sobre algunas acciones de su vida*, Pampelune, 1641, in-4, réimp. sous ce titre : *el Politico christiano, Discorso polit. de la vida y acciones del card. de Richelieu*, ib., 1642, in-8 et in-12, et trad. en franç. par Chantouière de Cremeuil, Paris, 1643, in-4 et in-12.

VILLARET (Guillaume), 24e grand-maître de l'ordre des hospitaliers de St-Jean-de-Jérusalem, était grand-prieur de St-Gilles, maison de la langue de Provence lorsqu'il fut, malgré son absence et son éloignement, promu au magistère en remplacement d'Odon de Pins. Avant de se rendre à la résidence qui était alors Limisso dans l'île de Chypre, il visita en personne tous les prieurés des langues de France, de Provence et d'Auvergne, y rétablit la discipline, et alla à Rome demander la bénédiction du pape Boniface VIII. Il ne se passa rien de mémorable sous son administ. Nous devons parler toutef. du projet qu'il conçut de tirer ses cheval. du roy. de Chypre, où ils étaient dans un état d'incertitude et de dépendance. L'île de Rhodes, anciennement comprise dans l'empire de Constantinople, avait depuis long-temps cessé d'en faire partie, et, quoique reprise deux fois par Jean Cantacuzène et par Théodore Protosébaste, elle obéissait alors à des seigneurs de la maison de Gualla, qui d'abord en avaient été gouverneurs, puis s'y étaient rendus indépendans et avaient attiré dans leur nouvelle souveraineté beaucoup d'étrangers, principalement des Sarazins et des Turcks et même des corsaires, auxquels ils ouvraient leur port et donnaient un asile toutes les fois que les galères des hospitaliers ou d'une autre puissance chrétienne les poursuivaient. Villaret tourna ses vues vers cette île et songea à s'en emparer ; mais comme il venait de visiter les côtes qui en sont voisines et les îlots qui l'entourent, il tomba malade et m. à Limisso.— Villaret (Foulques de), frère du précédent, 25e grand-maître de l'ordre des hospitaliers de St-Jean-de-Jérusalem, avait déjà rempli les plus hautes fonctions de l'ordre lorsqu'il fut élu d'une voix unanime après la mort et à la place de Guillaume en 1308. Sa première pensée fut d'exécuter les projets de son frère sur l'île de Rhodes. Il envoya une ambassade à l'empereur Andronic II Comnène, pour lui en demander l'investiture, et en même temps il se rendit à Poitiers pour solliciter de Philippe-le-Bel des secours et du pape Clément V un appel à la chrétienté. Il réussit au-delà de ses vœux dans cette négociat. dirigée par lui-même, et vit accourir sous ses drapeaux plus de croisés qu'il n'en pouvait accueillir ; mais il apprit bientôt qu'Andronic lui refusait l'investiture de Rhodes et se disposait à reprendre cette île sur les Gualla. Foulques n'en persista pas moins dans son dessein, et après s'être emparé de presque toute l'île, assiégea la capitale. Il se vit abandonné successivement de tous les croisés, que fatiguait la longueur du siége, et attaqué dans ces circonstances difficiles par l'armée d'Andronic, nouvellement arrivée. Il fit tête à tout, battit les Grecs, et poussa avec plus d'ardeur encore le siége de la ville, qu'il emporta enfin d'assaut (1310). La même année, il eut à lutter contre le fondateur de l'empire turck, le célèbre Othman, qu'il força par une victoire de reprendre le chemin de ses états. En 1312, l'ordre des Templiers ayant été aboli par Clément V, Foulques accepta l'adjudication de leurs biens offerts à son ordre par le pontife. Ce fut là le terme de sa gloire. Enivré d'orgueil, plongé dans les plaisirs, il mécontenta tout l'ordre par ses actes arbitraires, et fut déposé à l'unanimité. Il en rappela au pape Jean XXII, et pendant qu'on instruisait cette affaire à la cour d'Avignon, il recouvra tous ses droits par la m. de son compétiteur, Maurice de Pagnac (1321). Mais le pape exigea de lui en secret que sa nouvelle promotion ne fût que nominale, et qu'il donnât, comme spontanément, sa démission, en échange d'un gr. prieuré. Le gr.-maître abdiqua, et m. 4 ans après (1329) au château de Teiran.

VILLARET (Claude), historien français, né à Paris on ne sait pas en quelle ann., mais peu après 1715, fit de très-bonnes études et fut destiné au barreau. Mais l'étude des lois s'accordait mal avec son goût pour la dissipation, les plaisirs et la littérature légère. Il débuta dans la carrière des lettres au milieu des déréglemens de sa jeunesse par des productions médiocres, telles qu'une comédie et des romans, qui n'eurent point de succès. Cependant sa détresse extrême le força de quitter Paris en 1748, et l'entraîna à se faire comédien de province. Il avait d'ailleurs été poussé à cette démarche par une passion qu'il avait conçue pour une jeune actrice. Il réussit assez bien dans cette nouvelle profession, ce qui ne l'empêcha pas d'en sentir tous les dégoûts et de la quitter en 1756. Plus tard il ne craignit pas de prendre contre J.-J. Rousseau la défense de l'art qu'il avait exercé, et publia, sous le titre de *Considérations sur l'art du théâtre* (Genève, 1758, in-8), une assez bonne réfutation de la fameuse lett. sur les spectacles. Ces écrits, et quelques autres qui ne valent guère la peine d'être cités, auraient laissé leur auteur dans l'oubli ; mais une place de premier commis à la chambre des comptes et la commission qui lui fut donnée de mettre en ordre les archives de cette cour, lui fournirent l'occasion d'étudier, dans quelques-unes de leurs sources, les annales de la monarchie française. Les libraires Desaint et Saillant le choisirent pour continuer l'histoire de Velly, qui n'avait rédigé que les 226 prem. pag. du tom. 8 de son ouvrage. Villaret l'a conduite jusqu'à la p. 348 du tom. 17, c'est-à-dire depuis 1329, seconde année du règne de Philippe de Valois, jusqu'en 1469, neuvième année du règne de Louis XI. C'est là son principal et même son unique titre à la célébrité. La partie qui lui appartient dans ce grand corps d'histoire de France est celle qu'on a le plus louée. C'était la première et peut-être la seule fois, dit Grimm, qu'un continuateur surpassait son modèle. Pour être meilleur historien, et surtout plus habile écrivain que Velly et que Garnier, Villaret n'en est pas moins resté au-dessous de cette haute mission d'écrire l'histoire, qui ne semble avoir été bien comprise que de nos jours. Il m. en 1766. Ses études laborieuses, après les excès prolongés de sa jeunesse, n'avaient pas peu contribué à affaibler sa santé. Gaillard a publié des observations sur l'histoire de France de Velly, Villaret et Garnier, Paris, 1801, 4 vol. in-12.

VILLARET (Jean-Chrysostome), évêque de Casal, né à Rodez en 1739, était grand-vicaire, chanoine et théologal de sa ville natale à l'époque de la révolution. Député aux états-généraux en 1789, par le clergé de Villefranche, il vota toujours avec le côté droit, adhéra à l'*Expos. des princip.* dressée par les évêques, et toutefois n'émigra pas. Il fut sacré évêq. d'Amiens en 1802, fut transféré l'ann. suiv. au siége d'Alexandrie-de-la-Paille en Piémont, et bientôt après sur celui de Casal. Lors de la format. de l'université de France, il en fut nommé chancelier. Il donna sa démission de l'évêché de Casal, lorsque le Piémont fut rendu au roi de Sardaigne, et vécut dans la retraite jusq. sa m. arrivée en 1824.

VILLARET DE JOYEUSE (Louis-Thomas), vice-amiral, né à Auch en 1750, entra dans la marine à l'âge de 16 ans, après avoir été quelque temps dans les gendarmes de la maison du roi. Il obtint un avancement rapide et mérité dans sa nouvelle carrière. Sa belle conduite pendant le siége de Pondichéri par les Anglais (1778) l'ayant fait nommer capitaine de brûlot, il servit d'abord en cette qualité (1781), puis comme capitaine de frégate dans l'escadre du bailli de Suffren. Chargé par cet amiral, après le siége de Goudelour, d'une miss. dont il ne se dissimulait pas toutes les chances périlleuses, il s'empressa de la remplir avec autant de gaîté que de courage, et fut fait prisonnier comme il l'avait prévu. La paix de 1783 le rendit à la liberté. Il n'émigra pas, ainsi que tant d'autres

officiers de la marine royale, à l'époque de la révolution, continua de servir son pays, d'abord comme capitaine de vaisseau, puis contre-amiral, avec un zèle qui lui fit trouver grâce pour son tit. *d'aristocrate* devant le comité de salut public. Nommé, en 1794, au command. de la flotte de Brest comp. de 26 vaisseaux, il sortit de ce port avec la miss. d'aller attendre, à la hauteur des îles *Coves* et *Flores*, un convoi chargé de grains venant des États-Unis, et avec la recommandation formelle d'éviter tout engagement avant d'avoir rencontré ce convoi. Le 28 mai, Villaret eut connaissance de l'armée anglaise forte de 30 vaisseaux de ligne et commandée par l'amiral Howe. Malheureusement il avait à son bord le représentant Jean-Bon-St-André, qui lui imposa l'obligation de combattre. Il y eut le 30 mai une escarmouche sans résultat sérieux ; mais le lendemain et le surlendemain, une action importante s'engagea. Dans la première journée, les Français eurent un avantage marqué, grâce aux habiles manœuvres de leur commandant ; mais dans la seconde, ils furent complètement battus par la faute de quelq. officiers, qui exécutèrent mal les ordres qu'ils avaient reçus. Ce fut alors que périt le *Vengeur*. Villaret voulait essayer de rétablir le combat, quand ce n'eût été que pour dégager les vaisseaux de son arrière-garde ; mais il fut forcé de donner le signal de la retraite pour se conformer encore une fois aux ordres de Jean-Bon, qui s'était caché pend. toute l'action, et qui était peu disposé à courir de nouveaux dangers. L'amiral français regagna le port de Brest avec 19 vaisseaux. Nommé au conseil des cinq-cents en 1796 par le département du Morbihan, il y forma avec les chefs du parti de *Clichy* des liaisons qui le firent condamner à la déportat. à l'époque du 18 fructidor. Il échappa à cet arrêt en se cachant, puis se rendit en exil à Oléron, d'où il ne fut rappelé que par le gouvernement consulaire. En 1801, il fut chargé du commandement des forces navales destinées à agir contre St-Domingue. On sait quel fut le résultat de cet armement. À son retour en 1802, il fut nommé capitaine-général de la Martinique et de Ste-Lucie, qu'il rendit aux Anglais par capitulation en 1809, après une vigoureuse résistance. En 1811, il fut nommé gouverneur-général de Venise et commandant de la 12e division militaire. Il mourut dans ces fonctions l'année suivante. — Villaret (le marquis de), frère du précéd., lieut.-col. d'artill. av. la révolut., émigra en 1792, fit toutes les campagnes de l'armée de Condé, rentra en France dès 1802, fut nommé maréchal-de-camp et commandeur de St-Louis lors de la restauration, et m. à Versailles en 1824.

VILLARS (Pierre de), archevêque de Vienne, né en 1517, s'attacha de bonne heure au cardinal de Tournon, remplit avec succès plusieurs missions importantes dont le chargea ce prélat, fut reçu conseiller-clerc au parlement de Paris en 1555, et promu successivement à l'évêché de Mirepoix et à l'archevêché de Vienne. Appelé au conseil du roi Henri III (1576), puis aux états de Blois (1577), ce fut lui que le clergé députa inutilement vers le roi de Navarre, depuis Henri IV, pour l'exhorter à embrasser la religion catholiq. En 1588, il se démit de son siége en faveur de son neveu, dont l'article suit, et alla finir ses jours dans un couvent de Montcalier en Piémont (1592). — Villars (Pierre de), neveu du précédent, né en 1543, succéda à son oncle dans l'évêché de Mirepoix en 1575, et plus tard dans l'archev. de Vienne, qu'il remit lui-même, en 1599, avec l'agrém. du roi Henri IV, à Jérôme de Villars son frère. Il m. à St-Genis, près de Lyon, en 1613. On a de lui 2 vol. in-fol., imprimés à Lyon, contenant divers traités en latin sur la célébration du mariage, sur les juremens, etc. — Villars (Jérôme de), frère puîné du précédent, était conseiller-clerc au parlement de Paris, chanoine et archidiacre de Vienne, lorsqu'il remplaça son frère sur le siége de cette ville. Il joua un rôle important dans toutes les affaires religieuses du règne de Henri IV, et m. en 1626. — Villars (Balthasar de), frère du précédent, m. en 1629, fut premier président du parlement de Dombes, deux fois prevôt des marchands de Lyon, et publia, en 1594, un *Abrégé très-utile, contenant la doctrine chrétienne et catholique de l'institution..... du très-saint et très-auguste sacrement de l'autel.* — Villars (Pierre de), d'abord coadjuteur de son cousin Jérôme de Villars, archevêque de Vienne, lui succéda en 1626, et m. en 1663. — Villars (Henri de), neveu du précédent, et d'abord son coadjuteur, lui succéda, parvint à extirper par la persuasion quelques restes de l'hérésie des Albigeois dans certains cantons du Dauphiné, et m. en 1693, à l'âge de 72 ans, avec une grande réputation de vertu et de sagesse. Il fut l'oncle de l'illustre Villars, qui sauva la France à Denain.

VILLARS (Pierre, marquis de), moins célèbre par lui-même que pour avoir donné le jour au vainqueur de Denain, se fit connaître pendant la minorité de Louis XIV par la part qu'il prit au fameux duel des ducs de Nemours et de Beaufort en 1652. Il tua le comte d'Héricourt, second de ce dernier, et fut obligé de quitter la France pour quelque temps. Plus tard il servit avec distinction en Italie et en Catalogne, et fut élevé au grade de lieutenant-général. Mais son mariage avec une sœur du maréchal de Bellefonds lui fit partager avec son beau-frère l'inimitié de Louvois et lui ferma la carrière militaire. Il entra alors dans celle de la diplomatie, et obtint successivement les ambassades de Copenhague, de Turin et de Madrid. En récompense de ses services, il fut compris, en 1688, dans la promot. de l'ordre du Saint-Esprit. Il m. en 1698.

VILLARS (Marie GIGAULT de BELLEFONDS, marquise de), née vers 1624, fut mariée, en 1651, avec le marquis de Villars, dont l'article précède, le suivit dans ses diverses ambassades, et entretint, avec plusieurs dames de ses amies, une correspondance dont on a conservé une faible partie. Ses *Lettres*, qui ont été publiées pour la première fois en 1762, petit in-12, et réimpr. par Léopold Collin en 1805, contiennent des détails curieux sur la cour d'Espagne, où elle était devenue l'amie et la consolatrice de la reine Marie-Louise d'Orléans, qui avait quitté la France avec tant de regrets pour aller épouser Charles II. La marquise de Villars m. à Paris en 1706.

VILLARS (Louis-Hector, maréchal, duc de), l'un des plus grands capitaines dont s'honore la France, né à Moulins en 1653, annonça de bonne heure une ardente activité, qui s'alliait à tous les avantages extérieurs et à un esprit distingué. Il servit successivement dans le corps dont le roi en personne s'était réservé le commandement, dans ceux de Condé et de Turenne, se distingua au passage du Rhin, aux siéges d'Orsoy, de Doesbourg, de Zutphen, etc., et fixa sur lui, par des actions d'une rare intrépidité, les regards de Louis XIV, qui dès-lors lui prodigua les mots flatteurs et les récompenses. Le jeune Villars, après le siége de Maëstricht, alla se former à l'armée de Turenne, puis à celle de Condé, étonna ces deux grands maîtres dans l'art de la guerre par ses talens prématurés, et fut nommé, après la bataille de Senef, colonel d'un régiment de cavalerie : il n'avait encore que vingt-un ans (1674). Il fit la campagne suivante en Flandre, sous les ordres du maréchal de Luxembourg, qui le distingua comme avaient fait Condé et Turenne, puis il fut envoyé à l'armée d'Alsace, où les suffrages du maréchal de Créqui le consolèrent de l'injuste aversion de Louvois, qui, pour le punir de ses liaisons de parenté avec le maréchal de Bellefonds, ne s'empressait pas de lui donner de l'avancement. Réduit forcément à l'inaction par la paix de Nimègue (1678), le jeune Villars parut à la cour et se jeta dans plusieurs intrigues galantes avec une ardeur qui lui attira une disgrâce momentanée ; mais il fut appelé bientôt

après à l'ambassade de Vienne, dans laquelle il fit preuve d'un talent assez remarquable pour les affaires, en détachant de l'alliance autrichienne l'électeur de Bavière, beau-frère du dauphin de France. Il suivit même ce prince à Munich, puis en Hongrie, et fit une campagne avec lui contre les Turks. Par malheur, á son retour, il eut à combattre un négociateur d'une nouvelle espèce, la belle comtesse de Kaunitz, que la cour de Vienne avait envoyée auprès du jeune électeur et qui ne tarda pas à l'arracher à l'alliance française. Villars fut éloigné et alla jouir à Versailles de la faveur du roi, de Mme de Maintenon et du fier Louvois lui-même, dont il reçut la charge de commissaire-général de cavalerie. La guerre occasionée par la fameuse ligue d'Augsbourg allait éclater : avant que Louis portât ses armes en Allemagne, il envoya Villars tenter auprès de l'électeur de Bavière un dernier effort, qui fut inutile. Le négociateur alla ensuite oublier cet échec à l'armée de Flandre, où il commanda la cavalerie du maréchal d'Humières et mérita par des exploits de partisan le grade de maréchal-de-camp (1689). Il commanda dans les campagnes suivantes un corps de quinze mille hommes avec tant de distinction que le roi le nomma de son propre mouvement lieutenant-général, malgré les préventions du marquis de Barbezieux, fils et successeur de Louvois, et l'envoya sur le Rhin pour aider de ses conseils le maréchal de Joyeuse, vivement pressé par le prince de Bade. La paix de Ryswick (1697) vint pour quelque temps rendre le repos à l'Europe ; mais déjà les cabinets des grandes puissances s'occupaient de régler le partage de la riche succession du roi d'Espagne Charles II, menacé d'une fin prochaine. Villars fut nommé, dans ces graves circonstances, ambassadeur extraordinaire à la cour d'Autriche, la plus intéressée de toutes à s'opposer aux vues de Louis XIV (1699). Là, sans rien rabattre de la juste fierté qui convenait au représentant d'un grand roi, il obtint un avantage qui ne fut vraiment pas assez apprécié par le cabinet de Versailles : ayant appris que le faible Charles II avait secrètement autorisé la cour de Vienne à s'emparer de toutes les possessions espagnoles en Italie, il arracha à l'empereur l'engagement écrit qu'il ne ferait aucun usage du consentement tacite du roi d'Espagne. Enfin, après trois ans de négociations épineuses, suivies avec habileté et patience, Villars quitta Vienne, où sa position avait toujours été difficile et parfois périlleuse pour aller recevoir quelques complimens de Louis XIV, et essuyer ensuite des dégoûts à l'armée de Lombardie, sous le maréchal de Villeroi. Ce fut alors qu'il épousa cette belle demoiselle de Varangeville, dont il eut le ridicule d'être jaloux et qui fit plutôt le tourment que le bonheur de sa vie. Enfin nous arrivons à l'année 1702, où, pour la première fois, et à l'âge de quarante-neuf ans, il commanda en chef: l'armée qui lui fut confiée, fut celle qu'envoyait Louis XIV au secours de l'électeur de Bavière, investi de tous côtés par les troupes autrichiennes et prêt à porter la peine de son alliance tardive avec les Français. Villars résolut de tourner les Impériaux, qui occupaient avec des forces considérables le Brisgau et tous les défilés de la forêt Noire ; mais à peine eut-il passé le Rhin, qu'il rencontra un adversaire redoutable, le prince de Bade, maître de positions avantageuses : ce fut après une des actions qu'il livra avec succès pour l'en arracher, que les soldats français, ivres de joie et d'enthousiasme, proclamèrent leur digne chef maréchal (1702). Le roi souscrivit à la décision spontanée et un peu hardie de l'armée. Cependant le nouveau maréchal voyant que l'électeur, avec lequel il comptait opérer sa jonction, s'éloignait du Rhin au lieu de s'en rappprocher, repassa ce fleuve pour donner la chasse aux Impériaux en Alsace et en Lorraine. Il ne tarda pas à franchir une seconde fois la limite du Rhin, et ses succès lui donnèrent le légitime espoir de pénétrer, l'année suivante, jusqu'à l'électeur ; il y réussit enfin, après des peines inouïes, dont les irrésolutions du prince, toujours mal conseillé, étaient la principale cause. Ces irrésolutions, qui n'étaient pas près de finir et qui paraissaient combinées avec les intrigues des courtisans à Versailles, empêchèrent le maréchal de marcher sur Vienne, ce qui aurait amené la prompte conclusion d'une paix avantageuse. Désespéré enfin de voir le faible allié de la France obéir à des conseillers vendus à l'Autriche, il sollicita plusieurs fois son rappel, malgré quelques nouveaux succès, et l'obtint. Il accepta alors la mission, pénible sans doute pour un guerrier qui n'avait encore versé que le sang étranger, de soumettre les *camisards :* toutefois on s'accorde à reconnaître qu'il ne prit point de part aux massacres de cette guerre honteuse et qu'il y mit un terme du moins en rétablissant par une seule campagne la tranquillité dans toutes les provinces troublées par des dissensions religieuses. Dans ce même temps il suivait, quoique absent, les opérations de l'armée de Bavière, et il prédit le terrible désastre d'Hochstett, d'après les dispositions qu'il voyait faire des deux côtés. Cette prévoyance, qui faisait tant d'honneur à son habileté, lui valut le cordon bleu et la mission de visiter et de défendre les frontières do l'est. Ce fut alors qu'il établit à Fronsberg et sur les hauteurs voisines un camp devenu célèbre sous le nom de camp de Sirck, et qui révéla en lui des talens qu'on ne lui soupçonnait pas pour la castramétation. Marlborough s'en étant approché, avec des forces imposantes, l'ayant examiné sur tous les points et s'étant retiré, Villars le poursuivit vivement, et quoiqu'il fût obligé de céder successivement la meilleure partie de ses troupes, tantôt pour l'armée de Flandre, tantôt pour celle de Provence, il reprit l'offensive avec succès, dans les campagnes de 1705, 1706 et 1707, força les Impériaux dans leurs fameuses lignes de Stolhoffen, où ils avaient formé un immense camp retranché, pénétra au cœur de l'Allemagne, et réussit à entretenir ses troupes aux frais de l'ennemi, s'en s'oublier lui-même : il avait conçu le hardi projet de se joindre à Charles XII, roi de Suède, qui, après avoir fait un roi de Pologne, occupait alors la Saxe ; mais Marlborough sema l'or pour prévenir ce coup funeste, et trouva Piper ou Gœrtz, on ne sait trop lequel, docile à ses vues. Villars passa, dans ces circonstances, de l'armée du Rhin à celle qui se rassemblait en Dauphiné pour tenir tête au duc de Savoie. Voyant ce prince hésiter sur le point d'attaque, il résolut de le prévenir et pénétra aussitôt dans le Piémont ; mais l'abondance prémat. des neiges l'obligea de terminer promptem. cette campagne (1708), à l'issue de laquelle d'ailleurs il fut appelé á l'armée de Flandre. Là, il sut ranimer le courage des soldats, réduits par la faim à un état de détresse et de misère difficile à concevoir, et il se prépara à lutter contre la fortune d'Eugène et de Marlborough. Alors eut lieu cette boucherie de Malplaquet (1709), si cruelle pour les alliés, qui la gagnèrent pourtant, mais parce que Villars, blessé grièvement, fut emporté du champ de bataille, et parce que le maréchal de Boufflers, qui le remplaça, fut mal secondé par un de ses officiers-généraux. Villars alla soigner sa blessure à Versailles, au milieu des plus affectueuses attentions du roi, qui choisit cette occasion pour le nommer pair de France. A peine guéri, il repartit pour une nouvelle campagne (1710), impatient de combattre, mais n'en trouva pas l'occasion, et après avoir utilisé ses loisirs par une correspondance avec les négociateurs français à La Haye ou à Gertruydenberg, se vit forcé par sa blessure d'abandonner son commandement. Il reparut, en 1711, à la tête de l'armée et chercha à vainement encore à frapper quelque grand coup. Mais l'année suivante fut bien glorieuse pour lui et bien heureuse pour la France : voyant Landrecies investie par Eugène, qui, cette place une fois enlevée, pouvait entrer librement en Picardie et en Champagne, il résolut de la sauver et pour cela d'attaquer le camp retranché de Denain sur l'Escaut, position formida-

ble qui assurait aux alliés leurs communications avec Marchiennes, d'où ils tiraient les provisions de guerre et de bouche nécessaires à la continuation du siége. Tout le monde sait avec quel succès il conduisit cette difficile entreprise, dont les résultats avantageux furent la prise de Marchiennes, de Douai, du fort de Scarpe, du Quesnoi, de Bouchain, de St-Amand, la retraite d'Eugène jusque sous les murs de Bruxelles, et la conclusion du traité d'Utrecht (1713), auquel pourtant l'Autriche ne voulut pas souscrire. Le maréchal continua donc la guerre contre Eugène, enleva Spire, Landau, Fribourg, après des prodiges de valeur, et se rendit ensuite à Rastadt pour traiter avec son rival de la paix, dont les préliminaires furent signés enfin en 1714. Villars, qui déjà, au milieu de ses triomphes, avait été nommé gouverneur de Provence, fut à peine de retour de sa glorieuse mission, qu'il reçut presque à la fois deux distinct. flatteuses, la Toison-d'Or, et un fauteuil à l'académ. française; mais il désirait l'épée de connétable, il la postulait avec instance, et il ne put l'obtenir: ce qui ne l'empêcha pas de verser des larmes sincères sur la mort de Louis XIV. Il consacra ses loisirs à son gouvernement et fit adopter par les états le projet d'un canal plus favorable à la navigation, qui prit le nom de *canal de Villars.* Revenu à Paris et se trouvant faire partie du conseil de régence, il combattit hardiment, mais inutilement, le nouveau système politique, dit *de la quadruple alliance,* les désastreuses opérations de Law, et la scandaleuse influence de Dubois; mais il montra toujours beaucoup de dévouement à la personne du régent et plus beaucoup au jeune roi. Cependant il lui demanda vainem. la charge de connétable avec une insistance un peu mesquine, et il finit par perdre presque entièrement sa fortune, grâce aux menées de Fleury, évêque de Fréjus. Lorsqu'on eut besoin du maréchal pour la guerre contre l'Autriche (1732), on le cajola malgré Fleury, et on lui donna le titre de *maréchal-général de France,* dont Turenne seul avait été revêtu. Sa marche de Fontainebleau à Turin fut un véritable triomphe. A peine arrivé, malgré ses quatre-vingt-un ans et la saison avancée, il entreprit et accomplit la conquête du Milanez et du duché de Mantoue, disant qu'il était trop vieux pour attendre. Il lui fallut déterminer le roi de Sardaigne à continuer la guerre si heureusement commencée; mais il eut beau s'exposer avec plus d'intrépidité que jamais, il n'éprouva que de l'ingratitude de la part de ce prince et fut réduit à demander son rappel. Il tomba malade en repassant à Turin, fut obligé de s'y arrêter, et y mourut en 1734. Comme militaire, il jouira toujours d'une réputation brillante et méritée: comme homme, on lui a adressé deux reproches qui paraissent fondés: d'avoir trop aimé l'argent et surtout d'avoir eu un amour-propre excessif qu'il ne chercha pas assez à déguiser. Mais n'oublions pas pourtant qu'il s'imposa de son propre mouvement plusieurs sacrifices pécuniaires, lorsqu'il les crut utiles à l'état, et que peut-être fut-il souvent poussé à se louer lui-même par l'injustice de ses ennemis. Il avait beaucoup d'esprit, d'imagination et de lecture, ce qui rendait sa conversation très-brillante. A tant d'avantages, il joignait une taille imposante et une figure majestueuse. Il existe des *Mémoires du maréchal de Villars,* 3 vol. in-12, imprimés en Hollande; mais le 1er vol. seul peut être considéré comme l'ouvrage du maréchal: les deux derniers sont une de ces compilations dont l'abbé Margon faisait trafic. On a une *Vie du maréchal de Villars*, par Anquetil, 1784, 4 vol. in-12.

VILLARS (Honoré-Armand, duc de), prince de Martigues et fils du vainqueur de Denain, né en 1702, fut élevé à la pairie dès 1708, en considération des services de son père, auquel il succéda dans la plupart de ses dignités, sans avoir ses talens. Après quelques campagnes sur le Rhin et au-delà des Alpes, la faveur l'éleva jusqu'au grade de brigadier, où elle le laissa. La mort de son père le mit en possession de la grandesse d'Espagne, du gouvernement de Provence et même d'un fauteuil à l'académie française. Au reste, comme acad., il justifia le choix de ses confrères par sa déférence, par son amour pour les lettres, et, comme administrateur, il se fit aimer dans son gouvernement, malgré sa passion effrénée du jeu, le scandale de ses mauvaises mœurs, et surtout le peu d'éclat de ses talens. La considération ne fut son partage ni en Provence ni ailleurs, et Voltaire, qui paraissait être fier de son amitié, qui le vantait parfois outre mesure, lui lança, dans d'autres circonstances, quelques traits de satire amère qui sont restés. Ce grand-seigneur, bel-esprit et débauché, mourut dans son gouvernement en 1770.

VILLARS (l'abbé de Montfaucon de), littérateur, né aux environs de Toulouse en 1635, de la famille des Canillac-Villars, vint à Paris vers 1667, espérant y faire dans la carrière du sacerdoce une fortune proportionnée à ses talens et à sa naissance; mais son goût pour une littérature peut-être trop frivole, son penchant à la critiq. et surtout la hardiesse de ses opinions, tout en lui donnant une réputation d'homme d'esprit et même de penseur dans le monde, nuisirent à son avancement. Il débuta dans les lettres par les *Entretiens du comte de Gabalis sur les sciences,* qui furent imprimés pour la première fois en 1670, sans nom d'auteur. Cet ouvrage, où étaient dévoilés agréablement les mystères de la prétendue cabale des frères de la Rose-Croix, fut censuré, et il fut interdit à son auteur de prêcher. Le *Comte de Gabalis* fut réimprimé en 1684, et les *Entretiens sur les sciences secrètes,* destinés à faire suite à cette plaisanterie, parurent en 1715: c'est un pamphlet fort singulier contre la philosophie de Descartes. L'abbé de Villars fut assassiné en 1673 sur la route de Lyon. Il a laissé d'autres écrits, tombés dans l'oubli, et que nous ne chercherons pas à en tirer.

VILLARS (Dominique), botaniste, né en 1745 dans un hameau du Gapençois, dépendant du village du Noyer, n'eut d'autres maîtres que le curé de sa paroisse, qui lui apprit un peu de latin, un arpenteur, qui lui donna quelques leçons de géométrie, et un notaire, qui l'initia à la rédaction des actes les plus usuels. Il avait perdu son père, qui était greffier de la commune et qui faisait valoir en même temps une petite ferme. La mère du jeune Villars, effrayée du goût qu'il manifestait dès-lors pour la médecine et la botanique, et voulant faire de lui un fermier et un greffier, parce que ces 2 places étaient l'unique ressource de sa famille, espéra le fixer auprès d'elle en le mariant. Il n'avait alors que 16 ans, et l'on put croire, dans les prem. temps de son mariage, qu'il avait eu partie sacrifié ses goûts à ses devoirs; mais il s'échappa en 1765, et fit plus. courses à diverses reprises dans les provinces voisines. Fixé à Grenoble en 1771, par une place d'élève interne à l'hôpital desservi par les frères de la Charité, il y ouvrit 2 ans après un cours de botanique, ce qui ne l'empêcha pas de faire des excursions dans le Bas-Dauphiné, la Provence, le Languedoc et même à Paris. En 1778, il prit ses grades en médecine à la faculté de Valence, et en 1782 il fut nommé médecin en chef de l'hôpital militaire de Grenoble. Ce fut alors qu'il appela sa famille auprès de lui. Plein de zèle pour la science, il remplissait lui seul les fonctions de plusieurs professeurs, et faisait chaque année, avec ses élèves, des herborisations dans les Alpes ou en Suisse. Après avoir perdu en 1803 les places qui le faisaient vivre à Grenoble, il fut nommé en 1805 professeur de botanique et de médecine à l'académie de Strasbourg. Devenu doyen de la faculté, et momentanément recteur de l'académie en 1807, il mourut en 1814. Dans son testament il demandait pardon à ses enfans d'avoir sacrifié leurs intérêts à son amour pour les sciences. Nous citerons de lui: *Hist. naturelle des plantes du Dauphiné,* Grenoble, 1786, 4 v. in-8, avec 65 planches; *Mémoires sur la topographie et l'histoire naturelle,* etc., Lyon, 1804, in-8; *Précis d'un voyage bota-*

nique fait en Suisse, dans les Grisons, etc., en 1811, Paris, 1812, in-8, avec 4 planches. *Voy.* l'*Eloge de Villars*, lu par M. de Ladoucette, en 1818, à la société royale d'agriculture, brochure in-8 de 16 pages.

VILLARS. V. BOIVIN, BRANCAS, COL et TENDE.

VILLAULT (N.), sieur de Bellefond, voyag. français, s'embarqua sur un navire de la compagnie des Indes occidentales, le 13 novembre 1666, en qualité de contrôleur, pour les côtes de la Guinée. Il parvint à inspirer la plus grande confiance aux nègres, et il est probable qu'un commerce avantageux se serait établi entre eux et les Français, sans les obstacles qu'y mirent les Anglais. Villault a consigné ses observations sur l'Afrique occidentale dans un ouvrage estimable, intitulé : *Relation des côtes d'Afrique, appelées Guinée, avec la description du pays, mœurs et façon de vivre des habitans*, etc., Paris, 1669, in-12.

VILLAVICIOSA (JOSEPH de), poète espagnol, né à Siguenza en 1589, n'avait pas encore 26 ans, lorsqu'il donna la *Mosquea, poetica inventiva en octava rima*, Cuenca, 1615, in-8, réimpr. pour la 3e fois à Madrid, par Sancha, 1777, in-8. C'est un poème héroï-comique en 12 chants, que les Espagnols estiment beaucoup et avec raison. Toutefois l'auteur de cet élégant badinage crut devoir renoncer à la poésie, pour étudier le droit canonique et se pousser dans le service de la *sainte inquisition*. Son zèle ne fut pas stérile. Il fit un chemin rapide, et acquit assez de crédit auprès du grand-inquisiteur pour obtenir toute sa famille dans le saint office. Ce poète félon mourut à Cuenca en 1658.

VILLE (JEAN-IGNACE de LA), diplomate, né vers 1690, embrassa d'abord la règle de St-Ignace, et se fit remarquer dans l'enseignement ; mais il rentra bientôt dans le monde, sans cesser toutefois d'être l'ami de ses anciens confrères. Devenu ministre plénipotentiaire près des états-généraux en 1744, il termina heureusement plusieurs affaires importantes, et obtint, en récompense de ses services, quelques abbayes et la place de premier commis au ministère des affaires étrangères. Il consacra tout son crédit à protéger les jésuites, et telle était sa bonhomie, qu'il ne s'apercevait point que toutes ses combinaisons étaient découvertes et déjouées par le duc de Choiseul. Il en marquait sa surprise à ce ministre qui s'en amusait beaucoup. On créa toutefois pour l'abbé de La Ville la charge de direct. des affaires étrangères, qui le plaçait immédiatement après le ministre, et on le nomma presque en même temps évêque *in partibus*, du titre de Tricomie. Ces honneurs ne devancèrent que de peu de mois sa mort, arrivée en 1774. Il avait été reçu à l'académie française en 1746. Il eut la principale part à la rédaction des *Mémoires touchant la possession et les droits respectifs des couronnes de France et d'Angleterre en Amérique*, Paris, 1755, 4 vol. in-4 ; 1756, 8 vol. in-12.

VILLE. V. DEVILLE, RANNEQUIN et VILLA.

VILLEBÉON (PIERRE DE NEMOURS, plus connu sous le nom de), chambellan et ministre d'état du roi Louis IX, né vers 1210, fut un des croisés qui suivirent ce prince dans son expédit. d'Egypte en 1249. Il se distingua dans plus. occasions, notamm. au siége de Belin en 1253, et revint en France l'année suivante avec le roi, auprès duquel il eut une autorité qui équivalait presque à celle de premier ministre. Il ne s'en servit toutefois que pour seconder les vues paternelles du vertueux monarque. Ayant accompagné ce prince dans sa seconde croisade (1270) il fut désigné par lui pour exécuter ses dernières volontés, conjointement avec Philippe, depuis roi de France sous le nom de Philippe-le-Hardi, Odon, archevêque de Rouen, et Bouchard, comte de Vendôme. Aussi intrépide guerrier que fidèle serviteur, Villebéon joua un rôle brillant dans la guerre contre Tunis, vit expirer son maître sous ses yeux, et lui survécut à peine quelques jours. Son corps, transporté en France, fut inhumé à Saint-Denis, aux pieds de Louis IX.

VILLEBRUNE (JEAN-BAPTISTE LEFEBVRE DE), helléniste et orientaliste, né à Senlis vers 1732, étudia et exerça d'abord la médecine, à laquelle il renonça ensuite pour apprendre presque tous les idiomes connus de l'Europe et de l'Asie. Nommé profess. de langues orientales au collége de France et conservateur de la bibliothèque nationale, il perdit ces deux places en 1797, et fut proscrit par le directoire pour avoir proclamé, dans une lettre imprimée, la nécessité d'avoir en France un seul chef. Il se fixa à Angoulême, où il m. en 1809, après y avoir occupé, jusqu'à la clôture de l'école centrale, la chaire d'hist. nat. et ensuite celles d'humanités et de mathématiques. Villebrune avait beaucoup de lecture, mais aussi trop peu de justesse dans l'esprit et un orgueil trop irritable qui l'empêcha de mettre à profit les critiques, et le porta à chercher dans une province reculée, loin de la source de toutes les lumières, un asile contre les discussions scientifiques. Il est vrai que celles-ci dégénéraient avec lui en véritables querelles. Il a publié comme auteur, trad. ou édit., environ 80 ouvrages, parmi lesquels nous nous contenterons de citer : les *Nouvelles de Cervantes*, trad. nouv., avec des notes, Paris, 1775, 2 vol. grand in-8 ; *Dictionnaire des particules anglaises*, ibid., 1774, in-8, les *Aphorismes* et les *Prénotions coaques d'Hippocrate*, ibid., 1786, petit in-8 (il en avait publié précédemment le texte grec, ibid., 1779, in-12) ; *Manuel d'Epictète et Tableau de Cebès*, avec une traduct. franç. et des notes, ibid., Didot jeune, an 3 (1795), 2 vol. in-8 ; *Lettres américaines de Carli*, trad. de l'italien en franç., Boston (Paris), 1788, 2 vol. in-8 ; Paris, 1792, 2 v. in-8, avec une carte.

VILLEDIEU (MARIE-HORTENCE DESJARDINS, dame de), née à Alençon en 1632, fut entraînée, par l'amour que sut lui inspirer un de ses cousins, à commettre une première faute, dont les suites ne purent rester long-temps cachées. Elle quitta la maison paternelle, fut recueillie par la duchesse de Rohan, protectrice de sa famille, et mit au monde un fils qui ne vécut que six semaines. Elle resta quelque temps dans la maison de la duchesse, où son esprit, ses grâces et ses talens poétiques lui donnèrent une foule d'adorateurs. Elle distingua parmi eux un jeune officier, Boisset-de-Villedieu, qu'elle ne put épouser en France parce qu'il était déjà marié, mais avec lequel elle alla former en Hollande une véritable union conjugale. De retour en France, Villedieu fut tué par un rival que sa femme n'avait pas écouté, et celle-ci se fit alors dévote et entra dans une maison de religieuses près de Conflans. Forcée d'en sortir bientôt après, parce qu'on vint à savoir qu'elle avait écrit des romans, elle épousa un vieux marquis de Chattes ou de La Chatte, qui malheureusement avait encore sa femme, circonstance qu'elle ignorait. Le second mariage fut déclaré nul, et la marquise de Chattes redevint Mme de Villedieu. Elle avait déjà publié sous ce nom plusieurs ouvrages. Sa tragédie de *Manlius Torquatus* et son *Carrousel du dauphin*, pièces également faibles, qui parurent en 1662, eurent un succès éclatant. Mais cette gloire éphémère n'augmentant pas ses moyens d'exist., elle retourna dans sa ville natale, revit ce cousin, nommé comme elle Desjardins, qui avait causé sa première erreur, et l'épousa. Elle ne trouva pas le bonheur dans ce mariage, triste conclusion de ses premières amours, et son goût pour la dépense s'accordant mal avec sa nouvelle condition, elle m. dans la misère en 1683 à Alençon ou à Clinchemore, près de cette ville. Ses poésies fugitives ont encore quelque mérite, et les vieux amateurs de l'ancien genre prétendent qu'ils relisent encore avec plaisir les *Désordres de l'amour*, les *Annales galantes*, les *Exilés de la cour d'Auguste*, les *Amours des gr. hommes*, etc.,

romans qui ont été souvent réimpr. On a plusieurs édit. de ses *OEuvres complètes*, Paris, Barbin, 1710 et 1711, 10 vol. in-12; ibid., 1721, 12 vol. in-12; ibid., Prault, 1741, 12 vol. in-12. *V.*, pour plus de détails, l'*Histoire littéraire des dames françaises*, 1769, tom 2, pag. 74.

VILLEFORE (JOSEPH-FRANÇOIS BOURGOIN DE), membre de l'académie des inscriptions, né en 1652 à Paris, où il m. en 1737, avait passé toute sa vie dans la retraite, partageant son temps entre la société d'un très-petit nombre d'amis, quelques pratiques de piété et la composition de ses ouvrages, parmi lesquels il suffira de citer : les *Vies des saints pères des déserts d'Orient*, 1708, 2 vol. in-12; les *Vies des saints pères des déserts d'Occident*, 1708, 2 vol. in-12; et les *Anecdotes* ou *Mémoires secrets sur la constitution Unigenitus*, 3 v. in-12, qui parurent en 1730, 1731 et 1733, et dans lesquels M. Picot, rédacteur de l'*Ami de la religion et du roi*, trouve beaucoup d'esprit de parti et des détails rebutans par leur prolixité.

VILLEFROY (GUILLAUME de), docteur en théologie et savant orientaliste, né à Paris en 1690, se fit connaître avantageusement du chancelier d'Aguesseau, qui lui obtint la place de secrétaire du duc d'Orléans et l'abbaye de Blasimont. Il fut nommé, vers 1750, profess. d'hébreu au collége de France, remplit cette place avec distinction, et m. en 1777. Ce fut lui qui se chargea d'examiner les 128 MSs. arméniens que l'abbé Seviu avait rapportés de Constantinople. Il en donna des *notices* qui furent trad. en latin et insérées dans le *Catalogue* des MSs. de la Bibliothèque du Roi; mais son travail ne fut publié qu'en 1739, par Montfaucon, dans la *Bibliot. Bibliothecar. manuscriptor.*, 1015-27. Nous citerons encore de lui des *Lettres pour servir d'introduction à l'intelligence des divines Ecritures, et principalement des livres prophétiques relativement à la langue originale*, Paris, 1751-54, 2 vol. in-12. Il les écrivit dans le dessein d'encourager les élèves qu'il avait tirés du couvent des capucins de la rue St-Honoré, et avec lesquels il avait fondé, en 1744, la société connue sous le nom de *Capucins hébraïsans*.

VILLEGAGNON ou VILLEGAIGNON (NICOLAS DURAND DE), voyageur célèbre, né à Provins vers 1510, fut admis, en 1531, dans l'ordre de Malte, dont son oncle, Villiers de l'Isle-Adam, était gr.-maître. Il accompagna Charles-Quint dans son expédition d'Afrique, fut un des chevaliers qui volèrent au secours de la jeune et belle Marie d'Ecosse, dont les états étaient menacés par les Anglais, la conduisit en France (1548), et se rendit ensuite à Malte, dont les Tucks se préparaient à faire le siége (1550). Il fit des efforts inutiles pour défendre contre eux la petite place de Tripoli, et revint en France, où Henri II le nomma vice-amiral de Bretagne. Des désagrémens qu'il éprouva dans l'exercice de ses nouvelles fonctions lui firent tourner ses vues vers l'Amérique, et demander l'autorisation d'y aller fonder une colonie. Il l'obtint en 1555 par le crédit de l'amiral de Coligni, auquel il avait fait entendre que son but était d'assurer aux protestans un asile contre les persécutions. Après une navigation assez malheureuse, il parvint à l'embouchure du fleuve Ganabara (le Rio-Janeiro), et s'y établit dans une île très-forte par sa position, et qui peut-être aurait donné aux Français la facilité de faire du Brésil une de leurs colonies, sans les querelles religieuses qui troublèrent cette colonie de matelots, de soldats et d'aventuriers, et sans la négligence de la métropole à leur envoyer les renforts et les secours nécessaires. Villegagnon, qui avait pris part à ces querelles et exaspéré tous les esprits par ses rigueurs, repassa en France, où il s'engagea contre Calvin dans une controverse qui fit éclore de part et d'autre un grand nombre d'écrits. Enfin, après avoir représenté quelque temps l'ordre de Malte à la cour de France, il m. en 1571 dans sa commanderie de Beauvais, près de Nemours. Nous citerons de lui : *Caroli V imperatoris expeditio in Africam ad Arginam*, Paris, 1542, in-8; *de Bello melitensi et ejus eventu Francis imposito*, Paris, Rob. Etienne, 1553, in-4; trad. en franç. par Nicolas Edoart, Champenois, Lyon, 1553, in-8. *Voy.* les *Mém.* de Niceron, t. 22, p. 322-25.

VILLEGAS (FERNAND-RUIZ de), poète latin, né à Burgos vers le commencement du 16e S., fut destiné par ses parens à l'état ecclésiastique; mais il se démit d'un bénéfice dont il était déjà pourvu pour épouser une femme qu'il aimait, la belle Marianne de Lerma. Il la perdit au bout de quelques mois, et chercha des consolations dans la culture des lettres. On sait qu'il fut gouverneur de sa ville natale, et que cette charge lui fut enlevée quelque temps après par l'intrigue. Le reste de sa vie s'écoula dans l'obscurité, et l'on ignore l'époque et le lieu de sa mort. Ses *OEuvres* ont été publiées par les soins d'André Lama, sous ce titre : *Ferdinand. Ruizi Villegatis, Burgensis, quæ extant Opera*, etc., Venise, 1743, gr. in-4, avec la *Vie* de l'auteur, tirée de ses ouvrages, par Eman. Marti.

VILLEGAS (Don ESTEVAN-MANOEL de), poète espagnol, né en 1595 à Nagera ou Naxera dans la Vieille-Castille, n'avait encore que 15 ans lorsqu'il traduisit Anacréon et quelques odes d'Horace. Il prit dès-lors ces deux poètes pour modèles, et célébra l'amour, ses plaisirs et ses peines dans une foule de chansons et d'élégies, dont il pub. le rec. à ses frais sous le titre d'*Amatorias* ou *Eroticas*, Nagera, 1617, in-4. Ces poésies, qu'aucun auteur espagnol n'a encore surpassées, n'eurent d'abord qu'un médiocre succès, et Villegas dut attribuer ce désappointem. à son propre orgueil. Il vint toutefois présenter son ouvrage à la cour et demander un emploi considérable; mais fut obligé de se contenter d'une place de receveur de rentes pour le roi dans sa ville natale, où il se retira. Il m. dans cet obscur asile en 1669, laissant de nombreux MSs., dont un seul a été publié. C'est une traduction du livre *de la Consolation* de Boèce. Elle a été réimp., avec les poésies du traducteur, en 1774, et reproduite dans une autre édition presque semblable, Madrid, 1797, 2 vol. in-8. — *V.* QUEVEDO.

VILLEGOMBLAIN (FRANÇ. RACINE, seigneur de), né vers le milieu du 16e S., embrassa la profess. des armes, se trouva à la bataille de Coutras, et fut député par la noblesse de Blois aux états-généraux de 1614. Voilà tout ce qu'on sait sur sa vie. Il a laissé des *Mémoires des troubles arrivés en France sous les règnes des rois Charles IX, Henri III et Henri IV*, qui furent publiés par son neveu, Rivaudas de Villegomblain, Paris, 1667-68, 2 vol. in-12.

VILLEHARDOUIN (GEOFFROY de), historien, né vers 1167 dans un château situé entre Bar et Arcis-sur-Aube, était maréchal de Champagne lorsque Thibaut, comte de Champagne et de Brie, engagea un gr. nombre de seigneurs à prendre la croix (1199). Il fut l'un des députés qui se rendirent à Venise et qui obtinrent de cette républiq. la promesse de transporter les croisés en Terre-Sainte moyennant une forte rétribut. Mais bientôt la m. de Thibaut enleva à la pieuse entrep. son chef. Villehardouin proposa d'offrir le commandement au marquis de Montferrat qui accepta, et donna aux pèlerins rendez-vous à Venise. On eut bien de la peine à réunir tous les croisés, et plus tard à vivre en bonne intelligence avec les Grecs, et surtout avec le jeune empereur Alexis Comnène, et Villehardouin fut souvent obligé de mettre à l'épreuve son talent de négociateur. Il se trouva à la prise de Constantinople en 1204, fut nommé maréchal de Romanie par l'empereur Baudouin, le réconcilia avec le marquis de Montferrat, et lui rendit encore un service non moins considérable en sauvant son armée d'une destruction complète, après la bataille qui avait fait tomber l'emper. lui-même aux mains

des Bulgares. Enfin, après avoir servi avec le même zèle Henri, frère et successeur de Baudouin, il m. en Thessalie vers 1213. Villehardouin a laissé une *Histoire* de la conquête de Constantinople, qui comprend un espace de 9 ans, de 1198 à 1207. Ducange en a donné, en 1657, une édition avec un glossaire, laquelle est sans contredit la meilleure. Il a placé en regard du texte une version en français moderne, et y a joint des observations très-précieuses. On trouvera aussi cette hist. dans le 18e v. du recueil des *Histor. des Gaules et de la France*, publié en 1822, in-fol.

VILLE-HEURNOIS. V. Villeurnoy.

VILLEMERT (Pierre). V. Boudier.

VILLEMET. V. Willemet.

VILLEMIN (Jean). V. Vuillemin.

VILLEMOT (Philippe), astronome, né à Châlons-sur-Saône en 1651, fut curé de la Guillotière, l'un des faubourgs de Lyon, et m. en 1713. Il avait publié, en 1707, 1 vol. in-12, intitulé : *nouveau Système ou nouvelle Explication du mouvement des planètes*.

VILLENA (Henri d'ARAGON, marquis de), l'un des hommes qui firent le plus pour la littérat. de l'Espagne au 15e S., naquit en 1384 d'une famille qui tenait au sang royal de Castille et d'Aragon. Il se mit au service de Jean II de Castille, et obtint de ce prince, dont on connait l'amour pour les lettres, les comtés de Cangas et de Tinco, dans les Asturies. Plus tard il consentit à renoncer à ces donations avantageuses et fit même retirer sa femme dans un couvent, pour pouvoir obtenir le titre de grand-maître de l'ordre militaire de Ste-Marie-de-Calatrava. Mais bientôt les membres de l'ordre contestèrent son élection, la grande-maîtrise lui fut retirée par le pape, et la calomnie, secondée par l'ignorance, le représenta aux yeux du vulgaire comme uniquement occupé d'études cabalistiques. Après sa mort, arrivée à Madrid en 1434, ses MSs., livrés à la censure d'un dominicain, furent brûlés ou ensevelis dans un oubli d'où probablement il n'est plus possible qu'ils sortent. Nous n'avons que les titres de quelques-uns de ses ouvrages, dont il est fort douteux qu'aucun ait été imprimé. Villena n'en a pas moins mérité une réputation impérissable par les services qu'il a rendus à la langue encore peu formée de sa nation, avec ses illustres contemporains, le marquis de Santillane et Jean de Mena.

VILLENA (Juan PACHECO, marquis de), ministre de Henri IV, roi de Castille, surn. *l'Impuissant*, parut être monté avec lui sur le trône (1454). Les grands ne tardèrent pas à murmurer contre cet heureux et habile favori, et présentèrent au prince un mémoire qui contenait leurs griefs. Henri ôta sa confiance au marquis, et voulut lui ôter aussi le ministère; mais ce fut en vain, et Pacheco, secrètement voué au roi d'Aragon, et accusé même d'avoir pris contre le roi de Castille des engagemens avec Louis XI, roi de France, sut garder le pouvoir. Il dirigeait lui-même les mécontens, qui voulaient détrôner Henri et mettre à sa place son frère Alphonse, et, tandis que l'armée royale et les troupes des insurgés vidaient leur querelle à Medina del Campo (1467), il se faisait donner la gr.-maîtrise de Saint-Jacques, la plus haute dignité du royaume. Le roi d'Aragon, voulant l'attacher davantage à sa cause, alla jusqu'à lui demander la main de sa fille, Béatrix Pacheco, pour son propre fils, l'infant don Ferdinand. L'ambitieux ministre refusa cet insigne honneur, dans la crainte de devenir trop odieux. Cependant la mort d'Alphonse, chef apparent des ligueurs, vint les mettre dans la nécessité de se rallier à quelque autre personnage d'un rang élevé. Isabelle, sœur de Henri, sur laquelle ils jetèrent les yeux, ne consentit à prendre leur parti qu'après avoir été déclarée princesse des Asturies, grâce à leurs manœuvres et avec le consentement du faible roi de Castille. Celui-ci déshéritait ainsi Jeanne, sa propre fille. L'adroite Isabelle ne tarda pas à se fortifier contre son frère, contre les ligueurs et contre le ministre de la Castille, par son mariage avec Ferdinand d'Aragon. Dès ce moment, Villena craignit pour son influence un retour funeste, et changea de politique. Il aida son maître, dont il connaissait mieux que personne toute la faiblesse, à rétablir Jeanne dans ses droits, et obtint des seigneurs, en 1470, un acte tout contraire à celui qu'ils avaient donné en faveur d'Isabelle. Enfin il était parvenu encore une fois au plus haut degré de la puissance et il poursuivait avec ardeur l'exécution de ses projets, lorsqu'il m. presque subitement, mais de mort naturelle, en 1474. Il fut généralem. peu regretté, malgré ses talens supérieurs. — Le marquis de Villena, son fils, hérita de ses gr. biens et de sa faveur.

VILLENEUVE (Huon de), poète français, qui florissait sous le règne de Philippe-Auguste, n'est connu que par ses ouvrages. Il avait composé dix ou douze *romans* de chevalerie, que l'on ne trouve pas tous à la Bibliothèque du Roi, si riche d'ailleurs en productions de ce genre. Son *Doolin de Mayence* a été attribué par quelq. biographes au poète Adenez. L'on en a imprimé plusieurs fois une traduction en prose, connue aussi sous le titre de *Fleur des batailles*, et dont Tressan a publié l'*extrait* dans la *Bibliothèque des romans*, février 1778. Des *extraits* de trois autres de ses romans ont été donnés par Fauchet dans son *Recueil de l'origine de la langue et poésie françoises*. Le plus connu, probablement parce que la Bibliothèque bleue s'en est emparée, est le roman des *Quatre Fils Aymon*. Le style en a été retouché, vers le milieu du 16e S., par Guy Beronay et Jean Le Cueur, seigneur de Nailly, deux aut. dont on ne sait rien autre chose. *Voy*. Chénier, *Discours sur les romans français*.

VILLENEUVE (Rometto, Roméo ou plutôt Romée de), connétable et grand-sénéchal de Provence, né vers 1170, se fit surtout connaître au moment où ce pays était à la fois déchiré par des divisions intestines et ruiné par des guerres extérieures. L'époque où il fut appelé à la tête des affaires doit se placer avant le mariage de St Louis avec Marguerite de Provence, puisqu'on sait qu'il y contribua de tout son pouvoir. Ayant reçu de Bérenger l'épée de connétable, il assiégea la ville de Nice, qui s'était révoltée contre ce souverain, la soumit par capitulat., et en fut nommé gouverneur. Il la mit, par de nouvelles fortifications, à l'abri des attaques des Pisans et des Génois, et, tranquille de ce côté, s'occupa de faire fleurir par tous les moyens imaginables le reste des états du comte, son maître et son ami. Il vit toutefois s'élever contre ses projets une foule d'envieux; mais, soutenu contre eux par l'éclat même de ses services et par la protection de la comtesse de Provence, Béatrix de Savoie, il poursuivit sa marche avec assurance, prit la part la plus active à tous les actes politiques, à toutes les expéditions guerrières qui firent du règne de Bérenger une époq. si glorieuse pour la Provence. En 1245, aussitôt après la mort de ce prince, qui lui avait confié par testament la régence de ses états et la tutelle de sa 4e fille, il s'empressa de remplir ce mandat honorable, et fit reconnaître la jeune princesse Béatrix. Il ne tarda pas à la marier avec Charles, comte d'Anjou, frère de St Louis, et fit, dit-on, insérer dans l'acte qui disposait de l'héritage de Bérenger une clause spéciale, par laquelle la Provence devait retourner aux descendans de la reine Marguerite et de St Louis, si Béatrix mourait sans enfans mâle. Il faudrait donc lui attribuer en grande partie l'honneur de ce grand projet, qui, deux siècles et demi plus tard, fut réalisé par Palamède de Forbin. L'empressement de Villeneuve à conclure le mariage de sa souveraine méritait d'autant plus de louanges, qu'une fois la Provence placée sous un nouveau maître, le crédit du grand-sénéchal devait nécessairement s'éclipser. En effet, l'histoire ne fait presque plus mention de lui à partir de cette époque, et l'année même de sa mort est incertaine. On

présume seulement qu'il était âgé de plus de 80 ans. Parmi les nombreux ouvrages où il est parlé de Romée de Villeneuve, nous citerons, outre *le Paradis* du Dante, l'*Histoire de l'incomparable administration de Romieu*, par Michel Baudier, Paris, 1635, in-16; et *la Confrérie du St-Esprit*, roman histor. par M. Rey-Dusseuil, ib., 1829, 5 vol. in-12.

VILLENEUVE (Elion ou Hélion de), de la même famille que le précédent, né en Provence vers 1270, entra de bonne heure dans l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, et s'y distingua par une valeur brillante, une rare piété et des talens politiques, qui le firent nommer grand-maître par acclamation, en 1319, à la place de Foulques de Villaret. Il ne se rendit à Rhodes qu'en 1336; mais tout ce temps ne fut point perdu pour l'ordre. Le grand-maître sollicita des secours auprès des princes chrétiens et du pape Jean XXII, et s'occupa des avantages des chevaliers et de tous les habitans de l'île, avec non moins d'ardeur et plus de succès que s'il s'était confiné de suite dans sa résidence. Aussi, quand il crut devoir s'y rendre, il y fut accueilli avec enthousiasme. Pour achever son ouvrage, il prit Smyrne en 1344, remporta une victoire éclatante sur Elbée, roi de Maroc, et rendit sa bannière redoutable aux Othomans, sans négliger le soin de l'administration intérieure. Il m. en 1346, généralement regretté.

VILLENEUVE (Rossoline ou Roseline de), sœur du précédent, née au château des Arcs vers 1263, sut défendre son cœur de toutes les séductions de la cour chevaleresque des comtes de Provence, et ne connut dès sa jeunesse, et malgré sa beauté remarquable, d'autre amour que celui de la retraite. A l'âge de 17 ans elle entra dans le monastère de la Celle-Roubaud, soumis à la règle des Chartreux et situé à deux lieues de Draguignan, diocèse de Fréjus. Elle en fut nommée diaconesse en 1288, et prieure en 1310. Sa piété sincère, attestée par des jeûnes rigoureux, des prières et des austérités continuelles, ne pouvait être comparée qu'à sa charité inépuisable, qui la faisait regarder par les pauvres et les malades comme une seconde Providence. Aussi l'enthousiasme du peuple lui attribua-t-il plusieurs miracles avant et après sa m., arrivée en 1329. L'ordre gén. des Chartreux avait reconnu le culte de la bienheureuse Roseline, qu'il regardait comme l'une de ses patrones, et dont il faisait célébrer la fête le 16 octobre. On l'observait le même jour dans le diocèse de Fréjus.

VILLENEUVE (Louis de), sire de Trans et de Serénon, dit *Riche-d'Honneur*, né vers 1451, de la même famille que les précédens, fit avec distinction plusieurs campagnes sur terre et sur mer, et fut chargé par Charles VIII de commander, avec le prince de Salerne, l'armée navale destinée à la conquête de Naples. Il jouit d'une faveur égale sous Louis XII, qui l'envoya deux fois en ambassade auprès du saint-siége en 1498 et 1500. Ses succès dans les négociations ne l'empêchèrent pas de déployer la plus brillante valeur à la bataille d'Agnadel et aux journées de Fornoue, de Cérisoles, etc. Louis XII, pour récompenser ses services, érigea en marquisat la baronnie de Trans, par lettres-patentes du mois de février 1505. Il sera peut-être curieux pour quelques-uns de remarquer que Louis de Villeneuve est le premier gentilhomme en France qui ait reçu des lettres de marquis, enregistrées au parlement. On sait qu'à cette époque l'usage du royaume était de ne donner le titre de duc qu'aux maisons souveraines. Le nouveau marquis n'eut pas moins de crédit auprès de François Ier, qui le nomma chambellan. Il combattit vaillamm., sous les yeux de ce prince, à la bataille de Marignan, eut le malheur d'y perdre son fils unique, et alla mourir aux eaux thermales de Digne en 1516.

VILLENEUVE (Christophe de), baron de Vaucluse, seigneur de Bargemont, etc., de la même famille que les précédens, né à Marseille en 1541, fut un des seigneurs qui secondèrent le plus puissamment Claude de Savoie, gouverneur de la Provence, dans la guerre contre les protestans. Toutefois son zèle religieux ne l'empêcha pas, lorsqu'il eut appris la résolution prise par Charles IX d'exterminer tous les hérétiques du royaume, de se rendre à Paris, et d'arracher au roi des ordres contraires à ceux qu'il avait donnés déjà pour ensanglanter la Provence. Ce beau pays lui dut d'être préservé des horreurs de la St-Barthelemi. Le nom de Christophe de Villeneuve sera inséparable de ceux du comte d'Orthès, de l'évêque de Lisieux et de quelques autres hommes fermes et purs qui firent leur devoir. Le baron de Vaucluse continua à servir sous Henri III, Henri IV et Louis XIII, et mourut à Bargemont en 1615.

VILLENEUVE (Guillaume de), chevalier provençal, suivit Charles VIII à la conquête du royaume de Naples en qualité d'écuyer, fut nommé gouverneur de Trani, ville importante de la province de Bari, et, après le départ de son souverain, se défendit dans cette ville avec un courage qui ne fut point couronné du succès. Fait prisonnier par les Napolitains (1495), il n'obtint qu'au bout d'un an et trois jours d'une pénible captivité la permission de repasser en France. Il devint maître-d'hôtel de Charles VIII, et mit alors la dernière main à ses *Mémoires sur la conquête de Naples*, que dom Martène publia dans le *Thesaurus anecdotorum*, t. 3, 1505, et que l'on retrouve dans le tom. 14 de l'ancienne et de la nouvelle édition des *Mémoires relatifs à l'histoire de France*.

VILLENEUVE (Gabrielle-Suzanne BARBOT, dame de), romancière, mérita par ses premiers essais littéraires la bienveillance de Crébillon, avec lequel des rapports d'humeur et de goût achevèrent de la lier d'une étroite amitié. Elle mourut à Paris en 1755, à l'âge d'environ 60 ans. On a d'elle les ouvrages suiv. : *les Contes marins* ou *la jeune Américaine*, Paris, 1740-41, 4 vol. in-12; réimpr. sous ce tit. : *le Temps et la Patience*, 1768, 2 v. in-12; *les Belles solitaires*, Amsterdam (Paris), 1745, 3 v. in-12; *la Jardinière de Vincennes*, etc., ib., 1750, 1753, 1771, 4 part. in-12; *le Beau-Frère supposé*, Londres (Paris), 1752, 4 vol. in-12; *le Juge prévenu*, Paris, 1754, 5 parties in-12. Ce sont là les seuls ouvrages de cette dame, et l'on a eu tort de lui en attribuer plusieurs autres.

VILLENEUVE (Pierre-Charles-Jean-Baptiste-Silvestre), vice-amiral, né à Valensoles, en Provence, en 1763, entra dans la marine à l'âge de 15 ans, franchit rapidement les premiers grades, et devint chef de division en 1796, et quelques mois après contre-amiral. Chargé du commandement d'une des divisions de l'armée destinée à faire une invasion en Irlande, il ne put, à cause des vents contraires, prendre part à cette expédition. Il commanda l'arrière-garde au désastreux combat d'Aboukir, et parvint à gagner Malte. Nommé vice-amiral en 1804, il appareilla de Toulon l'année suivante avec une escadre, qu'il alla renforcer à Cadix, puis au Fort-Royal de la Martinique. Après quelques prises et quelques faits d'armes peu importans, satisfait d'avoir rempli le principal but de sa mission, qui était d'attirer dans les parages des Indes occidentales les flottes anglaises, il fit route pour les mers d'Europe au moment même où Nelson venait d'arriver à la Barbade. Villeneuve était parvenu à la hauteur du cap Finistère, à 50 lieues au large, lorsqu'il eut connaissance de l'escadre aux ordres de sir Robert Calder. Le combat s'engagea, malgré une brume épaisse, entre l'armée anglaise et l'armée combinée de France et d'Espagne, qui eut l'avantage; mais le lendemain la mer devint très-grosse, et le surlendemain les Anglais étaient presque hors de vue. Le général franç., à tort ou à raison, car nous ne prétendons pas discuter ici les reproches qui lui ont été adressés à ce sujet, pensa qu'il était impossible de recommencer l'action, et alla opérer, dans la baie d'Arrès, sa jonction avec

l'escadre du Ferrol. Il essaya ensuite de se diriger sur Brest; mais les vents, la mer et l'inégalité de marche de ses bâtimens le forcèrent de se retirer dans Cadix, où il tint conseil sur ce qu'il avait à faire. Il n'ignorait pas qu'il avait encouru la défaveur de Buonaparte, et c'était à regret qu'il conservait le commandement. Ses instructions lui recommandaient d'attendre une occasion favorable pour sortir. Or, Nelson croisait, avec 33 bâtimens, à la hauteur de Cadix, et l'on convint généralement dans l'armée combinée que les forces imposantes de l'ennemi exigeaient qu'on différât l'appareillage. L'occasion favorable qu'on demandait parut s'offrir, et Villeneuve mit dehors dans les journées des 20 et 21 oct. 1805. Alors s'engagea ce combat, si fameux sous le nom de *Trafalgar* (*v.* ce mot et NELSON), dont tout le monde connaît l'issue. L'armée combinée, à la suite de ses nombreuses évolutions préliminaires, se trouva mal formée en ligne, et l'amiral anglais profita habilement de cette faute, qu'il faut attribuer peut-être à l'inexpérience ou à la mauvaise volonté des officiers placés sous les ordres de Villeneuve. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce général, en sortant de Cadix, avait distribué à chaque commandant des instructions d'une sagesse remarquable, et qu'il déploya dans le feu un admirable sang-froid. Il vit son vaisseau, le *Bucentaure,* désemparé de ses 3 mâts, fit de vains efforts, faute d'embarcations, pour transporter son pavillon sur un autre bâtiment, et se laissa alors amariner. Voici quelles étaient les forces des deux côtés avant le combat : du côté des Anglais 33 voiles, dont 27 vaisseaux de ligne, parmi lesquels 7 vaisseaux à 3 ponts; du côté de l'armée combinée française et espagnole, aux ordres de Villeneuve et de Gravina, 33 vaisseaux, dont 4 seulement à 3 ponts. Les pertes de la flotte combinée, en hommes et en bâtimens, furent considérables. Villeneuve, rendu à la liberté au mois d'avril 1806, quitta aussitôt l'Angleterre, débarqua à Morlaix, et prit la route de Paris; mais, arrivé à Rennes, il crut devoir écrire au ministre Décrès, pour pressentir les dispositions de l'empereur à son égard. Quelques jours après il se donna la mort, soit qu'il eût reçu déjà une réponse défavorable, soit qu'il fût tourmenté par le souvenir d'un désastre qu'il ne méritait point d'éprouver. Sa bravoure et ses talens étaient généralement appréciés par le corps de la marine. Nous ne croyons guère, et aussi ne nous sommes-nous point arrêtés au bruit répandu lors de la mort de Villeneuve, que cet amiral avait été assassiné.

VILLENEUVE. V. ARNAUD et THOMAS.

VILLENFAGNE D'INGIHOUL (HILARION-NOEL, baron de), savant antiquaire, né à Liége en 1753, fut bourguemestre de cette ville en 1791, membre du conseil privé du prince-évêque en 1792, et il se trouvait à l'époq. de sa m., arrivée en 1826, député de l'ordre équestre aux états de la province, l'un des curateurs de l'université de Liége, membre honoraire de la société libre d'émulation de la même ville, de l'Institut royal des Pays-Bas et de l'académie royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles. Il se sentit de bonne heure entraîné par une passion dominante vers les recherches d'érudition, surtout vers celles qui se rattachent à l'histoire littéraire ou politique de sa patrie. Parmi ses écrits, dont quelques-uns mériteraient d'être réunis dans une édition nouvelle, nous citerons : *Mélanges de littérature et d'histoire,* Liége, 1788, in-8; *Histoire de Spa,* 1803, 2 vol. in-8; *Essais critiques sur différens points de l'histoire civile et littéraire de la ci-devant principauté de Liége,* 1808, 2 vol. in-12; *Mélanges pour servir à l'histoire civile, politique et littéraire du ci-devant pays de Liége,* 1810, un vol. in-8. M. de Chênedollé a publié : *Notices nécrologiques sur MM. G.-J.-E. Ramoux, associé résidant, et H.-N. baron de Villenfagne d'Ingihoul, membre honoraire de la société libre d'émulation de Liége,* Liége, 1826, in-8 de 20 p.

VILLEPATOUR (LOUIS-PHILIPPE TABOUREAU DE), lieutenant-général d'artillerie, né à Paris en 1719, se distingua, dès l'âge de 15 ans, à la bataille de Parme, au point que le général d'Affry demanda pour lui la croix de St-Louis. Son extrême jeunesse fut un obstacle à cette faveur; mais il l'obtint à la fin de la campagne de 1744 en Allemagne. De nouveaux services le firent nommer, en 1761, maréchal-de-camp et inspecteur d'artillerie, et en 1780 lieuten.-général, avec le titre d'inspecteur-général d'artillerie. Il m. à Bezons, près de Paris, en 1781, laissant des *Mémoires* inédits de ses campagnes, que Laplace a publiés dans son *Recueil de pièces intéressantes,* t. 2, p. 308-30, et t. 3, p. 140-157.

VILLEQUIER (ANTOINETTE DE MAIGNELAIS, baronne de), cousine germaine d'Agnès Sorel, sut parvenir à la plus haute faveur auprès de Charles VII, du vivant même de cette célèbre favorite. Elle reçut du roi plus. dons considérables, notamm. à l'occas. de son mariage, en 1450, avec le baron André de Villequier, seigneur de St-Sauveur en Touraine, etc. On pourra contester qu'Antoinette de Maignelais ait été la rivale de sa cousine; mais il nous semble démontré qu'elle lui succéda du moins dans le poste si envié de maîtresse. Antoinette gouverna avec encore plus de hauteur qu'Agnès, disposa des emplois et des bénéfices, et conserva toute sa faveur jusqu'à la mort de son royal amant (1461). Elle se réfugia alors en Bretagne chez le duc François II, auprès duquel elle joua le même rôle et dont elle eut 4 enfans.

VILLEQUIER (RENÉ de), baron de Clairvaux, épousa en premières noces Françoise de La Marck, bâtarde de Guillaume de La Marck, et l'assassina, en 1577, dans le château de Poitiers. On ignore la cause de ce meurtre. Les uns l'attribuent à un accès de jalousie qui n'était que trop fondé; d'autres ont prétendu que Villequier s'était chargé de punir sa femme des dédains qu'avait essuyés de sa part le roi Henri III. Au reste Villequier ne fut pas inquiété, resta en faveur et fut même décoré du cordon du St-Esprit, à la première promotion qui eut lieu.—VILLEQUIER (LOUIS, duc D'AUMONT, connu sous le nom de marquis de), né à Paris en 1667, est surtout connu par l'ambassade extraordin. dont il fut chargé près de la reine Anne d'Angleterre, et dont le but était la conclusion de la paix. La reine Anne, qui la désirait aussi, le reçut avec les plus grands honneurs (1713); mais la plupart des seigneurs étaient loin de penser comme elle, et ce ne fut pas sans fondement qu'on les soupçonna d'avoir fait mettre le feu à l'hôtel de l'ambassade française pour amener une rupture. Peu de temps après, le marquis reçut son audience de congé, qui fut accompagnée d'un présent magnifique de la reine, et suivie d'une gratification considérable de Louis XIV. Il m. à Paris en 1723.

VILLERAY. V. COQ.

VILLERMAULES (MICHEL), missionnaire, né vers 1667, au village de Chamcey, en Suisse, étudia chez les jésuites de Fribourg, s'attacha à la congrégation de Saint-Sulpice, et fut envoyé par ses supérieurs au Canada, où il passa dix-huit années. On assure que, de retour en Europe, s'étant mis à étudier l'*Augustinus,* il vit bientôt s'évanouir toutes les illusions qu'il conservait encore sur le compte des jésuites; mais M. Picot, rédacteur de *l'Ami de la Religion et du Roi,* ne veut pas que la lecture de ce livre ait pu avoir ce résultat. Quoi qu'il en soit, Villermaules fit dès-lors cause commune avec les appelans, et n'épargna pas les PP. de la société de Jésus dans ses *Anecdotes sur l'état de la religion dans la Chine,* 7 vol. in-12, 1733 et années suivantes. Il m. à Paris en 1757. *Voy.* les *Nouvelles ecclésiastiques* du 17 juillet 1759, et le *Nécrologe des défenseurs de la vérité,* t. 3.

VILLERMOZ. V. WILLERMOZ.

VILLEROI (NICOLAS DE NEUFVILLE, seigneur de), ministre sous quatre de nos rois, né en 1542, passa pour un habile politique, dès l'âge de dix-huit

ans, et fut employé par la reine Catherine de Médicis dans deux négociations importantes en Espagne et en Italie. Il devint secrétaire d'état en 1567, et sans rien perdre de son crédit sur la reine-mère, il s'insinua dans l'intimité de Charles IX, qui le recommanda, en mourant, à son successeur. Aussi fut-il confirmé dans ses fonct. par Henri III; mais il fut destitué en 1588, comme partisan prétendu des Guises : toutefois il est probable que le vrai motif de cette destitution fut une querelle qu'il avait eue avec d'Espernon, et dans laquelle ce favori l'avait grossièrement insulté. Villeroi, forcé de prendre un parti, quoiqu'il eût bien voulu rester neutre dans les troubles de la France, se décida à accepter une des premières places dans le conseil du duc de Mayenne; mais trop habile pour entrer dans les vues des ligueurs, il se fit un des chefs du *tiers-parti*, qui ne voulait ni d'un prince protestant, ni de la domination espagnole. Lorsqu'on traita de la reddition de Paris, il eut, au nom de Mayenne, plus. conférences avec Henri IV, auquel il montra beaucoup d'aversion pour le protestantisme, et qu'il ne reconnut pour légitime souverain qu'après son abdication. Il fut rétabli dans la place de secrétaire d'état en 1594, et travailla avec zèle à pacifier le royaume; mais son antipathie pour le caractère et les vues de Sully, auquel il avait d'ailleurs disputé vainement plus. charges, l'empêcha de faire tout le bien qu'on avait lieu d'attendre de son expérience dans les affairse, et l'aveugla au point de le jeter dans une ligue formée contre ce grand ministre par la marquise de Verneuil et les autres mécontens. De son côté il se fit des ennemis, qui l'accusèrent d'entretenir des relations coupables avec l'Espagne. L'hist. ne sait pas trop si elle doit être plus sévère que Henri IV, qui n'accueillit point ces soupçons. Après la m. de ce prince, Villeroi fit adopter le système de l'alliance espagnole, tant combattu par Sully, et, pour se ménager l'appui du favori d'Ancre, dont il était d'ailleurs jaloux, il lui proposa d'unir leurs intérêts par le mariage de leurs enfans et contribua beaucoup à lui faire donner le bâton de maréchal. Il s'aperçut bientôt du peu de compte qu'il devait faire sur un pareil ami; il laissa voir qu'il s'en était aperçu, et fut destitué. Peu de jours après il fut rappelé sur les plaintes des états-gén. de 1614, puis sacrifié encore une fois aux caprices du favori de Marie de Médicis. Il fut, après la mort tragique de cet intrigant, rétabli dans toutes ses charges par Louis XIII, et mourut à Rouen en 1617, laissant la réputation d'un habile politique. On a sous son nom : *Mémoires d'état servant à l'histoire de notre temps, depuis* 1567 *jusqu'en* 1604, Paris, 1622, in-4 et in-8; avec une continuation jusqu'en 1620, par Mesnil-Basire, Paris, 1634-36, 4 vol. in-8. Ces mémoires, dégagés de toutes les pièces dont les avait surchargés Mesnil-Basire, ont été réimpr. dans l'ancienne *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France*, t. 41 et 42, et dans la *Collection* de Petitot, t. 44. On a encore de ce ministre des *Lettres écrites au maréchal de Matignon, de* 1581 *à* 1596, Montélimart, 1749, in-12, et un grand nombre de pièces MStes. à la Bibliothèque du Roi. *Voy.*, pour plus de détails, les *Remarques d'état et d'histoire sur la vie et les services de M. de Villeroy*, dont P. Matthieu fut l'éditeur, Lyon, 1618, in-12; et l'*Histoire de l'ordre du St-Esprit*, par St-Foix.

VILLEROI (Charles de Neufville, marquis de), fils du précéd., porta le nom de *marquis d'Alincourt* jusqu'à la mort de son père, sur les inspirations duquel il régla constamment sa conduite dans les troubles civils. Il fut gouverneur de Pontoise pour la ligue, l'un des conseillers du duc de Mayenne, prévôt de Paris (1572), et fut député plus. fois vers le Béarnais pour entamer avec lui quelques négociations. Ce prince le fit gouverneur du Lyonnais à son avènement au trône, mais lui refusa, plus tard, la charge de grand-maître de l'artillerie, parce qu'il lui trouvait *les ongles trop pâles*, selon les *Mém.* de Sully. En 1600, Villeroi alla négocier à Rome le mariage de Henri IV avec Marie de Médicis, et à cette occasion il reçut de nouvelles faveurs de la cour. Il m. à Lyon en 1642, à l'âge de 70 ans.

VILLEROI (Nicolas de Neufville, marquis, puis duc de), fils du précédent, né en 1597, obtint la survivance de la charge de gouverneur du Lyonnais en 1615, fit ses prem. armes en Piémont sous le maréchal de Lesdiguières, servit dans les troubles religieux de la France, et fut employé ensuite à l'armée d'Italie, puis nommé gouverneur de Pignerol et de Casal (1633). Enfin, après avoir assisté aux siéges de Valence, de Dôle, sous le prince de Condé, de Turin, et avoir combattu en Catalogne et en Lorraine, il fut nommé presque en même temps (1646) gouverneur de Louis XIV et maréchal de France. Il prit peu de part aux intrigues de la minorité, et, quoique haï de Mazarin, sut se maintenir en cour et y conserver, ce qui est plus difficile, la réputation d'honnête homme. Il avait d'ailleurs un esprit cultivé et beaucoup de jugement. Louis XIV, qui l'aimait beaucoup, le nomma successivem. chef du conseil des finances, chevalier du Saint-Esprit et duc et pair.

VILLEROI (François de Neufville, duc et marée. de), fils du précéd., né en 1643, fut élevé avec Louis XIV, et se fit remarquer dans sa jeunesse par les agrémens de sa personne, l'extrême élégance de sa parure et ses succès auprès des femmes de la cour, qui ne l'appelaient que *le Charmant*. Le rôle peu honorable qu'il joua, pour perdre dans l'esprit de madame Henriette le marquis de Vardes, son rival auprès de la comtesse de Soissons, le fit disgracier lui-même et exiler de Versailles. Il se retira à Lyon, dont son père était gouverneur, et s'y consola par de nouvelles galanteries; mais il ne tarda pas à être rappelé par le roi, dont il était le compagnon d'enfance et déjà le favori. Cependant, au milieu de ses triomphes de cour, Villeroi était à peine connu dans l'armée. La bataille de Nerwinde (1693) est la prem. où son nom se trouve cité avec honneur, pour une action de courage : cette année même il fut compris dans une nomination de maréchaux de France, et il reçut le bâton, deux ans après, en même temps que la charge de capitaine des gardes, vacante par la m. de Luxembourg. Il alla aussi remplacer cet habile génér. dans le command. de l'armée de Flandre, où tout d'abord, avant d'avoir rien fait, il donna à prévoir combien son incapacité et sa présompt. coûteraient cher à la France. Il débuta par laisser capituler Namur, après avoir été pendant un mois entier spectateur immobile de l'héroïque défense du maréchal de Boufflers, se fit chansonner et bafouer par la cour et la ville à cette occasion, et trouva le secret, pendant toute la campagne suivante, de rester inaperçu, quoique toujours avec le même commandement. La paix de Ryswick le rejeta dans l'obscurité; mais la guerre de la succession le remit en évidence. Il parut en Italie, donnant des ordres à Catinat, traitant le duc de Savoie comme un simple général à la solde de la France et l'appelant *Mons de Savoie*, se faisant battre à Chiari (1701) par le prince Eugène, pour l'avoir attaqué dans ce poste imposant contre toutes les règles de la guerre et malgré l'avis de ses meilleurs officiers-généraux, enfin se laissant prendre lui-même dans Crémone par les Impériaux (1702) : il n'y eut pas de mal cette fois, puisque la ville fut sauvée par la valeur de la garnison franç. et que celle-ci se trouva débarrasée de son génér. Mais les ennemis le relâchèrent, et la nouvelle défaite des Français à Vignamont, près de Huy (1705), attesta qu'ils étaient encore commandés par le favori du roi. Ce n'était là toutefois que le prélude de la sanglante déroute de Ramillies (1706), où, grâce aux dispositions insensées et à l'entêtement coupable du maréchal, il suffit d'une demi-heure à Marlborough pour s'assurer une facile victoire, qui coûta à la France vingt mille hommes tués ou pris, tous les drapeaux, tous les bagages de son armée et plus de

douze places fortes de la Flandre et du Brabant. Villeroi, à partir de ce jour funeste, cessa de paraître à la tête des armées, et, quoique déjà plus que sexagénaire, chercha auprès du beau sexe à se consoler de sa honte, mais non de sa disgrâce, car Louis XIV, toujours aveugle, avait paru vouloir s'accuser lui-même, pour mieux excuser son indigne favori. Celui-ci fit pourtant une dernière et heureuse campagne en 1714 contre les bouchers de Lyon, qui, à l'occasion d'un impôt sur la viande, avaient excité dans cette ville un mouvement populaire : il s'était offert de lui-même à rendre ce service à l'état. Habile à exploiter jusqu'à la fin la bienveillance royale, il se fit assurer par les dern. dispos. du monarq. mourant la place de gouverneur de son petit-fils ; faveur qui ne l'empêcha pas, s'il faut en croire St-Simon, qui paraît avoir été bien informé, de se faire l'entremetteur du marché par lequel Philippe d'Orléans put prendre connaissance du testament de son oncle. L'on sait que Philippe, grâce à cette précaution, se trouva prêt à agir, lors de l'avènement de Louis XV. Villeroi, pour prix de sa complaisance perfide, prit place au conseil de régence ; bientôt après il n'eut qu'à demander, et il fut nommé président du conseil des finances. Il ne s'en déclara pas moins pour le duc du Maine contre le duc d'Orléans, mais timidement. Toute son opposition se borna à peu près à manifester des craintes continuelles et hypocrites pour la vie de son royal élève et à réveiller, mais avec plus d'insolence que n'en avait jamais montré personne, les soupçons injurieux qui avaient plané autrefois sur le régent. Ce prince ne voulut pas d'abord accréditer ces soupçons, en renvoyant ou en punissant le gouverneur du jeune roi ; mais enfin, fatigué de tant d'orgueil, de nullité et de persévérance à faire le mal lâchement, et voyant d'ailleurs la majorité de Louis XV approcher, il fit saisir et transporter le maréchal dans une de ses terres. Villeroi éclata en plaintes et en menaces, puis s'habitua à vivre oublié, et borna son ambition à déployer une pompe puérile dans son gouvernem. de Lyon. Seulement il reparut quelquefois à la cour, après la majorité de son élève, dont il avait travaillé uniquement et sans succès à gâter l'heureux naturel par des avis empreints d'une lâche méfiance et par des flatteries d'une bassesse difficile à imaginer. Il avait alors la prétention, avec son âge et son antique costume, de donner à la jeunesse des leçons de bon goût et de grâces. Il m. à Paris en 1730, à l'âge de 87 ans. St-Simon a laissé de Villeroi un portrait véritable qu'on peut résumer en deux mots : c'est qu'il fut le plus nul de tous les hommes qui eurent jamais quelque célébrité.

VILLEROI (Jeanne-Louise-Constance d'Aumont de Villequier, duchesse de), née en 1731, épousa le petit-neveu du maréchal de Villeroi, gouvern. de Louis XV, mais vécut peu avec son mari. Elle passa ses dernières années à Versailles, et y m. en 1816. On croit qu'elle avait fourni des morceaux piquans aux *Actes des Apôtres*, ainsi qu'au journal qu'on appelait le *Petit Gautier*. Elle a fait impr. l'*Histoire de la Grèce*, trad. par elle de l'anglais de Gillies, Goldsmith et Gast. Cette traduct. avait été revue et corrigée par Leuliette. *Voy.* la *Bibliogr. de la France*, 1817, pag. 303.

VILLERS (Philippe de), savant jurisconsulte, né à Dijon vers 1545, remplit avec beaucoup de succès les fonctions d'avocat au parlem. de Bourgogne, et m. doyen de sa compagnie en 1622, laissant sur les 4 livres des *Institutes* de Justinien un *Commentaire* MS. dont on a tiré le *Traité des mains-mortes*, inséré dans la *Coutume de Bourgogne*, édit. de Canat, Dijon, 1652, p. 196-215.

VILLERS (Gervais-Augustin de), médecin, né à Huy, dans le pays de Liége, en 1701, professa à l'université de Louvain. Nous citerons de lui : *Analyse des eaux minérales qui se trouvent au château roy. de Marimont en Hainaut*, Louvain, 1741, in-12.

VILLERS (François-Toussaint), conventionnel, né à Rennes en 1749, prit d'abord le parti des armes, se fit ensuite capucin, et quitta le froc pour le petit collet avant d'avoir fini son noviciat. Il était curé d'un village voisin de Nantes, lorsque la révolution éclata, et il en embrassa avec chaleur tous les principes. Député par la Loire-Inférieure à la convent. nation., il vota, dans le procès de Louis XVI, pour la mort, contre l'appel au peuple et contre le sursis. Plus tard il se montra l'un des chauds partisans du grand mouvement du 9 thermidor, et vota la mise en jugement du comité révolutionnaire de Nantes. Il fit partie du nouveau corps législatif, et ensuite du conseil des cinq-cents, où il s'occupa avec beaucoup de persévérance, de talent et de succès de la réorganisation de toutes les parties de l'administration financière et domaniale. Il avait été secrétaire de la convention ; il le fut aussi du conseil des cinq-cents dont il fut élu président en 1798. Après la révolution du 18 brumaire, n'ayant pas été compris dans les nouveaux corps législatifs, il fut nommé directeur des domaines à Nantes, et il remplit cette place jusqu'à sa mort, arrivée en 1807. On a de lui un intéressant *Mémoire sur le commerce et la navigation*.

VILLERS (Charles-François-Dominique), écrivain politique, littérateur et métaphysicien, né en 1767 à Boulay en Lorraine, d'une famille catholiq., fut élevé chez les bénédictins de St-Jacques de Metz, et passa en 1681 à l'école d'artillerie, d'où il sortit second lieutenant. Il était, au commencem. de 1783, en garnison à Strasbourg avec son corps, le régim. de Metz, alors que M. de Puységur, qui en était major, tenait en ce pays tous les esprits occupés des expériences de Mesmer. Prosélyte enthousiaste de la doctr. du magnétisme animal, Villers en fit toute sa vie le sujet de médit. sérieuses ; mais de plus graves études partagèrent aussi ses loisirs : en même temps qu'il approfondissait les langues anciennes, et particulièrement l'hébreu, il composait des tragédies, et donnait carrière à son imagination dans quelques pamphlets où, prédisant les calamités qu'allait entraîner l'ébranlem. révolutionn., il s'élevait contre le *serment civique*, déplorait la *destruct. des moines*, etc., etc. La hardiesse de ses censures n'avait pas empêché qu'il devînt capitaine dans le même corps où servait alors comme sous-officier le fameux Pichegru, qu'il sut distinguer et dont il se plut à diriger les études. Cependant le moment arrivait où sa sûreté allait être compromise par suite de son opposition aux envahissemens démagogiques. Il émigra, et joignit l'armée de Condé (avril 1792). L'issue de la prem. campagne des alliés l'ayant déterminé à revenir dans sa ville natale, il fut contraint peu de jours après à s'y soustraire aux perquisit. par la fuite. Il vint à Liége, et de là se sauva successivem. à Munster, à Goettingue, à Lubeck (1797), et contracta dans cette dern. ville des liaisons qui l'y attachèrent comme à une nouvelle patrie. Admis dans la société intime de plus. des beaux esprits de l'Allemagne, il y puisa un engouem. extrême pour le génie de cette nation, sa littérat., ses systèmes de philosoph. transcendentale. De là le dessein qu'il forma et suivit avec tant de persévérance d'établir une alliance intellectuelle entre les deux peuples dont il pensait pouvoir s'instituer l'interprète. Mais les Français ne durent lui savoir aucun gré de la mission qu'il s'imposait, puisqu'en effet elle blessait l'orgueil national ; et les Allemands, en faveur desquels son admiration enthousiaste l'avait porté à se faire le vengeur de leurs désastres en flétrissant nos succès militaires par des qualificat. odieuses, les Allemands, disons-nous, méconnaissant ses droits à leur reconnaissance, ajoutèrent leurs propres persécutions à celles que lui avaient attirées ses philippiques de la part des vainqueurs de Lubeck (*v.* Davoust). Après la réunion des villes anséatiques à l'empire franç., réunion contre laquelle il s'était élevé avec beaucoup de force dans quelq. écrits, Villers, qui n'avait pas cru devoir renoncer à la mission qu'il s'était

imposée, encourut de nouvelles tribulations; il fut arrêté et mis en détention comme *coupable de trahison et d'attentat contre les intérêts de l'empereur et l'honneur du nom français*. Mais, relâché presque aussitôt, il erra quelque temps d'asile en asile, et finit par se fixer, comme profess. de littérature franç., à Goettingue, auprès de la famille Rodde, établie elle-même en ce lieu depuis que des malheurs privés avaient ruiné la maison de commerce qu'elle tenait à Lubeck. Le besoin d'agitation qui semblait inséparable de son existence le poussa encore à des démarches périlleuses. Il était devenu l'oracle de la cour de Cassel, et avait mérité en 1813 de flatteuses distinctions de la part du prince royal de Suède (Bernadotte). Cependant après les événemens de 1814, et au moment où il pouvait se flatter de recueillir les fruits de son dévouement à la cause germanique, il fut écarté brusquem. de l'univers. de Goettingue par un rescrit du cabinet de Hanovre, qui lui enjoignait de retourner en France. Toutefois cette dernière décision fut revoquée, et l'on porta à 4000 fr. sa pension de retraite, dont il lui fut permis de jouir partout où il voudrait établir sa demeure. Aucune offre ne put le déterminer à quitter Goettingue, d'où on avait voulu d'abord l'éloigner; il y m. d'une fièvre nerveuse le 26 fév. 1815. M. Stapfer lui a consacré un très-long panégyrique dans la *Biographie universelle*, rec. qui contient quelques notices de Villers lui-même. Nous nous dispenserons d'énumerer tous ses écrits; il suffira de mentionner comme ses principaux titres de célébrité : *Coup d'œil sur les universités et le mode d'instruct. publiq. de l'Allemagne protestante*; — *sur l'état actuel de la littérat. ancienne et de l'hist. en Allemagne : rapport fait à la 3e classe de l'Institut de France*, Amsterdam et Paris, 1809, brochures in-8; une *Introduction* pour l'*Allemagne* de Mme de Staël; un *Essai sur l'esprit et l'influence de la réformation de Luther*, couronné par l'Institut de France en 1803, réimpr. en 1804, 1805 et 1808, in-8, et stéréotypé in-12 à Paris; enfin une sorte de résumé ayant pour titre : *Philos. de Kant*, ou *Principes fondamentaux de la philos. transcendentale*, Metz, 1701, in-8.

VILLETERQUE (Alexandre-Louis de), littérateur, né à Ligny, dans le Barrois, en 1759, entra jeune au service, et obtint, par quelques vers agréables que lui avait dictés l'amour, des succès de société, qui décidèrent sa vocation pour les lettres. Il étudia même les sciences exactes et se rendit assez habile dans la physique, la chimie et l'histoire naturelle. Jusqu'à l'époque de la revolution l'étude ne fut pour lui qu'un moyen de remplir honorablem. ses loisirs; mais lorsqu'il eut été privé de son état et de sa fortune, il fut obligé de chercher des ressources dans l'exercice de ses talens. Il concourut à la rédaction du *Journal des Arts*, puis du *Journal de Paris*. Il m. à Chaillot en 1811, après avoir passé plus de 15 ans dans de continuelles douleurs. Il avait été admis à l'Institut, lors de sa formation, comme associé correspondant de la classe des sciences morales. Nous citerons de lui : *Essais dramatiques et autres œuvres*, Paris, 1793, in-8; *Veillées philosophiques*, ou *Essai sur la morale expérimentale et sur la physique systématique*, ibid., 1795, 2 vol. in-8. On trouve une *notice* sur lui, par Millin, dans le *Magasin encyclopédique*, 1811, t. 3, p. 154.

VILLETHIERRI. V. Girard (Jean).

VILLETTE (François), opticien, né à Lyon en 1621, m. dans la même ville en 1698, se fit connaître dans son temps d'une manière avantageuse par la construction de deux miroirs ardens, l'un que Louis XIV s'empressa d'acquérir pour l'Observatoire de Paris, et dont on trouve la descript. dans le *Journal des Savans*, mars 1666; l'autre, qui fut acheté par le landgrave de Hesse, et dont la descript. a été publ. à Liége en 1715, in-12. Villette eut deux fils qui héritèrent de ses talens.

VILLETTE (Charles, marquis de), né à Paris en 1736, fils d'un trésorier de l'extraordinaire des guerres, dont il hérita cent cinquante mille livres de rentes, fit quelques campagnes de la guerre de sept ans et parvint au grade de maréchal-général des logis de la cavalerie; mais sa valeur fut toujours très-suspecte : ce qui, avec les mœurs infâmes qu'on lui attribuait et dont il paraissait tirer vanité, ne contribua pas peu à le rendre l'objet d'un mépris assez général. Cependant Voltaire, qui avait pour lui une tendresse toute paternelle, non sans quelque apparence de motif légitime, s'il faut en croire les médisances contemporaines et les assertions au moins indiscrètes du marquis lui-même, accueillit à Ferney ce jeune seigneur, flatta son orgueil littéraire au point de l'appeler le *Tibulle français*, et réussit aisément à faire de lui un de ses admirateurs les plus enthousiastes aussi bien qu'un des utiles soutiens du parti philosophique. Il fit une chose plus difficile : il le maria en 1777, et ce fut avec cette demoiselle de Varicourt, si connue sous le nom de *Belle et Bonne* (v. l'article suivant). Ce fut le marquis de Villette qui logea Voltaire lors du dernier voyage de ce grand homme à Paris, et ce fut lui qui, après sa mort, obtint son cœur, qu'il enferma dans une urne cinéraire. Il continua de cultiver la littérat., sans plus de succès mais avec autant de prétention, même après avoir perdu celui dont les suffrages flatteurs pouvaient seuls le soutenir. En 1784, il publ. ses *OEuvres*, prose et poésie, à Paris, sous la rubrique de Londres, 1 vol. in-8, et il en donna aussi une édition magnifique à Paris en 1786, sous la rubrique d'Edimbourg. Quoiqu'il eût embrassé les principes de la révolution avec beaucoup de chaleur, il fit des vains efforts pour être nommé député aux états-généraux; mais il se consola de cet échec en rédigeant les cahiers du bailliage de Senlis avec une hardiesse qui fut remarquée, et en renonçant, même avant la décision de l'assemblée nationale, à tous ses droits féodaux, avec une sorte d'ostentation qui lui attira plus d'une épigramme. Les massacres de septembre lui inspirèrent une horreur qu'il ne craignit pas de manifester dans une lettre énergique adressée à la *Chron. de Paris* : il se croyait alors inviolable, parce qu'il était député de Seine-et-Oise à la convent.; mais la commune essaya de le poursuivre et réussit du moins à lui enlever sa popularité. Villette acheva de séparer sa cause de celle des révolutionn. exagérés lors du procès de Louis XVI. Il vota pour la réclusion et pour le sursis à l'exécut. Alors déjà sa santé était totalement délabrée; il mourut le 9 juillet 1793. — Villette (Reine-Philiberte Rouph de Varicourt, marquise de), née à Pougny en 1757, était douée d'une beauté rare et d'un caractère aimable qui lui gagnèrent l'affection de Mme Denis, nièce de Voltaire. Celle-ci demanda la jeune de Varicourt à ses parens, qui, n'ayant d'autre fortune que leur noblesse, accédèrent volontiers à cette demande. Bientôt Voltaire lui-même conçut une tr.-vive amitié pour la protégée de sa nièce : tout le monde sait qu'il lui donnait le nom de *Belle et Bonne*, et qu'il lui fit épouser le marquis de Villette. Cette femme, qui avait tant de moyens de plaire, ne put captiver long-temps un mari, dont il paraît que la réputation honteuse était bien méritée. Mme de Villette m. à Paris en 1822. Elle avait cherché des consolations dans la pratique de toutes les vertus et dans l'espèce de culte qu'elle voua toujours à la mémoire de son bienfaiteur. L'*Annuaire nécrol.* de M. Mahul, 1822, p. 215 contient une *notice* sur la marquise de Villette.

VILLEURNOY (Charles-Honoré BERTHELOT de La), né à Toulon vers 1750, fut l'un des agens secrets des Bourbons, pendant leur exil, et s'efforça surtout de gagner à ces princes des partisans dans l'armée; mais il fut arrêté et traduit, avec ses collègues Brotier et Duverne de Presle, devant un conseil de guerre en 1797. Il ne fut condamné qu'à un an de réclusion; mais bientôt après la révolution du 18 fructidor (4 sept. 1797) fournit un prétexte pour le déporter à la Guiane. Il m. à Sinuamary en 1799.

VILLEVIEILLE (le marquis de), ancien officier

au régiment du roi, m. à Paris le 11 mai 1825, dans un âge très-avancé, avait obtenu, après la perte totale de sa fortune, un des emplois de conservateur de la biblioth. Ste-Geneviève. Il était parent de Voltaire, qui entretint une correspondance avec lui. Les lettres du philos. de Ferney au marquis de Villevieille ne décèlent aucune particularité notable sur ce dern.; quelq.-unes cependant laissent voir qu'il était lié au parti des encyclopédistes. Les deux plus importantes de ces lettres, datées des 26 août et 20 décembre 1768 roulent, l'une sur l'athéisme, l'autre sur les philosophes.

VILLIERS. V. BUCKINGHAM.

VILLIERS (dom PLACIDE de), bénédictin, né à Vesoul vers 1640, ne pouvait manquer de s'élever aux prem. emplois de son ordre, s'il n'eût été atteint subitement d'une épilepsie, contre laquelle échouèrent tous les secours de l'art. Il se retira dans l'abbaye de Luxeuil, où il m. en 1689. On cite de lui une histoire de cette abbaye sous ce titre : *Eductum è tenebris Luxovium, seu chronicon Luxoviense ex vetustis monumentis tanquàm ex pulvere erutum, anno* 1684, in-fol., et quelques opuscules ascétiques, empreints d'une mélancolie qui prenait sa source dans son état habituel de souffrances.

VILLIERS (PIERRE de), littérateur, né à Cognac en 1648, d'autres disent 1649 et même 1650, fut vingt-trois ans dans la soc. des jésuites, qu'il quitta en 1689 pour entrer dans la partie de l'ordre de Cluny, qui n'était point réformée, où il fut pourvu du prieuré de St-Taurin. Il m. en 1728. Parmi ses ouvr., auxquels il ne mit jamais son nom, nous citerons, d'après le *Dictionnaire des Anonymes* de Barbier : l'*Art de Prêcher*, poème en quatre chants, Paris, 1682 et 1728, in-12; *Entretiens sur les Contes des Fées et sur quelques autres ouvr. du temps*, ibid., 1699, in-12; *Pensées et Réflexions sur les égaremens des hommes dans la voie du salut*, 1693, 3 vol. in-12; réimpr. en 1732.

VILLIERS (COSME DE ST-ETIENNE DE), religieux carme, né à St-Denis, près Paris, en 1683, professa la philosophie ou la théolog. de 1709 à 1727, dans divers couvens de son ordre, notamment dans ceux de Nantes, d'Hennebon et de St-Pol-de-Léon. Il parcourut ensuite avec succès la carrière de la prédication à Orléans, et remplit dans son ordre divers offices honorables, entre autres celui de définiteur. Il m. en 1758. Nous citerons de lui : *Bibliotheca carmelitana, notis criticis et dissertationibus illustrata, curâ et labore unius è carmelitis provinciæ Turoniæ*, Orléans, 1752, 2 tom. in-folio, reliés en un.

VILLIERS (JACQUES-FRANÇOIS de), médecin, né à St-Maixent dans le Poitou en 1727, m. en 1793 ou 1794, à ce que l'on suppose, avait été employé dans les hôpitaux de l'armée d'Allemagne pendant la guerre de sept ans, et s'étant établi plus tard à Paris, fut nommé médecin de l'école vétérinaire. Nous citerons de lui : *Supplément au Mémoire de Vetillard sur le seigle ergoté*, Paris, 1770, in-8; *Méthode pour rappeler les noyés à la vie*, ib., 1771, in-8. On trouve plusieurs articles de Villiers dans le *Dictionnaire encyclopédique* et dans le *Journal de médecine*.

VILLIERS (MARC-ALBERT de), littérateur, né à Paris vers 1730, m. dans la même ville en 1778, s'était d'abord fait recevoir avocat au parlement de Paris, et avait ensuite embrassé l'état ecclésiastiq. Nous citerons de lui : *Apologie du célibat chrétien*, Paris, 1762, in-12; *Dignité de la nature humaine*, considérée en vrai philosophe et en chrétien, ibid., 1778, in-12.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM (JEAN de), maréchal de France, né vers 1384, se signala, dans les troubles qui désolèrent le roy. sous Charles VI, par son zèle pour le parti du duc de Bourgogne, Jean-sans-Peur, qui l'établit son lieutenant à Pontoise. En 1418, il s'introduisit dans Paris par trahison, et favorisa tous les crimes dont les séditieux qui l'avaient accueilli se rendirent coupables en cette circonstance. Ce fut alors et en récompense de tels services qu'il fut nommé maréchal par le duc de Bourgogne, déclaré lui-même lieutenant-général du roy. Après l'assassinat de ce prince et les triomphes des Anglais, Henri V, désigné régent de France, au préjudice des droits du dauphin, se brouilla avec le maréchal, qu'il fit enfermer à la Bastille. L'Isle-Adam ne recouvra la liberté qu'à la m. du despote anglais (1422); et il en usa pour rejoindre les drapeaux du duc de Bourgogne, dont il seconda les projets en France et dans les Pays-Bas jusqu'au traité d'Arras (1435), qui rétablit la paix entre Charles VII et le duc Philippe-le-Bon. Il fut confirmé alors dans son grade de maréchal, reprit aux Anglais Pontoise, dont il fut gouverneur, et contribua beaucoup à réduire Paris sous la domination royale. Il fut tué dans un mouvement séditieux à Bruges en 1437.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM (PHILIPPE de), 43e grand-maître de l'ordre de St-Jean-de-Jérusalem, de la même famille que le précédent, né en 1464, était ambassadeur de son ordre en France depuis plusieurs années, lorsqu'il fut élevé à la dignité suprême (1521). Il partit aussitôt pour Rhodes, dont il savait que Soliman méditait de faire le siége, et il travailla avec une ardeur infatigable à mettre cette île en état de défense. Il vit bientôt (1522) paraître la flotte turque, composée de quatre cents bâtimens de différentes grandeurs, portant cent quarante mille hommes de guerre et soixante mille paysans destinés aux travaux du siége : Rhodes ne contenait, pour tous défenseurs, que six cents chevaliers, quatre mille cinq cents soldats, et quelques habitans qui demandèrent à prendre les armes. Le siége que soutint le grand-maître avec cette faible garnison est un des plus mémorables dont l'histoire fasse mention. Les Turks firent des prodiges de valeur; mais la victoire, à chaque nouvelle attaque, demeurait toujours aux chrétiens, qui achetaient toutefois leurs sanglans triomphes par des pertes irréparables. L'Isle-Adam n'espérait aucun secours des souver. de l'Europe; il avait vu Rhodes sur le point de tomber aux mains des infidèles par la trahison du chancelier d'Amaral, qui fut condamné à mort; il se trouvait réduit à la dern. extrémité, sans fortifications, sans poudre, presque sans vivres; il se décida à accepter une capitulation honorable, d'après laquelle les chevaliers purent emporter, outre leurs armes, les reliques, les vases sacrés et tous les objets relatifs au culte. Ce fut le 1er janvier 1523 que la flotte chrétienne sortit de Rhodes, sans savoir où elle trouverait un asile. Elle s'arrêta à Candie, puis à Messine, d'où elle fut chassée par la peste, et alla se réfugier dans le golfe de Bayes : là Villiers de l'Isle-Adam fit construire, non loin des ruines de Cumes, une sorte de camp retranché, où se logèrent les chevaliers, tous atteints de la contagion, et les Rhodiens qui s'étaient attachés à leur sort. Il obtint alors, non sans peine, la permission de se rendre à Rome auprès d'Adrien VI, qui m. avant d'avoir pu rien faire pour l'ordre; mais il trouva un protecteur et un ami dans Clément VII, qui assigna Viterbe à ses chevaliers pour résidence temporaire, et il put entamer avec Charles-Quint les longues et difficiles négociations qui amenèrent enfin la cession définitive de Malte et des îles adjacentes à l'ordre de St-Jean (1530). Le grand-maître prit possession de sa nouvelle souveraineté le 26 octobre de la même année. Il s'occupa uniquem. des moyens de s'y affermir, révisa et modifia les anciens statuts et s'efforça d'apaiser les divisions sanglantes qui avaient éclaté entre les différentes langues; mais ces divisions et les déprédations du roi d'Anglet., jetèrent Villiers dans une mélancolie, qui hâta sa mort, arrivée en 1534. *V.* au mot MALTE, et, pour plus de détails, l'*Histoire de Malte*, par Vertot, liv. VIII, IX et X.

VILLIUS TAPPULUS (PUBLIUS), d'une famille plébéienne, qui avait donné plusieurs magistrats à la république, passa de l'édilité plébéienne à la préture

l'an de Rome 549, et fut envoyé en Sicile avec la mission de défendre cette île contre les Carthaginois; mais il n'eut point à s'occuper d'autre chose que de faire passer des vivres et de l'argent à Scipion en Afrique. Cependant il demeura encore l'année suiv. en Sicile, avec le titre de propréteur. Sa conduite honorable dans cette magistrature ne fut point oubliée, et lui valut plus tard, en 553, le consulat. La guerre de Macédoine lui échut en partage, guerre où il ne fit, pour ainsi dire, que préparer les succès du jeune Flaminius, son successeur. Dès 555, Villius fut envoyé de nouveau en Macédoine comme lieutenant du proconsul; il fut aussi l'un des dix commissaires choisis pour régler les conditions de la paix avec Philippe, vaincu à Cynoscéphales. En 556, il eut à Lysimachie, dans la Thrace, une entrevue avec Antiochus, dont le seul résultat fut, en rendant la guerre inévitable, de mettre les apparences de la justice et de la modération du côté des Romains. L'année suivante il se rendit de nouveau auprès du roi de Syrie, et obtint le double résultat de rendre Annibal suspect à ce prince et de retarder la guerre autant qu'il convenait à l'intérêt de Rome. L'histoire ne fait plus mention de lui qu'une seule fois, lorsqu'il fut envoyé en Grèce pour seconder les opérations de Flaminius, qui assurait l'asservissement prochain de ce peuple, si indignement trompé (an 558). — VILLIUS (Lucius), de la même famille que le précédent, tribun du peuple l'an de Rome 573, et préteur l'an 581, est connu surtout comme l'auteur de la première loi *Annalis*, qui fixait l'âge auquel on pouvait parveuir aux différentes magistratures. — VILLIUS ANNALIS (Lucius), préteur de Rome l'an 710, fut proscrit par les triumvirs Octave, Antoine et Lépide, se cacha et fut découvert aux bourreaux par son propre fils, en faveur duquel il venait de briguer avec beaucoup d'empressement les suffrages publ. pour la questure.—Un VILLIUS, dont parle Horace, fut l'amant de Fausta, petite-fille du dictateur Sylla et femme de Milon. Il se laissa surprendre, et fut assommé dans la maison de ce citoyen, non moins fameux par ses disgrâces conjugales que par son exil.

VILLOISON (JEAN-BAPTISTE D'ANSSE DE), célèbre helléniste, né à Corbeil en 1750, se trouvait avoir lu, à l'âge de 19 ans, tous les classiques latins et une partie des auteurs grecs, dont il avait en même temps noté et éclairci les passages obscurs avec une rare sagacité. Quelques mois lui suffirent ensuite pour pouvoir lire, sans aucun secours, l'arabe, le syriaque et l'hébreu. Il prit place à l'académie des inscriptions en 1772, au moyen d'une dispense d'âge, et devint bientôt correspondant des principales académies de l'Europe. Dans ses voyages en Allemagne, en Hollande et en Italie, dont le but était de faire des recherches philologiques, il se lia avec les savans de ces divers pays, et reçut d'eux les témoignages d'estime les plus flatteurs. Le succès de ses recherches l'encourageant à de nouveaux voyages, il accompagna M. de Choiseul-Gouffier à Constantinople en 1785, s'embarqua bientôt après pour Smyrne, visita les îles de l'Archipel, s'enfonça dans les solitudes du mont Athos, mais revint à Paris sans avoir réussi dans ses explorations. Il n'en reprit pas avec moins d'ardeur l'accomplissement de divers projets littéraires, que la révolution pourtant dérangea un peu. Le retour de l'ordre lui valut une chaire de grec ancien et moderne au collége de France, chaire créée pour lui, mais dont il ne put prendre possession, étant mort peu de temps après, en 1805. Nous citerons de lui : *Apollonii Lexicon græcum Iliadis et Odysseæ, notis atque animadversionibus perpetuis illustratum, et versione latinâ adjectâ*, Paris, 1773, 2 vol. in-4; Leyde, 1788, in-8; *Longi pastoralium de Daphnide et Chloe Libri quatuor, cum animadversionibus*, Paris, 1778, 2 v. in-8; *Anecdota græca è regiâ parisiensi et è venetâ S. Marci bibliothecis deprompta*, Venise, 1781, 2 vol. in-4; *nova Versio græca Proverbiorum, Ecclesiastis, Cantici-Canticorum, Ruthi, Threnorum Danielis et selectorum Pentateuchi locorum, ex Codice unico S. Marci biblioth., nunc primùm eruta et notulis illustrata*, Strasb., 1784, in-8; *Homeri Ilias ad veteris Codicis veneti fidem recensita : scholia in eam antiquissima, ex eodem Codice, nunc primùm eruta*, Venise, 1788, grand in-fol. *Voy.*, pour plus de détails, deux *notices* sur Villoison, l'une, par M. Boissonade, dans le *Mercure*, XX, 400, et dans le *Magasin encyclopédiq.*, 1805, III, 380-94; l'autre, par Chardon de La Rochette, dans ses *Mélanges de critique*, III, 1-61.

VILLON (FRANÇ.), le plus fameux poète du 15e S., né à Paris, en 1431, d'une famille obscure et pauvre, annonça de bonne heure un penchant décidé pour le libertinage, et se lia dans les écoles avec des jeunes gens corrompus qui, pour la plupart, firent rapidement une mauvaise fin. Il perdit dans ces indignes sociétés un temps précieux, qu'il regretta plus tard, et devint escroc et voleur. Il avait déjà plus d'une fois, à l'âge de 25 ans, séjourné dans les prisons du Châtelet pour des friponneries peu graves, comme des larcins de rôt, de pâtisserie ou de fromage, lorsqu'il fut condamné, sans doute pour un vol plus considérable, à être pendu avec cinq de ses compagnons. Il eut l'impudence de plaisanter en vers sur son ignominie; mais pourtant *le jeu ne lui plaisait pas*, comme il l'avoue dans le honteux délire de sa gaieté, et, pour se soustraire à la potence, il s'avisa, contre l'usage alors établi, d'appeler au parlement de la sentence du Châtelet. Cette innovation fut heureuse: le parlement commua la peine de mort en celle du bannissement, et Villon se retira sur les marches de Bretagne, près de Saint-Julien en Poitou. De nouvelles bassesses, dont il croyait que sa pauvreté était une excuse suffisante, le firent arrêter et conduire à la prison de Meun-sur-Loire par ordre de Thibaut d'Aussigny, évêque d'Orléans : il dut cette fois sa liberté à la protection de Louis XI, qu'il appelle *Loys-le-Bon*. On ne connaît ni le lieu ni l'époque de sa m.; mais il paraît qu'il n'existait plus à la fin du 15e S., et on pourrait croire qu'il termina sa carrière orageuse à St-Maixent en Poitou : il s'y était du moins retiré, suivant Rabelais, *dans ses vieux jours soubs la faveur d'ung homme de bien, abbé du dict lieu.* Les vers de Villon sont dignes de sa vie, empreints d'une immoralité profonde et d'une impiété révoltante, nourris de facéties trop souvent grossières, de traits de satire parfois morose et surtout d'obscénités. Cependant il faut dire qu'il a obtenu comme poète, et mérité même en partie les suffrages, non pas seulement de ses contemporains, mais de Rabelais, de Marot, qui fut son éditeur, de La Fontaine, qui a beaucoup profité à son école. Tel qu'il s'offre aujourd'hui à notre goût épuré, avec toutes ses grossièretés dont il est juste d'accuser surtout le temps où il a vécu, Villon peut être regardé comme le créateur de notre poésie badine et comme le véritable inventeur du genre et du style *marotiques;* un autre mérite, que ne lui dispute aucun poète du même temps, c'est d'avoir perfectionné la rime et d'avoir donné à la phrase poétique une souplesse et une énergie jusqu'alors inconnues. *Le Petit Testament*, qu'il écrivit à l'âge de 25 ans (1456), et *le Grant Testament*, qu'il composa dans sa 30e année, sont les deux principales pièces parmi ses poésies, d'ailleurs peu nombreuses; le reste consiste en *ballades, rondeaux*, etc. On connaît une douzaine d'éditions de ses *OEuvres*. La première parut sous Charles VIII (1489); la deuxième sous Louis XII (sans date); sept sous le règne de François Ier, en 1532, en 1533 (c'est celle de Marot), en 1540, en 1542, et trois autres sans date; deux enfin sous Louis XV, en 1723, chez *Coustelier*, avec une longue *lettre* de Du Cerceau sur la vie et les œuvres de l'auteur, et en 1742 avec les *notes* de Le Duchat. A la suite des *OEuvres* de Villon, on trouve les *Repues franches*, dont il n'est pas l'auteur, mais le héros : c'est comme l'Iliade burlesque de ses friponneries.

VILLOTTE (JACQUES), voyageur, né à Bar-le-Duc en 1656, entra dans la compagnie de Jésus, et s'em-

barqua à Marseille en 1688 pour les missions du Levant. Il devait se rendre en Chine par la Turquie, la Perse et la Tartarie; mais il se trouva dans l'impossibilité d'obtenir du sofy et de divers princes tartares la permission de traverser leurs états pour gagner sa destination, et il resta exclusivement attaché aux missions de Perse et de Turquie. Il remplit son apostolat dans les diverses provinces de ces deux empires avec beaucoup de zèle, mais non sans fatigues et sans périls, jusqu'en 1708, qu'il se mit en route pour la France. Il y débarqua l'année suivante. Il mourut à Saint-Nicolas, près de Nanci, en 1743. Nous citerons de lui : *Dictionarium latino-armenicum,* Rome, 1714, in-fol.; *l'Arménie chrétienne,* ou *Catalogue des rois et patriarches arméniens depuis J.-C. jusqu'en* 1712, Rome, 1730, in-12; *Voyage d'un missionnaire de la compagnie de Jésus en Turquie, en Perse, en Arménie, en Arabie et en Barbarie,* Paris, 1730, in-12 (mis en ordre et rédigé, d'après ses *Mémoires,* par l'un de ses confrères, le P. Nicolas Frizon).

VIMECARTE (F. Stefanardo da), en latin *Vicomercatus,* poète latin, de l'ordre de Saint-Dominique, né à Milan dans le 13e S., mort en 1297, avait prêché la croisade en 1292 dans ce diocèse, et obtenu trois ans après la place de lecteur en théologie et une prébende. Nous citerons de lui un poème intitulé *de Gestis in civitate Mediolani sub Oth. Vicecomiti, archiep.,* publié par Muratori dans les *Scriptor. rerum italicar.,* t. 9, p. 59-95, précédé d'un *avertissement,* dans lequel on trouve quelques détails sur l'auteur. — Vimecarte (François), né à Milan au commencement du 16e S., probablement de la même famille que le précédent, fut professeur royal de philosophie à Paris, où François Ier l'avait appelé, alla ensuite professer à Turin, et mourut en 1570. *Voy.* l'*Histoire du collége de France,* par Goujet, t. 2, p. 187-99, édition in-12.

VINARIO. V. Raymond.

VINCART (Jean), jésuite, né à Lille, en Flandre, en 1593, mort à Tournay en 1679, professa les humanités dans divers colléges de sa compagnie. Il avait quelque talent pour la poésie latine, ainsi que l'atteste son livre intitulé *sacrarum Heroïdum Epistolæ, anno sæculari societatis Jesu,* Tournai, 1640, in-12, fig.

VINCE (Samuel), professeur d'astronomie et de philosophie expérimentale à l'université de Cambridge, archidiacre de Bedford, membre de la société royale de Londres, etc., est auteur de plusieurs ouvrages estimables, parmi lesquels nous citerons une *Histoire complète de l'astronomie,* 3 vol. in-4, sortie des presses de l'université de Cambridge.

VINCELLE. V. Grivaud.

VINCENS-DEVILLAS (Alexandre), né à Nîmes en 1725, mort en 1794, avait su joindre aux travaux du commerce sa profession héréditaire, l'étude de la philosophie, des lettres et de l'économie politique. Il consacra plus d'une fois sa plume à la défense des protestans, ses coreligionnaires, et eut une grande part aux *mémoires* qui amenèrent l'édit de 1787. On trouve de lui dans les *Pièces,* etc., publ. par l'acad. royale de Nîmes, 1756, un *Mémoire historique sur les anciennes Amazones.* — Vincens (Jean-César), fils du précédent, né à Nîmes en 1755, mort en 1801, avait été député à l'assemblée législative en 1791. Il est auteur, conjointement avec le docteur Baumes, d'une *Topographie* de la ville de Nîmes et de sa banlieue, etc., 1 vol. in-4, 1802. — Vincens-Saint-Laurent (Jacques), frère du précédent, né à Nîmes en 1758, fut nommé en 1792 capitaine dans un bataillon de volontaires du département du Gard, puis commissaire-ordonnateur de l'armée qui envahit la Savoie sous les ordres de Montesquiou; mais les désagrémens auxquels l'exposa cette place et les dangers qu'elle lui fit craindre le déterminèrent à rentrer dans le sein de sa famille. Cependant il prit part à l'insurrection qui éclata dans les départemens méridionaux contre la convention nationale, après le 31 mai 1793, fut mis hors la loi, et se réfugia en Suisse. Revenu dans sa patrie après la chute de Robespierre, il s'y livra tout entier à la culture des lettres, fut nommé secrétaire-adjoint de l'académie du Gard, et fit dans cette société un grand nombre de rapports sur des objets de littérature, d'agriculture et d'antiquités. Son *Mémoire sur l'industrie manufacturière du département du Gard,* qu'il joignit à son édition de la *Topographie de Nîmes* (*voy.* l'article précédent), est un écrit très-utile. Vincens-Saint-Laurent mourut à Paris en 1825. Il était membre de la société royale d'agriculture de cette ville, associé-correspondant de l'académie des inscriptions et de plusieurs autres sociétés savantes. M. Silvestre, secrétaire de la société royale d'agriculture, a fait imprimer en 1826 une *Notice biographique sur Vincens-Saint-Laurent.*

VINCENT (St), un des plus illustres martyrs de la foi chrétienne, né à Saragosse, fut ordonné diacre par Valère, évêque de cette ville, et fut arrêté avec lui en 303, d'après les édits de Dioclétien et de Maximien. Valère fut condamné seulement à l'exil; mais Vincent fut réservé aux plus cruels supplices par Dacien, proconsul d'Espagne, qui imagina, pour le torturer à plusieurs reprises, des raffinemens de barbarie que nous ne pouvons décrire. « On » est effrayé, dit Saint-Augustin, quand on pense » à ce que le saint diacre eut à souffrir. Il était sou- » tenu par une force surnaturelle : la nature hu- » maine, abandonnée à sa faiblesse, aurait suc- » combé. » Le saint martyr demeura impassible jusqu'au dernier moment, les yeux toujours élevés vers le ciel, dont il attendait sa force. Enfin il expira le 22 janvier 304. Le spectacle de cette mort si merveilleuse saisit d'admiration le geôlier, qui demanda et reçut le baptême.

VINCENT, chanoine et archiviste de l'église épiscopale de Prague, est aut. d'une *Chronique,* écrite en latin, sur les évènemens arrivés en Bohême depuis 1140 jusqu'en 1197. On pense toutefois qu'il n'a poussé lui-même son travail que jusqu'à l'année 1167, et que le reste est l'ouvrage de deux continuateurs. Cette *Chronique,* qui ouvre le premier vol. des *Monumenta histor. Bohemiæ,* de Dobner, est d'autant plus précieuse, que Vincent avait pris une part très-active aux affaires de son temps. *Voy.* Leibnitz, *Script. Brunsw.,* t. 1, et Freher, *Script. Germ.,* t. 1.

VINCENT (Philippe), ministre protestant, remplit avec zèle et capacité les devoirs de son état à La Rochelle de 1626 à 1651, année de sa mort. Il contribua, par son crédit sur l'esprit du peuple, à faire rendre cette place au cardinal de Richelieu. Son *Traité des théâtres,* 1647, et ses *Recherches sur les commencemens et les premiers progrès de la réformation à La Rochelle,* Rotterdam, 1693, méritent d'être cités.

VINCENT (Isabeau), connue dans l'histoire du fanatisme sous le nom de *la Bergère de Crest,* était née vers 1670 dans les montagnes du Dauphiné, et avait été élevée dans la religion réformée. Elle gardait les troupeaux de son parrain, lorsque tout à coup elle s'avisa de se prétendre inspirée et de parler en conséquence. Son nom parvint jusqu'en Hollande, et le ministre Jurieu se chargea de démontrer qu'elle avait été suscitée par la Providence pour la consolation et le soutien de l'église protestante; mais l'intendant du Dauphiné l'envoya à l'hôpital de Grenoble (1688), et là cette pythonisse avoua tout son manége, dont elle témoigna le plus sincère repentir : elle mena depuis une vie édifiante. *Voyez* une *lettre* de Fléchier au duc de Montausier *sur la Bergère de Crest,* à la fin du t. 1er des *lettres* de ce prélat.

VINCENT (William), littérateur anglais, né à Londres en 1739, passa presque toute sa vie à l'école de Westminster dans les fonctions les plus pénibles de l'enseignement, et sut trouver le temps d'acquérir des connaissances étendues et variées. Il

s'occupa surtout des diverses branches de l'histoire; mais il ne se mit que fort tard à écrire, ou du moins à publier ses ouvrages. Il devint un des chapelains ordinaire du roi, fut nommé ensuite recteur de Allallows, à Londres, et fut placé, en 1788, à la tête de son école, qu'il quitta, en 1801, après avoir obtenu une prébende dans l'église de Westminster. Il fut nommé bientôt au doyenné de la même église, puis, en 1805, à la cure d'Islip, en Oxfordshire: ce qui lui permit de poursuivre avec plus de facilité ses savantes recherches. Il m. en 1815, laissant la réputation d'un orateur distingué dans la chaire, et d'un érudit modeste, indulgent et charitable. Nous citerons de lui: *Voyage de Néarque, des bouches de l'Indus jusqu'à l'Euphrate*, ou *Journal de l'expédition de la flotte d'Alexandre, rédigé sur le journal original de Néarque, conservé par Arrien, etc., et contenant l'histoire de la première navigation que des Européens aient tentée dans la mer des Indes*; la première partie du *Périple de la mer Erythréenne*, contenant un récit de la navigation des anciens, de la mer de Suez à la côte de Zanguebar, accompagné de *dissertations*, 1800; la 2e partie du *Périple de la mer Erythréenne*, contenant la description de la navigation des anciens, du golfe d'Elana dans la mer Rouge à l'île de Ceylan, 1805. Il donna, en 1807, une belle édition, corrigée et augmentée, de ces trois ouvrages géographiq., en 2 vol., portant pour titre général: *le Commerce et la Navigation des anciens dans l'Océan indien*. Un vol. supplémentaire, contenant le texte grec des *Indiques* d'Arrien, ainsi que les écrits détachés du doyen de Westminster, parut dans les dern. années de sa vie. M. Billecocq a donné du *Voyage de Néarque* une traduction française, dont il y eut, en 1800, deux éditions successives, la prem. in-4, sortie de l'imprimerie nationale, la deuxième, in-8, des presses de M. Crapelet.

VINCENT (François-Nicolas), fougueux démagogue, né à Paris en 1767, était clerc de procureur lorsque la révolution éclata. Il se précipita dans tous les excès, prit rang dans la faction des cordeliers, plus violente et plus sanguinaire que celle des jacobins, et obtint quelque influence dans les affaires publiques, après la journée du 10 août 1792, qui donna le signal de tous les désordres. Il eut une place de chef dans les bureaux de la guerre, sous le ministre Pache, fut destitué l'année suivante (1793) par Beurnonville, puis fut rappelé par Bouchotte, qui fit de lui son secrétaire-général. Dans ce poste important, Vincent eut plus d'autorité que le ministre; mais il n'en usa que pour tourmenter la Vendée. Cependant, par une décision du comité de salut public, que provoqua le député Philippeaux, il fut mis en accusation comme l'un des auteurs des échecs qu'avait essuyés l'armée républicaine. Il fut relâché bientôt par l'influence des cordeliers: il méritait ce service, car il était un de ceux qui disaient alors hautement que la France était trop peuplée pour être constituée en république, qu'il fallait égorger un tiers de ses habitans pour mettre les autres plus à leur aise. Enveloppé dans la conspiration d'Hébert, il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire, et porta sa tête sur l'échafaud en 1794.

VINCENT (François-André), peintre d'histoire, membre de l'institut et professeur aux écoles royales des beaux-arts, né en 1746 à Paris, où il mourut le 3 août 1816, était fils de Fr.-Elie Vincent, peintre de portraits fort en vogue sous Louis XV, et qui, après avoir donné les prem. leçons à son fils, le fit entrer à l'école de Vien. Le jeune Vincent fit le voyage de Rome comme pensionnaire. Mais la faiblesse de sa santé ne lui permit pas de se livrer à l'étude des grands modèles avec autant d'assiduité qu'il l'eût fait sans ses souffrances continuelles. Il avait d'ailleurs des connaissances distinguées en littérat., et réunissait la bonté du caractère aux qualités de l'esprit. Fr.-André Vincent avait épousé Madame Guyard, artiste, qui a laissé un honorable souvenir, non pas tant par rapport à ses talens qu'à cause de l'établissement philanthropique, dont elle provoqua la fondation (*v.* Guyard). On cite comme ses principaux ouvrages: un *St Jérôme éveillé par l'Ange*; *le président Molé saisi par les factieux*, tableau regardé comme sa meilleure production; *Achille luttant contre le Xante*; *la Piscine miraculeuse*; *Borée enlevant Orithie*; *Arie et Pœtus*; *Henri IV rencontrant Sully blessé après la bataille d'Ivry*; *Guillaume Tell précipitant Gessler dans le lac*. Ces divers tableaux sont disséminés, savoir aux Gobelins, au château de St-Cloud, à Rouen, à Toulouse, etc. Entre les élèves de Vincent se distinguent MM. Thévenin, Horace Vernet, Mauzaisse, etc., etc.

VINCENT DE BEAUVAIS. V. Beauvais.

VINCENT DE LERINS (Saint), ainsi appelé du nom d'un monastère situé dans une petite île sur les côtes de Provence (aujourd'hui St-Honorat, à deux lieues d'Antibes), où Gennade dit qu'il se retira, était, selon ce même auteur, Gaulois de nation. Il paraît qu'il avait suivi d'abord la profession des armes, et avait ensuite occupé dans le monde des emplois distingués. Sa première éducation avait été soignée, et il avait fait de grands progrès dans les lettres humaines. Arrivé au monastère, il étudia les saintes écritures, lut les ouvrages des pères, et devint un théologien profond. Il doit toute sa célébrité à un petit écrit intit.: *Commonitorium peregrini* (avertissement du voyageur ou du pélerin), qui a pour but de préserver les fidèles des nouveautés en matière de foi. Il le composa en 434, trois ans après le concile d'Ephèse, où le nestorianisme fut condamné, et à l'occasion de cette hérésie. On ignore la date précise de la mort de Vincent de Lerins. On sait seulement qu'il mourut sous le règne des empereurs Valentinien et Théodose le jeune, et par conséquent avant le 29 juillet de l'an 450, où ce dernier cessa de vivre. Il y a eu un gr. nombre d'éditions du *Commonitorium*: la prem. est de Venise, sans date. On en pourrait compter plus de trente, imprimées à part, et davantage encore dans des recueils et dans les différentes bibliothèques ou collections des pères et des auteurs ecclésiastiques. La meilleure est celle de Baluze, 1663.

VINCENT DE PAUL (St), né en 1576 à Ranquines, petit hameau de la paroisse de Pouy, diocèse d'Acqs, actuellement compris dans le département des Landes, garda les troupeaux de son père dans son enfance. Il entra, à l'âge de 12 ans, chez les cordeliers d'Acqs, pour faire ses études, et se trouva bientôt en état de servir de précepteur à de jeunes enfans, ce qui lui permit de continuer son éducation, sans être à charge à sa famille. Cependant il fut obligé, vu l'insuffisance de ses ressources, de s'y prendre à deux fois pour faire son cours de théologie à Toulouse. Nous passons sous silence quelques faits pour arriver à son voyage par mer de Marseille à Narbonne, dans lequel il fut pris par des pirates et vendu à Tunis. Il y eut trois maîtres, dont le dernier était un renégat, qu'il eut la gloire de rendre à sa patrie et à sa religion, en le déterminant à prendre la fuite (1607). Vincent ne tarda pas à venir se fixer à Paris, où il s'occupa d'œuvres de charité: ce fut ce moment que l'on choisit pour l'accuser d'avoir volé une somme considérable au juge de Sorc, son commensal et son ami; mais cette absurde accusation, qui pesa sur le saint personnage pendant six ans, ne servit qu'à mettre au grand jour sa patience vraiment évangélique, et ne l'empêcha pas d'être nommé, en 1610, aumônier ordinaire de Marguerite de Valois. Il se mit en retraite, l'année suivante, sous la direction de Pierre de Bérulle, prit possession, en 1612, de la cure de Clichy, dans laquelle il fit beaucoup de bien, et la quitta, en 1613, pour se charger de l'éducation des trois fils de Philippe-Emmanuel de Gondi, comte de Joigny, général des galères: l'un d'eux fut depuis bien célèbre par les troubles de la fronde. Ce fut en 1617 que

Vincent, après avoir donné la mission à Folleville, dans le diocèse d'Amiens, et préludé ainsi à toutes celles qu'il fit dans la suite, quitta la maison du comte de Joigny pour aller desservir la cure de Châtillon-les-Dombes, dans la Bresse. Il rentra, à la fin de cette même année, chez le comte; mais il avait eu le temps de réformer de grands abus dans sa cure, d'y faire beaucoup de bien et d'y instituer une *confrérie de charité*, devenue depuis le modèle de toutes celles qui s'établirent en France. Il entreprit plus. missions, d'abord à Villepreux, puis dans les diocèses de Beauvais, de Soissons et de Sens, et employa ses loisirs à améliorer le sort des grands criminels dans les prisons où ils étaient détenus avant leur départ pour les galères. Louis XIII, étonné de ses succès merveilleux dans cette pieuse entreprise, l'établit aumônier réal ou général des galères de France (1619). On rapporte qu'en 1622, le saint apôtre, visitant le bagne de Marseille, se substitua à la place d'un forçat, dont le désespoir l'avait touché. L'année suivante, il établit à Mâcon deux confréries de charité, une pour les hommes et l'autre pour les femmes, puis il fonda la congrégation de la mission, spécialement *destinée à instruire les peuples de la campagne, et à former au saint ministère ceux à qui le salut de ces mêmes peuples devait un jour être confié :* l'acte de cette fondation date de 1625. Pour que ses travaux portassent des fruits durables, il s'occupait surtout de faire disparaître les désordres scandaleux qui régnaient dans le clergé. En 1632, il céda aux longues et vives instances d'Adrien Lebon, prieur de St-Lazare, qui lui offrait sa maison et ses biens pour concourir à l'instruction et au soulagement des habitans de la campagne; mais, malgré sa prudente réserve dans cette affaire, et quoiqu'il eût pris l'avis des docteurs les plus éclairés, il eut un procès à soutenir contre les chanoines réguliers de St-Victor : heureusement il le gagna, et put continuer, avec plus de moyens de succès, sa bienfaisante carrière. Pénétré de douleur à la vue des maux enfantés par l'ignorance et la corruption des prêtres, il résolut d'y apporter un remède efficace, et institua dans ce but (1633) les fameuses conférences des mardis, qu'il présidait ordinairement, où il parlait souvent avec une admirable simplicité, et qu'il surveillait constamment avec une vigilance toute paternelle. En 1634, il forma l'établissement des filles de la charité, si respectées aujourd'hui encore dans le monde pour les services qu'elles rendent à l'humanité. En même temps, il organisait une compagnie de dames chargées de prendre un soin particulier des malades de l'Hôtel-Dieu. Les fléaux de la guerre, de la peste et de la famine, qui se réunirent pour ravager la Lorraine pendant une partie du gouvernement du duc Charles IV, fournirent à Vincent une triste occasion de signaler son zèle : il fit distribuer dans cette malheureuse province, avec une étonnante promptitude et au milieu d'incroyables dangers, des alimens, des remèdes, des vêtem. et de l'argent pour deux millions. Il assista Louis XIII dans ses derniers momens, en 1643, fut nommé ensuite par la régente Anne d'Autriche à la présidence du conseil de conscience, et contribua alors de tout son pouvoir à introduire le calme et l'ordre dans l'église de France et la réforme dans plusieurs ordres monastiques. « Ce n'est pas, dit M. Labouderie, qu'il ait » porté en tout un zèle selon la science; mais il » voulait le bien : il y travaillait de toutes ses forces; » et qui oserait le condamner? » En 1648, il fixa pour toujours le sort des enfans trouvés, pour lesquels il avait déjà fait différens essais, et qu'il avait recueillis dans diverses maisons, mais qui se trouvaient sur le point de retomber dans leur premier état de misère. Lorsque les troubles de la fronde éclatèrent, il fut, en sa qualité de membre du conseil, entraîné dans le parti de Mazarin : sa modération déplut également et aux ministériels et aux frondeurs; mais la désolation que portèrent les discordes civiles dans les environs de Paris, dans la Picardie et dans la Champagne, mit encore une fois au grand jour son inépuisable bienfaisance. Au milieu de tant de travaux, il eut le loisir de prendre part aux querelles du jansénisme; mais il faut dire qu'il y porta sa bonhomie et sa fermeté ordinaires, et que, s'il se déclara pour les molinistes, du moins il ne cessa, après la publication de la bulle, de rapprocher tous les esprits et de ramener à l'unité de sentiment ceux qui s'en étaient écartés : ses efforts ne furent pas toujours inutiles. En 1653, avec les fonds d'un habitant de Paris, dont il a seul connu le nom, il établit l'hospice du nom de Jésus pour quatre-vingts vieillards de l'un et de l'autre sexe, et donna ainsi l'idée d'un établissement plus étendu, celui de la Salpétrière, qui s'ouvrit pour environ cinq mille mendians, en 1657. Dès cette époque, la santé du pieux Vincent était bien affaiblie; mais aucune œuvre utile ne se faisait sans sa participation, et on le regardait comme le père des pauvres et l'*intendant de la Providence*. Il mourut à St-Lazare le 27 sept. 1660, et fut honoré des regrets unanimes des grands, du peuple, de la cour et de la ville, des magistrats et des religieux. Il fut béatifié par Benoît XIII en 1729, canonisé par Clément XII en 1737, et sa fête est demeurée fixée au 19 juillet. Le recueil des pièces qui ont servi à sa béatification et à sa canonisation a été imprimé en 1 vol. in-4, Rome, 1709. Il a laissé quelques écrits : *Regulæ seu Constitutiones communes congregationis missionis*, Paris, 1658, in-16; *Conférences spirituelles pour l'explication des règles des sœurs de la charité*, Paris, 1826, in-4; *Correspondance avec les prêtres de la congrégation de la mission, et une infinité d'autres personnes*, MS.; *Lettre au pape Alexandre VII, pour solliciter la canonisation de Franç. de Sales, prince-évêque de Genève*. Il existe trois *Histoires* ou *Vies* de St Vincent de Paul : l'une par Abelly, l'autre par Collet (*v.* ces noms); la 3e par M. B. Capefigue, Paris, 1827, in-8 et in-12 : ce dern. ouv. a remporté le 1er prix de fondat. roy. à la soc. cathol. des bons liv. pour l'année 1826.—V. FERRIER et ST VINCENT.

VINCI (LÉONARD de), peintre célèbre de l'école florentine, né au château de Vinci, près de Florence, en 1452, fut comblé par la nature des dons les plus précieux. Beau, bien fait, doué d'une force corporelle dont on avait peu d'exemples, il joignait à ces avantages physiques des dispositions extraordinaires pour les arts et les sciences. Non content d'exceller dans l'escrime, l'équitation, la musique et la danse, il avait acquis, dès sa prem. jeunesse, des connaissances assez étendues, et qu'il ne fit toujours qu'accroître, en mathématiques, en physique, en philosophie et dans toutes les branches de la littérat. Mais son goût dominant fut pour la peinture. Il eut pour premier maître André Verocchio, artiste distingué de Florence, qu'il ne tarda pas à surpasser. Il se rendit à Milan en 1489 pour y fondre une statue équestre que Ludovic Sforza voulait élever à son père, le duc François; mais il fit le modèle de ce monument dans une proportion tellement colossale, que la fonte en bronze, du moins on le présume, fut jugée inexécutable. Il se distingua dès-lors comme mécanicien, ingénieur et architecte, et acheva pour son protecteur beaucoup d'ouvrages, par lesquels il justifia son titre de direct. de l'acad. de peinture et d'architecture que ce prince venait de fonder. Ce fut à cette époque, et par ordre exprès de Ludovic, qu'il composa pour le réfectoire des dominicains à Milan, ce célèbre tableau de la Cène, qui passe pour son chef-d'œuvre et excite encore aujourd'hui l'admiration de tous les artistes. Lors de l'invasion du Milanais par Louis XII, Léonard reçut de ce vainqueur généreux toutes sortes de bons traitemens; mais pourtant il ne goûta pas sous la domination française la tranquillité d'esprit qu'exige la profession des arts, et il finit par se rendre à Florence, où le sénat le chargea de peindre avec Michel-Ange la salle du conseil. L'émulation dans se

piquèrent ces deux hommes supérieurs enfanta les deux grands cartons d'esquisses, dont il est tant parlé dans l'histoire de la peinture, et qui servirent à former, pendant plus de cinquante ans, les artistes les plus distingués. Celui de Vinci représentait la défaite de Nicolas Piccinino, l'un des plus grands généraux de l'Italie. Quoique alors Léonard fût presque sexagénaire et que son rival eût à peine 30 ans, la victoire demeura indécise entre eux. Nous devons nous en rapporter sur ce sujet au jugement des connaisseurs du 16e S., car ces deux cartons paraissent avoir été détruits dans les guerres dont la Lombardie fut si long-temps le théâtre. Cependant Léonard, qui ne voyait pas sans chagrin s'élever à côté de lui la grande renommée de Michel-Ange, et qui d'ailleurs n'avait point à se louer des partisans de ce grand homme ni de ce gr. homme lui-même, quitta Florence pour se rendre à Rome, où il trouva le pontife Léon X assez mal prévenu à son égard. Il se dégoûta donc aussi du séjour de Rome, et après avoir fait quelques courses de cette ville à Florence et de Florence à Parme ou à Milan, il écouta les propositions de François Ier, et se rendit auprès de lui en 1515. Il reçut de ce prince l'accueil de plus honorable, et fut logé par lui dans le palais de Clou à Amboise, où il resta jusqu'à sa mort arrivée en 1519. Le récit qui le fait expirer entre les bras de François Ier n'est rien moins que prouvé. Avec une âme noble et généreuse, des mœurs pures et un esprit gracieux et aimable, ce grand artiste avait une susceptibilité d'amour-propre qui ressemblait parfois à de la jalousie. Les talens supérieurs que lui ont reconnus d'habiles juges auraient dû le préserver d'une telle faiblesse. Quoiqu'il ait été surpassé par quelques génies privilégiés, il n'en demeure pas moins le premier des peintres modernes qui ait eu le sentiment du beau et en ait su fixer les principes. Son goût sévère, sa patience à poursuivre la perfection par de lents et continuels travaux et par une exactitude souvent minutieuse, enfin le mérite qu'il eut de réunir dans le très-petit nombre de ses productions les bons exemples aux bons conseils, l'ont fait regarder avec quelque raison comme le Boileau de la peinture. Il n'est pas irréprochable toutefois, ni comme coloriste ni comme dessinateur, et cela vient surtout du désir qu'il avait de terminer les objets jusque dans leurs plus petits détails et d'en arrêter les contours avec une précision qui ressemble souvent à de la sécheresse; mais il partage avec Raphaël l'honneur d'avoir peint les têtes de vierges les plus belles et les plus touchantes. Comme statuaire, il a laissé de superbes chevaux en relief, un admirable modèle de *Jésus-Christ dans sa jeunesse*, et d'autres ouvrages remarquables. Comme ingén., il est admiré encore aujourd'hui pour le succès inespéré et presque miraculeux avec lequel il opéra la jonction du canal de Martesana à celui du Tésin, pour son plan d'un canal de navigation de Florence à Pise, etc. Il excella aussi dans l'architecture militaire, au point que le duc Valentin lui confia, après la chute de Ludovic Sforza, une autorité absolue sur les fortifications du Milanais. Il étudia l'anatomie avec beaucoup d'ardeur, et fit même faire des progrès à cette science. Enfin, n'eût-il fait que cultiver les belles-lettres et la poésie, il eût encore mérité l'attention de ses contemporains. Les peintres lisent encore avec fruit son traité *della Pittura*, imprimé en 1651 pour la première fois par les soins de Trichet-Dufresne, et trad. en français la même année par Fréard de Chambray; mais à cette traduction, bien que réimprimée depuis, on préfère aujourd'hui celle qu'a publiée M. Gault de St-Germain en 1803. Une très-belle édition in-4 du même traité en italien a été dédiée à Louis XVIII en 1817 par M. Manzi, conservateur de la bibliothèque Barberini, à Rome. On y trouve une *vie* incomplète de Léonard de Vinci. Les MSs. de ce grand artiste ont été recueillis en 13 vol., dont 12 appartiennent à l'Institut de France; le 13e est à la Bibliothèque du Roi. Le Musée du Louvre possède de lui 8 tabl.: le *Portrait de Charles VIII*, celui d'une femme inconnue présumée *Lucrèce Crivelli*; celui de *Lisa del Giocondo*, célèbre sous le nom de *la Joconde*; un *St Jean-Baptiste*; la *Vierge sur les genoux de Ste Anne*; une sainte famille, vulgairem. connue sous le nom de la *Vierge aux rochers*; l'*archange St Michel* présentant à Jésus la balance des bonnes et des mauvaises actions; *Jésus recevant la croix de jonc* que St Jean lui présente. Presque tous les tableaux de Léonard ont été gravés et par des artistes distingués. Il existe en outre des copies de quelques-uns d'eux. Le Musée du Louvre possède de lui 8 dessins originaux, dont plusieurs ont été gravés à l'eau-forte par le comte de Caylus.

VINCIGUERRA (MARC-ANTOINE), poète satiriq. italien, florissait vers la fin du 15e S. On n'a presque aucun détail sur les circonstances de sa vie: on sait seulement qu'il occupa long-temps la place de secrétaire de la république de Venise et qu'il remplit avec habileté et succès diverses missions importantes. Il ne nous reste de lui qu'un recueil de satires d'environ dix-huit cents vers, et rien ne porte à croire qu'il en ait publié davantage. On le regarde comme le créat. de la satire en Italie, quoiq. plus d'un poète déjà s'y fût signalé depuis la renaissance des lett., par des traits satiriq., plus que satiriq. peut-être. En effet, Vinciguerra ne se permet point de personnalités et n'a pas même recours aux allusions ou aux pseudonymes pour désigner les personnages ridicules ou vicieux: réserve louable sans doute, mais qui réduit ses poésies, malgré leur titre, à n'être plus que des chapitres de morale et de philosophie religieuses. Ses satires sont écrites en *terza rima* ou *terzine*. Le style n'en est point irréprochable: on y remarque un peu d'âpreté et de sécheresse, de fréquens hellénismes, des participes absolus, des mots purement latins bannis depuis de la langue italienne, et d'autres défauts qui sont plutôt ceux du temps que ceux de l'écrivain; mais on y admire aussi de belles et rares qualités. Ces satires, imprimées pour la prem. fois à Bologne, Platone de' Benedetti, 1495, in-4, sous ce titre: *Opera nuova di M. Anton. Vinciguerra*, et ensuite à Venise, 1517, in-12, puis 1527, in-8, furent insérées, avec celles d'Arioste, Bentivoglio, Alamanni, Nelli, etc., par Fr. Sansovino, dans son *Recueil de satires* (*Sette libri di satire*, etc.), Venise, Sansovino (1560), petit in-8. Entre autres éditions publ. depuis, nous en citerons une intitulée *Rime*, etc., Venise, Piacentini, 1738, in-8. *V.*, pour plus de détails, la *Biblioth.* de Fontanini, augmentée par Ap. Zéno, etc., Parme, 1803 et 1804, t. 2, p. 91, note *C.*

VINDEX (C. JULIUS), général gaulois, dont le père avait été revêtu de la dignité de sénateur et qui comptait des rois parmi ses ancêtres, employa contre Néron la grande influence que lui donnaient ses talens, ses vertus et sa charge de propréteur de la Séquanie. Il jura de délivrer l'empire du monstre qui le déchirait et se trouva bientôt à la tête d'une armée d'Eduens, d'Arvernes et de Séquanais, disposés à soutenir les prétentions de Galba. L. Rufus Verginius ou Virginius reçut l'ordre de combattre les Gaulois et marcha sur Besançon, dont il fit le siége. Vindex vola au secours de cette ville, et, dans une entrevue qu'il eut avec Verginius, détacha ce général de la cause de Néron; mais l'armée romaine, ignorant cet accord, tomba à l'improviste sur les Gaulois et en fit un horrible massacre. Vindex se tua de désespoir l'an 69, et ne vit pas le triomphe de Galba, son auguste protégé.

VINDING (ERASME), né en 1615 à Vinding en Zélande, d'où il a pris son nom, et m. en 1684 à Copenhague, fut professeur de grec, d'histoire et de géographie dans l'université de cette ville; il remplit plusieurs fonctions élevées de la magistrature, et eut la plus grande part à la réformation des lois du Danemarck. Nous citerons de lui: *Antiquæ græciæ populorum origines, migrationes*, etc., dans les *An-*

tiquités grecques de Gronovius. — VINDING (Paul), fils du précéd., m. conseiller d'état en 1712, à l'âge de 54 ans, suivit la même carrière que son père. Nous citerons de lui une traduct. latine, avec des notes, d'un traité du *Talmud*. — VINDING (Erasme), fils du précéd., m. jeune en 1723, étant conseiller royal de justice et de la chancellerie, s'était annoncé dans la carrière des lettres d'une manière avantageuse.

VINDIUS (VÉRUS), célèbre jurisconsulte, fut admis dans les conseils d'Antonin-le-Pieux et prit part à la rédaction des lois sages qui honorèrent le règne de ce prince. Le nom de Vindius est cité fréquemm. au *Digeste*. *Voy.* les *Vies des Jurisconsultes*, par Taisand, 572.

VINESAUF ou WINESALF. V. GALFRID.

VINET (ELIE), l'un des plus savans hommes du 16e S., né dans un village voisin de Barbezieux vers 1519, mort en 1587, après avoir rempli long-temps avec zèle et succès les fonctions de principal du collége de Bordeaux, a laissé des éditions corrigées et enrichies de notes des *OEuvres* de Sidoine Apollinaire, de traités de la *Sphère* de Proclus et de Sacrobosco, d'*Eutrope*, de *Perse*, d'*Ausone*, etc., plus. traduct. latines et franç., et, en outre, quelques écrits originaux, parmi lesquels nous citerons : *Prisciani Cæsariensis, Rhemnii Fannii, Bedæ Angli, Volusii Metiani, Balbi ad Celsum Libri de nummis, ponderibus, mensuris, numeris, eorumque notis, et de vetere computandi per digitos ratione, emendati*, Paris, 1565, in-8, et dans le t. 11 du *Thesaur. antiquitat. roman.* de Grævius ; *Discours sur l'antiquité de Bordeaux et de Bourg-sur-Mer*, Bordeaux, 1565, in-4 ; 1574, in-4 ; *l'Arpenterie*, ouvrage de géométrie, enseignant à mesurer les champs, etc., ibid., 1577, in-4 ; 1583, in-4. *Voy.* un *Eloge* de Vinet par Ch. Pascal dans les éditions d'*Ausone*, avec les notes de ce savant, Bordeaux, 1590, 1604, in-4 ; un autre par Gabr. de Lurbe dans l'ouvrage *de illustribus Aquitaniæ Viris*, 143, et un troisième par M. Joannet, couronné par l'acad. de Bordeaux et impr. à Périgueux, 1816, in-8.

VINNE (VINCENT VAN DER), peintre, né à Harlem en 1629, n'eut d'abord aucun maître et se forma en copiant quelques estampes avec le plus gr. soin et avec une facilité étonnante. Il entra ensuite dans l'école de François Hals, puis il voyagea en Allemagne, en Suisse et en France. De retour à Harlem en 1655, il s'exerça dans tous les genres : plafonds, paysages, portraits, enseignes même, il ne dédaignait aucune espèce d'ouvrage, ne croyant pas que ce fût déroger que d'imiter Rubens, qui lui-même avait peint une enseigne pour la ville d'Anvers. Cependant on doit dire que van der Vinne fit trop d'enseignes et que même pour d'autres travaux plus relevés il abusa de sa facilité merveilleuse. C'est d'autant plus dommage qu'il avait d'excellentes qualités. Il m. en 1702, laissant trois fils, Laurent, Jean et Isaac, qui cultivèrent la peinture avec moins de succès que lui.

VINNIUS (ARNOLD VINNEN, plus connu sous le nom latinisé de), célèbre jurisconsulte hollandais, né en 1588, prit le grade de docteur en droit à Leyde, et remplit les fonctions de recteur du collége des humanités à La Haye, de 1619 à 1633, époque à laquelle il fut pourvu de la chaire du digeste à Leyde. Il m. en 1657, à l'âge de 70 ans. A une connaissance profonde des langues grecque et latine, du droit et des antiquités, il joignait beaucoup de jugement et de pénétration et l'art d'éclaircir les matières les plus embrouillées. Nous citerons de lui : *Institutionum imperialium commentarius*, ouvr. très-estimé, dont il existe une foule d'éditions in-4, parmi lesquelles on distingue celles d'Amsterdam, Elzevirs, 1665, et de Leyde, 1709 ; *Institutiones Justiniani cum notis*, Leyde ou Amsterdam, Elzevirs, 1646, 1652, 1669, in-12 ; Paris, 1800, 2 vol. in-12 ; *Selectarum quæstionum juris civilis libri II, cum tractatibus de pactis*, etc., Utrecht, 1722, in-4 ; Lyon, 1746, 1755, 1761, 1767 et 1777, 2 v. in-4. — VINNIUS (Simon), fils du précéd., reçu docteur en droit à l'académie de Leyde, m. en 1653, à la fleur de son âge, n'est connu que par deux *Thèses*, impr. avec les ouvr. de son père.

VINOT (MODESTE), oratorien, fils d'un avocat de Nogent-sur-Aube, professa avec beaucoup de talent dans plusieurs maisons de sa congrégation, où il était entré en 1689, et devint chanoine de la cathédrale de Tours, où il m. en 1731. Il a laissé quelq. écrits, entre autres un traduct. en vers latins de plusieurs fables de La Fontaine, composée de concert avec le P. Tissard, et publ. en 2 vol. in-12, avec plusieurs petits poèmes latins. L'abbé de Saas en donna une 2e édit. en 1738 à Rouen, sous la rubrique d'Anvers, et il en eut une 3e en 1761.

VINSON (l'abbé PIERRE), né à Angoulême en 1762, refusa de prêter le serment à la constitution civile du clergé en 1791, et pour éviter la persécution prit le parti de se retirer en Espagne, puis en Angleterre. Il forma à Londres un établissement fort ingénieux pour l'enseignement de l'astronomie. Il combattit fortement le concordat conclu par le saint-siége avec Bonaparte en 1802. Il entra en France avec les Bourbons en 1814, et subit une condamnation à la police correctionnelle en 1816, pour son livre du *Concordat expliqué*. Il m. à Paris en 1820, après avoir beaucoup écrit en vers et en prose. Nous ne citerons de lui que *le Concordat expliqué au roi, suivant la doctrine de l'Eglise, et les réclamations canoniques des évêques légitimes de France, suivi du précis historique de l'enlèvement de N. T. S. P. le pape Pie VII, de ses souffrances, de son courage et des principaux évènemens de sa captivité*, 1816, in-8. L'auteur fit suivre cet ouvrage, lors de son procès, d'un *Mémoire justificatif*, qui fut saisi, et d'un autre mémoire sous le titre d'*Appel au tribunal de l'opinion publique*.

VINTIMILLE (JACQUES, comte de), savant illustre du 16e S., se trouvait à Rhodes et était fort jeune encore lorsque cette île tomba au pouvoir de Soliman Ier en 1522. Il y perdit son père et sa mère, fut embarqué sur un navire qui ramenait en France un grand nombre de chevaliers, se livra à des études assidues, d'abord à Lyon, puis à l'université de Pavie, voyagea ensuite en Espagne, en Italie, en Afrique, et servit quelq. temps avec distinction. La connaissance profonde qu'il acquit des mathématiques, des langues vivantes, du dessin, de la peinture et de l'architecture, lui valut l'estime des littérateurs les plus distingués de son temps et la protect. de François Ier et de Henri II, qui le nomma conseiller au parlement de Dijon. Il m. dans cette ville en 1582, assez avancé en âge. On cite de lui la traduct. de la *Cyropédie*, Paris, 1547, et celle d'*Hérodien*, 1581, in-4.

VINTIMILLE-LASCARIS-CASTELARD (PAUL de), grand-maître de Malte, né en 1560, élevé à la souveraineté en 1636, m. en 1657, eut à diriger les affaires de son ordre dans des circonstances bien difficiles. Le pape Urbain VIII, le roi de Pologne Vladislas IV, le duc de Montalte, vice-roi de Sicile, et les autres officiers du roi d'Espagne, paraissaient travailler comme de concert à la priver de ses faibles ressources. Le grand-maître éleva des fortifications, frappa de nouvelles monnaies, fit un emprunt à la banque de Gênes, se concilia l'amitié du pape, se fit respecter de l'Espagne par son attitude ferme, et vit ses chevaliers se signaler par leurs expéditions contre les corsaires et les Turks, et faire lever le siége de Candie, entrepris sous Ibrahim et poursuivi sous Mahomet IV. Le reste du règne de Vintimille n'offre rien de remarquable que l'acquisition pour l'ordre de l'île Saint-Christophe en Amérique et l'établissem. à Malte d'une biblioth. publique.

VINTIMILLE DU LUC (CHARLES-GASPARD de), archevêque de Paris, né en 1655, fut d'abord nommé évêque de Marseille en 1692, remplaça à Aix l'archevêque M. de Cosnac, et passa au siége archi-

épiscopal de Paris après la mort du cardinal de Noailles en 1729 : c'était l'époque des querelles du jansénisme. Le nouveau prélat, également éloigné de l'exagération des deux partis, aurait voulu les réconcilier; mais il avait un caractère trop faible pour entreprendre une pareille mission, et il se laissa diriger par le cardinal de Fleuri, alors ministre et tout-puissant. Il fit une chose agréable aux vrais amis de la religion, en faisant fermer au nom du roi le cimetière de St-Médard en 1732; mais quelque temps après il montra moins de sagesse en publiant contre les *Nouvelles ecclésiastiques* un mandem., dont les principes ultramontains auraient encouru une condamnation du parlement, sans l'opposition formelle de la cour. Il m. à Paris en 1746. On n'a de lui que des *mandemens, lettres, instructions pastorales*, etc., dont on trouve quelques-uns dans le *Journal de Verdun*, années 1729-46. Le diocèse de Paris lui doit la publication du nouveau Bréviaire. —La comtesse de VINTIMILLE DU LUC, fille de ce marquis de Mailly de Nesle, dont la famille paraissait uniquement réservée à fournir des maîtresses à Louis XV, fut devancée dans la faveur de ce prince par sa sœur aînée, la comtesse de Mailly, régna ensuite concurremment avec elle, puis eut une autre associée dans sa sœur, la duchesse de Lauraguais, mais travailla avec assez de succès à supplanter ces deux rivales : elle avait pour dominer l'avantage que peuvent donner une rare beauté et un caractère hautain, froid et ambitieux. Le roi la voyant enceinte, la fit épouser au comte de Vintimille du Luc, neveu de l'archevêque de Paris (1739). Déjà la cour se pressait autour d'elle, comme autour d'une favorite déclarée, lorsqu'elle m. subitem. à la suite d'un accouchement laborieux (1741). On cria, mais probablement sans raison, à l'empoisonnement.

VINUESA (Don MATHIAS), prêtre espagnol, occupait la cure de Tamajon à l'époque de l'invasion de l'Espagne par les Français en 1808. C'était un homme d'un esprit médiocre; mais il prit une part active à l'opiniâtre résistance de son pays, et n'épargna ni fatigues, ni écrits, ni prédications pour animer le peuple contre Napoléon et ses partisans. Au retour de Ferdinand VII, il signala son aversion pour les cortès de Cadix par plusieurs brochures politiques et théologiques, dont l'une est intitulée *Préservatif contre l'esprit public de la Gazette de Madrid*. Son zèle pour les immunités ecclésiastiques et pour les doctrines ultramontaines, lui fut payé par les places d'archidiacre de Taragona et de chapelain d'honneur de sa majesté catholique, qu'il exerçait encore au commencement de la révolution de 1820. Il publia alors une proclamation au peuple espagnol, dans laquelle il exposait jusqu'aux détails les plus minutieux les mesures qu'il croyait propres à renverser le système constitutionnel. Il fut emprisonné, jugé et condamné à 10 ans de galères (1821). Des furieux, auxquels cet arrêt parut trop doux, se transportèrent à la prison de Vinuésa et l'assommèrent à coups de marteaux.

VIO. V. CAJETAN.

VIOLART. V. VIALART.

VIOLE (dom DANIEL-GEORGE), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Soulairs, diocèse de Chartres, en 1598, m. à l'abbaye de St-Germain d'Auxerre en 1669, a laissé la réputation d'un saint et savant religieux. Nous citerons de lui *la Vie et les Miracles de St Germain, évêque d'Auxerre*, avec un *catalogue* des hommes illustres de la ville et du diocèse, Paris, 1654, in-4. Il a laissé plusieurs manuscrits. *Voy.* l'*Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur*, par D. Tassin, 69, et les autres bibliographes de l'ordre de Saint-Benoît.

VIOMENIL (ANTOINE-CHARLES DU HOUX, baron de), né en 1728 à Fauconcourt en Lorraine, entra au service dès l'âge de 15 ans, fit successivement et dans divers grades la guerre de Flandre (1747), les campagnes d'Hanovre, celles de Corse, sous le marquis de Chauvelin et le maréchal de Vaux, alla en Pologne en 1770 soutenir le parti de la confédération contre les Russes, puis en Amérique (1780), et y commanda en second sous Rochambeau. Il était lieutenant-général et grand-croix de St-Louis, lorsqu'à son retour en France, après la conclusion de la paix, il fut nommé gouverneur de La Rochelle. Il fut employé en 1789 à l'armée que l'on réunit auprès de Paris, et se déclara constamment pour les mesures violentes dont il s'exagérait le pouvoir contre le grand mouvement de la révolution. Il scella du moins son dévouement à la cause royale, en la défendant au 10 août 1792 et y recevant une blessure, dont il mourut la même année. On a imprimé les *Lettres particulières du baron de Vioménil sur les affaires de Pologne en 1771 et 1772*, Paris, 1808, in-8. — VIOMÉNIL (Charles-Joseph-Hyacinthe DU HOUX de), maréchal de France, frère du précédent, né en 1734 à Ruppe, en Lorraine, assista à la bataille de Lawfeld et au siége de Berg-op-Zoom avant d'avoir achevé son éducation, qu'il alla continuer à l'école des cadets de Lunéville. Rentré dans la carrière des armes, il fit la guerre de sept-ans avec distinction comme aide-de-camp de Chevert, puis les campagnes de Corse sous le maréchal de Vaux, et fut nommé brigadier en 1770, maréchal-de-camp en 1780. Il servit, en cette dernière qualité, sous Rochambeau en Amérique, obtint le gouvernement de la Martinique et des îles du Vent en 1789, et sut y étouffer plusieurs insurrections. Il revint dans sa patrie l'année suivante, pour en sortir volontairement et aller se ranger sous les drapeaux de Condé. Après avoir servi en Russie, puis en Portugal, où il organisa l'armée de Jean VI, qui l'avait nommé son maréchal-général, il se retira en Angleterre en 1808, cédant la place aux Français victorieux. Il rentra en France en 1814, fut appelé alors à la chambre des pairs, suivit Louis XVIII dans son second exil, et à son retour fut commandant de la 11e, puis de la 13e division militaire, reçut le bâton de maréchal en 1816, et mourut à Paris en 1827. Son *éloge* a été prononcé à la chambre héréditaire par M. le duc de Damas-Cruz. — VIOMÉNIL (le chevalier Antoine-Louis DU HOUX de), parent des précédens, né en 1745, marcha sur leurs traces, accompagna l'aîné en Pologne, fut son premier aide-de-camp en Amérique, et mourut quelques années plus tard.

VIONNET (GEORGE), jésuite, né à Lyon en 1712, mort en 1754 dans la même ville, où il avait professé 8 ans la rhétorique avec beaucoup de succès, est connu par quelques poésies latines, parmi lesquelles nous citerons son *Musæum nummarium*, Lyon (ou Aix), 1734, in-8; reproduit dans le *supplément* aux *Poemata didascalica*, Paris, 1813, in-12. *Voy. les Lyonnais dignes de mém.*, II, 379.

VIOT (MARIE-ANNE-HENRIETTE PAYAN DE L'ÉTANG, en 3es noces dame) née à Dresde en 1746, m. en 1802 à la Ramière, près de Bagnols, fut connue successivement, à cause de ses deux prem. mariages, sous le nom de marquise d'Entremont et de baronne de Bourdic. Veuve pour la prem. fois à 16 ans, elle était dès ce temps très-versée dans la connaissance des langues, et avait lu avec enthousiasme les meilleurs auteurs en chaque idiôme. Tandis qu'elle séjournait à Nîmes avec son second mari, qui y était major, elle s'occupa surtout de poésie et de musiq., et fut reçue de l'académie de cette ville en 1782, sur la présentation d'un *Eloge de Montaigne*, Paris, an 8, in-18. Précédemment on avait lu d'elle quelq. morceaux dans l'*Almanach des Muses*. Elle fit aussi paraître isolément une *ode au Silence*, qui fut fort goûtée. On cite encore son opéra de la *Forêt de Brama*, mis en musique par Eler, et dont la censure dramatique ne permit pas la représentation.

VIOTTI (BARTHÉLEMI), professeur de médecine à l'université de Turin, né vers le commencement du 16e S., ne mérite d'être cité que pour le traité qu'il publia, en 1553, sous ce titre : *de balneorum naturalium viribus libri quatuor*.

VIOTTI (Jean-Baptiste), célèbre violoniste, né à Fontaneto, près de Turin, en 1755, reçut de son compatriote Pugnani les premières leçons, traversa avec lui la France à l'âge de douze ans pour se rendre à Londres, et, étant revenu dans la capitale du Piémont, apprit l'harmonie d'un professeur fort ordinaire. Cependant il montra de très-bonne heure ce qu'il serait un jour, et, à quatorze ans, il avait composé un concerto, dont la partition est régulière, et qui se fait déjà remarquer par le style. Il quitta de nouveau sa patrie, à l'âge d'environ 22 ans, pour parcourir avec Pugnani presque toutes les cours du nord de l'Europe. Partout les deux artistes furent accueillis avec la distinction que méritait leur talent, le jeune Viotti plus encore que Pugnani, dont la figure grotesque et les manières bizarres contrastaient avec l'élégance et l'heureuse physionomie de son jeune élève. A Berlin, ils se séparèrent. Pugnani retourna à Turin, et Viotti se rendit à Paris, où sa réputation l'avait précédé. Il débuta avec éclat au *concert spirituel* en 1782, quoiqu'il n'eut pas encore tout le fini d'exécution qui le distingua depuis; mais ses compositions, trop mâles et trop substantielles, ne furent pas appréciées d'abord à leur juste valeur. Cependant, comme le vrai beau reprend toujours ses droits, on rendit bientôt justice à la mélodie expressive, pathétique, majestueuse de ses concertos, aux traits naturels, qu'il savait dessiner sur un chant noble et pur, et on comprit ce qu'il y avait d'intérêt dans une ordonnance musicale qui n'était que le développem. d'une pensée unique. En moins de dix années, ses ouvr. se répandirent dans toute l'Europe et firent tomber la vogue de Jarnowick et de ses imitateurs. Il ne se fit entendre toutefois que deux ans aux concerts spirituels. Pour avoir éprouvé une fois la capricieuse indifférence du public, il ne reparut plus que dans de rares occasions, et toujours chez ses amis, parmi lesquels il comptait les personnes les plus distinguées des hautes classes de la société. En 1786, il s'adjoignit à Léonard, coiffeur de la reine Marie-Antoinette, qui avait obtenu, par la protection de cette princesse, le privilège de l'opéra italien. Il plaça tous ses fonds dans cette entreprise qui ne prospéra pas, et il se trouva bientôt sans autre ressource que son talent. Il partit pour Londres en 1792, espérant y refaire sa fortune, et pour cela il joua dans les concerts, il s'intéressa dans l'administration de l'opéra italien, malgré sa précédente déconvenue, et il fit même le commerce des vins. Quoiqu'il fût le plus tolérant et le plus modéré des hommes, et qu'il eût beaucoup perdu à la révolut. franç., dont il avait toutefois approuvé les principes, l'envie réussit à le faire passer pour un artisan de discorde publique, et le força de quitter l'Anglet. Il se retira dans une maison de campagne auprès de Hambourg, que lui offrit généreusem. un Anglais dont son nom seul était connu. Il céda aux instances de ses amis lorsque l'orage fut passé, et retourna en Angleterre; mais la France, où il avait passé les plus belles années de sa vie, était l'objet constant de sa prédilection et de ses regrets. Il y fit trois voyages, en 1802, 1814 et 1818, y fut accueilli chaque fois avec enthousiasme, et, désirant s'y fixer, accepta la direction de l'*académie royale de musiq.* L'on a pu voir déjà qu'il n'était né pour aucune espèce d'administration. Le poids de celle-ci accabla ses dernières années. Il m. en 1824, pendant un voyage en Angleterre. Sa plus grande gloire est d'avoir exercé sur l'école moderne d'exécution musicale la même influence que David sur tous les grands peintres de l'époque. On peut dire que tous les violons qui se distinguent aujourd'hui sont ses élèves, puisqu'il a servi de modèle à ceux dont il n'a pas été le maître. Ses ouvr. gravés sont: 29 *concertos* pour violon; 2 *symphonies concertantes* pour le même instrument; 36 *duos* de violon, dont font partie ceux qu'il a dédiés à ses amis, ainsi que 6 *sérénades* pour deux violons, ou pour piano et violon, ou pour violon et flûte; 21 *trios*, parmi lesquels on trouve les trois arrangés par Cherubini, son ami, pour piano et violon; 17 *quatuors*, dont deux sont des concertos mis en quatuors par l'auteur lui-même; 3 *divertissemens* ou *nocturnes* pour violon et piano; 1 *concerto* pour piano, arrangé ensuite pour violon; enfin 1 *sonate* pour piano. On a lu avec intérêt une *notice sur J.-B. Viotti*, par Baillot, qui la distribua à ses élèves et à ses amis le jour anniversaire de la m. de ce grand artiste.

VIPARD. V. Silly.

VIPERANO (Jean-Antoine), littérateur, né à Messine vers 1540, prit l'habit ecclésiastique, et, après avoir passé par diverses fonctions, fut appelé, en 1588, à l'évêché de Giovenazzo dans la Pouille, qu'il gouverna avec beauc. de zèle et de prudence jusqu'à sa m. arrivée en 1610. Ses *OEuvres* ont été recueillies, Naples, 1606, 3 vol. in-fol. On trouvera une liste étendue de ses écrits dans la *Bibloth. sicula* de Mongitore, t. 1, p. 321, et dans les *Mém.* de Niceron, t. 25, p. 198.

VIRDOU (le P.), religieux carme, né à Saumur au commencement du 17e S., m. au couvent des Billettes à Paris le 15 février 1674, s'est fait connaître sous le nom emprunté de *Licinius de Ste-Scolastique* par divers écrits de controverse, où il dirige contre les jansénistes des attaques plus violentes qu'habiles. Il nous suffira de citer de lui les ouv. suiv.: *de Scientiis acquirendis tam divinis quàm humanis*, Paris, 1644; *Vie du P. Philippe Thibault, auteur de la réforme des carmes de l'observance de Rennes*, ibid., 1673.

VIRET (Pierre), célèbre théologien et l'un des chefs de la réforme en Suisse, né en 1511 à Orbe, petite ville du pays de Vaud, contribua beaucoup à bannir de Genève le culte catholique au péril de sa vie, fut nommé pasteur à Lausanne en 1536, s'y fit aimer, et fut rappelé à Genève en 1541 pour y exercer les fonctions du ministère en l'absence de Calvin; mais il retourna, dès qu'il le put, à Lausanne. De Nîmes, où il alla respirer un air plus favorable à sa santé, et où l'on sait qu'il se trouvait en 1561, il se rendit à Montpellier, puis à Lyon, où les intérêts de ses coreligionnaires l'arrêtèrent plusieurs ann. Banni de cette ville comme séditieux en 1565, sur la dénonciation du P. Auger contre lequel il avait soutenu quelques thèses, il partit pour Orange, et delà pour le Béarn sur l'invitation de Jeanne d'Albret, et m. à Orthez en 1571. Parmi ses nombr. ouv., dont 29 sont cités par Niceron, nous nous contenterons d'indiquer les suiv. ✦ *De origine, continuatione, usu, auctoritate atque præstantiâ ministerii verbi Dei et sacramentorum*, Genève, 1554, in-fol.; *Satires chrétiennes de la cuisine papale* (Genève), Conrad Badius, 1560, in-8 de 132 pages, livre singulier et le plus rare de tous ceux de Viret.

VIREY (Claude-Enoch), né en 1566 à Sassenay en Bourgogne, se fit recevoir avocat au parlement de Dijon, devint ensuite secrétaire de Henri de Condé, qu'il suivit en Flandre, en Allemagne et en Italie, et finit par acheter une charge de secrétaire du roi et se retirer à Châlons, dont il fut cinq fois maire, et où il m. en 1636. Nous citerons de lui des *harangues* et autres pièces, insérées dans le *Mercure Français*, tom. 14 et 15; un poème de la *Virginité*, et d'autres poésies latines et franç. — Virey (Pierre), religieux de Cîteaux, mort en 1497, après avoir été successivement abbé de Châlis et de Clairvaux, est auteur, s'il faut en croire le P. Jacob, d'une *Vie* de St Guillaume, abbé de Châlis et archevêque de Bourges.

VIRGILE, *PUBLIUS VIRGILIUS MARO*, né à Andes (aujourd. *Petiola*), petit bourg des environs de Mantoue, le 15 octobre de l'an de Rome 684 (avant J.-C. 70), sous le consulat de Crassus et du grand Pompée, quitta la vie des champs pour aller recevoir à Crémone les prem. bienfaits d'une éducation libérale. A la veille d'atteindre sa 16e année, il

se rendit à Milan, et il y prit la robe virile le jour même de la mort de Lucrèce. C'est à Naples qu'il vint terminer ses études, et qu'après s'être rendu habile dans toutes les branches du savoir qu'on possédât alors, il se prépara aux inspirations de la poésie en s'enfonçant dans les profondeurs de la philosophie des Grecs. Ainsi s'écoulèrent les 25 prem. années de Virgile, et son talent éclata d'abord dans la maturité. Ce n'est pas qu'*Alexis*, la prem. de ses églogues dans l'ordre chronol., décelât encore l'auteur de l'*Enéide*; mais quel versificateur elle annonçait déjà! quel charme continu de style! quelle douceur, quelle élégance mélodieuse et quel heureux assemblage d'une foule de beautés trouvées éparses dans Théocrite! Assuré de ses forces par le succès d'un essai aussi brillant, l'émule de gloire du poète bucolique grec n'allait toutefois devoir désormais la plupart de ses inspirations qu'aux événemens politiques au milieu desquels la fortune l'a placé, ou à sa reconnaissance envers d'illustres protect. qu'il flattera pour les attendrir sur les désastres de sa patrie. On le voit, dès la 3e églogue, mêler au langage naïf des bergers l'ingénieuse hyperbole du courtisan; sous le masque d'une imitation de Théocrite, son modèle, il y trace un éloge apprêté de Pollion, nommé récemment par Antoine gouvern. de la Vénétie. Même invention sous l'apparence d'une imitation pure et simple dans cette fameuse églogue V, dont l'apothéose de César, sous le nom de *Daphnis*, semble être le principal objet; même allégorie dans celle (la prem. dans l'ordre des rec. et la 4e par le rang de la composition) où, prenant prétexte d'un bienfait personnel, il expose avec une verve si touchante l'affreux malheur dont seul, entre tant d'autres, il se trouve exempté par la restitution qu'on lui a faite de son patrimoine, alors que l'issue de la bataille de Philippes avait établi de vieux soldats en possession des domaines de l'Italie. Il n'est pas dans notre plan d'offrir, même en résumé, l'explication que donnent les critiques du sens voilé des div. églogues. Il faut dire toutefois que quelques-uns ont vu, dans le ton imposant que prend le poète en prédisant (Eglogue IV) les hautes destinées d'un enfant mystérieux, *cara deûm soboles*, une inspirat. émanée du même souffle qui anima les chants sublimes du prophète Isaïe. Ces poésies pastorales-allégoriques coûtèrent à Virgile 3 ans de travail. Ce n'était que le prélude de ces immortelles *Géorgiques*, monument du génie du grand poète, en même temps qu'elles furent l'œuvre d'un excellent citoyen. Les guerres civiles n'avaient pas seulement porté le désastre dans les campagnes, et épuisé les sources de la culture; en imposant aux champs de nouv. maîtres, elles ne leur avaient pu rendre que des bras inhabiles à tracer le sillon. L'industrie, l'expérience avaient fui; l'horrible famine allait régner sur le sol de l'Italie avec les farouches vétérans. L'habile et prévoyant Mécène comprit que l'état allait succomber sous un double fléau, si l'on ne parvenait à inspirer aux Romains le goût des travaux champêtres. Il s'agissait, pour atteindre ce but, d'associer aux leçons d'un art qui répugnait à la moderne élégance tous les charmes que pouvait leur prêter le riant coloris du pinc. de Virgile. Le poète avait alors 34 ans: il alla méditer et écrire les Géorgiques sous le beau climat de Naples; et sept ans plus tard les lettres latines purent se glorifier d'un chef-d'œuvre dont la Grèce eût été fière, et qui n'a point encore épuisé vingt siècles d'admirat. On suppose avec beaucoup de fondement que pendant cet intervalle Virgile exerça plus d'une fois ses crayons aux peint. d'un autre ordre qu'il allait tracer bientôt dans sa magnifique épopée. Le plan de l'*Enéide*, composition tout-à-fait nationale, lui fut suggéré par l'horreur que sa belle âme éprouvait au souvenir des guerres civiles, plutôt comprimées qu'éteintes sous le poids de la puissance d'Auguste, et prêtes à se ranimer avec les idées de l'indépendance. Le but que s'y proposait Virgile fut évidemment de tracer et pour les Romains et pour leur nouveau maître le modèle d'un prince que celui-ci fût jaloux d'imiter, que ceux-là apprissent à chérir. Et, que l'on compare les principaux incidens de la vie supposée du prince troyen avec la chaine des faits qui amenèrent Auguste au pouvoir suprême, il faudra reconnaître qu'Enée fut calqué sur Auguste, mais sur Auguste tel que le poète qu'il comblait de bienfaits se plaisait à le peindre aux Romains, flattés eux-mêmes avec une égale habileté dans ces attachantes images. Virgile mit plus de 10 ans à composer la moitié de son *Enéide*, et il ne regardait encore son travail que comme une ébauche, lorsque, vaincu enfin par les instances d'Auguste, il en lut à ce prince les 2e, 5e et 6e livres. On sait quel éclatant suffrage Octavie donna à l'épisode de la mort de son fils Marcellus. Les six dern. livres de l'épopée virgilienne furent achevés en quatre ans; mais le poète ne put à son gré en faire disparaître les imperfections qu'il y reconnaissait. Il s'était rendu dans ces vues à Athènes: il y fut rencontré par Auguste, qui revenait d'Orient et qui voulut le ramener à Rome. Atteint d'une indisposit. subite pendant la traversée, il mourut le 10 des kalend. d'octobre, an de Rome 735, à Brindes, où l'on venait de le débarquer. Ses restes furent transportés à Naples, ainsi qu'il l'avait demandé, et on lui érigea, sur le chemin de Pouzzole, un tombeau où se lit l'épitaphe qu'il dicta pour lui à sa dern. heure. On sait que, par un excès de rigueur et de modestie, Virgile avait ordonné en mourant que l'on brûlât son *Enéide*, mais que ses exécuteurs testamentaires se bornèrent à en retrancher quelq. vers imparfaits. Ses héritiers, Auguste Mécène, L. Varius et Plotius Tucca, publièrent ainsi l'*Enéide* telle que l'avait laissée Virgile, telle qu'un si grand nombre d'édit. et de traduct. dans toutes les langues connues et dans celle même d'Homère l'ont reproduite depuis 2000 ans. On trouvera les plus amples renseignemens bibliogr. sur Virgile dans l'excellente notice de Heyne, revue et augmentée par le savant Barbier pour la nouvelle édit. du Virgile de Heyne, publ. par M. Lemaire. Le commentaire du célèbre critique allemand a été égalem. réimpr. par les soins de M. Amar, dans la collect. des *Classiq. latins* pub. chez Ch. Gosselin, 1824, 5 vol. in-8 et in-12. Quelque estimable qu'il soit, le travail de Heyne n'a point fait oublier celui de notre La Rue, qui jouira long-temps dans les classes d'une estime méritée. L'auteur de l'*Enéide* a eu aussi des commentateurs franç., au prem. rang desquels se distingue M. Tissot, auteur des *Etudes sur Virgile*. Pour ne parler que des autres éditions les plus renommées, nous citerons le Virgile de Burmann, Amsterdam, 1746, 4 vol. in-4; celui de Barbou, Paris, 1790, 2 vol. in-12; et parmi les éditions de luxe, celle de P. Didot le jeune, Paris, gr. in-fol., 1798, avec les admirables compositions, gravées d'après les dessins de Gérard et Girodet. Entre les nombreux traduct. en vers et en prose des *Œuvres* de Virgile, quelques-uns seulement ont échappé au naufrage commun: ce sont, en vers, Delille, Gaston, Mollevaut, Becquey et Duchemin; en prose, Desfontaines, à qui sa vieille réputation donne encore quelques lecteurs; Binet, revu par M. Noël, Morin et Deguerle, pour l'*Enéide* seulement: le beau travail de ce dern. a été complété par MM. Héguin, pour les *Bucoliques*, et Amar, pour les *Géorgiques*. Ce dern. traduct. a fait précéder son travail d'un *Essai sur le génie et les ouvrages de Virgile*, dont nous avons extrait en grande partie la notice qu'on vient de lire.

VIRGILE (St), évêque d'Arles en 588, était né en Aquitaine sous Clotaire Ier, reçut le *pallium*, en 595, du pape Grégoire-le-Grand, auprès duquel il fut toujours en grande considération, et mourut en 610. Sa fête est célébrée le 5 mars.

VIRGILE POLYDORE. V. POLYDORE.

VIRGILLES-LABASTIDE (CHARLES de), né en 1682 au village de Saint-Bonnet, près de Nîmes, mort à Beaucaire en 1755, cultiva les sciences avec

succès, se signala par plusieurs inventions et découvertes utiles, et composa un grand nombre d'écrits sur divers sujets. Nous citerons seulement ses *Observations physiques sur les terres qui sont à la droite et à la gauche du Rhône, depuis Beaucaire jusqu'à la mer, avec un moyen de rendre fertiles toutes ces terres*, Avignon, 1733, in-4, et dans les *mémoires* de l'académie des sciences de Paris.

VIRGINIE, jeune Romaine d'une rare beauté, née vers l'an de Rome 290 de parens plébéiens, fut immolée par son père à la pudeur et à la liberté, selon l'expression de Montesquieu, et sa mort (305 de Rome) fut le coup terrible qui renversa la puissance des décemvirs (*v.* A.-C. CRASSINUS). On ne conteste point ici la vérité de cette histoire, telle que la racontent Denys d'Halicarnasse et Tite-Live, tous deux d'accord cette fois sur tous les points; mais après avoir lu dans ces historiens que Virginie allait à l'école publique, conduite par sa nourrice, lorsqu'elle attira les regards d'Appius, on est forcé de se demander s'il y avait réellement dans Rome, alors si peu lettrée, des écoles publiques pour les jeunes filles adultes, et si l'on pensait à donner une aussi longue instruct. à des plébéiennes surtout. Quoi qu'il en soit, au nom de Virginie se rattache le souvenir d'une des plus importantes révolutions de l'histoire romaine, et sa funeste aventure a fourni un sujet de tragédie à huit auteurs franç., à Mairet (1628), à Leclerc (1645), à Campistron (1683), à La Beaumelle, à Chabanon (1769), à La Harpe (1786), à Leblanc de Guillet (1786), enfin à M. Guiraud (1827). Alfieri, Lessing et Knowles ont traité le même sujet avec succès. — VIRGINIA (Aula) est connue pour avoir blessé le ridicule orgueil des dames patriciennes, en épousant, quoique patricienne elle-même, le plébéien L. Volumnius. Elle se vit fermer le temple de la Chasteté patricienne pour ce seul délit, l'année même du second consulat de son époux (457 de Rome); mais elle se consola de cet affront en consacrant dans sa maison une chapelle à la *Chasteté plébéienne*.

VIRGINIUS (AULUS), tribun du peuple, se perpétua dans cette magistrature depuis l'an de Rome 291 jusqu'à l'an 301, à la faveur des troubles excités par la loi Terentilla, qu'avait proposée son collègue Terentillus Arsa, dans le but d'obtenir la rédaction d'un corps de lois régulières. Ce ne fut qu'en 301 que les décemvirs furent chargés de cette mission. Pendant cet intervalle, Virginius viola souvent les lois, sous prétexte de défendre les droits du peuple, et ce fut même lui qui chercha, mais en vain, à empêcher les Romains de s'armer contre le Sabin Herdonius l'an 293.

VIRGINIUS ROMANUS, poète comique du temps d'Auguste, osa lutter contre le goût dépravé de ses contemporains, qui avaient laissé succéder à la vraie comédie de misérables parades mimiques : le succès justifia son audace, et même son nom fut placé à côté de ceux de Plaute et de Térence. Il ne nous reste aucun fragment des œuvres si estimées de ce Virginius. Nous savons toutefois par Pline le jeune (liv. 6, lett. 21) qu'il alla jusqu'à faire revivre les personnalités amères et franches de l'ancienne comédie, et ridiculiser en plein théâtre des personnages encore vivans. Nous avons lieu d'être surpris que tant de licence lui ait été laissée dans les premiers jours d'une monarchie renaissante, et sous un maître tel qu'Auguste. — V. VERGINIUS.

VIRIATHE, célèb. chef lusitanien, n'était qu'un simple berger lorsqu'il se retira dans les bois pour se soustraire au joug des Romains. Ses compatriotes tentèrent, l'an 604 de Rome, de résister ouvertement à leurs oppresseurs, furent battus, et se disposèrent à accepter encore une fois le joug; mais il leur rendit l'espérance, devint leur chef, grâce à l'admiration qu'il leur inspira pour son courage, et, après avoir opéré une retraite habile qui déconcerta les Romains, les défit complètement, et fit prisonnier leur général Vétilius. Le préteur Plautius et Claudius Unimanus eurent le même sort, et le consul Fabius Æmilianus dut s'estimer heureux d'y échapper. Enfin son successeur, Servilianus, après de nombreux combats, fut obligé d'entrer en négociation avec Viriathe, et de le reconnaître pour l'ami et l'allié de la république. Les états dont la possession lui fut laissée comprenaient probablement la plus grande partie de l'Espagne ultérieure et Arsa, située près des rives de l'Arsas (aujourd'hui Guadiana), était sa capitale. Rome avait bien résolu de rompre cet engagem. dès qu'elle le pourrait. Tout à coup, sans aucune déclaration d'hostilités, Quintus Servilius Cépion vint surprendre Viriathe, qui, forcé d'abandonner Arsa, se retira dans les montagnes, et sut se rendre encore redoutable. Il fut assassiné par des traîtres que soudoyèrent les Romains, au moment même où ils paraissaient vouloir traiter avec lui de la paix.

VIRIEU (F.-H., comte de), d'une famille illustre du Dauphiné, était colonel du régiment de Limosin, quand les troubles, précurseurs de la révolution française, éclatèrent dans sa province en 1788. Il assista aux assemblées de Vizille et de Romans, et approuva les principes libéraux qui y furent posés. Envoyé bientôt après aux états-généraux, il fit partie des 47 députés de la noblesse qui se réunirent au tiers-état, constitué en assemblée nationale. Il se montra l'un des plus zélés partisans de Necker, vit avec peine son renvoi, mais ne sortit point des bornes de la modération dans cette circonstance. Il sut jouir paisiblement aussi du retour triomphant de ce ministre, se déclara alors pour le système des deux chambres, s'opposa fortement à l'établissement d'un comité des recherches, insistant avec raison sur le danger d'introduire avec le pouvoir judiciaire le despotisme dans l'assemblée, et vota toutefois en faveur de la déclaration des droits. Dans les débats qui ne tardèrent pas à s'engager sur les bases de la constitution, il soutint l'autorité royale contre des prétentions qui lui parurent exorbitantes et périlleuses. Bientôt, persuadé que le principe démocratique avait déjà gagné assez de terrain, et craignant qu'on ne voulût établir en France un gouvernement fédératif, il se voua presque entièrem. à la défense du principe monarchique avec quelques hommes qui voulaient une monarchie tempérée. Sans le suivre pas à pas dans cette partie de sa carrière politique, nous rappellerons seulement qu'il insista encore sur les avantages des deux chambres, qu'il se prononça pour le *veto* indéfini, qu'il refusa au corps législatif le droit de nommer aux emplois et aux charges militaires, qu'il fut l'un des fondateurs du *club des impartiaux*, destiné à contrebalancer l'influence des clubs démagogiques, mais dispersé presque aussitôt par l'ascendant des Jacobins; enfin qu'il appuya la motion de dom Gerle, tendant à rendre nationale la religion catholique, et qu'il signa la protestation du clergé. Ce dernier acte lui attira, lors de sa promotion à la présidence de l'assemblée (27 avril 1790), de grands désagrémens, qui le portèrent à abandonner le fauteuil. Il marcha quelque temps encore dans la même voie, puis il cessa de concourir aux travaux de l'assemblée, et signa la protestation des 12 et 15 septembre 1791 contre ses décrets. Après la session, il se retira en Dauphiné, puis en Suisse, et enfin à Lyon, dont la terrible lutte contre la convention, en 1793, fut en partie dirigée par lui, quoiqu'il fût sous les ordres du général de Précy. Il périt en cherchant à se frayer un chemin à travers les assiégeans, pour gagner la Suisse.

VIRLOYS (CHARLES-FRANÇOIS ROLAND LE), architecte, né à Paris en 1716, mort en 1772, construisit le *théâtre* de Metz (1751), conçut la première idée du *Pantographe de perspective*, qu'il perfectionna et qu'il fit exécuter (1758) pour l'instruction et l'amusement des enfans de France. Sa réputation

s'étendit dans les pays étrangers, et lui valut le titre d'architecte du roi de Prusse, et depuis de l'impératrice Marie-Thérèse. Son principal ouvrage est le *Dictionnaire d'architecture civile, militaire et navale, ancienne et moderne, et de tous les arts qui en dépendent*, Paris, 1770, 3 vol. grand in-4, avec 101 planches.

VIRUÈS (don ALONSO de), 24e évêque des Canaries, né à Almédo, ville de la Castille-Vieille, à peu de distance de Valladolid, fit profession parmi les bénédictins, et devint prédicateur de l'empereur Charles-Quint, qui l'emmena en Allemagne, en 1539, pour combattre l'hérésie naissante. Revenu en Espagne l'an 1542, il fut aussitôt nommé évêque des Canaries. Il se distingua dans ce poste assez important, et mourut à Tolède en 1545. Son ouvrage le plus remarquable consiste en 20 dissertations contre Philippe Mélanchthon, sous ce titre : *philippicæ Disputationes XX*, Anvers, 1541; Cologne, 1542; ibid., 1561.

VISCAINO (SÉBASTIEN), navigateur espagnol, entreprit un voyage à la côte de la Californie en 1595, et prit formellement possession de la presqu'île. En 1602, il fut chargé de faire une reconnaissance exacte des côtes situées sur les parallèles voisins de celui du cap Mendocino. Les maladies, le manque de vivres et la rigueur de la saison l'empêchèrent de s'élever au-delà du cap Saint-Sébastien, sous le 42° de latitude, et le forcèrent de reprendre le chemin d'Acapulco. M. de Humboldt dit que Viscaino mérite d'être placé au 1er rang des navigateurs de son temps, et que 32 cartes, rédigées à Mexico par le cosmographe Henri Martinez, prouvent qu'il releva les côtes de la Nouvelle-Californie avec plus de soin et d'intelligence qu'on ne l'avait fait avant lui. Ses relations manuscrites ont été découvertes par D. Martin-Fernandez de Navarrète, directeur du dépôt hydrographique de Madrid, et insérées par lui dans sa *Collection des navigations et découvertes des Espagnols depuis la fin du 15e S.*, dont M. Dezos de La Roquette a donné une traduction franç., Paris, 1828.

VISCH (dom CHARLES de), bibliographe, né vers 1596 à Furnes, ou suivant Foppens à Bulscamp, village des environs, entra dans l'ordre de Cîteaux, se livra long-temps à l'enseignement, fut ensuite douze ans directeur des religieuses du Val-Céleste à Dixmude, fut élu prieur du monastère des Dunes vers 1646, revint plus tard à Bruges, et mourut en 1666. Nous citerons de lui : *Bibliotheca scriptorum ordinis cisterciensis*, Douai, 1649, in-4; Cologne, 1656, in-4 de 432 pages; *Compendium chronologicum abbatiæ de Dunis*, Bruxelles, 1660, in-12. *Voy.*, pour plus de détails, Paquot, *Mémoires sur l'histoire littéraire des Pays-Bas*, t. 2, p. 382, édition in-fol.

VISCLÈDE (ANTOINE-LOUIS DE CHALAMOND DE LA), littérateur médiocre, né à Tarascon en 1692, alla de bonne heure s'établir à Marseille, où il s'acquit des droits à la reconnaissance publique par sa belle conduite dans la peste de 1720, et par les efforts heureux qu'il fit pour ranimer ou plutôt pour faire naître l'amour des lettres en Provence. Il releva l'académie de Marseille, qui le regarde comme son fondateur, et dont il fut pendant plusieurs années le secrétaire perpétuel. Peu d'hommes de lettres ont obtenu plus de palmes académiques; mais si son nom a échappé à l'oubli, ce n'est pas à ses écrits qu'il le doit. Ses *Œuvres diverses*, publiées en 1727, Paris, 2 vol. in-12, renferment des disc., des poëmes, des odes, des cantates et quelques poésies fugitives : tout cela néanmoins ne justifie pas le titre qui lui a été donné de *Fontenelle* de la Provence. Il mourut à Marseille en 1760.

VISCONTI (OTHON), archevêque et seigneur de Milan, issu d'une noble famille de cette ville, était né en 1208 à Ugogne, et avait accompagné en div. ambassades le cardinal Octavien des Ubaldi, qui le fit agréer par Alexandre IV en 1263 comme successeur de Léon de Perego sur le siége de Milan. Martin de La Torre, qui s'était flatté d'y élever son frère Raimond, défendit l'entrée de la ville à Othon Visconti, et celui-ci se préparant aussitôt à la guerre, rassembla autour de lui les ennemis de la maison de La Torre, nobles exilés, gibelins, etc. Les tentatives qu'il fit à la tête de ce parti furent en vain secondées par les sommat. des papes Urbain IV et Clément IV. Réduit à se tenir caché dans les environs du lac Majeur, Othon n'en sortit à la tête d'une armée nombreuse, en 1276, que pour échouer à Anghierra contre les forces de Napoléon de La Torre. Cependant la ville de Como s'étant déclarée pour lui peu après, il reprit l'avantage sur son adversaire, et finit par le faire prisonnier à Désio, après un combat acharné (21 janvier 1277). Ce succès valut à Othon Visconti la souveraineté de Milan à titre de seigneur perpétuel. La guerre n'en fut pas moins poursuivie par la famille de La Torre, dont le chef horriblement maltraité par son vainqueur, languissait dans une cage de fer. Mais l'archevêque, déjà vieux, ne se montra plus dans les camps. Il avait pris à sa solde Guillaume VII de Montferrat, qui fut au moment de se payer de ses services en s'emparant du pouvoir souverain dans Milan. L'adroit Othon allant au-devant de ces projets, profita de l'absence du marquis son allié pour chasser ses troupes de la ville, et il mit bon ordre à ce qu'il n'y revînt jamais lui-même. Othon m. à 87 ans le 9 août 1295, après avoir transmis l'autorité souveraine à son neveu, dont l'art. suit.—Matthieu VISCONTI, dit *le Grand*, né en 1250 à Masino sur le lac Majeur, porta de bonne heure les armes pour la cause et sous les ordres de l'archevêque son oncle, qui, parvenu à la seigneurie de Milan, se déchargea sur lui d'une partie des soins de l'administrat. Il remplaça dans le commandem. des armées milanaises le marquis de Montferrat, et lorsque se fit le partage des états de ce seigneur (1290), il s'adjugea Verceil, puis, deux ans plus tard, ajouta à cette seigneurie celle de Côme. Reconnu success. vicaire impérial en Lombardie et seigneur perpétuel de Milan à la place d'Othon Visconti (1294-95), il vit bientôt une ligue puissante se former contre lui. Les La Torre lui avaient enlevé en peu d'ann. Bergame, Novare, Verceil et Casal-St-Evese; il avait mécontenté presque toute la noblesse lombarde, qui, avec tout le parti guelfe, se réunit contre lui aux La Torre. A la tête de cette ligue redoutable était Albert Scotto, seigneur de Plaisance, qui réussit à l'attirer dans Lodi, et à fomenter pendant ce temps, parmi les Milanais, une révolte qui força Matthieu à se remettre aux mains de ses ennemis pour en obtenir la vie sauve et la conservat. de ses biens. Sept années s'écoulèrent durant lesquelles il vécut en simple particulier. Au bout de ce temps Guido La Torre était à son tour chassé de Milan, et l'emp. Henri VII y ramenait Visconti, qui l'année d'après recouvra l'autorité souveraine (7 avril 1311), et reçut success. la soumission de toutes les villes de la Lombardie. Ce prince, qui avait soutenu une guerre de 20 ans contre l'Eglise et affronté maintes excommunicat., finit par céder aux terreurs que les prêtres n'avaient rien omis pour lui suggérer. Il résigna sa puissance entre les mains de Galéaz, l'un de ses fils, se voua tout entier aux mortifications d'une pénitence publique, et m. au couvent de Crescenzago, proche Milan, le 22 juin 1322.—GALÉAZ Ier, fils et successeur du précéd., né le 21 janv. 1277, jour où le combat de Désio décidait la fortune de sa maison, avait épousé à 23 ans Béatrix d'Este, qui lui ouvrit un asile dans les états de son frère à Ferrare, lorsqu'en 1302 il se trouva banni de Milan avec sa famille. Lors du retour de Matthieu à Milan (1310), il concourut à le replacer dans son ancienne dominat. sur cette république; en 1313 il soumit Plaisance, s'en fit donner le vicariat par Henri VII, et s'y maintint contre une attaque des guelfes. De nouv. faits d'armes, notamm. les manœuvres habiles par lesquelles il contraignit Philippe de Valois à évacuer la Lombardie (1320) et la prise de Crémone sur les

guelfes (17 janv. 1322), lui avaient acquis beaucoup d'importance personnelle avant qu'il ne fût investi de l'autorité souver. par la résignation qu'en fit son père. Les négociat. que celui-ci avait entamées avec le saint-siége, en indisposant ses alliés, relevaient les prétentions des partis que sa fortune avait comprimés : une sédition qui éclate dans Milan (8 nov. 1322) contraint Galéaz à sortir de cette ville ; mais il y est rappelé au bout de 34 jours, et après s'être fait proclamer de nouveau capitaine-général, et avoir déployé une très-grande valeur en maintes occasions désespérées, il perd à la fois par la brigue de ses frères Marc et Lodvisio Visconti, et son crédit près de l'emp. et son influence sur la noblesse milanaise. Arrêté à l'improviste par des émissaires de Louis IV de Bavière, il est enfermé dans les hideuses prisons de la forteresse de Monza, ainsi que son fils Azzo et deux autres de ses frères (le 5e des fils de Matthieu avait péri le même jour par le poison). Ils ne furent délivrés qu'après environ un an de captivité, le 25 mars 1328, moyennant une forte rançon dont Castruccio et d'autres chefs gibelins se portèrent caution. Le même Castruccio prit à son service, comme condottiero, Galéaz Visconti, qui assista depuis au siége de Pistoie, et m. en 1328 à Pescia misérable et sous le poids d'une excommunicat. — Azzo VISCONTI, fils de Galéaz, avait 25 ans lorsqu'il fut jeté avec lui dans les prisons de Monza. Sa vie n'avait été jusque-là qu'une alternative de périls qui trempèrent son âme et la façonnèrent aux chances des combats. Après avoir guerroyé pour son propre compte contre Plaisance et Parme, il s'était mis à la solde de Castruccio, et avait puissamm. concouru aux victoires d'Altopanio et de Monteveglio remportées sur les Florentins et sur les Bolonais (23 sept. et 15 novemb. 1325). Délivré, comme on l'a vu plus haut, avec le secours des chefs gibelins (25 mars 1328), il ne tarda pas à obtenir de Louis de Bavière le vicariat de l'empire à Milan. Dès qu'il y fut affermi il secoua la dépendance de l'empereur, prit les armes contre lui, et mit le comble au mécontentement de son parti en faisant assassiner Marc Visconti, son oncle, qui en était l'âme. C'est par ce double crime qu'il mérita la levée des censures de l'Eglise. Au mois de fév. 1330 Jean XXII leva l'interdit jeté sur Milan, et Azzo, pleinement réconcilié avec les prêtres, put donner tous ses soins à régler l'administrat. de l'état. Cependant il entra dans la ligue de Castelbaldo contre Jean de Bohême, conjuré avec le légat pontifical pour asservir l'Italie, reçut successivem. la soumiss. de presque toutes les villes de la Lombardie (1337), et termina, l'année suivante, la guerre qu'il soutenait contre Mastino II de la Scala pour la défense des républiques de Florence et de Venise. Sur ces entrefaites une attaque subite était dirigée contre lui par Lodvisio Visconti, frère et adhérent de Marc, tandis qu'Azzo languissait frappé d'une paralysie totale. Le 3me de ses oncles, Luchino, remporta heureusement sur le turbulent gibelin une victoire complète à Parabiago (20 fév. 1339). Six mois plus tard Azzo Visconti avait succombé à ses souffrances ; il n'avait pas eu d'enfans. L'autorité souveraine fut dévolue à Luchino, qui recueillit ainsi tout le fruit de sa victoire.

VISCONTI (MARC), 2e fils de Matthieu *le Grand*, et, comme on l'a vu, l'âme du parti gibelin pendant les troubles qui mirent fin au règne de Galéaz Ier, son frère, s'était d'abord illustré en combattant à la tête de ce même parti contre Gênes, puis contre Philippe de Valois, contre Raimond de Cardone, sur qui il remporta la victoire de Bassignana (6 juillet 1322), et enfin contre les guelfes de Milan, qu'il défit à Trezzo le 25 fév. 1323. Outré de voir que Galéaz allait sacrifier le fruit de tant d'efforts à l'exigeance du pape, il crut parer à ce qu'il regardait comme une trahison en dénonçant les desseins de son frère à Louis de Bavière. On sait que l'extrême rigueur de ce prince mit Marc Visconti dans le cas de se repentir de son zèle indiscret. Pour assurer la délivrance de sa famille, il lui fallut se constituer lui-même l'otage des Allemands. Mais lorsque après la m. de son père Azzo eut recouvré la seign. de Milan, il se garda de rien faire pour tirer Marc, son oncle, du mauvais pas où il lui importait de le laisser, s'il ne voulait se donner sinon un maître, du moins un rival ou un censeur trop puissant. Ne voyant ainsi d'autre moyen d'acquitter le prix de sa rançon, Marc Visconti persuade aux Allemands à qui sa garde est confiée d'entreprendre sous sa conduite quelq. expédit. avantageuse. Avec eux il s'empare de Lucques, vend cette ville à Ghirardino Spinola, et avec sa part de cette prise se libère envers l'empereur. Des acclamat. unanimes l'accueillirent lorsqu'il rentra dans Milan. Azzo, inquiet de tant de popularité, le fit assassiner au sortir d'un festin où l'imprudent Marc s'était rendu avec confiance. — Lodvisio VISCONTI, cousin des précéd., seconda tous les projets du dern. contre Galéaz, sortit de Milan lorsque Marc se remit en otage entre les mains de Louis de Bavière, forma un corps de troupes allemandes sous le nom de *Compagnie de St-George*, et à sa tête engagea pour se rouvrir les portes de Milan cette bataille de Parabiago où il demeura prisonnier de son cousin Luchino (*voy.* plus bas) au mom. où il se croyait assuré de la victoire. Retenu dans une dure captivité jusqu'à l'avènement de Jean Visconti (1349), il n'en retrouva pas moins alors tout son crédit auprès des soldats qui le regardaient comme leur père. On le trouve encore, malgré son grand âge, à la tête des troupes milanaises qui, le 12 nov. 1356, culbutèrent sur le Tésin les bandes que J. d'Oleggio avait prises à sa solde pour se soutenir contre Bernardo Visconti. — LUCHINO, frère de Marc, qui avait eu la principale part à son assassinat, et qui succéda à Azzo dans la seigneurie de Milan le 14 août 1339, était né vers 1287, et s'était de bonne heure habitué au carnage dans la guerre de la Lombardie. On a vu qu'il commandait l'armée milanaise à Parabiago. Blessé dans cette sanglante action comme il l'avait presque toujours été dans celles auxquelles il assista, il était prisonnier et attaché à un chêne lorsqu'en le délivrant un parti des siens lui apprit la défaite de Lodvisio, son cousin, qui à son tour demeurait son prisonnier. L'étroite captivité où il plongea Lodvisio le vengea du sang que lui avait coûté son triomphe, et le parti gibelin n'eut plus de chef dans la maison de Visconti. Les suffrages du clergé et du peuple avaient associé à Luchino dans l'autorité suprême, son autre frère, Jean, qui, peu jaloux de la partager avec lui, s'en tint aux fonctions épiscopales dont il était revêtu. La tyrannie de Luchino fut exécrable. Habitué à une vie crapuleuse, ce monstre sembla s'acharner plus particulièrement contre ceux d'entre les nobles dont les sentimens élevés contrastaient le plus avec les siens. Une conjuration fut ourdie en faveur des fils de cet Etienne Visconti mort empoisonné le jour où sur la dénonciation de Marc l'emp. Louis de Bavière avait plongé Galéaz et les siens dans les prisons de Monza. Des flots de sang coulèrent par suite de la découverte de cette trame. Cependant la puissance de Luchino s'accroissait au dehors par les conquêtes de ses lieutenans, et la férocité de son humeur augmentait dans la même progression. Isabelle de Fiesque, sa 2e femme, se voyant au moment d'expier dans les supplices ses scandaleuses débauches qui venaient d'être dévoilées, prévint la vengeance de son digne époux en lui faisant prendre du poison, dont il m. le 24 janv. 1349. On chassa de Milan ou des autres lieux qui leur avaient été dévolus comme souveraineté ses fils, la plupart bâtards ou nés de l'inceste. — Jean VISCONTI, son frère, dont il a été parlé plus haut et qui lui succéda comme seigneur de Milan, avait reçu dès 1329 le chapeau de cardinal des mains de l'antipape Nicolas V. Lors de la réconciliat. de sa famille avec le saint-siége, il échangea cette dignité contre l'évêché de Novare, et deux ans plus tard s'empara de la souveraineté de cette ville après en avoir dépouillé Cacino Tornielli par un indigne

stratagème. Le siége de Milan étant devenu vacant par l'exil de son archev., Jean XXII en confia l'administration à Jean Visconti, que neuf ans après Clément VI agréa pour titulaire. Lorsqu'il fut parvenu à la souveraineté de Milan, il se donna le plaisir toujours facile de montrer de la clémence en tirant Lodvisio Visconti, son frère, du cachot où il languissait depuis 10 ans, et en rappelant les fils de son autre frère Etienne, exilés après la découverte du complot dont ils avaient été involontair. le prétexte. Mais là se borna sa générosité, et il n'eut garde d'en montrer envers les fils de Luchino, qui tous finirent misérablement leur vie. Il ne fut sorte de moyens qu'il ne tentât d'employer pour étendre sa dominat. sur toute l'Italie. Il avait mis à la tête de ses troupes Jean d'Oleggio, son fils naturel, qui lui soumit plusieurs petites souverainetés. Il venait d'acheter celle de Bologne, des frères Pepoli, quand le pape Clément VI, protestant contre cet empiètem. sur le domaine de l'Eglise, menaça Visconti des foudres du Vatican. C'est à cette occasion que, se présentant au peuple de Milan tenant la croix d'une main et de l'autre une épée, il fit publiquem. cette réponse aux ambassad. du pape : *Avec l'une je défendrai l'autre*. Il eut recours toutefois à un autre expédient pour effrayer le souv. pontife ; il lui fit annoncer qu'il irait lui rendre ses devoirs avec une escorte de 12,000 caval. et 6,000 fantassins. Sur ce simple avis, Clément VI dispensa Jean d'un pareil cérémonial, et souscrivit à ses prétent. Au moment d'accomplir sur la Toscane les projets d'asservissem. qu'il avait formés, le seigneur de Milan m. le 15 oct. 1354. Ses trois neveux se partagèrent les posses. qu'il laissait.

VISCONTI D'OLEGGIO. V. Oleggio.

VISCONTI (Matth. II), l'aîné des fils d'Etienne, frère du préc., eut pour sa part dans l'héritage de son oncle Jean Bologne, Lodi, Plaisance, Parme, Bobbio, Pontremoli et San-Donnino. La prem. de ces villes lui fut enlevée (17 avril 1355) par Jean d'Oleggio, qui, dans ce dessein, y avait fomenté une sédit.; et ses frères égalem. enhardis par le déplorable état de santé où l'avaient réduit les plus infâmes débauches, se défirent de lui par le poison, le 26 sept. de la même année.—Galéaz II, frère puîné du précéd., avait pour souveraineté avant de prendre part à sa dépouille Côme, Novare, Verceil, Asti, Tortone et Alexandrie. Long-temps il conserva une vanité mesquine des avantages de sa figure et de sa taille. Faisant consister toute sa grandeur dans la pompe et la magnificence, il dépensa des sommes immenses à des constructions dont aucune ne lui devait faire bonneur. Toute sa vie s'écoula dans la mollesse et les plaisirs, et toujours il s'en remit du soin de soutenir la guerre contre la ligue lombarde à des condottieri et des mercenaires qui, ne recevant de lui aucune solde, vivaient à discrétion aux frais de ses sujets, dont ils l'aidaient à comprimer les fréquentes révoltes. Il m. le 4 août 1378, laissant pour héritier son fils Jean Galéaz.—Bernardo Visconti, 3me fils d'Etienne, ajouta, par l'empoisonnem. de son frère Matthias II, Lodi et Parme à la part qu'il avait eue dans la success. de Jean son oncle, et qui se composait de la moitié de Milan, Crémone, Crême, Brescia et Bergame. Dur, hautain et opiniâtre, il passa sa vie à guerroyer sans profit et sans gloire. Il n'y eut d'intervalle aux contestations armées qu'il soutint alternativement contre Oleggio, le saint-siége, les maisons de la Scala, de Gonzague, de Carrare, le marquis d'Este, les républiq. de Gênes, de Florence, etc., que des paix éphémères, violées de part et d'autre au prem. moment favorable. Cependant il faisait peser sur ses sujets une épouvantable tyrannie. Son libertinage égalait sa cruauté. On lui connut à la fois 36 bâtards et 18 concubines enceintes. Jean-Galéaz, son neveu et son gendre, qui plus d'une fois avait eu à craindre le même acte de perfidie, le fit saisir par ses gens au milieu des feints épanchemens d'une visite de soumission, et le relégua dans une forteresse, où il périt à 66 ans, le 18 déc. 1385, après avoir été empoisonné à trois reprises différentes pendant les 7 mois que dura sa captivité. Il est digne de remarque que l'une des maîtresses de ce monstre de cruauté s'enferma volontairem. dans sa prison pour lui consacrer jusqu'au dernier moment ses consolations et ses soins. C'est de ses bâtards que sont issues les branches encore subsistantes de la maison Visconti.

VISCONTI (Jean-Galéaz), premier duc de Milan, né en 1347, fils de Galéaz II, lui succéda dans sa souveraineté en 1378, et l'on voit, par la dissimulation qu'il mit dans toutes ses actions, qu'il songea dès cette époque aux moyens de s'assurer le riche héritage de Bernabo, son oncle et son beau-père. Ayant réussi en effet à s'emparer de sa personne aux portes de Milan, il s'assura les suffrages des soldats et du peuple en abandonnant au pillage le palais et les trésors de ce prince, tandis qu'il le plongeait, ainsi que ses deux fils, dans la prison où il allait bientôt le faire empoisonner. Jean-Galéaz, qui avait de bonne heure annoncé une sagacité plus qu'ordinaire et un goût exclusif pour les affaires politiques, s'en tint à la campagne peu brillante qu'il avait conduite, sous le règne de son père, contre le marquis de Montferrat ; et bien que des guerres presque continuelles dussent remplir son propre règne, il ne parut plus à la tête des armées. Veuf, après 12 ans d'union (1372), d'Isabelle de Valois, qui lui avait apporté en dot le comté de Vertus dont il porta longtemps le titre, il s'était remarié en 1380 à sa cousine Catherine Visconti, fille de Bernabo. Lorsque ce dernier fut tombé victime de sa folle confiance dans les feintes vertus de son gendre, les villes qui composaient sa souverain. reconnurent sans peine Jean-Galéaz, que son ambition demesurée poussa aussitôt à de nouvelles trahisons envers les autres princes de la Lombardie, Ant. de la Scala, Franç. de Carrare, etc. Mais une double invasion de son territoire, par les troupes du duc de Bavière et du comte d'Armagnac, le contraignit de signer en 1392 une paix générale. Il acheta de l'emp. Venceslas, au prix de cent mille florins, le titre de duc de Milan, dont le diplôme lui fut expédié à Prague le 1er mai 1395. Le reste de son règne ne fut qu'une alternative d'intrigues, de guerres injustes et de traités presque aussitôt violés que conclus. Il finit par soumettre Bologne (24 juin 1402), mais il m. le 3 sept. de la même année, atteint de la peste qui se manifesta tout à coup dans la Lombardie. Il avait paru vers ce temps une comète, qu'il regarda comme un signe envoyé de Dieu pour annoncer sa fin. Il laissait pour héritiers de ses états deux fils légitimes et un bâtard. — Jean-Marie, fils aîné du précédent, avait 13 ans lorsqu'il lui succéda dans le duché de Milan sous la régence de Catherine Visconti, sa mère. François Barbarara, amant de celle-ci, et fauteur du parti guelfe qui renaissait de toutes parts, abusa à tel point de son crédit, que les anciens serviteurs restés fidèles aux intérêts du fils de Jean-Galéaz, crurent devoir s'armer pour la défense de son autorité totalement méconnue. Ils assaillirent la duchesse, la surprirent à Monza (15 août 1404), et la conduisirent au château de Milan, où peu de jours après le poison avait mis fin à sa vie. Ce parricide par lequel Jean-Marie débutait dans l'exercice de l'autorité suprême fut le présage de son règne. Flottant entre les partis gibelin et guelfe, il s'en remit tour à tour du soin de diriger les affaires à Ch. Malatesti, à Facino Cane et au maréchal de Boucicaut, alors gouvern. de Gênes. Cependant l'anarchie devenait de plus en plus effrayante ; dans la même progress. s'accrut la tyrannie et la férocité de Philippe-Marie, qui en vint à se faire livrer les malheureux que les juges condamnaient pour les chasser aux chiens courans. Son piqueur Squercia Gevanco avait dressé pour cet exercice des dogues qu'il nourrissait de chair humaine. Indignée de tant d'horreurs la noblesse milanaise se souleva et assaillit le duc au moment où il se rendait à l'église de St-Gothard. On le massacra

aux portes du temple (16 mai 1412), et son corps n'y fut enseveli, par les soins d'une courtisane, qu'après être demeuré plus. jours exposé aux outrages de la populace.—Philippe-Marie VISCONTI, frère et success. du précédent, né en 1391, avait hérité de son père, avec une portion de la Lombardie, le comté de Pavie, où ses tuteurs ne lui laissèrent que le simulacre de la puissance. Avant que la pitié d'une fille perdue n'eût soustrait aux fureurs populaires les lambeaux du corps de Jean-Marie, son frère épousait la veuve de ce prince, Béatrix Teuda, plus âgée que lui de vingt ans; et au moyen des richesses qu'elle lui apportait en dot (400,000 florins d'or), il s'assurait l'assistance des soldats pour saisir la couronne ducale. A peine maître de Milan (16 juin), il s'apprête à replacer toute la Lombardie sous le joug et confie l'exécution de ce dessein au célèbre Fr. Carmagnola, dont plus tard il devait payer les succès par la plus affreuse ingratitude. Il ne vit pas plus tôt son pouvoir affermi que, sur une calomnieuse accusation d'adultère, il fit périr Béatrix Teuda sur un échafaud (1418). L'ambition et la perfidie qu'il avait montrée rendirent sa conduite inexplicab., lorsqu'on le vit accorder la liberté au roi Alfonse d'Aragon et à la fleur de la noblesse espagnole et napolitaine dont les Génois étaient restés maîtres par la grande victoire de l'île Pouria (5 août 1435). Cette générosité, si c'en fut une, lui coûta la seigneurie de Gênes, qui se détacha de son obéissance lorsqu'il se fût déclaré, en faveur du prince aragonais, contre la France et la maison d'Anjou. L'histoire n'a pu découvrir les secrets ressorts de la politique de Philippe-Marie, que nous ne suivrons pas dans toutes ses oscillations. Il se peut qu'une inquiétude soupçonneuse ait été son unique mobile, lorsqu'au moment de terminer avec avantage des guerres qui lui avaient coûté en apprêts des sacrifices ruineux, il contremandait les instructions données à ses généraux, et suspendait leurs manœuvres pour les leur faire reprendre sans s'arrêter à l'inopportunité des circonstances. Les Vénitiens appelés contre lui à la défense de François Sforza, son gendre, l'avaient réduit à accepter la paix à des conditions humiliantes, quand ce même Sforza, venu à Milan pour sceller avec lui sa réconciliat., le trouva aux bords de la tombe. Philippe-Marie m. d'une fièvre dyssentérique le 11 août 1447. Avec lui finit la souveraineté de la maison Visconti, et l'époux de sa fille unique se fit adjuger le duché de Milan.

VISCONTI (GABRIEL-MARIE), fils naturel de Jean Galeaz, eut pour apanage, à sa mort, les seigneuries de Crême et de Pise. Après avoir épuisé les plus odieux moyens de pourvoir aux prodigalités de sa petite cour, il entama, par l'intermédiaire du maréchal Boucicaut, des négociations avec les Florentins pour leur vendre Pise. Mais les citoyens de cette ville se révoltèrent, et comme il n'était pas en position de la livrer aux acheteurs, ces derniers ne lui en payèrent qu'un prix modique. Boucicaut, dont il avait éludé la participation dans cet accommodement, lui intenta une accusat. de trahison, et le fit décapiter en 1408. — Astor ou Hector VISCONTI, fils naturel de Bernabo, se mit à la tête des guelfes contre son cousin Jean Galéaz, après l'assassinat duquel son parti le proclama duc de Milan. Reconnu par une partie de la population de cette ville, il ne put tenir contre les forces dont disposait Philippe-Marie par suite de son mariage avec la veuve du feu duc, son frère, et, obligé de se retirer dans la forteresse de Monza; il y fut atteint, après quatre mois de siége, par un quartier de roc qui le tua. Sa sœur Valentine se défendit encore plus. mois dans le château de Monza, et ne le rendit, par composition, que le 1er mai de l'année suivante.

VISCONTI ou VESCONTE (GASPARD), poète, né à Milan en 1461, de l'ancienne et illustre maison de ce nom, fut chevalier doré, membre du sénat, et fit l'ornement de la cour de Galéaz, et ensuite de Louis Sforza, qui lui confia plusieurs missions honorables. Nous citerons de lui: des *Rime* (sous le titre de *Rithmi*), Milan, 1493, in-4; *Li due amanti Paolo e Daria*, ibid., 1495, in-4, poème en 8 chants et en octaves; un recueil de *Sonnets*, in-4, qui est un des plus beaux MSs. que l'on connaisse. *Voy.*, pour plus de détails, Sassi, *Histor. typograph. mediolan.*, col. 357, et Argelati, *Bibl. mediol.*, II, col. 1604.

VISCONTI ou VICECOMES (JOSEPH), savant liturgiste italien, né à Milan vers la fin du 16e S., m. en 1633, est surtout connu par ses *Observationes ecclesiasticæ*, Milan, 4 vol. in-4, fort rare. Le 1er vol. porte la date de 1615, et a été réimp. à Paris, 1618, in-8; le 2e, la date de 1618; le 3e, celle de 1620; le 4e, celle de 1626. *Voy.* la *Biblioth. ecclés.* de Dupin, t. 17, édition in-4, 93-102.

VISCONTI (JEAN-BAPTISTE-ANTOINE), savant antiquaire, né à Vernazza, au diocèse de Sarzana, en 1722, étudia de bonne heure les langues grecque et latine avec une ardeur passionnée, qui ne lui laissait que quelques momens pour l'étude des mathématiques. Le goût dominant qui l'entraînait vers la recherche des monumens antiques le mit en relation avec le célèbre Winckelmann, dont il gagna l'estime et l'amitié, et auquel il succéda, en 1768, dans la charge de *préfet des antiquités*, ou de *commissaire aux antiquités*. Le trône pontifical était alors occupé par Clément XIII; mais sous Clément XIV, qui s'y assit l'année suivante, et qui commença une collection de marbres antiques dans le Vatican, et sous Pie VI, qui poursuivit l'accomplissement de cette idée, Visconti fut chargé, non plus seulement d'apprécier les antiques sous le rapport de l'art, d'en expliquer la signification mythologiq. et les costumes, mais d'en établir la valeur numérique et d'en surveiller les achats: l'on peut dire que le musée *Pio-Clementin* fut en grande partie son ouvrage. Ces soins l'occupèrent jusqu'à sa mort, arrivée en 1784. Nous citerons de lui: une *Lettre au cardinal Guillo-Pallotta sur le Discobole*, etc., 24 mars 1781; un *Mémoire sur les aquéducs qui existent aux environs de Rome, près de la Villa Casali;* diverses *Lettres et Notices sur des inscriptions du tombeau des Scipions* impr. dans les t. 5, 8 et 9, de l'*Anthologie romaine*. *Voy.*, pour plus de détails, les *notes* que Cancellieri a jointes à son recueil intit.: *Dissertazioni epistolari sopra la statua del Discobolo, scoperta nella villa Palombara*, etc., Rome, 1806, in-8.

VISCONTI (ENNIUS-QUIRINUS), fils aîné du précédent, né à Rome en 1751, fut de bonne heure un prodige de savoir, et justifia dans sa maturité les espérances qu'il avait fait concevoir n'étant encore qu'enfant. Des programmes imprimés (*Experiment. domesticæ institut.*, etc., Rome, 1762, in-4, et *Specimen alterum domesticæ institut.*, ibid., 1764, in-4) ont consacré le souvenir des examens publics que son père, qui s'était chargé seul de son éducation, lui fit subir à 10 ans, puis à 12. A la faculté si précieuse de retenir imperturbablement ce qu'il avait appris, il réunissait dès ce temps un jugement sain, une admirable perspicacité, et, ce qui n'est pas moins digne de remarque, une modestie et une ingénuité égales aux qualités brillantes de son esprit. Quoique enfoncé dans les études abstraites, il traduisait, à 13 ans, l'*Hécube* d'Euripide en vers italiens. Dans la préface de cette traduction, imprimée à Rome en 1765, le jeune auteur rendit compte de la méthode qu'il avait suivie pour apprendre les langues. Diverses pièces de vers, tant en grec et en latin qu'en langue italienne, composées à la louange de l'empereur Joseph II en 1769, furent, avec d'autres compositions légères et la traduction restée MS. des *Olympiques* de Pindare, le fruit de ses récréations jusqu'à l'époque où, dans la vue de vaincre sa répugnance à entrer dans les ordres, Pie VI lui retira les titres de camérier d'honneur et de bibliothécaire du Vatican qu'il lui avait donnés en 1771. Sa carrière allait être désormais tracée. Le prince Si-

gismond Chigi, ouvrant l'entrée de son palais au jeune disgracié, le fit son bibliothécaire, et, pour qu'il continuât avec une activité nouvelle ses études profondes dans la science des antiquités et de la numismatique, lui adjoignit un sous-bibliothécaire, et exigea même qu'il prît un secrétaire. Cependant, dès 1779, il était devenu le collaborateur de son père à la description du musée Pio-Clémentin; cinq ans plus tard il demeurait chargé seul de ce grand travail, dont le premier vol. avait paru en 1782, sans que le frontispice n'annonçât l'importante coopération d'Ennius. Le deuxième vol., que celui-ci publia en 1784, eut peut-être un succès plus éclatant. Alors cessèrent les rigueurs probablem. toutes paternelles de Pie VI envers le jeune savant. Ses pensions lui furent rendues avec le titre de conservateur du musée du Capitole; et il épousa, au commencement de l'année suiv., la demoiselle Doria, objet de la passion qui lui avait fait encourir l'animadversion de son père. Le vieillard toutefois approuva, à ses derniers momens, cette union, qui devait être des plus fortunées. Quelque immense que fût le travail qu'Ennius avait à poursuivre, et qui est demeuré son plus beau titre de gloire, il n'en a pas moins publié successivement une foule d'autres écrits qui ne contribuèrent pas moins utilement à l'avancement de la science archéologique. Lors de l'invasion de Rome par les Français (octob. 1797), et de l'établissement qu'ils y firent d'un gouvernement provisoire, Visconti fut nommé ministre de l'intérieur; il remplit deux mois ces fonctions politiques. Devenu ensuite l'un des cinq membres du gouvernement consulaire (1798), il déploya dans ce poste une fermeté égale à sa modération et à son intégrité. Une réélection des consuls le rendit à ses occupations scientifiques, qu'il n'avait pas abandonnées totalement. Il fut contraint à se sauver de Rome lorsque les Napolitains fondirent sur cette ville (nov. 1798), et il n'y rentra 26 jours après que pour être réduit à s'en échapper de nouveau un an plus tard. Tandis qu'il faisait voile pour la France avec plusieurs autres fugitifs, le navire qu'ils avaient frété faillit d'être capturé par une frégate russe, et ce ne fut que par l'entremise d'un commodore anglais qui se trouvait à Cività Vecchia qu'il obtint les passeports à l'aide desquels il débarqua enfin à Marseille. Installé peu après (18 déc. 1799) dans l'un des emplois d'administrateur du Musée des antiques et des tableaux qu'on commençait à établir dans le Louvre, Visconti eut en outre le titre de professeur d'archéologie auprès du même Musée, puis celui de membre de la 4e classe de l'institut, et, au mois d'août 1804, fut reçu dans la classe d'histoire et de littérature ancienne (aujourd'hui académie des inscriptions et belles-lettres). Ce fut lui qui créa le catalogue dit *Livret du Musée*, pub. pour la prem. fois en 1801, in-12, et dont l'édition postérieure à l'enlèvement des objets réclamés par les diverses puissances, celle de 1817, demeurera, au jugement de M. Emeric-David, le type des livrets qui seront publiés à l'avenir. Visconti avait donné quelques autres *opuscules* scientifiques lorsque le chef du gouvernement français voulut qu'il dirigeât l'entreprise de la magnifiq. collection de l'*Iconographie ancienne* (prem. partie *Iconogr. grecq.*, 1808, 3 vol. in-fol., max.: 1811, 3 vol. in-4, et atlas grand in-fol.; *Iconographie romaine*, t. 1er, 1817, grand in-fol., 1818, in-4). Ce fut aussi un bel hommage rendu à l'immense savoir de Visconti que le choix dont il fut l'objet de la part des Anglais, qui, en 1817, l'appelèrent à faire l'estimation des sculptures du Parthénon transportées d'Athènes par lord Elgin. Depuis quelque temps déjà la constitution robuste de Visconti s'affaiblissait, plutôt encore en raison de ses travaux trop continus qu'à cause du nombre de ses ans; il expira le 7 février 1818, après de longues souffrances, et reçut des honneurs funèbres dignes de la réputation européenne qu'il s'était faite. Les principales académies du monde ont retenti de son éloge (*voy.* au *Moniteur* des 11 et 18 fév. les *discours* prononcés sur sa tombe par MM. Emeric-David et Quatremère de Quincy). Les *Annales encyclopédiques* de Millin (1818, t. 2) contiennent une *notice historique* sur Visconti, dont il nous reste à citer les principaux ouvrages. Voici les titres de ceux que nous n'avons pas encore indiqués: *Monumenti scritti del museo del signor Tommaso Jenkins*, Rome, 1787, in-8; *il museo Pio-Clementino*, ib., 1782-98, 6 vol. in-f., fig.: l'auteur donna un 7e vol. qui parut à Rome en 1808 sous le titre de *museo Chiaramonti; Osserv. su due musaici istoriati*, Parme, 1788, in-8; *Osservazioni sopra un antico cammeo, rappres. Giove Egioco*, Padoue, 1793, in-4; *Iscrizioni greche Triopee, ora Borghesiane, couvers.*, Rome, 1794, in-f.; *Monumenti gabini della villa Pinciana*, etc., ibid., 1797, in-8. *V.* le *Manuel* de M. Brunet, t. 3, pag. 565. Visconti a en outre donné des conseils pour le texte du *Musée des antiq.*, dessinés et gravés par P. Bouillon, Paris, 1811-1827, 3 vol. gr. in-f., dont les *notices* sont de M. de St-Victor.

VISDELOU (Claude), jésuite et missionnaire à la Chine, né en Bretagne en 1656, fit partie d'une expédition qui peut passer pour mémorable, puisque tous ceux qui la composaient se sont acquis un nom dans les lettres: ses compagnons étaient les PP. de Fontaney, Tachard, Gerbillon, Lecomte et Bouvet. Le premier soin du P. Visdelou, après son arrivée à la Chine, fut d'étudier la langue et l'écriture de cet empire. On se faisait alors une idée exagérée des difficultés de cette étude, dans laquelle il fit pourtant de grands et rapides progrès. Ne regardant toutefois ce savoir que comme un moyen d'acquérir des connaissances positives, il s'occupa bientôt de rechercher les notions historiques consignées dans les livres chinois sur les peuples qui ont occupé les régions centrales et septentrionales de l'Asie. Les historiens de la Chine, dont la succession non interrompue embrasse une série de vingt-cinq siècles, n'ayant jamais négligé de recueillir, sur les contrées voisines de cet empire, les renseignemens qui pouvaient se rapporter à l'histoire et à la géographie, et ayant même formé de ces renseignemens des collections qui renferment vraiment les chroniques complètes de la Haute-Asie, le P. Visdelou a rendu un éminent service à la science en puisant à ces sources précieuses. Avant lui, on n'avait que des matériaux incomplets, sans suite et sans liaison, d'après lesquels il eût été impossible de reconstruire l'histoire de tant de nations qui ont perdu leurs annales, si même elles en ont jamais possédé. Son MS. de l'*Histoire de la Tartarie*, en 4 vol. in-4, envoyé en Europe, y resta ignoré pendant plus. années, et ne fut enfin publié que dans l'édition nouvelle de la *Bibliothèque orientale* (1777 et 1779, 4 vol. in-4, ou 2 vol. in-folio). A la suite de cette *histoire*, on trouve un autre morceau du même auteur: c'est une double interprétation française (traduction littérale et paraphrase), avec des *notes*, du texte de la fameuse inscription de Si-an-fou, constatant l'introduction du christianisme à la Chine, au 7e S. de notre ère. On regrette que le P. Visdelou n'ait donné que ces deux ouvrages, et qu'il ait perdu beaucoup de temps en de vaines querelles lors des grands dissentimens qui s'élevèrent entre les missionnaires des div. ordres à la Chine. Il fut nommé, en 1708, vicaire-apostolique, chargé de l'administration de plusieurs provinces de la Chine, et aussitôt après évêque de Claudiopolis; mais ses ennemis lui contestèrent la légitimité de son élévation, et l'obligèrent de partir pour Pondichéry en 1709. Il mourut dans cette ville en 1737. Son *oraison funèbre*, morceau emphatique et presque vide de faits, par le capucin Norbert, a été insérée dans les *Mémoires historiques sur les missions des Indes orientales* (Lucques, 1744, in-4, 2e partie, p. 235-315).

VISDOMINI (François), prédicateur italien, né à Ferrare en 1514, entra dans l'ordre des mineurs

conventuels, y fut chargé de l'enseignement des novices, et mourut à Bologne en 1573. Il a été comparé à Démosthènes par son confrère Wadding, pour être parvenu à se corriger d'un bégaiement qui paraissait devoir lui interdire la carrière de la prédication. On a de lui plusieurs volumes d'*homélies* et de *sermons*, en italien et en latin, oubliés depuis long-temps. — VISDOMINI (Antoine-Marie), littérateur génois, a laissé plusieurs volumes de *vers* et de *commentaires* sur les tragédies de Sénèque. *Voy.* Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, t. 7. — VISDOMINI (Eugène), poète italien, étudia d'abord la jurisprudence, et reçut le laurier doctoral en 1570; mais il se consacra ensuite tout entier à la culture des lettres. Les réunions littéraires qui se tenaient chez lui donnèrent naissance, en 1574, à l'académie des *Innominati.* Nommé gouverneur de Novarre par le duc Octave Farnèse, il devint plus tard secrétaire de ce prince. Il mourut en 1622. On a de lui une traduct. *in ottava rima,* du poème de Sannazar, *de Partu Virginis*, Parme, 1575, in-12, et des *sonnets*, à la tête de div. ouvrages de ses amis. *Voy.* les *Memorie degli scrittori parmigiani* du P. Affò, t. 4, p. 321.

VISÉ ou VIZÉ (JEAN DONNEAU, et non pas DAUNEAU DE), le créateur du *Mercure galant,* né à Paris en 1640, fut destiné à l'état ecclésiastique, posséda même quelques bénéfices, et porta le petit collet dans sa jeunesse; mais un penchant décidé l'entraînait vers les lettres, en même temps que son goût pour les plaisirs l'avertissait de choisir une carrière indépendante. Il se maria pourtant, mais avec une femme sans fortune, et, après avoir dissipé son propre patrimoine, qui était assez médiocre, il chercha des ressources dans l'exercice de ses talens. Il débuta par quelques essais de critique, qui n'annonçaient en lui ni goût ni conscience, mais beaucoup d'aigreur : dès cette époque, il se montra bassement envieux de Molière, dont il est probable qu'il ne comprit jamais le génie. Son début au théâtre, en 1665, fut une comédie en trois actes, *la Mère coquette* ou *les Amans brouillés,* suivie bientôt de beaucoup d'autres pièces. Le peu de profit qu'il en retira, quoiqu'elles eussent de nombreuses représentations, le détermina à publier un journal sous le tit. de *Mercure galant,* dans lequel, aux nouvelles de la cour, il joignait des anecdotes, des pièces de vers, l'indication des modes et l'annonce des ouvrages nouveaux; surtout, et c'était là un de ses calculs de succès, il rabaissait de la manière la plus indécente le mérite des chefs-d'œuvre de Racine et de Molière, et réservait ses éloges pour les écrivains les plus obscurs. Tout ce qu'on peut dire pour la justification de Visé, c'est que du moins il était désintéressé. Il publiait son journal par cahiers mensuels, dont la réunion forme, pour les années 1672 et 1673, 6 petits vol. in-12. D'autres travaux le forcèrent d'en suspendre la publicat. jusqu'en 1677; depuis lors il le continua sans interruption. Il y prodigua les flatteries à Louis XIV, qui le nomma un de ses historiogr., et lui donna une pension de 500 écus avec un logement au Louvre. Visé mourut en 1710. Il avait peu d'instruction, et, à défaut de talent, de l'esprit seulement et de la facilité. Outre 12 pièces de théâtre, publiées de 1666 à 1695, qu'on trouve quelquefois réunies en 3 vol. in-12, et parmi lesquelles nous indiquerons *l'Embarras de Godard* ou *l'Accouchée,* comédie en un acte et en vers (1667), et *les Dames vengées* ou *la Dupe de soi-même,* comédie en cinq actes et en prose (1695), nous citerons de lui : *Nouvelles Nouvelles*, Paris, 1663, 3 vol. in-12, reproduites sous le tit. de *Nouvelles galantes et comiques* en 1669; *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis XIV*, ibid., 1697-1705, 10 vol. grand in-fol., édition exécutée avec un tel luxe que les 10 volumes ne formeraient qu'un in-12. Cet ouvrage est un *extrait* du *Mercure,* ainsi que plusieurs autres que, pour cette raison, nous n'énumérerons point ici. Après la mort de Visé, son journal fut continué sous le titre de *Mercure de France* (la collection complète est d'environ 1,300 vol. in-12 et in-8). *Voyez*, pour plus de détails, l'*Histoire des journaux,* de Camusat, t. 2, p. 198-205, et l'*Histoire de notre théâtre*, par les frères Parfait, t. 10, p. 173-75.

VISETTI (JACQUES), ecclésiastique et poète, né à Padoue en 1736, publia en 1775 le 1er volume d'un poème épico-héroïque, intitulé le *Triomphe de l'église,* en même temps qu'un autre volume en prose, contenant le plan entier de cette épopée, qui ne fut achevée qu'en 1786, 8 volumes in-8, avec des *notes;* 2e édit., 1787, 8 vol. in-12.

VISMES DU VALGAY (ANNE-PIERRE-JACQ. de), ancien sous-directeur des fermes, puis chargé par privilége de l'entreprise générale de l'académie roy. de musique, né à Paris en 1745, mort à Caudebec en 1819, n'avait pas mieux réussi à faire sa fortune qu'à rendre florissant le théâtre, dont il fut réduit à résigner la direction avant l'expiration de son bail. Ce fut pendant sa courte administration qu'on entendit à l'opéra français les premiers bouffons venus d'Italie. On connaît de Vismes un écrit intitulé *Pasilogie,* ou *de la Musique considérée comme langue universelle,* Paris, 1806, in-8. Il a laissé en outre quelques opéras comiques. — Son frère, Alphonse-Denis-Marie DE VISMES, dit *Saint-Alphonse,* officier d'artillerie, ancien fermier-général, etc., né en 1746 à Paris, où il mourut en 1792, a donné à l'académie royale de musique : *les trois Ages de l'opéra*, en un acte, musique de Grétry, 1778; *Amadis de Gaule,* de Quinault, réduit en trois actes, 1779, etc.

VISSCHER (ROEMER ou ROMAIN), poète holland., né à Amsterdam en 1547, fut élevé dans l'église catholique, à laquelle il demeura fidèle, et mourut à Alkmaer en 1620. Il brilla dans l'épigramme. Son poète favori était Martial, dont il a traduit beaucoup de pièces. Nous citerons ses *Emblèmes,* dont la première édit., Amsterdam, 1614, in-4, oblong, avec de jolies gravures, a été surpassée par une 2e édit., sans désignation d'année, in-8, due à sa fille Anne, dont l'article suit. — VISSCHER (Anne), fille aînée du précédent, née à Amsterdam en 1584, m. en 1651, mérita l'estime de ses contemporains les plus distingués par ses connaissances et ses talens. Elle était poète, musicienne et peintre, modelait et gravait avec une supériorité remarquable, et possédait les langues italienne, française et latine. Après avoir refusé plusieurs fois de brillans partis pour demeurer auprès de son père, elle finit par épouser un homme de mérite, nommé Booth van Wesel, dont elle devint veuve. Ni ce changement d'état ni l'obligation d'élever une famille naissante ne lui firent abandonner le commerce des muses. Ses vers l'ont fait saluer par Wondel du titre de *Sapho hollandaise.* — VISSCHER (Marie), sœur de la précédente, née à Amsterdam en 1594, fut son élève et sa digne émule. Elle se maria en 1623, devint veuve en 1634, et mourut à Amsterdam en 1649. On cite d'elle une pièce religieuse de *Marie Madeleine aux pieds de Jésus*, et la *Complainte de Phyllis*, insérée par M. de Vries dans son *Histoire* (anthologique) *de la poésie hollandaise*, t. 1er, p. 36 et suivantes. Elle resta fidèle, ainsi que sa sœur et son père, au culte catholique. M. Scheltema a publié à Amsterdam, en 1808, un volume in-8 sous ce titre : *Anne et Marie Tesselschade* (surnom bien connu de cette dern.), *filles de Visscher,* avec portraits, *fac-simile*, etc.

VITA (JEAN de), canoniste et antiquaire distingué, né à Bénévent en 1708, fut chanoine de la cathédrale de cette ville et grand-vicaire de l'archevêché, puis évêque de Rieti, et m. en 1774. Nous citerons de lui : *Thesaurus antiq. beneventanarum*, Rome, 1754-64, 2 vol. in-fol., fig.; *de Origine et Jure decimarum ecclesiasticar.*, ibid., 1757, in-4.

VITAL (SAINT), né à Tierceville, au diocèse de Bayeux, vers le milieu du 11e S., se distingua de bonne heure par sa piété, sa modestie et ses talens, embrassa l'état ecclésiastique, et devint, en 1080, chapelain de Robert, frère utérin de Guillaume-le-Conquérant, et comte de Mortain, dont il reçut en outre une prébende dans la collégiale fondée par ce

prince à Mortain même en 1082. Vital, après 10 ans de séjour dans cette maison, se sentant appelé à une plus haute perfection, quitta ses bénéfices, vendit son bien, en distribua le prix aux pauvres, et se retira d'abord dans les rochers voisins, puis, en 1693, dans la forêt de Craon, en Anjou, plus tard dans celle de Fougères, et enfin (1105) dans celle de Savigni, où il fonda un couvent pour ses disciples, déjà nombreux. La règle qu'il adopta fut celle de St-Benoît, modifiée par des constitutions particulières. Cette abbaye de Savigni, dont la fondation date de 1112, ne tarda pas à devenir un des plus célèbres monastères de France, et le chef-lieu d'une congrégation qui se répandit dans tout le royaume et jusqu'en Angleterre. Vital était un des religieux les plus instruits et les plus éloquens de son temps. Il le prouva au concile de Reims, tenu par Calixte II en 1119. Il passa en Angleterre cette même année, et y fit beaucoup de conversions. Il mourut au prieuré de Dampierre, à trois lieues de Savigni, en 1122. Sa *vie* a été écrite en latin par Etienne de Fougères, chapelain de Henri II, roi d'Angleterre, et depuis évêque de Rennes. Fleury, Hélyot, etc., ont aussi parlé de lui.

VITAL *de Blois*, ainsi nommé du lieu de sa naissance, florissait vers la fin du 12e S. On n'a aucun détail sur sa vie, mais il est célèbre par son poème latin du *Querolus*, publié en 1186, et imprimé en 1595 par Conrad Rittershuys, dans son édition du *Querolus*, et par Commelin, sous ce titre : *Planti Querolus, sive Aulularia elegiaco carmine reddita*, in-8. Cette pièce, trouvée originairement dans les MSs. de Plaute, lui a été long-temps attribuée. On peut lire une analyse détaillée des deux *Querolus* dans l'*Histoire littéraire de France* des bénédictins, t. 15, p. 428-434, art. *Vital*. — V. ORDERIC.

VITALIEN, général scythe, succéda à son père Patriciole dans la charge de comte ou chef de la fédération formée par les habitans de la Thrace, de la Mœsie et de la Scythie. Sur la demande des chrétiens orthodoxes, persécutés par l'empereur Anastase, il vint, l'an 513, camper à sept milles de de Constantinople, et après avoir fait promettre à l'empereur qu'il réparerait ses torts, il reprit la route de la Petite-Scythie. Il eut bientôt à vaincre une armée envoyée contre lui par Anastase, qui avait violé son serment. Il pouvait détrôner ce prince parjure, et il n'aurait fait que répondre en cela aux vœux des habitans de Constantinople révoltés ; mais il aima mieux lui accorder la paix, toujours aux mêmes conditions, stipulées uniquement dans l'intérêt de l'orthodoxie et de la tranquillité de l'église. Il s'en retourna alors, comblé de présens et revêtu de la dignité de maître de la milice des Thraces. Bientôt il se vit dépouiller de cette charge par Anastase, parjure encore une fois, et fut obligé de recommencer la guerre contre lui avec succès. Après la m. de cet emp. (518), il fut très-bien avec Justin, qui le manda à Constantinople et le fit comte militaire du palais ; mais il était devenu odieux à la faction des *bleus*, et il périt assassiné pendant son consulat de l'année 520. La plupart des historiens imputent ce crime au seul Justinien ; mais Justin paraît du moins y avoir consenti, puisqu'il n'en poursuivit pas les coupables.

VITALIEN, élu pape en 657, était né à Signia en Campanie, et m. en 672. On l'a loué d'avoir maintenu la discipline ecclésiastique dans toute sa vigueur. On l'a soupçonné, mais sans preuves, d'avoir partagé en secret l'erreur du monothélisme.

VITEL (JEAN de), poète français, né à Avranches vers 1560, préféra la carrière des lettres à celle du barreau, où ses amis voulaient le lancer, et vint à Paris, où il publia, en 1588, ses *Exercices poétiques*, in-8. On conjecture qu'il ne survécut pas long-temps à la publication de son recueil, puisqu'il y promet divers ouvrages, dont aucun n'a paru. *V.* la *Bibliothèque française* de Goujet, t. 13, p. 275-86.

VITELLESCHI (JEAN), né à Corneto, fut d'abord secrétaire du condottiero Tartaglia ; après l'exécution duquel (1421) il vint à Rome et obtint un emploi à la cour pontificale. Il devint le principal ministre d'Eugène IV, qui le nomma évêque de Recanati en 1431, patriarche d'Alexandrie et archevêque de Florence en 1435, et cardinal en 1437. Voyant les états de l'église soulevés presque en entier contre le pontife, qui fut même obligé de s'enfuir à Florence, Vitelleschi s'efforça de les reconquérir par les armes ; mais plus souvent encore il employa le poison ou l'assassinat, et quoique entouré de tyrans perfides et féroces, il les surpassa tous en perfidie et en férocité. Enfin Eugène IV, soit qu'il eût honte d'employer un homme souillé de tant de forfaits, soit qu'il le crût prêt à se former une souveraineté indépendante dans les états de l'église, le fit arrêter, emprisonner au château St-Ange, et périr par le fer ou par le poison (1440).

VITELLI (NICOLAS), condottiero, montra beaucoup de dévouement à la maison de Médicis, qui lui procura la souveraineté de Città di Castello, sa patrie, et le défendit puissamment en 1474 contre les attaques du pape Sixte IV. Il céda quelques temps à l'orage, fut rétabli dans sa petite souveraineté en 1482 par Laurent de Médicis, et m. avant 1494. — VITELLI (Vitellozzo), fils du précédent, lui succéda dans la seigneurie de Città di Castello. Il embrassa, en 1497, la défense des Orsini contre le pape Alexandre VI, et leur assura la paix par une victoire décisive. L'année suivante il se mit au service de la république florentine ; mais ayant vu son frère Paul périr sur l'échafaud comme traître, parce qu'il avait mal réussi dans une entreprise, il craignit pour lui-même et se jeta dans le parti des Pisans, auxquels il fut très-utile. En 1502, après s'être ligué avec d'autres condottieri contre l'infâme Borgia, il eut l'imprudence de croire à ses promesses et de se remettre entre ses mains, et il fut massacré à Sinigaglia. — VITELLI (Ciapino), habile général italien, de la même famille que les précédens, né à Città di Castello dans le 16e S., servit très-utilement le gr.-duc Cosme de Médicis dans la guerre de Sienne, commanda les bandes italiennes, en 1564, dans l'expédition du roi d'Espagne Philippe II contre les Maures d'Afrique, et s'y distingua beaucoup. Il fut ensuite employé dans les Pays-Bas sous le duc d'Albe avec encore plus d'éclat, fut créé grand-maréchal par Philippe II, et justifia cette distinction en sauvant l'armée espagnole après la m. du comte d'Aremberg et en pénétrant au cœur de la Hollande, où il s'empara de plusieurs villes avec une telle rapidité, que le prince d'Orange ne put pas même essayer de les secourir. Il m. en 1576. *V.* Paul Jove, *Elogia virorum bellicâ virtute illustrium*, et Brantôme, *Vies des capitaines étrangers* ch. 46.

VITELLIO ou VITELLO, mathématicien, né en Pologne dans le 13e S., de l'illustre famille des Ciolek, traduisit son nom polonais en latin par celui de Vitellio. Il est curieux aujourd'hui de voir ce qu'il a laissé sur l'optique. Son travail ne parut que long-temps après sa mort, sous ce titre : *Vitellionis perspectivæ Libri decem*, Nuremberg, 1533, in-folio, prem. édit. soignée par G. Tanstetter et P. Apianus. La 2e édit. (Nuremberg, 1551, in-fol.) porte ce titre : *Vitellionis mathematici doctissimi de opticâ, id est, de naturâ, ratione et projectione radiorum, visûs, luminum, colorum atque formarum, quam vulgo perspectivam vocant, libri decem*. La 3e (Bâle, 1572), où l'on trouve aussi le traité de l'arabe Alhasen sur l'optique, a pour titre : *Opticæ Thesaurus Alhaseni Arabis libri septem, nunc primùm editi ; ejusdem Liber de crepusculis et nubium ascensionibus ; item Vitellionis, thuringo-poloni, libri decem, à Fr. Risnero.* Voy. Mitzler, *Choix des historiens polonais*, p. 779 ; J. Villichius, *de Salinis cracoviensibus*, et Soltykowicz, *Histoire de l'académie de Cracovie*.

VITELLIUS (AULUS), empereur, né à Rome, sous le consulat de Drusus et de Norbanus, l'an 15

de J.-C., était petit-fils d'un chevalier qui fut intendant d'Auguste. La prétendue illustration de la famille Vitellia, qu'une tradit. rattachait à l'épouse de Faunus, roi des Aborigènes, dans les temps antérieurs à Romulus, n'a point de preuves qui remontent au-delà du chevalier dont on vient de parler, et que d'autres généalog., moins bienveillans, présentent comme le fils d'un affranchi ou d'un savetier. Lucius, père d'Aulus, avait été consul en l'an 34, puis gouvern. de Syrie; de nouveau consul en 43, collègue de Claude à la censure et enfin consul pour la 3e fois en 47; mais il est moins connu pour l'habileté qu'il déploya dans ses fonctions administratives que par le profond degré de bassesse où il se ravala comme courtisan de Caligula, de Claude, de Messaline et d'Agrippine. D'abord consul avec un autre Lucius, son frère puîné, en l'an 48, Aulus, qui avait été nourri à Caprée sous les yeux de Tibère, remplit ensuite pendant 2 ans les fonctions de proconsul et de lieutenant de Néron en Afrique. Il venait d'être envoyé par Galba dans le gouvernement militaire de la Basse-Germanie, et déjà il s'y était acquis, par sa facilité crapuleuse, une immense popularité, lorsqu'au commencement de l'an 69 des soldats l'enlevèrent et le conduisirent à Cologne pour l'y proclamer empereur, quand on savait à peine la mort de Galba. Cæcina et Valens, ses lieutenans, que leur ambition personnelle avait liés à la fortune de Vitellius, se hâtèrent, en marchant vers Rome à la tête de leurs légions, de prévenir les coups d'Othon, avec qui son indolent compétiteur ne songeait qu'à entretenir de vains pourparlers. La bataille de Bédriac (14 avril), qu'ils gagnèrent après avoir essuyé d'abord quelq. échecs, affermit décidem. l'autorité du nouveau prince sous les drapeaux duquel se rangèrent les soldats d'Othon, aussitôt que celui-ci se fut donné la mort. Des actions de grâces furent décernées par le sénat aux légions de Germanie pour avoir couronné Vitellius; car, ainsi que l'observe Tacite, on redoutait moins ses lâches et voluptueux penchans que les fougeuses passions de son concurrent. Les généraux du parti vaincu trouvèrent grâce devant l'empereur, qui commença par casser les gardes prétoriennes et envoyer au supplice les assassins de Galba. A ces débuts succédèrent des actes de vengeance personnelle. C'est lui qui le premier, et, dit-on, pendant sa visite du champ de bataille de Bédriac, prononça ces horribles paroles que d'autres monstres ont répétées : *Le corps d'un ennemi mort sent toujours bon, surtout si c'est un compatriote.* Accueilli dans Rome en triomphateur par le sénat, les chevaliers, les histrions et la populace, Vitellius qu'escortaient 60,000 soldats, donna d'abord le spectacle de son abjecte intempérance en s'enivrant avec les plus dégoûtans convives qui se trouvassent parmi cette tourbe, à laquelle il fit distribuer du vin. Peu de jours après (18 juillet) il s'investit du souverain pontificat, et ensuite il se déclara consul perpétuel. Suétone, Pline et Dion Cassius nous ont transmis le dégoûtant détail des mœurs de Vitellius, qui, adonné aux plus infâmes débauches, réunissait au même degré la sensualité et la gloutonnerie. Le récit que l'on nous donne de ses abominables cruautés complète l'opprobre dont son nom est justement flétri. Avant d'être porté à l'empire, il était tellem. obéré de dettes qu'il lui fallut épuiser tous les moyens pour se soustraire aux poursuites de ses créanciers : il alla jusqu'à empoisonner, afin d'avoir son héritage, un fils que lui laissait Pétronia, sa première femme, lorsqu'il la répudia. Parmi d'autres traits de sa féroce avidité, on peut distinguer celui-ci : apprenant qu'un chevalier qu'il livrait aux bourreaux l'avait institué son héritier, il se fit exhiber le testament, y lut qu'une moitié des biens était léguée à un affranchi, et fit égorger ce donataire avec le testateur. C'est d'un de ses anciens créanciers qu'il dit en ordonnant qu'on l'immolât sous ses yeux, qu'il allait se donner un spectacle délicieux. Il faut croire toutefois avec Tacite qu'on a grossi à tort la liste de ses crimes en supposant qu'il fut le meurtrier de sa mère Sextilia, femme respectable que ses chagrins suffirent pour précipiter au tombeau. Mais à la différence près du parricide, il n'en égale pas moins en scélératesse ce Néron qu'il avait proclamé son modèle. Il n'y avait cependant que huit mois et quelques jours qu'il était maître de l'empire, quand Vaspasien ayant été proclamé empereur par les légions d'Asie, Primus, lieutenant du nouvel usurpateur, s'empara de Rome, et fit traîner sur la place publique Vitellius demi-nu et garrotté, qui y fut mis en pièces par la populace après avoir essuyé les plus outrageantes insultes (déc. 69). Outre les anciens auteurs on consultera avec fruit sur le règne de Vitellius l'*Histoire des Empereurs* de Tillemont. Il faut lire aussi, pour les détails de la catastrophe de ce monstre, la notice que lui a faite le savant Daunou au t. 49 de la *Biographie universelle*.

VITELLIUS (Erasme), prélat polonais, né à Cracovie vers 1470, fut nommé évêque de Plock en 1504, et envoyé deux fois vers le pape Jules II par le roi Alexandre. Les mêmes pouvoirs lui furent continués par Sigismond Ier, qui succéda à ce prince, son frère, en 1505. Il fut envoyé en 1518 par ce même souverain, d'abord à la diète d'Augsbourg, pour y solliciter des secours contre les Turks, puis à Rome, où il devait traiter avec Léon X deux affaires importantes. Il s'agissait de régler quel successeur on donnerait à l'empereur Maximilien, dont l'héritage était convoité surtout par le prince qui s'appela depuis Charles-Quint, et de changer l'opiniou du pape, qui, dans les différens survenus entre les chevaliers teutoniques de Prusse et la Pologne, penchait pour les chevaliers. Mais Vitellius se laissa séduire par les promesses de Charles et de Léon, et mit beaucoup de lenteur et de mollesse à remplir sa mission. La mort du pape, arrivée en 1521, ruina toutes ses espérances et le jeta dans un profond chagrin, auquel il succomba lui-même l'année suivante. On trouvera un grand nombre de ses lettres diplomatiques dans les six prem. tomes des *Acta regalia* de Stanislas Gorski, et sa *Vie* dans le 1er tom. de l'ouvr. sur la *Littérature polonaise* (Cracovie, 1819, 4 vol. in-8) du comte Ossolinski, conservat. de la bibliothèque impériale de Vienne.

VITENES, grand-duc de Lithuanie, est considéré comme le fondateur de la dynastie des Jagellons. Pendant un règne de vingt-deux ans, il fut uniquement occupé de guerres de destruction. En 1283, il se jeta sur le palatinat de Sandomir, et y commit d'épouvantables massacres. En 1286, pour se venger d'une incursion faite dans ses états par les chevaliers teutoniques, il dirigea deux corps d'armée, l'un sur la Cujavie, l'autre sur la Semigalle, et ravagea ces deux provinces : la première fut encore dévastée par lui en 1291. Mais ce fut en 1294 qu'il se surpassa par des prodiges de barbarie. Ayant passé la Vistule et traversé la Masovie, il tomba inopinément sur la ville de Lencicza, et fit un si grand nombre de captifs, sans compter les malheureux qu'il massacra, que chacun de ses soldats en eut vingt pour sa part. Dans ses expéditions sanglantes sur les pays voisins, il laissait souvent ses propres états en proie à de justes représailles. En 1315, il attaqua Memel, dont il leva le siége à l'approche du grand-maître de l'ordre teutonique : il m. peu de temps après, et eut pour success. Gedymin, aïeul de Vladislas Jagellon.

VITERIC ou BETTERIC, 20e roi des Visigoths, dut le trône à un crime. Il était parvenu au commandement des armées, et venait de recevoir la mission d'enlever aux Grecs ce qui leur restait dans la Lusitanie, lorsqu'il gagna les troupes sous ses ordres, priva du trône et de la vie Liuwa II, et se fit élire roi, sans opposition, l'an 603. Il fit de vains efforts pour rétablir l'arianisme dans ses nouveaux états, se vengea de son mauvais succès en faisant couler le sang des orthodoxes sur l'échafaud, et acheva de se rendre odieux et méprisable par son

avarice et ses débauches. Il crut se faire un utile allié de Théodoric II, roi d'Orléans et de Bourgogne, en le prenant pour gendre; mais ce prince, au bout d'un an de mariage, lui renvoya sa fille Hermenberge, dont il ne rendit point la dot. Ce fut alors que Viteric forma contre le Bourguignon une alliance avec Théodebert II et Clotaire II, rois d'Austrasie et de Soissons, et Agilulf, roi des Lombards, qu'il laissa agir seuls. Il fut assassiné par ses propres sujets en 610.

VITET (Louis), médecin distingué, né à Lyon en 1736, acquit le bonnet de docteur à la faculté de Montpellier, vint compléter ses études à Paris, et alla ensuite exercer sa profession dans sa ville natale. Il y obtint de l'administration municipale et du collége des médecins l'établissement d'un laboratoire de chimie, d'un cabinet d'histoire naturelle et d'un amphithéâtre; mais les superstitieuses clameurs de la populace, à qui l'on avait dénoncé les nouveaux professeurs comme coupables de disséquer des enfans vivans, l'arrêtèrent au premier pas qu'il voulut faire dans une entreprise si avantageuse. Il se consola et dédommagea le public par la composition de plusieurs ouvrages utiles. La révolution, dont les principes furent adoptés par lui avec enthousiasme, interrompit ses travaux et le jeta dans la carrière politique, d'abord comme administrateur du district, puis comme maire de la ville de Lyon, et enfin comme député à la convention nationale (1792). Dans le procès de Louis XVI, il vota pour l'appel au peuple, la détention et le bannissement des Bourbons. Il fut décrété d'accusation lors des troubles de Lyon, se réfugia en Suisse, après la prise de cette ville, revint en France et rentra à la convention à la chute de Robespierre, et passa ensuite au conseil des cinq-cents, où il fut un des députés peu nombreux qui montrèrent de l'énergie dans la journée du 18 brumaire. On pense bien que dès-lors il dut rentrer dans la vie privée. Il m. en 1809. Nous citerons de lui : *Médecine vétérinaire*, Lyon, 1771, 3 vol. in-8, dont le succès européen fit époque dans l'hist. de la science; *Pharmacopée de Lyon*, 1778, in-4; *Médecine expectante*, Paris, 1803, in-8; *Médecine du Peuple*, Lyon, 1804, 13 v. in-12; *Traité de la sangsue méd.*, Paris, 1809, in-8, publ. par le fils de l'aut. Le doct. Pariset a pub. en 1809 une *Notice* sur L. Vitet.

VITEZ, V. Witez.

VITIGÈS, roi des Ostrogoths, se distingua d'abord comme général de Théodoric, puis fut chargé par Théodat, en 536, de conduire une armée contre Bélisaire en Campanie: ce fut alors qu'il fut proclamé roi par ses soldats. Il se retira sur Ravenne pour se donner le temps de rassembler toutes les forces des Ostrogoths, et laissa ainsi Rome à la merci de Bélisaire, qui s'en empara. Il vint l'assiéger dans cette ville l'année suivante (537), et fut contraint par la famine et la peste de conclure avec lui une trève. Il voyait surgir de toutes parts des ennemis : sa propre femme Mathasuinte, fille d'Amalasonte, qu'il avait épousée malgré elle pour s'allier au sang du gr. Théodoric, conspirait secrètem. contre lui; toute l'Italie n'attendait que l'occasion de se révolter, et Milan, Bergame, Côme et Novare prirent en effet les armes. Vitigès s'étant emparé de Milan, épuisa sur cette ville tout ce que peut imaginer le besoin d'une atroce vengeance. Cependant il cherchait partout des alliés contre Justinien. Il ne réussit qu'auprès de Chosroès, roi des Perses, qui commença les hostilités en 539; mais dans le même temps il eut à souffrir beaucoup d'une incursion en Italie de Théodebert, roi d'Austrasie, et il se trouva hors d'état de tenir la campagne. Il s'enferma dans Ravenne, y fut bientôt vivement pressé par Bélisaire, capitula en 560, et fut mené à Constantinople, où il reçut de Justinien la dignité de patrice, et où il m. en 563.

VITIKIND. V. Witikind.

VITIZA ou WITIZA, 33e et avant-dernier roi des Visigoths, fut associé au trône d'Espagne l'an 696, par son père Egica ou Egiza, dont la m. l'en laissa seul maître en 701. Rien de plus contradictoire que ce qu'on a écrit sur ce prince. Tout ce qu'on peut assurer, c'est que le gouvernem. des Visigoths était essentiellement vicieux, et que Vitiza ne fut ni un meilleur ni un plus mauvais roi que la plupart de ses prédécesseurs; mais le temps paraissait arrivé où l'Espagne subirait sans résistance le joug des Arabes, et en effet, ce fut sous ce règne que Mousa, gouverneur de l'Afrique pour le khâlyfe Walid, conquit les îles Baléares, et fit explorer les côtes de la Péninsule pour en connaître la situation topographique et politiq. Cependant Théodemir et le comte Julien obtinrent quelques avantages contre les Arabes. Mais Rodrigue ou Roderic, qui avait à venger sa famille des outrages et de la cruauté de Vitiza, se révolta contre lui, le prit, lui fit crever les yeux et le remplaça sur le trône l'an 709, ou au plus tard l'an 710. Vitiza survécut peu à sa disgrâce, et m. avant Rodrigue.

VITODURANUS (Joannes), moine franciscain du 14e S., natif de Winterthur, mort encore jeune vers 1348, est connu par sa *Chronique*, qui embrasse tous les faits écoulés depuis l'empereur Frédéric II jusqu'à l'année 1348. Elle a été impr. dans différens recueils, notamment dans le *Corpus historicum medii ævi* de J.-G. Eckhart, Leipsig, 1723, in-fol., tom. Ier, pag. 1733-1930, et plus exactem. dans le *Thesaurus hist. helvet.*, 1735.

VITOLD. V. Witold.

VITRÉ ou VITRAY (Antoine), célèbre imprim., né peu avant 1600, de Pierre Vitré, qui avait exercé à Paris la même profession, acheta l'imprimerie de Jacques Duclou, mort vers 1616, mais dont la veuve imprimait encore en 1618. Antoine Vitré adopta l'enseigne et la devise de son prédécesseur, un Hercule terrassant un monstre, avec les mots *Virtus non territa monstris*. Le premier produit de ses presses paraît avoir été le livret intitulé *le Brûlement des moulins des Rochellois*, publié in-8, en 1621. Nous ne pouvons énumérer les autres éditions qu'on lui doit; mais nous dirons seulement que plusieurs d'entre elles furent sans doute bien précieuses en leur temps, car elles mettaient entre les mains des savans plus d'un ouvrage en langue syriaque, ou arabe, ou hébraïque, ou chaldéenne, etc. Nous ne parlerons que de sa Bible polyglotte, pour laquelle il fit, en son nom, mais au compte du roi, une acquisition avantageuse de MSs. et de caractères orientaux. Cette acquisition ne lui fut point remboursée, et lui attira des procès qui furent encore le moindre des désagrémens qu'il eut à essuyer. La publication de sa Bible, commencée en 1628, poursuivie à travers mille obstacles, fut achevée en 1645 : on y compte 9 tomes ou 10 vol. (le 5e tome étant divisé en deux parties), de format atlantique. Il n'y a qu'une opinion sur la beauté de cette édition, pour le caractère, le papier et l'exécution typographique; mais l'incommodité du format, la multitude des fautes, l'inexactitude et l'insuffisance de quelques parties accessoires l'ont beaucoup fait déchoir de sa valeur. Vitré n'en est pas moins un des hommes qui ont le plus honoré la typographie française. Il était loin d'avoir l'instruction littéraire des Estienne et de quelques autres imprimeurs; mais il se montra habile, laborieux, fort zélé pour son art, et fut assez mal récompensé. Il m. en 1674. Il avait été honoré des titres d'imprimeur royal des langues orientales, d'imprimeur du clergé de France, de syndic des imprimeurs et libraires de Paris, de directeur de l'imprim. royale, d'administr. des hôpitaux. *Voy.* les *Hist. de l'impr. et libr. de Paris*, par de La Caille (p. 240-242), et par Chevillier (p. 298-300); et l'*Essai histor. sur l'origine des caractères orientaux de l'imp. royale*, par de Guignes (p. 9-101 du tome Ier des *Notices et Extraits des MSs. de la Bibliothèque du Roi*).

VITRINGA (Campège), orientaliste protestant,

né à Leuwarde en 1659, fut admis au saint ministère en 1680, et pourvu presque aussitôt de la chaire de langues orientales à Franeker. Il obtint celle de théologie en 1682, et remplaça Perizonius, en 1693, avec le titre de prof. d'hist. sacrée. Il m. en 1722. Nous citerons de lui : *Archisynagogus observationibus novis illustratus, quibus veteris synagogæ constitutio tota traditur, indè deducta episcoporum presbyterorumque primæ ecclesiæ origine*, Franeker, 1685, in-4, réimp. avec augmentations sous ce titre : *de Synagogâ vetere libri tres*, etc., ib., 1696, in-4; *Typus theologiæ practicæ*, Brême, 1717; trad. en franç. par Limiers sous le tit. d'*Essai de théologie pratique, ou Traité de la vie spirituelle et de ses caractères*, Amsterdam, 1721, in-8; *Commentarius in librum prophetiarum Isaiæ*, etc., Leuwarde, 1714-20, 2 vol. in-fol. *Voy.* les *Mém.* de Niceron, t. 35, p. 30. — VITRINGA (Horace), fils du précédent, né en 1680, mort en 1696, pouvait déjà passer pour un savant, comme le prouve ce qui a été publié de lui par Lamb. Bos dans les *Observationes miscellaneæ*, Franeker, 1707, in-8. — VITRINGA (Campège), frère du précédent, né à Franeker en 1693, y fut pourvu de la chaire de théologie en 1716, et mourut en 1723. Nous citerons de lui : *Epitome theol. natur.*, Franeker, 1731, in-4.

VITRUVE (MARCUS VITRUVIUS POLLIO), architecte romain, n'est guère connu que par ce qu'il a écrit sur son art. On n'a que des renseignemens incertains et peu nombreux sur tout ce qui le concerne lui-même. Toutefois on pense, et c'est l'opinion la plus probable, qu'il naquit à Formies, ville de la Campanie, aujourd'hui *Mola di Gaeta*, et tout le monde à peu près s'accorde à le faire vivre sous le règne d'Auguste, et au commencement de ce règne : aussi voyons-nous que ses éditeurs se sont comme donné le mot pour intituler son traité d'architect. : *M. Vitruvii Pollionis de architecturâ Libri X, ad Cæsarem Augustum.* Il écrivit son ouvrage étant déjà dans un âge avancé, et le présenta à l'empereur, quelque temps après que celui-ci eut pris le surnom d'Auguste, ce qui arriva l'an 27 avant notre ère. On conclut de quelques autres renseignemens qu'il mourut très-vieux. Il est démontré qu'il posséda toutes les connaissances relatives aux diverses subdivisions de l'art de l'ingénieur, et qu'il fut surtout versé dans l'architecture militaire et l'architecture civile. Les talens s'unissaient chez lui à la modestie et à la probité. On voit bien, d'après son traité, qu'il s'était procuré des notions sur les grands monumens de l'architecture grecque ; mais rien ne prouve qu'il ait vu lui-même ces monumens, et on peut croire qu'il s'est borné à présenter les règles de l'architecture d'après la situation de cet art à Rome et de son temps, d'après les modifications qu'il y avait subies, d'après les exemples qui se trouvaient sous ses yeux, et en se conformant aux pratiques établies. Comme écrivain, il n'a rien du goût ni de l'élégance qui caractérisent ceux du siècle où il a vécu ; mais on a eu tort de lui reprocher l'obscurité de son style, qui vient sans doute des expressions techniques qu'il lui a fallu nécessairem. employer. La prem. édition de son livre est de Venise, 1497, in-folio, sans commentaire et sans figures. Celle d'Amsterdam, Elzevir, 1649, in-fol., avec un *commentaire* de Guill. Philandrier et des *notes* d'autres savans, a été long-temps la plus estimée; mais on lui préfère aujourd'hui celle de M. de Rode, Berlin, 1801 et 1802, 2 vol. in-4, et celle de Schneider, Leipsig, 1808, 3 volum. in-8. On fait encore grand cas de la traduction qu'en a donnée Perrault (*v.* ce nom), et on lit son *Abrégé des dix livres d'architecture de Vitruve*, Paris, 1694, in-12.

VITRY (JACQUES de), histor., né au bourg d'Argenteuil, près de Paris, ou à Vitry-sur-Seine, selon d'autres, embrassa l'état ecclésiastique pour se conformer au désir d'une sainte femme nommée Marie, qui s'était retirée dans le monastère d'Oignies, au diocèse de Liége, et pour laquelle il eut toujours la plus grande vénération. Il devint chanoine régulier et curé d'Oignies, s'appliqua à la prédication, encore d'après le conseil de sa pieuse amie, et obtint dans cette carrière des succès qui le firent juger digne d'occuper le siége de Ptolémaïs dans la Terre-Sainte. Il fut ensuite chargé par le pape Innocent III de prêcher en Belgique et en Allemagne la croisade contre les Albigeois, et, cette mission terminée, il se démit de son évêché entre les mains du pape Honorius III, et revint au monastère d'Oignies. Il en fut tiré par Grégoire IX, dont il reçut la pourpre et l'évêché de Tusculum. Il m. à Rome en 1244. On cite de lui un *recueil de lettres*, quelques *sermons*, les *vies* de plusieurs saintes femmes ; mais ses écrits les plus remarquables sont : l'*Histoire orientale*, et l'*Histoire occidentale*. La prem., divisée en trois livres, dont deux ont été impr. par Bongars dans le *Gesta Dei per Francos*, offre un tableau moral et statistique de la Terre-Sainte sous les princes chrétiens. François Moschus publia à Douai, en 1597, le premier livre de l'*Histoire orientale*, et comprit dans le même vol. l'*Histoire occidentale*, qui n'est que l'histoire de l'église du temps de l'auteur. On trouve dans le premier vol. de la *Bibliographie des croisades*, par M. Michaud, une *notice* sur les histoires de Jacques de Vitry.

VITRY (LOUIS GALLUCIO DE LHOSPITAL, marquis de), l'un des guerriers les plus distingués du temps de la ligue, commença par être gentilhomme servant, puis gentilhomme de la chambre du duc d'Alençon, et, après la mort de ce prince (1584), passa au service de Henri III. Il se trouvait à l'armée royale, devant Paris, lors de l'assassinat de ce monarque (1590) ; il la quitta pour ne pas se trouver sous les ordres d'un roi protestant, et devint un des plus utiles serviteurs du duc de Maïenne. Il contribua beaucoup à la défense de Paris, et donna au duc de Parme le temps d'arriver et de forcer le Béarnais à la retraite. Tout en combattant pour la ligue, il sut plus d'une fois s'opposer à ses fureurs. En 1591, il fut nommé député de la noblesse aux états que Maïenne se proposait de convoquer à Reims, et qui n'aboutirent qu'à la conclusion d'une alliance avec l'Espagne. L'année suiv., il contribua à faire entrer à Rouen un secours qui força Henri IV d'en lever le siége ; mais il ne cessait pourtant d'entretenir avec ce prince des relations d'estime et de bonne amitié. Aux prétendus états-généraux de Paris, en 1593, il se prononça fortement contre la prétention qu'avaient les Espagnols de donner à la France pour reine l'infante Isabelle ; et, lors des conférences de Surène, il fut un de ceux qui s'entremirent avec le plus de chaleur dans la grande affaire de la conversion du roi. Quand il apprit qu'enfin Henri était catholique, il s'empressa de lui rendre la ville de Meaux, dont il était gouverneur, et adressa à la noblesse de France un manifeste qui fut très-utile à la cause royale. En récompense de ses services, il fut créé chevalier des ordres du roi, capitaine de ses gardes, mestre-de-camp de la cavalerie légère, lieutenant de la vénerie et fauconnerie, gouverneur de Meaux et capitaine de Fontainebleau, et eut la permission de mettre une fleur de lys dans ses armes. Il devint un des appuis du trône, et mourut en 1611. — VITRY (Nicolas de LHOSPITAL, marquis, puis duc de), fils aîné du précédent, né en 1581, lui succéda, en 1611, dans la charge de capitaine des gardes-du-corps du roi. Il était aussi lieuten.-gén. en Brie, et pouvait prétendre aux prem. dignités de l'armée par sa naissance et son mérite personnel ; mais il aima mieux mériter la faveur royale par un service de sicaire. Lié d'une étroite amitié avec Luynes, favori de Louis XIII, il travailla avec ce jeune parvenu à échauffer la colère du roi contre le maréchal d'Ancre, et se chargea d'assassiner, dans la cour du Louvre, l'orgueilleux protégé de la reine-mère (1617). Il détacha ensuite quelques-uns de ses satellites pour aller arrêter chez elle la maréchale, dont on sait quelle fut la fin déplorable (*v.* CON-

CINO). Il serait difficile de faire comprendre avec quelle servilité honteuse presque tous les courtisans applaudirent au meurtre de Concini, quand ils virent que Vitry en était récompensé par le bâton de maréchal. Cepend. celui-ci n'était pas trop rassuré pour l'avenir, et il obtint une charge de conseiller de robe-courte au parlement de Paris, afin de n'être jugé que par les chambres assemblées, si jamais on venait à lui faire son procès. En 1621, dans la première guerre de religion qui éclata sous le règne de Louis XIII, Vitry contribua à soumettre les villes de Château-Renaud, de Gien et de Gergeau. L'année suivante, il n'eut pas moins de part à la prise des places de Sancerre et de Sully, et se distingua à l'attaque de l'île de Rhé et pendant le blocus de La Rochelle. Appelé, en 1631, au gouvernement de Provence, il y commit plusieurs abus d'autorité, et fut enfermé, en 1637, à la Bastille, dont il ne sortit qu'en 1643, à la mort du cardinal de Richelieu. Il fut créé duc et pair en 1644, et mourut l'année suivante. — VITRY (François-Marie de LHOSPITAL, duc de CHATEAUVILLAIN et de), fils du précédent, né vers 1620, fut d'abord mestre-de-camp du régiment de la reine, mère de Louis XIV, entra des premiers dans le parti de la fronde, dont il fut un des généraux, et se montra constamment fort attaché au coadjuteur. Après les troubles, il se jeta dans la diplomatie, et y déploya des talens assez remarquables. Il fut envoyé, en 1673, comme résident de France, auprès du roi de Bavière, et fut nommé, deux ans après, plénipotentiaire au congrès de Nimègue. Il mourut à Paris en 1679.

VITRY (le P. EDOUARD de), philologue et numismate, né vers 1670, embrassa la règle de St-Ignace, professa les mathématiques, l'astronomie, puis la théologie à Caen, et, dans ses loisirs, rédigea une foule de *dissertations* remarquables qui furent insérées dans les *Mémoires de Trévoux de* 1716 *à* 1722. Nous citerons, entre autres, sa *Lettre au P. Souciet sur les poids et monnaies des Romains*, *Mémoires* de Trévoux, juillet 1729. On peut distinguer encore une petite pièce très-intéressante sous ce titre : *Tumulus Titi Flavii Clementis viri consularis et martyris illustratus*, Urbin, 1727, in-4 de 60 pages, figures, insérée, avec des *additions* du P. Ant. Zacharia, dans le t. 33 de la *Raccolta calogerana.* On conjecture que le père Vitry mourut vers 1730.

VITTEMENT (JEAN), savant et pieux ecclésiast., né en 1655 à Dormans, en Champagne, s'était déjà fait connaître dans les fonctions pénibles de l'enseignement public au collége de Beauvais, à Paris, et avait été recteur de l'université, lorsqu'il fut nommé sous-précepteur des ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berri. Il suivit le duc d'Anjou en Espagne (1700), et remplit plusieurs missions importantes de manière à satisfaire tout à la fois son élève, devenu roi, et Louis XIV, toujours si exigeant. Il refusa un archevêché et d'autres offres brillantes de Philippe V, pour venir se cacher, dès qu'il le put, dans sa retraite du collége de Beauvais. Rappelé à la cour, en 1715, pour y être le sous-précepteur de Louis XV, il s'y considéra comme dans un lieu d'exil, la quitta, en 1722, sans avoir voulu accepter ni abbayes, ni bénéfices, ni même une place à l'académie, et vint mourir dans sa patrie, en 1731. Il n'a laissé que des ouvr. MSs., parmi lesquels se trouve une réfutation du système de Spinosa et de quelques autres écrits philosophiques.

VITTORELLI ou VETTORELLI (ANDRÉ), né à Bassano vers la fin du 16e S., embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique et fixa sa résidence à Rome. Il renonça à toutes les dignités de l'église pour se livrer exclusivement à l'étude, devint un des plus savans hommes de son temps, et publia un grand nombre d'ouvrages, tant en italien qu'en latin, tous estimés. Nous citerons les suivans : *Hist. des jubilés pontificaux*, Rome, 1625, in-8; *Notes, Eclaircissemens* et *Additions* aux *Vies des papes et des cardinaux*, d'Alphonse Chacon, Rome, 2 vol. in-fol.

VIVANT (FRANÇOIS), chanoine de Paris, né dans cette ville en 1663, mort en 1739, après avoir été revêtu de plusieurs autres dignités, tant sous le cardinal de Noailles que sous M. de Vintimille. Nous citerons de lui un écrit sous ce titre : *De la vraie manière de contribuer à la réunion de l'église anglicane, ou Examen de différens endroits des livres de Le Courayer*, 1728, in-4.—VIVANT (Jean), frère aîné du précédent, se trouva syndic de la faculté de théol. lors de l'affaire du cas de conscience en 1703, et contribua aux mesures prises contre les signataires. Il m. en 1739, dans sa 79e année, à Strasbourg, dont il avait été nommé suffragant, en même temps qu'évêque de Paros, *in partibus.*

VIVARES (FRANÇOIS), graveur, né en 1709 au village de St-Jean de Bruel, en Rouergue, mort en 1780, obtint beaucoup de succès dans le paysage, et fit admirer surtout le fini de ses feuillages et la richesse de ses fonds. On a observé qu'il eut trois femmes qui lui donnèrent trente-trois enfans.

VIVENS (le chevalier FRANÇOIS de), né en 1697 au château de Vivens, près Clairac, en Agenois, m. en 1780, étudia avec beaucoup d'ardeur les sciences physiques et mathématiques, l'économie politique et la morale, et répandit le premier dans sa province les meilleurs procédés agricoles. Nous citerons de lui : *nouvelle Théorie du mouvement*, Lond., 1749, in-8; *Observations sur l'agriculture et le commerce de la province de Guienne*, 1758, 1760 et 1762.

VIVÈS (JEAN-LOUIS), l'un des plus savans hommes que l'Espagne ait produits, né à Valence en 1492, professa les belles-lettres, puis fut appelé au collége *Corpus Christi*, nouvellement fondé à Oxford. Là, il gagna l'estime de Henri VIII, qui le fit venir à la cour, et lui confia, pendant quelques années, l'éducation de la princesse Marie, alors sa fille unique. Mais Vivès, ayant osé désapprouver le divorce dont Henri menaçait Catherine d'Aragon, passa six mois en prison, et n'en sortit que pour quitter l'Angleterre. Après avoir fait un voyage en Espagne, il alla s'établir à Bruges, où il mourut en 1540. Il s'était lié intimement avec Erasme et Budé, auxquels il ne fut pas trop inférieur. Une édition de ses *OEuvres complètes* a été publié à Bâle en 1555, 2 vol. in-fol., et une autre à Valence, en Espagne, en 1782.

VIVETIÈRES. V. MARSOLLIER.

VIVIANI (VINCENT), l'un des plus grands géomètres du 17e S., né à Florence en 1622, fut le dernier élève de Galilée, et reçut, après la mort de ce grand homme, des leçons du fameux Torricelli. Ses progrès rapides et ses travaux importans eurent bientôt étendu sa réputation dans toute l'Europe. Les princes de la maison de Médicis s'empressèrent à l'envi de le combler de leurs bienfaits; Colbert l'inscrivit sur la liste des savans étrangers, auxquels Louis XIV faisait éprouver les effets de sa munificence; le grand-duc Ferdinand le chargea de professer les mathématiques aux Pages et à l'académie de Florence, et le nomma son géomètre et son premier ingénieur. Viviani était membre de l'académie del Cimento, de celle des Arcadiens et de la société royale de Londres, et avait été admis, en 1699, à l'académie des sciences de Paris dans la classe des associés étrangers : il aurait pu être encore le premier astronome de Louis XIV; mais il refusa ce titre par attachement pour son pays, comme il avait déjà refusé les offres de Casimir, roi de Pologne. Il m. à Florence en 1703, comblé d'honneur et de gloire. Nous citerons de lui : *de maximis et minimis geometrica Divinatio in quintum Conicorum Apollonii Pergæi nunc desideratum*, Florence, 1659, grand in-fol., très-rare; *de locis solidis secunda Divinatio geometrica in quinque libros, injuriâ temporum amissos, Aristæi senioris geometræ*, ibid., 1701, in-fol. *Voyez* les éloges de Fontenelle et la *Storia*

della letteratura italiana de Tiraboschi, tome 8, pages 258-264.

VIVIEN (JOSEPH), peintre, né à Lyon en 1657, mort dans le palais électoral de Bonn en 1734, avec le titre de premier peintre des électeurs de Bavière et de Cologne, se fit une grande réputation par ses portraits, et sut donner au pastel une force de ton et des effets que n'avait pas connus jusqu'alors ce genre de peinture. Il entendait tellement l'artifice de la composition, qu'il groupait jusqu'à douze figures dans un espace où des peintres ordinaires n'auraient pu placer que quatre ou cinq personnages. Ses ouvrages les plus remarquables furent la *Famille de Monseigneur* (appelé le grand dauphin), et la *Famille électorale de Bavière*.

VIVONNE (LOUIS-VICTOR DE ROCHECHOUART, comte, puis duc de MORTEMART et DE), maréchal de France, né eu 1636, fut enfant d'honneur de Louis XIV, mais reçut dans la maison paternelle une éducation plus soignée que celle de ce prince. Dès qu'il fut en âge de porter les armes, il alla servir en Flandre, comme volontaire, sous Turenne, et montra beaucoup de bravoure à l'attaque des lignes d'Arras, à la prise de Landrecies et de Condé et au siége de Valenciennes. Il partit pour l'Italie, en 1663, avec le grade de mestre-de-camp, et servit dans l'armée navale commandée par le duc de Beaufort. L'année suivante, il prit part à l'expédition contre Gigeri, dans le royaume d'Alger, sous les ordres du même chef, et en qualité de maréchal-de-camp; il remplit aussi dès-lors par commission la charge de général des galères, qui ne lui fut donnée qu'en 1669 sur la démission du maréchal de Créqui. La guerre ayant été déclarée à l'Espagne en 1667, il passa en Flandre, où il continua de se distinguer. Après la paix d'Aix-la-Chapelle, il alla contraindre la régence d'Alger à faire un traité avec la France pour la sûreté du commerce, puis il porta secours à l'île de Candie, en qualité de général de l'église, sous les ordres toutefois du duc de Beaufort. En 1672, au fameux passage du Rhin, il reçut une blessure dont jamais il ne guérit, mais qui ne l'empêcha pas de poursuivre sa carrière militaire. Il se distingua en Hollande l'année suivante, fut nommé gouverneur de la Champagne en 1674, et envoyé, en 1675, au secours des habitans de Messine, soulevés contre les Espagnols; il battit ces derniers sur mer, entra victorieux dans Messine, et fut compris la même année dans une promotion de huit maréchaux : il est vrai que le crédit de Mme de Montespan, sa sœur, ne lui fut pas inutile dans cette circonstance. On reproche à Vivonne d'avoir encouragé, par sa faiblesse de caractère et par son exemple, les débauches scandaleuses de ses officiers en Sicile : il parvint avec peine à rétablir le calme chez les Messinois, bientôt mécontens de leurs défenseurs, devenus leurs tyrans, et après avoir obtenu quelques nouveaux avantages sur les Espagnols, grâce surtout au brave Duquesne, il revint en France (1677). Il entra alors en possession de la charge de premier gentilhomme de la chambre, qu'il avait héritée de son père, et vécut en courtisan, mais sans bassesse; car ses contes plaisans, sa gaîté intarissable et ses bons mots, dont quelques-uns sont encore répétés aujourd'hui, lui suffirent pour gagner et pour conserver l'amitié de Louis XIV. Il s'occupait en même temps de ses plaisirs, avec trop peu de choix et de modération pour sa santé; mais ce qui l'honore, c'est d'avoir aimé les lettres, d'avoir eu du goût et d'avoir vécu dans une aimable familiarité avec Molière et Boileau : ce fut lui qui présenta ce dernier à Louis XIV. Vivonne mourut en 1688, *aussi pourri de l'âme que du corps*, dit madame de Sévigné, qui, au reste, ne le ménage pas assez dans ses lettres, quoiqu'il eût eu pour elle une véritable affection.

VIZZANI (ENÉE), en latin *Vigianus*, médecin, né à Bologne en 1543, professa la logique, la philosophie et la médecine, d'une manière brillante, dans l'académie de sa ville natale, m. en 1602, et laissa des consultations (*Consilia medica*) dans le Recueil de Joseph Lautenbach, Francfort, 1605, in-fol. — VIZZANI (Pompée), historien, de la même famille que le précédent, m. en 1607, est principalement connu par la *Storia di Bologna*, en 12 livres. Les dix premiers, imprimés à Bologne en 1596 et en 1602, in-4, finissent à l'année 1530; les deux suivans, qui renferment la continuation jusqu'en 1599, ne furent publiés qu'en 1608. Cette histoire a été réimprimée à Milan en 1611, in-4. — VIZZANI (Charles-Emmanuel), né à Bologne vers 1617, se rendit fort habile dans les langues grecque et latine, la philosophie et la jurisprudence, fut pourvu de la chaire de logique à l'académie de Padoue, devint ensuite avocat consistorial à Rome, puis assesseur du St-office, référendaire de l'une et l'autre signature, et enfin chanoine de St-Pierre. Il m. en 1661. Nous citerons de lui une traduction latine d'*Ocellus Lucanus*, accompagnée d'un savant *commentaire*, Bologne, 1646, in-4; Amsterdam, 1661, même format.

VLADIMIR *le Grand*, le premier grand-duc de Russie qui ait embrassé le christianisme, était fils naturel de Svientoslaff, du vivant duquel il eut Novogorod pour apanage. Après la mort de ce prince, craignant de tomber sous les coups de son frère Jaropolk, qui avait saisi la couronne, il se réfugia chez les Varègnes, peuples septentrionaux, connus aussi sous le nom de *Norwégiens* ou *Normands*. Il prit part pendant deux ans à leurs entreprises guerrières et les employa ensuite à combattre Jaropolk, qu'il fit lâchement assassiner l'an 980, et qu'il remplaça sur le trône. Il ne tarda pas à s'apercevoir que les Varègnes devenaient puissans et redoutables, et il se ménagea contre eux l'appui des Slavo-Novogorodiens, des Tchoudes et des Krivitches, ce qui détermina ses incommodes alliés à aller offrir leurs services à l'empereur d'Orient. Malgré son amour effréné des plaisirs, qui lui faisait entretenir quatre femmes et huit cents concubines, Vladimir agrandit sa domination par des conquêtes. En 981 et dans les deux années suivantes, il reprit les provinces de la Gallicie que les Polonais avaient enlevées à ses deux prédécesseurs, fit rentrer sous son obéissance les Viatyczans ou Viatitches, et réduisit les Jadzvingoviens, peuples sauvages, qui habitaient les forêts situées entre la Lithuanie et la Pologne. Plus tard, il s'étendit au nord-ouest jusque vers la mer Baltique. La Livonie, la Courlande et une partie de la Finlande étaient comprises aussi dans son vaste empire. Après avoir soumis, par un de ses généraux, les Radimitches, peuples des bords du Bug et de la San, tributaires jusque alors de sa couronne, et qui s'étaient déclarés indépendans, il porta ses armes vers l'Orient. Il vainquit les riches colonies de Bulgares, établies sur les bords du Volga et de la Kama, et leur accorda la paix. Il était dès-lors résolu à embrasser le christianisme et à s'attacher de préférence à la communion grecque; mais comme s'il eût voulu enlever aussi sa nouvelle religion à la pointe de l'épée, il alla prendre, en 988, la ville de Cherson, dont on voit encore les ruines près de Sébastopol en Tauride, et qui était la capitale d'une petite républ. régie par ses propres lois, sous la protection des souverains de Constantinople. De là il envoya déclarer aux empereurs Basile et Constantin, qu'il voulait avoir pour épouse la princesse Anne, leur sœur, et qu'en cas de refus il marcherait sur leur capitale. On lui répondit de se faire chrétien et que sa demande serait alors accueillie; mais il exigea que d'abord la princesse lui fût accordée, et on fut obligé d'y consentir. De son côté, il tint sa promesse et reçut le baptême, sous le nom de Basile ou Vassili. Son exemple fut suivi par les boyards et les premiers officiers de l'armée, et le peuple aussi reçut le baptême en masse par son ordre : quelques habitans restèrent toutefois attachés au paganisme, qui jusqu'au 12e S. a régné dans plusieurs parties de la Russie.

Vladimir employa la violence pour les convertir, mais prit aussi des mesures pour les éclairer en fondant des écoles publiques, où les jeunes gens devaient apprendre la langue sacrée ou liturgique. Ce soin ne l'empêcha pas de fonder ou de fortifier plusieurs places pour protéger ses états contre les incursions des peuples voisins, auxquels il résista avec avantage. Sa conversion paraît avoir entièrement changé son caractère. Il ne chercha plus à faire des conquêtes et se contenta de défendre ses frontières. Il veilla avec une charité vraiment chrétienne sur le sort des pauvres et des malades. Il poussa même la douceur jusqu'à abolir la peine capitale, et voulut que l'homicide fût puni seulement d'une amende; mais le nombre de malfaiteurs s'étant accru d'une manière effrayante, il consentit, à regret et sur de nouvelles instances, à rétablir la peine capitale. Il avait divisé son empire en gouvernemens, et les avait confiés à ses nombreux enfans. En 1014, il apprit la révolte de l'un d'eux, Yaroslaff, son lieutenant à Novogorod. Il envoya un autre fils contre ce rebelle, et mourut l'année suivante, sans avoir réglé sa succession. Ce malheureux oubli, joint au partage de la Russie entre tant de gouvernemens remis à des princes du sang, entraîna les suites les plus funestes après la mort de Vladimir.

VLADIMIR, fils aîné de Yaroslaff, grand-duc de Kieff, n'était âgé que de seize ans, lorsqu'il fut nommé par son père gouverneur de Novogorod et duc de la province qui porte ce nom (1038). Il alla subjuguer les Finnois ou Finlandais, mais fut forcé par la peste de rentrer en Russie (1040). L'année suivante, il reçut de son père l'ordre de marcher sur Constantinople pour obtenir la réparation d'une injure. Il ne voulut entendre à aucun accommodement et se conduisit avec une arrogance qui ne tarda pas à porter sa peine. Il vit plusieurs de ses vaisseaux brûlés par la flotte grecque et perdit les autres dans une tempête, tandis qu'une faible partie de son armée cherchait vainement à opérer une sorte de retraite par terre. Cependant il fut assez heureux, malgré ses fautes, pour remporter une victoire navale, qui lui permit de rentrer à Kieff avec un riche butin et un grand nombre de prisonniers. Vladimir mourut à Novogorod vers l'an 1052.

VLADIMIR II, dit *Monomaque*, et que l'on aurait pu appeler *le Grand*, avec plus de raison que son bisaïeul Vladimir Ier, naquit en 1053. Dès sa plus tendre jeunesse il se distingua par sa bravoure, sa sagesse et l'élévation de son âme. Il prit part à tout ce qui se fit d'important sous Iziaslas, son oncle, Vszévolod, son père, et Svientopelk, son cousin, qui le précédèrent. Il fit ses premières armes sous Boleslas II, roi de Pologne (1068 et 69), l'accompagna en Silésie contre le duc de Bohême (1076), entra ensuite (1078) dans la principauté de Polotzk pour punir l'ambitieux Vzeslas, et marcha presque aussitôt contre Oleg et Boris, qui avaient chassé son père de Tscheruigoff. La même année; il vit ce prince succéder à Iziaslas dans le grand-duché et l'autorité souveraine, et reçut de lui, en apanage, les principautés de Tschernigoff et de Smolensk, avec l'obligation honorable de protéger la Russie par ses armes. Les ennemis se montraient partout, au dedans et au dehors, et partout ils le trouvèrent disposé à leur résister. Les habitans de Minsk, les Viatitches, les Kumans et les Cosaques éprouvèrent tour à tour l'effet de sa valeur. Il perdit son père en 1093: il pouvait lui succéder; mais il céda généreusement l'autorité souveraine à Svientopelk. Pour opposer une barrière aux Kumans, qui poussaient leurs ravages jusqu'aux portes de Kieff, il engagea les princes russes, toujours divisés, à oublier leurs ressentim. particuliers et leur fit jurer de réunir leurs forces contre l'ennemi commun (1097). Plusieurs victoires éclatantes furent le résultat de ses mesures conciliatrices et de ses qualités guerrières. Après la mort de Svientopelk en 1113, Vladimir, dont le nom avait retenti dans toute l'Europe, fut obligé d'accepter le grand-duché, comme le plus digne parmi les princes russes. Résolu de se consacrer uniquement à l'administration intérieure, il confia à ses fils le commandement de ses armées, et obtint par eux des succès plus ou moins marqués sur les Tchoudes ou Livoniens, sur les Bulgares d'Orient, sur les Kumans, les Pieczyngoviens, les Torques et enfin les Grecs. Il entreprit cette dernière expédition (1116) pour venger la mort du prince Léon, son gendre, assassiné par Alexis Comnène, et pour conserver les droits que le jeune Basile, son petit-fils, pouvait avoir au trône de Constantinople. Alexis conjura l'orage par des dons précieux et par des offres de paix, qui furent acceptées. Ce fut dans cette occasion que le métropolitain d'Ephèse, envoyé d'Alexis, plaça sur la tête de Vladimir la couronne impériale et le proclama *tzar de la Russie*. Vladimir est le premier grand-duc qui ait porté ce titre. Pour terminer une guerre extérieure, il venait de consentir à ce que la veuve de Léon et le jeune Basile abandonnassent leurs droits et rentrassent en Russie: il sut plus d'une fois étouffer la guerre civile avec la même habileté. Il mourut en 1126, universellement regretté. L'histoire s'est souvenue de la bonté de son cœur, de sa bienfaisance, de la grandeur de son âme, plus encore que de ses brillantes victoires. Il a écrit de sa main ses derniers avis à ses enfans, et ce monument, qui nous a été conservé, fait penser aux leçons que cent quarante-quatre ans plus tard saint Louis donnait à ses fils dans ses derniers momens.

VLADIMIR (ANDREIEVITSCH), dit *le Brave*, était neveu d'Ivan II, à la mort duquel il aurait pu faire valoir ses droits à la souveraineté; car un usage des commencem. de la monarchie donnait la prééminence au plus âgé de la famille sur le fils aîné du souverain précéd. Mais n'ayant en vue que le bien de la patrie, il voulut consacrer le système de succession en ligne directe et par ordre de primogéniture: il fit donc, en 1364, avec Dmitri, son cousin, fils aîné d'Ivan II, un traité, par lequel il le reconnaissait pour son légitime maître et seigneur. Placé dès-lors au second rang, il n'en fut peut-être que plus utile. Ce fut lui qui, après l'incendie de Moscou (1366), pressa le grand-duc d'élever la citadelle du Kremlin. La Russie avait alors à redouter deux ennemis, les Tartares et Olgierd, grand-duc de Lithuanie. Ce prince étant mort en 1372, et ses fils étant désunis, le moment parut favorable pour refuser le tribut aux Tartares et pour se débarrasser de leur joug honteux. En vain le fils aîné d'Olgierd, Vladislas-Jagellon, devenu roi de Pologne, s'entendit avec ces barbares: deux victoires des Russes (1378 et 1380) l'empêchèrent de les joindre. Vladimir, qui avait contribué puissamment à ce succès, fut proclamé alors *le Brave*. Le grand-duc n'ayant point de troupes soldées, fut obligé de laisser retourner dans leurs foyers toutes celles qui avaient servi sous ses drapeaux, et dix ans s'étaient à peine écoulés que les Tartares recommencèrent la guerre sous la conduite de Toktamisch. Vladimir fut encore dans cette occasion l'appui de son pays, mais il ne put l'empêcher d'être horriblement ravagé. Malgré ces nouveaux services et d'autres que nous ne racontons pas, il n'en persévéra pas moins à établir irrévocablement le système de succession en ligne directe par un traité qu'il signa avec Dmitri et Vassili, l'aîné des fils de ce prince. Il servit Vassili avec la même loyauté que Dmitri, et dans des circonstances aussi difficiles; mais il mourut en 1410, pénétré de douleur à la vue des calamités qui désolaient sa patrie.

VLADIMIR, palatin de Cracovie au 13e S., montra beaucoup de courage contre les Tartares-Monghols, qui s'étaient approchés jusqu'à sept milles de la capitale de son palatinat en ravageant tout sur leur passage. Il sut rendre quelque courage au duc de Pologne, Boleslas, dit *le Chaste*, et lutter parfois avec avantage contre les hordes de ses barbares ennemis: il remporta, notamment en 1241, plusieurs victoires sur elles, et malgré quelques échecs qu'il

ossuya, il aida Boleslas à réparer ses pertes. On ignore à quelle époque il mourut.

VLADISLAS I[er], dit *Hermann*, roi de Pologne, succéda à Boleslas II, son frère, en 1081, après la fuite de ce prince, qui laissa le royaume une année sans chef et sans loi. Ses premiers soins se tournèrent vers la religion, et sans attendre l'effet de ses démarches pour faire lever l'interdit jèté sur la Pologne par Grégoire VII, il ouvrit les églises et ordonna que l'on y célébrât l'office divin. Il rappela le jeune Mieczyslas, fils aîné de Boleslas, que ce prince avait emmené avec lui; mais Mieczyslas, peu de temps après, mourut subitement, et il courut des bruits très-injurieux à Vladislas. Les habitans de la Poméranie, encore païens, s'étant révoltés pour se soustraire au tribut que les Polonais leur avaient imposé, il fit contre eux trois campagnes et les soumit. Il avait malheureusement accordé sa faveur à Sieciech, homme odieux à toute la nation. Il fut obligé de l'éloigner à deux reprises pour complaire à ses sujets et pour apaiser la révolte de ses propres fils. L'un de ces deux jeunes princes, son fils naturel Zbignieff, reçut de lui en apanage la Mazovie et d'autres riches domaines. Ce premier partage marque l'époque fatale où commencèrent les démembremens et les malheurs qui ont accablé la Pologne pendant plus de deux siècles. Vladislas mourut en 1102, dans la 59[e] année de son âge et la 21[e] de son règne, laissant le trône à son fils légitime Boleslas.

VLADISLAS II, 7[e] roi de Pologne, succéda à son père Boleslas III en 1139; mais il n'eut en propre que la quatrième partie du royaume avec une autorité précaire sur ses frères, entre lesquels le reste avait été partagé à titre d'apanage. Dans une diète convoquée à Cracovie, il fut résolu qu'il posséderait, avec le titre de roi, l'autorité suprême et le droit exclusif de déclarer la guerre et de commander les armées, mais que ses frères gouverneraient d'une manière indépendante les provinces qui leur étaient échues. Par cet arrangement, l'anarchie devenait une chose nécessaire. De son côté, Vladislas, dirigé par sa femme Agnès, petite-fille de l'empereur Conrad II, prit des mesures qui produisirent un assez vif mécontentement: l'explosion fut déterminée par un acte de cruauté de la reine, et le palatinat de Sandomir donna l'exemple de la révolte. Cependant Vladislas avait réussi à dépouiller deux de ses frères, et sur la demande des évêques du royaume, il fut excommunié, ainsi que sa femme. Il fut battu, se sauva à Cracovie, puis alla solliciter des secours en Bohême. Mais sur les instances de l'empereur Conrad, le pape demanda que les provinces échues à Vladislas lui fussent restituées pour être possédées par lui comme fiefs de la couronne, laquelle resterait à Boleslas, élu par la nation polonaise. Deux fois le pape lança l'excommunication sur la Pologne, indocile à ses ordres; mais il n'obtint rien. Conrad et son successeur, Frédéric Barberousse, se mirent l'un après l'autre en campagne pour protéger Vladislas, et ne songèrent qu'à leurs propres intérêts, de sorte que ce prince ne fut point rétabli, et mourut dans l'exil en 1163. Ses trois fils obtinrent de Boleslas la Silésie, qui resta, depuis cette époque, séparée du royaume de Pologne.

VLADISLAS III, surnommé *Laskonogi*, succéda à son père Mieczyslas, dit *le Vieux*, dans le duché de Posen, et fut élu, en 1203, duc de Cracovie et chef de la monarchie polonaise. Il n'accepta cet honneur qu'après avoir demandé et obtenu le consentement du jeune Leszko, qui avait été reconnu roi à la mort de son père Casimir et n'avait pas voulu jouir de cet avantage. Cependant on lui donna ce Leszko pour successeur en 1207, lorsqu'on fut las de ses violences. Il continua ses exactions, surtout contre le clergé, dans la Grande-Pologne, qu'il tenait de son père: aussi fut-il excommunié deux fois. Enfin il fut chassé des états qui avaient été son dernier refuge, et mourut dans l'exil en 1233.

VLADISLAS IV, dit *Lokietek*, roi de Pologne, après la mort de Leszko *le Noir*, dut son élévation au clergé et à la noblesse du palatinat de Cracovie, et fut élu contre le gré des habitans de cette ville: aussi eut-il trois compétiteurs, Henri, duc de Breslau, Venceslas, roi de Bohême, et Przémyslas, duc de la Grande-Pologne. Le dernier seul réussit à se faire couronner (1295), et mourut bientôt après. Vladislas, élu alors de nouveau par la diète du royaume (1296), se contenta du titre de souverain ou seigneur (*dominus regni Poloniæ*). Au bout de quatre ans, il fut chassé du trône et même de ses apanages et remplacé par Venceslas, roi de Bohême. Il se réfugia quelque temps à Rome, puis il rentra dans le duché de Cracovie, fort de l'appui du pape Boniface VIII. Cependant ce ne fut qu'en 1309 qu'il fut reconnu seul souverain de la Pologne. Voyant que Jean, roi de Bohême, se portait son compétiteur, il voulut se ménager les suffrages du pape Jean XXII. On lui a reproché cette démarche comme une imprudente concession aux ambitieux desseins des héritiers de Grégoire VII, et l'on a dit qu'il aurait mieux fait de s'adresser aux empereurs d'Allemagne; mais on n'a pas réfléchi qu'alors le saint-siége avait la prééminence sur le trône des césars, et qu'un prince, trop faible pour se soutenir soi-même, devait au moins recourir au protecteur le plus puissant. Il avait besoin d'alliés plus utiles et surtout plus actifs pour résister aux chevaliers teutoniques, ennemis irréconciliables de la Pologne; il forma une ligue dans laquelle entrèrent Gedymin, roi de Lithuanie, Charles-Robert, roi de Hongrie, et les princes de la Poméranie occidentale. Il se mit alors en campagne (1326), et sans trop s'inquiéter des prétentions que l'empereur Louis et le roi de Bohême Jean de Luxembourg manifestaient à la couronne, le premier pour son fils, le second pour lui-même, il força les chevaliers à rendre Bromberg, Dobrzyn et quelques autres contrées sur la Vistule, et à conclure une trêve. Il fut bientôt obligé de marcher encore contre eux. Après leur avoir accordé une trêve, il revint par la Silésie, qu'il ravagea, afin de punir les princes silésiens, dont il avait été abandonné. Il mourut à Cracovie, en 1333, dans la 73[me] année de son âge.—VLADISLAS V. V JAGELLON.

VLADISLAS VI, fils de Vladislas Jagellon, naquit en 1424. Son père eut beaucoup de peine à le faire reconnaître d'avance par la diète comme son successeur: il y réussit pourtant sans avoir besoin de confirmer les anciens priviléges, comme il l'avait promis; il ne lui coûta que quelques largesses et des emplois accordés aux courtisans. Jagellon étant mort en 1434, Vladislas fut reconnu et couronné roi, malgré les réclamations de trois gentilshommes. Il entama, en 1439, pour disposer du trône de Bohême, une négociation, qui fut interrompue par la mort d'Albert; l'un des compétiteurs. Ce dernier prince était roi de Hongrie: ce fut donc encore un trône à remplir. Les grands du royaume l'offrirent à Vladislas, qui accepta avec peine et quitta la Pologne pour n'y plus rentrer. (V. LADISLAS IV.)

VLADISLAS VII, roi de Pologne, né en 1595, succéda à son père Sigismond III en 1632, après un court interrègne, causé par les prétentions de Gustave-Adolphe, roi de Suède. Il avait manqué, dans sa tendre jeunesse, d'être élevé sur le trône des tzars à la place de Vassili V, qui en fut renversé en 1610. On lui imposait pour seules conditions d'embrasser la religion grecque et de tenir à une certaine distance de Moscou les troupes polonaises qu'il emmènerait avec lui: l'honneur qu'on lui faisait par cette offre brillante s'adressait à sa valeur, dont le bruit s'était déjà répandu en Russie. Mais son père l'empêcha de réussir. Le jeune Vladislas, quoique mal soutenu, s'avança avec une armée victorieuse jusque sous les murs de Moscou, et s'il n'y gagna pas une couronne, il conclut une paix avantageuse à la Pologne, à laquelle furent cédés par les Russes les duchés de Smolensk et de Czernikoff (1619). L'année suivante, il marcha avec des forces peu considéra-

bles contre les nombreuses légions des Turks et des Tartares, auxquels il arracha une paix assez favorable (1621). Tels avaient été ses débuts avant d'être roi de Pologne. A peine les cérémonies de son couronnement furent-elles achevées (1633), qu'il alla faire lever le siége de Smolensk aux Russes. Par ce premier succès et par d'autres encore, il força le tzar Michel Féodor à demander la paix, qui fut signée en 1634, et qui lui permit d'aller défendre ses états, menacés au nord par la Suède et au midi par les Turks et les Tartares. S'étant débarrassé avec bonheur de tous ces adversaires et voyant la Pologne tout-à-fait en paix (1635), il épousa Cécile-Renée, archiduchesse d'Autriche. Cette alliance ayant déplu à la France, dès qu'il se trouva veuf en 1644, il épousa Louise-Marie de Gonzague-Nevers. Il voulut alors se joindre aux Vénitiens contre les Turks, et se jeter dans les hasards d'une nouvelle guerre; mais il en fut empêché par la diète de 1646. Il mourut en 1648. On regretta en lui un prince très-instruit, très-actif, quoique aimant le plaisir, et qui avait établi en Pologne l'usage de la poste; mais on eut lieu de lui reprocher d'avoir mal économisé les revenus de l'état et de n'avoir pas assez fait pour la liberté religieuse des catholiques, malgré les engagemens pris par lui avec le prince Christophe Radzivil au commencement de son règne.

VLADISLAS, dit *le Blanc*, prince polonais, célèbre par la singularité de son caractère et par la variété de ses aventures, était neveu de Vladislas Lokietek, et cousin germain de Casimir-le-Grand. Il paraissait probable qu'il monterait un jour sur le trône de Pologne; mais il fit beaucoup de tort à la légitimité de ses droits par ses prétentions prématurées, qui déplurent à Casimir, et surtout par ses réclamations peu mesurées contre les réformes de ce prince. Il fit tant par ses imprudences et ses fanfaronnades qu'il décida le roi son cousin à se désigner pour héritier présomptif le jeune Louis de Hongrie (1339). Vladislas, prenant son désespoir pour une vocation religieuse, entreprit le pèlerinage des lieux saints, prit la croix à son retour afin d'accompagner les chevaliers teutoniques dans leur expédition contre les peuples demi-sauvages et païens de la Lithuanie, et embrassa ensuite la vie monastique. De l'abbaye de Cîteaux, où il avait fait d'abord profession, il se rendit bientôt à Dijon, où il prit l'habit de St Benoît dans le monastère de Saint-Bénigne (1366). Là, au milieu des jouissances de la richesse, il parut oublier le trône où siégeait encore Casimir; mais après la mort de ce prince (1370), il sentit se réveiller son ambition ou plutôt sa turbulente inquiétude, et il se repentit d'avoir enchaîné sa liberté par des vœux : il essaya de s'en faire délier, éprouva deux refus de la part de Grégoire XI, et n'en fut que plus prompt à agir contre Louis de Hongrie, qui, faisant gouverner ses sujets adoptifs par des subdélégués comme s'il les méprisait, et préférant d'ailleurs le séjour de ses états héréditaires à celui de la Pologne, s'était ainsi rendu odieux à la noblesse de ce royaume. Vladislas eut d'abord quelques avantages assez marqués sur les partisans de son rival; mais bientôt la fortune changea; il fut fait prisonnier, et reçut de Louis, qui était son beau-frère, une riche abbaye de Hongrie, avec l'ordre d'aller s'y fixer comme abbé commandataire (1376). Il fut réduit à demander, à titre de faveur, de retourner au monastère de St-Bénigne. Plus tard, en 1383, il se fit relever de ses vœux par l'antipape Clément VII, qui espérait trouver en lui un serviteur plein de dévouement; mais il ne paraît pas que cette fois le prince soit sorti de son monastère, où il mourut en 1398 : il devait avoir plus de 75 ans, dont il avait passé une grande partie à chercher ce qu'il désirait. Sa naissance et quelques qualités brillantes qu'il avait reçues de la nature furent gâtées par une vaine jactance et par une versatilité inconcevable.

VLADISLAS Ier, duc de Bohême, avait été d'abord, en 1105, le compétiteur de Svientopelk, son cousin, auquel il voulut bien céder tous ses droits. Il reçut alors des grands l'assurance d'être élu après Svientopelk, et c'est ce qui arriva en 1109. Il trouva parmi ses proches des contradicteurs de son élection; mais il réussit pourtant à affermir son autorité. S'étant réconcilié avec son frère aîné Borzivoy, l'un de ceux qui avaient élevé contre lui des prétentions ennemies, il lui céda une partie de la Bohême, qu'ils gouvernèrent ensemble dans le plus parfait accord. Vladislas mourut en 1125.

VLADISLAS II, roi de Bohême, fils du précédent, se présenta pour succéder à son oncle Sobieslas en 1140; mais les princes de sa famille le forcèrent de revendiquer ses droits les armes à la main. Il fut vaincu et eut alors recours à l'empereur, qui le reconduisit jusqu'à Prague (1142) : tout rentra bientôt dans l'ordre, et il put diriger tous ses soins sur l'administration intérieure. En 1147, il prit part à l'expédition de la Terre-Sainte, d'où il revint l'année suivante. En 1158, il fut couronné roi dans une diète à Ratisbonne par l'empereur, auquel il témoigna sa reconnaissance, en le suivant dans sa campagne d'Italie et secondant puissamment ses efforts victorieux. Ce fut lui qui contribua le plus au rétablissement de la paix, dont il régla les principales conditions. Plus tard les Milanais ayant manqué à leurs promesses, il donna des troupes auxiliaires à l'empereur pour marcher contre les forces de cette républiq. Il eut lui-même à combattre des rebelles dans sa propre famille. Enfin sa cause ayant été abandonnée par l'empereur qu'il avait si bien servi, il put voir, de son vivant, le duché de Bohême passer aux mains de Sobieslas, fils aîné du dernier duc. Il se retira dans une terre que sa seconde femme, Judith, sœur du landgrave de Thuringe, possédait en Allemagne, et il y mourut en 1173.

VLADISLAS III, duc de Bohême, succéda au duc Henri en 1193; mais après avoir gouverné pendant cinq mois, il remit l'autorité souveraine entre les mains de son frère aîné, Przémyslas II, dit *le premier des Ottocares*, se contentant de la Moravie pour apanage. Il prit part à tous les actes de son frère et vécut avec lui dans une union d'autant plus heureuse pour la Bohême, que jusque là ce malheureux pays avait été honteusement déchiré par les dissensions de ses princes. Il mourut à Olmutz en 1222.

VLADISLAS, fils aîné du grand Huniade, né en 1431, fut élevé dans les camps sous les yeux de son père, qui, pour recouvrer la liberté, après sa malheureuse défaite de 1448, fut obligé de le donner en otage à George, duc de Servie, son ennemi mortel, et de le laisser fiancer à la princesse Elisabeth, petite-fille de George et fille d'Ulric de Cilley. Cependant le jeune Vladislas ne tarda pas à être délivré par Huniade de cette servitude déguisée, et en 1453, il fut nommé duc de Croatie et de Dalmatie et chargé d'aller soumettre dans la Haute-Hongrie quelques magnats révoltés. Ce fut alors que la mort de sa future femme vint rompre le seul lien qui unissait depuis quelques années les familles Huniade et Cilley. L'illustre chef de la première de ces deux familles étant mort bientôt après, Ulric, chef des Cilley, jura d'exterminer tous les Huniades, qu'il appelait une race de chiens; mais Vladislas, informé de cet horrible projet, le prévint par le meurtre d'Ulric. Les magnats, qui tenaient au parti des Cilley, s'appliquèrent dès-lors à persuader au roi de Hongrie que le jeune Vladislas pouvait un jour lui devenir redoutable : ils réussirent enfin à faire condamner à mort ce fils d'un héros, qui promettait de marcher sur les traces de son père, et ils le firent décapiter à Ofen en 1457.

VLAMING (PIERRE), né à Amsterdam en 1686, mort en 1733, cultiva avec succès la littérature ancienne et la poésie hollandaise. On lui doit plusieurs éditions soignées de bons ouvrages. Il pub. en 1711 avec son ami Jean-Baptiste Wellekens, un recueil fort estimable, sous le titre de *Délassemens poétiques*.

VLASTA, amazone de la Bohême, fit d'abord partie de la troupe de femmes à qui la princesse Libussa avait confié la garde de sa personne. Après la mort de cette princesse (735), Vlasta rassembla ses compagnes sur le mont Widowlé et les excita à fonder par la force des armes un empire où elles régneraient en souveraines sur les hommes. A la nouvelle de leurs premières tentatives, Przémyslas, duc de Bohême, leur députa, pour les ramener dans le devoir, un des seigneurs de sa suite, qu'elles renvoyèrent sans avoir voulu l'entendre après l'avoir mutilé indignement. Vlasta, avec sa singulière armée, qui s'augmentait chaque jour de nouvelles recrues, désola pendant huit ans la Bohême. Elle organisa même une sorte de gouvernement : elle créa un ordre *de la vertu militaire*, et publia un *Code*, où elle statua, entre autres choses, qu'il était défendu aux hommes de porter les armes sous peine de mort ; qu'ils ne pourraient aller à cheval que les jambes jointes et pendantes sur le côté gauche du cheval ; que celui qui oserait monter autrement serait puni de mort ; que les hommes, à quelq. classe qu'ils pussent appartenir, devaient conduire la charrue et faire tous les travaux, tandis que les femmes combattraient pour eux ; que les femmes choisiraient elles-mêmes leurs maris, et que celui qui rejetterait leur choix serait puni de mort. Dalémile (*voy.* ce nom), troubadour bohême au commencem. du 14e S., nous a transmis en vers slaves ce qu'il a pu recueillir sur Vlasta et sur ses compagnes dans les traditions nationales. *V.* le *Voyage en Allemagne en et Pologne*, par M. Gley, Paris, 1816, et l'*Histoire de Bohême*, par le jésuite Pubitschka, Prague, 1770, in-4, vol. 1, p. 243.

VLEESCHOUWER (JEAN), en latin *Carnarius*, médecin, né à Gand au commencem. du 16e S., prit ses degrés à Padoue, y occupa quelque temps une chaire de philosophie morale, et, de retour dans sa patrie, fut appelé en 1557 à la cour du duc de Holstein-Gottorp en qualité de médecin. Il m. en 1562, chanoine de Sleswig. On ne cite de lui qu'un recueil de poésies didactiq. impr. à Padoue en 1553, in-8, et contenant, entre autres pièces, *Oratio de Podagræ laudibus*, et *de Thermis patavinis carmen*.

VLERICK (PIERRE), peintre, né à Courtrai en 1539, fit un voyage en Italie, étudia avec soin l'antique dans cette patrie des beaux-arts, et y composa plus. ouvrages remarquables. Il revint toutefois se fixer dans son pays. Parmi les tableaux qu'il exécuta depuis son retour, on cite les *quatre Evangélistes*, un *Crucifix* entre la Vierge et St Jean, et *Judith* coupant la tête à Holopherne. On reconnaît dans tous ses ouvr. la manière du Tintoret, qu'il avait connu à Venise, et dont il avait gagné l'estime et l'amitié. Il excella aussi dans l'architecture et la perspective. En 1569, il alla s'établir à Tournai, où il m. de la peste en 1581.

VLIERDEN (LAMBERT de), né à Herstalle, près de Liége, en 1564, embrassa d'abord la profession des armes, dont le dégoûtèrent plusieurs blessures et une double captivité. Il se livra alors à l'étude des lois, prit le grade de licencié à Louvain en 1590, eut des succès brillans au barreau, où il fournit une carrière de 49 ans, et m. vers 1640. Parmi ses ouvr., tous écrits en latin, nous citerons : *de l'Election et du Couronnement de l'empereur Ferdinand*, avec quelques autres poëmes ; *Edits et Traités sur les monnaies qui ont été en usage dans le pays de Liége depuis* 1477 *jusqu'en* 1623 ; *Histoire de la ville de Liége*, etc., le tout imp. à Liége.

VLIET (GUILLAUME van), peintre, né à Delft en 1584, m. en 1642, cultiva avec beaucoup de succès le genre du portrait, qu'il avait embrassé par amour du gain, après s'être distingué dans le genre historique.—VLIET (Henri van), neveu et élève du précédent, peignit avec un égal succès l'histoire, le paysage et la perspective, mais abandonna aussi tous ces genres pour celui du portrait. On estime particulièrement ses clairs de lune.—VLIET (George van), graveur hollandais, a laissé de très-bonnes estampes, entre autres *St Jérôme dans une caverne ; Loth et ses filles*, d'après Rembrandt.

VLITIUS ou VANVLIET (JEAN), philolog. hollandais, dont on ne connaît positivement ni l'année, ni le lieu de naissance, était âgé de 56 ans, à ce que l'on présume, quand il m. à Breda en 1666. Il cultiva avec beaucoup de succès la littérature ancienne et la poésie latine sans négliger sa langue maternelle, dont il chercha même les rapports avec les anciens idiomes du nord. Il fut lié avec les hommes les plus distingués, non-seulement de sa patrie, mais de l'Angleterre et de la France, où il voyagea. Il fut nommé, en 1651, membre de la magistrature de Breda, avec le titre de greffier, et accompagna à Londres, la même année, en qualité de secrétaire, l'ambassade extraordinaire des états-généraux. Des chagrins domestiques empoisonnèrent ses derniers jours. Nous citerons son travail sur Grotius, qu'il publia sous ce titre : *Jani Vlitii venatio novantiqua*, Leyde, chez Elzevier, 1645, in-18 de 491 p. ; et un ouvr. (en hollandais) sur le droit de succession, d'après les coutumes de la ville et de la banlieue de Breda.

VOECHT ou VOECHTIUS (GILLES), historien ; né vers la fin du 16e S., dans la Campine, petit pays dépendant de l'évêché de Liége, fit profession de la vie religieuse dans l'ordre des chanoines réguliers de Prémontré, et mourut en 1653 à l'abbaye d'Everbeur, où l'on conservait ses ouvr. en MS. Nous citerons de lui : *de Comitatu Lossensi in Tungriâ et Taxandriâ*, inséré en partie par l'abbé Ghesquière dans les *Acta sanctorum Belgii*, t. 1, p. 299.

VOEL (JEAN), jésuite, né en 1541, à Vaux-le-Moncelot, bailliage de Gray, professa les humanités dans divers colléges, et m. en 1610, avec la réputation d'un habile professeur et d'un parfait religieux. Nous citerons de lui : *de ratione conscribendi epistolas utilissimæ Præceptiones*, Dôle, 1586 ; Tournon, 1601 ; Lyon, 1619, in-12 : *de Horolog. sciothericis*, Tournon, 1608, in-4.

VOET (GISBERT), théologien hollandais, né à Heusde en 1593, fut appelé, en 1634, à l'illustre école d'Utrecht, non encore érigée en académie, pour y enseigner la théologie et les langues orientales. Il se montra, spécialement contre les arminiens ou les remontrans, l'ardent défenseur de l'orthodoxie proclamée au synode de Dordrecht, et sa vie se passa en disputes et en tracasseries, qui, tout en signalant son rare savoir, firent détester son intolérance. L'amertume de son zèle s'exhala surtout contre la personne et la philosophie de Descartes, qu'il traita de jésuite déguisé et d'athée, et qu'il accusa même, à ce dern. titre, devant le magistrat d'Utrecht. L'on sait que la division des théolog. holland. en coccéiens et voëtiens, division qui dura plus d'un siècle, venait de ses querelles avec Coccéius. Tant de fiel n'empêcha pas Voet de pousser sa carrière jusqu'à 87 ans. Nous citerons de lui : *Politica ecclesiastica*, 4 vol. in-4, Amsterdam, 1663-1676. On verra la longue énumération de ses autres ouvr. dans le *Trajectum eruditum* de Gaspard Burman, p. 396-426. — VOET (Paul), fils du précédent, né à Heusde en 1619, professa successivem. à Utrecht la logique, la métaphysique, la langue grecque et le droit civil, et y m. en 1677. Nous citerons de lui : *de Usu juris civilis et canonici in Belgio unito*, Utrecht, 1657, in-12 ; *Commentarius ad institutiones juris*, Gorcum, 1668, 2 vol. in-4.—VOET (Daniel), frère du précéd., né à Heusde en 1629, m. en 1660, professa la philosophie à l'académie d'Utrecht et publia des abrégés de physique et de pneumatiq. —VOET (Jean), fils de Paul, né à Utrecht en 1647, professa successivem. le droit à Herborn, à Utrecht et à Leyde, où il m. en 1714. Nous citerons de lui : *Commentarius in Pandectas*, Leyde, 1698, 2 vol. in-fol., fréquemment réimpr.—VOET (Jean-Eusèbe), poète et médecin hollandais, s'est distingué dans le genre lyrique et sacré. Ses *Poésies édifiantes* parú-

rent à Dordrecht en 1768, in-8, et y furent réimpr. avec des poésies posthum. en 1780. Voet m. en 1778 à La Haye, où il était inspecteur des octrois.

VOGEL (Jean-Guillaume), minéralogiste, né en 1657 à Ernstroda, dans le duché de Cobourg, se rendit en Hollande en 1678, s'engagea au service de la compagnie des Indes-Orientales, débarqua à Sumatra, l'année suivante, comme mineur et essayeur, et fut nommé en 1682 directeur des mines de Sillidasc Tambangh. Il se rembarqua pour l'Europe en 1687, devint directeur des mines de Saxe, et m. en 1723. Nous citerons de lui : *Journal de mes voyages en Hollande et dans les Indes-Orientales* (allem.), Francfort et Leipsig, 1690; 1696, in-12; 1704; Altenbourg, 1716, in-8; *les Indes-Orientales anciennes et modernes*, Gotha, 1712, in-8. — Vogel (Rodolphe-Augustin), professeur de médecine à l'université de Goettingue, né à Erfurt en 1724, a publ., entre autres ouvrages, un livre classique, qui a eu un grand nombre d'éditions, sous ce titre : *Institutiones chemiæ, ad lectiones academicas accommodatæ*, Goettingue, 1755, in-8.

VOGEL (Christophe), compositeur de musique, né à Nuremberg en 1756, vint à Paris vers 1776, époque où les chefs-d'œuvre de Gluck avaient opéré une révolution dans la musique dramatique. Animé par les succès de ce grand-maître, il résolut de marcher sur ses traces et médita ses savantes partitions; mais il ne parvint qu'en 1786 à faire jouer son opéra de *la Toison d'Or*, qui eut neuf représentations et donna une idée avantageuse de son talent. En 1789, parut son *Démophon*, qui eut vingt-quatre représentations, et dont l'ouverture est un véritable chef-d'œuvre que l'on exécute encore aujourd'hui séparément. Les amateurs se souviennent de l'effet qu'elle produisit au Champ-de-Mars en 1791 à la cérémonie funèbre des officiers tués à Nanci, lorsqu'elle fut exécutée par douze cents instrumens à vent, accompagnés d'intervalle en intervalle par douze tamtams.

VOGELWEIDE (Walther de), né à Vogelweide, château de ses ancêtres en Thurgovie, fut un des six minnesingers, qui, en 1206, prirent part au combat poétique livré dans le château de Wartbourg en présence du landgrave de Thuringe et de sa famille. Il passa toute sa vie, errant d'une cour à l'autre de l'Allemagne, et s'arrêta successivem. auprès de Léopold, margrave d'Autriche, de Philippe, roi des Romains, d'Othon, margrave de Saxe, de Hermann, landgrave de Thuringe, d'Ulrich, duc de Carinthie. Il visita aussi la France, la Turquie et la Terre-Sainte. Il est certain qu'il m. dans son château de Vogelweide, mais on ne sait en quelle année. Ses poésies, dont on trouve le MS. dans la bibliothèque du Vatican, dans celles de Paris, d'Iéna et de Weingarten, ont été publiées par Manessen dans son *recueil* (Zurich, 1758), et par Muller, dans sa *Collection* (Berlin, 1784).

VOGLER (Valentin-Henri), méd., né à Helmstadt en 1622, pratiqua son art à Francfort-sur-le-Mein, à Oppenheim, et devint en 1652 professeur dans sa ville natale, où il m. en 1677. Nous citerons de lui : *diæteticorum Commentarius, cum disputatione de vi imaginationis in pestilentiâ producendâ*, Helmstadt, 1667, in-4; *de rebus naturalibus et medicis quarum in script. sacris fit mentio, Commentarius*, ib., 1682, in-4.—Vogler (Jean-Philippe), médecin, né à Darmstadt en 1746, m. à Weilbourg en 1802, a laissé divers écrits sur la médecine et la botanique, impr. à Wetzlar et à Marbourg.

VOGLI (Jean-Hyacinthe), médecin, né à Bologne en 1697, m. dans cette ville en 1762, se fit connaître par des recherches sur la génération qu'il consigna dans une dissertation intitulée : *de anthropogeniâ Dissertatio anatomico-physica*, Bologne, 1718, in-4. On cite, en outre, ses *Tablettes chronologiques de l'histoire des hommes qui ont honoré l'université de Bologne par leurs talens ou par leurs emplois*, ib., 1726, in-4.

VOIGT (Godefroi), théologien et physicien, né à Dolitsch (Delitium), dans la Misnie, en 1644, m. en 1682, fut recteur de l'école de Gustrow, puis du gymnase Saint-Jean de Hambourg. Nous citerons de lui : *Curiositates physicæ*, etc., Gustrow, 1668, in-8; Leipsig, 1698, in-12; *Deliciæ physicæ*, etc., Rostock, 1671, in-8; *Thyriasteriologia sive de altaribus veterum christianorum Liber posthum.*, Hambourg, 1709, in-8.

VOIGT ou VOGT (Jean), né à Beverstædt en 1695, m. en 1765 à Brême, où il était ministre protestant, a laissé de nombreux écrits, parmi lesquels on citera seulement : *Catalogus historico-criticus librorum rariorum*, Hambourg, 1732, in-8, qui a eu jusqu'en 1793 cinq éditions.—Voigt (Jean-Chrétien), médecin allemand, né en 1725, dut à sa taille élevée le malheur d'être placé, malgré lui, dans le régiment de la garde de l'électeur de Saxe, mais sut mettre à profit cette violence pour s'introduire à la pharmacie de la cour, et commença dès-lors ses études médicales, qu'il termina plus tard, lorsqu'il eut reçu son congé. Il m. à Culmbach en 1810, après s'être fait connaître avantageusem. par plus. ouvr., entre lesquels nous citerons : *Méthode certaine pour empêcher les difformités que peut produire la petite-vérole*, Kups, 1765.

VOIS (René de), né à Poitiers en 1665, entra dans l'ordre des carmes, où il prit le nom de Théodoric de St-René, sous lequel il est principalement connu, et m. à Paris en 1728. Nous citerons de lui : *Justification de l'église romaine sur la réordinat. des Anglais épiscopaux*, Paris, 1728, 2 vol. in-12.

VOISENON (Claude-Henri FUSÉE de), littérateur, né au château de Voisenon, près de Melun, en 1708, adressa à Voltaire, dès l'âge de onze ans, une épître en vers, qui lui valut l'amitié de ce grand homme; mais cette facilité précoce fut peut-être ce qui l'empêcha d'avoir un vrai talent, et il fut un poète médiocre, probablement parce qu'il avait été trop tôt un homme à la mode. Le succès d'une petite comédie de société l'enhardit à donner au Théâtre-Français, en 1739, quelq. actes sans conséquence. Ce fut cette même année qu'il entra dans les ordres pour céder enfin au vœu de sa famille, à la suite d'un duel et d'une maladie grave : à peine ordonné prêtre, il devint grand-vicaire de l'évêque de Boulogne, son parent, dont il rédigea les mandem., mais dans un style épigrammatique, qui fut blâmé. A la m. de son parent, en 1741, le siége vacant lui fut offert : il le refusa, se croyant incapable de remplir une pareille charge. En récompense de son désintéressement, il reçut l'abbaye du Jard, qui n'exigeait de lui ni résidence, ni devoirs au-dessus de ses forces, et dès-lors il se livra sans contrainte à son goût pour le monde et pour les plaisirs. Il rentra dans la carrière du théâtre, et donna, entre autres pièces aux Italiens, *les Mariages assortis* (1744), comédie en trois actes et en vers, qui eut du succès, et *la Coquette fixée* (1746), comédie également en trois actes et en vers, qui eut vingt-trois représentations de suite et qui est son chef-d'œuvre. Il fit aussi quelques opéras très-applaudis et souvent représentés, et quelques *oratorios*. C'est à tort, on en est bien convaincu aujourd'hui, qu'une grande part lui a été attribuée obstinément par ses contemporains dans presque tous les ouvrages de Favart : il est plus certain que l'abbé, d'ailleurs fameux pour son libertinage et son amour de la table, vécut avec la femme de cet aimable et spirituel artiste, qui était son ami, dans une intimité scandaleuse. Ce qui peut paraître assez singulier, c'est qu'au milieu des dissipations d'une vie dissolue, il était tourmenté par les scrupules d'une dévotion dont on ne pouvait contester la sincérité. Dans une maladie grave, il se laissa imposer comme pénitence l'obligation de dire tous les matins son bréviaire, et il n'y manqua jamais. On ne pouvait pas faire plus de compte sur ses maladies que sur toute autre chose de lui : il était à la mort aujourd'hui, ce qui arrivait souvent, vu

la faiblesse de sa constitution et la frêle structure de toute sa personne, et demain il était à l'Opéra ou à la chasse. Quoiqu'il n'eût guère cultivé la littérature que pour embellir son existence et qu'il parût attacher moins d'importance au succès de ses ouvrages que de ses saillies, quoique l'on remarquât dans son bagage littéraire, assez peu considérable, des contes libertins *où l'ordure est mise en calembourgs*, selon l'expression de La Harpe, il fut reçu à l'académie française en 1763. Il y fut toujours fort assidu, et fut chargé de porter la parole dans plus. circonstances solennelles. Malgré ses ridicules, malgré même ses mots satiriques, auxquels sa figure de singe donnait plus de malice, il était généralement aimé, parce qu'il n'avait jamais usé de son crédit que pour servir les gens de lettres, et n'avait jamais cherché à se venger d'aucune injure. Mais la versatilité de son caractère finit par le brouiller avec tout le monde en lui faisant tenir une lâche conduite. Ayant perdu toutes ses pensions lors de la disgrâce du duc de Choiseul, il capta la bienveillance du duc d'Aiguillon et de l'abbé Terray, recouvra ainsi ce qu'il avait perdu et fut même nommé ministre plénipotentiaire du prince-évêque de Spire. Il fut le poète de Mme du Barry, comme il avait été celui de Mme de Pompadour, se jeta dans le parti Maupeou avec assez peu de discrétion pour offenser l'exilé de Chanteloup, et mérita par son ingratitude d'être mal accueilli du duc d'Orléans, du prince de Conti, des seigneurs de la cour et de ses confrères de l'académie. Il m. au château de Voisenon en 1775, et eut la force de badiner dans ce moment suprême, dont la crainte l'avait forcé, pendant sa vie, à garder quelq. apparence de religion. Outre les compositions dont nous avons parlé, on cite de lui des *poésies* fugitives, remplies de grâces, mais trop négligées, des *anecdotes littéraires*, et quelques *fragmens historiques*, peu intéressans. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées en 1781, 5 vol. in-8. Il y en a quatre de trop, et La Harpe a dit que, dans cette volumineuse édition, l'esprit de Voisenon *ressemble à un papillon écrasé dans un in-folio*.

VOISIN (Joseph de), savant hébraïsant, né à Bordeaux vers 1610, fut pourvu, à l'âge de 20 ans, d'une charge de conseiller au parlement de cette ville, mais donna ensuite sa démission, et embrassa l'état ecclésiastique pour se livrer plus facilement à l'étude. Devenu aumônier du prince de Conti, il fit paraître, en 1660, avec l'approbation des vicaires-généraux du diocèse de Paris, une traduction française du *missel romain*, qui, grâce aux intrigues de Mazarin, désireux de contrecarrer le cardinal de Retz, fut dénoncée par le nonce du pape à l'assemblée du clergé, fut condamnée par les évêques de France, mise à l'*index* à Rome, etc.; mais l'autorité exécutive n'eut aucun égard en France à ces mesures violentes. L'abbé Voisin mourut en 1685. Outre son *Missel romain*, selon le règlement du concile de Trente, latin et français, Paris, 1660, 5 v. in-12, réimp. plusieurs fois, et dont la meilleure édition est de 1752, 8 vol. in-12, nous citerons de lui : *Liber de lege divinâ secundum statum omnium temporum ab Adamo ad Christum, et regnante Christo, ex Hebræorum sensu*, ibid., 1650, in-8; *Liber de jubilæo secundum Hebræorum et christianorum doctrinam*, ibid., 1655, in-8. V. le *Dictionnaire* de Moreri, édition de 1759.

VOISIN (Catherine des HAYES, veuve MONVOISIN, connue seulement sous le nom de La), devineresse, fameuse par sa triste fin, était d'abord accoucheuse à Paris dans le 17e S. Cette profession ne lui fournissant pas les moyens de satisfaire son goût pour la débauche, elle spécula sur la crédulité publique, et exploita les diverses branches de cette féconde industrie avec un succès qui lui permit d'afficher un luxe scandaleux, payé par la sottise de plus d'une personne de la haute société. Pendant ce temps, les révélations de la marquise de Brinvilliers (*v.* ce nom) vinrent répandre dans Paris de sombres inquiétudes, et firent planer sur la Voisin des soupçons bien autrement redoutables. Elle fut accusée de débiter en secret des poisons, et enfermée à la Bastille, en 1679, avec quarante de ses complices, parmi lesquels on cite la Vigoureux et son frère, et un prêtre nommé Etienne Guibourg Cœuvrit, dit Lesage. On établit, l'année suivante, pour les juger tous une chambre ardente à l'Arsenal. « La Voisin, dit Voltaire (*Siècle de Louis XIV*, » ch. 26), la Vigoureux et son frère, le prêtre, qui » s'appelait aussi Vigoureux, furent brûlés avec Le- » sage à la Grève. » Pourtant, s'il faut en croire Gayot de Pitaval (*Causes célèbres*, t. 1, p. 430), la Voisin seule fut brûlée ; mais il nous paraît difficile de croire que Voltaire se soit trompé sur un fait qu'il pouvait si bien constater. Quoi qu'il en soit, la Voisin fit la débauche et blasphéma jusqu'à son dernier moment.

VOISIN (C.), ancien médecin de la vénerie du roi, de l'hospice roy. et du collége de Versailles, m. dans cette ville le 12 janvier 1826, s'était honoré, en 1789, par sa courageuse humanité envers des gardes-du-corps blessés qu'il parvint à arracher des mains de la populace insurgée. C'est surtout comme praticien qu'il s'est fait un nom, et l'on ne connaît de lui que les deux *mémoires*, l'un sur la vaccine, l'autre sur la clavelée, imp. d'abord dans le Recueil de la société centrale d'agriculture et des arts du département de Seine-et-Oise, dont l'auteur était membre. *Voy.* dans le même recueil (26e année) un *Eloge de Voisin*, par M. Bataille.—V. Voysin.

VOITURE (Vincent), bel esprit du 17e S., né à Amiens en 1598, d'un riche marchand de vins, suivant la cour, jouant gros jeu, tenant bonne table, dut à la position de son père l'avantage d'être lancé de bonne heure dans la haute société. Il faut attribuer sans doute en grande partie sa réputation littéraire à ses succès dans le monde, où il sut plaire aux grands et aux belles. Il n'était encore connu que par quatre pièces de vers, deux en latin, deux en français, les seules qui aient été publiées de lui de son vivant, lorsqu'il devint le héros de l'hôtel de Rambouillet. Il compta bientôt parmi ses protect., ou mieux parmi ses amis, le comte d'Avaux, le cardinal de La Valette, le comte de Guiche, le maréchal de Schomberg, Chavigny, le président de Maisons, le jeune duc d'Enghien; et, produit par eux à la cour, il fut placé, avec le titre d'introducteur des ambassad., auprès de Gaston, duc d'Orléans, dont il suivit la mauvaise fortune en Lorraine, à Bruxelles et dans le Languedoc. De cette province il fut envoyé par son maître en Espagne, où, s'il n'obtint pas les secours qu'il allait demander contre le roi de France, il gagna du moins l'estime du duc d'Olivarez. Sous les auspices de ce ministre, il fit un voyage de curiosité dans le midi de l'Espagne et jusque sur les côtes de Barbarie (1633), après quoi il s'embarqua à Lisbonne, et revint par l'Angleterre trouver Gaston à Bruxelles. Ce prince s'étant réconcilié avec le roi en 1635, Voiture se ménagea l'appui du cardinal de Richelieu : aussi fut-il envoyé à Florence, en 1638, pour notifier au grand-duc la naissance du fils de Louis XIII, et plus tard, on le voit accompagner le roi et son ministre dans plusieurs voyages dont les plus grands objets politiques ne lui étaient pas inconnus, à ce qu'il paraît. Après la m. de Louis XIII et de Richelieu, il eut part à la faveur de Mazarin, et au titre de maître-d'hôtel du roi, il joignit bientôt celui d'interprète des ambassadeurs chez la reine : il eut plusieurs pensions, et le comte d'Avaux, devenu contrôleur-général des finances, le nomma son premier commis, avec les appointemens de 20,000 liv. et dispense de toutes fonctions. Dans cette position heureuse, il affectait le rôle d'homme à bonnes fortunes avec quelque succès; mais, quoiqu'il ait eu une fille naturelle, on peut croire que son commerce avec les grandes dames, que charmait son babil spirituel, fut souvent plus innocent qu'il ne voulait le faire supposer. Ce qu'il

y a de certain, et ses *Lettres amoureuses* le prouvent, c'est qu'il n'éprouva jamais de véritable amour. Au reste, sa physionomie ingrate ne paraissait guère faite pour en inspirer; mais personne ne savait mieux que lui prendre ce ton de liberté galante qui régnait à la cour d'Anne d'Autriche. On cite de lui quelques stances adressées à cette reine, qui ne s'offensa pas de leur familiarité hardie, et les garda même long-temps dans son cabinet. Voiture aurait pu parvenir aux plus hauts emplois, s'il n'eût été détourné constamment des affaires par la passion du jeu, l'amour des plaisirs, la paresse et le goût des frivolités, qui l'empêchèrent même, comme littérateur, de donner à son talent une direction élevée. Il dissipa tout son esprit, et il en avait beaucoup, en chétifs à-propos de société, et, après avoir été l'homme à la mode, l'oracle de son temps, il est presque oublié aujourd'hui. Cependant l'oublier entièrement serait une injustice, car peu d'écrivains ont contribué autant que lui à perfectionner notre langue. Il fut admis à l'académie française en 1634, et à sa m., arrivée en 1648, cette compagnie porta son deuil, honneur qui ne fut décerné depuis à aucun académicien. Parmi ses lettres, tant prônées de ses contemporains, tant dédaignées aujourd'hui, il faut remarquer celles qu'il écrivit durant son séjour en Espagne et son voyage en Barbarie, plusieurs de celles qu'il adressa à la marquise de Sablé, au marquis de Pisani, à M. de Chaudebonne, à Costar, et presque toute sa correspondance avec Puylaurens et le cardinal de La Valette. Quant à ses lettres dites *amoureuses*, si elles sont froidement galantes et pleines d'afféterie, elles ont du moins ce mérite qu'elles nous retracent fidèlement l'époque où a vécu leur auteur. Ses vers valent moins que sa prose, quoiqu'on en trouve parfois quelques-uns d'agréables. Au reste, comme plus d'un poète médiocre de ce temps, il aborda la poésie espagnole et italienne avec quelque succès. Ses *OEuvres* furent publiées pour la première fois, en 1649, par son neveu Pinchesne, en 1 vol. in-4, composé de deux parties : il s'en fit, en moins de six mois, deux autres édit., et il y en eut quatre, tant in-4 qu'in-12, de 1650 à 1656, toujours avec des augmentations. Nous citerons encore les éditions de Paris, 1713, 2 volumes in-12, et 1729. Ses *Poésies choisies* se trouvent dans le t. 5 du *Recueil des poètes françois depuis Villon*, Paris, 1692, et dans la *Bibliothèque poétique* de Fort de La Morinière, t. 1, Paris, 1746. On trouve aussi un choix de ses *lettres* et de ses *poésies* dans un petit volume fort substantiel intit. : *OEuvres choisies de Marot, Malherbe, Voiture et Segrais*, avec une *notice* sur chaque auteur, 1 vol. in-12, Paris, 1810. Il existe d'autres recueils choisis que nous ne citons pas. Nous finirons par une observation essentielle, c'est qu'on a faussement reproché à Voiture d'avoir mis trop de temps à polir ses *lettres* si célèbres : cette assertion est démentie et par sa paresse et par sa vie dissipée, et par la rapidité avec laquelle il les faisait succéder l'une à l'autre, chose facile à prouver par leurs dates.

VOLATERRANUS. V. MAFFEI.

VOLCKAMMER (JEAN-GEORGE), méd. et botan., né à Nuremberg en 1616, mort dans la même ville en 1693, est connu par une *Flora noribergensis*, qui eut deux éditions, dont la dernière, fort augmentée, est de 1718, in-4. — VOLCKAMMER (Jean-Christophe), médecin et botaniste de la même ville, a pub. : *Noribergensium Hesperidum*, Nuremberg, 1708-14, deux parties in-folio.

VOLCKMANN (JEAN-JACQUES), littérateur, né à Hambourg en 1732, m. en 1803, dans sa terre de Tschortau, près de Leipsig, avait fait une grande fortune par ses travaux littéraires. Nous citerons de lui : *nouvelles Lettres historiques et critiques sur l'Italie*, Leipsig, 1770, 3 vol. in-8; 1777, 2e édit.

VOLFIUS (JEAN-BAPTISTE), ancien jésuite et évêque constitutionnel de la Côte-d'Or, né en 1734 à Dijon, où il mourut en 1822, après avoir signé à 82 ans une ample rétractation des fautes et des faiblesses qu'il reconnaissait avoir commises pendant le régime de la terreur, s'était démis des fonctions épiscopales lors du concordat de 1806, et avait été nommé à cette époque chanoine de sa ville natale. Il y avait rempli trente ans une chaire d'éloquence lorsque la révolution survint. On le cite comme auteur d'une *rhétorique* à l'usage des colléges et de quelques autres écrits peu répandus.

VOLKELIUS (JEAN), théolog. socinien du 17e S., né à Grimma, en Misnie, publia plusieurs écrits, dont le plus célèbre porte le titre : *de verâ Religione*. D'abord en 5 liv., il fut augmenté par Crellius d'un *traité* sur l'existence et les attributs de Dieu, parut en 6 livres à Racovie en 1630, après la mort de Volkelius, et fut réimp. chez les Blaeu, Amsterdam, 1642, in-4.

VOLKOFF (THÉODORE), célèbre comédien russe, né en 1729 à Kostroma, d'un marchand de cette ville, qui lui fit donner une éducat. soignée, montra dès sa plus tendre jeunesse de grandes dispositions pour l'art dramatique. Cette vocation décidée sembla être le guide de ses études. A 15 ans il savait la géométrie, traduisait le français, l'italien et l'allemand en langue russe, et dessinait avec talent. Au sortir du collége de Moscou, et de retour dans sa famille, qui était établie à Jaroslaff, il s'associa plusieurs jeunes gens de son âge avec lesquels il commença par représenter dans la maison paternelle des drames religieux. Il fit, en 1746, un voyage à St-Pétersbourg, et eut occasion de voir le théâtre ital. de la cour. Dès ce moment il forma le dessein d'en établir un semblable à Jaroslaff, et d'y jouer avec ses camarades la tragédie et la comédie. Architecte, peintre, machiniste, directeur de ce théâtre, il en fut aussi le premier acteur. Bientôt la réputation de cette troupe de jeunes acteurs le fit appeler à la cour (1752) pour y jouer les tragédies de Soumarokof, qui jusque-là n'avaient été représentées que par des amateurs. La scène russe reçut une nouvelle existence par un ukase (30 août 1756) qui créa pour elle à St-Pétersbourg un théâtre public dont Soumarokof fut nommé directeur, et où Volkoff demeura le chef de sa troupe. On y admit en même temps des actrices, chose qui ne s'était pas vue encore en Russie, où jusqu'alors les rôles de femme avaient été remplis par des hommes. En 1759, Volkoff fut chargé de l'organisation d'un nouveau théâtre russe à Moscou. Il ne tarda pas à le voir florissant. C'est dans la même ville, et au milieu des préparatifs qu'on faisait pour fêter le couronnement de Catherine II (1763), que Volkoff mourut, laissant après lui des élèves qui ont continué d'améliorer incessamment la scène russe, dont il fut réellement le créateur. Il a laissé un assez grand nombre de tableaux de sa composition, et la cathédrale de Rezan possède encore une *Cène* peinte par lui.

VOLKYR ou VOLCYRE (NICOLE), seigneur de Serouville, surn. *le Polygraphe du parc d'honneur*, né à Bar-le-Duc vers 1480, reçut à Paris le grade de docteur en théologie; mais on ne dit pas qu'il ait embrassé l'état ecclésiastique. Il fut secrétaire d'Antoine, duc de Lorraine et de Bar, obtint de lui des lettres de noblesse, et l'accompagna, en 1525, dans son expédition contre les luthériens d'Alsace, dont il publia l'histoire sous ce titre : *Histoire et Recueil de la triomphante et glorieuse victoire obtenue contre les séduits et abusés luthériens mécréans du pays d'Aulsays et autres*, Paris, 1526, in-folio gothique. Nous citerons, en outre, de Volkyr : *Epitome abrégé en vers huitains des empereurs, rois et ducs d'Austrasie*, Paris, 1530, in-4. Il mourut au plus tard en 1542.

VOLLENHOVE (JEAN), poète hollandais au 17e S., fut docteur en théologie, et successivement pasteur de l'église réformée de Zwoll et de La Haye. On cite son poème du *Triomphe de la croix*, La Haye, 1750, in-4, et un *Recueil de poésies*, Amsterdam, 1686, in-4. *Voyez* l'*Histoire de la poésie*

hollandaise, de M. de Vries, t. 1, pag. 252 et suiv.

VOLNEY (Constantin-Franç. CHASSEBOEUF, comte de), pair de France, membre de l'académie française, etc., né le 3 février 1757 à Craon (Bretagne), d'un avocat distingué de cette ville, termina ses études avec un brillant succès à Angers, sous le nom de Boisgirais, que lui avait fait prendre son père, et, à peine âgé de 17 ans, vint à Paris, où il se montra d'abord plus empressé de satisfaire son avidité d'instruction que d'embrasser décidément une carrière quelconque. Il suivit néanmoins des cours de médecine pendant trois ans, sans discontinuer les travaux d'érudition vers lesquels un goût irrésistible l'entraînait. Dans cet intervalle, il avait composé, sur la chronologie d'Hérodote, un *mémoire* qu'il adressa à l'acad. française, et dont le prof. Larcher ne dédaigna pas de faire une critique fort sévère. Ce petit ouvrage, en le faisant connaître, lui valut l'amitié du baron d'Holbach et son admission dans le cercle littéraire qui s'assemblait chez Mme Helvétius. Un héritage d'environ 6000 livres, qu'il recueillit vers ce temps lui fournit le moyen d'entreprendre ce voyage en Egypte et en Syrie par lequel il devait commencer son illustration. Il faut voir dans les *notices* plus amples qui ont été consacrées à Volney le détail des ingénieux préparatifs qu'il fit, des épreuves singulières qu'il s'imposa avant de partir pour cette lointaine excursion. Son bagage sur le dos et armé d'un fusil, il se mit en route à pied, et, arrivé à Marseille, s'y embarqua sur un navire appareillé pour l'Orient. Après quelques mois de séjour au Kaire, il va s'enfermer chez les Druses, dans un couvent arabe situé au milieu des montagnes du Liban, et là il supplée au manque de livres élémentaires en imaginant, pour l'étude des langues orientales, une méthode dont plus tard il a tracé les principes. Huit mois lui suffirent pour être en état de converser facilement en arabe. Muni de lettres de recommandation des moines qui l'avaient accueilli, il s'enfonce avec un guide dans le désert, passe quelque temps auprès d'un chef de tribu, dont il reçoit la plus cordiale hospitalité, puis, allant de ville en ville et de tribu en tribu, il parcourt ainsi l'Egypte et la Syrie. De retour en Europe au bout de 3 ans, il y fut accueilli par le vif intérêt qu'excita la publication de son *voyage* (1787). On sait que, sur la présentation d'un exemplaire de cet ouvrage qui lui fut faite par Grimm au nom de l'auteur, l'impératrice Catherine II fit à son tour remettre à Volney une belle médaille d'or, que plus tard celui-ci crut devoir renvoyer à l'autocratice russe. Cette démarche, dont l'auteur des *Ruines* devait bientôt se repentir, donna lieu contre lui à deux pamphlets: l'un publié sous le nom de *Petreskoi*, l'autre sous celui de Grimm (le dernier, extrêmement mordant, a été réimp. en 1823 par les soins d'A.-A. Barbier en forme d'addition à son *Supplément à la Correspondance littéraire de MM. Grimm et Diderot*, sous ce titre : *Lettre de Volney à M. le baron de Grimm, suivie de la rép. de M. le baron de Grimm à M. de Volney*, etc.). Le succès de son *Voyage en Egypte et en Syrie*, celui d'une brochure intitulée : *Considération sur la guerre actuelle des Turks* (1788), et enfin la vogue qu'obtint en Bretagne la feuille politique qu'il y publia sous le titre de *la Sentinelle*, le firent élire député aux états-généraux par le tiers-état de la sénéchaussée d'Anjou, au moment où il devait se rendre en Corse avec le titre de directeur-général du commerce et de l'agriculture. Les principes de Volney étaient ceux de la régénération politique; il agit, parla et écrivit dans ce sens durant la session de l'assemblée constituante, où il se fit remarquer surtout en soulevant le premier (29 oct. 1789) la discussion sur la propriété des biens du clergé; il fut élu secrétaire le 23 nov. Le 29 janvier suivant, il se démit de l'emploi qu'il avait obtenu pour la Corse, et le 18 mars il fit adopter, en forme de décret, ce principe que la nation française n'entreprendrait à l'avenir *aucune guerre tendante à accroître son territoire*. En 1791 parut son ouvr. intit. *les Ruines*, dont il fit hommage à l'assemblée constituante. De grands projets d'amélioration agricole l'amenèrent l'année suivante en Corse, où il acheta le domaine de *la Confina*, près d'Ajaccio, se flattant, non sans raison, d'y acclimater les produits végétaux de l'Amérique. Mais la révolution qu'opéra Paoli, en détachant la Corse de la domination française, renversa les plans de Volney, qui, par la vente à l'encan du domaine qu'il appelait ses *Petites-Indes*, perdit tout le fruit de ses dispendieux essais. On date de cette même époque la connaissance assez intime qu'il fit du jeune Bonaparte, alors simple officier d'artillerie. De retour en France, il voulut, par de nouveaux écrits, y ressaisir quelque peu de l'influence que les anarchistes commençaient à posséder exclusivement. Accusé de *royalisme*, il fut jeté en prison, et ne dut sa délivrance, au bout de dix mois, qu'aux évènemens du 9 thermid. (*v.* Robespierre). Il fut nommé professeur d'histoire à l'école normale au mois de novembre 1794. Mais la suppression de cette école ayant suivi bientôt sa nomination, il s'embarqua pour les Etats-Unis, autant par dégoût de sa situation en France que par l'entraînement de la passion qu'il avait pour les voyages. La réputation que ses ouvrages lui avaient faite ne lui pouvait être un titre de recommandation dans ce pays éminemment religieux. Aussi se vit-il bientôt en butte à de violentes attaques de la part du théologien quaker Joseph Priestley, ainsi qu'à d'injustes soupçons de la part du président J. Adams, qui, comme auteur, lui gardait rancune des critiques un peu vertes qu'il avait faites de sa *Défense des constitutions des Etats-Unis*. Ces motifs lui firent hâter son retour en France, où l'attendait un siége à l'institut. Il seconda de tout son pouvoir la révolut. du 18 brumaire, fut mis, dit-on, sur les rangs pour l'une des places de consul, refusa le portefeuille de l'intérieur, et enfin fut porté au sénat conservateur, dont il ne tarda pas à être nommé vice-président. Volney crut devoir à ses antécédens de manifester quelque opposition à l'érection du trône impérial, et en effet il envoya sa démission de sénateur, qui ne fut point acceptée. On lui assigna, avec la croix de commandant de la Légion-d'Honneur, le titre de comte de l'empire, auquel il lui fallut *s'accoutumer*. Résolu d'abord à se tenir éloigné des affaires, il se retira à la campagne, où il resta quelque temps uniquement occupé de travaux historiques et philologiques. Ce ne fut qu'un peu plus tard qu'il reparut au sénat, mais presque toujours pour déposer silencieusement dans l'urne un bulletin d'opposition. Sa liaison avec Bonaparte n'avait pas survécu à l'existence du consul; elle avait été déjà fort affaiblie par son inflexible opposition, dans le conseil d'état, au concordat et à l'expédition de St-Domingue. Mais on ne voit pas que l'empereur ait montré jamais d'animosité contre le philosophe; et ce fut évidemment sans arrière-pensée que celui-ci signa, en 1814, l'acte de déchéance. L'étude de l'histoire et des langues d'Orient ne cessa pas d'être l'occupation constante de Volney, qui mourut à Paris le 25 avril 1820. Il eut pour successeur à l'académie M. de Pastoret. Il avait légué sa riche bibliothèque à M. Daru, son exécuteur testamentaire, qui la voulut remettre à la veuve de son illustre ami. Un prix de 12,000 fr., qu'il a fondé pour le meilleur mémoire sur l'étude des langues orientales, et spécialement sur la simplification de leurs caractères, demeure à la fois le gage de l'intérêt qu'il attachait à cet objet de ses profondes études et la preuve de cette modestie qu'il conserva au faîte des honneurs. Le système qu'il a lui-même établi pour faciliter l'écriture des langues d'Asie l'avait fait admettre au nombre des membres de l'acad. de Calcuta; on en a fait une heureuse application dans le magnifique ouvr. de la *Description de l'Egypte*, entreprise par ordre du gouvernement. On se dispensera de reproduire la longue nomenclature des écrits de Volney, donnée par

M. A. Mahul au t. 1er de son *Annuaire nécrolog.* Il en a été fait une édit. générale sous le tit. d'*OEuvres compl. de C.-F. Volney,* mises en ordre et précédées de la *vie* de l'aut. (par A. Bossange), Paris, 1821-22, 8 vol. in-8, réimp. en 1825; et l'on a donné en 1827 les *OEuvres choisies*, 6 vol. in-32.

VOLOGÈSE Ier ou PÉLASCH, 23e roi des Parthes, succéda à son père Vonones II, l'an de J.-C. 50 ou 51. Voulant s'assurer l'affection de ses deux frères, il donna à Pacorus la Médie, et à Tiridate l'Arménie; mais, pour maintenir ce dernier dans son royaume, il eut à soutenir des guerres contre les Romains avec des succès variés. Il finit par obtenir pour son frère le titre de roi d'Arménie, à condition que ce prince irait à Rome en recevoir la couronne des mains de Néron, ce qui eut lieu l'an 66. Il montra toujours beaucoup de fierté à l'égard de Néron et de ses successeurs, et ne se brouilla pas toutefois avec eux. Il m. vers l'an 81, après avoir signalé, pendant un règne de 30 ans, sa prudence autant que sa fermeté, non-seulement contre les prétentions des Romains, mais aussi contre les invasions des Dahes, des Saques, des Alains et d'autres peuples barbares. Il eut pour successeur Artaban IV. — VOLOGÈSE II, 27e roi des Parthes, succéda, l'an 121 de J.-C., à son père Khosrou ou Chosroès, sous le règne duquel les guerres civiles avaient ébranlé la puissance des Arsacides. Il tint une conduite toute pacifique, renouvela l'alliance avec les Romains l'an 123, et ni les affronts, ni les injustices ne purent le déterminer à la rompre. Il poussa la modération jusqu'à acheter la retraite des Alains, qui le menaçaient d'une nouvelle invasion. Il mourut l'an 148. — VOLOGÈSE III, fils et successeur du précédent, loin de suivre son exemple, s'empressa de renouveler les prétentions des rois Parthes sur l'Arménie, gouvernée alors par des princes arsacides nommés et protégés par les Romains. Il envahit ce royaume l'an 161, y fit couronner Khosrou à la place de Sobemus, et eut d'abord des avantages assez marqués; mais bientôt les généraux de Marc-Aurèle et de Lucius Verus lui firent éprouver une suite de revers, dont il ne se releva pas. Il fut déposé en 165, suivant Tillemont. Il fut tué vers le même temps, s'il faut en croire Constantin Manassès. Visconti a démontré qu'il régna jusqu'en 190 et 191. — VOLOGÈSE IV, successeur et probablement fils du précédent, se déclara en faveur du gouverneur de Syrie, Pescennius Niger, qui disputait la pourpre à Septime-Sévère, et profita des troubles de l'empire pour envahir la Mésopotamie. Septime-Sévère marcha contre les Parthes l'an 198, et Vologèse, après avoir essuyé de grandes pertes, fut obligé de s'enfuir de Ctésiphon avec quelques cavaliers. Il régna pourtant jusqu'en 207-208. — VOLOGÈSE V, l'un des fils du précéd., disputa le trône à son frère Artaban V, avec lequel il partagea ensuite l'empire l'an 212, dans la crainte d'une invasion des Romains. Il eut pour sa part la Susiane, la Perse, les autres contrées méridionales et les débris des anciennes capitales sur le Tigre. Il soutint une guerre désastreuse contre le Persan Ardeschir Pabekan ou Artaxerce, fondateur de la célèbre dynastie des Sassanides, et perdit la vie dans le Kerman, vers l'an 219 ou 220. *Voy.* l'*Iconographie grecque* de Visconti, t. 3, p. 127 à 134.

VOLPATO (JEAN), grav., né à Bassano en 1733, exerça le métier de brodeur jusqu'à l'âge de 21 ans; mais, ayant quitté l'aiguille pour le burin, il grava, sans autre maître que son génie, plusieurs sujets qui le firent connaître, et lui fournirent les moyens de perfectionner son talent. Rome lui est redevable en grande partie de la brillante école de gravure qu'elle possède aujourd'hui. Il a obtenu presque toujours pour ses estampes la force, la précision, l'effet et l'énergie. Il mourut à Rome en 1802. On a sous son nom un ouvrage intit. : *Principes du dessin, tirés des meilleures statues antiques*, Rome, 1786, in-fol.; atlas, 36 pl. — VOLPATO (Jean-Baptiste), né à Bassano en 1623, fut tout à la fois, si l'on en croit son panégyriste Chiappani, excellent peint., philos., mathém.; mais il faut rabattre beaucoup du premier de ces éloges du moins, malgré le nomb. considérab. de ses composit. Il m. dans sa ville natale en 1706, laissant sur les arts du dessin beaucoup d'écrits, parmi lesquels nous citerons le *Courrier des amateurs en peinture,* Vicence, 1685, in-4.

VOLPI (JEAN-ANTOINE), né à Padoue en 1686, s'était déjà fait connaître par divers essais académiques, lorsqu'il forma, en 1717, de concert avec son frère Gaetano (*v.* l'article suivant), un grand établissement d'imprimerie et de librairie, auquel ils assurèrent une longue prospérité par la réunion de leurs travaux comme éditeurs. Cette maison est devenue célèbre sous le nom de *Libreria Cominiana* ou *Volpi-Cominiana*, du nom de l'habile imprimeur avec lequel les frères Volpi s'associèrent. Jean-Antoine s'occupa principalement des ouvrages de littérature ancienne et moderne. Parmi les auteurs dont il revit le texte, et qu'il accompagna de *notes*, de *préfaces*, de *commentaires*, etc., on cite Catulle, Tibulle, Properce, Lucrèce, Dante, Pétrarque, Politien. On a un recueil de ses vers latins sous ce titre : *J.-Ant. Vulpii carminum Libri tres*, Padoue, 1725, in-4. Après avoir rempli long-temps à l'université de Padoue les chaires de philosophie et d'éloquence latine, il obtint le titre d'émérite, et mourut en 1786. Fabroni lui a consacré un article dans ses recueils biographiques. — VOLPI (Gaetano), frère du précédent, né à Padoue en 1689, se voua de bonne heure à l'état ecclésiast. : aussi se chargea-t-il, dans l'établissement qu'il avait formé en commun avec son frère, de diriger les éditions d'ouvrages moraux et théologiques. Il a fait preuve de connaissances en bibliographie dans un catalogue de cet établissement sous ce titre : *la Libreria de' Volpi e la Stamperia Cominiana illustrate con utili e curiose annotazioni*, 1756, in-8, très-rare. — VOLPI (Jean-Baptiste), le plus jeune frère des précédens, mort en 1757, enseigna l'anatomie à Padoue et obtint l'estime du célèbre Morgagni.

VOLPINI ou VOLPINUS (JEAN-BAPTISTE), médecin d'Asti, dans le Montferrat, y pratiqua son art avec une assez grande réputation, et y mourut vers 1714, âgé de plus de 70 ans. Il fut un partisan exalté de la doctrine chymiatrique, mise en vogue par Sylvius et van Helmont. On trouve le résumé de ses opinions médicales dans son ouv. intit. : *Spasmologia sive clinica contracta*, etc., Asti, 1710, in-4. — VOLPINI (Jos.), médecin et frère du précéd., a pub. le recueil de ses opusc. sous ce titre : *Opere medico-pratiche e filosofiche*, Parme, 1726, in-4.

VOLTA (ALEXANDRE), physicien célèbre par d'importantes découvertes, né à Côme en 1745, d'une famille noble, fut d'abord régent, puis professeur de physique aux écoles de sa patrie, et passa de là à l'université de Pavie, où pendant 30 années il ne cessa de concourir à l'avancement de la science par des expériences aussi ingénieuses que fécondes en grands résultats. D'abord connu par d'heureux essais de poésie sur des sujets scientifiques, il avait révélé dès 1769, dans une dissertation *de Vi attractivâ igais electrici*, la passion des découvertes chimiques, qui, par une chaîne d'expériences non interrompue, le conduisit, en 1775, à la construction de *l'électrophore perpétuel.* En 1782 il imagina l'appareil beaucoup plus important du *condensateur*, qui rend sensible les moindres parties du fluide électrique. Mais ce qui n'a pas manqué d'affaiblir aux yeux des savans le mérite de ces deux découvertes, c'est que leur auteur, peu jaloux d'y chercher la précision mathématique, ne voulut jamais les rattacher à une théorie absolue. Il arriva aussi que Volta nia la rigoureuse exactitude de la méthode de Coulomb pour mesurer les fluides électriques, méthode qui a prévalu, sans diminuer toutefois l'importance du *Condensateur électrique.* Volta avait observé l'*inflammabilité de l'air se dégageant des marais;* les *lettres* qu'il publia à ce sujet en

1776 et 1777 furent traduites en français ot en allemand. On reproche à ces sav. recherches météor. la même absence de rigueur mathématique. Sans nous arrêter à ses autres inventions, le *pistolet* et la *lampe* à air inflammable (1777), l'*endiomètre*, servant à déterminer l'exacte proportion des deux gaz (l'oxigène et l'azote) dont se compose l'air atmosphérique, etc., nous nous hâterons d'arriver à son admirable inventiou de la *pile* (colonne électrique ou appareil électromoteur), source d'autant de découvertes en physique et en chimie, que l'ont été le télescope pour l'astronomie, le microscope pour l'histoire naturelle. « C'est là, dit un des biographes de Volta, son vrai, son grand tit. à l'immortalité.» L'auteur a décrit lui-même cette étonnante découverte et l'appareil qui la constate, dans une lettre au docteur Banks, président de la société royale de Lond. (1800). Ce fut en cherchant les causes réelles du principe d'excitation électrique, mal expliqué par Galvani, que Volta découvrit avec uue merveilleuse perspicacité que ce principe résidait dans les métaux hétérogènes mis en contact, ainsi que dans une infinité de corps composés. De premières communications faites à la société royale de Londres, avaient valu à Volta, en 1794, la médaille d'or de Copley. Ce ne fut qu'en 1801, après la conquête de l'Italie par Bonaparte, que les savans franç. eurent connaissance des découvertes du profess. de Pavie. Appelé alors à Paris par le vainqueur, il y reçut la médaille en or de l'institut. Dans la suite, le nouveau maître de la France et de l'Italie ne mauqua aucune occasion d'honorer Volta; entre autres distinctions il lui donna les titres de comte et de sénateur du royaume d'Italie, et l'inscrivit le prem. sur la liste des membres de l'institut des sciences et des lettres qui y fut formé. Après les évènem. de 1814, Volta conserva les honneurs que lui avaient si bien mérités ses grandes découvertes; il mourut le 6 mars 1826, jour même où le grand géomètre La Place cessait de vivre. Depuis 1802 l'institut de France comptait Volta au nombre de ses associés étrangers; il avait obtenu sa retraite en 1804, sous la condition qu'il donnerait annuellement quelques leçons. Il avait assez fait pour sa gloire, et depuis il n'y ajouta rien. On trouve de piquans détails sur Volta dans *le Globe* du 12 juin 1827, tom. 5, n° 30. Le chevalier V. Antinori a publié la *Collezione dell' opere del Cav. Aless. Volta*, Florence, 1816, 5 vol. in-8. Ce recueil est loin de contenir tout ce qu'a écrit Volta, dont on connaît quelques *opuscules* inédits et une foule d'*articles* de physique et de chimie épars dans les recueils scientifiques ou encore MSs. *Voyez* son *éloge* par le professeur Catenazzi.

VOLTAIRE (FRANÇOIS-MARIE AROUET, dit de), naquit à Chatenay, près Sceaux, le 20 févr. 1694. Son extrême faiblesse détermina ses parens à différer de quelques mois son baptême, qui n'eut lieu que le 22 novembre de la même année à la paroisse de St-André-des-Arcs, à Paris. De là l'erreur de plusieurs biographes qui l'ont fait naître à cette dernière date et dans cette ville. Sa mère, Marguerite d'Aumart, appartenait à une famille noble du Poitou; son père, M. Arouet, posséda successivement la charge de notaire au Châtelet et celle de trésorier de la chambre des comptes de Paris. Ils donnèrent à leur fils le nom de *Voltaire* d'un petit domaine dépendant du patrimoine maternel, suivant en cela l'usage alors généralement établi dans la bourgeoisie riche de ne laisser qu'à l'aîné le nom de la famille. Voltaire reçut une éducation soignée. Placé au collége des jésuites, il sut profiter de l'érudition de ses maîtres; il demeura peu accessible à l'esprit de leur ordre. Il eut pour prof. de rhét. le P. Porée, qui, sans entrevoir dès-lors tout l'aveuir de son élève, devina bien qu'il deviendrait un homme célèbre, et le père Lejay, qui, effrayé de la hardiesse et de l'indépendance de ses idées, lui prédit qu'*il serait en France le coryphée du déisme*. Une circonstance particulière contribua beaucoup à justifier cette prédiction. Voltaire avait pour parrain l'abbé de Châteauneuf, un de ces ecclés. comme il y eu avait beaucoup alors, qui, engagés dans les ordres par les vues intéressées de leurs familles ou sans trop de réflexion, préféraient ensuite aux dignités de l'église une vie indépendante. L'abbé de Châteauneuf était lié avec Ninon, dont il eut les dern. faveurs, selon ceux de leurs contempor. qui se refusent à croire que l'abbé Gedoyn rechercha encore après lui les bonnes grâces de cette beauté octogénaire. Elle avait entendu parler à l'abbé de Châteauneuf de son filleul, qui comptait à peine 11 ans, et venait de faire des vers que son âge rendait remarquables; elle le pria de lui amener ce poète en herbe qui *désolait déjà par de petites épigrammes son janséniste de frère, et récitait avec complaisance* LA MOÏSADE *de Rousseau*. Ninon, qui m. vers cette époq., légua à l'élève de son ami deux mille francs pour acheter des livres; mais le jeune Voltaire hérita surtout de la liberté de penser qui régnait dans le salon de Ninon comme dans la société du duc de Sulli, du marq. de La Fare, de l'abbé de Chaulieu, auxquels se réunissaient souvent et le prince de Conti et le gr.-prieur de Vendôme, et que fréquentaient également l'abbé de Châteauneuf et son élève. Autant il y avait dans ces cercles de mépris pour les préjugés, autant il y avait d'hypocrisie à la cour de Louis XIV déclinant. Peut-être bien l'intolérance de celle-ci poussait-elle les autres à quelque exagération contraire; quoi qu'il en fût, entre ces deux partis le choix ne pouvait être ni difficile ni même un instant douteux pour Voltaire. Ses premiers essais poétiques, une tragédie d'*Amulius et Numitor*, qu'il avait faite à 12 ans, avaient déjà causé de l'effroi à son père, qui voulait que son fils fût magistrat et non poète. Sa fréquentation des esprits-forts acheva de désespérer M. Arouet, qui, pour l'arracher à un tel monde, l'envoya en qualité de page auprès du marquis de Châteauneuf, son ami, ambassadeur de France en Hollande. L'exil fut de peu de durée. Il y avait à La Haye une dame Dunoyer et ses deux filles. Le page-diplomate devint amoureux de l'une d'elles, et en fut payé de retour; la mère, spéculant sur le bruit et le déshonneur de sa fille, cria bien haut, se plaignit à l'ambassadeur, fit même imprimer les lettres du séducteur, qui fut tancé par son protecteur et rappelé par son père. S'il se ressouvint toujours avec intérêt de Mlle Dunoyer, depuis Mme de Winterweld, qui valait beaucoup mieux que sa mère, les vers lui eurent du moins bientôt fait oublier son amour. C'était un mauvais moyen de regagner les bonnes grâces de M. Arouet, qui l'avait exclu de chez lui; en vain voulut-il passer en Amérique, force lui fut d'entrer chez un procureur. Mais avec son caractère ce sacrifice ne pouvait être bien durable; il obtint de son père de suivre à St-Ange un ami de la famille, M. de Caumartin, dont le père, passionné pour Henri IV et pour Sully, et chronique vivante du règne de Louis-le-Grand, apprit à bien connaître les objets de ses affections et le continuel aliment de ses souvenirs à celui qui devait être l'auteur de *la Henriade* et du *Siècle de Louis XIV*. Ce roi était mort, et aux panégyriq. qui importunent les princes de leur vivant, avaient succédé les satires que leur trépas fait éclore. Une d'elle, qui finissait par ce vers,

J'ai vu ces maux et je n'ai pas vingt ans,

fut attribuée à Voltaire, qui en avait plus de vingt-deux. Il fut mis à la Bastille. La pièce était d'un abbé Régnier. Quelques mois après le duc d'Orléans, instruit de son innocence, le fit mettre en liberté, et lui accorda une gratification. « Monseigneur, lui dit » Voltaire, je remercie votre altesse royale de vou» loir bien continuer à se charger de ma nourriture, » mais je la prie de ne plus se charger de mon lo» gement. » En 1718, il obtint enfin qu'on représentât sa tragédie d'*Œdipe*, qu'il avait terminée en prison et dont la réception avait souffert plus d'une difficulté. Il ne s'était jusque-là fait connaître que

par quelques morceaux de poésie de fort peu d'importance. A cet éclatant début, Lamotte, dans l'approbation qu'il donna à cette pièce comme censeur, n'hésita pas à déclarer que cette tragédie promettait enfin un successeur à Corneille et à Racine. Ce beau succès le fit rechercher de tous côtés. Le duc de Villars se l'attacha, et le jeune auteur conçut pour la duchesse une passion qui ne fut pas heureuse, et qui, malgré cela, ou peut-être par cela même, fut la plus sérieuse qu'il ait éprouvée de sa vie. Libre de cet amour, il travailla à *la Henriade*, qu'il avait précédemment ébauchée, et fit *Artémire*. Une actrice, son élève et sa maîtresse, Mlle de Corsembleu, remplit le principal rôle de cette tragédie, qui, moins fortunée que sa devancière, fut fort mal reçue du parterre (1720). Toutefois sa représentation fut l'occasion d'un permis de retour pour l'auteur, éloigné de Paris par ordre du régent, auprès duquel on l'avait desservi. Il retourna vers ce temps en Hollande, et s'arrêta à Bruxelles pour y voir J.-B. Rousseau, que son talent et ses malheurs lui avaient donné le désir d'entretenir; mais ils sympathisèrent peu et se quittèrent dans des dispositions qui devaient faire pressentir leurs querelles postérieures. En 1724, Voltaire donna *Marianne*. C'était, avec des noms nouveaux et une intrigue plus simple, le même sujet qu'*Artémire*. Ces deux pièces n'eurent que ce point de ressemblance, car l'une était morte dès son premier jour, l'autre obtint quarante représentations consécutives. Vers la même époque (à la fin de 1723) on imprima sur une copie dérobée son poème de *la Henriade* sous le titre de *la Ligue*. Les lacunes qui existaient dans cette édition frauduleuse étaient le moindre des défauts qui la déparaient, car l'abbé Desfontaines, auteur de ce bas larcin, y avait intercallé des vers de sa façon. Toute mauvaise qu'elle était, cette édition, bientôt reproduite, augmenta de beaucoup la foule des admirat. et des envieux de Voltaire. On refusa d'accorder le privilége. Malgré le grand nombre d'ennemis que ce poème lui avait également faits parmi les courtisans, Voltaire, auquel ses premiers rapports avaient donné du goût pour la société des grands, continuait à fréquenter leurs salons. Un jour, il avait répondu, chez le duc de Sully, par des paroles piquantes au mépris que lui avait voulu faire essuyer le chevalier de Rohan; celui-ci, homme sans principes et sans honneur, s'en vengea lâchement en le faisant brutalement insulter par ses gens. Le duc de Sully, chez qui Voltaire avait dîné, et à la porte duquel ce guet-apens avait eu lieu, n'en témoigna aucun ressentim.; les lois restèrent muettes; le parlement garda le silence. Voltaire poursuivit avec acharnement les occasions de joindre son lâche agresseur et de le forcer à se battre : une lettre de cachet et, après six mois de détention, l'exil vinrent lui en ôter les moyens. En vain rentra-t-il secrètement en France, toujours dans son but de vengeance : il fut forcé de repasser en Angleterre sans l'avoir satisfaite. Là, il chercha à oublier ses chagrins dans l'étude de Newton et les grandes et belles vérités qu'elle lui révéla lui firent concevoir le dessein d'éclairer son pays. Il jura d'y consacrer sa vie. Les *Lettres sur les Anglais*, pub. d'abord à Londres dans la langue du pays (1728); *Brutus* et *la Mort de César*, mis seulement au jour quelques années plus tard, furent les premiers fruits de ce séjour sur une terre de liberté. Il y rassembla aussi les matériaux nécessaires pour l'*Histoire de Charles XII*. Après être resté trois ans éloigné de la France, Voltaire, dont le ressentiment s'était amorti à mesure que le désir de revoir son pays s'était accru, céda aux sollicitations de ses amis, et revint à Paris. Avec la disposition de son esprit, il n'y pouvait demeurer long-temps sans s'y compromettre auprès d'un pouvoir ombrageux. Une *élégie* sur la mort de Mlle Le Couvreur (1730), aux restes de laquelle la sépulture chrét. avait été refusée, lui donna lieu, de nouveau, de craindre pour sa liberté. Il fit répandre le bruit de son départ pour l'Angleterre, et alla se réfugier à Rouen. Il y fit imprimer clandestinement son *Histoire de Charles XII* et ses *Lettres sur les Anglais*. Avant cette double publication, *Brutus* fut joué sur la scène française, et la vigueur avec laquelle les droits d'un peuple opprimé étaient exposés dans cette tragédie contribua sans doute à indisposer encore les gouvernans contre l'apparition des *Lettres* (1731). Toutefois cette édition ne fut pas poursuivie, et ce ne fut que trois ans plus tard qu'une réimpression fut saisie, l'auteur recherché, et le livre brûlé par la main du bourreau. L'*Epître à Uranie*, aujourd'hui connue sous le nom de *le Pour et le Contre* (1732), attira encore à Voltaire des démêlés avec l'autorité. Il fut obligé, pour se soustraire à une persécution nouvelle, d'attribuer cet ouvr. à l'abbé de Chaulieu, mort depuis plusieurs années, et dont la réputation comme poète ne pouvait que gagner à cette supposition d'auteur. *Eriphyle* et *Zaïre* eurent dans la même année (1732) un destin bien contraire; l'auteur composa la seconde en 18 jours, pour prendre sa revanche de l'échec de la première. Le succès passa ses espérances. Le sujet de *Samson* ne put, à cause de son origine sacrée, obtenir de paraître sur la scène de l'Opéra; mais Voltaire en fut dédommagé par l'empressement avec lequel on rechercha son *Temple du Goût* (1733). Toutefois comme les arrêts qu'il y prononçait cassaient beaucoup de jugemens rendus jusqu'à lui, il vit une foule de sots beaux-esprits s'ameuter et appeler sur sa tête des rigueurs qu'ils croyaient indispensables pour réparer l'outrage fait à leur ridicule tribunal. *Adélaïde du Guesclin* (1734) s'en ressentit. Un plaisant du parterre fit tomber cette tragédie, qu'on accueillit plus tard (1752) favorablement sous un autre tit. (*Amélie, ou le duc de Foix*), et avec quelques changemens, mais qui, 13 ans encore après (1765) réunit et enleva tous les suffrages quand on lui eut rendu et sa première forme et ce premier nom, sous lequel elle avait été outrageusement sifflée. La publication des trois premiers *Discours sur l'homme* (1734), celle de *la Mort de César* (1735), dont on n'avait pas voulu autoriser la représentation, l'indiscrétion de quelques amis qui allaient récitant dans les salons des fragmens de son poème projeté de *la Pucelle*, tout enfin concourait à rendre la position de Voltaire dangereuse. Elle eut du moins le bon effet de le mettre à même de comprendre qu'il devait à tout prix se rendre complètement indépendant. Il avait hérité de son père et de son frère une fortune honnête. Une édition de *la Henriade* faite à Londres l'avait accrue, d'heureuses spéculations venaient de l'achever. N'ayant donc plus besoin ni de cultiver des protecteurs, ni de négocier avec des libraires, il renonça au séjour de la capitale. Il avait même formé le projet de renoncer à la France, mais une dame à laquelle il s'était attaché depuis quelque temps, la marquise du Châtelet, le détermina à se retirer avec elle dans la terre de Cirey, située sur les confins de la Champagne et de la Lorraine, où ils étaient déjà venus ensemble durant plusieurs mois sceller quelque raccommodement, ou chercher la solution de quelque problème mathématique. Assemblage singulier de passion pour l'étude et de fureur pour le plaisir, Emilie avait assez approfondi la métaphysiq. et la géométrie pour analyser Leibnitz et pour traduire Newton. Voltaire prit d'elle le goût des sciences, et peu de temps s'était écoulé encore depuis qu'il avait quitté les cercles frivoles de Paris, que déjà il avait composé les *Elémens de la philosophie de Newton* (1735), qui toutefois n'obtinrent qu'en 1738 l'autorisation nécessaire pour paraître, et qu'il refondit en 1741. Pour en finir avec le goût passager de Voltaire pour les sciences, nous dirons que Mme du Châtelet et lui concoururent à l'académie des sciences avec Euler, et que s'ils furent vaincus ce ne fut pas du moins sans gloire : leurs mémoires obtinrent une mention honorable. Une autre fois (1741), Voltaire traita la question de

la mesure des forces dans le sens de Descartes et de Newton contre l'opinion de Leibnitz et de Mme du Châtelet elle-même. Son mémoire fut encore approuvé par l'académie. Mais cette infidélité aux lettres ne fut pas de plus longue durée ; Voltaire, cédant à son goût naturel et aux sollicitations de ses amis, ne consacra pas plus de temps à une étude stérile pour sa gloire. C'est encore à Circy qu'il fit *Alzire*, *l'Enfant prodigue* (1736), *Zulime* (1740), *Mahomet* (1741), *Mérope* (1743), qu'il écrivit *le Mondain* (1736), qu'il composa les trois derniers *Discours sur l'homme* (1737), qu'il prépara son *Siècle de Louis XIV* et son *Essai sur les mœurs ;* enfin qu'il acheva son poème de la *Pucelle,* ouvr. généralement condamné par le patriotisme et par la décence, dévergondage d'un grand poète, mais dont un talent même de beaucoup supérieur à celui qu'y a déployé Voltaire ne ferait pas pardonner l'odieuse licence. C'est à Cirey qu'il reçut les avances de Frédéric, qui n'était encore qu'héritier présomptif de la couronne de Prusse (1736) ; c'est là aussi qu'il se vit exposé aux attaques de Desfontaines, qui lui devait la liberté et peut-être la vie. Desfontaines, que par ses démarches il avait fait sortir d'un cachot où ses vices honteux l'avaient conduit, Desfontaines, auquel il avait procuré une retraite, après de prem. invectives, que Voltaire eut le tort de ne pas laisser sans réponse, composa un libelle contre son bienfait. (1738). *La Voltairomanie* trouva l'aut. de *la Henriade* beaucoup trop sensible à cette nouv. attaque. Il fit de Cirey d'assez fréquentes excursions. Ses affaires le ramenèrent plus d'une fois à Paris ; plus d'une fois la hardiesse de ses ouvrages et l'acharnement de ses ennemis lui firent prendre le parti de voyager hors du royaume. A son avènement au trône, Frédéric II, dont les sentimens pour Voltaire n'avaient point été changés par sa position nouvelle, le détermina à le venir trouver (1740). La guerre de la Silésie les sépara. Voltaire revint à Lille, où il fit jouer son *Mahomet* (1741), pour obtenir plus facilement ensuite de se faire représenter à Paris. Crébillon avait refusé l'autorisation, le cardinal de Fleury l'accorda (1742); mais des clameurs vinrent forcer l'auteur de retirer cette tragédie, qui trois ans plus tard fut dédiée par lui au pape Benoît XIV, et obtint le suffrage de ce pontife adroit. Ce même cardinal de Fleury étant m. (1743), Voltaire, qui avait déjà une fois tenté vainement d'entrer à l'académie, fit jouer *Mérope* pour faire valoir de nouveaux droits au fauteuil, que le décès du ministre laissait vacant. La pièce réussit au point que les spectateurs voulurent qu'il se montrât, ovation qui n'avait jamais été décernée jusque-là : on en vint même à exiger que l'auteur, amené dans une loge entre la maréchale de Villars et sa belle-fille, fût embrassé par celle-ci; mais ses autres démarches furent loin d'avoir le même succès. Malgré la protection de la maîtresse du roi, Mme de Châteauroux, les intrigues combinées de Boyer, évêque de Mirepoix, et du comte de Maurepas le firent écarter. Peu après cepend. on enrôla comme diplomate celui qu'on n'avait pas jugé digne d'être des Quarante. L'Autriche et l'Anglet. menaçaient la France; l'alliance du roi de Prusse devenait précieuse. On pensa que nul autre plus que Voltaire n'était propre à déterminer ce prince en notre faveur. Mais pour que le motif de ce voyage ne fût pas soupçonné, on convint que les persécutions dont il était l'objet lui serviraient de prétexte. Voltaire y gagna la liberté de se moquer à son aise, et de tous côtés, du pauvre Boyer, qui alla se plaindre au roi de ce que Voltaire le faisait *passer pour un sot* dans les cours étrangères, à quoi le roi, dit-on, répondit que *c'était une chose convenue :* c'est ainsi du moins que Voltaire lui-même rapporte cette anecdote, qui n'est fondée sur aucune autre autorité. Le négociat. réussit, et revint, mais pour assister à la disgrâce du ministre qui l'avait expédié, et dont il avait droit d'attendre une récompense. Une très-faible comédie-ballet, *la Princesse de Navarre* (1745), un poème sur *la Bataille de Fontenoy,* dans lequel se retrouvait tout son talent, un autre opéra, *le Temple de la Gloire,* étaient, depuis le refus qu'il avait éprouvé à l'académie, les seuls fruits de sa veine ; et ces fruits, il faut l'avouer, ne pouvaient rien ajouter à ses titres antérieurs ; cependant les portes du sénat littéraire s'ouvrirent pour lui (1746). Mais de grands changemens étaient survenus dans la direction des affaires. La marquise de Pompadour était devenue maîtresse du roi; elle servit chaudement, au milieu de sa brillante fortune, Voltaire, qu'elle avait connu avant sa scandaleuse élévation. C'est elle qui avait fait demander au poète, pour les fêtes de la cour, et *la Princesse de Navarre* et *le Temple de la Gloire ;* elle l'en fit récompenser par le brevet d'historiographe de France et de gentilhomme de la chambre du roi. Peu disposé à faire les sacrifices que ces faveurs imposaient en retour, Voltaire perdit bientôt son crédit ; il ne lui resta que le regret d'être descendu jusqu'à vouloir tirer vengeance d'un des plus zélés distributeurs des libelles qu'on faisait pleuvoir sur lui : l'ordre d'arrestation qu'il avait obtenu contre Travenol fut exécuté sur le père de ce musicien; de là un procès en réparation qu'il perdit, à la grande joie de ceux que ses mépris n'eussent pas manqué de confondre. Il avait livré à ses ennemis le secret de son faible : ils réussirent à le dépiter tout-à-fait en prônant outre mesure le vieux Crébillon, dont le génie était éteint, et que l'on combla de distinctions avec l'intention évidente d'humilier Voltaire ; celui-ci s'éloigna alors de Versailles ; et, pour se venger des injustes préférences qu'il y avait essuyées, se borna à en appeler au bon goût de la cour de Sceaux, où furent représentées les tragédies de *Sémiramis*, d'*Oreste*, de *Rome sauvée*, sujets qu'il traitait après Crébillon. La duchesse du Maine l'avait elle-même pressé de composer la dernière pour venger Cicéron *du langage barbare* que lui faisait tenir l'auteur de *Catilina.* Dans le moment où la cabale dite des *gens de cour* s'évertuait à siffler *Sémiramis* (1748), Voltaire était reçu avec toutes sortes de caresses par le roi Stanislas à Lunéville. Il y composa sa *Nanine*, dont la représentation ne précéda que de peu de temps la mort de Mme du Châtelet (1749). Les dern. circonstances de la vie de cette femme infidèle ne pouvaient empêcher que sa perte ne fût extrêmem. douloureuse pour Voltaire, qui revint à Paris chercher dans le travail quelques adoucissemens à ses chagrins. *Oreste* ne tarda pas à paraître ; son succès, difficilement obtenu, fut très-brillant : cette pièce commença la célébrité de Le Kain, que Voltaire put regarder aussi comme son ouvrage. Vers la même époque, un trait lancé sans intention maligne par Frédéric, et qui blessa l'orgueil de Voltaire, détermina celui-ci à partir pour Berlin, où l'appelaient depuis quelque temps les sollicitations du monarque (1750). Installé à Potsdam, comblé de distinctions et d'honneurs, le poète philosophe crut d'abord habiter un autre palais d'*Alcine.* Il fut bientôt désabusé sur la fastueuse reconnaissance du royal ami, dont il acceptait pour tâche de revoir et corriger les ouv. L'envie, envenimant d'imprudentes confidences, sema les méfiances et le mécontentement entre les deux grands hommes. Déjà Voltaire ne songeait qu'aux moyens de briser ses liens, quand il eut à soutenir contre un juif, flétri depuis comme faussaire, un procès durant lequel, sous prétexte de laisser toute liberté à la justice, le roi le tint éloigné de la cour. Une réconciliation apparente suivit immédiatement la conclusion de cette misérable affaire. Les envieux de Voltaire, au premier rang desquels était Maupertuis, n'avaient plus gardé de mesure envers lui tandis qu'ils le croyaient privé à jamais des bonnes grâces de Frédéric : ils recoururent à de nouvelles menées, dont le succès leur était garanti par la disposition d'esprit de Voltaire. Sous l'influence de ses ressentimens contre le président de l'académie de Berlin, qui avait ameuté contre

lui le jeune et présomptueux La Beaumelle, il écrivit sa *Diatribe d'Akakia*. Le roi, après s'être égayé de ce pamphlet, en exigea le sacrifice et ne l'obtint pas. Une première édition avait été brûlée au feu de sa cheminée lorsque, les presses de Hollande ayant reproduit l'opuscule, il le fit brûler par le bourreau de Berlin. Cette outrageuse sentence, si peu faite pour laver Maupertuis du ridicule dont il était couvert, excita au plus haut point l'indignation de Voltaire, que jusque-là tant d'agitations n'avaient pas empêché de mettre la dernière main au *Siècle de Louis XIV* (1752). Il renvoya à Fréd. la clé de chambellan et la croix de mérite, dont il l'avait décoré, et n'aspira plus qu'à s'éloigner de Berlin. Il en partit enfin après un nouveau semblant de réconciliation et sous la promesse d'y revenir après avoir pris les eaux de Plombières (1753). Il se rendit d'abord à Leipsig, où il reçut de Maupertuis un cartel ridicule, puis passa quelque temps à Gotha, où il écrivit, pour complaire à la duchesse, ses imparfaites *Annales de l'Empire*. Son passage à Francfort fut marqué par les traitem. vexatoires que lui fit endurer Freitag, résident du roi de Prusse en cette ville : cet employé, non content d'avoir rempli avec une insigne dureté l'ordre qu'il avait reçu de se faire rendre un vol. de *poésies* donné en présent par son maître, abreuva encore de longues et indignes avanies le philosophe, ses secrétaires et sa nièce même, qui l'était venue joindre. Fêté à Mayence, puis à Strasbourg, il arriva enfin à Colmar, où il pensait établir provisoirement sa demeure (1754). En vain y fit-il constater juridiquement l'odieuse falsification de son *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, qu'un libraire de Hollande venait de publier avec des altérations qui rendaient le livre injurieux pour les rois et pour les prêtres ; il n'écarta pas mieux les méfiances dont il était l'objet en faisant publiquement ses pâques ; et autant pour se soustraire aux espions dont les jésuites l'avaient entouré, que pour se livrer à des recherches savantes, il alla passer trois semaines à l'abbaye de Senones. Quittant de nouveau Colmar pour se rendre aux eaux d'Aix, il s'arrêta quelque temps à Lyon, où l'enthousiasme qu'excita sa présence le dédommagea amplem. des mesquines démarches que faisait le card. archevêque de Tencin auprès de la cour afin d'obtenir l'autorisation de lui faire quitter cette ville. Même accueil, mêlé d'actes hostiles de la part des ministres du St Evangile, l'attendait à Genève, où il séjourna un an après avoir habité alternativement Monrion et les Délices (1755-58). Il finit par se fixer à Ferney (pays de Gex), et c'est là qu'il passa ses 20 dernières années. A la place du misérable hameau qu'il y trouvait, s'éleva bientôt par ses soins une jolie petite ville peuplée d'ouvriers habiles, de commerçans industrieux. Un théâtre qu'il y établit, et où il jouait parfois lui-même, des bals brillans auxquels ses courtes apparitions donnaient plus d'attrait encore, enfin des divertissemens de tous genres firent de ce lieu le point de réunion de ce que le pays de Genève et les environs comptaient de plus distingué. L'affluence des étrangers, savans, beaux-esprits, prélats, grands seigneurs et princes même, répandit à Ferney l'abondance et la prospérité. Il en avait relevé la petite église totalem. délabrée, l'avait reconstruite de ses deniers sur un plan plus étendu et dans un meill. goût. Ce fut cette circonstance et le zèle qu'il avait mis à terminer les procès intentés à ses vassaux par le fisc ou le clergé, qui lui suscitèrent les importunités les plus vives qui aient altéré la paix de sa laborieuse solitude. Sous le prétexte de la violation des formalités et d'un empiètement sur les prérogatives curiales, il fut dénoncé par l'év. diocés. aux tribunaux, au gouvern. et au clergé. Il recourut vainement aux moyens qui lui semblaient devoir confondre l'acharnement de ses accusateurs (1768-69) ; il ne réussit qu'à l'accroître, et ce triste résultat l'entraîna lui-même de nouveau dans d'impardonnables inconséquences que nous n'essayerons pas de pallier. Un autre sujet de troubles pour lui fut l'impression de la *Pucelle*, où étaient interpolés des traits sanglans contre Louis XV, sa maîtresse en titre, et plusieurs grands seigneurs avec lesquels Voltaire entretenait un commerce amical. On a été trop loin lorsqu'on a avancé comme un fait avéré qu'il était effectivement l'auteur de ces diatribes encore qu'il les ait désavouées très-vivement comme des falsifications non moins évidentes qu'odieuses. Tel qu'il le reconnut pour son ouvrage dans l'édition qu'il en donna en 1762, ce poème, comme nous l'avons dit plus haut, est loin d'être exempt de gravelures et de blâmables inconvenances. Exaspéré de plus en plus par les fureurs de ses adversaires, il oublia parfois lui-même la modérat. que lui devait donner l'assurance de la supériorité de ses forces. Aussi nous expliquons-nous mieux, sans les approuver, ses sorties virulentes, ses invectives contre J.-J. Rousseau, dont la rudesse les avait peut-être provoquées, que les représailles dont il usa envers Fréron, La Beaumelle et tant d'autres. Tandis que cette guerre de libelles absorbait une partie de ses instans, il partageait l'autre entre des actions utiles et des travaux plus dignes aussi de sa gloire. Les soins qu'il prit de l'arrière-cousine de Corneille, élevée sous ses yeux, et dotée avec le produit des *comment.* qu'il composa sur les chefs-d'œuvre du grand tragiq.; ses éloquens plaidoyers pour les Calas, pour la famille Sirven, ses factums en faveur de l'infortuné général Lally, etc., etc., sont autant de témoignages de son zèle infatigable à soutenir toutes les causes où il croyait voir intéressées la justice et la vérité. Quand aux productions littéraires de Voltaire durant ce même période, leur nombre est fort considérable ; on retrouve encore dans plusieurs de ses dernières tragédies, notamment dans *Tancrède* (1760) et dans quelques scènes d'*Olympie*, toute la vigueur et tout le brillant de son génie; mais c'est surtout dans ses Romans, ses Contes en vers, ses Epîtres et mille badinages de sa plume, qu'on est agréablement surpris de trouver une fraîcheur et une grâce que semble exclure l'âge auquel il les écrivit. Ce n'est pas qu'il ait conservé un égal talent jusqu'à la fin ; plusieurs de ses dernières productions sont au contraire fort au-dessous de lui : dans ce nombre il faut ranger la tragédie d'*Irène*, qu'il vit jouer en mourant, celle d'*Agathocle*, représentée le jour anniversaire de sa mort ; enfin plusieurs pièces qui ne parurent jamais au théâtre, et deux de ses quatre comédies qui méritaient peu d'y obtenir du succès, l'*Ecossaise* et le *Droit du Seigneur* (1760-62). Cédant aux instances de Madame Denis, sa nièce, Voltaire, qui avait alors 84 ans, consentit à faire le voyage de Paris avec M. de Villette et la jeune personne que celui-ci venait d'épouser à Ferney. Le désir secret de faire jouer devant lui sa trag. d'*Irène* par les acteurs de la capitale entrait pour beaucoup aussi dans cette résolution. Arrivé le 10 février 1778, lendemain des funérailles de Le Kain, il ne tarda pas à être comme accablé de tous les genres d'honneurs que lui décerna à l'envi la foule de ses admirateurs. Quelque délicieuse qu'en fût la cause, une irritation si continue détermina une hémorragie violente qui fit craindre pour ses jours. Il avait présenté à l'académie, pour la rédaction de son *Dictionnaire*, un nouveau plan qui allait être enfin arrêté. La veille, pour se préparer à la séance par un peu de sommeil, que son irritation excessive l'empêchait de goûter, il recourut à l'opium, et se trompa sur la dose. Un accident semblable avait failli 30 ans plus tôt lui donner la mort : le poison cette fois triompha aisément de ses forces délabrées ; et après une longue léthargie, durant laquelle il put à peine recueillir pour quelques instans ses esprits, il expira le 30 mai 1778. Grâce à la prudence de sa famille, les cendres de Voltaire ne furent point troublées par le refus hautement prononcé par le curé de Saint-Sulpice de lui donner la sépulture; on transféra son corps à l'abbaye de Scellières, dont le titulaire Mignot était son neveu. Il fut exhumé de là, treize ans plus

tard, pour être déposé au Panthéon (aujourd'hui l'église de Ste-Geneviève), et l'un des caveaux de cet édifice contient encore ses restes ainsi que ceux de J.-J. Rousseau. Tandis que l'archevêque de Paris, M. de Beaumont, s'opposait à ce que l'acad. franç. célébrât pour le défunt un service funèbre aux Cordeliers, un roi protestant (ce qui était dans l'ordre), Frédéric, fidèle aux souvenirs d'une ancienne amitié, convoquait l'acad. de Prusse à une solennité funéraire dans l'égl. cathol. de Berlin. Le même prince, alors armé contre l'Autriche, écrivit dans son camp même l'*Eloge* de Voltaire. — Si l'espace, inusité dans ce Dictionnaire, que nous avons déjà consacré à la vie de Voltaire, nous a à peine suffi pour mentionner rapidement les principaux évènem. dont elle fut marquée, il nous serait difficile de ne pas en remplir un plus grand encore si nous voulions faire apprécier chacun des ouvrages de ce génie si fécond, si nous voulions passer en revue, même rapidement, et sa *Henriade*, admirable poème épique si l'épopée n'exigeait que de belles descriptions, des harangues éloquentes et une élégante versification; ses traged., où le pathétique est souvent porté au plus haut degré, mais où trop souvent aussi l'auteur parle par la bouche des personnages et substitue aux croyances et aux idées du siècle de celui-ci les idées et les croyances de son propre siècle; ses poèmes badins, où la verve et la gaieté abondent; ses satires, si mordantes; ses Epîtres, si adroites, si gracieuses; son *Histoire de Charles XII*, si pleine de couleur; son *Siècle de Louis XIV*, miroir brillant où se réfléchissent de grandes images, panégyrique d'un règne remarquable, mais non son histoire. Nous passerions rapidement sur ses comédies, qui seules n'eussent pas fait vivre le nom de leur auteur, mais que le sien fera vivre; sur ses Opéras, qui prouvent que le génie ne peut s'accommoder à la faiblesse du genre; sur ses Odes, etc. Mais combien n'aurions-nous pas à nous étendre sur ces Poèmes ou Discours philos., où les idées puissantes sont rendues en vers pleins de vigueur; ses Contes, ses Romans, pleins d'une philosophie frondeuse, mais dont la lecture ne doit pas être permise à l'innocence, ou même, si l'on veut, aux préjugés du premier âge. Nous parlerions aussi du *Dictionnaire philosophique*, pub. d'abord sous le titre de *Questions sur l'encyclopédie*, dans lequel l'auteur, en affichant l'intention de faire la guerre à tous les préjugés et à toutes les erreurs, ne montre que trop souvent l'irrésolution de ses principes religieux et moraux, et manque presque toujours le but qu'il cherche à atteindre en l'outrepassant; recueil sans doute très-agréable, mais qu'on ne peut louer indéfiniment que sous le point de vue littéraire. Nous n'oublierions pas davantage l'*Essai sur les mœurs*, où les faits de l'histoire du moyen âge sont analysés avec un jugement supérieur, présentés avec un art dont un coloris vif et animé fait admirablement ressortir les effets, mais qui a le tort d'être rédigé dans un esprit systématique directem. opposé à celui de Bossuet dans son *Discours sur l'histoire universelle*, par conséquent dans un ordre d'idées contraires aux croyances publiques, et qu'il faut ne lire qu'avec beaucoup de défiance et de précaution. Les *OEuvres de Voltaire* et les écrits auxquels sa vie et ses ouvr. ont donné naissance formeraient à eux seuls une biblioth. Pour ses *OEuvres*, la plus anc. édit. qui mérite d'être citée est celle de Genève, 1768, et Paris, 1796, 45 vol. in-4. Longtemps les bibliophiles n'ont recherché que l'édit. de Kehl (1784 et 1785-89, 70 vol. in-8): cette public., due à Beaumarchais, n'avait pas été égalée en luxe et en correct. avant les édit. de Renouard, 1819-25, 66 vol. in-8, et de Lequien, 1822-26, 70 vol. in-8. Depuis l'année 1792, où Palissot commença une édit. de Voltaire qui fut assez mal accueillie, on n'avait pas reproduit ses *OEuvres complètes*, quand en 1817 le libr. Desoer imagina d'en donner une édit. compacte (13 gros v. in-8, y compris la table d'Alex. Goujon). Le succès de cette entreprise donna l'éveil à d'autres spéculat., et dans les années 1820 à 1827, il a été fait ou entrepris 15 réimpress. du *Voltaire* complet; quatre de ces édit., dans le format in-8, sont dues à MM. Baudoin frères, qui ont fini par conserver les planches de la dern., Paris, 1828. Il a été commencé, en déc. 1828, une édit. avec *notes* de M. Beuchot; elle doit former 70 v. in-8 (Paris, Lefèvre). La *Vie de Voltaire* fut écrite en 1781 par le marq. de Luchet; en 1786 par l'abbé Duvernet, qui refondit son ouv. en 1797; en 1787 par Condorcet; en 1819 par M. Le Pan, en 1821 par Mazure; en 1824 par M. Paillet de Warcy. Nous pouvons nous dispenser d'apprécier ces differ. Biogr. où le même homme est représenté, ici comme un dieu, là comme un monstre. Voltaire n'était ni l'un ni l'autre: il fut un de nos plus grands poètes, le plus brillant, le plus élégant, le plus fécond de nos prosateurs; ce qui manque à sa gloire, c'est de n'avoir pas voulu s'interdire les abus coupables qu'il pouvait faire de la réunion singulière des talens que la nature lui avait prodigués. Mais il n'est, dans toutes les littératures connues, aucun écrivain, soit en vers, soit en prose, qui ait embrassé autant de genres opposés et s'y soit montré aussi constamment supérieur. Le jugement le mieux motivé qui ait été porté de Voltaire et de ses ouvrages, par un écrivain très-capable de juger de l'un et des autres, est celui que Linguet a consigné dans le 10ᵉ vol. de ses *Annales*, et dont il a paru en 1814 une réimpression due aux soins de M. Amar. Nous croyons superflu de renvoyer au *Cours de littérature* de La Harpe, où le mérite et les torts de celui qu'il regardait comme son maître sont jugés avec une mâle et courageuse franchise. On peut lire encore avec fruit l'article VOLTAIRE dans les *Mémoires de littérature* de Palissot. Le même article des *trois Siècles de la littérat. française*, par l'abbé Sabatier de Castres, est beaucoup trop passionné; mais il est sans contredit le mieux écrit, le plus soigneusement travaillé de tous ceux dont se compose ce recueil littéraire; enfin on le regarde généralement comme sorti d'une autre plume que de celle du rédacteur titulaire; et beaucoup de personnes l'ont attribué à l'abbé Guénée (*v.* ce nom). On trouve encore des détails d'intérieur sur Voltaire dans *Mon séjour auprès de Voltaire* par Collini (son secrétaire), 1807, in-8; et dans les *Mém. sur Voltaire et sur ses ouvrages*, par Wagnière et Longchamp, ses secrétaires, 1826, 2 vol. in-8. Enfin un grand nombre d'autres ouvrages renferment égalem. des faits qui lui sont personnels; mais nulle part on ne peut mieux suivre les évènemens d'une vie si agitée et si pleine que dans la *Correspondance* si variée de ce grand écrivain.

VOLTERRE (DANIEL RICCIARELLI, dit *de*), peintre et sculpteur, né à Volterra en 1509, ne fit pas pressentir par ses premiers essais la hauteur à laquelle il devait atteindre. Mais, s'étant rendu à Rome, il commença à s'y faire connaître d'une manière avantageuse, mérita l'estime de Perino del Vaga, dont il devint le collaborateur pour plusieurs ouvrages, et fut employé en outre par plus d'un riche personnage. Il peignit pour Hélène Orsini la fameuse *Descente de croix* que le Poussin mettait au nombre des chefs-d'œuvre de la peinture. On ne saurait trop louer les tableaux représentant les *Hauts Faits de Charles-Quint*, dont il orna le cabinet de Marguerite d'Autriche, fille de ce monarque, dans le palais de Médicis à Navone. Après la mort de Perino del Vaga, il fut chargé par le pape Paul III de terminer la salle des rois dans le palais du Vatican; mais il ne put achever ces travaux, auxquels Jules III, successeur de Paul III, ne songea pas à donner suite. Plus tard, sous Pie IV, il obtint la direction de la moitié des peintures de cette même salle; mais il n'y fit absolument rien, tout occupé qu'il était d'exécuter en bronze la statue équestre de Henri II, roi de France, que lui avait demandée Catherine de Médicis. Les peines et les fatigues qu'il se donna pour ce monument abrégèrent ses jours,

et il mourut en 1566, n'ayant exécuté que le cheval, qui fut transporté à Paris en 1639, et servit à porter la statue de Louis XIII, placée au centre de la Place Royale. Le Musée du Louvre ne possède de Daniel Volterre que le *David qui tue Goliath*, peint sur les deux faces d'une grande armoire. Personne, plus que cet habile artiste, ne s'est approché de la manière de Michel-Ange, qui l'honora de son estime, de ses conseils et de sa protection.

VOLTOLINA (Joseph-Milius), poète latin, né à Salo, sur le lac de Garda, dans le 16e siècle, fut un des fondateurs de l'académie des unanimes, établie dans cette ville en 1564. Il est surtout connu par son poème *de hortorum Culturâ Libri tres*, Brescia, 1574, très-rare.

VOLTSCHKOF (Serge-Savitsch), conseiller de collége, secrétaire de l'acad. des sciences de Saint-Pétersbourg et directeur de l'imprimerie du sénat, mort en 1773, s'est fait connaître surtout par la publication d'un *Dictionn. détaillé des voyageurs*, en russe, qui eut 3 édit., St-Pétersbourg, 1755, 1768 et 1785. Il a donné en outre un grand nombre de trad. en son idiome d'ouv. latins, franç. et allem.

VOLUMNIUS (Titus), chevalier romain, s'est immortalisé par son amitié pour M. Lucullus, amitié si forte, qu'elle le porta à demander de ne point survivre à cet illustre partisan de Brutus et de Cassius, après le triomphe des triumvirs. Une telle grâce lui fut aisément accordée par Marc-Antoine, et il périt, en tenant la tête de son ami, l'an de Rome 711 (avant J.-C. 41).

VOLUSIUS. V. Mæcianus.

VONCK (Franç.), avocat du barreau de Bruxelles, né au village de Lombeck-Ste-Marie, près de cette ville, vers 1735, avait la réputation d'un habile jurisconsulte à l'époque où l'empereur Joseph II voulut faire dans ses provinces belgiq. des innovations qui éprouvèrent une si vive opposition. Tous les projets du monarque autrichien étaient loin de lui déplaire également; toutefois les formes despotiques et le mépris des priviléges de la nation le révoltèrent. Il devint bientôt l'âme d'un comité d'opposition, dont Vander-Noot (*v.* ce nom) fut le principal agent; mais après le triomphe de celui-ci, qui devint l'idole du parti, il se trouva négligé, et moitié par dépit, moitié par attachement pour les idées démocratiques, il travailla à renverser le nouveau gouvernem. de son pays, où la noblesse et le clergé lui semblaient avoir usurpé trop d'influence. Il ne put cacher ses desseins jusqu'à leur entière exécution, et fut contraint de se réfugier précipitamment à Lille, pendant qu'on le déclarait *traître à la patrie*. Quelques mois après le retour des Autrichiens à Bruxelles, il obtint la permission d'y revenir (1791), et il y mourut l'année suivante, presque entièrement ignoré. Il avait pourtant donné son nom à un parti (*les vonckistes*).

VONDEL (Juste van den), poète hollandais, né à Cologne, en 1587, de parens anabaptistes, se maria à l'âge de 23 ans, et dut à sa femme, qui se chargea presque seule de son commerce de bonneterie, le loisir de cultiver la poésie. Il n'avait point reçu d'éducation littéraire; pourtant il s'était familiarisé avec le français, et, à 26 ans, il se mit à apprendre le latin et ensuite le grec. La prem. pièce remarquable qu'il donna fut sa tragédie de *Palamède*, dans laquelle on trouva plus d'une allusion au meurtre juridique de Barneveldt. Il fut puni de son courage par une amende de 300 florins; mais il n'en embrassa qu'avec plus d'ardeur la cause de la liberté civile et religieuse. Le coup d'état frappé dans le fameux synode de Dordrecht contre les arminiens ou remontrans lui arracha plusieurs satires virulentes. Il n'avait pas renoncé à la carrière dramatique, et il le prouva en donnant plus. pièces, parmi lesquelles il faut compter sa *Marie Stuart*, son *Lucifer* et sa *Jephté*, mais surtout son *Gisbert d'Amstel*, ou *le Sac de la ville d'Amsterdam*, et *l'Exil de Gisbert*. Cette tragédie, représentée pour l'inauguration du nouveau théâtre d'Amsterdam, en 1637, est son chef-d'œuvre, et encore aujourd'hui on la revoit souvent avec un enthousiasme tout national. Ses tragédies, au nombre de 32, en grande partie puisées dans l'histoire sainte ou traduites du théâtre grec, ont été recueillies en 2 vol. in-4, Amsterdam, 1720. Il n'y en a guère que la moitié qui ait paru sur la scène. Vondel se distingua aussi dans la poésie lyrique, et l'on peut croire qu'il aurait pris un assez beau rang dans l'épopée, s'il n'eût abandonné et détruit son poème commencé de *Constantin-le-Grand*. Il lui restera toujours la gloire d'avoir fait faire un pas immense à la langue et à la poésie hollandaises. Malgré ses honorables travaux, il se vit réduit à accepter, dans sa vieillesse, une chétive place d'employé au Mont-de-Piété d'Amsterdam. Il obtint pourtant au bout de 10 ans d'être déchargé de ces fonctions pénibles pour un poète, en conservant ses honoraires. Il m. en 1679. On cite l'édition de ses *OEuvres*, soignée par M. Jérôme de Vries, Amsterdam, 1820. Vondel avait quitté la religion de sa famille pour rentrer dans le sein de l'église catholique.

VONONÈS, 17e roi des Parthes, était un des quatre fils que Phraates IV avait envoyés en otages à Rome. Ce fut lui qu'Auguste désigna, vers l'an 14 de J.-C., pour aller régner sur les Parthes, qui avaient réclamé un de leurs princes du sang royal. Le jeune Vononès apportait de Rome des mœurs polies, des vertus douces et un goût de magnificence qui déplurent aux peuples barbares placés sous sa loi. Il fut bientôt renversé par eux du trône, où ils appelèrent Artaban, prince du sang des Arsacides. Il chercha alors un asile chez les Arméniens, et y trouva un trône; mais il en fut encore chassé par Artaban, et se retira à Antioche auprès de Silanus, gouverneur de Syrie. Artaban ayant renouvelé l'alliance des Parthes avec les Romains, Vononès fut transféré à Pompeïopolis, ville maritime de la Cilicie. Il tenta de s'évader, et fut assassiné l'an 19 de Jésus-Christ.

VON-VISIN (Denis-Ivanovitsch), conseiller-d'état et membre de l'académie russe, né en 1745 à Moscou de parens originaires d'Allemagne, porta quelque temps les armes au sortir de ses études, qu'il fit avec distinction à l'université de sa ville natale. Il était attaché au ministère des affaires étrangères, lorsqu'en 1763 il débuta dans la carrière des lettres. Son esprit mordant et satirique lui ayant fait des ennemis, il prit le parti de voyager, et vint en France, où il reçut un accueil flatteur. C'est alors qu'il fit paraître dans divers recueils ou journaux russes des *lettres* où, loin de se montrer reconnaissant, il se livrait à des invectives plus amères que judicieuses contre ceux même qui lui prodiguaient alors toutes les attentions de l'hospitalité. De retour en Russie (1782), il y accrut sa renommée par une nouvelle composition dramatique (*le Brigadier*), qui réellement opéra une révolution dans les mœurs de quelques classes de la société, surtout celles des gentilshommes de province. Il fut malheureusem. frappé d'une paralysie qui le priva de l'usage de ses membres, même de la voix, et m. le 1er octobre 1792. Au premier rang de ses ouvrages, qui n'ont pas encore été tous imprimés, on peut placer ses comédies du *Mineur*, en 5 actes, Saint-Pétersbourg, 1783, et du *Brigadier*, id., ib., 1764; une *Epître* à ses domestiques, contenant, avec de rudes attaques contre l'égoïsme et l'hypocrisie, quelques gravelures qu'il désavoua avant sa mort; *Callisthène*, nouvelle grecque, insérée dans *le Véridique*, recueil littéraire, Saint-Pétersbourg, 1801; ses *lettres* à diverses personnes; enfin des traductions russes des *Fables* de Golberg, de l'*Alzire* de Voltaire; du poème de *Joseph*, par Bitaubé, etc.

VOPISCUS (Flavius), l'un des auteurs de l'*Histoire auguste*, florissait dans les premières années du 4e S., sous les règnes de Dioclétien et de Constance-Chlore. Né à Syracuse d'une famille distin-

guée, il était venu de bonne heure se fixer à Rome où l'on sait qu'il jouit d'une considération méritée. Il a écrit les *vies* d'Aurélien, de Tacite, de Florien, de Probus, de Carus, de Numérien, de Carin. Il est généralement regardé comme le plus habile des écrivains de l'*Histoire auguste*. Il a beaucoup d'érudition, d'ordre et de méthode; mais il manque de critique. Les *Vies des empereurs*, par Vopiscus, sont imprimées dans les diverses éditions des *Historiæ augustæ Scriptores*, à la suite de celles que l'on doit à Capitolin, dont elles forment la continuation. *Voyez Dissert. de Flavio Vopisco*, par Dan. Guill. Moller, Altdorf, 1687, in-4.

VORAGINE ou VARAGINE (Jacques de), auteur ou compilateur de la *Légende dorée*, né à Varaggio, bourg de la côte de Gênes vers 1230, prit l'habit de St-Dominique, professa les saintes lettres dans plusieurs maisons de son ordre avec un grand succès, et s'acquit une réputation par son talent pour la chaire. Il occupa 18 ans l'emploi de provincial de la Lombardie, et ne le quitta que pour celui de définiteur. Nommé à l'archevêché de Gênes en 1292, il y tint un synode dans lequel furent réglés plusieurs points importans de discipline, et il travailla sans relâche à réformer les moines de son clergé. Il mourut en 1298. C'est principalement à sa compilation des vies des saints qu'il doit la célébrité dont il jouit encore. Elle est intitulée dans les manuscrits, ainsi que dans les premières éditions, *Historia lombardina, seu Legenda sancta*. Dans leur enthousiasme pour ce recueil, aujourd'hui si dédaigné, les contemporains de Voragine ne le nommaient que *Legenda aurea :* de là est venu ce nom de *Légende dorée*, sous lequel il est connu. Il a été réimprimé plus de 50 fois dans le 15ᵉ et le 16ᵉ S. On recherche les éditions de Paris, Ulrich Gereny ; 1475, de Cologne, 1476, et de Nuremberg, 1481, toutes in-fol. On a une version fr., par J. de Vignery, revue par le P. Buttalier, dominicain, Lyon, 1476, in-fol.; Paris, 1490, 1493 et 1496. L'ouvrage de Voragine qui peut le plus mériter l'attention des curieux est son histoire de Gênes, *Chronicæ genuenses ab origine urbis usquè ad annum* 1277, publiée par Muratori dans les *Rerum italicarum Scriptores*, t. 9, p. 1-56. *Voy.* l'*Histoire de l'ordre de St-Dominique*, par le P. Touron, t. 1, p. 583-603.

VORST ou VORSTIUS (Ælius Everhard), médecin, né à Ruremonde en 1565, étudia successivement à Dordrecht, à Leyde, à Heidelberg, à Cologne, à Padoue, à Bologne, à Ferrare, à Naples, et ne rentra dans sa famille qu'après une très-longue absence. Appelé presque aussitôt à Delft pour y pratiquer son art, puis à Leyde pour y remplir une chaire de médecine, il devint professeur de botanique et directeur du jardin des plantes de cette dernière ville. Il mourut en 1624. Malgré son érudition, il n'a presque rien écrit. Nous citerons son *Oraison funèbre de Ch. Lécluse*, Leyde, 1609, in-8. *Voy.* les *Mémoires* de Niceron, t. 22, p. 96. — Vorst (Adolphe), médecin, fils du précédent, né à Delft en 1597, visita l'Angleterre, la France et l'Italie pour perfectionner ses connaissances, devint le médecin du prince d'Orange, obtint ensuite à l'académie de Leyde la chaire des institutions médicales, et, plus tard, succéda à son père dans celle de botaniq. et dans la direction du jardin des plantes. Il mourut en 1663, après avoir été trois fois recteur de l'académie. Nous citerons de lui une édition, rare et recherchée, des *Aphorismes* d'Hippocrate, grec et latin, de la *version* de J. Obsopée, Leyde, Elzevir, 1628, in-16. *Voy.* les *Mémoires* de Niceron, t. 22, p. 100-104. — Vorst (Conrad von dem), théologien protestant, né à Cologne en 1569, prit le grade de docteur en théologie en 1594, et, dès l'année suivante, parcourut l'Allemagne, la Suisse et la France. Etant à Genève, il fit, à la prière de Th. de Bèze, quelques leçons de théologie qui eurent le plus grand succès, et refusa le tit. de professeur qu'on voulait lui donner. Il fut pourvu, en 1596, de la chaire de théolog. à l'école de Steinfurt, et bientôt sa réputation se répandit dans toute l'Allemagne, en même temps que l'on élevait des soupçons sur sa croyance. Il fut obligé d'aller se justifier devant le conseil académique de Heidelberg d'avoir soutenu des propositions favorables au socinianisme. Après la m. d'Arminius, il fut choisi pour lui succéder à l'académie de Leyde, et il ne tarda pas à être attaqué par Gomar, qui le cita devant les états-généraux pour y rendre compte de sa doctrine. En 1611 il fut suspendu de ses fonctions, et en 1619 il fut déposé de sa chaire et banni de la Hollande. Il mourut à Tonningen en 1622. On trouvera les titres de ses nombreux ouvrages dans les *Mémoires littéraires des Pays-Bas*, par Paquot, t. 3, p. 78-86, édition in-folio. Nous citerons seulement son *Tractatus theologicus de Deo sive de naturâ et attributis Dei, decem disputationibus*, Steinfurt, 1610, in-4; Hanau, 1616, même format. — Vorst (Guillaume-Henri), fils du précédent, né à Steinfurt vers la fin du 16ᵉ S., partagea l'exil de son père, revint en Hollande lorsque les disputes des gomaristes et des arminiens furent calmées, exerça les fonctions de pasteur à Leyde dans la secte des remontrans, et mourut vers 1660. Nous citerons de lui : *Chronologia sacra profana à mundi conditu ad annum* 5362, *vel Christi* 1592, *auctor. R. Ganz*, etc., Leyde, 1644, in-4. C'est une traduction, comme on peut le voir par le tit. — Vorst ou Vorstius (Jean), philolog., né à Wesselbourg, village du Dithmarsen, en 1623, fut inspecteur de l'école de Rostock, puis recteur de l'illustre école de Flensbourg; mais il se démit de ce rectorat, et refusa même la chaire de théologie d'Helmstadt, parce qu'il avait cessé de partager le sentiment des luthériens sur le dogme de la cène. Il vint à Berlin en 1660, et fut placé à la tête du collége de cette ville par l'électeur de Brandebourg, dont il devint en même temps le bibliothécaire. Il crut devoir alors déclarer sa véritable opinion sur la cène, ce qui l'entraîna dans des disputes violentes. Il mourut à Berlin en 1676. Nous citerons de lui : *Philologia sacra, seu de hebraismis Novi Testamenti Liber*, Leyde, 1658; augmentée d'une 2ᵉ partie, Amsterdam, 1695; Francfort, 1705, in-4. *Voyez*, pour plus de détails, le *Dictionnaire* de Chauffepié.

VORTIGERN, roi breton, n'avait d'abord été que comte de Dummonie. La Grande-Bretagne, privée de l'appui des légions romaines et partagée entre une foule de petits princes qui la déchiraient, se trouvait sans cesse exposée aux ravages des peuples du Nord. Pour faire cesser cette désastreuse anarchie, les Bretons élurent un roi ou chef suprême, auquel tous les autres souverains devaient être soumis. L'histoire n'a pas conservé les noms des princes, prédécesseurs de Vortigern, lequel fut élu en 445. Comptant peu sur l'affection de ses sujets, dont il avait obtenu les suffrages par la ruse et l'artifice, il demanda des secours aux Saxons pour repousser les Ecossais et les Pictes. Deux frères, Hengist et Horsa, amenèrent une armée de Saxons dans la Bretagne. Hengist reçut en récompense de ses services la province de Kent, donna en mariage au roi breton Rowna, sa fille, ou sa nièce ou sa sœur, et ne s'unit pas moins aux Pictes, dès qu'il crut l'occasion favorable, pour dépouiller son allié. Pendant 7 ou 8 ans la Bretagne fut ravagée par les Saxons, par les Pictes et par les Bretons eux-mêmes; mais enfin ces derniers sentirent la nécessité de s'unir contre l'ennemi étranger, et reprirent l'avantage. Hengist, forcé de demander la paix, donna aux principaux seigneurs bretons un festin dans lequel il les fit tous égorger, à l'exception de Vortigern, auquel il vendit la liberté et la vie au prix d'une nouvelle concession de provinces. Les Bretons, persuadés que Vortigern était le complice de Hengist, reconnurent pour leur seul souverain Ambrosius Aurelianus, qui fit assiéger dans le château de Cambri

son prédécesseur déchu. Celui-ci y périt, l'an 485, dans un âge avancé, laissant une mémoire odieuse.

VOS (Martin de), peintre, né à Anvers en 1519, reçut les prem. leçons de son père, nommé Pierre, qui n'était pas sans talent, entra ensuite dans l'école franco-flamande, et alla se perfectionner en Italie. Il revint à Anvers en 1559, y fut reçu à l'académie de peinture, et jusqu'à sa mort, arrivée en 1604, multiplia ses ouv., qui lui acquirent une fortune considérable. Anvers, qui possède ses plus belles productions, en compte quatorze dans sa cathédrale. On cite les *Noces de Cana* et *St Thomas l'Incrédule.* — Vos (Jean), poète hollandais, florissait à Amsterdam, sa ville natale, vers le milieu du 17e S. Il donna au théâtre naissant de cette ville plusieurs pièces, entre autres *Aron et Titus,* où étaient violées avec intention les règles de la poétique d'Aristote. Il n'en eut pas moins assez de vogue pour que le magistrat d'Amsterdam le nommât un des six directeurs du théâtre. Il a de gr. défauts, tout le monde en convient; mais on ne doit pas oublier qu'il était vitrier, et n'avait point reçu d'éducation littéraire. Il mourut en 1667. Ses poésies ont été recueillies en 2 vol. in-4, Amsterdam, 1726. *Voy.* l'*Histoire de la poésie holland.,* par M. de Vries. — Vos (Guillaume de), pasteur anabaptiste à Amsterdam, mort dans cette ville en 1823, à l'âge de 84 ans, est connu par les palmes nombreuses qu'il remporta, dans les concours académiques, sur des questions de philosophie morale et religieuse. Il fut couronné par la société des sciences de Harlem en 1767, par la société teylerienne en 1789, en 1791 et en 1793, par le *Legatum stolpianum* de Leyde en 1797, etc.

VOSS (Jean-Henri), poète et critique allemand, né à Sommersdorf, près de Wahren, en 1751, montra de bonne heure de rares dispositions pour l'étude des langues; mais il eut besoin d'un courage non moins remarquable pour soutenir son père, tombé dans l'indigence, et pour s'entretenir lui-même et pour suivre son éducation. Quelques essais, adressés par lui en 1770 à l'*Almanach des Muses* de Goettingue, lui gagnèrent la bienveillance du poète Boie, qui lui fit obtenir quelques secours, et lui fournit ainsi le moyen de suivre dans cette ville des cours de philosophie, d'histoire et de philologie. Admis dans l'établissement normal dirigé par le célèbre Heyne, et destiné à donner des maîtres aux écoles publiq. du Hanovre, le jeune Voss ne chercha pas assez à plaire à son maître, et de cette époque sans doute date le commencement de l'inimitié qui éclata depuis entre ces deux hommes, au grand scandale du monde littéraire. Le maître finit même par renvoyer son élève, et celui-ci, qui déjà faisait partie de la joyeuse et spirituelle réunion des *Amis de Goettingue,* prit la rédaction en 1775 de l'*Almanach des Muses,* ou, comme on l'appela ensuite, *Anthologie* (*blumenlese*) de Goettingue, et en augmenta le succès en y insérant chaque année, jusqu'en 1800, un certain nombre de pièces de sa composition. Nommé en 1778 recteur du collége d'Otterndorf dans le Hanovre, il commença dans cette retraite les travaux qui l'ont placé au premier rang des traducteurs d'écrivains anciens. Quelques *extraits* de sa traduction de l'*Odyssée* et de ses commentaires sur ce poème, publiés par lui en 1780, comme pour essayer le goût du public, l'engagèrent dans une vive querelle avec Heyne; mais il n'en continua pas moins ses études poétiques et philologiq., tant à Otterndorf qu'à Eutin (duché d'Oldenbourg), où il passa avec les mêmes fonctions de recteur, et où son séjour se prolongea 23 ans. Hâtons-nous, pour n'avoir plus à nous occuper que de ses écrits, de dire un mot de ses dernières années. En 1805 il fut attiré par le grand-duc de Bade à Heidelberg, pour contribuer à rendre quelque éclat à cette université, sans toutefois être investi d'aucune fonction spéciale. Une pension du duc d'Oldenbourg, qu'il touchait comme récompense de ses longs services à Eutin, ajouta encore aux avantages de cette situation, dans laquelle il mourut en 1826. Ses disputes avec Heyne, dont nous avons parlé, ne furent pas les seules qui troublèrent sa vie. Il en eut d'autres avec lui à l'occasion de l'interprétation que donnait ce savant des fables de la mythologie ancienne. Voss mérite peut-être quelque indulgence, si l'on considère quel motif alluma sa colère. Il voyait la philosophie, la littérature et la critique religieuse, chez ses compatriotes, tendre chaque jour davantage vers l'enthousiasme mystique : il craignit que ce mouvement des esprits ne fût un complot entre le sacerdoce et l'aristocratie contre la liberté religieuse et politique, qu'il chérissait plus que tout au monde. Rien toutefois ne peut excuser l'emportement avec lequel il se déchaîna contre son vieil ami, le comte Frédéric de Stolberg, lorsque celui-ci, en rentrant dans le sein de la religion catholique, vint fortifier ses alarmes sur les dangers de la ligue prétendue entre les doctrines nouvelles et le prosélytisme romain. Fermons les yeux sur ces déplorables querelles, où Voss eut souvent tort, sinon par le fond des choses, du moins par les formes passionnées et grossières de sa polémique, et arrêtons-nous seulement aux véritables tit. de sa gloire littéraire. La plus célèbre de ses compositions originales est le charmant poème de *Louise,* en 3 chants (1795), qui inspira à Goëthe le chef-d'œuvre d'*Hermann et Dorothée.* On cite en outre ses *Idylles,* publiées au nombre de dix-huit, de 1774 à 1800, et ses *Poésies diverses,* éparses pour la plupart dans ses *Almanachs des muses,* et recueillies aussi dans plusieurs éditions qu'il en a données lui-même. C'est surtout comme traducteur qu'il s'est acquis des droits à la reconnaissance de son pays. On ne saurait trop admirer l'habileté avec laquelle il a reproduit vers pour vers, comme dans le miroir le plus fidèle, la forme métrique, les détails les plus minutieux de l'expression et des idées, les inversions à effet, les épithètes composées de plusieurs mots, enfin les moindres traits de l'auteur ancien qu'il faisait passer dans sa langue. Il donna successivement des traductions complètes d'*Homère* (1793, 2e édit., corrigée, 1821); de *Virgile* (1799); d'*Horace* (1806, 2e édit., corrigée, 1820); d'*Hésiode* et du prétendu *Orphée l'Argonaute* (1806); de *Théocrite, Bion et Moschus* (1808); de *Tibulle* et de *Lygdamus,* avec des éclaircissemens (1810); d'*Aristophane* (1821); d'*Aratus,* avec le texte et un *commentaire* (1824); enfin une traduction de morceaux choisis des *Metamorphoses d'Ovide* (1798), et d'un tiers environ du *Théâtre de Shakspeare,* ce dern. ouv. en soc. avec ses deux fils, Henri et Abraham Voss (1818-26).

VOSSIUS (Gérard), théologien et littérateur, né vers le milieu du 16e S. dans le pays de Liége, soit à Hasselt, soit à Borchloen ou Lootz, fut protonotaire apostolique et doyen de la collégiale de Tongres, profita d'un séjour qu'il fit en Italie pour recueillir des copies et des extraits de plusieurs ouvr. des PP. de l'Eglise, et mourut à Liége en 1609. Il mérita d'être compté parmi ceux qui ont mis en lumière les monumens de la littérature ecclésiastique. Outre les édit., les comment. et les trad. qui lui ont valu cet honneur, nous citerons le manuel de rhétorique qu'il publia sous ce tit. : *rhetoricæ artis Methodus per quæstiones,* Louvain, 1571, in-8.

VOSSIUS (Gérard-Jean), littérateur, né en 1577 dans le voisinage d'Heidelberg, fit ses prem. études à Dordrecht, alla ensuite, à l'âge de 18 ans, étudier à Leyde la littérature grecque, les mathémat. et d'autres sciences. Il achevait à peine sa 22e année, quand on lui confia la direction du collége de Dordrecht. Une chaire de philosophie à Steinfurt lui fut offerte en 1614; mais il préféra la direction du collége théologique qui s'établissait à Leyde, et il occupa 4 ans ce poste, que la violence des controverses religieuses lui fit abandonner, pour accepter dans la même ville une chaire d'éloquence et de chronologie. L'alliance un peu singulière de ces deux branches d'instruction s'explique par les tra-

vaux austères auxquels se livraient les Bataves de cette époque. Quoique Vossius évitât ordinairement de prendre part aux querelles théologiques, il se fit des ennemis par son *Histoire du pélagianisme*, imprimée en 1618, et où il avait hasardé une sorte d'apologie des remontrans, disciples d'Harmensen ou Arminius. Il fut suspendu de la communion des contre-remontrans ou gomaristes en 1620, fut privé du droit d'enseigner publiquem. ou en particulier, et se vit enfin forcé, pour recouvrer le pouvoir d'enseigner et soutenir sa nombreuse famille, de modifier ou expliquer ce qu'on avait trouvé de répréhensible dans son livre; mais, malgré cette espèce de rétractation, dictée par des circonstances impérieuses, il persévéra dans ses premières opinions. Il alla en 1633 prendre possession d'une chaire d'histoire à Amsterdam, et mourut en 1649. Toutes ses *OEuvres* ont été recueillies en 6 vol. in-fol., à Amsterdam, chez Blaeu, en 1701. Le 1er vol. contient un dictionnaire étymologique, précédé d'un traité instructif sur les permutations de lettres. Le 2e vol. est rempli par deux traités de grammaire. Le 3e vol. est, en grande partie, consacré à la rhétorique et à la poésie. Le 4e s'ouvre par un traité, fort estimé, de la manière d'écrire l'histoire, et contient en outre 4 livres sur les historiens grecs, 3 sur les historiens latins, divers opuscules et une correspondance intéressante. Les 9 livres d'un traité de l'idolâtrie ont suffi, avec leur table et une courte addition, pour remplir le 5e vol. Des écrits théologiq., parmi lesquels il faut distinguer l'*Historia pelagiana*, dont nous avons parlé, composent le vol. 6e et dernier. Il manque, dans cette collection des *œuvres* de Vossius, quelques-uns de ses écrits, qu'il est inutile de citer. Cinq de ses fils ont laissé des ouvrages : aux quatre premiers nous allons accorder quelques mots dans cet article même; au cinquième, nommé Isaac, nous donnerons un article spécial. — Denys, né à Dordrecht en 1606, m. à Amsterdam en 1633, au moment où il venait d'être appelé à la chaire d'éloquence de Dorpat. Nous citerons de lui une traduction latine des *Annales*, écrites en flamand par Reidan, Leyde, 1633, in-folio. — François, né à Dordrecht, mort en 1645, est auteur d'un poème patriotique en latin, publié à Amsterdam en 1640, in-folio. — Gérard, mort en 1650, a enrichi de *notes* le *Velleius Paterculus*, imprimé in-12 à Leyde, chez les Elzeviers. — Matthieu, né vers 1602, est aut., si l'on s'en rapporte à Valère Audré, de 5 liv. d'*Annales de la Hollande*, mis au jour à Amsterdam en 1635, in-4, augmentés depuis par Ant. Borremans, et trad. du latin en flamand par Nic. Borremans. Cette opinion est beaucoup plus vraisemblable que celle de Niceron, qui paraît vouloir attribuer le même ouvr. à Gérard, fils de Matthieu.

VOSSIUS (Isaac), littérat., né à Leyde, en 1618, du célèbre Gérard-Jean Vossius, se fit connaître, dès l'âge de 21 ans, par une édition du *Périple* de Scylax, auquel il joignit une *version* latine et des *notes* estimées. Il fit en 1642 un voyage à Rome. En 1649 on lui offrit la chaire que la mort de son père laissait vacante, et à laquelle on aurait attaché un traitement plus considérable : il la refusa, voulant rester maître de tout son temps. Cependant il consentit à s'enchaîner au service de Christine, reine de Suède, dont il devint le bibliothécaire et le maître de littérature grecque. Il ne tarda pas à être disgracié par les insinuations de Saumaise, et probablement aussi par le tort que devait lui faire à la cour d'une princesse despotique son caractère inquiet et bizarre. Ce lui dut être une consolation aussi douce que surprenante, de recevoir de Louis XIV une des gratifications si honorables qui furent adressées, par l'entremise de Colbert, à plusieurs savans étrangers. Toutefois rien ne prouve qu'il ait été associé à l'académie royale des sciences de Paris, comme l'ont avancé les biographes belges. Nommé chanoine de Windsor par Charles II en 1673, il eut à la cour de ce prince et à Londres des relations avec plusieurs personnages distingués. Il était pourtant assez déplacé dans le grand monde, où il lui arriva plus d'une fois de *braver l'honnêteté* en langue vulgaire, autant qu'il l'aurait pu faire en latin dans un commentaire sur Catulle ou sur Pétrone. Il mourut en 1689, sans avoir voulu, si nous en croyons Desmaiseaux et le P. Niceron, recevoir les consolations de la religion. Parmi ses écrits, dont on n'a pas de collection complète, nous citerons les suivans : un livre *de Nili et aliorum fluminum Origine*, La Haye, 1666, in-4; une *correspondance* avec Nic. Heinsius, laquelle s'ouvre en 1637, se termine vers 1664, et a été insérée par P. Burmann au t. 3, p. 556-692, de sa *Sylloge epistolarum*; un ouvrage très-curieux *de poematum Cantu et Viribus rhytmi*, Oxford, 1673, in-8. Les écrits d'Isaac sont beaucoup moins méthodiques que ceux de son père, et offrent une instruction moins vaste et ordinairement moins sûre; mais on ne saurait lui refuser, sans injustice, une imagination vive, un esprit pénétrant, une érudition ingénieuse et souvent originale.

VOTIENUS (Montanus), orat., poète et grammairien, né à Narbonne sous le règne d'Auguste, mort l'an 28 ou 29 de l'ère chrétienne aux îles Baléares, où il avait été exilé pour avoir parlé trop librement des déréglem. de ce prince. Martial et surtout Tacite ont parlé de lui d'une manière avantageuse.

VOUET (Simon), peintre français, né en 1582, fut élève de son père, Laurent Vouet, artiste médiocre, et n'en fit pas moins de tels progrès, qu'à l'âge de 14 ans il fut appelé en Angleterre pour y peindre une Française de haut rang. A son retour de ce voyage, pendant lequel il avait mis à profit son étonnante facilité, il se trouva jouir d'une certaine réputation, qui lui valut l'honneur d'être emmené à Constantinople par un ambassadeur franç. Là, il peignit de mémoire Achmet Ier, qu'il n'avait pu voir qu'une seule fois à une audience solennelle, et le succès de ce tour de force lui fit faire d'autres portraits, qui lui furent bien payés. Cependant il ne tarda pas à se rendre en Italie. Il y fut employé par le pape Urbain à l'embellissement de St-Pierre et de San-Lorenzo, et par les Doria à l'exécution de leurs nombreux portraits de famille. Enfin il revint à Paris sur l'injonction de Louis XII, qui le logea au Louvre, augmenta considérablem. la pension qu'il lui avait déjà fait tenir en Italie, le nomma son premier peintre, et voulut prendre de lui des leçons de pastel. Ce fut alors que Vouet, pour suffire à de nombreuses demandes, entre lesquelles son avidité ne lui permettait pas de choisir, abandonna sa première manière, forte et savante, pour se livrer à une pratique expéditive qui altéra sensiblement la beauté de son coloris. Il est fâcheux pour sa gloire qu'il n'ait pas toujours travaillé ses tableaux comme il l'avait fait en Italie et dans les premières années de son retour en France. Sa *Salutation angélique* (de l'ancienne galerie de Giustiniani) et sa *Présentation au Temple*, au Musée du Louvre, sont des ouvrages remarquables. On voit encore avec plaisir au même Musée sa *Réunion d'artistes*, sa *Charité romaine*, son *Christ au tombeau* et sa *Sainte-Famille*. On ne saurait nier la défectuosité de ses dernières productions ; mais il ne faut pas l'exagérer comme on l'a fait, en haine de sa conduite peu généreuse envers le Poussin, lorsqu'il vit ce grand peintre appelé en France par Louis XIII. Au reste, l'on n'a pas de certitude positive sur ses torts envers le grand artiste qui fit pâlir sa gloire. Bien des erreurs de date ont été commises à cet égard par les biographes qui ont suivi les erremens de D. Félibien dans ses *Entretiens sur les peintres*. Les registres mortuaires attestent que c'est en 1649, et non en 1641 ou 1648, que Vouet décéda au Louvre. Quant aux sentimens de jalousie qu'il put ressentir, ils n'étaient que trop provoqués par cette exclamation que fit Louis XIII,

quand Poussin lui fut présenté (1641) par le cardinal Richelieu : *Voilà Vouet bien attrapé!* Les changemens un peu brusques que le nouveau directeur des travaux du Louvre introduisit dans l'architecture et les peintures d'ornement, durent achever d'indisposer contre lui l'ancienne école, et Vouet, moins que tout autre, n'eût pu se défendre d'une irritation que partageaient tant d'autres artistes, moins froissés que lui. La vérité est qu'il a des droits à notre estime comme ayant beaucoup contribué à ramener l'art dans les voies du bon goût. C'est de son atelier que sortirent Lebrun, Le Sueur, Mignard, Dufresnoy, comme plus tard les beaux ouvrages du Poussin formèrent à leur tour l'école de David et de Girodet.

VOULLAND (Henri), fameux démagogue, né à Uzès en 1750, suivit d'abord le barreau de Nîmes, et fut député aux états-généraux par le tiers-état de sa province en 1789. Il était protestant, et il montra beaucoup d'acharnement contre le clergé catholique. Devenu membre du comité des recherches, il en fut très-souvent le rapporteur dans le sein de l'assemblée constituante. En 1791, il fut nommé membre du tribunal de cassation, et en 1792 député à la convention nationale par le département du Gard. Il se jeta tout entier dans le parti de Robespierre, vota dans le procès du roi contre l'appel au peuple, pour la mort et contre le sursis, obtint la présidence peu de temps après, et eut ensuite place au comité de sûreté générale. Lorsque les thermidoriens eurent triomphé, ils le décrétèrent d'arrestation, puis l'amnistièrent. Il vécut dès-lors dans l'obscurité, et mourut en 1802 dans la plus profonde misère.

VOULTÉ (Jean), dit *Vulteius* ou *Vautier,* poète latin et professeur à Toulouse, né à Reims vers le commencement du 16ᵉ siècle, fut tué en 1542 par un homme qui avait perdu un procès contre lui. On a de lui 4 livres d'*épigrammes* et un *recueil* d'étrennes, en vers latins, imprimés à Lyon en 1537 et 1558, et en outre un volume d'*hendécasyllabes,* imprimé séparément et inséré aussi dans le 3ᵉ tome des *Delitiæ poetarum gallorum,* p. 1131 et suiv.

VOYER (René de), seigneur d'Argenson, né en 1596 d'une des plus anciennes maisons de la Touraine, qui devait aux armes toute son illustration, entra au service à l'exemple de ses pères, et combattit en Hollande sous le prince d'Orange. Bientôt il se laissa persuader d'embrasser le parti de la robe, et il fut, dit Fontenelle, le prem. magistrat de son nom, mais presque sans quitter l'épée. Successivement avocat et conseiller au parlement de Paris, puis maître des requêtes, il suivit la cour au siége de La Rochelle en qualité d'intendant d'armée, et fut envoyé de là en Périgord (1629), pour y faire raser la citadelle de Bergerac, qui avait servi de place d'armes aux protestans. L'année suivante il fut fait intendant de justice à l'armée de Dauphiné, que commandait le maréchal de Schomberg, et il prit beaucoup de soin des approvisionnemens. Il serait trop long d'énumérer toutes les fonctions dont on le chargea depuis cette époque. Elles sont rapportées dans les *Mémoires* de Monglat, de Marolles, etc. Les besoins de l'état, dit encore Fontenelle, le firent souvent changer de poste, mais l'envoyèrent toujours dans les plus difficiles. Enfin, las des affaires, las du monde, et se trouvant veuf depuis plusieurs années, il embrassa l'état ecclésiastique en 1651. Il mourut la même année à Venise, où il avait accompagné, pour le diriger, son fils aîné, qui n'avait été désigné qu'à cette condition à l'ambassade française auprès de cette république. On cite de lui un *Traité de la sagesse chrétienne*, imprimé à Paris en 1650, et traduit depuis en italien et en espagnol.

VOYER (René de), comte d'Argenson, fils aîné du précédent, né à Blois en 1623, n'était âgé que de 21 ans quand son père, alors surintendant du Poitou et des provinces voisines, lui subdélégua les élections de Saintes et de Cognac. A partir de ce moment, il fut constamment le compagnon des travaux de son père dans les diverses missions auxquelles celui-ci fut appelé sous la régence d'Anne d'Autriche et le ministère de Mazarin. Il partit avec lui pour l'ambassade de Venise, et, l'ayant perdu bientôt après, il se trouva en pied auprès de la république à l'âge de 27 ans. Il garda ce poste jusqu'à la fin de 1655. Il fut chargé alors de plusieurs négociations délicates, dont il se tira avec succès. Le sénat lui permit d'ajouter aux armoiries de sa maison le lion de Saint-Marc, avec le cimier et la devise. De retour en France, le comte d'Argenson, par sa dévotion excessive et la rigidité de ses principes, se brouilla avec la cour, le roi et les ministres, fut mis à la retraite, et passa les trente dernières années de sa vie dans ses terres à améliorer la condition physique et morale des paysans. Il mourut dans son château d'Argenson en 1700. Il avait cultivé les lettres assez pour déplaire aux gens de cour, et publié un grand nombre d'ouvrages en vers et en prose, entre autres l'*Explication du livre de Job*, la *Paraphrase du prophète Jérémie,* et beaucoup de *Cantiques spirituels.*

VOYER-D'ARGENSON (Marc-René de), fils du précédent, né à Venise en 1652, eut la république pour marraine, et fut créé chevalier de Saint-Marc. Après avoir été lieutenant-général du bailliage d'Angoulême, puis maître des requêtes, il fut nommé, en 1697, lieutenant-général de police de Paris. Il est regardé comme le véritable créateur de cette administration, quoique La Reynie l'eût dirigée avant lui, et l'on convient qu'il avait toutes les qualités nécessaires pour remplir ce poste, où une si grande part est laissée à l'arbitraire, et où l'on doit savoir en imposer aux vils agens d'une autorité destinée à faire sortir le bien public du sein de la corruption. Il se livra aux jésuites sous Louis XIV, s'il faut en croire St-Simon, *mais en faisant le moins de mal qu'il put, sous un voile de persécution qu'il sentait nécessaire pour persécuter moins en effet, et même pour épargner les persécutés.* Il avait rendu des services au duc d'Orléans, ainsi qu'à d'autres grands personnages, en cachant au roi et en accommodant par son autorité des aventures de jeunesse, ou même de graves erreurs de conduite : il entra au conseil *du dedans du royaume,* établi par le régent en 1715, fut nommé président du conseil et garde-des-sceaux en 1718, puis chancelier de l'ordre de Saint-Louis l'année suivante. Il déploya dans ces diverses fonctions beaucoup d'énergie, de zèle pour le bien public et une incroyable activité ; mais il tomba lorsque fut discrédité le système de Law, dont il avait pourtant combattu les abus, et il se démit de la présidence du conseil des finances (1720). On le fit alors min. d'état, et l'on créa pour lui une place d'inspect. gén. de la police du royaume : il conserva encore les sceaux, qu'il rendit toutefois la même année. Il mourut en 1721. Il était membre de l'académie française et membre honoraire de l'acad. des sciences. On a vanté avec raison son désintéressement, sa tolérance, son humanité. *Voyez* son *éloge* par Fontenelle.

VOYER (René-Louis de), marquis d'Argenson, fils aîné du précédent, né en 1694, se trouvait conseiller au parlement de Paris lors des grandes discussions entre la cour et cette compagnie, dont il prit les intérêts avec assez d'ardeur pour encourir les réprimandes de son père. Nommé maître des requêtes en 1718 et conseiller-d'état en 1720, il devint presque aussitôt intendant du Hainault et du Cambresis, et, l'année suivante, grand'croix, chancelier et garde-des-sceaux de l'ordre de St-Louis. Lorsqu'il se vit, par la mort du régent, privé du protecteur constant de sa famille, il résigna toutes ses places (1724), hormis celle de conseiller-d'état, et consacra tous ses loisirs à de sérieuses études. Il devint l'habitué le plus assidu du *club de l'entresol,* protégé d'abord par le cardinal de Fleury, puis fermé parce que l'on

y discutait d'assez graves questions de politique. Cependant, après avoir été quelque temps dans une sorte de disgrâce, il fut nommé, en 1744, conseiller au conseil royal des finances, puis ministre des affaires étrangères. Possédant de tout des notions profondes et variées, et approuvant sur plusieurs points l'esprit philosophique, il s'efforça de concilier les progrès des lumières avec l'affermissement de l'autorité royale; mais des cabales puissantes réussirent à le faire renvoyer en 1747. Il est le dernier minist. français qui ait persisté dans les vues de Richelieu, de Mazarin et de Louis XIV, pour l'abaissement de la maison d'Autriche. Moins brillant que son frère à la cour, il fut plus grand dans la retraite, où il partagea ses loisirs entre l'étude et le commerce de ses amis et des gens de lettres. Voltaire l'a peint fidèlement en le disant plus propre à être *secrétaire d'état dans la république de Platon qu'au conseil d'un roi de France*. Il mourut en 1757. On cite de lui : *Considérations sur le gouvernement ancien et présent de la France*, Amsterdam, 1764, in-8, et dont deux éditions ont été données par son fils, le marquis de Paulmy, l'une en 1784, l'autre en 1787; *Essais dans le goût de ceux de Montaigne*, publiés par le même éditeur, avec la rubrique d'Amsterdam, 1785; réimp. sous le titre de *Loisirs d'un ministre d'état*, Liége, 1787, 2 vol. in-8, et sous le titre de *Mémoires du marquis d'Argenson, ministre sous Louis XV*, Paris, Baudouin frères, 1825, 1 vol. in-8; *Histoire du droit public ecclésiastique français*, Londres, 1737, 2 vol. in-12, publiée à tort sous le nom de La Hode (le P. de La Motte), jésuite défroqué.

VOYER (Marc-Pierre de), comte d'Argenson, frère du précédent, né à Paris en 1696, fut d'abord avocat du roi au Châtelet, puis conseiller d'état et maître des requêtes, et obtint la lieutenance de police de Paris en 1720. Il succédait à son père, élevé à la dignité de garde-des-sceaux, et il fut entraîné dans sa disgrâce pour avoir montré quelque opposition au système de Law. Nommé toutefois intendant à Tours, puis chancelier de l'ordre de St-Louis, il se vit bientôt rappelé aux fonctions de lieutenant-général de police, qu'il quitta presque aussitôt pour celles de conseiller-d'état. Il avait gagné toute la confiance du régent, et il était devenu son chancelier et le surintendant de son apanage. Après la mort de ce prince (1723), il demeura attaché à sa famille, à laquelle il rendit d'assez grands services; mais lorsqu'il vit son patron, le fils du régent, s'enfermer à Ste-Geneviève, il resta dans le monde, où le retenait son goût pour les sciences, les arts et les plaisirs, et fit de sa maison le rendez-vous des savans et des littérat. aimables. Il fut reçu, en 1726, memb. honoraire de l'académie des sciences. Après avoir coopéré à la rédaction des ordonnances qui ont fait tant d'honneur au chancelier d'Aguesseau, il fut chargé par ce magistrat, en 1737, de la direction de la librairie, et il remplit dignement ce poste difficile. Il fut nommé, en 1738, président du conseil, fut appelé à l'intendance de la généralité de Paris en 1740, et entra au conseil des ministres en 1742. Il n'avait encore alors aucune attribution spéciale; mais, l'année suivante, le ministère de la guerre lui fut confié, ainsi que la surintendance des postes. On était au milieu de cette guerre de la succession d'Autriche, jusque-là si malheureuse. Mais les années 1744 et 1745 amenèrent des prodiges : les troupes françaises, que l'on croyait anéanties, reparurent comme par enchantement, et le minist. de la guerre fut regardé, avec son frère, comme l'un des aut. de ce mouvement d'exaltation patriotique et belliqueuse qui donna à la France des victoires et la paix, pourtant trop peu avantageuse, d'Aix-la-Chapelle (1748). La paix ne mit point un terme aux utiles travaux du ministre. Sous son administration, une école militaire fut fondée, l'établissement des Invalides fut l'objet d'une protection spéciale, une noblesse militaire fut instituée en faveur de tous ceux qui parviendraient au grade d'officiers-généraux, le beau corps des *grenadiers de France* fut formé. Ayant, à dater de 1749, réuni au département de la guerre celui de Paris, dans lequel était comprise la direct. des acad., il fut invité à faire partie de celle des inscriptions, et il profita de sa nouvelle position pour rendre de grands services aux gens de lettres. Il avait aussi la surveillance de l'imprimerie royale, des théâtres, de la Bibliothèque du Roi et des haras. Plus aimable que son frère, avec autant de talent, il fut le ministre le plus cher à Louis XV. Il sortit vainqueur de toutes ses rivalités avec les maîtresses de ce prince; mais enfin il fut destitué et exilé, en 1757, avec Machault, par le crédit de Mme de Pompadour. On le regretta moins qu'on ne l'aurait fait s'il n'eût précédemment indisposé l'opinion publiq. par ses mesures rigoureuses contre le parlement. Il mourut en 1764. *Voyez* les *Mémoires* de son frère, cités à l'article précédent.

VOYER (Marc-René, marquis de), fils du précédent, né en 1722, se distingua à Fontenoi par sa bravoure, y fut fait brigadier de cavalerie, et prit part à toutes les campagnes suivantes. Plus tard, après la paix d'Aix-la-Chapelle, il fut nommé successivement maréchal-de-camp, inspecteur-général de la cavalerie et des dragons, directeur-général des haras sur la démission de son père, lieutenant-général de la Haute-Alsace, gouvern. de Vincennes. Dans la guerre de 1756, il reprit, comme militaire, un rôle actif qui lui valut le grade de lieutenant-général. En 1764, après la mort de son père, il se retira dans sa terre des Ormes, et échangea la lieutenance-générale d'Alsace contre celle de Touraine et le gouvernement de Loches, auquel il joignait la charge de grand-bailli de cette province. Appelé, en 1775, au commandement de la Saintonge et du pays d'Aunis, et chargé en même temps de l'inspection des côtes de l'Océan ainsi que des travaux entrepris pour leur défense, il gagna dans les marais de Rochefort, qu'il se proposait d'assainir, une fièvre qui l'emporta en 1782. On lui doit l'introduct. en France des chevaux de race anglaise.

VOYER-D'ARGENSON (Antoine-René de), marquis de Paulmy, ministre-d'état, né à Valenciennes, en 1722, de René-Louis de Voyer, marquis d'Argenson, alors intendant du Hainaut, parcourut rapidement tous les degrés de la magistrature, successivement avocat du roi au Châtelet, conseiller au parlement, maître des requêtes, conseiller-d'état, et se trouva à l'âge de 20 ans parvenu au terme où l'on n'arrive ordinairement qu'après avoir vieilli dans les fonctions judiciaires et administratives. Il ne tarda pas à devenir le coopérateur de son oncle, qui créa pour lui la charge de commissaire-général des guerres, et de son père, appelé dans le même temps au ministère des affaires extérieures. Nommé, en 1748, ambassadeur en Suisse, il renouvela les anciens traités conclus entre la France et le corps helvétique, ainsi que les capitulations particulières de plusieurs des états de ce pays, et fit abolir les prohibitions qui interdisaient à quelques-uns des cantons réformés le service de France. Il fut rappelé, en 1751, pour être adjoint à son oncle comme secrétaire-général du département de la guerre, avec survivance, et il employa cinq ans à faire une inspection détaillée des places des provinces méridionales du royaume. Il succéda à son oncle en 1757, mais n'occupa qu'une année ce poste important : il continua toutefois, par ordre du roi, d'assister au conseil en qualité de ministre d'état. En 1762, il partit pour l'ambassade de Pologne, qu'il remplit avec talent dans des circonstances difficiles. De 1766 à 1770, il eut celle de Venise. Ayant sollicité vainement celle de Rome, il prit le parti de se consacrer uniquement à sa famille, à ses amis et à son goût éclairé pour les lettres et surtout pour l'histoire et la bibliographie. Sa bibliothèque, la plus complète, la mieux choisie et la plus nombreuse qui ait peut-être jamais été en la possession d'un particulier, fut

achetée, en 1781, par le comte d'Artois, et déposée à l'Arsenal, dont elle a pris le nom. Le marquis de Paulmy mourut en 1787, membre de l'acad. franç. et membre honoraire des académies des inscriptions et des sciences. On lui doit la compilation et la publication de 40 vol. environ de la *Bibliothèque universelle des romans* et de 65 vol. des *Mélanges d'une grande bibliothèque*.

VOYS (ARY ou ADRIEN), peintre, né à Leyde en 1641, se fit d'abord remarquer par son assiduité au travail et la sagesse de sa conduite, qui, avec ses talens, lui procurèrent un mariage avantageux; mais il changea alors entièrement de manière de vivre, et ne fit qu'un seul tableau pendant treize années qu'il mit à dissiper dans les plaisirs la fortune de sa femme. Cependant, lorsqu'il se vit menacé de tomber dans le besoin, il revint avec toute l'ardeur de la jeunesse à ses premiers travaux, et, chose étonnante, ses ouvrages ne se ressentirent nullement de sa longue inaction. C'étaient de petits tableaux d'histoire ou des paysages traités avec le plus grand soin, et ornés de figures qui animaient la composition. On cite de lui: *Didon et Enée surpris à la chasse par l'orage*, et une *Sainte Cécile jouant d'un instrument de musique*. Le Musée du Louvre possède de lui: un *Chasseur qui se repose au pied d'un arbre*; le *Portrait d'un négociant à son bureau*; et un *Peintre à son chevalet*.

VOYSIN (DANIEL-FRANÇOIS), chancel. de France, né à Paris en 1654, fut reçu conseiller à vingt ans, épousa Mlle Trudaine en 1683, et dut à ce mariage la charge de maître des requêtes et peut-être l'intendance du Hainaut en 1688. Il lui dut bientôt la faveur de Mme de Maintenon, qui le fit appeler au conseil d'état en 1694, le présenta pour la place d'intendant de St-Cyr en 1701, et lui obtint le titre de secrétaire-d'état de la guerre en 1709. Les circonstances étaient difficiles. Les courtisans, dont Saint-Simon paraît s'être fait l'écho avec trop de complaisance, trouvèrent qu'on aurait pu faire un meilleur choix; mais Villars (*v.* ses *Mémoires*) a rendu une justice complète à son zèle, à la pureté de ses intentions et à son désintéressement. Cependant il était bien certainement étranger aux opérations milit., et il reçut même du roi la défense d'expédier aucune affaire sans l'avoir soumise au maréchal de Boufflers. Il garda sa place néanmoins, et y joignit celle de chancelier en 1714, grâce au crédit de sa protectrice, qui comptait bien trouver en lui un serviteur docile pour présenter à l'enregistrement l'édit qui appelait au trône les princes légitimés à défaut des princes du sang. Voysin, jaloux de plaire aussi à Letellier, rédigea contre les évêques appelans un édit que d'Aguesseau, alors procureur-général, refusa d'appuyer au parlement. Ce fut encore Voysin qui se chargea d'insinuer à Louis XIV de confirmer par acte de dernière volonté les dispositions déjà prises en faveur des princes légitimés; ce fut lui qui écrivit le testament du roi, et quelques jours après il en révéla le contenu au régent, pour s'assurer la conservation des sceaux et d'autres avantages: enfin ce fut lui qui, peu de jours après la m. de Louis XIV, vint au parlement prononcer la nullité du testament qu'il avait écrit et inspiré. Il entra au conseil de régence, n'y exerça aucune influence, parce qu'il s'était trop avili, et m. en 1717. *Voy.* les *Mémoires* de Duclos, et le tome 1er de l'*Histoire du dix-huitième siècle*, par M. Lacretelle.

VRATISLAS. V. WRATISLAS.

VREE ou VREDIUS (OLIVIER de), historien flamand, né à Bruges en 1578, mort dans la même ville en 1652, a répandu beaucoup de lumière sur l'histoire de son pays. Il avait fait quelque temps partie de l'institut des jésuites, puis il était rentré dans le monde, et avait été revêtu d'une charge de magistrature. Nous citerons de lui: *Historia comitum Flandriæ, pars prima: Flandria ethnica à primo consulatu C. Jul. Cæsaris usque ad Clodovæum, primum Francorum regem christianum per DLIV annos*, Bruges, 1650, 2 part. in-fol.; *Historia comitum Flandriæ, pars secunda, seu Flandria christiana à Clodovæo I ad annum 767*, ib., 1652, in-fol.

VRIEMOET (EMON-LUCE), théologien et orientaliste, né à Embden en 1699, fut ministre de Loenen, puis de Harlingue, prit possession en 1731 de de la chaire des langues orientales à l'université de Franeker, puis de celle des antiquités hébraïques, y fut nommé quatre fois recteur, et y m. en 1760, laissant un grand nombre d'ouvrages estimés sur l'histoire et la philologie, parmi lesquels nous citerons: *Arabismus, exhibens grammaticam arabicam novam et monumenta quædam arabica, cum miscellaneis et glossario arabico-latino*, Franeker, 1733, in-4; *Tirocinium hebraismi, in quo continentur breve glossarium hebraicum, dicta theologiæ dogmaticæ veteris Testamenti, hebraicè et latinè, item adnotationum ad canones grammaticos Specimen*, ibid., 1742, in-12. *Voyez* Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des dix-sept provinces des Pays-Bas*, t. 2, p. 94.

VRIES (JEAN-FREDEMAN de), peintre, né à Leuwarde en 1527, excellait dans l'art de la perspective. Ses ouv. sont répandus dans les Pays-Bas, en Allemagne et en Angleterre, et les amateurs paient fort cher ceux dont on peut constater l'authenticité. Ce qui n'a pas laissé que d'y ajouter un grand prix, c'est que les meilleurs maîtres de son temps se plaisaient à peindre les figures qu'il y introduisait. Une de ses plus belles compositions, que l'on voit en Angleterre, représente l'intérieur d'une chambre où se trouve un tableau de la *Salutation angélique*. Outre ses tableaux, il a laissé une quantité considérable de dessins d'architecture, qui, pour la plupart, ont été gravés, et qui forment 26 ouvrages différens. Il donna en 1604 un grand livre d'architecture en 50 planches, à la publication duquel on ne croit pas qu'il ait survécu long-temps.

VRIES (MARTIN GERRITZON DE), navigateur hollandais, fut chargé en 1643, par van Diemen, alors gouverneur-général des Indes hollandaises, du commandement d'une expédition composée de deux vaisseaux, et destinée à reconnaître la terre de Ieso, dont on n'avait que des idées confuses et contradictoires. Il découvrit une partie des côtes de Ieso et de celles de l'île ou presqu'île de Tchoka ou Tarakaï, si improprement nommée Saghalien, enfin les plus méridionales des Kouriles et deux des détroits qui les séparent. Il a rendu ainsi à la science de la géographie de grands et réels services, malgré quelques erreurs graves qu'on lui reproche avec raison. La navigation du *Kastricum* (c'est le nom du vaisseau qu'il montait et qui fut séparé de son compagnon par un coup de vent) est exposée très-succinctem., sous le tit. de *Relation de la découverte de la terre de Ieso*, dans le *Recueil* de Thévenot, et dans le tom. 4 du *Recueil des voyages au Nord*. Ces deux morceaux sont traduits de l'original hollandais publié à Amsterdam en 1646. On trouve cette même navigat. plus détaillée dans le *Noord en Oost-Tartarye* de Witsen. C'est de là que Ph. Buache a tiré l'*extrait* qu'il a inséré dans ses *Considérations géographiques et physiques*.

VRILLIÈRE (LOUIS PHÉLYPEAUX, marquis de LA), comte de Saint-Florentin, etc., né en 1672, succéda à son père, en 1700, dans le département des affaires générales de la religion prétendue réformée, y joignit en 1715 le départem. de la maison du roi, et fut maintenu en place par le duc d'Orléans, régent, qui pourtant avait renvoyé tous les autres ministres. La Vrillière se démit du département de la maison du roi en 1718, et mourut en 1725. La rue qui porte son nom, à Paris, l'a tiré d'un hôtel qu'y bâtit son grand-père en 1620: c'est aujourd'hui la Banque de France.

VROOM (HENRI-CORNEILLE), peintre de marines, né à Harlem en 1566, visita l'Espagne et l'Italie, et revint ensuite dans sa ville natale, où il fut accablé

de demandes d'ouvr. Un naufrage auquel il échappa miraculeusem., et dont il consacra les détails avec succès par la peinture, décida de sa vocation pour le genre des marines. On cite de lui une *suite* de dix tableaux représentant, jour par jour, les différens accidens du combat naval livré, en 1588, entre les flottes espagnole et anglaise. Ils servirent de modèles aux tapisseries que Spierings fit pour Howard, amiral d'Angleterre.

VSZEVOLOD Ier, grand-duc de Russie, né en 1029, eut un bel apanage à la mort de son père Yaroslaff (1054), et resta franchement uni à son frère aîné, Iziaslas, auquel appartenait la souveraineté. Il défendit ce prince contre les prétentions de Vzeslas et l'empire contre les entreprises des ennemis extérieurs; mais plus tard, en 1073, un sujet de vif mécontentement le porta à prendre les armes avec Svientoslas contre son souverain et son frère. Cependant, après la mort de Svientoslas, il se réconcilia sincèrement avec Iziaslas, dont il obtint deux provinces pour surcroît d'apanage. Ce prince étant mort en 1078, Vszevolod lui succéda. Il m. lui-même en 1093, et eut pour successeur son fils Vladimir Monomaque. — VSZEVOLOD II, petit-fils de Vladimir Monomaque, fut nommé duc de Novogorod en 1123, et signala les commencemens de son administration par une guerre malheureuse en Finlande, qui souleva contre lui ses administrés. Après la m. de son grand-père, il chassa de Tschernigoff son oncle Yaroslas, puis il se jeta sur le duché de Minsk et sur celui de Polotzk, dont il força le prince à chercher un asile à Constantinople (1129). Il travailla, dans les années suivantes, à ramener à l'obéissance les habitans de la Livonie et de l'Estonie. En 1139, après la mort du grand-duc Yaropolk, il s'empara de l'autorité souveraine par la force des armes. Il mourut en 1147, ayant gouverné avec une modération et une sagesse qu'on n'aurait point osé attendre de lui. — VSZEVOLOD III, né en 1149, proclamé grand-duc de Russie en 1176, commença par sévir cruellement contre plusieurs seigneurs qui avaient refusé de le reconnaître; mais il n'en fut pas moins forcé, pendant un règne de 37 ans, d'avoir toujours les armes à la main pour étouffer les mécontentemens et les séditions. Il porta aussi ses armes au dehors, et obtint d'abord de grands avantages sur les Polovskiens, que nous appelons aujourd'hui *Cosaques*. Ces peuples féroces remportèrent à leur tour une victoire, suivie de massacres épouvantables, et enlevèrent d'assaut (1201) la ville de Kief, qu'ils pillèrent, saccagèrent et brûlèrent. Vszevolod mourut en 1212, laissant la réputation d'un grand et bon prince.

VUEZ (ARNOULD de), peintre, né à Oppenois, près Saint-Omer, en 1642, n'obtint qu'avec peine, vu l'extrême indigence de sa famille, le moyen de cultiver ses rares dispositions. Cependant il fit le voyage d'Italie, trouva des protecteurs à Rome, et acquit bientôt assez de renommée pour éveiller l'envie. Il fut même obligé de défendre sa vie contre les piéges de ses rivaux. Ayant eu le malheur d'en tuer un, il profita de l'invitation de Lebrun, pour retourner en France, où il reçut un accueil bien capable de lui faire oublier l'Italie; mais un duel qu'il fut forcé d'accepter, et où il fut vainqueur, l'obligea de quitter Paris pour une année, et de suivre l'ambassadeur français à Constantinople. Plus tard, ayant été envoyé par Louvois à Lille pour peindre la *Présentation de la Vierge au Temple*, il fixa son séjour dans cette ville, et y fit alors, pour la plupart des églises, ces nombreux tableaux qui ont fixé sa réputation et qui l'ont placé au premier rang des peintres de l'école flamande. Il mourut en 1724, après avoir été l'un des échevins de sa patrie adoptive. Nous citerons de lui : la *Vie de saint Bruno*, en 8 grands tableaux, etc.; *les Vieillards prosternés devant l'agneau*, sujet tiré de l'apocalypse, et *la Découverte de la terre promise*.

VUILLEMIN ou WILLEMIN (JEAN), poète et médecin, né à Arbois, dans le comté de Bourgogne, vers 1540, est traité d'*Esculape bourguignon* par Ed. Dumonin, et d'*Hippocrate séquanais* par Pierre Matthieu. Il est probable qu'il n'a pas poussé sa carrière au-delà de 1605. Nous citerons de lui : *Historia belli quod cum hæreticis rebellibus gessit, anno* 1567, *Claudia de Turaine, domina Turnoniæ*, etc., Paris, 1569, in-4, rare (c'est une histoire écrite en vers).

VUILLERMET et non WILLERMET (CLAUDE-FRANÇOIS), jésuite, né à Champagnole en 1728, m. à Paris vers 1789, est connu par une oraison funèbre du duc de Bourgogne, qu'il prononça avec un grand succès en 1761, étant professeur de rhétorique au collége de Louis-le-Grand, et qui fut imprimée sous ce titre : *Ser. ducis Burgundionum Laudatio funebris*, Paris, Barbou, in-8 de 100 p., avec une *version* française du P. Querbœuf.

VUILLERMOZ. V. WILLERMOZ.

VUITASSE (CHARLES), docteur et professeur de Sorbonne, né à Chauny, près Noyon, en 1660, remplit pendant 18 ans une chaire de théologie, dont il fut privé en 1714, pour n'avoir pas voulu se soumettre à la bulle *Unigenitus*. Il mourut en 1716, au moment où ses démarches pour rentrer en possession de sa chaire allaient être couronnées du succès. On cite de lui : *Traité de la Pâque*, ou *Lettre d'un docteur de Sorbonne*, touchant le système d'un docteur espagnol, Louis de Léon, sur le même sujet, 1695, in-12.

VUKASSOVITSCH (PHILIPP, baron de), feld-maréchal-lieutenant au service de l'Autriche, né en 1755 dans la Slavonie, servit avec distinction contre les Turks, puis contre la France dans les campagnes en Italie des années 1796, 1797 et suivantes, et m. à Vienne en 1809, des suites d'une blessure. Possédant des connaissances peu communes en mathématiques, il dirigea l'exécution des belles routes, dont l'une va de Wratnik à Zeng et l'autre de Carlstadt à Fiume.

VULCACE. V. GALLICANUS.

VULCAIN (mythol.), dieu du feu, fils de Jupiter et de Junon, ne dut la vie qu'à la déesse seule, suivant une autre tradition. Sa mère, révoltée de la laideur de l'enfant, le précipita du haut du ciel. Dans sa chute, Vulcain se cassa une jambe, et resta depuis toujours boiteux. Pour le consoler, Jupiter lui fit épouser Vénus. Il fixa sa résidence dans l'île de Lemnos, où son occupation fut de forger les foudres de Jupiter. On le représente tenant un marteau à la main, frappant sur une enclume, et entouré de Cyclopes (*v.* ce dernier nom).

VULCANIUS (BONAVENTURE DE SMET, nom latinisé par analogie en celui de), philologue, né à Bruges en 1538, se rendit en Espagne, en 1559, pour être secrétaire et bibliothécaire du cardinal Fr. de Mendoza, évêque de Burgos. Après la mort de ce prélat (1566), il remplit les mêmes fonctions auprès de son frère, Ferdinand de Mendoza, archidiacre de Tolède; et, après la m. de ce dern. (1570), il retourna à Bruges. Les troubles des Pays-Bas le transportèrent successivement à Cologne, à Bâle, à Genève, puis à Anvers, de l'école de laquelle il fut nommé premier recteur. En 1580, il prit possession d'une chaire de langue grecque à l'acad. de Leyde, où il mourut en 1614. Parmi les éditions qu'on lui doit, nous citerons les suivantes : l'*Hist. des Goths* de Jornandès; les *Œuvres d'Apulée*; et un ouvrage rare et curieux, dont on ne connaît pas l'auteur, mais qui a pour titre : *de Litteris et Linguâ Getarum sive Gothorum : item de Notis lombardicis quibus accesserunt specimina variarum linguarum*, Leyde, 1597, in-8. *V.* Meursius, *Athen. Batavor.*, le *Dictionnaire* de Bayle et Niceron.

VULSON ou WLSON (MARC de), sieur de *la Colombière*, le véritable créateur de la science du blason, né dans le Dauphiné vers la fin du 16e S., surprit sa femme en adultère, la tua avec son complice, obtint grâce pour cette action, et, ne pouvant plus

supporter le séjour de Grenoble, vint s'établir à Paris, où il acquit une charge de gentilhomme ordinaire de la chambre, fut créé chevalier de Saint-Michel, et mourut en 1658. Nous citerons de lui : *Recueil de plusieurs pièces et figures d'armoiries*, Paris, 1639, in-fol., fig.; *de l'Office des rois d'armes, des hérauts et poursuivans*, etc., 1645, in-4; *la Science héroïque*, etc.. ibid.. 1644 et 1669, in-f.; *le vrai Théâtre d'honneur et de chevalerie*, ou *Mémoires historiques de la noblesse*, etc., ibidem, 1648, 2 vol. in-folio.

VUOERDEN (Michel-Ange, baron de), né à Chièvres (Hainaut), en 1629, prit d'abord du service dans l'armée espagnole, s'attacha ensuite au fameux comte de Fuensaldagne, et l'accompagna à Milan, puis à son ambassade de Paris. Il continua d'aider de ses connaissances diplomatiques le marquis de La Fuente, qui remplaça le comte de Fuensaldagne; mais, leurré d'espérances vaines par les ministres espagnols, il se retira à Tournai pour y exercer la charge de grand-bailli des états. D'abord persécuté, lors de la conquête de cette ville par les Français, il ne tarda pas à être en faveur auprès des vainqueurs, et devint successivement chevalier d'honneur au parlement de Flandre, grand-bailli des états de Lille, commissaire pour les conférences de Courtrai. Il m. à Lille en 1699. Un assez grand nombre de MSs. de lui sont déposés à la bibliothèque de Cambrai, avec toutes les lettres autographes qui lui furent adressées par Louis XIV et divers personnages célèbres. Un seul de ses ouvrages a été imprimé sous ce titre : *Journal historique contenant les évènem. les plus mémorables de l'histoire sacrée et profane, et les faits principaux qui peuvent servir de mémoires pour l'histoire de Louis-le-Grand*, Lille, 1684, 2 vol. in-8. Sa *vie*, écrite par sa fille, Marie-Louise de Vuoerden de Campagne, est déposée, en un MS. in-fol., à la bibliothèque de Cambrai.

VYASA, ou *le Compilateur*, est le nom ou plutôt le surnom d'un personnage hindou, appelé encore Crichna-Dwépayana, l'un des mounis ou solitaires inspirés des anciens âges. Théologien, philosophe, poète, il marque l'une des époques les plus importantes de la littérature sanscrite, époque que l'on suppose partir du 15e ou du 14e S. avant notre ère. Fils du richi Parasara et de la vierge Satyavati, il parut, dit la tradition, dans le 3e âge du monde, comme Valmiki, le chantre du *Ramayana*, dans le second. Ce fut lui qui recueillit et mit en ordre les quatre *Védas*, livres les plus anciens et les plus sacrés de l'Inde. De là lui vint le surnom de *Véda-vyasa*, qui veut dire *compilateur* ou *collecteur des Védas*. Mais il ne s'en tint pas à cette collection, quelque vaste qu'elle soit, et on lui attribue également celle des dix-huit *Pouranas*, espèces de catéchismes populaires ou de romans mythologiques. *Voy.*, pour plus de détails, les *Religions de l'antiquité*, d'après Creuzer, Paris, 1825, t. 1, p. 207, 233, et surtout les *notes* et *éclaircissemens*, p. 569 et suivantes.

VZESLAS Ier, grand-duc de Russie, arrière-petit-fils de Vladimir-le-Grand et de la célèbre Rognéda, eut, en 1044, le duché de Polotzk en apanage; mais voyant avec peine ses cousins, les fils d'Yaroslaff, maîtres du trône, en vertu du droit public, qui voulut long-temps en Russie que la souveraine puissance appartînt au prince le plus âgé de la famille régnante, n'importe dans quelle branche, Vzeslas prit les armes contre eux, et, après une suite de succès variés, tomba entre leurs mains par l'effet d'une trahison, fut chargé de chaînes et conduit à Kief. Le peuple, indigné de cette lâche conduite, se souleva contre Iziaslas, l'aîné des fils d'Yaroslaff, délivra Vzeslas et le proclama grand-duc (1068); mais celui-ci ne put se maintenir en possession de l'autorité souveraine, et m. en 1101, n'ayant réussi qu'à rendre indépendante sa principauté de Polotzk.

W

WAAJEN ou WAEYEN (Jean van der), théologien protestant, né à Amsterdam en 1639, prêcha le saint évangile à Sparendam, à Leuwarden, puis à Middelbourg, fut appelé à la chaire de théologie et de langue hébraïque de Franeker, réunit à cette place celles de prédicat. de l'université de la même ville et d'historiographe des états de la Frise, fut conseiller du prince d'Orange, et m. en 1701, avec la réputation d'un des prem. controversistes de la Hollande. Parmi ses nombreux écrits on peut citer : *Summa theol. christ.*, Francfort, 1684, in-4, dont il y a un abrégé sous le titre d'*Enchiridion theolog. christ.; Capita doctrinæ de testamento et fœdere*, Francfort, 1693, in-4. — Son fils, Jean van der Waajen ou Waeyen, dit *le Jeune*, né à Middelbourg en 1676, lui succéda dans les fonctions de prédicateur de l'université de Franeker, et m. en 1716. On n'a de lui que sa thèse de réception pour le doctorat : *Dissertatio de impotentiâ hominis animalis ad capienda ea quæ sunt spiritûs Dei.*

WACE (Robert), poète anglo-normand du 12e S., natif de l'île de Jersey, est appelé aussi indistinctement dans les copies de ses ouvrages et dans les anciens livres qui font mention de lui, *Vace, Wacce, Waice, Waicee, Waze, Gasse, Gaice, Guace, Guaze, Guasco, Gazoe, Wistace, Huistace, Huace*, etc. Envoyé à Caen pour y être instruit dans les lettres il revint encore adolescent exercer à la cour d'Angleterre les fonctions de *clerc lisant* qu'il remplit sous Henri Ier, Henri II et Henri *au court Mantel*, rois d'Angleterre et ducs de Normandie, fut chanoine de l'église de Bayeux, et m. en Angleterre vers 1184. On lui attribue les cinq ouvr. suivans; *le Brut d'Angleterre*, ou *Artus de Bretagne*, en rimes franç., dont il existe plus. MSs. (la Bibliot. du Roi en possède 3 du 13e S. et 2 du 15e) : il en a été pub. 2 édit. in-4, Paris, 1543 et 1584, avec d'autres anc. romans; le roman de *Rou* (Rollon) et des ducs de Normandie, en vers alexandrins : on en trouve plus. MSs. à la Biblioth. du Roi, à celle de l'Arsenal et au musée de Londres : cet ouvr. a été impr. pour la prem. fois, avec *notes*, par Fréd. Pluquet, Paris, 1827, 2 v. in-8 : il en avait paru une sorte de version fr., composée au 13e S., Rouen, 1487, in-f., sous le titre de *Chroniques de Normendie*; et depuis divers fragmens du texte en vers ont été publiés plus ou moins littéralement par de La Roque, Dumoulin, Ducange, de La Rue, Auguis, Pluquet et Depping, dans divers ouvr. de leur composition; *Chronique ascendante* des ducs de Normandie, en remontant de Henri II à Rollon, en vers alexandrins, dont les MSs. sont fort rares, et que M. Pluquet a publ. dans le tom. 1er des *Mémoires de la société des antiquaires de Caen*, 1825, in-8; *C'est comment la Conception N.-D. fut établie*, poème de 1800 vers de huit syllabes, dont il existe trois MSs. à la Bibliothèque du Roi, qui offrent entre eux beaucoup de variantes; la *Vie de saint Nicolas*, en vers de huit syllabes : Hickes en a publié des extraits dans le *Thesaurus litteraturæ septentrionalis*. Wace avait laissé beaucoup d'autres poèmes, des lais et des *serventois* qui se sont perdus. On a de très-bonnes notices sur la vie et les ouvr. de ce poète anglo-normand par Bréquigny (*Notice des MSs. de la Bibliothèque royale*, tom. 5), par Brial (*Histoire littéraire de la France*, tom. 13), et par Pluquet, à la tête de ses *extraits* des romans du *Rou*.

WACHTER (Jean-George), philologue et ar-

théologue allemand, né en 1673, fut d'abord employé au cabinet *des antiques* de Berlin, devint membre de la société royale des sciences de Prusse, passa ensuite à Leipsig, où il fut nommé conservateur des médailles et de la biblioth. du conseil, et m. dans cette même ville en 1757. Entre autres ouvr. d'érudition on cite de lui : *Glossarium germanicum continens origines et antiquitates totius linguæ germanicæ*, etc., Leipsig, 1736, 1737, 2 vol. in-fol.; *Archæologia nummarin*, etc., Leipsig, 1740, in-4; inséré aussi dans les *nova Acta erudilor. lips.*, nov. 1740; *naturæ et scripturæ Concordia*, etc. (sans nom d'auteur), Leipsig et Copenhague, 1752, in-4; analysé dans les *nova Acta eruditor.*, juin 1752. —C'est à un autre savant du même nom qu'est dû l'ouvr. allem. intitulé : *le Spinosisme dans le judaïsme*, ou *le Monde divinisé par la religion judaïque et par sa cabale*, Amsterdam, 1699, in-8. —WACHTER (George), surintendant à Memmingen, m. vers 1730, a laissé des *Poésies diverses sur le Jubilé*, publ. après sa m., Memmingen, 1732, in-4.

WACKERBARTH (AUGUSTE-CHRISTOPHE, comte de), feld-maréchal-général du roi de Pologne, électeur de Saxe, né en 1662 dans le Mecklenbourg, m. à Dresde en 1734, y avait été élevé à la cour en qualité de page, et, pourvu de bonne heure du grade de colonel, avait fait plus. campagnes sur le Rhin contre les Français dans la guerre de la succession d'Espagne. Nommé successivement major-général d'infanterie (1702), grand-maître de l'artillerie, et lieutenant-général, il fut chargé d'une mission diplomatique à Vienne, employé ensuite dans les Pays-Bas, et il assista aux siéges de Lille et de Tournai. A son retour en Saxe, il devint membre du conseil privé, ministre-secrétaire d'état, eut en 1715 le commandem. génér. des troupes saxonnes en Poméranie, mit le siége devant Stralsund, et força cette place à capituler. Depuis plus. années il avait obtenu en récompense de ses vieux services, avec la dignité de feld-maréchal-général, le gouvernement de Dresde, lorsqu'au mois de déc. 1733 il accompagna en Pologne, comme chef de son escorte, le nouveau roi Frédéric-Auguste III, au couronnem. duquel il assista.

WADDING (PIERRE), jés., né à Waterford (Irlande) en 1580, m. en 1644, chancelier de l'université de Gratz en Stirie et profess. de droit canoniq., avait enseigné successivem. la théologie à Louvain et à Prague. Entre autres écrits tout-à-fait oubliés on cite de lui : *Brevis refutatio calumniarum quas collegio societatis Jesu Pragensi impegit scriptor famosi libelli cui titulus* FLAGELLUM JESUITICUM, Neisse, 1634, in-4; *Tractatus de Incarnatione*, Anvers, 1634, in-4; *Tract. de Contractib.*, Gratz, 1644, in-4.

WADDING ou WADING (LUC), franciscain irlandais, historien et biographe, né à Waterford en 1588, passa de bonne heure, avec sa famille, en Espagne, et de là au séminaire des Irlandais à Lisbonne, prit à 16 ans l'habit de cordelier et plus tard vint remplir une chaire de théologie à Salamanque. Professeur en la même faculté à Rome, où il avait suivi l'évêque de Carthagène, D. Ant. de Treio, ambassadeur extraordinaire de Philippe II près du saint-siége, Wading y remplit quelq. temps aussi les fonctions de procureur-général de son ordre et de commissaire-général des nations allemande et française. En 1628, ayant fait convertir le couvent de St-Isidore en un collége pour les Irlandais, il fut le prem. supérieur de cet établissem., qu'il pourvut d'une bibliothèq. nombreuse. Il m. en 1657 à Rome, où l'avaient conduit à div. reprises les missions dont il fut chargé. Ses principaux ouvr. sont : πρεσβεία *sive legatio Philippi III et IV, Hispaniar. regum ad summos pontifices Paulum V, Gregorium XV et Urbanum VIII*, etc., Louvain, 1624, in-folio, rare; et *Annales ordin. minorum*, Lyon et Rome, 1628-54, 8 vol. in-fol., dont le P. Fonseca a publ une nouvelle édit. refondue et augmentée, Rome, 1731-45, 19 vol. in-fol. : il en avait paru une trad. franç. par le P. Sylv. Castet, Toulouse, 1680-83, 4 vol. in-4. On doit encore à Wadding des édit. des *opuscules* de saint Franç. d'Assises, des *sermons* de saint Antoine de Padoue, des *œuvres* de J. Scot, etc., enfin div. opusc. biogr. et autres tels que : *Vita B. Petri Thomæ carmelitæ*, etc., Lyon, 1637, in-8; *Vita J. Duns Scoti*, ibid., 1644, in-8; *Scriptores ordinis minorum*, etc., Rome, 1650, in-fol., très-rare.

WADHAM (NICOLAS), fondateur du collége qui porte son nom à Oxford, était né vers 1536, dans le comté de Sommerset. Il fut élevé au collége du Christ à Oxford; et ayant hérité d'une fortune considérable, il prit la résolution d'en consacrer la plus grande partie à la fondation d'un nouveau collége dans la même ville. Il rencontra beaucoup d'obstacles dans cette entreprise, et m. en 1609, avant de l'avoir terminée. Toutefois son collége, commencé en 1610, fut ouvert en 1612, par les soins et la persévérance de lady Wadham, à laquelle il avait légué ses vues philanthropiq. et sa fortune. On peut consulter sur l'érection du collége de Wadham, l'ouvr. de Wood intitulé *Colleges and Halls*, et l'*Histoire d'Oxford* de Chalmers, tom. II.

WADJIH-EDDYN MAS' OUD (KHODJAH), 2me prince de la dynastie des Sarbedariens, dans la Perse orientale, succéda à son frère Abdel Rezzak en 738 de l'hég. (1337 de J.-C.), et étendit ses états par des conquêtes sur les princes voisins. Il avait rangé sous sa dominat. la plus grande partie du Khoraçan, lorsqu'il périt dans une embuscade que lui avait dressée le prince de Rostemdar en 745 de l'hég. (1344 de J.-C.). Après la mort de Wadjih-Eddyn, son trône fut occupé successivement, dans l'espace de 16 années, par huit officiers de sa maison, qui furent tous déposés ou assassinés.—LOUTHF-ALLAH, fils de Wadjih-Eddyn, placé sur le trône de son père en 761 de l'hég. (1360 de J.-C.), en fut expulsé au bout d'un an par Pehlevan Haçan Damegani, son général ou vézyr, qui l'enferma dans un château, où il le fit périr ensuite. La dynastie des Sarbedariens finit en 788 de l'hég. (1386), en la personne d'un parent de Wadjih-Eddyn, Khodjah-Aly-Mowaied, qui avait fait assassiner l'usurpateur Pehlevan Haçan Damegani en 766 de l'hég., et qui se soumit ensuite au conquérant Timour (Tamerlan) en 782 (1380 de J.-C.).

WADSTROEM (CHARLES BERNARD), ingénieur et voyageur suédois, né à Stockholm en 1746, fut d'abord chargé de la direction de divers travaux publics, obtint la place de contrôleur de l'or et de l'argent, et entreprit sans succès en 1787 un voyage de découvertes dans l'intérieur de l'Afrique. A son retour en Europe l'année suivante il débarqua en Angleterre, communiqua au conseil privé les renseignemens qu'il avait recueillis dans son voyage sur les côtes d'Afrique, et avec l'appui de plus. personnages influens, il réussit à se faire charger en 1789 d'une expédition secrète dans le but d'établir une colonie anglaise sur la côte occidentale d'Afrique. Toutes ces tentatives ne produisirent pas les résultats qu'il en attendait. Wadstroem, qui se trouvait à Paris au moment où Bonaparte se disposait à partir pour l'Egypte, se montra un des plus grands admirateurs de cette étonnante expédition, au succès de laquelle il était persuadé que la civilisat. de l'Afrique et la liberté de l'Asie étaient attachées. Il m. en 1799. On a de lui : *Observations sur la traite des nègres, faites dans un voyage à la côte de Guinée* (en anglais), Londres, 1789, in-4; *an Essay on Colonisation*, ibid., 1794, in-8; trad. en français par C. Pougens, sous le titre de *Précis sur l'établissement des colonies de Sierra-Leone et de Boulama, à la côte occidentale d'Afrique*, Paris, 1798, in-8. Mss Helena-Maria Williams a donné une *notice* sur la vie de C.-B. Wadstroem, dans l'*Annual register* de 1799.

WÆCHTLER (JACQUES), célèbre théologien pro-

testant, né à Grimme en 1638, m. en 1702, surintendant à Beltzig, avait d'abord occupé le même emploi à Gommern, après avoir été successivement professeur de philosophie à Wittemberg, puis archidiacre à Oschatz. Parmi ses ouvr., mentionnés au tom. 4 de la *Biographie des savans* de Joecher, on distingue, outre cinq opuscules polém. contre Spener : *le véritable* Memento, disce, gaude mori *du christianisme luthérien*, etc., Leipsig, 1721, in-8; et *Harmonia sacra paracletica*, ou *Consolation spirituelle par excellence de la nécessité de mourir*, l'un et l'autre en allemand. *Voy.* dans les *Memoriæ theologor.* de Pipping, déc. IX, p. 1458, son *Eloge* par Ch.-Ern. Mussigk.—WÆCHTLER (Christfried), jurisconsulte, aussi de Grimme, né en 1652, fréquenta le barreau de Dresde et de Leipsig, fut reçu docteur à Witteuberg, consacra aux travaux d'érudition les loisirs qu'il sut trouver malgré une pratique des plus brillantes, et m. en 1731. On trouvera dans le recueil précité de Joecher le catalogue des écrits de Christf. Wæchtler; les plus importans sont : *Amænitates florent. in Lælii Taurelli annotata digestorum florentinorum ; Commentarius ad singulas leges tituli digestorum de evictionibus ; ad Ulpianum de gradibus culpæ in contrnctibus,* Wittemberg, 1680, in-4; *De iis quæ patres concilii trident. dixerunt pro veritnte evangelicâ secundum Historiam Sfortiæ Pallavicini,* etc. On trouvera l'*éloge funèbre* de Wæchter dans les *Actn erudit.* (ann. 1733, pag. 91), dont il fut long-temps un des principaux collaborat. — Jeau-Conrad WÆCHTLER ou WICHTLER, théologien, a publ., vers l'an 1659, un gros vol. in-fol., intit. *Homo oriens et occidens libris II,* etc. — Gaspard WÆCHTLER est aut. d'un *Exposé des principes fondamentaux et des maximes politiques de la république de Hollande et de la Frise-Occidentale* (en allemand).—André-George WÆCHTLER, a publ. *Antiquitates hebræorum de israeliticæ gentis origine, fatis*, Gœttingue, 1733, 2 vol. in-8 : ouvrage estimé. — Jean-Christophe WÆCHTLER, a publ., en allemand, un *Manuel commode contenant la manière de se conduire galamment dans le monde ;* et un *Dictionnnire du bon ton*, Leipsig, 1758, in-8, franç.-allemand. Il est aussi l'éditeur d'un *Recueil de poèmes latins et allemands sur la passion et la mort de J.-C.,* Zerbst, 1736, in-8.

WAEL (LUCAS de), peintre flamand, né en 1591 à Anvers, où il m. en 1676, avait eu pour premier maître son père Jean de Wael, lui-même élève de Franç. Franck, et mort jeune, puis s'était perfectionné sous Breugel de Velours, dont il imita la manière avec succès. Dans un séjour de plus. années en France et en Italie, il a exécuté plus. beaux ouvr. tant à fresque qu'à l'huile : ce sont la plupart des effets de lumière, d'un naturel charmant, des chutes d'eau, etc.—Corueille de WAEL, son frère, bon peintre de bataille et excellent paysagiste, m. en 1662 à Anvers, sa patrie, âgé de 68 ans, suivit en Espagne le duc d'Arschot, vice-roi des Pays-Bas, et y exécuta plus. grandes compositions pour ce seigneur et pour Philippe IV. L'amour de son art le porta à se dérober aux succès qu'il obtenait en ce pays pour aller avec son frère étudier les gr. modèles en Italie. Ses tableaux représentent des siéges, des attaques, des mêlées, des déroutes. Les groupes en sont généralement bien disposés; sa couleur est brillante et harmonieuse.

WAEL DE VRONESTEIN (GUILLAUME), jésuite hollandais, né à Utrecht en 1582, mort à Bruxelles en 1659, après avoir assisté, comme provincial, à deux assemblées générales de sa société à Rome, est auteur de quelques ouvr., tels que : *Corona sacratissimorum Christi vulnerum XXXV considerationibus illustrata,* Anvers, 1649, in-8; Bruxelles, 1657, in-4; trad. en flamand, Anvers, 1654, in-8; *Abrégé de l'Histoire de la Croix,* Anvers, 1649, etc.—Jean WAEL ou WAELS, autre jésuite, natif de Hazebrouck, mort à Dunkerque en 1628, avait occupé quelq. temps une chaire de philosophie à Douai. On ne cite de lui qu'un recueil de *Litanies de St Joseph*, en espagnol.—J.-B. WAELES, de Hardiford, près Cassel, mort à Lille le 27 juin 1822, âgé de 66 ans, n'est connu que par un opuscule élémentaire intit. *Ariadne, ou Guide des Grammairiens*, Lille, 1820-21, 32 pag. in-8. Il paraît avoir écrit en outre un *Atlas grammatical.*

WAENGLER. V. PAREUS.

WAEYEN. V. WAAJEN.

WAFER (LIONEL), chirurgien, né à Londres vers 1640, avait fait un prem. voyage à l'île de Bantam en 1677, et deux ans après, à la suite d'une autre expédition, s'était établi à la Jamaïque, lorsqu'il se remit en mer avec les corsaires Cook et Linch, qui allaient croiser contre les Espagnols. Après diverses courses, une blessure au genou l'ayant mis hors d'état de suivre ses compagnons, ceux-ci le laissèrent, avec quatre autres Anglais, à la merci des Indiens de la côte de Darien, qui le guérirent. Il lui fallut embrasser le genre de vie de ces sauvages, qui plus tard ne le laissèrent partir que sous la promesse de ramener d'Angleterre des chiens et de venir se marier dans le pays. Wafer, qu'avaient recueilli successivent les capitaines Dampier et Davis, las enfin du métier de pirate qu'il continua quelq. temps avec ce dernier, se fit débarquer à Philadelphie, puis revint en Angleterre en 1690. On ignore l'époque de sa m. La relation de son *voyage*, la meilleure qu'on ait encore sur l'isthme de Darien, parut à Londres en 1699, in-8, et fut réimpr. en 1704, avec le récit de l'expédition du capitaine Nathan Davis aux mines d'or. Elle a été trad. en franç. par Montirat, Paris, 1706, in-12; en allem., Halle, 1759, in-8; en suédois, par S. Oedmann, Upsal, 1789, in-8.

WAFFLARD (ALEXIS-JACQ.-MARIE), auteur dramatique, né à Versailles en 1787, m. à Paris, d'une maladie de poitrine, le 12 janv. 1824, avait débuté au théâtre à 24 ans par une comédie anecdotique mêlée de vaudevilles, intit. : *Haydn, ou le Menuet du Bœuf.* Son état habituel de tristesse et de mélancolie rêveuse le rendant peu propre aux démarches nécessaires à la réception de ses pièces, il intéressa presque toujours quelque associé à leur succès. Wafflard possédait une grande entente des effets dramatiques. Son dialogue est pétillant d'esprit. Il suffira de citer celles de ses pièces qu'on représente encore avec succès, savoir : *le Voile d'Angleterre,* ou *la Revendeuse à ln Toilette*, comédie-vaudeville en un acte (avec Moreau), 1814, in-8; un *Moment d'imprudence*, comedie en 3 actes et en prose (avec Fulgence), 1819, in-8; *le Voyage à Dieppe*, ibid. (avec le même), 1821, 1824, in-8; *les deux Ménages* (avec MM. Picard et Fulgence), idem, 1822, in-8; trad. en ital. dans le *Repertorio scelto ad uso de Tentri ital.*, de Gaet. Barbieri, Milan, 1824; *le Célibataire et l'Homme marié* (avec Fulgence), id., impr. deux fois en 1823, in-8; enfin *l'Ecolier d'Oxford*, id., 1824, in-8, pièce posthume, qui a été réimpr. dans la *Fin du Répertoire franç.*, ainsi qu'*un Moment d'Imprudence.*

WAGA (THÉODORE), religieux piariste et histor. polonais, né dans la province de Mazovie en 1739, m. à Varsovie en 1801, après avoir occupé les premières places dans l'enseignem. et dans l'administration de son ordre, est principalem. connu comme auteur d'une *Histoire abrégée des princes et rois de Pologne, avec des observations sur ce que la nation a fait pour l'instruction.... de la jeunesse*, etc., Varsovie, 1770, in-8, devenu classique en Pologne : cet ouvr., dont il a été fait beaucoup d'édit., avait paru d'abord à Suprals en 1767, sans l'aveu de l'auteur, qui depuis y fit d'important. amélioraт. Entre ses autres ouvr., il suffira de citer : *Connaissances qui sont nécessaires à un chevalier de Malte*, etc., Varsovie, 1775, in-8; *Lois, Statuts et Constitut. de la couronne polonaise et du grand-duché de Lithuanie*, etc., ibid., 1782, in-fol.; *Jurisdiction des*

tribunaux jugeant en dernière instance en Pologne et en Lithuanie, ib., 1785, in-8.

WAGENAAR (Luc-Jansen), natif d'Enckuysen, m. vers 1595, fut un pilote habile et l'un des prem. Hollandais qui écrivirent sur la navigation. Son ouvrage le plus considérable a pour titre, en holland. : *Trésor du Navigateur*, ou *Itinéraire pour toutes les mers, avec les cartes y relatives*, Leyde, 1592, in-4. Ces cartes furent précieuses dans le temps de leur publication.—Jean Wagenaar, historien hollandais, né à Amsterdam en 1709, était destiné par ses parens au commerce, dont il abandonna les occupations pour se vouer à des études profondes. Il commença par publier des trad. d'ouvr. anglais et français, puis successivem. des essais historiques, et d'autres écrits politiques, moraux, littéraires et critiques. Il fut nommé en 1758, historiographe d'Amsterdam, et deux ans après, secrétaire de la même ville. Ces emplois lui ayant ouvert toutes les archives, il en profita pour ses travaux historiques, auxquels il fit parfois diversion en composant quelques pièces de vers. Il m. en 1773, laissant, entre autres ouvr. en hollandais : *Etat actuel des Provinces-Unies*, 1739-1758, 6 vol. in-8 ; *Histoire de la patrie, comprenant les évènemens arrivés dans les Pays-Bas, et particulièrement en Hollande depuis les anciens temps jusqu'en* 1751, Amsterdam, 1749-1760, 21 vol. in-8. Cet ouvr., justement estimé des Hollandais, a été trad. en allem., Leipsig, 1756-1765, et en français, 1757-1772, 8 vol. in-4. On en a publ. des supplémens et une continuation sous le titre de *Suite de l'Histoire de la Patrie*, Amsterd., 1788 à 1791, in-8; *Description historique d'Amsterdam*, ibid., 1760, 3 vol. in-fol. ; *Allégresse de la ville d'Amsterdam, à l'occasion de la visite faite par S. A. Guillaume, prince d'Orange, stathouder*, etc., ib., 1768, in-8 ; *Histoire de l'Eglise dans le* 1er *S.*, etc., 1768, in-8. On a publ. en 1776 à Amsterdam une partie de la *Correspondance* de J. Wagenaar, à laquelle est jointe une notice historique, suivie d'*opuscules historiques et politiques*, 2 volumes in-8.

WAGENHARE ou WAGHENARE (Pierre de), religieux de l'ordre de Prémontré, né à Niewport vers 1599, et m. sous-prieur de son ordre en 1662, est auteur de divers ouvr. mentionnés au tom. 2, pag. 386 des *Mémoires pour servir à l'histoire des Pays-Bas*, par Paquot, édit. in-fol., et entre lesquels il suffira de citer : *S. Thomæ cantuariensis et Henrici II Anglorum regis Monomachia de libertate ecclesiæ*, Cologne, 1626, in-8 ; *Epigrammatica aliaque poemata miscellanea*, Douai, 1650 ; *S. Norbertus in se et suis vario carmine et oratione solutâ celebratus*, ib., 1650 et 1651, 2 vol. in-12.

WAGENSEIL (Jean-Christophe), savant orientaliste allemand, né à Nuremberg en 1633, commença par être précepteur des enfans du comte Henri de Traun, puis parcourut avec le neveu du même seigneur l'Italie, la France, l'Espagne, l'Angleterre, l'Allemagne et plusieurs contrées d'Afrique. Il eut part à la munificence de Louis XIV envers les savans étrangers ; et, à son retour dans sa patrie en 1667, il fut nommé professeur d'histoire et de droit à Altdorf. Au bout de six ans il quitta sa chaire d'histoire pour enseigner les langues orientales, dans lesquelles il était fort instruit. En 1676, le comte palatin du Rhin, Adolphe-Jean, confia à Wagenseil l'éducation de ses deux fils, et le nomma conseiller aulique. Ce savant m. à Altdorf en 1705. Ses principaux ouvr. sont : *Pera librorum juvenilium*, etc., Altdorf, 1695, in-12 ; *de liberâ civitate Nurembergensi Commentatio*, ibid., 1697, in-4 ; *Sota, hoc est Liber mischnicus de uxore adulterii suspecta*, ib., 1674, in-4, de 1234 pag., renfermant des extraits de la *Mischna* et de la *Ghemara*, hébreu et latin, avec des notes très-étendues ; *Tela ignea Satanæ, hoc est, arcani et horribiles judæorum adversùs Christum Deum... Ἀνέκδοτοι*, ib., 1681, 2 v. in-4 ; *Exercitationes VI varii argumenti*, ibid., 1687, in-8 ; 1697, in-4 ; *De re monetali veterum* ; Altdorf, 1691, in-12. On a donné en latin une *Vie* de Wagenseil, Nuremberg, 1719, in-4.

WAGER (Charles), amiral anglais, né en 1666, m. à Chelsea en 1743, s'était signalé en maints combats, et avait fait preuve aussi de connaissances très-distinguées dans les diverses branches de l'art nautique, lorsqu'en 1697 il eut le commandement d'un vaisseau de ligne. Nommé contre-amiral en 1708 après une brillante croisière contre les Espagnols, dont il captura, coula à fond ou dispersa les galions à la hauteur des Indes-Orientales, puis successivement vice-amiral et contrôleur de l'amirauté, il eut en 1720 le commandem. d'une flotte de vingt vaisseaux de ligne, avec laquelle il alla croiser dans la Baltique pour empêcher la sortie des escadres russes. En 1731, il fut élevé au grade d'amiral, et réunit à ce titre en 1733 celui de haut commissaire de l'amirauté. En 1735 et 1736, il eut le commandement des escadres sur lesquelles le roi George II se rendit en Hollande. Porté pour la 2e fois à la chambre des communes cette dernière année, Wager se rangea dans l'opposition contre Walpole ; et après la chute de ce ministre qui l'avait dépouillé de sa place de haut commiss., il fut dédommagé par celle de grand-trésorier de la marine. Les restes de Wager reposent à l'abbaye de Westminster.

WAGNER (Godefroi), savant biographe suisse et recteur de l'université de Fribourg au 16e S., est l'auteur pseudonyme du livre intit. : *Irenæi Carpentarii eruditorum cælibum centuria singularis*, etc., Wittemberg, 1714, in-8. Il en existe plusieurs édit. dont la meilleure est celle de 1717, avec le tit. de *Schediasmata varia de eruditis cælibibus cum scriptis variorum ejusdem argumenti*. On a encore de Wagner un autre recueil pseudonyme intitulé : *Schurzfleischiana ex scholiis Conr. Sam. Schurzfleischii collecta et edita ab Irenæo Sincero*, in-4, ib., 1729 et 1744, sous un nouveau titre.

WAGNER (Tobie), théologien allemand, né en 1598 à Heydenheim dans le Wurtemberg, mort en 1680, chanc. de l'université de Tubingue, y avait été successivement professeur de théologie et vice-chancelier (1653-56) après avoir exercé d'abord les fonctions de pasteur à Esslingen. Ses principaux ouvr. sont : *Compendiosum dialecticum*, Ulm, 1650, in-12 ; *Breviarium totius terrarum orbis geograph.*, ib., 1653, 1658, in-8 ; *Astrol. genethliaca destructa et sub Wagneri præsidio ad disputandum proposita*, Stuttgard, 1656, in-4 ; *Limina geneal. in præcipuas magnatum Europæ familias*, ibid., 1659 ; in-8 ; réimpr. en 1658 ; *Inquisitio in oracula sibyllarum de Christo*, Tubingue, 1664, in-4 ; *Inquisitio theologica in acta henotica nostro potissimùm tempore*, etc., ibid., 1666, in-4 ; *Institutionum historicarum lib. VII*, Ulm, 1659, 1668, in-8, etc.—Barthélemi Wagner, professeur de philosophie et archidiacre à Penick dans le 16me S., abjura le protestantisme. On a de lui des prédications apostoliques, plusieurs fois réimpr., notamment à Ingolstadt, 1604, in-8. —Conrad-Louis Wagner, théolog. de Brunswick, a publ. : *Tractatio academica de jure liciti sed non honesti*, etc., 1703, in-8 ; *Dissertatio juris ecclesiastici de jure Sabathi*, in-4.

WAGNER (Paul), bourgmestre de Leipsig, où il m. en 1697, y était né en 1617, et avait été d'abord membre de la cour de justice, puis assesseur de la faculté de droit. Outre quelques dissertations latines (*disputationes*), on a de lui un livre de prières, divisé en 8 parties, in-8.—Chrétien Wagner, fils cadet du précédent, né à Leipsig en 1663, devint pasteur de l'église de Saint-Jean de la même ville, et m. prématurément en 1693. Entre autres écrits on connaît de lui : *Thesis de numero mundorum*, 1677 ; *de Divisione majestatis in realem et personalem, adversùs monarchomacos*, Leipsig, 1677, in-4, etc. Chrétien Wagner fut l'un des plus actifs collaborateurs des *Acta eruditorum* de Leipsig, et composa le dern. livre de la seconde partie du poëme

de Lohenstein, intitulé : *Arminius et Thusnelda*, Leipsig, 1689-1690, in-4. — Gottfried WAGNER, frère aîné du précédent, né à Leipsig en 1652, fut membre du conseil de cette ville, maître des bâtim., et m. en 1725, après avoir publ. plusieurs écrits polémiques sur l'origine des Américains, une traduction en vers allem. du *Ter Tria* de Faithfull Teate, avec des notes (Leipsig, 1698), et une traduction en prose de l'*Euphormion* de Barclay. — George-Frédéric WAGNER, jurisconsulte, né à Esslingen en 1631, fut député de cette ville à la diète de Ratisbonne, et publ. quelques écrits de jurisprudence, entre autres deux thèses contre le système Wolfgang-Adam Lauterbach.

WAGNER (JEAN-JACQUES), médecin et naturaliste, né aux environs de Zurich en 1641, m. en 1695, conservateur de la bibliothèque de sa patrie, membre de l'académie des Curieux de la Nature, et de plusieurs sociétés savantes de la Suisse et de l'Allemagne, est principalement connu par son *Historia naturalis Helvetiæ curiosa*, Zurich, 1680, in-12.

WAGNER (GABRIEL), écrivain allemand du 17e S., avait mené une vie fort agitée avant de s'établir à Hambourg, où il obtint en 1696 une chaire de littérature et de poésie qu'il remplit avec assez de succès. On distingue parmi ses écrits, publ. la plupart sous le pseudonyme, une dissertation *de Gravitatis et Cohæsionis causâ ; Examen* (en allemand) *de l'Essai de Thomasius sur l'essence de l'esprit ; Réfutation du progr.* (du même) *sur l'Imit. des Franç.*, etc. Il a laissé en MS. d'autres écrits polémiques.

WAGNER (LOUIS-FRÉDÉRIC), jurisconsulte et archéologue, né à Tubingue en 1700, s'attacha au service de l'archevêque-électeur de Cologne, qui le nomma son conseiller aulique, et le mit à même, par ses bienfaits, de satisfaire son goût pour la numismatique et la bibliographie. Mais s'étant endetté par la suite, il fut obligé de vendre son cabinet, et il passa le reste de ses jours à errer de ville en ville, travaillant à divers ouvrages pour pourvoir à sa subsistance. Il m. en 1789, dans un tel état de misère, qu'il ne laissa pas de quoi se faire enterrer. On peut citer de lui : *Catalogus numorum et numismatum antiquor. Græcorum et Latinorum, Romanorum, Germanorum et aliarum Europæ nationum*, etc., Bonn, 1775, in-8. C'est le catalogue du cabinet qu'il avait formé et dont il s'était défait. Il a fourni un grand nombre d'articles aux journaux littéraires de Cologne. *Voy.* l'*Allemagne savante* de Hamberger, 4e part., pag. 113.

WAGNER (PIERRE-CHRÉTIEN), médecin en naturaliste, né à Hof en 1703, pratiqua successivement à Bayreuth et à Erlangen, fut nommé médecin provincial à Pappenheim, puis appelé à Anspach par le margrave, qui lui conféra le double titre de conseiller et de médecin ordinaire. P.-C. Wagner m. en 1764. Outre un assez grand nombre de *dissertat.*, d'*observations* et d'*extraits*, insérés dans les *Frænkische Sammlungen*, et le *Commercium litterarum* de Nuremberg, on connaît de lui ; *Dissertatio de lapidibus judaicis*, Halle, 1724, in-4 ; et *Epist. de acidulis sichersreuthensibus*, Erlangen, 1753, in-4. a laissé inachevée une description du cabinet d'histoire naturelle de Bayreuth, dont les deux premiers livres avaient paru en 1762, in-fol. — Jean-Gérard WAGNER, médecin, mort à Lubeck en 1759, était natif d'Helmstadt. Il suffira de citer ses *Observationes clinicæ de febri quâdam acutâ*, etc., Lubeck, 1737, in-4. — Charles-Chrétien WAGNER, né en 1732 dans la principauté de Brieg, ville où il m. en 1796, ayant le titre de médecin provincial, avait publié des traduct. allem. de la *Matière médicale* de Geoffroy, Leipsig, 1760, 1766, in-8, des *Opuscules de La Caze*, ibid., 1765, in-8. Outre sa dissertation inaug. impr. à Halle en 1775, il a écrit un certain nombre d'articles dans les *Commentarii de rebus in scientiâ naturali et medicinâ gestis*.

WAGNERECK ou WANGNERECK (HENRI), jésuite, né en 1595 à Munich, m. en 1664 à Dillingen, chancelier de l'académie de cette ville, a laissé, entre autres écrits mentionnés avec détails dans le *Dictionnaire biographique des Savans* par Jocher : *Notæ in Confessiones S. Augustini*, Dillingen, 1630 ; Cologne, 1630, in-12 ; *Vindiciæ politicæ adversùs pseudo-politicos et Gasparem Scioppium*, etc., ibid., 1636, in-8 ; *Défense des motifs qui ont porté Christophe Berold à la foi catholique* (en allemand), Augsbourg, 1643, in-8. — Simon WAGNERECK, autre jésuite, de Munich, et probablement de la même famille, ayant publié quelques *Mémoires sur des médailles du musée de l'électeur de Bavière*, fut appelé à Vienne par l'emp. Ferdinand III pour y mettre en ordre le cabinet impérial des médailles antiques. Il m. dans cette ville en 1657. On ne cite guère de lui qu'une version latine du *Syntagma historicum*, publ. à Vienne en 1660 par Renaud Dehne.

WAGNIÈRE (J.-L.), né en Suisse l'an 1739, succéda à Collini comme secrétaire de Voltaire, qu'il servait depuis plus. mois déjà, alors que le philosophe habitait le pays de Vaud (1756). Après la m. de ce grand homme, dont il avait eu jusqu'à la fin toute la confiance, Wagnière retourna à Ferney chargé de la procuration de sa légataire universelle, Mme Denis, avec la promesse de 1200 francs d'appointemens et d'un logement dans le château. Mais trois ans plus tard cette terre fut vendue à M. de Villette, et Wagnière se vit obligé de se retirer avec sa mère, sa femme et deux enfans, sans autre ressource qu'un legs de 8000 fr. que lui avait fait Voltaire. La munificence de l'impératrice Catherine II vint heureusem. tirer d'embarras l'ex-secrétaire, qu'elle fit venir à St-Pétersbourg après avoir acquis la bibliothèque de l'illustre défunt, pour qu'il la rangeât, dans le bâtiment qu'elle avait fait préparer à cet effet, de la même manière qu'elle l'était à Ferney. De retour en ce lieu avec une pens. de 1500 fr., outre la somme assez considérable qui lui avait été allouée pour cette commission ; Wagnière y fut totalement oublié de la nièce et légataire du gr. homme qu'il avait servi et qui l'honorait du titre d'ami. Il habitait encore ce lieu en 1787 ; mais on ignore ce qu'il devint depuis. Il a laissé quatre opuscules relatifs à la personne ou aux ouvr. de Voltaire ; ils ont été recueillis avec ceux de S.-G. Longchamp (*v.* ce nom).

WAGSTAFFE (THOMAS), prélat anglais, né en 1645 dans le comté de Warwick, termina ses études au collége d'Oxford ; fut pourvu d'une cure dans le comté de Rustand, devint ensuite chapelain de la maison du chevalier Temple, et après quelques autres promot. chancelier de la cathédrale de Lichtfield. Privé de ses bénéfices à la révolution de 1688 par suite de son attachement aux Stuarts, il se livra à la prat. de l'art de guérir qu'il avait appris autrefois, et l'exerça jusqu'en 1693, époque à laquelle on lui conféra l'évêché d'Ipswich. C'est là qu'il mourut en 1712, laissant, entre autres ouvr. mentionnés dans la *Biogr. britannica* et dans le *Dictionn.* de Chauffepié : *a Vindication of king Charles the martyr*, etc., Londres, 1693, 1697, 1711, in-4 ; et *Etat actuel du jacobitisme en Angleterre*, ibid., 1702. — Thomas WAGSTAFFE, fils du précéd., né à Londres en 1692, remplit long-temps les fonctions de chapelain du chevalier de St-George à Rome, et m. dans cette ville le 3 déc. 1770, laissant une grande réputation de savoir et de vertu. Outre quelques opuscules de controv., on cite de lui la version des livres 6 et 7 de l'*Histoire de Charles XII* par Voltaire, dans le *Voltaire's Live of Charles the Twelfth*, etc., pub. à Londres par Bowyer, angl.-franç., 1755, 8e édit. Nichols a rec. de lui div. *épitaphes* dans ses *Anecdotes littéraires du 18e S.* — WAGSTAFFE (William), médecin, de la même famille, qui se rattache à celle des Knightcote, né en 1685 dans le comté de Warwick, m. à Bath en 1724, membre de la société royale et du collége des médecins de Londres, avait terminé ses études à Oxford, et s'était fait ensuite

de la réputation comme praticien étant attaché à l'hospice de St-Barthélemi. Ses écrits, dont les plus connus sont le *Commentaire sur l'histoire de Tom Thumb*, la *Réfutation de Benjie* (Hoadly) *par Crépin le savetier*; l'*Histoire du fantôme de saint Alban*, etc., ont été recueillis sous le titre d'*OEuvres mêlées*, Londres, 1625, in-8. Plusieurs *notes* de lui, gardées long-temps en MS., ont été impr. dans l'édition du *Tatler*, publ. à Londres, 1786, 6 vol. in-8. — Jean WAGSTAFFE, né à Londres, mort en 1677, est cité par Wood, *Athen. oxon. lib. sec.*, comme aut. d'opuscules aujourd'hui oubliés.

WAHABI ou WAHHABI, secte formée chez les Arabes au milieu du 18e S. par Mohammed-Ben-Abd el Wahab (*v.* ce nom), rejette tout comment. ou interprétat. du Koran, ainsi que la trad. et ce qu'elle attribue de supérieur à la nature humaine du khâlyfe ou lieutenant de Dieu. Les wahabi se font une obligation sacramentelle de détruire les sépultures et tous les monumens consacrés par l'orgueil à l'inégalité : exceptant toutefois de cette sentence de réprobation la *kaaba* ou maison du patriarche *Ibrahim* (Abraham). Selon eux, c'est insulter à la puissance incommensurable de Dieu que de circonscrire les lieux où l'on doit l'adorer. Ils ne reconnaissent point Mahomet comme son envoyé, et suppriment la seconde partie de la profession de foi musulmane (il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète). Repoussant toute autre prééminence que celle des princes et mouphtis ou chefs civils et religieux en exercice, ils se donnent entre eux le nom de frère, prétendent à la communauté des biens telle qu'elle dut exister à l'origine de la société humaine, et professent en un mot une religion sans spiritualisme et basée tout entière sur une théorie de morale naturelle. Les wahabi ont tenté plus d'une fois de secouer la dépendance de la Porte othomane. Peut-être ne leur a-t-il manqué jusqu'ici qu'un chef habile pour fonder, à l'exemple des chyites, un empire indépendant.

WAHL (JOACHIM-CHRÉTIEN, comte de), lieutenant-feld-maréchal, gouverneur du Haut-Palatinat et général-grand-maître de l'artillerie, m. en 1644, avait abjuré le protestantisme pour s'engager au service du duc de Bavière, Maximilien, dit *le Grand*. Il fut un de ses lieutenans durant les guerres de la ligue catholique contre l'union de Halle, fut comblé de bienfaits en récompense de son zèle, et ne quitta le service qu'après les préliminaires de paix arrêtés à Hambourg entre l'emper., la France et la Suède (25 déc. 1641). L'armée bavaroise eut pour chef après lui le fameux baron de Mercy, qui devait se mesurer avec le grand Condé et Turenne.—Jean WAHL, né en 1641 à Altembourg, m. en 1686, recteur du collége de cette ville, est auteur de quelq. dissertations qui dans le temps furent lues avec intérêt.—Zadoch WAHL, *ben Ascher*, rabbin allemand, s'est fait connaître à la fin du 17e S. par divers ouvrages philosophiques, par des *notes* sur tout l'Ancien-Testament, sur l'*Arba turim*, sur div. grammaires, etc.

WAHRENBERG (SINCERUS). V. LEYSER (Jean).

WAIFRE, duc d'Aquitaine, célèbre par la guerre qu'il soutint contre Pépin-le-Bref, avait donné asile à Grippon, frère consanguin de ce prince, et se disposait à venger ses défaites lorsqu'il se vit réduit lui-même à accepter de dures conditions de paix. Mais Pépin ne se fut pas plus tôt éloigné de la partie de l'Aquitaine, qu'il avait envahie (760), que Waifre, rompant le traité à l'instigat. du comte d'Auvergne, Blandin, passa la Loire à la tête de ses troupes, ravagea le diocèse d'Autun, s'avança jusqu'aux portes de Châlons-sur-Saône, dont il brûla les faubourgs, et ne se retira que chargé d'un butin considérable. Pépin, lorsqu'il reçut la nouvelle de ces désastres, tenait l'assemblée du champ de mai à Duren, dans le pays de Juillers. Une marche rapide le conduit en peu de jours à Nevers, où il passe la Loire, saccageant tout sur son passage; il s'avance contre Clermont, et force cette ville à lui ouvrir ses portes. Waifre tenta vainement d'opposer de la résistance au vainqueur, qui s'empara successivem. des forts de Carlat, de Scoraille, de Turenne, de Cahors. Vaincu dans une bataille décisive, il s'enfuit en Saintonge, et passa de là en Périgord, où il fut assassiné par ses domestiques le 2 juin 768.

WAILLY (NOEL-FRANÇOIS de), grammairien et lexicographe, né en 1724 à Amiens, y reçut les leçons de l'abbé Valart, puis vint à Paris, où il ne tarda pas à se faire connaître lui-même comme bon instituteur. C'est là qu'il publia en 1754, sous la dédicace de l'univ., ses *Principes généraux et particuliers de la langue française*, in-12, qui éclipsèrent la *Grammaire* de Restaut, mais dont le succès fut aussi passager. L'auteur s'y prononçait en faveur des réformes ortographiq. déjà prônées par Dumarsais et Duclos, et qui tendaient à rapprocher de la prononciation la forme graphique des mots, sans égard à leur étymologie. Devenue classique dès son apparit., la grammaire de Wailly mit son auteur en relation avec les principaux rhéteurs de l'époque. Il fit partie de l'Institut lors de sa formation, et à sa mort survenue en 1801, il y fut remplacé par l'abbé Sicard (*voy.* les Mémoires de l'Institut, *littérat. et et beaux-arts*, tom. 5). Outre plusieurs édit. d'ouvrages classiques anc. et modernes, on lui doit encore divers écrits dont on trouvera l'indicat. dans la *notice* que lui a consacrée Aug. Sav. Leblond dans le *Magasin encyclopédique*, 1801, tom. 6, p. 471. Le plus important est le *nouveau Vocabulaire français*, ou *Abrégé du Dictionn. de l'Acad.*, Paris, 1801, in-8, dans la rédaction duquel il avait été aidé par son fils, dont l'article suit, ainsi que par messieurs Bosquillon et Drevet. Il en a été fait une 13e édit. en 1826. Wailly avait concouru à l'édition du *Dictionnaire de l'Académie*, publ. en 1798. — WAILLY (Etienne-Augustin de), fils du précédent, né à Paris en 1770, fit des études brillantes au collége de Ste-Barbe, entra à l'école Polytechnique lors de sa création, fut successivem. préfet des études et censeur de l'un des quatre lycées de Paris, devint, à la création de l'universi é impériale, proviseur du lycée Napoléon (nommé depuis 1814 collége royal de Henri IV), et m. dans cet emploi en 1821. Dans le cours de sa carrière, prématurément terminée, Wailly avait consacré ses loisirs à la culture des lettres et au commerce des muses. Outre plusieurs éditions de la *Grammaire* de son père et du *nouveau Vocabulaire français*, à la rédact. duquel il a concouru, on lui doit un *nouveau Dictionnaire des rimes* (avec M. Drevet), Paris, 1812, in-8; la trad. en vers franç. de l'ode *Napoleone ad Danubio*, du colonel Grobert, Paris, 1805, in-8; des *OEuvres choisies de J.-B. Rousseau*, avec des *notes*, à l'usage des colléges, ibid., 1805 et 1818, stéréotype, in-12; une trad. en vers des 2 prem. liv. des *odes* d'Horace, ibid., 1817, in-18, et 1818, avec le troisième livre. On trouve dans le *Mémorial universel de l'industrie française*, t. 5, une *notice* sur E.-A. de Wailly, par M. Laya.

WAILLY (CHARLES de), archit., de la famille des précéd., né à Paris en 1729, se forma sous Blondel et Lejay, reçut aussi des conseils du célèbre Servandoni, et fit en 1752 comme pensionn. le voyage de Rome, partageant volontairem. ses 3 années avec Moreau, qui n'avait eu que le second prix. Il fut reçu membre de l'académie d'architecture en 1767, et de celle de peinture en 1771, comme dessinateur. Les ouvrag. qui ont fondé sa réputation sont l'hôtel d'Argenson à Paris, le château des Ormes en Touraine, le palais Spinola à Gênes, le second Théâtre-Français, ou *Odéon*, qu'il éleva en société avec Peyre (*v.* ce nom). Wailly s'attachait particulièrement à la décoration des édifices; il a créé pour la distribution et l'ornement des intérieurs des plans aussi riches qu'élégans. Plusieurs souverains étrangers l'appelèrent à leur cour; et l'impératrice Catherine II lui fit les offres les plus séduisantes pour

le fixer à St-Pétersbourg ; mais il les refusa. Après la réunion de la Belgique à la France et la conquête de la Hollande en 1795, Wailly fut envoyé dans ces deux contrées en qualité de commissaire pour recueillir et rassembler des monumens des arts qui ont orné pendant plusieurs années le Muséum de Paris, dont il était l'un des conservat. Il fut nommé membre de l'Institut à sa création, fut aussi le principal fondateur de la *société des Amis des Arts*, qui subsiste encore, et m. en 1798. Son *éloge*, prononcé par M. Andrieux à l'Institut, se trouve dans les *Mémoires* de ce corps sav., *littérat. et beaux-arts*, t. 3. M. Joseph Lavallée a publ. une *Notice historique sur Charles de Wailly*, Paris, an VII (1798), in-8, de 48 pag.

WAINEWRIGTH (Jérémie), médecin anglais du 17e S. n'est connu que comme auteur d'un *Traité méchanique des choses non naturelles* (en anglais), Londres, 1707, 1718, 1737, in-8 ; trad. en latin sous le nom de l'auteur par Jean de Saint-Marc, Avignon, 1748, in-12. Dans l'expression des médecins d'alors ces choses non naturelles étaient précisément celles qui constituent l'hygiène comme les fluides éthérés, les alimens, les affections du corps ou de l'esprit, etc.

WAKE (Isaac), né en 1575 dans le comté de Northampton, m. à Paris en 1632, chargé d'affaires du roi Jacques Ier, avait rempli des missions diplomatiques à Venise et en Savoie, après avoir été d'abord orateur à l'université d'Oxford, dont il fut aussi le député au parlement. Outre son discours intitulé : *Rex platonicus, sive de potentiss. principis Jacobi regis ad academ. Oxoniensem adventu, anno* 1605, Oxford, 1607, in-4, on cite de lui un *Traité sur les treize cantons de la ligue helvétique*, Londres, 1655, in-8 ; réimpr. avec deux autres *traités* sur l'Italie et la Suède.—Will. Wake, prélat angl., né en 1657 à Blandford (comté de Dorset), fut d'abord chapelain du lord Preston, qu'il accompagna dans son ambassade près la cour de France (1682). A l'avènement de Guillaume de Nassau, il devint prédicateur ordinaire et sous-secrétaire du cabinet du roi, puis recteur de Saint-James, de Westminster, doyen d'Exeter, évêque de Lincoln (1705), et fut promu en 1716 au siége archiépiscopal de Cantorbery. Après avoir appuyé dans la chambre des pairs la réunion des *dissenters* à l'église anglicane, il s'y prononça en 1718 contre le rappel du bill de *schisme et conformité*. Son opposition à l'annulat. des actes de *corporation* et du *test* souleva des récriminations contre lui; mais ce qui lui attira de plus sanglans reproches fut la démarche où il s'engagea avec les docteurs de Sorbonne, notamment avec L.-Et. Dupin, dans le but d'opérer la réunion des églises gallicane et anglicane. On trouvera des détails sur cette tentative dans l'appendix n° 3 de l'*Histoire ecclésiastique* de Mosheim, trad. en anglais par Maclaine. Wake m. dans le palais de Lambeth le 24 janvier 1737. Outre 3 vol. de *sermons, mandemens*, etc., on distingue parmi ses écrits : l'*Exposition de la doctrine de l'église d'Angleterre*, écrit publié en 1686, et au sujet duquel s'engagea une longue polémique entre l'auteur et Bossuet ; *Traité historique sur la transsubstantiation*, 1687, in-4 ; deux *Discours sur le purgatoire et sur la prière pour les morts*, 1688, in-4 ; une version anglaise des *Epîtres authentiques* des PP. apostoliq., 1693, 1710, 1737 ; *Etat de l'église et du clergé d'Angleterre dans leurs conciles, synodes, convocations*, etc., 1703, in-fol. ; *Oratio hist. de beneficiis in ecclesiam tigurinam collatis*, 1718.

WAKÉDI (Abou Abdallah Mohammed, Ibn Waked, ou), écrivain arabe, né à Médine en l'an 130 de l'hégire, m. à Baghdâd vers la fin de l'année 207 ou 209 (822 ou 824 de J.-C.), a été long-temps regardé comme l'auteur de plus. ouvr. sur les conquêtes des Musulmans en Egypte, en Syrie et en Afrique, dont les principales biblioth. d'Europe possèdent des copies MStes. C'est dans ces livres que Simon Oekley a puisé la plus grande partie du prem. tome de son histoire des Sarasins. M. Hamaker a publié à Leyde, en 1825, le texte arabe de la conquête de l'Egypte, sous ce titre : *incerti auctoris Liber de expugnatione Memphidis et Alexandriæ, vulgò adscriptus Abou-Abdallah-Mahommedi, Omari filio, Wakidæo, medinensi*, avec des *notes*. L'éditeur démontre avec beaucoup de vraisemblance que les divers ouvr. attribués à Wakédi n'ont été écrits que long-temps après lui, et que c'est mal à propos qu'on les a mis sous son nom. *Voy.* le *Journal des Savans*, mars 1827.

WAKEFIELD (Robert), professeur d'hébreu à Oxford, m. en 1537, avait commencé par enseigner les langues savantes en Allemagne, puis aux universités de Paris et de Louvain. Il avait recueilli lors de la suppression des petits monast. un grand nombre de MSs. grecs et hébreux. On conoaît de lui, entre autres écrits : *Paraphrasis in Ecclesiastem*, in-4 ; et *Kelfer Codicis, quo, præter Ecclesiæ decretum, probatur conjugium cum fratriâ carnaliter cognitâ, illicitum omninò, inhibitum, interdictumque*, etc., Londres, 1528, in-4. — Gilbert Wakefield, théol. et critique, né à Nottingham en 1756, termina ses études au collége de Jésus à Cambridge, où il fut agrégé en 1776; et, pourvu de quelques bénéfices après être entré dans les ordres, n'en conçut pas moins une aversion extrême pour tout le clergé anglican. Devenu instituteur dans l'école de Warington, puis profess. de belles-lettres à Hackn., il quitta cette dern. maison en 1791 pour se livrer entièrement aux travaux littéraires. La marche des affaires politiques le détermina à publier quelques pamphlets extrêmem. hardis ; il passa toute mesure dans une réplique qu'il fit à l'adresse de l'évêque de Landaff (*v*. Rich. Watson), fut mis en jugement, et condamné à deux ans de détention. Avant l'expiration de ce temps, il fut attaqué du typhus, et m. le 9 sept. 1801. Outre ses pamphlets, quelq. poésies lat. et des édit. d'Horace, de Virgile, Bion, Moschus, Lucrèce, des comment. sur les *Poésies de Th. Gray*, dont il publ. une édit., 1786, in-8, ainsi que sur une partie des *OEuvres* de Pope, 1er v., 1798, on citera de G. Wakefield sa *Sylva critica sive in auctores sacros profanosque comment. philologicus*, Cambridge et Londres, 1789-95, 5 part. in-8, et son *tragœdiarum græcarum Delectus, in scholarum usum, cum notis*, Londres, 1794, 2 vol. in-8. Il avait écrit sur sa vie des *Mémoires* (en anglais), qui ont été impr. avec des *notes*, Londres, 1804, 2 vol. in-8. On trouvera sur ce critique, fameux surtout par sa turbulence et son opiniâtreté, des détails intéressans dans le recueil périodique intitulé *classical Journal*, qui ont été pub. avec des *notes*, Londres, 1804, 2 vol. in-8.

WALA. V. Vala.

WALAFRID-STRABON. V. Strabus.

WALBAUM (Jean-Jules), médecin et naturaliste allemand, né en 1724 à Wolfenbuttel, suivit à l'université de Helmstadt les cours de chirurgie de Heister, ceux d'anatomie de Croll, puis vint se perfectionner sous Haller et Brandel à Goettingue, où il reçut le doctorat en 1749. Peu après cette époque il alla s'établir à Lubeck, où il se fit un nom comme praticien. De savantes recherches en histoire naturelle et plus. écrits recommandables sur des questions de médecine accrurent sa réputation et le firent admettre à la société des curieux de la nature et à l'académie libre économiq. de St-Pétersbourg. Walbaum mourut d'apoplexie à Lubeck le 21 août 1799. Outre quelq. trad. du franç., une foule de *mém.* et d'*observat.* insérés dans les *Annonces* de Lubeck, le *Recueil* de la société d'histoire naturelle de Berlin, le *Magasin* de Hanovre, etc., ainsi que des éditions annotées des ouvrag. ichthyologiques d'Artedi (1788-94, 4 vol. in-8), et de J. T. Klein (Leips., 1793, in-4), on peut citer de Walbaum : *Pensées sommaires sur la décadence de l'art chez les accoucheuses*, etc. (en allem.), Lubeck, 1752, in-8; *la Difficulté*

de l'art d'accoucher mise au jour par des exemples (idem), Butzaw, 1769, in-8; *Description d'après nature de quatre sarcelles et de l'aigledon* (id.), Lubeck, 1778, in-8; *Chelonographie,* ou *Description de quelques tortues*, etc., ibid., 1789, in-4. On trouve une *notice* sur ce savant médecin dans le *Nécrologe* de Schlichtegroll, année 1790.

WALCH ou WALCHIUS (Jean-George), né en 1693 à Meinungen, m. en 1775, profess. de théologie à Iéna, où il avait rempli précédemm. une chaire d'antiquités et de philologie, est auteur d'un grand nombre d'ouvr., dont les plus importans sont : *Historia critica latinæ linguæ*, Leipsig, 1716, 1729, in-8; Venise, 1733, 2 vol. in-12; *Plan d'étude à l'usage des collèges académiq.* (allemand), Leipsig, 1718, in-8; *Parerga academica ex historiarum atque antiquitatum monumentis collecta*, ib., 1721, in-8; *Pensées sur le système de la nature*, etc. (en allemand), Iéna, 1723, in-8; *Dictionnaire philosophique*, etc. (idem), ibid., 1726, gr. in-8; réimpr. plus. fois; *Introduction historique et théologique aux disputes sur la religion* (idem), Iéna, 1722, 1734 et 1736, 5 vol.; *Introduction aux sciences théologiq.*, etc. (en allem.), Iéna, 1737, in-4; 1754, in-8; *Méditations sur la vie de J.-C.*, etc. (idem), ibid., 1746; *Historia ecclesiastica Novi Testamenti*, etc., ibid., 1744, in-4; *Introduction à la morale chrétienne* (en allem.), ibid., 1747, in-8, souv. réimpr.; *Réflexions théologiques sur la secte des anabaptistes* (idem), Francfort, 1747, 1749, in-8; trad. en hollandais, Utrecht, 1749, in-8; *Historia controversiæ Græcorum Latinorumque de processione Spiritûs-Sancti*, Iéna, 1751, in-4; *Introduction à l'histoire catéchétique* (en allemand), Iéna, 1752, in-4; *Bibliotheca theologica selecta*, etc., ibid., 1757 à 1765, 4 vol. in-8; *Bibliotheca patristica*, etc., ibid., 1770, in-8. J.-G. Walch a donné en outre plus. édit. d'auteurs anciens et modernes, entre autres les *OEuvres complètes de Martin Luther* (en allem.), Halle, 1740 à 1750, 24 vol. in-4. — Jean-Ernest-Emmanuel Walch, fils aîné du précédent, né à Iéna en 1725, fut profess. et directeur de la société latine dans cette même ville, voyagea en Allemag., en Hollande, en France, en Suisse et en Italie, et, à son retour à Iéna, se mit en correspond. avec les savans des contrées qu'il avait visitées. Après avoir occupé plus. chaires, il fut appelé en 1759 à celle d'éloquence et de poésie, et m. en 1778, membre d'un grand nombre d'académies et de sociétés scientifiques et littéraires. Comme son père, il est auteur d'un grand nombre d'ouvr., dont les principaux sont : *Commentatio, quâ antiquorum christianorum doctorum de jurejurando sententiæ percensentur et dijudicantur*, Iéna, 1744, in-4; *Introduction à l'harmonie des évangélistes* (en allemand), Iéna, 1749, in-8; *Christianorum sub Diocletiano in Hispaniâ Persecutio*, etc., Iéna, 1751, in-8; *persecutionis christianorum in Hispaniâ ex antiq. monumentis uberior Explicatio*, ibid., 1754, in-4; *de Arte criticâ*, ibid., 1757, 1771; *le Règne minéral disposé dans un ordre systémat.* (en allem.), Halle, 1762-64, 1769, 2 v. in-8; *Introd. in linguam græcam*, ib., 1763, in-8; *Hist. naturelle des pétrifications*, etc., Nuremberg, 1768-73, 4 vol. in-f.; *Commentatio de deo Taranueno*, Iéna, 1767, in-8; *Antiquitates symbolicæ*, etc., ibid., 1772, in-8; *le Naturaliste* (en allem.), Halle, 1772 à 1778, 12 v. (un 13me a paru après la m. de l'auteur); un grand nombre de *dissertations* académiques sur différens sujets, la plupart en latin. — Chrétien-Guillaume-François Walch, frère du précédent, né à Iéna en 1726, est un des plus célèbres historiens ecclésiastiques qu'aient eus les protestans. Il professa d'abord la théologie à l'université de Goettingue, puis la philosophie à celle d'Iéna, et m. subitem. en 1784. On a de lui : *Historia canonisationis Caroli Magni*, Iéna, 1750, in-8; *Hist. patriarchar. judæor. quorum in lib. juris romani fit mentio*, ib., 1751, in-8; *de Clodovæo Magno ex rationibus politicis christiano*, ibid., 1751, in-4; *de Unctionibus veterum Hebræor. convivalibus*, ib., 1751, in-4; *Hist. de Catherine de Bora, épouse de Martin Luther* (en all.), Halle, 1751, in-8, réimpr. 3 fois; *Hist. de l'empire germaniq.* (id.), ib., 1753, in-8; *Hist. de la religion évangélique luthérienne*, etc. (idem), Iéna, 1753, in-8; *Hist. Adoptianorum*, Goettingue, 1755, in-8; *Compendium historiæ eccles. recentissimæ*, Gotha, 1758, in-8; *Monumenta medii ævi*, Goetting., 1757 à 1764, 2 vol. in-8; *Plan d'une histoire complète des hérésies, des schismes..... jusqu'à l'époque de la réformation* (en allem.), Leipsig, 1762 à 1785, 11 vol. in-8 (cette histoire ne va que jusqu'au 9e S.); *Principes pour l'histoire ecclésiastique du Nouveau-Testament* (en allemand), Giessen, 1792, in-8, 4e édit.; *Histoire moderne de la religion* (idem), Lemgo, 1771 à 1783, 9 vol. in-8; *Notions critiques sur les sources de l'histoire ecclésiastique* (idem), Goettingue, 1773, in-8, 2e édit.—Charles-Frédéric Walch, frère cadet des deux précéd., né en 1734 à Iéna, où il m. en 1799, après y avoir rempli longtemps avec beaucoup de distinction une chaire de jurisprudence, a laissé, entre autres écrits : *selectiorum juris controversiarum Sylloge I et II*, Iéna, 1761 et 1766, in-8; *Introductio in controvers. juris civilis recentiores inter jurisconsultos agitatas*, Iéna, 1771, 1790, in-8; *Histoire des droits civils observés en Allemagne* (all.), ib., 1780, in-8, *Glossarium germanicum interpretationi constitutionis criminalis*, etc., ibid., 1790; in-8; *de testis reo paris præstantiâ in jure germanico Liber singularis*, ib., 1756, in-8.

WALCH (Albert-George), littérateur et savant, né en 1736 à Schleusingen (Saxe), m. vers 1801, recteur du collége de cette ville, a publié de nombreux écrits, entre lesquels on distingue plus. dissertations intéressantes sur des sujets d'histoire, de géograph., de critique et de philosophie; un opéra en 3 actes intitulé *les Amazones* (en allemand), Schleusingen, 1768, in-8; *Commentatio de unitate Dei philosopho vix demonstrabili*, ibid., 1770, in-4; *de Limitibus rationis in probandâ animarum immortalitate*, ib., 1767, in-4; *de Defectibus religionis naturalis*, ib., 1771, in-4; *de Dimensionibus nonnullis per antiquos factis*, ib., 1774, in-4; *de Theatro primis christianis exoso*, ib., 1777, in-4; *Géographie mathématiq., livre classique* (en allem.), Goetting., 1773, 1794, in-8; *Manuel classique, généalogique, historique et géographique pour la connaissance des princes régnans de l'Europe et de leurs maisons* (idem), ibid., 1787-1789, 2 vol. in-8. — Bernard-George Walch, né en 1756 à Meinungen, où il m. en 1805, bibliothéc. et archiviste du duc de Saxe-Meinungen, a publié, outre une traduct. allem. du *Tableau de Paris* par Lemercier, Leipsig, 1783-4, 8 vol. in-8, et une dissert. *de Expedit. in Massagetas*, Goettingue, 1767, in-4, quelq. compositions telles que : *Droit féodal de la Souabe d'après un MS. de la Biblioth. de Meinungen* (en all.), ib., 1785-86, 3 v. in-8.

WALCHER (Joseph), ex-jésuite, mort en 1803, conseiller de l'emp. d'Autriche, et direct. des sciences mathématiques et philosophiques à l'université de Vienne, était né en 1718 à Lintz, et avait fait à plus. reprises des cours publics de mathématiq., particulièrement de mécaniq. et d'hydrauliq. au collége de Marie-Thérèse. Il eut part également aux travaux hydrauliques qui furent entrepris de son temps dans le Tyrol, sur l'Adige et le long du Danube. Outre un *Précis* de ses cours publics (à l'usage des élèves), 1776, in-8, on cite de lui une *Notice sur les travaux qui, depuis 1778 jusqu'en 1791, ont été faits sur le Danube, pour la sûreté de la navigat.*, etc., (en allem.), Vienne, 1791, in-fol.

WALCKENDORF (Christophe de), ministre d'état danois, né en 1525 à Copenhague, fut nommé, sous Christian III, gouverneur de la province de Berghen, se distingua par son administration paternelle, vigilante et éclairée, fit plus. réformes utiles, fut mis à la tête du trésor royal sous Frédéric II, et

ensuite nommé grand-trésorier. L'ordre et l'économie qu'il sut mettre dans son départem. lui valurent plus tard la place éminente de grand-maître de la cour et du royaume. Après la mort du roi Frédéric, Walckendorf fut un des quatre tuteurs, administrateurs du royaume pendant la minorité de Christian IV, et se montra le bienfaiteur du peuple, le protecteur des sciences et des lettres. Il mourut en 1601, universellem. regretté.—Eric WALCKENDORF, de la même famille, archevêque de Drontheim, fut ambassadeur de Danemarck en Espagne (1515), encourut ensuite la disgrâce de Christian II, à cause d'une passion illégitime, et alla finir ses jours à Rome. C'est lui qui fit rédiger le *Missale eccles. nidrosiensis* (de Drontheim) *ad usum totius Norwegiæ* (*Voy.* l'*Hist. de Christiern II* par J. Svaning.

WALCOT. V. WOLCOT.

WALCOURT (ETIENNE de), grammairien, que l'on croit natif de la petite ville du comté de Namur dont il porte le nom, tenait à Anvers, dans la 2e moitié du 16e S., une école de langue franç. Il n'est cité que comme auteur de deux ouv. devenus très-rares : *Nouvel A B C, contenant plus. sentences très-utiles pour apprendre à écrire et pour l'instruction de la jeunesse*, en rimes françaises, Anvers, 1576, petit in-8 ; *Recueil ou Eslite de plusieurs belles chansons joyeuses, honnêtes et amoureuses, colligées des plus excellents poètes françois*, ibid., 1576, in-12 de 608 pages. *Voyez* l'*Histoire des Pays-Bas* par Paquot.

WALDAU (GEORGE-ERNEST), ministre du saint évangile et professeur à Nuremberg, où il naquit en 1745, n'est connu que par ses ouvr., dont les principaux sont : *Recueil de cantiques religieux* (en allemand), Leipsig, 1778 et 1779, 2 vol. in-8 ; *Diptycha ecclesiastica norimbergensia continuata*, ib., 1779-80, 2 vol. in-8; *Recueil de sermons et de discours pour différentes circonstances* (en allemand), ibid., 1779-85, 12 vol. in-8 ; *Histoire des protestans en Autriche* (en allemand), ibid., 1784, 2 vol. in-8 ; *Vie des pontifes romains* (idem), ibid., 1783, in-8 ; *Histoire de la guerre des paysans en Franconie* (idem), ibid., 1790, in-8 ; *Matériaux pour l'histoire de la guerre des paysans dans la Hesse*, *Thuringe*, etc. (idem), Chemnitz, 1791 à 1794, 3 v. in-8 ; *Thesaurus biogr. et bibliographicus*, ibid., 1792, in-8 ; *nouveau Recueil de livres et d'écrits rares* (en allem.), Nuremberg, 1795 à 1797, in-8.

WALDECK (GEORGE-FRÉDÉRIC, prince de), né en 1620, passa du service de la Hollande à celui de l'emper. Léopold Ier, qui en 1682 le créa prince de l'empire en lui conférant le grade de feld-maréchal. Il commanda en cette qualité les troupes de Franconie au fameux siége de Vienne par les Turks en 1683, et eut part à la victoire remportée sur eux par le roi de Pologne, Jean Sobieski. Rentré ensuite au service de Hollande, Waldeck fut nommé par les états-généraux maréchal génér. de l'armée des Provinces-Unies, et perdit, en 1690, la bataille de Fleurus contre le maréchal de Luxembourg. Il mourut en 1692, sans laisser de postérité masculine.—Son petit-neveu, mort vers 1750, après s'être démis du commandement en chef des troupes hollandaises à la suite de leur défaite à Fontenoy (1745), avait servi précédemm. contre les Turks dans les armées impériales. — Frédéric, prince de WALDECK, à qui sa conduite envers les émigrés français a valu la dédicace du poème de la *Pitié* de Delille, fut lieutenant-général au service de la Hollande en 1793, et l'année suivante commanda un des corps de l'armée alliée, en l'absence du prince d'Orange.—Louis, prince de WALDECK, servait à la même époque dans l'armée hollandaise en qualité de général-major. Il reçut, au mois de juin 1795, à l'attaque de Werwick une blessure, dont il m. quelques jours après.—Chrétien-Auguste, prince de WALDECK, né en 1744, entra de bonne heure au service d'Autriche, se distingua dans la guerre contre les Turks, fut employé comme lieutenant-général, en 1792, contre les Français, eut un bras emporté par un boulet au siége de Thionville, n'en continua pas moins de servir dans la campag. suivante sur la rive gauche du Rhin, prit part à l'attaque des lignes de Weissembourg, s'empara du fort Louis, soutint la retraite de l'armée autrichienne, remplaça, en 1794, le général Mack dans l'emploi de quartier-maître-général de l'armée de Flandre, passa ensuite en Portugal pour y prendre le commandement de l'armée nationale, et m. à Lisbonne en 1798. Le gén. franç. Vioménil le remplaça.

WALDEGRAVE (JAMES, comte de), né en France en 1715, d'une famille anglaise catholique, alliée à la maison de Stuart, revint en Angleterre avec son père, qui ayant embrassé la foi protestante, fut créé comte en 1729. Nommé en 1743 un des gentilshommes de la chambre du roi, James fut bientôt honoré de la confiance et de l'intimité de George II, qui le choisit pour gouvern. de son fils, le prince de Galles. Il devint ensuite l'un des lords de la trésorerie et membre du conseil privé, et m. en 1763. On a de lui des *Mémoires* qui n'ont été publiés qu'en 1821, Londres, in-4, de 176 pages. On y trouve des anecdotes sur les personnages avec lesquels sa position l'avait mis en contract. Ces *Mém.* ont été trad. en franç., Paris, 1825.

WALDEMAR ou plutôt VALDEMAR Ier, roi de Suède, fils aîné d'Ingeburge, sœur d'Eric-le-Bègue, fut proclamé en 1251, malgré les intrigues de Birger, son père, qui lui-même prétendait au trône. Consacrant aux soins de l'administrat. les loisirs de la paix dont jouissaient ses états, Waldemar en améliora la législation; il réprima l'ambition de plus. grands seigneurs, notamment les Folckunger, adversaires constans de la famille royale, et fonda la cité de Stockholm. Après sa m., survenue en 1266, ses quatre fils, Valdemar II, Magnus, duc de Sudermanie, Eric, duc de Smalland, et Benoît, duc de Finlande, se disputèrent le trône, qui demeura au second, proclamé sollennellem. en 1277.

WALDEMAR, électeur de Brandebourg, fils de Conrad Ier, succéda en 1300 à Jean III, son frère, fut presque toujours en guerre avec ses voisins, entre autres avec les rois de Danemarck, de Pologne et le duc de Saxe. En 1319, ayant passé l'Oder pour entrer dans la Grande-Pologne, il fut blessé à la première affaire, et m. peu de temps après qu'un de ses officiers l'eut fait relever du champ de bataille.

WALDEMAR, rois de Danemarck. V. VALDEMAR.

WALDIS (BOURCKHARD), fabuliste allemand, né à Allendorf, dans la Hesse, m. à Anterode en 1554, a laissé des apologues ou fables, qui sont d'heureuses imitations de celles d'Esope et de Phèdre. Ces fables, au nombre de 100, furent publ. pour la première fois en 1548, réimpr. en 1555, 1565 et 1584. Eschenbourg en a publ. un *Choix*, avec des notes, Brunswick, 1777, in-8. On connaît encore de Waldis *le Psautier mis en cantiques* (en allem.), Francfort, 1553, in-8 ; *le Royaume des Papes, livre agréable à lire* (idem), 1555, in-4 (c'est une diatribe contre la religion catholique) ; une édition du poème intit. *Theuerdanck*, par Melchior Pfintzing (*v.* ce nom), Francfort, 1553.

WALDKIRCH (JEAN-RODOLPHE de), profess. de droit public à Bâle, sa patrie, né en 1678, mort en 1757, avait rempli d'abord une chaire de jurisprudence à Berne, puis à Lausanne. Son principal ouvrage est une *Histoire de la Suisse*, en 2 vol., 1721 et 1757, qui embrasse jusqu'à l'année 1718.—Esther-Elisabeth WALDKIRCH, de la même famille, était née aveugle, et ne s'en plaça pas moins au rang des femmes savantes de l'Allemagne par ses progrès dans l'étude des mathématiq., qu'elle apprit sous la direction du célèbre Jacques Bernouilli.

WALDMANN (JEAN), né vers 1426 au village de Bliggenstorf, dans le canton de Zurich, exerça d'abord le métier de tanneur, puis servit quelq. temps en France, et revint dans sa patrie, où il se livra au barreau. Ayant acheté le droit de bourgeoisie à Zu-

rich, il entra dans la magistrature en 1454. Il fut un des chefs de l'armée helvétique à la bataille de Morat, contribua puissamm. à la victoire de Nanci, et fut créé chevalier par le duc de Lorraine. Plus tard, il fut envoyé comme ambassad. auprès de Louis XI et auprès du pape, devint bourgmestre de Zurich en 1483, restreignit les privilèges et la licence du clergé, fit reconnaître par Innocent VIII les divers droits du gouvernement à l'égard de l'Eglise, et protégea l'agriculture par de sages ordonnances. Mais son influence aux diètes helvétiques et la sévérité de ses mesures administratives lui ayant attiré de nombreux et puissans ennemis, ceux-ci soulevèrent un gr. nomb. de paysans qui avaient d'ailleurs à se plaindre eux-mêmes de Waldmann. Ce magistrat, après avoir vu assassiner sous ses yeux un de ses serviteurs les plus fidèles, fut arrêté, jeté par les séditieux dans la prison criminelle, et traduit en justice sur l'accusation d'avoir vendu son pays, d'avoir projeté des meurtres, d'avoir aspiré à la dictature. Déclaré coupable de haute trahison, il fut condamné par le tribunal à avoir la tête tranchée, et subit son arrêt avec le plus grand courage vers l'an 1490. Sa *Vie* a été écrite par J. Henri Fuessli, Zurich, 1780, in-8 (en allem.). On peut consulter aussi l'*Histoire des Suisses* par J. de Müller, t. 5, ch. 3.

WALDPOTT DE PASSENHEIM (Henri), premier grand-maître des chevaliers de l'ordre teutonique, né dans le 12e S., s'était distingué pendant la 3e croisade, notamment au siége de Ptolémaïs. Justifiant, par ses vertus et sa piété, le choix qui le plaçait à la tête du nouvel institut (*v.* ordre Teutonique), il triompha des entraves que les Templiers voulaient opposer à son établissem.; il fit bâtir une église et un hôpital à Ptolémaïs, compléta les statuts de son ordre, établit et maintint une discipline sévère parmi ses chevaliers, et m. en 1200. On peut consulter sur Waldpott et l'ordre teutonique : *Eustochii Solli Hist. teuton. equit.*; et le *Tr. de l'ordre des chevaliers teutons* par Venator.

WALDRADE ou GAULDRADE, nièce de Gonthier, archevêque de Cologne, inspira une violente passion au roi de Lorraine, Lothaire, qui pour s'y livrer sans contrainte fit casser son mariage avec Theutberge dans un concile dirigé par les archevêques de Cologne et de Trèves. Mais le pape Nicolas Ier prit la défense de l'ex-reine, et prescrivit au roi de renvoyer sa rivale. La crainte de l'excommunication força Lothaire à souscrire à la décision du pontife, et Waldrade fut éloignée de la cour, puis remise aux mains d'un légat qui la devait conduire à Rome. Trompant sa surveillance, Waldrade revint près de Lothaire, qui, malgré les anathèmes du pontife, ne s'en sépara plus. Après la m. de ce prince, Waldrade, craignant la vengeance de Theutberge, se renferma dans l'abbaye de Remiremont, et y mourut vers l'an 880. Elle avait eu de Lothaire trois enfans : Hugues, comte d'Alsace, Gisèle, duchesse de Frise, et Berthe, comtesse d'Arles, puis marquise de Toscane.—Une autre Waldrade, sœur de Rodolphe II, roi de la Bourgogne transjurane, épousa le comte Boniface, l'un des plus braves guerriers du 10e S., et qui devint ensuite duc de Spolette.

WALDSCHMIDT (Bernard), théologien luthérien, né en 1608 à Francfort-sur-le-Mein, fut d'abord instituteur, se livra ensuite à la prédication, devint pasteur d'une des églises de sa ville natale, et m. en 1665. On a de lui un grand nombre de *sermons*, la plupart relatifs à l'interprétation de l'écriture, et quelques écrits polémiques contre un jésuite nommé Kedd.—Waldschmidt (Jean-Jacques), médecin allemand, né en 1644 à Rodheim, dans la Wetteravie, fut reçu docteur à Giessen en 1667, devint ensuite professeur à l'académie de Marbourg, prem. médecin du landgrave de Hesse-Cassel, et mourut en 1689, affilié à l'académie des Curieux de la Nature. Ses principaux ouvr. ont été réunis sous le titre d'*Opera medico-practica*, Francfort, 1695, in-4; ibid., 1707, 2 vol. in-8; Lyon, 1736, 2 vol. in-4, avec la *vie* de l'auteur et un *discours* préliminaire par J. Dolé. — Guillaume-Ulrich Waldschmidt, fils du précéd., né à Hanau en 1669, d'abord chirurgien dans un régiment hessois, devint ensuite professeur d'anatomie et de botanique, puis de physique expérimentale et de médecine pratique à Kiel; il obtint plus tard les places de médecin et de conseiller aulique du duc de Holstein, et m. recteur de l'académie de Kiel en 1731. Il a laissé plusieurs *mémoires* insérés dans le *Recueil* de l'academ. des Curieux de la Nature; un grand nombre de *thèses* sur différens sujets de médecine et de chirurgie, impr. à Kiel, de 1690 à 1725; un *Traité de l'aloès et principalement de celui de l'Amérique* (en allem.), ib., 1705, in-4.

WALDUNG (Wolfgang), né en 1554 à Nuremberg, y ouvrit un cours de logique, devint ensuite recteur du collége d'Altdorf, puis professeur de physique, et m. en 1621. Bien qu'il n'eût reçu aucun grade en médecine, science dans laquelle il s'était rendu habile, il ne cessa de consacrer ses loisirs au soulagement des malades sans que les médec. d'Altdorf cherchassent à réprimer cet empiétement sur leurs droits. On connaît de lui : *Lagographia, seu de naturâ leporum quæ prisci auctores et recentiores prodidêre, quidve utilitatis in re medicâ ab isto quadrupede percipiatur, Lib. singularis*, Amberg, 1619, in-4, rare et curieux. Eloi cite de lui plusieurs autres opuscules dans son *Dictionnaire de Médecine.*

WALE (Antoine de), en latin *Walæus*, théologien protestant, né en 1573 à Gand, se forma à Middelbourg, sous les profess. Gruter et Murdison, vint à Leyde se perfectionner dans les langues latine, grecque, hébraïque, dans la philosophie et la théologie, et visita ensuite les principales universités de la Hollande, de la France, de la Suisse et de l'Allemagne. Il était de retour à Leyde en 1602; et un peu plus tard il était fixé, en qualité de 8e pasteur, à Middelbourg, où il ne tarda pas à se faire une réputation extraordinaire comme prédicateur et comme professeur de langue grecque, de philosophie et de théologie. Il joua un grand rôle au milieu des dissensions religieuses qui divisaient alors l'église réformée en Hollande, et se mit à la tête du parti opposé aux remontrans qui avait pour chefs Arminius et Gomar (*v.* ces noms). Après le fameux synode de Dordrecht, auquel il avait assisté (1618), Wale eut la triste mission de préparer à la m. l'infortuné Barneveldt. L'année suivante il fut appelé à Leyde pour y professer la théologie. Plus tard il devint recteur de l'académie de cette ville, et y m. en 1639. Outre sa coopération à la version flamande de la *Bible*, et plus. écrits de controverse qui ne font pas moins d'honneur à sa modération qu'à son savoir, on lui doit entre autres ouvr. l'*Office des Ministres*, etc. (en flamand), Middelbourg, 1625, in-4; trad. en français par J. Crucius, Harlem, 1628, in-4; *Compendium Ethicæ aristotelicæ ad normam veritatis christianæ revocatum*, Leyde, Elzevir, 1627, in-12; *Dissertatio de Sabbatho*, etc., ibid., 1628, in-8 : ouvrages rares et recherchés. Les *Œuvres théologiques* de Wale ont été réimpr. à Leyde en 1643 et 1647, 2 vol. in-fol., avec la *vie* de l'auteur (anon.). Cette *vie*, reproduite par G. Bates, dans ses *Vitæ select. aliquot viror.*, a été insérée aussi par Joch dans les *Vitæ theol.*—Jean de Wale, médecin, fils du précéd., né en 1604, à Koukerke, près de Middelbourg, fut reçu docteur à Leyde en 1631, se livra aux recherches zootomiques dans le but de jeter un nouveau jour sur les mystères de la digestion et de la distribution des humeurs, et se déclara l'un des prem. pour le système de la circulation du sang. Il m. en 1649, ayant le titre de professeur extraordinaire. Son travail le plus important a été mis au jour par C. Irvin, sous ce titre : *Opera medica omnia (quæ hactenùs inveniri potuêre) ad chyli et sanguinis circulationem eleganter concinnata*, Londres, 1660, in-8. Bartholin a rec. quelq. lettres de J. de Wale lui dans ses *Epist. med.*

WALEF (Blaise-Henri de Corte, baron de), littérateur, né dans les Pays-Bas, probablement à Liége, en 1652, mort dans cette même ville en 1734, s'était annoncé sous d'assez heureux auspices pour que Boileau, à qui il a adressé une épître rimée, crût pouvoir lui répondre par des encouragemens flatteurs. Versé dans la connaissance des langues anciennes et modernes, il sut tirer parti des voyages qu'il fit dans la plupart des pays de l'Europe; sa facilité à faire des vers le servit mieux encore pour s'attirer les bonnes grâces des personnages éminens, dont il voulait avoir l'appui. Ce rimeur infatigable, auteur d'environ 33,000 vers français, de tout genre et de toute mesure, avait eu cependant une vie extrêmement agitée; il fut agent d'intrigues, officier au service d'Angleterre (1714), puis de la Hollande, et connut tous les degrés de la fortune. Comme il était joueur et libertin, il dut finir misérablement. Moins jaloux de sa gloire qu'empressé à faire des dupes, il n'était pas plus difficile sur le genre des expédiens que sur la correct. de ses poésies, qui sont aujourd'hui entièrement oubliées, et qu'il a recueillies lui-même en 5 vol. in-8, Liége, 1731. Villenfagne en a réuni un choix à des vers de sa façon, ib., 1779, 1 vol. in-16, de 213 pages. Pour compléter la collection des écrits de Walef, il faudrait joindre aux 5 vol. qu'il a publ. en 1731, d'autres imprim. à Liége en 1725. Avec tout ce bagage l'infatigable rimeur belge est resté dans une obscurité profonde: les biogr. nationaux l'ont oublié tout-à-fait. Il n'est curieux pour nous d'avoir sur lui quelques détails que parce qu'il figure assez longuem. dans les *Mém.* de Mme de Staal, comme l'un des agens subalternes de la conspiration des princes français légitimés et des Espagnols, contre le duc d'Orléans, régent, en 1717. Il se fit le zoïle d'Homère, de Pascal, mais mieux eût valu pour lui, dit Bruzen de La Martinière, qu'il s'en fût tenu à faire des madrigaux et des petites chansons, bagatelles dans lesquelles il réussissait assez.

WALES (William), astronome anglais, né vers 1734, ne s'était fait connaître encore que comme l'un des rédacteurs de l'écrit périodique intit. *Journal des Dames*, lorsque, à la recommandat. de plusieurs savans, il reçut du gouvernement la mission d'aller à la baie d'Hudson, observer le passage de Vénus sur le soleil. De retour en 1770, il communiqua à la société royale le journal de ses observat., qui fut impr. dans les *Transact. philosoph.* Deux ans après, nommé astronome de l'expédition du célèbre capitaine Cook, il resta avec ce navigateur depuis 1772 jusqu'en 1779, fut reçu membre de la société royale, obtint la chaire de mathématiques de l'hôpital du Christ, avec la place de secrétaire du bureau des longitudes, et occupa ces deux emplois jusqu'à sa m., arrivée en 1798. Ses principaux écrits sont: *Observations généralesfaites à la baie d'Hudson*, Londres, 1772, in-4; *Observations astronomiques faites pendant le cours d'un voyage au pôle sud et autour du monde, de* 1772 *à* 1775, en société avec Bayley, ibid., 1777, gr. in-4, fig.; *Traité des longitudes*, 1794, etc.

WALID Ier (Abou'l Abbas), 6e khâlyfe ommiade d'Orient, succéda à son père Abd-el-Melek en l'an 86 de l'hég. (705 de J.-C.), et ne montra sur le trône aucune des grandes qualités de ses prédécesseurs. Toutefois ses lieutenans rendirent son règne illustre par les conquêtes qu'ils firent et qui étendirent la domination arabe des deux rives du détroit de Gibraltar, jusqu'aux frontières des pays qui dépendaient de la Chine, depuis le Caucase et la mer Noire jusqu'à l'Océan indien. Walid fit agrandir le temple de Jérusalem, en prescrivit le pèlerinage à ses sujets, ordonna la reconstruction du temple de Médine, et fut le prem. khâlyfe qui fonda un caravanseraï pour les voyageurs et un hôpital pour les malades dans la ville de Damas. Il m. en l'an 96 de l'hég. (715 de J.-C.), laissant 18 fils, dont deux seulement, Yezid III et Ibrahim, parvinrent au khâlyfât, après la mort de Soleyman leur oncle, success. immédiat de Walid.—Walid II (Abou'l Abbas), surnommé *al Fassik* (l'impudiq.), onzième khâlyfe ommiade d'Orient, fils d'Yezid II, succéda à son oncle Hescham en l'an 125 de l'hég. (743 de J.-C.). Son ivrognerie et ses débauches l'avaient fait d'abord éloigner du trône par son père; et il avait 40 ans lorsqu'il fut proclamé à Damas. On le vit bientôt s'abandonner sans mesure à tous ses penchans et dissiper les trésors amassés par son prédécesseur. Sans cesse environné de jeunes libertins avec lesquels il parcourait les rues, donnant le spectacle des plus abominables excès. Un dévot musulman lui ayant montré dans un verset du Koran la condamnation de sa conduite, il mit en pièces le livre sacré et le foula aux pieds. Zezid, cousin germain de ce tyran, se mit à la tête des mécontens, et vint à Damas, où les habitans le proclamèrent khâlyfe. Walid, alors absent de cette ville, rassembla quelques troupes à la hâte; mais, bientôt abandonné par la plupart des siens, il fut massacré dans son palais en l'an 126 de l'hég. (744 de J.-C.), n'ayant régné que 15 mois.

WALINGFORD (Richard), abbé de St-Albans (ordre de St Benoît), né au lieu dont il a gardé le nom sur les bords de la Tamise, est célèbre comme le premier astronome du 14e S. C'est lui qui construisit et fit placer sur la façade de son couvent la fameuse horloge où l'on voyait le soleil, la lune, les planètes, les étoiles se mouvoir avec une rapidité proportionnée à celle qu'elles semblent avoir dans les cieux. On a conservé sous son nom divers ouvrages MSs., tels qu'un recueil de mathématiq. et d'astronomie intit.: *Canoner* ou *Albion*; et *Chronica de rebus anglicis. ab anno Christi 449 ad* 1035 (insérée dans les *histor. anglic. Scriptores*, de Thomas Gale).

WALKER (Clément), historien anglais et ardent presbytérien, m. en 1651 à la Tour de Londres, où Cromwell l'avait jeté comme auteur du livre qui a fait survivre son nom aux troubles dans lesquels il ne joua qu'un rôle secondaire, était né vers l'an 1600 à Cliffe au comté de Dorset. Outre son *Histoire de l'indépendance*, (publ. en 3 parties, de 1648 à 1651, in-4, et à laquelle un anonyme en ajouta une 4e en 1660), Walker avait écrit, selon Wood, plusieurs pamphlets sur les affaires du temps; et, partisan d'abord de la cause du roi, il s'était fait ensuite l'adhérent zélé des *covenantaires*, qu'il finit par combattre à outrance.

WALKER (Edouard), historien anglais, né à la fin du 16e S., de parens catholiques, fut d'abord attaché au comte d'Arundel, qui le fit nommer secrétaire de la guerre en 1639. Cinq ans après, il obtint de Charles Ier la place de clerc extraordinaire du conseil privé. Constant dans sa fidélité envers le monarque, Walker, après la mort de Charles Ier, se rendit auprès du prince, son fils, qui tenait à Bruxelles une espèce de cour, et le suivit en Ecosse en 1651. Walker remplit auprès du même prince l'emploi qu'il avait exercé auprès du feu roi, le servit avec autant de zèle que de fidélité, en recueillit le prix à la restauration, et m. subitement à White-Hall en 1676. On a de lui: *Iter carolinum*, ou *Récit succinct des souffrances de S. M. le roi Charles Ier* (en anglais); et *military Discoveries*; Londres, 1705, in-fol.

WALKER (Obadiah), né en 1616 à Worsbrough au comté d'York, mort à Londres en 1699, avait été privé à deux reprises différentes de l'emploi de recteur de l'université d'Oxford, et avait été même détenu à la Tour de Londres par suite de son attachement à la religion catholique. On cite de Walker, entre autres écrits, *de l'Education* (en anglais), Oxford, 1673, in-12; *Description du Groenland*, ib., 1680, in-fol; *Instructions sur l'art oratoire*, ib., 1682, in-8; *Relation de la vie et de la mort de Jésus-Christ*, ibid., 1685, in-4; *Instructions pour la grammaire latine*, Londres, 1691, in-8; *Histoire grecque et romaine*, éclaircie par les monnaies et les

médailles, ibid., 1692, in-8; *la Vie du roi Alfred*, trad. en latin d'après le MS. de J. Spelman, Oxford, 1678, in-fol.—George WALKER, recteur de Donoughmore (Irlande), mérita, par l'ardeur fanatique qu'il avait déployée à la tête d'un régiment levé à ses frais pour résister à l'invasion de Jacques II sur l'Irlande (1689), d'être nommé à l'évêché de Londonderry, place qu'il avait vaillamm. défendue. Il fut tué à la bataille de la Boyne (1er juillet 1690), avant d'avoir pris possession de son siége. Il avait publié: *Histoire véridiq. du siege de Lordonderry* Londres, 1689, in-4.

WALKER (JOHN), grammairien, né en 1732 aux environs de Londres, mort en 1807, avait quitté la scène dramatique pour se vouer à l'enseignement. D'abord maître d'école à Kensington, il se lia avec Samuel Johnson, et plus tard il ouvrit, dans diverses villes, des cours d'élocution qui furent très-fréquentés, notamment à Oxford, où il fut invité à donner des leçons particulières dans l'université. Ses principaux ouvrages sont: *Elémens de l'élocution*, 1781, in-8; 1799, avec changem. et addit.; *Grammaire rhétor.*, etc., 1785, 1801, in-8; *Classiq. anglais abrégés* (Addison, Pope et Milton), 1786, in-8; *la Mélodie du langage*, Londres, 1791, 1797, in-4; 6e édit. stéréotype, Londres, 1810, in-8; *l'Orateur académique, ou Choix de débats parlementaires*, etc., 1788, in-8; 4e édition, 1801, in-12; *Dictionnaire critique de prononciation et interprète de la langue anglaise*, 1798, in-8; *Manuel de l'instituteur pour la composition anglaise*, 1801, in-12.

WALKER (GEORGE), mathématic., né vers 1734 à Newcastle, fut ministre d'une congrégation de dissidens, consacra une partie de sa vie à l'enseignem., fut membre de la société royale de Londres, et m. en 1807. On a de lui: *Doctrine de la sphère*, 1777, in-4; la prem. partie d'un *Traité sur les sections coniques*; des *sermons*, 1790, 2 vol. in-8; un *Appel au peuple anglais*, sur les lois du *test*, 1790: opuscule dont Fox faisait, dit-on, un grand cas.—WALKER (Joseph-Cooper), littérateur irlandais, né à Dublin vers 1766, fut admis en 1785 à l'académie royale d'Irlande, et m. à Saint-Valery (France) en 1810, laissant entre autres écrits: *Mémoires historiques sur les bardes irlandais*, etc., Dublin, 1786, in-4; *Essai historique sur le costume des Irlandais anciens et modernes*, avec un *Mémoire sur leur armure et leurs armes*, ibid., 1788, in-4. Les *Transactions de l'acad. d'Irlande*, ann. 1788, contiennent quelq. morceaux de lui.

WALKER (ADAM), physicien anglais, né dans le comté de Westmoreland en 1731, fut d'abord maître d'écriture et de calcul dans une école gratuite, puis donna des leçons publiques d'astronomie dans plus. grandes villes. Attiré à Londres par le docteur Priestley, il y ouvrit des cours qui furent très-fréquentés pendant plusieurs années. Il professa ensuite la philosophie, la physiq., etc., dans les colléges d'Eton, de Westminster, de Winchester et autres grandes écoles, et m. à Richmond en 1821. On a de lui: *Analyse de leçons sur la philosophie expérimentale*, in-8; *Appréciation philosophique des causes et des effets du mauvais air dans les grandes villes*, etc., in-8; *Idées suggérées dans une excursion en Flandre, en Allemagne, en Italie et en France*, Londres, 1791, in-8; *Système de philosophie familière*, etc., ibid., 1799, in-4, avec pl.; un *Traité sur la géographie et l'usage des globes*, in-12; des articles insérés dans plusieurs journaux scientifiq., dans les *Annales d'agriculture* d'Arthur Young, et dans les *Transactions philosophiques*. A. Walker fut l'invent. de plusieurs machines propres à élever l'eau et à la pomper dans les vaisseaux, de voitures mues par le vent et la vapeur, etc.—William WALKER, fils du précéd., né en 1766, m. en 1816, est auteur d'un *Epitome d'astronom.*, Londres, 1798, in-8.

WALL (EDOUARD), d'une ancienne famille catholique d'Irlande, m. en France le 24 février 1651, y était venu chercher un asile après la défaite de son parti par Cromwell en 1649. D'abord haut-shérif du comté de Carlow, il avait eu le command. gén. des insurgés en l'absence du marquis d'Ormond; et lors du débarquement des protestans à Dublin, il était gouverneur de la province de Leinster. Ses trois fils qui l'avaient suivi en France y prirent du service, et moururent glorieusement sur divers champs de bataille.—Marie-Joseph-Patrice, vicomte de WALL, de la même famille, né à Paris en 1764, était à vingt-un ans lieutenant au régiment du Roi, infanterie. Prévenus en sa faveur par un petit écrit qu'il avait composé, sous le titre de *Plan de conduite et de fortune*, le duc et la duchesse de Rohan lui donnèrent en mariage leur nièce, Adèle de Rohan. Mais peu après cette union Wall fut tué en duel, dans la forêt de Fontainebleau (le 16 novemb. 1787). On ignore quelle fut la cause de cette malheureuse affaire. Il parut à Paris en 1788 un petit recueil intit.: *Portefeuille d'un jeune homme de 23 ans*, in-12, contenant l'extrait des papiers de cet intéressant officier. La généalogie de la famille de Wall se trouve dans le *Dictionn.* de Moréri.

WALL (WILLIAM), théolog. anglais, né en 1646, m. en 1728, vicaire à Shoreham, dans le comté de Kent, est connu comme auteur d'une *Histoire du baptême des enfans*, 1707; et de *Notes critiques sur l'Ancien-Testament*, etc., 1733, 2 vol. in-8.—John WALL, médec., né en 1708 à Powick, dans le comté de Worcester, m. à Bath le 27 juin 1776, après avoir pratiqué long-temps avec succès à Worcester, consacrait aux expériment. chimiq., ainsi qu'à la culture des arts du dessin, le peu de loisirs que lui laissait une clientelle nombreuse. Il a laissé div. opuscules qui ont été rec. en 1 vol. in-8 par son fils, Martin Wall, profess. de cliniq. à l'université d'Oxford, Oxford, 1780.

WALLACE (WILLIAM), célèbre guerrier écossais, né en 1276 dans le comté de Renfrew, était le plus jeune des fils de sir Malcolm Wallace d'Ellerslie, d'une famille ancienne, mais dont la fortune se trouvait très-bornée. Wallace n'avait encore que dix-neuf ans lorsque, pour se venger d'une insulte personnelle, il tua le fils du gouvern. de la forteresse de Dundée. Obligé de s'enfuir dans les bois pour éviter le châtiment que les délégués d'Edouard Ier, alors maître de l'Ecosse, n'auraient pas manqué de lui infliger, il réunit bientôt autour de lui quelq. aventuriers que leurs méfaits, leur misère ou la haine qu'ils portaient aux Anglais forçaient à mener une vie errante comme la sienne. A la tête de cette bande, Wallace, doué d'une force prodigieuse, d'une patience à toute épreuve, déploya la plus grande bravoure, et obtint de fréquens succès qui augmentaient de jour en jour sa réputation et le nombre de ses partisans. Comme il n'y avait alors aucune autorité écossaise dans le royaume, Wallace se fit nommer par sa troupe vice-roi pour J. Baliol (*v.* ce n.), retenu prisonnier en Angleterre, et força Ormesby, grand justicier pour le roi Edouard, de se réfugier dans ce royaume, avec la plupart des officiers anglais de sa suite. Le peuple écossais accourut en masse sous la bannière de Wallace; mais avant qu'on n'eût pu s'entendre sur l'organisation des insurgés, une armée anglaise de 40,000 hommes traversait le sud-ouest du royaume. Wallace se vit alors abandonné par la plupart des barons de son parti. Persévérant toutefois dans sa noble indépendance, il bat les Anglais sur les rives du Frith (11 sept. 1297), les force d'évacuer immédiatement l'Ecosse, reprend la ville de Berwick, envahit, pendant l'hiver de 1298, les comtés du nord de l'Angleterre, pousse ses ravages jusqu'à Durham, et rentre en Ecosse chargé de dépouilles au commencement de l'année suivante. Le roi Edouard qui se trouvait en Flandre, se hâte, à cette nouvelle, de venir assembler une armée de 80,000 hommes de pied et de 7,000 cavaliers. Attaqués près de Falkirk (22 juillet 1298), les Ecossais sont défaits complètem. malgré les efforts inouïs de Wallace, qui, conservant néanmoins toute sa pré-

sence d'esprit, se porta dans les provinces du nord de l'Ecosse pour y organiser de nouveaux moyens de résistance. Pendant ce temps-là, les hauts barons excluaient le héros du conseil d'Ecosse, et nommaient en sa place John Cummyn pour régent du royaume. Lorsqu'en 1304 Edouard en eut achevé la conquête, Wallace tenait encore et ne désespérait pas du salut de son ingrate patrie. Trahi à la fin par un de ses amis, sir John Monteith, qui découvrit aux Anglais le lieu de sa retraite, il fut amené à Londres chargé de chaînes, et décapité à Tower-Hill le 23 août 1305. Son nom est encore populaire en Ecosse comme le type de la bravoure et du patriotisme. Outre le ménestrel Henry, qui a chanté en vers ses exploits, et dont l'ouvr. justement estimé comme poème national, a eu un nombre infini d'édit. (la meilleure est celle de Perth, 1790, 3 vol. in-12), plusieurs poètes ont consacré leurs chants à William Wallace; il est aussi le héros d'un roman historique de miss Jane Porter, trad. en franç. (par le chevalier Du Buc), sous le titre des *Chefs écossais*, 2e édition, Paris, H. Nicolle, 1820, 5 vol. in-12.

WALLENBOURG (JACQUES de), orientaliste, né en 1763 à Vienne, où il m. le 28 juin 1806, conseiller aulique de la chancellerie, avait été envoyé comme élève-interprète à Constantinople en 1782, et rappelé 5 ans après lorsque Joseph II déclara la guerre à la Porte : il avait joué un rôle important au congrès de Szistowe (1790). De retour dans sa patrie après la conclusion de la paix, il utilisa les connaissances qu'il avait acquises dans les lettres orientales en coopérant à la 2me édition du *Dictionnaire* de Meniski. M. A. de Bianchi, son ami, a pub. sur lui à Vienne en 1810, une *notice* biographique, par laquelle on apprend que Wallenbourg avait préparé une traduction franç. du *Mesnevi*, poème moral de Djélal eddyn-Roumy, mais que son travail périt dans l'incendie du faubourg de Pera en 1799.

WALLENBURCH ou WALENBURCH (ADRIEN et PIERRE de), frères célèbres par leurs connaissances théologiques et leur amitié, nés à Rotterdam vers la fin du 16me S., suivirent la même carrière, voyagèrent en France, où ils s'appliquèrent à l'étude de la jurisprudence, et furent reçus docteurs en droit et en théologie. Revenus en Hollande, ils se consacrèrent uniquem. à la théologie et acquirent la réputation d'habiles controversistes. Dans la suite ils furent appelés à Cologne, où Adrien fut nommé, dès son arrivée, chan. de l'église métropolitaine. Pierre reçut quelque temps après à Mayence les titres de chanoine, de doyen de St-Pierre et d'évêq. de Mysie (*in partibus*). Adrien m. à Cologne en 1669; son frère, qui était venu se réunir à lui, survécut six ans, et m. en 1675. On a de ces deux théologiens différens ouvr. de controverse, qu'ils ont réunis eux-mêmes en 2 vol. in-fol., Cologne, 1669-1671, sous le titre de *Tractatus generales de controversiis fidei*, pour le prem., et de *Tractatus speciales*, pour le second.

WALLENCODT (CONRAD-TIBÈRE de), élu 22e grand-maître de l'ordre teutonique en 1390, m. quatre ans après, frappé d'aliénation mentale, est le prem. qui substitua au titre de grand-maître (*hochmeister*) celui de *prince par la grâce de Dieu*, et qui fit donner aux frères de l'ordre la qualification de *seigneurs*. Il avait entrepris contre les luthériens une guerre dans laquelle il perdit la moitié de ses troupes par le fer ou par la peste.

WALLENSTEIN ou WALSTEIN (ALBERT-VENCESLAS-EUSÈBE DE WALDSTEIN, plus connu sous le nom de), l'un des plus célèbres personnages du 17e siècle, naquit en Bohême le 14 septembre 1583. Placé d'abord comme page auprès du margrave de Burgau, fils de l'archiduc Ferdinand, il resta peu dans ce poste, où il avait embrassé la religion catholique, et il consacra quelques années à visiter la plupart des pays de l'Europe, dont il apprit les langues. De retour dans sa patrie, il épousa une riche veuve, qui mourut après quatre ans de mariage, et le laissa maître d'une très-grande fortune. La guerre ayant éclaté entre l'archiduc Ferdinand et les Vénitiens, Waldstein leva à ses frais un corps de 300 cavaliers, alla offrir ses services à l'archiduc, qui l'accueillit avec distinction. A la fin de cette guerre, où il s'était signalé, il fut nommé par l'empereur colonel des milices ou *landwhers* de Moravie. Ce pays était en proie à l'insurrection : Waldstein ne put parvenir à l'apaiser, et se retira après avoir enlevé une partie des sommes contenues dans les caisses publiques. Forcé de remettre cet argent à l'empereur, il en garda 12,000 écus, avec lesquels il leva un corps de mille cuirassiers ; et il offrit ensuite cette troupe à son souverain. Cependant la Bohême avait aussi levé l'étendard de la révolte (1618). Waldstein reçut la mission d'aller combattre les insurgés ; et, comme en Moravie, il essaya inutilement d'arrêter le torrent de la rébellion. En 1621, il fut de nouveau envoyé en Moravie, où il sut déjouer les efforts de Bethlem-Gabor (*v.* ce nom). L'empereur récompensa ses services en lui donnant des propriétés considérables, confisquées sur les rebelles de Bohême. Toutefois peu de temps après, Waldstein fut mandé à Vienne pour y rendre compte de sa conduite : on ne connaît pas bien les griefs qu'on lui imputait. Il sut mettre dans ses intérêts les personnages les plus notables de la cour de Ferdinand, parvint à se faire déclarer innocent, et épousa la fille du comte de Harrach, favori de l'emper. Un nouveau don de deux régimens d'infanterie le fit nommer par Ferdinand major-général. En cette qualité, il fit, pendant plusieurs années, la guerre en Bohême, se distingua par des succès, notamment à la bataille de Prague, gagnée par le feld-maréchal Bucquoi sur les Bohémiens le 8 novembre 1620. En 1625, Waldstein proposa à l'empereur, dont les états héréditaires étaient épuisés d'hommes et d'argent, de lever, à ses frais, une armée, avec la faculté de la porter jusqu'à 50,000 combattans. Ferdinand, d'abord surpris de cette proposition, l'accepta, assigna quelques districts en Bohême pour le recrutement, et permit à Waldstein de nommer les officiers de son armée. Celui-ci ayant commencé par assembler 20,000 hommes, se porta vers la Franconie et les frontières de la Souabe, et se recruta, chemin faisant, de 10,000 autres combattans. On croit que ce fut à cette époque qu'il reçut de l'empereur le titre de duc de Friedland. Le général Tilly, commandant l'armée bavaroise, opérait alors en Basse-Saxe : Waldstein reçut ordre de se porter du même côté et de seconder le général bavarois ; mais son caractère altier ne lui permettait pas de se trouver en sous-ordre. Il se contenta donc de concerter ses mouvemens avec ceux de Tilly, mais séparément ; et tandis que celui-ci pressait le roi de Danemarck dans le pays d'Osnabruck et de Munster, Waldstein remportait devant le pont de Dessau une victoire complète (23 avril 1626) sur Mansfeld, qui néanmoins s'étant recruté promptement dans le Brandebourg, vint en forces menacer la Hongrie. Envoyé par l'empereur à la poursuite de ce général, qui avait opéré sa jonction avec Bethlem-Gabor, Waldstein défit un corps de Turks, auxiliaires du dernier, et prit ou délivra plusieurs places. Mais bientôt les mésintelligences s'élevèrent entre lui et les Hongrois ; la famine, les maladies contagieuses et la désert. avaient réduit son armée aux deux tiers, lorsque enfin il put effectuer sa retraite après l'accommodement que Bethlem-Gabor fit avec l'empereur. Waldstein n'eut pas plus tôt évacué la Hongrie, que s'étant promptement recruté, il se dirigea vers le Brandebourg ; il traversa ce pays, pénétra jusque dans le Holstein et le duché de Sleswick, et finit par porter son armée à 100,000 hommes, qui ne coûtaient rien à l'empereur. Il sollicita auprès de Ferdinand, obtint le titre de duc de Mecklenbourg, avec l'investiture de ce duché, enlevé aux titulaires. On lui vit jouer alors dans le nord le rôle de dictateur, faisant peser son despotisme indifféremment sur ses amis et ses enne-

mis, n'ayant plus égard aux ordres de l'empereur pour aucun de ses mouvemens, et écrivant même à Ferdinand des lettres insolentes. Toutefois il négocia entre son souverain et le roi de Danemarck le traité de paix signé au congrès de Lubeck en 1629. On fait monter à plus de 200 millions de fr. les contributions levées par Waldstein pend. 7 ans que dura son command. dans le nord de l'Allemagne. De tous les points de l'Europe on adressait à Ferdinand des insinuations contre le redoutable général : ses nombreux et puissans ennemis obtinrent enfin de l'empereur l'arrêt de sa destitution, qu'il affecta de recevoir avec calme et résignation. De Memmingen, où il était alors à la tête d'une armée formidable et toute dévouée, il se retira (septembre 1630) dans ses terres en Bohême, où on le vit déployer un luxe qui dépassait celui de la plupart des souverains. Quelques historiens prétendent qu'il fit proposer ses services au roi de Suède, Gustave-Adolphe. D'autres donnent l'initiative à ce monarque, dont Waldstein aurait rejeté les propositions. Cependant Tilly, nommé généralissime de l'empereur et de la ligue allemande, vainqueur pendant quelque temps, cédait à l'ascendant de Gustave-Adolphe. Ferdinand, effrayé des progrès du roi de Suède, s'humilie devant le seul homme qui puisse les arrêter. Waldstein repousse les premières démarches de son souverain. Enfin, après une longue négociation, il s'engage à lever une nouvelle armée ; mais il refuse de la commander : et lorsque les instances les plus vives de Ferdinand, les supplications de ses amis le décident à accepter, ce n'est qu'aux conditions d'être généralissime d'Autriche et d'Espagne, de disposer de tous les emplois, d'être indépendant dans son commandement suprême, d'avoir une principauté héréditaire en Allemagne, de gouverner exclusivement les pays conquis, de disposer du produit des confiscations, d'avoir le droit exclusif d'amnistie, etc. ; enfin, en cas de revers, de pouvoir se retirer dans ses états héréditaires. Ces concessions faites, il entre en Bohême pour y attaquer l'armée saxonne, s'empare de Prague presque sans coup férir. Bientôt il se trouve maître de tout le pays, et se dirige ensuite sur Nuremberg, pour y attirer Gustave-Adolphe, qui parcourait la Bavière en triomphateur. Les deux illustres capitaines sont en présence. Gustave était inférieur en forces ; mais Waldstein craignant d'exposer l'Autriche, et peut-être sa propre renommée aux chances d'une bataille, se retranche, ainsi que son adversaire, espérant d'ailleurs de le ruiner par la famine. Les deux armées impériale et suédoise s'observent ainsi pendant trois mois. Enfin la disette est dans le camp de Gustave, ainsi que dans Nuremberg, qu'il était venu secourir. Le roi de Suède ordonne, contre l'avis de son conseil, l'attaque du camp impérial. L'action s'engage le 24 août 1632, et dure dix heures. Les Suédois sont repoussés sur tous les points et perdent de trois à quatre mille hommes : la perte des Impériaux s'élevait seulem. à mille. Il y eut encore quelques escarmouches, durant quinze jours, au bout desquels le roi de Suède leva son camp et fit défiler ses troupes devant son adversaire qui ne tenta point de l'inquiéter. Il paraît que Gustave essaya de renouer alors ses négociations avec Waldstein, et que celui-ci refusa d'y prêter l'oreille. Waldstein se dirigea ensuite vers la Saxe, s'empara de Leipsig et de plusieurs petites villes des environs. Gustave, alors campé à Naumbourg, avec l'intent. de se réunir à l'armée saxonne, se décide à attaquer les Impériaux, qui ne comptent pas plus de 12,000 hommes, tandis que les Suédois sont au nombre de 20,000. L'action s'engagea le 26 novembre 1632, dans une plaine qui s'étend de Weissenfels à Lutzen. Gustave fut atteint d'un coup mortel au moment où il accourait de la droite pour réparer l'échec éprouvé par son aile gauche. La mort de ce prince et le retour du général Pappenheim, précédemment détaché avec un corps considérable vers la Basse-Saxe (ce qui portait alors l'armée impériale à 24,000 combattans), semblaient devoir assurer la déroute de l'armée royale ; mais le désespoir des Suédois, et les habiles manœuvres de Bernard de Weimar, qui avait pris le commandement, triomphèrent de tous les efforts des généraux impériaux, dont l'armée quitta le champ do bataille. Waldstein soumit la conduite des officiers de son armée à une enquête très-sévère, et dix-huit d'entre eux furent condamnés à mort. L'armée impériale se porta ensuite sur la Silésie au grand étonnement des partisans de l'Autriche, qui s'attendaient à la voir marcher vers la Souabe et le Rhin, dont le duc Bernard et le général Horn avaient pris la direction. Cependant Waldstein continuait ses négociations avec la Suède, la Saxe et le Brandebourg : il était d'accord avec ses alliés sur les principaux articles ; mais elles furent aussi infructueuses que les précédentes. Il négociait en même temps avec la cour de France, comme on en a la preuve dans les *lettres et négociations du marquis de Feuquières* (*voy.* ce nom). Au milieu de ces intrigues, Waldstein attaqua à l'improviste les Suédois près de Steinau sur l'Oder, et força le comte de Thurn à se rendre à discrétion avec un corps de 6,000 hommes. Après s'être emparé ensuite de plusieurs villes de la Silésie, il vole en Bavière à la rencontre du duc Bernard qu'il refoule sur le Haut-Palatinat, puis revint établir ses quartiers d'hiver en Bohême. Cependant le cardinal-infant s'avançait d'Italie dans les Pays-Bas Waldstein, qui eut à lui envoyer un détachement de 6000 hommes, crut qu'on cherchait à diminuer son influence pour le disgracier plus sûrement. Dès-lors il s'occupa activement de son plan de défection, et s'en ouvrit à Piccolomini, celui de tous ses généraux en qui il avait le plus de confiance. Piccolomini lui représenta les dangers de son entreprise : Waldstein persista dans sa résolution ; et son confident ayant l'air de céder à la force de ses raisons, se hâta d'aller instruire la cour de Vienne de ces desseins. Waldstein convoqua ses généraux à Pilsen, fit inviter les commissaire suédois et saxons à s'y trouver, et la réunion eut lieu le 11 janvier 1634. Presque tous les chefs de l'armée signèrent un écrit par lequel ils s'engageaient à rester fidèles à la cause du généralissime. Informé de cet acte criminel Ferdinand se hâta d'adresser à l'armée une proclamation dans laquelle il la déliait de ses sermens à l'égard de Waldstein, remplaçait celui-ci par le gén. Gallas (*v* ce nom), accordait une amnistie à tous ceux qui auraient pu se laisser égarer, n'en exceptant que le généralissime et deux de ses lieutenans. Waldstein sentit la nécessité de presser l'exécution de son projet ; mais ses généraux l'abandonnèrent bientôt sous différens prétextes. Mis au ban de l'empire, désobéi par ses soldats, trahi par ses officiers, l'homme naguère le plus puissant de l'Europe se rend à Egra, où il a donné rendez-vous au duc Bernard et aux commissaires des alliés, et se met à la merci de quelques étrangers, qui le trahissent. Le 25 janvier 1634, les conjurés font d'abord égorger dans un banquet, par des dragons irlandais, le petit nombre d'amis restés fidèles à la cause du généralissime. Celui-ci, qui s'était retiré de bonne heure dans sa chambre à coucher, y fut investi par le capitaine irlandais Deveroux à la tête de six hallebardiers, et tué d'un coup do pertuisane. Un grand nombre de ses partisans furent arrêtés ensuite, et quelques-uns exécutés. Mais les désordres qui eurent lieu dans l'armée à la suite de cet évènement furent difficiles à comprimer ; on y parvint toutefois, et Ferdinand récompensa avec générosité les assassins de Waldstein. Outre deux ouv. apolog. : l'*Istoria della vita d'Alberto Walstein*, par Gualdo Priorato, trad. en latin et en allemand, et la *Biographie de Wallenstein*, en allemand, publiée par un général prussien en 1797, on peut consulter sur cet homme extraordinaire l'*Histoire des Allemands* de Schimdt, et l'*Histoire de la guerre de trente ans* par Schiller, qui a fait de sa catastrophe le sujet d'une trilogie ad-

mirable (*v.* SCHILLER), imitée en partie par MM. Benjamin Coustant et Liadières ; la seule tragédie du dernier a été représentée à Paris en octobre 1828.

WALLER (WILLIAM), général anglais, de l'ancienne famille des Waller de Spendhurst, ayant terminé ses études à Paris, alla faire ses prem. armes en Allemagne sous les drapeaux des princes protestans, coalisés contre l'empereur ; et de retour dans sa patrie, il se rangea sous ceux du comte d'Essex, en opposition avec le parti de la cour, après avoir manifesté déjà ses opinions dans le long parlement, où il représenta le bourg d'Andover. Chef de l'expédition dirigée contre Portsmouth, il força la garnison de cette place à reconnaître l'autorité du parlement. Mais d'autres succès ayant encore accru sa réputation de bravoure et d'habileté, Cromwell, qui en conçut de l'ombrage, l'éloigna de l'armée. Waller revint alors siéger au parlement parmi les chefs de l'opposition presbytérienne. Il fut un des onze membres que la faction des indépendans accusa de haute trahison, et il se vit contraint de fuir pour se dérober à un jugement. Revenu plus tard à Londres, il reprit sa place au parlement jusqu'en 1648, époque où il fut expulsé de la chambre par la force des armes, et emprisonné comme suspect d'attachement à la cause royaliste. Eu 1659, il fut nommé conseiller d'état ; il rentra au parlement l'année suiv. comme représentant du comté de Middlesex, et m. en 1668. On a de lui : *Méditations religieuses sur divers sujets, avec des formules journalières* (en anglais), Londres, 1680, in-8 ; *Apologie du caractère et de la conduite du chevalier W. Waller*, etc. (idem), impr. pour la prem. fois à Londres, 1793, in-8.

WALLER (EDMOND), poète anglais, de la même famille que le précédent, né en 1605 à Coleshill, dans le Hertfordshire, débuta à la fois au parnasse, au parlement et à la cour, à l'âge de 15 ans, ou de 16 suivant quelques biographes (M. G. Crabb, copiant cette faute de Lemprière, le fait naître en 1625). Admis dans la familiarité de Jacques Ier, il plut à ce prince par les saillies de son esprit, et obtint un gr. succès dans le monde. Il épousa une riche héritière de la cité de Londres ; et devenu veuf à 25 ans, l'ambition lui fit adresser ses vœux à la fille aînée du comte de Leicester. Trompé dans ses vues par le mariage de cette demoiselle avec le comte de Sunderland, il résolut de voyager pour se distraire de son chagrin. De retour à Londres, il contracta une nouvelle alliance, et devint père d'une nombreuse famille. Lorsque le parlement fut convoqué, après une longue interruption, en 1640, Waller se montra un des plus véhémens orateurs du parti opposé à la cour ; il prit la défense de son oncle Hampden (*v.* ce nom), frappé d'une sentence illégale et injuste. Toutefois en s'attachant à l'opposit., il n'en adopta pas toutes les opinions, et n'en approuva pas les excès. Dans la grande question de l'abolition de l'épiscopat, il se prononça en faveur du maintien de la hiérarchie ecclésiastique ; et, lorsque la guerre éclata entre le roi et le long parlem., il envoya à Charles Ier une somme considérable. Associé d'une part aux actes du parlem. rebelle, puisqu'il continuait d'y siéger, et s'étant cepend. concilié, par ses disc., la bienveill. des royalistes, Waller s'était maintenu long-temps dans un état de neutralité qui lui donnait de l'importance dans les 2 partis, lorsqu'il se jeta tout à coup dans celui du roi. La conspiration qu'il avait formée avec son beau-frère Tomkins, un des secrétaires du conseil de la reine, ayant été découverte, il fut arrêté. C'est alors que, cédant à une honteuse lâcheté, il avoua beaucoup plus qu'on n'avait pu découvrir. Ces aveux déshonorans et son feint repentir lui sauvèrent la vie. Après un an d'emprisonnement, il ne fut condamné qu'au bannissement, et se retira en France. S'étant fixé à Paris, il y connut St-Evremond, qui plus tard, par une singulière destinée, exilé lui-même, devait venir en Angleterre, resserrer les liens d'une amitié qu'il avait formée avec Waller, banni de son pays. Lorsque Cromwell se fut emparé définitivement du pouvoir, Waller sollicita et obtint, par l'entremise du colonel Scroop, son beau-frère, la permission de revenir en Angleterre, où le protecteur, oubliant ses anciens torts, l'admit dans son intimité. Le poète reconnaissant écrivit en vers le panégyriq. de Cromwell, pièce qui est considérée comme son meilleur ouvrage. Lors de la restauration, Waller, s'étant empressé, dans un nouveau poème, de féliciter Charles II sur son avènement au trône ; le roi, assure-t-on, lui fit observer que cette pièce était inférieure à celle qu'il avait composée pour l'usurpateur ; Waller répondit sans se troubler que les poètes réussissaient toujours mieux dans les fictions que dans les réalités. Quoi qu'il en soit, il devint un des principaux ornemens de la nouvelle cour ; et il fut nommé membre de tous les parlemens qui s'assemblèrent sous Charles II, ainsi que de celui qui s'ouvrit à l'avènement de Jacques II. Il m. en 1687, un an avant la révolution qui expulsa les Stuarts du trône d'Angleterre. On ignore si Waller eut le secret de la trame qui s'ourdissait alors à ce sujet ; mais il est certain que son fils et l'héritier de son nom embrassa le parti du prince d'Orange. Les *OEuvres* de Waller ont été publiées par Fitton, Londres, 1729, grand in-4. Le panégyrique de Cromwell est trad. en partie en vers français dans le 3e vol. de la *Poétique anglaise* de M. Hennet. La *vie* de Waller a été écrite par Samuel Johnson dans son rec. des *Vies des poètes anglais.*

WALLERIUS (JEAN-GOTTSCHALK), naturaliste suédois, né en 1709 dans le comté de Necke, m. en 1785, professeur de chimie, de métallurgie et de pharmacie à l'université d'Upsal, membre de l'académie d'histoire naturelle de Vienne et de l'académie des sciences de Stockholm, est considéré comme un des hommes qui, pendant le 18e S., ont contribué avec le plus de succès au développement des lettres et des sciences en Suède. Ses principaux écrits sont : *de Origine et Naturâ nitri*, Upsal, 1749 ; Goettingue, 1750 : *de Principiis vegetationis*, Upsal, 1751, 1752 ; *de Nexu chemiæ cum utilitate reipublicæ*, ibid., 1752 ; *de Origine salium alcalinorum*, ibid., 1753 ; *Censuræ circa præparationem medicament. chemicorum*, ibid., 1754 ; *Mineralogia systematicè proposita*, Stockholm, 1747 et 1748 ; trad. en français par le baron d'Holbach, Paris, 1753, 2 vol. in-8 ; *Hydrologia systemat. proposita*, Stockholm, 1748 et 1749 ; *Litteræ de chemiæ indole ejusdemque genuino usu*, ibid. 1751 ; *Chemia physica* (en suédois), ibid., 1759, 1768 ; en latin, 1760, 1769, 2 vol. in-8 ; *Elementa metallurgiæ*, etc., ib., 1768, avec pl. ; *Systema mineralogicum*, ibid., 1772 et 1775, 2 vol. in-8 ; *Meditationes physico-chemicæ de origine mundi*, etc. ; trad. en franç. par Dubois, 1781, in-12 ; *Elementa agric., physicæ et chemicæ*, trad. en fr., Yverdun, 1766, et Paris, 1774, in-8.

WALLIN (GEORGE), savant suédois, né en 1686 à Guiawle, dans le Nord-Land, voyagea dans les différentes contrées de l'Europe pour perfectionner ses connaissances, séjourna deux ans à Paris, et à son retour en Suède, devint successivem. professeur à l'université d'Upsal, surintendant ecclésiastique du Gothland et évêque de Gothenbourg, où il m. en 1760. On a de lui : *Lutetia Parisiorum erudita sui temporis*, etc., Nuremberg, 1722, in-12, rare ; *Historia Josephi, ex arabico codice MSS. Bibl. regiæ parisiensis*, etc., Leipsig, 1722, in-4 ; *Clavis numophylacii runici*, etc., Stockholm, 1743, in-4, rare.

WALLIS (JOHN), célèbre mathématicien anglais, né en 1616 à Ashford (comté d'Essex), fit ses études à Cambridge, embrassa ensuite la carrière ecclésiast., et y occupa successiv. différentes postes. Plus tard il développa les connaissances profondes qu'il avait acquises, et se plaça au rang des plus illustres mathématiciens de l'Europe. Il fut en correspondance avec Pascal et Fermat (*v.* ces noms), étendit et créa, pour ainsi dire, la doctrine des *indivisibles* de Cavalieri (*v.* ce nom), et on peut croire que son arithmétique des *infinis* a suggéré les découvertes ana-

lytiques de Newton. Malgré son opposition aux doctrines des indépendans, Wallis avait été appelé pendant la révolution anglaise à la chaire *Savilienne* de géométrie à l'université d'Oxford. Charles II le confirma dans ce poste, et lui confia en outre celui de garde des archives de la même université. Lors de l'institution de la société royale de Londres, John Wallis en devint un des principaux membres; il fut aussi l'un des créateurs de l'enseignement des sourds et muets. Il m. à Londres en 1703. La plupart de ses ouvr. de mathématiques avaient été réunis avant sa mort, sous le titre de *J. Wallis S. T. D. geometriæ professoris Saviliani in celeberrimâ acad. oxoniensi Opera mathematica*, Oxford, 1697-1699, 3 vol. in-fol. On y ajouta ensuite un 4e vol. contenant ses écrits qui ne sont point relatifs aux mathématiques.

WALLIS (George-Olivier, comte de), feld-maréchal autrichien, né en 1671, d'une famille irlandaise, établie en Allemagne au commencement du 16e S., fut élevé parmi les pages de l'empereur Léopold, devint successivement colonel (1704), général-major (1708) et feld-maréchal-lieutenant (1716), en même temps que conseiller aulique au département de la guerre. Ses exploits en Sicile et la prise de Messine lui valurent la dignité de grand-maître-général de l'artillerie et le commandement général de toutes les troupes de la Sicile. Il ne quitta ce pays qu'en 1733, pour aller commander d'abord sur le Rhin, puis dans l'Italie septentrionale et enfin en Hongrie, où il remplaça le grand-duc de Toscane, comme chef de toutes les forces impériales, alors rassemblées dans ce royaume. Le comte de Wallis ne répondit pas entièrement à ce qu'on devait attendre de son dévouement aux intérêts de la maison d'Autriche à la fin de la campagne de 1739. L'empereur Charles VI fut très-mécontent de la paix que le feld-maréchal conclut avec les Turks par l'entremise du comte de Neuperg et de l'ambassadeur français, marquis de Villeneuve. Il ôta à Wallis le commandement de l'armée, et lui ordonna de se rendre à Ziget, d'où il fut transféré ensuite à la forteresse de Spielberg. Ayant obtenu plus tard la permission de venir à Vienne, le feld-maréchal y présenta au conseil de guerre un mémoire apologétiq. qui ne fut suivi ni de discussion ni de jugement, à cause de la m. prématurée de Charles VI. L'impératrice Marie-Thérèse, sentant le besoin de s'entourer d'hommes capables, surtout de gens de guerre, oublia les torts du comte de Wallis, le rappela honorablement à sa cour, et lui confia le commandement d'un corps d'armée en Bohême. Le feld-maréchal jouit peu de ce retour de faveur, et mourut en 1743, à sa terre de Neukirchen.—Le comte Franç.-Paul de Wallis, fils du précédent, fit avec distinction plus. campagnes en Italie et en Hongrie, fut nommé gouvern. de Belgrade en 1718, et m. dans cette place en 1737.— Un autre comte de Wallis, né en 1732, m. à Vienne en 1798, était devenu feld-maréchal et président du conseil de la guerre après un long service, lorsqu'il en perdit tout le fruit par une disgrâce qu'il essuya en 1795 tandis qu'il commandait l'armée autrichienne d'Italie. — Joseph, comte de Wallis, de la même famille, né en 1768, occupa successivement plusieurs emplois importans avant d'être appelé à la présidence de la chambre des finances d'Autriche en 1810. Il fut chargé en 1812, par un rescrit de l'empereur, de la direction supérieure de l'approvisionnement de Vienne, puis quitta le ministère des finances en 1816 pour la place de chef suprême des tribunaux de justice, et m. en 1818, d'une attaque d'apoplexie foudroyante.

WALLIS (Samuel), navigateur anglais, chargé de continuer dans le Grand-Océan les explorations du commodore Byron, partit le 22 août 1766 sur la corvette *the Dolphin*, qu'il commandait, ayant deux autres bâtimens sous ses ordres. Parvenu au cap de *las Virgenes* après trois mois de navigation, il parcourut ensuite le détroit de Magellan, puis la mer Pacifique, sans découvrir de terres jusque sous le tropique, où il aperçut successivement plusieurs îles nouvelles, notamment celle de Taïti, dont Bougainville ne fit la reconnaissance qu'un an plus tard. Bien accueilli dans cette dernière île par la reine Obéréa, il y séjourna plus d'un mois, et remettant à la voile le 27 juillet (1767), il doubla le cap de Bonne-Espérance, fit de nouvelles découvertes dans sa route; et aborda le 30 nov. à Batavia, d'où il repartit l'année suivante pour l'Angleterre. Après s'être arrêté quelques jours à l'île des Princes et avoir touché à celle de Ste-Hélène, Wallis vint mouiller à la rade des Dunes le 19 mai 1768. On ignore l'époque de la mort de ce navigateur. Son voyage a été imprimé dans le recueil de Jean Hawkesworth, qui a pour titre *an Account of the voyages undertaken by the order of his present Majesty for making discoveries in the southern hemisphere*, etc., Londres, 1773, 3 vol. in-4; trad. en franç. par Suard, Paris, 1774, 4 vol. in-4, cartes et fig.—John Wallis, ecclésiastique et naturaliste anglais, né en 1714 à Ireby dans le Cumberland, m. en 1793 à Norton, est auteur d'une *Histoire du Northumberland*, publiée en 1769, 2 vol. in-4 : le prem., qui est le plus estimé, renferme la description des minéraux, fossiles, etc., de cette province, où l'auteur desservait alors la cure de Simonburn.

WALLIUS ou VANDEWALLE (Jacques), jésuite, né en 1599 à Courtrai, m. vers 1680, attaché aux missions des Pays-Bas, est auteur de poésies latines qui furent beaucoup trop louées par les contemporains; elles parurent sous la dédicace du pape Alexandre VII, Anvers, 1656, in-12, et eurent depuis un grand nombre d'éditions.

WALLOT (Jean-Guillaume), astronome, né en 1743 à Pauers, dans le Palatinat, vint en France se perfectionner dans l'étude des mathématiques, accompagna Cassini dans un voyage fait par ordre du roi en 1769, et à son retour fut nommé professeur d'astronomie. Il s'occupait paisiblement de ses travaux, lorsqu'en 1794 il fut dénoncé comme *ennemi du peuple*, traduit au tribunal révolutionnaire, condamné à mort et exécuté au moment même où Robespierre succombait à la convent. nation. le 27 juillet (9 therm. an II).

WALPOLE (Henri), jés., natif du comté de Norfolk, subit la peine capitale à York (1595), comme aut. d'écrits où l'on crut voir des provocat. incend., et dans lesquels il exprimait d'ailleurs un gr. désir du martyre. L'un de ces écrits était la *Vie d'Edmond Campian*, en vers anglais. — Richard, son frère, et jésuite aussi de même que le suiv., passa à Rome, vint professer la théologie à Séville, et m. à Valladolid en 1607, âgé de 42 ans, après avoir publié quelques écrits de polémique religieuse. —Michel, 2e frère de Henri, né en 1570, m. à Séville en 1620, est auteur de quelques écrits tels que : *Traité de la soumission des princes à Dieu et à l'Eglise*, Saint-Omer, 1608, in-4; *Adresse aux catholiques d'Angleterre, concernant l'édit du roi Jacques Ier, sur le serment d'allégeance*, 1610, in-4; une trad. de l'esp. de la *Vie de St Ignace*, 1617, 1620, in-12, etc.

WALPOLE (Robert, premier comte d'Orford, ministre fameux, né en 1676 à Houghton, dans le comté de Norfolk, terminait à Cambridge ses études théologiques lorsque, devenu l'unique héritier de sa famille par la mort de ses deux frères aînés (1698), il fut rappelé près de son père, memb. du parlem., qui lui fit épouser, en 1700, la fille du lord-maire de Londres. Elu la même année représentant du bourg de Castlerising à la chambre des communes, le jeune Walpole y siégea parmi les whigs les plus ardens. En 1705, il fut nommé membre du conseil du prince George de Danemarck, et devint, en 1708, secrétaire d'état au département de la guerre, puis, l'année suivante, trésorier de la marine. Il perdit ces places après le renvoi du ministère whig et la disgrâce du duc de Marlborough. La chambre des communes le traduisit même à sa barre sous la

double accusation de péculat et de corruption notoire, le chassa de son sein et l'envoya à la Tour de Londres. Cette sentence, que l'animosité des juges dépouillait du caractère de la justice, fut loin de nuire à la renommée dont Walpole jouissait dans son parti. Le bourg de Lynn, qu'il avait déjà représenté au parlement en 1702, le réélut en 1714, et persista dans ce choix malgré l'annulation dont la chambre prétendit le frapper. Il n'en fallait pas tant pour que Walpole se montrât l'ennemi implacable du cabinet pendant la fin du règne de la reine Anne. Après la mort de cette princesse, Walpole, qui avait déployé un grand zèle pour les intérêts de la maison d'Hanovre, fut appelé au conseil privé de George Ier avec le titre de payeur-général de l'armée de terre et de mer. Il eut, à l'ouverture du nouveau parlement, la présidence d'un comité secret chargé de faire une enquête sur la conduite du dernier ministère, dont, sur son rapport, les membres furent mis en accusation, puis condamnés (*v.* BOLINGBROKE, OXFORD, etc.). Walpole obtint ensuite les places de premier lord ou commissaire de la trésorerie, de chancelier et de sous-trésorier de l'échiquier. Plusieurs écrivains anglais l'accusent d'avoir séduit des membres de la chambre des communes pour faire la proposition du *bill* qui, en 1716, prolongea de quatre années la durée du mandat donné à ses membres : innovation qui rendait le parlement septennal. Walpole se défendit toujours d'avoir coopéré à cette mesure. Il faisait depuis deux ans partie du ministère, lorsque la discorde s'y introduisit à l'occasion de l'intérêt de la dette nationale que Walpole voulait réduire de 6 à 4 pour 100. Il résigna tous ses emplois en 1717, et, le jour même de cette démission, il présenta à la chambre des communes son fameux bill d'amortissement, au nom et comme l'œuvre d'un propriétaire campagnard. Ce bill avait pour but d'éteindre la dette nationale, qui s'élevait, en 1716, à 47,322,000 liv. sterl. (environ un milliard deux cents millions de francs). Walpole proposait de réduire à 5 l'intérêt de 6 pour cent, et de rembourser le capital à ceux qui ne voudraient point accepter cette réduction. Quant aux porteurs des annuités affectées sur les fonds publics, on leur proposait des annuités nouvelles à 4 pour 100 pour 19 ans, d'autres annuités à 5 pour 17 ans, etc. Pour faire face aux remboursemens qui pourraient être demandés, le gouvernement devait être autorisé à emprunter les sommes nécessaires à l'intérêt de 5 pour 100. La cour, voyant l'ascendant que l'éloquence entraînante de Walpole lui donnait dans la chambre, chercha à gagner ce redoutable antagoniste du ministère, et, dès les premiers mois de 1720, elle réussit à affaiblir son opposition. La place de payeur-général des troupes acheva de décider Walpole : avant la fin de l'année, il appuya diverses propositions importantes du cabinet; et, en 1721, il fut premier lord de la trésorerie, chancelier de l'échiquier. Deux ans après, lorsque George Ier partit pour le Hanovre, il fut nommé l'un des lords justiciers pour l'administration du royaume, et seul secrétaire-d'état. Vers cette même époque, il reçut d'autres marques éclatantes de la faveur royale. Mais ces faveurs ne tardèrent pas à exciter l'envie, et provoquèrent un examen sévère de sa conduite. On accusa Walpole de trahir les intérêts de la nation pour étendre les prérogatives du monarque et de prodiguer les trésors de l'état pour corrompre les membres du parlement. Ces reproches étaient fondés en grande partie. L'adroit ministre, prévoyant la fin prochaine de George Ier, sut se ménager la protection du prince de Galles, qui le conserva à la tête des affaires lorsqu'il monta sur le trône en 1727. Pendant les 15 premières années du nouveau règne, Walpole dirigea seul, et à son gré, le gouvernail de l'état, et, pour conserver le pouvoir, il sut mettre à profit la dépravation de ses contemporains. Au moyen des places, des pensions qu'il distribuait à propos, il obtint une majorité constante dans les deux chambres. Après avoir triomphé de toutes les attaques dirigées contre lui, voyant le nombre des adhérens du prince de Galles s'augmenter chaque jour (l'héritier du trône s'était mis à la tête de l'opposition), Walpole voulut essayer ses forces dans un débat élevé sur des adresses de remerciement des deux chambres et sur des élections contestées dans celle des communes : il n'obtint que l'avantage de quatre voix. C'est alors qu'il songea à se retirer du ministère, et il résigna tous ses emplois en 1742. George II, qui l'aimait et avait en lui une entière confiance, l'appela à la chambre des pairs avec le titre de comte d'Orford, en conservant en place ses amis et ses partisans, et lui accordant en outre une pension de 4,000 liv. sterl. Walpole mourut dans ses terres en 1745. Un grand nombre d'Anglais l'ont appelé le *Père de la corruption*, parce qu'il se vantait souvent, dit-on, de connaître le tarif de chaque homme. Quoi qu'il en soit de l'immoralité politique de ce ministre, la gestion de ceux qui lui succédèrent le fit regretter assez généralement. On a de lui : *Réponse du souverain à l'adresse du comté de Glocester* (les whigs avaient donné le surnom de souverain à Charles, duc de Sommerset); *Réponse à la représentation de la chambre des lords sur l'état de la marine en* 1709; *les Dettes de la nation établies et considérées*, 1710; *Explication sur les 35 millions*, 1710; *Lettre d'un ministre étranger en Anglet. à M. Pettecum*, 1710; *quatre Lettres à un ami en Ecosse sur l'enquête relative à Sacheverel* (*v.* ce nom); *Histoire succincte du parlement* (pendant une session sous le règne de la reine Anne); *Examen du projet de la mer du Sud*; *Rapport du comité secret, 9 juin* 1715 (relatif à la mise en accusation du ministère); *Pamphlet contre le bill de la pairie*; *Pensées d'un membre de la chambre basse* (relativement au projet de restreindre et de limiter le pouvoir de la couronne pour une création future de pairs), 1719; *Lettre particulière du général Churchill* (Marlborough) *après la retraite de lord Orford*. Coxe a publié en anglais : *Mémoires sur la vie et l'administration de Robert Walpole, comte d'Orford*, etc., Londres, 1798, 3 vol. in-4. Cet ouvrage est trop apologétique pour qu'on puisse y prendre une entière confiance. — Horace WALPOLE, frère du précédent, né en 1678, entra de bonne heure dans la carrière des affaires publiques, accompagna le général Stanhope en Catalogne, comme secrétaire particulier, en 1706, fut ensuite nommé secrétaire du chancelier de l'échiquier, puis secrétaire de la trésorerie, fut envoyé, en 1716, à La Haye, obtint, en 1717, la place d'inspecteur-général de tous les revenus de la couronne en Amérique, l'ambassade de France en 1727, et, en 1730, la place de trésorier de la maison du roi. Trois ans après, il fut envoyé comme ministre plénipotentiaire en Hollande; il fut nommé receveur de l'échiquier en 1741, puis créé lord d'Angleterre en 1746, et m. en 1757. On lui doit plusieurs écrits politiques, parmi lesquels nous citerons, d'après son neveu dont l'article suit : *Affaire des troupes hessoises à la solde de la Grande-Bretagne*, Londres, 1730; *l'Intérêt de la Grande-Bretagne défendu avec constance*, etc., relativement à un pamphlet pub., en 1743, par lord Chesterfield et M. Waller; *Plaintes des manufacturiers sur les abus en marquant le bétail*, 1752; *Réponse à la dernière partie des lettres de lord Bolingbroke sur l'étude de l'histoire*, 1763.

WALPOLE (HORACE), le 3e et plus jeune fils du célèbre ministre, né en 1717, suivant sir Walter Scott, ou en 1718, suivant Chalmers, fut à Eton, ainsi qu'à l'univ. de Cambridge, le condisciple du poète Gray, avec lequel il s'était lié étroitement, et qui l'accompagna dans son premier voyage sur le continent. De retour en Angleterre, Walpole, qui dès 1738 avait été pourvu de trois sinécures, fut nommé membre du parlement (1741) et réélu pour trois autres sessions. Il s'y fit peu remarquer, et continua de se consacrer tout entier à la culture des

lettres et des arts. Après avoir publié divers ouvrages qui le firent connaître avantageusement, il vint à Paris en 1765, et se lia d'une étroite amitié avec madame du Deffant (*voy*. ce nom). Cette liaison dura 19 ans, et fut, dit un biographe, un mélange continuel de plaintes et de duretés de la part de Walpole, d'amour et de soumission de la part de la dame, alors aveugle et presque septuagénaire lorsque l'Anglais la vit pour la première fois. Walpole continua de s'occuper de littérature, et il ne lui arriva rien de remarquable, si ce n'est la mort de son neveu, dont il fut l'héritier. Mais ce surcroît de richesses et de dignités n'apporta aucun changement dans sa manière de vivre. Il ne prit point le titre de comte d'Orford, ne voulut point siéger à la chambre des pairs, et m. en 1797. On a de lui un gr. nomb. d'ouv. qui ont été réunis et imprimés à Strawberry-Hill (terre appartenant à l'auteur) avec des presses qu'il y avait établies de lui-même en 1757, sous le titre d'*OEuvres de lord Orford*, 1768-1798, 9 vol. in-4. On a publié en 1822 : *Mémoires* (d'Horace Walpole) *sur les dix dernières années du règne de George II*, 2 vol. in-4. Il a paru aussi un *Walpoliana*, 2 vol. in-18, précédé d'une *notice* sur ce littérateur, auquel on doit encore plusieurs *articles* intéressans, publiés dans l'ouvrage périodique anglais intit. *le Monde*, trad. en français par Monod, Paris, 1758, 3 vol in-12.

WALRAM ou WALTRAM, WALRABONUS, etc., évêque de Naumbourg de 1089 à 1111, était issu des comtes de Schwartzenberg, et d'abord moine dans le couvent d'Hersfeld, avait rempli pour l'empereur Henri IV plusieurs missions pendant ses démêlés avec le pape Hildebrand. On trouve divers fragmens des écrits de ce prélat dans les *Scriptores rer. germanic.* de Freher, le *Syntagma de imperiali jurisdictione* de Schard, les *Annales* de Baronius, les *Scriptor. rer. german.* de Pestorius, la *Collection* de Duraud et dans les *Scriptores medii ævi* d'Eckhard.

WALSH (Nicolas), chancel. de l'église de Saint-Patrice, à Dublin, puis évêque d'Ossery, fut assassiné en 1585, dans son palais épiscopal, par un bourgeois cité devant lui sous la prévention d'adultère. Ce prélat avait entrepris une traduction du Nouveau-Testament en langue erse, que termina, en 1623, l'archev. de Toam Guillaume Daniel. — Walsh (Pierre), religieux franciscain, né en 1610 à Moortown, au comté de Kildare (Irlande), fut professeur de théologie à Louvain, et m. à Londres en 1688. Il s'était surtout fait connaître par le zèle avec lequel il combattit les doctrines ultramontaines. Le duc d'Ormond, lord-lieutenant d'Irlande, ayant convoqué une assemblée nombreuse du clergé à Dublin, le P. Walsh en dirigea les délibérations, et contribua beaucoup à faire adopter les articles de la faculté de théologie de Paris, du 4 mai 1663, contre le pouvoir civil et temporel du pape, contre sa supériorité au-dessus des conciles et contre son infaillibilité. On a de lui : *Histoire et justification du formulaire loyal*, ou *de la remontrance irlandaise présentée à sa majesté en* 1661, Louvain, 1674, in-folio (ouvrage condamné par la congrégation de la propagande et par l'université de Louvain); quatre *Lettres* sur différens sujets, Londres, 1679, in-8; *Causa valesiana*, 1684, in-8; *Tableau de l'état de l'Irlande, depuis l'an du monde* 1756 *jusqu'à l'an de J.-C.* 1652. L'auteur n'a poussé cet ouvrage que jusqu'à l'année 1172.

WALSH (William), littérateur anglais, né en 1663 à Abberley, dans le comté de Worcester, mort en 1709, avait été l'un des écuyers de la reine Anne et député de Worcester et de Richmond à la chamb. des communes. Quoique partisan déclaré de la révolution, il entretint une liaison intime avec Dryden, dont les opinions étaient bien différentes; et il fut aussi le correspondant du jeune Pope. Ces relations ont fait plus pour sa renommée que quelques productions qu'on a de lui, telles que : *Esculape*, ou *l'Hôpital des fous*, dialogue, traduit en français par F. de La Flotte, 1764, in-8; *Eugénie*, *Défense des femmes*, *discours*, avec une *préface* de Dryden, également trad. en franç. par de La Flotte, ibid., 1768, in-12; *Recueil* (posthume) *de lettres et de poèmes érotiques et galans*, inséré dans les *Mélanges* de Dryden et ailleurs. Ses *poésies* ont été reproduites parmi les *OEuvres* des poètes anglais du second ordre, 1749.

WALSINGHAM (Thomas de), bénédictin du couvent de St-Albans, natif du comté de Norfolk, avait, sous Henri VI, en 1440, le titre d'historiographe royal. Ses ouvrages, qui ont été mis au jour par l'archevêque Parker, sont : *Hist. brevis Angliæ ab Ed. I ad Henr. V*, Londres, 1574, in-folio; et *Ypodigma Neustriæ*, id., même date, in-fol.

WALSINGHAM (sir Francis), homme d'état, né en 1536 à Chislehurst, dans le comté de Kent, d'une ancienne famille du comté de Norfolk, commença de voyager sur le continent au sortir de ses études, qu'il fit à l'université de Cambridge, et, de retour après la mort de la reine Marie, il dut à la faveur de sir William Cecil la qualité d'ambassadeur près la cour de France, où, dans une seconde mission, en 1570, il eut à négocier, entre autres affaires, le mariage d'Elisabeth avec le duc d'Alençon. Trois ans après, il obtint avec son rappel les places de secrétaire-d'état, de conseiller-privé et le titre de baronnet. En 1578, il assista comme plénipotentiaire au congrès formé en Hollande, et qui produisit l'acte fameux dit *Union d'Utrecht*, auquel il contribua puissamment. Envoyé en France pour la 3e fois en 1581, il ne réussit pas mieux, malgré toute son habileté, dans la mission de conclure une ligue offensive et défensive entre les deux royaumes que dans celle d'assurer leur alliance par le mariage de la reine avec le duc d'Alençon. Une autre ambassade, dans laquelle il déploya autant de talent que de patriotisme, fut celle qu'il remplit en 1583 près du jeune roi d'Ecosse, Jacques VI, dont alors la mère était la captive d'Elisabeth (*v.* Marie Stuart). Il s'agissait de faire triompher dans ce royaume le parti protestant, auquel Walsingham était vivem. attaché. Les entours de Jacques prévinrent l'effet de l'insinuante éloquence du diplomate sur l'esprit du jeune roi, qui, en oubliant les égards dus à l'envoyé d'Elisabeth, fournit à la rivale de sa mère un nouveau prétexte de sévir contre elle. La conspiration de Babington, dont la trame fut découverte vers le même temps par Walsingham, affranchit enfin de tout scrupule Elisabeth, dont les jours venaient d'être menacés; le conseil d'état fut consulté sur la conduite qu'elle devait tenir envers sa captive, et ce fut le même Walsingham qui, repoussant avec horreur la proposition de Leicester tendante à ce qu'on se défit en secret de Marie par le poison, fit adopter l'avis qu'on instruisît solennellement le procès de cette infortunée reine. Il était désigné comme l'un de ses juges; mais il crut devoir se récuser aussitôt qu'elle eut insinué contre lui des récriminations qu'il n'avait pu entendre sans en être blessé. Il alla jusqu'à s'interdire l'entrée de la cour, et n'y reparut que plusieurs jours après que la reine d'Ecosse eut subi sa sentence. Walsingham continua de servir son pays et sa souveraine avec un dévouement égal à son habileté et à la fécondité des ressources de son esprit. Il m. le 6 avril 1590 dans sa maison de Seething-Lane, sans laisser de quoi payer ses funérailles, qui furent faites de nuit, et aux frais de ses amis. Cette pauvreté, presque incroyable, n'empêcha pas que la main de sa fille unique fût recherchée par des hommes du premier rang; elle épousa successivement sir Philippe Sidney, le comte d'Essex et le comte de Clanricard. C'est sans fondement qu'on lui a attribué le livre, devenu très-rare, ayant pour titre : *Arcana aulica, Manuel de Walsingham*, ou *Maximes prudentes*. Cet homme d'état est l'un de ceux qui firent le plus pour l'encouragement de la navigation et du commerce de son pays; il fonda

la bibliothèque du collége du Roi à Cambridge, où il avait commencé ses études ; il y fit les fonds d'une chaire de théologie, que J. Rainold occupa le premier. Sir Dudley Digges a pub. le corps des négociations de Walsingham pendant sa seconde ambassade en France, sous le titre de *Complete ambassador*, 1655, in-folio ; la traduction française de cet ouvrage, par L. Boulesteis de La Contie, est intitulée : *Méat. et instruct. pour les ambassadeurs*, Amsterdam, 1700, in-4.

WALSTEIN. V. Wallenstein.

WALTER (Jean-Théophile), célèbre anatomiste allemand, né à Kœnigsberg en 1734, perfectionna ses études médicales à Francfort-sur-l'Oder, y fut reçu docteur à 18 ans, vint ensuite à Berlin, où il se livra plus spécialement à l'anatomie, devint ensuite professeur, et mourut en 1818. Il avait disséqué plus de 8000 cadavres, et avait recueilli dans ses opérations 2864 pièces d'anatomie très-curieuses. Cette collection fut achetée (près de 400,000 fr.), en 1802, par le roi de Prusse pour le musée anatomiq. de Berlin. Les principaux ouvrag. de Walter sont : *Experimentorum in vivis animalibus revisorum Specimen*, Kœnigsberg, 1755, in-4; *Theses anatomico-physiologicæ*, etc., ibid., 1757, in-4; *Hist. nervorum mammæ*, etc., insér. dans les *dissertations de Mammis* de Kœlpin, Greifswalde, 1764, in-4; *Traité des os secs du corps humain*, etc. (en allemand), Berlin, 1763, 4e édit., 1798, in-8; *Observat. anatomicæ*, ibid., 1775, in-fol.; *Manuel de myologie* (allem.), ibid., 1777, 1784, 1795, in-8; *Tabulæ nervorum thoracis et abdominis*, etc., ibid., 1783, in-f.; *Sur les maladies du péritoine et sur l'apoplexie* (en allemand avec le latin en regard), ibid., 1785, in-4; *Sur l'absorption et le croisement des nerfs optiques* (en allemand), ibid., 1793, in-4, fig., etc. — Frédéric-Auguste Walter, fils du précédent, né à Berlin en 1764, m. en 1826, suivit la carrière de son père, fut professeur d'anatomie et de physique au collége de médecine et de chirurgie de Berlin, membre de l'acad. de la même ville, directeur du musée anatomique et premier conseiller en médecine. On a de lui : *Annotationes academicæ*, Berlin, 1786, in-4, avec grav.; *Manuel d'angiologie* (en allem.); Berlin, 1789, in-8; *Musée anatomique de J.-T. Walter, pub. par son fils* (en allemand), ibidem, 1796, 2 vol. in-4, avec planches; *Recherches sur quelques maladies des reins et de la vessie* (en allem.), ibid., 1800, in-8, avec 13 pl.

WALTHER (Rodolphe), théologien luthérien, né à Zurich en 1519, fut pasteur de l'église de Saint-Pierre de cette ville, se distingua par son éloquence, son savoir et sa piété, fut en correspondance suivie avec Mélanchthon, J. Sturm, G. Cruciger et autres savans de son époque, et mourut en 1586. Outre des *poésies* latines et des *comment.* en latin sur le *Nouveau-Testament*, on connaît de lui plus. *recueils d'homélies*, une *Apologie de Zwingle*; deux livres *de Ratione syllabarum et carminis*, etc.—Adolphe Walther, fils du précédent, fut ministre à Zurich, et m. en 1577, à l'âge de 25 ans. Il avait annoncé dès son jeune âge un grand talent pour la poésie latine : on cite de lui les pièces suiv. : *Argos Helvetia; Comœdia de Nabale; Elegia de militiâ christianâ; Carmina in imagines doctorum nostri sæculi virorum.* — Un autre Walther (Michel), né à Nuremberg en 1593, mort en 1662, surintendant des églises du duché de Lunébourg, avait occupé les mêmes fonctions dans l'Oost-Frise après avoir été successivement chapelain de la duchesse de Brunswick-Lunébourg, puis prof. de théol. à l'académie d'Helmstadt. Ses principaux ouvrag. sont : *Officina biblica*, Nuremberg, 1636, 1668, in-4; *Harmonia biblica*, etc., ibid., 1637, in-4, souvent réimprimée. Entre les nombreux *sermons* qu'il a publiés, on en compte 132 sur le prophète Daniel. — Son fils, Michel Walther, né à Embden en 1638, professa successivement la philosophie, les mathématiques et l'Ecriture-Sainte à l'université de Wittemberg, et m. en 1692, laissant un certain nombre de *Dissertations latines* qui ont été impr. à Wittemberg de 1657 à 1688, in-4. — Augustin-Frédéric Walther, anatomiste, petit-fils et fils des précédens, né à Wittemberg en 1688, visita les principales universités d'Allemagne, de Hollande et d'Angleterre, professa l'anatomie et la chirurgie à Leipsig, devin premier médecin de la reine de Pologne, électrice de Saxe, reprit plus tard l'enseignement de l'anatomie, et joignit à cette chaire celles de pathologie et de thérapeutique. Il mourut à Leipsig en 1746, conseiller aulique et doyen perpétuel de l'academ. Entre une foule de *thèses* et de *mémoires*, dont il est auteur, et qui ont été recueillis par Haller dans les *Disput. anat. select. vol. septem*, on peut distinguer : *de linguâ humanâ*, etc., Leipsig, 1724, in-4; *de Articulis, Ligamentis et Musculis hominis in incessu statuque dirigendis*, ibid., 1728, in-4 (il y fit un supplément 3 ans après); *Historia suffocationis et Observat. anatomicæ*, 1729; *Observat. de Musculis*, 1733, in-4, etc. Outre son *éloge*, inséré dans les *Acta erudit. Lips.*, *ann.* 1748, p. 522-24, on peut consulter sur A.-F. Walther l'*Hist. de l'anatomie* par Portal, t. 4, p. 495-99.

WALTHER (George-Christophe), docteur en droit civil et canonique de l'université d'Altorf, né en 1601 à Rotenbourg sur le Necker, où il mourut en 1656, avocat et directeur de la chancellerie, conseiller des comtes de Cassel et autres états du cercle de Franconie, avait été chargé par le sénat de mettre en ordre les archives de sa ville natale. Entre autres écrits, on cite de lui : *Dissertatio inauguralis de renuntiatione successionum vel hæreditatis*, Altdorf, 1628, in-4. — Ph.-Ad. Walther, né en 1622 dans l'évêché d'Halberstadt, m. à Leipsig en 1664, possédait de vastes connaissances juridiques, qu'il eut fréquemment l'occasion de déployer dans des plaidoiries importantes.

WALTHER (Christophe-Théodose), missionn. protestant, né en 1699 à Soldin, dans la Nouvelle-Marche, mort à Dresde le 27 avril 1741, fut un des premiers ministres du Saint-Evangile qui visitèrent toute la côte du Coromandel. Débarqué à Tranquebar en 1725, il y apprit en quelques mois les langues portugaise et tamule, et pendant 15 années que dura son séjour dans l'Inde, il remplit avec autant de zèle que de succès les fonctions de catéchiste et de prédicateur. L'établissement évangélique de Majubarain fut dû à ses soins, et s'accrut promptement sous sa direction. Outre la part qu'il eut à la traduction portugaise de la Bible impr. à Tranquebar en 1732, on peut citer de lui : *la Voie du salut* (en langue tamule), Tranquebar, 1727, in-12, réimp. en 1731; *Observ. gramm. quibus linguæ tamulicæ idioma vulgare illustratur*, ib., 1739, in-8, rare; et une chronologie indienne sous le titre de : *Doctrina temporum indica ex libris indicis et Brahmanum*, etc., pub. par Bayer à la suite de l'*Historia regni bactriani*. Schœttgen a donné la *Vie de C.-T. Walther* en latin et en allemand, Halle, 1742, in-4. —V. Vogelweide.

WALTON (Isaac), écrivain anglais, né à Stafford en 1593, mort en 1683, s'est fait un nom populaire par son traité de la *Pêche à la ligne*, qui, imp. pour la prem. fois à Londres en 1653, in-12, a été fréquemment reproduit, et est encore aujourd'hui fort estimé en Angleterre. Après avoir exercé pendant près de 30 ans un petit commerce à Lond., Is. Walton quitta cette capitale pour se livrer entièrement à son objet favori, la pêche. D'heureux essais en littérature et en poésie l'avaient fait connaître de plusieurs personnages éminens ou hommes célèbres de son époque : c'est ainsi qu'il fut lié avec l'archevêque Usher, l'évêque Barlow, le docteur Fuller, Chillingworth et Ch. Cotton; ce dernier surtout l'honora d'un attachement tout filial. Outre *le Parfait Pêcheur à la ligne*, ou *Récréation de l'homme contemplatif*, on a d'Isaac Walton les *vies* de sir Henri Wotton, de Richard Hooker, de George Herbert,

de l'évêque Saunderson, publ. d'abord séparément, et réunies par Th. Zouch, en un vol. in-4, Londres, 1796, avec de nombreuses *notes* littéraires et historiques, et précédées d'une *notice* sur l'auteur.

WALTON (Bryan), orientaliste anglais, né en 1600 à Cleaveland, dans le comté d'York, mort en 1661 évêque de Chester, avait été promu à cette dignité par Charles II. On lui doit une *Introductio ad lectionem linguar. orientalium*, Londres, 1654, in-8; 1655, in-12; et c'est lui qui a dirigé l'édition de la *SS. Biblia polyglotta*, etc., ibid., 1657, 6 vol. in-fol. (auxquels il faut joindre les 2 vol. du *Dictionnaire* de Castel). Il est aut. des *Prolégomènes* qui se trouvent dans le 1er vol. de cette polyglotte, et qui ont été trad. *librement* (on peut dire inexactement) en français par le P. Emery, de l'Oratoire, Lyon, 1699, in-8. Henry Todd a donné, en 1821, des *Mém. sur la vie et les écrits de Bryan Walton*, Londres, 2 vol. in-8. — Sir George Walton, chef d'escadre anglais, mort en 1740, s'était signalé par son habileté et sa bravoure, et n'avait dû toutefois son élévation qu'à de très-longs services : lieutenant de vaisseau dès 1692, il ne fut promu au rang de commandant d'escadre qu'en 1733.

WAMBA. V. Vamba.

WAMESE, en latin *Wamesius* (Jean), docteur en droit de l'université de Louvain, où il occupa une chaire de jurisprudence, né en 1524 dans l'évêché de Liége, m. en 1590, très-renommé pour son savoir, a laissé : *Recitationes ad tit. de appellationibus ; et responsorum sive consiliorum juris Centuriæ sex*, publ. par Weims et Corsel, Anvers, 1665, 3 vol. in-fol.; *Consilia de jure pontificio ordine titulor. in decretalibus digesta*, Louvain, 1643, 2 tomes en 1 vol. in-fol.

WANBROUCK. V. Vanbrugh.

WANDELAINCOURT (Antoine-Hubert), né en 1731 à Rupt-en-Voivre (diocèse de Verdun), fut d'abord professeur de littérature ancienne à Verdun, puis précepteur des enfans du duc de Clermont-Tonnerre, et successivement sous-directeur à l'école militaire de Paris, curé de Planrupt (diocèse de Châlons-sur-Marne), évêque constitutionnel du département de la Haute-Marne en 1791, et député à la convention nationale en 1792. Dans le procès de Louis XVI, il se déclara pour le sursis, et vota ensuite pour la peine du bannissement. Il passa de la convention au conseil des anciens, d'où il sortit en 1798, donna sa démission d'évêque en 1801, se retira à la campagne, et mourut à Belleville, près Verdun, en 1819. Outre un assez grand nombre de livres d'éducation, tels que : *Cours de latinité*, etc., 4 vol.; *Plan d'éducation publique*, etc., 1777, in-12; *Vues sur l'éducation d'un prince*, 1784, in-12; *Cours complet d'éducation*, 7 vol. in-12; des *abrégés* de grammaire, d'histoire naturelle, d'histoire générale, etc., etc., on cite encore de lui plusieurs écrits politiques, de controverse, de morale, tombés aujourd'hui dans l'oubli. M. Picot, rédacteur de l'*Ami de la religion*, dit que Wandelaincourt avait plus de facilité que de talent.

WANDELBERT ou WANDALBERT, écolâtre du monast. de Prum, en Belgique, né vers l'an 813, mort postérieurement à 870, n'est connu que par ses ouvrages, qui attestent les vains efforts de l'auteur pour faire revivre les beaux siècles de la latinité à une époque de barbarie scolastiq. Les principaux sont : un *Martyrologe*, en vers latins, publié pour la prem. fois en entier par D. L. d'Achéry, et renfermant environ 360 pièces, sans compter les préfaces, épîtres et discours préliminaires; *Vie de saint Goar, ermite et confesseur*, imprimée dans le recueil de Surius, ainsi que dans les *Acta sanct.*, de Mabillon, t. 2, p. 276-299; enfin un *Hexaméron* ou *Poème sur la création du monde en six jours*.

WANGENHEIM (Frédéric-Adam-Jules de), d'abord capitaine au service de l'Angleterre pendant les campagnes d'Amérique de 1778 à 1783, puis gr.-maître des eaux-et-forêts à Gumbinnen (Prusse orientale), où il mourut le 25 mars 1800, était né en 1747 dans le duché de Saxe-Gotha. Outre div. morceaux insérés dans les *Mémoires de la société d'histoire naturelle de Berlin*, de 1788 à 1795, on a de lui : *Description de quelques espèces d'arbres qui croissent dans l'Amérique septentrionale*, etc. (en allemand), Goettingue, 1781, in-8; *Supplément à la science forestière en Allemagne*, etc. (idem), ibid., 1787, in-fol.

WANG-MANG, usurpateur chinois, était cousin de l'empereur Tching-ti, dont il gagna la confiance, et qui le revêtit de la dignité de grand-général. Des largesses excessives lui avaient fait dans le peuple un grand nomb. de partisans, et déjà son influence devenait redoutable, lorsqu'à l'avènem. de Ngaï-ti, et conformément aux dern. volontés de Tching-ti, il fut écarté de la direction des affaires. Le nouveau prince mourut lui-même sans postérité, et alors l'impératrice-mère, tante de Wang-mang, rappela celui-ci au poste de premier ministre. De concert, ils placèrent sur le trône, sous le nom de Phing-ti, un enfant de 9 ans, et, sous le prétexte de l'y affermir, Wang-mang fit tomber les têtes de ceux dont il redoutait l'opposition à ses desseins ultérieurs. Le poison mit fin aux jours de ce simulacre d'empereur. Un autre enfant, également pris dans la famille des Han, fut proclamé étant encore au berceau, puis enfin l'ambitieux Wang-mang le fit disparaître, pour s'emparer définitivement de la couronne (an 9 de J.-C.). Il affecta le nom de *Sin* à sa dynastie, vainquit d'abord les Turks-hioung-nou, qui avaient pris le prétexte de son usurpation pour rompre la paix jurée, et réduisit à l'ancienne obéissance d'autres provinces également soulevées. Maître de tout l'empire des Hioung-nou, après y avoir semé le carnage, il y établit de nouveaux dynastes, et eut encore à faire d'autres expéditions pour affermir sa prépondérance. Mais les surcharges d'impôt dont il lui fallut accabler ses sujets pour remplir le vide que ces expéditions avaient occasioné dans le trésor impérial, devinrent le prétexte du soulèvement de toutes les provinces. Lieou-sieou, descendant du 4e empereur de la dynastie des Hans, se mit à la tête des insurgés, et battit à plusieurs reprises les troupes de l'usurpateur, qui, réfugié dans un fort de la ville de Tchhang-ngan, y fut pris et décapité par les soldats, l'an 23 de J.-C. Son corps, livré aux outrages de la populace, fut traîné dans les rues et mis en pièces.

WAN-KOULI (Mohammed ibn Moustafa), lexicographe turk, natif de Wan, en Arménie, mort pendant un pèlerinage à Médine, au 16e siècle de notre ère, n'est connu que comme auteur d'une traduct. turque du *Sihah al Loghat* de Djevhery. Ce dictionnaire arabe-turk, intit. *Kitab al loghat*, est fort estimé des Othomans; il fut impr. à Constantinople par les soins de Basmadjy Ibrahim (*v.* ce nom), 1729, 2 v. in-f., et réimp. en 1746, lors du rétablissement des presses de Constantinople, sous Osman III, puis en 1803, selon Schnurrer (*Biblioth. arabica*).

WANLEY (Humphrey), antiquaire et calligraphe anglais, né en 1671 à Coventry, mort en 1726 dans la maison du lord Harley, avait été successivement attaché à l'établissement d'Edmund-Hall pour la collation des MSs. du Nouveau-Testament, secrétaire de la société instituée à Londres pour la propagation du christianisme, et enfin bibliothécaire du comte d'Oxford. Outre un *Catalogue des MSs. anglo-saxons*, dont il précisa ou découvrit l'existence, et qui, d'abord imprimé en anglais, fut ensuite traduit en latin par Thwaites, et inséré dans le *Thesaurus ling. veter. septentr.*, Oxford, 1705, in-fol., on lui doit : *Fondemens et Principes de la religion chrétienne*, etc., trad. du latin d'Osterwald, Londres, 1704, in-8, et il a poussé jusqu'au n° 2407 le *catalogue* de la bibliothèque du lord Oxford. — Nataniel Wanley, ministre anglais, père du précédent, est auteur des deux écrits intitulés

l'un, *Vox Dei*, etc., l'autre *Merveilles du petit univers*, 1678, in-fol.

WAN-LY (Y-KIUN, CHIN-TSOUNG-HIAN-HOUANG-TI, appelé vulgairement), empereur de la Chine, 12e de la dynastie Ming, n'avait que 10 ans lorsqu'il remplaça sur le trône son père, Mu-tsonng, en 1572. Pendant les 10 premières années de son règne, l'état fut gouverné par le tchaog-kiu-tching, précepteur et premier ministre du jeune empereur; mais il ne se fut pas plus tôt privé de cet appui, à l'instigation de conseillers perfides, que des troubles éclatèrent et achevèrent de désoler le Chen-si, où une maladie contagieuse avait déjà fait de grands ravages. Les Mandchoux, sous la conduite de Thaïtsou et à l'aide de plusieurs tribus mongoles, venaient de conquérir toute la partie nord-est du Liao-toung jusqu'à la frontière de la Corée, lorsque Wan-ly, atteint d'une maladie grave, causée par les chagrins que lui donnaient les désastres de l'empire, y succomba vers la fin de l'été de 1620. Ce fut sous le règne de ce prince, en 1601, que le jésuite Math. Ricci arriva à la cour de Pé-king, et obtint la permission d'y demeurer.

WANSLEBEN (JEAN-MICHEL), voyageur allem., né en 1635 à Sommerda, dans la Thuringe, avait été précepteur, puis soldat, lorsque, se trouvant à Erfurt en 1658, il s'engagea par contrat, envers le professeur J. Ludolf, à faire le voyage d'Abyssinie. Il employa à s'y préparer 5 années qu'il passa aux frais de son commettant, et au bout desquelles il s'embarqua de Londres pour l'Egypte. Le Caire fut le terme de cette expédition; aussi, de retour en Europe (1665), n'osa-t-il se montrer dans sa patrie. Débarqué à Livourne, il se rendit à Rome, y embrassa la foi catholique, et prit l'habit de dominicain. Se trouvant à Paris, en l'an 1670, il réussit, près du ministre Colbert, à se faire confier la mission de retourner en Egypte, afin d'y recueillir des détails sur le pays, et d'y acheter des manuscrits pour la bibliothèque du roi. Cette fois il parcourut le Delta, le Faïoum, les déserts de Saint-Macaire et de Saint-Antoine, pénétra dans la Haute-Egypte, puis, revenant par le continent d'Asie, apporta en France (avril 1676) une collection assez considérable de manuscrits. Il se flattait d'obtenir, en récompense de ses travaux, une chaire au collége de France et un évêché; mais il ne reçut du ministère que des reproches sur le mauvais emploi d'une partie des sommes qui lui avaient été confiées pour sa mission. Il en conçut un tel chagrin, qu'il mourut en 1679 dans un village près de Fontainebleau, où il était vicaire. Les principaux écrits de Wansleben sont: *nouvelle Relation, en forme de journal, d'un voyage fait en Egypte en 1672 et 1673*, Paris, 1677, in-12, trad. en angl.; *Histoire de l'égl. d'Alexandrie, fondée par saint Marc*, etc., ib., 1677, in-12, terminée par un *catalogue* des patriarches cophtes, depuis saint Marc jusqu'en 1673, ainsi que des hommes illustres de la nation cophte et de leurs ouvrages.

WANG-TCHING. V. THSIN-CHI-HOUANG-TI.

WAPOWSKI (BERNARD), historien polonais, natif de Cracovie, mort en 1535, grand-chantre de l'église de cette ville, avait rempli d'abord diverses missions à Rome, et reçu du pape Jules II celle de décider Sigismond II à faire la guerre aux Turks. Le comte Ossolinski a donné en polonais une *vie* de Wapowski, dont le principal ouvrage était une continuation des *Annales de Pologne*, commencées par J. Tarnowski. On trouve le seul fragment qui nous en reste à la suite de l'*Histoire de Pologne*, par Cromer, édition de Cologne, 1689, in-fol.

WARBECK. V. PERKIN.

WARBURTON (WILLIAM), savant prélat angl., né en 1698, à Newark sur le Trent, d'un procureur de cette ville, fut lui-même destiné au barreau, qu'il abandonna pour la carrière ecclésiastique. Ordonné diacre en 1723, et prêtre quatre ans plus tard, il fut promu en 1728 au rectorat de Brand-Broughton, sur la présentation de sir Robert Sutton, devint successivem. chapelain du prince de Galles (1738), prédicateur de la société de Lincoln's-Inn (1746), chan. de Glocester, puis chapelain du roi (1753-4), doyen de Bristol, et enfin évêq. de Glocester (1760). C'est dans ce siége qu'il mourut le 7 juin 1779. Warburton avait préludé dans la carrière des lettres en se rangeant parmi les détracteurs les plus acharnés de Pope, et il finit par devenir l'ami et le commentateur de ce poète. Après un *Recueil de traductions diverses, en prose et en vers*, imprimé en 1723, et un *Examen critique et philosophique des causes des prodiges*, etc., 1727, le 1er ouv. digne d'attent. qu'il fit paraître fut son traité de l'*Alliance entre l'église et l'état*, ou *la Nécessité d'une religion établie*, 1736, trad. en français par Silhouette (Londres), 1742, 2 vol. in-12. Mais le principal fondem. de sa célébrité est la *divine Legation of Moses demonstrated*, en 9 livres, Londres, 1766, 5 vol. in-8. Ce n'est pas dire que cet ouvrage ait été bien accueilli; il souleva au contraire des critiques accablantes contre son auteur, qui les méritait. Outre plusieurs autres écrits, on doit à Warburton des éditions de Pope, de Shakspeare, etc. Léonard de Malpeines a publié un *Essai sur les hyéroglyphes des Egyptiens*, etc., trad. de l'anglais de Warburton, Paris, 1744, 2 vol. in-12, fig. Il existe plusieurs éditions des œuvres de ce prélat (Londres, 1788, 7 vol. in-4, et 1811, 12 vol. in-8), dues aux soins de son ami le docteur Hurd, évêque de Worcester, qui ajouta à la première, en 1794, une *préface* sur la vie et les ouvrages de l'auteur. On a imprimé depuis *Letters from W. Warburton to the doct. Rich. Hurd*, ib., 1808, in-4. — John WARBURTON, antiquaire et héraldiste, né en 1681, mort en 1759, est cité comme auteur des deux ouvrages suivans: *a List of the nobility and gentry of the counties of Middlesex, Essex and Hertford*, etc., 1722, et *Vallum romanum, or the Hist. and Antiquities of the roman Wall*, etc., 1753, in-4.

WARCISLAS, prince de la Poméranie, ayant embrassé la foi chrétienne en Allemagne, où, dans sa jeunesse, il avait été emmené prisonnier, joignit ses efforts à ceux de Boleslas Krzjwousty et de saint Othon, pour convertir à cette croyance les farouches habitans de sa contrée. Il mourut vers 1124, après avoir été témoin du succès de cette entreprise, et avoir contribué, avec le saint évêq. de Bamberg, à établir à Wollin un siége épiscopal.

WARD (SETH), évêque d'Exeter, puis de Salisbury, et le premier titulaire de ce dernier siége, à qui fut rendu l'office de chancelier de l'ordre de la Jarretière, qui en était détaché depuis 132 ans, naquit en 1617 à Buntingford, dans le comté de Hertford. Agrégé de l'université de Cambridge, après y avoir terminé ses études, il en fut écarté à cause de sa coopération à un écrit dirigé contre le *Covenant*, que du reste il refusait d'accepter. Jusqu'à la restauration, qui l'éleva à la dignité épiscopale, il fut successivement professeur d'astronomie de l'université d'Oxford, en remplacement du célèbre Greaves, principal du collége de Jésus, président de celui de la Trinité et doyen d'Exeter. Membre de la société royale de Londres à sa fondation (1661), il en fut plusieurs fois vice-président. Après avoir joui de la réputation méritée de savant distingué, d'un des plus habiles orateurs de la chambre des lords, et enfin d'un prélat adroit, conciliant et assez honnête homme, Seth Ward eut le malheur de survivre à ses facultés mentales. Il m. toutef. dans son siége de Salisbury en 1689. Il eut pour successeur le docteur Burnet. Son mérite comme astronome a été apprécié par Montucla (*Histoire des mathematiq.*, t. 2, p. 339, 2e édit.) Il suffira de citer, parmi ses ouvrages: *a philosophical Essay towards an eviction of the being and attributes of God*, Oxford, 1652, in-8; *de Cometis, ubi de cometarum naturâ disseritur*, etc.; ibid., 1653, in-4; *Idea trigonometriæ demonstratæ in usum juventutis*, etc., ibid.,

1654, in-4; *Astronomia geometrica*, etc., Londres, 1656, in-8, et un vol. de *sermons*, ib., 1674, in-8. On a une *Vie de Seth Ward*, par Walter Pope. — WARD (Nathaniel), théologien non-conformiste, né en 1570 à Havernill, m. à Shenfield, au comté d'Essex, en 1653, avait desservi pendant 15 ans la cure d'Ipswich à la Nouvelle-Angleterre, où il s'était réfugié en 1631, après avoir perdu, pour cause de non-conformité, la cure de Staudon, bourg du comté de Hertford. On cite de lui une diatribe contre la hiérarchie épiscopale, imprimée à Boston, en 1713, sous le titre du *Simple Savetier d'Aggawam*, et d'autres opusc. du même genre.

WARD (ÉDOUARD), poète anglais, né en 1667 dans le comté d'Oxford, m. en 1731, est plus connu par la mention que Pope a faite de lui dans sa *Dunciade*, que par ses productions, entre lesquelles se trouvent une comédie intit. *le Ton d'un Café*, et la diatribe piquante, mais grossière de l'*Espion de Londres*. — Thomas WARD, né vers 1660, servit d'abord dans les gardes à cheval du roi d'Angleterre, et se fit ensuite maître d'école, après avoir embrassé la foi catholique sous le règne de Jacques II. Il passa en Flandre vers 1688, et y mourut peu de temps après. Entre autres écrits on cite de lui : *la Réformat. anglicane*, 2 vol. in-8, satire dans le genre d'*Hudibras*; *Errata de la Bible protestante*, 1688, in-8; et la *Controverse sur l'Ordination*, Londres, 1719, in-8.

WARD (JOHN), professeur de rhétorique à l'université d'Oxford, puis l'un des conservateurs du musée britannique, né en 1679 à Londres, où il m. en 1758, membre de la société royale et de celle des antiquaires, a fourni un certain nombre de mémoires aux *Transactions* de ces deux académies, et publié entre autres ouvr. les *Vies des professeurs du collége de Gresham* (anglais), Londres, 1740, in-fol. On a recueilli après sa mort, sous le titre de *Système d'éloquence*, 1758, 2 vol. in-8, les leçons de rhétorique qu'il avait prononcées. On a aussi pub. ses *Dissertat. sur divers passages des saintes écritures*, 1761-74, 2 tom. in-8.—Bernard WARD, savant irlandais, étant venu vers le milieu du 18e S. étudier en Espagne les causes de la décadence du commerce et de l'industrie, mérita du roi Ferdinand VI la mission de rassembler les documens nécessaires pour mettre à exécution les vues qu'il avait présentées dans un écrit publié à Valence en 1750, sous le titre de *Moyens de remédier à la misère des indigens* (*Obra pia*, etc.). Revenu dans la Péninsule après quatre ans employés à visiter les principales villes commerciales et manufacturières d'Europe, Ward fut nommé président du commerce et des monnaies et directeur de la fabrique des cristaux de S. Ildephonse. Mais il m. avant d'avoir pu mettre en œuvre les matériaux qu'il avait rassemblés. Ils furent mis au jour par le comte de Campomanès sous le titre de *Projet économique*, Madrid, 1779.—Thomas WARD, né en 1749 à Dublin, était officier dans un des corps irlandais au service de France au commencement de la révolution, dont il embrassa les principes avec chaleur. Lieutenant-colonel à l'armée du nord en 1792, il mérita par sa belle conduite d'être promu au grade de général de brigade. Il fut arrêté comme étranger et suspect après la défection de Dumouriez, et traduit au tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort le 23 juillet 1794.—Arthemas WARD, ancien major-général de l'armée américaine, m. à l'âge de 63 ans à Shrewsbury, s'était distingué sous les ordres de Washington dans la guerre de l'indépendance, et avait été deux fois membre du congrès des Etats-Unis.

WARE (JAMES), savant antiquaire irlandais, né à Dublin en 1594, d'une ancienne famille du Yorkshire, succéda à son père en 1632 dans la place d'auditeur-général, et plus tard fut appelé au conseil privé. Son zèle pour Charles Ier lui attira des persécutions ; il fut arrêté, enfermé pendant dix mois à la Tour de Londres, puis obtint un passeport pour la France, et séjourna deux ans à Paris. A la restauration, il rentra dans ses emplois, et m. en 1666. Outre quelques éditions d'anciens ouvr., il a publ. : *Disquisitiones de Hiberniâ et de Scriptor. hibern.*, Dublin, 1639-44-45, ouvr. tr.-recherché ; *de Hiberniâ et antiquit. ejus disquisitiones*, Londres, 1654, 1658, in-8 ; *de præsulibus Hiberniæ Commentar.*, Dublin, 1665, in-fol. On a un recueil de ces écrits, dû aux soins du fils aîné de l'aut., Lond., 1705, in-fol. Walter Harris a pub. une édit. plus compl. des *Œuvres* de Jacq. Ware, en angl., Dublin, 1739-45, 3 t. en 2 v. in-f.; réimp. en 1764, 2 v. in-f. On conserve en MSs. à la bibl. cottonienne d'autres ouv. du même sav.—Rob. WARD, son fils cadet, est aut. de plus. ouv. de controv. aujourd'hui oubliés.

WARGENTIN (PIERRE-GUILLAUME), astronome suédois, membre des principales sociétés savantes d'Europe, né en 1717 à Stockholm, m. à l'observatoire de cette ville en 1783, fut secrétaire de l'académie des sciences de Suède pendant 34 ans. On lui doit la découverte des équations empyriques des satellites de Jupiter, et celle de la comète de 1742. Outre plusieurs *mémoires, discours, éloges*, insérés dans le Recueil de l'academ. de Suède, il a laissé : *Tabulæ novæ pro supputandis ecclipsibus tertii satellitis Jovis*, Londres, 1779.

WARHAM (WILLIAM), prélat anglais, né vers 1460 dans le comté de Hamp, fut d'abord chef d'une école de droit à Oxford, grand chantre de Wells et garde des archives. Henri VII le chargea en 1493, conjointement avec sir Edward Poynings, de négocier, près du duc de Bourgogne, l'extradition de Perkin Warbeck ; et malgré l'insuccès de cette mission, il fut récompensé de son zèle par plusieurs offices lucratifs, et enfin promu à l'évêché de Londres (1502). Deux ans après Warham fut fait grand-chancelier, puis archevêque de Cantorbery. Il eut aussi la confiance de Henri VIII, jusqu'au moment où le fameux Wolsey (*v.* ce nom) devint pour lui un rival redoutable. Bientôt, par les intrigues du nouveau favori, il se vit enlever sa place de grand-chancelier, et plus tard une partie des prérogatives attachées à son siége archiépiscopal. Il m. en 1532, léguant une somme de 3,000 livres sterl. pour la réparation et l'établissement d'édifices dépendant de l'archevêché de Cambridge. Il fit le partage de sa volumineuse et riche bibliothèque entre le collége dit *All-Souls* (qui eut les livres de théologie), le *New College* (ceux de droit civil et canon), et le collége de Wincester (les livres de musique d'église). Ce prélat, qui fut le protecteur zélé des lettres et des savans, fit aussi par son testament diverses fondations pieuses. Il ne reste de lui que quelques *lettres* au célèbre Erasme, son ami, et un disc. assez remarquable prononcé au parlement.

WARIN. V. VARIN.

WARING (ÉDOUARD), mathématicien anglais, né en 1734, fut appelé à la chaire de mathématiques du collége de Lucas (dans l'université de Cambridge), occupée autrefois par Newton, se montra digne de ce choix par les découvertes qu'il ajouta à celles de ses savans prédécesseurs, et m. en 1798. Outre un grand nombre de morceaux sur diverses parties des mathématiques insérés dans les *Transactions philosophiques*, de 1763 à 1791, on a de lui en latin : *Méditations algébriques*, Cambridge, 1770, 1776, 1782, in-4; *Méditations analytiques*, ibid., 1776, 1785, in-4; *Mélanges analytiques sur les équations algébriques et les propriétés des courbes*, ib., 1762, in-4; *Propriété des courbes algébriques*, ibidem, 1772, in-4. Waring avait aussi des connaissances en médecine, et son nom fut porté sur la liste des médecins de l'hôpital d'Addenbrooke à Cambridge ; mais il n'a rien écrit sur cette science.

WARMHOLTZ (CHARLES-GUSTAVE), conseiller du roi de Suède, né en 1710, m. en 1784, consacra sa vie à des recherches bibliographiques sur l'histoire de son pays. On a de lui : *Bibliotheca historica sueo-gothica*, Stockholm et Upsal, 1782 et suiv., 15 v. in-8,

dont les trois prem. seuls ont paru du vivant de l'aut.

WARNACHAIRE ou WARNACAIRE, en latin *Warnacharius*, et probablement en langue germanique *Warn-haar*, était maire du palais de Thierri II, roi de Bourgogne, à l'époque de la mort de ce prince (613). Prévenant les sinistres desseins que forma aussitôt contre lui la reine Brunehaut, il prépara habilement la catastrophe de cette ambitieuse princesse. Warnachaire, qui mourut en 626, avait porté le premier coup à la dynastie mérovingienne en rendant inamovible la charge de maire du palais. —Sous Thierri Ier la Bourgogne fut gouvernée par un maire du palais également nommé WARNACHAIRE, qui m. en 599.—Un autre WARNACHAIRE, prêtre, défendit l'hérésie d'Agrestius contre saint Eustase, abbé de Lisieux, et m. subitem. au concile de Mâcon en 622.—Enfin, l'*Histoire littéraire de la France*, cite un 4e WARNACHAIRE, qui fut clerc de l'église de Langres dans les prem. années du 7e S., et à qui l'évêque de Paris, St Céraune, s'adressa pour avoir les actes des martyrs morts pour la foi au diocèse de Langres. Ces actes furent effectivement envoyés par lui au prélat en 615 (*v.* St DIDIER).

WARNER (WILLIAM), poète anglais, né vers l'an 1558 dans le comté d'Oxford, mort au comté de Herford en 1609, n'est guère connu que par ses ouvr. et parce qu'a dit de lui le critique Phillips. On cite particulièrement son *Albion's England*, poème héroïque qui lui valut le surnom d'*Homère* et de *Virgile* de son temps; et *Syrinx or a seauenfold historie*, ouvr. en prose, impr. en 1597. M. Headley a publ. un recueil des *Beautés* de Warner.—Ferdinand WARNER, né en 1703, m. en 1768, a laissé, sur la théologie et l'histoire ecclésiastique, un assez grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on cite: *Système de théologie et de morale*, etc., Londres, 1750, 5 vol. in-12; 1756, 4 vol. in-8; *Observations sur l'histoire de Fingal et sur les autres poésies d'Ossian, trad. par Macpherson*, 1762, in-8; *Histoire d'Irlande*, 1763, in-4; *Histoire de la rébellion et de la guerre civile en Irlande*, ibid., 1767, in-4; *Histoire ecclésiastique du 18e S.*, ibid., 1756-57, 2 vol. in-fol; *Mémoires de la vie de Th. Morus*, Londres, 1758, in-8. —John WARNER, fils du précédent, né en 1736, est auteur d'un opuscule intitulé: *Metron ariston*, imp. en 1797, et qui fit quelque sensation parmi les savans par la singularité des détails, autant que par celle du titre.

WARNER (RICHARD), botaniste, né à Lond. en 1711, m. en 1775, s'était livré à l'étude des lois, et ne discontinua pas de fréquenter les réunions de Lincoln's Inn, quand il s'adonna plus spécialement aux sciences naturelles. S'étant fixé dans le comté d'Essex, il y créa un jardin de botanique très-remarquable, et en publ. le catalogue dans un écrit intitulé *Plantæ woodfordienses*, Londres, 1771, in-8. R. Warner cultivait aussi les belles-lettres, et on connaît de lui des *Lettres à David Garrick*, concernant un glossaire sur les pièces de Shakspeare, et leur plan (en anglais), Londres, 1768, in-8. — WARNER (Joseph), né en 1717 à l'île d'Antigoa, fut envoyé de bonne heure en Angleterre, y étudia la chirurgie, devint professeur d'anatomie à l'hôpital de St-Thomas de Londres, puis prem. chirurgien de l'hôpital de Guy, et m. en 1801, membre de la société royale de Londres, dont les *Transactions* contiennent de lui plus. mémoires et dissert. Ses principaux ouv. ont pour titre: *Cas qui surviennent dans la chirurgie*, Londres, 1754; 4e édit., 1784, in-8; trad. en allem.; *Description de l'œil humain*, etc., ibid., 1769, in-8; *Account of the testicles*, etc., ib., 1774, in-8; trad. en allem., Gotha, 1775.

WARNERY (CHARLES-EMMANUEL), né en 1719 dans le pays de Vaud, servit successivement dans les troupes du roi de Sardaigne, de l'impérat. de Russie, du roi de Prusse, et enfin passa au service de la Pologne, où il obtint le grade de major-général. Ayant demandé sa retraite au bout de quelques années, il l'obtint, se retira à Breslau, et y m. en 1786. On a de lui: *Remarque sur le militaire des Turks et des Russes*, etc., avec des plans: cet ouvrage, composé d'abord en allemand, a été ensuite trad. et publ. en franç. par l'auteur, Breslau, 1771, in-8; *Remarques sur la cavalerie*, Lublin, 1781, in-8; *Remarques sur l'essai général de tactique de Guibert*, etc., Varsovie, 1782, in-8; *Mélanges de remarques sur César et autres auteurs militaires*, etc., ibidem, 1782, in-8.

WARREN (JOSEPH), officier-général américain, né à Roxbury, dans le Massachusetts, en 1740, exerçait la profession de médecin, lorsque les colonies anglaises du continent d'Amérique s'insurgèrent contre la métropole. Il fut un des premiers à prendre les armes, devint président du congrès particulier de sa province, se distingua dans la double carrière administrative et milit., obtint le grade de major-gén. en 1775, et m. quelq. jours après d'une blessure reçue à la bataille de Breeds-hill.—Un autre WARREN (James), prit aussi une grande part aux évènemens qui amenèrent l'indépendance des colonies de l'Amérique du nord, devint major-général, fut, à la paix, orateur de la chambre des représentans, puis membre du conseil, et m. 1808.

WARREN (JOHN BORLASE), amiral anglais, né dans le Cornouailles en 1754, fit comme lieutenant de vaisseau les prem. campagnes de la guerre d'Amérique, et fut nommé capitaine de haut-bord. Une injustice qu'il ne tarda pas à éprouver le décida à quitter le service; mais à l'époque des guerres de la révolution française, il reçut le commandem. d'une escadre destinée à croiser sur les côtes de France. Nommé contre amiral, il concourut à la prise du fort Penthièvre en Bretagne, et, lors de l'expédit. d'Irlande, en 1795, il captura le vaisseau français le *Hoche*, ainsi que trois frégates ayant à bord des troupes de débarquement. Ce fut le dernier fait remarquable de cet amiral, qui, en 1815, fut appelé au conseil privé, puis envoyé à St-Pétersbourg avec le titre d'ambassadeur extraordinaire. Il m. en 1822. On a de lui un ouvr. intitulé *Tableau de la force navale de la Grande-Bretagne* (en angl.), Londres, 1791, in-8.

WARSEWITZ (CHRISTOPHE-STANISLAS), jésuite, m. vers 1605, directeur de la chancellerie du royaume de Pologne, remplissait cet emploi depuis le règne de Sigismond-Auguste. Ses princip. écrits sont: *Vita, Res gestæ et Obitus Stephani, regis Polon., et in ejus obitum Oratio*, Cracovie, 1587, in-4; *cæsarum, regum et principum Vitæ parallellæ*, Cracovie, 1603, in-fol.; Francfort, 1608, in-8; *Orationes turcicæ quindecim*, Cracovie, 1595, in-fol. (ce sont des disc. pour engager les princes chrétiens à se réunir contre les Turks); *de Consilio et Consiliariis; de Legato et Legatione*, Cracovie, 1595; Dantzig, 1646, in-12; *Paradoxa*, Cracovie, 1590, in-4, et Rome, 1601, in-12; *memorabilium hominum et rerum Descriptio ab orbe condito ad ann.* 1585, Cracovie, 1585, in-4; *de optimo libertatis statu Dialogus*, ibid., 1598, in-4; *de Origine et Derivatione generis et nominis poloni*, Wilna, 1580, in-4. *Voy.* Braun, *Script. Poloniæ Catal.*

WARTENBERG (JEAN-CASIMIR KOLB, comte de), né en 1584 à Kaiserlautern, séjourna quatre ans en Italie, où il était venu terminer son éducat., et y obtint le commandem. de la garde du grand-duc de Toscane. En 1608 il fut nommé conseiller et chambellan de l'électeur palatin Frédéric IV; il accompagna en Angleterre l'électeur Frédéric V lors de son mariage (1613), et après l'access. de ce prince à la couronne de Bohême, obtint le poste de commissaire-général des troupes du Palatinat, ce qui ne l'empêcha pas de remplir div. négociat. en France, en Angleterre, en Hollande, etc. Devenu gouverneur de la ville de Deux-Ponts, il suivit dans une expédition en Allemagne le roi de Bohême, après la mort duquel il s'attacha au service de sa veuve (1632). Après avoir rempli pour elle diverses négociations, il vint reprendre à la cour palatine ses fonctions de

conseiller, qu'il perdit ainsi que toute sa fortune par l'issue de la bataille de Nordlingen. Il ne rentra en grâce qu'après un exil de 13 ans. Il avait résolu alors de renoncer entièrement aux affaires publiques; mais les instances d'Eléonore de Brandebourg, veuve de l'électeur palatin, Charles-Louis, le décidèrent à accepter les places de membre du conseil privé et de gouverneur de Kayser-Lautern. Il m. en 1661. Il avait rédigé pour l'instruction du dernier de ses fils un écrit moral que l'électeur palatin fit imprimer, sous le titre d'*Instruction d'un père à ses enfans*, Deux-Ponts, 1662; réimprimé à Berlin en 1696 et 1704, avec une préface de J. de Besser.—Charles Hartwigt de WARTENBERG, fils du précédent, m. sur un champ de bataille en 1757 étant offic.-gén. au service du roi de Prusse Frédéric II, avait d'abord commandé un régiment de hussards pendant le règne de Frédéric-Guillaume Ier, était passé ensuite au service de Russie, et avait fait la guerre contre les Tartares, les Turks et les Polonais.

WARTENBERG (FRANÇOIS-GUILLAUME de), de la même famille que les précédens, cardinal et évêque de Ratisbonne et d'Osnabruck, né en 1593, m. en 1649, après avoir assisté à plusieurs diètes et conférences comme agent de l'électeur de Cologne, avait succédé dans les charges de grand-maître de la cour de ce prince et de conseiller privé au comte Frédéric de Hohenzollern, qu'il remplaça aussi dans l'évêché d'Osnabruck. L'issue de la bataille d'Oldendorff, gagnée sur les Impériaux par le duc George de Brunswick, le priva de ce siége, ainsi que de ceux de Minden et de Verden conquis sur deux princes protestans, et que lui avait conférés Urbain VII. Il fut depuis choisi pour coadjuteur par l'évêque de Ratisbonne, et le remplaça en 1649. Quelque temps avant il était rentré dans l'évêché d'Osnabruck, moyennant la somme de 80,000 rixdales payée au duc Gustave que la reine Christine en avait investi. Ce fut d'Alexandre VIII qu'il reçut la pourpre, l'année même de sa mort.

WARTENSLEBEN (ALEXANDRE-HERMANN de), feld-maréchal au service de Prusse, m. en 1734, était né dans la Westphalie en 1650, et avait fait ses premières armes sous les ordres de Turenne dans les Pays-Bas. Il fit aussi plusieurs campagnes dans les troupes hessoises, assista à la délivrance de Vienne en 1686, combattit depuis comme volontaire pour les Vénitiens contre les Turks en Morée; et, de retour en Allemagne, il reçut du landgrave de Hesse la commission de former un régim. de dragons pour l'empereur. Servant alors contre la France, Wartensleben devint major-général de l'infanterie hessoise; il fut chargé ensuite de l'organisat. des troupes du duché de Saxe-Gotha, et reçut plus tard de l'empereur le grade de feld-maréchal, distinction méritée par sa brillante conduite en Flandre et sur le Rhin, jusqu'à la paix de Ryswick. C'est à cette époque qu'il se mit à la solde de Frédéric Ier, roi de Prusse, et qu'il reçut avec le grade de feld-maréchal de ses troupes, les charges de gouverneur de Berlin et de chef du conseil de guerre.—Son fils LÉOPOLD-ALEXANDRE, né en 1710, parvint au grade de lieutenant-général dans l'armée prussienne, se retira du service en 1756, et m. en 1775, laissant trois fils, dont l'un fut condamné à une détention perpétuelle en raison de sa conduite à la bataille d'Iéna en 1806, et de sa participation à la reddition de la place de Magdebourg.

WARTENSLEBEN (GUILLAUME-LOUIS-GASTON de), feld-maréchal au service d'Autriche, né en 1728, de la même famille, mais d'une autre branche que le précédent, fit d'abord une partie de la guerre de sept ans, puis alla combattre les Turks, et commanda en 1795, en qualité de lieutenant-général, l'aile droite de l'armée sous les ordres du comte de Clerfayt. Devenu ensuite général d'artillerie, il remplaça en 1796 le duc de Wurtemberg dans le commandement du corps d'armée qui agissait sur la Lahn, sous les ordres de l'archiduc Charles, généralissime. Il fut battu à Neuwied par le général Jourdan, se retira sur les bords du Mein, sans chercher à défendre Francfort, et continua son mouvement rétrograde jusqu'au fond de la Franconie. Toutefois les sages dispositions de l'archiduc Charles lui ayant donné tous les moyens de reprendre l'offensive, Wartensleben harcela dans sa retraite l'armée du général Jourdan, puis seconda avec intelligence les opérat. du généralissime contre Moreau. Une blessure grave qu'il reçut sur les bords de l'Elz l'obligea d'abandonner son commandement; il fut nommé en 1797 gouverneur-général de la Dalmatie, et m. peu de temps après. L'archiduc Charles, dans ses *Mémoires*, a porté un jugement sévère, mais juste, sur la capacité militaire de ce feld-maréchal.

WARTON (JOSEPH), littérateur et critique anglais, né en 1722 à Dunsford, dans le comté de Hamp, acheva et perfectionna ses études à l'université d'Oxford, où son père était professeur de poésie; il entra ensuite dans les ordres, obtint la cure de Winslade en 1748, puis successivement plusieurs autres bénéfices ecclésiastiques, et fut élu en 1755 maître de l'école de Winchester. Il m. à Londres en 1800, laissant outre des *poèmes* et autres opuscules, composés pendant son séjour à Oxford, et dont quelques-uns sont insérés dans la collection poétique de Dodsley, un recueil d'*odes* publ. en 1746; une édit. de *Virgile* en latin, avec une traduct. en vers anglais, trois *essais* sur la poésie pastorale, didactique, épique, des notes, etc., 1748-1753, 4 vol. in-8; *Essai sur le génie et les écrits de Pope* (en anglais), dont le prem. vol. fut publ. en 1756, sous le voile de l'anonyme, et le 2me en 1792; une édit., en 1 vol., de la *Défense de la Poésie*, par Philip Sydney; et des *Observations sur l'éloquence et la poésie* par Ben Johnson, 1784, in-12, devenu très-rare; une édition des *OEuvres de Pope*, avec une *notice* biographiq. et des *notes* dans lesquelles l'éditeur a refondu et reparti la substance de son *essai* sur ce poète célèbre. M. John Wool a publ. des *Mémoires sur Joseph Warton*, 1806, in-4. —Thomas WARTON, frère puîné du précédent, né en 1728, termina également ses études à l'université d'Oxford, où il résida 47 ans. Admis comme agrégé au collége de la Trinité en 1751, il devint, six ans après, profess. au collége Pembrocke, et fut promu à la chaire d'histoire, fondée par Camden. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, comme son frère, il avait obtenu la cure de Kiddington, dans le comté d'Oxford; et il en eut depuis une autre dans le comté de Sommerset. Dès sa prem. jeunesse Th. Warton avait annoncé un goût décidé pour la poésie; il la cultiva toute sa vie avec succès, et écrivit l'histoire de celle d'Angleterre. Il s'était aussi occupé d'antiquités; et la société des antiquaires de Londres l'admit au nombre de ses membres en 1771. Ce savant littérateur s'occupait d'une édition complète de ses *Poésies*, lorsqu'il m. subitement en 1790. Parmi ses nombreux écrits, dont on trouvera la liste à la suite de la *notice* biographique qu'Alex. Chalmers lui a consacrée, ainsi qu'à son frère, dans la collection des poètes anglais, publiée en 1810, nous citerons: *Observations sur la reine des Fées* (en anglais), 1754-1762, 2 vol. in-8 (c'est celui des ouvr. de l'auteur auquel Samuel Johnson donnait la préférence); *Compagnon du Guide et Guide du Compagnon, Supplément complet à toutes les descriptions d'Oxford, publ. jusqu'à ce jour*, etc., 1760, in-12: badinage ingénieux, dont la 5e édit. parut en 1806, avec grav.; *Inscriptionum romanarum metricarum Delectus*, 1758, in-4, très-rare; *Histoire de la poésie anglaise depuis la fin du 11e siècle jusqu'au commencement du 18e*, 1774-1781, 3 vol. in-8; *Rech. sur l'authenticité des poésies attribuées à Rowley*, 1782; *Rec. de poésies*, 1777, 1778, 1779, 1789; une édition des *Poèmes de la jeunesse de Milton*, avec des notes critiques et explicatives, 1785, in-8. — Joseph et Thomas Warton publièrent en commun les *Poésies* de leur père Th. WARTON, 1747, in-8. — John

WARTON, docteur en théologie, mort en 1825, est auteur de quelques écrits, réunis en 1 vol. in-8, publ. en 1826, sous le titre de *Tableaux d'agonie* et *Conversations pastorales*, en anglais.

WARTON. V. WHARTON.

WARWICK (GUI DE BEAUCHAMP, comte de), est le premier personnage qui figure dans l'histoire comme titulaire du comté de ce nom, autrefois habité par les *Cornavii*, puis partie du royaume de Mercie pendant l'heptarchie saxonne. Gui s'étant uni au comte de Lancaster dans une révolte des barons contre Edouard II, s'empara de Gavaston, favori du roi, que les conjurés décapitèrent au château de Warwick en 1312.—Richard BEAUCHAMP, comte de WARWICK, favori de Henri V, et l'un des principaux capitaines de l'armée anglaise sous le règne de ce prince, fut ambassadeur au concile de Constance en 1414; il fit la guerre en France, devint gouverneur du jeune roi Henri VI, dirigea toute l'inique procédure de la célèbre Pucelle d'Orléans (*v.* JEANNE D'ARC), et ne se montra ni moins violent ni moins cruel que les autres bourreaux de cette héroïne. Après avoir tenté quelques efforts assez heureux pour retarder la ruine de la domination anglaise en France, il m. vers 1439 à Rouen, où il résidait alors comme régent.—Son fils unique, Henri BEAUCHAMP, comte de WARWICK, se fit remarquer très-jeune dans les guerres contre la France, et m. gouverneur de Calais vers l'an 1453.—Richard NEVILL, comte de WARWICK, le plus célèbre de ceux qui aient porté ce nom, avait épousé la fille de Richard, sœur de Henri Beauchamp, et succédé au titre de ce dernier après sa mort. Il était frère cadet de Ralph Neville, comte de Westmoreland; et sa sœur avait épousé le duc d'York, dont son habileté, sa valeur et ses richesses lui permirent d'appuyer efficacement les prétentions. Lorsque la guerre civile éclata, Warwick commandant une partie des troupes du duc d'York, gagna en 1455, la bataille de St-Albans, où Henri VI fut fait prisonnier; et le gouvernement de Calais fut la récompense de ses services. En 1460, Warwick remporta une nouvelle victoire sur l'armée royale à Northampton; et, après la mort du duc d'York, tué à Wakefield, il empêcha la reine Marguerite d'Anjou d'entrer dans Londres. C'est alors qu'ayant assemblé l'armée et le peuple de la capitale, il fit proclamer roi, sous le nom d'Edouard IV, le fils du duc d'York (1461). Quelque temps après il livra à l'armée de Marguerite la fameuse bataille de Tawnton, si funeste au parti de Lancastre, et dont le résultat fut la soumission presque entière du royaume. Marguerite réorganisa une nouvelle armée, qui fut vaincue et mise en déroute à Exham, et le roi Edouard demeura possess. tranquille et assuré de la couronne qu'il devait au comte de Warwick. Celui-ci fut investi de toute la confiance du jeune monarque; mais il ne put l'empêcher d'épouser Elisabeth Woodville, et de renoncer ainsi à l'appui de la France, qu'un autre mariage projeté entre Edouard et Bonne de Savoie lui aurait assuré. Mécontent de son maître, Warwick céda aux séductions du roi de France, auprès duquel il avait été envoyé comme ambassadeur. Plus dévoué à Louis XI qu'à Edouard, lorsqu'il revint en Angleterre, il forma un parti contre la reine et sa famille, parvint à reprendre un pouvoir plus grand que jamais, et tint le roi comme prisonnier, d'abord dans son château de Warwick, puis à Middleham. Mais bientôt il se vit contraint par suite des intrigues de Charles-le-Téméraire, qui avait récemment épousé la sœur d'Edouard, de remettre ce monarque en liberté, et de s'enfuir sur le continent. Il croyait rentrer dans son gouvernem. de Calais; mais cette ville lui étant fermée, il débarqua à Honfleur. Il reparait bientôt en Angleterre, rassemble une armée de 60,000 hommes, force Edouard de fuir en Hollande, tire Henri VI de la Tour de Londres, et se fait déclarer gouverneur du roy. Edouard revient, à son tour, après un séjour de 8 mois, à la cour du duc de Bourgogne, débarque dans le comté d'York, réunit ses partisans, et s'avance sur Londres. Warwick, qui aurait pu attendre encore les renforts que son gendre, le prince de Galles, et la reine Marguerite, allaient lui amener de France, se hâte de combattre avant leur arrivée, parce qu'il veut que la maison de Lancastre soit sauvée par lui seul. Il perd la bataille de Barnet, et se fait tuer à la tête des archers de son armée le 14 avril 1471. Telle fut la fin de cet homme entreprenant que l'histoire a surnommé *le Faiseur de Rois*. La vie de Warwick a fourni à La Harpe le sujet d'une tragédie qui a eu du succès, mais où ce poète s'est complétement écarté de la vérité historique.—Edouard, comte de WARWICK, fils du duc de Clarence (frère d'Edouard), et d'Isabelle Nevill, fille du précéd., était détenu à la Tour de Londres, où Henri VII l'avait fait mettre, lorsque Perkin Waerbeck (*v.* ce nom) y fut également renfermé (1499). Cet aventurier proposa au jeune comte de prendre part à un complot pour égorger leurs gardiens et recouvrer leur liberté. Ce complot ayant échoué, Warwick fut traduit devant le parlement comme coupable de haute trahison, et condamné à être décapité. Henri VII fit répandre le bruit que le roi d'Espagne n'avait consenti à donner sa fille, Catherine d'Aragon, au prince de Galles (depuis Henri VIII), que sous la condition de faire périr le comte de Warwick, dernier rejeton de la maison d'York. — John Dudley porta longtemps le titre de comte de WARWICK, avant d'être créé duc de Northumberland. Son fils Ambroise Dudley et son petit-fils Robert Dudley en furent également revêtus.

WARWICK (sir PHILIP), homme d'état et écrivain, né à Londres en 1608, d'une ancienne famille du Cumberland, dont le nom n'était point un titre comme chez les précédens, fut d'abord greffier du petit sceau, devint membre du parlement en 1640, combattit dans l'armée royale pendant la guerre civile, accompagna Charles Ier dans sa fuite à l'île de Wight, lui servit de secrétaire, ne put le suivre dans sa prison ni l'assister dans ses derniers momens, et resta fidèle à la cause royale sous Cromwell. A la restauration, il reprit ses fonctions de greffier du sceau, fut fait ensuite secrétaire de la trésorerie, puis quitta l'administration, n'étant plus que membre du parlement, et m. en 1683. On a de lui des *Mémoires* sur la révolution d'Angleterre, qui ne furent publ. qu'en 1701, et qui ont paru trad. en français dans la *Collection* publ. par M. Guizot; un *Tr. sur le gouvernement*, ouvr. très-médiocre.

WARWICK (VIBRAND Van), navigateur hollandais, fut nommé au commandement d'une flotte qui partit du Texel en 1602 pour protéger le commerce et former de nouveaux établissemens dans les Indes dans le temps où les Anglais ne dissimulaient plus leurs intentions hostiles contre les Provinces-Unies. Arrivé à Bantam, il y établit un comptoir avec dix facteurs; et le règlement qu'il fit à cette occasion servit depuis de modèle à ceux qui furent dressés pour de semblables établissemens. Quelques-uns des vaisseaux de la flotte hollandaise ayant enlevé un riche galion portugais, on y trouva de très-bonnes instructions concernant le commerce de la Chine. Warwick tourna ses vues de ce côté, et prépara les voies à ses successeurs, n'ayant pu lui-même ouvrir les communications avec les ports chinois. Il quitta Bantam en 1606, et revint en Hollande, avec ses vaisseaux richement chargées.—Un autre voyageur hollandais du même nom, concourut également à l'établissement de différentes colonies de sa nation dans les Indes au commencem. du 17e S.

WASBOURG. V. VASBOURG.

WASEL-BEN-ATHA (ABOU-HON-HAÏFA), surnommé *Gazzal*, né à Médine en l'an 80 de l'hég. (700 de J.-C.), m. en 131 (749 de J.-C.), fut le fondateur de la secte musulmane, dite des *motazales* (ceux qui se retirent à part). Deux opinions divisaient les Musulmans dans le 2e S. de l'hég. sur cette question de dogme : le Musulman qui commet un péché

mortel cesse-t-il d'être fidèle? On nommait *kharedjites* (schismatiques) ceux qui tenaient pour l'affirmative, et *moumin* (orthodoxes) ceux qui soutenaient la négative. Assisté par le docteur Amron, fils d'Obeïd, Wasel résolut ainsi la difficulté: un Musulman en péché mortel appartient à une catégorie spéciale; on ne doit point reconnaître en Dieu d'attributs autres que l'essence; Dieu a laissé à l'homme une liberté de détermînat. relativement au bien et au mal, par laquelle il acquiert des mérites ou des démérites. Par la suite les docteurs de cette secte fondèrent la science du *kelam* ou *théologie* scolastique, qui, avec la connaissance de la philosophie des Grecs, multiplia parmi les Musulmans les divisions religieuses, et tourna contre eux-mêmes leur intolérance et leur fanatisme.

WASER (Gaspar), philologue et orientaliste, né en 1565 à Zurich, fit d'abord l'éducation d'un jeune patricien d'Augsbourg, avec lequel il parcourut l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre et l'Italie. De retour à Zurich il embrassa l'état ecclésiastique, devint professeur d'hébreu à l'académie de Zurich, joignit plus tard à cette chaire celles de langue grecque, de théologie, et m. en 1625. On a de lui, outre des traduct. d'ouvr. théologiques et quelques édit. d'auteurs suisses: *Institutio linguæ syræ*, Leyde, 1594, in-4; réimpr. avec des corrections et des additions, sous le titre de *Grammatica syra*, etc., ib., 1619, in-4, et 1623, in-8; *Archetypus grammaticæ hebreæ*, etc., Bâle, 1601, in-8; *Elementale chaldaicum*, etc., Heidelberg, 1611, in-4; *Institutio arithmetica et de quadruto geometrico*, Zurich, 1603, in-8; *de Antiquis nummis Hebræorum, Chaldæorum et Syrorum*, etc., ib., 1605, in-4: ouvrage rare et recherché, recueilli depuis dans les *Critici sacri*; *de Antiquis mensuris Hebræorum libri tres*, etc., Heidelberg, 1610, in-4, et dans les *Crit. sacri*. On peut consulter sur Waser les *Mémoires* de Niceron, tom. 24.—Jean-Henri Waser, fils du précédent, né à Zurich en 1600, fut bourgmestre de Zurich de 1652 à 1669, et le premier des ambassadeurs suisses envoyés en France (1663), dans le but de renouveler l'alliance avec ce royaume. On ne connaît pas l'époque de sa mort. Il a laissé beaucoup de recueils MSs. intéressans pour l'histoire de la Suisse, et qui sont conservés à la Bibliothèque de Zurich.—Un autre Jean Henri Waser, né à Zurich en 1713, m. à Winterthur en 1777, se voua à l'état ecclésiastique, et fut l'ami de plusieurs littérateurs distingués de son pays, tels que Bodmer, Heidegger, Sulzer, etc. On a de lui des *sermons*, des écrits ascétiques, et de bonnes traductions allemandes des *OEuvres de Swift*, Zurich, 1756-1768, 8 vol. in-8; de l'*Hudibras* de Butler; des *OEuvres de Lucien*, etc. On trouve un *éloge* de J.-H. Waser dans le *Musée allemand*, 1784, tom. 1er.—Waser (Anna), dame peintre, née à Zurich en 1679, était fille d'un magistrat de cette ville. S'étant livrée à la peinture, elle s'attacha spécialement à la miniature, y réussit très-bien, fut employée par les cours de Londres, de Bade, de Wurtemberg, par le gouvernement hollandais, et m. en 1713. Son dessin est correct et ses portr. très-ressemblans.

WASER (Henri), pasteur protestant, né à Zurich, en 1742, s'occupa avec succès des sciences physiques et mathématiques, de l'économie politique, de l'histoire, et publia successivem. plus. ouvr. estimés, parmi lesquels on cite: *Essai statistique sur la Suisse*, 1775; *Essai sur les valeurs monétaires*, 1775; *Essai sur la ville de Zurich*, 1778; *Chronologie diplomatique*, Zurich, 1780, in-fol. (ces écrits sont en allem.). Ayant eu l'indiscrétion de dérober d'anciens titres aux archives de son canton, il fut accusé de haute trahison, mis en jugem., condamné à mort, et exécuté cette même année 1780. On a publié: *Eclaircissem. sur le procès de Waser* (en allem.), Berlin, 1781, in-8.

WASHINGTON (George), général, l'un des fondateur et le premier président de la république des Etats-Unis dans l'Amérique du nord, né en 1732 à Bridge-Creeck, bourg de la colonie ou province anglaise de Virginie, exerça d'abord la profess. d'ingénieur-arpenteur, fut nommé, à dix-neuf ans, un des officiers supérieurs de la milice de sa province, se distingua pendant la guerre des Anglais contre les Français dans le Canada, développa dès-lors des talens militaires très-remarquables, et se retira à la paix avec le grade de major. La mort d'un frère aîné avait rendu Washington l'un des riches propriétaires de la Virginie, et il était membre de l'assemblée provinciale, lorsque la discorde éclata entre l'Angleterre et ses colonies continentales d'Amérique. Il fut un des sept députés de sa province au congrès dont toutes avaient arrêté la formation, et qui se réunit à Boston le 14 sept. 1774. L'année suivante, il fut appelé par l'unanimité des suffrages d'un nouveau congrès au commandement en chef des troupes de l'insurrection; l'armée anglo-américaine, assemblée devant Boston, ne s'élevait pas à plus de 14,000 hommes, presque sans munitions de guerre, avec un armement incomplet, sans ingénieurs, sans canonniers, sans magasins, sans caisse, enfin, ce qui était plus déplorable, sans discipline. Washington triompha de tous ces obstacles. On trouvera, dans la notice que M. de Maussion a écrite sur le héros de l'indépendance américaine, une analyse très-bien faite des opérations militaires de cette lutte mémorable, dont il ne serait pas possible de résumer ici le récit sans excéder nos limites. Il nous suffira de dire que Washington y fit preuve d'une haute capacité de la plus rare prudence, d'une constance inébranlable. En 1777, le congrès, pour donner plus de force au général en chef de ses troupes, prorogea le temps de la dictature qu'il lui avait déjà concédée et décréta que jusqu'à la paix les opérations de l'armée seraient dirigées uniquement par la volonté de Washington, quel que fut l'avis du conseil de guerre. Les succès se balancèrent long-temps; mais dans les circonstances les plus critiq., la victoire sanctionna les heureuses conceptions du général américain, bien soutenu d'ailleurs par les généraux des troupes auxiliaires de la France (*v.* Rochambeau). Enfin au bout de huit ans de guerre, des négociations s'ouvrirent. Les préliminaires de la paix entre les puissances qui avaient pris part dans cette lutte de l'Angleterre avec ses colonies, furent signés le 20 janv. 1783, et l'indépendance des Etats-Unis d'Amérique fut solennellement reconnue par le roi George III. Washington sut calmer les inquiétudes de l'armée dont les intérêts paraissaient alors négligés. Le licenciement des troupes américaines s'opéra presque sans aucun trouble: le général en chef remit sa commission au congrès, dans une séance solennelle, le 23 déc. 1783, et se retira dans son domaine de Mont-vernon, sans demander aucune recompense. Au mois de mai 1787, une assemblée ou convention nation., réunie à Philadelphie pour reviser les articles de l'acte confédéral des états américains, élut, sur la désignation de Franklin, Washington pour président. Deux ans plus tard (30 avril 1789), la nouvelle constitution ayant été décrétée, ce grand citoyen fut appelé par l'unanimité des suffrages du sénat à la présidence du gouvernement des Etats-Unis. L'exercice de cette fonction suprême, qu'il remplit au gré de l'attente générale, étant limité à quatre années, Washington fut réélu en 1793, à la même unanimité, et réussit à maintenir la neutralité des Etats-Unis au milieu de la guerre générale que la révolution française venait de faire naître. Il profita même des circonstances pour conclure avec l'Angleterre un traité dans lequel cette dernière puissance se relâcha de quelques-unes de ses prétentions. Ce traité excita de la fermentation: un grand nombre d'Anglo-Américains se montrèrent partisans du nouvel ordre de choses établi en France. Washington perdit beaucoup de sa popularité en cette circonstance. Le terme de sa seconde présidence étant arrivé, il ne voulut pas être réélu; et, après avoir installé son succes-

seur, au commencement de 1797, il alla reprendre ses occupations agricoles à sa terre de Montvernon. L'année suivante les Etats-Unis se croyant menacés d'une guerre avec la France, rappelèrent Washington au commandement en chef des troupes fédérales : c'était une fausse alarme; et l'élévation de Bonaparte au consulat mit fin aux différends qui avaient rompu l'harmonie entre les deux gouvernemens. Mais avant ce résultat Washington mourut presque subitement des suites d'une inflammation de la trachée artère, le 14 déc. 1799. Sa mort fut regardée comme une calamité publique : tous les citoyens des Etats-Unis portèrent le deuil pendant un mois; et le congrès décréta qu'un monument serait élevé en son honneur dans la ville fédérale, qui prit ensuite le nom de Washington. Bonaparte fit égalem. porter le deuil de ce grand homme aux autorités civiles et militaires de France, et M. de Fontanes (*v.* ce nom), prononça solennellement son éloge funèbre à Paris dans l'église de l'hôtel des Invalides. Cet éloge est une des plus belles pièces d'éloquence de l'orateur que nous venons de nommer; et l'illustre général de l'indépendance américaine y est dignement apprécié. La *vie* de Washington, écrite par M. Marshall, a été traduite en français par M. Henri, Paris, 1807, 5 v. in-8, avec atlas et portr. On en a une autre composée par le docteur Ramsey, et trad. en français, Paris, 1811, in-8. Une 3me *Vie* de Washington, écrite en anglais, par M. Weem, et imprimée aux Etats-Unis, y a eu un gr. nombre d'éditions.

WASMUTH (Mathias), orientaliste, né en 1625 à Kiel, où il m. en 1688, après y avoir rempli plus. années une chaire de logique, avait visité les principales universités de l'Allemagne, de la Hollande et de la Suisse. Outre sa *Grammaire arabe*, publ. en latin, Amsterdam, 1654, et qui est son principal titre de célébrité, on cite de lui : *Hebraismus restitutus; Annales cœli et temporum; Idea astronomicæ chronologiæ restitutæ*, Kiel, 1678, in-4; *Propositio nova pro emendatione..... styli calendalis loco duplicis juliani et gregoriani*, ib., 1683, in-4.

WASSE (Cornélie WOUTERS, baronne de), née à Bruxelles en 1739, fut mariée de bonne heure à un baron allemand, parcourut avec lui une partie de l'Europe, acquit des connaissances variées, s'établit en France après avoir perdu son mari, chercha, dans la culture des lett. et de l'amitié, les consolat. de son infortune, et m. à Paris en 1802. Entre autres ouvr. dus à cette dame on cite : *Aveux d'une femme galante*, roman, Londres et Paris, 1782, in-12; *l'Art de corriger et de rendre les hommes constans*, Paris, 1783, in-12; réimpr., 1789, in-8; une trad. du *Plutarque anglais* de Th. Mortimer, ib., 1785, 12 vol. in-8; une autre trad. du *Théâtre anglais*, depuis son origine jusqu'à nos jours, ib., 1784-1787, 12 v. in-8 (en société avec sa sœur, Marie Wouters, connue elle-même par le roman de *Nelson* ou *l'Avare puni*, Paris, 1797, 3 vol. in-12; par le Décaméron anglais, et par plus. pièces de vers). — Jos. Wasse, né en 1672 dans le comté d'York, m. en 1738, curé d'Aynhoe (Northamptonshire), fut lié avec Clarke et Newton. Outre plus. *mém.* dans les *Transactions philos.*, on cite de lui une édit. de Salluste, 1770, in-4, et des essais dans la *Biblioth. litt.* de S. Jebb.

WASSENAER (Nicolas-Jean), médecin et historien hollandais, né dans le 16e S. à Heusden, fut quelque temps co-recteur du gymnase de Harlem, prit ensuite ses degrés en médecine, se fit agréger au collége d'Amsterdam, et m. vers 1632. On cite de lui : *Harlemius, sive Enarratio obsidionis urbis Harlemi.... anno 1572..... græco carmine cum versione latinâ*, Leyde, 1605, in-4, très-rare; *Ars medica ampliata*, Amsterdam, 1624, in-4; *Histoire des choses mémorables*, arrivées entre les Turks et les princes chrétiens en Hongrie (en flamand), Amsterdam, 1629, in-fol.; *Relation historique des évènemens qui se sont passés en Europe de 1621 à 1632* (en flamand), ibid., 5 vol. in-4. — Wassenaer ou Wassenaar (Gerard van), jurisconsulte hollandais, né vers 1585 à Utrecht, où il mourut en 1664, après avoir été successivement notaire, secrétaire et bibliothécaire du capitre protestant de Saint-Pierre, a publ. en flamand la *Pratique judiciaire* et la *Pratique notariale*, 1666. in-4.

WASSENAER (Jacques van), amiral holland., né en 1610, fils d'un marin distingué, fit d'abord dans l'armée de terre plusieurs campagnes comme capitaine de cavalerie, devint gouverneur de Heusden et de plus. autres forteresses, remplit avec succès diverses négociations importantes; puis, étant entré dans la marine, obtint le commandement des flottes hollandaises après la mort du célèbre Tromp. Il fit une campagne brillante contre les Portugais dans l'Océan, et revint en Hollande avec 21 bâtimens ennemis qu'il avait capturés. En 1658, il alla avec une flotte et un corps de troupes au secours du roi de Danemarck, en guerre avec la Suède, et sut imposer à ses adversaires. Cet habile amiral périt dans la guerre qui éclata en 1665 entre l'Angleterre et les Provinces-unies. Le 5 juillet, un engagement ayant eu lieu, le vaisseau que montait Wassenaer prit feu, et coûla avec tout son équipage. Selon quelques versions, l'amiral l'aurait fait sauter lui-même pour ne pas amener pavillon devant les forces supérieures qui le pressaient.

WASSENBERG (Evrard de), historien allem., né en 1610 à Emmerick, dans le duché de Clèves, fut successivement secrétaire, historiographe et bibliothécaire de l'archiduc Léopold-Guillaume d'Autriche, et m. vers 1680. Ses principaux écrits sont : *humanæ vitæ Schema*, etc., Louvain, 1636, in-8; *Florus germanicus, sive de Bello inter invict. imperatores Ferdinandum II et III et eorum hostes gesto ab anno 1627 ad ann.* 1640, Francfort, 1640, in-16; Dantzig, 1642, souvent réimpr.; *de Rebus gestis Uladislaï IV, Poloniæ regis*, Dantzig, 1641 ou 1643, in-4; *Johann. Casimiri Poloniarum et Sueciæ principis, Carcer gallicus*, ib., 1644, in-4; *Embrica, seu civitatis Embricæ Descriptio, lib. III comprehensa*, Clèves, 1667, in-fol., très-rare. On croit Wassenberg aut. de plus. écrits au sujet des droits de la reine de France, femme de Louis XIV, sur les Pays-Bas et le comté de Bourgogne.

WASSERBACH (Ernest-Casimir), historien allemand, né vers 1660 à Duisbourg (duché de Clèves), m. prématurém., après avoir publié : *de Origine vetustissimi lippiensis agri monumenti Hermiensburk et Hermiensul veterum Saxonum idoli*, Duisbourg, 1686, in-4; *de Statuâ Arminii Wittekindi et Caroli Magni ex div. monum.*, etc., Lemgo, 1698, in-8.

WASSIAN, archevêque de Rostoff dans le 15e S., est célèbre dans les annales de son pays par le courage et la fermeté qu'il déploya dans une circonstance très-critique. Iwan III (*v.* ce nom) était sur le point de perdre le trône moscovite lorsque Wassian lui rendit la force et l'énergie nécessaires au salut de l'empire. Les Tartares, sous les ordres du khan Achmet, furent vaincus sur les bords de l'Oural; et dès cette époque (vers 1476) l'indépendance de la nation russe fut assurée. Wassian m. en 1481. Les Russes ont sa mémoire en grande vénération.

WASSILI. V. Vassili.

WAST ou VAAST (St), en latin *Vedastus*, év. d'Arras, né vers la fin du 5e S. à Toul, suivant les uns, aux environs de Limoges ou de Périgueux, selon d'autres, exerçait le saint ministère dans le diocèse de Toul, lorsque Clovis, passant dans cette dernière ville après la bataille de Tolbiac, demanda à l'évêque un prêtre vertueux et éclairé qui pût l'instruire des préceptes de l'Evangile, et le préparer à recevoir le baptême. Wast fut désigné par le prélat, et remplit dignement sa mission. Le roi des Francs le recommanda à St Remi, qui le fit élever sur le siége d'Arras. Le nouvel évêque civilisa les habitans de son diocèse à force de douceur, de patience et de charité; il aida St Remi dans les mêmes travaux pour le diocèse de Reims, et m. à Arras en 540 (suivant les bollandistes), dans la 42e année de

son glorieux apostolat. Il fut inhumé hors de la ville dans une petite chapelle, sur l'emplacement de laquelle Aubert, 7e évêque d'Arras, fit bâtir, en 666, une église et un monastère. Telle fut l'origine de la célèbre abbaye de St-Wast d'Arras, l'une des plus opulentes du royaume avant la sécularisation des biens du clergé, en 1790.

WASTELAIN (Charles), jésuite, né en 1695 dans le Hainaut, fit profession en 1715, enseigna d'abord les humanités à Tournai et à Lille, devint bibliothécaire du collége de cette ville, vécut dans la retraite après l'abolition de son institut, et mourut en 1782. Son principal écrit est une *Description de la Gaule Belgique, selon les trois âges de l'histoire*, etc., avec cartes, Lille, 1761, in-4; Bruxelles, 1788, in-8.

WATELET (Claude-Henri), littérateur, né à Paris en 1718, fils d'un receveur-gén. des finances, dont il hérita la charge en 1740, résolut d'en consacrer les loisirs à la culture des lettres et des arts. Il apprit à peindre, à graver, à manier le ciseau du sculpteur, voyagea dans les Pays-Bas, en Italie pour étendre et perfectionner ses connaissances, et fut reçu associé libre à l'académie de peinture. Un poème qu'il publia, en 1760, sur *l'Art de peindre*, lui ouvrit les portes de l'académie française. Il fit paraître successivement quelques autres ouvrages didactiq. et littéraires, fut lié avec la plupart des savans, des littérateurs et des personnages de son temps les plus distingués dans toutes les conditions, et m. à Paris en 1786. Ses ouv. sont : *l'Art de peindre*, poème en 4 chants, Paris, 1760, in-4 et in-12, plusieurs fois réimpr., avec vignettes et culs de lampe; *Essai sur les jardins*, Paris, 1774, in-8; *Dictionnaire de peinture, de gravure et de sculpture*, terminé par Lévesque, et publié à Paris, 1792, 5 vol. in-8; deux *Recueils d'opuscules*, en prose et en vers, publiés en 1784 et en 1788. Marmontel, dans ses *Mémoires*, a tracé très-bien, au dire des autres contempor., le caractère de Watelet, qui eut Sédaine (*v.* ce nom) pour successeur à l'académie francaise.

WATERLOO (Antoine), peintre hollandais, né vers 1618 à Amsterdam, ou à Utrecht suivant quelq. biographes, montra un talent particulier pour les paysages, et se fit une grande réputation comme graveur; mais son inconduite le fit mourir dans un hôpital, près d'Utrecht, en 1662. On cite comme son chef-d'œuvre *l'Ange du Seigneur montrant au jeune Tobie le chemin qu'il doit parcourir*. Ses estampes, au nombre de 148, formant vingt-une suites différentes, sont d'un grand prix pour les amateurs. On en trouve le détail dans le *Manuel des Curieux et des Amateurs de l'art*, par Huber et Rost. — G.-Benoît Waterloo, né à Harlem, m. en 1597 à l'âge de 25 ans, cultiva la poésie latine avec succès. On trouve plusieurs pièces de lui dans les *Deliciæ poetarum belgicorum* de Gruter.

WATERLOO, village des Pays-Bas, à 4 lieues S. E. de Bruxelles, près du Mont-St-Jean, est devenu fameux par la bataille du 18 juin 1815, où fut entièrement désorganisée l'armée par laquelle Napoléon avait pu se flatter un moment de rétablir sa fortune. C'est fort improprement que les Anglais ont donné à cette journée sanglante le nom de Waterloo, qui ne devrait pas plus prévaloir que celui de Bleinheim affecté par eux à notre défaite d'Hochstett (*v.* ce mot). Au surplus, dans cette action si mémorable, l'attaque avait été commencée par les Français, qui, après avoir délogé, sous la conduite du maréchal Ney, les Anglais de leurs positions de *Hougoumont*, du bois dépendant de cette ferme et de l'autre ferme dite la *Haie-Sainte* (de midi à quatre heures), assaillirent, sur les hauteurs du Mont-St-Jean, le centre de Wellington, qui, tout en opposant une résistance opiniâtre, se préparait à la retraite, au moment où les colonnes de Blücher tombèrent tout à coup sur les derrières de l'aile droite des Français et y répandirent le désordre par lequel commença leur déroute (quatre heures et demie). La bataille eût eu sans doute une autre issue sans l'absence d'un détachem. de 40,000 h. envoyé sous les ordres du gén. comte Grouchy, pour suivre les Prussiens dans leur retraite, et qui devait rejoindre le corps de bataille au fort de l'action. La position des Anglais pendant la bataille était assez en avant de Waterloo; le nom de ce village pouvait donc d'autant moins s'appliquer à la victoire des alliés, qu'il n'indiquait point la part décisive qu'y avaient prise les colonnes prussiennes : aussi les Allemands ont-ils continué de donner à la journée du 18 juin le nom de bataille de la *Belle-Alliance*, qui est le lieu où les deux feld-maréch. se saluèrent réciproquem. vainqueurs. Mais c'est sans doute avec plus de raison que les Franç. l'ont appelée journée du Mont-St-Jean.

WATHEK-BILLAH (Abou-Djiafar-Haroun II, al-), 9e khâlyfe abbasside d'Orient, succéda à son père Motâsem (*v.* Motasem-Billah), en l'an 227 de l'hégyre (842 de J.-C.). Il prit pour modèle son oncle Al-Mamoun (*voy.* Mamoun), fut comme lui généreux, bienfaisant, accueillit, protégea les savans et les poètes, combla de faveurs les descendans d'Ali, fut zélé partisan de la secte des motazalites, et mourut en l'an 232 (847 de l'ère chrétienne).

WATRELOS ou WATERLO (Lambert), chroniqueur, né en Flandre vers 1107, fut chanoine régulier de St-Aubert à Cambrai, abbé du Mont-St-Éloi, près d'Arras, curé d'Osviller, près de Cateau-Cambresis, et m. vers 1172. Il avait écrit une *Chronique de Cambrai*, depuis 1108 jusqu'en 1170. On en trouve un long fragment dans la continuation du *Recueil des historiens de France*, par D. Bouquet.

WATRIN (Pierre-Joseph), général de division des armées françaises, né à Beauvais en 1772, entra comme soldat, à l'âge de 20 ans, dans la légion belge (devenue depuis 17e régiment de chasseurs à cheval), y devint capitaine au bout d'un an, fut nommé adjudant-général en 1794, et bientôt gén. de brigade. Il fit partie en cette qualité de l'expédition d'Irlande, passa ensuite à l'armée de Sambre-et-Meuse, s'y distingua comme dans les campagnes précédentes, fut nommé général de division et envoyé à l'armée d'Italie en 1799, contribua à la célèbre défense de Gênes sous les ordres de Masséna. L'année suivante, il fit partie de la nouvelle armée organisée par le premier consul Bonaparte pour reconquérir l'Italie, en commanda l'avant-garde au passage du mont St-Bernard, entra l'un des prem. dans la place d'Ivrée prise d'assaut, et se fit remarquer à la bataille de Marengo par son intrépidité et son courage réfléchi. Employé, en 1802, à l'armée expéditionnaire de St-Domingue, sous les ordres du général Leclerc, il mourut dans cette île, victime du fléau pestilentiel qui moissonna beaucoup d'autres généraux et la plus grande partie des troupes françaises.

WATSON (Thomas), d'abord doyen de Durham, puis évêque cathol. de Lincoln (1557), perdit ce siége à l'avènement d'Elisabeth, subit une détention de 20 ans à Londres, et fut relégué avec plusieurs autres ecclésiastiques dans le château de Wisbich, où il mourut en 1582. Outre une tragédie latine, deux *sermons* sur la présence réelle et sur le sacrifice de la messe, on a de lui 30 *sermons* sur les sept sacremens, Londres, 1558, in-4. — Un autre Thomas Watson, qui vivait dans le même siècle, a traduit en anglais l'*Antigone* de Sophocle. — Watson (William), prêtre catholique anglais, né à Durham vers 1560, fit ses études au collége de sa nation, à Douai, repassa ensuite en Angleterre pour y remplir les fonctions de missionnaire, se trouva impliqué, en 1603, dans la conspirat. de Walter-Raleigh, fut mis à la Tour de Lond., et ensuite transféré à Winchester. Mis en jugement comme prévenu de haute trahison, il fut condamné et exécuté le 29 nov. de la même année (1603). On a de lui : *Considérations importantes contre les jésuites et autres partisans de l'Espagne*, 1601, in-8; *Dialogue entre un prêtre séculier et un laïc*, Reims, 1601, in-8; *Decachordon*

ou *dix Questions quodlibétiques sur l'état de la religion*. On peut consulter l'ouvrage de Dodd, *the Church History of England*, art. WATSON, et les *historical Memoirs of the english catholics* de Ch. Butler.

WATSON (WILLIAM), botaniste et physicien anglais, né en 1715, exerça d'abord l'état de pharmacien à Londres, fut admis, en 1741, dans la société royale, devint l'un des conservateurs du musée britannique, puis (1762) l'un des médecins des enfans trouvés, et m. en 1787. On lui doit plusieurs découvertes sur l'électricité. Le premier, il observa la couleur différente de l'étincelle; il eut la plus grande part aux fameuses expériences qui furent faites sur la Tamise et à Soother's Hill, en 1747 et 1748, et dirigea d'autres expériences concernant l'impossibilité de transmettre à travers le verre les odeurs et la vertu des purgatifs. Il a enrichi les *Transactions philosophiques* de plusieurs écrits remarquables, parmi lesquels on distingue des *Remarques sur les champignons*, un *Mémoire sur le cannelier*, des *Expériences et Observations sur l'électricité*, etc. Ces derniers écrits ont été recueillis en un vol. in-8, qui a eu trois ou quatre éditions. On a aussi de Watson quelques *articles* insérés dans le recueil qui a pour titre: *Observations médicales de Londres*, et dans d'autres du même genre. — John WATSON, historien et archéologue, né en 1724 dans le comté de Chester, embrassa l'état ecclésiastique, fut juge de paix dans le même comté, et m. en 1783, après avoir partagé sa vie entre les fonctions apostoliques et judiciaires, et des travaux historiques et archéologiques. Outre quelq. *mémoires* insérés dans l'*Archéologue anglais*, et plusieurs *sermons*, on a de lui: *Histoire d'Halifax*, 1775, in-4; *Lettre au clergé de l'église des Frères moraves*, 1756, in-8.

WATSON (ROBERT), historien, né vers 1730 à St-Andrews, en Ecosse, ouvrit d'abord un cours de rhétorique et d'éloquence à Edimbourg, professa ensuite la logique et les belles-lettres dans sa ville natale, devint principal des deux colléges réunis de cette même ville, et y m. en 1780. On a de lui: *Histoire du règne de Philippe II, roi d'Espagne*, Edimbourg, 1777, 2 vol. in-8, trad. en hollandais, et en français par Mirabeau et Durival, Amsterd., 1778, 4 vol. in-12; *Hist. du règne de Philippe III*, en 6 livres (les quatre premier seulem. sont de Watson, les deux autres sont de Will. Thomson), 1783, in-4, réimp. en 2 vol. in-8, et traduit en franç. par Bonnet, 1809, 3 vol. in-8.

WATSON (HENRI), ingénieur anglais, né vers 1737 dans le comté de Lincoln, rédigea, dès l'âge de 16 ans, la partie mathématique de *Journal des Dames*, dont l'éditeur était Thomas Simpson, avec qui il se lia dans la suite. Admis dans le corps des ingénieurs milit., il se distingua pendant la guerre de 1756, et fut nommé colonel-ingénieur en chef de la compagnie des Indes orientales. Il construisit les ports du golfe de Bengale, qui bientôt eut une marine respectable. Après plusieurs années de travaux que l'insouciance ou la parcimonie du gouvernem. et de la compagnie ne lui permit point de terminer, et pour lesquels il ne reçut même pas le remboursement de ses avances, le colonel Watson, dont la santé était gravement altérée, prit la résolution de revenir en Angleterre, et mourut, à son arrivée à Douvres, en 1780. On a de lui une traduct. anglaise de la *Théorie complète de la construction et de la manœuvre des vaisseaux*, par Euler, 1776, in-8, réimp. en 1790, avec une *notice* sur la vie du traducteur. Le colonel Watson a laissé une grande réputation en Angleterre, et elle est justifiée par les ouvrages qu'il a construits au fort William, regardé comme le Gibraltar de l'Inde.

WATSON (RICHARD), prélat anglican, né en 1737 dans le Westmoreland, fit ses études à Cambridge, y professa d'abord la chimie avec succès, fut promu ensuite à la chaire de la faculté de théologie, et se vit dans la nécessité d'interrompre pendant plusieurs années ses travaux chimiques. Il les reprit plus tard entraîné par un goût dominant. Quelques *sermons* l'ayant fait connaître avantageusem. dans la chaire sacrée, il obtint successivement plusieurs bénéfices ecclésiastiques, et enfin l'évêché de Landaff en Irlande. Ce savant prélat mourut en 1816. On a de lui un assez grand nombre d'écrits, dont les plus remarquables sont: *Institutiones metallurgicæ*, 1768, in-8; *Essai sur des sujets de chimie et leurs divisions générales*, 1771, in-8, *Apologie du christianisme*, 1776, 1794, in-12; *Essais chimiques*, 1761-1787, 5 vol. in-12; *Sermons et Traités religieux*, 1788, in-8; *Apologie de la Bible*, 1796, 1797, etc., in-12; *Réflexions sur l'invasion dont on menace l'Angleterre*, 1803, in-8; *Communication au conseil d'agricult. sur les plantations et les jachères*, 1808; plusieurs *mémoires* publiés dans les *Transactions* de la société de Manchester et autres *recueils*; *Traités divers sur des sujets de religion, de politiq. et d'agriculture*, Londres, 1815, 2 vol. in-8. On a publié à Londres, en 1817, *Anecdotes de la vie de Richard Watson*, in-4.

WATT (JAMES), habile ingénieur et mécanicien, né en 1736 à Greenock, en Ecosse, vint apprendre à Londres l'art de fabriquer les instrumens de mathématiques, et eut, en 1757, l'entreprise de ceux de l'univ. de Glascow. Il coopéra ensuite aux travaux des ports et canaux de l'Ecosse, dont quelques-uns furent exécutés d'après ses plans, notamm. le canal calédonien qui traverse l'Ecosse de l'est à l'ouest. Une circonstance fortuite donna bientôt une autre direction aux études de Watt. On lui avait porté un modèle de machine à vapeur, en le priant de le mettre en ordre et de le perfectionner pour l'instruction de la jeunesse au collége de Glascow. Déjà plusieurs hommes ingénieux avaient cherché le moyen de perfectionner la première invention dans ce genre, due au capitaine ingénieur anglais Savary. Un quincaillier nommé Newcommen (*v.* ce nom), assisté d'un vitrier appelé Crawley, avait construit une machine à vapeur, perfectionnée, en 1718, par Brighton, qui inventa le moyen de faire fermer et ouvrir les robinets par la machine elle-même. Mais les frais de combustibles étaient toujours considérables. Depuis 1718 jusqu'en 1764, cette machine n'avait subi aucune modification importante. Ce fut alors que le modèle de celle de Newcommen fut confié à Watt pour qu'il le mît en état de servir aux démonstrations de physique. Cet ingénieur remarqua que les deux tiers de la vapeur se consumaient par leur contact avec l'eau froide, et entraînaient conséquemment la perte des deux tiers du combustible. Après plusieurs essais pour remédier à cet inconvénient essentiel, il conçut l'idée lumineuse de faire entrer et sortir tour à tour la vapeur dans le tuyau de métal, sans refroidir les parois du tube, et inventa un *condenseur*, vase vide d'air qui, communiquant avec le tuyau, s'ouvre au moment où celui-ci est rempli de vapeur, attire cette même vapeur, et reçoit au même moment un jet d'eau froide qui la condense en eau. C'est ainsi que le tube se vide complètement et laisse du jeu au piston. Pour faire sortir ensuite l'eau du condenseur, Watt y appliqua une petite pompe à air que le mécanisme de la machine met en mouvement lorsque cela est nécessaire. Il inventa ensuite une seconde modification à la machine de Newcommen. Négligeant l'air atmosphérique pour le jeu des pistons, il les mit en mouvement par la force seule de la vapeur, et donna une précision en quelque sorte mathématique aux opérations de son appareil. Il faut reconnaître que cet ingénieur-mécanicien a réellement utilisé le premier la machine à vapeur, qui est aujourd'hui répandue dans toutes les contrées civilisées, et y rend des services si variés et si importans. On contesta d'abord à Watt la gloire de ses inventions, et ce fut seulement en 1799 que la cour du banc du roi, considérant que le perfectionnement de la machine à vapeur valait plus que sa découverte, le fit triompher de ses adversaires et le déclara véritable inventeur.

Dès cette époque, Watt jouit de la considération générale ; il fut admis parmi les memb. des sociétés royales d'Edimbourg et de Londres, et l'institut de France lui donna le titre d'associé étranger. Il mourut en 1819, dans sa terre d'Heathfield, près de Birmingham, à l'âge de 84 ans. Parmi les nombreuses *notices* qui out paru sur la vie et les inventions de ce célèbre mécanicien, nous indiquerons celles de Playfair (dans le *montly Magazine*, 1819) et de Jeffrey (*Edinburgh Review*).

WATT (JOACH. de). V. VADIANUS.

WATTEAU (ANTOINE), peintre français, né en 1684 à Valenciennes, fut appelé à Paris en 1702 par les directeurs de l'Opéra pour travailler aux décorations. Congédié au bout de quelques mois, il végéta misérable, ne trouvant qu'un modique salaire pour ses dessins et ses tableaux. Le peintre Claude Gillot, devinant le talent du jeune Watteau, le logea dans sa maison, et le mit en état de concourir pour le prix de l'acad. qu'il remporta à l'unanimité des suffrages. Ayant quitté bientôt Paris, il retourna dans sa patrie pour se livrer à de nouvelles études, et revint ensuite avec deux tableaux qui furent exposés dans une des salles du Louvre, et le firent admettre presque aussitôt à l'académ. En 1720, il fit un voyage en Angleterre, revint à Paris la même année, et m. à Nogent, près de cette capitale, en 1721, à l'âge de 37 ans. On a de lui un grand nombre de tableaux et dessins, dits de *genre*, dont la plupart ont été gravés par les plus célèbres artistes de l'époque. L'œuvre de Watteau est réuni en 3 vol. qui contiennent 563 planches. Le caractère inconstant, sombre et mélancolique de ce peintre contrastait singulièrement avec le genre de ses compositions, qui n'offrent que des scènes champêtres riantes et bouffones. Son coloris est vrai, son dessin est correct et facile. L'architecture et les costumes, dans ses compositions, indiquent plutôt le mauvais goût de l'époque que celui de l'artiste.

WATTEVILLE. V. VATTEVILLE.

WATTEWILLE (ALEXANDRE-LOUIS de), né en 1714 à Berne, où il m. en 1780, après y avoir occupé divers emplois publics, est auteur d'une *Histoire de la confédération helvétique*, Berne, 1754, 1757, 2 vol. in-8 ; 3e édit. revue et augment., Yverdun, 1768, 2 vol. in-8. Cette hist. va jusqu'à l'année 1603. Il avait écrit aussi l'histoire de la ville et du canton de Berne ; mais ce dern. ouv. est resté MS.

WATTIE. V. ZIESENIS.

WATTS (ISAAC), ministre non-conformiste, né en 1674 à Southampton, m. en 1748, dans la maison de sir Th. Abney, de Newington, alderman de Londres, avait passé chez ce généreux ami les 36 dernières années de sa vie. Les plus connues d'entre les productions de Watts sont une *Logique*, ou *le Droit usage de la raison dans la recherche de la vérité*, livre classique dans les universités anglaises ; *le Perfectionnement de l'entendement*, traduit en français sous le titre de *Culture de l'Esprit*, par Daniel de Superville, Lausanne, 1762, 1782, in-12 ; une version des *psaumes*, en vers ; des *hymnes et chansons spirituelles*, etc. La *vie* d'Isaac Watts a été écrite par Johnson, le doct. Gibbons, Samuel Palmer, etc. On a publ. à Paris en 1827 : *Méditations pieuses*, trad. d'Isaac Watts, 1 vol. in-18.—William WATTS, chapelain de Charles Ier, puis du comte d'Arundel et ensuite du prince Rupert, m. en Irlande en 1642, avait eu beaucoup de part au *Glossaire* de Spelman ; il donna une belle édit. de *Matthieu Paris* (Londres, 1640, in-fol.), publia une traduct. angl. des *Confessions de saint Augustin*, avec des notes marginales (ib., 1631, in-12), et quelq. autres écrits, mentionnés par Wood.

WATTS (mistress), plus connue sous le nom de *miss Jane Waldie*, née en 1792, se rendit habile dans le dessin et la peinture, apprit seule les langues française, espagnole, italienne et latine, cultiva la littérature avec quelque succès, voyagea en Belgique, en France et en Italie, et m. en 1826. On a d'elle un assez grand nomb. de tableaux, dont plus. ont été exposés à la galerie britanniq., ainsi que des dessins au crayon et à l'aquarelle. Elle a aussi pub. un écrit intit. *Esquisses faites en Italie* (anglais) ; et des *fragmens d'un journal* de son séjour à Bruxelles durant le second exil du roi de France en 1815.

WAT-TYLER (*Walter Tyler* ou le *Tuilier*, par abréviation), est le nom sous lequel l'histoire désigne un manouvrier de Deptford, ou peut-être un personnage de haut rang caché sous cet extérieur, qui, au mois de juin 1381, fut le promoteur d'une insurrection populaire. Sous le prétexte de venger d'indignes violences exercées envers sa fille par l'un des collecteurs de la nouvelle capitation qu'un acte du parlement (du 25 avril 1379) avait sanctionnée, il tua cet homme, ameuta les paysans, ses voisins, et leur persuada que sa cause était aussi la leur. De Deptford la révolte se communiqua aux comtés de Kent, de Surrey, de Sussex et d'Essex, dont la population n'était que trop préparée à ce soulèvement, auquel se mêlèrent les wiclefites. Après être entré à Londres, où les insurgés commirent toute sorte de désordres, Wat-Tyler songea à s'emparer de la Tour, où Richard s'était retiré avec ses principaux courtisans. Une terreur panique s'empara des hommes chargés de défendre cette forteresse, et ils en ouvrirent les portes aux rebelles. Ceux-ci massacrèrent la plupart des personnes de la suite du roi, notamment l'archev. de Cantorbery. Richard, ayant réussi à s'échapper, se rendit à Mile-end-Green, où se trouvait le gros des insurgés : il leur parla ; et, faisant droit à toutes les réclamations des mutins, il leur accorda, avec une exemption générale d'esclavage et de servitude, une amnistie de tous les crimes et de tous les désordres auxquels avait donné lieu l'insurrection. La plupart des rebelles se séparèrent alors, laissant seulement deux ou trois habitans de chaque paroisse pour veiller aux intérêts communs. En apprenant cet arrangement Wat-Tyler entra en fureur, et déclara qu'il ne poserait point les armes jusqu'à ce qu'il vît abolies toutes les lois du royaume, et qu'il eût lui-même fait justice des législateurs. Cependant il consentit enfin à une conférence avec Richard, qui s'était rendu à cheval à Smith-Field. Après avoir affecté de faire attendre quelque temps le souverain, Wat-Tyler lui exposa toutes ses prétentions ; et comme Richard semblait ou ne pas le comprendre, ou ne pas se décider assez promptement, il agita, dit-on, un poignard qu'il tenait à la main. Le maire de Londres, Walworth, qui se trouvait à côté du roi, alarmé de ce mouvement, porta au chef des rebelles un coup de massue si violent, qu'il l'étendit sur la place ; et un courtisan nommé Philpot, l'acheva en lui passant son épée au travers du corps. La m. de Wat-Tyler mit fin à l'insurrection. Richard eut la présence d'esprit et le courage de s'avancer vers les rebelles et de les haranger. Le plus grand nombre rentrèrent à l'instant dans le devoir, et protestèrent de leur obéissance aux volontés du monarque. Ce dernier événement eut lieu le 21 ou 22 juin 1381. Walsingham, Knygton et Froissart (*v.* ces noms), ont donné les détails de l'insurrection de Wat-Tyler. On peut consulter aussi l'*Histoire d'Angleterre* de Rapin-Thoyras. M. A.-J.-B. de Fauconpret, traducteur des romans de sir Walter Scott et de Cooper, a publ. un roman historique sous titre de *Wat-Tyler ou dix jours de révolte*, Paris, 1825, 3 vol. in-12.

WAWRZECKI (le comte THOMAS), général polonais, était nonce de Braclaw, lorsqu'une diète fut réunie en 1788 pour donner au gouvernement de la Pologne une forme plus régulière et plus stable. Il en devint un des membres, puis fut employé dans l'armée nationale, se distingua en plusieurs occasions, et remplaça le génér. Kosciuszko dans le commandement supérieur après la malheureuse bataille de Macijowice. Lors de la prise de Varsovie, Wawrzecki se retira dans le palatinat de Sandomir avec une partie de la garnison ; il résista quelque temps aux troupes prussiennes et russes, finit par se ren-

dre, ot fut conduit à Pétersbourg sur le refus qu'il fit de prêter serment à l'impératrice Catherine II. Rendu à la liberté par Paul Ier, Wawrzecki vécut retiré jusqu'à l'invasion de son pays par les Français. Il se prononça alors pour ceux-ci, et leva, à ses frais, un régiment, avec lequel il entra au service de Napoléon. A la chute de ce dernier, Wawrzecki fut nommé sénateur par l'empereur Alexandre, puis ministre de la justice du royaume de Pologne, et m en 1816 en Lithuanie, dans un âge avancé.

WAYNE (Antoine), général des Etats-Unis d'Amérique, né en 1745, dans le comté de Chester, en Pensylvanie, fut nommé en 1773 député à l'assemblée générale des colonies anglaises insurgées dans l'Amérique du nord, et fut un de ceux qui se prononcèrent le plus vivement contre les prétentions de la métropole. En 1775, il entra dans l'armée insurrectionnelle, obtint le grade de colonel, devint brigadier à la fin de 1776, se distingua dans la campagne suivante, à la bataille de Brandiwine, reçut le grade de major-général en 1779, fut chargé de soutenir la guerre en Géorgie, et remporta divers avantages. Il fit partie de la convention chargée (en 1787) d'achever la constitut. des Etats-Unis; et, en 1792, il reçut le commandement de l'armée destinée à combattre les sauvages du N.-O. de l'Ohio. La victoire qu'il remporta sur eux amena la conclusion d'un traité de paix, le 3 août 1795. Th. Wayne mourut quelque temps après sur les bords du lac Erié.

WAYNFLETE (William), chancelier d'Angleterre dans le 15e S., avait été successivement grand-maît. de l'école de Winchester, recteur de Wraxall, prevôt du séminaire d'Eton, et sacré évêq. de Winchester (1447), avant d'être appelé à la prem. magistrature du royaume, qu'il exerça de 1456 à 1460. Ayant suivi le roi Henri VI à Northampton, il y fut témoin de la désastreuse bataille qui ruina la cause de la maison de Lancastre, et qui assura le trône à Edouard IV. Malgré son opposition au parti d'York, il ne fut point inquiété par le nouveau roi, passa le reste de sa vie dans la retraite, après avoir fondé le collége de la Madeleine à Oxford, et m. en 1486. Chandler a composé une *Vie de Waynflète*, que l'on peut consulter pour plus de détails.

WEAVER ou WEEVER (John), antiquaire, né en 1576, dans le comté de Lancastre, entreprit au sortir de ses études, qu'il fit à l'université de Cambridge, plusieurs voyages dans les Pays-Bas, en France, en Italie; il visita aussi les différentes contrées d'Angleterre et de l'Ecosse, et m. en 1632. Son principal ouvr. a pour titre : *Anciens monumens funéraires qui se trouvent dans les royaumes unis de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, et dans les îles adjacentes*, etc. (en anglais), Londres, 1631, in-fol; réimp. en 1661 et 1766, in-4, avec les add. et corrections de W. Tooke. On lui attribue sans beaucoup de certitude une *Histoire de Jésus-Christ*, en vers, mentionnée dans le 2e vol. de la *Censure littéraire*. —Un autre John Weaver, maître de danse anglais, mort en 1730, a composé plusieurs ballets-pantomimes et autres ouvr. dramatiques; une *Histoire des mimes et comédiens chez les anciens ; l'Art de la danse, avec un traité du geste*, etc.

WEBB (Philippe Carteret), jurisconsulte, membre de la société des antiquaires de Londres, né en 1700, fut nommé dès l'âge de 24 ans aux fonctions de procureur (*attorney*), qu'il exerça dans plusieurs villes, et élu représentant du bourg de Haselmère à la chamb. des communes (en 1754 et 1761), il y utilisa en faveur du ministère les vastes connaissances qu'il possédait dans la science des lois parlementaires et constitutionnelles. Il fut pourvu à la fois des places de secrétaire près de la chancellerie et de maître des requêtes à la trésorerie, et mourut à Busbridge en 1770, laissant entre autres écrits : *Remarques sur les déclarations et la commission du prétendant*, 1745, in-4 et in-8; *Observations sur la procédure dans les cours de l'amirauté*, 1747, in-8; *la Question sur l'état des Juifs nés sous la dominat. britannique......, posée et pesée*, etc., 1753, in-4; *Examen de la table de Copper, contenant deux inscriptions, l'une grecque et l'autre latine*.—Webb (Francis), né en 1735 dans le comté de Sommerset, quitta la carrière ecclésiastiq. pour occuper un emploi civil, et m. en 1815, laissant outre 4 vol. de *Sermons*, imp. les deux premiers en 1765, Londres, in-8, et les suiv. en 1772, quelq. écrits politiques et de littérature, en prose et en vers.—Daniel Webb, natif du comté de Limerick, m. en 1798, a publ., entre autres ouvr., en anglais : *Recherches sur les beautés de la peinture*, etc., 1760, in-8; *Remarques sur les beautés de la poésie*, 1762; *Observations sur l'accord de la poesie et de la musique*, 1769, in-8, etc. Th. Winstantley a recueilli les *OEuvres* de D. Webb en 1803, 1 vol. in-4.

WEBBE (George), prélat irlandais, né en 1581 à Bromham, dans le comté de Wilt, m. en 1641 au château de Limerick, où il avait été confiné par les catholiques insurgés, avait reçu en 1634 cet évêché de Charles Ier, dont il fut d'abord chapelain, et à qui il rendit d'importans services. Ses princip. ouvrages sont : *Pratique de la Paix* (Practice of Quietness), etc., dont la meilleure édition est de 1705, in-8; *Courte exposition des principes de la religion chrétienne*, Londres, 1612, in-8; *Catalogus protestantium*, etc., 1624, in-4. — Josias Webbe, médecin peu connu du comté de Middlesex, est auteur d'un poème en vers latins élégiaques, intitulé : *Usus et Auctoritas*, Londres, 1628, in-8.

WEBBER (John), artiste anglais, né en 1751 à Londres, d'un sculpteur suisse, vint dans sa jeunesse travailler à Paris, et n'en rapporta que le mauvais goût de notre école de peinture à cette époque. Revenu dans sa patrie, il y cultivait simultanément la peinture et la gravure, lorsqu'il s'engagea comme dessinateur dans la 3e expédition du célèbre Cook autour du monde. Il fut reçu à son retour membre de l'académie royale de peinture de Londres, et m. en 1793. Outre la collection de ses estampes pour le 3e voyage du capitaine Cook, on a de lui des paysages et quelques vues particulières du pays qu'il avait parcouru.—Zacharie Webber, peint. à Amsterdam, m. en 1697, se fit remarquer moins comme artiste que comme théologien, et écrivit plusieurs ouvrages de controverse, tombés dans un juste oubli.

WEBER (Vitet ou Veit), poète suisse du 15e S., a composé des chants guerriers, les premiers que l'on connaisse dans la langue allemande. Diebold-Schilling, son contemporain, en rapporte cinq dans sa *Descript. des guerres* (des Suisses) *avec la Bourgogne*, etc., publ. à Berne en 1743, in-fol.; et ce sont les seuls qui nous restent. On a tenté dans ces derniers temps, mais sans beaucoup de bonheur, d'ajuster les strophes de Weber aux formes modernes de la langue allemande.

WEBER (Ananias), théologien luthérien, né en 1596 à Lindenhayn, dans la Misnie, sortit de l'académie de Leipsig pour aller remplir les fonctions pastorales à Breslau, y devint inspecteur et assesseur du consistoire, et m. dans cette ville en 1665. Outre des *sermons* et une foule d'écrits académiq. et de controverse, on cite de lui : *Adventus messianus dudum factus* ; et *de Ονειρολογία, hoc est Dissertatio de insomnior. naturâ et significat.* J.-F. Kempf a pub. *Mem. Ananiæ Weberi*, Leipsig, 1739, in-4.—Christian Weber, fils aîné du précéd., né en 1628 à Mutschen, fut prédicateur aulique, conseiller du consistoire, curé de Neustadt, et m. en 1689. On a de lui : *Dispositiones semestres concionum*, ouvrage utile aux jeunes prédicateurs.—Plusieurs autres ecclésiastiques du nom de Weber ont eu quelque réputation à Wittenberg, Hall, Magdebourg et Leipsig.—Godefroi Weber, instituteur, né en 1632 à Berlin, où il m. en 1698, recteur de l'académie de cette ville, a laissé entre autres ouvrages fort estimables : *Epitome rhetorices ; Lineæ historiæ universæ ; Corpus physices*, etc., etc.

WEBER (Emmanuel), archiviste, secrétaire puis

conseill. du prince de Schwartzbourg-Sonderhausen, né vers 1660 à Hohen-Heyda, dans les environs de Leipsig, m. en 1726, avait rempli d'abord une chaire de droit à Giessen, avait ensuite obtenu les titres de bibliothéc. de l'acad. et était devenu chancelier de l'université. Le prince de Hesse l'honora aussi du titre de son conseiller. Ses ouvrages les plus remarquables sont : *Filum juris justinianei ariadnæum*; *Histoire publique de l'Allemagne et de l'empire jusqu'au temps de Ferdinand III* (en allemand); *Examen artis heraldicæ*, Iéna, 1723, in-8, fig.; *Mémoires sur la vie et la mort de Gonthier-le-Belliqueux, comte de Schwartzbourg*, Giessen, 1720, in-8 (en allem.). La *Biographie* de Jœcher contient la liste complète des ouvr. d'E. Weber.—Un autre Emmanuel WEBER, past. de Pomsen, près de Leipsig, dans le 17e S., est auteur de quelques poëmes assez estimés en Allemagne.

WEBER (HENRI), littérateur anglais, mort à York en 1818, est principalement connu par les publicat. suivantes : *Metrical Romances* (romans en vers), des 13e, 14e et 15e S., avec une introduction et un glossaire, 1811, 3 vol. in-8; *Contes et romans populaires* (en angl.), 1812, 4 vol. in-8; *Contes orientaux*, précédés d'une dissert., etc., 1812, 3 v. in-8; *Explicat. d'antiquités septentrionales* (en soc. avec M. Jamieson), etc., avec *notes* et *dissert.*, Edimbourg, 1814, in-4. On lui doit aussi des édit. annotées de J. Ford et de Beaumont et Fletcher (*v.* ces noms).

WEBER (CARL-MARIA von), habile compositeur, né en 1786 à Eutin, dans le duché de Holstein, d'un musicien distingué, dont il reçut les premières leçons, avait acquis sous Heuschel un talent fort remarquable comme pianiste, lorsque son père le confia au sav. prof. Michel Haydn, de Saltzbourg, des mains duquel il sortit en 1798, après avoir fait paraître son prem. ouv., *six fugues à 8 parties*. Il vint alors se perfectionner à Munich sous Valesi, prof. de chant, et sous Kalcher, qui lui apprit cet art si difficile, et dans lequel il devait exceller, de combiner dans la composition les instrum. de manière à charmer et étonner à la fois l'auditeur par la hardiesse et la mélodie des sons. Ce fut sous les yeux de ce dernier maître que le jeune Weber débuta dans la composition théâtrale. Telle fut la rapidité de ses progrès que, jugeant bientôt comme au-dessous de lui ses essais en ce genre vers lequel son génie l'avait entraîné prématurément, il les livra aux flammes. C'est vers le même temps que sentant renaître avec plus de force le goût très-prononcé qu'il avait montré aussi de bonne heure pour le dessin, et voyant d'ailleurs qu'un autre (Sennefelder) voulait s'approprier l'honneur de l'invention des procédés lithographiques, que lui-même revendiquait, il vint établir avec son père un atelier de lithographie à Freyberg en Saxe. Les titres plus brillans que l'émule de Rossini a depuis obtenus ont fait pâlir celui d'inventeur de la lithographie, qui définitivem. lui a été adjugé. Il n'avait pu tarder à ressaisir la lyre. Dès l'âge de 14 ans, il composa la musique de la *Fille des Bois*, opéra du chevalier de Stienberg, qui fut vivement applaudie à Vienne, à Prague, à Pétersbourg, et que suivit, en 1801, celle plus savante de *Pierre Schmoll*. Dans de petits voyages en Allemagne, Weber dirigea ses recherches vers les études théoriques; il revint en 1803 briller à Vienne dans le monde musical parmi les Haydn, les Vogler, les Stadler. Le second de ces hommes célèbres se plut surtout à lui prodiguer ses conseils. Bientôt il fut appelé à Breslau en qualité de *maître de chapelle*. Les événemens de la guerre le contraignirent en 1806 à quitter cette ville, et il s'attacha au prince Eugène de Wurtemberg, comme chef de musique de sa chapelle et de son théâtre. Diverses pièces de musique instrumentale, solos, sonates, concertos, ouvertures et symphonies furent le fruit de son séjour à Stuttgard, où il retoucha aussi la *Fille des Bois*, qu'il reproduisit sous le titre de *Sylvana*. S'étant remis à voyager, il se trouvait en 1810 à Darmstadt, où il donna l'opéra d'*Abu-Hassan*. Chargé trois ans après de la réorganisation et de la direction de l'Opéra à Prague, il remplit son engagement avec autant de zèle que de succès. Au mois de décembre 1816 il accepta du gouvernement saxon l'invitat. de créer à Dresde un opéra allemand. Cette entreprise l'occupa 4 années. Il donna à Berlin, en 1822, le *Freyschütz*, composition qui l'a placé au rang des premiers maîtres de l'Allemagne. Traduit et arrangé en français par MM. Sauvage et Castil-Blaze (1824) sous le titre de *Robin des Bois*, cet opéra soutint pendant plus de deux ans le théâtre de l'Odéon; il a aussi mis en balance le suffrage des *dilettanti* de notre capitale entre le compositeur allemand et l'illustre Rossini. En 1826 Weber, qui achevait son *Oberon*, ou *Roi des Elfes*, destiné au théâtre de Covent-Garden, traversa la France pour se rendre à Londres, et séjourna quelque temps à Paris. Il jouit peu de temps de ses succès dans la capitale d'Angleterre. L'*Oberon* y avait eu 27 représentations, dont 24 furent dirigées par lui, lorsqu'il m. le 5 juin 1826, au moment de donner une représentation extraordinaire du *Freyschütz*, qui eut lieu depuis au profit de sa femme et de ses deux enfans qu'il avait laissés à Dresde. Plusieurs articles insérés par Weber dans le *Journal du Soir*, années 1817 et 1818, ainsi qu'un ouvr. sur la *Vie des Artistes*, dont il n'a été publié que des fragmens, attestent que ce compositeur eût pu aussi se faire un nom dans les lettres. Parmi ses autres œuvres musicales dont nous n'avons pas encore parlé, il faudrait citer, outre les opéras de *Rübezahl* et d'*Euryanthe*, beaucoup de *concertos*, *concertinos* et *pot-pourris* pour forte-piano, clarinette, hautbois, basson et violoncelle, d'admirables cantates, des airs de romances, etc., etc.—Six autres artistes du même nom sont mentionnés dans le *Biographical and hist. Dictionary of Musicians*, publié à Londres en 1824 (2 vol. in-8); le plus connu est Bernhard-Anselm WEBER, organiste du roi de Prusse, né en 1766 à Manheim, m. en 1821, et qui fit paraître de 1784 à 1810 plusieurs œuvres de musique théâtrale et morceaux de piano. Il avait reçu des leçons de contrepoint du célèbre abbé Vogler, d'Holzbauer et d'Einberger, et avait voyagé en Allemagne et en Hollande avec le prem. de ces maîtres.

WEBSTER (WILLIAM), ecclésiastiq. anglais, né en 1689, m. en 1758, vicaire de Ware et de Thundbridge, passa ses jours dans un état perpétuel de gêne, dont ne le fit pas sortir la vente de ses nombreux ouv. Ils lui ont fait la réputation d'un savant laborieux et spirituel, mais présomptueux et caustique. Pour ne rien dire de ses écrits de circonstance et de ses pamphlets, nous nous bornerons à citer de lui : *Vie du général Monk*, Londres, 1725; *Nécessité d'observer la loi entière*, ibidem, 1730, in-8; *Considérations sur la justesse des témoignages de la résurrection du Sauveur*, etc., ibid., 1721, in-8; *Narré complet des faits*, ou *franche Exposition de mes malheurs*, ib., 1757.—John WEBSTER, vicaire de Kilwich, est auteur d'une *Metallographia*, ou *Histoire des métaux*, Londres, 1678, in-4; et de *Recherches sur la soi-disant sorcellerie*. Ce second ouv. a été trad. de l'angl. en allem. par C. Thomasius, Halle, 1719, in-4.—William WEBSTER, mait. écriv. angl., m. en 1744, a pub. : un *Essai sur la tenue des livres*, dont la 12e édit. est de 1755, in-12; un *Traité d'arithmet.*; et une trad. angl. du *Cours abrégé de mathématiq.* par La Hoste, 3 vol. in-8.

WECHEL (CHRISTIAN), célèb. imprimeur du 16e S., né en Allemagne, vint fort jeune à Paris en 1522, où il fut admis dans la corporation des imprimeurs-libraires. On croit qu'il mourut en 1554. Il est un des premiers qui publièrent des ouvrages en grec et en latin sur deux colonnes; et il eut aussi l'heureuse idée de publier séparément les différentes parties des auteurs classiq., afin de faciliter aux élèves pauvres l'acquisition de celles dont ils avaient besoin. Le Catalogue des ouv. grecs, latins, hébreux et françois, sortis des presses de Wechel, fut impr. à Paris en

1544, in-8. Gessner l'a inséré dans le livre des *Pandectes*, et Maittaire, avec des corrections et additions, dans ses *Annales typographiq.* — André WECHEL, fils du précédent, né à Paris vers 1510, ne s'est pas rendu moins célèbre que son père dans la même profession. Après avoir succédé à Christian, il acheta, en 1560, le fonds de Henri Estienne. Son attachement aux principes des réformés fut la cause du pillage de ses magasins par la populace parisienne en 1569; mais il eut le bonheur d'échapper au massacre de la St-Barthélemi. Il transporta alors ses presses à Francfort, et mourut dans cette ville en 1581. — Quelques écrivains lui donnent pour fils Jean WECHEL, imprimeur à Francfort, de 1584 à 1594. Mais André n'avait point d'enfans puisqu'il institua ses héritiers Claude Marni et Jean Aubri, qui continuèrent son établissement en société à Francfort, puis à Hanau. Les ouvrages sortis de leurs presses portent sur le frontispice, avec la marque de Wechel, ces mots : *ex Typis wechelianis.*

WECKER (JEAN-JACQUES), médecin, né à Bâle en 1528, fut d'abord professeur de dialectique, puis de rhétoriq., dans sa ville natale, se fit ensuite recevoir docteur en médecine, signala son zèle pend. la peste qui désola Bâle en 1565, et fut appelé à la place de premier médecin de la ville de Colmar, où il m. en 1586. On a de lui : *Antidotarium speciale*, Bâle, 1561, in-4; *Antidotarium generale*, ibidem, 1576, in-4; *medicæ Syntaxis utriusque ex gr., lat. et arab. thesauris collecta*, ib., 1562, in-fol., plusieurs fois réimp.; *de Secretis Lib. XVII ex variis auctoribus collecti*, ib., 1582, in-8, réimp. en 1750, avec des addit. de Th. Zwinger, et traduit en franç. par un anonyme, Lyon, 1584, in-8; *Practicæ medicinalis generalis Lib. VII*, ibid., 1585, in-16; *Anatomia mercuriis spargyrica*, Halle, 1620, in-4; une *Logique* et une *Rhétorique* en lat., et une trad. allem. des *Secrets* d'Alexis Piémontois.

WECKERLIN (GEORGE-RODOLPHE), poète all., né à Stuttgard en 1584, fut d'abord secrétaire du duc de Würtemberg, Jean-Fréd., puis chargé d'affaires du même prince à Londres, où il se fixa plus tard. Les rois Jacques Ier et Charles Ier le chargèrent de diverses missions aussi honorables que difficiles, en Ecosse, en Irlande, dans les Pays-Bas, en Italie et en Espagne; et il mourut vers 1651. On a de lui : deux petits livres d'*Odes* et de *Chansons*, Stuttgard, 1618, in-8; un recueil d'*œuvres* pub. par lui-même sous le titre de *Poésies religieuses et profanes*, Amsterdam, 1641, in-12; 2e édition, augmentée de moitié, 1648. Les littérat. allem. assignent à Weckerlin, sous le rapport du génie et de la hardiesse, une place plus élevée qu'à Opitz (*v.* ce nom) parmi les poètes nationaux.

WECKHERLIN (GUILLAUME-LOUIS), littér., né en 1739 à Botbnang, dans le Würtemberg, vint à Paris après avoir terminé ses études, s'y livra avec une sorte de passion à la lecture des ouv. de Voltaire, et se rendit ensuite à Vienne, où il publia quelques écrits de circonstance qui eurent du succès, mais qui le rendirent suspect au gouvernement. Il subit une détention de six mois, et fut ensuite banni des états autrichiens. Il éprouva le même sort dans différentes villes d'Allemagne, où il était allé chercher un refuge. Soupçonné d'être en correspond. avec les Franç., dont alors les armées menaçaient d'envahir l'Allemagne, il fut arrêté à Anspach. La visite que l'on fit de ses papiers n'ayant fourni aucune preuve à l'appui de cette accusation, il fut remis en liberté, et m. bientôt de chagrin, en nov. 1792. On a de lui quelques écrits philosophiques et satiriq. (en allem.), oubliés aujourd'hui; des *Journaux* et autres *Recueils* périodiq. de littér., et de critiq., pub. à Nordlingen, Nuremberg et Anspach, de 1777 à 1792.

WEDDERBURN (ALEXANDRE). V. ROSSLYN.

WEDDERKOPF (MAGNUS de), ministre d'état du duché de Holstein, né à Husum en 1638, fut d'abord professeur de droit public et féodal à Heidelberg, obtint ensuite la chaire du code à l'univ. de Kiel, où il se fit remarquer du duc de Holstein. Ce prince le nomma son plénipotentiaire au congrès de Nimègue (1678), puis à ceux d'Altona et de Travendal, et l'éleva plus tard au poste de premier ministre du duché, etc. Wedderkopf m. en 1721. On a de lui quelques écrits de jurisprudence, la plupart en latin, et assez estimés en Allemagne. — Gabriel WEDDERKOPF, frère du précéd., prédicat. aulique de la duchesse de Holstein, prem. past. et chef des études à Kiel, m. dans cette ville en 1696, a laissé des *oraisons funèbres* et quelq. *dissertations théol.*

WEDEL (GEORGE-WOLFGANG), médecin, né en 1645 à Goltzen, en Lusace, prit ses grades à Iéna, et y obtint une chaire de physiologie, après avoir pratiqué cinq ans à Gotha. Sa réputation s'étant répandue en Allemagne, il devint successivement premier médecin du duc de Weimar et de l'électeur de Mayence, conseiller aulique, comte palatin, etc., et m. en 1721. On a de lui un très-grand nombre d'écrits sur toutes sortes de sujets. Nous n'indiquerons que les plus importans : *Specimen experimenti chimici de sale volatili plantarum* ib., 1672; Iéna, 1675, 1682, in-12; *Opiologia*, etc., 1674, 1682, in-4; *Exercitationes pathologicæ*, Iéna, 1675, in-4; *Theoremata medica*, etc., ib., 1677, 1692, in-12; *Physiologia medica*, ib., 1679, 1682, 1704, in-4; *Physiologia reformata*, ib., 1688, in-4; *Pathologia medico-dogmatica*, etc., ib., 1692, in-4; *Aphorismi aphorismorum*, etc., ib., 1695, in-12; *Exercitat. semeiotico-pathologicæ*, ib., 1700, in-4; *Theoria saporum medica*, ib., 1703, in-4; *Liber de morbis infantum*, ib., 1717, in-4; *Epitome praxeos clinicæ*, ib., 1720, in-4. — Ernest-Henri WEDEL, fils du précéd., né à Gotha en 1671, fut reçu doct. en 1695, obtint une chaire à l'univ. d'Iéna, et m. prématurément dans cette ville en 1709. On a de lui quelques *dissertations* académiques sur différens sujets : la plus remarquab. est celle qui a pour tit. : *de Morbis concionator.*, Iéna, 1707; réimp., ib., 1742, in-4. — Jean-Adolphe WEDEL, 2e fils de George-Wolfg., né à Iéna en 1675, succéda à son frère aîné dans sa chaire à l'université d'Iéna, et m. vers 1748. Il a paru sous son nom 80 et quelques *thèses* en latin sur divers sujets de pathologie et de thérapeutiq. — Chrétien WEDEL, frère des précédens, étudia la médecine à Amsterdam et à Leyde, se fixa à Minden, puis à Lubeck, où il m. en 1714, à l'âge de 36 ans. — Jean-Wolfgang WEDEL, probablement de la même famille, né en 1708, mort en 1757, exerça la médecine à Iéna. Il avait un goût particulier pour la botanique, et il a laissé sur cette matière un ouv. intit. : *Tentamen botanicum, flores plantarum in classes, genera superiora et inferiora per characteres ex floribus delineatos*, etc., Iéna, 1747, 1749, in-4, qui fut critiqué par Haller.

WEDEL (CHARLES-HENRI de), offic.-génér. prussien, né en 1712 dans l'Uckermack, entra au service en 1741, fit la guerre de Silésie, et celle de sept ans, se distingua dans presque toutes les campagnes, mérita son avancem. aux prem. grades, et fut nommé, en 1761, ministre de la guerre. Il garda cette place importante jusqu'en 1779, époque à laquelle son âge et ses infirmités le décidèrent à solliciter sa retraite, qu'il obtint. Il m. dans ses terres en 1782.—George de WEDEL, frère du précéd., se distingua dans les guerres de Silésie, où il servait comme lieut.-colon., et m. à la bataille de Sorr en 1747.

WEDGWOOD (JOSIAS), manufacturier anglais, né en 1730, dirigea son industrie vers la poterie, fonda une manufacture de porcelaines peintes dans le comté de Stafford, fut encouragé dans ses opérations par le gouvernem., devint memb. de la chamb. générale des manufactures de la Grande-Bretagne, et m. en 1795. Il était membre de la société royale de Londres et de celle des Antiquaires; et on a de lui plusieurs *articles* dans les *Transact. philosoph.*

WEENINX (JEAN), peintre hollandais, né à Amsterdam en 1644, fut élève de son père, dont il copia les principaux ouv. avec une fidélité parfaite,

fut appelé sur sa réputation à la cour de l'électeur palatin, après la m. duquel il revint dans sa patrie, et y termina ses jours en 1719. Le plus gr. nomb. de ses tabl. représentent des animaux, des paysages, des fleurs, etc.; ils sont très-estimés des amateurs.

WEERDT (Adrien de), paysagiste, natif de Bruxelles, se forma à Anvers sous Charles de Queburgh, revint ensuite dans sa patrie, puis voyagea en Italie, et à son retour (1566), trouvant les Pays-Bas ravagés par la guerre, se retira à Cologne, où il m. étant encore fort jeune. Nous citerons parmi ses compositions : *Lazare, Ruth et Booz; la Vie de la Vierge;* et une *Nativité*. Ces sujets sont exécutés dans le genre du Parmesan, dont il avait fréquenté l'école en Italie. Ils ont été gravés par d'habiles artistes.

WEERDT (Sebald de), navigateur hollandais, fit partie de l'expédition qui partit de l'embouchure de la Meuse, le 27 juin 1598, sous les ordres de J. de Mahu, à l'effet de tenter la route des îles Moluques par le détroit de Magellan, et qui fut ensuite commandée par Sim. de Cordes. Capitaine du bâtiment *le joyeux Messager,* Weerdt joua un rôle important dans cette expédition, et donna son nom aux trois îles du détroit, appelées depuis, par abréviation, *Sebaldines*. A son retour en Hollande, en 1602, il fut nommé vice-amiral d'une flotte de 15 vaisseaux que les deux compagnies hollandaises réunies expédièrent aux Indes orient., et fut assassiné, le 14 mai 1603, dans l'île de Ceylan, où il avait débarqué avec 200 hommes de ses équipages, pour contraindre le roi à venir à son bord, à l'effet de traiter de l'expulsion des Portugais des états de ce prince. La *relat.* du voyage de De Weerdt au détroit de Magellan, écrite en holland. par Bern. Jansen, a été extraite, trad. en lat. et insérée dans la 9e partie des *Grands voy. de Debry*. Une traduct. franç. est insérée dans le *Rec. des voy.* de la compagnie des Indes orient. La 8e partie des *petits Voyages*, ainsi que le *Rec. des voyages* de la compagnie des Indes orient., contiennent le 2e voy. de De Weerdt, dont le nom a été souvent altéré. De Brosses l'écrit *Wert*, et Camus, d'après Debry, *Veer*. — Un autre Weerdt (Gérard de) fit partie des 2e et 3e expéditions envoyées, en 1595 et 1596, pour découvrir le passage au nord-est, sous le commandem. de Barentsz et de Heemskerk. Il écrivit la *relat.* de ces deux voyages d'après ce qu'il avait vu lui-même, et celle du premier d'après le récit des personnes qui s'y étaient trouvées et qui s'étaient engagées dans les suivantes. Les cartes qu'il avait dressées des pays où les vaisseaux hivernèrent dans ces 2 expéd. ont été copiées en partie dans le *rec.* de Debry.

WEGELIN (Jacques), littérat., né à St-Gall en 1721, fut d'abord pasteur et bibliothéc. de sa ville natale, puis profess. de philos. Il obtint, en 1765, la chaire d'hist. à l'acad. des nobles à Berlin, et m. dans cette ville en 1791. Entre autres ouvr., on a de lui, en franç. : *Mém. histor. sur les principales époques de l'hist. d'Allemagne*, 1766; *Mém. sur la philos. de l'hist.*, 4 vol., de 1772 à 1779; *Hist. univ.*, 1776-80, 3 vol. in-4 et 6 vol. in-8 (il a trad. lui-même cette hist. en allem., 1778, in-8). Sa *Vie* a été écrite par M. Fels, St-Gall, 1792, in-8, et il a une *notice* dans la *Nécrologie* de Schlichtegroll. Il était membre et archiviste de l'acad. de Berlin. — Un autre Wedelin (Henri) a publié un *Résumé des époques les plus importantes de l'hist. d'Allemagne*, Zurich, 1755, gr. in-4.

WEGNER (Godefroi), théologien allem., né à Œls en Silésie, fut successivement archidiacre et recteur à Neustadt, premier diacre à Francfort-sur-l'Oder, profess. extraordinaire de philosoph. prem., prédicat. et memb. du consistoire à Kœnigsberg, et mourut en 1709. Parmi ses nombreux ouvr., dont on trouve la liste dans les *Programmata* de l'université de Kœnigsberg, on cite spécialement : *Præcognita theologiæ; Theoria controversiarum; Isagoge ad Wasmuthi Grammaticam hebraicam; Isagoge ad Kœnigii theologiam positivam;* plusieurs vol. d'*odes*, de *poèmes*, de *sermons* et de *dissertations*. — Wegner (Henning), jurisconsulte, né à Kœnigsberg en 1584, mort en 1636, professa la jurisprudence dans sa patrie. On a de lui une *Analyse des Institutes de Justinien;* un traité *de Jure non provocandi Prussiæ ducalis;* et plus. *dissert.* relatives à divers points de droit.

WEICHMANN (Chrétien-Frédéric), poète allemand, l'un des rédacteurs du *Patriote hambourgeois*, fut membre de la société allemande de Hambourg, ainsi que de la société royale de Londres, et mourut en 1769 à Wolfenbuttel, où il avait le titre de conseiller du duc de Brunswick. On a de lui : *Poésies inédites des plus célèbres écrivains de la Basse-Saxe* (en allem.), Hambourg, 1725 à 1738, 6 vol. in-8; *le gr. Witikind,* poème héroïque, par C.-H. Postel, avec des observ., ibidem, 1724, etc.

WEICKARD (Arnold), médec., né à Baccarach sur le Rhin en 1578, fut professeur, puis doyen du collége de médecine de Francfort-sur-le-Mein, et m. dans cette ville en 1645. Ses principaux ouvrag. sont : *Thesaurus pharmaceuticus galenico-chymicus*, etc., Francf., 1626, in-fol.; ib., 1643 et 1670, in-4; *Pharmacopœa domestica* (en allem.), ibid., 1626, in-8; ib., 1628, in-4. — Melchior-Adam Weickard, né en 1742 à Romershag (pays de Fulde), fit ses études médicales à Wurtzbourg, devint successivement conseiller et premier médecin du prince de Fulde, professeur de médecine à l'université de cette ville, fut appelé à Pétersbourg, et y passa 5 ans, exerça ensuite son art dans plusieurs villes sur les bords du Rhin, fut rappelé à Pétersbourg, revint dans sa patrie, et mourut aux bains de Bruckenau en 1803. On citera de lui : *Natura medicatrix, Medicus naturæ minister*, Wurtzbourg, 1763, in-4; *Considérations médicales sur la fièvre putride qui a régné en Allemagne*, Fulde, 1772, in-8; *Observationes medicæ*, Francfort, 1775, in-8; *le Médecin philosophe*, Francfort, 1775, 1777, 4 vol. in-8 (il y a eu 4 autres éditions); *Mélanges de médecine*, ib., 1778-1780, in-8; *Histoire de la doctrine de Brown*, Francfort, 1796, in-8; *Manuel de médecine pratique*, Heilbronn, 1797, 1802, 1804, 3 vol. in-8; *Magasin de médecine théorique et pratiq.*, ib., 1797, 4 vol. in-8. Weickard fut un des plus zélés partisans du système méd. de Brown (*v.* ce n.).

WEIDEN ou WEDA (Hermann), d'une des anciennes maisons princières d'Allemagne, fut élu en 1515 archevêque-électeur de Cologne, prit possession de ce siége en 1518, et couronna l'empereur Charles-Quint à Aix-la-Chapelle en 1520. Il fut chargé momentanément en 1531 de l'administrat. de l'évêché de Paderborn, et y déploya un gr. zèle pour la pure doctrine de l'église. Les protestans furent rigoureusement bannis de la ville épiscopale aussitôt qu'il s'en fut rendu maître. Dans un concile qu'il convoqua à Cologne en 1536, il donna de nouvelles preuves de son attachement à la discipline et aux dogmes catholiques. On le représente d'ailleurs comme étant d'un caractère doux et pacifique, de bonnes mœurs et charitable envers les pauvres. Imaginant qu'il entrait dans les vues de Charles-Quint de réformer les dogmes et les usages de l'église sur tous les points où les traditions humaines s'étaient mises à la place de la parole de Dieu, il appela près de lui Martin Bucer, ex-dominicain, et l'établit prédicateur dans la ville de Bonn (1542). Il faut croire qu'il céda par degrés à l'entraînement des novateurs; car l'année suivante il fit venir pour travailler à la réforme Melanchthon, Pistorius, et quelques autres ministres protestans. Il les chargea de dresser des articles de la doctrine qu'ils professaient, et ne tint aucun compte des représentations, que le clergé et l'université de Cologne lui firent à cet égard. Le clergé appela des ordonnances du prélat au pape et à l'empereur. L'archevêq., cité à Rome, n'envoya personne pour le représenter, et fut excommunié par le souverain pontife en 1546. Cette sentence était restée d'abord sans exécution, Wei-

den ne s'amenda point. Le pape insista auprès de l'empereur pour l'exécution de sa sentence, par laquelle Adolphe de Schawembourg devait être installé au lieu et place de Weiden; et Charles-Quint se décida à envoyer des commissaires à Cologne. On fit envisager à l'archevêque les malheurs qu'éprouveraient ses états si l'on venait à y porter la guerre. Frappé de cette considération, Weiden, bien que soutenu par la noblesse et les députés des villes de l'électorat, se démit de son archevêché le 25 janvier 1547, dégagea ses sujets du serment qu'ils lui avaient prêté, reconnut Adolphe de Schawembourg pour son successeur, se retira dans son comté de Weiden, et y mourut en 1552, plus qu'octogénaire, et persistant dans ses opinions. Adolphe de Schawembourg rétablit le culte sur l'ancien pied dans tout l'électorat.

WEIDLER (Jean-Frédéric), astronome, né en 1691 à Gross-Neuhausen dans la Thuringe, mort à Wittemberg en 1755, membre de la société royale de Londres et de l'académie de Berlin, s'était lié, dans ses voyages en Allemagne, en France, en Hollande et en Angleterre, avec les savans les plus distingués de l'époque. Ses principaux ouvrages sont: *Institutiones mathem.*, etc., Wittemberg, 1718, 1759, et Leipsig, 1784, 2 vol. in-8; *Explicatio Jovilabii cassiniani*, Wittemberg, 1727, in-4; *Tractatus de machinis hydraulicis... max.*, ib., 1728, 1733, in-8; *Hist. astronomiæ*; ib., 1741, in-4; *Institutiones geom. subterraneæ*, ibid., 1751; *Institut. astronomicæ*, ibid., 1754, in-4.

WEIDLING (Chrétien), jurisconsulte allemand, né à Weissenfels en 1660, fut recteur du gymnase de cette ville, et y occupa les chaires de droit civil, d'éloquence et d'histoire. Plus tard il remplit celle de droit féodal à l'académie de Leipsig, professa ensuite à Kiel, puis se retira dans une petite ville des environs d'Hambourg, et y mourut en 1731. Outre un nombre considérable de *dissertat.* et de *programmata* académiques, on cite de lui: *Excerpta homiletica*, Leipsig, 1700, in-4; *Excerpta oratoria*, ib., 1700, in-4; *le Trésor emblématique*, ibid., 1702, in-4; *le Trésor oratoire*, ib., 1703, in-fol.; *le Panégyriste* et *l'Orat. funèb.*, ib., 1706, in-8; *le Maître d'éloquence*, ib., 1728, in-8 (ces dern. en allem.).

WEIDMAN (Joseph), comédien allemand, né à Vienne en 1742, embrassa la carrière théâtrale dès l'âge de 15 ans, obtint les plus grands succès dans le genre comique, d'abord sur les théâtres de Prague, de Lintz, de Gratz, et enfin sur celui de Vienne, où il occupa la scène pendant trente ans. Il mourut en 1810, étant un des cinq inspecteurs du théâtre de la cour d'Autriche. On a de lui une comédie intitulée *Lipper*, qui est devenue populaire dans toute l'Allemagne, et dont il jouait le principal rôle avec une rare perfection.

WEIGEL (Valentin), alchymiste et théologien allemand, né à Hayn en 1533, exerça les fonctions de pasteur dans l'église luthérienne de Troppau en Misnie, depuis l'année 1567, jusqu'à sa mort, arrivée en 1588. On cite de lui: *Theologia astrologizata*; *Tractatus de opere mirabili*; *Arcanum omnium arcanorum*; *Comment. in Apocalypsi*; *Mosis Tabernaculum cùm suis tribus partibus*, etc.—Nicolas Weigel, docteur en théologie, né à Brieg vers l'an 1380, professa la théologie à Leipsig, assista, comme délégué de l'université de cette ville et du prince de Saxe, au concile de Bâle, et mourut en 1444. On a de lui, outre plusieurs *discours* théologiques, un *Traité des Indulgences*; un *Comment. sur les Propriétés*; et une *Somme des Indulgences* (ces ouvr. sont écrits en latin).

WEIGEL (Erhard), mathématicien et astronome, né en 1625 à Weida dans la Misnie, professa les mathématiques à l'académie d'Iéna, acquit une gr. réputation et la faveur de plusieurs princes d'Allemagne ainsi que de l'empereur, qui le nomma conseiller aulique. Il m. en 1699. L'astronomie est redevable à ce savant de plusieurs instrum. aussi utiles qu'ingénieux. Parmi ses écrits, dont Jœcher a donné la liste, on peut citer: *Pancosmus æthereus, seu Machina nova*; et *le Miroir du Ciel* (en allemand), Iéna, 1713, in-4.

WEIMAR. V. Saxe-Weimar.

WEINRICH ou WEINREICH (Valentin), philologue allemand, né près de Hartz en 1553, fut, pendant trente-neuf ans, recteur à Eisenach, et m. dans cette ville en 1622. Outre une *Paraphrase de la prophétie de Jonas*, en vers héroïq., on cite de lui: *succincta augustissimæ familiæ saxonicæ Genealogia*, etc.—Jérémie Weinrich, son fils, lui succéda dans l'emploi de recteur d'Eisenach, et publia, entre autres productions: *augustissimorum divorum Theatrum carmine iambico*, etc. — Jean Weinrich, jurisconsulte, né à Eisenach, exerçait la profession d'avocat consultant à Erfurt vers 1620. On cite de lui: *Opinion sur le droit du peuple de se soulever contre les princes et l'autorité* (en allem.), rédigée en faveur du sénat d'Erfurt.

WEINRICH ou WEINDRICH (George), théologien luthérien, né en 1554 à Hirschberg, dans la Silésie, fut d'abord professeur au collége des princes à Grimma, puis pasteur à Leipsig, et mourut en 1617. Son *éloge* funèbre a été écrit par Stegmann. Outre beaucoup de *sermons* et de *dissertations* théologiques, on cite de lui: *Histoire de la résurrection du fils de la veuve par le prophète Elie*, etc.; *Histoire de la transfiguration de J.-C.* — Martin Weinrich, frère du précédent, pasteur de l'hôpital de Leipsig, plus tard professeur de physique et d'éloquence à Breslau, et m. en 1609, a publ. un *Tr. sur les causes des inondations*, etc. On lui doit une bonne édit. de la *Médecine universelle* de J.-B. Montanus.—Melchior Weinrich, frère des deux précédens, fut assesseur de la faculté de théologie de Leipsig et co-recteur de l'école de St-Thomas. On connaît de lui: *Ærarium poeticum, phrases et nomina poetica...... complectens*, Francfort, 1690, in-8, etc.—Jean-Michel Weinrich, théologien luthérien, né en 1683, fut inspecteur, puis recteur du lycée de Meinungen, et m. en 1727. On se bornera à mentionner de lui cinq *dissertations historiques et théolog. sur des antiquités remarquables*, publ. par Wetzler avec une *notice* sur l'auteur.

WEISE (Chrétien), littérateur et poète, né à Zittau en 1642, dirigea pendant trente ans le gymnase de cette ville, après y avoir professé l'éloquence, la poésie et la politique, et m. en 1708. On a une *Vie de Weise*, en latin, par Sam. Grosser, Leipsig, 1710, in-8. Elle se termine par un catalogue de ses nomb. ouv., lequel a été reproduit par Jœcher avec exactitude. Les plus remarquables sont un roman satirique intit.: *les Trois plus méchans fous fieffés de l'univers*; 16 *tragédies* ou *drames*; *Enchiridion grammaticæ*, Dresde, 1722, in-8; *Institutiones oratoriæ*, Leipsig, 1709, in-8; *Epistolæ selectiores*, etc., publ. par C.-G. Hoffmann, 1716, in-8; *Doctrina logica*, Leipsig, 1731, in-8. — Plusieurs théologiens du même nom ont publ. divers écrits, oubliés aujourd'hui.

WEISS (François-Rodolphe), littérateur et publiciste suisse, né à Yverdun en 1751, servit d'abord en France, puis en Prusse, avec le grade de colonel, voyagea ensuite en Allemagne et en Angleterre, et devint membre du conseil souverain de Berne en 1785. Il écrivit en faveur des principes de la révolution française, fut nommé, en 1797, commissaire-général du pays de Vaud, se réfugia en Allemagne après l'invasion de la Suisse par les Français, rentra dans sa patrie lors de l'établissement du gouvernement consulaire en France, et se suicida par suite d'aliénation mentale dans une auberge de Niou en 1802. On a de lui: *Principes philosophiques, politiques et moraux*, Berne, 1785, 2 vol. in-8; réimp. sept fois et trad. en anglais et en allemand; *Des deux Chambres*, ibid., 1789, in-8; *Coup d'œil politique*, 1793, in-8; *Sur les relations de la France avec le corps helvétique*, 1794, in-8;

une brochure intitulée : *Réveillez-vous Suisses, le danger approche*, 1796, in-8; *Mém. à Bonaparte, premier consul*, etc., Berne, 1801, in-8.

WEISS. V. ALBINUS.

WEISSE (CHRÉTIEN-FÉLIX), poète allemand, né à Annaberg, dans la Saxe, en 1726, se lia, pendant ses études académiques à Leipsig, avec les littérateurs et les poètes allemands les plus distingués de l'époque, tels que Klopstock, Cramer, J.-Ad. Schlegel, Gellert, Rabener, etc., et s'attacha plus spécialement à J.-W. Schlegel et à Lessing. Après avoir publié successivement plusieurs morceaux de poésie, quelques traduct. de pièces des théâtres anglais et français, et deux tragédies (*Edouard III* et *Richard III*), Weisse entreprit, avec Mendelsohn, un ouvr. périodique intit. : *Bibliothèque des belles-lettres*, qu'ensuite il dirigea seul. Il donna aussi plusieurs autres ouvrages dramatiques qui eurent beaucoup de succès, et rédigea une feuille hebdomadaire intit. l'*Ami des Enfans*, dont Berquin a non-seulement suivi le plan et la forme, mais auquel il a emprunté les matériaux pour son ouvrage qui porte le même titre. Weisse, retiré vers la fin de sa vie dans une propriété aux environs de Leipsig, y m. en 1804. Les *OEuvres* de Weisse, qui a laissé une grande réputation en Allemagne, en Angleterre et en France, ont été réimpr. plusieurs fois dans des recueils séparés, savoir : *Tragédies*, Leipsig, 1776, 5 vol. in-8; *Comédies*, ibid., 1783, 3 vol.; *Opéras comiques*, ibid., 1777, 3 vol.; *Petites poésies lyriques*, 1772, 4 vol. in-8. Ses traductions du français et de l'anglais, forment 140 vol. ou part. : ce sont des poèmes, des romans, des ouvr. de morale.—Il a laissé un fils, CHRÉTIEN-ERNEST, qui est devenu un des professeurs d'histoire les plus distingués de l'Allemagne.

WEITBRECHT (JOSIAS), médecin allemand, né en 1702 à Schorndorf, dans le Wurtemberg, pratiqua son art avec succès à Pétersbourg, y professa la physiologie et l'anatomie, et y m. en 1747. Outre plusieurs *mém.* insérés dans les Actes de l'académie russe, on a de ce médecin : *Syndesmologia, sive Historia ligamentorum corporis humani*, Pétersbourg, 1742, in-4, avec planches; trad. en français par Tarin, Paris, 1752, in-8. M. Portal parle de cet ouvr. avec éloge dans son *Histoire de l'anatomie et de la chirurgie*.

WEITENAVER (IGNACE), jésuite, né en 1705 à Ingolstadt, occupa long-temps la chaire des langues orientales à Vienne (Autriche), se retira à Deux-Ponts, après la suppression de sa société, et mourut dans cette ville en 1783. Ses principaux ouvrages sont : *Corona mariana linguis XII exornata, cum dissertationibus de linguâ sinicâ*, Cologne, 1751, in-8; *Miscellanea litterarum humaniorum*, etc., Augsbourg, 1752-53, 2 vol. in-8; *Hexaglotton sive Modus addiscendi, intra breviss. tempus linguas gallicam, italicam, hispanicam, græcam, hebraicam et chaldaicam*, Francfort, 1756, 1762, in-4; augmenté d'un 2me vol. en 1776; *Hierolexicon linguarum orientalium*, ibid., 1759, in-4; *Compendium scientiarum et omnigenæ eruditionis*, ibid., 1767, 2 vol. in-8; *Apparatus eloquentiæ catechcticæ complectens histor.* MD., *lib. sex*, ibid., 1775; *Lexicon in quo explicantur vocabula et phrases linguæ gr. et hebr.*, ib., 1780, in-8. *V.* les *Supplem. à la Biblioth. de la société de Jésus* du P. Caballero.

WEITMULE (BENESSIUS de), chroniqueur, né en Bohême dans le 14e S., fut en grande faveur auprès de l'empereur Charles IV, renonça au monde après la mort de ce prince, prit l'habit de Saint-François vers l'an 1386, et m. dans les dern. années de ce même siècle. Il composa deux chroniques latines sur l'histoire de Bohême, jusqu'à l'an 1392. C'est d'après l'une de ces chroniques que Dobner a pub. l'ouv. int. : *Chronicon Pulkave, ap. Dobner, monumenta hist. Bohemiæ*, Prague, 1779, t. 4, p. 23. Balbinus et quelq. autres savans bohêmes, ont fait usage de l'autre chronique, dont on ne retrouve plus le MS.

WEITZ (JEAN), philologue, né en 1576, dans la Thuringe, consacra sa vie à l'enseignement et à la culture des lettres, et m. en 1642, recteur de l'école de Gotha. On lui doit des éditions du poème d'*Héro et Léandre* par Musée, Amberg, 1613, in-12; — de *Prudence*, Hanau, 1613, in-12; — de la *Genèse* de St-Hilaire de Poitiers, Francfort, 1625, in-8; des *notes* sur Térence, Ovide, Valerius-Flaccus, Pétrone, Salvien, etc., recueillies dans différentes éditions; la *Vie de N. Reusner* (en latin), Iéna, 1603, in 4.

WELDE (THOMAS), ministre dissident, natif du comté d'Essex, passa en Amérique (1632), obtint la cure de Roxbury dans le Massachusetts, et en 1641 fut envoyé en Angleterre avec Hug. Peters, en qualité d'agent de sa province. Ayant rempli sa mission, il s'établit à Gateshead, et m. vers 1665. On a de lui : *Histoire abrégée de l'origine, du règne et de la chute des antinomiens, familistes et libertins, qui ont infecté les églises de la Nouvelle-Angleterre*, etc., 1644, in-8; et, en société avec trois autres ministres, *le Parfait Pharisien dans la société monacale* (ouvr. dirigé contre les quakers), 1654, in-8.

WELI-EDDYN (AHMED-ERDJER-OGLOU), plus connu sous le nom de *Weli-Eddyn Ahmed-Pacha*, céléb. poète turk, naquit vers 1430, dans la Bosnie, dont son père, après avoir embrassé l'islamisme, avait été fait pacha par Mahomet II. D'abord gouv. du jeune Bajazet II, puis revêtu du vézyriat, Weli-eddyn fut ensuite disgracié par Mahomet II, à cause de ses mœurs scandal. Son talent pour la poésie, dont il avait déjà donné des preuves avant son élévation, lui fit recouvrer la faveur du sulthan, qui lui rendit ses richesses, sa place de vézyr, et le maria avec une des femmes du harem impérial. Plus tard, il épousa la fille de Bajazet II, son élève, fut nommé beglier-bey de Romélie, puis pacha de Brousse. Fidèle au culte des lettres, il fut constamment, dans toutes ses places, entouré de poètes et de savans; mais il se rendit odieux à ses administrés par ses extorsions, ses prodigalités et ses débauches. Il m., à ce que l'on croit, en l'an 902 de l'hég. (1495 de J.-C.). Les Orientalistes font un grand éloge de ses poésies, où l'on trouve réunies la grâce, l'abondance, l'harmonie et la sensibilité.

WELLEJUS. V. VELLEJUS.

WELLEKENS (JEAN-BAPTISTE), poète holland., né à Alost (Flandre) en 1658, séjourna onze ans en Italie, cultivant à la fois la peinture et la poésie. Il fut frappé à Venise d'une paralysie qui le força d'abandonner les crayons et la palette, et bientôt il revint en Hollande; il m. à Amsterdam en 1726. Vlaming a réuni les poésies posthumes de Wellekens aux siennes, Amsterdam, 1735, in-8. On a encore de Wellekens une traduction, en vers hollandais, de l'*Aminte* du Tasse, Amsterdam, 1715, in-8.

WELLENS (JACQUES-THOMAS-JOSEPH), évêque d'Anvers, né dans cette ville en 1726, se distingua par ses lumières et sa philanthropie, et m. en 1784, après avoir publ. un ouvr. qui a eu plusieurs édit. sous ce titre : *Exhortationes familiares de vocatione sacrorum ministrorum et variis eorum officiis*, Anvers, 1777, 1783, etc., in-8.

WELLER DE MOLSDORFF (JÉRÔME), théologien luthérien, né en 1499 à Freyberg, dans la Misnie, fut recteur du gymnase de Schneeberg, et étant venu prendre le grade de docteur en droit à Wittemberg, se fit l'un des adhérens les plus enthousiastes de Luther, qui l'attira chez lui, le traita comme son fils, et lui témoigna autant de confiance qu'à Mélanchthon, Jonas et Pomeranus. Weller épousa ensuite une des parentes de son patron, et devint successivem. professeur de théologie, inspecteur des écoles et recteur de Freyberg, où il mourut d'un coup de sang en 1572. Ses ouvr., qui ont joui d'une grande réputation dans l'église luthérienne, ont été réunis sous le titre de *Hieron. Welleri Opera omnia theolog.*, Leipsig, 1702, 2 vol. in-fol.—Pierre WELLER, son frère, se fit remarquer comme orientaliste; mais il n'a laissé aucun écrit sur les langues, qui étaient l'objet de ses études.—Jacques WELLER

de la même famille, né à Newkirchen en 1602, fut professeur de philosophie à l'université de Wittemberg, puis professeur de théologie et des langues orientales à Meissen, coadjuteur à l'église principale de Brunswick, prem. prédicateur de la cour électorale de Dresde, et m. dans cette dernière ville en 1664. On a de lui quelques ouvr., dont le plus connu est une *grammaire* grecque, très-estimée et impr. plus. fois, sous le titre de *Welleri (J.) Grammatica græca nova*, etc., dern. édit., Leipsig, 1781, in-8. Ses autres écrits sont des *sermons*, des *oraisons funèbres*, une édition de la Bible allemande de Luther; *Spicilegium quæstionum hebræo-syrarum*, etc., etc. *Voy.* l'*Eloge de Jacq. Weller*, par J.-Seb. Mitternacht, Leipsig, 1666, in-4, en latin.

WELLS (Edouard), philologue anglais, né en 1664 dans le comté de Wilt, professa les belles-lettres, pendant plusieurs années, au collége du Christ, fut ensuite recteur de Blechley, dans le comté de Buckingham, obtint une cure dans celui de Leicester, et m. en 1727. Outre des édit. annotées de *Xénophon*, grec et latin, Oxford, 5 vol. in-8, avec cartes, et de *Denis le Periégète* (idem), ibid., 1707, in-8, on cite de lui: *Géographie historiq. de l'Ancien et du Nouveau-Testament*, avec des cartes et des tables chronologiq., 4 vol. in-8; *Cours de mathématiques*, 3 vol. in-8; *Paraphrase de tous les livres de l'Ancien et du Nouveau-Testament*, avec des notes, 4 vol. in-4, etc.—Jean Wells, mathématicien angl., m. en 1638, a laissé un écrit ascétique int.: *Itinér. de l'âme au Chanaan des cieux*, etc. — Benjamin Wells, son fils, médecin, né à Deptford en 1616, m. en 1678, est auteur d'un *traité* estimé sur la goutte, et d'une trad. angl. du *Médecin expérimenté* de Brice Bauderon.

WELSCH (George-Jérôme), médecin et philologue, né en 1624 à Augsbourg, où il m. en 1678, avait fait un voyage de long cours en diverses parties de l'Allemagne, de la Suisse et de l'Italie. Outre plusieurs *mémoires* et *observat.*, insérés dans les *Miscellanea* de l'académie des Curieux de la Nature, dont il était membre, on connaît de lui, entre autres écrits: *Sylloge curationum et observat. medicinalium; Concilior, medicinalium Centuriæ IV*, avec notes, etc.

WELSER ou VELSER (Marc), historien et philologue, né en 1558 à Augsbourg, d'une très-ancienne famille, vint suivre à Rome les leçons du célèbre Ant. Muret, et fut reçu avocat à son retour dans sa patrie, puis admis, en 1592, au nombre des sénateurs. Après avoir passé successivem. par toutes les charges, il était devenu consul ou duumvir en 1600. Le soin des affaires publiq. ne ralentit point son ardeur pour les lettres. Il fut le constant protecteur des savans, et m. en 1614. D'abord publ. séparément à Augsbourg et à Venise, de 1590 à 1602, ou restés MSs., ses ouvr. ont été recueillis et publ. par Chr. Arnold, sous le titre de *M. Velseri Opera historica et philologica, sacra et profana*, Nuremberg, 1682, in-fol., fig. On le croit assez généralement auteur du fameux écrit intit.: *Squittinio della libertà veneta* que quelq. bibliographes ont attribué à don Alphonse de La Cueva (*v.* Bedmar). Il a été fait des trad. allem. de quelq.-uns de ses ouvr., notamm. des *rerum Aug. Vindel. lib. VIII*, etc. On peut consulter sur M. Welser, sa *Vie* par Arnold; Melch. Adam, *Vitæ jurisc. germanor.*; le *Dictionnaire* de Bayle; le t. 24 des *Mém.* de Niceron, et les *Singularités histor.* de D. Liron.

WELSTED (Léonard), poète anglais, né en 1689 à Abington, dans le comté de Northampton, fut official de la Tour de Londres, et m. en 1747. On a de lui un grand nombre de pièces de vers, la plupart imprim. séparément, puis recueillies en 1 vol. in-8, précédées de sa *Vie*, Londres, 1787. Le célèb. Pope a fait figurer Welsted, parmi les personnages ridicules de sa *Dunciade*.—Robert Welsted, associé du collége de la Madeleine à Oxford, a publié (avec Rich. West), une édition de *Pindare*, avec la trad. latine en vers lyriques de Sudorius, Oxford, 1697, in-fol.

WELWOOD (James), médecin et littérateur, né en 1652 à Edimbourg, suivit en Hollande son père, incriminé de l'assassinat de l'évêque Sharp; et, revenu dans sa patrie, après la révolution de 1688, obtint le titre de médecin du roi Guillaume. Il m. en 1716, laissant des *Mémoires sur les affaires d'Angleterre* (depuis 1588), in-8; et une traduction, en angl., du *Banquet* de Xénophon, in-8.

WENCESLAS. V. Venceslas.

WENDELIN ou VENDELIN (Godefroi), géomètre et astronome, né dans la Campine (Pays-Bas) en 1580, voyagea de bonne heure en France, fut correcteur d'imprimerie à Lyon, puis visita les principales villes d'Italie, revint en France, et établit à Digne une école de mathématiques. De retour dans sa patrie en 1604, il la quitta bientôt pour se charger d'une éducation à Paris, et se fit ensuite recevoir avocat au parlement. La mort de son père l'ayant forcé de revenir dans son pays, il s'y fixa, embrassa l'état ecclésiastique, fut pourvu de la cure de Herck, lieu de sa naissance, y ouvrit une école de mathématiques, où il donna lui-même des leçons. Il m. doyen du chapitre de Rothnac en 1660. Il avait entretenu une correspondance suivie avec les savans les plus distingués de l'époque, tels que Gassendi, Peiresc, Mersenne, Petau, Naudé, Riccioli, etc. Ses principaux écrits sont: *Loxia, seu de obliquitate solis Diatriba*, etc., Anvers, 1626, in-4, rare; *de Tetrady Pythagoræ epistolicâ Dissertat.*, Louvain, 1627, in-4; *Aries, seu aurei velleris Encomium*, ibid., 1628, in-4; *Arcanorum cœlestium lampas paradoxa*, Bruxelles, 1643, in-12; *de Pluviâ purpureâ bruxellensi*, Bruxelles, 1646, in-8; *Leges Salicæ illustratæ*, etc., Anvers, 1649, in-f.; *lettres* à Gassendi, insér. dans le recueil des *Œuvres* de ce dernier; plus. autres ouvr. sur l'astron., la chronologie, etc., restés MSs. Wendelin eut, de son temps, la réputation d'un esprit universel.

WENGIERSKI (Mathias), fut l'aîné de quatre frères qui, dans les 16e et 17e S., se rendirent célèbres par leur zèle pour la propagation du socinianisme en Pologne. Né en 1582, en Silésie, il devint en 1607 recteur de l'école d'Ostrog; et deux ans plus tard fut nommé surintendant des frères (sociniens) dans la Grande-Pologne. Il remplit ensuite les fonctions de prédicateur à la cour de la princesse de Zaslaw; et m. en 1638.—Thomas Wengierski, frère du précédent, fut surintendant des églises sociniennes dans la Petite-Pologne. — André, frère des précéd., né en 1600, remplit d'abord les fonctions inférieures du ministère dans les églises sociniennes de la Silésie, de la Grande-Pologne et de la Poméranie, visita celles de Hollande, devint provincial, *senior*, du district de Lublin, et mourut en 1649. Il a trad. en polonais: le *Janus linguarum* de Comenius, 1646; *Confessio latina in conventu thoruniensi* 1645 *exhibita*, Thorn, 1647. On a encore de lui, en polonais: *Ecclesiastes privatus domesticus; Systema historico-chronologicum ecclesiarum slavonicarum*, etc., Utrecht, 1652, in-4.

WENGIERSKI (Thomas-Cajetan), littérateur, chambellan du roi de Pologne, né en 1755, d'une ancienne famille, voyagea long-temps dans les différentes contrées de l'Europe, et m. à Marseille en 1787. Il a imité en vers polonais le *Pygmalion* de J.-J. Rousseau, plusieurs *épîtres* philosophiq. de Voltaire, le *Lutrin* de Boileau, et a trad. en prose les *Lettres persanes* de Montesquieu, et les premiers *Contes moraux* de Marmontel.

WENTZEL (Jean-Christophe), littérateur allemand, né en 1659 à Unterellen, dans la principauté d'Eisenach, où il pratiqua d'abord la médecine, qu'il avait étudiée à Erfurt, s'adonna aux études théologiques, fit des exercices publics sur des sujets de métaphys., d'éloquence ou de poésie, puis s'étant livré tout entier à la musique, devint maître de chapelle de Jean-Guillaume de Saxe. Il fut forcé après la m.

de ce prince de revenir à ses prem. études. En 1705 il était devenu le directeur de l'école du Prince à Altembourg. Appelé plus tard à Zittau comme principal du gymnase, il y m. en 1723. Outre quatre pièces de vers allemands (*le Bouquet de Lauriers*, Iéna, 1700, in-8; *la Forêt de Cyprès*, ibid., 1701, in-8; *le Bocage des roses d'Altembourg*, Bautzen, 1719, in-8; *le Bois de Cèdres*, ibid., 1724, in-8), on cite lui un tr. int. *Eloquentia nova antiq.*, Altembourg, 1712, in-8; des *diss.* et des *programmata*.

WEN-WANG, fondateur de la dynastie chinoise des Tcheou, naquit en l'an 1231 avant l'ère chrét., dans la principauté de Tcheou (située dans le N.-O. de la Chine), patrimoine de sa famille, qui se disait issue de l'empereur Ti-khu. Sa conduite dans l'administration de ses états lui fit obtenir de Ti-y le commandement de toutes les troupes de l'empire; il justifia la confiance du monarque. Cheou-sin, son successeur, redoutant l'influence que Wen-wang exerçait sur l'armée, le dépouilla de ses dignités et le tint trois ans captif dans la ville d'Yeou-li. Rendu à la liberté sur les instances de son fils Fa, il rentra en possession du gouvernement de Tcheou, qu'il rendit florissant et dont il accrut beaucoup le territoire. Il m. presque centenaire après un règne de 50 ans. Il est en réalité le fondateur de la dynastie impériale des Tcheou, dont le premier empereur fut son fils Fa, plus connu sous le nom de *Wou-wang*. Les Chinois regardent Wen-wang comme un des plus grands hommes que leur pays ait produits. Ils lui ont décerné l'honneur de l'apothéose; et l'on trouve beaucoup de temples qui lui sont consacrés dans la plupart des villes de l'empire. Wen-wang avait composé pendant sa détention à Yeou-li des commentaires sur les *koua* ou lignes brisées de Fou-hi, lesquelles existent encore, et forment, avec les explications que Confucius y a ajoutées, le texte de l'*Y-king*, ou premier livre class. des Chinois.

WENZEL (Charles-Frédéric), né à Dresde en 1740, d'un relieur qui lui fit apprendre ce métier, s'échappa à 15 ans de la maison paternelle, alla en Hollande, s'y attacha comme apprenti à un pharmacien qu'il suivit dans le Groenland. Après avoir servi ensuite comme chirurgien dans la marine hollandaise, il vint perfectionner ses études à Leipsig (1766), puis passa de là à Dresde, où il fit d'heureux essais en chimie. Il entra au service de l'électeur de Saxe en 1780, fut nommé directeur des mines de Freyberg, et m. dans cet emploi en 1793. On a de lui plusieurs ouvr., écrits en allemand, sur la chimie et la métallurgie. Le plus connu et le plus estimé a pour titre : *Leçons sur l'affinité des corps*, Dresde, 1777, 1779, in-8.

WENZEL. V. Wentzel.

WEPFER (Jean-Jacques), anatomiste, né en 1620 à Schaffhouse, où il m. en 1695, avait obtenu le titre de médecin de cette ville après avoir perfectionné ses études sous les plus célèbres professeurs d'Italie. Il fut le prem. dans Schaffhouse à qui fut donnée l'autorisation de disséquer les corps de ceux qui mouraient dans les hôpitaux. Ses princip. écrits sont : *Observat. de apoplexiâ*, 1675, 1710; Leyde, 1734, in-8; *Observationes de affectibus capitis internis et externis*, Schaffhouse, 1726, et Zurich, 1745, in-4 : ouvrage estimé.

WEPPEN (Jean-Auguste), poète allemand, né à Nordheim en 1742, remplit plusieurs fonctions judiciaires dans le pays de Hanovre, et mourut vers le commencement du 19e siècle. On cite de lui (en allemand) : *Henri-le-Long*, poème historique, Goettingue, 1778, in-8; *l'Officier hessois en Amérique*, ib., 1783, in-8; recueil de *Poésies*, Leipsig, 1783, in-8; *la jeune Paysanne heureuse*, comédie en 2 actes, Goettingue, 1786, in-8; *le Patronat de la ville*, poème comiq. en 6 chants, ib., 1787, in-8; *Contes, Fables, Epîtres, Portraits*, Hanovre, 1796, in-8.

WERDENBERG (Rodolphe, comte de), d'une très-ancienne famille d'Allemagne, se rendit célèbre dans le 15e siècle par le zèle qu'il mit à défendre les habitans du canton d'Appenzel contre l'oppression des moines de Saint-Gall. Il fit alliance avec les habitans de ce même canton, déposa son habit et son armure de chevalier pour revêtir le costume simple et grossier du pays, et fut élu commandant-général. Sous ses ordres, les Appenzelois triomphèrent de l'armée autrichienne dans la fameuse bataille de Stoss. Werdenberg se distingua encore plus tard en d'autres combats dans le Tyrol et le Vorarlberg, et assura l'indépendance du canton d'Appenzel. On peut consulter l'*Hist. des Suisses*, par J. de Müller, t. 3.

WERDENHAGEN (Jean-Ange), publiciste allemand, né en 1581 à Helmstadt, y occupa une chaire de morale, après avoir été d'abord employé utilem. comme négociateur, et la perdit pour s'être exprimé avec trop de liberté sur le compte de la cour de Brunswick. De nouvelles indiscrétions qu'il commit à Magdebourg, où il s'était rendu, le forcèrent de se réfugier à Hambourg, puis à Leyde, d'où il fut rappelé à la cour du duc de Brunswick, qui le rétablit dans ses anc. fonctions (1634). L'année suiv., Werdenhagen fut envoyé, par le sénat de Magdebourg, ambassadeur au congrès de Lunebourg. Il adressa une relation des opérations de ce congrès à l'empereur, qui, frappé des idées lumineuses de l'auteur, l'éleva au rang de noble de l'empire, et lui envoya le brevet d'ambassadeur ordinaire près des villes anséatiques. Cette faveur fixa Werdenhagen à Lubeck, et il mourut à Ratzebourg en 1652, avec la réputation d'un des hommes les plus érudits de l'époque. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *Synopsis in Bodini libros de republicâ; Psychologia J. Bœhmii explicata; Opus de rebus publicis anseaticis earumque confœderatione; Epitome de arcanis rerum publ.; Systema ethices methodicum*; une édition grecque et latine des *Caractères de Théophraste*, avec des *notes*, etc.

WERDER (Thierri de), littérateur allemand, né à Werderhausen en 1584, voyagea en Italie et en France, puis s'engagea au service du landgrave de Hesse-Cassel, qui lui confia ensuite plusieurs fonctions diplomatiques. S'étant attaché plus tard à Gustave-Adolphe, il en obtint le commandement d'un régiment. Comblé d'honneurs et de grâces, il revint dans sa patrie, où il mourut en 1657. On a de lui (en allemand) : *la Jérusalem délivrée du Tasse*, ou *heureuse Campagne dans la Terre-Ste*, Francfort, 1626, in-4; réimprimée sous le tit. de *Godefroy, ou Jérusalem délivrée*, ibidem, 1651, in-4, avec 24 gravures; une autre traduction de *Roland furieux*, de l'Arioste, Leipsig, 1632, 1636, in-4, rare, et des *sonnets* sur des sujets religieux.

WERDIN ou WESDIN. V. Paulin de St-Barthélemi.

WERDMULLER (Jean-Rudolphe), peintre, né en 1639 à Zurich, d'un général d'artillerie, fut élève de Conrad Meyer, et s'adonna tout ensemble au portrait, au paysage et aux fleurs. A peine son génie avait eu le temps de se déployer, quand Werdmuller se noya par accident dans la Silh en 1668. Il avait étudié aussi la sculpture, ainsi que l'architecture civile et militaire.

WERDUM (Ulrich van), conseiller intime de la Frise orientale, sa patrie, puis vice-président de la chancellerie et de la chambre administrative, mort en 1681, est auteur de quelques écrits, tels que : *Fragmens de l'hist. de la Frise orientale*, de 1148 à 1520; *Généalogie de quelques familles nobles de la Frise*; et *Suite de la famille Werdum jusqu'en 1667*. Ce dernier ouvrage a été traduit en allemand par A.-A. Gossel.

WEREMBERT ou WERIMBERT, sav. moine du 9e siècle, que l'on croit natif de Coire et frère d'Adalbert, l'un des généraux de Charlemagne, eut de son temps le surnom d'*homme universel*. Appelé au monastère de Saint-Gall pour y remplir les fonctions d'écolâtre, il y finit ses jours en 884. Il suffira de citer de lui : *Liber de musicâ; de Arte metrorum Libri duo*, et *Commentatio de threnis*,

seu lamentationibus Jeremiæ prophetæ. Beaucoup d'autres ouvrages, notamment des *hymnes* et des *chants* en l'honneur de J.-C. et des saints, et une *Histoire de l'abbaye de Saint-Gall* lui sont attribués sans certitude par Trithème, Eisegrenius et Possevin.

WERENFELS (Samuel), né à Bâle en 1657, renonça à la carrière évangélique pour se consacrer entièrement au professorat, fut appelé successivement aux chaires de logique et de langue grecque dans sa patrie, devint recteur en 1721, et mourut en 1740, membre des sociétés royales de Londres et de Berlin. D'abord pub. séparém., de 1692 à 1720, ses écrits ont été rec. sous le titre de *S. Werenfelsii, etc., Opuscula theologica, philosoph. et philolog.*, etc., Lausanne et Genève, 1739, 2 vol. in-4.

WERF (Adrien van der). V. Van der Werf.

WERFF (Pierre van der), magistrat hollandais, né à Leyde en 1529, seconda puissamment Guillaume de Nassau dans les premiers efforts de ce prince pour l'indépendance de la Hollande, fut nommé jusqu'à douze fois bourgmestre de Leyde, et deux fois député aux états de la province. Sa *vie* a été écrite en hollandais par Te Water, Leyde, 1814, in-8.

WERLHOF (Jean), né en 1660 à Helmstadt, y occupa successivement les chaires de politique, des institutes, du droit criminel et du code, devint conseiller du duc de Brunswick, et mourut en 1711, laissant un grand nombre d'*opuscules* juridiques, tant imprimés que manuscrits, ainsi qu'une *Histoire du Danemarck* et des *poésies* inédites. — Werlhof (Paul-Gottlieb), médecin, né aussi à Helmstadt en 1699, vint s'établir en Hanovre, y devint médecin de la cour, prem. médecin et prof., et m. en 1767. Ses ouv. ont été recueillis par Wichman sous le titre d'*Opera medica P.-G. Werlhoffii*, Hanovre, 1775, 3 vol. in-4, avec une *notice* sur la vie de l'aut.

WERLOSCHNID DE PEREMBERG (Jean-Baptiste), médecin allemand, mort vers 1720, se distingua par son zèle et son dévouement pendant la peste qui ravagea l'Allemagne de 1708 à 1710, et il en écrivit la relation en commun avec un autre médecin, nommé Ant. Loick, sous ce titre : *Historia pestis quæ, ab anno* 1708 *ad annum* 1710, *Transylvaniam, Hungariam, Austriam... aliasque conterminas provincias depopulabatur*, etc., 1715, in-8. On a encore de Werloschnid : *Abusus curationis verno-autumnalis*, Francfort, 1703, in-8.

WERNECK (le baron de), général autrichien, né en 1748 à Louisbourg, prit du service dans l'armée impériale à 17 ans, fit, comme colonel du régiment de Stein, plusieurs campagnes contre les Turks, fut nommé général-major en 1789, commanda une division sous le prince de Saxe-Cobourg en 1793, obtint en 1794 le grade de feld-maréchal-lieutenant, et fit la campagne de 1796 sous les ordres de l'archiduc Charles. Nommé en 1797 général en chef de l'armée sur le Bas-Rhin, Werneck fut battu par le général Hoche, et forcé de se retirer dans le plus grand désordre sur le Mein. A la suite de cet échec, il fut traduit devant un conseil de guerre sur la dénonciation du général Kray, et contraint de demander sa retraite. Toutefois il rentra au service en 1801, et conclut avec le général Murat, en 1805, une capitulation qui ne fut point approuvée par sa cour. Il allait être traduit une seconde fois devant un conseil de guerre, lorsqu'il mourut subitement au commencement de 1806. Il avait fait imprimer en 1797, pour justification de sa conduite sur le Bas-Rhin, le *Rapport* adressé par lui à la cour de Vienne sur les événemens de cette campagne. L'archiduc Charles traite sévèrement ce général dans son ouvrage qui a pour titre : *Principes de stratégie*, trad. en français par le général Jomini.

WERNER, élu en 1260 archevêque de Mayence, vint recevoir à Rome le pallium des mains d'Alexandre IV, réunit en faveur de Rodolphe, comte de Hapsbourg, les suffrages des électeurs de l'empire à la diète de Francfort, en 1273, imposa la paix aux comtes de Spanheim, après les avoir vaincus, et purgea les bords du Rhin des brigands qui les infestaient. Il mourut en 1284, 2 ans après avoir expulsé de son électorat les Juifs qui s'y étaient établis, et contre lesquels s'acharnait une fanatique intolérance. Les anciennes chroniques louent la valeur et l'humanité de ce prélat.

WERNER (Joseph), peintre, né à Berne en 1637, reçut de son père les premières leçons de dessein, se perfectionna sous Matth. Mériau, puis suivit en Italie un riche amateur nommé Müller. Il s'adonna d'abord à la peinture à l'huile, puis à la fresque, et finit par se livrer entièrement à la miniature, genre dans lequel il excella. Sa réputation se répandit dans toute l'Europe. Appelé à la cour de Louis XIV, il peignit plusieurs fois ce monarque, et exécuta un grand nombre de sujets allégoriques et gracieux. Étant passé ensuite en Allemagne, il se remit à peindre à l'huile, obtint de grands succès, séjourna successivement dans plus. villes d'Allemagne et de Suisse, notamment à Berne, où il mourut en 1710. On cite parmi ses compositions en miniature, outre celles qu'il exécuta pour Louis XIV, plusieurs autres faites pour le poète Quinault, son ami, telles que : *les Muses sur le Parnasse*, la *Mort de Didon*, *Artémise*, etc.; et parmi ses tableaux à l'huile : l'*Union de la justice et de la prudence*, exécuté pour l'hôtel-de-ville de Berne; *Adam et Eve dans le paradis terrestre*. C'est surtout comme peintre en miniature qu'il a mérité d'être placé au prem. rang des artistes.

WERNER (Paul de), général prussien, né en 1707 à Raab, en Hongrie, suivit de bonne heure la carrière des armes, passa 29 ans au service d'Autriche, fit huit campagnes contre la France, six contre les Turks, et quatre contre la Prusse, sans obtenir un grand avancement, puisqu'il ne dépassa pas le grade de capitaine. Cet injuste oubli le décida à quitter le service impérial, pour entrer (en 1750) à celui de Prusse, où il fut aussitôt nommé lieutenant-colonel. Il justifia cette promotion pendant les premières campagnes de la guerre de sept ans, fut nommé major-général en 1758, continua à se distinguer, chassa de la Silésie le général autrichien Deville, délivra la place de Colberg, assiégée par les Russes, et fut nommé lieutenant-général en 1761. Surpris ensuite et fait prisonnier par les Russes, il fut enfermé à Kœnigsberg jusqu'à la fin de 1762, et rendu à la liberté par l'empereur Pierre III, qui tenta vainem. de le retenir à son service. De retour en Prusse, Werner reçut le commandement d'un corps d'armée avec lequel il pénétra dans la Moravie, et battit plus tard en Silésie le maréchal Daun (*voy.* ce nom), qui fut forcé d'évacuer Schweidnitz avec une grande perte. Ce fut le dernier exploit de la guerre de sept-ans. A la paix, Werner, comblé de bienfaits par Frédéric, se retira dans une de ses terres en Silésie, reprit en 1778 le command. d'un corps d'armée dans la guerre de la succession de Bavière, revint ensuite dans sa retraite, et y m. en 1785.

WERNER (Abraham-Gottlob), l'un des plus savans minéralogistes modernes, né en 1750 à Wehlau, dans la Haute-Lusace, d'un directeur de forges, reçut sa première instruction à l'école de l'hospice des orphelins de Bunzlau, et fut ensuite placé à l'école des mines de Freyberg, en Saxe. Dès l'âge de 24 ans, il publia son *Traité des caractères des minéraux*, ouvrage par lequel il annonçait qu'il rendrait plus tard à la minéralogie un service analogue à celui que Linné avait rendu à la science des végétaux, par la terminologie expliquée dans sa *Philosophie botaniq.* En 1775, Werner fut nommé adjoint à la chaire de minéralogie de Freyberg et inspecteur du cabinet des mines. Quelques autres écrits, et surtout ses leçons, lui firent bientôt une réputation européenne. Il vint à Paris en 1802, et y fut reçu avec une grande distinction par tous les savans. Il avait déjà été nommé un des huit associés étrangers de l'académie des sciences. Il ne voulut

jamais entrer dans aucun service étranger, malgré les offres brillantes qui lui furent faites à plusieurs reprises, et mourut à Dresde en 1817. M. Cuvier a prononcé son *éloge* à l'académie royale des sciences. Après l'ouvrage que nous avons indiqué plus haut, et qui a été traduit en français par Picardet (Paris, 1790, in-8), nous citerons : sa *nouvelle Théorie des filons avec son application à l'art d'exploiter les mines*, publiée en 1791, et traduite en anglais; avec un *Appendix*, par C. Anderson (Londres, 1809, in-8), et un opuscule intitulé *Classification et Description des montagnes*, publ. en 1787. Une traduction de la *Minéralogie* de Cronstad, et le *catalogue* d'un cabinet particulier, sont les seuls ouvrages où Werner introduisit des descriptions faites d'après sa terminologie, et où il fit connaître occasionellement ses méthodes de distribution. « Les mérites de ce grand minéralogiste, dit le savant Cuvier, ont fini par être appréciés par tous les peuples civilisés, et déjà, de son vivant, son nom était invoqué partout où l'on exerce l'art des mines.

WERNER (Frédéric-Louis-Zacharie), poète allemand, né à Kœnigsberg en 1768, eut une jeunesse fort dissipée, et n'annonça pas d'abord un esprit élevé. Employé par le gouvernement prussien dans l'administration de Varsovie (1796), il s'affilia à une loge de francs-maçons, en devint l'orateur, et entreprit dans la suite d'y introduire une sorte de mysticisme, qui fut le premier ferment de son génie poétique. En 1805, il passa dans les bureaux du ministère à Berlin, et se livra à la composition dramatique avec succès. Etant venu à Paris en 1811, il y mena une vie assez dissipée, puis se rendit à Rome, où il abjura le protestantisme; de Rome il passa à Vienne, y fut ordonné prêtre, et nommé prédicateur de l'une des églises de cette capitale. Bientôt on accourut en foule pour l'entendre, et aucun prédicateur n'eut autant de vogue. Le ministère sacré ne le détourna point de ses compositions poétiques; mais elles n'eurent point le même succès. Werner mourut à Vienne en 1823. Madame de Staël, qui avait reçu Werner chez elle à Coppet, a porté sur lui un jugement flatteur dans son ouvrage de *l'Allemagne*, t. 2, ch. 24. Il est surtout connu par ses *Confessions*, ouvrage écrit en 1804, et dans lequel on trouve exposé son bizarre mysticisme. Outre le recueil de ses *poésies*, dont quelques-unes ont été traduites ou imitées en français, on cite de lui les tragédies suivantes : *la Croix à la mer Baltique*; *Martin Luther*; *Attila*, et *le Vingt-Quatre Février*, pièces traduites en français dans le théâtre étranger, publié chez Ladvocat.

WERNHER (George), conseiller du roi de Hongrie et gouverneur du comté de Scharosch, dans le 16e S., publia, vers l'an 1520, des *observations* sur les eaux minérales du comté de Lips, en Hongrie, insérées dans le recueil des *Scriptores rerum hungaricarum* (Vienne, 1746, tom. 1), sous ce titre : *G. Wernheri, consiliarii regis, etc..., de admirandis Hungariæ aquis Hypomnemation*, etc. Cet écrit a été également inséré dans les *Comment. rerum moscoviticarum*, par Herberstein et dans la *Descript. Tartariæ*, de Mart. Broniowski.

WERNHER (Jean-Balthazar, baron de), conseiller à la cour de Vienne, où il m. en 1742, était natif de Rothembourg, et avait d'abord professé le droit à Wittemberg. On cite de lui : *selectæ Observationes forenses*, Wittemberg, 1710, 2 vol. in-4; Iéna, 1757, 3 vol. in-fol.; *Compendium juris quo Germani hodiè ac imprimis Saxones in foro utuntur*, ib., 1728, in-12. — Michel-Godefroi Wernher, neveu du précédent, m. en 1794, professeur en droit à Erlangen, a laissé : *Commentationes lectissimæ ad Digesta, imprimis ad illustr. viror. Bœhmeri, Heineccii et Ludovici Compendia*, Francf. et Leipsig, 1764; Erlangen, 1779, 2 vol. in-8.

WERNICKE ou WERNIGK (Chrétien), poète allemand, m. en 1720 à Paris, où il était résident du roi de Danemarck, est connu par un recueil de poésies, dont la cinquième et dernière édition a été publ. par Ramler sous le titre d'*Epigrammes de Chr. Wernicke, avec celles d'Opitz et de quelq autres poètes* (en allem.), Leipsig, 1781, in-8.

WERNSDORFF (Gottlieb), philologue, né en 1668 à Schneufeld, en Saxe, embrassa la carrière évangélique, obtint une chaire de théologie à l'académie de Wittemberg, parvint aux prem. dignités ecclésiastiques, et m. en 1729. Outre quelques harangues et oraisons funèbres, on cite de lui de nombreuses dissertations qui ont été recueillies et publ. à Wittemberg, 1736-37, 2 vol. in-4, précédées de la vie de l'auteur.—Gottlieb Wernsdorff, fils du précédent, né en 1710 à Wittemberg, fut successivement professeur de littérature, d'éloquence et d'histoire au gymnase de Dantzig, et m. en 1774. Parmi ses nombreux écrits on distingue : *Commentatio de regibus crinitis Francorum merovingicæ stirpis*, etc., Wittemberg, 1742, in-4; *de republicâ Galatarum Liber singularis*, Nuremberg, 1743, in-4. — Ernest-Frédéric Wernsdorff, frère du précédent, né en 1718 à Wittemberg, fut professeur de théologie dans la même ville, et y m. en 1782. On cite de lui : *de Septimiâ Zenobiâ Palmyrenor. augustâ*, Leipsig, 1742, in-4; *de Fontibus historiæ Syriæ in libris Maccabæorum*, ibid., 1746, in-4.

WERP (Charles), jésuite, né vers 1592 à Coudros, dans l'évêché de Liége, mort à Huy en 1666, avait fait profession à Tournai en 1612, et enseigné successivem. les humanités et la rhétorique en Flandre et en Bohême. On a de lui : *piarum Lacrymar. in quatuor fontes, seu totidem libros Elegiar. divisarum*, etc., Cologne, 1640, in-16; *de Raptu manresano S. Ignatii de Loyola*, poème en 4 livres ou chants, Anvers, 1647, in-4; *Magdalena pœnitens*, etc., poème, Leyde, 1667, in-18.

WERT ou WERTH (Jean de), né en 1594 à Wert, dans le Brabant, passa du service d'Autriche à celui de la Bavière, eut le commandement des troupes de cette puissance après la mort d'Aldringer, contribua à la victoire de Nordlingen (1634), battit le maréchal de Gassion l'année suivante, puis en 1736 envahit et dévasta la Picardie. Il débuta dans la campagne suivante par quelques succès obtenus sur les Suédois, mais fut battu et fait prisonnier par le duc de Weimar, qui l'envoya à Paris, où le cardinal de Richelieu et les gr. seigneurs surent rendre agréables les quatre années que dura sa captivité. Echangé en 1642 contre le général Horn, il reprit le commandement de son corps d'armée, et battit le maréchal de Rantzau à Tudlingen. Il se mit ensuite, pour un moment, à la solde de l'Autriche, et à la paix de Westphalie, quitta les drapeaux de la Bavière pour se retirer dans une terre en Bohême, où il mourut en 1652. Son nom a été long-temps fameux en France dans les refrains de chansons populaires.

WESENBECK (Matthieu de), d'une famille qui a produit plusieurs jurisconsultes célèbres, né dans les Pays-Bas, était l'un des 16 enfans de Pierre de Wesenbeck, conseiller de la ville d'Anvers. Ayant embrassé le protestantisme en France, il vint s'établir en Allemagne, professa le droit à Iéna, puis à Wittemberg, et m. en 1586, laissant entre autres ouvr. : *Paratitla juris, sive Comment. in Pandectas et Codicem*, souvent réimpr. et commenté par les jurisconsultes allemands modernes; et *historica Narratio de inquisitione hispanicâ*. A. Rauchbar et Michel de Perre ont écrit chacun une *Vie de Wesenbeck*, dont un anonyme, fort suspect aussi, a écrit l'*Eloge funèbre*, Wittemberg, 1586, in-4. On peut consulter encore sur ce célèb. jurisconsulte le *Theatrum erudit.* de Freher, les *Vitæ professor. Ien.* de Zeumer, et l'*Hist. litt. germ.* de Reimann. —Entre plusieurs autres personnages célèbres de la même famille, il faut distinguer encore Pierre Wesenbeck, dit *le Jeune*, né à Anvers en 1546; il professa le droit à Iéna, à Wittemberg et à Altdorf, devint conseiller du prince de Cobourg, puis assesseur de la justice provinciale, et m. à Cobourg

en 1603. Ses écrits les plus connus sont des annotations sur les *Pandectes*, et un *discours* latin sur les affaires des Vaudois et des Albigeois.

WESLEY (SAMUEL), poète religieux, né en Angleterre en 1662, d'un ministre nonconformiste qui l'éleva dans ses croyances, ne commença à sortir de la vie précaire à laquelle le condamnait la médiocrité des revenus attachés aux emplois ecclésiastiques qu'il occupait qu'après la révolution de 1688, en faveur de laquelle il publia quelques écrits. La reine Marie lui fit donner la cure d'Epworth (1693), puis celle de Wroote, l'une et l'autre au comté de Lincoln, et le duc de Marlborough, qu'il avait encensé dans un poème sur la bataille de Blenheim, le fit nommer chan. d'un régiment. Sam. Wesley m. en 1735. On cite de lui la *Vie de J.-C.*, poème héroïque, 1693, in-fol.; *Elégies sur la reine Marie et l'archevêque Tillotson*, 1695, in-fol.; *Hist. de l'Ancien et du Nouveau-Testament*, en vers, 1704, 3 vol. in-12.—John WESLEY, fils du précédent et fondateur de la secte appelée *méthodisme*, né à Epworth en 1703, se livra avec une grande ardeur à l'étude de l'Ecriture-Sainte et des livres ascétiques, entra dans les ordres en 1725, prit, avec son frère, la direction de quinze jeunes gens qui étudiaient à Oxford (1729), et établit avec eux les bases de son système religieux. Dans cette nouvelle école on s'occupait principalement de l'étude de la Bible, mêlant à cette occupation la prière, le jeûne, la visite des pauvres et d'autres bonnes œuvres, sans perdre un seul moment de la journée. Cette vie pleine et réglée fit appeler *méthodistes* Wesley et ses disciples; et ceux-ci adoptèrent cette dénominat. qu'on leur donnait par raillerie. Wesley et son frère passèrent ensuite, avec quelques autres missionnaires, en Amérique. De retour en Angleterre en 1738, il organisa définitivement les assemblées ou *chapelles* des méthodistes sur le plan des congrégations moraves. Il m. en 1791. (Son frère, CHARLES, né en 1708, avait cessé de vivre en 1788.) Le système de Wesley est développé dans l'*Hist. des sextes religieuses*, tom. 1er, et dans le *Précis historique du méthodisme*, Paris, 1817, in-8. On a de ce vertueux sectaire le *Papisme examiné de sang-froid*, 3e édit., Londres, 1779, in-8; *Médecine primitive*, *recueil de remèdes simples*, etc., trad. en franç. par Bruysset, avec des notes de Rast, Lyon, 1772, in-12; *Nature*, *Objet et Réglem. des soc. méthodistes*, Lond., 1798; 8 v. in-8: de *serm.*, etc. Ses *OEuv.* ont été publ. collectivem., Londres, 1774, 32 vol. in-8.

WESLINGIUS. V. VESLING.

WESSEL (JEAN), en latin *Wessellus*, savant du 15e siècle, né à Groningue vers 1419, professa la philosophie et la théologie à Cologne, puis se rendit à Louvain et à Paris, prit parti dans la vaine querelle des *réalistes* et des *nominalistes* en faveur de ces derniers, passa plus tard à Bâle avec Fr. de La Rovère (depuis pape sous le nom de Sixte IV), puis revint dans sa ville natale, où il m. en 1498. On a de lui beaucoup d'écrits, sous le titre de *Farrago rerum theologicarum*, avec une préface de Luther, Leipsig, 1522; réimpr. avec des additions à Groningue, 1614, et à Amsterdam, 1617, in-4. Plusieurs écrivains protestans regardent Wessel comme le précurseur du réformateur Luther.

WESSELING (PIERRE), habile philologue, né en 1692 à Steinford en Westphalie, professa d'abord les lettres sacrées et profanes à Franeker, passa ensuite à Middelbourg, en Zélande, pour y diriger les écoles de cette ville, enseigna plus tard l'histoire et l'éloquence à Deventer, puis à Franeker et à Utrecht, devint recteur de cette dernière université, bibliothécaire de la ville, et m. en 1764. On a de lui: *de Origine pontificiæ dominationis*, Franeker, 1723, 1724, in-fol.; *Observ. diversæ*, Amsterdam, 1727, in-8; *probabilium Liber singularis*, Franeker, in-8; un recueil des anciens itinéraires romains, avec *notes*, Amsterdam, 1735, in-4; deux *dissertations*, sur les archontes des Juifs, et sur la prétendue correction des évangiles, Utrecht, 1738, in-8; plus. édit. d'auteurs anciens, notamm. d'Hérodote et de Diodore de Sicile, etc., etc.

WESSELY (HARTWIG), savant écrivain juif, né à Copenhague en 1723, se livra à l'étude de la langue et de la théologie hébraïque, et fit des progrès si rapides, qu'il commença, à l'âge de 13 ans, la composition d'un ouvr. intitulé *Gan Nooul* (Jardin fermé), estimé pour la pureté de la morale et du style. Plus tard il se rendit à Berlin pour faire partie de cette colonie juive, dont le chef était le célèbre Mendelssohn (*v.* ce n.). Wessely s'y livra comme poète aux inspirations de son génie, et porta le flambeau de sa critique et de sa philosophie dans un gr. nombre d'ouvrages, tous écrits en hébreu. Il publia, dans le journal que fit paraître la société littéraire hébraïque de Berlin, sous le titre de *Hamasseph* (le Collecteur), une suite de recherches et de poèmes; et, mit au jour, successivement, un *commentaire* sur le lévitique; un livre de morale, intitulé *Yain Libanon* (Vin de Liban); un autre, *Sepher Hamidoz* (Livre des Mœurs); *Sepher Hanephesch* (Livre de l'Ame); des *lettres* à ses coreligionnaires; un Poème intit. *Chir Hatipherethh* (Chant de la Majesté). En 1804, Wessely s'établit à Hambourg, y fut reçu rabbin des juifs portugais, et m. l'année suivante, à l'âge de 80 ans.

WESSEX ou WESTSEX (roy. de), le plus important des états dont se composait l'heptarchie saxonne du 6e au 8e siècles. Ce ne fut qu'après une longue résistance de la part des naturels du pays, que Cerdic ou Cedric put y poser les bases d'un gouvernement monarchique. On sait que ce fut un de ses successeurs, Egbert, qui réunit successivement par la conquête les autres états de l'heptarchie en un seul royaume (*v.* ANGLETERRE).

WEST (GILBERT), littérateur anglais, né en 1706, était fils du docteur West, connu par une édit. de Pindare, publ. en 1697. Il occupa successivement diverses places dans l'administration, fut même proposé pour diriger l'éducat. du jeune prince de Galles, depuis George III, et mourut en 1756. On a de lui: l'*Institution de l'ordre de la Jarretière*, espèce de poème dramat., 1742; *Observations sur l'histoire et les preuves de la résurrection de J.-C.*, 1747, in-8; trad. en franç. par l'abbé Guénée, Paris, 1757, in-12; *Odes de Pindare*, avec diverses autres pièces en prose et en vers, trad. du grec en vers anglais, etc., 1748, in-8; l'*Abus des Voyages*, et l'*Education*, deux poèmes dans le genre de Spenser. On a réuni ses *Poésies diverses*, 1766, 3 vol. in-12. — WEST (Thomas), antiquaire, né en 1706, passa la plus grande partie de sa jeunesse sur le continent, entra dans l'institut des jésuites, voyagea dans divers pays après l'abolition de cette société, se mit au service de seigneurs étrangers auxquels il servait de Guide et de *cicerone*, en les conduisant dans les lieux les plus pittoresques, se retira ensuite dans le Westmoreland, et m. en 1769. Outre son *Histoire des Lacs* (Guide to the Lakes), et son *Hist. de Furness*, Londres, 1774, in-4, on a de lui des *Mém.* (Account) *sur des antiquités découvertes dans le comté de Lancastre*, insér. dans le 5e vol. de l'*Archæologia britannica.*—WEST (Nicolas), docteur en théologie et évêque d'Ely, se prononça en faveur de Catherine d'Aragon, lorsque Henri VIII agita la question de son divorce avec cette princesse; et il publia à ce sujet un traité *De non solvendo Henrici regis matrimonio*, etc.—Edouard WEST, théologien. m. en 1675, a laissé des *sermons* et un traité de *la Perfection humaine.* — Richard WEST, jurisconsulte, lord-chancelier d'Irlande en 1725, est auteur d'une *Dissertation sur les crimes de haute trahison*, et *sur les bills de proscription*; de *Recherches sur la création des pairs*; d'une tragédie d'*Hécube*, et de quelques articles insérés dans la feuille périodique intit. *le Libre Penseur.*—Son fils, qui fut lié avec le poète Gray et Horace Walpole, et qui m. à 26 ans en 1742, a laissé quelques morceaux de littérature,

insérés dans les *OEuvres* de lord Orford (Hor. Walpole), et dans la *Vie* de Gray par Mason. — WEST (Samuel), past. à Boston en 1788, est connu par quelq. *essais*, insérés dans le *columbian Sentinel*, 1806, 1807; et par plus. *éloges funèbres*, notamment celui du célèbre Washington.—Un autre Samuel WEST, ministre du St évangile dans le Massachusetts, fut membre de la convention réunie pour la constitut. de cette colonie et pour celle des autres Etats unis, et m. dans l'état de Rhode-Island en 1807. Outre divers *opuscules* théol. et des *sermons*, il a écrit de nombreux articles dans les journaux de son pays.

WEST (BENJAMIN), peintre d'histoire, né en 1738 à Springfield, dans le comté de Chester (état de Pensylvanie en Amérique), manifesta, dès son jeune âge, un goût très-prononcé pour le dessin, sans avoir sous les yeux ni tableau ni gravure. Un de ses parens l'emmena à Philadelphie, d'où il s'embarqua pour l'Europe. Arrivé à Rome en 1760, il fut présenté au cardinal Albani, mécène des artistes, se lia intimement avec Raphaël Mengs et d'autres peintres renommés, exécuta plusieurs compositions remarquables; et, pendant les trois années de séjour qu'il fit en Italie, acquit la correction et la pureté de dessin, qui le distinguèrent plus tard. Vers la fin de 1763, il s'était fixé à Londres. Il y devint bientôt membre, puis l'un des directeurs d'une société d'artistes, qui fut ensuite incorporée dans l'académie royale. Ses compositions, dans le genre historique, l'avaient placé dès-lors à la tête de tous les peintres anglais, sans en excepter Reynolds, auquel il succéda, en 1791, dans le poste de président de l'académie de peinture, de sculpture et d'architecture. Depuis 1772 West était peintre d'histoire du roi. En 1802, il vint à Paris, et y fut accueilli avec la distinction que méritaient ses talens. Cet artiste m. à Londres en 1820, et fut enterré avec pompe à côté de Reynolds et de Wren dans la cathédrale de Saint-Paul. Il était associé étranger de l'Institut de France et membre de plusieurs académies ou sociétés, tant nationales qu'étrangères. On distingue parmi ses tableaux: la *Mort de Socrate*, qui fut sa première composition historique; *Oreste et Pilade*; *Agrippine débarquant en Italie avec les cendres de Germanicus*; *Regulus retournant de Rome à Carthage*; la *Mort du général Wolff*; *Jésus-Christ présenté au peuple par Pilate*, un des tableaux de la plus grande dimension. On a aussi de West un recueil de *Discours* prononcés à l'académie royale, Londres, 1793, in-4, et deux *lettres* sur les avantages que la sculpture offre à la peinture. John Galt a publié, en angl., *la Vie et les Etudes de Benj. West*, 1817, in-8, 2e édit.

WESTERBAAN (JACOB), seigneur de Brantwyck, poète hollandais du 17e S., fut l'ami de Grotius et de Barneveld. On a de lui des poésies sur différens sujets, qui ont été recueillies et publ. à La Haye, 1672, 3 vol in-8. Voyez l'*Histoire de la poésie hollandaise* par de Vries, 232-241.

WESTERHOF (ARNOLD-HENRI), philologue allemand du 18me S., n'est guère connu que par une très-bonne édition de Térence, qu'il publ. en 1729, 2 vol. in-4, avec not., comment. et index.

WESTERMANN. V. LILIECRANTZ.

WESTERMANN (FRANÇ.-JOSEPH), général français, sous le régime républicain, né en 1764 à Molsheim, en Alsace, s'engagea de bonne heure dans un régiment de cavalerie, où il ne resta que peu de temps. Il se trouvait à Paris au commencement de la révolution, dont il embrassa la cause avec ardeur, et fut nommé, en 1790, greffier de la municipalité de Haguenau, où on l'accusa d'avoir excité plusieurs émeutes. Arrêté et poursuivi à cette occasion, il recouvra bientôt sa liberté, vint s'établir à Paris, où il se lia particulièrement avec Danton, et joua un rôle dans la catastrophe du 10 août 1792. Après la déchéance de Louis XVI, il fut nommé adjudant-général, et envoyé auprès de Dumouriez, alors dans l'Argonne (*v.* DUMOURIEZ), avec des instructions relatives aux négociations que ce général venait d'entamer avec le duc de Brunswick. Il resta ensuite employé dans l'armée qui fit la conquête de la Belgique; mais, après la défection de Dumouriez, son nom se trouvait compris dans les mandats d'arrêt lancés contre les officiers qu'on soupçonnait être les partisans de ce général. Il fut arrêté et conduit à Paris. Remis en liberté sur le rapport fait en sa faveur par Lecointre à la convention, Westermann obtint peu de temps après le grade de général de brigade, et fut employé dans l'armée réunie contre les Vendéens: ce fut lui qui pénétra le prem. dans l'intérieur du pays insurgé, et il s'y distingua par l'audace de ses manœuvres et sa bravoure éclatante. Surpris et battu par les Vendéens à l'affaire de Châtillon, par suite de son imprévoyance, il fut mandé à la barre de la convention, qui le renvoya aux tribunaux de l'armée: un conseil de guerre, tenu à Niort, l'acquitta, et il reprit son poste. Rentré et surpris une seconde fois dans Châtillon, Westermann bat de nouveau les Vendéens, et met le feu à cette ville, qu'il les a forcés d'abandonner. Vainqueur encore à Beaupréau, à Laval, à Granville, à Beaugé, et l'un des principaux acteurs dans la fameuse affaire du Mans, si fatale aux Vendéens (*v.* ROCHEJACQUELEIN), il écrase les débris de leur armée à Savenai. Toutefois ces succès ne le préservent pas de la faux révolutionnaire. Proscrit avec le parti de Danton, arrêté à Paris, où il était venu apporter les trophées de cette campagne mémorable, mis en jugement, Westermann fut condamné à mort le 5 avril 1794, et alla au supplice avec la même intrépidité qu'il portait sur le champ de bataille. Ce général avait plus de bravoure que de génie militaire. Il eût été incapable de diriger une armée; mais il fut réellem. la terreur des Vendéens et le principal auteur de leur ruine.

WESTON (ÉDOUARD), chan. de Ste-Marie de Bruges, ville où il m. en 1633, était né à Londres en 1565, et avait professé la théologie à Reims et à Douai. On cite de lui: *Juris Pontificii Sanctuarium*, 1613, in-8; *Epreuve de la vérité chrét. par la règle des vertus*, 1614-15, 3 v. in-4; et *Jesu Christi coruscationum Enarrationes*, Anvers, 1631, in-fol.

WESTON (ELISABETH-JEANNE de), en lat. *Westonia* ou *Westonis*, née, en 1586 ou 1587, dans le comté de Surrey, suivit en Bohême son père que des affaires fâcheuses avaient forcé de s'y retirer, et elle y acquit des connaissances qui la mirent à même de se soutenir honorablem. avec sa mère, dont elle resta bientôt l'unique appui. On ignore l'époque de la m. d'Elis.-Jeanne Weston, qui fut en correspondance avec plus. sav. distingués de l'Allemagne, de la Hollande et de l'Italie. Ses œuvres poétiq. furent publ. pour la prem. fois à Prague, sous le titre de *Parthenicon Elis. Johannæ Westoniæ, virginis nobilissimæ, poetæ florentissimæ*, etc., 3 parties in-12, sans date ni paginat. Kalkhof en a donné une nouv. édit., Francfort, 1723, in-8.

WESTON (RICHARD), comte de Portland, homme d'état, né dans le comté d'Essex vers la fin du 16e S., devint, sous Jacques Ier, membre du conseil, puis ambass. à Vienne, et déploya dans cette légation autant de zèle que d'habileté. A son retour, il obtint la place de vice-chancelier, puis fut envoyé à Bruxelles, en 1622, pour conférer avec le plénipotentiaire Schwartzenberg sur la restitution du Palatinat. Cette négociat., dans laquelle il réussit, lui valut le poste de chancelier de l'échiquier. Il fut nommé ensuite gr.-trésor. du roy., gouvern. de l'île de Wight, créé baron et comte de Portland. Il conserva sa faveur sous le règne de Charles Ier, et m. en 1635, laissant 3 fils qui suivirent la même carrière que lui. — L'aîné, Jérôme WESTON, qui succéda au titre de comte de Portland, se montra le fidèle partisan de l'infortuné Charles Ier; mais quelque temps après sa catastrophe, il se rapprocha de Cromwell, sans toutefois solliciter ni accepter aucun emploi. Il fut nommé à la restauration ministre plé-

nipotentiaire auprès des Etats-Gén., montra peu de sagacité dans cette mission, et mourut en 1663, au moment où la guerre allait éclater entre l'Angleterre et la Hollande. — Charles WESTON, frère du précédent, et son successeur dans le titre de comte de Portland, périt en 1665, dans un combat naval contre les Hollandais.

WESTON (STEPHEN), évêque d'Exeter, mort en 1742, était né en 1665 à Farnborough, dans le comté de Berk, et avait dû son élévation subite à la protection de Robert Walpole, dont il avait été le condisciple. On a de lui des *serm.* pub. après sa m. par le docteur Sherlock, Londres, 1749, 2 vol. in-8. — Edouard WESTON, fils du précéd., parcourut la carrière de l'administration, obtint le titre de conseill. privé du roy., et m. vers 1757. On ne connaît de lui que des *opusc.* de circonstance, et un *Discours de famille*, réimpr. en 1766. — Hugues WESTON, doyen de Windsor, né dans le comté de Leicester, fut privé de son bénéfice pour cause d'adultère : enfermé dans la tour de Londres, il y m. en 1558. On a de lui quelq. *dissert.* et *discours* théolog. — Robert WESTON, jurisc. du 16e S., m. en 1573, fut chancel. d'Irlande.

WESTPHAL, en latin *Westphalus* (JAOCHIM), théol. luthér., né en 1510 à Hambourg, et non en Westphalie comme l'ont avancé quelq. biogr., prof. d'abord les humanités à l'univ. de Wittemberg, fut ensuite surintendant des églises de sa patrie, et m. dans ce poste en 1571. On a de lui un gr. nomb. d'écrits qui l'ont fait placer par les luthér. au rang de leurs plus habiles doct. Bayle en a donné la liste. Il suffira de mentionner les suiv. : *Farrago confusanearum et inter se dissidentium de S. Cœnæ opinionum ex sacramentariorum libris congesta*, Hambourg, 1552; *Epistola de religionis perniciosis mutationibus*; *Confessio ecclesiarum saxonicarum*; *Historia Vituli aurei*, etc., trad. en allem., et pub. à Magdebourg en 1549. Westphal n'est point, comme on l'a prétendu, un des inventeurs de l'*ubiquité*; et c'est par erreur que Bossuet en a parlé comme tel dans son *Hist. des Variat. des égl. protest.* — Joachim WESTPHAL, prédicateur luthérien, m. en 1569, a laissé des *sermons* et quelques *oraisons funèbres*. — Joachim-Christian WESTPHAL, qui vivait à Leipsig vers 1686, est aut. des ouv. suiv. : *de Insignibus Magdeburgi*, 2e édit., Halle, 1729; *de curioso novitatis Studio*; *de Ventis incendii tempore orientibus*. — Puteolus, et d'après lui Moréri, ont donné le nom de WESTPHAL, en latin *Westphalus* ou *de Westphaliâ superiore* à un certain Jean de Wesalia, auteur de quelques écrits théologiques qui furent brûlés à Mayence par la main du bourreau vers 1559, comme contenant des erreurs relatives à la foi.

WESTPHAL (ERNEST-CHRISTIAN), jurisconsulte allemand, né à Quedlimbourg en 1737, fut doyen de la faculté de droit et de l'université de Halle, conservateur du cabinet des médailles et de celui d'histoire naturelle, conseiller de justice, et m. en 1792. On distingue parmi ses nombreux écrits : *Introduction systématique à la connaissance des meilleurs livres de jurisprudence*, etc. (en allem.), Leipsig, 1774, 1779, 1791, in-8; *Droit particulier de l'empire d'Allemagne* (en allemand), ibid., 1783-84, 1798, 2 vol. in-8; *Droit féodal de l'Allemagne*, ibid., 1784, in-8; *Code criminel de l'Allemagne* (en allem.), ibid., 1785, in-8; *Comment. sur les legs, les fidéicommis, sur les codiciles*, etc. (id.), ibid., 1791, 2 vol. in-8; *Droit civil d'après les principes et l'ordre des Pandectes*, ibid., 1792, 2 vol. in-4; *Système sur les différentes espèces de legs*, etc., ouvrage posthume, pub. avec une *notice biograph.* sur l'auteur, Leipsig, 1793, in-8.

WESTPHAL (JEAN-JACQUES-HENRI), organiste de Schwerin, né en 1750, m. en 1825, est aut. d'un écrit *Sur les monnaies, mesures et poids dans le duché de Mecklenbourg*, Schwerin, 1803. La bibliothèque musicale qu'il avait formée passe pour la plus riche de l'Allemagne après celle de Vienne.

WESTPHALEN (JOACHIM-ERNEST de), professeur de droit à Rostock, puis chancelier et président du conseil du prince de Holstein, né à Schwerin en 1700, m. à Kiel en 1759, a laissé : *Monum. inedita rerum german., præcipuè cimbricarum et megapolensium*, Leipsig, 1739, 4 vol. in-fol.

WESTPHALIE (le roy. de), fondé par un décret de Napoléon (18 août 1807) en faveur de Jérôme, le plus jeune de ses frères, se composait de provinces cédées par le roi de Prusse dans le traité de Tilsitt, ainsi que du duché de Brunswick, de l'électorat de Hesse, etc., enlevés également à leurs souv. par la conquête. Le sénatus-consulte du 13 déc. 1810, qui incorpora la Hollande à la France, détacha aussi du roy. de Westphalie une gr. partie de son territoire. Il fut totalem. démembré par suite des événem. de la campagne de 1813 et remis en la possession de ses anc. maîtres. — Ce qu'autrefois on nommait le *duché de* WESTPHALIE était une petite province située entre les évêchés de Munster et de Paderborn, embrassant une portion du pays de l'anc. tribu saxone des Westphaliens, qui habitaient entre le Weser et le Rhin. Il avait été conféré vers 1180 par l'emp. Henri-le-Lion à l'archev. de Cologne. Adjugé par la députat. de l'empire, en 1803, au landgrave de Hesse-Darmstadt, il a été cédé par ce dern., en 1815, au roi de Prusse. — On donnait le nom de *cercle de* WESTPHALIE à plus. possess. situées sur la rive gauche du Rhin : de là l'origine de la désignat. affectée à l'éphémère monarchie qui n'en comprenait que la moindre portion. — Le fameux *traité de* WESTPHALIE, qui débrouilla le chaos de l'oligarchie germaniq. et mit fin à la guerre de Trente Ans, fut conclu, après de longues négociat., le 20 oct. 1648.

WETSTEIN (JEAN-RODOLPHE), magistrat suisse, né à Bâle en 1594, d'une ancienne famille, fut quelque temps capitaine au service de la république de Venise, puis devint successivem. greffier, conseiller et bourgmestre de sa ville natale, rendit des services importans à la confédération suisse dans plusieurs missions diplomatiques dont il fut chargé; et m. à Bâle en 1660. Il avait pub. l'*Hist.* et les *Actes* de ses négociations, Bâle, 1751; et il a laissé une vingtaine de vol. MSs. relatifs à l'hist. de la Suisse. — WETSTEIN (Jean-Rodolphe II), fils aîné du précéd., né en 1614 à Bâle, où il m. en 1684, bibliothéc. de cette ville, y avait occupé successivement les chaires de grec et de théologie. Outre plusieurs *dissertat.* savantes, il a fait impr., sur un MS. de la biblioth. de Bâle, le *Sermon de Marc Diadochus contre les ariens*, avec *trad.* lat. et *notes*, 1642. — Jean-Rodolphe III WETSTEIN, fils de Jean-Rodolphe II, né à Bâle en 1647, lui succéda dans sa chaire de théologie, et, après 26 ans de professorat, m. en 1711. On lui doit les édit. *princeps* du *Dialogue* d'Origène *contre les marcionites*, de son *Exhortat. au martyre*, ainsi que de la *Lettre à Africanus sur l'hist. de Susanne*, grec et latin, Bâle, 1674, in-4. Il a aussi composé, entre autres écrits, 9 *Discours sur la prononciation de la langue grecque*, Bâle, 1680, in-8, etc. — Jean-Henri WETSTEIN, frère du précédent, né à Bâle en 1649, m. à Amsterd. en 1726, s'était établi libraire dans cette dernière ville. On lui doit un grand nombre de bonnes édit., accompagnées de *préfaces* érudites. — Jean-Jacq. WETSTEIN, de la famille des précéd., né à Bâle en 1693, apprit la philosophie et les mathématiques sous Bernouilli le jeune, et suivit la carrière ecclésiastique. Reçu ministre en 1713, il fut suspendu de ses fonctions en 1730 sur des accusations de socinianisme et d'indifférentisme, se retira en Hollande auprès d'une partie de sa famille, déjà fixée dans ce pays, obtint une chaire de théologie à Amsterdam, fut réhabilité dans sa patrie au bout de deux ans, et nommé professeur de langue grecque à Bâle. Mais on augmenta ses appointemens à Amsterdam, et on joignit peu après à sa chaire de théologie celle de l'histoire ecclésiastique, et il m. dans cette ville en 1754. Il était membre des sociétés royales de Berlin

et de Londres. Son principal ouv. est une collection des *variantes* du Nouveau-Testament, pub. sous le titre suiv. : Η ΚΑΙΝΗ ΔΙΑΘΗΚΗ, *Novum-Testamentum editionis receptæ, cum lectionibus variantibus codicum, MSs.* etc., Amsterdam, 1751, 2 vol. in-fol. La quantité de ces variantes est considérable ; Wetstein avait lu plus de 50 MSs. On lui doit encore : *Lettres de Calvin à Jean de Bourgogne, etc., imprimées sur les originaux,* Amsterdam, 1714, in-8 ; des *cantiques*, plusieurs *sermons* et quelques *oraisons funèbres.* Krighaut a écrit son *éloge* en latin, Amsterdam, 1754, in-4. — WETSTEIN (Charles-Antoine de), né à Amsterdam en 1743, professa la littérature ancienne à Leyde, eut le malheur de survivre à ses facultés mentales, et m. près de La Haye en 1797. Outre des trad. du grec en vers latins, d'Hésiode, Théocrite et Coluthus, réunies par lui avec quelques autres pièces, et publiées à Leyde, 1774, in-8, on cite de lui : *Cunæ Arausiacæ,* poème sur la naissance du roi régnant des Pays-Bas, 1772, in-4 ; *Leyda ab obsidione Hispanorum liberata,* poème, 1771, in-4 ; des trad. en vers hollandais de la *Sophonisbe* et du *dom Pèdre* de Voltaire, du *Guillaume Tell* de Le Mierre, etc.

WETTZ (JUSTINIEN-ERNEST, baron de), né vers le milieu du 16e S., s'est rendu célèbre par son zèle pour la propagation du luthéranisme. Issu d'une ancienne famille de la Carniole, il exerça d'abord plusieurs emplois importans ; mais la lecture des livres de la Bible et des Actes des martyrs, changea subitement ses dispositions, et il résolut de se vouer dans la solitude à une vie pieuse et contemplative. Il prit sur ses biens une somme de 12,000 écus pour fonder un séminaire et entretenir des élèves en théologie, qui devaient étudier les langues étrangères et se mettre en état de prêcher l'évangile chez les peuples barbares de l'Asie et de l'Afrique. Ayant donné à cette institution le nom de *Société des amis de Jésus,* il fit paraître, en 1604, les *programmes, règlemens*, etc. ; mais il trouva des obstacles à ses vues, et ne put obtenir l'autorisation des états protestans à la diète de Ratisbonne. Alors il se décida à quitter l'Europe pour devenir lui-même missionnaire, se fit consacrer par le pasteur de la ville de Zwoll, et s'embarqua pour le Nouveau-Monde, où il m. plus. années après, au milieu des sauvages, sans avoir fait beaucoup de prosélytes. Il avait publié à Ulm, en 1660, un petit *Traité sur la vie solitaire*, etc. (en allemand).

WETZEL ou WEZEL (JEAN-GASPARD), littér. allemand, né à Meinungen en 1691, commença par être instituteur de quelques jeunes gens de familles riches, voyagea en Italie, et, de retour dans sa patrie, aida Hœnn dans la rédaction de son *Dictionnaire des erreurs.* Devenu prédicateur de la duchesse douairière de Saxe-Cobourg, il m. à Romhild en 1755. Il avait étudié avec fruit les langues orientales. Ses principaux ouvr. sont : *Hymnopæographia*, ou *Hist. des poètes les plus célèbres qui ont écrit des cantiques* (en allemand), Helmstadt, 1717-1728, 4 vol. in-8 ; *Analecta hymnica*, ou *Lectures pour l'histoire de la poésie lyrique et sacrée* (id.), Gotha, 1752-56, 2 vol. in-8 ; *hymnologia passionis*, Nuremberg, 1733, in-8 ; *hymnologia polemica*, Armstadt, 1737, in-8. — WETZEL ou WEZEL (Jean-Chrétien-Frédéric), philologue allemand, né en 1762, mort à Berlin en 1810, avait été profess. à la maison des orphelins de Buntzlau, puis au collége de Berlin. On a de lui plus. éditions estimées et quelques ouvr. classiques relatifs aux langues anciennes. — Abraham van WETZEL, jurisconsulte hollandais, avocat fiscal au cercle d'Utrecht, mort dans cette ville en 1680, a laissé plus. ouv. de droit, dont les plus remarquables sont : *de connubiali bonorum Societate et Pactis dotalibus*, Amsterdam, 1674 ; *Comment. ad novellas institutiones trajectinas ; de Remissione mercedis propter bellum, inundationem aquarum ac sterilitatem.* Entre beaucoup d'autres savans du même nom, on cite encore G.-F. WETZEL, jurisconsulte allem., de qui on a : *Diatribe juris principum privati*, etc., Wetzlar, 1778, in-4 ; et *Observationes de juribus principum post-genitorum*, ibid., 1773, in-4.

WEYDE (ROGER van der), peintre flamand, natif de Bruxelles, et m. en 1529, fut un des artistes qui commencèrent à perfectionner la peinture dans les Pays-Bas. Quatre de ses tableaux ornent la salle du conseil de Bruxelles. On cite de lui une *Descente de croix*, dont le roi d'Espagne fit l'acquisit.

WEZEL ou WETZEL (JEAN-CHARLES), littérat. allemand, né en 1747 à Sondershausen, se lia intimement avec le poète Gellert, voyagea en Allemagne, en France, en Angleterre, avec un jeune homme de famille dont il avait entrepris l'éducation, se retira ensuite dans sa patrie, où, étant tombé dans une profonde mélancolie, il vécut loin de la société, et mourut vers 1789. Ses nombreux ouvrages, tous écrits en allem., consistent en romans, pièces de théâtre, essais philosophiq., morceaux de poésie, etc. Les plus remarquables sont : *Vie de Tobie Knaut le sage*, Leipsig, 1774-75, 1777, 4 vol. in-8, traduite en hollandais ; une comédie intitulée *Caractère farouche et Grandeur d'âme*, trad. en français, et publ. à Paris sous ce tit. : *les Ennemis réconciliés ; Herman et Ulrique*, roman, Leipsig, 1780, 4 vol. in-8 ; trad. en franç., Paris, 1781, 4 vol. in-8 ; *Essai sur la connaissance de l'homme*, ibid., 1784-85, 2 vol. in-8. Il est peu d'écrivains qui aient occupé l'Allemagne autant que Wezel. Après sa m., dont la date n'est pas connue, on a publié : *Verge du dieu Wezel pour châtier la race des hommes*, ou *OEuvres de la folie de Wezel, dieu-homme*, Erfurt, 1804, 4 vol. in-8.

WEZELY. V. WESSELY.

WHALLEY (PIERRE), théologien et critique anglais, né en 1722 à Rugby, dans le comté de Warwick, sortit de l'école des *marchands-tailleurs* de Londres pour entrer au collége de Saint-Jean à Oxford, dont il devint membre en 1743, obtint successivement plusieurs bénéfices, exerça les fonctions de juge de paix au village de South-Wark, après y avoir enseigné la grammaire, ainsi qu'à l'hospice du Christ, et mourut à Ostende en 1791. Outre une édition annotée des *OEuvres de Ben Johnson* (Londres, 1756, 7 vol. in-8), il a pub. : *Recherches sur l'érudition de Shakspeare, avec des remarques sur divers passages de ses pièces*, ib., 1748, in-8, etc.

WHARTON (THOMAS), m., en 1673, profess. de médecine au collége de Gresham, membre du collége des médecins de Londres, était né en 1610 dans le comté d'York. Il découvrit le premier le conduit excréteur de la glande sous-maxillaire, qui porte son nom, et publ. à ce sujet : *Adenographia, sive glandularum..... Descriptio*, Londres, 1656, in-8.

WHARTON (sir GEORGE), astronome anglais, d'une ancienne famille du Westmoreland, né en 1617 à Kirby-Kendal, embrassa la défense de la cause royale, lors des troubles de l'Angleterre, sous Jacques Ier, leva un corps de troupes à ses frais, puis, ruiné par la guerre, et s'étant retiré à Londres pour y tirer parti de ses connaissances astronomiques, il composa des *almanachs*, dans lesquels il insérait des prédictions relatives aux affaires du temps et des allégories satiriques. Cromwell le fit mettre en prison. Enfermé au château de Windsor, il y trouva le fameux William Lilly, qui l'accueillit comme un confrère, et dont il facilita l'évasion. Remis en liberté à l'époq. de la restauration, Wharton fut nommé trésorier et payeur de l'artillerie, et mourut en 1681. Outre ses *almanachs*, qui sont encore recherchés des bibliophiles, on a de lui quelq. *opusc.* astronomiques et chronologiques, qui ont été réunis et publ. par Gadbury, Londres, 1683, in-8.

WHARTON (THOMAS, marquis de), né vers 1640, était le fils aîné de lord Philippe Wharton, qui servit le parti parlementaire pendant les guerres civ., sous le règne de Charles Ier. Thomas siégea dans la chambre des pairs pendant les règnes de Charles II

et Jacques II, et se fit remarquer par son opposit. constante aux vues et aux mesures de la cour. On croit généralement qu'il fut le provocateur de la fameuse invitat. adressée au prince d'Orange, pour lui faire prendre les rênes de l'état. Wharton alla joindre ce prince à Exeter, et obtint, lors de son couronnement, les places de contrôleur du palais et de membre du conseil privé (1689). A l'avènem. de la reine Anne, il fut dépouillé de toutes ses places, et reprit alors dans la chambre haute son système d'opposition, qu'il soutint avec autant de vigueur que d'adresse. En 1708, il fut nommé vice-roi d'Irlande; mais la révolution qui s'opéra dans le cabinet en 1710 l'obligea à donner sa démission, qui fut acceptée. Après la mort de la reine Anne, Wharton fut successivement nommé lord du sceau-privé, marquis de Wharton et Malmesbury, marquis de Catherlough et comte de Rathfarnham, en Irlande. Il ne jouit pas long-temps de ces dignités, et mourut en 1715. On a de lui quelques écrits littéraires, dont les principaux sont: une *paraphrase* des *Lamentat. de Jérémie*, une autre du 53e chap. d'Isaïe, et une *élég.* sur la m. du comte de Rochester.

WHARTON (Henri), théologien anglais, né en 1664 à Worsted (comté de Norfolk), mort en 1694, a laissé, entre autres écrits remplis de recherches savantes: *Traité hist. du célibat ecclés.* (en angl.), Londres, 1688, in-4; *Anglia sacra*, ibid., 1691, 2 vol. in-fol. On lui doit en outre des édit. de plusieurs auteurs ecclésiastiques, avec des *notes*.

WHATLEY (Thomas), membre du collége de chirurgie de Londres, mort dans le comté de Middlesex en 1821, a laissé, entre autres ouvrages (en angl.): *Observations pratiques sur la guérison des blessures et ulcères aux jambes*, etc., 1799, in-8; *Observ. pratiques sur le traitement de la gonorrhée virulente*, etc., 1801, in-8; *Méthode perfectionnée de traiter les maladies de l'urètre*, 1804, in-8.

WHEATLEY (Charles), théologien anglais, de l'école de Saint-Jean à Oxford, né en 1686 à Londres, mort en 1742, est auteur de plusieurs écrits, dont le plus connu a pour titre: *rational Illustration of the book of Common Prayer*, imprimée pour la première fois en 1720, et plusieurs fois depuis.— Francis Wheatley, né en 1747 à Londres, mort en 1801, se distingua dans la peinture par un faire large et une grande entente de composition. On cite de lui particulièrement un tableau représentant l'*Assemblée des communes d'Irlande*, qui, de même que le célèbre dessin de notre David, est une galerie de portraits de personnages fameux.

WHEATLEY. V. Phillis-Wheatley.

WHELER ou WHEELER (George), voyageur anglais, né en 1650 à Breda, où ses parens s'étaient réfugiés pendant la guerre civile, parcourut d'abord la France et l'Italie, et passa ensuite en Orient avec le célèbre Spon, dont il avait fait la connaissance à Rome. Après avoir visité ensemble les îles de l'Archipel, Constantinople, une partie de la Romélie et l'Asie-Mineure, ils revinrent à Athènes, puis se séparèrent vers le passage des Thermopyles. Wheler continua d'observer seul les antiquités de quelques parties de la Grèce, puis revint par l'Italie en Angleterre, où il s'occupa de rédiger les notes qu'il venait de recueillir. Sa relation parut à Londres sous le titre de *Voyage de Dalmatie, de Grèce et du Levant*, 1682, in-fol., en 6 liv.; Anvers, 1689, 2 vol. in-12. Wheler mourut curé de Houghton-le-Spring en 1724. On a encore de lui les deux ouv. suiv. (en angl.): *Hist. des églises et des lieux d'assemblée des prem. chrét.*, etc., 1689; *le Monastère protestant*, ou *l'Economie de la vie chrétienne*, etc.

WHETHAMSTEDE (John), abbé de St-Albans, mort en 1464 à l'âge de 80 ans, est cité comme auteur d'une *Chronique* qui commence à l'an 1441 et se termine à 1461. Ce religieux, l'un des bienfaiteurs de son monastère, avait contribué à y établir la Bibliothèque dont Humphrey, duc de Glocester, fut le principal fondateur.

WHICHCOTE (Benjamin), théologien anglais, né vers 1709, professa la théologie au collége de la Trinité de Cambridge, fut ensuite prevôt du collége du roi, perdit cette place à la restauration, et vint à Londres, où il mourut en 1683, après y avoir desservi successivement deux églises. Outre ses *Sermons*, Londres, 1698-1701-1707, 4 vol. in-8, on a imprimé de lui: *Aphorismes moraux et religieux*, 1703, 1753, in-8.

WHISTON (William), mathématicien et théologien anglais, né en 1667 à Norton, dans le comté de Leicester, termina ses études à Cambridge, devint successiv. chapelain de l'év. de Norwich, rect. dans le comté de Suffolk, adjoint, puis success. de Newton à la chaire de mathém. de l'univ. de Cambridge. Ayant osé soutenir dans plusieurs écrits des opinions hétérodoxes sur le dogme de la Trinité, Whiston fut dépouillé de sa place (1710). Il n'en mit que plus de zèle à développer sa doctrine, se jeta dans la mysticité, s'érigea en prophète, et s'entoura de douze disciples, avec lesquels il prétendait rétablir l'église primitive. Dès-lors il publia une foule d'écrits divers, mais surtout de controverse. Il fit des démarches pour être admis à la société royale de Londres; mais Newton, qui en était alors président, s'y opposa formellement. Malgré la manifestation de ses principes hétérodoxes, Whiston continua de faire part. du clergé anglican jusqu'en 1747. A cette époque, âgé de 80 ans, il sortit d'une église où il venait d'entendre réciter le symbole de saint Athanase, pour aller faire profession de foi dans une congrégation d'anabaptistes. Il mourut en 1752. On a cru retrouver dans l'article Arianisme du *Dictionnaire philosophique* quelques-uns des argumens de Whiston, que Voltaire dut avoir connu en Angleterre, et auquel on suppose qu'il a fait encore d'autr. emprunts. Au reste les antagonistes du théol. anglais ont été forcés de rendre justice à son savoir et à ses vertus réelles. On se bornera à mentionner de lui: *nouvelle Théorie de la terre depuis la création jusqu'à la consommation de toutes choses*, 1696 (cet ouvrage eut six éditions, et fut loué par Locke et Newton); *Exposé de la chronologie de l'Ancien-Testament et de l'harmonie des 4 évangélistes*, 1702; nouvelle édition d'*Euclide*, avec des *notes*, etc. (en lat.), Cambridge, 1703, 1710, trad. depuis en anglais, et impr. à Londres; *Essai sur la révélation de saint Jean* (l'Apocalypse), 1706; *Prælectiones astronomicæ*, 1707; *Arithmétiq. universelle de Newton*, 1707; *le Christianisme primitif rétabli*, 1711, 4 vol. in-8; *Mémoires sur la vie du docteur Sam. Clarke*, 1730, in-8 (on trouve à la fin de ce volume la liste des nombreux ouvrages de Whiston); *Mémoires sur la vie de Will. Whiston* (écrits par lui-même), 1749-50, 3 vol. in-8.

WHITAKER (John), savant ecclésiastique anglais, né à Manchester vers 1735, fut successivement prédicateur de l'une des églises de Londres, curé dans le Cornwall, et mourut en 1808. Outre les articles qu'il a insérés dans la *Revue anglaise*, le *Critique anglais*, et la *Revue antijacobite*, on peut citer de lui: *Histoire de Manchester*, 1771, 2 vol. in-4; 1773, 2 vol. in-8, avec des *corrections*; *Histoire des Bretons*, 1772, in-8; 1783, in-8; *Défense de Marie, reine d'Ecosse*, 1787, in-8; *Passage d'Annibal à travers les Alpes constaté*, 1794, 2 vol. in-8, etc., etc. — Whitaker (Thomas-Dunham), membre de la société des antiquaires de Londres, né en 1759 à Rainham, dans le comté de Norfolk, m. en 1821 vicaire de Whalley, dans le comté de Lancastre, a publié: *Histoire de la paroisse de Whalley*, 1801, 1816, 1818, in-4; *de Motu per Britanniam civico, annis 1745 et 1746*, 1809, in-12; *Vie et Correspondance de sir George Radcliffe*, 1810, in-4; *Histoire du doyenné de Craven*, 1812, 1816, in-4; *Hist. du Yorkshire*, 1821, in-f. On lui doit encore, outre ses propres *sermons*, une édit. de ceux du doct. Edwin Sandys, archevêq. d'York, avec la *vie* l'auteur, 1812, in-8, d'autres éditions

du *Plowman*, de Pier, et du *Ducatus leodinensis*, de Toresby, etc.

WHITBREAD (SAMUEL), membre du parlement d'Angleterre, né à Londres en 1758, fils d'un riche brasseur de cette ville, fit ses études à l'université d'Oxford, voyagea ensuite sur le continent, fut élu en 1790 représentant du bourg de Bedford à la chambre des communes, se rangea du parti de l'opposition, se fit remarquer pendant plus de 30 ans par son éloquence parlementaire, et mourut en 1815, par un suicide, dans une crise d'aliénat. mentale, causée, dit-on, par la tournure que prenaient les affaires politiques, après la mémorable bataille de Waterloo. Il ne se présenta, durant sa carrière législative, aucune discussion importante où il ne prît part. « Son éloquence, dit un écrivain anglais, était, comme sa personne, peu soignée; mais elle était forte de choses, et ses discours faisaient souvent une grande impression, parce qu'on était convaincu qu'il ne disait jamais que ce qu'il pensait, et qu'il n'avait en vue que le bonheur et la gloire de son pays. »

WHITBY (DANIEL), théologien anglican, né en 1638 à Rushden, dans le comté de Northampton, fut successivement chapelain de l'évêque de Salisbury, prébendaire d'Yatesbury, grand chantre de l'église cathédrale, enfin curé de St-Edmond, dans le même comté de Salisbury, et mourut en 1726. On cite particulièrement de lui : *Disc. sur les lois ecclésiastiques et civiles rendues contre les hérétiq. par les papes, les emper.*, etc., Londres, 1682, in-4; 1723, in-8, avec une *introduct.* par Kennet; *le Conciliateur protestant*, etc., ibid., 1683, in-8; *la Faillibilité de l'église romaine démontrée par les erreurs palpables*, etc., ib., 1687, in-4; *Traité des traditions*, etc., 1688-89, 2 part. in-4; *Tractatus de verâ Christi deitate*, etc., ibid., 1691, in-4; *Paraphrase et Comment. sur le Nouveau-Testament*, ibid., 1710, 2 vol. in-fol. On peut consulter, pour la liste des nombreux ouvrages de Whitby, les *Mém.* de Niceron, t. 21.

WHITE (sir THOMAS), né en 1492 à Reading, employa une fortune considérable, acquise dans le commerce des draps, à des actes de générosité et de munificence qui lui concilièrent l'estime générale. Elevé successivement aux dignités de shériff, d'alderman et de lord-maire de Londres, il déploya dans ces places autant de zèle que de prudence, sut maintenir la tranquillité publiq. pendant la révolte de sir Thomas Wyatt, fut créé baronnet par la reine Marie, fonda le collége de Saint-Jean à Oxford en 1555, et mourut dans la même ville en 1566. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Thomas WHITE, natif de Bristol, mort en 1624, et qui, par son testament, alloua une somme de 3,000 livres sterl. pour la fondation d'un collége sur l'emplacement du prieuré d'Elsingy. Le nouvel établissement fut appelé collége de Sion. Prédicateur distingué, Thomas White avait été successivement vicaire de Saint-Dunstan, trésorier de Sarum, chanoine d'Oxford, etc. On ne connaît que 4 *serm.* de ce digne ecclésiastique, qui s'honora encore par les encouragemens qu'il donna à l'instruction publique.

WHITE ou WHYTE (JOHN), prélat anglais, né en 1511 à Farnham, dans le comté de Surrey, fut d'abord professeur au collége de Winchester, puis recteur de Cheyton. Arrêté comme coupable de manœuvres secrètes, soit contre le gouvernement, soit contre la nouvelle religion introduite en Angleterre par Henri VIII, il fut mis à la Tour de Londres, où il resta détenu jusqu'à l'avènement de la reine Marie. Rendu à la liberté à cette époque et admis à la cour, il y acquit un tel crédit, qu'il obtint successivement les évêchés de Lincoln et de Winchester. Après la mort de cette princesse, White sembla s'acharner à provoquer le courroux d'Elisabeth, qu'il injuriait publiquement avec une grossièreté cynique. Il finit par être renvoyé à la Tour de Londres, y resta un an, et n'en sortit que peu de temps avant sa mort, survenue en 1560. Outre un livre d'*épigrammes* latines, on cite de ce fanatique prélat : *Diacosio martyrion, sive ducentorum virorum Testimonia de veritate corporis et sanguinis Christi in eucharistiâ*, etc., Londres, 1553, 1554, in-4, et une *oraison funèbre* de la reine Marie, dont le manuscrit est conservé au muséum britannique. C'est dans cet opuscule qu'il dirigea contre Elisabeth ses prem., sinon ses plus virulentes sorties. On peut consulter, pour plus de détails, l'*Athenæ oxonienses* de Wood, et l'*Histoire de Winchester* de Milner. — WHITE (John), théologien puritain, connu sous le nom de *Patriarche de Dorchester*, né en 1574 dans le comté d'Oxford, contribua puissamment, en 1624, à l'établissement d'une colonie dans le Massachussets (Amérique), destinée à donner un asile à ceux qui ne voulaient pas se conformer aux cérémonies et à la discipline hiérarchiq. de l'église anglicane. En 1640, il fit partie de la commission établie par la chambre des pairs pour les affaires de l'église, et il mourut à Dorchester en 1648. On a de lui : *Route qui mène à l'arbre de la vie, découverte dans plusieurs directions*, etc., Londres, 1647, in-8; *Comment. sur les trois prem. chap. de la Genèse*, Londres, 1656, in-folio; des *serm.*, etc. — Un autre John WHITE, légiste, aussi de la secte des puritains, né en 1590 dans le comté de Pembrok, m. en 1644, après avoir concouru de toutes ses forces à la subversion de l'église et de l'état pendant la rébellion, est désigné sous le nom de *Century White*, à cause de son livre intitulé : *the first Century of scandalous and malignant Priest*, etc., 1643, in-4. — WHITE (Richard), natif du comté de Hamp, ayant été forcé de se réfugier en Italie par suite de son attachement à la communion romaine, prit ses grades en droit à l'université de Padoue, et de là fut appelé comme professeur royal à Douai. Il y devint chanoine de Saint-Pierre, et mourut dans la même ville en 1602. Ses principaux ouvrages sont : *Notæ ad leges decemvirorum*, Arras, 1597, in-8; *historiarum Britannicæ Insulæ..., Lib. IX*, Douai, 1597-1602, 9 vol. in-8. — WHITE (Robert), graveur, né à Londres en 1645, mort en 1704, a publié un gr. nombre d'estampes, dont la plupart sont des portraits gravés au burin, et quelques-uns à la manière noire. — WHITE (Gilbert), antiquaire, né en 1720 à Selborne, dans le comté de Hamp, où il mourut en 1793, avait partagé son temps entre l'étude de la littérature et celle des antiquités et de l'histoire naturelle. On a de lui : *Hist. nat. et Antiquités de Selborne dans le comté de Southampton*, Londres, 1789, in-4, ouv. réimprimé à Londres en 1793, avec des additions nombreuses et une *notice* sur l'auteur.

WHITE (JOSEPH), savant orientaliste, né à Glocester en 1746, fut agrégé au collége Wadham d'Oxford en 1774, et, l'année suivante, obtint la chaire d'arabe fondée par l'archevêque Laud. Quatre ans plus tard il fut nommé prédicat. de la chapelle de Whitehall, et il mourut en 1814, chanoine de la cathédrale de Glocester. On distingue, parmi les écrits qu'il a publiés : *sacrorum evangeliorum Versio syriaca philoxeniana*, 1778, 2 vol. in-4; *Institutions civiles et militaires de Timour ou Tamerlan*, trad. du persan par le major Davy, avec une *préface*, des *notes* et un *index*, par White, 1783, in-4; *Diatessaron, sive integra Hist. Domini Nostri Jesu Christi*, Oxford, 1800, in-8; *Ægyptiaca, ou Observat. sur quelques antiquités de l'Egypte*, etc., 1801, in-4; *Novum Testamentum græcè, lectiones variantes*, etc., 1808, 2 vol. in-8. *Voy.*, pour plus de détails, la *notice* que Langlès a consacrée à cet orientaliste dans le *Mercure étranger*, 1814, pag. 339. — WHITE (William), membre des sociétés de médec. de Londres et d'Edimbourg, né en 1744, m. à York en 1790, a laissé quelques opuscules, parmi lesquels on cite un *Essai sur les maladies de la bile*. Il était de la secte des quakers.

WHITE (JAMES), littérateur, né en Irlande vers 1760, vint de bonne heure à Londres, où il se fixa,

et mourut à Bath, en 1799, dans une extrême indigence. On a de lui, entre autres ouvrages : *Idée d'un plan pour l'abolit. du commerce des esclaves et pour le soulagement des noirs*, etc., 1788; *le Château de Conway*, et autres opuscules, 1789, in-4; *Aventures de J. de Gand, duc de Lancastre*, 1790, 3 vol. in-12; *Aventures de Richard Cœur-de-Lion*, etc., 1791, 3 v. in-12; une traduction anglaise de l'*Hist. de la révolut. de France*, par Rabaut de Saint-Etienne, 1792, in-8; une autre des *Discours prononcés par Mirabeau à l'assemblée nationale*, etc., 1792, 2 vol. in-8; *Lettres à lord Camden sur l'état de l'Irlande*, 1797 ou 1798. — Un autre James WHITE, instituteur à Londres, où il mourut vers 1811, a donné une traduction angl. des *Nuées* d'Aristophane, avec des *notes*, 1759, in-12, et *le Verbe anglais*, essai grammatical dans la forme didactique, 1761, in-8.

WHITE (HENRI-KIRKE), poète anglais, né à Nottingham en 1785, m. en 1806 dans la 21e année de son âge, avait annoncé dès l'enfance les plus heureuses dispositions. Il apprit presque seul le grec, le latin, les langues italienne, espagnole et portugaise, la chimie, l'astronomie et la musique. Il a recueilli lui-même ses opuscules, imprimés d'abord dans divers ouvrages périodiques, et les a publiés sous le titre de *Bocage de Clifton, Esquisses en vers et autres Poèmes*, 1803. Robert Southey a réuni tout ce qui restait du même poète, après sa mort, sous le titre de *Remains* (restes) *of H.-Kirke White*, 1807, 2 vol. in-8. Une 6e édition a été publiée à Londres en 1815, et il a paru un 3e volume en 1822.

WHITE (THOMAS) est le nom du théologien anglais généralement appelé *Thomas Anglus* ou *Albius*. (V. ANGLUS).

WHITEFIELD (GEORGE), un des chefs de la secte des méthodistes, né à Glocester en 1714, occupait une place dans un des colléges d'Oxford, lorsqu'il fut agrégé, en 1735, à la nouvelle association religieuse que venaient de former les deux frères Wesley (*voy.* J. WESLEY). Il y déploya tout le zèle d'un ardent néophyte. Ordonné diacre en 1736, suivant le rite anglican, il prêcha avec succès dans sa ville natale et dans plusieurs autres, accompagna J. Wesley dans ses missions en Amérique, revint en Angleterre, d'où, après s'être livré de nouveau à la prédication, il repassa en Amérique pour continuer ses missions. Il était de retour en 1741. A cette époque, le méthodisme se partagea en deux branches, sous la direction de J. Wesley et de Whitefield, qui, d'amis qu'ils étaient, devinrent ennemis irréconciliables, s'accusant d'hétérodoxie et s'excommuniant réciproquement. Whitefield fit encore 5 autres voyages en Amérique (le dernier en 1769), et mourut à Newbury, près Boston (dans le Massachusetts), en 1770. La dissidence de ses opinions avec celles de J. Wesley consistait en ce qu'il croyait les œuvres peu importantes pour la justification, si ce n'est comme preuve de la foi, et admettait la prédestination absolue et la réprobation particulière. Du reste, il avait peu d'instruction, peu de talent littéraire, et on ne lit guère ses ouvrages hors de sa secte. Ce fut lui qui introduisit dans son parti la *sticomantie*, c'est-à-dire l'habitude de consulter la Bible en l'ouvrant au hasard, pour tirer du premier verset qui se présentait à la vue des inductions sur la réussite d'une entreprise. On a de lui : des *Lettres*, des *Serm.*, des *Traités de controverse* et autres, qui ont été recueillis et imprimés en 1771, 6 vol. in-8. On peut consulter l'*Hist. des sectes religieuses*, par M. Grégoire, et le *Précis hist. du méthodisme*, par M. l'abbé de Labouderie, Paris, 1817, in-8.

WHITEHEAD (PAUL), poète satiriq., né à Londres en 1709, manifesta, dès ses premiers essais poétiques, des opinions qui semblaient inconciliables. Il parlait en faveur des Stuart, et attaquait en même temps avec violence le gouvernement monarchique. Bientôt l'audace de ses écrits lui suscita de toutes parts des ennemis dangereux. Mandé à la barre de la chambre des pairs, il se cacha pour éviter sa condamnation. Peu de temps après il fut accusé d'athéisme, et n'échappa qu'avec beaucoup de peine à la vindicte des lois. Enfin, l'âge calma la fougue de son esprit, et des protecteurs puissans lui firent obtenir la place de trésorier de la chambre des pairs. Il acheta une jolie maison de campagne, où il s'empressa de recevoir les gens de lettres et les artistes les plus distingués. Il mourut à Londres en 1774. Les productions qu'il avait publiées à diverses époques ont été recueillies en 1 v. in-4, 1777, par Ed. Thompson, son ami, et Johnson les a insér. dans sa *collect.* des poètes anglais.

WHITEHEAD (WILL.), poète, né à Cambridge en 1715, de parens pauvres, obtint une place gratuite au collége de Winchester, et montra d'abord les plus heureuses dispositions. Dans la suite, il sut gagner la bienveillance de plusieurs hommes d'un grand mérite, qui restèrent constamment ses amis, et il publia successivem. des *poésies* qui établirent sa réputation. Deux tragédies et une comédie qu'il donna au théâtre de Londres en 1750, 1754 et 1762, eurent un grand succès. Il accompagna ensuite dans leurs voyages, en qualité de gouvern., deux jeunes seigneurs, fut nommé à l'emploi de secrétaire de l'ordre du Bain, devint poète lauréat, et mourut subitement en 1785. Il avait recueilli ses pièces de théâtre et ses *poésies* en 1774, 2 v. in-8. Les pièces qu'il a composées depuis cette époque jusqu'à sa m. ont été réunies en un 3e vol., publié, par son ami W. Mason, en 1788, à Londres, avec des *mém.* sur la vie du poète, par l'éditeur. On trouve, dans la *Poétique anglaise* de M. Hennet, la traduct. d'un conte en vers de Whitehead, intitulé *le Chien*.

WHITEHEAD (JOHN), médecin, prédicateur et historien, de la secte des méthodistes, m. en 1804, se lia de bonne heure avec Jean Wesley (*v.* ce nom), embrassa ensuite les principes du quakerisme, devint gouverneur d'un jeune seigneur, avec lequel il parcourut diverses contrées de l'Europe, séjourna plus. années à Leyde, et s'y livra à l'étude de la médecine et de l'anatomie. Reçu docteur à son retour à Londres, il fut porté par les quakers à l'emploi de médecin en chef d'un des hôpitaux de cette ville. Déterminé plus tard par les sollicitations et les argumens de son ami Wesley, il quitta les quakers pour s'enrôler dans les *méthodistes*, et acquit bientôt, comme prédicateur de cette secte, une grande réputation d'éloquence. Il assista Wesley dans ses derniers momens, et prononça son *éloge funèbre*. On a de lui : *Vie du révérend J. Wesley, composée sur ses papiers secrets et sur ses ouvrages imprimés*, etc., Londres, 1793-96, 2 vol. in-8.

WHITEHURST (JOHN), mécanicien, né en 1713 à Congleton, dans le comté de Chester, d'un horloger qui se borna à l'instruire dans son état, acquit dans la suite par lui-même des connaissances très-distinguées. Après avoir été chargé de la construction de plusieurs horloges pour des édifices publ., il établit à Derby une manufacture d'instrumens de physiq., dont plusieurs étaient de son invention. En 1775, il fut chargé de la confection des étalons et des trébuchets à l'hôtel des monnaies de Londres, devint membre de la société royale de la même ville en 1779, et mourut en 1788. Son ouvrage le plus connu a pour titre : *Recherches sur l'état originaire et la format. de la terre*, Londres, 1778, 1786, 1792, in-8. Le recueil de ses *OEuvres complètes*, publié à Londres en 1792, contient aussi les divers morceaux qu'il avait fournis aux *Transact. philos.*

WHITELOCKE (sir JAMES), jurisconsulte distingué, né en 1570, à Londres, d'une ancienne famille du comté de Berk, fit ses cours de droit à Oxford, d'où il vint fréquenter Middle-Temple, et, après avoir obtenu de grands succès au barreau, il devint juge au banc du roi. Il mourut dans cet emploi en 1632. Outre un traité de l'*Ancienneté, Usage et Cérémonies des combats judiciaires en*

Angleterre, impr. dans les *Curious Discourses* de Hearne, on cite de sir James Whitelocke : *the sovering's Prerogative and the subjects Privileges discussed*, etc., Londres, 1657, in-folio. — Bulstrode WHITELOCKE, fils du précédent, né à Londres en 1605, fut membre du long parlement pendant la guerre civile, présida la commission qui instruisit le procès de lord Strafford, manifesta des opinions modérées, et chercha à faire entamer des négociations avec Charles Ier. Toutefois il prit du service dans l'armée parlementaire, et fut gouverneur du château de Windsor. Lorsque le roi fut mis en jugement, Whitelocke devint membre du comité, dit des *trente-huit*, formé dans le parlement; mais il saisit un prétexte pour ne pas y assister. Après la mort de Charles Ier, il reparut au parlem., et adhéra à toutes les mesures du parti républic. Cromwell, qui n'avait qu'une confiance médiocre dans les opinions politiques de Whitelocke, le nomma ambassadeur en Suède, puis, à son retour, lui conféra la pairie, avec le titre de vicomte, qu'il n'accepta point. A la restauration, Whitelocke fut accueilli assez gracieusement par Charles II; mais ce prince lui conseilla de se retirer dans ses terres du comté de Wilt, où il vécut encore 15 ans, et mourut en 1676. On a de lui : un *Précis histor. du règne de Charles Ier*, et des *mém.* sur l'histoire d'Angleterre jusqu'à la fin du règne de Jacques Ier. Ce dernier ouvrage est incomplet, la veuve de l'auteur ayant brûlé une partie du manuscrit.

WHITFORD (RICHARD), chapelain de l'év. de Winchester, puis religieux au monast. de Sion, m. vers 1545, dans une autre retraite qu'il avait choisie après la dissolut. de cette maison par Henri VIII, est auteur des écrits suivans, en anglais : *Préparat. pour la Communion*, Londres, in-8; *Défense des trois vœux de religion contre Luther*, ibid., 1532, in-4 : *Traité de la Patience*, 1541, in-4, etc. C'est à lui aussi qu'est due la rédact. du *Psautier de Jésus*, encore en usage parmi les catholiques d'Angleterre.

WHITGIFT (JOHN), archevêque de Cantorbéry, né en 1530 à Great-Grimsby, dans le comté de Lincoln, m. en 1603, membre du conseil privé et directeur des affaires ecclésiastiques, avait été d'abord chapelain de la reine Elisabeth, puis successivement professeur de théologie, principal du collége de la Trinité, vice-chancelier de l'université de Cambridge, doyen de Lincoln, curé de Feversham et évêque de Winchester (1577). On lui doit plusieurs fondations pieuses; et l'église anglicane le place au rang de ses plus illustres prélats et des plus zélés défenseurs de ses droits et de sa discipline.

WHITT. V. WHYTT.

WHITTINGTON (sir RICHARD), né vers 1360, exerça d'abord le commerce de mercerie, se livra ensuite à de grandes spéculations, acquit une fortune considérable, et en fit un noble usage en fondant plusieurs établissem. publics, collége, hôpitaux, bibliothèque, etc. Il fut nommé trois fois maire de Londres, et créé chevalier par Henri V. Il m. vers 1425.

WHITTINGTON (ROBERT), né en 1480 à Lichtfield, m. postérieurem. à 1530, avait été gradué à l'université d'Oxford docteur de grammaire, et se donnait le tit. de *protovates Angliæ*. Outre quelq. écrits de polémiq. contre W. Horman et Lily, ses confrères, et divers ouvrages élément., on cite de lui un traité de *Difficultate justitiæ servandæ in reipublicæ administratione*; et un autre *de quatuor Virtutibus cardineis*, dédiés l'un et l'autre au cardinal Volsey, son protect., et conservés MSs. à la bibliothèq. bodléienne.—G.-D. WHITTINGTON, associé du collége de Saint-Jean à Cambridge, m. prématurément avant d'avoir mis la dernière main à l'ouvrage suivant, en anglais : *Description historique des antiquités ecclesiastiques de la France, ayant pour objet d'éclaircir la naissance et les progrès de l'architecture gothique en Europe*, Lond., 1808, in-4.

WHITWORTH (CHARLES), diplomate anglais, né vers 1670 dans le comté de Stafford, fut nommé, en 1702, résident du cabinet anglais à la diète de Ratisbonne, puis envoyé extraordinaire près la cour de St-Pétersbourg (1704); il retourna dans le même pays, en 1710, avec le titre d'ambassadeur extraordinaire, fut nommé, en 1714, plénipotentiaire aux diètes d'Augsbourg et de Ratisbonne, et en 1716 auprès du roi de Prusse. Récompensé de ses services en 1721, par le tit. de baron de Galway, en Irlande, il se rendit l'année suivante, comme ministre plénipotentiaire, au congrès de Cambrai. De retour en Angleterre en 1724, lord Whitworth mourut à Londres l'année suivante. Il est auteur d'une relation très-curieuse sur l'empire de Russie, tel qu'il était en 1710, publiée par Horace Walpole, et imprimée à Strawbery-Hill. — Lord WHITWORTH (Charles), homme d'état, petit-fils du précéd., né en 1760, fut envoyé extraordinaire en Pologne à 26 ans, et passa, deux ans après, en la même qualité, à Saint-Pétersbourg, où il obtint les plus gr. succès. Il était parvenu, en 1795, à faire signer à l'impératrice Catherine un traité par lequel cette souveraine s'engageait, moyennant des subsides, à mettre une armée de 60,000 Russes à la disposition des puissances alliées contre la France; mais la m. de l'impérat. fit échouer ce plan : l'emper. Paul Ier ne ratifia pas le traité. Toutefois Whitworth finit, à force d'adresse, par surmonter les difficultés; il obtint d'abord, en 1797, la ratification d'un traité de commerce entre l'Angleterre et la Russie; et l'année suivante il négocia et signa le traité provisoire qui liait le monarque russe à la coalition, puis le nouveau traité et la déclaration des plénipotentiaires anglais et russes du 22 juin 1799. Cette même année, Whitworth, nommé pair de la Grande-Bretagne, revint dans son pays, avec une grande réputation d'habileté. L'année suivante, il fut envoyé en Danemarck, et conclut avec le ministre Bernstorff une convention qui terminait les différends qui existaient entre le cabinet de Copenhague et celui de Londres. Après la conclusion du traité d'Amiens, entre la France et l'Angleterre, lord Whitworth fut nommé ambassadeur à Paris, où le cabinet anglais pensait que ses talens diplomatiques étaient plus que jamais nécessaires, vis-à-vis de Bonaparte. Au mois de février 1803, les négociations entre l'ambassadeur anglais et le chef du gouvernement français avaient pris un caractère peu rassurant. Dans une entrevue que lord Whitworth eut aux Tuileries avec le premier consul, celui-ci s'abandonna à toute la fougue de son ressentim. contre l'Angleterre (lord Whitworth a donné, dans son rapport au gouvernem. britannique, les détails de cette entrevue). Enfin, après de nouv. échanges de notes diplomatiq. entre le ministre anglais et le ministre français Talleyrand, lord Whitworth reçut, dans les prem. jours de mai, l'ordre de quitter la France. De retour en Angleterre, il y fut comblé de titres et d'honneurs. Après la restauration des Bourbons, il revint à Paris sans caractère apparent, mais chargé réellem. d'une mission d'observation. Il eut des conférences particulières avec Louis XVIII et les princes; et l'on croit qu'il ne fut pas étranger au changement de système politique qui se fit remarquer, dès cette époque (1819), dans la marche du cabinet français. Lord Whitworth retourna cette même année en Angleterre, revint peu de temps après à Paris, et repartit presque aussitôt pour Naples, où il fut reçu avec une grande distinction. On suppose aussi un but diplomatique secret à ce dern. voyage. De retour en Angleterre, l'année suivante, il se retira, pour cause de santé, à la campagne, et mourut à Knole en 1825. On lit dans le *Mémorial de Sainte-Hélène* ce jugement de Napoléon sur le diplomate anglais : « Lord Whitworth était un » homme habile, un peu intrigant, autant que » j'ai pu l'observer; mais adroit...... Les ministres » anglais n'avaient aucune raison de se plaindre de

» lui, car il entrait parfaitem. dans leurs vues. »

WHYTT (Robert), médecin anglais, né en 1714 à Edimbourg, y pratiqua son art avec succès, devint professeur d'institution médicale et de clinique, fut élu membre de la société royale de Londres en 1752, nommé en 1761 premier médecin du roi en Ecosse, et m. dans sa ville natale en 1766. Ses ouvrages, tous écrits en anglais, ont été réimprimés collectivem. par les soins de J. Pringle et du fils de l'auteur, Edimbourg, 1768, in-4, et trad. en allem., in-8, Leipsig, 1771; Berlin, 1790. Il avait paru isolément des trad. franç. de son *Essai sur les vertus de l'eau de chaux et du savon pour la guérison de la gravelle*, due à Roux, Paris, 1766, in-12; des *Essais physiologiques sur les causes de la circulation des fluides dans les vaisseaux capillaires*, etc. (Lond., 1755; Edimbourg, 1757, 1763, in-12), par Thebault, Paris, 1759, in-12; et des *Observations sur la nature, les causes et la guérison des maladies hypocondriaques et hystériques* (1764, in-8), par Le Bègue de Presle, Paris, 1767, 1777, 2 vol. in-12. Les *Transactions philosophiques*, les *Essais médicaux* d'Edimbourg, les *Observations médicales*, les *Essais de méd. et de littérat.*, etc., contiennent aussi div. *mém.* et *observ.* de Whytt.

WIARDA (Tilleman-Dothias), historien, né dans la Frise en 1746, m. à Aurich en 1826, membre de la 3e classe de l'institut royal des Pays-Bas, est principalement connu comme auteur d'une *Histoire de la Frise*, en 10 parties, publ. de 1791 à 1826. Il a laissé quelques autres écrits de philologie et de jurisprudence.

WIBOLD ou WIBALD, 26e évêque de Cambrai, mort vers 967, avait succédé dans ce siége à Ansbert, après avoir été d'abord archidiacre de Noyon. L'emper. Othon, qu'il était venu trouver en Italie après son élection à l'épiscopat de Cambrai et Arras, l'investit en outre de la souveraineté du Cambresis. Wibold a laissé un écrit intit. *Ludus regularis*, *seu clericalis*, que Balderic a inséré dans son *Chronicon cameracense et atrebatense*.

WIBOLD, WIBAULD ou GUIBALD, en latin *Wiboldus*, *Guibaldus*, natif de Liége, n'avait que 33 ans lorsqu'il fut élu abbé de Stavelo en 1130. Employé dans diverses affaires importantes par l'empereur Lothaire, il accompagna ensuite ce prince en Italie, et fut élu abbé du Mont-Cassin. N'ayant pu rétablir la paix dans ce monastère, alors en proie à des divisions intestines, il le quitta secrètem. pour rejoindre l'empereur, qu'il trouva mourant à Bretten, près de Trente. Wibold continua d'être employé sous Conrad, successeur de Lothaire, et fut nommé vice-chancelier de l'empereur. Wibold m. en 1158, pendant une mission que lui avait donnée Frédéric Ier auprès de l'empereur de Constantinople. Il a laissé 441 *lettres*, où l'on trouve des documens utiles pour l'histoire civile et religieuse du temps. Elles sont ins. dans l'*ampliss. Collectio vet. monumentor.* des PP. dom Martène et dom Durand.

WICELIUS (George), théologien, né à Fulde en 1501, embrassa d'abord la vie religieuse, qu'il quitta peu de temps après pour se faire luthérien, puis rentra dans l'église catholique, et ne s'occupa plus que de plans de réunion des deux croyances. Sa désertion de l'église réformée lui suscita beaucoup de tracasseries de la part de Luther, qui le fit emprisonner à Wittemberg. Mis en liberté par la protection du comte de Mansfeld, il fut honoré de la confiance des empereurs Ferdinand et Maximilien, et mourut à Mayence en 1573. Ses écrits, qui ont tous pour objet la réunion des deux églises, composés en allemand et trad. en latin, ont été réunis dans l'appendix du *Fasciculus rerum expetendar.* d'Edouard Brown, avec les *notes* de Th. Jones. — George Wicelius, fils du précédent, est auteur de quelques écrits, dont le plus connu est une *Histoire de St Boniface*, en vers lat., Cologne, 1553, in-4.

WICHERLEY ou WYCHERLEY (William), auteur comique anglais, né vers 1640 à Clive, dans le comté de Shrop, vint à 15 ans terminer ses études en France, et pendant un séjour de plusieurs années, il fut l'objet des prévenances de la petite cour de Rambouillet, où on le détermina à abjurer le protestantisme. De retour en Angleterre, quelq. temps avant la restaur. de Charles II, il fut ramené à l'église anglicane par les exhortations du docteur Barlow, et se livra ensuite à l'étude de la jurisprudence, qu'il abandonna bientôt pour la culture des lettres et pour se livrer aux dissipations que la cour de Charles II avait mises à la mode. Ses vers et ses bons mots ne tardèrent pas à faire de lui un émule des Rochester et des Buckingham. Le prem. de ces seigneurs avait introduit Wicherley chez le second, qui, étant devenu son plus zélé protecteur, lui fit accorder par le roi une charge de sous-écuyer, un brevet de capitaine et d'autres grâces. Un mariage qu'il contracta, et qui déplut à la duchesse de Cleveland, maîtresse de Charles II, et jusqu'alors zélée protectrice du poète, lui fit perdre les bonnes grâces du roi. Poursuivi par de nombreux créanciers, il fut mis en prison, et n'en sortit qu'à l'avènement de Jacques II. Ce prince, touché des malheurs du poète, paya ses dettes et lui accorda une pension de 200 livres sterling. Wicherley perdit cette pension à la révolution de 1688, et m. en 1715, laissant, comme auteur comique, une réputation qui ne fut effacée que par celle de Congrève. Outre ses *comédies* (au nombre de 4, réunies en 1 v. in-8, 1712), Wicherley publia en 1704, un recueil de ses *poésies*, qui trouva peu de lecteurs. En 1726, on fit paraître, sous le titre d'*OEuvres posthumes*, des poésies inédites de ce même auteur, qui n'eurent pas plus de succès que le premier recueil. Voltaire a donné, sous le titre de *la Prude*, une imitation de la comédie de Wicherley, intit. *Plain Dealer* (les trois autres ont pour tit.: *Love in a wood*, etc.; *the Gentleman dancing-master*, et *Country wife*). La correspondance de Pope renferme un certain nombre de *lettres* de Wicherley.

WICHMANN (Augustin), écrivain ecclésiastiq., né à Anvers à la fin du 16me siècle, entra de bonne heure dans l'institut de prémontré à Tongrelo, y professa la théologie, exerça ensuite le saint ministère dans plus. bénéfices dépendant de cette même abbaye, dont il devint l'abbé titulaire en 1644, et où il m. en 1661. On distingue, entre ses écrits: *Dissert. hist. de origine et progressu cœnobii Postulani ordinis præmonstratensis*, Anvers, 1628, in-4; *Sabbatismus marianus*, ibid., 1628, in-8; et *Brabantia mariana*, ibid., 1632, in-4; Naples, 1634, 2 vol. in-4, avec fig.

WICHMANN (Jean-Ernest), médecin, né à Hanovre en 1740, prit le doctorat à Goettingue en 1762, et de retour dans son pays après divers voyages en France et en Angleterre, y devint médecin de la cour, et m. en 1802. On cite de lui: *Réflexions sur la diagnostique* (en allemand), Hanovre, 1794-1802; Vienne, 1798, 3 vol. in-8; *Dissertatio de insigni venenorum quorumdam virtute medicâ*, etc., Goettingue, 1762, in-8, etc. On lui doit aussi l'édition des *OEuvres complètes* de Werlhof (*v.* ce nom). — Burchard Wichmann, historien russe, né à Riga en 1786, m. en 1823, directeur des études du gouvernement de Courlande, a laissé, entre autres ouvrages en allemand: *Tableau de la monarchie russe*, Leipsig, 1813, in-8; *Charte sur l'élection de Michel Romanov* (trad. de l'original russe, pub. pour la prem. fois en 1813), ibid., 1820, in-8; *Collection de plusieurs écrits inédits relatifs à l'ancienne histoire de Russie*, Berlin, 1820, in-8; *Musée national de la Russie*, Riga, 1820; *Aperçu chronologique de l'hist. russe*, etc., Leipsig, 1821-25, 2 v. in-8.

WICHMANNSHAUSEN (Jean-Chrétien), professeur de langue grecque, de poésie puis de langues orientales à l'université de Wittemberg, mort en 1727, était né en 1663 à Ilsenbourg, dans le comté de Wernigerode, et avait parcouru plus. contrées d'Orient. Le plus estimé de ses ouvr. est le *Gymna-*

sium arabicum, Wittemberg, 1724, in-4.—WICHMANNSHAUSEN (Rodolphe-Frédéric), auteur de quelques écrits de religion et de morale, est principalement connu par celui qui a pour titre, en allem., *Différence de la nature et de la grâce dans le prétendu pardon des offenses*, Wittemberg, 1745, in-8. —Jean-Burchard WICHMANNSHAUSEN, conseiller de l'électeur de Saxe, m. vers 1782, a publ., entre autres écrits, tous en allemand : *Mélanges économiques*, Leipsig, 1762, in-8.

WICKAM. V. WIKEHAM.

WICLEF ou DE WICLIFFE (JOHN), hérésiarq. fameux, né en 1324 au village de Wicliffe, dans le comté d'York, fut élu, en 1365, chef ou principal d'un nouveau collége, fondé par Islip, archevêque de Cantorbery. Langham, successeur de ce prélat, voulut éloigner de son poste Wiclef, qui s'y refusa. Les revenus du collége ayant été mis alors sous le séquestre, le principal appela des décisions de Langham au pape Urbain V, qui donna gain de cause à l'archevêque. Wiclef avait déjà émis quelques propositions hétérodoxes, et il est naturel de penser que ce jugement du souverain pontife et son refus de bulles pour l'évêché de Vigoore, que le même personnage sollicita ensuite, ne contribuèrent pas peu à l'aigrir. De son côté, Urbain V avait des sujets de mécontentement contre le postulant. Wiclel avait défendu chaleureusement, en 1366, les droits d'Edouard III, dont le pape réclamait foi et hommage pour les royaumes d'Angleterre et d'Irlande, et les arrérages du tribut auquel Jean-sans-Terre s'était engagé et qui n'avait pas été payé depuis 32 ans. Le zèle de Wiclef en cette circonstance lui acquit la protection d'Edouard et de son fils, le duc de Lancastre ; et il fut investi d'un riche bénéfice : faveur qui fut suivie de plusieurs autres. Wiclef s'était attaché l'université en s'opposant aux entreprises des moines, qui, sous prétexte de leur exemption, violaient les règlemens universitaires. Fort de cet appui et de la protection royale, il attaqua le pouvoir des papes au spirituel et au temporel. Il avança en principes que l'église de Rome n'avait aucune prééminence sur les autres églises; les papes, les archevêques et les évêques n'étaient pas au-dessus des simples prêtres; le clergé et les moines ne devaient posséder aucun bien temporel : il ajoutait que, en vivant mal, ils perdaient tout pouvoir temporel, et que dans ce cas l'autorité avait le droit de les dépouiller ; enfin qu'on ne devait point souffrir qu'ils eussent aucune jurisdiction, ce droit n'appartenant qu'aux princes et aux magistrats. De ces prémisses il déduisait que ni le roi ni le royaume ne devaient se soumettre à aucun siége épiscopal; on ne devait rien lever sur le peuple qu'après que tous les biens de l'église auraient été employés aux nécessités publiques; aucun évêque ou autre ecclésiastique ne pouvait exercer de fonctions publiques ; après Urbain V, il ne fallait plus reconnaître de pape, mais vivre, à l'exemple des Grecs, selon ses propres lois. Wiclef attaqua ensuite les mystères de la religion catholiques. Selon sa doctrine, la substance du pain et du vin doit demeurer après la consécration; il n'y a point de transsubstantiation ; et Jésus-Christ n'est dans l'eucharistie qu'en figure ; la confession des péchés n'est pas nécessaire quand on a la contrition ; le ministère ou la présence d'un prêtre n'est point nécessaire pour l'acte du mariage, et il suffit du consentement des parties pour qu'il existe ; on ne doit pas marier ceux qui, par leur âge, sont hors d'état d'avoir des enfans ; les enfans morts sans baptême peuvent être sauvés, etc. Le pape Grégoire XI, informé du progrès de cette hérésie, écrivit à l'université d'Oxford de remettre Wiclef entre les mains de l'archevêque de Cantorbéry ; et il mandait en même temps à ce dernier, ainsi qu'à l'évêq. de Londres, de le retenir sous bonne garde, de l'interroger, et d'envoyer à Rome le procès-verbal de cet interrogatoire. Ces dispositions remplies, Wiclef fut renvoyé sur la promesse qu'il fit de garder désormais le silence. Cependant la cour de Rome, sur l'envoi du procès-verbal, préparait des poursuites que vint interrompre la mort du pape ; et sur ces entrefaites un changement s'opéra dans le gouvernement d'Angleterre. La doctrine de Wiclef continua de faire de nombreux prosélytes ; ils commirent de grands excès du moment où ils prirent part dans la révolte de Wat-Tyler; mais Wiclef y resta étranger. William de Courtenay, nouvel archevêque de Cantorbéry, assembla un concile à Londres en 1382. On y examina 24 propositions extraites des écrits de Wiclef, dont dix furent déclarées hérétiq. et les quatorze autres erronées. Wiclef, obligé de quitter Oxford, où il ne pouvait plus rester paisiblem., se retira dans la cure de Lutterworth, dont il était titulaire, et y mourut en 1387. Les ouvrages les plus connus de cet hérésiarque sont un *Traité de la vérité des Stes écritures* (en anglais); un *Trialogue entre la vérité, le mensonge et la prudence* (en latin) ; réimpr. en 1525, in-4 ; réimpr. en Allemagne en 1723 ; une *Version* angl. de la Bible, faite sur la Vulgate latine, et publ. en 1383. Lewis a publié, en 1731, le *Nouveau-Testament de Wiclef*, avec une histoire des traduct. anglaises des SS. écritures, réimprimée en 1739. On a plusieurs *vies* de Wiclef : l'une publ. à Nuremberg, 1546, et à Oxford, 1612; une autre par Lewis, 1720, in-8 ; une 3me publ. à Londres en 1826, in-8. Jean Huss (*v.* ce nom), après avoir lu les écrits de Wiclef, en adopta les principes au commencem. du 16e S. Luther et Calvin puisèrent aussi à cette source pour composer le système religieux auquel on a donné le nom de *réformation*.

WICQUEFORT (ABRAHAM de), diplomate et publiciste, natif d'Amsterdam, à ce que l'on croit, vint fort jeune s'établir en France, fut nommé, vers 1626, résident de l'électeur de Brandebourg à Paris, et remplit ce poste pendant 32 ans. Le cardinal Mazarin, dont il encourut le mécontentem., demanda son rappel, et sur les retards qu'il mit à quitter la France, après l'installation de son successeur, l'envoya à la Bastille, puis le fit conduire sous escorte à Calais. Wicquefort s'y embarqua pour l'Angleterre. Il passa bientôt de Londres à La Haye, et trouva dans cette dernière ville un zélé protecteur dans le grand pensionnaire J. de Witt, qui le fit nommer résident du duc de Brunswick-Zell, secrétaire interprète des états de la Hollande, et historiographe de ce même pays. Accusé plus tard d'avoir communiqué à l'ambassadeur anglais, Williamson, des papiers importans qui lui avaient été remis pour les traduire, Wicquefort fut arrêté (1676) et condamné à une détention perpétuelle. Il aurait terminé sa vie en prison, si une de ses filles n'eût réussi à l'en tirer adroitement en 1679. Il alla chercher un asile à la cour du duc de Brunswick-Zell, qu'il quitta bientôt brusquement pour se retirer dans les environs de la ville de Zell, où il m. en 1682, dans un âge très-avancé. Wicquefort avait une instruction très-étendue. Il écrivait et parlait avec une égale facilité presque toutes les langues de l'Europe. Outre des traductions françaises des voyages d'*Olearius*, de *Mandelslo*, de *Th. Herbert* et de l'*Ambassade de Figueroa* en Perse (*v.* tous ces noms), on a de lui différens écrits dont les plus importans sont : *Mémoires touchant les ambassadeurs et les ministres publics*, Cologne, 1676-79, 2 vol. in-12; *l'Ambassadeur et ses fonctions*, La Haye, 1681, 2 v. in-4, souv. réimp. ; trad. en allem. et en angl. *V.* le t. 38 des *Mémoires* de Niceron, ainsi que les *Mémoires littéraires* de Paquot.—Joachim de WICQUEFORT, que l'on croit frère du précédent et comme lui natif d'Amsterdam, fut employé par les états-généraux dans diverses négociations pend. la guerre de 30 ans. En 1635, il remplissait la place de résident à Hambourg. Plus tard il fut nommé en la même qualité, par le landgrave de Hesse-Cassel, auprès des états-généraux, et m. en Hollande vers 1670. On a de lui un recueil de *lettres*, adressées à Barlée ou Baerle, avec les réponses en latin., impr. en 1696,

et trad. en fr. par un sieur du Plessis (*Plessæus*).

– WIDDRINGTON (sir THOMAS), légiste, natif du Northumberland, m. en 1664, avait été créé chevalier par Charles Ier. Orateur de la chambre des communes pendant l'usurpation de Cromwell, il devint l'un des avocats du roi après la restauration. On conserve de lui en MS. à la biblioth. bodléienne des *Analecta eboracensia*, qui font partie de la collection topographiq. de M. Gough.—Roger WIDDRINGTON ou WIDDRINGLEN, bénédictin anglais, dont le nom de famille était Preston, et qui vécut sous les règnes de Jacques Ier et de Charles Ier, est connu par quelques écrits de controverse contre Suarez, Bellarmin, et autres. Il a aussi publié : *Etrennes de la nouvelle année*, ou *Explication du serment d'Allégeance*, 1619, in-8 ; *Prestoni et Gremæi appelatio ad papam*, etc., 1622, in-4, etc.

WIDENFELDT ou WINDELFETS (ADAM), jurisconsulte, natif du dioc. de Cologne, m. en 1677, âgé de 60 ans, n'est cité que comme auteur d'un écrit intitulé : *Monita salutaria B. Mariæ Virginis ad cultores suos indiscretos*, Gand, 1673, in-8 de 20 pag., dont il parut, l'année suivante, trois traductions franç. anonymes. On crut trouver dans cet écrit des maximes impies, et le P. Bourdaloue reçut de ses supérieurs l'ordre de l'anathématiser en chaire. (*Voyez* le *Dictionnaire des Anonymes*, n° 20986, où l'auteur des *Monita* est appelé *Windelfets*, on ne sait sur quel fondement.)

WIDENMANN (JEAN-FRÉDÉRIC-GUILLAUME), professeur de minéralogie à l'académie de Stuttgard, m. en 1798, est auteur d'un traité *Sur le changem. d'une espèce de terre ou de pierre en une autre*, etc. (en allemand), Berlin, 1792, in-8 ; et d'un *Livre élémentaire sur la partie oryctognostique de la minéralogie*, Leipsig, 1794, in-8.

WIDMANSTADT (JEAN-ALBERT de), *Wittmanstadius*. V. ALBERT.

WIDMER (SAMUEL), né en 1767 à Othmarsingen, dans le canton d'Argovie (en Suisse), était le neveu du célèbre Oberkampf, qui, après l'avoir initié aux secrets de son art, la fabrication des toiles peintes, l'envoya suivre à Paris les leçons de physique de Charles, et celles de chimie de Berthollet. Etant revenu prendre la direction de la fabrique de son oncle, Widmer y mit heureusement ses connaissances en pratique. Il fut l'inventeur d'une machine pour graver les cylindres en cuivre destinés à l'impression des toiles, et d'une autre pour la gravure des planches de même métal. Il appliqua le système de la vapeur au chauffage de l'eau nécessaire pour la teinture, découvrit une espèce de couleur, *le vert solide*, *d'une seule application*, que les chimistes anglais cherchaient en vain depuis long-temps, et importa, d'Angleterre en France, la machine à ouvrer le coton. Il en fit construire une dans la filature de son oncle à Essonnes ; et cette machine fut bientôt introduite dans la plupart des autres filatures françaises. Le gouvernement récompensa les découvertes utiles de Widmer par la décoration de la Légion-d'Honneur ; mais un excès de travail altéra pour toujours la santé de cet estimable industriel ; ses facultés mentales l'abandonnèrent, et il se donna la mort en 1821. On lui a consacré, dans la *Revue encyclopédique*, tom. 23, pag. 304-312, une *notice* qui a été reproduite par M. Mahul, tom. 6 de son *Annuaire nécrologique*, ainsi que par l'éditeur de la *Biogr. univ.*, t. 6, p. 497.

WIEDEBURG (JEAN-ERNEST-BASILE), profess. de mathématiq. et de phys. à l'université d'Iéna, m. en 1789, dans cette ville, où il était né en 1733, fut d'abord bibliothécaire à Erlangen, où il remplit aussi une chaire. On distingue parmi ses écrits, tous en allemand : *Description d'un microscope solaire perfectionné*, Nuremberg, 1759, 1775, in-8 ; *Cours pratique et abrégé de mathematiq.*, etc., Iéna, 1762, in-8 ; *nouvelles Conjectures sur les taches du soleil*, *les comètes*, etc., Gotha, 1776, in-8 ; *Description de la ville d'Iéna*, 1785, 1795, 3 vol. in-8, etc.—JEAN-BERNARD, son père, a publ. : *mathesis Biblica*, Iéna, 1731, in-4.

WIEDEMANN (LOUIS), né en 1690 à Nordlingen, commença sa réputation d'habile fondeur en jetant en bronze la statue équestre d'Auguste II, roi de Pologne, que l'on voit encore à Dresde. En 1738 il fut appelé à Londres pour y diriger une fonderie. Douze ans plus tard il vint à Vienne, et y obtint le grade de colonel d'artillerie. Il m. en 1754 à Copenhague, où il s'était rendu pour couler la statue du roi de Danemarck.

WIEGLEB (JEAN-CHRÉTIEN), chimiste allem., né en 1732 à Langensalza, où il m. en 1800, grand chambellan de cette ville, membre de la société des sciences de Mayence et de celle des Curieux de la Nature, a laissé entre autres ouvrages : *Manuel de chimie générale, appliquée aux arts*, Berlin et Stettin, 1779, 2 vol. in-8 ; 3me édit., 1796 ; *Essais chimiques sur les sels alkalins*, 1787, 2me édit. ; *Histoire des progrès et des découvertes en chimie chez les anciens et pendant le moyen âge*, Stettin et Berlin, 1790, 1791, 2 vol.

WIEKI. V. WUIEK.

WIEL (van der). V. STALPART.

WIELAND (CHRISTOPHE-MARTIN), l'un des hommes qui ont le plus contribué à l'illustration de la littérature allemande, naquit en 1733 à Holzheim, près de Biberach, en Souabe. A cette époque, l'école littéraire de l'Allemagne, dont la langue ne s'est perfectionnée que lentement, essayait de repousser l'imitat. servile de la littérat. fr., pour prendre un caractère qui lui fût propre ; mais malgré les efforts de Lessing et de Gottsched, elle ne devait s'affranchir que par secousses et ne s'épurer qu'en passant par tous les degrés de la fermentation. Dès 1747 Wieland avait annoncé l'élévation et la fécondité de son génie par un grand nombre de poésies allemandes et latines, dont il livra ensuite la plus grande partie aux flammes, lorsqu'il vint au célèbre collége de Klosterbergen, près de Magdebourg, terminer ses études qu'il avait commencées sous son père. Il s'y attacha à l'étude de la philosophie ancienne et moderne, sans négliger celle de la poésie et de la critique. De retour auprès de ses parens, à l'âge de dix-sept ans, il se rendit l'année suivante à Tubingue pour y étudier la jurisprudence ; mais, sa vocation l'entraînant vers les belles-lettres et la philosophie, il se livra avec une ardeur extrême à la composition d'un poème qu'il fit impr. en 1751, sous le titre de *la Nature des choses*, ou *le Monde le plus parfait*, en 6 chants. Ce poème, auquel il fit subir plus tard de grands changemens, qui portent plus particulièrement sur le style que sur le fonds des idées, est peut-être la plus étonnante des productions de son auteur, qui n'avait alors que 18 ans. Wieland publia successivement plusieurs autres compositions poétiques, et alla ensuite s'établir, en 1752, à Zurich, chez le célèbre Bodmer, dans l'intimité duquel il passa deux années, et dont il ne quitta la maison que pour aller à son tour diriger l'éducation de jeunes gens appartenant à deux familles de Zurich. Appelé à Berne en 1758 pour y remplir des fonctions du même genre, il fut nommé, deux ans après, membre du conseil municipal de Biberach, et vint se fixer dans cette ville, où ses fonctions administratives ne le détournèrent point de la carrière littéraire et philosoph. qu'il continua de parcourir à pas de géant. L'emploi de Wieland étant peu lucratif, et ses ouvr. ne lui ayant procuré jusque alors que des avantages médiocres, il crut devoir accepter la place de professeur de philosophie et de belles-lettres, que lui fit proposer l'électeur de Mayence, à l'université d'Erfurt, en 1769. De nouveaux et remarquables écrits littéraires et philosophiq. signalèrent encore le génie de Wieland pendant son professorat dans cette ville, où il ne resta que 3 ans. En 1772, la duchesse douairière de Saxe-Weimar, Amalie, régente de ce duché, invita l'illustre professeur à venir diriger l'éducation de ses deux fils ;

et celui-ci ne balança point à accepter une proposition aussi honorable. Au bout de quelques années, pendant lesquelles, sans négliger un seul moment ses devoirs d'instituteur, il avait poursuivi avec une gloire toujours croissante ses travaux littéraires, il put enfin s'y livrer exclusivement, libre de toute inquiétude. Il s'était lié en 1775 avec le célèb. Gœthe, qui exerça toujours sur lui un grand ascendant depuis cette époque. Il serait trop long d'énumérer les nombreuses productions de différens genres, dont Wieland enrichit encore la littérature allemande, de 1773 à 1812, époque où parut le 5e vol. de sa traduction (en allemand) des *Lettres* de Cicéron, qu'il ne put terminer. Profondément affecté de la perte de la duchesse douairière, Amalie, sa respectable bienfaitrice, morte en 1808, Wieland passa ses dernières années dans la solitude, recevant seulement un petit nombre d'amis et quelques voyageurs recommandables. Il mourut le 20 janvier 1813, à l'âge de 79 ans et quelques mois. Son génie, le nombre et la variété de ses productions littéraires et philosoph. lui ont fait donner, à juste titre, le surnom de *Voltaire de l'Allemagne*; et cette qualificat. lui valut en 1806 une sauvegarde française, lorsque les états du duc de Weimar furent envahis après la bataille d'Iéna. En 1808, il avait vu plusieurs fois Mme de Staël; et cette femme célèbre a fait de lui un brillant éloge dans son ouvrage intit. l'*Allemagne*. Cette même année Wieland vit aussi Napoléon à Erfurt. Sans mentionner les nombr. éditions des différens ouvrag. de l'illustre littérateur allemaod, dont on trouvera la liste complète dans le *Dictionnaire* de Jordens, nous nous bornerons à indiquer ses *OEuvres complètes*, publ. à Leipsig, 1791-1801, 42 v., dans les deux formats in-4 et in-8; Vienne (contrefaçon), 1797-1805, 73 vol.; Carlsruhe, 45 vol. in-8. Une dern. édit. vient d'être publ. par Göschen, Leipsig, 1824-27, 51 vol. in-8.

WIELING (Abraham), professeur de droit civil et féodal et de droit public romain-germanique à l'université d'Utrecht, m. dans cette ville en 1746, était né à Ham (en Westphalie) en 1693, et avait rempli d'abord à Amsterdam et à Franeker des chaires d'humanités et de jurisprudence. Ses principaux ouvrages sont: *Commentat. de lege Furiâ, de lege Voconiâ*, etc., Franeker, 1729, 1730, 1731, 3 vol. in-4; *Lectionum juris civilis Lib. II*, Amsterdam, 1736, in-8; *Animadversa de Romano-Germanorum imperio*, Franeker, 1738.

WIER ou WEYER *Piscinarius* (Jean), médec., moins célèbre à ce titre que par son ouvrage sur les *démons*, né en 1515 à Grave, dans le Brabant, suivit dans ses études classiques les leçons de Corneille Agrippa, puis vint à Paris, où l'on croit qu'il reçut le doctorat. Il entreprit ensuite plusieurs voyages, visita les côtes de l'Afrique et l'île de Candie, et, de retour dans son pays, fut nommé premier médecin du duc de Clèves. Il mourut d'apoplexie à Tecklenbourg en 1588. Les ouvrages qu'il publia de son vivant furent recueillis et imprimés de nouveau à Amsterdam en 1660, 1 vol. in-4. Voici les titres des plus remarquables: *de Præstigiis dæmonum et Incantationibus ac Veneficiis, Libri sex*, trad. en français par Jacques Grevin, 1567, in-8, et par Simon Goulart, Genève, 1579, in-8 (l'auteur adressa cet écrit à tous les princes de l'Europe, en les conjurant de prendre sous leur protection les individus accusés de magie et de commerce avec les démons, et qu'il ne regarde, lui, que comme des malades ou des insensés); *Liber apologeticus, et pseudo-monarchia dæmonum*, impr. d'abord à Bâle, 1577, in-4 (suite de l'ouvrage précédent); *de Lamiis Liber et de commentitiis Jejuniis*, ibid., 1577, 1582, in-4.

WIGAND. V. Vigand.

WIGBERT ou WIPERT, général des armées bohêmes dans le 11e siècle, était petit-fils d'un roi de Danemarck. On ne connaît pas les circonstances qui le conduisirent en Bohême; mais on sait qu'il concourut puissamment à élever sur le trône de ce pays Wratislas Ier. En 1084 il suivit en Italie, à la tête d'une armée bohême, l'empereur Henri IV, et contribua activement à la prise de Rome. De retour en Bohême, il épousa une des filles de Wratislas, qui lui apporta en dot le comté do Groick, en Misnie. Dans la suite, Wigbert prit une part peu honorable dans les troubles qui éclatèrent en Bohême après la mort de Wratislas, encourut la disgrâce de l'empereur Lothaire, et mourut en 1139. Un moine du monastère de Pegau a écrit en latin la *vie* de Wigbert.

WIGBODE, poète latin et auteur mystique qui florissait au temps de Charlemagne, n'est guère connu que par un *comment.* sur les 8 prem. livres de la Bible, extrait des Pères latins, sous le titre de *Quæstiones in octateuchum*, et par deux pièces de vers latins, l'une de 14 vers, l'autre de 100, adressées à l'empereur, en lui offrant son livre. On a reconnu qu'à l'exception des trois premiers chapitres de la Genèse, ce n'est qu'un *extrait* des *œuvres* de St Jérôme et de St Isidore. On trouve une *notice* sur Wigbode dans l'*Hist. littéraire de la France*, t. 4.

WIGGLESWORTH (Michel), ministre de Maldon, aux Massachusetts, m. en 1705, a publié (en anglais): *le Jour redoutable*, ou *Tableau poétique du jugement dernier*, Boston, 1702; et des *Méditat. sur la nécessité, la fin et l'utilité des afflict. pour les enfans de Dieu*. — Un autre Wigglesworth (Edouard), profess. de théologie au collége de Harward, est auteur de *Remarques sérieuses*, 1724, in-8, et de *Recherches sur la vérité du péché d'Adam, retombant sur sa postérité*, 1738, in-8, etc.

WIGMAN (textuellement *homme de guerre*), comte de Lunebourg dans le 10e siècle, avait épousé une parente de l'empereur Othon Ier. Mécontent de ce que ce prince avait confié son autorité en Saxe à Hermann Billing, qu'il avait créé duc de la Saxe-Supérieure, il se révolta contre ce dern. Il fut vaincu, se réfugia près des Slaves-Wuloiniens, qui habitaient les bords de la Sprée, et il les souleva contre Mieczyslas Ier, duc de Pologne, qui marcha contre lui. Après s'être défendu avec un grand courage, Wigman succomba en 967.

WIGNACOURT. V. Vignacourt.

WIGNEROD (Marie-Madeleine de), duchesse d'Aiguillon, nièce du card. de Richelieu par Françoise Duplessis, sa mère, fut d'abord dame d'atours de Marie de Médicis, et eut à souffrir des querelles de cette reine avec le 1er ministre. Elle avait épousé en 1620 Ant. du Roure de Combalet, dont elle resta veuve de bonne heure et sans enfans. Quoique Louis XIII lui portât un intérêt bien marqué, peu s'en fallut que la mère de ce monarque, après l'avoir éloignée d'auprès d'elle, ne la fit enlever de Paris pour la reléguer en Flandre. Ce fut à la suite d'infructueuses tentatives qu'il avait faites pour la marier au comte de Soissons ou au card. de Lorraine, que Richelieu acheta pour sa nièce le duché d'Aiguillon en 1638. Cette dame finit par se jeter dans une dévotion profonde. Sous la direction de St Vincent de Paul, elle montra une charité inépuisable, et, non contente d'avoir doté des hôpitaux, fondé celui de Québec, et racheté un nombre considérable d'esclaves, elle engagea en un seul jour pour 200,000 liv. de biens, dans l'espoir de gagner au catholicisme la plus grande partie des ministres protestans. Elle mourut en 1675, laissant une haute réputation de vertu. Fléchier prononça son *oraison funèbre*. — Franç. de Wignerod, frère de la précédente, embrassa la carrière des armes, dut à la protection du cardinal de Richelieu, son oncle, un avancement rapide, fut nommé gouverneur du Havre, chevalier du Saint-Esprit, général des galères, et mourut à Paris en 1646. — Son fils unique, Armand-Jean de Wignerod, mort en 1715 à l'âge de 86 ans, fut le père du maréchal duc de Richelieu. C'est lui qui fit imprimer à ses frais l'édition de la bible latine connue sous le titre de *Bible de Richelieu*, Paris, 1656, 3 tom. réunis en 1 vol. in-8 (*voy.*

le *Manuel du libraire* de M. Brunet, t. I, pag. 203, 3e édit.). — Un duc d'AIGUILLON, petit-neveu de Marie-Madeleine et de François de Wignerod, est connu par le méchant *Recueil de pièces choisies, rassemblées par les soins du cosmopolite*, 1735, in-4. Ce volume, composé des pièces les plus libres et les plus impies que l'on connût alors, a été imprimé à Verret en Touraine, et n'a été heureusem. tiré qu'à peu d'exemplaires. (V. GRÉCOURT). C'est évidemment au même personnage qu'il faut attribuer la *Suite de la nouv. Cyropédie*, ou *Réflexions de Cyrus sur ses voyages*, 1728, in-8, écrit auquel contribuèrent la princesse de Conti, l'abbé Grécourt et le P. Vinot. Le duc d'Aiguillon mourut le 31 janvier 1750.

WIGNEROD DUPLESSIS-RICHELIEU (ARMAND), duc d'Aiguillon, pair de France, successeur du duc de Choiseul au ministère des affaires étrangères, était né en 1720, et avait pour père le duc d'Aiguillon, dont on vient de parler ci-dessus. Ses galanteries près de la duchesse de Châteauroux, maîtresse en titre de Louis XV, le firent envoyer à l'armée d'Italie, et il assista en 1742 à l'attaque de Château-Dauphin, où il fut blessé. Nommé successivement gouverneur d'Alsace et commandant de la Bretagne, il s'aliéna ses administrés dans cette dernière province, et, lorsqu'en 1758 les Bretons eurent à repousser une descente des Anglais sur leurs côtes, ils accusèrent leur général de s'être caché pendant l'action. On en vint à ne pouvoir plus supporter ses hauteurs et son faste. De toutes parts des plaintes s'élevaient contre lui; on le taxait de dilapidations, et enfin le parlement, qui n'avait pu obtenir du roi son rappel, informa contre lui. Le duc, sans se déconcerter et fort de la protection du Dauphin, fils de Louis XV, porta lui-même contre le procureur-général, La Chalotais, une accusation de haute-trahison. (V. CHALOTAIS). Cependant, le parti opposé au duc de Choiseul, et dont Wignerod était un des coryphées, eut un moment le dessous. L'ancien parlement de Bretagne rétabli donna un nouvel éclat à ses plaintes. Il devenait impossible à la cour d'empêcher que l'affaire de d'Aiguillon ne fût évoquée au parlement de Paris, et cette compagnie allait rendre un arrêt solennel contre l'accusé, déjà remplacé dans son commandement par le duc de Duras, quand la Dubarry, que d'abominables intrigues avaient portée au titre de maîtresse du roi, fit supprimer la procédure. Le parlement, justement irrité, n'en rendit pas moins un décret (4 juillet 1770) par lequel le duc d'Aiguillon, *prévenu de faits qui entachaient son honneur*, était suspendu des fonctions de la pairie jusqu'à son jugement. Cette protestation énergique attira au parlement l'avanie que lui fit essuyer Louis XV dans le lit de justice tenu à Versailles, et où d'Aiguillon siégea parmi les pairs. Avec l'aide de la favorite, il fit enlever du greffe du parlem. toutes les pièces de la procédure, qui furent aussitôt détruites. Il supporta d'ailleurs avec une impassibilité remarquable les quolibets que firent pleuvoir sur lui ces menées impudentes, narguant ainsi l'opinion publique déchaînée contre lui. L'irritation des esprits fut portée à son comble lorsque, l'année suivante, après la chute et l'exil de M. de Choiseul, il le remplaça au ministère des affaires étrangères, et fit partie, avec l'abbé Terray et le chancelier Maupeou, de ce triumvirat trop fameux qui, en bouleversant tout dans le royaume, y sema les premières étincelles de l'effroyable incendie qui devait éclater vingt ans plus tard. Tandis que d'Aiguillon s'occupait à de sourdes intrigues pour accroître sa part de puissance, l'Autriche et la Russie concertaient le premier partage de la Pologne, dont le cabinet de Versailles n'eut connaissance qu'après qu'il fut effectué. On n'a pas manqué d'imputer cette faute immense à l'ineptie du card. de Rohan, alors ambassadeur à Vienne (V. GEORGEL); mais un examen attentif conduit naturellement à cette quest. : ne fut-ce pas sous l'influence d'une haine stupide pour le système politiq. de l'habile et prévoyant Choiseul, que son success. laissa s'effectuer le démembrement de la république polonaise? Quoi qu'il en soit, le duc d'Aiguillon n'avait prodigué l'or de la France qu'à faire triompher momentanément l'absolutisme en Suède (1772), et à contrecarrer tous les projets de Choiseul, lorsque l'avènement du vertueux Louis XVI devint le signal de sa disgrâce. Il tenait alors réunis les portefeuilles de la guerre et des affaires étrangères. Justement détesté par la jeune reine, l'ex-ministre paya ses torts envers la France par un exil qu'il subit en 1775. Il mourut obscurément on ne sait en quel lieu. — Armand WIGNEROD-DUPLESSIS-RICHELIEU, duc d'Aiguillon, son fils, pair de France, colonel du régim. Roy.-Pologne, etc., fut député de la noblesse d'Agen aux états-généraux, se réunit au tiers-état avec la minorité de son ordre (25 juin), fut le premier à renoncer aux priviléges féodaux (4 août), et signala surtout ses opinions, en demandant qu'à la nation appartînt le droit de paix et de guerre. Il remplaça Custines dans le commandem. de l'armée employée aux gorges de Porentruy (février 1792), fut décrété d'accusation après le 10 août, et mourut le 4 mai 1800 à Hambourg, au moment où lui était accordée l'autorisation de rentrer en France.

WIKES ou WICCIUS (THOMAS), chanoine régulier de l'abbaye d'Exeter (ordre de Saint-Augustin), au 14e S., a laissé, entre autres écrits, une *chronique* de son monastère, publ. par Th. Gale dans les *Historiæ britannicæ, saxonicæ et anglo-danicæ Scriptores XV*, etc., Oxford, 1687 et 1691, 2 vol. Elle s'étend jusqu'à l'an 1304, et l'on y trouve des détails intéressans sur les trois premières croisades.

WIKLIFFE. V. WICLEF.

WIKRAM (GEORGE), né à Colmar au commencement du 16e S., n'est cité que pour avoir rajeuni la traduction allemande des *Métamorphoses* d'Ovide, écrite vers 1210, et imprimée par les soins d'Albert de Halberstadt à Mayence, en 1545, in-fol. La nouvelle version due à Wikram parut chez Schœffer en 1551, et eut sept éditions, dont la dernière est de 1641 (Francfort), in-fol.

WILCOCKS (JOSEPH), littérateur anglais, né en 1723, mort en 1791, était fils d'un prélat qui devint le précepteur des enfans du roi George II. On cite particulièrement de Jos. Wilcocks les *Conversations romaines*, 2 vol., qui n'ont été tirés qu'à un très-petit nombre d'exemplaires. On trouve de lui, dans le 53e vol. des *Transact. philos.*, une *Descript. de quelques appartem. et de peintures étrusq.*, etc.

WILD (JEAN), en latin *Ferus*, prédicateur ordinaire de la cathédrale de Mayence, mort en 1554 au couvent des cordeliers de cette ville, qu'à sa considération Albert de Brandebourg avait épargné lorsque la place tomba en son pouvoir pend. les guerres de religion (1552). On trouve dans Niceron (t. 26, p. 198-212), la liste des ouvrages de Wild, au nombre de 28. La plupart n'ont été imprimés qu'après la mort de l'auteur. Ils consistent en livres ascétiques, sermons et commentaires. Les plus curieux sont : *in S. Jes.-Chr. evang. secundum Matthæum comment. Libri IV*, Mayence, 1559, in-folio, imprimé la même année à Anvers et à Lyon, in-8, mis à l'index de Rome pour quelques passages qu'on a supprimés dans les édit. subséquentes; *in sanctum Jesu-Chr. evang. secundum Joannem, piæ et eruditæ Enarrat.*, Mayence, 1550, 1559, in-fol., également censuré, et réimpr. avec des retranchemens; *Hist. sacræ dominicæ passionis*, ibid., 1555, in-8. *Voy.* le *Dictionnaire* de Bayle et la *Bibliothèq. curieuse* de David Clément, t. 8. Elie-Gottl. Dieterich a publié une dissertation *de Joan. Fero, teste veritatis evang.*, Altorf, 1723, in-4.

WILD (MARQUARD), conservateur de la bibliothèque de Berne, sa patrie, en 1673, appartenait à une famille patricienne de cette ville. Il est surtout connu par un médailler qu'il employa 12 ans à rassembler, et dont il enrichit la bibliothèque confiée à ses soins. On cite aussi de lui : *Apologie pour la vieille cité*

d'Avenches ou Aventicum en Suisse, opposée à un nouveau traité mis au jour par l'auteur de la *Découverte de la ville d'Antre*, etc., Berne, 1710, in-8, très-rare. *Voy.* le *Museum helvet.*, I, 49-79.

WILD (Henri), sav. orientaliste, né à Norwich en 1684, avait exercé pendant 14 ans le métier de tailleur. Ce fut pour se distraire pendant une maladie qu'il commença de se livrer, sans le secours d'aucun maître, à l'étude des langues; et, au bout de sept années, ses loisirs lui avaient suffi pour apprendre sept idiomes différens, notamm. le chaldaïque, le persan, le syriaque, l'arabe, le latin et le grec. Une rencontre fortuite fit connaître l'artisan érudit au docteur Prideaux, qui s'intéressa en sa faveur, et le fit envoyer à Oxford. Wild y fut employé dans la bibliothèque bodléienne à la traduction et à l'analyse des manuscrits orientaux. Il donna aussi des leçons à plus. élèves de l'univ. De retour à Londres en 1720, il y passa le reste de sa vie sous le patronage du docteur Mead. Le seul ouvrage qu'on ait de lui est une traduction anglaise du *Voyage de Mahomet au ciel*, pub., après la mort du traduct., en 1754.

WILDBORE (Charles), géomètre angl., né dans le comté de Nottingham, mort en 1802, fut maître d'école à Bingham, et curé de Sulney. On n'a de lui aucun ouvrage séparé; mais il a donné un assez gr. nombre d'articles estimables à plusieurs recueils périodiques, tels que : la *Miscellaneous Correspondance* (de 1755 à 1763); le *Gentleman's Diary* (1759 et années suivantes); le *Journal des Dames* (1759 et années suivantes). La plupart de ces articles sont signés *Eumènes* ou *Amicus*. On en trouve aussi quelques-uns dans les *Miscellan. mathemat.* de Hutton.

WILDE (Jacques de), numismate hollandais, avait réuni vers la fin du 17e siècle, à Amsterdam, une bibliothèq. et un cabinet d'antiquités et de médailles très-riches. On a de lui : *selecta Numismata antiqua*, Amsterdam, 1692, in-4; *Signa antiqua*, ibid., 1700, in-4; *Gemmæ selectæ antiquæ*, ibid., 1703, in-4. — Marie de Wilde, fille du précédent, partagea son goût pour les antiquités, et apprit le dessin, ainsi que l'art de la gravure. Elle a gravé à l'eau-forte les *Signa antiqua* de son père.

WILDE (Jacques), historiographe de Suède, m. en 1755, était né en Courlande l'an 1679, et avait professé successivement l'éloquence et la poésie lat. à l'académie de Pernau, puis le droit naturel et des gens à Kiel. Outre des *poésies* latines et des *disc.*, on cite de lui, entre autres écrits : *Sueciæ Historia pragmatica, quæ vulgò jus publicum dicitur*, etc., Stockholm, 1731, in-4; *Præparatio hodegetica ad introductionem Pufendorfii in svethici status historiam*, etc., ibid., 1741, in-4. — William Wilde, magistrat anglais, m. en 1679, conseiller au banc du roi, avait publié, en 1661 et 1674, un recueil intitulé *Yelverton's Reports*. — C'est à tort qu'on l'a parfois confondu avec John Wilde ou Wyld, plus communément appelé *Serjeant Wilde*, et qui m. en 1669, après avoir joui d'un certain crédit pendant la rébellion et sous le gouvern. de Cromwell.

WILDENOW. V. Willdenow.

WILDENS (Jean), peintre flamand, né vers 1584 à Anvers, où il mourut en 1644, fut élève de Rubens, qui l'employa avec succès dans l'exécution de plusieurs tableaux. On cite, parmi ceux qui lui appartiennent en propre, deux grands paysages représentant, l'un, *la Fuite en Egypte*, l'autre, *le Repos de la Vierge*, dont les figures, peintes par un autre artiste, nommé Langre, rappellent les beaux ouvrages de van Dyck.

WILFORD (François), orientaliste, né dans le Hanovre vers 1760, embrassa la carrière militaire, et servit dans les troupes de son pays que le gouvernement angl. envoya dans l'Inde en 1781. Après la paix de Mangalore, en 1784, Wilford s'occupa de recherches sur les antiquités de l'Inde, et plus tard de l'étude du samscrit, dans lequel il fit de gr. progrès. Il devint ensuite l'un des premiers membres de la société asiatique formée à Calcutta, enrichit les *Mém.* de cette même société d'un grand nombre d'écrits, et mourut en 1822. Nous citerons, parmi les productions de ce savant officier, insérées dans le recueil précité : *Remarques sur la ville de Tagara*, place célèbre dans l'antiquité par son commerce avec les Grecs; *sur l'Egypte et autres pays situés sur le Kali ou le Nil de l'Ethiopie*, etc.; *Dissertation sur Sémiramis et l'origine de la Mecque*, etc.; *sur la Chronologie des Hindous*; *Remarques sur les noms des divinités cabires*, etc.; *sur le Mont Caucase*, d'après la mythol. indienne; *Essai sur les îles sacrées de l'Occident*, etc., etc.

WILFRID (St), nommé *Willferder* par les Anglo-Saxons, était né vers 634. Après avoir étudié dans les monastères de Lindisfarne et de Cantorbéry, il partit pour Rome, s'arrêta plusieurs années à Lyon, où l'évêque de cette ville, St Delphin, se proposait de le déclarer son successeur, et revint en Angleterre, où il bâtit les deux monastères de Stamford et Rippon. L'évêque de Northumberland étant mort en 664, le roi Alefrid désigna comme son successeur Wilfrid, qu'il engagea à aller se faire consacrer par l'év. de Paris, Agilbert. Trouvant à son retour le siége épisc. rempli par un autre, Wilfrid se retira dans le couv. de Rippon. Il y passa 3 ans à prêcher, puis fut remis en possession de son évêché par St Théodore, archevêque de Cantorbéry. Il eut part aux négociations qui préparèrent le rétablissement de Dagobert II (*v.* ce nom), exilé de France en Angleterre. En se rendant par mer à Rome, Wilfrid fit naufrage sur les côtes de la Frise, et opéra beaucoup de conversions dans ce pays. Revenu ensuite dans la Grande-Bretagne, il y établit de nouveaux monastères, éprouva encore des contrariétés, recourut de nouveau au pape, fut maintenu sur son siége, et mourut en 709. On attribue à Wilfrid les écrits suivans : *de catholico celebrandi paschalis ritu*; *de Regulis monachorum*; *de Actis et Decretis streneshalcensis concilii*; et plusieurs *lettres* à divers personnages. Sa *vie*, par Eddi Stefani, a été publiée par Mabillon dans les *Acta sanctorum ordinis S. Benedicti*, et dans le *Recueil des hist. anglais*, publié par Th. Gale.

WILHELM (Jean), en latin *Janus Gulielmus*, critique et philologue, né à Lubeck en 1550, ou en 1554 suivant quelques auteurs, fréquenta d'abord différentes académies de l'Allemagne, vint ensuite à Paris, puis se rendit à Bourges pour y entendre le célèbre Cujas, et mourut bientôt après dans cette même ville en 1584. Il s'était mis en relation avec tous les savans de l'époque. De Thou, l'historien, dit qu'il n'avait jamais entendu personne parler latin avec plus de grâce et de facilité que Wilhelm, et Juste-Lipse l'appelle le nouvel astre de l'Allemagne. Les principaux ouvrages de J. Wilhem sont : *de magistratibus reipublicæ romanæ Libellus*, Rostock, 1577, in-8; *Verisimilium lib. III*, Anvers, 1582, in-8; *plautinarum quæstionum Commentarius, in quo Plauti comœdiæ... illustrantur, corriguntur, augentur*, Paris, 1583, in-8; *adversùs C. Sigonium Assertio*, etc., ibid., 1584, in-8. *Voy.* sa *vie* dans les *Vitæ philosophorum germanor.*, de Melch. Adam; la *Cimbria litt.* de Müller, tom. 3, pag. 303; les *Eloges des savans*, par Teissier, et une dissertation de J.-H. Seelen : *de J. Gulielmi in litt. hum. eximiis*, Lubeck, 1723, in-4. — Wilhelm (Ignace-François-Xavier), conseiller intime de l'électeur de Bavière, écrivit pour le fils de ce prince un ouvrage, publié en 1740 sous ce titre : *Janus politicus per XII discursus..., quibus explicantur principia principi regnum auspicaturo necessaria*, in-fol. : ces disc. roulent sur les gr. actions de douze empereurs ou rois, que l'aut. propose pour exemple à son élève.

WILHELMINE *de Prusse*. V. Louise-Auguste.

WILKE (George-Guillaume-Constant), agronome, né à Weimar en 1761, mort à Iéna en 1788, est aut. de plusieurs écrits en allemand, tels que :

Règles principales que l'on doit observer dans la culture des arbres, Leipsig, 1783, in-8; *nouveau Recueil de règles pour le jardinage*, ibid., 1787, in-8; *Marques auxquelles on peut reconnaître et distinguer les arbres et les broussailles dans les forêts d'Allemagne*, ibid., 1788, in-8.

WILKES (JOHN), l'un des champions de la liberté politiq., né en 1727 à Londres, vint terminer ses études à l'univ. de Leyde, accomp. de Leeson, ministre dissident d'Aylesbury, son précepteur, et ne revint en Angleterre qu'après avoir visité une partie de l'Allemagne. S'il faut en croire un de ses biographes, la société royale l'avait admis au nombre de ses membres avant qu'il eût atteint l'âge de de 22 ans. Nommé d'abord grand-shériff du comté de Buckingham (1754), puis porté à la chambre des communes en 1757 par le bourg d'Aylesbury, qui le réélut en 1761, il se trouva forcé, par le dérangement de sa fortune, à postuler près du ministère divers emplois qu'il ne put obtenir. Se jetant alors dans le parti de l'opposition, il y acquit quelque importance par la publication d'*Observations sur les papiers relatifs à la rupture avec l'Espagne, mis sous les yeux des deux chambres du parlement*. Bientôt parut dans le *North Briton*, journal qu'il avait créé en opposition avec le *Briton*, feuille ministérielle, une censure plus que hardie du discours de la couronne. Cet article le fit enfermer à la Tour de Londres, et traduire devant la cour des *plaids communs*, qui l'acquitta. Alors, et contre le conseil de ses amis, il établit dans sa maison une presse qu'il employa à publier les actes de l'administration, et d'où sortit une réimpression du *North Briton*. Poursuivi pour cette feuille, qu'un jugement condamna à être brûlée par la main du bourreau, Wilkes passa en France, et de là en Italie, puis, sur la nouvelle du changement de ministère, revint se ranger parmi les candidats au parlement, où le portèrent les suffrages des électeurs de Middlesex. Cependant la sentence rendue contre lui par contumace venait à peine d'être cassée, que la cour le condamnait, comme auteur ou imprimeur de deux libelles, à un emprisonnement de 22 mois et à une amende de 1,000 livres sterl. La chambre des communes le déclara exclu de son sein. Presque immédiatement réélu, il fut encore déclaré incapable de siéger, et une troisième élection fut suivie d'un troisième bill d'incapacité. Ces violences accrurent le nombre des partisans de celui qui en était l'objet. De nombreuses pétitions furent adressées au roi pour la dissolution du parlement, et Wilkes, qui, pendant son emprisonnem., avait reçu des secours pécuniaires considérables de la part de plusieurs sociétés opposées au ministère, fut élu *alderman* du principal quartier de Londres. Dans l'exercice de cette magistrature, il déploya le même esprit de résistance à tout ce qu'il regardait comme des prétentions illégales de l'autorité. En 1772, il fut nommé l'un des shérifs pour Londres et Middlesex, et, 2 ans après, élevé à la dignité de lord-maire. Il en remplit si bien les fonctions, qu'à la dissolution du parlement, en 1774, il fut réélu au parlement, sans opposition, pour le comté de Middlesex. Le plus mémorable de ses actes parlementaires fut la motion qu'il fit le 3 mai 1788, pour obtenir qu'on effaçât des journaux de la chambre la résolution du 17 février 1769, par laquelle on avait déclaré valable l'élection du colonel Lutrell, son compétiteur, qui n'avait obtenu que 296 votes, tandis que lui, Wilkes, en avait réuni 1247. Cette motion passa à la majorité de 115 voix contre 45. A partir de 1779, année dans laquelle il obtint la place lucrative de chambellan de la ville de Londres, Wilkes ne s'occupa plus de querelles de parti, et cessa de travailler à ses publications annuelles. Il mourut en 1797. On a reconnu assez généralem. qu'il avait de la capacité pour les affaires et un gr. courage politique, bien que ses talens ne fussent pas du premier ordre. On a réuni en 3 vol. in-12, Londres, 1769, ses *Lettres* et *Disc.* L'éditeur de ce rec., J. Almon, a donné aussi sur la *vie* de Wilkes d'amples détails dans les *Anecdotes biogr., littér. et polit. des hommes célèb.*, et J. Nichols lui a consacré un long article dans ses *Anecdotes littér. du 18e S.*

WILKIE (WILLIAM), né en 1721 dans le West-Lothian (Ecosse), exerça d'abord obscurément le ministère évangélique, fut ensuite nommé ministre de la paroisse de Ratho, puis appelé à remplir la chaire de philosophie de l'université de St-Andrews, lieu où il mourut en 1772. Outre un poème épique intitulé *Epigoniade*, Edimbourg, 1753, 1759, in-8 (la 2e édit. contient un petit poème intit. *le Songe*), on connaît de lui des *fables*, imitées de celles de Gay, St-Androws, 1768, in-8, et dont quelq.-unes ont été traduites en français par M. Amar, dans le *Fablier anglais*, 1802, in-8.

WILKINS (JOHN), prélat anglais, né en 1614 à Fawsley, dans le comté de Northampton, prit ses degrés à Oxford, où il avait étudié avec tant de succès, qu'avant l'âge de 13 ans, il s'était rendu très-habile dans la langue grecque. Président du collége de Wadham à l'époque des troubles de la rébellion, dans lesquels il avait pris parti pour le parlement, il s'attacha plus intimement à Cromwell, en épousant l'une de ses sœurs, veuve d'un chanoine de l'église du Christ. Il fut fait principal du collége de la Trinité à Cambridge en 1659, et perdit cette place à la restaurat. Plus tard la protection du duc de Buckingham lui valut une des cures de Londres, et, dans ce poste, ses talens comme prédicateur effacèrent tellement le souvenir des torts qu'on pouvait lui reprocher, qu'il fut pourvu de l'évêché de Chester en 1668. Il mourut à Londres en 1672. Wilkins fut un des fondateurs de la société royale de Londres et l'un de ses principaux ornemens. On cite de lui, entre autres ouvr. : *la Découverte d'un nouv. monde*, Londres, 1638, 1640, in-4; *Ecclésiastes*, ou *Disc. sur le don de la prédicat.*, ibid., 1646, 9e édit., 1718, in-8; *Magie mathématiq.*, ou *Merveilles qu'on peut opérer par la géométrie mécanique*, ibid., 1648 et 1680, in-8; *Essai sur la langue philos.*, *avec un Dictionnaire y relatif*, ibid., 1668, in-fol.; *Principes et Devoirs de la religion naturelle*, ibid., 1673, 7e éd.; 1715, in-8; *Sermons*, ibid., 1682, in-8. Les ouvr. philos. et mathém. de Wilkins ont été recueillis en 3 vol. in-8, Londres, 1708. — David WILKINS, de la même famille, né en 1685, mort vers 1745, archidiacre de Suffolk, et bénéficier de la cure de Hadley et de Monck-Ely, s'était, après divers voyages, rendu en 1709 à Rome, où il passa 4 ans à transcrire les manuscrits orientaux de la bibliothèque du Vatican, ainsi que de la bibliothèque Barberini. Il avait aussi séjourné à Paris et à Amsterd., et y avait établi des relations avec plusieurs savans hommes de l'époq. (1713-15). On cite comme ses principales publications celles du *Novum Testamentum ægyptium*, etc., Oxford, 1716, in-4; des *Leges anglo-saxonicæ ecclesiasticæ et civiles*, etc., Londres, 1721, in-fol., rare et recherché; le *Pentateuchus in linguâ ægyptiacâ, è MS. vaticano*, etc., ib., 1731, in-4; *Concilia Magnæ Britanniæ et Hyberniæ à synodo verolamiensi, anno 946 ad Londinensem*, 1717, etc., ibid., 1736, 4 vol. in-fol. (c'est une réimpression des *Conciles* de Spelmann, avec des additions nombreuses). On trouve 14 *lettres* de Wilkins dans le *Thesaurus epistolicus*, 365-380.

WILKS (MARK), prédicant de la secte des méthodistes à Norwich, et qu'on suppose mort vers 1821, fut un de ces niveleurs qui menacèrent l'ordre social en Angleterre à l'époque de notre révolution. Le principal écrit qu'on ait imprimé de lui est une *Hist. des persécutions endurées par les protestans du midi de la France*, 1821, 2 vol. in-8. Il parut la même année, par les soins de Sarah Wilks : *Mem. du révérend Mark Wilks, de Norwich*, in-12, avec son portrait. — On doit à un lieuten.-colonel WILKS, qui, en 1804, était résident politique à la

cour de Mysore, des *Esquisses hist. du midi de l'Inde*, 1810, 2 vol. in-4.

WILL (George-André), professeur de philosophie, puis d'histoire, à l'université d'Altdorf, ville où il mourut en 1798, était né près de Nuremberg en 1727. Parmi ses nombreuses publications, on distingue : *Dictionnaire savant de Nuremberg*, Nuremberg, 1755, 4 vol. in-4; continué à Altdorf, 1802, en 4 autres vol. in-4; *Commercium epistolicum norimbergense*, Nuremberg, 1756, 3 v. in-8; *Médailles de Nuremberg*, Altdorf, 1764, 3 vol. in-4; *Hist. et Descript. de l'université d'Altdorf*, ibid., 1795, in-8; continué en 1808, in-8; *Hist. et Descript. de la ville d'Altdorf*, ibid., 1796, in-8; *Bibliotheca norica-williana*, ibid., 1772 à 1793, 8 vol. in-8.

WILLAERTS (Adam), peint. et poète, né en 1577 à Anvers, mort à Utrecht en 1640, excellait à peindre les pêcheries et petites marines. Sa touche est délicate et sa composition habile. — Abraham Willaerts, son fils et son élève, né en 1613 à Utrecht, se perfectionna sous J. Bylaert, puis vint en France, où il entra dans l'école de Vouet. Il travailla ensuite pour le comte Maurice de Nassau, et n'en fut pas moins embarqué comme simple matelot sur la flotte hollandaise, lors de l'expédition d'Afrique. Il finit par revenir à Utrecht, où il passa le reste de sa vie. On ne connaît pas la date de sa mort.

WILLAMOV (Jean-Gottlieb), poète allemad, né en 1736 à Mohrungen, en Prusse, fut d'abord professeur au collége de Thorn, passa ensuite à Pétersbourg pour y diriger l'école allemande, puis, forcé de quitter cette place par le désordre de ses affaires, il se mit à donner des leçons de dessin et de mathématiques; enfin il fut arrêté pour dettes, et mourut dans sa prison en 1777. Le recueil le plus complet de ses *OEuvres poetiques* parut à Vienne, 1793, 2 vol. in-8.

WILLAN (Robert), médecin anglais, né en 1757 à Hill, dans le comté d'York, prit ses grades à Edimbourg, pratiqua d'abord à Darlington, dans le comté de Durham, puis vint s'établir à Londres, où il fut admis au collége des médec., à la société des antiq. et à la société royale. Il mourut en 1812 dans l'île de Madère, où il s'était rendu pour rétablir sa santé, altérée par des travaux excessifs. Outre divers morceaux dans les *mém.* d'une des sociétés de médecine de Londres, dans le *Journal médical* de la même ville, dans le *Monthly Magazine*, on lui doit : *Description et Traitement des maladies cutanées*, Londres, 1798-1801-1805-1808, 4 vol. in-4; *Traité pratique sur le porrigo ou la teigne*, etc., Londres, 1815, in-4 (ouv. posthume). Le docteur Bateman, qui a consacré à Willan une *notice biogr.* dans le *Journal médical et chirurgical d'Edimbourg*, a pub. d'après ses manuscrits, dont il était le dépositaire : *Tableau pratique des maladies cutanées*, 1815, in-8, etc., etc.

WILLDENOW (Charles-Louis), botaniste, né en 1765 à Berlin, y fut admis à l'acad. des sciences en 1794, obtint 4 ans après la chaire d'histoire naturelle au collége royal de médecine, puis celle de botanique en 1801, et enfin la direction du jardin des plantes de la même capitale. Pour enrichir cet établissement, Wildenow entreprit diverses excursions en Autriche, dans la Haute-Italie et en France, se mit en correspondance avec les savans botanistes et naturalistes de l'époque. Il forma un cabinet zoologique, dont il fit ensuite présent au musée de Berlin. A sa mort, arrivée en 1812, il était membre ou associé de 24 sociétés savantes. Ses principaux ouvrages sont : *Hist. Amaranthorum*, Zurich, 1790, in-fol.: *Elémens de botanique*, Berlin, 1792, 5e édit., 1810, ouvrage encore classique en Allemagne, et traduit en diverses langues; *Arboriculture berlinoise spontanée*, ib., 1796, 1811, in-8; *Species plantarum exhibentes plantas ritè cognitas ad genera relatas*, etc., ibid., 1797-1810, 5 vol. en 9 parties; *Enumeratio plantarum horti regii botanici berolin.*, ibid., 1809, in-8. *Voyez* la *notice* que lui a consacrée M. de Schlechtendahl au t. 6 du *Magasin de la société des amis des sciences naturelles*.

WILLE (Jean-George), graveur, né en 1717 à Kœnigsberg, dans La Hesse, crayonna pour ainsi dire avant de parler, et, par une suite d'essais ingénieux, parvint à se rendre assez habile ciseleur pour gagner, chez un arquebusier de son pays natal, une somme suffisante pour entreprendre à 19 ans le voyage de Paris. Bien accueilli par le graveur Dallé, qui lui procura des travaux peu lucratifs à la vérité, il vit promptement sa réputation se répandre non-seulement en France, mais encore dans plusieurs parties de l'Europe. Il fut reçu membre de l'académie de peinture et des beaux-arts en 1761, et mourut à Paris en 1807, âgé de 90 ans. Parmi les productions du burin de Wille, nous citerons : le *Portrait du maréchal de Saxe, les Musiciens ambulans, le Concert de famille, la Gazetière holland., le petit Physicien*, etc. Il forma des élèves très-distingués, tels que Bervic, Muller, etc.

WILLEBRAND (Jean-Pierre), ancien directeur de la police à Altona, mort en 1786 à Hambourg, a publié en allemand : *Chroniq. des villes anséatiques*, Lubeck, 1748, in-fol.; *Mém. historiq. et Observat. recueillies dans des voyages*, Hambourg, 1758, in-8; Leipsig, 1769; *Abrégé de la police*, Hambourg, 1763, in-8; *Réflexions sur la ligne anséatique et sur l'importance de son hist.*, ibid., 1768, in-8.

WILLEHADE (St), apôtre de la Saxe, natif du Northumberland, étant entré dans les ordres, et résolu de prendre part aux travaux apostoliques de St Willibrode et de St Boniface, s'embarqua pour la Frise vers l'an 772, commença sa mission à Dockum, y opéra un grand nombre de conversions, se dirigea ensuite vers la Saxe, où il prêcha 7 ans l'évangile, et, à peine revenu en Friso, entreprit le voyage de Rome, pour rendre compte de son apostolat au pape Adrien. Il revint par la France, y séjourna 2 ans, passa de nouveau en Saxe après l'entière soumission de cette contrée, fut consacré évêque des Saxons, fixa sa résidence à Brême, ville nouvellement fondée, et y fit bâtir une cathédrale. Il mourut en 789 dans un village de la Frise. Saint Anschaire, 3e successeur de ce saint prélat, a écrit sa *vie*. Entre autres ouvrages on a, sous le nom de St Willehade, des *commentaires* sur les *Epîtres* de St Paul.

WILLEMET (Remi), né en 1735 à Norroi, près de Pont-à-Mousson (Lorraine), fut élevé par un de ses oncles, apothicaire à Nancy, et dont il embrassa la profession. Admis en 1762 au collége de pharmacie, il se livra spécialement et avec un grand succès à la botanique, et fut agrégé à plusieurs académies célèbres. Il se lia avec Haller, Linné et Vicq-d'Azyr, devint professeur d'histoire naturelle, directeur du jardin des plantes de la ville de Nanci, et y mourut en 1807. On cite de lui : *Phytographie économiq. de la Lorraine*, Nanci, 1780, in-8; réimpr. sous le tit. de *Phytographie encyclopéd.*, ou *Flore économique*, ibid., 1805; Paris, 1808, 2 vol. in-8; *Lychénographie économique*, Lyon, 1787, in-8; *Monographie des plantes étoilées*, Strasbourg, 1791, in-8. On lui doit encore beaucoup de bons *articles* insérés dans le *Dictionnaire de pharmacie* de l'*Encyclopédie méthodique*, dans les *Mém.* de diverses académies; dans la *Feuille du cultivateur*, dans le *Journal de physique*, etc. Au moment de sa mort, il terminait un *Diction. bibliogr. des écriv. naturalistes*, dont on a annoncé la publication, mais qui n'a point encore paru. — Willemet (Pierre-Remi), fils du précédent, médecin, né à Nanci en 1762, vint suivre à Paris le cours de botanique de Lemonnier, y reçut le doctorat en 1784, fut du nombre des premiers fondateurs de la société linnéenne de Paris en 1788, s'embarqua peu de temps après pour les Indes avec les ambassadeurs du sul-

han Tipoo-Saïb, et mourut à Seringapatnam en 1790, à peine âgé de 28 ans. On peut citer de lui, outre plusieurs *mém.*, sa thèse inaugurale : *de l'Usage du froid dans les maladies.* Il a laissé inédit un *Systema fungorum*, rédigé selon une méthode synoptique qu'il avait imaginée d'après celle de Morisson : cet ouvr. est vraisemblablement perdu.

WILLEMIN. V. VUILLEMIN.

WILLENBERG (SAMUEL-FRÉDÉRIC), professeur de jurisprudence et d'histoire à Dantzig, où il mourut en 1748, était né à Brieg (Silésie) en 1663, et avait rempli d'abord une chaire de droit à Francfort-sur-l'Oder. On citera de lui : *Selecta jurisprudentiæ civilis*, Dantzig, 1728, in-4, et *Tractatus de officio vocantis et vocati ad ministerium eccles.*, ibid., 1748, in-8.

WILLERAM, WILLIRAM ou WALLERAM, abbé d'Ebersberg, en Bavière, mort en 1085, était natif de Franconie, et, après avoir étudié à Paris les lettres et la philosophie, avait été nommé écolâtre du chapitre de Bamberg, place qu'il quitta pour s'enfermer au monastère de Fulde, où il resta jusqu'en 1048. On a sous son nom 2 *paraphrases* du *Cantique des Cantiques*, l'une en vers hexamètres latins, l'autre en prose dans la langue des anciens Francs. Il en existe plusieurs manuscrits, savoir : aux archives de l'abbaye d'Ebersberg, à la bibliothèque d'Heidelberg, à celle de Breslau et à la bibliothèque impériale de Vienne. Menrad Molther, prof. de belles-lettres à Heidelberg dans le 16e S., a publié le premier l'ouvrage de Willeram sous ce titre : *Wilrami, abbatis, etc., in Cantica Salomonis mystica Explanatio... adjecta est ex Spanhemensi* (*Tritthemio*) *auctoris Vita*, etc., Haguenau, 1528, in-8. Le sav. Merula pub. ensuite : *Willerami, abbatis, etc., Paraphrasis gemina in Canticum Canticorum*, etc., Leyde, 1598, in-8; avec des réflexions sur la *paraphrase* écrite en langue francique, et une traduction hollandaise de ce texte. Marquard Freher a donné (en allemand) : l'*antique Version du Cantique des Cantiques*, etc., Worms, 1631, in-8. Scherz a inséré dans le 1er vol. du *Trésor des antiquités teutoniques* une nouvelle édition du même ouvrage, avec des *notes* et des *remarques* d'Eccard, de Janus Houten et de Fr. Junius.

WILLÈRE ou WILLERIN. V. OBELERIO.

WILLERMOZ (PIERRE-JACQUES), médecin, né en 1735 à Lyon, y ouvrit un cours de chimie après avoir occupé, de 1761 à 1763, une chaire de démonstration à l'université de Montpellier, et m. en 1799, membre de l'académie de sa ville natale. Il coopéra au *Cours d'agricult.* de l'abbé Rozier (*v.* ce nom), et les archives de l'académie de Lyon contiennent de lui quelques *mém.* — Pierre-Claude-Catherine WILLERMOZ, son fils, né à Lyon en 1767, reçut le doctorat à Montpellier en 1788, vint occuper à Lyon une chaire d'anatomie, fut employé comme médecin des armées en 1792, devint médec. en chef à celles de Moselle et d'Italie, obtint en 1796 la même place à l'hôpital de Lyon, ville où il mourut en 1810. Il était membre des acad. de Lyon, de Mantoue, de La Rochelle, d'Orléans, etc. On n'a de lui que des *Mém.* académiques, aujourd'hui oubliés, l'un, entre autres, *sur la Macérat. du lin et du chanvre*, écrit en italien et couronné par l'acad. de Mantoue, 1788, in-8.

WILLET (ANDREW), théologien anglican, né à Ely en 1562, m. en 1621, recteur de Barley (Hertfordshire) et aumônier du prince Henri, a laissé *Synopis papismi*, dédié à la reine Elisabeth, in-fol. de 1300 pages, qui eut 5 édit.; *Thesaurus Ecclesiæ*, Cambridge, 1604, in-8; des *Commentaires sur la Genèse et l'Exode*, 1632, 4 vol. in-fol., etc. — WILLET (Ralph), membre de la société des antiquaires et de la société royale de Londres, mort en 1795, a inséré, dans le tome 2 de l'*Archéologie*, des *Mémoires sur l'architect. navale de la Grande-Bretagne*, et *sur l'origine de l'imprimerie.*

WILLIAMS (ROGER), officier anglais, natif du comté de Monmouth, m. à Londres en 1595, avait servi d'abord sous le duc d'Albe, puis sous les ordres du comte de Leicester dans les Pays-Bas. Outre une relation de cette dernière guerre (*the Actions of the Low-Countries*), Londres, 1618, in-4; réimpr. récemment dans l'édit. des *Traités* de Somers, on connaît de lui un *Traité succinct sur la guerre*, ibid., 1590, in-4; et quelques MSs., conservés dans la biblioth. Cottonienne au muséum britannique.

WILLIAMS (JOHN), archevêque d'York et chancelier d'Angleterre, né en 1582 à Aber-Conway, dans le comté de Caernarvon, prit ses grades à l'université de Cambridge, qui deux fois le chargea de démarches importantes avant 1609, époque où il reçut les saints ordres. D'abord chapelain ordinaire du roi (Jacques Ier), puis doyen de Salisbury et de Westminster, il succéda en 1721 au lord Bacon comme garde des sceaux, et fut fait la même année évêq. de Lincoln. Buckingham, dont il s'était attiré les ressentimens, eut, à l'avènem. de Charles Ier, le crédit de faire retirer au prélat, et sa dignité de doyen, et les sceaux qui furent remis au lord Coventry. Williams siégea, malgré une défense expresse, au troisième parlement convoqué par Charles Ier, et y appuya avec chaleur la *pétition de droits.* Bientôt il porta la peine de cette démarche : accusé par un certain J. Monson (1636) d'avoir tenu des propos irrespectueux contre la personne du roi, il fut traduit devant la chambre étoilée et condamné à une amende de 10,000 livres sterl. envers le souverain, et à 1000 marcs d'argent envers son accusateur. Envoyé à la Tour de Londres, il n'en sortit qu'en 1640 par l'intervention du parlement. Les temps étaient bien changés alors. Le roi parut craindre les justes ressentimens de Williams, et descendit envers lui à des réparat. tardives, tandis que pour soustraire ses accusateurs à la vindicte des parlementaires, il faisait biffer des registres les procédures qui avaient été faites contre lui. Le prélat montra de la grandeur d'âme en refusant de faire punir ses persécuteurs. En 1641 le roi le nomma à l'archevêché d'York. Williams resta fidèle à la cause de Charles Ier, et m. en 1650. Ce prélat, qui cultivait les muses, adoucit par leur commerce les ennuis de son injuste captivité. Il fut un des évêques dont Charles Ier voulut prendre avis avant de violer l'engagement qui le liait envers l'infortuné comte de Strafford; mais encore que Williams ait souscrit au supplice de cette illustre victime, il est peu vraisemblable qu'il ait mis, en cette circonstance, une lâche complaisance dans ses conseils. — Un autre John WILLIAMS, théologien anglican, né en 1634, dans le comté de Northampton, fut chapelain du roi Guillaume et de la reine Marie, puis obtint l'évêché de Chichester, et m. en 1709. On a de lui, outre plus. écrits de controverse, peu remarquables : *les Caractères de la révélation divine*, 1695, in-4; une *Histoire de la conspiration des poudres*; *Défense des quatre sermons de l'archevêque Tillotson*, 1695.

WILLIAMS (GRIFFITH), prélat anglican, né en 1589 à Caernarvon, commença par desservir une cure dans le Middlesex. Successivement prédicateur à Londres, doyen de Bangor et évêque d'Ossory en Irlande (1641), il fut expulsé de ce siége pendant la guerre civile, et se réfugia en Angleterre. Il se trouvait auprès du roi, en qualité de chapelain, à la bataille d'Edge-Hill. S'étant retiré ensuite dans le pays de Galles, il y écrivit en faveur de la cause royale. A l'époque de la restauration il se rendit à Dublin, et fut le premier qui prêcha publiquem. pour Charles II; il m. à Kilkenny en 1672. On cite de lui, entre autres écrits (en anglais) : *le Bonheur des saints*, etc., Londres, 1622, in-fol.; réimpr. en 1635; *Explication des mystères*, ou *les Complots du parlement pour bouleverser l'église et l'état*, Oxford, 1643, in-4; *le grand Antechrist révélé*, Londres, 1660, in-fol.; *la Persécut. et l'oppress. de J. Bale et de Griffith Williams, évêques d'Ossory*, Lond.,

1664, in-4.—Roger WILLIAMS, ministre dissident, né en 1599 dans le pays de Galles, m. en 1683 en Amérique, y est connu sous le surnom de *Père de la Plantation de la Providence*, parce qu'en effet ce fut lui qui, avec quatre autres de ses confrères, jeta les fondemens d'une ville des Massachusetts, qu'il avait désignée sous ce nom. Roger Williams embrassa la secte des baptistes, dont il répandi les croyances parmi les naturels du pays. Il est auteur d'un certain nombre d'écrits, dont le plus remarquable a pour titre : *la Clef des langages d'Amérique*, ou l'*Aide de la langue des Indiens de la Nouvelle-Angleterre*, 1643, in-8; souv. réimpr.—John WILLIAMS, pasteur à Deerfield, dans le Massachusetts, fut enlevé en 1704 par un parti de sauvages, et conduit prisonnier au Canada. Après plusieurs années de captivité, il obtint sa liberté et retourna dans sa patrie, où il m. en 1729, après avoir publ., sous le titre du *Captif racheté*, un récit de ses malheurs. On cite de lui quelques autres écrits et des *sermons*.— WILLIAMS (Daniel), théologien, de la secte des *dissenters*, né à Wrexham en 1644, m. en 1715, eut quelque crédit auprès de Guillaume III, qui plus d'une fois le consulta sur les affaires d'Irlande. On a rec. ses divers écrits en 1738, 2 vol. in-8. Cet homme de bien, non content d'avoir toute sa vie pratiqué de bonnes œuvres, consacra, par testament, sa fortune au soulagement des indigens et à divers établissemens philanthropiques. Il légua à ceux de sa secte, avec une riche biblioth., la maison qui depuis est restée leur lieu de réunion à Londres (Redcross-Street, Cripplegate).

WILLIAMS (sir CHARLES HANBURY), diplomate anglais, né en 1709, débuta dans le monde politique comme membre de la chambre des communes, où il vota constamment en faveur du ministère (Walpole), et obtint la place de trésorier de la marine. Il parcourut ensuite la carrière diplomatique, fut successivement ambassadeur en Saxe, en Prusse, en Russie, et, peu de temps après son retour en Angleterre, m. en 1759, dans un état d'aliénation mentale que lui avait causé le chagrin de voir ses services mal appréciés. Rulhières a donné des détails curieux sur le séjour de ce diplomate en Russie. On a imp. de lui quelques *satires* politiques, des *poèmes* insérés dans le recueil de Dodsley, et autres écrits, réunis ensuite et publiés sous le titre d'*OEuvres en vers et en prose de sir Ch. Williams*, avec des *notes* par Hor. Walpole, Londres, 1822, 3 v. in-8.

WILLIAMS (ANNA), née en 1706, était fille d'un chirurgien du pays de Galles, qui fut réduit à accepter un asile à Charter-House, après être venu solliciter à Londres la récompense qu'il croyait avoir méritée par une prétendue découverte de la longitude en mer. Pour comble d'infortune une cataracte ravit la lumière à Anna en 1740. Comme elle avait cultivé la littérature depuis sa jeunesse, elle écrivit en 1746 une traduct. anglaise de la *Vie de l'empereur Julien* par La Bletterie. Plus tard, elle eut l'occasion de connaître la femme de Sam. Johnson, qui prit à elle un vif intérêt, et avec laquelle elle se lia d'une étroite amitié. Cette dame étant morte, Johnson n'abandonna point Anna Williams, et intéressa ses amis en sa faveur. Le célèbre Garrick fit donner sur son théâtre, au bénéfice de la pauvre aveugle, une représentation, dont le produit s'éleva à 200 livres sterl. Anna pub. ensuite un vol. de *Mélanges* en prose et en vers, qui trouva de nombreux acheteurs. Elle m. en 1783.—On a de son père (Zacharie WILLIAMS), outre l'*Exposé d'un essai pour constater la longitude en mer, par une théorie exacte de l'aiguille aimantée* (anglais et italien), 1755, un *Récit exact*, etc., du traitement qu'il avait éprouvé à la maison de refuge où il était entré, et d'où il avait été contraint à sortir, Londres, 1749, in-4.

WILLIAMS (DAVID), écrivain anglais, né en 1738 à Cardigan, dans le pays de Galles, commença à se faire connaître, après être entré, presque malgré lui, dans les ordres sacrés, par le succès qu'obtinrent ses prédications devant une secte dissidente à laquelle il appartenait. Obligé bientôt, par suite de la légèreté de saconduite, de se retirer à Londres, il y prononça une suite de sermons sur l'hypocrisie religieuse (1774, 2 vol. in-8), puis annonça, dans un *Traité sur l'éducation* (même année in-12), des vues qu'il ne tarda pas à mettre en pratique par l'établissement d'une école à Chelsea, où affluèrent les élèves malgré le prix élevé de la pension. Cette école bizarre était comme une petite république régie par une charte, et où l'enseignement des sciences, réduit en pratique, était associée à l'étude de la politique. Elle était dans un état fort prospère lorsque vers 1775 il en abandonna la direct. après la mort de sa femme. Il s'occupa dans la suite de la prédication, et enfin reprit la plume pour propager ses doctrines morales et religieuses (le déisme était alors sa croyance exclusive). Des *Lettres sur la liberté politique* qu'il fit paraître en 1782, et dont Brissot de Warville donna une traduct. française, valurent à Williams le titre de *citoyen français*, que lui décerna l'assemblée législative ; il fut plus tard invité par le ministre Roland à venir coopérer à la constitution républicaine de la France. Williams vécut à Paris dans la société des girondins, jusqu'au moment où fut prononcé le jugement de Louis XVI ; il revint alors dans son pays, désespérant du salut de l'état où un tel crime était commis au nom de la liberté. Un grand projet philanthropique l'occupait depuis long-temps : il s'agissait de remédier à l'imprévoyance des gens de lettres à qui d'autres soins ne permettent guère de songer à leur intérêt personnel. Il vit ses idées promptem. et efficacement secondées. Le prince de Galles se déclara protecteur de l'entreprise, alloua une somme annuelle pour l'acquisition d'un local convenable aux réunions des souscript., et le *Fonds littéraire* (c'est le nom de l'institut), solidement établi dès 1789, considérablement accru depuis, a rendu d'importans services à l'humanité, aux sciences et aux lettres. Williams continua de publier de temps à autre quelques opuscules écrits dans un esprit différent de celui qui avait signalé son entrée dans la carrière. Quand les infirmités vinrent accabler sa vieillesse, comme il avait négligé le soin de sa fortune, les souscripteurs du *Fonds littéraire* le nommèrent *résident-directeur* de cet établissement : il y mourut en 1816. Ses principaux écrits sont, outre ceux dont on a parlé : *Lettres concernant l'éducation*, 1785, in-8; *Souvenirs royaux*, 2e édit., 1788, in-8 ; *Leçons sur l'éducation*, 3 vol. in-8 ; *Leçons à un jeune prince*, in-8 ; *Leçons sur les principes politiques*, etc., 1789, in-8 ; *Histoire du comte de Monmouth*, 1796, in-4, avec pl. ; *Réclamations* (claims) *de la littérature, contenant l'origine, les motifs, les objets et les opérations de la société pour l'établissem. du Fonds littéraire*, 1803, 1816, in-8. Un *Précis de la vie et des ouvrages de Dav. Williams* a été publié en 1792, par Th. Morris.—Le rév. Cooper WILLIAMS, né à Cantorbery en 1762, m. en 1816, recteur de Kingston en Stourmont, avait été d'abord vic. d'Ixning, puis chapelain d'un vaisseau de guerre, *le Swiftsure*, sur lequel il assista à la bataille d'Aboukir. On connaît de lui : *Histoire du château de Sudley dans le comté de Glocester*, 1791, in-fol. ; *Campagne des Indes occidentales, faites sous les ordres de sir Ch. Grey et de sir John Jervis*, 1796, in-4; *Voyage sur la Méditerranée*, 1802, in-4. On y trouve une relation très-détaillée de la célèbre bataille d'Aboukir.

WILLIAMS (FRANCIS), nègre créole de la Jamaïque, où il m. en 1770, à l'âge d'environ 70 ans, avait de bonne heure manifesté de si heureuses dispositions qu'il fixa l'attention du duc de Montaigu, gouverneur de l'île. Ce seigneur l'envoya en Angleterre faire ses études, qu'il termina brillamment à l'université de Cambridge. Bien qu'il se fût surtout appliqué aux mathématiques, il publia aussi pendant son séjour sur le continent une *ballade*, que M. Grégoire, ancien évêque de Blois, ne craint pas de citer

avec éloge dans son ouvr. sur la *Littérature des Nègres*. Ce fut en vain que le duc de Moutaigu voulut faire donner à Williams, après son retour à la Jamaïque, une place dans le gouvernem. ; les préjugés contre sa couleur suscitèrent de trop fortes résistances. Mais les talens de Williams ne restèrent pas sans fruit : il ouvrit une école de mathématiq. et de langue latine. Il se plaisait à composer des pièces de vers dans cette langue. On en trouve une avec la trad. dans l'ouvr. mentionné de M. Grégoire.— Ephraïm WILLIAMS, fondateur d'un collége qui porte son nom aux Massachusetts, était fils d'un colonel, Ephraïm Williams, qui lui-même fut un des fondateurs de Stockbridge. Après avoir fait dans sa jeunesse divers voyages en Europe, le personnage qui nous occupe porta les armes dans la campagne de 1740 à 1748 entre les Anglais et les Français en Amérique ; il avait en 1755 le commandem. d'un régiment avec lequel il se joignit au général Johnson au nord d'Albany, et reçut une blessure grave dans une action dont l'avantage demeura aux siens. Il exerça sur la cour gén. des Massachusetts beaucoup d'influence par un esprit qui n'était pas moins délié que facétieux. C'est en 1791 que fut ouvert le collége de *Williams*. Probablement qu'alors le fondat. avait cessé de vivre. La condition qu'il avait mise à cet établissem., c'est qu'il porterait son nom. Ce collége est devenu depuis un séminaire florissant.

WILLIAMS (miss HELENA-MARIA), née à Londres en 1759, révéla de bonne heure un penchant prononcé pour les études littéraires. Un poème intitulé *le Pérou*, qu'elle publia à l'âge de 18 ans, obtint d'honorables suffrages. Son imagination lui montrant la révolution française comme le prélude de grandes améliorations sociales, miss Williams fut jalouse d'assister à cet imposant spectacle. Elle quitta l'Angleterre en 1790 pour venir se fixer à Paris, où bientôt elle se mit en relation avec les membres les plus fameux du parti de la Gironde. Elle partagea leur sort après la journée du 31 mai (*voy.* VERGNIAUD), mais réussit à tromper la surveillance de ses gardiens à la conciergerie du Luxembourg, et se sauva en Suisse, où l'étude occupa utilement les jours de sa proscription. De retour à Paris en 1796, elle continua d'y cultiver la poésie et les lettres, et diverses publications ajoutèrent à la réputation dont elle jouissait déjà. C'est dans cette capitale qu'elle mourut le 15 décembre 1827. Nous nous bornerons à citer ceux de ses ouvrages écrits en notre langue ou dont il a été fait des traductions françaises ; ce sont les principaux : *Lettres écrites de la France sur la prem. fédérat.*, 1791-92, 2 vol. in-12 ; *Lettres écrites de France sur l'époque de la terreur*, 1795, 4 vol. in-12 ; *Voyage en Suisse, avec des considérat. sur les gouv. helvétiq.*, 1798, 2 v. in-8 : *Aperçu de l'état des mœurs et des opinions de la république franç., et de la fin du 18e S.*, 1801, 2 vol. in-8 ; *Correspondance politique et confidentielle de Louis XVI*, avec des *observat.*, 1804, 3 v. in-8 ; pub. en angl. la même année : M. Beuchot a essayé de prouver (*Journal de la librairie* du 13 juin 1818) que cet ouv. est apocryphe, et que la rédact. en appartient à MM. Sulpice de La Platière et Babié ; *Relation des évènemens qui se sont passés du 1er mars au 20 novembre 1815, et sur les persécut. des protestans du Midi*, 1816, in-8 ; *Souvenirs de la révolut. franç.* (trad. de l'anglais par M. Coquerel, neveu de l'auteur), Paris, A. Mesnier, 1828, in-8, 2e édit. On y a joint la traduction d'une *Ode aux Grecs* par miss Williams.

WILLIAMSON (sir JOSEPH), négociateur angl., mort en 1701, est connu surtout comme le bienfaiteur du Collége de la Reine à Oxford, auquel il légua pour 8,000 livres sterl. de valeurs mobilières. Secrétaire-d'état en 1665, Williamson avait assisté 9 ans plus tard comme plénipotentiaire au traité de Cologne, et à son retour il avait été fait principal secrétaire-d'état et membre du conseil privé, charge qu'il résigna en 1678.

WILLIBROD (St), apôtre des Frisons, né vers l'an 658 dans le Northumberland, sortit du monastère de Rippon, fondé par St Wilfrid, pour passer sous la direction de St Egbert dans un autre monastère d'Irlande, où il demeura 12 ans. S'étant ensuite embarqué avec onze autres moines anglais pour la Frise, récemment conquise par Pépin d'Héristal, il se rendit de là à Rome, et en revint muni des instructions du pape Sergius pour continuer sa mission. Après six années de prédication, il revint à Rome, y fut consacré évêque sous le nom de Clément, et, de retour en Frise, fixa sa résidence épiscopale à Utrecht. Il y bâtit l'église du Sauveur, répara celle de Saint-Martin, fonda l'abbaye d'Epternac (698), baptisa Pépin-le-Bref, passa plus tard en Danemarck, puis revint en Frise, y continua ses prédications apostoliques avec autant de succès que de zèle, et m. en 738. Alcuin a écrit la *vie* de ce saint prélat, en 2 liv., l'un en prose, l'autre en vers latins. L'église célèbre la fête de St Willibrod le 7 novembre.

WILLIS (THOMAS), médecin anglais, né en 1622 à Great-Bedwin, dans le comté de Wilt, prit ses degrés à l'univ. d'Oxford, y obtint en 1660 la chaire d'anatomie, fut admis à la société royale de Londres, vint en 1666 s'établir dans cette capitale, y jouit d'une grande confiance auprès de Charles II, et fut enlevé à son immense clientelle et aux disputes médicales par une inflammation de poitrine le 11 novembre 1675. Ses nombreux et savans écrits, qui ont eu plusieurs éditions partielles, et dont il a été fait diverses traductions, ont été recueillis en un seul corps d'ouvrage, sous le titre d'*Opera medica et physica*, Genève et Lyon, 1676, in-4 ; Genève, 1680, in-4 ; Amsterdam, 1682, in-4 ; Venise, 1720, in-folio. Les principaux écrits qui composent cette collection sont intitulés : *Cerebri Anatome, cui accessit nervor. Descript. et Usus*, Londres, 1664, in-4, 1670, in-8 ; Amsterdam, 1664, 1667, 1683, in-12 ; *Pathologia cerebri et nervosi generis, in quâ agitur de morbis convulsivis et de scorbuto*, Oxford, 1667, in-4 ; Londres, 1668, 1678, in-12 ; Amsterdam, 1669, 1670, et Leyde, 1671, in-12 ; *de Animâ brutorum*, etc., 1672 ; trad. en anglais, Londres, 1683, in-fol. ; *Pharmaceutica rationalis*, 1674-75, 2 part. in-4 ; trad. en anglais, ibid., 1679, in-folio. S. Pordage a publié la traduction anglaise des *OEuvres de Willis*, ibid., 1681, in-fol. — Francis WILLIS, autre médecin, mort à 90 ans le 5 décembre 1807, est principalement connu par les succès qu'il obtint dans le traitement des aliénés. C'est à ses soins que fut confié le roi George III lors de sa première aliénation mentale. Il fut appelé aussi à Lisbonne pour le traitement de la reine Marie. Son regard foudroyant n'exerçait pas une action moins puissante sur les aliénés que les chaînes, les douches et les gilets de force. Il dirigea long-temps un établissement consacré au traitement de la démence à Gretford, dans le Lincolnshire.

WILLIS (BROWNE), savant antiquaire, petit-fils de Thomas Willis, né en 1682 à Blandford, dans le comté de Dorset, mort le 5 février 1760, avait été reçu en 1718 memb. de la société des antiquaires de Londres, et avait passé 40 années à former une collection de monnaies angl., dont il fit ensuite hommage à l'université d'Oxford, où il avait étudié. Il disposa d'une partie de sa fortune en faveur d'un établissem. de bienfaisance, et légua aussi des MSs. à la bibliothèq. bodléienne. On distingue parmi ses ouvrages : *Notitia parliamentaria*, ou *Hist. des comtés, villes et bourgs de l'Angleterre et du pays de Galles*, 1715-16-30, 3 vol. in-8 ; *Hist. des abbayes parlementaires et des égl. cathédrales conventuelles*, 1718-19, 2 v. in-8 ; *Descrip. des cathédrales de l'Angleterre*, etc., 1727, 1730 et 1733, 3 vol. in-4. *Voy.* la *Biographie* de Chalmers et le *Dictionnaire* de Chauffepié.

WILLOT (AMÉDÉE), général français, né à Saint-Germain-en-Laye en 1757, fit ses prem. armes dans

la campagne de Corse en 1769, comme officier dans la légion Maillebois. Partisan de la révolution, il obtint de l'avancement dans la nouvelle organisation de l'armée, et parvint au grade de général de brigade à la fin de la première campagne des Pyrénées orientales. Un échec qu'il éprouva le 20 avril 1793, entre Ceret et le Teth, contre les Espagnols, sous la conduite de La Union, le fit suspendre de ses fonctions par les commissaires de la convention nationale. Il fut réintégré après le 9 thermid. et employé à l'armée des Pyrénées occidentales, où il se justifia pleinement, par sa conduite, de l'accusation d'impéritie qui avait amené sa précédente disgrâce. Lorsque la paix fut conclue avec l'Espagne en 1795, le général Willot fut envoyé avec sa division dans la Vendée, où il se conduisit avec une grande modération. L'année suivante il obtint du directoire le commandement de la division militaire dont Marseille est le chef-lieu, et fut nommé, en avril 1797, député du département des Bouches-du-Rhône au conseil des cinq-cents. S'étant lié avec Pichegru (*v.* ce nom), il devint, comme lui, un des chefs du parti dit de *Clichi*, et fut aussi une des premières victimes de la journée du 18 fructidor (4 septembre 1797). Déporté à Sinamary, il concerta avec ses compagnons d'infortune, Pichegru, Aubry, Delarue, d'Ossonville, Barthélemi et Ramel, un plan d'évasion, qui réussit malgré de nombreux obstacles. Willot, après s'être rendu d'abord en Angleterre, passa ensuite en Allemagne, et y séjourna jusqu'en 1800. Il se trouvait au quartier-général de l'armée autrichienne lors de la bataille de Marengo. Il revint à cette époq. en Angleterre, et y resta jusqu'à la restaurat. de 1814. De retour en France avec les Bourbons, il fut réintégré par Louis XVIII dans son grade de lieutenant-général. En 1816, il obtint le gouvernement de la Corse, fut rappelé en 1818, et vécut depuis lors dans la retraite jusqu'à sa m., arrivée en 1823. M. Boulet a prononcé sur la tombe de ce général un *Disc. funèbre*, qui fut imprimé à Paris dans la même année.

WILLOUGHBY (sir Hugh), navigateur anglais, né au 16ᵉ S. dans le comté de Derby, commanda l'expédition entreprise en 1553, d'après les rapports de Séb. Cabot (*v.* ce nom), par une compagnie de négocians angl., pour la découverte d'un passage au Cathay ou à la Chine par le nord-est. Cette expédition, composée de trois vaisseaux, partit de la Tamise le 20 mai, et entra dans l'Arzina, rivière de la Laponie orientale, le 18 septembre. Willoughby et ses équipages périrent de froid et de faim dans ce mouillage. Le journal que l'on trouva plus tard sur le vaisseau amiral apprit que, huit jours après l'arrivée de l'expédition, Willoughby et ses officiers, voyant la saison trop rigoureuse pour continuer leur marche, avaient pris le parti de rester dans l'Arzina, qui devint leur tombeau.

WILLOUGHBY (Francis), naturaliste anglais, né en 1635, fut le condisciple et l'ami du célèbre J. Ray (*v.* ce nom), porta ses savantes investigations en France, en Espagne, en Italie, en Allemagne et dans les Pays-Bas, et s'attacha surtout à la partie zoologique. A son retour, il fut nommé membre de la société royale de Londres, et m. en 1676. Outre quelques morceaux insérés dans les *Transactions philos.*, on cite de lui : *Ornithologiæ Libri tres* (avec une *préface* de J. Ray, qui en fut l'éditeur), Londres, 1676, in-f.; et *Historiæ piscium Lib. IV*, etc., publ. par le même, Oxford, 1686, in-folio. — Robert-Louis Willoughby, mort le 3 mars 1826 à la fleur de l'âge, a publié sur des matières d'économie politique quelques écrits éphémères. Il était correspondant de la *Revue encycl.*, où on lui a consacré une courte *notice*, mars 1826, p. 236.

WILLYAMS. V. Williams.

WILMOT (John). V. Rochester.

WILSON (sir Thomas), théolog. et homme d'état anglais, termina au collége du Roi à Cambridge ses études, qu'il avait commencées à Eton. Réduit sous le règne de Marie à chercher un asile sur le continent, à cause de son attachement au protestantisme, il encourut le péril de la vie à Rome, où il fut incarcéré. Sorti néanmoins sain et sauf du château de Saint-Ange après d'assez vives persécutions, il revint en Angleterre lors de l'avènement d'Elisabeth, fut nommé maître des requêtes, et peu après l'un des secrétaires de la souveraine. Il fut chargé en 1567 d'une ambassade pour les Pays-Bas, et succéda l'année suivante à sir Th. Smith comme secrétaire-d'état. Il mourut en 1581, laissant les écrits suivans : *Epistola de vitâ et obitu duorum fratrum suffolciensium Henrici et Caroli Brandon*, Londres, 1552, in-4; *the Rule of Reason, containing the Art of Logic*, ibid., 1551; 4ᵉ édit., 1567, in-4 (c'est dans cet ouvrage qu'il dirigea ses plus violentes attaques contre l'égl. romaine); enfin *the Art of rhetoric*, in-4, 1553, plusieurs fois réimprimé.

WILSON (Arthur), né en 1596 à Yarmouth, dans le comté de Norfolk, mort en 1652 à Felstead, en Essex, avait accompagné comme secrétaire Robert, comte d'Essex, dans diverses campagnes, et s'était attaché ensuite au comte de Warwyck en qualité d'intendant. Outre une pièce de théâtre, *l'Inconstante*, qui a été imprimée à Oxford en 1814, in-4, avec des *notes* biographiques sur l'auteur, on cite de Wilson une *Histoire de la vie et du règne de Jacques Iᵉʳ*, 1653, in-folio, réimprimée en 1706 dans l'*Hist. gén. d'Angleterre*, par Kennet. — Florence Wilson, *Florentius Volusenus*, natif d'Elgin, en Ecosse, mort en 1547, a laissé, outre un traité *de Tranquillitate animi*, Leyde, 1543, diverses *poésies* latines, qui ont été imp. à Londres, 1619, in-4.

WILSON (John), musicien anglais, natif de Feversham, dans le comté de Kent, fut d'abord attaché à la chapelle royale, puis à la musique particulière de Charles Iᵉʳ. Gradué en 1644 doct. de musique à l'université d'Oxford, il y donna quelque temps des leçons, puis obtint en 1656 une place de profess. de son art au collége Baliol, et fut pourvu, après la restauration, de l'emploi de gentilhomme de la chapelle royale. Il mourut à Londres en 1673. Cet artiste, qui excellait sur la viole, a composé pour cet instrument des *fantaisies* d'une grande difficulté. On connaît en outre de lui div. morceaux de chant, imprimés à Oxford de 1653 à 1663. La bibliothèque bodléienne possède de lui, en manuscrit, de la musique faite pour plusieurs *odes* d'Horace, et divers passages d'Ausone, de Claudien, de Pétrone et de Stace.

WILSON (Thomas), prélat anglais, né en 1663 à Burton, dans le comté de Chester, se destinait à la profession de médecin, lorsqu'un dignitaire de l'église le détermina à entrer dans les ordres. Il reçut la prêtrise en 1687, et 10 ans après il fut pourvu de l'évêché de l'île de Man, siége à la nomination du comte de Derby, dont le fils avait eu Wilson pour précepteur. Wilson composa, dans les loisirs que lui laissaient ses fonctions épiscopales, quelques traités et autres écrits religieux en anglais et dans l'idiome du pays. Il mourut en 1755. Ses écrits, d'abord publiés séparément, ont été recueillis après sa mort par les soins de son fils, et publiés par son aumônier, Cruttwell, en 1780, 2 vol. in-4, avec la *vie* de l'auteur. Ses *Serm. choisis*, au nombre de 33, ont été réimprimés en 1823, 2 vol. in-12. Une nouvelle *vie* de Wilson, par Stowell, a été publiée en 1819, in-8. — Thomas Wilson, fils du précédent, né dans l'île de Man en 1703, embrassa l'état ecclésiastique, fit ses études à Oxford, et devint successivement chanoine prébendier du chapitre de Westminster, ministre de Sainte-Marguerite, recteur de Saint-Etienne de Walbrook, et mourut à Bath en 1784. On lui a attribué divers écrits anonymes.

WILSON (Richard), paysagiste, né en 1714 dans le comté de Montgomery, apprit le dessin à Londres chez un peintre de portraits peu connu, travailla ensuite lui-même obscurément dans ce genre, puis entreprit le voyage d'Italie, où il étudia surtout les beautés naturelles. Précédé d'une grande répu-

tation, lorsqu'il revint en Angleterre, il exposa successivement au salon de Londres plusieurs tableaux auxquels les amateurs mirent un prix très-élevé. Lors de la création de l'académie royale de peinture, Wilson en fut un des premiers membres, et y obtint ensuite l'emploi de bibliothécaire. Il mourut en 1782. Quelques-uns de ses compatriotes l'ont appelé le *Claude Lorrain* de l'Angleterre; mais la manière différente de ces deux artistes exclut toute comparaison entre eux, et d'ailleurs le Lorrain est d'une gr. supériorité. J. Wright a publ. en 1824 un *Précis de la vie de Richard Wilson, avec des observat. sur ses paysages*, Londres, in-4.

WILSON (Henri), navigateur, commandait le bâtiment de la compagnie des Indes *l'Antilope*, lorsqu'il reçut à Macao, en juin 1783, l'ordre de repartir pour l'Angleterre. Ayant mis à la voile le 21 juillet suivant, il toucha sur des brisans dans la mer du Sud, vers les parages des îles Carolines, fut contraint d'abandonner son bâtiment, et aborda avec son équipage sur une petite île déserte, où bientôt les naufragés furent visités par les habitans d'une île voisine. Le roi du pays (les îles Pelew) les accueillit avec humanité, leur procura les moyens de construire un bâtiment pour retourner dans leur pays, et même leur confia son second fils, qui partit avec eux. Débarqué à Portsmouth en 1784, Wilson, qui, pour remplir ses engagemens avec le père de son pupille, en avait pris le plus gr. soin, vit la même année (1784) ce jeune homme périr de la petite-vérole. Wilson mourut lui-même en 1810 à Colgton, où il s'était retiré après avoir servi long-temps encore la compagnie des Indes avec autant de zèle que de succès. La relation du naufrage de *l'Antilope* a été écrite par G. Keate, et traduite en franç. sous le titre de *Relat. des îles Pelew, composée sur les journaux et communicat. du capitaine H. Wilson et de plusieurs de ses officiers*, etc., Paris, 1780, in-4 ou 2 vol. in-8, avec cartes et pl. — Jacq. Wilson, autre navigateur anglais, parti d'Angleterre, en 1796, sur le navire *le Duff*, visita succcessivem. *O-taï-ti*, quelq. îles voisines, l'archipel des *Amis*, les *Marquises*, découvrit un groupe de 14 autres îles, qu'il nomma *Duff's Groop*, revint en Angleterre en 1798, et y mourut quelques années après. La relation de ce voyage a été écrite par un memb. de la société des missions de la Grande-Bretagne, et publiée à Londres en 1799, in-4; trad. en allem. On en trouve un *extrait* dans le tom. 3 de l'*Abrégé des voyages modernes*, par M. Eyriès.

WILTHEIM (Alexandre), jésuite, né en 1604 dans le duché de Luxembourg, où il fut préfet des études et recteur du collége de son ordre, m. postérieurement à 1674, a pub. entre autres ouv.: les *Actes de St-Dagobert*, avec des *notes*, Trèves, 1653, in-4; *Gubernatores Luxemburgenses*, ibid., 1653, in-fol.; et *de Phialâ reliquiarum S. Agathæ*, ibid., 1656, in-4, fig. *Voy.* la Biblioth. de Southwell.

WILTZ (Pierre), jésuite, né en 1671 à Arlon, dans le duché de Luxembourg, où il m. en 1749, a laissé un assez grand nombre d'ouv. ascétiques qui ne méritent pas d'être tirés de l'oubli où ils sont restés, et dont on trouvera l'indication dans les *Mém. littéraires des Pays-Bas*, par Paquot, tome 3 de l'édition in-folio.

WIMPFEN-BORNEBOURG (Louis-François, baron de), né à Deux-Ponts en 1732, fit, avec un régiment français, les campagnes de la guerre de sept ans, devint successivement colonel, maréchal-de-camp, lieutenant-général, commanda, en 1792, une division de l'armée du Rhin sous les ordres d'Alexandre Beauharnais (*v.* ce nom), fut ensuite destitué comme noble, incarcéré, recouvra la liberté après la m. de Robespierre, et m. à Paris en 1800. On a de lui: *Refonte de l'économie de l'armée française*, etc., 1787, in-8; *Mém.* sur sa vie, 1788, in-8 (il désavoua cet ouvr., comme n'en étant pas l'auteur); *Loisirs du général Wimpfen......*, ou *Indices sur l'empire d'Allemagne*, etc., 1798, in-8; *le Militaire expérimenté* ou *Instruction à ses fils*, etc., 1798, in-8; traduit en allemand. — Félix de Wimpfen, frère du précéd., né en 1745, entra de bonne heure comme enseigne dans le régiment de Deux-Ponts au service de France, y obtint successivement les grades de capitaine, lieuten.-colonel et colonel, se retira, à la paix, dans ses terres de Normandie, fut nommé, en 1789, député aux états-généraux par la noblesse de Caen, se réunit à l'assemblée du tiers-état avec la minorité de son ordre, et fut ensuite employé comme officier-général lors de la déclaration de guerre en 1792. Il commandait la place de Thiouville lorsqu'elle fut entourée par un corps d'émigrés français, et répondit au parlementaire qui lui fut envoyé par le prince de Hohenlohe, avec l'offre d'un million s'il voulait ouvrir les portes de la forteresse: « J'accepterai ce million si on veut passer acte de cette donation devant notaire ». Wimpfen refusa ensuite le ministère de la guerre, qui lui fut offert par le gouvernement provisoire de France, prit le commandement de l'armée des côtes de Cherbourg, se prononça pour le parti de *la Gironde* (*v.* Vergniaud), et accepta le commandement des troupes que ce parti essayait de réunir dans le département du Calvados. La convention mit à prix la tête de Wimpfen, qui fut abandonné par ses troupes à la première rencontre avec celles de la convention. Il parvint toutefois à se soustraire aux recherches pendant tout le règne de la terreur, reprit son rang dans l'armée après la révolution du 18 brumaire, fut nommé plus tard inspecteur-général des harras, et remplit cet emploi jusqu'à sa mort, arrivée en 1814. Il avait publié en 1788, in-8, un écrit intit. *le Manuel de Xépholius*, tiré seulement à 100 exempl. On croit qu'il a laissé des *mémoires*, dans lesquels se trouvent des détails précieux pour l'*histoire* de la révolution. — Alex.-Stanislas, baron de Wimpfen, a pub.: *Voyage à St-Domingue pendant les années 1788-90-97*, 2 vol. in-8; trad. en allem. et en anglais. — D. Louis de Wimpfen, maréchal-de-camp au service d'Espagne, se trouvait à la bataille de Victoria en 1812. — Un lieutenant-général du même nom, au service d'Autriche, m. à Vienne en 1816, à l'âge de 90 ans.

WIMPHELING (Jacques), théologien et philologue, né en 1450 à Schlestadt (Alsace), fit ses études à Fribourg et à Erfurt, s'appliqua à l'étude du droit canon, devint prédicateur du chapitre de Spire, puis prof. d'éloquence, de poésie et de littérature grecque à Heidelberg, et obtint ensuite une prébende au chapit. de Strasbourg, dont il se démit bientôt après. Il contribua beaucoup à l'établissem. de la première société littéraire dans la ville que nous venons de nommer, et en fut, par son savoir, un des principaux ornemens. Il partagea l'opinion de Luther sur les abus qui s'étaient introduits dans l'église chrétienne, mais ne voulut point s'associer à l'œuvre de ce réformateur. Dans les dern. années de sa vie, Wimpheling se retira dans sa ville natale; il y m. en 1528. Il est éditeur ou auteur d'ouv. dont Niceron n'a indiqué que 30, mais dont Riegger porte le nombre à 89. On ne citera que les suiv.: *Laudes ecclesiæ spirensis*, poème (1486), in-4, réimp. à la suite de la *Chronique de Spire*; *Oratio querulosa contra invasores sacerdotum* (1492), in-4; *elegantiarum Medulla*, etc. (1493), in-4, réimp. plusieurs fois sous ce titre, et sous ceux d'*Elegantiæ majores* et de *Rhetorica pueris utilissima*; *præceptor germanicus* (1497), in-4; *Adolescentia*, Strasbourg, 1500, 1505, 1515, in-4 (c'est une suite de l'ouvrage précédent); *de Integritate*, Strasbourg, 1505, 1506, in-4; *Cis-Rhenum Germania*, Strasbourg, 1501, 1649, in-4; *Epitome rerum germanicarum*, ibid., 1505, in-4; Marpurg, 1562, in-8; Hanau, 1594, in-12, et réimp. à la suite de la *Chronique* de Witikind (Bâle, 1532), ainsi que dans les *Script. rerum germanicar.* de Schard, etc.; *de germanicæ nationis et imperii Gravaminibus contra sedem et curiam romanam*, impr. avec la *Germania* d'Æneas Syl-

vius, Strasbourg, 1515, inséré dans les *Script. rerum germanicar.* de Freher, et dans les *Politica imp.* de Goldast. *V.* les *Amœnit. litt. Frib.*, 161-581.

WIMPINA ou WYMPNA (Conrad), théologien allemand, né en 1460 à Buchheim, village des environs de Wimpfen, en Franconie, professa d'abord l'art poétique et la philosophie à Leipsig, puis la théologie à l'univ. de Francfort-sur-l'Oder (dont il fut un des fondateurs), et devint chanoine des cathédrales de Brandebourg et de Hawelberg. Désigné en 1530, avec Eckius et Cochlée, pour assister à la conférence que Charles-Quint voulait faire tenir entre les catholiques et les protestans, pendant la diète d'Augsbourg, Wimpina m. peu de temps après la publication de la profession de foi des protestans, dite *Confess. d'Augsbourg* (1530). On cite de lui, entre autres écrits : *proprietatum logicalium Editio et Commentatio; de Erroribus philosophorum in fide Christi; de Nobilitate cœlestis corporis,* etc.

WINCHESCOMBE. V. Winshecomb.

WINCKELMANN (Jean), théol. protest., né en 1551 à Homberg, dans la Hesse, fut le 1er prof. de théol. à l'univ. de Giessen, créée en 1607; il passa ensuite à Marpourg, où il avait déjà enseigné, revint à Giessen, et y m. en 1626. Outre plus. *comment.* sur l'Ecrit.-Sainte, insérés dans le *Thesaur. evangel. et apostol.* de Hunnius, on a de lui des *Oraisons funèbres*, des *thèses* et autres écrits dont on trouvera la liste dans le *Theatrum* de Freher.—Winckelmann (Jean-Juste), fils du précéd., né à Giessen en 1620, m. en 1697, conseill. et historiographe des landgraves de Hesse, s'était livré à la recherche des documens historiques, mais ne sut pas tirer tout le parti convenable des matériaux qu'il avait rassemblés, soit dans les diverses biblioth. d'Allemagne, soit dans les archives du gouvernement. Nous citerons comme ses principaux ouv. : *Hortus et Arbor philosophiæ,* etc., Darmstadt, 1662, in-12; *de principibus Hassiæ et eorum Genealogia*, Giessen, 1663, in-8; *Arboretum genealogicum heroum Europæorum*, etc., Eddenbourg, 1664, in-fol.; *Cæsarologia, sive quartæ monarchiæ Descriptio à Jul. Cæsare ad imperium usque Leopoldi*, Leipsig, 1666, in-8; ibid., 1728, in-12, fig. (le corps de l'ouv. est écrit en all.); *Notitia hist. polit. veterum Saxo-Westphalum,* etc., Oldenbourg, 1667, in-4.

WINCKELMANN (Jean-Joachim), célèbre antiquaire, né en 1717 à Steindall (Brandebourg), de parens pauvres, dut sa première éducation à la bienfaisance du recteur du collége de sa ville natale. Il obtint à 16 ans la permission d'aller faire ses cours académiques à Berlin, et revint ensuite à Steindall, où il fut nommé chef des choristes du collége. Après avoir été chargé de quelques éducations particulières, il passa à l'université de Halle, et puisa dans les bibliothèques de cette ville les vastes connaissances qu'il développa plus tard avec tant de succès. Littérature ancienne, histoire, mathématiques, jurisprudence, théologie, politique, archéologie, etc., il aborda successivement les sciences les plus disparates. Nommé profess. et co-recteur de l'université de Halle, il consacrait à de nouvelles études tous les loisirs que lui laissait l'exercice de ses fonctions, et ne donnait que quatre heures au sommeil. Le comte de Bunau lui confia la garde de la belle biblioth. qu'il avait formée dans sa terre de Nöthenitz, près de Dresde. Ce fut dans ce poste que Winckelmann compléta son immense érudition, et conçut le plan du grand ouv. (*Hist. de l'art chez les anciens*) qui a mis le sceau à sa réputation. En 1754, d'après les insinuations de M. Archinto, nonce du pape à la cour de Dresde, Winckelmann, élevé dans la croyance luthérienne, embrassa la foi catholique; il se rendit ensuite à Rome, y reçut un accueil flatteur du pape Benoît XIV, et se lia bientôt avec plusieurs artistes célèbres et avec les amateurs les plus distingués. Après avoir passé un an à visiter les monumens et les antiquités de cette ville classique, il se rendit successivement, dans le même but, à Naples et à Florence. En 1763, Winckelmann fut nommé président des antiquités à Rome, et ensuite bibliothécaire du Vatican. Vers le même temps plusieurs acad. d'Italie et la société royale de Londres l'admirent parmi leurs membres. Il résista longtemps aux sollicitations des diverses cours de l'Allemagne qui lui faisaient les propositions les plus avantageuses pour qu'il vînt se fixer auprès d'elles; enfin il se décida à faire une tournée en Allemagne. Après un court séjour à Vienne, où rien ne put le déterminer à renoncer au dessein de revoir en Italie pour terminer sa laborieuse carrière à Rome, il partit comblé d'honneurs et de présens, et prit la direction de Trieste pour se rendre par mer à Ancône. A peu de distance de la première de ces villes, il fut accosté par un scélérat nommé Archangeli, déjà repris de justice, condamné aux galères, et par commutation au bannissement. Ce misérable ayant su gagner la confiance de Winckelmann en affectant un grand amour pour les arts, le frappa de plusieurs coups de couteau dans une auberge, et prit la fuite sur-le-champ. Winckelmann ne survécut que quelques heures à ses blessures, et expira le 8 juin 1768, après avoir institué le cardinal Albani, par testament, son légataire universel. Telle fut la fin de l'un des hommes les plus distingués de l'Allemagne, et, nous osons le dire, du créateur de l'école esthétique moderne, qui peut-être n'eût point été formée sans le grand mouvem. qu'il imprima à la science. Entre les nombreux ouv. de Winckelmann, réunis par Fernow, Dresde, 1818-1820, 9 t. en 8 vol. in-4, avec 5 cahiers de planches, on distingue particulièrement son *Hist. de l'art chez les anciens*, publiée pour la première fois à Dresde, 1764, 2 vol. in-4; trad. d'abord en franç. par Sellius et Robinet, Paris et Amsterdam, 1766, 2 vol. in-8, puis par Huber, Leipsig, 1781, 3 vol. in-4 (cette trad. est la plus estimée), et par Jansen, Paris, 1798-1803, 3 vol. in-4; trad. en italien par un anonyme (Milan, 1779, 2 vol. in-4), et par l'abbé C. Fea (Rome, 1783-84, 3 vol. in-4). Nous citerons encore : *Réflexions sur l'imitation des ouvrag. grecs dans la peinture et la sculpture*, Dresde et Leipsig, 1756, in-4; *Lettre sur les antiquités d'Herculanum*, Dresde, 1762, in-4; *Remarques sur l'histoire de l'art*, ib., 1767, in-4; *Monumenti antichi inediti spiegati ed illustrati*, etc., Rome, 1767, 2 v. in-fol., avec 208 pl.; traduit en français par Fantin Désodoards, Paris, 1819, 3 vol. in-4, fig.; et en allemand par Brunn, Berlin, 1804, 2 vol. in-fol., fig. La *vie* de Winckelmann se trouve en tête de l'édition complète de ses *œuvres*, pub. par Fernow. Mme de Staël a consacré à Winckelmann plus. des belles pages de son ouvr. sur l'Allemagne. Gœthe a donné *Winckelmann et son Siècle*, Tubingue, 1805, in-8; et Ch. Morgenstern a écrit un savant *discours* sur l'illustre antiquaire, Leipsig, 1804, in-4.

WINCKELRIED (Arnold de), paysan du canton d'Underwald, a mérité le surnom de *Décius* suisse, en se dévouant pour le salut commun. C'est lui qui, au mémorable combat de Sempach, fraya aux Suisses un passage dans les rangs de l'armée de l'archiduc Léopold, que l'avantage des armes rendait inabordable. S'avançant à cet effet jusqu'à la portée des hallebardes ennemies, il en embrassa de ses bras nerveux un faisceau qu'il appuya sur sa large poitrine, et, les entraînant dans sa chute, il fit dans cette muraille de piques une brèche où les siens se précipitèrent sur le corps du héros (9 juillet 1386). Les Suisses vainqueurs célébrèrent, en l'honneur de Winckelried et des autres braves tués à cette journée, un service dont la solennité est restée l'une des fêtes nationales. *Voy.* le t. 1 de l'*Hist. des Suisses*, par Mallet.

WINCKLER (Théophile-Frédéric), archéologue, né à Strasbourg en 1771, était capitaine dans un bataillon de volontaires du Bas-Rhin, lorsqu'il fut fait prisonnier avec ce bataillon au fort Vauban, et conduit en Hongrie. Pendant sa captivité dans ce

pays, il en apprit la langue, ainsi que le grec moderne, et fit des observations intéressantes sur les diverses contrées qu'il eut à parcourir. Revenu à Strasbourg après son échange, il quitta le service militaire, puis se rendit à Paris avec deux jeunes gens, dont l'éducation lui était confiée, suivit avec eux le cours d'archéologie du savant Millin (*v.* ce nom), et, 3 ans après, obtint une place d'employé du cabinet des médailles. Il se livrait à des travaux importans, lorsqu'il fut frappé d'une apoplexie foudroyante en 1807. Outre plusieurs *articles* insérés dans le *Magasin encyclopédique*, notamment une *notice* sur J.-J. Oberlin, son maître et son ami, on lui doit une traduction du *Voyage à la Chine*, de J.-C. Huttner, Paris, 1799, in-18; une autre du *Voyage en Suède*, de Lenz, et celle de l'*Essai sur l'hist. des femmes*, de Jacobs. Il est aussi l'éditeur du *Répertoire du vaudeville*, ou *Recueil des meilleures pièces en vaudevilles*, Iéna et Paris, 1800, 2 part. in-8, avec un *disc. prélimin.* et des *notes* hist. et grammaticales.

WINDECK (Eberhard), de Mayence, fut employé pendant 40 ans par l'empereur Sigismond à des missions importantes. Il est auteur d'une *vie* de ce prince, qui a été publiée par Mencken, sur un manuscrit de la bibliothèque ducale de Saxe-Gotha, dans le t. 1er des *Script. rer. german.*

WINDELFETS. V. Widenfeldt.

WINDER (Henri), théologien anglais dissident, né en 1693 à Hutton-John dans le Cumberland, m. en 1752, pasteur à Liverpool, est aut. d'une *Hist. critiq. et chronol. de l'origine, des progrès, du déclin et de la renaissance de la science, principalem. religieuse*, etc., 2e édit., Londres, 1759, 2 v. in-4, précédée de *Mémoires* sur la *vie* de l'auteur, par George Benson.

WINDHAM, armateur anglais, natif de Norfolk, fut l'un des premiers de sa nation qui tentèrent de faire le commerce en Afrique concurremm. avec les Portugais, qui alors s'en arrogeaient le droit exclusif. Son prem. voyage, qu'il fit en 1551, fut couronné de succès; mais dans la suite sa hauteur et la violence de son caractère nuisirent à ses autres entreprises. Il mourut misérable sur la côte de Guinée, après s'être vu à la tête de vastes entreprises, dans lesquelles il avait pour associé un Portugais, appelé Ant.-Anez Pinteado, dont il sut mal reconnaître le grand mérite.

WINDHAM (Joseph), membre de la société roy. et de celle des antiquaires, né en 1739 à Twickenham, avait exploré les diverses branches de l'érudition dans ses voyages en France, en Italie, en Suisse, etc. C'est lui qui a fourni la plupart des dessins et plans que Ch. Cameron fit graver pour son grand ouvrage sur les *Bains des Romains* (Londres, 1772, in-fol.), dont il a aussi rédigé en grande partie le texte, ainsi que celui du 2e vol. des *Antiquités ioniennes*, pub. par la société des *dilettanti*, dont il était membre. Il n'a donné sous son nom que des *Observations sur un passage de l'Histoire naturelle de Pline, relatif au temple de Diane, à Ephèse*, insérées dans le 6e vol. de l'*Archéologie*.

WINDHAM (William), ministre d'état anglais, né à Londres en 1750, débuta à 32 ans dans la carrière politique comme membre du parlement, où il siégea parmi les whigs les plus ardens. Il seconda Burke, en 1784, dans ses énergiques remontrances au roi, et continua de se signaler dans le parti de l'opposition jusqu'à la fin de 1791. Cependant la marche que la révolution française allait imprimer aux affaires de l'Europe le fit changer totalement d'opinions. Il passa avec Burke, son ami, dans les rangs du parti ministériel, et, à la fin de 1792, tous deux s'opposèrent à la proposition d'une réforme parlementaire. Bientôt, à l'occasion de la mort de Louis XVI, il démontra que la France n'était pas dans un état qui permît de négocier avec elle, et appuya le système du ministre Pitt pendant toute la session de 1793. Dans la session suiv., il déploya tous ses moyens oratoires pour combattre les champions de la révolution franç. En 1795, il fit partie du ministère comme secrétaire-d'état de la guerre, et ce fut sur son avis que le cabinet se décida à ordonner l'armement projeté sur les côtes de l'ouest de la France, pour appuyer les opérations du parti royaliste en Bretagne et dans la Vendée. Il fit entendre en 1797 d'énergiques protestations contre les négociations de paix entamées avec le directoire, et il continua jusqu'au dernier moment d'appuyer le système de la contre-révolution française. Dans le même temps, il se prononçait pour qu'on tolérât en Angleterre le papisme et les débris de l'église gallicane. En 1801, après s'être élevé de nouveau contre les propositions de paix avec la France, il quitta le ministère avec Pitt et ses autres collègues, pour siéger dans le parlement sur les bancs de la nouvelle opposition qui se forma à cette époque. Il ne laissa échapper aucune occasion de donner l'alarme sur les projets ambitieux de Buonaparte, et, se montrant le plus violent instigateur d'une ligue européenne contre la France, il eut une grande part à la rupture du traité d'Amiens. Provocateur de la dissolution du ministère Addington, Windham n'en fut pas moins exclu de la nouvelle administration, lorsque Pitt reprit les rênes du gouvernement en 1804; mais à la mort de ce dernier, en 1806, un autre ministère ayant été formé par lord Grenville et Fox, Windham reprit le portefeuille de la guerre, et il le quitta bientôt après, lorsque la mort de Fox eut amené la désorganisation de ce dern. ministère. Redevenu membre du parlement, il continua d'y voter avec l'opposition jusqu'à sa mort, arrivée le 4 juin 1810. Les Anglais placent Windham au rang de leurs hommes d'état les plus distingués et de leurs orateurs les plus éloquens. Ses *disc.* (*Speeches in Parliament*) ont été recueillis en 1812, 3 v. in-8, précédés d'une *notice* sur sa vie.

WINDHEIM (Chrétien-Ernest de), né en 1722 à Wernigerode, dans l'électorat de Hanovre, professa la philosophie à Goettingue, puis à Erlangen, où il enseigna en même temps les langues orientales, et mourut en 1766 à Tinmemroda, dans la principauté de Blankenbourg. Parmi ses ouvrages, dont l'université d'Erlangen a publ. un programme (*Mem. viri dùm viveret generosiss. atque ampliss. C.-E. de Windheim*, 1766, in-fol.), on distingue : *de Paulo gentium apostolo*, etc., Halle, 1745, in-8; *Biblioth. philos. de Goettingue* (en allem.), Goettingue et Erlangen, 1748-1757, 9 vol. in-8; *Recherches hist. sur la vie et le gouvernement de David*, id., ibid., 1749, in-8; *Fragmenta historiæ philosophicæ*, etc., ibid., 1753, in-8, etc.

WINDING. V. Vinding.

WINDISCH (Charles-Gottlieb), né en 1725 à Presbourg, où il m. en 1793, après y avoir exercé la première magistrature, a publié en allemand : *l'Ami de la vertu, feuille hebdomad.*, Presbourg, 1767 à 1769, 3 vol. in-8; une autre *Feuille hebdomadaire pour les sciences et les arts*, ibid., 1771 à 1773, 3 vol. in-8; *Descript. polit., géogr. et histor. du royaume de Hongrie*, ibid., 1772, in-8; *Hist. abrégée de la Hongrie*, etc., ibid., 1778, in-8; réimprimée en 1784; *Géograph. du royaume de Hongrie*, ib., 1780, 5 vol. in-8; *Magasin de Hongrie, contenant des recherches pour l'hist., la géogr., l'hist. nat. et la littérat. de ce royaume*, ib., 1781-1788, 4 vol. in-8; *nouveau Magasin de Hongrie*, Vienne, 1792, in-8.

WINDUS (John), voyageur anglais, accompagna en 1720 Ch. Stewart, chef d'escadre, chargé par le roi de la Grande-Bretagne d'aller traiter de la paix avec l'empereur de Maroc, et publia à son retour la relation de cette mission sous le titre d'*a Journey to Mequinez*, etc. (voyage à Mequinez, résidence de l'empereur actuel de Fez et de Maroc), Londres, 1725, in-8, fig. Les notices de Windus sur la géographie du pays et sur les mœurs des Marocains sont fort curieuses.

WINÉFRIDE ou WÉNÉFRIDE (Ste), née vers le milieu du 7e S., dans le nord du pays de Galles, d'une des principales familles de cette contrée, fut élevée dans la religion chrétienne par un saint religieux appelé Beuuon ou Benow, des mains de qui elle reçut le voile. Après la mort de ce saint directeur, elle quitta le monastère qu'il avait fondé au lieu appelé depuis Holywell, et se retira dans un autre couvent du Denbighshire, dont elle devint abbesse. Elle y fut assassinée par Caradoc ou Cradoc, prince du pays, qui avait conçu pour elle une violente passion. Elle est classée comme martyre dans tous les calendriers. Il existe à la bibliothèque cottonienne une *vie* manuscrite de cette sainte, écrite peu après la conquête de l'Angleterre par les Normands, qui y sont appelés *Français*. On a encore plusieurs autres *vies* manuscrites, et Leland en a inséré une dans son *Itinerary of great Britain*, Oxford, 1710 et 1744, t. 5.

WINESALF. V. Galfrid.

WINGATE (Edmund), mathématicien, né dans le comté d'York en 1593, se déclara pour le parti populaire lors de la guerre civile, fut nommé juge de paix, membre du parlement, devint un des affidés de Cromwell, et mourut en 1656. On connaît de lui : *Usage de la règle de proportion en arithmétique et en géométrie, ainsi que l'usage des logarithmes des nombres*, etc., Paris, 1623, in-12; en angl., Londres, 1626, 1645 et 1658, in-8; *de l'Arithmétique naturelle et artificielle* (en anglais), Londres, 1630, in-8, souvent réimp.; *Tables des logarithmes, des sinus et tangentes de tous les degrés*, etc., ib., 1633, in-8; *Construction et Usage des logarithmes*, ibid.; *Ludus mathematicus*, etc., ibid., 1654, in-8; *l'Arpenteur de terre*, etc., in-8.

WINGHEN (Joseph van), dit *le Vieux*, peintre, né en 1544 à Bruxelles, se forma pendant 4 ans de séjour à Rome, où il travailla pour un prince de l'église, et, de retour à Bruxelles, fut nommé premier peintre du duc de Parme. Il alla ensuite s'établir à Francfort-sur-le-Mein, et y mourut en 1603. La plupart de ses compositions ont été détruites dans les guerres du 17e S. Parmi celles qui subsistent, on cite : *Apelles et Campaspe, Samson pris par les Philistins, Andromède*, une *Cène*, etc. Quelques-uns de ses tableaux ont été exécutés en tapisserie; beaucoup d'autres ont été gravés. — Jérémie van Winghen, dit *le Jeune*, fils du précédent, né à Bruxelles en 1578, passa de l'atelier de son père à celui de Franç. Badens, peintre d'Amsterdam. Il parcourut ensuite l'Italie, s'arrêta particulièrement à Rome, revint se fixer à Francfort, s'y livra presque exclusivement au genre du portrait, et mourut en 1648. Il avait acquis de bonne heure la réputat. de bon coloriste.

WINOC ou WINOX (St), prem. abbé de Wormhouth, monastère qu'il avait fondé d'après les instructions de St Bertin, et où il mourut en 717, était fils d'un roi breton, nommé Howel III, et s'était rendu en France pour échapper au massacre des Anglo-Saxons. Il avait eu pour compagnons Quadenoc, Ingenoc et Madoc, trois jeunes gens qui, après avoir comme lui embrassé la vie religieuse à Saint-Omer, eurent part aussi à l'établissement de l'abbaye de Wormhouth, dont le territoire leur fut concédé par un gentilhomme appelé Hérémar. Le lieu qui depuis s'est appelé Berg-Saint-Winoc ou Winox, est celui où furent transportés ses restes en 920, par ordre du comte Baudouin-le-Chauve.

WINSEM (Pierre van), *Winsemius*, poète et historien frison, né à Leuwarde en 1586, s'adonna successivement à la médecine et à la jurisprudence, et, après avoir complété son instruction par des voyages, prit le parti de se vouer exclusivement à la littérature. Il accepta en 1616 le titre d'historiogr. des états de Frise, puis, en 1636, une chaire d'hist. et d'éloquence à Franeker, ville où il m. en 1644. Outre plusieurs *thèses, oraisons funèbres* et autres morceaux académiques, on cite de lui : *Chronique* ou *Hist. de la Frise, jusqu'à l'année 1622* (en flamand), Franeker, 1622, in-fol., fig., cartes et plans; *historiar.... sive rerum sub Philippo II gestarum lib. IV*, Leuwarde et Franeker, 1629-33, 2 v. in-4; *Amores* (poésies élégiaques), Franeker, 1631, in-16; *Panegyricus ad Gustavum II, Suecorum regem*, poème en vers héroïques, Amsterdam, 1632, in-f.; Leyde, 1637, in-12; *Sirius caniculæ Stella*, poème, Franeker, 1638, etc. *Voy.* les *Mém. littér.* de Paquot, édit. in-f., t. 2, p. 300; et les *Athen. belgicæ*, de Vriemoet. — Ménélas Winsem, frère du précéd., médecin et botaniste, né vers 1591 à Leuwarde, pratiqua la médecine avec succès à Embden et à Franeker, professa également la clinique, l'anatomie, la botanique dans cette dernière ville, et y mourut en 1639. On a, sous le titre de *Compendium anatomicum disputationibus XXX propositum* (Franeker, 1625, in-4), un recueil de thèses soutenues sous sa présidence. Il joignait le goût des lettres à ses connaissances médicales.

WINSEMIUS. V. Winshemius.

WINSHECOMB ou WINCHESCOMB (James), riche fabricant de draps à Newbury, se signala en conduisant sous les bannières de Henri VIII, lors de l'invasion des Écossais en 1513, une compagnie de cent hommes d'armes équipés à ses frais, et à la tête desquels il combattit à la journée de Flodden-field. Après avoir servi ainsi son pays et son prince, il revint à sa fabrique, et, par les bienfaits que son immense fortune lui permit de répandre autour de lui, il s'acquit un autre genre de gloire, dont le souvenir s'est conservé d'âge en âge dans sa patrie.

WINSHEMIUS (Vitus-Ortelius), philologue, ainsi nommé du bourg de Windsheim, en Franconie, où il naquit l'an 1501, m. en 1570, prof. de langue grecque à Wittemberg, avait commencé par exercer la méd. dans cette ville. Outre quelques *harangues* ou *oraisons funèbres*, et une édition de la *Syntaxe* de Mélanchthon, on lui doit des traductions latines de divers ouvrages classiq. grecs, notamment des *Idylles* de Théocrite, en vers, Francfort, 1558, in-8, et de l'*Hist.* de Thucydide, Wittemberg, 1569, in-folio; 1580, in-8. — Vitus Ortelius Winshemius, son fils, né en 1521 à Wittemberg, m. en 1608, doyen de la cathédrale de Hambourg, avait rempli successivement des chaires de droit à Pavie et à Wittemberg, et avait été conseiller aulique du prince Auguste de Saxe, etc. On ne connaît de lui que des *programmes* et un *disc.* académique en latin. *Voy.* le t. 5 des *Déclamat.* de Mélanchthon.

WINSLOW (Édouard), gouverneur de la colonie de Plymouth, dans l'Amérique du nord, né en Angleterre l'an 1594, mort de la fièvre jaune en 1655, tandis qu'il se rendait d'Hispaniola à la Jamaïque, fut un des promoteurs les plus actifs de la société pour la propagation de l'évangile. Il était repassé à diverses reprises en Angleterre pour les affaires de la colonie, et avait été chargé de la conduite de plusieurs expéditions militaires. On cite de lui quelques opuscules, dont l'un, *les bonnes Nouvelles de la Nouvelle-Angleterre*, a été analysé dans les *Voyages* de Purchas. Son fils et son petit-fils, qui occupèrent également des emplois publics à la Nouvelle-Angleterre, sont aussi mentionnés dans le *Dictionn. hist., critiq. et bibliogr.*, t. 27.

WINSLOW (Jacques-Bénigne), anatomiste, né en 1669 à Odensée, en Danemark, quitta les études théologiques pour la médecine, qu'il apprit dans sa patrie sous Borrich, vint se perfectionner en Hollande, puis en France, où il abjura le luthéranisme entre les mains de Bossuet, en 1699. Il obtint, sous les auspices de cet illustre prélat, qui lui servit de parrain, tous les avantages que sa profession et son savoir pouvaient lui procurer. Reçu à la faculté de médecine, il devint membre de l'académie des sciences, interprète de la langue teutoniq. à la bibliothèque du roi, professeur d'anatomie et de physiologie au jardin des plantes, etc. Il mourut

en 1760, laissant la réputation du plus habile anatomiste d'une époque où, avant lui, cette branche de la science était peu avancée. Son principal titre à la célébrité est l'*Exposit. anat. de la structure du corps humain*, Paris, 1732, 1 v. in-4 ou 4 v. in-12; fréquemment réimprimée dans le cours du dernier siècle, et trad. en latin, en italien, en anglais et en allemand. On pourrait citer en outre les nombreux morceaux qu'il a fournis au Recueil de l'académie des sciences. Son *éloge*, par Grandjean de Fouchy, prononcé le 12 novemb. 1760, est imprimé dans le même recueil.

WINSTANTLEY (WILLIAM), biographe anglais du 17e S., avait exercé d'abord la profession de barbier. Lemprière, sans donner sur lui plus de détails, cite comme titres de ses ouvrag. : *Vies des poètes*; *Vies des personnages éminens d'Angleterre*; *le Martyrologe royal*; *Raretés histor.* : le tout in-8.

WINSTON (THOMAS), médecin angl., né en 1575, reçut le doctorat à Padoue, fut agrégé au collège des médecins de Londres, et obtint en 1615 la chaire du collége de Gresham. Il passa en France en 1642, ne rentra dans son pays qu'après que la guerre civile fut apaisée, et m. en 1655. On a de lui des *Leçons d'anatomie*, impr. en 1659 et 1664, in-8.

WINTER (GEORGE-SIMON), écuyer et vétérinaire, né dans le 17me S., d'une famille originaire du pays de Clèves, s'établit à Nuremberg, et y donna des leçons d'équitation et d'hippiatrique. On a de lui les ouvrag. suivans, qui sont très-recherchés : *Tractatio nova de re equariâ*, etc. (en allem., avec les traduct. lat., ital. et franç.), Nuremberg, 1672, in-fol., fig.; 3e édit.. ibid., 1703; *nouveau Traité de l'art du manège* (en allem.), Ulm, 1674, in-f.; *Bellerophon, sive equus peritus*, etc. (latin et allemand), Nuremberg, 1678, in-fol., avec pl.; *Hippiater expertus*, etc. (latin et allem.), ibid., 1678, in-fol., fig.; réimp., ibid., 1757 et 1778.

WINTER (NICOLAS-SIMON van), poète holland., né en 1718 à Amsterdam, travailla en commun avec sa femme, Lucrèce Guillelmine, née van MERKEN (m. à Leyde en 1795, âgée de 77 ans); et indépendamment de la part qu'ils eurent à la trad. des *Psaumes* de David, connue sous la rubriq. de *Laus Deo, salus populo*, ils donnèrent plusieurs poèmes et des tragédies, dont quelq.-unes sont restées au théâtre d'Amsterdam. Van Winter, qui est surtout connu par son poème de l'*Amstel*, en 6 chants, Amsterdam, 1755, in-4, et par une imitat. des *Saisons* de Thompson, a publié les *OEuvres posthumes* de sa femme, en y joignant le recueil de ses propres poésies, 1795, 2 vol. in-4 — Pierre van WINTER, fils d'un premier mariage de Nicolas Simon, s'adonna aussi à la poésie. On a de lui une traduction en vers hollandais des *Odes* d'Horace, Amsterdam, 1804, in-4; une autre de quelques livres de l'Enéide; une 3e de l'*Essai sur l'homme*, de Pope.

WINTER (JEAN-GUILLAUME de), vice-amiral au service de France, né au Texel en 1750, entra dans la marine hollandaise dès l'âge de 12 ans, et s'y fit remarquer par son aptitude et son courage. Il était parvenu au grade de lieutenant de vaisseau, lors de la révolution qui éclata en Hollande en 1787. Ayant embrassé le parti, dit des *patriotes*, il se vit forcé de se réfugier en France, quand le parti du stathouder l'eut emporté. Dans sa position Winter ne pouvait que partager les principes de la révolution française; il obtint du service dans l'armée de terre, fit les campagnes de 1792, 1793 et 1794, sous Dumouriez et Pichegru, et parvint au grade de général de brigade. Lors de la conquête de la Hollande par l'armée française, en 1795, le nouveau gouvernem. de ce pays offrit à de Winter de rentrer dans la marine nationale avec le grade de contre-amiral, et l'année suivante il le nomma vice-amiral, commandant l'armée navale du Texel. En 1797, de Winter eut à soutenir un combat très-vif contre l'armée navale anglaise. Monté sur un vaisseau de 74, *la Liberté*, et attaqué par trois vaisseaux ennemis, il fut pris, conduit en Angleterre, où il reçut l'accueil que méritait sa bravoure, et échangé quelques mois après. De retour dans sa patrie, il fut honorablem. acquitté par le conseil maritime, et, peu de temps après, envoyé en France comme ministre plénipotentiaire. Louis Bonaparte, devenu roi de Hollande, accorda toute sa confiance à de Winter, le créa maréchal du royaume; et, lorsque Napoléon réunit la Hollande à l'empire, l'amiral fut traité avec la même faveur; mais il n'en jouit pas long-temps, et m. à Paris en 1812. Ses restes furent déposés au Panthéon, et M. le pasteur Marron prononça son oraison funèbre.

WINTERBURGER (JEAN), le plus ancien des imprimeurs de Vienne, en Autriche, né à Winterburg dans le 14e S., fondit lui-même ses caractères et publia un grand nombre d'ouvrages qui sont devenus extrêmement rares. Nous citerons parmi les plus remarquabl. : *Flacci satyræ*, Vienne, 1492, in-4 (on n'en connait qu'un seul exemplaire); *Ausonii Sententiæ septem sapientium*, etc., ibid., 1500, in-4; *Arbor consanguinitatis*, etc., ibid., 1500, in-4; *Tractatus de Schachis*, etc., 1505, in-4; *Computus novus et eccles. totius ferè astron.*, etc., ibid., 1508 et 1513, in-4, fig.; *Missale pataviense*, ibid., 1509; *Aulularia Plauti comœdia*, ibid., 1515, in-4 : *Antiphonarius ad rectum consuetumque cantandi ritum*, ibid., 1519, in-fol. Les publicat. de Winterburger sont conservées comme raretés dans les biblioth. publiq. d'Autriche.

WINTERFELD (JEAN-CHARLES), général prussien, né dans l'Ukermark en 1709, s'engagea d'abord comme soldat, se fit remarquer du roi Frédéric Ier par ses avantages extérieurs, et entra dans les gardes de ce prince, où sa bonne conduite lui mérita bientôt de l'avancement. Il était adjudant quand Frédéric II monta sur le trône. Ce prince le fit major, ensuite colonel, puis général-major, et enfin lieutenant-général en 1756. Chacun de ces grades fut la récompense de faits d'armes remarquables, de services signalés dans les guerres qui eurent lieu de 1740 à 1756. Winterfeld, atteint d'un coup de feu, m. en Silésie, à la fin de la campagne de 1757. Frédér. II parle avec éloge de ce général dans plusieurs de ses écrits, et il lui a fait élever une statue en marbre blanc sur une des places de Berlin.

WINTERTHUR (JEAN de). V. VITODURANUS.

WINTERTON (RALPH), philologue angl., natif du comté de Leicester, m. en 1636, professeur de médecine au collége du roi à Cambridge, s'était fait la réputation d'un savant helléniste. On cite comme ses principales publications une version en vers grecs des *Aphorismes* d'Hippocrate, commencée en 1631, Cambridge, in-4, et reproduite en 1633 avec le texte original, la version en vers latins de Frère, et celle en prose de J. Heurnius, in-4; des trad. des *Méditations* de Gérard, Cambridge, 1631, in-8; réimpr. 5 fois; et du *Traité* de J. Zanchius *sur les devoirs qu'impose le christianisme* (Londres, 1659, in-8); enfin des édit de Denys le Periégète, Cambridge, 1632; Londres, 1668, in-12; et des *Poetæ græci minores*, ibid.. 1635, in-8.

WINTHROP (JEAN), premier gouverneur de la colonie anglaise de Massachusetts, dont il fut un des fondateurs, était né en 1587 à Gorton, au comté de Suffolk, et avait 42 ans lorsqu'il s'embarqua pour l'Amérique, muni de lettres-patentes pour la fondation de la colonie et du titre de gouverneur. Il m. en 1649; laissant un journal exact de son administration, qui fut publié en 1790, in-8.—John WINTHROP, fils du précédent, fut gouverneur de la colonie de Connecticut, administra avec beaucoup de sagesse, et m. en 1676. Il avait des connaissances en chimie et en médecine; et l'on trouve plusieurs *mémoires* de lui dans les *Transactions philosophiq.* —Jean WINTHROP, descendant des précéd., né en 1714, s'adonna à l'étude des mathématiques, devint professeur de physique au collége d'Harvard, acquit beaucoup de réputation dans cette chaire, fit

plusieurs voyages scientifiques, devint membre du grand conseil de la colonie (Massachusetts), et continua de professer jusqu'à sa m., arrivée en 1779. On a de lui un *discours* sur les tremblemens de terre; deux *discours* sur les comètes; une *notice* sur plusieurs météores ignés, observés dans le nord de l'Amérique; des *observations* sur le passage de Mercure dans le disque du soleil, en 1740, qui ont été honorablement mentionnées dans les *Transact.* de la société royale de Londres.

WINTLE (Thomas), théologien anglais, né à Glocester en 1737, fut principal du collége de Pembroke, vicaire de Wittrisham, puis recteur de Brightwell, où il m. en 1814. On cite de lui, entre autres écrits: huit *Sermons* prêchés pour la fondation de Bampton, 1794, in-8; et une *Dissertation sur la vision contenue dans le 2me chapitre de Zacharie*, 1797, in-8.

WINTRINGHAM (Clifton), médecin à York, où il m. en 1748, membre de la société royale de Londres, est auteur de divers écrits, d'abord publ. isolément puis réunis en 2 vol. in-8, Londres, 1752, avec additions et correct. par son fils, dont l'article suit.—Clifton Wintringham, né à York en 1710, m. en 1794, membre de la société royale de Londres, fut successivem. médecin en chef des armées angl., puis méd. ordinaire du roi. Outre le recueil des *œuvres* de son père, dont il vient d'être parlé, on lui doit des *Recherches expériment. sur quelq. parties de la structure animale*, en angl., Londres, 1740, in-8;— *sur la ténuité des vaisseaux du corps humain* (idem), ibid., 1743, in-8; et *de morbis quibusdam Commentarii*, ib., 1782-1791, 2 vol. in-8.

WINWOOD (sir Ralph), ministre d'état angl., né vers 1565 dans le comté de Northampton, suivit à Paris, en qualité de secrétaire, l'ambassadeur sir Henri Neville (1599), et devint ministre, puis ambassadeur en Hollande et secrétaire d'état (1614), et m. dans cet emploi en 1617. Un choix de ses papiers a été impr. avec les négociations de sir H. Neville, sir Ch. Cornwallis, sir Dudley Carleton, sir Th. Edmondes, etc., dans la collection de *Mémoires sur les affaires d'état sous les règnes de la reine Elisabeth et du roi Jacques Ier*, Londres, 1725, 3 vol. in-fol., publ. par Edm. Sawyer.

WINZENGERODE (N., baron de), génér. russe, né en 1769, dans le Würtemberg, entra d'abord au service de l'Autriche, fit plus. campagnes contre la France, passa ensuite à la solde de la Russie, devint aide-de-camp de l'emper. Alexandre, fut envoyé comme ambassadeur extraordinaire près du roi de Prusse en 1805, assista aux conférences tenues à Vienne, hâta la conclusion du traité entre l'Angleterre, la Russie et l'Autriche, prit une part active aux campagnes de 1805, 1806, 1807, commanda un corps de cavalerie dans la campagne de 1812, et fut fait prisonnier dans Moscou, où il avait imprudemment pénétré avant l'entière évacuation de cette ville par les Français. Délivré pendant la retraite par des partisans russes, il obtint ensuite divers commandemens dans les campagnes de 1813 et 1814, fut battu à Saint-Dizier le 26 mars de cette dernière année, et m. à Wisbaden en 1818.

WION (Arnold), bist. de l'ordre de St-Benoît, né à Douai en 1554, fit profession à l'abbaye d'Ardeburg, se retira en Italie pendant les troubles des Pays-Bas, entra dans la congrégat. du Mont-Cassin, et mourut dans les prem. années du 17e S. On cite de lui: *Lignum vitæ, Ornamentum et Decus Ecclesiæ, in V libros divisum, in quibus totius SS. religionis D. Benedicti initia, viri dignitate, doctrinâ...... clari describuntur*, Venise, 1595, 2 vol. in-4 (ouvr. rempli de fables); et *Vita S. Gerardi è venetâ familiâ de Sagredo, martyr. et Hungaror. apost.*, ibid., 1597, in-4. *Voy.* le tom. 4 de la *nuova Raccolta calogerana.*

WIPPO ou WILPO, né en Bourgogne, était, vers 1045, aumônier de l'empereur Henri III. On a sous son nom: *Vita Conradi Salici*, dans les *Scriptor. rerum germanic.*; *panegyricus ad Henricum III*, dans le *Thesaurus* de Basnage; *Sententiæ Conradi ad Henricum filium*, dans la *Biblioth. lat. medii ævi* de Fabricius.

WIPRECHT. V. WIGBERT.

WIRSUNG (Christophe), en latin *Wirsungus*, médecin, né à Augsbourg en 1500, étudia la théologie en même temps que la médecine, fut très-lié avec Conrad Gesner, et m. à Heidelberg en 1571. On a de lui: *nouveau Livre de médecine* (en allemand), Heidelberg, 1568, in-fol.; Neustadt, 1588 et 1597.—Wirsung (Jean-George), chirurg., de la même famille que le précéd., né vers 1615 à Augsbourg, fit ses études à Padoue, et, le premier, démontra dans l'homme le canal *pancréatique* que d'autres anatomistes avaient déjà aperçu dans les animaux. Il fut tué d'un coup de pistolet par un médecin Dalmate, jaloux de ses talens.

WIRTZ ou WIRZ (Jean), artiste suisse, né à Zurich en 1640, et m. en 1709, fut élève du peintre Meyer, s'adonna principalement au portrait, et grava à l'eau-forte ses propres dessins. On ne connaît guère de lui qu'un ouvr. intit. *Romæ animale exemplum*, Zurich, 1677, in-8. C'est une collection de dialogues sur l'Apocalypse, remplis de légendes absurdes, d'incohérences et de barbarismes dans le style, mais ornés de 42 planches assez remarquables par la composition, par la grâce des paysages, les effets de lumière et l'express. des figures. — Jean Wirtz, père du précéd., m. en 1658, chanoine, professeur de logique et de théologie à Zurich, a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels on cite ceux qui ont pour titres: Ὀρισμολογία et *de ementito in fidei dogmatibus ecclesiæ romanæ doctorum consensu.*

WIRTZ (Jean-Conrad), théologien, né à Zurich en 1688, fit ses études dans sa patrie et à l'univers. d'Utrecht, devint premier pasteur de l'église de Zurich en 1737, et m. en 1769. On a de lui des *Discours synodaux*, Zurich, 1772-1775, 4 vol. in-8; plusieurs écrits ascétiques, et divers morceaux insérés dans le *Museum helveticum.*

WISCHER (Théodore), peintre hollandais, né à Harlem vers 1650, suivit l'école de Berghem, et se rendit ensuite à Rome, où il composa des tableaux estimés. Ses débauches l'empêchèrent d'arriver au degré de perfection qu'il pouvait atteindre, et il m. dans la misère vers 1700, après un séjour de 25 ans en Italie.—Corneille Wischer, de la famille du précédent, fut un des plus habiles graveurs du 17e S., et fit surtout des portraits d'une rare perfection pour la finesse et la pureté du burin. — Jean Wischer, son frère, a aussi gravé avec succès.

WISE (John), ministre du saint évangile à Ipswich (Massachusetts), m. en 1725, avait pris part, en 1688, aux premiers actes de rébellion qu'excitèrent dans sa patrie les taxes sur le thé. Il était en 1690 chapelain dans l'expédition du Canada, et il n'y signala pas moins son courage que sa charité. Le *Dictionn. historique, critique et bibliographique*, cite de lui les deux écrits suiv.: *Querelle de l'Eglise épousée*, 1705; et *Défense du gouv. des églises de la Nouv.-Anglet.*, 1718, 1772. — Un autre Wise (Jérémie), ministre à Berwick, dans le Massachusetts, a publ. divers *sermons* et *éloges funèbres.*

WISE (Francis), antiquaire, né à Oxford en 1695, fit de bonnes études à l'université de cette ville, devint conservateur-adjoint de la biblioth. bodléienne, membre du collége de la Trinité, fut chargé de l'éducation du comte Guilford, obtint ensuite la cure d'Ellesfield, puis celle de Rotherfield, dans le comté d'Oxford, et m. en 1767. On cite de lui: *Asser menevensis de rebus gestis Alfredi magni*, Oxford, 1722, in-8, belle édit. ornée de grav.; et *Catalogue des monnaies de la bibl. bodléienne*, ib., 1750, in-f.

WISEMAN (Richard), chirurgien anglais, m. à Londres vers 1680, avait accompagné le prince roy., depuis Charles II, en France, en Hollande et dans les Pays-Bas; il rentra avec lui en Ecosse, fut fait prisonnier à la bataille de Worcester, recouvra bien-

tôt sa liberté, et dès-lors se fixa à Londres. On a de lui divers *traités* chirurgicaux, recueillis en 1 vol. in-fol., 1676, réimpr. en 1686 et 1719, 2 v. in-8.

WISHART ou SFOCARD (George), un des premiers promoteurs de la réforme religieuse en Ecosse, né dans ce royaume au commencem. du 16e siècle, voyagea en Allemagne, y vit Luther, adopta ses doctrines, et, de retour en Ecosse (1544), s'occupa avec ardeur de leur propagation parmi ses compatriotes. Il mêlait à ses prédications des déclamations continuelles contre l'église romaine et le clergé auquel il imputait toutes sortes de vices. Sa piété, son zèle, son éloquence lui attirèrent bientôt de nombreux auditeurs, et le luthéranisme fit de rapides progrès dans le royaume. Le cardinal Beaton, archevêque de Saint-André et légat du saint-siége, fit défendre à Wishart de continuer ses prédications : celui-ci n'en tint compte ; et le prélat assembla un synode à Edimbourg pour aviser aux moyens d'arrêter les progrès de l'hérésie. Wishart fut arrêté, amené devant le synode, interrogé et sommé de cesser de répandre ses erreurs. Il les soutint, prétendit qu'il prêchait l'évangile dans toute sa pureté. Le synode le livra alors au bras séculier, qui, suivant la jurisprudence du temps, le condamna aux flammes, sentence qui fut exécutée en janvier 1545. Les écrivains protestans ont reproché au cardinal Beaton cette exécution, sans justifier la vengeance qu'en tirèrent, quelque temps après, les néophytes formés par Wishart : douze hommes ayant pénétré dans le palais de l'archevêque de Saint-André, massacrèrent impitoyablement ce prélat. Wishart est un des prem. que les protest. honorent du tit. de martyr de la réformat.

WISHART ou WISCHEART (George), prélat écossais, né en 1602, dans l'East-Lothian, fut d'abord ministre à North-Leith ; il refusa de souscrire le *covennnt*, fut mis en prison, recouvra sa liberté, et devint chapelain du marquis de Montrose. Celui-ci ayant été défait en 1645, Wishart échappa heureusement aux derniers périls, et se rendit près de la reine de Bohême, sœur de Charles Ier. De retour en Angleterre en 1660, il obtint le rectorat de New-Castle, puis fut nommé évêque d'Edimbourg en 1662, et m. en 1671. On a de lui : *de rebus sub imperio serenissimi et potentissimi Caroli magni Britanniæ regis, etc., et sub imperio illustr. Montis-Rosarum marchionis, etc., anno* 1644 *et duobus sequentibus, præclarè gestis Commentarius*, 1646 ; trad. plus. fois en anglais, et réimpr. avec une seconde part., trouvée, dit-on, dans les papiers de Wishart, en 1720. Cet ouvrage est estimé.

WISNIEWSKY (Antoine), prêtre piariste polonais, né à Lenszyce en 1718, voyagea comme instituteur de quelques jeunes seigneurs en Italie, en France, en Angleterre, en Hollande et dans plus. contrées de l'Allemagne, devint professeur de philosophie et de mathématiq. au collége des Nobles à Varsovie, et mourut dans cette capitale en 1774. On citera de lui : *Histoire de Pologne et de son droit public* (en français), Varsovie, 1759 : *Grammatica gallica brevis et facilis ad usum scholarum piarum*, ibid., 1775, in-8. *Voyez* les *Vitæ et Scripta piaristarum* de Bielski,

WISNIOWIECKI (Michel-Koributh), roi de Pologne, issu de la maison des Piats, fut élevé au trône par la faction des nonces après l'abdication de Casimir V, en 1669. Loin d'aspirer à ce dangereux honneur, Wisniowiecki n'avait pas plus tôt appris qu'on le destinait au trône, qu'il était allé se cacher dans un couvent : il avait peu de capacité, et était contrefait. Ce choix étrange eut l'approbat. de l'Autriche, qui redoutait de voir élire quelque étranger illustre nommément Turenne ou Condé, que déjà la faction des sénat. et de la haute noblesse avait demandés à Louis XIV par l'organe du gr. gén. de la couronne, J. Sobieski : aussi l'emp. ne balança-t-il pas à donner en mariage l'une des princesses de sa maison au pauvre gentilhomme qui venait d'accepter en pleurant la couronne de Pologne. Après avoir dispersé la confédérat. dont Sobieski était le chef et mis à prix la tête de ce dernier, Michel Koributh se trouva avoir épuisé tout ce qu'il pouvait montrer d'énergie, lorsqu'il fut assailli à la fois par les Tartares, les Cosaques et les Turks. Dans ce pressant péril, il aima mieux compromettre le sort de la Pologne que sa propre autorité, et signa avec la Porte le honteux traité de Buczaz (18 oct. 1672). Sobieski en fit refuser la ratification par la diète, et s'avança avec toute la noblesse contre les Othomans, sur lesquels il remporta une victoire complète dans Choczim (10 nov. 1673). Michel Koributh était mort la veille de cette mémorable journée. Il fut remplacé sur le trône par le libérateur de la Pologne. (V. Sobieski).

WISSENBACH (Jean-Jacques), professeur de jurisprudence à Franeker, où il m. en 1665, était né en 1607, dans le pays de Nassau, avait rempli d'abord des chaires de droit à Heidelberg, puis à Groningue, et avait visité l'Angleterre et la France. On citera de lui : *Disputationes ad jus civile*, Franeker, 1648, in-4 ; *Prælectiones in codicem*, ib., 1701, 2 vol. in-4 ; et *Emblemata Triboniani, seu Leges à Triboniano interpretatæ*, etc., ibid., 1642, in-4 ; réimpr. avec *J. Wibonis Triboninnus ab emblematibus Wissenbachii liberat.*, Halle, 1736, in-8.

WISSING (William), peintre, né à Amsterdam en 1656, m. prématurément en 1687, s'était formé à La Haye sous Dodaens. Venu en Angleterre, il y peignit le portrait dans la manière de Peter Lely, et avec tant de succès que toute la cour de Charles II mit en réquisition ses pinceaux.

WISSOWATZI (André), théologien de la secte des unitaires, né en 1608 dans la Lithuanie, était petit-fils, par sa mère, du célèbre Fauste Socin. Il adopta toutes les opinions de son grand-père, visita l'Angleterre et la France, s'établit, à son retour, ministre en Wolhinie, fut ensuite obligé (à cause du zèle qu'il manifestait pour les intérêts de sa secte) de se réfugier successivement en Hongrie, dans le Palatinat et en Hollande, où il m. en 1678. On a de lui plusieurs ouv. polémiques, oubliés aujourd'hui, et des *notes* sur le Nouveau-Testament insérées dans la *Biblioth. fratrum polonorum*. On trouve dans la *Biblioth. anti-trinitariorum* une *lettre* d'un anonyme sur la vie et la mort d'A. Wissowatzi.

WISTAR (Gaspar), anatomiste, né en 1761 dans la Pensylvanie, d'une famille de quakers, mort le 23 janvier 1818 à Philadelphie, après avoir longtemps professé avec un grand succès, fut dans ses dern. années président de la société philosophique de Philadelphie. C'est lui qui commença la collect. de préparat. anat. pour l'univ. de Pensylvanie. On ne connaît de lui qu'un ouvr., intit. : *Système d'anatomie*, impr. à Philadelphie vers 1817.

WITASSE. V. Vuitasse.

WITCHELL (George), astronome et géomètre anglais, né en 1728, m. en 1785, gr.-maître de l'école royale de marine à Portsmouth et memb. de la société royale de Londres, avait commencé par exercer la profession d'horloger. Outre divers morceaux, insérés dans le *Gentleman's Diary* et dans d'autres recueils scientifiques, on cite de lui : une *carte* représentant le passage de l'ombre de la lune sur l'Angleterre dans la gr. éclipse solaire du 1er avril 1764.

WITENES, duc de Lithuanie, fut investi du pouvoir souverain en 1283, par Raymond, fils du duc Troydem, qui, après avoir vengé le meurtre de son père, rentra dans le couvent où il s'était dévoué au service de Dieu. Pend. un règne de 30 ans, Witenes fut la terreur des Polonais et des chev. teutoniques. Au retour d'une expéd. contre ces dern., il fut assassiné par Gedymin, son fils, qui lui succéda en 1315.

WITERIC. V. Viteric.

WITEZ DE ZREDNA (Jean), d'abord secrét. de Huniade, puis son envoyé près de l'emp. Frédéric, et enfin chancelier de Hongrie en 1453 ; il accompagna l'année suiv. le roi Vladislas en Bohême et en Moravie, et fut l'âme de la diète que présida Huniade

en l'absence du monarque. Il éprouva ensuite quelques disgrâces par suite de son attachement aux fils de son digne protecteur, après la mort de ce dern. Le roi Vladislas étant mort lui-même presque subitement, Witez contribua à placer Mathias, fils aîné d'Huniade, sur le trône de Hongrie; mais il se brouilla plus tard avec ce prince, qui l'avait nommé archevêque de Gran et primat du royaume, se lia avec ses ennemis, fut arrêté, puis remis en liberté, et m. en 1472, ayant à se reprocher d'avoir souillé par l'ingratitude une carrière long-temps honorable. Un de ses secrétaires avait recueilli les *lettres* et *instructions* écrites au nom du grand Huniade, depuis 1445 jusqu'en 1451, et ce MS. original, qui se trouve à la bibliothèque impériale de Vienne, a été pub. en 1746, dans le t. 3 des *Scriptores rer. hungaricarum.* — Jean WITEZ, son neveu, était, en 1490, archevêque de Weszprim, dont il ouvrit les portes à l'archiduc Maximilien d'Autriche. — Michel WITEZ de CSOKONAÏ, poète hongrois, né en 1773 à Debreczin, où il m. en 1805, a laissé une épopée comique en 4 chants, pub. sous ce tit. : *Dorothée*, ou *le Triomphe des dames pendant le carnaval* (en hongrois), Grosswardin et Waitzen, 1804, in-8.

WITEZOWITCH (PAUL), antiquaire et conseill. aulique à Vienne, où il m. en 1713, était né à Zeng ou Segina, en Croatie. On cite de lui, entre autres ouv. : *Stemmatographia, sive armorum illyricor. Delineatio et Descriptio*, Vienne, 1701; *Bosnia captiva, sive Regnum et Interitus Stephani, ultimi Bosniæ regis*, Tyrnau, 1712; une *chroniq. croate*, et quelques pièces en vers latins, imp. à Vienne en 1682. Il a laissé plusieurs MSs. qui sont déposés dans les archives du chapitre métropolitain d'Agram.

WITHER (GEORGE), poète anglais, né dans le comté de Hamp en 1588, prit parti pour le parlement lorsque la guerre éclata, en 1642, leva un régiment à ses frais, et fut fait prisonnier. Remis en liberté, et plus tard nommé juge de paix par le long parlement, puis major général de cavalerie et d'infanterie sous Cromwell, il fut, à la restauration, dénoncé comme spoliateur, et enfermé à la Tour du Temple, et relâché au bout de 3 ans. Il mourut en 1667. Les composit. de Wither se ressentent de sa trop grande facilité. A. Dalrymple en a publié, en 1785, un choix sous le titre de *Juvenilia*; et sir Egerton Brydges a reproduit les pièces suiv. : *Shepherd's Hunting*, Londres, 1814; *Fidelia*, 1815; *Hymnes et Chants d'église*, 1815, 3 vol. in-12.

WITHERING (WILLIAM), médecin et botaniste anglais, né en 1741 à Willington, dans le comté de Shrop, mort en 1799, après avoir pratiqué successivement à Stafford et à Birmingham, était membre de la société royale de Londres ainsi que de celle d'Edimbourg, et avait été agrégé à l'acad. de Lisbonne dans un voyage qu'il fit en Portugal pour raison de santé. Outre divers *mémoires* insérés dans les Recueils de ces sociétés savantes, on cite de Withering : *Arrangement botanique dans la Grande-Bretagne*, 3[e] édit., fort augmentée, 1796, 4 vol. in-8. On a pub. en 1822 ses *miscellaneous Tracts*, avec une *notice* sur sa vie, Londres, 2 vol. in-8.

WITHERSPOON (JOHN), théolog. écossais, né près d'Edimbourg en 1722, fut minist. dans la ville de Paisley, passa ensuite en Amérique, fut nommé président du collége de Prince-Town, se prononça fortement pour l'indépendance, fut député au congrès par l'état de New-Jersey, et m. en 1794. On a de lui : *Caractères ecclésiastiques*, satire piquante contre le parti de l'église d'Ecosse appelé les *modérés*; *Essai sur des sujets importans*, 3 vol. in-8; un autre *sur la nature et les effets du théâtre*; des *sermons*. Tous ces ouvrages ont été recueillis et imprimés en 1802, par les soins du docteur Rodgers. Il a fourni aussi plus. *articles* dans l'*american Museum*, pub. en 1788.

WITHOF (JEAN-HILDEBRAND), philologue, né en 1694 dans le comté de Tecklenbourg, fut nommé, en 1716, recteur de l'école latine de Bommel, passa ensuite profess. d'hist., d'éloquence et de littérature grecque à Duisbourg, et m. dans cette ville en 1769. On citera de lui : *Specimen emendat. ad Guntheri Ligurinum*, 1731, 1755, in-4; *Encænia critica, sive Lucanus, Arrianus et Maximianus integritati restituti*, Wesel, 1741, in-4; *Remarques critiques sur Horace et autres auteurs romains*, pub. d'abord dans l'*Intelligenz Blatt*, puis reproduites par H.-A. Grimm, Dusseldorf, 1791, 2 vol. in-8. — Jean-Philippe-Laurent WITHOF, fils du précédent, né à Duisbourg, où il m. en 1789, avait quitté les études littéraires pour la médecine, qu'il apprit en Hollande; il professait en 1750 l'anatomie, la physiologie et la Pathologie dans sa ville natale, où il remplit aussi la chaire que son père avait occupée. Outre quelques écrits de médecine, on cite de lui : *Poésies morales*, Dortmund, 1755, in-8; *Poésies acad.*, Clèves et Leipsig, 1782 et 1783, 2 vol. in-8.

WITIKIND ou WITE-KIND (en ancien saxon : *Enfant blanc*), héros célèbre de la Germanie sur l'origine duquel on n'a que des traditions très-incertaines, eut pour père, suivant quelques chroniques du moyen âge, un des principaux chefs de la nation saxonne, nommé Werneking. Lorsque Charlemagne, après avoir repoussé l'invasion des Saxons dans la partie septentrionale de ses états, eut rasé la forteresse d'Ereshourg et pénétré sur leur territoire, Witikind se montra le digne antagoniste du nouvel empereur d'Occident par sa valeur et sa constance. Lui seul refusa de subir le joug qu'à plusieurs reprises l'illust. fils de Pépin sut imposer aux Saxons; et pendant que ses compatriotes s'humiliaient devant leur vainqueur, il allait éveiller l'énergie des Danois, et faisait alliance avec ces terribles hommes du Nord, qui bientôt, et pendant plus d'un siècle, devaient reporter en France tous les désastres d'une guerre d'invasion, toujours instante. Mettant habilement à profit les circonstances qui attiraient Charlemagne vers d'autres frontières de ses vastes états, et les guerres nouvelles dans lesquelles ce grand prince était entraîné, Witikind, chaque fois plus audacieux, opérait dans le centre de la Germanie une vaste insurrection, qui bientôt ramenait au combat Charlemagne, seul capable de paralyser les vaillans efforts du héros saxon. En 782, l'empereur confia le commandement de son armée d'Allemagne au comte Théoderic, son parent. Witikind, qui cette fois n'avait pas à lutter contre le génie de Charles, remporta la victoire la plus complète sur les bords du Weser. Mais bientôt l'emp. accourt; les Saxons, frappés de terreur, restent sourds aux incitations de leur chef intrépide, et 5000 d'entre eux sont massacrés aux champs de Verden. Abandonné des siens, Witikind s'éloigne pour épier le moment de recommencer la lutte. Il ne tarde pas, en effet, à reparaître : trois fois il présente le combat aux Franç., et trois fois les Saxons, moins nombreux et moins disciplinés, sont mis en déroute. Instruit par l'expérience, Witikind adopte un système défensif, et, mettant à profit les localités, il harcèle ses adversaires avec avantage. Enfin, après plusieurs campagnes sanglantes, rebuté par la constance de Witikind, et convaincu que les Saxons ne se soumettraient jamais tant qu'il resterait un souffle de vie à ce chef indomptable, Charlemagne prit la résolution de lui envoyer des prélats qui s'attachèrent à le convaincre de la sainteté du christianisme, en lui vantant les douceurs de la vie civile et le charme de la paix. Le héros saxon voyant sans doute son honneur à couvert par la démarche de son illust. adversaire, persuadé d'ailleurs par les pieuses exhortations de ses envoyés, se rendit auprès de Charlemagne à Attigny-sur-Aisne, et reçut le baptême, ainsi que plusieurs autres chefs, en présence de ce prince. Investi du titre de duc de Saxe, Witikind repassa le Rhin, et se montra jusqu'à sa mort scrupuleux observateur des traités conclus entre lui et l'empereur des Français. Il fut tué, en 807, dans un combat contre Gerold, duc de Souabe. Selon Et. Pasquier,

WITIKIND II, fils du précéd., ayant pris au baptême le nom de Robert, fut père de Robert-le-Fort, bisaïeul de Hugues Capet; mais cette opinion paraît hasardée (on croit assez généralement que Robert-le-Fort descendait d'Arnould, maire du palais, puis év. de Metz au commencem. du 7e S. *Voy.* les *Annales Witekindi* et une dissert. de J.-H. Boecler, int. *le grand Witikind* (en allem.), 1713, in-8.

WITIKIND ou WITEKIND, bénédictin allem., m. vers 973 à l'abbaye de Corvey (*Corbeïa Nova*) en Westphalie, y avait professé la littérature sacrée et profane. Il reste de lui : *Annales de gestis Othonum* (Annales des Saxons), en 3 liv. qui se terminent à la mort de l'empereur Othon Ier. Cette chronique, pub. pour la prem. fois à Bâle, 1532, in-fol., dans un recueil de morceaux historiq. de la même époq., a été reproduite par R. Reineccius, Francf., 1575, in-fol., et par H. Meibom, ibid., 1621, in-fol., puis insérée dans les *Scriptor. rerum germanic.*, Helmstadt, 1688. D. Bouquet en a donné l'extrait dans son *Recueil des historiens français*, t. 8.

WITIZA. V. VITIZA.

WITOLD ou WITWALD (ALEXANDRE), grand-duc de Lithuanie, cousin-germain de Vladislas Jagellon, fut d'abord avec lui dans une longue alternative de brouilleries et de réconciliations, l'accompagna, en 1385, à Cracovie, où il fut baptisé solennellement en 1386, et prit le nom d'Alexandre. Ne pouvant pas s'entendre avec Skirgiellon, frère de Vladislas, il se retira en Prusse, d'où pendant 5 ans il ne cessa d'inquiéter le monarque polonais. La paix se rétablit encore entre ces deux princes. Vladislas Jagellon nomma Witold son lieutenant-général en Lithuanie; et ce dernier, après avoir repoussé les chevaliers teutoniques qui avaient envahi cette contrée, pénétra dans la Livonie, dans le duché de Rezan, et agrandit considérablement ses domaines, qui s'étendaient jusqu'à la Galicie et la Moldavie d'un côté, et de l'autre jusqu'aux bords de l'Oka, de la Soula et du Dnieper, resserrant ainsi le gr.-duc de Russie, Vassili II, dans ses contrées du Nord et de l'Est, et ne se proposant rien moins que de renverser le trône du célèbre Tamerlan. Il détermina Vassili à coopérer à l'exécution de ce dessein, obtint de son cousin Jagellon ses meilleures troupes, passa la Worskla le 12 août 1399, livra bataille aux Tartares, fut vaincu, et ne se retira qu'avec peine du champ de bataille, où il laissait les deux tiers de son armée, dans laquelle se trouvaient 50 princes polonais, russes ou lithuaniens. Après ce succès, les Tartares s'emparèrent de Kieff, et envahirent les provinces voisines; mais Witold se releva promptement de sa défaite, et, plus que jamais uni avec Jagellon, tourna ses armes contre Vassili, qui demanda et obtint la paix, puis contre les chevaliers teutoniques, qui furent vaincus près de Grunwald, en 1410, et lui cédèrent la Samogitie. Witold, au faîte de la gloire, mais accablé de chagrins domestiques, mourut en 1430. Il fut le plus illustre de son temps parmi les souverains du Nord.

WITS (HERMANN), *Witsius*, théologien protest., né en 1636 à Enckhuisen, dans la Nord-Hollande, obtint en 1675 la chaire de théologie à Franeker, remplaça cinq ans après Fr. Burmann à l'académie d'Utrecht, puis, en 1698, le prof. F. Spanheim à celle de Leyde; il devint ensuite recteur du collége théologique de cette dern. ville, et y m. en 1708. On cite comme ses principaux ouvrag. : *de OEconomiâ fœderum Dei*, etc., Leuwarde, 1677, in-8, réimp. plus. fois; *Exercitationes sacræ in symbolum quod apostolorum dicitur*, etc., ibid., 1681, 1689, in-4; Amsterdam, 1697; Herborn, 1712, même format; *Ægyptiaca....., sive de Ægyptiorum sacrorum cum hebraicis collatione Libri III*, etc., Amsterdam, 1683; ibid., 1696, in-4; *Miscellanea sacra*, Utrecht, 1692-1700, 2 vol. in-4. On a recueilli les *OEuvres complètes de Witsius*, Herborn, 1712-17, 6 v. in-4; et ses *OEuvres choisies*, Bâle, 1739, 2 v. in-4. *Voy.* les *Mém. litt.* de Paquot, t. 1, éd. in-fol.

WITSEN (NICOLAS), savant magistrat d'Amsterdam, né dans cette ville en 1640, joua un rôle important à l'époque de l'expédition de Guillaume III en Angleterre (1688); et l'on peut consulter à ce sujet l'*Histoire de la patrie* de Wagenaar (*v.* ce nom), tom. 15 et 16. Il avait des connaissances peu communes en mathématiques, et il en a laissé des preuves dans l'ouvr. suivant (en hollandais) : *Construction ancienne et moderne des vaisseaux*, 1671, in-fol. On connaît encore de lui la *Description de la Tartarie septentrionale et orientale* (idem), Amsterdam, 1692 et 1705, 2 vol. in-fol. Le tzar Pierre reçut une utile instruction dans la maison de Witsen, qui m., à ce que l'on présume, vers 1715.— Son père, Corneille WITSEN, comme lui bourgmestre d'Amsterdam, avait aussi cultivé les lettres.

WITT (JEAN de), célèbre homme d'état holland., né en 1625 à Dordrecht, fut élevé dans les principes de son père, qui s'était montré constamment opposé aux prétentions de la maison d'Orange. Dès 1650, le jeune de Witt fut nommé pensionnaire de sa ville natale; et deux ans plus tard, grand-pensionnaire de Hollande. A cette époque les États Génér. étaient en guerre avec l'Angleterre. J. de Witt fit prendre à la marine nationale une attitude assez formidable pour forcer Cromwell à signer, en avril 1654, le traité de Westminster, dans lequel il était stipulé qu'aucun prince de la maison d'Orange ne pourrait être élu stathouder ou grand amiral de la république. Le grand-pensionnaire fit convertir ensuite cet article, d'abord secret, en *édit perpétuel*; et dès-lors la maison d'Orange jura une haine implacable au ministre qui contrariait si opiniâtrément ses desseins. Celui-ci s'occupa de son côté à assurer l'exécution de l'édit qu'il venait de faire rendre. Il soutint avec succès la nouvelle guerre qui eut lieu entre l'Angleterre et les États Généraux, après la restauration de Charles II sur le trône britannique, et s'unit ensuite avec cette puissance et la Suède contre Louis XIV, après la conquête de la Franche-Comté par ce dernier. En 1670, de Witt forma une nouvelle alliance avec l'empereur et l'Espagne. Le roi de France ayant brusquement attaqué la Hollande en 1672, et conquis la plus grande partie de ce pays, les Hollandais crurent ne pouvoir trouver de salut que dans le rétablissement du stathoudérat, et y appelèrent le jeune Guillaume III d'Orange, que déjà ils avaient nommé capitaine et amiral général, malgré la vive opposition de J. de Witt et de son frère. Quelque temps après cette nomination, quatre assassins se jetèrent sur le grand-pensionnaire dans une rue d'Amsterdam, et le laissèrent couvert de blessures. Corneille de Witt, son frère, accusé dans le même temps d'avoir voulu attenter aux jours de Guillaume III, fut condamné à un bannissement perpétuel. Le parti d'Orange, excitant la multitude, lui présentait les deux frères comme les auteurs de tous les désastres de la Hollande : Jean de Witt ayant été prendre son frère dans sa prison pour s'éloigner ensemble d'un pays qui méconnaissait aussi indignement les services qu'ils lui avaient rendus, ils trouvèrent les portes de la ville fermées et la populace ameutée : une bande de furieux se jeta sur eux, les masacra, et traîna leurs cadavres au gibet public. Ils en furent détachés à la nuit par un ordre des États Généraux, et ensevelis à La Haye (1672). Quelque temps après, plusieurs médailles furent frappées en leur honneur. Peu d'hommes d'état ont réuni à un plus haut degré que J. de Witt la vivacité de l'esprit, la solidité du jugement, l'habileté pour les négociations et pour les affaires du gouvernement. Il avait aussi des connaissances en mathémat. On cite de lui : *Elementa linearum curvarum*, Leyde, 1650; des *Mémoires* sur sa vie, trad. en franç. par Mme de Zoutelaudt, La Haye, 1709, in-12. On a publ. à Amsterdam : *Lettres et Négociations entre J. de Witt et les plénipotentiaires des Provinces-Unies, aux cours de France, d'Angleterre, de Suède, de Danemarck et de Pologne*, etc., 1725, 5 vol. in-12; trad. en fran-

pais, ibid., 1728. La *vie* de Jean et de Corneille de Witt a été écrite par Mme de Zoutelandt, Utrecht, 1709, 2 vol. in-12.—Corneille de WITT, frère du précédent, né en 1623 à Dordrecht, fut bourgmestre de cette ville, servit avec distinction dans la marine hollandaise, et joua un des princip. rôles dans l'administration, sous son frère, dont il partagea, comme on l'a vu plus haut, la fin déplorable. — Un autre Jean de WITT, chanoine d'Utrecht, m. à Rome en 1622, fut un des savans philologues de son temps. Il a publ. une Histoire de Charles VI, roi de France, écrite en latin par un moine de St-Denis; quelques opuscules de Fulgence, etc., etc.

WITTE (LIEVIN de), peintre, né à Gand vers 1510, fut appelé à Munich par l'élect. Maximilien de Bavière, eut une grande part à la construction et à la décoration du palais de ce prince, et exécuta plusieurs autres travaux dans la même ville, où il m. vers 1580. Il n'était pas moins habile sculpteur que peintre et architecte. On cite de lui un tableau de la *Femme adultère;* des vitraux peints dans l'église de Saint-Jean à Gand; et le *Mausolée* de Louis de Bavière, élevé dans l'église de N.-D. de Munich. Ses compositions sont rares et recherchées.—WITTE (Pierre de). V. CANDITO.—WITTE (Camille de), frère de Candito et parent de Lievin, embrassa d'abord la carrière militaire, fut officier dans les grades de l'électeur de Bavière, voulut, comme son frère, cultiver la peinture, et devint un peintre de paysage assez habile. On ignore l'époque de sa mort.— Emanuel de WITTE, peintre d'architecture, né à Alkmaer en 1607, d'un précepteur qui dirigea lui-même son éducation, apprit la peinture sous van Aelst, et se fixa à Amsterdam. Ses principaux ouvrages sont des intérieurs d'églises de cette ville, qu'il a représentés avec autant d'art que d'intelligence. Cet artiste disparut en 1692. On pensa qu'il s'était suicidé.—WITTE (Pierre de), né en 1620 à Anvers, jouit, comme paysagiste, d'une réputation méritée. Ses tableaux ont encore aujourd'hui un grand prix. On a, du reste, très-peu de détails sur sa vie. — Son frère Gaspard de WITTE, né dans la même ville en 1621, suivit la même carrière, passa fort jeune en Italie, y séjourna plusieurs années ainsi qu'en France, et revint ensuite dans sa patrie, où sa réputation l'avait devancé. On ignore l'époque de sa mort. Il peignait le paysage en petit, et y plaçait des débris d'architecture, souvenirs de son séjour en Italie. Quelques amateurs préfèrent ses tableaux à ceux de son frère.

WITTE (GILLES de), théologien, né en 1648 à Gand, y fut élevé chez les jésuites, dont il devait être un jour l'antagoniste infatigable. Venu à Paris, il s'y lia avec le célèbre Arnault, retourna ensuite dans son pays et y fut nommé doyen de l'église de N.-D. de Malines. Ayant été dénoncé pour avoir dit que le pape était soumis aux conciles, il soutint cette opinion dans divers écrits pleins de verve et de vigueur. Il fut forcé, en 1691, de se démettre de son doyenné par suite des débats qu'il eut avec l'archevêque de Malines, qui s'était déclaré contre les jansénistes. De retour à Gand, il n'y put séjourner long-temps, et passa à Utrecht, où il m. en 1721. Presque tous ses ouvr. parurent sous le pseudonyme ou sous son nom latinisé en ceux de *Candidus, Albanus*, etc. A.-A. Barbier en a donné la liste dans son *Dictionnaire des Anonymes*. On cite encore avec éloge ses versions flamandes du *Nouveau-Testament*, de la *Bible* et de l'*Imitation de J.-C.* On a publié sur ce théol. l'*Idée de la vie et des écrits de M. G. de Witte*, Rome (Amsterdam), 1756, in-12.

WITTICHIUS-WISTHOVIUS, chanoine de la cathédrale de Lunden en Schonie, où il m. en 1643, était né en 1577 à Bosov, dans le diocèse de Lubeck, et après avoir parcouru successivem. l'Italie, l'Autriche, la Bohême, la Lithuanie, la Courlande, la Prusse et la Norwège, avait obtenu l'emploi de recteur d'une école en Danemarck, puis celui de directeur du jeune prince Christiern de Brunswick. On cite de lui plusieurs recueils d'épigrammes et des poèmes sur différens sujets, généralement médiocres. L'aut., dit Putschius, y montre plus de mém. que d'imagination, plus d'érudition que de génie.

WITTICHIUS (CHRISTOPHE), théologien protestant, né en 1625 à Brieg, dans la Basse-Silésie, m. en 1687, professeur de théologie à Leyde, avait fréquenté successivement les académies de Brême, de Groningue, d'Utrecht, et rempli une chaire de mathématiques à Herborn, puis à Duisbourg. Entre autres ouvrages on cite de lui: *Theologia pacifica*, Leyde, 1671, in-4; 3e édit., 1683; *Exercitat. theologicæ V*, ibid., 1682, in-4; *Consensus veritatis in scripturâ divinâ*, etc., ibid., 1682, in-4; *Anti-Spinosa, sive examen*, etc., ib., 1690, in-4.

WITTOLA (MARC-ANTOINE), prevôt de l'église de Bienko (Hongrie), né 1736 à Kosel, dans la Silésie, m. subitement à Vienne le 25 nov. 1797, avait été d'abord curé de Schefferling et de Propstdorf, dans l'Autriche supérieure, et avait subi une destitution pour avoir approuvé comme censeur la réimpression du prospectus des *Annales des Jésuites*, par Gazaignes. Il se montra le partisan enthousiaste des réformes opérées par l'empereur Joseph II. On se bornera à citer de lui: *Lettres d'un curé autrichien sur la tolérance* (en allem.), Vienne, 1781 et 1782, in-8; *Texte d'un intolérant d'Augsbourg, avec les notes d'un Autrichien tolérant* (id.), ib., 1782, in-8. Il rédigea, de 1784 à 1789, la *Gazette ecclésiastiq.* (écrite dans le même esprit que les *Nouvelles ecclésiastiques*), et en reprit la direction de 1790 à 1793, lui donnant le nouv. titre de *Mémoires des choses les plus récentes sur l'enseignement de la religion et l'histoire de l'Eglise.*

WITTWER (PHILIPPE-LOUIS), médecin, né en 1752 à Nuremberg, où il m. en 1792, avait occupé quelq. temps une chaire à l'université d'Altdorf. On a de lui: *Delectus dissertationum medicarum*, etc., Nuremberg, 1777 à 1781, 4 vol. in-8; *Vie de J.-R. Spielmann, professeur de médecine à Strasbourg* (en allemand), Helmstadt et Leipsig, 1784, in-8; *Archives pour l'histoire de la médecine*, Nuremberg, 1790, 2 vol. in-8.—Son père, médecin et accoucheur, est auteur d'une *Dissertatio de vomitu*, Altdorf, 1742, in-4.

WITZENDORF (GUILLAUME), d'abord profess. de philosophie à Kœnigsberg, puis surintendant et pasteur à Bardewic, enfin premier pasteur à Rastembourg, où il m. en 1746, était né en 1609 à Médingen, dans le comté de Lunebourg, et avait visité la Hollande, l'Angleterre et le Danemarck. Nous citerons de lui un traité *de Arte feliciter rempublicam administrandi*. Il a laissé plusieurs autres écrits de politiq. et quelq.-uns de religion et de morale.

WLADIBOY, frère puîné de Boleslas Ier, roi de Pologne, disputa un moment l'autorité souveraine dans le duché de Bohême à Boleslas III, dont l'avarice et la cruauté avaient soulevé la nation (1002-03). On ignore ce qu'il devint dans la suite.

WLADIMIR. V. VLADIMIR.

WLADISLAS. V. VLADISLAS.

WLASTA. V. VLASTA.

WLOOSWYCK. V. HOORN.

WNYSLAS, 4e duc de Bohême, succéda en 757 à son père Vogen. On croit qu'il avait cessé de vivre et que son fils Crzemyslas l'avait remplacé dans l'autorité souveraine, lorsqu'en 789, après la conversion de Witikind, Charlemagne tenta un dernier effort contre la Bohême, et en fut repoussé avec perte.

WOBESER (ERNEST-GUILLAUME), né en 1727 à Lukenwald, dans le pays de Brandebourg, m. en 1795 à Herrnhut, chef-lieu de la communion des frères moraves qu'il avait embrassée après avoir rempli diverses missions pour le prince de Neuwied, est surtout connu par un recueil de poésies imprimé à Francfort en 1758 et à Leipsig en 1779. On lui doit aussi des traduct. en vers allem. des *Odes d'Horace*, Leipsig, 1779, et Görlitz, 1795; de l'*Iliade*, 1781-87; des *Psaumes de David*, Winterthur, 1793.

WODHULL (MICHEL), littérateur anglais, né en

1740, dans le comté de Northampton, m. en 1816, a traduit en vers anglais toutes les tragédies et fragmens qui restent d'Euripide, 1782, 4 vol. in-8; réimprimés depuis en 3 vol. in-8. On a rec. de ses autres poésies (*Miscellaneous poems*), 1804, in-8.

WODROW (Robert), prédicateur et historien écossais, né en 1679 à Glascow, où il fut d'abord biblioth. de l'université, m. en 1734, ministre d'Eastwood, a publ., en anglais, une *Histoire des souffrances de l'église d'Ecosse pendant les vingt-huit ans qui ont précédé la révolution*, 1721, 2 v. in-fol. On conserve de lui en MS. à la biblioth. de Glascow des *notices biographiques* sur les auteurs de la réformation.

WOEHNER (André-George), né en 1693, dans le comté d'Hoya, m. en 1762, professeur de langues orientales à l'université de Goettingue, est auteur de plusieurs ouvrages, entre lesquels nous citerons: *Grammaire de la langue grecque*, Wolfenbuttel, 1715 et 1753, in-8; *Syntaxis græca*, etc., ib., 1716, in-8; *de Endorensi præstigiatrice*, Goettingue, 1738, in-4; *Dissertat. philolog. de eruditione judaicâ*, ibid., 1742, in-4; *Grammaire de la langue hébraïque, avec tableaux*, ibid., 1735; *Antiquitates Hebræorum de israeliticæ gentis origine, fatis, rebus sacris*, etc., ib., 1743, 2 vol. in-8.

WOELFL (Joseph), pianiste et compositeur, né en 1772 à Saltzbourg, y reçut les leçons de Léop. Mozart et de Mich. Haydn, commença en 1794 une série de voyages, fit une vive sensation à Londres et à Paris (1801), et retourna dans la première de ces villes, où il m. en 1811. Parmi ses nombr. compositions on distingue 5 opéras, des *trios*, *duos*, *concertos* et *sonates*, des *variations* sur des airs connus en vogue, et une bonne méthode de piano, intitulée *School for the piano-forte*.

WOELFLEIN (Henri), en latin *Lupulus*, hagiographe, né à Berne vers 1470, fut recteur du gymnase de cette ville, et contribua beaucoup à ranimer en Suisse la culture des lettres et surtout des langues anciennes. Il fut le maître de Zwingli, se déclara l'un des prem. pour la réforme religieuse, et devint secrétaire du consistoire en 1527. On ignore l'époque de sa mort. Il a écrit en latin la *Vie de l'ermite Nic. de Flue*, Berne, 1501, plus. fois réimp.; et la *Vie de St Vincent*, patron de Berne, ib., 1517, in-8.

WOELLNER (Jean-Christophe), homme d'état prussien, né en 1732 à Doeberitz, dans la Marche électorale, suivit d'abord la carrière évangélique, fut appelé ensuite dans le conseil des domaines du prince Henri, frère du célèbre Frédéric II, et donna des leçons d'économie politique au prince héréditaire, qui, monté sur le trône, sous le nom de Frédéric-Guillaume, éleva son ancien profess. au rang de la noblesse en le nommant conseiller des finances et surintendant des bâtimens. Woellner, pour gagner plus sûrement la faveur du chef de l'état, s'était affilié à la secte des rose-croix, qui passa dans l'Allemagne protestante pour être composée de jésuites déguisés. Il fut nommé en 1788 ministre d'état et de justice, et chef des affaires ecclésiastiq. C'est en cette qualité qu'il fit signer au roi le fameux édit *de religion*, qui, favorable au mysticisme, repoussait la liberté de croyance, qui est l'attribut du protestantisme. Attaqué vivement dans un grand nombre de brochures, cet édit excita une rumeur dans l'église de Prusse et occasiona des persécutions inquisitoriales. Woellner, en butte à la haine publiq., après avoir vu révoquer par le roi actuel son édit de religion, reçut sa démiss. en 1798, et se retira dans ses terres, où il m. en 1800. Meusel a donné la liste de ses écrits, et l'on trouve sur sa personne des détails curieux dans la *nouvelle Bibliothèque générale de l'Allemagne*. Ce qu'il importe de rapporter ici, c'est que Woellner, fort éloigné qu'il était d'approuver le système de gouvernement du grand Frédéric, et surtout sa tolérance religieuse, réussit à se faire livrer les MSs. de ce prince pour les mettre au jour. Telle fut sa négligence dans cette publicat. qu'on a pu avancer sans invraisemblance que la haine seule l'avait porté à s'en faire charger.

WOERIOT ou WOEIRIOT (Pierre), habile graveur, né en Lorraine vers 1531, s'établit à Lyon vers 1555, et se fit bientôt remarquer par la force et la délicatesse de son burin. En 1556, il publia le *Pinax iconicus antiquor. ac varior. in sepulturis rituum ex Lilio Gregorio* (Gyraldio Cynthio) *excerpta*, etc., Lyon, petit in-8, oblong de 32 feuillets: ouvr. devenu extrêmement rare. On ignore l'époque de la m. de cet artiste. Il a gravé d'après Raphaël et quelques autres peintres d'Italie, et d'après ses propres dessins. On n'a pas de catalog. complet de ses œuvres.

WOIDE (Charles-Godefroi), orientaliste, né en 1725 dans la Grande-Pologne, ou en Hollande, suivant Chalmers, fut ministre de la confession socinienne helvétiq. à Lissa, passa à Londres vers 1770, pour y exercer les mêmes fonctions à la chapelle hollandaise de la cour, et fut plus tard prédicateur et aumônier à la chapelle hollandaise du palais de Savoy. Il m. en 1790, membre de la société royale de Londres, de celle des antiquaires, et sous-bibliothécaire du Musée britannique. On lui doit une précieuse édit. du *Novum-Testament. græcum, è codice manuscripto alexandrini*, etc., Oxford, 1786, in-f., avec une sav. préface; réimpr. séparém. avec des notes de G.-L Spohn, Leipsig, 1790, in-8.

WOIMONT. V. Magniez.

WOISARD (Jean-Louis), professeur de mathématiques au collége de Metz, membre de l'académ. de cette ville, où il était né en 1798, et où il m. en 1828, répétit. des sciences appliquées de l'école roy. d'artillerie, avait été reçu à l'école Polytechniq., et fut du nomb. des élèves dont la suppress. de cet établissement en 1816 vint interrompre les progrès. Dirigeant alors ses études vers la connaissance des affaires de la banque, il entreprit, sur ces matières, un ouvrage dont il n'a pu terminer que les 5 prem. chapitres. M. N. Berton a rec., sous le titre d'*Arithmétique appliquée aux spéculations commerciales et industrielles*, le précis des leçons publiques données par Woisard à l'hôtel-de-ville de Metz, 1828, in-8. Ce jeune professeur s'occupait aussi à ses derniers momens de la solution du problème des effets du tir sur l'affût des canons, pour le cours de construction des voitures et des machines de l'artillerie. Outre des rapports sur divers ouvrages, il a lu à la société académique de Metz, entre autres morceaux, des *recherches* sur quelques propriétés des solutions particulières des équations différentielles du prem. ordre. On trouve dans les Mém. de la même société une *Notice sur J.-L. Woisard*, par M. Bergerey.

WOKEN (François), professeur d'hébreu et de langues orientales à Wittemberg, où il m. en 1734, était né en 1685 à Ravin dans la Poméranie, et avait d'abord enseigné la philos. à Leipsig. Parmi ses ouvrages, mentionnés au nombre de 80 par Jœcher, on citera: *Moses harmonicus, seu Harmonia veteris et Novi-Testamenti*, Leipsig, 1730, 2 vol. in-4; *Meletemata antiquaria, philologico-critica*, Wittenberg, 1730, in-4; et *Bibliotheca theolog., philos., hist.*, ibid., 1732, in-8.

WOLBODON (St), évêque de Liége, m. en 1021, après avoir occupé ce siége pendant trois ans, avait été d'abord écolâtre et prieur du chapitre d'Utrecht. Il fut aussi, dit-on, chapelain, puis chancelier de l'empereur Henri II. Sa *Vie*, écrite par Reiner, moine de Liége, en 1130, a été insérée dans l'ouvr. de Chapeauville *de Gestis episcopor. leodensium*, dans les *Acta sanctorum ord. S. Benedicti* de Mabillon, et avec une autre *vie* anonyme, dans le Recueil des bollandistes au 21 avril.

WOLCOTT (Roger), gouverneur de la colonie anglaise du Connecticut, né à Windsor (Amérique du nord) en 1679, de parens cultivateurs, se livra de bonne heure à des spéculations agricoles et acquit une fortune considérable. En 1711, il fut employé dans l'armée dirigée contre la colonie franç. du Canada, parvint au grade de major-général, de-

vint ensuite membre de l'assemblée et du conseil des colonies, puis juge de la cour du comté, et enfin gouverneur de la province. Il occupa cette dernière place de 1751 à 1754, et m. en 1767. On cite de lui : *Méditations poétiques*, 1725 ; *Lettre à M. Hobard sur les églises congrégationnelles d'Angleterre*, 1761, in-8 ; *Récit abrégé de l'agence de J. Winthrop à la cour de Charles II en* 1662. — Eraste Wolcott, fils du précédent, né en 1723, commanda un régim. de milice dans la guerre de l'indépendance américaine, fut ensuite juge, puis membre du congrès, et m. en 1795. On a de lui un petit *Traité sur la religion*. — Olivier Wolcott, frère du précéd., né en 1727, servit dans la guerre contre la France, quitta ensuite la carrière militaire pour étudier la médecine, fut détourné de cette vocation par sa nominat. à la place de haut schérif du comté de Lichfield, qu'il remplit avec distinction pendant 40 ans. Il fut élu membre du congrès lors de la guerre de l'indépendance, appelé au gouvernem. de l'état de Connecticut en 1796, et m. l'année suivante.

WOLCOTT (John), médecin et poète anglais, connu sous le nom de *Peter Pindar*, né en 1738 à Dodbrook, dans le comté de Devon, fut envoyé en France pour achever ses études, embrassa la profession de chirurgien, et y fit des progrès sans négliger la culture du dessin et de la poésie. En 1769, il accompagna, en qualité de médecin, sir William Trelawney, nommé gouver. de la Jamaïque. Après la m. de ce dernier, il revint en Angleterre, et s'établit médecin dans la petite ville de Truro. Il y composa des satires et des odes, se retira ensuite à Exeter, puis à Londres, et m. à Somerston en 1819. Il a laissé un gr. nombre de poésies, qui, pour la plupart, ont perdu de leur mérite, parce qu'elles sont remplies d'allusions inintelligibles aujourd'hui. La dernière édition de ses *OEuvres* est celle de Londres, 1816, 4 vol. in-24. *Voy.* l'*Annual biogr.* de 1820.

WOLDECK D'ARNEBOURG (Jean-George), général prussien, né en 1712, dans la vieille Marche de Brandebourg, fit ses prem. armes dans le régiment des gendarmes, se distingua dans les campagnes de 1741, 1742, etc., commanda le régiment de Saxe dans la guerre de sept ans, devint major-général de cavalerie en 1764, et m. en 1785. Il avait acquis l'estime de Frédéric II par sa bravoure et son habileté dans les manœuvres de cavalerie.

WOLDEMAR ou WOLMAR, rois de Danemarck. V. Valdemar.

WOLF (Jérôme), savant allemand, né en 1516, dans la principauté d'OEttingen, fit de grands progrès dans les langues grecque et latine aux universités de Nordlingue et de Nuremberg, embrassa la réforme luthérienne, voyagea en France, et vint à Paris, où il fut bien accueilli de Vascosan, Ramus, Turnèbe et autres savans de cette époque. Il n'en mena pas moins pendant plusieurs années une vie errante et misérable, jusqu'à ce qu'enfin il trouva un asile à Augsbourg chez Fugger, qui lui procura la place de principal du collége et celle de bibliothécaire de cette même ville, où il m. en 1580. On cite de lui des traduct. latines, élégantes et fidèles, de *Démosthène*, d'*Isocrate*, d'*Epictète*, des *scolies* de *Démophile*, de *Suidas*, de *Zonare*, de *Nicetas*, de *Léonicus Chalcondylas*, de *Nicéphore Gregoras*, et autres écrivains grecs ; quelques traités tels que *de vero et licito Astrologiæ Usu* et *de expeditâ utriusque linguæ* (grec et latin) *discendæ ratione* ; beaucoup de *notes*, *scolies*, *commentaires* sur d'anciens auteurs, etc. : presque tous ces ouvr. ont été impr. à Bâle, chez Oporin, dans le 16e S.

WOLF (Jean), médecin, né en 1537 à Berg-Zabern, dans le comté de Deux-Ponts, mort en 1616, fut d'abord professeur à l'université de Marpurg, puis médecin du landgrave de Hesse. Il a publié entre autres écrits : *de Acidis wildungensibus earumque Mineris*, etc., Marpurg, 1580, in-4 ; et *Exercitat. semeioticæ in Galeni de locis affectis lib. VI*, Helmstadt, 1620, in-4. — Son frère, Jean Wolf, jurisconsulte, fut attaché au duc de Deux-Ponts, devint ensuite conseiller du margrave de Bade, et m. à Heilbronn en 1600, laissant : *Clavis historiarum ; Tabulæ mnemonicæ historiæ universalis ; Lectiones memorabiles et reconditæ, seu Opera theologico-historico-politica*, Francfort, 1672, 2 vol. in-fol. — Wolf (Gaspar), médecin de l'école de Montpellier, où il prit ses grades en 1558, m. en 1601 à Zurich, sa patrie, y avait remplacé, comme professeur de physique Conr. Gesner, son ami, et avait réuni plus tard à cette chaire celle de langue grecque. On citera de lui : *Viaticum novum de omnium ferè particularium morborum Curatione*, Zurich, 1565, 1578, in-12 et in-8 ; *Volumen gynæciorum, de mulierum gravidarum*, etc., Bâle, 1566, 1586, in-4 ; Strasbourg, 1597, in-fol. ; *de stirpium collectione Tabulæ*, etc., Zurich, 1587, in-8. — Jacques Wolf, autre médecin, né à Naumbourg en 1642, pratiqua long-temps à Altenbourg, vint ensuite remplir une chaire à Iéna, et m. en 1694. On n'a de lui que des *Dissertations* académiques impr. à Iéna, de 1669 à 1690, in-4. — Jean-Christian Wolf, médecin, a publ. un ouvr. de son père, Yves Wolf, intit. : *Observat. chirurgico-medic., Lib. duo*, etc., Quedlinbourg, 1704, in-8. — Pancrace Wolf, né à Altdorf en 1674, pratiqua la médecine dans diverses villes, et fut professeur à Halle. On ignore l'époque de sa mort. Outre plusieurs dissertat. il a publié : *auri fulminantis Defensio*, etc. (contre l'opinion de Stahl), Halle, 1707, in-4 ; *Hippocratis regulæ de febrium crisibus per abscessus*, etc., ibid., 1704, in-4 ; *Hippocratis cautela, exemplo Halicarnassensis super venæ sectione intempestivâ*, etc., ibid., 1706, in-4 ; *Physica hippocratica*, etc., Leipsig, 1713, in-8, etc. — Gaspard-Frédéric Wolf, né en 1735 à Berlin, m. en 1794, professeur d'anatomie et de physiologie à Pétersbourg, a laissé, outre quelques opuscules insér. dans les *nova comment. Petropolitana* ; une *Dissertation* latine sur la théorie de la génération, trad. en allem., Berlin, 1764, in-8.

WOLF (Jean-Laurent), libraire à Copenhague, est classé parmi les savans danois, pour les publications suivantes : *Diarium, seu Calendarium ecclesiasticum, politicum et œconomic. perpetuum*, Copenhague, 1648, in-4 ; *Chronol., ab ortu Christi, ad ann.* 1648, ibid., 1648 à 1662, in-4 ; *Norvegia, Islandia et Groenlandia illustrata*, ib., 1651, in-4.

WOLF ou WOLFF (Jean-Chrétien), célèbre philosophe et mathématicien, né en 1679 à Breslaw, en Silésie, annonça, dès son extrême jeunesse, les plus heureuses dispositions, que son père, brasseur de profession, s'empressa de cultiver, tant par lui-même que par d'habiles maîtres. A 20 ans, il suivit les cours de l'université d'Iéna, et prit ensuite ses degrés à Leipsig. C'est là que, mis en rapport avec Leibnitz, il reçut cette éducation philosophiq. dont il développa plus tard les résultats d'une manière si brillante. Il avait eu d'abord l'intention de suivre la carrière ecclésiastique, mais il préféra bientôt celle de l'enseignement. Deux dissertations, l'une sur la mécanique et l'autre sur la langue, furent ses premiers essais. Appelé à professer les mathématiques et la physique à l'université de Halle en 1707, il publia, peu de temps après, ses *Elémens de mathématiques*, qui furent suivis de plusieurs autres ouvrag. sur le même sujet. Sa réputation n'ayant pas tardé à se répandre, plusieurs universités voulurent l'attirer dans leur sein, et le roi de Prusse, pour le retenir, le nomma conseiller aulique en augmentant ses honoraires. L'envie vint troubler Wolff dans sa glorieuse carrière ; et un discours académique qu'il prononça, en 1721, sur la philosophie, excita le faux zèle de plusieurs théologiens, à la tête desquels était Joachim Lange, piétiste, homme exalté dans ses opinions et personnellement ennemi du savant professeur. Les intrigues s'unissant aux déclamat., quelques officiers alarmèrent le roi de Prusse, en lui persuadant que la doctrine de Wolff était dangereuse pour l'armée, en offrant une excuse à la dé-

sertion. Le professeur reçut l'ordre de quitter les états prussiens dans le plus bref délai. Il trouva un asile honorable auprès du landgrave de Hesse, qui lui donna, avec le titre de conseiller aulique, la chaire de philosophie à l'académie de Marbourg. C'est dans cette ville que Wolff rédigea et publia le cours entier de sa philosophie, en latin. D'autres honneurs vinrent le consoler aussi de sa disgrâce et du triomphe de ses ennemis en Prusse. L'académie des sciences de Paris, la société royale de Londres, l'académie de Stockholm l'admirent au nombre de leurs associés. Pierre-le-Grand, en le nommant vice-président de l'académie de Pétersbourg, lui assigna une pension. Frédéric II, voulut réparer l'injustice du roi son père, et rétablit Wolff dans sa chaire de Halle, avec les titres de conseiller privé, de vice-chancelier de l'université et de professeur du droit de la nature et des gens. Mais ce savant, de retour à Halle, n'y retrouva plus son auditoire, parce que ses écrits étant entre les mains de tous les étudians, ceux-ci se croyaient dispensés d'assister à des leçons qui ne pouvaient leur apprendre rien de neuf. Wolff jouissait paisiblement de sa gloire et du fruit de ses travaux lorsque de fréquentes atteintes de goutte l'ayant conduit par degrés au marasme, il mourut le 9 avril 1764. Ce fut Wolff qui renversa dans les écoles d'Allemagne l'empire de la philosophie aristotélique; mais son génie est très-inférieur à celui de Leibnitz, qui n'a pas eu le même pouvoir. Cependant, s'il convient de reconnaître que l'illustre professeur de Halle n'a rien créé en philosophie, il faut dire aussi que nul homme, jusqu'à son époque, n'avait apporté dans l'ensemble et les détails des sciences philosophiques, une coordination plus régulière dans un système d'éclectisme vaste et indépendant; il a emprunté aux anciens, aux modernes; il a associé Descartes et Leibnitz, et puisé partout où il a cru voir le vrai; mais on lui reproche, avec raison, d'avoir composé ses doctrines d'élémens quelquefois incompatibles. Ses principaux ouvrages, en allemand, sont: *Pensées raisonnables sur les forces de l'esprit humain*, etc., Halle, 1712, trad. en franç. par Deschamps; — *Sur Dieu, le monde*, etc., Francf. et Leipsig, 1719, in-8; — *Sur les opérations de la nature*, Halle, 1723, in-8; — *Sur les actions de l'homme dans la recherche du bonheur*, Halle, 1720; — *Sur le bonheur des hommes*, etc., ibid., 1721, in-8; *Institut. du droit de la nature et des gens*, etc., ibid., 1754, in-8; pub. aussi en lat., et trad. en fr. par Luzac; *Dictionn. de mathématiques*, in-8. Les écrits latins de Wolff forment son grand corps de philosophie. Ce sont: *Philosophia rationalis*, etc., Francfort et Leipsig, 1728, 2 tom. in-4; *Psycologia empirica*, etc., ibid., in-4; *Philosophia prima, sive ontologia*, etc., ibid., 1730, in-4; *Cosmologia generalis*, etc., ibid., 1731, in-4; *Psycologia rationalis*, etc., ib., 1734, in-4; *Theologia naturalis*, etc., ibid., 1736-1737, 2 t. in-4; *Philosophia practica*, etc., ibid., 1738-39, 2 tom. in-4; *Philos. moralis, sive ethica*, etc., ib., 1732, 4 tom. in-4; *Jus naturæ*, Francfort et Leipsig, 8 t. in-4: *Jus gentium*, Halle, 1752, in-4; *Specimen physicæ ad theologiam naturalem applicatæ*, in-4. J.-C. Wolff a donné un grand nombre d'articles aux *Acta eruditorum* de Leipsig.

WOLF (Jean-Christophe), théologien et philologue, né en 1683 à Wernigerode, dans la Haute-Saxe, fut reçu docteur en philosophie à 20 ans, devint co-recteur de l'école de Flensbourg en 1707, voyagea ensuite dans les Pays-Bas et en Angleterre, séjourna quelque temps à Oxford, y collationna les manuscrits grecs de la bibliothèque bodléienne, et en tira des *variantes* et un grand nombre de *fragmens* inédits. De retour en Allemagne, il obtint le titre de professeur extraordinaire de philosophie à Wittenberg, visita Berlin, se lia intimement avec Veyssières de Lacroze, fut admis à la société roy. de Prusse, et nommé vers le même temps, profess. de langues orientales de l'acad. de Hambourg, dont il devint recteur en 1715. Ayant fait un second voyage en Hollande en 1724, pour examiner les manuscrits des bibliothèques de Leyde et d'Amsterdam, il en rapporta les matériaux qui lui servirent plus tard à compléter sa *Biblioth. hébraïq.* Ses travaux immenses affaiblirent progressivement sa santé. Il tomba dans le marasme, et mourut en 1739, après avoir légué sa riche bibliothèque à la ville de Hambourg. Les principaux ouvrages de ce savant sont: *Historia lexicorum hebraicorum*, Wittemberg, 1705, in-8; *Origenis φιλοσοφούμενα recognita et notis illustrata*, Hambourg, 1706, in-8; *Phædri Fabulæ cum brev. annotation.*, etc., 1709, in-8; *Dissert. de carcere eruditorum museo*, ib., 1710, 1718, in-4; *Biblioth. hebræa, sive Notitia tum auctorum hebræorum, tum scriptorum*, etc., Hambourg et Leipsig, 1715-35, 4 vol. in-4 (excellent abrégé de la bibliothèque de Bartolocci, corrigée et augmentée); *Anecdota græca, sacra et profana*, ibid., 1722-24, 4 tom. in-8; *Curæ philologicæ in Novum Testamentum*, ibid., 1725-35, 4 tom. in-4; *Bibliotheca aprosiana, liber rarissimus*, etc., ib., 1734, in-8; *Conspectus supellectilis epistolicæ et litterariæ manu exaratæ*, ibid., 1736, in-8. *Voy.*, pour plus de détails, *Wolfii Vita, Scripta et Merita*, etc., par Seelen, Stade, 1717, in-4, et la *Bibliotheca eruditorum præcocium*, de Klefeker. — Jean-Chrétien Wolf, frère du précédent, avec lequel on l'a quelquefois confondu, né en 1689 à Wernigerode, visita, à l'exemple de son aîné, la Hollande et l'Angleterre, s'arrêta aussi à Oxford pour collationner les anciens manuscrits grecs, et en recueillir les variantes et les fragmens inédits. Revenu en Allemagne, il donna des leçons gratuites de physiq., fut nommé en 1725 professeur de physique et de poésie au gymnase d'Hambourg, légua de son vivant sa bibliothèque à cette même ville, jouit long-temps de l'estime et de la reconnaissance de ses concitoyens, et mourut en 1770. On a de lui: *Sapphûs, poetriæ lesbiæ, Fragmenta et Elogia*, etc., Hambourg, 1733, in-4; *poetriarum octo, Erynnæ, Myrûs, Myrtidis, Corinnæ, Telesillæ, Nossidis, Anytæ, Elephantidis, Fragmenta et Elogia*, grec-latin, ibid., 1735, in-4; *Mulierum græcarum quæ oratione prosâ usæ sunt Fragmenta et Elogia*, id., Goettingue, 1739, in-4; *Monumenta typographica quæ artis hujus præstantiss. originem, laudem et abusum posteris produnt*, etc., Hambourg, 1740, 4 vol. in-8.

WOLF (Jean-Christophe), voyageur, né en 1730 à Plochel, dans le duché de Mecklenbourg-Schwerin, dut sa première éducation à la charité d'un instituteur qui l'envoya terminer ses études à Berlin, où il obtint une bourse au gymnase de Graukloster et la place de chantre. Une rixe qu'il eut avec des gens d'église l'obligeant à s'éloigner, il passa à Hambourg, et de là à Amsterdam, où, ayant été embauché par un recruteur pour le service de la compagnie des Indes, il obtint une place de chapelain à bord d'un vaisseau. Il avait alors 19 ans. Debarqué dans l'île de Ceylan, il fut employé dans les bureaux de l'administration pendant quelque temps, puis congédié, réintégré au bout de 9 mois, et chargé de fonctions importantes. Après 20 ans de séjour à Ceylan, Wolf quitta cette île, où il fut vivement regretté, revint dans sa patrie, et y fut nommé bailli. On ne connaît pas l'époque de sa mort. Il a publié la relation de son voyage (en allemand) sous le titre de *Voyage à Ceylan, avec une relation du gouvernement hollandais à Jaffanapatnam*, Berlin et Stettin, 1782, in-8. La 2e part. parut en 1784, avec des *supplémens* à divers passages de la 1re. Cet ouvrage a été traduit en anglais, Londres, 1784, in-8, et en français, par Langlès, dans un recueil intitulé: *Descript. du Pégu et de l'île de Ceylan*, etc., Paris, 1793, in-8.

WOLF (Ernest-Guillaume), musicien allem., né en 1735 à Gross-Behringen, dans la principauté d'Eisenach, montra dès l'âge le plus tendre une gr.

aptitude pour la musique. Devenu à 13 ans chef des élèves de chant de l'école d'Eisenach, il s'exerça bientôt à la composition, puis enseigna les élémens de l'art, en recevant lui-même d'utiles leçons. Après avoir parcouru quelques villes de la Saxe, il vint à Weimar, où la duchesse Amalie, ayant reconnu son talent, lui donna pour élèves ses deux fils. Il se fixa dans cette même ville, Weimar (après s'être marié à Berlin, où l'on tenta vainement de le retenir), et y mourut en 1792. On a de lui un très-grand nombre de compositions, telles que : des *cantates, romances, concertos, quintetti*. Plusieurs de ces morceaux ont encore quelque vogue en Allemagne.

WOLF (PIERRE PHILIPPE), né en 1761 à Pfaffenhofen, en Bavière, fut d'abord commis libraire à Zurich et à Munich, établit ensuite une maison de librairie à Leipsig en 1799, revint à Munich en 1807, fut nommé membre de l'académie royale de cette ville, et y mourut en 1808, laissant un assez grand nomb. d'ouv. (en allem.), dont les princip. sont : *Hist. gén. des jés. depuis l'origine de leur ordre jusqu'aux temps présens*, Zurich, 1789 à 1792, 4 vol. in-8; Brunn, 1792, et Leipsig, 1803; *Hist. de l'église romano-catholique, sous le gouvernem. de Pie VI*, ibid., 1793 à 1798, 6 vol. in-8; ibid., 1793 à 1802, 7 vol. in-8; *Hist. de la religion et de l'église en France*, Zurich, 1802, suite de l'ouvr. précédent; *sur le Rétablissement des jésuites*, Lucerne, 1799, in-8; *Hist. statistique et topograph. abrégée du Tyrol*, Munich, 1807, in-8; *Hist. de Maximilien Ier et de son époque*, Munich, 1807-1809, 3 vol. in-8.

WOLF. V. LUPUS, TONE et WOLFE.

WOLF (FRÉDÉRIC-AUGUSTE), l'un des premiers philologues de l'Allemagne, né à Haynrode, dans le Holstein, en 1759, ou plutôt 1757, reçut de son père, profess. à Nordhausen, les élémens de l'instruction, et étudia ensuite sous Hake et Frakstein, puis vint suivre les cours de l'université de Goettingue (1777). Tout en étudiant lui-même avec une incroyable ardeur, il donnait des leçons de grec et de langues modernes (particulièrement d'anglais). Ayant obtenu par l'entremise de Heyne, qui toutefois ne lui portait pas un bien vif intérêt, la place de régent au collége d'Ilefeld (1779), il se maria dans cette ville, et en partit peu après pour aller remplir l'emploi de recteur de l'école latine d'Osterode, où il ne demeura qu'un an. Nommé en 1783 professeur à l'université de Halle, il n'arriva que par degrés à y faire admirer sa profonde érudition. C'est là que, pendant un séjour de 23 années, il mit au jour la plupart de ses immenses travaux philologiques, nonobstant 50 cours différens dont il se trouva chargé. Contraint de quitter cette ville en 1806, lors de la guerre de Prusse, il vint se réfugier à Berlin, et reçut le tit. de conseiller-d'état après la paix de Tilsitt. En 1808, il eut une grande part à la fondation et à l'organisation d'une nouv. université à Berlin. Il y reprit son rang de profess., et vit ses leçons fréquentées par un grand nombre de personnages distingués. Au commencement de l'année 1824, ce savant s'était décidé à faire, pour raison de santé, un voyage dans le midi de la France. Arrivé à Marseille, il y m. d'une fluxion de poitrine le 8 août de la même année, âgé de 65 ans. Il était membre de l'académie de Berlin, et associé étranger de l'Institut de France. Voici les titres de ses principales publications : une édit. du *Banquet* de Platon, avec une *introduct.* et des *notes*, Leipsig, 1782, in-8; une édit. de la *Théogonie* d'Hésiode, avec des *comment.*, 1784; une éd. des *OEuvres* d'Homère, Halle, 1784-85, ibid., 1794; *Hist. de la littérat. romaine* (en allem.), *à l'usage des cours académ.*, ibid., 1787, in-8; l'*Hermès* de Harris, avec des *remarq.*, ibid., 1788; *Demosthenis Oratio adversùs Leptinem*, avec les *scolies* et les *commentaires*, ibid., 1790; les *variæ Lectiones*, de M. A. Muret, avec des *notes*, ibid., 1791; *Luciani Libelli quidam*, avec des *notes*, ibid., 1791; les *Hist.* d'Hérodien, en grec, texte corrigé, ib., 1792; *Prolegomena ad Homerum*, ibid., 1795 (c'est dans ces prolégomènes qu'il représenta l'*Iliade* et l'*Odyssée* comme n'étant pas l'ouv. du même aut., opinion que J.-B. Vico avait émise 50 ans auparavant); *Mélanges*, en lat. et en allem., ib., 1802; une édit. de Suétone, avec des *notes*, ib., 1802; une nouv. édit. d'Homère, plus parfaite que les précéd., Leipsig, 1804-1807, 4 vol. in-8; le *Phædon*, de Platon, Berlin, 1811, in-4; les *Nuées* d'Aristophane, trad. en vers allem., avec le texte, 1811, in-4; quelques autres pièces du théâtre grec, séparément, le texte seul, 1811 et 1812; l'*Euthyphron*, l'*Apologie* et le *Criton* de Platon, avec une traduction latine, Berlin, 1812, in-4; la première *Satire* d'Horace, trad. en vers, avec des *remarq.*, ibid., 1813. Wolf avait travaillé aussi à plusieurs *recueils* périodiques et littéraires allem., de 1807 à 1819. On trouvera sur Frédéric-Auguste Wolf une bonne *notice*, par M. Dugas-Montbel dans le t. 1er, 2e partie, des *Annales biographiques*, 1826, pag. 361 et suivantes.

WOLFAERTS (ARTHUR), peintre d'histoire, né à Anvers dans le 17e S., emprunta à la Bible la plupart de ses sujets : la composition en est généralem. simple, mais gr. Il a exécuté aussi, dans le genre de Téniers, quelques tableaux d'une touche riante. Ses productions sont répandues en Belgique, en Allemagne, en Angleterre et en France.

WOLFART (PIERRE), médecin allemand, gradué à l'université de Giessen, né en 1675 à Hanau, y obtint, après plusieurs voyages, une chaire de physique et d'anatomie, devint médecin du landgrave de Hesse-Cassel, et mourut en 1726, doyen du collége de médecine de sa patrie. Il suffira de citer de lui : *Clavis philosophiæ experimentalis*, Hanau, 1701, in-4; *Physica curiosa experimentalis*, Cassel, 1712, in-4; *Historia naturalis Hassiæ inferioris*, ibid., 1719, in-fol. — V. WOLFHARD.

WOLFE (JAMES), général anglais, né en 1726 à Westerham, dans le comté de Kent, fit ses prem. armes dans la guerre des Pays-Bas contre les Français en 1747. Envoyé en Amérique comme général-major en 1758, il prit part à l'expédition du cap Breton, et fut chargé l'année suivante du commandement de l'expédition du Canada. Il fut blessé mortellement dans l'attaque qu'il dirigea contre la ville de Québec, et m. au moment même où ses troupes victorieuses allaient s'emparer de cette ville, le 13 septembre 1759. Son corps fut transporté en Angleterre, et enseveli à Greenwich dans le même tombeau que son père, officier-gén. distingué. Le gouvernement lui fit ériger un monum. à Westminster, ainsi qu'au lieu de sa naissance. Rien n'est plus connu que l'estampe de Wollet, d'après West, représentant les derniers momens du général. On a pub. à Londres, en 1827, la *Vie et Correspondance du gén. Wolfe*, 2 vol. in-8. — V. KILWARDEN.

WOLFE (CHARLES), né en Irlande vers 1791, m. de phthysie en 1823 à Cork, était un modeste pasteur de village qui publia, sans se faire connaître, diverses poésies pleines de sensibilité, notamment une *élégie* sur le trépas de sir John Moore, tué à la Corogne en 1809. Ce fut lord Byron qui révéla au monde littér. ce jeune et intéressant auteur, dont les *OEuv.* (*Remains of the late rever. Ch. Wolfe*) ont été recueillies à Dublin, 1825, 2 vol. in-12, précédées d'une *notice biogr.*

WOLFERSDORF (CHARLES-FRÉDÉR. de), général prussien, né en 1717 à Zella, dans le duché de Saxe-Gotha, était parvenu au grade de lieutenant-colonel lorsqu'il passa, en 1756, après la capitulation de Pirna, du service de l'électeur de Saxe à celui de Frédéric-le-Grand, dont il reçut en 1759 le commandement du régiment de Hesse-Cassel, avec lequel il eut ordre de défendre la place de Torgau. Il se distingua dans plusieurs autres actions de la guerre de sept-ans, devint major-général en 1760, feld-maréchal-lieutenant en 1776, et m. en 1781.

WOLFERUS, chanoine de la cathédrale de Hil-

desheim, en Saxe, dans le 11e S., a écrit les *vies* de St Godehard et de St Gonthier, recueillies par Mabillon dans les *Acta ord. S. Benedicti*, t. 8, et par Leibnitz, dans ses *Script. Brunsw.*, t. 1.

WOLFF. V. Wolf.

WOLFFHART (Conrad), savant philolog., plus connu sous le nom grécisé de *Lycosthènes*, qu'il prit suivant l'usage du temps, naquit en 1518 à Ruffach, dans l'Alsace. Après avoir terminé ses cours académiques à Heidelberg, il vint à Bâle (1542), y enseigna publiquement la grammaire et la dialectique, fut pourvu en 1545 de l'office de diacre, puis chargé de prêcher à l'église de Saint-Léonard. Il mourut frappé d'apoplexie en 1561. Depuis 7 ans il était perclus de la main droite. Niceron a donné la liste des publications de Wolffhard ou Lycosthènes au t. 31 de ses *Mém.* On citera comme les principales : un *Abrégé de la Biblioth. de Gessner*, Bâle, 1551, in-4, dont Jos. Simler et Jacq. Fries ont publié des éditions augmentées; des éditions du *Livre des prodiges* de Jules Obsequens, de l'*Officina* de Ravisius Textor, de la *Géographie* de Ptolémée, etc.; enfin divers écrits originaux, tels que : *prodigiorum et ostentorum Chronicon*, Bâle, 1557, in-fol., fig. Munster, dans sa *Cosmographie universelle*, a donné l'*extrait* d'une *Hist. de la ville de Rufach*, laissée en manuscrit par Wolffhart.

WOLFGANG (St), évêque de Ratisbonne, né en Souabe, mort le 30 octobre 994 à Pupping, sur les bords du Danube, après 20 ans d'épiscopat, appartenait à la famille des comtes de Pfulingen, et s'était lié successivement avec le comte Henri, depuis archevêque de Trèves, dont il fut le condisciple à l'abbaye de Richen-Au, puis avec l'archevêque de Cologne, Brunon, frère de l'empereur Othon Ier. La modestie de Wolfgang et son ardente piété l'avaient porté à se défendre long-temps d'accepter aucune dignité ecclésiastique et même la prêtrise, qui lui fut conférée malgré lui par St Udalrich, tandis qu'il vivait retiré dans un monastère au fond d'une obscure forêt. C'est vers ce temps qu'il vint pour la première fois prêcher l'évangile en Hongrie (972), et qu'il gagna l'affection de l'évêque de Passau, qui employa tout son crédit pour le pousser à l'épiscopat. On trouve, dans le *Thesaurus anecdotor.* de D. Petz, une *paraphrase* du *Miserere*, sous le nom de St Wolfgang, dont l'église honore la mémoire le jour de sa m. Il ne faut pas confondre ce saint prélat avec un autre Wolfgang, bénédictin en Bavière au 13e S., et aut. de 72 *lettres*, insérées dans le *Thesaurus* de D. Petz, et dans le *Codex diplomaticus* de Huber.

WOLFGANG (Guillaume), prince palatin du Rhin, né en 1578, se mit sur les rangs avec J. Sigismond, électeur de Brandebourg, pour partager la succession du prince de Clèves et de Juliers, et, afin de réunir tous les droits sur sa tête, il demanda la main de la fille de l'électeur. Ce mariage ayant manqué par suite d'une rixe entre les deux princes, Wolfgang épousa une princesse de Bavière, abjura le luthéranisme, et opéra ensuite dans ses états des changem. favorables à la croyance qu'il venait d'embrasser. Pendant la guerre de trente ans, il soutint vivement le parti de la maison d'Autriche, et m. à Dusseldorf en 1653.

WOLFGANG (George-André), grav., né en 1631 à Chemnitz, en Saxe, s'établit à Augsbourg, où il mourut en 1716, après avoir publié un grand nombre d'estampes dans le genre historique. — Ses fils, André-Matthieu et Jean-George, furent ses élèves. Les *œuvres* de Jean-George sont plus estimées que ceux de son frère. On cite surtout sa gravure d'un *Crucifix*, d'après Ch. Lebrun. Il mourut à Berlin en 1748. — George-André, fils de Jean-George, né à Augsbourg en 1703, fut un bon peintre de portr. Après avoir travaillé long-temps en Angleterre, il vint se fixer à Gotha, où il devint peintre de la cour. — George-André, fils d'André-Matthieu, né en 1692, grava pendant 20 ans à Berlin, et mourut à Augsbourg en 1775. Il passe pour un des premiers graveurs de l'Allemagne.

WOLFHARD, écrivain ecclésiastique du 10e S., fut religieux dans l'abbaye de Haseuried, au diocèse d'Utrecht. On a de lui la *Vie de sainte Walpurge*, en 4 livres. Canisius en a inséré les deux premiers dans ses *Lectiones antiquæ*, et les 4 ont été publiés par Surius, par les bollandistes et par Mabillon, dans les *Acta ord. S. Benedicti*, t. 4.

WOLFRAM. V. Eschenbach.

WOLFTER (Pierre), historien allemand, né à Manheim en 1758, fut prof. d'histoire, puis conservateur de la bibliothèque d'Heidelberg, où il mourut en 1805. On citera de lui : *Histoire des emper. et de l'empire germanique*, etc. (en allemand), Manheim, 1785, in-8; *Histoire des révolutions arrivées dans l'empire germanique* (id.), Zurich, 1789, in-8; *Histoire critique de l'exarchat et duché de Rome* (id.), Heidelberg, 1792, in-8; *Histoire de la réformation* (id.), Rome, Wittemberg et Genève, 1796, in-8; *Histoire de Luther et de la réformation qu'il a opérée* (id.), Manheim, 1805, in-8.

WOLKE (Chrétien-Henri), instituteur, né en 1741 à Jever, en Hanovre, enseigna les mathémat. à Klostergerode et à Leipsig, fonda une maison d'éducation à Dessau, puis une autre à Pétersbourg, s'établit à Berlin en 1815, y fonda la société de langue allemande, et m. dans la même ville en 1825. On distingue parmi ses ouvr. : *le Livre pour lire et pour penser*, 1785, trad. en français et en russe; *Histoire de la nature et des peuples*, 1801 (le premier vol. seulement fut trad. en russe; la censure de St-Pétersbourg empêcha la publication du reste); *Méthode d'éducation physique, intellectuelle et morale*, Leipsig, 1805; *Communication des connaissances et idées primitives*, ibidem, 1805; *Poésies dans le dialecte bas-saxon*, 1804. Walke avait adopté une nouvelle orthographe allem., qui consistait à rejeter toutes les lett. qu'on ne prononce pas.

WOLKOFF. V. Volkoff.

WOLLASTON (William), ministre de l'église anglicane, né en 1659 dans le comté de Stafford, m. en 1824, s'occupa avec fruit de l'étude des langues savantes, des antiquités, de l'histoire ancienne et moderne, de la philosophie et des mathématiques. On a de lui quelques ouv., dont le principal a pour titre : *Tableau de la religion naturelle*, pub. pour la prem. fois à Londres en 1722; et dont la dernière édition est de 1750, in-8, avec une *vie* de l'auteur. Cet écrit eut un gr. succès, bien qu'on n'en admît pas tous les principes. On en a donné un *Abrégé*, Londres, 1738; et la traduction en avait déjà paru à La Haye, 1726, in-4. Les autres ouv. de Wollaston sont : un poème sur les *Mouvemens déraisonnables des hommes pour se procurer les agrémens de la vie présente*, ou *le But d'une partie de l'Ecclésiaste*, Londres, 1690, in-8; une *Grammaire latine*, 1703, etc. — Francis Wollaston, théolog. et astronome, né en 1731, fut curé d'un village dans le comté de Kent, devint membre de la société roy. de Londres, et m. en 1815. On a de lui : *Adresse au clergé anglican et à tous les chrétiens*, 1772, in-8; des *observations* astronomiques insérées dans les *Transactions philosophiques*, années 1773, 1775, 1784; *Specimen of a gen. astron. Catalogue*, etc., Londres, 1789, in-fol.; *Fasciculus astronomicus*, contenant des observations sur la région septentrionale circum-polaire, 1800, in-4; *Tableau des cieux*, en 10 planches, 1811, in-fol. — N. Wollaston, habile physicien, m. à Londres le 22 déc. 1828, en état de paralysie, était memb. de la société royale de cette ville. On lui doit l'invention de plusieurs instrumens ingénieux, parmi lesquels on distingue *le goniomètre*, qui porte son nom, et un autre, connu de tous les dessinateurs sous le nom de *camera lucida* (chambre claire). Il a laissé plusieurs *mém.* sur différens sujets de physique que la soc. royale se propose de publier dans les *Transactions philosophiques* de 1829.

WOLLE (Christophe), prof. de théologie à Leipsig, où il naquit en 1700, et où il m. en 1761, avait acquis une connaissance assez étendue des langues orientales. Nous citerons parmi ses nombreux écrits : *Regulæ hermeneuticæ ad circumspectnm scripturæ sacræ illustrationem*, etc., Leipsig, 1722, in-4; *de ignoto Judæorum et Atheniensium Deo*, etc., ibid., 1727, in-4; *de Usu et abusu Euphemismi sacri*, ibid., 1732, in-4; *Apologia pro verâ divinitate Jesu-Christi*, etc., ibid., 1741, in-4; *Schediasma historico-theologicum de Jesu spirituali, in Angliâ redivivo*, etc., ibid., 1730, in-4; *Examen regularum hermeneuticarum ab Aug. Calmeto commendatarum*, etc., ib., 1733, in-4; *Propriétés véritables de la langue hébraïque* (en allem.), ibidem, 1748, in-8. C. Wolle a pub. une édit. de *M. Antonini imperatoris ac philosophi Libri XII*, avec l'introduction de Buddée et des observations critiques, Leipsig, 1729; et une autre de l'*Epistola critica de hebraismis Ulpiani jurisconsulti*, 1739, in-4.

WOLLEB (Jean), en latin *Wollebius*, théolog. protestant, né à Bâle en 1536, fut prem. pasteur de cette ville, prof. d'écrit.-sainte, et m. en 1626. On a de lui : un *Compendium theologiæ*, estimé, et trad. en anglais avec des *notes* par A. Ross; plus. *dissertations* théologiques intéressantes.

WOLLSTONECRAFT. V. Godwin.

WOLMAR ou WOLKMAR (Melchior), jurisconsulte et helléniste du 16e S., né à Rothweil, en Suisse, professa le droit à l'univ. de Tubingue, et m. en 1561 à Eisenach, où il s'était retiré. Il n'a rien pub. sur la jurisprudence; mais il reste de lui, comme helléniste, un *Comment. sur les deux premiers livres de l'Iliade*, Paris, 1523, in-4; et une *Epître* (*Epistola nuncupatoria*) sur les grammaires grecques alors en usage, placée en tête de l'édition de Demetrius Chalcondyle, Bâle, 1546, in-8.

WOLSEY (Thomas), cardinal du titre de Ste-Cécile, archev. d'York, premier ministre du roi Henri VIII, né en 1471 à Ipswich, dans le comté de Suffolk, était fils d'un boucher. Elevé à l'univ. d'Oxford, bachelier et maître-ès-arts à 15 ans, il fut mis à la tête d'une école qui acquit bientôt de la célébrité sous sa direction. Ayant embrassé l'état ecclésiast., il obtint une cure dans le comté de Somerset, puis fut recommandé par le secrét.-d'état Richard Fox au roi Henri VII, qui le nomma son aumônier, et lui donna le doyenné de Lincoln. Sa gaîté, sa souplesse et sa complaisance, lui attirèrent la confiance presque exclusive du nouveau roi Henri VIII. Appelé au conseil d'état en 1510, Wolsey y prit le plus grand ascendant, et parvint bientôt au plus haut degré d'autorité, en dirigeant son maître de manière à lui persuader qu'il n'était lui-même que l'agent de la volonté royale. Il devint l'arbitre de l'Europe par le rôle qu'il eut l'habileté de faire jouer à l'Anglet. dans les querelles des puissances continentales. L'empereur et le roi de France le prirent souvent pour médiateur dans leurs différends. Successiv. pourvu de plus. évêchés, élevé sur le siége archiépiscopal d'York, nommé grand-chancelier du roy., Wolsey reçut de Léon X le chapeau de cardinal et le titre de légat *à latere* dans la Grande-Bretagne. A la m. du St père, il envoya un agent à Rome pour gagner en sa faveur les suffrages du sacré collége; mais, avant l'arrivée de cet agent, Adrien VI fut installé dans la chaire de St-Pierre. Le nouveau pontife étant m. au bout d'un an, Wolsey se remit sur les rangs pour lui succéder; mais les cardinaux français firent échouer ses intrigues. Il avait reçu de Léon X la faculté d'étendre les prérogatives de légat aussi loin qu'il le jugerait convenable; il les poussa jusqu'au dernier abus. Il créa une cour ecclésiastique dont l'autorité égalait celle de l'inquisition. Comme grand chancelier et comme légat, il percevait des émolumens immenses sur les cours qu'il présidait; et, indépendamment des nombreux bénéfices dont il était pourvu dans le royaume, il recevait des pensions considérables du pape et de l'empereur : ses revenus égalaient presque ceux de la couronne; son luxe et son train répondaient à cette fortune colossale. Il avait la maison d'un souv. Il fut le premier prélat angl. qui porta de l'or et de la soie dans ses vêtemens et qui en couvrit ses équipages. Parvenu au faîte des grandeurs, il en fut précipité par la fameuse affaire du divorce de Henri VIII. Ce monarq. rendit son min. et son favori responsable du contre-temps qu'il éprouvait à cette occasion. Wolsey fut accusé devant la cour du banc du roi d'avoir, comme légat, transgressé ses statuts; le grand sceau lui fut retiré; il fut envoyé en exil dans son évêché de Winchester; et Henri s'empara du somptueux palais qu'il avait fait élever dans Londres, et qui devint ensuite la résidence royale sous le nom de Whitehall. Toutefois, lorsque la chambre des pairs eût porté contre Wolsay un bill d'accusation sur 40 chefs, dont les plus importans ne prouvaient que la haine des ennemis de cet ex-ministre, le roi fit rejeter cette accusation à la chambre des communes, et rendre au cardinal les revenus de l'archevêché d'York avec une partie de sa vaisselle et de ses meubles. Wolsey se croyant oublié de ses ennemis, et comptant encore sur un reste d'attachement de Henri VIII, espérait mourir paisiblement dans sa retraite, lorsque le duc de Northumberland vint lui signifier l'ordre qu'il avait de le conduire à Lond. pour y être jugé comme prévenu du crime de haute-trahison. Le cardinal, sans se troubler, se mit en devoir d'obéir; mais, arrivé à Sheffield, il y tomba malade, resta 15 jours au lit, puis, continuant sa marche, fut forcé, par la violence de son mal, de s'arrêter à l'abbaye de Leicester, où il expira le 29 nov. 1530. Henri VIII versa, dit-on, des larmes en apprenant la mort de son ancien favori. La *Vie du cardinal Wolsey*, écrite par George Cavendish, qui fut attaché à la maison de ce minist. en qualité de *Gentleman usher* (gentilhomme introducteur), a été imprim. pour la 2e fois avec des *notes* et *éclaircissemens* de S. W. Singer, Londres, 1827, in-8, avec grav. Le docteur Fiddes a pub. une autre *Vie de Wolsey* en 1724, in-fol.; et M. Galt a fait paraître aussi *la Vie et l'Administration du card. Wolsey*, Londres, 1812, in-4; 1817, in-8. On trouve un petit rec. des *lettres* du même cardinal dans le t. 10 de la *Collectio amplissima* de Martenne et Durand. C'est à la munificence de ce prélat qu'Oxford doit la fondation du collége de Christ-Church, ouvert en 1524. Il a fait encore d'autres fondations dont l'utilité rachète jusqu'à un certain point, auprès des Anglais, son faste et les torts de sa conduite privée et politique.

WOLSTAN, en latin *Wolstanus*, écrivain ecclésiastique du 10e S., religieux du monastère de St-Pierre à Winchester, travailla avec Landfrid, un de ses confrères, à l'histoire de St Swithune (mort évêque de Winchester en 863), écrivit seul, sur le même sujet, deux liv. en vers latins; la *vie de saint Ethelwold*, autre évêque de Winchester, en prose et en vers. Surius et les bollandistes ont pub. ce dernier ouvr., et Mabillon parle de la *vie de St Swithune* dans ses *Acta ord. S. Benedicti*, t. 6.

WOLSTEIN (Jean-Gottlieb), vétérinaire, né en 1738 à Flinsberg, dans la Basse-Silésie, fonda à Vienne un établissement, en fut professeur-directeur, passa à Altona en 1795, et y mourut vers 1800. Entre autres ouvrages, on a de lui, en allemand : *Instruction pour les maréchaux ferrants sur les blessures faites au cheval par l'arme blanche*, Vienne, 1778; 3e édition, 1796, in-8; *Observations sur l'épizootie en Autriche*, etc., ib., 1781; 4e éd., 1796, in-8; *Livres classiques sur l'épizootie pour les habitans de la campagne*, in-8, 1796, 5e édit.; 5 *Livres élément. sur la méd. vétérinaire*, ibid., 1784, 1796, in-8; *sur les Hernies dans les hommes et dans certaines espèces d'animaux*, ibid., 1784, et Marpurg, 1799, in-8; *de l'Homme, de ses différentes espèces*, etc., Leipsig, 1784, in-16; *de la manière de soigner les chevaux de cavalerie*, etc., Vienne, 1786, 1788, 2 vol. in-8; Brunswick, 1796;

sur les Maladies intérieures des poulains, etc., Vienne, 1787, et Brunswick, 1796, in-8; *Instruct. élém. pour les médecins vétérinaires employés à l'armée*, etc., Vienne, 1788, in-8, souvent réimp.; *Réflexions sur la saignée des hommes et des animaux*, ibid., 1791, in-8; *Instruct. sur les signes et les causes de l'épizootie parmi les bêtes à cornes*, Hambourg, 1799, in-8, etc.

WOLTAER (JEAN-CHRÉTIEN), jurisc., allemand, né en 1744 à Werder, dans la Moyenne-Marche de Brandebourg, fut professeur de jurisprudence à l'université de Halle, et mourut dans les premières années du 19[e] S. On cite de lui, entre autres ouvr. : *de Successione agnatorum in feudo paterno*, Halle, 1772, in-4; *Observationes quæ ad jus civile et brandenburgicum pertinent*, ib., 1777 à 1779, in-8; *de Conditionum Indole atque Naturâ*, ibid., 1777, in-4; *Principes de jurisprudence pour ceux qui ne sont point initiés à cette science* (en allemand), ib., 1785, in-8; *Biblioth. de jurisprud. de Halle* (id.), Thorn, 1793 à 1794, in-8; *Introduction au droit public pour les états prussiens* (id.), ibid., 1796, in-8; *de Furibus armatis*, ibid., 1782, in-8.

WOLTERSDORF (ERNEST-GABRIEL), né à Bunzlau, en Silésie, vers l'an 1750, professa les humanités dans cette ville, puis à Breslau, et mourut au commencement du 19[e] S., après avoir publié : *Lectures choisies en français*, Bunzlau, 1785, 1794, in-8; *sur les devoirs publ. des personnes dévouées à l'instruction de la jeunesse*, Breslau, 1791; Zullickau, 1792, 2 vol. in-8; *Recueil de synonymes français*, Leipsig, 1793, in-8; *Vues de la nature, prises dans les ouvrages les plus recherchés*, avec gravures, Breslau et Leipsig, 1795; *Tableau des souverains de la Silésie*, Breslau, 1795, in-fol.

WOLTERUS (HENRI), chanoine de St-Ansebaire, à Brême, vers le milieu du 15[e] S., a écrit en lat. une *chronique* de Brême, finissant en 1463. Elle a été insérée par H. Meibom dans le tom. 2 de ses *Scriptores rerum germanic.*, Leyde, 1688, 3 v. in-folio.

WOLTMAN (CHARLES-LOUIS), littérateur et diplomate, né en 1770 à Oldenbourg, mort à Prague en 1817, avait d'abord occupé une chaire d'histoire à Goettingue, puis à Iéna et à Berlin, où il travailla aussi à des *journ.* littéraires et politiques. Nommé conseiller de légation du prince de Hesse-Hombourg en 1799, il devint ensuite conseiller-d'état, et se prononça hautem. contre les mesures polit. de Napoléon à l'égard de l'Allemagne. Woltman est aut. de plusieurs ouvrages historiques et littéraires, publ. d'abord séparément, et qui ont été réunis sous le titre d'*OEuvres*, etc., Leipsig, 1823-24-25, 17 v. in-8.

WOLZOGEN (JEAN-LOUIS), théologien socinien, né en 1596 d'une ancienne famille de l'Autriche, m. près de Breslau (Silésie) en 1658, avait été nourri dans le christianisme, qu'il abjura, et, s'étant rendu en Pologne, il y embrassa le socinianisme, pour la propagation duquel il déploya un grand zèle. Il reste de lui quelques opuscules de controverse (en allemand), qui ont été traduits en lat. par Stegmann, et insérés dans la *Bibliotheca fratrum polonorum*. *Voy.* l'*Hist. du socinianisme*, par le P. Anastase Guichard, p. 340, et l'*Hist. bibl. Fabricianæ*.

WOLZOGEN (LOUIS van), en lat. *Wolzogenius*, savant hollandais, né en 1632 à Amersford, embrassa la carrière évangélique, voyagea en France, en Suisse et en Allemagne, devint pasteur de l'église wallone de Groningue, passa ensuite à Middelbourg, puis à Utrecht, où il obtint la chaire d'histoire ecclésiastique. Plus tard il se rendit à Amsterdam, où il espérait de plus grands avantages, et mourut dans cette ville en 1790, après s'être vu engagé dans une polémique très-vive, à cause de ses principes religieux, avec Brown, Colemann, Labadie, etc., qui le taxaient mal à propos de socinianisme. On citera de lui : *de scripturarum Interprete contra exercitatorem paradoxum*, ibid., 1668, in-12; *Apologie pour le synode de Naerden*, ib., 1669, in-4; *Orator sacer, sive de ratione concionandi*, ibid., 1671, in-8; *Explicat. de la prière que l'on nomme Confession des péchés*, Amsterdam, 1700, in-8. L'*éloge funèbre* de Wolzogen a été écrit en latin par Ysarn, son ami, Amsterdam, 1693, in-8.

WOMOCK (LAURENT), prélat anglican, né à Norfolk en 1612, succéda à son père dans le rectorat de Lopham, fut emprisonné pendant la guerre civile, à cause de ses opinions religieuses et politiques, fut nommé à la restauration archidiacre de Suffolk, puis rect. de diverses églises de ce même comté, et enfin év. de St-David, où il m. en 1685. On a de lui des *sermons* et quelq. écrits, tels que *the Results of false principles*, 1661, in-4; et *Suffrag. protestant.*, 1683, in-8, etc. Il s'était fait la réputation d'un redoutable antagoniste des *non-conformistes*.

WOOD (ANTOINE), savant antiquaire et biographe, né en 1632 à Oxford, où il mourut le 29 novembre 1695, avait fait de brillantes études à l'université de cette ville, dont il a passé sa vie à explorer les archives. Dominé par la seule pensée d'élever un grand monument à l'histoire littéraire de sa patrie, il s'effraya peu de heurter les personnages éminens dont ses publications pouvaient intéresser l'orgueil; aussi eut-il à soutenir contre le duc de Clarendon, chancelier de l'université, un procès qu'il perdit. Voici les titres de ses ouvrages : *Historia et Antiquitates universitatis oxoniensis*, Oxford, 1674-75, 2 parties in-folio (cette édition est la traduction faite par ordre de l'université du texte original, dont elle avait acquis de Wood le manuscrit en 1669; ce texte original, long-temps inédit, a été publ. par Gutsch, 1786-90, 2 vol. in-4); *Athenæ oxonienses, an exact History of all the Writers and Bishops*, etc., Londres, 1691-92, in-f.; une *Défense* (en angl.) *de l'hist. de l'université d'Oxford*, Londres, 1693, in-4. La *Vie* d'Ant. Wood, écrite par lui-même, a été publ. par Th. Hearn, avec l'ouvrage de Th. Caïus, intit. : *Vindiciæ Antiquit. acad. oxoniensis*, Lond., 1730.

WOOD (JOHN), navigateur anglais du 17[e] siècle, partit en 1669 du port de Deptford, en qualité de contre-maître, sur un navire dont le capitaine avait la mission de reconnaître le détroit de Magellan, et qui revint en Angleterre en 1671. Wood écrivit une *relation* de ce voyage, qui parut dans le *Recueil de voyages originaux*, publ. en angl. par le capitaine Will. Hacke, Londres, 1699, in-8, avec plusieurs cartes et dessins. Le zèle qu'avait montré l'auteur dans cette expédition engagea le gouvernement à lui confier la conduite de celle qui fut entreprise en 1676, pour trouver un passage au nord-est. Ce voyage fut moins heureux que le premier. Le bâtim. de Wood échoua sur la côte de la Nouvelle-Zemble, mais l'équipage fut sauvé par la flûte le *Prosperous*, qui marchait de conserve, et ramené en Angleterre le 23 août de la même année. Wood écrivit encore la *relation* de ce 2[e] voyage, et elle se trouve dans le recueil anglais intitulé : *an Account of several late voyag. and discoveries to the south and north*, etc., Londres, 1694, in-8, avec cartes. La traduct. de ces deux voyages se trouve dans le tom. 3 du *Recueil des voyages du nord*. Wood a donné des noms à divers points de la Nouvelle-Zemble. — Benjamin WOOD, autre navigat., parti des ports d'Angleterre en 1596, périt en mer, ainsi que la plus grande partie de son équipage, d'une maladie contagieuse. De 4 hommes seulement qui s'étaient sauvés dans une petite île, près de Porto-Rico, 3 furent massacrés par les Espagnols, un seul échappa et revint en Angleterre.

WOOD (ROBERT), sav. archéologue angl., né vers 1717 près de Trim, dans le comté de Meath, accrut par des voyages l'instruct. qu'il avait acquise à l'université d'Oxford. Après une première excursion faite en 1742 dans les îles de la Grèce, il s'embarqua de Naples, au printemps de 1750, pour visiter la patrie d'Homère, ayant à la main l'*Iliade* et l'*Odyssée*, et résolu à reconnaître les lieux célébrés par l'immortel poète. De concert avec ses deux amis, Dawkins et Bouverie, il explora les îles de l'Archipel, les côtes d'Europe et d'Asie, recueillant des inscriptions, des

médailles et des MSs. Il pénétra jusqu'en Syrie pour reconnaître l'emplacement de Palmyre, revint en Angleterre en 1752, et s'empressa de faire connaître les résultats de son voyage en Syrie. Nommé secrét.-d'état, il n'eut pas le loisir de continuer ses travaux d'érudition; mais il put consacrer encore quelques momens à la littérat. Ce savant m. en 1775, membre de la société roy. de Lond. On a de lui : *les Ruines de Palmyre, autrem. dite Tedmor au désert*, Londres, 1753, in-fol., avec 57 pl., en angl. et en franç. (ce dern. texte a été reproduit avec les pl., Paris, 1819, in-4, chez Firmin Didot); *les Ruines de Balbeck, autrem. dite Héliopolis*, etc., anglais-franç., ibid., 1757, in-folio, avec 47 pl.; *Essai sur le génie original et les écrits d'Homère* (en angl.), Londres, 1769, 1775, in-4, fig.; trad. en ital., en allem., en espagnol et en franç.; cette dern., par Demeunier, Paris, 1777, in-8, est ornée d'une carte de l'ancienne Troade. Wood a laissé plus. MSs., entre autres un *Recueil d'inscript.*, conservé au muséum de Londres. — William Wood, théologien angl., né près de Northampton en 1745, mort en 1808, était ministre d'une congrégation de *dissenters* à Leeds. On ne cite de lui que quelques volumes de *serm.* et des *pamphlets* politiques.

WOODES-ROGERS. V. Rogers.

WOODESON (Richard), professeur de droit à l'univ. d'Oxford, où il m. en 1822, était né en 1745 à Kingston-Upon-Thames. On cite de lui : *Elements of jurisprudence*, Oxford, 1739, in-4; *a Systematic view of the laws of England*, ibid., 1792-93, 3 vol. in-8; *brief Vindication of the rigths of the british legislature*, etc., 1799, in-8.

WOODFORD (Samuel), ministre anglican, né à Londres en 1636, fit ses études à Oxford, embrassa la carrière ecclésiast., fut pourvu successivement de plus. prébendes, et m. en 1700, membre de la société roy. de Londres. On a de lui des *poésies* qui sont tombées dans l'oubli, entre autres un poème sur le retour de Charles II.

WOODHEAD (Abraham), théologien controversiste, né dans le comté d'York en 1608, fut renvoyé de l'univ. d'Oxford comme suspect de catholicisme, se cacha long-temps dans un village des environs de Londres, où il se livrait à l'instruct. de quelq. enfans de familles catholiques, et m. dans cette retraite en 1678. On a de lui un assez grand nombre d'ouv., dont les plus remarquables sont : *Exposit. raisonnable de la doctrine catholiq.*, 1666, 1667, 1673, in-4; *de la Nécessité d'un guide pour diriger les chrét. dans la foi*, 1675, in-4; *Exercices touchant la résolut. de la foi*, 1674, in-4; *Considérations sur le concile de Trente*, 1671 et 1687, in-8; *les Pratiq. de dévotion de l'égl. romaine..... vengée*, etc., 1672, in-8; *Vie de sainte Thérèse*, avec différens écrits de cette sainte, 1669, in-4.

WOODHOUSE (James), né en 1770 dans l'Amérique du nord, m. en 1809, profess. de chimie à l'université de Pensylvanie, a publié (en anglais) : *Manuel du jeune chimiste, avec le laboratoire portatif*, Philadelphie, 1797, in-8; une traduct., avec *notes*, des *Elémens de chimie*, de Chaptal, 1807, 2 vol. in-8.

WOODVILLE (William), médecin d'un des hôpitaux de Londres, m. en 1805, a beaucoup contribué par son zèle et par ses écrits à propager les bienfaits de la vaccine en Europe. On a de lui : *Hist. de l'inoculat. de la petite-vérole dans la Grande-Bretagne*, Londres, 1796, in-8; *Botanique médicale*, ibid., 1790-93, 3 vol. in-4, avec 300 pl.; réimp. en 1802 et 1811, 4 vol. in-4.

WOODWARD (John), méd. et naturaliste anglais, né en 1665 dans le comté de Derby, se fit d'abord connaître par un *Essai sur l'hist. natur. de la terre et des corps qu'elle contient, spécialem. des minéraux*, etc. (en angl.), Londres, 1695, in-4. La hardiesse et la nouveauté des idées contenues dans ce livre donnèrent lieu à un gr. nombre de réfutat. gén. ou partielles. Les plus vigoureuses partirent de la plume d'Elie Camérarius, auquel il essaya de répondre. Woodward, que cette querelle scientifique n'avait pas détourné des occupations médicales, et dont la clientelle s'était au contraire rapidement accrue, fut associé en 1702 au collége de médecine de Cambridge. Dix ans auparavant, il avait obtenu la chaire du collége de Gresham, et la société roy. de Londres l'avait admis au nombre de ses membres en 1693. Ce sav. m. en 1722, laissant, outre l'ouvrage dont on a parlé, et dont il donna une édit. lat. avec des augmentat., Oxford, 1714, in-8, quelq. *opusc.* d'hist. nat., de méd., d'antiquités, et des *dissertat.* insérées dans les *Transact. philos.* Le *Catalog.* des fossiles de son cabinet a été impr. à Londres, 1738, in-8. On doit à Noguez une trad. franç. de son *Essai sur l'hist. nat.*, sous le tit. de *Géogr. phys.*, Paris, 1735, in-4. Il en existe aussi une trad. allem., Erfurt, 1745, in-8. — Woodward (Ezéchias), théol. angl., m. à Uxbridge en 1675, fut l'ami et l'un des plus chauds partisans de Cromwell. On connaît de lui : un *comment.* lat. sur les *Livres des Rois*; un *traité* du baptême des enfans; *Vestibulum; Investigatio causarum miseriæ nostræ*, etc. — Un autre Woodward (Humphrey), jés. angl., m. à Mayland en 1587, est aut. d'un *comment.* sur les *Psaumes*.

WOOLHOUSE (Jean-Thomas), médecin-oculiste anglais, mort en 1730, ayant le titre de médecin du roi Jacques II, a publié, outre divers articles dans le *Journal des Savans*, le *Mercure de France*, etc. : *Catalogue et Description d'instrumens pour les opérations manuelles des yeux*, Londres, 1696, in-8; *Expériences des différentes opérations*, etc. (faites par lui), 1711, in-12; — *Sur une nouvelle aiguille à cataracte* (de son invention), 1720, in-8.

WOOLLETT (William), habile graveur, né en 1735 à Maidstone, dans le comté de Kent, m. à Londres en 1785, avait reçu les premières leçons de son art d'un nommé Tinney. Il excella surtout dans les genres du paysage et du portrait. On cite principalement ses estampes de *Niobé*, de *Phaëton*, de *Ceyx et Alcyone*, de la *Pêche*, du *Portrait de Rubens*, d'après van Dyck, de la *Mort du général Wolf*.

WOOLSTON (Thomas), théologien anglais, né à Northampton en 1669, s'annonça par plusieurs écrits dans lesquels il affectait de ne voir, dans les miracles dont parle la Bible, que de simples allégories. Les théologiens crurent qu'il ne visait à rien moins qu'à saper la religion par ses principaux fondem., et s'empressèrent de réfuter ses paradoxes. L'université de Cambridge, le rayant de la liste de ses membres, le priva d'une chaire qu'il remplissait au collége de Sidney. Dénoncé à la cour du banc du roi par le procureur-général de la couronne, il fut condamné à une amende de 150 livres sterling. Personne n'ayant voulu le cautionner, Woolston resta en prison jusqu'à sa mort, arrivée en 1732 ou 1733. Ses écrits ont pour titre : *Rajeunissement de l'ancienne apologie de la religion chrétienne contre les Juifs et les Gentils* (en angl.), Cambridge, 1705, in-8; *Dissert.* lat. sur l'authenticité de la lettre qu'on dit avoir été écrite par P. Pilate à Tibère, 1720; *Origenis Adamantis epistolæ duæ*, 1721; deux autres *lettres* latines sur les quakers; *le Modérateur entre un incrédule et un apostat*, 1723; six *Discours sur les miracles de J.-C.*, 1727-28-29, 3 vol. in-8. On croit que Voltaire a fait de nombreux emprunts à ces divers écrits. Voy. l'*Histoire du philosophisme angl.* par l'abbé Tabarand, tom. 2e.

WOOLTON (John), évêque d'Exeter, né en 1535 à Wigan, dans le comté de Lancastre, m. en 1594, après quinze ans d'épiscopat, a laissé quelq. traités de théologie (en angl.), publ. en 1576 et 1577, et aujourd'hui totalement oubliés.

WORCESTER (sir Thomas), homme d'état et guerrier, de la famille des Percy d'Alnwick, fut chargé, sous Richard II, de la conduite de diverses expéditions et qualité d'amiral, sut conserver tout son crédit auprès de Henri IV, mais prit ensuite

parti contre ce prince dans la guerre civile dite de *la rose rouge* et de *la rose blanche*. Fait prisonnier à la bataille de Shresbury, il fut décapité en 1403.— John, comte de WORCESTER, natif de Cambridge, fut créé par Henri VI lord-député d'Irlande, ce qui ne l'empêcha pas de se ranger sous les drapeaux d'Edouard IV. En vain chercha-t-il à se cacher lors de la courte restauration du prem. de ces princes; il fut pris et mis à mort en 1470. Ce seigneur était le Mécène des savans de son époque; il avait écrit lui-même des trad. du traité *de Amicitiâ* de Cicéron, et de la portion des *Commentaires* de César qui concerne l'Angleterre.—Charles, comte de WORCESTER, fils naturel de Henri, duc de Somerset, fut membre du conseil privé de Henri VII, remplit avec une grande distinction deux ambassades près de l'empereur Maximilien, et resta en crédit à la cour jusqu'à sa mort, arrivée en 1526.—Edward, 6me comte et premier marquis de WORCESTER, demeura attaché à la cause de Charles Ier pendant la rébellion, et fut chargé par cet infortuné prince de plus. miss. confid.; il m. en 1667, après avoir exécuté d'importans trav. de mécanique, et laissant un ouvr. intit.: *a Century of the names and scaltings of such inventions as at present I can call to Mind*, etc., impr. pour la première fois en 1663 et reproduit en 1746. Il y propose une méthode (depuis perfectionnée par Newcommen) pour élever l'eau par la force du feu. Dans le but de donner une idée de la puissance de la vapeur, il rapporte qu'ayant rempli d'eau aux trois quarts un canon hermétiquement fermé, il l'exposa au feu pendant 24 heures, après quoi cette pièce éclata avec une violente explosion.

WORGAN (JOHN-DAWES), poëte anglais, m. à dix-neuf ans en 1809, était gouverneur des enfans du célèbre Jenner. On a publ., après sa mort, un choix de ses *poésies*, 1812, in-8, plus. fois réimpr.

WORLIDGE (THOMAS), surnommé *le Rembrandt anglais*, né en 1700 dans le comté de Northampton, m. à Hammersmith en 1766, avait été élève de Grimaldi, puis de Louis Boitard; mais il se borna à peindre la miniature. C'est surtout à son talent comme graveur qu'il doit sa réputation. Les plus recherchées d'entre ses nombr. estampes, sont celles qu'il a réunies sous le titre de *Collection choisie de dessins tirés de pierres précieuses antiq.*, etc., Londres, 1768, 2 vol. petit in-fol.

WORM (OLAUS), en latin *Wormius*, médecin et antiquaire, né en 1588, dans le Jutland, reçut le doctorat à Bâle après avoir fréquenté les universités les plus célèbres, et occupa successivement à Copenhague les chaires de langue grecque, de physique et de médecine. Il y m. en 1654, recteur de l'académie, laissant entre autres ouvr.: *selecta controv. med. Centuria*, Bâle, 1611, in-4; *quæstionum Hesiodicarum Heptades duæ*, Copenhague, 1616, in-4; *Historia norwegica*, ibid., 1623, in-4; *institut. medicarum Epitome*, Copenhague, 1640, in-4; *fasti danici universam tempora computandi rationem... exhibentes*, ibid., 1643, in-fol.; *Specimen lexici runici*, ibid., 1650, in-fol.; *Historia animalis quod in Norwegiâ è nubibus decidit*, etc., ibid., 1653, in-4, insér. dans les *Transactions philosophiques*; *Talshoi, seu Monument. stroense in Scaniâ*, Copenhague, 1628, in-4; *Monumentum trigvaldense*, ibid., 1636, in-4; *Musæum wormianum*, Leyde, 1655, in-fol., fig. Th. Bartholin a inséré l'*éloge* de Worm dans sa *Cista medica*. Voy. aussi le *Tractat. de scriptis Danorum*, d'Albert Bartholin.—WORM (Guillaume), fils du précéd., né en 1633 à Copenhague, où il m. en 1704, avait reçu le doctorat à Padoue, et s'était fait de la réputat. comme praticien. La 2e centurie de la *Cista medica* de Th. Bartholin, contient de lui deux *Lettres sur les vaisseaux lymphatiques et sur le réservoir du chyle* (1653 et 1654).

WORONZOW, ou mieux VORONSOV (MICHEL-LARIONOVITSCH, comte de), gr.-chancelier de l'empire russe, né en 1710 à Pétersbourg, où il m. en 1767, avait dû aux bonnes grâces de l'impératrice Elisabeth son élévation au pouvoir. Il continua d'avoir la principale part à la direction des affaires de l'état sous Pierre III, et ne trempa point dans la conjuration qui lui ravit le trône. Mais lorsque le pouvoir de Catherine II fut décidement affermi, il prêta serment de fidélité à cette princesse, qui lui rendit sa place de chancelier. Les remontrances qu'il ne craignit pas de lui adresser lorsqu'elle semblait décidée à épouser Grégoire Orloff amenèrent sa disgrâce, qu'il prévint en se retirant de la cour.—Alexandre VORONSOV, neveu du précéd., fut président du département du commerce sous Catherine II, signa en cette qualité plusieurs traités avec l'Angleterre et différentes puissances du nord en 1792 et 1793, et fut ensuite ministre de Russie à Londres. Rappelé, sous le règne de Paul Ier, il vécut dans la retraite jusqu'à l'avénement d'Alexandre Ier, qui le nomma ministre des affaires étrangères et chancelier: dignité qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée en 1805.—Elisabeth-Romanovna VORONSOV, sœur du précédent, fut maîtresse de Pierre III, lorsque ce prince n'était encore que grand-duc, et devint favorite en titre quand il monta sur le trône. On assure que le tzar avait formé le projet de répudier Catherine pour épouser Elisabeth Voronsov, et que ce projet, imprudemment divulgué, hâta la catastrophe du malheureux prince. Elisabeth exilée d'abord par l'impératrice dans les environs de Moscou, fut bientôt rappelée par le crédit de sa sœur auprès de Catherine, et mariée à l'amiral Palenski. On ignore l'époque de sa mort.

WORSLEY (RICHARD), né vers 1751, dans l'île de Wight, dont son père était gouverneur, lui succéda dans cette charge, et m. en 1805. On a de lui: *Histoire de l'île de Wight* (en angl.), Londres, 1781, in-4, fig.; et un catal. des objets d'antiq. composant son cabinet, sous le titre de *Musæum worsleyanum*, etc., Londres, 1794-1803, 2 vol. grand in-fol.—WORSLEY (John), instituteur anglais, bon helléniste, mort à Hertford vers 1775, est auteur d'une traduct. anglaise du *Nouveau-Testament*, avec des *notes*, 1770, in-8.—JOHN, son fils, qui continua de diriger son établissem., m. en 1807, après avoir publié, en 1770, une *Gramm. de la langue latine*, suiv. d'un *Paradigme des verbes français*, in-8.

WORTHINGTON (THOMAS), prêtre catholique anglais, natif du comté de Lancastre, m. vers 1626, assistant de l'archiprêtre d'Angleterre, avait pris ses degrés au collége de sa nation à Douai, et reçu les Sts ordres à Reims. Revenu secrètem. en Angleterre pour y travailler au rétablissem. de la religion romaine, il fut découvert et enfermé à la Tour de Londres. Mais on se contenta de le bannir, avec plus. autres catholiq. Il fut attaché quelq. temps à l'armée du roi d'Espagne, Philippe II, alors que ce prince armait contre l'Angleterre la fameuse flotte *Invincible*. Plus tard il succéda au docteur Baret comme présid. du collége de Douai, et pendant un voyage à Rome, il fut nommé assistant de l'archiprêtre d'Angleterre; il avait sollicité son admission dans la société des jés., mais n'eut pas le temps de faire sa profess. On lui a consacré toutefois une *notice* dans les biographies particulières de cette société. C'est là qu'on apprend que Th. Worthington est auteur de quelq. écrits: *de Mysteriis Rosarii*, Anvers, 1610; *Catalogus martyrum in Angliâ ab ann.* 1570 *ad ann.* 1612; une traduct. de l'angl. en latin des *Motifs* du doct. Rich. Bristow, Arras, 1606; Douai, 1608, in-4; une version angl. de l'*Ancien-Testament*, avec des *notes*; l'*Ancre de la doctrine chrétienne* (en angl.), etc.

WORTHINGTON (JOHN), théologien anglican, né à Manchester en 1618, fut principal du collége de Jésus à Cambridge, desservit ensuite plus. cures, et m. en 1671 à Hackney, où il avait l'emploi de lecteur en théologie. On a de lui des *mélanges* théologiques, publ. par le prélat Fowler, Londres, 1704, in-8; *Discours choisis* (en anglais), publ. par le fils de Worthington, Londres, 1725, in-8.—Un autre

WORTHINGTON (William), théolog., né en 1703, dans le comté de Merioneth, fut quelque temps maître d'étude à l'école d'Oswestry, devint ensuite chanoine de St-Asaph, puis d'York, et m. en 1778. On cite de lui, en anglais : *Essai sur la rédemption du genre humain*, etc., Londres, 1743, in-8 ; *les Preuves du christianisme déduites des faits*, etc., 1769, 2 v, in-8 ; *Recherche impartiale au sujet des démoniaques de l'Evangile*, etc., 1777, in-8 : il en parut une suite après la m. de l'aut., 1779, in-8.

WOSS. V. Voss.

WOTTON (Edouard), en latin *Ododunus*, médecin et naturaliste, né à Oxford en 1492, vint prendre ses grades à l'université de Padoue, occupa ensuite, dans sa patrie, la chaire de langue grecque, devint prem. médecin du roi Henri VIII, et m. à Londres en 1555. On a de lui : *de Differentiis animalium libri decem*, publ. par J. Mason, ambassadeur d'Angleterre en France (auquel l'aut. avait confié son MS.), Paris, 1552, petit in-fol.

WOTTON (Henri), homme d'état et littérateur angl., né en 1568 à Boughton-Hall, dans le comté de Kent, consacra neuf années à compléter son instruction par des voyages sur le continent, devint secrétaire du comte d'Essex, et après la mise en jugement de ce seig., vint chercher un asile à Florence. Une mission secrète qu'il remplit pour le gr.-duc de Toscane auprès de Jacq. VI, roi d'Ecosse, lui valut de la part de ce dern., lorsqu'il fut parvenu au trône d'Angleterre, le tit. de chevalier et l'ambassade de Vienne. Il fut chargé égalem. de diverses négociat. en Italie, en Hollande, en Savoie et en Allemagne. Le roi lui refusa ensuite la place de secrétaire d'état qu'il sollicitait comme une retraite due à ses longs services. En 1623, Wotton fut nommé prevôt du collége d'Eton ; il m. dans l'exercice de cet emploi, en 1639. On a de lui un assez grand nombre d'ouvr., dont on trouvera les titres détaillés dans le *Dictionnaire* de Chauffepié. Une partie a été recueillie sous le tit. de *Reliquiæ wottonianæ*, Londres, 1651, 1654, 1672 et 1685, in-8. On trouve dans le t. 2 du recueil angl. int. *the Bibliogr.*, une *Vie* de Wotton par sir Egerton Brydges.—Nicolas WOTTON, ecclésiast. et homme d'etat, oncle du précéd., m. en 1566, avait été employé à div. ambassades sous Edouard VI et la reine Marie. Cette princesse le nomma membre de son conseil privé ; il fit de même partie de celui d'Elisabeth, dont il fut le plénipotentiaire dans des négociations de paix avec la France.

WOTTON (William), savant philolog. et critiq. anglais, né en 1666 à Wrentham, en Suffolk, fut gradué av. l'âge de treize aus bachelier ès-arts. Associé en 1691 au collége St-Jean de Cambridge, il obtint un riche bénéfice, devint ensuite chapelain du comte de Nottingham, et m. en 1726 à Buxted, en Sussex. On trouvera dans Chauffepié d'amples détails sur la vie et les ouvr. de Wotton. Il suffira de citer de lui : *Hist. de Rome*, depuis la m. d'Antonin-le-Pieux jusqu'à celle d'Alexandre Sévère, Londres, 1705, in-8 ; *linguar. veter. septentrion. thesauri Conspectus brevis*, ibid., 1708, in-8, rare et recherché ; *Mélanges sur les traditions et les usages des Scribes et des Pharisiens*, ibid., 1718, 2 vol. in-8 ; et *Cysreithjeu Hyvel Ddn ne evail*, *sive leges wallicæ ecclesinsticæ et civiles Hœli Boni* (gallois et latin), *cum notis*, ibid., 1730, 2 vol. in-fol. (rec. précieux pour l'hist. du pays de Galles).

WOU-HÉOU ou WOU-HOUANG HÉOU, l'une des femmes de Kao-tsoung, qui lui donna, en 655, le titre d'*houang-héou* ou impératrice, signala son avènement par le meurtre de rivales dont elle redoutait le crédit près de l'emper., gouverna la Chine en maîtresse absolue, et fit désigner son fils comme héritier du trône impérial, au préjudice d'un autre prince du prem. lit. L'emper. Kao-tsoung étant m. en 683, Wou-Héou déposa bientôt son fils Tchoung-tsoung, et monta sur le trône chinois, en prenant le titre de *houang-thaii-héou* ou la grande impératrice auguste. Cette usurpation excita plus. révoltes, qui furent toutes apaisées. Wou-Héou régna avec autant de prudence que de sévérité pendant plus. années. Ses généraux vainquirent les ennemis de l'empire. Plus tard elle envoya chercher son fils Tchoung-tsoung, qu'elle avait exilé de la cour, et le déclara prince héréditaire, quoiqu'il fût déjà empereur, d'après les lois de l'état. Bien qu'avancée en âge, elle ne paraissait pas disposée à remettre le pouvoir à son fils, malgré les vœux bien prononcés des gr. et du peuple. Une révolut. du palais hâta cet événement. Un des grands dignitaires de l'empire auquel s'étaient réunis plus. autres seigneurs se mit, avec le consentement de Tchoung-tsoung, à la tête de 600 hommes déterminés, força les portes du palais, y introduisit le prince héréditaire, fit égorger, en présence de l'impératrice-mère, deux de ses favoris qui étaient accourus pour la défendre, et déclara à cette princesse altière que son règne était fini. Dans l'impuissance de résister, Wou-Héou remit à son fils les sceaux de l'empire, et se retira dans un de ses palais, où elle m. bientôt, en 705, à l'âge de 82 ans. Les historiens chinois, en reconnaissant les talens supérieurs de cette femme extraordinaire, lui reprochent justement les moyens qui la firent monter sur le trône et la cruauté qu'elle y déploya.

WOUTERS (François), peintre flamand, né à Lierre en 1614, fut élève de Rubens, ne se borna pas à peindre l'histoire, et traita le paysage avec succès. Il obtint le titre de peintre de l'emper. Ferdinand II, passa en Angleterre, à la suite d'un ambassadeur impérial, et, à la m. de Ferdinand, devint peintre et prem. valet de chambre du prince de Galles. L'amour du sol natal le ramena à Lierre, d'où il alla se fixer à Anvers. Il y fut nommé directeur de l'académie, et mourut en 1659, atteint d'un coup de pistolet, tiré par une main inconnue. Ses paysages sont préférés à ses tableaux d'histoire. Il représente surtout les forêts, avec une grande vérité, et a un excellent ton de couleur.—V. WASSE.

WOU-WANG, premier empereur de la dynastie chinoise des Tcheou, né en l'an 1169 av. l'ère chrétienne, était fils de Wen-wang, prince ou roi de Tcheou, pays situé dans la partie occidentale de la Chine. Wen-wang avait laissé son royaume dans l'état le plus florissant, et l'avait tellement agrandi qu'il comprenait les deux tiers du territoire chinois. Wou-wang, étant monté sur le trône paternel, fut sollicité par un grand nombre de seigneurs qui s'étaient éloignés de l'emper. Cheou-sin, à cause de sa tyrannie, de prendre les armes contre lui. Le nouveau roi de Tcheou céda à ces instances, et réunit plus de 800 princes ou grands de l'empire à Meng-tsin. Cheou-sin s'avança à la rencontre des insurgés, avec une armée formidable ; mais dès le prem. choc, ses troupes lâchèrent pied, et furent complètement culbutées. L'empereur vaincu se réfugia dans un de ses palais, où, après s'être paré de ses bijoux les plus précieux, il fit mettre le feu, et périt. Son fils Wou-keng se présenta chargé de chaînes au prince vainqueur, qui le reçut avec bonté, et lui fit ôter ses fers. Un des prem. soins de Wou-wang fut de faire mettre à mort l'impératrice Ta-ki, véritable auteur de tous les désordres de l'emper. Cheou-sin. Il assura ensuite le sort de différens princes descendans des emper. Houang-ti, Yao, Chun, Yu et Tchhing-thang, fit mettre en liberté plusieurs des honorables victimes de la tyrannie de Cheou-sin, récompensa, par des souverainetés, ceux d'entre ses officiers qui s'étaient le plus signalés par leur valeur et leur fidélité, érigea des principautés en faveur de ses frères et d'autres personnages qui s'étaient distingués dans l'administrat., licencia ses troupes, et établit de nouvelles cérémonies et de nouv. marques de distinction. Ce prince commit une grande faute politique en détruisant l'ancienne forme de la monarchie pure, et en lui substituant une espèce de système féodal, sans avantages pour les peuples. Wou-wang m. en 1116 (av. l'ère chrét.), sept ans

après avoir ceint le diadème impérial, et eut pour success. son fils Tchhing-wang.

WOUWERMANS (Philippe), célèbre peintre hollandais, né à Harlem en 1620, reçut des leçons de son père, Paul Wouwermans, et d'un autre peintre plus habile, nommé Wynout. Ayant acquis déjà un talent remarquable, il eut beaucoup de peine à se faire connaître. Le peintre Bamboche jouissait alors d'une réputation presque exclusive. Wouwermans recevait un prix modique de ses compositions, que les marchands allaient revendre ensuite fort cher à l'étranger. L'humeur difficile de Bamboche amena un nouvel ordre de choses. Le marchand de Witte chargea Wouwermans de peindre le sujet d'un tableau que l'artiste en vogue ne voulait pas livrer au prix offert de 200 florins. Le tableau de Wouwermans, traité avec une grande supériorité, fixa l'attention sur lui; et dès-lors ses ouvr. furent très-recherchés et enlevés aussitôt que finis. Mais il n'obtint ce succès que vers la fin de sa carrière, et lorsqu'il ne pouvait plus guère en profiter. Il mourut à Harlem en 1668. Les sujets de ses tableaux sont des chasses, des marchés aux chevaux, des attaques de cavalerie, des paysages, simples ou enrichis d'architecture, de fontaines, etc. Son *œuvre* gravé est très-considérable. Il a gravé lui-même à l'eau-forte une seule pièce très-estimée, représentant un paysage, au milieu duquel il a placé un cheval. Il dessinait ces animaux avec une exactitude et une fidélité très-grande; mais dans tous ses tableaux on ne voit que des chevaux de race flamande, les seuls qu'il eût eu sous les yeux.—Pierre et Jean Wouwermans, frères du précéd., furent ses élèves, mais ne l'égalèrent point, Jean, le plus jeune, peignit le paysage avec succès; et le peu de tableaux qui restent de lui sont estimés. Il m. prématurém. en 1666.

WOVER ou de WOWEREN (Jean), sav. littérateur, né à Hambourg en 1574, d'une famille originaire d'Anvers, vint en 1592 suivre les cours de l'académ. de Leyde, où il se lia avec Jos. Scaliger, Gruter et d'autres savans distingués. Il séjourna ensuite à Paris, passa en Italie, obtint du pape la permission de compulser les MSs. du Vatican, et de retour en Allemagne, fut fait conseiller du comte d'Ost-Frise, puis envoyé par ce prince à La Haye, et à la cour de Jean-Adolphe, duc de Holstein. Etant entré au service de ce dernier quelque temps après, il fut nommé gouvern. de Gottorp, ville où il mourut en 1612. Outre des *notes* fort estimées sur d'anciens auteurs, tels que Pétrone, Apulée, Sidoine Apollinaire, etc., on cite de lui: *de polymathiâ Tractatio integri operis de studiis veterum*, etc., Bâle, 1603; Hambourg, 1604, in-4; Leipsig, 1665, in-8; *Panegyricus Christiano IV, Daniæ regi, dictus*, etc., Hambourg, 1603, in-8; *Commentatio de cognitione veterum novi orbis*, Francfort, 1603, in-8. Voyez le *Dictionn.* de Bayle et les *Mém.* de Niceron, t. 6.—Jean Wower ou van Woweren, de la même famille, né à Anvers en 1576, étudia à Louvain sous le savant Juste-Lipse, visita la France, l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne, fut nommé, à son retour, membre du conseil des Pays-Bas, et m. en 1635. On citera de lui: *Assertio Lipsiani donarii adversùs delatorum suggillationes*, Anvers, 1607, in-4; et *Panegyr. seren. Alberto et Isabellæ, Belgar. principibus*, ib., 1609, in-8.

WRANGEL (Hermann), général suédois, né en 1587, fit sous Charles IX les guerres de Pologne, de Russie et de Danemarck, devint gouverneur d'Ivanogrod, fut nommé maréchal par Gustave-Adolphe, qu'il suivit en Allemagne, et pour lequel il remplit plus. négociations importantes, obtint de la reine Christine le gouvernem. général de la Livonie, et m. en 1644.—Son fils, Charles-Gustave Wrangel, né en 1613, dans l'Upland, servit d'abord comme volontaire, et voyagea ensuite en Hollande et en France. Il était à Paris en 1629, lorsque Gustave le rappela en Suède, pour le nommer gentilhomme de sa chambre, et, peu de temps après, officier de ses gardes. Wrangel se trouva à la bataille de Lutzen, et concourut avec autant de talent que de valeur à assurer la victoire aux Suédois, après la m. de leur roi. Il servit ensuite avec une grande distinct. sous les ordres du général Banier, fit partie du conseil de guerre qui, après sa mort, dirigea provisoirem. les mouvemens de l'armée, coutribua à la victoire de Leipsig, ainsi qu'aux avantages de la campagne suivante. Ayant remplacé le général Tortenson dans son commandem., il réussit malgré les efforts des Impériaux à se retrancher dans la Hesse, et à y conserver des moyens de communicat. avec Turenne. Réuni à l'illustre général français, il battit les Autrichiens sur la Nidda, passa le Danube et le Leck, et entra en Bavière, où il leva des contributions. Il ne se signala pas moins dans les campagnes suiv. en Suisse, en Silésie, en Bohême, dans la Hesse, en Franconie, en Pologne et en Danemarck. Après la paix de Westphalie Wrangel, à qui la sav. campagne de 1645 avait valu les titres de feld-maréchal et de sénat., fut nommé maréchal du royaume, commandant-général des troupes et président du conseil de guerre. Il m. en 1676, à l'île de Rugen, où il s'était retiré l'année précéd., après avoir résigné ses emplois milit. Il laissait la réputation d'un des plus grands généraux qu'ait eus la Suède.

WRANITZKI (Paul), directeur de la musique des deux théâtres impér. de Vienne, où il m. vers 1800, était né en Bohême, et s'était formé à l'école du célèbre J. Haydn. Il commença à se faire connaître comme compositeur, en 1786, par des symphonies, et donna ensuite l'opéra d'*Oberon*, qui eut un grand succès.

WRATISLAS Ier, duc de Bohême, né en 887, était fils de Borzivoï, prem. duc chrétien. Il succéda en 915 à son frère Zbignée Ier, et m. en 920. Il fut père de Wenceslas et de Boleslas, qui lui succédèrent.—Wratislas II, prem. roi de Bohême, avait recueilli, en 1061, l'héritage de son frère Zbignée, mort sans enfans. Il céda la Moravie à ses frères Othon et Conrad, sous la condition qu'ils le reconnaîtraient pour suzerain. En 1067, il envahit et dévasta la Pologne, mais fut bientôt forcé, par le roi Boleslas, d'évacuer ce pays. Investi de la souveraineté de la Lusace par l'emp. Henri, dont il avait embrassé hautem. la cause, il combattit pour lui à Fladenheim, en Thuringe, contre Rodolphe, son compétiteur, s'empara de la lance de ce dern., et en récompense il obtint de Henri, avec le titre de roi, la main de la princesse Judith, sa fille. Proclamé à la diète de Ratisbonne, il reçut l'onction et la couronne royale à Prague des mains de l'archevêque de Trèves. Il m. en 1092, et eut pour successeur son frère Conrad, qu'il avait désigné, à l'exclusion de son propre fils Brzetislas. Soixante ans s'écoulèrent avant qu'un des princes qui lui succédèrent dans la souv. de la Bohême ne prît le titre de roi, regardé jusque-là comme une prérogative conférée à la personne de Wratislas II.

WRAY (Daniel), membre de la société royale et de celle des antiquaires de Londres, né en 1701 dans cette ville, où il m. en 1783, trésorier de l'échiquier et conservateur du musée britannique, passe pour avoir eu la principale part à la rédaction des *Lettres athéniennes*, publ. par le comte de Hardwicke, son patron. Le 1er vol. de l'*Archæologia* contient de D. Wray des *notes* sur les murailles de l'ancienne Rome, ainsi que des *extraits* de lettres écrites par lui de la capitale du monde chrétien, *sur la découverte d'une belle statue de Vénus*, déterrée en 1761.

WREN (Matthews), prélat angl., né en 1585 à Londres d'une famille noble, originaire du Danemarck, fut successivem. rect. de Feversham, chapelain du prince de Galles (depuis Charles Ier), chanoine de Winchester, principal d'un des colléges de Cambridge, doyen de Windsor et de Wolverhampton, vice-chancelier et secrét. de l'ordre de la Jarretière, prédicat. du cabinet royal, prevôt de la ca-

thédrale de Westminster, et enfin évêq. d'Hereford (1634). Il passa la même année de ce siége à celui de Norwich, et fut transféré à l'évêché d'Ely en 1638. Dénoncé 2 ans après à la chambre des pairs comme partisan du papisme et comme malversateur, il se défendit avec éloquence, et on se borna à le punir par une détention temporaire. Il demeura 18 ans enfermé à la Tour de Londres, sans consentir à entrer en négociat. avec Cromwell, qui voulait le gagner à sa cause. Il fut réintégré sur son siége d'Ely après cette longue réclusion, et m. à Londres en 1667. On cite de lui : *Increpatio Bar-Jesu, sive polemicæ Assertiones*, etc., Londres, 1660, inséré dans le 9ᵉ vol. des *Critici sacri*; l'*Abandon du covenant d'Ecosse* (en angl.), 1661, in-4; *Epistolæ variæ ad viros doctissimos* (un certain nombre de ces *lettres* sont adressées à Ger. Vossius). — Mathews Wren, fils du précéd., fut membre du parlem., secrét. de lord Clarendon, puis du duc d'York. Il avait publ. (en angl.) : *Considérat. sur la républ. d'Oceana de M. Harrington*, Lond., 1657, in-8; et la *Monarchie justifiée*, ou *Examen du gouv. monarch. et démocr.*

WREN (Christophe), mathémat. et architecte, neveu de l'évêq. d'Ely, né en 1632 à Knoyle, dans le comté de Wilts, fit ses études à l'univ. d'Oxford, et préluda à 13 ans par la construct. d'une machine pour représenter le cours des astres. Il imagina dès la même époque divers instrumens d'astronomie. A 16 ans il avait fait plus. découvertes en astronomie, en gnomonique, en statique et mécanique, et à 25 il professait les mathémat. à Oxford. Bientôt après il fut reçu doct. en droit, et, en 1663, membre de la société royale de Londres, qui venait d'être établie. Rien n'annonçait encore qu'il dût être un des prem. architectes de son pays et de son siècle. Vers 1665, il fit un voyage à Paris, dans le but d'examiner l'état des arts, qui commençaient à y refleurir sous les auspices d'un nouveau règne. Un gr. événement, l'incendie de Londres, rappela bientôt Wren en Angleterre. L'habile mathémat. eut l'heureuse idée de faire servir cette calamité à l'amélioration et à l'embellissem. de la ville capitale. Il imagina un plan général de reconstruction. Son projet présentait de longues et larges rues, coupées à angle droit, des églises et d'autres monum. publics dans de belles proportions. Soumis aux débats du parlement, ce projet ne fut adopté qu'en partie; mais il avait révélé les talens de Wren, qui, après la m. de J. Denham (1668), fut nommé architecte du roi, et, en cette qualité, chargé de la direction d'un gr. nombre d'édifices publics. En 1675, il jeta les fondemens de la basilique de St-Paul, qui ne fut terminée qu'au bout de 35 ans. Pendant ce long intervalle, il érigea au lieu même où avait commencé l'incendie, et pour en perpétuer le souvenir, la fameuse colonne à laquelle les habitans de Londres imposèrent le nom de *Monument*, et dont la hauteur est de 188 pieds (franç.), en y comprenant le piédestal et le couronnem. Il s'occupa encore d'élever plus. autres édifices remarquables, tels que : le *Théâtre* (pour les exercices littér. et les réunions d'assemblées de l'univ. d'Oxford); l'égl. de *Saint-Etienne* de Wallbrook, la *Douane* du port de Londres, le *Palais roy.* et le *Palais épiscop.* de Winchester, le *Mausolée* de la reine Marie à Westminster, l'*Hôpital* de Chelsea, etc. Wren m. en 1723, et fut enterré sous le dôme de St-Paul, privilége exclusif pour lui et pour sa famille. Ce gr. architecte n'a rien fait imp. lui-même; mais plus. de ses écrits ont été rec. dans les *Transact. philos.*, notamm. celui int. : *Descriptio machinæ ad terendas lentes hyperbolicas*. La biblioth. du collége d'All-Souls, à Oxford, possède une vaste collect. de ses plans et dessins. On doit à James Elmes des *Mém. sur la vie et les ouvr. de sir Christ. Wren*, Londres, 1823, in-4. — Christophe Wren, son fils, m. en 1747 à 72 ans, a publié : *numismatum antiquorum Sylloge, populis græcis, municipiis et coloniis romanis*, etc., 1708, in-4. On lui doit aussi des détails sur sa famille, publ. en 1750, in-folio, avec portr., sous le titre de *Parentalia*, etc.

WRIGHT (Edward), mathémat., natif de Garveston, dans le comté de Norfolk, m. à Londres vers 1620, fut agrégé au collége de Caïus à Cambridge, accompagna le comte de Cumberland dans son expédit. aux Açores, en 1589, et, à son retour, fut nommé gouv. du prince Henri. On cite de lui : *Correction des erreurs qui se commettent dans la navigation* (en anglais) : 1599, 1610, in-4 ou in-8; quelq. *traités* élément. de mathém., et une traduct. du *Traité des logarithmes* de lord Napier. Wright était aussi un habile mécanicien. *Voy.* l'*Hist. des mathém.*, par Montucla, 2ᵉ édit., t. 2, p. 651. — Wright (Thomas), vice-président du collége angl. de Reims, puis doyen du chapitre de Courtrai, m. vers 1630, avait subi 8 années de détent. à York, sa patrie, où il était venu en 1577 comme missionnaire, après avoir professé la théologie en Espagne, en Italie et en Flandre. Il a laissé quelq. *traités* de théologie et des écrits de controverse, tombés dans l'oubli.—William Wright, aussi du comté d'York, entra dans l'institut des jésuites à Rome en 1581, et, après avoir professé la philos. et la théol. à Vienne et à Gratz, fut attaché aux missions d'Angleterre. Il m. de la pierre en 1639. Il avait égalem. publié quelq. *traités* de controv., et en avait traduit d'autres de J. Gordon, Becan, etc.

WRIGHT (Abraham), théol. anglican, né à Londres en 1611, mort en 1690, rect. d'Okeham, avait perdu ce bénéfice, pendant la rébellion, par suite de son opposition au covenant, et il le recouvra à la restaurat. Outre plus. *serm.* et autres écrits de dévotion, on cite de lui : *Deliciæ deliciarum, sive epigrammatum ex optimis quibusque hujus noviss. sæculi poetis... Anthologia...*, Oxford, 1637, in-12, et *Parnassus biceps*, ou *Choix de différ. morceaux de poésie*, 1656, in-8. — James Wright, son fils, né en 1644, m. en 1715, a laissé, entre autres ouvrages : *Hist. et Antiq. du comté de Rutland*, Londres, 1684, 1687 et 1714, in-fol.; *Conversations à la campagne* (sur des sujets de littérat. et de beaux-arts), 1694, in-12; 3 poèmes *sur la Basilique de St Paul*, 1697, in-fol.; *Historia histrionica*, mém. historiq. sur le théâtre angl., Londres, 1709, in-8; réimp. en tête des *Old Plays* (anciennes pièces), recueillies par Dodsley. — Wright (Samuel), théol. non-conformiste, né en 1682, m. en 1746, a laissé une quarantaine de *serm.*, impr. séparément, et un *Traité sur la nouvelle naissance ou la renaissance sans laquelle il est impossible d'entrer dans le roy. de Dieu*. Ce dern. ouvr. a eu jusqu'à 15 éditions du vivant de l'auteur.

WRIGHT (Joseph), peintre anglais, né à Derby en 1734, se forma à Londres sous un peintre de portraits, nommé Hudsow, visita l'Italie, vint s'établir à Bath en 1775, et se fixa ensuite dans sa ville natale, où il m. en 1797. L'acad. royale de peinture l'avait élu en 1782 l'un de ses associés; mais il déchira son diplôme, après avoir vu appeler dans le sein de cette compagnie un autre artiste, qui ne devait pas avoir le pas sur lui. D'ailleurs Wright préférait la retraite aux agitations du grand monde. Ses ouvr. n'en eurent pas moins une vogue extraordin. Il avait enrichi l'une des exposit. publ. de Londres de 24 de ses tableaux (1785). On en compte plus de 150 dans les collect. particulières d'Angleterre. Ses compositions consistent en portraits, en petits sujets histor. (dont le plus généralem. estimé est la *Mort du soldat*, très-bien gravé par Heath), et en paysages, qui l'ont fait placer par ses compatriotes au même rang que Rich. Wilson. — Wright (John Wesley), capitaine dans la marine anglaise, est moins connu par ses talens nautiq. que par sa fin déplorable. Né en 1769 à Corke, en Irlande, il servit dès l'âge de 10 ans dans un régiment d'infanterie, passa ensuite dans la marine, quitta cette carrière, en 1783, pour le commerce, devint secrét. du commodore Sidney Smith, fut rétabli sur les registres de

la marine à la recommandat. de cet officier supér., l'accompagna dans une croisière sur les côtes de Normandie, fut fait prisonnier avec lui à l'embouchure de la Seine, près du Hâvre, et enfermé dans la tour du Temple, où il resta huit mois au secret et séparé du commodore. Il en sortit avec lui, en 1798, à l'aide d'une ruse employée par Phélippeaux (*v.* ce nom), fut nommé à son arrivée à Londres lieuten. de vaisseau, suivit Sidney Smith à bord du vaisseau *le Tigre*, fit la campagne de 1799 sur les côtes de Syrie, revint en Angleterre après l'évacuat. de l'Egypte par les Français, et se rendit à Paris peu après le traité d'Amiens. Il en repartit après un court séjour, et, lors de la reprise des hostilités, reçut la mission de stationner, avec une corvette qu'il commandait, sur la côte de Normandie, et d'entretenir des relat. avec les royalistes de l'intérieur. Il opéra plus. débarquem. nocturnes vers la fin de l'été de 1803, fut pris avec son bâtim., le 17 mai 1804, sur la côte du Morbihan (Bretagne), conduit à Paris et réenfermé à la tour du Temple, où il passa 26 jours au secret, n'en sortant que pour subir de longs interrogatoires, que l'on confrontait ensuite avec ceux de George Cadoudal et de Pichegru (*v.* ces noms). Après la mort de ces deux dern., les officiers de marine anglaise faits prisonniers avec Wright obtinrent leur liberté; mais la captivité du capitaine, loin d'être adoucie, devint encore plus dure. Le ministère anglais sollicita vainement l'échange de Wright. On n'entendait plus parler depuis quelque temps de cet offic., lorsque la *Gazette de France* annonça, dans son nº du 29 oct. 1805, que « le capitaine Wright » de la marine angl., détenu au Temple, qui avait » débarqué sur la côte de Tréport George et ses com» plices, *s'était* tué dans sa prison, après avoir lu » dans le *Moniteur* la nouvelle de la destruction de » l'armée autrichienne. » On ne crut pas généralement à ce suicide, et encore moins au motif qui y aurait donné lieu, et l'on pensa que la fin du capitaine angl. pouvait remonter aux mêmes causes qui avaient amené la catastrophe du duc d'Enghien (*v.* ce nom) et la m. problématiq. de Pichegru. Wright fut trouvé étendu sur son lit, la gorge coupée, avec un rasoir que l'on voyait auprès de lui sur le parquet.

WRISBERG (Henri-Auguste), profess. d'accouchemens, puis d'anatomie à Goettingue, où il m. en 1808, était né en 1739 à Saint-Andreasberg, dans le Hartz. Parmi ses nombreux écrits, impr. la plupart dans les *Actes* de la société royale de Goettingue, on cite : *Descriptio anatomica embryonis*, etc., Goettingue, 1764, in-4; *Observat. anatomicæ de quinto pare nervorum encephali*, ibid., 1777, in-4; *Experimenta et Observat. anat. de utero gravido*, etc., ibid., 1782, in-8; *Observat. anat. obstetriciæ de structurâ ovi*, etc., ibid., 1783, in-8; *Commentatio anat. de nervis bracchii*, ibid., 1785, in-4; *Sylloge commentationum anat.*, ibid., 1786, in-4; *commentationum medici, physiologici, anatomici, et obstetricii argumenti, Volumen I*, ibid., 1800, in-8; *de systemate vasorum absorbente*, etc., ibid., 1789, in-8, etc., etc.

WUCHERER (Jean-Frédér.), doct. en théol. de l'univ. d'Iéna, né en 1682 à Meinungen, m. en 1737, conseiller de l'ég. luthérienne de Weimar, a laissé, entre autres écrits : *Delineatio physicæ divinæ*, Iéna, 1721, in-4; *Institutiones philosophiæ natur. ecclecticæ*, ibid., 1725, in-8; *Vindiciæ æternæ divinitatis J.-C. adversùs Whiston*, ib., 1732, in-4; *Disputationes de defectu theologiæ platonicæ*, et *de Arii... morte miserâ*.

WUENERIC ou WENERIC, écolâtre de l'égl. de Trèves, puis évêque de Verceil, écrivit, lors des discussions qui s'élevèrent entre Grégoire VII et l'emp. Henri IV, un *Traité de la division de l'empire et du sacerdoce*, que D. Martenne a recueilli dans le t. 1er de ses *Anecdota*.

WUIEK ou WIEKI (Jacques de), jés. polonais, né en Mazovie vers l'an 1540, m. à Cracovie en 1597, est cité comme auteur de plus. écrits théolog., qu'il serait difficile de réunir aujourd'hui, et qu'on ne prétend pas tirer de l'oubli où ils sont ensevelis. Il suffira de citer les suiv. : *Postille cathol.* (en polonais), Cracovie, 1573-75, 3 part. in-folio, et *petite Postille cathol.*, etc., Posen, 1582, in-fol. Wuiek a traduit aussi la *Bible* en polonais, et cette version a été souvent réimprimée.

WULFADE, archevêque de Bourges, m. en 876, avait assisté, comme chanoine et économe de l'egl. métropolit. de Reims, au concile assemblé à Querci contre Gotescalc (*voy.* ce nom), et avait été interdit des fonctions ecclés. par le concile de Soissons, ce qui n'empêcha point Charles-le-Chauve de lui confier l'éducation de son fils Carloman, et de l'employer dans plus. affaires importantes. En vain le roi, après avoir élevé Wulfade au siége archiépisc. de Bourges (866), sollicita la levée de son interdict.; il ne l'obtint que 2 ans plus tard d'Adrien II. Depuis Wulfade assista aux conciles de Troyes, de Verberie, de Paris et de Douai. Les *Analecta* de Mabillon contiennent une *Instruct. past.* adressée par ce prélat au clergé et au peuple de son diocèse.

WULFEN (Franç.-Xavier), naturaliste, né en 1728 à Belgrade, professa successivem. la philos., la physique et les mathémat. dans div. colléges des jésuites, dont il avait embrassé l'institut, et, après sa suppression, se livra exclusivement à l'étude des sciences. Il m. à Klagenfurt en 1805, étant memb. des acad. de Berlin, d'Erlangen, d'Iéna et de Ratisbonne. Outre plus. morceaux impr. dans les *recueils* scientifiq. d'Allemagne, on cite de lui : *Mémoire sur les mines de plomb de la Carinthie*, Vienne, 1785, in-f., avec 21 pl., trad. en lat.; *Descriptiones quorumdam capensium insectorum*, Erlangen, 1786, in-4, avec grav.; *Mém. sur le marbre à coquillages de la Carinthie*, Nuremberg, 1790, avec grav.; *Plantæ rariores descriptæ*, Leipsig, 1803, in-4; *Cryptogama aquatica*, ibid., 1803, in-4.

WULFFER (Jean), ministre du St évangile et bibliothécaire à Nuremberg, où il naquit en 1651, et où il m. en 1724, membre de l'acad. de Berlin, a laissé : *Schekalim, hoc est Tractatus talmudicus*, etc., Altdorf, 1680, in-4; *Theriaca judaïca ad examen revocata*, etc., Nuremberg, 1680, in-4; 1715, in-12; *de majoribus Oceani Insulis earumque Origine*, ibid., 1691, in-8.

WULFHAD (St), honoré par l'église catholique d'Angleterre le 24 juillet, était, dit la légende, fils de l'heptarq. Wulfère, qui, encore païen lui-même, l'ayant surpris en prières avec son frère Ruffin, les fit massacrer tous deux vers 670. C'est sur le lieu de leur sépulture que fut érigé le prieuré de *Stone* en Herfordshire.

WULFIN, surnommé *Boèce*, dirigeait, au temps de Louis-le-Débonnaire, la célèb. école d'Orléans. On a sous son nom une *Vie de St Junien, abbé de Mairé*, recueillie par Mabillon dans ses *Analecta*, et imp. égalem. dans la *nova Biblioth.* du P. Labbe.

WULFRAN (St), archevêq. de Sens et apôtre de la Frise, m. le 20 mars 720 au monastère de Saint-Vandrille, était fils d'un officier des troupes du roi Dagobert, et avait vécu d'abord à la cour de Clotaire III et de Ste Bathilde, sa mère. La ville d'Abbeville, qui possède ses reliques, l'honore comme son patron. La *vie* de St Wulfran, impr. dans le Recueil de Mabillon, est l'ouvrage d'un moine de St-Vandrille, contemporain, dit-on, du St prélat.

WULSTAN (St), élu év. de Worcester en 1062, m. en 1095 et canonisé en 1203, était natif d'*Icentum* (dans le comté de Warwick). D'abord écolâtre à l'abbaye de Worcester, il y avait rempli ensuite les fonctions de grand-chantre, de trésorier, puis de prieur. Cité en 1067, sous prétexte d'incapacité, devant le synode assemblé à Westminster, sous la présidence de Lanfranc, archevêque de Cantorbery, il refusa de rendre sa crosse et son anneau, et les alla déposer dans le tombeau du roi Edouard, de qui il les tenait. Cet acte toucha Guillaume-le-Con-

quérant, qui le maintint dans sa dignité épisc. On a 3 *vies* de St Wulstan, l'une par Guill. de Malmesbury, l'autre par Fl. de Worcester; la 3ᵉ est imprimée dans le Recueil de Capgrave.

WUNDERLICH (JEAN), professeur de philos. à Hambourg, où il m. en 1778, y était né en 1708, et avait rempli d'abord une chaire de jurisprud. à Iéna, puis à Rinteln. Ses princip. ouv. sont : *Commentatio de L. Volusio Mæciano, jurisconս.*, etc., Hambourg, 1749, in-4; *Lib. singularis de usu inscriptionum roman. veter. in jure*, Quedlimbourg, 1750, in-4; *Gens aureliana illustrata*, Iéna, 1753, in-4; *Commentatio de veterum popinis*, ib., 1756, in-4; *Principes sur lesquels s'appuie l'histoire du droit romain* (en all.), ib., 1756, in-8; *Comment. de pupillaribus*, ibid., 1756, in-8, etc. — Un autre WUNDERLICH (Jean-George), surintendant du diocèse de Wunsiedel, dans la principauté de Bayreuth, né en 1734, m. en 1802, a pub., entre autres écrits: *de Formulis concordiæ in terris burgraviatûs Norici*, etc., Bayreuth, 1783, in-4; *Mémoires sur la constitut. ecclés. de Wunsiedel*, etc. (en allem.), Erlangen, 1784, in-8.

WUNDT (DANIEL-LOUIS), profess. de théolog. à Heidelberg, m. en 1805, membre du consistoire de cette ville, était né à Kreutznach en 1741. On citera de lui : *Hist. de la vie et du gouvernement de Charles-Louis, élect. palat.*, Genève, 1786, in-8; *Leçons sur l'hist. du peuple juif*, etc., Heidelberg, 1788, in-8; *Magasin pour l'hist. ecclés. et littér. de l'électorat palatin*, ib., 1789-93, 3 v. in-8, etc. — Frédéric-Pierre WUNDT, frère du précéd., né à Kreutznach en 1748, m. en 1808, profess. d'histoire à l'univ. d'Heidelberg, a laissé, entre autres ouvr.: *Biblioth. topogr. du Palatinat*, Spire, 1785-1802, 3 vol. in-8; *Histoire de l'univ. d'Heidelberg*, etc., Manheim, 1786; *Plan pour l'hist. gén. du palatinat du Rhin*, Manheim, 1798, in-8; *le Comté palatin de Bade, sous ses rapports géographiq., statistiques et topographiq.*, Carlsruhe, 1804, in-8; *Hist. et Descript. de la ville d'Heidelberg*, Manheim, 1805, in-8.

WUNSCH (JEAN-JACQ.), général prussien, né en 1717 dans le pays de Würtemberg, avait d'abord servi alternativem. sous les drapeaux de l'Autriche, de la Bavière et de la Hollande (1737-55), lorsqu'au commencem. de la guerre de sept ans, il entra dans un corps franc au service de Prusse. Il fut nommé successivem. lieutenant-colonel, colonel, général-major dans les campagnes de Silésie et de Bohême, puis lieutenant-gén. en 1771. Il fut employé dans la guerre de la success. de Bavière, obtint du roi Frédéric-Guillaume II le brevet de gén. de cavalerie et l'ordre de l'Aigle-Noir, et m. à Prenzlow en 1788, laissant la réputation d'un bon gén. secondaire.

WUNSCH (CHRÉT.-ERNEST), prof. de mathémat. et de physique à l'univ. de Francfort-sur-l'Oder, né à Hohenstein, dans le pays de Schœnberg, vers 1730, m. vers 1805, a publié, entre autres ouvr. : un *extrait* (en allem.) des *Observat. sur la nature et les arts*, par l'abbé Rozier, Leipsig, 1775-76, 2 v. in-8; des traduct. allem. de l'*Hist. de l'astronomie anc.*, etc., par Bailly, Leipsig, 1776-77, 2 vol. in-8, et de l'*Hist. nat. des minér* de Buffon, ib., et Francfort, 1784, in-8; *visûs Phænomena quædam*, ib., 1776, in-4; *Entretiens cosmologiq. pour la jeunesse*, en all., 1778-80, 3 v. in-8; *Entretiens sur l'homme*, (id.), 1796-98, 2 vol. in-8.

WUNSCHWITZ (MATHIAS-GODEFROI), conseill. aulique, général des armées impériales, né à Prague en 1632, d'une famille obscure, fut créé baron de l'empire, par Léopold Iᵉʳ, en récompense de ses services comme guerrier et homme d'état (1671). Il a laissé plus. MSs. relatifs à l'histoire politiq. de l'Allemagne. — Godefroi-Daniel WUNSCHWITZ, fils du précédent, né en 1673, parcourut l'Allemagne, la France, la Hollande, l'Angleterre, l'Espagne et l'Italie, apprit les différentes langues de ces contrées, fut nommé, à son retour, commissaire-inspecteur-général du cercle de Beraun, en Bohême, et m. à Prague en 1741. Il a laissé, comme son père, plus. ouvr. MSs. sur des sujets d'antiquités, d'histoire et de généalogie.

WURDTWEIN (ETIENNE-ALEXANDRE), sav. archéologue, né en 1719 à Amorbach, devint évêque suffragant de l'archev. électeur de Mayence (1783), et m. en 1796 à Ladenbourg. On cite de lui : *Concilia moguntina*, etc., Manheim, 1766, in-4; *Historia diplomatica abbatiæ Ilbenstadiensis*, ibid., 1766, in-4; *Diœcesis moguntina in archi-diaconatus distincta*, etc., ibid., 1768-1776, in-8; *Médailles de Mayence du moyen âge et des derniers temps* (en allem.), ibid., 1769, in-4; *Subsidia diplomatica ad selecta juris ecclesiastici germanici et historiarum capita elucidenda*, Heidelberg, 1772-1780, 13 vol. in-8; *nova Subsidia diplomatica*, ib., 1782-1789, 14 vol. in-8; *Bibliotheca moguntina, libris sæculo 1° typographico Moguntiæ impressis instructa*, etc., Augsbourg, 1787, in-4; *Chronicon diplomaticum monasterii Schœnau*, etc., Manheim, 1793, in-8; *Monasticon palatinum*, Manheim, 6 vol. in-8.

WURFFBAIN (JEAN-SIGISMOND), voyageur allemand, né en 1613, à Nuremberg, s'enrôla à 19 ans dans les troupes de la compagnie des Indes hollandaises, devint sous-agent commercial, fut envoyé, en cette qualité, à Surate, puis à Moka et à Cambaye, revint en Europe en 1645, établit une maison de commerce dans sa ville natale, devint adjoint du tribunal de la Banque, et m. en 1661. Son père, Léonard Wurffbain, avait fait impr. un extrait des lettres qu'il lui avait adressées des Indes, sous le titre de *Voyage aux Indes orientales*, Nuremberg, 1646, in-4. Jean-Sigismond, peu satisfait de cette publicat., mal rédigée, en acheta tous les exemplaires pour les anéantir : ce qui n'empêcha pas la réimpression presque entière de l'ouvr. dans un recueil publ. à Ulm, 1700, in-fol., par Martin Zeiller. Jean-Paul Wurffbain, fils de J. Sigismond, publia, d'après un journal écrit en holland. et en allem., le voyage de son père sous le titre de *Services de J.-S. Wurffbain dans les Indes orientales pendant 14 ans, comme militaire et marchand en chef, décrits dans le journal exact qu'il a tenu*, etc. (en allemand), Sulzbach, 1686, in-4. — Le même J.-P. WURFFBAIN a publié encore : *Salamandrologia*, Nuremberg, 1683, in-4; plus. *mém.* d'histoire naturelle et de médec., dans les *Ephémérides des Curieux de la Nature*.

WURMB (FRÉDÉRIC-LOUIS de), prem. ministre de l'électeur de Saxe, né en 1728, m. en 1800, a publ., sous le titre de *Tombeau de Léonidas*, Dresde, 1798, 1799, in-8, un examen critique de la constitut. saxonne.

WURMBRAND (JEAN-GUILLAUME, comte de), né en 1670, perdit à la mort de l'emper. Charles VI la place de ministre d'état, la recouvra après l'élection de François Iᵉʳ, et m. en 1756, laissant les deux écrits suiv. : *Collectanea genealogico-historica ex archivo statuum Austriæ Inferioris*, Vienne, 1705, 1751, in-fol.; *Commentatio de hæreditariis provinciar. austricar. officialibus*, Leipsig, 1737, in-4, 2ᵉ édit.

WURMSER (DAGOBERT-SIGISMOND, comte de), général des armées autrichiennes, né dans l'Alsace en 1724, d'une famille noble, entra d'abord au service de France, passa à celui d'Autriche lorsque son père se fut fixé dans ce pays, obtint successivement les grades de colonel, de général-major pendant les campagnes de la guerre de sept-ans, où il se distingua, fut nommé lieutenant-général en 1778, et remporta plus. avantages sur les troupes prussiennes. Appelé au commandem.-général de la Gallicie en 1787, il reçut peu de temps après le grade de *feldzeugmeister* (général de cavalerie). En 1793, après avoir rassemblé un corps d'armée dans le Brisgaw, il couvrit le siége de Mayence, entrepris par les Prussiens, attaqua ensuite les lignes de Weis-

sembourg, les emporta, et fit capituler la garnison du Fort-Louis; mais bientôt battu à Freischweiler, il fut forcé de se retirer précipitamment, et ne put rallier ses troupes que sur la rive droite du Rhin. Wurmser, desservi par des ennemis secrets, crut devoir se rendre à Vienne pour se justifier. Il y fut bien accueilli par l'emper., qui lui confia, en 1795, le commandement de l'armée du Haut-Rhin. L'année suivante, il fut envoyé en Italie pour réparer les échecs du général Beaulieu; mais après quelq. avantages il échoua à son tour contre le génie de Bonaparte et la valeur de ses troupes. Battu à Castiglione, à Montechiaro, à Lonato, repoussé de Vérone, Wurmser alla se renfermer avec les débris de son armée dans la place de Mantoue. Après s'y être maintenu jusqu'au 2 février 1797, il obtint de Bonaparte la capitulation la plus honorable. De retour à Vienne, il fut nommé commandant-général en Hongrie, et m. dans ce poste en 1797, laissant la réputat. d'un gén. expérimenté, ferme dans le commandem, mais presq. touj. malheur. C'est par erreur qu'on a donné à Wurmser, dans plus. Dict. biographiques et dans le *Mémorial de Ste-Hélène*, le titre de feld-maréchal. A la vérité, il allait obtenir ce grade; mais il n'avait, au moment de sa mort, que celui de feld-zeugmeister.

WURSTEISEN (Christian), en latin *Wurstisius* ou *Urtisius*, né à Bâle en 1544, gradué docteur en philosophie à 18 ans, obtint, 2 ans après, la chaire de mathémat. de l'université, devint ensuite secrétaire d'état et chancelier de la ville de Bâle, et y m. prématurément en 1588. On cite de lui : *Doctrina arithmeticæ*, Bâle, 1565, in-4; *Quæst. in Purbachii theoricas planetarum*, ibid., 1568, in-8; *Chronicon majus* (en allem.), ibid., 1580, in-fol.; *Epitome historiæ basiliensis*, etc., ibid., 1577, in-8; réimp. en 1752; *Germaniæ Historici illustres ab imperat. Henrico IV usque ad annum* 1400, Francfort, 1585, 2 tom. in-fol.; réimpr. en 1670. Voy. sa *Vie*, par J.-Ch. Iselin, dans le *Museum helv.*, t. 7, p. 429-52.

WURTEMBERG (comtes et ducs de). EMERIC III est le premier comte de Würtemberg, dont l'histoire fasse mention. Il descendait, suivant les généalogistes allemands, d'Eméric Ier, maire du palais de Clovis, et l'un des chefs de l'armée franque, et d'Eméric II (maire du palais sous le roi Dagobert Ier), dont le petit-fils, Eberhard Ier, obtint de Charlemagne le pays de Würtemberg, en Souabe, avec le titre de comte, en récompense de ses services dans la guerre contre les Saxons. Eméric III, fils aîné d'Eberhard III, fut général des troupes de l'empereur Henri, dit *l'Oiseleur*, se distingua par ses talens et sa bravoure, et obtint en récompense le comté de Groningue. Il vivait encore en 938.—Conrad II, bis-arrière-petit-fils du précédent, gagna par ses exploits et sa fidélité la faveur de l'emper. Henri IV, qui agrandit considérablement ses domaines, le rendit le seigneur le plus riche et le plus puissant de la Souabe, et lui accorda le titre et le rang de prince. Conrad m. en 1121.—Eberhard V, bis-arrière petit-fils du précéd., succéda en 1226 à son père Henri III, continua d'augmenter la puissance de sa famille, par des alliances ou par la guerre, et m. en 1253. Son mariage avec la duchesse Agnès de Zahringen porta dans sa maison le comté d'Urach.—Ulric Ier (ou V selon ceux qui comptent au rang des comtes de Würtemberg, tous les aïeux de celui-ci), fils du précédent, s'intitula le premier comte *par la grâce de Dieu*, et fut reconnu prince immédiat de l'empire. Il était devenu maître de presque toute la Souabe, par la m. de l'infortuné Conradin (*v.* ce nom), et avait épousé une princesse polonaise, Agnès, duchesse de Lignitz, du sang roy. des Piast. Il m. en 1265.—Eberhard Ier ou IV, dit *l'Illustre*, fils du précéd., fit la guerre à plusieurs princes de l'empire, à Rodolphe de Habsbourg et à ses successeurs, Adolphe de Nassau et Henri de Luxembourg, et m. en 1325, laissant pour success. Ulric III ou VIII. Il avait prétendu un moment à la couronne impériale, concurremm. avec Conr. de Weinsberg.—Eberhard II, dit *le Querelleur*, succéda en 1344 à son père Ulric III, conjointem. avec son frère Ulric IV (m. sans postérité en 1366). Il se fit le champion du corps féodal germanique contre les cités libres; et au milieu des guerres continuelles qu'il soutint, tant pour son compte que pour celui des emper. d'Allemagne, il réussit encore à agrandir ses états. Il m. en 1393, à l'âge de 80 ans. — Eberhard III, surnommé *le Doux*, fils du précéd., m. en 1417, se distingua par sa justice, son amour pour les sciences et sa piété; il fut l'arbitre des contestations survenues entre les princes ses voisins, et rendit sa cour une des plus brillantes de l'Allemagne.—Ulric V ou XI, *le Bien-aimé*, 2e petit-fils du précéd. et fils d'Eberhard IV, à la mort duquel (1444), il partagea les états du Würtemberg avec son frère aîné Louis Ier, eut pour son lot le Bas-Würtemberg et le comté de Montbéliard. La maison de Würtemberg se trouva ainsi partagée en deux branches, celle de Stuttgard et celle d'Urach ou Aurach. Ulric donna le prem. entrée dans les états aux députés des villes et à la bourgeoisie de son apanage. L'emper. Fréderic IV lui offrit le titre de duc; mais il le refusa, prétendant que comme prince de l'empire, il était au-dessus de la dignité ducale. Il m. en 1480.—Eberhard IX ou Ier, parce qu'il fut le premier duc de Würtemberg, né à Stuttgard en 1445, était neveu du précéd. et fils de Louis Ier, chef de la branche d'Urach. Il succéda à son frère Louis II, en 1459, se montra le protecteur des sciences et des lettres, fonda l'université de Tubingue en 1477, et se fit remarquer parmi les princes partisans d'une réforme dans les principes de l'église romaine. L'empereur Maximilien, auquel Eberhard avait rendu un service signalé, le fit déclarer duc de Würtemberg et de Teck par la diète de Ratisbonne en 1496. Eberhard m. l'année suivante, sans laisser de postérité; il eut pour successeur Eberhard II, ou V ou X. —Ulric Ier ou II, ou XII, 3e duc de Würtemberg, né en 1487, était fils de Henri Ier, comte de Montbéliard, et neveu d'Eberhard II. Il avait onze ans, lorsque les états du duché forcèrent son oncle d'abdiquer en sa faveur. Il épousa ensuite Sabine de Bavière, sœur d'Albert d'Autriche, dit *le Sage*, et nièce de l'empereur Maximilien. Celui-ci lui confia successivem. le commandem. de plus. de ses armées. Les dissipations et les prodigalités d'Ulric l'avaient déjà décrédité auprès de l'empereur, lorsqu'il fut cité à Vienne pour avoir poignardé de sa main un seigneur qu'il soupçonnait d'être l'amant de sa femme. Ayant refusé de comparaître, il fut mis au ban de l'empire; mais la mort de Maximilien mit fin à cette poursuite. Bientôt après la révolte d'une partie de ses sujets et des autres peuples de la Souabe força Ulric de fuir de ses états. Il resta quinze ans en exil, en Saxe et dans le duché de Brunswick. Les troubles qui survinrent en Allemagne, la guerre des paysans et les progrès des innovations de Luther, aidèrent ensuite ce prince à recouvrer ses états. Secouru par François Ier et appuyé par le landgrave de Hesse, il remporta, en 1534, la victoire décisive de Lauffen; et l'empereur lui confirma la possession de ses domaines héréditaires, sous la condition que le Würtemberg cessant d'être un fief immédiat de l'empire, relèverait de l'Autriche, et reviendrait à la maison de Lorraine, en cas d'extinction de la famille ducale. Ulric prit part à la célèbre ligue de Smalkalde, vit ses états ravagés par les troupes du fameux duc d'Albe, et n'obtint la paix qu'à des conditions très-onéreuses. Ce prince mourut à Tubingue en 1550.—Christophe, dit *le Pacifique*, fils du précédent, né en 1515, hérita de tous les domaines de son père, les augmenta, favorisa les lettres, donna de l'extension au commerce, et exerça une grande influence sur la conclusion du traité de Passau (1552), avant-coureur de la loi organique d'Augsbourg, qui fit de la liberté de conscience une des constitutions de l'empire. Ce prince m. en 1568, emportant

les regrets d'une grande partie de l'Allemagne.— Eberhard III ou VII, 8e duc de Würtemberg, né en 1614, était le petit-fils de Frédéric Ier, de la branche de Stuttgard et Montbéliard, et succéda à son père Jean-Frédéric. Ce prince prit part à la gr. coalition des princes luthériens contre la maison impériale d'Autriche, et fit alliance avec la Suède; mais cette guerre lui fut funeste; et, après avoir vu ses états ravagés par les troupes impériales, il n'obtint la paix de l'empereur qu'à des conditions très-onéreuses. Eberhard ne s'occupa plus alors que de cicatriser les plaies publiques, y réussit assez promptement, raviva l'industrie, et fit reprendre au Würtemberg son rang parmi les états du second ordre. Il m. en 1674, et eut pour successeur son fils Guillaume-Louis.—Eberhard-Louis, 10e duc de Würtemberg, petit-fils du précéd., né en 1676, succéda, dès l'année suiv., à son père Guillaume-Louis, m. prématurém.; et, pendant sa minorité, la régence fut dévolue à son oncle Frédéric-Charles. Ce prince servit activement la cause de l'emper. dans la guerre qui précéda la paix de Ryswick. Au commencement de la guerre de la succession d'Espagne, il fut nommé feld-zeugmeister des armées impériales. Il prit part aux affaires les plus importantes de cette même guerre, en Allemagne, sur le Rhin et dans les Pays-Bas, commanda en chef l'armée de Souabe en 1710 et 1711, fut ensuite employé en Hongrie contre les Turks, et en Italie contre l'Espagne, revint dans ses états à la paix de Rastadt, et m. en 1733. — Charles-Alexandre, fils du précédent, né en 1684, prit part aux campagnes de l'armée impériale dans les Pays-Bas, à celles d'Allemagne, de Hongrie, du Holstein, d'Italie, fut nommé feld-marechal de l'empire, après la paix de Rastadt, command.-gén. de la Servie en 1719, succéda à son père en 1733, et m. presq. subitem. au château de Louisbourg en 1737.

WURTEMBERG (roy. de), la plus petite des monarchies d'Europe, renferme, sur une surface de 371 milles carrés d'Allemagne, une populat. d'environ 14 cent mille âmes, et produit un revenu annuel de 22 millions de francs: c'est dire assez que le pays est fertile, que l'industrie et le commerce y prospèrent. Enclavé entre le grand-duché de Bade et la Bavière à l'est et à l'ouest, cet état touche à la Suisse par le sud, où le lac de Constance baigne une partie de sa frontière. On a vu plus haut que l'état de Würtemberg, successivement accru par l'acquisition de divers domaines de la maison de Hohenstaufen, des comtes de Vachingen, des palatins de Tubingen et du dern. duc de Teck, fut élevé en 1495 par l'emp. Maximilien Ier, au rang de duché. Soumis au vasselage de l'Autriche en vertu de la transaction conclue à Cadan en 1534 entre Ulric Ier et l'empereur Ferdinand, le Würtemberg redevint fief impérial par le traité de Prague, que souscrivit Rodolphe II en 1599. Depuis le règne d'Eberhard-Louis jusqu'à l'époque de la révolution française, aucun évènement ne lie à l'histoire générale celle des ducs de Würtemberg. Frédéric Ier Eugène, qui, engagé avec l'Autriche dans les premières guerres contre la république française, avait conclu ensuite avec ce gouvernem. deux suspensions d'armes (25 septemb. 1795 et 17 juillet 1796), puis un traité de paix (7 août), laissa en mourant, l'année suiv., son fils, Frédéric II Guillaume-Charles, pour héritier du duché de Würtemberg. C'est à la biographie de ce dernier prince que se rattache l'historique de l'érection de l'état de Würtemberg en monarchie: on l'esquissera ici comme complément de cet article.— Né en 1754, marié d'abord à la princesse Auguste-Caroline de Brunswick-Wolfenbuttel, puis en 2mes noces (18 mai 1797) à Charlotte-Auguste-Mathilde d'Angleterre, il fut appelé sur le trône ducal par la mort de son père le 23 déc. 1797. Une constitution souscrite à Tübingue en 1514 par le prodigue Ulric, et garantie depuis par l'Autriche, la Prusse et le Hanovre, assurait aux états de Würtemberg le droit de surveiller l'assiette de l'impôt et l'emploi de son produit. Le nouv. duc tenta d'abord de s'affranchir de cette gêne, et de violens démêlés s'engagèrent à ce sujet entre lui et les états. Affectant d'attribuer leur opposit. aux progrès des idées démocratiques, il fit arrêter arbitrairement les principaux membres, sous prétexte qu'ils entretenaient des intelligences avec les républicains français. Un traité de subsides, qu'il avait conclu (20 avril 1800) avec l'Angleterre, l'intéressant aux négociations de la paix d'Amiens, il obtint, après leur conclusion, diverses indemnités pour sa famille. La dignité électorale lui fut conférée dans le recès de la députation de l'empire (25 févr. 1803), en même temps qu'à cinq autres princes protestans. Lors de la reprise des hostilités entre la France et l'Autriche, l'électeur de Würtemberg, ne prenant plus pour règle de conduite que ses idées ambitieuses, reçut Napoléon à Ludwigsbourg, où, le 4 octob. 1805, il conclut avec lui une alliance par laquelle l'emp. des Français garantissait l'indépendance et l'intégralité de l'électorat, et de son côté l'électeur s'engageait à fournir au premier un corps de 8 à 10,000 hommes. Ce n'était pas la première atteinte portée à la constitution germanique: en prenant de sa propre autorité le titre impérial (10 août 1804), l'archiduc d'Autriche François II avait donné l'exemple des empiètemens. Il fut suivi par les électeurs de Würtemberg et de Bavière, qui, compris l'un et l'autre sous le titre de rois, comme alliés de Napoléon, dans le traité de Presbourg (art. 7), se firent proclamer le 1er janv. 1806. Par le même traité, le nouveau roi de Würtemberg fut mis en possession des cinq villes dites du Danube, des deux comtés de Hohenberg, du landgraviat de Nellenbourg et de la préfecture d'Altorff, etc., etc. Cependant, au-dedans du royaume, les plus vives alarmes agitaient les esprits: chaque nouvel effort de Frédéric Ier pour se saisir du pouvoir absolu soulevait de violentes rumeurs. Il fallut, pour les réprimer, recourir aux moyens extrêmes. Dès le 12 déc. 1805, une convention fut signée au quartier-général de Napoléon, à Brünn, qui garantit à Frédéric l'intégralité de la puissance souveraine, c'est-à-dire l'autorité despotique sur ses sujets. Le 30 du même mois les états de Würtemberg furent cassés, et avec eux disparurent les droits constitutionnels de la nation, mais non le sentiment de ces mêmes droits: de là cette lutte sourde et opiniâtre qui devait un jour amener Frédéric à publier la constitution de 1814, qui lui attira de la part de la noblesse médiatisée de si vaines et si amères censures. L'un des premiers, Frédéric avait pris part à l'acte de confédération des états du Rhin (12 juillet 1806). Après avoir proclamé dans le royaume la tolérance religieuse, et pris de sages mesures administratives, il en diminua le mérite par plusieurs actes de despotisme qui pesaient surtout sur la noblesse. On ne peut se dispenser de signaler entre autres l'ordonnance par laquelle il enjoignit aux princes et comtes médiatisés, sous peine de perdre le quart de leurs revenus, de passer annuellement au moins trois mois à Stuttgard « pour y témoigner personnellement leur dévotion au souver.» Ainsi que cinq autres princes de la confédération du Rhin, il déclara la guerre à l'Autriche en 1809, après avoir mis le séquestre sur les biens de ceux des nobles du royaume qui se trouvaient au service de cette puissance, et il fit presque aussitôt occuper Mergentheim. La paix de Schœnbrunn amena entre lui et le duc de Bavière plusieurs échanges de territoire. Les deux monarques traitèrent de ces échanges sans plus de considération pour la convenance des peuples que s'il se fût agi de transactions d'immeubles. Frédéric, qui, ainsi que les autres monarques de la confédération, s'était rendu à Paris en 1809 pour assister à l'anniversaire du couronnement de Napoléon, réunit encore ses troupes à celles de la France pour la campagne de 1812 contre les Russes. Mais il suivit enfin l'exemple de la Bavière: dès le 22 octob. 1813, un de ses ministres entamait avec les puissances alliées des négociat. qui amenèrent le traité

signé à Fulde le 8 nov., entre le comte de Zeppelin, plénipotentiaire de Würtemberg, et le comte de Metternich. Le contingent à fournir par le roi de Würtemberg y fut limité à 12,000 hommes. Frédéric s'honora du moins par la modérat. qu'il sut mettre dans son manifeste pour annoncer ce changement de système; dans cette pièce diplomatique, il se bornait à reprocher à Bonaparte d'avoir laissé dégarnies de troupes et exposées à l'invasion des alliés les frontières du roy. que l'acte de confédération lui imposait le devoir de protéger. On s'accorde au reste à reconnaître qu'il avait été celui de tous les princes de la confédération du Rhin qui sut le mieux conserver son indépendance envers Bonaparte : il fut aussi le dernier à rompre avec lui son alliance. Il est vrai qu'elle était devenue plus étroite par le mariage d'une de ses filles avec le prince Jérôme, alors roi de Westphalie. S'étant rendu à Vienne, en 1814, pour y assister au congrès, Frédéric, mécontent de la marche que prenaient les délibérations, et après avoir enjoint à son plénipotentiaire de ne consentir aucune disposition qui pourrait restreindre la prérogative des souverains dans l'intérieur de leurs états, quitta brusquement la capitale d'Autriche, et ne fut pas plus tôt de retour à Stuttgard qu'il annonça la résolution de donner au royaume une représentation nationale. Il convoqua les états pour le 15 mars, afin de leur faire connaître la charte qu'il se proposait d'octroyer. On se rappelle encore quelle sensation produisit cette constitution dans toute l'Allemagne. Un historien a dit que cette démarche empoisonna le reste de la vie de Frédéric Ier. Ce prince mourut le 30 octobre 1816, et eut pour successeur son fils Guillaume Ier, aujourd'hui régnant.

WURTZ (Félix), chirurgien, né à Zurich dans la première partie du 16e S., exerça son art à Bâle. On a de lui un seul ouv., pub. après sa m. par son frère Rodolphe, sous le titre de *Pratique de chirurgie* (en allem.), Bâle, 1576, in-8, souvent réimp., tant dans cette ville que dans plus. autres de l'Allemagne, et trad. en fr. par F. Sauvin, Paris, 1672, in-12.

WURTZ (Paul, baron de), général allemand, né à Husum, dans le duché de Sleswig, d'une famille obscure, passa du service de l'Autriche à celui de Gustave-Adolphe, qui, en récompense de sa belle conduite, l'éleva successivement aux prem. grades, et après la m. duquel il se retira à Hambourg pour y terminer paisiblement sa glorieuse carrière. Toutefois il accepta du roi de Danemarck le gouvernem. du Holstein, avec le rang de feld-maréchal, et plus tard le commandement gén. des troupes des Provinces-Unies, alors menacées par Louis XIV. Les talens et l'expérience du baron de Wurtz ne purent préserver la Hollande d'une rapide invasion. Traversé dans ses desseins, et humilié par le jeune stathouder Guillaume III, le vétéran reprit la route de Hambourg, d'où il envoya sa démission aux Etats-Généraux, et où il m. deux ans après en 1676.

WURTZ (George-Christophe), médecin, né en 1756 à Strasbourg, prit ses grades à la faculté de cette ville, et y publia, dès 1778, un écrit ayant pour titre : *Conamen mappæ gen. medicamentorum simplicium secundum affinitates virium nat.*, etc., in-8, qui le fit connaître des savans de la France et de l'Allemagne. Il visita bientôt ces pays, fut agrégé à la société des Scrutateurs de la nature de Berlin, puis associé correspondant de la société royale de méd. C'est sur un *plan* pub. par lui (Strasb. et Paris, 1784, in-8) que furent organisées dans les hôpitaux français des écoles de médecine pratique à l'instar de celles de Vienne. Pendant la tourmente révolutionnaire, le docteur Wurtz ne discontinua pas de pratiquer son art, soit à Paris, soit à Versailles, employant surtout, et souvent gratuitement, des remèdes populaires qui étaient le résultat de son expérience; il reprit, quand les temps devinrent meilleurs, ses premières occupations philanthropiques, touchant la morale, l'industrie et l'agriculture. Il m. à Versailles en 1823, et fut enterré au lieu de repos de sa famille, proche le village de Groslai, dans la vallée de Montmorenci. Le pasteur Boissard prononça à ses obsèques un *disc.* qui fut imprimé. M. Mahul a donné, dans l'*Annuaire nécrologique* de 1824, les titres de tous les écrits du Dr Wurtz; il suffira de mentionner, outre ceux dont a parlé déjà : *Observations sur les maladies qui proviennent d'une acreté, d'une dégénérescence ou d'une corruption du sang ou de la lymphe*, etc., souv. réimp.; *Mém. sur une institut. pieuse*, adressé au consistoire de l'église luthérienne, 1811, in-8, etc.

WURTZ (Jean-Wendel), prêtre catholique, né vers 1766 à Walsbronn (dép. de la Moselle), vint de bonne heure à Lyon, et y fut nommé vicaire de l'église de St-Nizier. Les événemens de la révolution le plongèrent dans une grande exaltation. Un écrit qu'il publia, en 1816, sous le tit. d'*Appollyon de l'Apocalypse, ou les Précurseurs de l'Antéchrist, hist. prophétique... ou la révolution française prédite par St Jean l'Evangéliste, suivie d'une dissertation sur l'arrivée et le règne futur de l'Antéchrist*, in-8, le fit traduire en police correctionnelle; les gr. vicaires du diocèse de Lyon lui retirèrent ses pouvoirs, et il fut obligé de s'éloigner. De retour à Lyon, après une absence de quelques années, il y publia une *Lettre à M. l'abbé de La Mennais*, in-8, et fut traduit de nouveau au tribunal de Lyon, qui le renvoya de la plainte. Il se retira alors à Colonges, près de Lyon, où il m. en 1826. On a encore de lui : *Superstitions et Prestiges des philosophes, ou les Démonolâtres du siècle des lumières*, Lyon, 1817, in-12; production qui n'a pu sortir que d'un cerveau détraqué.

WURZBOURG (Conrad de), *minnesinger* ou troubadour allemand du 13e S., n'est connu que par ce qui reste de ses compositions, savoir : plusieurs pièces (fables et chants) insérées dans le recueil de Manessen (Zurich, 1758, in-4) et dans le MS. de Colmar; 89 *strophes* (dans le Recueil d'Iéna); un *Poème de St Alexis*; *les Poires*, roman; *la Guerre de Troie*, roman; *l'Enclume d'or*, poème à la louange de la Vierge Marie (à la biblioth. impériale de Vienne, et dans celle des Johannites, à Strasbourg); *Engelhart et Engeldrut*, poème épique, pub. en langue allem. par un anonyme à Francfort, 1573, in-8 (on croit que l'original est perdu); *l'Empereur Othon-le-Barbu*, conte qui se trouve dans la biblioth. du Vatican; *Niebelungen*, *la Vengeance de la reine Chriemhilde*, *la Complainte*, 3 poèmes épiques qui se trouvent dans les biblioth. de Strasbourg, de St-Gall et des Jésuites de Munich, et dont le prem. a été pub. dans le *Recueil* de Bodmer (Zurich, 1757), et dans celui de Müller (Berlin, 1784).

WURZELBAU (Jean-Philippe de), astronome allem., né en 1651 à Nuremberg, où il m. en 1725, correspondant de la société royale de Londres, de l'acad. royale des sciences de Paris, et memb. de la société royale des sciences de Berlin, avait entretenu des relations scientifiques avec Leibnitz, Cassini, Lahire, Roemer, Hevelius, Tschirnhausen, etc. Ses travaux astronomiques consistent en plusieurs écrits et en instrumens de toute grandeur qu'il inventa ou perfectionna. On a de lui : *Tabulæ lunares horoccio-Flamsteedianæ; uranica noricæ basis astronomicæ, sive Rationes motûs annui*, etc., 1728, in-fol. Il a laissé MS. un riche recueil d'*Observations* sur les éclipses du soleil et de la lune, sur les satellites de Jupiter, sur le passage des planètes derrière la lune, sur les taches du soleil, etc., etc.

WUTGENAU (Godefrid-Ernest de), général d'artillerie au service d'Autriche, né en 1673 à Biela, en Silésie, fit toutes les campagnes de la guerre de la succession en Italie et en Espagne, assista, avec le grade de colonel, au siége de Belgrade, sous les ordres du prince Eugène, devint général-major en 1724, et fut nommé gouverneur de Philipsbourg en 1733. Après avoir défendu vigoureusem. cette place, qui n'était pas secourue, il se rendit au maréchal de Berwick. Chargé, en 1736, de l'inspection de

toutes les places fortes de l'Autriche, Wutgenau m. cette même année à Raab, pendant sa tournée.

WYATT ou WYAT (sir Thomas), poète angl., né en 1503 dans le comté de Kent, était fils de sir Henri Wyat, qui, membre du conseil privé de Henri VIII, porta les armes dans la guerre civile dite de la rose rouge et de la rose blanche, et qui commandait l'avant-garde à la journée des Eperons. Au retour des voyages qu'il fit sur le continent pour terminer son éducation, le jeune Wyat, présenté par son père à la cour, entra très-av. dans la faveur de Henri VIII. Plus tard, disgracié par ce prince hautain et capricieux, il fut envoyé à la Tour de Londres. Ses amis réussirent à faire revenir sur son compte le monarque, qui le nomma ambassadeur auprès de Charles-Quint; mais Wyat, atteint d'une fièvre maligne en faisant les préparatifs de son départ, mourut dans le comté de Dorset en 1541. Ses *poésies* ont été publ. d'abord, conjointem. avec celles de son ami Surrey (*v.* ce nom), en 1557, in-4, et réimp. avec les mêmes en 1812, 2 vol. in-4. S'il faut en croire les aristarques de l'*Edinburgh Review*, les *poésies* de Wyat, consistant en *odes, sonnets, ballades, satires*, etc., sont bien inférieures à celles de Surrey. — Thomas Wyatt, fils du précéd., capitaine dans les troupes anglaises, joua un des principaux rôles dans la conspiration tramée par le duc de Suffolk contre la reine Marie, fille de Henri VIII. Forcé, après avoir donné des preuves de la plus grande intrépidité, de se remettre entre les mains de sir Maurice Berkely, un des officiers de l'armée roy., avec l'espoir d'être traité non en rebelle, mais en prisonnier de guerre, il fut condamné à périr de la main du bourreau, et exécuté le 11 avril 1554.

WYATT (Jacq.), architecte angl., né à Burton, dans le comté de Stafford, en 1743, accompagna en Italie lord Bagot, nommé ambassadeur près de la cour de Rome, puisa dans cette cité classiq. le goût de la belle architecture, passa ensuite à Venise, où il joignit à ses premières études celle de la peinture, revint en Angleterre à l'âge de 20 ans, et se trouva capable de prendre place parmi les architectes de Londres les plus renommés. La construct. de l'édifice appelé *Panthéon*, dans Oxford-Street, établit sa réputation, qui s'étendit bientôt dans les pays du Nord. L'impératrice de Russie chercha vainement à l'attirer à Pétersbourg. Wyatt m. subitem. en 1813, président de l'acad. de peinture, poste dans lequel il avait succédé à Benj. West (*v.* ce nom). Parmi les édifices qu'il a élevés ou restaurés, on distingue le palais de Kew, l'anc. abbaye de Fonthill, l'église d'Hanworth, le palais des lords, la chapelle de Henri VII à Westminster, le château de Windsor, Doddington-Hall, etc.

WYCHERLEY. V. Wicherley.

WYCK (Thomas), dit *le Vieux*, peintre et grav. à l'eau-forte, né à Harlem en 1616, peignit avec succès des ports de mer, des foires, des places publiq., des scènes de charlatans, de bateleurs, des intér. de laboratoires. Il séjourna plus. années en Italie, notamment dans le royaume de Naples, dont il peignit la plupart des ports. Cet artiste m. en 1686 à Utrecht, où il s'était fixé à son retour d'Italie. Ses tableaux ont encore un prix élevé dans les ventes. Il a gravé à l'eau-forte div. petits sujets qui sont très-recherchés des amat. — Jean Wyck, dit *le Jeune*, fils du précéd., peintre de batailles et de chasses, né à Utrecht vers 1645, fut appelé à Londres sur la réputation qu'il s'était faite dans sa patrie, y séjourna plus. années, et y m. en 1702. Il avait pris Wouwermans pour modèle, et il lui est de très-peu inférieur. On cite parmi ses compositions : la *Bataille de la Boyne*, et le *Siége de Namur*.

WYDRA (Stanislas), jésuite, né à Kœnigsgrætz (Bohême) en 1741, professa les mathémat. à l'univ. de Prague, et m. dans cette dern. ville en 1804. On citera de lui : *Elementa calculi differentialis et integralis*, etc., Prague, 1773, in-8; *Annotationes in regulas arithmeticorum*, etc., ibid., 1773, in-8; *Supplement. tractatûs de sectionibus conicis*, ibid., 1775, in-8; *Historia Matheseos in Bohemiâ et Moraviæ cultâ*, ibid., 1778, in-8; plusieurs *dissertat. mathém.*, publ. de 1773 à 1803; quelques *oraisons funèbres*, etc.

WYERMANN ou WEYERMANN (Jacq.), dit *Campo*, peintre hollandais, que ses aventures ont rendu fameux, naquit à Breda en 1679. Il étudia son art à Anvers, et de là se rendit à Lille avec une jeune fille qu'il avait séduite, et qu'il abandonna bientôt. De Lille il alla à Paris, où il fréquenta les maisons de jeu et de débauche. Des aventures honteuses l'obligèrent de passer en Italie. En route, dans un village près de Lyon, il se rencontra avec Cartouche, qui lui proposa d'entrer dans sa bande. Il refusa; mais le fameux voleur ne lui en donna pas moins une bourse bien garnie. Wyermann, rendu à Rome, y fit connaissance avec le célèbre van Dyck, et les deux artistes partagèrent le même logement pendant 4 mois. Un nouvel enlèvement et d'autres tours d'escroquerie forcèrent Wyermann, qui avait pris le nom de *Campo*, à quitter les états de l'église. Il se rendit en Allemagne, et se montra partout comme un digne élève de Cartouche. Inquiété par la justice, il se réfugia à Londres, menant avec lui une riche veuve, qu'il abandonna bientôt après avoir dissipé tout ce qu'elle avait emporté. Il revint en Hollande, où, dit-on, il reçut la visite du tzar Pierre, qu'il refusa de suivre en Russie dans l'emploi d'historiographe et avec le tit. de conseiller-d'état, que lui offrait ce monarque. Wyermann publiait à Amsterd. un journ. dans le genre du *Spectateur*, lorsque, ayant attaqué d'une manière grossière la compagnie des Indes occidentales, il fut arrêté, condamné pour la vie aux travaux forcés dans la prison appelée *la Cour de Hollande*, à La Haye. Il y m. en 1747. Dans le cours de sa vie aventureuse, il avait composé plusieurs écrits, parmi lesquels on cite : les *Vies des artistes des Pays-Bas* (en holland.), La Haye, 1729, 3 v. in-4. On a publ. *les Aventures singulières de Jacq. Campo-Weyermann* (en holland.), La Haye, 1756; trad. en allem., Francfort et Leipsig, 1764, in-8.

WYKEHAM (William de), chancelier d'Angleterre, né en 1324 au village de Wykeham, dans le comté de Hamp, d'une famille ancienne, mais pauvre, fut élevé par les soins de N. Uvedale, seigneur de Wykeham et gouv. de Winchester, dont il devint secrétaire. Bientôt il eut l'occasion de se faire remarquer d'Edouard III, qui l'attacha à sa cour (1347), et 9 ans après le nomma intendant de toutes les construct. royales. C'est sur ses plans que furent construits le château-fort de Quenborough, plus. édifices à Winchester et à Oxford. La carrière des hautes dignités ne s'ouvrit devant lui qu'après qu'il fut entré dans les saints ordres. Nommé successivement recteur de Pulham, dans le comté de Norfolk, inspecteur-général des châteaux et manoirs royaux, doyen de la chapelle royale de St-Martin-le-Grand à Londres, garde du sceau-privé, secrétaire du roi, chef du conseil privé, évêque de Winchester, gouverneur du grand conseil, il parvint enfin au poste le plus élevé de l'administrat., celui de chancelier. Son apparition dans le parlement fut remarquable par la nouveauté et la sévérité du ton qu'il y apporta. Son administration lui attira des ennemis. Le parlement ayant adressé (1371) une requête au roi pour l'engager à retirer à tous les hommes d'église les dignités civiles dont ils étaient revêtus, Wykeham envoya sa démission, qu'Edouard accepta à regret. Retiré dans son diocèse, il y réforma les abus, visita les églises, les couvens, et s'appliqua à rétablir l'anc. discipline dans toute sa sévérité. Il fit bâtir un collége à Oxford, et établit à Winchester une école préparatoire pour ce même collége. Dénoncé plus tard sous des prétextes frivoles, Wykeham fut traduit à la chambre des pairs, qui décréta que le prélat cesserait de faire partie du parlement, de paraître à la cour, et que tout son temporel serait saisi; mais bien-

tôt ce dernier article du décret fut rapporté. Toutefois, en remettant l'évêque de Winchester en possession de ses biens, on y ajouta la clause qu'il équiperait 3 vaisseaux de guerre pour le service du roi, s'il ne préférait en payer la valeur présumée au trésor. A la m. d'Edouard III, en 1377, les antagonistes du parti de Lancastre, qui avait exercé une si grande influence sur les derniers actes de ce monarque, relevèrent la tête, et l'un de leurs 1ers succès fut de faire acquitter et réhabiliter complètem. Wykeham. Ce prélat fit partie de la nouvelle administration, nommée par Richard II à sa majorité; mais, en 1390, effrayé de la force avec laquelle l'opinion publique se manifestait contre l'insouciance du jeune roi et la dépravation de sa cour, l'évêque de Winchester et ses collègues offrirent leur démiss. qui fut d'abord acceptée. Peu après, sur l'invitation que leur fit la chambre des communes de reprendre leurs fonctions, Wykeham y consentit, ainsi que les autres ministres : ce fut pour peu de temps. L'année suivante il se démit de nouveau, retourna dans sa ville épiscop., y vécut encore assez long-temps pour voir prospérer ses deux établissemens d'éducation d'Oxford et de Winchester, et m. en 1404. La *vie* de Wykeham a été écrite par le doct. R. Lowth (*v.* ce nom). On peut encore consulter sur ce prélat l'*Hist. de Winchester,* par Milner, et l'*Histoire d'Oxford,* par Chalmers.

WYMPNA. V. WIMPINA.

WYNANTS (JEAN), paysagiste hollandais, né à Harlem en 1600, fut le maître de Phil. Wouwermans et d'Adrien van den Velde. On a peu de détails sur sa vie, et l'on ignore l'époque de sa m.; mais ses ouvr. sont très-recherchés. Le Musée royal de Paris possède 4 de ses tableaux.

WYNANTS (GODWIN, comte de), membre du conseil souverain de Brabant, puis conseiller-privé de l'emper. Charles VI, né en 1661 à Bruxelles, m. à Vienne en 1732, a laissé : *supremæ curiæ Brabantiæ Decisiones recentiores*, avec des *notes*, Bruxelles, 1744, in-fol., et 2 vol. in-8.

WYNDHAM. WINDHAM.

WYNNE (EDOUARD), jurisconsulte angl., né en 1734, mort à Chelsea en 1784, a publié : *Mélanges contenant quelques écrits de jurisprudence* (en anglais), 1765, in-8; *Eunomus* ou *Dialogues concernant les lois et la constitution d'Angleterre* (id.), 1774, 4 vol. in-8. — WYNNE (John Huddlestone), littérat., né en 1743 dans le pays de Galles, exerça d'abord la profession d'imprimeur à Londres, obtint ensuite le grade d'enseigne dans un régim., donna sa démission, revint à Londres, où il recourut à sa plume pour subvenir aux besoins de sa famille, et m. en 1788. On a de lui : *Hist. gén. de l'empire britannique en Amérique*, etc., 1770, 2 v. in-8; *Hist. gén. d'Irlande,* etc., 1772, 2 v. in-8; *Choix d'emblèmes physiq., hist., fabuleux*, etc., en vers et en prose, 1772, in-12; plus. poèmes sur différ. sujets; l'*Enfant du hasard,* roman, 1787, 3 vol. in-12. — Richard WYNNE, oncle du précédent, m. en 1799, recteur d'Ayot-St-Laurent (Hertfordshire), a donné une bonne édit. du *Nouv.-Testam.*, 1764, 2 v. in-8.

WYNPERSSE (JACQ. THIENS VAN DEN), médecin hollandais, né en 1761 à Groningue, fut gradué docteur en 1783, et m. prématurém. en 1788, a publié, outre une traduct. lat. de l'ouvr. anglais de Hewson, *sur les Vaisseaux lymphatiq.*, Leyde, 1784, 3 v. in-8, une *Dissertat. de Ankilosi*, 1783, et plus. *Mém. acad.*, couronnés à Amsterdam, à Paris et à Utrecht.

WYNTON, WYNTOWN ou WINTON (ANDREW), chroniqueur écossais, m. vers 1420, fut chanoine régulier de Saint-Andrew et prieur du monastère de Saint-Serf. On a de lui la *Chroniq. originale d'Ecosse*, écrite en vers dans la langue du pays, et dont David Macpherson a publié la partie qui se rattache plus particulièrement aux affaires d'Ecosse, 1795, 2 vol. in-8, avec un *glossaire*, des *notes* et d'autres accessoires utiles.

WYON. V. WION.

WYRWICZ (CHARLES), jésuite polonais, né en 1716, fut recteur du collége des nobles à Varsovie, abbé commendataire de Habdow, et m. en 1793. On citera de lui : *Abrégé raisonné de l'hist. univ. à l'usage du collége des Nobles,* Varsovie, 1766-71, 1787, 2 vol. in-8; *Géogr. des états actuellem. existans*, etc., ibid., 1768, in-8; *Observations*, *etc.*, ou *Mémorial polit. et hist.*, ouvrage périodique, publ. en polonais, comme les précédens, de 1782 à 1785, à Varsovie, 3 vol. in-8, continué depuis par d'autres rédacteurs jusqu'en 1793, et publié depuis sous un autre titre.

WYSS (BERNARD), écriv. suisse, né à Zurich vers 1463, m. vers 1525, a laissé, sous le titre de *Précis de quelques faits mémorables*, *arrivés* (en Suisse) *depuis le comte Rodolphe de Hapsbourg*, etc., un MS. allem., conservé dans la bibliothèq. de Zurich, continué jusqu'à 1700, et considérablem. augmenté par Ulrich Brennwald.—Nicolas WYSS, citoyen de Bade, puis bourgeois de Zurich, tué en 1531 à la bataille de Cappeler, est auteur d'une *Chronique* qui contient des renseignemens sur l'origine du luthéranisme. — Hans-Henri WYSS a écrit une *Histoire de la ville et du canton de Zurich*, 3 gros vol., dont on n'a imprimé qu'un fragm., intit. : *Descript. de la bataille de Sempach*, Zurich, 1783, in-8. — Félix WYSS, né en 1596 à Zurich, y professa la théol., et y m. en 1666, laissant MSs. des *sermons* et d'autres ouvr. latins. — Gaspard WYSS, frère du précédent, publia une *Dicteriologia græca*, et une trad. allem. des *Meditationes præparatoriæ ad sanct. cœnam*, du ministre Drelincourt.

WYTFLIET (CORNEILLE), histor. et géographe, né à Louvain vers le milieu du 16e S., exerça pend. plus. années l'emploi de secrétaire du roi au sénat de Brabant. On a de lui : *descriptionis ptolemaïcæ Argumentum*, *sive Occidentis Notitia*, etc., Louvain, 1598; Douai, 1603; Arnheim, 1615, in-folio, avec cartes; trad. en franç. sous le titre d'*Hist. univ. des Indes occident., où il est traité de leur découverte*, etc., Douai, 1607, in-fol., avec cartes.

WYTTENBACH (DANIEL), savant philologue, né à Berne en 1746, suivit à Marbourg son père, appelé à y remplir une chaire de théologie, passa de là à Goettingue, où il fréquenta les cours du célèbre Heyne, et, après avoir visité l'univ. de Leyde, obtint, par le crédit de Rhunkenius, la place de prof. de philos. et de littérat. au collége des *remontrans* d'Amsterdam. Se préparant dès-lors à publier une édit. critique des *OEuvres* de Plutarque; il consacra à ce travail tous les loisirs que lui laissaient ses fonctions, puis entreprit dans le même objet un voyage à Paris, où il se lia particulièrement avec Larcher, Sainte-Croix et Villoison (1775). De retour à Amsterdam, il fut nommé en 1779 profess. de philosophie à l'*Illustre Athénée*, institution alors très-florissante. Une chaire nouvelle fut créée pour lui en 1785; bien qu'elle embrassât presque tous les genres de littérat. et d'hist., ses cours lui laissèrent assez de loisir pour continuer d'enrichir les lettres par div. publications. Ce laborieux savant m. en 1820 à Leyde, où il avait accepté en 1799, après 2 refus successifs, la chaire vacante par la m. de Ruhnkenius. Wyttenbach était membre de l'Institut de France (acad. des inscript. et belles-lettr.), de l'Institut des Pays-Bas et de plusieurs autres sociétés savantes de l'Europe. Voici la liste de ses principaux ouvr. : *Epistola critica ad vir. cel. Dav. Ruhnkenium*, etc., Goettingue, 1769, in-8; une édit. du petit traité de Plutarque *de serâ numinis Vindictâ*, avec un *comment.*, 1772, in-8; *de Philosophiâ*, *auctore Cicerone*, *laudatarum*, etc. (disc. d'ouverture pour le cours de l'aut. à l'*Illustre Athénée*, 25 octob. 1779); *Præcepta philosophiæ logicæ*, Amsterd., 1781; Halle, 1794 et 1821, in-8; *selecta principum Græciæ historicor.*, avec *notes*, 1793, 1807, in-8; *OEuvres morales de Plutarque*, avec la *version* lat. de Xylander, *comment.*, *notes critiq.*, *variantes*, etc., Oxford, 1795-1802,

en 5 vol. de 3 formats, gr. et petit in-8 et in-4; *Vita Ruhnkenii*, 1800, in-8; une édition du *Phædon* de Platon, avec un savant *comment.*, 1810, in-8. Wyttenbach fut le principal rédacteur de la *Bibliothèq. critiq.*, pour laquelle il s'était associé les philologues hollandais les plus estimés, publ. de 1777 à 1807, et continuée sous le tit. de *Philomathie*, Amsterdam, 1808-18, 15 livraisons. Les autres écrits de ce philologue sont des *disc. acad.*, des *dissertat.*, des *notes* communiquées à plus. sav. aut., ses amis ou élèves. G.-L. Mahne a publié : *Vita Dan. Wyttenbachii*, Gand, 1823, in-8, renfermant plus. *lettres* curieuses et quelq. autres morceaux inédits de ce dernier. On trouvera, dans le *Journal des savans* (1823, p. 521-25), un bon *art.* sur cet ouv., par M. Daunou.

WZABECZ (Venceslas-Joachim), né à Bœhmischbrod (en Bohême) en 1740, professa la chirurgie à Bruchsal, puis à l'univ. de Prague, fut médec. du cercle de Kaurzim, et m. à Prague en 1804. On cite de lui : *Principes d'anat. et de chirurg.*, Bruchsal, 1779, in-4; *Principes pour la pathologie chirurgicale et pour les opérations*, ibid., 1780, in-8; *Principes pour la chirurgie pratique*, ibid., 1781, in-8, etc.

WZESLAW. V. Vzeslas.

WZEWOLOD. V. Vszevolod.

X

XACCA, personnage mythol., que les Japonais honorent comme leur législateur, fut à ce que l'on croit un philos. indien, né à Sica mille ans avant notre ère. Il prêchait l'immortalité de l'âme et la métempsycose. Il la subit lui-même, disent les brachmanes, jusqu'à 80000 fois. Ses disciples recueillirent le corps de sa doctrine et en formèrent le livre sacré appelé *Foki-Kio*. Ce n'est que quatre siècles plus tard que parut le réformat. du brahmisme Bouddhah.

XACCA (Erasme), né en 1643, dans la petite ville d'Arca, m. vers 1710, commiss. du saint-office en Sicile, après avoir rempli d'importantes missions, est principalem. connu par un poème intit. : *Breve narrazione dell'Incendio del monte Etna..... avvenuto nell' anno* 1669, etc., Naples, 1671, in-8. Il a laissé quelq. autres poésies conservées MStes.

XAINTONGE (Anne et Franç. de), deux sœurs, fondatrices de deux congrégations religieuses, qui suivaient la règle de saint Augustin et se vouaient à l'instruction des jeunes filles. Anne fonda son institut à Besançon en 1606, et m. en 1621. Ses statuts et ordonnances ont été approuvés par Innocent X en 1648. Françoise s'établit à Dijon en 1605, forma diverses autres colonies qui reçurent l'approbation de Paul V en 1619, et m. en 1639. On trouvera des détails sur ces deux pieuses femmes dans les *Chroniques des Ursulines*, par Helyot; dans le *Catalogue* de Ph. Buonanni, et surtout dans la *Vie d'Anne Xaintonge*, par le P. Grosez.

XAINTRAILLES, ou SAINTRAILLES, ou SAINTE-TREILLE (Jean Poton, seigneur de), l'un des guerriers les plus célèbres du temps de Charles VII, et l'un de ceux qui ont le mieux justifié le surnom donné à ce prince de *Roi bien servi*, fit ses prem. armes en 1419. Dès son entrée dans la carrière militaire, une amitié étroite l'unit à Lahire, et il y eut peu de faits d'armes où ces deux héros ne figurassent ensemble. Tous deux furent les principaux auteurs des exploits qui rendirent à Charles VII son royaume : ses services furent récompensés par les titres de bailli de Berry, capitaine de la Tour de Bourges, de Falaise et de Château-Thierry, de seigneur de Tonneins, etc., etc., enfin de maréchal de France en 1454. Il m. à Bordeaux en 1461.

XANTHIPPE, fils d'Ariphron, général athénien, succéda à Thémistocle dans le commandement des troupes après la malheureuse expédit. de Paros ; il contribua beaucoup à la victoire signalée remportée sur la flotte des Perses près de Mycale, parcourut ensuite les côtes de la Chersonèse, s'empara de la ville de Sestos, mais ternit sa victoire en faisant mourir d'un supplice cruel le gouverneur Artayctès et son fils. Le plus beau titre de gloire de Xanthippe est d'être le père de Periclès.—Un autre Xantippe, Lacédémonien, commanda l'armée carthaginoise, dans la 1re guerre punique, et vainquit le consul M. Attilius Régulus (*v.* ce nom).

XANTIPPE, femme de Socrate, avait un caractère querelleur et violent qui mit la modération du sage à une épreuve continuelle : nous avons peu de détails sur sa personne et sur sa vie, car il ne serait guère possible d'ajouter foi à toutes les anecdotes qui ont été mises sur son compte par des écrivains d'un âge postérieur et qui ont depuis été répétées dans toutes les compilations. Il paraîtrait que ses défauts auraient été rachetés par de bonnes qualités et qu'elle aurait eu le talent par son économie et sa prudence de trouver dans la modique fortune de son époux des ressources suffisantes pour élever sa famille. Elle montra la plus vive douleur à la m. de Socrate ; ses amis craignirent même qu'elle n'y succombât. On ignore l'époque de sa mort.

XANTHUS *de Lydie*, un des plus anciens historiens de la Grèce, né, suivant quelques auteurs, 503 ans avant J.-C. Avait composé un ouvr. en 4 livres intit. *les Lydiaques*, ou Histoire de Lydie depuis les temps héroïques jusqu'à l'époque où il écrivait : on ne connaît de cet ouvrage que quelques fragmens, qui ont été recueillis et commentés par Frédéric Creuzer dans le livre intit. : *Historicor. græcorum antiquissimorum fragmenta*, etc., Heidelberg, 1806, in-8. Clément d'Alexandrie lui attribue aussi un ouvrage intit. : *les Magiques*, mais il paraît que c'est un autre Xanthus, postérieur à Alexandre, qui en est l'auteur.—Xanthus, poète lyrique, n'est connu que de nom. On croit que Stésichore, auquel il était antérieur, lui a emprunté plusieurs sujets, entre autres son *Orestéide* (*v.* Stésichore).

XAUPI (Joseph), littérateur, né en 1688 à Perpignan, embrassa l'état ecclésiastiq. et obtint un canonicat dans sa ville natale. Etant venu se fixer à Paris, il fut admis dans le cercle littéraire de madame Doublet (*v.* ce nom), coopéra aux *Nouvelles à la main* qui donnèrent naissance aux Mémoires de Bachaumont, et m. en 1778. On a de lui des *mémoires* en faveur des priviléges du chapitre de Perpignan ; une *Oraison funèbre de Louis XIV*; des *complimens* ou *discours* au nom de la faculté de théologie de Paris; *Dissertation sur l'édifice de l'église primatiale de St-André de Bordeaux*; *Dissertation sur l'élection à l'archevêché de Bordeaux en* 1529, *de Gabriel de Gramont*, Bordeaux, 1751, in-4; *Recherches historiques sur la noblesse des citoyens honorés de Perpignan et de Barcelone*, Paris, 1763, in-12, et 1776, 3 vol. avec des addit. et des pièces justificatives, etc., etc.

XAUREGUI. V. Jauregui.

XAVIER (Jérôme), de la même famille que saint François-Xavier (*v.* ce nom), né dans la Navarre, entra chez les jésuites d'Alcala en 1568, et trois ans après se consacra au même ministère que son parent. Il se rendit dans les Indes, puis au Moghol, opéra un grand nombre de conversions souvent au risque de perdre la vie, et m. à Goa en 1617, au moment où il venait d'être nommé archevêque d'Angamalé par Philippe III, roi d'Espagne, qui voulait récompenser ses travaux. On a de lui des *lettres* sur ses missions ; et quelques traités écrits en latin et en persan, dont on trouvera la liste dans la *Biblioth. soc. Jesu*. Le protest. Louis de Dieu a trad. du per-

san en lat. son *Hist. de J.-C.* et celle *de St Pierre*, livres mis à l'index en 1641 et 1642.

XÉNOCLÈS, fils de Carcinus, poète tragique grec, vivait du temps de Philippe de Macédoine : on ne connaît plus que les titres de ses ouvr. ; c'étaient : *Œdipe, Lycaon, les Bacchantes*, et *Athamas*, drame satirique : ces pièces remportèrent le prix de la *tétralogie* sur Euripide dans la 91e olympiade. Il paraît qu'il y eut deux poètes du nom de Xénoclès ; Aristophane regarde l'un comme un mauvais versificateur, et Démosthène cite l'autre comme poète estimable.

XÉNOCRATE, l'un des plus célèbres philosophes de l'antiquité, né à Chalcédoine vers l'an 406 avant J.-C., est surtout connu par le noble désintéressement qui le porta à refuser de riches présens qui lui étaient envoyés par Alexandre, roi de Macédoine. Il était grave, sobre, et avait su prendre un tel empire sur ses passions, que la fameuse Phryné, ayant fait la gageure de le faire succomber, se vit forcée de renoncer à son dessein. Disciple de Platon, Xénocrate s'occupa moins de modifier ou de développer les théories de son maître que de les concilier avec le pythagorisme : il remplaça, dans l'académie d'Athènes, Speusippe, successeur de Platon, 339 ans avant J.-C., fut le chef de cette académie pendant 25 ans, et m. vers l'an 314 avant J.-C. Les Athéniens l'avaient envoyé deux fois en députation, la prem. auprès de Philippe, roi de Macédoine, et la 2e vers Antipater. Il avait écrit, à la prière d'Alexandre, un traité de l'*Art de régner*; six livres de *la Nature*; six de *la philosophie*; et un des *Richesses*; mais aucun de ces ouvr. ne nous est parvenu. On lui attribue un traité *de la Mort*, impr. dans le *Jamblique* d'Alde, 1497, in-fol. Une *Dissertation sur Xénocrate* a été publ. à Leyde, 1822, in-8, par M. Denis van den Wynpersse. — Plutarque fait mention de deux autres XÉNOCRATES. On trouve aussi un poète de ce nom cité dans l'*Anthologie*.

XÉNOCRATE, médecin grec, né dans le prem. siècle de l'ère vulgaire, avait composé, sur l'utilité médicale des animaux, un traité qui ne nous est pas parvenu. Il ne nous reste de lui qu'un écrit intit. : *de la Nourriture tirée des poissons*, qui a été réimprimé plus. fois, et en dern. lieu à Paris, 1814, dans les hors-d'œuvres de la *Bibliothèque grecque* du docteur Coray, tom. 3e. Galien parle de ce médecin en termes peu avantageux. On doit cependant reconnaître qu'au milieu des prescriptions qui lui sont reprochées comme à un esprit superstitieux, il s'en trouve qui méritent l'assentim. des gens de l'art.

XÉNOPHANE, célèbre philosophe grec, fondateur de l'école d'Élée, né à Colophon, colonie ionienne de l'Asie-Mineure vers la 40e olympiade (617 ans avant J.-C.), quitta sa patrie à l'âge de 80 ans (on ne sait pas au juste pour quel motif), vint s'établir à Élée, colonie phocéenne de la Grande-Grèce, et y m. âgé de plus de 100 ans. Il paraît que, comme Homère et Hésiode, il avait vécu du métier de rhapsode, et qu'il avait chanté ses vers chez les princes de la Sicile. On sait qu'il avait composé en vers plusieurs ouvr.; mais l'état des fragmens qui nous ont été conservés ne permet pas d'assigner le titre des écrits auxquels ils appartiennent. Diogène de Laërte assure que ce philosophe avait fait plus de 2,000 vers sur la fondation de Colophon et sur celle d'Élée ; malheureusem. il n'en subsiste plus un seul. Athénée lui attribue aussi des élégies, dont il cite des fragmens. Le système philosophique de Xénophane, qui tenait à la fois du pythagorisme et des doctrines contemporaines, était renfermé dans un poëme en vers hexamètres intit. : *de la Nature*; il n'en reste qu'un petit nombre de fragmens : c'est en les rapprochant avec soin et en les comparant entre eux, que M. Cousin est parvenu à reproduire la doctrine complète de ce philosophe d'après ses propres écrits. On peut consulter le savant article *Xénocrate* de ce professeur au t. 51 de la *Biographie universelle*, publ. par L.-G. Michaud. La métaphysique et la théologie du philosophe grec avaient déjà été développés par Aristote dans le livre qu'on lui attribue sur *Xénophane*, *Zénon* et *Gorgias*. Ce dern. écrit, ne nous étant parvenu que très-altéré, a donné lieu à un grand nombre de commentaires, parmi lesquels on doit distinguer celui de Fulleborn, Halle, 1789; celui de Spalding, Berlin, 1793, et celui de M. Brandis, Altona, 1813. On trouvera encore des détails sur l'école d'Élée et son fondateur dans les ouv. suiv. : *Dissertatio historico-philosop. de Xenophane*, par Fœverlin, Altdorf, 1729, in-4 ; *Xenophanis decreta*, etc., par Tiedemann, vol. 1er ; les *Mémoires de l'académie de Goettingue*, t. 10 ; et le *Comment. eleat. pars prima*, par Brandis, 1813. M. Cousin pense qu'il faut lire avec une extrême précaution ce que Diogène-Laërce, le faux Plutarque, le faux Origène, Galien, Théodoret, etc., ont écrit ou rapporté du philos. de Colophon.

XÉNOPHILE, sculpteur grec, est cité par Pausanias comme auteur d'un Esculape qui avait été fait de concert avec Straton et qui ornait le temple de ce dieu à Argos. On ne sait rien sur la vie et sur les autres ouvr. de cet artiste. — Un autre XÉNOPHILE, dont on ignore la patrie et l'époque, est cité dans un rec. allem. comme aut. d'une *Hist. de Lydie*.

XÉNOPHON, philosophe, historien et général athénien, naquit, vers l'an 445 avant l'ère vulgaire, à Erchie, bourgade de la tribu Egéide. Il était fils de Gryllus : là se bornent les renseignemens positifs qu'il est possible d'avoir sur sa famille et les prem. circonstances de sa vie. On conjecture qu'il avait 15 ans lorsqu'il connut Socrate, dont il devint le disciple, et qui le prit dans une grande affection. Comme tous les jeunes Athéniens, il s'enrôla pour la défense de la patrie, et il assista à la bataille de Délium, où, dit-on, Socrate lui sauva la vie. Il paraît aussi que, plus tard, ayant été fait prisonnier dans un combat contre les Béotiens, il reçut des leçons du sophiste Prodicus de Céos, qui dans la suite vint ouvrir une école à Athènes. Xénophon porta également les armes dans la guerre du Péloponèse. Il y a lieu de croire que, dans l'intervalle de cette guerre et celle qu'entreprit Cyrus-le-Jeune contre son frère Artaxerce, le guerrier-philosophe écrivit quelques-uns des ouvrages que nous possédons de lui. Il faut rapporter au même temps le voyage qu'il fit en Sicile, et sa présentation à la cour de Denys-le-Tyran. Il nous apprend lui-même dans un de ses écrits, l'*Anabase* (ou histoire de l'expédition des dix mille Grecs, auxiliaires de Cyrus-le-Jeune), qu'un Béotien, nommé Proxène, attaché à la personne de Cyrus, lui ayant écrit pour l'engager à venir à la cour de ce prince, dont il lui promettait la bienveillance, il se décida à quitter l'Attique pour venir à Sardes. Proxène le présenta au frère d'Artaxerce, qui lui fit un gr. accueil, et l'engagea à rester près de lui pour prendre part à la guerre qu'il préparait, disait-il, contre les Pisidiens. Xénophon consentit, ne soupçonnant pas le but réel de cette expédition. On sait quelle en fut l'issue (*v.* ARTAXERCE, CLÉARQUE, CYRUS). Ce fut après le massacre de Cléarque et des 24 autres chefs de l'armée grecque auxiliaire, que Xénophon commença à jouer le rôle important qui lui a donné une si grande illustration comme guerrier. L'armée, entièrement découragée, ne conservait aucun espoir de salut, quand il proposa qu'on le choisît, avec quatre autres officiers, pour remplacer les généraux si lâchement assassinés par le Satrape Tissapherne. Ce fut lui qui, dès ce moment, dirigea les savantes opérations par lesquelles le corps d'armée grec auxiliaire fut ramené si glorieusement, à travers tant d'obstacles et de périls, des rives du Tigre aux bords de la Propontide, en face de Byzance. On sait que cette retraite mémorable a placé Xénophon au rang des plus grands capitaines. Arrivé avec ses troupes à Chrysopolis, il s'occupait des moyens de rentrer dans sa patrie, lorsque Seuthès, roi de Thrace, le sollicita de passer avec l'armée grecque dans ce pays, pour l'aider à remonter sur le trône

dont il venait d'être expulsé. Xénophon, de l'aveu des autres chefs, y consentit. L'expédition eut un plein succès; mais l'ingrat Seuthès refusait de payer aux Grecs la somme convenue pour ce service. Xénophon en obtint une partie à force de négociations, pendant lesquelles lui et les siens firent preuve de longanimité. Cette affaire terminée, les Lacédémoniens, alors en guerre avec les Satrapes Pharnabase et Tyssapherne, sollicitèrent les troupes grecques, sous les ordres de Xénophon, de les aider dans cette lutte, en leur promettant une forte solde. Xénophon, malgré le vif désir qu'il avait de revoir sa patrie, céda aux prières de ses troupes, qui le conjuraient de ne pas les abandonner et de les conduire au moins jusqu'en Ionie, où se trouvait l'armée lacédémonienne. On conjecture qu'après avoir opéré cette jonction, le guerrier-philosophe se rendit à Athènes, où il ne retrouva plus son digne maître Socrate, que ses concitoyens, aveuglés par de misérables sophistes, avaient fait périr par le poison. C'est à l'époque de ce retour dans sa patrie qu'on peut reporter la composition de ceux des ouvrages de Xénophon qui ont pour objet la justificat. de Socrate, de celui intitulé *Economie*, enfin du traité militaire qui a pour titre : *le Maître de la cavalerie*. Xénophon avait eu occasion de se lier intimement avec le roi de Sparte Agésilas. Ce prince étant parti pour son expédit. d'Asie en 395, Xénophon le rejoignit l'année suivante, et cette démarche motiva, à ce que l'on croit, le bannissement que les Athéniens prononcèrent contre lui. Il resta auprès d'Agésilas tant que dura l'expédition d'Asie, le suivit dans son retour en Grèce, combattit à ses côtés à la bataille de Coronée, et l'accompagna ensuite à Sparte, d'où il se rendit à Scillonte, en Elide. Sa femme et ses enfans (Gryllus et Diodore) vinrent l'y joindre. On présume que son séjour dans cette ville fut de 24 années, et on y rapporte la composition du plus grand nombre de ses ouvr. Il y continua les *Helléniques*, écrivit l'*Anabase*, ou Expédit. des Dix-Mille, commença la *Cyropédie*, et publia ses *Républiques* de Sparte et d'Athènes, ainsi que ses traités didactiques (l'*Hipparchique*, ou le Maître de cavalerie, l'*Equitation* et les *Cynégétiques*). L'hist. des dern. années de Xénophon est fort incertaine. Réduit à se sauver de Scillonte lorsque les Eléens s'en rendirent maîtres (1re année de la 103e olympiade), il se réfugia à Lepréum, puis à Corinthe. Son long exil d'Athènes fut levé l'année suivante par un décret d'Eubulus, et, s'il ne revint pas alors se fixer dans cette ville, du moins il envoya ses fils combattre sous les drapeaux athéniens dans la guerre contre Thèbes. L'un d'eux, Gryllus, périt glorieusem. à Mantinée. Xénophon, qui avait alors 83 ans, reçut cette nouvelle par l'exclamation fameuse : *Je savais que mon fils était un mortel.* Désormais fixé à Corinthe, Xénophon y m. dans la 106e olympiade, l'an 355 ou 354 avant J.-C., après avoir mis la dern. main à tous ses ouv. Il nous reste à mentionner, pour en compléter la liste : la *Vie d'Agésilas*, le traité des *Revenus de l'Attique*, le *Banquet*, l'*Hiéron*, les *Dits mémorables* et l'*Apologie de Socrate*. On a contesté à cet illustre écrivain son chef-d'œuvre, l'*Hist. de la retraite des dix mille*, et cette opinion est fondée sur un passage de ses *Helléniques*, où il attribue lui-même un récit semblable à Thémistogène-le-Syracusain. Plutarque, qui ne la partage pas, dit que Xénophon a mis cette *Hist.* sur le compte de Thémistogène, afin qu'on eût plus de confiance dans ce qu'il y disait de lui-même. Un critique judicieux, M. Letronne, résout la difficulté, en proposant d'admettre, 1° qu'il a existé en effet un ouvrage de Thémistogène sur la retraite des dix mille, mais que ce récit incomplet a été continué par Xénophon; 2° que les *Helléniques*, où se trouve le passage mentionné ci-dessus, ont été composées en deux fois, et qu'à l'époque où l'aut. écrivait la 1re part., il n'avait point composé son *Anabase*, et qu'il a dû citer conséquemment l'écrit du Syracusain, sans doute déjà publié et connu. La seconde part. des *Helléniques*, dans cette hypothèse, aurait été écrite plus tard, et publ. peut-être même après la mort de l'auteur par son fils Diodore ou son petit-fils Gryllus. Fabricius, dans sa *Bibliotheca græca*, et M. Gail, dans le t. 7 de son édit. de *Xénophon*, ayant donné le catalogue de toutes les édit. et traductions complètes ou partielles de cet illustre écrivain, nous y renvoyons les curieux, et nous nous bornerons à citer : la 1re édit. des *OEuvres*, publiée par Ph. Giunta, Florence, 1516, in-folio, incomplète; la 1re édit. entièrement complète, publiée à Halle en 1540, avec une *préface* de Mélanchthon; la 1re édition grecque et latine, Bâle, 1545; celles d'Henri Estienne, Paris, 1561 et 1581 (à la dern., qui est la meilleure, se joint une *version* lat., imp. à part); l'édition de Benj. Weiske, Leipsig, 1798-1804, 6 vol. in-8, enrichie de *dissertat.* historiq. et littér.; enfin les *OEuvres complètes de Xénophon, trad. en franç., accompagnées du texte, de la version lat. et de notes critiq.*, Paris, 1797-1804-1808-1814, 7 vol. in-4, avec un atlas de cartes et plans. Cette édit. pèche par le défaut de plan et d'ensemble. Gail a adopté l'ancien texte, sans l'améliorer par les *variantes*. P. Louis Courier a donné une nouv. édit., avec récension du texte, de l'*Hipparchique*. — Diogène de Laërte nous fait connaître six autres personnages du nom de XÉNOPHON. Le 1er, Athénien, avait composé, entre autres ouv. histor., les *vies* d'Epaminondas et de Pélopidas; un poème épique *sur Thesée*, cité par Plutarque dans la vie de ce héros; — le 2e avait écrit une *vie* d'Annibal; — le 3e est mentionné par Athénée comme thaumaturge; — le 4e était un sculpteur habile de l'île de Paros; — le 5e est un poète de l'ancien théâtre grec; — enfin le 6e fut un médecin de Cos, mentionné par Tacite, et qui empoisonna, dit-on, l'emp. Claude, à l'instigation d'Agrippine. — XÉNOPHON, sculpteur athénien, travailla au *Trône de Jupiter* dans le temple de Mégalopolis, et fit la statue de *la Fortune* à Thèbes. — Suidas parle encore de deux XÉNOPHON : le 1er, d'Antioche, avait composé un ouv. intit. *Babylonica*; — le 2e, de Cypre, avait écrit des *Cypriaca*. Ces deux ouvr. paraissent avoir été un *rec.* d'hist. amoureuses. — Pline et Solin parlent d'un XÉNOPHON, de Lampsaque, auteur d'un *Périple* qui embrassait les côtes septentrionales de l'Europe.

XÉNOPHON *d'Éphèse*, appelé communément *Xénophon-le-Jeune*, un des neuf romanciers grecs dont nous possédons les ouvrages, n'est absolument connu que par les *Ephésiaq.*, ou *Amours d'Habrocome et d'Anthia*, dont il ne reste qu'un exemplaire MS., incomplet, conservé à la bibliothèque Sainte-Marie de Florence. Suidas, le seul auteur qui fasse mention de ce Xénophon, se borne à dire qu'il composa en outre un *traité* de la ville d'Ephèse et quelques autres ouvr. Connues d'abord par la trad. ital. qu'en donna Salvini (Londres, 1723), les *Ephésiaques* ont été depuis plus. fois impr. L'édition *princeps* du texte est due à Ant. Cocchi ou Cocchius, Londres, 1726, in-4. Fr. Buonsignori, dans une autre éd. (Lucques, 1781, in-4), a réuni au texte les *versions* lat., ital. et franç. de Cocchi, de Salvini et de Jourdan (*v.* ce dern. nom). Le libr. A.-A. Renouard a reproduit en 1800 la version de Salvini, corrigée par le célèbre Visconti.

XERCÈS Ier, 5e roi de Perse, succéda en l'an 485 à Darius, son père, qui l'avait désigné, de préférence à son fils aîné, Artabaze, né avant son avènement au trône. Après une prem. expédition contre l'Egypte, qu'il soumit à ses lois, Xercès, résolu à poursuivre la guerre avec la Grèce, déjà commencée par son père, fit assembler une armée dont on porte le nomb. à près d'un million d'hommes, et, l'ayant passée en revue dans les plaines de Doriscus (Asie-Mineure), lui fit ensuite traverser la mer sur un immense pont de bateaux. Ce passage ne fut pas plus tôt effectué, qu'une tempête détruisit le pont. Le grand roi, s'il faut en croire Hérodote, fit sur-le-champ châtier la mer avec des fouets ou des chaînes

de fer, et mettre à mort les constructeurs du pont. Le même historien rapporte encore que Xercès fit percer l'isthme du mont Athos pour donner passage à sa flotte. Arrêté aux Thermopyles par l'héroïque effort des Spartiates sous les ordres de Léonidas, Xercès ne franchit ce détroit qu'avec une perte considérable. Il soumit aiséṁ. Thèbes, Platée et Thespies; mais il échoua dans l'attaque de la flotte athénienne, stationnée dans les parages de Salamines, et fut complètement défait par Thémistocle. Frappé de terreur au milieu de la confusion générale de ses alliés, Xercès regagna en fugitif la côte d'Asie, sur une petite barque, laissant les débris de son armée sous les ordres de Mardonius, son parent, qui fut complètement défait l'année suiv. à Platée. Xercès ne songeant plus désormais qu'à se rassasier de tous les plaisirs, le capitaine de ses gardes, Artaban, conçut le projet de le précipiter du trône pour s'élever en sa place. Secondé par Mithridate, chef des eunuques, il pénétra dans la chambre du roi, et le poignarda en l'an 464 avant J.-C. L'expédit. contre l'indépendance de la Grèce a fourni à Eschyle le sujet de sa traged. *des Perses,* et l'on pense qu'il avait completé la trilogie par 2 autres pièces, dont l'une était *les Salamines.* — XERCÈS II, roi de Perse, fils d'Artaxercès, dit *Longue-Main,* succéda à son père en l'an 425 avant J.-C., et fut assassiné par son frère Sogdian, qui s'empara du trône. — XERCÈS, souverain d'Arsamosate, ville capitale de la Grande-Arménie, n'est connu que par une médaille qui, d'un côté, offre son effigie, et, de l'autre, une victoire avec une légende grecq., indiquant le nom de *Xercès, roi.*

XERÈS (FRANCESCO), hist. espagn., accompagna Pizarre dans la conquête du Pérou en qualité de secrétaire, et adressa, par les ordres de ce chef, à l'emper. Charles-Quint la relation de cette expédit. Cet écrit fut pub. en Espagne sous le tit. de *Conquista del Pirú, verdadera relacion*, etc., Salamanque, 1547, in-fol.; trad. en ital., et inséré dans la *Collect. des voyages*, publiée par Ramusio (*v.* ce nom). — Ferdinand Perez de XERÈS a traduit *Hérodien* en espagnol sur la *version* lat. de Politien, 1542, in-fol.

XI-HOAM-TI ou XIUS. V. THSIN-CHI-HOUANG-TI.

XIMENÈS (D. RODERIC), archev. de Tolède et card., mort sur le Rhône, en revenant du concile assemblé à Lyon par Innocent IX (1247), appartenait à une famille noble de la Navarre, et avait d'abord porté l'habit de franciscain. Il combattit plus d'une fois contre les Maures, et eut un violent démêlé avec l'archevêque de Tarragone. On cite de D. R. de Ximenès : une *Hist. d'Espagne*, en 9 livres; une *Hist. des Ostrogoths;* une *Hist. des Huns et Vandales;* une *Histoire des Arabes* (de 770 à 1150); enfin une *Hist. de Rome*, depuis Janus jusqu'en l'an de la république 708. Tous ces ouvrages ont été publiés par le P. André Schott dans l'*Hispania illustrata*, t. 2. L'*Hist. des Arabes* a été publiée séparément par Th. Erpenius à la suite de l'*Hist. saracenica*, d'Elmacin, Leyde, 1625, in-folio et in-4. — XIMENÈS (Francesco), évêque d'Elvas dans le 14e S., est auteur d'un ouvrage intitulé *de Vitâ angelicâ.*

XIMENÈS DE CISNEROS (FRANCESCO), archev. de Tolède, cardinal et régent d'Espagne pendant la minorité et l'absence de Charles-Quint, naquit en 1437 dans une petite ville de Castille. Destiné à la place de receveur des décimes, qui était l'uniq. ressource de son père, il sentit de bonne heure qu'il pouvait viser à une plus haute fortune, et, après avoir terminé avec éclat ses études à l'université de Salamanque, il embrassa l'état ecclésiatiq. Pourvu d'abord d'une chaire de droit, il vint ensuite plaider à Rome les causes d'individus de sa nation devant les tribunaux ecclésiast. Le pape Sixte IV ayant cru devoir récompenser ses talens par une bulle d'expectative pour le premier bénéfice vacant dans l'archevêché de Tolède, Cisneros, de retour en Castille, revendiqua l'archiprêtré d'Ucéda, alors vacant. Il n'en put prendre possession qu'au bout de 6 ans, durant lesquels, luttant pour son droit contre l'archevêque même, il avait essuyé de violentes persécutions. Il permuta aussitôt son office contre celui de grand-vicaire de Siguenza, qu'ensuite il résigna à l'un de ses frères, pour venir prendre à Tolède l'habit de St-François. Il n'eut pas de peine à se faire comme prédicateur une grande célébrité, à laquelle il se déroba tout à coup en se retirant dans un couvent de son ordre, situé au milieu des bois et des montagnes qui avoisinent Tolède. Il en fut tiré à 56 ans par le choix qu'on fit de lui pour confesseur de la reine Isabelle, sur la proposit. du cardinal Mendoza, et ce même prélat, à l'article de la mort, le désigna son successeur sur le siége de Tolède (1495). Ximenès n'accepta ce poste éminent que sur une injonction expresse du pape. Il continua de porter le froc sous les ornem. pontificaux, et d'habiter une cellule près des somptueux appartemens de son palais. Placé par Isabelle et Ferdinand à la tête de l'administration, il déploya dans les affaires politiques un talent égal à sa réputation de sainteté. Médiateur entre Ferdinand et l'archiduc Philippe d'Autriche (époux de l'infante Jeanne, héritière de la couronne de Castille après la mort d'Isabelle), ce ne fut qu'après que celui-ci eût cessé de vivre qu'il se déclara ouvertement pour le premier, à qui l'emp. Maximilien disputait la régence de Castille comme aïeul paternel du jeune Charles d'Autriche, héritier de Philippe. Ferdinand étant haï de la noblesse castillane, il ne fallait pas moins que l'habileté de Ximenès et le crédit qu'il avait sur le clergé et sur le peuple pour surmonter les difficultés qui se présentaient en cette circonstance. L'archevêque réussit en employant l'adresse aussi bien que le raisonnem., pour ramener une grande part. des nobles castillans. Ferdinand, qui se trouvait alors dans le royaume de Naples, envoya les pouvoirs les plus étendus à Ximenès pour gouverner en son absence, et lui fit obtenir en même temps le chapeau et le titre de cardinal d'Espagne. Le retour de Ferdinand en Espagne n'enleva rien au pouvoir dont ce prince avait remis l'exercice à Ximenès. Afin d'avoir des forces qui lui manquaient pour l'exécution de hauts desseins, et qu'il ne pouvait obtenir, dans l'état présent des choses en Espagne, que du consentement et avec le concours de la noblesse, Ximenès conçut l'idée d'opposer les villes aux seigneurs, en autorisant les communes à lever des troupes. C'est ainsi qu'après avoir formé le projet d'une expédit. en Afrique (pour s'emparer d'Oran, dont les corsaires paralysaient le commerce espagnol), l'habile ministre réunit une armée de 10,000 fantassins et 4,000 chev., pourvue de munitions de toute espèce. Oran succomba à la première attaque. Ici, il convient de remarquer que les cruautés commises par les Espagnols dans cette place ne furent commandées ni autorisées par le cardinal, qui dirigeait lui-même l'expédition, et avait intérêt à ménager les Maures d'Afrique, dont il voulait poursuivre la conversion, que déjà il avait entreprise. Ces excès appartiennent à Pierre de Navarre, commandant des troupes. A son retour en Espagne, le cardinal-ministre fut accueilli avec les honneurs du triomphe. En 1516, le roi Ferdinand, au lit de mort, avait nommé, par son testament, Ximenès régent du royaume de Castille pendant l'absence de Charles d'Autriche, son petit-fils. Ce dern. prince, de son côté, en apprenant la m. de son aïeul, appelait au même poste de régent son ancien précepteur, Adrien d'Utrecht (depuis pape sous le nom d'Adrien VI). Le card., loin de s'opposer au choix du jeune Charles, se fit un plaisir de reconnaître les pouvoirs de son concurrent, et de partager avec lui le fardeau du gouvernement; mais, en laissant à Adrien le tit. de régent, il conserva toute la puissance, en raison de ses talens supér. En effet, il fallait toute son habileté dans la conjoncture critiq. où se trouvaient alors les affaires en Espagne. Les gr.

étaient peu disposés à donner le tit. de roi à Charles, attendu que, suivant les lois du royaume, Jeanne, mère du prince, avait seule le droit de posséder les couronnes de Castille et d'Aragon, et que, si ses infirmités ne lui permettaient pas de gouverner en personne, aucun acte public, émané, soit des cortès de Castille, soit de celles d'Aragon, ne l'en avait déclaré incapable. Ximenès reconnaissait bien ce principe; mais il crut devoir appuyer les prétentions de Charles pour prévenir la guerre civ., à laquelle les discussions devaient nécessairement donner lieu, et il se hâta de faire proclamer le prince roi de Castille dans Madrid. La reconnaissance de Charles eut lieu sans la moindre opposition de la part des Castillans. Les états d'Aragon ne furent pas si dociles, et ajournèrent cette même reconnaissance à l'arrivée du fils de Jeanne en Espagne. Ne pouvant entreprendre une esquisse complète de l'administration du card. Ximenès, nous nous bornerons à dire qu'il sut réprimer les prétentions des grands, confondre les intrigues et maintenir tout par la seule force de son caractère. La vérité nous obligera à dire aussi que, pour conserver son influence auprès de son nouv. maître, il employa trop souvent des moyens également injustes, absurdes et impolitiq. Il réunissait à ses autres fonctions celle de gr.-inquisiteur, et, pendant les 11 années qu'il exerça ce terrible ministère, plus de 50,000 condamnations furent prononcées par le saint-office, et 2,500 victimes périrent dans les flammes. Quelques seigneurs osèrent un jour demander raison au card. de quelques-uns de ses actes d'autorité; Ximenès les conduisit sur un balcon, et, leur montrant un corps de troupes sous les armes avec de l'artillerie en batterie, dont il ordonna immédiatem. une décharge, « Voilà, dit-il, les pouvoirs dont m'a revêtu sa majesté catholique, et la dernière raison des rois; » puis, jouant avec son cordon de l'ordre de St-François, « cela me suffit, ajouta-t-il, pour réduire des » sujets rebelles. » Cependant Charles, long-temps retenu dans les Pays-Bas par de puissans obstacles, s'était décidé, après la conclusion du traité de Noyon, à venir en Espagne. Ximenès, informé de l'arrivée du monarque à Villa-Viciosa, venait au-devant de lui, lorsqu'une indisposition violente le retint dans un village de sa route. Il prit alors le parti d'écrire à son souverain avec sa franchise ordinaire. Il lui conseillait de congédier les étrangers de sa suite, dont le nombre et le crédit offensaient les Espagn., et pouvaient l'empêcher de gagner leur affection. Il sollicitait en même temps une entrevue avec Charles, afin de pouvoir lui faire connaître l'état de la nation et le caractère des sujets qu'il venait gouverner. Charles, dirigé par ses entours, fit répondre au cardinal qu'il était temps qu'il allât dans son diocèse pour y achever dans le repos les restes d'une vie si laborieuse. Ximenès avait l'âme trop fière pour survivre à sa disgrâce; il m. quelques heures après avoir reçu la missive du roi, le 8 nov. 1517. Selon d'autres versions, étant à l'extrémité au moment où cette lettre lui fut remise, il ne put l'ouvrir, et n'en connut point le contenu. L'*Hist. du card. de Ximenès* a été écrite en latin par Gomez de Castro (Alcala de Henarès, 1567, in-fol.), et en français, par Fléchier et Massillon (*voy.* ces noms). Robertson a tracé avec habileté le caractère et la vie de ce grand homme d'état dans son *Hist. de Charles-Quint.*

XIMENÈS (Pierre), théol. d'origine portugaise, né en 1514 à Middelbourg, mort en 1595, avait pris ses grades à l'univ. de Salamanque, et après divers voyages en Italie et en France, s'était fixé dans les Pays-Bas, d'où, lors des troubles que souleva l'odieuse tyrannie du duc d'Albe, il fut contraint de se sauver à Cologne. C'est là qu'il fit paraître le seul écrit qu'on connaisse de lui, et qui a pour titre : *Demonstratio catholicæ veritatis.* — Joseph-Albert Ximenès, prieur gén. de l'ordre des Carmes en Espagne, m. en 1774, a rédigé les deux dern. vol. du *Bullaire* de son ordre.

XIMENÈS (Iago), poète espagnol du 16e S., natif d'Arcos, en Andalousie, dédia, en 1579, au duc d'Albe, sous qui il avait servi dans les Pays-Bas, un poème héroïque de *l'invincible cavalier le cid Ruy Dias de Bivar ou Vibar*, Alcala de Henarès, in-4. On a encore de lui un vol. de *Sonnets*, impr. en 1669. — Francesco Ximenès, peintre, né en 1598 à Saragosse, où il m. en 1666, avait visité Rome et l'Italie, et depuis son retour avait enrichi les églises et couvens de sa ville natale d'un grand nombre de tableaux d'une touche large et magnifique. Il reste aussi de lui quelques ouv. de chevalet. — Le cordelier Francesco Ximenès, missionnaire au Mexique, où il m. en 1620, a laissé en MS. un *lexique* et une *grammaire* de la langue mexicaine. C'est à lui en outre qu'est due la publicat. en espagnol de l'ouvr. de Fr. Hernandez (*v.* ce nom). — Un autre Francesco Ximenès Guillen, médecin à Séville vers la fin du 16e S., a publié quelques écrits de polémique contre son confrère J. de Lema et une dissertation intit. : *Quid sit per sapientiam mori apud Plinium*, in-4. — Ximenès (Jérôme), méd. à Saragosse, a pub. : *Institution. medicarum lib. IV*, Tolède, 1583, in-f.; Epila, 1596, in-4; *Quæstiones medicæ*, Epila, in-fol. — V. Carmona.

XIMENÈS (Léonard), jésuite, mathématicien de l'empereur, memb. associé des acad. des sciences de Paris et de Pétersbourg et de div. sociétés savantes d'Italie, né en 1716 à Trapani, en Sicile, d'une famille originaire d'Espagne, m. d'apoplexie en 1786, prof. de géogr. à l'acad. de Florence, avait profité, pour s'avancer dans les hautes études scientifiques, des loisirs que lui laissait la place de précepteur des enfans d'un noble florentin. C'est à lui que la capitale de la Toscane doit l'observation de San-Giovannino. Hydraulicien, ingénieur et astronome, il a utilisé ses talens par une foule de travaux importans tels que la route de Pistoie, le pont de Sestajone, etc. Il suffira de citer parmi ses écrits : *primi Elementi della Geometria piana*, Venise, 1751, in-8; *Osservazione del passagio di Venere sotto il disco solare..... 6 giugno* 1761, ibid., in-4; *nuove Sperienze idrauliche*, etc., Sienne, 1780, in-4; *Ristretto delle osserv. dell' ecclissi solare del 17 octob.* 1781, Rome, in-4; *Teoria e Pratica delle resistenze de' solidi ne' loro attriti*, Pise et Florence, 1782, 2 vol. in-4; *Raccolta di Perizie ed opuscoli idraulici*, etc., Florence, 1781-86, 2 vol. in-4; div. *mém.* et *dissertat.* dans les journaux scientifiques. L'*éloge* de Ximenès a été écrit en ital. par L. Brenna et par Palcani. V. le *Supplem. biblioth. soc. Jesu* du P. Caballero.

XIMENÈS (Augustin-Louis, marquis de), litt., né à Paris en 1726, d'une anc. maison aragonaise, suivit d'abord, comme ses ancêtres, la carrière militaire, fut aide-de-camp du maréchal de Saxe, parvint au grade de colonel, mestre-de-camp, et quitta le service, en 1746, pour devenir, dit un biographe, un poète médiocre, un habitué de coulisses, de cafés, etc. En 1752, il donna au Théâtre-Français une tragédie intit. : *Epicharis*, qui n'eut qu'une seule représentation; celle de *don Carlos*, représentée l'année suivante, eut plus de succès sans être meilleure; une 3e, *Amalazonte*, eut le sort d'*Epicharis*. Ces 3 tragédies ont été imp. en 1772, le marquis de Ximenès réunit en un vol., sous le titre d'*OEuvres*, tous les essais poétiques de sa jeunesse; et 20 ans après, il publia un nouveau recueil sous le titre de *Codicille d'un vieillard*, Paris, 1792. Il se montra partisan de la révolution, mais avec désintéressem. et sans fanatisme, ne prit aucune part aux événem., et ne remplit aucune fonction publique. Napoléon, qu'il encensa dans de petits vers, lui fit une pension; de pareils hommages lui valurent aussi du roi, en 1816, la croix de St-Louis. Il m. en 1817, doyen des colonels et des poètes français, près d'atteindre sa 92e année. La plupart des pièces insérés dans les deux recueils dont nous avons parlé plus haut avaient été d'abord impr. séparément. Il avait publié auss

quelques écrits en prose, notamment quatre lettres *sur la Nouvelle-Héloïse*, où, pour justifier sans doute la condescendance de Voltaire à son égard, il déversait sur J.-J. Rousseau les plus outrageux mépris. On a faussement attribué au marquis de Ximenès le *Voyage autour de ma chambre*, qui est de M. Xav. de Maistre (*v.* MAISTRE). Il est question du marquis de Ximenès en plusieurs endroits de la *Correspondance* de Voltaire, et l'on trouve sur lui diverses anecdotes dans les *Mém.* de Bachaumont. *Voy.* aussi, pour plus de détails bibliogr., le *Journal de la librairie*, année 1817, p. 351.

XIMENO (VICENTE), savant biogr. espagnol, né vers la fin du 17e S. à Valence, où il obtint un canonicat, consacra 14 années à visiter les archives des chapitres et des abbayes du royaume de Valence, et y recueillit les matériaux d'une hist. litt. qu'il pub. sous le titre de : *Escritores del regno de Valencia... desde el año* 1288..., *hasta el de* 1747, Valence, 1747-49, 2 vol. in-fol., ouv. rare en France, et qui est le complém. nécessaire de la *Biblioth. hispan.* de Nicol. Antonio.

XIPHILIN (JEAN), patriarche de Constantinople, m. en 1078, avait succédé dans cette dignité à Lichude en 1066. Il était d'une illustre famille de Trébizonde, et avait mené d'abord la vie hérémitique dans une des solitudes du mont Olympe. Outre une *homélie* imp. (grec et latin) par le P. Gretzer dans le t. 2 de son recueil *de Cruce*, on a sous le nom de Xiphilin : *Decreta duo de sponsalibus*, dans le *Jus græco-roman.* de Leunclavius, t. 3; *Decretum de nuptiis prohibitis*, ibid., t. 4; et trois *constitutions* sur des matières ecclésiastiques. La biblioth. du Vatican possède de lui un recueil MS. d'*homélies* pour tous les dimanches de l'année. — C'est à un autre Jean XIPHILIN, neveu du préc., qu'est dû l'*Abrégé de Dion Cassius*, compilation devenue précieuse par la perte d'une grande partie de l'original. Le travail de Xiphilin a été imp. pour la prem. fois à Paris par Rob. Estienne, 1551, in-4, avec la traduct. lat. de G. Blanc d'Alby; réimpr. par H. Estienne, 1592, in-folio, avec les correct. de l'édit. et de Xilander. Fabricius a donné dans sa *Biblioth. græca* la liste des édit. de Dion et de Xiphilin. L'*Abrégé* de Xiphilin a été trad. dans les princip. langues de l'Europe. On en a deux trad. franç. : par Bois-Guillebert (*v.* ce nom), Paris, 1674, 2 vol. in-12; et par le président Cousin, ibidem, 1678, in-4, et 1686, 2 vol. in-12.

XISTE. V. SIXTE.

XIUS, emp. chinois. V. THSIN-CHI-HOUANG-TI.

XUARÈS ou SUARÈS (RODERIC), né au 15e S. à Salamanque, où l'on suppose qu'il m., en avait été nommé décurion par le roi Ferdinand, après avoir été long-temps attaché à l'audience roy. de Valladolid. Son autorité est d'un grand poids parmi les anciens juristes espagnols. Ses ouv., dont on trouvera l'indication dans la *Biblioth. hisp. nova* d'Antonio, tom. 2, pag. 271, ont été rec. et pub. avec *notes* de Did. Valdès, Valladolid, 1590; Francfort, 1594; Douai, 1614, in-fol. — Gaspard XUARÈS, ex-jés. et botaniste, né en 1731 dans le Tucuman, province du Paraguay, fut transporté dans les états de l'église après la suppression de son ordre, et mourut à Rome en 1804. On a de lui : *Osservazioni filologiche sopra alcune plante esotiche, fatte nel* 1788-89-90, Rome, 1789-92, in-4; *Elogio de la señora Mar. Josefa, Bustoz, americana*, ib., 1797, in-8, *Vida iconologica del apostol de las Indias S. Francisco-Xavier*, ibid., 1798, in-8. Il a laissé en MS. l'*Hist. de la province de Buénos-Ayres* et quelques *dissertations* de droit.

XYLANDER (GUILLAUME HOLTZEMANN, nom grécisé en celui de), savant philologue, né à Augsbourg en 1532, débuta à 16 ans par une traduct. du poème de *Tryphiodore*, et à 26 obtint la chaire de langue grecque à l'acad. d'Heidelberg. Il m. prématurément en 1576, épuisé par l'excès du travail auquel le réduisait son extrême pauvreté et par l'abus des liqueurs fortes. L'élect. palatin Frédéric III l'avait nommé secrétaire des assemblées convoquées à l'abbaye de Maulbrun pour statuer sur des points controversés parmi les protestans. Outre des édit. lat. d'Euripide, de Théocrite, d'Etienne de Bysance et d'Horace, on lui doit une foule de trad. qui ont été appréciées par Huet dans son tr. *de Clariss. interpret.*, t. 2, ainsi que par Is. Vossius et par Wittenbach. Il suffira de mentionner celles des *Réflexions* de Marc-Aurèle, Zurich, 1558, in-8; Lyon, 1559, in-12, gr. et lat., Bâle, 1568, in-8; des *Vies* et des *OEuvres morales* de Plutarque, Bâle, 1561-70, 2 vol. in-fol.; de *Strabon*, avec le texte grec, ib., 1571, in-fol.; de *Diophante*, gr. et lat., ibid., 1575, in-fol. Il a publ. aussi quelques écrits originaux, tels que : *Schediasma de astronomico horologio argentoratensi*, Strasbourg, 1575, in-4; et *Institutiones aphoristicæ Logicæ Aristotelis*, etc., Heidelberg, 1577, in-4. Le t. 4 des *Deliciæ poetar. germanor.* contient de lui quelq. pièces. *Voyez* le *Theatrum viror. doct.* de Freher, les *Eloges* de Teissier et le t. 19 des *Mémoires* de Niceron.

XYSTE, moine et peut-être évêque syrien, n'est connu que comme aut. d'une *Liturgie* imp. en syriaque dans le *Missel* des Maronites, en 1594, et en latin dans le 1er tome des *Liturgies orientales* par Renaudot. *Voy.* le t. 1er de la *Biblioth. orientalis* d'Assemani.

Y

YACOUB (ibn LEIZT), fondat. de la dynastie des Soffarides en Perse, exerça d'abord dans le Seïstan, sa province natale, la profession de chaudronnier, d'où lui vient le surnom d'*el Soffar*. Dégoûté de son état, il se mit à la tête de quelques bandits, avec lesquels il ne tarda pas à passer au service d'un seigneur arabe, nommé Salih-ebn-Nasr, qui depuis s'établit maître du Seïstan, après en avoir chassé les Thahérides, délégués des Khâlyfes abassides. A l'usurpateur Salih succéda à son frère Darham, que Yacoub continua de servir, et qu'il finit par remplacer dans l'autorité souveraine en l'an de l'hégyre 248 (862). De rapides invasions qu'il fit dans le Khoraçan, le Kerman et le Farsistan, effrayèrent le khâlyfe Motamed, qui se décida à le reconnaître comme légitime souver. de la province de Seïstan. De nouv. concessions, arrachées par la terreur à l'indolent khâlyfe, réunirent une part. du Khoraçan (257=871) aux états de Yacoub, qui les accrut encore par div. conquêtes sur des princes voisins, et finit par y incorporer le reste du Khoraçan, le Farsistan et le Thabaristan. Il s'approchait de Baghdâd à la tête d'une armée formidable, et menaçait la famille des Abbassides d'une entière destruction, lorsque la m. le surprit dans son camp en 265 (879 de J.-C.). Son frère Amrou, qui lui succéda, acheva la conquête de la Perse.

YACOUB Ier, roi de Maroc. V. MANSOUR.

YACOUB II (ABOU-YOUSOUF), surn. *al Mansour-Billah*, 5e prince de la dynastie des Merinides en Afrique, et premier roi de Maroc de cette dynastie, avait succédé sur le trône de Fez à son frère, Abou-Bekr, en l'an 656 de l'hégyre (1258 de J.-C.), et signalé son avènement par des actes de bienfaisance. Il repoussa glorieusem. diverses attaques des chrét. d'Espagne, contint de même l'ambition du roi de

Maroc Omar-al-Mourteda, dont il fut sur le point d'assiéger la capitale en l'an 660 de l'hégyre, pour punir ses continuelles agressions. Cinq ans plus tard, Abou-Dabbous, géu. disgracié par ce prince, vint demander à Yacoub des secours qu'il obtint, et au moyen desquels il fit la guerre à son maître, le détrôna et le fit périr. Loin d'acquitter envers son allié la promesse qu'il lui avait faite d'une portion de la proie qu'il venait de saisir, l'usurpateur renvoya ignominieusement l'ambassadeur du roi de Fez. Celui-ci, marchant aussitôt contre Abou-Dabbous, le vainquit, et vit rouler à ses pieds la tête sanglante de ce monarq. éphémère, qui avait pris le nom de *Wathek-Billah*. Yacoub entra dans Maroc, et fut reconnu souverain de toute l'ancienne Mauritanie. Sur les sollicitations du roi de Grenade, Mohammed II, il porta de nouveau ses armes en Espagne, et obtint d'abord de grands succès en Andalousie; mais, ayant échoué devant Ecija et Séville, il conclut une trêve de deux ans avec Alphonse X, roi de Castille, et retourna en Afrique. La trêve expirée, il revint en Espagne, y fit la guerre avec des chances div., signa ensuite, comme auxiliaire, le traité de paix conclu entre Alphonse X et le roi de Grenade, repassa en Afrique, fut rappelé une 3e fois en Andalousie par le roi de Grenade, et battit une flotte castillane devant Gibraltar. S'étant ensuite brouillé avec Mohammed II, il accueillit la demande de secours que lui fit Alphonse, se joignit à lui pour assiéger Cordoue, et leva ensuite le siége de cette place. Après quelques succès, tant sur les Maures de Grenade que sur les chrétiens espagn., Yacoub m. à Algéziras en 685 de l'hégyre (1286). Il avait régné 23 ans comme roi de Fez, et 19 comme roi de Maroc.

YAGHMOURASSEN (Abou-Yahia-ben-Zeïan), fondat. de la dynast. des Zeïanides et du roy. de Telmesen ou Tremecen, en Afrique, m., après un règne de 40 ans, en 1282 (681 de l'hég.), sortait de la puissante tribu des Zenates, et avait profité de la décadence de la dynastie des Al-Mohades, en Afrique et en Espagne, pour s'établir maître de Tremecen, d'Alger, de Budjie, etc., sous le titre de khalyfe. Il soutint, avec des chances variées, plusieurs guerres contre les rois de Maroc et de Fez. Entamé d'abord, après 3 siècles d'existence, par les fameux pirates Oroutch et Khair-eddin-Barberousse, qui de ses débris formèrent le roy. d'Alger en 1514, le roy. de Tremecen fut définitivement anéanti en l'an 1560, malgré l'intervention de Charles-Quint et de Philippe II.

YAHIA-AL-BARMEKI (Abou-Ali), issu, comme l'indique son surnom, de l'illustre famille des Barmekides ou Barmécides, devint, en l'an 170 de l'hégyre (786 de J.-C.), vézyr ou prem. ministre du célèbre khâlyfe Haroun-al-Raschid (dont son père, Khaled, avait été l'instituteur), et doit avoir sa part de la gloire de ce règne, aussi heureux que brillant. Ses 4 fils, Fadhl, Djafar, Mohammed et Mousa, ne dégénérèrent point des vertus paternelles; mais plus tard l'un d'eux, Djafar, devenu vézyr du sceau, encourut la disgrâce d'Haroun, qui lui fit trancher la tête en 187 de l'hég. (803 de J.-C.). La colère du khâlyfe s'étendit sur toute la famille des Barmekides. Des ordres furent expédiés, tant à Bagdhâd que dans les autres part. de l'empire, pour les arrêter et confisquer leurs biens. Quelq. auteurs disent qu'ils furent exterminés; mais il y a lieu de croire que le vieux Yahia, qui vivait encore, et ses fils, Fadhl, Mohammed et Mousa, furent exilés à Racca en Mésopotamie, où ils finirent tristement leurs jours, le premier en l'an 191, et les autres plusieurs années après. Les malheurs de la famille des Barmekides, ainsi que les amours de Djafar et de la sœur d'Haroun, ont fourni le sujet du roman d'*Abbassaï*, hist. orientale, Paris, 1752, in-12. Laharpe a donné au Théâtre-Français une tragédie des *Barmécides*, et M. Hammer en a composé une (en allem.) dont le sujet est la chute de cette famille. On peut consulter sur ce même sujet la *Chrestomatie* arabe de M. Silvestre de Sacy.

YAHIA-AL-MOTALY, 16e roi de Cordoue, fils d'Aly-ben-Hamoud et neveu de Cacem, qui, après celui-ci, continua de disputer le trône à Abd-el-Rhaman IV, de la race des Ommeyades, eut sous son père le gouv. de Ceuta, et soutint ensuite utilem. les efforts de son oncle, qui promettait de partager l'empire avec lui, s'il réussissait à s'y maintenir. Vainqueur du parti d'Abd-el-Rahman, Yahia voulut s'arroger tout le pouvoir, et fit prononcer la déchéance de Cacem, qui, à son tour, réussit à le chasser de Cordoue. Bientôt cependant une conspiration mit Cacem au pouvoir de son neveu, qui le fit enfermer étroitement; mais cet événement fut loin d'assurer à Yahia la domination de Cordoue, où régnèrent successivement Abd-el-Rahman V et Mohammed III. Après la fin tragique de ce dern., les Cordouans, en proie à l'anarchie, ouvrirent leurs portes à Yahia, et l'accueillirent en libérat. Il s'était maintenu jusqu'à ce moment dans la souveraineté de Malaga, d'Algéziras, de Tanger et de Ceuta. Ses gr. qualités faisaient espérer un règne fortuné, lorsqu'il périt dans une embuscade, près de Ronda, en 417 de l'hégyre (1026 de J.-C.), en marchant sur Séville, dont le gouverneur refusait de lui rendre hommage.

YAHIA-AL-DHAFER-BILLAH, success. d'Hescham-al-Cader-Billah sur le trône musulman de Tolède, dont ce dern. venait d'être expulsé (472-1080), fut contraint en 478 (1085 de l'ère chrét.), par Alphonse VI, roi de Léon et de Castille, qui vint assiéger sa capitale, de se retirer à Valence, conquise autrefois par son aïeul Yahia Ier, al Mamoun, et dont il conservait la souveraineté. Il y m. les armes à la main en 485 (1092 de J.-C.), lorsque les troupes du roi de Maroc, Yousouf-ben-Taschfyn, s'emparèrent de cette ville.

YAHIA (Abou-Zakharia-ben-Aly-ben-Ghania), wali ou gouverneur de Lérida, puis de Cordoue, s'était distingué par plus. exploits, lorsqu'à son avènement au trône de Maroc Taschfyn lui confia le commandement de toutes les forces des Almoravides en Espagne. Sa position ne tarda pas à devenir très-pénible. Une vaste insurrection, qui éclata en 1144 (de l'hégyre 539) parmi les Maures de la Péninsule, le réduisit, après d'inutiles efforts contre les rebelles, à accepter l'alliance du roi de Castille, Alphonse-Raimond. Non-seulement cette alliance rendit plus implacable la haine des Maures pour les tyrans dont ils venaient de secouer le joug, mais elle devint funeste à la cause des Almoravides, en divisant leurs forces pour seconder Alphonse-Raimond dans ses propres desseins. Obligé d'abandonner Cordoue aux Almohades, après y avoir soutenu un siége opiniâtre, Yahia vint s'enfermer dans Grenade, où bientôt il fut pressé avec la même vigueur. S'il faut en croire le récit peu vraisemblable des historiens espagn., ce capitaine fameux, qu'ils nomment *Ben-Gama*, fut massacré par les siens à Jaen, pour avoir usé de perfidie envers Alphonse, à qui il avait promis de livrer cette place. D'autres versions le font périr devant Grenade dans un dernier combat, où il avait pour auxiliaires un corps de chrétiens (janvier 1149).

YAKOUT (Schehab-Eddin-Abou-Abdalla), Grec de naissance, amené fort jeune comme captif à Bagdhâd, y fut vendu à un riche négociant nommé Asker, par les soins duquel il reçut une bonne éducation, et qui, plus tard, l'affranchit et l'associa à son commerce. Yakout, après la m. de son anc. patron, s'adonna plus spécialement au négoce des liv. Quelq. propos injurieux à la mémoire d'Ali l'ayant fait bannir de Damas, où il était établi, il résida successivement à Alep, à Mosoul, à Arbelles, à Merou, à Nisa, à Sandjar, et revint enfin se fixer dans un faubourg d'Alep, où il m. en l'an 626 de l'hégyre (1228-29 de J.-C.). On a de lui plus. ouvr., dont les plus importans sont : une hist. littér. sous le tit. de *Irschad elalibba ila marif èl clodéba*, 4 gros vol. MSS.; une hist. des poètes arabes, anc. et modernes;

un dictionn. géogr., dont la Biblioth. du Roi possède un abrégé sous le tit. de *Kitab merasid elittila ala asma elamkinet ouelbiká*. Sa *vie*, écrite par Ebn-Khilcan, a été trad. par M. Hamaker, dans son *Specimen catalogi codicum MS. orient. biblioth. acad. Lugduno-Batavæ*.

YAKOUT (EMIN-EDDIN-ABOU'L-DORR), habile calligraphe arabe, m. en l'an 618 de l'hégyre (1221-2), s'était établi à Mosul, après avoir passé plus. années au service du sulthan de Perse, Abou'l-Fath-Melic-schah : de là lui viennent les surnoms de *Meliki* et de *Mosili*. Il jouit d'une réputation si grande, que les élèves arrivaient de provinces fort éloignées pour recevoir ses leçons, et qu'au rapport du biogr. Ebn-Khilcan, on éleva jusqu'à 100 pièces d'or le prix d'un *dictionn.* copié de sa main. — YAKOUT (Moheddhid-Eddin-Abou'l-Dorr), poète arabe, surn. *Roumi*, fut esclave avant d'être employé au collége fondé par Nizam-Elmoulc à Bagdhâd, ville où il m. en 622 de l'hégyre (1225 de J.-C.).

YALDEN (THOMAS), poète anglais, né à Exeter en 1671, fut agrégé au collége de la Madeleine à Oxford, obtint une chaire de philos. morale à cette université, et fut pourvu de plus. bénéfices ecclés. Il en fut privé, et m. dans la retraite en 1736, après avoir subi une courte détention comme impliqué dans la conjuration d'Atterbury. Johnson a consacré, dans ses *Vies des poètes*, une *notice* à Yalden, qui fut l'ami de Congrève, d'Addison, d'Hopking, d'Atterbury, de Sachevercll, etc. On trouve un choix de ses *OEuv.* dans les *rec.* de Sam.-Johnson et d'Anderson.

YANEZ DE LA BARBUDA (D. MARTIN), d'une des prem. familles de Portugal, était parvenu, après plus. faits d'armes, à la dignité de grand-trésorier de l'ordre d'Aviz, à l'époque où Jean Ier s'empara du pouvoir. Attaché à la cause d'Eléonore Tellez, ou plutôt lié d'intérêt avec Andéiro, amant de cette princesse dissolue, Yañez passa avec elle en Castille, puis revint partager à Aljubarota l'ignominieuse défaite de ses alliés (1385). Dédommagé de la perte des possessions qu'il laissait en Portugal par le tit. de grand-maître de l'ordre d'Alcantara, il ne tarda pas à se jeter dans la ridicule entreprise de conquérir le royaume de Grenade, et d'en expulser les Maures, en commençant par provoquer le souverain de cet état à un combat singulier. Le roi de Grenade retint captif l'envoyé d'Yañez, qui lui apportait ce défi, auquel il dédaigna de répondre. Faisant alors un appel à l'honneur et à la bravoure des Castillans, le gr.-maître d'Alcantara réunit 6,000 combattans, avec lesquels il s'avança sur les frontières de Grenade. A la tête de sa troupe marchait un moine appelé Jean Sago, dont les suggest. avaient provoqué cette échauffourée, et qui lui-même était armé d'une lance surmontée de la croix. L'action s'engage sous les murs du fort de Leguada. Abandonné de la plus grande partie des siens, Yañez se défend avec son intrépidité accoutumée, et tombe percé de coups sur un monceau d'ennemis qu'il a immolés. Ce combat mémorable eut lieu le 26 avril 1374. Le corps d'Yañez, réclamé par les Castillans, fut enseveli avec pompe dans l'église de Notre-Dame d'Alcantara. On inscrivit cette épitaphe sur sa tombe :

Hic situs est Martinus Yvanicus,
In omni periculo experti timoris animo.

YANG-TI, 2e emp. de la dynast. chinoise des *Soui*, succéda en 605 à son père Owen-ti, dont on le soupçonne d'avoir abrégé les jours. L'un de ses prem. actes fut de contraindre son frère Yang-wang à s'étrangler. Il agrandit ses états de plus. provinces, mais échoua dans toutes ses entreprises pour s'emparer du royaume de Corée. Protecteur déclaré des lettres, il accueillait à sa cour des savans en tous genres. Son faste était sans égal, et ses prodigalités finirent par occasioner la révolte de plus. provinces, épuisées par les impôts. Un seigneur, nommé Li-chi-min, plus connu sous le nom de Thai-tsoung, réussit à s'emparer du pouvoir, et fit déclarer son père emper. Yang-ti, conservant le vain tit. de *suprême empereur*, retiré dans son palais de Kiang-tou, fut étranglé par un des officiers de sa maison en 617.

YAO, fils de Ti-ko et successeur de Ti-tchi, son frère, sur le trône de la Chine, après la déposition de ce dern., l'an 2357 avant J.-C., établit sa résidence à Ping-yang (province de Ki-tcheou), et y fit dresser un nouv. calendrier par 4 astronomes attachés à sa cour. C'est à la 61e année du règne de ce prince (2298 av. J.-C.) que se rapporte la fameuse inondat. de la Chine, qu'il ne faut pas confondre, ainsi que l'ont fait quelques savans, avec le déluge universel. Yao prescrivit sur-le-champ les mesures nécessaires pour procurer l'écoulement des eaux, et pour réparer les dégâts qu'elles avaient occasionés. Il vécut encore, dit-on, 40 ans après ce dernier événement, et m. en l'an 2258 avant J.-C. Son nom est resté en grande vénération à la Chine. On attribue à ce monarque l'invention de la musiq. *ta-tchoung*, réservée pour les fêtes religieuses et pour célébrer le mérite des gr. hommes. On peut consulter les *Mém. des missionnaires sur les Chinois* et l'*Hist. de la Chine*, par le P. de Mailla.

YART (ANTOINE), l'un des fondat. de l'acad. de Rouen, né dans cette ville en 1710, m. en 1791, curé de Saussay, dans le Vexin, avait exercé quelque temps les fonctions de censeur royal. Il est connu par un ouvrage intit. *Idée de la poésie angl.*, Paris, 1749-56, 8 vol. in-12. C'est un recueil de traductions en prose de différens poèmes, précédés de *disc.* hist. et littér. sur chaque auteur et chaque ouvr. On a encore de lui plus. *opusc.* en prose et en vers, dont on trouvera la liste dans le *Précis des travaux de l'acad. de Rouen*, t. 5, avec l'extrait de l'*éloge* de l'auteur, par M. Haillet de Couronne. Quelq. bibliogr. le croient aut. des *Mém. ecclés. et polit., concernant la translat. des fêtes aux dimanches en faveur de la population*, Philadelphie (Rouen), 1765, in-12.

YBERVILLE (N. LEMOYNE D'), né à Montréal (Canada) en 1662, fils d'un gentilhomme normand, fut chargé en 1686 de construire dans la baie d'Hudson un fort, dont il eut le gouvernem., et qu'il défendit avec une valeur incroyable contre les Anglais. Nommé en 1690 command.-gén. de tous les postes français dans ces parages, il signala encore en plus. occasions sa bravoure et son habileté, et parvint en 1697, avec une poignée d'hommes et secondé par Serigny, son frère, à reprendre sur les Anglais le fort Bourbon, dont la garnison était 4 fois plus nombreuse que les assaillans. En 1698, il partit de Rochefort avec deux frégates et un transport, pour aller reconnaître l'embouchure du Mississipi, qu'il remonta jusqu'à plus de 100 lieues, et sur les rives duquel il construisit un fort. L'une des branches de ce fleuve a conservé le nom d'Yberville, qui, dans les années suiv., établit la première colonie de la Louisiane, où son nom est également resté à une cité aujourd'hui très-florissante. Débarqué à la Martinique en 1706, à la tête de six bâtimens, il commença par la prise de l'île de Nièves une expédit. des plus brillantes contre les Anglais, à qui il enleva 7,000 nègres, 30 bâtim. armés en guerre ou chargés de marchandises, et un nombre considérable de prisonn. Cet intrépide corsaire m. à la Havane, le 9 juillet 1706, au moment où il songeait à s'emparer de la Jamaïque. — Outre SERIGNY, dont on a parlé, et qui devint capit. de vaisseau en 1720, après s'être distingué en plus. combats, Yberville avait plus. autres frères : l'un d'eux périt à ses côtés en 1697; l'autre, LEMOYNE de BIENVILLE, fut plus de 20 ans gouv. de la Louisiane. Il avait été le fondat. de la colonie de la Nouvelle-Orléans. Les *Mém.* de Trévoux contiennent de lui un *mém.* sur les naturels de ce pays. La terre de Longueil au Canada fut érigée en baronie par Louis XIV en faveur de cette famille, dont la branche de Serigny a continué de se distinguer dans la marine.

YDELEZ (Etienne), religieux, de l'institut des frères de la charité, né vers 1540 à Port-Lesné, dans le bailliage de Quingey, remplit les fonctions de chapelain des pestiférés à Besançon, et donna égalem. ses soins aux pauvres malades en d'autres lieux. Il était attaché à l'hospice St-Laurent de Lyon, lorsqu'en 1581, il fit imprimer un opuscule devenu très-rare, intit. : *des Secrets souv. et vrais Remèdes,* en 2 liv., in-8.

YEARSLEY (Anna), fille d'une laitière des environs de Bristol, dont elle partagea long-temps les occupations, se fit un nom tout à coup par le talent inné que développa en elle la lecture de quelq. poésies de Milton, de Pope et de Shakspeare, etc. Miss Hanna More, à qui le hasard mit entre les mains quelques fragm. des compositions d'Anna Yearsley, engagea celle-ci à en former un recueil, et, se chargeant de sa publication, elle ouvrit, parmi ses opulentes connaissances, une souscript. pour le v. in-4 qui parut en 1785 sous le tit. de *Poèmes sur divers sujets, par Anna Yearsley laitière de Bristol,* précédés d'une *lettre* de miss More à Mistress Montague, auteur de l'*Essai sur Shakespeare.* Un 2e v. vit le jour en 1787, et l'année suiv. parut un nouv. poème *sur l'Inhumanité du commerce des esclaves.* Mistress Yearsley s'enhardit à donner en 1791, au théâtre de Bristol, une tragédie intit. : le *Comte de Godwin,* qui eut quelq. succès. Elle m. à Melkam en 1806, après avoir publié encore : *les augustes Captifs,* fragment d'hist. secrète, etc., 1795, 2 vol. in-12 (tiré de l'*Histoire du masque de fer*); *la Lyre champêtre,* recueil de poésies, 1796, in 4, et 3 autres vol. de *Poésies,* 1796.

YEBRA (Melchior de), de l'ordre des frères-mineurs de Castille, n'est cité que comme auteur de l'écrit suiv. : *Refugium infirmorum, en el qual se contienen muchos avisos espirituales para socorro de los afligidos enfermos,* etc., Madrid, 1596, in-8.

YELIU-THSOU-THSAI, surnommé *Tsin-khing,* célèbre ministre de l'empire chinois, né en 1190 dans le pays de Yau, et issu de l'ancienne race des Khitans ou Liao, acquit de grandes connaissances en astronomie, en géographie, en arithmétique, et devint gouverneur de Yan-king (aujourd'hui Pé-king). Lorsque Djenguyz-khan (*v.* ce nom) se fut emparé de cette ville, il retint Yeliu-thsou-thsaï près de lui, et lui accorda bientôt toute sa confiance, après l'avoir consulté sur divers sujets d'astronomie et de politique, dans lesquels ce mandarin se montra très-habile prophète, s'il faut en croire les annalistes chinois. Quoi qu'il en soit, Yeliu obtint le plus grand crédit sur le conquérant moghol, et devint un de ses ministres principaux. Il occupa le même poste sous Ogodaï, fils et successeur de Djenguyz (1229), puis fut nommé vice-chancel. de l'empire en 1231, après avoir sauvé, par ses sages avis, toute la population chinoise, que les Monghols, menacés de la famine, voulaient exterminer. Malgré les nombreux ennemis que la sévérité de son administration lui attirait journellement, Yeliu conserva constamment la faveur d'Ogodaï, la méritant de plus en plus par ses conseils judicieux, par l'emploi des mesures les plus convenables à la gloire du prince et à la prospérité de l'empire. Ogodaï étant m. en 1241, l'impératrice Tourakina, sa femme, se fit proclamer régente, au mépris du testam. du prince défunt, qui l'éloignait du trône, et remit les sceaux de l'empire, avec la direct. génér. des affaires, à un seigneur monghol, nommé Abder-Rahman. Malgré son refus de continuer ses services, Yeliu ne fut point éloigné de la cour ; mais la mélancolie que lui causait le nouvel ordre de choses conduisit ce sage ministre au tombeau Il mourut en 1244, à l'âge de 55 ans. Son fils, Yeliu-tchu, lui succéda dans sa charge de vice-chancelier.

YELVERTON (Henri), l'un des juges de la cour du banc du roi, puis de celle des plaids communs, né en 1566 à Islington ou à Easton-Mauduit (Northamptonshire), m. en 1630, devait son élévat. aux bonnes grâces du duc de Buckingham, dont il avait précédemment encouru la défaveur étant attorney (procureur) gén., et qui avait fait prononcer contre lui, par la chambre étoilée, une double condamnation, sur le fait d'illégalités commises dans l'exercice de ses fonctions, puis pour des propos injurieux à la personne du roi, lancés dans un disc. devant la chambre des lords. Outre des *disc.* et *factum* politiques, on a d'Yelverton : *Rapports de cas particuliers à la cour du banc du roi, depuis la 44e année du règne d'Elisabeth jusqu'à la 10e de Jacques Ier,* en franç., publ. par sir W. Wylde, 1661 et 1674, et trad. en angl., 1735, in-fol.

YEOU-WANG, proclamé emper. de la Chine en l'an 781 avant l'ère chrét., se laissa gouverner par une concubine, dont il eut un fils, qu'il déclara son successeur au préjudice d'un autre fils légitime. Ce dern., qu'il avait chassé de son palais, réussit, avec l'aide des Tatares, à détrôner Yeou-wang, qu'il fit mettre à m., ainsi que sa maîtresse, après s'être fait reconnaître lui-même emper. sous le nom de Ping-wang l'an 771.

YEPEZ (dom Antoine de), supér.-gén. des bénédictins de la congrégat. de Valladolid, m. en 1621, avait précédemment gouverné plusieurs monastères comme prieur et comme abbé. Outre quelq. *opusc.,* on a de lui 7 vol. in-folio de *Chroniques de l'ordre de St-Benoît,* en esp., et qui n'embrassent que jusqu'au 12e S. Les 2 prem. parurent à Valladolid en 1609, le 3e à Pampelune en 1610, les 4 autres à Valladolid en 1613-15-22. Il en existe une trad. franç., par dom Martin Rhetelois, supér.-gén. de la congrégation de St-Vannes. — Diego de Yepez, religieux hiéronimite, né à Yepez, près de Tolède, en 1559, fut successivem. prieur des couvens de Jaen, de Zamora, de Tolède, de Grenade, du fameux monastère de l'Escurial. Confesseur des rois Philippe II et Philippe III, il devint ensuite évêque de Tarragone, et m. dans cette ville en 1613. On a de lui (en esp.) : *Hist. particulière de la persécution d'Angleterre, depuis l'an* 1570, Madrid, 1599, in-4; *Mém. sur la vie de Philippe II écrit par l'ordre de son fils,* Milan, 1607, in-8; *Vie de Ste Thérèse de Jésus,* Madrid, 1587, 1615; trad. en français par le P. Cyprien de la nativité de la Vierge, Paris, 1643, in-4.

YEREGUI (Joseph de), sav. ecclésiast. espagnol, né en 1734 à Vergara, dans le Guipuscoa, fit ses études à Malaga, puis à l'acad. de Madrid, et vint suivre à Paris les cours de physique de l'abbé Nollet. De retour en Espagne, il fut ordonné prêtre, se voua à l'éducat. des enfans, fonda plus. écoles élémentaires, les dirigea, et consacra son revenu à fournir aux élèves tous les objets dont ils avaient besoin pour leur instruct. Harcelé par les envieux que ses mérites n'avaient pu tarder à soulever contre lui, il quitta son pays natal en 1785 pour venir à Madrid, où il obtint l'emploi de précept. des enfans du roi Charles III. Yeregui fut écarté de la cour après la m. de ce prince, et traduit en 1792 à l'inquisition, qui produisit contre lui 101 griefs, tous absurdes et marqués la plup. au coin de l'ineptie. Son véritable crime était peut-être d'avoir manifesté trop hautement sa pensée sur les ecclés. émigrés de France en Espagne, « qui, disait-il, se prétendent riches en principes de la foi, et qui sont pauvres en pratiques de charité. » S'affligeant surtout sur l'ignorance où il voyait l'Espagne plongée, il déplorait cet état comme le règne du pharisaïsme. Le redoutable tribunal l'ayant, après 5 mois de persécutions, déclaré pur dans sa doctrine et dans sa conduite, il reçut du roi Charles IV, par forme de dédommagem., la place de son conseiller près le même tribunal. Yeregui, sans doute, ne consentit à y siéger qu'afin d'être à portée de concourir plus efficacem. à en hâter la suppression, nécessaire à la prospérité de l'Espagne. Il écrivit et fit passer en France, pour y être pub., une sav. *apologie* des ouvr. de M. Grégoire, évêque de Blois, contre l'inquisition, ainsi que les pièces de son procès. Cet homme estimable m. en 1805. Il avait fait paraître : *Idea del catecismo nacional*

formado sobre las sagradas escrituras, concilios y padres de la iglesia, Bagnères, 1803, in-8.

YERMAK. V. Iermak.

YEVLEF (Alexis-Ivanov.). V. Tolotschaninof.

YE-WANG, emp. de la Chine des années 894 à 879 av. J.-C., époque où il m., âgé de 60 ans, régna sans gloire et sans honneur, et laissa usurper une partie de ses états par des princes rebelles.

YEZDEDJERD. V. Iezdedjerd.

YEZID Ier, 2e khâlyfe ommeyade, succéda l'an 60 de l'hégyre (680 de J.-C.) à son père Moawyah. Vainqueur de l'infortuné Hoceïn, fils d'Aly, il eut encore à disputer l'empire à Abd-allah, proclamé par les habitans de la Mecque et de Médine (681), et après avoir saccagé la dern. de ces villes, qui lui opposa pendant 3 mois une vigoureuse résistance, il se disposait à investir l'autre pour la réduire, lorsqu'il m. l'an 683 (64 de l'hég.), à 39 ans. Les Chyites ou sectaires d'Aly ont en exécrat. le nom de Yezid; ce prince eut pour success. son fils Moawyah II. — Yezid II (Abou Khaleb), 9e khâlyfe ommeyade, petit-fils du précéd., succéda, en l'an 101 de l'hég. (720 de J.-C.), à son cousin Omar II; il persécuta les chrétiens, et publia un édit pour la destruction des images saintes. Ce fut d'ailleurs un prince indolent, adonné aux plaisirs, et esclave de ses passions. Il m. en 105 de l'hég. (724 de J.-C.), à l'âge de 37 ans, après en avoir régné un peu plus de 4. — Yezid III, neveu du précéd., et successeur de son cousin Walid II, qu'il avait fait assassiner, fut, comme disent les histor. arabes, un prince doux, juste et vertueux. Il m. de la peste à 46 ans, et après 6 mois de règne, en l'an 126 de l'hégyre (744 de J.-C.). Il avait désigné pour son success. au khâlyfat son frère Ibrahim et son neveu Abd-el-Aziz, que Merwan II (*v.* ce nom) refusa de reconnaître.

YEZID IBN MAHLEB, célèbre capit. musulman, ayant remplacé son père dans le gouvernement du Khoraçan (83=702), encourut la vengeance de Hedjadj pour avoir montré quelque incertitude à combattre le rebelle Abd-el-Rhaman ibn Al-Aschat. Après l'avoir dépouillé de sa charge, et lui avoir extorqué un fort à-compte sur l'amende de six millions d'aspres à laquelle il l'avait condamné, le lieut. du khâlyfe fit appliquer pend. plus. jours à la torture le malheur. Yezid, qui enfin parvint à se dérober à la surveill. de ses gardiens, et vint chercher un asile à la cour de Soleyman, frère du khâlyfe Walid Ier. Ce prince, en poussant jusqu'à l'héroïsme l'intérêt que lui avait inspiré son hôte, réussit à le soustraire à une perte presque inévitable; et lorsqu'il fut lui-même parvenu au khâlyfat (an de l'hég. 96), il confia le gouvernem. de l'Irak à Yezid, qui rentra plus tard dans celui du Khoraçan, et justifia la faveur du nouv. khâlyfe par ses exploits. Omar II, success. de Soleyman, circonvenu comme Walid Ier par les ennemis d'Yezid, rappela ce dernier du Khoraçan, et le somma de verser au trésor impérial tout l'argent qu'on l'accusait d'avoir détourné à son profit. Yezid étant dans l'impossibilité d'effectuer ce versem., fut mis en prison, et y resta plus. années. Il recouvra sa liberté peu de jours avant la mort d'Omar II; mais Yezid II, success. de ce khâlyfe, donna l'ordre d'arrêter l'ancien gouv. du Khoraçan et toute sa famille. Celui-ci n'ayant plus rien à ménager, marcha sur Bassora, s'empara de cette ville, s'y déclara souver. indépend., et se disposa à combattre l'armée que commandait Moslemah, frère du khâlyfe. La rencontre eut lieu sur les bords de l'Euphrate, près de l'anc. Babylone. Yezid ibn Mahleb fut vaincu, et périt glorieusement sur le champ de bataille à l'âge de 50 ans. La plupart de ses parens, au nombre de 300, furent envoyés captifs au khâlyfe, qui leur fit trancher la tête. Le dernier de ses fils, Moawyah, fut tué quelq. temps après les armes à la main. La maison des Ommeyades, en se privant du soutien de la puissante famille de Yezid, hâta le moment de sa propre catastrophe.

YEZID (Muley Mohammed Mahdy al-), emper. de Maroc, de la race des Cherifs, aujourd'hui régnante, né vers l'an 1750, inspira, très-jeune encore, des soupçons à son père, qui l'envoya à la Mekke en 1778. De retour de ce pèlerinage forcé, se voyant encore en butte à la méfiance paternelle, il prit le parti de se retirer à Tunis. Il revint secrètement en 1789, et se cacha près de Tétuan; mais son père, Sidi Mohammed, ayant découvert son asile, envoya un autre de ses fils avec 6000 hommes pour l'en arracher. Les gardiens de l'oratoire où s'était réfugié Yezid s'opposèrent à son extradition. La m. de Sidi-Mohammed donna bientôt le trône à son fils, qui fut proclamé souverain le 11 avril 1790. Une des prem. pensées d'Yezid fut de reconquérir Ceuta sur les Espagnols. Il en ordonna le siége le 24 sept., puis renonçant à cette entreprise, qu'il avait plusieurs fois quittée et reprise, il entra définitivement en négociations avec la cour de Madrid pour tourner toutes ses forces contre son frère Muley Hachem, qui venait de soulever Maroc et plus. provinces. Ayant marché contre lui, il fut blessé mortellement dans une bataille livrée à la fin de 1791, et mourut peu de jours après. Cet événement mit fin à la guerre avec l'Espagne, sans qu'il fût besoin de conclure le traité qui se négociait encore. Muley-Hachem jouit peu de son triomphe; ses autres frères prirent les armes contre lui, et l'un d'entre eux, Sidi Soleyman, plus habile ou plus heureux, après avoir vaincu ses compétiteurs, monta, en 1792, sur le trône de Maroc, qu'il a occupé plus de 30 ans.

YGLESIAS (D. Joseph de), poète, né en 1753 à Salamanque, où il m. en 1791, avait embrassé l'état ecclésiastique après s'être fait connaître d'abord par des vers graveleux; mais il s'exerça depuis sur des sujets graves, où il réussit beaucoup moins. *Voy.* la *notice* que lui a consacrée D. Juan-Maria Maury dans son *Espagne poétique* (Paris, 1827, 2 vol. in-8). Ce recueil contient une imitation en vers français de quelques-unes des poésies de Yglesias.

Y-HIANG, célèb. astron. chinois, issu des princes de Thang, se fit bonze, et vécut dans la retraite sur une montagne de la province de Ho-nan. Ayant acquis de grandes connaissances dans l'étude, il fut mandé, en 721, à la cour de l'emp. pour travailler à la réforme du calendrier et à la construction d'un planisphère mobile. Jusqu'alors les livres d'astron. chinois n'avaient traité que des astres qui sont visibles sur l'horizon de 34 à 40° de latitude; Y-hyang envoya d'habiles élèves dans les provinces du nord et du midi, pour y faire des observations qui pussent étendre les connaissances déjà acquises. Il fit observer également les éclipses dans toutes les provinces de l'empire, et se servit de ces observations pour découvrir le changem. que causaient aux temps et aux phases la différence des lieux du nord au sud et de l'est à l'ouest, ainsi que la différence des lieux du soleil et de la lune dans les éclipses. Ce que l'on a de ses observations démontre qu'elles étaient assez exactes. Y-hiang travailla avec beaucoup d'ardeur à un cours d'astronomie: il en avait déjà rédigé une grande partie lorsque la mort le surprit, en 727, à l'âge de 45 ans. L'emp. Hiuan-tsoung fit achever ce travail par des mathém., et le fit publ. en 729 sous le titre d'*Astronomie de Ta-yan*. On n'en connait en Europe que des extraits.

YKHSCHID ou AKHSCHID (Abou-Bekr Mohammed al-), fond. de la dynastie des Ykhschidides, qui a régné sur l'Egypte et une partie de la Syrie, naquit à Baghdâd en l'an 268 de l'hég. (882 de J.-C.), d'un Turk nommé Thagadj, qui, d'abord esclave des khâlyfes, puis devenu gouv. de Damas, se prétendait issu des *Ykhschid*, ou souver. de Ferganah. Après avoir rempli divers emplois en Egypte et en Syrie sous les princes thoulounides, Mohammed-al-Ykhschid fut nommé, en l'an 323 de l'hég., par le khâlyfe Rady-Billah, gouv. de la prem. de ces contrées, et, à l'exemple des divers usurpateurs qui démembraient à cette époque l'empire musulman, il s'en arrogea bientôt la souveraineté. Il en obtint

même l'investiture du faible khâlyfe, qui lui abandonna également la Syrie ; mais, quatre ans après, Ikhschid perdit cette dern. province, qui lui fut enlevée par Ibn-Raïck. Vainement tenta-t-il de la recouvrer les armes à la main ; il ne put en obtenir qu'une partie par un traité, après la conclusion duquel il m. à Damas, en l'an 334 de l'hég. (946 de J.-C.). Il ne laissa que des enfans en bas âge sous la tutelle de Kafour (*v.* ce nom).

Y-KIUM. V. WAN-LY.

YLDEGOUZ ou YLDEKHOUZ (SCHAMS-EDDYN), fondateur de la dynastie des Atabecks de l'Adzerbaidjan, avait été amené fort jeune comme esclave du Kaptchak, en Perse, et du service de Mahmoud, sulthan seldjoukide, était passé à celui de son frère Mas'oud, qui l'éleva au raug d'émir, et lui donna en fief le pays d'Arran (Arménie), ainsi qu'une gr. partie de l'Adzerbaïdjan. Yldegouz épousa ensuite la veuve de Mahmoud, et, sous le titre modeste d'*atabeck* (père du prince), il devint maître de la plus grande partie de la Perse, ne laissant aux seldjoukides, dans les pays soumis à son autorité, que le droit d'être mentionnés dans la *Khothbah* (prière publique). Il porta avec succès la guerre en Géorgie, vainquit aussi l'émir de Reï, Ynanedj, qu'il fit assassiner, et m. lui-même à Hamadan, l'an de l'hég. 568 (1172 de J.-C.), laissant pour success. ses deux fils Pehlevan-Mohammed et Kizil-Arslan.

YMBISE ou IMBISE (JEAN d'), bourgeois de Gand, était depuis quelque temps bourgmestre de cette ville, et y jouissait d'une très-grande popularité acquise par des services réels, lorsqu'en 1578, il fomenta une insurrection dont le but était de renverser le pouvoir du clergé dans ce pays, en le dépossédant de ses immenses richesses. Le désordre fut extrême. En vain le prince d'Orange accourut pour le réprimer. Il ne se fut pas plus tôt éloigné de la cité après y avoir rétabli le culte cathol., que Ymbise, annulant cette décision, fit de nouveau chasser les prêtres, mettre au pillage les églises ainsi que les couvens, et bannir même les protestans qui blâmaient ces mesures odieuses. Cet homme audacieux, ne détestant pas moins le prince d'Orange que les Espagnols, voulait rendre la ville de Gand indépendante et y commander en maître. Il déposa les magistrats pour leur substituer ses créatures, et prit lui-même le titre de chef du conseil ; mais un nouveau déploiement d'autorité de la part du prince d'Orange lui ayant fait craindre qu'on n'instruisît contre lui, il s'enfuit en Allemagne. Il se rapprocha ensuite de la Flandre, parvint à gagner la confiance des généraux espagnols, sous le prétexte de sa haine contre le prince d'Orange, et favorisa les progrès de leurs armes dans quelques villes où il avait du crédit. En 1583, les Gantois, menacés d'un siége par les Espagnols, rappelèrent Ymbise et le rétablirent dans sa charge de bourgmestre ; mais bientôt, le soupçonnant d'intelligences avec les assiégeans, ils le déposèrent, et le mirent en prison. La correspondance que l'on saisit chez lui ne laissa plus de doute sur sa trahison. Mis en jugement, Ymbise fut condamné à mort, et périt sur l'échafaud en 1584.

YON (St), *Jonius* ou *Æonius*, présenté dans la légende comme un des disciples de St Denis, qu'il accompagna en France, passe pour avoir fondé, dans la petite ville d'Arpajon, ancienném. Châtres, centre de sa miss. apost., une égl. où ses prédicat. appelaient en foule les catéchumènes. On croit que ce St personnage subit le martyre sur une montagne à quelq. milles d'Arpajon, l'an 290. Sa fête est indiquée au 5 août par le Bréviaire de Paris. Il paraît que c'est à lui que se rapportent les *Actes* attribués à St Lucien de Beauvais, dans le Martyrologe romain.

YON (N.), littérat., mort oublié vers 1774, était natif de Paris, et y avait été reçu avoc. au parlem. Outre 3 pièces de théâtre en vers libres qui n'eurent pas de succès, et qui avaient pour titres : *la Métempsycose, l'Amour et la Folie, les Deux Sœurs* ou *la Mère jalouse*, il a pub. *les Femmes de mérite, hist. franç.*, 1759, in-8, et quelq. minces opusc.

YORK (RICHARD, duc d'), né en 1416, était fils du comte de Cambridge qui, sous le règne de Henri V, subit la peine capitale comme auteur d'un complot tendant à rendre la couronne d'Anglet. aux légitimes héritiers de Richard II (*v.* ce nom). Depuis l'usurpat. de Henri IV, prem. Plantagenet de la branche de Lancastre, la maison d'York n'avait cessé de revendiquer ses droits. Le jeune Richard, objet de cette notice, succéda aux titres de son oncle Edward, tué en 1415 à la bataille d'Azincourt, lequel était fils aîné d'Edmond, duc d'York, 5e fils d'Édouard III, et l'un des tuteurs de Richard II. D'abord régent de France pendant la minorité de Henri VI, puis remplacé au bout de 5 ans par le duc de Sommerset, et réduit à accepter en échange le gouvernement d'Irlande, le duc Richard, qui dissimulait soigneusem. ses prétent. bien ou mal fondées, ne négligea rien pour recruter dans cette île le parti qu'il avait déjà en Anglet. Quittant tout à coup l'Irlande après l'infructueuse issue d'une tentative faite en sa faveur par un aventurier qui avait, dans ce but, emprunté le nom de Mortimer, il débarque en Angleterre, où déjà ses partisans étaient prêts à le suivre, et se porte rapidem. sur Londres, mais ne peut s'en rendre maître. Henri VI le poursuit sur le comté de Kent à la tête d'une armée supérieure en nombre, et là consent à une entrevue avec Richard, qui, sur la promesse de la convocat. prochaine d'un parlem., se retire dans son château de Fotheringay. Ses partisans s'étaient flattés de le faire déclarer successeur de Henri VI, qui n'avait point encore d'enfant. Ils échouèrent, et Richard, ajournant ses ambitieux desseins, poussa la dissimulation jusqu'à offrir au roi de lui jurer sur l'hostie une fidélité inviolable. Cepend. Henri, informé de ses menées, marchait contre lui : Richard, qui vient d'échouer dans une nouv. tentative sur Londres, se rend au camp royal, sans armes et la tête nue. Peu s'en fallut qu'il ne devînt la victime de cette fourberie, malgré la répugnance du roi à se souiller de son sang : on ne le remit en liberté que parce que le comte de March, son fils, avançait en forces pour le délivrer. A peine était-il retiré dans son château de Wigmore, que se déclara l'imbécillité totale de Henri VI. La reine Marguerite, à qui demeurait l'administrat. de l'État, se flattant de satisfaire ainsi le duc d'York, lui fit décerner le titre de protecteur du royaume. Mais bientôt, Henri ayant paru recouvrer sa raison, le duc d'York court réunir son parti dans le pays de Galles, puis revient sur Londres, défait les troupes royales à Saint-Albans, et s'empare de la personne du monarq. (31 mai 1455). Il n'osa toutefois usurper la couronne, et sembla vouloir se contenter du titre de protecteur, à condition qu'il n'aurait à rendre compte de ses actes qu'au parlement. Marguerite, dont il voulait par là écarter l'influence, se hâta de faire déclarer dans le parlement que le roi était capable de reprendre le gouvernement, qui fut ôté au protecteur. Celui-ci, retiré dans le pays de Galles, passa de là en Irlande après de prem. hostilités, où son parti eut le dessous. Le céléb. comte de Warwick, son plus ferme soutien, gagna vers ce temps la bataille de Northampthon, et s'empara de la personne de Henri VI, qu'il conduisit à Londres. Le duc d'York y accourut alors lui-même, et bientôt fit présenter à la chambre des pairs une requête où il revendiquait le trône, et produisait des pièces à l'appui de sa prétention. Les lords renvoyèrent cette pièce à Henri, qui soumit la question au parlem. Il y fut convenu, après de longues incertitudes, que ce prince conserverait la couronne sa vie durant, et qu'après lui elle appartiendrait au duc d'York et à sa descendance, à l'exclusion du fils du roi. Un serment prononcé au pied des autels consacra la réconciliat. de Richard et de Henri. C'est alors que la reine Marguerite s'avança à la tête d'un parti puissant pour protester

contre cette décision. La querelle fut vidée dans la plaine de Wakefield, où le duc d'York fut défait, et où l'on croit qu'il périt (décembre 1460). Sa tête fut présentée à la reine victorieuse, qui ordonna de la planter sur les murailles de la ville d'York, surmontée, par dérision, d'une couronne de papier : tels furent les premiers évènemens de cette guerre longue et sanglante des maisons d'York et de Lancastre, désignées dans l'histoire sous les noms de *rose rouge* et *rose blanche*. — Le jeune comte de RUTLAND, 2e fils du duc d'York, âgé de 12 ans, fut poignardé dans la déroute de Wakefield par lord Clifford. — Son frère aîné, le comte de MARCH, continua la guerre avec succès, et, deux mois après la m. de son père, il fut proclamé roi sous le nom d'Edouard IV.

YORK (le duc d'). V. JACQUES II.

YORK (le cardinal d'). V. STUART.

YORK (FRÉDÉRIC, duc d'), 2e fils du roi Georges III, né à Windsor en 1763, fut pourvu de l'évêché d'Osnabruck, préféra suivre la carrière des armes, et vint en faire l'apprentissage en Prusse auprès du vieux Frédéric II, qui, assure-t-on, dit du jeune prince que la direction d'un évêché lui conviendrait mieux que le commandement d'une armée. Nommé d'abord colonel du 1er régiment des gardes du roi son père, il eut en 1793 le commandem. des troupes que ce prince fit passer dans les Pays-Bas, et qui agirent en commun avec l'armée autrichienne aux ordres du prince de Cobourg, jusqu'à la prise de Valenciennes. Le duc d'York voulut faire isolém. le siége de Dunkerque, et il fut battu complètement à Hondschoot par le général Houchard. Il essuya un nouvel échec l'année suivante à Turcoing. Au moment où il se retirait à Anvers, il reçut un renfort de 10,000 hommes que lui amenait le lord Moira, et, sur les énergiques instances de ce dernier, il ne renonça au dessein de regagner la mer que pour venir prendre position derrière la Meuse, sous le canon du fort de Grave. Les Français accoururent bientôt refouler l'armée anglaise sur l'Ems et le Weser, et le duc d'York se hâta d'en faire embarquer les débris à Cuxhaven, à l'embouchure de l'Elbe. George III n'en donna pas moins à son fils de prédilect. le titre de feld-maréchal, avec le commandement suprême de toutes ses troupes de terre. En 1799, le cabinet anglais ayant entrepris, de concert avec la Russie, une expédit. en Hollande pour y rétablir la maison d'Orange dans le stathoudérat, le commandem. en fut confié au duc d'York. Une série de fausses manœuvres de la part du duc et plus encore la résolution et l'habileté du gén. Brune, son adversaire, firent éprouver à l'armée anglaise des pertes énormes. Battu à Alckmaar et à Castricum, le prince fut réduit à accepter une capitulation honteuse, qui lui permit de se rembarquer avec ceux des siens qui avaient échappé aux désastres de la retraite de Hollande. Accueilli à son retour en Angleterre par des marques non équivoques de mécontentement génér., il n'en reprit pas moins ses fonct. administratives, qui devinrent pour lui la source de grands désagrémens. On dénonça dans la chambre des communes un système de corruption qui régnait dans le département de la guerre : on en accusait personnellem. le duc d'York, qui souffrait que sa maîtresse (mistress Clarke) fît le plus honteux trafic des commissions d'officier, pour en partager ensuite les profits avec lui. Le procès fut instruit, mistress Clarke déclarée coupable, et l'innocence du prince reconnue seulement par 276 voix contre 196. L'opinion publique s'étant prononcée en faveur de cette minorité de votes, le duc d'York crut devoir donner sa démission ; mais son père lui rendit au bout de deux jours sa place, qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 5 janvier 1827. Sa fortune était tellement délabrée par suite de ses désordres secrets, et le nombre de ses créanciers était si considérable, que plus. fois sa voiture et ses chevaux furent arrêtés dans les rues de Londres. Du reste ce prince, ennemi de toute occupation sérieuse, presque dépourvu d'instruction, ne paraissait à la chambre des pairs que pour s'y montrer le plus fougueux adversaire des partisans de l'émancipation catholique.

YORKE (PHILIPPE), comte de Denbigh, de la famille de Hardwicke, né vers 1743 à Erthig, m. en 1804, membre de la société des antiq. de Londres, avait siégé plus. années au parlement. Il a publ. un ouvrage généalogique intitulé : *the royal Tribes of Wales*, 1799, in-4, avec portraits.

YOUNG (PATRICE), philologue, né en 1584 à Seaton, dans le Lothian, vint avec son père en Angleterre, y reçut les saints ordres, après avoir pris le grade de maître-ès-arts à Oxford, et devint successivement chapelain du Collége-Neuf, bibliothécaire du prince Henri, conservateur de la biblioth. fondée par Jacques Ier, et chanoine-trésorier de l'église de Saint-Paul. A la révolution de 1648, il fut dépouillé de sa place de conservateur et mis en prison. Rendu plus tard à la liberté, il se retira à Blomfield dans le comté d'Essex, où il m. en 1652. Il avait aidé le célèbre Selden dans la rédact. des *Marbres* d'Arundel, et on lui doit, entre autres publicat., une édition de *Clemens romanus*, 1633 et 1637.

YOUNG (EDOUARD), poète anglais, né en 1681 à Upham, près de Winchester, était fils d'un ecclés. qui fut chapelain du roi Guillaume. Elevé au collége de Winchester, il voulut ensuite étudier le droit, et ne fut reçu docteur qu'en 1719. Dès cette époque, il cultivait aussi la poésie ; mais il ne s'était encore exercé que sur de petits sujets de circonstance. Le poème du *Jugement dernier*, qu'il publia en 1713, offrit, au milieu de beaucoup de diffusion et d'emphase, les premières traces du genre de talent qui le devait illustrer. Il donna au théâtre, en 1719, la tragédie de *Busiris*, puis celle de *la Vengeance* en 1721. Six ans après, Young entra dans l'état ecclés., et fut bientôt nommé chapelain du roi George II, dont il avait célébré dans deux *odes* l'avènement au trône. Il eut alors l'intention de renoncer à la poésie pour se livrer à la prédication ; mais il revint promptement à son premier goût, et célébra dans une *ode* le voyage du roi d'Angleterre, qui venait de signer la paix de Hanovre. Plus. années après, la perte successive de sa femme et de sa fille le plongèrent dans la plus vive douleur, et cette douleur développa tout son génie poétiq. Abandonnant les intérêts du monde, il épancha ses chagrins dans la solitude et le silence des nuits ; il médita sur des tombeaux, et retraça en vers énergiques son infortune, dont rien ne pouvait le consoler. Toutefois son anc. habitude de flatter la puissance le porta à publier, en 1745, un poème sur la situat. de l'Angleterre, où il s'élève vivement contre les entreprises du prétendant (le prince Edouard), et se fait le panégyriste de la maison de Hanovre. Après avoir fait jouer sans succès, en 1753, une de ses pièces, qu'il avait d'abord retirée de la scène en se vouant à l'état ecclés., Young reprit la vie solitaire. Il continua d'exercer sa muse sur des sujets graves et mélancoliques dans son presbytère de Wellwyn, et y termina ses jours, en 1765, à l'âge de 84 ans. Les *OEuvres* d'Young ont eu un gr. nombre d'éditions, dont les meilleures sont celles de Londres, 1792 et 1802, 3 vol. in-8, fig.; et de Paris, 4 vol. in-8. On a aussi une belle édit. séparée des *Nuits*, Londres, 1797, in-fol. Le Tourneur a publié une traduction franç. des *Nuits et OEuvres div. d'Young*, Paris, 1769-70, 4 vol. in-8 et in-12.

YOUNG (sir WILLIAM), membre de la soc. roy. de Londres, m. en 1815, gouv. de Tabago, avait siégé au parlement d'Angleterre de 1784 à 1806. On citera de lui : *l'Esprit d'Athènes, investigation polit. et philos. sur l'hist. de cette républiq.*, 1777, in-8 ; reproduit en 1786 avec des addit. et sous un nouv. titre, et réimp. en 1804 et 1806 ; *les Droits des Anglais*, etc., 1793, in-8, et *Précis sur les Caraïbes noirs de l'île de St-Vincent*, etc., 1795, in-8 ; ouvr. compilé par W. Young sur des MSs.

de son père. — William YOUNG, né en 1715, m. en 1798, recteur de Pettaugh, en Suffolk, a publ., outre une trad. anglaise du *Plutus* d'Aristophane, un *Dictionn. anglo-latin et latin-anglais*, stéréotypé, 1810, in-8, après plusieurs éditions.

YOUNG (ARTHUR), célèbre agronome anglais, né en 1741 dans le comté de Suffolk, mort en 1820, prem. secrétaire du bureau d'agriculture, membre de la société royale de Londres, de la société centrale d'agriculture de la Seine, etc., etc., avait acquis par de longues expériences et par de continuelles explorations, tant en Angleterre que sur le continent, les notions les plus profondes dans l'art auquel il a dévoué sa vie, et auquel il a fait faire de notables progrès. C'est à la ferme de Bradfield-Hall qu'il fit ses premiers essais : ils furent d'abord infructueux. Mais les lumières qu'il acquit durant plus. années de pratique, en divers lieux des trois royaumes, le mirent à même d'exploiter ensuite avec de grands succès cette propriété patrimoniale de sa famille. Ses excursions et divers ouvrages qu'il publia pour propager les notions qui lui avaient coûté de si pénibles efforts, le mirent en relation avec la plupart des grands propriétaires de la Grande-Bretagne. Le roi George III fut lui-même un de ses correspondans, sous le nom de *M. Ralph Robinson de Windsor*. Les principaux ouv. du célèbre agronome anglais sont : *Letters to the landlords of the Great Britain*, 1771, 2e éd., 2 v. in-8; *Voyage de six semaines dans les comtés méridionaux de l'Angleterre et du pays de Galles*, 1768, 1769, 1772, in-8; *Voyage de 6 mois dans le nord de l'Angleterre*, 2e édit., 1769; Londres, 1770, 4 vol. in-8; *Guide du fermier pour le louage et l'aménagement des fermes*, ib., 1770, 2 v. in-8; *Cours d'agricult. expérimentale*, ibid., 1770, 2 vol. in-4; *le Calendrier du fermier* (Farmer's Calendar), 1770-1804, in-8, 8e édit., 1812; trad. en franç. sous le titre de *Manuel du fermier*, etc.; *Voyage d'un fermier dans l'est de l'Angleterre*, 1771, 4 v. in-8 (les 3 *Voyages* d'Arthur Young ont été traduits en russe par ordre de l'impératrice Catherine); *Economie rurale*, ou *Essai sur l'agronomie pratique*, etc., 1772, 1773, in-8; *Observations sur l'état actuel des terres incultes dans la Grande-Bretagne*, 1773, in-8; *Arithmétique politique*, etc., Londres, 1774, in-8; trad. en français par M. Freville, La Haye, 1775, 2 vol. in-8; *Voyage en Irlande dans les années* 1776 *et* 1779, etc., Londres, 1782, 2 vol. in-8 et in-4; trad. en français par Millon, 1783, in-8; 1800, 2 v. in-8; *Annales d'agriculture*, journal mensuel commencé en 1784, et dont la collection forme 45 vol. in-8; *Voyage en France, en Espagne, en Italie, durant les années* 1787-89, Londres, 1790, 1791, 1794, 2 vol. in-4; *Voyages pend. les années* 1787 à 1790, Londres, 1792, 1794, in-4; trad. en français (par Soules), Paris, 1794-96, 4 vol. in-8; *l'Exemple de la France, avertissem. pour l'Angleterre*, 4e édit., 1792, in-8; *Vue gén. de l'agriculture du comté de Suffolk*, 1797, in-8 (l'aut. publia successivement de semblables tableaux pour les comtés de Lincoln, d'Hertford, de Norfolk, d'Essex, d'Oxford); *Recherches sur l'utilité d'appliquer les terres en friche au soutien des pauvres*, 1801, in-8; *Essai sur les engrais*, 1804, in-8; *Rapport gén.* (au bureau d'agriculture) *sur les clôtures*, 1809, in-8; *Avantages de l'établissement du bureau d'agriculture*, 1809, in-8; *sur la Méthode de trois célèbres fermiers anglais* (Bakewell, Arbuthnot et Ducket), 1811, in-8; *Recherches sur la valeur progressive des monnaies, déterminée par le prix des produits agricoles*, 1812, in-8; *Baxteriana*, ou *Choix des OEuvres de Rich. Baxter*, 1815, in-8; *Recherches sur l'élévation des prix en Europe*, etc., etc., 1815, in-8. Les principaux ouvr. agronomiques d'Arthur Young ont été traduits dans le recueil intit. *le Cultivateur angl.*, ou *OEuvres choisies d'agriculture et d'économie rurale et politiq.*, par MM. Lamarre, Benoît et Billecocq, avec *notes* de Delalauze, Paris, an IX (1800-1801), 18 v. in-8, fig. — Arthur YOUNG, ministre anglais, père du précéd., natif du comté de Norfolk, m. en 1759, est aut. d'une dissert. hist. : *on idolatrous Corrupt. in religion from the beginning of the world*, etc. — Un autre YOUNG (Matthieu), évêq. de Clonfert et Kilmacduach (Irlande), m. dans ce siége en 1800, était né dans le comté de Roscommon en 1750, et avait d'abord professé la phys. au collége de la Trinité à Dublin. Les *Transactions* de l'acad. roy. d'Irlande et le *Journ. philos.* de Nicholson contiennent plus. *mém.* de ce sav. prélat, de qui l'on cite en outre : *Phénomènes des sons et des cordes musicales* (en angl.), 1784, in-8; *Principes de philos. nat.* (idem), 1800, in-8.

YOUNG-TCHING, 3e empereur chinois de la dynastie des Mandchoux, 4e fils de Khang-hi, monta sur le trône, après la m. de ce prince, en 1723. Une disette, qui eut lieu en 1725, lui fournit l'occasion de déployer sa bienfaisante sollicitude envers les classes peu aisées de l'empire. Afin d'éviter le retour de ce fléau, il fit établir dans chaque province des greniers d'abondance, et des terres encore incultes furent données aux cultivateurs les plus laborieux, avec exemption de redevances pendant un certain nombre d'années. Il se conforma religieusement lui-même à l'antique usage des emper., de labourer une fois chaque année, et il ordonna que le grade de mandarin de 8e classe serait conféré à l'agriculteur le plus estimé de chaque canton. Nul souverain ne s'appliqua davantage à encourager le peuple à la pratiq. de ses devoirs et à assurer son bonheur. Il étendit ses bienfaits jusqu'aux missionnaires européens; mais, plus tard, il forma le projet de les expulser entièrement de la Chine. Il n'avait pris aucune décision à cet égard, lorsqu'il m. dans une de ses maisons de Plaisance, près de Pé-king, en 1735, à l'âge de 58 ans. Young-tching a publ. sous son nom une instruction aux gens de guerre, intit. : *les dix Préceptes* (trad. par le P. Amiot dans l'*Art milit. des Chinois*), et commenté les seize maximes de l'*Edit sacré* de Khang-hi (*v.* ce nom). La *vie* de Young-tching, par le P. Deshauterayes, est insérée au t. XI de l'*Hist. de la Chine* du P. Mailla.

YOUSOUF BEN ABD EL RAHMAN AL FEHRI, dernier émyr ou gouverneur de l'Espagne pour les khâlyfes d'Orient, issu de la tribu des Koraïsch (celle qui avait produit Mahomet), dut à cette origine le choix que firent de lui les princip. capitaines musulmans, en l'an de l'hégyre 129 (747 avant J.-C.), pour gouverner l'Espagne au nom du khâlyfe. A l'anarchie qui pesait sur l'Espagne il fit succéder un régime équitable et ferme. Les concuss. et la violence des fonctionnaires furent réprimées; une nouvelle division territoriale facilita l'exercice de la justice; les routes militaires furent rétablies, et les ponts relevés. Cependant la vigueur même de l'administration de Yousouf souleva le mécontentement de quelques puissans seigneurs. Amer-ben-Amrou, gouvern. de Séville, à la tête d'un parti gagné par ses largesses, réussit, en l'an 136, à s'emparer de Saragosse et de tout le nord de l'Espagne. Yousouf le vainquit enfin près de Calat-Ayoub, et le retint captif, ainsi que son fils. Mais cette victoire venait à peine de suspendre la guerre civile, qu'un autre événement fit chanceler le pouvoir de l'émyr d'Espagne : Merwan II, khâlyfe d'Orient, venait de perdre le trône et la vie. Un seul prince, Abd-el-Rahman, survivait au massacre de la race ommeyade. Accueilli en Afrique, il y reçut de la part des principaux seigneurs cordouans l'invitation de venir régner sur la péninsule, et fut effectivement reconnu comme souverain par toutes les villes de l'Espagne méridionale (10 reby 1er 138 = 23 août 755). Yousouf, qui était occupé dans le Nord au moment où il reçut cette nouv., fit d'abord peser sa vengeance sur ses deux captifs, puis, s'avançant contre son nouveau rival, il essuya successivement 2 échecs, et périt les armes à la main dans une 3e bataille, près de Lorca (142 = 759). Ses fils ne purent se sou-

tenir que peu de temps contre le roi de Cordoue, qui fut assez généreux ou assez habile pour s'attacher par des bienfaits Gacem, le seul d'entre eux qui avait survécu.

YOUSOUF-BALKIN (Abou'l-Fethah), fondat. de la dynastie des Zéirides, Sanhadjides ou Badisides en Afrique, succéda, en l'an 360 de l'hégyre (971 de J.-C.), à son père, Zeiri-ben-Mounad, dont il vengea la m. par une victoire complète remportée sur les Zenates. Il assujétit cette tribu, agrandit ses états par la conquête de Thahert, Messisa, Budjie, Baskara, Bafra, etc., étendit sa dominat. jusqu'au désert de Sahra, et reçut du khâlyfe Moezz, à titre de fief héréditaire, la souveraineté de toute l'Afrique musulmane, à l'exception des états de Barkah et de Tripoli. Ce prince ne cessa point d'être en guerre avec ses voisins pendant tout son règne, qui fut de 12 ans. Il m. en l'an 373 (984 de J.-C.), après avoir ajouté à ses conquêtes les villes de Telmesen, Fez et Sedjelmesse. Son fils lui succéda sous le nom d'Abou'l-Cassem-al-Mansour.

YOUSOUF Ier. V. Joussouf-ben-Taschfyn.

YOUSOUF ou JOUSSOUF II (Abou-Yacoub), 3e roi de Maroc et khâlyfe de la dynastie des Mowahides ou Almohades, succéda, en l'an 558 de l'hégyre (1163 de J.-C.), à son père, Abd-el-Moumen, qui lui légua le trône au préjudice de son fils aîné, Mohammed, dont il avait reconnu l'incapacité. Plus. actes de clémence et d'une juste fermeté ayant assuré sa domination en Afrique, il envoya son frère Abou-Hafs combattre les chrétiens d'Espagne (565-1169), marcha lui-même contre eux l'année suivante à la tête de 20,000 hommes, et bientôt maître de toute l'Andalousie, à la faveur des dissensions intérieures des Maures et des Castillans, il rangea encore sous son autorité une partie de l'Espagne occidentale. Après un séjour de 5 ans dans la Péninsule, il retourna en Afrique, où il apaisa une révolte dans le *Belad-el-Djérid*, et, au bout de 3 ans, il revint en Espagne, et s'avança de Séville sur les frontières de Portugal. Ayant entrepris le siége de Santarem, il fut tué devant cette place en 1184 (580 de l'hégyre), à l'âge de 49 ans. Il en avait régné 22. — Yousouf III (Abou-Yacoub), surnommé *al Mountaser* ou *Mostanser-Billah*, arrière-petit-fils du précéd., succéda très-jeune à son père, Mehemed-al-Nasser, en l'an 610 de l'hégyre (1213 de J.-C.), et régna sans trouble et sans obstacle, sous la tutelle de ses oncles et des chefs almohades, qui, ayant formé une espèce de sénat, s'arrogèrent toute l'autorité. Renfermé dans sa capitale, entouré de ses femmes et de ses eunuques, ce prince indolent m. en 620 (1224 de J.-C.), à l'âge de 21 ans, sans laisser de postérité. Après lui, les Almohades perdirent leurs possessions en Espagne, l'an 655 (1257 de J.-C.), et le trône de Mauritanie en 668 (1269 de J.-C.) — Yousouf IV (Abou-Yacoub), dit *al Naser-Ledyn-Allah*, 2e roi de la dynastie des Merinides à Maroc, succéda à son père, Yacoub, en 685 de l'hégyre (1286 de J.-C.), et fut proclamé successivement en Mauritanie et en Espagne. Après avoir pourvu à la tranquillité de l'Espagne par des traités avec Mohammed II, roi de Grenade, et Sanche II, roi de Castille, il repassa en Afrique, où il eut à apaiser plus. révoltes, une entre autres formée par son propre fils. Il y fit aussi la guerre au roi de Telmesen, qui avait prêté assistance à ce dernier, et ravagea ses états. Des motifs analogues le portèrent à se mettre en campagne (690-1291) contre le roi de Castille, qui le prévint et dispersa la flotte qu'il envoyait en Espagne. Les restes de son armée n'abordèrent pas moins à Algéziras. Sanche, soutenu par le roi de Grenade, s'empara de Tarifa. Yousouf passa le détroit, et vint en personne assiéger cette place; mais après des efforts inutiles, et dégoûté d'ailleurs de ses possessions en Andalousie, il vendit au roi de Grenade ce qui lui en restait, et retourna en Afrique, où le roi de Telmesen l'inquiétait toujours. Il vainquit ce prince en plus. rencontres, mais tenta inutilement de le réduire. Yousouf, affecté de l'insuccès de tant d'efforts et des pertes qu'ils lui avaient causées, résolut d'ensevelir sa honte et ses regrets au fond de son palais. Il y fut poignardé par un eunuq. en 706 (1307), dans la 68e année de son âge. Il eut pour success. son fils Abou-Sabit-Amir.

YOUSOUF Ier (Abou'l-Hedjadj), 7e roi de Grenade, de la dynastie des Naserides, monta sur le trône à l'âge de 15 ans en 733 (1333 de J.-C.), après la m. de son frère Mehemed IV, assassiné à Gibraltar par un de ses offic. Il conclut d'abord une trêve de 4 ans avec le roi de Castille, puis, aidé des conseils de son vézyr, il s'appliqua à réformer les lois et les ordonnances de ses prédécesseurs, altérées par les subtilités des docteurs et les iniquités des juges. En 1340 il entreprit, de concert avec le roi de Maroc, Abou'l-Haçan-Ali, le siége de Tarifa; mais les rois de Castille et de Portugal réunis, après avoir remporté un avantage sur les bords du *Rio Salado*, le forcèrent à se retirer sur Algéziras, d'où il se rendit par mer à Alicante. L'année suivante Yousouf, abandonné par le roi de Maroc, qu'une autre guerre rappelait en Afrique, se vit enlever plus. places, entre autres Algéziras, dont le siége dura 20 mois. Il conclut ensuite avec le roi de Castille, Alphonse Ier (*v.* ce nom), un trêve de 10 ans, et périt de la main d'un assassin obscur en 755 de l'hég. (1354 de J.-C.), à l'âge de 38 ans, pendant qu'il célébrait la fête du Beiram. Ce prince avait le goût des sciences et des lettres. C'est à lui qu'appartiennent les inscriptions de la plupart des monum. décrits par Peyron dans son *nouv. Voyage en Espagne*, t. I. (V. J.-Fr. Peyron). — Yousouf II (Abou-Abdallah), 11e roi de Grenade, de la même dynastie, succéda en l'an 794 de l'hégyre (1391) à son père, Mohammed V, et renouvela avec Henri III, roi de Castille, une trêve que l'ambition de son fils le força ensuite à rompre, et qui fut rétablie plus tard. Il m. en 799 (1396), après un règne de 5 ans. — Yousouf III (Abou'l-Hedjadj), fils aîné du précéd., fut relégué dans une forteresse par Mohammed VI, son frère, qui s'empara du pouvoir, et qui, au lit de mort, le voulut faire périr pour assurer le trône à son propre fils. Yousouf, qui n'avait pu obtenir de l'exécuteur de cette mesure sanglante qu'un délai suffisant pour achever une partie d'échecs commencée quand on lui vint lire sa sentence, échappa heureusement par la mort de son frère, survenue dans ce court intervalle. Se rendant en hâte à Grenade, il s'y fit proclamer roi (810=1408). Une trêve de 2 ans fut conclue avec la Castille; mais, au bout de ce temps, Yousouf, refusant de se reconnaître vassal et tributaire du monarque castillan, eut à soutenir contre lui une nouv. guerre, qui lui coûta la place d'Antequerra et quelques autres. Il fit assiéger Gibraltar, en 1411, par un de ses frères, qui s'en empara, et emmena prisonnier le frère du roi de Fez, qui y commandait. Il conserva ensuite la paix avec tous ses voisins jusqu'à sa mort, arrivée en 1423. Ce prince, non moins estimé de ses voisins que chéri de ses sujets, eut pour successeur Mohammed VII, son fils, qui fut loin de posséder ses qualités estimables.

YOVLEVITSCH (Ignace), archimandrite du couvent de l'Apparition de Dieu à Polotsk, fut un des membres les plus influens du clergé russe au 17e S. On a conservé de lui des *Disc. de congratulat.* au tzar Alexis Micaelovitsch, et son *opinion* dans le concile de Moscou (t. 2 de la *Biblioth. ancienne de Russie*).

YPRES (Charles d'), peintre flam., ainsi nommé du lieu de sa naissance, où il se suicida en 1564, y avait travaillé d'abord quelque temps avant de se rendre en Italie, où il s'appliqua spécialement à peindre à fresque dans la manière du Tintoret. On cite parmi ses tableaux une *Resurrection*, qu'il fit pour la ville de Tournai, et un *Jugement dernier*, que l'on voit encore dans l'église d'un bourg situé

entre Bruges et Ypres. Son dessin est généralem. pur.

YPSILANTI ou HYPSILANTIS (CONSTANTIN), prince grec, né à Constantinople vers 1760, dut à ses connaissances profondes dans les lettres et surtout dans les langues d'être élevé à l'emploi important de drogman, ou interprète de la Sublime-Porte. Les services qu'il rendit en cette qualité lui valurent la dignité d'hospodar de la Moldavie, puis en 1802 de la Valachie. Mais, rappelé à Constantinople 4 ans plus tard à cause de son dévouement aux intérêts de la Russie, Ypsilanti se retira en Transylvanie, d'où il intrigua pour faire soulever de nouv., contre le sulthan, Czerni-George (*v.* ce n.) et les Serviens, qui venaient de conclure un armistice avec la Porte. D'un autre côté, la Russie réclama la réintégration d'Ypsilanti dans sa principauté, et l'obtint. Cette condescendance du sulthan n'empêcha pas l'invasion de la Moldavie et de la Valachie par les troupes russes, et, pendant l'occupat. de ces provinces, Ypsilanti, retiré à Temeswar, continuait ses intelligences avec les Serviens. Il se rendit ensuite à St-Pétersbourg, reprit plus tard l'administration de la Moldavie et de la Valachie sous l'autorité russe, et en fut bientôt dépossédé par le général Prosorovski. Il fut alors s'établir avec sa famille à Kief, en Russie, reçut une pension assez forte de l'empereur Alexandre, et m. dans cette retraite en 1816, laissant 8 enfans, dont l'aîné était aide-de-camp de l'empereur, et 4 servaient dans la garde impériale. — Alexandre YPSILANTI, 2ᵉ fils du précéd., entra de bonne heure au service de Russie, et parvint au grade d'officier-général. En 1814 une société ayant été formée en Allemagne par des jeunes gens et quelq. Grecs recommandables, afin de répandre parmi leurs concitoyens l'instruct. et les dons de la société biblique, et de commencer la régénération de leur malheureux pays, Alexandre Ypsilanti en fut déclaré le chef. Ce gén., comptant non sans raison sur l'appui de son souverain, qui professait la même religion que lui, établit le foyer de l'insurrection méditée en Bessarabie, d'où il envoyait des émissaires dans les différens cantons de la Grèce. Ali, pacha de Janina (V. ALI-TEBELEN) ne tarda pas à se joindre aux Hétéristes. Le voisinage de l'armée russe décida Ypsilanti à commencer le soulèvement de la Moldavie et de la Valachie, en appelant en même temps les provinces grecques à l'indépendance par une proclamation dans laquelle il prenait le titre de *régent* du gouvernement. La désapprobation formelle du consul de Russie en Moldavie atténua l'effet de cette proclamat. Après quelq. marches et contremarches, Constantin avait porté son quartier-gén. à Tergowitz, lorsqu'une armée turque entra dans les principautés, et tailla en pièces à Galatz un corps assez nombreux d'insurgés. Le prince grec, ayant voulu tenter les chances d'une bataille avec le peu de troupes qui lui restaient, les fit presque toutes exterminer par la cavalerie othomane, et réussit toutefois à se retirer presque seul sur le territoire autrichien (en Transylvanie), où il fut arrêté et enfermé dans la forteresse de Mongatz. Il y resta jusqu'en 1827, époque où il recouvra sa liberté. S'étant rendu ensuite à Vienne, il m. dans cette ville au mois de février 1828, au moment où il se préparait à partir pour Rome.

YRALA ou IRALA (DOMINGO-MARTINEZ de), capitaine espagnol, l'un des conquérans de l'Amérique méridionale, né en 1486 à Bergara (Guipuscoa), partit d'Espagne en 1534 avec un grade infér. dans l'expédition aux ordres de don Pedro de Mendoza, et contribua à la périlleuse exploration des contrées arrosées par le Rio de La Plata et ses affluens. Il fut élu en 1538 gouv. de Buénos-Ayres en remplacem. du malheureux J. d'Ayolas, dont il était parvenu à constater le trépas, et qu'il résolut de venger. En 1542, il fut remplacé dans son commandement par Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, qui, pour mieux affermir son autorité, l'éloigna en lui confiant div. expéditions. Yrala accompagna dans quelques autres son success., jusqu'à ce qu'enfin il lui fut substitué dans le commandement par les officiers mutinés, dont il avait favorisé secrètement la révolte. (V. CABEZA de VACA). Dirigeant habilement la turbulente activité des Espagnols, il sut maintenir son autorité, fit de nouvelles découvertes dans l'intér. de l'Amériq. du Sud, pénétra jusqu'aux frontières du Pérou, vainquit ou soumit plusieurs peuplades. Cet homme audacieux et entreprenant m. à l'Assomption en 1557. On peut consulter sur les actions d'Yrala : l'*Hist. gén. des gestes des Castillans dans les îles et terre ferme de l'Océan*, etc., par Herrera (trad. en français par N. de La Coste); l'*Historia y descubrimiento del Rio de La Plata y Paraguay*, par Ulderich Schmidel; les *Voyages dans l'Amérique méridionale*, et les *Essais sur l'hist. natur. des quadrupèdes de la province du Paraguay*, de don Félix de Azara.

YRIARTE ou IRIARTE (D. JUAN d'), sav. espagnol, traducteur-interprète à la prem. secrétairerie d'état et des dépêches, né en 1702 au port d'Orotava dans l'île de Ténériffe, m. en 1771, garde de la bibliothèque royale de Madrid, qu'il a pourvue de 2,000 MSs. et environ 10,000 vol., avait été le disciple du P. Porée au collége Louis-le-Grand, et, après plus. années de séjour à Londres, était devenu successivement précepteur du duc de Béjar, du duc d'Albe et de D. Manoel, infant de Portugal. Outre sa coopération au *dictionn.* et à la *gramm.* de l'acad. roy. de Madrid, dont il était membre, ainsi que divers *articles* dans les journaux de la même ville, on peut citer de lui : *Paléographie grecque*, Madrid, in-4; une *Gramm. lat.*, en vers castillans, ibid., 1771, in-8; 8ᵉ édit., 1820, in-8; quelques autres ouvr., recueillis sous le titre d'*OEuvres choisies en prose et en vers*, Madrid, 1774, 2 vol. in-4. — Don Domingo de YRIARTE, neveu du précédent, né en 1746 dans l'île de Ténériffe, suivit la carrière diplomatique, fut d'abord secrétaire d'ambassade et chargé d'affaires à Vienne et à Paris, puis ministre plénipotentiaire en Pologne. Il se rendit à Bâle avec le même titre, et signa en 1795, avec M. Barthélemi, la paix entre l'Espagne et la république franç. Il m. à Gironne le 22 novembre de la même année. — Don Bernard de YRIARTE, frère aîné du précéd., né vers 1734, fut membre du conseil du roi et de celui des Indes, sous les règnes de Charles III et Charles IV, prit parti pour Jos. Bonaparte lors de la révolution d'Espagne en 1808, et devint conseiller-d'état. Retiré en France après la rentrée du roi Ferdinand VII, il m. à Bordeaux en 1814.

YRIARTE (don THOMAS de), célèbre poète espagnol, frère puîné des deux précédens, né dans l'île de Ténériffe vers l'an 1750, fut appelé à Madrid par son oncle don Juan, y fit de brillantes études, fut placé dans les bureaux du gouvernement, et chargé en 1771 de la direction du *Mercure* de Madrid. Il publia successivement plus. traduct. de différentes pièces du Théâtre-Français, composa ensuite deux comédies et des poèmes qui établirent sa réputation. Poursuivi par l'inquisit. de Madrid, en 1786, comme suspect de professer la philosophie antichrétienne, il fut absous, moyennant une pénitence qui lui fut imposée et qui est restée secrète. Il m. d'une maladie aiguë, vers 1791, au port Sainte-Marie. On a de lui 3 comédies : *el Señorito mimado*, *la Señorita mal criada*, et *el Don de gentes, ó la Havanera* (les deux 1ʳᵉˢ seules ont été représentées en 1778 et 1788); *la Musica*, poème, Madrid, 1779, 1784, gr. in-8, fig.; 1789, in-4; traduit en italien par l'abbé Ant. Garzia, et en français par Grainville (Paris, 1800, in-12). Ce poème, qu'on regarde comme un des chefs-d'œuvre du Parnasse espagnol, est le plus beau titre d'Yriarte, avec ses *Fabulas literarias*, Madrid, 1782, petit in-4, souvent réimp. Elles ont été trad. en vers franç. par M. Lanos, Paris, 1801; en prose par M. Lhomaudie, ibid., 1804, in-12; en allem. par Bertereh; en portugais (Valladolid, 1804, in-8), et imitées en vers anglais par John Belfour,

1804, in-12. On a encore d'Yriarte : des *Epîtres morales ;* une traduct. de l'*Art poétiq.* d'Horace ; des *Mélanges critiq. et littér.* Ses œuvres ont été réunies sous ce tit. : *Colleccion de obras en verso y prosa,* Madrid, 1787, 6 v. in-8; nouv. édition, plus complète, ibid., 1805, 8 vol. in-8. — Ignace YRIARTE, paysagiste, né en 1635 dans la Biscaye, m. en 1685 à Séville, où l'on conserve plus. de ses tableaux, eut de son temps une grande réputation.

YRIEIX ou YRIER (ST), en lat. *Aredius* ou *Aridius,* né à Limoges en l'an 511, fut chancelier du roi Théodebert, fonda le monastère d'Atanc, et m. en 591. On trouve la *vie* de ce saint, avec son testament, dans les *Analecta* de D. Mabillon. Une ville, formée autour du couvent qu'avait fondé Yrieix, prit son nom, et est aujourd'hui chef-lieu d'un arrondissement du département de la Haute-Vienne.

YSABEAU (ALEXANDRE-CLÉMENT), membre de la convention nationale, né vers 1750, entra de bonne heure dans la congrégat. de l'Oratoire. Il était préfet du collége de Tours, lorsque la révolut. éclata. Il en adopta les principes, prêta le serment prescrit par la constitution civile du clergé, et devint grand-vicaire du nouvel évêque de Tours. En 1792, il fut nommé député du département d'Indre-et-Loire à la convention nationale, vota la m. de Louis XVI sans sursis et sans appel, partagea en 1794 la mission de Tallien à Bordeaux, y tint la même conduite, et encourut comme lui la défaveur du comité de salut public. Après la journée du 9 therm. (27 juillet 1794), à laquelle il prit une part honorable, Ysabeau fut envoyé de nouv. dans le département de la Gironde, et travailla avec zèle à réparer les maux dont il avait été l'agent presque involontaire. Il fit restituer aux familles les biens des victimes, et mettre en jugem. le président du tribunal révolutionn. Ces mesures le firent rappeler une seconde fois par le parti exagéré de la convention. Toutefois il sut conserver son crédit dans cette assemblée, devint membre du comité de sûreté générale, et suivit la majorité des votans dans ses déplacemens. Réélu au conseil des anciens après l'établissement de la constitution de l'an III, Ysabeau se prononça en faveur de la majorité du directoire; mais on le vit fréquemment appuyer des mesures que rejetait le parti modéré dans les deux conseils (des anciens et cinq-cents). A sa sortie de la législature, il fut nommé substitut du commissaire du direct. près l'administrat. des postes à Bruxelles. En 1814, il occupait un modeste emploi dans cette même administrat. à Paris. Il en fut renvoyé par le nouv. direct.-gén., ne prit aucune part à la révolut. du 20 mars 1815, et m. pauvre et ignoré en 1823.

YSBRANTZ. V. IDES.

YSEMBOURG (WOLFGANG-ERNEST, prince d'), souverain d'un petit état en Allemagne, né en 1735, m. en 1803, s'est rendu recommandable par une administration aussi sage que bienfaisante. Il abolit la servitude dans sa principauté, assura le bien-être de ses sujets, favorisa les arts, les sciences, l'agriculture et tous les genres d'industrie, et embellit la ville d'Offenbach, sa résidence. Il fut un des prem. princes allem. qui traitèrent avec Bonaparte. Son fils devint colonel d'un régiment au service de France qui porta le nom d'Ysembourg, et s'associa à la gloire des armes nationales.

YSENDOORN (GILBERT), professeur de philos. à Deventer, puis à Harderwick, où il m. en 1655, était né en 1601 à Ede, dans le Vélan, et avait reçu le doctorat à Paris, où il séjourna 2 ans. On cite de lui, entre autres ouvr. : *Compendium logicæ peripateticæ,* et *Physiologia logica et Ethica peripatetica.*

YU, 1er emper. de la dynastie chinoise des Hia, né en l'an 2298 av. l'ère chrét., issu de l'empereur Hoang-ti, remplaça d'abord comme intendant des travaux publics son père, Pé-kouen, l'un des principaux officiers de l'empereur Yao, et devint prem. ministre de Chun à l'avènement de ce prince, qui ensuite le déclara son success. (2223 av. J.-C.). Yu avait 93 ans lorsqu'il monta sur le trône, et, malgré ce grand âge, il voulut encore une fois visiter les différentes provinces, pour recueillir les observat. des sages et remédier aux abus. Ce grand prince m. à Hou-ki en l'an 2198 av. J.-C., à l'âge de 100 ans, et fut inhumé sur une montagne à 2 lieues de Chao-hing, où des soldats sont encore aujourd'hui préposés à la garde de son tombeau. On attribue à l'empereur Yu divers ouvr. sur l'agriculture et les mathématiq., qui sont supposés. Le chapitre intit. *Yu-koung,* c'est-à-dire les travaux d'Yu, dans le livre appelé *Chou-king,* est, suivant le père Cibot (*Mém. des missionnaires,* t. 8), le plus beau monument de l'antiquité dans ce genre. Le P. Amiot a envoyé à la bibliothèque royale de Paris la copie d'une inscription en l'honneur d'Yu, existant sur un rocher du Hou-kouang. Elle a été publiée par M. Jos. Hager sous le titre de *Monument d'Yu,* ou *la plus ancienne Inscription de la Chine,* Paris, chez Didot l'aîné, 1802, in-fol., avec fig.

YVAN (ANTOINE), fondateur de la congrégat. des *Religieuses de la Miséricorde,* né en 1576 à Rians, bourg de Provence, de parens pauvres, reçut les élémens de l'instruction chez les pères minimes de Pourrières, au service desquels il était entré, et, après avoir séjourné successivement à Pertuis et à Arles, il se rendit à Avignon, où il fut admis dans la congrégation de la doctrine chrét. récemm. fondée. Il quitta bientôt cet institut, parce qu'on ne voulait l'y employer qu'au service domestique, et il se fit précepteur à Carpentras. Ordonné prêtre en 1606, il ne tarda pas à se démettre de la cure qui lui avait été confiée pour se faire ermite. Après avoir passé 2 ans dans la solitude, il vint s'établir à Aix, s'y livra à la prédication, et rentra chez les pères de l'Oratoire. Ce fut en 1633 qu'il forma, avec le secours de Marie-Madeleine Martin, dite *de la Trinité,* l'ordre nouv. des *Religieuses de Notre-Dame-de-la-Miséricorde,* sous la règle de saint Augustin. Une maison de cet institut ayant été établie à Paris, sa fondatrice y appela le P. Yvan, qui m. dans cette capitale en 1653. Sa *vie* a été écrite par Gilles Gondon et par l'abbé de Montez, Paris, 1787, in-12. On a de lui divers livres de piété qui ont été recueillis et publ. par le P. Léon, religieux carme, et par Gilles Gondon.

YVAN BERUDA. V. YANEZ de LA BARBUDA.

YVER (JACQUES), sieur de Plaisance, né en 1520 à Niort, y m. vers 1572, après avoir publié un roman intit. *le Printemps d'Yver, contenant 5 hist. discourues par 5 journées, en une noble compagnie au château du Printemps,* ouvrage devenu très-rare.

YVES (ST), évêque de Chartres, issu d'une famille noble du Beauvoisis, professait, av. son élection à ce siége (1091), les sciences humaines et sacrées à la célèb. abbaye de Saint-Quentin de Beauvais, dont il était l'un des fondateurs. L'archevêque de Sens ayant refusé de le sacrer, Yves se rendit à Rome, où le pape Urbain II confirma son élection. L'archevêque irrité assembla un concile à Embrun, et Yves fut déposé; mais Urbain annula la procédure contre ce dernier, le rétablit sur son siége, et interdit l'usage du *Pallium* à son adversaire. L'évêq. de Chartres s'attira de nouv. tribulations en se prononçant avec énergie contre le mariage illégitime de Philippe Ier avec Bertrade. Emprisonné par ordre du roi, il eut assez de modération pour s'opposer à une tentative que méditaient ses diocésains, dans le but de le délivrer. Yves ne s'honora pas moins en retenant les lettres que le pape avait adressées aux év. de France relativement à la conduite de Philippe, et dont la publication eût pu occasioner des mouvem. séditieux. Il refusa de se rendre au concile convoqué à Reims, par le roi, pour faire approuver son mariage; mais il assista à ceux de Clermont (1095) et de Beaugenci (1104). Humilié de l'inutilité des efforts qu'il avait faits pour rappeler le monarq. à ses devoirs, il voulut se démettre de son siége ; le pape

s'y refusa. Cependant, après la mort d'Urbain II, le saint évêque eut la consolation de voir son souverain réconcilié avec l'église. La part qu'il avait prise dans cette affaire ajouta au crédit qu'il avait déjà dans tout le royaume. Saint Yves m. en 1115, après avoir occupé glorieusement son siége pendant 23 ans. Le P. Fronteau, Génovefain, a écrit la *vie* de St Yves, placée en tête de la collect. des *Œuvres* de ce prélat, Paris, 1647; Hambourg, 1720, et Vérone, 1735. On a publié aussi l'*Esprit d'Yves de Chartres*, Paris, 1701, in-12, ouvr. devenu rare, et attribué d'abord à Lenoble, mais restitué par A.-A. Barbier à Varillas (*v.* ce nom). On peut consulter sur St Yves: l'*Hist. des aut. sacrés*, de D. Ceillier; l'*Hist. littér. de la France*, par les bénédictins, t. 10 et 11, et les bollandistes, t. 15. *Voy.* aussi, au t. 16 du *Recueil des hist. des Gaules*, une sav. dissert. de D. Brial, intit.: *Examen critique des hist. qui ont parlé du divorce de Philippe Ier.*

YVES-HELORI (St), né en 1253 au manoir de Kermartin, sur la paroisse de Menehi (Bretagne), d'une famille noble et distinguée, s'adonna à l'étude du droit, qu'il étudia successivement à Paris, à Orléans, puis à Rennes, où il obtint l'emploi d'official, retourna en la même qualité dans le diocèse de Tréguier, y reçut la prêtrise, et fut nommé recteur de Tredrez. Il mena dès-lors la vie la plus austère, partageant ses jours entre des œuvres de charité et des exercices pieux. Nommé à l'une des principales cures du diocèse, il la régit pend. 10 ans juqu'à sa m., arrivée en 1303. Le surnom d'*Hélori*, que lui ont conservé les biographes, tient lieu de *Filius Helori.* Il signait *Yvo Helorii de Kermartin.* St Yves, qui de son temps eut le glorieux titre d'*avocat des pauvres*, fut canonisé par Clément VI le 19 mai 1347. Dans la *chroniq.* du tiers-ordre de St-François, qui revendique l'honneur de l'avoir eu dans son sein, sa fête est indiquée au 27 octobre. Les confréries de jurisconsultes honoraient dans plus. provinces saint Yves comme leur patron. Outre le Recueil des bollandistes, de Surius, etc., on peut consulter la *Vie de St Yves*, par P. de La Haye Kerhingant, Morlaix, 1623, en français et en breton.

YVES *de Paris*, né dans cette ville en 1593, m. en 1678 dans un couvent de capucins, où il passa ses 60 dern. années, avait été avocat avant d'embrasser la vie monastique. Outre plus. livres de dévotion totalement oubliés, on cite comme étant de lui un ouvrage anonyme intit.: *Astrologiæ nova Methodus Francisci Allaei, Arabis christiani*, Rennes, 1654-55, 3 part. in-fol. Cette édition, qui fut brûlée à Nantes de la main du bourreau, est très-recherchée des curieux; mais on ne fait aucun cas de la réimpression donnée sous la même date ni des réimp. postérieures, à cause des suppress. qu'on y a faites.

YVON (Pierre), né à Montauban vers 1640, se fit le prosélyte de Labadie, qu'il alla rejoindre en Hollande, et, après l'avoir remplacé comme directeur de sa secte, se transporta avec elle à Wiewert, dans la Frise, où l'on suppose qu'il m. Il suffira de citer parmi ses nombreux écrits, dont quelq.-uns ont été traduits en holland. et en allem.: *Impietas convicta tractatibus duobus*, etc., Amsterdam, 1681, in-8 (dirigé contre Spinosa), et *le Mariage chrétien....., selon le sentiment de l'église réformée*, ibid., 1685, in-12. — L'abbé Yvon, littérateur médiocre, né en Normandie vers 1720, fut employé par Diderot et d'Alembert dans la rédact. de l'*Encyclop.*, puis par l'archev. de Paris à répondre aux lett. que J.-J. Rousseau avait adressées à ce prélat. Il finit par obtenir, avec le tit. d'historiogr. de M. le comte d'Artois, un canonicat à Coutances, ville où il m. vers 1790. Outre ses *articles* dans l'*Encyclopédie*, on peut citer de lui: *Liberté de conscience resserrée dans ses bornes légitimes*, Londres (Paris), 1754-55, 3 part. in-8; *Lettres à M. Rousseau*, etc., Amsterdam, Paris, 1763, in-8; *Hist. philos. de la relig.*, Liége, 1779; Paris, 1782, 1785, 2 vol. in-8 (refonte d'un autre ouvrage qu'il avait publié en 1768, 3 v. in-12, sous le tit. de *Discours généraux et raisonnés*, etc.

YVON (Pierre-Christophe), médec., né en 1719 à Ballon, près du Mans, quitta la congrégation de l'Oratoire pour embrasser l'art de guérir, suivit les cours de la faculté de Paris, et alla prendre le doctorat à celle de Reims. Nommé en 1757 médecin de l'abbaye royale de Poissy, il se fixa ensuite à Saint-Germain, et y m. en 1811. On ne connaît de Yvon qu'un gr. nomb. d'*art.* dans le *Journal de médec.* Il s'y montre l'antagoniste absolu du magnétisme.

Y-YN, prem. ministre de l'empire chinois sous le règne des prem. souv. de la dynastie de Chang, vécut, dit-on, jusqu'à l'âge de 100 années (de 1770 à 1670 avant notre ère), et fit bénir sa longue administration par des actes journaliers de prudence et de justice. Il avait rempli en même temps les fonctions de gouv. des fils de deux de ses maîtres. On voulut qu'il désignât lui-même son success. à la 1re charge de l'état, et il présenta Y-tchi, son fils, qui se distingua également. par son habileté et ses vertus.

YZZ-EDDIN (Ibn-al-Athir). V. Ibn-el-Atsyr.

Z

ZABAGLIA (Nicolas), né en 1674 à Rome, où il m. le 27 janv. 1750, fut employé d'abord, comme simple charpentier, aux travaux du Vatican, et mérita par l'invention de diverses machines qui eussent fait honneur à un habile mathém., la place d'architecte de la basilique de saint Pierre. L'appareil au moyen duquel on détache les peintures à fresque est dû à cet homme de génie, qui conserva après son élévation les habitudes et le costume même de son prem. état. J. Bottari a publ.: *Castelli e Ponti di Nic. Zabaglia, con alcune ingegnose pratiche*, etc., Rome, 1743, gr. in-fol., ital. et latin. Voy. l'*Histoire des math.* de Montucla, t. 4, p. 821.

ZABANN ou ZABANIUS (Isaac), prof. de philos. et de théol. polémiq. au collége d'Eperiès, puis à Hermanstadt, où il m. en 1699, surintendant de l'église réformée et inspect. de l'acad., a laissé quelq. écrits mentionnés dans le *Specimen Hungariæ litteratæ* de Czwittinger. — Jean Zabann, son fils, fut anobli par l'emp. Léopold, et appelé aux fonctions de juge suprême des colonies saxonnes établies en Transylvanie; mais ayant trempé dans un complot, il fut destitué, mis en jugem., et condamné à perdre la tête.

ZABARELLA (François), *de Zabarellis*, plus connu sous le nom de *Cardinal de Florence*, né en 1339 à Padoue, y professa le droit, fut employé à d'importantes négociations, et vint s'établir à Florence après la soumission de sa patrie aux Vénitiens (1406). Son mérite reconnu ne tarda pas à le faire élire par les Florentins d'une voix unanime au siége archiépiscopal devenu vacant; mais cette élection n'eut pas de suite, le pape ne l'ayant pas voulu confirmer. Après avoir séjourné quelq. temps à Rome, où Boniface IX l'avait appelé, Zabarella retourna à Padoue; il refusa l'évêché de cette ville, qui lui fut offert. Jean XXIII, après son intronisation, le fit venir à sa cour, le nomma en 1410 archevêque de Florence, et, l'année suivante, le créa cardinal-diacre. Zabarella assista ensuite au concile de Constance, qui s'ouvrit en 1414; il y fit partie de la commission nommée pour connaître des démêlés qui existaient entre les chevaliers teutoniques et les Polonais, et ensuite pour l'examen de Jean

Huss et de sa doctrine. Dans la 17me session du concile, il prononça un discours, où il proposait div. expédiens pour parvenir à la réformation de l'église, et il publia à cette occasion un écrit dans lequel il indiquait les moyens à mettre en œuvre pour atteindre ce but. Ses travaux au concile ayant dérangé sa santé, il m. à Constance en 1417. L'emp., et le concile en corps, assistèrent à ses funérailles, qui furent célébrées avec une grande pompe. Les princip. écrits de Zarabella sont : *Commentarii in decretales et clementinas*, 6 vol. in-fol.; et *de Schismate*, Bale, 1565, in-fol., mis à l'*index* de Rome, jusqu'à correction. — Barthélemi ZABARELLA, neveu du précédent, professa le droit canon à Padoue, fut successivem. référendaire apostoliq., évêq. de Spalatro, archevêq. de Florence, ambassad. de la cour de Rome en France et en Espagne, et m. en 1445. On a de lui un traité *de Jure patronatûs*, et un assez grand nombre de *disc.* et de *dissert.* Voy. Panziroli, *de claris legum Interpr.*, etc.

ZABARELLA (JACQUES), philosophe italien du 16e S., né en 1533 à Padoue, fut admis en 1564 au nombre des profess. de l'université de cette ville, y remplit successivem. les chaires de logique et de philosophie, et m. en 1589. Accusé d'athéisme lors de la publicat. d'un de ses ouvr. intit. : *de Inventione æterni Motoris*, il déclara qu'il admettait comme chrétiens les vérités qui ne peuvent être démontrées par les argumens de la philosophie; et son livre, soumis à la censure de l'inquisition, fut approuvé sans réclamation. On a de J. Zabarella un assez gr. nombre d'ouvr., dont le rec. a été impr. à Francf., 1618, in-4. Voy. l'*Histoire de l'académie de Padoue*, par Papadopoli, l'*Histoire de la philosophie* de Brucker, t. 4.—Jacques ZABABELLA, dit *le Jeune*, comte de l'ordre de St-George, florissait à Padoue, sa patrie, vers 1646. Il a laissé, entre autres ouv. : *Elogia illustr. Patavinorum*, Padoue, 1670, in-4; *Aula heroum, sive Fasti romani ab urbe conditâ usque ad ann. Christi* 1674, in-4. — Jules ZABARELLA, fils du prem. Jacques, m. prématurément par suite d'excès, eut quelq. réputation comme mathématicien.—ZABARELLA (Paul-Bon), aussi de Padoue, ermite augustin, puis provincial et visiteur-général de son ordre, devint évêque de Romanie en Morée, archevêque de Parium, et vice-chancelier de la faculté d'éloquence dans sa ville natale, où il m. en 1525. Outre des *sermons*, on cite de lui un traité *de naturæ Mirabilibus*; *Enarratio sept. Psalmorum pœnit.*; et *de Reformatione Ecclesiæ, ad Clementem VIII*.

ZABATHAI-SÉVI. V. SABATAÏ-SÉVI.

ZABDAS, ZABAN ou SABON, l'un des généraux de Zénobie, reine de Palmyre, s'empara de l'Egypte, fut défait en Syrie par les Romains, concourut ensuite à la belle défense que sa souveraine opposa à l'emper. Aurélien, et périt, à ce que l'on croit, dans les dern. évèn. de cette guerre vers 272.

ZABIRA (GEORGE), né dans l'ancienne Macédoine (Roumélie), vint comme commis marchand dans la Hongrie vers 1764, s'y rendit habile dans la connaissance du lat. et des principaux idiomes de l'Europe. Il mourut à Szabadszallas (petite Cumanie) en 1804, laissant, entre autres ouvr. MSs., *les Aventures des familles grecques Brancovani et Cantacuzène*, en moldave; et une biographie (ελληνικά) des auteurs grecs depuis la prise de Constantinople. Ce savant a légué par testament ses livres et MSs. à l'église grecq. de Petsch, avec un traitem. annuel de cent florins pour le bibliothécaire.

ZABOROWA (JACQUES), publiciste polonais, employé d'abord à la gr. chancellerie de la couronne, fut chargé vers 1502, sous la direction du chancel. J. Laski, de continuer le recueil des lois polon. commencé près de deux siècles auparavant par ordre de Casimir-le-Grand. Cette continuat., dans laquelle Zaborowa joignit aux statuts de la Lithuanie le code des lois saxones, etc., parut sous ce titre : *commune inclyti Poloniæ regni Privilegium constitutionum et indultuum*, etc., Cracovie, 1506, in-fol. : c'est sur le modèle de cette collect. que fut faite celle que le roi Sigismond Ier fit publier en 1532.

ZABOROWSKI (STANISLAS), juriscons. et grammairien polonais du 16me S., fut secrétaire et sous-trésorier de la couronne sous les rois Alexandre et Sigismond. On a de lui : *Tractatus de naturâ jurium et bonorum regis*, etc., Cracovie, 1507, in-4, très-rare; *Rudimenta grammatices*, etc. (en polonais), ibid., 1519, in-4; réimpr., ibid., 1529, 1536, 1539, 1560 et 1564, in-4.—ZABOROWSKI (Ignace), prêtre piariste, né en 1754, m. à Varsovie en 1803, a écrit en polonais une *Géométrie pratique*, Varsovie, 1786, 1792 et 1806, in-8; et *Logarithmes pour les écoles nationales*, ibid., 1787 et 1806, in-4. Voy. sur cet estimable profess. Bielski, *Vita piaristarum*, et au t. 2 des Mém. de l'Institut de Varsovie, un *disc.* à sa louange par P. Maleszewski.

ZABUESNIG (JEAN-CHRISTOPHE), littérat., né en 1747 à Augsbourg, où il m. vers 1795, président du corps des marchands de cette ville, a trad. du français en allemand, et composé dans cette dern. langue un assez grand nombre d'ouv., presque tous pour la défense de la religion catholique qu'il professait. La plus remarquable de ses traduct. est celle de l'*Histoire des temps anciens et modernes* de Condillac, Augsbourg, 1778 à 1780, 14 vol. in-8. On lui doit aussi quelq. pièces de théâtre.

ZABULON (bible), 6me fils de Jacob et de Lia, naquit dans la Mésopotamie vers l'an du monde 2556, et m., suivant le *Testament des douze patriarches* (livre très-ancien cité par D. Calmet), à l'âge de 114 ans, après avoir déclaré à ses enfans qu'il n'avait pris aucune part au crime de ses frères, dans leur projet de se défaire de Joseph. La tribu de son nom eut la portion de la Terre-Promise, qui s'étend depuis le lac de Galilée, à l'Orient, jusqu'à la mer Méditerranée, à l'Occident.

ZACAGNI ou ZACCAGNI (LAURENT-ALEXAND.), conservat. de la biblioth. du Vatican, m. à Rome en 1712, âgé de 55 ans, était entré de bonne heure dans l'ordre des Augustins. Il s'était rendu très-habile dans la connaiss. des antiquités et dans celle des langues grecq. et latine. Outre une dissertat. lat. où il prétend démontrer que le saint-siége était en possess. de la ville et comté de Comacchio, avant le règne de Charlemagne, on a de lui : *Collect. monumentor. veterum ecclesiæ græcæ et latinæ, quæ hactenùs in bibliothecâ vaticanâ delituerunt*, etc., Rome, 1698, in-4.

ZACCARIA (FRANÇOIS-ANTOINE), né à Venise en 1714, fut admis à 15 ans dans la société des jésuites, et après avoir enseigné quelq. temps la rhétorique au collége de Gowitz, fut appelé à Rome, où il reçut les ordres en 1740. Il se voua à la prédic., obtint de très-grands succès dans toute l'Italie, et devint, en 1754, conservat. de la biblioth. de Modène, en remplacem. du célèbre Muratori. Obligé de résigner cette place lors de l'expulsion des jésuites, il se retira à Rome, où il se fit le champion du saint-siége contre les prétentions de l'église gallicane, et occupa la chaire d'histoire ecclésiastiq. au collége de la Sapience. Il m. en 1795. On a de lui, outre un grand nombre de MSs., cent six ouv. imp., parmi lesquels il suffira de citer les suiv., comme les plus connus et les plus import. : *Storia letter. d'Italia*, Modène, 1751-57, 14 v. in-8, et 2 de supplém. aux t. 4 et 5, Lucques, 1754; *Osservazioni sopra vari punti d'istoria letteraria*, etc., Venise, 1756, 2 vol. in-8; *Difesa della Storia letteraria d'Italia*, etc., Modène, 1754, in-8; *anecdotorum medii ævi.... Collectio.....*, etc., Turin, 1755, in-fol.; *Annali letterari d'Italia*, Modène, 1762-64, 3 vol. in-8.

ZACCHIAS (PAUL), savant médecin-légiste, né à Rome en 1584, s'adonna plus particulièrem. à l'étude de la jurisprudence médicale, acquit aussi une grande réputation dans la pratique de l'art de guérir, devint médecin du pape Innocent X, puis proto-médecin des états pontificaux, et m. en 1659. Son

principal ouvr. a pour titre : *Quæstiones medico-legales in quibus omnes eæ materiæ medicæ, quæ ad legales facultates videntur pertinere, proponuntur, pertractantur et resolvuntur*, Rome, 1621-1635, 9 livres, form. un vol. in-fol. ; réimpr. dans ce format à Amsterdam, 1651 ; Lyon, 1654, 1661, 1701, 1726 ; Nuremberg, 1726 ; Venise, 1737. On peut citer parmi ses autres écrits un traité *des Maladies hypocondriaq.*, en ital., Rome, 1639, 1641, 1651, in-4 ; Venise, 1665 ; trad. en lat. par Alph. Khonn, Augsbourg, 1671, in-8. — Sylvestre ZACCHIAS, frère du précéd., jurisconsulte, auditeur de la rote de Sienne, de Florence et de Lucques, a publié quelq. livres de jurisprudence en latin.—Lanfranc ZACCHIAS, jurisconsulte de la même famille, est aut. d'un traité *de Salario*.

ZACH (CLARA, comtesse de), fille d'un magnat hongrois, était attachée comme dame d'honneur à Elisabeth, épouse de Charobert, lorsqu'en 1329 le frère de cette princesse (depuis roi de Pologne, sous le nom de Casimir III), conçut pour elle une violente passion, que la reine lui facilita le moyen de satisfaire. Désespérée de l'outrage fait à son honneur, Clara en révéla le secret à Félicien, son père, qui, transporté de fureur, s'introduisit dans le palais de Charobert, et fondit sur Elisabeth pour l'immoler ainsi que ses enfans. La princesse ne se garantit du coup dirigé sur sa tête qu'en la couvrant de sa main droite, dont quatre doigts furent abbattus. Le roi, qui avait reçu aussi une blessure légère en défendant la princesse, fut secouru par ses gardes, qui mirent Félicien en pièces. Là se fût arrêté la vengeance de Charobert, sans les instances de sa femme, qui ne fut satisfaite qu'après d'effroyables cruautés. Clara, arrêtée au milieu des dames de la cour, eut le nez, les lèvres et les doigts des mains coupées, puis fut conduite de ville en ville et exposée au regards de la populace. Son frère fut traîné à la queue d'un cheval, et son cadavre exposé aux animaux carnassiers; sa sœur fut décapitée; son mari périt en prison; et la diète hongroise statua (en 1330) : que les descendans de Félicien, de l'un et l'autre sexe, jusqu'à la 3me génération, ses neveux, ses nièces seraient décapités, et leurs biens confisqués ; que les nobles alliés à cette famille seraient éloignés de la cour; et que les descendans du même Félicien, au-delà de la 3e générat., seraient condamnés pour jamais à l'esclavage.

ZACHAIRE (DENIS) est le nom, peut-être supposé, sous lequel est connu un alchimiste né dans la Guyenne vers 1510. Initié de bonne heure aux chimères de l'hermétisme, il acheta, au prix de la moitié de son patrimoine, divers secrets prétendus merveilleux, dont les essais infructueux lui enlevèrent le reste de sa fortune. Etant venu à Paris en 1539, il obtint d'un étranger la connaissance d'un nouveau secret de faire de l'or, et en fit informer le roi de Navarre, Antoine d'Albret, qui promit de payer cette découverte 4000 écus. Zachaire se rendit alors à Pau ; mais quand il eut terminé son opération, le roi Antoine se borna à le remercier. L'alchimiste désappointé revint à Paris, où il se livra sans réserve à la lecture des ouv. de Raymond Lulle et d'Arnaud de Villeneuve (*v.* ces noms). De retour dans son pays, il réussit, s'il faut l'en croire, à convertir du vif-argent en or. Il partit ensuite pour Lausanne, d'où il se rendit en Allemagne ; et l'on ignore ce qu'il devint ensuite. On a de lui : *Opuscule de la philosophie naturelle des métaux*, etc. (avec une préface qui renferme le précis de ses aventures), Anvers, 1567, in-8 ; Lyon, 1574, in-12; inséré dans la *Bibliothèque des philosophes chimiq.*, t. 2, et trad. en lat., avec des notes, Bâle, 1583, 1600, in-8.

ZACHARIE (bible), roi d'Israël, succéda à son père Jéroboam II, après un interrègne de onze ans et demi, en l'an 773 av. J.-C. Son règne ne fut que de 6 mois; il fut assassiné par Sellum, fils de Jabès, qui s'empara du trône.—ZACHARIE, fils du grand-prêtre Joïada, lui succéda dans ce poste éminent, sous le règne de Joas, et fut massacré par l'ordre du même prince. Dieu vengea sa mort, en faisant périr Joas l'année suivante, lorsque le roi de Syrie se fut emparé de Jérusalem.—Un autre ZACHARIE, que l'on croit fils du précédent, vivait sous les règnes d'Amasias et d'Ozias, rois de Juda ; il eut la confiance de ce dern. prince, qu'il affermit dans les voies de la justice. Il ne faut pas le confondre avec le suivant. — ZACHARIE, fils de Barachie, disciple d'Isaïe, et le 11e des petits prophètes, reçut de Dieu (conjointem. avec Aggée) la mission d'exhorter les Juifs à reprendre la construction du temple de Jérusalem. C'est le plus fécond et en même temps le plus obscur de tous les petits prophètes : aussi a-t-il eu de nombreux commentateurs, parmi lesquels nous citerons Mélanchthon, Stunica, Osorius, etc. — ZACHARIE, père de saint Jean-Baptiste, était un des prêtres du temple de Jérusalem. Ayant refusé, comme le rapporte l'Ecriture-Sainte, de croire à la parole de l'ange Gabriel, qui lui annonçait qu'il aurait un fils auquel il donnerait le nom de Jean, il devint muet subitem., et sa langue ne se délia que lorsque l'évènem. prédit se fut réalisé. Quelques anciens pères de l'Eglise disent qu'Hérode, roi de Judée, fit mourir Zacharie, parce qu'on avait soustrait son fils Jean au massacre des innocens ; et que ce personnage est le même que celui dont J.-C. reproche la mort aux Juifs.

ZACHARIE, Juif distingué par ses vertus et ses richesses dans le prem. siècle de l'ère chrét., fut traduit devant le grand sanhédrin, ou conseil religieux suprême de sa nation, en l'an 67, sur l'accusation d'avoir voulu livrer Jérusalem à Vespasien. Bien que déclaré innocent, il ne put échapper à l'animosité de ses ennemis, qui le massacrèrent au milieu du temple, et jetèrent son corps à la voierie.—Un autre ZACHARIE, surnommé *le Scholiaste*, fut disciple d'Ammonius à Alexandrie, devint évêq. de Mitylène, et m. en 560. On a de lui un *discours* en grec sur la création et la fin que doit avoir le monde, trad. en latin par G. Génébrard.

ZACHARIE, d'abord trésor. de l'église de Constantinople, puis successeur de Hesychius ou Isaac, dans le patriarchat de Jérusalem, fut emmené captif par les Perses en 614, avec tous les habitans de la ville sainte, et recouvra sa liberté lorsque le roi Siroès eut fait la paix avec l'emp. Héraclius. Il rapporta alors à Jérusalem la vraie croix que le monarque persan rendait au souverain de Constantinople, et il la remit en sa place. L'église latine célèbre ce dern. évènem. sous le titre de *fête de l'exaltat. de la sainte croix*, le 14 sept. On ignore l'époq. de la m. de Zacharie.

ZACHARIE (ST), pape, né en Grèce vers la fin du 7e S., succéda en 741 à Grégoire III. Les troubles que souleva la révolte des ducs de Bénévent et de Spolette contre Luitprand, roi des Lombards, lui fournirent l'occasion de déployer sa sollicitude pour le peuple de Rome et son clergé. Plus tard il s'occupa de régler la discipline et le dogme en Angleterre, et dirigea les actes du concile de Clovehou. En 747, Burchard, évêque de Wurtzbourg, et Fulrad, chapelain de Pépin-le-Bref, furent envoyés à Rome pour consulter le pape sur la situation politique de ce dernier prince, qui, bien qu'exerçant le pouvoir souverain dans toute sa plénitude, ne portait encore que le titre de maire du palais de Childéric III. Zacharie répondit aux envoyés de Pépin que, pour ne point renverser l'ordre, *il valait mieux donner le nom de roi à celui qui en avait le pouvoir*. Ce conseil de Zacharie fut reçu comme une décision par celui qu'il intéressait ; mais il faut bien noter que dans sa naïve bonne foi le pontife n'avait pas prétendu se constituer juge. Il m. peu de temps après cet évènem., devenu le plus important de son pontificat, et peut-être de l'époque. Ce fut Zacharie qui commença la fameuse biblioth. du Vatican.

ZACHARIE (ZAKARIA AL TIFURI), dit *le Tiaphurten*, méd. arabe du 9e S., s'acquit une grande

réputation sous le règne du khâlyfe Motasem, et fut médecin des armées de ce prince. Il n'a laissé aucun écrit.—ZACHARIE (*Zacharias Chrysopolitanus*), dit *le Chrysopolitain*, écrivain ecclésiastique, né dans les prem. années du 12ᵉ S. à Goldsborough (*Chrysople* ou Ville d'Or), dans le comté d'York, vint fort jeune en France, entra dans l'ordre des Prémontrés, et partagea son temps entre l'étude et la pratique de ses devoirs. On ignore l'époque de sa mort. Il est auteur d'un comment. sur la Concorde d'Ammonius (trad. du grec en lat., au 6ᵉ S.). Ce comment., imp. pour la 1ʳᵉ fois en 1473, in-fol., sous ce titre : *In unum ex quator, sive de Concordiâ evangelistarum,* a été insér. dans la *Biblioth. des Pères,* t. 19 de l'édit. de Lyon. On conservait, avant la révolution, des *homélies* du même écrivain, dans l'abbaye d'Alne, au diocèse de Liége.

ZACHARIE (LELIO), *de Vicence,* né vers 1450, entra dans les ordres à 30 ans, devint chanoine de Latran, évêq. de Sébaste en Arménie, et m. en 1522. On a de lui : *orbis Breviarium,* etc., Florence, 1493, et Venise, 1502, in-4, plusieurs fois réimpr. et trad. en ital. (c'est un extrait des ouvr. des anciens géographes) ; *de Gloriâ et Gaudiis beatorum,* Venise, 1501.—ZACHARIE, surnommé *Lipelloo,* vicaire de la chartreuse de Juliers, m. en 1597, a écrit les *Vies* des saints en 4 vol., impr. à Cologne, les deux premiers en 1595, et les deux autres en 1601.—ZACHARIE *de Lisieux* (N.), religieux capucin, né en 1582, fut attaché pendant 20 ans à la mission catholique d'Angleterre, et m. en 1660 dans le couvent de son ordre à Evreux. On a de lui : *la Philosophie chrétienne,* etc., Paris, 1637, in-8 ; ibid., 1644, in-4; *la Monarchie du verbe incarné,* ibid., 1642-1646, 2 vol. in-4 ; *Gyges Gallus,* ib., 1659, in-12 ; Lyon, 1660, in-8 et in-4; trad. en fr. par le P. Antoine de Paris, 1663 (fiction morale dans le genre du *Diable boiteux* de Le Sage, mais bien inférieure à ce dernier écrit) ; *Somnia sapientis,* Paris, 1659, in-12 ; *Genius sæculi,* ibid., 1659, in-12; réimpr. plus. fois, in-8 et in-4 ; *Relation du pays de Jansénie,* etc., ibid., 1660, 1664, in-8 ; *Christus patiens,* etc., ibid., 1661, in-4 ; *Sylva sacrorum,* etc., ib., 1662, in-4.—ZACHARIE (Auguste-Louis), théolog. luthér., né en 1710 à Neundorf, m. à Koëthen en 1772, a publ. : *lessus mem. Christi Lud. Schlichteri consecratus,* Koëthen, 1763, in-fol. ; et quelq. dissertations critico-théolog. qui offrent peu d'intérêt.

ZACHARIE (DENIS). V. ZACHAIRE.

ZACHARIE (JUST-FRÉDÉRIC-GUILLAUME), poète allemand, né en 1726 à Frankenhausen, dans la Thuringe, perfectionna ses études à Leipsig dans la société des plus savans littérateurs de l'époque, fut affilié au cercle litt. de Goettingue, obtint la chaire de poésie du collége *Carolinum* à Brunswick, et m. dans cette ville en 1777. Outre le journal de Brunswick, qu'il rédigeait depuis 1768, il a laissé un assez grand nombre de poésies de différens genres, dont quelques-unes ont été traduites en latin, en franç., en angl. et en ital., et qui ont été toutes recueillies sous le titre de *Poésies de Zacharie* (en allemand), Brunswick, 1763 à 1765, 9 v. in-8. Les plus remarquables sont les poèmes de *Phaëton,* des *Quatre Parties de la journée,* et de *la Femme dans les quatre parties de son âge.* On a encore de Zacharie quelques autres ouvr., imprimés séparément, tels que le *Théâtre espagnol* (en allem.), ibid., 1770 et 1771; des *Fables et Contes,* etc. (idem), ibid., 1771; plus. écrits posthumes, publ. par Eschenburg, avec des *notes* sur la *vie* et les ouv. de l'aut., Brunswick, 1781, in-8. — ZACHARIE (Gotthilf-Traugott), né en 1729 à Tauchardt (Thuringe), professa la théologie à Butzow, à Goettingue, puis à Kiel, où il mourut en 1777. Il était fort instruit dans les langues orientales. Outre plus. ouvr. restés MSs., on cite de lui : *Paraphrase et Explicat. des Epîtres de St Paul,* Goettingue, 1768-1771, 4 vol. in-8; *Théologie biblique,* ibid., 1771-77, 4 vol. in-8 ; *doctrinæ christianæ Institutio,* plusieurs fois réimprimée.

ZACHARYASZEWICZ (GRÉGOIRE), prélat de l'église métropolit. de Gnesne, m. à Varsovie en 1812, dans un âge avancé, a publié en polonais un *Recueil des anc. moralistes,* Varsovie, 1784-1787, 3 v. in-8.

ZACHÉE (Bible), fermier des impôts perçus pour le compte des Romains à Jéricho, fut honoré de la visite de J.-C., et se convertit à la parole du Sauveur. (*Voy.* l'*Evangile* de St Luc, chap. 19). — Un autre ZACHÉE, hérétique du 4ᵉ S., fut le chef d'une secte dite des *zachéens,* qui, entre autres erreurs, soutenait que les prières ne sont agréables à Dieu que faites en particulier ; que chacun a le droit de célébrer le sacrifice divin et de toucher aux vases sacrés, etc.

ZACHT ou SAFT-LEEVEN (HERMAN), peintre hollandais, né à Rotterdam en 1609, mort à Utrecht en 1685, peignit le paysage avec succès, et grava lui-même plusieurs de ses compositions. Ses tableaux sont recherchés. — Corneille ZACHT-LEEVEN, frère du précédent, né à Rotterdam en 1612, se distingua dans la peinture des sujets dits *de genre,* tels que des corps-de-garde, des intérieurs de maisons rustiques, des cuisines, etc., à la manière de Téniers. On a aussi de lui quelques tableaux d'animaux domestiques et des paysages.

ZACOSTA (RAYMOND), 37ᵉ grand-maître de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, résidant alors à Rhodes, succéda en 1461 à Jacques de Milli. Ce fut lui qui reçut le premier du pape le titre d'*excellentissime,* que ses successeurs ont conservé. Il soutint la guerre contre les Turks, et m. en 1467 à Rome, où il s'était rendu pour se justifier des plaintes de quelq. chev. de son ordre. Zacosta était Aragonais.

ZACUTH (ABRAHAM ben SAMUEL), écrivain juif, natif de Salamanque, professait en 1492 l'astronomie à Saragosse, lorsque l'édit rendu contre ceux de sa religion par Ferdinand et Isabelle le força de se réfugier à Lisbonne. Il y fut nommé astronome et chroniqueur du roi Emanuel. Son principal ouvr., qui a pour tit. : *Sepher Juchasin* (liv. des lignages), embrasse de curieux détails sur l'hist. religieuse de la nation israélite. Il a été imprimé pour la 1ʳᵉ fois à Constantinople en 1566, puis à Cracovie en 1580, et à Amsterdam en 1717, in-4. Consulté avec fruit par plus. rabbins et par Scaliger (*de emendat. temp.*), ce livre a été trad. en latin par Aaron Margalith. On doit encore à Zacuth un *Almanach perpetuel,* Venise, 1502, trad. en lat., et quelques autres écrits de théologie hébraïque et d'astrologie.

ZACUTO (ABRAHAM), *Zacutus Lusitanus,* méd. et philos., né en 1575 à Lisbonne de parens israélites, à qui la crainte des persécutions avait fait embrasser les pratiques extérieures du christianisme, fréquenta les écoles de Salamanque et de Coïmbre, reçut avant 20 ans le doctorat à l'univ. de Siguenza, puis vint s'établir dans sa ville natale. Depuis 30 années il y pratiquait avec beaucoup de succès, prodiguant avec le même zèle ses soins aux indigens et aux grands seigneurs, lorsque l'édit rendu en 1625 par le jeune Philippe IV, contre les familles juives, le décida à partir pour Amsterdam. Il s'y fit circoncire dès son arrivée, et m. dans cette ville en 1642. D'abord publiés séparément, ses ouvr. ont été recueillis en 2 vol. in-folio, sous le titre d'*Opera omnia,* Lyon, 1649 ; 4ᵉ édit., ibid., 1694. Voici les titres des deux principaux : *de medicorum principum Historiâ,* Amsterdam, 1629, 1642, 12 v. in-8 ; Lyon, 1642, in-fol., et *Praxis medica admiranda,* etc., Amsterdam, 1634, in-8 ; Lyon, 1643, in-fol., etc.

ZADRIADÈS ou THARIADÈS, roi de la Petite-Arménie dans le 2ᵉ S. av. J.-C., servit d'abord dans les troupes du roi Artabaze, puis obtint d'Antiochus-le-Grand la souveraineté d'une partie de l'Arménie, l'autre moitié restant dévolue à un certain Artaxias. Ces 2 hommes, prenant le titre de roi, secouèrent le joug d'Antiochus, qui, après avoir tenté de les réduire, consentit à faire la paix avec eux. Zadriadès m. vers l'an 170 avant J.-C.

ZAEN. V. ZEYAN.

ZAFI. V. ZAPHI.

ZAGA-CHRIST est le nom d'un aventurier appelé aussi *Zagaxe* ou *Zagaste*, et qui entreprit de se faire passer en Europe pour le fils du roi d'Abyssinie, Hassc-Yakoub. Etant venu de Syrie à Rome, où le pape lui donna un palais, et pourvut pendant 2 ans à son entretien, il se décida, d'après le conseil du duc de Créqui, à se rendre en France, où il fut bien accueilli du roi et du cardinal de Richelieu, qui lui donna un logement dans son château de Ruel, près Paris. Zaga y mourut en 1638 à l'âge de 28 ans, et fut enterré dans l'église du village à côté du prince de Portugal, mort dans le même lieu. On peut consulter sur cet aventurier : l'*Hist. Æthiopum* de Ludolf, et les *Imposteurs insignes* de Recoles, t. 2. Rechac le jeune a publié les *étranges Evènemens du voyage de S. A. R. le prince Zaga-Christ*, etc., Paris, 1634.

ZAGLY (le comte), aventurier, né en Perse d'une famille arménienne très-obscure, vint à Paris vers l'an 1675, se faisant passer pour un personnage distingué, demanda à être baptisé, et eut pour parrain le duc d'Orléans, frère de Louis XIV, qui lui donna une pension, et le plaça dans les mousquetaires. Il épousa ensuite la fille du voyageur Tavernier (*v.* ce nom), la quitta bientôt, retourna en Perse, embrassa l'islamisme (dans la secte d'Ali), prit le titre et le nom d'iman Kouli-Beig, persécuta les chrét., devint drogman ou interprète auprès du khan d'Erivan, et eut la tête tranchée en 1707, sur la demande de l'envoyé de France Michel.

ZAGO (ORTENSIO), savant italien, né à Vienne, en 1654, d'une famille noble, m. en 1737, posséda des connaissances très-variées, et s'attacha surtout à l'hydraulique. On a de lui : *del Torrento astiquo e del modo di reparare a i danni minacciati alla città di Vicenza*, etc., Padoue, 1720, in-fol.; deux *dissert.* lat. sur les inscriptions des anciens chrét., etc.; des *notes* sur d'anciens édifices publics, etc.

ZAHN (JEAN), né en 1641 à Carlstadt, dans la Franconie, m. en 1707, prevôt du couvent de Niederzell, ordre de Prémontré, s'est fait un nom par son ouvr. intit. : *Specula physico-mathematico-historica notabilium ac mirabilium sciendorum*, etc., Nuremberg, 1696, 3 vol. in-fol. — ZAHN (Benoît-Guillaume), né en 1738 à Nuremberg, où il occupa des fonctions de magistrature, a publié : *Histoire ecclés. de la ville de Lauf*, etc. (all.), Nuremberg, 1781, in-8; *Précis des évènem. les plus remarquables arrivés à Nuremberg de* 1737 *à* 1787 (id.), ib., 1787-89, 2 v. in-4, et *Comment. juris pub. de jure collectandi in genere*, etc., Altdorf, 1790, in-4.—Un autre ZAHN (Balthazar-Conrad) est aut. d'un *Tractatus de mendaciis*, etc., Cologne, 1686, in-4.

ZAIDOUN (ABOU'L WALID AHMED IBN), écrivain et poète arabe, né à Cordoue en 394 de l'hég. (1003 de J.-C.), m. à Séville en 463 (1070), est principalement connu comme aut. d'un poème nommé *Nouniyya*, parce que tous les vers se terminent par la syllabe *na* ; et d'une *Lettre*, écrite au nom de Vadala, fille du roi Mohammed Almostakfi Billah, à un nommé *Abdouz*, personnage obscur, qui avait osé lui faire des proposit. de mariage. Le texte de cette lettre a été publiée, avec une version, par Reiske (*v.* ce nom), Leipsig, 1755. C'est une composition très-remarquable, et qui a été commentée par div. auteurs.

ZAINER (GUNTHER), célèbre imprimeur allem., né à Reutlingen vers 1430, s'établit à Cracovie, et y acquit une grande réputation par ses product. typographiques. Etant passé ensuite à Augsbourg, il y forma un nouvel établissement, et m. en 1478.— ZAINER (Jean), proche parent (sinon frère) du précédent, fonda une imprimerie à Ulm, où il exécuta un grand nombre de belles édit., et m. en 1500.

ZAIONCZEK (JOSEPH), général polonais, né à Kamienieck en 1752, d'une famille noble, mais pauvre, suivit de bonne heure la carrière des armes, devint colonel vers 1786, se fit remarquer à la diète de 1788 à 1792 par ses principes d'indépend., et servit comme génér. sous les ordres de Kosciuszko, lorsque la guerre éclata entre les Polonais et les Russes. Forcé de s'expatrier après l'issue de la campagne de 1792, il revint sonder secrètem. les dispositions de ses concitoyens pour une nouv. insurrect., laquelle éclata en mars 1794. Zaïonczek y figura encore comme un des principaux lieutenans de Kosciuszko, et donna de nouv. preuves de son dévouem. et de la fermeté de son caractère. Nommé commandant de Varsovie, il défendit avec plus d'intrépidité que de talent le faubourg de Praga contre l'attaque vigoureuse de Souvarov, et fut blessé grièvement pendant l'action. Il fut arrêté sur les frontières de la Silésie, au moment où il demandait un asile aux généraux autrichiens : conduit dans une forteresse de Moravie, il ne fut rendu à la liberté qu'après l'avènement de Paul Ier au trône de Russie. Il vint alors à Paris demander du service au gouvernement directorial, et fut envoyé comme général de brigade à l'armée d'Italie, au commencement de 1797. Il suivit l'année d'après Bonaparte en Egypte, y fut nommé général de division ; et se distingua particulièrement à la bataille d'Héliopolis. Dans le conseil de guerre dont le génér. Menou voulut prendre l'avis avant de conclure sa capitulat. pour l'évacuation de l'Egypte, Zaïonczek, fut (avec Destaing et Delzons) l'un des trois officiers-génér. qui se prononcèrent contre ce parti. Il continua d'être employé activem. après son retour en France, commanda en 1805 une division au camp de Boulogne, et passa avec elle à l'armée d'Allemagne. Il coopéra ensuite à l'organisat. de plus. légions polonaises, et fut mis à la tête d'une des trois gr. div. qui composèrent l'armée du gr.-duché de Varsovie. Il eut part en cette qualité à la campagne dans laquelle les Polonais, en nombre très-inférieur, repoussèrent l'invasion tentée sur le grand-duché par le prince Ferdinand d'Autriche (avril et mai 1809). Lors de la désastreuse campagne de 1812, Zaïonczek, qui commandait une des divisions polonaises empl. dans l'armée franç., fut blessé, subit l'amputat. d'une jambe, et resta prisonnier à Wilna. Après le traité de Paris, ce général fut d'abord employé dans la nouvelle armée polonaise, organisée par le grand-duc Constantin ; il reçut le titre de prince et fut nommé ensuite vice-roi de Pologne par l'emper. Alexandre, lorsque ce prince eut donné une constitution à ce pays. Dès-lors Zaïonczek se montra entièrem. dévoué aux ordres et aux intérêts de la Russie, et se fit l'instrument des volontés les plus despotiques. Toutes les institutions libérales accordées à la Pologne par Alexandre, dans un premier élan de magnanimité, furent attaquées sous les yeux et avec le concours du chef dont on attendait leur maintien. Dans les dern. années de sa carrière, Zaïonczek se vit méprisé et renié par ses anciens amis et frères d'armes, qui avaient eu trop fréquemm. à se plaindre de sa servile complaisance. Il m. le 28 juillet 1826, et fut enterré dans sa belle résidence d'Opatowck.

ZAKRZEWSKI (IGNACE-WYSSYGOTA), noble polonais, né en 1744 à Bialecz, d'une ancienne famille de la Grande-Pologne, fut un de ceux qui se distinguèrent en défendant la cause de l'indépendance nationale en 1794. Elu nonce de la diète, il se fit remarquer à la session de 4 ans qui termina ses travaux en donnant une constitution à la Pologne, le 3 mai 1791. L'année suiv. il fut nommé président du corps municipal de Varsovie, et devint, en 1794, membre du conseil suprême du gouvernem. choisi par Kosciuszko. Après l'occupation de Varsovie par les Russes, Zakrzewski fut arrêté à Sandomir ; il resta détenu dans une forteresse jusqu'à l'avènem. de Paul Ier au trône moscovite. Rendu alors à la liberté, il rentra dans sa patrie, y vécut dans la retraite, et m. en 1802.

ZALASZOWSKI (NICOLAS), archidiacre de Posen vers la fin du 17e S., a publ. : *Jus regni Poloniæ*, Posen, 1699-1702, et Varsovie, 1741, 2 vol. in-fol. Il parut après sa m. un autre écrit de lui, inti-

tulé : *de Potestate capituli, sede vacante*, Posen, 1706, in-4.

ZALEUCUS, philosophe et législateur grec, né vers l'an 700 av. J.-C., suivant l'opinion la plus généralem. reçue, un siècle avant Pythagore, ne put être, conséquemm., le disciple de ce dernier, comme l'ont avancé Diodore de Sicile et Diogène Laërce. A travers l'obscurité qui enveloppe l'existence de ce personnage illustre, on peut remarquer qu'il fut sans doute appelé à donner des lois aux Locriens Zéphyriens par suite de la considération que sa vertu lui avait acquise. Diodore (en substance) et Stobée (textuellement) nous ont conservé le préambule du code législatif donné par Zaleucus à une cité qui n'était alors, s'il faut en croire Aristote, qu'un repaire de brigands et de pirates. « Il n'y a rien dans l'antiquité, dit Voltaire (*Essai sur les Mœurs*, etc.), qu'on puisse préférer à ce morceau simple et sublime, dicté par la raison et par la vertu, dépouillé d'enthousiasme et de ces figures gigantesq. que le bon sens désavoue.» On raconte que, le législateur des Locriens ayant ordonné, par une des dispositions pénales de son code, que l'adultère aurait les yeux crevés, son fils fut convaincu de ce crime. Le peuple demandait la grâce du coupable : Zaleucus s'y opposa ; mais se montrant aussi bon père que magistrat inflexible, il se fit arracher un œil pour ne laisser subir à son fils que la moitié de la peine encourue. Suivant Suidas, Zaleucus m. en combattant pour sa patrie. Plusieurs de ses lois ont été attribuées à Charondas (*v.* ce nom), comme aussi quelq.-unes des institut. de ce dern. ont été attribuées au législateur locrien.

ZALKIND-HOURWITZ, juif polonais, né vers 1744 à Lemlin (Lithuanie), quitta sa patrie peu de temps avant la révolut. française, et vint se fixer à Paris, où, vivant chétivem. du commerce de vieux habits, il consacra ses loisirs à l'étude. Devenu en peu de temps assez habile dans la connaissance de notre langue, il écrivit d'abord quelq. articles dans les journaux, puis concourut, en 1790, pour le prix (sur la question de la *Régénérat. politiq. des Juifs*), proposé par l'acad. de Metz, et fut couronné ainsi que MM. Grégoire (depuis évêq. de Blois) et Thierri (avocat à Metz). Le *Mémoire* de Zalkind-Hourwitz méritait de fixer l'attent. sur son auteur : Mirabeau le cita dans un de ses écrits, et l'humble brocant. fut bientôt attaché à la conservat. des MSs. orient. de la Bibliothèq. nationale. Il continua d'écrire dans les journ., et publia quelq. écrits de circonstance, qui n'ajoutèrent rien à sa réputation. Il la devait peut-être en grande partie à la singularité de sa position ; mais pour cela même qu'il affectait de s'y complaire, on ne songea point à l'en tirer. Il mourut misérable en 1810.

ZALLINGER (Jean-Baptiste de THURN), jésuite, né en 1731 à Botzen, dans le Tyrol, où il m. en 1785, avait d'abord professé la philosoph. au lycée d'Inspruck, puis occupé successivem. les chaires de physique et d'hist. naturelle de l'academ. de Deux-Ponts. Outre quelq. écrits de philos. et d'hist. nat. (en latin), on cite de lui un *Mémoire* (en allem.) *sur les moyens d'améliorer l'agriculture dans le Tyrol*, Inspruck, 1769, in-8. — Zallinger (Jacques-Antoine), de la même famille, né à Botzen en 1735, entra aussi dans l'ordre des jésuites, et m. recteur du lycée St-Sauveur à Augsbourg vers 1802. On a de lui quelq. écrits de philos. élémentaire, de droit ecclésiastique (en latin), et un examen critique (dans la même langue) du système de Kant, sous le titre de *Disquisitionum philosophiæ Kantianæ libri duo*, etc., Francfort et Leipsig, 1799, in-8.—Zallinger (François-Séraphin), parent des précédens, jésuite aussi, et de Botzen, né en 1743, m. vers 1805, professa la philos. et la physique à Inspruck, et publia quelq. écrits, tels que des dissertat. *Sur les causes des inondat. dans le Tyrol* (en allem.), Inspruck, 1779, in-8 ; et *Sur la chaleur respective des différentes contrées* (id.), ib., 1787, in-8.

ZALLWEIN (Grégoire), bénédictin, né en 1712 à Oberwichtach, dans le Haut-Palatinat, fut professeur de droit canon à Saltzbourg, puis conseiller ecclésiastiq. de l'archevêq. et recteur de l'université de la même ville, et m. en 1766. Ses princip. ouvr. sont : *Fontes originarii juris canonici*, etc., Saltzbourg, 1752-55, 4 vol. in-4 ; *Principia juris ecclesiastici...... Germaniæ*, Augsbourg, 1763, 1781, 4 vol. in-4, avec la *vie* de l'auteur en tête de la 2me édition.

ZALUSKI (André-Chrysostôme), gr.-chancelier de Pologne, né en 1635, d'une des plus anciennes familles du royaume, voyagea, au sortir de ses études, en Allemagne, dans les Pays-Bas, en France, en Italie, revint dans sa patrie vers 1673, entra dans l'ordre ecclésiastiq., puis suivit la carrière diplomatique. D'abord ambassad. près des cours de Portugal, de France et d'Espagne, il obtint, à son retour, la place de chancelier de la couronne, et fut nommé successivem. évêque de Kief, de Czernichov, de Plozka et de Warmie. Lors de l'invasion de la Pologne par Charles XII, il fut forcé de remettre les sceaux du royaume au palatin Jablonowski ; mais il les recouvra quelq. temps après la bataille de Pultawa, et les conserva jusqu'à sa m., arrivée en 1711. On a de lui un recueil de lettres, publ. sous le titre d'*Epistolæ histor. familiares*, Brunsberg, 1709-1711, 6 vol. in fol. ; et 3 autres recueils de discours (*Conciones et Orationes*) prononcés dans les conseils d'état et dans les diètes.—Zaluski (André-Stanislas-Kostka), neveu du précéd., et comme lui grand-chancelier de Pologne, embrassa l'état ecclesiastiq., et exerça d'abord plus. emplois publics. Obligé de s'expatrier par suite des troubles civils, il voyagea en Allemagne, en Hollande, en France et en Italie, et de retour à Varsovie, il s'y livra à la prédication et aux autres fonctions ecclésiastiq. Nommé évêque de Plock, puis élevé par le roi Auguste II à la dignité de grand-chancelier de la couronne, Zaluski, après la mort de ce prince, se prononça en faveur de Stanislas Leczinski ; il reconnut ensuite Auguste III pour roi légitime, et gagna la confiance entière de ce dernier. Il m. à Cracovie en 1758. Cet homme d'état avait reçu l'éducation la plus soignée, possédait une grande instruction, et était en correspondance avec presque tous les savans de l'époque. Wolf lui dédia les deux dern. parties de sa *Philosophia moralis seu ethica*. — Zaluski (Joseph-André), frère du précédent, né en 1701, fut évêque de Kief et référendaire de la couronne, et m. le 7 janv. 1774. Zélé bibliophile, possédant de vastes connaissances, il avait employé toute sa fortune à former une bibliothèque de 200,000 vol. (dont 20,000 de littérature polonaise), qui, ouverte au public en 1745, fut pillée et dispersée par les cosaques en 1795, lors de la prise de Varsovie par Souvaroff. Il est auteur de plusieurs ouvr. estimés (en latin et en polonais) sur la bibliographie, la législat. et l'histoire polonaise. Les principaux sont : *Programma litterarium ad bibliophilos*, etc. (en polonais), Varsovie, 1732, in-4 ; trad. en latin, Dantzig, 1743, in-4 ; *Conspectus novæ collect. legum ecclesiast. Poloniæ*, etc., Varsovie, 1744, in-4 ; *Analecta historic. de... cærem. ensem et pileum benedicendi*, etc., ib., 1721, in-4 ; *duo Gladii adversùs dissidentes*, ib., 1731, 2 v. in-4 ; *Specimen historiæ Polonæ criticæ*, etc., ib., 1735, in-fol. ; *Anecdota singularia celsis*. *Jablonovior. domûs*, ibid., 1755, in-4 ; *Manuel des droits et des usages publics de la Pologne pendant l'interrègne*, etc., ibid., 1764, in-8. On a en outre de J.-A. Zaluski des poésies et pièces dramatiq., en polonais, publ. dans le recueil de Minasowicz, Varsovie, 1756. —Alexandra Zaluska, sœur des précéd., épouse du comte Lascoronski, publia à Varsovie, en 1735, une traduct. du *Traité sur la sainte communion* par le P. Crasset, jésuite.—Thérèse Zaluska, épouse du comte Joseph Zaluski, a écrit en latin un opuscule *Sur les vertus et les défauts des Polonaises*, et deux discours sur un sujet politique, publiés dans

les *Miscellanea* de J. Ostrowski-Daneykowicz, Lublin, 1745, in-fol.

ZALUZANSKI (Adam), d'une famille noble de la Bohême, remplissait de 1580 à 1609 une chaire de médecine à l'univ. de Prague. Entre autres ouvr., on cite de lui : *Methodi rei herbariæ lib. III*, Prague, 1592; Nuremberg, 1604, in-4; et *Apothecariorum regulæ*, etc. Voy. le t. 2, pag. 215, de la *Bohemia docta* du P. Balbinus.

ZALYK (Grégoire-Georgiades), né en 1785 à Thessalonique (Macédoine), s'établit vers 1802 à Bukarest, en Valachie, après avoir fait de bonnes études chez les moines du Mont-Athos, fut ensuite employé comme secrét. - interprète auprès de l'envoyé turk en France, et se fixa à Paris comme secret. du comte de Choiseul-Gouffier, auquel il fut très-utile pour la rédaction de son *Voyage pittoresque de la Grèce*. En 1816, Zalyk fut nommé de nouveau secrétaire de légation sous l'envoyé othoman Nikolakis Manos, et quitta ce poste en 1820. De Bukarest, où il était retourné, il se rendit à Pétersbourg, dans un état complet de dénuem., et y obtint une pension de l'emp. Alexandre. Revenu à Paris, en 1827, il y m. le 4 oct. de la même année. On a de lui un *Dictionn. franç. et grec moderne*, Paris, 1809, gr. in-8, estimé. Il a laissé en MSs. une traduct. du *Contrat social* de J.-J. Rousseau, en grec moderne, et un *Essai historiq.* sur les événem. de la Grèce : sa fille se proposait de publier ces deux ouvrages.

ZAMA. V. Samah.

ZAMAGNA (Bernard), jésuite, né en 1735 à Raguse, où il m. en 1820, se distingue entre les poètes latins qui firent école dans cette ville au 18e S. Elève du collége Romain, il devint profess. de rhétoriq. à Sienne, et après la suppress. de son ordre obtint au collége de Milan une chaire de littérat. et de langue grecq. qu'il remplit jusqu'à l'époque de l'invasion de la Lombardie par les Français. Il était membre de l'acad. des Arcadiens sous le nom de *Triphylius Cephisius*. Outre quelq. poëmes, notamment ceux intit. : *Echo* (Rome, 1764, in-8), et *Navis aëria* (ib., 1768), plus. pièces détachées, etc., on a de lui les trad. suiv. en vers lat. : *Homeri Odyssea*, Venise et Sienne, 1777, in-fol. (Cunich a trad. l'Iliade); *Hesiodi Opera omnia, cum adnotat.*, Parme, Bodoni, 1785, in-4; *Theocriti, Moschi et Bionis Idyllia omnia*, ibid., 1784, Sienne, 1788, in-8. Voy. le t. 2 des *Notizie istor. crit.* d'Appendinie, Raguse, 1802-3.

ZAMAKHSCHARI (Abou'l Cacem Mahmoud al), écrivain arabe, né en l'an 462 de l'hég. (1074 de J.-C.) à Zamakhschar, bourg du Kharizme, m. vers la fin de 538 (1144 de J.-C.) dans la capitale de cette province, est auteur d'un *Comment.* sur le *Coran*, et de plus. autres ouvr. sur la grammaire, dont la plupart se trouvent en MSs. dans les bibliothèq. de Paris, d'Oxford, de Leyde et de l'Escurial. Voy. la *Biogr.* d'Ibn Khilcan, et le *Specimen catal. cod. MSs. orient. bibl. acad. Lugd. batav.* de M. Hamaker, Leyde, 1820. H.-A. Schultens a pub. sous le titre d'*Anthol. sententiar. arab., cum scholiis Zamachsjarii*, Leyde, 1782, une gr. partie du *Nawabig* de Zamakhschari.

ZAMBECCARI (François), profess. de littérat. grecque à Capo-d'Istria, puis à Pérouse, dans la 2e moitié du 15e S., était né à Venise, d'une famille bolonaise, et avait, pendant un séjour de cinq ans en Grèce, recueilli un grand nombre de médailles, d'inscript. et de MSs. On ne cite guère de lui que l'opusc. suiv. : *de Philochrysi et Chrysæ amoribus carmen*, Bologne, 1497; Paris, 1498, in-4, rare.— Zambeccari (Joseph), médecin florentin, professait l'anat. à Pise vers la fin du 17e S. On cite de lui un *Traité des Bains de Pise et de Lucques*, Padoue, 1712, in-4, etc.—Le comte François Zambeccari, né à Bologne en 1756, périt le 21 sept. 1812, brûlé dans un ballon aerostatique qu'il prétendait pouvoir diriger à volonté au moyen de rames. On a assuré qu'il possédait des connaissances distinguées en physique, et qu'il tenta sa malencontreuse expérience par zèle pour la science.

ZAMBERTI (Barthélemi, littérat. vénitien, publia, en 1505, in-fol., avec la prem. version qui ait été faite des *Elémens* d'Euclide, celle des *Comment.* de Théon et d'Ypsiclès, ainsi que des fragm. tirés de Pappus : recueil réimp. par Henri Estienne, Paris, 1516, et par Harvagius, Bâle, 1537, même format. (*Voy.* Montucla, *Histoire des mathémat.*) Zamberti est aussi l'aut. d'une comédie lat. intit. *Dolotechne* (Venise, 1504, in-4), qui est l'un des prem. essais de l'art dramatiq. en Italie, depuis la renaissance des lettres. Enfin on lui attribue un livre très-rare décrit par M. Brunet, t. 1er, p. 158 de la 3me édit. du *Manuel du Libraire*, au mot Bartholomeo. *Voy.* aussi les *Scittori veneziani* du P. Degli Agostini, t. 2, p. 572.

ZAMBONI (Balthazar), ecclésiast. et littérat., né à Brescia vers 1730, m. en 1797, a publ. : *la Libreria di Leop. Martinengo*, Brescia, 1778, in-8; *Memorie intorno alle pubbliche fabbriche... della città di Brescia*, ib., 1778, in-fol. fig.; et une édit. des *poésies* de Véronique Gambara (*v.* ce nom).

ZAMBRASI (Tibaldello), gentilh. de Faenza, s'est acquis une honteuse célébrité dans l'histoire des républiq. d'Italie, pour avoir livré sa patrie aux Bolonais en 1281. Il figure dans l'*Enfer* du Dante, à côté du comte Ugolin.

ZAMBRI (bible), l'un des chefs de la tribu de Siméon, ayant eu l'impudeur d'entrer, à la face de Moïse et de tout le peuple, dans la tente d'une Madianite nommée Cozbi, y fut percé d'un même coup d'épée avec cette femme par Phinées, fils du grand-prêtre Eléazar, l'an du monde 1553. — Zambri ou Zimri, roi d'Israël, s'empara du trône (929 ans av. J.-C.), après avoir tué le roi Ela, fut ensuite assiégé dans la ville de Thersa par Amri, que l'armée venait de choisir pour roi, et périt dans l'incendie de son palais.

ZAMET (Sébastien), célèbre financier, né à Lucques vers l'an 1549, vint en France à la suite de la reine Catherine de Médicis, qui l'attacha ensuite au service de son fils Henri III. Il sut plaire à ce prince et aux grands de la cour, se jeta dans les affaires de finance, fit une fortune immense, et devint un personnage considérable. Après la m. de Henri III, Zamet fut entraîné, plus par position que par choix, dans le parti de la ligue; employé ensuite par Mayenne dans les négociations de ce prince avec Henri IV, il obtint la faveur de ce dernier, qu'il aida de son argent, dont il fut remboursé plus tard au centuple. Après la m. de Henri IV, Zamet, toujours heureux courtisan, continua de jouir de la confiance de Marie de Médicis, devenue régente, et mourut à Paris en 1614. On trouve beaucoup de détails sur ce personnage, qui se qualifiait de *seigneur suzerain de dix-sept cent mille écus*, dans le *Journal de l'Etoile*, et autres mémoires du temps.—Jean Zamet, baron de Murat et de Billy, fils du précédent, fut un des braves officiers de son temps. Du rang de simple garde de Henri IV, il s'éleva au grade de maréchal-de-camp, se distingua dans les campagnes contre les protestans en Guienne, en Poitou, en Languedoc, et fut l'ami du sage Arnauld d'Andilly (*v.* ce nom), dans les bras duquel il m. au siége de Montpellier en 1620. (*Voy.* les *Mémoires* d'Arnauld d'Andilly, pub. par l'abbé Goujet, Paris, 1754, 2 v. in-12). — Sébastien Zamet, frère du précéd., fut aumônier de la reine Marie de Médicis, évêq.-duc de Langres, se montra le protect. des religieuses de Port-Royal, fut l'ami de l'abbé de St-Cyran, avec lequel il se brouilla plus tard, et m. à Mussi en 1655, laissant la réputation d'un prélat rempli de zèle, de piété et de désintéressement.

ZAMOLXIS ou ZALMOXIS, personnage ou divinité d'une tribu des Gètes ou Thraces, leur transmit, suivant Hérodote, le dogme de l'immortalité de l'âme. Quelques anciens l'ont confondu avec le philosophe Thalès (*v.* ce nom).

ZAMORA (Lorenzo), théolog. espagnol, né vers le milieu du 16e S. à Ocaña, entra de bonne heure dans l'ordre de Cîteaux, en devint visiteur gén., et m. en 1614. Il est auteur d'un grand ouvr., publ. successivem., par parties séparées, sous le titre général de *Monarquia mistica de iglesia hecha de geroglificos sacados de humanas y divinas letras*, Madrid, Valence, Alcala et Barcelone, de 1594 à 1612, 8 v. in-4. Nicol. Antonio, dans sa *Bibl. hisp. nova*, mentionne en détail les div. écrits de Zamora, dont nous citerons encore le poème en vers héroïq. intitulé *la Saguntina*, Alcala, 1587; Madrid, 1607, in-8. —Zamora (Ant.), méd., né vers 1570 à Salamanque, y occupa une double chaire de médecine et de mathématiques, et mourut vers 1640. Outre des commententaires sur Galien et Hippocrate, il a publ. : *Prognostico del eclipse del sol*, 10 *jul.* 1600, etc., Salamanque, 1600, in-4, etc. — Zamora (Gaspar de), jésuite, né en 1546 à Séville, où il m. en 1621, a publ. : *Concordantiæ sacror. blibliorum duobus alphabetis*, etc., Rome, Zanetti, 1627, in-fol., rare. —Zamora (Jean-Marie), capucin, né à Udine en 1579, m. à Vérone en 1649, est auteur de *Disputat. theologicæ de Deo uno et trino*, Venise, 1626, in-f.; et d'un autre écrit latin sur la perfection de la sainte Vierge, ibid., 1629, in-fol.—Zamora (Bernard de), savant religieux espagnol, de l'ordre du Carmel, né vers 1720 à Zamora, dans le roy. de Léon, m. à Salamanque en 1785, est auteur d'une *Grammaire grecque*, Madrid, 1772, in-8; d'une trad. espagn. de l'*Histoire des Séminaires* de Giovanni, Salamanque, 1778, in-8.

ZAMORI ou ZAMOREO (Gabrio), en latin *Gabrius de Zamoreis*, né vers 1520 à Parme, y fut nommé membre du conseil en 1347, remplit depuis la charge d'intendant de J. Visconti, archevêq. de Milan, dont il a comp. l'épitaphe, rapportée par les div. aut. de l'hist. ecclésiast. d'Italie, et revint s'établir comme avocat dans sa patrie, où il m. vers 1400. Zamori fut lié avec Pétrarque : une *lettre* en vers lat. qu'il lui avait écrite nous a été conservée par Mehus. Il avait aussi composé deux recueils de vers latins, et un traité *de Virtutibus et earum oppositis*, qui se sont perdus.

ZAMOYSKI (Jean-Sarius), grand-chancelier de Pologne, né en 1541 à Skokow, dans le palatinat de Culm, fut envoyé à Paris pour faire ses études, qu'il alla terminer en Italie, et, de retour dans sa patrie, fut promu à divers emplois publics. Il fut l'un des ambassadeurs envoyés à Paris, en 1573, pour porter au duc d'Anjou l'acte de son élect. au trône de Pologne. Plus tard, Etienne Battori (*v.* ce n.), ayant ceint la même couronne, nomma Zamoyski grand-chancelier du roy. Ce ministre justifia la confiance du monarque. Placé à la tête de l'armée polonaise, il abaissa l'orgueil d'Ivan IV, tzar de Moscovie, reprit sur lui plus. provinces, ravagea celles qu'arrose le Dnieper, fit un grand nombre de prisonniers, mit les frontières de la Pologne en sûreté contre les invasions des Tartares, et revint à Cracovie, où le roi lui donna sa nièce en mariage. Après la m. de Battori, la plupart des magnats polonais voulurent déférer la couronne à Zamoyski; mais il la refusa, et employa toute son influence pour faire élire Sigismond prince de Suède. Ce grand homme, dont l'historien de Thou, son contemporain, a fait un brillant éloge, m. à Zamosc, ville qu'il avait fondée dans ses domaines, et où il avait formé une université ainsi que d'autres établissemens de tout genre. Adam Bursius a publ. *Vita et Obitus magni J. Zamoscii*, Varsovie, 1619, in-8. Le comte Thadée Mostowski a aussi publ., de nos jours, la *Vie de J. Zamoyski, chancelier et grand-hetman de la couronne de Pologne*, Varsovie, 1805, in-8.—Zamoyski (Etienne), de la famille du précéd., faisait ses études à Padoue, lorsqu'il publia, en 1593, *Analecta lapidum vetustorum et aliarum in Daciâ antiquitatum*, etc., réimpr. dans les *Commentaria de republ. romanâ* de Wolfang Lazius. — Zamoyski (Jean II), petit-fils du chancelier, palatin de Sandomir, né en 1626, resta fidèle au parti de Jean Casimir, lors de la malheureuse guerre de la success., leva une armée à ses propres frais pour combattre le tzar dans l'Ukraine, et m. subitem. au milieu de la diète tenue à Varsovie en 1665. Il s'était uni en 1657 à la fille du marquis de La Grange d'Arquin, Marie, qui, plus tard, épousa le grand Sobieski (*voy.* ce nom).—Zamoyski (André), de la même famille que les précéd., né en 1716 à Biezun, dans le palatinat de Plock, vint à Paris se perfectionner dans l'étude des mathématiq. et de la jurisprudence, et s'engagea au service de Saxe, après avoir cédé à ses frères, pour terminer leurs contestations, sa part dans l'héritage paternel. Il était parvenu au grade de général-major, lorsqu'en 1754 il revint en Pologne, où il fut élevé successivem. aux postes de maréchal du tribunal supérieur de son palatinat, et de grand-chancelier de la couronne (1764). Lors des troubles qui s'élevèrent au commenc. du règne de Stanislas Poniatowski, il s'opposa à toutes les mesures contraires aux intérêts de l'état; et, quand une désorganisation générale lui eut ôté tout espoir de remédier aux malheurs publics, il déposa les sceaux du royaume pour aller vivre dans la retraite, ne se réservant que des fonctions gratuites dans l'enseignement. En 1776, la diète le chargea de revoir toutes les lois de la Pologne et d'en former un code. Il s'acquitta de cette mission honorable en moins de deux ans; mais comme le nouv. code était surtout favorable aux habitans des campagnes, la plus grande partie de la noblesse s'opposa à son adoption. Zamoyski s'éloigna dès-lors et de plus en plus des affaires publiques, pour ne vivre qu'au sein de sa famille. Il avait entrepris le voyage d'Italie, et se trouvait à Bologne, lorsqu'il reçut la nouvelle que les Polonais, dans leur nouvelle constitution, proclamée le 3 mai 1791, avaient adopté son code. Il se hâta de revenir en Pologne; mais il jouit peu de son triomphe, et m. à Zamosc en 1792. Son projet a été impr. en polonais, sous ce titre : *Code des lois judiciaires, rédigé en vertu de la constitution de* 1776, Varsovie, 1778, in-fol.; trad. en allem., Dresde, 1780, in-fol. La publicat. de ce projet donna lieu à plus. écrits approbatifs ou contradictoires.—Constance, née princesse Czartoryska, femme du précéd., m. à Vienne en 1796, s'est illustrée par un gr. caractère et s'est acquis une place parmi les bienfaiteurs de l'humanité. La ville de Zamosc lui dut l'établissem. d'un hospice, ainsi qu'un cabinet de physiq. et d'histoire naturelle.

ZAMPI (Joseph-Marie), l'un des missionn. théatins, envoyés en 1632, par le pape Urbain VIII, dans la Mingrélie, pour ramener les habitans de ce pays au catholicisme, a laissé une *Relation de la Colchide et de la Mingrélie*, trad. de l'italien en franç., et insérée dans le t. 7 du recueil des *Voyages au Nord*.—Zampi (Félix-Marie), religieux du Mont-Carmel et prédicat. italien, natif d'Ascoli, où il m. en 1774, est aut. d'une *Paraphrase des lamentations de Jérémie*, en vers ital., impr. à Venise en 1756, in-8, et de quelq. autres pièces de vers. insér. dans les rec. du temps. Ses *serm.* sont restés MSs.

ZAMPIERI. V. Dominiquin.

ZAMPIERI (Camille), littérateur, né en 1701 à Imola, d'une famille patricienne, s'établit à Bologne, fut inscrit sur le livre de la noblesse de cette ville, en devint gonfalonier, et y m. en 1784, membre de la plupart des sociétés savantes d'Italie. Fabroni, dans ses *Vitæ Italorum*, etc., t. 12, donne des détails sur la vie et les productions de Camille Zampieri, dont il suffira de citer : *Poesie lat. ed ital.*, Plaisance, 1755, in-8; *Tobbia, ovvero della educazione*, etc., Cagliari, 1778, in-4; et *Poesie liriche ital.*, ouvr. posth., ibid., 1784, in-4.

ZAMPINI (Matthieu), juriscons., de Recanati, dans la Marche d'Ancône, suivit en France la reine Catherine de Médicis, se montra très-zélé partisan de la ligue, et quitta le royaume après la soumiss.

de Paris à Henri IV. On citera de lui : *de Origine et atavis Hugonis Capeti*, etc., Paris, 1581, in-8 : ouvr. rempli de fables et de rêveries ; *degli stati di Francia e della lora potenza*, ibid., 1587, in-8, tr. en franç. (par J.-D. Matthieu, suiv. le *Dictionn. des Anon.*), ib., 1588, in-8, et d'autres pamphlets dans le sens des ligueurs.

ZANARDI (Michel), religieux dominicain, né en 1570 à Orgnano, dans le Bergamasque, professa la théologie à Bologne, Milan, Vérone, Crémone, Venise et Faenza, et m. à Milan en 1641. On a de lui : *Directorium confessorum et theologor.*, Crémone et Venise, 1612-14, 3 vol. in-8 ; des *commentaires* latins sur Aristote et sur saint Thomas, et plusieurs opuscules ascétiq. en italien. On en trouve la liste dans le t. 2 des *Scriptores ordinis prædicator.*, tom. 2, p. 529.

ZANCHI (Jean-Chrysostôme), né vers 1490 à Bergame, où il m. en 1566, supérieur-général de l'ordre des chanoines réguliers de Latran, avait été d'abord (1540) prieur, puis 1er abbé de la maison du St-Esprit. On a de lui : *de Orobior. sive Cenomanor. origine*, etc., Venise, 1541, in-8; et un panégyr. lat. adressé à Charles V, sans date, in-4.—Zanchi (Basile), frère du précéd., membre de l'acad. romaine sous le nom de *Petreius Zanchus*, né à Bergame vers 1501, entra aussi dans l'ordre des chanoines de Latran, s'adonna à la poésie latine avec un grand succès, et m. à Rome en 1558, dans un cachot, pour avoir, selon Tiraboschi (*Stor. della letterat. ital.*), désobéi aux ordres du pape Paul IV. qui avait enjoint aux religieux vivant hors de leur cloître d'y rentrer sur-le-champ. Il semble toutefois plus vraisemblable que le motif de cette rigueur fut que Zanchi avait embrassé les nouv. opinions religieuses. Ses ouvr. sont : *de Horto Sophiæ libri duo*, etc., avec quelq. autres poèmes lat., Rome, 1540, in-4 ; 1553, in-8 ; *Poemata, libri VIII*, ib., 1550, 1553, in-8 ; Bergame, 1747, in-8 ; *Verbor. lat. ex variis auctoribus Epitome*, etc., Rome, 1541, in-4 ; Bâle, 1543, in-8 ; *epithetorum Comment.*, ibid. 1542, in-4 ; réimpr. sous le titre de *Diction. poeticum*, etc., 1612, in-8; *in omnes divinos libros Notationes*, Rome, 1555 ; Spire, 1558, in-4 ; Cologne, 1602, in-8.—Zanchi (Jérôme), théolog. protestant, né en 1516, près de Bergame, entra à 15 ans chez les chan. de Latran, eut occasion de connaître Pierre Martyr (*v.* ce nom), fut séduit par les discours de ce novateur, embrassa les principes de la réforme religieuse, et s'enfuit de l'Italie en 1550. S'étant rendu à Strasbourg en 1553, il y souscrivit la confession d'Augsbourg, mais avec quelq. restrictions, et obtint la permission de donner des leçons d'Ecriture-Sainte, ainsi que de la philos. d'Aristote. Il fut ensuite appelé à Heidelberg pour y professer la théologie, et y m. en 1590. Ses ouvr., tous en latin, ont été recueillis par Sam. Crispin, Genève, 1613-19, 8 tom. in-fol., que l'on trouve reliés en 3 vol. Une *Vie* de ce théolog., suivie du catalogue de ses ouv., a été pub. à Bergame, 1785, in-8, par Gallizioli.

ZANCHI (Lelio), de Vérone, m. le 23 septemb. 1588, en allant prendre possess. de l'év. de Retino, que lui avait conféré Sixte-Quint, avait, quoique engagé dans les saints ordres, rempli diverses fonctions municipales dans sa patrie. Le sénat de Venise, qui lui confia diverses missions près du saint-siége, l'avait créé chevalier doré. On cite de lui : *de Privilegiis ecclesiæ et casibus reservatis*, Vérone, 1587, in-fol., etc.—Zanchi (Bernard), gentilhomme florentin, fut un des fondat. de l'acad. de la *Crusca*, établie en 1582 — Jean-Baptiste et Jérôme Zanchi étaient ingénieurs à Pesaro dans le 16e S. On a du prem. : *Trattato del modo di fortificar le città*, Venise, 1560 ; le second a laissé un *Trattato delle offese e difese delle fortezze*, Venise, 1601, à la suite des dialogues de J. Lantieri.

ZANE (Jacques), né à Venise en 1529, m. prématurément en 1560, étant conseiller à la Canée, dans l'île de Candie, a laissé des poésies (*rime e sonetti*), rec. par D. Atanagi, Venise, 1561 et 1562, in-8, avec la *vie* de l'auteur par Ruscelli. Quelq.-unes de ces pièces se trouvent dans les *Rimi diverse* de Dolce, Venise, 1551, in-8.—Bernard Zane, de la même famille, a laissé égalem. quelq. opuscules et pièces de vers, mentionnés au t. 1er, p. 177, des *Scrittori veneziani*.

ZANETTI (le comte Antoine-Marie), né à Venise en 1680, se livra en amateur à la culture des arts, particulièrem. à la gravure, et après avoir visité les diverses écoles d'Italie, voyagea en Angleterre et en France. Il imagina de suppléer, par une méthode qui lui appartient, au procédé, perdu depuis long-temps, que Hug. de Carpi et autres maîtres avaient employé dans la gravure en bois, pour obtenir différentes teintes et rendre le clair-obscur. Son cabinet d'antiques était des plus riches, et la seule collect. de pierres gravées lui avait dû coûter des sommes très-considérables (le *Catalogue* en a été publ. par Gori, Venise, 1758, in-fol., 80 pl.). Aussi était-il souvent gêné, bien que riche et économe sur tout autre point. Zanetti m. dans sa patrie en 1766. Il avait publ. : *antiche Statue greche e romane*, etc. (de la Bibliothèq. de St-Marc et autres musées publ.), Venise, 1740, 2 part. in-fol. ; *diversorum iconum...... Series prima et secunda...... quæ ex musæo suo deprompsit et monochromatos typis vulgavit A.-M. Zanetti*, ibid., 1743, 2 part. petit in-f., rare ; et *Raccolta di varie stampe a chiaroscuro tratte*, etc. (recueil de 101 grav de Zanetti, en bois, à l'eau-forte ou au burin), Venise, 1749, 2 part. in-fol., tiré seulem. à 30 exempl. complets, et par conséquent très-rare. — Zanetti (Jérôme-François), archéologue, de la même famille que le précéd., né à Venise en 1713, se livra avec ardeur à l'étude des monumens anciens et du moyen âge, se fit connaître par des dissertat. savantes sur divers points obscurs de l'histoire de Venise et de l'Italie, fut profess. en droit à l'acad. de Padoue, et m. dans cette ville en 1782. On trouve dans le *Giornale letterario* du P. Contini, 1783, p. 223, et dans le t. 2, p. 16, des *Saggi scientifici* de l'acad. de Padoue, l'*éloge* et la liste détaillée des ouv. de J.-F. Zanetti, dont on citera seulem. : *Ragionamento dell'origine e dell' antichità della moneta veneziana*, etc., Venise, 1750, in-8; *nuova Trasfigurazione delle lettere etrusche*, ib., 1751, in-4 ; et *Chronicon venetum... Joann. Sagornino vulgò tributum*, etc., avec notes, ibid., 1765, in-8. — Antoine-Marie Zanetti, frère du précéd., né à Venise en 1716, prit le surn. d'*Alexandre*, pour n'être pas confondu avec son cousin, fut conservat. de la biblioth. de St-Marc, et m. en 1778, après avoir publ. : *varie Pitture a fresco di principali maestri veneziani*, etc., Venise, 1760, petit in-fol. ; *della Pittura veneziana e delle opere pubbliche de veneziani maestri lib. V*, ibid., 1771, 1794, in-8.—Zanetti (Bernardino), historien, né en 1690 à Castel-Franco (Trévisan), mort en 1762, curé du bourg de Postumma, a publ. : *del regno de' Longobardi in Italia, memorie storico-critico-cronologiche*, Venise, 1753, 2 v. in-4. On a aussi de lui des médital. sous le titre de *Frutto del ritiro*, ibid., 1730, 2 vol. in-12.—Zanetti (Guido), né en 1741 au château de Bassano, dans le territoire de Bologne, fut d'abord simple commis, puis direct. de la banque de cette ville; il acquit des notions très-étendues dans l'étude des monnaies, se livra ensuite avec le même zèle à la numismatique, et devint conservateur du musée des antiques de Ferrare. La m. le surprit en 1791, avant qu'il eût mis la dernière main à son grand ouvr., intitulé : *nuova Raccolta delle monete e zecche d'Italia*, Bologne, 1775-89, 5 vol. petit in-fol. L'auteur a laissé heureusem. de nomb. matériaux pour continuer cet ouvr., qui devait compléter le rec. d'Argellati (*de monetis Italiæ*). On trouve une *notice* sur G. Zanetti dans le tom. 9 des *Scrittori bolognesi* du comte Fantuzzi.

ZANETTINI (Jérôme), né vers 1430 à Bologne, où il m. en 1493, y avait occupé de 1459 à 1472 une

chaire de droit qu'il reprit après en avoir rempli une de droit canon à Pise pendant six années. On a de lui : *Contrarietates sive Diversitates inter jus civile et canonicum*, etc., Bologne, 1490, in-fol.; quelques autres écrits de jurisprudence, insérés, ainsi que le précéd., dans le *Tractatus tractatuum*, publ. par Fr. Ziletti (*v.* ce nom) ; *Conclusio et Comprobatio alchimiæ*, insér. dans le t. 4 du *Theatrum chimicum*.

ZANFORTI. V. FORTI.

ZANI (HERCOLE), voyageur italien, m. à Bologne, sa patrie, en 1684, avait commencé ses excursions en 1669. Parti deux ans après de Varsovie pour Moscou, à la suite de l'ambassade polonaise, il recueillit sur ce pays les matériaux contenus dans l'écrit publié après sa m. par son frère sous le titre de *Relazione e viaggio della Moscovia*, Bologne, 1690, in-12.—Valerio ZANI, m. à Bologne en 1696, pub. de nouveau (sous le pseud. d'*Aurelio Aazi*) la relation précédente dans un recueil intit. : *il Genio vagante, biblioteca curiosa di cento e più relazioni de' viaggi stranieri*, etc., Parme, 1691-1693, 4 vol. in-12, avec cart. et fig., assez rare. Ce même Valerio, connu surtout dans son temps comme poète, a laissé une foule d'opuscules mentionnés par J Fantuzzi et Orlandi.—Jean-Louis ZANI, frère de Valerio, tué en Hongrie l'an 1671, étant officier au service de l'Autriche, est auteur de *lettres* insérées dans la collect. de voyages dont on vient de parler, et où l'on remarque aussi des extraits de la Martinière, Martans, Ger. de Weerdt, Fr. Negri, V. Flava, Berni, Tavernier, Olearius, Martini, etc.

ZANIBONI (le comte ANT.), gentilh. bolonais, m. en 1767, fut le fondat. de l'academ. *de' Nascosti* (1717). Outre des traduct. ital. de quelques tragéd. de Corneille et de Racine, il a pub. plusieurs panégyriques, des discours, des *drammi per la musica*, et des *oratorio*, etc. *Voy.* sur toutes ces product. les *Scrittori bolognesi* de Fantuzzi.

ZANNICHELLI (JEAN-JÉRÔME), naturaliste, né à Modène en 1662, s'établit pharmacien à Venise, se livra spécialem. à l'étude des fossiles, obtint le titre de médecin et physicien du gouvernem. dans toute l'étendue des états vénitiens, et m. en 1729. On cite de lui, entre autres ouvr. : *Promptuarium remediorum chymicorum*, Venise, 1701, in-8 ; *de Ferro ejusque nivis præparatione*, etc., ibid., 1713, in-8 ; et 1719, in-4 ; *de Lithographiâ duorum montium.... Epistola*, ibid., 1721, in-4, etc. Ses *Opera posthuma*, ibid., 1730, in-4, furent publ. par Jean-Jacques, son fils, qui fit paraître également : *Istoria delle Piante che nascono ne' lidi intorno a Venezia*, ib., 1735, in-fol., avec 311 fig., et précéd. d'une *vie* de l'auteur.

ZANNOWICH (STEFANO), aventurier, prétendu prince d'Albanie, était né en 1751 à Pastrovicio, bourg de l'Albanie, et avait suivi à Venise vers 1760 son père, marchand de chaussures, qui s'y était établi, et que la police força de quitter cette ville. Cet homme, qu'on représente comme un escroc, acheta à son retour en Albanie la seigneurie de Pastrovicio, et fit donner à ses deux fils, Primislas et Stefano, une éducation brillante. Après avoir terminé leurs études à Padoue, les deux frères vinrent à Venise, d'où l'aîné se fit bientôt chasser au même titre que son père. Stefano suivit son frère à Florence, en France, en Angleterre, en Hollande ; mais, lassé enfin de la vie ignoble que Primislas lui faisait mener, il quitta celui-ci pour parvenir à la fortune par des moyens moins vulgaires. Il se rend d'abord au pays des Monténégrins, se fait passer pour le tzar Pierre III, est démasqué, passe en Pologne, s'y fait reconnaître comme étant le prince Castrioto, descendant de Scanderbeg. A l'aide des sommes que lui valut son titre supposé, il vint faire d'autres dupes à Berlin, à Dresde, à Vienne, et, changeant de nom dans chaq. ville, il laissait croire qu'il avait des motifs de cacher son illustre naissance. Forcé enfin de quitter l'Allemagne, où il était devenu suspect, il se rendit à Rome sous le nom de *Warta*, fut bientôt expulsé d'Italie, erra quelque temps en Allemagne, passa ensuite en Hollande, dans les Pays-Bas, réussissant à duper plusieurs seigneurs, entre autres le prince de Ligne, puis se retira dans un ermitage, près de Ratisbonne. Informé dans cette retraite d'une rupture prochaine entre la Hollande et l'emper. Joseph II, il offrit aux Etats Généraux un corps auxiliaire de 10 à 20,000 Monténégrins, et emprunta des banquiers d'Augsbourg jusqu'à 80,000 florins. Arrêté sur les plaintes de ses créanciers et reconnu pour le frère de Primislas, Stefano prévint le supplice qui l'attendait, en s'ouvrant les veines avec un morceau de verre. On le trouva mort et baigné dans son sang le 25 avril 1785. Son cadavre fut traîné sur la claie et jeté ensuite à la voirie. On a de cet aventurier plusieurs ouv. singuliers et peu connus en France. Nous citerons seulement, pour compléter la liste qu'en a donnée notre collaborateur, A.-A. Barbier, dans les *remarques* qui suivent son *Supplément à la correspondance de Grimm : Opere diverse*, Milan et Paris, 1773, 3 t. in-8 ; *Opere postume*, Dresde, 1775, in-8 (Zannowich avait alors répandu le bruit de sa mort, et il parut dans le *Giornale encicloped.* de Vicence, février 1774, un *éloge* de cet aventurier, qu'a reproduit le *Dictionn. hist.* de Bassano) ; *Lettres turques*, Leipsig, 1777, 2 vol. in-8 ; *Epîtres et Chansonnettes amoureuses d'un Oriental...*, *écrites à Fréd.-Guill. de Prusse et à Gertrude de Pologne*, etc., 1779, in-8, avec le portrait de l'aut., sous le nom du *Prince Castrioto d'Albanie II.* L'auteur de l'*Hist. de la vie et des aventures de la duchesse de Kingston* (*v.* ce n.) a donné à la suite de cet ouv. un *Précis sur le prétendu prince d'Albanie*, qui avait été sur le point d'épouser cette femme célèbre.

ZANOBI (SOSTEGNO de'), poète italien du 14e S., né à Florence, n'est connu que par un poème de sa façon, en 40 chants, publié d'abord sous le titre de *Questa si è* LA SPAGNA *historiata*, etc. (Milan, 1559, in-4 ; Venise, 1568, in-8), et ensuite sous celui de *Libro chiamato la Spagna*, *qual tratta li gran fatti*, etc., Venise, 1610, in-8. Le sujet de ce poème est la dernière expédition de Charlemagne en Espagne.

ZANOLI. V. STRATA.

ZANOLINI (ANTOINE), orientaliste, né à Padoue en 1693, fit ses études dans cette ville, y occupa la chaire de syriaque et d'hébreu, et m. en 1762, après un professorat de 45 ans. On a de lui un assez grand nombre d'écrits, dont les principaux sont : *Quæstiones è sacrâ Script. ex linguar. orientalium usu ortæ*, Padoue, 1725, in-8 ; *Lexicon hebraicum*, etc., ibid., 1732, in-4, très-estimé ; *Grammatica linguæ syriacæ*, ibid., 1742, in-8 ; *Lexicon syriacum*, etc., ibid., 1747, in-4 ; *Lexicon chaldaico-rabbinicum*, etc., ibid., 1747, 2 v. in-4 ; *Ratio Institutioque addiscendæ linguæ chaldaicæ*, etc., ibid., 1750, in-4. *Voy.* les *Vitæ viror. illustr. seminar. Patavini*, de J.-B. Ferrari, p. 196-202.

ZANONI (JACQ.), né en 1615 à Montecchio (Lombardie), m. en 1682, gardien du jardin botanique de Bologne, qu'il enrichit d'un gr. nombre de plantes exotiq., avait remplacé dans cet emploi Paul Gatto en 1642. Il fut en relation avec les plus illustres savans de l'époque. Il avait entrepris, sous le titre de *Storia botanica delle piante più rare*, un ouvrage dont il ne put mettre au jour que la 1re part., Bologne, 1675, in-fol. — Son fils, Peregrino ZANONI, en a publié une trad. latine, ibid., 1742, in-fol., fig., précédée de la *vie* de l'auteur. — ZANONI (Antoine), agronome, né à Udine en 1696, s'occupa avec ardeur de l'agriculture, introduisit dans le Frioul la culture du mûrier et l'éducation des vers à soie, propagea la culture de la vigne et l'améliora, ainsi que plus. autres parties de l'economie rurale, et m. en 1770. On a de lui : *Lettres sur l'influence de l'agriculture*, etc. (en italien), Venise, 1763, 7 vol. in-8 : *de la Formation et de l'Usage de la tourbe*, etc.

(id.), ibid., 1767, in-4; *de la Culture et de l'Usage des patates*, etc. (id.), 1767, in-4; *de la Marne et des autres Fossiles pour engrais* (id.), ibid., 1768, in-4; *Essai d'hist. de la méd. vétérinaire* (idem), ibid., 1770, in-8; *de l'Utilité morale, économique et politique des acad. d'agriculture, arts et commerce*, Udine, 1771, in-8, précédé de l'*éloge* de l'aut. — Athanase ZANONI, comédien de Ferrare, m en 1792, a publié un *Recueil de mots ingénieux et satiriq. à l'usage du théâtre*, en ital., Venise, 1787.

ZANOTTI (JEAN-PIERRE), peintre et poète ital., né à Paris en 1674, fut ramené dans son enfance à Bologne, patrie de son père, et entra dans l'atelier de L. Pasinelli. Après avoir visité ensuite la France, l'Allemagne et les principales villes d'Italie, il revint à Bologne, fut nommé secrétaire de l'académie Clémentine, et m. en 1765. Ses tableaux se voient à Bologne et dans plusieurs autres villes d'Italie. Il a donné la descr pt. des *Pitture esistenti nell'istituto di Bologna*, Venise, 1756, in-fol., et celle des fresques du cloître de St-Michel, par L. Carrache, Bologne, 1776, in-fol. Comme littérateur et poète, on lui doit : *Storia dell' accademia Clementina*, ibid., 1739, 2 vol. in-4; une tragédie, *Didone*, ib., 1718; 1724, in-8; un recueil de *Poésies*, ibid., 1741, 3 v. in-8, etc. — Hercule ZANOTTI, son frère, égalem. né à Paris en 1684, m. en 1763, chantre de la cathédrale de Bologne, a publié, entre autres écrits, une *Vie de St Bruno*, Bologne, 1741, in-4; celles de quelq. autres saints personnages, et laissé en MS. des *poés.* mentionnées dans les *Scrittori bolognesi* du comte Fantuzzi. — François-Marie ZANOTTI, frère des précédens, né à Bologne en 1692, fit de gr. progrès dans l'étude des mathém., fut successiv. prof. de philos., secrét. de l'institut des sciences, conservateur de la bibliothèq. de ce corps savant, et m. en 1777. Il contribua beaucoup à propager le goût des sciences en Italie, et fut pour ce pays ce que Fontenelle avait été pour la France. On a de lui : *de la Force attractive des idées* (en ital.), Naples (Bologne), 1747; réimpr. en 1774; *Discours sur la peinture, la sculpture et l'architecture* (id.), Rome et Bologne, 1750; *della Forza de' corpi che chiamano viva Lib. III*, Bologne, 1752, in-4; *de Viribus centralibus*, ibid., 1762: *dell' Arte poetica*, ibid., 1768, in-8; *Filosofia morale*, ibid., 1774; *Poesie volgari e latine*, Florence, 1734, in-8, 2e édition, augmentée; Bologne, 1757, 2 vol. in-8. F.-M. Zanotti a eu une grande part aux *Mémoires* de l'institut de Bologne, dont il a pub. les 9 1ers vol. — ZANOTTI (Eustache), astronome, fils de Jean-Pierre, né à Bologne en 1709, reçut de son oncle, François-Marie, des leçons de mathémat., apprit les élémens de l'astronomie sous Eust. Manfredi, remplaça ce dernier dans sa chaire, devint président de l'institut de sa patrie, et m. en 1782. On a de lui : *Ephemerides motuum cœlestium ex anno* 1751 *ad annum* 1786, etc., Bologne, 3 vol. in-4; *Trattato teorico-pratico di prospettiva*, ibid., 1766, in-4; *la Meridiana del tempio di San-Petronio rinnovata*, etc., ibid., 1779, in-fol., et plus. *Mém.* dans le Recueil de l'institut de Bologne. *Voy.* son *éloge*, par Fabroni, au tom. 3 des *Mem. della soc. ital. di Verona.*

ZANTANI (ANTOINE), gentilhomme vénitien, publia en 1548 l'hist. numismatique des 12 Césars sous ce titre : *le Immagini con tutti i reversi trovati le vite degli imperatori*, etc., Venise, in-4, rare.

ZANTEN (JACOB van), médecin hollandais, pratiquait vers 1707 à Harlem, lorsqu'il y fut élu pasteur par la secte des *mennonites*. Il n'en continua pas moins d'exercer la médecine jusqu'à sa m., survenue postérieurement à 1729. Paquot, tom. 2 de ses *Mem. pour l'hist. littér. des Pays-Bas*, a donné la liste des écrits de Zanten. Il suffira de citer les suiv. : *Causes de la décadence de la piété chrét.*, etc., tr. de l'anglais en hollandais, 1718, in-12; *Vie de Socrate*, etc., trad. du fr. de Charpentier, 1710, in-4.

ZANTFLIET ou ZANTVLIET (CORNEILLE), chroniqueur flamand, ainsi nommé du lieu de sa naissance, m. vers 1462, doyen de l'abbaye de Stavelo, a laissé en MS. une *chroniq.*, dont les PP. Martenne et Durand n'ont inséré dans leur *amplissima Collectio*, t. 5, que la part. qui s'étend de 1230 à 1461.

ZANTI (JEAN), profess. d'astronomie à Bologne, sa patrie, dans les 16e et 17e S., a publié : *Discorso sopra la riforma dell' anno fatta da Gregorio XIII*, etc., Bologne, 1583, in-4, fort rare; *Nomi e Cognomi di tutte le strade, contrade et borghi di Bologna*, ib., 1583, in-4, plus. fois reproduit; *Vita di S. Bernardino da Sienna*, ib., 1630, in-12.

ZANZALE (JACOB TSANTSALE ou), surnommé *Baradée*, moine syrien, fut élevé au siége épisc. d'Edesse en 541 par le patriarche d'Antioche Sévère, et d'autres prélats attachés à l'eutichianisme, pour relever, à l'aide du zèle fanatiq. qu'ils lui connaissaient, cette secte, à peu près éteinte par la décision du concile de Chalcédoine et les édits des empereurs. Zanzale, en parcourant, vêtu de haillons, l'Arménie, la Mésopotamie et les pays voisins, parvint à réunir ce qui restait de partisans au monophysisme. Il ordonna des prêtres, des évêques, et communiqua à tous sa ferveur : de là vint, dit-on, que, d'après son nom, l'on appela *jacobites* les nouveaux eutychéens. Jacques Baradée m. dans son siége d'Edesse en 578, après avoir rempli de ses disciples les princip. chaires de l'Asie et de l'Afrique. *V.* l'*Hist. de l'hérésie des Monothélites*, du P. Combefis.

ZAPATA (JEAN-BAPTISTE), méd., né vers 1520 à Rome de parens espagn., pratiqua avec succès, et professa son art dans cette ville, où l'on croit qu'il m. On ne connaît de lui qu'un recueil intit. : *Maravigliosi secreti de medicina e cerugia*, impr. pour la 2e fois à Rome, 1586, in-8 (la 1re édit. est inconnue des meilleurs bibliographes; réimprimé à Venise, 1595, 1618, 1677, même format, et cependant très-rare; trad. en latin, avec des additions, par David Splessius, Ulm, 1696, in-8.

ZAPATA (ANTOINE), card., né à Madrid en 1550, fut d'abord chanoine de Tolède, puis évêque de Cadix et archevêque de Burgos. Il reçut la pourpre de Clément VIII, et fut nommé vice-roi de Naples en 1620. Dès l'année suivante il eut à réprimer une violente sédition, causée par la disette, et l'excessive rigueur qu'il déploya dans cette circonstance le fit bientôt rappeler en Espagne. Nommé toutefois membre de la junte d'état, puis grand-inquisiteur (1626), il n'eut garde de modérer le zèle fanatiq. du redoutable tribunal qu'il présidait, et de nombreuses victimes de l'intolérance expirèrent au milieu des flammes dans d'horribles auto-da-fé. S'étant démis de tous ses emplois en 1632, Zapata se retira dans son diocèse, et y m. en 1635. On lui attribue un opusc. int. : *de Obligatione conscientiæ*. M. Weiss (*Biogr. univ.*) dit que ce prélat fut le zélé protect. des savans; il ne veut parler apparemment que des savans casuistes. Une nouvelle édition de l'*Index libr. prohib.* fut publiée sous son patronage à Séville, 1631, in-fol.

ZAPATA (ANTOINE ou LUPIAN), moine espagn. du 17e S., natif de Segorbe (roy. de Valence), avait le tit. de *coronista* ou historiogr. roy. On n'a impr. de lui qu'un opusc. : *Epitome de la vida y muerte de la reyna dona Berenguela*, etc., Madrid, 1565, petit in-8, assez rare. — Franç. ZAPATA ou ZAPPATA, mort en 1672 à Florence, prédicateur et théol. du grand-duc Ferdinand II, et chan. du chap. de St-Laurent, se fit une gr. réputat. d'éloquence par ses *Serm.*, dont on a un rec. dû à P. Groppo, Venise, 1691, 1702, in-4.

ZAPF (NICOLAS), théolog. luthérien, né en 1600 dans le bailliage de Zell, professa la théologie et la langue hébraïque à Wittemberg, devint ensuite prédicateur aulique, surintendant, assesseur du consistoire, pasteur des églises de Saint-Pierre et de Saint-Paul à Weimar, et m. dans cette ville en 1672. On cite comme ses principaux ouvrages : *Catena aurea articul. fidei*; *Philos. univ.*, etc. — Godfried ZAPF né à Erfurt en 1635, m. en 1664, profess. de philos.

à Iéna, a laissé, entre autres écrits : *de esse creat. ab æterno*, etc. — ZAPF (George-Guillaume), conseiller de l'électeur de Mayence, etc., né en 1747 à Nordlingen, m. retiré aux environs d'Augsbourg en 1810, a laissé, entre autres ouvr. mentionnés par Meusel : *sur l'Objet de mes voyages littér. dans les couvens de la Souabe et dans la Suisse* (allemand), Augsb., 1781-82, 2 v. in-8 ; *Voyage littér. en Bavière, en Franconie, en Souabe et en Suisse, pendant les années* 1780-82 (idem), ibid., 1783, in-8 ; *Hist. de l'imprimerie à Augsbourg* (de 1468 à 1530), ibid., 1786-91, 2 vol. in-4.

ZAPHI-DIARBEKRI est le masque sous lequel il paraît qu'un certain Timothée Carnouc, évêque de Mardin, a publié à Padoue en 1690 un recueil de poésies arabes sur des sujets pieux et moraux, avec une traduct. latine, intit. : *Zaphi Diarbechirensis Theatrum arabico-latinum*, etc. M. Silvestre de Sacy pense que c'est au même personnage qu'est dû un petit vol. impr. à Padoue sous le nom de Timothée Agnellini, avec le tit. de *Proverbii utili e virtuosi in lingua araba*, 1688, etc.

ZAPOLY (ETIENNE de), noble hongrois, se distingua dans le 15e siècle par sa bravoure, sous le règne du roi Mathias Corvin, dont il fut l'un des 4 prem. lieutenans. Après la mort de ce prince Zapoli, de concert avec deux autres magnats ou seigneurs du royaume, offrit la couronne hongroise à Wladislas Jagellon, à l'exclusion de Jean Corvin et de la reine veuve. Cette circonstance augmenta son influence, et quelques années après sa fille épousa Sigismond, frère de Wladislas et roi de Pologne. Il m. subitement en 1499, laissant trois enfans, dont l'un monta sur le trône de Hongrie (*v.* l'art. suiv.)

ZAPOLY (JEAN Ier), roi de Hongrie, fils du précédent, né en 1487, accomplit le projet de son père, qui, mécontent de Wladislas, avait pris la résolution, dans le cas où le roi décéderait sans héritier, de remettre à la nation le choix de son successeur. Commandant des troupes hongroises dans la Transylvanie, Jean Zapoly trouva une occasion favorable pour signaler sa valeur et ajouter à l'illustrat. de son nom, en venant au secours du prince Battori, assiégé dans Temeswar par une armée de rebelles. Il remporta sur ceux-ci une victoire complète, et acheva ensuite leur destruct. Ayant ainsi acquis une influence non moins gr. que celle dont son père avait joui, Jean, après la m. du roi Louis, convoqua une diète à Albe-Royale, pour l'élection d'un nouveau monarque, le 5 nov. 1526, fut proclamé souverain le 10, et couronné le lendemain. Vers le même temps une autre diète, rassemblée à Presbourg, nomma Ferdinand d'Autriche roi de Hongrie. Jean, reconnu par une partie des prov. et par François Ier, roi de France, se préparait à combattre vigoureusement son compétiteur, lorsque le roi de Pologne Sigismond offrit sa médiation, qui fut acceptée : mais les négociateurs se séparèrent sans avoir pu s'entendre. La fortune ne se déclara point en faveur de Jean. Ce prince, vaincu à Cassovie, s'adressa en même temps au sulthan Soliman et au pape Clément VII pour réclamer leur appui. Le pontife fit une réponse évasive ; mais Soliman promit par un traité de rétablir Zapoly sur son trône, et tint en effet sa parole : en revenant du siége de Vienne, qu'il avait été forcé de lever, il remit la couronne sur la tête de Jean dans la ville de Bude, où Ferdinand vint assiéger inutilem. son adversaire. La diète hongroise ayant protesté contre une division du royaume, des négociations eurent lieu par l'entremise de Sigismond, et la paix fut enfin conclue en 1538, aux conditions que Jean conserverait pendant sa vie le titre et l'autorité de roi, qui retourneraient après sa mort à Ferdinand ou à ses enfans. Le fils de Jean, s'il en avait un, devait hériter de la Transylvanie et des autres domaines de la famille Zapoly, mais sans prendre le tit. de roi. Jean m. en 1540, après avoir épousé 2 ans auparavant sa nièce Isabelle, fille du roi Sigismond, qui lui donna un fils dont l'article suit. — Jean II ZAPOLY, né en 1540 quelques jours avant la m. de son père, ne fut d'abord reconnu roi de Hongrie que par Soliman. La guerre ayant bientôt commencé entre Ferdinand et le jeune Zapoly, le sulthan en prit prétexte pour envahir et ravager la Hongrie. Jean II se retira en Transylvanie avec sa mère, qui se vit forcée de conclure au nom de son fils un traité par lequel celui-ci renonçait au titre de roi et à la couronne de Transylvanie, en recevant pour dédommagement trois duchés et une pension de 15,000 florins de Hongrie. Le jeune prince épousa ensuite Jeanne, fille du roi Ferdinand, et, toujours protégé par Soliman, reprit le titre de roi en 1560. Après la mort du sulthan, qui l'avait mis en possession de quelques places en Hongrie, Jean fut confirmé dans la possession de la Transylvanie et d'une partie de la Basse-Hongrie, par suite d'une trêve de huit ans, conclue entre le sulthan Sélim et Maximilien, fils et success. de Ferdinand, et dans laquelle lui, Jean, était compris. Ce prince mourut d'apoplexie, comme son gr.-père et son père, en 1570. En lui s'éteignit la famille des Zapoly.

ZAPPI (JEAN-BAPTISTE), littérateur, né à Imola vers 1540, m. vers la fin du 16e S., est auteur d'un ouv. intit. : *Prato della filosofia spirituale*, etc., Bologne, 1577 ; Venise, 1585, in-4. — ZAPPI (Jean-Baptiste-Félix), poète, arrière-petit-fils du précéd., né à Imola en 1667, se fixa à Rome, où, ayant étudié la jurisprudence, il exerça les charges d'assesseur du tribunal d'agriculture et de fiscal de celui des rues. Il fut l'un des fondateurs de l'acad. arcadienne ou des *arcades* de Rome, et m. dans cette même ville en 1719. Ses *Poésies*, réunies d'abord en un petit vol. in-12, ont été réimpr. avec celles d'autres académiciens, ses confrères, et publ. à Venise, 1770, 2 v. petit in-12. — Faustina MARATTI, femme du précéd., fut membre de l'académie des arcades, sous le nom d'*Aglaure Cidonia*, et laissa 38 *sonnets*, qui ont été insérés dans le *recueil* des poésies de son mari.

ZARA (ANTOINE), sav. prélat, né à Aquilée, dans le Frioul, en 1574, d'une ancienne famille, obtint de bonne heure la protection de l'archiduc Ferdinand, qui le fit nommer évêque de Pedena. On ne connaît pas l'époque de sa mort. Il est auteur d'un ouvrage plein d'érudition et fort rare, int. : *Anatomia ingeniorum et scientiarum sectionibus IV comprehensa*, Venise, 1615, in-4.

ZARAGOZA (JOSEPH de), jésuite, l'un des principaux profess. du collége de Madrid, né en 1627 à Alcala, m. en 1678, mathémat. du roi Charles II, a laissé, entre autres ouvr. : *Arithmetica univ.* et *Algebra vulgaris*, Valence, 1669, in-4 ; un traité de *Trigonométrie*, Mallorca, 1672, et Valence, 1673, in-4 ; un autre traité d'*Architect. militaire*, Madrid, 1674, in-4, et *Geom. magna de minimis*, Tolède, 1674, 3 vol. in-4. *Voy.* les *Escritores del regno de Valencia* de V. Ximenès.

ZARATE (AUGUSTIN de), historien espagnol, né dans les dern. années du 15e S., était secrétaire du conseil royal de Castille, lorsqu'en 1543 il fut envoyé par Charles-Quint au Pérou, en qualité de maître-général des comptes de cette colonie. Après y avoir fait un assez long séjour, il revint en Europe, et passa en Flandre, où il présenta au prince Philippe un ouvrage composé par lui dans le cours de sa gestion, sous le titre d'*Hist. de la découverte et de la conquête du Pérou* (en espagnol), Anvers, 1555, in-8 ; Séville, 1577, in-fol. ; trad. en italien, Venise, 1563, in-4, et en franç. par S. D. C. ; Amsterdam, 1700 ; Paris, 1706, 2 vol. in-12, avec fig. On ignore l'époque de la mort de Zarate. Son récit s'arrête à l'an 1548. — Il ne faut pas confondre cet historien avec Pedro ORTIZ de ZARATE, gr.-prevôt de Ségovie, l'un des quatre auditeurs qui accompagnèrent au Pérou le vice-roi Vela en 1543, et qui fut empoisonné en 1545, à ce que l'on croit, par une des poudres que Pizarre lui envoya comme re-

mèdes. — Jean Ortiz de Zarate, probablem. parent du précéd., fut nommé en 1565 gouv. de Rio de La Plata par le vice-roi du Pérou. Ce fut lui qui rebâtit en 1580 Buénos-Aires, capitale de la prov., dans le même emplacem. où Mendoza avait placé, en 1535, cette ville, renversée bientôt après par les Indiens. — Zarate (François-Lopez de), poète espagnol, né vers 1580 à Logroño, dans la Vieille-Castille, mort en 1658, a laissé : *Poesias varias*, Alcala, 1629, in-8; 1651, in-4; *la Invencion de la cruz por el emper. Constantino Magno*, poème, Madrid, 1648, in-4. Le t. 8 du *Parnasse espagnol* renferme, avec une *églogue* et deux *romances* de Zarate, une *notice* sur ce poète.

ZARCALLI ou mieux IBN ZARCAL (Abou-Ishak-Ibrahim-ben-Yahya), surnommé aussi *Nakkasch*, astronome arabe, né à Cordoue, vivait, à ce que présume Casiri, dans le 6e siècle de l'hégyre (vers l'an 1160 de J.-C.). Ses observations ont beaucoup servi à Ibn-Aldjemad pour dresser div. tables astronomiques. Les bibliothèques de l'Escurial et de Leyde possèdent de Zarcalli un petit traité, indiqué dans le catalogue de la dernière sous le tit. de *Risalèh*.

ZARCO (Jean-Gonzales), navigateur portugais du 15e S., introduisit le premier, dit-on, l'usage de l'artillerie sur les vaisseaux. Envoyé en 1417 pour explorer les côtes d'Afrique, il fit naufrage, avant d'y parvenir, sur une île inconnue et deserte, qu'il nomma (de concert avec un compagnon qu'on lui avait donné dans cette mission) *Porto-Santo*. Il en découvrit ensuite une autre en 1419, à laquelle il donna le nom de *Madeira*, à cause du bois dont elle était couverte. Il s'y établit avec sa famille en 1421, y fonda la ville de Funchal, et fut nommé l'un des gouverneurs de cette colonie, que le roi de Portugal partagea en deux capitaineries.

ZAREMBA (Michel-Constantin de KALINOWA), général au service de Prusse, né en 1711 à Kiemelen, dans le grand duché de Lithuanie, entra dès l'âge de 10 ans dans un régiment prussien, en qualité de sous-lieutenant, fit toutes les campagnes de Silésie et de la guerre de sept-ans, devint général-major en 1770, lieutenant-général en 1782, et m. à Brieg en 1786. Fréderic II avait de la considération pour ce brave officier, dont les *mém.* du temps ont cité quelques particularités.

ZARINE, reine de Scythie dans le 6e S. avant J.-C., aussi fameuse par son courage et sa vertu que par sa beauté et son esprit, fit la guerre à Cyaxare, roi des Mèdes, et fut vaincue par le gendre de ce prince, Stryangée, qui lui rendit ses états. Zarine eut ensuite un règne glorieux, fit défricher des terres, civilisa des nations barbares, fit bâtir des villes, et reçut après sa mort des honneurs presque divins. On trouve dans les *Mém.* de l'acad. des inscriptions et belles-lettres une *dissertat.*, de Boivin l'aîné, sur cette princesse, qui a fourni le sujet de deux tragéd. imp. et non représentees, l'une par Legrand, et l'autre par Devineau, Paris, 1803, in-8.

ZARLINO (Joseph), musicien, compositeur et théoricien célèbre, né à Chioggia en 1519, fut l'élève d'A. Willaert, fondateur de l'école de musique vénitienne, lui succéda dans la place de maître-de-chapelle de l'église de Saint-Marc de Venise, et m. dans cette dern. ville en 1599. On a de lui, outre des *canzoni* et des pièces de musique d'église, 3 ouvr. sur les institutions harmoniques, et 4 autres sur des sujets de morale et de chronologie, imp. d'abord séparément de 1558 à 1583, et recueillis ensuite sous le tit. d'*OEuvres*, Venise, 1589, 4 v. in-fol.; réimp. du titre seul en 1602.

ZARNOUCHI ou plutôt ZERNOUDJI-BORHAN-EDDYN, écrivain arabe du 6e ou 7e S. de l'hégyre (13e de J.-C.), est aut. d'un petit écrit intit. *Taalim almoteallim tarik alteaallum*, c'est-à-dire *Instruction pour celui qui veut apprendre le chemin de l'instruction*, trad. en latin, par Abraham Echellensis, sous le titre de *Semita sapientiæ sive ad scientias comparandas Methodus*, Paris, 1646. Le texte a été publié ensuite par Reland, Utrecht, 1709, avec la trad. d'Abraham Echellensis, et une autre également en latin de F. Rostgaard. Cet ouvr. a été commenté et traduit en langue turque.

ZAROTTI (César), médecin et littérat., né vers 1610 à Capo-d'Istria, vint pratiquer à Venise, où l'on conjecture qu'il m. vers 1670. On a de lui : *de angelorum Pugnâ, lib. III*, Venise, 1642, in-8; *Val. Martialis epigr. medicæ aut philos. considerationis Enarratio*, etc., ib., 1657, in-4, assez rare; *Centuria sacrorum epigrammatum*, ib., 1666, in-8.

ZASE (Ulric), *Zasius*, jurisconsulte, né en 1461 à Constance, fut reçu docteur en droit, et professa la jurisprudence à Fribourg, où il m. en 1535. Ses ouvr., d'abord imprimés séparém., ont été recueillis et publiés à Lyon, 1550, et à Francfort, 1590, 6 v. in-fol. Des *Lettres* du même jurisconsulte ont été pub., avec une *notice* sur sa vie, par Riegger, Ulm, 1774, in-8. — Jean-Ulric Zase, fils du précéd., né à Fribourg en 1521, professa le droit à Bâle, devint vice-chancelier et conseiller-d'état sous les emper. Ferdinand Ier et Maximilien II, et m. en 1570. On a aussi de lui quelques ouv. de jurispr. — Zase (Nicolas), méd. à Rotterdam dans le 17e S., a écrit sur l'anat. contre la doctrine de Th. Bartholin (*v.* ce n.)

ZAUNER (Jude-Thadée), juriscons., né en 1750 à Obertrumm, dans le pays de Saltzbourg, m. dans les dern. années du 18e S., a publ., outre un certain nombre de *mem.* et *dissertat.* de jurispr. : *Recueil des principales lois qui régissent le pays de Salzbourg* (en allem.), 1785-90, 3 vol. in-8; *Corps de droit publ... de l'archevêque de Salzbourg* (idem), 1792, in-8; *Biogr. des jurisconsultes salzbourgeois depuis la fondat. de l'univ.*, etc. (id.), 1789 et 1797, 2 vol. in-8, etc.

ZAVADOFSKII (le comte Pierre-Vassilievitsch), homme d'état russe, né en 1738 dans le gouvernement de Tzernikoff, m. le 10 janv. 1812, avait servi d'abord sous les ordres du feld-maréchal Roumiantsof. Nommé en 1775 secrét.-d'état, en même temps que le prince Bezborodko, son frère d'armes, Zavadofskii ne resta étranger depuis cette époque à aucun des actes du gouvernement. Ce fut à lui que Catherine II confia en grande partie l'organisation des écoles primaires, et il fut exclusivement chargé de celle du ministère de l'instruction publique au commencement du règne d'Alexandre. Un gr. nombre de manifestes, notes diplomatiq. et autres pièces de ce genre, rédigées par Zavadofskii, font honneur à son érudition et à son éloquence.

ZAVARRONI (Angelo), archéol. et biogr., né à Montalto, dans la Calabre, en 1710, vécut dans la retraite, adonné tout entier aux études qu'il avait embrassées comme diversion à son humeur naturellem. chagrine, et m. en 1767. Outre des *lett.* en lat., où il a consigné plus. *dissertat.* et *observat.* archéol., on cite de lui : *Historia erectionis pontificii collegii Corsini Ullanensis italo-græci*, etc., Naples, 1750, in-4; *Bibliotheca calabra, sive illustrium virorum Calabriæ qui litteris claruerunt Elenchus*, ibid., 1753, in-4, rare et curieux. L'aut. y donne, à la suite de son propre article, la liste de toutes ses productions.

ZAVAVI (Zein-Eddin-Aboul'-Hassan, etc., al), connu aussi sous le nom d'*Ibn-Maat*, grammairien arabe de la tribu de *Zuvava*, dont il prit son surnom, né en l'an 564 de l'hégyre (1168 de J.-C.), habita long-temps Damas, et y composa divers ouvr., entre autres un poème nommé *Dorrat Alifyya*, dont la bibliothèque bodléienne d'Oxford et celle de l'Escurial possèdent chacune un exemplaire, et qui a pour objet la syntaxe de la langue arabe. Zavavi m. au Kaire en 628 (1230 de J.-C.)

ZAWADZKI (Théodore), noble polonais, a pub. un recueil des statuts, constitutions, privilèges et lois du royaume de Pologne, jusqu'à l'année 1614, sous le titre de *Statuta*, etc., Cracovie, 1614, et Varsovie, 1637, in-folio, ibid., 1647, in-4. — Jean Zawadzki, palatin de Swiecki, de Parnaw, et châ-

telain de Dantzig, fut envoyé en 1633, par le roi Vladislas VII, comme ambassadeur extraordinaire en Allemagne, en Hollande et en Angleterre. Les instructions qu'il reçut pour cette infructueuse mission, ainsi que son journal d'ambassade et quelques autres pièces y relatives, ont été publiées dans le *Choix des mém. histor. sur l'anc. Pologne*, par J.-U. Niemcewicz, Varsovie, 1822.

ZAYAS Y SOTOMAYOR (Dona MARIA de), née à Madrid dans les premières années du 17e S., n'est connue que comme a. de 2 recueils de Nouvelles publiées, le 1er sous le titre de *Novelas exemplares y amorosas*, Madrid, 1634, 1637; Sarragosse, 1638, in-8; le 2e sous le tit. de *Novelas y Saraos*, Madrid, 1647, in-8. La dern. édition des 2 recueils réunis est celle de Barcelone, 1716, in-4. Ces *Nouvelles* ont été trad. en français (par d'Ouville, à ce que l'on croit), Paris, 1680, 5 v. in-12. Scarron en a imité quelques-unes. Cette dame, non moins distinguée par son esprit que par sa naissance, ne méritait pas le dédaigneux oubli où l'ont laissée les biographes espagnols.

ZAZICHOVEN ou ZETZENHOVEN ou SABENHOVEN (ULRIC de), minnesinger ou troubadour allemand du 13e S., traduisit dans le dialecte souabe le roman de *Lancelot du Lac* d'Arnauld Daniel. On en trouve des MSs. dans les bibliothéq. de Vienne, du Vatican et de Munich.

ZAZLACÉE, appelé fautivement *Zezelase* dans Laclède et Moréri, Abyssin d'une naissance obscure et qui s'éleva aux prem. emplois par son courage et sa capacité, fut nommé vers 1590 vice-roi de la province de Dembea par l'emper. Malek-Saghed, qui lui avait fait épouser une princesse de sa maison. Après avoir changé plusieurs fois de parti dans les guerres intestines qui survinrent après la mort de Malek-Saghed, ce général fut surpris et massacré dans son camp par le Susnejos ou Socinios, prince de la famille impér., qui s'était emparé de la couronne en 1606. (*Voy.* l'*Histoire d'Abyssinie*, par Job Ludolf).

ZBARAWSKI (JEAN), prince et gén. polonais, de la famille des Jagellon, né dans le 16e S., avait déjà acquis la réputation d'un bon capitaine, lorsque le roi Etienne Battori lui donna, avec le palatinat de Braclaw et le tit. de sénateur, le commandement de l'armée pendant les guerres que la Pologne eut à soutenir contre le grand-duc de Moscovie Iwan IV. Les succès qu'obtint Zbarawski hâtèrent la conclusion d'un traité tout à l'avantage de son pays, et dont il fut l'un des négociateurs, en 1582. Douze ans plus tard il ajouta encore à sa renommée dans la guerre contre les Cosaques et les Tartares, leurs auxiliaires, qu'il repoussa et poursuivit jusqu'à Zaslaw. Ce brave guerrier m. en 1608. — Son fils aîné, Christophe ZBARAWSKI, se distingua dans une mission dont il fut chargé auprès du sulthan de Constantinople en 1621, sous le règne de Sigismond III. (Le journal de cette ambassade a été publié dans le *Choix de mém. histor. sur l'anc. Pologne*, par J.-N. Niemcewitz, Varsovie, 1822.) Zbarawski m. vers 1624 peu de temps après son retour en Pologne.

ZBIGNIEW Ier, 8e duc de Bohême, succéda en 910 à son père, Borziwoy, favorisa la propagation du christianisme dans ses états, en faisant construire des églises, et fit bâtir à Rome pour ceux de ses sujets qui allaient visiter le sépulcre de saints apôtres un hôpital, que Charles IV fit réparer en 1357. Zbigniew m. en 915. — ZBIGNIEW II, duc de Bohême, succéda en 1055 à Brzetislas Ier, son père, dépouilla ses frères de leurs apanages, persécuta toute sa famille, sans en excepter sa mère, Judith, fille de l'emp. Othon, et m. en 1061, sans postérité et sans avoir rien fait pour la prospérité de ses états.

ZBIGNIEW, duc de Mazovie, était fils naturel de Vladislas Hermann, roi de Pologne, qui, au lieu de le châtier de plus. révoltes, poussa la faiblesse à son égard jusqu'à se dépouiller d'un tiers de ses états pour lui former un apanage. Accourant à Plosk aussitôt après la mort de ce prince (1102), Zbigniew y fit main basse sur les trésors qu'il laissait, et ce ne fut qu'au prix de la cession de la Moravie à titre de fief, qu'il consentit à les rendre au légitime héritier, Boleslas. Plus tard ce dernier, ayant fait prisonnier Zbigniew, révolté contre lui, se contenta de l'exiler, bien que l'armée polonaise demandât sa mort. Il disparut toutefois vers l'an 1116, massacré selon quelq. traditions, ou confiné dans une prison, après avoir eu les yeux crevés, suivant d'autres versions, et il paraît que Boleslas se reprocha amèrem. la m. de ce frère.

ZBIGNIEW, chancelier de Pologne au 14e S., fut d'abord prevôt de la cathédrale de Cracovie. Une mission qu'il remplit en 1335 au congrès entre Charles-Robert, duc d'Anjou et roi de Hongrie, Casimir, roi de Pologne, et Jean, roi de Bohême, lui valut toute la confiance de Casimir-le-Grand. Il est traité sévèrement par les historiens contemporains comme ayant eu la plus gr. part au choix que fit Casimir du prince Louis de Hongrie pour son successeur. Cette adoption ne fut point agréable à la nation polonaise. — ZBIGNIEW *d'Oleschnicz*, de la famille du précéd., cardinal-évéq. de Cracovie, fut d'abord secrétaire intime du roi Vladislas Jagellon, embrassa ensuite l'état ecclés., fut chargé de plus. missions importantes, obtint le siége épisc. de Varsovie en 1422 reçut le chapeau de card. des mains du pape Nicolas V en 1449, et m. à Sandomir en 1455.

ZBOROWSKI (SAMUEL), un des prem. magnats de la Pologne au 16e S., s'est rendu fameux par les malheurs qu'il attira sur lui, sur sa famille et sur sa patrie. Ayant assassiné un autre magnat, nommé André Wapowski, lors des fêtes célébrées à l'occasion du couronnem. de Henri, duc d'Anjou (*Voy.* Henri III, roi de France), en 1574, il fut banni à perpétuité du royaume par sentence du monarque, et se retira en Transylvanie. A l'avènem. d'Etienne Battori sur le trône de Pologne, Sborowski sollicita sa rentrée dans le royaume. Cette faveur lui ayant été refusée, il entra à main armée dans le palatinat de Cracovie, fut fait prisonnier par Zamoyski, et décapité le 25 mai 1584. — Christophe ZBOROWSKI, frère du précédent, s'était retiré à Vienne après la condamnation de Samuel à l'exil. Il fit d'inutiles efforts près de l'empereur pour l'empêcher de reconnaître Etienne Battori comme roi de Pologne, refusa de comparaître devant la diète générale, convoquée en 1585 pour prononcer sur des délits dont il s'était rendu coupable, et réunit même des troupes en Moravie pour marcher contre son souverain. Toutefois il ne rentra en Pologne qu'après la mort d'Etienne Battori, et vint augmenter les forces du parti qui voulait placer l'archiduc Maximilien sur le trône polonais. Ce prince ayant été battu et fait prisonnier, on n'entendit plus parler de Christophe Zborowski, qui m. hors de sa patrie dans les dern. années du 16e S.

ZEA (D. FRANCESCO-ANTONIO), né en 1770 à Médelin, ville de la Nouvelle-Grenade (Amérique-Méridionale), fit ses études à Santa-Fé de Bogota, capitale de cette colonie espagnole, et occupa dès l'âge de 16 ans une chaire d'histoire naturelle au collége de la même ville. La lecture de Raynal et d'autres écrivains franç. du 18e S. alluma en lui un désir ardent de voir enfin sa patrie indépendante de la domination esp. Il eut la hardiesse de manifester son opinion et ses vœux, et bientôt un ordre du cabinet de Madrid lui enjoignit de se rendre dans cette ville (1797). Enfermé dans un des forts de Cadix, il ne fut rendu à la liberté qu'après 2 ans d'une procédure qu'on finit par abandonner. Zea fut alors envoyé en France, sous le prétexte d'une mission scientifique et avec un traitement de 6,000 fr. Après un séjour de 3 ans à Paris, il revint en Espagne, et y obtint, au lieu de la permission qu'il sollicitait de retourner en Amérique, la place de direct.-adjoint, puis celle de directeur en chef du cabinet botaniq. de Madrid (1804); il eut en même temps le titre de professeur

des sciences naturelles. Zea resta dans cette position jusqu'à l'époque de la révolution d'Aranjuez. Il fut nommé par le nouveau gouvernement membre de la junte réunie à Bayonne en 1808, eut ensuite la direction d'une partie du ministère de l'intérieur, et plus tard fut nommé à la préfect. de Malaga, place qu'il conserva jusqu'à la retraite de l'armée franç., vers la fin de 1812. A cette époque, il se rendit en Angleterre, d'où il s'embarqua, en 1814, pour rejoindre le général Bolivar, qui bientôt le nomma intendant-général de son armée. En 1817, Zea fut appelé à la présidence du congrès tenu à Angostura; il eut ensuite le départem. des finances dans le gouvernement constitué par cette assemblée, puis, à l'organisation de la républiq. de Colombie, devint vice-président du gouvernement dont Bolivar était nommé chef-suprême. Zea, investi de pouvoirs illimités, fut envoyé en Europe en 1820, pour établir des rapports politiq. et commerciaux avec l'Angleterre, l'Espagne, la France et d'autres états, s'il y avait lieu. Il fut bien accueilli à Londres par les partisans de l'indépendance américaine. Il passa ensuite en Espagne, où ses efforts, réunis à ceux de deux agens spéciaux de Bolivar, envoyés dans la péninsule pour traiter de la paix avec les cortès, n'aboutirent qu'à faire rejeter par cette législature toute propostion d'indépendance. Zea se rendit d'Espagne à Paris en avril 1821, et demanda bientôt, par une note officielle, la reconnaissance par le cabinet français de la république de Colombie, sur les principes établis dans le rapport fait au congrès des Etats-Unis. Le ministère ne répondit point à cette note, mais envoya en Amérique quelques agens sans caractère ostensible pour prendre une connaissance positive de l'etat des choses. Zea s'occupa ensuite de contracter (restant toujours à Paris) avec des banquiers de Londres un emprunt de 2 millions sterl. (48 millions franç. environ), au prix de 80 pour 100, puis il passa à Londres pour le réaliser. Les actions de cet emprunt avaient déjà haussé de valeur, lorsque se répandit la nouvelle que Zea, rappelé depuis quelque temps par son gouvernement, n'avait aucun pouvoir pour contracter un pareil engagement. Il en avait toutefois reçu de Bolivar en déc. 1819, et c'était sur ces mêmes pouvoirs qu'avait été fondé son contrat d'emprunt, signé à Paris. On lui opposa des décrets postérieurs de son gouvernem. qui révoquaient ces mêmes pouvoirs. Au milieu des discussions qu'entraîna ce conflit, Zea m. aux eaux de Bath d'un anévrysme au cœur, en nov. 1822. Plus tard le gouvernem. de Colombie reconnut l'emprunt dont nous venons de parler. Outre la connaissance des sciences naturelles, dont il s'était spécialement occupé, Zea possédait très-bien celle de la littérature ancienne et moderne; il parlait et écrivait le franç. avec autant de facilité que l'espagnol. On a de lui, dans cette dern. langue, plus. *Mem.* sur le kina de la Nouvelle-Grenade, et une *Descript. de la chute du Tequendama.* Il avait rédigé pendant plus. années le *Mercure d'Espagne* et le *Mercure d'agriculture* du même pays.

ZECCADORO (François), prélat italien, né en 1660 à Gubbio, dans l'Etat romain, fut camérier d'honneur du pape Innocent XII, conserva la faveur de Clément XI, et m. en 1703, assassiné par un de ses domestiques. Outre quelq. pièces de vers et des *disc.*, on connaît de lui : *Problemata arithmetica*, Rome, 1677, in-4.

ZECCHI (Jean), en latin *Zecchius*, médecin, né à Bologne en 1533, professa d'abord dans cette ville, puis à Rome au collége de la Sapience, vint reprendre sa première chaire en 1586, fut rappelé à Rome 2 ans après, et y reçut, avec des lettres de citoyen, le titre d'*archiâtre* ou prem. médecin de l'état pontifical. Il m. dans cette même ville en 1601. Parmi ses ouvr., mentionnés avec détail dans les *Archiatri pontifici* de G. Marini, et dans les *Scrittori bolognesi* de Fantuzzi, on distingue : *Consultat. med. in quibus univ. praxis med. exactè pertractatur*, etc., Rome, 1599, 1601; Venise, 1617, in-4; Francfort, 1650, 1679, in-8; et *de puerorum tuendâ valetudine... Methodus*, etc., Wittemberg, 1604, in-8. — Hercule Zecchi, neveu du précédent, medecin et professeur à l'acad. de Bologne, m. en 1622, fut l'éditeur des ouvr. que son oncle avait laissés MSs.

ZECCHI (Lelio), théologien et juriscons., mort vers 1610, chanoine-pénitencier à Bidiccioli, dans le Brescian, sa patrie, a laissé, entre autres ouvr. : *de Republ. ecclesiast.*, Vérone, 1599, in-4; Lyon, 1601, in-8; *de Beneficiis et Pensionibus ecclesiast.*, Verone, 1601, in-4, et 1602, in-8, et *Politia, sive de Principe*, dedié à Henri IV, ib., 1600, in-8. Les biographes italiens l'ont confondu quelquefois avec Lelio Zanchi (*v.* ce nom).

ZECCHINI (Petronio), médecin, né en 1739 à Bologne, y professa d'abord l'anatomie, puis remplit une chaire de médecine à Ferrare, et m. d'une attaq. d'apoplexie en 1793. On citera de lui : *della Dietetica delle donne*, etc., Bologne, 1771; *de gorterianâ vitalitate miseriis hominum reluctante*, Ferrare, 1778; *de grano turcico lib. III*, Bologne, 1781. *Voy.* les *Scritt. Bolognesi*, t. 9.

ZECH (Bernard de), ministre d'état en Pologne et dans l'électoral de Saxe, né à Weimar en 1649, mort à Dresde en 1720, a laissé, entre autres ouvr. utiles pour l'hist. de l'Allemagne, un *Théâtre des princes actuellement régnants* (allem.), 4 vol. in-8. — Zech (le comte Bernard de), fils du précéd., né en 1680, m. à Dresde en 1748, après avoir occupé div. places honorables dans sa patrie, a laissé un livre : *du Gouvernement impérial en Allemagne, tel qu'il est d'après les conventions faites lors de l'élection de S. M. Charles VI*, Leipsig, 1713, in-4. — Zech (Franç.-Xavier), jésuite et sav. canoniste, né à Ellingen dans la Franconie en 1692, succéda à son maître, P. Pichler, comme profess. à l'univ. d'Ingolstadt, prit une part active aux disputes théologiques qui firent tant de bruit en Italie vers le milieu du 18e S., et osa soutenir qu'à l'autorité civile appartenait le droit de fixer l'intérêt de l'argent et de régler les transactions entre les particuliers. Il m. à Munich en 1772. Nous citerons de lui : *Præcognita juris canonici*, Ingolstadt, 1749, in-8; *Hierarchia ecclesiastica ad Germaniæ cathol. principia et usum declinata*, ib., 1750, in-8; *de Jure rerum ecclesiasticarum*, ib., 1758-62, 2 vol. in-8; *de Judiciis ecclesiasticis*, ib., 1765-66, 2 vol. in-8.

ZEDLITZ (Charles-Abraham, baron de), ministre d'état et membre de l'acad. des sciences de Berlin, né en 1731 à Schwarzwald, près de Landshut, en Silésie, obtint et mérita la confiance du gr. Frédéric, qui le nomma successivem. référendaire à la chambre des comptes de Berlin, conseiller à la régence de Breslau, président de la cour suprême de Silésie, chef du consistoire supérieur et du collége des Pupilles à Brieg, enfin, en 1770, ministre de la justice, avec la présidence du tribunal de cassation et l'inspection spéciale de l'administration de la justice dans le duché de Clèves, les comtés de la Mark, de Minden, de Mœurs, de Gueldres, etc. Il eut en 1771 le département des affaires ecclés. et de l'instruction publ., la direction des caisses des pauvres, celle de la bibliothèq. royale, des cabinets et des colléges de médecine et de chirurgie. Entre autres actes qui prouvèrent son zèle et sa sagesse, il faut compter l'amélioration du régime des prisons et l'introduct. en Prusse de la liberté de la presse. Il perdit une partie de ses emplois et de son influence sous Guillaume II, dont Wœllner avait toute la confiance, obtint sa démission, et se retira dans ses terres de Silésie, où il m. en 1793.

ZEGEDIN ou SZEGEDIN (Etienne Kis de), théolog. protestant, ainsi nommé d'une petite ville de Basse-Hongrie, où il naquit en 1505, fut obligé de faire ressource de ses talens et d'enseigner péniblement dans plusieurs colléges; mais ses opinions religieuses lui attirèrent des persécut. continuelles, qui ne lui permirent de se fixer en aucun lieu. Il

avait enfin obtenu le tit. de surintend. des égl. de la baronie de Luskow, lorsqu'en 1558, dans un voyage entrepris pour les intérêts de ses co-religionn., il tomba au pouvoir des Turks, qui le retinrent 5 ans prisonn. Au sortir de cette captivité (1563), il vint à Keveny, dans la Haute-Hongrie, où il m. en 1572. Nous citerons de lui : *Loci communes theologiæ sinceræ de Deo et homine*, Bâle, 1608, in-8.

ZEGERS (Tacite-Nicolas), savant théologien, de l'ordre de St-François, né à Bruxelles dans les dern. années du 15e S., mort à Louvain en 1559, avait été lecteur ou profess. en théologie au grand couvent des Récollets de cette ville. On le regarde comme un des bons critiques de son temps. Nous citerons de lui : *Scholion in omnes Novi-Testamenti libros*, etc., Cologne, 1553, in-12; *Epanorthotes, sive Castigationes Novi-Testamenti*, ibid., 1555, in-12. — Zegers (Hercule), peintre et grav. flamand, né vers 1625, fut le contemp. de Potter, qu'il a presque égalé par son talent; mais ni ses paysages ni les gravures qu'il en fit lui-même n'eurent de succès tant qu'il vécut. Pauvre et découragé, il cessa presque entièrement de travailler, et noya ses chagrins dans le vin. Un jour, en rentrant ivre chez lui, il tomba sur son escalier, et m. des suites de cette chute. Sa *vie* a été écrite par Samuel van Hoogstraaten.

ZEHNER (Joachim), rect. du collége de Schleusingen et surintendant du comté de Henneberg, né à Themar en 1566, m. en 1612, a laissé des *Adagia sacra in V centurias congesta*, Leipsig, 1601, in-4. — Zehner (Louis-Edouard), né à Brunn en 1753, professa l'histoire à l'univ. de Lemberg. Nous citerons de lui : *Livre élémentaire pour le cours de l'hist. littér.*, Olmutz, 1776, in-8; *Matériaux pris dans l'hist. littér. des anc. temps*, ib., 1777, in-8.

ZEIAD, célèbre capitaine arabe, né à Taïefa la 1re ou 8e année de l'hégyre (622 ou 630 de J.-C.), était fils naturel d'Abou-Sofyan et frère du khâlyfe Moawyah Ier, mais n'avait pas été reconnu. Il fut successivement cadhi, secrét. et trésorier du gouv. de Koufah, Al-Mogheïrah, enfin lieuten. du gouv. de Bassorah, Abdallah, fils d'Abbas. Il vainquit et tua le génér. que Moawyah avait envoyé pour s'emparer de Bassorah l'an 39 (659), et, comme il n'était pas moins habile que vaillant, il fut chargé de commander en Perse, où il se conduisit avec beaucoup de sagesse. Lorsque Haçan, fils d'Aly, se fut démis du khâlifat en faveur de Moawyah, celui-ci songea à détacher Zeiad du parti des enfans d'Aly et à le mettre dans ses intérêts, en le reconnaissant publiquement pour son frère et en le comblant d'honneurs. Zeïad, chargé d'abord du gouvernem. de Bassorah, réussit promptement à le purger des voleurs et des assassins qui l'infestaient, et obtint bientôt celui de Koufah, de Bahr-aïn, d'Oman et de toutes les provinces orientales de l'empire, de sorte qu'il donna des ordres depuis les deux rives du golfe Persique jusqu'aux frontières de l'Inde et du Turkestan. Son nom faisait partout trembler les méchans, parce que sa justice était aussi sévère que prompte et impartiale. Les habitans de la Mecque et de Médine furent consternés, lorsqu'il eut obtenu aussi le gouvernement de l'Arabie; mais ils furent bientôt délivrés de toute crainte. Un ulcère lui étant survenu à la main droite, il se la fit amputer, et m. des suites de l'opération, l'an 53 (673). Nul homme de son temps ne le surpassa en éloquence, si ce n'est Aly.

ZEIADET-ALLAH Ier (Abou-Mohammed), 3e souverain de la dynastie des Aglabides en Afrique, s'empara du trône à la m. de son père Ibrahim, l'an 196 de l'hégyre (812 de J.-C.), au préjudice de son frère Abdallah, auquel il le céda l'année suivante pour le remplacer, l'an 201 (817), par droit de succession légitime. La dureté de son administration et l'imprudence qu'il eut de se déclarer d'abord pour le khâlyfe Al-Mamoun, puis pour l'anti-khâlyfe Ibrahim, fils de Mahdy, donnèrent lieu à des revoltes et à des guerres civiles qui le mirent en danger de perdre ses états. Corrigé par l'expérience, il s'efforça de réparer les maux qu'il avait causés. L'événement le plus important de son règne fut la conquête de la Sicile, entreprise et poursuivie avec succès pendant plus. années par ses lieutenans, mais dont il ne vit pas la fin, étant m. en 223 (838), dans la 52e année de son âge. — Zeïadet-Allah II (Abou-Mohammed), septième prince de la même dynastie, succéda à son frère Ahmed l'an 249 (863), se distingua par ses vertus et sa piété, et m. l'année suiv. Il fut remplacé par son neveu Mohammed II, fils d'Ahmed. — Zeïadet-Allah III (Abou-Nasr), 11e et dernier prince de la dynastie des Aglabides en Afrique, monta sur le trône l'an 290 (903), en faisant assassiner son père, Abdallah II, se plongea dans les plus infâmes débauches, ne s'occupa nullem. des affaires de l'état, et sembla prendre à tâche d'exterminer sa famille dans un moment où sa puissance ébranlée avait le plus besoin d'appui. Il finit par abandonner l'Afrique à la doctrine des Chyites et aux armes victorieuses d'Abou-Abdallah, surnommé Al-Maschtak (l'Oriental), l'an 296 (903). Il avait hâté lui-même sa ruine, en faisant perir ses généraux ou en les épouvantant par de terribles exemples d'ingratitude. Il alla continuer ses débauches en Egypte, et y m. près de Ramlah, épuisé et infirme, au moment où il allait partir pour Jérusalem, avec l'intention de consacrer à Dieu le reste de ses jours. La dynastie des Aglabides, qui finit en lui, avait duré 112 ans.

ZEIBICH (Charles-Henri), profess. et conseiller de la faculté de philos. à Wittemberg, né en 1717, m. en 1763, a laissé plusieurs écrits, parmi lesquels nous citerons : *de Linguâ Judæorum hebraicâ temporibus Christi atque apostolorum*, Wittemberg, 1741; *de codicum Veteris Testamenti orientalium et occidentalium Dissensionibus*, ib., 1742; *de sacerdotum memphiticorum et heliopolitanorum Dissidio in enarrando itinere Israelitarum per mare Erythræum*, ib., 1751; *de Quæstione criticâ : num Cadytis Herodoti rectè venditetur pro metropoli Palestinæ*, dans les *nov. Miscellan. Lipsensia*, V, 98.

ZEID BEN THABET avait 11 ans quand Mahomet s'enfuit de la Mecque. Après la bataille contre les Arabes du Yémâmah, presque tous les sectateurs du Koran ayant péri, le khâlyfe Abou-Bekr craignit que ce liv. sacré ne se perdît, et en fit composer une copie complète par Zeïd, qui, plus tard, avec d'autres docteurs, en fit plus. nouv. copies, pour empêcher les Arabes de se diviser sur la manière de le réciter. Zeïd vivait encore vers le commencement du 7e S. de notre ère.

ZEIDAN (Muley), roi de Fez et de Maroc, de la prem. dynastie des Cherifs, se fit proclamer le successeur de son père, Muley-Ahmed-Labass, à la m. de ce prince, en 1603, quoiqu'il fût son plus jeune fils; aussi eut-il à lutter contre ses 3 frères. Il l'emporta sur eux, et dans tout le cours d'un long règne il vécut presque toujours en paix. Il protégea et cultiva les lettres, rassembla une nombreuse et belle bibliothèque, et m. en 1630. — Zeidan (Muley), fils du fameux Muley Ismaël, emper. de Maroc, avait pour mère une négresse intrigante, Lala-Zeïdana, qui, pour lui assurer le trône, fit étrangler la mère de Muley Mohammed, héritier présomptif de l'empire, rendit ce prince lui-même suspect à son père, et le poussa à la révolte. Muley Zaidan, chargé alors de le réduire, triompha de lui par trahison (1706), et fut bientôt débarrassé de ce concurrent par la cruauté du vieil emper.; mais, étant demeuré à la tête de son armée, il devint à son tour suspect, et fut étouffé entre deux matelas, par ordre de son père, en 1707.

ZEIDLER (Jean-Godefroi), poète allem., était fils d'un prédicateur luthérien de Freystadt, dans le comté de Mansfeld, et prêcha conjointem. avec lui dans sa ville natale pendant 20 ans; mais, après la mort de son père, il renonça au ministère évangélique pour se livrer à la poésie, ou plutôt à toutes les bizarreries d'une imagination vagabonde et sans

frein. Il m., jeune encore, à Halle en 1711, épuisé par la débauche. Nous citerons son *Theatrum virorum eruditorum minus*, abrégé qui peut épargner des recherches fastidieuses. — ZEIDLER (Suzanne-Elisabeth), sœur du précédent, publia en 1684 un recueil de poésies sous le tit. de *Passe-temps d'une jeune fille*. — ZEIDLER (Charles-Sébastien), magistrat et littérateur, né à Nuremberg en 1719, m. en 1786, a laissé plus. écrits, parmi lesquels nous citerons : *Vitæ professorum juris qui in academiâ Altorfinâ indè ab ejus jactis fundamentis vixerunt, ex monumentis fide dignis descriptæ*, Nuremberg, 1770, 3 vol. in-4, et 2e édit., 1786.

ZEIDOUN. V. ZAÏDOUN.

ZEILER ou ZEILLER (MARTIN), géographe allemand, né en 1589 près de Murau, dans la Styrie-Supér., mort en 1661 à Ulm, où il avait été nommé principal du collége et inspecteur des écoles allem., a laissé, entre autres écrits : l'*Itinéraire d'Allemagne*, la *Topographie de Bavière*, celles de l'Alsace, de Brunswick et de Souabe, qui ont été insérés dans la *Collection topograph. de l'univers*, par Merian.

ZEIN-ALA-BEDIN (ALY II), 4e iman des Chyites, était petit-fils du khâlyfe Aly, gendre de Mahomet. Il n'avait que 12 ans, lorsqu'il perdit son père et presque tous ses frères à la bataille de Kerbela, l'an 61 de l'hégyre (680 de J.-C.). Il fut conduit à Damas, d'où le khâlyfe Yezid Ier le renvoya à Médine. Là il fut reconnu par les partisans de sa maison pour le 4e des imans ou pontifes légitimes, successeurs de Mahomet. Il m. l'an 94 (713), et eut pour successeur son fils Mohammed. — ZEIN-ALA-BEDIN, roi de Perse, de la dynastie des Modhafférides, fut dépouillé de ses états par Tamerlan, fut privé de la vue par son cousin Chah-Mansour, auprès duquel il s'était réfugié, et tomba au pouvoir de Tamerlan, qui l'envoya prisonn. à Samarkande, l'an 795 (1393).

ZEÏRI BEN MOUNAD AL TACLANI, chef de la tribu des Zeïrides, dite égalem. des Sanhadjides ou des Badisides, dont la dominat. en Afrique s'étendait depuis Alger jusqu'à Tripoli, s'attacha aisément plus. tribus, comme lui d'origine arabe, se mit à leur tête, battit les Zenates et d'autres tribus brébères, conquit plus. provinces, dont il fit hommage au fondateur de la dynastie des Fathimides (V. OBÉÏD-ALLAH-AL-MADHY), et fonda la ville d'Aschir, dans la contrée de ce nom, l'an 324 de l'hég. (935 de J.-C.) Il prit un soin continuel de se ménager l'amitié des khâlyfes fathimides, et l'on peut dire qu'il l'acheta bien par les services importans qu'il leur rendit. Il périt dans une bataille, livrée pour eux près de Mansourah, l'an 360 (971), et fut universellement regretté.

ZEIRI BEN ATYAH, 1er roi de Fez, de la dynastie des Zeïrides ou Zenates, différens des Zeïrides ou Sanhadjides, qui, dans le même temps, régnaient à Tunis, Kairowan, Madhiah et Tripoli, était d'abord cheikh des Zenates, l'une des 5 principales tribus brébères qui s'étaient établies dans le Maghreb ou Afrique-Occidentale, à l'époque de la décadence de la puissance des Edrissides. Il profita des troubles et de l'anarchie du pays pour s'affranchir de toute domination, refusa de reconnaître la souveraineté des rois de Cordoue l'an 368 de l'hég. (979 de J.-C.), et s'empara de Fez en 377 (988). Al-Mansour, qui était alors l'homme le plus influent en Espagne, sous le règne du faible Hescham-Al-Mowayed, ferma les yeux sur la révolte de Zeïri, et l'opposa bientôt à un autre rebelle, Abou'l-Behar, prince sanhadjide. Zeïri profita de l'occasion pour reculer ses frontières vers l'Orient, jusqu'au fleuve Zab, et se fit confirmer dans la souveraineté du Maghreb comme vassal de l'Espagne; mais ses victoires et sa puissance ne tardèrent pas à donner de l'ombrage. On l'attira à Cordoue sous prétexte de le récompenser, et on l'y retint jusqu'à ce que la révolte d'un chef de tribu, qui s'était rendu maître de Fez, vint lui fournir un motif plausible de solliciter et d'obtenir son congé. Il recouvra Fez de vive force, releva et fortifia l'anc. ville de Woudjda ou Wadjida, dans la province de Telmesen, y établit sa résidence l'an 385 (995), et se déclara l'année suivante contre l'Espagne, dont il battit une armée. Moins heureux contre une autre armée plus nombreuse, commandée par Abdel-Melek, fils du ministre Al-Mansour, il fut vaincu, perdit Fez, abandonna la Mauritanie, et se retira vers le Sahra. Il y rallia ses fidèles Zenates et quelques autres tribus, tourna alors ses armes contre les Sanhadjides, les vainquit, s'empara de Tahert, de la province de Zab, de Telmesen, etc.; mais les blessures qu'il avait reçues dans sa lutte contre l'Espagne s'étant rouvertes, il m. l'an 391 (1001), après un règne de 20 ans, au moment où il fondait un nouv. état. Son fils Moezz recouvra Fez, et continua la dynastie des Zeïrides.

ZEKY-KHAN (MOHAMMED), souverain éphémère de la Perse dans les premiers mois de l'année 1779, était à la fois cousin-germain et frère utérin du célèbre Kerym-Khan, pendant le règne duquel il avait souvent excité des troubles et donné des preuves d'une horrible cruauté. Il prit les rênes du gouvernement après la mort de Kerym-Khan, qui laissait pourtant quatre fils. Il est vrai qu'averti du danger de régner en son propre nom par la résistance de plusieurs chefs de la tribu de Zend, il s'empressa de proclamer deux des jeunes princes, Abou'l-Fethah et Mohammed-Aly-Khan. Il employa alors la perfidie pour faire tomber ses ennemis en son pouvoir, et des barbaries atroces pour s'en débarrasser : ce fut la seule règle qu'il connût dans sa courte dominat., contre laquelle protesta plus d'une révolte, notamment celle de son neveu Aly-Mourad-Khan, auquel il avait confié l'élite de ses troupes. Entrant alors en fureur, il marcha contre ce rebelle; mais, arrivé à Yezdkhast, ville frontière du Farsistan et de l'Irak, il y fut assassiné en punition de ses nouv. atrocités.

ZELADA (FRANÇOIS-XAVIER), cardinal de l'église romaine, né vers 1717 d'une famille d'origine espagnole, cultiva les sciences sans rien relâcher de ses devoirs, et employa son crédit et sa fortune à favoriser les artistes et les savans. Soupçonné d'avoir eu beaucoup de part à l'élection de Pie VI, il se vit en butte aux attaques des ennemis du nouveau pontife; mais il se vengea noblem., en préservant de la peine capitale l'auteur d'un pamphlet très-mordant, où il était peint lui-même des couleurs les plus affreuses. Après avoir rempli les fonctions de secrét.-d'état et joui d'une gr. influence pendant la durée du pontificat de Pie VI, il se démit de ses charges en 1796, et, trop âgé pour accompagner son maître dans l'exil, se retira dans une campagne voisine de Rome, où il vécut oublié. Il assista au conclave dans lequel fut élu Pie VII, rentra alors dans Rome, et y m. en 1801. On a de lui un opusc. très-rare sous ce tit. : *de nummis aliquot æreis uncialibus Epistola*, Rome, 1778, in-4, fig.

ZELAIA (don ANTOINE), amiral sicilien; né à Palerme en 1678, m. à Naples en 1751, comblé d'honneurs, avait servi avec zèle et distinction le duc de Savoie, Victor-Amédée, et l'emper. Charles VI, que des arrangem. diplomatiq. rendirent l'un après l'autre maîtres de la Sicile; il avait accompagné, en 1735, l'infant don Carlos (depuis Charles III), à la conquête de cette île, s'était signalé dans cette brillante campagne, et avait été nommé l'un des membres de la junte de guerre.

ZEL-ALI, heureux chef de révolte sous Mahomet III et Achmet Ier, suivit d'abord les drapeaux d'un autre rebelle, nommé Scrivano, après la mort duquel il ne tarda pas à se soumettre à la Porte, moyennant la promesse du pachalick de Bosnie. Il se distingua dans la guerre de Hongrie de 1602, et crut devoir, pour prix de ses services, se mettre lui-même, et à main armée, en possession du gouvernement qui lui avait été promis et dont la Porte ne se pressait pas assez de retirer le pacha. Il refusa

depuis lors constamment de se rendre à Constantinople, où on le manda plusieurs fois, sous prétexte de lui faire honneur, mais réellement pour le faire périr. Il eut soin de protester toujours que les faveurs qu'il avait reçues du sulthan suffisaient à son ambition et à sa modestie, et de laisser craindre qu'il ne cherchât un appui dans l'emper. d'Allemagne. On ignore l'époque de sa mort.

ZELICH (Gérasime), archimandrite illyrien, né en 1752 à Shegar, village situé au pied de la montagne Vélébit, a laissé des mémoires, sous ce titre: *Vie, Aventures et Voyages de Gerasime Zelich, archimandrite du mônastère du Sommeil-de-Marie à Krupa en Dalmatie, vicaire-général des églises du rit grec dans cette province et dans les bouches de Cattaro,* Bude, à l'imprimerie cyrillienne de l'université, 1823, in-8. C'est le prem. ouvr. qui ait paru en prose dans l'idiome populaire dalmato-illyrien, ce qui le rend très-précieux pour la littérature de cette contrée. Les lecteurs y trouvent encore un autre intérêt, c'est de pouvoir y puiser des renseignemens assez étendus sur la vie de l'auteur, qui les rédigea vers la fin de sa carrière. Il m. dans son monastère de Krupa vers 1822.

ZELL (Ulrich de), célèbre imprimeur du 15e S., né à Hanau, capitale de l'ancien comté de ce nom dans la Vétéravie, exerçait la profession de copiste ou calligraphe dans le diocèse de Mayence à l'époque de la découverte de l'imprimerie. Ayant appris ce nouvel art de J. Fust et de Pierre Schœffer, il établit un atelier typographique à Cologne. Les bibliographes ont revendiqué pour lui une foule d'opuscules, sans date et sans nom d'imprimeur, qu'on avait long-temps attribués à Schœffer. Le plus ancien que l'on connaisse, avec la souscript. de Zell, est daté de 1466, et porte ce titre: *sancti Joannis Chrysostomi super Psalmo quinquagesimo.* Il exerçait encore son art en 1499, suivant l'ancienne *Chronique* de Cologne.

ZELLER (Jean-Godefroi), savant médecin, né dans le duché de Würtemberg, en 1656, visita la France, la Hollande, une partie de l'Allemagne, pour accroître ses connaissances, entreprit ensuite de nouveaux voyages avec le prince d'OEttingen, dont il était devenu le médecin, et fut nommé, à son retour, professeur extraordinaire à l'académie de Tubingen. Il obtint la prem. chaire qui vint à vaquer, la remplit avec distinction, et eut en même temps de si grands succès dans la pratique, qu'on venait le consulter de toutes les parties de l'Allemagne. Il m. à Tubingen en 1734, ne laissant guère que des dissertations, parmi lesquelles nous citerons: *de Vasorum lymphaticorum administrat. et phænomenis secundùm et præter naturam*, Tubingen, 1687, in-4, et dans la *Collection* de Haller; *Quòd pulmonis in aquâ subsidentia infanticidas non absolvat*, Tubingen, 1691, in-4; Halle, 1746, in-12.

ZELOTTI (Baptiste), peintre, né à Vérone en 1532, m. en 1592, exécuta, dans les salles du grand conseil de Venise et à la bibliothèq. Saint-Marc, des travaux qui lui méritèrent les éloges même de ses rivaux. Parmi ses principaux ouvr., on cite la galerie du *Catajo*, où il représenta les faits illustres des *Obizzi.*

ZELTNER (Gustave-George), théologien et philologue, né en 1672 à Hilpoltstein près de Nuremberg, fut d'abord inspecteur à l'academ. d'Altdorf, puis diacre de l'église de Nuremberg, et revint, en 1706, professer à Altdorf la théologie et les langues orientales. Il remplit cette double chaire pendant vingt-quatre ans d'une manière brillante, se démit ensuite, pour cause de santé, et se retira près de Nuremberg, où il m. en 1738. Nous citerons de lui: *Dissert. de feminis ex hebræâ gente eruditis*, Altdorf, 1708, in-4; *Vitæ theologorum altdorfinorum à conditâ academiâ omnium, unà cum scriptorum recensu*, Nuremberg et Altdorf, 1722, in-4, avec 32 portraits gravés sur cuivre. On y trouve la *vie* de l'auteur.—ZELTNER (Jean-Conrad), frère du précédent, né à Nuremberg en 1687, fut nommé, en 1715 desservant de la paroisse d'Altenhain et adjoint à la compagnie des pasteurs d'Altdorf: mais il m. prématurement en 1720. Il s'était fait connaître par l'ouvrage suivant: *correctorum in typographiis eruditorum Centuria speciminis loco collecta*, Nuremberg, 1716, in-8; reproduit, sans réimpress. nouvelle, et seulem. avec ce nouveau titre: *Theatrum virorum eruditorum qui speciatim typographiis laudabilem operam præstiterunt*, Nuremberg, 1720. Dans les exemplaires avec cette date on trouve la *vie* de Zeltner par Roth-Scholtz.

ZELWEGER (Laurent), médecin et agronome, né dans le canton d'Appenzel vers 1710, fut l'un des prem. membres de la société fondée vers le milieu du 18e S. à Zurich, pour travailler aux progrès de l'économie rurale et des sciences physiques. On cite de lui deux *mémoires* curieux et instructifs dans le recueil de cette société, t. 1, p. 115, et t. 2, p. 308.

ZENALE (Bernard ou Bernardin), peintre et architecte, né dans le 15e S. à Treviglio, par contraction *Trevio*, seigneurie qui faisait alors partie du Bergamasque, fut chargé de divers ouvrages qui le fixèrent à Milan: de là vient que plusieurs auteurs l'ont cru né dans cette ville. Il était très-habile dessinateur, quoique Vasari lui reproche un peu de sécheresse et de crudité, et Léonard le regardait comme un excellent juge. Il fut chargé de l'entretien et des réparations de la cathédrale de Milan, et en 1520, il fut appelé par les magistrats de Bergame pour donner son avis sur les embellissem. qu'on se proposait de faire à la basilique de Sainte-Marie. On ignore l'époque de sa mort. Parmi ses principaux ouvr., on peut citer le *cloître* de Ste-Marie *delle Grazie*, dans lequel il avait peint à fresque la résurrection, entourée de quatre sujets tirés de la passion; la *chapelle* de la Madeleine dans l'église Ste-Marie *del Carmine*, et l'*Annonciation* dans l'église Saint-Symphorien. Il a laissé MS. un *Traité de perspect.*

ZENDJANI (Azz-Eddin, ou mieux Ezz-Eddyn Abou'l Fadhail Abd-Alwahhab), fils d'Emad-Eddyn Ibrahim, m. postérieurem. à l'an 655 de l'hég. (1257 de J.-C.), suivant Hadjikhalfa, est auteur d'un traité de grammaire arabe, qui a pour unique objet la conjugaison des verbes et la formation des noms et des adjectifs verbaux, et qui à cause de cela est intit. *Tasrif.* Pour le distinguer de quelques autres ouvrages qui ont le même objet et portent le même titre, on lui donne dans l'Orient le nom d'*Azzi* ou *Ezzi*, dérivé d'*Ezz-eddyn*, titre honorifique de son auteur. Le *Tasrif* de Zendjani a été publié à Rome, en 1610, par A.-J.-B. Raymond, en arabe, avec une traduct. latine, accompagnée d'un commentaire.

ZENDRINI (Bernard), l'un des plus célèbres hydrauliciens de l'Italie, né en 1679 à Saviore, dans la vallée de l'Oglio, prit le grade de docteur à l'université de Padoue en 1701, se livra dès-lors à l'étude de la médecine, des mathématiq., et s'occupa des diverses applications de cette dernière science à la mécanique et à l'astronomie. Il alla ensuite pratiquer la médecine dans sa patrie: mais il n'y séjourna pas long-temps, et sa passion d'apprendre et le plaisir qu'il trouvait dans la société des savans le ramenèrent, vers 1704, à Venise, où il se fixa. Là, tout en composant quelques estimables écrits sur la médecine, et en exerçant cet art avec beaucoup de distinction, il continua de s'appliquer aux sciences mathématiques, et publ. plus. opuscules ou des solutions de problèmes, dans la *Galleria di Minerva* et dans le *Giornale de' lett. d'Italia.* Le bonheur ou la sagesse qui lui avait fait adopter l'usage du *calcul infinitésimal*, encore mal apprécié par ses compatriotes et ses contemporains, lui donnait sur eux un grand avantage. Il dut à la supériorité de cette méthode la solution incomplète, il est vrai, mais pourtant fort remarquable, d'un problème difficile de la science hydraulique, et ce fut ainsi qu'il entra dans une carrière où il devait rendre de si grands servi-

ces à sa patrie et à la science elle-même. Les Ferrarais, qui, plus. fois, avaient eu les plus vifs démêlés avec les Bolonais sur le cours à donner au redoutable torrent du Reno, qui passe entre leurs deux territoires, choisirent Zendrini, uniquem. sur sa réputation, pour le charger du soin de leurs intérêts. Celui-ci répondit à leur confiance, et, pour prix de ses travaux, fut nommé *mathématicien* (prem. ingénieur hydraulicien) de Ferrare, et agrégé, lui et ses descendans, au patriciat de cette ville. Dans cette même discussion, dont le résultat pouvait intéresser d'autres gouvern. que ceux de Bologne et de Ferrare, il eut aussi la miss. de défendre la cause du duc de Modène, qui lui donna le diplôme de son prem. ingénieur et de la république de Venise, qui le nomma son *mathématicien*, et surintendant de ses eaux, fleuves, lagunes et ports. Après avoir rempli sa triple mission, il retourna à Venise se livrer tout entier aux nouvelles et importantes fonctions qu'il avait à y exercer. La cour de Vienne, dans une circonstance qui lui rendait nécessaires les talens d'un habile ingénieur en 1728, eut recours à lui, et s'efforça ensuite de le retenir par des offres très-séduisantes. Il ne voulut point abandonner pour toujours sa patrie, mais il resta toutefois en bonne intelligence avec la cour de Vienne, pour laquelle il eut encore occasion de travailler en 1742. Dans cet intervalle de 1728 à 1742, il rendit un grand service à la république de Lucques, en améliorant son port de Viareggio et assainissant les contrées environnantes, ainsi qu'à la ville de Ravenne, en exécutant des ouvrages, qui la préservèrent des inondat. du Ronco et du Montone. Au milieu de tant de travaux, l'étude et l'observat. des phénomènes célestes était pour lui une récréat. On trouve dans des collect. d'ouvrages scientifiq., impr. à Venise, onze *mémoires* ou *notes* sur ses observat. astronomiq. et météorologiques. Il m. en 1747. Nous citerons de lui : *Considerazioni sopra la scienza delle acque correnti, e sopra la storia naturale del Po,* Ferrare, 1717; *Memorie storiche dello stato antico e moderno, delle lagune di Venezia, e di que' fiumi che restarono divertiti per la conservazione delle medesime, di Bernardino Zendrini, matematico della repubblica di Venezia*, Padoue, 1811, 2 vol. in-4; *Leggi e Fenomeni, Regolazioni e Usi delle acque correnti,* imprimé à Venise en 1741; et réimpr. à Florence dans le 8e vol. de la 2e édit. de la *Raccolta d'autori che trattano del moto dell' acque.*

ZENGHY (Emad-Eddyn), émir ou roi de Moussoul et d'Halep, et fondat. de la dynastie des Atabeks de Syrie et de Mésopotamie, est le prince que les anciens historiens des croisades, par une ridicule altération de son nom, ont appelé *Sanguin.* Turk d'origine et fils d'Acsencar Cacim-Eddaulah, émir d'Halep, il n'avait que dix ans lorsque celui-ci perdit le trône avec la vie l'an 487 de l'hég. (1094 de J.-C.). Il apprit l'art de la guerre sous l'émir Korbouga, servit ensuite sous Djokarmisch et sous Djawali, qui succédèrent à ce fameux capitaine à Moussoul, puis s'attacha aux deux émirs qui obtinrent successivem. cette souveraineté de Mohammed, sulthan de Perse, et se distingua sous eux dans les guerres contre les Francs. Il obtint successivement du sulthan Mahmoud, par ses services, le gouvernem. de Waseth, l'intendance, puis le gouvernement de Bassora, l'intendance de Baghdâd, et enfin la principauté de Moussoul l'an 521 (1127). Il en eut à peine pris possession qu'il y ajouta plusieurs places par la conquête, et Halep, du consentem. des habitans, l'an 522 (1128). Dès-lors il employa, pour agrandir ses états, tous les moyens, sans en excepter la perfidie, et il attira sur lui la haine de tous les princes voisins et les armes de quelques-uns. Il battit les deux frères ortokides, Daoud et Timour-Tasch, rois de Hisn-Khaïfa et de Mardin, emporta d'assaut, et rasa la ville d'Athareb en Syrie, après avoir fait perdre à Bohémond une bataille et la vie, mais fut repoussé vers Moussoul par Foulques, successeur de Baudouin II, roi de Jérusalem. Obligé l'an 526 (1132) en sa qualité de vassal des Seldjoukides de prendre part à leurs querelles et de marcher, au nom du sulthan Sandja, contre Baghdad, où Mas' oud, neveu de ce prince, avait mis le khâlyfe Mostarsched dans ses intérêts, il se vit abandonné de ses troupes, intimidées par l'aspect du chef de l'islamisme; mais il força ce redoutable adversaire à signer la paix, et alla se venger sur les Kourdes, qui avaient pris part à cette expédit. En 530 (1136), pour punir les chrétiens qui avaient fourni contre lui des secours au roi de Damas, il fit ravager les environs de Laodicée par des troupes qui ramenèrent une prodigieuse quantité de prisonniers, d'esclaves des deux sexes, de richesses et des bêtes de somme de toute espèce. Dans les années suivantes, il profita des divisions des Grecs et des Francs pour tomber sur ces derniers et leur enlever quelques places. Il continua cette guerre, même lorsqu'il eut vu l'emper. Jean Comnène se liguer avec les chrétiens de Syrie, obtint sur les alliés quelq. avantages, après avoir semé parmi eux la mésintelligence; mais s'étant mis ensuite à faire le siége de Damas, il échoua contre cette ville, bien défendue par le régent Moïn-Eddyn Anar, auquel il fut trop heureux de pouvoir imposer la paix, à la condit. d'être nommé dans la khothbah ou prière publique. L'an 537 (1142), il porta la guerre avec succès dans le Kourdistan, et y fonda la forteresse d'Emadiah, dont le nom rappelle le sien. Ses conquêtes avaient alarmé son suzerain, le sulthan Mas' oud; mais il sut regagner la confiance de ce prince par des marques apparentes de dévouem. et surtout par le ferme appui qu'il prêtait à l'islamisme, tout en travaillant dans l'intérêt de sa propre grandeur. L'an 539 (1144), il prit d'assaut la ville d'Edesse, qui était alors le boulevard des états chrétiens au-delà de l'Euphrate, puis il en répara les fortificat., y laissa une nombreuse garnison, et alla s'emparer des places qui restaient aux Francs en Mésopotamie. Malgré le déclin de la puissance des Seldjoukides, qui dominaient depuis plus d'un siècle sur la Perse et sur l'Asie occidentale, il continuait de leur témoigner une grande considérat. et affectait de ne régner qu'à l'ombre de leur autorité : c'est ce que prouve surtout sa conduite dans les dern. temps de sa vie, où il se réservait un grand pouvoir, sous le titre modeste d'*atabek*. L'an 540 (1145), tandis qu'il assiégeait en Syrie la forteresse de Djabar, dernier reste de la puissance des Okaïlides, il fut assassiné par quelq.-uns de ses mamelouks. Il était âgé de 60 ans et en avait régné 20. Il laissa plus. fils, dont les deux aînés se partagèrent ses états. (V. Nour-Eddyn et Seif-Eddyn.)—Zenghy II (Emad-Eddyn), petit-fils du précéd., et gendre de son oncle Nour-Eddyn, fut privé du trône de Moussoul par son frère Seïf-Eddyn Ghazy II, l'an 565, à la m. de Cothb-Eddyn Maudoud, dont il était le fils aîné, et fut obligé de se contenter de la principauté de Sindjar, qu'il céda à son frère Azz-Eddyn Mas' oud, roi de Moussoul, l'an 578, pour pouvoir se porter héritier de son cousin Melik-el-Saleh Ismaël, sulthan d'Halep et fils de Nour-Eddyn. Mais en 579, il livra lâchem. Halep au célèbre Saladin, et retourna régner à Sindjar, où il m. en 594 (1197).

ZENGIANI. V. Zendjani.

ZENNER (Godefroi), philologue et juriscons. allem., né à Altenbourg en 1596, fut appelé en 1700 à la cour du prince d'Anhalt, y occupa vingt ans le poste de secrétaire du cabinet et des archives, et m. à Leipzig en 1721. Nous citerons de lui deux recueils périodiq. : *nouvelles Mensuelles du monde savant*, etc. (de 1692 à 1697); *Parnasse du Printemps, Parnasse d'Été, Parnasse d'Automne, Parnasse d'Hiver* (de 1693 à 1696).—Zenner (Albert), né à Costnitz, professa la théologie et le droit canon dans cette ville, où il m. en 1670. Nous citerons de lui : *Methodus impugnandi et propugnandi philosophiam thomisticam.*

ZENO (Charles), grand-admiral de Venise, né

vers 1334, reçut du pape une prébende, dans son enfance, et se livra à l'étude du droit; mais la fougue de la jeunesse le jeta dans la carrière militaire, et il servit cinq ans dans différentes parties de l'Italie. Plus tard il entreprit un voyage de commerce à Constantinople et à la Canée, et fut sept. ans absent de Venise. Le soin de ses intérêts privés ne l'empêcha pas de conduire la négociat. qui donna l'île de Ténédos aux Vénitiens en 1376. Ceux-ci furent bientôt engagés, pour cette acquisition, dans une guerre contre les Génois, les Hongrois et le seigneur de Padoue. Zeno, chargé de la défense de Trévise contre les Hongrois, conserva cette frontière importante jusqu'au mois de mai 1379, époque à laquelle ses compatriot., qui venaient de perdre une bataille navale à Pola, lui firent quitter le service de terre pour lui donner le commandem. de huit galères. Il ravagea les côtes de la Ligurie, fit voile vers la Grèce, où il trouva des renforts, et alla chercher à Beryte des marchandises considérables que les Vénitiens n'osaient faire venir en Europe. Il apprit dans les mers de Chypre la déplorable posit. de sa patrie, protégée avec peine par Vettor Pisani contre une flotte formidable, qui avait déjà pénétré dans l'enceinte des lagunes. Il parut devant Venise le 1er janv. 1380, sauva la républiq. et lui assura la supériorité sur mer par ce retour inespéré. Peu de temps après, il fut mis à la tête des troupes de terre; car il pouvait passer d'un service à l'autre, et développer partout des talens supérieurs. Il enleva aux Génois les places qu'ils avaient conquises, et fut rappelé, la même année, au service de mer, avec le titre de grand-amiral, devenu vacant par la m. de Pisani. La paix de 1381 étant venue suspendre ses succès, il fit un voyage en Lombardie et y occupa quelq. emplois sous l'autorité de Jean-Galéaz Visconti. De retour à Venise, après avoir été l'ambassad. de cette république en France et en Angleterre, il fut élevé à la dignité d'*avogador du commun*, et ensuite de procurat. de St-Marc. Nonobstant l'usage contraire, il cumula avec cette magistrature le commandem d'une flotte chargée de surveiller celle du maréchal Boucicaut, qu'il battit près de Modon (1403). De retour de cette expédit., il ne tarda pas à être envoyé à l'armée qui faisait la guerre à François de Carrare. Celui-ci finit par perdre sa souveraineté et la vie. On trouva consigné sur les registres de sa chancellerie le paiement de quatre cents ducats d'or à Charles Zeno, qui, sur cet indice, dont il donna pourtant une explication plus que satisfaisante, fut privé de tous ses emplois et condamné à deux ans de prison, comme suspect de s'être laissé gagner par un ennemi de l'état. Après cette injuste détent., il s'embarqua pour la Terre-Sainte, afin d'accomplir un vœu. Dans ce voyage il accepta le commandem. des troupes de Janus de Lusignan, roi de Chypre, chassa les Génois des états de ce prince, et lui procura une trève de deux ans, suivie d'une bonne paix. De retour à Venise en 1410, il consacra le reste de sa vie aux lettres qu'il avait toujours cultivées. Il m. en 1418. Sa *vie* a été écrite par Jacques Zeno, son petit-fils.

ZENO (Nicolas et Antoine), voyageurs célèbres du 14e S., plus connus sous le nom des *Zeni*, étaient frères du précéd. Nous les réunissons tous deux en un seul et même article, à cause de l'intime liaison de leurs actions. L'époque de leur naissance et du commencem. de leurs voyages est couverte d'obscurité. Cependant, si l'on s'en rapporte aux autorités nombreuses invoquées par le card. Zurla, Nicolas n'aurait commencé ses voyages que de 1388 à 1390. Il paraît, d'après le témoignage de Sanuto, de Marco-Antonio Sabellico et de plus. autres histor., qu'il était l'un des plus riches patriciens de Venise, qu'il servit la républiq. dans plus d'un poste éminent, et qu'il fut notamm. chargé, avec deux autres députés, de régler les limites de ses possessions et de celles du seigneur de Padoue, auprès duquel il se rendit vers la fin de 1388, pour recevoir la remise de la ville et du territoire de Trévise. Depuis cette époq., on ne le voit plus figurer dans les affaires de son pays, ce qui porte à croire, avec le card. Zurla, qu'il commença alors les excursions auxquelles il doit sa célébrité. Il équipa un navire à ses frais, et mit à la voile, avec le dessein de visiter d'abord l'Angleterre et la Flandre. Il approchait du terme de son voyage, lorsqu'une violente tempête le détourna de sa route, le poussa dans les hautes mers et le jeta sur une île, dépendante du roi de Norwège, et à laquelle les habitans donnaient le nom de *Frislanda*. Il y fut accueilli par un prince étranger nommé Zichmni, qui s'y trouvait alors, mais qui méditait la conquête de cette île et qui possédait lui-même d'autres îles très-riches et très-peuplées, nommées *Porlanda*, et situées dans le voisinage de *Frislanda*. Il se mit au service de ce prince, qu'il seconda avec bonheur, qu'il guida même dans ses projets de conquête et de découverte. Il appela bientôt auprès de lui son frère Antoine, qui, en effet, arriva à *Frislanda*, déjà conquise, l'an 1391 ou 1392. A partir de ce moment les deux frères firent chaque jour de nouveaux progrès dans la faveur du prince Zichmni. Il est vrai qu'ils l'achetèrent par de nombreux services, dont on ne s'attend pas, sans doute, à trouver ici l'énumération. Nicolas m. dans la *Frislanda* vers 1395. Son frère Antoine hérita de ses grandes richesses et de ses dignités, et fut retenu auprès de Zichmni, qui ne voulut point le laisser retourner à Venise, et qui l'employa à de nouvelles découvertes. Il paraît qu'il obtint enfin la permission de revoir sa patrie vers 1405, et qu'il y m. la même année ou au commencement de l'année suiv. Les relat. et les lettres des frères Zeni, et la carte qui les accompagnait, après être restées plus d'un siècle et demi ensevelies dans les papiers de la famille, tombèrent enfin entre les mains de Nicolas Zeno, dit *le Jeune*, l'un de leurs descendans, qui les négligea aussi d'abord, en déchira même une partie, mais plus tard en forma un corps d'ouvrage, qui fut impr. pour la première fois à Venise en 1558, par Franç. Marcolini en un petit vol. in-8, avec les commentair. du voyage en Perse de M. Caterino Zeno il Kav (*v.* l'art. suiv.), sous ce titre : *de la Découverte des îles de Frislanda, Eslanda, Engrovelanda, Estotilanda et Icaria, faite sous le pole arctique par les deux frères Zeni, M. Nicolo il Kav et M. Antonio, avec une carte particulière de toutes lesdites parties septentrionales découvertes par eux*. Cette relat. a été réimpr. par Ramusio, *Navigat.*, vol. 2, fol. 230, édit. de 1583; par Hakluyt, *Navigat.*, vol. 2, partie 2, fol. 121; par Hieron. Megiser, *Septentr. novantiqu.*; par Placide Zurla dans sa *Dissertaz. intorno ai viaggi e scoperte settentrion. di Nicolò ed Antonio Frat. Zeni*, Venise, 1808. Les voyages des frères Zeni ont soulevé des quest. fort intéressantes, dans l'examen desquelles nous ne pouvons entrer; mais c'est ce qu'ont fait plus. sav., parmi lesquels on fera bien de consulter Ruscelli, Ortelius, Mercator, Zurla, Buache, Forster, Eggers et Malte-Brun. — ZENO (Caterino), voyageur vénitien, petit-fils d'Antoine, dont l'art. précède, était fils de Pierre Zeno, surnommé *il Dragone*, lequel, après avoir parcouru l'Orient, visité l'Arabie et la Perse, m. à Damas. Caterino fut envoyé en Perse en 1472 comme ambassadeur de la républiq. Il était allié par sa femme à Ouzoun-Haçan-Beyg, ce qui lui ménagea un accueil favorable à la cour de Tauris et lui donna de grandes facilités pour étudier les mœurs des Persans et connaître les dern. évènem. de leur histoire. De retour à Venise au bout de quelq. années, il fit imprimer une courte relation de son voyage; mais elle disparut presque aussitôt, et, malgré toutes leurs recherches, J.-B. Ramusio, non plus que Nicol. Zeno *le Jeune*, ne purent, 60 ans après sa publicat., s'en procurer un seul exemplaire. Pour réparer cette perte, Nicol. Zeno *le Jeune* écrivit une nouvelle relation du même voyage d'après les lettres que Caterino avait adressées à ses amis pendant son séjour

en Perse, et la publia sous ce titre : *dei Commentari del viaggio in Persia di Caterino Zeno il k e delle guerre fatte nell' imperio persiano dal tempo di Ussum-Cassano* (l'une des manières dont les écrivains occident. ont travesti le nom d'Ouzoun-Haçan-Beyg) *in qua libri due*, Venise, Marcolini, 1558, in-8, très-rare. Le prem. livre contient le voyage de Caterino et la vie abrégée d'Ouzoun-Haçan ; le 2ᵉ présente le tableau des guerres qui suivirent la mort de ce prince jusqu'à la ligne formée par Ismaël Iᵉʳ, sophi de Perse, contre l'emper. Selim vers 1514. Le reste du vol. renferme les *voyages* de Nicolas et Antoine Zeno (*v.* l'article précéd.).—ZENO (Nicolas), dit *le Jeune*, dont il a été parlé dans les deux articles précéd., naquit en 1515, et m. en 1565, après avoir été membre du conseil des dix de Venise et s'être fait remarquer non moins par son mérite littéraire et son amour éclairé des sciences et des lettres que par ses talens comme magistrat. F. Patrizi, son contemporain, le représente comme un homme d'un vaste savoir, fort éloquent, grand mathématicien, grand cosmographe, et par-dessus tout admirable historien. On a de lui : *dell' Origine di Venezia ed antiquissima memoria de' Barbari.*—ZENO (Jacques), petit-fils de Charles Zeno, né en 1417, fut nommé successivem. référendaire apostolique, vicaire apostolique, évêque de Bellune et de Feltre, et fut transféré en 1459 à l'évêché de Padoue, où il m. en 1481. Nous citerons de lui une *vie* de Charles Zeno, son aïeul (*de Vitâ, moribus rebusque gestis Caroli Zeni*, etc.), insérée dans la *Collect. des historiens d'Italie* de Muratori, t. 19.—ZENO (Antoine), dit *le Jeune*, helléniste vénitien du 16ᵉ S., et de la même famille patricienne que le précéd., a laissé : *Commentarius in concionem Periclis et Lepidi, ex Thucydide et Sallustio*, Venise, 1569, 1 vol. in-4.

ZENO (APOSTOLO), célèbre littérat., né à Venise en 1668, descendait d'une de ces familles patriciennes qui avaient été jadis envoyées dans l'île de Candie pour y former une colonie, mais qui avaient été ruinées ensuite par la perte de cette possess. Le jeune Apostolo, privé des ressources de la fortune, avait encore à regretter la noblesse de ses ancêtres, éteinte en son aïeul. Il trouva heureusem. un appui dans son oncle, évêque de Capo-d'Istria, qui dirigea sa première éducat. Ses essais toutefois ne furent pas dignes d'estime : ils consistaient en quelques pièces fugitives en vers et en prose, où il payait le tribut au mauvais goût de son temps. Il ne tarda pas à secouer ce joug si puissant de l'exemple, et fut imité pas les Magliabecchi, les Salvini et les Redi : ce fut sans doute de leur noble émulation que naquit à Venise l'academ. *degli Animosi* (les Courageux), ainsi nommée parce qu'elle se proposait de faire la guerre à l'abus de l'esprit. Zeno en devint le vice-présid. lorsqu'elle fut déclarée colonie arcadienne (1698). Il entreprit, en 1710, toujours dans le même but de sage réforme, le *Giornale de' Letterati*, dont il publia vingt volumes. En 1695, il avait fait représenter à Venise son prem. opéra, l'*Inganni felici*. Il songeait, au milieu de ses travaux dramatiq., à se ménager un établissem. solide ; mais ayant sollicité, sans l'obtenir, une place à la biblioth. publique de St-Marc, il se décida à quitter sa patrie pour se rendre à Vienne, où l'appelait l'emp. Charles VI (1718). Il y fut accueilli avec des marques de distinct. très-flatteuses et ne tarda pas à recevoir le titre de poète et d'historiographe de la cour, avec une pension considérable, qui le mit à l'abri de la gêne qu'avait éprouvée sa jeunesse. Parmi les nombreux poèmes dont la composit. l'occupa entièrem. alors, les uns se rapprochent de la traged., les autres de la comédie, et ces dern. ne sont pas heureux; plus. sont dans le genre pastoral, et quelques autres dans ce genre de *comédie héroïque*, traité par Corneille. Il travaillait aussi de temps en temps à embellir les fêtes de la cour par ces poèmes italiens dialogués que les Italiens appellent *azione sacra* ou *oratorio*. Il quitta la cour de Vienne en 1729, de son plein gré, en conservant la moitié de sa pension, et revint dans sa patrie, où il m. en 1750. Ses poésies dramatiq., au nombre de 63 pièces, ont été recueillies par le comte Gozzi en 10 vol. in-8, Venise, 1744 : la prem. est de 1695, et la dern. de 1737. Bouchaud a donné, en 1758, une traduct. franç. de huit de ces pièces en 2 vol. in-12. Il n'y a pas encore long-temps qu'un homme de goût l'a loué pour avoir le prem. appris à ses compatriotes à ne regarder la musiq. que comme l'accessoire de la tragédie lyrique ; tant il est vrai que tout le monde ne peut être d'accord sur cette question, non plus que sur bien d'autres qui se débattent aujourd'hui ! Apostolo Zeno fut, non-seulement un poète lyrique, mais encore un des plus savans antiquaires de son temps, comme le prouvent les nombreux écrits qu'on a de lui sur les antiquités, parmi lesquels nous citerons ses *Dissertazioni vossiane*, publ. en divers recueils, puis refondues par lui et rassemblées en 2 vol. in-4, Venise, 1752-53, et suivant d'autres en 3 vol. in-8. *V.*, pour plus de détails, les *Vitæ italor.* de Fabroni, tom. 9, et la *Vita di Zeno*, par Franç. Negri, Venise, 1816, in-8, de 522 pages.—ZENO (Pierre-Catherine), frère aîné du précéd., né à Venise en 1666, fut clerc régulier de la congrég. des somasques. Il y avait longtemps qu'il profess. avec honneur la philosoph. dans sa ville natale, lorsque le départ de son frère pour Vienne fit retomber sur lui la rédact. du *Journal de la Littérature* (Giornale de' Letterati). Il s'adonna à ce travail avec une ardeur, qui affaiblit sa santé et l'obligea enfin d'y renoncer en 1728, après l'avoir augmenté de dix volumes. Il m. à Venise en 1732. Nous citerons de lui les *vies* de Baptiste Nani et de Michel Foscari, dans les *Hist. de Venise*, tom. 10. On trouvera sur lui quelq. détails dans le *Giornale de' Letterati*, t. 38, 2ᵉ partie.

ZENOB (CLAG), Syrien d'origine, vivait dans le 4ᵉ S. Il fut élevé à l'épiscopat et fonda un monastère célèbre qui existe encore aujourd'hui en Arménie, sous le nom de *Clag*. On connaît de lui une *Hist. de la province de Daroa*, réimpr. à Constantinople en 1719, 1 vol. in-12, avec l'*hist.* de la même contrée, par J. Mamigonien.

ZÉNOBE (ST), évêque de Florence, né dans cette ville sur la fin du règne de Constantin-le-Grand, vers l'an 334, reçut le baptême à l'insu de ses parens, qu'il persuada bientôt de suivre son exemple. Dans la fâcheuse situation de l'Eglise, qui était menacée d'un envahissem. général par l'arianisme, il montra un grand zèle pour la défense de l'autorité du concile de Nicée. Il obtint la faveur du pape Damase, qui le créa diacre de l'église romaine, l'envoya ensuite à Constantinople, comme légat du St-siége, pour y défendre la foi catholique, et, à son retour, le nomma évêque de Florence. St Paulin, qui écrivait la *vie* de saint Ambroise vers l'an 412, parle de Zénobe dans cet ouvrage comme d'un prélat encore vivant à cette époque. *Voy.* Tillemont, *Hist. ecclésiastiq.*, t. 10, p. 80 et 758.

ZÉNOBIE, femme de Rhadamiste, prince d'Ibérie (maintenant la Géorgie, dans la Turquie d'Asie), et fille de Mithridate, roi d'Arménie, accompagna son mari, lorsque celui-ci fut chassé par les Arméniens, indignés de ses cruautés. Elle était enceinte, et bientôt ne pouvant plus supporter les fatigues de la route, que la crainte de l'ennemi et sa tendresse pour son époux lui avaient fait d'abord braver, elle pria Rhadamiste de la dérober, en la tuant, aux outrages de la captivité. Ce vœu fut exaucé par la jalousie de Rhadamiste, qui la frappa de son cimeterre et la jeta dans l'Araxe. Elle en fut retirée, vivante encore, par des pâtres, et fut conduite à Tiridate, roi d'Arménie, qui l'accueillit avec bonté et la traita en reine. Cet événement, qui est de l'an 53 de J.-C., a fourni à Crébillon le sujet de sa meilleure tragédie.

ZÉNOBIE (SEPTIMIA), reine de Palmyre, est plus connue par des détails romanesq. ou hasardés que

par des renseignem. positifs. Nous ne rapporterons sur elle que ce que nous croyons à peu près certain. Cette princesse, fille d'Amron, fils de Dharb, fils de Hassan, roi arabe, de la partie méridionale de la Mésopotamie, épousa en secondes noces le célèbre Odenath (*v.* ce nom), chef des tribus du désert voisin de Palmyre, et l'un des sénateurs de cette ville puissante. Elle partagea les fatigues de son époux dans ces brillantes expéditions où les Arabes humilièrent l'orgueil de Sapor; mais ce courage, que les Romains nous ont présenté comme un trait distinctif du caractère de Zénobie, paraît avoir été commun chez les femmes arabes : c'était même une nécessité de leur vie aventureuse au milieu du désert. Odenath périt assassiné. Zénobie punit les meurtriers ; mais profita de leur crime et passa pour leur complice. Outre les deux enfans qu'elle avait donnés à ce prince (Herennius et Timolaüs), elle avait de son prem. époux un fils nommé Athénodore ou Ouaballath, dont les intérêts la rendaient ennemie implacable d'un fils d'Odenath, appelé Ouorodes, qui devait lui succéder. Cet Ouorode périt avec son père, et Zénobie revêtit Ouaballath de la pourpre, se réservant le titre de reine de l'Orient. Elle continua les conquêtes de son époux et résista aux forces que Gallien envoya contre elle. Palmyre étendait alors sa dominat. de l'Euphrate jusqu'à la Méditerranée, et depuis les déserts de l'Arabie jusqu'au centre de l'Asie-Mineure. Pendant une courte période (de 267 à 272), durée du règne de Zénobie, cette ville fut comme la capitale de l'Orient. C'est alors sans doute que ses habitans, enrichis des dépouilles de tant de peuples, élevèrent les monum. dont les ruines font encore l'admirat. du voyageur. Quelq.-uns les ont attribués en grande partie à l'empereur Adrien, mais sans apparence de raison. Dans le même temps s'élevait sur les bords de l'Euphrate une ville forte, à laquelle Zénobie donna son nom, et qui devait faciliter ou défendre aux Perses le passage du fleuve, selon l'intérêt de Palmyre. Cependant le vaste empire agrandi par la veuve d'Odenath était composé d'élémens trop hétérogènes pour se soutenir long-temps. En vain s'efforça-t-elle d'y établir une sorte d'harmonie, en imitant tour à tour les peuples divers qu'elle tenait réunis sous sa loi, et qui n'avaient rien de commun, ni les mœurs, ni la langue, ni la religion. Elle ne put dissimuler assez la faveur décidée qu'elle accordait aux Grecs, et une telle préférence dut éloigner d'elle les tribus arabes qui avaient fait la force de son époux. Elle fut vaincue par Aurélien dans deux batailles près d'Antioche et près d'Emèse, et fut réduite à s'enfermer dans Palmyre. Elle s'y défendit avec vigueur, et, comptant sur les secours des Perses, des Arabes et des Arméniens, elle fit une réponse hautaine à Aurélien qui lui offrait des conditions honorables ; mais bientôt, perdant tout espoir d'être secourue, elle prit la fuite vers l'Euphrate et fut atteinte par les Romains, qui s'emparèrent alors de sa capitale. Zénobie montra d'abord quelque dignité dans ses paroles. Mais, pour sauver sa tête, demandée à grands cris par les soldats d'Aurélien, elle descendit à la prière, dénonça tous ses amis, et nomma le Grec Longin comme l'auteur de la lettre si fière qu'elle avait envoyée à l'empereur, quoique cette lettre eût été écrite originairement en syriaque. Selon Zosime, elle m. de maladie ou se laissa mourir de faim dans la route de Palmyre à Rome. Mais, suivant le récit plus probable de Vopiscus, elle sut mieux se résigner à sa destinée, et après avoir paru au triomphe d'Aurélien, elle vécut avec ses enfans dans la retraite que ce prince lui avait donnée à Tibur, et qui, du temps de Trebellius Pollion, s'appelait encore *Zénobia*. Parmi les auteurs que l'on peut consulter sur la fameuse reine de Palmyre, nous citerons : Vopiscus et Trebellius Pollion dans l'*Hist. auguste* ; Zosime et Zonare, et Gibbon, t. 2 de la traduct. de M. Guizot.

ZENOBIUS, sophiste grec, enseignait à Rome sous le règne de l'emper. Adrien, selon Suidas, qui lui attribue div. ouvr., entre autres l'horoscope (*Genethliacon*) d'Adrien et une version grecq. des *Histoires* de Salluste. Il ne nous reste de lui qu'un rec. de proverbes, avec leurs explications, sous ce tit. : *Epitome proverbiorum Lucil. Tarrhæi et Didymi Alexandrini secundùm ordinem alphabetic. græcè*, Florence, Philippe de Zunta, 1487, in-4, très-rare; Haguenau, 1531, petit in-8, presque aussi rare; Cracovie, 1543, in-4, 4e édit., accompagnée d'une version lat. de Gilbert Cousin, sous le titre de *Sylloge parœmiarum quas Erasmus in suas Chiliades non retulit*, etc., Bâle, Henric Petri, 1560, in-8; 5e édit., avec une nouvelle version latine, dans les *Adagia sive Proverbia Græcorum*, etc., d'André Schott, Anvers, 1612, in-4.

ZENOCARE (GUILLAUME SNOUCKAERT, plus connu sous le nom de), gentilhomme flamand, né à Bruges en 1510, accompagna Corneille Schepper, ambassadeur en France, et ce fut alors qu'il donna à son nom la prononciation plus douce qui lui est restée. De retour en Flandre, il devint le bibliothécaire de Charles-Quint, fut ensuite membre du conseil de Hollande, et m. à La Haye après l'année 1560. On a de lui un ouvr. très-rare, assez recherché par quelques curieux, mais peu estimé, sous ce tit. : *de Vitâ Caroli Quinti, imperatoris, libri V*, Bruges, 1559, in-folio; Gand, 1560; Anvers, 1594, même édition que la précéd., avec de nouv. frontispices et quelques changemens dans les pièces préliminaires.

ZÉNODORE, tyran de Panias et d'une partie de la Syrie, avait fondé son espèce de souveraineté, vers l'an 32 avant J.-C., à la faveur des longs troubles qui avaient suivi la décadence des rois séleucides. Après la bataille d'Actium, il obtint des Romains la jouissance du Chalée et de plusieurs pays voisins. L'un d'eux, la Trachonitide, était un repaire de brigands que Zénodore eut l'impudeur de protéger et de favoriser, pour partager avec eux le fruit de leurs crimes. Sur les plaintes réitérées des peuples qui avaient à souffrir de cette funeste collusion, Auguste restreignit, en l'an 24, la domination de ce dynaste dans les limites de ses anciennes possessions, le déclarant déchu de toute autorité sur la tétrarchie que Rome lui avait affermée, et dont il conféra la souveraineté à Hérode-le-Grand, roi de Judée. Ce dern. prince, par la générosité du même empereur, réunit bientôt aux états qu'il gouvernait Panias et tout ce qui était resté à Zénodore, lequel m. à Antioche l'an 20 avant J.-C.

ZÉNODORE, sculpteur grec, florissait dans le Ier S. de l'ère chrétienne, sous les règnes de Claude et de Néron. Il fut appelé en Auvergne par Vibius Avitus, préfet de cette province, qui le chargea de fondre une statue colossale de Mercure. Il employa 10 ans à cet ouv., qui lui fut payé 40 millions de sesterces (plus de 4 millions de notre monnaie). Il fit, pour le même Avitus, des copies admirables de ressemblance et de perfection de deux vases ciselés par Calamis. Sa réputation s'étendit jusqu'à Rome, où Néron l'appela pour fondre sa statue. Ce nouv. colosse, de 110 à 120 pieds de hauteur, placé d'abord dans le vestibule du palais d'Or, puis renversé lorsque la mémoire de Néron eut été flétrie par un décret du sénat, fut consacré ensuite par Vespasien au soleil, dont la tête fut substituée à celle du fils d'Agrippine. *Voy.* l'*Hist. nat.* de Pline l'Ancien, t. 34, p. 7; la *Storia della letteratura ital.*, de Tiraboschi, tom. 2, pag. 266 et suiv.; l'*Hist. de l'art*, par Winckelmann, t. 2, p. 424, édit. in-4, et le *Musée de sculpture anc. et moderne*, par M. le comte de Clarac, t. 1, p. 58.

ZÉNODOTE *d'Ephèse*, célèbre grammairien, suivit en Egypte Philetas, dont il était le disciple, devint précepteur des enfans de Ptolémée-Soter, et fut chargé par ce prince de la garde de la bibliothèq. d'Alexandrie. Suidas le cite comme aut. d'un poème épique, probablem. peu remarquable, puisque les

anciens ne nous en ont pas même conservé le tit. Le seul ouvrage qui a préservé nom de l'oubli est sa recension d'Homère. (V. Fabricius, *Biblioth. grecq.*, liv. 2, chap. 2, et Wolf, *Proleg.*, XLIII. — Il est encore question chez les anciens de plus. ZÉNODOTE, dont ou dit trop peu de chose pour que nous en parlions ici.

ZÉNON, qu'on appelle ordinairem. *Zénon d'Elée,* pour le distinguer du fondateur du stoïcisme, naquit à Elée, colonie phocéenne de la Gr.-Grèce, vers la 69e olympiade. C'est du moins l'opinion à laquelle s'arrête M. Cousin, dont nous ne ferons d'ailleurs que résumer toutes les idées sur ce philosophe, nous dispensant ainsi d'entrer, sur un sujet tant débattu, dans des discussions qui sortiraient de notre plan. Zénon, à ce qu'il paraît, consacra la première partie de sa vie à étudier la philosophie de Parménide, dont ses avantages extérieurs, non moins peut-être que ses talens, lui avaient concilié l'affection. Il vint à Athènes avec son maître, probablement à l'âge d'environ 40 ans, et y jeta un gr. éclat par les leçons qu'il donna à l'élite de la jeunesse athénienne. Sa doctrine, dont l'idée fondamentale avait été conçue par Xénophane, le véritable fondateur de l'école d'Elée, puis développée et dégagée de l'élément empiriq. et ionien par la main plus assurée de Parménide, était le pur idéalisme pythagoricien, dominé par l'élément dorien dans sa haute tendance. Il avait trouvé l'école éléatique fondée et achevée, il n'eut qu'à la défendre et à combattre ses adversaires; il n'échappa point en effet à sa destinée, qui fut d'être toute polémiq. Chose remarquable! ce ne fut pas seulement comme dialecticien dans le monde de la pensée, mais aussi comme patriote dans la vie réelle, qu'il eut à lutter de toutes les puissances de son âme. A cette époque, signalée par l'affranchissement de la Grèce du joug des Perses et par l'élan général des esprits vers la liberté extérieure et intérieure, la colonie d'Elée, nouvellement fondée, s'adressa à ses philosophes, à Parménide, selon Plutarque et Diogène, à Parménide et à Zénon, selon Strabon, pour fixer sa constitution et ses lois. On s'accorde à louer cette législation sans la décrire, et l'on convient que Zénon, satisfait d'avoir contribué à donner à sa patrie des institutions sages, ne chercha pas à s'y faire une grande place, et ne voulut d'autre pouvoir que celui de ses talens et de ses vertus; mais, en se maintenant pur de toute ambition, il conserva son activité politiq.: il aimait trop ses concitoyens pour n'avoir pas besoin de s'en faire aimer. Il préféra constamment le séjour d'Elée aux magnificences d'Athènes, qu'il ne fit que visiter de temps à autre. Ce fut un de ces rares voyages, celui dont nous avons parlé et dans lequel il accompagna Parménide, qui fit entrer la philosophie éléatique dans le mouvement général de la philosophie grecque. Le *Parménide* de Platon nous montre quel effet la doctrine de l'unité absolue produisit dans Athènes. Les objections et les plaisanteries ne manquèrent pas de la part de l'empirisme ionien, le seul système philosophique qui jusqu'alors y fût connu et accrédité. Zénon, chargé par son maître de soutenir la discussion, au lieu de rester sur les hauteurs de l'idéalisme, descendit sur le terrain même de l'empirisme, et, retournant contre lui ses propres objections et ses plaisanteries, le força de reconnaître qu'il n'est pas plus aisé d'expliquer tout par la pluralité seule que par l'unité absolue. Cette polémique d'un genre tout nouveau déconcerta entièrement les partisans de la philos. ionienne, et excita une vive curiosité et un haut intérêt pour les doctrines italiques: ainsi fut déposé dans la capitale de la civilisation grecq., avec un élément nouveau et une nouvelle donnée philos., le germe fécond d'un développement supérieur. Mais personne, avant M. Cousin, ne paraît avoir bien pénétré tout le mystère de la dialectique de ce laborieux champion de l'école d'Elée. Ayant pris le parti de se transporter au milieu même de la doctrine de ses adversaires, de l'exposer, de la suivre dans toutes ses conséquences, pour en dévoiler toutes les absurdités, Zénon a été accusé par des juges irréfléchis d'avoir plaidé le pour et le contre, d'être un sceptique, un sophiste, etc. Cette erreur nous semble expliquée, et dès-lors réfutée d'une manière satisfaisante par notre savant professeur. Grâce à cette explication, les argumens si fameux par lesquels Zénon établissait l'impossibilité du mouvem., et qu'Aristote nous a conservés, ne choqueront plus la raison, et ne seront pas une arme pour le scepticisme, puisqu'ils étaient dirigés contre l'empirisme ionien, avec l'intention d'asseoir sur ses ruines le dogmatisme absolu de la vérité éléatique. La véritable gloire de l'élève de Parménide est dans sa dialectiq., dans cette lutte qu'il soutint avec une heureuse opiniâtreté contre l'empirisme. Son tort est d'avoir cru que l'école d'Elée, avec un principe non moins absolu et attaquable par les mêmes moyens, triompherait d'elle-même, lorsque le terrain serait ainsi déblayé: la vérité était entre les deux systèmes. Il écrivit de bonne heure, et il écrivit beaucoup, non des poèmes, comme Xénophane et Parménide, qui avaient pu se livrer paisiblement au bonheur de développer dans une langue de choix leurs inspirations et leurs idées, mais des traités, et encore des traités d'un caractère éminemment prosaïque, puisque c'étaient des réfutations. Diogène, qui loue ses ouvr., ne les nomme pas; mais Suidas assure qu'il écrivit des *Débats*, c'est-à-dire un examen de certaines hypothèses qu'il réfutait, en les mettant aux prises avec elles-mêmes; une *Exposition* (probablem. critique) *d'Empédocle, de ses opinions ou de ses ouv.*; un *Traité contre les philosophes qui ont écrit sur la nature.* Suidas ne dit rien sur la forme de ces différens écrits; mais, observe M. Cousin, il serait assez naturel que l'inventeur de la dialectiq. (car personne ne conteste ce tit. à Zénon) eût inventé ou du moins employé la forme dialogique, qui est celle même de la réfutation. Nous avons beaucoup cité M. Cousin, et quelquefois nous avons emprunté ses expressions: il nous reste à dire que sa manière de concevoir la vie, le système et les ouvr. de Zénon, repose principalement sur l'introduction du *Parménide* de Platon et sur le *comment.* de ce dialogue philosophique par Proclus. Maintenant un mot sur la vie active et pratique du champion de la vérité éléatique: de retour à Elée, et ici toute date précise nous abandonne, il eut occasion d'y signaler l'énergie de son patriotisme. Tous les historiens attestent qu'Elée étant tombée, on ne sait comment, sous le joug d'un tyran appelé Néarque, ou Diomédon, ou Démylos, Zénon entreprit de la délivrer, qu'il succomba, et qu'il périt dans un horrible supplice, où il montra un caractère héroïque. Voilà le fond du récit des historiens; mais les variantes sont innombrables: on conte, par exemple, qu'il se coupa la langue avec les dents, et la cracha à la figure du tyran; qu'avant de s'être mutilé ainsi, il avait dénoncé comme ses complices tous les partisans du même tyran, afin de le priver de ses appuis, etc. Outre Platon et Proclus, on peut consulter, non pour de meilleurs, mais pour d'autres éclaircissemens, Aristote, Simplicius, Bayle, et un grand nombre d'écriv. anciens et modernes.

ZÉNON, fondateur du stoïcisme, naquit à Cittium ou Citium, ville grecque sur la côte sud-est de l'île de Cypre, peuplée anciennement par une colonie de Phéniciens. On place sa naissance dans la troisième année de la 104e olympiade, 362 ans av. J.-C., l'an de Rome 392. Comme son père Mnasée, appelé aussi Démée, il se livra d'abord aux spéculations commerciales; mais il paraît qu'ayant perdu, par un naufrage près du Pirée, la pourpre de Phénicie qu'il apportait à Athènes, il fut ruiné, ou se dégoûta d'une profession qui ne suffisait pas à l'élévation de son âme. Ce fut alors, c'est-à-dire à l'âge de 30 ans, qu'il devint un des auditeurs de Cratès. Il ne resta pas long-temps avec ce maître, dont le cynisme,

plus exagéré encore que celui de Diogène, ne pouvait manquer de révolter son âme noble et pure. On peut croire toutefois qu'il était encore sous l'influence et sous la discipline de cette école effrontée, lorsqu'il écrivit son traité *de la République*. Il assista ensuite pendant près de 20 ans, même lorsqu'il fut devenu le chef d'une secte nouvelle, aux leçons de Stilpon de Mégare, de Diodore, autre dialecticien de la secte *éristique*, et surtout des platoniciens Xénocrate et Polémon, qui lui firent apprécier aisément la sublimité morale de Socrate. Il en fut dès-lors le véritable continuateur, et la protégea, non moins par ses mœurs et son caractère que par l'autorité de ses paroles, contre les innovations séduisantes d'Aristippe et d'Epicure, et contre le doute d'Arcésilas et de la moyenne académie. Il avait 40 ans lorsqu'il fonda la secte du portique ou du stoïcisme, ainsi appelée de ce portique (*stoa*), sous lequel il rassemblait ses disciples. Le nombre n'en fut pas d'abord très-grand, comme on peut penser. Son langage simple et froid, sa dialectique pressée et souvent obscure, la sobriété de ses discours, qui n'avait d'égale que la frugalité de sa vie, les épreuves rigoureuses auxquelles il soumettait ceux qui se présentaient à son école, enfin le rigorisme de ses principes et la sévérité empreinte dans son extérieur et dans toutes ses habitudes, devaient être peu propres à le rendre populaire. Cependant telle est l'influence sacrée du devoir sur le cœur des hommes, qu'il excita bientôt un vif enthousiasme parmi les Athéniens, peuple vicieux, frivole et brillant, si long-temps accoutumé aux douces paroles du divin Platon. Il y eut même des princes étrangers qui briguèrent son amitié, et parmi eux l'on cite le roi de Macédoine, Antigone Gonathas, fils de Démétrius-Poliorcète, qui trouva pourtant en lui parfois un censeur impitoyable. Une parole de Zénon prouve quelle idée il s'était formée de l'ascendant de sa vertu. On lui demandait ce qu'il fallait faire pour éviter les fautes : « Croyez, répondit-il, que vous êtes toujours devant moi. » Ce fut par son intercession, on a lieu de le croire, que les Athéniens furent délivrés de la garnison macédonienne qu'Antigone les avait forcés de recevoir sur la colline du Musée. Loin d'imiter l'égoïsme des cyniques, il fut toujours prêt à secourir les particuliers et à partager les charges de l'état. Il ne conserva pas moins d'attachement pour sa patrie primitive : aussi Athènes et Cittium rivalisèrent à son égard d'estime et de reconnaissance. La douleur de ces 2 villes fut unanime, lorsqu'elles le perdirent la 1re année de la 129e olympiade (264 ans av. J.-C.). Athènes lui vota, par un décret que rapporte Diogène Laërce, une couronne d'or pour sa sagesse et sa vertu et une tombe dans le Céramique. Les ouvrages de Zénon sont entièrem. perdus. Les principaux étaient des écrits de dialectique et de morale. Il suffira d'en citer quelques-uns : *de la Vie selon la nature; du Devoir; de la Loi; de la Nature humaine; Opinions de Pythagore; Commentaire sur la théogonie d'Hésiode*, etc. Il faut bien se garder de juger le fondateur du stoïcisme d'après cette doctrine elle-même, telle qu'elle est devenue par les modifications qu'y ont apportées ses success. Telle qu'elle était en sortant de ses mains, elle ne lui appartenait déjà pas tout entière. Nous avons vu qu'il devait beaucoup aux enseignemens de Xénocrate et de Polémon. Il a aussi emprunté plus ou moins à Platon, à Pythagore, à Aristote, à Héraclite, à l'école de Mégare et d'Erétrie, au lycée, à l'académie, aux cyniques même, ses prem. maîtres. Au reste, pour avoir plus de détails sur cette question de propriété, aussi-bien que sur la destinée du stoïcisme dans l'antiquité et sur d'autres points intéressans, on devra consulter d'abord les divers ouvr. philos. de Cicéron, et après lui Diogène Laërce, Sénèque, Marc-Aurèle, Epictète (ou plutôt Arrien), Plutarque, Sextus Empiricus, Aulu-Gelle, Simplicius, Eusèbe : voilà pour les anciens. Parmi les modernes nous citerons : Stanley, Brucker, Tennemann, historiens généraux de la philos., et Juste-Lipse, *Manuductio ad stoïcam philosophiam*, Anvers, 1604, in-4; Scioppius, *Elem. philosophiæ moralis stoïcæ*, Mayence, 1606, in-8; enfin M. Degerando, *Hist. comparée des systèmes de philosophie*, t. 3.

ZÉNON, philos. stoïcien, de Sidon, fils de Musée, est auteur d'une *Apologie de Socrate* et des *Sidoniaques*. — ZÉNON, de Cittium, fut orateur ou philos. Suidas cite de lui un traité *des Figures*, des *comment.* sur Xénophon, Lysias, Démosthènes, etc. — ZÉNON, philos. stoïcien, de Tarse ou de Sidon, succéda à son maître Chrysippe, de Tarse.

ZÉNON (ST), Africain de naissance, fut élevé sur le siége épiscopal de Vérone en 362, sous le règne de Julien-l'Apostat. Il défendit son diocèse avec assez de succès contre la double contagion de l'hérésie et de l'idolâtrie. Il s'éleva aussi avec une heureuse énergie contre les abus des *agapes* ou repas de charité, réunions saintes et touchantes dans le principe, mais qui étaient devenues une occasion de vanité et d'intempérance. Il m. en 380, le 12 avril, jour où il est nommé dans le martyrologe romain. Ses nombreux *Sermons*, impr. d'abord à Venise en 1508, puis à Vérone en 1586, ont été insérés dans la *Bibl. patr.* et dans celle des *Prédicateurs*, par le P. Combefis. On cite surtout la belle édition qu'en ont donnée les frères Ballerini sous ce tit. : *sancti Zenonis episcopi Veronensis Sermones*, Vérone, 1739, in-4. L'édit. d'Augsbourg, 1758, in-folio, est plus complète, mais pourtant moins recherchée.

ZÉNON, empereur d'Orient, né en Isaurie, s'appelait *Trascalisée*, et on le trouve aussi sous les noms barbares de *Tarasiscodizée* et d'*Aricmèse*. Il dut le commencement de sa faveur, en 468, à l'empereur Léon, qui voulait se faire de lui et des Isaures un appui contre la puissance et les intrigues d'Aspar et d'Ardaburius. Nommé patrice, devenu l'époux de la fille de l'emper., Ariadne, à laquelle il ne pouvait que déplaire par sa difformité, son caractère vil et méprisable, sa lâcheté et ses mœurs infâmes, il vit croître de plus en plus son crédit, grâce à quelques services réels rendus à son beau-père, grâce aux piéges même d'Aspar et surtout au meurtre de ce rival dangereux. Dès-lors il fut secondé par sa femme Ariadne, qui convoitait le sceptre; mais le sceptre fut légué par le vieil empereur à son petit-fils Léon, fils de Zénon et d'Ariadne. La m. de ce jeune prince put être attribuée avec quelque apparence de raison à ses ambitieux parens, qui prirent sa place, et firent régner avec eux tous les vices et toutes les barbaries. Zénon ne tarda pas à s'enfuir en Isaurie, pour se soustraire aux piéges de sa belle-mère Vérine, qui, après avoir contribué à lui donner le trône, voulait le donner à Patrice, son amant. Ce fut toutefois Basilisque, frère de Zénon, qui l'emporta. Constantinople, livrée à ce nouveau maître, tout aussi indigne de la gouverner, regretta Zénon, qui, malgré sa mollesse et sa lâcheté, mais avec l'aide de la trahison, rentra dans cette capitale. Il avait promis par serment de laisser la vie à Basilisque, et il le fit jeter avec sa femme et ses enfans dans une citerne, où ils périrent de froid et de faim. Il parut tenté un moment d'être juste et généreux, et se mit à élever des monumens et à rédiger des règlemens utiles. Bientôt il eut sur les bras Théodoric-le-Louche, prince goth, qui voulait venger Basilisque, et il fit tant, par ses nouvelles perfidies, qu'il se priva de l'appui de Théodoric-l'Amale, roi des Ostrogoths. Ces 2 princes lui firent une guerre funeste, dont les résultats furent encore aggravés par les révoltes de Marcien, de l'habile général Illus et du Syrien Léonce, appuyé de Vérine. Pendant ce temps, Zénon ne sortait de ses débauches que pour se livrer à mille cruautés; enfin il fut mis tout vivant dans un sépulcre, et périt ainsi, l'an 491, à l'âge de 64 ans, par la trahison d'Ariadne, qui voulait donner, et qui donna en effet le trône à son amant Anastase.

ZENOTHEMIS, de Marseille, n'est connu que

par une belle action dont parle Lucien dans son dialogue intitulé *Toxaris* ou *de l'Amitié*. Il était fils de Charmolès et ami de Ménécrates, qui fut privé d'une charge considérable par une condamnation du conseil des six-cents, pour avoir proposé un décret contraire aux lois. Ce qui rendit Ménécrates le plus sensible à la perte de sa fortune et de ses honneurs, ce fut l'impossibilité de marier sa fille, déjà nubile, mais d'une figure si rebutante, qu'il aurait eu de la peine à l'établir quand il aurait encore possédé toutes ses richesses. Zenothemis donna à cet ami malheureux une partie de son bien, épousa sa fille, nommé Cydimaque, et eut de cette femme si laide un fils charmant. Un jour il conduisit au sénat cet enfant, revêtu d'une robe noire et portant une couronne d'olivier, et se servit avec bonheur de ses grâces naïves, pour faire remettre à Ménécrates sa condamnation et le rétablir dans ses honneurs. Lucien rapporte cette histoire comme très-récente à l'époque où il écrivait. Arnaud Baculard a retracé le beau trait de Zenothemis dans une *Nouvelle*, qui porte le nom de ce héros de l'amitié.

ZENTGRAVE (Jean-Joachim), en latin *Zentgravius*, théologien luthérien, né à Strasbourg en 1643, m. en 1707, après avoir professé la morale, puis la théologie dans sa ville natale, a laissé un gr. nombre d'ouvr., parmi lesquels nous citerons : *Moses, princeps Hebræorum, charactere politico expressus*, dissertation curieuse, dont le complément est sa *libera Respublica Hebræorum sub judicibus, charactere politico expressa*. — Zentgrave (Frédéric-Albert), jurisconsulte, aussi de Strasbourg, est auteur d'une dissertation *de Judicio militari criminali*, où il passe en revue toute la procédure militaire usitée en Allemagne.

ZEPERNICK (Charles-Frédéric), magistrat de Halle, né dans cette ville en 1751, m. en 1800, a laissé sur la jurisprudence plus. écrits importans, parmi lesquels nous citerons : *Analecta juris feudales, sive selectæ variorum observat. feudales, hactenùs sparsìm exstantes, junctim editæ*, Halle, 1783-1784, 2 vol. in-8; *Mélanges sur le droit féodal* (allem.), ib., 1787-1794, 4 vol. in-8.

ZÉPHYRE (mytholog.), fils de l'Aurore et époux de la nymphe Claris ou Flore, préside à la naissance des fleurs et des fruits, et, par son souffle bienfaisant, donne la vie à tous les végétaux. Les poètes le représentent sous la forme d'un jeune homme, à l'air tendre, ayant sur la tête une couronne formée de toutes sortes de fleurs. Ce fut lui que l'Amour employa pour l'enlèvem. de Psyché.

ZÉPHIRIN (Saint), pape, successeur de saint Victor Ier, était Romain de naissance, et fut élu, en 197, suivant Lenglet-Dufresnoy, ou l'an 202, suivant Godescard. Il m. en 217, au commencem. du règne d'Héliogabale. L'Eglise l'honore sous le titre de martyr, à cause des souffrances auxquelles il fut exposé pendant la persécut., sous l'emp. Sévère. C'est ainsi qu'elle en use à l'égad de plus. papes des premiers temps. Au reste, Zéphirin sut maintenir la pureté de la foi et donner au clergé une splendeur à laquelle il n'était pas encore parvenu.

ZEPLICHAL (Antoine-Michel), jésuite, recteur de l'université de Breslau, et direct. des établissem. catholiq. d'instruction publiq. dans la Silésie prussienne, né à Trebitz en Moravie en 1737, m. dans les dern. années du 18e S., a laissé plusieurs écrits, parmi lesquels nous citerons : *Introduction à la connaissance du globe* (allemand), Breslau, 1771, in-8 : *nouvelle Géographie à l'usage de la jeunesse* (allem.), ibid., 1774, in-8 ; 2e édit., 1776 ; *Plan pour l'histoire générale d'après une table chronologiq.* (allem.), ib., 1774, in-8 ; *Chrestomathie grammat.*, etc. (id.), 1775, in-8 ; *Chrestomathie poétiq.*, avec *un Abrégé de mythol.* (id.), 1777, in-8.

ZEPPER (Guillaume), théologien de la communion luthérienne à Herborn, a publ., entre autres écrits : *Legum mosaicarum explicatio*, 1604. — Zepper (Othon-Philippe), jurisconsulte, professeur au gymnase de Brême, m. dans cette ville en 1666, à l'âge de 39 ans, a laissé quelques écrits. — Zepper (Philippe), jurisconsulte, qui vivait dans le pays d'Anhalt, est connu par sa *Collectio legum mosaicarum forensium et romanarum*, 1630.

ZERBE (Pie de), missionnaire, fut envoyé, en 1704, par le pape Clément XI, avec trois autres religieux franciscains, Liberato, Weis et Samuel de Bienne, dans le royaume d'Ethiopie. Ils y eurent d'abord quelq. succès; mais ils furent lapidés en 1716.

ZERBI ou DE ZERBIS (Gabriel), célèbre médecin, né à Vérone au milieu du 15e S., professa quelque temps la philosophie à Padoue, puis à Bologne, vint ensuite à Rome, où il occupa la chaire de théorie médicale, et accepta, en 1495, la prem. chaire de méd. à l'acad. de Padoue. En 1505, il consentit à aller soigner un pacha turk, gravem. malade. Au bout de quelques jours, le voyant ou le croyant hors de danger, il reprit le chemin de l'Italie, comblé de présens magnifiques. Mais le pacha m. presque aussitôt, et ses esclaves s'étant mis à la poursuite de Zerbi, l'atteignirent dans la Dalmatie et le firent périr dans les plus cruels supplices. Zerbi est un des premiers qui, depuis la renaissance des sciences, aient fait faire quelques progrès à l'anatomie. Nous citerons de lui : *Gerontocomia* (recueil de conseils pour les vieillards), Rome, Euch. Silber, 1489, petit in-4 ; *Liber. anatomiæ corporis humani et singulorum membrorum illius*, Venise, 1502; ibid., 1533, in-f. *Voy.* l'*Histoire de l'anatomie* par M. Portal t. 1, p. 247-53.

ZERMEGH (Jean), historien hongrois, né en Slavonie vers la fin du 15e S., m. fort âgé dans le même pays, avait été quelque temps conseiller du roi à la chambre des finances de Hongrie. Il a écrit sur les événemens de son temps un *commentaire*, qui commence à la malheureuse bataille de Mohacz (29 août 1526), et qui finit à la mort du roi Jean de Zapoly (1540). On le trouve dans les *Scriptores rerum hungar.*, t. 2, sous ce titre : *Joannis Zermegh rerum gestarum inter Ferdinandum et Joann. Hungariæ reges Comment.*

ZERNITZ (Chrétien-Frédéric), poète allem., né en 1717 à Tangermuude, dans la Vieille-Marche, m. en 1744, est connu par quelques ouvr. laissés imparfaits et publ. sous ce tit. : *Essais de C.-F. Zernitz dans la poésie morale et dans l'Idylle*, avec *des réflexions sur ce genre de poésie* (allem.), Hambourg et Leipsig, 1748, in-8.

ZEROLA (Thomas), savant canoniste, né à Bénévent en 1448, fut d'abord chargé, comme vicaire-général, de l'administrat. de plus. diocèses, devint évêque de Minori, petite ville du royaume de Naples en 1597, et m. très-regretté en 1603. Nous citerons de lui : *Praxis episcopalis*, Rome, 1597, in-4, ouvr. réimpr. plus. fois en Italie, en France et en Allemagne, et mis à l'*index* de la cour de Rome, *donec corrigatur*.

ZESEN (Philippe de), poète allemand, né en 1619 dans le bailliage de Bitterfeld, en Saxe, voyagea en Allemagne, en France, en Hollande, et s'établit à Hambourg, où il fonda, en 1643, l'*Ordre des roses*, société littéraire qui avait pour objet l'étude de la langue allemande. Cette étude, au reste, fut la grande affaire de sa vie, et ses compatriotes doivent lui savoir gré de son zèle passionné, encore qu'il ait voulu introduire dans la langue nationale des modifications qui n'ont pas été et qui ne pouvaient être accueillies. Il a publié un grand nombre d'écrits dont le catalogue a paru en 1672 et 1687. Joerdens, dans son *Dictionnaire des poètes allemands*, en indique 81, parmi lesquels il nous suffira de citer : *Helicon allemand*, ou *Introduction à la poésie et à la versification*, *avec indicat. des rimes masculines et féminines* (allem.), Wittemberg, 1640, in-4 ; ibid., 1641 et 1649 ; Iéna et Berlin, 1656 ; *Rosenmohnd*, ou *Entretiens sur la langue allemande*, Hambourg, 1651, in-12 ; *Helicon*

du haut-allemand, ou *Deuxième semaine de Roseumohnd*, ib., 1668, in-8.

ZEUNE (Jean-Charles), profess. à Leipsig, puis à l'université de Wittemberg, né en 1736 à Stoltzenhayn en Saxe, m. en 1788, est connu par quelq. travaux philologiques, notamment sur Xénophon, dont il publ. successivem. les *Opuscules politiques, équestres et cynégétiq.* (Leipsig, 1778); *la Cyropédie* (ibid., 1780); *les Mémorables* (ibid., 1781); *le Banquet* avec *l'Œconomique*, *l'Agésilas*, etc. (ibid., 1782).

ZEUXIS, peintre grec, né dans l'une des nombreuses villes du nom d'Héraclée, vraisemblablement celle de la Grande-Grèce vers l'an 478 avant notre ère, m. vers l'an 400, du moins à ce que pense M. Eméric-David, exerça une grande influence sur le goût de ses contemporains. On a lieu de croire que Phidias lui servit de guide pour le dessin; car la sculpture, chez les Grecs, marcha vers la perfection d'un pas plus rapide que la peinture. Pour le coloris, Zeuxis eut aussi un modèle à imiter, ce fut Apollodore, qui vivait dans le même temps que lui, et qui, le premier, sut fondre plus ou moins ses ombres avec les teintes environnantes, de manière à obtenir des tons moyens et à reproduire par là le moelleux de la nature. Les maîtres antérieurs à cet habile artiste formaient les ombres avec des teintes différentes de celles qu'elles avoisinaient, et les peignaient par hachures, en jetant des traits noirs ou bruns, quelquefois croisés, au travers des teintes claires dont ils voulaient varier les effets. Zeuxis perfectionna le procédé inventé par Apollodore. On dut attacher alors un grand prix à ce perfectionnement dans une partie, qui pourtant n'était encore que du mécanisme de l'art; mais l'art sortait à peine de l'enfance, c'est ce qu'il ne faut pas oublier. Aussi vit-on s'établir entre Zeuxis et Parrhasius une lutte à qui surmonterait plus heureusement les difficultés de la perspective aérienne au moyen des raccourcis et des demi-teintes. On raconte, comme preuve de leur habileté sous ce rapport, des choses incroyables. Quoi qu'il en soit, Zeuxis, tout occupé de ces études mécaniques, ne parvint point à être un coloriste du premier ordre; mais, nourri des nobles images d'Homère, et peut-être aussi enflammé d'émulation par le style grandiose de Phidias, il se fit admirer par le grand caractère de son dessin. Seulement il lui arriva quelquefois, en cherchant la majesté, de prêter aux membres des contours trop robustes, même dans les figures de femmes. Jamais il ne choisit de sujets vulgaires: il les voulait à la fois neufs et d'un caractère élevé. Dans l'exécut., il rechercha par dessus toutes choses la grandeur du style, la noblesse et la grâce des formes, et il évita les crises violentes pour ne pas compromettre la dignité de ses héros: de là vient qu'il fut peu dramatique, mais qu'il fut assimilé au grand Phidias, dont le caractère est la beauté calme et noble. L'antiquité admira surtout son *Alcmène*, sa *Pénélope*, son *Athlète*, son *Hercule*, son *Amour couronné de roses*, son *Jupiter* et son *Hélène*. On conte que, pour peindre ce dern. tableau, il réunit cinq belles filles et emprunta à chacune d'elles ce qu'elle avait de plus parfait. Dans ce cas, il dut faire preuve d'un talent bien rare, celui de fondre des parties étrangères l'une à l'autre dans un ensemble harmonieux. Devenu très-riche, Zeuxis dédaigna de vendre ses tableaux, dont il fit hommage à Archélaüs, roi de Macédoine, à la ville d'Agrigente, etc.; mais il fit tort à son désintéressem. par son excessive vanité. Ses ouvr., vendus après lui à des prix exorbitans, ornèrent la ville de Rome, et furent ensuite pour la plupart transportés à Constantinople, où ils furent successivem. anéantis dans les incendies qui ravagèrent cette capitale. *Voy.* une *vie* de Zeuxis, par Carlo Dati, dans ses *Vite de' pittori antichi*, Florence, 1669, in-4. — Il y a eu un Zeuxis, statuaire, qui florissait de la 115e à la 120e olympiade; — Un Zeuxis, philosophe, dont Diogène-Laërce fait mention dans la *Vie de Pyrrhon*; — Un Zeuxis, médecin, souvent cité par Galien.

ZEVALLOS ou CEVALLOS (Pedro-Ordones), voyageur, né en Andalousie dans la dern. moitié du 16e S., s'embarqua très-jeune comme soldat sur la flotte de François de Valverde, et, après avoir touché aux Canaries, aborda à Carthagène. Il parcourut l'Amérique méridionale jusqu'au Chili, visita les Antilles et le Mexique, voyagea ensuite dans toutes les parties des Indes orientales, dans le Levant, sur la côte de Barbarie, et en Europe, jusqu'en Islande, et revint dans sa patrie après 34 ans d'absence. Il était devenu capitaine et avait fini par recevoir la prêtrise. Nous citerons de lui: *Historia y viage del mundo, en las cinco partes, de la Europa, Asia, Africa, America y Magellanica*, Madrid, 1614, 1616, 1691, in-4, dont Barlæus a donné un extrait en latin sous le titre de *Descriptio Indiæ occidentalis*, Amsterdam, 1622, in-fol., et dont on trouve une version franç. abrégée, avec la suite de la descript. des Indes occident., par Herrera.

ZEVECOT ou ZEVECOTIUS (Jacques), poète holland., né en 1604 à Gand, suivit quelque temps le barreau, qu'il quitta pour embrasser la règle de St Augustin, visita l'Italie en 1624, refusa plus. emplois à Rome, et, de retour à Leyde l'année suiv., se fit protestant. Peu de temps après il obtint à Harderwick une chaire d'histoire et d'éloquence. Il m. en 1646. La dern. édit. de ses poésies latines a été donnée par lui-même sous ce titre: *Jacobi Zevecotii J. U. D. poëmatum editio ultima*, Amsterd., Joann. Janss., 1640, in-12. *Voy.* Paquot, *Histoire littéraire des Pays-Bas*.

ZEYAN (Abou-Djomaïl), ou Djomaïl ben Zeyan, que les historiens espagnols nomment *Zaen*, fut le dern. roi maure de Valence. Issu des anciens rois de Saragosse, il se crut des droits pour exciter une sédition à Valence contre les Al-Mohades, spoliateurs de sa famille, et il en expulsa le roi Abou-Zeïd, qui, après plus. combats malheureux, se réfugia à la cour de don Jayme-le-Conquérant, roi d'Aragon, l'an 626 de l'hég. (1229 de J.-C.). Zeyan, qui possédait à peine la moitié du royaume de Valence, chercha à s'agrandir et commença par enlever Denia au roi de Murcie et de Cordoue, son parent, attaqué par les rois de Castille et de Léon, puis il ravagea l'Aragon pendant une expédition de don Jayme contre les îles Baléares. Mais ce prince, de retour dans ses états, reprit l'offensive, obtint de grands avantages sur le roi maure, qui avait à craindre les factions intérieures en même temps que les ennemis du dehors, et vint enfin, avec Abou-Zeïd, son protégé, l'assiéger dans Valence. Des renforts arrivaient chaque jour dans le camp des Aragonais de tous les points de la chrétienté, et Zeyan, après cinq mois d'une résistance opiniâtre, fut obligé de souscrire (l'an 1238 de J.-C.) à la reddition de sa capitale, ainsi qu'à la perte de toutes les villes et de toutes les terres au nord du Xucar. Il ne lui resta que la ville de Cullera, qu'il perdit bientôt après dans une nouvelle guerre. On dit qu'alors, pour se dédommager de ses pertes, le perfide Zeyan s'empara de Murcie. Suivant une autre version, il rendit quelques services au roi de cet état, qui lui céda, par reconnaissance, Lorca et Carthagène. L'époque et les circonstances de sa m. sont inconnues.

ZHINGA ou ZINGHA-BANDI, reine d'Angola, sur la côte du Longo, née vers 1582, d'une esclave et de Bandi-Angola, ne succéda pas immédiatem. à ce prince, mais se trouva placée, avec tout le roy., sous l'autorité du cruel Ngola-Bandi, son frère, aux soupçons duquel son fils ne tarda pas à être sacrifié. Dès-lors elle jura de se venger; mais elle dissimula son ressentim. et consentit même à se rendre en ambassade à Loanda, auprès du vice-roi portugais, auquel elle montra dans ses négociat. autant de fermeté et d'adresse que si elle eût su d'avance qu'elle stipulait pour ses propres intérêts. Elle embrassa le christianisme avant de quitter Loanda, en

1622 : elle avait quarante ans à cette époque. Peu de temps après son retour, son frère périt empoisonné, et elle s'empara du trône au préjudice du fils aîné de ce prince, qu'elle se chargea elle-même de poignarder. Elle songea alors à expulser de son pays les Portugais, devenus redoutables par leur nombre et leurs richesses. Soutenue par les Giagas et d'autres princes idolâtres, par le roi de Congo et par les Hollandais, elle obtint d'abord quelques légers avantages, tandis que les Hollandais, agissant pour eux-mêmes, faisaient encore mieux leurs affaires en prenant St-Paul de Loanda (1641). Mais le capitaine-général don Salvar Correa, en 1648, rétablit entièrem. la fortune de sa nation dans ces contrées, et força Zingha, vaincue et abandonnée de ses alliés, à se réfugier dans les déserts du côté de l'est. Réduite au seul royaume de Matamba, dont une partie lui fut même enlevée plus tard, elle combattit pendant 28 ans, avec des chances diverses, pour rentrer dans ses états, qu'elle aurait pu recouvrer promptem. et sans peine, si sa fierté lui eût permis de devenir tributaire du Portugal. Elle avait renoncé publiquem. à la religion chrétienne, sans doute en haine de ceux qui la lui avaient fait embrasser, mais aussi pour obtenir l'appui et conserver la confiance de ses alliés idolâtres. Enfin elle se lassa de faire dans les provinces qui lui avaient été enlevées de continuelles incursions, dont l'unique résultat était de mettre au grand jour sa vigueur de caractère et les ressources de son esprit ; et la trahison ou la défaite de ses alliés achevèrent de la préparer à un accommodem. Elle crut devoir auparavant retourner au christianisme, et dans la crainte que ses sujets ne se révoltassent, supposer quelques miracles, qui lui ordonnaient ce nouveau changement de religion. Cette pieuse supercherie produisit plus d'effet qu'elle n'en attendait et engagea même une partie de son peuple à suivre son exemple (1655) Il est vrai qu'elle publia un édit rigoureux contre l'idolâtrie et qu'elle poussa quelquefois son zèle de repentie pour la religion chrétienne jusqu'à faire périr dans les flammes ceux qui tenaient à leur ancien culte. Elle bâtit des églises, dédia à la Vierge sa ville capitale, sous le nom de *Sainte-Marie de Matamba*, et envoya demander au pape une recrue de missionnaires. Cependant il faut dire que les capucins dont elle était environnée ne purent la décider à reconnaître le roi de Portugal pour son suzerain. Elle consentit seulem. à fixer à l'amiable, en 1657, la limite entre son royaume de Matamba et celui d'Angola, qui restait aux Portugais. On doit louer l'édit qu'elle rendit contre la polygamie. Peut-être fut-elle moins bien inspirée, quand, pour encourager le mariage par son exemple, elle épousa, à l'âge de 74 ans, un des jeunes hommes de sa cour. Elle m. en 1663, dans sa 82ᵉ année. Jean Castilhon a publié en franç. un roman historique sous le titre de *Zingha, reine d'Angola, histoire africaine*, 1769, 1 vol. in-12, deux parties.

ZIAD. V. Zeïad.

ZIANI (Sébastien), doge de Venise, succéda à Vital Micheli en 1172, m. en 1179, et eut pour successeur Orio Mastropetro. Ce fut pendant son règne en 1177, et avec sa médiation, que fut conclue la trève de Venise entre l'emper. Frédéric Barberousse et la ligue lombarde. Cette même année il établit la cérémonie, sublime ou ridicule, du mariage de la mer avec la république. — Ziani (Pierre), doge de Venise, fils du précéd., succéda à Henri Dandolo en 1205, parut tellem. affaibli par la maladie après un gouvernem. de 24 ans, que de son vivant même on lui donna Jacob Tiepolo pour success. en 1229. Il survécut quelques jours à cet affront. Sous son règne fut achevée par les Vénitiens la conquête de l'empire grec, et furent fondés les duchés des îles de l'Archipel, accordés en fief aux gentilshommes de la républiq., qui, avec leurs propres moyens, réussiraient à s'en emparer.

ZICHEN (le P. Eustache de), controversiste, né en 1482 dans la ville dont il porte le nom, m. à Louvain en 1538, fut un des premiers religieux de l'ordre de St Dominique, qui combattirent le luthéranisme. Nous citerons de lui : *errorum Mart. Lutheri brevis Confutatio, eorum potissim. quos lovaniensis ac coloniensis damnavit facultas*, Anvers, 1523, in-4. — Zichen (le P. François de), cordelier, né dans la même ville que le précédent, au commencem. du 16ᵉ S., m. en 1560. Nous citerons de lui : *Enarratio in prophetam Jeremiam*, Cologne, 1559, in-12.

ZICHMNI. V. Zeno (Nic. et Ant.).

ZIEGELBAUER (Magnoald), bénédictin, né en 1696 dans le marquisat d'Elwangen en Souabe, m. à Olmutz en 1750, a laissé plus. ouvrag. ou projets d'ouvr. Parmi ceux qu'il a terminés, nous citerons : *Hist. didactica de sanctæ Crucis cultu et venerat. in ordine S. Benedicti*, 1745, in-4.

ZIEGENBALG (Barthélemi), célèbre missionnaire protestant, né en 1683 à Pulsnitz, petite ville de la Haute-Lusace, reçut les ordres sacrés à Copenhague, où il avait été appelé pour faire partie de la mission danoise. Il partit pour les Indes-Orientales en 1705, et aborda l'année suivante à Tranquebar, sur la côte de Coromandel, après avoir relâché quelque temps au cap de Bonne-Espérance et y avoir fait quelques inutiles efforts pour convertir les Hottentots, dont l'état de dégradation intellectuelle et morale l'avait vivement touché. Arrivé à Tranquebar, il trouva de grands obstacles à l'accomplissem. de ses pieux desseins dans son ignorance de la langue du pays, dans les préventions des indigènes contre les chrétiens et dans l'opposition même de l'administ. coloniale ; mais il triompha de toutes les difficultés et vit prospérer de plus en plus sa pieuse entreprise. Afin de répandre avec plus de succès et plus au loin les semences de la foi, il eut l'idée de composer ou de traduire en langue tamoule plus. ouvr., et il fit fondre en Europe des caractères destinés à leur impression. Il repassa lui-même en Europe en 1715, reçut du roi de Danemarck et du collége royal des missionn. l'accueil le plus flatteur et repartit avec le titre d'inspect. de la mission danoise à Tranquebar, où, à peine arrivé, il organisa une imprimerie portugaise et malabare, et commença à publ. divers ouvr. dans ces deux langues. En 1718, il entreprit un voyage dans l'intérieur de l'Inde, qui accrut la maladie dont il souffrait depuis long-temps et à laquelle il succomba en 1719. Nous citerons de lui : *Novum-Testamentum damulicum in typis propriis expressum, studio Barth. Ziegenbalg et Joh. Ern. Grundler*. Tranquebar, 1714, in-4 ; ibid., 1722, in-8 ; *Grammatica damulica*, etc., Halle, 1716, in-4 ; *Explication de la doctrine chrétienne*, en damoul (ou tamoul), Tranquebar, 1712, in-8 ; *Biblia damulica*, etc., ib., 1723, in-4. *Voy.*, pour plus de détails, l'*Histoire de la mission danoise*, par J.-L. Nieukamp, Genève, 1745, 3 vol. petit. in-8.

ZIEGENBEIEN (Jean-Guillaume-Henri), né vers le milieu du 18ᵐᵉ S. à Brunswick, où il m. en 1824, fut chargé long-temps de diriger les écoles de ce duché et proposa pour leur améliorat. plus. mesures qui furent adoptées. Nous citerons de lui : *Vie et Écrits de Calvin et de Bèze*, avec remarques, Hambourg et Leipsig, 1789 et 1790, 2 vol. in-8.

ZIEGENHAGEN (Frédéric-Michel), savant ministre luthérien, né en Allemagne, remplit pendant 53 ans à Londres les fonctions de prédicateur de la chapelle allemande, et m. dans sa 83ᵉ année, en 1776. Ses nombreux ouvr. sont, ou ascétiques, ou destinés à développer quelques passages des livres saints. — Ziegenhagen (George), médecin allemand, m. vers la fin du 18ᵉ S., a laissé, entre autres écrits, un traité *de la Cataracte et des Moyens de la guérir*, Strasbourg, 1788, in-8. — Ziegenhagen (F.-H.), négociant de Hambourg, né en 1753, abandonna les affaires de son commerce pour s'appliquer à la philosophie, et imagina un système d'éducat. fondé

sur des bases analogues à celles de l'*Emile* de Rousseau. Ce ne fut toutefois qu'après avoir établi et longtemps dirigé un *institut d'éducation* qu'il consigna ses idées dans un livre intitulé : *Théorie des vrais rapports de l'homme avec les ouvrages de la création, qui étant publiquement introduite et pratiquée peut seule opérer le bonheur du genre humain*, 1792. Il m. en 1806, dans les environs de Strasbourg.

ZIEGLER (JACQUES), théologien et mathémat., né à Landaw, dans la Basse-Bavière, vers 1480, embrassa l'état ecclésiastique, et visita les principales villes d'Allemagne et de Hongrie, explorant partout les biblioth. et les archives pour découvrir de nouv. documens hist. Plus tard, dans le but d'agrandir le cercle de ses connaissances, il se rendit en Italie, où il fut accueilli avec honneur par plusieurs personnages distingués. De retour en Allemagne, il ouvrit, suiv. de Thou, une école à Vienne; mais cette ville ayant été menacée par les Turks (1529), il accepta les offres de l'évêque de Passaw, qui lui fournit les moyens de cultiver en paix les lettres et les sciences. Il m. à Passaw en 1549. Nous citerons de lui : *Syria ad Ptolemaici operis rationem, præterea Strabone, Plinio et Antonio, auctoribus locupletata; Arabia Petrea, sive Itinera filiorum Israël per desertum, iisdem auctoribus ac J. Leone Arabe illustrata; Schondia (seu Scandinavia); Holmiæ, civitatis regiæ Sueciæ deplorabilis excidii per Christiernum Daniæ Cimbricæ regem, Historia*, Strasbourg, 1532, 1536; Francfort, 1575, 1583, in-folio; *conceptionum in Genesim mundi et Exodum commentarii*, Bâle, 1548, in-folio. — ZIEGLER (Bernard), théol. protestant, né dans la Misnie en 1496, m. en 1552, remplit la 1[re] chaire d'hébreu à l'académie de Leipsig, et fut très-estimé de Luther et de Melanchthon, qu'il aida plusieurs fois de ses lumières. On trouve de lui trois *sermons* dans les *Conciones synodicæ ecclesiæ mersburgensis*, Leipsig, 1555. — ZIEGLER (Jean-Erhard ou Reinard), jés., né en 1569, à Oedikhoven, dans le diocèse de Spire, m. en 1636, professa la philos. et les mathémat. au collége de Mayence. On a de lui quelq. petits écrits, et on lui doit une édition des *Œuvres mathématiq.* du P. Clavius, Mayence, 1612, 5 vol. in-fol. — ZIEGLER (Jérôme), poète et biogr., né à Rotenbourg vers 1520, remplissait encore en 1562 la chaire de littérature latine à l'acad. d'Ingolstadt. Nous citerons de lui : *Cyrus Major, drama tragicum*, Augsbourg, 1547, in-8; *illustrium Germaniæ virorum Historiæ aliquot singulares ex optimis probatissimisque auctoribus erutæ atque congestæ*, Ingolstadt, 1562, in-4, rare. — ZIEGLER (Gaspard), jurisconsulte et canoniste protest., né à Leipsig en 1621, fit d'abord son cours de théologie; mais à l'âge de 32 ans, dégoûté de la langue hébraïque et de la prédication, il se jeta dans la carrière du droit. Il fut nommé successivement à Wittenberg professeur des *Institutes*, du *Digeste*, du *Code*, des *Décrétales*, membre du tribunal d'appel et du tribunal ecclésiastique. Il m. en 1690. Le prem., il avait réuni l'étude de l'histoire ecclésiastiq. à celle du droit canon. Parmi ses ouvr. sur cette partie, son traité *de Dote ecclesiæ* (1676), celui *de Diaconis et Diaconissis veteris Ecclesiæ* (1678), mais surtout son livre, réputé classique, *de Episcopis eorumque Juribus, Privilegiis et vivendi Ratione* (1685), sont les plus connus. Celles de ses *dissertat.* qui regardent le droit civil ont été réunies par George Beyer en un seul v. in-4, Leipsig, 1712. — ZIEGLER et KLIPP-HAUSEN (Henri-Anselme de), poète all., né en 1653 à Radmeritz, dans la Haute-Lusace, abrégea ses jours par l'excès du travail, et m. en 1690. Parmi ses ouvr., écrits d'un style boursouflé et presque inconnus aujourd'hui, nous citerons : *la Banise asiatique*, ou le *Pégu sanglant et courageux, poème héroïque qui cache bien des vérités*, Leipsig, 1688, in-8; 7[e] et dern. édit., 1766. — ZIEGLER (Chrétien-Jacques-Auguste), méd., né à Quedlinbourg en 1735, fut nommé archiâtre ou médecin du sénat de sa ville natale, où il introduisit le prem. l'inoculation en 1774. Il m. en 1795, laissant, entre autres écrits, des *Remarques sur la médecine, la chirurgie et la jurisprudence médicale*, Leipsig, 1787, in-8. — ZIEGLER (Franç. de), méd., né à Schafhouse dans les dernières années du 17[e] S., obtint en 1731 une chaire de méd. à l'acad. de Rinteln, et m. en 1761, laissant plus. *dissertat.* intéressantes. — ZIEGLER (Adrien), né à Zurich vers le milieu du 16[e] S., a publié : *Pharmacopœa spagirica, continens selectissima remedia chymica, desumpta ex Basilicâ chymicâ Oswaldi Crollii, Quercetani, et aliis chymico-medicis, manu Ziegleri præparata*, Zurich, 1616, 1628, in-4. — ZIEGLER (Verner-Charles-Louis), profess. de théologie à Rostock, né en 1763 à Scharnebeck, près de Lunebourg, mort en 1809, a laissé plus. écrits, parmi lesquels nous citerons : *Constitution de l'Eglise pendant ses 6 prem. siècles* (all.), Leipsig, 1790, in-8; *Discussion où l'on fait voir que la vérité et la divinité de la religion chrét. se prouvent par l'excellence intrinsèq. de la doctrine, plutôt que par les miracles et les prophéties, avec des réflexions sur l'origine probable des idées sur le Messie*, dans le *Magasin de Henke*, t. I; *Pourquoi des pensées ordinaires, exprimées dans le langage des anc., font-elles sur nous une impression plus agréable que lorsqu'elles sont exprimées dans un idiome moderne? Réponse à cette quest.* (all.), dans le *Journal philos.* de Jacob, 1795.

ZIEMOWIT, duc de Masovie, fut, après la mort de Louis, roi de Hongrie et de Pologne (1382), mis sur les rangs pour lui succéder dans le royaume de Pologne. Il fut deux fois proclamé roi par deux diètes rassemblées à Sieradz; mais il ne put placer la couronne sur son front, et il consentit à faire la paix avec Vladislas Jagellon et à rendre ce qu'il avait conquis pend. l'interrègne, à condition qu'on lui paierait une somme considérable, jusqu'à l'entier remboursement de laquelle il devait garder la Cujavie (1385). Il m. en 1427.

ZIESENIS (ANNE-CORNÉLIE WATTIER, femme), célèbre actrice holland., née à Rotterdam en 1762, débuta sur le gr. théâtre d'Amsterdam en 1780. Son éducat. avait été fort négligée, et elle n'avait même appris que très-difficilement à lire. Cependant elle fut très-applaudie, et ne tarda pas à être admise à jouer les prem. rôles. C'était dans ceux d'*Epicharis*, d'*Electre*, de *Sémiramis*, d'*Andromaque*, de *Gabrielle de Vergy*, qu'elle brillait avec plus d'éclat. Ce qui doit paraître étonnant, c'est que sa pénétration était lente, et qu'elle était obligée de lire et d'étudier long-temps un rôle avant de le comprendre. N'ayant aucune théorie de son art, elle n'agissait que par inspiration; mais l'inspiration chez elle produisait des effets sublimes. Elle était couverte de sueur toutes les fois qu'elle quittait la scène, et elle restait plus. heures sans pouvoir se remettre. Elle réussissait très-bien aussi dans la haute comédie. Louis Buonaparte et Napoléon lui-même voulurent la voir, quoiqu'ils ne comprissent pas la langue hollandaise, et furent enchantés de sa pantomime. Une pension de 6,000 fr. fut la récompense de son talent. Elle avait épousé M. Ziesenis, architecte, membre de l'Institut de Hollande; mais elle avait continué de porter le nom de Wattier, auquel était attachée sa réputation. Elle quitta le théâtre en 1815, et se retira dans un village près de La Haye, où elle vécut dans l'obscurité jusqu'à sa m., arrivée en 1827. On a en hollandais plus. *notices* sur cette actrice, entre autres celle de M. Westerman, qui fut son camarade au grand théâtre d'Amsterdam.

ZIETHEN (JEAN-JOACHIM de), général prussien, né en 1699 à Wustrow, près de Ruppin, annonça de bonne heure des dispositions étonnantes pour le métier des armes; mais l'impétuosité de son caractère éclata par plusieurs duels qui nuisirent à son avancement d'abord, et qui le firent ensuite enfermer, puis renvoyer du service. Cependant il avait été distingué par le roi Frédéric I[er], qui le rappela sous les drapeaux, en lui donnant le grade de lieuten. dans

un régiment de hussards. Envoyé en Franconie avec le contingent que la Prusse réunissait à l'armée de l'Empire chargée de résister aux Français, Ziethen justifia par ses exploits la confiance de son souver., dont le successeur, le grand Frédéric, sut également l'apprécier. Il accompagna ce prince dans sa campagne de Silésie (1741), fut nommé par lui lieutenant-colonel, puis colonel, et eut le commandement du régiment de hussards qui, sous le nom de hussards de Ziethen, ont été long-temps célèbres dans les armées prussiennes : leur réputation date de cette campagne. Leur brave chef, nommé général-major en 1744, couvrit la retraite de Bohême l'année suiv., rétablit ensuite les communications avec le corps du margrave Charles, qui était séparé du roi par vingt mille Autrichiens, et prépara ainsi la victoire d'Hennersdorf et la conclusion de la paix. Rendu au repos, dont il avait besoin, il parut rarement à la cour, et laissa le champ libre à ses ennemis pour le calomnier auprès du roi, dont il remarqua bientôt l'extrême froideur. Dès-lors il demanda sa retraite, et résolut de se bannir pour toujours de la présence de son ingrat souverain; mais celui-ci reconnut ses torts au bout de quelque temps, et, après avoir vainement essayé tous les moyens de le fléchir, vint lui-même le trouver dans sa retraite et lui offrir une réconciliation. Ziethen l'accepta, parce que la guerre allait éclater, fut créé lieutenant-général (1756), et fit en cette qualité la campagne de Saxe, aux succès de laquelle il contribua puissamm. Ce fut surtout à Torgau, en 1760, qu'il se couvrit de gloire, en tombant sur les derrières de l'ennemi des hauteurs de Siptitz au moment où Frédéric allait perdre la bataille. Un monument lui a été érigé en 1786, en mémoire de ce service, sur la place Guillaume à Berlin. Après la paix de 1763, Ziethen, désormais sûr de conserver la faveur de son souverain, dont il reçut plus d'un touchant témoignage, se mit à passer des revues et à commander des parades jusqu'à sa mort, arrivée en 1786. On a sa *Vie*, écrite en allem. par sa nièce, Louise de Blumenthal, Berlin; 1800; 2e éd., 1805, 2 vol. in-8; traduite en français par Catel, Berlin, 1803, 2 vol. in-8.

ZILETTI (JEAN-BAPTISTE), juriscons., né à Venise dans le 16e S., est surtout connu par son *Index libror. omnium juris tàm pontificii quàm cæsarei*, Venise, 1555, in-4, réimp. 6 fois dans l'espace de 20 ans en Italie ou en Allemagne. — ZILETTI (François), imprimeur, publia la plus volumineuse collection de jurisprudence qui ait jamais paru. Elle est intit. : *Tractatus tractatuum, sive Tractatus illustr. jurisconsultor. in utroque jure cæsareo et pontificio*, Venise, 1584-86, 29 v. in-f.

ZILIOLI (ALEXANDRE), histor., né à Venise vers la fin du 16e S., m. en 1650, laissant plus. MSs. et un ouvr. publié à Venise en 1642, in-4, sous ce tit. : *Storie memorabili de' nostri tempi libri X* : c'est une suite de l'histoire de Tarcognata et de celle de Denis de Fano. Elle a été continuée par Bisaccioni et par Birago, dont les ouvr. se trouvent ordinairement réunis à celui de Zilioli : de là vient que les bibliographes indiquent cette hist. en 3 v. in-4. La part de Zilioli dans ce recueil comprend les 40 premières années du 17e S.

ZIMARA (MARC-ANTOINE), médecin, né à Galatina, dans la terre d'Otrante, vers 1460, m. professeur de philos. à Padoue en 1532, a laissé plus. écrits, mélange bizarre des principes d'Aristote, de la doctrine médicale des Arabes et des croyances superstitieuses qui régnaient de son temps. Nous citerons seulem. : *Tabulæ et Dilucidationes in dicta Aristotelis et Averrois recognita et expurgata*, etc., Venise, 1564, 2 vol. in-fol. — ZIMARA (Théophile), médec., fils du précéd., m. à Lecce en 1598, à l'âge de 72 ans, est auteur d'un volumineux *commentaire* latin sur le *Traité de l'âme* d'Aristote, Venise, 1558. *Voy.* Tafuri, *Scrittori neapolitani*, tom. 3, pag. 118.

ZIMISCÈS (JEAN Ier, surnommé), emper. d'Orient, issu par son père d'une des plus nobles familles de l'empire, s'acquit par ses exploits une grande réputation militaire avant de monter sur le trône. Ayant reçu, ainsi que son cousin Curcuas, les offres les plus avantageuses de l'eunuque Bringas, ministre tout-puissant sous l'empereur Romain II, pour faire périr Nicéphore, il révéla tout à ce général, le détermina à accepter la souveraine puissance, et le fit proclamer empereur par l'armée d'Orient (962). Pour prix de ce service, il eut aussitôt le commandement de cette armée, et fut envoyé en Cilicie contre les Sarasins. Une victoire éclatante, remportée par lui sur ces barbares, en le plaçant au premier rang des généraux grecs, excita la jalousie de Léon, frère de l'empereur, qui réussit à lui faire donner, au lieu du commandem. des troupes, la charge d'intendant-général des postes. Il témoigna son mécontentement, et fut exilé dans ses terres; mais comme il entretenait une liaison adultère avec Théophanon, veuve de Romain II, remariée à Nicéphore, il obtint, par le crédit de cette femme, la permission de venir à Chalcédoine, et bientôt, par ses conseils, il songea à s'emparer du trône. Il pénétra de nuit dans la demeure de Nicéphore avec une troupes d'amis dévoués, fit assassiner ce prince sous ses yeux, fut proclamé empereur, et déclara toutefois, avec une modération hypocrite, qu'il ne voulait être que le collègue ou plutôt le père des deux jeunes empereurs, Basile II et Constantin VIII. Pour se faire couronner par le patriarche Polyeucte, il fut obligé, sur la demande de ce zélé défenseur de l'Eglise, de jurer qu'il n'avait point trempé ses mains dans le sang de Nicéphore, de bannir les assassins et l'impératrice elle-même, et surtout de déchirer publiquement l'édit par lequel Nicéphore avait ôté à l'Eglise plus. priviléges. Zimiscès continua sous de plus heureux auspices un règne commencé par le meurtre. Il distribua une part. de ses biens aux habitans des campagnes, et consacra l'autre à la dotation et à l'agrandissement d'une léproserie. Il se concilia l'affection des peuples, livrés aux horreurs de la famine depuis 3 ans, en achetant des blés dans toutes les contrées voisines et les faisant vendre à bas prix. Ces soins, donnés au soulagem. de l'empire, n'empêchèrent pas le nouveau prince de se faire respecter au dehors. Un de ses eunuques, le patrice Nicolas, dissipa une ligue musulmane qui menaçait Antioche. Son beau-frère, Bardas Selérus, battit les Russes sous les murs d'Andrinople, et étouffa une révolte causée par les prétentions à l'empire de Bardas Phocas, et enfin il marcha lui-même contre les Russes, qui, malgré leur défaite, restaient maîtres de la Bulgarie, et déploya autant de bravoure personnelle que de talent militaire dans cette campagne, qui eut pour résultat de forcer Sviatoslaf, chef des Moscovites, à demander la paix, et de rendre pour quelq. temps la Bulgarie à l'empire grec. Zimiscès fut reçu en triomphe dans sa capitale par le patriarche, le clergé, le sénat et le peuple, et il répondit à ces témoignages d'attachement par l'abolition de l'*impôt de la fumée*, établi depuis plus de 150 ans sur les cheminées. Il résolut alors d'enlever aux infidèles Jérusalem et toutes leurs conquêtes en Syrie et en Mésopotamie; mais l'armée qu'il fit partir dans ce but, en 972, ayant essuyé de gr. désastres après de grands succès, il se mit en campagne lui-même, et fit, dans les deux années suivantes, de rapides et nombreuses conquêtes, qui auraient été plus avantageuses, si elles avaient été durables. Une maladie sérieuse le força de reprendre le chemin de Constantinople. En traversant la Cilicie, il ne cacha point son indignation à la vue des riches domaines de l'eunuque et chambellan Basile, qui, craignant de se voir dépouillé, fit empoisonner l'emp. Dès-lors ce prince ne fit que languir; il m. en 975, à l'âge de 51 ans, après un règne trop court, qui avait fait oublier le crime de son avènement.

ZIMMERMANN (MATHIAS), théol., né à Eperies,

en Hongrie, en 1625, fut successivement recteur du collége de Leutsch, ministre dans sa ville natale, coadjuteur du surintendant de Colditz, ministre et surintendant de Meissen, et m. en 1689. Nous citerons de lui : *Historia Eutychiana, ortum, progressum, propagationem, errorum enarrationem et refutationem, cum consectario lutheranos non esse eutychianos, exhibens*, Leipsig, 1659, in-4, pseudonyme, sous le nom de Théodore Althusius; *Analecta miscella menstrua eruditionis sacræ et profanæ, theologicæ, liturgicæ, philologicæ, moralis, symbolicæ*, etc., etc., Meissen, 1674, in-4. — ZIMMERMANN (Guillaume), hist. et controversiste, de Neustadt, dans le duché de Würtemberg, fut prédicateur à Wimpfen (1569), membre du consistoire dans les états de l'électeur palatin et prédicateur aulique à Heidelberg (1578), etc. On lui doit, entre autres écrits, une *Hist. d'Allemagne*, en lat.

ZIMMERMANN (JEAN-JACQUES), célèbre fanatique, né à Wayhingen, dans le duché de Würtemberg, en 1644, fut nommé en 1671 diacre de Bittigheim, devint dans cette ville l'ami et le disciple du fanatique Bronquell, et adopta par conséquent les opinions des Bœhmistes, auxquelles il donna beaucoup d'éclat par ses prédications exagérées, mais éloquentes. Mandé devant le consistoire de Stuttgard pour rendre compte de sa conduite et de ses opinions, il en fut quitte pour une réprimande légère; mais l'ouvr. qu'il publia bientôt après, sous le titre de *Révélation presque complète de l'antechrist*, lui fit perdre son diaconat. Il ne garda plus alors de mesure, et parcourut une partie de l'Allemagne et des Provinces-Unies, prêchant et faisant des prosélytes. Il remplit 4 ans une chaire de mathématiques à Heidelberg, d'où les évènemens de la guerre le transportèrent à Hambourg. L'opposit. que sa doctrine trouvait en Europe le détermina à passer dans le Nouveau-Monde. Il se rendit dans ce but en Hollande, et m. subitement à Rotterdam en 1693. Il s'était appliqué avec succès à la philologie et surtout aux mathématiq. Nous citerons de lui : *Scriptura sancta copernicans*, trad. en allem. et publ. à Hambourg, 1770, in-8; *Coniglobium nocturnale stelligerum*, ou le *Globe céleste transféré sur un cône étoilé* (allem.), Hambourg, 1740, in-8. — Un autre ZIMMERMANN (Jean-Jacques), né à Zurich en 1685, fut professeur de droit naturel et de théologie et chanoine dans cette ville, où il m. en 1756. Ses écrits sont nombreux et estimés. On en a recueilli une partie sous ce titre : *Opuscula varia, histor. et philos. argumenti*, 2 tom. en 3 vol., in-4, Zurich, 1751 à 1788.

ZIMMERMANN (JEAN-GEORGE), philos. et méd.; né à Brugg, petite ville de Suisse, en 1728, fut reçu docteur en médec. à l'univ. de Goettingue en 1751, voyagea ensuite en Hollande, séjourna quelque temps à Paris, et revint s'établir d'abord à Berne, puis dans sa ville natale, d'où ses écrits ne tardèrent pas à porter sa renommée dans toute l'Europe. Il reçut de l'impératrice de Russie, Catherine II, de riches présens et un billet flatteur, et il entra en correspondance avec cette souveraine, dont il refusa toutefois d'être le premier médecin. Cependant sa célébrité croissante l'ayant dégoûté du séjour de la petite ville de Brugg, et la mauvaise santé de sa femme et de ses enfans l'ayant plongé dans une mélancolie continue à laquelle il n'avait déjà que trop de dispositions, il accepta en 1768 l'emploi de premier médecin du roi d'Angleterre à Hanovre. Il n'y fut pas plus heureux, grâce à son humeur hypocondriaque et à de gr. malheurs domestiques. Ennemi déclaré des illuminés et de la révolut. franç., il les attaqua dans plus. écrits avec une ardeur insensée, et, lorsqu'il vit les Français pénétrer dans le Hanovre, il se persuada que leur but était de dévaster sa demeure. Cette idée devint même dominante parmi tous les symptômes de sa maladie. Il m. en 1795, dans un état de décrépitude anticipée. Nous citerons de lui : un traité *de la Solitude* (all.), Zurich, 1756, in-8; Leipsig, 1773-1784-1786; trad. en français par Mercier, Paris, 1790, in-12, et par A.-J.-L. Jourdan, ibid., 1825, in-8; des considérations *sur l'Orgueil national* (allem.), Zurich, 1758, in-8; ibid., 1760, 1768, 1779, 1789; trad. en franç., Paris, 1769, in-12; un traité *de l'Expérience en médecine* (allem.), Zurich, 1763-74; trad. en français par Lefebvre de Villebrune, Paris, 1774, 3 v. in-12; Avignon, 1800, 3 vol. in-12; Montpellier, 1818, in-8; un traité *de la Dyssenterie* (allem.), Zurich, 1767; trad. en franç., Paris, 1775, in-12.

ZIMMERMANN (le chevalier JOSEPH), littérateur allem., né à Lucerne vers le milieu du 18e S., parvint au grade de lieuten. en prem. au régiment des gardes-suisses, avec le rang de colonel. On trouve encore son nom dans l'*Etat militaire de la France*, pour l'année 1788, ce qui prouve qu'il n'était pas m. en 1780, comme le prétend le *Dictionn. univ.* On a de lui : *Essai des principes d'une morale milit., suivi de chansons milit. et d'une Hymne à l'obéissance* (allem.), Paris et Amsterdam, 1769; Lemgow, 1771, in-8. — Henri ZIMMERMANN, voyageur, né à Wissloch, dans le Palatinat, n'était qu'un artisan, qui, en 1770, suivant l'usage des hommes de cette classe, quitta son pays pour courir un peu le monde. Se trouvant à Londres en 1776, il s'enrôla comme matelot pour le troisième voyage de Cook, et, cette expédition terminée, il revint dans sa patrie en 1781. Il fut plus tard nommé patron des navires de l'électeur à Sterhberg en Bavière. On a de lui : *Voyage autour du monde avec le capit. Cook* (allem.), Manheim, 1782, 1783, 1784, in-8.

ZIMOROWICZ (SIMON), poète russe, né à Lemberg en 1604, m. vers 1629, a laissé plus. pièces de vers, notamment des rondeaux, dans l'idiome que parlaient les anc. Russes. On les a recueillis, avec ceux de Szymonowicz, dans le *Rec. des rondeaux polonais*, Varsovie, 1770, 1778, 1805. — ZIMOROWICZ (Barthélemi), frère du précéd., fut prem. magistrat de la ville de Lemberg. Nous citerons de lui : *Viri illustres civitatis Leopoliensis, collecti per Bartholomeum Zimorowicz, consulem Leopoliensem*, Lemberg, 1661, in-4.

ZINANI. V. GINANI.

ZINCKE (CHRÉTIEN-FRÉDÉRIC), excellent peintre en émaux, né à Dresde vers 1684, vint à l'âge de 22 ans en Angleterre, où il se fit une grande réputation et une belle fortune, et où il m. en 1767. On voit plus. de ses ouvr. dans la collection du duc de Cumberland. — ZINCKE (Jean), médecin allem., m. en 1545 à l'âge de 39 ans, professa la philos. à Fribourg, en Brisgau. On a de lui un *Mémoire sur les crises*, Francfort, 1609, in-12.

ZINGARO. V. SOLARIO.

ZINGHA. V. ZHINGA.

ZINI (PIERRE-FRANÇOIS), helléniste, né à Vérone vers 1520, fut professeur d'éthique ou de morale à l'acad. de Padoue, archiprêtre de Lonato, chanoine du chapitre de Saint-Etienne de Vérone. Il vivait encore en 1575. Il se fit surtout connaître par ses traductions de plus. ouvr. des pères grecs. Nous ne citerons que les suivantes : *D. Gregorii Nazianzeni Oratio de amandis et amplectendis pauperibus*, et *D. Gregorii Nysseni ejusdem argumenti Orationes duæ*, Paris, Vascosan, 1550, in-4; *S. Gregorii Nazianzeni Commentarius in Hexameron*, Venise, Alde, 1553, in-8. — ZINI (Vincent), poète lat., parent du précéd., né à Brescia au 16e S., n'est connu que par ses *Carminum lib. tres*, Venise, 1560, in-8.

ZINK (JEAN-JACQUES), diplomate allem., né en 1688 à Meinungen, dans le Henneberg, conduisit avec un succès complet, en 1713, une négociat. secrète entre la cour de Brunswick-Wolfenbuttel et le cabinet de Saint-Pétersbourg, fut nommé, en récompense de ses services, secrétaire de cabinet par le comte de Meinungen, puis secrétaire intime et conseiller, et continua d'être employé dans presque toutes les opérations diplomatiq. jusqu'à sa m., arrivée en 1743. On n'a de lui qu'un ouvr., *l'Europe ac-*

tuelle en paix (allem.), Cobourg, 1726, 2 vol. in-4. C'est une collection des traités conclus en Europe sous Charles VI. — ZINK (Charles-Franç.-Guill.), jurisc., mérite d'être cité pour son *Introduction à la jurisprudence milit.*, Magdebourg, 1774, in-4; Helmstaedt, 1780, 2 vol. in-8. — ZINK (Frédéric, baron de), littérateur et poète allem., né en 1753 à Querfurth, en Thuringe, fut quelque temps assesseur de la juridiction de Carlsruhe, qu'il quitta pour passer le reste de ses jours dans une élégante retraite à Emmedingen, entre l'étude, l'amitié et toutes les jouissances de la fortune. Il y m. en 1802. Parmi ses écrits, assez peu importans, nous distinguerons div. *épîtres* et morceaux poétiques insérés dans le *Vade mecum* (Taschenbuch), de Jacobi.

ZINKE (GEORGE-HENRI), né en 1692 à Altenrode, près de Naumbourg, m. en 1769 à Helmstadt, où il était prof. pour l'administration et les finances, a laissé plus. ouvr. estimés, parmi lesquels nous citerons : *l'Economie politique, la Police et les Finances* (allem.), Leipsig, 1744 à 1767, 16 vol. in-8; *Bibliothèque pour ceux qui s'occupent de finances* (allem., ibid., 1751, 4 vol. in-8.

ZINKGREF (JULES-GUILLAUME), poète allem., né à Heidelberg en 1591, mort de la peste à St-Goar en 1635, après avoir visité pour son instruction la Suisse, la France, l'Angleterre et les Pays-Bas, après avoir été auditeur-gén. de la garnison d'Heidelberg, secrét.-interprète d'un ambassadeur franç., et avoir mené une vie fort agitée. Nous citerons ses *Apophthegmata*, ou *Sentences prises dans les anc. aut. allem.*, Strasbourg, 1626 à 1631, 2 vol. in-8; ibid., 1639; Leyde, 1644 et 1693, in-8; Amsterd., chez les Elzeviers, 1653 et 1654.

ZINN (JEAN-GODEFROI), médec., né à Schwabach, dans le pays d'Anspach, en 1727, occupa une chaire de méd. à l'univ. de Goettingue, et m. en 1759. Il avait surtout étudié l'anatomie et la botaniq. Nous citerons de lui : *Observationes quædam botanicæ et anatomicæ de vasis subtilioribus oculi et cochleæ auris internæ*, Goettingue, 1753, in-4; *Descriptio anat. oculi humani iconibus illustrata*, ibid., 1755; 1760, in-4.

ZINZENDORF (PHILIPPE-LOUIS, comte de), ministre autrichien, né en 1671, n'échappa que par la m. de son frère aîné à l'obligation d'entrer dans l'état ecclésiastiq. Dès 1694, il remplit auprès des électeurs de Bavière et du palatinat une mission, à l'issue de laquelle il devint membre du conseil aulique de l'empire. Il fut successivem. ambassadeur extraordinaire en France, après la paix de Ryswik, conseiller privé lors de la guerre de 1705, et, après la prise de Landau, commissaire-impérial à Liége, où il fit l'ouverture des états, et installa le nouveau gouvernement. Il ne tarda pas à exercer une grande influence dans toutes les affaires de l'état, surtout à l'avénement de Joseph Ier; mais il échoua dans ses diverses négociations auprès des états-généraux, de Marlborough, du roi de Pologne, Stanislas. Il conserva et accrut même son crédit sous l'emper. Charles VI, et remplaça entièrement le prince Eugène dans la haute direction des affaires. Ce fut lui qui décida la guerre avec la Turquie et avec la France, la quadruple alliance, la sanction pragmatiq., etc. Mais les résultats de ces importantes décis. n'ayant pas toujours été selon les vœux du public, Zinzendorf ne jouit pas d'une grande popularité. Il se retira des affaires à l'avénement de Marie-Thérèse, quoique cette princesse l'eût confirmé dans ses emplois. Il m. en 1742.—ZINZENDORF (Philippe-Louis, comte de), cardinal, second fils du précéd., né à Paris en 1699, voyagea quelque temps, au sortir de ses études, dans plusieurs contrées de l'Europe, fut conclaviste d'un membre du sacré collége en 1721, lors de l'élection d'Innocent XIII, et devint en 1725 évêque de Raab en Hongrie, et cardinal deux ans après. Il fit partie, à ce titre, du conclave de 1730, où il seconda de tout son pouvoir les vues de l'Autriche et concourut à l'élect. de Clément XII. Nommé en 1732 évêque de Breslau, il eut beaucoup à souffrir, lorsque le roi de Prusse envahit la Silésie; mais, une fois le sujet de ce prince, il n'eut qu'à se louer de ses bons traitem. et de sa confiance, qu'il acheta, il est vrai, par une docilité sans réserve, au risque de déplaire au pape. Il m. en 1747.

ZINZENDORF (NICOLAS-LOUIS, comte de), né à Dresde en 1700, de George-Louis de Zinzendorf, chambellan de l'électeur de Saxe et roi de Pologne Auguste III, fut tourmenté, bien jeune encore, du désir d'être chef de secte; car, n'étant qu'étudiant à Halle, il créa l'*ordre de la graine de moutarde*, qui avait pour emblème un *ecce-homo*, pour épigraphe *Nostra Medela*. A peine parvenu à l'âge des passions, il se livra à tous les genres de débauches. Cependant, en 1721, ayant donné asile dans le village de Berthelsdorf, qui lui appartenait, à quelq. descendans des anciens Moraves, persécutés dans leur pays, il revint à ses premières idées et fit sa propre affaire de l'affermissement de cette secte. Il n'épargna, pour atteindre ce but, ni soins ni dépenses; il prêcha, il écrivit, il voyagea dans plus. contrées de l'Europe, aux îles et dans le continent de l'Amérique, et il envoya des missionnaires partout où il ne put se rendre lui-même. Frédéric de Wattewille et Aug.-Gottlieb Spangenberg furent ses disciples et ses apôtres zélés. En 1727, il mit en ordre l'ancienne liturgie des Moraves, et trois ans plus tard il dressa l'acte de leur union avec les fanatiques de Himbach. En 1732, il alla convertir le Groenland. Ce fut alors qu'il confia l'administrat. de ses biens à sa femme et renonça à toute fonction publique, pour ne plus s'occuper que de son œuvre de prosélytisme. Il m. à Herrnhut en 1760. On a de lui des *sermons*, un *catéchisme*, des *cantiques*, etc. Sa *vie* a été écrite par Aug.-Gottlieb Spangenberg, Barby, 1777, in-8; et Duvernoy en a publié une autre en 1793, dans le même lieu et du même format. *Voy.* l'*Histoire des sectes religieuses*, par M. Grégoire, ancien évêq. de Blois, t. 1er, p. 265 et suiv.

ZINZERLING (JEAN), philologue, connu sous le nom latin de *Jodocus Sincerus*, né dans la Thuringe vers 1590, étudia la jurisprudence, visita la France, l'Angleterre et les Pays-Bas, remplit ensuite à Lyon l'emploi de correcteur d'imprimerie, et m. vers 1618, du moins on le conjecture. Nous citerons de lui : *Criticorum juvenilium promulsis, in quâ plura Ciceronis, Taciti, Ovidii, etc., loca notantur, emendantur*, etc., Lyon, 1610, in-12; reproduit par Sminck dans le *Syntagma criticum*, Marbourg, 1717, in-4; *Itinerarium Galliæ et finitimarum regionum*, Lyon, 1612, in-12, avec un *Appendix de Burdigalâ*, ib., 1616, in-12.

ZINZINE ou ZINZINUS, concurrent d'Eugène II à la papauté, avait été élu par une partie du peuple en 824, pour succéder à Paschal Ier : il fut obligé de céder la place à son compétit., élu par la noblesse et appuyé par Lothaire, fils de l'emper. Louis-le-Débonnaire.

ZIPE. V. ZYPÆUS.

ZIPPE (AUGUSTIN), abbé des bénédictins de Braunau, né en 1746 à Mergenthal en Bohême, m. dans les dern. années du 18e S., avait rempli plusieurs autres fonctions ecclésiastiq. Nous citerons son écrit *Sur l'éducation morale des jeunes ecclésiastiques placés dans le séminaire de Prague* (allem.), Prague, 1784, in-8.

ZIRARDINI (ANTOINE), jurisconsulte, né à Ravenne en 1725, fut porté par son goût vers les recherches historiq. et l'ancienne jurisprudence. Par attachement pour sa ville natale, où il remplit plusieurs fois avec honneur la charge de podestat, et où il m. en 1784, il refusa les chaires de droit que lui offraient les académies de Parme et de Pavie. Nous citerons de lui : *imperator. Theodosii Junioris et Valentiniani III Novellæ Leges cæteris antejustinianeis, quæ in Lipsiensi anni 1745, vel in anterioribus edit. vulgatæ sunt, addendæ*, Faenza, 1766, in-8. Ce sav., qui avait été au mom. de pub. une nouv.

édition des *Hist. ravennat. lib. X* de Jérôme Rossi, consigna ses recherches dans un écrit intit. : *degli antichi Edifizi di Ravenna lib. due*, ibid., 1762, in-4. Son *éloge*, suivi de la liste exacte de ses ouvr., a été pub. par le chan. Gheradini, Rome, 1786, in-8.

ZIRNGIBL (Romain), prevôt des bénédictins de Haindling, et ensuite prieur de l'abbaye princière de St-Emmeran à Ratisbonne, né en 1740 à Teyspach en Bavière, m. dans les premières années du 19e S., a laissé plus. *dissertations*, une notamment *Sur les ducs de Bavière avant Charlemagne, des différentes époques de leur gouvern., des personnes de leur maison, et de leurs actions* (allem.) ; ouvr couronné et inséré dans les *Mém. de l'acad. des sciences de Bavière*, t. 1er, 1779, in-4.

ZISKA (Jean), l'un des plus fameux chefs des Hussites, né en Bohême vers 1380, d'une famille noble, qui portait le nom de Trocznow, ne reçut le sobriquet de *Ziska*, qui signifie le borgne, qu'après avoir perdu un œil dans les combats. Lorsqu'en 1419, après la m. de Venceslas, l'emper. Sigismond, son frère, prétendit à la couronne de Bohême, les disciples de Jean Huss, qui ne pouvaient lui pardonner d'avoir fait traîtreusement brûler leur chef au concile de Constance, s'opposèrent à cette prétention et prirent Ziska pour général. Celui-ci réunit et disciplina en quelques mois une armée formidable, fit soulever toute la Bohême, et remporta (1420) une victoire complète sur Sigismond, qui fut obligé alors d'assurer des priviléges et des garanties aux Hussites et n'obtint qu'à ce prix la couronne. Les hostilités recommencèrent bientôt. Ziska porta ses armes jusqu'en Autriche et en Hongrie, perdit l'œil qui lui restait, et n'en continua pas moins de diriger la guerre, tant était grande la confiance qu'on avait en sa capacité! De retour en Bohême, où Sigismond avait repris l'avantage en son absence, il ne tarda pas à rendre les Hussites maîtres de tout ce royaume. Dès-lors il ternit ses exploits par sa férocité ; mais cette férocité même eut pour résultat d'effrayer l'empereur, qui fut trop heureux d'obtenir de lui la paix, en lui offrant le titre de vice-roi, perpétuel de Bohême, avec le droit de nommer à tous les emplois et de percevoir les tributs. Il accepta avec une complaisance dédaigneuse ces conditions pour se mettre ainsi au-dessus des caprices probables de ses partisans ; mais il fut attaqué de la peste peu de temps après, et m. au château de Priscon en 1424.

ZITTARD ou ZITTARDUS (Mathias von), prédicateur allem., né à Aix-la-Chapelle dans les premières années du 16e S., embrassa la règle de St-Dominique, fut aumônier ou chapelain des empereurs Ferdinand Ier et Maximilien II, et m. à Vienne vers 1571. Nous citerons ses *Homélies*, au nombre de vingt-sept, *sur la prem. épître de St Jean* (allemand), Cologne, 1571, in-fol.—Zittard (Léonard von), dominicain, frère du précéd., fut d'abord coadjuteur de l'archevêq. de Mayence, puis son suffragant sous le titre d'évêque de Mysie. — Zittard (Herman), dominicain, vivait vers 1408. On lui attribue le *Manuale confessorum*, ouvr. en vers.

ZIZANIA (Laurent), archiprêtre du culte grec à Koretz en Volhynie à la fin du 16e S., est auteur de la première grammaire slavonne proprem. dite qui ait été publiée. Elle a été imprimée à Vilna en 1596, avec l'addit. de prières et d'un vocabulaire des dialectes slavon et russe. On doit en outre à Zizania un *catéchisme* en langue lithuanienne, qui, examiné et abrégé par le clergé de Moscou, a été impr. dans cette ville en 1627.

ZIZIANOFF (Paul Dimitrievitsch), prince géorgien et général russe, d'une des plus anciennes et des plus riches familles de son pays, fut fait en 1803 commandant de l'armée destinée à maintenir la Géorgie sous l'autorité de la Russie. Dans cette même année, outre qu'il s'acquitta parfaitem. de sa principale mission, il soumit à un tribut les Lesghi de Tchar et de Belak' han, qui occupent un pays montagneux, mais fertile et riche, à la frontière orientale de la Géorgie, et il fit chasser les Lesghi, à la solde de la Turquie, dont les incursions fréquentes l'importunaient. L'année suivante, il entreprit trois expéditions, l'une contre Erivan, où il échoua, les deux autres, qui réussirent, contre Djawat, khan de Gandja, ancien fief des rois de Géorgie, et contre les Ossètes du district de Djaukom. En 1805, après s'être emparé de Noukhi, capitale du pays de Chak'hi, et y avoir établi Djafar-Kouli-Khan, comme vassal de la Russie, il se proposait de soumettre Ibrahim, khan du Karabagh, lorsqu'il fut assassiné par ce prince. On l'avait prévenu du sort qui lui était préparé ; mais l'assurance où il était qu'on n'oserait porter la main sur lui causa sa perte.

ZIZIM, ou plus exactement DJEM ou DJIM, prince othoman, célèbre par ses aventures et ses malheurs, était fils de Mahomet II. Né l'an 864 de l'hég. (1459 de J.-C.), il n'avait que dix ans, lorsqu'il fut investi du gouvernem. de Kastamouni dans l'Anatolie, d'où il passa à celui de Caramanie en 1475. A la mort du sulthan, son père (1481), il prêta trop facilement l'oreille aux funestes insinuations de quelques amis qui le pressaient de disputer l'empire à son frère aîné Bajazet II : ce fut là l'origine de toutes ses infortunes. Vaincu une première fois, il s'enfuit en Egypte, fit le pèlerinage de la Mekke et de Médine, tenta encore le sort des armes, fut battu de nouveau et passa dans l'île de Rhodes (1482), sur la foi d'un sauf-conduit du grand-maître Pierre d'Aubusson, qui s'était engagé par un traité à le seconder dans ses projets ultér. contre la Turquie. Mais ce même d'Aubusson ne tarda pas à vendre chèrement à Bajazet la promesse de surveiller et de garder en captivité le prince fugitif. En exécution de ce honteux traité, Zizim fut transporté, toujours sous la garde des chevaliers. d'abord à Nice, puis à Exiles, au château de Rumilly, au Puy en Dauphiné, enfin au château de Sassenage. On avait eu soin d'éloigner de lui les uns après les autres tous ses plus fidèles serviteurs, et ce ne fut pas la seule persécution qu'il eut à subir. L'amour s'étant chargé de le consoler pendant son séjour à Sassenage, ses geôliers l'en tirèrent pour l'enfermer successivem. dans le château de Bourganeuf, en Auvergne, dans ceux de Monteil et de Moretel, dans la forteresse de Bois-l'Ami. Il fut, dans toutes ces prisons, détenu avec plus ou moins de rigueur et plus ou moins maltraité. Cependant le grand-maître s'attachait à convaincre les souverains de l'Europe que le prince musulman était libre et restait de son plein gré parmi les chevaliers. Quelques souverains plus difficiles à abuser, ou intéressés à voir le fils de Mahomet rentrer dans l'empire othoman, s'employèrent un moment pour sa délivrance et l'oublièrent bientôt, absorbés par d'autres intérêts plus pressans. Enfin, pour faire droit aux nouvelles réclamations d'Innocent VIII et du roi de Naples, Ferdinand d'Aragon, on le tira de sa prison en 1487, et on l'embarqua pour Citivà-Vecchia, d'où il se rendit à Rome. Les plus grands honneurs l'y attendaient ; mais lorsque le pape le vit préférer à tous les rêves de l'ambition le bonheur d'aller retrouver en Egypte sa mère et ses enfans, lorsqu'il le vit rejeter avec une sorte de colère religieuse la proposition de combattre dans les rangs des chrétiens contre son frère, c.-à-d. contre les Musulmans, il l'abandonna et même bientôt il le tint plus étroitem. resserré, d'après un traité monstrueux qu'il conclut à son tour avec Bajazet. Sous Alexandre VI, qui succéda à Innocent VIII, le malheureux prince othoman ne fut pas plus libre ni plus heureux. Ce fut à Charles VIII, maître de Rome et vainqueur du pape, qu'il dut son élargissem. en 1495. Il est vrai que le roi de France, moins généreux que politique, se proposait de l'employer utilement dans la guerre qu'il méditait contre la Turquie. Zizim m. la même année à Naples. Alexandre VI avait eu l'idée aussi bizarre que cruell

de détacher auprès de lui un de ses émissaires, qui lui fit la barbe avec un rasoir empoisonné. Zizim a laissé un *divan*, ou recueil de poésies estimées, et la traduct. en turc du roman persan de Selman, intitulé : *Djemschid et Khorschid*. On connaît un roman franç. sous le titre de *Zizime, prince othoman, amoureux de Philippine-Hélène de Sassenage*, par L.-A.-A., Grenoble, 1673, in-12.

ZOBEIDAH ou ZEBD-EL-KHEWATIN (*la Fleur des Dames*), était en bas âge, lorsqu'elle perdit son père Djafar, fils aîné du khâlyfe Al-Mansor, l'an 150 de l'hég. (767 de J.-C.). Elle était la cousine germaine, et fut la seule épouse légitime du célèbre Haroun Al-Raschid, qui parvint au khâlyfât l'an 170 (787). Cette même année, elle mit au monde Amyn, qui dès-lors fut l'héritier présomptif de l'empire, quoique le khâlyfe eut de ses concubines d'autres enfans, entre autres Mamoun. Après la m. de son époux l'an 193 (809), elle eut le chagrin de voir qu'Amyn, pour avoir perdu par son indifférence une partie de l'affection de ce prince, n'était appelé qu'à partager sa succession, qui aurait dû lui échoir tout entière. Plus tard, elle eut la douleur plus grande de voir ce même fils perdre le trône et la vie par suite de sa conduite imprudente et injuste ; mais elle continua du moins d'être bien traitée par Mamoun, frère et successeur d'Amyn, et de résider à Baghdâd, où elle m. l'an 216 (831). Cette princesse joue un plus grand rôle dans les *Mille et une Nuits* que dans l'histoire : le silence des auteurs arabes est peut-être déjà un assez bel éloge de ses vertus. D'ailleurs l'histoire vante sa piété et sa libéralité, et les auteurs persans lui attribuent généralem. la fondation de Tebriez ou Tauriz, une des principales villes de Perse, l'an 175 (791-2).

ZOBEIDI (ABOUBEKR-MOHAMMED, fils de HASAN), philologue arabe de Séville ou de Cordoue, m. dans cette dern. ville l'an 330 (941-2), est connu surtout pour avoir disposé dans un nouvel ordre et corrigé le dictionnaire arabe nommé *Kitab elaïn*, qui a pour auteur le célèbre grammairien Khalil, fils d'Ahmed. M. Sylvestre de Sacy conjecture que l'auteur d'une histoire des juriscons. de Cordoue, nommé par Hadji-Khalfa *Abou-Bekr Hasan, fils de Zobeïdi*, et m. en 379 (989-90), selon le même bibliographe, est fils du même Zobeïdi.

ZOBOLI (ALPHONSE), astronome, né à Reggio vers la fin du 16e S., s'attacha au système de Tycho-Brahé. On croit qu'il m. à Bologne vers 1640. Nous citerons de lui : *Asicometologia, discorso intorno all'apparizione della nuova stella, e del corpo meteorologico che si videro circa alla fine dell' anno* 1618, Bologne, 1619, in-4.

ZOCCOLI (CHARLES), architecte, né à Naples en 1718, servit d'abord dans le corps du génie, qu'il quitta, ne pouvant supporter les fatigues de l'état militaire, pour s'adonner à l'architect. civile. Ayant étudié la jurisprudence et publié un bon traité des servitudes, il fut chargé de régler les différends que fait naître si fréquemm. le cours des eaux entre les riverains, et toutes ses décisions à cet égard furent regardées comme des oracles. Il remplit aussi avec honneur la place de contrôleur des bâtimens de la ville de Naples, et m. en 1771, laissant la réputat., sinon d'un grand artiste, au moins d'un architecte habile, dont toutes les constructions sont solides et agréables. On estime son traité d'hydrauliq. : *della Gravitazione de' corpi, e della forza de' fluidi*. *Voy.* les *Mem. degli architecti*, de Milizia, t. 2, p. 347, édit. de Parme, Bodoni, 1781.

ZOÉ, concubine et ensuite femme de Léon VI, emper. d'Orient, dut son élévation au crime par lequel elle se débarrassa d'un prem. mari et au bonheur qu'elle eut de préserver son amant des périls d'une conjuration. Elle ne jouit pas long-temps de son titre d'impérat., et m. vingt mois après, en 893. —ZOÉ, *Carbonopsine*, fut la 4me femme du même emper., qui, ne voulant l'épouser que pour avoir un héritier, commença par en faire sa maîtresse et attendit quatre ans des preuves de sa fécondité. Enfin elle mit au monde Constantin Porphyrogénète, et fut couronnée. Comme les quatrièmes noces n'étaient pas alors permises par les canons, il s'ensuivit quelques troubles religieux de courte durée. Zoé, chassée du palais, après la m. de Léon, en 911, fut rappelée, trois ans plus tard par le pouvoir des larmes de son fils, gouverna avec assez de fermeté, et succomba toutefois à de nouvelles intrigues. En 919, Romain Lecapène, après avoir été son amant, la confina dans un cloître, où elle m. obscurement.—ZOÉ, impérat. d'Orient, était dans sa 48e année, lorsqu'elle épousa Romain Argyre en 1028. Elle abusa de son ascendant sur ce prince pour écarter ou perdre tous ceux qui lui faisaient ombrage, et elle le fit périr enfin lui-même, pour épouser et élever sur le trône son amant, un Paphlagonien nommé Michel, frère de l'eunuq. Jean, chambellan du palais. Elle eut lieu de se repentir de son crime ; car elle resta presque prisonnière jusqu'à la mort de Michel, qui la força de reconnaître pour son successeur son neveu Michel Calafate Elle fut chassée par celui-ci du palais. Mais cette fois le peuple se déclara pour elle et la rétablit sur le trône, avec sa sœur Théodora. Le commencem. du règne des deux princesses, jusque-là ennemies, fut sage, ferme et heureux (*v.* THÉODORA). Cependant Zoé, pour contrebalancer l'ascendant de sa sœur, voulut prendre un époux et choisit Constantin Monomaque, qui seul la pleura, lorsqu'elle m. en 1044, à l'âge de 74 ans. Elle laissait la réputat. d'une femme plus débauchée qu'ambitieuse.

ZOEGA (GEORGE), célèbre archéologue danois, né en 1755 à Dahler (Jutland), perfectionna à Goettingue ses études qu'il avait commencées à l'école d'Altona, visita les principales universités de l'Allemagne, de la Suisse et de l'Italie, puis vint se fixer un mom. près de son père aux environs de Tondern. Il accepta en 1778 une place de précept. à Kierteminde, petite ville sur la côte orientale de l'île de Fühnen, et la quitta bientôt pour voyager comme gouvern. avec un jeune gentilhomme, qui devait visiter successivem. l'Allemagne, l'Italie, la France et l'Angleterre. Avant de se mettre en route, il s'arrêta quelque temps à Goettingue, où il revit Heyne, qui avait été précédemm déjà son maître, et dont les travaux et les avis décidèrent cette fois sa vocation archéologique. Il partit en 1780, et revint l'année suivante, après avoir seulem. traversé la Hesse, le Palatinat, la Souabe, la Bavière, le Tyrol, la Carinthie, parcouru quelques cantons de l'Italie, et séjourné un peu de temps à Rome, qui déjà était l'objet de sa prédilection. La mort inattendue du père de son compagnon de voyage l'arrêta dans sa course et le rendit à son indépendance. Il retourna alors auprès de Heyne, dont il devint plus que jamais l'ami, et dont il reçut une nouvelle impulsion vers l'étude de l'archéologie. Il obtint aussi l'estime et la protect. du ministre danois Guldberg, qui le chargea d'abord de la classificat. et de la publ. des collect. de médailles existantes à Copenhague, et l'arracha ensuite à ce travail pour lui faire entreprendre, aux frais du roi, un voyage numismatique. Zoega partit donc encore une fois en 1782. Il consacra quelques mois à explorer le riche musée de Vienne et se lia dans cette ville avec le nonce du pape Garampi, sous les auspices duquel, à son arrivée à Rome, l'année suivante, il fut introduit dans le palais de Borgia, depuis cardinal, alors secrétaire de la Propagande, qui devint pour lui un zélé protecteur. Ce fut quelque temps après son arrivée dans la capitale du monde chrétien qu'il épousa une jeune Italienne, dont il n'obtint la main qu'en embrassant le catholicisme. Depuis quelques années le scepticisme avait remplacé chez lui les croyances religieuses de l'enfance : cette abjuration ne dut donc pas beaucoup lui coûter ; mais il la tint secrète ainsi que son mariage pour ne pas encourir les reproches

de son père et la défaveur du gouvernem. danois. Il s'était enfin décidé à quitter Rome, où il avait prolongé son séjour au-delà du terme fixé par ses instructions ; il venait d'arriver à Paris, après avoir visité à la hâte la galerie grand-ducale à Florence, lorsqu'il apprit la chute de son protect. Guldberg (1784). Il reprit le chemin de Rome, avoua son abjuration et son mariage au nouveau ministère de Danemarck, et reçut de lui une augmentat. dans les avantages dont il avait joui sous le précéd. ministère, ce qui ne l'empêcha pas d'accepter du pape Pie VI une place d'interprète de la Propagande pour les langues modernes. Malgré l'affaiblissem. de sa santé qui datait de son second retour à Rome, malgré les malheurs et les embarras domestiques qui ne cessèrent de le tourmenter jusqu'à la fin de sa vie, il trouva le loisir et le courage de publier, en 1787, ses *Numi ægyptii*, ouvrage qui avait exigé de longues études et qui fut bien accueilli du public. Long-temps avant cette publication, il avait entrepris sur l'Egypte d'autres travaux conçus d'après un plan gigantesque. Son brillant début attira sur lui les regards de Pie VI, qui ayant résolu de reprendre l'œuvre interrompue de ses prédécess., en faisant relever ceux des obélisques qui gisaient encore sur le sol romain, le chargea d'interpréter les figures et les hiéroglyphes de ces précieux monolithes. C'était là une œuvre qui n'était pas mûre pour le temps où le pontife croyait pouvoir l'ordonner, œuvre difficile, obscure, mystérieuse qu'il était réservé à un des savans de notre âge de débrouiller avec un étonnant succès. Reconnaissons toutefois que l'archéologue danois entra tout d'abord dans une route beaucoup plus sûre que ses prédécess. et se mit en possession d'un fait aujourd'hui hors de doute, mais jusque-là généralem. méconnu ; c'est que les hiéroglyphes, loin d'être tombés en désuétude avec la conquête de l'Egypte par Cambyse, roi de Perse, durèrent autant que la nation égyptienne elle-même, et ne cessèrent d'être employés qu'après l'entière destruction du paganisme. Il eut la sagesse de ne point s'aventurer dans les détails d'une interprétation impossible, et se borna à rédiger une immense compilation critique sur l'origine, le but et l'histoire des monumens appelés obélisques et de ceux qui s'en rapprochent par un point quelconque : c'était poser la base de toutes les recherches ultérieures relatives à l'archéologie égyptienne. Ce livre ne parut qu'en 1800, sous ce titre : *de Usu et Origine obeliscorum*. L'auteur lui donna la date de 1797, et voulut dédier à la mémoire de Pie VI une publicat. qu'avait ordonnée ce pontife et qui avait été retardée jusque sous le règne de son successeur par les évènem. de la guerre. Pour se consoler des maux que déversa sur sa patrie adoptive l'invasion des Français, Zoëga avait eu recours à l'étude. Il eut d'ailleurs un moment d'enthousiasme, lorsqu'il crut voir ressusciter la républiq. romaine sous les auspices des vainqueurs de Rome. Lors de la création de l'institut national romain, il fut attaché à la section d'histoire et d'antiquités. Dès les prem. temps de la guerre, il avait été investi des fonct. d'agent consulaire du Danemarck, sans en avoir le titre. Quoique le calme fût rétabli en Italie, Zoëga manifesta le désir, en 1800, de revoir son pays natal. En 1802, il fut rappelé formellem. par le roi de Danemarck, en qualité de profess. à l'univ. de Kiel, avec d'assez grands avantages, tant pour lui que pour sa famille ; mais il éprouva alors combien il tenait fortement au séjour de cette Rome qu'il avait cru vouloir quitter : il demanda délai sur délai, et enfin il obtint, en 1804, que les mêmes avantages qui l'attendaient à Kiel lui seraient assurés à Rome, et qu'il aurait, outre le titre de profess., celui d'agent de S. M. danoise, sans en remplir les fonctions. Il se livra à l'étude avec une nouvelle ardeur, dont les principaux résultats furent son *Catalogus codicum Copticorum musæi Borgiani* et ses *Bassirilievi antichi di Roma*. Le prem. de ces ouvrag. fut pour lui le sujet d'un procès avec les héritiers de Borgia et avec la Propagande (il ne vit point la fin de ce procès, qui fut jugé en faveur de ses enfans); le second écrit, pour lequel il s'était associé Piranesi comme collaborat., sans compter le graveur Piroli, ne fut point achevé. Le 1er vol., grand in-4, publié par livraisons, se trouva complet au mois de mai 1808; mais le 2e ne fut point complété, de sorte que les dern. planches parurent sans explicat. après la mort de Zoega, arrivée en 1809. Les *dissertat.* détachées du savant archéologue danois ont été recueillies en 1817, avec divers fragmens archéologiques, mythologiq., historiq., traduites en allem., et accompagnées d'observat. par M. Welcker (1 vol. in-8, avec 5 pl.). Ses MSs. ont été transportés à Copenhague en 1811, et déposés à la grande bibliothèque royale. On en trouve une *notice* détaillée à la fin du tom. 2e du recueil allem. qu'a pub. M. Welcker sous le titre de *Vie de Zoega* (2 vol. in-8).

ZOELLNER (Jean-Frédéric), ministre protest. de Berlin, préfet du gymnase de cette ville, etc., né en 1753 à Neudamm, dans la Nouvelle-Marche, m. à Francfort-sur-l'Oder en 1804, a laissé de nombreux écrits, parmi lesquels nous citerons : *Lettres sur la Silésie, sur Cracovie, Wieliczka, et sur le comté de Glatz, écrites dans un voyage fait en* 1791 (allem.), Berlin, 1792 et 1793, 2 vol. in-8, avec gravures.

ZOEMEREN (Henri de), théologien, né vers 1420, dans une petite ville du Brabant, dont il prit le nom, m. en 1472 à Louvain, où il avait été pourvu, dès 1460, d'une chaire de théologie. Nous citerons de lui un abrégé de l'ouvrage d'Occam contre les hérétiq. : *Epitome primæ partis dialogi Gul. Occam quæ intitulatur De hæreticis*, Louvain, Jean de Westphalie, 1481, pet. in-fol.

ZOES (Henri), en latin *Zoesius*, jurisconsulte, né à Amersfort en 1571, professa la langue grecque et expliqua successivem. les Institutes et les Pandectes à l'univers. de Louvain, et m. en 1627. Nous citerons de lui : *Commentarius ad Digestorum seu Pandectarum juris civilis libros quinquaginta*, souvent réimpr. Les meilleures édit. sont celles de Louvain, 1718, in-fol., et Cologne, 1736-37, 2 vol. in-4.—Zoes (Nicolas), évêque de Bois-le-Duc, de la famille du précéd., né en 1564, m. à Louvain en 1625, fut un prélat pieux, instruit et zélé pour son diocèse. On a de lui, en latin, la *Vie de J. de Wendvell*, Douai, 1598, in-8.—Zoes (Gérard), jésuite, de la famille des précéd., né à Amersfort en 1579, m. à Malines en 1628, traduisit en flamand les ouvr. qu'il crut le plus utile de répandre dans les Pays-Bas. Parmi ces nombreuses traduct., preque toutes anonymes, il suffira de citer le *Traité de la dévotion à la Ste Vierge*, du P. Spinelli.

ZOHAR. V. Aben-Zohar.

ZOHEIR, poète arabe, contemporain de Mahomet, fut l'auteur d'une des 7 *Moallakah*, qu'il composa à l'âge de 80 ans. Ce poème a été publié avec les autres *Moallakah* en angl., accompagné du texte arabe en caractères latins, par W. Jones, Londres, 1782. M. E.-Fr.-Ch. Rosenmüller l'a donné séparément en arabe, avec des scholies arabes, une trad. lat. et des notes, Leipsig, 1792, et dans la 2e partie de ses *Analecta arabica*, Leipsig, 1826, avec les scholies de Zouzéni en entier, et quelq. autres. C'est ici le lieu de rectifier une erreur commise à l'article du fils de Zohéir, du célèbre poète Kaab (v. ce nom). Son poème de *Borda*, composé il est vrai en l'honneur de Mahomet, n'a jamais été compté, comme on l'a dit, parmi les *Moallakah*.

ZOILE, personnage trop fameux, dont le nom est devenu commun à tous les critiq. envieux et passionnés, ne nous est connu que par des récits contradictoires, dont il nous est impossible de faire sortir une vérité incontestable. Les amateurs de problèmes curieux, mais insolubles, trouveront sur ce grammairien, surnommé *Homeromastix* ou *le Fléau*

d'*Homère*, assez de données div. dans les *allégories* homériques, long-temps attribuées, peut-être mal à propos, à Héraclide de Pont, dans les livres de rhétorique et de critique de Denys d'Halicarnasse, dans Strabon (livre VI), dans Plutarque (*Sympos.*, livre V; *Probl.*, livre IV; *L. de decem oratoribus*), dans Athénée (liv. I, VIII et IX), dans Élien (*Hist. div.*, livre XI, chap. 10), dans Suidas, Vitruve, etc. Parmi ces auteurs, les uns, loin de l'inculper en aucune manière, le représentent comme un rhéteur ou grammairien recommandable; les autres le peignent sous les couleurs les plus odieuses. Ils assurent que tout son plaisir était de médire, et son unique occupation de travailler à se faire détester; ils prétendent qu'il finit par se faire crucifier, ou lapider, ou brûler vif. Nous sommes portés à croire que ces accusations sont au moins exagérées. Il n'est pas plus facile de dire quelle fut sa patrie, les uns le faisant naître à Amphipolis, les autres à Ephèse. S'il fallait admettre comme vrais tous les faits qu'on a racontés sur lui et que nous ne rapportons pas, on devrait supposer qu'il naquit au plus tard vers l'an 400 av. notre ère, et qu'il vécut au moins jusqu'en 269, c'est-à-dire plus de 130 ans; mais, dans toutes les particularités qui nous ont été transmises sur son compte, il n'est point fait mention de cette longévité, si peu commune. Quelques-uns ont distingué deux personnages du nom de Zoïle; mais il n'existe aucun texte à l'appui de cette distinction hasardée. Nous présumons, avec le savant M. Daunou, que Zoïle, probablement celui qu'on dit né à Amphipolis, composa dans Athènes des livres de critique littéraire, et jugea sévèrem. l'*Iliade* et l'*Odyssée*; que ses observations, publiées au 4e S. avant notre ère, scandalisèrent par leur liberté ou leur hardiesse les savans de l'école d'Alexandrie, qui, sous Ptolémée-Philadelphe, s'appliquaient à recueillir et à expliquer les poèmes d'Homère. Ils n'auront pas manqué de condamner la doctrine de Zoïle, et leurs anathèmes solennels, mal compris, mal exposés, se seront peu à peu transformés, aux yeux des peuples crédules, en des rigueurs exercées sur la personne même de l'Homéromastix. Les ouvrages attribués à Zoïle sont: 9 livres de *remarques hypercritiques* sur le prince des poètes; un *discours* contre Isocrate; un *examen* de certains *Dialogues* de Platon; une *Hist. d'Amphipolis*, en 3 liv.; une *Hist. génér.* depuis la théogonie jusqu'à Philippe, roi de Macédoine; un *éloge* des habitans de l'île de Ténédos, un *Traité de gramm.* et une *rhétorique*. Toutes ces productions nous manquent, sauf un mince fragment de la dern., conservé par Phéhammon, et quelques lignes extraites plus ou moins fidèlem. par les scholiastes. Il est fait mention de plus de 20 autres *Zoïles* dans les livres et les monumens, soit de l'antiquité, soit du moyen âge. *Voyez* Diogène de Laërte (VI, 37); saint Clément d'Alexandrie (*Strom*, IV, 522); Plutarque (*Vie de Démétrius-Poliorcétès* et 38e *Question grecque*); Josèphe l'historien (*Antiq. jud.*, liv. 13, ch. 20); Cicéron, (*Ep. Fam.*, liv. 13, ch. 46); Martial, Galien (*de Antid.*, II, 13, et *de Medicam.*, IV, 7), etc.

ZOLA (Joseph), théologien, né en 1739 à Concesio, près de Brescia (état de Venise), fut d'abord bibliothécaire, puis professeur de morale et recteur à Brescia. Dépouillé de ces emplois en 1771 par l'autorité ecclés., sous prétexte qu'il partageait la doctrine des jansénistes, il vint à Rome, y fut accueilli avec la distinction que méritaient ses talens et ses vertus, et obtint au collége Fuccioli une chaire de morale qu'il remplit jusqu'en 1774, époque à laquelle il fut appelé à Pavie. Il y fut nommé profess. d'histoire ecclés., puis recteur du collége Germanique-Hongrois. La direction qu'avait prise cette université, et qui, toute conforme aux principes sévères de Zola, était en opposition directe avec le système ultramontain ou *hildebrandisme*, la fit supprimer dès que la m. de l'empereur Joseph II l'eut privée de ce puissant soutien. L'abbé Zola perdit sa chaire en 1794, mais fut rappelé lors des conquêtes des Français, et fut fait professeur d'histoire, des lois et de la diplomatie. Dépouillé encore de cette place en 1799, par la suppression de l'univ. de Pavie, lorsque la cour de Vienne eut recouvré la Lombardie, il y fut rappelé après la bataille de Marengo. Ce vertueux ecclésiastique, admis en 1802 au collége des *Dotti*, assista ensuite aux comices convoqués à Lyon sous les auspices de Buonaparte. Il m. à Concesio en 1806. Parmi ses nombr. écrits, nous citerons son livre *de Rebus christianis ante Constantinum*, dont les 2 1ers vol. parurent en 1780, et le 3e en 1786, in-8: ouvr. mis à l'*index* le 10 juill. 1797, ainsi que les *Leçons théol.* du même à Brescia, 2 vol. in-8. *Voy.* l'*Eloge* de Zola, en ital., Pavie, 1807, in-8.

ZOLKIEWSKI (Stanislas), hetman ou général en chef des armées polonaises sous Sigismond III, était né en 1547, dans la Russie-Rouge, d'une anc. et illustre famille. Il fut élevé avec le plus gr. soin, et dès sa tendre jeunesse il possédait les anc. histor. et les auteurs classiques. Confié de bonne heure au grand Zamoyski, il le suivit dans ses expéditions militaires, et pendant la paix il en reçut des leçons de gouvernement et de politique. Lorsqu'après la mort d'Etienne Battori (1586), l'archiduc Maximilien entra en Pologne pour disputer la couronne à Sigismond III, l'aile droite de l'armée que commandait l'habile général polonais fut confiée à Zolkiewski, lequel culbuta entièrement les Impériaux sous les murs de Witzen, et reçut pour récompense le bâton de *hetman polny*, ce qui répond à la dignité de major-général ou de premier lieutenant du général en chef. Il marcha ensuite vers l'Ukraine, avec la mission de faire rentrer dans l'obéissance les Cosaques, devenus les auxiliaires de l'empereur Rodolphe II, et il obtint sur eux de grands avantages en 1596. Un peu plus tard, dans une guerre contre les Suédois, il seconda par des succès importans les efforts du vieux Zamoyski. Ce grand capitaine, qui m. peu de temps après (1605), lui donna un haut témoignage d'estime, en le nommant tuteur de son fils unique. En 1607, à la bataille de Guzow, que Sigismond gagna sur des sujets révoltés, Zolkiewski commanda l'aile gauche de l'armée royale. Dans la guerre déclarée à la Russie en 1609, il dirigea les opérations militaires de la Pologne, avec le tit. d'*hetman*; mais il ne put, comme il le voulait, marcher sur Moscou, et fut obligé de perdre son temps au siége de Smolensk, parce que la reine Constance, seconde épouse de Sigismond, l'avait ainsi ordonné. Les Russes, exempts de crainte pour l'intérieur de leur pays, ne tardèrent pas à marcher sur Smolensk pour le débloquer. Zolkiewski prit alors la route de Moscou, dont les portes lui furent ouvertes après une victoire (1610), et il fit proclamer tzar le jeune Vladislas, fils aîné de Sigismond; mais la reine Constance, belle-mère du jeune prince, vint encore à la traverse, et empêcha l'élection d'avoir aucun effet. Le général polonais revint triompher avec éclat dans Varsovie. En 1620, il fut envoyé au secours de Gaspard Gratian, hospodar de Moldavie, qui se voyait menacé par la Turquie, pour avoir manifesté l'intention de se mettre avec sa principauté sous le patronage de la Pologne; mais il trouva peu d'appui dans l'hospodar lui-même, se vit abandonné de ses propres officiers, et effectua sa retraite avec autant de bonheur d'abord que de présence d'esprit. Il touchait déjà aux frontières de la Pologne, quand il périt avec ses deux fils dans une attaque nocturne des Turks et des Tatares. Il avait 73 ans. *Voyez* les *Spiewy historyczne z Musykoni Rycinami*, ou *Chants hist.*, etc., Varsovie, 1819, in-8, et les *Sarmatiæ Bellatores*, de Starowolski, Breslau, 1733, in-4, p. 158.

ZOLL (Herman), juriscons., né à Cassel en 1643, remplit successivement les diverses chaires de jurisprudence à Marpourg, fut conseiller du prince de Rinteln et direct. de sa chancellerie, et m. en 1725.

Ses *dissert.* ont presque toutes conservé de l'importance, parce qu'elles roulent sur des points capitaux de législation.

ZOLLIKOFER (George-Joachim), prédicateur protestant, né en 1730 à St-Gall en Suisse, fut successivement ministre dans le pays de Vaud, chez les Grisons, à Isenbourg, à l'église réformée de Leipsig, et m. en 1788. Ses sermons ont été réunis dans les recueils suiv. : *Sermons de G.-J. Zollikofer, publ. après sa m. par Fr. de Blankenbourg* (all.), 1788-89, 7 v. in-8; *Sermons trouvés dans les MSs. de Zollikofer, et publ. par Marezoll* (allem.), ib., 1804, 2 v.; *Sermons de Zollikofer*, ib., 1789-1804, 15 vol. in-8; *Sermons inédits, publ. après la m. de Zollikofer* (allem.), ibid., 1793.

ZOLOTAREF (Pierre), fils d'un boyard russe, attaché à la personne de Joseph, métropolite d'Astrakhan, a écrit en 1669 l'*Hist. de la révolte du Cosaque Stenka Razine, et de la mort du métropolite Joseph, du prince Prozorofski et de beaucoup de Voievodes.* Des copies de ce MS. existent à la bibliothèque du synode de Moscou et à celle du couvent de St-Alexandre-Nefski à Saint-Pétersbourg.

ZOLTAN ou ZULTAN, duc de Hongrie, fut, pendant la prem. moitié du 10e S., l'effroi de l'Allemagne, de la France et de l'Italie. Déjà les Hongrois, descendus des hauteurs du Caucase sous son aïeul Almus, s'étaient étendus dans la Moravie sous son père Arpad; mais ce fut lui qui les conduisit successivement dans une grande partie de l'Europe. Il serait trop long d'énumérer tous leurs ravages dans la Bavière, la Saxe, la Thuringe, la Franconie, la Souabe, les environs de Brême et de Hambourg, l'Alsace, la Lorraine, la Suisse, les diverses parties de l'Italie, la Provence même, la Bourgogne et la Champagne, et jusque dans les provinces de l'empire d'Orient, de l'an 907 à l'an 955. Chaque année les troupes du redoutable conquérant changeaient de direction; mais, en 955, l'empereur Othon Ier entra en Souabe, attaqua les Hongrois, postés sur le Lech, et gagna sur eux une bataille qui releva le courage de l'Allemagne, et amena pour elle le jour de la délivrance. Ce désastre fut une leçon qui ne fut point perdue pour Zoltan. Il comprit qu'il était temps d'arrêter dans leurs courses les hordes asiatiques auxquelles il commandait, et qu'il devait travailler désormais à changer leurs mœurs et leurs habitudes, pour amener par degrés, au milieu d'elles, la civilisation européenne. Il se mit à l'œuvre, non sans quelq. succès, après avoir lui-même tracé les limites de son duché, qui, selon les auteurs contemporains, s'étendaient au sud jusqu'à la mer Adriatique, comprenant une partie de la Styrie, la Dalmatie, la Croatie, la Bosnie, la Transylvanie et une partie de la Valachie. Il m. en 960, et eut pour success. son fils Taxes ou Taksony.

ZOMEREN. V. Someren et Zoemeren.

ZONARE (Jean), historien et canoniste grec du 12e S., fut secrét.-d'état sous Jean et Manuel Comnène, puis se retira dans une île éloignée pour prendre l'habit monastique. Nous citerons ses *Annales*, qui vont depuis le commencement du monde jusqu'à la m. d'Alexis Comnène, en 1118, et dont la meilleure édition, qui est due à Ducange, est celle du Louvre, 2 vol. in-folio, 1686, dans le corps de l'*Hist. byzantine.*

ZONCA (Victor), habile mécanicien, né vers 1580, eut le titre d'architecte de la ville de Padoue. On lui dut une foule d'inventions très-ingénieuses et de perfectionnemens, dont il publia la description sous ce titre : *Nuovo Teatro di Machine ed edifizj per varie e sicure operazioni,* Padoue, 1607 ou 1621, in-fol.

ZONDADARI (Marc-Antoine), grand-maître de l'ordre de Malte, né à Sienne en 1658, dut à ses exploits un avancement rapide et la confiance du gr.-maître don Raymond Perellos de Rocafull, dont il n'usa que pour le bien général de l'ordre. Il obtint lui-même le magistère en 1720. Il m. en 1722, et eut pour successeur Antoine-Manuel de Villena. La courte durée de son règne fut signalée par des réglemens et des mesures fort sages. On a de lui un opuscule sous ce tit. : *breve e particolare Istruzione del sacro ordine militare degli Ospitalari,* Rome, 1719, in-12; réimp. à Paris en 1721, puis à Padoue en 1724, avec une paraphrase du *Psaume XLI*, qui est aussi de lui. *Voy.* le t. 27, p. 286 du *Giorn. de' letter.*

ZOOGRAPHE (Démétrius), prêtre russe qui vivait de 1385 à 1402, et qui était Grec d'origine, comme semble l'indiquer son nom, est connu pour avoir traduit du grec en russe un poème, en vers ïambiques, de George Pisida, archevêque de Nicomédie (dans le 8e S.), intit. : la *Création du monde.* L'ouv. de Démétrius Zoographe existe en MS. dans les biblioth. de l'acad. des sciences et de St-Alexandre-Nefski à Saint-Pétersbourg et de Sainte-Sophie à Novgorod.

ZOPELLI (Jacques), poète italien, né à Venise en 1639, y fut archidiacre, s'y fit estimer pour ses talens et pour la pureté de ses mœurs, et m. en 1718. Il a laissé un rec. de vers sous ce tit. : *Trattenimenti poetici seri e geniali*, Venise, 1673, in-12.

ZOPF (Jean-Henri), hist., né à Gera en 1691, fut directeur du gymnase d'Essen, et s'y fit remarquer par son savoir jusqu'à sa m., arrivée en 1774. Il publia en 1729 un *Précis de l'hist. univ.*, souv. réimp., et trad. en franç. par M. Schoell sous ce tit. : *Précis d'hist. univ., polit., eccles. et litt., depuis la création du monde jusqu'à la paix de Schœnbrunn,* continuée sur un plan plus étendu, et augmentée d'une *Hist. de la révolut. franç.,* etc., 5 vol. in-12, Paris, 1810.

* ZOPPIO (Jérôme), littérat., né à Bologne dans le 16e S., suivit d'abord la carrière de la médec., professa ensuite pendant quelque temps la logique et la morale à Macérata, et revint occuper la chaire de littérat. dans sa patrie, où il m. en 1591. Nous citerons de lui : les 5 1ers livres de l'*Enéide* de Virgile, trad. *in ottava rima*, Bologne, 1554, 1558, in-8; *Rime e Prose*, ibid., 1567, in-8; *Ragionamenti in difesa di Dante e del Petrarcha*, ibid., 1583, in-4. — Zoppio (Melchior), fils du précéd., né à Bologne vers 1544, suivit la double carrière de la méd. et de l'enseignem., professa la philos. à Macérata, puis à Bologne, pendant 50 ans, et m. en 1634. Nous citerons de lui 4 tragéd. : l'*Admeto, Medea, Creusa, Meandro*, Bologne, 1629, in-12.

ZOPPO (Paul), peintre, né à Brescia vers la fin du 15e siècle, mort en 1515, se fit remarquer par la finesse de sa touche. Il a laissé à Brescia un *Christ au Calvaire* qui annonce en lui le désir d'imiter l'école des Bellini. — Zoppo *di Lugano* (Jean-Baptiste Discepoli, dit le), peintre de l'école milanaise, né en 1590, m. en 1660, fut un des coloristes les plus vrais, les plus forts et les plus animés de son temps. On cite surtout son tableau de Sainte-Thérèse, qu'il fit pour l'église de Sainte-Thérèse de Côme.

ZOPYRE, médec., sur lequel il ne nous est parvenu que des renseignemens incomplets, mais qui paraît avoir eu des connaissances assez étendues en botanique, vivait à la cour de Ptolémée-Aulétès, roi d'Egypte. Il imagina pour ce prince l'antidote universel connu sous le nom d'*Ambrosia*, et dont on trouve la composition dans Celse (liv. 5, ch. 23); dans Scribonius Largus (*Compositiones medicæ*), et dans Galien (*Antidotarium*, liv. 2, ch. 8). C'est à peu près le fameux *antidote* de Mithridate. *Voyez* Sprengel, *Hist. de la méd.*, trad. de Jourdan, t. 1, p. 489. — Zopyre, médecin de Gordium en Phrygie, ou de Gorte dans la Crète, contemporain de Plutarque, est mis par ce philos. au nombre des interlocuteurs des *Symposiaques* ou *Propos de table* (liv. 3, ch. 6). — V. Megabyse.

ZORGDRAGER (Corneille-Gisbert), navigat. hollandais, né vers 1650, partit en 1690, comme capitaine d'un navire expédié à la pêche de la baleine dans la mer du Groenland. Il parait qu'il continua pendant plus. années à faire ces sortes de voyages.

On a de lui un livre estimé, en hollandais, sous ce tit. : *Progrès florissans de la pêche au Groënland, et Traité de la pêche de la baleine*, Amsterdam, 1720, in-4, fig.; La Haye, 1727, in-4.

ZORN (Pierre), philologue et théologien, né à Hambourg en 1682, traduisit du grec plus. ouvr., à peine à l'âge de 14 ans; mais son inconstance et l'amertume qu'il apportait dans la dispute l'empêchèrent de plaire et de se plaire en quelque lieu que ce fût, et lui firent mener une vie errante et agitée. On le trouve en 1725 profess. d'éloquence et d'hist. au gymnase de Stettin, et en 1729 on le voit cumuler avec ces deux chaires celle de profess. d'hist. ecclés. De Stettin il passa à Thorn, dans la Pologne prussienne, y remplit les fonctions de profess., de rect. et de bibliothécaire, et y m. en 1746. Nous citerons de lui : *Index auctorum ab Eustathio in commentario in Homerum allegatorum*, inséré par Fabricius dans sa *Biblioth. grecq*, liv. 2, art. *Homère*; *Bibliotheca antiquaria et exegetica in Scripturam sacram*. — Zorn (Joseph), pharmac., né à Kempten en 1739, y m. en 1799. Nous citerons de lui : *trois cents Espèces de plantes américaines, rangées d'après le système de Linné* (allemand), Nuremberg, 1785-89, 3 vol. in-8.

ZOROASTRE, réformat. et scribe sacré du magisme, était issu, suivant la légende des Orientaux, du sang des rois de Perse, et comptait parmi ses aïeux le célèbre Féridoun. Des prodiges annoncèrent et accompagnèrent sa naissance. Les magiciens, qui savaient combien le nouveau-né devait un jour leur être fatal, lui tendirent divers piéges. Leurs persécutions recommencèrent inutilement lorsque Zoroastre eut atteint l'âge de 7 ans, et se succédèrent 8 années sans interruption. Quinze ans se passent ensuite sans que l'hist. de Zoroastre offre autre chose que des traits de vertu, de piété et de bienfaisance, et le tableau d'une vie consacrée à la solitude et aux méditations. A 30 ans, déjà célèbre parmi les peuples de l'Aderbaidjan par cette conduite, il fait un voyage dans l'Iran, revient dans sa patrie, puis se dirige vers les montagnes, où il se confine pendant plusieurs années. C'est là qu'ont lieu ses entretiens avec Ormuzd; c'est là qu'il reçoit l'ordre d'aller à la cour du roi Gustasp prêcher la loi nouvelle, et porter le *Zend-Avesta*, qui en contient les préceptes. Zoroastre obéit et entre à Balkh, où des miracles multipliés lui concilient la confiance du roi. Cependant des envieux lui nuisent auprès du prince, et il est emprisonné 7 jours. Mais bientôt son innocence éclate : il promet de guérir d'une paralysie jugée incurable le cheval du roi, à condition que ce prince, qu'Isfendiar, son fils et son héritier présomptif, la reine et toute la maison royale croiront à la loi d'Ormuzd et au Zend-Avesta. Toutes ces conversions ont lieu en même temps que la guérison du cheval, et dès-lors Gustasp élève partout des atechgahs ou temples du feu, établit des mobeds, et écrit à tous ses gouverneurs de venir à pied visiter le cyprès de Zoroastre. Beaucoup plus tard, Tchengrengatcha, célèbre brahme de l'Inde, vient suivi de 80,000 autres brahmes à la cour de Gustasp, pour adresser des quest. au nouveau prophète de l'Iran, et le forcer à reconnaître l'insuffisance de sa doctrine : un chapitre du Zend répond à toutes ces difficultés, si laborieusement préparées, si fastueusement annoncées, et Tchengrengatcha se convertit avec ses 80,000 brahmes. Cepend. d'autres contrées étaient moins promptes à accueillir les innovations religieuses de l'Iran. Des guerres partielles s'engagent en sens divers sur les sollicitations de Zoroastre; mais, tandis que Gustasp triomphe loin de sa capitale, cette capitale même est saccagée par un prince étranger, nommé Ardjasp. Isfendiar, il est vrai, ne tarde pas à reconquérir le roy. de son père; mais Zoroastre n'est plus, et, soit qu'il ait péri au sac de Balkh, soit qu'il soit mort paisiblement à une époque antérieure, il n'est plus question de lui dans l'histoire. Telle est la substance de ce que les Orientaux racontent de moins absurde sur le plus fameux législateur de leur pays avant Mahomet. Ce qui en résulte à peu près incontestablement, ce sont des voyages, un long séjour sur des cimes sauvages et solitaires, des miracles à la cour d'un roi puissant, l'établissement (ou pour mieux dire le rajeunissement) du culte d'Ormuzd, enfin des guerres intestines et étrangères occasionées par ses innovations. On peut y joindre ce grand fait, qui résulte de beaucoup de documens, que le caractère distinctif des doctrines zoroastériennes fut de ramener à une ancienne relig. prêchée par Hom ou Omoumi, et de lui donner des formes fixes, précises, arrêtées, dont elle manquait précédemment; mais il reste beaucoup de questions à faire sur le compte de l'auteur de cette grande révolution religieuse, et l'on en a donné des solutions div., qui, toutes conjecturales qu'elles sont, font aujourd'hui partie de sa biographie. En voici le résumé succinct : 1° Zoroastre a-t-il existé? Quelq.-uns ne voient dans ce nom qu'une personnificat. astron.; mais l'authenticité au moins partielle du Zend-Avesta étant prouvée et admise (comme elle l'est), on ne peut douter que quelqu'un n'ait écrit ce monument à une époque très-reculée : or, ce quelqu'un est ce que nous appelons Zoroastre. 2° N'y a-t-il eu qu'un Zoroastre? Foucher en admet deux, et a savamm. appuyé son opinion; d'autres portent le nombre des personnages de ce nom à trois, quatre, cinq et même six. Nul doute en effet que beaucoup de personnages n'aient porté le nom de Zoroastre ou un nom semblable : mais ici il s'agit du réformateur de l'Iran, et ce personnage, s'il a existé, est essentiellem. un. Qu'il ait eu des disciples, des ministres, rien de plus simple; mais nul de ceux-ci n'est le réformateur, le prophète, l'envoyé de Dieu : jamais on n'a confondu OEcolampade avec Zwingle, ou Mélanchthon avec Luther. 3° Zoroastre est-il le vrai nom de notre prophète? Non : c'est une altération grecque de *Zerectochtro*, mot zend, déjà diversem. altéré en pehlvi, en parsi et en persan moderne, bien plus diversem. altéré encore par la déclinaison. Du reste on a soupçonné (probablement avec raison) que ce nom est ou un titre ou une dénomination symbolique que choisit le rénovateur, lorsqu'il entreprit sa réforme. Sur l'étymologie et le sens astron. du mot, *voy.* Hyde, *de Rel. veter. Pers.*, et Creutzer, *Hist. des rel. anc.* (allem. ou fr.). 4° Où est né Zoroastre? Les Orientaux s'accordent à désigner comme sa patrie Ourmiagh, dans l'Aderbaidjan (anc. Atropatène). Pour nous, si nous ne sommes pas aussi hardis qu'eux à nommer la ville qui fut son berceau, du moins nous pouvons admettre ce qu'ils avancent sur le pays. C'est en effet ce qui résulte de la collation de tous les récits, de la géographie du Zend, et des raisonnemens *à posteriori*. 5° Quand vécut Zoroastre? Ici tous les philologues se divisent à l'envi. Xanthus de Lydie le fait fleurir 6,000 ans av. J.-C. (600 dans quelq. édit.); d'où M. le marquis de Fortia et d'autres encore ont conclu que Zoroastre est un personnage antédiluvien. De même Rhode élève la vie et la réforme du législateur à une hauteur d'antiquité qu'il déclare incalculable. Parmi ceux qui se rapprochent des époques historiques, Volney place la naissance de Zoroastre en 1250 avant J.-C., et sa mort après 1181; Foucher le fait vivre et fleurir sous Darius-le-Mède, autrement Cyaxare Ier; enfin l'opinion commune est qu'il prêcha sous Darius, fils d'Hystaspe. M. Parisot (*Biogr. univers.*, t. 3, p. 452), s'éloignant peu de ce sentiment général, mais sentant l'impossibilité d'accumuler tant d'événemens, de voyages, de guerres, de conférences sous un règne, a comparé la chronologie de la dynastie hystaspéenne, selon les Grecs, à celle que donnent les légendes orientales, et en a conclu que les 4 princes mentionnés par celles-ci équivalant aux 14 que citent celles-là, le règne du prétendu Gustasp (dont le nom est évidemm. identique à celui d'Hystaspe, c'est-à-dire de Darius l'Hystaspide ou Hystaspe Ier) représente les 6 règnes de Darius Ier, Xercès Ier, Artaxercc Ier, Xercès II et

Darius II. Tous les faits admissibles, relatifs et à l'histoire de Zoroastre et à la propagation du Zend-Avesta, se répartissent sur cette période de 129 ans, sans contrarier en rien l'histoire et la vraisemblance. Zoroastre aura donc commencé sa mission sous Darius Ier, mais il aura vécu sous Xercès II et même sous Artaxerce Ier. Nous ne nous appesantirons point maintenant sur l'authenticité du Zend, sur le caractère semipolitique de la réformation zoroastérienne, sur la qualification à donner au rôle important de Zoroastre, traité par les uns d'imposteur, tandis que les autres ou le justifient ou l'excusent. Il nous suffit d'appeler l'attention sur chacun de ces points, et d'indiquer les sources où l'on peut puiser d'amples renseignemens, tant sur l'homme que sur ses institutions; ce sont (après le Zend lui-même et ses traducteurs ou commentateurs) : Hyde, *de rel. vet. Pers.;* Rhode, *die Heilige Sage;* Gœrres, *Mythengesch.;* Foucher, *Mém. de l'acad. des inscript.*, t. 27, Anquetil, ibid., t. 31, p. 339 et suiv.; t. 34, pag. 376-415; Creuzer, *Relat. de l'ant.*, liv. 2, et *notes* de la trad. franç. Guigniaud; Parisot, *Biogr. univ.* Le Zend-Avesta lui-même a été trad. en franç par Anquetil (qui l'a le premier apporté des Indes), et en allem. par Kleuker, qui y a joint un excellent appendice (*Anhang zum Z.-A.*). M. Eugène Burnouf en publie en ce moment une trad., qui très-probablement surpassera tout ce qui a été fait jusqu'ici. — *N. B.* Les anciens attribuaient à Zoroastre une multitude de livres évidemm. apocryphes. Les *oracles magiq.* (Λόγια Μαγικά), très-souvent réimpr. sous le nom de ce prophète (Paris, 1538, in-4; 1564, in-8), ne sont pas précisément de ce genre; ce sont des sentences et préceptes qu'on croit avoir été écrits en grec sous la dictée d'un mobed persan par quelque philosophe d'Alexandrie.

ZOROBABEL, que tous les auteurs sacrés s'accordent à dire fils de Salathiel, se mit à la tête des Juifs, qui habitaient la province de Babylone, pour les ramener en Judée, lorsque Cyrus leur eut rendu la liberté. Il seconda le zèle du gr.-prêtre Jésus pour le rétablissement du culte public et l'aida à dresser un autel pour offrir des sacrifices au Seigneur. Il rebâtit le temple, non sans de grands obstacles de la part des Samaritains, qui réussirent même à interrompre les travaux pendant quelque temps; mais Zorobabel était sous la protect. de Dieu, et avait pu en être informé par une vision du prophète Zacharie.

ZORZI. V. GIORGI.

ZOSIME (St), pape, success. de St Innocent Ier, et Grec de nation, fut élu unanimement en 417. Se trouvant dans l'obligat. de prononcer sur l'appel interjeté à Rome par Célestius, qui partageait les erreurs de Pélage et qui venait d'être condamné par le concile de Carthage, il se laissa abuser par les artifices de ces deux hérésiarques et les reconnut innocens; mais bientôt, mieux informé, il les condamna tous deux (418). Il écrivit à cette occasion une lettre à tous les évêques, spécialem. à ceux d'Afrique, où il expliqua la doctrine catholiq sur le péché originel et la grâce de Jésus-Christ. Dix-huit évêques (d'autres n'en comptent que dix-sept) refusèrent de la souscrire : ceux d'Afrique tinrent un concile, et Zosime, reconnaissant encore cette fois qu'il s'était trompé, rétracta son prem. jugement. Une nouvelle contestation s'élevait entre lui et les évêques d'Afrique, lorsqu'il m. (418). Il eut pour successeur St Boniface Ier. Il nous reste de lui treize *lettres* et quelq. fragmens de sa *Constitution* contre Pelage. L'Eglise honore sa mémoire le 30 mars.

ZOSIME, sophiste et rhéteur, né à Alexandrie en Egypte, environ 300 ans avant J.-C., s'était fait connaître par la *Vie* de Platon, aux doctrines duquel il était fort attaché, et par des ouvrages de physique. Il ne nous reste rien de lui. — ZOSIME, chimiste, né à Panopolis en Egypte, dans le 3e S. de notre ère, a laissé quelques ouvrag. peu importans, qui sont restés MSs. et dont il n'existe qu'un petit nombre d'exemplaires.—ZOSIME, écrivain grec du 5e S., était comte et ex-avocat du fisc vers le temps d'Honorius et de Théodose-le-Jeune : on ne sait de sa vie rien autre chose. Il est auteur d'une *Histoire romaine*, en six livres, que nous possédons encore, mais dans un état fort imparfait. Sa narration ne s'étend que depuis les premiers empereurs jusqu'à l'année 410, seizième du règne d'Honorius, et troisième de l'association de Théodose-le-Jeune à l'empire. Il était païen et il n'épargne pas le christianisme. Parmi les éditions de son livre, nous citerons celle de J.-Fréd. Reitemeier, grec-latin, avec des commentaires de sa façon et des notes de Heyne et de Ritter (Leipsig, 1784, in-8), et parmi les versions en langues vulgaires, celle de Louis Cousin, en français, avec Xiphilin et Zonare (Paris, 1678, in-4, et Amsterdam, 1686, 2 vol. in-12).

ZOTTON, premier duc de Bénévent, était un des compagnons d'Alboin, fondateur de la monarchie des Lombards en Italie. Zotton étendit son pouvoir, comme lui, par la conquête, sur Bénévent et sur les provinces qui forment aujourd'hui le roy. de Naples. On assigne l'année 571 pour le commencement de son expédition, et on lui donne un règne de 20 ans, pendant lequel il fut toujours en guerre avec les Grecs. Il m. en 591.

ZOUBOFF (PLATON), dernier favori de Catherine II, avait à peine vingt-cinq ans, lorsque cette princesse, plus que sexagénaire, jeta les yeux sur lui. Il eut bientôt tout le crédit dont avaient joui successivem. les Orloff, les Lanskoi et les Potemkin, etc. Il n'était que lieutenant dans le régiment des gardes, et quoiqu'il n'eût d'autres titres à un avancement rapide que sa jolie figure et ses manières séduisantes, il devint prince et grand-maître de l'artillerie. Non moins avide d'argent que de pouvoir et d'honneurs, il amassa par des exactions et d'autres moyens honteux une immense fortune. Mais à la mort de Catherine (1796), il rentra dans le néant d'où elle l'avait tiré. Exilé de la cour, puis de la Russie, par Paul Ier, il obtint, après quelques années de voyages en Pologne et en Allemagne, la permission de revenir dans sa patrie, et se montra l'un des plus ardens parmi les meurtriers de ce prince. Il vécut depuis lors dans la retraite, et m. vers 1817.—ZOUBOFF (Valérien), frère cadet du précédent, né en 1760, fut lancé par lui dans la carrière des honneurs et de la fortune, et parut avoir acheté son avancement rapide par des services et un dévouement du même genre. Il était lieutenant-général en 1794, et faisait en cette qualité la guerre de Pologne, lorsqu'il eut la jambe emportée d'un boulet. Cette blessure lui valut de nouvelles faveurs de Catherine, notamment le grade de général en chef, puis le commandement de l'armée qu'elle envoya contre la Perse. La prise de Derbent fut le seul exploit permis à son incapacité. Il était depuis longtemps inactif sur les bords du Cyrus, lorsqu'il reçut la nouvelle de la m. de Catherine et l'ordre de revenir en Russie. Il demanda sa retraite pour n'être pas destitué, et resta dans l'inaction jusqu'à sa m., arrivée à Pétersbourg en 1804.—ZOUBOFF (Nicolas), frère des précéd., eut part aussi aux libéralités de Catherine, fut général, sénateur, et tomba dans une complète disgrâce après la m. de l'impératrice. Il fut un des meurtriers de Paul Ier, sur lequel il osa le premier porter la main. Il m. en 1804.

ZOUCH ou ZOUCHE (RICHARD), jurisconsulte anglais, né en 1590 à Ansley, dans le comté de Wilt, occupa la chaire royale de législat. à l'université d'Oxford, fut chancelier du diocèse, principal du collége de St-Alban et l'un des juges de la haute cour de l'amirauté. Il eut part à la protestation de l'université (1647) contre l'adoption de la ligue solennelle et du *covenant;* mais il sut tenir une conduite assez prudente pour conserver ses emplois. En 1653, il participa, sur la désignation d'Olivier Cromwell, au jugement de don Pantaléon Sa, frère de l'ambassad. portugais, accusé d'avoir assassiné un gentilhomme près de Westminster. C'est à ce

sujet qu'il écrivit un de ses traités les plus célèbres : *Solutio quæstionis de legati delinquentis judice competente*, Oxford, 1657, in-8. Il m. en 1660, après avoir vu l'aurore de la restaurat. royale et joui un moment, sous ce nouveau régime, du poste de juge de l'amirauté. Nous citerons de lui : *Descriptio juris et judicii feudalis, secundum consuetudines Mediolani et Normanniæ, pro introduct. ad jurisprudentiam anglicanam*, Oxford, 1634, 1636, in-8; *Descriptio juris et judicii temporalis, secundum consuetudines feudales et normannicas*, ibid., 1636, in-4; *Descript. juris et judicii ecclesiastici, secundum canones et consuetudines anglicanas*, ibid., 1636, in-4.—ZOUCH (Thomas), littérateur anglais et docteur en théologie, né en 1737 à Sandal, près de Wakefield, dans le comté d'York, fut pourvu successivem. du rectorat de Wycliffe, de celui de Scrayingham, dans sa province natale, de la seconde prébende de l'église de Durham, et m. à Sandal en 1815. Nous citerons de lui : *le Crucifiement*, poème, 1765, in-4; *Considérat. sur le caractère prophétique des Romains, tel qu'il est présenté dans Daniel*, VIII, 23-25. — ZOUCH (Henri), frère du précéd., et dont on a quelq. écrits sur des objets de police, était m. en 1795.

ZOUISKI ou SCHOUISKI (VASSILI), prince et général russe, descendant de Vladimir-le-Grand, s'empara du gouvernement pendant la minorité d'Ivan IV, arrivé au trône à l'âge de 4 ans (1534). Il se rendit redoutable par l'exercice arbitraire qu'il fit de la souveraine puissance; mais il fut arrêté en 1544 par ordre du jeune prince, qui voulait régner lui-même, fut condamné à mort et exécuté sur-le-champ.—ZOUISKI (Vassili), fils du précéd., s'est illustré par son courage et ses exploits. Ce qui l'honore surtout, ce fut la résistance qu'il opposa dans Pleskow, en 1582, aux forces considérables des Polonais, commandés par Zomoyski. Il fit en quatre mois et demi 46 sorties, qui amenèrent, le 6 janvier 1583, la conclusion d'une trève de dix ans. En 1584, les revenus de cette ville lui furent abandonnés par le tzar Fédor, qui avait succédé à son père Ivan; mais plus tard, en 1587, il fut jeté dans un cachot et étranglé par ordre de Boris Godounoff, favori de Fédor. —ZOUISKI (Vassili), fils du précédent, se réconcilia avec Boris Godounoff, et travailla même à dissiper tous les soupçons qui pouvaient s'élever sur la m. du jeune Dmitri, fils de Fédor, égorgé par l'ordre de Boris, et qu'il s'agissait d'accuser de suicide (1590). Sous Boris, qui monta sur le trône en 1598, Zouiski jouit forcément de quelque faveur. Cet usurpateur étant m. et son fils Fédor n'ayant paru sur le trône que pour être égorgé (1605), Zouiski se soumit à Dmitri, qu'il fit descendre du trône pour y monter lui-même. (V. VASSILI V.)

ZOUTELAND. V. LINDENER.

ZSCHACKWITZ (JEAN-EHRENFRIED), jurisconsulte, né près de Naumbourg en 1669, professa le droit public à Cobourg et à Hildbourghausen, et ayant encouru la disgrâce du gouvernem. impérial, pour un écrit, se réfugia à Halle, où il enseigna le droit et la philosophie jusqu'à sa m. (1744). Nous citerons de lui : *Base sur laquelle s'appuient l'empire et la nation allemande*, Francfort et Leipsig, 1736 et 1737, in-4; *Origine des maisons électorales et princières*, Zerbst, 1740.

ZUALLART (JEAN), voyageur, d'Ath en Hainaut, se trouvait à Rome en 1585, avec Philippe de Merode, baron de Frentzen, qu'il avait été chargé d'accompagner dans ses voyages. Il se mit en route avec lui pour la Terre-Sainte en 1586, et revint à Venise la même année. On a de lui : *Devotissimo viaggio di Gerusalemme*, Rome, 1587, in-8, fig.; ibid., 1595; trad. par lui-même, en sa *langue vulgaire*, comme il le dit, *plutôt vallone grossière sentant son terroir que française*, et publié sous le titre de *Très-dévot voyage de Jérusalem, avecq les figures des lieux saints, et plusieurs autres tirées au naturel*, Anvers, 1608, in-4; *Description de la ville d'Ath, contenant sa fondat. et imposition de son nom, aussi ses lieux et édifices publics*, etc., Ath, 1610, in-12.

ZUAZO (ALPHONSE), jurisconsulte espagnol, né à Olmedo vers 1466, habitait Valladolid, où sa probité et son savoir lui avaient acquis une grande considération, lorsqu'en 1516 le cardinal Ximenès, régent de Castille, ayant résolu d'envoyer à Saint-Domingue trois surintendans de toutes les colonies espagnoles, avec le pouvoir de décider en dernier ressort sur toutes les affaires, l'associa à eux et lui donna le droit non-seulement de régler l'administration de la justice dans les colonies, mais de les gouverner. Zuazo seconda, dans son département, les louables efforts des surintendans pour inspirer aux Espagnols des sentim. de douceur et d'équité envers les malheureux Indiens. Il s'appliqua à réformer les cours de justice et à régler la police intérieure de la colonie, fit construire plusieurs édifices publics et satisfit la majeure partie des colons; mais Las Casas et quelques colons se liguèrent contre lui par des motifs bien contraires, et réussirent à le déprécier auprès du jeune roi Charles d'Autriche, qui lui donna pour remplaçant le jurisconsulte Rodrigue de Figueroa. La commission des trois surintendans fut aussi rappelée. Cependant Zuazo fut nommé gouverneur de Cuba en 1522. Là il eut encore le même sort, sans être plus coupable. Il m. à St-Domingue en 1527, cinq ans après avoir déposé le fardeau de sa dernière dignité.

ZUBER (MATTHIEU), poète lat. et grec, né à Neubourg sur le Danube en 1570, fut prof. de poésie au collége de Sulzbach, puis s'établit à Nuremberg, où il m. en 1623. Nous citerons de lui : *Epigrammata*, Strasb., 1605, in-8; *Æolohyle, seu Epigrammat, aliorumque carminum Poemata*, Halle, 1613 in-8; *Cato græcus, seu Versio græca heroïcometrica distichorum Catonis moralium*, Augsbourg 1618, et Hanovre, 1619, in-8.

ZUCCARDI (UBERTINO), sav. jurisc. né à Corrégio vers 1480, fut nommé prof. de droit civil à l'acad. de Ferrare, après avoir rempli les fonctions d'auditeur à la rote de Florence et à celle de Sienne, et m. en 1541. Nous citerons de lui : *Aurea et subtilia commentaria super L. fin. de edicto D. Adriani*, Ferrare, 1537.

ZUCCARELLI (FRANÇOIS), peintre et graveur distingué, né en 1702 à Pitigliano, dans le Siennois, se fixa à Vienne, où il s'acquit par ses paysages une belle réputation et une assez grande fortune. Pendant un séjour de cinq ans en Angleterre, il peignit pour de riches amateurs les sites les plus riants, les points de vue les plus agréables des bords de la Tamise. Il travailla aussi, depuis son retour en Italie, pour l'électeur de Saxe et pour le roi de Prusse. Il m. en 1788. Parmi les estampes estimées qu'on a de lui, on distingue la *Vierge* d'après André del Sarto, les *Vierges sages* et les *Vierges folles* d'après Manozzi, et la statue de la Victoire d'après le marbre de Michel-Ange.

ZUCCARO ou ZUCCHERO (TADDÉE), peintre de l'école romaine, né à Sant-Angelo in Vado en 1529, répandit à Rome une quantité considérable de tableaux, bons, faibles et même mauvais, au point que les revendeurs débitaient de ses compositions à tout prix. Lorsqu'il ne négligeait pas son style, il montrait de la facilité : seulement elle était gâtée par un certain *laisser-aller* populaire, agréable toutefois pour ceux qui ne recherchent pas l'élévation des idées et des caractères. Ses ouvrages les plus célèbres sont les fresques du château de Caprarola, qu'on a gravées en 1748. Il m. en 1566.—ZUCCARO ou ZUCCHERO (Frédéric), frère et élève du précéd., né en 1542, a été nommé avec raison par Lanzi un *chef d'école de décadence*. Cependant il fut employé à de grands travaux et acquit une immense fortune. Ses premiers succès assez rapides le firent d'abord appeler à Florence, où on le chargea de peindre la grande coupole de l'église métropolitaine. Il y plaça

des figures de cinquante pieds et un Lucifer d'une hauteur encore plus démesurée. On l'appela ensuite à Rome pour lui confier la voûte de la chapelle Pauline, après Michel-Ange. Obligé de quitter Rome pour quelque temps, par suite d'une vengeance trop peu délicate qu'il avait tirée de ses ennemis, il n'y revint qu'après avoir vu la Flandre, la Hollande, l'Angleterre et Venise. Plus tard il fit deux voyages en Espagne, mais ses travaux n'y furent pas goûtés. Il m. à Ancône en 1609. On a de lui un livre intit. : *Idea de' pittori, scultori e architetti*, Turin, 1607, in-fol.; Rome, 1768.

ZUCCARO (MARIO), médecin, né à Naples vers la fin du 16e S., m. en 1634, avait été récompensé de ses services comme professeur par le titre de comte-palatin. Nous citerons de lui : *de verâ ac methodicâ nutriendi Ratione Neapoli usurpatâ pro curandis morbis*, Naples, 1602, in-4; *de morbis puerorum Tractatus*, ib., 1604, in-4.

ZUCCHELLI (ANTOINE), de Gradisca, prédicat. de l'ordre des capucins dans la province de Styrie, s'embarqua en 1697 pour les missions du royaume de Congo, et ne rentra dans son couvent de Gradisca qu'en 1704. La relation de son voyage qu'il a écrite lui-même, et qu'il a divisée en vingt-trois relations distinctes, est une des plus curieuses et des plus riches en documens intéressans sur Angola et le Congo : elle est aussi la plus récente. Elle fut publiée, pour la prem. fois, à Venise en 1712, sous ce titre : *Relazioni del viaggio e missione di Coago, del P. Antonio Zucchelli da Gradisca*, etc., in-4, de 438 pages. Selon les récits des Portugais, l'introduction du christianisme au Congo date de l'époque même de la découverte qu'ils ont faite de ce pays en 1489. Des religieux dominicains y furent les prem. missionnaires; mais leurs progrès y furent extrêmement faibles, et ils avaient eux-mêmes presque anéanti les résultats de leurs efforts par des persécutions imprudentes dirigées contre les naturels, lorsque avec le consentem. du gouvernem. portugais, le pape commença en 1645 à envoyer dans ce pays des capucins italiens. Ces détails étaient nécessaires pour expliquer la mission de Zucchelli dans une colonie portugaise. Sa relation prouve que les missionnaires capucins nuisirent beaucoup, comme leurs prédécesseurs, par un fanatisme aveugle et brutal, à la cause du christianisme et de la civilisat. dans ces contrées, où ils avaient acquis une influence étonnante. Cette relation n'avait jamais été trad. ni analysée en franç. avant la publication du 13me vol. de l'*Histoire générale des Voyages* de M. Walckenaer.

ZUCCHI (JACQUES), peintre, né à Florence dans le 16e S., fut élève de Vasari, et vint s'établir vers 1572 à Rome, où il trouva un zélé protecteur dans le cardinal Ferd. de Médicis. Il fut chargé de plus. grands ouvr., et m. très-riche vers 1590. Outre des fresques au Vatican et dans plus. églises, on cite de lui un *St Grégoire* célébrant la messe.—ZUCCHI (François), frère et élève du précéd., réussit assez bien à peindre les fleurs et les fruits, mais ne s'éleva jamais à de grandes composit., et finit par abandonner la peinture pour s'appliquer à la mosaïque. C'est à lui qu'on doit les belles mosaïques de la coupole de St-Pierre. Il m. vers 1620. *Voy*. Baglione, *Vite de' Pittori*.—ZUCCHI (Barthélemi), littérat., né à Monza dans le Milanais vers 1560, embrassa l'état ecclésiastique et se rendit à Rome, où il fut douze ans secrétaire d'un cardinal; mais, tout-à-fait exempt d'ambition, il revint dans sa ville natale en 1597, y partagea le reste de sa vie entre l'étude et la religion, et y m. en 1631. Nous citerons de lui : *Istoria di Teodolinda, reina de' Longobardi*, Milan, 1613, in-4; *Istoria della corona ferrea di Longobardi*, ibid., 1619, in-4.—ZUCCHI (Nicolas), jésuite, né à Parme en 1586, annonça de bonne heure une grande vocation religieuse, qui ne se démentit jamais. Il fut recteur du collége de Ravenne, suivit Alexandre, cardinal des Ursins, dans sa légation auprès de l'emper. Ferdinand II, et, de retour à Rome, y occupa plus. emplois, entre autres ceux de recteur de la maison professe, d'admoniteur du général et de prédicateur du pape Alexandre VII. Il m. dans cette ville en 1670. Sa *Vie*, écrite par le jésuite Daniel Bartoli, se trouve dans le prem. vol. de la *Societas europæa* du P. Tanner.—ZUCCHI (D. Marc-Antoine), célèbre improvisateur du 18e S., né à Vérone, embrassa la vie religieuse dans la congrégat. de Mont-Olivet, en fut nommé abbé, puis visiteur-général, et m. en 1764. Ses contemporains ne tarissent point sur les éloges donnés à son talent qu'il appliquait avec un égal succès à la prédication et à la poésie. On doit remarquer que, dans ce dernier cas, il n'avait pas besoin du secours de la musique pour s'animer. On n'a rien imprimé de lui, si ce n'est une traduction de l'hymne *Veni sancte Spiritus*, qu'on trouve dans plus. recueils. Les amateurs conservent dans leurs cabinets quelques-unes de ses plus belles improvisations, entre autres une sur l'amour platoniq., *in versi sdruccioli*.

ZUCCO (ACCIO), littérat., né à Summacampagna dans le Véronais au 15e S., n'est connu que par sa traduct., ou plutôt son imitation libre des *Fables* d'Esope, la première qu'on ait vue en italien, et qui parut sous ce titre : *in Æsopi fabulas interpretatio per rhythmos in libellum Zucharianum contenta*, Vérone, 1479, in-4; Venise, 1481, 1483, 1497, etc.

ZUCCOLO (SIMÉON), littérateur, né à Cologna, entre le Vicentin et le Modénois, dans le 16e siècle, n'est connu que par un livre sur la danse, divisé en douze chapitres et intit. : *la Pazzia del Ballo*, Padoue, 1549, in-4. — ZUCCOLO (D. Vital), savant abbé de l'ordre des camaldules, né à Padoue en 1556, m. à Vienne en 1630, se voua tout entier à l'étude avec tant d'ardeur, qu'on ne le vit pas accepter sans répugnance les emplois auxquels l'appelèrent ses talens et le vœu de ses confrères. Tous ses ouvrages étaient conservés à l'abbaye de Saint-Michel. J.-Phil. Tomasini en porte le nombre à 90, dont il donne les titr. dans la *Biblioth. veneta manuscripta*, p. 92-93; mais le P. Ziegelbauer n'en compte que cinquante-six dans le *Centifolium camaldulense*, p. 79 : la plupart sont restés inédits. Parmi ceux qui ont été impr. nous citerons : *Discorsi sopra le cinquanta conclusioni del Tasso*, Bergame, 1588, in-4.—ZUCCOLO (Louis), littérat., né à Faenza dans la Romagne vers 1570, passa la plus grande partie de sa vie à la cour des ducs d'Urbin, et composa plus. ouvr. de littérat. et de philosophie morale, dont le P. Mittarelli donne la liste complète dans sa dissertation *de Litteraturâ faventinâ*, 91, mais parmi lesquels nous citerons seulement les *Dialoghi ne' quali si scuopono vari pensieri filosofici, morali e politici*, Pérouse, 1615, in-8; Venise, 1625, in-4.—ZUCCOLO (Louis), jurisconsulte, né en 1599 à Santa-Croce, maison de campagne près de Carpi, occupa plus. postes honorables, entre autres ceux de conseiller de justice et d'auditeur-général, auxquels l'avait appelé le duc de Modène, et qu'il conserva jusqu'à sa m., arrivée en 1668. On n'a de lui qu'un traité de politiq. (*de Ratione status*), Hambourg, 1663, in-8.

ZUCCONI (le P. JOSEPH), poète et bibliographe, né à Venise en 1721, embrassa la vie religieuse dans l'ordre des mineurs conventuels, remplit avec beaucoup de fermeté l'emploi de censeur, et fut chargé de rédiger le catalogue de la célèbre bibliothèque del Santo à Padoue. Il en décrivit d'abord les MSs. avec tant de soin et d'exactitude qu'on cite ce travail comme un modèle. Il s'occupait de classer également les livres imprimés, quand il succomba à une m. prématurée en 1754. Entre autres ouvrages MSs., il a laissé des *rime piacevoli* et des *rime varie*.

ZUCKERT (JEAN-FRÉDÉRIC), médecin, né à Berlin en 1737, m. en 1778, avait d'abord travaillé quatre années dans la pharmacie royale, ce qui lui donna l'idée de se livrer à la médecine. Sa faible

constitution, en lui interdisant une pratiq. étendue, lui permit toutefois de composer un assez grand nombre d'ouvrages utiles, parmi lesquels nous citerons : *Instruct. à l'usage des véritables parens sur les soins diététiques qu'exigent leurs enfans à la mamelle* (allem.), Berlin, 1764, 1771, in-8; *Instruction sur l'éducation diététique des enfans sevrés jusqu'à l'âge nubile* (allem.), ibid., 1765, 1771, 1781, in-8; *Descript. systématique de toutes les eaux minérales et des bains de l'Allemagne* (allem.), ibid., 1768, 1785, in-4; *Materia alimentaria, in genera, classes et species disposita*, ib., 1769, in-8; *Traité physico-diététique de l'air et de la température atmosphérique, et de leur influence sur la santé de l'homme* (allem.), ibid., 1770, in-8.

ZUENTIBOLD. V. Swientopelk.

ZUFFI (Jean), jurisconsulte, né à Final, petite ville du duché de Modène, dans le 16me S., m. en 1644 à Rome, où il avait exercé avec distinction la profession d'avocat. On cite de lui : *Tract. de criminalis processûs legitimat.*, 1665, 1722, in-f.; *Institutiones criminales, quibus judiciorum materia... lib.* IV *comprehenditur*, Rome, 1667, in-8.

ZUICHEM D'AYTA (Vigile), jurisconsulte, né en 1507 à Barthusen, dans la Frise occidentale, m. à Bruxelles en 1577, après avoir été comblé par Charles-Quint de dignités et d'honneurs, avait enseigné le droit à Bourges, à Padoue, à Avignon et à Ingolstadt. Nous citerons de lui : *Institutiones de Testamentis*, Leyde, 1564, 1592, in-8.

ZUINGER. V. Zwinger.

ZUINGLE. V. Zwingli.

ZULFÉCAR-EFFENDI, né à Constantinople, dut probablement à sa réputation de savoir et d'adresse ce surnom de *Zulfécar* ou *Dzoulfécar*, qui est le nom de l'épée à deux tranchans du célèbre Ali. Il était chargé de tenir les registres des janissaires, ce qui est un des emplois les plus lucratifs de l'empire, lorsque Soliman III, effrayé des succès de l'Autriche, l'envoya auprès de l'emper. Léopold Ier en 1688, pour faire des ouvertures de paix : il lui donna pour compagnon Maurocordato. Les négociations n'eurent aucun résultat par suite des exigences intolérables de la cour de Vienne, si ce n'est d'armer contre les négociateurs le mécontentement de cette cour et du grand-vézyr Mustapha Koproli. Ils ne furent rappelés pourtant qu'après les victoires et la mort de cet habile général (1691). Ils confirmèrent alors le nouveau vézyr dans son dessein de continuer la guerre, lui assurant qu'il serait facile d'arracher à Léopold une paix avantageuse. Leurs prédictions se réalisèrent; mais Zulfécar m. avant la signature du traité de Carlowitz.

ZULTAN. V. Zoltan.

ZUMBO (Gaetan-Jules), célèbre modeleur en cire, né à Syracuse en 1656, devina les principes de la sculpture, sans le secours d'aucun maître, perfectionna ensuite ses admirables dispositions par l'étude de l'anatomie, et, n'ayant point appris à manier le ciseau, employa pour ses compositions une cire colorée qu'il préparait lui-même et dont il avait seul le secret. Appelé à Florence par le grand-duc de Toscane, avec un traitem. considérable, il exécuta pour ce prince plus. ouvr., dont le plus fameux est celui que les Italiens nomment *la Corruzione* (la Putréfaction), parce qu'il se compose de 5 figures en cire colorée, représentant un moribond, un corps mort, un corps qui commence à se corrompre, un autre à demi corrompu, et enfin un cadavre plein de pourriture et rongé de vers. De Florence il se rendit à Gênes, où il fit deux grandes composit. regardées comme des chefs-d'œuvre : la *Nativité de Jésus-Christ* et *la Descente de la croix*. Il vint ensuite en France, où il m. en 1701, après y avoir obtenu les plus grands succès.

ZUMSTEEG (Jean-Rodolphe), musicien, né en 1760 à Sachsenflur, dans l'Odenwald, avait à peine achevé ses cours de chant que déjà il osait s'essayer à la composition et qu'il faisait pour les fêtes de la cour de Wurtemberg des cantates, dont quelques-unes ont été gravées. Admis au nombre des musiciens du duc comme violoncelliste, il se recommanda à l'estime des amateurs par des pièces d'un genre plus large et plus difficile; mais il ne put réaliser toutes les espérances qu'il avait fait concevoir de son talent. Il m. à Stuttgard en 1802, avec le titre de maître des concerts de la chapelle de Wurtemberg. On admire encore, parmi ses légères product., la *Plainte d'Agar*, *Colma*, *le Chant mélancolique*, *Lénore*, paroles de Bürger, et surtout l'*Ile des Esprits*, paroles de Gotter. *V.*, pour plus de détails, la *Gazette d'Allemagne*, 1802, no 30, et le *Musée des musiciens célèbres* du profess. Siebigke, Breslau, 1801.

ZUNIGA (don Diego-Ortiz de), historien, né à Séville au commencem. du 17e S., m. en 1680, fut chevalier de l'ordre de St-Jacques, remplit des fonctions de magistrature dans sa ville natale et tira des greffes et des archives de sa province une foule de documens précieux. Nous citerons de lui : *Anales eclesiásticos y seculares de la ciudad de Sevilla que contienen sus más principales memorias desde el año de* 1246 *en que fue conquistada del poder de los Moros, hasta el de* 1671, Madrid, 1677, in-fol., très-rare, quoique fort-estimé.

ZURKYALY. V. Zarcalli.

ZURITA ou ÇURITA (Jérôme), en latin *Surita*, historien, né à Saragosse en 1512, fut chargé en 1530 de l'administrat. des villes de Barbastre ou Balbastre et d'Huesica, devint ensuite fiscal de Madrid, et reçut du conseil suprême de Castille en 1543 la mission de se rendre en Allemagne, pour y veiller à la défense de ses intérêts. De retour en Espagne en 1549, il fut investi de la charge de *coroniste* ou historien d'Aragon, créée nouvellem. par les états de cette province. Il visita alors l'Aragon, l'Italie et la Sicile, recueillant partout une foule de pièces très-importantes. Il eut encore d'autres emplois; mais, sur la fin de sa vie, il les abandonna tous pour se livrer exclusivement à l'étude dans le couvent des hiéronymites à Saragosse. Il m. en 1581. Nous citerons de lui : *Anales de la corona de Aragon*, Saragosse, 1562-79, 6 vol. in-fol.; ib., 1585, 6 vol. in-fol.; ibid., 1610, 7 vol. in-fol., avec un index publié par les jésuites de cette même ville; *Indices rerum ab Aragoniæ regibus gestarum ab initiis regni ad annum* 1410, *tribus libris expositi : accedunt Roberti, Viscardi et Rogerii, principum normanorum et eorum fratrum, rerum in Italiâ et Siciliâ gestarum libri IV à Gaufredo Malatera*, etc., ibid., 1578, in-fol., très-rare et très-estimé; *Progresos de la historia en el reyno de Aragon que contiene en quatro libros varios successos desde el año* 1512 *hasta el de* 1580, ibid., 1580, in-fol. C'est à lui qu'on doit la découverte du *Chronicon alexandrinum*, ou *Chronicon paschale*, publ. par Rader avec une version latine, et depuis par Ducange dans la collect. *Byzantine*.

ZURLAUBEN (Oswald Ier, baron de LA TOUR-CHATILLON de), d'une famille de puissans seigneurs, qui étaient déjà barons de l'empire sous Othon-le-Grand, et qui pendant un siècle soutinrent la guerre contre les habitans de Berne, de Fribourg et du Valais, est le premier dont nous pensions devoir faire une mention spéciale. D'abord capitaine dans les troupes suisses au service des papes Jules II, Léon X et de Maximilien Sforce, il assista aux batailles de Novarre, de Ravenne, de Pavie, de Bellinzona, et, après celle de Marignan, passa au service de François Ier. Il était major-général des troupes du canton de Zug en 1531, et il contribua beaucoup à l'issue de la bataille que les cantons catholiques gagnèrent et où Zwingli fut tué (*voyez* Zwingli). Il remplit les prem. fonct. administrat. du canton jusqu'à sa m., arrivée à Zug en 1549 — Antoine III, fils du précéd., servit très-jeune dans l'armée française. En 1567, étant alors âgé de 62 ans,

il leva une demi-compagnie pour le régiment des gardes suisses au service de Charles IX. Il m. à Zug en 1586, après avoir rempli les prem. fonctions administratives, laissant, entre autres MSs., une *Histoire des troubles* arrivés dans cette ville en 1785. — CONRAD Ier, second fils d'Oswald Ier, fit ses prem. armes en Italie, d'abord au service du pape Jules II, ensuite à celui du roi François Ier, se distingua à la bataille de Cappel, et m. à Zug en 1565.—BÉAT Ier, fils du précéd., fut capitaine dans le régiment suisse de Reding, se distingua au combat de Blaville et à la bataille de Moncontour (1569). Après la réforme de son régim. sa compagnie resta attachée à la garde de Charles IX et de Henri III, sous le nom de gardes suisses, et pour son compte, il montra une fidélité inviolable à ces deux rois, malgré les offres avantageuses de la ligue. Il m. à Zug en 1596, après en avoir été landamman ou premier magistrat.—CONRAD II, fils du précéd., fut envoyé à Paris en 1602, pour renouveler avec Henri IV l'alliance des treize cantons, et en 1619, pour régler la même affaire avec Louis XIII. Il servit avec éclat en 1626 dans la Valteline, comme colonel du régiment suisse qu'avaient levé les cantons catholiques sous le nom de *la Tour de Jérusalem*. Il fut ensuite ministre plénipotentiaire des mêmes cantons et réussit à pacifier la Valteline et le Valais. Il m. à Zug en 1629, laissant un traité *de Concordiâ fidei*.—HENRI, fils du précéd., m. à Zug en 1650, s'était distingué au siége de Hesdin en 1639, à celui d'Aire en 1641, et à celui de Piombino en 1647, et avait été dignem. récompensé par Louis XIII et Louis XIV.—BÉAT II, frère aîné du précéd., m. en 1663 à Zug, où il avait rempli les hautes fonct. de l'administrat., a obtenu des cantons catholiques les titres de *Père de la Patrie* et de *Colonne de la Religion*. Il avait mérité cet honneur en contribuant par la sagesse de ses conseils à ramener les révoltés de Lucerne (1635), en renouvelant l'alliance du canton de Zug avec celui du Valais (1637), et en pacifiant ceux de Glaris, de Zurich et de Berne (1656). —BÉAT-JACQUES Ier, fils du précéd., fut chargé par les cantons catholiques, en 1638, d'observer sur les frontières les mouvem. de Bernard, duc de Weimar. D'autres services fixèrent sur lui, en 1656, le choix des cinq cantons catholiques, alors en guerre avec ceux de Zurich et de Berne, et il fut nommé capitaine-général. Il obtint de grands avantages sur les Bernois, et en fut récompensé par le pape Alexandre VII, par le canton de Lucerne, et par celui de Zug, qui lui confia les prem. fonctions administratives. Il y m. en 1690.—CONRAD, frère cadet du précédent, se distingua au service de Louis XIV, et m. à Perpignan en 1682, après avoir été successivem. colonel du régiment de Furstenberg, gouverneur du château de Zwoll en Hollande, brigadier de l'armée française, inspecteur-général d'infanterie dans le Roussillon et la Catalogne, et avoir reçu du roi deux seigneuries dans la Haute-Alsace. — BÉAT-GASPARD, fils aîné de Béat-Jacques Ier, entra d'abord au service de la Savoie, qu'il quitta pour suivre dans sa patrie la carrière administrative. Il m. à Zug en 1706, après en avoir été landamman et en avoir renouvelé l'alliance avec l'évêque de Bâle et le canton du Valais.—BÉAT-JACQUES II, frère cadet du précéd., fut d'abord au service de France, qu'il quitta pour revenir à Zug suivre la carrière administrative. Il y m. en 1717, après avoir renouvelé l'alliance de ce canton avec Philippe V, roi d'Espagne (1706), et avec Louis XV (1715).—BÉAT-FRANÇOIS-PLACIDE, fils du précédent, passa par tous les grades au service de France, fut nommé lieutenant-général des armées du roi en 1745, après s'être trouvé aux batailles de Ramillies, d'Oudenarde, aux siéges de Menin, d'Ypres, de Fribourg, de Dendermonde, etc., et m. en 1770.—HENRI, fils de Béat-Jacques II, se distingua, comme toute sa famille, au service de France. Il m. à Zug en 1676, après avoir été major-général des troupes de ce canton, dont il vint renouveler l'alliance à Paris avec Louis XIV (1663).—BÉAT-JACQUES III, fils du précéd., reçut de Louis XIV en 1687, comme récompense de sa bravoure la seigneurie du Val-de-Villé (Haute-Alsace), érigée dès-lors en baronnie et depuis en comté. Sa bravoure ne parut pas avec moins d'éclat à la bataille de Limmerick en Irlande (1690), à celles de Steinkerque et de Nerwinde, aux siéges de Mons, de Namur, enfin à Mantoue, dont il fit lever le blocus. Un avancement rapide fut le prix de ses services. Nommé lieutenant-général en 1702, il fit des efforts héroïques à la bataille d'Hochstedt (1704), et y reçut sept blessures profondes, des suites desquelles il mourut bientôt après à Ulm en Souabe.

ZURLAUBEN (BÉAT-FIDÈLE-ANTOINE-JEAN-DOMINIQUE, baron de LA TOUR-CHATILLON DE), lieutenant-général des armées franç., né à Zug en 1720, fit de brillantes études au collége des Quatre-Nations à Paris, entra ensuite au service de la France, fit les campagnes en Flandre et sur le Rhin depuis 1742, et se distingua aux batailles de Fontenoi et de Raucoux, ainsi qu'aux siéges de Tournai, d'Oudenarde et de Maëstricht, et, en 1762, à la défense des retranchemens de Melsungen-sur-la-Fulde : il était alors brigadier des armées du roi. Il obtint son congé en 1780, avec le grade de lieutenant-génér., et se retira dans une maison de campagne près de Zug, où il se livra entièrement à l'étude de l'hist. et des antiquités de sa patrie. Il y m. en 1795. Avec lui s'éteignit la descendance mâle de l'ancienne famille des Zurlauben. Il était conseiller du roi, associé de l'académie roy. des inscriptions et belles-lettres de Paris, membre extraordinaire de la société d'histoire naturelle de Zurich et de celle des Arcades de Rome, et avait mérité ces titres par son érudition variée et profonde et par ses nombreux ouvrages. Sans parler de ses divers *Mémoires*, dont plusieurs lui ont valu des prix, et que l'on trouve dans le *recueil* de l'académie des inscriptions, nous citerons de lui : *Histoire militaire des Suisses au service de la France, avec les pièces justificatives, dédiée à S. A. R. Mgr. de Dombes, colonel-gén. des Suisses et Grisons*, Paris, 1751 à 1753, 8 vol. in-12; *Code militaire des Suisses, pour servir de suite à l'histoire militaire des Suisses au service de la France*, ibid., 1758 à 1764, 4 v. in-12; *Bibliothèque milit., historiq. et politiq.*, ibid., 1760, 3 v. in-12, fig.; *Lettre sur Guillaume Tell, adressée au président Hénault*, ib., 1767, in-12 de 60 p.; *Tables généal. des maisons d'Autriche et de Lorraine et leurs alliances avec la maison de France*, ibid., 1778, in-8; *Tableaux topographiques, pittoresques, physiques, historiques, moraux, politiques et littéraires de la Suisse*, ib., 1780 à 1786, 4 vol. grand in-fol., 420 grav.; réimp. sous le titre de *Tableaux de la Suisse*, ou *Voyage pittoresque fait dans les treize cantons du corps helvétiq.*, ib., 1784 à 1788, 12 vol. in-4. On a en outre de Zurlauben deux ouv. restés MSs., dont l'un est une *Hist. des Suisses et de leurs alliés, avec des notes hist. et critiques, depuis l'origine de ce peuple jusqu'à la mort de Rodolphe III, dernier roi de la Bourgogne transjurane*, et continuée jusqu'à la fin du 13e S. *Voy.*, pour plus de détails, les *Notices biographiques* de Meister, Zurich, 1784, t. 2, et surtout l'estimable hist. de la Suisse, Jean de Müller.

ZURLO (le comte JOSEPH), homme d'état, né à Naples en 1759, fut de bonne heure versé dans l'étude des belles-lettres et de la philos., qu'il continua de cultiver au milieu du tracas des affaires publiques. Après avoir débuté au barreau, il fut employé en 1783 dans la commission de gouvernement envoyée dans les Calabres, récemment bouleversées par des tremblemens de terre. Loin de profiter aux peuples, cette expédition ne fut pour eux qu'un autre fléau; mais elle mit en évidence la capacité de Zurlo, qui n'avait rien négligé pour atténuer les fâcheux effets de l'ignorance et de la cupidité du

général Pignatelli, aux ordres duquel il était subordonné. Il remplit ensuite un des principaux emplois de magistrature, puis fut appelé à la direction des finances du royaume, alors grevées d'une dette considérable (1798). L'arrivée des Français sur le territoire napolitain le trouva dans ce poste, où il n'avait pas encore eu le temps d'opérer les améliorations qu'il méditait; il faillit être victime de la vengeance populaire pour les fautes de ses prédécesseurs. La protection des chefs du gouvernement qui s'établit à Naples après la fuite du roi Ferdinand délivra Zurlo de ce péril extrême. Il s'abstint de toute participation aux actes de la république, et reprit au retour du roi la direction du ministère des finances. S'appliquant d'abord à amortir le papier-monnaie et à éteindre la masse des effets discrédités qui surchargeaient les coffres de l'état, il réussit à rétablir le crédit en affectant à la valeur nominale des billets de banque un intérêt payable sur les fonds spécialement hypothéqués au service de cette dette. Pour compléter le succès de cette première mesure, il entreprit, dans toutes les branches de l'administration, des réformes qui ne pouvaient manquer de lui susciter des contradicteurs. Il voulait que les plus forts traitemens fussent classés à la suite de la solde des troupes et des petits employés; et, donnant lui-même l'exemple d'un désintéressement tout patriotique, il renonçait à ses appointemens, et conviait les autres grands fonctionnaires à donner à l'état le même gage de dévouement. Cependant il vit bientôt toute sa popularité compromise par la brigue d'Acton, favori de la reine. Après que lui eut été signifié l'ordre de sa destitution, il se rendit lui-même à la prison qui lui était destinée, et y demeura confiné jusqu'à ce que son innocence fût reconnue. Zurlo suivit à Parme la famille roy. lors de son 2e exil, et ce ne fut qu'en 1809 qu'il revint à Naples, où bientôt l'occasion d'être utile à son pays lui fit accepter de Joachim Murat le portefeuille de la justice, puis celui de l'intérieur. C'est à la tête de ce ministère que Zurlo s'est illustré. Sans parler de la part qu'il eut à toutes les autres amélioral. introduites dans l'ordre polit. du royaume, on se bornera à rappeler que, par ses soins, des établissemens philanthropiques et scientifiques s'élevèrent à la place des innombrables couvens qui encombraient le sol napolitain. Cet illustre patriote, qui s'était honoré par son zèle et son humanité dans l'exercice du pouvoir, sut tenir une conduite également digne lors de la chute des derniers maîtres dont il avait suivi la fortune. Entourant de ses consolat. la veuve de Murat, qu'il avait accompagnée à Trieste, il ne la quitta que pour venir vivre ignoré à Venise, et, content du modiq. état de sa fortune, après un long et brillant ministère, il refusa les dons offerts à sa fidélité, n'en cherchant la récompense que dans la satisfaction de sa conscience. De Rome, où il s'était rendu ensuite, il fut autorisé, vers la fin de 1818, à rentrer dans son pays natal. Il fut même appelé en 1820 à faire partie du nouveau ministère constitutionnel. Le portefeuille de l'intérieur lui était confié de nouv., et c'est par ses soins que furent convoqués les colléges électoraux qui devaient procéder à la format. d'un parlem. national. Lors du départ du roi pour Laybach, ce même parlement, partageant la haine inconsidérée des *carbonari* envers Zurlo, mit ce ministre en accusation, sous prétexte d'une insignifiante violation d'un des articles de la constitution qui avait prévalu (celle des *cortès* espagnoles). Cette circonstance eut des suites déplorables, et il reste peut-être encore à décider de quel côté le tort fut plus grand, de la part des cortès napolitaines, assez aveugles pour se priver de l'appui d'un homme tel que Zurlo, ou de la part de celui-ci, trop prompt peut-être à désespérer d'une bonne cause plaidée avec trop de violence. Zurlo, en se démettant du ministère, entraîna tous ses collègues dans sa retraite. Il fut acquitté par la chambre des représentans; mais d'autres conseillers écartèrent le prince du rôle qu'il eût tenu dans le congrès, en adoptant les idées de Zurlo, infirmées malheureusement par le parti extrême que lui-même avait pris. Cet homme d'état, que l'étude et la société des sav. et de nombreux amis durent plus aisém. consoler de sa disgrâce que de la nouvelle direction des affaires politiques de son pays, m. à Naples le 14 nov. 1828.

ZURNER (Adam-Frédéric), ingénieur-géogr., né à Marieney, près d'Oelsnitz, dans le Vogtland, vers 1680, proposa à Auguste III, roi de Pologne, de faire lever le plan de toute la Saxe. Ce projet ayant été accepté, il quitta en 1711 la place de ministre protestant, qu'il remplissait depuis quelques années, pour s'occuper de cet immense travail, depuis cette époque jusqu'en 1732, avec le titre de géographe de la Pologne et de l'électorat de Saxe. En 1721, il fut spécialement chargé de lever le plan des routes de poste et de marquer les distances par des bornes en pierre, innovation heureuse que la Saxe doit à ses soins et à son activité. Il n'est pas inutile peut-être de remarquer que le roi, tant qu'il vécut, ne permit de graver que la carte de poste, avec celle des deux bailliages de Dresde et de Grossenhayn : les autres plans devaient rester dans son cabinet. Le roi m. en 1733. Zurner songea alors à publier ses travaux demeurés inédits; mais il m. lui-même avant d'avoir accompli son dessein. P. Schenk d'Amsterdam les fit paraître de 1745 à 1760, mais sans y mettre le nom de Zurner, probablem. pour éviter toute recherche de la part de la cour électorale : ainsi fut mis au jour l'*Atlas saxonicus novus* (Amsterdam et Leipsig, gr. in-folio), lequel n'est composé que de 49 cartes. Nous ne pouvons énumérer ici tous les autres trav. de Zurner, dont nous signalerons toutefois l'erreur capitale. Il ne connaissait ou ne suivait que les procédés géométriques, sans savoir ou sans vouloir les rectifier par les procédés astronomiques.

ZUULFICAR-EFFENDI. V. Zulfecar.

ZUYLICHEM. V. Huygens.

ZUZZERI (Bernard), jés., né à Raguse en 1683, obtint de ses supérieurs la permission d'aller prêcher l'évangile dans la Croatie, où il publia, pendant le long exercice de son ministère, plus. *opuscules* anonymes en langue illyrienne. Rappelé à Rome, il y remplit quelques années les fonctions d'adjoint au maître des novices, puis il se retira dans le collége romain, où il m. en 1762. On cite de lui un MS. latin d'une *Hist. des missions de la Croatie*. — Zuzzeri (Jean-Luc), numismate et archéologue, de la même famille que le précéd., né à Raguse en 1716, mort à Rome en 1746, a laissé : *d'una antica villa scoperta sul dosso del Tusculo, e d'un antico Orologio a sole ritrovato tra le rovine della medesima, Dissertazioni due*, Venise, 1746, in-4, fig.; *sopra una Medaglia di Attalo Filadelfo, e sopra una pari-mente d'Annia Faustina, due Dissertazioni*, ibid., 1747, in-4.

ZWANZIGER (Joseph-Chrétien), professeur de mathématiq. et de philos. à l'univ. de Leipsig, né en 1732 à Leutschau en Hongrie, m. en 1808, se déclara l'adversaire du célèbre Kant. Nous citerons de lui : *Théorie des stoïciens et des académiciens sur la perception et le probabilisme, d'après la doctrine de Cicéron, avec des remarq. prises dans les philosophes anciens et modernes* (allemand), Leipsig, 1788, in-8; *Examen impartial de la doctrine de Kant sur les idées et les antinomies* (allem.), ibid., 1797, in-8.

ZWEERS (Jérôme), poète hollandais, né en 1627, m. en 1696, a laissé 2 vol. in-4 de *Poésies*, Amsterdam, 1737, publiées par son fils Corneille, qui cultivait également les muses hollandaises. *Voy.* l'*Hist. anthologiq. de la poésie holland*, par M. de Vries, t. 1er, p. 221. — Zweers (Philippe), petit-fils du précédent, m. en 1774, était notaire à Amsterdam, ce qui ne l'empêcha pas de cultiver le talent poétique qu'il avait hérité de son père et de son aïeul. Le rec. de ses *Poésies* a paru à Amsterd. en 1759, 1 v. in-4.

ZWELFER (Jean), médecin et chimiste, né dans le Palatinat en 1618, m. en 1668, a été déprécié par

les ennemis que lui avait attirés son humeur satiriq.; mais il n'en reste pas moins démontré qu'il avait en pharmacie de grandes connaissances, qu'il avait acquises d'abord en travaillant chez un apothicaire. Ses ouvrages sont pourtant devenus inutiles par suite des progrès de la science pharmaceutique. Ils ont été recueillis en 2 vol. in-4, Dordrecht, 1672.

ZWENIGORODSKI (Siméon), prince russe, fut envoyé en 1589, par le tzar Fédor, en Ibérie ou Géorgie, pour soumettre à la domination russe cette contrée, alors gouvernée par le prince Alexandre, mais exposée à devenir la proie de la Turquie ou de la Perse, qui se la disputaient. C'était Alexandre lui-même qui, pour obtenir de la Russie secours et protection, avait demandé à être le vassal et le tributaire de cette puissance. Zwenigorodski, chargé de la conduite de cette importante affaire, s'en tira avec habileté. C'est depuis cette époque que les tzars de Russie prennent les tit. de *souver. d'Ibérie, tzars de Géorgie, de la Kabarda et princes de la Circassie.* En 1592, l'heureux négociateur fut envoyé à Kola, sur les frontières de la Norwége et de la Laponie, pour assister à un congrès où furent arrêtées des stipulations favorables au commerce de la Russie avec l'Angleterre et le Danemarck. Il a écrit en langue russe, sur ses diverses missions, une *relation* qui contient des faits curieux.

ZWICKER (Daniel), le chef de la secte des conciliateurs ou tolérans, né à Dantzig en 1612, exerça d'abord la médecine; mais, beaucoup moins occupé de la pratiq. de son art que de l'examen des opinions religieuses qui divisaient alors tous les esprits, il embrassa d'abord le socinianisme, puis, étant venu demeurer en Hollande, il se rapprocha des arminiens ou remontrans, dont les idées de paix et de conciliation le séduisirent. Il forma le projet de réunir les diverses communions chrétiennes, et publia dans ce but plus. écrits, dont le seul résultat fut de soulever contre lui les principaux théol. protestans. Trompé dans son espoir, il devint étranger à toutes les communions, et ce fut dans cette indifférence qu'il m. à Amsterdam, en 1678. Il a publié 29 ouvr. en latin, en all. et en flamand, et il en a laissé 21 MSs. On en trouvera les tit., avec une courte *notice* sur l'auteur, dans la *Biblioth. antitrinitariorum* de Chr. Sand, p. 151-56. Nous citerons les suiv. : *Irenicon Irenicorum, seu reconciliatoris christianorum Norma triplex : sana omnium hominum ratio, scriptura sacra et traditiones*, Amsterdam, 1658, in-8; *Irenicomastix victus et constrictus, seu Refutatio duplex Comenii, Hoornbekii et alior. adversariorum, per ipsum Irenici Irenicorum auctorem*, ibid., 1661, in-8; *Irenicomastix iteratò victus et constrictus, imò obmutescens*, pub. en 1667, quoique imprimé dès 1662.

ZWIERLEIN (Conrad-Antoine), médec., né en 1755 à Bruckenau, en Franconie, mort à Fulde en 1825, a laissé plus. écrits, parmi lesquels nous citerons : *Moyen efficace et facile de conserver sa santé et de prolonger sa vie*, Fulde; réimp. en 1823.

ZWINGER ou ZUINGER (Théodore), dit *l'Ancien*, médecin, né à Bâle en 1533, fut admis à l'académie de cette ville en 1548, et y suivit avec succès les leçons des professeurs; mais, entraîné par le désir de voyager, il partit bientôt pour visiter Lyon, Paris, Padoue, Venise, etc., et ne revint définitivement se fixer dans sa patrie qu'en 1559. Il y partagea ses loisirs entre la culture des lettres et la pratique de la médecine, et y remplit successivem. les chaires de langue grecq., de morale et de médecine théorique. Il m. en 1588, atteint d'une épidémie, qu'il avait combattue avec un rare courage. Nous citerons de lui : *Theatrum vitæ humanæ* (recueil d'anecdotes et de traits histor., pour lequel son beau-père, Conrad Lycosthènes, lui avait laissé des matériaux), Bâle, 1565, 1571, 1586, 1596 et 1604, 5 v. in-fol.; *Leges ordinis medici basiliensis*, ib., 1570, in-fol. *Voy.* la vie de Zwinger dans les *Athenæ rauricæ*, p. 208-11. — Zwinger (Jacques), médec. et philologue, fils du précéd., né à Bâle en 1569, alla faire ses études médic. à Padoue, visita ensuite l'Italie et l'Allemagne, et, après une absence de 8 années, revint à Bâle en 1593, pour y remplir la chaire de langue grecque, y faire des cours particuliers de médecine, et y pratiquer cet art avec un admirable désintéressement. Il m. en 1610 d'une maladie contagieuse, qu'il devait à l'ardeur de son zèle. Nous citerons de lui : *græcarum dialecticarum Hypotyposis*, à la fin du *Lexique* de Scapula, dans les éditions de 1600 et les suiv. : *principiorum chymicorum Examen ad Hippocratis, Galeni, cæterorumque Græcor. et Arabum consensum*, Bâle, 1606, in-8. *Voy.* les *Athenæ rauricæ*, 365. — Zwinger (Théodore), théologien protestant, fils du précédent, né à Bâle en 1597, se trouva orphelin à l'âge de 13 ans, et résolut d'étudier la médecine, quoiqu'il eût été destiné par son père à la carrière évangélique; mais étant tombé malade presque aussitôt, il vit dans cet accident une punition de sa désobéissance, et se voua au saint ministère, dont il se montra digne par son instruction et ses vertus. Il devint premier pasteur et surintendant des églises de Bâle, fut nommé professeur de l'Ancien-Testament à l'académie de cette ville, remplit cette chaire d'une manière brillante pend. 24 ans, et m. en 1654. Nous citerons de lui : *Theatrum sapientiæ cœlestis, sive Analysis institutionum Calvini*, Bâle, 1652, in-4. *V.* les *Athenæ rauricæ*, 41-44. — Zwinger (Jean), théologien, fils du précéd., né à Bâle en 1634, fut d'abord pasteur de l'église allem. à Genève; mais il donna bientôt sa démission, et se mit à voyager pour raison de santé. A peine de retour à Bâle, il fut nommé profess. de langue grecque à l'académie. Plus tard, il joignit à cette chaire la place de conservateur de la biblioth. académiq., dont il rédigea le *Catalogue systémat.*, en 6 vol. in-folio. Il m. en 1696, après avoir rempli pendant 30 ans, avec beaucoup de zèle, les principales chaires de la faculté de théologie. On n'a de lui que des harangues et des thèses, parmi lesquelles nous citerons : *Oratio de barbarie superiorum sæculorum*, Bâle, 1661. *Voyez* les *Athenæ rauricæ*, 50-53. — Zwinger (Théodore), dit *le Jeune*, méd., fils du précéd., né à Bâle en 1658, joignit à l'étude de l'art de guérir celle de toutes les sciences accessoires, et perfectionna encore ses connaissances par les voyages. Fixé définitivement à Bâle en 1682, il s'y plaça bientôt au rang des premiers praticiens, et vit sa réputation s'étendre rapidement dans toute la Suisse et une partie de l'Allemagne. Nommé professeur d'éloquence à l'acad. en 1684, il permuta 3 ans après cette chaire contre celle de physique. Jusqu'à cette époque, l'enseignem. de cette science avait été très-incomplet à l'académie de Bâle, parce que les professeurs manquaient des instrumens nécessaires pour les expériences : Zwinger créa un cabinet à ses frais. L'académie de Leyde, le landgrave de Hesse-Cassel et le roi de Prusse tentèrent de se l'attacher par les offres les plus brillantes, mais rien ne put le décider à quitter sa ville natale, où vinrent le trouver les titres honorables de médecin et conseiller aulique du duc de Würtemberg, du marquis de Bade-Dourlach, de plus. autres princes et de diverses villes d'Allemagne. Il passa, en 1703, de la chaire de physique à celle d'anatomie et de botanique, qu'il remplit avec non moins de zèle. En 1710 il alla secourir la ville de Fribourg, dans le Brisgaw, affligée d'une épidémie. L'année suivante, il fut chargé à Bâle du cours de médecine théorique et pratique, et ce fut dans l'exercice de cette place qu'il m. en 1724. Sans parler de ses *thèses* et *observations* nombreuses dans les *Actes* des curieux de la nature et de la société de physique de Breslaw, nous citerons de lui : le *Théâtre botaniq.* (allem.), Bâle, 1696, in-f., fig.; 2e éd., 1744; *Epitome totius medicinæ*, Londres, 1701, in-8; Bâle, 1716, 1724 et 1738, in-8; *Pædoiatreia practica, seu Curatio morborum puerilium*, Bâle, 1722, 2 v. in-8. *Voy.* les *Athenæ rauricæ*, 196-201. — Zwinger (Jean-

Rodolphe), théologien, frère cadet du précéd., né à Bâle en 1660, fut chapelain d'un régiment suisse au service de France, et le suivit à l'armée de Flandre. Il revint bientôt dans sa patrie, occupa plus. emplois du ministère évangéliq., remplit avec beaucoup de succès la chaire des controverses à l'acad. de Bâle, et m. en 1708, laissant, entre autres écrits, une thèse assez curieuse *de morientium Apparitione*, 1704, et un traité de l'*Espoir d'Israël* (all.), Bâle, 1685, in-12, dans lequel il parle de la future conversion des Juifs. — ZWINGER (Jean-Rodolphe), médecin, neveu du précédent et fils de Théodore le jeune, né à Bâle en 1692, y obtint la chaire de logique en 1712, et sut concilier la pratique de son art avec les devoirs de cette place, qu'il quitta en 1721 pour la chaire d'anatomie et de botanique. Il remplaça son père en 1724 dans celle de médecine théorique et pratique, qu'il remplit pendant 53 ans d'une manière brillante. Il m. en 1777, après avoir maintenu parmi ses compatriotes la culture des sciences naturelles, et formé un grand nombre d'élèves distingués, parmi lesquels il faut nommer le grand Haller. Nous citerons de lui : *Hippocratis Opuscula aphoristica gr. et lat. ex interpretat. Foesii: Speculum Hippocraticum de notis et præsagiis mortorum*, Bâle, 1748, 2 t. in-8, recueil très-estimé. Le *Speculum* a été réimprimé séparém., Florence, 1760. *Voyez* les *Athenæ rauricæ*, 201-4. — ZWINGER (Frédéric), médecin, frère du précédent, né à Bâle en 1707, se fit connaître dans cette ville comme un très-habile praticien, et fut appelé en 1743 auprès du marquis de Bade-Dourlach, qui le nomma son premier médecin. Il m. en 1776, après avoir été successivement à Bâle professeur d'anat. et de botanique, puis de médecine théorique, enfin doyen de la faculté et trois fois recteur de l'académie. On cite de lui des *thèses* et des *observations*, relatives à la médecine et à l'hist. nat., dans les *Acta helvetica physico-medica*. *V.* les *Athenæ rauricæ*, 229-231.

ZWINGLI (ULRICH), introducteur de la réforme en Suisse, né à Wildhaus, dans le comté de Toekenbourg, en 1484, d'une famille obscure, fit ses études élément. à Bâle et à Berne, et alla ensuite se perfectionner à l'université de Vienne en Autriche. De retour à Bâle, il y fut nommé régent à peine à l'âge de 18 ans, et dès-lors il se livra avec ardeur à la lecture des auteurs anciens, sans négliger les devoirs de sa place et les études qui lui étaient nécessaires pour remplir dignement les fonctions du ministère évangélique, auquel il était destiné. Cependant, au milieu de ces travaux sérieux, il conservait sa douce gaîté et cultivait avec amour la musique. En 1506, il prit le degré de maître-ès-arts, et fut promu à la cure de Glaris. Dès ce moment, il crut devoir recommencer sur un nouveau plan ses études théologiques ; mais il garda le silence le plus absolu sur les articles de foi qui lui déplurent, et se contenta de gémir en secret sur les abus qui déshonoraient le clergé. En 1512 il accompagna, en qualité d'aumônier, le contingent de troupes auxiliaires fourni par le canton de Glaris au pape Jules II contre Louis XII, assista à la bataille de Novare, puis retourna dans sa paroisse reprendre ses fonctions pastorales. Il les quitta de nouveau en 1515, pour marcher avec les Suisses au secours du duc de Milan, attaqué par François I[er], et il fut témoin du grand désastre de Marignan, qu'il avait prévu, et qui le fortifia dans son aversion pour toute guerre qui n'est point entreprise dans le dessein de défendre la patrie. Il ne tarda pas à être nommé à la cure d'Einsiedeln, autrement *Notre-Dame-des-Ermites*, et il en prit possession en 1516, d'autant plus volontiers qu'il s'était fait des ennemis à Glaris par l'austérité de ses principes et par sa haute désapprobation de l'usage *barbare* des Suisses de se mettre à la solde de l'étranger. C'est de son arrivée dans cette cure que date son début dans la carrière de la réformation. Il n'y marcha d'abord que timidement, et ne se communiqua guère qu'à des amis ou à des hommes par lesquels il était sûr de voir approuver les sages mesures qu'il proposait ; mais ; dans cette même année 1516, le jour où l'on célébrait la fête de la consécration de l'église d'Einsiedeln, il monta en chaire, et parla avec énergie contre ce qu'il y avait d'abusif dans la croyance et dans les mœurs d'un grand nombre de catholiq. Son discours scandalisa quelq. auditeurs ; mais la majorité lui donna les marques les moins équivoques d'assentiment. On dit même que des pèlerins remportèrent leurs offrandes, ne croyant pas devoir contribuer au luxe qui était étalé dans l'abbaye de Notre-Dame-des-Ermites. L'animosité des moines fut grande, comme on peut bien penser, contre celui qui diminuait ainsi leurs revenus. Cependant le hardi prédicateur reçut du pape Léon X, vers la même époq., le tit. de chapelain du saint-siége et une pension. On voit, par la date de son *serm.*, que Zwingli devança Luther d'un an dans la grande entreprise de la réforme, et que, quand bien même la prédicat. des indulgences n'en aurait point hâté l'explosion, elle eût éclaté infailliblement d'elle-même à la 1[re] occasion qui se serait présentée. En 1518, Zwingli fut nommé curé de Zurich, à la sollicitat. de ses partisans. Il s'y fit remarquer tout d'abord par une gr. austérité de mœurs, mais aussi par des innovations qui eurent le sort d'édifier les uns et de scandaliser les autres. En 1520, il renonça à la pension qu'il recevait du saint-siége, et obtint du conseil de Zurich qu'on prêcherait purement l'Evangile dans le canton. Dans la lutte qui s'engagea entre Charles-Quint et François I[er], il fut d'avis de garder une stricte neutralité, ce qui lui fit encore des ennemis, quoique ce fût un conseil plein de sagesse, comme le prouvèrent les évènem. Après la défaite de la Bicoque, commune à tous les cantons, excepté celui de Zurich, les habitans de Schwitz, auxquels il répéta le même avis dans une allocution éloquente, lui témoignèrent à la fois leur gratitude et leur déférence, et abolirent par une loi décrétée en assemblée générale toute alliance et tout subside durant 25 ans. Quelq. personnes attachées à la nouvelle doctrine ayant été mises en prison pour avoir enfreint publiquement l'abstinence et le jeûne dans le carême de 1522, Zwingli entreprit de les justifier par un *Traité sur l'observat. du carême*, qui eut l'air d'un manifeste contre l'Eglise catholiq., et qui le mit dans la nécessité de se défendre par un nouv. traité, publié la même année. Chaque jour le voyait faire un pas plus hardi dans la réforme, et soulevait contre lui de nouvelles haines. Le scandale était à son comble, lorsqu'il sollicita lui-même en 1523 un colloque public, où il pût rendre compte de sa doctrine en présence des députés de l'év. de Constance. Le grand-conseil de Zurich fit droit à sa demande, et, après l'avoir entendu, ainsi que Jean Faber, gr.-vicaire et représentant de l'évêque de Constance, ordonna *que Zwingli, n'ayant été ni convaincu d'hérésie, ni réfuté, continuerait à prêcher l'Evangile comme il l'avait fait; que les pasteurs de Zurich et de son territoire se borneraient à appuyer leur prédication sur l'Ecriture-Sainte, et que des deux côtés on eût à s'abstenir de toute injure personnelle*. Cette décision de l'autorité civile en matière de religion assura le triomphe du réformateur suisse, qui parvint à faire tolérer au moins le mariage des prêtres, qui se maria lui-même (1524) pour prêcher d'exemple, et qui fit supprimer définitivement la messe (1525). Nommé rect. du gymnase de Zurich, il organisa l'université de cette ville avec beaucoup de talent et de sagesse, appela auprès de lui les hommes les plus distingués de la nouvelle doctrine, et les dota avec les revenus des communautés supprimées. Cependant la division se mit parmi les réformateurs eux-mêmes. Les anabaptistes furent forcés, il est vrai, d'entrer en conférence avec Zwingli ; mais il ne ramena par ses raisonnemens que quelques-uns des plus modérés, qui n'exercèrent aucune influence sur la majorité de leur secte. Il se trouva bientôt engagé dans une querelle avec Luther, au sujet de la pré-

sence de Jésus-Christ dans l'eucharistie. Il s'en tenait à la *figure*, tandis que son inflexible adversaire admettait la *réalité*. Par les soins du landgrave de Hesse, qui voyait avec peine la réforme partagée en deux partis, une conférence eut lieu à Marpourg entre leurs chefs, et il s'ensuivit une espèce d'accommodement, où le doct. de Zurich s'honora du moins par sa douceur et sa modération. Pendant ce temps il continuait ses controverses avec les catholiq., qui condamnaient sa doctrine et ses écrits, et contribuaient ainsi aux progrès de la réforme. En 1528, Berne l'embrassa de la manière la plus solennelle, et Zwingli, auquel était dû en grande partie ce nouveau triomphe, acquit dans son canton une influence considérable. Les Suisses prirent enfin les armes, en 1529, les uns contre les autres; mais la trève de Cappel mit presque aussitôt fin aux hostilités. En 1530, Zwingli rédigea deux confessions de foi très-remarquables, l'une qu'il adressa à la diète d'Augsbourg et dans laquelle il se prononçait nettement contre le dogme de la *présence réelle*, l'autre qu'il envoya à François Ier, et où l'on trouvait cette assertion, tant blâmée alors et depuis, que les hommes vertueux du paganisme ne pouvaient être damnés. En 1531, les hostilités ayant recommencé entre les catholiques et les protestans, Zwingli reçut du sénat l'ordre d'accompagner ces derniers, et il obéit, quoique tourmenté d'un pressentiment funeste. Il arriva le 10 octobre à Cappel avec les siens, reçut un coup mortel dans les premiers momens de cette mêlée devenue fameuse, et fut achevé par des soldats catholiques, qui l'avaient pressé vainement de se confesser et de recommander son âme à la Vierge. Le lendemain Jean Schonbrunner, qui s'était éloigné de Zurich par attachement pour la religion cathol., ne put s'empêcher de dire en le voyant : *Quelle qu'ait été ta croyance, je sais que tu aimas ta patrie, et que tu fus toujours de bonne foi : Dieu veuille avoir en paix ton âme!* La soldatesque, moins tolérante, déchira son cadavre, livra ses lambeaux aux flammes, et jeta ses cendres aux vents. On a de Zwingli des ouvr. imprimés en 4 vol. in-folio, Zurich, 1544-45, par les soins de Rodolphe Gualter, qui y a mis une *Préface apologétique* de sa façon, et 4 tomes en 3 v. in-fol., 1581, dans la même ville. MM. Usteri et Vogelin de Zurich ont publié depuis 1819, en allem., des *extraits* des *OEuvres complètes* de Zwingli, rangés par ordre de matières. Nous ne parlerons pas des nombreux ouv. encore inédits du réformateur suisse. *Voy.*, pour plus de détails, J.-G. Hess, *Vie de Zwingli*, Paris, 1810, in-8; J. Willm, *Musée des protestans célèbres*; Bayle, Chauffepié, Jurieu, et l'abbé Pluquet, *Dictionnaire des hérésies*, t. 2.

ZYAD. V. Zéïad.

ZYB ou DYB-BAKOUI-KHAN, l'un des plus anciens souverains de la nation turque, était, suivant le prince historien Abou'l-Ghazi, arrière-petit-fils de Turk, fils de Japhet, et par conséquent issu du patriarche Noé, à la 5e génération. Les auteurs persans, dont d'Herbelot a consigné des *extraits* dans sa *Bibliothèque orientale*, donnent sur ce prince et ses ancêtres quelques détails, qu'il serait curieux de conserver, s'il était possible de garantir la certitude des traditions nationales sur lesquelles ils sont fondés. Suiv. eux ce prince, dont le nom est celui d'une grande dignité dans la langue des Turks orientaux, fut plus puissant que ses prédécesseurs, étendit les bornes de ses états, fut le premier de sa nation qui se fit élever un trône et qui portât le diadême royal. Il amassa de grandes richesses, fut libéral et bienfaisant, aima la justice, et laissa des regrets d'autant plus mérités, que la nation turque commença à se corrompre sous son fils Kaïouk-Khan, et tomba dans l'idolâtrie sous son petit-fils Alindjeh-Khan. Celui-ci laissa deux fils jumeaux, Tatar et Mongol, qui partagèrent l'empire, et furent les chefs des deux grands peuples.

ZYLL (le P. Othon van), en latin *Zylius*, jésuite, né à Utrecht en 1588, mort à Malines en 1656, après avoir professé la rhétorique à Ruremonde, rempli les fonctions de recteur au collége de Bois-le-Duc à Gand, puis à Bruxelles, et assisté à la 10e congrégation générale de l'institut à Rome, comme député de la province de Flandre, cultiva la poésie latine avec quelque succès. Son meilleur ouvrage est un poëme intitulé : *Cameracum obsidione liberatum à serenissimo archiduche Leopoldo Gulielmo*, Anvers, 1650, in-4; réimpr. dans le *Parnassus soc. Jesu*, Francfort, 1654, in-4, et à la suite des *Poésies* du P. Hosschius, dans l'édition d'Anvers, 1656, in-8. — Zyll (Antoine van), aussi d'Utrecht, théologien remontrant et pasteur à Alkmaer, est mentionné dans le *Parnassus latino-belgicus*, de M. Hœufft, lequel a des *poésies* latines inédites, écrites de 1604 à 1652, et parmi lesquelles se trouve une épigramme qui donne lieu de croire que les *Libri tres de Resurrectione mortuorum*, de Manassé-ben-Israel, publiés par lui en lat., à Amsterd., en 1636, étaient originairement écrits en espagnol, et ont été trad. en latin par Ant. van Zyll.

ZYPÆUS (Henri van den ZYPE, en latin), bénédictin, né à Malines en 1578, obtint l'abbaye de Saint-André, près de Bruges, en 1616. Il travailla sans relâche à rétablir la discipline monastiq. dans les maisons placées sous son autorité, se montra charitable envers les pauvres et zélé pour l'embellissement de son église. Il m. en 1659. Nous citerons de lui : *Gregorius Magnus, ecclesiæ doctor, primus ejus nominis pontifex romanus, ex nobilissimâ et antiquissimâ in ecclesiâ Dei, familiâ benedictinâ oriundus*, Ypres, 1611, in-8. — Zypæus (François van den Zype, en latin), savant canoniste, frère du précéd., né à Malines en 1578, défendit avec beaucoup de zèle les droits du souverain pontife et les priviléges de l'église, s'acquit l'estime de la plupart des prélats des Pays-Bas, obtint de nombreux bénéfices, et m., grand-vicaire de l'évêché d'Anvers, en 1650, laissant plus. ouvr. de jurisprudence, qui ont été recueillis en 2 vol. in-fol., Anvers, 1675.

ZYPE (François van den), en latin *Zypæus*, médecin, né à Louvain, se fit une réputat. distinguée vers la fin du 17e S. Il commença par être lecteur d'anatomie et de chirurgie à Bruxelles, et fut ensuite prof. d'anat. à l'univ. de Louvain. Nous citerons de lui : *Fundamenta medicinæ physico-anatomicæ*, Bruxelles, 1683, in-12; 1692, in-8; 1737, in-8; Lyon, 1692, in-8.

ZYRLIN ou ZIERLIN (George), né en 1592 à Liehsthal, en Suisse, fut successivement à Rotembourg diacre, prédicat., surintendant et président du consistoire. Il m. en 1661. On cite de lui, entre autres écrits, une explication de la prophétie d'Abdias, en allemand.

SUPPLÉMENT,

ADDITIONS ET ERRATA.

ABINGTON. *Article nul.* V. Habington.

ABLESSIMOF (Alexandre-Anissimovitsch), officier russe, m. à Moscou en 1784, est aut. de plus. pièces de théâtre, et entre autres du *Meunier*, opéra comiq., représenté pour la 1re fois en 1779, et dont le succès n'est pas encore épuisé.

ADRIEN DE CORNETO. *Article nul.* V. Castellesi.

ABRIAL (André-Joseph, comte), pair de France, né en 1750 à Annonay (Ardèche), m. à Paris le 15 nov. 1828, était avocat au parlem. de cette ville à l'époque de la révolut., dont il embrassa les principes. Successeur d'Hérault de Sechelles dans la place de commiss. du pouvoir exécutif près le tribunal de cassation, il la remplit jusqu'en 1799, fut alors envoyé par le directoire pour organiser le gouvernem. républ. à Naples, devint ministre de la justice après la révolut. du 18 brum., et enfin sénateur en 1802. Six ans plus tard il eut la mission d'organiser sur de nouv. bases les tribunaux dans la portion de l'Italie réunie à l'empire franç., et d'y mettre le nouveau code en vigueur. Le comte Abrial avait été créé grand officier de la Légion-d'Honneur. Il fut compris par le roi dans l'organisation de la chambre des pairs en 1814.

ACERBI (Henri), médecin milanais, né en 1785, se fit recevoir docteur en médecine à l'université de Pavie en 1810, remplit les fonctions de médecin-assistant, puis de médec.-suppléant au grand hôpital de Milan, et celles de profess. d'hist. naturelle aux lycées de Porte-Neuve et de Saint-Alexandre, et sut trouver du temps pour toutes ces occupations, quoiqu'il vît augmenter tous les jours sa clientelle et qu'il ne négligeât pas pour cela les travaux du cabinet. Il m. en 1827 d'une phthisie pulmonaire. Il était un des collaborat. de la *Bibliotheca italiana*, qui se publie à Milan, et il a laissé plus. ouvr., parmi lesquels on distingue un traité intit. : *Doctrine théorico-pratique de la fièvre pétéchiale.*

ACUNHA (Tristan d'), capitaine portugais, fut chargé en 1506 du commandem. d'une escadre envoyée par le roi Emanuel au secours de François d'Almeyda, récemm. établi dans les Indes comme gouv. pour S. M. portugaise, et qui était menacé d'une attaque vigoureuse de la part du sulthan d'Egypte. Deux ans après il eut la conduite d'un autre armement, celui avec lequel Alphonse d'Albuquerque se rendait aux Indes en qualité de vice-roi. Il se signala par div. exploits durant sa longue traversée, et arriva heureusem. au port de Cananor, au moment où les Portugais venaient d'essuyer un échec contre les Indiens dans un engagem. où Laurent d'Almeida avait été tué. On le retrouve en 1514 comme chef de l'ambassade que le roi Emanuel envoya avec de magnifiq. présens à Léon X, pour lui demander entre autres choses la convocat. d'un concile afin de remédier « aux désordres et aux débauches outrées des prêtres et des moines », et la cession, à titre de subvent. dans la guerre qu'il faisait aux Maures, du tiers des revenus assignés à l'entretien des églises et du clergé. — Plus. personnages du même nom figurent dans l'histoire de Portugal. Le plus célèbre est D. Rodrigue d'Acunha, archev. de Lisbonne, et l'un des chefs de la conjurat. qui en 1640 plaça le duc de Bragance sur le trône. Ce fut ce prélat qui prêta au nouveau roi le serm. de fidélité au nom de tout le clergé portugais. Laclède le représente comme un homme pieux, modéré, simple, mais éloquent, et fort attaché aux intérêts de son pays. Le même hist. rapporte avec quelq. détail un miracle qui eut lieu tandis que D. Rodrigue d'Acunha donnait sa bénédiction aux gens du peuple sur qui l'on comptait pour l'exécution du complot ourdi par l'illustre Pinto.

ADAMS (John), né à Braintree, dans le Massachusetts, en 1735, d'une famille qui a donné aux Etats-Unis plus. patriotes d'un talent remarquable, embrassa de bonne heure la profess. de jurisconsulte et fut désigné, dès l'âge de 25 ans, pour être chef de justice de l'état; mais il refusa cet emploi. Il manifesta l'un des prem. son opposit. au système tyrannique de l'Angleterre, et lors de l'insurrection de Boston, il se fit connaître comme l'un des hommes les plus capables de seconder par de bonnes mesures politiq. les efforts militaires des indépendans : aussi partagea-t-il avec D. Hancock l'honneur d'être excepté de la prem. promesse d'amnistie faite par la métropole aux insurgés américains. Lorsque ceux-ci eurent pris les armes et juré de ne les déposer que vainqueurs et libres, il fut un de ceux qui insistèrent avec le plus d'énergie et d'éloquence pour que cette grande détermiuat. fut proclamée et rendue irrévocable, à la face du monde entier, par un acte digne d'elle. Th. Jefferson et lui furent chargés de proposer chacun une rédaction de l'acte : celle de Jefferson fut préférée; mais depuis la déclarat. de l'indépendance jusqu'à la paix, John Adams fut constamment l'âme et le flambeau de l'assemblée nationale. On le vit, durant cette période si pénible, négocier des alliances et des emprunts dans toutes les cours de l'Europe. Enfin il fut un des commissaires qui, en 1782, signèrent la paix avec l'Angleterre. En 1787, il publia à Londres un ouvr. intit. : *a Defense of the constitutions of governm. of the United States of America, by John Adams*, 2 v. in-8. Nous en avons une trad. franç. avec des notes et observat., par M. Delacroix, Paris, 1792, 2 vol. in-8 : dans ce livre l'auteur laissait apercevoir une prédilect. marquée pour les principes de la constitution anglaise. Aussi dans l'assemblée qui produisit la constitut. des Etats-Unis, il fut un des membres du parti qu'on appela depuis *fédéraliste*, qui tendait à donner au président et au gouvernem. général de plus grands pouvoirs. L'on sait que l'opinion contraire prévalut : celle de Franklin, de Madisson et de Jefferson, qui tendait à modérer l'action du pouvoir central en étendant celle des états particuliers. Après avoir rempli les fonctions de vice-président pendant les huit années de la présidence de Washington, John Adams, qui avait été consulté par cet illustre ami dans toutes les affaires importantes, lui succéda. Sous son administrat. les fédéralistes et ceux qui croyaient avoir le droit de s'appeler exclusivement les républicains s'attaquèrent avec violence à propos de la révolut. franç., dont les prem. n'apercevaient plus que les excès, tandis que les autres la jugeaient encore avec plus de faveur. Cette question étrangère causa des troubles intérieurs qui donnèrent de vives inquiétudes sur la stabilité future du gouvernem. des Etats-Unis. Adams, cherchant un appui dans ce qu'on nommait ses idées anglaises, proposa un *alien-bill*, et demanda une loi qui permît la suspension de

l'*habeas corpus*; mais ces proposit. furent rejetées, et leur auteur, à l'expirat. de la prem. période de son administration, ne fut pas réélu. Il vécut dans une retraite absolue tant que dura la présidence de Th. Jefferson, son heureux success., qui toutefois ne l'avait emporté sur lui que de quatre voix. Sous M. Madisson, lorsqu'il fut devenu nécessaire pour les Etat-Unis de venger leur honneur national par une guerre contre leur ancienne métropole, John Adams rompit le silence qu'il gardait depuis si long-temps et publia une lettre pleine de raison et d'éloquence, dont le but était d'amener au sentiment général ceux des fédéralistes qui s'opposaient à la guerre. Ses adversaires les démocrates, pénétrés d'admiration, lui offrirent alors leurs suffrages pour divers emplois importans; mais il ne voulut pas rentrer dans la vie publique. Depuis 1816, sa santé s'affaiblit insensiblem. Dans les dern. années de sa vie, il ne pouvait plus porter ses mains à la bouche; mais ses infirmités ne l'empêchaient pas de s'intéresser toujours aux affaires du pays. Il m. en 1826, après avoir vu la présidence décernée à son fils, qui vient d'être remplacé par le général Jackson. *V.* la *Revue américaine*, n° 2.

ÆDESIUS, *lisez au lieu du renvoi :* philos. platonicien du 4[e] S., remplaça Jamblique dans la chaire de philos. qu'il occupait en Cappadoce. Il prétendait avoir un commerce immédiat avec les dieux. On ignore l'époque de sa mort.

AGATHON, prêtre attaché à la cathéd. de Sainte-Sophie à Novgorod, composa en 1540 une *Chronol. complète*, en 58 tableaux, comprenant un espace de 8,000 ans. Cet ouvr., qui existe en MS. à la biblioth. de Sainte-Sophie, dénote de la part de l'aut. des connaissances extraordinaires pour le lieu et le temps où il vivait.

AGEDORN. *Article aut.* V. HAGEDORN.

AGIER (le président PIERRE-JEAN). L'addit. de ses prénoms doit être faite à son art., ainsi que celle de ses princip. publicat. : *Traité sur le mariage dans ses rapports avec la religion et les lois nouvelles de France*, 1800, 2 vol. in-8; les *Psaumes nouvellem. trad. en franç. sur l'hébreu*, etc., 1809, 3 v. in-8; *les Prophètes nouvellem. trad. sur l'hébreu, avec des explicat. et des notes critiq.*, 1820-22, 9 v. in-8; *Comment. sur l'Apocalypse*, 1823, 2 vol. in-8. *Voy.* sur lui une bonne *notice* par M. Dupin jeune, *Annuaire nécrol.*, de M. Mahul, t. 4 (1823). — Charles-Guy-François AGIER, frère du précéd., anc. lieut.-criminel au siége royal de Saint-Maixent, député du tiers-état de la province de Poitou aux états-gén., est m. en juin 1828, procureur du roi et président honoraire du tribunal de Niort.

AGIER-PRÉVOST (M[lle]), m. à Genève en 1823, dans un âge très-avancé, n'a laissé qu'un roman : *Eléonore de Cressy*, Genève et Paris, 1823, 2 vol. in-12. Cette dame est connue surtout à cause de la relation d'amitié qu'eut avec elle à Lyon le jeune Bonaparte, alors sous-lieutenant. Il n'oublia point dans sa prospérité celle qu'à cette époque il ne nommait que *bonne maman*. En dernier lieu M[lle] Agier-Prévost reçut de l'emper. une pension de 6,000 fr. qu'on avait sollicitée pour elle.

AGNEAUX. V. *la rectification à* DEVIENNE.

AGOULT (CHARLES-CONSTANCE-CÉSAR-LOUP-JOSEPH-MATTHIEU d'), évêque, né à Grenoble en 1749, fut d'abord grand-vicaire de Rouen, avec le titre d'archidiacre du Vexin français, et devint évêque de Pamiers en 1787. Son épiscopat fut court, mais marqué par la fondation d'un hôpital. Dans les débats relatifs à la constitution civile du clergé, il adhéra à l'*Exposition des principes* de l'archevêque d'Aix, puis il émigra en Suisse dès 1789. Il revint secrètement à Paris vers la fin de 1790 par ordre du roi, dont il reçut les confidences et dont il approuva le projet imprudent de quitter la France. Il était reparti toutefois avant l'exécution de ce projet. Rentré en France en 1801 après avoir donné sa démission du siége de Pamiers, sur l'invitation du pape, il m. à Paris en 1824. On a de lui quelques écrits, malheureusem. empreints de ces prévent. obstinées et chagrines, qui n'ont pu se plier aux exigences de la nouvelle ère commencée pour l'Europe et le monde. Il nous suffira de citer ses *Lettres à un jacobin*, ou *Réflexions polit. sur la constitut. d'Anglet. et la charte roy.*, *considérée dans ses rapports avec l'anc. constitut. de la monarchie fr.*, Paris, Egron, 1815, 1816, in-8; *des Impôts indirects et des Droits de consommat.*, etc., ib., H. Nicolle, 1817, in-8, et son *Essai sur la législat. de la presse* (anon.), 1817, in-8.

AIKIN (JOHN), méd. et littérat. angl., né à Kilworth, comté de Leicester, en 1747, exerça la médecine successivem. à Chester et à Warrington, et professa dans cette dernière ville la physique et la chimie, tout en étudiant les belles-lettres et l'histoire naturelle. L'académie de Warrington s'étant dissoute en 1780, il alla prendre, à l'université de Leyde le bonnet de docteur en médecine, et vint ensuite exercer sa profession à Yarmouth, d'où il alla définitivem. s'établir à Londres en 1792. Il s'adonna dès-lors presque exclusivem. à la littérature jusqu'à sa m., arrivée en 1822. Il a coopéré puissamment à la rédaction de plusieurs journaux, tels que le *monthly Magazine*, l'*Atheneum*, le *classical Journal* de Valpy, et a laissé un grand nombre d'ouvrages écrits avec élégance, et qui, s'ils n'indiquent point un esprit supérieur, attestent du moins des connaissances variées, de la critique et une rare facilité de rédaction. On estime surtout parmi ses ouvrages : *general Biography, or Lives of the eminent persons of all ages, countries*, etc., Londres, 1799-1815, 10 vol. in-4 (il eut pour collaborateurs le D. Enfield, Th. Morgan, Nicholson et W. Johnston); *Annals of the reign of George III*, 1813, 2 vol. in-8; 2[e] édition, plus complète (1820), 3 v. in-8; trad. en franç. par J.-B.-B. Eyriès, Paris, Gide fils, 1817 et 1820, 3 vol. in-8.

AIMON. *Article aut.* V. AYMON au *Supplément.*

ALBANY (LOUISE-MAXIMILIENNE DE STOLBERG, comtesse d'), née en 1752 à Mons, en Hainaut, fut mariée fort jeune au prince Charles-Edouard, dern. prétendant à la succession des Stuarts. Les cours de la maison de Bourbon, qui se croyaient intéressées à ne pas laisser éteindre l'illustre race des Stuarts, arrangèrent ce mariage, en assurant un apanage convenable aux deux époux. Mais, près de 10 ans avant la mort de Charles-Edouard (31 janv. 1788), la duchesse d'Albany avait contracté avec le poète Alfieri une union très-intime, que légitima enfin, à ce qu'on assure, un secret hymen. Toutefois la veuve du dernier des Stuarts n'en reçut pas moins à ce titre d'honorables secours du gouvernement angl., lorsque la révol. fr. eut compromis sa fortune et celle d'Alfieri. Plus heureux que son prédécess., celui-ci trouva la félicité dans le commerce de la comtesse d'Albany. Elle redevint veuve en 1803, et, malgré les manifestat. de regrets qu'elle paya à la mém. du poète qui avait été plus de 20 ans le compagnon de sa vie, on croit qu'elle contracta un 3[e] hymen. A sa m., survenue le 29 janvier 1824, un testament qu'elle avait dressé dès 1817 mit en possession de son héritage le peintre Fr.-Xavier Fabre, de Montpellier, avec qui elle s'était liée intimement à Florence du vivant d'Alfieri. Par une donat. entre vifs, elle l'avait précédemment institué possess. des livr., MSs., tabl. et objets d'art provenant de la success. de l'aut. d'*Octavie* et de *Mirrha*.

ALBIGNAC (PHILIPPE-FRANÇOIS, comte d'), lieutenant-général, émigra en 1792, à peine au sortir de l'enfance, servit quelque temps dans l'armée des princes et s'attacha ensuite au service d'Autriche. Rentré en France, il fut d'abord simple soldat, puis officier dans les gendarmes d'ordonnance. En 1807, Jérôme Bonaparte, roi de Westphalie, lui conféra le grade de lieutenant-général, avec le titre de comte de Ride, et en fit à la fois son ministre de la guerre et son grand-écuyer. D'Albignac s'honora comme militaire par la destruct. des bandes du fameux partisan Schiller en 1809.

ALEXANDRE Ier PAULOVITSCH, emper. autocrate de toutes les Russies, roi de Pologne, etc., né le 24 décembre 1777, était l'aîné des fils de l'infortuné Paul Ier, dont la catastrophe le rendit maître du trône (24 juillet 1801). Sa première ambition fut de régner par l'amour des peuples et d'assurer leur bien-être. Dans cette vue, il tendit de tous ses efforts à hâter les progrès de la civilisat., dont Catherine II avait si heureusement aidé les premiers développemens. Conformément au plan tracé par cette grande souveraine, de nouvelles univ. furent organisées, et l'enseignement des hautes sciences y eut ses chaires comme celui des lettr. sacrées et profanes; enfin une école de marine fut établie dans la capitale de l'empire. L'industrie et le commerce vinrent vivifier des contrées jusque-là incultes, et les amélioràt. introduites dans l'administration de la justice achevèrent de remplacer par le sentim. du droit la dégradante stupeur qu'impose au faible l'appareil de l'autorité arbitraire. La création d'un sénat dirigeant, corps intermédiaire entre le prince et la noblesse, mit désormais aussi le trône des tzars à l'abri des complots de ceux qui jusque-là en étaient moins les appuis que les régulateurs. Le succès de ces mesures fut incalculable; mais elles ne pouvaient obtenir toutes également l'approbat. unanime. Les hommes dont elles restreignaient la despotique influence accusaient le jeune monarque d'obéir imprudemment aux suggestions du *philosophisme*. Le colonel Laharpe, instituteur d'Alexandre, était surtout l'objet de leur animadversion. Un traité signé à Paris le 4 juin 1802 avait confirmé les relations amicales de la Russie avec la France. Cependant la politique extérieure du nouv. règne n'avait pas une allure décidée. C'était, comme on sait, une sorte de dévotion envers Bonaparte qui avait servi de base à l'alliance conclue par l'emper. Paul avec la France : son successeur, en favorisant dans ses états le développement des idées libérales, ôtait beaucoup du prix que le vainqueur de Marengo attachait à l'alliance de la Russie pour ses projets ultérieurs. Des explications très-vives eurent lieu entre celui-ci et l'ambassadeur de Russie (M. de Markoff), au sujet de la rupture de la paix d'Amiens, et il s'ensuivit un changement dans le système réciproque des deux puissances. Ce n'est pas qu'il tardât à Alexandre de s'essayer à la gloire toujours funeste des guerriers : il avait fait preuve de dispositions contraires en réglant, dès le 24 sept. 1802, les longs démêlés de la Russie avec la Porte au sujet de la Moldavie et de la Valakie; mais enfin les circonstances commandaient. Il conclut d'abord avec la Suède une convention secrète dirigée contre Bonaparte (14 janvier 1805), puis, les 11 avril et 9 août suiv., furent signés à St-Pétersbourg et le traité de concert et les déclarat. par lesquelles la Grande-Bretagne, l'Autriche et la Russie s'unissaient pour combattre le nouveau maître de la France et de l'Italie. Les rapides manœuvres de Napoléon, ses victoires, déconcertèrent les plans de la coalit.; la journée d'Austerlitz et le traité de Presbourg, qui en fut la suite, firent retomber sur la Russie et la Prusse tout l'effort du vainqueur. Elles se virent humiliées à leur tour par l'issue des batailles d'Eylau et de Friedland, et alors eut lieu l'entrevue fameuse sur le Niemen, où les deux emper., en s'embrassant, se jurèrent une amitié éternelle. C'est là que furent posées les bases de la paix de Tilsitt (*voy.* ce mot). La Suède n'ayant pas voulu séparer ses intérêts de ceux de l'Anglet., une armée russe ne tarda pas à s'emparer de la Finlande, qui depuis fit partie des états d'Alexandre. Ce prince, dans une nouvelle entrevue avec Napoléon à Erfurt, renouvela l'engagement de maintenir rigoureusement le blocus continental; mais cette mesure, dont l'objet était d'amener enfin l'Angleterre à signer une paix durable, eut pour résultat nécessaire de paralyser aussi le commerce de la Russie, et ce fut un assez puissant motif pour décider Alexandre à opérer des modifications dans le système convenu. Au reste, il ne pouvait tarder à se lasser du rôle que lui assignait la politique ambitieuse de Napoléon, et l'on peut croire que les prem. résultats de la guerre aussi injuste qu'impolitiq. dans laquelle ce dern. s'était engagé avec l'Espagne, éclairèrent la conscience de l'emp. des Russies, et le disposèrent à prêter l'oreille aux représentat. du cabinet de St-James. La paix de Fredricsham (5 [17] sept. 1809) avait mis fin aux démêlés de la Russie avec la Suède. La France avait égalem. fait sa paix avec cette dern. puissance, et, après avoir dicté à l'Autriche les condit. d'une nouv. alliance, Napoléon pensait pouvoir déjà commander en maître à l'Europe. Ce fut précisément l'instant d'une rupture avec la Russie. Les récriminat. échangées de part et d'autre n'étaient en réalité que des prétextes spécieux. Tandis que les diplomates russes négociaient les traités de St-Pétersbourg (5 avr. 1812) avec la Suède, de Bucharest (28 mai) avec la Porte, d'Oerebro (18 juillet) avec la Grande-Bretagne, et enfin l'alliance de Veliki-Louki (20 juillet) avec la régence espagnole, Napoléon dirigeait en toute hâte sur Moscou les cohortes hétérogènes de cette grande armée qui, victorieuse jusqu'à la capitale de la Russie, ne trouva, quand elle y fut arrivée, qu'un immense désert (*v.* ROSTOPCHIN), et fut presque anéantie par les frimats et la famine pendant une retraite dont l'imprévoyance de son chef aggrava l'horrible désastre. Cependant Alexandre était accouru à Varsovie : de là il fit à tous les rois et à tous les peuples (22 févr. 1813) cet appel qui détacha aisément d'une cause que la fortune trahissait aussi des alliés qui l'avaient embrassée moins par choix que par force. La bataille de Leipsig, où la puissance de Napoléon fut décidément brisée, a noté d'infamie les cohortes qui y désertèrent les lignes franç. pour tourner immédiatement leurs armes contre elles (*v.* FRÉDÉRIC Ier au *Supplément*). Alexandre était maintenant le chef de la coalit. des puissances européennes, enfin victorieuses. Leurs troupes franchirent le Rhin, et, dès le 24 fév. 1814, les souverains de Russie, d'Autriche et de Prusse, réunis à Chaumont, y signaient un premier manifeste que suivit, le 1er mars, la publication du traité de la quadruple alliance. L'objet de cette dern. coalition était « la poursuite vigoureuse de la guerre contre la France, jusqu'à la conclusion d'une paix génér., sous la protection de laquelle *les droits et la liberté de toutes les nations pussent être établis et assurés.* » Des intelligences avaient été pratiquées à l'intérieur pour faciliter l'entrée de la capitale aux alliés : on se rappellera long-temps l'accueil qu'ils y reçurent de ceux qui les appelaient de leurs vœux (31 mars). La maison de Bourbon allait recouvrer un trône que pouvaient seules relever maintenant des garanties de paix et l'indispensable appui de l'amour des sujets. Alexandre, qui ne se montrait pas moins jaloux de l'estime des Français qu'il était flatté de leur courtoisie, déclara alors, tant en son nom qu'en celui de ses alliés, « qu'ils ne traiteraient plus avec Napoléon Bonaparte ni avec aucun membre de sa famille; mais qu'ils respecteraient l'intégrité de la France, telle qu'elle avait existé sous ses anciens rois, et qu'ils reconnaîtraient la constitution que la nation franç. se donnerait. » Le désintéressement et la noble conduite de l'emper. des Russies méritait assurém., à beaucoup d'égards, les témoignages presque incroyables d'admiration qu'il reçut pendant son premier séjour à Paris. Il quitta cette ville après la conclusion du traité de paix définitif avec le roi de France (*v.* LOUIS XVIII), et partit avec le roi de Prusse pour Londres, d'où, à la fin de juin, il alla rejoindre à Carlsruhe l'impératrice son épouse (Alexandre avait été marié, dès le 9 oct. 1793, à Louise-Marie-Auguste de Baden-Baden, dont il n'a pas eu d'enfans). Le retour de l'autocrate des Russies dans sa capitale y fut fêté avec le dernier degré de l'enthousiasme; lui seul paraissait n'être pas orgueilleux de sa fortune, et il sut se contenir assez pour refuser le titre de *Béni*, que le sénat voulait lui décerner. « Je ne dois pas oublier, dit-il en cette occasion, que la modestie et l'humilité sont

des vertus chez le souverain comme dans ses sujets. » Cepend. un congrès se rassemblait à Vienne. Alexandre, y étant arrivé le 25 sept. 1814, déclara que son dessein était de placer sur sa tête la couronne de Pologne. Le congrès ne mit aucun obstacle à cette prétent., et l'emp. et roi joignit encore de nouv. acquisitions à son immense empire par la cession de territ. qu'il obtint vers le même temps de la Perse. Tandis que se réglaient les derniers arrangemens des puissances à Vienne, on y apprit la rentrée de Napoléon aux Tuileries. Le congrès ouvrit incontinent de nouvelles délibérations, dont le résultat fut la mise hors la loi du fugitif de l'île d'Elbe, et la convention de diriger sur Paris tout ce que les monarques alliés comptaient de forces disponibles. L'armée russe se mit en mouvement la prem.; mais elle n'avait pas rejoint les troupes de l'Angleterre et de la Prusse, que déjà la journée de Waterloo (*voy.* ce mot) avait terminé la campagne de 1815. Un seul des corps de l'armée d'Alexandre poursuivit sa marche vers Paris, et ce prince y arriva lui-même le 11 juillet 1815. L'état des choses et sa propre attitude donnaient cette fois moins d'importance au séjour d'Alexandre dans la capitale de France. Il en partit presque aussitôt pour aller assister dans Bruxelles au mariage de sa sœur, la grande-duchesse Anne, avec le prince royal des Pays-Bas. De là il se rendit en Pologne, et il y promulgua la constitution que supporte cette nation humiliée, en attendant de meilleurs jours. On sait que le traité de la *Sainte-Alliance* a été conçu et proposé par Alexandre. Le temps n'est pas venu de juger ce pacte de famille entre tous les souverains. Peut-être sa destination primitive fut-elle tout autre que l'ont fait croire ses prem. résultats; du moins il est avéré que certaines idées mystiques avaient trouvé accès près d'Alexandre, dès le temps où mad. Krudner (*v.* ce nom) commençait en Europe le singulier apostolat qui l'a rendue fameuse; et l'ukase impérial du 1er janv. 1816, qui bannit les jésuites des états de la domination russe, semble offrir quelque coïncidence avec la grande entreprise politico-religieuse de l'inspirée courlandaise. Alexandre, qui a trouvé une assez belle part de gloire à poursuivre l'exécution des plans de la grande Catherine, s'était arrêté dans le dessein, d'abord manifesté, de soutenir la cause des Grecs. Ses engagemens politiques l'empêchaient-ils d'accéder en ce point aux vœux de la nation et du clergé de Russie : c'est encore une quest. que résoudra l'hist. Le jugem. qu'on peut dès à présent porter sur Alexandre, c'est qu'il fut le plus véritablem. paternel des souver. qu'ait eus l'empire des Russies. Ce prince m., âgé de 48 ans, le 1er déc. 1825, dans la ville de Taganrock, à 500 lieues de sa capitale. L'ordre de success. appelait à régner après lui le prince Constantin, son frère, qui a cédé ses droits à son plus jeune frère, ajourd'hui régnant sous le nom de Nicolas Ier. M. Alphonse Rabbe a publié en 1826 une *Hist. d'Alexandre Ier, emp. de toutes les Russies, et des princip. évènem. de son règne*, Paris, Treuttel et Wurtz, 2 vol. in-8.

ALEXEIEF. V. DEJNEF au *Supplément.*

ALIMPE ou ALIMPIUS, moine du couvent des Grottes à Kief, en Russie, dans le 12e S., est le plus ancien peintre de ce pays. Il enrichit un gr. nombre d'églises de ses tableaux, sans exiger aucune rétribution pour son travail, et il a été mis au nombre des saints par le clergé russe.

ALQUIER (CHARLES-JEAN-MARIE), conventionel et ambassad., né à Talmont, aujourd'hui département de la Vendée en 1752, avait occupé plusieurs charges de magistrat. à La Rochelle, lorsqu'il fut élu député du tiers-état du pays d'Aunis aux états-généraux de 1789. Il siégea au côté gauche de l'assemblée, et s'y fit remarquer surtout par les rapports nombreux qu'il fut chargé de faire et dont les conclusions furent souvent adoptées. Elu, après la session, président du tribunal criminel du département de Seine-et-Oise, il fit en 1792 de courageux mais d'inutiles efforts pour soustraire à la mort les prisonniers qu'on amenait d'Orléans à Paris. La même année, ayant été nommé député de Seine-et-Oise à la convention nationale, il fut chargé de plusieurs commissions dans les départem. Son vote dans le procès de Louis XVI fut celui-ci : « La mort avec sursis jusqu'à la paix, époque à laquelle le corps législatif assemblé aura la faculté de commuer la peine; mais l'exécut. immédiate du jugem., dans le cas où l'invasion du territoire français aurait lieu de la part d'une armée étrangère ou de celle des ci-devant princes français émigrés. » Alquier traversa le régime de la terreur, sans en être ni victime, ni complice : il s'éleva même en 1794 contre les crimes commis dans la Vendée, et accusa le général Turreau d'avoir donné des ordres d'une extrême violence. En 1795, il fut un de ceux qui organisèrent provisoirem. les nouvelles administrat. de la Hollande. Il entra au conseil des anciens, lors de la mise en activité de la constitut. de l'an III, en fut élu secrétaire et y fit plus. rapports qui furent accueillis favorablem. En 1798, il entra dans la carrière diplomatiq., qu'il suivit avec succès sous le directoire, le consulat et l'empire. D'abord consul-général à Alger, il devint presque aussitôt ministre résident, puis ministre plénipotent. près l'électeur de Bavière. Après avoir été quelques semaines receveur-général du département de Seine-et-Oise en 1799, il fut nommé par les consuls à l'ambassade d'Espagne, et il négocia avec la cour de Madrid la rétrocession de la Louisiane en échange de la Toscane. Rentré en France au commencem. de 1801, il fut chargé aussitôt d'aller comme ministre plénipotentiaire traiter de la paix à Florence avec la cour de Naples. Immédiatem. après la ratificat. du traité de Florence, qui assurait à la France, entre autres avantages, la possession de l'île d'Elbe, il fut nommé à l'ambassade de Naples, où il eut d'abord assez de crédit pour déterminer la retraite du ministre Acton, et dont il ne se retira qu'à la fin de 1805, lorsque la cour des Deux-Siciles eut renoncé ouvertement à la neutralité qu'elle avait promise au cabinet de Paris. Alquier se rendit alors à Rome, où il remplaça bientôt le cardinal Fesch comme ambassadeur auprès du saint-siége. Il ne tarda pas à voir combien la résistance du pontife était noble et combien elle serait persévérante : il ne cacha pas son opinion à son gouvernem.; il fut rappelé à Paris, ne tomba pas dans la disgrâce toutefois, et se rendit en 1810 à Stockholm en qualité d'envoyé extraordinaire. Il avait l'ordre d'exiger l'observat. la plus stricte du système continental, ce qu'il était à peu près impossible d'obtenir, surtout en Suède. Aussi le négociateur passa-t-il en Danemarck l'année suivante avec le même titre. Il y conclut en 1813 un traité d'alliance offensive et défensive, auquel il eut l'art de tenir Frédéric VI attaché jusqu'à la chute de Bonaparte. Rappelé par Louis XVIII en 1814, il fut banni en 1816, fort illégalem., puisque son vote, absolument conditionnel, n'avait pas été compté par le fait au nombre de ceux qui décidèrent la mort de Louis XVI. Rentré en France en 1818, il y m. en 1826.

AMATI, famille de luthiers célèbres de Crémone, vers le milieu du 17e S. Nicolas, Antoine et André Amati ont les prem. apporté un perfectionnem. notable dans la facture des instrum. à corde. Nicolas, l'aîné des trois frères et le fondat. de leur école, fut le maître de Stradivarius, qui l'a surpassé.

ANDRÉ (P.-N.). *Article nul.* V. MURVILLE.

ANDRÉOSSI (ANTOINE-FRANÇOIS, comte), général et savant distingué, né à Castelnaudary en 1761, a revendiqué, dans son *Histoire générale du canal du Midi*, publiée en 1800 et honorée de deux éditions successives, la gloire, pour un de ses aïeux, d'avoir exécuté avec Riquet le grand canal du Languedoc. Quoi qu'il en soit de la valeur de cette assertion, qui a été combattue par la famille Caraman, nous ne voulons point nous y arrêter. Lieutenant d'artillerie à l'âge de vingt ans, Andréossi fit sa première campagne dans la guerre de Hollande en

1787. Plus tard il servit avec éclat dans les armées de la révolution, passa rapidement par tous les grades, et se trouva revêtu de celui d'inspecteur-général de l'artillerie, quand Bonaparte monta sur le trône. Parmi les titres qui le recommandaient alors à l'estime du nouveau maître de la France, on peut signaler sa belle conduite au siége de Mantoue (1796), au passage de la rivière Izonso (1797), et surtout ses services comme savant et comme militaire en Egypte, où il fut l'un des membres de l'institut du Kaire et l'un des plus utiles travailleurs de l'immortelle commission : il faut aussi ne pas oublier qu'il avait concouru comme chef d'état-major à la révolution du 18 brumaire. Bonaparte lui en tint compte en créant pour lui au ministère de la guerre une 4e division, qui comprenait toute l'administration de l'artillerie et du génie, et en le nommant successivem. général de division, commandant de Mayence, chef de l'état-major de l'armée gallo-batave, et directeur du dépôt de la guerre. Andréossi fut chargé en 1802 d'une ambassade délicate et difficile, celle de Londres, qu'il garda jusqu'à la rupture du traité d'Amiens en 1804. Rappelé alors à Paris, et nommé successivem. président du collége électoral du départem. de l'Aude, comte de l'empire, candidat au sénat, il passa à l'ambassade de Vienne, après la paix de Presbourg, et devint gouverneur de la capitale de l'Autriche en 1809, après la bataille de Wagram. En 1812, il fut envoyé, comme ambassadeur, à Constantinople, où il fut beaucoup regretté par les commerçans français et même par les ministres de la Porte, lorsque le marquis, depuis duc de Rivière, alla l'y remplacer en 1814. Andréossi reparut sur la scène politique dans les *cent-jours*, attacha son nom à la fameuse délibération du conseil d'état du 25 mars 1815, accepta une pairie, qui ne fut que momentanée, et la présidence de la section de la guerre, mais refusa une nouvelle ambassade auprès du grand-seigneur, par lequel il craignait de n'être point accueilli. Il fut, après la bataille de Waterloo, l'un des commissaires envoyés sans succès vers les armées étrangères pour suspendre par la voie des négociations leur marche sur la capitale. Sa carrière politique fut interrompue alors jusqu'en 1828, qu'il vint prendre place dans l'honorable chambre élective, dev. laquelle s'est retiré le minist. Villèle. Il m. cette même année à Montauban. Nous citerons de lui : *Mém. sur le lac Menzaleh, sur la vallée du lac de Natron, sur le Fleuve sans eau*, Paris, 1800, in-4, et dans la collection des *Mémoires sur l'Egypte; Campagne sur le Mein et la Rednitz, de l'armée gallo-batave aux ordres du général Augereau*, 1802, in-8 ; des *Mémoires* adressés par lui à l'Institut *sur l'irruption du Pont-Euxin dans la Méditerranée*, et *sur le système des eaux qui abreuvent Constantinople;* enfin un grand ouvr. sur le Bosphore et sur plus. autres parties de l'empire othoman sous ce titre : *Constantinople et le Bosphore de Thrace pend. les années* 1812, 1813 et 1818, *et pend. l'année* 1826, Paris, 1828, in-8, avec 10 pl.

ANDREZEL (l'abbé BARTHÉLEMY-PHILIBERT PICON D'), né en 1757, à Salins en Franche-Comté, fut nommé en 1782 grand-vicaire de M. de Cicé, archev. de Bordeaux, qui, étant devenu garde-des-sceaux, sous l'assemblée constituante, l'employa dans les affaires. Frappé par la loi de déportation des prêtres réfractaires, il se retira à Londres, et ne revint en France qu'en 1802. Compris dans la prem. création des inspecteurs-généraux de l'univ. il fut destitué en 1824, par M. Frayssinous, et m. à Versailles en 1825. Nous citerons de lui une trad. de l'*Hist. des deux dern. rois de la maison de Stuart, par Ch.-J.-Fox, avec une not. sur la vie de l'aut.*, Paris, Michaud, 1809, 2 vol. in-8 (anonyme).

ANGLURE. *Substituez à ce faux renvoi :* ANGLURE DE BOURLEMONT. V. LAVIGNON.

ANGOULEVENT (CADET). *Son vrai nom est :* NICOLAS JOUBERT.

ANSPACH (la margravine d'), fille du comte de Berkeley, née en Anglet. l'an 1730, fut mariée en prem. noces au lord Craven, dont elle se sépara en 1781, par suite des mauv. procédés de cet époux infidèle. Ayant quitté l'Anglet. à cette époq., elle passa en Allemagne, séjourna quelq. temps à Anspach, parcourut ensuite la Russie, la Crimée, vint à Constantinople, où elle se lia avec le comte de Choiseul-Gouffier ambassadeur de France, se rendit ensuite en Portugal, y épousa, en 1791, après la m. du lord Craven, le margrave d'Anspach, Chrétien-Frédéric-Charles. Ce prince, qui avait conçu un amour violent pour lady Craven, pendant le séjour de cette dernière à Anspach, céda, peu de temps après cette union, sa principauté à son oncle Frédéric, et alla se fixer en Angleterre avec sa nouvelle épouse, qui y possédait une retraite charmante. Adonnée à la culture des lettres, la margravine écrivit avec le même succès, en vers et en prose, dans les langues anglaise, allemande, italienne et française qu'elle possédait bien et qu'elle parlait avec une égale facilité. Elle m. à Naples le 13 juin 1825. On a d'elle des *Mém.* contenant la relation de ses voyages en Crimée, à Constantinople, etc., pub. en anglais, Londres, 1826, 2 vol. in-12 : trad. en français, et publ. la même année, 2 vol. in-8°.

ANTRAIGUES (le comte d'). *Ses noms sont :* EMANUEL-LOUIS-HENRI DE LAUNAY. Conseiller de légation pour la cour de Russie à Dresde en 1803, il fut chargé encore d'autres missions près de diverses puissances. C'est en 1812 qu'il fut assassiné.

ANVILLE (J.-B. BOURGUIGNON). *Ajoutez* D' *avant la dernière parenthèse.*

APPIUS. *Substituez au renvoi* CRASSUS *le mot* CRASSINUS.

ARAMONT. *Son nom est :* GAB. DE LUEZ, *et non* PUEZ.

ARATUS. Ligne 8, *lisez :* Philippe V (*non* III).

ARÉTIN (LÉONARD BRUNI). *Art. nul.* V. BRUNI.

ARGOTE Y MOLINA (GONZALEZ), généalogiste et littérat. espagnol. *Ajoutez à sa notice :* il m. dans un état d'aliénat. mentale vers 1590, après avoir été nommé successivem. chef de la *Sta Hermandad* et *alferez mayor* d'Andalousie. Ses ouv. les plus connus ont pour tit. : *Nobleza de Andaluzia*, Séville, 1588, in-fol.; *Hist. del gran Tamerlan*, 1582, in-f.; imp. aussi dans le t. 3 des *Cronicas de los reyes de Castilla*, Madrid, 1782, in-4. C'est à lui qu'est due la 1re éd. du roman *el Conde de Lucanor*.

ARTIGAS (don JUAN), né à Monte-Video, vers 1760, d'une famille originaire d'Espagne, se trouvait parvenu au grade de capitaine au service de cette puissance, lors de l'insurrection des colonies du Sud. Il soutint d'abord la cause royale, puis il se jeta dans le parti de l'indépend. Ayant obtenu de la république de Buenos-Ayres le commandem. d'un corps d'armée, il battit en plus. rencontres les troupes espagnoles, et obtint aussi des avantages réels sur les Portugais, qui, à la faveur des dissensions, et sous le prétexte de défendre les intérêts de l'Espagne, cherchaient à s'emparer de tout le pays qui s'étend sur la rive gauche de la Plata. Mais bientôt, à tort ou à raison, il fut accusé de nourrir des projets ambitieux, fut déclaré traître et vit sa tête mise à prix. L'âge lui avait donné de l'expérience, sans lui rien ôter de ses forces, de son activité et de son courage ; il était d'ailleurs adoré d'un grand nombre de ses compatriotes, dont il partageait les habitudes de flibustier. Il eut bientôt une armée avec laquelle il lutta pend. plus. années et souvent avec avantage, contre les troupes de Buenos-Ayres, auxquelles se trouvèrent réunis parfois les Portugais. Il était devenu l'un des plus puissans défenseurs du parti qui voulait remplacer le système du gouvernement central par celui du gouvernement fédératif, ou qui du moins se servait de ce prétexte pour troubler l'Amérique méridionale. Artigas était si ignorant, qu'il n'aurait pu dire peut-être ce qu'il entendait précisément par

ce mot de gouvernement fédératif; et ce qu'il y a de cert., c'est qu'il ne pouvait demander une chose plus funeste à son pays, dans les circonstances actuelles. En 1820, il fut trahi et battu par un de ses lieutenans, et se réfugia au Paraguay auprès du docteur Francia, dont il ne put obtenir une seule audience, mais qui, fidèle aux traditions hospitalières de son singulier royaume, lui assigna pour demeure le village de Curuguty, à 85 lieues au nord-est de l'Assomption, lui donna une maison, des terres, 32 piastres par mois, lui fit fournir, en outre, tout ce qui pouvait lui être nécessaire ou seulement agréable, et le traita, en un mot, avec une grande considération, tout en le retenant prisonnier. Artigas m. en 1826, après avoir essayé de faire oublier par quelques vertus les maux qu'il avait causés à son pays.

AUGER (Louis-Simon), de l'acad. franç., né en 1772 à Paris, consacra à la composit. de petits ouv. dramatiq. les loisirs d'un emploi subalterne qu'il occupa de 1793 à 1812 dans l'administrat. des vivres, puis au ministère de l'intérieur, fut nommé censeur royal en 1815. Attaché successivem. à la rédaction de la *Décadephilos.*, intit. depuis *Revue* (la signat. O y distingue ses articles), à celle du *Mercure*, puis du *Journal de l'Empire* (où ses art. sont signés T), il avait débuté dans un genre de littérat. plus sévère par un *Eloge de Boileau*, couronné par l'Institut en 1805, et que suivit en 1808 un autre *Eloge de P. Corneille*. Depuis lors il s'adonna spécialement à la biographie et à la critique. On lui dut plus. édit. d'ouvr. annotés ou précédés de notices, notamm. les *Souvenirs de Me de Caylus*, 1804, in-12; les *Œuvres complètes* de Hamilton; de Malfilâtre, de mesd. de La Fayette et de Tencin (1804, 5 vol. in-8, réimp. en 1820); de Duclos (1806, 10 v. in-8 (réimp., 1820-23); de La Fontaine (1814, 6 v. in-8); de Molière, 1819-27, 9 vol. in-8; du même, 1825-26, 5 vol. in-8; des *Œuvres poétiques de Boileau*, 1825, in-8, et la traduct. des *Comédies de Térence*, par Lemonnier, 1825, 3 vol. in-18. Dès le commencem. de la publicat. de la *Biographie universelle*, L.-S. Auger en fut un des principaux collaborat. Le *Discours prélimin.* dont il l'a enrichie est sans contredit le meilleur morceau qu'il lui ait fourni. C'est au sujet de cet ouvr. qu'il s'engagea, avec M. de Genlis, dans une querelle littéraire qui produisit de part et d'autre quelq. brochures assez mordantes. Au mois de juin 1814, Auger quitta le *Journal des Débats* pour s'attacher, en qualité de rédact. principal, au *Journal général de France*. Ses articles politiques donnèrent quelq. éclat à cette feuille; il continua de s'y exprimer avec beaucoup d'indépendance durant les cent-jours, nonobstant une courte détent. qu'il subit à la préfecture de police. Après le second retour du roi, il fit un moment partie de la commission de censure des journaux. Louis XVIII lui accorda une pension, et à la nouvelle format. de l'académ. franç. il en fut nommé membre. Cet homme honorable professait des opinions peu favorables au libéralisme. On le vit combattre aussi avec chaleur les innovat. du romantiq. au sein de l'Institut. Il paraît que depuis quelque temps il était en proie à d'horribles maux de nerfs, lorsqu'on apprit tout à coup qu'il avait disparu, le 2 janv. 1829. Le soir même il avait reçu chez lui la plupart de ses amis sous prétexte de leur faire ses adieux avant de partir pour un voy. en Italie. Ce ne fut qu'après un mois que l'on retrouva son corps dans la Seine à Meulan (1er févr.). M. Etienne fut son success. à l'acad. franç. Outre les nombr. publications dont on a parlé, L.-S. Auger a publ. un nombre considérable de *disc. acad.*, des *Observat. sur la nature de la propriété littér.*, une feuille in-4, 1826, impr. par ordre de la commiss. nommée par le roi pour préparer un projet de loi sur cette matière; enfin des *Mélanges philosophiq. et littérair.*, Paris, Ladvocat, 1828, 2 v. in-8. Il a en outre dirigé la *Collection des classiques franç.*, format in-32, publ. chez Lefevre et Brière, 1823 et suiv., et a mis de ses notices en tête de plus. des ouvrages dont elle se compose. Il jouissait d'une grande influence dans la savante compagnie, et il la présida comme directeur dans plus. occasions marquantes, notamment lors des récept. de Mgr. l'arch. de Paris, de MM. Soumet, Droz, Casimir de la Vigne et Feletz.

AUGIER (J.-B.). *Date de sa mort*, 1819.

AUSONE (Decius). *Date probable de sa m.* 394, *au lieu de* 374.

AYMON. *Substituez à cette notice :* AYMON, dit *le Pacifique*, comte de Savoie, succéda en 1329 à son frère, Edouard-le-Libéral. Il eut à défendre ses droits contre sa nièce Jeanne, femme du duc de Bretagne Jean III, laquelle excita contre lui le dauphin du Viennois. Après la mort de ce dern. (1333), son success. conclut un traité de paix avec Aymon, qui, 6 ans plus tard, prit parti pour la France dans la guerre que cette puissance soutenait contre l'Angleterre (1340). Aymon m. à Montmélian le 24 juin 1343, laissant le duché de Savoie à son fils, Amédée VI. C'est du chef de sa femme Yolande, fille du marquis de Montferrat Théodore Paléologue, que, dans la suite, la maison de Savoie éleva des prétentions au marquisat de Montferrat, en opposition à la maison de Gonzague. La prem. cour supér. de justice permanente établie à Chambéri le fut par le comte Aymon en 1329.

AYRER. *Article nul.* V. Eyrer.

AZUNI (Dominique-Albert), jurisconsulte italien, né à Sassari, dans l'île de Sardaigne, en 1760, s'adonna principalement à l'étude du droit commercial, et publia sur cette matière plus. écrits, parmi lesquels on en distingue un surtout qui fait autorité dans tous les tribunaux de commerce du littoral de la Méditerranée; c'est son *Dizionario universale raggionato della giurisprudenza mercantile*, seconde édition, Livourne, 1822. Nous citerons, en outre, de lui : *Sistema universale dei principj del diritto maritimo d'Europa*, Nice, 1795, 4 volum., dont il y a deux traductions françaises, une notamment sous le titre de *Droit maritime de l'Europe*, Paris, Poncelin, 1801-1804, 2 vol. in-8; *Système universel des armemens en course et des corsaires en temps de guerre, suivi d'un Précis des moyens propres à diminuer les dangers de la navigation des neutres*, Gênes, 1817, in-8. Azuni remplit honorablem. un gr. nomb. de fonctions publ. avant, pendant et après la dominat. franç. dans son pays. C'est lui qui a rédigé la partie de notre Code de commerce qui concerne le commerce maritime. Il était juge ou magistrat suprême du consulat de Cagliari, et présid. de la biblioth. de l'université royale de cette ville, lorsqu'il y m. en 1827.

BABINGTON (Antoine), zélé catholiq. du comté de Derby, se laissa égarer par les conseils d'un prêtre du séminaire de Reims, appelé J. Ballard, et usa de l'influence que lui donnait sa fortune considérable pour tramer une conspiration contre Elisabeth, dans le but de délivrer Marie Stuart et de l'établir sur le trône d'Angleterre. Le 24 août 1586 fut le jour choisi pour l'exécution de ce complot, dans lequel s'étaient rangés beaucoup de seigneurs catholiq. Il fut découvert à temps par le ministre d'état Walsingham (*v.* ce nom), et les princip. conjurés (J. Ballard, J. Savage, Barnwell, Tickburne, Tilnee et Abington) périrent dans les supplices le 13 septembre suiv., ainsi que Babington. Il ne paraît pas prouvé que Marie, qui eut assurément connaissance de cette trame, y ait donné les mains : elle devint toutefois le prétexte plus que suffisant de sa perte. (V. Elisabeth et Marie Stuart).

BACMEISTER (Jean), m. en 1794, bibliothécaire de l'acad. des sciences de Saint-Pétersbourg, était frère de H.-L.-C. Bacmeister. (*v.* ce nom). On lui doit un *Essai sur la biblioth. et le cabinet de curiosités et d'hist. naturelle de l'acad. des sciences de Saint-Pétersbourg*, 1779.

BAERT (Alexandre-Balthasar-François-de-Paule, baron de), originaire de la ville de Saint-Omer en Artois, entreprit dans les années 1787 et 1788 un voyage en Angleterre et publia les résultats de ses observat. dans un ouvr. très-estimé, sous ce titre : *Tableau de la Grande-Bretagne, de l'Irlande et des possessions anglaises dans les quatre parties du monde*, Paris, Jansen, an VIII (1800), 4 vol. in-8, avec cartes et fig. On trouve aussi de lui, dans un vol. anonyme intit. : *Mémoires historiques et géographiques sur les pays situés entre la mer Noire et la mer Caspienne*, Paris, Jansen, 1799, in-4, l'*extrait* d'un voyage entrepris en 1784 dans la partie de la Russie qui avoisine le Caucase. De retour en France, après avoir aussi exploré l'Espagne, Baert embrassa la cause de la révolution et fut élu en 1791 député du Pas-de-Calais à l'assemblée législative. Il y montra beaucoup de modérat., dont il donna d'ailleurs d'autres preuves dans le journal l'*Indicateur*, qui combattait les idées exagérées de l'époque. Baert se retira de l'assemblée après le 10 août, et passa bientôt aux Etats-Unis. Il était revenu en France depuis long-temps, lorsqu'il fut nommé, en 1815, membre de la chambre des députés, par le départem. du Loiret : toujours fidèle à son système de modérat., il siégea et vota avec la minorité de cette législature. Il m. à Paris en 1825.

BAIKOF (Théodore-Isaackievitsch), vaivode de Sibérie vers le milieu du 17e S., fit, en qualité d'ambassadeur du tzar de Russie, un voyage en Chine qui dura 3 ans, et dont il a écrit le *Journal*, inséré dans le 4e t. de la *Biblioth. anc. de Russie*, ainsi que dans la 2e part. du *Courrier de Sibérie*.

BAILLIE (Matthieu), médecin, né en 1761 près d'Hamilton, en Ecosse, reçut le doctorat à Oxford, et se rendit à Londres en 1780, auprès de ses oncles, les célèbres anat. W. et J. Hunter, qu'il assista dans leurs leçons et démonstrat. publiq. d'anatomie, qu'il suppléa même, de leur vivant, et qu'après leur mort il remplaça avec succès. L'accroissement de sa clientelle comme praticien, le détermina à cesser ses cours en 1799. Lorsque l'état mental de George III fit sentir le besoin des secours de l'art, le docteur Baillie fut appelé en consultat. avec les médecins de la cour et obtint ensuite la principale direction du traitem. du roi : ce ne fut pourtant qu'en 1810 qu'il fut pourvu d'une place qui vint à vaquer parmi les médecins de S. M. B. ; il reçut en même temps l'offre du titre de baronet, qu'il eut l'extrême modestie de refuser. A cette époque, telle était la vogue immense et méritée dont il jouissait, qu'il avait à peine le loisir de prendre ses repas, et qu'il gagna en une année, à ce que l'on assure, la somme énorme de dix mille livres sterling (environ deux cent cinquante mille francs). Il rehaussa encore l'éclat d'une si belle réputation par une générosité et une délicatesse, dont on cite plusieurs traits fort remarquables. Il m. à sa terre de Duntisbourne, près de Cirencester, comté de Gloucester en 1823. Dans une vie si remplie, il trouva le temps de donner plus. mémoires intéressans aux *philosophical Transactions* des années 1788 et 1789, aux *Transactions de la société pour l'avancement des sciences médicales et chirurgicales*, et aux *medical Transactions* publiées par le collége royal des médecins, et de composer plus. ouvr., dont le plus important, celui qui a répandu son nom dans toute l'Europe, est l'*Anatomie des maladies des principales parties du corps humain* (*the morbid Anatomy*), 1795 ; 4e édit. et supplém. à la 1re édit., 1807, in-8. Il faut y ajouter une collect. de gravures (*a Series of engravings to illustrate the morbid anatomy*), publ. en 10 fascicules in-4, 1799 à 1802. Il y en a une 2e édit. de 1812, in-4. On trouve une *notice* biographique sur le doct. Baillie dans le cahier de févr. 1824 (no 506, vol. 85), de l'*european Magazine*.

BALGUERIE-STUTTENBERG (Pierre), négociant, né à Bordeaux en 1779, d'un père qu'avaient presque ruiné les malheurs de la révolut. et la perte de St-Domingue, débuta jeune dans la carrière commerciale qu'il devait parcourir avec plus de succès et avec non moins d'honneur. Cependant ses spéculations, long-temps entravées par la guerre, ne trouvèrent à se développer dans toute leur étendue qu'à l'époque où la restaurat. rendit au monde la paix générale. Dès 1816 les bâtimens de sa maison parcoururent les mers les plus lointaines et firent reparaître, après une longue absence, le pavillon français dans les parages des Indes et de la Chine. Ce fut lui qui, en éveillant l'esprit d'associat. dans sa ville natale et dans plus. villes du midi, concourut le plus puissamm. à l'achèvem. des ponts de Bordeaux, de Libourne, de Moissac, d'Agen, d'Aiguillon, de Coësmont et de Bergerac. D'autres établissemens non moins importans, tels que de gr. fonderies, des services de bateaux à vapeur, des bains publics, la banque de Bordeaux, furent les résultats de l'impulsion donnée par lui à l'esprit public, et se partagèrent sa sollicitude et ses capitaux. Il m. aux eaux de Bagnères, dans les Pyrénées, en 1825, après avoir été choisi maintes fois pour divers emplois honorables par les conseils et les corporations du commerce. Il justifia toujours leur confiance. Etant membre du conseil général du commerce à Paris, il combattit les prétentions de quelques manufacturiers et propriétaires d'usines, qui tendaient à sacrifier les intérêts généraux des ports de mer à des intérêts privés en provoquant des prohibitions avantageuses à quelques-uns, mais toujours nuisibles aux masses. En sa qualité de président de la chambre de commerce de Bordeaux, il rédigea et adressa au ministre de l'intérieur un mémoire remarquable sur les divers moyens d'améliorer la navigation de la rivière de Bordeaux. On a publié : *Eloge funèbre de Balguerie-Stuttenberg*, Bordeaux, imprim. de Coudert, 1825, 12 p. in-12.

BALLONIUS. *Art. nul.* V. Baillou, dont c'est le nom latinisé.

BANCAL (Henri) était notaire à Paris et connu sous le nom de *Bancal-des-Issarts*, au commencement de la révolution dont il adopta les principes. Il était originaire d'Auvergne, et il fut nommé, en 1792, député du Puy-de-Dôme à la convention, où il se maintint dans une parfaite modération. Lorsque la discussion s'ouvrit sur la mise en jugement de Louis XVI, il contesta à l'assemblée le droit de le juger, et, plus tard, tout en se prononçant contre le gouvernement monarchique, non-seulement en France, mais même en Europe, il vota pour la détention du roi et son bannissem. à la paix. Nommé l'un des trois commiss. chargés, avec le ministre de la guerre Beurnonville, d'observer la conduite de Dumouriez, il fut livré, avec ses collègues, aux Autrichiens, et dut sans doute à cette circonst. le bonheur d'échapper à l'échaf. qui ne pouvait manquer d'être le prix de sa probité et de son courage. Le traité d'échange qui fit sortir du Temple la fille de Louis XVI rendit Bancal à la liberté. Cette circonstance lui assurait, en vertu d'un décret spécial, l'entrée au conseil des cinq-cents. Il y parut en 1796, et y fut reçu en triomphe ; mais on ne le vit plus monter à la tribune que pour plaider avec enthousiasme la cause des idées religieuses, qui étaient devenues l'objet exclusif de ses médit. En 1797, l'année même qu'il sortit des cinq-cents, il fit hommage aux deux conseils, d'un écrit intitulé *Du nouvel ordre social fondé sur la Religion*. Il m. en 1826, à Clermont-Ferrand, où il avait passé la dernière partie de sa vie, étranger à toute fonction publique et uniquement occupé des études relatives aux Saintes Ecritures.

BANTISCH-KAMENSKII (Nicolas-Nicolaevitsch), conseiller d'état actuel russe, né à Nijine, m. à Moscou en 1814, chef du dépôt des archives au ministère des affaires étrangères, y a rédigé un grand

nombre de pièces diplomatiques, et publié un *Récit hist. de l'union polonaise*, Moscou, 1795.

BARBATELLI (Bern.), peintre, est connu aussi sous le surnom de *Poccetti*. *Ajoutez à sa notice :* Il m. à Florence en 1612. Il reste peu de ses ouvr. de chevalet; mais les fresques nombr. dont il a embelli plus. édifices de Florence subsistent encore. L'une des plus remarquables est le *Miracle du noyé ressuscité* (cloître de la *Nunziata*). *Voy.*, pour le détail de ses compositions, le livre intit. : *Serie degli uomini più illustr. nella pittura, scult. ed architett.*, Florence, 1773, 12 vol.

BARBAZAN (Arm.-Guill.). *Lisez, ligne* 15, bataille de Bulgnéville.

BARBESIEU (Rich. de). *Lisez* Tonai *au lieu de* Lonai. Millot mentionne 14 *chansons* de Richard de Barbesieu; M. Raynouard en a publié 3 dans son *Choix des poésies orig. des troubadours*, p. 453-58.

BARBIÉ DU BOCAGE (Jean-Denis), géographe, né en 1760 à Paris, fit ses études au collége Mazarin, et perfectionna son instruction dans le commerce du cél. d'Anville, dont il fut le seul disciple. Les topographies de Milet, d'Halicarnasse, de Mitylène, et plus. notices insérées dans le prem. vol. du *Voyage pittoresque de la Grèce*, par M. de Choiseul-Gouffier, le firent connaître des savans, et particulièrem. de l'abbé Barthélemy, qui lui fit obtenir une place au cabinet des médailles, et le chargea de dresser l'atlas du *Voyage d'Anacharsis*. Privé de son emploi et incarcéré momentaném. en 1793, un an après son mariage avec la fille de Delahaye, graveur du roi pour la géogr., Barbié ne discontinua point ses utiles travaux; ils étendirent de plus en plus la réputation qu'il s'était déjà faite. En 1802 il fut attaché au dépôt de la guerre et chargé de la confection de la carte de la Morée; et l'année suivante il obtint la place de géographe des affaires étrangères. Admis à l'Institut en 1808, puis nommé profess. à la faculté des lettres de l'acad. de Paris, il devint successivem. membre de l'institut de Hollande, de l'acad. de Florence, de la société royale de Goettingue et de l'académ. royale de Prusse, et reçut en oct. 1814 la décoration de la Légion-d'Honneur. Outre les nombreuses cartes qu'il a dressées, et parmi lesquelles on distingue celles dont il a enrichi plus. ouvr. de Ste-Croix, les *Commentaires de César* dans la Collection *des classiques latins*, et les *Traités* d'Hippocrate, publ. par le doct. Coray. Barbié du Bocage a fourni un grand nombre d'articles au *Moniteur*, au *Magasin encyclopédique* et au *Mémorial topographique*. Il lut aussi à l'acad. des inscriptions divers mémoires intéressans, notamment ceux sur la plaine d'Argos et sur la longueur du mille romain. Il concourut encore à enrichir par des dissertat. sur OEnoé, Phylé et Eleuthère, la topographie de la bataille de Platée, de M. Spencer Stanhope; dressa pour l'ouv. de M. Melling des plans itinéraires et topographiq. du Bosphore de Thrace, de ses rivages et de la mer de Marmara; et il se chargea, de concert avec M. Letronne, de terminer le beau *Voyage pittoresque de la Grèce*, qui avait commencé sa réputation, et que la mort de M. de Choiseul-Gouffier laissait incomplet. On lui doit toute la géographie ancienne du dernier volume : notamment les cartes de la Troade, de l'empire de Priam, d'après Homère, et du canal des Dardanelles. Ce furent ses derniers travaux. Il m. le 28 déc. 1825. Son *éloge* a été prononcé à l'Institut par M. Dacier, et à la société de géographie par M. de Larenaudière. Ce dern. morceau a été inséré avec la liste de ses travaux inédits dans le tom. second du *Journal de l'instruction publique*.

BARBIER (Louis), dit *l'abbé de La Rivière*. *Ajoutez :* Les plus basses flatteries lui procurèrent égalem. beaucoup de crédit auprès de Mazarin. Il m. à Paris en 1670, au retour d'un voyage qu'il avait fait à Rome pour solliciter le chapeau de cardinal. Boileau et La Monnoye lui ont lancé plus d'un trait épigrammatiq.

BARBIER (Antoine-Alexandre), anc. biblioth. du conseil d'état et de l'empereur, puis administrat. des biblioth. particulières du roi, né en 1765 à Coulommiers (Brie), termina au séminaire St-Firmin, à Paris, ses études, qu'il avait brillamment commencées au collége de Meaux, et, ayant embrassé l'état ecclés., fut placé comme vicaire à Acy, puis à Dammartin, et nommé en 1791 curé de La Ferté-sous-Jouarre. Prêtre constitutionnel, Barbier, au fort de la terreur, quitta une profession que le malheur des temps ne lui permettait plus d'exercer avec toute l'abnégation qu'elle impose : il se maria. Le département de Seine-et-Marne le désigna en 1794 comme élève de l'école Normale, et il vint en cette qualité à Paris, où, par le crédit du libraire Barrois l'aîné, avec qui son goût pour les livres l'avait mis dès-lors en relation, il fut nommé membre de la commission temporaire des arts adjointe au comité d'instruction publiq., section de bibliogr. C'était un heureux choix que celui d'un amant si passionné des biblioth., pour assister à la migration de celles des couvens et autres établissemens supprimés, et l'on se figurera mieux que nous ne le pourrions exprimer tout le zèle qu'il mit à préserver des ravages du vandalisme, ou de toute cause quelconque de destruction, l'immense quantité de livres dont la réunion en dépôts venait d'être ordonnée. Il fut préposé en 1798, par le ministre de l'intérieur, François de Neufchâteau, à la conservat. du dépôt provisoire, formé par lui, de la biblioth. du directoire exécutif, et, lorsque plus tard cette bibliothèq. fut donnée au conseil d'état, sous le gouvernem. consulaire, il y resta attaché en la même qualité de conservateur, que lui continua Napoléon. Après le concordat de 1801, A.-A. Barbier s'était empressé de solliciter du pape une bulle qui le déliât décidém. de ses vœux ecclés. : il l'obtint. Chargé de la formation de diverses bibliothèq. particulières de Paris, Rambouillet, Trianon, Compiègne et Fontainebleau, il eut en 1807, avec le titre de bibliothécaire particulier du monarque, l'administration de ces établissemens, ainsi que celui de St-Cloud, qu'il mit dans un nouvel ordre. M. L. Barbier, dans une *notice* qu'il a consacrée à son estimable père (en tête du t. 4 du *Dictionnaire des ouvr. anonymes*, 2ᵉ édit.), fait connaître avec quelques détails la nature des fonctions que sa place imposait à A.-A. Barbier dans ses rapports avec l'empereur. Ajoutons ici que, sous le gouvernement royal, le vaste savoir et les précieux services que cet homme recommandable avait rendus aux lettres et aux savans ne furent pas moins honorablement appréciés : une flatteuse distinction, la croix de la Légion-d'Honneur, lui fut accordée en 1821. Au tit. de bibliothécaire du conseil d'état, qui lui avait été conservé, il réunissait également depuis la restauration celui d'administrateur des biblioth. particulières du roi. Cependant, au mois de sept. 1822, il fut mis à la retraite, et cette disgrâce, dont on n'a pas bien connu les motifs, l'affligea d'autant plus vivement, qu'elle l'arrachait à ses plus chères habitudes : quelle que fût d'ailleurs sa philos., il était difficile aussi qu'il ne ressentit pas péniblement, ainsi que l'observe un judicieux biographe (M. Mahul, *Annuaire nécrol.*, 6ᵉ année), la diminution considérable de ressources pécuniaires que lui occasionait la cessat. de son emploi. Depuis lors sa santé dépérit graduellement, et il m. d'un anévrisme le 5 déc. 1825. Sa femme l'avait précédé de quelques mois au tombeau. Les nombr. publicat. d'A.-A. Barbier ont été énumérées dans les *notices* que nous avons citées, et en partie dans celle que lui a consacrée M. Tourlet (*Moniteur* du 3 janv. 1826, impr. séparément, 7 p. in-8). Voici les principales : *Catalogue de la biblioth. du conseil d'état*, Paris, an XI (1803), 2 t. en 1 vol. in-fol.; *Catalogue servant à indiquer les différens livres qui peuvent composer les différentes biblioth. d'un homme d'état, d'un magistrat*, etc., Paris, 1804, in-8; *Dictionnaire des ouvr. anon. et pseud. composés, trad. et publ. en franç. et en lat., avec les noms des au-*

teurs, traduct. et édit., accompagné de notes hist. et critiq., ibid., 1806-1808, 4 vol. in-8; 2e édit. (corrigée et augmentée, avec la coopérat. de M. L. Barbier, fils aîné de l'auteur), ibid., 1822-26, 4 vol. in-8; *Nouv. Biblioth. d'un homme de goût, entièrem. refondue* (en société avec Desessarts), ibid., 1808-10, 5 vol. in-8; *Dissertat. sur 60 trad. franç., de l'Imitation de J.-C., suivie de considérat. sur l'aut. de l'Imitation* (par M. Gence), ibid., 1812, in-12; *Supplément à la corresp. littér. de MM. Grimm et Diderot*, ibid., 1814, in-8; *nouveau Supplément au Cours de littérat. de La Harpe*, ibid., 1818, in-8; *Examen critiq. et complém. des dictionn. hist. les plus répandus*, etc., ibid., 1820, in-8. Beaucoup de matériaux, réunis par l'aut. pour un 2e vol., étaient à la disposit. de M. L. Barbier, qui, comme on sait, a succédé à son père dans la révision du présent *Dictionnaire* pour la partie bibliogr., qu'il a continuée jusqu'à la 10e livraison inclusivem. Les nombreuses citations du *Dictionn. des anonymes* faites dans le cours de notre biogr. par M. L. Barbier, attestent la religieuse exactitude qu'il a mise à utiliser au profit de cet ouv. tout ce que laissait de son immense savoir l'honorable collaborat. dont nous avions à regretter la perte. Il nous resterait à mentionner encore une foule de publicat. moins importantes dues à Ant.-Al. Barbier; il suffira de dire que presque tous les *opusc.* qu'il a fait impr. isolém. avaient déjà paru, soit dans le *Mercure de France*, soit dans le *Magasin* ou la *Revue encycl.*, rec. qui le comptèrent parmi leurs rédacteurs les plus distingués.

BARBOTAN (C., comte de). *Lisez*, ligne 7, Barbeau-Dubarran.

BARDON (MICH.-FRANÇ.). *Art. nul.* V. DANDRÉ.

BARGETON (DANIEL), né à Uzès vers 1675, vint suivre le barreau de Paris, y fut reçu avocat au parlement, et se trouva bientôt chargé des affaires des plus opulentes familles du roy. Les rapports de cette nature qu'il avait avec le duc et la duchesse du Maine le firent soupçonner injustem. d'avoir trempé dans la conspiration de Cellamare; mais son innocence ayant été bientôt reconnue, on l'élargit de la Bastille, où il avait été conduit. Le contrôleur-gén. des finances Marchault, ayant formé le dessein, en 1749, d'assujétir les biens du clergé à l'impôt des 20mes, Bargeton, d'après l'invitat. de ce ministre, écrivit sur cet objet 3 lettres, dont le recueil fut appelé *Ne repugnate vestro bono*, d'après un passage de Sénèque, qui sert d'épigraphe à ce même recueil. Le clergé de France eut le crédit de faire supprimer les *Lettres* de Bargeton, impr. à Londres (Paris), 1750, in-12. Réimp. sous la rubrique d'Amsterdam, même date et même format, ce livre fut réfuté la même année dans un écrit intit.: *Réponse aux lettres contre l'immunité des biens ecclés.*, par Duranthon, et dans une autre *Réponse*, en forme épistolaire, 1751, 3 vol. in-12, par l'évêq. de Grenoble J. de Caulet. Bargeton était mort à Paris vers 1750, av. l'impress. de ses *Lettres*.

BARKOF (JEAN-SEMENOVITSCH), interprète de l'académie des sciences de Saint-Pétersbourg, m. dans cette ville en 1768, est auteur d'une *Vie du prince Antiochus Cantemir, suivie d'observat. sur ses satires*, Saint-Pétersbourg, 1762. Il a aussi traduit en russe les *Satires* d'Horace, en vers, avec des *notes*, ibid., 1763; les *Fables* de Phèdre, avec le *texte* en regard, et une *vie* de l'auteur, ibid., 1764, et l'*Histoire univ.* de Golberg, ib., 1766; 2e édit., 1796.

BARRAS (PAUL-JEAN-FRANÇOIS, comte de), l'un des personnages les plus fameux de la révolution française, né en 1755 à Fox, département du Var, d'une famille *aussi ancienne*, sélon le dicton du pays, *que les rochers de la Provence*, entra de bonne heure au service dans le régiment de Languedoc, infanterie, et s'embarqua en 1775 pour l'Ile-de-France, dont un de ses parens était gouverneur. Il prit ensuite le parti de passer dans l'Inde, où la guerre allait éclater entre les Français et les Anglais. Après avoir concouru à la défense de Pondichéri, il revint en France par suite de la capitulat. de cette place, puis retourna bientôt dans les parages indiens avec le bailli de Suffren, et assista au combat naval de la Pioya. A la paix Barras vint à Paris, où il dissipa en parties de plaisir son faible patrimoine. Lorsque la révolut. éclata, il en embrassa les principes avec ardeur, mais on l'entendit en blâmer hautem. les premiers excès. Affilié des prem. au club des jacobins, il prit part aux évènemens du 10 août 1792, fut nommé administr. du départem. du Var, puis juré de la haute cour nat., siégeant à Orléans. Quelq. temps après les troupes franç. s'étant emparées du comté de Nice, Barras fut appelé à l'administrat. gén. de ce pays. Il vint siéger à la convent. nat. comme député du Var, y vota pour la mort du roi, sans sursis ni appel, et se déclara contre le parti dit *de la gironde* au 31 mai 1793. Chargé plus tard d'une mission particulière dans les départem. des Hautes et Basses-Alpes, il fut aussi l'un des commissaires de la convent. auprès de l'armée du Var. Il venait de se rendre à Nice, lorsqu'il reçut la nouvelle que ses collègues P. Bayle et Beauvais étaient arrêtés à Toulon par les habitans de cette ville, qui avait ouvert ses portes aux Anglais. Se hâtant alors de réunir une grande partie des troupes de l'armée, il accourut sous les murs de la place qui fut bientôt assiégée sous la direction du général en chef Dugommier. De retour à Paris, Barras, mal reçu du comité de salut public et surtout de Robespierre, devint un des principaux acteurs des évènem. du 9 therm. (*v.* ROBESPIERRE et TALLIEN): ce fut lui qui en fit le rapport à la convention. Il avait eu le commandem. de la force armée dans cette journée mémorable. Dans les jours suiv. il s'honora encore par plus. traits d'humanité. Successivem. appelé à la présidence de la convent. et au comité de sûreté gén. (déc. 1794), il s'éloigna de plus en plus du parti de la montagne, et il contribua à en terrasser les restes dans les journées des 1er et 4 prairial an III. Cette conduite le fit appeler au commandem. en chef des troupes réunies pour la défense de la convent. le 13 vendém. an IV (5 oct. 1795), journée où il fut si puissamm. secondé par Bonaparte. Quelques jours après Barras fut nommé l'un des cinq membres du gouvernem. institué par la nouv. constitut. de l'an III (*v.* CARNOT, RÉVEILLÈRE et REWBELL). Il eut incontestablement la principale part d'influence dans ce conseil souver.: elle s'accrut encore lorsqu'il eut enlevé à Carnot le portefeuille de la guerre et renversé le parti *clichien* (18 fructid. an V = 4 sept. 1797). C'est alors qu'une députation du conseil des cinq-cents communiqua au directoire la proposition de déporter tous les nobles en masse. Barras s'y opposa avec une grande énergie et fit rejeter cet odieux projet. Sieyes, l'un des premiers provocat. de la révolut. de 1789, et qu'une faction puissante avait porté au direct. (30 prairial an VII = 18 juin 1799), ne balança qu'un moment l'autorité de Barras qui parvint promptement à lui imposer par sa fermeté. A cette époque le ministre anglais Pitt chargea un agent secret de faire à Barras la proposit. de s'emparer de l'autorité, et lui offrit à cet effet l'appui de son gouvernem. Il paraît certain que, d'un autre côté, le directeur prêtait l'oreille à des proposit. de la part de l'auguste famille des Bourbons. Il se serait engagé, dit-t-on, à rétablir cette même famille sur le trône, moyennant des conditions qui assuraient son propre avenir. Quoi qu'il en soit, le retour de Bonaparte d'Egypte amena un ordre de choses imprévu. Ce général, secondé par Sieyes, réussit à s'emparer du pouvoir; et Barras, rentré dans les rangs des simples citoyens, ne voulut accepter aucun des avantages qui lui furent offerts par le nouveau gouvernem. Bientôt l'ex-directeur vendit sa belle propriété de Grosbois près de Paris, et alla s'établir à Bruxelles. Il y resta jusqu'en 1813, époque où, impliqué dans une conspiration contre le gouvernem. impérial, il fut exilé à Rome. Vivant tranquille dans cette nouvelle résidence, il la quitta au mois de janv. 1814, lorsque

Murat y vint avec son armée. Barras fut arrêté à Turin, et reçut l'ordre de se rendre à Montpellier. On l'avait encore impliqué dans une nouvelle conspiration où figuraient beaucoup d'autres personnages marquans et l'ancien roi d'Espagne, Charles IV. La chute de Bonaparte termina cette intrigue politique. Barras, de retour à Paris, fut consulté, dit-on, par le gouvernem. royal. L'état de sa santé ne lui permettant pas de s'occuper des affaires, il se retira dans le midi; mais il revint dans la capitale, aussitôt après le débarquem. de l'ex-emp. à Cannes, ne voulut accepter aucune fonction pendant le règne des *cent-jours,* ni participer à rien de ce qui se passait. Il se retira, après le second retour du roi, à Chaillot près Paris, et y vécut obscur et tranquille jusqu'à sa m., arrivée le 29 janv. 1829. Dix ans auparavant, dans une lettre envoyée aux journaux à l'occasion de la publicat. d'un écrit intitulé *Souvenirs et Anecdotes secrètes* (par Lombard de Langres), Barras, en s'élevant contre certaines assertions qui le concernent dans cet ouvr., annonçait le projet de publier un jour ses *mémoires.* Le lendemain de sa mort les scellés furent apposés sur ses papiers en vertu d'une décision du garde des sceaux, ministre de la justice, en date du 15 juillet 1825.

BARRIÈRE (Dominique), peintre, sculpteur et grav., est connu aussi sous le nom de *Domenico Fiorentino,* parce qu'il naquit à Florence (vers 1506). *Ajoutez encore à sa notice :* Il travailla quelque temps en France sous le Primatice.

BARRUEL-BEAUVERT est né près de Bagnols, département du Gard. Il ne faut pas confondre son journal, *les Actes des apôtres et des martyrs,* avec celui de Pelletier, qui a le même titre.

BARRY (Girald), *Giraldus Cambrensis,* est né en 1146, et m. à l'âge de 70 ans, étant év. de Saint-David. Outre les ouvr. cités dans sa notice, on a de lui : *Itinerarium Cambriæ,* 1585, in-8, avec *notes* de Powel. Il en a paru en 1806 une fort belle édition, due aux soins de sir Rich. Colt Hoare.

BARSOF (Antoine-Alexievitsch), conseiller de collége et professeur d'éloquence à l'univ. de Moscou dans le 18e S., a contribué à l'amélioration de la langue russe par div. écrits sur cet idiome, qui n'ont pas été impr., mais ont été consultés avec fruit par les grammairiens. Barsof avait été chargé en 1791, par Catherine II, de faire des recherches sur l'histoire de la Russie. Son travail est resté également inédit, et a servi à d'autres écrivains.

BARTHOLDY (Jacob-Salomon), diplom. prussien, né à Berlin, de parens israélites, apprit de bonne heure plus. langues anciennes et modernes, fit un voyage en Grèce, et, à son retour, embrassa le protestantisme, non par conviction dogmatique, mais parce qu'il regardait cette religion comme la plus favorable à la morale et aux progrès de la civilisation. La guerre de 1807 ayant éveillé son patriotisme, il servit comme officier dans un bataillon de la landwher de Vienne, et publia, pour animer ses compatriotes, un écrit intitulé *Guerre du Tyrol.* En 1813 on le trouve attaché à la chancell. du prince de Hardenberg : c'est lui aussi qui rédigea l'édit sur le *landsturm* après la publication de l'armistice. En 1815, il fut envoyé à Rome comme consul-général prussien pour toute l'Italie, et sa mission, qu'il tenait plutôt de la Sainte-Alliance que de son souverain, était d'observer les mouvemens de ce malheureux pays si long-temps agité. Nommé chargé d'affaires de Prusse à la cour de Toscane, après le congrès d'Aix-la-Chapelle, il se rangea parmi les plus violens adversaires de la révolution napolitaine. Il avait été mis à la retraite, lorsqu'il m. en 1826, laissant, outre sa *Guerre du Tyrol,* plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons un *Voyage en Grèce* dans les années 1803-4, trad. en franç. par A. du C*** (Paris, Dentu, 1807, 2 vol. in-8, fig. et cartes.).

BASCHILOF (Simon), secrét. du sénat de Russie, m. à Saint-Pétersbourg en 1771, à l'âge de 30 ans, était un des élèves les plus distingués du sav. Schloetzer (*v.* ce nom). On lui doit une excellente édit. des *Annales de la Russie d'après Nicone,* Saint-Pétersbourg, 1767 et 1768.

BASTON (Guillaume-André-René), savant ecclésiastique, né en 1741 à Rouen, reçut la prêtrise en 1766 à Angers, où il professait la philosophie, et ne tarda pas à être appelé à St-Sulpice, où l'attendait une place de maître des conférences au second séminaire. Un discours qu'il prononça en 1770, sur l'objet délicat de la réforme des écoles lui valut les plus honorables suffrages et fut l'origine de sa fortune. Il eut une chaire de théol. à Rouen, et devint plus tard membre du chapitre de cette métropole. Il se montra l'un des plus ardens adversaires de la constitut. civile du clergé décrétée par l'assemblée nationale, et publia à ce sujet plus de vingt brochures en moins de quinze mois. Condamné à la déportation pour n'avoir par voulu prêter le serment exigé des ecclésiastiq., il se réfugia en Angleterre, puis dans les Pays-Bas, d'où le succès de nos armes le poussa à travers la Prusse et la Westphalie jusqu'à Coësfeld. Il revint en France en 1802 après le concordat, fut nommé successivem. vicaire-général, chanoine et doyen du chapitre de Rouen, membre de l'acad. de la même ville, et accompagna son archevêque, le card. Cambacérès, au concile de 1811, en qualité de théologien. Une déclarat. de ce prélat, qui servit de base aux articles arrêtés dans la congrégation générale du 5 août 1811 et acceptés par le pape, fut reconnue pour être l'ouvrage de l'abbé Baston, qui fut nommé à l'évêché de Séez; mais, comme la démission du titulaire paraissait n'avoir pas été libre, il n'accepta ce siége qu'après la m. de ce dernier. Le pape lui ayant refusé, même alors, l'institut. canoniq., il n'en administra pas moins le diocèse en vertu des lettres de vicaire-général que lui octroya le chapitre; mais il fut exposé à de nombreuses contrariétés, et lorsque après la restaurat. l'on eut nommé un nouveau titulaire à l'évêché de Séez, il revint avec joie prendre son rang parmi les chanoines honoraires de Rouen. Les honneurs du titre de vicaire-général lui furent rendus par M. de Bernis, successeur du cardinal Cambacérès. Il consacra les loisirs de sa vieillesse à défendre les principes gallicans contre les doctrines ultramontaines, et m. justem. honoré en 1825. On a publ. : *Notice biographique sur M.-G.-A.-R. Baston* (par M. Duputel), Rouen, F. Baudry, imprim. du roi, 1825, in-12, de 48 pages. Cette *notice* contient des détails bibliogr. qui nous permettront de ne citer de l'abbé Baston que les deux écrits suiv. : *Réclamation pour l'église de France et pour la vérité contre l'ouvr. de M. le comte de Maistre intitulé :* du Pape, *et contre la suite intitulée :* de l'Eglise gallicane dans son rapport avec le souverain pontife, Paris. 1821-24, 2 vol. in-8 : *Antidote contre les erreurs et la réputation de l'*Essai sur l'indifférence en matière religieuse (de l'abbé de La Mennais), Paris et Besançon, 1823, in-8 ; 2e édit., 1825.

BAUD. *Article nul.* V. Lebaud.

BAYARD (le chev.). *Date de sa naissance, lisez :* 1476 (non 1576), et, *ad finem,* lisez : M. Dureau de Lamalle.

BAYLE (G.-L.). *Lisez,* l. 8 : Leroux (non Leroi).

BEAUCHÊNE (Edme-Pierre CHANVOT de), docteur médecin de l'école de Montpellier, né aux Acharlis, près de Villeneuve-le-Roi (Yonne), m. le 24 déc. 1824, membre de l'acad. roy. de médecine, avait, avant la révolut., le titre de méd. des écuries de *Monsieur* (depuis Louis XVIII). Elu membre de la commune de Paris en 1789, il fit partie d'une députation envoyée à Coblentz pour inviter les princes à rentrer en France. Mais, quels qu'aient été ses engagemens politiq. à cette époque, on peut croire qu'il ne démérita pas de la confiance de Louis XVIII; car il en reçut plus. marques de faveur après la restauration. Beauchêne fut successivement médec. en chef de l'hôpital milit. du Gros-Caillou, du corps

législatif, de l'école Normale, du bureau de bienfaisance de sa section, enfin médecin consultant du roi. Outre plus. *articles* fournis à divers journaux, notamment à la *Quotidienne*, on a d'Edme-Pierre Chanvot de Beauchêne : *de l'Influence des affections de l'âme sur les maladies nerveuses des femmes*, in-8, Amsterd. et Paris, 1781 ; 3e éd., 1798 ; trad. en all., Leipsig, 1784 ; *Maximes, Reflexions et Pensées div.*, 1817, in-18 ; 4e éd., 1821, in-12.

BEAULIEU (le baron). C'est sans fondement qu'a été répandue en France l'annonce de la m. de ce général, à la date de 1797. Il est vrai seulement qu'un oubli profond cacha son existence, du moment où il fut remplacé dans son commandem. (juin 1796) par le feld-zeugmeister Wurmser, dont les efforts ne demeurèrent pas moins impuissans que les siens contre le génie et la fortune de Bonaparte. C'est dans le courant de mars 1820 que Beaulieu mourut à Lintz, âgé de 94 ans.

BEAUMARCHAIS. *Transposez sa notice, p.* 211, *après* BEAUMANOIR.

BEAUMELLE (LAURENT ANGLIVIEL DE LA). C'est à Vallerangue (Gard) que naquit cet écrivain, l'an 1727. Lorsqu'il arriva à Berlin, Voltaire sortait à peine de son fameux procès avec le Juif Herscheld. Maupertuis, s'emparant de l'esprit de La Beaumelle, déjà irrité contre Voltaire, réussit à se servir de lui contre le philos., l'animant à cet effet par d'insidieux rapports. S'il faut en croire T.-J. Duvernet, dans sa *Vie de Voltaire*, La Beaumelle avait été assez inconséquent pour compter se faire un tit. de recommandation auprès de Frédéric d'un opuscule int. : *Mes Pensées*, dans lequel se trouvait cette saillie : « Le roi de Prusse récompense les hommes de lett. par le même principe que les princes d'Allemagne comblent de bienfaits les nains et les bouffons. » Livrée aux mains de Voltaire, la brochure ne fut pas épargnée; elle devint un texte de sarcasmes pour les convives du roi, qui firent entendre à S. M. que l'aut. désirait lui être présenté, à quoi Frédéric répondit qu'il ne voulait pas le voir : « Mais, ajouta-t-il, s'il veut un brevet d'étourdi, il lui sera expédié. » Telle fut la conversation que Maupertuis rapporta à La Beaumelle, qui dès-lors devint l'ennemi plus importun que dangereux de Voltaire. Après une aventure galante et quelques mois passés dans les prisons de Berlin, La Beaumelle, continue l'historien cité, partit pour l'Allemagne, où il eut d'autres aventures avec une femme de chambre qui avait volé sa maîtresse. Nous reproduisons ces documens sans les garantir. Ce qui est incontestable, c'est que, de retour en France, La Beaumelle fut deux fois envoyé à la Bastille, l'une en 1753, l'autre en 1756. On doit faire les rectifications suiv. dans les indications biogr. qui le concernent : la date de publication des *Pensées de Sénèque* est 1752; celle de l'écrit intit. *l'Esprit*, in-12, est 1802.

BEAUMES (J.-B.-THÉOD.). *Substituez à la date de sa mort :* Décembre 1828.

BEAUMONT (FRANÇ.). Ligne 2, *lisez :* J. Fletcher (*v.* ce nom).

BEAUVILLIER (FRANÇ.-HON.), et non *Beauvilliers*, est né en 1610. — Son fils, PAUL, naquit à Saint-Aignan en 1648.

BECLARD (PIERRE-AUGUSTIN), médecin, né à Angers en 1785, commença dans cette ville l'étude de son art qu'il vint perfectionner à Paris de la manière la plus brillante. En 1809 et 1810, il obtint successiv., à l'Ecole de médecine et à l'Ecole pratique, les premiers prix d'anat., de physiol., d'histoire naturelle médic., de chimie et de physique, et M. Roux, chirurgien en second de l'hôpital de la Charité, le choisit pour répétiteur de son cours. En 1811, il fut nommé, au concours, prosecteur à la Faculté, et, bientôt après, chef des travaux anat. En 1813, il présenta pour sa thèse une série de propositions sur la physiol., la chirurgie et la thérapeutique, qui sont autant de découvertes. Enfin, il était devenu, à 30 ans, chirurgien en second de l'hôpital de la Pitié, avait obtenu la chaire d'anat. à la faculté de médecine en 1818, et déjà l'on avait reconnu qu'il portait au plus haut degré le talent d'enseigner, lorsqu'il m. à Paris, d'une inflammat. cérébrale, en 1825. Nous citerons de Béclard : *Additions à l'Anatomie générale de Xavier Bichat, pour servir de complément aux édit. en 4 vol.*, Paris, 1821, in-8 ; *Elémens d'anat. générale*, ou *Description de tous les genres d'organes qui composent le corps hum.*, ibid., 1823, in-8. On a publié : *Discours prononcé aux obsèques de M. Béclard par M. Roux, secrét. part. de la section de chirurgie* (de l'Académie de méd.), Paris, 1825, 4 pag. in-4.

BEETHOVEN (LOUIS van), célèbre composit. de musique instrument., né en 1772 à Bonn, d'un choriste de la chapelle de l'électeur de Cologne (quelq. biographes lui donnent pour père le roi de Prusse Frédéric Guillaume II), eut pour premier maître l'organiste Neefe. L'élect. de Cologne l'envoya à ses frais à Vienne en 1792, et le jeune virtuose y fit de rapides progrès dans les études théoriq. sous J. Haydn et le sav. Albrechtsberger. Dès ce temps, Beethoven était connu par div. morceaux de piano pub. à Manheim et à Spire ; il sut profiter des critiques qui en furent faites, et bientôt de vifs et univ. éloges accueillirent toutes ses nouvelles compositions. La mort de l'électeur le laissant sans espoir d'avenir à la cour de Cologne, il quitta cette ville pour Vienne (1801). L'indépendance de son caract. l'empêcha d'abord de prendre dans cette capitale le rang qu'il méritait de tenir parmi les artistes ; il y passa trois années sans autres émolum. que le produit de ses compositions. Sa situation ne s'améliora que par degrés ; elle était encore si précaire en 1809, qu'il fut sur le point d'accepter les offres honorab. qui lui étaient faites par la nouvelle cour de Westphalie, et de quitter Vienne pour devenir maître de chapelle de Jérôme Bonaparte. Mais une pension de 4,000 flor., que lui assurèrent l'archiduc Rodolphe et les princes Lobkowitz et Kinsky, le fit changer de résolut. La seule condition mise à cette munificence était que le grand artiste continuerait à résider soit à Vienne, soit en tout autre lieu de la domination autrichienne. C'est dans cette capitale que m. Beethoven, le 28 mars 1827. Digne émule du talent et de la gloire des Haydn et des Mozart, il excella comme eux dans la composit. instrumentale ; mais, de même que le premier de ces maîtres, il fut moins heureux dans le genre dramatiq. Tous les amateurs ont admiré ses magnifiques *symphonies*, ses septuors, quintettes, quatuors et trios, et ses belles sonates pour le piano. Ses œuv. sont au nombre de plus de 120. La plupart ont été gravées à Paris. Le journal musical, intit. *Harmonicon*, a publié, à la date du 28 sept. 1823, un morceau très-curieux sous le titre *une Journée avec Beethoven*. On a donné dans le même rec. une liste exacte de ses œuvres. Depuis quelq. années, ce gr. composit. était affligé d'une surdité complète ; mais un bruit qu'on a eu tort de répandre, et qui était dénué de fondement, c'est qu'il ait fini ses jours dans l'indigence. Les pensions que lui faisaient ses illustres Mécènes ne lui manquèrent jamais ; et d'ailleurs la vente de ses ouvr. eût suffi pour lui assurer une honorab. aisance.

BELLART (NICOLAS-FRANÇOIS), procur.-gén. près la cour royale de Paris, né dans cette ville en 1761, d'un père charron-carrossier, commença à se faire connaître au barreau comme un habile et heureux défenseur. La révolut. venait d'éclater. L'une des causes où il se montra avec le plus d'éclat fut celle de madem. Adélaïde de Cicé, accusée de complicité dans l'affaire de la machine infernale, pour avoir reçu et caché dans son domicile Carbon et Saint-Régent. Bellart fut un des 3 conseils du gén. Moreau, et concourut à la rédact. du *Mémoire justificatif* de cet illustre accusé ; il fut égalem. l'un des conseils du marquis depuis duc de Rivière. Précédemment il avait eu l'honneur d'être désigné par

Tronchet au choix de Louis XVI, qui, sur l'avis de Malesherbes, préféra M. Desèze pour son 3e défenseur. Porté au conseil-général du département de la Seine en 1800, Bellart abandonna à peu près vers ce temps, la plaidoierie pour se borner au travail du cabinet et à l'exercice de ses fonctions administr. Lorsque les événem. eurent rendu possible une résistance ouverte aux volontés despotiq. de Napoléon, elle se manifesta au sein du conseil et produisit la proclamat. du 1er avril 1814, dont Bellart fut le rédacteur. Après la restauration, il reçut des lettres de noblesse et la décoration de la légion-d'honneur. Nommé bientôt membre de la commiss. des biens non vendus des émigrés, puis maître des requêtes dans le conseil de Monsieur (aujourd'hui Charles X), il fut troublé dans ces nouv. honu. par le retour de Bonaparte, et forcé de prendre la fuite. La 2e restaur. l'éleva à la charge de proc.-gén. près la cour royale de Paris. Apportant dans ces hautes fonct. le zèle d'un homme de parti bien plus que la raison éclairée d'un magistrat, Bellart, qui avait le malheur de ne pas comprendre le gouv. représent., ne cessa d'en combattre les prérogatives comme dangereuses pour le trône dont il avait aidé le rétablissement. A partir de cette époque, on trouve en lui deux hommes à juger, le chef du parquet et le député. Envoyé à la chambre, en 1815, par le collége élect. de la Seine, il y défendit le ministère contre cette majorité violente dont il partageait au fond les sentimens, mais avec moins d'exagération. Il fit le rapport et appuya fortement les dispositions de la première loi suspensive de la liberté individ. Après l'évasion de M. de Lavallette, il crut convenable de venir à la tribune disculper le ministère public et l'administ. de toute conniv. dans cette affaire. Il fut encore envoyé à la chambre par le même collége, après la mémorable ordonnance du 5 septembre 1816, puis, en 1818, ne se fit guère remarquer que par des discours médiocres contre la liberté de penser et d'écrire, et cessa d'être éligible, lors de la première élection septennale, les frais de représentation inhérens à sa dignité de procureur-général l'ayant forcé de vendre ses immeubles. Mais c'est comme chef de parquet qu'il convient surtout d'examiner sa conduite. A peine l'était-il devenu, qu'il fut commis, en cette qualité, pour accuser le maréchal Ney devant la chambre des pairs. La condamnation de cet illustre coupable était un acte de justice nécessaire peut-être alors; mais l'acharnement de Bellart n'en fut pas moins une chose digne de blâme. Pendant les dix années qui suivirent, ses réquisitoires furent constamment dictés par deux motifs, la crainte des conspirations contre l'autorité royale, et la haine de la licence de la presse. Mais, sur le premier point, il eut le tort de céder trop légèrement aux dénunciations hasardées de la police ou aux préventions intéressées de l'administr. supérieure, ou à ses propres alarmes, souvent chimériques: sur le second point, toutes ses fautes viennent de ce qu'il confondit toujours la licence avec la liberté, et ne sut pas même distinguer quels actes étaient vraiment déterminés par cette prétendue licence. Ainsi, dans le procès de Louvel, où il fut l'organe de l'accusateur, il voulut faire passer ce partisan enthousiaste du gouv. et de la dynastie de Bonaparte, pour un homme fanatisé par les feuilles libérales ou démocratiq. On peut reprocher encore à Bellart d'avoir, autant qu'il était en lui, attenté à l'indépendance de l'ordre des avoc. Nous sommes heureux, après avoir exposé contre lui plus. griefs bien pesans, de signaler le zèle et l'activité qu'il déploya, comme membre de la société royale des prisons, pour l'amélioration du sort des détenus. Le dernier acte de sa vie publique fut la commission de procureur-général près la cour des pairs, qu'il exerça, sans résultats satisfaisans, dans la fameuse affaire des marchés de l'expédition d'Espagne. L'état de sa santé, altérée par ses grands travaux et par les amertumes dont l'abreuvait la défaveur publique, le porta à offrir sa démission à Louis XVIII, qui la refusa constamment: ce prince l'aimait beaucoup, et le lui avait prouvé en le nommant conseiller-d'état, grand-officier de la légion-d'honneur, et l'un des quatre témoins pour le mariage du duc de Berri. Bellart venait enfin d'obtenir de Charles X sa démission, qui toutefois n'était pas encore publiquem. connue, lorsqu'il m. à Paris en 1826, gémissant amèrement, s'il faut en croire ses amis, du triomphe d'une associat. détestée contre laquelle il se croyait désormais impuissant, et dont les progrès avaient échappé à sa pénétration. On peut consulter une *Notice historiq. sur M. Bellart*, etc., par M. Billecocq, Paris, 1826-27, in-8; une autre par Jules Persin, ibid. 1828, 8 p. in-8. On a publié les *Œuvres de N.-F. Bellart*, Paris, Brière, 1827-28, 6 v. in-8.

BELZONI (Jean-Baptiste), célèbre voyageur, né à Padoue en 1778, d'une famille pauvre, fut travaillé de bonne heure par le désir de courir le monde, quitta la maison paternelle, et ne fut long-temps qu'un aventurier, parce que l'instruction lui manquait ainsi que les circonstances favorables. A Rome, qui fut le prem. objet de sa curiosité, il se fit moine pour vivre et n'en eut pas plus de goût pour la vie sédentaire. Il jeta le froc à l'arrivée des troupes françaises, passa en France, puis en Hollande, sans y rien trouver à faire, revint en Italie, partit encore une fois pour la Hollande et de là pour l'Angleterre, où il arriva en 1803. Il s'y maria, et sans doute il aurait aggravé ainsi sa misère, s'il ne se fût avisé de spéculer sur la curiosité du peuple des trois royaumes, auquel il se donna lui-même en spectacle avec sa taille de six pieds et demi anglais, sa force musculaire et quelques tours d'hydrauliq.: c'était à peu près tout ce qu'il avait appris de cette science, on est porté à le croire. La curiosité ne pouvait être long-temps soutenue par un spectacle si monotone. Belzoni alla exploiter en Portugal et en Espagne une industrie analogue, s'embarqua ensuite pour Malte et de là pour l'Egypte, où il entreprit et acheva une machine hydrauliq. destinée à l'arrosement des jardins de plaisance que le pacha possède à Soubra, sur le Nil; mais la machine ne fut mise en mouvem. qu'une fois, soit qu'elle fût imparfaite, soit qu'un accident arrivé lorsqu'on en fit l'essai eût dégoûté le pacha d'en faire usage. Belzoni se trouvait encore sans ressource, lorsque M. de Salt, consul anglais, fit un engagem. avec lui pour enlever et transporter jusqu'à Alexandrie l'énorme buste colossal en granit rouge représentant *Memnon-le-Jeune*, qui gisait à moitié enseveli dans les sables sur le bord du Nil, auprès de Thèbes, et qui orne aujourd'hui le musée britannique. Le succès de cette entreprise ouvrit à l'aventurier italien une nouvelle carrière, où sa force corporelle, son caractère persévérant et sa merveilleuse sagacité devaient lui faire obtenir des avantages étonnans. Il était déjà, par d'autres travaux et d'autres recherches, devenu un antiquaire habile, lorsque, toujours sur l'indication et pour le compte du consul anglais, il remonta le Nil jusqu'à l'entrée de la Nubie, et déterra le superbe temple d'Ibsamboul, qu'une colline de sable couvrait au point de n'en plus laisser apercevoir que la sommité. A peine de retour dans la Haute-Egypte, il entreprit une excursion dans la vallée de Beban-el-Malouk sur le revers des collines qui bordent les environs de Thèbes, et à force de sonder et de chercher, il découvrit dans un rocher qui semblait n'avoir jamais été ouvert par la main de l'homme, une longue allée souterraine, dont les murs étaient couverts de sculptures et de peintures, et qui le conduisit à une salle, au milieu de laquelle était un sarcophage d'albâtre. C'est la tombe du roi Psammuthis, selon l'orientaliste anglais Young, qui a été contredit par plus. savans. Les travaux et les études de Belzoni sur ce monum. antique lui permirent de montrer plus tard à Londres et à Paris une représentat. en petit de ce qu'il appelait la tombe royale de Beban-el-Malouk. De

retour au Kairo, il se chargea d'une entreprise non moins importante. Un autre Italien avait examiné un souterrain qui s'enfonçait sous la plus grande des pyramides. Belzoni conçut la possibilité de pénétrer dans la seconde pyramide, celle de Cephrènes, qu'on croyait n'avoir jamais été ouverte. Il y réussit. Nous ne pouvons énumérer après ces grandes entreprises toutes les fouilles, les recherches et les expédit. par lesquelles il signala son séjour en Egypte, et dont quelques-unes furent un jeu pour lui malgré leur difficulté. Il quitta ce théâtre de ses honorables travaux en 1819, et alla jouir un moment de sa renommée, d'abord dans sa ville natale, puis en Angleterre, où il rédigea promptement la relation de ses voyages et de ses découvertes, qui parut à Londres à la fin de 1820 en 1 vol. in-4, avec un atlas de planches lithographiées, représentant les principaux sites et monumens. M. Depping en a donné une traduction avec quelq. changem., sous ce titre : *Voyages en Egypte et en Nubie*, etc., Paris, Galignani, 1821, 2 vol. in-8, avec un atlas, qui est le même que celui de l'édit. anglaise, sauf un titre et une table en français. La passion des voyages était loin d'être éteinte chez Belzoni. Aussi, après avoir visité la France et la Russie, et vu rapidem. Stockholm et Copenhague, il revint en Angleterre, où il se disposa à une expédition dans l'intérieur de l'Afrique. D'après son plan, bien plus vaste que celui des voyageurs qui l'avaient précédé, il devait pénétrer par le nord de l'Afrique jusqu'à Tombouctou, se diriger ensuite sur le Sennaak, entrer dans le haut de la Nubie et redescendre dans l'Egypte. Au commencem. de 1823, il se trouvait à Fez, où il fit d'inutiles efforts auprès de l'emper. de Maroc pour obtenir la permission définitive d'accompagner une caravane qui allait se mettre en marche pour Tombouctou. Il fut réduit alors à prendre pour point de départ la côte de Guinée; mais dès ses premiers pas dans cette nouvelle direction, la dyssenterie le força de retourner en arrière. Il arriva tout épuisé à Gato, où il expira en déc. 1823. V. *tre Lettere sull' ultimo viaggio di G. Belzoni*, Padoue, 1825, in-12. La nation anglaise, au rapport des journaux de cette époque, se montra un peu trop indifférente pour le sort de la veuve de Belzoni, à laquelle celui-ci ne laissa presque rien que la gloire de son nom.

BENEZECH (P.). *Lisez*, ligne 3 : 1795, et ligne 4 : Septembre de l'année suivante.

BENGER (ELISABETH-OGILVY, miss), née à Wells en 1778, m. le 9 janv. 1827, est auteur d'un poème *sur l'abolition de la traite des nègres*, de quelques ouvr. dramatiq. et de deux romans, qui eurent peu de succès. Mais elle s'est fait avantageusement connaître par les *Mémoires de mistress Elisabeth Hamilton*, ceux *de John Tobin*, et surtout par la *Vie d'Anne de Boleyn*, par les *Mém. de Marie, reine d'Ecosse*, et par ceux de la *reine de Bohême*.

BENNINGER. *Article nul*. V. BINNINGER.

BENNITSKII (ALEXANDRE-PETROVITSCH), mort à 28 ans le 30 nov. 1808, s'était déjà fait en Russie quelq. réputat. dans les lettres, et surtout comme poète. Un gr. nombre de ses ouvr., tels que nouvelles, fables, traduct. de morceaux lyriques, etc., ont été insérés dans les *recueils* littér. de son pays. Il a laissé le 1er vol. de *Thalie*, ou *Choix de morceaux russes en prose et en vers*, St-Pétersbourg, 1807. Parmi ses propres *œuvres*, qui en font partie, il faut distinguer : *Ibrahim*, ou *l'Homme généreux*, nouvelle; *Komala*, poème; une traduct. en vers d'*Ossian* et des *Fables*.

BERCEO (GONZALEZ de). Ses compositions ont été comprises dans la *Coleccion de poesias castellanas anteriores al siglo XV*, de D. Ant. Sanchez.

BERGHEM (NIC.), dont le nom de famille était *Klaas*, m. à Harlem en 1683. Il avait reçu en dernier lieu les leçons et les conseils de J.-B. Weenix.

BERNARDES (DIOGO), poète élégiaque, l'ami et le contemporain du Camoëns, m. en 1596, était natif de Ponte da Barca, dans l'Entre-Duero, et frère d'Agosthino da Cruz (*v.* CRUZ). Sa vie ne fut qu'une série de traverses et de malheurs; aussi ses composit. respirent-elles une mélancolie communicative qui en fait le principal charme. Le recueil des églogues et épîtres de Bernardès fut impr. pour la 1re fois à Lisbonne en 1596, sous le titre du *Lyma*, qui est le nom d'un ruisseau. L'année suiv. parurent ses poésies div. (*Flôres do Lyma*). On cite encore de lui : *Rimas portuguesas e castellanas*, Lisbonne, 1601, et *Rimas devotas*, ibid., 1616.

BERRIAYS (RENÉ LE), né en 1722 à Brecey, près d'Avranches, est m. dans la même contrée. Le *Traité des arbres fruitiers*, publié en 1768 sous le nom de Duhamel du Monceau, est en grande partie de Le Berriays. *Voy.* son *Eloge*, par M. Lair, secrétaire de l'académie de Caen, 1808, in-8.

BERTANO. V. *la rectification au mot* GHESI.

BERTHONIE (HYACINTHE LA), mort à Toulon le 15 janv. 1774, y était né en 1708. Ses *OEuvres pour la défense de la relig. chrét. contre les incrédules et contre les Juifs*, imp. en 1777, forment 3 v. in-12. D. Brial (*v.* ce nom au *Supplément*) a donné une édition de ses *OEuvres posthumes*.

BICHAT (M.-F.-X.). *Lisez*, ligne 4 : Né à Thoirette, dans l'ancienne Bresse, etc.

BIGOT DE MOROGUES. *Art. nul*; *substituez le renvoi :* V. MOROGUES, PALAPRAT et PRÉAMENEU.

BISSON (HENRI), enseigne de vaisseau, s'est fait un nom par le trait d'héroïsme qui lui a coûté la vie. Né le 3 fév. 1796, non à Lorient comme on l'a publié, mais à la petite ville de Guémené (Morbihan), il sortit vers 1815 élève de prem. classe de l'école spéciale de marine établie à Brest, et obtint le brevet d'enseigne de vaisseau le 1er mars 1820. Il avait parcouru en cette qualité les mers de l'Inde, et visité les côtes d'Amérique, d'Afrique et d'Asie avant la dern. campagne d'Orient, où il a trouvé un si glorieux trépas. Il y servait à bord de la frégate *la Magicienne*. Croisant dans l'archipel grec, ce navire avait capturé un brick forban, *le Panaïoty*. Quinze matelots français furent détachés pour le monter : Bisson eut ordre d'en prendre le commandem., et de suivre la frégate, qui ralliait le pavillon de l'amiral Rigny. Un coup de vent ayant séparé les deux bâtimens, qui naviguaient de conserve, *le Panaïoty* fut contraint de chercher un abri dans le mouillage de l'île de Staupalie. Là, quelques-uns des matelots prisonn. qu'on avait laissés à bord du brick, trompant la vigilance des sentinelles, se jettent à la mer, gagnent à la nage le rivage de l'île, et se hâtent d'informer de la faiblesse de l'équipage franç. les autres pirates qui s'y trouvent. Leur attaque ne fut pas imprévue : le mauvais temps continuait à rendre le départ impossible, et Bisson, s'entourant de ses matelots, les prépara par ses exhortat. à un combat où ils devaient être écrasés sous le nombre. Mais il a résolu de ne point amener son pavillon; il les prévient de l'intention où il est de faire sauter le bâtiment qui lui a été confié, plutôt que de le rendre aux forbans : le pilote Trémintin a juré d'exécuter la volonté de son chef s'il vient à lui survivre. Deux gr. mısticks chargés de 60 à 70 hommes chacun fondent effectivem. avec furie sur les 15 Franç., et abordent le brick par l'avant, après la résistance désespérée que leur a opposée le faible équipage aux ordres de Bisson. Ce dern. était atteint d'une blessure grave; neuf des Français avaient été tués : le pont était envahi. Se traînant comme il peut dans la chambre des poudres, où tout est disposé pour son dessein, l'enseigne de vaisseau, après avoir ordonné au pilote qui combattait encore sur le pont d'avertir les quatre Français qui restent de se jeter à la mer, s'écrie : *Adieu, pilote! voilà le moment de nous venger!* La poudre est allumée, le bâtiment saute, et avec lui les misérables assaillans qui l'encombrent (nuit du 5 au 6 nov. 1827). Les quatre Français ont gagné la terre, et plus heureux que l'intrépide Bisson, son digne pilote est jeté, encore vivant, sur le rivage. On sait que, sur la proposit. du roi, une

pension a été votée par les chambres à la sœur de Bisson. Des souscript. sont ouvertes pour loi ériger des monumens à Toulon et à Lorient; et M. le baron Hyde de Neuville, qui a fait retentir la chambre des députés d'un bel éloge de ce brave marin, a voulu qu'un tableau représentant sa belle action décorât l'une des salles du ministère qu'il occupe. On a publié: *Notice sur H. Bisson*, par T.-F.-N. Revel, de Lorient, 2e édit., Nantes, 1828, 20 pag. in-8; *Bisson*, mélodr. en 2 actes (représenté au Cirque-Olympique), Paris, 1828, 40 p. in-8; *Bisson*, ou *l'Enseigne et le Pilote* (représ. au théâtre du Vaudeville), ib., idem, etc., etc.

BLAKE (Joachim), général espagnol, né à Velez-Malaga, d'une famille originaire d'Irlande, se trouvait capitaine dans le régiment d'Amérique lorsque la guerre éclata en 1793 entre la France et l'Espagne. Il passa alors en qualité de major au régiment des volontaires de la Castille, et à la fin de cette guerre, qui lui fournit l'occasion de signaler sa bravoure et ses talens militaires, il fut nommé lieutenant-colonel du régiment de la couronne et ensuite colonel de ce corps. Investi en 1808 du commandem. des troupes levées en Galice pour repousser l'invasion de Bonaparte, il les mena au secours du général Cuesta dans la Castille, et fut battu avec lui à Rio-Seco par le général Bessières; mais il réorganisa son armée à Benavente, et après que Castaños, en s'emparant de Madrid, eut forcé les Français à se concentrer sur l'Ebre, il occupa la ville de Bilbao, se renforça des corps amenés du nord par le marquis de La Romana, et se dirigea vers les frontières de la France pour opérer sa jonction avec Castaños. Il en fut empêché par Bonaparte, qui venait d'entrer en Espagne (déc. 1808), fut attaqué et repoussé jusqu'à Espinosa, mais fit du moins une retraite que tous les hommes de l'art ont admirée. Elevé au grade de lieutenant-général et chargé du commandement des provinces d'Aragon, de Valence et de Catalogne, il se porta sur Saragosse, et obtint d'abord quelq. succès, puis défait à son tour en deux rencontres, il retourna dans la Catalogne, secourut Girone par une habile manœuvre, et entra ensuite dans le royaume de Valence, où il n'eut que des engagem. partiels avec les Français. En 1810, les cortès l'admirent dans la nouvelle régence. Son absence ne tarda pas à être remarquée dans les opérations de l'armée, et alors, par une exception au règlem. des cortès qui défendait qu'un commandant militaire pût faire partie de la régence, on le nomma capitaine-général. L'affaire la plus importante à laquelle il ait pris part, depuis cette époque, est celle d'Albuera, où il céda à Castaños le commandement des forces anglo-espagnoles. Défait à Murviedro à la tête de l'armée de Valence, il se renferma dans cette capitale, capitula après une longue résistance et fut conduit prisonnier en France, où il resta jusqu'en 1814. De retour en Espagne à la paix, il fut nommé, sous le ministère de Ballestéros, à la direction générale du corps des ingénieurs militaires, qu'il quitta en 1820, lorsque la constitut. eut été rétablie, pour entrer au conseil d'état. Depuis la contre-révolution de 1823, il cessa d'être employé, et ce n'est qu'avec peine qu'il obtint, quelq. mois avant sa m., arrivée à Valladolid en 1827, la garantie de la *purification*. On le considère comme l'un des meilleurs généraux et des plus loyaux patriotes qu'ait fait connaître au monde la guerre de l'indépendance espagnole.

BLANCHA (Juan). Le trait d'héroïsme que tous les biogr., depuis Moréri, ont attribué à ce personnage, est controuvé, ainsi que nous l'a démontré M. Puiggeri, régent de rhét. à Carcassonne, dans une note dont nous nous plaisons à le remercier publiquem. *Voy. Mém. pour l'ordre des avoc.*, par M. Fossa, bâtonnier, profess. à la faculté de Toulouse, 179....

BLANDINIÈRE (J.-P. COTELLE de la), m. en 1795, curé de Soulaines (Anjou), était né à Laval en 1709. Il fut le continuateur, après Vautier et Audebois de La Chalinière, des fameuses *Conférences* d'Angers, commencées par l'abbé Babin (*v.* ce n.).

BLANQUET DU CHAYLA (Armand-Simon-Marie), né à Marvejols (Lozère) en 1759, n'était que contre-amiral, mais remplissait les fonct. de vice-amiral au combat d'Aboukir. Il est reconnu qu'il s'opposa avec chaleur dans le conseil qui précéda cette malheureuse affaire à la résolut. qu'avait prise l'amiral de combattre en ligne d'embossage: il est notoire encore qu'il se fit remarquer par la belle défense de son vaisseau *le Franklin*; mais ayant été blessé assez grièvement pour perdre connaissance, il rendit ce vaisseau à Nelson, au lieu de l'échoner, et fut maltraité dans l'ordre du jour de Bonaparte. Depuis sa conduite en cette circonstance paraît avoir été suffisamm. justifiée (*V.* le *Moniteur* du 11 frim. et 26 germinal an VII). Nommé vice-amiral par Louis XVIII, Blanquet du Chayla m. à Versailles en 1826.

BLOND (Jehan Le), seigneur de Branville, mort vers 1550. Son *Recueil des poésies de l'humble espérant* a été impr. à Paris, 1536, in-4. *Voy.*, dans La Croix du Maine, les titres de quelques autres ouvrages de Jehan Le Blond. Il s'était surnommé l'*Espérant-Mieux*. — Guill. Le Blond, né à Paris en 1704, m. à Versailles en 1781. *Ajoutez aux indications bibliogr.*, pour l'*Arithmétiq. et la Géométrie de l'officier*: Paris, 1768, 2 vol. in-8. Ses autres ouvrages sont: *Essai sur la Castramétat.*, ib., 1748, in-8, et *Elém. de fortificat.*, ib., 1768. Tous les *articles* de stratégie de l'*Encyclop.* lui appartiennent. — Auguste-Savinien Le Blond, son petit-neveu, m. à Paris en 1811, profess. de mathémat. et d'hist. nat., a laissé, entre autres ouvr.: *le Portefeuille des enfans*, Paris, 1784-98, 22 cahiers in-4; *Barème métrique*, Versailles, 1801, in-12; *Diction. abrégé des hommes célèbr. de l'antiquité et des temps modernes*, ibid., 1802, 2 v. in-12. — Gaspard Michel, dit Le Blond, ecclésiastiq. et archéol., né en 1738 à Caen, m. à L'Aigle en 1809. Ses *Observ. sur quelq. médailles du cabinet de M. Pellerin*, in-4, ont été impr. à Paris en 1771; la *Descript. des principales pierres gravées du cabinet du duc d'Orléans*, 2 v. in-fol., ib., 1780-84. Il eut pour collaborateurs dans ce dernier travail l'abbé Lachau et Coquille.

BOBROF (Simon-Sergeievitsch), poète russe assez distingué, m. à Saint-Pétersbourg en 1810, imita plus que tout autre de ses compatriotes le genre de la littérat. anglaise. Son meilleur ouv. est le poème de *la Chersonide*, ou *un Jour d'été en Tauride*, Saint-Pétersbourg, 1803. On remarque aussi *l'Aveugle voyageur*, ib., 1807-1809. Ses *OEuvres lyriques* ont été réunies et impr. à Saint-Pétersbourg, 1804, en 4 vol.

BODIN (Jean). *Lisez* 1530 *pour la date de sa naissance*.

BODIN (Jean-Franç.), ancien receveur particulier de Saumur et député de Maine-et-Loire, né en 1766 à Angers, m. en fév. 1829, correspondant de l'Institut et de la société royale des antiquaires de France, était entré de bonne heure dans la carrière administ., et il en consacra les loisirs aux travaux d'érudit. Il cultiva aussi quelq. branches des arts, notamm. l'architect., pour laquelle il avait un goût particulier, et il concourut, en 1796, à l'Institut national, pour le plan d'un monum. triomphal qui devait être érigé en l'honneur des armées franç. Les opinions politiq. que professait J.-Fr. Bodin lui firent perdre en 1815 l'emploi de receveur particulier; et ce ne fut pas sans beaucoup d'opposition de la part du ministère qu'il arriva en 1820 à la chambre élective comme député du département de Maine-et-Loire. Outre quelques morceaux impr. dans le recueil de l'académie celtique et le tome 3 (1821) des Mém. de la société royale des antiq. de France, on a de lui: *Recherches hist. sur la ville de Saumur* (Haut-Anjou), *ses monumens et ceux de ses arrondissem.*, Saumur, 1812-15, 2 vol. in-8, avec pl. dessinées par l'auteur; *Recherches histor.*

sur l'Anjou et ses monum. (Angers et le Bas-Anjou), ibid., 1821-22, 2 vol. in-8. Il a publ. de plus trois *Lettres à ses commettans sur les sessions de* 1820 *à* 1822, Paris, 1821-22, gr. in-8.

BOGDANOVITSCH (HIPPOLYTE-THÉODOROVITSCH), membre de l'acad. russe et l'un des littérat. les plus distingués du siècle de Catherine, naquit en 1743, dans un bourg de la Petite-Russie, de parens nobles. A l'âge de 15 ans, enflammé par la lecture des pièces dramatiq. et la fréquentation du théâtre de Moscou, il voulut s'engager comme acteur. Le poète Kherascof le détourna de ce projet, dirigea son goût et ses études vers les sciences et la littér., et lui fit ouvrir la carrière diplomat., puis celle de l'administr. intérieure. Bogdanovitsch obtint en 1795 une honorable retraite; il m. à Koursk le 6 janvier 1803. On regarde comme son chef-d'œuvre le poème romantique intit. : *la bonne Amie* (Douschenka), Saint-Petersbourg, 1778 : c'est une heureuse imitation du conte de *Psyché*, de La Fontaine. Ses autres ouvr. sont : une traduction des *Révolutions de Rome*, par Vertot, 3 v., ib., 1771-1775; le 1er vol. d'un *Tableau hist. de la Russie*, ibid., 1777; *Proverbes russes*, ib, 1785, 3 v.; les *Slaves*, drame, ibid., 1782. Il a publié de plus, en 1763, un journ. int. : *Divertissement innocent*, et, de 1778 à 1779, le *Courrier de St-Pétersbourg*, recueils dans lesquels il inséra plusieurs de ses compositions.

BOHAN (le baron FRANÇOIS-PHILIBERT LOUBAT DE), lieut.-gén., né à Bourg-en-Bresse, départem. de l'Ain, en 1751, fut successivement officier dans royal-pologne, capitaine des dragons de La Rochefoucauld, colonel des dragons de Lorraine, et aide major-général de la gendarmerie. Reçu membre de la société littéraire de sa ville natale, il y lut plus. mémoires, et fut très-utile à la ville elle-même dans diverses circonstances. Il m. à Bourg en 1804. Nous citerons de lui : *Examen critique du militaire français*, Genève, 1781, 3 vol. in-8; *Mémoire sur les haras, considérés comme une nouvelle richesse pour la France, et sur les moyens qui peuvent augmenter les avantages de la cavalerie française* (ouvr. posthume), rev. et publ. par J. de Lalande (avec une *notice* sur l'auteur), Paris, veuve Courcier, 1805, in-8.

BOISSIÈRES (SIMON HERVIEUX de LA), naquit à Bernay en 1707. Ses ouvrages sont écrits dans le sens des jansénistes.

BOISSY-D'ANGLAS (FRANÇ.-ANTOINE, comte de), né en 1756 à Saint-Jean-Chambre, près d'Annonay, départem. de l'Ardèche, fut maître d'hôtel ordinaire de MONSIEUR, depuis Louis XVIII, se fit inscrire sur la liste des avocats au parlem. de Paris, mais ne plaida point, et s'occupa exclusivement de littérature jusqu'à l'époque de la révolut. Député aux états-généraux par la sénéchaussée d'Annonay, il fut le prem. qui déclara que le tiers-état seul constituait la véritable *assemblée nationale*. Plusieurs ouvr. qu'il publia vers le même temps respirent le plus noble amour d'une sage liberté. Nommé procureur-général syndic de l'Ardèche, après la séparation de l'assemblée constituante, il sut maintenir la tranquillité dans ce départem. par son courage, son zèle et son esprit d'impartiale justice. Dans le sein de la convention nationale, où il fut envoyé par les mêmes mandataires qui lui avaient déjà donné leur confiance, il vota, lors du procès de Louis XVI, l'appel au peuple, la détention et le sursis. Après le 9 therm., il saisit toutes les occasions de faire réparer les nombreuses iniquités du pouvoir qui venait de tomber. Il se trouva chargé de la partie des subsistances en sa qualité de membre du comité de salut public, et s'occupa avec zèle des approvisionnemens de la capitale; mais il n'en passa pas moins, aux yeux du peuple abusé, pour le prem. auteur de la disette que l'on redoutait. Il se fit une pr m. irruption de la populace dans la convention, sans résultat; mais un mois après, le 1er prairial (1795), la foule se précipita de nouveau dans cette assemblée, en poussant des cris horribles. Vernier et André furent obligés l'un après l'autre d'abandonner le fauteuil de la présidence. Boissy-d'Anglas alors s'en empara, et quoique vingt fusils fussent dirigés contre lui, quoique la tête de son collègue Ferraud lui fût présentée toute sanglante, il conserva une attitude calme, et imposa à cette multitude forcenée, qui, bientôt repoussée par la force armée, s'élança par les fenêtres, par les tribunes, et finit par évacuer la salle. Le lendemain, quand il parut dans l'assemblée, redevenue paisible, d'unanimes applaudissem. l'accueillirent, et Louvet fut chargé de lui voter des remercîm. au nom de la patrie. Tout est conforme, quoique inférieur, à cette belle action dans la vie de Boissy-d'Anglas : il suffira d'en énumérer quelques actes. Cette même année, il prononça sur la situation politique de l'Europe un discours éloquent dont l'assemblée ordonna l'impress. et la traduction dans toutes les langues. Il fit ensuite passer à l'ordre du jour sur proposition de faire arrêter certains députés et d'examiner leur conduite. Quelque temps après des soupçons absurdes s'élevèrent sur son patriotisme, parce que son nom se trouva dans la correspondance interceptée de Lemaître. Cependant il entra au conseil des cinq-cents, dont il devint bientôt secrétaire, et où il défendit constamment le principe de la liberté de la presse dans sa plus grande extension. Il ne s'honora pas moins par le courage avec lequel il plaida pour la liberté des cultes, pour les émigrés rentrés et pour l'abolition des jeux et de la loterie. Compris par le directoire dans la déportat. du 18 fructidor an V (4 sept. 1797), il eut le bonheur de se soustraire à cette persécution et ne reparut qu'après la révolut. du 18 brum. pour entrer au tribunat, dont il fut élu président en 1803. Nommé sénateur et command. de la Légion-d'Honneur en 1805, il fut, lors de la première invasion de la France, chargé de prendre les mesures de salut public qu'il jugerait convenables dans la 12me division militaire, dont le chef-lieu est La Rochelle. Il s'acquitta de cette mission pénible avec sagesse, et fut un des prem. à donner son adhésion aux actes du sénat pour le rétablissem. de la maison de Bourbon. Créé pair de France en 1814, par le roi, il accepta dans les cent-jours une mission dans les départemens méridionaux et une place à la nouv. chambre des pairs, réorganisée par Bonaparte; mais il se conduisit dans toutes les circonstances avec une modération digne d'éloges. Il fut d'abord éliminé de la chambre des pairs convoquée au second retour du roi; mais il ne tarda pas à y être réintégré. En 1816, il fut appelé à l'académ. des inscriptions et belles-lettres. En 1818, il fut un de ceux qui demandèrent l'applicat. du jury aux délits de la presse, et qui combattirent la proposit. de M. Barthélemi, tendante à modifier la loi sur les élections. En 1819, il fit un rapport plein d'intérêt sur le droit d'aubaine et de détraction, et, à la suite d'une discussion lumineuse, il fit prononcer l'abolition de ce droit tyrannique. Le reste de sa carrière politique fut honorable jusqu'à sa m., arrivée à Paris en 1826. Parmi ses écrits nous citerons : *Essai sur les fêtes nationales, suivi de quelq. idées sur les arts et sur la nécessité de les encourager, adressé à la convention nationale*, an II (1794), in-8; *Discours préliminaire au projet de constitution pour la républiq. française, prononcé au nom de la commission des onze*, Paris, 1795, in 8; Leipsig, 1795, in-8; *Recueil de disc. sur la liberté de la presse, prononcés dans div. assemblées législat. et à div. époques, par M. le comte de Boissy-d'Anglas, pair de France*, Paris, Mongie aîné, 1817, in-8; *Essai sur la vie, les écrits et les opinions de M. de Malesherbes, adressé à mes enfans*, Paris, Treuttel et Würtz, 1818, 2 vol. in-8; 3me *partie : Supplément contenant une réponse à la Biogr. univ.*, ibid., 1821, in-8; *les Etudes littér. et poétiq. d'un vieillard*, ou *Recueil de div. écrits en vers et en prose*, Paris, Kleffer, 1825, 6 vol. in-12.

BOLTINE (JEAN-NIKITITSCH), général-major et membre de l'acad. russe, né en 1735 à St-Pétersb., où il m. le 6 oct. 1792, n'avait commencé à se faire connaître comme écriv. qu'en 1782, par une *Chorographie des eaux minérales de Sarepta*. Six ans après parurent (St-Pétersbourg, 1788, 2 vol. in-4) ses *Remarques* sur la grande *Histoire de Russie*, par Leclerc, imp. à Paris, 1787. Accueillies par les Russes comme une réfutation complète des fausses assertions de Leclerc, ces *Remarques* furent aussi traduites en français. Elles provoquèrent d'ailleurs entre Boltine et le prince Schtscherbatof une polémique dans laquelle le premier se permit des personnalités qui montrèrent son caractère sous un jour peu favorable. Catherine II employa fréquemment Boltine à des travaux littér., et ce fut par son ordre qu'il publia à Saint-Pétersbourg, en 1792, des *Remarques sur le tableau hist. de la Vie de Rurick*, composée par cette impératrice. Après sa mort, on trouva chez lui, en MS., une traduct. de l'*Encyclopédie* jusqu'à la lettre *K*; la lettre *A* d'un *Dictionnaire raisonné slavo-russe*, ainsi que beaucoup de matériaux pour la continuation de cette grande entreprise; enfin des *notes* explicatives des anciennes *chroniques*, des noms de lieu ou autres qui y sont mentionnés et sont aujourd'hui hors d'usage. Ces ouvrages n'ont pas été publiés.

BOMBELLES (MARC-MARIE, marquis de), est m. le 5 mars 1822.

BONIFACE IX, pape, se nommait *Pierre Tomacelli* avant son exaltation.

BONINGTON (RICHARD-PARKES), peintre de genre, né vers 1802 à Londres, où il est mort en sept. 1828, d'une phthisie des poumons, avait été envoyé fort jeune à Paris. Il y suivit les leçons de M. Gros, mais quitta son atelier à 16 ans pour aller se former une manière à lui d'après les grands modèles de l'Italie, et il les choisit surtout dans l'école vénitienne. Lorsqu'il revint en France, il avait acquis assez d'habileté pour se soutenir par ses propres forces. Il se rangea néanmoins encore parmi les élèves de son ancien maître, qui, revenu des préventions que lui avait fait concevoir d'abord l'imagination trop fougueuse du jeune artiste, s'honora de le compter comme un des ornemens de son école. Plein de sensibilité et de goût, Bonington réussit particulièrem. dans les composit., où libre du joug de l'école, il confiait à sa seule imaginat. le soin d'exprimer les émotions que lui avait fait ressentir le spectacle imposant de la nature. C'est dans ses tableaux de genre qu'on reconnaît cette mélancolie toute poétique qui était le type de son caractère. Il avait essayé tous les genres, moins celui de l'histoire : et il réussit égalem. dans la marine, le paysage, l'architecture et les *intérieurs*. On se bornera à citer, comme son morceau caractéristiq., la magnifique *Vue du grand canal de Venise*, ouvrage où les critiq. ont cru reconnaître des marques de sa prédilection pour la manière de Canaletti, qu'il n'égale point sous le rapport de l'exactitude, mais sur lequel il l'emporte par le ton large et poétique de sa touche. Ce jeune artiste, ainsi que nous l'apprend un de ses biogr. (*Globe*, tom. 6, p. 745), avait formé le projet d'emprunter au moyen âge les sujets d'une suite de tableaux de chevalet, où il eût combiné, avec le style anglais, la vigueur de l'école vénitienne et la finesse des Hollandais. Les *Vues pittoresques d'Ecosse*, publ. chez Ch. Gosselin (Paris, 1826), renferment 12 pl. lithogr. par Bonington.

BONNAC (JEAN-LOUIS D'USSON DE), prélat français, né à Paris en 1734, fut sacré évêque d'Agen en 1768, et député par le clergé de son diocèse aux états-généraux de 1789, où il vota avec le côté droit. Une circonstance fortuite l'a surtout fait connaître. Lorsque les ecclésiastiq. qui se trouvaient dans le sein de l'assemblée constituante furent appelés à la tribune pour y prêter le serment à la constitution civile du clergé, l'évêque d'Agen, interpelé le premier par suite de l'ordre alphabétique, refusa le serment par quelq. mots pleins de mesure et de dignité, sans être effrayé de l'irritat. qui était grande au-dedans et au-dehors. Il ne tarda pas à quitter la France. Nommé prem. aumônier du roi en 1817, il m. en 1821.

BONNAY (CHARLES-FRANÇOIS, marquis de), pair de France, né en 1750, d'une ancienne famille du Nivernais, se trouvait exempt des gardes-du-corps, compagnie de Villeroi, et passait pour un homme d'esprit, grâce à quelq. product. légères et surtout aux agrémens de sa conversation, lorsque la révolution, en le jetant dans une nouv. carrière, l'appela à un nouv. genre de célébrité. Député suppléant de la noblesse de sa province aux états-généraux de 1789, il ne tarda pas à remplacer un représentant démissionnaire. Il vota avec les monarchistes constitutionnels, eut deux fois l'honneur de présider l'assemblée, et l'on s'accorde à dire qu'il fut un de ceux qui occupèrent cette position éminente avec le plus de calme, d'impartialité et même de talent. En sa qualité de président, le 14 juillet 1790, il prononça le prem. le serment civique à la cérémonie de la fédération du Champ-de-Mars. Nous ne pouvons énumérer tous les actes de sa vie politiq. à cette époque; mais il nous suffira de dire qu'ils furent généralement, ainsi que ses discours et son caractère, empreints de beaucoup de mesure et de dignité. Lorsque le pouvoir constitutionnel du roi fut suspendu par l'assemblée, qui crut devoir procéder seule à la rédaction définitive de la constitut., le marquis de Bonnay déclara (juillet 1791) que ses principes lui ordonnaient de s'abstenir momentaném. de prendre part aux délibérations. L'année suivante, il servait sous les drapeaux des princes, frères du roi. Il s'attacha au sort de Monsieur, devenu roi, fut employé par ce prince, tantôt au loin pour sa correspondance, tantôt auprès de sa personne, et vécut dans une honorable pauvreté jusqu'à la restaurat., qui lui rendit une patrie, des honneurs et une sorte de fortune. Il fut nommé successivem. ministre plénipotentiaire de France à Copenhague, pair et ensuite ministre plénipotentiaire en Prusse, d'où il fut rappelé sur sa demande et à cause de son âge en 1820. Il fut nommé alors ministre d'état et membre du conseil privé, et obtint en 1821 le gouvernem. du château royal de Fontainebleau. Il m. en 1825. Pour que l'on puisse apprécier ses opinions dans la seconde partie de sa vie, il suffira de dire qu'il adhéra au second ministère de M. le duc de Richelieu, dont le système était parfaitement en harmonie avec ses idées et son caractère. Son *éloge* a été prononcé à la chambre des pairs dans la séance du 11 avril 1825, par M. le marquis de Mun.

BOON (DANIEL), anglo-américain, originaire de la Caroline septentrionale, où il cultivait une ferme, quitta cette province, en 1769, avec 5 individus, et alla fonder un établissem. dans l'état de Kentucky, alors en friche et inhabité; il y éleva une maison fortifiée, que les émigrés appelèrent *Boonsborough*: c'est aujourd'hui le nom d'une ville florissante dont Boon doit être regardé comme le fondateur. Il s'y trouvait tout-à-fait établi en 1775, avait pris possession des terres environnantes, s'en était fait assurer la propriété, et avait commencé à y recevoir quelques familles émigrantes qui augmentèrent chaque jour la population de sa petite colonie. Il faut lire, dans le *New-Monthly-Magazine*, comment il sut repousser les attaq. des tribus indiennes, dont il était pourtant aimé et admiré, et poursuivre l'exécution de son plan avec une constance qui annonce une âme au-dessus du vulgaire. On attendit sa vieillesse pour examiner ses titres à la possession des terres qu'il avait défrichées : un défaut de forme fut cause de sa ruine. Au moment où il recueillait le fruit de tant de peines, à un âge trop avancé pour qu'il recommençât une nouvelle carrière, cet homme, dont les travaux et la persévérance méritaient une couronne civique, fut dépossédé et réduit à la misère. Considérant les liens qui l'attachaient à

la société comme rompus, il dit un éternel adieu à sa famille et à ses amis, s'enfonça dans les régions immenses et à peine connues où coule le Missouri, et se bâtit une hutte sur le bord de ce fleuve. Suivant le rapport de quelques Indiens, son fils habitait avec lui; le plus gr. nombre affirme qu'il n'avait d'autre compagnon qu'un chien et son fils. Il vécut ainsi jusqu'à l'âge de plus de 80 ans, paraissant satisfait de son sort. Vers la fin de l'année 1822, ou au commencement de 1823, on le trouva mort, à genoux, son fusil ajusté et posé sur un tronc d'arbre. Ceux qui ont lu les romans de M. James Fenimore Cooper, reconnaîtront peut-être dans Boon le type d'un de ses personnages les plus intéressans.

BORGHESI (PAUL GUIDOTTO, dit), naquit à Lucques en 1559. La date de sa mort est 1629. Cet artiste s'était fracassé une cuisse par la chute qu'il fit en essayant une ascension à l'aide d'une mécanique et d'ailes ajustées à son corps. On mentionne de lui un poème de la *Jérusalem détruite*, qu'il a laissé imparfait. Plus. des décors de la chapelle Sixtine ont été exécutés par lui. Un beau groupe en marbre blanc, dont il avait fait hommage au cardinal Borghèse, lui valut la permission de prendre le surnom sous lequel il est connu. Paul V le créa un peu plus tard chev. de l'ordre du Christ, puis conservat. du musée du Capitole, emploi dont il se montra vain jusqu'au ridicule.

BOSC (LOUIS-AUGUSTE-GUILLAUME), membre de l'Institut, des sociétés d'histoire naturelle, d'agriculture et de la plupart des sociétés savantes de l'Europe, né en 1759 à Paris, où il m. le 11 juillet 1828, inspecteur des pépinières de France, etc., avait annoncé dès sa plus tendre jeunesse un goût très-vif pour l'étude de l'hist. naturelle. Dès 1784 il fit paraître dans le *Journal de Physique* plus. articles qui lui méritèrent les plus honorables suffrages. Quelle que fût cependant sa passion pour les sciences, il ne put d'abord s'en occuper exclusivement. Attaché en 1784 à l'intendance des postes en qualité de secrétaire, il conserva cet emploi jusqu'en 1788, et passa ensuite à un rang supérieur dans la même administration, sous le ministère de Roland de La Platière, avec lequel il s'était lié; mais la révolution du 31 mai 1793 lui enleva sa place et son protecteur. On le vit bientôt après donner l'exemple du plus courageux dévouement en accompagnant jusqu'au pied de l'échafaud la femme de l'ex-ministre, que le tribunal révolutionnaire venait de condamner à mort (*v.* ROLAND). S'étant réfugié ensuite dans la forêt de Montmorenci, où il passa trois années loin du commerce des hommes, ce fut dans cette solitude que Bosc se livra avec une nouvelle ardeur à l'étude de sa science favorite, et qu'il prépara la publicat. de la première édition des *Mémoires* que Mme Roland avait confiés à son amitié. Envoyé en 1796 aux États-Unis d'Amérique en qualité de consul, il ne fut point admis à remplir cette fonction diplomatiq.; mais il profita utilem. de son séjour dans cette contrée pour rassembler de riches collections des diverses branches de l'histoire naturelle. Ayant été nommé à son retour administrat. des hospices civils de Paris, il perdit cette place lors de la chute du directoire, et ne s'occupa plus que de ses recherches scientifiques. Outre les nombreux articles qu'il a publiés dans le *Journal d'histoire naturelle*, dans celui des *Mines*, dans les *Mémoires de l'Institut*, dans ceux de la *société d'agriculture de Paris*, et dans plusieurs autres recueils des diverses sociétés savantes dont il était membre, on lui doit: *nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle*, en société avec d'autres naturalistes et physiciens, édit. de Déterville, 24 vol. in-8, et réimpr. depuis en 30 vol.; *Histoire naturelle des coquilles, des vers et des crustacés*, faisant suite au *Buffon* de Déterville, 1802, 10 vol. in-18; *Dictionnaire d'agriculture*, avec d'autres membres de l'Institut, 1803 à 1809, 13 vol. in-8; *Annales d'agriculture*, les vingt dern. vol.; *Dictionnaire d'agriculture et d'économie rurale* de l'Encyclopédie méthodiq., les 3 dern. vol. in-4, 1812 et 1813.

BOUDET (JEAN-PIERRE), né en 1748 à Reims, m. en 1828, membre honoraire de l'acad. roy. de médecine, commença par occuper, dans sa ville natale, une chaire particulière de chimie appliquée aux arts. Établi à Paris à l'époque de la révolut., il fut envoyé, en 1793, par le comité du salut publ., pour inspecter, dans les départem. de l'est, l'extraction du salpêtre et la fabricat. de la poudre à canon. Il fut attaché en qualité de pharmacien en chef à la commission des sciences et des arts de l'expédit. d'Égypte, et eut, sous Kléber, la direct. supérieure de la pharmacie de la marine. De retour à Paris, il occupa quelq. temps la place de pharmacien en chef de la Charité, en fut tiré pour devenir pharmacien principal du camp de Bruges, la reprit après avoir fait les campagnes d'Autriche et de Prusse, et s'en démit au bout de quelques années. Outre un *Mémoire sur le phosphore*, Paris, 1815, in-4, et une *Not. sur l'art de la verrerie, né en Égypte*, 1824, in-8, Boudet a fait imprimer div. morceaux dans les *journaux de pharmacie* ainsi que dans le Bulletin de Pharmacie et des sciences accessoires.

BOUFFEY (LOUIS-DOMINIQUE-AMABLE), d'abord méd. de MONSIEUR (depuis Louis XVIII), pratiqua ensuite (1789-1800) à Argentan (Orne), puis y remplit les fonctions de sous-préfet, et fut porté à la législature par son départem. en 1809. Outre un *mém.* couronné par l'acad. de Nancy en 1789, et impr. la même année in-8, il a publié: *Essai sur les fièvres intermittentes*, etc., 1789, in-8, et *Recherches sur l'influence de l'air dans les maladies*, 1799, 1813, in-8.

BOULGAKOF (JACQ.-IVANOVITSCH), m. à Moscou le 7 juill. 1809, conseiller privé actuel et membre honoraire de l'acad. des sciences de St-Pétersbourg, avait rempli les emplois de ministre de Russie à Varsovie et à Constantinople dans les circonstances les plus difficiles et avec beaucoup de distinction. Il est connu aussi dans la littérature russe par de bonnes trad. des ouvr. suiv.: *le Voyageur univ.*, de l'abbé de La Porte, 27 vol., Saint-Pétersbourg, 1re édit., 1778; 2e 1780; 3e 1803; 4e 1813; le *Roland furieux*, de l'Arioste, 3 vol., ibid., 1797 et 1800; *Costumes des anciens peuples de Bardon*, 4 vol., avec un grand nombre de dessins, imp. aux frais de Catherine II et par son ordre, ibid., 1795.

BOURBON (LOUIS-MARIE de), infant d'Espagne, cardinal, archevêque de Tolède, né à Gadahalso en 1777, fut un ecclés. pieux et un patriote éclairé. Élu président de la régence de Cadix pendant l'invasion des Français, il sanctionna et promulgua, en cette qualité, les décrets des cortès constituantes, notamment la célèbre constitution de 1811 et le décret d'abolition de l'inquisition, qu'il fit exécuter avec la plus entière franchise. À la nouv. du traité de Valençay (1814), le cardinal, comme président de la régence, écrivit au roi pour le féliciter sur son prochain retour en Espagne. Il fut ensuite envoyé au-devant de ce prince, pour recevoir, à l'entrée du royaume, son serment de fidélité à la constitution, et il consentit à baiser sa main, quoiqu'il eût reçu des Cortès la défense de se conformer à cet ancien cérémonial, qu'on devait considérer comme un engagement de soumission. Cette démarche du cardinal ne l'empêcha pas de tomber bientôt dans une disgrâce complète. Lors de la révolution de mars 1820, il fut nommé président de la junte provisoire de gouvernement, et publia une lettre pastorale, où il exhortait les ministres de la religion à se conformer à la constitution. Il eut une place au conseil-d'état, quand le régime constitutionnel fut définitivement remis en vigueur, et m. en 1823, avant qu'il eût été aboli.

BOURBON-CONTI (AMÉLIE-GABRIELLE-STÉPHANIE-LOUISE de), née en 1762, m. en 1825, a soutenu toute sa vie qu'elle était fille naturelle de Louis-François de Bourbon-Conti, père du dernier prince de Conti. Elle aurait eu pour mère, s'il faut

l'eu croire, la belle duchesse de Mazarin, dont le nom se reproduit, en effet, avec celui de Conti, dans le nom anagrammatique de *Mont-Cair-Zain*, qui aurait été donné, avec le titre de comtesse, à cette prétendue fille d'un prince du sang. Nous ne pouvons entrer dans les détails de ce roman, et nous devons renvoyer le lecteur aux *Mémoires historiq. de Stéphanie-Louise de Bourbon-Conti, écrits par elle-même*, Paris, floréal an VI, 2 vol. in-8, *chez l'auteur, rue Cassette*, nº 914. On y verra, entre autres choses, que la duchesse de Mazarin s'opposa à la légitimation de la petite *Mont-Cair-Zain*, craignant de voir par là son déshonneur mis à découvert. On y verra comment elle fut enlevée, pendant qu'on arrangeait tout pour supposer son décès; comment elle fut conduite à Lons-le-Saulnier par une madame Delorme, sa gouvernante, qui lui fit épouser, à l'âge de 11 ans, un de ses parens, un sieur Billet, avec lequel elle fit prononcer son divorce, au milieu des affreux désordres de l'année 1793. On y verra ses efforts multipliés, mais inutiles, pour faire reconnaître sa parenté avec les Bourbons. Ses *Mémoires* finissent avec l'année 1798. A cette époque, son sort n'était pas mieux fixé qu'il n'avait été jusqu'alors. Il paraît qu'il ne s'améliora pas, ni sous le gouvernement impérial, ni même depuis la restauration, car elle continua de vivre dans l'indigence, sans rien rabattre toutefois de ses hautes prétentions, et portant toujours un cordon bleu. On a lieu de croire qu'il y avait eu elle de la folie plus que de l'orgueil. On a une *Histoire de la prétendue princesse Stéphanie de Bourbon-Conti*, Besançon, 1811, in-8. L'auteur, Barruel-Beauvert, n'y a pas épargné les réflexions critiques tendantes à démontrer la vanité et l'imposture des prétentions de la femme du procureur Billet.

BOURCIER (le comte), lieut.-gén., gr. offic. de la Lég.-d'Honn., né en 1760 à la Petite-Pierre, près de Phalsbourg, fils d'un ancien brigadier des gardes-du-corps du Roi Stanislas, était lui-même lieuten. de cavalerie à l'époque de la révolut. D'abord aide-de-camp du duc d'Aiguillon, puis attaché à l'état-major du général Custine, et nommé, après quelques autres déplacem., général de division en 1794, il se distingua dans les campagnes d'Allemagne sous le génér. Moreau (1795-16), et devint l'ann. suiv. inspect. gén. de caval. Il commandait une colonne de cette arme dans les campagnes suiv. en Suisse et dans l'état de Naples. Appelé ensuite au conseil d'état, et nommé memb. du conseil d'administrat. du département de la guerre, il fut mis à la tête de la réserve de cavalerie légère lors de la format. de l'armée des côtes. Bourcier, qui commandait une division de dragons dans la campagne de 1805, se distingua surtout à la bataille d'Austerlitz. Il assista à celle d'Iéna l'ann. suiv., et, après la prise de Berlin, fut nommé inspect. génér. du dépôt des chevaux pris sur l'ennemi. Envoyé en Espagne, il n'en revint que pour aller combattre à Wagram, où il se signala par son intrépidité. Il fit partie aussi de la malheureuse expédit. de Russie, après laquelle il fut chargé de réorganiser à Berlin la cavalerie franç. Mis à la retraite en 1816, il fut rappelé au conseil d'état l'ann. suiv., et employé comme commiss. du roi près de la régie des subsistances milit. Elu député du département de la Meurthe en 1816, il attira peu l'attention sur lui pendant sa législature, et vota communément avec la majorité. Il m. en 1828.

BOURGUIGNON-DUMOLARD (Claude-Sébastien), jurisconsulte, né à Vif, près Grenoble, en 1760, courut quelques dangers dans la révolut., mais occupa successivement, après le 9 thermidor, plusieurs emplois importans, entre autres celui de ministre de la police sous le directoire. Remplacé dans ce poste par Fouché, quelque temps avant le 18 brumaire, il devint régisseur de l'enregistrement et des domaines, et plus tard, conseiller à la cour de justice criminelle, magistrat de la haute cour impériale, enfin conseiller à la cour royale de Paris. Mis à la retraite, après la seconde restauration, avec le titre de conseiller honoraire, il se borna au rôle d'avocat consultant. Il est mort m. à Paris en avril 1829. On a de lui plus. ouvr. estimés, parmi lesquels nous citerons: *Trois Mémoires sur l'institution du jury et les moyens de le perfectionner*, an X, 1804-1808, 3 part. in-8. — Bourguignon (Henri-Frédéric), fils du précéd., né à Grenoble, en 1785, fut le condisciple et l'ami de Millevoye, et parut d'abord vouloir suivre la carrière des lettres, dans laquelle il débuta par quelques vaudevilles et des poésies légères; mais il se livra à l'étude du droit, pour complaire à sa famille, débuta avec succès au barreau de Paris, fut nommé substitut du procureur impérial en 1807, substitut du procureur-général en 1811, et conseiller à la cour royale en 1824. La faiblesse toujours croissante de sa santé l'avait obligé de solliciter ce dernier emploi, dont il remplit les devoirs presque jusqu'à sa m., arrivée en 1825. Ses écrits sont énumérés au t. 6 de l'*Annuaire nécrol.* de M. Mahul.

BOURTSEF (Basile), diacre du patriarche de Moscou-Philarète dans la 1re moitié du 17e S., est aut. d'un *Abécédaire slavon, suivi de prières, des commandemens de Dieu et de questions sur la foi*, in-4, Moscou, 1637, 1657, 1664 et 1698.

BOUSSION (Pierre), conventionnel, m. à Liége en mai 1828, âgé de 75 ans, pratiquait dans cette ville l'état de médecin qu'il avait également exercé à Lausanne avant d'être porté à l'assemblée nationale comme député-suppléant de la sénéchaussée d'Agen, en remplacem. de M. d'Escure de Peluzat. Il fut nommé, en 1791, secrétaire de l'assemblée, et, après sa dissolut., il entra à la convention comme député du départem. de Lot-et-Garonne; il y vota la mort de Louis XVI sans appel et sans sursis. Ce fut lui qui, le 10 mai 1794, fit à l'assemblée un rapport sur les papiers trouvés dans l'armoire de fer, et sur ceux qui avaient servi au procès du roi. Boussion, qui avait été chargé de missions div. dans la Dordogne, la Gironde et le Lot-et-Garonne, fut compris dans la formation du conseil des anciens, et finit sa carrière législat. en mai 1798.

BRACHMANN (Louise), née à Rochlitz en 1777, cultiva la poésie dès sa jeunesse avec assez de succès pour que Schiller daignât lui écrire plus. lettres. Plus tard, se trouvant sans famille et sans appui, elle chercha des ressources dans le talent qui avait charmé ses prem. années. Le public y gagna quelq. bons écrits, mais que grossirent souvent des choses faibles et sans couleur. Elle fut trop tourmentée par les passions pour être heureuse, et elle mit elle-même un terme à sa vie en se précipitant dans la Saale en 1822. Nous citerons le choix de ses poésies (*Ausersesne Dichtungen von L. Brachmann*), publ., avec une *notice* biogr., par Schütz, professeur à Halle, Leipsig, 1824, in-8

BRATANOFSKII (Anastase), né en 1761 aux environs de Kief, m. le 9 décembre 1806, archevêque d'Astrakhan, membre de l'acad. russe et du synode dirigeant de l'empire, est un des prélats dont le clergé moderne russe a le plus à s'honorer. Ses prem. pas dans la carrière ecclésiast. furent signalés par de gr. succès dans la chaire, et l'on peut même dire que les *sermons* qu'il a prononcés à St-Pétersbourg, de 1792 à 1796, sont ses chefs-d'œuvre. Ils forment le 1er vol. de ses *Disc. instructifs*, que nous savons avoir été imp. en 4 vol. in-8, à Saint-Pétersbourg, mais dont nous ignorons la date de publicat. Nous ne pouvons donner de renseignemens plus précis à l'égard d'un autre de ses ouv., pub. en lat. à Moscou, dans le même format, sous le tit. de *Tractatus de concionis dispositionibus formandis*. Bratanofskii a en outre fait les trad. suiv. du français en russe: *Préservatif contre l'incrédulité*, St-Pétersbourg, 1794; *Lamentations de Jérémie*, poème d'Arnauld, ibid., 1797; *le vrai Messie*, Moscou,

1801, *Essai sur la perfection*, de Formey, Saint-Pétersbourg, 1805.

BREGUET (Abraham-Louis), célèbre horloger et mécanicien, né en Suisse en 1747, d'une famille originaire de France, mais qui s'était expatriée lors de la révoc. de l'édit de Nantes, ne réussit point dans ses premières études et se prêta même avec une extrême répugnance au travail de l'horlogerie dont on lui fit commencer l'apprentissage. Cependant à l'âge de quinze ans il fut conduit à Paris et placé ensuite chez un horloger de Versailles, où il commença véritablement la carrière qu'il devait parcourir avec tant d'éclat. Quelque temps après avoir terminé ce second apprentissage, il perdit sa mère, son beau-père (car il avait déjà perdu son père dès l'âge de dix ans), et il se vit seul avec sa sœur, sans fortune et sans appui. Il trouva alors dans son courage et ses talens le moyen de soutenir sa sœur, de suivre un cours de mathémat. pour compléter son instruction, et de former un établissem., dont la renommée ne tarda pas à se répandre dans toute l'Europe. Ce qui le fit connaître d'abord, ce fut le perfectionnement remarquable que lui durent les montres perpétuelles, qui se remontent elles-mêmes par le mouvement qu'on leur donne en les portant : perfectionner ainsi, c'était déjà créer. Ce n'était encore toutefois que le prélude d'une foule de combinaisons ingénieuses et savantes, imaginées depuis par ce grand artiste. Nous nous contenterons de citer, sans entrer dans de longues explications, son *parachute*, qui garantit le régulateur de toute fracture, ses *ressorts-timbres*, qui sonnent d'autant mieux que la boîte est plus exactement fermée, et qui ont donné naissance aux montres, cachets, tabatières et boîtes à musique, ses *cadratures* de répétition d'une disposition nouvelle et plus sûre. Mais il faut le juger moins encore par les ouvrages qu'il a destinés à l'usage civil que par ceux qu'il a rendus si utiles à l'astronomie, à la navigation et à la physique. Ainsi il a exécuté plus. *échappemens libres*, tels que l'*échappement à force constante et à remontoir indépendant*, les échappemens dits *naturels*, *à tourbillon*, *à hélice*, etc., un très-grand nombre de *chronomètres* de poches, de pendules astronomiques, de montres ou horloges marines. En un mot, il serait bien difficile d'énumérer toutes les product. utiles ou singulières sorties de l'atelier de Breguet. La ville de Paris lui doit la plus belle horlogerie de l'Europe, et l'Europe lui doit les merveilleux développem. donnés depuis quelque temps en tous lieux à cette admirable industrie. Les orages de la révolution, qui auraient pu respecter un homme si utile, dont la réputat. inoffensive n'était pas de nature à inspirer aucune alarme, le forcèrent pourtant de s'expatrier avec son fils. A leur retour, ils trouvèrent dans les secours de l'amitié les moyens de relever plus florissans que jamais leurs établissem. détruits. Bréguet le père, le seul dont nous nous occupions ici, fut nommé horloger de la marine, membre du bureau des longitudes et membre de l'Institut. Il fit partie en 1823 du jury chargé de l'examen des produits de l'industrie. Lorsque la m. vint le frapper subitement dans cette même année, il travaillait à un grand ouvrage sur l'horlogerie, où toutes ses découvertes seront consignées, et que son fils, héritier de ses talens, possesseur de ses instrum., collaborat. de ses chefs-d'œuvre, a promis de compléter et de publier. Nous n'aurions donné qu'une idée imparfaite de ce que fut Bréguet, si nous n'ajoutions qu'à ses rares talens il joignit les plus douces et les plus aimables vertus, et qu'il mérita de compter des amis sincères parmi les hommes les plus distingués dans tous les genres.

BRIAL (Michel-Jean-Joseph), membre de l'Institut (acad. des inscript. et belles-lettres), né en 1743 à Perpignan, entra, à 21 ans, dans l'ordre des bénédictins, au monastère de la Daurade à Toulouse, vint à Paris en 1771, et fut placé aux Blancs-Manteaux, pour y travailler avec D. Clément à la Collect. des Historiens de France. Ils en rédigèrent en commun les t. 12 et 13 jusqu'en 1786. La suppression des congrégat. religieuses vint interrompre D. Brial dans ses paisibles et utiles occupat. Il les reprit aussitôt après la format. de l'Institut, et remplaça Villoison dans ce corps sav. en 1805. L'année suivante, il fit paraître le 14e vol. de l'important recueil dont la continuation lui avait été confiée, et depuis lors, jusqu'en 1818, il en publia successivement quatre autres vol. Le 19e était déjà avancé, lorsque D. Brial m. le 24 mai 1828, au moment d'atteindre sa 85e ann. Ce vénérable savant venait de fonder des écoles gratuites en fav. des garçons et des filles pauvres des communes de Baixas et de Pia (arrond. de Perpignan), lieux de naissance des auteurs de ses jours. Outre sa coopérat. à la Collect. des Historiens de France, où l'acad. lui a donné de dignes continuateurs (MM. Daunou et Naudet), on doit à D. Brial une part de rédact. dans les t. 13-16 de l'*Hist. littér. de la France*. Il a en outre pub. un *Eloge hist. de D. P.-Dan. Labat*, Paris, 1803, in-8; et a été l'édit. des *OEuvres posthumes du P. La Berthonie* avec un *Supplém.*, 1810-11, 2 v. in-8; enfin il a participé à la rédact. de la *Notice des MSs. de la biblioth. du Roi*, et enrichi la nouv. série des *Mém. de l'acad. des inscript.* de plusieurs savans morceaux dont on peut voir l'indicat. dans la France littér. de M. Querard. *Voy.* aussi le *disc.* prononcé par M. Daunou au nom de l'acad. des inscript. sur la tombe de son savant confrère.

BRIDEL (Samuel-Elisée de), botan. et poète, né en 1761 à Crassier, d'un pasteur de ce village, canton de Vaud, m. le 7 janv. 1828, membre de la société roy. des sciences de Naples, des sociétés botan. de Ratisbonne et de Gœttingue, de l'académie celtique et de la société linnéenne de Paris, etc., etc. Presque au sortir de ses études, qu'il termina à l'acad. de Lausanne, il fut appelé à Gotha, pour faire l'éducat. des 2 princes, Auguste et Frédéric de Saxe-Gotha. Cette tâche terminée, il fut nommé secrétaire privé et bibliothécaire du prince hérédit. C'est de cette époque qu'il commença à se livrer à l'étude de la botan. Il fut attaché en 1807, en qualité de secrét., à la légat. chargée des négociat. du duc de Gotha avec Napoléon, et profita de son séjour à Berlin et à Paris pour y établir des relations avec les savans et suivre les cours des profess. les plus renommés. Il fut aussi envoyé à Rome pour négocier le retour du prince Frédéric qui s'y était établi et avait embrassé le catholicisme. S. E. Bridel avait reçu du duc son patron des lett. de noblesse et d'autres distinct. honorifiq. Vers la fin de sa vie, il s'était retiré dans une campagne aux environs de Gotha. Parmi ses nombr. ouvr. dont on trouvera l'énumérat. complète dans une *notice* insérée par M. A. Mounard au tom. 38, p. 240 et suiv. de la *Revue encyclop.* (avril 1828), on citera de S.-E. Bridel : *Délassem. poétiq.*, in-8, Lausanne, 1788 ; réimpr. à Paris, en 1791, sous le titre de *Calthon et Clessamor*, etc.; *Muscologia recentiorum*, Gotha et Paris, 1797, 1803, 3 vol. in-4 : 3 autres vol. de *Supplém.* parurent à Gotha de 1806 à 1817 ; les *Loisirs de Polymnie et d'Euterpe*, ou *Choix de poésies div.*, pub. par le baron L.-Fr. Bilderbeck, Paris, 1800, in-8 ; *Bryologia univ.*, etc., Leipsig, 1827, 2 volumes in-8, avec 13 tables. Il a publ. en outre plus. traduct. de l'allemand en franç. ou en lat., et enrichi le recueil allemand *Cothaische gelehrte Zeitung* d'un grand nomb. d'articles sur la littér. franç. — Jean-Louis Bridel, frère du précéd., né en 1759, m. à Lausanne le 5 février 1821, ministre du St évangile, fut pendant 10 ans memb. du gr. conseil du canton de Vaud. Il avait voyagé dans la plus gr. partie de l'Europe, et avait été successivem. précept. dans les Grisons, puis en Hollande, pasteur de l'église française de Bâle (1803-8), 2e pasteur à Cossonay (canton de Vaud), enfin professeur d'interprétat. des livres saints et des langues orient. dans l'acad.

de Lausanne. Outre divers ouvr. laissés MSs. à la biblioth. cantonnale de cette ville et plus. morceaux publ. dans le *Conservat. suisse*, on doit à J.-L. Bridel, entre autres écrits: les *Infortunes du jeune chevalier de Lalande* (Lausanne), 1781, in-8; *Introduct. à la lecture des Odes de Pindare*, ib., 1785, in-12; *Réflexions sur la révolution de la Suisse*, etc., 1800, in-8; *Lettre à Carion de Nizas sur la manière de traduire le Dante, suivie d'une traduct. en vers franç. du 5e chant de l'Enfer*, Bâle, 1805, in-4; *le Livre de Job, nouvellem. trad. d'après le texte original non ponctué*, etc., F. Didot, 1818, in-8. Les deux personnages précédens et leur frère aîné (M. Philippe Bridel), actuellem. pasteur à Montreux, ont été mal à propos confondus dans la *Biographie des hommes vivans*, dans celle des *Contempor.* et dans la *Biographie univers. et portative des contempor.*, qui s'imprime en ce moment à Blois chez Aucher-Eloi.

BRILLAT-SAVARIN (Anthelme), l'aimable et spirituel auteur de *la Physiologie du Goût*, naquit en 1755 à Belley, petite ville située au pied des Alpes, sur les frontières de la France et de la Savoie. Il y exerçait avec distinction la profession d'avocat, lorsqu'en 1789 il fut député par les suffrages unanimes de ses concitoyens à l'assemblée constituante. S'il n'attacha pas son nom aux événem. mémorab. de cette époque, il y prit du moins une part assez active, toujours associé aux hommes les plus sages et les plus modérés. Au sortir de l'assemblée, il fut porté à la présidence du tribunal civil du département de l'Ain, puis nommé au tribunal de cassation nouvellement institué. Se trouvant maire de Belley, vers la fin de 1793, il eut le courage de résister à l'anarchie, et de retarder pour son pays natal l'établissem. du régime de la terreur; mais bientôt il se vit contraint de chercher un asile en Suisse, puis aux Etats-Unis. L'exil montra dans tout son jour son heureux caractère. Proscrit, fugitif, dénué de ressources pécuniaires, il conservait une gaieté inaltérable, ranimait le courage de ses compagnons d'infortune, et leur montrait l'exemple de chercher dans une honnête industrie des moyens de vivre et des consolations. Il passa 2 années à New-York, donnant des leçons de langue franç. et occupant une des prem. places à l'orchestre du théâtre. Lorsque le calme parut rétabli en France, il y rentra en 1796. Sous le directoire, il fut d'abord employé comme secrét. de l'état-major-général des armées de la république en Allemagne, puis en qualité de commissaire du gouvernem. près le tribun. du départem. de Seine-et-Oise, à Versailles. Rappelé par le choix du sénat à la cour de cassation, il passa les 25e dern. années de sa vie dans ce poste honorable, et m. en 1826, regretté de tous ceux qui avaient eu le bonheur d'apprécier en lui le magistrat intègre et éclairé, l'homme d'esprit et surtout l'homme aimable. Quelque temps avant sa m., dont il avait le pressentiment (en 1825), il jeta dans le public, sous le voile de l'anonyme, sa *Physiologie du goût*, ou *Méditations de gastronomie transcendante*, etc., dont la 3e édit. vient de paraître (Paris, A. Sautelet, 1829, 2 vol. in-8), et dont le succès ne s'arrêtera pas là. Ce charmant badinage, fruit heureux d'un travail facile, d'une longue expérience et d'une douce philosop., est un titre pour l'auteur à une immortalité plus certaine peut-être que celle des La Fare, des Chaulieu; et de tant d'autres épicuriens célèbres. Brillat-Savarin a publ. aussi quelq. ouvr. plus sérieux et plus conformes à ses études de magist., mais qui n'auraient pas préservé son nom de l'oubli, et que nous nous dispenserons de citer. *Voy.* la *France littéraire* de M. Querard, I, 514.

BRISSON (Barnabé), inspect. divisionn. des ponts-et-chaussées, né en 1777 à Lyon, fut admis à l'école polytechnique au moment de sa création. Employé successivem. au canal Monsieur et au canal de Saint-Quentin, il y fit preuve de beaucoup de capacité, notamment par la construction du souterrain qui fait partie du bief de partage de ce dern. canal. Sa coopération avec Dupuy de Torcy à un mém. sur la *Configurat. de la surface du globe*, qui fut inséré en partie dans le 14e vol. du *Journal de l'école polytechniq.*, donna une haute idée des talens qu'annonçait le jeune auteur. Promu, en 1807, au grade d'ingén. en chef, il fut envoyé pour diriger les travaux destinés à protéger, dans le départem. de l'Escaut, une surface de terrain considérable contre les ravages des marées de l'Océan. La *notice* détaillée qu'il a écrite sur ces mêmes travaux, et qui se trouve dans le *Recueil lithogr. de l'école des ponts et chaussées*, passe pour un traité complet de la matière. Brisson rédigea à la même époque les projets d'un canal de Bruges à l'Escaut et d'un port maritime à Breskem. Ramené en France par les événem. de 1814, il eut d'abord le service du départem. de la Marne, et quelques années après il fut appelé à Paris pour concourir au plan d'un canal de Paris à Tour et à Nantes. Il fut nommé vers le même temps profess. de construction à l'école roy. des ponts et chaussées, inspect. de cette école, puis secrét. du cons. général d'administration, et enfin, en 1824, inspect. divisionn. Ce sav. ingénieur est m. à Nevers le 25 sept. 1828. On annonce la prochaine publicat. d'un ouvr. *sur la canalisat. gén. de la France*, qu'il a laissé en MS. *Voy.* la *nécrologie* que lui a consacrée M. Ad. Jullien dans la *Revue encyclop.*, 1828, t. 4, p. 808.

BRUGES (le vicomte de). *Ajoutez son prénom :* Alphonse.

BRUGUIÈRES (Antoine-André), baron de Sorsum, membre de la société asiatiq. de Paris, de la société roy. de Goettingue, etc., né en 1773 à Marseille, mort à Paris le 7 oct. 1823, avait, dans sa jeunesse, voyagé comme commerçant dans les Antilles et à Cayenne, et depuis était entré dans l'administration milit.; il remplit aussi des emplois politiq. dans l'éphémère royaume de Westphalie; et sous le ministère de M. Dessoles, il fut nommé à la place de secrét. de l'ambassade angl., dont il n'alla pas prendre possess.. Outre ses *poésies div.*, qui ont été recueillies et pub. avec la trad. qu'il avait laissée des *Chefs-d'œuvre de Shakspeare*, Paris, 1826, 2 vol. in-8, revus par M. de Chênedollé, on a de lui : *Sacontala* ou l'*Anneau fatal*, drame saskrit, trad. de l'angl. d'après W. Jones, 1803, in-8; *Lao-sang-eul*, com. chinoise, trad. aussi de l'angl. d'après Davies, 1819, in-8; enfin la trad. franç. des *Œuv. poétiq. de Rob. Southey*, 1820, 3 v. in-12.

BRYCZYNSKI (Joseph), littérat. polonais, né en 1797, suivit les cours de droit à Varsovie, et prit ensuite une part active à la rédaction de div. journaux estimés en Pologne; mais les feuilles auxquelles il travaillait ayant cessé de paraître, il voyagea en Allemag., en Italie, en Anglet. et en France, et se fixa à Paris, où il m. en 1823. Il est surtout connu par une traduct. en vers polonais des *Plaideurs* de Racine, qui obtint un gr. succès.

BUACHE (Jean-Nicolas), géographe, né vers 1740 à la Neuville-au-Pont, près Ste-Menehould en Champagne, est connu sous le nom de *Buache de la Neuville*, qui le distingue de Philippe Buache, son oncle. Se trouvant possesseur du fonds de géographie de ce dern., il fut admis de bonne heure au dépôt des cartes et plans de la marine. A la m. de d'Anville, il fut nommé prem. géographe du roi, ce qui lui ouvrit les portes de l'acad. des sciences. Depuis il entra à l'institut dès sa première format., et devint membre du bureau des longitudes. Après avoir professé la géographie à la prem. école normale, il fut nommé conservat.-hydrographe en chef du dépôt de la marine, place qu'il remplit jusqu'à sa m. arrivée en 1825. Outre plus. *Mém.* contenus dans les recueils de l'acad. des sciences et ceux de l'institut, on a de lui : *Géographie élément. ancienne et moderne*, Paris, 1769-72, 2 v. in-12;

Mém. sur les limites de la Guiane française, du côté de la Guiane portugaise.

BUCKHURST. *Article nul.* V. DORSET.

BUDOWEZ (VENCESLAS), ou mieux DU BUDOWA. La secte dont il devint le chef était celle des utraquistes, Bohêmes protestans qui, dans le 17e S., recevaient la communion sous les deux espèces. Venceslas du Budowa avait tenu, sur les événem. concernant son parti, un *journ.* en lat. dont le MS. est conservé aux archives de Prague. Il en a été extrait un passage important par Dobner (*Diarium anonymi*) dans les *Monum. histor. Boheimiæ*, Prague, 1768, t. 2, p. 301.

BURLE DE CURBAN. *Article nul.* V. RÉAL.

BURNET (GILBERT). *La date de sa m. est* 1715.

BURNETT (JACQUES), lord MONBODDO. Il naquit en 1714 dans le comté de Kincardine. Voici les titres plus exacts de ces principaux ouvr. : *on the Origin and Progress of language*, 1773-92, 6 vol. in-8 ; trad. en partie en all. par Schmidt, Riga, 1784-86, 2 vol. in-8 ; et *Ancient Metaphysics, or the Science of the universals*, Edimbourg, 1779-99, 6 vol. in-4. *Voyez* les *notices* sur lord Monboddo dans l'*Annual register* de 1779, dans le *Gentleman's Magazine*, juin et déc. 1799, etc.

BURTIUS (NIC.). *Ajoutez :* Il publia en outre, pour la défense du système musical de l'Arétin (Gui d'Arezzo) contre les attaques de Pareja, un écrit intitulé *Musices Opus*, etc., avec fig. et pl. de musiq., Bologne, 1484.

CABEL ou mieux KABEL (ADRIEN van der), naquit à Ryswick en 1631.

CADET-DE-VAUX (ANTOINE-ALEXIS), agronome, membre de le société royale d'agricult., de l'académ. royale de méd., de celle des curieux de la nature, et correspond. d'un gr. nombre de sociétés sav., né à Paris en 1743, m. en juin 1828 à Franconville, près de Montmorency, où il s'était retiré, commença par tenir à Paris une officine de pharmacien, qu'il vendit pour s'adonner tout entier à l'étude de l'écon. royale Il était frère de L.-C. Cadet de Gassicourt (*v.* p. 423), et fut lié avec Duhamel, Tillet et Parmentier, dont il partagea les travaux. C'est lui qui créa le *Journal de Paris*, dont il eut le privilége conjointem. avec Suard et Corancez, et qui, dans les prem. années, obtint une gr. vogue. Il provoqua d'utiles améliorat. dans la police de salubrité publiq., fit supprimer le cimetière des Innocens, et eut part, avec Parmentier, à l'institution d'une école de boulangerie. Enfin, il conçut le projet des comices agric., et présida avec Broussonnet ces réunions dont le résultat fut d'une haute importance pour l'agricult. Les services qu'il rendit, et qu'attesterait la simple liste de ses écrits, le firent élire, en 1791 et 1792, présid. du départem. de Seine-et-Oise. Cadet-de-Vaux avait des connaissances distinguées en chimie. Le prem. ouv. qu'il publia fut une trad. du lat. des *Instituts de Chimie* de Spielmann, enrichis de notes, 1770, 2 vol. in-8. Il coopéra au *Cours complet d'agricult. pratiq.*, 6 vol. in-8, et fut un des principaux rédacteurs de la *Biblioth. des propriétaires ruraux*, ou *Journal d'économie rurale et domestiq.*, in-8, rec. commencé en 1803, et dans lequel il a inséré, en entier ou par extraits, la plupart de ses mém. Voici les titres des plus importans : *Avis sur les moyens de prévenir l'insalubrité des habitat. qui ont été submergées*, Paris, 1784, 1802, in-8, plus fois réimp.; *Instruction sur l'art de faire les vins*, ibid., 1800, in-8 ; *De la taupe, de ses mœurs et des moyens de la détruire*, ibid., 1803, in-12 ; *Traité de la culture du tabac*, 1810, in-12 ; *Moyens de prévenir le retour des disettes*, ibid., 1812, in-8 ; *Plantat. des germes de la pomme de terre*, etc., en 1817, in-8 ; *Traités div. d'économie rurale, élément. et domestiq.*, imp. par ordre du gouvernem., 1821, in-8 ; *l'Art œnologique réduit à la simplicité de la nature par la science et l'expérience*, etc., 1823, in-12 ; *De la goutte et du rhumatisme*, 1824, in-12. Cadet-de-Vaux a travaillé en dernier lieu au *Bulletin univ. des sciences et de l'industrie*, pub. par M. de Férussac. *Voy.*, pour la liste complète de ses écrits *la France littér.* de M. Quérard, t. 2.

CAFARELLI (CHARLES-AMBROISE, baron de), né en 1758, dans les environs de Toulouse, au château du Falga, où il m. en 1826, avait été chanoine de Toul avant la révolution, et il occupa successivement trois préfectures sous l'empire. Bonaparte, dans un moment d'humeur, le destitua de celle de l'Aube, dont les habitans le redemandèrent, mais vainement, après la restauration. Dans les dernières années de sa vie, Caffarelli portait l'habit ecclésiastique et faisait partie du conseil-général de la Haute-Garonne. Nous citerons de lui : *Abrégé des Géoponiques, extrait d'un ouv. grec, fait sur l'édition de Niclas* (Leipsig, 1781), *par un amateur*, Paris, 1812, in-8.

CALAGES (Mme de). Voici le titre exact de son poème, qui parut sous la dédicace de Marie-Thérèse d'Autriche : *Judith*, ou *la Délivrance de Béthulie*, en 8 parties, Toulouse, 1660, in-4.

CAILLEAU (JEAN-MARIE), méd., né en 1765 à Gaillac (Tarn), entra, après ses prem. études, dans la congr. de la *Doctrine chrét.*, et professa au collége de Lectoure, puis à la célèbre école de la Flèche. En 1787, il quitta la *Doctrine chrétienne*, qui était un corps libre, et vint se fixer à Bordeaux, où il cultiva les lettres, entreprit successivem. deux éducations particulières, et s'ouvrit enfin une carrière en commençant ses études médic. Il fut employé, en 1794 et 1795, dans les hôpitaux milit. de Saint-Jean-de-Luz et de Bayonne, revint à Bordeaux en 1796, se rendit en 1803 à Paris, où il reçut le bonnet de docteur, et de retour encore une fois à Bordeaux, l'année suiv., s'y fixa pour toujours. Dès l'année 1800, il fit des cours publics de médecine dans cette ville, et concourut ainsi à la formation de l'école élémentaire, qui depuis a pris le nom d'*Ecole royale de médecine*, et dont il fut successivement vice-directeur et directeur. Il m. en 1820, membre ou correspondant d'une foule de sociétés médicales, scientifiques et littéraires, et laissant un très-grand nombre d'ouv. parmi lesquels nous citerons : *Précis analytique du cours de médecine infantile fait à Bordeaux*, Bordeaux, Racle, an IX (1801), in-8; *Médecine infantile*, ou *Conseils à mon gendre et aux jeunes médec. sur cette partie de l'art de guérir*, Bordeaux, Lawalle, 1819, in-8 ; *Epoques médic., depuis Hippocrate jusqu'en 1811*, mémoire couronné par la société de méd. de Toulouse, et impr. dans l'*Annuaire de la société roy. de médec. de Bordeaux pour* 1820. On a un *Eloge hist. de J.-M. Cailleau, D. M.*, par E.-B. Revolat, Bordeaux, 1820, 32 pages in-8, et une *Notice* sur le même, par M. Bourges, *Rec. de l'acad. des sciences de Bordeaux*, 1820, in-8, p. 155-188.

CALDANI (LÉOPOLD), né à Bologne en 1725, professa l'anatomie à l'université de cette ville, et fut ensuite appelé à Padoue pour y remplacer Morgagni. Il a été le prem. à développer en Italie la théorie de l'irritabilité de Haller. Il m. à Padoue en 1813. Ses principaux ouvr. sont : *dell' Irritabilità di alcune parti degli animali*, Bologne, 1757, in-4 ; *Sull' uso del muschio nell' idrofobia*, Venise, 1461, in-8 ; *Institutiones pathologicæ*, Padoue, 1772, in-8 ; *Institutiones physiologicæ*, ib., 1773, in-8 ; *Institutiones anatomicæ*, ibid., 4 vol. in-8 ; *Institutiones semeïotices*, ibid., 1808, in-8 ; plus. *discours* et *dissertations*.

CAMPION DE TERSAN (CHARLES-PHILIPPE), naquit à Marseille en 1736. *Voyez* une courte *notice* mise en tête du *Catalogue des objets d'antiquités et de curiosités*, composant son cabinet, par Grivaud de Vencelle.

CANNING (GEORGE), ministre d'état anglais naquit à Londres le 11 avril 1770, d'une ancienne famille du comté de Warwick, et d'une branche qui

s'était établie en Irlande. Son père ayant épousé une femme sans fortune, se brouilla avec sa famille, vint à Londres, y exerça successivem. les profess. d'avocat et de marchand de vin, sans réussir dans aucune, et m. le jour même où son fils entrait dans sa 2e année. Sa mère étant sans ressources, prit le parti du théâtre, débuta à Londres, n'y plut point et devint actrice en province. La famille Canning, qui avait abandonné le père, veilla à l'éducation du fils, et G. Canning fit d'excellentes études à Eton. Il ne se distingua pas moins à l'univ. d'Oxford. Il se destina ensuite au barreau et entra à Lincoln's Inn. On dit que ce fut M. Burke, qui le décida à abandonner cette carrière pour celle de la politique. L'opposition croyait trouver en lui un renfort puissant; mais dès qu'il entra dans la chambre des communes, il se plaça sur les bancs ministériels; ce qui arriva en 1793; mais ce ne fut qu'en 1794 qu'il prononça son prem. discours pour soutenir une mesure de M. Pitt. Il ne se démentit pas dans son dévouement à ce ministre, qui le nomma sous-secrétaire d'état en 1796: place qu'il quitta lors de la démission de Pitt en 1801. Il fit alors partie de l'opposit. qui se forma contre le nouveau ministère, et lorsque Pitt redevint prem. ministre en 1804, Canning fut nommé trésorier de la marine: place qu'il résigna en 1801, pour se ranger encore dans le parti de l'opposition. En 1807, le duc de Portland étant premier ministre, Canning devint ministre des affaires étrangères. Dans la session de l'année suivante, il prit la défense du bombardem. de Copenhague. En 1809 quelques divisions eurent lieu dans le cabinet britannique. Un malentendu engagea lord Castlereagh, alors ministre de la guerre, à appeler en duel M. Canning. Ils tirèrent deux fois, et au second feu Canning fut blessé à la cuisse. Tous deux quittèrent leurs ministères respectifs. En nov. 1814, il fut nommé ambassadeur extraordinaire en Portugal. Il y resta jusque après la bataille de Waterloo, passa quelque temps dans le sud de la France, et fut nommé président du bureau du contrôle vers la fin de 1816. Il exerça les fonctions de cette place jusqu'au procès scandaleux de la reine Caroline en 1820, et il en donna alors sa démission. En 1822, Canning fut nommé gouverneur de l'Inde en remplacement du marquis d'Hastings, et il était à la veille de partir quand la mort du marquis de Londonderry le fit appeler au ministère des affaires étrangères. Il remplit cette place jusqu'au 12 avril 1827, époque où il fut nommé prem. ministre en remplacem. du comte de Liverpool. Presque tous les anciens ministres donnèrent alors leur démission, et pour la prem. fois, M. Canning reçut l'appui des whigs, dont quelques-uns entrèrent dans l'administrat. Il n'occupa que peu de temps ce poste éminent, étant mort, usé de fatigues d'esprit, le 8 août de la même année. Les grandes mesures de la vie ministérielle de M. Canning, sont la reconnaissance des états de l'Amérique méridionale, le maintien de l'indépendance du Portugal, et le traité conclu entre l'Angleterre, la Russie et la France en faveur de la Grèce. Il fut l'avocat constant et zélé de l'émancipation des catholiq., mais il n'eut pas la satisfact. de voir le triomphe de cette cause. On a de lui différentes pièces de poésie, pleines de verve et d'esprit, surtout celles qui sont d'un genre satirique. Son éloquence était classique, fleurie et entraînante, et il avait le talent de parler plusieurs fois sur le même sujet sans jamais se répéter. L'éloge de son intégrité peut se faire en 3 mots: il m. pauvre.

CANTARINI (Simon), dit *le Pesarese*. Ses principales compositions sont: un *St Antoine*, un *St Jacques*, une *Madeleine*, et ceux qu'il a gravés: un *Repos en Egypte; la Vierge contemplant l'enfant Jésus; Jupiter, Neptune et Junon faisant hommage de leur couronne aux armes du card. Borghèse; l'Enlèvement d'Europe; Mercure et Argus.*

CAPELLA (Mart.-Min.-Félix). *Lisez*, *ligne* 2: 490 de J.-C.

CAREY (Félix), orientaliste angl., né en 1786, passa dans l'Indoustan, excité par l'exemple de son père, le doct. William Carey, et m. quelques années après à Syrampour en 1822. Il a fait imprimer plusieurs ouvr., parmi lesquels nous citerons: une *Grammaire de la langue burmane*; le *Vidyahara-Vouli*, ouv. d'anat. en bengali, formant le 1er vol. d'une encyclopédie bengalie; un *Dictionn. burman*; une *Gramm. pali*, avec une traduct. en samskrit.

CARON (Jean-Charles-Félix), chirurgien, m. à Paris dans un âge avancé en 1824, a laissé plus. écrits, parmi lesquels nous citerons: *la Chirurgie peut-elle retirer quelques avantages de sa réunion à la médecine? Cette réunion fournira-t-elle des médecins assez instruits en chirurgie pour soulager l'humanité souffrante*, 1802, in-8; *Réflexions sur l'exercice de la médecine*, 1804, in-8; *Examen du recueil de tous les faits et observat. relatifs au croup*, 1808, in-8. On a publié son *Oraison funèbre*, 8 p. in-8.

CARPANI (Joseph), né en 1752 dans un village de la Briansa en Lombardie, m. le 22 janv. 1825 à Vienne, y était attaché depuis plus. années au département des menus-plaisirs de la cour, en la double qualité d'artiste et de versificateur. Il est auteur de plus. composit. dramat., dont les plus connues sont la comédie intit.: *i conti d'Agliate*, mal à propos attribuée au P. Molina par quelques biograp., et l'opéra de *Camilla*, célèbre par la musique de M. Paer. On cite encore de lui: *l'Uniforme; l'Amore alla persiana; il Miglior dono; il Giudizio di Febo; l'Incontro*, etc., etc. Il avait publié, sous le titre de *Haydine*, un recueil de lettres biograph. dont il parut en 1815 une trad. française présentée comme un ouvrage original, et intitulée: *Lettres écrites de Vienne en Autriche sur le célèbre composit. J. Haydn, suivies d'une vie de Mozart et de considérat. sur Metastasio, et l'état présent de la musiq. en France et en Italie, publ. par Alex.-Ces. Bombet* (Beyle), Paris, in-8. Carpani, informé du plagiat, le dénonça au public, qui s'amusa un moment de cette querelle. On doit aussi à Carpani deux autres ouv. du même genre: les *Majeriane* (Voy. Titien), et les *Rossiniane*. Enfin il a trad. avec assez de succès plus. poëmes allem. et franç. en italien. Élève des jésuites de Milan, Carpani conserva toute sa vie de la reconnaissance et de l'attachem. aux PP. de cette société; il se fit, à l'époque de la révolut. franç., une certaine célébrité par des articles qu'il écrivit dans la gazette de Milan. Ce fut là l'origine de sa faveur à la cour de Vienne, où il avait suivi l'archiduc après l'année 1796.

CARPENTIER (Ant.-Michel). *Art. nul.* V. Lecarpentier (Matthieu).

CARRÉ (Pierre-Laurent), professeur, né à Paris en 1758, occupa d'abord la chaire de rhétorique au collége de Toulouse, fit partie de l'école centrale de la Haute-Garonne, sous le direct., professa ensuite la rhétoriq. au lycée impérial de Paris, et la littérat. latine à la faculté des lettres. Il avait jusque là fait des vers pour tous les régimes qu'il avait traversés, quoique sa prédilection fût pour le gouvernem. républicain. Il en fit pour la restauration, mais n'en fut pas moins destitué de ses deux chaires. Sa raison s'altéra, et il m. à Paris dans une maison de santé en 1825. On a publié: *OEuvres de P.-L. Carré*, Paris, Trouvé, 1826, in-8.

CASELLI (Charles-Franç.), cardinal, archev.-évêq. de Parme, gr.-croix de l'ordre de St.-Georges, m. en avril 1828, conseiller intime de l'archiduchesse de Parme, était né à Alexandrie (Piémont) en 1740. Il était venu en France avec le cardinal Consalvi et l'archevêque de Corinthe Spina lors du concordat de 1801, et ce fut pour honorer son zèle dans ces négociations que Pie VII lui donna le chapeau.

CASSAS (Victor), syndic de la compag. des courtiers de commerce près la bourse de Paris, m. dans cette ville en 1821, à l'âge de 48 ans, a fourni plus. articles sur les finances à la *Gazette de France*, dont il partageait les opinions polit., et a publié plus. brochures. Nous ne citerons que ses *Considérations sur l'établissem. d'un entrepôt réel de denrées coloniales à Paris*, et *Réponse aux objections des places maritimes*, Paris, Bailleul, 1816, 6 p. in-4.

CASSAS (Louis-François), peintre et architecte, né en 1756 à Azay-le-Féron (départ. de l'Indre), m. le 1[er] nov. 1827 à Versailles, inspecteur-général et professeur de dessin de la manufacture royale des Gobelins, fut élève de Vien et de Lagréuée jeune. Il parcourut la Grande-Grèce dans le courant des années 1784-85-86, visita l'Istrie et la Dalmatie, où il dessina un grand nombre de monumens antiques, parmi lesquels on distingue le magnifique *Palais de l'empereur Dioclétien*, et les autres édifices dont ce prince avait enrichi Salone, Spalatro, etc., et joignit à ces dessins un itinéraire contenant des observations et des recherches historiq. d'une grande utilité pour le commerce et les arts. Cet ouvrage a été publ. sous le titre de *Voyage pittoresque de l'Istrie et de la Dalmatie*, 1 vol. in-fol. Cassas parvint aussi, au milieu de mille dangers et des plus gr. fatigues, à former une riche et précieuse collection des monumens les plus remarquables de l'Asie-Mineure, recueillie surtout dans les ruines de Palmyre, Balbek et Jérusalem, dans celles de la Phénicie et de la Palestine. Trente livraisons de cet ouvrage (in-fol.), publ. successivem. sous le titre de *Voyage pittoresque de la Phénicie, de la Palestine et de la Basse-Egypte*, ont obtenu le suffrage des artistes et des amateurs de tous les pays, et font vivement regretter que l'auteur ne l'ait point terminé. « Les observat. de M. Cassas, dit un de ses biographes, ont jeté un grand jour sur les annales des temps les plus reculés, sur les historiens sacrés et profanes, et particulièrem. sur l'usage des édifices somptueux élevés par la reine Zénobie. Il a gravé plus de quarante planches formant une suite de tableaux et de sites qui rappelent de grands et précieux souvenirs. Il a levé des plans et a publié des cartes qui ont contribué à fixer des points importans de géographie ancienne; la carte de la plaine de Troie, entre autres, fournit des renseignem. curieux sur la situation de cette ancienne ville et sur celle des monumens qu'on retrouve dans ses environs. » Plusieurs de ses dessins ont servi aussi à compléter le voyage du royaume des Deux-Siciles, publié par l'abbé de Saint-Non, et un plus grand nombre restés inédits devaient être joints au voyage entrepris par M. de La Borde, à qui Cassas avait cédé un portefeuille contenant les antiquités de la Sicile. On lui doit en outre 74 modèles des chefs-d'œuvre d'architecture des différens peuples, dont le célèbre Legrand a donné une description détaillée. Cette galerie, qui fut acquise par le gouvernem. en 1809, est aujourd'hui à l'Institut.

CASTELREAGH. *Lisez* CASTLEREAGH, *et transposez sa notice de la pag.* 511 *à la pag.* 514.

CASTILLON (Jean de). V. Mouchan (et non *Mouchan*).

CASTINELLI (Jean), juriste et littérat., né en 1788 à Pise, où il m. le 1[er] octobre 1826, avait été amené en France par ses parens, que les évènemens politiq. obligèrent en 1799 d'y venir chercher un asile, et il ne retourna en Italie qu'en 1806, après avoir fait de bonnes études au collège de Sorèze. Sa m. prématurée l'empêcha de terminer un gr. ouvr. qu'il avait entrepris sur le *Droit commercial et maritime*; et il n'a été imprimé de lui, outre divers art. dans l'*Anthologie*, qu'un *Essai sur les lois des Romains relatives au commerce*, et un *Eloge du génér. Spanocchi*.

CAULAINCOURT (Armand-Augustin-Louis de), duc de Vicence, lieuten.-génér., né en 1773, à Caulaincourt en Picardie, d'une ancienne famille de cette province, entra au service dès l'âge de 15 ans, fut destitué en 1792 de son grade d'offic. d'état-maj., fut emprisonné, servit ensuite de nouv., mais comme simple soldat, dans les rangs de l'armée créée par la réquisition, et fut réintégré dans le grade de capitaine en l'an III, sur la demande de Hoche. Devenu aide-de-camp du génér. Aubert-Dubayet, il l'accompagna à Venise, puis à Constantinople, d'où il revint à Paris dans l'an V avec l'ambassadeur othoman. Il fit la campagne d'Allemagne de l'an VII, et, après la paix de l'an VIII, il fut envoyé à Pétersbourg pour renouer les relations de la France avec la Russie, dont la couronne venait de passer sur la tête d'Alexandre, et où il ne séjourna que six mois. Nommé aide-de-camp du prem. consul, puis grand-écuyer de l'empereur, et plus tard général de brigade, il avait été chargé, en l'an XI, d'une mission diplomatiq., dont la déplorable coïncidence avec un tragique événem. a répandu sur cette époque de sa vie des nuages qu'il faut espérer de voir un jour dissiper entièrement par de nouvelles révélations historiq. Voici pourtant une version qui mérite quelq. créance. Il devait surveiller les complots que tramait le minis. anglais sur les deux rives du Rhin contre le nouveau gouvernem. de la France. A l'instant où s'effectuait à Etteinheim l'arrestat. du duc d'Enghien, laquelle avait été confiée particulièrement par le ministre de la guerre à un autre général, qui en rendit compte directement au prem. consul, Caulaincourt était sur la route d'Offenbourg pour l'exécution des ordres dont il était chargé. Entre autres preuves à l'appui de cette opinion, qu'il y avait deux missions distinctes, et que c'est celle d'Offenbourg qui avait été confiée à Caulaincourt, nous ne citerons que la lett. dont l'a honoré l'emp. Alexandre: « Je savais, général, par mes ministres en Allemagne, combien vous êtes étranger à l'horrible affaire dont vous me parlez. Les pièces que vous me communiquez ne peuvent qu'ajouter à cette convict. J'aime à vous le dire et à vous assurer aussi de l'estime sincère que je vous porte ». Il est important de remarquer que le gr.-duc de Bade, dont le territoire avait été violé à Etteinheim, était beau-père de l'empereur Alexandre, et que la m. du duc d'Enghien fut l'occas. de la rupture qui eut lieu alors entre la Russie et la France. En 1805 Caulaincourt fut nommé général de division, gr.-cordon de la Légion-d'Honneur et duc de Vicence. En sa double qualité d'aide-camp et de grand-écuyer, il suivit l'empereur dans toutes ses campagnes, excepté celles d'Espagne et de Wagram, pendant lesquelles il fut ambassad. à la cour de Russie. Cette mission, qui dura quatre ans et fut terminée en 1811, était de la plus haute importance; on peut en juger par les évènemens de l'époque: le duc de Vicence paraît l'avoir remplie à la satisfaction de Bonaparte et d'Alexandre. Il désapprouva constamment la malheureuse expédit. de Russie, et lorsque ses prévisions furent réalisées, ce fut lui que l'empereur choisit pour compagnon de sa mémorable fuite de Smorgony à Paris. « Jamais, dit un biogr., jamais souverain et sujet n'avaient été rapprochés pendant un temps aussi long et dans une situation aussi extraordinaire.» La confiance du souver. pour le sujet s'accrut par ce tête-à-tête de 14 jours et 14 nuits. Aussi, à l'ouvert. de la campagne suiv., pendant l'absence momentanée du ministre des relat. extérieures, le chargea-t-il de la correspondance politique et de quelques négociat. pressantes. Le duc réussit à conclure l'armistice de Pleswitz, fut ensuite envoyé comme plénipotentiaire au congrès de Prague, mais travailla vainement alors pour amener une paix que les prétentions de Bonaparte rendirent impossible. Arriva bientôt le désastre de Leipsig, et alors eut lieu la mémorable conférence de Francfort, où le duc, investi encore du titre de plénipotentiaire, obtint des témoignages d'estime de

tous les négociateurs européens, mais non la paix, parce que son maître préféra encore cette fois la guerre, peut-être avec plus de raison qu'auparavant. Après avoir échoué de nouveau, non sans quelques efforts honorables, au congrès de Châtillon, il rejoignit l'empér. et l'armée à St-Dizier. Fidèle jusqu'au dern. moment à celui qu'il avait choisi pour maître, dont il avait été sans doute un peu trop le courtisan, mais dont il se montra alors l'ami, il plaida sa cause auprès des souverains alliés à Bondy et à Paris, fut l'un de ses plénipotentiaires pour le traité du 11 avril 1814, l'un de ceux qui portèrent son abdication au gouvernem. provisoire, et se retira ensuite à la campagne. Les cent-jours le virent encore ministre des relations extérieures. Rentré dans l'inaction après le second retour des Bourbons, il vécut paisible et loin de toute intrigue, ne fut inquiété qu'un seul moment et sans succès, et mourut à Paris en 1828. Ses derniers momens furent empoisonnés et peut-être abrégés par le souvenir de la déplorable circonstance qui l'avait fait accuser de l'arrestat. du duc d'Enghien. De tels regrets accompagnés même à l'heure suprême d'un désaveu formel de cette lâche action, sont à nos yeux une nouvelle preuve de son innocence. Nous ne lui ferons qu'un reproche, c'est d'avoir été courtisan trop docile dans toutes les habitudes de sa vie : de là vient qu'on s'est laissé aller facilem. à le regarder comme l'instrum. de son maître dans cette cruelle affaire.

CAZALET (Jean-André), pharmacien et chimiste à Bordeaux, m. dans cette ville en 1825, avait été nommé en 1821 associé correspondant de l'acad. des sciences. Il avait professé quelq. temps la physique et la chimie à l'école centrale de la Gironde. On lui doit la composit. d'un *flint-glass* d'une qualité supérieure à celui de la plupart des verriers français. Il s'est fait connaître encore par des expériences curieuses sur la végétation et par une *Théorie de la Nature* (Bordeaux, 1696, in-8).

CHALMERS (George), membre de la société royale de Londres, de la société royale d'astron., etc., m. en janv. 1826, secrétaire-général de l'administration géner. du commerce de la Grande-Bretagne, était né en Écosse vers 1744. Au sortir de ses études, qu'il fit au collége d'Aberdeen, il vint suivre les cours de droit de la faculté d'Edimbourg, et il alla s'établir avocat à la Nouvelle-Angleterre (Amérique septent.). La guerre de l'indépendance l'obligea à revenir dans la Grande-Bretagne, et il ne tarda pas à obtenir un emploi dans l'administration du commerce. Chalmers a publié un assez grand nombre d'ouvr. sur des matière politiq., d'histoire et de littérat.; et on lui attribue beaucoup de brochures anonymes écrites sous l'influence administrative ou pour la défense des actes ministériels. Voici les titres de ses travaux les plus importans : *Annales politiq. des colonies unies depuis leur établissement jusqu'à la paix de* 1763, in-4, 1780; *Etat des forces comparatives de la Grande-Bretagne*, etc., 1782, in-4; 1786, in-8 : plus. fois réimpr. avec augmentations, et en dern. lieu sous le titre d'*Aperçu historique*, etc., 1813, in-8; trad. en franç. sous le titre d'*Analyse*, etc., Londres (Paris), 1789, in-8; *Vie de Daniel de Foe*, 1790, in-8; *Collection des traités entre la Grande-Bretagne et d'autres puissances*, 1790, 2 vol. in-8; *Vie de Thom. Ruddiman*, 1794, in-8; *la Calédonie, ou Précis historique et topographique sur le nord de l'Angleterre*, Edimbourg, 1807-13, 2 vol. in-4 : deux autres volumes devaient être publ.; *Précis chronol. sur le commerce et les valeurs monnayées d'Angleterre*, etc., 1810, in-8. G. Chalmers a publié en outre des édit. d'ouvr. de J. Davies, d'A. Ramsay, de D. Lindsey et de G. King, précéd. des *vies* des auteurs.

CHAMON. Pag. 557, 2e col., *lisez :* CHAMAN.

CHAMROBERT (Félix Pierre ou plutôt Petri de), rédacteur-sténographe du *Moniteur*, né en 1795 à la Charité-sur-Loire, d'une très-ancienne famille, originaire de Venise, et établie dans le Bourbonnais dès le 13e S., était le fils aîné d'un avocat qui eut quelque célébrité dans le départem. de la Nièvre. Admis gratuitem. au lycée de Bourges, il fut nommé à 16 ans, après de brillantes études, régent de mathématiques au collége de sa ville natale. La nouv. organisat. des établissem. universitaires, en 1814, l'ayant privé de cet emploi, il se rendit à Paris, sur l'invitation d'un protecteur. n'y trouva pas ce dont on l'avait flatté, et demeura sans ressources, ne pouvant rien attendre de son père, vieux, pauvre et chargé de famille. Il prit alors le parti de s'enrôler dans un régiment dont un de ses oncles était major (lieuten.-colonel), et servit jusqu'au licenciement de l'armée. Ayant obtenu alors son congé, non sans peine, il séjourna quelque temps à Bourges, où un officier portug., homme de merite, lui apprit sa langue. Chamrobert, quoique si jeune encore, possédait déjà les langues angl., ital. et espagn., qui, avec l'état de typographe qu'il voulut apprendre à la même époque, devaient lui servir de ressources, lorsqu'il vint, bientôt après, se fixer à Paris. Il fut accueilli facilem. dans les journ. de la capitale, vu l'habileté vraiment extraord. qu'il avait promptem. acquise, d'abord comme compositeur (typographe), puis comme correcteur. Avant même d'être parvenu à cette dern. améliorat. dans son état, il avait fait venir près de lui sa mère et sa plus jeune sœur pour partager avec elles une chétive, mais honorable existence. Afin d'ajouter au produit de ses veilles, à peine suffisant aux besoins dont les siens étaient les moindres, il travaillait tout le jour comme lecteur d'épreuves chez un imprimeur, ne donnant au plus que 3 heures au sommeil. Cependant, malgré son excessive modestie, on devina sa capacité, et à son tour il devint journaliste. De ce moment il préleva annuellem. sur ses honoraires, encore modiq., une somme de 500 francs pour son vieux père, à qui il fit cette pension jusqu'à son décès (1824). A force d'énergie, F. de Chamrobert avait vaincu l'adversité; mais aussi sa vie s'était consumée prématurém. : il continuait de mettre, même dans les trav. entrepris comme délassem., une activité dévorante, symptôme du mal auquel il devait succomber dans sa 32e année. Il m. à La Charité, d'une phthisie pulmonaire, le 4 nov. 1827. Outre sa coopération à div. journ. (notamm. celui *des villes et campagnes, l'Independant* et le *Moniteur*, dont il a rédigé plus. vol. de *Tables*), on lui doit un petit roman, publ. sous l'anonyme (1818, 2 v. in-12), comme trad. de l'angl., et des trad. également anonymes de 5 ou 6 ouvr. en cette langue, notamment le roman de *Redwood*, dont son frère vient de publier une 2e édition.

CHARDON (Simon), dit *de La Rochette*, du lieu où il naquit en 1753 (département de la Lozère), m. à Paris le 18 sept. 1824, a été laissé dans un injuste oubli par toutes les biographies publiées jusqu'à ce jour. On sait que Chardon, qui était lié intimement avec A.-A. Barbier, et avait été son collègue à la commission temporaire des arts, eut en 1807 la commission de visiter les dépôts litt. formés dans plusieurs départemens pour en constater l'état. L'helléniste M. Tourlet, ami de Chardon, s'était proposé de faire paraître dans le *Moniteur* une *notice* sur cet estimable philologue. Nous avons fait d'inutiles démarches pour avoir communicat. de ce travail, et nous éprouvons d'autant plus de regret de n'en pouvoir donner ici une analyse, que nous croyons moins prochaine la publication annoncée par M. Durand de Lançon des 3 dern. vol. des *Mélanges* de Chardon de La Rochette, que cette même *notice* est à présent destinée à enrichir. Outre ses *Melanges de critiq. et de philologie*, Paris, 1813, 3 vol. in-8, on doit à Chardon : *Vie de la marquise de Courcelles, écrite en partie par elle-même..., suivie de ses Lettr. et de la Correspondance ital. de Greg. Leti, relative à cette dame, avec la trad. franç.*, etc., ib., 1808, in-12; des éd. du *Semélion* du marquis de Belle-Isle (1807); du *Jardin des racines grecques* (1808), de l'*Histoire*

secrète du card. de Richelieu, etc. (1808); de l'*Histoire de la vie et des ouvr. de La Fontaine* (1811).

CHARLIER (Pierre-Jacques-Hippolyte), pieux et savant prêtre, né à Noisy-le-Grand, près Paris, en 1757, montra de bonne heure une véritable passion pour l'étude. Son père, qu'un emploi assez important dans les fermes avait mis à même de rendre quelques services aux jésuites au moment où on les chassait de France, eut ainsi occasion d'être connu de M. de Beaumont, archevêque de Paris, qui devint le protecteur de son fils et le plaça successivem. au collége du Plessis, au séminaire des Trente-Trois et à celui de St-Magloire. A la m. de M. de Beaumont (1781), M. de Juigné crut trouver dans l'héritage de son prédécesseur l'obligation de s'attacher l'abbé Charlier, et en 1784 il lui donna un logement à l'archevêché, le mit au nombre de ses secrétaires et lui confia le soin de la bibliothèque de son palais. Le jeune abbé n'aidant ses confrères au secrétariat que dans les momens pressés et jouissant d'un grand loisir, fit d'immenses lectures de tout genre pendant plus de huit années, et acquit une érudition aussi profonde que variée. Les langues grecque, latine, hébraïque, la bibliographie, la géographie, l'histoire, la chronologie, les diverses branches de la science ecclésiastiq., l'histoire naturelle même, il cultiva tout avec succès. Lorsque tant de prêtres cherchèrent sur le sol étranger un asile contre les fureurs de la révolution, l'abbé Charlier, dont la foi était sincère et la piété pleine de chaleur, prit la détermination courageuse de ne point quitter la France, où son ministère allait devenir plus utile que jamais aux catholiq., qui auraient conservé le besoin et le désir des secours spirituels. La ville de Saint-Denis principalem. fut le théâtre de son zèle. Toutes les semaines, dans les temps les plus difficiles, il allait y consacrer deux ou trois jours à la périlleuse mission qu'il avait recherchée. Trouvant en lui-même sa récompense, on le vit, lorsque le calme fut rétabli, refuser, comme il l'avait déjà fait avant la révolution, plusieurs places de vicaire-général. Il se contenta d'être utile en se chargeant, au moment du concordat, de préparer les matériaux nécessaires pour la confection de la liturgie. Sa m., arrivée en 1807, fut encore un sacrifice fait à l'accomplissement des devoirs qu'il se créait. Ayant appris à Paris qu'une sœur de la Charité de St-Denis, dont il avait la confiance, était dans un état inquiétant, il se mit en route sur-le-champ à pied malgré une maladie déjà déclarée chez lui-même : il arriva épuisé à l'Hôtel-Dieu de St-Denis, se mit au lit et ne se releva plus. Tout le monde le pleura dans la ville et dans les villages voisins au rapport d'une *notice* de 16 p. in-8, signée *J.-B.-A. Boucher, prêtre*. Cette notice fait connaître un assez grand nombre d'ouvrages de lui, parmi lesquels nous citerons : *Abrégé chronologique pour servir à l'histoire de l'église gallicane pendant la tenue de l'assemblée nationale*, Paris, Crapart, 1791, in-8; *Dispositiones canonicæ fideliter excerptæ è variis apostolicis litteris Pii VI, annis* 1791 *et* 1792, ibid., Crapart, 1792, in-8; la 3e édit., entièrem. refondue de l'*Abrégé de la géographie universelle*, etc., de Guthrie, Paris, Hyacinthe Langlois, 1803, gros in-8. C'est lui qui a rédigé dans le *Pastorale parisiense* de Revers, chanoine de St-Honoré (Paris, Simon, 1786, 3 vol. in-4), le *Series historica episcoporum et archi-episcoporum parisiensium*. C'est encore lui qui publia, après l'avoir considérablem. corrigée, la traduct. en vers latins, par ce même chanoine, du *Poëme de la Religion* de Racine le fils. V. Revers dans ce *Dictionnaire*.

CHAT ou CHAPT. *Art. nul.* V. Rastignac.

CHATILLON (N.), poète, connu par quelques vers écrits sous l'inspiration d'un goût pur et d'un talent facile, était sous-chef dans l'administrat. de la loterie royale. Il m. à Paris en 1826, à l'âge de cinquante ans, membre de l'acad. de Dijon. Nous citerons de lui : *Epître aux Muses*, couronnée à l'acad. des Jeux floraux le 3 mai 1821, Paris, Ponthieu, mai 1821, in-8, d'une feuille; *la Chemise*, conte, et *les Derniers Adieux du poète*, élégie, Paris, A. Leroux, 1825, in-8, d'une feuille.

CHAUSSIER (François), célèbre professeur à la faculté de médecine de Paris, médecin en chef de l'hospice de la Maternité, membre de l'Institut et de plus. autres sociétés sav., né à Dijon le 13 juillet 1746, m. à Paris le 19 juin 1828, exerça d'abord l'art de guérir dans sa ville natale, fut nommé successivem. profess. d'anat., de physiol., de chimie et de matière médicale, par les élus des états de Bourgogne et par l'acad. de Dijon, dont il devint secrétaire perpétuel, et obtint bientôt une telle réputation qu'il fut appelé à Paris, en 1794, pour s'occuper avec Fourcroy des moyens de rétablir l'enseignem. de la médecine sur un plan plus régulier que celui qui avait été suivi jusque-là. Le travail qu'il fit à ce sujet, et dont il discuta tous les articles avec les membres de la commission de l'instruct. publique, servit de base à l'organisat. de la nouvelle école qui fut décrétée et dont il fut nommé professeur. Placé dès-lors sur un théâtre digne de son talent, Chaussier employa dans son cours d'anatom. la nouvelle nomenclature dont il se servait depuis plusieurs années à Dijon; il donna aussi une grande impulsion à l'étude de la physiologie, en faisant connaître les principes et la marche qu'il avait adoptés, et c'est en gr. partie aux observations de ce savant profess. que l'on doit le degré de perfectionnem. où cette science est parvenue de nos jours. Non moins habile dans la pratiq. que dans l'enseignem., Chaussier joignait au talent de bien saisir les indicat., celui de choisir avec une rare sagacité les moyens susceptibles de les bien remplir : il fut considéré pendant toute sa longue carrière comme l'un des prem. médecins de la capitale. Il avait été nommé médecin de l'école Polytechnique, et il y fit jusqu'en 1815 un cours de chimie. Outre plus. *mém.* insérés dans l'*Encyclopédie*, dans le *Journal de Physique*, dans le Recueil de l'académ. royale de médecine, dans celui de l'acad. de Dijon, 1782, on a de lui, entre autres ouvr. : *Méthode de traiter les morsures des animaux enragés et de la vipère, suivie d'un précis sur la pustule maligne*, Dijon, 1785, in-12; *Opuscules de médecine légale*, ibid., 1789-1790, in-8; *Exposition sommaire des muscles suivant la classificat. et la nomenclature méthodique adoptées au cours d'anatomie de Dijon*, ibid., 1789, in-8; Paris, 1797, in-4; des *Tables synoptiq. de la zoonomie et zoologie, du squelette, des muscles, des artères, des veines, des lymphatiques, des nerfs, des humeurs ou fluides animaux, des solides organiques, de la force vitale*, etc., etc.; plus. fois réimpr.; *Discours prononcés aux séances publiques de la Maternité*, Paris, 1805, 1806 et 1807, in-8; *Exposit. sommaire de la structure et des différentes parties de l'encéphale ou cerveau*, ibid., 1807, in-8, avec six planches; *Recueil des programmes des opérations chimiques et pharmaceutiq. qui ont été exécutés aux jurys médicaux de* 1809 *à* 1810, 11 cahiers in-4; *Consultations médico-légales sur une accusation d'empoisonnement par le sublimé corrosif, suivies d'une notice sur la manière de reconnaître l'existence de ce poison*, Paris, 1811, in-8; *Recueil anatomique à l'usage des jeunes gens qui se destinent à l'étude de la chirurgie, de la médecine, de la peinture et de la sculpture*, ibid., 1820, avec fig.; *Recueil de mémoires, consultations et rapports sur divers objets de médecine légale*, Paris, 1824, in-8, planches. Divers points de la doctrine de Chaussier sur la pathologie ou la médecine légale ont été développés dans un grand nombre de thèses. Il a laissé en MS. un *traité* de physiologie, dont la publication est attendue avec impatience par les gens de l'art.

CHEVARD (N.), maire par deux fois de la ville de Chartres, où il m. en 1826, à l'âge de 78 ans, après y avoir rempli d'autres fonctions honorables,

a mérité d'obtenir ici une simple mention comme auteur d'une *Histoire de Chartres et de l'ancien pays chartrain*, Chartres, an X, 2 vol. in-8.

CHRESTIENS (N.). Ligne 13, *lisez :* Menessier.

CIANTAR (le comte JEAN-ANTOINE) est sans contredit l'homme le plus érudit et le littérateur le plus distingué que l'île de Malte ait vu naître dans son sein. Sa famille, une des plus nobles du pays, prétendant descendre des *Paléologues*, en portait et en porte encore le nom. Le comte Jean-Antoine, né à Malte (et non en Sicile, comme on l'a dit mal à propos) le 4 sept. 1696, fit à 15 ans un voyage en Italie pour achever ses études, et sut dès-lors capter par les charmes de son esprit la bienveillance et l'amitié des gr. seigneurs et des savans de ce pays. Il y revint encore en 1721, et, de retour à Malte l'année suiv., fut nommé jurat, emploi municipal que les grands-maîtres ne confiaient qu'aux personnages les plus distingués de l'île. En 1747, il succéda au marquis de Caumont en qualité de correspondant de l'acad. royale des inscript. et belles-lettres de Paris. Quatre ans après il devint aveugle; mais, doué d'une mém. prodigieuse et d'une grande facilité de rédaction, il dicta plus. *opusc.* qui ont eu de la vogue en Italie. C'est pend. sa cécité que parut son édition du *Malta illustrata* d'Abela, qu'il avait continué et augmenté considérablement. Le 1er vol. parut à Malte en 1772. Ciantar m. sur ces entrefaites (nov. 1778), et son fils (le comte George-Séraphin Ciantar-Paléologue) publia le 2e en 1780. Ciantar a composé un nombre infini d'ouvr. plus ou moins considérables en prose ou en vers. Les plus remarquables sont : *Comitis J.-Ant. Ciantar, acad. intronati, Epigrammat. lib. III*, Rome, 1737, in-4; *de B. Paulo apostolo in Melitam siculo-adriatici maris insulam naufragio ejecto Dissertationes apologeticæ in inspectiones anticriticas R. P. D. Ignatii Georgii de Melitensi apostoli naufragio, descripto in Act. apostol., capp.* 27 *et* 28, etc., Venise, 1738; *de antiquâ inscriptione nuper effossâ in Melitæ urbe notabili Dissertatio*, etc., Naples, 1749; *Critica de' critici moderni, che dall' anno* 1730 *fin all' anno* 1760, *scrissero sulla controversia del naufragio di S. Paolo, appostolo*, Venise, 1763.

CLAPPERTON (HUGUES), capitaine dans la marine anglaise, naquit en 1788 à Annan (Écosse). A l'exception des sciences nautiques son éducation fut très-négligée. Il fit son apprentissage de marine en qualité de mousse de cabane sur un bâtiment faisant le commerce entre Liverpool et l'Amérique septentrionale. Il devint ensuite midshipman dans la marine royale, puis lieutenant, et eut le commandement d'un schooner sur les lacs du Canada. En 1817, la flottille qui était sur les lacs fut réformée, et Clapperton revint en Angleterre avec la demi-paie de lieutenant. Quelques années après, il fut chargé d'une expédition dans l'intérieur de l'Afrique avec le doct. Oudney, qui périt victime du climat, et le lieutenant Denham, avec lequel il revint en Angleterre, où ils arrivèrent le 1er juin 1825, après avoir parcouru des contrées inconnues jusqu'alors aux Européens. Clapperton, élevé au grade de capitaine, repartit la même année pour l'Afrique, dans l'espoir de conclure un traité de commerce avec le sulthan des Fellatahs; il arriva à Saccatoo, capitale des états de ce sulthan, qui lui manqua de parole dans tous les points, et il y mourut le 13 avril 1827. Son domestique, nommé Lander, parvint à sauver tous les papiers de son maître et à revenir en Angleterre. On a publ. à Londres en 1826, in-4, et 1829, in-8, la relation des deux voyages du capit. Clapperton (*Narrative*, etc., et *Journal*, etc.) : la première a été trad. en franç. par MM. Eyries et La Renaudière; Paris, 3 vol. in-8, et atlas in-4. La lecture de ces voyages est intéressante, mais on n'y trouve aucuns détails scientifiques.

CLÉMENT VIII. Ligne 2, *lisez :* Innocent IX.

CLERMONT-GALLERANDE (CHARLES-GEORGE, marquis de), pair de France, né en 1744, était devenu maréchal-de-camp et inspecteur de cavalerie à l'époque de la révolution. Il émigra d'abord, mais revint bientôt auprès du roi, resta à ses côtés dans la journée du 10 août, fut enfermé pendant la terreur, et dut son salut au 9 thermidor. Ce fut lui qui, après le 18 brum., dirigea à Paris, la négociation dont le but était de faire jouer à Bonaparte le rôle de Monk. Il fut compris par Louis XVIII dans la prem. création de pairs du 4 juin 1814, et fut nommé lieuten.-général en 1816. Il m. en 1823. On a de lui des *Mémoires particuliers pour servir à l'histoire de la révolution qui s'est opérée en France en 1789*, Paris, 1826, 3 vol. in-8.

CLOVIS Ier. Ligne 7, *lisez :* Syagrius, fils du comte Ægidius, etc.

COLLIN DE SUSSY (JEAN-BAPTISTE, comte), ministre des manufactures et du commerce sous l'empire en 1812, lors de la création de ce nouveau départem., avait déjà rempli plusieurs places et plusieurs missions importantes, presque toutes relatives à l'administrat. des douanes, et dès le temps de la convention. Lorsqu'il eut un portefeuille, il n'eut pas pour cela le pouvoir de gouverner à sa manière, et il lui fut difficile de concilier les saines maximes de l'économie politique avec le système continental dont Bonaparte caressait la chimère; mais comme il avait étudié avec soin les principes de cette science alors peu cultivée en France, il put atténuer parfois le mal et même opérer un peu de bien. Pendant les cent-jours, il fut pair de France et 1er présid. de la cour des comptes. Rentré dans la vie privée à la seconde restaurat., il fut appelé de nouveau à la chambre des pairs en 1819, y vota constamment avec le parti constitutionnel, et m. à Paris en 1826.

CONDE (D. JOS.-ANT.). Ligne 19, *lisez :* 1799.

CONSTANT DE REBECQUE. V. REBECQUE, *pour la rectification de* 3 *dates*.

CONSTANTIN-DRACOSES. *Date de sa mort :* 14 mai 1453.

CONSALVI (HERCOLE), cardinal et principal ministre du pape Pie VII, né à Rome en 1757, cultiva de bonne heure les lettres et la musique, ces deux grands moyens de plaire et de réussir dans la capitale du monde chrétien : il eut même en poésie assez de succès pour être admis dans le sein de l'académie des Arcades sous le nom de *Floritande Erminiano*. En 1785, au sortir de l'acad. ecclésiastique, espèce de pépinière de prêtres patriciens, où il avait passé neuf ans, il obtint le titre de *ponente del buon governo*, qui correspond à celui de conseiller-rapporteur dans les tribunaux français. Il devint en 1789 juge au tribunal de la signature, et en 1792 *auditeur de rote*. Dès cette époque il crut devoir porter toute son attention sur les évènemens politiques et principalement sur la France républicaine, dont les Italiens d'un parti ou d'un autre attendaient leur destinée bonne ou mauvaise; il courait même avec tant d'empressem. partout où il savait qu'on traitait les grandes questions du jour, que *Pasquin* le désigna sous le nom de *Monsignor Ubique*. Nommé assesseur des armes ou ministre de la guerre, au moment où Rome était menacée par les armes françaises, dont Pie VI espérait arrêter l'essor victorieux, il fut assez malheureux pour que l'assassinat du général Duphot eût lieu sous son administration. Les patriotes romains abusèrent de cette circonstance pour le dépeindre sous des couleurs odieuses au jeune vainqueur de l'Italie, qui garda toujours contre lui une funeste prévention. Lorsque le gouvernem. pontifical eut fait place dans Rome captive au système démocratique, Consalvi fut quelque temps emprisonné. Depuis il courut de ville en ville dans toute l'Italie, jusqu'au conclave qui s'ouvrit à Venise en 1799, et qui nomma pape le cardinal Chiaramonti (*v.* PIE VII). Il avait été secrétaire de cette assemblée et avait contribué à vaincre la répugnance de Chiaramonti, qui le nomma pro-secrétaire d'état dès qu'il eut accepté lui-même

sa nouvelle et suprême dignité. Rome une fois replacée sous le sceptre papal, Consalvi, dont le titre jusque-là n'avait guère été que purement honorifique, commença à gouverner avec cette modération et cette habileté dont il donna par la suite tant de preuves, et préluda dès-lors à plusieurs réformes judiciaires et administratives que plus tard il devait accomplir. Il fut alors nommé cardinal de l'ordre des diacres, car il ne fut jamais prêtre, et confirmé dans son poste de secrétaire d'état (1800). Renonçant aux tributs prélevés par ses prédécess. sur la superstition étrangère, il chercha ailleurs ses ressources : il mit de l'ordre dans les finances, simplifia le mécanisme de l'administrat. et encouragea l'industrie et l'agriculture. En autorisant le libre commerce des grains, il se fit des ennemis ; mais, fort de principes qu'il croyait sûrs, il laissa dire, et cette liberté existe encore comme il l'a établie. Quand Bonaparte, fatigué de voir traîner en longueur les négociat. qu'il avait ouvertes avec la cour de Rome, envoya son ultimatum, en ordonnant à son ambassadeur de le faire accepter ou de partir, Consalvi partit lui-même pour Paris, et en quelq. jours le concordat fut signé : cette promptitude plut beaucoup au prem. consul et l'empêcha de voir que le prélat italien avait obtenu tout l'avantage dans cette affaire. Celui-ci retourna triomphant à Rome, où il essuya toutefois le reproche d'avoir délaissé la cause des évêques émigrés, lesquels se déchaînèrent contre lui, de concert avec les fougueux ultramontains. En 1802, par le refus d'accéder à un concordat avec la république italienne, il vit s'augmenter contre lui l'ancienne antipathie de Bonaparte, auquel il fut pourtant obligé de faire quelques autres concessions politiques. Pour ne pas accompagner Pie VII à Paris, lors du sacre de Bonaparte, il prétexta de la nécessité de sa présence à Rome. Le nouvel empereur eut à peine obtenu ce qu'il voulait, que, laissant éclater sa vengeance long-temps comprimée, il demanda le renvoi de Consalvi : le pontife accepta enfin la démission que depuis quelque temps son ministre lui demandait (1806) ; mais ce dernier n'en conserva pas moins toute son influence et continua de rédiger toutes les notes diplomatiq., auxquelles les cardinaux Casoni, Doria et Gabrielli ne faisaient qu'apposer leur nom. Aussi, quelque temps après l'enlèvem. du pontife en 1809, il fut contraint de venir en France lui-même. Pendant son séjour à Paris, à Reims, où il passa trente-trois mois, et en dernier lieu à Béziers, il se conduisit avec beaucoup de dignité et contribua puissamm. à encourager la résistance de ses collègues et du pape aux volontés du despote. En 1814, quand la liberté fut rendue à tous les souverains de l'Europe, Consalvi retourna en Italie, y fut nommé de nouveau secrétaire d'état et reçut la mission d'aller à Paris défendre les intérêts de Rome auprès des puissances alliées. A son arrivée à Paris, il trouva toute la diplomatie étrangère partie pour Londres, et résolu alors de braver les vieux ressentim. du peuple anglais contre la cour romaine, il alla montrer ses bas rouges dans les salons de Saint-James. Depuis cette démarche si hasardeuse, les relations les plus amicales n'ont cessé d'exister entre les deux cours jusqu'à la fin du règne de Pie VII. Le succès du cardinal-ministre ne fut pas moins brillant à Vienne, où, en se contentant de protester seulement pour Avignon, le comtat vénaissin et une lisière de pays sur le bord du Pô, il obtint des souverains alliés la restitution au saint-siége des légations et des marches de Bénévent et de Ponte-Corvo. De retour à Rome, il prit à tâche de réparer les maux causés par une mauvaise administration pendant son absence ; mais ses efforts furent trop souvent paralysés par les partisans des vieilles routines. En 1815, il fit rédiger un projet de code criminel, dont les états romains avaient bien besoin, et qui pourtant n'a jamais été entièrem. mis en vigueur. En 1817 parut un code de procédure civile que divers tribunaux refusèrent d'admettre et que le clergé ne voulut pas reconnaître. En 1818, le droit d'asile fut aboli, et à la même époque fut promulgué le code de commerce, qui ne devint l'objet d'aucune attaque, parce que ses dispositions ne touchaient ni aux prérogatives cléricales ni aux priviléges nobiliaires. Des plans généraux pour la réformat. des études avaient été conçus par le cardinal, qui n'eut pas le pouvoir de les exécuter : d'ailleurs les jésuites avaient été rétablis en 1814, durant son absence, et quoiqu'il ne fût pas leur partisan, il n'osa cependant pas les attaquer ; il se contenta de ne pas leur accorder les chaires du collége et du séminaire romain, où ils ne rentrèrent que sous les administrat. suivantes. Nous n'énumérons ici qu'une partie des travaux de Consalvi dans le gouvernem. intérieur. Plus heureux dans ses négociat. diplomatiq., il conclut des concordats, des arrangem. et des conventions avec la France, la Russie, la Pologne, la Prusse, la Bavière, le Würtemberg, la Sardaigne, l'Espagne et Genève. Il traita avec St-Domingue et le Chili, lorsque aucune puissance n'était encore disposée à reconnaître ces républiq. Ses principes étaient larges et modérés, et comme il sentait quelle force prenaient chaque jour les idées philosophiq., il était toujours prêt à faire des concessions pour sauver la domination religieuse. A la m. de Pie VII, en 1823, il éprouva une grande et véritable douleur, qui ne dut pas être adoucie, lorsqu'il vit ses plans abandonnés et ses réformes négligées par Léon XII. Il parut néanmoins, après quelques mois de retraite et de disgrâce, prendre sur l'esprit de ce pontife une influence qui le fit nommer préfet de la Propagande et qui dut alarmer ses ennemis. Il ne jouit pas long-temps de sa nouvelle faveur : une maladie inflammatoire l'enleva en peu de jours au commencement de 1824. Nous finirons son éloge en rappelant que sa tolerance alla jusqu'à laisser ouvrir un temple protestant au centre de la capitale du catholicisme.

COOK (Edward), 2e capitaine du navire *la Duchesse de Bristol*, armé en 1708 pour l'expédition envoyée en course dans le Grand-Océan par des armateurs de Bristol, sous les ordres de Wood-Rogers, publia à son retour une relation de cette croisière sous le titre de *Voyage à la mer du Sud et autour du monde, fait dans les années* 1708, 1709, 1710 *et* 1711, Londres, 1712, cartes et fig.

CORMILIOLE (Pierre-Louis), né en 1739 à Paris, où il m. en 1822, avait embrassé l'état ecclésiastique ; mais il se maria pendant la révolution. Nous citerons de lui les *OEuv. de Stace*, trad. nouv. (texte en regard), 2e édit., Paris, 1820, 5 vol. in-12.

CORNELIUS-NEPOS. *Lisez, ligne* 22 : N.-E. Lemaire, *et l.* 29, appartiennent (non *appartient*).

CORREA DE SERRA (Joseph-François), botaniste distingué, né en 1750 à Serra, dans la province d'Alemtejo, en Portugal, fut ordonné prêtre à Rome, et ne retourna dans sa patrie qu'en 1777, sur l'invitation du duc de La Foens, oncle de la reine de Portugal, Marie Ire, qui devint son protecteur. Il obtint, par le crédit de ce seigneur éclairé et généreux, un bénéfice ecclésiastique d'un revenu considérable, et établit sous ses auspices en 1779, à Lisbonne, une académie des sciences, dont il fut nommé lui-même secrétaire perpétuel. Le duc fut assez puissant pour obtenir, malgré l'inquisition, la liberté de faire imprimer tous les mémoires et travaux de l'académie sans aucune censure préalable, et le nouvel établissem. en profita pour publier une foule d'écrits utiles sur les sciences exactes et naturelles, l'agriculture, la législation, l'histoire et la littérature. Aussi cette académie a contribué beaucoup au développem. et à la propagation en Portugal des principes sur lesquels est fondée la civilisation moderne. Cependant l'abbé Correa, dénoncé à l'inquisition en 1786, chercha un asile en France. Rappelé à Lisbonne au bout de quelques années, après la mort de Pierre III, époux de Ma-

rie Ier, et l'un des plus fermes soutiens du parti fanatique, il fut encore une fois obligé de fuir, et se retira en Angleterre. Nommé à son arrivée à Londres membre de la société royale, et plus tard, en 1797, conseiller de la légation portugaise, il ne tarda pas à se brouiller avec son ambassadeur, et, dégoûté de la carrière diplomatique, il profita de la paix d'Amiens pour se rendre en France, où il résida jusqu'en 1813, entièrement livré aux sciences. Plusieurs sociétés savantes le reçurent dans leur sein, et la troisième classe de l'Institut le nomma un de ses correspondans. En 1813, il se rendit aux Etats-Unis; et y fut bien accueilli, surtout à Philadelphie, où il fit avec le plus grand succès un cours de botanique, à la suite duquel on lui offrit la place de professeur à l'université de cette ville. Il la refusa, ne voulant pas renoncer à sa patrie. Etant devenu en 1816 ministre plénipotentiaire près le gouvernement des Etats-Unis, il remplit ce poste avec zèle pendant quatre ans; mais il y éprouva de gr. contrariétés au sujet des pirateries commises avec la plus grande publicité par des citoyens et armateurs de l'Union contre le commerce portugais, qui se trouva presque entièrem. ruiné. Ayant réclamé en vain des réparations légitimes, Correa dut apprendre avec joie en 1819 sa nomination à la place de membre du conseil des finances du Portugal. De retour dans ce pays après avoir visité encore Londres et Paris, il fut nommé par sa province député aux cortès en 1823; mais il m. la même année sans avoir pu prendre une grande part aux travaux de cette assemblée. Il n'a laissé aucun ouvrage important, mais des *mémoires* estimés dans divers recueils anglais, français et américains, tels que les *Transactions philosophiques* de Londres, les *Annales du muséum d'histoire naturelle* de Paris, le *Bulletin de la société philomatique*, les *Archives littéraires de l'Europe*, et les *Transactions de la société philosophique* de Philadelphie pour l'année 1818.

CORTE (GOTTL.). *Son nom s'écrit plus exactement:* KORTE.

COSTER (l'abbé SIGISBERT-ÉTIENNE), né à Nanci en 1734, fut ordonné prêtre en 1758 et obtint bientôt après la cure de Remiremont, qu'il occupa pendant vingt ans. En 1781, il fut appelé auprès de l'évêque de Verdun, qui le fit successivem. grand-vicaire de son diocèse, chanoine et dignitaire de son chapitre. Elu en 1789 député du bailliage de Verdun aux états-généraux, il prit place au côté droit de l'assemblée et signa les diverses protestations publiées par les membres de son parti. Forcé de sortir de France en 1792 pour avoir été admis un moment par les Prussiens à l'administrat. provisoire du pays qu'ils venaient d'envahir, il se rendit à Rome auprès de l'abbé Maury, qui le fit nommer prof. de théol. au séminaire de Montefiascone. De retour dans sa patrie après le concordat de 1801, il devint chanoine de Nanci, directeur de la maison des orphelines, et aumônier de l'hôpital militaire. Lorsqu'à la suite des désastres de la guerre en 18 3 et 1814, le typhus faisait d'horribles ravages dans les hôpitaux de cette ville, on le vit passer des journées entières auprès des malades, et leur prodiguer avec les consolations de la religion les secours de l'humanité. On a cité avec éloge, dans le temps où elles furent prononcées, son *Oraison funèbre* de Stanislas Ier, roi de Pologne (Nanci, 1766, in-4), et son *Oraison funèbre* de la reine Marie Leczinska.

COURIER (PAUL-LOUIS), *lisez*, ligne 23 : *l'Ane de Lucius* (la faute ne se trouve qu'à quelq. exemplaires). Tout le monde sait que l'on vient de livrer à l'impression les *Lettres* et autres écrits inédits de Paul-Louis Courier, Paris, Sautelet, 1829, 2 v. in-8.

COXE (WILLIAM), archidiacre de Wilts, né à Londres en 1747, m. en juin 1828 à Bemerton, est auteur d'un grand nombre d'ouvr., qui tous obtinrent du succès. Le prem. qu'il publia était intitulé: *Esquisse de la situat. naturelle, civile et politique de la Suisse*, in-8; il en donna depuis une 2e édit. fort augmentée en 3 vol. in-8, sous le tit. de *Voyage en Suisse et dans le pays des Grisons;* cet ouvrage eut 4 édit. Il publia ensuite l'*Histoire des découvertes des Russes*, 1780; *Voyages en Pologne, en Russie, en Suède et en Danemarck*, 1784; les *Mémoires de sir Robert Walpole, comte d'Orford*, 1798; ceux d'Horace Walpole, 1802; *Histoire de la maison d'Autriche*, 1807; *Mémoires historiques des rois d'Espagne de la maison de Bourbon*, 1813, *Mémoires de John, duc de Marlborough*, 3 vol. in-4, qui parurent successivem. en 1807-8-9; et un grand nombre d'autres ouv. moins importans, historiq., littéraires et religieux.

CRÉQUI (le maréch. CHARLES Ier de), seigneur de BLANCHEFORT et de CANAPLES, etc. Un fait qu'on ne peut omettre dans sa biographie, quelque restreint qu'en soit le cadre, c'est qu'il laissa voir beaucoup de dépit après la nomination du duc de Savoie, Victor-Amé Ier, au commandem. gén. de armées franç. en Italie, et que ce fut par sa faute que ce dernier échoua dans le siége de Valence sur le Pô, au commencement de la campagne de 1635. Cet esprit de rivalité ne put que s'accroître singulièrement après l'issue du mémorable combat du 22 juin 1636. Séparé du duc de Savoie par le Tésin au moment où le marquis de Leganez vint l'assaillir à la tête des Espagnols, Créqui avait eu à soutenir tout le choc de l'ennemi : il le fit avec beaucoup de valeur; mais ses troupes commençaient à plier, lorsque le duc de Savoie, qui, pend. la nuit, avait rétabli des ponts sur le Tésin, arriva à temps pour changer la fortune, et mettre les Espagnols en pleine retraite après 7 heures de combat. La célèbre journée de Monbaldone (8 sept. 1637), dont l'honneur revint également au duc de Savoie, venait de terminer la campagne suivante : 18 jours plus tard ce prince et le comte de Verrue, son premier ministre, au sortir d'un festin que leur avait donné le maréchal de Créqui, tombaient frappés d'une maladie qui les enleva en peu de jours; le marquis Guido Villa, principal lieutenant de Victor Amé et son convive chez le maréchal de Créqui, avait ressenti les atteintes du même mal, et avait paru n'y échapper que grâce à la vigueur de sa constitution. On imaginera aisém. quels soupçons durent s'accréditer parmi les sujets du prince, dont jusque-là les intérêts n'avaient été que trop réellement sacrifiés par la politique de Richelieu. Le fait est que ces soupçons, démentis par le caractère et la réputation du maréchal de Créqui, le furent encore par les procès-verbaux des médecins.

CRILLON (BERTON DES BALBES, duc de), pair de France, né en 1748, se mit au service de l'Espagne à l'exemple de son père, et, pendant la querelle de l'Angleterre avec les colonies d'Amérique, se distingua à la brillante expédition de Minorque. Il rentra en France après la signature de la paix, et ne tarda pas à être fait officier-général. Il était gr. bailli d'épée du Beauvaisis, lorsqu'il fut député par la noblesse de ce bailliage aux états-généraux de 1789, où il fut l'un des prem. de son ordre à passer dans la chambre du tiers-etat. Il avait formé chez lui une société qui fut le noyau du club de 1789, depuis club des feuillans. Ses travaux dans l'assemblée constituante, que nous ne pouvons retracer, furent d'accord avec ses prem. actes politiques. En 1792, il fut accusé dans les journaux d'entretenir en faveur de la royauté des relations avec un parti d'émigrés : il ne parait pourtant pas qu'il ait quitté la France pendant la révolution; seulement il chercha l'obscurité où la persécution était néanmoins venue l'atteindre, lorsque le 9 therm le sauva comme tant d'autres. Appelé à la chambre des pairs par l'ordonnance du 17 août 1815, il s'y montra fidèle aux opinions qu'il avait professées dans l'assemblée constituante. Il m. à Paris en 1820. On trouve une *notice* sur lui dans le *Moniteur* du 31 janvier 1820. Son *éloge* a été prononcé à la chambre héréditaire dans la séance du 9 février par M. le marquis d'Herbouville.

CZERNI-GEORGE (George-Petrovitsch, généralement connu sous le nom de), c.-à-d. *George-le-Noir*, à cause de la couleur basanée de son teint, naquit dans les environs de Belgrade, d'une famille obscure, quoi qu'on en ait dit, ne reçut aucune éducation et dédaigna même, dans le cours de sa prospérité, d'apprendre à lire; mais il était doué d'un caractère mâle et d'un grand courage, qui dégénéra même parfois en férocité. Il montra dès son adolescence une profonde aversion pour les Turks. En ayant tué un dans une querelle particulière, il se réfugia en Transylvanie, prit du service dans les troupes autrichiennes et devint en très-peu de temps sous-officier; mais il eut une querelle avec son capitaine, le tua et prit encore la fuite. Il se fit alors recevoir dans ces bandes composées principalement de Grecs, de Croates et d'Esclavons qui harcellent les Turks sur leurs frontières. Parvenu bientôt après au commandem. d'une de ces bandes, il fit tant par ses incursions journalières que la Porte envoya contre lui des troupes réglées. Il les battit, augmenta son armée par ses succès et par la cruauté même des Turks contre les Serviens, et osa prendre l'offensive dans le dessein hardi de soustraire son pays à l'asservissement sous lequel il gémissait. Il exerça ses troupes, établit parmi elles, autant qu'il le put, l'ordre et la discipline, et fit succéder à des attaques partielles dont le brigandage avait été presque toujours l'objet une guerre nationale à laquelle il conserva toutefois le même caractère de cruauté. Se voyant près d'être trahi par son père, quoiqu'il l'eût supplié vainement de n'en rien faire, il eut l'affreux courage de lui brûler la cervelle. Désormais il ne mettra que plus d'acharnem. dans sa lutte avec les Turks. Après les avoir défait en plusieurs rencontres, il s'empare de Belgrade en 1800, et se fait proclamer généralissime des Serviens. C'était la dictature la plus absolue qu'il s'arrogeait: il le prouva bientôt par des actes d'une autorité parfois cruelle et par la déclaration formelle qu'il suffisait à tout, qu'il n'avait pas besoin de conseils, et que personne ne devait songer à s'élever au-dessus de lui tant qu'il vivrait. Il força la Porte à traiter avec lui, fit la paix et se tint prêt à recommencer la guerre, qui ne tarda pas à se rallumer. Depuis 1800, époque de l'établissement de son gouvernem., jusqu'en 1806, ce ne fut entre les Turks et lui qu'un enchaînement de combats, dans lesquels il fut presque toujours victorieux, et de traités de paix aussitôt rompus que formés. Des deux côtés même fureur, mêmes abus de la victoire, même infidélité dans les conventions. En 1806, il se fit reconnaître par la Porte en qualité de prince de Servie, et ce fut alors qu'il imposa à ses compatriotes une constitution, bonne comparativement au régime que les Turks avaient établi, mais bien imparfaite encore, puisqu'elle consacrait le despotisme militaire. A partir de cette époque son pouvoir et sa fortune déclinèrent sensiblement. Après quelques succès, il fut écrasé près de Widdin en 1807 par des forces supérieures, et contraint de signer, pour échapper à une ruine totale, un armistice qui lui enlevait la plus grande partie de ses possessions. Ce fut dans ces circonstances qu'il fit pendre son frère, par la seule raison qu'il lui avait manqué de respect. Il reprit les armes en 1809 à l'instigation du gouvernem. russe, combattit jusqu'en 1813 avec des succès divers, et ne recevant pas les secours qui lui avaient été promis, fut obligé d'évacuer la Servie, qui retomba sous le joug de ses éternels oppresseurs. L'année suivante, il reparut sur les bords de la Dwina, d'où il chassa l'armée othomane: ce fut son dernier exploit. Il fut appelé en Russie par Alexandre, qui le créa prince et général; mais en 1817 s'étant avisé de franchir les frontières turques sous un déguisement pour renouer sans doute quelques intrigues contre les tyrans de son pays, ou peut-être seulement pour recouvrer un trésor qu'il aurait enfoui dans les environs de Semandria, il fut arrêté et conduit au pacha de Belgrade, qui le fit décapiter.

DAMAS (le comte Roger de). *Lisez, pour la date de sa mort*: septembre 1823. — François-Étienne Damas, lieuten.-général, né en 1764 à Paris, où il est m. en décemb. 1828, avait été successivem. sous-lieutenant au régiment de Royal-Auvergne, aide-de-camp du général Meunier, puis chef d'état-major de Kleber (sept. 1799). Disgracié près de Bonaparte par les rapports de Menou, il faillit être compromis dans le procès de Moreau. Mais Murat, devenu grand-duc de Berg, se l'attacha comme commandant-milit. et conseiller-d'état. Il resta en activité lors de la campagne de 1812 en Russie, et, à l'époque de la restauration, il fut fait colonel d'armes commandant la garde royale de Paris. Le roi le nomma ensuite inspecteur-gén. de gendarmerie, puis président du comité consultatif de cette arme, et grand-officier de la Légion-d'Honneur.

DASCHKOVA (Catherine-Romanovna, princesse), fille du comte Vorontsof, née en 1744, morte en 1810, est célèbre par la part qu'elle a prise aux évènem. qui ont placé Catherine II sur le trône des tzars. Cette souveraine, à la reconnaissance de laquelle elle avait acquis de si gr. droits, l'attacha à sa personne en qualité de dame d'honneur, lui conféra l'ordre de Sainte-Catherine, et lui accorda toute sa confiance. La princesse Daschkova, qui faisait des sciences et des lettres ses plus chères occupations, fut nommée en 1782 directrice de l'acad. des sciences, en 1783 présidente de l'acad. russe, et admise successivem. dans plus. sociétés sav. de la Russie et de l'étranger. Ses *OEuvres*, en prose et en vers, ont été insérées dans les journaux intit.: *Occupations innocentes* (année 1763), et *Compagnon des amateurs de la langue russe* (années 1783 et suiv.). Elle a travaillé aussi au *Dictionnaire* de l'acad. russe, et a beaucoup contribué à la publication de cet utile ouvrage. La princesse Daschkova a en outre composé 2 pièces de théâtre, *Toïssiokof* et les *Noces de Fabien*. Nous ignorons la date de leur impress.

DASYPODIUS (Pierre). *Son vrai nom était* Rauchfuss.

DAVID (J.-P.). *Lisez*, ligne 6: Rouen (au lieu de Lyon).

DAVIES (Jean), désigné aussi par les biogr. sous le nom de Rhèse ou Rice, naquit en 1534 dans l'île d'Anglesey. Après avoir étudié à Oxford, il se rendit à Sienne, y fut reçu docteur en médecine, puis devint principal du collège de Pistoye. De retour en Angleterre, il y m. en 1609. Voici plus exactement le titre de son principal ouvr.: *Cambro-britannicæ cambricæve linguæ Institut. et Rudimenta*, Lond., 1562, in fol., etc.

DEANI (Marc-Ant.), prédicat. ital., né à Brescia en 1775, se fit entendre successivem. dans les plus grandes villes de l'Italie, et réussit partout. Fidèle à l'humilité de son ordre, celui des Franciscains de l'Observance, dont il fut toutefois définiteur génér., il refusa l'évêché de Zante et de Céphalonie. Il m. en 1824. Ses *discours* non impr. sont au nombre de 60 serm. de morale et de 180 panégyriq., oraisons funèbr., sujets de retraite, etc. Dix-sept de ses *disc.* ont été impr. On trouve une *notice* sur lui dans les *Mém. de religion et de morale*, publiés à Modène par l'abbé Baraldi.

DEBAST (Martin-Joseph), né en 1753 à Gand, où il m. en 1825, y avait été long-temps curé du culte catholique, et y avait donné des exemples de toutes les vertus chrétiennes. Après la conquête de la Belgique par les Français, et particulièrem. sous le directoire, il fut l'objet de continuelles persécutions, mais n'en remplit pas moins les devoirs de son ministère avec un courage digne des premiers temps de l'église. On a de lui plus. ouvr. estimés, parmi lesquels nous citerons: *Recueil d'antiquités romaines et gauloises, trouvées dans la Flandre proprement dite, avec désignat. des lieux où elles ont été découvertes*, Gand, 1801, in-8; 2e édition,

1808, in-4; *Recherches hist. et littér. sur la langue celtique, gauloise et tudesque, pour servir de supplément au Recueil d'antiquités*, Gand, 1815, 2 v. gr. in-8; *l'Institution des communes dans la Belgique pendant les 12e et 13e siècles, suivie d'un Traité sur l'existence chimériq. de nos forestiers de Flandre*, Gand, 1819, in-4.

DEFLERS (CAMILLE), né à Versailles en 1794, m. en 1824, profess. de mathémat. au collége roy. de Bourbon, était sorti fort jeune de l'école Normale, après y être parvenu au grade de maître des conférences. Le *Bulletin univ. des sciences et de l'Industrie* contient de lui un certain nombre d'*art.* de mathématiques.

DEGEN (CHARLES-FERDINAND), profess. de mathématiques à l'univ. de Copenhague et membre de la société des sciences de cette ville, où il m. en 1825, était né en 1766, et avait occupé successivement div. emplois dans l'instruction publiq. Outre un certain nombre de *mém.* insérés, soit dans les *Actes de la société des sciences de Copenhague*, soit dans d'autres recueils, on a de lui : 2 cahiers d'*Aphorismes pédagogiq.*, pub. à Copenhague en 1799, et *Canon Pellianus, sive Tabula..... æquationis celebr.*, etc., ibid., 1817, in-4.

DEGOLA (EUSTACHE), prêtre italien, adhérent de la ci-devant école de Port-Royal, né en 1761 à Gênes, où il m. le 17 janv. 1826, s'était voué, dans ses dern. années, à l'instruction des jeunes sourds-muets de l'insititut dirigé par le vénérable Assarotti. Reçu doct. en philos. à l'univ. de Pise, Degola, imbu des principes indépend. de cette école, fut du nombre des ecclés. italiens qui, à l'époque de notre révolution, adressèrent une lettre d'adhésion au clergé assermenté. Il voulut même prendre part au concile national assemblé en 1801, et vint en France à cet effet. Il s'y lia intimement avec M. Grégoire, ancien évêque de Blois, et visita avec lui une partie des pays d'Europe. Il paraît que cette tournée avait pour objet de former une association religieuse en opposition au parti *hildebrandiste*. Degola joignait à une vaste érudition dans les matières ecclés. des connaissances distinguées comme orientaliste. Parmi les ouvr. qu'il a publiés, et qui tous sont anonymes, on distingue : *Annali politico-eccles.*, espèce de journal qui parut de 1797 à 1799, in-4; *Istruzioni famigliari sopra la verità della christiana catholica religione*, Gênes, 1779, in-12; *Précis de la vie du R. P. Thomas Vignoli*, 1804, in-8; *l'anc. Clergé constitutionnel jugé par un év. d'Italie*, Lausane, 1804, in-8 (c'est l'analyse d'un écrit de M. Solari contre les opinions du card. Gerdil); *Catechismo de' gesuiti*, Leipsig, 1820, in-8, philippique très-curieuse.

DEJNEF (SIMON-IVANOVITSCH), et THÉODOSE ALEXEIEF, natifs de Cholmogori, explorèrent en 1647, avec 4 petits bâtimens, les côtes à l'est de l'embouchure de la Kowima. Dans une seconde campagne, faite en 1648, Dejnef entra dans le Grand-Océan avec 3 bâtimens par le détroit dont Behering s'est plus tard attribué la découverte, et auquel il a donné son nom: c'est, comme on le voit, Dejnef, et non Behering, qui a résolu le problème de la non-communication entre l'Asie et l'Amérique.

DEJOUX DE LA CHAPELLE (PIERRE), m. à Paris le 29 octob. 1825, était né à Genève en 1752, Reçu ministre à 23 ans, après avoir séjourné quelq. temps en Angleterre et à Bâle, il fut appelé à Paris part Court de Gebelin, qu'il aida dans la rédaction de son ouvr. intit. *le Monde primitif*. Il dirigea depuis, pendant 14 ans, une école publique dans le département du Léman, avant de devenir président du consistoire de la Loire-Inférieure et de la Vendée. Une ordonnance royale, du 24 janv. 1816, le révoqua de ces fonctions comme étranger, et il se rendit alors à Rome, où il était venu une 1re fois, en 1773, avec lord Allen. Dejoux, dont il paraît que la conversion intime s'était faite dès cette époq., remplit encore 7 années une chaire de langues anc. à Dollar, près de Stirling, en Ecosse. Il vint à Paris au bout de ce temps, et y fit son abjurat. entre les mains de l'archevêque le 11 oct. 1825. Son ouv. posthume est int. : *Lettres sur l'Italie, considérée sous le rapport de la religion*, Paris, 1825, 2 vol. in-8. Cet écrit est marqué au cachet de l'école de MM. de Maistre et La Mennais (voy. pag. 819).

DELUC (JACQ.-FRANÇ.), né à Genève, en 1648, d'une famille originaire de Lucques, en Italie, m. en 1780, est aut. des deux ouv. suiv. : *Lettre contre la Fable des Abeilles* de Mondonville (v. ce nom), in-12; *Observat. sur les sav. incrédules*, Genève, 1762, in-8. J.-F. de Luc fut le père des deux suiv. : — DELUC (Jean-André), un des plus célèbres physiciens du 18e S., né à Genève en 1727, fut d'abord destiné au commerce, et se livra à l'étude des sciences en même temps qu'aux travaux de son état jusqu'à l'âge de 46 ans; mais sa fortune ayant été dérangée par un évènement imprévu, il renonça aux affaires commerciales, se rendit en Angleterre, s'y fixa, et devint lecteur de la reine. Dans la suite il parcourut la Suisse, la France, la Hollande, l'Allemagne, passa dans ce pays 6 annés, revint en Angleterre, où il voyagea 3 ans en observateur, et m. à Windsor le 7 nov. 1817, âgé de 91 ans. Professeur honoraire de géologie à Goettingue, correspondant de l'Institut de France et membre de la société roy. de Londres, J.-A. Deluc a enrichi la géologie et la météorologie de plus. découvertes importantes. On lui doit l'hygrométrie; le prem. il substitua le mercure à l'esprit de vin dans le thermomètre, et contribua à rendre familière la mesure des montagnes au moyen du baromètre portatif. Un des points les plus remarquables de ses opinions est l'accord qu'il tenta d'établir entre les doctrines physiq. et le récit de la création du monde par Moïse. Ses principes ont été depuis adoptés en partie par M. Cuvier. Parmi les ouvrages qu'il a composés, nous citerons : *Recherches sur les modificat. de l'atmosphère*, etc., Genève, 1772, 2 vol. in-4; Paris, 1784, 4 vol. in-8 (excellent surtout pour la théorie des baromètres et thermomètres); *Lettres physiques et morales sur les montagnes*, etc., La Haye, 1778-80, 6 vol. in-8; *Traité élémentaire de géologie*, publié en anglais, Londres, 1809, in-8, et en français, Paris, même année; *Voyages dans le nord de l'Europe*, Lond., 1810, 3 vol. in-8; *Traité élémentaire sur le fluide galvanique*, Paris, 1804, in-8; *Voyage géologique dans quelques parties de la France, de la Suisse et de l'Allemagne*; enfin un grand nombre d'*articles*, de *mém.* et de *dissert.* dans le *Journ. de physiq.*, le *Journ. des sav.* et dans le rec. de l'acad. des sciences. — Guillaume-Antoine DELUC, dont la notice a été faite à la p. 824, fut membre du conseil des deux-cents avant la réunion de Genève à la France. Outre les *mém.* qu'il a fournis au *Journ. de physiq.*, à la *Biblioth. britannique* et au *Mercure*, on a de lui un certain nombre d'*observat.* insérées par J.-A. Deluc dans ses *Recherches sur les modifications de l'atmosphère*.

DEMARNE (JEAN-LOUIS), peintre, né en 1744 à Bruxelles, vint de bonne heure étudier son art en France, et y concourut pour le prix de Rome l'année où David l'obtint. Après s'être livré d'abord avec peu de succès au genre le plus élevé, il fit du paysage historique, et ne réussit encore que médiocrement. On cite, comme l'un de ses moins mauvais ouv. dans cette seconde manière, un tableau représentant la *Prise de la Louisiane*. Mais les compositions qui ont fait la réputat. de Demarne sont ses peintures d'animaux. Dans cette troisième manière, il s'est placé comme coloriste à la hauteur des meilleurs peintres flam., et, pour la facilité du pinceau et la finesse du ton, autant que pour l'entente et la vivacité de la composition, on ne craint pas d'égaler un bon nombre d'entre ceux de ses paysages qu'il exécuta de 1792 à 1808 à ce qu'ont fait de mieux Karel Dujardin et Berghem. Demarne, qui, octogénaire, avait obtenu la croix d'honneur après la

dern. exposition, est m. aux Batignolles, près Paris, le 23 mars 1829. Ses meilleurs morceaux se voient à l'exposition de la galerie Lebrun.

DÉMÉTRIUS (les faux). Pag. 827, 1re col., l. 11, *lisez :* 1605.

DENYS (JACQ.), peintre, mourut en 1704 à Anvers, où il était né en 1643.

DÉPARCIEUX (ANT.). *Son lieu de naissance est* Cessoux, village des Cévennes.

DERJAVINE (GABRIEL-ROMANOVITSCH), homme d'état et l'un des plus beaux génies de la nation russe, naquit à Casan le 3 juillet 1743. Ecrivain lyrique, didactiq. et dramat., il s'est montré sublime dans chacun de ces genres; il a chanté la gloire de Catherine II, et s'est constamment montré digne de son sujet. Un critique russe (M. Merzliakof) lui a appliqué ce que Quintilien disait d'Ovide : *Nimiùs sui ingenii amator.* Derjavine fut l'instrument de sa propre fortune. En 1774, après 14 ans de service et plus. campagnes, il n'était encore que lieutenant; mais, ayant passé en 1777 au service civil, il y fit un chemin rapide. Catherine II l'avait nommé secrétaire-d'état. Paul Ier l'éleva au grade de conseiller privé actuel, et Alexandre lui confia le ministère de la justice. Il se retira en 1803, et m. dans une de ses terres le 6 juillet 1816. Derjavine était membre de presque toutes les acad. et sociétés sav. de la Russie. Ses *OEuvres complètes* ont été impr. à Saint-Pétersbourg, 1810 et 1815.

DESAUGIERS (MARC-ANT.), célèb. chansonnier et vaudevilliste, 2e fils du compositeur M.-A. Desaugiers (*voy.* page 834), naquit à Fréjus en 1772. Après s'être essayé en 1792 à l'un des petits théâtres de Paris, il partit pour St-Domingue, combattit contre les noirs insurgés, tomba en leurs mains, et trouva grâce devant ces furieux au moment d'être fusillé. Il était de retour à Paris en 1797, et dès ce temps il commença à se faire connaître par des chansons dont la vogue fut prodigieuse : le naturel, la gaîté malicieuse et la verve de ces petites composit. en ont fait un véritable titre littér. pour leur aut. Après avoir long-temps contribué par ses joyeux couplets à la prospérité du théâtre du Vaudeville, Desaugiers en devint directeur en remplacement de M. Barre en 1815. Il quitta cette direction en 1822, dégoûté par les tracasseries et surtout par le préjudice que causait au Vaudeville l'établissement du Gymnase dramatique; mais il la reprit à la fin de 1825, sans pouvoir cette fois relever la vogue d'un théâtre que la concurrence écrasait. Cet intarissable chantre des guinguettes m. à Paris, le 9 août 1827, des suites d'une opération de la taille, à laquelle il s'était soumis la veille. Beaucoup de ses vaudevilles sont encore applaudis, notamment *M. Vautour, le Mariage extravagant, Pierrot* ou *le Diamant perdu, le Jeune Werther* et *les Petites Danaïdes.* Rien de plus populaire que sa chanson de *M. et Mad. Denis,* que ses pots-pourris de *Cadet Buteux* sur *la Vestale,* sur *Artaxerce,* sur *les Danaïdes.* Ses couplets burlesques sur divers événemens polit. ont eu aussi une gr. vogue; mais il semble qu'on a fait preuve d'une louable discrétion, en excluant ces pièces du nouv. recueil de ses *Chansons et Poésies div.,* pub. chez le libraire Ladvocat, 1827, 3 v. in-18. La plupart de ces pièces, d'abord impr. dans les collections annuelles du *Caveau moderne,* dont Desaugiers fut président, avaient été successivement réunies en 3 vol. de 1808 à 1816, in-18, et réimp. en 1823.

DESCROIZILLES (FRANÇ.-ANT.-HENRI), chimiste, secrétaire du conseil gén. des manufactures, m. à Paris en 1825, a fait plus. découvertes importantes concernant les applications de la chimie aux arts (V. *Annales de chimie,* t. 22 et 50). Nous citerons de lui : *Méthode très-simple pour préserver les blés, seigles, orges, avoines, riz, etc., de toute altération et de tout déchet, dans des bâtim. beaucoup moins spacieux et beaucoup moins coûteux que les greniers ordinaires, sans surveillance et sans aucuns frais que l'intérêt du capital,* Paris, Delaunay et Mongie aîné, 1819, in-8 d'une feuille, plus une feuille lithographiée.

DESENNE (ALEXANDRE-JOSEPH), habile dessinat. de vignettes, né à Paris en 1785, montra de bonne heure du goût pour les arts; mais jusqu'à l'âge de 25 ans, il se contenta d'être copiste : ce fut en 1812 qu'il composa ses premières vignettes pour l'ornem. des livres. Jusqu'à sa mort, arrivée en 1827, il travailla à embellir une foule d'édit., telles que celles de Boileau, de Molière, de Voltaire, de J.-J. Rousseau, de Beaumarchais, de Bernardin de St-Pierre, au succès desquelles on peut dire qu'il a puissamm. contribué. Personne, mieux que lui, n'a su concevoir un sujet, le disposer, en saisir le style propre, varier ses groupes, donner du mouvement, de l'expression à ses figures, les ajuster, indiquer par des accessoires les lieux, les époques, la condition de ses personnages, s'identifier enfin avec un aut. Dans Dans les derniers temps de sa vie, ayant à dessiner des vignettes pour les *OEuvres de Walter Scott,* il sentit qu'il devait en quelque sorte changer son talent et imiter la manière anglaise; mais il le fit en homme habile, donnant à ses dessins un effet plus piquant, et conservant toutefois la pureté de la forme et la grâce de la composition. On a publié le portrait de A.-J. Desenne dans la collection intit. *Galerie univ. de portraits* (Paris, Blaisot, 1827), et le *Catalogue des estampes, vignettes et livres* de son cabinet, par Duchesne aîné (Paris, Merlin 1827, in-8 de 25 pag.). Il faut consulter ce *Catalogue* pour connaître l'*œuvre* de A.-J. Desenne.

DESEZE (RAYMOND ou ROMAIN), l'un des trois défenseurs de Louis XVI, né à Bordeaux en 1750, exerça d'abord la profession d'avocat au parlement de cette ville, qu'il quitta, sur l'invitation du ministre Vergennes, pour venir chercher des succès plus brillans au barreau de Paris. Il plaida à son début la cause des filles d'Helvétius, abandonnée à son talent, déjà célèbre, par Target, qui renonçait alors à la plaidoirie. En 1789, il acheva d'établir sa réputat., en défendant et faisant acquitter le baron de Bezenval, accusé de haute trahison : il reçut à cette occasion une médaille d'or du roi de Pologne, dont son client était l'allié. Lorsque la convention mit Louis XVI en jugement, il accepta avec empressement le rôle répudié par Target, et ne craignit pas de devenir le collègue de Tronchet et de Malesherbes, qui l'avaient désigné eux-mêmes au choix de l'auguste accusé. Ce fut lui qui porta la parole à la barre de la convention le 26 déc. 1792. On s'accorde généralem. à dire que ce discours contient de belles parties et d'heureux mouvemens, mais que l'orateur aurait dû concevoir plus fortement son système de défense, et prendre une allure plus hardie. Ce reproche ne s'adresse qu'à l'habileté de M. Desèze comme défenseur, non à son courage comme citoyen et comme sujet dévoué. Si ses paroles ont laissé quelq. chose à désirer, l'on n'a que des louanges pour son action. Il fut arrêté longtemps après la condamnation du roi, à l'époque où tout le monde était suspect ou proscrit, fut enfermé à la Force, et recouvra la liberté au 9 thermidor. Il vit passer le directoire, le consulat et l'empire sans accepter aucune fonction publ., sans vouloir même entrer au conseil de discipline de l'ordre des avocats. La restauration fut pour lui, comme pour bien d'autres qui l'avaient moins mérité, une ère de dédommagemens et de récompenses. Il fut nommé premier président de la cour de cassation en 1815, fut remplacé dans les cent-jours par Muraire, auquel il avait lui-même été substitué, et qu'il remplaça de nouveau et définitivement à la seconde rentrée de Louis XVIII. D'autres distinctions vinrent le trouver, et à sa mort, arrivée à Paris en 1828, il était comte, pair de France, chevalier de Malte, gr.-trésorier de l'ordre du St-Esprit, commandeur des ordres du roi, membre de l'acad. franç. Le seul droit qu'il eût à cette dern. distinction était son amour des lettres; car on ne peut regarder comme des titres

littér. ses *plaidoyers* et ses *mém.* judiciaires, quoiqu'ils aient été imprimés. Sa carrière polit. est à peu près nulle, si l'on en détache la mémorable journée à laquelle il doit toute sa célébrité. On a même remarqué avec peine que son louable dévouem. pour toute la famille des Bourbons ne paraissait pas s'étendre aux institutions données à la France par le nouveau chef de cette famille.

DESFONTAINES DE LA VALLÉE, *Ses véritables noms sont:* Guillaume-Franç. FOUQUES DESHAYES. Il est m. le 21 déc. 1825. *V.* le catal. complet de ses product. dans l'*Annuaire nécrol.*, 1825.

DESNITZKII (MICHEL), né près de Moscou en 1752, m. à Saint-Pétersbourg le 24 mars 1821, métropolite de Novgorod, de Saint-Pétersbourg, d'Esthonie et de Finlande, chevalier des ordres de Russie, président du saint synode et membre de plus. sociétés sav., est un des orateurs sacrés les plus remarquables que la Russie ait produits dans ces derniers temps. Ses vertus ne le rendaient pas moins cher à ses ouailles que ses talens ne leur étaient utiles. La collection complète de ses *Sermons* a été impr. à Saint-Pétersbourg, en 10 vol., 1816 à 1820.

DESRUES (ANT.-FR.), naquit en 1745.

DESSALINES (JACQ.), 1er emper. d'Haïti, était né à la Côte-d'Or en Afrique, et avait appartenu à un noir libre de la colonie sur laquelle il devait un jour régner. Il montra beaucoup d'activité dans les premiers troubles de Saint-Domingue, fut aide-de-camp de Jean-François, l'un des généraux noirs, passa ensuite dans le parti de Toussaint-Louverture, dont il devint le lieutenant, fit la guerre avec succès contre le gén. mulâtre Rigaud, qui servait la France, combattit aussi le gén. Leclerc en 1802, et se soumit après la déportation de Toussaint. Il montra alors beaucoup de zèle à opérer le désarmement des noirs; mais il ne tarda pas à faire de nouveau cause commune avec eux. Il se retira dans la partie du nord de Saint-Domingue, la fit insurger, s'y soutint constamment contre les attaques réitérées de Rochambeau, donna de grandes preuves de courage et de présence d'esprit à la sanglante affaire de Saint-Marc, qui ôta aux Français tout espoir de se maintenir dans l'île, et s'empara enfin de l'autorité souveraine, avec le titre d'empereur et sous le nom de Jacques Ier. Le mauvais succès d'une tentative dirigée par lui contre la partie espagnole de Saint-Domingue, où se maintenaient encore les Français, aigrit son caractère, déjà empreint d'une sombre férocité. Plusieurs de ses généraux, à la tête desquels se trouvaient le nègre Christophe et le mulâtre Péthion, las de sa tyrannie sanguinaire, y mirent un terme en l'assassinant, en 1806. Christophe fut son successeur.

DESSOLLES (JEAN-JOSEPH-PAUL-AUGUSTIN, marquis), lieutenant-gén. et président du conseil des ministres sous Louis XVIII, naquit à Auch, en 1767, d'une famille noble de Gascogne, et reçut une éducation qui le prépara dignem. aux places éminentes qu'il devait un jour occuper. Il entra au service à l'âge d'environ 25 ans, fut employé comme aide-de-camp du général Reynier et adjoint à l'état-major. Destitué quelque temps après, en vertu de la loi qui éloignait de l'armée les ci-devant nobles, il ne tarda pas à être rappelé sous les drapeaux avec le grade d'adjudant-gén. Il fit en cette qualité la prem. campagne d'Italie sous les ordres de Bonaparte, qui le chargea de porter au directoire la copie des préliminaires de la paix de Léoben (an V). Nommé alors général de brigade, il reçut en l'an VII le commandement d'un corps de troupes avec lequel il remporta sur les Autrichiens, dans la Valteline, des avantages signalés, qui lui valurent le grade de général de division, puis la place de chef d'état-major de Schérer, et ensuite de Moreau, à l'armée d'Italie et à l'armée du Rhin. Il fit preuve de talent et de zèle dans les campagnes de l'an VIII et de l'an IX, notamment aux batailles de Moezkirch, de Biberach, de Newbourg, d'Hohenlinden, aux passages du Rhin, de l'Inn, de la Saab, de la Salza, à l'affaire de Vokelbruck et à la prise de Lintz. La paix de Lunéville lui permit de revenir à Paris, où il fut nommé conseill.-d'état pour la section de la guerre. Chargé quelque temps après du commandem. provisoire de l'armée d'Hanovre, il se fit estimer et chérir des habitans de ce pays. Il parut au camp de Boulogne, refusa les fonctions de chef de l'état-major de Lannes, et se retira dans une campagne voisine de sa ville natale. En 1808, il reçut l'ordre de se rendre en Espagne, où il commanda une division de l'armée du centre de manière à se concilier l'estime générale par ses talens, sa valeur, son désintéressement et son affabilité; mais, fatigué de cette guerre injuste et impolitique, il demanda et obtint son rappel. Il fit partie de l'expédit. de Russie comme chef d'état-major du prince Eugène, entra dans Smolensk, mais quitta alors l'armée: on a dit que ce fut pour raison de santé. En 1814, le gouvernement provisoire lui confia le commandement de la garde nationale parisienne. On croit que la chaleur avec laquelle il se déclara pour les Bourbons contre le maintien de la dynastie impériale, dans le conseil que présidait le souverain de la Russie, contribua un peu à assurer le trône à Louis XVIII. Le comte d'Artois parut du moins, à son arrivée à Paris, vouloir récompenser en lui un gr. dévouement, en lui assurant les titres de ministre d'état, de pair de France, de major-gén. des gardes nationales du royaume, de gr.-cordon de la Légion-d'Honneur. Lorsqu'on apprit que Buonaparte était débarqué sur le sol de la France, Dessolles adressa aux gardes nationales de toute la France un ordre du jour très-énergique, puis il accompagna le roi jusqu'à Béthune et revint à Paris, où il ne fut point inquiété. Après le triomphe de la cause royale, il reprit le commandem. de la garde nationale; mais il donna sa démission, lorsqu'il vit combien les exigences du parti de la réaction lui avaient fait subir et lui préparaient encore de tracasseries. Dans la chambre des pairs, il défendit avec éloquence la liberté de la presse et le mode de recrutem. proposé par le maréchal Gouvion-St-Cyr, son ancien frère d'armes et son ami. Le 28 déc. 1818, il remplaça, comme président du conseil des ministres, le duc de Richelieu, et eut aussi le portefeuille des affaires extér. Deux mois après, il s'éleva vivement dans le conseil contre le changement projeté de la loi des élections. Il se retira alors avec les deux seuls collègues de son opinion, le maréchal Gouvion-St-Cyr et le baron Louis, et reçut du public la qualification honorable de ministre honnête-homme. Il alla se rasseoir sur les bancs de la pairie, où il se montra constamment jusqu'à sa m., arrivée à Paris en 1828, l'un des plus fermes soutiens des libertés publiques.

DEVONSHIRE (ELISABETH-HERVEY, duchesse de), si connue par son esprit et par son amour pour les arts, était veuve de M. Forster, lorsqu'elle épousa, en 1812, le duc de Devonshire. Devenue veuve de nouveau, elle alla s'établir à Rome en 1815, et y fit le plus noble usage de sa fortune, attirant auprès d'elle les savans, les artistes, les antiquaires, les voyageurs de toutes les contrées, distingués par leur rang ou par leur mérite, ordonnant des recherches ou des fouilles très-curieuses, achetant un grand nombre de tableaux, et se chargeant elle-même de publier de magnifiques éditions, parmi lesquelles il faut citer celle de la trad. italienne de Virgile, par Annibal Caro, tirée à 150 exemplaires, dont un a été offert de sa part à la Bibliothèque du roi à Paris. Au-dessus encore de l'amour des arts et des sciences dominaient, chez la duchesse de Devonshire, les habitudes les plus charitables et les vertus les plus douces. Elle mourut à Rome en 1824.

DIGEON (ALEXANDRE-ELISABETH-MICHEL, vicomte), lieutenant-gén., né à Paris, en 1771, d'un fermier-génér., entra au service comme sous-lieut., fit les guerres de la révolution, tomba au pouvoir de l'ennemi à la bataille de la Trébia, devint l'objet

d'un cartel d'échange particulier après la victoire de Marengo et sur la réclamation du premier consul, et fut nommé peu de temps après colonel d'un régiment de chasseurs. Dans la campagne de 1805 en Allemagne, il assista aux actions les plus remarquables, notamment à Landsberg et à Austerlitz. Dans celle de 1807, il fut élevé au grade de général de brigade, et commanda avec la plus grande distinction deux régimens de cavalerie aux batailles d'Heilsberg et de Friedland. Appelé en Espagne l'année suiv., il y devint en 1812 gouvern. civil et milit. des provinces de Cordoue et de Jaën, et réussit, par une administrat. éclairée et bienfaisante, à gagner l'attachement et la confiance des habitans de ces contrées, que les ravages de la guerre avaient réduits à la plus extrême misère et profondém. irrités. Sa brillante conduite pendant la retraite périlleuse de l'Andalousie lui valut, en 1813, le grade de lieut.-gén. : il se trouva en cette qualité à la bataille de Vittoria, où il fut blessé pour la cinquième fois, et passa bientôt, sous les ordres du maréch. Suchet, à l'armée de Catalogne, où il commanda toute la cavalerie et la 1re division de l'infanterie. Détaché en 1814 à l'armée de Lyon, commandée par le maréchal Augereau, il sauva cette ville d'une prise de vive force qui commençait déjà, et lui donna ainsi le temps de conclure une capitulation. Nommé inspecteur-gén. de cavalerie après la prem. restauration, Digeon montra beaucoup de dévouement pour la cause royale lors du débarquement de Buonaparte. Ayant perdu tous ses équipages, il refusa une gratification considérable par laquelle le roi voulait l'indemniser. Louis XVIII, à son retour, le nomma commandant de la division de cavalerie légère de la garde royale, et, plus tard, le créa pair de France avec le titre de vicomte. Digeon appuya dans la chambre haute les opinions que professait le côté droit au commencement de cette seconde restauration, et l'on sait que, dans les procès politiq. qui furent soumis à la décision de cette chambre, par suite de la conspiration de 1820, il vota pour les partis les plus rigoureux. Il fut chargé par intérim du portefeuille de la guerre en 1823, quand le duc de Bellune, alors ministre de ce département, se rendit à Bayonne, afin de presser l'ouverture de la campagne d'Espagne, et de résoudre la question inextricable des approvisionnemens de cette armée. En rendant le portefeuille au titulaire, il reçut les titres de ministre d'état et de memb. du conseil privé. Il eut l'année suivante le commandement en chef de l'armée d'occupation, rentra en France avec la principale partie de cette armée, et m. en 1826 à sa terre de Ronqueux, près Paris.

DIMAS DE LA CROIX (le père). *Son nom était* Jacques TONELLI.

DIVICON, *Diviko*, commandait l'armée des Helvétiens qui aida les Teutons et les Cimbres à repousser le consul Silanus. Peu après, en l'an de Rome 646, il battit lui-même, près du lac Léman, L. Cassius, dont il fit passer les légions sous le joug. Lorsque César vint venger les désastres des Romains, toute la nation helvétienne, se rangeant autour de Divicon, dont la bravoure était désormais inutile devant le génie du conquérant des Gaules, incendia ses misérables huttes, et partit pour aller chercher un établissem. au-delà des Alpes (28 mars de l'an 58 avant J.-C.). César réussit d'abord à arrêter la marche de cette tourbe avec une seule légion ; bientôt il fond sur les Helvétiens dans un passage où il les voit resserrés à l'embouchure du Rhône, et c'est alors qu'a lieu entre le vainqueur et Divicon l'entrevue où ce dernier fit à César la réponse fameuse : *les Helvétiens ne donnent point d'otages ; ils en reçoivent.*

DMITRI (ou DÉMÉTRIUS), archev. métropolitain de Rostof, né en 1651, m. le 28 oct. 1709, canonisé par l'église russe en 1752, partagea toute sa vie entre les devoirs de son état et l'étude des lettr. Son exemple et ses préceptes ne furent pas sans utilité à Pierre-le-Grand dans le grand œuvre de la civilisation de la Russie. Ses principaux ouvr. sont : *la Vie des saints honorés par l'église græco-russe*, impr. en 4 parties à Moscou, 1689, 1695, 1699 et 1705, et réimpr. depuis un grand nombre de fois à Moscou et à Kief ; *Recherche sur l'hérésie des Raskolniki de Bruinsk*, en 3 part., 1re édit., Moscou, 1745, souv. réimpr. ; *Chronologie* d'après la Bible, impr. pour la 1re fois en 1784, ibid (ouvr. incomplet, et qui s'arrête à l'an 3600 de la création ; *Discours*, ibid., 1786, 1805, 1807. Saint Dmitri a composé en outre un gr. nombre d'*homélies*, de *cantiques* encore en usage aujourd'hui dans les églises russes, et de plus. *drames* sur des sujets relig., qu'il faisait représenter dans son palais épisc. de Rostof.

DOLGOROUKI (le prince JEAN-MICHAELOVITSCH), de l'illustre famille de ce nom (*v.* p. 874), né en 1764 à Moscou, m. en 1824, avait porté d'abord les armes, et fait avec distinction plus. campagnes contre les Turks et les Suédois. Il remplit ensuite de hauts emplois administratifs, et se retira en 1812 avec le grade de conseill.-privé (équivalant à celui de lieut.-gén. dans le militaire). Ce prince, qui avait fait d'excellentes études et possédait parfaitement les langues mortes, s'est placé au prem. rang des littérateurs modernes de son pays par div. morceaux de poésie où respire l'amour de la vérité comme celui de la patrie, et il a excellé surtout dans l'épître et dans la satire. On a fait 3 éd. complètes de ses *Œuvres*. La 3e, qui est la meilleure, parut à Moscou en 1819, sous la dédicace de l'univ. de cette ville. Elle porte pour titre : *Etat de mon âme*, ou *Poésies du prince J.-M. Dolgorouki.*

DRYANDER (JEAN). Page 896, 2e col., *lisez :* Brûlé vif à Rome en 1545.

DU BARROUX (le chev. CASIMIR-LIBERA-JOSEPH), ancien capitaine au régiment de Bourbonnais infanterie, né à Caromb (Vaucluse) en 1770, m. à Paris en 1828, avait consacré 20 années à la confection d'une machine destinée à faire voir quelles connaissances la géogr. emprunte à l'astronomie. Cet instrum., que son auteur nommait *chronologomètre*, a été fait sans le secours des mathém. Il se voit dans l'une des salles de l'Institut. Il a paru en 1827 : *Dissertat. sur le calendrier grégorien, par le chev. Du Barroux, auteur du* TRAITÉ MÉCANIQUE DU CALENDRIER GRÉGORIEN, *admis à l'exposit. du Louvre l'an* 1827, Paris, in-8 de 72 pages.

DUBOST (ANTOINE), peintre, né à Lyon en 1769, prit d'abord du service dans les armées de la république, et parvint au grade de capitaine-adjoint dans le corps du génie. Il donna sa démission en 1796, fit plus. voyages en Suisse et en Italie, d'où il rapporta de nombr. études, et ne tarda pas à aller se fixer à Paris, où la fortune que lui laissa son père lui permit de vivre assez noblem. Il s'y fit connaître autant peut-être comme amateur passionné de chevaux que comme artiste. Cependant il ne négligeait pas son art, pour lequel il avait quelques-unes des qualités qui annoncent le talent, non le génie. Le *Départ de Brutus et de Porcie*, le prem., selon toute apparence, de ses tableaux, fut exposé au salon de 1801. Son *Damoclès*, exposé en 1804, lui valut une médaille d'or du gouvernem. et les éloges de David. Peu de temps après il composa son tableau de *Vénus et Diane*, qu'on voit aujourd'hui au Musée du Louvre. En 1806, sa passion pour les chevaux le conduisit en Angleterrre, où il eut de longues et violentes discussions avec un M. Th. Hope, riche banquier, dont la basse vengeance s'exerça sur le *Damoclès*, qu'il avait acheté et qu'il coupa en deux parts. Après mille autres contrariétés, Dubost rentra en France en 1813, et reprit ses travaux. Nous citerons, entre autres, douze sujets représentant la vie du cheval de course de Newmarket. Il les lithographia lui-même, en 1818, sur ses propres dessins, qu'il avait faits sur les lieux pendant son séjour en Angleterre. Ces lithographies, très-bien coloriées, parurent accompagnées d'un texte explicatif fort intéressant en anglais et en franç., imprimé avec luxe par les presses de M. Smith (1 vol. grand

in-folio oblong). Dubost, dont le caractère paraît avoir été toujours assez difficile, mourut à la suite d'un duel en 1825.

DUBOUCHET (Denis-Jean-Florimond LANGLOIS, marquis), lieutenant-général, né à Clermont en Auvergne en 1752, servit successivem. dans l'arme du génie, dans l'artillerie, enfin dans un régiment d'infanterie avec lequel il fit la campagne de Corse en 1770. Il passa au service des Etats-Unis d'Amérique en 1776, fut investi, en 1780, des fonctions de major-gén. de l'armée franç., sous les ordres de Rochambeau, et obtint l'amitié de Washington et de Franklin. Rentré en France en 1788, il fut nommé en 1791 adjudant-général chef de l'état-major de la 21e division militaire; mais il ne tarda pas à envoyer sa démission, motivée sur son éloignement pour les principes de la révolution. Il servit à l'armée de Condé dans des emplois supér., et fut même élevé alors au grade de maréchal-de-camp. Il revint en France après l'amnistie de 1802, et accepta du gouvernement impérial le commandem. de la place d'Ypres, puis de celle de Breda. Il demeura inactif dans les cent-jours, et obtint en 1816 le grade de lieutenant-général et l'hérédité du titre de marquis dans sa famille. Il m. en 1826. Nous citerons de lui : *de la Tactique*, 1785, 1 vol. in-8; *Anecdotes, Contes moraux et philos., et autres Opuscules*, Paris, 1821, 2 vol. in-12.

DUCIS (J.-F.). Lign. 29, *lisez :* Cette tragéd., etc.

DUCQ (J. Le). *La date de naissance est :* 1639.

DUFRESNOY (A.-I.-Jos.). *Lisez,* ligne 4 : *Rhus radicans.*

DULONG DE ROSNAYS (Louis-Etienne, comte), lieut.-général, né en 1780 à Rosnay (département de l'Aube), était simple lieutenant de hussards au siége d'Ancône (janv. 1798), où sa belle conduite le fit citer avec éloge. Plus tard, commandant de la place de Pesaro, il déploya à la fois tant de prudence et de fermeté, qu'après la capitulat. qu'il avait été obligé de conclure avec les Anglais, Bonaparte le combla publiquem. d'éloges. Il fit avec la même distinction les campagnes suiv., assista aux batailles de Marengo et d'Austerlitz, et fut promu en 1813 au grade de général de brigade. Créé par le roi grand-officier de la Légion-d'Honneur, puis lieut.-gén., il n'accepta pas d'emploi dans les cent-jours, et devint au second retour de Louis XVIII lieutenant-commandant de la compagnie des gardes dite *écossaise*. Il prit en 1823 le commandement de la 17e division militaire (à Bastia, Corse), fut nommé en 1825 gr.-croix de l'ordre de St-Louis, et fut fait plus tard gentilhomme de la chambre du roi. Le comte Dulong mourut à Paris le 19 mai 1828.

DUMANIANT (Jean-André BOURLAIN, dit), auteur comique et ancien acteur, né en 1754 à Clermont (Auvergne), m. en 1828, entrepreneur breveté de spectacles de prov., avait quitté le barreau pour le théâtre, et prenait dès l'année 1778 le titre de comédien du roi. Après avoir joué ensuite dans les provinces pendant quelques années, il rentra en 1785 au théâtre des Variétés du Palais-Royal; il en suivit la troupe au grand théâtre de la rue Richelieu, et, congédié lorsque l'établissement prit, avec un essor plus élevé, le titre de Théâtre-Français, il passa à celui des Variétés de la Cité, qui se formait alors, et dont l'ouverture eut lieu le 20 octobre 1792. Dumaniant avait sans contredit produit déjà ses meilleurs ouvr., lorsqu'en 1798, en se retirant, il vendit toutes ses pièces au théâtre des Variétés pour une rente viagère. Il fut depuis successivement directeur, puis administrateur du théâtre de la Porte-St-Martin (1803-1806), secrét.-gén. de l'administration de l'Odéon (1808-1816), et, de cette époque jusqu'à celle de sa mort, il géra alternativement l'exploitat. des théâtres de Clermont, Bourges, Nevers, Moulins, ceux de la Vienne, de la Charente, etc. Son prem. ouv. connu est *le Français en Huronie,* comédie en un acte, en vers, jouée en province, et impr. à Paris en 1778, in-8. Entre les pièces qu'il donna aux anciennes Variétés, et qui sont les meilleures qu'il ait faites, celle qui obtint le plus gr. succès est sa comédie d'intrigue de *Guerre ouverte*, ou *Ruse contre ruse*, en 3 actes et en prose, imp. en 1787, in-8. Cette pièce, imitée de l'espagnol, est restée au répertoire. Elle a été trad. en allem., en hollandais, deux fois en anglais etc., et mise en opéra comique par L. Jadin pour les spectacles de la cour. Outre 40 autres pièces environ, parmi lesquelles il suffira de mentionner *la Nuit aux aventures*, *les Intrigans*, *les Deux Cousins*, *la Double Intrigue*, *la Journée difficile*, etc., on a de lui plus. écrits légers, comme *l'Enfant de mon père*, ou *les Torts du caractère et de l'éducation*, 1798, 2 vol. in-12; *les Aventures d'un émigré*, 1798, in-12; 1801, 2 vol. in-8; *Trois Mois de ma vie*, etc., 1811, 3 v. in-2.

DUMERBION (N.), gén. de la république franç. en Italie, s'était distingué d'abord sous les ordres du général en chef Biron. Il fut chargé par intérim en 1794, avant la nomination de Schérer, de l'occupation des côtes liguriennes. Après s'être fait précéder d'un manifeste destiné à tranquilliser les habitans de Gênes, il envahit le territoire de cet état à la tête de 16,000 soldats. Masséna commandait l'arrière-garde de cette armée. Les Austro-Piémontais furent débusqués successivem. de leurs positions des Fourches et du col de Raoux; ils perdirent 60 pièces de canon, leurs munitions de guerre, et eurent plus de 2,000 hommes faits prisonniers. Dumerbion quitta le service après cette campagne. Il m. dans la retraite en 1797, à l'âge de 63 ans. Bonaparte, qui avait été employé sous les ordres de Dumerbion comme officier d'artillerie, dit de lui que « c'était un homme d'un esprit droit, brave de sa personne, assez instruit. »

DURAS (N. de KERSAINT, duchesse de), fille de M. de Kersaint (*v.* p. 1569), était passée en Angleterre au commencem. de la révol. Elle y épousa le duc de Duras, qu'elle suivit à Vérone auprès de Louis XVIII, et rentra avec lui en France en 1801. Cette dame, qui avait eu des liaisons d'amitié avec mad. de Staël, a pris elle-même un rang distingué parmi les femmes auteurs par la publicat. de deux jolis petits ouv. : *Ourika*, impr. d'abord à 40 exemplaires seulement, Paris, imprimerie royale, 1823, in-12, puis réimpr. et vendu au profit d'un établissement de charité (1824, 1826, in-12), ainsi que la 2e éd. d'*Edouard*, ib., 1825, 2 v. in-12. Ces opusc. ont été trad. en allem., en esp., etc. La duchesse de Duras m. le 23 janv. 1828. Elle faisait partie de la société d'enseignement élémentaire, et était présidente d'une société de bienfaisance.

DUVIVIER (Claude-Raphael), ingénieur, né à Charleville en 1771, entra à l'école des ponts-et-chaussées à l'âge de 17 ans, et, après un concours où il obtint le prem. rang d'élève, il y devint professeur, et fut chargé d'enseigner les mathématiq. Lors de la formation de l'école Polytechniq., il fut un des jeunes gens qu'on y plaça d'abord, pour recevoir et transmettre aux prem. élèves les leçons de Monge et de ses savans collaborat. Duvivier étant passé en 1797 dans le service actif des ponts-et-chaussées, dirigea la construction du pont de Nemours sous les ordres de M. Boutard, et conduisit plus tard, avec autant d'habileté que d'économie, les trav. du pont de Bonpas sur la Durance. Nommé en 1809 ingénieur en chef, et chargé de diriger les nouveaux travaux du département de la Vendée, où l'on sait que Buonaparte voulait transformer en une ville de son nom le village de la Roche-sur-Yon, Duvivier essaya de suppléer par toutes les ressources du talent aux ressources pécuniaires, qui lui manquaient pour l'exécution de ce plan gigantesq.; et ce n'est pas sa faute, si la fausseté de la première conception a rendu ridicule cette ville commencée, et que l'on ne finira point. Il resta chargé, après la restauration, du service ordinaire de la Vendée, et rédigea des plans simples et économiques pour le dessèchement des marais, pour la navigation et le

redressement des rivières de ce département. Il m. en 1821. On trouve sur lui une *notice*, signée B., dans le *Moniteur* du 22 décembre 1821.

ECHELLENSIS. V. Abraham (non *Adam*).

EFIMIEF (Dmitri-Vladimirovitsch), colonel d'artillerie russe, mort en 1804, a donné dans son idiome 3 comédies, représentées avec un gr. succès à St-Pétersbourg. Ce sont : *le Joueur criminel*, ou *la Sœur vendue par son frère ; Suite de la Sœur vendue par son frère*, et *le Voyageur* ou *l'Education sans succès*. La prem. de ces pièces a seule été imprimée, Saint-Pétersbourg, 1788.

EGERTON (François-Henri), comte de Bridgewater, fort connu à Paris pour son affectat. de magnificence, y est m. le 12 févr. 1829. Il était le dernier fils de l'évêque de Durham John Egerton, et frère du duc actuel de Bridgewater, et il prenait les titres de membre de la société royale de Londres, etc. Amateur des sciences, des lettres et des arts, il s'était fait une certaine clientelle d'hommes de lettres et d'artistes. Il occupa les dern. à reproduire avec profusion son portrait et ceux des membres illustres de sa famille, dont la lithographie a répandu à ses frais une foule d'exempl. Avec l'aide des écrivains dont il était le Mécène, il publia entre autres ouvr. une belle édit. de l'*Hippolyte* d'Euripide, grec-latin, avec notes, Oxford, 1796, in-4; *Comus, masque de Milton*, trad. littér. franç. et ital., Paris, 1812, in-4; et une édition de la trad. du même ouvr. par G. Polidori da Bientina, ibid., id. On lui doit plus. autres écrits relatifs à l'illustrat. de sa famille.

EHRENHEIM (N., baron de), ancien présid. de la chancellerie de Suède, m. en 1828, s'était retiré des affaires après la chute de Gustave-Adolphe. Les trav. de la diplomatie ne l'avaient pas détourné entièrement des occupations scientifiq., et libre enfin de s'y adonner sans partage, il composa *sur la physique générale et sur la météorologie*, un ouvrage qui, assure-t-on, l'a placé au rang des bons auteurs classiques de son pays. Le trait suiv. mérite d'être rapporté. Informé qu'une somme de 1,000 liv. sterl. allait être employée à l'achat de la boîte destinée, suiv. la coutume, à lui être offerte en cadeau de la part du gouvernem. anglais après la conclus. d'un traité de cette puissance avec le cabinet qu'il dirigeait, cet homme d'état, quoique absolum. sans fortune, fit prier par le ministre de Suède à Londres le secrétaire d'état Canning de lui envoyer en espèces cette valeur, qu'il souhaitait employer au soulagement de la province de Bohus, où se faisait sentir une grande disette de blés. Ce trait de générosité frappa le ministre anglais, qui voulut joindre au montant du cadeau donné par le cabinet de Londres, le prix de la tabatière que devait lui offrir à lui-même le gouvern. suédois.

ELAGUINE (Ivan-Perfilievitsch), conseiller privé actuel, gr.-maître de la cour de Catherine II et directeur de la musique et du théâtre de la cour, né en 1728, m. en 1796, acquit dans son temps une assez grande réputation par des trad. peu estimées aujourd'hui. Les meilleures sont : *l'Impie*, tragédie allem. de Brave, St-Pétersbourg, 1771 ; *Aventures du marquis de G****, ou *Vie d'un gentilhomme qui a quitté le monde*, ibid., 1776, et *le Misanthrope*, Moscou, 1788. Elaguine avait composé une *Hist. de Russie* dont on avait conçu une gr. idée avant l'impression. Un commencement seulement en fut publié long-temps après la m. de l'auteur, Moscou, 1803, et détrompa entièrement le public sur le mérite de l'ouvrage.

ÉLÉONORE TELLEZ, l. 3, *lisez :* D. J. d'Acunha.

EMMET (Thomas-Addis), médecin, puis avocat, né vers 1763 à Dublin, m. à New-York le 14 nov. 1827, avocat-général de cet état, avait été l'un des promot. de l'associat. des Irlandais unis, et avant d'obtenir l'autorisat. de passer aux Etats-Unis, il avait subi de longues persécut. On en trouvera l'exposé dans l'écrit publ. par M. Sam.-L. Mitchill sous ce titre : *a Discourse on the life and character of Thomas-Addis Emmet*, New-York, 1828, in-8. Outre divers opusc. de méd. Emmet a laissé : *Pieces of irish hist., illustrative of the condition of the catholics of Ireland*, etc., insérées par Mac Neven dans un recueil qu'il publ. en 1807 à New-York.

ENSENADA (le marquis de La) avait lui-même choisi ce nom (*en se nada*, c'est-à-dire rien en soi), après que le roi Ferdinand VI eut voulu lui conférer un titre de noblesse. Il s'appelait *Zeno Somo*, et avait commencé par être teneur de livres chez un banquier de Cadix.

ERSCH (Jean-Samuel), célèbre bibliogr., né en 1766 à Gross-Glogau (Silésie), coopéra d'abord à quelq. recueils de géogr. et de statistiq. publ. à Iéna, fit paraître en 1788 un *Catalogue des ouvr. anon. et pseud. de l'Allemagne*, pour servir de supplém. à l'*Allemagne savante* de Meusel, puis s'attacha à la rédaction de la *Gazette littér. d'Iéna*, dirigée par Schütz et Bertuch, et vint plus tard rédiger la *Gazette politique* de Hambourg. C'est dans cette dernière ville qu'il termina et mit au jour sa *France littéraire*, 1797-1806, 5 vol. in-8, dont 2 de *supplément :* ouvr. qui embrasse les publicat. faites de 1771 à 1805, mais où fourmillent les inexactitudes. Revenu à Iéna en 1800 avec le titre de bibliothéc. de l'univers., Ersch y ouvrit des cours de géogr. et d'histoire moderne ; il devint plus tard premier bibliothécaire et professeur de géographie et de statistique à l'université de Halle. Cet infatigable écrivain, malgré les travaux qu'il avait à poursuivre, entreprit (en société avec M. Gruber) une *Encyclopédie générale des sciences et des arts*. Le plan trop vaste de ce recueil en fit échouer la publicat.; et après avoir vu la fortune de son libraire compromise par cette opérat., Ersch succomba lui-même à la fatigue et aux chagrins le 16 janv. 1828. Il nous reste à citer de lui : *Répertoire des journ. et autres ouvr. périodiq. allem. sur la géogr. et l'histoire*, Lemgo, 1790-92, 3 vol. in-8 ; et *Manuel de la littérature allem.*, Amsterdam et Leipsig, 1812-14, 8 parties en 2 vol in-8.

ERTBORN ou HERTBORN (Joseph-Charles-Emanuel, baron van), né à Anvers en 1778, remplit plusieurs emplois administratifs sous la domination franç., et quelques fonctions financières assez importantes lors de la révolution arrivée dans son pays en 1814. Après l'organisat. définitive du roy. des Pays-Bas, il devint directeur des contribut. indirectes de la province de Liége. En 1819, il passa au conseil-général des monnaies à Utrecht, et en 1821, il fut nommé membre de la chambre des comptes du royaume. Il m. à La Haye en 1823. Il possédait très-bien le grec, le latin, le français, l'italien, l'allemand, le hollandais, et s'était toujours occupé de travaux scientifiq. ou littéraires. Nous citerons de lui un vol. de *Recherches historiques sur l'académie d'Anvers, et sur les peintres, sculpteurs, graveurs et architectes qu'elle a produits* (en franç., 1806).

ESSEN (Jean-Henri, comte de), feld-maréchal suédois, né en 1755 à Kasioës, en Westrogothie, gagna la faveur de Gustave III en 1777, dans un tournoi où tout le monde avait remarqué son adresse, sa grâce et sa beauté. Dès-lors il ne quitta presque plus la personne du roi, qui lui fit faire un mariage magnifique, qui le combla de biens et d'honneurs pendant tout le cours de son règne, et dont il paya les biens par quelques services militaires et par un sincère attachement. Il en donna des preuves lors de l'assassinat de ce prince dans un bal masqué en 1792. Il conserva un grand crédit à la cour sous le règne suivant, celui de Gustave-Adolphe IV, obtint le gouvernem.-général de la Poméranie, puis le commandem. en chef de l'armée réunie dans cette province ; et après avoir soutenu dignem. le siége

de Stralsund, conclut un armistice honorable avec le chef de l'armée française. Après la révolution de 1809 et l'abdication du roi, il entra au conseil d'état et fut envoyé par le nouveau roi Charles XIII en ambassade à Paris pour traiter de la paix, par laquelle la Poméranie se trouva restituée à la Suède. En 1814, dans l'invasion de la Norwége, il commanda en chef le deuxième corps de l'armée suédoise, et après la soumission du pays, il en fut nommé gouverneur-général pendant la minorité du prince Oscar. Il donna sa démission de ce poste en 1816, pour devenir grand-maréchal du royaume de Suède. Il m. à Uddevalla en 1824. Depuis plusieurs années il avait été élevé au grade de feld-maréchal.

ESTOCQ (JEAN-HERMANN, comte de L'), était né en 1697.

ESTOURMEL (LOUIS-MARIE, marquis d'), né en Picardie en 1744, d'une famille noble et riche, était parvenu au grade de colonel, lorsqu'il fut député par son ordre aux états-généraux de 1789, où il vota avec cette fraction du parti monarchique qu'on pourrait assimiler au centre gauche de nos assemblées actuelles. Dans la mémorable nuit du 4 août, il renonça au privilége, dont jouissait sa famille, de siéger aux états de la province d'Artois ; mais il défendit les priviléges et capitulations du Cambrésis, dont il pouvait croire que la défense lui était confiée. Ses opinions, quoique pleines de chaleur, se renfermèrent toujours dans les limites d'une modération estimable. Il les a soumises lui-même, plus tard, au jugement d'un public désintéressé par le temps : on peut consulter le *Recueil des opinions émises à l'assemblée constituante et comptes rendus à ses commettans par le général de division Estourmel*, 1811, in-8. Il servait à l'armée du nord sous Custine, en 1793, avec le grade de maréchal-de-camp. Dénoncé par ce général qui voulait rejeter sur lui les revers de l'armée, il fut décrété d'accusation et acquitté. Il échappa à la faux révolutionnaire sans sortir de France. Élu deux fois député de la Somme au corps-législatif, il faisait encore partie de cette assemblée en 1814, et il adhéra à la déchéance de Bonaparte. Il m. à Paris en 1824, avec le grade de lieutenant-général.

EUGÈNE (le prince), I, 16, *lisez* : en 1691, etc.

EUROPE, la moins étendue, mais la plus peuplée des 4 parties du monde, est bornée au N. par la mer Glaciale, à l'O. par l'Océan-Atlantique, à l'E. par l'Asie, dont la séparent l'Archipel, le détroit de Gallipoli, la mer de Marmara, le détroit de Constantinople, la mer Noire, le détroit de Caffa, la mer d'Azof et le Don, enfin au S. par le détroit de Gibraltar et la Méditerranée. Comprise presque tout entière dans la zone tempérée de l'hémisphère du nord, entre le 35e et le 71e degré de latitude, l'Europe participe toutefois, par ses deux extrémités longitudinales, du climat de la zone torride et du froid glacial du pôle. Les montagnes qui la traversent forment comme une chaîne continue commençant au nord et se dirigeant vers la Méditerranée : les Alpes, qui en sont la partie la plus élevée, semblent être le tronc auquel se rattachent les autres branches, comme le Jura, les Apennins, les Carpaths, etc. De ces hauteurs descendent 34 grands fleuves, qui se rendent à la mer par des directions diverses. C'est en grande partie aux soins de la culture que l'Europe doit sa fertilité : elle l'emporte toutefois sur les autres quant à l'abondance des produits, parce que la civilisation et l'industrie y sont à un degré supérieur. On évalue à 170 ou 180 millions d'âmes la population de l'Europe. Entre les peuples divers qui couvrent son étendue, les seuls que l'on penche à regarder comme étant de race indigène pure, relativement aux lieux où ils sont fixés, sont les Slaves, les Finnois et les Allemands. *Voy.* ANGLETERRE, AUTRICHE, BAVIÈRE, DANEMARCK, ÉCOSSE, ESPAGNE, HOLLANDE, HONGRIE, ITALIE, LOMBARDIE, POLOGNE, PORTUGAL, PRUSSE, ROME, RUSSIE, SARDAIGNE, SAVOIE, SAXE, SICILE, SUÈDE, SUISSE, TURQUIE, WURTEMBERG, etc., etc.

FABER, LEFÈVRE, FAVRE ou FAURE (PIERRE). *Substituez à cet article nul le renvoi* : V. ST-JORRY.

FABRE D'OLIVET (ANT.). Rectifiez, ligne 23 et suiv., la transposition de *Caïn, mystère dram.*, etc., après ces mots : *Le titre de cet ouvrage*, etc., qui se rapportent à l'écrit intit. : *de l'État social*, etc.

FAGES (JOS.). Ligne 6, *lisez* : St Joseph de La Grave.

FAIPOULT (GUILL.). *Ajoutez* : Il est aut. d'un *Essai sur les Finances*, an III (1795), in-8.

FALK ou FALCK, p. 1038. Le sav. M. Gretsch, dans son *Coup d'œil sur la littérat. russe*, donne à ce inéd. le surnom de GRÉGOIRE, et place sa mort à l'an 1773. Suivant lui, c'est le profess. GEORGI, ami et collaborateur de Falk, et non pas Laxmann, qui a publié ses manuscrits.

FALLETTI (OCTAVE-ALEXANDRE), marquis de Barolo, né en 1753 à Turin, où il m. le 30 janvier 1828, avait commencé par porter les armes, s'était retiré ensuite pour consacrer aux études littér. les loisirs d'une vie indépendante, et après avoir repris momentanément du service à l'époque où son pays était menacé de l'invasion des Français, il ne fut plus distrait des paisibles occupations du cabinet que par les devoirs de représent. attachés à la condition d'homme de cour et par les soins qu'il voulut donner à l'éducat. de son fils, avec qui il visita l'Allemagne, la Hollande, la Suisse et la France. Son premier essai littér. avait été un *éloge* de l'historien Saint-Réal ; il publia depuis ou fournit au recueil de l'académie royale des sciences de Turin, dont il était membre, différens mémoires sur des sujets de philosophie morale, de critique littér. et de métaphys. Mais celles de ses product. qui ont été le plus remarquées, sont ses *Épîtres* (critiques) sur les œuvres posthumes d'Alfieri, et une espèce de roman descriptif sous le titre de *Voyage de Théodore Callimachi en Italie*.

FATOUVILLE (le sieur de), se nommait NOLANT.

FAURIS DE ST VINCENS (JULES-FRANÇ.-PAUL), père d'Alex.-Jules-Ant. Fauris de Saint-Vincens (pag. 1047), dont le nom doit être écrit ainsi, naquit en 1718 à Aix (Provence), où il m. en 1798, associé libre de l'Institut (acad. des inscript. et belles-lettr.). Il s'était de bonne heure adonné à la culture des sciences et des lettres, et avait été en correspondance avec plus. savans hommes de son temps. Il était, av. la révol., président au parlement de Provence. Outre quelq. *mém.* et *observat.* insérés dans le *rec.* de l'acad. des inscriptions, on connaît de lui : *Tables des monnaies de Provence*, Aix, 1770, in-4, et *Mém. sur les monnaies et les monum. des anc. Marseillais*, ibid., 1771, in-4. Son fils lui a consacré une *notice*, t. 4 du *Magasin encyclopédique* de 1798, et séparément, 1800, in-4.

FAUSTUS *de Byzance*. *Voy.* une annotation au mot POUSANT ou PIOUZANT POSDOS, p. 2445.

FEITH (RHYNVIS), l'un des meilleurs poètes de la Hollande, né à Zwoll, province d'Over-Yssel, en 1753, prit le grade de docteur en droit à l'université de Leyde en 1770, et retourna ensuite dans sa ville natale, où il cultiva les lettres et la poésie, tout en y remplissant les fonctions de bourgmestre et de receveur du collége de l'amirauté. Le nombre de ses ouvr., tant en prose qu'en vers, est considérable. Il remporta souvent la palme dans les concours ouverts par la société poétique de Leyde et par d'autres sociétés littéraires. Celle de Leyde ayant une année mis au concours l'*Éloge de l'amiral de Ruyter*, on remarque que Feith envoya deux pièces, un poème et une ode, qui obtinrent le prem. et le second prix, et que les Hollandais croient pouvoir opposer à ce que les étrangers ont de plus parfait dans le même genre. Parmi les ouvr., en très grand nombre, qu'il a publiés hors de tout concours, nous

citerons cinq volumes d'*Odes* et de *Poésies diverses* (*Oden en Gedichten*), publ. en 1809 et années suivantes, et réimpr. à Zwoll, 1824 et suiv.; in-12; quatre tragédies savoir : *Thirsa*, ou *le Triomphe de la Religion*, 1784; *Lady Jeanne Gray*, 1791; *Inès de Castro*, 1794; *Mutius Cordus*, ou *la Délivrance de Rome*. Entre autres ouvr. en prose, on doit distinguer ses *Lettres sur différens sujets de littérature* (*Brieven over verscheidé onderwerpen*), 6 vol. in-8, dont le prem. parut en 1784. Feith m. en 1824. *Voy.*, pour plus de détails, la *Galerie historique des contemporains*, Bruxelles, 1818, t. 4, p. 365.

FERNANDEZ-THOMAS (MANOEL), l'un des principaux auteurs de la révolution qui, en 1820, plaça pour un moment le Portugal sous le régime constitutionnel, était juge à Oporto lors du mouvement qui éclata dans cette ville le 24 août de cette année. Il fut choisi aussitôt pour être membre de la junte provisoire de gouvernement, qui s'installa à Oporto, et qui ne tarda pas à se réunir à celle de Lisbonne. Nommé député aux cortès constituantes par la province de Beira, il y joua un rôle fort remarquable, soit par son éloquence, soit par la libéralité et la philanthropie de ses opinions. Dès les premières séances de l'assemblée, il en fut élu vice-président. Ce fut sur sa proposition que l'on forma une commission chargée de poser les bases de la constitution nouvelle, et il fut lui-même nommé membre de cette commission. Ne pouvant faire l'analyse de tous ses travaux législatifs, nous nous contenterons de consigner ici l'opinion qu'il développa lors de la présentation du décret qui abolissait l'inquisit. : il attaqua ce décret dans son préambule qui donnait pour motif de la nouvelle mesure la nécessité de l'économie et de la diminution des dépenses, tandis que la véritable et unique raison était l'incompatibilité de l'odieux tribunal avec un pays habité par des hommes libres. Fernandez-Thomas ne transigea jamais avec les principes. Les cortès constituantes voulant lui décerner des récompenses comme membre du gouvernem. provisoire, il les refusa, disant qu'il s'était dévoué pour le bien du pays sans en attendre aucun émolument. Sa m., arrivée à Lisbonne en 1822, fut envisagée en Portugal comme un malheur public. On fera bien de consulter sur lui une biographie portugaise intit. : *Galeria dos deputados das cortes geraes extraordinarias e constituintes da naçao portugueza, instauradas em 26 janeiro de 1821. Epocha Ia; Lisboa, na typographia Rollandiana*, 1822, petit in-4.

FITE (Mme de LA). *Ajoutez ses prénoms* : MARIE-ELISABETH.

FLAXMAN (JOHN), né 1755 à York, m. le 9 décembre 1826, s'était de bonne heure distingué dans la sculpture, et avait séjourné sept ans en Italie. Trois ans après son retour (1797), il fut nommé associé de l'academ. royale de peinture et sculpture, puis membre de cette academ. en 1800, et profess. de sculpture en 1810. Parmi les nombreux ouvrag. de son ciseau on peut citer les monum. du comte Howe et du lord Nelson à St-Paul, et celui du comte de Mansfield à l'abbaye de Westminster. Il fit aussi des dessins très-estimés pour les œuvres d'Homère, d'Hésiode, d'Eschyle et du Dante, et les dessins et le modèle du bouclier d'Achille, tel qu'il est décrit par Homère. Il travailla plus. années à ce dernier ouvr., terminé en 1818.

FONTAINES (M.-L.-C. DE PELARD DE GIVRY, comtesse de). Supprimez la *ligne* 5, étrangère à l'article, et qui en rompt le sens.

FOSCOLO (UGO), né vers 1776 à bord d'une frégate appartenant à la républiq. de Venise, près de Zante, fit ses études à l'univers. de Padoue, et avant l'âge de 20 ans composa une tragédie sous le titre de *Thyeste*, qui fut représentée à Venise avec grand succès. Il paraît que dès cette époque Foscolo avait embrassé la carrière militaire. Lorsque Venise fut donnée à l'Autriche, il se retira en Lombardie, où il composa l'ouvr. intit. *la République cisalpine*, et les *dernières Lettres de Jacques Ortiz*, roman plein de chaleur et de sensibilité. En 1808 et 1809, il publia la meilleure édit. des *OEuvres de Montecucculi* (*v.* ce n.); vers le même temps il fut nommé profess. de littérat. à l'univers. de Pavie, et historiographe du royaume d'Italie, place qu'il perdit par un coup d'autorité arbitraire de Napoléon. Il s'était réfugié à Florence : accusé bientôt d'avoir pris part à une conjuration pour chasser d'Italie les Autrichiens, il s'enfuit en Suisse, et passa en 1815 en Angleterre. Il m. d'hydropisie le 10 sept. 1827, dans les environs de Londres. On a de lui un grand nombre de poésies : une trad. ital. du *Voyage sentimental* de Sterne (Pise, in-4), et divers articles écrits en anglais et insérés dans différens journaux périodiq. Le *Globe* du 6 oct. 1827 (t. 5, nº 8), contient une *notice* sur la mort d'Ugo Foscolo, que l'on peut consulter pour plus de détails.

FRANCO (BATTISTA) était surnommé le SEMOLEI.

FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU (NICOLAS), littérat. et homme d'état, né à Neufchâteau, en Lorraine, le 17 avril 1750, se distingua dans ses études et fut d'abord destiné pour le barreau. Dès ses plus jeunes années il avait manifesté un goût très-vif pour la poésie; et, encore adolescent, il publia un recueil de vers qui lui valut les éloges de Voltaire. En 1776, il acheta la charge de lieuten.-général au bailliage de Mirecourt; et, cinq ans après, il fut nommé subdélégué de l'intend. de Lorraine. En 1782, il partit pour St-Domingue revêtu de l'emploi de procur.-général, et revint en France quelques années après vers l'époque de la révolut. Il en adopta les principes avec ardeur, et fut nommé successivem. juge de paix, administrat. du département des Voges, député à l'assemblée législative, dont il devint président en 1791. Elu député à la convention nationale par son département (les Vosges), il n'accepta point cette mission difficile. Un drame intit. *Pamela*, qu'il fit représenter en 1793 sur le Théâtre-Français à Paris, lui attira les persécutions du parti révolutionnaire qui crut y voir des principes opposés aux siens. François de Neufchâteau, mis en prison comme suspect de royalisme, ne recouvra sa liberté qu'après le 9 thermidor. A cette époque, il fut nommé juge au tribunal de cassation, puis commissaire du gouvernement dans le département des Vosges. En 1797, il fut appelé au poste éminent de ministre de l'intérieur, devint ensuite membre du directoire exécutif, puis de nouveau ministre de l'intérieur. Il quitta ce ministère en 1799, sans rentrer d'abord dans aucun emploi public; mais après la chute du directoire, il fut appelé à faire partie du sénat conservateur. Plus tard il fut nommé grand-officier de la Légion-d'Honneur, et reçut ainsi que d'autres membres du sénat le titre de comte. Rentré dans la condition privée à l'époque de la restauration, François de Neufchâteau se consacra tout entier à la culture des lettres qu'il n'avait pas abandonnée dans le cours de sa carrière politique; et son nom ne fut plus dès-lors rappelé à l'attention publique que par quelq. lectures faites au sein de l'acad. française, dont il faisait partie depuis la création de l'Institut. Il mourut à Paris le 8 janv. 1828. La *Biographie des hommes vivans*, qui donne sur la vie de François de Neufchâteau des détails peu exacts et marqués au coin d'une malveillance vraim. choquante, contient aussi une liste de ses productions que compléteront les indications suiv. : *les Trois Nuits d'un Goutteux*, poème en 3 chants, Paris, Lefèvre, 1819, 20 p. in-8 (*spécimen* d'un nouv. recueil des poésies de François de Neufchâteau); l'*Esprit du grand Corneille*, ou *Extrait*, etc., form. le t. 45 de la *Collection des meilleurs ouvr. de la langue française*, etc., 1819, in-8; *Examen de la question de savoir si Lesage est l'auteur de Gilblas ou s'il l'a pris de l'espagnol*, etc., dissert. lue à l'acad. franç. et impr. dans une

nouv. édit. de l'*Histoire de Gilblas de Santillane*, ibid., 1820, 3 vol. in-8 (*v.* Isla), *Introduction aux Pensées* de Blaise Pascal, en tête d'une édit. de cet ouvr., ibid., 1821, in-8; l'*Institution des Enfans*, etc., nouv. édit., 1824, 1828, in-8 et in-12; *Mém. sur la manière d'étudier et d'enseigner l'agriculture*, etc. (lu en 1801 à la société d'agricult. de la Seine), 1828, br. in-8. François de Neufchâteau coopéra en dern. lieu au *Dictionnaire d'agriculture pratique*, etc. (Blois, Aucher-Eloy, 1828, 2 vol. in-8), dont il a écrit l'introduct.; et il a fourni quelques poésies au *Mercure du 19ᵉ S.*, à l'*Album*, etc.

FRANK (J.-P.), page 1135, 2ᵉ col., ligne 47 et suiv., est le même que Pierre Frank, même page, 1ʳᵉ col. Supprimez la dernière notice.

FRANKLIN (Eléonore-Anne), plus connue sous le nom de *miss Porden*, naquit en 1795. Son père, William Porden, était architecte. Elle montra dès sa jeunesse du goût et du talent pour la poésie. Elle n'avait que 17 ans quand elle composa un poème badin intitulé *les Voiles*, qu'elle étendit ensuite à six chants et qu'elle publia en 1815. Trois ans après elle donna au public un petit poème intitulé l'*Expédition Arctique*. Cette circonstance lui fit faire la connaissance du capitaine Franklin, célèbre par ses voyages de découverte dans le nord de l'Amérique, et qu'elle épousa en août 1823. Elle avait pub. l'année précédente un poème épique en 16 livres, intitulé *Cœur de Lion*, ou *la Troisième croisade*. Elle m. le 22 fév. 1825, à l'instant où son mari venait de partir pour son second voyage.

FRÉARD (et non Fréast). V. Chambrai.

FRÉDÉRIC-AUGUSTE I et II, rois de Pologne. V. Auguste II et III.

FRÉDÉRIC-AUGUSTE, prem. roi de Saxe, né en 1750, fils de l'électeur Frédéric-Christian, lui succéda en 1763, sous la régence du prince Xavier, dont la mauvaise administrat. lui laissa de gr. améliorations à effectuer lorsqu'il prit les rênes de l'état (1768). La sagesse de sa conduite, que dirigeaient les avis d'un ministre habile, produisit des effets aussi prompts que salutaires. Il eut toutefois à déjouer, en 1776, un complot dans lequel on a prétendu que l'électrice-mère avait trempé. Lorsque le roi de Prusse, Frédéric II, prévoyant les ambitieux desseins de l'Autriche, voulut former une ligue pour tenir cette puissance en échec, il y entraîna aisément le jeune électeur de Saxe, qui, par l'accession de l'emp. Joseph II à la paix de Teschen (16 mai 1779) obtint la ratificat. de ses droits éventuels à la success. de l'électeur de Bavière, Maxilien-Joseph. La bonne renommée de Frédéric-Auguste fit tomber sur lui le choix des membres de la diète polonaise qui, de concert avec Stanislas-Auguste, avaient entrepris la révolut. du 3 mai 1791, par laquelle la couronne de Pologne devait être rendue héréditaire. Mais il se montra peu empressé d'accepter un titre qu'il était difficile de réaliser sans l'assentim. de la Russie, dont ceux qui le lui offraient visaient précisém. à éluder l'influence. Au reste la suite des évènemens montra qu'il s'était conformé en cette circonstance aux suggestions des cours de Berlin et de Vienne. Elles le décidèrent aussi après les conférences de Pilnitz (*v.* ce mot) à entrer dans la coalition contre la France. Il n'y joua à la vérité qu'un rôle très-secondaire. Lorsque fut conclu le traité de Berlin (5 août 1796) entre la républiq. française et le roi de Prusse, relativem. à la neutralité du nord de l'Allemagne, il se rangea à ce système de neutralité; puis, encore sous la même influence, il joignit en 1806 son armée à celle de la Prusse pour marcher contre les Français. Cependant, ceux-ci ayant envahi l'électorat de Saxe après les batailles d'Iéna et d'Awerstaedt, Frédéric-Auguste obtint la faculté de rester neutre en payant aux vainqueurs une somme de 25 millions de francs. La paix qu'il conclut alors avec Napoléon ne tarda pas à lui valoir le tit. de roi: c'est en cette qualité que le 11 déc. 1806 il accéda à l'acte de confédération du Rhin, qui, depuis le 12 juillet de la même année, avait mis fin à la constitut. germanique. Mais en même temps qu'il ceignait la couronne royale, Frédéric-Auguste voyait raser les fortificat. de sa capitale (sacrifice dont le dédommagea bientôt l'investiture du duché de Varsovie), et s'engageait à tenir sur pied un contingent de 20,000 hommes aux ordres de Napoléon. Entraîné par ces nouv. liens dans la guerre contre l'Autriche en 1809, et réduit par la chance des combats à fuir devant les troupes de cette puissance, bientôt maîtresses du territoire de la Saxe, Frédéric-Auguste, qui pendant cette courte occupation s'était retiré à Francfort, fut reconduit dans sa capitale par Napoléon, vainqueur de l'archiduc Charles; et la paix de Schœnbrunn lui valut un agrandissem. du duché de Varsovie. Il fut du nomb. des princes de la confédérat. qu'amena à Paris la fête de l'anniversaire du couronnement de l'emp. des Français. Mais aussi lorsque ce dern., après les désastres de la campagne de 1812, traversa les états du roi de Saxe, il reçut de ce prince les mêmes témoignages d'attachem. qu'aux jours de sa toute-puissance. Cependant l'approche des Russes allait contraindre Frédéric-Auguste à abandonner sa capitale: il déclara auparavant, dans une proclamat. à ses sujets, qu'il persistait dans son système d'alliance; et en conséquence il fit remettre aux Français les forts de Kœnigsberg, de Torgau et de Wittemberg. L'issue des batailles de Lutzen et de Bautzen le ramena à Dresde; mais en vain s'efforça-t-il de lutter contre l'entraînem. qu'avait produit parmi ses peuples la proclamat. de l'emper. Alexandre (*v.* ce nom au *Supplément*): au fort de la bataille de Leipsig il vit ses troupes, abandonnant la cause de l'allié auquel il demeurait lui-même fidèle, tourner leurs armes contre les Français, dont ils désertaient les lignes, et, après la prise de Dresde, il fut conduit à Berlin, où on le tenait encore enfermé, tandis que le sort de sa couronne était débattu au congrès de Vienne. On sait avec quelle fermeté il repoussa les div. moyens de compensat. ou d'échange qui lui furent proposés par la Prusse. Ses protestations contre toute cession furent appuyées par la France; mais il fut réduit enfin à souscrire le traité du 9 févr. 1815, qui, en le rendant à ses sujets, détacha de sa souveraineté le duché de Varsovie qui fut rendu à la Prusse. Frédéric-Auguste dut renoncer aussi en faveur de la Russie à ses possess. en Pologne; et d'autres cessions faites encore à la maison de Weimar et à l'Autriche réduisirent le royaume de Saxe à une superficie de 938 lieues carrées. Ce prince, dont tous les efforts tendirent désormais à faire oublier à ses sujets les malheurs qui avaient si long-temps pesé sur eux, emporta leurs regrets à sa mort, qui eut lieu le 5 mai 1827 (*voy.* au mot Saxe).

FRESIA (Maurice-Ignace), baron d'Oglianto, lieutenant-général des armées franç., né en 1746 à Saluces, entra à 20 ans au service de Sardaigne, et parvenu au grade de colonel après avoir fait dans l'armée du Piémont les prem. campag. contre la France, il passa en 1797 sous les drapeaux de cette puissance en qualité de général de brigade. Il se distingua en plus. occasions, fut mis à la tête des troupes de sa nation au service de France, eut en 1802 le commandem. militaire du départem. de la Haute-Loire, puis de celui de l'Hérault, et devint général de divison en 1807. Il commanda en cette qualité la cavalerie piémont. à la bataille de Friedland, fut envoyé en Espagne à la fin de la même année, en revint par suite de la capitulation de Baylen signée par le général Dupont, et alla prendre le commandement de la 18ᵉ div. milit. Il remplit en 1809 une importante mission près de la cour de Toscane; plus tard il eut le commandem. de la 4ᵐᵉ div. milit. du royaume d'Italie, et enfin celui des prov. illyriennes, qu'il fut réduit à remettre aux mains du gén. Bontink en 1814. Mis à la retraite l'année suiv., le

gén. Fresia continua de séjourner en France; il y m. au mois d'oct. 1826.

FRESNEL (AUGUSTIN-JEAN), savant physicien, né en 1788 à Broglie (départem. de l'Eure), embrassa la carrière des ponts et chaussées au sortir de l'école Polytechnique, où il avait été admis à 16 ans, et fut successivem. employé comme sous-ingénieur et ingénieur dans les départemens de la Vendée, de la Drôme et d'Ille-et-Vilaine. Il continuait toutefois d'allier à ses travaux les expériences physiques; et en 1819, il remporta le prix que l'Institut (acad. des sciences) avait mis au concours pour le meilleur *mém.* sur les phénomènes généraux de la diffraction de la lumière. Appelé et fixé à Paris par le direct.-général des ponts et chaussées, Fresnel se lia spécialement avec le savant académicien Arago; et, continuant ses recherches, il parvint successivem. à expliquer la diffraction, l'inflexion, la polarisation simple et double de la lumière. Ces travaux le firent nommer à l'acad. des sciences en 1823. Depuis un an il remplissait les fonctions d'examinateur des élèves de l'école Polytechnique. Ce savant, que la société roy. de Londres s'était empressée aussi d'admettre parmi ses membr. associés, fut enlevé prématurém. aux occupat. qui devaient encore ajouter à sa renommée : il m. à Ville-d'Avray, près Paris, le 14 juillet 1827. *Voy.* sur Fresnel une *notice* par M. Dulau, *Revue encyclopédiq.*, sept. 1828, p. 558 et suivantes.

FROCHOT (NICOLAS-THÉRÈSE-BENOIT), comte de l'empire, ancien préfet du départem. de la Seine, m. à 63 ans le 30 juillet 1828, s'est acquis des droits à la reconnaissance publiq. par son zèle à seconder, pour l'améliorat. et l'embellissem. de Paris, les vues des div. gouvern. sous lesquels il en présida l'administration municipale (1799-1812). D'abord notaire roy. et prevôt à Arnay-le-Duc, puis député du tiers-état de Châtillon-sur-Seine aux états-génér. (1789), Frochot, qui professait un zèle ardent pour la liberté, s'attacha particulièrement, pendant la session de la prem. assemblée nationale, à seconder les efforts de Mirabeau, dont il se fit le secrétaire à tit. officieux, et dont plus tard il fut l'exécut. testam. Il se mêla depuis, et avec succès, à plus. discuss. importantes, et dans celle relative à la réforme des constitut. et aux conventions nationales, il prononça un disc. qui fut proclamé *digne de l'ami de Mirabeau* (31 août 1791). Nommé juge de paix à Paris en 1792, il resta uniquem. occupé de ces fonctions jusqu'au mois de nov. 1799, époque où il fut porté au corps-législatif. Il se démit aussi de la qualité de représentant peu de jours après sa nominat. à la préfect. de la Seine. On sait quel dévouem. il mettait à remplir les devoirs de cette place importante. Il en fut brusquem. destitué en 1812, après la découverte du complot du général Mallet, complot qu'il avait complètement ignoré, mais dans lequel on était parvenu à le compromettre en surprenant sa bonne foi. Le témoignage des regrets unanimes que causa sa disgrâce lui dut être un puissant motif de consolat.; c'en fut un égalem. honorable que de voir son successeur, M. de Chabrol, continuer dignement la tâche qu'il avait remplie avec un zèle et un talent difficiles à surpasser. Après la restaurat. le titre de conseiller honoraire fut donné par Louis XVIII à Frochot, qui le perdit en juillet 1815 pour avoir accepté pendant les cent-jours les fonctions de préfet des Bouches-du-Rhône. Il jouit, au reste, jusqu'à la fin de sa vie, d'une pension de retraite qui lui avait été allouée sur les revenus de la ville de Paris.

FUSELI (HENRI), membre de l'académie royale de peint. et sculpt. de Londres, m. le 16 avril 1825, était né à Zurich vers 1735, et avait voyagé en différens pays avant de se fixer à Londres. Il fut du petit nombre des peintres d'histoire de l'école anglaise, et il tient parmi eux une place distinguée. Fuseli a traduit en anglais les *Reflexions sur la peinture et la sculpture des Grecs*, par Winckelmann, et les *Aphorismes sur l'homme* de Lavater, dont il était l'ami intime. Il fut profess. de peinture à l'acad., et publ. une édit. augmentée du *Dictionnaire des Peintres* de Pinkerton.

GAIL (JEAN-BAPTISTE), célèbre helléniste, né à Paris en 1755, se livra de bonne heure à l'étude de la langue grecque avec assez de succès pour obtenir en 1791 le titre de suppléant de Vauvilliers à la chaire de littérature grecque du collége de France. Vauvilliers ayant été contraint par la force des évènemens à donner sa démission l'année suivante, Gail le remplaça alors comme titulaire, en déclarant publiquem. qu'il considérait cet emploi comme un dépôt et qu'il le remettrait à son prédécesseur, dès que celui-ci en manifesterait le désir. Les circonstances empêchèrent Vauvilliers de profiter de cette déclaration, et Gail continua de remplir ses fonctions de profess. avec zèle et succès jusqu'à sa m., arrivée à Paris en 1828. Il était à cette époque membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres, conservat. des manuscrits grecs et latins de la Bibliothèque royale, chevalier de la Légion-d'Honneur, décoré de la croix de St-Vladimir de Russie, et, comme l'on voit, l'un des savans que les faveurs du pouvoir aient le mieux récompensé. Ses confrères, les hellénistes, ne le traitèrent pas toujours aussi magnifiquem., et il faut convenir qu'il donna prise à leurs critiques par quelques opinions hasardées et par son extrême amour-propre; mais on doit reconnaître, ou l'on serait trop injuste, qu'il a beaucoup contribué à populariser l'étude de la langue grecque en France. Sans parler des divers morceaux qu'il a fournis aux *Mémoires de l'institut*, au *Mercure*, etc., la collection de ses ouvr. forme 34 vol. Nous nous contenterons de citer les suivans : *les Dialogues des Morts de Lucien*, trad. en franç. avec des remarques, 1780, in-12; 1784, in-12; *Idylles et autres pièces de Théocrite*, trad. en franç., 1792, in-8, 1794, 2 vol. in-4; *Thucydide*, grec, latin et franç., avec des notes critiques et les variantes de treize MSs., 12 vol. in-4 et in-8; *OEuvres de Xénophon*, trad. en franç., avec le texte grec et l'ancienne version latine de Leunclavius, retouchée par l'édit., 1795 et années suivantes, 10 vol. in-4, compris 3 vol. de variantes, tables chronologiq., etc., avec cartes et fig.; *Idylles de Bion et de Moschus*, trad. en franç., 1795, in-8; *nouvelle Grammaire grecque à l'usage des écoles centrales*, 1799, in-8; *Essais sur l'effet, le sens, la valeur des désinences grecques, latines, françaises, et sur divers points de grammaire*, Paris, 1808, in-8.

GALL (JEAN-JOSEPH), célèbre physiologiste, né en 1758, dans un village du duché de Baden, d'une famille marchande, étudia successivem. à Baden, à Brucksal, à Strasbourg, et prit le titre de docteur en 1785 à Vienne, en Autriche. Il exerça d'abord la médecine dans cette capitale; mais l'autorité ne lui ayant pas permis de développer les vues nouvelles qu'il avait déjà sur les fonctions du cerveau, il se détermina à visiter le nord de l'Allemagne, la Suède, le Danemarck, et il exposa son système devant plus. souverains, dont il reçut des témoignages d'estime et d'admiration. En 1807, il vint se fixer à Paris, qu'il regardait comme le centre du monde savant et le lieu le plus propre à la propagation de sa doctrine. Ce fut alors surtout qu'il se voua aux grands travaux, qui, en assurant sa réputation déjà établie, lui suscitèrent tant de contradictions, de calomnies même, et usèrent sa constitution robuste. Emporté par son zèle pour la science et par sa passion pour l'enseignem. (il faisait un cours à l'Athénée), il ne voulut point s'apercevoir de l'affaiblissem. de ses forces, et ne sentit la valeur des avertissem. de ses amis, que quand le coup mortel fut porté. Tous les soins lui furent vainement prodigués; il m. à sa maison de campagne de Montrouge, près Paris, le 22 août 1828. Il nous reste à donner une idée de ses travaux et de sa

doctrine, d'après le discours prononcé par M. Broussais sur sa tombe au cimetière de l'Est. Dès la plus haute antiquité on avait placé dans le cerveau le siége des facultés intellectuelles de l'homme, et aucun médecin n'ignorait que les maladies du cerveau entraînent la détérioration des facultés intellectuelles, des penchans, des aptitudes morales : Gall put donc trouver dans les fastes de la science la première idée du système qu'il a fondé; mais toutes les preuves de détail sont à lui, et certes il y avait loin de quelques notions fondamentales, encore brutes, au degré de précision scientifique où nous a conduits son génie observateur. Partant de ce principe que le crâne est modelé sur le cerveau qu'il contient, il se mit à noter les rapports que devaient avoir les penchans et les aptitudes de tous les animaux vertébrés avec la prédominance des diverses régions de l'appareil encéphalique, et il consacra à cette pénible tâche sa vie entière, avec une ardeur dont les hommes d'une haute portée sont seuls capables. La constance des rapports qu'il remarquait chaque jour entre le dévelnppement des diverses régions de l'encéphale et les actes des animaux, jointe à des dissections répétées du cerveau et du cervelet, le convainquit bientôt qu'il existe dans l'intérieur du crâne des paires de nerfs destinées aux instincts, aux appétits, aux facultés si diversifiées de l'intelligence, comme il en existe à l'extérieur pour les sens et pour les mouvem. musculaires. Encouragé par cette découverte, il porta plus loin son ambition : il rejeta les classifications de nos facultés admises par les idéologistes et par les métaphysiciens, en proposa une nouvelle fondée sur ses observations propres, et entreprit d'assigner à chacune un siége et un appareil nerveux particulier dans la cavité crânienne. S'il n'a pas complètem. réussi cette fois, ce n'est pas une tache pour sa gloire, car il est impossible sans doute d'exécuter selon la rigueur désirable une entreprise si difficile. Quelque jugement que l'on doive porter sur le système de Gall, il ne faut point l'accuser, comme on l'a fait, de conduire tout droit au matérialisme et à l'athéisme. Les spiritualistes de tous les temps sont convenus que le cerveau était un organe indispensable pour penser. Qu'a dit de plus le célèbre anatomiste allemand ? A-t-il avancé quelq. part que le cerveau pût penser tout seul sans le concours de l'âme immatérielle ? Non : il s'est contenté de disséquer cet organe physique, de le diviser en plusieurs parties, dont il a montré les divers usages. Les spiritualistes de notre époque, s'ils sont de bonne foi et sans fanatisme, n'en concluront qu'une chose : c'est que l'âme, simple dans son essence et dans son action, a un instrument multiple à son service pour accomplir ses actes, dont on ne niera pas sans doute l'infinie multiplicité. Au reste, Gall a répondu lui-même à ses calomniateurs dans son ouvrage intitulé : *des Disposit. innées de l'âme et de l'esprit*, ou *du Matérialisme*, etc., Paris, 1812, in-8. Ses cours furent toujours très-suivis, et quelques-uns de ses élèves en ont fait des analyses qui ont été imprimées : l'une des plus claires et des impartiales est l'*Analyse d'un cours du doct. Gall*, par M. Adelon, Paris, 1808, in-8.

GALLOIS (JEAN-ANTOINE GAUVIN), membre associé de l'Institut (sect. d'économie politiq.), m. le 17 juillet 1828, fut employé comme commiss. de l'instruct. publiq. au commencem. de la révolut., puis envoyé dans la Vendée en 1791 comme commissaire civil avec Gensonné, et délégué en 1798 par le direct. pour l'échange des prisonniers avec l'Angleterre, où sa mission fut sans résultat. Nommé membre du tribunat en 1799, il siégea depuis dans les div. assemblées qui se succédèrent jusqu'en 1814. On lui doit une trad. franç. de l'ouvr. de Filangieri sur *la Science de la Législation*, Paris, 1786, 1798, 7 vol. in-8.

GARASSE (FR.), *pag.* 1190, 2*e col*, *ligne* 1, *lisez :* l'avocat-général Servin.

GARIMBERTO (JÉR.), *pag.* 1197, *doit être transposé à la page précédente, après* GABIEL.

GASSENDI (le comte JEAN-JACQUES-BASILIEN), lieutenant-général et pair de France, né en Provence en 1748, de la famille du célèbre philosophe du même nom, entra de bonne heure dans le corps de l'artillerie, où il avait acquis, avant la révolution, le grade de capitaine. Il venait d'être nommé général de brigade, lorsqu'il reçut, en 1800, de Bonaparte, qui avait servi sous ses ordres, dans le régiment de La Fère, la mission d'organiser et de commander le parc d'artillerie du camp de l'armée de réserve formé dans les environs de Dijon. En 1805, il fut appelé près le ministère de la guerre à la tête de la 6e division qui avait l'artillerie dans ses attributions, et ne tarda pas à être nommé général de division et conseiller d'état. Il entra au sénat en 1813. Il applaudit à la restauration, et fut créé pair de France en 1814 par Louis XVIII. Cette dignité ne lui fut pas restituée tout d'abord après les cent-jours, parce qu'on ignorait qu'il eût été étranger à l'insertion de son nom sur la liste des pairs de Bonaparte. Le comte Gassendi m. en 1828 à Nuits (Côte-d'Or), où il avait dès long-temps fixé son domicile. On estime son *Aide-Mémoire à l'usage des officiers d'artillerie de France attachés au service de terre*, qui a eu 5 édit. : la prem., Metz, 1789, in-8; la 2me, que nous n'avons point vue; la 3me, Paris, 1798, 2 vol. in-8; la 4me, Paris, Magimel, 1809, 2 vol. in-8; la 5me, indiquée par A.-A. Barbier, comme revue et augmentée, Paris, 1819, 2 vol. in-8. On a de lui en outre un recueil de poésies, publié par lui-même sous ce titre : *mes Loisirs, par M. de G., ancien officier au régiment de La Fère, artillerie*, Dijon, 1820, 1 vol. in-18.

GEORGET (N.), médecin attaché à l'établissem. de la Salpêtrière, né en 1795 à Vernon (Indre-et-Loire), gradué doct. à la faculté de Paris en 1820, m. prématurém. à Paris en 1828, est auteur des deux ouvr. suiv. : *de la Folie, considérat. sur cette maladie*, etc., Paris, 1820, in-8; et *de la Physiologie du système nerveux et spécialem. du cerveau*, etc., ibid., 1821, 2 vol. in-8. Il a en outre dirigé quelq. temps les *Archives générales de médecine*, où il a publ. d'intéressans articles sur des questions médico-légales, relatives aux aliénat. mentales.

GERI (N. de), pag. 1239, doit être transporté à la page précédente, après GERHARD.

GIBELIN (JACQ.), conservateur de la bibliothèq. publique d'Aix, ville où il était né en 1744, et où il m. le 4 févr. 1828, secrétaire perpétuel de la société des amis des sciences, etc., y avait pris, jeune encore, le grade de docteur en médecine, après quoi il vint à Paris, où il se lia avec plus. savans hommes, tels que Berthollet et Broussonnet, et visita Londres, où il fut reçu membre de la société médicale. On lui doit, outre un *Abrégé des transactions philos. de Londres*, Paris, 1787-91, 14 vol. in-8, fig., des traductions franç. de plus. ouvr. angl. ou ital., notamment du *Traité sur les différentes espèces d'air*, de Priestley (*v.* ce nom), et des *Expériences et Observations sur différentes branches de la physique*, par le même, 1782, 4 vol. in-12, et du *Traité sur le venin de la vipère*, etc., par Félix Fontana, Florence, 1791, 2 vol. in-4. *Voy.* une *notice* sur Gibelin, par M. Emeric David, *Revue encyclopédique*, t. 37, p. 875 et suiv.

GIBSON (GUILL.), mathématicien angl., *lisez :* né en 1720.

GIFFORD (WILLIAM), né à Ashburton en 1756, m. au commencem. de 1827, était fils d'un matelot, qui se fit depuis vitrier, et qui le plaça en apprentissage chez un cordonnier. Comme le jeune William annonçait des talens, on fit pour lui une souscription qui le mit en état de faire de bonnes études. En 1781, il fit une traduct. de Juvénal, qui ne fut impr. qu'en 1802. Il publ. ensuite quelq. satires et divers morceaux de critique; mais sa critique était dure, grossière et pleine de personnalités. Il fut édi-

teur de l'ouvr. périodiq. intit. *Quarterly Review*. On lui doit aussi des édit. annotées d'anciens poètes comiq. anglais, ainsi qu'une trad. de Perse.

GIORGI (MARINO), *ligne* 7, *lisez* : P. Soranzo lui succéda.

GIRARDIN (CÉCILE-STANISLAS-XAVIER, comte de), l'un des plus éloquens députés de l'opposition libérale, naquit en 1762 à Luneville, où il fut tenu sur les fonts de baptême par le roi de Pologne. Il grandit à Ermenonville sous les yeux de J.-J. Rousseau, entra au service à 17 ans, et à 27 il était capitaine dans le régiment de Chartres-Dragons. La révolution commençait alors ; il en embrassa les principes, et fut fait commandant de la garde nationale du Mans, ville où son régiment était en garnison. Le tiers-état du bailliage de Senlis le nomma député aux états-gén., et c'est à ce titre qu'il crut devoir donner un gage de ses opinions dans l'écrit intit. : *Lettre du marquis d'Ermenonville*. Elu en 1790 président de l'administration centrale du département de l'Oise, il présida le collége électoral de cet arrondissement l'année suiv., et fut nommé député à l'assemblée législative, dont il devint aussi président. Girardin, qui professait un gr. attachement à la constitution (dite de l'an III), cessa de se montrer à la tribune après le 10 août, jour où il avait pris part à la rédaction du décret qui sauva une part. des gardes suisses. Le danger réel auquel il se trouva en butte le décida à passer momentaném. à Londres. Rentré en France (21 janv. 1793), puis jeté dans les prisons de Sezanne avec ses frères, il ne fut rendu à la liberté que par les événem. du 9 thermidor. Il avait appris et exercé le métier de menuisier durant sa captivité. Il redevint administrateur en 1798, fut destitué bientôt comme royaliste, et l'année suiv. il fut porté au tribunat, qu'il présida en 1802. Il rentra peu après au service milit., et en 1806 il servait en qualité de colonel au siége de Gaëte, et 2 ans après faisait partie de l'armée d'Espagne comme gén. de brigade. Il entra au corps législatif par suite de la suppression du tribunat, devint président de la section de l'intér., et successivement premier écuyer de Joseph Bonaparte à Naples et à Madrid, puis préfet de la Seine-Infér. (1812), et ensuite de Seine-et-Oise. Le comte de Girardin siégea à la chambre des représentans pendant les cent-jours. Destitué de sa dernière préfecture au 20 mars 1815, puis rappelé momentanément à celle de la Seine-Inférieure et encore à celle de la Côte-d'Or, qui lui fut ôtée peu de temps après, et où il fut rétabli en 1819, il fut la même année élu député de la Seine-Inférieure, et il siégea à la chambre pour ce même département jusqu'à sa mort, arrivée le 27 févr. 1827. On a publié : *Discours et Opinions, Journal et Souvenirs de S. Girardin*, Paris, Moutardier, 1828, 4 vol. in-8.

GIUNTINO (FRANÇ.), mathémat., né en 1523 à Florence, mort à Lyon en 1590, était d'abord entré dans l'ordre des Carmes. Il embrassa ensuite le protestantisme, puis revint à la communion catholiq., sans toutefois abjurer sa conduite licencieuse. On a de lui, entre autres écrits : des *Commentaires* sur la *Sphère* de Sacrobosco, 1577 et 1578, 2 vol. in-8 : un *Speculum astrologiæ*, Lyon, 1582, 2 vol. in-f., etc. Les anciennes biographies françaises désignent cet auteur sous le nom de *Junctin*.

GIUSTINIANI. V. JUSTINIANI (Fabio).

GIVRE DE RICHEBOURG (Mme LE), appelée aussi *Lagrange*, etc.

GNISEL (INNOCENT), archimandrite du couvent des Grottes à Kief et protecteur des écoles de cette ville, où il m. en 1684, était né dans la Prusse-Polonaise de parens luthériens. On connaît de lui : *Récit abrégé des commencemens du peuple russe et du règne des premiers princes de Kief jusqu'au tzar Féodor Alexeievitsch*, imp. à Kief en 1674 ; et réimprimé 10 fois de 1718 à 1810. Cet ouvr., bien que rempli d'anachronismes et copié sur les auteurs polonais, a été long-temps en usage dans les écoles de la Russie, faute de meilleur livre.

GOECKING (L.-F.-G. de), poète allemand, de l'école de Wieland, né en 1748 dans le pays d'Halberstadt, m. le 18 févr. 1828, avait commencé à se faire connaître par la publ. de l'*Almanach des Muses* de Hambourg, en société avec Woss. Il fit paraître aussi séparém. div. morceaux de poésie lyrique, dont quelq.-uns le placèrent au rang des meilleurs auteurs de l'Allemagne en ce genre, notamm. ses *Chants de deux Amans*. Goecking s'exerça également avec succès dans l'épître didactiq. ainsi que dans le genre de l'épigramme. Dès le règne de Frédéric II, Goecking avait occupé de hauts emplois dans l'administrat. publiq. ; il fut direct. de la chancellerie pendant la guerre de sept ans, devint conseiller des domaines à Magdebourg en 1786, reçut en 1789 de Frédéric-Guillaume II des lettres de noblesse, fut appelé 4 ans après au conseil des finances à Berlin, et choisi plus tard par le duc de Courlande pour son chargé d'affaires dans cette capitale. Les évènemens de la guerre firent peser sur lui en 1806 quelq. désagrém. assez vifs qui le décidèrent à quitter Vienne pour se rendre sur les terres de la princesse de Courlande en Silésie, et lorsqu'en 1813 les Français eurent frappé ce pays d'une contribut., il se vit exposé à de nouv. tribulat. par rapport à ses fonctions d'administrat. des biens de la même princesse de Courlande. Il obtint peu après sa retraite des affaires publiq. avec une pension du gouvernement prussien. Outre une édit. du *Voyage de Londres* (Reise nach London) de Bretschneider, Berlin, 1817, in-8, on doit à Goecking : *Plan zu einer erziehungsanstalt für junge frauenzimmer* (Plan d'une institut. des jeunes demoiselles), Francfort, 1783, in-8; *Recueil de Fables* (Gedichte), 3 part. in-8, Ebend., 1780-82 ; — nouv. recueil en 4 part. avec grav., ibid., 1821, gr. in-8; *Lieder zweyer Liebenden* (Chants des deux Amans), Leipsig, 1779; 3e édit., 1819, in-8; *Essai satiriq. en prose* (pros. Schriften), prem. part., Hambourg et Francfort, 1784, in-8; *Epigrammes* (Sinngedichte), 2 part. in-8, Nordhausen, 1772; — 2e rec., Leipsig, in-8, S. D.; — 3e rec., ibid., 1778, in-8; *Charaden und Logogryphen*, Francfort, 1817, in-8; *Vie* (Leben) *de D.-A.-J. le Bouthillier de Rancé*, etc., Berlin, 1820, 2 parties in-8; *Vie de Fr. Nicolaï*, ib., 1820, in-8.

GOLOVINE (MICHEL-EUSÈBEVITSCH), élève de Léonard Euler, m. à Saint-Pétersbourg en 1790, a composé en russe une *Trigonométrie plane et sphérique*, Saint-Pétersbourg, 1789, et un gr. nombre de pages du *Journal* de l'acad. des sciences de cette ville, à laquelle il était agrégé. Il a traduit aussi en russe *l'Eunuque* de Térence, ibid., 1774.

GOSSEC (FRANÇOIS-JOSEPH), membre de l'Institut (acad. des beaux-arts), né en 1733 à Vergnies, village du Hainaut, entra à sept ans comme enfant de chœur à la cathédrale d'Anvers, où il reçut sa prem. instruct. musicale, et quitta cette ville en 1751 pour venir s'établir à Paris. Il y fonda en 1770 le concert des amateurs qui, pendant 10 années, eut un brillant succès, et il dirigea aussi quelque temps le concert spirituel (1773-77) avec deux autres compositeurs, Gaviniés et Leduc l'*aîné*, dont on trouve le nom associé au sien sur le titre de plus. œuvres de *symphonies* peu goûtées maintenant. A la même époque Gossec était directeur de la musique du prince de Condé. On lui confia en 1784 l'organisation de l'école royale de chant fondée par M. de Breteuil, et qui est devenue le noyau du Conservatoire de Musique de Paris. A l'époque de la révolution, il devint maître de musique de la garde nationale ; il eut en 1795, avec Méhul et Cherubini, l'inspect. du Conservatoire définitivem. organisé ; depuis lors et jusqu'à sa 81e année, il y professa la composition avec autant de zèle que de succès. Ce Nestor de la musique française m. à Passy le 17 février 1829. M. Castil-Blase, qui a donné une *notice* sur Gossec dans le feuilleton du *Journal des Débats* du 3 mars, y apprécie avec autant d'indépen-

dance que de sagacité les travaux de ce compositeur. Là aussi les curieux trouveront l'indicat. de ses œuvres dramatiq., ainsi que les détails fort connus de l'improvisation du beau motet à 3 voix : *O salutaris hostia!* Ce morceau est avec les chœurs d'*Athalie*, quelq. *quatuors* et *symphonies* parmi le gr. nomb. qu'il en a publ.; la *Messe des Morts* gravée en 1760, et enfin les solféges pour les méthodes du Conservatoire, les seules des compositions de Gossec qui perpétueront le souvenir de ses connaissances musicales et de son talent.

GRAZZINI (ANT.-FR.), que les biographes désignent aussi sous le surnom de *Lascu*, eut pour coopérateurs dans l'établissement de l'académie de La Crusca. (1582) Bern. Canigiani, J.-B. Deli et Battista de' Rossi. Les règlemens furent dressés par Léon. Salviati (*v.* ce nom).

GRÈCE (la), page 1322, 2e col., ligne 40, au renvoi *substituez :* V. TURQUIE, article où l'on a placé un précis sommaire de l'empire d'Orient.

GRÉGOIRE VII, ligne 12, *lisez :* Philippe Ier. — GRÉGOIRE XI, ligne 6, *lisez :* Urbain V.

GRINDAL (EDM.), dernière ligne, *lisez :* du collége du Christ.

GRUNWALD (FRÉDÉRIC-EMMANUEL), associé correspondant de la société royale d'agriculture de Paris, né à Kupper (Haute-Lusace) en 1734, embrassa la profess. de médecin, mais ne l'exerça que très-peu de temps. En 1761, il alla se fixer dans la ville de Bouillon, comme collaborat. du *journal encyclopédique*, pour la partie allemande, anglaise et italienne. Mais son travail le plus important, celui auquel il a dû ses titres académiques, est la *Gazette salutaire*, dont il était le principal rédacteur, et qui s'est publiée pendant trente ans. Il concourut en outre, sur l'invitation de Diderot et de d'Alembert, à faire le *Supplément* de l'*Encyclopédie*. On a de lui à Paris et à Luxembourg un gr. nombre de *mémoires* sur les diverses parties de l'économie rurale. Il m. dans sa retraite de Bellevaux, près Bouillon, en 1826.

GUARNERIUS (JOSEPH et PIERRE), célèbres luthiers qui florissaient à Crémone dans la 1re moitié du 18e S., s'étaient formés, le 1er sous Stradivarius, le 2e sous Jérômo Amati. Visant à se distinguer eux-mêmes par quelque innovation dans la facture du violon, ils imaginèrent d'en aplatir les voûtes, d'en fortifier les épaisseurs, et en même temps ils diminuèrent le modèle de l'instrum. C'est ainsi qu'ils parvinrent à lui donner un gr. éclat; mais la 4e corde, d'une sécheresse excessive, se trouvait ainsi sacrifiée aux autres. Les amateurs mettent encore un grand prix aux instrumens des Guarnerius.

GUÉROULT (P.-R.-ANT.-GUILL.), *lisez :* Frère du suiv. (les mots *frère du précédent* appartiennent à P.-Cl.-Bern.).

GUILFORD (FRÉDÉRIC NORTH, comte de), né en 1766, fut nommé en 1794 contrôleur des douanes du port de Londres, et peu de temps après gouverneur de l'île de Ceylan. Chargé à son retour en Angleterre d'une mission dans les îles Ioniennes, il y introduisit un système libéral d'éducat. qui produisit les meilleurs effets. Le comte de Guilford m. à Londres le 14 oct. 1827.

GUILLAUME Ier, dit *Longue-Epée*, fut assassiné en 942 (page 1362, 1re col., ligne 6).

GUIZOT (ELISABETH-CHARLOTTE-PAULINE DE MEULAN, dame), née à Paris en 1773, perdit son père à l'époque de la révolution, et se trouva presque sans ressources, avec une mère et une sœur, qu'elle résolut de soutenir du produit de sa plume. Elle publia deux romans, oubliés aujourd'hui, et contribua au succès du *Publiciste*, feuille indépendante dirigée par Suard. En 1812, elle épousa M. Guizot, dont les conseils servirent sans doute à développer son talent littéraire, et dont les soins et le tendre attachem. assurèrent son bonheur jusqu'à sa m., arrivée en 1827. C'est durant cette seconde période de sa vie que Mme Guizot publia la plupart des ouvr. qui ont fait sa réputat. : *les Enfans, contes à l'usage de la jeunesse*, Paris, 1812, 2 vol. in-12; 2e édit., 1824; l'*Ecolier, ou Raoul et Victor*, couronné par l'acad. franç., comme l'ouvrage le plus utile aux mœurs, Paris, 4 vol. in-12; 2e édit., 1827; *Nouveaux Contes*, Paris, 2 vol. in-12; 2me édit. revue et corrigée, 1824; *Education domestique, ou Lettres de famille sur l'éducation*, Paris, 1826, 2 vol. in-8 : ouvr. couronné égalem. depuis la m. de l'auteur par l'acad. française.

HASTINGS (FRANÇOIS RAWDON, marquis d'), né en 1754, fut connu d'abord sous le titre de lord Moira. Il fit ses prem. armes en Amérique sous sir W. Clinton, servit dans les guerres sur le continent européen, et remplit successivem. les fonctions de commandant en chef en Ecosse, de maître-général de l'artillerie, et de connétable de la Tour de Londres. Il fut nommé chevalier de l'ordre de la Jarretière et grand'-croix de celui du Bain; il remplit ensuite pendant plus. années les fonctions de gouverneur-général de l'Inde, et il ajouta considérablem. à la puissance anglaise dans ce pays, tant par le succès de la guerre du Népaul que par la justice et l'humanité de son gouvernem. Il déplut pourtant à la compagnie des Indes, donna sa démission, revint en Angleterre, se justifia pleinem. des reproches qu'on lui avait faits, et fut nommé gouvern. de Malte. Il m. le 26 nov. 1826, et fut enterré dans la citadelle de Malte.

HEBER (REGINALD), évêque protestant de Calcuta, né en 1783 à Malpas, comté de Chester, fit d'excellentes études à l'université d'Oxford, voyagea en Allemagne, en Crimée et en Russie, obtint diverses dignités ecclésiastiq., et fut nommé en 1823 évêque de Calcuta. Il m. à Trichinopoli le 3 avril 1826. On a publ., après sa mort, la relation du voyage qu'il fit pour visiter les établissem. religieux de diverses provinces de l'Inde, et cet ouvr. a déjà eu trois édit. On a aussi de lui un vol. de *sermons*, un autre d'*hymnes* et un 3e de *poésies*.

HEMMICOURT (JACQ. de). On suppose que son nom de famille était *Tomboit*.

HEMMINGA. *Le renvoi à* SIXTE *est nul* (*voy.* la notice qui précède ce faux renvoi).

HENRI Ier, dit *l'Oiseleur*, lisez, *ad finem : Henricus auceps*, etc., par Ludewig. — Dans les renvois qui suivent les articles HENRI, on substituera ARRIGHETTO à SETTIMELLA.

HENRION DE PANSEY (PIERRE-PAUL-NICOLAS), premier président de la cour de cassat., né en 1742 à Treveray, près de Ligny (Lorraine), fils d'un magistrat de cette prov., fit son droit à Pont-à-Mousson, et vint en 1762 à Paris, où, l'année suiv., il fut reçu avocat. Inscrit sur le tableau après 4 années de stage, Henrion ne surmonta qu'à l'aide des plus pénibles efforts les obstacles qu'il rencontrait à l'entrée d'une carrière où les succès ne dépendent pas moins du bonheur que des talens. Déjà l'utile emploi du temps que lui laissait le manque d'affaires l'avait rendu familier avec les meilleurs auteurs qui ont traité de la législation féodale. Il commença à se faire connaître par des *éloges* de Dumoulin, de Matthieu Molé, puis par un sav. plaidoyer, soutenu devant la table de marbre de l'amirauté, en faveur d'un nègre qui réclamait sa liberté comme ayant été conduit en France sans accomplissement, de la part de son maître, des formalités imposées par la législation d'alors pour le maintien de l'esclavage en terre franche (1770). Cette plaidoirie fit le plus gr. honneur au jeune avocat: mais c'était à la consultation, non à la plaidoirie, qu'il s'était destiné. Le *Traité des fiefs de Dumoulin analysé et conféré avec d'autres feudistes*, qu'il publia en 1773, in-4, décida la réputation de Henrion, qui, de ce moment, vit abonder dans son cabinet les consultations sur les questions dans lesquelles il s'était montré si profondem. versé. Les articles qu'il écrivit sur les mêmes matières, dans le *Répertoire de jurisprudence*, achevèrent de le pla-

ter au premier rang des juriscons. Les évènemens de 1789 vinrent l'arrêter dans la publication de ses *Dissertations féodales*, ouvrage dont il avait fait paraître les 2 prem. vol. Retiré au domaine de Pausey pendant le régime de la terreur, il accepta, sous le gouvernement directorial, la place d'administrateur du département de la Marne, passa de là à une modeste chaire de législation à l'école centrale de Chaumont, et, à l'installation du consulat, il fut élu membre de la cour de cassation, dont il devint bientôt l'un des présidens. Alors parurent successivement ses traités *de la Compétence des juges de paix*, 8e édit., Paris, 1827, in-8 (ouvrage devenu classique et trad. en allem. et en ital.; *de l'Autorité judiciaire en France*, 3e éd., ibid., 1827, 2 vol. in-8; *des Biens communaux et de la Police rurale et forestière*, 2e édit., ibid., 1825, in-8 (un supplément parut en 1827 sous ce titre : *du Régime des bois communaux selon le nouv. Code forestier*, etc., in-8 de 4 feuilles et demie). Napoléon s'était empressé d'appeler à son conseil d'état le baron Henrion de Pausey. Plus tard le gouvernement provisoire (1814) confia le département de la justice à ce digne magistrat, dont les actes les plus honorables signalèrent la courte administration. Lorsque la m. de M. Desèze (3 mai 1828) eut rendu vacante la première présidence de la cour de cassation, les vœux unanimes de la magistrature y appelèrent Henrion de Pausey, qui fut revêtu de cette haute fonction par une ordonnance royale du 17 mai suivant. Cet homme vénérable, non moins distingué par les qualités de l'âme et de l'esprit que par la solidité de son instruction, m. dans sa 88e année, le 23 avril 1829. Il préparait à ses dern. momens une nouvelle édit. de son précis *des Assemblées nationales en France depuis l'établissement de la monarchie*, etc., impr. pour la 1re fois en 1826, 1 vol. in-8. On lui doit encore quelques autres écrits, tels que : *du Pouvoir municipal et de la Police intér. des communes*, 2e édit., Paris, 1824, in-8.

HESCHAM, 10e khâlyfe ommeyade d'Orient, successeur de son frère Yesid II en l'an de l'hégyre 105 (fév. 724), laissa lui-même en mourant (125=743) le trône à son neveu Walid II.

HOFFMAN (Henri), littérateur, né à Nanci en 1760, vint se fixer à Paris en 1785, et y publia la même année un vol. de *Poésies div.* qui fut bien accueilli. En 1786, il donna à l'Académie Royale de Musique *Phèdre*, opéra en 3 actes, musique de Lemoyne. Le succès de cet ouvr. le détermina à suivre la carrière dramatique, et il donna successivement : à l'Académie roy., *Nephté*, musiq. du même compositeur, 1789; *Adrien*, musique de Méhul, 1799; *la Mort d'Abel*, musique de Kreutzer, 1810; à l'Opéra-Comique, *Euphrosine et Coradin*, musiq. de Méhul, 1790; *Stratonice*, id., 1792; *la Soubrette*, musique de Solié, 1794; *Azéline*, id., 1796; *le Jockei*, id., id.; *le Secret*, id., id.; *Médée*, musique de Cherubini, 1797; *le Château de Monténéro*, musique de Dalayrac; *Ariodant*, musique de Méhul, 1799; *Bion*, id., 1800; *le Trésor supposé*, idem, 1802; *la Ruse inutile*, musique de Nicolo, 1805; *les Rendez-vous bourgeois*, id., id.; au Théâtre-Français, la jolie comédie du *Roman d'une heure*. Non content d'être auteur dramatiq., Hoffman voulut encore être journaliste, et ceux qui parcourent aujourd'hui cette carrière, qu'il a suivie pendant 30 ans avec distinction, doivent le prendre pour modèle sur bien des points. Il pouvait parler de tout à peu près, parce qu'il avait étudié presque tout ce qui entre dans le domaine de l'intelligence humaine. Pour nous servir de l'expression d'un de ses biogr., il avait sur le commun des poètes l'avantage d'être un excellent littérateur, et sur le commun des littérateurs l'avantage d'être familiarisé avec les sciences. Personne n'a jamais lu avec une attention plus scrupuleuse ni jugé avec plus d'impartialité, d'indépendance et de précision, les ouv. de tout genre dont il eut à rendre compte dans le *Journal des débats* à diverses époques. Ses deux gr. torts comme critique sont, selon nous, d'avoir trop maltraité *les Martyrs* de M. de Châteaubriand, sous prétexte que ce livre pouvait nuire à la religion dans l'esprit des jeunes gens, et d'avoir amusé trop souvent le public frivole et moqueur aux dépens de ce Gall, dont il pouvait ne pas partager toutes les opinions, mais dont il devait ménager le talent incontestable. C'est ici le lieu de rappeler que le caractère de Hoffman était fortement empreint d'une originalité parfois bizarre, et que son humeur morose, en le poussant à la satire, le rendait incapable de l'endurer : on en eut une preuve lors de sa querelle littér. avec Geoffroi, qui l'avait jugé sévèrement comme aut. dramatique. Hoffmann m. à Paris le 25 avril 1828. On a recueilli ses *OEuvres complètes*, Paris, 1828-29, 10 vol. in-8.

HOUDON (N.), habile sculpteur, né à Versailles en 1746, se consacra aux arts du dessin dès sa plus tendre enfance, et y fit des progrès rapides. A peine âgé de 18 ans, il remporta le gr. prix de sculpture, et se rendit en Italie, où son talent s'éleva promptement à un très-haut degré de maturité par l'étude des beaux modèles. Il produisit à Rome des ouv. qui augmentèrent sa jeune renommée, notamment un *St Jean de Latran*, qui décora l'église de ce nom, et un *St Bruno*. De retour en France, il acheva de se placer au premier rang des artistes qu'a produits ce pays. Parmi ses nombreux ouvr., nous ne citerons que son *Ecorché*, dont les reproductions en plâtre servent encore de modèle dans nos écoles, et sa statue de *Voltaire*, que l'on voit sous le péristyle du Théâtre-Français. Ses bustes de femmes ont un caractère de naïveté séduisante. Quelq. années avant notre révolution, il fut choisi par le gouvernement des Etats-Unis pour perpétuer les traits de Washington, et ce fut Franklin lui-même qui le conduisit à Philadelphie. Houdon fut à la fois un homme de talent et un homme de bien, et fut chéri de tous ceux qui eurent avec lui des relations. Ses facultés intellectuelles étaient un peu affaiblies depuis quelq. années, lorsqu'il m. en 1828. Il était membre de l'Institut, chev. de la Légion-d'Honneur et professeur à l'Ecole royale des beaux-arts.

HUGUES (Victor), né à Marseille, fut envoyé de bonne heure à Saint-Domingue par sa famille pour quelq. écarts de jeunesse. De retour en France après les prem. désordres de la révolution, il fut nommé accusateur publ. près les tribunaux révolutionnaires de Rochefort et de Brest, puis, en 1794, commissaire de la convent. aux Iles-du-Vent, conjointem. avec Lebas. En atterant à la Guadeloupe, il apprit que cette colonie était au pouvoir des Anglais, ainsi que les autres Antilles françaises. Il réussit à la faire rentrer dans le devoir, en commandant lui-même la force armée. Quelq. temps après arrivèrent de nouveaux commissaires avec un renfort de troupes, et les Anglais ne conservèrent plus de toutes les Antilles que la Dominique et la Martinique. Des accusations plus ou moins graves s'élevèrent contre Hugues, que les journaux dévoués aux colons allèrent jusqu'à appeler le *Robespierre des colonies*; mais ces accusations, d'ailleurs banales à cette époque, n'empêchèrent pas le directoire de le confirmer dans son emploi, et de l'honorer d'un décret de bien mérité de la patrie, ce qui était alors la distinction à la mode. Revenu en France par un congé qu'il avait sollicité lui-même, il ne tarda pas à être nommé gouverneur de la Guiane, et sa nomination fut confirmée par le premier consul, le 18 brumaire étant survenu avant son départ. En 1809, le gouvernem. l'accusa de n'avoir rien préparé pour résister l'année précéd. aux Anglais et aux Portugais, de ne s'être pas défendu avec assez de fermeté, d'avoir capitulé sans consulter les autorités civiles et militaires, enfin d'avoir sacrifié la colonie de la Guiane au désir de sauver ses richesses. Le conseil de guerre de la 1re division l'acquitta à l'unanimité, et ce jugement, dont avait appelé le commissaire impér., fut ratifié par le conseil de révision. Hugues retourna bientôt

à Cayenne comme simple planteur, et y m. en 1826.

HUSCHKE (Emanuel-G.), ancien profess. d'éloquence à Rostock, né en 1760, m. à Grenss, en Thuringe, le 18 févr. 1828, s'est fait connaître par de bonnes édit. d'ouvrages classiques de l'antiquité. Outre son excellent *Comment.* sur Tibulle, on citera de lui : *Analecta critica in Anthologiam græcam, cum supplem. epigramm. max. part. inedit.*, Iéna, 1800, in-8, et *Dissertat. de Fabulis Archilochi*, etc., Altembourg, 1803, in-8.

IBRAHIM-MANZOUR-EFFENDI, aventurier, dont le vrai nom était Cerfberr, naquit à Strasb. d'une famille juive. Il servait dans les hussards, lorsqu'il s'offrit pour la mission périlleuse de porter des dépêches du gouvernement au général Buonaparte en Egypte. Revenu à Paris après avoir été pris et relâché par les Anglais, sans pouvoir atteindre sa destination, il devint tout à coup royaliste, et poussa à un tel point l'ardeur de ses nouv. opinions, que le gouvernement consulaire le fit emprisonner, puis le mit en surveillance. La paix d'Amiens lui permit d'aller prendre du service à Constantinople dans l'état-major des troupes régulières que Sélim s'efforça vainement d'organiser. Quoiqu'il eût embrassé l'islamisme et épousé une femme turke, il reparut en France en 1809; mais il y fut inquiété, et, reprenant sa vie aventureuse, il parcourut la Russie, la Suède, le Danemarck, occupa un emploi, sous le nom de *Medelsheim*, dans le ministère des relations extérieures du royaume éphémère de Westphalie, combattit ensuite pour le caïmacan de Bosnie contre les Serviens, et enfin séjourna 3 ans auprès du fameux Ali, pacha de Janina, qui l'employa à diriger ses constructions militaires. Depuis il visita encore div. parties de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique. Se trouvant à Paris sans moyens d'existence en 1826, il se brûla la cervelle, après avoir tenté de se faire quelque argent par la publication d'un volume assez intéressant, sous ce tit. : *Mém. sur la Grèce et l'Albanie pendant le gouvernement d'Ali-Pacha*, Paris, Lequien, 1827, in-8, avec un portrait lithographié d'Ali-Pacha.

ICÉTAS, tyran de Léontium, ayant été appelé au secours des Corinthiens contre Denys-le-Jeune, dont ils voulaient secouer le joug, profita de leur situation fâcheuse pour entreprendre de les asservir. Ces trop confians alliés n'auraient fait que changer de maître, si Timoléon, envoyé au secours des Syracusains, n'eût changé la face des affaires et brisé la fortune d'Icétas. On peut conjecturer que ce dernier, redescendu à la condition de simple particulier, se réfugia chez les Carthaginois, qui l'avaient excité dans ses ambitieux desseins.

ISBOSETH, page 1501. *Transportez cet article à la page précéd. entre* Isaure et Isbrantz.

IVANOF (Féodor-Féodorovitsch), littérateur russe, né en 1777, mort à Moscou le 31 août 1816, était passé du service militaire dans le commissariat des guerres. La scène russe lui doit les pièces suiv., fort goûtées du public à leur apparition : *la Vertu recompensée*, ou *la Femme comme il y en a peu*, drame en 3 actes, Moscou, 1805; *la Famille de vieillards*, drame en 1 acte, ibid., 1806; *les nouv. Mariés*, ou *Vivez un siècle, apprenez un siècle*, comédie en 1 acte, ib., 1808; *Tout ce qui luit n'est pas or*, comédie en 3 actes, ibid., 1808; *Marthe* ou *la Conquête de Novgorod*, trag. en 5 act., ib., 1809.

JANSÉNISTES (les). Ce nom, donné fort improprement aux antagonistes de la bulle *Unigenitus*, qui fut le sujet de tant de persécut. dans la 2e moitié du 17e S., ne représente pas, comme on le pourrait croire, une aggrégation d'individus suivant une doctrine particulière en dehors de l'église catholiq. On l'appliqua d'abord aux théolog. qui, partagés d'opinions avec les jés. au sujet de l'*Augustinus* de l'év. d'Ypres, niaient que les 5 propositions prétendues extraites de ce liv., et condamnées par les papes Urbain VIII, Innocent X et Alexandre VII, s'y trouvassent ni implicitement ni explicitem. renfermées. Au reste Jansénius, en donnant ses pensées sur le sens qu'il avait cru trouver aux paroles de St Augustin sur la prédestinat. et la grâce, était loin de prévoir quelle misérable querelle s'allumerait dans le sein du catholicisme au sujet de son livre ; bien moins encore eût-il pu prévoir que son nom servirait à désigner de pauvres docteurs, qu'un mesquin entêtement devait mettre en butte à l'anathème de l'Eglise, ainsi qu'à d'implacables vengeances. On est forcé de voir, dans cette lutte, le principe d'idées bien autrem. importantes que la chicane scolastiq., lorsque l'on considère quels doctes et vénérables adhérens trouva le jansénisme dans l'illustre école de Port-Royal. Personne n'ignore que, malgré les persécutions que l'absolutisme pontifical avait fait peser sur cette classe d'indépendans, il restait encore vers le commencement de notre révolut. un bon nombre de philosophes et de savans réputés jansénistes.

JEAN VI, *page* 1522, 2e *col.*, *ligne* 44, *lisez :* St-Vincent de Fora. — *Ligne dernière, substituez* Brésil *au mot* Mexique.

JEANNE-MARIE DE NEMOURS, duchesse de Savoie, femme de Charles-Emanuel II, tint la régence durant les 5 années de la minorité de son fils Victor-Amédée II, et sut se maintenir libre et neutre entre les deux cours de France et d'Espagne, malgré toutes leurs intrigues. Elle avait formé le dessein de marier Victor-Amédée à sa cousine, l'infante de Portugal; mais elle ne put vaincre la répugnance que son fils montrait pour cette union : telle avait été l'opiniâtreté de ses instances, que, ne voyant plus d'autre moyen d'en affranchir le jeune prince, les marquis de Pianezze et de Parela firent signer à celui-ci l'ordre d'enlever la duchesse sa mère et de la conduire dans une forteresse où elle resta un moment détenue. L'adresse connue de Jeanne-Marie peut faire supposer que cet incident n'était qu'un jeu concerté d'avance : du moins est-il certain qu'elle se trouva ainsi dégagée de sa parole envers sa nièce, et que la cour d'Espagne, qui s'opposait à l'union projetée, fut satisfaite, sans que la France pût reprocher à la régente la violation de ses engagemens à cet égard. Jeanne-Marie m. à 85 ans le 25 mars 1724.

JONES (John), prit, à son entrée dans l'ordre des bénédictins, le nom de *P. Léandre de St-Martin*.

JOSEPH Ier ou JOSEPH-EMANUEL. Il a été parlé à l'article Pombal de la tentative d'assassinat faite contre ce prince. On sait que ce complot, dont la trame reste encore enveloppée de quelque mystère, servit de prétexte à l'expulsion des jésuites : un édit du 3 sept. 1759 les bannit du territ. portugais.

KAMPENHAUSEN (Balthazar, baron de), né dans le district de Riga en 1772, remplit plus. fonctions importantes dans l'administration russe, notamment celle de directeur de l'école de commerce, et m. à St-Pétersbourg en 1823. On a de lui les ouvr. suiv. (en allem.) : *Principes de droit politiq. russe*, Goettingue, 1792, in-fol.; *Essai d'une description geographico-statistique des gouvernemens de l'empire russe*, 1er cahier, ibid., 1793, in-8 ; *Objets remarquables de la topogr. du gouvernem. de St-Pétersbourg*, 1re partie, 1797 ; *Magasin de Livonie*, t. 1er, Gotha, 1803 ; *Histoire génėal. et chronol. de la dynastie des Romanoff*, Leipsig, 1805, in-8.

KINGSTON (El. Chudlergh, duchesse de), *ligne* 27, *ajoutez le renvoi :* (v. Zannowich).

KORF (André, baron), sénateur de l'empire de Russie, né près de Mittau en 1765, m. à St-Petersbourg en 1823, est auteur d'un *Essai statistiq. sur la monarchie prussienne* (en franç.), Saint-Pétersbourg, 1791, 1798, in-8.

LACHAISE (Franç. d'AIX de), *lisez, ligne* 7 : succéder au P. Ferrier (et non Letellier).

LACHAPELLE (Mme). *Lisez :* Dugès, ligne 1re et avant-dernière.

LACHARCE (PHILLIS de), *lisez, ligne 2 :* maréchal de camp (*au lieu de :* lieuten.-gén.); *substituez à la ligne 7 :* une pension de Louis XIV, qui fit placer dans le trésor de Saint-Denis son portrait avec ses armes.

LACOSTE (l'abbé PIERRE-FRANÇ.), né à Plaisance, village des environs de Toulouse, adopta et défendit par quelques écrits les principes de la révolut. Plus tard, il professa la morale à Toulouse, et la minéralogie à Clermont en Auvergne. Il était chanoine honoraire de cette ville, lorsqu'il y m. en 1826, dans sa 72e année. Nous citerons de lui : *Observat. sur les volcans d'Auvergne, suivies de notes sur div. objets, recueillies dans une course minéralogique faite en* 1802, Clermont-Ferrand, 1803, in-8; *Lettres minéralogiq. et géologiq. sur les volcans de l'Auvergne, écrites dans un voyage fait en* 1804, in-8, 1805.

LACROZE (J. CORNAND de). *Substituez à cet article nul le renvoi à* CROZE.

LALLEMENT (GUILLAUME), homme de lettres, né à Metz en 1782, vint jeune à Paris, où il fut d'abord prote et correcteur dans une imprimerie. Il devint ensuite le collaborateur secret de plus. littérat. connus, en attendant qu'il pût écrire en son propre nom. Il débuta par quelques pièces de vers, la plupart en l'honneur de Buonaparte. En 1816, ses opinions l'ayant placé parmi les refugiés franç. en Belgique, il publia à Gand avec succès le *Journal de la Flandre orientale et occidentale*. La terre de l'exil ne le préserva pas de quelques tracasseries politiq., au sortir desquelles pourtant il dirigea la *Gazette de Liège*. Au bout de 2 ans, il fut arrêté et ramené en France, où il a continué ses travaux littér. jusqu'à sa mort, arrivée à Paris en 1828. Sans parler de sa coopération à la rédaction de plus. journaux, nous citerons de lui : *Choix de rapports, opinions, discours, prononcés à la tribune nation. depuis* 1789, *recueillis dans un ordre historique*, Paris, 1818-1823, 22 vol. in-8; *Histoire de la Colombie*, ibid., 1826, in-8.

LAMB (lady CAROLINE), fille de Frédéric Ponsonby, comte de Berborough, née en 1785, épousa à 20 ans William Lamb, aujourd'hui lord Melbourne. Elle connaissait le latin, le grec et plus. langues vivantes, et aimait la littérature avec passion. Elle eut une liaison intime avec lord Byron pendant trois ans. Le noble poète la délaissa à cette époque, et ce fut alors qu'elle publia son prem. roman, *Glenarvon*, dans le héros duquel le public a reconnu généralement lord Byron. Elle en composa ensuite deux autres *Graham Hamilton* et *Ada Reis*. Ses ouvr. sont pleins d'imaginat. et d'originalité, mais fourmillent d'invraisemblances et d'extravagances. Elle m. d'hydropisie le 25 janv. 1828.

LAUBARDEMONT (JACQ.-MARTIN), dont le nom, condamné à une célébrité honteuse, est devenu le synonyme de juge inique, de magistrat sans foi et sans honneur, figure dignement dans l'histoire du card. de Richelieu, dont il servit les vengeances avec la plus infâme lâcheté : c'est à ce prix qu'il avait obtenu le titre de conseiller-d'état. On cite parmi les procès fameux qu'il présida ceux d'Urbain Grandier et de Cinq-Mars; mais il est vraisemblable que le ministre de Louis XIII lui dicta des sentences bien autrement étranges que celle du dernier, sinon plus révoltantes que la condamnation de l'infortuné curé de Loudun. Laubardemont se glorifiait de son infernale habileté à confondre l'innocence. « Donnez-moi, disait-il, une ligne, la plus indifférente de la main d'un homme, et j'y trouverai de quoi le faire pendre. » On voit qu'il n'a que trop justifié cette jactance, à en juger par la sentence qu'il fit prononcer contre l'infortuné F.-Aug. de Thou (*v.* ce nom). On n'a pas de renseignemens sur la fin qu'eut ce misérable; seulement les lettres de Guy Patin nous apprennent que son fils fut tué en 1651 parmi une troupe de voleurs dont il faisait partie.

LAUNAY DE VALERY (LOUIS-GUILL.-RENÉ CORDIER DE), m. à Pétersbourg en 1820, conseiller-d'état au service de Russie, après avoir été en France, avant la révolution, maître des requêtes et intendant de Caen, a laissé plus. écrits, parmi lesquels nous citerons une nouv. trad. de l'*Iliade*, Paris, 1782, 2 vol. in-12, anonyme; ibid., 1785, 2 v. in-8, aussi anonyme.

LAURISTON (JACQ.-ALEXANDRE-BERNARD LAW, marquis de), maréchal et pair de France, né à Pondichéry en 1768, était le petit-fils de ce Law, si fameux par son déplorable système de finances. Il entra dans l'artillerie en 1793, y obtint le grade de colonel 2 ans après, ne tarda pas à devenir l'un des aides-de-camp du premier consul, et fut, en 1800, promu au grade de général de brigade, au commandement en chef de l'école d'artillerie de La Fère, et chargé de mettre en état de défense la place de Belle-Ile-en-Mer. En 1801, après avoir rempli une mission diplomatique à Copenhague, et secondé par occasion les efforts de cette ville contre les Anglais, qui la bombardaient, il alla porter à Londres la ratification du traité de paix conclu à Amiens entre la France et l'Angleterre. Vers la fin de 1804, il eut le commandement de l'armée embarquée sur l'escadre de l'amiral Villeneuve, et, au commencem. de l'année suiv., il fut promu au grade de général de division. Après le désastre de Trafalgar, auquel il échappa, il fut envoyé à la grande armée d'Allemagne, et, après la bataille d'Austerlitz, il fut chargé d'aller prendre possession des arsenaux et magasins de Venise. En 1807, il eut ordre de s'emparer de la républiq. de Raguse. Il y réussit, malgré les efforts réunis des Russes et des Monténégrins, et reçut alors la double obligat. de se maintenir dans la Dalmatie et de soutenir les Turks, qui étaient alors de puissans auxiliaires contre la Russie. Il concourut à l'attaque de Castel-Nuovo, entreprise par ordre du général Marmont, et, dans cette expédition importante et difficile, il se plaça au rang des plus habiles généraux de l'armée française : le gouvernem. de Venise fut sa récompense. En 1808, après avoir accompagné Buonaparte à la grande conférence d'Erfurt et dans les divers états de la confédérat. du Rhin, il le suivit en Espagne, où il contribua à la prise de Madrid. En 1809, étant passé à l'armée d'Italie, qu'il suivit en Hongrie, il prit une part active à la victoire remportée sous les murs de Raab et à la capitulation de cette ville. Appelé de nouveau auprès de l'empereur et chargé par lui du commandement de l'artillerie de la garde, il dirigea à la bataille de Wagram une batterie de cent pièces, qui fit beaucoup de mal aux Autrichiens. A la paix, il fut envoyé auprès de l'empereur d'Autriche, et, au bout de 6 mois, il amena à Paris l'archiduchesse Marie-Louise. Nommé en 1811 ambassadeur à Pétersbourg, il quitta ce poste l'année suivante à la rupture de la France et de la Russie. Ce fut lui qui, après la prise de Moscou, conclut un armistice avec le gén. Koutousof. Lors de la retraite de l'armée, il commanda l'arrière-garde. Au commencement de 1813, il organisa à Magdebourg le 5e corps d'armée, dont on lui confia le commandement, prit part aux batailles de Lutzen, de Bautzen et de Wurtschen, s'empara de Breslaw, commanda ensuite provisoirement les 5e et 11e corps, et se distingua encore dans plus. occasions, jusqu'à la malheureuse affaire de Leipsig, où il fut fait prisonnier. Rentré en France à la restaurat., et nommé bientôt capitaine-lieutenant des mousquetaires gris, il resta tranquille spectateur de tous les évènemens des cent-jours. Après la seconde restauration, il fut comblé par Louis XVIII, qui l'aimait beaucoup, de faveurs et de dignités, parmi lesquelles il faut mettre en première ligne le titre de pair de France et le commandement de la 1re division de la garde roy. (1815), le ministère de la maison du roi (1820), enfin, à l'époque de la guerre d'Espagne, le bâton de maréchal et un commandement dans l'armée expéditionnaire. Lauriston m. à Paris en 1828.

LEBOUVIER-DESMORTIERS (URBAIN-RENÉ-THOMAS), ancien magistrat, né en 1739 à Nantes, où il m. le 11 mars 1827, avait l'avantage de compter parmi ses amis le bibliographe M. Beuchot, qui a donné dans le *Journ. de la librairie* (1827, p. 631), une longue énumération de ses éphémères productions. C'est à cette circonstance que Le Bouvier-Desmortiers doit la place que nous lui donnons ici; car, moins heureux que M. Beuchot, nous ne pourrions pas dire, par exemple, que nous connaissions l'*Epître à une dame qui allaite son enfant*, 18 pag. anonymes, non plus que les autres *Vers* de cet auteur, que toutes les biogr. contemporaines laissent dans l'oubli. Au reste, c'était un bon vieillard, qui a aussi publié des *Babioles* (1818, in-8), et il ne paraît pas que les glaces de l'âge aient pu refroidir l'enthousiasme qu'il professait pour la gloire milit. de M. de Bonchamps et de Charette. Il leur a payé à tous deux un tribut qui, à la vérité, servira moins à leur illustration que l'amitié d'un modeste catalogographe n'aura fait pour la sienne. Citons, d'après M. Beuchot, sa *Vie du général Charette*, nouvelle édition, Nantes, 1823, in-8 (la 1re, imprimée en 1809, est intit. *Réfutation des calomnies*, etc.), et *Corresp. de M. le comte Arthur de Bouillé et de M. Le Bouvier-Desmortiers, concernant la gloire militaire de M. de Bonchamps*, 1819, in-8. *Voyez* aussi *Dictionn. des anonymes*, et *Lycée armoricain*, IX, 444-8.

LECOURT (HENRI) est un de ces hommes qui ont rendu à la société des services d'autant plus méritoires, qu'il sont demeurés plus obscurs. Sa réputation ne s'est guère étendue encore au-delà du départem. de Seine-et-Oise, où il a constamment séjourné. Il fixa de bonne heure son attention sur l'instinct des animaux, et plus tard il s'occupa exclusivement de la taupe. On commença à s'apercevoir vers 1800 de quelle utilité pouvaient être ses observations. Une digue de retenue avait fait eau de plusieurs côtés, et on la réparait par des travaux dont il révéla l'insuffisance, en prouvant qu'il fallait d'abord détruire les taupes qui s'étaient logées et multipliées dans les terres de la levé. Le préfet du département, M. Germain Garnier, reconnut cet important service, en fournissant à celui qui l'avait rendu les moyens d'être de nouveau utile à la société : il fonda une école de l'*Art du taupier*, qu'il plaça sous la surveillance de cet homme modeste, vrai sage, qui n'avait pas craint de descendre quelques degrés de l'échelle sociale, quand il eut reconnu que l'instinct varié, rusé et malfaisant de la taupe exigeait de lui ce sacrifice. Il eut bientôt renouvelé les méthodes usuelles, et fait véritablem. une profession d'un art, jusque-là douteux, qui avait été abandonné à une classe d'hommes vivant de tromperies, et souvent plus décidés à repeupler qu'à délivrer nos champs de taupes. Lecourt m. à Pontoise en 1828. Ses précieuses observations ont été recueillies par M. Cadet de Vaux dans un ouvrage intitulé : *de la Taupe, de ses Mœurs et des moyens de la détruire*, 1803, in-12.

LEDYARD (JOHN). *Ajoutez la date de sa naissance* : 1751. La *Vie* de ce voyageur a été publiée, avec des *extraits* de ses journ. et de sa corresp., par Jared Sparks, Cambridge (aux Massachusetts), 1828.

LEFEBVRE-GINEAU (LOUIS), savant profess., né dans le département des Ardennes en 1754, reçut de sa famille une fortune considérable, qui lui permit de cultiver les sciences pour elles-mêmes. Il fut nommé par Louis XVI, en 1786, professeur de mécanique au collége roy. de France, et il eut aussitôt l'autorisation de professer la physiq. expérimentale. Trois ans après il fut appelé, par la confiance des habitans de Paris, à des fonctions municipales très-importantes. A l'époque où la disette affligeait cette capitale, il rendit de grands services comme administrateur des subsistances. Poursuivi sans relâche après le 10 août, quoiqu'on n'eût trouvé contre lui d'accusation plus grave que celle de *modéré outré*, il chercha son salut dans la fuite; mais, au 9 thermidor, on le trouve sous les armes parmi les généreux citoyens qui renversèrent la tyrannie de Robespierre. Comme membre de la classe des sciences physiques et mathématiques de l'Institut, où il fut admis l'un des premiers, il fit partie de la commission instituée pour régler le nouv. système de poids et mesures, et il eut en partage la détermination spéciale de l'unité de pesanteur. L'on sait que les trav. de cette commission sont un des tit. de notre gloire. Lefebvre-Gineau, en qui l'on avait pu remarquer la réunion si rare des connaissances scientifiques et des talens administratifs, devint membre du jury d'instruction publique, et fut un des savans chargés de l'organisation des lycées; plus tard il fut nommé inspecteur-général des études et conseiller honoraire de l'université. En 1807, il entra au corps législatif, et, en 1813, il y fut élu pour la seconde fois. En 1814, il défendit la liberté de la presse contre les attaques des organes du pouvoir. Réélu député successivem. en 1815 et en 1820, il continua de se montrer l'ami paisible des lois et de la monarchie. Lors des élections de 1824, il fut écarté par les manœuvres du ministère Villèle, dont il se montrait l'un des adversaires les plus prononcés. Il avait repris son enseignement au collége royal de France, dont on sait que les professeurs ont toujours été inamovibles, en vertu d'une noble prérogative qu'ils tiennent de François Ier lui-même, le fondateur de cette belle institution. Il n'en fut pas moins destitué par M. de Corbière. Lors des élections réparatrices de 1827, il fut envoyé de nouveau à la chambre des députés par le départem. des Ardennes, qui l'honorait de ses suffrages pour la cinquième fois. Il se trouva le doyen d'âge de l'assemblée; mais il ne jouit pas long-temps de cet honneur, étant mort à Paris au commencement de cette année (1829). Lefebvre-Gineau avait fait paraître en 1780 une nouv. éd., avec *notes*, des *Infiniment Petits* du marquis de L'Hôpital, et il a concouru, avec M. Cuvier, à la rédact. des notes des *Trois Règnes de la nature*, poème de J. Delille.

LEGANEZ (le marquis de), célèbre gén. espagn., gouverneur de Milan pendant les guerres d'Italie de 1630 à 1640, fut rappelé par Olivarez à la sollicitation du prince Thomas de Savoie. Ce général joue un grand rôle dans les querelles armées des princes de Savoie pend. la minorité de Charles-Emanuel II.

LEGRAVEREND (JEAN-MARIE-EMMANUEL), jurisconsulte, né à Rennes en 1776, fut nommé dès sa 16e année secrétaire en chef de l'administration du département d'Ile-et-Vilaine, emploi qu'il quitta à l'âge de 19 ans, pour occuper celui de chef de bureau au ministère de la justice. En 1813, il y devint chef de division des affaires criminelles, et, l'année suivante, Louis XVIII le nomma chevalier de la Légion-d'Honneur et directeur des affaires criminelles et des grâces. Pendant les cent-jours il fut envoyé à la chambre des députés par le département d'Ile-et-Vilaine, qui l'élut de nouveau en 1817. Dans cette même année, sans cesser d'être attaché au ministère de la justice, il prit le tit. d'avocat au conseil du roi et à la cour de cassation. En 1819, il fut fait maître des requêtes en service extraordinaire. Il m. à Paris en 1827. On regretta en lui le zélé et ferme défenseur des doctrines constitutionnelles et le jurisconsulte éclairé. Parmi les ouvr. estimés qu'on lui doit, nous citerons : *Traité de la législat. criminelle en France*, 1816, 2 vol. in-8; 2e édit., 1823, 2 v. in-8; *des Lacunes et des Besoins de la législation franç. en matière politiq. et en matière criminelle*, ou *du Défaut de sanction dans les lois d'ordre public*, Paris, 1824, 2 vol. in-8.

LÉON XII (ANNIBAL DELLA GENGA, pape sous le nom de), successeur de Pie VII, né en 1760 à la Genga, propriété de sa famille, l'une des plus distinguées de Spolète, est mort le 10 février 1829. Il avait été élu le 28 sept. 1823, couronné le 5 oct. suivant, et avait pris possession du trône pontifical le 13 juin 1824. Précédemment Annibal della Genga,

qui, archevêque de Tyr *in partibus*, avait été créé card. par Pie VII dans le consistoire du 8 mars 1816, gouverna l'évêché de Sinigaglia, et fut archiprêtre de la basilique libérienne, puis vicaire-général de Pie VII. Les principaux événem. survenus pendant son pontificat, et auxquels il prit part, sont (dit le *Diario di Roma* du 11 févr.) : la célébration du jubilé, la souscription ouverte pour la réédification de la basilique de St-Paul, récemment incendiée, et la destruct. des malfaiteurs qui infestaient depuis long-temps les prov. maritimes. Dans les dern. temps de son règne, Léon XII se montra moins favorable qu'il ne l'avait fait d'abord à l'esprit d'hildebrandisme ; il approuva même hautem. les mesures que le gouvernem. franç. a cru devoir prendre, en 1828, au sujet des institutions d'enseignement qu'avaient fondées et que dirigeaient, contrairement aux lois et aux règlemens univ., des membres de la société de Jésus. Ce pontife, aussi pieux qu'éclairé, fit faire des enquêtes relativement au prétendu miracle de Migné, qu'il improuva comme une imposture sacrilége. Rome lui doit plus. embellissemens ; il y encouragea les sciences et les arts, en augmentant les honoraires des professeurs de l'archigymnase. Il fit faire de précieuses acquisitions pour la biblioth. du Vatican et pour les musées romains, institua une congrégation pour la surveillance des études, rendit de sages lois d'administration publique, favorisa le commerce et l'industrie, et prit sous sa protection spéciale l'institution de Charité ; en un mot, il mérita la vénérat. des peuples, et ses sujets bénirent sa paternelle sollicitude. Le cardinal franç. Saverien Castiglioni, qui a été élu pour son successeur, règne maintenant sous le nom de Pie VIII.

LEPELLETIER DE SAINT-FARGEAU (L.-M). 2e col., ligne 22, *transportez le renvoi qui suit le nom* Février *après* Pâris.

LIVERPOOL (Robert-Banks JENKINSON, comte de), né à Londres en 1770, était fils de Charles Jenkinson, depuis comte de Liverpool (*voyez* pag. 1728). Il fit ses prem. études à Charter-House, et les termina à l'université d'Oxford. Un voyage à Paris (1789), entrepris pour compléter son instruct., devint par le fait son début dans la carrière politique ; le gouvernem. anglais le chargea en 1791 d'une mission à Coblentz auprès des frères de Louis XVI. Dès le même temps il avait été porté à la chambre des communes comme représent. du bourg de Rye, en Sussex. Il fut un de ceux qui s'opposèrent le plus vigoureusem. à l'abolit. de la traite des nègres. Il vota aussi contre la demande d'une réforme parlementaire, et en général, il appuya toutes les mesures des torys. La promot. de son père au titre de comte, en 1796, le mit en possess. de celui de lord Hawkesbury ; et lorsque M. Pitt eut donné sa démission, il fut nommé ministre des affaires étrangères, puis fut chargé de négocier le traité d'Amiens. En 1803, il fut appelé à la chambre des pairs par lettres-patentes. Pitt ayant bientôt repris les rênes du gouvernem., lord Hawkesbury passa au ministère de l'intérieur, et il succéda à son père (déc. 1808) dans la qualité de comte de Livervool. Lorsque M. Perceval fut à la tête du gouvernem., il reçut le portefeuille de la guerre, et devint enfin premier ministre, après l'assassinat de M. Perceval le 11 mai 1812. Le 8 fév. 1827, il fut frappé d'une attaque d'apoplexie, qui ne lui permit plus de continuer ses fonctions, et une nouvelle attaque l'enleva le 4 déc. 1828. Il ne laissa aucune postérité quoiqu'il eût été marié deux fois. Cet homme d'état, remarquable d'ailleurs par de gr. talens et par l'influence qu'il a long-temps exercée dans la direction des affaires, était un des antagonistes les plus prononcés de l'émancipation des cathol. (*v.* Canning, p. 3455 ci-dessus).

LOMET DES FOUCAUX (Ant.-Franç.), ingénieur, né à Château-Thierry en 1759, fut d'abord employé dans la généralité de Bordeaux de 1782 à 1790, époque à laquelle il s'engagea comme simple volontaire. Devenu bientôt lieut.-colonel aide-de-camp du gén. Servan, il exécuta sous ses ordres, en moins de 15 jours, près de 500 baraques, qui préservèrent du cruel hiver de 1793 les troupes campées sur les bords de la Bidassoa. Plus tard, il professa à l'école Polytechnique la mécaniq. et la topographie. Exilé de Paris lors de la disgrâce de Carnot, il alla faire à l'école Centrale d'Agen des cours de chimie et de physiq. jusqu'en 1799, époque où il fut placé par Bernadotte à la tête du conseil central des opérations des armées. Cette division, dont toute l'Europe admira l'activité, n'était composée de 1800 à 1809 que de 13 employés, y compris le chef, les expéditionnaires et le garçon de bureau. Nommé ensuite commandant de Braunau sur l'Inn, il eut occasion de connaître l'art de la lithographie, qui venait de naître en Allemagne, et c'est à lui qu'on doit la prem. épreuve lithographiq. qui ait paru en France ; mais nos artistes négligèrent alors cette heureuse découverte. Lomet prit sa retraite en 1819, et m. à Paris en 1826. Parmi ses écrits, nous citerons un *Traité du baraquement des troupes*, qu'on trouve dans le *Mémorial du dépôt de la guerre*.

LUCRÈCE (T.-L.-C.), *page* 1775, *ligne* 46, *lisez :* plus avant dans l'oubli où, etc.

LUMIAREZ (le comte de). *Ajoutez ses noms :* Don Antoine VALCARCEL.

LUPOT (Franç. et Nicolas), habiles luthiers, élèves de Jos. Guarnerius, se sont fait une réputation européenne par la perfection de leurs instrum. Le dern., né en 1758 à Stuttgard et mort à Paris en juill. 1824, s'était établi en France dans l'année 1794. Il mérita d'être nommé le *Stradivarius* du siècle. On a sous son nom un petit ouvr. intit. : *la Chélonomie, ou le parfait Luthier*, Paris, 1806, in-12, dont la rédaction appartient à l'abbé Sibire.

MAGALLON (Charles). Ce n'est pas en qualité de consul, mais simplement comme négociant qu'il habitait le Kaire, lorsqu'en 1785 les beys ayant, dans un moment de violence, fait abattre l'hospice latin, on tenta d'obtenir une sorte de réparation de cette insulte, dans l'intérêt du principe de l'inviolabilité des couv. et des maisons des Européens. La femme de Magallon avait ses entrées dans les harems des beys, et y jouissait d'un grand crédit : elle l'employa au succès de la négociation que poursuivait alors la France, de concert avec les autres puissances catholiques. Le zèle de cette dame eut un plein succès, et lui valut de la part de Louis XVI une belle boîte ornée de son portrait et accompagnée de la lettre la plus flatteuse. A cette époque, ainsi qu'on vient de le dire, le consul gén. du roi au Kaire était non pas Magallon, mais M. Mure, que remplaça en 1787 M. de Butet, père de notre honorable collaborateur. Ce ne fut qu'après l'émigration de ce dernier, en 1793, que Magallon fut nommé consul général au Kaire.

MALAGRIDA (Gabr.), *ligne* 4, *après les mots :* Rentré en Europe, *ajoutez :* il fut envoyé par ses supérieurs à Lisbonne, où les intérêts de l'ordre nécessitaient la présence de ses membres les plus dévoués : le marquis de Pombal travaillait à en abaisser par degrés l'influence dominatrice. Bientôt éclata le complot tramé contre les jours du roi Joseph II : le père Malagrida s'y trouva impliqué au premier chef avec deux autres jésuites, Alexandre et Mathos. Des raisons de prudence empêchaient le gouv. de faire instruire sous son vrai jour le procès des prévenus : c'eût été s'exposer à voir la populace se soulever pour la défense des religieux qu'on n'aurait pas manqué de lui présenter comme de saints martyrs. La gravité des circonstances exigeant au contraire qu'on intéressât à la punition des coupables le même fanatisme que leurs cointéressés auraient pu faire mouvoir en leur faveur, le père Malagrida fut étranglé, puis livré au bûcher (1761), comme faux prophète et comme auteur d'ouvrages dangereux.

MANGOURIT (Michel-Ange-Bernard), agent

diplomatique français, avait été lieutenant-criminel au bailliage de Rennes, et avait perdu cet emploi av. la révolut. Il fut nommé par le directoire, en 1798, résident en Valais. Lorsqu'il fut rappelé de ce pays, il y fit abattre tous les signes et monumens de la féodalité. Envoyé à Naples comme secrét. de légation, il ne fut pas reconnu par la cour des Deux-Siciles, et passa ensuite à Ancône en qualité de commissaire des relations extérieures, et avec la mission secrète de faire insurger les Grecs et d'opérer dans l'Albanie, l'Epire et la Morée, une diversion favorable à l'expédition d'Egypte. Se trouvant renfermé dans Ancône lors du siége de cette place (1799), il s'occupa des détails de l'administration intérieure, et fut un des négociateurs de la capitulat. honorable qu'obtinrent les assiégés. Rentré en France, il publia en 1802 la *Défense d'Ancône et des départemens romains*, 2 vol. in-8. Nous citerons encore de lui : *le Mont-Joux* ou *le Mont-Bernard, suivi des Vingt-sept Jours*, ou *la Journée de Viterbe*, 1801, in-8. Mangourit est mort en février 1829.

MANNOURY-DECTOT (G.-Ch.-Fr., marquis de), n'était pas maire de Caen, mais bien d'Aubri-en-Exmes, commune près d'Argentan. On nous assure qu'il est inventeur de quelques machines hydrauliq.

MANOEL (Franç.). Le nom patronimique de ce poète était do NACIMENTO. Une lettre de M. Bobée, insérée dans la *Bibliogr. de la France*, 1819, p. 176, porte au 25 févr. 1819 la date de son décès, qui, suivant la même pièce, aurait eu lieu à Paris.

MANUEL (Jacques-Antoine), orateur politiq., né à Barcelonnette, département des Basses-Alpes, en 1775, termina ses études de bonne heure, et alla en Piémont pour y suivre la carrière du commerce, sous les auspices d'un oncle riche et sans enfans. La guerre entre la France et la Sardaigne l'ayant forcé de revenir bientôt dans sa ville natale, il y servit quelq. temps dans une légion de la garde nationale mise en activité et soldée pour coopérer à la défense des frontières. Il entra en 1793 comme volontaire dans un bataillon formé par la réquisition, ne tarda pas à être nommé officier, se distingua dans les campagnes d'Italie, et revint avec le grade de capitaine de cavalerie, après la paix de Campo-Formio. Il donna alors sa démission, et, s'étant décidé à suivre la carrière du barreau, il s'attacha d'abord au tribunal civil de Digne, qu'il quitta ensuite pour la cour d'Aix. Ses débuts furent brillans, et ses succès allèrent toujours en croissant jusqu'au 20 mars 1815. Il fit alors un voyage à Paris, pendant lequel il apprit sa double élection à la chambre des députés par le collége de l'arrondissement de Barcelonnette et par celui du département des Basses-Alpes. Ayant accepté, il crut devoir garder quelque temps le silence dans une assemblée où tout était nouv. pour lui. Un jour pourtant, affligé du trouble dans lequel la chambre se trouvait si souvent jetée par une foule de motions inopinées et par l'absence des règles nécessaires pour y maintenir l'ordre, il présenta à ce sujet quelques observations qui furent accueillies avec bienveillance. Après la bataille de Waterloo, l'abdication de Napoléon et le manifeste pacifique des souverains alliés, un ministre-d'état ayant demandé la proclamation de Napoléon II, il s'ensuivit dans la chambre des députés une violente agitation, dont les conséquences auraient été probablement très-funestes, si Manuel n'eût donné alors le conseil de passer simplement à l'ordre du jour sur la motion, et cela par le double motif, d'une part, que les constitutions de l'empire, encore existantes, rendaient cette proclamation inutile, et, de l'autre, que la chambre ne voulait point revenir sur la résolution par laquelle elle avait confié le pouvoir exécutif à une commission provisoire. L'ordre du jour fut adopté à l'unanimité, et l'orateur qui avait obtenu cet utile triomphe fut chargé peu de jours après de présenter, au nom d'une commission, un projet d'adresse de la chambre au peuple français. Ce projet, vivement attaqué par quelques partisans de la dynastie impériale, fut maintenu par la majorité, sauf l'addition de quelq. mots favorables à Napoléon II. Dans les séances suivantes, Manuel fit preuve d'éloquence et de ce talent d'analyse qui lui servit souvent à rétablir le calme, en ramenant les questions les plus compliquées à leur véritable point de vue. Il se trouvait être le rapporteur de la commission chargée de présenter un projet de constitution, et il portait en cette qualité le fardeau d'une discussion longue et animée, que n'interrompait pas encore l'approche des armées étrangères, lorsque la chambre reçut un message par lequel le gouv. provisoire déclarait avoir cessé ses fonctions. Cette fois encore, il demanda et obtint qu'on passât à l'ordre du jour, et qu'on continuât la discussion entamée. Le lendemain les députés trouvèrent les portes de la chambre closes et gardées par des soldats : ainsi fut terminée la session. Ce fut alors que Manuel vendit ses biens dans le Midi, acheta une maison à Paris, et se présenta au barreau de cette ville, où il avait résolu de se fixer. Quoique l'on eût reçu des avocats d'Aix des renseignemens honorables pour lui, on ajourna indéfiniment son admission, à cause de ses opinions politiques, et on le réduisit à se borner au travail du cabinet. En 1818, élu par deux départemens, il opta pour celui de la Vendée, rentra dans la carrière législative, et prononça des discours éloquens dans toutes les discussions importantes : son opinion sur le budget de 1819 produisit une vive sensation et fut imprimée par ordre de la chambre. A l'ouverture de la session suiv., il s'opposa à l'exclusion du député de l'Isère, M. Grégoire. Il crut devoir ensuite proposer une adresse au roi, dans le but de lui exposer les dangers dont le trône était menacé par les hommes qui prétendaient en être les seuls amis. Dans tout le cours de cette session, ainsi que dans celles de 1821 et 1822, il marcha dans la même voie, quoique personne n'eût à lutter plus que lui contre les interruptions, les murmures, les apostrophes, les menaces et les fausses interprétations : on doit dire aussi que personne ne savait mieux que lui imposer aux interrupteurs et commander ou attendre le silence. Sa mission étant terminée avec la session de 1822, il fut réélu par deux colléges du département de la Vendée ; mais il ne devait pas jouir long-temps de cet honneur, et sa carrière politique était bien près d'être terminée. Le 27 février 1823, il répondait au ministre des affaires étrangères sur la question de la guerre d'Espagne, et déjà la droite avait demandé vainement son rappel à l'ordre sur ce qu'il avait dit du commencem. du règne de Ferdinand VII, lorsqu'il fut de nouv. interrompu au milieu d'une phrase commencée, et rappelé cette fois à l'ordre. L'agitation fut effroyable : on criait qu'il prêchait le régicide, qu'il fallait l'exclure à l'instant même de la chambre, et on ne voulut lui permettre ni de se justifier ni même d'achever sa phrase ; enfin, pour mettre un terme au tumulte, le présid. fut obligé de lever la séance. Le lendemain M. de La Bourdonnaye, après avoir renouvelé dans les bureaux la proposit. faite la veille par M. Forbin des Issarts, demanda l'expulsion de Manuel, qui put alors monter à la tribune. Il mit cette fois beaucoup plus de réserve dans ses paroles, jusqu'au moment de son exclusion définitive, qui fut prononcée, le 3 mars, sur les conclusions de M. de La Bourdonnaye. Le lendemain, Manuel, résolu de protester jusqu'au bout contre le pouvoir que s'attribuait la majorité d'exclure un député, se présenta à la chambre, et, après avoir refusé d'accéder à l'invitation qui lui fut faite par le président de sortir, après avoir rejeté même un ordre signé de lui, il ne quitta son banc qu'au moment où les gendarmes, introduits dans la salle, étaient sur le point de le saisir : son but était de montrer qu'il ne cédait qu'à la force armée. Il fut honoré presque aussitôt des témoignages de la faveur populaire ; mais il ne le fut plus des suffrages des élec-

teurs. Il se livra pourtant à de sérieuses études, dans l'espoir d'être un jour rappelé à la tribune, et d'y apporter un esprit plus calme et plus éclairé. Il m. en 1827 au château de Maisons, chez M. Lafitte. La police ne permit pas que le convoi de l'ancien député de la Vendée traversât Paris pour se rendre au cimetière du P. Lachaise, et faillit même, par la nature des précautions qu'elle crut devoir prendre, amener des scènes déplorables en dehors des barrières, où la foule s'était portée. Les amis de Manuel réussirent par leur prudence à prévenir tout accident.

MATURIN (le révérend Charles-Robert), poète et romancier, né à Dublin en 1782, se maria de bonne heure par amour, eut plusieurs enfans, et ne tarda pas à se trouver dans une position difficile, que son goût pour la dépense devait lui rendre encore plus pénible. Pour augmenter son chétif revenu de curé de Saint-Pierre à Dublin, il prenait en pension des jeunes gens, qu'il préparait aux examens du collége de la Trinité. Il s'avisa de chercher de nouvelles ressources dans la publication de quelques *Nouvelles* (*Montorio, le Jeune Irlandais, le Chef Milésien*), qui ne lui donnèrent que bien peu d'argent et de renommée. Heureusement il n'en fut pas de même de sa tragédie de *Bertram*, jouée sur le théâtre de Drury-Lane en 1816, avec un immense succès. On peut assez bien apprécier cette œuvre singulière par la traduction libre qu'en ont donnée MM. Taylor et Ch. Nodier, sous le titre de *Bertram, ou le Château de Saint-Aldobrand*, Paris, 1821, in-8. Le révérend Maturin, enivré de ce triomphe, donna un libre essor à son goût pour la dépense, qu'il essaya vainement de soutenir ensuite par ses tragédies de *Manuel* et de *Fredolpho*, qui n'eurent aucun succès. Son beau poème de *l'Univers* et ses romans *Pour et Contre* ou *les Femmes, Melmoth* ou *l'Homme errant*, et *les Albigeois* réussirent mieux. Tous les romans de Maturin ont été traduits en franç. On cite comme très-remarquables 6 *sermons* de controverse qu'il a prêchés pendant le carême de 1824. Il m. la même année à Dublin. Comme romancier et comme poète dramatique, il a quelque rapport avec M^{ess} Radcliffe, par sa touche énergiq., son coloris sombre et son penchant aveugle pour les horreurs surnaturelles; mais il n'en offre pas moins des beautés admirables, de l'avis des plus sévères critiques.

MAURICE (Frédéric-Guillaume), maire de Genève, secrétaire de la société des arts de la même ville, et l'un des rédacteurs de la *Biblioth. britannique*, fondée sous ce nom et continuée sous celui de *Bibliothèq. univ.*, naquit en 1750 d'une famille protestante, originaire de France. Préparé aux emplois publics dès sa jeunesse par l'étude la jurispr., il fut membre du grand-conseil, administra l'Hôpital-Général de Genève, eut la direction supérieure des travaux publics, fut long-temps l'un des chefs de l'artillerie, et occupa pendant plus. années, notamment lors de l'invasion de son pays par les armes franç., en 1792, l'un des 2 commandem. supér. du corps entier des milices nationales. Il se retira à cette époque de malheurs et de troubles dans un domaine héréditaire, où il cultiva avec amour les diverses branches de l'industrie agricole. Ce fut en 1796, pendant cette triste période, qu'il commença avec ses deux amis, Ch. et M. A. Pictet, la publication de la *Biblioth. britanniq.* Devenu maire de Genève sous Buonaparte, il sut ne pas déplaire à ce maître, si souvent intraitable, sans cesser d'être le protecteur et l'ami d'une population qui obéissait en gémissant : par cette conduite habile, il put faire et il fit beaucoup de bien à ses administrés. En 1814. il quitta la mairie pour entrer au conseil représentatif et souverain. Il était retourné tout-à-fait à la vie privée depuis plusieurs années, lorsqu'il mourut en 1826. Nous citerons de lui un excellent *Traité des engrais, tiré de différens rapports faits au département d'agriculture d'Angleterre, avec des notes, suivi de la trad. du Mém.* (de Kirwan) *sur les engrais, et de l'Explication des princip. termes chimiques employés dans cet ouv.*, Genève, 1800, in-8; 2e édit., augmentée, 1806, in-8; 3e édit., Genève et Paris, J.-J. Paschoud, 1825, in-8.

MAXIMILIEN-JOSEPH, roi de Bavière. *Lisez, ligne* 7 : Il eut du prem. lit 2 fils, Louis (né en 1786 à Strasbourg), aujourd'hui régnant, le prince Charles, et 2 filles, dont l'aînée, la princesse Auguste, épousa le vice-roi d'Italie Eugène Beauharnais, etc. Du second lit Maximilien-Joseph eut 5 princesses, dont les deux aînées, jumelles, ont épousé, l'une le prince royal de Prusse, l'autre le prince royal de Saxe, etc.

MAZURE (F.-A.-J.), inspecteur-gén. de l'univ., né à Paris en 1776, passa ses prem. années en Provence, où son père occupait un emploi de finances. Attaché dès 1796 à l'école Centrale de Niort, il s'y fit remarquer par d'heureux essais de poésie, et entra en liaison avec M. de Fontanes, qui, devenu gr.-maître de l'univ., le nomma inspecteur de l'acad. d'Angers. Trois ans après il en fut fait recteur. Mazure, qui s'était honoré dans ce nouveau poste par son zèle et sa noble indépendance, fut nommé en 1817 inspecteur-gén. des etudes. Il fit partie en 1820 de la commission de censure des journaux, et dès la même année il s'attacha à la rédact. de la feuille intit. *le Publiciste*, qui paraissait sous l'influence du ministre de Serres (*voy.* ce nom). Mazure ne cessa dès-lors d'allier à ses occupat. universit. les travaux du cabinet, et il mérita l'estime publiq. dans l'une et dans l'autre carrière. Il m. à Paris le 8 nov. 1828. Outre un écrit publ. en 1822 sous ce tit. : *de la Représentation nationale*, et qui renferme le corps de ses doctrines polit., on a de lui : *Vie de Voltaire*, Paris, Eymery, 1821, in-8; *Leçons choisies à l'usage des écoles primaires de France*, ibid., 1822, in-18, 2e édit.; *Hist. de la révolut. de 1688 en Angleterre*, ibid., Charles Gosselin, 1825, 3 vol. in-8. *Voy.*, pour plus de détails sur Mazure, une *notice* qui lui a été consacrée dans le recueil périodique *le Lycée*, n^{o} du 20 mars 1829 (t. IV, n° 10).

MÉON (Dominique-Martin), antiquaire, né le 1er sept. 1748 à Saint-Nicolas (dép. de la Meurthe), m. à Paris le 3 mai 1829, l'un des conservateurs de la Biblioth. du roi, avait rempli à l'époque de la révolution un emploi dans les fourrages. Il en fut destitué lors du retour de Bonaparte d'Égypte, et c'est alors qu'il fit vendre une magnifique biblioth. qu'il avait mis 25 années à former. Elle se composait d'ouvrages rares et singuliers, rassemblés à grands frais de patience et de savoir : aussi les plus savans bibliographes font-ils beaucoup de cas du *Catalogue* de cette Biblioth., imp. à Paris, Bluet jeune, 1803, gr. in-8, et qui ne contient pas moins de 4,300 articles. Méon continua de se partager entre les recherches bibliogr. et les occupations litt. Il fut créé chevalier de la Légion-d'Honneur le 29 oct. 1826. On lui doit : *Blasons, Poésies anc. des* 15e *et* 16e *S.*, etc., 1807, in-8; *Fabliaux et Contes des poètes fr.*, des 11e—15e S., par Barbazan, 1808, 4 vol. in-8; *Roman de la Rose*, 1815, 4 vol. in-8 (la préparation de cette édition lui coûta, dit-on, 15 années de travail); *nouv. Rec. de fabliaux et contes inédits*, etc., Paris, Crapelet, 1823, 2 vol. in-8; *le Roman du Renart* (collationné sur 10 MSs.), ib., 1825, 4 v. in-8, à la fin de chacun desquels l'éditeur a placé un *glossaire* des mots hors d'usage. Méon a eu part aussi à la publication de la dern. édition (1828) du *Roman du Rou* (*v.* Wace), et c'est lui qui a préparé l'édition des *Lettres d'Henri VIII à Anne de Boleyn*, récemment impr. par Crapelet. Il a laissé aussi des matériaux pour d'autres publications curieuses, telles que *le Roman des Sept Juges*, *les Vers de la Mort*, etc.

MICHEL-KORIBUTH, roi de Pologne. V. Wisniowiecki.

MILIZIA (Francesco), né en 1725 à Oria, dans le territoire d'Otrante (roy. de Naples), d'une famille

noble et aisée, fit ses prem. études à Padoue, et dès l'âge de 16 ans il déserta les classes pour se mettre à parcourir l'Italie. Son père l'ayant ramené de Rome à Naples, il quitta encore cette dern. ville, après y avoir suivi quelque temps les leçons de l'abbé Genovesi et du P. Orlandi, fit de nouv. excursions, puis se maria en 1750 à Gallipoli. Onze ans plus tard, il vint se fixer à Rome, et y obtint la place d'architecte-surintendant des bâtimens du roi de Sicile dans les états romains: son inconstance le porta bientôt à s'en démettre, et dès-lors il s'adonna sans partage à l'étude théorétique des beaux-arts. Milizia m. en 1798. Il avait été lié intimement avec le chevalier d'Azara et avec Raphaël Mengs, dans le commerce desquels il puisa les doctrines plus hardies que sensées qu'il a répandues dans un certain nombre d'écrits. Il suffira d'indiquer ici les suiv. : *Vite de' più celebri Architetti*, reproduit ensuite sous le tit. de *Memorie degli architetti antichi e moderni*, Parme, Bodoni, 1781, in-8; *Principj d'architettura civile*, Bassano, 1785, 3 v. in-8, fig. (c'est le meilleur de ses ouvr.); *Dizionario delle belle arti del disegno, estratto in gran parte della Enciclopedia metodica*, ib., 1797, 2 vol. in-8. Il a paru en 1827, chez le libraire Jules Renouard : *Lettere di Francesco Milizia al conte Fr. di Sangiovanni, ora per la prima volta pubb.*, petit vol. grand in-12. On trouve en tête une *notice* sur la vie et les ouvr. de l'auteur. M. Salfi a rendu compte de cette publicat. dans la *Revue encycl.* du mois de juin 1827. *Voy.* aussi C. Ugoni, *Stor. della lett. ital. nella secunda metà del sec. XVIII*, édit. de Brescia, 1822, t. 3, et Cicognara, *Mem. intorno all' indole e agli scritti di Milizia*, etc. (*Atti della soc. ital.*, v. 2, p. 440).

MILLS (Charles), né en 1788 à Greenwich, m. à Southampton le 9 oct. 1826, avait abandonné successivement les carrières du commerce et du barreau pour se consacrer à la littérat. Il publ. en 1817 son *Histoire du mahométisme ;* celle des *Croisades* la suivit en 1820. Les *Voyages de Théodore Ducas à l'époque de la renaissance des lettres* parurent deux ans après, et son *Histoire de la chevalerie* fut publ. en 1825.

MIOLLIS (Sextius-Alexandre-Franç.), lieuten.-général des armées françaises, né à Aix, en 1759, d'une famille honorable de la Provence, entra au service à l'âge de 17 ans dans le régiment de Soissonais, y obtint bientôt le grade d'officier, fit les dern. campagnes de la guerre d'Amérique sous les ordres du général Rochambeau, fut blessé au siége d'York-Town, devint capit. à son retour en France, et fut nommé en 1792 chef du 1er bataillon des volontaires nationaux du départem. des Bouches-du-Rhône. Il se fit remarquer dans les prem. campagnes qui eurent lieu sur le Var et dans les Alpes maritimes, parvint au grade de général de brigade en 1795, fut employé à l'armée d'Italie, prit une part glorieuse aux principaux combats des campagnes de 1796 et 1797, se signala surtout dans la défense du faubourg de St-George au siége de Mantoue, et reçut le commandem. de cette place, lorsqu'elle eut capitulé. Après le traité de Campo-Formio, Miollis fut chargé d'occuper la Toscane, et reçut le grade de gén. de division. Il partagea les fatigues et tous les dangers de la défense de Gênes, sous les ordres de Masséna (1799), fut nommé gouverneur de Belle-Ile-en-Mer (1803), employé en Hollande l'année suiv., puis renvoyé en Italie à la fin de 1806, pour y reprendre le gouvernem. de Mantoue. C'est par ses soins que fut érigé dans cette ville le monument consacré à la mémoire de Virgile. Il revint commander en Toscane en 1807, et ensuite reçut l'ordre d'aller occuper avec une division l'état ecclés. et la ville de Rome, que Napoléon réunit bientôt à l'empire français. Le général Miollis resta gouverneur de ce pays jusqu'en 1814. Il revint alors en France, et reçut du roi le commandement supérieur du département des Bouches-du-Rhône et de Vaucluse. Appelé par Napoléon, après le 20 mars 1815, au gouvernement de la place de Metz, Miollis conserva ce poste jusqu'au mois d'octobre suiv., époque où il fut mis à la retraite. Il m. à Aix en 1828. Les mesures politiques qu'il fut chargé d'exécuter à l'égard de la reine d'Etrurie et du pape Pie VII ne peuvent entacher la mémoire de cet estimable général, et le souverain pontife lui-même rendit justice à sa modération.

MIRAMONT (Madeleine de St-Nectaire, etc.), *ligne* 9, *lisez :* Fr. de Nozière. Ce fut elle qui tua de sa main ce seigneur, qui lui avait tendu une embuscade d'où elle ne sortit que par des prodiges de valeur.

MOLINE (P.-L.). *Ajoutez :* Mort à Paris le 2 mars 1820.

MONTI (Vincenzo), l'un des plus célèbres poètes de l'Italie moderne, né à Fusignano, dans le Ferrarais, vers 1753, se passionna pour la poésie du Dante, après avoir imité d'abord la versification du Varan. Se trouvant trop à l'étroit dans le Ferrarais, il se rendit à Rome, où il devint le secrét. de dom Louis Braschi, neveu du pape Pie VI. Il portait alors l'habit ecclésiastique et le titre d'abbé. Le désir de lutter avec le célèbre Alfieri, qui venait de faire représenter à Rome quelques-uns de ses ouv. dramat., lui dicta deux tragéd., *Galeotto Manfredo* et *Aristodemo*, dont on ne put admirer que le style plein d'éclat. Un sonnet infâme de l'Eschyle italien contre le gouvernement et les mœurs des Romains fournit à Monti l'occasion, qu'il saisit avidement, de faire sa cour au pape, au clergé et aux patriciens, en répliquant par un autre sonnet sur les mêmes rimes. Plus tard, chargé par quelques membres du gouvernement pontifical de célébrer, comme un événement très-poétique, l'assassinat de Basseville, envoyé de la républiq. française, il composa sa *Basvilliana*, poème dans le genre du Dante, qui le plaça, malgré le choix honteux d'un pareil sujet, au premier rang des poètes de l'époque. Il fut moins heureux dans deux autres poèmes, faits également pour le gouvernement papal, et dont il donna depuis, pour se conformer aux circonstances, une nouv. éd., où il retourna contre les souverains coalisés, et particulièrement contre l'empereur d'Autriche, les invectives qu'il avait lancées contre Buonaparte et son armée. Etant devenu secrétaire du directoire de la république cisalpine et l'un de ses commissaires en Romagne, il fut accusé de déprédations et de concussions, et n'en conserva pas moins ses emplois, grâce à son talent poétique et surtout grâce à un sonnet en faveur de la liberté révolutionnaire. A cette époque, il ne portait plus le titre d'abbé; il s'était marié, et s'appelait le citoyen Monti. Il chercha un asile en France lors de l'invasion de l'Italie par les Austro-Russes en 1799, et y resta jusqu'à ce qu'en 1800 Buonaparte eut, à la suite de sa victoire de Marengo, rétabli la république cisalpine. Nommé alors professeur de belles-lettres au collége de Milan, et presque aussitôt après profess. d'éloquence à l'univ. de Pavie, il ne parut point du tout dans la première et parut très-rarement dans la seconde de ces chaires; mais, en revanche, il paya sa faveur à Napoléon et à Joseph Buonaparte par diverses flatteries poétiq., parmi lesquelles on cite son *Bardo della selva Nera*, production bizarre et peu estimée : il est vrai de dire qu'il se trouvait, par ses titres d'historiographe du royaume et de poète du roi d'Italie, obligé de louer à tout propos et tout ce qui touchait à la nouvelle dynastie. Pendant cette période de faveur il donna une trag. de *Caio Gracco* et plusieurs drames pour la musique, qui n'eurent aucun succès, parce que la poésie n'en était pas lyrique. Il publia aussi une trad. en vers des *Satires* de Perse et même de l'*Iliade* d'Homère, quoique, de son propre aveu, il ignorât entièrement la langue grecque. La chute du trône de Buonaparte ne priva Monti que de ses ridicules emplois d'historiographe et de poète de cour, et lui laissa toutes ses autres distinctions, qu'il mérita d'ailleurs de con-

server, ayant composé, au nom des Milanais, une *cantate* pour l'empereur d'Autriche en 1815. A partir de cette époque, son plus grand travail fut la refonte, qu'il acheva avec succès, du grand vocabulaire *della Crusca*. Il m. en 1828. Depuis environ 10 ans, on avait publié à Milan le *rec.* de ses *OEuvres*. Un de ses poèmes, *le Vingt-un Janvier* 1793, a été traduit et publié en franç., en 1817, par Jos. Martin, avec le texte en regard.

MORATIN (don LEANDRO-FERNANDEZ), célèbre auteur dramatique, surnommé le *Molière* espagnol, naquit à Madrid vers 1760. Il eût pour père un poète lyrique distingué, sous les auspices duquel il concourut pour les deux prix de poésie proposés par l'académie roy. de sa ville natale : il les obtint tous deux. Mais ses dispositions naturelles et la lecture assidue et passionnée de Molière devaient faire de lui un poète comique : il ne trompa point sa vocation. Il donna successivement plusieurs comédies, parmi lesquelles nous citerons : *le Café, le Baron, la jeune Hypocrite, le vieux Mari et la jeune Femme, le Oui des jeunes filles*. Quoique la morale de toutes ces pièces soit excellente, la dern. n'a pu échapper à la censure de l'inquisition, qui l'a mise à l'*index*. Moratin a traduit en espagnol le *Hamlet* de Shakspeare et deux comédies du maître de notre scène, *l'Ecole des Maris* et *le Médecin malgré lui*. Dans toutes ses productions, il se distingue par un style pur, gracieux et original, par des peintures vraies et plaisantes, et par un amour sincère de la vertu, qu'il rend touchante et aimable. Il a fait en Espagne une révolution dans l'art dramatiq. Avant lui on ne connaissait ou du moins on ne respectait aucune règle, et on suivait en cela l'exemple de Lope de Vega et de Calderon. C'est lui qui le premier a fait apprécier à ses compatriotes la régularité de notre théâtre, en l'imitant avec bonheur. On a dit que l'imagination des auteurs espagn. ne peut se soumettre aux règles sans perdre beaucoup de son éclat et de sa vivacité, et que l'imitation de l'école française a tué leur génie. Nous ne nous ferons point juges dans cette querelle, qui se rattache aux grands démêlés des deux littératures de notre époque. Nous dirons seulement, et en cela nous ne serons contredits par personne, qu'une telle réforme ne pouvait être opérée que par un homme d'un talent très-remarquable et d'un goût parfait. Moratin avait reçu de la nature ces précieuses qualités, et les avait développées par ses voyages en France, en Angleterre et en Italie. De retour dans sa patrie, il vit s'ouvrir devant lui la carrière des fonctions publ. Nommé par Charles IV chef du bureau de l'interprétation des langues et membre honoraire du conseil roy., il conserva, sous le gouvernement de Joseph Buonaparte, sa dignité de membre honoraire du conseil, et devint en outre chef de la bibliothèq. royale. Son attachement à la cause de Joseph le mit dans la nécessité de quitter l'Espagne, lorsque les affaires de ce prince s'embrouillèrent. Il vécut d'abord à Bordeaux, se consolant de l'exil par la culture des lettres, puis il vint en 1827 se fixer à Paris, où il m. l'année suiv. Entre autres MSs. qu'il a confiés à son Ami, M. Silvela, on cite une histoire de la scène espagnole, depuis sa naissance jusqu'à Lope de Vega, sous ce titre : *Origenes del teatro español*. Cet ouvrage, fruit de longues veilles et de précieuses recherches, revu avec soin par l'aut. et tout prêt à être livré à l'impress., le sera prochainem., à ce qu'on assure, par les soins de M. Silvela.

MOUSSINE-POUSCHKINE (ALEXIS-IVANOV). Le *Récit de l'expédit. d'Igor contre les Polovtsis*, qu'il fit imprimer en 1800, a été trad. en franç. par Blanchard, Moscou, 1823, in-8. On doit à Moussine-Pouschkine deux éditions du code russe : *Rouskaïa Pravda*, Pétersbourg, 1792, et Moscou, 1799.

MULLER (ADAM), écrivain allemand, connu surtout par ses travaux sur l'économie politique, fut frappé d'un tel étonnement et d'une telle douleur en apprenant la mort de Frédéric Schlegel, arrivée au commencement de cette année (1829), qu'il expira lui-même peu de temps après. Sa vie avait eu, du reste, une conformité assez remarquable avec celle de son illustre ami. Comme Schlegel, il était né protestant, et avait embrassé la religion catholique ; comme lui encore, il était entré au service de l'Autriche, et avait été employé, en qualité de publiciste, au quartier-général de l'armée qui tenta vainement de lutter contre la fortune de Buonaparte ; comme lui enfin, il avait professé publiquement dans diverses villes de l'Allemagne. Il paraît aussi que tous deux appartenaient à ce parti théocratique dont M. de Maistre était un des principaux chefs, et qui compte des adhérens dans tous les pays du nord. En 1816, Müller fut nommé consul général en Saxe, et la même année il publ. à Berlin un ouvrage intéressant sur les finances de l'Angleterre. On cite également ses *Mélanges sur la philosophie, les arts et la pratique.*

MUNIER (ETIENNE), ingénieur, né en 1732, à Vesoul en Franche-Comté, fut nommé, en 1759, ingénieur-ordinaire à Angoulême, où il resta jusqu'en 1786. Appelé alors à Paris pour servir comme ingénieur en chef, il ne fit pas un long séjour dans cette généralité, et retourna à Angoulême, en 1790, avec le même titre. Il demanda sa retraite en 1809, laissant peu d'endroits de l'ancienne province d'Angoumois où il n'existe quelq. uns de ses travaux. On a de lui plusieurs écrits, parmi lesquels nous citerons un *Essai d'une méthode générale propre à étendre les connaissances des voyageurs*, ou *Recueil d'observations relat. à l'hist., à la répartit. des impôts, au commerce, aux sciences*, etc., Paris, 1779, 2 vol. in-8.

MURRAY (LINDLEY), né en Pensylvanie en 1745, fut d'abord destiné au commerce, qu'il abandonna pour le barreau, où il obtint des succès. Les troubles qui survinrent en Amérique l'interrompirent dans cette carrière ; il rentra dans celle du commerce, la quitta de nouveau, et passa en Angleterre, où il ne s'occupa plus que de littérature. Il est auteur de la meilleure *Grammaire anglaise* qui existe ; elle a eu un gr. nombre d'édit., tant complètes qu'abrégées.

MURRAY (JOHN), médecin à Edimbourg, ville où il m. le 22 juillet 1820, a publié, entre autres ouvr. (en anglais) : *Elémens de Chimie*, 1801, 1810, 2 vol. in-8 ; *Elémens de matière médic. et de pharmacie*, 1801, 2 vol. in-8 ; *Système de chimie*, 1806, 4 vol. in-8, avec un *Supplém.*, 1809, in-8.

MUSONIUS-RUFUS. *Art. nul.* V. RUFUS.

NEGRI (FRANÇOIS), littérateur italien, né à Venise en 1769, m. en 1827, a pub. plus. ouv., et a légué en outre de nombreux MSs. à un de ses amis qui se propose d'en donner quelques-uns au public. Parmi les ouvrages de Negri, imprimés de son vivant, nous citerons : les *Lettres d'Alciphron*, trad. du grec en italien ; la *Vie d'Azuztolozeno*, un des plus célèbres littérateurs et critiques du commencement du 18[e] siècle ; et les *vies* de cinquante hommes illustres des provinces de Venise.

NÉOPLATONICIENS. On désigne sous ce nom les adhérens de la nouv. école de philosophie qui se forma à Rome vers le milieu du 2[e] S. de notre ère. La pure doctrine de Platon avait été altérée par Arcésilas et Carnéade. Dans la suite, d'autres académ. s'étaient formées successivement ; mais les théories mystiques du philos. d'Egine étaient tout à fait oubliées, lorsque Plotin, Porphyre, et après eux Jamblique et Proclus, tentèrent de les faire revivre et de les développer. On a appelé aussi, par extension, *Néoplatoniciens* des théologiens chrétiens du moyen âge qui amalgamaient la théorie des *idées* avec les préceptes de l'évangile.

NESTOR, surnommé le *Père de l'histoire russe*, passa sa vie au sein de l'étude dans le couvent des Grottes à Kief. C'est mal à propos qu'on lui a attribué, d'après la *Biogr. univ.*, le *Patericon*, ou *Vies*

des pères du couv. des Grottes : cet ouvrage est de Simon, premier évêque de Sousdal (*v.* SIMON).

NETTLETON (THOMAS), médecin et littérat. angl., né en 1683 à Dewsbury, m. en 1742, a fourni un assez gr. nombre de mém. aux *Transact. philosophiq.* On lui doit en outre : *Some Thoughts concerning virtue and happiness, in a letter to a clergyman*, 1729, 1736 et 1751, in-8.

NICEPHORE, métropolite de Kief, m. en avril 1121, était Grec d'origine, et s'était fixé en Russie l'an 1106. On connaît de lui un traité *du Carême et de la Continence des sens*, impr. dans la 1re partie des documens publiés par la société d'histoire et des antiquités de Moscou. La biblioth. synod. de cette ville possède aussi en MS. une *Epître* (de Nicephore) *au gr.-duc Vladimir Vsevolodovitsch Monomaque, sur la séparat. des églises d'Orient et d'Occident.*

NICOLEF (NICOLAS-PETROVITSCH), poète russe, né en 1758, fut élevé dans la maison de la princesse Daschkof, servit dans la garde russe, et se retira avec le grade de major. Ayant perdu entièrement la vue, il chercha des consolations dans la culture des lettres. La trag. en 5 actes de *Surena*, son meilleur ouvr., impr. à St-Pétersbourg en 1781, lui ouvrit les portes de l'académie russe. Nicolef est mort en 1816.

NICOLLE (GABRIEL-HENRI), homme de lettres, libraire et ensuite direct. du collége de Ste-Barbe, naquit à Fresquienne, village du pays de Caux, le 23 mars 1767, de parens cultivateurs, mais jouissant de cette aisance qui, dans cette riche contrée, est le partage des fermiers propriétaires. Cette position mit à même le père de M. Nicolle de donner à son jeune fils une éducation soignée. Il fut envoyé à Paris, au collége de Ste-Barbe, où il avait été précédé par un frère aîné qui était alors un des prem. élèves de cette maison, et qui depuis, sous le nom de M. l'abbé Nicolle, a rendu de gr. services à l'instruct. publ., et a acquis dans cette carrière honorab. une si juste célébrité. L'abbé Nicolle (Charles), plus âgé de huit ans que son frère, fut son guide dans ses études et lui servit de second père, titre qu'il justifia constamm. depuis l'enfance de M. Nicolle jusqu'à l'époque fatale où il eut la douleur de lui survivre. M. Henri Nicolle se destinait comme son frère à l'éducation de la jeunesse lorsque la révolution, en détruisant tous les établissem. universitaires, renversa en même temps les projets des deux frères. L'aîné, obligé, en qualité de prêtre, de quitter sa patrie, alla chercher en Russie des moyens de se rendre utile, et il a laissé dans cet empire, à Pétersbourg et à Odessa, des souvenirs précieux et des monumens durables de son zèle et de ses lumières. Le cadet, resté à Paris, s'associa avec quelques amis et camarades de collége pour lutter, la plume à la main, contre les excès et contre les oppresseurs sous l'autorité desquels gémissait alors la France. Dans sa préface de l'*Hist. de la révolution*, M. Lacretelle cite avec honneur le nom de M. Nicolle à côté de celui de MM. Bertin, Dussault, Fiévée, tous défenseurs énergiques d'une sage monarchie, d'une religion pure et éclairée, et d'une liberté assise sur la base des lois. Plusieurs journaux sortirent de cette courageuse coalition, tous rédigés dans les mêmes principes, et dans un but que les auteurs prenaient à peine le soin de dissimuler, celui de la restauration de la monarchie légitime. Des persécutions devaient atteindre ces intrépides écrivains ; aussi, aux époques les plus désastreuses de la révolut., au 10 août, au 21 janvier, aux jours qui précédèrent le 9 thermidor, au 13 vendémiaire, M. Nicolle et ceux qu'on appelait ses complices furent-ils enveloppés dans une semblable proscription. Plus d'une fois les portes des prisons se refermèrent sur eux, et des condamnat. de mort ou d'exil furent prononcées. Des lois d'amnistie les sauvèrent, et M. Nicolle entre autres eut l'adresse ou le bonheur de ne payer son dévouem. que de la perte de sa liberté. Affranchi de ses liens, M. Nicolle dirigea ses vues vers le commerce de la librairie; fidèle au goût de sa première jeunesse, il conçut le projet de faire tourner au profit de l'instruction publique les entreprises commerciales auxquelles il se livrait. La confiance et la facilité de M. Nicolle étaient extrêmes ; il devait être victime de ces excellentes qualités ; il le fut. Dès cette époque, il songea à se retirer des affaires pour reprendre, avec la dignité qui convenait à son âge, la profession à laquelle sa jeunesse avait été, dès l'origine, destinée. Il existait à Paris une institut. formée par d'anciens élèves de Ste-Barbe, qui avait d'abord été assez florissante, mais qui se trouvait déchue de son premier état ; M. Nicolle supposa (et sa prévoyance ne l'a pas trompé) que le nom seul de l'établissement, appuyé de son zèle et de la collaboration de quelques vieux camarades, suffirait pour lui rendre son antique splendeur. Au bruit de la restauration d'une maison qui lui était toujours chère, M. l'abbé Nicolle accourut du fond de la Russie méridionale et se joignit à son frère ; de cette double coopération est sortie une maison qui en peu d'années a conquis l'estime de l'université et la confiance de quatre cents familles. M. Nicolle, heureux dans son intérieur, pouvait se promettre un long et brillant avenir. Doué d'une forte constitution, rien ne paraissait lui présager une fin prochaine, lorsque, dans les prem. mois de 1828, il fut attaqué d'un catarrhe, annoncé d'abord par des symptômes inquiétans, qui parurent céder à quelques précautions sanitaires. Cependant des rechutes violentes se succédèrent avec une rapidité qui inspira des alarmes sérieuses à sa famille et à ses amis. Enfin une dern. crise s'étant déclarée dans la nuit du 2 au 3 avril, il succomba le 8 du même mois. Les journaux de Paris ont raconté le deuil et la consternation que cette mort prématurée répandit parmi les maîtres et les élèves du collége. Tous, par un mouvement spontané, voulurent porter, jusqu'à sa dernière demeure, le corps d'un chef qu'ils adoraient. Une souscription fut ouverte à l'instant pour consacrer à la mémoire de M. H. Nicolle un monument de tendresse filiale, et d'autres marques de souvenirs offerts à sa veuve et à ses enfans attestent la vénérat. et l'amour dont furent pénétrés ceux qui ont connu l'un des hommes les meilleurs, les plus bienveillans qui aient jamais paru sur la terre. M. Nicolle n'avait point d'ennemis. Bien qu'il se soit constamment occupé de littérat., M. Nicolle n'a laissé aucun ouvrage de sa composition. Comme libraire-édit., il a donné une immense collection de livres classiques, connus sous le nom d'*éditions stéréotypes*, et remarquables alors par leur extrême correction. Il conçut le premier le plan de la *Bibliothèque latine*, ou réimpression des commentaires allemands sur les *auteurs classiques latins*, entreprise à laquelle il dut renoncer après en avoir publié quelques volumes pour éviter une concurrence fâcheuse. Les *dictionnaires français-latin* et *latin-franç.* de M. Noël ; le *dictionnaire grec-franç.* de M. Planche, etc., devenus ensuite la propriété de M. Lenormant, furent impr. sous sa direction, pour la première fois, en 1807.

NIEMEYER (N.), chancelier de l'université de Halle, où il était né en 1754, et où il m. en 1828, avait vu célébrer un an auparavant, par une fête touchante, la cinquantième anniversaire de son professorat. Il avait été conduit en France, vers 1812, comme l'un des otages de l'université de Halle. Rendu à la liberté en 1814, il fit une excursion en Angleterre avant de retourner dans sa patrie. Il a laissé un grand nombre d'écrits sur la théologie et sur l'éducation. Son dern. ouvrage est une relation intéressante de son voyage en France et en Angleterre.

NOVIKOF (NICOLAS-IVANOVITSCH), né en 1744 à Tichvensk, près de Moscou, est un des Russes qui ont le plus contribué aux progrès des lumières dans sa patrie. A 18 ans il servait comme bas-officier dans la garde impériale ; c'est alors seulement qu'il com-

mença à cultiver les heureuses dispositions dont la nature l'avait doué. Quittant bientôt la carrière militaire pour se vouer entièrement aux lettres, il publia en 1770 un journal intit. : *le Peintre*, dont le mérite est encore généralement reconnu. Plus tard Novikof acheta l'imprimerie de l'univ. de Moscou, et il mit tous ses soins à multiplier les ouvr. utiles, visant à en réduire le prix autant que possible. La *Gazette de Moscou,* confiée à ses soins, vit le nombre de ses souscripteurs s'élever de 600 à 4,000. A l'époque de la révolut. franç., Novikof eut à essuyer de la police ombrageuse de Paul Ier des tracasseries et des persécutions même. Elles eurent un terme, et cet estimable savant coula en paix le reste de sa vie, qui finit le 31 juillet 1818. Outre les journaux littér. dont il a été le principal rédacteur, on lui doit : *Bibliothèque anc. de la Russie,* 10 vol., St-Pétersb., 1773-1775 (il en a été fait une continuation, ibid., 1786-1793, en 9 vol.); *Essai d'un diction. histor. des aut. russes*, ibid., 1772.

OELSNER (N.), conseiller de légation de S. M. prussienne à Paris, où il m. en 1828, était né dans la Silésie vers 1764, et était venu en France au commencement de la révolution, séduit, comme beaucoup d'autres, par des illusions que les Franç. ne furent pas les seuls à partager. Il résida à Paris, sous le directoire, comme chargé d'affaires de la ville de Francfort, et il fut depuis investi des mêmes fonctions, mais momentanément, par les villes anséatiques. Fixé en France par ses goûts, par ses relations littéraires et même par son mariage, il y consacra tout son temps à l'étude, et se priva ainsi de successions importantes qui s'ouvrirent en Allemagne durant son absence. Cependant le roi de Prusse l'avait nommé, en 1814, son conseiller de légation à Paris, et l'avait chargé particulièrem. de la correspondance littéraire. Nous citerons d'OElsner : un mémoire *sur l'influence de la religion de Mahomet*, couronné par l'institut en 1809; une *Hist. de l'islamisme,* encore MS.; une *Hist. de la guerre des Hussites* ; et une brochure, publiée en 1815 sous le voile de l'anonyme et sous le titre de *Pièces relatives au droit public des nations*.

ONCIU (GAD de). Annulez cet art., qu'on a maladroitement emprunté d'autres biogr. C'est le nom défiguré de GUI DE DOUCIE.

OPPORTUNE (STE), *lisez, ligne* 2 : Montreuil près Desiez.

OSTROJSKII (le prince CONSTANTIN-CONSTANTINOVITSCH), vaivode de Kief et maréchal de Volhynie, est moins célèbre comme aut. que comme protecteur des lettres, qu'il chercha constamment à répandre dans la Russie occidentale. Très-attaché à la relig. grecq., il ne voulut jamais suivre l'exemple de presque tous les évêques et princes lithuaniens et volhyniens, qui s'étaient faits catholiques, et il publia contre eux un écrit intit. : *Exhortation circulaire aux églises de Lithuanie et Volhynie*, Ostrog, 1595. Le prince Ostrojskii m. en 1608. Un de ses fils, *Janus,* châtelain de Cracovie, se convertit à la religion catholique; l'autre, *Alexandre,* vaivode de Volhynie, resta Grec, et tous deux se distinguèrent dans la carrière des armes.

OZERETSKOVSKI, l'un des prem. memb. qui composèrent l'acad. des sciences de Pétersbourg en 1783, m. en 1827 dans sa 77e année. Nous citerons de lui: des *Elémens d'histoire natur.*, Pétersbourg, 1791, 7 vol.; un *Voyage* aux lacs Ladoga et Onéga, ibid., 1792; une *Description* des lieux compris entre Pétersbourg et Staroi-Rouss, ibid., 1808.

OZEROF (VLADISLAS-ALEXANDROVITSCH), célèbre auteur tragique russe, né en 1770 près de Tver, fut reçu à six ans dans le corps des cadets nobles de terre, en sortit (1788) après avoir fait les plus brillantes études, et avança rapidement dans la carrière militaire. Il la quitta avec le grade de génér.-major, entra alors dans les emplois civils, obtint sa retraite en 1808, et m., en nov. 1816, des suites d'une maladie très-longue qui avait affecté ses facultés intellectuelles, aussi-bien que son physiq. La tragédie russe doit à Ozerof; nous ne dirons pas sa splendeur, car, de tous les genres de littérature, c'est le seul qui soit encore négligé dans ce pays, mais son existence. Les pièces de Kniajenine et de Soumorokof, les meilleures que possédât alors la scène russe, n'étaient point dénuées de beautés ; elles étaient même assez riches en beaux vers, mais elles manquaient de cette action, de cet ensemble qui constituent la vraie tragédie. Ozerof en créa une tout-à-fait nationale. Sans négliger les beaux exemples de Racine et de Voltaire, il s'affranchit de cette imitation servile des étrangers qui avait caractérisé ses prédécess. Voici le titre des tragédies d'Ozerof : la *Mort d'Oleg*, en 5 actes, représentée pour la 1re fois à St-Pétersb. en 1798; *OEdipe à Athènes*, en 5 actes, représentée le 23 novemb. 1804; *Fingal*, en 3 actes, représenté le 8 déc. 1805; *Dmitri Donskoï*, en 5 act., représenté le 14 janvier 1807; *Polixène*, en 5 actes, représenté le 14 mai 1809. Ozerof a composé en outre quelques *poésies* lyriques, et a trad., d'après Colardeau, un certain nomb. des *Epîtres d'Héloïse à Abailard*. Ses *OEuvres complètes* ont été imp. (avec une *notice* sur sa vie et ses ouvrages, par le prince Viasemskii), Saint-Pétersbourg, 1818, 2 vol.

PACHO (N.), voyageur et géograp. distingué, auteur du *Voyage dans la Marmarique et la Cyrénaïque*, s'est tué au commencement de cette année (1829), à l'âge 34 ans. Il paraît que sa raison avait été altérée par le travail excessif auquel il se livrait depuis quelque temps, dans le double but d'achever la publicat. de son *Voyage*, et de mettre en ordre les nombreux matér. d'un ouv. sur les *Mœurs des peuples nomades,* qu'il se proposait de faire paraître incessamment. Sa m. n'apportera heureusem. ni retard ni préjudice à la publicat. de ses importans travaux ; mais elle n'en est pas moins un malheur pour les sciences. Pacho venait d'obtenir le gr. prix décerné par la société de géographie.

PADILLA (D. J. de), *l. antépénult., lisez :* Martinez ; *et plus haut :* Villalar (*non* Villalor).

PATARIN ou PATERIN (CLAUDE), seigneur de Croix, prem. présid. au parlem. de Bourgogne, né à Lyon vers 1475, occupa successivem. divers emplois de magistrature, et succéda en 1525 dans la dernière à Hugues Fournier, son compatriote, qui lui-même avait été revêtu de la dignité de premier présid. à la m. de Humbert de Villeneuve (*v.* JOUG). Claude Patarin m. à Dijon en 1551, après s'être distingué dans l'exercice de ses fonctions par ses hautes vertus, qui lui méritèrent le surnom de *Père du Peuple.* Il avait assisté en 1526 à l'assemblée des notables tenue à Cognac, relativem. à l'exécut. du traité de Madrid, par lequel François Ier s'était engagé à céder à Charles-Quint le duché de Bourgogne pour sa rançon : on sait que la courageuse résistance des députés de cette province empêcha sa séparation du royaume de France.

PAUL-PETROVITSCH, emper. de Russie. *Supprimez, ligne* 23, *le mot* à la fois; 2e *col., ligne* 23, *lisez :* La paix de Luneville fut conclue (18 fév. 1801).

PELETIER (CLAUDE LE), ne fut que peu de temps contrôleur-gén. des finances, étant m. dans sa retraite le 3 juillet 1685.

PELLETAN (PHILIPPE). Le nom de cet honorable praticien ne devait pas figurer dans notre biographie : la science et l'humanité n'ont pas eu à regretter sa perte, comme l'avait cru l'aut. de sa notice (6 juin 1829).

PICARD (LOUIS-BENOIT), auteur dramatique, né à Paris en 1769, fit de brillantes études, au sortir desquelles son père, avocat distingué du barreau de Paris, et son oncle maternel, médecin non moins renommé, le pressèrent d'opter entre ces deux professeurs; mais un penchant irrésistible l'entraînait vers la carrière où il a obtenu depuis tant de succès. Sous les auspices de M. An-

drieux, qui est resté lié avec lui d'une étroite amitié, il donna au théâtre de *Monsieur* sa prem. pièce, *le Badinage dangereux*, qui fut assez favorablem. accueillie. La même troupe, transplantée peu de temps après au Théâtre-Feydeau, y représenta sa seconde comédie, *encore des Ménechmes*. Il donna ensuite à l'Opéra-Comique *les Visitandines*, dont le succès fut brillant, et qui furent suivies de quelq. légères ébauches de circonstance, jouées avec plus ou moins de bonheur dans les prem. années de la révolut. Picard, dont le goût pour l'art dramat. était devenu une véritable passion, après avoir souvent joué la comédie en société et s'être même montré sur le petit théâtre Mareux, rue St-Antoine, débuta, ainsi que son frère, sur la scène de Louvois, dont il prit la direction. Il y reçut un accueil flatteur dans son *Collatéral* et dans plus. autres de ses ouv. La scène plus vaste de l'Odéon lui ayant été concédée en 1801, il y continua ses triples fonct. d'auteur, d'act. et de direct. avec beaucoup de zèle et d'activité, et ce fut pendant sa prem. direct. de ce théâtre qu'il obtint ses plus beaux triomphes littéraires. Il quitta, au bout de quelques années, la profession de comédien, dans l'espoir de composer plus d'ouvrages et d'entrer à l'institut, où il fut admis effectivem. en 1807, dans la 2e classe (acad. franç.). Buonaparte lui donna peu de temps après la croix de la Légion-d'Honneur et l'administrat. du gr. Opéra, à laquelle il renonça en 1816 pour reprendre la direction de l'Odéon. A cette occasion, il s'éleva entre lui et M. Alex. Duval quelques débats qui furent portés devant les tribunaux, et qui se terminèrent par une transaction à l'amiable entre les deux auteurs, sans fournir au public tout le scandale qu'il avait espéré. Ce fut après le second incendie de l'Odéon, et pendant qu'il était l'hôte passager de la salle Favart, que Picard obtint l'autorisation de jouer tout le répertoire du Théâtre-Français. Ce privilége demeura la propriété de l'Odéon ; mais ce malheureux théâtre, abandonné définitivement par celui qui l'avait si long-temps dirigé, ne compta plus que de loin en loin, et comme par hasard, quelques jours de prospérité. Picard m. à Paris le 31 décembre 1828. Il avait déjà, en 1824, composé 70 pièces de théâtre. Malheureusem. il n'était pas riche et il avait une fille en bas âge, dont le sort l'inquiétait et pour laquelle il se crut obligé, vers la fin de sa vie, de multiplier les ouvr. faibles. Nous n'aurions presque rien à citer de lui, dans cette dernière période, s'il n'eût donné *les Trois Quartiers*, en société avec M. Mazères. Mais, parmi ses product. dramat. d'un âge plus heureux, on est embarrassé de choisir les plus remarquables, tant l'on en trouve qui mériteraient cet honneur. Nous citerons pourtant, sans nous astreindre à l'ordre chronologique : *Médiocre et Rampant ; Duhautcours*, ou *le Contrat d'union ; le Conteur*, ou *les Deux Postes ; la Petite Ville ; la Grande Ville*, ou *les Provinciaux à Paris ; M. Musard ; M. de Probancour*, ou *les Capitulations de conscience ; les Marionnettes ; les Ricochets ; les Deux Philibert* (en société avec Radet). On a imprimé le *Théâtre de L.-B. Picard*, Paris, Barba, 1821-23, 10 v. in-8. Outre quelq. poésies légères qui ont paru dans les rec. périod., on a encore de ce fécond écriv. plus. romans, tels que *l'Exalté*, ou *Hist. de Gabriel Desodry*, etc., 1823 ; 3e édit., 1824, 4 vol. in-12 ; et *le Gilblas de la révolution*, ou *les Confessions de Laurent Giffard*, 1824, 5 vol. in-12, 3e édit., 1825 : product. qui n'ont rien ajouté à la réputation de leur auteur. Le caractère distinctif de son talent, comme auteur dramatiq., est une gaieté franche et naturelle, à laquelle il joint une entente parfaite de la scène et un dialogue vif et animé. S'abandonnant trop à sa facilité, il a parfois négligé son style, et l'on s'en aperçoit surtout dans le petit nombre de ses pièces qu'il a essayé de rimer. Picard a attaché son nom à une éd. des *OEuvres complètes de Molière*, publ. chez les frères Baudouin, 1826-28, 6 vol. in-8 ; et il s'est fait aussi (avec M. J. Peyrot) le directeur en nom d'une édition portative du *Répertoire du théâtre français*, en 2 vol. in-8, Paris, 1825-29.

PIE VII, *page* 2367, 2e *col.*, *lignes* 28 et 29, *lisez :* Radet.

PIGNATELLI (Franç.), capitaine gén. du roy. de Naples, né en 1732 dans la capitale de cet état, appartenait à la famille des princes de Strongoli. Il commença sa carrière milit. sous Charles III, dont il encourut la disgrâce par suite d'un duel où il tua son adversaire (le chev. Pollatrelli). Devenu plus tard le confident du jeune Ferdinand, à qui Charles III, son père, appelé au trône d'Espagne, avait transmis la couronne de Naples, Pignatelli accrut sa faveur en acceptant de la reine Caroline d'Autriche le rôle infâme d'abuser ces deux monarques sur leurs dispositions réciproques, relativement au fameux Acton, dont le prem., plus clairvoyant, exigeait le renvoi, comme indispensable au maintien de la bonne harmonie, tant dans leurs rapports politiques que dans ceux de sa famille. Sa fourbe fut récompensée par la reine, dont il avait si bien secondé les vues ; elle lui fit donner le gouv. des Calabres, où, sous prétexte de réparer les maux que d'affreux tremblemens de terre avaient causés à ces prov., on envoya une commission qui ne fut qu'un nouv. fléau pour le pays. Pignatelli en revint gorgé de richesses, et, bientôt nommé gouv. de Naples, il réunit à ces fonctions celle de chef de la police, après la disgrâce de Medici. C'est pendant sa gestion que furent construits les fameux greniers d'abondance que Naples montre aujourd'hui aux étrangers comme un objet de curiosité et de luxe. Leur consruction avait été encore pour lui une occasion d'augmenter sa fortune. Il fut élevé à la dignité de capitaine-gén., et chargé de la police de tout le royaume en 1789. Son administration fut digne de ses honteux antécédens, et, dit un biographe, il aurait suffi d'en bien déterminer le caractère, pour justifier les Napolitains de tous les efforts qu'ils ont tentés si long-temps pour réformer leur gouvernement. Ferdinand, avant d'abandonner ses états, nomma, sur la proposition d'Acton, Pignatelli vicaire-général du roy. Prompt à désespérer des moyens de résistance que l'honneur du moins lui prescrivait de tenter, il laissa Naples en proie à une affreuse anarchie, en commettant à la populace armée le soin de sa défense. Aussi les Français furent-ils accueillis en libérateurs par la meilleure portion de la ville. Réduit à se sauver en Sicile pendant l'occupation de Naples, Pignatelli n'y revint qu'après le roi, dont il ne put jamais regagner la confiance. Il trempa toutefois dans un complot tendant à rappeler la cour de Sicile dans cette capitale durant le règne éphémère de Joseph Bonaparte. Envoyé en exil pour cette cause, il fut rappelé bientôt après par Joachim Murat, et continua d'habiter Naples ou ses environs jusqu'en 1812, époque où il m. dévoré de remords.

PILPAY ou PIDPAY. V. Vichnou-Sarma.

PINDEMONTE (Hippolyte). *Ajoutez :* il m. à Vérone en octobre 1828.

PINKNEY (William), avocat et diplomate américain, né à Annapolis, dans le Maryland, en 1764, fut élu memb. du congrès en 1790. Six ans après, il fut envoyé en Angleterre, de là en France, pour négocier avec le directoire, qui refusa de l'admettre, puis en Espagne, où il régla les intérêts de son pays relativem. à la cession de la Floride, enfin en Italie, où il inspecta les consulats américains. De retour en Amérique, en 1804, il reprit ses fonctions d'avocat, qu'il quitta de nouveau, en 1806, pour se rendre en Angleterre, où il eut à traiter la grande affaire du droit des neutres en matière de navigation, sans pouvoir toutefois obtenir des concessions importantes. A son retour, en 1811, il fut promu au poste de procureur-général, dont il se démit en 1814, après avoir pris une grande part aux discus-

sions qui eurent lieu au sujet de la déclaration de guerre de la Grande-Bretagne. Il commanda un corps de volontaires, et fut blessé grièvement à l'attaque de la ville de Washington par les Anglais. En 1816 il fut envoyé à Pétersbourg comme minist. plénipotentiaire, et fut chargé en même temps de passer par Naples et d'y réclamer une indemnité, probablem. trop ambitieuse, pour les pertes que le commerce américain avait eu à souffrir des confiscations effectuées sous le règne de Murat. Pinkney m. dans sa patrie en 1822, peu de temps après avoir été élu sénateur par la législat. de Maryland. On a publié : *Some accounts of the life, writings and speeches of W. Pinkney, by Henry Wheaton*, New-York, 1826, in-8.

PISANDRE, l'un des généraux qui renversèrent la démocratie à Athènes, et y fondèrent l'oligarchie des quatre-cents. V. Théramènes.

PISSAREF (Alexandre), poète russe, né en 1801, mort en 1828, avait débuté dans la carrière des lettres, à l'âge de 20 ans, par quelques poésies dramat. Plus tard, il résolut de travailler exclusivement pour le théâtre; et ses essais dans ce genre, surtout sa comédie historiq. intit. *Colomb*, prouvent que ce n'est pas en France seulem. qu'on tente de frayer nouv. routes à l'art dramat.. Pissaref voulait, disait-il, arracher le poignard des mains de Melpomène pour le remettre aux mains de Thalie. Une *notice* nécrologique lui a été consacrée par M. Serge Glinka, dans le *Bulletin du Nord* (cahier d'avril 1828, p. 409-412).

PLOWDEN (Francis), histor. et publiciste irlandais, est m. au commencement de cette année (1829), à Paris, où il demeurait depuis très-long-temps. Il avait été élevé au collége anglais de St-Omer, et lorsque les lois anglaises s'adoucirent en faveur des catholiques, au point de leur permettre l'entrée du barreau, il fut un des premiers qui usèrent de cette liberté. Il se distingua bientôt comme jurisconsulte par ses profondes connaissances; mais la chaleur avec laquelle il defendit la cause des Irlandais lui attira tant de désagrémens, qu'il prit le parti de se retirer en France. Il doit sa réputat. principalem. à son histoire, ou plutôt à ses hist. de l'Irlande, car il a écrit trois fois l'hist. de sa patrie. Ses autres écrits roulent sur la politique, l'économie publique et le droit. Tels sont le *Traité de l'église et de l'état*, *Jura Anglorum*, le *Traité sur les dîmes*. L'univers. d'Oxford avait conféré à Plowden le degré de docteur ès-lois.

PLUTARQUE, *col.* 2e, *ligne* 36, *après le mot* de Maussac, *lisez :* ou plutôt de Ruault, 1624, etc.

POULLAIN DE GRANDPREY (Joseph-Clém.), conventionnel, né en 1744 à Ligneville, près Mirecourt, en Lorraine, exerça les fonctions d'avocat à Mirecourt jusqu'en 1770, époque à laquelle il fut pourvu de l'office de procureur du roi, assesseur civil et criminel au bailliage royal de la même ville. Un an après il devint prevôt de Bulgnéville, et il l'était encore lorsque la révolution éclata. Chargé de rédiger les doléances du bailliage de Neufchâteau et les demandes du tiers-état de toute la province de Lorraine, il reçut encore plus. témoignages pareils de la confiance de ses concitoyens, qui l'élurent enfin procur.-génér.-syndic du départem. des Vosges, lors de la prem. format. des administrat. populaires. En 1792, il fut élu député des Vosges à la convention nationale, et avant de rompre l'assemblée électorale qu'il présidait, il obtint d'elle l'improbation (consignée au procès-verbal) de la circulaire contenant la relation sanglante des 2 et 3 septembre, adressée aux départemens par la commune de Paris. Arrivé à la convention, Poullain de Grandprey fit partie de la commission des vingt-quatre, créée pour faire le dépouillem. des papiers trouvés le 10 août aux Tuileries dans l'armoire de fer, et fut un des deux memb. qui communiquèrent à Louis XVI ceux de ces papiers que l'on jugeait pouvoir être à sa charge. Il rendit ensuite compte à l'assemblée des communications faites au roi, et son rapport, trop modéré, mécontenta les montagnards. Dans le procès de Louis XVI, il demanda d'abord que le jugement n'appartînt pas à la convention nationale, puis, étant obligé contre son gré de concourir au jugement, il vota la m., mais avec la réserve expresse du sursis et l'appel au peuple. On le vit bientôt après voter pour le décret d'accusation contre Marat; mais plus tard il employa une foule de demi-résistances et de petites ruses pour échapper aux fureurs révolutionnaires, et il atteignit ainsi le 9 thermidor. Il fut chargé presque aussitôt d'une mission à Lyon, qui ne fut signalée que par des mesures d'ordre et de pacificat. Dans le conseil des anciens et dans celui des Cinq-cents, où il fut admis successivem.; il vota constamment pour le directoire contre le parti dit de Clichy qui formait l'opposition, et il prit une part active au coup d'état du 18 fructidor de l'an V. Le 2 brumaire suiv., au nom d'une commission spéciale, il fit un rapport qui concluait à la confiscat. des biens des personnes condamnées à la déportat. le 18 fructidor : ce rapport, il est vrai, ne fut jamais discuté; mais ce ne fut point la faute de Poullain de Grandprey. Il fit encore plus. rapports en fav. d'une foule de mesures tendant à fortifier l'action du gouvernem., et fut élu président du conseil des cinq-cents en 1798. Il commença à lutter contre le directoire lors de la loi du 22 floréal an VI, qui soumettait les élections à l'influence illégale du gouvernem., et il contribua pour sa part à amener la crise du 30 prairial an VIII, qui donna au parti ultra-démocratiq. un triomphe éphémère. Il fut le présid. et plus. fois le rapporteur d'une commiss. chargée alors de présenter des mesures de salut pub.; mais il fut assez modéré pour combattre avec énergie les opinions qui se hasardaient sur des changem. à faire à la constitut. et sur la possibilité de proroger les pouvoirs des députés. Son attachem. à cette constitution le rangea parmi les adversaires décidés du 18 brumaire an VIII, et il fut à ce titre exclu du corps législatif, et condamné à une déportation qui n'eut pourtant pas lieu. Il s'occupait dans la retraite d'essais agricoles, lorsqu'il fut nommé, avant la fin de la même année, président du tribunal civil de Neufchâteau (Vosges). Il eut, en 1811, l'une des présidences de la chambre de la cour impériale de Trèves, place qu'il dut perdre en 1814, par suite du traité de Paris. Il siégea, durant les cent-jours à la chambre des députés, s'y rallia aux patriotes de 1789, et fut de ceux qui signèrent, chez le président Lanjuinais, une protestation contre la violence qui les empêchait de continuer leurs délibérat. Après la seconde restaurat., bien que son vote au procès de Louis XVI eût été compté dans la minorité, il fut exilé, par une interprétation excessivem. rigoureuse de la loi d'amnistie. Rappelé en France par l'ordonnance royale de février 1818, il ne chercha plus qu'à jouir de quelq. années de repos, et m. à sa terre de Graux, près Neufchâteau, en 1826.

POULLAIN DE VIÉVILLE. *Ajoutez ses prénoms :* (Nicolas-Louis-Justin). Il est m. en 1816 (non en 1810). *Voy. Bibliographie de la France*, 1816, p. 191.

POUSSIN (Nic.) est né proche des Andelys.

PRITZ (J.-G.), *ligne* 4, *lisez :* 1711.

QUESNEL (le baron). C'est par une méprise empruntée d'autres biogr., qu'on a confondu cet officier-général vivant avec un maréchal de camp du même nom, qui ne nous est connu que par sa fin malheureuse.

RABAUT ST-ÉTIENNE (J.-P.). Une édition de ses *Œuvres*, précédées d'une *notice* biograph., par M. Collin de Plancy, a été publiée en 1826, 2 v. in-8.

RAFFLES (sir Thomas Stamford), fils d'un capitaine de marine marchande, naquit en mer, à la hauteur de l'île de la Jamaïque le 6 juillet 1781.

En 1805, il fut nommé sous-secrétaire du gouvernement de l'île du prince de Galles. Il acquit une connaissance parfaite de tous les dialectes de la langue des Malais, et fut nommé en 1811 gouvern. de Java. Il revint en Angleterre en 1816, et publia en 1817 son histoire de Java en 2 vol. in-4, ouv. aussi curieux qu'intéressant et instructif. A la fin de la même année il fut envoyé à Bencoolen dans l'île de Sumatra avec le titre de gouvern. du fort Marlborough, forma un établissem. anglais à Singapore, et fut contraint par raison de santé à se rembarquer pour l'Angleterre le 2 fév. 1824. Presque au sortir du port le feu prit au navire à bord duquel il était. Tous ceux qui s'y trouvaient se sauvèrent sur deux barques; mais sir T. Raffles perdit tous les matériaux qu'il avait amassés pour écrire une histoire de Sumatra, de Bornéo et d'autres îles de cette mer. Ce navigateur mourut d'apoplexie dans les premiers jours de juillet 1826.

RAIEVSKY (ANDRÉ), m. à Koursk en Russie, a laissé plus. écrits, parmi lesquels nous citerons des *Mémoires* (dans sa langue) *sur les campagnes des années* 1813 *et* 1814, Moscou, 1822, 2 v. in-8.

RANCÉ (l'abbé de). Ce n'est pas Lenain de Tillemont, mais bien Pierre Lenain qui a écrit sa *vie*.

RANNEQUIN. *Lisez, ligne* 13 *et suiv.* : le chevalier Arnold de La Ville.

REICHARD (HENRI-AUGUSTE-OTTOCAR), direct. de l'administration de la guerre de l'état de Saxe-Gotha et conseiller intime au même départem., né en 1751 à Gotha, où il m. le oct. 1828, membre de plusieurs sociétés littér., eut jeune encore pour beau-père le conseiller intime de régence Rudolphe, qui lui fit donner sous ses yeux une brillante éducation. Après avoir suivi des cours de jurisprudence aux univ. de Goettingue, de Leipsig et d'Iena, Reichard s'attacha plus spécialement aux études littéraires, et il y fit de rapides progrès dans le commerce et sous la direction de Gotter et de Klupfel. Il débuta par quelques poésies insérées dans les *Almanachs des muses*, puis il s'associa à la rédaction de div. recueils périodiques. Admis des prem. dans la société dramatique fondée à Gotha par Seyler, il entra dès-lors en liaison avec ce que la ville comptait d'auteurs et d'amateurs distingués. Bientôt il prit rang parmi les premiers par quelques pièces qui eurent du succès, et il devint directeur du théâtre ducal, puis bibliothécaire du duc Ernest. Le théâtre de Gotha lui dut son premier *almanach*, et il fit paraître aussi un *Journ. dramatiq.* qui a conservé de l'importance par rapport à l'histoire de l'art chez les Allemands. Cepend., les relations de Reichard avec les sav. s'étendant de plus en plus, il fonda la *Gazette scientifique de Gotha*, et s'associa à la rédaction du recueil intit. *Olla potrida*, puis à celle du *nouv. Mercure de France*, du *Journal de lecture* et de la *Biblioth. des romans*. Il s'était également affilié à div. sociétés secrètes, dont le duc lui-même faisait partie, notamment à celle des francs-maçons de Gotha, dans le sein de laquelle fut publ. (en oct. 1825) un écrit sous le titre de *Jubilé de Reichard*. Vers le commencement du règne d'Emile-Léopold-Auguste, il entreprit de visiter avec sa jeune épouse l'intérieur de l'Allemagne, la Suisse, l'Italie et la France. Diverses publicat. furent le fruit de ces excursions, entre autres son *Guide des voyageurs en Europe*, dont la 5e édit. parut à Weimar en 1807, 3 vol. gr. in-8, fig.; réimpr. l'année suivante, ibid., 4 vol. in-12, et qui a eu depuis plus. autres éditions. Son *Passager en voyage* (écrit en allemand), et les *Petits Voyages*, en 8 vol., ont eu aussi une très-grande vogue. Reichard, tout partisan qu'il était de ce que les nouvelles doctrines politiques ont produit d'améliorations, n'en était pas moins fermement attaché aux intérêts et aux prérogatives monarchiq. Il conserva toujours les bonnes grâces d'Emile-Léopold-Auguste, et fut de même employé dans plus. affaires de l'état sous Frédéric IV, son successeur. *Voy.*, pour la liste des ouvr. de Reichard, l'*Allemagne sav.* de Meusel. Les feuilles périod. de Gotha (oct. 1828) ont consacré plusieurs *notices* à ce Nestor de la littérature allemande.

RIVAROL (le vicomte de). *Ses prénoms sont* : JEAN-ETIENNE-AUGUSTE. *Retranchez les mots* : ST-ETIENNE.

RIVIÈRE (CHARLES-FRANÇOIS, marquis, puis duc de), lieutenant-général et pair de France, né à la Ferté-sur-Cher en 1765, était officier dans les gardes-françaises lorsqu'il émigra. Il ne tarda pas à s'attacher à la fortune du comte d'Artois (aujourd'hui Charles X), pour lequel il remplit différentes missions dans la Vendée, et qu'il accompagna, en 1795, dans son expédition de l'Ile-Dieu. En un mot, il s'associa à presque toutes les entreprises qui furent dirigées, soit contre la France républicaine, soit contre le chef du gouvernement consulaire. Arrêté, en 1804, avec Pichegru, George Cadoudal, les deux frères Polignac, etc., il fut mis en jugement et condamné à mort par le tribun. criminel du départem. de la Seine; mais sa famille trouva le moyen d'intéresser en sa faveur la femme et quelques proches parens du premier consul, qui obtinrent, non sans difficulté, sa grâce ou plutôt une commutation de peine. Il fut déporté, après avoir subi une detention de 4 ans au fort de Joux. Rentré en France en 1814, il fut nommé maréchal-de-camp et ambassad. à Constantinople. Les vents le retenaient encore à Marseille, lorsqu'il apprit le débarquement de Buonaparte, contre lequel il tenta vainement de soulever la population du Midi. Réfugié en Espagne durant les cent-jours, il ne reparut à Marseille qu'après la nouvelle du désastre de Waterloo. Il fut presque aussitôt créé pair, confirmé dans le grade de lieuten.-général que lui avait valu son dévouement à la cause des Bourbons, et chargé du commandement de la Corse. Il trouva une partie de cette île encore livrée à une insurrection, qu'il termina par de promptes mesures. Informé que Murat, échappé de la Provence, cherchait un asile dans les environs d'Ajaccio, il fit faire des recherches si actives, que ce roi déchu et proscrit, qui avait été l'un de ses sauveurs en 1804, quitta la Corse et alla tenter contre Naples l'expédition insensée dans laquelle il perdit la vie. Le marquis de Rivière, remplacé dans son commandement de la Corse en 1816, partit aussitôt pour son ambassade de Constantinople. Des plaintes amères furent bientôt portées contre le tarif des douanes souscrit par le nouv. ambassad., et qui assujétissait les négocians franç. dans les Echelles du Levant à des droits 2 fois et demi plus forts que ne les payaient les autres nations. Dénoncé pour ce fait de négligence ou d'incapacité à la chambre des députés en 1819, il se rendit à Paris sur l'ordre du général Dessolles, alors ministre des affaires étrangères ; mais il eut assez de crédit pour n'avoir pas besoin de se justifier, et retourna à Constantinople, d'où il fut pourtant rappelé définitiv. à la fin de 1820. Il fut mis quelq. temps après à la tête de la compagnie dite des gardes-du-corps de *Monsieur*, dont il conserva le commandem. lorsqu'elle fut devenue, par la m. de Louis XVIII, la 5e compag. des gardes-du-corps du roi. Il avait été créé duc et nommé gouverneur de Mgr le duc de Bordeaux, lorsqu'il m. en 1828. On s'accordait généralement à lui reconnaître une âme honnête et vertueuse ; mais son esprit peu éclairé, et empreint de quelq. préventions fâcheuses contre la nouvelle France, n'était pas au niveau de la tâche importante qui lui avait été confiée. On a publié des *Mém. posthumes, lett. et pièces authentiq. touchant la vie et la m. de C.-F. duc de Rivière*, Paris, Ladvocat et Dufey, 1829, in-8 ; attribués à M. de Naylies, officier-supérieur des gardes-du-corps du roi.

ROSE (GUILL.), *ligne* 21, *lisez* : de la ligue.

ROUSSEAU (J.-J.), *ligne* 2, *lisez* : juin 1712.

ROYOU (JACQUES-CORENTIN), avocat et littérateur, contribua avec son frère, l'abbé Thomas-

Marie Royou, à la rédaction du journal *l'Ami du roi*, échappa, ainsi que lui, au décret qui les mettait en jugement, et entreprit, en 1796, *le Véridique*, qu'il fit suivre bientôt de *l'Invariable*. Il fut déporté, lors de la révolution du 18 fructidor, et resta à l'île de Ré jusqu'à l'établissement du gouvernement consulaire. Rendu alors à la liberté, il revint à Paris, rentra au barreau, et continua néanmoins de cultiver les lettres avec assez de succès pour obtenir une pension du roi en 1821. Il m. en 1828, laissant les ouvrages suivans : *Précis de l'histoire ancienne d'après Rollin, contenant l'histoire des Egyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, des Mèdes, des Perses, des Grecs*, etc., *jusqu'à la bataille d'Actium*, 1802, 4 vol. in-8 ; 2e édit., 1811 ; *Hist. du Bas-Empire, depuis Constantin jusqu'à la prise de Constantinople*, 1803, 4 vol. in-8 ; 2e édit., 1814 ; *Histoire romaine depuis la fondation de Rome jusqu'au règne d'Auguste*, 1806, 4 vol. in-8 ; *Histoire des emper. romains, depuis Auguste jusqu'à Constance Chlore, père de Constantin*, 1808, 4 vol. in-8 ; *Phocion*, tragédie, 1817 ; *le Frondeur*, comédie, 1819 ; *Zénobie*, tragédie, 1821.

ST-CHAMOND (CLAIRE-MARIE MAZARELLI, dame de), née en 1731 à Paris, où elle m. vers 1804, s'était livrée de bonne heure à la culture des lettr. Elle concourut, en 1763, pour le prix proposé par l'académie franç. sur *l'Eloge de Sully*, et son ouvrage, impr. l'année suiv., in-8, n'est guère au-dessous de celui de Thomas, qui fut couronné. On a de Mme de St-Chamond un autre *Eloge de R. Descartes*, 1769, in-8 ; un roman intit. : *Camédrice*, 1765, in-12 ; une comédie, *les Amans sans le savoir*, en 3 actes et en prose, 1771, in-12 ; enfin une *Lettre à J.-J. Rousseau*, in-12.

SAINT-JUST (N. GODART D'AUCOURT DE), m. à Paris, sa ville natale, en 1826, à l'âge de 56 ans, est connu surtout comme auteur des paroles de quelques opéras, parmi lesquels on peut distinguer *le Calife de Bagdad*, opéra-comique en un acte, musique de Boïeldieu, Paris, an IX (1801), in-8, souv. réimp., in-8 ; *Jean de Paris*, opéra-comique en 2 actes, musique de Boïeldieu, Paris, 1812, in-8, souvent réimpr. On trouve encore ces deux pièces, avec quelq. autres, dans ses *Essais littéraires*, Paris, Lenormant père, 1826, 2 vol in-8.

SAINT-SEBASTIEN ou SAN SEBASTIANO (la comtesse de), veuve d'un gentilhomme sarde, captiva à 50 ans le cœur de Victor-Amédée II, qui l'épousa le 2 août 1730, un mois avant son abdicat., et lui donna le marquisat de Spino. On suppose que ce fut d'après les suggestions de cette femme ambitieuse et intrigante que Victor-Amédée voulut plus tard ressaisir le sceptre. Elle avait été autrefois fille d'honneur de la reine-mère, cette Jeanne-Marie de Nemours connue elle-même par sa dextérité et son ambition.

SAINT-URBAIN. V. URBAIN.

SALLE (J.-B. de LA), *ligne* 9, *lisez* : près de Rouen.

SAMPIETRO, *l.* 22, *ajoutez le renvoi* : (*v.* VANINA d'ORNANO).

SCHLEGEL (FRÉDÉRIC), célèbre écrivain allemand, né à Hanovre en 1772, appartenait à une famille dans laquelle le goût des lettres et même le talent paraissent avoir été héréditaires. Son père, surintendant ecclésiastique du royaume d'Hanovre, s'est fait une réputation par ses sermons et par ses poésies. Son oncle, m. en Danemarck, est le premier poète tragique que la littérature allem. ait vu naître ; enfin l'un de ses frères, Auguste-Guillaume, est bien connu en France par son cours de littérature dramatique, qui n'est pas le seul titre qu'il ait à l'estime de ses compatriotes. Frédéric Schlegel, destiné par ses parens au commerce, se sentit peu propre à cette carrière, qu'il abandonna pour aller étudier à Gœttingue. Après s'être essayé dans quelques recueils périodiques et surtout dans le Lycée des beaux-arts, publié à Berlin en 1797, il débuta par un écrit remarquabl., intitulé, *les Grecs et les Romains*, qui fut suivi d'un autre sur *la Poésie de ces deux peuples de l'antiquité*. On voit, par ce dernier ouvrage, qui est malheureusement demeuré incomplet, que l'auteur avait fait une étude profonde du génie poétique des temps anciens ; et, chose bien digne d'être notée, c'est dans cet ouvrage aussi que l'on trouve une discussion, peut-être la prem. de ce genre, sur la différence entre le génie classique des anciens et le génie *romantiq.* du moyen âge. Depuis lors, un gr. procès littéraire s'est ouvert, dans lequel on a fait intervenir le nom et la réfutation de Schlegel, sans vouloir observer qu'il n'a jamais été exclusif, et qu'il admirait le génie sous quelque forme qu'il se présentât dans la poésie des peuples. Son frère et lui ont déployé dans leurs écrits une érudition classique et un enthousiasme pour l'antiquité, qui ne s'accordent guère avec le goût exagéré du romantisme qu'on leur attribue sur la foi de quelques articles de journaux. Frédéric, au sortir de ses trav. d'érudition, entreprit un roman de *Lucinde*, dans lequel l'amour platonique est peint avec une exaltation qui rappelle *Werther* sans l'égaler : il en est resté au 1er vol. Dans *l'Athénée*, journal publié par son frère, et dans *l'Almanach des Muses*, publié par son ami Tieck, il inséra quelques morceaux de poésie qui firent sensation. Il n'en fut pas de même de sa tragédie *d'Alarcos*, composée à l'imitation de drames anciens et jouée à Berlin et à Weimar. Ayant épousé la fille du célèbre rabbin Mendelsohn, il fit profession avec elle, à Cologne, de la foi catholique et vint ensuite à Paris. Il s'y adonna à l'étude des langues orientales, surtout du sanscrit, fit des extraits et des imitations des anciens poèmes français sur la chevalerie, et publia quatre cahiers seulement d'un ouv. périodique sous le titre *d'Europe*. De retour en Allemagne, il fit paraître un *Almanach poétique*, où l'on remarque un morceau *sur l'architecture gothique*, et un poème de *Roland*, divisé en romances, à la manière des poésies chevaleresques du moyen âge. Son ouvrage *sur la langue et la sagesse des Indiens* (1808), tout en laissant beaucoup à désirer, sous le rapport philologique, servit à attirer davantage l'attention des savans sur le sanscrit. Dans un voyage qu'il fit à Vienne pour consulter des matériaux inédits sur Charles-Quint, dont il voulait faire le héros d'un drame, il se laissa séduire par les offres et les cajoleries des ministres de l'Autriche, qui, le jugeant très-propre à servir par ses écrits la cause de cette puissance, alors engagée dans une lutte inégale contre la France, lui donnèrent le titre pompeux de secrétaire aulique impérial, l'envoyèrent au quartier général de l'armée, et l'employèrent à composer des proclamat. La guerre cessa, et il put aller faire à Vienne des cours d'histoire et de littérature. Mais la guerre recommença bientôt, et il fut de nouveau enlevé à ses études pour écrire des pamphlets politiques en faveur de l'Autriche. Il fit ce qu'il put dans ce nouveau genre, et fut anobli. A la paix définitive qui fut donnée au monde par la chute de Buonaparte, Schlegel retourna aux travaux qu'il n'aurait jamais dû quitter ; mais le temps de sa plus belle gloire était passé. Il m. à Dresde au commencement de cette année (1829). Il venait de commencer un cours de philosophie-pratique, tellement empreint de mysticisme, qu'il en devenait presque inintelligible. Nous avons déjà dit, à l'art. d'Adam Müller, que Frédéric Schlegel paraît avoir été l'un des adhérens de cette doctrine insensée, dont M. de Maistre était un des apôtres.

SCHULTZ D'ASSCHERADE (CHARL.-GUSTAVE), ancien ambassadeur de Suède près la cour de Berlin, m. à Stockholm en 1799, n'est cité que comme auteur d'un écrit ayant pour titre : *Res suo ævo ges-*

tas memoriæ tradidit C.-G. Schultz à Asscherade, reg. soc. litt., Holmens, in-8 de 295 pages.

SCHWARTZEMBERG (Ch.-Ph., prince de), *ligne* 35, *lisez :* sa belle-sœur (non son épouse).

SELLIUS (Adam-Burckhardt), moine, sous le nom de *Nicomède Sellii*, au couv. de St-Alexandre-Nefski à St-Pétersbourg, où il m. en 1746, était né en Danemarck, et avait étudié dans plusieurs univ. d'Allemagne, lorsqu'en 1722 il vint se fixer dans la nouvelle capitale des Russies, dont 22 ans plus tard il embrassa les croyances religieuses. On lui doit les ouvr. suiv. : *Schediasma litter. de script. qui hist. politico-eccles. Russiæ scriptis illustrârunt*, Revel, 1736; trad. en russe, Moscou, 1815; *Miroir des souv. russes depuis Rurick jusqu'à Elisabeth*, en vers; *de Russorum Hierarchiâ*, 5 vol. Ce dernier est le principal titre littéraire de Sellius.

SHULKOWSKI (Joseph), offic.-gén. au service de France, né en 1773 dans la Grande-Pologne, porta les armes dès l'âge de 18 ans, sous les ordres des gén. Judycki et Mich. Zabiello, dans la guerre contre les Russes. Il vint en France après le démembrement de la Pologne, sollicita et obtint une commission pour Constantinople, dans le dessein de passer de là au service du fameux Tippoo-Saïb, s'empressa de revenir vers son pays à la nouvelle de l'insurrection de 1794 (*v.* Kosciuzsko), ne put arriver à temps pour y prendre part, et, à son retour de Constantinople à Paris, fut employé dans le grade de capitaine à l'armée d'Italie. Shulkowski attira sur lui par une action d'éclat (la prise des redoutes du fort Saint-George, près de Mantoue) l'attention de Bonaparte, qui se l'attacha en qualité d'aide-de-camp. Il suivit le jeune conquérant en Egypte, y déploya la même intelligence et la même intrépidité en maintes circonstances, et fut tué pendant l'insurrection du Kaire. Bonaparte, pour honorer la mémoire de cet officier, donna son nom à l'un des forts du Kaire. Shulkowski réunissait des connaissances très-distinguées à ses qualités éminentes comme guerrier. Il avait écrit en polonais une *Relation de la campagne de Lithuanie en* 1792, et la collection de l'Institut d'Egypte contient de lui plus. *mém.*

SIMOND (Phileb.), *ligne* 25, *lisez :* condamné avec Chaumette (*non* Charette).

SOMMARIVA (Jean-Baptiste de), ancien directeur de la républiq. ital., m. à Paris en janv. 1826, était né à Milan. Avocat dans cette ville à l'époque de la conquête de l'Italie par les Franç., il se prononça en faveur de la révolution, et devint successivement secrétaire de la commission de gouvernement et de l'administration municipale et générale de la Lombardie, puis secrétaire gén. du directoire de la république cisalpine. Forcé un moment de se réfugier en France lors des succès de Souvarof (1799), il rentra dans sa patrie après la bataille de Marengo. Il fut nommé alors l'un des directeurs suprêmes de la république ital., et plus tard fit partie du collége des *possidenti*. Sa posit. élevée l'ayant mis à même de faire d'heureuses spéculations sur les fonds publics, Sommariva acquit ainsi l'immense fortune dont on l'a vu du moins plus tard faire dans notre capitale un honorable usage. Passionné pour les beaux-arts, il satisfaisait ce goût en prince : sa collection de tabl., etc., eut une célébrité européenne. *V.* sur Sommariva un *nécrol.* au *Monit.*, 1826, p. 83.

SPAENDONCK (van). Son prénom est Gérard.

SPINA (Joseph), cardinal, né à Sarzane en 1756 de parens nobles, vint à Rome étudier la jurisprudence. En 1798 il suivit Pie VI en Toscane, et fut nommé par le pontife archevêque de Corinthe. Il l'accompagna en France dans son exil, lui administra les derniers sacremens, et fut son exécuteur testamentaire. Envoyé par Pie VII en France pour y traiter du concordat, il souscrivit à cet acte avec les autres plénipotentiaires ses collègues le 15 juill. 1801 (*v.* Consalvi). Nommé cardinal, en récompense de ses nombreux services, il fut encore investi des plus importantes fonctions. Tour à tour légat du pape à Forli et à Bologne, évêque de Palestrine, etc., c'est au milieu de tous ces honneurs sacerdotaux qu'il m. en 1828, laissant une mém. honorée.

STEWART (Dugald), profess. de philos. morale à l'université d'Edimbourg, ville où il naquit le 22 nov. 1753, était le plus jeune fils de Matthieu Stewart (*v.* pag. 2925). Il fit de grands progrès dans les sciences exactes, dans la logique et surtout dans la philosophie morale qu'il étudia sous le docteur Adam Ferguson à Edimbourg et sous le célèbre docteur Reid à Glascow. A l'âge de 21 ans il succéda à la chaire de son père; en 1778 il remplaça le docteur Ferguson pendant un voyage que celui-ci fit en Amérique, donna en même temps un cours d'astronomie et un autre de métaphysique, et fut définitivement appelé en 1785 à remplir la chaire de philosophie morale, la santé du docteur Ferguson ne lui permettant plus de l'occuper. En 1792, il publia le prem. vol. de la *Philosophie de l'esprit humain*, que suivit en 1793 un *Eloge historiq.* d'Adam Smith (*v.* ce nom), dont plus tard il fit paraître les *Œuvres complètes*. Bien que dès l'année 1800 il eût réuni à son cours de philos. morale des leçons d'économie politiq. et qu'il lui arrivât fréquemment de suppléer ses collègues dans leurs divers enseignem. (tant ses connaissances étaient vastes et variées), il sut toutefois trouver le loisir de composer un assez grand nombre d'écrits, qui, la plupart, ont été trad. en franç., et n'ont pas été moins bien accueillis à l'étranger qu'en Angleterre. Ce profess., vraiment passionné pour son état, avait consenti à prendre comme élèves particuliers quelques jeunes gens de distinct., et pour compléter en tout point leur éducat. autant que pour leur rendre agréable le séjour de sa maison, il en avait fait le lieu de réunion de tout ce qu'Edimbourg présentait de remarquable sous le rapport de l'esprit, des connaissances et de l'amabilite. Cet homme honorable m. au milieu de ses utiles occupat. le 11 juin 1828. Outre les publicat. déjà mentionnées il nous reste à citer de Dugald Stewart ses *Esquisses de philosophie morale*, 1793; un *Essai sur la vie et les écrits du docteur Robertson*, et un autre *sur la vie et les écrits du docteur Reid* 1796; et des *Essais philosophiques*, 1810. Le 2[me] vol. de sa *Philosophie de l'esprit humain* parut en 1813; la continuation de ce vol. en 1827, et le 3[e] et dernier en 1828. Dugald Stewart est aussi auteur d'une *Dissertation sur les progrès de la philosophie métaphysique et morale*, placée en tête du supplément à l'*Encyclopédie britannique*. Son essai sur les rêves, qui se trouve dans le 1[er] vol. de la *Philosophie de l'esprit humain*, avait été composé quand il n'avait encore que 18 ans.

THUNBERG, successeur de Linné à l'université d'Upsal, m. en 1828 dans sa 85[e] année, après avoir professé la botanique pendant un demi-siècle avec un zèle infatigable. Digne disciple du grand homme qu'il avait remplacé, il parcourut toutes les parties du globe dans le but d'explorer la nature. La plupart des sociétés savantes des deux mondes le comptaient au nombre de leurs memb., et il était, depuis 1787, associé correspondant de l'académie des sciences de Paris.

TUROT (Jos.). *Ajoutez :* m. à Paris le 18 mars 1825.

TURQUIE, *page* 3121, 1[re] *col.*, *ligne* 51, *effacez le mot* qui.

TZSCHIRNER (le doct. H.-G.), savant théologien, né en 1778 aux environs de Chemnitz en Saxe, avait été appelé deux fois à une chaire de théologie à Wittenberg, quand il accepta, en 1809, celle qu'on lui offrit à Leipsig, où il réunit à l'enseignement un ministère évangélique, qui le plaça bientôt au premier rang des prédicateurs allem. Sa carrière fut des plus laborieuses et des plus utiles, et sa m., arrivée en 1828, fit une profonde sensation en Allemagne. On estime beaucoup son

dernier ouvr. *sur le Catholicisme en France*, dans lequel, espérant se rendre utile à notre patrie au moment de la crise religieuse où elle semble placée, il adresse de profondes et judicieuses réflexions à MM. de Châteaubriand, de Montlosier, de Bonald et La Mennais; mais malheureusement cet écrit, publié par Krug, est demeuré incomplet. Nous citerons encore son *Traité sur le catholicisme et le protestantisme considérés sous le point de vue politique* (trad. franç., Strasbourg, 1823, in-8).

VADIER (N.) était conseiller au présidial de Pamiers, lorsqu'il fut député par le tiers-état de cette province aux états-généraux de 1789. Il lui fut nécessairement impossible de se faire remarquer dans une si brillante assemblée, et on le vit même parfois incertain des principes qu'il devait suivre, quoique son penchant à l'exagération démocratiq. commençât déjà à percer. Nommé, en 1792, député du département de l'Arriége à la convent. nationale, il prit place à la *montagne*, vota la m. de Louis XVI sans appel ni sursis, et, après plusieurs autres actes d'une violence coupable, entra au comité de sûreté générale. Dès-lors il se montra le plus ardent persécuteur des amis vrais et purs de la républiq. naissante. Il fut un de ceux qui concertèrent l'atroce projet des prétendues conspirations des prisons. Personne ne présenta plus que lui de victimes à la proscription; il garda même rancune à Robespierre qui en avait sauvé quelques-unes, et, plus tard, s'étant uni contre lui aux thermidoriens, dont il ne partageait pas les principes, il l'accusa, non d'avoir versé le sang des Français, mais d'avoir tourné en ridicule et gêné les travaux du comité de sûreté génér. Dénoncé deux fois après le 9 thermidor comme l'un des chefs des terroristes, il fut acquitté deux fois; mais il fut moins heureux le 5 frimaire an III. Dénoncé alors de nouveau, il fut condamné à la déportation avec Billaud-Varennes, Collot-d'Herbois et Barrère. Il trouva le moyen de se soustraire à cette peine en se cachant dans Paris, et reparut sur la scène politique en floréal an IV (mai 1796). Compromis dans la conspiration de Babeuf, il fut acquitté par la haute-cour nation. de Vendôme (1797). Il continua d'habiter la capitale jusqu'à ce que la loi du 12 janvier 1816 l'eût forcé de quitter la France. Il se retira dans les Pays-Bas, et m. à Bruxelles en 1828, à l'âge de 93 ans.

VÉRAC (Charles-Olivier de SAINT-GEORGE, marquis de), lieutenant-général, né en 1743 dans le Poitou, était à 10 ans titulaire de la charge de lieutenant-général de cette province. Admis dès 1757 dans le corps des mousquetaires. Il fit quatre ans après sa prem. campagne comme aide-de-camp du duc d'Havré, son beau-père, et fut blessé du même coup de canon qui l'étendit m. sous ses yeux. Cette double circonstance le fit avancer au grade de colonel. Il débuta dans la carrière diplomatiq. en 1772 comme ministre plénipotentiaire près du landgrave de Hesse-Cassel, passa ensuite à la cour de Danemarck en la même qualité, et en 1779 fut chargé, comme envoyé extraordinaire, de négocier auprès de Catherine II, la neutralité de la Russie dans la guerre que faisait alors la France à l'Angleterre. Nommé cinq ans plus tard à l'ambassade de Hollande, il en fut rappelé avant la ratificat. d'un traité qu'il avait négocié, et dont le principal objet était de procurer à M. de Calonne par un emprunt sur les Etats-Génér. des fonds que ceux-ci devaient retirer d'entre les mains du ministère anglais. Le marquis de Vérac occupait depuis deux ans l'ambassade suisse, où il avait remplacé M. de Vergennes, lorsque en 1791 il envoya sa démission dès qu'il eut connaissance de l'arrestation du roi à Varennes. Après quelq. années passées dans l'émigrat., il rentra en France (1801), s'y trouva réduit à solliciter le traitement de son ancien grade de maréchal-de-camp, recouvra dès 1814, près du roi, les entrées de la chambre que Louis XVI lui avait accordées en 1779, fut fait lieutenant-général et mis à la retraite de ce grade en 1816, et m. en nov. 1828. M. Fiévée lui a fait une nécrologie au *Journal des Débats* du 22 novembre 1828. Le même lui avait consacré un article dans la *Biographie des hommes vivans*.

FIN.



